GMNE

GRAPHIC MICROFILM OF NEW ENGLAND

START

OF

REEL

L ETOILE

LOWELL MASS

JAN 1894

DEC 1895

Lacking Issues, Mutilated and Missing Pages

At this time of initial microfilming the file is incomplete or imperfect as indicated. If any of the material is added at a later date it will be found in its proper place, or at the end of the reel concerned, or on a supplementary reel, in that order of preference.

MUTILATED THROUGHOUT ROLL

Form 462

H. H. Chase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$100 par annee, 6 mois, 50 cts.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS. JEUDI 4 JANVIER. 1894. Soyons Distingues. No. 15

Indicateur de Chmin de Fer.

BOSTON & MAINE R. R.
Arrangement d'Atomne, 24 Sept. 1893
DIVISION OUEST.

Les trains laissent la station sur la rue Centre, Lowell.
Pour Boston— A 6 50, 8 10, 9 35, 10 55 a m; 12 20, 12 45, 3 30, 4 10, 4 45, 6 15, ¶ 55, 9 25, p m; Dimanches 8 20, a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 35, 10 55, a m; 12 20, 1 00, 3 05, 3 30, 5, 6 15, 6 55, 9 25, 11 30, p m; Dimanches, 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 35, a m; 12 20, 1 00, 3 05, 3 30, 5, 6 15, 6 55, 9 25, 11 30, p m; Dimanches, 8 20, a m; 05, 5 35, et 7 30, p m.
Pour Salem et Lynn—12 20, 5, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 20, 3 05, 3 30, 6 15, p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 20, 1 00, 3 30, 5 00, p m; Dimanches, 5 35, pm.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 1 00, 3 30, p m.
Pour Somerworth, Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 1 00, 3 30, 5 00, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 1 00, 5, p m.
Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, Rockland et Farmington —8 30, a m; 5 00, p m.
Pour St John, N. B., Halifax, N. S., Montreal et Québec— 8 30, a m; 5 00, p m.
Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et vendredis à 1 p m.
Pour Mt Desert, mardis et vendredi à 5 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 25 Sept. 1893 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, ¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 50, *9 25, *9 50, 11, a m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, ¶7 45, 8 45, *9 15, a m.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 57, 9 28, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17, 1 38, 2 13, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 33, *5 43, *6 28, 7 52, p m; Dimanches, *7 17, *7 27, ¶7 48, 8 48, *9 18, a m; §4 25, 6 03, p m.
Pour Woburn—6 30, §7 01, 7 45, 11, a m; 1 35, §4 33, §5 33, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.
*Express. § seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.
Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m Via South Lawrence, 6 30, a m.
Les heures données plus bas sont du Northen Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m, 12 57, 1 47, 3 43, 5 (04 Nashua seulement) 5 42, 6 22, 8 13, 8 43 p m; Dim. 10 05 a m, à Nashua seulement, 2 00, 6 00, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, ¶ 3 13 p m.
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a. m; ¶8 13 p. m.
Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.
Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.
¶ Tous les jours pour Montréal.
J. W. SANBORN, gérant général.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
La Cote du Pacifique,
La nouvelle ligne de voie ferree
Passant par le Pont de Poughkeepsie
—ENTRE—
Nouvelle-Angleterre et le Sud et l'Ouest.
Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.
Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux bureaux de Billets.
W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.
D J. FLANDERS, Agent général des passagers.

TOUSSEZ-VOUS?
Depuis un Jour!
Une Semaine!
Un Mois!
Une Année!
Des Années!
PRENEZ LE
Sirop de Terebenthine
DU
DR. LAVIOLETTE.
Le Plus Sûr.
Le Plus Efficace.
Le Plus Agréable au Goût.
NE CONTIENT
Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme.
En vente dans toutes les pharmacies
25 et 50 cents le Flacon.
Dépôt pour le Gros: GEO. MORTIMER, 24 Central Wharf, Boston, Mass., et tous les Pharmaciens du Gros des Etats-Unis.
Seul Propriétaire: J. G. LAVIOLETTE, M.D., 2.1 Rue des Commissaires, Montréal, Can.

ST-LAWRENCE HOTEL,
252 Rue Middlesex.
Lowell, Mass.
Le seul Hôtel Canadien.
C. ROUSSIN, Prop.
CHAS. H. CHAGNON, Gerant.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruche
Plumes nettoyé s, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
170 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p, m., excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!
CHARBON!!
CHARBON!!
A Bon Marche,
Wm KITTREDGE CO.
Bureau, 38 rue Middl
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

L'endroit
par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
Son assortiment de Draps, Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du dernier goût et de patrons les plus nouveaux.

Grosbinet vient de marier sa fille.

—A-t-elle fait un bon mariage? lui demande un ami.

—Je crois bien! répond Grosbinet.

—Ah!

—Son mari mène un grand train.

—Al ons donc!

—Il est chauffeur sur la ligne du chemin de fer de Paris-Lyon-Méditerranée.

LA PETITE VEROLE.

Il n'y a certainement pas lieu de s'alarmer outre mesure parce qu'un cas de petite vérole a été découvert à Lowell. D'abord il ne s'en est déclaré aucun nouveau cas jusqu'aujourd'hui, ce qui indique un état de choses assez rassurant. Ensuite, les mesures de précautions prises sans le moindre retard par le bureau d'hygiène auront certainement pour résultat d'empêcher que cette effroyable maladie contagieuse ne fasse de nouvelles victimes dans cette localité.

On ne badine pas avec la petite vérole, comme nos lecteurs ont dû le remarquer. Les autorités avaient à peine appris qu'une personne souffrait de cette maladie qu'elles faisaient transporter le patient à l'hôpital des pestiférés, qui est à quelque distance de la ville, et ordonnaient que la demeure dans laquelle ce cas de petite vérole avait été découvert fut vidée. Les effets qui se trouvaient dans cette demeure furent désinfectés avec la plus grande précaution et ceux d'entre eux qui étaient infectés ont été mis en cendres dans l'incinérateur.

Et des recherches actives ont été commencées, afin de découvrir, si possible, tout autre cas qui se serait déclaré. Jusqu'aujourd'hui aucun cas nouveau n'est venu à la connaissance des autorités.

Mais on ne s'est pas borné à ceci. A l'Hôtel de Ville on a aménagé des chambres de vaccination qui sont ouvertes à tout le monde. On a subséquemment ouvert une nouvelle chambre de vaccination dans l'édifice situé à l'encoignure des rues Whipple et Newhall.

Voilà qui est agir avec promptitude et sagesse. Nous espérons que le fléau qui nous menace s'en tiendra à l'unique victime qu'il a faite en cette ville jusqu'à présent.

Cependant, malgré que le danger ne paraisse pas imminent, on ne doit pas s'endormir dans une trop complète sécurité. Tout le monde doit prendre certaines précautions qu'exigent les circonstances. Nous conseillons donc à tous de se faire vacciner au plus vite, ce qui est l'un des meilleurs moyens à prendre pour empêcher ce fléau si affreux de se répandre parmi notre population et d'y causer la désolation, les souffrances, la mort.

Nous espérons que les Canadiens surtout ne tireront pas de l'arrière, afin de prêter le moins possible à la critique.

TOUCHANT EXEMPLE DE CHARITE.

C'était la veille de Noël, en l'année 1841. A Paris le temps était brumeux et froid, un violoniste ambulant, vieux et mal vêtu, s'en allait le long d'un boulevard.

S'arrêtant devant un café luxueux, il se mit à jouer.

Ses accents étaient si mélancoliques que tous les flaneurs et les gamins de la rue eurent bintôt fait de déguerpir; les chiens paresseux eux-mêmes se réveillèrent en hurlant.

Désespéré, le musicien se laissa choir contre le seuil d'une porte, et, son violon en travers sur les genoux, il se mit à sangloter.

Juste à ce moment, trois jeunes gens débouchaient sur le boulevard, en fredonnant un joyeux refrain très populaire alors parmi les élèves du Conservatoire; et, sans apercevoir le violoniste, ils vinrent butter contre lui. L'un d'entre eux faillit le jeter à la renverse, tandis que les deux autres de leurs pieds faisaient rouler son chapeau au loin sur le trottoir.

Comme le vieillard se relevait en les regradant avec une expression d'humilité et de dignité tout à la fois, les trois jeunes gens s'empressèrent de lui demander pardon et de lui remettre son chapeau après l'avoir soigneusement essuyé.

Ils voulurent savoir ce qu'il leur serait permis de faire pour lui.

"Faites-moi l'aumône, dit simplement le vieillard. Je ne peux plus gagner ma vie en jouant, car mes doigts sont devenus trop gourds. Et ma fille se meurt de consomption et de faim."

En l'entendant ainsi parler, les gais chanteurs se sentirent émus! Ils fouillèrent leurs poches et tirant tout ce qu'elles contenaient, ils n'avaient à offrir, en tout, que seize sous avec un petit morceau de résine. C'était bien peu! Ils se regardèrent l'un l'autre avec tristesse.

"Mes amis, s'écria celui dont l'âme était plus sensible et plus généreuse, il faut absolument faire quelque chose. Cet homme est notre collègue, c'est un frère musicien. Vous, Adolphe, prenez le vieux violon, accompagnez Gustave, pendant que je vais m'occuper de la collecte."

Leurs collets d'habits relevés, les cheveux baissés sur le front et leurs chapeaux enfoncés sur les yeux, ils se mirent à l'œuvre.

"A présent, ensemble, s'écria le chef,....en l'honneur de l'Enfant-Jésus dans sa crèche! Commencez par votre premier prix, Adolphe, afin d'attirer la foule."

Sous la touche exercée du jeune virtuose l'instrument du vieux musicien résonna joyeusement et le *Carnaval de Venise* frappa l'air de ses notes alertes et vives. Les fenêtres s'ouvrirent, le peuple charmé se massa autour du violoniste et les pièces d'argent tombaient drû dans le chapeau du vieillard, placé en évidence, sous un bec de gaz de la rue.

Après une pause de quelques secondes, le musicien attaqua magistralemeut un magnifique prélude. Charles, le directeur improvisé de ce concert, murmura: "C'est notre tour maintenant, Gustave;" et le ténor chanta: *Viens, Gentille Dame*, d'une voix vibrante, forte et clairer.

Le nombre des auditeurs et avec eux celui des pièces d'argent et de cuivre augmentaient toujours.

Fier du succès de son entreprise, il vint à Charles l'idée de clore la séance, tous les trois ensemble par un extrait de "Guillaume Tell." Sur un signal, le trio commença.

Mais le vieillard, qui s'était tenu immobile jusque-là, se redressa soudain de toute sa hauteur, et, saisissant son bâton, il se mit à battre la mesure avec une si magistrale précision que les trois chanteurs se sentirent emportés par une irrésistible inspiration La foule tout entière était électrisée!!

Elle s'écoula à la fin, lentement. Et le pauvre vieux s'adressant à ses bienfaiteurs, leur dit de sa voix tremblante: "Vos noms, s'il vous plaît, afin que ma fille puisse se souvenir de vous dans ses prières."

"Mon nom, c'est la Foi," dit le premier artiste. "Et le mien, c'est l'Espérance," répondit le second. "Je suis donc la Charité," ajouta le troisième, en remettant au vieillard son chapeau qui débordait d'argent.

Le violoniste ambulant dit alors qu'il s'appelait Chappner, autrefois chef d'orchestre à Strasbourg, où l'on avait coutume de donner souvent en spectacle l'opéra de *Guillaume Tell*.

Sa main se leva bénissant sur les trois jeunes étudiants, et ses lèvres laissèrent échapper ces paroles prophétiques: "Je prédis que vous serez célèbres un jour."

"Amen," répondirent ensemble les généreux amis, en reprenant gaîment leur course le long du boulevard.

Le ténor s'appelait Gustave Roner; le violoniste, Adolphe Hermann; et le quêteur, Charles Gounod.

Choses et Autres.

On s'occupe au Vatican de la musique sacrée. On a consulté tous les grands maîtres de chapelle d'Europe sur le sujet. Léon XII veut que le monde catholique soit doté d'une musique uniforme comme au temps où florissait le chant grégorien.

Frank Cornfield, garçon dans un débit de boissons de St. Louis "Miss" a tiré un coup de revolver sur un de ses camarades, Elling, avec lequel il s'était pris de querelle. Toute fois Eling a été sauvé par un gros bouton de métal de son habit, contre lequel la balle s'est aplatie.

On pense que la baleine atteint parfois l'âge de 400 ans. Le nombre d'années qu'atteint ce monstrueux animal est compté d'après les couches de lames formant la partie carnée, connue sous le nom de "baleine." Ces lames augmentent annuellement à la façon des couches des arbres.

La mort poignante du professeur anglais Tyndall, si tragiquement empoisonné par la dose de chloral que lui servit par mégarde sa malheureuse femme, rappelle l'attention sur l'abus croissant des anesthésiques et narcotiques divers. La morphine, l'éther, le cloral ont leur partisans passionnés qui, après s'en être servis tout d'abord pour adoucir leurs souffrances ou chercher le sommeil, finissent par y habituer si bien leur organisme que le poison qui les tuera leur devient indispensable pour éviter une mort trop prompte.

De tous ces remèdes empiriques, le chloral est à coup sûr le plus pernicieux. Le *British Medical Journal*, dans un article consacré au cas particulier du professeur Tyndall, affirme que quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent les doses de chloral ont un résultat fâcheux. L'insomnie étant non une maladie, mais un symptôme, il est évident que celui-ci ne peut disparaître que si la maladie elle-même est vaincue. Et la justesse de ce raisonnement rend d'autant plus incompréhensible le nombre de savants, d'artistes et d'écrivains qui s'adonnent au chloral dont ils devraient plus que d'autres comprendre la nocuité.

Francis J. Dewes, riche courtier de Chicago, anxieux d'avoir des nouvel es de son fils qui était dangereusement malade à la Nouvelle-Orléans, a loué un train spécial et a accompli le trajet entre Chicago et cette dernière ville en 25 1-2 hrs.

La distance franchie est de 915 milles.

La mortalité est plus grande, certains mois de l'année, suivant les pays. Le mois de décembre est le plus meurtrier en Angleterre, tandis que c'est janvier pour la France et mars pour l'Allemagne. Le chiffre des morts augmente considérablement au printemps, en France, en Angleterre et en Autriche, et l'automne est la saison la plus fatale aux Hollandais.

Un Néerlandais établi à Yoskohama, M. Van der Hayden, a résolu un problème bien difficile: il a construit une maison dans laquelle le thermomètre indique toujours le même degré. Les murs, le toit, et le plancher sont en verre, avec supports de fer. Contre les plaques de verre on a aménagé un creu rempli d'un liquide spécial qui laisse passer la lumière, mais qui absorbe la chaleur. Deux ventillateurs complètent la construction.

Plusieurs personnes de Berlin ont envoyé par plaisanterie des imitations de machines infernales comme cadeaux de Noël à leurs amis. Ces envois se sont faits par la poste. Dans bien des cas, ceux qui ont reçu ces paquets d'un aspect douteux les ont remis à la police sans les ouvrir. Les experts chargés de les examiner sont surchargés de travail. La police est sur la trace de plusieurs de ces mauvais plaisants qui seront punis avec rigueur. Elle a déjà arrêté une dame qui a fait un tel envoi.

UN JOLI TRAIT.

On prête à l'honorable M. Tassé, dit le *Monde*, un mot qui lui fait honneur.

Quand est survenu l'arrestation des trois jeunes gens qui avaient entrepris de faire sauter la colonne Nelson, un ami commun de M. Mercier et de M. Tassé alla voir ce dernier pour implorer sa clémence, afin que la *Minerve* ne fut pas trop sévère envers le fils de l'homme qu'elle combat si rudement depuis tant d'années.

—Je suis enclin à la clémence, répondit M. Tassé; mais j'aimerais à savoir comment le père juge l'acte du fils. Le regrette-t-il?

—Il est désolé, observa l'ami, et je l'ai même vu pleurer à chaudes larmes; mais, a-t-il dit, parce que nos fils font des fautes, nous ne pouvons nous empêcher de les aimer.

—Alors, je suis certèrement converti, observa M. Tassé, car je suis père, moi aussi. Vous pouvez dire à M. Mercier que je sympathise avec sa peine et que je me bats avec le père et non avec les enfants.

Nos hommes publics n'ont pas, on le voit, l'âme aussi dure, le cœur aussi sec que leurs luttes ardentes et opiniâtres pourraient le faire croire. Ceux qui suivent la *Minerve* n'auront pas de difficulté à admettre que l'ennemi le plus véhément que M. Mercier possède, a tenu parole.

A table d'hôte:

—Savez-vous quel est l'habit le plus à la mode, en ce moment?

—!!!

—C'est l'habi...cyclette.

—Très bien. Mais savez-vous qui dure le plus longtemps?

—!!!

—Eh! bien! c'est l'habit...ude.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

A MON PETIT RENE.

Aimable et cher enfant, qui t'ouvres à la vie,
Comme un bouton de rose, aussi frais aussi pur;
Toi dont le front candide, à mon âme ravie
Eclipse la beauté du firmament d'azur;

Oh! que j'aime à te voir, ange du divin sourire!
L'innocence, beau Lys, rayonne dans tes traits:
Car un baiser divin, où tout le ciel respire,
Y déposera de Dieu les sublimes attraits.

Penché sur ton berceau, un ange aux traits de femme,
Attache sur ton front un doux regard d'amour:
Elle veille sur toi, seul trésor de son âme,
Et te garde en son cœur et la nuit et le jour.

Pour te chérir aussi, Dieu t'a donné un père.
Cher ange, ton bonheur fait son plus doux trésor,
Il s'épuise pour toi; ami tendre et sincère,
Pour assurer tes jours, il braverait la mort;

Enfant, ta coupe encor de bonheur est remplie;
Les bords sont parfumés de fleurs et de nectar;
Mais ces charmes bientôt seront couvers de lie;
Les beaux jours s'enfuiront, hélas! comme trop tard.

Que l'Ange du Seigneur t'abrite sous ses ailes:
Et quand viendra le soir, qui pour toujours endort,
Enfant, qu'il te conduise aux plages éternelles,
Oui nous chanterons Dieu sur une harpe d'or!

JOLY.

10 Nov. 1893.

L'AMOUR

Est la Cause d'une Effroyable Tragedie.

Baltimore, 29 déc. — Edward Hanley, un jeune homme, devint amoureux fou de Mlle Maggie Duffy, la fille de son patron, et hier soir il fit une tentative désespérée pour tuer la jeune fille; puis il s'est flambé la cervelle.

Mlle Duffy fut demandée à la porte de devant par le jeune homme, vers les 10 heures du soir. En l'apercevant Hanley s'élança sur le seuil et voulut entrer dans la maison.

La jeune fille ne lui permit pas d'entrer. Alors il sortit un revolver et fit feu. La balle entra dans l'épaule droite de la jeune fille, causant une blessure sans gravité.

Après cet attentat, le jeune homme entra dans le salon et se brûla la cervelle. Ses dernières paroles furent: "Je l'aime trop pour pouvoir vivre sans elle."

Mlle Duffy est la fille de William J Duffy, de la Consumer Ice Company.

Hanley était employé par la Cie pour charroyer la glace.

UNE VENGEANCE.

Sur un Pauvre Dentiste de Chicago.

Chicago, 29 déc—Mde Powell, l'épouse d'un commis de la Western News Co., se fit remplir une dent par le dentiste Clayton. Elle retourna à sa demeure avec l'espérance que cette dent ne la troublerait plus d'avantage.

Cependant, au cours de la nuit la dent qui avait été remplie se mit à causer du mal à sa maîtresse et elle se mit à pleurer, ce qui éveilla son mari et l'empêcha de dormir le reste de la nuit.

Powell promit alors de se venger du dentiste. I tint parole. Le lendemain il attendit le pauvre dentiste non loin de ses bureaux et lui donna une raclée de premier ordre.

Avis aux dentistes.

LA PIOOTE A CHICAGO.

Chicago, 29.—Après avoir été mis hors de West Pullman par la police de ce faubourg et éloigné au plus vite de Kinsington; après avoir fait un long trajet dans les tramways électriques pour se rendre à Chicago; après avoir erré dans les rues de la Reine de l'Ouest pendant une partie de la soirée—C. W. Sever entra au bureau d'hygiène où il demanda à être soigné, vu qu'il souffrait de la petite vérole.

Aussitôt on le logea dans une voûte en fer, puis quelques minutes plus tard il était transporté à l'hôpital des pestiférés.

Cette nouvelle a causé un certain émoi dans la ville. Le bureau de santé a dû être désinfecté.

Patrick Moran, le marin, qui fut trouvé dans le bureau de poste la veille de Noël souffrant de la petite vérole, est mort hier à l'hôpital des variolés.

Elle.—Maintenant que tu as un petit héritier, j'espère que tu vas rester à la maison le soir, afin de songer à son avenir.

Lui.—Voilà justement l'affaire; il crie tant que je suis obligé de sortir pour penser.

ILS SE BATTRONT.

CORBETT ET MITCHELL SE RENCONTRERONT LE JOUR.

Le Gouverneur de la Floride n'aime pas la Chose.

Jaoksonville, 29 déc.—A une assemblée spéciale des directeurs du Club Duval, chargé de faire rencontrer les deux fameux boxeurs Corbett et Mitchell, il a été décidé aujourd'hui de faire des préparatifs pour que la rencontre ait lieu entre 11 et 6 heures du soir le 25 janvier prochain. Les deux boxeurs ont consenti à cet arrangement.

Le club Duval, en faisant arrêter les deux pugilistes, met le gouverneur de l'Etat dans la quasi impossibilité d'empêcher la rencontre.

On croit qu'au moins 10 000 personnes assisteront à la bataille. On est activement occupé à préparer l'arène aux "fair grounds", où les deux boxeurs devront échangé scientifiquement des coups de poing. Des demandes de billets d'admission son faites tour les jours; il y en a qui en achètent jusqu'à 100 à la fois.

Dans la ville on ne parle que de la prochaine rencontre.

Les deux boxeurs s'entraînent et seront probablement prêts à se battre le 25 janvier.

UN PLAN GIGANTESQUE.

Un Boulevard Allant d'un Ocean a l'Autre.

New York, 22 déc—Le Dr John T. Nagle a émis un plan gigantesque aujourd'hui pour fournir de l'emploi aux 800,000 personnes sans ouvrage qu'on compte en ce pays.

Il suggère la construction d'un grand boulevard transcontinental à partir de l'Atlantique jusqu'au Pacifique, dans la construction duquel chaque Etat à travers lequel ce boulevard passera devra contribuer sa quote-part.

"J'ai eu cette idée dans l'esprit depuis quelque temps, a dit le Dr Nagle aujourd'hui, et je suis sûr que ce plan, quoique gigantesque, paierait à la fin du compte s'il était mis à exécution. Un tel boulevard ayant une route macadamisée et ornée d'arbres sur toute sa longueur augmenterait certainement la valeur de la propriété des environs. Il servirait d'hippodrome aux propriétaires de chevaux de course de tout le pays, et les bicyclistes s'en trouveraient bien et l'on en verrait des milliers s'y rendre tous les jours.

"Ce boulevard serait l'une des merveilles du siècle. Il y aurait des hôtels en différents endroits. On construirait le long de son parcours des maisons particulières pour être louées aux sportmen.

"La construction d'une telle route donnerait de l'emploi à des centaines de milliers de travailleurs et les tiendrait occupés au moins pendant deux ans.

"Des ingénieurs vous diront que l'idée est praticable, et que le coût ne serait rien comparé au bénéfice qu'on retirerait de sa construction."

IL SE COUPE LA GORGE.

Portland, Me., 29 déc—A New Gloucester, hier, Alvin Titcombe, âgé de 73 ans, se rendit à sa grange et se coupa la gorge avec un couteau de poche.

Quand on le découvrit, il était mort.

On croit que ce suicide a été commis dans un moment d'aliénation mentale.

Ce vieillard demeurait avec James Small, un parent, à qui il avait donné sa ferme pour qu'il prit soin de lui jusqu'à sa mort.

Mlle Small est malade, souffrant de pneumonie, et le vieillard pensa évidemment que personne ne le soignerait plus si cette femme mourait. Cette pensée lui fit perdre la tramontane.

Sur un transatlantique en vue de Terre-Neuve:

Les cabines sont bien petites, dit un voyageur à son voisin, petit-neveu de Calino.

Comment! Monsieur, répondit celui-ci: nous sommes au large, et vous vous plaignez d'être à l'étroit.

X...a remis à sa femme, dont les études grammaticales laissent à désirer, un petit dictionnaire de poche pour s'orienter dans le labyrinthe de l'ortographe.

Dernièrement, il la voit feuilletant l'opuscule avec fureur:

Eh bien! mon amie, que cherches-tu?

Décidément, il n'y a rien dans ces sales petits dictionnaires. Voici une heure que je cherche le mot Ormoire.

TOUT EST REDUIT!
Tous les Restants, les Coupons,
Marchandises quelque peu salies ou chiffonnées.
Devant être vendus à un prix quelconque avant l'Inventaire, qui aura lieu dans deux semaines.
Collerettes pour les épaules, tricotées à la main, légèrement salies, coûtent $1 25, $1 50 et $1 75; à présent 98c.
Capuchons légèment salis, étaient à $1.25 et $1-38, à présent 75c.
Tabliers (de fantaisie) légèrement salis, étaient à 50, 62 et 75c, à présent 25 et 35c
Mouchoirs Brodés légèrement chiffonnés, étaient à 19 et 25c.; à présent 10c.
Echarpes à gravure légèrement chiffonnées, étaient à 25c.; à présent 10c.
Sacs à main légèrement salis, étaient à 25c.; à présent 19c. chacun
Corps et Caleçons d'Hommes en indigo bleu tout laine et pesants, à côtes, toujours vendus à $1.25; à présent chacun
Socks d'Hommes, indigo bleu et écarlate, les deuxièmes après les marchandises régulières de 25c.; maintenant deux paires pour 25c.
Bas extra longs de Dames, pieds à la mode talons et touts en mérino, faits pour être vendus à 35c la paire; à présent deux paires pour 25c
Quatorze Oreillers de Sofa en Soie, valant $2; à présent $1 49 pour terminer la vente. Une occasion.
Réguliers Table Cloths en feutre de 1.25 et $1.50; à présent 50c chacun.
COOK, TAYLOR & CO.—231 a 237 rue Central.
Employés Canadiens: — Hormidas Gervais, A. F. Dragon, et Mlle Mathilda Lareau.

DICKSON BROS,
Marchands de The et Cafe,
VENDENT DES
Presents de Noel et du Jour de l'An a Moitie Prix.
A l'enseigne de la THEIERE,
68 - RUE MERRIMACK - 68

EXPLOSION A ACTON.

Une Roue d'un Moulin vole en Eclats.

A 7 heures, vendredi matin, le bruit d'une explosion se fit entendre dans la fabrique de l'Américan Powder Company, à Acton. C'était l'une des roues du moulin qui venait de faire explosion. Cependant le choc a été comparativement léger.

Un employé, William Barnes, qui était au service de la compagnie depuis plusieurs années, a été blessé. On ne sait pas encore si les blessures reçues par cet homme sont graves. On ignore aussi la cause de l'accident.

Barnes à une femme.

Peu de dommages ont été causés à la propriété, à l'exception de la roue qui a été mise en mille pièces.

LE VERDICT RENDU.

PRENDERGAST EST CONDAMNE A ETRE PENDU.

L'Assassin Parait Tout a Fait Decourage.

Chicago, 29 déc.—Prendergast avait l'apparence d'un chien battu à l'ouverture de la cour ce matin. La foule était si grande que trois dames prirent place aux côtés du juge, et l'assistant du procureur de l'Etat fut obligé d'occuper le banc des témoins.

M. Trude termina son discours pour la poursuite. Il fit principalement remarquer les inclinations religieuses de Prendergast, et fit voir le contraste entre ses protestations de charité et sa cruauté envers les garçons plus petits que lui-même.

M. Trude attira l'attention sur la similitude de ces deux assassins, Guiteau et Prendergast, et il dit: "Guiteau tua Garfield pour mériter les applaudissements d'une certaine classe de gens toujours prêts à louer les actes de hardiesse et pour satisfaire son désir morbide de notoriété. Prendergast a commis son crime dans l'espoir que son action serait approuvée par les journaux qui ont dénoncé violemment le feu maire quand il était candidat."

M. Trude termina en disant que Chicago attendait un verdict non pour assouvir une vengeance, mais pour que justice soit faite.

Ensuite l'adresse au jury fut faite et à 1.25 heure de l'après-midi, les jurés se retirèrent pour délibérer.

Les jurés revinrent dans la Cour à 2.38 heures, apportant un verdict de culpabilité et recommandant que le prisonnier soit pendu. Aucune scène ne s'est passée dans la Cour quand ce verdict fut rendu. Le prisonnier ne prononça aucune parole et ne trahit aucune émotion.

L'avocat Nade pour la défense fit une motion pour que Pendergast ait le bénéfice d'un nouveau procès. Les avocats discuteront cette motion la semaine prochaine, puis la Cour décidera si un nouveau procès doit avoir lieu.

Quelques minutes après son arrivée à la prison Prendergast reçut la visite de son frère. La rencontre des deux frères fut pénible. Ils se pressèrent la main en silence et ni l'un ni l'autre ne prononça une parole pendant plusieurs minutes. Alors John s'écria: "Ne désespère pas, Gene, nous allons faire pour toi tout ce que nous allons pouvoir."

L'assassin perdit la tête, mais ne fit aucune réponse.

Quelques minutes plus tard il parla tranquillement à son frère.

Durant la soirée MM. McGoorty, Essex et Heron rendirent visite à leur client, et lui parlèrent de manière à lui faire reprendre espoir; mais la sentence paraissait l'avoir tout à fait abattu.

A partir du 28 octobre, quand Prendergast assassina le maire Harrison, jusqu'à la fin de son procès aujourd'hui, le meurtrier a paru craindre de devenir la victime de la violence de la foule.

UNE MACHINE INFERNALE.

Adressee au President Cleveland a Washington.

Loveland, Col., 29 déc.—Une machine infernale a été trouvée dans une allée hier après-midi par un bambin de six ans, qui l'apporta à la demeure de ses parents. C'était une boîte en bois ayant environ quatre pouces carrés, très soigneusement enveloppée et adressée comme suit: "President, Executive Mansion, Washington, D. C." Plus bas étaient écrits ces mots: "Compliments of a Colorado miner," (compliments d'un mineur du Colorado).

La boîte contenait une matière explosible, et elle était arrangée de telle manière qu'en l'ouvrant une explosion se serait produite.

MARVELO!
MARVELO COMPOUND,
Pour le Nettoyage des Habillements de Dames et de Messieurs.
PRIX: 25 Cts.
EN VENTE PAR TOUS LES PHARMACIENS.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT:

Un an. $1.00
Six mois. 50
Trois mois. 25

Le numero. 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 4 JAN. 1894.

LE VIEUX 93.

Comme l'année 1893 vient à peine de nous quitter, il n'est pas trop tard pour jeter un regard sur ces douze mois et passer en revue les événements les plus importants qui se sont passés à Lowell pendant ce laps de temps. Tournons feuille à feuille les pages de ce livre déjà démodé, puis nous le rejeterons à jamais loin de nous, comme ces vieilles défroques usées et trouées qu'on donne au chiffonnier.

En janvier, l'évènement le plus important a été la mort et l'enterrement du général Butler.

En février, notre infortuné compatriote Henri Vaillancourt s'est fait tuer dans les fabriques de la Cie du Boott. Le 5, Thomas Rothwell tente de se suicider. Le 6, un incendie se déclare dans la *Cady's Machine Shop*. Le 8, le R. P. Garin, O. M. I., est choisi pour aller assister au chapitre de son ordre en France. Le 10, la manufacture de chaussures Pillings est ouverte par un bal.

En mars, le premier évènement est un épouvantable accident à la station des machines de la Cie des Tramways où une roue éclate. Le 4, le notoire John Booth, de cette ville, tente de s'échapper de le prison de l'Etat.

En avril, le 8, nous nous souvenons du 25ème anniversaire de l'ordination du R. P. Guillard, O. M. I. Le 13, les RR. PP. McGrath et Garin, O. M. I., partent pour la France.

En mai, les briqueteurs se mettent en grève. Le 5, un nommé Dennis Morrissey se tue en tombant d'une fenêtre. Le 7, un nommé Clough se suicide. Le 8, Andrew McNally se suicide et les employés des fabriques Scott se mettent en grève. Le 9, Minnie Vincent se suicide et les employés des manufactures de tapis se mettent en grève. Le 10, Arthur Coburn se noie dans la rivière Concord. Le 16, la Législature passe le bill des 56 heures d'ouvrage. Le 19, il y a grève des employés de la Thorndike M'f'g Co., qui voulaient être payés toutes les semaines. Le 29, James P. Durand se noie.

En juin, le 3, il y a la dédicace du Memorial Hall. Le 5, Emile Johnson se noie dans la rivière Concord. Le 9, John Duffy tire sur sa femme, puis se suicide. Le 11, Harry Kent se noie dans la rivière Merrimack. Le 15, le Dr Chaput est frappé à coups de couteau par un assaillant inconnu dans son bureau sur la rue Merrimack. Le 16, Martin Maloney se noie dans le canal du Suffolk. Le 19, le Révd. Père Garin revient à Lowell et une réception publique lui est faite par ses ouailles. Le 23, Mary Chapman se suicide. Le 27, Albert Richardson de Pelham attente à ses jours.

En juillet, le 4, une petite fille du nom de Marchand se fait passer sur le corps par un tramway. Le 10, Annie Lynch tente de se suicider. Le 15, Martin Coakley perd les deux pieds dans un accident de chemin de fer. Le 17, Joseph Greeley se noie dans la rivière Concord. Le 20 a lieu la dédicace du Lowell General Hospital. Le 28, les directeurs du Tremont et Suffolk annoncent que ces fabriques ne fonctionneront que trois jours par semaine. Le 31, mort du détective Dan Hayes.

Le 1er août, l'Hon. Honoré Mercier, ex-premier ministre de la province de Québec, visite Lowell. Le 8, le département des tapis ingrain est fermé. Le 10, Isaac Buckley se noie dans le canal Prescott. Le 19, John Muldoon tente de se suicider. Le 20, Frank B. Coburn se noie à Island Pond, Dracut. Le 30, W. J. Lawson se suicide avec du vert de Paris.

En septembre, Joseph Héroux est frappé à mort par un compagnon, Patrick Blake, dans une bataille d'ivrognes, à la gare du Boston & Maine. Le 19, James E. Gilbert tente de se suicider. Le 25, une réduction des gages de 7 o/o est annoncée dans les fabriques de Lowell.

En octobre ont lieu la dédicace de l'Hôtel de Ville, la convention sénatoriale, une assemblée républicaine monstre à laquelle parle F. T. Greenhalge, aujourd'hui gouverneur de l'Etat.

Le 7 novembre, jour de l'élection d'Etat, les républicains sont vainqueurs, ils élisent l'Hon. Greenhalge au poste de gouverneur, mais le sénateur Lawton est défait par Brady. Le 10, Edwin Forrest, un acteur, tombe mort sur la rue. Le 12, le vieux Joseph Pigeon se suicide. Le 27, les manufactures de tapis sont closes pour une semaine.

En décembre, l'élection municipale a lieu, puis un cas de petite vérole est découvert.

Maintenant, lecteurs, faites vos réflexions.

Le Danger des Ascenseurs.

Les ascenseurs font souvent des victimes; on s'est souvent demandé s'il n'y aurait pas moyen de les prévenir. On a beau perfectionner ces machines, les accidents seront toujours possibles. C'est donc hors du perfectionnement de l'ascenseur lui-même qu'on devra chercher le remède au mal que l'on déplore. La vie humaine est assez précieuse pour que l'on cherche à la préserver. Aujourd'hui plus que jamais cette pauvre vie si frag le ne tient plus qu'à un fil. Et pour aider aux funèbres ciseaux des Parques à le trancher, ce fil, on a une infinité de dangers que nos ancêtres n'avaient pas même entendu parler. Après les ascenseurs, il y a les tramways électriques, ce fatal *trolley* qui ne compte plus ses victimes; puis, comme le dit un auteur français, il y a cet animal sans souffle, ni corps ni âme, qui passe sur nous comme un éclair pour nous blesser ou nous tuer: le vélocipède.

Enfin, depuis cette extraordinaire multiplication des inventions qui rendent certainement de grands services à l'humanité, à chaque pas nous sommes exposés à des dangers sans nombre. Ce sera donc un bienfaiteur du genre humain celui qui trouvera un moyen d'en diminuer le nombre. Nous lisons dans une chronique, qui ne date pas d'aujourd'hui, il est vrai, mais qui n'en est pas moins pleine d'actualité, quelques lignes d'un bon auteur de France, M. Gaston de Labat, sur le danger des ascenseurs; nous le reproduisons ci-dessous, dans l'espoir d'intéresser nos lecteurs:

"Je parlerai d'abord des ascenseurs qui font tant de victimes depuis quelque temps, et en feront bien d'autres si on ne prend pas certains moyens.

"La dernière victime est un employé aux ascenseurs, *novice* dans le métier, comme le disent les journaux, qui avait charge de l'ascenceur et charge d'existences humaines. Lui mort, on se préoccupe fort peu de l'accident. Que serait-il arrivé si, par une fausse manœuvre, car, je le répète, *il était novice dans le métier*, l'ascenseur, rempli de monde, était venu s'aplatir, s'écraser au sommet de son ascension tout comme il l'a fait après l'accident? On compterait probablement une demi-douzaine de tués, et alors on s'occuperait sûrement de trouver un remède au mal.

"Moi, continue M. Labat, je proposerai tout simplement ceci. C'est que la loi exige que chaque ascenseur soit sous la direction d'un mécanicien diplômé, que l'inspection des ascenseurs soit obligatoire, tout comme le sont les machines à vapeur et les bouilloires, etc."

S'ENIVRER AVEC DE LA MEDECINE est un fait qui arrive souvent. Les "Bitters" pour le sang (?) ont grandi merveilleusement en popularité parmi certaines classes; mais ceux d'entre nous qui considèrent les intérêts de leur santé peuvent faire de suite la distinction entre un stimulant causant l'ivresse et un remède permanent.

Le NOVORO DU DR PIERRE entreprend de purifier et rafraîchir le sang d'une manière différente et réussit chaque fois. Un sang pur et actif, ainsi renouvelé, prend la place du bourbeux et épais fluide qui a pris sa course dans les veines, et un état général de santé est assuré en employant le Novoro, parce que les organes vitaux sont suffisamment nourris.

Il n'est vendu par aucun pharmacien. Ecrire au Dr Peter Fahrney, Chicago.

Chicago, 1er jan.—Les temps durs affectent les commis de détail de cette ville d'une manière extraordinairement sévère. Près de 6000 commis, des hommes et des femmes, qui travaillaient dans les divers établissements commerciaux de Chicago ont été remerciés de leurs services depuis la fin du commerce des fêtes.

Ce nombre est composé d'au moins 3500 femmes et filles dont les salaires ne s'élevaient pas en moyenne à plus de $5 par semaine.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 15 Déc. 1893.

M. l'Administrateur,

Je viens d'assister à une splendide cérémonie. C'est dans la crypte de Ste Cécile, aux catacombes de St Calixte, que la fête s'est accomplie. Ce sont des moines, les Trappistes de St Calixte qui m'ont procuré cet émouvant spectacle.

Dès quatre heures du matin, après l'office de la nuit, sous un ciel brillant d'etoiles, ils quittaient le monastère sur une longue file de robes blanches, par *la voie des Papes*, pour se rendre aux Catacombes. Involontairement l'esprit se reportait aux temps anciens, à l'époque où les fidèles, précédés de leurs prêtres, allaient, au milieu de la nuit, en ces mêmes cryptes souterraines, pour y déposer leurs martyrs de la veille, ou pour y célébrer les saints mystères sur le corps de ceux qui déjà y reposaient.

A leur exemple, les Trappistes allaient glorifier l'une des plus illustres héroïnes chrétiennes de ces siècles de martyrs, et cela, au lieu même où, durant six siecles, on était venu vénérer son tombeau et aujourd'hui le sepulcre de Ste Cécile existe encore; depuis un demi ciècle seulement, il a été découvert et reconnu, mais le corps est absent. En 817 le pape Pascal 1er pour le soustraire aux dévastations des lombards le fit reporter dans Rome, dans l'eglise dite de Ste Cécile Trastevere, à l'endroit même où la pieuse vierge fut martyrisée, dans sa propre demeure.

Depuis cette découverte faite en 1854 par le célèbre archéologiste de Rossi, les Papes ont voulu remettre ces catacombes en honneur et y faire revivre le culte des martyrs qui y furent ensevelis. Dans cette pensée Léon XIII a fait appel à des moines qu'il a constitués gardiens de cette terre sacrée. Dès ce moment les Trappistes fidèles à leur mission rendent un culte perpétuel, le jour et la nuit, aux saints martyrs de la grande nécropole chretienne. Par la psalmodie sacree, ils les glorifiaient, et de leurs mains ils cultivent le sol arrosé de leur sang; ils gardent pieusement leurs demeures souterraines et guident les pélerins près de leurs tombeaux; enfiu, à certains jours, ils re ouvellent près de leurs sépulcres ruinés, les pompes des premiers siècles.

C'est ce dont j'ai été témoin près du sépulcre de Ste Cécile.

De pieuses mains l'avait décoré avec amour. Une profusion de guirlandes de feuillage, de couronnes de fleurs blanches et roses, (les couleurs de la virginité et du martyre) tapissaient les murailles et dissimulaient les ravages de la main des barbares. Nombre de girandoles à triple lumière, symbole de la Trinité, chère à Ste Cécile, éclairaient les souterrains et les avenues qui les avoisinent.

Le sépulcre surtout offrait un spectacle gracieux. Sur un lit de verdure émaillé de fleurs, reposait, encadré de fleurs encore, limage de la vierge martyre, telle qu'elle repose dans son tombeau, au Trastevere. C'est ainsi que les premiers chrétiens au jour de leur glorieux martyre, même sous la menace des glaives et des tourments, aimaient à honorer leurs plus célèbres athlètes. Un autel modeste, mais orné et décoré avec goût pour la circonstance, avait été préparé au milieu de ces lauriers et de ces fleurs, à côté du sépulcre, devant l'image antique de la glorieuse martyre, peinte sur la muraille.

C'est là que pénètrent les Trappistes émus mais silencieux. Leur supérieur, le r. p. don Ignace est à leur tête; ils s'agenouillent devant ce sépulcre plein de souvenirs et ils prient dans le recueillement. Le supérieur se retire dans une chambre sépulcrale voisine, transformée en sacristie; il revient bientôt, paré de ses ornements pontificaux et précédé de ses ministres, pour commencer le St Sacrifice. Il s'appuie sur un bâton pastoral en bois, une croix de bois tombe sur sa poitrine, une mître blanche orne son front, ses vêtements sacrés sont de laine blanche: tel devait être le pontife romain, aux premiers siècles, quand il venait entouré de son clergé, pour accomplir les mêmes fonctions saintes, en cette même crypte, en ce même jour, devant ce même tombeau.

Quand le chant des religieux, rangés autour de l'autel, le long des parois de ce sanctuaire vénérable, éclata en notes graves, tristes et suppliantes, mon âme était profondément émue et mon cœur jouissait en silence. Plus touchant encore fut le moment de la communion; alors comme au temps des premiers chrétiens, tous les frères qui n'étaient pas revêtus du caractère sacertotal venaient gravement, modestement, mais avec un front serein et radieux recevoir de la main de leur père et pontife le pain eucharistique. Et je me disais tout bas: "Ceux-ci pareillement marcheraient au martyre!"

Pendant et après cette messe pontificale, les prêtres du monastere célébraient aussi le St Sacrifice dans les trois cryptes *des Papes*, de *Saint Melchiade* et de Ste Cécile. Après eux, quand le jour commença à paraître, de nombreux prêtres de Rome ou étrangers se succèdent pendant la matinée, aux mêmes autels. A neuf heures, la société des *cultores martyrum*, célébra à son tour, la messe solennelle accoutumée, et de nombreux visiteurs favorisés par une journée splendide s'empressèrent de venir prier auprès du tombeau de la glorieuse Vierge Martyre et de visiter les catacombes qui restèrent illuminées toute la journée.

Hier matin à 11 heures, dans l'église des Saintes Stigmates de St François avait lieu un service extra-solennel pour le repos de l'âme de la mère de Léon XIII, Anne Prosperi Alessandri, morte en 1824.

La cérémonie avait été ordonnée par l'union catholique italienne et tout les préparatifs furent laissés aux soins du comité paroissial de St Eustache.

L'eglise des Stes Stigmates était toute drapée de tentures noires et or. Au centre, un catafalque de 18 pieds de haut sur une largeur et une longeur proportionnelle, était entourée de six grosses lampes de bronze, laissant échapper une flamme rougeâtre. Une double ceinture de candelabres à 12 cierges environnait les six lampes.

La messe funèbre de Rossini, accompagnée d'un puissant orchestre, fut exécutée par les chantres de la chapelle Sixtine.

Etaient présents, tous les cardinaux résidant à Rome, le corps diplomatique accrédité auprès du St Siège, la garde noble, toute la cour pontificale, le Comte Freschi di Santa Croce, grand maître des chevaliers de Malte, et presque toute l'aristocratie romaine en habit de deuil.

La messe fut célébrée par Mgr Cassetta, au nonier majeur de sa Sainteté.

Après la messe 10,000 francs ($2.000) furent distribués à la porte de l'église, aux pauvres de Rome.

Bien à vous,

WM. BREEN.

ACTUALITES.

L'ouverture officielle de l'exposition de Californie a été remise à quelques jours, vu la mauvaise température.

On rapporte de Montevideo que l'amiral Mello, le rebelle brésilien, a été sérieusement blessé par le fragment d'une bombe.

La Washburn & Moen Manufactoring Company de Worcester, Mass., a averti ses employés que leurs gages seraient réduits de 10 à 20 pour cent.

Un nommé John Hall est tombé du troisième étage des fabriques Beaver à Keene, N. H., lundi, et s'est tué instantanément. Il était âgé de 35 ans et célibataire.

Trois secousses de tremblement de terre ont été ressenties à Somersetshire, Angleterre, samedi dans la nuit. Les lits furent projetés à une certaine distance et la vaisselle fut brisée.

La bouilloire d'une locomotive a fait explosion près de Beebe, dans le Kansas, hier matin, et David Ross, le serre-frein, a été tué instantanément, tandis que John Dooley recevait de graves blessures.

La National Mary Washington Monument Association a fait un appel pour des fonds à toutes les femmes qui portent le nom de Mary. Une contribution de 25 cents provenant de chaque personne portant ce nom fournira assez d'argent pour compléter le monument projeté.

Nous accusons réception de "the Strike at Shane's," un ouvrage publié par l'*American Humane Society*. Ce petit opuscule nous paraît fort intéressant. Pour 10 cents on peut se le procurer, ainsi que toute histoire dans ce genre-là dont la société a une série très variée. Pour cinq cents on peut avoir un numéro échantillon de "Our Dumb Animals."

Danbury, Conn., 1er jan—Leonard Fleezer, un chapelier bien connu, s'est suicidé chez son père où il était en visite hier.

Il se leva de table, pendant le dîner, et devant la famille il s'empara d'un couteau aiguisé et se coupa la gorge d'une oreille à l'autre.

On dit que c'est la maladie qui poussa ce malheureux à se tuer. Il était célibataire.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—Voici la liste des dernières ordinations faites par Mgr l'archevêque Fabre, au Grand Séminaire:

Tonsure: — MM C J Daignault, J G Descarries, Montréal; D Chisholm, M Doyle, Antigonish; E Racette, Grand-Rapids; W Fogarty, London; A Hodnik, Marquette; J O'Sullivan, Peterborough; M. B Sullivan, Providence; H S Belisle-Vasseut, St Hyacinthe; W A Gilfillan, Springfield; A I Comerford, Syracuse; J McEachren, M D Whelan, Toronto.

Ordres Mineurs — MM D D McMillan, Alexandria; A McDonald, Antigonish; E E Pelletier, Boston; M J Philtgen, Dubuque; J A Grenier, Hartford; E A Leinfelder, LaCrosse; P L'Heureux, London; D A O'Neil, Manchester; A Zagar, Marquette; M J Calman P O'Leary, Peterborough; W J Jubinville, St Boniface; M P O'Neil, St Jean, N B; L J Giroux, Sherbrooke; J T McKeon, J A Riordan, Springfield; W A McCann, P McEachren, Toronto; J M Boucher, Trois-Rivières.

Sous-Diaconat—H C Bellerose, J V Descarries, Z B Descarries, T F Heffernan, Evariste Chevalier, Montréal; D McDonald, Alexandria; C G McDonald, Antigonish; T A Barry, Dubuquo; J L Poulin, M L Prud'homme, Grand Rapids; R C Lehman, Hamilton; P O'Brien, Kingston; D J Gallagher, St Jean, N B; H J Connery; J T Reynolds, Springfield; N J Bourbonnais, L A Grenier, A J Lécuyer, Valleyfield; D Hughes, Winona.

Diaconat — MM J B J Clément, G L Gauthier, A J Guay, N R Hurteau, C Lippé, C Brissette, Montréal; E J Jungblut, Dubuque; J M Mahony, Hamilton; J A Fleming, Hartford; A L Gladu, Nicolet; T A McGovern, J J Rice, Springfield; L J Lindsman, Syracuse.

Prêtrise—MM J A Bourassa, J Chagnon, A J Cloutier, A A Dequoy, C G Descarries, N L Dubuc, A J Fontaine, A J Jacques, C J Morin, E Leblanc, Montréal; E J Hopkins, Brooklyon; F Babineau, Chatham; M J McGuire, Peterborough; A J Robichaud, St John, N B; P H Boland, Springfield; J M Murphy, Syracuse.

—Nous apprenons avec chagrin que l'hon. Felix Geoffrion, ancien ministre de l'Intérieur et député de Verchères aux Communes, est dangereusement malade.

QUEBEC,

—La situation politique est fort embrouillée. On parle ni plus ni moins que d'élections générales à courte échéance dans la province de Québec.

Le conseil législatif refusera-t-il les subsides? Ca parait être l'opinion générale.

Advenant une dissolution du parlement, on dit que le parti conservateur fera l'élection avec un programme dont le premier article sera l'abolition du conseil législatif.

En revanche, les libéraux combattraient pour le maintien temporaire de cette institution, afin d'empêcher la consommation de l'affaire de l'asile de Beauport.

Décidément, les cartes se mêlent.

—Nous regrettons d'apprendre la mort de Mde Fiset, épouse du Dr Fiset, de St Sauveur.

Mde Fiset, née Marie Rochette n'était âgée que de 38 ans et 7 mois.

Les funérailles ont eu lieu vendredi matin, au milieu d'un nombreux concours de parents et d'amis.

Que la famille éplorée veuille bien accepter nos plus vives condoléances.

ST CONSTANT,

—Mlle Elizabeth Barbeau, de St Constant, est décédée subitement, jeudi après-midi, pendant qu'elle était occupée à des travaux de couture. La défunte était âgée d'environ quarante ans. Le coroner s'est rendu à St Constant, lundi, mais il n'a pas jugé à propos de tenir d'enquête.

STE ANNE du SAULT,

—La vieille et noble demoiselle Adélaïde Lamy, autrefois d'Yamachiche, vient, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, de nous quitter, suivant de bien près, sur le chemin de l'éternité, celui dont nous annoncions dernièrement la mort, M. Madore Gélinas, aussi d'Yamachiche et père de Mde A. Daveluy.

TROIS-RIVIERES,

—En cette ville hier s derniers, décédait Mlle Henriette Bouthillier, à l'âge de 77 ans. Elle a succombé à une attaque de grippe, qui a mis fin à une carrière modestement mais très utilement remplie. La défunte était l'incarnation de l'esprit de travail. Sa disposition à rendre service et sa grande bonté de cœur la faisaient aimer de tous ceux qui avaient avec elle des relations suivies. Nous offrons à la famille nos sincères condoléances.

OTTAWA,

—Le cabinet fédéral n'a rien décidé relativement aux requêtes demandant la grâce de MM. Connolly et McGreevy.

Par contre, les avocats des deux prisonniers ont obtenu la révision du procès, à Toronto.

NICOLET,

—Sa Grandeur Mgr de Nicolet a décidé de reconstruire la cathédrale au printemps prochain. A cet effet, Monseigneur demande à ses paroissiens une contribution volontaire de $16,000 payées au comptant. Cette demande est favorablement accueillie par tous les citoyens. C'est pourquoi les francstenanciers, spécialement convoqués en assemblée, dimanche, 26 novembre, à l'issue du service divin, ont unanimement autorisé l'évêque à demander à la Législature d'octroyer aux municipalités de la ville et de la paroisse de Nicolet le droit de donner chacune $8,000 à la corporation épiscopale de Nicolet. Ce projet parait être des plus populaires. C'est une bonne note en faveur de notre évêque et de ses ouailles.

—Ces jours derniers, vers sept heures du soir, le feu s'est déclaré à la gare du chemin de fer. L'incendie a duré environ une heure et demie et a entièrement consumé les bureaux et les hangards de la compagnie. Il faisait un fort vent de nord-est et les lueurs sinistres accompagnées d'étincelles enflammées ont couvert la ville une heure durant. Ce spectacle était loin d'être rassurant.

On croit que le feu est dû au poêle qui touchait de trop près aux cloisons du bureau de l'agent. Ensuite, on a mis un temps considérable à ajuster les boyaux aux bornes-fontaines pour faire arriver un jet d'eau jusqu'au théâtre de l'incendie, malgré toute la bonne volonté de nos pompiers. Ces derniers ont bien fait tout leur possible, mais les retards sont dus au fait que les bornes fontaines sont trop éloignées de la gare. Je crois que l'ensemble du système organisé contre le feu est défectueux et qu'il serait opportun d'y opérer quelques réformes.

Les dommages sont de mille à 12 cents dollars.

DURHAM,

—Mme Marie Dumas, veuve de M. Louis Provencher dit Vilbrun, est décédé à l'Avenir, la semaine dernière, à l'âge avancé de cent ans et dix mois. La défunte a gardé jusqu'au dernier moment la plénitude de ses facultés. Jusqu'au dernier jour, sa vue a été bonne; elle enfilait son aiguille sans lunette.

PRIERE D'EDWIN COOK,

DÉMOCRATE ET MAIRE DE LA VILLE D'IRWIN CALIFORNIE PRÉSENTÉE A LA DERNIÈRE CONVENTION DÉMOCRATIQUE DE L'ETAT.

Nous lisons dans l'*Echo de l'Ouest*:

Oh! Cleveland, très-puissant sur le fauteuil présidentiel de Washington, lorsque tu n'es pas à la pêche, toi le père de Ruth et de sa sœur, toi l'idole du parti démocratique actuel, nous te saluons comme le précepteur de notre démocratie; nous nous inclinons devant toi comme des serviteurs obéissants.

Quand tu nous dis: Allez! nous allons; quand tu nous dis: venez! nous venons. Nous n'avons qu'un seul désir: celui de t'obéir.

Quand tu prends une prise de tabac! nous éternuons pour toi, car nous sommes les démocrates de la nouvelle fusion et nous votons suivant les ordres reçus de nos chefs démocratiques.

Nous sommes comme les chiens qui mangent les miettes qui tombent de la table de leur maître: s'il en tombe, on agite la queue; s'il en tombe abondamment, la queue s'agite plus fort; s'il n'en tombe point on attend patiemment sans murmurer qu'il en tombe.

Ce sont les démocrates de cette sorte qui t'ont placé sur le trône démocratique moderne.

Nous tes valets, nous te saluons! quoique tu n'aies rien fait encore pour nous; nous t'aimons! parce que tu es Cleveland tout puissant et suprême dans notre démocratie moderne.

Quoique le blé ne vaille que 50 cents le minot, nous t'aimons...

Quoique le coton soit au plus bas prix, nous t'aimons.

Quoique la détresse soit générale, dans le pays nous t'aimons.

Quoique le commerce soit ruiné depuis que tu occupes le fauteuil présidentiel, nous t'aimons.

Quoique des millions de travailleurs soient sans occupation, nous t'aimons.

Quoique nos enfants soient en guenilles et affamés, nous t'aimons.

Quoique nos femmes, trop mal vêtues, ne puissent assister aux offices, du dimanche nous t'aimons.

Quoique obligés d'accumuler des dettes, nous t'aimons.

Quoique près de mourir de faim nous t'aimons.

Oh! Cleveland tout-puissant, tu veux nous ôter le tarif protecteur, seule protection de l'ouvrier et de nos manufactures!! C'est bien, nous t'aimons malgré toutes nos misères. Tu veux faire plaisir aux John Bull, maître adorable! nous t'aimons! Quoique les salaires soient bien diminués depuis ton arrivée au pouvoir, nous t'aimons!

Quoique nos banques, par milliers, suspendent leurs paiements, nous t'aimons!

Quoique les banqueroutes se multiplient, nous te remercions, adorable président! Par amour pour toi, nous sommes prêts à tout sacrifier, même nos libertés; à tuer la prospérité du pays, afin d'être fidèles à notre parti démocratique et à toi-même, ô adorable président! parce que tu es la perfection même.

Va à la pêche quand cela te plaira sans t'occuper de nous! va chasser les bécassines, c'est ton affaire et non la nôtre!

Et que tous chantent les louanges de ton règne glorieux. Amen

Traduit par

F. TREPANIER.

CORRESPONDANCE.

HINSDALE, N. H., 28 Déc. '93.

M. le Rédacteur,

Veuillez insérer dans les colonnes de votre journal la communication suivante:

Jeudi, le 28 décembre, les Canadiens de Hinsdale, N. H., et d'Ashanlot, N. H., se réunissaient pour fonder un Cercle Littéraire et Politique. Une cinquantaine de nos compatriotes répondirent à l'invitation qui leur avait été faite par M. Jean Bergeron. Après l'ouverture de l'assemblée, présidée par M. Alex. McDonald, M. le Dr Béland fut choisi comme secrétaire *pro tempore*. Il expliqua le but de l'assemblée et fit la lecture des règlements qui furent acceptés à l'unanimité et signés par 38 des présistants.

Les officiers permanents sont: Président, M. N. Lanoie; vice-président, M. Pierre Beauvais; secrétaire, M. Cadarette; directeurs, MM. Charles Roy et S. Duperre.

Votre dévoué serviteur,

JEAN BERGERON.

LES ANARCHISTES EN FRANCE

La Police leur Fait une Guerre Acharnee.

Londres, 1er jan.—Une dépêche de Paris mande que la police par toute la France a fait des descentes hier la nuit dans les demeures qu'elle supposait habitées par des anarchistes. La police visita pas moins de 10,000 maisons, et opéra l'arrestation d'un certain nombre de personnes, principalement à St Etienne, Lyon, Marseilles et Paris. Parmi les arrestations faites à Paris sont celles d'Elie Reclus, de son frère Paul Reclus, le complice d'Auguste Vaillant. Elie Reclus a été remis en liberté cet après-midi.

Vingt-quatre anarchites ont été arrêtés à Lyon, parmi lesquels se trouvent plusieurs anciens détenus. Une grande quantité de pamphlets anarchistes ont été saisis. Meunier, le conférencier anarchiste qui a été récemment emprisonné à Angers pour avoir fomenté des grèves, et trois autres anarchistes ont été arrêtés à Brest. Plusieurs demeures suspectes ont été visitées.

A Montlucon, une quantité d'explosibles furent saisies et trois personnes furent arrêtées.

A Troyes cinq personnes ont été arrêtées. Le Commissaire de Police Clément fit une descente dans les bureaux du journal anarchiste *Père Peinard*, à Montmartre, ce matin, et il a saisi le matériel pour l'édition de mardi, et de plus une grande quantité de manuscrits.

Dix maisons ont été visitées à Rouen, Elboeus et Caudebec-Les Elboeus.

Des milliers de femmes et filles ont été guéries du "Beau Mal" par le "Régulateur de la Santé de la femme" du Dr. J. Larivière, Manville, R. I. Aussi à vendre dans toute bonne pharmacie et chez le propriétaire.

Un Moyen Facile de Venir en Aide a de Pauvre Missions.

Recueillez les timbre-poste oblitérés de toutes nuances et de tous pays et envoyez-les au Rév. P. M. Barnal, Missionnaire à Hammonton, Nouveau-Jersey Veillez donner de suite votre adresse et vous recevrez avec les renseignements nécessaires un beau Souvenir des missions d'Hammonton.

LE CARNAVAL DE QUEBEC.

Québec est à faire d'actifs préparatifs pour son carnaval qui égalera tout ce qui a été fait dans le genre par Montréal, et pendant lequel plusieurs attractions nouvelles seront introduites. Une semaine entière sera sacrifiée à exécuter les divers articles du programme.

Le Château Frontenac, un hôtel qui vient justement d'être complété au coût de $750,000. a ouvert ses portes au public le 14 du mois dernier. Comme plusieurs autres hôtels ont été ouverts récemment, les personnes qui assisteront à ce carnaval sont assurées d'y trouver tous les accommodements désirables. Le carnaval s'ouvrira le 29 janvier pour se terminer le 3 fevrier suivant.

Au lieu d'un palais de glace, Québec érigera une vaste forteresse en glace sur les vieux murs d'enceinte de la ville, les mêmes dont le général Montgomery a fait l'assaut avec si peu de succès en 1775.

Une statue en glace du général Montgomery, d'après la statue qui a été érigée en face de l'église St Paul à New York, sera construite à l'endroit où les restes du général reposent depuis quarante ans.

Un soir de la semaine, un assaut sera fait sur la forteresse de glace par les clubs de raquetteurs, commandés par un officier expérimenté. La défense sera faite par les troupes qui sont maintenant en garnison à Québec. L'illumination et les feux d'artifices qui suivront seront grandioses.

Le général Herbert a annoncé son intention de coopérer au succès du carnaval en aidant au comité, et l'on décidera probablement de préparer une bataille simulée devant avoir lieu sur les plaines d'Abraham, les troupes devant être en raquettes et l'artillerie sur des traineaux.

Des lieux pour glisser en traines sauvages sont nombreux et seront ouverts aux visiteurs. On érigera une glissoire sur la Terrace Dufferin et elle conduira les glisseurs directement à la porte de l'Hôtel Frontenac.

Il y aura des courses en raquettes, des jeux de polo, des *curling bonspiels* et du patinage, etc.

Le grand bal aura lieu dans les bâtisses du parlement, où 1500 personnes pourront y assister.

Parmi la liste des attractions, on voit une parade carnavalesque qui obtiendra un grand succès.

Il y aura environ une demi-douzaine de bâtisses en glace et quelques magnifiques statues en glace. Aussi une *sucrerie*, un chantier et plusieurs campements d'Indiens.

On trouvera que le Boston & Maine Railroad, avec son service élégent et son splendide équipement, offrira les moyens de locomotion les plus directs et les plus commodes pour se rendre aux lieux du carnaval.

ACCIDENT DE CHEMIN DE FER.

St Paul, Minn., 1er jan.—Trois hommes vont probablement mourir des suites d'un accident de chemin de fer sur le Northern Pacific, entre Boulder et Elkoon, Mon., samedi.

Le train enfonça dans un profond amas de neige; la locomotive et le tender culbutèrent hors de la voie et furent brisés.

Le mécanicien Delay se fit écraser les deux jambes, et il fallut les lui amputer au-dessus du genou.

Le chauffeur Regan fut blessé grièvement à la jambe gauche et à l'épine dorsale et le serre-frein Hayes s'est fait emporter la jambe gauche au-dessus du genou.

Tous trois sont à l'hôpital, où l'on craint pour leur vie.

DEUX HEURES D'OUVRAGE.

Kansas City, 1er jan—Le secrétaire d'Etat Osborn, du Kansas, a préparé une circulaire par laquelle il avocasse des lois mettant à deux heures par jour la journée d'ouvrage de chaque homme. Il prétend qu'avec les machines compliquées qu'on a de nos jours, un homme peut faire en deux heures autant d'ouvrage qu'il pouvait en accomplir auparavant en dix heures. Il croit que le surcroit de production est la cause que des millions de dollars demeurent dans les coffres-forts au lieu d'être jetés dans les entreprises.

Avec deux heures d'ouvrage par jour, ajoute-t-il, ce surcroît de production va cesser.

Louisville, Ky., 1er jan.—Près de Rocky Hill, comté de Barren, samedi soir, au moment où William Bishop donnait une soirée dans la demeure de sa grand'mère, son père, Miller Bishop, qui avait bu, voulut tourner l'affaire en une danse. William s'y objecta, et le père, s'emparant d'un pistolet, sortit et tira sur son fils à travers un châssis, le blessant à l'épaule.

Le fils courut dehors, et rencontrant son père, il sortit à son tour un revolver de gros calibre et fit feu sur l'auteur de ses jours. Le père et le fils échangèrent alors plusieurs coups de feu. Quand leurs revolvers furent vides, ils tirèrent leurs couteaux qu'ils se plongèrent dans les chairs tant qu'on ne vint pas les séparer.

Le père a été atteint par trois balles et il a la gorge coupée d'une oreille à l'autre. William a reçu plusieurs entailles dangereuses.

GROS FEU A BOSTON.

Boston, 3 jan—Boston vient d'être visité encore une fois par une conflagration considérable. Cette fois-ci c'est le Globe Theatre qui est devenue la proie des flammes. Tout l'édifice a été consumé et il devra être reconstruit. C'est cet avant-midi que les flammes ont été découvertes.

Les pertes s'élèvent à environ $300,000.

TENTATIVE DE SUICIDE.

Madrid, 2 jan.—Un anarchiste nommé Santiago Sa vador fut arrêté hier à Saragossa. Comme la police lui mettait la main au collet, l'anarchiste sortait un revolver et tenta de se suicider. Il réussit à se blesser grièvement au côté droit. Ensuite il tira de sa poche un paquet contenant un poison vif et il chercha d'en injurgiter le contenu.

La police parvint à s'emparer du paquet avant que l'anarchiste eut absorbé son contenu.

Salvador a avoué qu'il était au nombre de ceux qui avaient comploté de démolir à l'aide de la dynamite le Lyceum Theatre à Barcelonne.

MORT D'UN AVARE.

Wichita, Kas., 2 jan.—Thomas Paine King, un riche avare, est tombé mort sur la rue ici hier. Dans sa jeunesse King était un officier dans l'armée anglaise, et il faisait partie des fameux 600 qui ont pris les hauteurs de Balavaka.

Quand la guerre fut déclarée en ce pays, King abandonna l'armée anglaise pour joindre l'armée de l'Union.

Quoiqu'étant un homme d'éducation supérieure et possédant une grande fortune, il vivait dans la plus abjecte pauvreté, ne mangeant que les restes des plats des hôtels et des restaurants.

UNE TENTATIVE.

Pour Empoisonner le Czar de Russie

Londres, 2 jan—Une dépêche de Vienne dit qu'à Cracovie, en Pologne, les journaux sont remplis de rapports d'une récente tentative faite pour empoisonner le Czar.

D'après ces rapports le jour du 124ème anniversaire de la fondation de l'Ordre Impérial de St George, un banquet fut donné en l'honneur de tous ceux qui ont été décorés. Le Czar, comme chef de l'ordre, était présent et prit part au banquet.

Le premier service était à moitié consommé, lorsque le Czar ordonna que ce qui restait fût envoyé à l'Orphelinat Nicolas, où les enfants se régalèrent avec ces reliefs.

Plus tard dans la soirée le Czar, les hôtes du banquet et les orphelins tombèrent tous malades, et une investigation qui fut faite révéla le fait qu'un des plats avait été empoisonné.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1

BON MARCHE.

Reductions Reelles, Radicales et Ruineuses

BON RESULTAT POUR LE PEUPLE.

Voici nos Prix Reduits cette semaine sur notre Stock. LISEZ! LISEZ! LISEZ!

Dept du Soubassement.

GRAVURES, GRAVURES.

321, 321, 321 Belles Gravures Encadrés,

Comprenant des gravures au pastel, couleur de l'eau et artotypés, la balance de notre stock des fêtes. Quelques-unes sont legèrement endommagées, mais dans tous les cas le dommage est presque imperceptible. Comme nous faisons l'inventaire la semaine prochaine, nos prix du soubassement sont marqués pour être vendus sur le champ. Visitez notre soubassement et venez faire votre choix.

Rien de plus convenable pour orner votre maison que des gravures, nos prix vous causeront des surprises.

Lot No. 1. Prix régulier 50c, notre prix 25c.
Lot No. 2. Prix régulier $1 98, aujourd'hui 69c.
Lot No. 3. Prix régulier $2 49, aujourd'qui 98c.
Lot No. 4. Prix régulier $4 98, aujourd'hui $1 98.
Lot No. 5. Prix régulier $3 49, aujourd'hui $1 39
Lot No. 6. Prix régulier $6, aujourd'hui $2 98.

CHINE, CHINE.

VOICI UN AUTRE BARGAIN.

Lot No. 1. 17 Doz de Tasses et Soucoupes, prix des fêtes 25c. Maintenant 13c.
Lot No. 2 15 Doz. de Tasses et Soucoupes, prix des fêtes 59c. Maintenant 29c.
Lot No 3. 9 Doz. de Tasses et Soucoupes, prix des fêtes 69c. Maintenant 39c.
Lot No. 4 7 Doz de Tasses et Soucoupes, prix des fêtes 79c. Maintenant 49c.

Verreries, Verreries.

Un Autre Moyen d'Epargner une Piastre.

Lot No. 1. Verres à Table, prix des fêtes 40c. la doz. Maintenant 23c. la doz.
39 Sets à l'eau, prix des fêtes $2 25 à $2 89, maintenant $1 79 le set.

FERBLANTERIES,

Les Lots sont Petits et voici les Prix pour cette Semaine.

Théières plaquées en Nickel, en Cuivre solide, prix régulier $1.25, maintenant 69c. Nous garantissons chaque Théière.
Chaudières à Charbon de 5 qt, prix régulier 20c. Maintenant 7c.
Bouteilles d'Amoniac de un qt, prix régulier 19c. Maintenant 9c.
Cure dents, prix régulier 5c. la boîte, maintenant 2½c.

LIVRES, LIVRES.

Nous Terminons la Vente de nos Livres des Fetes.

1 lot de volumes dépareillés, prix régulier 50c. à $2, maintenant 25c.
1 lot d'Albums légerement endommagés, aujourd'hui à moitié prix.
1 lot de Livres pour présents, reliés en papier et en drap, illustré, prix régulier 50c. à $1.50, maintenant 25c. le volume.
Nous avons mis tous nos livres d'histoires et de poésie qui se vendaient à 49, 59 et 69c., tous réduits à 39c.
Les œuvres d'Alexandre Dumas, maintenant 10c. le volume.

Boite de Toilette.

Nous les vendrons toutes cette semaine à sacrifice. Elles comprennent les Sets Manicure.
Sets à barbe, set à fumer, boites de combinaison, &c., &c.
Les prix sur ces marchandises varient de 75c. à $10, votre choix sur ce lot à moitié prix

L'Endroit des Bargains Rares.

F. G. MITCHELL & CO.,

BON MARCHE, Coin des Rues Merrimack et Kirk

Employés de langue française — MM. FRED. H. ETHIER, FRED. J. BOUSQUET, GÉD. LEVASSEUR, CHS. OUIMETTE, S. DUSABLON, JOHN E. TUCKER, ALEX CHAPUT, MESDEMOISELLES V. MONTPLAISIR, EMMA LANOUE, YVONNE MONTMARQUET, GEORGIANA BOIRE, ANNIE OGG, EUGÉNIE MONTPLAISIR, E. LABONNE, A. BROUILLETTE, M.-L. CHARETTE, V. C. LANDRY et MME N. CHAPUT

NOTES LOCALES.

Toujours au Bon Marché pour les bas prix et vous ne serez pas trompés.

Cook, Taylor & Co sont toujours à la tête de leurs concurrents pour les bas prix.

J. S. Marion, photographe en renom, est passé maître en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

Pour vos Thés et Cafés, Dickson Bros ne sont pas surpassés. Les prix et les qualités des marchandises sont irreprochables.

Au New York Cloak & Suit Co, est la place par excellence pour les bonnes occasions dans les Manteaux, Jackets et Collerettes.

Pour vos chaussures de toutes espèces et pour les acheter aux plus bas prix de la ville, l'endroit par excellence est chez J. C. Martel, 51 rue Prescott.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

La seule place où l'on peut avoir un parfait portrait sous tous les rapports, c'est chez notre artiste-photographe canadien de la rue Merrimack, M. J. T. Fontaine.

Sur réception de 25 cents en timbre-poste, j'envoie un de mes "Female Plasters". Ce sont les meilleurs emplâtres pour le "Beau Mal" de toute sorte de douleurs. Adressez: Dr J. Lariviere, Manville, R. I.

Les travailleurs dans le fer de la Kitson Machine Shop n'ont pas d'ouvrage cette semaine, parce qu'on est à faire l'inventaire. Ceux qui travaillent le bois sont tous employés, cependant, et la semaine prochaine tous les départements reprendront leurs opérations.

Un commencement d'incendie a été découvert par le policeman John Fox dans le magasin de la New York Cloak & Suit Co., tard dimanche soir. Les pompiers, qui furent avertis, vinrent éteindre les flammes qui ne causèrent que des dommages insignifiants. Aucune alarme n'a été sonnée.

Voyez ce pauvre jeune homme qui se meurt d'épuisement. Et dire que, pour $1.00 seulement, il aurait pu se procurer, chez n'importe quel pharmacien canadien des Etats-Unis, une bouteille du Dr Delisle's Kininum Compound qui, en enrichissant le sang, lui aurait rendu la force et la santé!

La Hamilton M'f'g Co., a déclaré un dividende de $20, payables le 10 janvier.

Après leurs vacances de Noë et du Jour de l'An, les élèves des écoles publiques ont repris mardi leurs études.

Les syndics des pauvres ont élu James Howard, surintendant de la cour à bois, en remplacement de Michael E. Sexton, décédé.

Le bal annuel au bénéfice de la Police Relief Association a eu lieu mardi soir dans les salles Huntington et Jackson. Le détective Laflamme faisait partie du comité de réception. Le succès a été complet.

Une partie de la U. S. Bunting Company, qui ne fonctionnait que la moitié du temps depuis six semaines, a été close samedi dernier pour deux semaines. Un placard annonçant une réduction des gages de 10 pour cent a aussi été affiché par la compagnie.

Deux pensionnaires du No. 5 Suffolk Corporation sont partis lundi pour des lieux inconnus, sans avertir leur maîtresse de pension ni qui que ce soit. Leur absence est grandement regrettée par plusieurs des autres pensionnaires, car plusieurs articles manquent à leur garde-robes. La police recherche les fugitifs.

Le Sawyer Carriage Co., va abandonner ses quartiers à Ayer City pour venir se poster sur la rue Warthen, où la manufacture de chaussures Pilling a été établie depuis plusieurs années. Ceci causera aussi le déménagement de la fonderie de Ryan Bros, qui a loué un terrain de la Locks & Canals Co sur la même rue.

Reduction a la Pickering Hosiery.

La Pickering Hosiery, lundi, a fait une réduction générale des gages de 2½ cents par douzaine dans le département de la couture. Les prix des diverses sortes sont de 9, 10, 13 et 15 cents par douzaine, ce qui fait une réduction moyenne de 20 pour cent environ.

Mariage.

Lundi, au presbytère des RR. PP. Oblats, M. Joseph Bouchard conduisait à l'autel Mlle Valida Dumas. M Thomas Bouchard était garçon d'honneur et Mlle Valida Laplante, fille d'honneur. Le Rév. P. Campeau a donné la bénédiction nuptiale.

Nos souhaits de bonheur au nouveau couple.

Liste des Deces

Semaine Finissant le 30 Déc. 1893.

Hermiline Martin, 23 ans.
Marie Leroux, 7 mois.
Odile Déchesne, 52 ans.
Adèle Brune, 18 ans.
Rose Patnaude, 8 ans.
Vital Robert, 3 mois.
William Cloutier, 4 jours.
Sarah Clément, 56 ans.
Domethilde Duquette, 41 ans.
Joseph Levasseur, 7 mois.
Willie Demers, 2 mois.
Ulric Dandurant, 15 jours.
François Breton, 62 ans.
Marie A. Tremblay, 19 ans.
Lucinda W. Leland, 84 ans.

NOTES PERSONNELLES

M. Octave Champagne, de Berthierville, P. Q., est de passage en cette ville.

Le Rév. P. Duhaut, professeur de philosophie à l'université d'Ottawa, est en visite chez les RR. PP. Oblats de cette ville. Il a chanté la messe dimanche à l'église St Joseph.

M. Olivier David, fils de notre concitoyen M. Ludger David, est arrivé samedi matin du Séminaire des Trois-Rivières pour ses vacances du Jour de l'An. Il y retournera après les Rois.

M. et Mde Arsène Labelle, de Montréal, sont en promenade chez leur beau-frère, M. le Dr J. E. P. Racicot, fabricant de Remèdes Sauvages. Ils doivent retourner au Canada demain soir.

M. Fortunat Dupont, de Worcester, Mass, est en visite chez ses enfants, M. Fred Dupont et Mdes M. Lépine, Médéric et Jos E. Moreau. Nous lui souhaitons un agréable séjour à Lowell.

Pertes Causees par le Feu.

Les compagnies d'assurance ont en partie règlé les primes d'assurances qu'on avait contre eux depuis l'incendie récent dans l'edifice Whitman.

Ce règlement s'est effectué comme suit: Heritiers de Wyman, sur la bâtisse, $1,572.90; Parthenais frères, $5,300; A. C. Heald, $879.50. Vu la maladie de J. B. Coleman, agent, l'assurance sur le stock de E. Pelletier et de Paul Vigeant n'a pas encore été réglée.

La perte sur la maison et les meubles de C. R. Goddard, rue Marlborough, a été règlée pour $1,900.

INAUGURATION.

Du Gouvernement Municipal de 1894.

LE GREFFIER ET LE TRESORIER REELUS.

Sparks President du onseil—Lovejoy President du Bureau

Les cérémonies de l'inauguration du nouvau gouvernement municipal de Lowell ont eu lieu dans l'Hôtel de Ville, lundi matin. Les balcons étaient bondés de spectateurs.

A 9 heures, les membres du nouveau gouvernement de la ville se réunirent dans l'une des salles de comité, où ils attachèrent des fleurs à leur boutonnière.

Ensuite ils se rendirent en corps dans la salle du conseil de ville, ayant à leur tête le Messager de Ville Cahill, le Chef de Police Howard, le maire Pickman, le Rev. Dr Greene, les ex-maires Fifield, Palmer, Jewett et Abbott, les commissaires Welch, Merrill et Haggett.

Le Rev. Dr Greene fit une courte prière et le juge Hadley fit prêter le serment d'office au maire, puis à tous les membres du nouveau gouvernement de la ville.

Le maire lut son discours d'inauguration, et sur motion de l'échevin Westall, on s'ajourna.

BUREAU DES ECHEVINS.

Après l'ajournement de la séance d'inauguration, les échevins retournèrent dans leur salle et choisirent l'échevin Lovejoy pour être leur président. Les règlements et les ordres de l'an dernier furent adoptés et le temps des assemblées fut fixé à 7.30 heures le 1er et le 3ème mardi de chaque mois. Un ordre fut alors émis pour convoquer une convention conjointe, afin de faire l'élection d'un *city clerk* et d'un trésorier de la ville. Le rapport de cette convention conjointe est à la fin de ce compte rendu.

Après être revenu de la convention, on vota en faveur de E. W. Lovejoy comme devant être membre du comité des finances

Après quelques affaires de routine, le bureau des échevins s'est ajourné jusqu'à demain soir.

CONSEIL DE VILLE.

A 10.30 heures, les conseillers furent appelés à l'ordre par leur doyen, le conseiller Benson.

Ensuite eut lieu le ballottage pour l'élection d'un président; en voici le résultat:

Nombre total des votes	24
" nécessaire pour un choix	13
W. F. Curtin	1
W. F. Benson	10
Thos. J. Sparks	13

Le conseiller Sparks fut alors déclaré élu président. En assumant cette position, le conseiller Sparks fit quelques remarques appropriées.

Sur motion du conseiller Gormley, il y eut ballottage pour l'élection d'un greffier pour le conseil. Frank J. Simonds a été réélu à l'unanimité.

Les assemblées du conseil auront lieu aux dates fixées l'an dernier et les règlements de 1893 furent adoptés pour 1894.

Le consei ler Curtin fit motion qu'une convention conjointe ait lieu, afin d'élire un *city clerk* et un trésorier de la ville.

CONVENTION CONJOINTE.

Les échevins et les conseillers se réunirent en convention conjointe pour élire un *city clerk* et un trésorier.

Voici le résultat du ballottage pour l'élection d'un *city clerk*:

Nombre total des votes	32
" nécessaire	17
Michael J. Dowd	31
Girard P. Dadman	1

M. Dowd fut déclaré réélu.

Voici le résultat du ballottage pour l'élection d'un trésorier de ville:

Nombre total des votes	32
" nécessaire	17
Austin K. Chadwick	17
John H. Harrington	15

M. Chadwick a été déclaré réélu.

Ensuite la convention fut déclarée close.

ENCORE LE CONSEIL.

Le conseil de ville se réunit de nouveau après la convention pour élire les membres du comité des finances.

Voici la liste de ceux qui ont été élus: Les conseillers Rourke, qui sera président du comité, Gordon, Robinson.

Ensuite eut lieu l'ajournement.

Soiree d'Amis.

Il y a eu samedi soir une soirée d'intimes chez M. J. N. Mercure, demeurant sur la Lakeview avenue, Centralville.

Une adresse fut lue à M. Mercure par M. Maxime Lépine, de l'ETOILE, et une magnifique pipe lui fut présentée.

M. Mercure, quoique fort surpris, sut répondre avec à propos, et offrit la plus large hospitalité à ses amis qui firent comme s'ils eussent été *chez eux* et s'amusèrent on ne peut mieux.

La soirée fut passée au milieu du chant, de la musique et des joyeux propos. A minuit un magnifique réveillon fut servi et durant toute la soirée des rafraîchissements furent passés de temps à autre.

M. et Mde Mercure firent les honneurs de leur maison d'une manière charmante et nous les en félicitons.

C'est une soirée dont on se souviendra longtemps.

GAGES REDUITS.

Reduction de 10 par Cent dans les Fabriques de Tapis.

Un placard annoncant une réduction de gages de 10 pour cent en moyenne a été affiché lundi dans les fabriques de tapis de cette ville. Cette réduction affecte tous les employés, mais la proportion n'est pas la même pour tous, car quelques-uns souffriront une réduction de 15 ou 18 pour cent, tandis que d'autres ne verront leurs gages réduits que de 5 pour cent.

Les employés dans les départements de tapis ingrain et Bruxelles ont eu une grande assemblée dans le Old Post 42 Hall (aujourd'hui la Mathews Hall), dans l'édifice Mansur, lundi soir, pour discuter la réduction. Les tisserands sur les tapis ingrain, au nombre de 400, la plupart des femmes, se sont réunis dans la salle principale et les tisserands sur les tapis de Bruxelles ont tenu leur assemblée dans l'antichambre.

A ces deux assemblées l'auditoire était très nombreux, tous les sièges étant occupés.

La situation dans les fabriques fut discutée au long, et l'on considéra l'etat des affaires par tout le pays; il fut à la fin décidé que le meilleur moyen de s'entendre était de nommer des comités chargés de s'aboucher avec les patrons, pour tenter de faire diminuer la réduction et de la rendre plus équitable.

Une Famille dans la Misere.

Un bien triste cas de misère a été découvert par le policeman Dennett, samedi soir.

Cet agent de police trouva dans une demeure de la Davis Court, donnant sur la rue Winter, une famille dans la plus grande misère. La nourriture manquait depuis quelque temps et le poêle était froid, vu le manque de combustible pour le chauffer.

La famille comprend le père, la mère et trois petits enfants.

Cette famille est arrivée du Maine il y a quelque temps, et le père n'a pas d'emploi depuis plusieurs mois, quoiqu'il ait cherché de l'ouvrage sans relâche.

Le policeman Dennett secourut le mieux qu'il put ces pauvres gens. Il commença par leur donner à manger, ce qu'ils avaient le plus besoin.

Le père est un homme tempérant, actif et industrieux.

Partie de Surprise

Une partie de surprise a eu lieu samedi soir chez M. Alex. Gaudette, qui demeure sur la rue Dudlam.

La fête avait été organisée par MM. Alphonse Couture et Théophile courtois, ayant pour directeur M. Fontaine.

Une jolie adresse a été présentée à M. et Mde Gaudette, accompagnée d'une chaîne en or et d'une bourse contenant $25.

Cette présentation fut faite par MM. Couture et Courtois.

Les invités étaient au nombre d'une centaine.

On fit de la musique et du chant.

Changements dans le Service des Tramways.

Le nombre des employés des tramways électriques a été réduit à 24 hommes, samedi soir, laissant 104 employés réguliers et 52 hommes de réserve.

Les tramways sur toutes les lignes, excepté celles de Westford, Broadway et les gares, passeront maintenant à toutes les 20 minutes.

Ces changements sont faits dans un but d'économie.

La Glace et les Patineurs

Lundi après-midi, il y avait probablement cinq cents personnes sur la glace de la rivière Merrimack, vis-à-vis les glacières de Gage, et les environs.

La glace n'était pas très bonne, mais les patineurs s'en donnèrent quand même à cœur joie.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux,)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6 50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

INSTALLATION DES OFFICIERS

Suivie d'un Joyeux Banquet a l'Association Catholique

La Corporation des Membres de l'Association Catholique a offert mardi soir un magnifique banquet aux membres, à l'occasion de l'installation des officiers élus pour le prochain semestre.

L'assemblée fut appelée à l'ordre à 8 hrs. par M. J. N. Mercure, le président sortant de charge, et l'installation des officiers suivants eut lieu:

Rév. P. Forget, Chapelain; P. L. Denault, Prés., H. A. Toupin, vice-Prés., H. Daigle, Sec.-Arch., Ed Martel, Assis.-Sec.-Arch., Jesse Alexander, Sec.-Corr., E. H. Choquette, Trés., Thos Caron. Assis.-Trés., Chs. Giroux, Com.-Ord., Ed Landry, bibliothécaire; Alfred Bibeault, Joseph Audette et John Boudreault, directeurs.

Après les affaires de routine, l'assemblée s'ajourna et les membres furent invités à monter dans la grande salle où les tables étaient dressées pour le banquet. Chacun prit sa place et on fit honneur au menu qui était servi par M. Collins, restaurateur.

M. J. N. Mercure, le président sortant de charge qui présidait le banquet, occupait le milieu de la table d'honneur, ayant à sa droite le président actuel, M. P. L. Denault et le R. P. Lamothe, et à sa gauche le R. P. Forget, chapelain et le R. P. Campeau. Environ 80 convives avaient pris place autour des tables et le spectacle que présentait cette réunion de notre jeunesse canadienne était vraiment charmant.

Le repas fut des plus joyeux et les vins exquis qui furent servis donnèrent encore plus d'entrain à une conversation amicale qui ne cessa que lorsque le président se leva et présenta le R. P. Lamothe. Le Rév. Père charma ses auditeurs par un discours qui fut l'objet d'applaudissements réitérés.

M. Albert Pelletier fut ensuite appelé par le président à agir comme maître des cérémonies, et fut invité à prendre place à la table d'honneur. M. Pelletier fut très heureux dans les remarques qu'il fit en acceptant cette charge.

Les Révds PP. Forget et Lamothe furent les premiers appelés à adresser la parole, et nous n'avons pas besoin de dire que ces paroles sympatiques ne manquèrent pas de trouver un écho dans le cœur des assistants.

M. P. L. Denault, le nouveau président, fut ensuite appelé à porter la parole. Inutile de dire qu'il se rendit de bonne grâce à l'appel et il fit un discours très approprié à la circonstance. Il nous parla avec éloquence des débuts de a Corporation des Membres de l'Association Catholique et des progrès que cette société a faits depuis sa fondation. Les messieurs suivants furent tour à tour invités à adresser la parole et tous s'en acquittèrent très avantageusement: MM. Ed. Martel, E. H. Duprez, C. Bélanger, Fred Bousquet, J. E. Venne, Thos. Caron, Cyrille Constantineau, E. J. Pinault, et H. S. Toupin.

Entre les discours, MM. Cyrille Constantineau, E. H. Duprez, Ed. Martel, Jos. L'Heureux, S. Benoit, Albert Pelletier et le Rév. P. Lamothe furent appelés à chanter et contribuèrent beaucoup à faire passer les heures très rapidement. M. le professeur Mirault exécuta plusieurs morceaux de piano qui soulevèrent des tonnerres d'applaudissements et qui lui valurent un vote de remerciement de la part de l'assistance. On remercia aussi toutes les autres personnes qui contribuèrent par leurs talents à rehausser l'éclat de cette fête.

Les convives ne songèrent à se séparer qu'à une heure fort avancée, emportant dans leurs cœur un doux souvenir de cette réunion, laquelle, il faut espérer, ne sera pas la dernière aux salles de l'Association.

Tout s'est très bien passé et les organisateurs ont droit à toutes nos felicitations.

Les membres du comité d'organisation étaient MM. J. N. Mercure, A. Guimond, A. Lebrun, E. J. Pinault et Thos Caron.

BUREAU DES ECHEVINS.

Election des Membres du Bureau de l'Eau—Constables Confirmes.

La première assemblée régulière du bureau des échevins de 1894 a eu lieu mardi soir, tous les membres étant présents à l'exception de S. J. Johnson.

John Mahon et Moses Flanders furent nommés officiers spéciaux pour le bureau d'hygiène.

Les constables suivants ont été réélus et confirmés: Charles Howard, George R. Davis, Charles Laflamme, D. J. Donohue, Redmond Welch, Frank Goodwin, W. R. Kew, James A. McQuade, M. E. McDonald, T. E. Allen, J. G. Favor, Peter Cawley, John P. Searles, H. W. Steeter, David Fitzgerald, Jos. S. Lapierre, John McManus, John A. McManus, John A. McQuade, Isidore Turcotte, S. B. Harris.

Sur motion de l'échevin Lovejoy, il y eut balottage pour l'élection d'un membre du bureau de l'eau. George E. Putnam a été élu pour trois ans.

Ensuite eut lieu l'ajournement.

JOHN C. TOLMAN.

Arrete de Nouveau sur une Accusation plus Grave.

John C. Tolman, qui est sous caution pour conduite dégradante avec une jeune fille du nom de Beauchemin et plusieurs autres, a été arrêté de nouveau mardi par les détectives Laflamme et Allen sur un mandat d'arrestation l'accusant ni plus ni moins d'assaut félonieux sur la même petite fille dont le nom apparaît ci-dessus.

L'accusation a été portée contre le vieil épicier après que la petite fille eut raconté les choses, ce qui vient d'avoir lieu, car depuis quelque temps cette enfant était disparue de la demeure de ses parents. Sa mère la ramena chez elle de Monson, Mass., et non du New Hampshire, comme on l'avait dans le temps rapporté.

Cette enfant raconta que le crime dont s'était rendu le vieux Tolman était plus sérieux qu'on l'avait d'abord cru, et le juge Hadley fit de nouveau arrêter le coupable.

La petite Beauchemin n'a que onze ans, mais elle a l'air beaucoup plus vieux. Le detective Laflamme la questionna sur son voyage à Monson, et c'est avec difficulté qu'il put lui faire raconter les faits. Cependant, son histoire est tout à fait incroyable. Elle raconta que la première nuit après avoir quitté la demeure de ses parents, elle la passa dans une demeure sur la rue Gorham avec une femme dont on ne put lui faire dire le nom. Le jour suivant elle se rendit à Boston, quoiqu'elle n'eut pas d'argent, et elle passa la nuit dans la gare, ce que lui aurait permis le gardien de nuit. Le lendemain elle se rendait à Monson, Me., en compagnie d'une femme du nom de King; elle était à la recherche de son oncle qui demeure à Monson, Massachusetts et non dans le Maine. Quand elle s'aperçut de son erreur, elle prit un train de retour et vint à Monson, Mass., où le prix de son passage, a-t-elle dit, fut payé par son oncle.

On croit qu'il n'y a pas grand'chose de vrai dans toute l'histoire, mais plus tard on saura certainement le court et le long.

Ils n'Acceptent Pas.

Les tisserands sur les tapis Ingrain ont averti l'agent Lyon, de la Lowell Company, qu'ils n'accepteraient pas la réduction de dix pour cent annoncée lundi, en partie parce qu'ils n'ont aucune promesse d'ouvrage après le présent mois. Ils ont eu déjà un mois de chômage de plus que les tisserands sur les Bruxelles depuis l'été dernier.

La digne Mme Duragot, concierge de son métier, s'occupe d'instruire son héritier Totor.

"—La première femme, lui dit-elle, fut Eve, et le premier homme fut Adam.

—Et le second? demanda Totor.

Alors, la piplette, distraite:

—Le second... deux chambres à coucher, salle à manger, eau et gaz, deux mille huit.

Penché sur les quais de la Loire, Dupumeau rêve.

—Quand je songe, dit-il à son ami Guy Bolard, quand je pense à toute l'eau qui va vers l'Océan, je me demande comment la mer ne déborde pas et ne submerge pas les terres.

Puis se ravisant et se frappant le front avec orgueil:

—Ah! j'y suis: *Il y a les éponges!*

Calino a l'idée de se faire peser, à la fête de Neully, et prend place dans le fauteuil, tout en offrant un sou à l'industriel.

—Monsieur, objecte celui-ci, c'est deux sous.

—Ah! c'est que je n'ai pas d'autre monnaie! Eh bien! pesez-moi tout de même pour un sou, vous me direz seulement la moitié de mon poids!

Champoireau a un débiteur dont il ne peut tirer un sou. Il demande conseil à ses amis:

—Si j'étais à votre place, répond celui-ci, je commencerais par lui écrire une lettre à cheval.

—Impossible.

—Pourquoi?

—Je ne sais pas monter.

ROYAL CREAM.

Seu artice de toilette a l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussetures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

LA PETITE VEROLE.

Un Nouveau cas Découvert dans le Quartier Trois.

LA VICTIME EST TRANSPORTEE A L'HOPITAL.

La Vaccination est Obligatoire dans le District Infecte.

Un autre cas de petite vérole a été découvert mardi dans le Quartier Trois, et la patiente a été transportée à l'hôpital des pestiférés.

C'est une jeune fille de 24 ans, Margaret Linnehan, qui souffre de cette terrible maladie; elle était employée dans les manufactures de tapis et prenait sa pension chez Mde Mary Brosnahan, au No 61 rue Crosby.

Le cas a été porté mardi matin à la connaissance du Dr Welch, qui fut nécessaire d'avoir une consultation avec d'autres médecins.

Le Dr Field, du bureau d'hygiene, le Dr Plunkett, et plus tard les Drs Ricker et Abbott, du bureau d'hygiene de l'Etat, ont examiné la patiente, et ils ont déclaré que c'était un cas de petite vérole. L'ambulance fut demandée vers les 5 heures pour transporter la malade à l'hôpital des pestiférés. La jeune fille ne fit aucune objection, mais au contraire elle était parfaitement consentante de se rendre à l'hôpital, étant convaincue comme elle l'était qu'elle y recevrait de meilleurs soins que dans sa maison de pension, où elle mettait en danger la vie des personnes qui l'approchaient.

La maison Brosnahan fut immédiatement mise en quarantaine dans l'intérêt de la santé publique, et deux jeunes gens qui s'étaient enfuis de cette maison où ils prenaient leur pension furent retrouvés et ils seront soumis à la surveillance des médecins tant que le danger d'avoir atteint la maladie ne sera pas déclaré passé.

Comme nouvelle mesure de précaution, après avoir eu une consultation avec le Dr Abbott, le bureau vota de mettre en force la vaccination obligatoire dans le district où la maladie a pris naissance. Ce district est borné par les rues Central, Whipple, Chambers et Newhall. Ce matin une inspection à domicile a été commencée par les Drs Leahy, Frye, Grieg-son et Mulcahy, et tous ceux qui ne peuvent pas démontrer d'une manière satisfaisante qu'ils ont été vaccinés depuis cinq ans seront obligés de se faire vacciner.

La vaccination gratuite sera aussi continuée l'après-midi et le soir à l'Hôtel de Ville et dans les salles publiques sur la rue Newhall. L'agent Lyon, des manufactures de tapis, a été averti que tous les employés dans la chambre où Mlle Linnehan travaillait doivent être vaccinés, et ils le seront aujourd'hui.

Quand le cas de Donohue fut découvert le jour de Noël, on déclara que c'était ni plus ni moins un cas de petite vérole. Les cas de Hannah Finnegan et de Mary Murphy, deux jeunes femmes qui étaient malades dans l'édifice de D. D. Finnegan, voisin de la maison de Donohue, furent au premier abord appelés des cas de "picote volante," mais il est maintenant certain que ce sont des cas de petite vérole. Vu que la période de suppuration était passée, on ne crut pas nécessaire de les transporter à l'hôpital, mais elles furent isolées dans leurs appartements, et la bâtisse fut mise en quarantaine, de telle sorte qu'aucun danger n'est à craindre, excepté que la contagion peut s'être répandue avant que ces précautions aient été prises.

Le bureau d'hygiène a fait de grands efforts pour enrayer dès le début les progrès du fléau à Lowell.

La maladie de Hannah Finnegan a commencé il y a eu cinq semaines samedi dernier; celle de Mary Murphy, dix jours plus tard et celle de Donohue, encore dix jours plus tard.

Le bureau d'hygiène n'a pas la moindre idée d'où peut provenir le germe originel de la maladie. Ces trois familles avaient entre elles des relations intimes, et il y eut plusieurs autres visiteurs qui approchèrent les malades.

Margaret Linnehan, qui souffre de la picote et vient d'être transportée à l'hôpital, avait soigné sa belle-sœur, Mde Linnehan, trois semaines durant dans sa maladie après la naissance d'un enfant, et elle vint fréquemment en contact avec la famille Finnegan.

Dans de semblables circonstances, on peut trouver assez étrange que seuls quatre cas de petite vérole se soient déclarés jusqu'à présent. Ce sera encore plus remarquable si l'on n'en découvre pas encore plusieurs cas avant quelques jours, en dépit des précautions prises par le bureau d'hygiène.

LE NOVORO

DU DR. PIERRE.

est un des meilleurs remèdes de notre époque. Il nettoie le sang, renouvelle la vitalité, enlève du corps tout germe de maladie, et met en même temps les organes dans de bonnes conditions de fonctionnement. La médecine se compose de plus de trente sortes d'ingrédients différents, tirés principalement du règne végétal; il est connu et en usage depuis plus de cent ans. Son emploi a été très avantageux dans la généralité des maux qui de nos jours affectent l'humanité et principalement dans ces maladies qui proviennent du sang et des désordres de l'estomac, telles que constipation, maux de tête, maladie des rognons, condition bilieuse, jaunisse, rhumatismes, hydropisie, dyspepsie, fièvre intermittente, érésypèles, scrofule, plaies purulentes, démangeaisons, vers, éruptions cutanées, maux et plaies, excroissances cancéreuses, douleurs dans le système osseux, émaciation, maladies de femmes, faiblesse, maux de reins, étourdissements, etc.

Le **Novoro** n'est pas une médecine breretée, et il n'est pas en vente chez les droguistes; mais, mus par un sentiment de gratitude envers le docteur et désirux de faire participer le genre humain aux bénéfices qu'ils en ont reçus, les hommes et les femmes qui ont été guéris par ce remède en sont devenus les agents et le font ainsi parvenir aux malades les plus éloignés.

Il a une grande valeur comme remède de famille, particulièrement pour les personnes qui demeurent à une grande distance des médecins et des pharmaciens. Le remède ne peut pas être obtenu des droguistes, mais seulement des agents locaux.

Les personnes qui demeurent là où il n'y a pas d'agents pour la vente du **Novoro du Dr. Pierre**, peuvent obtenir directement du propriétaire 12 bouteilles d'essai de 35c., contre l'envoi de $2.00. La même mesure ne peut obtenir cette offre spéciale qu'une seul fois.

DR. PETER FAHRNEY,
112-114 South Hoyne Avenue, Chicago, Ill

Un Homme Genereux

Peter Donohue, le grand marchand en gros de boisson, a envoyé aux RR. PP. Oblats trente sacs de farine pour les pauvres.

C'est un bel acte de générosité, et au nom de la population canadienne, nous l'en félicitons.

Paris Steam Dye House,

Le seul Etablissement de Teinture et Nettoyage Francais à Lowell,

Avant de fonder notre établissement nous avons travaillé 12 ans dans les meilleures maisons de Paris.

Ouvrage garanti de 1ère classe.

A. E. LORY & CIE., - Prop.

47 Rue Gorham,

(Près du Nouveau Bureau de Poste.)

NERVE CURE

Guérit tous les maux de tête et le Névralgies, aussi la Nervrosité et la Dépression nerveuse.

Plaisant à prendre, prompt et sans danger.

25 Cts. la boite.

Vendu par

Ellinwood & Co., O. L. Field, Jos. Plunkett, Carter & Sherborne, Ausfin Keith, M. L. Proulx, C. T. Blanchard, G. C. Osgood, James O'Brien, Ward Five Drug Store, Broadway Pharmacy, L. L. Walkins et Co., Delisle, Beaulieu & Co., F. A. Butler.

Manufacturé par la

Nerve-Cure Co.,

DE BOSTON, MASS.

MOSES MORSE.

Nous ne nous querellerons pas

Sur les causes du RHUMATISME. Beaucoup de personnes en souffrent, et la

SALSEPAREILLE LÉON

LES GUÉRIRA.

Avant que cette Cour s'ajourne, nous désirons que le jury entende le témoignage de Mr. Moses Morse.

J'ai eu le Rhumatisme depuis 20 ans. Depuis ce temps il m'a été presque impossible de travailler sur ma ferme, et j'ai été retenu à ma chambre des semaines durant, et un jour sans que j'aie souffert. J'avais essayés médecins et remèdes en vain, et j'avais perdu tout espoir de jamais guérir, me considérant comme la plus pareille faite en peu de moments à devenir les douleurs m'ont laissé, à travailler avec plus d'énergie que je l'ai fait depuis l'avant 12 dans l'après midi, et je dirais que j'étais heureux à chaque fois. Je sais que la **Salsepareille Léon** est une bonne médecine.

La sorte qui ne faillit jamais

Il ne s'est pas passé plus de temps que j'ai souffert. J'ai tout essayé, mais en vain. J'avais de devenir mieux, voisins qui avait selle de prendre **Léon**. Je l'ai temps j'ai commencé mieux. Mes douleurs et j'ai commencé aise. Je ne suis j'étais jadis, mais monté le moulin à midi et le rateau et les jeunes gens encore un bon homme à chaque.

Respectueusement,

MOSES MORSE.

Chaque Bouteille Garantie.

LEON SARSAPARILLA CO., BELFAST, ME.

En vente dans toutes les pharmacies de première classe.

La Consomption Guerie.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consomption, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Francais ou Anglais, avec instruction pour la préparer et l'employer. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Montrez ce journal.

W. A. NOYES, 820 Powers' Block.
Rochester, N. Y.

AGENTS DEMANDES pour la seule BIOGRAPHIE Autorisee de

James G. Blaine,

Par Gail Hamilton son secrétaire littéraire avec l'aide de sa famille, et pour la Grande Histoire de M. Blaine, "Vingt Ans de Congrès," et son dernier livre, "Discussions Politiques." Un prospectus pour les trois livres. Territoire excl

FEUILLETON
69

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

QUATRIEME PARTIE

XVIII

Entraînée au milieu de ses compagnes d'infortune, Marianne était arrivée sur le pont, portée pour ainsi dire et sans pouvoir se dégager du groupe pressé qui s'écrasait pour sortir de l'écoutille. Redevenue libre de ses mouvements, la courageuse créature ne s'abandonna pas, comme les autres, au désespoir. Il ne s'agissait plus maintennat de donner le change aux prisonnières, et de gagner du temps, il fallait empêcher qu'elles courussent à une mort certaine en essayant de pénétrer dans les embarcations

Lorsqu'elle se présenta devant ces malheureuses en proie au plus violent désespoir, elle fut accueillie par des vociférations et des menaces. Elles l'accussaient toutes de les avoir trompées par de fallacieuses paroles, alors que le navire était en feu. Calme devant ce débordement de fureur, comme elle l'avait été dans la salle de l'entrepont, elle éleva la voix pour dominer le tumulte. Mais, à ce moment, un immense cri jaillit de toutes les poitrines. Une gerbe de feu crevant le pont, lançait vers le ciel des millions d'étincelles au millieu d'une épaisse colonne de fumée.

Le crépuscule touchait à sa fin.

Les lueurs de l'incendie éclairaient fantastiquement cette scène d'horreur. Tout à coup le feu atteignit le mât de misaine. Les cordages brûlés, le mât vacilla un instant, puis s'abattit sur un des cordages Aussitôt une terrible exclamation retentit, poussée par les matelots qui venaient, par miracle, d'échapper à la mort. En un clin d'œil les voiles furent dévorées par le feu. Alors une équipe se forma pour jeter à la mer le mât devenu une épave enflammée. Le grand mât, n'étant plus retenu sur les cordages, menaçait, lui aussi de s'abattre.

Ces événements avaients, pour un instant, tait diversion à la terreur des prisonnières. Mais l'instinct irraisonné de la conservation reprit bientôt les dessus. Elles allaient tenter, de nouveau, l'envahissement des barques, l'orsqu'une formidable clameur vint les clouer sur place. La cause de ces cris était une recrudescence de l'incendie que, maintenant, maître des œuvres vives du brick. Les flammes avaient complètement envahi le gaillard d'avant; de la poupe au grand mât, ce n'était plus qu'une fournaise du milieu de laquelle jaillissaient des colonnes de fumée noire, alimentée par les essences, le goudron et les cordages empilés. Et ces flammes marchaient avec rapidité, dévorant tout sur leur passage, en menaçant d'atteindre la partie du navire jusque-là préservée...

A partir de ce moment, rien ne put plus contenir le terreur, l'épouvante, les cris des passagères. Les matelots eux-mêmes semblaient près d'être pris de panique et attendaient, frémissants, l'ordre de procéder à l'embarquement. Devant les flammes envahissantes, tous battaient en retraite vers les trois embarcations qui se trouvaient à l'arrière, suspendues aux palans. le feu avait marché avec tant de rapidité qu'il ne restait plus que le temps nécessaire pour évacuer le navire.

N. d'Ouvelle emboucha son porte-voix. Mais à peine eut-il formulé le premier commandement, à peine les poulies des palans eurent-elles crié sous l'effort des mains tirant les cordages, qu'une vigoureuse poussée amena toutes les femmes contre le bordage que les plus affolées se mirent à escalader pour sauter dans les canots. Tout à coup, tandis que les officiers faisaient rétrograder ces malheureuses, le brick eut un mouvemment de violente oscillation. Le bordage baissait avec rapidité. A la lueur des flammes on pouvait voir que les vagues, dans leurs majestueuses ondulations, montaient de plus en plus, comme si eussent été sur le poing de déferler sur le pont du navire. Une seconde catastrophe venait se joindre à la première Le navire, attaqué par le feu faisait eau maintenant, et s'engloutissait dans les flots.

Nous coulons! hurlèrent plusieurs voix.

Le lieutenant d'Ouvelles eut un moment de terrible angoisse. Embouchant le porte-voix il commanda de faire embarquer les passagères d'abord. Alors, avec la rage du désespoir, toutes se précipitèrent vers les embarcations. Il était temps! Les flammes semblaient les suivre et les gagner de vitesse. Et le navire s'enfonçait toujours.

Au large! criaient les officiers et matelots devant l'envahissement qui menaçait de faire chevirer les canots.

Le commandant avait ordonné que les femmes fussent réparties en nombre égal, avec huit hommes d'équipage dans chacun des deux grands canots. Deux officiers devait prendre le commandement de ces équipes. Le reste de l'équipage, le commandant et le médecin-major, devaient avec le quartier-maître, prendre place dans la troisième embarcation.

L'embarquement se précipitait autant que possible. Le feu gagnait toujours, et toujours le navire s'enfonçait de plus en plus! Tout à coup, comme le commandant, après avoir fait l'appel, se disposait, lui le dernier, à quitter son bâtiment, une voix cria:

Et le quartier maître!

Alors de toutes les poitrines partit un même appel. Tout l'équipage voulait remonter à bord pour chercher celui qu'on ne pouvait abandonner au milieu des flammes sur un navire qui coulait à pic. Le lieutenant les arrêta d'un geste:

C'est à moi de sortir d'ici le dernier, s'écria-t-il, et je ne quitterai mon bord que lorsque le quartier-maître aura pris sa place parmi vous.

Et d'une voix de stentor, il appela le sous-officier...Soudain, à côté du commandant, apparut un homme, les vêtements en feu, les cheveux brûlés, les bras levés, brandissait une hache d'abordage. C'était le quartier maître! Lorsque les matelots l'eurent vu et reconnu, un immense cri retentit.

A la mer! à la mer!

Mais déjà le lieutenant d'Ouvelles avait saisi, à bras-le-corps, le malheureux dont les chairs allaient être atteintes par le feu qui consumait ses vêtements, il l'entraîna vers le bordage: et les deux corps disparurent dans un jaillissement d'écume. Le quartier-maître était sauve! Un des canots rama au-devant des deux nageurs qui venaient de remonter sur l'eau. On les saisit, et ils furent embarqués. A peine ce sauvetage était-il opéré, que le lieutenant commandait:

Pousse au large!

Alors le quartier-maître jeta un dernier regard à son cher bâtiment:

Adieu, cria-t-il en tendant les deux bras vers le brick qui n'était plus qu'une épave enflammée! Adieu! C'est moi qui ai porté la hache dans ton flanc, mon vieux brick! Pardon, pardon et adieu!

Et prisé par l'émotion et la douleur, le vieux loup de mer s'affaissa dans le canot, en sanglotant comme un enfant! Mais aussitôt le lieutenant lui saisit le bras et prenonça ces mots:

C'est toi, mon vieux maître, qui nous a tous préservés de la mort! Sans toi qui as, je le sais maintenant, pénétré dans la soute pour noyer le dernier baril de poudre, en s'abordant le brick, l'explosion avait lieu.

A ces mots, une immense exclamations couvrit la voix du commandant. Et tout l'équipage cria par trois fois:

Vive le quartier-maître!

La nuit était venue. Au ciel des myriades d'étoiles sciatillaient. Sur la mer immense, les vagues ondulaient à perte de vue, se frangeant d'écume blanche, éblouissante aux rayons de la lune. Le brick le *Glorieux* présentait l'aspect d'un cratère qui se serait ouvert au milieu des flots pour lancer au ciel une flamme fantastique. Peu à peu cette flamme diminua de hauteur; puis avant de s'éteindre elle projeta une sinistre lueur tout autour d'elle. Et dans ce rayonnement rouge qui sembla avoir pendant quelques minutes, ensanglanté les flots écumeux, les trois embarcations ramèrent silencieusement dans l'immensité.

Cette navigation des naufragés commença dans les conditions de courage et d'ardeur. L'équipage tout entier, depuis le commandant jusqu'au derniers des matelots, avait conscience d'avoir fait son devoir jusqu'au bout, pendant l'épouvantable épreuve que l'on venait de traverser. L'unique espoir que l'on pût conserver maintenant était de rencontrer quelque navire, mais ce passage de Terre-Neuve aux Bermudes est heureusement le plus fréquenté de tout l'océan Atlantique.

Quant à prendre terre quelque part, il n'y fallait pas songer. On était, selon toute probabilité, à une trop grande distance des côtes, et les provisions dont on disposait ne pouvaient durer assez longtemps. L'eau surtout, dont on n'avait pu embarquer que quelques barils, pouvait manquer au bout de quelques jours. Après les horreurs de l'incendie, les malheureux naufragés étaien disposés, comme on le voit, aux souffrances de la faim et de la soif, s'ils n'avaient pas, avant peu, la chance d'être recueillis par un navire de passage.

Il fut décidé, dans un conseil tenu par les officiers qui commandaient les trois embarcations, que l'on naviguerait de conserve autant que possible, et, pour ne pas être séparées pendant la nuit les chaloupes furent amarrées les unes aux autres par des cordes. En tête se trouvait le canot dont le lieutenant d'Ouvelles avait pris le commandement et que montaient huit hommes d'équipage, et une dizaine de femmes parmi lesquelles se trouvait Marianne. Le quartier-maître était passé sur l'embarcation commandée par l'enseigne Depierre. L'aspirant tenait la barre de la troisième chaloupe qui se trouvait à l'arrière garde. Cette façon de naviguer avait cet avantage qu'on ne pouvait, à moins d'un gros temps qui eût démonté la mer, être séparé, et que le navire qui apparaîtrait sauverait tout le monde à la fois.

La nuit était calme; l'espérance gonflait la poitrine de tous ces hommes qui avaient vu la mort de si près. La réaction se produisait, bienfaisante, après les effarements et les terreurs. On ramait vigoureusement; les matelots se relevant d'heure en heure, pour prendre le repos indispensable. Au bout de quelque temps de cette navigation nocturne, le silence s'était fait dans les embarcations; tous les naufragés se livraient à ce repos de l'esprit qui suit les grandes commotions nerveuses. C'était comme une sorte d'abattement insurmontable qui remplaçait le sommeil auquel ne pouvait se livrer ces malheureux abandonnés sur la mer dans de frêles embarcations.

La chaloupe commandée par le lieutenant d'Ouvelles tenait, ainsi que nous l'avons dit, la tête de la petite flotille. Le commandant du *Glorieux* était à la barre. Seul, peut-être, parmi les naufragés, il se faisait peu d'illusion sur l'issue de cette déplorable aventure. Il voyait le danger, dans toute son étendue. Mais il n'eut garde de laisser percer sur son visage ou dans ses paroles la moindre nuance de découragement. De tous ceux qui l'entouraient, Marianne seule était en communion de pensée et de sentiment avec lui. Elle avait laissé les places les moins exposées à ses compagnes effrayées par l'aspect des lames monstrueuses qui s'escaladaient les unes sur les autres, comme si elles eussent dû engloutir l'embarcation, tantôt soulevée à leur cime, tantôt retombant dans l'abîme qui se creusait entre des vagues bouillonnantes. Elle n'avait rien perdu de sa froide énergie. Assise auprès du lieutenant, elle subissait, sans s'en émouvoir, les jaillissements des vagues qu'embarquait le canot, à chaque coup de mer. Elle semblait rivée à sa place, comme un officier à son banc de quart, immobile et impassible devant le danger.

Cette nuit si longue arriva à sa fin; le matin vint rendre un peu d'énergie aux naufragés abattus. D'un canot à l'autre, il y eut échange de conversations entre les équipés; on se félicitait d'avoir échappé miraculeusement à la mort. Puis on procéda, dans chacune des chaloupes, à la distribution des vivres pour le repas du matin. Ce fut une diversion passagère à cette triste navigation qui, on s'en rendait compte maintenant, menaçait de se prolonger.

L'enseigne Depierre, sur l'ordre du commandant, avait fait le point. Il constatait que l'on avait, pendant la nuit, changé de direction sans s'en apercevoir, et que l'on tournait le dos aux Bermudes. Il fallait rectifier la marche, et le découragement se manifesta parmi les matelots qui seuls, comprenaient toute l'importance de l'erreur commise dans la direction des canots. Cette journée tout entière fut employée à regagner le temps perdu. Les rameurs se mirent avec ardeur à la fatigante besogne de tirer l'aviron par une grosse mer. Le vent avait fraîchi depuis quelques heures; sous le ciel nuageux, bas, saturé d'électricité les vagues moutonnaient de plus en plus et devenaint menaçantes. Les marins manifestaient des craintes qui ne devaient être que trop justifiées.

Dès le soir, le vent souffla avec violence, rendant la navigation de conserve extrêment difficile. Il fallait prendre une partie pour éviter les accidents que la fureur des vagues pouvait provoquer d'un moment à l'autre. On tint conseil. L'avis dominant fut qu'on continuerait à tenir les canots amarrés les uns aux autres tant qu'il n'y aurait pas de péril absolu, que l'on ne couperait les amarres qu'à la dernière extrémité. C'est dans ces conditions qu'on vit arriver la nuit...

Ce que les marins avait redouté se produisit pendant les premières heures de la nuit. Le vent soufflant avec furie, une tempête démonta la mer dont les vagues soulevées en montagnes immenses pouvaient, à chaque instant, devenir fatales aux embarcations. Déjà, à plusieurs reprises, les canots avaient failli chavirer. Les officiers en avaient référé à leur chef, et le lieutenant d'Ouvelles, tout en le déplorant amèrement, avait donné l'ordre de couper les amarres. L'opération se fit à coups de haches, et aussitôt les embarcations furent séparées les unes des autres par d'énormes paquets de mer.

Pendant quelque temps, à la lueur des éclairs, on put voir et juger que l'on suivait la même route. Pour être certains qu'on ne se perdait pas, de quart d'heure en quart d'heure, une voix poussait le cri:

Glorieux!

Auquel, des autres embarcations, on répondait:

"Dieu nous garde!"

Ces cris, pendant une nuit d'orage, avaient quelque chose de lugubre. On redoutait cependant de ne plus les entendre, car le tonnerre grondait avec violence. Les sourds roulements ne discontinuaient pas, et la foudre rayait de feu les profondeurs noires du ciel. L'ouragan semblait devoir se déchaîner avec plus de violence encore. On criait, on continuait à s'appeler de part et d'autres; mais sans obtenir de réponse, sans savoir même si l'on avait été entendu. Et cette cruelle anxiété dura pendant tout le reste de cette nuit pleine de terreurs et d'angoisses.

L'ouragan épargna, après d'effroyables assauts, le canot que montaient le lieutenant d'Ouvelles et Marianne. Mais, au jour, une douloureuse surprise attendait le commandant et les hommes de son équipage. Les deux autres embarcations avaient disparu. Aussi loin que le regard pouvait se porter, on n'en distinguait aucune trace. La tempête avait pris fin, la mer s'était apaisée et l'ont constata qu'à l'horizon pas une voile ne se montrait. Désormais la chaloupe se trouvait seule, abandonnée, n'ayant qu'un seul espoir: la rencontre d'un bâtiment qui pût prendre les naufragés à son bord.

A partir de ce moment, les matelots témoignèrent une profonde tristesse. Debout à l'avant du canot, un des matelots consultait l'horizon, cherchant à découvrir la voile dont on attendait l'apparition avec une fiévreuse anxiété. Marianne aussi s'était levée; et ses regards fouillaient le lointain, dans toutes les directions. Chez elle la peur n'avait pas eu de prise, car sa physionomie réflétait la tranquillité, le calme absolu de l'âme. Elle souhaitait l'apparition de quelque navire, bien moins pour elle-même que pour ses compagnes qui de nouveau se livraient au désespoir. Ces malheureuses pleuraient, se lamentaient, levant les bras au ciel. On eût vainement tenté de leur prêcher, désormais, l'énergie et la résignation. Tout semblait désespéré. Aux dangers de la mer, s'ajoutait maintenant la perspective de la faim hideuse avec toutes les souffrances d'une épouvantable agonie. Encore quelques jours, et les provisions allaient manquer; le baril d'eau était déjà à moitié vide, et il fallait songer à mettre le naufragés à la ration.

La destinée de ces pauvres êtres devait-elle être aussi cruelle que le redoutait le lieutenant d'Ouvelles? On peut le croire pendant la journée qui suivit la disparition des deux chaloupes qu'on avait perdues de vue. Mais après de terribles heures d'angoisse, le matelot en vigie cria:

Une voile en vue!

Aussitôt tous les naufragés se levèrent, et, les bras tendus vers la voile blanche que le soleil éclairait, poussèrent une exclamation de joie, un formidable appel au secours, comme si de ce navire qui passait à plusieurs lieux, on eût pu entendre ces cris! Alors, après l'espérance folle qui avait exalté les esprits, vint l'inquiétude qui serra de nouveau tous les cœurs Comment attirerait-on l'attention de l'équipage du bâtiment en vue? Quels signaux pourrait-on faire qui seraient aperçus de loin? Le lieutenant donna l'ordre qu'on dressât la gaffe d'abordage, au bout de laquelle on placerait un morceau d'étoffe qui servirait à indiquer qu'il y avait là des naufragés à secourir. Aussitôt Marianne arracha la jupe de sa robe, la coupa par bandes que l'on attacha au fer de la gaffe. Et ce signal de détresse flotta au vent, au milieu des cris de tous les naufragés du canot. Puis l'on attendit, anxieux, et redoutant que le navire continuât sa route, soit qu'il n'eût pas aperçu le signal, soit que le capitaine demeurât indifférent au sort des malheureux qui l'appelaient désespérément à leur secours.

On attendit les regards fixés sur cette voile qui paraissait demeurer immobile à l'horizon. Terrible anxiété qui allait bientôt dégénérer en vertige, lorsque l'on put voir que le navire virait de bord. Que signifiait cette manœuvre? N'allait-on pas reconnaître, avec horreur, que la voile s'enfonçait de plus en plus dans l'horizon brumeux. Alors c'en serait fait de tout espoir! C'était la mort lente, la mort des affamés, les cris déchirants des victimes sur lesquelles les hommes affolés, perdant toute conscience et tombé au niveau de la brute, s'acharnerait pour se repaître d'une nourriture hideuse. Et le temps s'écoulait; les minutes se succédaient longues comme d'interminables heures. Et le soleil baissait, dardant obliquement ses rayons qui faisaient scintiller la mer de mille feux. Encore quelques instants, et les tenèbres succéderaient à cet embrasement du ciel sous les dernières ardeurs du soleil couchant! Encore quelques instants, et il faudrait retomber dans le désespoir sans bornes. Alors de toutes ces poitrines oppressées sortit une prière qui monta vers le ciel.

Tout à coup, et sans transition, cet appel à la Providence se changeait en une exclamation de joie délirante. Le navire arrivait, toutes voiles dehors, pointant, du beaupré, sur l'embarcation! On avait, du bord, aperçu les signaux de détresse. Bientôt il ne fut plus possible aux naufragés de douter qu'on se portât réellement à leur secours.

Un léger nuage de fumée jaillit du flanc du navire; une détonation sourde se répercuta d'écho en écho. C'était la promesse de la delivrance que des marins envoyaient à des marins. Ce signal, on le comprit à bord de l'embarcation, signifiait qu'on devait ramer au navire. Aussitôt les matelots redoublèrent d'énergie; et la chalouppe vigoureusement enlevée fendit la lame laissant derrière elle un long sillon écumeux sur le bleu profond des flots.

Debout à l'arrière, le lieutenant d'Ouvelles jugeait de la distance qui séparait le navire du canot allant à sa rencontre. Il fallait encore bien de vigoureuxx efforts pour aborder le bâtiment qui grossissait cependant à vue d'œil. Un second coup de canon retentit plus fort, comme pour encourager les naufragés. A cette détonation répondirent les acclamations des femmes qui, agenouillées et se tenant au bordage de l'embarcation, se livraient aux manifestations d'une joie délirante succédant aux cris déchirants de désespoir et de terreur. Et ces acclamations continuèrent pendant tout le teups que prit le navire à arriver à portée de la voix des naufragés Alors les deux capitaines purent causer au moyen de porte-voix. Le lieutenant d'Ouvelles dit son nom et celui du bâtiment naufragé. Aussitôt le capitaine du bord fit hisser son pavillon. Et un cri de bonheur sortit de toutes les lèvres, lorsque les naufragés eurent aperçu, à la corne du bâtiment venu à leur secours, le pavillon national. C'étaient des Français qui allaient sauver des Français.

XIX

La corvette mit en panne pour attendre la chaloupe qui, faisant force de rames, vint se ranger le long du navire. Le commandant avait fait descendre l'escalier mobile pour permettre aux femmes de monter à bord. Il vint sur la dernière morches attendre le lieutenant d'Ouvelles. Et tendant la main au naufragé:

Dieu soit loué! s'écria-t-il, de m'avoir envoyé à temps pour vous sauver!

Et le transbordement des naufragés commença aussitôt.

La corvette qui venait de sauver quelques-uns des naufragés du brick le *Glorieux* était un de ces navires de guerre que l'amirauté française envoyait pour la protection de nos pêcheries de Terre-Neuve. De temps à autre, ces bâtiments faisaient une pointe jusque dans la mer des Antilles à l'effet de donner la chasse aux pirates qui infestaient les côtes de nos colonies. Dans ce cas, les navires de guerre passaient tous, au tour, dans le golfe de Mexique et faisaient escale à la Nouvelle Orléans pour y prendre le courrier du gouverneur de la Louisiane, avant de cingler vers la France.

La corvette en question effectuait précisément un de ces voyages, lorsqu'elle avait aperçu les signaux de détresse des naufragés. Elle n'avait donc pas à se détourner de sa route pour mettre ces derniers à destination. Avant de continuer sa marche vers le golfe du Mexique, le capitaine de frégate commandant la corvette voulut naviguer, pendant quelques jours, dans les parages où la chaloupe avait été rencontrée, dans l'espoir de retrouver les deux autres embarcations. Cette généreuse tentative demeura malheuseusement stérile, et force fut au commandant de se désider à faire voiles pour la Louisiane

La traversée s'accomplit dans les meilleures conditions pour les naufragés qui, comme on le suppose bien, avaient besoin de se remettre des fatigues et des émotions subies. Le lieutenant d'Ouvelles employa ses loisirs forcés à écrire une relation des événements qui s'étaient accomplis à bord du brick le *Glorieux*, depuis le départ du Havre jusqu'au moment où il avait fallu abandonner le navire devenu la proie des flammes. M. d'Ouvelles, en faisant l'éloge des officiers et de l'équipage, n'eut garde de passer sous silence la conduite de la prisonnière inscrite sous le nom d'Henriette Gérard. Il la signala dans sa relation écrite, comme ayant mérité une récompense, et il la recommandait à la bienveillance du gouverneur de la Louisiane.

Disons aussi que le lieutenant d'Ouvelles, en sauvant les papiers du bord, y avait joint la lettre que le lieutenant général de police avait adressé au gouverneur. Nous savons déjà que cette missive concernait la prisonnière Henriette Gérard, que le chef de police français recommandait à l'indulgence du haut personnage, arbitre suprême du sort des condamnées qu'on exilait de France.

[A CONTINUER.]

LE PARADIS DES VAGABONDS.

Topeka, Ks, 29—L'Etat du Kansas est devenu en quelque sorte le paradis des vagabonds depuis que le gouverneur de l'Etat, M. Lewelling a adressé sa fameuse circulaire aux commissions municipales de la police pour les inviter à ne plus appliquer la loi réprimant le vagabondage sous prétexte qu'une loi de ce genre "porte atteinte à la liberté individuelle garantie à tout homme par la constitution des Etats-Unis."

Il en résulte que le Kansas est actuellement infesté de vagabonds accourus de tous les Etats voisins et qui se proc ament les protégés du gouverneur Lewelling Les vagabonds se livrent impunément dans les campagnes et même dans les grandes villes de l'Etat à toute sorte de déprédations. Mais le plus joli, si l'on en croit la dépêche de Topeka, c'est que le gouverneur Lewelling lui-même est la première victime de sa condescendance pour les vagabonds.

Chaque jour, en effet, de nombreux vagabonds se rendent à son bureau pour lui demander la charité, et ils sont devenus si effrontés et si importuns que M. Lewelling a dû donner l'ordre de ne plus les recevoir et de ne rien leur donner.

On peut se faire une idée de l'audace des vagabonds au Kansas par ce fait que plusieurs d'entre eux ont enfoncé la veille de Noël à Topeka même les portes d'un temple méthodiste et mangé un festin et une quantité considérable de bonbons destinés à une fête qui devait être donnée aux enfants.

LA PETITE VEROLE.

La présence d'un cas de petite vérole en cette ville rappelle aux plus vieux habitants l'année néfaste pendant laquelle cette épouvantable épidémie vint faire des ravages à Lowell. C'est en 1871 que la picote vint visiter cette ville.

Dans le temps, les autorités n'avaient pas, comme aujourd'hui, beaucoup de moyens pour enrayer les progrès de ce fléau, et son apparition ne causait rien moins qu'une panique parmi la population.

Même de nos jours, c'est avec un sentiment d'horreur et de crainte qu'on se souvient de l'épidémie de 1871 et des tristes scènes qui se sont alors passées.

Afin de donner à la nouvelle génération une certaine idée de l'état de choses qui existait en 1871, nous allons puplier ci-dessous quelques extraits du chapître sur l'épidémie de 1871 dans la "Souvenir History of St John's Hospital", ouvrage écrit par P. J. Lynch, à l'occasion du 25ème anniversaire de la fondation de cette institution:

La petite vérole fit la première fois son apparition dans l'automne de 1871 sur la rue Davidson, et pendant quelque temps elle ne fit des ravages que sur une étendue fort restreinte. Naturellement, elle ne causa que peu d'attention, mais au bout de quelques semaines elle faisait son apparition simultanément dans des centaines d'endroits, et dans presque toutes les parties de la ville. Une véritable panique en résulta; l'excitation était à son comble.

La peur terrible que ressentait pour cette maladie la population en général rendait fort difficile le soin des malades, car personne ne voulait s'en charger. Le résultat fut que les décès devinrent extraordinairement nombreux.

En cette extrémité, le R. P. O'Brien, de l'église St Patrick, suggéra à M. Frederick Ayer, alors président du bureau des échevins, l'opportunité d'établir une espèce d'hôpital particulier ou maison des variolés, loin de la ville, afin d'isoler la maladie, et où les malades pourraient recevoir de bons soins.

C'est alors qu'on fonda l'hôpital des pestiférés, la "pest house," comme les Américains disent. Mais l'embarras était de trouver des personnes dévouées pour prendre soin des variolés.

Le R. P. O'Brien vint encore une fois faire une bonne suggestion; il conseilla aux autorités de s'adresser aux Sœurs de la Charité. Il est cependant très probable que l'offre de soigner les variolés fut faite par les sœurs avant qu'on le leur ait demandé, et c'est par l'entremise du R. P. O'Brien si elles ont été acceptées avec empressement par les autorités qu'elles retirèrent d'un grand embarras.

Immédiatement sœur Marianna, qui était alors supérieure au couvent St John, télégraphia au Père Burlando, le supérieur général de l'ordre, afin d'obtenir sa permission, puis elle mit trois religieuses en état de se rendre à l'hôpital des variolés.

Immédiatement, il y eut un changement dans l'esprit du public quand il devint connu que les Sœurs de la Charité avaient offert de prendre soin des variolés, et les personnes atteintes de la petite vérole craignaient moins d'être transportés à la "pest house" que par le passé.

Les trois première religieuses de l'hôpital des pestiférés furent sœurs Clare, Beata et Felicita.

EMPOISONNEMENT.

D'une Famille avec de la Strychnine

Green Island, Neb., 29. déc—Adele Egge, la fille d'une veuve, est morte de l'effet d'une dose de strychnine, hier matin. Il paraîtrait que cette fille préméditait l'empoisonnement de toute la famille.

En mettant le beurre en pain, comme elle en avait l'habitude, elle jeta dessus le contenu d'une fiole, puis le servit à la famille consistant en la mère, la sœur et le frère.

La sœur d'Adele, qui se nomme Maggie, fit la remarque que le beurre avait un mauvais goût.

Adele réalisant le crime horrible qu'elle avait commis se leva et se sauva hors de la maison.

Cette fuite étrange fit naître des soupçons dans l'esprit des habitants de cette maison et personne n'osa toucher au beurre, excepté Maggie qui en avait précédemment mangé une certaine quantité.

Un médecin fut appelé, et il n'arriva que pour recevoir le dernier soupir d'Adele qui était revenue à la maison et s'était écriée: "Je vous ai tous empoisonnés!" Puis elle s'était approchée de la table et avait mangé une partie du beurre en disant: "Moi aussi je veux mourir."

A force de soins, on espère sauver Maggie.

TERRIBLE CHATIMENT.

Cape Town, 29—Un terrible châtiment a été infligé, d'après les rapports, à une femme de Pondoland, qui était accusée d'avoir causé la mort de son enfant.

Cette femme fut liée à un poteau, planté au milieu d'une fourmilière, après lui avoir enlevé tous ces vêtements. Puis son corps fut couvert de graisse des pieds à la tête.

Les fourmis attirées par l'odeur de la graisse, vinrent en nombre incalculable se jeter sur le corps de cette femme qu'elles mangèrent jusqu'aux os.

POUR RIRE.

"Bonne et heureuse année" est le souhait que fait la Hampson Hardware Co. à tous les lecteurs de l'ETOILE à l'occasion du premier jour de l'année 1894.

En police correctionnelle.

Le président, avant de prononcer le jugement, murmure à l'oreille d'un des assesseurs quelques mots auxquels celui-ci répond: "Trois!"

Condamnons le prévenu à trois ans de prison!

Pardon, fait l'assesseur interloqué, j'avais cru que vous me demandiez l'heure!

C'est-y vrai, Mame Chapuzot, que vous vous êtes mariée en musique?

—Vrai de vrai; à preuve que y'avait z'un musicien qui accompagnait avec la *fille à Clédi*.

—Vraiment!

—Hé as! c'est vieux déjà... Où sont les *neiges de dans le temps?*

Scène d'intérieur de tramway.

Trois femmes sur la plate forme.

Un monsieur de l'intérieur se lève et, galamment:

—Ma place à l'aînée de ces dames.

Personne ne bouge, naturellement, et monsieur rentre et se rasseoit.

Deux amis sont au restaurant:

—Que faut-il servir à ces Messieurs? demande le garçon.

—Mon Dieu, dit l'un d'eux donnez-nous un peu de répit.

Le garçon s'éloigne et revient presque aussitôt:

—Monsieur, du répit, il n'en reste plus.

Désespérant de pouvoir jamais obtenir le ruban de la Légion d'honneur, le romancier X... poursuit toutes les croix étrangères qu'il peut atteindre.

—En voilà un, disait notre confrère T..., qui ne dira jamais à un souverain:

"Je n'ai pas d'ordre à recevoir!"

Le dyspeptique.—Ma dyspepsie ne me fait souffrir que lorsque je mange entre les repas.

Un confrère dyspeptique.—Comme c'est curieux, les caprices de l'estomac! Ce qui me tue, moi, c'est de travailler entre les repas.

Annonce fin-de-siècle:

"Un jeune homme demande un emploi de *gendre*, dans une maison tranquille et fortunée."

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

SAVENA

Each Package SAVENA contains a DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

Francis W. Qua

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

La Consomption Guerie.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consomption, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses, après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instruction pour la préparer et l'employer. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse Mentionnez ce journal.

W. A. NOYES, 280 Powers' Block.

Rochester, N. Y.

FAITS IMPORTANTS,

DITS CLAIREMENT,

Nous Manquons bien Rarement notre but.

L'expérience passée a prouvé que nous avons atteint plusieurs fois notre but, en rapportant clairement ce que nous avons à offrir comme "Occasions." Ci-dessous nous donnons quelques spécialités qui forceront les acheteurs à en profiter.

Newmarkets et Ulsters.

Nous avons acquis un stock de manufacturier à 33 1-2c. dans la piastre et nous placerons le lot entier en vente cette semaine

Newmarkets a $4.95, valant $12 00.
Newmarkets a $6.75, valant $14 00
Newmarkets a $7 50, valant $16 00.
Newmarkets a $10.00, valant $22 50.
Newmarkets a $13.50, valant $30 00.
Newmarkets a $15.00, valant $35 00.

Ces Vêtements sont pour la plupart des échantillons, seulement un ou deux du même style. Ils sont positivement la meilleure valeur que nous vous avons jamais offerte.

Fourrures.

Notre stock entier de Collerettes et de Manchons en fourrure marqués à très bas prix pour en terminer la vente. A 49c. valant $1 25 doz. de Wrappers de Dames, faits en jolies indiennes noires, 3 plis dans le dos et devant complet, bonne valeur à $1, réduits à 49c.

NEW YORK CLOAK & SUIT CO., — 8 RUE JOHN.

LE BEAU DE L'AFFAIRE.

Le point le plus important dans ce traitement, c'est que le patient peut le subir à la MAISON Ainsi le résultat est suivi jour par jour, et le patient, entouré comme il l'est par des personnes aimantes, et non par des étrangers, se soumet plus volontiers au traitement En outre, il n'y a pas à craindre la tentation; après un court essai de la

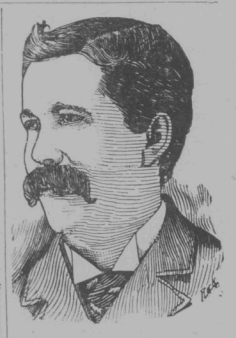
BOSTON DRUG

Secrète, Sûre et Positive, qui

Guérit L'IVROGNERIE,

C'est une impossibilité absolue pour un homme de succomber. L'appétit est totalement détruite. La seule idée de boire des liqueurs stimulantes lui répugne. La virilité de l'homme ou de la femme est complètement revenue, et des demeures paisibles et heureuses sont le résultat. Il n'y a pas de rechute. La guérison est complète. Si c'est nécessaire, le remède peut être administré secrètement, dans toute nourriture ou breuvage, même dans un verre d'eau, car quand il dissout il devient sans couleur, sans goût et pur. Il ne contient ni or ni autre minéral vénéneux. Il est endossé par des collèges médicaux, des médecins éminents, le clergé et les sociétés de tempérance.

Demandez des certificats, un pamphlet et un échantillon donné gratis. Achetez-le chez votre pharmacien, ou nous vous l'enverrons par la malle, bien scellé, franc de port, sur réception du prix: $1. ou 6 boîtes pour $5.



Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recours aux

Remedes Sauvages du

Dr J.E.P. Racicot,

474 Rue Merrimack.

LOWELL, MASS.

N'oubliez pas le Guérisseur Sauvage.

Voici les jours durant lesquels je suis à mes bureaux: Le lundi, à Great Falls, No 17 rue Franklin, en haut de chez M. Dion, épicier; le mardi, à Manchester au No. 23 rue Central; le mercredi, samedi et dimanche, à Lowell, No. 474 rue Merrimack; le jeudi, à Lawrence, au No 84 rue Franklin; le vendredi à Salem au No. 71 1-2 rue Harbor.

Je traite aussi par correspondance.

HOTEL CANADIEN,

Aux Canadiens des environs de Boston.

Nous conseillons à nos lecteurs de visiter le superbe Hôtel de

John J. Johnson,

200 RUE FRIEND.

Toutes commandes seront expédiées promptement.

Liqueurs en Gros et en Detail.

Cigares de toutes sortes, &c.

Agent pour la vente des billets de chemin de fer de la Boston & Maine R. R. Co.

Une visite est cordialement sollicitée.

CHEZ A. FENTON

653 Rue Merrimack

Vous trouverez six sortes de Haches, Manches de Hache, Scies, Egohines, Chevalets, Coins et Maillets à fendre le bois; le tout à des prix qui souffrent aucune compétition dans toute

Venez vous en convaincre.

Reynold's Bay State,

TEINTURERIES

De toutes sortes,

27 RUE PRESCOTT.

PATENTS

CAVEATS, TRADE MARKS COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. $3 a year. Specimen copies sent free.

Building Edition, monthly, $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address

MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

N'oubliez pas de visiter la Pharmacie Française, coin des rues Cabot et Moody.

F. A. Chase City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$100 par annee, 6 mois, 50 cts

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS. JEUDI 11 JANVIER. 1894. Soyons Distingues. No. 16

Indicateur de Chmin de Fer.

BOSTON & MAINE R. R.

Arrangement d'Atomne, 24 Sept. 1893

DIVISION OUEST.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 10, 9 35, 10 55 a m; 12 20, 12 45, 3 30, 4 10, 4 45, 6 15, 6 55, 9 25, p m; Dimanches, 8 20, a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 35, 10 55, a m; 12 20, 1 00, 3 05, 3 30, 5, 6 15, 6 55, 9 25, 11 30, p m; Dimanches, 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 35, a m; 12 20, 1 00, 3 05, 3 30, 5, 6 15, 6 55, 9 , 11 30, p m; Dimanches, 8 20, a m; 05, 5 35, et 7 30, p m.

Pour Salem et Lynn—12 20, 5, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 20, 3 05, 3 30, 6 15, p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 20, 1 00, 3 30, 5 00, p m; Dimanches, 5 35, pm.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 1 00, 3 30, p m.

Pour Somerworth, Salmon Falls, Sacco et Portland— 8 30, a m; 1 00, 3 30, 5 00, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 1 00, 5, p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, Rockland et Farmington —8 30, a m; 5 00, p m.

Pour St John, N. B., Halifax, N. S., Montreal et Québec— 8 30, a m; 5 00, p m.

Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et vendredis à 1 p m.

Pour Mt Desert, mardis et vendredi à 5 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 25 Sept. 1893. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, ¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 50, ¶9 25, *9 50, 11, a m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, ¶7 45, 8 45, *9 15, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 57, 9 28, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17 1 38, 2 13, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 33, *5 43, *6 28, 7 52, p m; Dimanches, *7 17, *7 27 ¶7 48, 8 48, *9 18, a m; §4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn—6 30, §7 01, 7 45, 11, a m; 1 35, §4 33, §5 33, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 §03, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m, 12 57, 1 47, 3 43 (5 04 Nashua seulement) 5 42, 6 22, 8 53, 8 43 p m; Dim. 10 09 a m, à Nashua seulement, 2 00, 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, †8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a. m.; †8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

☞ Tous les jours pour Montréal.

J. W. SANBORN, gérant général.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant chars-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferree Passant par le Pont de Poughkeepsie

ENTRE

Nouvelle-Angleterre et le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoir qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux bureaux de Billets.

W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.
D. J. FLANDERS, Agent général des Pass.

TOUSSEZ-VOUS?
Depuis un Jour!
Une Semaine!
Un Mois!
Une Année!
Des Années!
PRENEZ LE
Sirop de Térébenthine
DE
DR. LAVIOLETTE.
Le Plus Sûr.
Le Plus Efficace.
Le Plus Agréable au Goût.
NE CONTIENT
Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme.
En vente dans toutes les pharmacies 25 et 50 cents le Flacon.
Dépôt pour le Gros: GEO. MORTIMER, 24 Central Wharf, Boston, Mass., et tous les Pharmaciens de Gros des Etats-Unis.
Seul Propriétaire, J. G. LAVIOLETTE, M D
347 Rue des Commissaires, Montreal, Can.

ST-LAWRENCE HOTEL,
252 Rue Middlesex.
Lowell, Mass.
Le seul Hôtel Canadien.
C. ROUSSIN, Prop.
CHAS. H. CHAGNON, Gerant.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruche
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
170 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m., excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MDIDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!
CHARBON!!
CHARBON!!
A Bon Marche,
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 3 8 rue Middl
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
Son assortiment de Draps,
Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du dernier goût et de patrons les plus nouveaux.

UN HOMME PLEIN D'EAU.

Columbus, Ind., 7—L'homme plein d'eau, George Seggitt, de Sparta, a subi une nouvelle opération. Quoiqu'il n'y eut que 10 jours d'écoulés depuis la dernière opération, 50 livres d'eau, soit trois pleins seaux, furent retirées de son corps.

Tandis que le médecin était en frais de lui soutirer toute cette eau, Leggitt riait et faisait des farces comme si la chose ne l'eut pas concerné le moins du monde.

UNE SUGGESTION.

Dans son discours d'inauguration, l'autre jour, le nouveau gouverneur Greenhalge a fait, entre autres suggestions, la suivante qui intéressera au plus haut degré, nous n'en doutons aucunement, une certaine classe de nos compatriotes qui n'est pas la moins importante:

"Je vous demande aussi de considérer, a dit le nouveau gouverneur, l'opportunité d'exiger que ceux qui pratiquent la médecine soient enregistrés, d'une manière à peu près semblable à l'enregistrement des pharmaciens.

"Dans chaque Etat de l'Union, à l'exception de cinq, un tel système d'enregistrement a été établi, et il ne peut manquer de protéger le public, tout en aidant, en même temps, à maintenir sur un haut pied les personnes pratiquant la médecine."

Nos législateurs vont-ils s'emparer de cette suggestion et calquer une loi dans le genre de celle que semble demander le gouverneur Greenhalge?

Nous le saurons plus tard.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 22 Déc. 1893.

M. l'Administrateur,

Dans l'*Osservatore Romano*, les romains ont pu lire ce jugement comparatif entre l'Amérique et l'Italie:

"La grande république des "Etats-Unis d'Amérique a eu son "jeûne fédéral annuel fixé au 30 "novembre par une proclamation "du président.

"Le président de la République "ne n'a pas eu peur de prononcer le nom de Dieu. Dans sa "proclamation au peuple américain, il a dit: "Il est bon que "chaque année un jour soit spécialement consacré à la récapitulation des bienfaits dont nous "a comblés la main de Dieu, et "à l'expression de notre reconnaissance pour son amour et sa "bonté.

"En ce jour, laissons nos travaux et nos occupations ordinaires, et assemblons-nous dans "les églises et les temples où "nous pourrons nous rappeler ce "que Dieu a fait pour nous, et "d'où avec les cœurs reconnaissants, nous pourrons élever "notre tribut commun de louanges et de chants au trône de "Dieu."

"Umbert Ier, roi d'Italie, pays "catholique, ferait bien de prendre exemple une fois par an sur "cette proclamation du président "d'une République de 60 millions d'âmes. En Italie comme "en Amérique, il est bon que le "peuple se souvienne qu'il y a "un Dieu, et il est excellent que "ce souvenir lui soit rappelé par "le chef de l'Etat."

Ce jugement extrait d'un journal qui est l'organe officiel du Vatican est aussi honorable pour l'Amérique qu'il est peu flatteur pour l'Italie.

C'est le 10 décembre qu'a paru à Rome la nouvelle Encyclique de Léon XIII sur l'Etude des *Saintes Ecritures*. C'est un document très long et d'une exceptionnelle importance. Elle comprend trois parties: la prédication, l'enseignement, l'interprétation.

Le Souverain-Pontife rappelle aux prédicateurs que l'étude de la Bible doit être le fondement de la prédication. L'intérêt de l'enseignement, dit-il, ensuite, exige que les professeurs connaissent la théologie. Le St Père leur recommande aussi d'acquérir la connaissance des langues anciennes, surtout des langues sémitiques, et exprime le désir que l'étude des Livres-Saints soit largement cultivée.

La troisième partie résume les erreurs des faux systèmes relatifs à l'interprétation biblique; elle affirme que toutes les parties de la Bible sont inspirées, et met les interprètes en garde contre l'esprit rationaliste, contre l'excès de l'esprit de critique, enfin contre l'habitude de faire prévaloir les raisons scientifiques.

Lorsque les sciences naturelles paraissent contredire la Bible, il faut conclure que les raisonnements scientifiques sont erronés ou que la Bible est mal interprètée.

Je vous donne cette analyse au lieu de vous traduire purement et simplement l'encyclique et cela pour deux raisons. D'abord le travail du Pape couvrirait au moins la moitié d'une copie de l'*Etoile*, et secondement, l'encyclique sur les *Saintes Ecritures* est un travail très profond qui serait certainement peu compris par des lecteurs n'ayant pas fait des études très sérieuses d'exégèse biblique.

Dimanche, 17 décembre, a été célébrée par Léon XIII dans la basilique St Pierre, la messe de clôture pour les solennités du jubilé. Comme on devait s'y attendre, la cérémonie a été des plus grandioses et la foule immense. Le contrôle des portes a déclaré que plus de 40,000 personnes sont entrées dans St Pierre pour la cérémonie.

Dès le matin, de longues files de voitures débouchent sur la place St Pierre; sur les trottoirs la foule s'écrase; les omnibus et les tramways sont surchargés.

Les rues qui conduisent au Vatican offrent un spectacle plein d'intérêt: Pèlerins de tous les pays, vêtus de toutes espèces de costumes, parlant toutes les langues.

La basilique est tendue de draperies en or et velours cramoisi. La gendarmerie pontificale en tenue de gala, la garde palatine, la garde suisse sont échelonnées dans les trois nefs de St Pierre, afin de maintenir l'ordre dans la foule. De l'autel du St Sacrement, jusqu'à l'autel des Saints Processus et Martinianus, une double balustrade de bronze doré, pour laisser le passage libre au Souverain-Pontife.

Autour de l'autel sont disposées les représentations des diverses sociétés catholiques italiennes, françaises, espagnoles, etc., portant chacune leurs drapeaux et bannières. Derrière, en seconde ligne, des délégations de tous les ordres religieux, de toutes les écoles catholiques de Rome, et ensuite, et de toutes parts, la foule immense des pèlerins et des romains.

Au quatre coins de la basilique, quatre sections de secours médicaux en cas de maladie soudaine. Seulement deux dames se sont trouvées mal.

A 9.25 heures, le Pape fait son entrée; il est porté dans la *portantina* dorée offerte par ses camériers secrets à l'occasion du jubilé.

A l'apparition du Souverain Pontife éclate une triple et immense acclamation: "Vive le Pape, vive Léon XIII, vive le Pape-Roi!" Léon XIII répond par une bénédiction. Le cortège est précédé des élèves du Collège Pie IX, des chanoines, des camériers secrets, de la garde noble en grande tenue; de Mgr Cassetta, grand aumonier du Pape, de Mgr Piferri, sacristain majeur, de Mgr Riggi, préfet des cérémonies pontificales. Il est suivi de tous les officiers de la garde noble, de la garde palatine et de la garde suisse.

Le visage du Pape est resplendissant. On voit que le grand vieillard jouit d'une bonne santé.

Arrivé au pied de l'autel, Léon XIII revêt les ornements sacrés, puis pendant que les chantres de la chapelle Ginlia exécutent des motets avec accompagnement d'orgue et d'orchestre, Sa Sainteté commença la messe.

La messe terminée, le Pape assiste à une messe d'action de grâce célébrée par Mgr Ugolini, son chapelain. Après la messe Léon XIII passe derrrière l'autel où il prend une tasse de consommé, un biscuit et un petit verre de Bordeaux.

Le Souverain-Pontife, entouré de tous les cardinaux, archevêques, évêques et prélats présents à Rome, se rend alors vers l'autel; il prend place sur son trône et écoute avec grand intérêt l'adresse qui lui est lue, au non des pèlerins, par Mgr don Francesco Massino, prince romain.

Le Pape se lève alors, il remercie Rome, les pèlerins, les nations catholiques et l'univers entier pour l'intérêt que tous ont pris à solenniser le jubilé. Il prophétise le triomphe de l'Eglise dans un avenir prochain.

Enfin, il termine en s'écriant: "Je suis Pierre, et mon Maître "l'a dit, contre cette pierre l'enfer ne prévaudra!" Un tonnerre d'applaudissements accueille cette dernière déclaration.

Le Pape alors bénit solennellement la foule, puis remonte dans la *Portantina* et se retire dans le Vatican au milieu des cris mille fois répétés de: "Vive le Pape-roi! Vive le Roi de Rome! Vive Léon XIII!"

Bien à vous,
WM. BREEN.

Les Lois de Divorce.

L'église catholique ne reconnaît le divorce en aucun cas et aucune loi humaine ne saurait amender la loi divine qui déclara le mariage indissoluble tant que l'un et l'autre des contractants sont vivants; la mort seule peut rompre l'union.

Cependant les lois de divorce établies dans les différents Etats de l'Union sont intéressantes à étudier pour avoir une idée des mœurs américaines.

Il n'y a qu'un seul Etat où le divorce n'existe pas, la séparation de corps y est reconnue, voilà tout.

Dans tous les autres Etats, le divorce est permis dans le cas de violation du 9e commandement de Dieu.

C'est dans l'Ouest surtout que les lois de divorces sont les plus libérales.

Dans 41 Etats sur 44, le divorce est accordé pour extrême cruauté et dans 33 pour intempérance. Dans 35, la détention d'un des époux dans le pénitencier rend l'autre libre de se marier s'il le juge à propos.

Le Nebraska et les deux Dakotas ont les lois les plus libérales de toute l'Union, quant au temps qu'on doit y résider avant d'intenter l'action.

Ainsi une résidence de six mois dans le Nebraska donne droit au demandeur d'inscrire sa requête, et dans les deux Dakotas, 90 jours sont suffisants.

De tous les centres, c'est Sioux Fall, Dakota Sud, qui semble avoir attiré le plus grand nombre de ces malheureux époux.

Il en est tellement venu, qu'une "colonie de divorcés" s'y est établie au grand scandale des honnêtes gens qui y résident.

L'année dernière, il n'y a pas eu moins de 90 divorces accordée et, chose remarquable, dans la majorité des cas, c'était la femme qui était la plaignante.

Plusieurs sociétés religieuses ont fait une croisade contre cette industrie de divorces, mais elles n'ont pu réussir.

Elles ne demandaient à la législature que d'étendre à un an la période de résidence, mais les avocats ont tellement combattu ce projet qu'il a été défait.

Les législatures ont déclaré qu'ils ne voyaient pas "pourquoi dans un but purement sentimental, ils feraient tort à une industrie aussi profitable, à un commerce qui rapporte à Sioux Falls seul plus de $100,000 par année."

Les lois sur le mariage et le divorce devraient être enlevées du contrôle des législatures d'Etat et faites par le congrès d'une manière uniforme pour toute l'Union.

Si les privilèges des Etats en souffraient quelque peu, la société en général en bénéficierait certainement.

LE FROID EN EUROPE.

Plusieurs Personnes Gelees a Mort a Vienne.

Paris, 5 jan.—Le thermomètre ici hier après-midi a enregistré 12 degrés en bas de zero. A Perigneux, l'un des endroits les plus doux l'hiver, tout est couvert de neige. On rapporte de grosses tempêtes de neige en Corse.

A Anvers les docks sont encombrés de glace et plusieurs vaisseaux s'y sont fait prendre.

Rome, 5 jan.—La neige continue de tomber et le froid augmente en intensité.

Vienne, 5 jan.—Le froid augmente en intensité, il a déjà 34 degrés au-dessous de zéro. Plusieurs personnes ont été gelées à mort.

Londres, 5 jan.—Tous les canaux dans l'ouest et le sud de l'Angleterre sont recouverts de glace.

A Dumashire, en Ecosse, tout ouvrage du dehors a été interrompu. Les souffrances des pauvres par tout le pays sont terribles. A Londres la température a déjà causé une augmentation rapide des décès.

La température à Cornwall est plus froide qu'elle ne l'a été depuis 50 ans. Dans l'Isle de Wight le thermomètre enregistre 10 degrés au-dessous de zéro (fahrenheit,) le point le plus bas qu'il ait atteint depuis une centaine d'années.

Prenez vos Précautions.

Nous ne voulons pas alarmer nos lecteurs inutilement, mais nous ne pouvons non plus les laisser s'endormir dans une fausse sécurité. Nous leur conseillons donc de prendre toutes les précautions qu'enseigne la prudence qui est toujours la mère de la sûreté, comme on sait, afin d'éviter d'être atteint par le terrible fléau qui a fait son apparition à Lowell.

Nous voulons parler de la petite vérole. A l'hôpital des variolés, on compte maintenant cinq patients qui sont, nous annonce-t-on, en voie de guérison. On n'a pas encore eu de décès à enregistrer, et ce fait démontre que le fléau n'a pas un caractère de malignité qu'on lui a déjà connu.

A l'exception d'un seul cas, toutes les personnes atteintes de la petite vérole habitaient le district où l'on a découvert le premier variolé, le jeune Donohue. L'exception consiste dans le jeune Murphy, qui demeurait à un quart de mille du district infecté. Mais ce jeune homme, qui était au service d'un laitier, alla porter du lait dans la demeure Donohue, ne se doutant aucunement du danger qu'il courait, et il eut bientôt fait d'attraper les germes de cette maladie contagieuse.

Maintenant, on peut se demander si le jeune Murphy est bien la seule personne qui, demeurant dans une autre partie de la ville, a eu des affaires dans le district infecté pendant que les variolés s'y trouvaient encore. D'autres ont pu et ont dû s'y rendre, et nous ne serions pas surpris d'apprendre d'ici à quelques jours que de nouveaux cas de picote se sont déclarés peut-être dans des endroits relativement éloignés du centre de la contagion.

Cependant, il ne faut pas trop s'épeurer, car le danger d'une épidémie est loin d'être imminent. Le bureau de santé est à l'œuvre, et aussitôt qu'un nouveau cas de petite vérole se déclare, vite le patient est transporté à l'hôpital des pestiférés, situé à une distance raisonnable de la ville, et les précautions voulues sont immédiatement prises, afin d'empêcher la contagion de se propager.

Mais nous insistons pour que tout le monde se fasse vacciner, si on ne l'est pas déjà, c'est-à-dire depuis cinq ans. Un médecin canadien a été chargé par le bureau d'hygiène de se tenir à l'hôtel de ville pour vacciner gratuitement tous ses compatriotes qui se présenteront. Canadiens, profitez de cet avantage de vous mettre à l'abri du danger sans débourser un sou, si vous n'aimez pas à dénier les cordons de votre bourse à ce sujet; faites en sorte que les nationalités hétérogènes qui nous entourent et ont l'œil sur nous ne puissent trouver même l'ombre d'un sujet de blâme dans notre conduite relativement à la vaccination et aux moyens préventifs à prendre pour enrayer les progrès du fléau.

La petite vérole ne respecte personne; c'est donc à nous de prendre nos précautions. Un confrère américain dit que les personnes qui, étant vaccinées, se lavent le corps chaque jour avec de l'eau et du savon n'ont rien à craindre de la picote.

C'est un conseil à suivre. La propreté, voilà le grand point, surtout celle du corps.

Ainsi donc, il faut la vaccination et des bains fréquents.

CHARITE DANGEREUSE.

Nous lisons dans la *Presse:*

Comment soulager la misère des travailleurs sans ouvrage? est un problème qui se pose actuellement au peuple américain et dont la solution met à contribution toute l'énergie et toute l'intelligence de ses citoyens les plus proéminents.

Nombreuses sont les solutions trouvées pour soulager la misère, pour écarter la faim et le froid d'un nombre considérable de familles, mais toutes reposent sur la charité pure et simple, sur le secours que ceux qui ont s'empressent de donner à ceux qui manquent de tout.

Le peuple américain a, dans les circonstances, fait grandement et il faut le reconnaître, délicatement la charité aux malheureux, mais il n'a pas encore trouvé une solution pratique pouvant procurer à ces "sans travail" du travail qui les mettrait à l'abri de la misère.

Quelques-unes des méthodes adoptées pour occuper ces pauvres gens sont réellement regrettables et font douter de la sincérité de ceux qui les appliquent; elles semblent devisées plutôt pour exploiter les malheureux que pour les soulager.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

Nombre de bureaux de charité récemment créés à New York, par exemple, distribuent au lieu de bons de pain, de combustibles et d'effets, des bons de travail assurant à ceux qui les reçoivent du travail dans certaines fabriques de vêtements confectionnés.

Rien de mieux, dira-t-on; rien de pire au contraire, car ces bons ne procurent qu'un travail payé à des taux qui ne peuvent nourrir le travailleur et qui permettent d'encombrer le marché d'un stock qui reculera pendant de longs mois encore le relèvement des salaires dans cette industrie.

Aux taux payés aux porteurs de ces bons, une femme ne peut, en faisant des journées d'une longueur tuante, gagner plus de $2.50 par semaine et doit avec sa maigre pitance supporter une famille comptant cinq membres en moyenne.

C'est là une charité plus profitable à celui qui donne qu'à celui qui reçoit, une charité qui ne peut que prolonger les souffrances de ceux qui la reçoivent et augmenter leur misère dans l'avenir.

De plus cette charité intéressée, ce travail à bas prix ont pour résultat immédiat d'abaisser les salaires de tous les travailleurs du vêtement et de réduire aux salaires de famine les ouvriers que le chômage n'avait pas encore atteints.

Ce n'est pas faire la charité que d'exploiter les pauvres et ce n'est pas secourir l'Etat que de transformer en pauvres les ouvriers qui travaillent sous prétexte qu'il est nécessaire de donner de l'ouvrage à ceux qui n'en ont pas.

La crise ouvrière que les Etats-Unis traversent actuellement est l'une des plus graves qu'ils aient encore vues et prouve la nécessité qui s'impose d'étudier s'il n'y aurait pas lieu de réglementer légalement les heures de travail dans le sens indiqué par les ouvriers et pas nombre d'économistes.

PREDICTIONS POUR 1894.

L'astronome Thomas Moult fait les prédictions générales suivantes pour l'année 1894:

En cette année, le printemps sera pluvieux jusqu'à la mi-avril, puis après sera venteux. L'été sera chaud, avec tonnerre et pluies. Cette année sera pestilentielle, à cause des grandes chaleurs de l'été. Les blés seront bons et de bonne venue, et seront à prix raisonnable pour le fremier et le maître. L'automne sera moite. L'hiver sera froid et de longue durée, ce qui causera beaucoup de mortalité et fera souffrir les pauvres.

—Prédictions particulières. Fameux combats où les généraux, de part et d'autre, feront des prodiges de valeur. Naissance d'un grand prince. La paix entre les princes chrétiens. Une grande princesse montera sur le trône.

Pronostics des biens de la terre. Cette année, le premier de l'an étant un lundi, l'hiver sera commun, le printemps et l'été humides, avec inondation d'eau en plusieurs cantons. Il régnera de grandes et graves maladies, avec plusieurs alternations de maux, par subsides, taxes et impôts. Il y aura sur la fin de l'année des glaces prodigieuses; la vendange ne sera pas bonne, les blés seront à prix commun. Les mouches à miel mourront et les nobles dames se trouveront dans de grandes tristesses et inquiétudes.

LES TOQUES AUX ETATS-UNIS.

Les toqués continuent à faire parler d'eux, et à se faire arrêter, dans les principales villes des Etats-Unis.

A New York, un jeune homme de vingt six ans, prétendant se nommer John Scully et être employé dans l'administration municipale des docks, s'est amusé à descendre d'un train du chemin de fer élevé de la 3e avenue, en se laissant glisser le long des piliers, près de la 41e rue, au grand amusement de nombreux badauds. Mis en état d'arrestation, Scully a été traduit depuis devant le tribunal de police de Yorkville et envoyé à l'hôpital Bellevue pour y être examiné par des médecins aliénistes.

D'autre part, M. William MacDonald sortait des bureaux de la Consolidated Gas Company, dans Bowery, près de Canal street, vers huit heures du matin, hier, avec une boîte de fer-blanc sous le bras, lorsqu'il a été abordé par un grand diable qui lui a dit: "Donnez-moi cette boîte, ou je vous brûle la cervelle. Je sais qu'elle contient $35,000 et j'en ai justement besoin pour acheter un pain. Je meurs de faim. Il me faut absolument cet argent." Et le fou se jeta sur M. MacDonald et essayait de lui voler sa boîte, qui ne renfermait, en réalité, que des objets absolument sans valeur, lorsqu'un policeman l'a arrêté. Pendant que le policeman l'examinait, le fou lui a dit: "Je saurai bien me venger de vous. Vous pouvez être sûr que je vous ferai frire dans une poêle." Traduit peu après devant le tribunal de police des Tombs, le fou, qui a déclaré se nommer William Taylor, a été écroué jusqu'à plus ample informé.

Une dépêche de Washington annonce que les toqués s'en prennent maintenant depuis quelque temps au département du Trésor, où l'on reçoit chaque jour de nombreuses demandes d'argent par lettre. M. Porton, directeur de la monnaie, vient justement de recevoir une lettre datée de Smithport (Pennsylvanie) et signée par un individu du nom de Jack Beckwith, qui demande pour étrennes $100 en pièces d'or d'un dollar; $200 en pièces d'argent d'un dollar, et $300 en pièces d'or diverses.

Enfin à Oakland (Californie) on a ramassé dans une rue de la ville un billet qu'une femme inconnue avait laissé tomber, et qui semble indiquer qu'un complot a été formé pour faire sauter le bureau du maire, M. Pradel, avec de la dynamite. On a tout lieu de croire que le billet émane de quelque toqué, jaloux de la notorieté de Prendergast, l'assassin du maire de Chicago. Néanmoins des précautions ont été prises pour protéger le maire d'Oakland contre toute agression possible.

LA MISERE A NEW YORK.

La misère augmente chaque jour à New York et le nombre des ouvriers sans travail devient effrayant. M. Gilroy, maire de la ville, a réuni les directeurs des diverses administrations pour s'entendre avec eux afin d'occuper le plus d'ouvriers possible. Il a été décidé tout d'abord que l'on emploierait plusieurs centaines d'hommes aux travaux supplémentaires des rues et des parcs; puis, on commencera la démolition des maisons dans Mulberry street, où l'on doit ouvrir un parc près de l'ancienne cathédrale Saint Patrice. De cette manière, une grande partie de ce quartier si malsain, où grouillent des milliers d'Italiens, sera déblayée des vieilles masures qui l'encombrent, tous les pauvres ménages des environs y trouveront du bois pour se chauffer pendant l'hiver et un millier d'ouvriers pourront ainsi gagner leur vie. Le surintendant de la police, M. Byrnes, qui assistait à la réunion, a annoncé que tous les policemen abandonnaient un demi pour cent de leurs salaires pour venir en aide aux malheureux. M. Byrnes tient à la disposition de la ville le montant de cette généreuse souscription.

En somme, il va être possible de donner sur-le-champ du travail à 1,200 ouvriers et, par les donations des employés de la ville, on pourra distribuer aux pauvres des sommes importantes.

Ces mesures de charité sont des plus urgentes; les tribunaux de police, les maisons de charité et les résidences particulières sont sans cesse assaillis par des femmes portant des enfants sur leurs bras, et même par des hommes, qui tous mourant de faim, implorent la charité à grands cris ou demandent, comme une grâce suprême, à être envoyés dans un asile de pauvres.

De son côté, le bureau des immigrants, à Ellis Island, est tous les jours encombre de personnes qui viennent demander la faveur d'être renvoyées dans leurs pays respectifs, parce qu'elles meurent de faim à New York. Une pauvre veuve allemande, Josepha Verderbee, est venue avec ses deux enfants, à ce bureau, demandant à être rapatriée en Allemagne. Arrivée ici, au mois d'août dernier, elle a ouvert une pension bourgeoise avec le peu d'argent qu'elle possédait. Les pensionnaires ont fini par ne plus la payer; aussi, elle se trouve sans asile et sans un sou pour vivre.

Les directeurs du bureau de l'immigration reçoivent, chaque jour, des centaines de demandes de ce genre. Ils n'ont donc pu faire droit à celle de la pauvre veuve.

"Que vais-je devenir? s'écria l'Allemande. Il faut donc que je meure de faim, ainsi que mes enfants! Plus d'argent, plus de logement; il ne me reste plus qu'à mourir!"

TOUT EST REDUIT!
Tous les Restants, les Coupons,
Marchandises quelque peu salies ou chiffonnées.
Devant être vendus à un prix quelconque avant l'Inventaire, qui aura lieu dans deux semaines.
Collerettes pour les épaules, tricotées à la main, légèrement salies, coûtent $1 25, $1 50 et $1 75; à présent 98c.
Capuchons légèment salis, étaient à $1.25 et $1-38, à présent 75c.
Tabliers (de fantaisie) légèrement salis, étaient à 50, 62 et 75c, à présent 25 et 35c.
Mouchoirs Brodés légèrement chiffonnés, étaient à 19 et 25c.; à présent 10c.
Echarpes à gravure légèrement chiffonnées, étaient à 25c.; à présent 10c.
Sacs à main légèrement salis, étaient à 25c.; à présent 19c. chacun.
Corps et Caleçons d'Hommes en Indigo bleu tout laine et pesants, à côtes, toujours vendus à $1.25; à présent chacun
Socks d'Hommes, indigo bleu et écarlate, les deuxièmes après les marchandises régulières de 25c.; maintenant deux paires pour 25c.
Bas extra longs de Dames, pieds à la mode talons et bouts en mérino, faits pour être vendus à 35c. la paire; à présent deux paires pour 25c.
Quatorze Oreillers de Sofa en Soie, valant $2; à présent $1 49 pour terminer la vente. Une occasion.
Réguliers Table Cloths en feutre de 1.25 et $1.50; à présent 50c chacun.
COOK, TAYLOR & CO.—231 a 237 rue Central.
Employés Canadiens: — Hormidas Gervais, A. F. Dragon, et Mlle Mathilda Lareau.

DICKSON BROS,
Marchands de The et Cafe,
VENDENT DES
Presents de Noel et du Jour de l'An a Moitie Prix.
A l'enseigne de la THEIERE,
68 - RUE MERRIMACK - 68

MARVELO!
MARVELO COMPOUND,
Pour le Nettoyage des Habillements de Dames et de Messieurs.
PRIX: 25 Cts.
EN VENTE PAR TOUS LES PHARMACIENS.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ...50
Trois mois, ...25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.
67 rue Market, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 11 JAN. 1894.

AVIS IMPORTANT.

Nous avons commencé à expédier les comptes à nos abonnés retardataires. A l'avenir le nom de tout abonné arriéré de trois mois sera rayé de notre liste, et le compte sera donné à notre avocat collecteur. Nous espérons que les intéressés nous éviteront ce désagrement et se feront un devoir de nous faire parvenir le petit montant qui nous est du.

Une Lettre Significative.

Le membre du Congres Joseph H. Walker, de Worcester, a écrit à ses commettants qui ont signé une requête protestant contre le Bill Wilson, une lettre fort significative et qui se passe de commentaires.

Ces pétionnaires, qui sont tous des employés dans les manufactures, croient qu'une réduction des droits sur les lainages, les tapis, la coutellerie et autres articles à la fabrication desquels ils sont employés permettra à la concurrence étrangère de venir causer des torts sérieux à ces industries américaines, ce qui leur enlevera une besogne rémunératrice ou réduira leurs gages.

La lettre de M. Walker se lit comme suit :

Washington, 6 Jan. 1894.

Messieurs : J'ai vu William L. Wilson, président du comité des voies et moyens de la Chambre des Représentants, hier, et je lui dis qu'il y avait plusieurs fabriques dans mon district dont les employés étaient très opposés à ce que le Bill Wilson devienne loi ; qu'ils savaient parfaitement quel en serait l'effet sur leurs gages ; qu'ils désiraient comparaître devant le comité des voies et moyens et expliquer combien ce projet de loi réduit leurs gages, et qu'ils m'avaient demandé s'il y avait un moyen quelconque de venir en pourparlers avec le comité.

M. Wilson me répondit que le comité avait accordé 20 jours précédemment pour entendre les observations qu'on avait à lui faire, et que si les travailleurs désiraient faire connaître leur opinion, ils auraient dû venir alors.

Je lui répliquai que le projet de loi n'était pas alors connu du public, et qu'ils ne pouvaient savoir dans le temps quel effet il aurait sur leurs gages. Sa réponse fut que le comité ne pouvait entendre les observations de personne a présent que le projet de loi est devant la Chambre, et que je pouvais écrire la chose aux travailleurs de mon district qui désiraient être entendus du comité.

Votre seul espoir maintenant est de comparaître devant le comité des finances du Sénat quand le projet de loi sera soumis au Sénat, si ce comité démocratique ne refuse pas lui aussi de vous entendre.

Je regrette beaucoup de vous voir dans une semblable position, mais vous devez vous rappeler que les travailleurs de ce pays, par une majorité, ont vote en 1890 et en 1892 pour le libre-échange, en votant pour les candidats démocratiques, et ils n'ont personne a blâmer, excepté eux mêmes.

Je sympathise avec vous tous qui êtes sans emploi, dans toutes vos privations et vos souffrances parce qu'il y a une majorité démocratique au Congrès et que le pays est gouverné par un président démocratique, et je ferai tout en mon pouvoir pour vous aider.

Votre tout dévoué,
J. H. WALKER.

Travailleurs de Lowell, qu'en dites-vous?

LE BUDGET DU PAPE LEON XIII.

Voici, à titre de curiosité, quelques renseignements sur le budget du Vatican, ses revenus et ses dépenses pour l'entretien de l'Eglise et de la papauté.

On sait qu'il existe à Rome un comité de plusieurs prélats et de cardinaux dont la besogne consiste à régler l'emploi des sommes qui entrent dans les caisses du Vatican. Les biens de ce dernier proviennent de deux sources principales : 1. des revenus des fonds qu'il possède ; 2. des dons des fidèles connus sous le nom de denier de Saint Pierre. Les biens du Vatican sont de diverses natures ; la plus grande partie sont des biens mobiliers, placés en Angleterre et en France, à la maison de Rothschild, de Paris.

Le denier de Saint-Pierre est un revenu annuel qui est loin d'être fixe. Dans les bonnes années, le total des sommes recueillies dans le monde entier s'élève à 8 millions de francs ; quelquefois il descend à 6 et même à 5 millions. Tel est le cas de ces cinq dernières années. Cette diminution est due en grande partie au désaccord des royalistes et des catholiques français provoqué par la politique républicaine du pape. La France fournit, à elle seule, les deux tiers et souvent même les trois quarts du denier de Saint-Pierre. Et en France ce sont les royalistes qui se montrent les plus généreux. Mais depuis l'adhésion de Léon XIII à la République, beaucoup d'entre eux, plus royalistes que catholiques, ont fermé leur bourse au vicaire de Jésus-Christ. Néanmoins, malgré tout cela, ce sont les évêques français qui apportent au pape les plus fortes sommes. Ainsi, l'évêque de Nantes a envoyé, il y a quelques jours, au pape, cent mille francs au nom de ses diocésains.

L'Italie contribue pour une part très minime—quelques centaines de mille francs par an seulement. Les Romains se montrent, sous ce rapport, encore plus avares que les Italiens.

D'autre part, les pays anglo-saxons : l'Angleterre, l'Irlande, l'Australie, et les Etats-Unis commencent à envoyer des sommes importantes. Si le catholicisme continue à y faire des progrès, il est facile de prévoir le temps où le Vatican en tirera des sommes considérables.

Il y a aussi des cours royales, telles que la cour d'Autriche, qui envoient annuellement au pape de très riches cadeaux. Il en est de même des anciens princes italiens, François II, ex-roi de Naples, et Marie Thérèse, ancienne grande-duchesse de Toscane, qui ne manquent jamais d'envoyer leurs dons, qui consistent en plusieurs milliers de francs. Le comte de Chambord avait l'habitude de donner chaque année 50,000 francs ; le comte de Paris envoie la même somme.

Les dépenses du Vatican s'élèvent à plus de 7 millions de francs. Elles sont réglées de la façon suivante :

Pour les besoins personnels du pape	500,000 fr.
Traitement des cardinaux	700,000
Pour les diocèses pauvres	400,000
Administration du Vatican	1,800,000
Secrétariat d'Etat	1,000,000
Employes et fonctionnaires	1,500,000
Entretien des écoles libres et pour les pauvres de Rome	1,200,000

Les cardinaux résidant à Rome vivent aux frais du pape ; le traitement minimum de chacun d'eux est de 22,000, francs. Le secrétariat d'Etat ou ministère des affaires etrangères est chargé des relations avec les gouvernements etrangers par l'intermédiaire des nonces. Les quatre plus importantes nonciatures (Paris, Vienne, Madrid et Lisbonne) reçoivent chacune une allocation de 600,000 francs par an.

Le dernier jubilé épiscopal de Léon XIII a produit 3 millions de francs ; le premier qui avait été célébré, il y a cinq ans, avait donné 12 millions. Au cours des dernières années, le pape a introduit beaucoup d'économies dans les différents services du Vatican, ce qui lui a valu la réputation d'avare.

Cette accusation n'est pas méritée ; les économies deviennent nécessaires dans un Etat dont les dépenses sont déjà si considérables, et où les revenus vont toujours en diminuant. Léon XIII a d'autant plus de raison de suivre l'exemple de son illustre prédécesseur Sixte que par le temps qui court, il est difficile de compter sur la générosité des fidèles.

ACTUALITES.

Cinq enfants presque nus et mourant de faim ont été trouvés dans une hutte malpropre à Rutland, Vt.

Une manufacture de poudre à Rifton, village situé à 10 mil es de Kimpton, N. Y., a sauté samedi matin, et quatre hommes ont été tués.

Les taux de transport trop élevés sur les chemins de fer ont été la cause de la fermeture de cinq moulins à farine à West Superior, Wis.

Plusieurs garçons ont été blessés dans une bataille en règle qui a eu lieu entre les élèves de deux écoles, "High et Grammar", à Lewiston, Me.

Correiro, le portugais accusé d'avoir tué à coups de hache Bertha M. Manchester, fille d'un fermier des environs de Fall River, a résolu de plaider coupable.

Des malfaiteurs ont de nouveau cherché à s'emparer des boissons saisies par les officiers du Revenu, aux quartiers généraux de la police à Portland, Me. Ces voleurs n'ont pas peur de la police, à ce qu'il paraît.

VISITEUSE TRES PEU DESIREE.

La Grippe Apparait de Nouveau.

LES PLUS GRANDES PRECAUTIONS SONT A PRENDRE.

Le Gouverneur de l'Etat du Missouri et tous les Membres du Cabinet en sont Atteints.

Dans ces moments de stagnation une visiteuse peu désirable vient frapper à nos portes. Suivant les dernières dépêches de la Presse Associée, la Grippe a de nouveau fait son apparition parmi nous et sous une forme très grave. Les nouvelles récentes du Capitole du Missouri annonçent que le Gouverneur Stone, le Secrétaire d'Etat Lesner, l'Auditeur Général Seibert et le Ministre des Finances Stephens sont tous atteints de la Grippe, de même que la plupart des employés des différents départements officiels de l'Etat, et que les attaques de cette maladie sont de nature épidémique.

Il est vrai que depuis sa première apparition dans cette contrée, la Grippe nous a visités plus ou moins chaque saison, mais les cas n'etaient pas très fréquents où étaient à l'état bénin. Néanmoins, cette année, la maladie apparaît de nouveau sous une forme qui semble être épidémique. Les symptômes sont les mêmes que dans les années précédentes, mais ont un caractère plus violent et sont plus fréquents.

Dès le début, le malade ressent une sensation semblable à celle d'un froid subit et sévère auquel succèdent des frissons, des douleurs dans les os, mal à la gorge, un violent mal de tête, une toux prononcée et un affaissement général.

Les plus grandes précautions sont suggérées actuellement, car les personnes qui ont été atteintes primitivement de la Grippe devviennent de nouveau une proie facile de cette maladie.

Il est certain que cette calamité nous frappe, mais le remède aussi est ici. Dans les précédentes épidémies de la Grippe, le vieux remède suisse-allemand, la médecine ancienne, le Novoro du Dr. Pierre a non seulement prouvé son efficacité, mais aussi démontré qu'il était un excellent préservatif. Quand cette médecine est prise en temps, la Grippe, avec tous ses désagréments, son caractère sérieux, ses dangers, ne peut faire aucun progrès et ses effets tels que l'inflammation du diaphragne, la pneumonie, etc., sont prévenus.

Comme notre espace est trop limité pour nous permettre de publier les centaines de lettres et d'attestations provenant de personnes qui ont employé le Novoro du Dr. Pierre, nous ne reproduisons que deux des cas de cette maladie qui sont parvenus à notre connaissance.

Mme Elizabeth H. Jansen, de Joes Creek, Texas, écrit : "Ma "fil e a été atteinte au mois de fé"vrier dernier d'une attaque sé"vère de la Grippe, qui lui a lais"sé une violente toux causant des "expectorations considérables "Des éruptions apparaissaient et "des douleurs se faisaient sentir "dans toutes les parties du corps "et nous devenions anxieux à pro"pos de sa santé. Je reçus un "exemplaire de la *Lumière* et "j'écrivis pour demander quelques "bouteilles du Novoro du Dr "Pierre. Un mieux remarquable "se produisit et ma fille, après en "avoir usé deux seulement, des "grandes, fut entièrement guérie. "Nous sommes très reconnais"sants pour ce merveilleux remè"de."

Mme Adam Weith, d'Ashland, Iowa, écrit aussi : "Quelques uns "de mes voisins ont eu la Grippe. "Ils ont employé la Novoro du "Dr Pierre et ont été guéris en "trois ou quatre jours."

Tous ceux qui sont intéressés aux cures merveilleuses du Novoro du Dr Pierre peuvent se procurer tous renseignements en écrivant au Dr. Peter Fahrney, Chicago, Ill., qui leur adressera franco un des exemplaires de la dernière édition de son journal la *Lumière*.

UNE COLONIE.

Les journaux anglais annoncent qu'un nouvel essai de colonie, basée sur les principes du communisme, va être tenté. Cette fois c'est l'Afrique orientale, la région du Mont-Kenia qui sera le théâtre de cette expérience humanitaire, dirigée d'après les principes de l'économiste autrichien, Theodor Hertzka, qui s'efforçait depuis longtemps de trouver l'occasion de mettre ses théories en pratique.

La terre n'appartiendra ni aux individus ni à la communauté, et sera mise à la disposition de tous sans payement de loyers. Toutes les industries agricoles et autres seront conduites par des associations volontaires, dont les membres seront propriétaires de tout ce qu'ils pourront produire, mais n'acquerront jamais de droits exclusifs sur le sol.

Le premier groupe de colons, composé d'une vingtaine de personnes appartenant à diverses nationalités, quittera Hambourg dans le courant de ce mois. Ils attériront à l'embouchure du fleuve Tana qu'ils remonteront jusqu'à son débouché des montages sur un petit vapeur emporté par eux à cet effet.

Ils se dirigeront alors à travers le pays montagneux, à une centaine de milles au sud du Kénia, où se trouve, paraît-il, une heureuse vallée admirablement propice à l'établissement de cette nouvelle colonie. Ils seront sous la direction de deux commerçants allemands de Vitou qui sont en rapport avec les indigènes du haut Tana, et s'efforceront d'éviter aux pionniers humanitaires de commencer leur expédition, comme une vulgaire aventure coloniale, par le massacre de quelques nègres. Ils trouveront, au Machakoland, un jeune Anglais qui y aura amené une caravane pourvue de tous les objets nécessaires et facilitera leurs premiers pas dans la vie africaine. D'ailleurs ils emmènent des ingénieurs et des médecins en quantité suffisante.

D'autres colons se préparent à les suivre, quelques semaines plus tard.

La somme nécessaire pour faire partie de cette petite humanité modèle est vraiment modique : chaque néophyte doit souscrire 1,250 francs, dont un peu moins d'un tiers pour payer son passage vers sa future patrie. Il faut dire que de généreux donateurs ont facilité les choses à la jeune entreprise.

Celle-ci paraît avoir été mûrie avec soin, du moins en ce qui concerne les débuts matériels. Et ce serait à décourager l'illusion humaine si elle échouait, comme jadis l'Icarie de Cabet et le phalanstère de Fourier, ou comme cette récente "Anarchia," fondée dans l'Amérique du Sud, et qui, après avoir donné, d'après ses amis, les plus belles espérances, a si piteusement sombré sur une question de partage de femmes!

UNE FEMME JALOUSE.

Chicago, 8 jan.—Rendue folle par la jalousie et les soupçons qu'elle avait de l'infidélité de son mari, Mde J. Bond, de l'avenue Oswego, blessa dangereusement une dame Garner, l'amante de son mari.

Mde Bond soupçonnait que son mari entretenait des relations coupables avec Mde Gardner, et quand Bond, qui découchait souvent, partit hier soir pour se rendre auprès de son amante, elle le suivit jusque chez la demeure de sa rivale, et attendit dans le corridor, un revolver à la main.

A partir du commencement de la soirée jusque vers le matin, Mde Bond resta ainsi dans le corridor, attendant une chance de se venger.

Finalement, devenant impatiente, Mde Bond se rendit jusqu'aux appartements de sa rivale. La porte n'en était pas fermée à clef, et elle n'éprouva aucune difficulté pour y entrer.

C'est alors qu'elle aperçut son mari et sa rivale dans une position compromettante. Mde Gardner, en l'apercevant, s'élança hors de la chambre à coucher, mais Mde Bond ne lui donna pas le temps de fuir : elle lui tira à bout portant un coup de revolver dans la tête.

Mde Gardner tomba sur ses genoux et ses mains, et Mde Bond lui tira un autre coup, la balle pénétrant dans le cou de la victime. Comme Mde Gardner roulait sur le plancher, l'épouse justicière lui tira une troisième balle dans le côté droit.

Ensuite Mde Bond s'écria : "Maintenant, tu ne viendras plus te placer entre mon mari et moi."

Puis apercevant son mari, elle lui donna la chasse. Bond s'élança en bas de l'escalier dans deux ou trois sauts et disparut dans la buvette qu'il y avait au bas. Sa femme lui tira deux coups de revolver sans l'atteindre.

Mde Bond mit alors son revolver sous son manteau et se rendit d'un pas ferme au commissariat de police où elle se livra.

Mde Gardner va probablement mourir des suites de ses blessures.

EN FLAMMES.

Chicago, 8 jan—Vers les 6 heures, ce soir, le feu se déclara au deuxième étage du Casino, sur les terrains de l'Exposition, et se communiqua bientôt au Péristyle et à la Salle de Musique, qui furent complètement incendiés.

Ensuite le vaste Palais des Manufactures fut atteint par les flammes, et à 10,15 heures, le toit de cette bâtisse, la plus immense dans le monde, s'écroulait, plaçant pour $30,000,000 de machineries hors de toute chance de sauvetage.

Pendant plusieurs heures la "Cité Blanche" en entier fut en danger imminent de devenir la proie des flammes.

Un pompier nommé Mackie tomba au bas d'une échelle et mourut quelques minutes après être rendu à l'hôpital.

Plusieurs autres pompiers ont été plus ou moins grièvement blessés.

On fit tout en son possible pour sauver le contenu des bâtisses, mais le sauvetage devint en un clin d'œil complètement impossible, les flammes ayant envahi toutes les bâtisses, ce qui rendait leur approche dangereux.

Le vent soufflait avec force, ce qui fit faire aux flammes d'effrayants progrès.

Dans le Palais des Manufactures, où se trouvaient des machineries évaluées à des millions de dollars, on a pu parvenir à la dernière heure à sauver une grande partie des exhibits. Les exhibitions françaises vont subir une perte de $100,000 ; plusieurs autres nations, l'Allemagne, la Suisse, le Japon, l'Espagne, l'Angleterre subissent chacune des pertes de $25,000 à $100,000.

On croit que ce sont des vagabonds, qui ayant élu domicile dans le Casino, y ont mis le feu.

Les pertes se chiffrent à $1,500,000.

LES TRAVAILLEURS PROTESTENT.

Les travailleurs, en grand nombre, protestent maintenant : ils ne veulent pas du Bill Wilson. Leur opinion est que ce bill, s'il devient loi, leur causera des torts considérables.

La classe ouvrière de Worcester, Mass., s'est fait représenter auprès de M. Wilson, le président du comité des voies et moyens de la Chambre des Représentants, pour demander à ce monsieur s'ils ne pouvaient pas comparaître devant le comité et faire entendre leurs griefs au sujet du nouveau projet de loi.

M. Wilson a répondu qu'il était trop tard. Cependant, une chose certaine, c'est que les travailleurs ne pouvaient se plaindre du Bill Wilson avant d'en connaître la facture. Ce projet de loi, comme on sait, a été fabriqué en secret ; nul mortel autre que les membres démocratiques du comité ne connaissait ce bill avant qu'il fut rendu public et placé devant la Chambre.

Pouvait-on lui trouver des défauts avant de le connaître?

Il n'y a pas que les travailleurs de Worcester qui font entendre des protestations : ceux de Lowell ont suivi cet exemple. Les employés de la compagnie de tapis de cette ville trouvent que le Bill Wilson leur est préjudiciable, et ils ont soumis au Congressman Stevens une requête lui demandant de faire tout en son pouvoir pour empêcher que ce bill devienne loi. Voici ce que nous lisons dans cette requête :

"Vu que vous êtes, M. Stevens, notre représentant au Congrès des Etats-Unis, nous vous demandons de nous secourir.

"Notre appel est une nécessité : l'industrie des tapis nous fait vivre, la réduction des droits telle qu'inscrite dans le Bill Wilson nous enlèvera notre pain quotidien.

"Nous croyons que l'information que nous vous donnons a sa valeur, et nous espérons que vous nous aiderez.

"Aux gages payés aux personnes employées à la fabrication des tapis aujourd'hui, nous désespérons de l'avenir si le Bill Wilson devient loi avec la réduction des droits sur les tapis qu'il contient présentement."

Cette requête est signée par presque tous les employés dans les manufactures de tapis de cette ville.

Les Congressmen commence à être envahis par des requêtes dans le genre de la précédente, venant de toutes les parties du pays.

Mais si les travailleurs en sont rendus à ce point, ils peuvent se frapper la poitrine en disant : *Mea Culpa*.

Ensuite ils pourront prendre de bonnes résolutions, et chercher l'automne prochain à réparer leur bévue du 4 mars dernier autant qu'il sera en leur pouvoir, lors de l'élection des Congressmen.

Un Moyen Facile de Venir en Aide a de Pauvre Missions.

Recueillez les timbre-posete oblitérés de toutes nuances et de tous pays et envoyez-les au Rev. P. M. Barral, Missionaire à Hammonton, Nouveau-Jersey Veillez donner de suite votre adresse et vous recevrez avec les renseignements nécessaires un beau Souvenir des missions d'Hammonton.

Des milliers de femmes et filles ont été guéries du "Beau Mal" par le "Régulateur de la Santé de la femme" du Dr. J. Larivière, Manville, R. I. Aussi a vendre dans toute bonne pharmacie et chez le propriétaire.

Nouvelles Condensees.

Londres, 8 jan.—Le steamer anglais Esk, se rendant de Shields à Londres, chargé de charbon, vint en collision hier soir avec le steamer espagnol Musques, chargé de minerai, et se dirigeant de Bilboa pour Mjddlesborough.

Le steamer espagnol a été si endommagé qu'il sombra quelques minutes après la collision.

Vingt-deux personnes de l'équipage réussirent à se hisser jusque sur le pont de l'Esk, mais deux autres sombrèrent avec le steamer.

L'Esk a aussi été fort endommagé.

El Paso, Tex., 8 jan.—Une autre mine d'or très riche a été découverte dans les Montagnes Noires, au nord de El Paso. La découverte fut faite sur la côte des Mormons, à 200 pieds de niveau, où la veine s'élargit soudain de cinq pieds, tout couverte de minerai d'or.

Le camp entier devint presque fou de joie à ce sujet, car il est hors de question que le district est libre et plus les veines sont chargées plus la profondeur est grande.

Columbus, O., 8 jan.—L'inauguration du gouverneur McKinley a eu lieu aujourd'hui. Une grande foule était présente. Le gouverneur McKinley en est rendu à son second terme d'office comme premier magistrat de l'Ohio.

Une parade monstre a eu lieu ; environ 5000 personnes y ont pris part. Plusieurs démocrates de distinction ont pris part aux cérémonies.

La température était superbe : un vrai temps républicain.

Les cérémonies de l'inauguration ont eu lieu vis-à-vis la façade ouest du Capitole.

Quelques minutes après dix heures, le gouverneur fit son apparition, escorté par le comité législatif. Il fit son discours d'inauguration, et les applaudissements ne lui furent pas ménagés. Il passa brièvement en revue l'histoire de l'Etat, promit de faire tout en son pouvoir pour améliorer l'état du *commonwealth*. attira l'attention sur les temps durs que nous traversons, et dit au peuple qui en a les moyens que c'est le bon temps pour lui d'aider le pauvre.

Londres, 8 jan.—La température froide a continué à se faire sentir aujourd'hui. Le thermomètre enregistrait 19 degrés au-dessous de zéro. Le corps d'une femme, qui avait été gelée à mort pendant la nuit a été trouvé ce matin.

Il est tombé beaucoup de neige à Wimbleton, et en quelques endroits la neige a atteint une épaisseur de quatre pieds.

Belfast, 8 jan.—Un homme a été gelé à mort en cette ville hier soir.

New Haven, 8 jan—Le Dr J. Edward Lee, accusé d'avoir causé la mort de Mde Miller par une opération criminelle, a été renvoyé aujourd'hui devant la Cour Supérieure sous caution de $3500. Le Dr Lee a été acquitté sur une même accusation il y a quelques mois.

Paris, 8 jan.—Le pape Léon XIII a écrit une lettre a l'évêque d'Autun dans laquelle il dit que c est désirable que les catholiques français acceptent loyalement la forme républicaine de gouvernement.

Boston, 9 jan—La police est grandement occupée à découvrir le mobile et les circonstances du meurtre brutal de Pasquale Sacco, dimanche soir ; mais jusqu'à présent ses recherches n'ont pas été très fructueuses.

Cependant, il y a un enchaînement de circonstances qui tend à faire croire que la police, en arrêtant l'italien Carchidi, a placé sous verrous le véritable coupable, quoique les preuves contre lui ne paraissent pas suffisantes pour le faire envoyer devant un jury.

La plus importante découverte a été faite hier ; on a trouvé des taches de sang sur les habits du prisonnier. Le sang a été découvert sur le dessus de la poche droite de son gilet. C'est la poche de laquelle il a dû retirer le rasoir qui a servi à trancher le cou au malheureux Sacco.

Carchidi ne cesse de dire qu'il est innocent, et la nouvelle de la découverte de cette tache de sang ne l'a pas décontenancée.

Il était rumeur hier que cet Italien était un véritable Jacques l'Eventreur. On rapporte qu'il avait failli assassiner un autre Italien, Michele Cirulla, quelques minutes avant de tuer Sacco.

Carchidi aurait rencontré Cirulla dans une maison, il lui aurait demandé $20, et sur le refus de celui-ci, il aurait sorti son rasoir et l'aurait blessé au menton et à la gorge, puis serait disparu pour aller tuer Sacco.

N'oubliez pas de visiter la Pharmacie Française, coin des rues Cabot et Moody.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—Joseph Lamart, étudiant du collège Presbytérien, rue McTavish, est dans de fort mauvais draps. Il a été arrêté par le détective Lafontaine, sous accusation de vol d'une quantité de livres estimée à$100.

C'est pendant les fêtes que Lamart aurait opéré, d'après les plaintes portées contre lui par M. Morrisson, gardien du collège.

Entrant au collège, le jeune homme aurait fouillé dans les chambres de ses camarades et serait parti emportant une foule d'auteurs.

Lamart dit qu'il se croyait autorisé à emporter ces volumes pour les consulter.

Ayant besoin d'argent pour passer les derniers jours des fêtes, il a mis les ouvrage en question au clou.

Le juge Desnoyers n'a pas goûté ces explications et il a renvoyé Lamart en prison.

On avisera quand les propriétaires des livres auront été consultés.

—Le détective Lafontaine a fait samedi une des arrestations les plus importantes qui aient été faites depuis longtemps.

Tout le monde se rappelle de Camille Bougie, le fameux voleur qui, le 12 novembre 1892, s'évada du pénitencier de St Vincent de Paul, pendant qu'il était à travailler en dehors des murs.

Bougie, on le sait, avait été condamné à trois ans de pénitencier pour vol avec effraction chez M. Sarrasin, hôtelier de la rue Ste Catherine.

Lors de son évasion, il avait encore onze mois de prison à purger. Ces jours derniers, le détective Lafontaine reçut une lettre lui indiquant l'endroit où se trouvait Bougie. Accompagné des détectives Campeau et O'Keefe, Lafontaine partit vendredi soir pour Ste Adèle, comté de Terrebonne. Après avoir voyagé soixante-treize milles en voitures, nos détectives se sont rendus à un chantier appartenant à un M. Whealan et là ont decouvert leur homme.

Lafontaine se chargea de faire l'arrestation. Bougie avait déjà juré qu'il tuerait Lafontaine s'il le rencontrait jamais face à face.

On somma Bougie d'avoir à suivre la police. Le forçat demanda pourquoi.

Lafontaine lui répondit qu'il le savait bien, que c'était pour avoir quitté le pénitencier trop sans cérémonie.

Bougie se décida à suivre les détectives et à midi, hier, Bougie faisait sa rentrée au bagne.

Il devra maintenant y subir une punition pour avoir pris la clef des champs. De plus, il perdra tout le temps que sa bonne conduite lui avait fait remettre. Bougie a encore onze mois à purger sur la sentence portée contre lui.

—Il est bien peu de gens à Montréal qui n'aient pas vu sur nos rues ou à l'Ile Ste Hélène, Frank Symmonds, ce vieux nègre qui blanchissait peu à peu depuis des années.

Symmonds avait été esclave dans le sud ; plus tard pendant la guerre, il avait été le valet du général Sherman.

Quand la peau commença à lui blanchir, il s'engagea et devint impressario l'exhibèrent à Chicago, New York et Boston.

Un individu entreprenant l'emmena à Montréal, mais comme les curieux n'étaient pas nombreux, un bon matin, Symmonds se trouva sur le pavé, abandonné par son yankee.

N'ayant plus le sou le nègre blanc se refugia au Refuge d'Industrie, rue Dorchester. De là, on le transporta à l'hôpital anglais où il vient de mourir.

Il était vraiment étrange de voir Symmonds, sauf le front, il était blanc par tout le corps, sauf sur l'estomac où il portait de grandes taches noires.

Les médecins expliquent ce phénomène en disant que le pigment disparaissait graduellement du système du vieillard.

QUEBEC,

—Un inconnu a été trouvé gelé mort, sur la route de Saint-David de l'Auberivière. On pense que c'est un mendiant, car on a trouvé près de lui un panier contenant de la farine, du pain, etc. Le coroner tiendra une enquête.

—Le lieutenant-gouverneur vient de lancer une proclamation par laquelle il est offert deux cents piastres pour retrouver le corps de Léonis Raymond, assassiné par Léandre Sproutt.

La proclamation dit que le crime a dû être commis dans les environs du seizième rang du canton Parent, au lac St Jean,

OTTAWA,

—M. Alonzo Wright, ex-député du comté d'Ottawa et mieux connu sous le nom de roi de la Gatineau, est mort à cinq heures, à sa résidence d'Ironsides, près de Hull.

M. Wright était souffrant depuis quelque temps ; mercredi il éprouva un refroidissement et une congestion pulmonaire l'emporta presque subitement.

Le "roi de la Gatineau" était l'un des hommes les mieux connus et les plus estimés de cette région.

Sir John A. Macdonald lui avait offert le poste de lieutenant-gouverneur de la province de Québec, mais il refusa.

Alonzo Wright était le fils du lieutenant-colonel Tiberus Wright et le petit-fils de Philémon Wright, fondateur de Hull.

Né en cette ville en 1825, il avait reçu son éducation à l'Académie de Potsdam, New York.

En 1862, il entra à l'ancien parlement provincial où il demeura jusqu'à l'Union.

De 1887 à 1891, il représenta le comté d'Ottawa aux Communes.

JOLIETTE,

—Les avocats et les témoins dans l'affaire Hooper sont de retour.

Le prisonnier est toujours frais et dispos ; il dort bien.

La nouvelle de la mort de M. Grenier, de Montréal, un des témoins importants dans la cause, a été reçue ici.

M. Malette, un des avocats de la défense, est aussi sérieusement malade.

M. Cusson, le sténographe qui a pris les dépositions des deux témoins décédés va être prié de les rédiger au plus tôt en cas d'accidents.

Le père du prisonnier est arrivé ici. Il circule des rumeurs allant à dire qu'il a des quantités d'argent. C'est tout le contraire qui est vrai, la défense n'a qu'une somme limitée à sa disposition.

Le Dr Cameron, de Montréal, déjà entendu, a été retenu comme expert par la défense. Ce médecin est convaincu qu'il y a beaucoup de points faibles dans la preuve de la couronne.

Le procès se continue.

COTEAU STATION,

—Un accident qui a eu des suites fatales est arrivé à Coteau Station.

Un jeune garçon nommé Wilfrid Cholette, demeurant au Coteau, s'amusait autour des wagons. Un convoi s'étant mis en mouvement, Cholette voulut s'embarquer pour faire une promenade, mais en mettant le pied sur le marchepied d'un des wagons, il glissa et alla rouler sous le convoi. Il a eu une jambe broyée en charpie.

Quand on l'a relevé, il était privé de connaissance et perdait du sang en abondance.

On le plaça à bord d'un convoi, qui l'a amené à la gare Bonaventure, d'où l'ambulance l'a transporté à l'hôpital Notre-Dame.

Le jeune Cholette a vécu jusqu'à neuf heures hier soir. Il était âgé de quatorze ans.

Le coroner tiendra une enquête cette après-midi.

TROIS-RIVIERES,

—Dimanche prochain sera le cinquantième anniversaire de l'ordination à la prêtrise de Sa Grandeur Mgr Laflèche.

Il va sans dire que le clergé et les fidèles avaient pris leurs mesures pour ne pas laisser passer inaperçu ce gros événement ecclésiastique. Mais, dit le *Trifluvien*, le deuil récent créé par la mort de Mgr C. O. Caron, le frère d'armes et l'intime compagnon de Sa Grandeur, les force de renvoyer à une époque ultérieure les manifestations qui étaient en voie d'organisation. Ce n'est que partie remise.

ARTHABASKAVILLE,

—Il est certain qu'une enquête se fera à Ottawa sur les accusations portées contre le juge Plamondon.

PAPINEAUVILLE,

—Papineauville va avoir une succursale de banque.

VERDUN,

—Un accident fatal a mis en émoi, samedi, le personnel de l'asile des aliénés de Verdun. Un des pensionnaires nommé John Hoffey, âgé d'environ trente ans, travaillait auprès de la bâtisse lorsqu'un énorme glaçon se detachant du toit, lui tomba sur la tête. Le coup a été si violent que le malheureux est mort peu de temps après l'accident.

Hofley était de Montréal et demeurait à la Pointe St Charles. Il était interné depuis deux ans et demi. Comme la loi n'accorde pas au coroner le pouvoir de faire des enquêtes dans les cas de mort subite ou violente qui se produisent dans les asiles, c'est au surintendant médical de l'établissement à s'occuper de la chose.

BEAUHARNOIS,

—M. E. H. Bisson, M. P. P., a été élu maire de Beauharnois, par acclamation.

Le Prix des Loyers.

Dans un journal américain de cette ville, un correspondant qui signe "Un Travailleur" demande aux propriétaires de bien vouloir diminuer le prix de leurs loyers, vu la diminution des gages.

Cette lettre intéressera peut-être nos lecteurs, et nous la traduisons ci-dessous :

Permettez-moi de dire quelques mots relativement au prix des loyers. Nous qui devons travailler chaque jour pour gagner notre subsistance avons vu réduire nos gages et nous sommes forcés, même à ce taux, de travailler un nombre d'heures restreint. Nous ne voyons rien qui indique que nous touchons à des temps meilleurs, et prenant toutes ces choses en considération, je crois qu'une réduction générale dans le prix des loyers s'élevant de $2 à 3 par mois serait très raisonnable.

Je dis donc que ce n'est pas juste que nous ayions nos gages réduits et que nous payions tout le temps le même prix pour nos loyers. Les propriétaires ont réduit leurs prix dans les autres villes ; pourquoi ceux d'ici n'imitent-ils pas cet exemple?

UN TRAVAILLEUR ET UN CITOYEN DE LOWELL.

M. Hebert, sculpteur canadien, sera chargé de l'exécution de la statue en bronze que le Parlement fédéral a decidé d'ériger en l'honneur de feu sir John A MacDonald. Cette œuvre a été donnée au concours, et M. Hébert l'a emporté d'emblee sur 40 concurrents.

Une dépêche de Rome dit qu'au prochain consistoire les prélats dont les noms suivent seront élevés au cardinalat :

Mgr D. Jacobini, nonce du Pape à Lisbonne ; l'archevêque Satolli, délégué papal de l'église pour les Etats-Unis ; Mgr Nocella, secrétaire de la congrégation du Consistoire ; Mgr Tancredi Fausti, auditeur du Pape ; Mgr Salvati, secretaire de la congrégation du Conseil, et le père jésuite Steinhuber.

Dans une des sessions à la chambre des représentants, à Washington, un des membres, Amos J. Cummings, a apostrophé un de ses confrères, J. Hole Sypher, le traitant de menteur.

L'épisode a eu lieu dans la chambre préposée au comité sur les affaires navales.

Les commentaires vont leur train.

On vient d'introduire une résolution, à la chambre, ordonnant au sergent d'armes d'arrêter les membres qui sont absents sans autorisation.

La nouvelle du mariage secret de Mlle May Helen Cook avec M. Walter Hy. Cooper vient de remplir d'étonnement la classe aristocratique de la ville de Toronto.

Les parents de la jeune fille désapprouvèrent tout d'abord l'union, à cause de la pauvreté du jeune homme, mais une réconciliation générale a eu lieu et les nouveaux époux vont faire leur voyage de noces en Angleterre.

La jeune fille est jolie et en plus l'héritière d'une fortune d'un million de dollars.

La mère de M. l'abbé Tiobbel, curé de Ransart, près de Charleroi, en France, a été assassinée pendant que son fils célébrait sa messe. En rentrant, le prêtre a trouvé, étendu dans la salle à manger, le cadavre de la malheureuse femme. Elle avait été tuée à coups de poignard à la tête ; en voulant se préserver avec les mains, elle a eu la gauche transpercée en plusieurs endroits. Le crime a eu pour mobile le vol ; une somme de 10 francs a disparue, mais le coupable se sera enfui, effrayé par la présence des passants.

Le nom de tout abonné arriéré de trois mois sera a l'avenir rayé de notre liste de souscripteur a notre journal.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinnin Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

BON MARCHE.

Departement du Sousbassement.

La Balance de nos Gravures devra etre vendue cette semaine. Les prix sont en consequence. Ne manquez pas cette vente qui se fait dans le Sousbassement.

Gravures de 50c.
23c. chaque
Gravures de $1.98,
69c. chaque
Gravures de $2.49,
98c. chaque
Gravures de $3.49,
$1.39 chaque
Gravures de $6,
$2.98 chaque

VERRERIES DE CHINE.

1 lot de Tasses et Secoupes valant 79c.,
Prix de cloture 49c.
1 lot de Tasses et Secoupes, valant 69c,
Prix de cloture 39c.
1 lot de Tasses et Secoupes, valant 59c,
Prix de cloture 29c.
Un petit lot de Tasses et Secoupes valant 25c,
Prix de cloture 13c.
Nos Verres à Table de 40c,
Prix de cloture 23c. la doz.
Un lot de Sets à l'Eau qui se vendaient $2.25 à $3,
Prix de cloture $1.79 le set

Ferblanteries.

1 lot de Chaudières à Charbon, 5 quarts, valant 20c.
Prix de cloture 07c.
Un lot de Bombes de $2.25 paquées en Nickel, cuivre solide toutes garanties,
Prix de cloture 69c.
Bouteilles d'Ammoniaque de 19c,
Prix de cloture 09c.

Dept. des Draperies.

Vente spéciale de Rideaux, grande variété de patrons étaient $4.50 et $5.00,
Prix de cloture $2.98.
1 lot de Porte-oreillers de 25c., pour toute grandeur de lit,
Prix de cloture 15c.
1 lot de Silkaline de 15c,
Prix de cloture 09c.
1 lot de Portière Japonaise de $4,
Prix de cloture $2.98.
Un lot spécial de Rideaux en chenille, valant $4,
Prix de cloture $2 47.
1 lot de Rideaux en Chenille de $5 50,
Prix de cloture $3.98.
Un lot de Rideaux en Chenille de $6.50,
Prix de cloture $4.47.
Un lot de Rugs Japonais de $3,
Prix de cloture $1.98.
Un lot de Rideaux en Dentelle, Point Irlandais de $5,
Prix de cloture $2.98.

Bijouteries.

Epingles a Cheveux en metal,
10, 15, 19 et 25c.
Trois lots de Sacs d'Ecole,
5, 19 et 29c.
Trois lots de Bourses,
5, 10 et 15c.
Deux caisses de Cartes,
Prix de cloture 15 et 25c.
1 lot de Portemanteaux Chatelaine
Prix de cloture 39c.

Nous avons un lot d'Epingles à Chapeaux,
Prix de cloture 5c.

Ouvrage d'Art.

200 Objets de nouveautés, boîte de Montres, Epingles pour cousins, boîte à Cigares, Sachets, &c.
15c. chaque.
150 Nouveautés de 50c,
34c. chaque.
175 Sachets de Soie et Satin peints à la main, $1.50 à $3.25
98c. chaque.
200 Nouveautés en bois, Rateliers pour Essuie-mains, Eponges, un porte-photographies, Paniers, &c., étaient de 50c. à $1.50,
25c, chaque.

ARTICLES DE TOILETTE.

Un lot d'extrait en bouteilles, prix régulier de 25c,
Prix de cloture 15c.
Un lot d'Extraits en bouteilles de 50c,
Prix de cloture 25c.
Un lot d'Extraits de 59c.
Prix de cloture 29c.
Un lot de sets de Peignes, Brosses, Miroirs blancs et dorés de $1.50
Prix de cloture 98c. le set.
Un lot de Sets contenant un peigne, une brosse et un miroir valant 2.00.
Prix de cloture $1.29.
Un lot d'extraits quadruples, boites finies en Satin.
Prix de cloture 15c.
Un petit lot de Sets, peigne, brosses et miroir, valant $2.00.
Prix de cloture 98c.

Les Affaires Devront Voler cette Semaine.

F. G. MITCHELL & CO.,

BON MARCHE, Coin des Rues Merrimack et Kirk.

Employés de langue française — MM. FRED. H. ETHIER, FRED. J. BOUSQUET, GÉD. LEVASSEUR, CHS OUIMETTE, S. DUSABLON, JOHN E. TUCKER, ALEX. CHAPUT, MESDEMOISELLES VE MONTPLAISIR, EMMA LANOUE, YVONNE MONTMARQUET, GEORGIANA BOIRE, ANNIE OGG, EUGÉNIT MONTPLAISIR, E. LABONNE, A. BROUILLETTE, M.-L. CHARETTE, V. C. LANDRY et MME N. CHAPUT.

NOTES LOCALES.

James Howard, le nouveau surintendant de la cour à bois de la ville, a pris son poste lundi.

J. S. Marion, photographe en renom, est passé maître en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

Nous avons eu lundi à nos bureaux la visite de M. P. O. Dupont, de Clinton, Mass.

Mardi, en cette ville, M. Chs. T. Roy, gérant du *National*, conduisait à l'autel Mlle Gagnon, aussi de Lowell.

Le New York Cloak and Suit Co. offre cette semaine des occasions que nos ecrices devront ne pas oublier de lire l'annonce.

Vive! le "Bon Marché" c'est l'endroit connu pour ses spécialités dans tout ce qui convient à l'usage des familles.

Les fabriques Walsh, sur la rue Meadowcroft, ont été closes, mais on croit que les opérations seront reprises la semaine prochaine.

Il est probable que les directeurs de la Lowell Machine Shop vont encore renvoyer plusieurs employés à la fin de la semaine, c'est-à-dire vendredi soir.

Pour vos chaussures de toutes especes et pour les acheter aux plus bas prix de la ville, l'endroit par excellence est chez J. C. Martel, 51 rue Prescott.

Au Loupret Studio vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

Nous avons goûté les Thés et Cafés de Dickson Bros, nous n'en n'employons pas d'autres depuis 10 ans. Sans contredit ils sont les meilleurs de la ville.

Cook, Taylor & Co, sont des premiers vétérans dans le commerce de nouveautés. Allez leur faire une visite et vous en serez convaincus.

Tous les variolés à l'hôpital sont en bonne voie de guérison, à l'exception de la fille Linnehan, qui est dans un état critique.

Le Dr Gildee a pris la place du Dr Ricker, temporairement à l'hôpital des variolés, comme medecin de l'ambulance pour les accidents.

Une douzaine de nouveaux puits ont été creusés près des autres puits artésiens auxquels ils seront reliés dans quelque temps. Ces puits donnent tous un approvisionnement considérable d'eau excellente et le système paraît être bon.

La seule place où l'on peut avoir un parfait portrait sous tous les rapports, c'est chez notre artiste-photographe canadien de la rue Merrimack, M. J. T. Fontaine.

Mde Charles Dumont a quitté Lowell samedi dernier pour aller passer une quinzaine de jours chez ses tantes, les demoiselles Pettigrew de Taunton, Mass.

Du nouveau chez l'ami Noé Brunelle, un petit pharmacien lui est arrivé. C'est sa femme qui lui en a fait le cadeau le 8 janvier Depuis ce temps Noé passe les cigares aux amis.

La Loomfixers' Union tiendra une assemblée publique jeudi soir à la Central Labor Union Hall. Il y aura trois orateurs, dont un de langue française. Tous les arrangeurs de métiers sont invités d'y assister.

LAWRENCE, MASS.

Sur réception de 25 cents en timbre-poste, j'envoie un de mes "Female Plasters". Ce sont les meilleurs emplâtres pour le "Beau Mal" de toute sorte de douleurs. Adressez: Dr J. Lariviere, Manville, R. I.

M. Désiré Lanneville, de Manchester, N. H., commis voyageur pour une maison importante de Worcester, Mass., était à nos bureaux mardi, en route pour Lawrence, Mass.

MM. Hilaire, Calixte et Alexandre Dozois ont depuis quelques jours la visite de deux de leurs frères, l'un qui réside à Suncook N. H., et l'autre à Sascoville, Mass.

M. H. A. Racicot a reçu samedi dernier une dépêche de St Jean, P. Q., l'informant que sa fille, Mde Chagnon, est dangereusement malade. Le Dr Gelinau est parti de suite pour aller l'assister dans sa maladie.

Le maire Pickman a demandé à la Cie de la Lumiere Electrique de diminuer ses prix parce qu'un certain nombre de lampes électriques sont defectueuses et n'éclairent pas aussi longtemps que les termes du contrat l'exigent.

Comme le Dr Ricker, le médecin de l'ambulance, se trouve maintenant de service à l'hôpital des variolés, un autre médecin devra être nommé pour le remplacer temporairement sur l'ambulance en cas d'accident.

Le surintendant Crowley dit qu'il est prêt à commencer l'ouvrage sur la rue First qui doit être allongée, mais il est probable que rien ne sera fait, tant que le nouveau comité des rues ne sera pas formé.

Le nouveau signal annonçant qu'il n'y a pas d'école a pris effet. Le signal pour les plus jeunes élèves est de 2 2 2 sonnés une fois; pour les élèves plus âgés, c'est le même signal sonné deux fois, ce qui sera aussi le signal annonçant aucune session des écoles du soir.

Les femmes enceintes ressentent souvent une faiblesse qui leur inspire de l'inquiétude. Une bouteille du Dr Delisle's Kinium Compound les rendra fortes et capables de supporter leurs douleurs sans se plaindre. En vente chez les pharmaciens canadiens des Etats-Unis. $1.00 la bouteille.

Vendredi dernier, M. Ludger Nicols, machiniste aux usines de M. Costin, laissait Lowell pour aller visiter ses parents et amis. Après avoir été à l'Isle Verte, à St Thomas, à Rimouski et autres endroits, il reviendra à Québec pour l'ouverture du carnaval. A notre ami nous lui souhaitons bon voyage et prompt retour au milieu de nous.

Le nom de tout abonné arrieré de trois mois sera a l'avenir rayé de notre liste de souscripteur a notre journal.

Gare aux Filous!

M. Lampron, de la rue King, a nourri pendant une semaine un homme, une femme et deux enfants. Le mari est blond et la femme est une brunette. Ce père de famille vend des médecines patentées, une composition pour enlever les taches sur le linge et une foule d'autres choses. A l'insu de M. Lampron, la famille a pris la poudre d'escampette sans lui payer un sou.

Avis aux maîtres et maîtresses de pension.

Rendu Heureux.

Le petit Arthur Mowatt, âgé de 7 ans, demeurant sur la rue Andover, a attiré beaucoup l'attention des passants mardi soir au moment où il se tenait en face du magasin de bijouteries de Wood, rue Central, avec un paquet de journaux sous son bras, pleurant amèrement,

Il était apparemment gelé. Un vieux monsieur se sentit touché à cette vue, et s'approchant du jeune garçon, il le questionna sur la cause de sa peine.

Le petit garçon répondit qu'il avait froid, qu'il était incapable de vendre ses journaux et qu'il craignait de retourner chez ses parents sans emporter d'argent.

Le vieux monsieur fit alors un appel aux passants et ils s'empressèrent d'acheter les journaux du petit Arthur qui partit le cœur joyeux, la figure rayonnante, avec ses 32 sous, pour retourner chez ses parents.

EFFROYABLE ACCIDENT.

Un Jeune Garcon Tue dans le Merrimack.

Un effroyable accident est arrivé vers les 11 heures, mardi matin, dans des fabriques d'indiennes de la Cie du Merrimack.

La victime est un jeune garçon de 14 ans du nom de James Courser.

Les vêtements de ce jeune garçon se prirent dans une machinerie près de laquelle il était à travailler, et en un instant la pauvre victime se faisait arracher un bras et presque enlever la tête du tronc.

Le Dr Simpson, qui fut appelé, dit qu'il est convaincu que le jeune garçon est mort instantanément.

UNE EXPLOSION.

Pourquoi les Notes du Gaz sont si Elevees.

Il paraîtrait, d'après un correspondant d'un des principaux journaux américains de cette ville, que si les notes du gaz ont été si élevées le mois derniers, malgré la réduction dans le prix du gaz, c'est que la Cie du Gaz ne donne plus qu'une qualité inférieure de gaz, et les personnes qui s'en servent comme moyen d'éclairage ont dû, pour s'éclairer comme autrefois, tenir allumer plus de becs de gaz que d'habitude: de là l'augmentation, paraît-il, des notes du gaz.

Cependant, nous ne pouvons jurer de rien à ce jujet.

Funerailles.

Mardi, matin, à l'église St Joseph, ont eu lieu les funérailles de Emile Larose, de cette ville. Un service de première classe a été chanté par le R. P. Emard, assisté des RR. PP. Campeau et Féat. L'église était revêtue de ses plus beaux ornements de deuil, et un bon chœur, sous la direction de M. A. N. Duval, a rendu on ne peut mieux une messe de requiem.

Un grand nombre de parents et d'amis assistaient aux funérailles.

Les porteurs des coins du poêle étaient Jos. Letourneau, Alex. Thérien, Jos. Chapdelaine, Pierre Ouellette, E. Deslin et Cyrille Fortier.

Les funérailles de Abania Bibeau, épouse de Frédéric Simon, ont eu lieu mardi matin à 9 heures, à l'église St Joseph. Le Rév. Père Lamothe officiait, et MM. Landry et Vincelette avaient la charge de la partie musicale.

Les porteurs des coins du poêle étaient C. Dufour, Jos. Moore, Jos. Dion, Jos. Dumas, George Simon et Olivier Soucy.

M. Joseph Albert avait la charge de ces deux funérailles.

BERTOTO EST MORTE.

La Petite Danseuse Francaise ne Dansera Plus.

Léa Bertoto, la petite danseuse française qui a attiré de si grandes foules à Lakeview, l'été dernier, est morte à New York.

Elle était née à Paris il y a 18 ans. Quand elle tomba malade, elle venait de contracter un engagement de quatre semaines avec le propriétaire du théâtre Harmann à New York. C'est samedi soir dernier qu'elle se sentit indisposée, et hier soir la nouvelle se répandait que la célèbre danseuse avait rendu le dernier soupir.

Pauvre Bertoto, elle ne dansera plus!

Plusieurs personnes en cette ville qui ont vu Bertoto à Lakeview l'été dernier, apprendront la nouvelle de sa mort avec regret.

Rapport du Bureau d'Hygiene.

La mortalité à Lowell pour la semaine terminée le 6 janvier 1894: Population, 87,400; total des décès, 29; décès d'enfants au-dessous de cinq ans, 12; décès causés par une maladie des poumons, 3; maladies contagieuses, 2; fièvres scarlatines, 1; croup membraneux, 1.

Moyenne des décès pour la semaine, 17,25 contre 32,1 et 19.1 pour les deux semaines précédentes.

Cas de maladies contagieuses pour la semaine: fièvre typhoïde, 8; fièvre scarlatine, 8; diphthérie, 2; croup membraneux, 1; rougeole, 1; petite vérole, 6.

Un Joueur dans le Trouble.

Une dépêche de Biddeford, Me., mande que George Millet, de Lowell, qui était à Biddeford depuis une semaine, a été arrêté et condamné à l'amende pour avoir tenu une salle de jeu.

Liste des Deces.

Pour la semaine terminée le 6 Jan. 1894.

Louis P. Leblanc, 2 jours.
Abraham Ducharme, 92 ans.
Marie L. Madeville, 3 mois.
Emile Asselin, 3 ans.
Elzéard Chaput, 19 ans.
Marie A. René, 1 heure.

LA PETITE VEROLE.

Il y a beaucoup de fausses rumeurs à propos de la petite vérole, mais le public est prié de ne pas s'exciter outre mesure et de remarquer que tous les médecins de la ville sont sur le qui-vive, faisant une stricte surveillance pour découvrir toute trace de la maladie, tout comme les membres du bureau d'hygiène.

A l'hôpital des variolés, le Dr Ricker rapporte que tous ses patients sont en bonne voie de guérison, y compris Murphy qui y a été conduit vendredi soir.

Le bureau d'hygiène a tenu une importante assemblée à l'hôtel de ville, dimanche midi et le soir, pour s'occuper de prendre encore d'autres moyens préventifs contre la petite vérole.

Il fut voté d'empêcher le laitier John Sullivan, de West Billerica, qui avait à son service le jeune Murphy, de distribuer du lait en cette ville, tant que les autorités médicales de Billerica n'auront pas déclaré au bureau d'hygiène de Lowell qu'il n'y a plus de danger.

Le bureau d'hygiène est convaincu que la contagion a été transportee à Billerica et que Murphy y a contracté la maladie que dans le district infecté en cette ville, vu que Murphy a déclaré qu'il n'avait pas porté de lait dans le centre de la contagion. Dans le temps plusieurs journaux ont annoncé le contraire.

Le district dans lequel la vaccination est obligatoire a été élargi, et il couvre maintenant la route suivie par Murphy pour distribuer du lait et comprend aussi tous les endroits malpropres où la maladie est sujette à elire domicile. Le district infecté comprendra maintenant les rues East Merrimack, Davidson, High jusqu'aux rues Andover, Pleasant, Sherman jusqu'à la rivière Concord, les rues Richmond, Central, Elm, Locke, South, Summer, Chelmsford, de Westford à Grand, Marshall, East Pine, Nichols, Branch, School, le long du canal Pawtucket jusqu'à la rivière Concord, vis-à-vis la rue Richmond.

Le bureau d'hygiène a aussi voté d'obliger les détenus de la ferme municipale à se faire vacciner et d'envoyer des lettres aux agents des corporations ordonnant une vaccination générale de leurs employés.

Dimanche, à l'hôtel de ville, les salles de vaccination ont été ouvertes de 2 à 6 heures, et un grand nombre de personnes s'y sont fait vacciner. Les Drs Migneault, Johnson et Frye étaient de service.

Aucun nouveau cas de petite vérole n'a été rapporté hier.

Le nombre total de personnes qui ont été vaccinées hier a été de 829, tandis que samedi le nombre s'est élevé à 1013.

EMEUTE A BERLIN.

Les Sans-Travail Veulent du Pain.

Berlin, 9 jan.—Il y a eu une émeute hier soir en dehors de la maison de refuge. Un nombre fort considérable de personnes sans ouvrage, après avoir demandé à grands cris du travail ou du pain, ont brisé les portes et les fenêtres de la maison de refuge.

Cette foule reçut des renforts; d'autres sans-travail des districts adjacants vinrent se joindre à elle, et tout ce monde se porta à de tels excès, que la police dû mettre flamberge au vent et ferrailler avec vigueur.

Ceci fut fait: les épées sortirent des fourreaux, et après un combat de courte durée, les agitateurs furent obligés de se disperser.

Un grand nombre des émeutiers ont été arrêtés.

On rapporte que cette émeute avait été projetée depuis plusieurs jours, et qu'on voulait en faire une démonstration importante.

DE L'ARGENT CONTREFAIT.

New Bedford, 9 jan.—De l'argent contrefait est en circulation en cette ville: ce sont des 25 cents et des écus qui portent la date de 1893. Mais cet argent n'a pas la pesanteur du bon argent, et l'on s'en aperçoit aisément.

TRISTE FIN.

ALMEDA LUCIER MEURT SUBITEMENT A HAVERHILL.

Encore un Bon Exemple pour les Ivrognes.

Haverhill, 9 jan.—Almeda Lucier, un jeune homme bien connu de cette ville, est mort subitement samedi soir dans un hangar donnant sur la cour Merrill, où ses amis l'avait conduit quand ils s'étaient aperçus qu'il était malade.

Lucier était parti de la demeure de ses parents de bonne heure le soir en compagnie de deux amis, F. W. Parker et Geo. A. Collins.

Vers les 11 heures, ayant fait le tour de plusieurs buvettes, Lucier devint complètement soûl. Il demanda alors à ses compagnons de le conduire chez lui. Ceux-ci crurent mieux faire en le faisant promener dans les rues pendant quelque temps, afin de lui donner la chance de cuver sa boisson.

Sur la rue Merrimack, les trois gaillards aperçurent un policeman, et craignant d'être arrêtés, ils se dirigèrent dans la cour Merrill.

Lucier fut entraîné dans le hangar, et comme il était trop ivre pour se tenir debout, il se laissa choir sur le plancher. Ses deux compagnons partirent alors pour aller chercher une lanterne, et à leur retour, ils s'aperçurent que Lucier avait l'apparence d'un mort. Ils allerent en toute hâte chercher un médecin, et rencontrant le policeman Smith, ils lui demandèrent de se rendre auprès de Lucier et voir si l'ambulance n'était pas nécessaire.

Quand le policeman Smith arriva près de Lucier, il s'aperçut aussitôt que le malheureux jeune homme avait cessé de vivre.

Le médecin-légiste Croston fut appelé, et, après l'examen du cadavre, il déclara que la mort avait été causée par la fracture d'un vaisseau sanguin.

Lucier était âgé de 23 ans; il était cordonnier de son métier et travaillait dans la manufacture de chaussures de Spaulding & Swett. Il était sans ouvrage depuis plusieurs mois.

Les restes ont été transportés à la demeure du père, Hilldale Avenue.

DERNIÈRES NOUVELLES.

La mort du jeune Lucier est la sensation du moment à Haverhill. La rumeur allait jusqu'à dire que l'un de ses compagnons l'avait drogué, afin de pouvoir s'emparer de la somme d'argent assez rondelette qu'il portait sur lui.

Une autopsie du cadavre a été faite; on n'en connaît pas encore le résultat. Cependant, tout indique que nous sommes en face d'une tragédie qui pourrait bien se terminer en Cour d'Assises.

INFANTICIDE.

Le Corps d'un Enfant Trouve sur le Seuil d'une Porte.

Lynn, Mass., 9 jan—Le corps d'un enfant, une fille de 4 semaines, fut trouvé étendu sur le seuil de la porte de derrière de la résidence d'Amos F. Breed, président du chemin de fer Lynn & Boston. Un examen du corps fit découvrir que l'enfant était morte depuis quelques heures.

Le derrière de la tête avait été écrasé comme avec une pierre. Tout indique qu'on est en présence d'un infanticide.

Une enquête a été ouverte, afin de tâcher de découvrir les parents du bébé.

UN CANADIEN BLESSE.

Salem, 10 Jan—M. Alexendre Demers, de Castle Hill, un charpentier employé dans les fabriques Naumkeag, s'est fait prendre une main dans une machinerie, ces jour-ci, et trois de ses doigts ont été affreusement écrasés.

M. Demers a été conduit à l'hôpital, où une dartie de ses doigts devront probablement être amputés.

COUPS DE FOUET.

New York, 9 jan.—Aujourd'hui il s'est passé une scène peu ordinaire sur une des principales rues de cette grande ville.

A 10 heures, cet avant-midi, une jeune et très jolie femme du nom de Rose Beinglass, accompagnée d'une autre femme de ses amies, se posta en face de l'édifice portant le No 250 Broadway et attendit. Quelques minutes plus tard l'avocat David Sternlicht sortit de l'édifice voisin. En apercevant Mde Beinglass, il partit d'un pas rapide pour traverser la rue, dans la direction du palais de justice.

Mde Beinglass sortit alors de dessous son manteau un petit fouet dont on se sert pour aller à cheval, et s'élança à la poursuite de l'avocat, suivie de près par son amie.

Elle atteignit l'autre côté de la rue presqu'en même temps que l'avocat qu'elle saisit par le bras. L'avocat arrêta aussitôt, et Mde Beinglass lui dit sur un ton de colère: "Pourquoi n'êtes-vous pas venu dimanche soir?

—Qu'est-ce que c'est? demanda Sternlich.

Alors la femme levant son fouet lui en asséna un bon coup en pleine figure. Elle leva de nouveau son fouet, et tout en disant: "Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est," sur un ton de dérision, elle lui cinglait de bons coups sur la tête.

L'avocat ne chercha pas à se sauver; il endura les coups sans broncher, et quand Mde Beinglass fut lassée de le fouetter, il se retourna et partit pour se rendre à son bureau.

Mde Beinglass jeta alors son fouet dans la rue, monta dans un tramway et se rendit à sa demeure, accompagnée de son amie qui avait été le témoin muet de toute cette scène.

La nouvelle de ce fouettage en règle fut bientôt connue, et les reporters se rendirent chez la fouetteuse et le fouetté pour avoir des détails.

L'avocat Sternlicht refusa de les recevoir, mais Mde Beinglass ne se fit pas prier pour raconter son histoire.

Elle raconta qu'elle était une femme divorcee, qu'elle avait un enfant, que Sternlicht lui avait fait obtenir son divorce, et lui avait promis de l'épouser lui même.

Sternlicht devait l'épouser dimanche soir dernier, mais il ne se montra pas. Mde Beinglass apprit alors que cet avocat l'avait trompée, qu'il en aimait une autre, etc. Cette femme fit voir aux reporters au moins 300 lettres d'amour que Sternlicht lui avait écrites. Elle termina son récit par ses paroles: "Jamais à New York une femme a reçu de telles lettres d'amour. Il me promit de m'épouser, puis remit le jour du mariage de mois en mois, donnant différentes excuses plus ou moins plausibles. Finalement, en février dernier, quand j'en vins à la conclusion qu'il n'avait pas l'intention de m'épouser, je lui intentai un procès pour bris de promesse, demandant $25.000 de dommages-intérêts. Il me demanda de ne pas le deshonorer, et le 4 novembre 1893, il signa un papier dans lequel il promettait de m'épouser. Ma mère était présente dans le temps. Ce papier ce lisait ainsi: "Je promets de vous épouser le 7 jan. 1894. D. Sternlicht" Le 7 janvier, tous les préparatifs du mariage étaient faits, mais il ne vint pas. C'est pourquoi je l'ai fouetté."

Cette femme, aux derniers avis, n'avait pas été arrêtée. L'avocat Sternlicht préfère peut être donner le moins de notoriété possible à l'affaire, car dans tout ceci il ne paraît pas blanc comme neige.

CHASSE PAR DES MOLOSSES.

Henderson, Ky., 6 jan.—Mde Mary Morgan, l'épouse de George W. Morgan, qui habite un bateau de chantier à l'embouchure de la Rivière Verte, a été assaillie par un vagabond nègre dimanche soir, pendant une absence momentanée de son mari.

Une lutte violente s'ensuivit, et la pauvre femme fut blessée si grièvement par le malfaiteur qu'elle est depuis entre la vie et la mort.

Hier, une bande de citoyens avec deux molosses se mirent à la recherche du nègre qu'ils découvrirent à un mille de la rivière. Il était armé et défiait ses poursuivants. Le nègre parvint à tuer les deux chiens.

Le shérif Hichman et ses hommes se sont rendus sur les lieux, et le nègre ne tardera pas à être arrêté.

ELLE MEURT DE FAIM.

La Porte, Ind., 9 jan.—Mlle Ida Ruex, de Wanath, qui se meurt tranquillement de faim, a commencé aujourd'hui sa troisième semaine de jeûne.

Cette fille est hallucinée, et elle prétend avoir eu une extase dans laquelle on l'a obligée de jeûner pendant quarante jours et quarante nuits, comme notre Seigneur.

Il est tout à fait impossible de la faire manger. Les médecins qui la soignent disent qu'elle est folle et qu'ils ne savent que faire pour la sauver.

ROYAL CREAM.

Seu article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussélures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclarcit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

RECONNUE PAR SES CHEVEUX.

UNE FEMME ASSASSINE UNE JEUNE FILLE.

Un Proces a Sensation en Perspective.

Mason, City, Ia., 9 jan.—Voici quelques détails sur un meurtre brutal qui a été commis dans cette localité le 26 août dernier, et qui fait aujourd'hui le sujet de toutes les conversations, car la personne accusée d'avoir commis ce crime épouvantable doit subir son procès ces jours-ci, pendant lequel des cheveux joueront un rôle important.

Le soir du 26 août, Anna Weiss, une jeune allemande, s'en retournait à la demeure de ses parents, lorsqu'elle fut attaquée soudain par une personne inconnue qui lui porta un coup terrible sur la tête avec un bâton, puis lui coupa la gorge de part en part.

La pauvre victime é ait morte lorsqu'elle fut trouvée étendue dans son sang sur le bord du chemin, non loin de la demeure de ses parents.

Des soupçons se portèrent aussitôt sur une famille Bennett, qui demeurait à environ un mille du lieu ou le crime avait été commis. La famille Bennett et la famille Weiss étaient en inimitié à cause de la jeune fille. Cependant, l'auteur du meurtre n'ayant laissé aucune trace, la police n'osa pas tout d'abord croire à ces soupçons.

Le gouverneur de l'Etat offrit une récompense de $1,500 à la personne qui arrêterait le véritable coupable. Plusieurs fausses arrestations furent alors opérées.

Finalement, un détective de Chicago arrêta Mde Emily Bennett sous l'inculpation d'avoir causé la mort de la jeune fille.

Dans sa lutte contre son assaillante, Anna Weiss lui avait arraché une poignée de cheveux. Ces cheveux étaient encore dans sa main crispée quand on découvrit son cadavre. Le détective de Chicago enleva quelques cheveux à Mde Bennett, de suite après son arrestation, et les confronta avec ceux trouvés dans les mains de la victime. Ces cheveux étaient identiques. Le Dr Walker Haynes, du collège de médecine de Rush, à Chicago, examina les cheveux, et son opinion est que les cheveux qu'Anna Weiss tenait encore dans sa main quand on la découvrit ont été enlevés de la chevelure de Mde Bennett.

L'accusée a plaidé non coupable, et elle a été admise à caution.

Le procès aura lieu sous peu.

LE TAILLEUR DE NAPOLEON.

Madame Sans-Gêne, la pièce de M. Victorien Sardou au Vaudeville et *Napoléon*, le drame qu'a donné la Porte-Saint-Martin, ont remis à la mode le Napoléon intime des mémoires et de la légende. Voici qu'on nous parle maintenant du tailleur de Napoléon?

Un matin de février 1796, un tailleur de la rue Croix-des-Petits-Champs vit entrer chez lui deux hommes qui portaient l'uniforme des généraux républicains.

Le premier pouvait avoir quarante ans, grand, gros, avec des épaules et des mollets d'hercule, il montrait une large face traversée par d'énormes favoris en coup de sabre.

Le second au contraire était petit, grêle; de longs cheveux plats tombaient de chaque côté de ses joues caves; à son teint plombé, au feu de ses regards, à la bruscquerie de ses mouvements, on l'eût pris pour un malade qu'agitait la fièvre.

—Citoyen Léger, dit le plus grand des officiers, je t'amène une pratique, un de mes amis, le général Bonaparte, qui se marie le mois prochain.

Le tailleur regarda le nouveau venu et trouva sans doute qu'il ne payait pas de mine, car il se retourna aussitôt vers celui qui avait parlé:

—Citoyen Kleber, répondit il, puisque le citoyen est votre ami, je me mettrai volontiers à sa disposition.

Le général Bonaparte alors s'approcha du comptoir et fit sa commande.

—Demain, dit-il en terminant, je vous enverrai le drap et les broderies. Voulez-vous maintenant me donner vos prix? L'habit d'abord?

—L'habit vous coûtera cent trente francs.

—Cent trente francs un habit! Vous plaisantez, à ce que je vois, citoyen!

—Je ne plaisante pas le moins du monde. Mes prix sont connus.

—Vos prix. . . .vos prix. . . . . Mais alors vous fournissez le drap?

—Oh! le drap ne compte pas

—Comment! le drap ne compte pas!

—Sans doute, la coupe est tout!

Le jeune homme se mit à rire.

Vous ferez fortune citoyen tailleur!

—Citoyen général, je ne crois pas que ce soit vous qui m'enrichissiez jamais? . . . .

—Bah! dit Kléber, habille le toujours, tu te rattraperas sur moi!

—Ah! avec vous, dit Léger, je ne suis pas inquiet. Aussi je vous ménage une surprise, un gilet magnifique que j'ai inventé à votre intention.

—Eh bien, je le mettrai le jour de la noce de mon ami. Au revoir!

—Au revoir, citoyens, vous serez content de moi.

Telle fut la première entrevue de Léger et de Napoléon.

Après la campagne d'Italie, le général revint rue Croix-des-Petits-Champs.

Le tailleur le complimenta sur ses victoires et lui proposa forces costumes.

—Mon uniforme me suffiit, répondit Bonaparte. Tous ces vêtements que l'on porte aujourd'hui sont ridicules.

—Ridicules!

Léger, offensé, refusa de rien rabattre sur sa facture, que le général solda comptant et fit acquitter avec soin.

Nouvelle absence du client, nouveau retour.

Un matin, on annonça Léger au premier consul.

—Citoyen premier consul, dit le tailleur, vous avez fait couper vos cheveux, et vos joues, de creusses, sont devenues ronde; les collets hauts ne vous vont plus.

—Eh bien! monsieur Léger, baissez mes collets!

Vers la fin de septembre 1805, l'empereur traversait Paris, venant du camp de Boulogne et se dirigeant vers le Rhin.

Il demande son tailleur. Celui-ci accourut. Le temps était frais, et il avait mis une grande redingote pardessus son habit.

—Monsieur Léger, dit Napoleon, vous vous entendrez avec mon valet de chambre pour mes uniformes. Je voudrais un vêtement chaud, solide, moins embarrassant qu'un manteau. Tenez! quelque chose comme cette redingote que vous portez là!

—Bien, sire, je vous composerai une redingote. Reste à fixer la couleur du drap. Je pencherais volontiers pour le vert, mais un vert plus sombre que celui de l'habit...

—Non non! dit Napoléon. Le vert est trop salissant. Prenez du gris, la poussiere n'y paraît pas.

Deux ans après, pendant la nuit qui précéda Austerlitz, l'empereur se promenait au milieu de ses soldats, et la redingote grise apparaissait dans l'histoire à la clarté des feux de bivouacs.

Paris Steam Dye House,

Le seul Etablissement de Teinture et Nettoyage Francais à Lowell,

Avant de fonder notre établissemen nous avons travaillé 12 ans dans les meilleures maisons de Paris.

Ouvrage garanti de 1ère classe.

A. E. LORY & CIE., - Prop.

47 Rue Gorham,

(Près du Nouveau Bureau de Poste.)

NERVE CURE

Guérit tous les maux de tête et le Névralgies, aussi la Nervrosité et la Dépression nerveuse.

Plaisant à prendre, prompt et sans danger.

25 Cts. la boite.

Vendu par

Ellinwood & Co., O. L. Field, Jos. Plunkett, Carter & Sherborne, Austin Keith, M. L. Proulx, C. T. Blanchard, G. C. Osgood, James O'Brien, Ward Five Drug Store, Broadway Pharmacy, L. L. Walkins et Co., Delisle, Beaulieu & Co., F. A. Butler.

Manufacturé par la

Nerve-Cure Co.,

DE BOSTON, MASS.

LE

NOVORO

DU DR. PIERRE.

est un des meilleurs remèdes de notre époque. Il nettoie le sang, renouvelle la vitalité, enlève du corps tout germe de maladie, et met en même temps les organes dans de bonnes conditions de fonctionnement. La médecine se compose de plus de trente sortes d'ingrédients différents, tirés principalement du règne végétal; il est connu et en usage depuis plus de cent ans. Son emploi a été très avantageux dans la généralité des maux qui de nos jours affectent l'humanité et principalement dans ces maladies qui proviennent du sang et des désordres de l'estomac, telles que constipation, maux de tête, maladie des rognons, condition bilieuse, jaunisse, rhumatismes, hydropisie, dyspepsie, fièvre intermittente, érésypèles, scrofule, plaies purulentes, démangeaisons, vers, éruptions cutanées, maux et plaies, excroissances cancéreuses, douleurs dans le système osseux, émaciation, maladies de femmes, faiblesse, maux de reins, étourdissements, etc.

Le **Novoro** n'est pas une médecine breretée, et il n'est pas en vente chez les droguistes; mais, mus par un sentiment de gratitude envers le docteur et désireux de faire participer le genre humain aux bénéfices qu'ils en ont reçus, les hommes et les femmes qui ont été guéris par ce remède en sont devenus les agents et le font ainsi parvenir aux malades les plus éloignés.

Il a une grande valeur comme remède de famille, particulièrement pour les personnes qui demeurent à une grande distance des médecins et des pharmaciens. Le remède ne peut pas être obtenu des droguistes, mais seulement des agents locaux.

Les personnes qui demeurent là où il n'y a pas d'agents pour la vente du **Novoro du Dr. Pierre,** peuvent obtenir directement du propriétaire 12 bouteilles d'essai de 35c., contre l'envoi de $2.00. La même personne ne peut obtenir cette offre spéciale qu'une seule fois.

DR. PETER FAHRNEY,

112-114 South Hoyne Avenue, Chicago, Ill

FEUILLETON

70

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

QUATRIEME PARTIE

XIX

M. de Linieres, après le mouvement d'emportement et de colère qui avait été si fatal à Henriette, avait bien dû s'avouer à lui-même que cette jeune fille, après tout, n'était pas tellement coupable, tellement dégradée, qu'elle méritât de subir le rigoureux sort infligé aux filles perdues condamnées à l'exil. Aussi avait-il eu quelque compassion pour cette malheureuse.

Le gouverneur trouva dans le rapport verbal que lui fit le commandant du *Glorieux*, un motif de plus pour accorder à la jeune prisonniere des faveurs toutes spéciales. Mais il négligea de dire au lieutenant d'Ouvelles, que la jeune personne avait déjà, auprès de lui, un protecteur puissant. En sorte que Charles d'Ouvelles ignorait le centenu de la lettre adressée par le lieutenant de police au gouverneur, lettre qu'il avait lui-même, en débarquant, remise à celui-ci.

Le récit du naufrage du brick le *Glorieux* avait defrayé, pendant quelque temps, toutes les conversations, et le gentilhomme qui exerçait le commandement des forces de terre et de mer, ainsi que le gouverneur de toutes les possessions françaises de la Louisiane s'intéressa, naturellement, au lieutenant d'Ouvelles. Aussi proposa-t-il au jeune officier, après quelque temps de séjour, de faire rapatrier sur la corvette qui, ayant fait le tour de nos passessions dans les Petites-Antilles, devait repasser par la Nouvelle-Orleans avant de retourner en France. Tout d'abord Charles d'Ouvelles parut hésiter. Il demanda la permission de reflechir. Le marquis mit la chose sur le compte de l'extrême fatigue qu'éprouvait le marin; et il estima que celui-ci ne serait pas fâché de prendre un repos de quelques mois.

En réalité l'ex-commandant du *Glorieux* avait maintenant, ainsi qu'on le verra plus tard, un motif impérieux pour ne pas quitter la Nouvelle-Orleans. Pendant les premiers jours, il se tint à l'écart des officiers de la garnison, et l'on attribua au chagrin qu'il éprouvait de la perte de son navire le besoin de solitude qu'il affectait. Charles d'Ouvelles ne manquait jamais de se rendre à l'invitation du gouverneur, lorsque celui-ci prétextait d'un renseignemet à lui demander, pour l'avoir soit à déjeuner soit à diner. Le lieutenant profitait de toutes ces circonstances pour s'attirer les bonnes grâces du marquis.

C'est ainsi qu'il fut reçu avec une certaine intimité dans la famille du gouverneur. Les événements douloureux dont il avait été la victime lui avaient acquis la sympathie de cette famille et le nom d'Henriette Gérard dont il vantait le courage et le dévouement revenait bien des fois dans ses récits. Une circonstance allait le mettre de nouveau en présence de Marianne. Le gouverneur ayant manifesté l'intention de passer en revue les condamnées qu'on lui avait envoyées de France, le lieutenant d'Ouvelles fut prié d'assister à cette revue, afin de constater qu'elles étaient celles des exilées composant le convoi qui manqueraient à l'appel par suite de la disparition des deux chaloupes, disparition qui avait eu lieu, on s'en souvient, pendant la tempête que l'on avait subie après la perte du *Glorieux*.

Cette revue n'était habituellement, pour le gouverneur, qu'une simple formalité qu'il évitait de prolonger, se déchargeant sur l'officier chargé spécialement de la surveillance des exilées du soin de répartir celles ci dans les différents services du pénitentier. C'était, pour ainsi dire, une besogne de commandeur, car les malheureuses condamnées étaient menées comme de véritable nègre La plupart de ces misérables recrues envoyées de France pour les travaux obligatoires avaient grand'peine à se faire au climat si nouveau pour elles. Presque aussitot débarquées, elles entraient d'urgence à l'infirmerie et bientôt elle étaient enlevées en grand nombre par la fievre jaune.

Au moment où, pendant l'appel nominal, Marianne dût se présenter à son tour devant le gouverneur, celui ci lui fit signe de s'arrêter et ordonna au sergent qui conduisait les prisonnières de la faire sortir des rangs. Entendant donner cet ordre, la pauvre femme avait tressailli. Elle s'imaginait, de nouveau, qu'on avait découvert qu'elle s'était substituée à une autre, et elle pensait que son dévouement pour Henriette allait demeurer stérile. Ce fut donc en pâlissant et le front courbé qu'elle vint se placer devant le gouverneur, qui lui demanda :

C'est bien vous qui vous nommez Henriette Gérard!

Oui, monseigneur! balbutia Marianne sans oser lever les yeux.

Je sais pour quel motif vous avez été renvoyée de France.

La prisonnière se sentit frissonsonner, mais elle fit un effort pour dissimuler son trouble.

La faute dont vous vous êtes rendue coupable, reprit le gouverneur après un court silence, a été jugée avec la sévérité qui convenait! Mais je connais votre courageuse conduite à bord du *Glorieux* et je ferai droit, avec plaisir, aux recommandations qui m'ont été adressées en votre faveur. Vous ne subirez pas, enfin les rudes travaux qui attendent vos compagnes d'exil.

Marianne ne put se défendre d'un mouvement de surprise en apprenant qu'une protection inconnue s'étendait sur elle. Puis jetant un regard de compassion sur les malheureuses vouées à une vie de travail et à une discipline rigoureuse.

Monseigneur, dit-elle, si vous daignez le permettre, je partagerai le sort de celles qui, comme moi, ont mérité un châtiment.

A cette étrange réponse, le gouverneur échangea un regard d'étonnement avec le commandant du pénitentier et lui adressa quelques paroles à voix basse. Persuadée que la prière qu'elle avait adressée au gouverneur avait été favorablement accueillie, Marianne ne douta pas que, dès le lendemain, elle partagerait les travaux des autres condamnées. Mais, en rentrant au pénitentier, elle fut mandée dans la cabinet du surveillant en chef.

Vous êtes désignée, lui dit l'officier, pour un emploi dans l'un des services suivants du penitentier : la lingerie ou l'infirmerie. A quoi êtes-vous bonne?

J'obéirai aux ordres qu'on me donnera, répondit avec simplicité Marianne.

C'est-à-dire que vous n'avez pas de préférence?

Puis il ajouta :

Que faisiez-vous à Paris? Quel était votre état?

Marianne eut un moment d'hésitation. Mais se souvenant qu'Henriette avait comme elle, travaillé à la couture, elle répondit :

J'etais couturière!

Alors, en vous employant à la lingerie, tout sera pour le mieux.

Et, sans attendre la réponse, l'officier avait pris la plume et s'apprêtait à écrire l'ordre de recevoir la prisonnière dans le service de la lingerie. Mais Marianne s'avança respectueusement, et s'inclinant :

S'il plaisait à monsieur le commandant, murmura t-elle, de me permettre...

Quoi? De refuser cette faveur? c'est ce que m'avait annoncé M. le gouverneur. Vous avez de singulières idées, parait-il; et c'est la première fois que nous voyons ici une détenue demander à travailler le plus durement possible! Eh bien, dit en ricannant l'officier, bon gré mal gré, il vous faudra vous soumettre à notre volonté de vous épargner des peines et des fatigues.

Marianne s'arma de courage pour répondre :

Puisque monseigneur veut bien m'accorder le choix du service dans lequel je puis être employée, j'oserai supplier monsieur le commandant de permettre que je sois admise parmi les infirmières.

Ah bah! s'exclama l'officier; mais vous ignorez donc que c'est là un emploi difficile et parfois dangereux?

Je ferai tous mes efforts pour me rendre utile, je suis prête à supporter toutes les fatigues! Quant aux dangers quels qu'ils soient, je les affronterai sans hésiter et je m'estimerai heureuse si je puis apporter un peu de soulagement à ceux qui souffrent.

Le commandant regarda avec étonnement cette jeune femme qui parlait comme eût pu le faire une sœur de charité. Et il signa l'ordre de recevoir la nommée Henriette Gerard en qualité d'aide infirmière. Grâce au courage, à l'abnégation et au dévouement que déployait Marianne, on constata bientôt les services très réels qu'elle rendait dans son nouvel emploi. Ce fut, parmi les matelots, un concert de louanges à l'adresse de cette femme infatigable que l'on trouvait au chevet de ceux qui étaient le plus dangereusement atteints. La chose arriva aux oreilles du gouverneur qui, pendant une inspection générale, saisit cette occasion de féliciter publiquement Marianne.

Ce jour-là encore le lieutenant d'Ouvelles accompagnait le marquis. Depuis quelque temps, un changement notable s'était opéré dans la situation de l'ex-commandant du brick naufragé. Le gouverneur avait fait parvenir en France, à l'amirauté, une demande de congé pour l'officier de marine. Et en attendant la réponse, il avait voulu s'attacher M. d'Ouvelles en qualité de secrétaire, et cela avec d'autant plus de plaisir que le lieutenant s'était offert pour donner des répétitions de mathématiques aux deux jeunes fils du gouverneur. Il dessinait avec talent et Mlle Yvonne, la fille du gouverneur, était tout joyeuse lorsqu'il lui offrait quelques gouaches ou quelques aquerelles destinées à son album. Le lieutenant était entré dans l'intimité de la famille du gouverneur et celui-ci le considérait maintenant bien plus comme un ami que comme un employé.

Vingt fois M. d'Ouveilles avait fait naître l'occasion de parler de Marianne devant la marquise, cherchant à attirer sur sa protégée la bienveillance de la grande dame. Mlle Yvonne, de son côté, n'ayant pas tarde à s'adresser à la captive dont on disait si grand bien. La marquise et sa fille se laissèrent facilement impressionner par tout ce qui leur fut raconté de la conduite de la jeune exilee. Charles d'Ouvelles acquit dès lors la certitude d'avoir rendu un excellent service à Marianne. La marquise s'informa auprès de son mari du motif qui avait fait condamner à l'exil une jeune fille dont on ventait si haut le courage et le dévouement. Le gouverneur fit part à la marquise des renseignements particuliers recueillis sur le compte de Marianne, puis il mit sous ses yeux la lettre que lui avait adressé le comte de Linières, pour lui recommander la prisonnière. La marquise la parcourut et manifesta une pitié profonde. Le gouverneur lui-même trouvait un peu bien excessive la condamnation infligée à la jeune femme.

Il est nécessaire ici de revenir sur nos pas et de dire, en donnant quelques détails, comment Charles d'Ouvelles en était arrivé à éprouver enfin cet amour irrésistible, qu'il croyait de l'amitié, pour Marianne. Dans les circonstances que nous allons raconter, cet amour avait grandi chaque jour.

D'Ouvelles avait intéressé la femme du gouverneur à sa protégée et nous avons vu qu'elle avait demandé à son mari la lettre du lieutenant de police recommandant la jeune fille exilée.

Comment, s'écria-t-elle, c'est pour avoir cru à l'amour sincère et à la parole d'un gentil homme que cette malheureuse a été expulsée de France comme une criminelle?

Ce gentilhomme, dit le gouverneur, se trouvait être, par malheur pour la jeune femme, le neveu du lieutenant de Police.

Soit! Mais cette lettre, en vous recommandant d'adoucir, pour la prisonnière, les rigueurs disciplinaires du pénitentier, ne détermine pas le degré de bienveillance auquel vous devez vous arrêter.

C'est vrai!

Eh bien, je veux, à mon tour, intervenir en faveur de la pauvre détenue!...et j'espère, mon ami, que ma requête sera bien accueillie par vous. Je désirerais que cette intéressante détenue fût dispensée du service qu'elle choisit de préférence aux autres travaux du pénitentier.

Bon! répondit en souriant le gouverneur, n'allez-vous pas me demander, pour elle la vie tout à fait libre?

Pourquoi pas?

Ah! je reconnais bien là votre cœur.

Pour le prétendu crime, ou plutôt, pour la faute qu'on impute à cette malheureuse fille, l'exil n'est-il pas une peine suffisante? répliqua la marquise. Et voulez-vous condamner cette infortunée à l'eternelle réclusion, parce qu'elle a eu confiance en la parole d'un gentilhomme? Non, mon ami, vous permettrez que je plaide ici sa cause.

Et que vous la gagniez, marquise; car je me soumets d'avance au désir que vous exprimerez.

Je désire, alors, que vous me permettiez de voir cette femme, je la recevrai...

Ici?

Oui, mon ami, ici, dans votre cabinet. Et cela en attendant... mieux...

Le jour même, le gouverneur donnait des ordres pour que la nommée Henriette Gérard fût amenée à l'habitation. Ce fût Charles d'Ouvelles qu'il chargea du soin d'accompagner la prisonnière. Présentée à la marquise, Marianne s'attira aisément la bienveillance de la grande dame déjà prévenue en sa faveur, et Mlle Yvonne s'intéressa très vivement à celle qui lui paraissait si peu mériter le châtiment qu'elle était condamnée à subir pendant toute sa vie.

Mon père ne permettra pas, lui dit-elle, que vous demeuriez plus longtemps au milieu de véritables coupables.

Et s'adressant au gouverneur :

N'est-il pas vrai, mon père, que vous voudrez bien m'autoriser à prendre mademoiselle en qualité de couturière?

Je la permettrai, mon enfant, si la marquise y consent.

Je me serais jointe à Yvonne, si vous aviez hésité, mon ami. Mais du moment que vous consentez, je suis heureuse que ma fille ait pris l'initiative d'une demande qui avait d'avence mon agrément.

La marquise s'adressant à la détenue :

Vous savez coudre assurément?

Oui, madame la marquise j'étais une bonne ouvrière... autrefois...

Vous voyez, mon ami, fit la marquise, tout arrive pour le mieux, et voici pour notre protégée un emploi tout trouvé.

Marianne était, à la fois, très émue et très troublée par cette bienveillance qui s'adressait evidemment à Henriette Gérard, la jeune fille innocente et vertueuse, et non pas à cette Marianne que Jacques Frochard avait entraînee dans le vice et poussée au vol. Pour la première fois, depuis qu'elle était substituée à sa compagne de la Salpêtrière, elle sentait le poids du mensonge que lui avaient dicté sa générosité et sa reconnaissance. Son cœur se serrait à l'idée qu'elle était, elle qui se sentait si coupable, indigne de la bienveillance et de la sympathie qu'on lui témoignait. Et cependant elle ne pouvait refuser les faveurs dont on voulait la gratifier. Quel motif pourrait-elle alléguer? Dirait-elle la vérité sur son identité?

Une pareille révélation de sa part mettrait, comme on le sait déjà, Henriette aux prises avec une situation dangereuse. Le gouverneur ne pourrait se dispenser de prévenir le lieutenant de police; et tout le dévouement que Marianne avait témoigné à Henriette deviendrait stérile. La perspective des dangers que couraient alors les deux orphelines l'épouvantait. Elle se résignerait à tout, plutôt que d'exposer ces pures et innocentes créatures qui avaient déjà passé par tant et de si terribles épreuves.

Son pati fut donc pris en une seconde. Elle persévérerait dans son généreux mensonge. Elle se résignerait à accepter la protection du gouverneur et de la marquise. Au surplus, on ne lui donnait pas le temps de la réflexion. Yvonne obtenait de son père que, dès le lendemain, la détenue reviendrait demeurer tout à fait l'habitation. Elle se chargeait de lui donner de l'ouvrage à faire; persuadée qu'arrivant de Paris, la couturière allait la renseigner sur les modes nouvelles.

Ce fut le secrétaire improvisé qui fut chargé de reconduire Marianne à l'infirmerie et de transmettre au chef de service la décision prise par le gouverneur, à l'égard de la prisonnière. Charles d'Ouvelles se félicitait d'avoir été pour quelque chose dans la faveur qu'obtenait Marianne. Lorsqu'il se trouva seul avec elle sur la route qui conduisait de l'habitation au pénitentier, il entreprit de faire causer la jeune femme qui marchait la tête basse et comme absorbée dans une profonde rêverie. Quel motif le poussait à s'interesser avec tant d'ardeur à Marianne alors que cent autres femmes, déportées comme elle se trouvait dans le pénitentier sans qu'au une d'elles eût un instant attiré son attention? A quel sentiment obeissait-il lorsque au moment d'entammer la conversation, il se sentait si vivement ému que les paroles expiraient sur ses lèvres?

Certes la timidité n'était pour rien dans cette hésitation. Son caractère audacieux, sa nature énergique devaient faire repousser bien loin toute supposition de ce genre. Peut-être, en ce moment, un mystérieux rapprochement se faisait il dans son esprit entre cette femme récemment arrivée de France et quelque autre personne qui avait, autrefois, traversé son existence. La vue de cette condamnée éveillait peut-être en lui un souvenir déjà lointain mais toujours vivace? Quoi qu'il en soit, Charles d'Ouvelles, surmontant enfin son hésitation, dit à la détenue :

Vous allez habiter la demeure du gouverneur et j'en suis enchanté. On vous donnera sans doute une chambre dans la galerie de bois affectée au logement du personnel de la maison.

Et voulant tirer la prisonnière de la rêverie qui l'absorbait et du silence qu'elle semblait s'imposer, il ajouta :

Cette galerie que vous habiterez, ainsi que je l'habite moi-même, a une physionomie particuliere. Figurez vous une succession de petites chambres; chacune d'elles est pourvue d'une porte donnant sur la galerie, et d'une croisée ouvrant sur un jardin entouré d'une palissade toute tapissée de jasmins sauvages.

C'est là qu'est ma demeure. J'espère que la vôtre en sera voisine.

Vous espérez? dit Marianne avec étonnement.

Oui, certes, je serai même enchanté qu'il en soit ainsi, car toutes ces chambres dont je viens de vous parler sont affectées au logement du personnel de l'habitation, c'est-à-dire des employés et des serviteurs au milieu desquels je suis naturellement tout à fait isolée. Lorsque je vous aurai pour voisine, au contraire, ce triste isolement cessera d'exister pour moi...

Et comme Marianne s'obstinait à garder le silence, il ajouta :

Mais c'est de moi seul que je m'occupe, sans songer que ce voisinage dont je me réjouis, à l'avance, va peut-être vous déplaire autant qu'il me charme.

Me déplaire, répondit avec vivacité Marianne, puis se calmant, tout à coup elle ajouta : vous oubliez, monsieur le commandant, qui vous êtes, et ce que suis, hélas!...

Ce que vous êtes, s'écria chaleureusement d'Ouvelles, je le sais à merveille, moi qui vous ai vue à l'œuvre à bord de mon pauvre navire incendié! Vous êtes une belle et vaillante fille dont l'âme est pleine d'énergie, dont le cœur est rempli de charité et de dévouement. Ah je vous voyais calme et résignée au milieu du danger, ou luttant avec courage contre l'affolement de vos compagnes! Vous êtres une femme digne d'admiration, de tendresse, vous êtes...

Et ce que j'ai été, s'écria douloureusement Marianne, le savez-vous aussi?

"Je le saurai", se dit à part le lieutenant.

Ce premier tête-à-tête entre ces deux jeunes gens sur la terre d'exil devait être la preface d'un roman d'amour fécond en péripéties émouvantes. Les travaux de couture dont elle était chargée appelaient chaque jour, Marianne à l'habitation du gouverneur. Tout d'abord, la marquise l'avait tenue à une certaine distance de sa fille.

Peu à peu la prudence maternelle de la marquise s'était relâchée lorsqu'elle avait vu combien sa protégée s'efforçait d'être respectueuse, et de se montrer réservée et discrète quand elle était admise à travailler en compagnie de la marquise et Yvonne. Ce maintient si correct et cette assiduité ne pouvaient que prévenir en faveur de Marianne, et lui valoir un rapide changement dans sa situation chez le gouverneur. La marquise avait évité d'interroger celle dont elle se figurait connaître l'histoire.

Au bout de quelques jours cependant, encouragée par la douceur de sa protégée et la reconnaissance qu'elle lui témoignait, elle voulut savoir ce qu'avait été la condamnée, avant la triste aventure dont le dénouement devait être si terrible pour elle. Profitant de ce que le gouverneur avait conduit Yvonne à la cathédrale de la Nouvelle-Orléans, la marquise résolut d'avoir une longue conversation avec Marianne. C'est avec une maternelle sollicitude, avec les paroles les plus encourageantes qu'elle se mit à la questionner.

Interrogée avec cette bienveillance, celui-ci rougissait de se voir forcée de continuer à mentir, alors qu'elle brûlait d'avouer la vérité à la marquise, dût-elle se voir condamnée à subir le sort des autres exilées. Il lui répugnait de tromper ceux qui s'étaient intéressés à elle et qui croyaient en agissant ainsi réparer, autant que cela était en leur pouvoir, une criante injustice. Elle s'en voulait d'être condamnée à garder ce secret et se demandait si elle aurait toujours la force de persévérer dans le rôle qu'elle s'était imposé. Aussi répondit-elle avec hésitation.

La marquise, se trompant sur le sens véritable de cette hésitation, se montra plus pressante et plus bienveillante encore. Marianne se sentit remuée jusqu'au fond de son âme. Elle se disait que toutes ces bonnes paroles s'adressaient à Henriette Gérard, à cette infortunée qui n'avait ouvert son cœur qu'à un amour pur, et qui passionnément adorée, avait eu le courage et la force de résister au violent amour qu'elle avait inspiré. Elle se disait qu'il y avait loin de cette vertueuse créature qui frappait si durement le sort, à la fille perdue qui, dans l'aveuglement de sa passion, s'était livrée, corps et âme, à un misérable; à elle enfin qui de lâche qu'elle avait été d'abord, était devenue honteusement coupable.

Dans son trouble, elle eût la tentation de detromper celle qui lui prodiguait de consolantes paroles et dont elle entretenait l'erreur de son silence. Elle fut sur le point de tout révéler. Ah! s'il ne lui fut venu en ce moment à l'esprit que, sans aucun doute, la marquise se refuserait à devenir sa complice en lui gardant le secret de ses aveux, si elle n'eût redouté pour cette Henriette, qu'elle avait voulu sauver, de nouvelles persécutions, elle se serait écriée :

Cessez, madame, de me considérer comme une femme digne de votre bienveillance, de votre généreuse pitié, je ne suis qu'une misérable fille qui s'est honteusement dégradée, perdue, déshonorée. Laissez-moi retourner parmi mes compagnes d'exil, laissez-moi subir le châtiment que j'ai mérité.

Dans l'impossibilité où elle se trouvait de révéler son secret, Marianne ne répondait que par des larmes aux conseils que lui donnait la marquise, et celle ci très émue à la vue de cette douleur muette demeura plus que jamais convaincue qu'elle accomplissait, en protégeant "Henriette Gérard", une œuvre charitable et bonne.

Et, depuis lors, Marianne fut, chaque jour, admise d'une façon plus intime dans la maison du gouverneur. Chaque jour aussi Mlle Yvonne se félicitait de ce que son père eût consenti à lui donner Marianne pour couturière. Il y avait bien un peu de calcul dans cette reconnaissance de la jeune fille. Yvonne était fiancée, depuis un an, à M. Gaston de Saulny, fils unique d'un des plus riches planteurs de la Louisianne. L'immense fortune que Gaston devait hériter un jour avait fait tomber les derniers scrupules de la marquise qui, trouvant sa fille beaucoup trop jeune, voulait attendre encore quelques années avant de songer à la marier. Toutefois, en agréant la demande du prétendant à la main d'Yvonne, le marquis avait stipulé que le mariage ne s'effectuerait qu'un an plus tard, lorsque la fiancée aurait accompli ses dix-sept ans.

Or, on était arrivé, à quelques semaines près, à l'époque fixée, et l'on attendait d'un moment à l'autre, le retour du prétendu. Cette nouvelle avait comblé de joie tout le personnel de l'habitation qui savait que chacun aurait sa part des réjouissances. Mlle Yvonne avait été émerveillée des modèles que lui avait soumis sa couturière.

Marianne, on s'en souvient, avait été une des meilleures couturières de Mde Poidevin. Elle arrivait de Paris, et pouvait faire connaître à la marquise et à sa fille les dernières créations de la mode. On ne tarda pas à trouver qu'elle travaillait comme une fée; Yvonne, principalement, ne tarissait pas d'éloges sur son compte.

Toutefois, malgré la bonne impression qu'avait produite la détenue, la marquise voulut que sa fille la tînt encore à distance. La fiancée de M. de Saulny avait obéi, en y mettant tout le tact voulu et en prennant des précautions pour que la captive ne s'aperçut de rien. Le soir, il arrivait même que, lorsque Marianne avait pris son repas avec le personnel, Mlle Yvonne la faisait demander, sous un prétexte quelconque, et lui permettait de se promener avec elle dans le parc.

Elle y rencontrait alors M. d'Ouvelles, soit que celui-ci fît, sur la terrasse, la partie d'échecs du marquis, soit que le jeune officier eût été appelé à offrir son bras à la marquise. Il arrivait quelque fois, lorsque Mlle Yvonne avait gardé plus longtemps que d'habitude sa couturière, que celle-ci s'en retournait à sa petite chambre de la galerie de bois, en compagnie de Charles d'Ouvelles, car, ainsi que l'avait supposé le lieutenant, Marianne était devenue sa voisine de chambre.

Tout d'abord M. d'Ouvelles avait éprouvé une grande joie de ce voisinage. La sympathie que lui avait inspirée la détenue pendant la traversée, à bord du *Glorieux*, avait fait, depuis de constants progrès. Aussi en apprenant qu'il aurait souvent l'occasion de se rencontrer avec la jeune femme, M. d'Ouvelles avait-il ressenti une impression toute nouvelle; quelque chose de plus que la sympathie banale, quelque chose de plus aussi que l'intérêt que l'on porte à une malheureuse dont une heure d'égarement a brisé la vie. Etait-il épris de cette femme, sans s'être aperçu que le sentiment qu'il éprouvait avait peu à peu envahi son cœur?

Charles d'Ouvelles se sentit tout honteux, à cette supposition, d'avoir pu se laisser surprendre par un amour sans issue. Il rejetait, en effet, bien loin la pensée d'abuser du malheur de cette infortunée pour tenter une séduction. La bonne opinion que lui inspirait celle qui, si elle avait commis quelque faute grave, se montrait si résignée, si sincèrement repentante, le retenait dans les limites d'une affection désintéressée. Et cependant, tout en s'enfermant dans les plus louables scrupules, il n'eût pas été fâché de s'assurer que la jeune femme ne le considérait pas tout à fait comme un étranger.

Pendant les premiers jours de ce voisinage, il y eut bien quelque réticences de part et d'autres pour entamer d'abord et prolonger ensuite la conversation lorsque l'on se trouvait, comme par hasard, chacun à la croisée de sa chambre. Mais bientôt les relations entre les deux voisins devinrent moins imprevues, et, bien souvent, l'on s'était attardé à causer, alors que depuis longtemps tout le personnel de l'habitation dormait.

[A CONTINUER.]

Nouvelles de Partout.

Personne ne peut avoir la grippe s'il ne prend pas du froid. Ainsi c'est d'éviter de prendre du froid. C'est, cependant, plus aisé à dire qu'à faire.

Quatre-vingt-sept personnes se sont suicidées l'an dernier à cause de pertes dans le commerce, et 220 autres à cause de désappointements en amour. Et les fous ne sont pas encore tous morts!...

Si le tarif Wilson devient en vigueur, une taxe de 2 p. c. sera établie sur tous les revenus au-dessus de $4,000. Il est probable, dans ce cas, que peu de millionnaires se vanteront de leur fortune.

Une femme de Paterson, N.Y., du nom de Phœbé Johnson, âgée de cinquante-six ans, est tombée morte au moment même où un ministre la mariait avec un nommé John Cleaner, âgé de cinquante ans. On suppose que cette infortunée a succombé à la rupture d'un anévrisme.

La glace a cédé sous le poids de trois enfants de Fall River qui s'étaient aventurés sur la rivière et le petit Léopold Bombardier, fils de M. Adolphe Bombardier, s'est noyé. Les deux autres enfants, Léopold et Ovila Farrand, ont réussi à se cramponner à la glace et ont pu regagner la rive.

Il y a plusieurs personnes de ce temps-ci qui ne peuvent payer leurs dettes et ils sont excusables. Mais les personnes qui profitent de ces temps de crise pour ne pas payer ce qu'ils doivent, quand ils le peuvent, sont les plus puissants intermédiaires pour faire durer les temps durs, et elles ne méritent aucune excuse, au contraire.

Une dépêche de Milwaukee nous apprend que le gouverneur Peck a dénoncé l'A. P. A. en termes énergiques, comme suit : "Cette organisation est l'une de celles qui doivent être condamnées et le seront par tout véritable citoyen américain. Les doctrines de cette organisation sont tout à fait anti-américaines, et si cette société atteint son but, elle portera un coup terrible aux libertés de notre pays."

Ce sont de belles et justes paroles que nous aimons à entendre prononcer par un américain occupant le haut poste de gouverneur d'un Etat.

LE FROID EN EUROPE.

Paris, 6 jan—Le conseiller Du Jardin, au moment où il quittait l'hôtel de ville, après une assemblée, hier soir, à Rodais, fut gelé de part en part et mourut cinq minutes plus tard de congestion du cerveau. Un courier est mort de froid dans l'après-midi à Veisoul. Les trains ont été retardés de quatre heures hier par la neige. La glace empêche la navigation sur la Seine, la Garonne et le Rhône.

Madrid, 6 jan—Tout le pays, des Pyrénées à cette ville, est sous la neige. Le thermomètre enregistre de 11 à 22 degrés au-dessous de zéro. Même à Alicante, à Malogua et à Ronde, il est tombé de la neige.

Londres, 6 jan—Il y a eu une légère hausse dans la température, mais il fait encore froid. Aujourd'hui le mercure enregistre 29 degrés au-dessous de zéro.

Belfast, 6 jan—Dans le district de Newry, le thermomètre enregistre 8 degrés au-dessous de zéro. Plusieurs bestiaux ont été gelés à mort.

FATALE ERREUR.

Londres, 6 jan.—On rapporte de Freetown, la capitale de Seirra Leon, que des troupes anglaises ont été tirées par des Français, à cause d'une erreur d'optique.

Les Anglais étaient campés dans le district de Conon, près de Warina. Leur camp était dans la sphère britannique. Au lever du jour, ils furent attaqués par les troupes françaises, commandées par le lieutenant Moritz. Les Anglais répondirent par un feu bien nourri, et quelques minutes plus tard les Français se retirèrent.

Le lieutenant Moritz a été blessé et capturé par les Anglais. Il fut questionné sur le mobile de son attaque, et il expliqua qu'il avait pris les Anglais pour des noirs appartenant à la tribu des Sofas.

Le lieutenant Moritz est mort des suites de sa blessure peu après sa capture. Il n'y a eu que six soldats anglais de tués dans cette rencontre, et les blessés sont au nombre de dix-neuf. Les pertes des Français ne sont pas connues.

Un autre rapport dit que l'engagement a eu lieu au clair de la lune, et que le lieutenant Moritz ne fut incapable de distinguer les uniformes des soldats anglais.

UNE ENFANT BRULEE VIVE.

Manchester, N. H., 7 jan—Mertelland Montrose, la petite fille de 7 ans de James T. Montrose, a été brûlée vive hier matin durant l'absence temporaire de sa mère. Cette petite fille jeta de l'huile sur le feu et une explosion s'ensuivit. Quand la mère revint, l'enfant était toute consumée et elle est morte instantanément.

Reduction des Gages Acceptee.

La Woolen Spinners' Union a tenu une assemblée samedi soir pour savoir si les fileurs dans les manufactures de tapis déclideraient d'accepter les gages réduits qui leur sont offerts tout comme les employés des autres départements.

L'affaire fut placée entre les mains des membres du comité exécutif, qui se sont réunis hier matin et ont décidé qu'il serait préférable d'accepter les gages réduits plutôt qu'être remerciés de leurs services. Cependant aussitôt que l'état des affaires se sera amélioré, ces fileurs demanderont la restauration des anciens gages.

Richard Brew a ete Declare Insense.

Richard Brew, qui a assailli le policeman Cogger, rue Central, vendredi matin, comme nos lecteurs doivent s'en rappeler, a été conduit au poste, et samedi matin il ne comparaissait pas en Cour de Police, comme les autres délinquants, parce que cet homme avait montré des signes évidents de folie.

Des médecins l'examinèrent dans sa cellule, vendredi, et ils en vinrent à la conclusion que Brew n'était pas sain d'esprit. Il est probable que ce pauvre fou sera sous peu conduit dans un asile.

C'est grâce à l'opportune intervention de l'agent Drury si le policeman Cogger n'a pas été tué par cet idiot.

Sanslesou dit que la crise financière a failli causer sa ruine. Il a été deux mois sans pouvoir emprunter un sou.

Cnoix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH

Each Package SAVENA contains a DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

NEW YORK CLOAK AND SUIT COMPANY,

No. 8 RUE JOHN.

Notre Grande Vente a Reduction de Janvier

Le Stock le plus complet de Manteaux, Costumes et Fourrures de la Ville.

Sera sacrifié afin de vendre rapidement. Pour le reste du mois tout notre stock à des prix qui assureront une vente immédiate. Rappelez-vous que cette vente n'est pas dans le but de se debarrasser de vieilles marchandises, mais pour les plus belles marchandises du dernier goût.

PRIX DE LA VENTE.

Jackets Reefer, valant $4.50 prix de la vente $1 95,
Jackets Reefer, valant $5.75, prix de cette vente $2 75.
Jackets avec collerett s, valant $6.50, prix de cette vente $3 75.
Jackets avec collerettes, valant $10, prix de cette vente $5 75.
Newmarkets avec collerettes, valant $8.50, prix de cette vente $3.95.
Newmarkets avec collerettes, valant $12, prix de cette vente $6.75.
Newmarkets garnis en fourrures valant $15, prix de cette vente $9.50.
Sacques es peluche, valant $16.50, prix de cette vente $8.75
Sacques en peluche, valant $20, prix de cette vente $11 50.
Collerettes en peluche, valant $7.50, prix de cette vente $3 75.
Collerette en Astrackan, valant $12, prix de la vente $6.75.
Manchons en drap, valant $1, prix de cette vente 25c.
Wrappers, valant $1, prix de cette vente 49c.
Venez à bonne heure pendant que l'assortiment est au complet.

"Mon Mari ne Boit Rien

de plus dommageable maintenant que le Thé et le Café.

"Son habitude de boire des liqueurs enivrantes, qui m'a causé tant de misère autrefois, est heureusement passée. Je dois la gaîté de ma maison et la bonté de mon mari à la

BOSTON DRUG,

Secrete, Surtout Positive

Pour GUERIR L'IVROGNERIE.

"Je la lui ai administrée dans son café, sans qu'il le sût. En très peu de temps son besoin de boisson enivrante fut passé. Il est maintenant guéri."

Nous avons des centaines de certificats de ce genre. Ce remède n'est pas une panacée brevetée, ni jamais essayée; elle est employée dans les institutions d'Etat, les hôpitaux, privés et publics et par les principaux médecins. ELLE GUERIT! ELLE GUERIT! Les principales Societés de Tempérance sont en faveur de ce remède qui ne contient ni or ni autre minéral vénéneux. Le patient peut être traité chez lui, et dans chaque cas où la direction est scrupuleusement suivie, nous garantissons une guérison absolue. Ecrivez pour les certificats, le livre et un échantillons gratis. Demandez le remède à votre pharmacien, ou nous vous l'enverrons par la malle, frais de poste payés, parfaitement scellé sur réception du prix: $1 la boîte, six boîtes pour $5.

WILLIAM R. BROWN CORPORATION, 110 Boylston St., Boston, Mass

GEORGE B. HOLDEN, Agent.

Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recours aux

Remedes Sauvages du

Dr J.E.P. Racicot,

474 Rue Merrimack.

LOWELL, MASS.

N'oubliez pas le Guérisseur Sauvage.

Voici les jours durant lesquels je suis à mes bureaux: Le lundi, à Great Falls, No. 17 rue Franklin, en haut de chez M. Dion, épicier; le mardi, à Manchester au No. 23 rue Central; le mercredi, samedi et dimanche, à Lowell, No. 474 rue Merrimack; le jeudi, à Lawrence, au No 84 rue Franklin; le vendredi à Salem au No. 71 1-2 rue Harbor.

☞ Je traite aussi par correspondance.

Francis W. Qua

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

CHEZ A. FENTON

653 Rue Merrimack

Vous trouverez six sortes de Haches, Manches de Hache, Scies, Egohines, Chevalets, Coins et Maillets à fendre le bois; le tout à des prix qui souffrent aucune compétition dans toute.

Venez vous en convaincre.

Reynold's Bay State,

TEINTURERIES

De toutes sortes,

27 RUE PRESCOTT.

PATENTS

CAVEATS, TRADE MARKS COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. $3 a year. Specimen copies sent free.

Building Edition, monthly, $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address

MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

H. A. Chase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$100 par année, 6 mois, 50 cts

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS. JEUDI 18 JANVIER. 1894. Soyons Distingues. No. 17

Indicateur de Chmin de Fer.

BOSTON & MAINE R. R.
Arrangement d'Atomne, 24 Sept. 1893
DIVISION OUEST.

Les trains laissent la station sur la rue Centre, Lowell.
Pour Boston— A 6 50, 8 10, 9 35, 10 55 a m; 12 20, 12 45, 3 30, 4 10, 4 45, 6 15, 6 55, 9 25, p m; Dimanches, 8 20, a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 35, 10 55, a m; 12 20, 1 00, 3 05, 3 30, 5, 6 15, 6 55, 9 25, 11 30, p m; Dimanches, 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 35, a m; 12 20, 1 00, 3 05, 3 30, 5, 6 15, 6 55, 9, 11 30, p m; Dimanches, 8 20, a m; 5 05, 5 35, et 7 30, p m.
Pour Salem et Lynn—12 20, 5, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 20, 3 05, 3 30, 6 15, p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 20, 1 00, 3 30, 5 00, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 1 00, 3 30, p m.
Pour Somerworth, Salmon Falls, Sacco et Portland—8 30, a m; 1 00, 3 30, 5 00, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 1 00, 5, p m.
Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, Rockland et Farmington —8 30, a m; 5 00, p m.
Pour St John, N. B., Halifax, N. S., Montreal et Québec— 8 30, a m; 5 00, p m.
Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredis à 1 p m.
Pour Mt Desert, mardis et vendredi à 5 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 25 Sept. 1893 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, ¶ 6 30, 6 50, *7 45, ¶8 00, ¶9 25, *9 50, 11, a m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, ¶7 45, 8 45, *9 15, a m.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 57, 9 28, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17, 1 38, 2 13, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 33, *5 43, *6 28, 7 52, p m; Dimanches, *7 17, *7 27, ¶7 48, 8 48, *9 18, a m; ¶4 25, 6 03, p m.
Pour Woburn—6 30, ¶7 01, 7 45, 11, a m; 1 35, ¶4 33, ¶5 33, p m; Dimanches, 8 45, a m; ¶4 25, 6 03, p m.
☞ Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.
Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m Via South Lawrence, 6 30, a m.
☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m 12 57, 1 47, 3 43, (5 04 Nashua seulement) 5 42, 6 22, 8 13, 8 43 p m; Dim. 10 09 a m. à Nashua seulement, 2 00, 6 00, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, †6 13 p m.
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a. m; †6 13 p. m.
Pour Montréal et Québec, *via* Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.
Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.
‡ Tous les jours pour Montréal.
J. W. SANBORN, gérant général.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parloir et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
La Cote du Pacifique,
La nouvelle ligne de voie ferree Passant par le Pont de Poughkeepsie
—ENTRE—
Nouvelle-Angleterre et le Sud et l'Ouest.
Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.
Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux bureaux de Billets.
W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.
D. J. FLANDERS Agent général des passagers.

POUSSEZ-VOUS!
Pas un Jour!
Une Semaine!
Un Mois!
Une Année!
Des Années!
PRENEZ LE
Sirop de Térébenthine
DE
J. L. LAVIOLETTE.
Le Plus Sûr.
Le Plus Efficace.
Le Plus Agréable au Goût.
ET CONTIENT
Ni Opium ni Morphine, ni Chloroforme.
En vente dans toutes les pharmacies.
25 et 50 cents le Flacon.
Demandez le Sirop de Térébenthine de J. L. Laviolette et ne prenez rien autre.
Gros: GEO. MORTIMER, 2 Central Wharf, Boston, Mass., et tous les Pharmaciens de Gros des Etats-Unis.
Seul Propriétaire: J. G. LAVIOLETTE M.D., 23 Rue des Commissaires, Montréal, Can.

ST-LAWRENCE HOTEL,
252 Rue Middlesex.
Lowell, Mass.
Le seul Hôtel Canadien.
C. ROUSSIN, Prop.
CHAS. H. CHAGNON, Gerant.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
170 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Choles de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 5 p. m., excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!
CHARBON!!
CHARBON!!
A Bon Marche,
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
☞ Son assortiment de Draps,
☞ Tweeds et d'Etoffes de tou-
☞ tes sortes est ce qu'il a du
☞ dernier goût et de patrons les
☞ plus nouveaux.

NOUVEAU COMPLOT CONTRE LE CZAR.

Berlin, 13 jan. — Le *Boston Courier* dit que la réception du czar au palais d'hiver n'a pas eu lieu cette année, vu qu'un nouveau complot des nihilistes pour tuer le czar a été découvert.

Ce complot est venu à la connaissance des autorités grâce à l'arrestation de deux employés des postes à Prasska, en Pologne.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 30 Déc. 1893.

M. l'Administrateur,

Comme, sans doute, vous l'avez vu dans les dépêches, la Sicile est en feu. C'est une guerre civile en règle. Le peuple affamé attaque la municipalité, les palais des riches, les casernes des gendarmes. Affamée, exaspérée par la résistance de la police, cette foule lance des bombes, incendie, massacre, c'est une révolution qui menace le trône d'Italie. Le roi Umbert ne sait que faire et Crispi, son président du ministère est, presqu'aussi embarrassé que lui.

Crispi est sicilien, et il espère que cette qualité lui permettra de rétablir l'ordre au milieu de ses compatriotes révoltés. Mais dans tous les pays du monde la faim est mauvaise conseillère; dans tous les pays du monde: ventre affamé n'a pas d'oreille. Attendons un peu les évènements pour nous prononcer, mais il est certain que les affaires de Sicile ont pris une bien mauvaise tournure et tout cela simplement à cause des taxes exhorbitantes dont le peuple est écrasé. Ce pauvre peuple ne travaille pas, parce qu'il n'y a pas de travail pour lui et malgré cela on veut qu'il paie des taxes exagérées et sur tout, même sur l'herbe qu'il mange en salade!

A l'occasion de Noël, le Pape a reçu beaucoup de présents de la part de la population romaine. La duchesse Tolonia lui a offert deux chevaux noirs pur sang. Le marquis Patrizi lui a présenté 500 gallons de vin de messe d'une saveur délicieuse, le meilleur d'Italie. D'autres présents considérables ont été portés au Vatican par les princes romains. Mais les présents offerts par le pauvre peuple, pour être plus humbles n'en sont pas moins intéressants. Jugez-en. Une pauvre vieille romaine a porté au Pape *une douzaine* d'œufs frais, "c'est le travail de ses poules pendant deux jours." C'est elle qui déclarait cela au prélat récipiendaire des présents. Un pâtre de la campagne romaine a offert un agneau, un chevreau et deux fromages à la crême: "Un pour le Pape, disait-il, et un en l'honneur de l'Enfant-Jésus." Un charcutier a offert deux jambons, et un pâtissier a porté au Vatican un gâteau de trois pieds de hauteur sur six de profondeur et cinq de largeur. Ce gâteau représente assez bien la basilique St Pierre. Mais les matériaux des deux basiliques sont fort différents.

Je viens de rencontrer le président du conseil des ministres d'Italie, Signor Francesco Crispi. Il se promenait doucement sur la via Nazionale, la plus grande rue de Rome. Le *grand politicien*, le nez en l'air, comme un vulgaire désœuvré, semblait interroger la foule des passants, pour mesurer sa popularité et supputer combien d'années, de mois, de jours peut vivre son ministère. François Crispi est un des plus grands coquins que la terre ait porté, et certainement le plus grand coquin que l'Italie ait mis au monde. D'une taille moyenne, les yeux enfoncés sous d'épais sourcils blancs, les cheveux blancs et rares, la moustache blanche, épaisse, hérissée comme celle d'un matou en colère, les lunettes sur le front, sur le nez ou à terre, ce qui fait aller prodigieusement le commerce des opticiens, carnation sanguine, parole criarde et nazale, pose provocante, apparence humiliée, applatie, selon les personnages et les circonstances qui se rencontrent, tel est le premier ministre Crispi, (François), que tout bon citoyen de Rome peut voir se promener chaque jour dans la Capitale, armé invariablement d'un parapluie, boutonné dans un paletot marron, coiffé d'un chapeau dur marron, les jambes ensevelies dans un vaste pantalon marron. Crispi déteste le Pape de toute son âme, abhorre la France de tout son cœur, ne manque jamais l'occasion de faire de l'argent, pour cela tous les moyens lui sont bons. Il ne vole jamais, non c'est contre ses principes, mais il fait à moitié avec les voleurs, et après cela il affirme qu'il est un honnête homme; que tout ce qu'il a il le tient de la reconnaissance publique qui lui en a fait présent *malgré lui*. C'est lui qui un jour comptant des parts dans ce que l'on est convenu d'appeler une *affaire verreuse*, répondait avec un sourire cupide: "Allons donc, l'argent n'a pas d'odeur!"

Le choix de Crispi comme président du ministère n'est certainement pas un pronostic de prospérité pour l'Italie, mais du moins le Pape, les prêtres, les congrégations religieuses sont assurés de trouver en lui un persécuteur acharné, sournois, implacable comme Satan.

Crispi a été garibaldien, il est franc-maçon; il est l'auteur de la plupart des lois qui jusqu'aujourd'hui ont attristé l'Eglise d'Italie et le Vatican.

Le seul espoir qui reste aux honnêtes romains, est que le ministère Crispi ne durera pas plus d'une ou deux lunes.

Bien à vous,

WM. BREEN.

LA CONDAMNATION DE VAILLANT.

En condamnant Vaillant, le fameux anarchiste français qui a jeté une bombe de dynamite dans la Chambre des Députés, à Paris, à monter sur l'échafaud, la justice de France a agi peut-être avec sévérité, mais dans les circonstances, elle mérite certainement des louanges pour avoir rendu cette sentence. Il n'y a pas à se le dissimuler, l'anarchisme a fait des progrès effrayants en Europe, surtout en France. Cette hydre, repue de sang, guette sans cesse de nouvelles victimes, et ses moyens d'attaque sont si formidables, si dangereux, que la société a droit de se protéger en lui faisant une guerre à mort, sans merci. Un moment de faiblesse ou d'indécision serait peut-être la cause de terribles catastrophes, dans le genre de celle qui a jeté récemment dans un si grand émoi les habitants de Barcelone, en Espagne.

D'ailleurs, Vaillant est l'un de ces êtres qui n'inspirent pas la pitié; il n'a manifesté aucun regret d'avoir blessé plusieurs personnes, sauf d'avoir atteint d'autres gens que les députés. Depuis longtemps Vaillant menait la vie d'un misérable; il ne se faisait pas scrupule de commettre des rapines qui lui ont déjà valu plusieurs condamnations à la prison. Comme on le voit, ce n'est qu'un vulgaire malfaiteur qui s'est jeté dans l'anarchisme, afin de mieux satisfaire ses mauvais instincts sous la peau d'un revendicateur des droits d'une classe qui se dit lésée parce qu'elle n'a pas les capacités et les qualités nécessaires pour s'élever dans l'échelle sociale où elle occupe les derniers échelons.

Vaillant n'a tué personne, mais il n'y a pas de sa faute, et nous croyons que son crime est aussi grand pour le moins que le meurtre d'un homme par vengeance ou tout autre motif. Celui qui se sert de l'épée périra par l'épée, a dit le Seigneur. Eh bien, celui qui emploie la dynamite dans le but de tuer ses semblables en bloc est encore plus fautif que celui qui se sert de l'épée, car le mal qu'il peut causer est de beaucoup plus grand; aussi il n'est que juste qu'il subisse la peine du talion, et si la société ne le dynamite pas, c'est qu'elle trouve la peine de mort sur l'échafaud une punition qui peut parfaitement remplacer celle par la dynamite, car les exposés ont souvent le tort d'atteindre les innocents avec les coupables.

Les théories qu'on prêche pour que la justice soit clémente envers les assassins de toutes les catégories paraissent fort belles tant qu'elles ne sont pas mises en pratique, et nous dirons avec un auteur célèbre que si messieurs les meurtriers veulent l'abolition de la peine de mort, c'est à eux de montrer l'exemple.

On cite un fait vraiment admirable relativement à Vaillant. On se rappelle que l'abbé Lemire, un des députés de la Chambre française, a été l'un de ceux qui ont reçu les plus graves blessures. Cet abbé s'est toujours montré le défenseur zélé des humbles et des pauvres, et ce furent des socialistes qui l'ont élu. Or, ce prêtre, en apprenant la condamnation de Vaillant, s'est empressé de demander au président de la République de commuer la sentence. N'est-ce pas suivre le précepte du Divin Maître qui disait: "Faites du bien à ceux qui vous font du mal?"

Une chose certaine, c'est que tout le monde n'en aurait certainement pas fait autant.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

L'ASSASSIN MELLO.

Fall River, Mass., 12.—Comme nos dépêches le disaient hier, Jose Correa de Mello a été condamné à la prison perpétuelle pour le meurtre de Bertha Manchester.

Soutenu depuis plusieurs mois par la haute protection du vice-consul du Portugal, à Boston, le vicomte de Valle de Costa, Jose Correa de Mello avait supporté avec résignation sa longue captivité et il a reçu avec fermeté la sentence qui lui enlève sa liberté pour le reste de sa vie, à moins—ce qui n'est pas probable—qu'une grâce inattendue et inespérée ne vienne mettre un terme à son emprisonnement.

Le vice consul de Boston s'est occupé de cette affaire et il a obtenu du gouverneur de la province où de Mello est né ainsi que du maire de sa municipalité et de son curé des renseignements sur le jeune homme.

D'après ces documents, de Mello n'avait pas encore dix-sept lorsqu'il a tué Bertha Manchester.

Josa Correa de Mello appartient à une brave famille et il s'est toujours conduit d'une manière exemplaire avant son arrivée aux Etats-Unis.

Il a paiéde coupable à l'accusation de meurtre au second degré et d'après le témoignage du procureur-général Pillsbury lui-même, il n'y avait pas de preuves valables de sa culpabilité. Le meurtre n'était certainement pas prémédité. Depuis l'indépendance des Etats-Unis, il est le premier de sa race qui ait commis, dans la Nouvelle-Angleterre, un assassinat.

C'est à 18 ans qu'il entre au bagne pour la vie.

LE CARNAVAL DE QUEBEC.

Le gouverneur-général du Canada fera l'ouverture officielle du carnaval de Québec au son des trompettes, du bruit des gros canons, et une grande revue de toutes les troupes aura lieu. Lord Aberdeen, accompagné par un brillant état-major et un grand nombre de personnages en vue de la localité et de toutes les parties du Canada, fera une inspection de toutes les constructions en glace sur les anciens murs d'enceinte de la ville; il déclarera que l'ouvrage a été bien fait et que ces forteresses peuvent résister aux assauts des raquetteurs.

Il y aura une forte teinte de réalisme et de guerre simulée durant cette inspection, ce qui fera ervivre les scènes héroiques qui se sont passées sous ces mêmes murailles dans l'hiver de 1775 quand Montgomery et Arnold vinrent assiéger la ville.

Partant des forteresses et des murailles pour se rendre au carré de la basilique, le gouverneur-général ira dévoiler les statues colossales en glace représentant Laval, Brébœuf et Lallemand, le premier étant le premier évêque du Canada, et les deux autres furent ces braves jésuites qui ont été martyrisés par les sauvages Iroquois, à cause de leur foi religieuse.

Au son des cloches des diverses églises, la procession se mettra de nouveau en marche pour passer par les principales rues de la ville joliment ornées et contenant des arches de triomphe magnifiques, où les processionnistes s'arrêteront pour dévoiler les splendides œuvres d'art en glace. Ensuite on se rendra à la citadelle, où les dernières cérémonies de l'ouverture officielle du carnaval auront lieu. Puis la vaste foule retournera aux principaux endroits où l'intérêt se concentrera, pour y prendre part aux amusements les plus variés.

Le programme comprend tant de parties de plaisir que tous les jours de la semaine seront occupés.

Le général Herbert, le commandant des troupes canadiennes, a ordonné une revue militaire devant avoir lieu sur les historiques plaines d'Abraham. Les soldats seront en raquette et porteront leur accoutrement d'hiver. Ce spectacle de manœuvres militaires en plein hiver est si rarement vu de nos jours, et il est si étrange, si intéressant, qu'il attirera sur les lieux un grand nombre de hauts dignitaires dans les armées, sans compter les milliers d'autres visiteurs.

Le comité du carnaval, voyant que la rivière est libre cet hiver, a organisé une course ancienne en canots parmi les blocs de glace flottants. Les canots sont conduits par des équipages consistant en cinq ou six hardis navigateurs. Au lieu de se borner à naviguer dans les eaux libres de glace, les canots seront lancés parmi les banquises; quand elles seront immenses, l'équipage y sautera, et s'emparant du canot, il le transportera à force de bras jusque de l'autre côté de la barrière glacée où il sera rejeté dans les flots. Puis la course se continuera, les hommes reprenant la rame, au milieu de la marée et des nombreux obstacles rencontrés le long du parcours. Les voyageurs et le courrier sont fréquemment transportés d'une rive à l'autre de cette manière à Québec, et les touristes n'oublient jamais les sensations que de tels trajets leur ont fait ressentir.

Il est déjà tombé quatre pieds de neige, et il y en aura beaucoup plus au temps du carnaval. La glace qu'on coupe pour la forteresse a quatorze pouces d'épaisseur. Flanquée à cette forteresse se trouve une énorme tour de neige qui fera partie des travaux de la défense. La forteresse de glace aura 120 pieds de longueur et 65 pieds de hauteur au centre de la tour. La glace employée à sa construction est fort limpide et transparente; la lumière sera fournie par des lampes électriques, et le spectacle lumineux sera vraiment surprenant tant il sera grandiose.

Montréal aide de son mieux le vieux Québec à couronner ses efforts d'un succès sans précédent; la métropole enverra de nombreuses délégations de ses clubs de raquetteurs et de toboggan (l'une d'elle étant composée de 400 hommes), sans compter ses nombreux chars allégoriques qui prendront part à la procession. On peut dire avec assurance qu'il y aura au moins 3,000 raquetteurs en uniforme dans Québec durant la semaine du carnaval, et au moins cent chars et canots. Plusieurs embarcations sont des merveilles de beauté.

Le bal au Parlement y réunira un grand nombre de personnes. On est à faire des préparatifs pour recevoir 1,500 personnes. On peut obtenir des billets d'admission en s'adressant au comité. Le gouverneur-général et sa charmante épouse paraîtront le carnaval de leur présence. Les enfants auront aussi un concours de patinage.

Les événements de sport à l'intérieur et à l'extérieur sont trop nombreux pour que nous puissions les énumérer, mais beaucoup de jeux et de courses pour le championnat seront contestés.

Le comité pour la pension et le logement a maintenant une grande liste de propriétaires de maison de pension qui sont prêts à mettre des chambres à la disposition des visiteurs, et comme il a demandé à tous les maîtres de pension de fixer leurs prix dès maintenant, aucune extorsion ne sera pratiquée.

Tout le monde à Québec travaille énergiquement à couronner cette entreprise d'un succès miroboland, et l'on peut assurer aux visiteurs qu'ils seront reçus non seulement de la manière la plus hospitalière, mais qu'ils auront un véritable bon temps.

Le carnaval s'ouvrira lundi, 29 janvier, pour se terminer le 3 février.

Le chemin de fer Boston & Maine réduira grandement ses prix pour les billets aller et retour. Avec ses convois si élégants et si bien équipés, le public trouvera que par le Boston & Maine il se rendra le plus directement et le plus commodément au carnaval.

G. M. T., jr.

LE TIBI.

L'imagination très féconde des hommes a créé bien des instruments de torture. Quoique les mœurs se soient adoucies, il en existe encore quelques-uns; les fers à bord des navires de guerre, les corcets de femme, les bottines étroites, les banquettes d'anti-chambre des gens en place, et surtout le tibi.

Le tibi est, tout le monde ne le sait pas, le petit bouton de nacre qui sert à attacher le col de chemise. Jamais, au grand jamais, une boutonnière n'a trouvé un tibi à sa taille. Le moment où l'on boutonne son col est l'instant fatal de la toilette. L'empois résiste. La boutonnière se ferme, se tord, glisse sur la nacre; on se brise, on se casse les ongles. On s'écorche l'index, on se meurtrit le pouce. C'est infernal.

Armand était le garçon le plus doux que l'on pût voir. Son langage était toujours choisi. Le régiment qu'il avait quitté pour vivre de ses rentes après son mariage avec Annette, n'avait altéré ni son aménité, ni le bon ton de sa conversation. C'est à peine si quelques chevaux rétifs gardaient dans leur étroite cervelle le rencuneux souvenir de deux ou trois paroles sonores et malsonnantes assaisonnées de coups de cravache. Eh bien, quand Armand en arrivait au tibi, vous ne l'auriez pas reconnu.

Cela commençait tout doucement: Sapristi! sapristi! Et il se campait devant sa glace, en manche de chemise, cherchant à mettre bien juste la tête du bouton dans la mince ouverture. Naturellement la mince ouverture se dérobait. Sapristi devenait cristi. Puis le crescendo suivait son cours. Diable de bouton; satané bouton. Il frappait du pied.

Mille cravaches! sacrebleu! Sacrrré nom cré nom de mille tonnerre! Il trépignait, le sang à la tête, grimaçant, grinçant des dents. Oh! mais; oh mais!.. scr'on gnieu!??

On a, en somme ca'omnié le juron, institution très ancienne, qui ne fait de mal à personne, et qui joue un rôle bienfaisant dans la physiologie humaine. Le juron est un puissant dérivatif que les femmes nous envient puisqu'elles l'adoucissent par mille petites supercheries afin de pouvoir l'employer. Notez qu'elles ont les larmes, auxquelles il nous est interdit d'avoir recours. Le juron, après tout, ne comporte guère d'intention mauvaise chez celui qui l'emploie. Les trois quart du temps on ne songe pas à sa signification. On y voit seulement un roulement de syllabes retentissantes dont l'émission provoque un incontestable soulagement. Dans les grandes douleurs physiques le juron s'allie presque toujours aux cris et ne cède la place qu'au hurlement. Or, les médecins sont unanimes à vous conseiller de ne jamais retenir en pareil cas les hurlements et les cris. Demandez à une femme dont la position intéressante touche à son dénouement.

Dès lors, si son usage est légitime, il devient presque obligatoire dans cette pénible opération du tibi. Malheureusement Annette ne philosophait pas comme vous et moi. La jeune femme n'avait jamais pu se faire à ces explosions de colère. Aux premiers mots, sa jolie petite tête brune prenait une expression craintive, effarouchée. "Armand, disait-elle, Armand! avec un accent suppliant qui eut attendri un Pavillon-Noir. "N'aie pas peur!" répondait Armand. Et, en effet, il se contenait. Puis il s'écorchait le doigt, la colère montait, et tout le chapelet y passait.

Il est vrai qu'après il se confondait en excuses et faisait serment de ne pas recommencer. Comme elle l'adorait, il obtenait son pardon jusqu'au lendemain.

Cela dura six mois. Au bout de ce laps de temps, Annette, agacée, vexée de voir qu'il ne pouvait lui faire le sacrifice de son emportement périodique, fit établir un cabinet séparé de la chambre par un couloir. C'était incommode. Mais elle n'entendrait plus. Ah! bien oui! Armand partit de là pour s'en donner à son aise, sous prétexte qu'il était seul. Il ne dit plus sacrebleu. Il le cria. Les cloisons tremblaient sous le roulement de ses mille tonnerres qui allaient jusque dans la cuisine faire vibrer les cuivres et réveillaient les harmonies tintantes des cristaux dans l'office.

La situation devenait grave. Annette consulta sa mère. Celle-ci donna un conseil qu'elle suivit aussitôt. L'effet fut foudroyant: le lendemain, ce n'était plus des jurons qui sortaient du cabinet de toilette, c'étaient des hennissements, le tibi entrait tout seul, mais il sortait de même. Toutes les boutonnières avaient été allongées d'un centimètre.

On les rétrécit; mais on fit définitivement chambre à part; monsieur et madame occupèrent deux pièces aux deux extrémités de l'appartement. Là, au moins, Armand put mettre son col tranquillement comme il disait. Les portières étouffaient le bruit. Il n'y avait pas davantage de réconciliations. Les violentes algarades de chaque matin s'étaient éteintes, mais la douce intimité de la chambre commune s'était envolée. Peu à peu, ils prirent l'habitude de vivre ainsi en étrangers. Un mur se dressait entre ces deux êtres qui s'aimaient. Elle se sentait humiliée de se trouver assez peu puissante pour le corriger. Lui ne comprenait pas qu'elle attachât une aussi grande importance à quelques mots vifs. Tous deux y voyaient la preuve qu'ils n'étaient pas aimés. Et de jours en jours leurs rapports allaient s'aigrissant.

Un matin, ayant reçu une lettre importante, Annette entra brusquement dans la chambre de son mari.

Celui-ci, après mille efforts, avait enfin réussi à engager la moitié de la boule du tibi. Piétinant sur place, en sueur, il s'efforçait de donner le coup, le bienheureux coup final, lorsqu'elle l'interrompit en lui tendant la lettre. Le mouvement qu'il fit détruisit le résultat de son laborieux travail. C'était à recommencer. Furieux, il prit la lettre et la jeta à terre. Elle la ramassa et la lui envoya à la figure. Avant qu'elle eût eu le temps de se reconnaître, elle avait reçu une gifle!

Une gifle!

Enfermée dans sa chambre, elle faisait ses malles pour retourner "chez sa mère." Lui était sorti, comme un fou, ne sachant où il allait. Annette, ses apprêts de départ terminés, donna un dernier regard au coquet appartement où ils avaient été heureux, où elle avait espéré l'être toujours. Dans la chambre de son mari, elle rougit de rage à son tour, en regardant la petite coupe où les boutons de nacre se dressaient fièrement, semblant la fixer ironiquement du petit œil brillant que la lumière accrochait à leur surface polie. Et soudain, une inspiration lui vint. Elle voulait, en partant, lui laisser un remords. L'invention qu'elle avait cherchée si longtemps pour supprimer la cause de ses colères; elle venait de la trouver. Comment n'y avait elle pas songé plutôt? C'était si simple! Vite, elle tira de l'armoire à glace la pile de chemises alignée en bel ordre, sortit un nécessaire à ouvrage déjà embalé et se mit à l'ouvrage.

Elle travaillait fiévreusement, se hâtant pour finir avant son retour, afin de quitter pour jamais la maison où ils s'étaient aimés, sans qu'il put être témoin de sa peine. Et les larmes jaillissaient de ses yeux, et tombaient sur les plastrons blancs, avec un bruit de rosée sur une feuille. Elle ne se hâta pas assez pourtant, car il rentra, honteux, marchant à petits bruits sur les épais tapis. Sur le seuil de sa chambre, il s'arrêta et contempla Annette qui pleurait toujours silencieusement. Que faisait-elle?

Elle cousait simplement de bons vieux petits boutons de porcelaine.

Et elle était si jolie, si touchante, qu'il se jeta à genoux et baisa sans rien dire les menottes blanches qui tenaient l'aiguille. On jeta les tibis par la fenêtre, et l'on oublia tout. On reprit la même chambre. Les petits boutons allaient tout seuls, et Armand ne jurait plus.

Le progrès détruit ainsi plus d'une vieille chose. C'est bien souvent en y revenant qu'on perfectionne le progrès.

GEORGES PRICE.

COMMENCANT JUSTE A 8.30 HEURES
Mercredi - Matin, - le - 17 - Janvier,
COOK, TAYLOR & CO.—231 a 237 rue Central,
Mettront en vente un gros lot de marchandises désirables pour moins de 50c. dans la piastre sur la valeur actuelle. C'est une
VENTE SPECIALE.
et requiert l'attention du public acheteur.
Nous avons fait plusieurs grandes ventes spéciales depuis 15 ans et nous n'avons jamais annoncé pour tromper le public. Peut-être le public auratt aimé à être trompé mais jusqu'aujourd'hui nous avons agi honnêtement et nous ferons ainsi à l'avenir. Nous voulons convaincre le public mercredi; nous offrirons les meilleurs bargains, tous ceux qui sentent le besoin d'acheter à bon marché et qui sont connaisseurs, peuvent se le procurer 50 pa cent moins que le prix coutant.
Nous voulons que tous viennent nous voir mercredi. Pas de déception, pas de fraude, pas de blague. N'oubliez pas de venir juger par vous mêmes.
Employés Canadiens: — Hormidas Gervais, A. F. Dragon, et Mlle Mathilda Lareau.

DICKSON BROS,
Marchands de The et Cafe,
DONNENT DES
PRESENTS AVEC CHAQUE LIVRE DE THE
A l'enseigne de la THEIERE,
68 - RUE MERRIMACK - 68

Nouvelles Condensees.

—Le prince Bismark faiblit tranquillement.

—Une trêve des hostilités a été déclarée entre le pape et le gouvernement italien.

—Les émeutes des socialistes dans toutes les parties de l'Italie continuent comme de plus belle.

—Des milliers de paysans dans le comté de Saros, en Hongrie, sont sur le point de mourir de faim.

—Le prix des indiennes à Fall River a baissé la sémaine dernière de 1-8 de cent à 2 1-8 pour 64x64s:

—La grande mosquée de Damas a été détruite par le feu. Les autorités turques cherchent à cacher cette nouvelle.

—Une conférence entre les manufacturiers de chapeaux et leurs employés de Danbury aura lieu aujourd'hui, et l'on cherchera de s'entendre.

—Le Dr John F. Canning *alias* J. A. Bailey, a été arrêté à Boston pour avoir causé la mort de Mde Mary Ann Wright par une opération criminelle.

—Wilson Tirrell, un manufacturier de chaussures retiré d'affaires de South Weymouth, s'est suicidé samedi. Cet homme était âgé de 62 ans. Les suicides sont fréquents en ce pays.

MARVELO!
MARVELO COMPOUND,
Pour le Nettoyage des Habillements de Dames et de Messieurs.
PRIX: 25 Cts.
☞ EN VENTE PAR TOUS LES PHARMACIENS.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ...50
Trois mois, ...25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE,

67 rue Market, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 18 JAN. 1894.

AVIS IMPORTANT.

Nous avons commencé à expédier les comptes à nos abonnés retardataires. A l'avenir le nom de tout abonné arriéré de trois mois sera rayé de notre liste, et le compte sera donné à notre avocat collecteur. Nous espérons que les intéressés nous éviteront ce désagrement et se feront un devoir de nous faire parvenir le petit montant qui nous est du.

A Propos de Requetes.

Nos adversaires veulent absolument que les travailleurs aient été forcés par leurs patrons de signer des requêtes contre le Bill Wilson. C'est leur tactique favorite, afin de donner le change au public.

Voici ce qui s'est passé à Lowell et qui prouvera amplement que les employés dans les fabriques sont opposés au nouveau projet de loi sur le tarif, parce qu'ils savent que son adoption sera préjudiciable à leurs plus chers intérêts.

Lundi soir, la Woolen Spinners' Union a tenu une importante assemblée dans la salle Bay State pour y faire la discussion sur la requête recemment envoyé au Congressman Stevens par les employés des manufactures de tapis de Lowell. Après les débats, la déclaration suivante a été adoptée : "Nous, les fileurs dans les manufactures de tapis, protestons contre les rapports de certains journaux américains dans lesquels il était dit que nous avions signé une requête demandant à M. Stevens d'employer son influence à défaire le Bill Wilson. La requête que nous avons signée demandait au Congressman Stevens d'employer son influence pour faire amender le Bill Wilson de telle sorte que les intérêts des employés dans les manufactures de lainages de ce pays soient sauvegardés."

Mais ces travailleurs dont la plupart le 4 mars dernier ont voté pour le parti qui a déclaré la Protection une fraude et un vol, afin qu'on ne se méprenne pas sur leur véritable position à l'égard du tarif, on a outé à la déclaration précédente le passage suivant :

"Dans notre opinion, nous croyons qu'il est nécessaire d'élever les droits sur les produits en laine, afin de mieux protéger les intérêts des employés dans les manufactures de lainages de ce pays."

Voilà qui est clair, n'est-ce pas? La position de ces fileurs est bien définie. Ce sont des droits élevés qu'ils veulent et ils le déclarent dans une assemblée de leur association, où ils sont les maîtres absolus. Qui osera dire maintenant qu'ils ont été forcés par leurs patrons de se prononcer de la sorte?

Cette assertion des démocrates tombe complètement à l'eau.

Cette déclaration des fileurs de Lowell n'est-elle pas la condamnation catégorique du Bill Wilson? N'est-ce pas blâmer ouvertement les chefs démocrates d'avoir préparé un projet de loi préjudiciable aux travailleurs? Et personne n'a pu obliger ces fileurs faisant partie de la même société à se réunir dans leurs salles pour déclarer sans ambages que ce n'est pas la réduction des droits qu'ils veulent, mais un tarif élevé.

Nous avions donc raison de dire ces jours derniers que les travailleurs regrettent leur bévue du printemps dernier, et que si des élections avaient lieu demain, le parti républicain remporterait un triomphe plus brillant que tous ceux que l'histoire des partis politiques des Etats-Unis fait mention.

Un Sujet de Plaintes.

Sur les cinq variolés que le bureau d'hygiène avait fait transporter à l'hôpital des pestiférés, afin de les isoler et d'empêcher que la contagion ne se propage, trois sont morts.

Il n'en reste donc plus que deux : Donohue, le premier variolé, et Mlle Sheehan.

Chaque jour, on se le rappelle, les journaux annonçaient que les patients étaient en bonne voie de guérison, et la première chose qu'on apprenait ensuite, c'était la mort de ces mêmes patients qu'on nous disait s'avançant rapidement vers la convalescence.

Ce résultat n'est pas fait pour enlever la crainte qu'a notre population de cet hôpital où les victimes des maladies contagieuse sont transportées.... si souvent pour mourir. Et le pire, c'est que tous tant que nous sommes pouvons un de ces jours y être conduits.

La petite vérole ne respecte personne ; tous peuvent être atteints, et de ce temps-ci à la moindre maladie, parfois la plus anodine, un mal de tête, un frisson, on tremble, car le spectre de l'hôpital des variolés se dresse devant nous.

Il nous semble que le bureau d'hygiène devrait prendre tous les moyens pour que cet hôpital ne soit pas ainsi un tel sujet d'effroi, ni plus ni moins un épouvantail. On rapportait que Mlle O'Neill, la troisième victime de la variole, était morte autant de la peur que de la picote. D'ailleurs, on sait que la peur est elle-même une maladie. Quand un malade a dans l'idée qu'il va mourir, il est toujours plus difficile de le sauver qu'un autre qui est plein d'espoir, car la pensée influe beaucoup sur le corps. On se rappelle du *Malade Imaginaire* de Molière qui se croyait tellement malade qu'il en est mort.

La première chose à faire serait d'agir de telle sorte que tout le monde fût convaincu que les patients y reçoivent les meilleurs soins.

Mais il paraîtrait que tel n'est pas le cas, si l'on en croit Donohoe, le frère d'un variolé. Il a porté des plaintes contre le bureau d'hygiène qui ne voit pas, paraît-il, à ce que les patients à l'hôpital soient soignés comme ils devraient l'être.

On dit que c'est un fait que les patients qui ont été soignés par leurs amis ou parents ont pris du mieux, à preuve les deux variolés qui restent encore à l'hôpital, tandis que les autres sont morts.

Le peuple a droit d'exiger que le bureau d'hygiène voit à la chose et y remédie, car on est tous exposés à être transportés un de ces jours à l'hôpital des variolés.

ACTUALITES.

Nos meilleurs souhaits au *National* de Montréal qui vient d'entrer dans sa cinquième année d'existence.

Le produit du Denier de St Pierre depuis le commencement du jubilé du Pape, s'est élevé à $4,900,000.

M. et Mde Jean Szathmary âgés respectivement de 120 et 115 ans, ont célébré le centième anniversaire de leur mariage le 23 décembre dernier, à Zsombodg, Hongrie.

Un personnel lu dans l'*Echo de l'Ouest* :

Deux messieurs de Minneapolis étaient aujourd'hui en visite chez notre ami M. Bruno Peltier, j'ai malheureusement oublié leurs noms.

Un bateau unique a été construit en Norvège. Il est muni de six roues de chaque côté et pourvu d'une hélice. Le pouvoir moteur peut être appliqué indifféremment à l'hélice ou aux roues. On se sert des roues pour franchir par terre, sur rails, la distance qui sépare ces deux lacs.

L'agence Havas dit que les maisons françaises qui ont exposé à Chicago réclameront des dommages et intérêts pour les marchandises qu'elles ont perdues lors du récent incendie au parc Jackson. Le *Matin* consacre à cet incendie un article commençant par ces mots ; "Qu'elles canailles, ces Yankees." L'auteur de l'article dit que si, pris individuellement, les Américains sont plus ou moins honnêtes, ils sont en tant que peuple, des gens sans scrupules.

On lit dans le *Monde* :

"M. Xavier St-Arnaud, mécanicien dans les manufactures Tremont & Suffolk, de Lewiston, Maine, vient de terminer une invention qui sera d'un grand bénéfice aux patrons et ouvriers tisserands dans la confection des couvertes. Cette nouvelle invention fonctionne à merveille et démontre un grand talent chez ce Canadien."

Le *Monde* fait erreur.

M. Xavier St-Arnaud n'habite pas Lewiston, mais Lowell, Mass., où se trouvent les manufactures Tremont & Suffolk.

Un Moyen Facile de Venir en Aide a de Pauvre Missions.

Recueillez les timbre-poste oblitérés de toutes nuances et de tous pays et envoyez-les au Rév. P. M. Barral, Missionaire à Hammonton, Nouveau-Jersey. Veillez donner de suite votre adresse et vous recevrez avec les renseignements nécessaires un beau Souvenir des missions d'Hammonton.

La Chute de M. Mercier.

Nous détachons d'un écrit de M. Camille Derouet, un Français qui publie de temps à autres de si intéressantes correspondances dans la *Patrie* de Montréal, les passages suivants parus dans *La Liberté* de Paris relativement à la chute du pouvoir de M. Mercier et aux incidents politiques qui l'ont précédée :

Puissant orateur aux allures de tribun, ardent patriote, doué d'une énergie sans pareille, M. Mercier réussit, il y a quelques années, à grouper dans le parlement provincial de Québec une majorité libérale qui, non-seulement s'inspirait de tendances progressites, mais était encore animée de sentiments séparatistes.

Il résultat de cette situation que les Anglais considéraient M. Mercier comme un ennemi national, alors que, de leur côté, les cléricaux français le redoutaient comme un novateur.

Les Anglais voyaient juste, mais les cléricaux se trompaient.

Une fois arrivée au pouvoir, M. Mercier ne pensa même pas à organiser contre les ultramontains l'ombre d'une défense. C'est tout juste s'il laissait dire bien bas à quelques amis mal pensants qu'il était temps de mettre un terme à des pratiques vicieuses.

Sa résistance au cléricalisme se borna donc à réagir timidement contre des actes d'étroite tyrannie, à suivre une politique transactionnelle et émolliente.

Cette attitude humble et contrite fut cependant loin de désarmer ses pieux adversaires. La raison de cette animosité persistante était que, si les cléricaux ne redoutaient pas M. Mercier personnellement, ils s'affolaient de voir surgir à l'extrême gauche de son parti quelques hommes de progrès avec lesquels il eût fallu compter un jour.

Bref, les sectaires anglicans et les coryphées du catholicisme intransigeant, enlacés dans un hideux accouplement politique, engagèrent contre M. Mercier une guerre au couteau.

Il y a deux ans, ils crurent le moment venu de le frapper au cœur.

A cette époque, M. Mercier en sa qualité de ministre de la province de Québec, était venu en France dans le but de renouer des relations commerciales entre son pays et le nôtre, et de négocier sur le continent européen un emprunt officiel.

Il faut bien avouer qu'une fois débarqué sur notre territoire, M. Mercier parut totalement oublier qu'il était sujet anglais.

Ainsi, dans un banquet qui lui était offert à Paris par l'*Alliance française*, il prononça ces paroles singulièrement hardies :

"Oui, sans doute, nous respectons le drapeau britannique, mais nous en connaissons un autre, celui de la France, le nôtre! Oh! celui-là, baissons-le à genoux!"

Aux fenêtres de l'habitation où il résidait, il avait laissé arborer un étendard aux trois couleurs sur la partie blanche duquel apparaissait en grosses lettres le mot *Québec*. On eut dit l'emblême d'une nouvelle république de sang gaulois prête à apparaître à l'horizon politique.

En outre, M. Mercier s'y prit de façon à conclure son emprunt à Paris, sans paraître se souvenir un seul instant qu'il existe aussi des capitalistes à Londres.

Enfin, le premier ministre de la province de Québec poussa l'oubli de sa nationalité nominale jusqu'à négliger de présenter, à Londres, ses devoirs à sa Gracieuse Souveraine.

On comprend les cris de fureur poussés par les Anglais en présence de semblables manifestations.

A leurs yeux, M. Mercier était un traître digne de la corde ou tout au moins du billot sur lequel, lors de la révolte, tant de patriotes canadiens ont eu la tête tranchée.

De leur côté, les cléricaux français du Dominion firent chorus avec les Anglais reprochant à M. Mercier de jouer au potentat au lieu de pourvoir aux intérêts religieux de sa province. Dieu sait pourtant combien cette accusation était peu fondée!

En quittant Paris, le premier soin de M. Mercier avait été d'aller se prosterner aux pieds du Saint Père.

Très rapidement, le premier ministre de Québec, dont la compétence en affaires et l'esprit conciliant égalent la haute intelligence, réussit à applanir, à Rome, des litiges longtemps jugés insolubles, et rendit à la religion catholique, ainsi qu'à sa patrie, les plus éclatants services.

Le Pape, cet illustre pontife à l'esprit libéral et au grand cœur, comprit si bien cette vérité qu'il daigna traiter M. Mercier d'une façon toute paternelle, le combla de faveurs et le créa comte.

On croit peut-être que ces témoignages d'une auguste satisfaction désarmèrent l'hostilité des chevau-légers canadiens? Ce serait bien mal les connaître.

Plus papistes que le Pape, insensibles aux bienfaits, ils profitèrent, de complicité avec les hérétiques, de l'absence de M. Mercier pour le frapper en arrière.

Il paraît que certaines irrégularités de comptabilité, sans grande importance d'ailleurs, avaient été commises dans la province de Québec, à l'occasion des élections législatives par quelques agents subalternes, de ce chef, dénoncés à la coalition clérico-orangiste.

Ils traduisirent d'emblée M. Mercier devant une commission d'enquêteurs dévoués à leurs idées, et firent prononcer d'urgence la dissolution de la Chambre.

Alors commença contre le parti français une campagne électorale furibonde, à laquelle le clergé catholique prit la part la plus active. L'épiscopat fit même paraître à cette occasion, un mandement manifestement dirigé contre les libéraux et dans lequel il prémunissait les fidèles contre la corruption électorale.

Plusieurs journaux réactionnaires de Paris, trompés par les apparences, reproduisirent ce document et l'approuvèrent sans ce rendre compte qu'il contenait l'injuste condamnation des patriotes français d'Amérique.

Bref, l'assaut fut dirigé avec un élan que le parti de M. Mercier subit, aux élections de 1891, un désastre complet.

C'était le moment impatiemment attendu par les conservateurs pour appliquer le coup de grâce à leur ennemi.

Peu s'en fallut que le grand patriote, qui avait produit en Europe une impression si favorable, ne fut préventivement incarcéré comme un simple cambrioleur. Les vexations les plus blessantes lui furent prodiguées, puis on le traduisit devant la cour d'assises.

Déjà les Anglais, confiants dans la docilité du tribunal, escomptaient les fruits de leur victoire et se réjouissaient à l'idée de voir M. Mercier privé de ses droits civiques et de sa liberté, quand un événement inattendu se produisit.

S'il est vrai qu'il n'y ait plus de juges à Berlin, il n'est pas moins certain qu'il en existe encore à Montréal. M. Mercier fut acquitté.

Comment, d'ailleurs, aurait-il pu en être autrement? Son innocence apparaissait limpide comme la lumière du jour, éclatante comme les rayons du soleil!

Ce fut un effarement général dans le parti anglais, qui ne pouvait se pénétrer de l'idée qu'en plein territoire britannique, on pût rencontrer des gens assez effrontés pour préférer la justice au loyalisme.

Le jour de l'acquittement de M. Mercier, ce fut plus qu'une réhabilitation pour lui, ce fut un triomphe.

D'immenses manifestations se produisirent à cette occasion, et le grand patriote reconquit aussitôt son siège de député pour le comté de Bonaventure.

Depuis cette époque, M. Mercier, n'ayant plus aucun ménagement à garder avec l'Angleterre, s'est ouvertement déclaré le champion de l'indépendance canadienne.

Aujourd'hui il proclame sans ambages que ses efforts tendent à détacher l'ensemble du Dominion de la Couronne britannique, pour ériger en un Etat libre et pour fortifier encore, par ce moyen, l'autonomie du Canada français.

Apôtre infatigable du dogme de l'Indépendance, esclave de la Grande Idée, M. Mercier fut dernièrement prêcher la bonne parole dans les nombreuses et puissantes agglomérations canadiennes établies aux Etats-Unis, sur la frontière de la province de Québec. Il y fomenta une sérieuse agitation séparatiste.

L'ancien premier ministre ne recula même pas devant la tâche, toujours périlleuse, quelle que soit la liberté dont on jouit au Canada, de répandre en plein sol britannique ses généreuses idées dans la presse, et de les défendre dans les réunions publiques.

Quelle que puisse être l'infamie des moyens employés pour perdre l'ancien ministre du Canada français dans l'estime publique, M. Mercier restera toujours l'homme de l'avenir, le patriote respecté qui, peut-être un jour, rendra à la province de Québec son ancienne dénomination de *Nouvelle France*.

CAMILLE DEROUET.

Le nom de tout abonné arriéré de trois mois sera a l'avenir rayé de notre liste de souscripteur a notre journal.

DOUZE TUES.

ET VINGT AUTRES HORRIBLEMENT BLESSES.

Un Epais Brouillard est la Cause de la Catastrophe.

New York, 15 jan. — Une épouvantable catastrophe est arrivée à 8.30 heures, ce matin, sur le côté ouest du pont Hackensack, sur l'embranchement Morris & Essex, du Delaware, Lackawanna & Western Railroad.

Le train qui a quitté Roseville à 8.09 heures est venu se jeter sur le dernier wagon de l'express de Dover, jetant deux wagons, bondés de voyageurs, hors de la voie. Douze personnes ont été tuées et une vingtaine d'autres sont affreusement blessées.

L'express de Dover passe ordinairement à Roseville sans s'y arrêter. Ce matin, à cause du brouillard, il y fit un court arrêt et une cinquantaine de gens de Roseville, qui avaient des affaires en cette ville, montèrent à bord de ce convoi. Plusieurs de ces personnes ont été tuées ou blessées. Le train qui se jeta sur l'express est le convoi régulier du matin. Il quitta Roseville quatre minutes après que l'express eut disparu dans le brouillard se dirigeant vers New York. En s'approchant du pont sur la rivière Hackensack, l'express ralentit, on ne sait trop pour quelle raison. Cependant on croit que le mécanicien ne pouvant voir les signaux à cause du brouillard diminua la vitesse, afin d'éviter un accident. Le train régulier ne ralentit pas, et le mécanicien ne vit l'express que lorsqu'il fut rendu à deux cents pieds du dernier wagon, mais quoiqu'il s'empressa de faire machine en arrière, il ne put prévenir la collision.

La locomotive, avec un grand bruit, se heurta au dernier wagon de l'express qu'elle lança hors de la voie ainsi qu'un deuxième wagon. Ces deux chars ont été complètement démolis. Ils étaient remplis de voyageurs qui se firent écraser de la manière la plus horrible. Les cris que poussaient les blessés pouvaient être entendus à une grande distance.

La scène après l'accident était une des plus tristes que l'on pût voir. Les tués et les blessés étaient étendus les uns sur les autres le long du remblai. Les premiers wagons de l'express n'ont pas déraillé, mais le choc renversa les voyageurs sur le plancher et quelques-uns d'entre eux reçurent des blessures plus ou moins graves.

La locomotive du train régulier a été fortement endommagée quoiqu'elle ne quitta pas la voie. Le mécanicien et le chauffeur sur ce train sont parmi les morts.

UNE DIGESTION LABORIEUSE ET FUNESTE.

On a écrit beaucoup de choses sur les reptiles géants et sur les moyens ingénieux et variés avec lesquels les Brésiliens chassent le sucuruhyu, ce gigantesque et vorace serpent de l'Amérique du Sud, dans le but de s'approprier sa peau, qui est d'une valeur considérable.

Le plus souvent, les chasseurs s'arrangent pour surprendre l'animal au moment où, ayant avalé sans la mâcher quelque énorme proie vivante que sa bonne fortune a placée sur son chemin, il se dispose à la digérer, travail pénible et qui le plonge bientôt dans un état cataleptique durant lequel il est absolument à la merci du plus faible ennemi.

Un jour, si nous en croyons le récit d'un voyageur, un sucuruhyu était surpris dans cet état par des indigènes, qui commencèrent par le tuer, puis se disposèrent à le dépouiller. Voici comment ils procédèrent.

Ayant passé une forte liane autour du cou de l'animal, ils attachèrent l'autre extrémité de cette liane à une grosse branche transversale suffisamment élevée et suspendirent ainsi le sucuruhyu, qui n'avait guère moins de dix mètres de long, dans l'espace, de façon que sa queue flottât à environ un mètre du sol. Cela fait, un homme armé d'un couteau, qui s'était maintenu jusqu'ici à califourchon sur la branche transversale, embrassant la partie supérieure du corps du reptile, y planta son couteau, en l'enfonçant profondément dans les tissus ; puis, pesant de tout son poids sur le manche de ce couteau, tout en tenant le reptile embrassé du bras gauche, il se laissa glisser tout du long, produisant par ce moyen une section profonde, parfaitement rectiligne, qui s'étendait de la tête à la queue de l'animal.

C'est, du reste, ainsi que l'opération s'effectue d'ordinaire. L'homme remonte alors, trace avec son couteau une section circulaire à la naissance du col du serpent, rabat la partie supérieure de la peau, y fixe une liane de longueur convenable et la laisse pendre de manière que ses compagnons demeurés en bas puissent en saisir l'extrémité libre, et en tirant dessus, enlever la peau pour ainsi dire d'un seul coup.

Mais dans le cas cité par notre voyageur, un fait tout particulier devait se produire.

L'homme au couteau glissait le long du corps du sucuruhyu suivant le programme habituel, lorsque, arrivé à l'estomac de la bête, son couteau, entrant plus profondément et pratiquant par suite une ouverture plus large, il lâcha prise et tomba sur le sol, sans autre accident pour lui-même ; seulement, par l'ouverture béante, les jambes d'un homme apparurent, et peu à peu le reste du corps du malheureux qui avait servi de dernier repas au féroce sucuruhyu : dans quel état, le lecteur peut le deviner. Vérification faite, les indigènes reconnurent que c'était un de leurs camarades, chasseur d'ophidiens intrépide et connu pour sa témérité dans l'exercice de son art, lequel avait disparu depuis une couple d'heures ; et certes, il ne serait venu à l'idée d'aucun de ses amis de venir le chercher là.

La peau du sucuruhyu n'en fut pas moins levée le plus proprement du monde ; puis on songea à rendre les derniers devoirs à la malheureuse victime qui avait servi d'appât pour le prendre.

J. D'H.

CORRESPONDANCE.

M. le directeur.

Avec votre bienveillance et celle de vos nombreux et distingués lecteurs et lectrices, je soumets ces quelques pensées à qui de droit :

PENSÉES.

J'ai aimé la gloire et les honneurs, mais mon nom ne fut jamais mentionné! Soyons humbles et nous serons recherchés puissants amis.

Jamais j'ai connu mes ennemis, mais toujours j'ai ressenti leurs attaques réitérées. Tenons notre poste de gentilhomme et leurs coups seront vains.

Ayons un ami confidentiel en qui notre foi ne sera pas doutée! Ayons toujours pour cet ami un cœur libéral, car, lorsque nous fermerons les yeux à la lumière, ni seul aura le vrai chagrin.

Aimons toujours avec désintéressement et avec franchise, et Dieu ne peut que bénir nos relations sociales et attirer le bonheur au foyer domestique.

Je n'ai pu encore satisfaire la soif de mon cœur. J'ai voulu beaucoup et j'ai peu eu. Contentons-nous de notre sort et nous serons satisfaits. Voulons peu et nous apprécierons ce que nous avons.

Soyons en politique hommes de caractère.

Veillons sans cesse sur l'usage de notre langue : elle est une épée à double tranchant et traître à ceux qu'elle attaque. Parlons que du bien de nos amis, et taisons le mal que nous saurons sur leur compte et nous y gagnerons de beaucoup!

Jusqu'aujourd'hui, je n'ai connu le bonheur que dans mes livres de littérature, de philosophie et de droit.

L'homme naît pour règner sur l'intelligence et la femme—sur le cœur et le conduire à sa vraie destinée.

Quant à moi, j'idolâtre la liberté chrétienne, et de mes sentiments les plus ardents—je l'appelle—le progrès intellectuel de l'homme, et le siècle de lumière aux sociétés humaines.

Avoir trop de confiance dans un homme, c'est chercher la déception.

Aimons-nous les uns et les autres—c'est notre seul bonheur ici-bas.

Heureux les jeunes cœurs qui, au printemps de la vie, s'aiment d'un amour fraternel et s'entrechérissent d'une affection cordiale.

Celui qui est inconstant envers son amie, celui-là est pusillanime.

Enfreindre à ma liberté, c'est tenter à l'honneur de mon nom.

Pourquoi la femme aime-t-elle la fleur avec tant d'enthousiasme? C'est parce qu'elle est fleur elle-même.

Je reconnais dans mes songes un avis messager et fidèle des décrets de là-haut.

N'écoutons jamais les pourparlers que fait le monde sur le compte de nos amis. Mais sachons, avant tout, a connaître le fait et la certitude par soi-même. Ainsi nous serons en paix.

De nos jours, voulons-nous connaître le mérite d'un homme, cherchons où sont ses succès.

Pesez vos pensées et vos sentiments dans la balance du jugement avant de les exprimer.

J. B. D. J.

Lowell, Mass., Jan. 16 1894.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—L'affaire du Monument Nelson devait se poursuivre lundi en cour de police.

L'absence de M. Mercier a fait remettre le procès au lendemain.

QUEBEC,

—On annonce que M. François Langelier sera candidat à la mairie à Québec.

—On dit que la diphtérie et la scarlatine font de grands ravages à Fraserville. On a dû fermer l'Académie.

—Nous avons le plaisir d'apprendre que M. l'abbé J. C. K. Laflamme, M. A., M. T., M. S. R. C., l'un des directeurs du Séminaire de Québec, vient de recevoir de Rome des lettres apostoliques le nommant protonotaire apostolique.

Nos respectueuses félicitations au nouveau dignitaire.

JOLIETTE,

—Mlle Stapeley, la fiancée d'Hooper, dit qu'elle a connu le prisonnier alors qu'il venait lui demander de faire de la copie pour le département des postes.

Hooper lui a déclaré qu'il voulait empoisonner un chien qui avait déchiré sa robe.

Elle n'a pas eu connaissance que le prisonnier ait tué de chiens.

M. Corneiller dit que si Hooper est acquitté, il le fera arrêter de nouveau sous accusation de tentative meurtrière. Il aurait voulu noyer sa femme à Louiseville.

Dans ce cas il y aurait un procès à sensation à Trois-Rivières.

Si le jury ne s'accorde pas, Montréal verra la reprise de cette affaire.

L'ASSOMPTION.

—A l'élection des conseillers, le 8 janvier, pour la ville de l'Assomption, MM. Rho et Racette ont été élus par acclamation.

A la campagne MM. Henri Pepin et Alfred Cormier ont été élus par acclamation, ainsi que M. Stanislas Landry, comme marguillier.

M. Francis Archambault, ayant résigné la charge de maire, son successeur sera nommé à l'assemblée du premier conseil.

ST JEAN d'Iberville,

—On croit que le *Franco-Canadien* et l'*Alliance*, de Saint Jean, sont à la veille de se fusionner.

ST ANDRE d'Argenteuil,

—M. George Simpson, ancien maire de St André d'Argenteuil et ancien surintendant du canal de Grenville, est mourant.

LAPRAIRIE,

—Alex. Patenaude, cultivateur de Laprairie, était ces jours derniers au marché Bonsecours à Montréal. Ayant vendu un veau à M. Michel Laforce, boucher de cette ville, pour $10, il reçut l'argent du fils de M. Laforce. Mais cela ne le satisfit pas et il se fit payer une seconde fois par M. Laforce lui-même.

L'accusé a été arrêté. Traduit hier matin en cour de police, il a plaidé coupable et a été condamné à $20 ou deux mois de prison.

MONTEBELLO,

—L'élection des syndics de la nouvelle église a eu lieu dimanche.

Un grand nombre de paroissiens y assistaient, et tout s'est passé fort paisiblement. Ont été élus : MM. Henri Bourassa, Jérémie Charlebois, Gilbert Dallaire, Amable Trudeau et Hormidas Renaud.

OTTAWA,

—Un horrible attentat a été commis sur la personne d'un vieillard dans le township de Suffolk, il y a quelques jours.

La victime est un respectable cultivateur du nom de Joseph Armand, qui eut quelques difficultés avec son voisin, DeMarovis, au sujet de bêtes à cornes que ce dernier avait aperçues sur son terrain. Il s'en suivit une querelle au cours de laquelle DeMarovis donna deux coups de couteau à l'infortuné Armand, dans la région abdominale. Un médecin de l'endroit a donné les premiers soins à la victime qui est actuellement dans une condition des plus précaires. DeMarovis a subi un interrogatoire devant un magistrat local qui l'a condamné à subir son procès aux assises criminelles d'Aylmer, en juin prochain. En attendant cette date reculée, le prisonner a été logé dans les cellules de la prison d'Aylmer.

BERTHIER,

—L'assemblée convoquée par M. Allard, député de Berthier, pour se faire blanchir a eu lieu ces jours-ci. Elle a commencé à 1 heure.

Du côté bleu, il y avait les hons. MM. Taillon et Pelletier et MM. Duplessis et Allard.

Nos amis avaient pour faire la discussion l'honorable MM. Mercier, MM. Tarte, M. P., J. H. Legris, M. P. H. Caron, M. P. P. J. Chênevert, Chs Champagne, ex-M. P. P. Le premier discours a été prononcé par M. Allard.

Pendant qu'il parlait, au plein milieu d'un grand mouvement d'éloquence, le hustings s'est écroulé avec fracas. Ca a beaucoup amusé l'auditoire.

L'hon. M. Marchand n'a pu s'y rendre à cause d'une attaque de grippe dont il souffre.

ST HYACINTHE,

—M. Edmond Beauvais a comparu ces jours-ci en Cour de Police pour répondre à l'accusation de libelle portée contre lui par le comte de Bouthillier-Chavigny. M. Beauvais a fourni des cautions et l'enquête aura lieu jeudi. M. Brodeur représente l'accusé.

WEST FARNHAM,

—Le premier colon de ce village, M. Gauthier, est mort ces jours derniers âgé de 80 ans. Il était venu ici il y a 60 ans.

LE PUGILAT ET LA POLICE.

Chicago, 15 jan.—La police a interrompu une *prize fight* en arrière d'une buvette sur l'avenue Austin, hier soir, et 20 personnes ont été arrêtées. Quand les policemen arrivèrent, la lutte battait son plein à la lumière tamisée des lampes de couleur.

Quelqu'un éteignit la lumière et une bousculade terrible eut ensuite lieu.

Les principaux personnages sont parvenus à s'échapper, laissant leurs pardessus et leurs chapeaux dans l'endroit du pugilat.

SANS AMIS ET SANS ARGENT.

Haverhill, Mass., 11 jan.—Vers 1 heure, ce matin, William Chase, le chef du train de théâtre, se mit en frais de se rendre à sa demeure, rue Howard. En passant dans la rue Locke, il s'approcha du pont qui traverse la Petite rivière, quand son attention fut attirée par une femme qui lui dit qu'une malheureuse jeune fille allait se jeter à l'eau. "Arrêtez-là! arrêtez-là! Elle veut se suicider..." lui cria cette femme.

La jeune fille était montée sur le parapet, et allait se lancer tête baissée dans les flots s'écoulant au-dessous d'elle.

M. Chase s'élança en assourdissant ses pas sur la terre couverte de neige, et juste au moment où la jeune fille, les bras relevés, prenait son élan pour se jeter dans les ondes profondes, il la saisit par sa robe et la rejeta en arrière d'un coup violent.

Elle était sauvée!

—Malheureuse, qu'alliez-vous faire? lui demanda M. Chase.

Et au milieu des larmes abondantes qui inondaient ses joues, la jeune fille raconta son histoire. Elle était sans amis et sans argent. Elle avait été abandonnée par ceux qui auraient dû la secourir, et ne pouvant trouver d'emploi dans les fabriques ou ailleurs, elle s'était désespérée et avait résolu de chercher dans la mort la fin de ses souffrances.

Finalement, elle cessa de pleurer et promit au chef de train qu'elle ne tenterait plus de se suicider. Ensuite elle raconta que son désir de mourir lui avait été donné par une connaissance qui lui avait dit quelques heures auparavant : "Eh bien, si la vie vous est un tel fardeau, pourquoi ne la terminez-vous pas?"

Cette idée lui entra dans l'esprit et elle résolut d'en finir avec cette vie de misère.

Le chef de train la conduisit jusqu'à sa chambre, rue Merrimack, mais ne put lui faire divulguer son nom. Ce matin, il vint raconter la chose à la police.

TICS ET CAPRICES.

Deux amusantes séries que nous relevons dans un journal :

Réactions favorites des têtes couronnées : La reine Victoria est passionnée pour la musique. Le tsar joue du cornet à piston et boxe. La reine Marguerite d'Italie s'occupe de théâtre. Le roi Humbert chasse le chamois. Le roi de Grèce est un sportman émérite, fort nageur, pêcheur accompli. Le roi des Belges fait des courses à pied. L'impératrice d'Autriche chasse à courre. L'impératrice d'Allemagne est forte musicienne. Ferdinand de Bulgarie est botaniste et naturaliste. Le roi Oscar de Suède-Norvége compose des vers.

Les tics royaux et impériaux : Le prince de Galles cligne de l'œil gauche en parlant. Le prince Edouard, son fils, passe souvent son doigt sous son menton. Guillaume II tire sa moustache avec énergie. Le roi Humbert caresse doucement la sienne. Le tsar se passe la main sur le sommet de la tête. Le khédive remue la jambe gauche. L'archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche ne peut pas parler sans tirer une petite boucle qu'elle a au-dessus de la tempe gauche.

BAGARRE SANGLANTE

Entre Canadiens et Italiens dans le Maine

Auburn, Me., 16 jan.—La faim et la pauvreté dont souffrent les italiens, aux environs d'Auburn, Me., les ont portés à un état d'exaspération extraordinaire. Depuis quelque temps des luttes sanglantes ont eu lieu entre ces malheureux et les canadiens-français qui ont pris leur place. Les italiens sont mieux armés que les canadiens et ont eu le dessus lors de la première rencontre.

Une attaque en règle a eu lieu contre les canadiens qui travaillent au prolongement du Portland & Rumford Falls R. R. Les italiens étaient armés de revolvers et de couteaux. On s'est battu avec des piques et des pelles du côté des canadiens. Les canadiens, mal armés, ont retraité et les italiens se sont enfuis dans es bois.

Les italiens ont imploré la protection du maire Bolster, d'Auburn, contre la compagnie qui leur doit de l'argent.

Un nouveau combat a eu lieu. Les canadiens ont pris leur revanche. Ils ont attaqué les italiens à leur tour et ils ont continué leur travail, après es avoir battus. La police est intervenue et les manifestants ont été pacifiés.

CONVERSION SINCERE.

Un Proprietaire de Buvette Brule ses Appareils de Jeu.

Washington, Ia., 16 jan.—Un buveur invétéré, qui était propriétaire d'une buvette, fut converti à la tempérance.

Afin de prouver au public que sa conversion était sincère, il invita toute la population de la ville à se rendre au parc public pour y être témoin d'un grand feu d'artifice au moyen duquel il devait prouver sa sincérité.

Quand le moment arriva, près de 1000 personnes étaient réunies autour d'un amas de tables de jeu, de billards, de comptoirs, de buffets et autres matériels qu'on rencontre dans les buvette.

Un ministre protestant fit une prière, puis le converti mit le feu lui-même à son matériel.

Pendant que le feu consumait les tables de jeu, etc., l'ancien propriétaire de buvette fit un discours sur la tempérance, et des hymnes furent ensuite chantés.

Les enfants d'école avaient été emmenés sur les lieux, afin d'être témoins de ce bel exemple.

CHUTE D'UN AEROLITHE.

Fall River, 16 jan—Un de ces soirs derniers un aérolithe pesant près de deux livres est tombé dans la partie nord de cette ville, ayant touché la terre à quelques pieds seulement de la fille de Gilbert Fields, un mécanicien dans le département du feu.

Si cette pierre tombée du ciel avait atteint la jeune fille, elle se faisait certainement tuer sur le coup.

Rendue chez son père, cette jeune fille raconta à ce dernier qu'un aérolithe était tombé non loin d'elle. Aussitôt le mécanicien se rendit sur les lieux et en rapporta la pierre qui ressemble à du nickel.

Les professeurs Cook et Huntington du Harvard ont écrit au mécanicien à ce sujet et il est probable que cette pierre leur sera envoyée pour y être analysée.

POUR LE SANG QUI CIRCULE TROP LENTEMENT. — Si votre sang ne circule pas assez vite, s'il a perdu son ancienne vigueur et sa pureté, votre système entier en souffre.

La meilleur voie pour retrouver votre santé ne doit pas vous conduire à la porte de votre médecin ni de votre pharmacien.

Le NOVORO DU DR PIERRE est un ancien remède suisse-allemand qui a démontré ses mérites comme régénérateur du sang, toujours, depuis et maintenant, pendant une période de plus de cent ans de son emploi populaire.

On ne peut l'obtenir seulement que des agents locaux pour le détail. Ecrire au Dr Peter Fahrney, Chicago.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

JANVIER AU BON MARCHE

Les Prix Coupes en Deux. Cela prendrait un Journal Complet pour tout Enumerer.

VOICI UN APERCU.

SOUBASSEMENT.

Notre Vente Speciale d'Articles en Email gris, commence aujourd'hui tout a Moitie Prix, durant cette semaine.

Pots à sauce, 5 quarts, longs manches, prix regulier 65c.
Prix special 49c.

Plats à Pudding, 3 pintes, prix régulier 29c.
Prix special 19c.

Plats à Pudding, 2 quarts, prix régulier 35c.
Prix special 21c.

Plats à Pudding, 3 quarts, 40c.
Prix special 29c.

Plats de Conserves, 2½ quarts, prix regulier 40c.
Prix special 29c.

Plats de Conserves, 3 quarts, prix régulier 45c.
Prix special 35c.

Plats de Conserves, 4 quarts, prix regulier 49c.
Prix special 39c.

Theières de 3 chopines, en Email bleu et blanc, prix regulier 80c.
Prix special 57c.

Théières de 2 quarts, en Email bleu et blanc, prix régulier $1.
Prix special 76c.

OBJETS UTILES.

Mine Iron Clad, pour les Poêles, prix régulier 10c.
Prix special 3c.

Un Balai volant 10c.
Pour 5c.

Le Poêle à Gaz Wizard, prix régulier $1.98.
Prix special $1.39.

VERRERIES.

Un lot de Corbeilles à pain, prix régulier 17c.
Prix special 10c.

Salières et Poivrires, fini en Bisque, prix régulier 25c.
Prix special 15c.

Plats pour le Fromage, prix régulier 15c.
Prix special 10c.

Un lot de Canistres à Melasse, prix régulier 15c.
Prix special 7c.

CHINE ! CHINE !

Plats Japonais bleus et blancs, prix régulier 13c.
Prix special 7c.

Pots à Sauce de Chine, prix regulier 10c.
Prix special 5c.

Sucriers, prix régulier 15c.
Prix special 9c.

Grands Plats à Fromage, en matériel de Bonn, prix régulier $2.
Prix special 98c.

Grands Plats à Sardines de même qualité, prix $1 40,
Prix special 89c.

SPECIALITES SUR LES CHAPEAUX

47 doz. en Feutre, garnis et non garnis, pour Dames et Demoiselles prix 75c. et $1.
Prix special 19c.

36 doz. de Chapeaux en Feutre noirs et de couleurs, prix régulier $1.25 à $1 75.
Prix special 29c.

Ouvrage de Fantaisie.

17 doz. de Tidies en Soie brodés, Soie et Or, prix régulier $1.25.
Prix special 49c.

100 Sachets de 1ere classe, pour Mouchoirs et Gants, se vendaient $1 50 à $3 69.
Votre choix pour 98c.

Pour cette Semaine, Essuie-mains, Huck de 49c., a 25c.

F. G. MITCHELL & CO.,

BON MARCHE, Coin des Rues Merrimack et Kirk.

Employés de langue française — MM, FRED. H. ETHIER, FRED. J. BOUSQUET, GÉD. LEVASSEUR, CHS. OUIMETTE, S. DUSABLON, JOHN E. TUCKER, ALEX. CHAPUT, MESDEMOISELLES V. MONTPLAISIR, EMMA LANOUE, YVONNE MONTMARQUET, GEORGIANA BOIRE, ANNIE OGG, EUGÉNIE MONTPLAISIR, E. LABONNE, A. BROUILLETTE, M.-L. CHARETTE, V. C. LANDRY et MME N. CHAPUT

NOTES LOCALES.

Le Bon Marché mérite que son annonce soit lue avec attention. Bargains extra cette semaine.

J. S. Marion, photographe en renom, est passé maître en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

Le New York Cloak & Suit Co., comme toujours, offre de belles occasions cette semaine. Voir l'annonce.

Pour vos chaussures de toutes especes et pour les acheter aux plus bas prix de la ville, l'endroit par excellence est chez J. C. Martel, 51 rue Prescott.

Cook, Taylor & Co. se sont surpassés cette semaine. Lisez leur annonce avec un grand soin.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

Dickson Bros. sont les champions pour les meilleures qualités de thé et café Eaites-en l'essai.

Le chef de police Howard est dans un état critique. Il est gravement malade des fievres, et seuls les membres de sa famille peuvent s'approcher de son chevet.

Charles Evans, architecte de la nouvelle brasserie, a été projeté hors de sa voiture sur la rue Middlesex, dimanche soir, et dans sa chute il s'est fracturé la clavicule.

Les agents de Sampson, Murdock & Co., de Boston, ont commencé à passer par les maisons pour faire l'almanach des adresses de la ville de Lowell pour 1894.

Un jeune homme du nom de McIntee, qui était la terreur des voisins, a été arrêté undi pour avoir volé un seau rempli de bonbons. Il a admis sa culpabilité.

La seule place où l'on peut avoir un parfait portrait sous tous les rapports, c'est chez notre artiste-photographe canadien de la rue Merrimack, M. J. T. Fontaine.

Achetez maintenant vos billets pour le grand concert de dimanche soir au profit des pauvres. Pour un concert, tous les siéges sont bons, car on entend aussi bien en arrière qu'en avant.

Après une longue maladie, il faut l'emploi de toniques puissants pour rendre au système sa force et sa vitalité. Le meilleur, entre tous les reconstituants, est le Dr Delisle's Kinium Compound, en vente chez les pharmaciens canadiens des Etats-Unis. $1.00 la bouteille.

L'on dit que la pêche sur les étangs et les rivières à Lowell est excellente de ce temps ci, et qu'un grand nombre de personnes vont chaque jour prendre le poisson à travers la glace.

On rapporte que plusieurs personnes du district infecté qui demeuraient dans les maisons mises en quarantaine se proposent de poursuivre la ville pour certains torts qui leur auraient été causés.

Un ministre protestant le Rev. William H Goldsmith, a fait un prêche par signes à un auditoire de sourds-muets, dimanche, dans la Advent Church Chapel. Nous ignorons si ce prêche a été intéressant.

Edward Murtha, demeurant au No 40 rue Dummer, a été renversé par une voiture dans la rue Market, samedi matin. L'ambulance le conduisit à l'hôpital St Jean. Ses blessures ne sont pas graves.

Jack, le bulldog qui accompagne la voiture de la police dans ses courses, a reçu un cadeau de la part des policemen, consistant en un nouveau collier sur lequel se trouve le mot "Police" en grosses lettres en cuivre.

Marie L. Prud'homme, une jeune fille âgée de 23 ans, demeurant sur la rue Suffolk, avait avalé une épingle il y a cinq ans. Se plaignant de douleurs dans le côté droit, une opération lui fut faite et l'épingle y fut trouvée Cette jeune fille est en voie de guérison.

M. l'ex-conseiller Chs H. Boisvert est revenu samedi dernier d'une agréable promenade de 8 jours passée dans différentes villes du Rhode-Island. Il a visité Providence, Marieville, Central Falls, East Douglass, etc. Sa demoiselle Georgianna qui l'accompagnait est restée chez des amies pour une autre semaine.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville, R. I.

Le maire a nommé mardi soir, à l'assemblée des échevins, le Dr. Omer P. Porter pour remplacer le Dr. Ricker comme médecin de la ville. Cette nomination a été confirmée. Le Dr Porter est démocrate.

La Machine Shop.

A cause du manque de commandes, 60 autres employés de la Lowell Machine Shop ont été remerciés de leurs services vendredi soir, et l'on croit que chaque semaine un certain nombre d'employés seront renvoyés tant que le bon temps n'aura pas apparu à l'horizon. Parmi ceux qui ont été remerciés de leurs services, vendredi, se trouvent quatre contre-maîtres.

Un Serviteur Malhonnete.

James Stuart Murphy et sa femme quittèrent leur demeure la semaine dernière pour aller faire une promenade de quelques jours dans une autre localité. Avant leur départ, ils engagèrent William W. Bruce comme gardien de leur maison pendant leur absence.

A leur retour, vendredi, ils s'aperçurent que quelqu'un s'était approprié divers effets qui leur appartenaient consistant en deux pardessus, deux gilets, deux ou trois jupes, deux pantalons, une veste, une paire de lunettes d'opéra, des gants et plusieurs objets de fantaisie.

Les soupçons se portèrent sur Bruce, le gardien. La police, qui fut avertie, parvint à découvrir que le dit gardien était bien l'auteur de ces vols, et en conséquence il fut arrêté.

Le Concert de Dimanche.

Le grand concert sacré, organisé par Mde P. L. Grégoire, au profit des pauvres, aura lieu dimanche soir prochain dans la vaste salle Huntington.

On peut s'attendre à un concert de premier ordre, car on s'est donné un mal énorme pour préparer un programme de choix.

Tant de personnes ont de l'argent à débourser pour s'amuser, car on les voit souvent dans les salles de spectacle pour applaudir des pièces américaines, que l'on est en droit de s'attendre à voir ces mêmes personnes assister au grand concert de dimanche, où l'opportunité d'acclamer de nos talents ocaux leur sera donnée, ainsi que la chance de faire une œuvre des plus méritoires.

Ainsi donc, Canadiens, montrez-vous généreux envers la population pauvre; profitez de cette occasion pour essuyer bien des pleurs, réjouir bien des cœurs, diminuer bien des souffrances; emplissez la salle Huntington dimanche soir: vous ne vous en porterez pas plus mal, et d'autres, ceux qui sont dans l'indigence, s'en trouveront bien mieux.

Tous les musiciens de profession de cette ville, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, prendront part à ce grand concert sacré.

NOTA — Nous publierons le programme dans le courant de la semaine.

Mort de Deux Varioles.

Un autre variolé, John E. Murphy, a succombé aux ravages de la maladie, vers les 6 heures, samedi soir, à l'hôpital des pestiférés. On s'attendait à sa mort pendant la journée, et les parents furent avertis qu'à moins d'un miracle le résultat serait fatal.

Murphy était âgé de 20 ans; il avait été transporté à l'hôpital le 5 janvier, pas beaucoup plus qu'une semaine avant sa mort. Il conduisait une voiture de laitier et a dû porter du lait dans le district infecté, et y aurait contracté la maladie.

Dans le temps, on rapporte que Murphy exprima la crainte d'avoir attrapé la maladie. Quelques jours plus tard, il tombait malade de la picote. Le soir même, le Dr Welch se rendit auprès du jeune homme et le fit transporter à l'hôpital. Mais la maladie n'en était rendue qu'à sa première période et n'avait pas assez progressé pour que les personnes étant venues en contact avec Murphy aient pu l'attraper.

C'est le cas de Murphy qui causa l'extension du district dans lequel la vaccination fut déclarée obligatoire. Dans l'opinion de certaines personnes, l'étendue du district infecté était plus considérable qu'il était nécessaire, vu qu'aucun nouveau cas ne s'est déclaré. Mais ces mesures préventives ont eu pour résultat d'inciter un grand nombre de personnes à se faire vacciner à l'hôtel de ville.

Murphy a été enterré dimanche dans la nuit dans le cimetière catholique.

Un bon nombre de personnes refusent de se laisser vacciner, surtout les femmes. Ces personnes paraissent avoir d'assez bonnes raisons pour agir de la sorte. Occupées à des besognes où les deux bras sont fortement employés, surtout quand les mains et les poignets doivent fréquemment être mis dans de l'eau froide, ces personnes craignent que si elles se font vacciner, elles seront gravement malade, à cause du froid qu'elles auront pris. Elles sont obligées de faire ces besognes, et la crainte du fléau n'est pas suffisante pour passer avant ces inconvénients.

Le bureau d'hygiène n'a encore rien fait pour obliger ces gens à se faire vacciner. Si la maladie ne se propage pas d'avantage, ces personnes seront laissées tranquilles.

A peine venions-nous d'apprendre que le jeune Murphy avait succombé à l'hôpital des variolés, que l'on nous annonçait la mort de la troisième victime, Mlle Annie O'Neil.

Cette jeune fille est morte à l'hôpital des variolés à 7.15 heures, lundi matin. Elle était âgée de 26 ans. Le 6 janvier dernier elle fut transportée à l'hôpital du No. 31 rue Newhall, où elle demeurait.

Son cas était considéré fort peu grave, et l'on était loin de s'attendre à un semblable résultat, quoiqu'elle fut très énervée.

Samedi, l'époque critique de la la maladie arriva, et rien d'une nature alarmante ne se déclara. La jeune fille paraissait en bonne voie de gérison lorsque vers les 3 heures, ce matin, elle devint histérique et mourut peu après. On dit que la mort est due en partie à une maladie de cœur et à la peur.

MANQUE DE BONS SOINS.

M. Donohoe, qui donnait des soins à son frère à l'hôpital des variolés, est de retour dans sa famille. Il critique sévèrement le bureau d'hygiène parce que les variolés ne reçoivent pas le soins nécessaires. La seule garde-malade, dit-il, est Mde Reed, qui est âgée de 70 ans.

Mortalite.

Semaine finissant le 13 jan. 1894.

Emile Larose, 25 ans.
Ecelia Grenier, 19 jours.
Albanie Simon, 25 ans.
Elise Desrousseau, 20 ans.
J. Alfred Thibault, 1 mois.

SUICIDE A LOWELL.

Un Jeune Homme se Brule la Cervelle.

PARCE QU'IL NE TROUVAIT PAS D'OUVRAGE.

Details Complets de la Tragedie.—La Scene se Passe dans un Hotel.

Un suicide des plus tragiques a été commis en cette ville mardi après midi, vers les cinq heures et demie, dans les bureaux de la *Washington House*.

Voici les détails:

Max Clemax, un jeune homme d'une trentaine d'années, était debout avec plusieurs autres personnes près du châssis à l'angle des rues Church et Central. Il paraîtrait qu'il avait bu quelque peu, mais rien dans son apparence n'était étrange, excepté qu'il paraissait très morose, très triste. Cependant, ceux qui l'entouraient étaient loin de pense que ce jeune homme songeait à commettre un crime horrible.

Tout à coup une bruyante détonation se fait entendre, un homme tombe à la renverse, et quand la fumée se dissipe, on aperçoit Clemax étendu de tout son long sur le plancher et tenant encore dans sa main crispée un revolver encore fumant. On s'approcha de l'infortuné jeune homme et l'on s'aperçut à sa blessure que la balle avait pénétré en arrière de l'oreille. Le sang s'échappait en bouillonnant de cette blessure béante, et venait teindre le plancher en rouge.

Ce spectacle était vraiment émouvant. Aussi les témoins de la tragédie étaient ils dans un émoi indescriptible, et ne paraissaient savoir quoi faire en face de ce blessé tout sanglant qui était à leurs pieds.

Enfin, les gens de l'hôtel se rendirent au téléphone et demandèrent la voiture d'ambulance.

La victime fut alors transportée à l'hôpital St Jean, pour y mourir au bout d'une heure, malgré tous les secours de l'art.

Maintenant quelques détails sur cet homme.

Max Clemax était cigarier de son métier et sa famille demeure à Philadelphie. Il était allemand de naissance, ayant vu le jour à Breslau; mais sa famille demeure en ce pays depuis un bon nombre d'années.

Il y a trois ans, Max Clemax arrivait en cette ville et trouvait un emploi dans l'établissement de W. H. I. Hayes, manufacturier de cigares. Le printemps dernier il se trouva sans ouvrage et se rendit à Boston pour y chercher un emploi. Les démarches ne furent couronnées par aucun succès, et il revint en cette ville ces jours derniers dans l'intention de voir quelques amis, puis de retourner chez ses parents. De fait, il devait partir pour Philadelphie hier après-midi par le train de 4 heures et demie, mais par quelque étrange fatalité, il ne partit pas, et le résultat a été celui que vous savez.

La cause de cet émouvant suicide est sans doute le découragement parce qu'il était incapable de trouver d'ouvrage.

Il prit le dîner hier à la résidence de M. Albert Scholz, au No 209 rue Central. M. Scholz travaillait chez Hayes quand Clemax y était employé, et ils s'y lièrent d'amitié.

Après le dîner Clemax conversa avec Mde Scholz à qui il déclara être tout à fait désespéré. Il lui dit: "Vous ne savez pas dans quel état d'esprit je me trouve. Je déteste de retourner au milieu des miens à Philadelphie et je ne sais ce que je dois faire."

Mde Scholz chercha à lui donner quelques lueurs d'espoir. Elle lui conseilla de retourner chez ses parents, que sa mère aurait pitié de lui et qu'elle le recevrait à bras ouverts, puis quand les temps seraient meilleurs, il trouverait facilement de l'ouvrage et serait encore dans une bonne position, comme autrefois. Mais il n'était pas facile de faire envoler sa mélancolie. Cependant, sa consolatrice n'avait pas la moindre idée de ce qui devait arriver quelques heures plus tard.

M. Scholz a télégraphié à la famille du défunt, leur annonçant son tragique décès. On attend quelques membres de la famille qui se chargeront des restes.

L'INSPECTEUR DES PHARMACIES

Quelque Chose qui Interessera les Pharmaciens.

Simon B. Harris, de cette ville, a été nommé par le bureau pharmaceutique de l'Etat inspecteur des pharmacies, et voici ce que ce monsieur, qui est pharmacien lui-même, a déclaré à un représentant du journal sur ses travaux:

"Depuis ma nomination j'ai visité les pharmacies de Holyoke, Fall River, Worcester, Haverhill et une partie de celles de Boston.

"A la demande du bureau pharmaceutique, la dernière Législature a passé des lois défendant à toute personne de tenir une pharmacie dans l'Etat sans une licence du bureau pharmaceutique, de prêter des certificats de pharmacien à toute personne désirant faire un commerce de pharmacie, obligeant le propriétaire du certificat de conduire lui même le commerce de pharmacie dans l'établissement ou son certificat devra être affiché.

"A Fall River j'ai trouvé une personne conduisant un commerce de pharmacie sur un certificat appartenant à un commis de la *freight house* de la ville. Je parlai au commis qui m'avoua recevoir une certaine somme d'argent chaque semaine pour le prêt de son certificat. J'ai découvert aussi que le propriétaire d'un certificat de pharmacie était payé $3 par jour par le possesseur d'une licence de pharmacien de 6ème classe pour l'emploi de son certificat.

"A Boston j'ai trouvé un homme qui faisait le commerce de se faire accorder des certificats de pharmacien par le bureau pharmaceutique pour des personnes incapables de subir leurs examens d'une manière satisfaisante. Il vendait ces certificats, et pour subir les examens, il assumait le nom de l'acheteur du certificat."

Nouveau cas de Picotu.

Andrew Kneafsey, un enfant âgé de quatre ans dont les parents résident au No. 16 rue Newhall, deux maisons plus loin que la demeure O'Neill, est tombé malade dimanche, et le Dr O'Connor fut appelé. Ce médecin découvrit des symptômes de la petite vérole, et il eut une consultation lundi avec les médecins du bureau d'hygiène. Le résultat de la consultation fut que l'enfant était réellement atteint de la petite verole.

Cette famille Kneafsey avait pris possession de ce logis il y a deux semaines. L'enfant fut vacciné comme tous les autres membres de la famille, et le vaccin prit assez bien, mais il fut probablement inoculé trop tard pour l'empêcher d'être atteint par le fléau. Cependant on croit que ce cas ne sera pas sérieux, grâce au vaccin

Le petit malade a été transporté à l'hôpital des variolés lundi après-midi. La mère de l'enfant s'est rendue à l'hôpital avec son enfant pour lui donner ses soins.

Cette famille était dans la plus grande misère, le père n'ayant pas eu d'ouvrage depuis deux mois. Il n'y avait ni nourriture, ni combustible dans la maison. Cette famille est composée de cinq enfants. L'une des filles, Kate Kneafsey, venait justement d'obtenir de l'ouvrage dans la Bunting Factory, y ayant travaillé hier matin pour la première fois.

On la renferma avec les autres membres de la famille dans le logement de ses parents qui tut mis en quarantaine, après leur avoir accordé du bois et de la nourriture, dont ils avaient un besoin pressant.

Cet edifice a trois autres logements, mais tous les locataires, qui ont été vaccinés, en apprenant qu'un cas de picote s'était déclaré, ont déménagé au plus vite, afin d'éviter d'être mis en quarantaine.

Lettres Non-Reclamees.

Pour la semaine finissant le 13 Jan. 1894.

HOMMES.

Albert, Agustus
Blondin, George
Bertrand, Phillip
Belle-Isle, J. B.
Bouchart, Joseph
Cairer, Joseph
Demers, Victor
Dion, Simon
Guérin, Oscar
Généreux, Anselme
Lamy, Alexis
Lavallé, Olivier
Lyslante, Edgard
Lemont, George
Lemire, Cadule
Mercier, Octave
Paquette, François
Traversey, Tom.

FEMMES.

Blanchard, Mrs. E. L.
Bacon, Mrs. Mary E.
Côté, Delle Genevior
Colette, Georgiana
Deveraux, Anna W.
Delremaville, Mde A.
Dupont, Mrs. Gilda
Fontaine, Melle Melina
Lucier, Mary
Lemay, Mary
Malo, Delle Maria
Mossinette, Mrs. Lair
St. Martin, Eng.
St. Emma, Isadore
Simon, Delle Marie

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux,)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6 50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

PLUSIEURS ACCIDENTS.

Un grave accident est arrivé vers midi, dimanche, au coin des rues Merrimack et Bridge. Une dame d'un certain âge, Mde Moore, qui demeure sur la rue Beach, tournait l'encoignure lorsqu'elle glissa et tomba lourdement sur le sol.

Dans sa chute la pauvre femme s'est disloqué une hanche. On la transporta dans la pharmacie Carter Sherburne, puis quelques minutes plus tard l'ambulance, qu'on avait fait demander, la transporta à sa demeure.

A TRAVERS LA GLACE.

Ce qui aurait pu être une effroyable catastrophe a eu lieu vers 4 hrs, dimanche après-midi, en haut de la rivière. Un certain nombre de jeunes gens étaient à patiner dans un endroit environné d'une large crevasse. Sans se soucier du danger, plusieurs des patineurs s'avancèrent jusqne sur le bord de la crevasse quand soudain un gros morceau de glace se brisa sous leurs pieds et une demi-douzaine d'entre eux furent précipités dans l'eau glacée.

Heureusement que les patineurs restés sur la glace ne perdirent pas la tête et vinrent au secours de leurs compagnons qu'ils réussirent à retirer des eaux.

Deux jeunes filles, qui étaient au nombre des victimes, ont bien failli se noyer; elles furent quasi entraînées sous la glace par le courant. Quand on vint les retirer de leur mauvaise position, il était grand temps.

Si la glace eût été mince aux abords de la crevasse, au lieu d'être fort épaisse, le sauvetage aurait été beaucoup plus difficile, et il est probable que nous aurions plusieurs noyades à annoncer à nos lecteurs.

Un cheval prit aussi le mors aux dents, et causa beaucoup d'émoi.

UN JEUNE HOMME BLESSÉ.

Un jeune homme a été victime d'un accident assez grave dimanche après-midi au moment où il s'amusait à patiner avec entrain. Il perdit soudain l'équilibre et tomba de telle manière que ses deux jambes furent prises sous lui. Il fallut le relever et l'aider à se rendre chez lui.

TROUVE MORT.

Un Homme Tue par les Chars a North Andover.

Vers les 6 heures, mardi soir, le corps d'un homme à été trouvé sur la voie de la division de l'ouest du Boston & Maine, près de la gare de North Andover.

On apprit peu après que le défunt se nommait James Keefe et était employé comme forgeron dans la Davis & Furber's Machine Shop, à North Andover, où il demeurait et était bien connu Il était âgé de 50 ans. Il laisse une femme et trois enfants.

Quoique personne n'ait été témoin de l'accident, on croit que le malheureux a été frappé par un train au moment où il voulait en éviter un autre sur une autre voie.

BRULE VIF.

Fatal Accident dans une Poudriere.

Un nommé Gus Libby, qui était employé dans la poudriere d'Acton, a été victime d'un fatal accident, lundi midi.

Après avoir pris son dîner, il alluma sa pipe et une étincelle vint soudain mettre le feu à ses vêtements.

Avant que les flammes purent être éteintes, Libby était brûlé si sérieusement qu'il en est mort.

Un compagnon qui vint à son secours se brûla assez grièvement.

M. Libby était à l'emploi de la compagnie depuis plusieurs années.

UNE BELLE SOIREE.

Suivie d'un Bien Penible Accident.

Nous avons appris avec douleur le fâcheux accident arrivé au Docteur et à Mad. V. Mignaut et à Mde. Wm. N. Hamel.

Notre représentant s'est rendu sur les lieux, et nous donnons ci-après un compte rendu complet de ce pénible accident, croyant par ce fait intéresser nos lecteurs, vu que les victimes sont très connues de notre population.

M. et Mde Félix Poisson, de Lawrence, donnaient lundi soir une réception à leurs nombreux amis, à leur résidence, rue Lowell. Cette réception était donnée à l'occasion du cinquième anniversaire de leur mariage, (leurs noces de bois).

M. et Mde Poisson ont été les donateurs d'un magnifique cadeau de la part des invités, consistant en un joli buffet en acajou.

On fit la partie de whist, sans compter les autres amusements. M. A. Cloutier remporta le prix des messieurs et Mde Cloutier remporta le prix des dames.

Des rafraichissements furent servis et il est inutile de dire que tous s'amusèrent à qui mieux mieux.

Parmi les convives nous remarquions les personnes suivantes: M. et Mde Dr. Mignault, M. et Mde Charles Lacaillade, M. et Mde A. Cloutier, M. et Mde Wm. Hamel, M. et Mde V. G. Huot, M. et Mde Moras, M. et Mde S. Viger, M. A. Belle-Isle, Mlle Huot, de Central Falls, R. I., M. Guenette, Mlle Davis, M. Hector Poisson, Mlle Poisson, M. A. V. D. Bourget et plusieurs autres.

La soirée a été une des plus agréables et tous sont partis enchantés de la royale réception de M. et Mde Poisson.

Mais la joie ne devait pas être de longue durée et un accident des plus horribles est arrivé à trois des convives lors de leur retour chez eux. Cet accident est venu jeter la consternation dans tous les cœurs.

Voici les détails complets:

Le Dr. Mignault invita Mde Wm. Hamel à monter dans sa voiture pour retourner chez elle. Quatre personnes montèrent dans un buggy Goddard, le Dr. Mignault, sa dame, Mde Wm Hamel et un cocher.

En descendant la côte de la rue Lowell quelque chose se brisa dans le harnais et le cheval prit le mors aux dents, sans qu'il fut possible de le maîtriser; dans sa course furibonde la voiture alla heurter un gros arbre. Le contre-coup fut si violent que les quatre personnes qui étaient dans la voiture furent lancées à plusieurs pieds de distance sur le sol et trois d'entre eux s'infligèrent des blessures très graves.

Le Dr. Mignault donna de la tête contre le sol et s'y fit une vilaine entaille. Il se blessa aussi à un bras et à une jambe. Il devra garder le lit pendant plusieurs jours.

Mde Dr. Mignault s'est blessée au front en se heurtant à l'arbre, et il a fallu 14 points de suture pour fermer cette blessure, qui est très grave.

Mde Hamel a reçu des lésions internes et elle a été relevée sans connaissance. On la transporta dans une résidence voisine et les docteurs Janson Lapalme, Donovan et Chase lui donnèrent les soins nécessaires.

Le cocher n'a reçu que des égratignures insignifiantes.

M. et Mde Dr. Mignault furent transportés à leur résidence et reçurent les soins du Dr Howard.

Ce pénible accident a créé beaucoup d'émoi parmi la population canadienne de Lawrence où toutes les victimes sont avantageusement connues et appartiennent au meilleur monde de cette ville.

Mde Hamel est l'épouse de M. Wm. Hamel, de la maison Hamel & Cloutier, marchands d'habits au No. 405 rue Essex.

Le cheval n'a été retrouvé que mardi matin couché près des écuries de la ville.

LE CŒUR LUI MANQUA.

Une Femme Distinguee qui Voulait se Suicider.

Wakefield, 16 jan—Mde Carrie M. Pratt, qui a quitté sa demeure ici hier matin, sans dire où elle allait, a téléphoné à son mari de Newburyport lui demandant de venir la rejoindre dans cette ville-là et qu'elle lui expliquerait pourquoi elle avait fui sa maison.

Le mari partit aussitôt et trouva sa tendre moitié à Newburyport.

Cette femme raconta à son mari, tout en pleurant à chaudes larmes, qu'elle avait résolu de mourir parce qu'elle avait un chagrin qui était trop lourd à porter. Elle était tout simplement jalouse, mais sans raison. La jalousie la rendit presque folle, ce qui explique son acte de désespoir.

Rendue à Newburyport, avec l'idée de se suicider, elle se fit conduire jusque sur le quai. Elle avait l'intention de se jeter à l'eau. Elle s'approcha du bord, mais le courage lui manqua.

Elle pensa qu'un peu de whiskey lui donnerait le courage qui lui manquait. Elle alla en acheter une bouteille, et rendue de nouveau sur le quai, elle en absorba une partie.

Puis elle marcha le long du quai, espérant que le courage lui viendrait. Chaque fois qu'elle allait s'élancer dans le vide, le cœur lui manquait et elle ne faisait pas le saut qui devait la jeter dans l'éternité.

Cette malheureuse femme passa toute la nuit sur le quai. Il tombait une pluie fine et ses habits étaient tout trempés lorsque son mari est arrivé.

Mde Pratt a toujours été très estimée et respectée par les gens de Wakefield et ses environs; elle paraissait vivre très heureuse avec son mari qui est un homme intelligent, distingué et dans l'aisance.

—Vers 1 heure, mardi dans la nuit, trois hommes masqués sont entrés dans la grosse manufacture de savon de Schultz & Co., à Janesville, O. Ils ont lié le gardien de nuit, puis fait sauter le coffre-fort où ils ont trouvé $4000 en argent et en chèques.

LE

NOVORO

DU DR. PIERRE.

est un des meilleurs remèdes de notre époque. Il nettoie le sang, renouvelle la vitalité, enlève du corps tout germe de maladie, et met en même temps les organes dans de bonnes conditions de fonctionnement. La médecine se compose de plus de trente sortes d'ingrédients différents, tirés principalement du règne végétal; il est connu et en usage depuis plus de cent ans. Son emploi a été très avantageux dans la généralité des maux qui de nos jours affectent l'humanité et principalement dans ces maladies qui proviennent du sang et des désordres de l'estomac, telles que constipation, maux de tête, maladie des rognons, condition bilieuse, jaunisse, rhumatismes, hydropisie, dyspepsie, fièvre intermittente, érésypèles, scrofule, plaies purulentes, démangeaisons, vers, éruptions cutanées, maux et plaies, excroissances cancéreuses, douleurs dans le système osseux, émaciation, maladies de femmes, faiblesse, maux de reins, étourdissements, etc.

Le **Novoro** n'est pas une médecine breretée, et il n'est pas en vente chez les droguistes; mais, mus par un sentiment de gratitude envers le docteur et désireux de faire participer le genre humain aux bénéfices qu'ils en ont reçus, les hommes et les femmes qui ont été guéris par ce remède en sont devenus les agents et le font ainsi parvenir aux malades les plus éloignés.

Il a une grande valeur comme remède de famille, particulièrement pour les personnes qui demeurent à une grande distance des médecins et des pharmaciens. Le remède ne peut pas être obtenu des droguistes, mais seulement des agents locaux.

Les personnes qui demeurent là où il n'y a pas d'agents pour la vente du **Novoro du Dr. Pierre**, peuvent obtenir directement du propriétaire 12 bouteilles d'essai de 35c., contre l'envoi de $2.00. La même personne ne peut obtenir cette offre spéciale qu'une seule fois.

DR. PETER FAHRNEY,
113-114 South Hoyne Avenue, Chicago, Ill.

ROYAL CREAM.

Beau artice de toilette a l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussèlures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclarcit le teint. En vente chez les phramaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co.
Lowell Mass
Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

Une Comparaison.

"Le salaire d'un ouvrier médiocre, dit le *Journal des Chevaliers du Travail*, publié à Philadelphie, est moins élevé que celui d'un cheval à moitié ruiné. Il constate aussi que le salaire des travailleurs continue à diminuer.

Quant un cheval est maltraité, dit-il, la société pour la protection des animaux intervient et fait punir le coupable.

Il n'en est pas de même des malheureux êtres humains. Si un homme souffre de la faim et du froid, il est arrêté et puni pour vagabondage.

C'est là où le cheval l'emporte sur l'homme!"

Il y a du vrai dans ce qui précède, mais nous croyons que c'est pousser la comparaison un peu loin.

"Nous faisons Toujours frire dans la Cottolene."

Notre viande, notre poisson, nos huîtres, nos chapelures de Saratoga, nos œufs, nos beignets, nos légumes, etc.

Comme le plus grand nombre, nos proches employaient autrefois le saindoux pour tous ces usages. Quand celui ci rendait malade quelque membre de la famille (ce qui arrivait souvent), nous disions que cela venait de la "richesse" des aliments. Finalement, nous essayâmes

LA COTTOLENE

et aucun d'entre nous n'a eu depuis une attaque de "richesse." Nous trouvâmes en outre que, à l'encontre du saindoux, la Cottolene n'avait aucune odeur désagréable en cuisant et, finalement, la sage et favorite autorité de la Mère se prononça et donna à ce produit une excellente recommandation qui fixa notre opinion en la matière. C'est pourquoi nous faisons toujours frire dans la Cottolene.

En vente chez tous les épiciers.

N. K. FAIRBANK ET CIE
CHICAGO, ET
5 CENTRAL WHARF, BOSTON.

Paris Steam Dye House,

Le seul Etablissement de Teinture et Nettoyage Francais à Lowell,

Avant de fonder notre établissement nous avons travaillé 12 ans dans les meilleures maisons de Paris.

Ouvrage garanti de 1ère classe.

A. E. LORY & CIE., - Prop.
47 Rue Gorham,
(Près du Nouveau Bureau de Poste.)

HOTEL CANADIEN,

Aux Canadiens des environs de Boston.

Nous conseillons à nos lecteurs de visiter le superbe Hôtel de

John J. Johnson,
200 RUE FRIEND.

Toutes commandes seront expédiées promptement.

Liqueurs en Gros et en Detail.
Cigares de toutes sortes, &c.

Agent pour la vente des billets de chemin de fer de la Boston & Maine R. R. Co.

☞ Une visite est cordialement invitée.

FEUILLETON

72

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

QUATRIEME PARTIE

XIX

Quelquefois Charles d'Ouvelles s'enhardissait jusqu'à questionner la détenue sur sa famille et les amies qu'elle avait laissées à Paris. Sachant qu'elle avait fait son apprentissage chez une grande couturière, il cherchait à lui faire avouer par quelle série de circonstances l'ouvrière habile, la jeune fille qui avait aimé le travail, en était arrivée à se voir exilée de France comme les voleuses et les prostituées.

En agissant de la sorte, Charles d'Ouvelles voulait s'assurer de la véracité des aventures de la jeune fille. Il voulait aimer en toute sécurité, il voulait savoir que son amour s'adressait à une jeune fille malheureuse mais pure. C'est pourquoi dans une entretien, le soir, il ne put d'avantage garder son secret et, en demandant à Marianne, qu'il croyait être Henriette Gérard, de lui raconter ses aventures, il lui dit:

Henriette, consentez-vous à m'entendre et accepter l'offre de mon...

De votre amitié? interrompit vivement Marianne.

De mon... amitié, oui, oui, reprit le marin hésitant et confus.

Qu'allait il dire, en effet, lorsque la jeune fille l'avait interrompu? Pouvait-il, lui gentilhomme et officier de la marine royale, offrir son nom à une déportée, c'est-à-dire à une femme fletrie, déshonorée? Est-ce son amour seulement qu'il allait lui demander de partager? Il avait trop le respect de son nom pour que la première de ces deux hypothèses lui parût réalisable. Marianne lui inspirait, déjà, trop d'estime pour qu'il songeât à la seconde. Et, comme il gardait le silence Marianne ajouta:

Cette amitié que vous me faites l'honneur de m'offrir, je l'accepte avec joie, avec bonheur, elle me relève à mes propres yeux et me fera supporter avec plus de courage les amertumes de l'exil.

Etait-ce bien réellement à cette pensée, etait-ce bien à cet espoir qu'obéissait Marianne lorsqu'elle acceptait ce pacte d'amitié purement fraternelle? Non! La malheureuse femme ne pouvait plus se mentir à elle-même sur le genre d'affection qu'elle éprouvait pour le jeune officier. Son cœur, qu'elle avait cru à jamais tué par l'amour de Jacques Frochard s'était réveillé accessiblement à des espérances et à des joies nouvelles. Ce fut pour elle comme un rajeunissement de l'âme avec toutes les émotions que fait éclore l'amour. Mais elle se dit que ce sentiment qu'elle avait inspiré ne s'adressait pas réellement à elle; mais à la pure et douce créature dont elle avait pris la place; que c'était Henriette Gérard qu'on aimait parce que l'on connaissait, sans doute, l'innocente pureté de cette jeune fille. Et cette pensée fut un coup douloureux pour l'infortunée aux prises avec les violentes agitations de son cœur. Elle aimait; et, plus que jamais, elle devait faire taire cet amour, repousser les avances de l'homme qui en était l'objet. Elle aimait; il lui fallait imposer un cruel martyre à son cœur.

La veille même, Marianne avait passé une nuit d'insomnie et de fièvre, appelant à son secours toutes les forces de son âme, et aussi le souvenir d'Henriette et de Louise, ces deux anges qui lui avaient montré la voie du repentir. Elle luttait contre sa conscience qui lui criait de ne pas bénéficier d'une erreur; de ne plus laisser croire à tous, et surtout à l'homme qui lui témoignait tant de sympathie, qu'elle était Henriette Gérard. Elle se désolait à la pensée que l'affection de l'officier s'égarait sur elle; et que son devoir était de le détromper.

Charles d'Ouvelles, à la fin de l'entretien qui venait d'avoir lieu, avait tendu la main à l'ouvrière. C'etait, pensait-il, une façon de signer le traité d'amitié qu'ils venaient de conclure. Marianne baissa les yeux tout émue. Ils ne prévoyaient ni l'un ni l'autre, en ce moment, les complications qui allaient surgir dans leurs relations affectueuses.

XX

Comme la plupart des marins, Charles d'Ouvelles avait le caractère "bon enfant". Pour lui, c'était chose tout à fait naturelle de s'intéresser à cette femme chez laquelle il avait rencontré des qualités qu'on aurait pu difficilement soupçonner chez une captive envoyée dans un pénitentier.

Marianne avait accepté avec joie bien vive la bonne amitié que lui avait offert le jeune officier; mais cette joie était souvent troublée par la pensée qu'un jour le hasard pourrait faire découvrir la vérité et que l'ami qui, aujourd'hui, lui avait accordé son affection, apprendrait son véritable nom, c'est-à-dire ce qu'elle était réellement, et dans quelle fange elle avait vécu. Elle se voyait alors repoussée, méprisée par celui qui pendant si longtemps, avait paru oublier à quel châtiment elle avait été condamnée.

Cette pensée était pour son cœur une blessure mortelle. Chaque jour, lorsqu'elle voyait M. d'Ouvelles arriver chez le gouverneur, elle était subitement prise d'un serrement de cœur comme si elle allait lire sur le visage de l'officier que celui-ci avait découvert la vérité. Le soir quand il s'agissait de regagner sa chambre, les mêmes inquiétudes reparaissaient. Et ce n'était qu'en tremblant qu'elle se mettait, comme d'habitude, à sa croisée. Rien ne venait, cependant, troubler cette douce intimité entre ces deux êtres dans le cœur desquels, presque à leur issu, l'amour prenait de profondes racines.

Marianne, d'autre part, s'accoutumait avec bonheur aux procédés bienveillants de la marquise et de sa fille. Le gouverneur, lui-même, se felicitait d'avoir fait la vie calme à cette pauvre fille condamnée à subir une perte hors de proportion avec la prétendue faute qui avait motivé sa condamnation. Marianne jouissait donc, alors, d'un bonheur inespéré. Une autre joie d'un ordre différent lui était réservée. Un soir, au moment où elle se disposait à quitter l'habitation, Mlle Yvonne la retint et lui mit dans la main un louis d'or. Et comme Marianne la regardait tout étonnée:

Mon père ne veut pas, lui dit la jeune fille, que vous soyez considérée, plus longtemps, comme une simple détenue. Il veut que le travail que vous faites chez nous soit un travail libre et non pas imposé. Il est donc juste que ce libre travail soit rémunéré comme il le serait en France et, tous les quinze jours, vous recevrez de moi la même petite somme.

Marianne resta muette et stupéfaite; des larmes brillaient dans ses yeux...des larmes de joie mêlées d'un peu de fierté. C'était le premier argent qu'elle gagnait depuis qu'elle était enfuie de chez Mde Poidevin. Et celui-ci, elle ne le prostituerait pas. Elle lui réservait un emploi qui devait la relever à ses propres yeux. Un louis de vingt-quatre livres par quinzaine, c'etait près de six cents livres par an, somme assez importante à cette époque, et cette somme elle la consacrerait à l'enfant de Madeleine Bachelin.

Elle lui restituerait, d'abord, l'argent qu'elle lui avait volé, et elle continuerait ensuite à capitaliser les louis de chaque quinzaine pour subvenir aux besoins de l'enfant de l'atelier. Comme elle allait à présent travailler avec ardeur! C'est avec une joie d'avare qu'elle cacherait son argent, qu'elle le compterait; qu'elle verrait grossir la somme. D'avance elle ruminait la lettre qu'elle écrirait à Mde Poidevin, pour la prier de l'aider à réparer la faute dont elle s'était rendue coupable. Aussi le soir de ce jour qui marquait lumineux dans son existence jusque-là toute de tristesse, Marianne attendait-elle avec impatience l'arrivée de son voisin. Et lorsqu'elle se fut rssurée qu'il était entré dans sa chambre, elle s'empressa d'ouvrir sa fenêtre avec bruit dans l'espoir d'attirer l'attention du lieutenant. M. d'Ouvelles, de son côté, était plus préoccupé que d'habitude, et lorsqu'à son tour, il parut à sa croisée, Marianne put voir qu'il avait l'air soucieux. Elle hésitait maintenant à entamer la conversation.

Vous me paraissiez tout à l'heure bien heureuse, lorsque je vous ai aperçue dans le salon de madame la marquise, fit l'officier.

Oh! bien heureuse, en effet, répondit Marianne. Autant que peut l'être une pauvre femme comme moi, lorsqu'il lui arrive une joie inattendue.

Et elle raconta brièvement la bonne fortune qui lui venait à l'improviste.

Cela prouve l'intérêt que vous avez su inspirer ici à tout le monde; et je vous en félicite.

Et changeant de ton:

J'ai aussi une nouvelle à vous apprendre, dit-il d'une voix légèrement assourdie par l'émotion.

Marianne dressa l'oreille. Au serrement de cœur qu'elle éprouva elle eut le pressentiment que la nouvelle qu'on allait lui apprendre serait pour elle une cause de profond chagrin. Silencieuse, elle attendit.

D'adord, reprit M. d'Ouvelles vous saurez que j'ai non loin d'ici, aux Antilles, un parent, un oncle, que je n'ai pas vu depuis de nombreuses années.

Et il vous appelle auprès de lui, sans doute... interrompit Marianne dont les lèvres pâlirent.

Non! Il s'est fatigué au contraire de me conseiller inutilement de l'aller retrouver à la Martinique.

Ah! fit la jeune femme, avec un soupir de soulagement.

Aussi longtemps qu'il a pu le faire avec l'espoir de réussir, mon oncle s'est opposé à ce que je choisisse la carrière des armes. Il voulait que je devinsse un apprenti planteur, afin qu'un jour, je pusse gérer ses riches habitations.

"Je suis déjà vieux, m'écrivait-il, dans quelques années je ne pourrai plus m'occuper des intérêts considérables qui m'attachent à ce pays. Il faudra, si tu ne viens auprès de moi, que je m'adjoigne des étrangers." C'est donc contre sa volonté que j'entrai dans la marine de l'Etat. Tant que je ne fus qu'aspirant, ou enseigne, mon oncle conserverait l'espoir que je me dégoûterais de la carrière et que je lui arriverais, un beau jour, décidé à travailler comme il disait sur "le plancher de vaches".

Il continua de m'écrire de temps en temps, m'exhortant, dans chaque nouvelle missive, à quitter la mer.

Et vous ne venez pas, dit-elle, m'anoncer votre départ pour la Martinique? J'avais supposé que votre oncle, ayant appris la catastrophe de votre navire, vous appelait auprès de lui?

Je pars, en effet; mais ce n'est pas pour les Antilles.

Vous partez, dit Marianne d'une voix défaillante.

Mon oncle a conpris enfin l'inutilité de ses efforts, il cessa de s'opposer à ma vocation, et me laisse entièrement libre de continuer d'exercer la profession que j'ai choisie; mais il veut, et avec raison, que, sans prendre plus de temps, je me mette en mesure d'obtenir un nouveau commandement.

Et vous êtes décidé à lui obéir?

Je suis décidé à suivre ce sage conseil.

Marianne étouffa un soupir. Elle se cramponna à l'appui de la croisée pour ne pas laisser voir à quel point elle était agitée. Elle n'avait plus la force de parler. M. d'Ouvelles continua:

Je vais retourner en France; dans quelques jours la corvette qu'on attend arriver a en rade. Elle restrea à la Nouvelle-Orléans jusqu'après la célébration du mariage de la fille du gouverneur. Je sais même que l'arrivée de M. Gaston de Saulny, dont on attend la prochaine arrivée, aurait hâté l'accomplissement de la cérémonie si le marquis n'avait voulu que l'état-major de la corvette assistât aux fêtes qui vont se donner ici, pendant toute une semaine.

Vous partez! fit Marianne dont la voix tremblait. Vous partez!

Le gouverneur aurait consenti à s'entremettre auprès du ministre pour que mon congé fût prolongé de quelques mois.

Ce congé est donc expiré? demande vivement l'ouvrière.

Pas encore! Mais que ferais-je ici?

C'es vrai! Rien ne vous retient ici!

Rien!

Charles d'Ouvelles pour la première fois, s'aperçut qu'une certaine émotion se trahissait dans la voix de la jeune femme. Il l'observa plus attentivement et remarqua le nuage de tristesse qui assombrissait son visage. Il lut enfin dans ses yeux l'aveu d'un profond chagrin qu'elle ne parvenait qu'à grand'peine à dissimuler. C'était comme une révélation. Certes, il savait bien que la jeune femme lui gardait une profonde reconnaissance.

Mais il ne s'était jamais douté que la prisonnière pût avoir conçu pour lui un réel amour. La physionomie de Marianne ne pouvait laisser de doute à cet égard.

Charles d'Ouvelles éprouva un profond saisissement; et, dans le frisson qui lui parcoura les veines, il y avait autant de joie que d'appréhension. Il n'en eût pas fallu d'avantage, en toute autre circonstance, pour enflammer l'esprit de l'officier, déjà tout plein de la pensée de la jeune femme. Mais Marianne avait tout à coup fait un effort sur elle-même et refoulé l'impression douloureuse qu'elle avait ressentie à l'annonce du prochain départ de Charles. Et elle était parvenue à parler, sans que sa voix tremblât; à regarder l'officier sans que ses yeux exprimassent la souffrance de son âme.

Je comprends, fit elle avec un pâle sourire, que vous vouliez retourner en France. Le soin de votre avenir vous appelle! Vous prendrez le commandement d'un autre navire. Et... qui sait... un jour...dans bien longtemps...vous reviendrez peut-être à la Louisiane!

Et en parlant ainsi elle refoulait au fond de son cœur les larmes qui lui montait aux yeux. Elle s'efforçait de garder en elle-même la flamme qui la consumait. Elle souffrait cruellement, sachant qu'il y avait un abîme infranchissable elle, la créature tombée si bas dans l'infamie, et l'homme d'honneur qu'elle adorait en secret. Pour Charles d'Ouvelles la contrainte que s'imposait la malheureuse femme ne pouvait se dissimuler. La lumière s'était faite dans son esprit. Il connaissait le douloureux secret que l'exilée tentait veinement de lui cacher. La pensée ne lui vint pas un seul instant d'abuser du secret qu'il avait surpris. C'était un amour honnête et chaste que ressentait pour lui la malheureuse fille déchue. C'était une tendresse pure et royale qu'il ressentait pour elle. Aussi prit-il le parti de réaliser promptement le projet qu'il avait conçu de retourner en France. Il lui tardait de s'éloigner avant que cet amour sans issue ne prît de plus profondes racines et ne devint tout à fait irrésistible.

Marianne, de son côté, passa une terrible nuit d'insomnie et de larmes. Lorsque le jour parût et vint mettre fin à ses souffrances quelle avait voulues comme une dernière expiation, Marianne se leva comme un spectre, et alla appuyer sa tête brûlante contre la cloison qui séparait sa chambre de celle de l'officier. Et là, elle murmura toute la litanie de son amour à jamais enseveli dans son cœur.

Elle dit les incessantes douleurs qu'allait amener pour elle une séparation éternelle et, dans sa folie, elle se meurtrissait le front contre ces planches, comme on fait sur le cercueil du bien-aimé qu'on ne doit plus revoir en ce monde. Puis, épuisée, elle se laissa glisser sur les genoux, tendant désespérément les bras. Et ses lèvres frissonnantes exhalèrent, dans un souffle, un suprême adieu à l'homme adoré. Une heure plus tard, elle avait trouvé la force de dissimuler les impressions de son âme. Et lorsque Charles d'Ouvelles la revit, un changement complet s'était opéré en elle. Avec une force de volonté incroyable, elle commandait à l'expression de son visage et aux inflexions de sa voix.

Le rôle fut si bien rempli que M. d'Ouvelles en était arrivé à se demander s'il n'avait pas été le jouet d'une illusion lorsqu'il voyait luire dans les regards de l'ouvrière cette flamme qui l'avait tant frappé. Il doutait maintenant que Marianne eût laissé germer, dans son cœur, un autre sentiment qu'une bonne et franche affection d'ami. Bientôt même il en arriva, après une soigneuse observation des faits et gestes de de la jeune femme, à se convaincre qu'il s'était trompé. Cette conviction ne fut pas, disons-le, sans faire une piqûre à son amour-propre. Il en revint néanmoins aux cordiales relations qui s'étaient établies entre lui et l'ouvrière. Et plus que jamais il s'efforça d'éloigner de son esprit la pensée qui lui venait constamment de Marianne et qui lui ravivait l'amour au cœur. Plus que jamais aussi, il se trouva résolu à quitter l'habitation du gouverneur, la Nouvelle-Orléans, la Louisianne même, sentant bien que c'était le seul moyen de mettre un terme à cet amour qui grandissait chaque jour. Il fallait maintenant un incident imprévu pour empêcher la réalisation de ce projet de départ. Cet incident allait se produire.

L'arrivée du fiancé de Mlle Yvonne fut un grand événement. Prévenu du retour de M. Gaston de Saulny, le gouverneur voulut aller au-devant de son futur gendre. Il pria le lieutenant d'Ouvelles de vouloir bien l'accompagner. L'officier n'eut garde de refuser, voyant là une occasion de faire part au marquis de son intention de retourner en France et de prendre passage sur la corvette attendue de la mer des Antilles. Quant à Marianne, une fois son voisin parti, elle était retombée dans une profonde tristesse, n'ayant plus à dissimuler ses impressions. La mélancolie voilait si visiblement ses yeux, qu'Yvonne fit observer à sa mère que la couturière devait cacher quelque souffrance. La marquise l'observa à son tour. Puis, certaine qu'elle ne se trompait pas, elle question na affectueusement Marianne.

Je n'ai rien, madame la marquise, répondit celle-ci, je ne souffre pas, je vous l'assure!

Et cependant vous semblez absorbée par de tristes pensées. Vous songez, sans doute, pauvre enfant, à ceux... que vous avez laissés en France.

Hélas! madame, je n'ai laissé personne là-bas!

La phrase était échappée à Marianne. Pour la première fois elle oubliait son personnage d'Henriette Gérard. Elle rougit et courba le front. Mais déjà la marquise avait voulu effacer la peine qu'elle supposait avoir faite en lui rappelant sa prétendue liaison avec le chevalier de Vaudrey.

Mon enfant, reprit-elle, si je m'informe, c'est que je ne veux pas que vous vous abandonniez à une mélancolie qui vous envahirait de plus en plus. Oui, vous tentez vainement de le cacher, vous éprouvez une souffrance morale qui finirait par dégénérer en une sérieuse maladie! Je ne veux pas qu'il en soit ainsi et je vais dès son retour, parler au marquis de mon intention d'obtenir de lui que vous accompagniez ma fille dans son voyage de noces.

Quoi! Madame la marquise songerait...

Et pourquoi pas? Yvonne n'a-t-elle pas pour vous une sympathie qu'elle n'a pas cachée du reste?

Marianne n'osait répondre, toute troublée de profiter de ces marques de sympathie qui ne s'adressaient qu'à Henriette Gérard.

Oui, reprit la femme du gouverneur, j'arrangerai tout pour le mieux et vous me permettez de ne plus vous laisser aller à la tristesse, n'est-ce pas c'est attendu?

Madame, fit enfin la détenue profondément émue, je suis bien reconnaissante de l'intérêt que madame la marquise et mademoiselle Yvonne veulent bien me témoigner! Je ne saurais jamais assez les remercier de tous les bienfaits dont je suis l'objet...moi qui aurais dû subir ma peine comme toutes les autres condamnées...

En prononçant ces mots, Marianne avait rougi. La marquise l'observait toujours.

Voyons, mon enfant, dit-elle avec bonté, je n'ignore pas le motif de votre condamnation. Si je ne vous en ai famais parlé, c'est que je voulais éviter de réveiller en vous de douloureux souvenirs. Mais, aujourd'hui, que vous vous accusez d'avoir été coupable, laissez-moi vous dire combien nous trouvons trop sévère la peine qui vous a été infligée. D'ailleurs, vous ignorez, sans doute, que ceux qui ont exigé votre départ de France ont voulu que le châtiment fût atténué. Vous n'avez donc pas à nous remercier, le marquis et moi, si vous avez bénéficié de quelques faveurs! Un protecteur s'était chargé...

Un protecteur? bulbutia Marianne...

Celui-là même qui avait... qui croyait avoir à se plaindre et à punir! Oui, c'est ce même personnage, tout puissant, je dois vous le dire, qui a recommandé qu'on vous épargnât les durs travaux de ce pénitentier.

Comment...c'est...un personnage...tout puissant...qui...

Vous igrorez donc la qualité de celui qui avait le droit de s'opposer à ce que les relations continuassent entre vous et...

Puis s'interrompant en voyant que la détenue pâlissait et perdait contenance:

Je ne veux pas poursuivre plus loin cette conversation qui, je le vois, est pénible pour vous. L'émotion que vous ressentez prouve assez que vos souvenirs sont toujours aussi vivaces et que vous souffrez plus encore de vos espérances évanouies que de la punition sévère qu'on vous a infligée.

Marianne voulut protester. Elle dit d'une voix entrecoupée:

Madame la marquise juge mal les sentiments que j'éprouve. Non! je ne me souviens pas des choses passées pour les regretter. Aujourd'hui comme autrefois je devais rester dans la médiocre de ma condition...lorsque je fus l'objet de l'attention...

D'un gentilhomme!

Marianne, poursuivant le rôle qu'elle s'était imposé de remplir en se substituant à Henriette Gérard, répondit simplement:

Mon devoir était de repousser les offres qui m'étaient faites; rien, pas mêmes le sentiment que j'éprouvais, ne devait me faire dévier de la ligne de conduite que m'imposait ce devoir.

Oui, vous avez agi loyalement, honnêtement. Mais vous n'en souffrez pas moins. N'essayez plus de me convaincre, j'ai bien deviné la cause de votre tristesse que je veux combattre! Et vous suivrez Yvonne dans le voyage qu'elle fera après la célébration de son mariage.

Et la marquise avait laissé l'ouvrière à ses réflexions. Marianne rendue à elle-même se trouva heureuse de la circonstance qui l'éloignerait pendant quelque temps de Charles d'Ouvelles. Le mariage d'Yvonne avec Gaston de Saulny allait s'accomplir sous peu. Le gouverneur voulait que cet heureux événement fut pour le personnel et les détenues du pénitentier l'occasion d'un jour de fête. Aussi décida-t il que tous ces malheureuses auraient leur part des réjouissances qui se préparaient. Le commandant du pénitentier fut donc avisé, quelques jours à l'avance, que, le jour du mariage, les travaux cesseraient, que les condamnées assisteraient, le matin, à une grand'messe qui se célébrerait dans la chapelle du pénitentier; qu'une distribution de vivres frais et de tafia serait faite; que les détenues seraient autorisées à se réunir pour prendre leur repas, en commun, sans que les surveillantes pussent les empêcher de chanter, de danser. Pendant toute la journée les prisonnieres pourraient se promener par groupes dans les rues de la Nouvelle-Orléans, sous la conduite des surveillants. Le soir, un grand dîner leur serait offert dans la cour principale du pénitentier, illuminée pour la circonstance. Et, après le repas, aurait lieu un grand bal qui se prolongerait jusqu'à minuit.

Les matelots du stationnaire, qui avaient si rarement l'occasion de se divertir dans cette ville où l'on ne s'occupait encore que des constructions nécessitées par une augmentation rapide de la population, furent également prevenus qu'il auraient l'autorisation de descendre à terre et de prendre leur part des réjouissances, dans le vaste enclos du pénitentier. C'était pour ces marins une occasions inespérée de danser avec les exilées dont quelques-unes, parmi celles qui faisaient partie du dernier convoi, étaient fort jolies et n'avaient pas encore été aperçues depuis leur arrivée. Il circulait même certaines rumeurs parmi les officiers de la garnison et les surveillantes du pénitentier, au sujet d'une surprise que le gouverneur ménageait aux détenues.

Il s'agissait de remettre en vigueur une traduction que le prédécesseur du marquis avait laissée de côté, et cela au grand regret des prisonniers. Permettre aux colons de contracter mariage avec les déportées de la dernière fournée et de faire coïncider la célébration générale des bénédictions nuptiales avec les têtes du mariage d'Yvonne.

La nouvelle, bien qu'on eût voulu garder le secret jusqu'au dernier moment, se répandit, et Charles d'Ouvelles fut un des premiers à en avoir connaissance. Naturellement, le projet ébruité avait mis tout le monde en émoi dans le pénitencier, aussi bien que dans les dépenses de l'habitation. Chacun espérait obtenir pour femme la jolie détenue qu'il avait remarquée. D'aucuns essayèrent même de faire agir des influences auprès du gouverneur.

Parmi ces célibataires presses de mener enfin la vie conjugale se trouvait, entre autres, un sergent de la garnison du fort.

Ce militaire avait fait partie du dernier contingent envoyé de France pour combler les vides de la petite garnison de la Nouvelle-Orléans. Le sergent Rabusson était à bord du *Glorieux* avec le dernier convoi de femmes. Sur le navire il avait remarqué Marianne et recherché l'occasion de se rencontrer avec elle sur le pont.

Mais on sait que la captive évitait autant que posssible de causer soit avec les matelots, soit avec les passagers. Aussi le sergent Rabusson en avait-il été pour ses frais de galanterie. Marianne l'avait continuellement évité, lorsqu'elle le voyait se diriger vers la partie du navire où elle se trouvait. Une fois débarquée, la détenue placée, ainsi qu'on l'a vu, d'abord à l'infirmerie, puis, presque aussitôt après, dans la maison du gouverneur, s'était trouvé à l'abri de rencontres avec le sergent énamouré. Mais lorsque celui-ci eût appris qu'on allait procéder à des mariages dans le pénitentier, toute sa flamme pour la jolie prisonnière se ralluma, et il se mit en quête de protections, tant auprès de la jeune couturière qu'auprès du gouverneur qui était le maître absolu.

Rabusson s'adressa, tout d'abord, à l'officier qui commendait la compagnie dont il faisait partie. Le capitaine sourit et promit d'en parler au commandant du fort. Ce premier officier était lui-même circonvenu de toutes parts par les demandeurs de mains lesquels avaient déjà fixé leur choix et espéraient le voir ratifié par le sort. Le commandant promit de s'intéresser au sous-officier qui faisait son service militaire à l'entière satisfaction de ses chefs. Il communiqua au gouverneur la supplique de Rabusson, ce qui fit tout d'abord sourire le marquis, qui dit plaisamment à son subordonné:

Votre protégé, mon cher commandant, se soucie-t-il beaucoup en se mariant, d'être aimé de l'épouse qu'il prendra?

Franchement, monsieur le marquis, ricana le commandant, je ne me suis pas informé de ce détail! Mais, reprit-il, pourquoi votre seigneurie m'adresse-t-elle cette question?

Charles d'Ouvelles assistait à la conversation. Au moment de répondre, le gouverneur, se tournant vers son secrétaire:

Ayez donc l'obligeance, lui dit-il, d'aller chercher le dossier de Mlle Henriette Gérard.

L'officier n'avait pas tardé une seconde à obéir. Grâce à ce hasard, il allait enfin savoir pour quelle faute on avait puni si sévèrement sa protégée; ce que la jeune femme lui avait caché jusque-là, il allait l'apprendre. Il se rendit donc avec précipitation dans le cabinet du gouverneur, tandis que le marquis, passant familièrement son bras sous celui du commandant, l'entraînait vers la terrasse sur laquelle les deux officiers se mirent à se promener, tout en causant de la détenue et du sergent Rabusson. Lorsque quelques minutes plus tard, Charles d'Ouvelles revint auprès des deux officiers supérieurs, ceux-ci causaient en échangeant quelques innocentes plaisanteries dont le sergent Rabusson faisait les frais. Un changement complet s'était opéré dans son esprit depuis qu'il avait pris connaissance de la lettre concernant la détenue. Mde de Linières, en recommandant la nommée Henriette Gérard à la bienveillance du gouverneur de la Louisianne, avait dû reconnaître que celle qu'on expulsait de France n'était pas une de ces filles perdues qui composent d'ordinaire le convoi des exilées sur la terre américaine. Elle n'était, en réalité, coupable que d'avoir inspiré un violent amour au neveu du lieutenant de police. Amour assez insensé pour que le chevalier de Vaudrey, foulant aux pieds tous ses devoirs et le souvenir de ses nobles aïeux, ait voulu donner son nom à cette fille du peuple!

[A CONTINUER.]

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

NEW YORK CLOAK AND SUIT COMPANY,

No. 8 RUE JOHN.

Troisieme Semaine de notre Vente Extraordinaire de Janvier.

VENTE D'ECOULEMENT

Nous avons eu une consignation d'une des plus grandes manufactures de manteaux de New York.

250 Costumes a Jupes pour Dames.

En nuances, Marin, Brun et Noir que nous offrirons cette semaine avec le reste de notre stock pour la moitié de la valeur.

Prix de Vente pour Janvier.

Un lot de Costumes à Jupes pour Dames, garnis en braid et en fourrures $6 75, valeur actuelle $12 50.
1 lot de Costumes à Jupe pour dames, Beaver noir, bleu et brun pour $9.50, valeur actuelle $16.

Pour $12.50, Ancien Prix $21.50

Un lot de Costumes à Jupes pour dames en beau Beaver, noir et de couleurs, garnis en braid et en fourrures, quelques uns sans braid, les plus beaux de la saison et valant $21.50.

Notre Vente de Janvier $12 50.

Wrappers et Waists.

LOTS SPECIAUX pour ECOULER.

5 dozaines de Wrappers en Indienne pour 49c., valant $1.
7 douzaines de Robes de Chambre en Cambric pour 75c., valant $1.50.
12 doz. de Robes de Chambre en Cambric pour $1, valant $2.
5 doz. de Shirt Waists en Percale Française 39c., valant 75c.
5 doz de Shirt Waists en flanellette bleue 39c., valant 75c.
Cachemire et Waists en soie sont reduits pour tout écouler.

Venez a Present et Procurez vous un Bargain.

"BOSTON DRUG

Pour guerir l'IVROGNERIE.

ELLE assure une guérison secrète, Sûre et Positive. Peut être administrée sans que le patient le sache, dans toute nourriture ou breuvage, même dans un verre d'eau, car, quand elle est dissoute, elle est sans couleur, sans saveur et pure. Elle ne contient aucun ingrédient vénéneux. Est endossé par les principaux médecins et partisans de la tempérance. C'est un remède absolu, qui en a guéri des milliers. Demandez les certificats, le pamphlet et un échantillon gratis. Adressez-vous à votre pharmacien; ou il sera envoyé par la malle, franc de port, sur réception du prix: $1.00 par boîte ou six boîtes pour $5.00.

WILLIAM R. BROWN CORPORATION, 110 Boylston St., Boston, Mass

GEORGE B. HOLDEN, Agent.

UN SUICIDE.

Bassett se Coupe la Gorge avec un Rasoir.

APRES AVOIR TENTE DE TUER SA FEMME.

Il Tombe Mort avant d'avoir pu Consommer son Deuxieme Crime.

Swampscatt, 14 jan—Une tragique affaire a eu lieu en cette ville vers minuit et demi la nuit dernière dans la demeure de Joseph Bassett, demeurant sur la rue Humphrey.

Le maître de céans, Joseph Bassett, s'est suicidé en se coupant la gorge d'une oreille à l'autre avec un rasoir.

Avant de terminer ses jours, Bassett tenta de tuer se femme. Il réussit à la blesser aux bras, mais elle parvint à s'échapper avant qu'il lui eut fait des blessures mortelles.

Il y a environ une semaine Bassett reçut la nouvelle que sa mère demeurant dans les environs de la ville était dangereusement malade, et qu'il lui fallait se hâter s'il désirait la voir une dernière fois vivante.

Il se rendit au plus vite au chevet de sa mère mourante et ne revint qu'hier soir à sa demeure.

En entrant dans sa demeure sa femme lui demanda comment était sa mère.

Il lui répondit d'une voix étrange qu'il ne répondrait à sa question que le lendemain. Ensuite il vida son sac de voyage, en sortit son rasoir et son pot à barbe, puis alla se coucher. Il était alors 10 heures.

Vers 12.10 heures, dans la nuit, Bassett se réveilla et demanda à sa femme d'aller lui chercher à boire, ce qu'elle s'empressa de faire. Après avoir bu, il se rendormit.

Dix minutes plus tard, il se réveilla de nouveau, et demanda de l'eau encore une fois. Il agissait d'une manière fort étrange.

Quand Mde Bassett revint dans la chambre avec de l'eau, quelle ne fut pas sa terreur de trouver tous les draps de lit et le plancher de la chambre couverts de sang! Elle s'approcha de son mari qu'elle aperçut la gorge affreusement coupee et tenant encore dans sa main un rasoir tout sanglant. Elle s'élança vers le rasoir qu'elle saisit pour le lui arracher des mains.

Bassett lui fit alors une entaille à la main avec le rasoir. Puis il sauta hors du lit, le sang coulant en abondance de l'affreuse blessure qu'il portait à la gorge, et il courut vers sa femme qui, prise de peur, s'était sauvée dans le corridor. Il la pourchassa jusque dans un coin et tenta de lui couper la gorge.

La pauvre femme para les coups avec ses bras qui furent entaillés d'une manière horrible. Enfin elle parvint à s'échapper, et son mari tomba mort sur le plancher.

Mde Bassett, quoique complètement paralysée par la peur, réussit à se rendre chez les voisins pour demander des secours

Le Dr Chase ne tarda pas à arriver: il pensa les blessures que Mde Bassett avait reçues aux bras, et examina le corps.

Bassett était employe comme conducteur d'un attelage par les frères Boyd, commerçants. C'était un homme généralement estimé, et l'on ne lui connaissait pas de mauvaises habitudes.

Cependant, il avait souvent exprimé le désir de voir mourir sa femme quand il mourrait lui-même.

On croit que c'est dans un moment de folie temporaire que ce malheureux s'est ôté la vie. Il venait de voir mourir sa mère, comme on l'a appris plus tard, et peut-être que les tristes scènes qui ont dû se passer au chevet de la mourante lui ont dérangé l'esprit.

SUR UNE TOMBE.

UNE FEMME TROUVEE DANS UN CIMETIERE.

Elle Avait les Pieds et les Bras Geles.

Malden, 14 jan—Catherine Donahue, dont la demeure se trouve au No. 19 rue Court, Medford, a été trouvée dans le cimetière de l'avenue Highland couchée sur la tombe de son frère défunt, cette après-midi.

Ses bras et ses jambes étaient terriblement gelés et ses vêtements pris dans la glace dont une épaisse couche s'étendait sous elle.

Il y avait plusieurs taches de sang où elle gisait. Ce sang provenait des blessures qu'elle se fit aux mains et aux bras dans les efforts qu'elle fit pour se dégager.

Elle était sans connaissance à l'arrivée du chef de police Pitcher, mais elle reprit ses sens un peu plus tard, puis fut transportée à sa demeure.

Près de la tombe, la police trouva une bouteille vide ayant contenu du whiskey. On croit que cette femme vint visiter la tombe de son frère et qu'elle but tout le whiskey que contenait la bouteille, afin de noyer son chagrin. Le coup était trop fort et elle ne tarda pas à tomber sur la tombe ivre-morte. Ses vêtements se prirent dans la glace, et elle ne put se dégager. Elle demeura plusieurs heures dans cette posture.

Le frère de cette femme est mort il y a environ une semaine; elle était beaucoup attaché à lui et sa mort l'affecta beaucoup.

C'est une femme âgée de 37 ans. Elle va probablement en mourir.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH

Each Package SAVENA contains a DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recours aux

Remedes Sauvages du

Dr J.E.P. Racicot,

474 Rue Merrimack.

LOWELL, MASS.

N'oubliez pas le Guérisseur Sauvage.

Voici les jours durant lesquels je suis à mes bureaux: Le lundi, à Great Falls, No. 17 rue Franklin, en haut de chez M. Dion, épicier; le mardi, à Manchester au No. 23 rue Central; le mercredi, samedi et dimanche, à Lowell, No. 474 rue Merrimack; le jeudi, à Lawrence, au No 84 rue Franklin; le vendredi à Salem au No. 71 1-2 rue Harbor.

☞ Je traite aussi par correspondance.

Francis W. Qua

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

CHEZ A. FENTON

653 Rue Merrimack

Vous trouverez six sortes de Haches, Manches de Hache, Scies, Egohines, Chevalets, Coins et Maillets à fendre le bois; le tout à des prix qui souffrent aucune compétition dans toute.

Venez vous en convaincre.

Reynold's Bay State,

TEINTURERIES

De toutes sortes,

27 RUE PRESCOTT.

PATENTS

CAVEATS, TRADE MARKS COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. $3 a year. Specimen copies sent free.

Building Edition, monthly, $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address

MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

F. Abbott City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$100 par annee, 6 mois, 50 cts

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressez-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS. JEUDI 25 JANVIER. 1894. Soyons Distingues. No. 18

Indicateur de Chmin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.

DIVISION OUEST

Commancant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Centre, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 20, 10 50 a m; 12 15, 12 45, 3 25, 4 10, 5 10, 6 55, 9 25, p m; Dimanches, 8 15 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m

Pour Lawrence — 8 30, 9 20, 10 50, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 20, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35, et 7 30, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 40, 3 25, 6 15, p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 3 25, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 3 25 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland — 8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Québec—8 30, a m; 5 10, p m (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et apres le 25 Sept. 1893 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, ¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 50, ¶9 25, *9 50, 11, a m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, ¶7 45, 8 45, *9 15, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 57, 9 28, *9 35, *9 56, 12 03, *11 44, a m; *12 17, 1 38, 2 13, ¶3 03, 4 02, 5 33, *5 33, *6 43, *6 28, 7 52, p m; Dimanches, *7 17, *7 27 ¶7 48, 8 48, *9 18, a m; ¶4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn—6 30, ¶7 01, 7 45, 11, a m; 1 35, ¶4 35, ¶5 33, p m; Dimanches, 8 45, a m; ¶4 25, 6 03, p m.

☞ Express. ¶ seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.

Pour Salem et autres Stations—¶7 30 a m; 1 25, 5 50, p m Via South Lawrence, 6 30, a m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 47, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m, 12 57, ¶ 47, 3 43, 5 04 Nashua seulement) 5 42, 6 22, 8 13, 8 43 p m; Dim. 10 09 a m, a Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, ¶8 13 p m

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H), Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a. m; ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, *via* Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

¶ Tous les jours pour Montréal.

J. W. SANBORN, gérant général.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferree passant par le Pont de Poughkeepsie

—ENTRE—

Nouvelle-Angleterre et le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.
D. J. FLANDERS, Agent général des Passagers.

POURQUOI PAS?
Depuis un Jour!
Une Semaine
Un Mois!
Une Annee!
Des Années!
PRENEZ LE
Sirop de Térébenthine
DU
DR. LAVIOLETTE.
Le Plus Sûr.
Le Plus Efficace.
Le Plus Agréable au Coût.
Ne Opium ni Morphine ni Chloroforme.
A vente dans toutes les pharmacies
Prix 25 sous la Bouteille.

ST-LAWRENCE HOTEL,
252 Rue Middlesex.
Lowell, Mass.
Le seul Hôtel Canadien.
C. ROUSSIN, Prop.
CHAS. H. CHAGNON, Gerant.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
170 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m., excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison.
Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES d'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!
CHARBON!!
CHARBON!!
A Bon Marche,
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
☞ Son assortiment de Draps,
☞ Tweeds et d'Etoffes de tou-
☞ tes sortes est ce qu'il a du
☞ dernier goût et de patrons les
☞ plus nouveaux.

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.
CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. $3 a year. Specimen copies sent free.
Building Edition, monthly, $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

La Laine en Franchise.

La laine entrera en franchise. C'est la volonté de nos *grands (?)* législateurs.

Ceux qui ne doivent pas être contents du tout, ce sont les éleveurs américains. Mais les Démocrates se fichent d'eux comme de l'an quarante.

Pour montrer jusqu'à quel point les éleveurs sont mécontents et toute l'étendue des torts que l'entrée en franchise de la laine va leur causer, que nos lecteurs nous permettent de leur mettre sous les yeux une requête signée par les fermiers de l'Indiana pour protester contre tout changement dans le tarif sur la laine et les lainages. Dix mille copies de cette requête ont été répandues dans tous les Etats de l'Ouest et ont été promptement couvertes de signatures.

En voici la traduction:

REQUÊTE.

Aux Honorables Membres du Cinquante-troisième Congrès des Etats-Unis:

ATTENDU, vu la croyance générale que le tarif sur la laine va être aboli et celui sur les lainages grandement réduit, que le prix de la laine est maintenant au-dessous du prix de la production;

ATTENDU que si laine est admise en franchise et les droits sur les lainages radicalement réduits, le prix de la laine sera encore plus bas;

ATTENDU que nous ne pouvons produire de la laine et venir en concurrence avec la laine admise ici en franchise des pays comme l'Australie, où les éleveurs louent des terrains du gouvernement à des prix moindres que le montant des taxes sur nos terres et reçoivent du gouvernement de l'aide et de l'encouragement;

ATTENDU que le sol des Etats-Unis est convenable à l'élevage des moutons lainiers, pourvu que nous puissions avoir un prix raisonnable pour notre laine et la viande de mouton;

ATTENDU que nous croyons que c'est dans l'intérêt des Etats-Unis d'empêcher le massacre d'un grand nombre de moutons lainiers de ce pays, ce qui serait le résultat certain d'une grande réduction dans le prix de la laine;

Nous, les sous-signés, fermiers et éleveurs de moutons lainiers, sans distinction de parti, par la présente requête vous prions de ne faire aucun changement dans le présent tarif sur la laine et les lainages."

Cette requête ne pèse pas dans la balance des réformateurs, et la laine va entrer en franchise.

Aux prochaines élections, les fermiers de l'Ouest se rappelleront de la manière dont on les traite, et ils aideront aux travailleurs de l'Est qui chôment ou dont les gages ont été réduits à ran ener au pouvoir les partisans de la protection républicaine qui ont tant fait pour rendre ce pays prospère et heureux.

ACTUALITES.

Un journal italien, préoccupé des difficultés financières contre lesquelles lutte le gouvernement, propose un impôt qui, en dépit de son originalité, a déjà des précédents. Il s'agit de l'impôt sur la barbe qui a fonctionné pendant longtemps et sous diverses formes en Russie. Pierre-le-Grand, connaissant l'attachement que ses sujets ont eu de tout temps pour les accessoires velus du visage et voulant établir un système de contribution à large base, introduisit l'impôt sur la barbe dans son empire.

La barbe est un ornement superflu, inutile, disait-il, et, partant de ce principe, il la frappa d'une taxe comme objet de luxe; la taxe fut proportionnelle et progressive, non en raison de la longueur de la barbe, mais en raison de la position sociale de ceux qui la portaient.

Est-il nécessaire de savoir le grec et le latin pour être bon médecin? Le bon sens répond *non*, mais la Faculté dit *oui*. Il n'y a donc qu'à s'incliner.

Le docteur Potain vient en effet d'adresser au ministre de l'instruction publique, au nom d'une commission de la Faculté de médecine consultée à ce sujet, un rapport sur la question de savoir si les bacheliers de l'enseignement moderne doivent être admis aux études médicales.

La commission est d'avis que "le programme correspondant à ce baccalauréat ne constitue pas une préparation appropriée aux études médicales."

En d'autres termes, la Faculté déclare, par la bouche du docteur Potain, que la connaissance du grec et du latin est indispensable aux futurs médecins.

Il vient de mourir à la prison de Porto-Allegro, (Sardaigne), un nommé Giuseppe Ramas, qui avait été condamné, il y a plus de trente ans, pour avoir vendu de la charcuterie faite avec de la chair humaine.

L'instruction avait établi que, pour la confection de ses saucisses originales, Giuseppe Ramas n'avait pas assassiné moins de seize personnes.

Nous lisons dans l'*Echo de Rome* la statistique suivante:

Nombre des Frères Maçons:	
Etats-Unis d'Amérique,	5,805 320
Autres républiques américaines et Canada,	4,581,708
Cuba et Porto-Rico,	19.717
Asie et Océanie,	675.953
Afrique, y compris l'Egypte,	87.882
Europe,	7.966,148
Total des Frères,	19,136,220
Nombre de Sœurs Maçonnes,	2,725,556
Total général des adeptes,	21.881,784

Il est intéressant de suivre ce qui passe en ce moment en Angleterre.

On sait que M. Gladstone prêche le désarmement des différentes nations de l'Europe, comme seul moyen de faire disparaître le paupérisme qui engendre le socialisme et l'anarchisme avec toutes leurs horreurs.

Le chef libéral partage entièrement sur ce point les vues de Léon XIII.

Or, pour soulever le peuple contre M. Gladstone, les torys ont résolu d'effrayer le peuple anglais. Ils hurlent depuis quelque temps qu'une guerre est imminente et que l'Angleterre va être sacrifiée.

Cédant sous la terrible pression, M. Gladstone a consenti à renforcer la marine.

Mais les torys, non satisfaits, continuent leur campagne.

M. Gladstone sera certainement obligé de retarder les élections, pour ne pas être emporté par cet affolement. Il attendra la réaction et les événements faciliteront son triomphe.

COUP DE POIGNARD.

Paris, 20.—M. Crouzet, marchand de vins, rue de Bois-Colombes, à Courbevoie, était seul dans sa boutique, quand entra, vers trois heures, un jeune homme qui demanda un verre de vin. Le patron servit le verre sur le comptoir pendant que le nouveau venu s'installait près du poêle. Il resta là près d'une heure sans adresser la parole au débitant. Celui-ci vint, vers quatre heures et demie, pour mettre du charbon. Comme il se baissait vers le foyer, il reçut entre les deux épaules un violent coup de couteau. Le malheureux tomba, la face en avant, mortellement atteint.

Du dehors, un passant avait assisté à ce drame; il appelle, et plusieurs personnes accourent, s'assemblent devant la porte.

On attend pour entrer l'arrivée de la police. Mais l'assassin, se voyant sur le point d'être arrêté, prend une porte de derrière et s'enfuit. Alors on se met à sa poursuite, on le chasse comme une bête fauve, de rue en rue, et enfin on finit par s'emparer de lui dans une cour où il avait cherché un refuge.

Conduit chez M. Labussière, commissaire de police, le meurtrier dit s'appeler Gaston Richard, avoir dix neuf ans et être garçon charcutier. Il a indiqué comme domicile l'hôtel de Metz, rue d'Aboukir.

Gaston Richard a été employé chez M. Guite, charcutier, rue de Troyon, à Sèvres. Il a quitté cette maison le 29 décembre dernier. Il n'a pas paru à M. Labussière jouir de toute sa raison. A toutes les questions qu'on lui a posées, il n'a fait que cette seule réponse: "Je ne sais pas." Il n'a pas, en effet, su faire connaître le motif qui l'a poussé à commettre ce crime, et il n'a pas pu également donner l'emploi de son temps depuis qu'il est parti de Sevres. Il a été envoyé au Dépôt.

Le comble de la prévoyance:

Ne pas reveiller une eau qui dort.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—Nous lisons dans le *Monde*: Tous seront frappés à la lecture de la dépêche suivante que nous envoie un de nos amis, ancien journaliste, actuellement de l'autre côté de la frontière.

Albany, 19 janvier.—On vient de présenter à la législature une proposition pour intimer aux sénateurs Hill et Murphy de voter contre le bill Wilson. Ils obéiront, n'ayez aucun doute. Cela signifie que le bill Wilson sera rejeté. J'apprends qu'un fort mouvement se fait au Congrès de Washington pour obtenir l'abolition du *bonding system*, c'est-à-dire pour ne plus permettre aux marchandises canadiennes à destination européenne ou du sud de l'Amérique de passer sans payer de douane à trevers les Etats-Unis.

Voilà où nous en serons bientôt rendus. Une muraille de Chine sera élevée entre nous et les Etats-Unis; nos chemins de fer seront du coup presque ruinés; de fait nous n'aurons, pensent plusieurs personnes, d'autre alternative que l'annexion.

Ce que nous apprend cette dépêche si elle dit vrai, porte un coup fatal à la politique de M. Laurier.

—M. Albert J. Corriveau disait hier qu'il croit que les trains réguliers se rendront au Sault-au-Recollet à la fin de la semaine prochaine. Les moteurs sont arrivés et ont été fixés aux chars qui étaient dans les usines d'Hochelaga depuis que que temps.

Actuellement, les chars circulent régulièrement toutes les heures, à partir des rues Bleury et Craig.

QUEBEC,

—L'*Union Libérale* annonce la candidature de l'hon. Joly de Lotbinière à la mairie de Québec.

—Vanderbilt, l'archi-millionnaire et madame Vanderbilt, sont descendus au Frontenac, venant directement de New York.

Ils ont une suite d'appartements au Frontenac et demeureront ici quelque temps. On prête à M. Vanderbilt quelques projets d'entreprise.

WINDSOR MILLS,

—Une cloche du poids de 2100 lbs. a été achetée pour notre nouvelle église. Elle sera placée dans le clocher le printemps prochain.

—Les opérations au moulin à papier sont très prospères.

La compagnie a obtenu des ordres nombreux et importants. Plusieurs des principaux journaux de Montréal prennent leur papier ici.

STE EDWIDGE,

—A une réunion du conseil, tenue lundi, M. G. Marchessault, fils, a été réélu maire pour l'année 1894.

DISRAELI,

—M. J. E. Rhault, marchand et maître de poste de ce village, a été élu maire pour l'année courante.

—C'est un heureux choix. M. Rhault est digne en tous points de ce poste de confiance et saura y faire honneur.

NOTRE-DAME des BOIS,

—Voici le résultat de nos élections municipales. Les conseillers sortant de charge étaient: MM. Léandre Morin et Julien Dumoulin. Elus par acclamation pour les remplacer: MM. Jérome Danjon et Mérille Lapierre.

ARTHABASKAVILLE,

—Il y a actuellement quatre détenus dans la prison commune de ce district. Ce sont: Moïse de Gonzalve, de Saint Thomas de Pierreville, pour vol de liqueurs et autres effets, à Drummondville, chez un M. Narcisse Lemire; Léopold Paradis, pour vol d'un fusil et munitions, dans le township de Stanford; James Harvey, pour vol d'une paire de bottes chez M. L. O. Pepin, de ce village, et John Goodfellow, de Durham, pour blessures avec intention de meurtre.

ST JEROME,

—M. S. J. B. Rolland vient d'être réélu maire de St Jérôme.

LAC MEGANTIC,

—Notre conseil municipal vient de choisir M. Napoléon Lemieux comme maire de ce village durant l'année courante. Ce choix rencontre l'approbation universelle.

M. Lemieux est l'un de nos hommes d'affaires les plus actifs et les plus entreprenants. Son caractère franc et loyal, son intégrité et son inaltérable dévouement à la chose publique sont une garantie de bonne administration pour notre future ville.

SHERBROOKE,

—En cette ville, ces jours derniers, à l'âge de 94 ans et 2 mois, madame Joseph Vaillancourt, épouse de feu Félix Birs dit Desmarteau rendait son âme à Dieu. Elle était la grand'mère des Dames Eugène et Joseph Codère.

Les funérailles ont eu lieu à la cathédrale.

—A l'examen du barreau, tenu la semaine dernière, à Montréal, MM. W. C. Tracy et S. Deschamps, de cette ville, aspirants à l'étude du droit, ont réussi sur les lettres.

—A St. Jean Baptiste de Sherbrooke, le 15 janvier courant, M. Etienne Trudel, de Montréal, conduisait à l'hôtel Mlle Rosa Lefebvre, de St. Jean-Baptiste, de Sherbrooke-Est.

La bénédiction nuptiale a été donnée par le Révd. M. J. A. Lefebvre, curé de la paroisse et frère de la mariée, assisté de MM. les abbés Charest et Dodier.

Le chœur de chant était conduit par M. Roy, et l'orgue était tenu par Mlle N. Hudon, nouvelle organiste de Saint Jean-Baptiste, de Sherbrooke-Est, qui vient de remplacer Delle Rosa Lefebvre.

Les soli ont été rendus par M. A. Paradis, Delles A. Biron et V. Robitaille. Plusieurs jeunes filles ont aussi donné leur concours au chœur de chant pour cette circonstance.

Dans l'assistance on remarquait M. Vital Lefebvre, frère de la mari e et son épouse, M. Ambroise Trudel, oncle du marié, M. Crevier, de Belleville, et plusieurs autres amis.

Après le mariage les deux époux sont partis pour Montréal.

M Vital Lefebvre, père de la mariée, et M. Ambroise Trudel, oncle du marié, servaient de témoins en cette circonstance.

DESCHAMBAULT,

—A Deschambault, à l'âge de 57 ans, est décédé M. Trefflé Gariépy, meunier, et l'un des propriétaires du moulin de Lachevrotière.

Cet homme de bien, toujours affable et charitable, a succombé à une longue et pénible maladie, qu'il a supportée chrétiennement avec patience jusqu'à la dernière minute.

Sa vie entière a été consacrée au travail: il y a 37 ans passés, il entrait comme simple apprenti meunier dans le moulin qu'il a fini par acheter en société avec son frère Octave Gariépy, sous le nom de O. Gariépy & Frère. Il était l'âme dirigeante du moulin, il était le meunier. Il a bien peiné, beaucoup travaillé, pour améliorer cette propriété, et pour en faire un des meilleurs moulins de cette Province, contenant les meilleures machines à moudre, deux carderies, une rase à l'étoffe et un foulon. A l'instant où tout était en bon ordre, bien disposé, il lui a fallu quitter ce moulin qu'il aimait tant et qu'il dirigeait avec tant d'habilité.

ST CANUT,

—Le *Nord* nous annonce que des difficultés sérieuses menacent de surgir dans la paroisse de St Canut, comté des Deux-Montagnes, au sujet de l'église qui n'y est pas encore terminée.

Dernièrement, à une assemblée de francs-tenanciers, M. le curé Pinault a fait quelques remarques contre M. Prosper Lachapelle, ancien maire de St Canut, qui s'est mis à la tête d'un mouvement de résistance pour empêcher qu'on entreprenne maintenant l'achèvement des travaux à l'intérieur du temple. M. Lachapelle prétend qu'on est à écraser sa paroisse sous les dettes. Toutefois M. le curé Pinault paraît avoir une bonne majorité de francs-tenanciers de son côté.

CHICOUTIMI,

—Aux assises criminelles siégeant actuellement à Chicoutimi, les grands jurés ont rendu un verdict d'*ignoramus* en faveur de Sprott accusé du meurtre d'un nommé Raymond. Cependant, comme les présomptions sont très fortes contre Sprott, il sera détenu jusqu'à ce que l'on ait retrouvé le cadavre de la victime.

Le gouvernement offre $200 de récompense à quiconque fera connaître l'endroit où Raymond a été enterré.

Disparition.

Un nommé James McGregor, qui demeurait au No. 46 Boott Corporation, a quitté sa demeure lundi dernier et on n'en a pas entendu parler depuis.

EXPLOSION FATALE.

UNE BATISSE MISE EN PIECES SUR LA RUE PAIGE.

Un Marchand de Fruits Mortellement Blesse.

Quelques minutes après 9 heures, samedi soir, la population de cette ville fut surprise par le bruit d'une terrible explosion, et immédiatement après cette explosion une alarme d'incendie fut sonnée à la boîte 13. Ces deux événement étaient occasionnés par le même incident, c'est-à-dire une terrible explosion dans un des hangars en arrière de l'édifice en brique sur la rue Bridge, près de l'angle de la rue Paige, qui appartenait autrefois à la Massachusetts Company, mais fut vendu il y a deux ans à George B. White. Le hangar était neuf et de construction solide.

Ceux qui se rendirent sur les lieux trouvèrent le hangar en pièces. Une partie de cette bâtisse, en sautant, a atteint un urinal, de l'autre côté du trottoir, et l'a tellement endommagé qu'il devra être reconstruit.

UN HOMME BLESSÉ.

Un homme fut trouvé étendu sur le trottoir à environ dix pieds de l'édifice. Cet homme était mortellement blessé. Un bidon de cinq gallons dont le robinet était ouvert se trouvait à cinq pieds du malheureux; de ce bidon s'échappait une matière liquide: c'était du napthe, bitume très inflammable.

Un nommé Baker arriva un des premiers sur les lieux et ferma le robinet.

Ensuite le blessé fut transporté dans une buanderie chinoise, de l'autre côté de la rue. C'est alors qu'on apprit que c'était un Grec à l'emploi du colporteur de fruits dont le comptoir est situé au coin des rues Bridge et Paige. Ce marchand de fruits avait loué de Mde Swasey une partie du hangar pour y placer son matériel, comprenant deux bidons de napthe. Le napthe servait à remplir la lampe suspendue au-dessus de son comptoir.

Le nom du blessé est Tianopolus; il se rendit dans le hangar pour remplir la lampe. On croit que le petit appartement se remplit de gaz, et quand le Grec voulut faire prendre une allumette, l'explosion se produisit.

Le feu, qui avait pris dans les débris, ne tarda pas à être éteint.

Il semble étrange que ce vendeur de fruits avait deux bidons de napthe, tandis que cinq gallons de ce liquide aurait été parfaitement suffisants pour sa consommation.

Le blessé a été examiné par le Dr Johnson qui trouva que ses blessures étaient graves. L'ambulance fut appelée et il fut transporté à l'hôpital St John. Ses deux jambes étaient fracassées. Son bras gauche était si endommagé qu'on fut obligé de le lui amputer au-dessus du coude. Sa figure a aussi été affreusement brûlée. Cet homme n'était à Lowell que depuis quelques jours, venant de New York. Ne pouvant parler l'anglais, il fut impossible de lui faire raconter comment l'accident était arriver. Il est mort vers les 10 h dimanche soir, et il est probable qu'on ignorera toujours la cause véritable de cette explosion.

Plusieurs édifices avoisinants le hangar ont été plus ou moins endommagés par les débris lancés en tous sens.

Les vitres de la buvette Driscoll furent brisées, et les pratiques furent si épeurées que plusieurs d'entres elles s'élancèrent dans la rue, en emportant le verre de bière qu'on venait de leur servir.

Dans la salle Prescott, non loin du théâtre de l'explosion, on était à danser dans le temps, et une panique s'ensuivit parmi les danseurs et les danseuses.

Une dame s'en allait à cette heure visiter une amie, Mde Swasey, qui demeure à vingt pieds de l'endroit où l'explosion a eu lieu, et comme elle mettait le pied sur le seuil, un morceau de bois provenant du hangar mis en pièces passa à un pouce seulement de sa tête. Cette dame eut une fière peur et l'échappa belle; cependant, sa frayeur fut si grande qu'elle est au lit et un médecin fut appelé pour lui donner des soins.

Le policeman Ingalls, qui fut témoin de l'explosion sur la Lakeview avenue où il est de quart, dit qu'une masse de feu s'éleva une trentaine de pieds dans les airs et fut suivie par une fumée très épaisse et très noire.

Le bruit de cette terrible explosion a été entendu dans toutes les parties de la ville, surtout sur les hauteurs de Centralville, et un citoyen qui y demeure raconte que sa demeure fut ébranlée sur sa base comme si ce fut un tremblement de terre.

AUJOURD'HUI NOUS VENDRONS
50 Douzaines de
Clark's Mile End Cotton, 3 Rouleaux pour 5 cts,
Et la quantité pour chaque pratique est limitée et nous espérons qu'il n'y aura aucun malentendu dans cette annonce. Nous vendrons aujourd'hui 35 doz. de paires de
Bas Noirs de Dames, tout laine
Qualité extra, et longues jambes avec talons et bouts en mérino, à 39 cts la paire, ils seront considérés bon marché sur la rue Central, mais nous les vendrons
2 paires pour 25c.
ou 1 paire pour 15c,
38 doz. de paires de Bas d'enfants et de garçons aux mêmes prix, valant 25c. la paire.
Grande Vente Spéciale pour les Dames, Robes de chambre, Caleçons, Chemises blanches, Corsets, &c.
COOK, TAYLOR & CO.—231 a 237 rue Central.
Employés Canadiens: — Hormidas Gervais, A. F. Dragon, et Mlle Mathilda Lareau.

DICKSON BROS,
Marchands de The et Cafe,
DONNENT DES
PRESENTS AVEC CHAQUE LIVRE DE THE
A l'enseigne de la THEIERE,
68 - RUE MERRIMACK - 68

L'EAU EST IMPURE.

ELLE EST LA CAUSE DE NOMBREUSES MALADIES.

Faites-la Bouillir Avant de Vous en Servir.

Le bureau d'hygiène s'est alarmé à juste titre du grand nombre de cas de fièvres typhoïdes qu'il y a dans la ville, et il s'est mis en frais d'en découvrir la cause.

Pour atteindre ce but une conférence du professeur Sedgwick, du maire Pickman, de l'ingénieur Bowers, de Thomas, surintendant du bureau de l'eau, et du major T. O. Allen a eu lieu samedi matin pour s'assurer si oui ou non l'eau de l'aqueduc est pure. Depuis le 1er janvier quarante-trois cas de fièvre typhoïde ont été rapportés au bureau d'hygiène. Le résultat de cette conférence a été que l'eau tirée de la rivière Merrimack est contaminée et qu'elle est la cause de tant de cas de fièvre typhoïde. Quant à l'eau tirée des puits artésiens, elle a été déclarée pure.

Le professeur Sedgwick est d'avis que l'eau de la rivière se charge de germes de fièvre typhoïde à Manchester, où cette maladie est à l'état épidémique, et comme la rivière est couverte de glace, l'eau n'a pas la chance de se purifier.

Le bureau de l'eau espère pouvoir doubler le volume d'eau qu'il peut retirer de ses puits artésiens, et dans quelques jours 15 autres nouveaux puits seront mis en opération.

En attendant que tous les habitants de cette ville puissent boire de l'eau de ces puits, le bureau de l'eau conseille de faire bouillir l'eau d'aqueduc avant de s'en servir. Tout le Quartier Quatre, le haut du Quartier Cinq et la partie sud du Quartier Trois, passé le Davis Corner, sont approvisionnés d'eau provenant des puits artésiens, et toutes les autres parties de la ville emploient l'eau de la rivière.

SUR LA RIVIERE.

Le Patinage et le Courses de Chevaux.

Une foule énorme s'était donné rendez-vous sur la rivière Merrimack dimanche et samedi. On calcule que 5000 à 6000 personnes s'y sont rendues hier, et samedi on en comptait presque autant.

La grande attraction, samedi, en outre du patinage, fut les courses de chevaux.

La glace était assez bonne.

SUICIDE D'UN CANADIEN.

Il a ete Trouve Pendu dans sa Cave.

Isaac St Amand, qui demeurait au No. 92 rue Hall, a été trouvé par sa femme et son gendre, Henri Bélanger, pendu dans sa cave dimanche matin, vers une heure.

Mde St Amand dit qu'elle s'est couchée vers huit heures et demie samedi soir et que son mari était couché sur le sofa dans la salle quand elle se retira. Plus tard, vers les dix heures, elle l'entendit marcher, et ce fut la dernière fois qu'elle entendit du bruit provenant de cette chambre.

Plus tard, lorsqu'elle s'aperçut qu'il était disparu, elle et son gendre firent les recherches et le trouvèrent pendu dans sa cave. Il s'était servi d'une corde à linge qu'il avait attaché à une planche.

Le défunt était âgé de 68 ans et avait une maladie qui le faisait souffrir depuis plusieurs années. C'est cette maladie qui peut l'avoir poussé à en finir avec la vie, car Mde St Amand dit que depuis un an ils s'apercevaient qu'il était attaqué d'aliénation mentale.

Il laisse une femme et trois grands enfants qui demeuraient avec lui.

Les funérailles auront lieu mardi matin à 8 heures à l'église St Jean-Baptiste.

M. Jos. Albert a la charge des pompes funèbres.

Temps Durs pour les Charpentiers.

Il paraîtrait que les temps sont excessivement durs pour les charpentiers. Plusieurs d'entre eux, les plus âgés, disent que jamais il n'ont vu une telle dépression.

Le nombre de charpentiers sans ouvrage en cette ville est très considérable.

o o o o MARVELO!
MARVELO COMPOUND,
Pour le Nettoyage des Habillements de Dames et de Messieurs.
PRIX: 25 Cts.
☞ EN VENTE PAR TOUS LES PHARMACIENS.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine
par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an. - - - - - - - - - - $1.00
Six mois. - - - - - - - - - .50
Trois mois. - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
L'ETOILE,
67 rue Market, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 25 JAN. 1894.

Les Crimes Mysterieux.

C'est toujours avec émotion que nous apprenons qu'un meurtre a été commis; mais quand on vient nous dire ensuite que c'est un crime mystérieux, que le misérable auteur n'a pas laissé la moindre trace pour permettre à la police de le poursuivre et de l'atteindre; quand nous nous apercevons plus tard que ce Caïn ne rendra pas compte à la justice humaine du sang qui tache son front, notre émotion redouble, et comment voulez-vous qu'il en soit autrement? N'est-ce pas horrible de songer qu'une brute à face humaine, qui mérite l'échafaud pour avoir délibérement tué son semblable, est libre, que nous pouvons rencontrer cet être dangereux, lui presser la main, en faire notre ami, le recevoir dans notre maison et peut-être lui permettre de faire partie de notre famille, sans nous douter le moins du monde que sous la peau de l'agneau se cache un loup de la pire espèce?

Ce malheur-là peut arriver à quelqu'un d'entre nous, car les crimes mystérieux se multiplient, les assassins qui sont en liberté augmentent proportionnellement en nombre.

Le dernier a ajouter à la liste de ces assassinats entourés de mystère est celui de cette infortunée fille de joie de Boston, qu'on a trouvée assassinée dans ses appartements, après une nuit de débauche en compagnie de plusieurs jeunes gens courant après les plaisirs faciles.

La police de Boston est depuis ce temps-là aux abois, mais tout paraît indiquer qu'elle en sera pour ses frais.

Donc encore un assassin qui ne sera pas puni sur cette terre. Lowell a eu depuis une couple d'années deux meurtres mystérieux: ceux de Bélanger et du Dr Chaput. On n'a pas oublié la tragédie Borden et le fameux procès qu'il a donné lieu. Mlle Borden, accusée d'avoir tué ses père et mère, en plein jour, dans leur demeure située presque au centre de la ville, a été acquittée. C'est encore un mystère dont les ombres épaisses, impénétrables, ne se dissiperont sans doute jamais. Voila pour deux villes seulement.

La fréquence de ces meurtres dont la police, si bien organisée de nos jours et avec tous les avantages qu'elle possède, ne peut parvenir à découvrir les auteurs est bien faite pour nous épeurer; car elle est certainement sujette à inciter les êtres aux propensions sanguinaires à commettre des actes de bestialité contre leurs semblables, avec l'espoir qu'ils ne seront pas découverts, tout comme tant d'autres.

En face de ce résultat nous pouvons dire ceci: les assassins sont plus habiles et mieux favorisés par les circonstances, ou bien nos détectives manquent de capacités.

Tout le monde avouera avec nous que depuis le perfectionnement des services télégraphique, téléphonique et des chemins de fer sillonnant le pays en tous sens, la police possède des avantages tels qu'elle n'en a jamais eu auparavant de faire la chasse aux criminels et de les amener devant les tribunaux.

Si c'est avec émotion que nous apprenons qu'un attentat mystérieux a été commis, c'est aussi avec étonnement, car nous ne pouvons nous faire à l'idée que notre police, disposant des moyens qui ont été mis entre ses mains, soit si souvent incapable de rivaliser d'habileté et d'astuce avec les criminels les plus retors de ce pays.

Parmi les Travailleurs.

Il n'y a rien comme les protestations des travailleurs contre l'adoption du nouveau tarif pour exciter l'ire de nos adversaires. Ils voudraient que la classe ouvrière vit réduire ses gages sans souffler mot, parce que les démocrates sont au pouvoir; ils voudraient que l'ouvrier sans ouvrage, souffrant du froid et de la faim, à cause de la politique démocratique, restât bien coi et ne fît pas entendre de murmures.

Après cela ils viendront dire qu'ils sont les amis des travailleurs!

Pour tourner le fer dans la plaie, voici quelques détails d'une assemblée monstre que les travailleurs de New York ont tenue pour faire entendre des protestations contre le Bill Wilson.

Nous empruntons le compte rendu suivant à un journal de New York:

Une assemblée de travailleurs probablement la plus nombreuse qui ait eu lieu à New York et peut-être dans tous les Etats-Unis s'est ouverte un de ces soirs derniers dans la vaste salle de l'Union Cooper. Ce fut une assemblée organisée spontanément par la classe ouvrière dont les plus chers intérêts ont été méconnus par la présente administration qui est en train d'enlever au travailleur américain ses gages élevés, pour le mettre au niveau des salariés européens qui gagnent à peine de quoi vivre et dont un grand nombre se voient obligés d'émigrer.

Tous ceux qui étaient présents à cette assemblée avaient peut-être aperçu la misère s'approchant de leur demeure, ils savaient ce qu'ils pouvaient attendre du parti démocrate, et c'est avec connaissance de cause qu'ils ont protesté énergiquement, unanimement et puissamment contre l'adoption du nouveau tarif, comme étant préjudiciable à leurs intérêts.

ACTUALITES.

C'est préférable de ne pas patiner du tout que de trop patiner et de se noyer.

Il est probable que la grande bataille entre Corbett et Mitchell aura lieu à quatre milles à l'est de Jacksonville. C'est sur une île entourée d'une rivière très rapide et les organisateurs ont l'intention de couper avant la bataille l'unique pont qui relie l'île à la terre ferme, de sorte qu'il serait impossible à la police de traverser.

Deux jeunes filles des environs de Springfield, Mass., Theresa Jones, âgée de 17 ans, et Martha Hartford, âgée de 16 ans, patinaient pendant la soirée sur la rivière Westfield, lorsque la glace s'est brisée sous leur poids. Ces deux infortunées ont été précipitées à l'eau et noyées avant que l'on ait pu leur porter secours.

Il y a aux Communes anglaises un député qui y siège depuis soixante ans sans interruption. C'est M. Charles P. Villiers, représentant le comté de Wolverhampton et il est âgé de 93 ans.

Aux communes canadiennes, le plus vieux député est M. Bourassa; il porte encore vigoureusement ses 81 ans et il représente le collège électoral de St Jean depuis quarante ans.

La police de South Omaha recherche activement les malfaiteurs inconnus qui se sont introduits pendant la nuit dans l'eglise catholique de Saint-Agnès, où ils ont volé des vases sacrés en argent représentant une valeur de plusieurs centaines de piastres, et se sont amusés à détruire à coup de hache l'orgue et la sainte table, et à déchirer les ornements.

Immédiatement avant l'ouverture de la classe du soir de Ferry Lane à Fall River, Antoine Madeiro, un jeune Portugais âgé de 11 ans, a poignardé un écolier Alphonse François, un Canadien-français âgé de 18 ans.

Ils étaient ensemble dans la cour de l'école, et Madeiro dit que François faisait partie d'une bande qui le faisait étriver.

Pour se défendre il tira un couteau de poche et le plongea dans le cou du premier de la bande qui se présenta devant lui. La blessure de François est grave, et Madeiro est sous arrêt.

M. Cliquot, un Canadien-Français avaleur de sabres, de New York, a voulu, dans une soirée, avaler 14 sabres de 22 pouces de long, puis introduisit dans son gosier un autre long sabre de cavalerie. Il renouvela sa tentative avec 14 sabres à la fois dont la lame de chacun avait un pouce de large. Le docteur Hôpe, au bénéfice duquel se donnait la représentation, au lieu de retirer les sabres un à un, les retira tous ensemble et coupa sérieusement la gorge de Cliquot.

Cet avaleur de sabres, d'après les dernières nouvelles, est à l'article de la mort.

Il y a eu ces jours-ci, à la Grande-Chartreuse, une cérémonie rare.

Mgr Fava, évêque de Grenoble, a conféré la prêtrise à un chartreux qui est depuis plusieurs années déjà dans ce monastère, et qui est âgé de plus de soixante-dix ans, dom Félix Faure.

Dom Faure est le fils de M. Félix Faure, premier président de la cour de Grenoble et pair de France sous Louis-Philippe. Il a été lui-même maître des requêtes au conseil d'Etat, et a publié plusieurs ouvrages de mérite, entre autres une *Histoire de Saint Louis*.

C'est après la mort de sa femme qu'il s'est retiré à la Grande Chartreuse, où il vient de terminer ses études théologiques et son noviciat, et où il a célébré sa première messe.

Il a plusieurs enfants et petits-enfants. Quand ils vont le voir, il lui faut une permission spéciale pour les embrasser, mais ses supérieurs ne la lui refusent pas.

Des milliers de personnes se sont réunies au cimetière de Burton-on-Trent, à Londres, pour assister aux funérailles d'un conseiller de ville, Charles Wilman.

Lorsque les membres de la famille furent appelés pour jeter un dernier regard sur la figure du défunt, le couvercle du cercueil remua et deux personnes assurèrent que le corps avait donné des signes de vie.

Des médecins, mandés en toute hâte, déclarèrent que Wilman était encore vivant.

La cérémonie fut suspendue, la foule se dispersa, et l'on retira Wilman de son cercueil pour lui faire suivre les traitements que son état cataleptique exige.

Le Carnaval a Quebec.

(De notre correspondant spécial.)

Québec, 22 Jan. 1894.

M. l'Administrateur,

La ville des Champlain, des Frontenac, des Wolfe et des Murray, qui nous rappelle de si glorieux souvenirs, qui renferme de si précieuses reliques, qui ne s'est jamais laissée surpassée lorsqu'il s'est agi de fêtes nationales, Québec, dis-je, fera bientôt connaître, au monde entier, qu'elle sait aussi conserver la palme lorsqu'il est question d'organiser et de mettre à exécution des amusements publics. Le carnaval, qui s'ouvrira solennellement le 29 de ce mois pour se terminer le 3 février, sera certainement un événement inouï dans les annales canadiennes. Il sera, pour ceux qui y prendront part, les plus belles réjouissances auxquelles ils n'auront jamais assisté.

L'idée d'un carnaval grandiose est à peine émise, qu'un appel chaleureux est fait par la voie des journaux et auquel répondent les principaux citoyens de Québec, Lévis et même de Montréal en souscrivant, généreusement, des sommes qui leur font honneur et lesquelles assurent définitivement le succès de l'entreprise.

Dans tous les quartiers de la ville on a fait des travaux immenses. Les étrangers pourront admirer, à la Haute-Ville, vis-à-vis la façade de la cathédrale catholique, une miniature de la tour Eiffel; sur le terrain des Jésuites, de superbes statues de glace représentant Champlain, le père de Brebœuf et Mgr de Laval; sur la rue St Louis, le magnifique palais de glace où un combat simulé sera livré, à la fin du carnaval, entre les raquetteurs et 150 hommes de l'artillerie royale; aussi une sucrerie canadienne, où l'on fabriquera le sucre comme au printemps; sur la rue Ste. Ursule, près de la bâtisse des pompiers, une miniature de la chûte Montmorency; sur les rues St. Jean, St. Joseph et à St. Sauveur, de beaux arcs de triomphe en verdure et en glace; le camp des Sauvages, sur le terrain de l'ancien parlement, où les représentants des différentes tribus vendront leurs curieux ouvrages; la hutte des Esquimaux, la forêt canadienne avec sucrerie, sur le marché Montcalm, etc., etc.

Les amusements nombreux et variés, pour chaque jour, seront enchanteurs: marches processionnelles sur les rues de la ville, par les clubs avec fanfares et chars allégoriques; excursions au sanctuaire de Ste-Anne de Beaupré et au village des Hurons par les chars; une immense glissoire pour les traînes sauvages sur les *Cove fields*; un patinoir pour les amateurs de patins; une grande revue militaire en raquette, sur les plaines d'Abraham; enfin soirées dramatiques et musicales où l'on entendra les voix des meilleures cantatrices du Canada; les bals où les étrangers auront le plaisir de connaître et de causer avec les belles et charmantes Canadiennes.

X B.

Edouard.—Ce que je déteste une femme qui flirte!

Héloïse. — Pourquoi ne pas étendre ce dégoût jusqu'aux hommes?

Edouard.—Ce n'est pas pareil, voyez-vous. Les femmes sont si attrayantes!

Un gros bourgeois de village, aussi riche que prétentieux, a besoin de connaître son poids pour remplir un blanc d'assurance. Il se rend chez l'épicier d'en face.

—Monsieur, puis-je me servir de votre balance pour me peser?

—Certainement, monsieur.

—Comme c'est pour une assurance, je veux être certain qu'elle donne mon poids juste. Est-elle en ordre?

—Pour cela, monsieur, vous pouvez être tranquille; elle a pesé des cochons toute l'avant-midi.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

Rome, 5 Jan. 1894.

M. l'Administrateur,

L'Italie tout entière est ensevelie dans un vaste linceul de neige; spectacle fort navrant pour tous les citoyens du pays en général, et tout particulièrement pour les romains. Depuis trois jours les rues de la ville éternelle sont désertes; les voitures ne circulent plus, le commerce, toujours fort tranquille, est mort. Les commis et les bourgeois, les mains enfouies dans les poches, attendent vainement les pratiques qui s'obstinent à rester à la maison. Car en temps de neige, le romain ne sort pas: il passe dix-huit heures au lit et six heures à côté de ce meuble consolant. Les pauvres meurent de faim entassés dans les trous des vieilles bâtisses. Seuls, les chiens s'en vont, par brigardes, hurler à tous les coins des rues et rendent ainsi plus lugubre un état de choses déjà fort triste pour un pays qui n'est pas du tout préparé contre le froid. La neige pour l'italien est exactement ce qu'est la picote pour l'américain.

Ce temps n'empêche pas les Siciliens d'être en pleine rebellion contre le roi et ses ministres. Ce pauvre peuple écrasé par les taxes est complètement las de travailler pour le fisc. Il veut travailler pour manger, il s'est levé en masse afin de lutter pour vivre. "Vaincre ou mourir!" tel est le cri de ralliement dans toute la Sicile. Le peuple entier, hommes et femmes, est sur pied, armes à la main, réclamant l'abolition des taxes pour les travailleurs. Déjà beaucoup de sang a été versé; la situation est des plus menaçantes. 60,000 soldats ont été envoyés en Sicile qui est, aujourd'hui, en état de siège. L'état de siège en Italie, signifie: plus de rassemblements, plus de port d'armes, être enfermé chez soi dès six heures du soir jusqu'à six heures du matin, patrouilles de cavalerie perpétuellement dans les rues, etc. Il est vrai que ces précautions semblent encore inutiles. Le peuple Sicilien, ardent toujours, exaspéré à cette heure, veut la victoire ou du sang; et le sang coule tous les jours. "Mieux vaut mourir sous les baïonnettes, crient-ils, qu'entre les griffes de la faim."

Malgré le froid, le Pape est parfaitement remis. Il ne néglige aucune des occupations de sa charge souveraine. Il a donné audience à tous les ambassadeurs accrédités auprès du St. Siège, à tous les cardinaux et à tous les hauts dignitaires du Vatican qui sont venus comme de coutume lui offrir leurs souhaits de bonne année. Il a donné 100,000 francs ($20,000) aux pauvres de Rome, torturés par le froid et la misère. Il a envoyé une somme égale aux missionnaires qui évangélisent les pays où la religion est persécutée. C'est la Chine qui a reçu la plus forte somme. La neige empêche Sa Sainteté de sortir chaque jour dans les jardins du Vatican, la promenade se fait dans les galeries du palais.

Il est à peu près certain que Mgr. Satolli ne sera pas crée cardinal au consistoire prochain, le Pape a encore besoin de sa prudence et de son activité en Amérique. D'autre part dans les cercles du Vatican, on parle avec une certaine insistance de l'archevêque de New-York, comme futur cardinal. Cela ne veut rien dire, mais cela veut dire beaucoup.

Nous sommes aujourd'hui à la veille de l'Epiphanie, le temps est encore douteux, mais si ce soir le temps est beau, malgré le froid, malgré la neige, il y aura grand charivari dans les rues de Rome. Ce charivari qui est pour perpétuer l'entrée des Mages à Jérusalem, puis à Bethléem, est d'une constitution fort antique à Rome. Tous les jeunes gens de 14 à 22 ans, armés d'une trompe en ferblanc, font toute la nuit le tour de la ville en soufflant à pleins poumons. C'est effroyable, épouvantable, les romains en rient, les étrangers en frémissent, les chiens en hurlent et la police est obligée de laisser faire, parce que c'est une coutume tolérée depuis plusieurs siècles. Il est bien certain que c'est peut-être solennel, mais ce n'est pas beau. Figurez vous un 4 juillet chez les peaux-rouges et vous aurez une idée de la chose. Et puis pour l'Epiphanie, à Rome, tous les enfants suspendent leur bas sous la cheminée, car la fée *Befana*, durant la nuit distribue ses faveurs. A qui des bonbons, à qui des oranges, à qui une montre, à qui des noix, des chataîgnes, un chapeau neuf, un sifflet, des souliers, etc., etc. Ah! qu'il est beau le réveil!... Comme cette année l'argent est fort rare en Italie, l'Epiphanie sera peut-être au peu gelée, mais la parents diront aux bébés que c'est la faute de la neige et les bébés se consoleront et vivront d'espérance jusqu'à l'année prochaine.

Hier ne sachant trop que faire, je suis allé au tribunal. Il s'agissait d'un cas grave et la cour suprême était encombrée de gendarmes le sabre à la main. J'entre et j'aperçois dans le fond de la salle, sur un trône revêtu de rouge, le juge d'instruction, vêtu de rouge et de noir, siègeant au milieu de ses conseillers et du jury. Il interroge un pauvre diable pâle et louche. "Mais, dites-moi Antonio, pourquoi avez-vous tué votre femme, n'était-il pas dix fois mieux de vous séparer légalement?" Et le pauvre diable de répondre sur un ton piteux: "Ah! Monsieur le président, voyez-vous j'ai été trop honnête, et c'est pour être fidèle à ma parole que je lui ai planté le couteau dans le cœur."—"Comment, Antonio, je ne comprends pas! expliquez-vous!"— "Eh! bien, monsieur le président, je vais vous l'avouer, j'avais juré à ma femme qu'il n'y aurait que la mort qui nous séparerait, et un jour, ne pouvant plus la digérer, je l'ai poignardée, et voilà tout." Il faut maintenant savoir, pour la décharge du pauvre homme, que sa femme était d'une excentricité incroyable. Pour ne citer qu'un fait déposé par un des 22 témoins, vous saurez qu'un soir vers onze heures, la femme d'Antonio s'en va sonner d'une manière désespérée à la porte d'une pharmacie fermée depuis 9 heures p. m.

Le pharmacien, en petit costume, entr'ouvre le châssis, —que voulez-vous?... Deux sous de pommade pour faire renaître les cheveux! —Comment, et c'est pour cela que vous me réveillez! —Ah! bien, monsieur, si ça vous déplait de me servir, j'irai l'acheter chez un autre pharmacien.

Comme vous le voyez, Antonio avait une femme qui n'était pas précisément un ange.

Bien à vous,

Wm. Breen.

DEFENSE CONTRE L'ANARCHIE

Lorsque dans nos journaux nous lisons en première page des articles éloquents d'indignation contre les actes atroces commis par quelque anarchiste, nous joignons nos imprécations à celles de l'écrivain; comme lui nous sommes épouvantés de ces forfaits dont les auteurs ne respectent ni l'innocence, ni les lois; crimes à la fois contre les personnes, la société et la patrie, qui jettent la terreur dans les esprits, sont jusqu'à ce jour inconnus dans l'histoire et n'ont pas d'autre nom dans les langues que celui d'attentats anarchistes. Et quand, passant à la troisième page, nous apprenons: ici, qu'une famille entière s'est suicidée pour ne point mourir de faim; là, qu'une mère entourée de ses enfants, a allumé un réchaud pour échapper, avec les petits êtres qui lui sont chers, aux mêmes angoisses; plus loin, qu'une jeune fille s'est noyée pour ne pas tomber dans le déshonneur, car elle ne parvenait pas à gagner sa vie, ou qu'un jeune homme s'est tué parce qu'il se trouvait sans moyens honnêtes d'existence; songeons-nous toujours aux rapports immédiats qui existent entre les sombres lignes de la première page et les malheurs que nous trouvons à la troisième; songeons nous que s'il n'y avait pas de misérables mourant de faim, il n'y aurait pas non plus d'anarchiste; car ceux-ci ne sont que des désespérés forts et résolus, les autres sont des désespérés faibles et soumis; tous, au même titre, sont les victimes de notre état politique, économique et social.

N'est-il donc aucun moyen de arantir notre société contre les attentats criminels des anarchistes? Il en est un, des plus simples. Donnez aux classes ouvrières l'espérance, les attentats cesseront aussitôt. Il a suffi que M. Gladstone entreprit d'accorder le *home rule* à l'Irlande, pour qu'il n'y eût plus de conjurations de féniens, et que le Tsar s'allât à la France démocratique pour faire cesser les complots nihilistes.

Laissez rentrer dans la pensée de l'homme l'espérance, quelles que soient ses illusions il ne sera plus un désespéré. Rendez aux masses la croyance que le Gouvernement et les Chambres travaillent vraiment à leur prospérité, rendez-leur l'espérance qu'il en naîtra pour elles un avenir meilleur, il y aura encore des criminels cherchant dans le vol, l'assassinat les moyens de se procurer des jouissances personnelles, il n'y aura plus d'anarchistes.

Un Moyen Facile de Venir en Aide a de Pauvre Missions.

Recueillez les timbre-posete oblitérés de toutes nuances et de tous pays et envoyez-les au Rév. P. M. Barral, Missionaire à Hammonton, Nouveau-Jersey. Veillez donner de suite votre adresse et vous recevrez avec les renseignements nécessaires un beau Souvenir des missions d'Hammonton.

DESESPOIR D'AMOUR.

Springfield, Mass., 21 jan—"Celle que j'aimais est morte,"—s'écria Ezra Frazier, puis il s'évanouit, de suite après avoir appris que la jeune fille qu'il courtisait avait terminé ses jours en s'empoisonnant.

Frazier était l'ardent admirateur de Mlle Eva Galarneau, une petite canadienne de 17 ans, blonde et les yeux vifs.

Cette jeune fille était fort malheureuse en amour, car ses parents voulaient la forcer d'épouser Frazier qu'elle n'aimait pas et qui était trop âgé pour elle. Celui pour lequel son cœur de fillette battait le plus fort, c'est Allen Sibbey, de Palmer, un tout jeune homme. Celui-ci, en apprenant la terrible nouvelle, n'a pas perdu connaissance, mais il est devenu pâle comme un mort, les dents serrées, les poings fermés et muet. Quand la première émotion se fut calmée, il recouvra l'usage de la parole et lança des malédictions contre les parents de la jeune fille qui s'étaient mis en travers de leurs amours avec le fatal résultat que l'on sait.

La tragédie a eu lieu au No. 56 rue York, où Eva demeurait avec ses parents.

Pendant deux ans Frazier courtisait cette jeune fille, qui ne cessait de lui dire qu'elle ne l'aimait pas et qu'elle ne l'aimerait jamais.

Comme le pauvre Frazier était amoureux fou, il n'en continuait pas moins à faire sa cour à la jeune fille, encouragé par les parents et espérant qu'à force d'amour, de sollicitudes, d'attentions, il parviendrait enfin à gagner le cœur de la belle Eva.

Il y a six mois un autre jeune homme fit son apparition sur la scène, ce qui devait précipiter le dénouement qui fut tragique. C'était Allen Sibbey. La mère dit alors à sa fille qu'elle ne voulait pas qu'elle reçût Sibley, et celle-ci de répondre: "Je ne vous obéirai pas!" Alors entre la jeune fille et ses parents des querelles fréquentes eurent lieu; mais Eva n'en continuait pas moins à recevoir celui qu'elle préférait.

Six mois s'écoulèrent, et un soir que Sibley était à la maison de son amante, le père d'Eva vint le prendre par le bras et le mettre à la porte.

Eva se mit à fendre l'air de ses cris, et elle eut une attaque d'hystérie. On la mit au lit et un médecin fut appelé. Une heure plus tard elle paraissait remise, mais ses yeux brillaient d'une flamme étrange, et un de ses frères, qui était à son chevet, l'entendit murmurer: "Ils vont causer ma mort."

Jusqu'à hier soir, la jeune fille demeura sombre, sans paroles. Pendant la soirée, on la laissa seule à la maison, sa mère étant allée faire quelques achats en compagnie de son père, et ses frères étant allés veiller chez des connaissances. Eva pensa que le moment était opportun pour terminer ses souffrances; elle descendit chez Patrick Clark, qui demeurait au premier étage, et donna 10 cents à la petite fille de celui-ci pour qu'elle alla chercher du vert de Paris.

La petite Clark, une enfant de 7 ans, se rendit à la pharmacie voisine, mais on refusa de lui vendre le vert de Paris demandé. A la pharmacie Dale, un peu plus loin, elle fut plus heureuse. Le pharmacien lui demanda si c'était pour faire mourir des rats qu'elle voulait de ce poison, et sur la réponse affirmative de l'enfant, il lui donna une boîte de vert de Paris.

Elle porta la boîte marquée "poison" à Eva. Quand la petite Clark fut descendue chez ses parents, Eva se rendit au lavoir et mélangea le poison avec de l'eau, puis l'absorba.

Au retour du père et de la mère, ceux-ci aperçurent la boîte de vert de Paris et s'enquirent à ce sujet. Eva répondit qu'elle ignorait qui avait apporté cette boîte dans la maison. Un peu plus tard, la pauvre Eva commença à ressentir les terribles effets du poison; elle se mit à pousser des cris stridents, en disant: "Je me suis empoisonnée!"

Un médecin fut aussitôt appelé, et malgré tout ce qu'il put faire pour la sauver, la malheureuse est morte trois heures plus tard dans d'atroces souffrances.

En apprenant la mort d'Eva, Frazier perdit connaissance. C'est un peintre-décorateur âgé de 39 ans; il avait fait à Eva plusieurs cadeaux très riches.

LA PICOTE A WORCESTER

Worcester, 21 jan.—Le Dr Michael F. Fallon est aujourd'hui tombé malade de la petite vérole.

Le Dr Fallon est l'un des principaux médecins de la ville, et c'est lui qui découvrit le cas de picote qui s'était déclaré ici il y a deux semaines.

Bowen, la victime, consulta ce médecin qui soupçonna que c'était un cas de petite vérole, et le jour suivant il fit transporter Bowen à l'hôpital des pestiférés.

Le Dr Fallon continua à aller dans le monde, et la veille qu'il tomba malade, il assista à un bal.

COMME UN ROMAN.

Rahway, N. J., 22 jan—Il sera plaidé un procès intéressant en Cour Suprême, ici, au commencement de février. Le plaignant est Jacob Wilson, de Long Island City, et le défendeur est J. J. Clancy.

Wilson poursuit Clancy en recouvrement de propriétés évaluées à plus de $100,000. Il paraîtrait que le défendeur et la femme de Wilson conspirèrent contre ce dernier pour s'emparer de ses biens, et qu'ils y réussirent.

Voici toute cette histoire qui ressemble passablement à un roman.

Wilson épousa une Dlle Kane, qui était demoiselle de magasin. A la mort de son père, il hérita d'une grosse fortune. C'est alors que sa femme commença à conspirer pour s'emparer de ses biens. Wilson, en homme naïf qu'il était, crut que s'il mettait sa fortune au nom de sa femme, l'accord se rétablirait et qu'il serait heureux.

Aussitôt que ceci fut fait, l'attitude de Mde Wilson envers son mari, au lieu de s'améliorer, rempira. Quelque temps plus tard Wilson découvrit que sa femme entretenait des relations coupables avec J. J. Clancy, un de ses premiers amoureux.

Wilson voulut reprendre possession de ses propriétés, mais sa femme lui rit au nez. Le 19 décembre 1888, Wilson rencontra Clancy à New York. Ce dernier l'entraîna dans une maison où il le fit boire un verre de bière dans lequel il avait dû mettre un narcotique, car le pauvre Wilson ne tarda pas à s'endormir du sommeil des bienheureux.

A son réveil grande fut sa surprise de se trouver à bord d'un steamer en route pour l'Australie.

Wilson demanda au capitaine en quel honneur il se trouvait à son bord, et le capitaine Kennedy lui dit qu'avant le départ un avocat du nom de J. P. Hudson l'avait amené dans un cab et avait payé son passage pour Melbourne. Bon gré mal gré Wilson fut obligé de se rendre à Melbourne, en Australie. Rendu à destination, le pauvre mari fouilla dans ses poches et s'aperçut qu'il n'avait pas d'agent.

Il prit le parti de s'adresser au consul américain qui le renvoya au consul anglais, vu qu'il avait fait la traversée sur un bateau anglais et ne possédait rien pour établir qu'il était réellement un citoyen américain. Quant au consul anglais, il ne voulut pas s'occuper de cette affaire.

Wilson fut alors obligé de faire toutes sortes de besognes pour gagner sa subsistance, et il lui fallut plusieurs mois de travail pour réaliser assez d'argent, afin de pouvoir acheter un billet de retour.

Pendant ce temps-là Mde Wilson, qui lui avait intenté un procès en divorce quelque temps avant son voyage forcé en Australie, avait gain de cause et convolait en secondes noces avec Clancey; mais elle mourut en juin dernier, laissant à Clancy les biens de l'héritage de son premier mari.

Quelques semaines après la mort de sa femme Wilson arrivait à San Francisco, venant de l'Australie. Il était à peine débarqué qu'il faisait la rencontre de J. McMahon, un avocat de Portland, Or., qui avait été l'ami intime de feu son père. Il raconta ses malheurs à cet avocat qui lui conseilla d'intenter un procès en divorce à Clancey en recouvrement de ses biens.

L'avocat McMahon vint dans l'Est avec Wilson, afin de s'occuper du procès qui commencera en février.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—Une mère de famille est allée en cour de police faire une déposition contre son mari qu'elle accuse d'un crime des plus repoussants.

Le malheureux a, paraît-il, odieusement outragé sa fille de 17 ans, en se rendant coupable d'inceste. Sur la plainte de la mère, le greffier a adressé à l'accusé une lettre lui enjoignant de se rendre en cour et s'il ne le fait pas, il sera arrêté.

QUEBEC,

—On cherche en certains cercles à pousser la candidature de l'hon. M. Joly, de Lotbinière comme maire de Québec. Il est fort douteux que l'hon. M. Joly accepte, car depuis longtemps il a abandonné la vie publique et il a souvent déclaré qu'il n'y reviendrait plus.

D'un autre côté les conservateurs font mousser la candidature de M. Châteauvert député de Québec centre, afin de l'envoyer au Conseil de ville. On en ferait un maire ou tout au moins on s'en servirait pour pousser M. Penet Anger à la mairie. Le *Courrier du Canada* demande à ses amis de se tenir prêt.

—Un individu est entré chez M. Sanfaçon à St Roch, avec un paquet sous le bras et a demandé à la servante la permission d'entrer dans la chambre pour changer de vêtements.

Après son départ on a constaté la disparition de la tire-lire, contenant pour une valeur de $300 en argent et un joyaux de famille.

La police recherche le voleur.

OTTAWA,

—L'hon. M. Daly dit que la situation des fermiers du Manitoba est loin d'être aussi malheureuse qu'on a voulu le faire croire. Tout au contraire le pays est prospère et les nouvelles mises en circulation sont absolument fausses.

—On a terminé les plaidoiries sur l'appel de MM. McGreevy et Connolly, samedi à Toronto.

La cause a été prise en délibéré.

JOLIETTE,

—John R. Hooper, qui vient d'être acquitté, à Joliette, de l'accusation du meurtre de sa femme, devra subir un nouveau procès pour tentative de meurtre. Hooper sera accusé d'avoir jeté sa femme dans la Rivière du Loup, à Louiseville, dans l'intention de causer sa mort.

M. EeMaster, un des avocats de la poursuite, ayant expliqué cette cause au procureur général, ce dernier a promis ce nouveau procès. Le crime ayant été commis dans le district des Trois Rivières, le procès aura lieu dans la ville de ce nom. Hooper y sera conduit dans quelques jours.

SHERBROOKE,

—Monsieur l'abbé J. Larocque quitte la paroisse St Jean-Baptiste de Montréal pour entrer au vicariat de l'évêché de Sherbrooke.

M. l'abbé Larocque est le neveu de Mgr Larocque.

—On espère inaugurer au premier juillet prochain, à Sherbrooke, un monument aux pionniers des Cantons de l'Est. C'est là une bonne idée qu'ont eue nos compatriotes de cette florissante partie de cette province, d'élever un monument qui redira aux générations futures les ladeurs, les sacrifices et les vertus des premiers défricheurs qui furent leurs pères. C'est le temps de dire que le souvenir des grandes actions ne meurt point.

TROIS-RIVIERES,

—Un jeune homme du nom de Joseph Gélinas, âgé d'une vingtaine d'années et employé à la teinturerie à vapeur de M. Gonthier, est mort très subitement ces jours-ci. La veille, il s'était plaint de souffrir un peu du mal de tête, ce qui ne l'empêcha pourtant pas d'aller au bazar dans la soirée.

Mercredi matin, comme sa migraine persistait, il se recoucha, se proposant de prendre un repos de quelques heures avant de retourner à son emploi. Helas! c'est le repos éternel qui l'attendait.

Ses funérailles ont eu lieu à l'église de l'Immaculée Conception. Le défunt était fils de M. Thomas Gélinas, menuisier.

STOKE CENTRE,

—Un nommé Pierre Gagnon a été arrêté par le constable Hiram Moe, sur plainte de MM F. Côté et Arthur Lemire, le dit Gagnon s'étant porté à des voies de fait sur la personne de M. Côté, dans un moment de folie. Le conseil municipal a fait toutes les démarches nécessaires à l'incarcération de Pierre Gagnon qui sera envoyé à Beauport aussitôt qu'un permis sera signé à cet effet.

GRANBY,

—La fabrique de caoutchouc de Granby est dans l'obligation de faire travailler ses employés nuit et jour, afin de suffire à ses commandes.

ST POLYCARPE,

—L'*Evènement* annonce que M. l'abbé L. Z. Champoux, curé de St Polycarpe, a été nommé protonotaire apostolique.

SILLERY,

—Nous avons le plaisir d'apprendre que le rév. M. Maguire, chapelain du couvent de Bellevue, vient d'être promu à la cure de Sillery, le rév. M. Casgrain se retirant pour cause de santé.

SOMERSET,

—M. Jean Dussault doit construire, en société avec M. Jules Beaudet, de Ste Emélie de Lotbinière, un aqueduc à Ste Julie de Somerset. Le bois nécessaire est donné à faire et tout porte à croire que l'eau que l'on va chercher à une distance de trois milles, sera rendue dans les maisons à la mi-juin.

FOLLEMENT AIMEE.

est un roman, où Pierre Maël, célèbre auteur, décrit l'amour excessif d'un lieutenant de vaisseau à l'égard d'une jeune fille dont il a fait la connaissance dans un bal donné à bord de son torpilleur.

Sans se parler de l'amour qu'ils éprouvent l'un pour l'autre, ils se sont compris et se jurent un éternel souvenir. Bientôt des malentendus se glissent entre eux et ils se séparent. Le jeune commandant reçoit l'ordre du Ministre de la guerre de France de s'expatrier; car son équipage est désigné pour faire partie des torpilleurs qui aillent ralier l'escadre des Mers de Chine.

Durant ce laps de temps, la jeune Blanche épouse un jeune homme qu'elle n'aime pas. Alors a veuve pleure le jeune lieutenant qui occupait une si grande place dans son cœur de jeune fille. Deux ans plus tard, ils se trouvent sur les tombes de leurs parents bien-aimés que la veuve fleurissait chaque jour de ses propres mains.

Ce roman est sans contredit l'un des chefs-d'œuvres de Pierre Maël et mérite d'être lu. Ces quelques lignes ne sont qu'un faible résumé de cet admirable morceau de littérature.

Le roman que nous annonçons est très morale et peut être laissé entre les mains des jeunes filles.

Nouvelle société de publication française,

Leprohon, Leprohon & Guilbault, Libraires-Editeurs, 1620 rue Notre-Dame, Montréal, Can. P. O. boîte 1059.

La Salette Accumulee apporte avec elle la maladie—chaque fois. Les eaux stagnantes, les égouts et les immondices accumulés sont craints par toute personne saine de corps, et cependant beaucoup de nous permettent à leur sang de se mettre en contact avec des détritus plus de mille fois plus empoisonneurs que ceux que nous évitons si prudemment.

Un sang pur et une circulation vigoureuse sont une sauvegarde contre presque toutes les maladies. Il y a un remède qui a merveilleusement prouvé son effet en éliminant du sang les impuretés et en lui rendant sa vigueur et sa santé. C'est le Novoso du Dr Pierre—qui a plus de cent années d'existence.

Ce n'est pas une drogue de pharmacie—rappelez-vous-en. Il n'est vendu que par les agents locaux. Ecrivez au Dr Peter Fahrney, Chicago, Ill.

Le nom de tout abonné arrieré de trois mois sera a l'avenir rayé de notre liste de souscripteur a notre journal.

Nouvelles Condensees.

—Le juge Call a remis à ce matin le procès intenté à Corbett et Mitchell.

—Thomas Graham, de Rutland, Vt., a tenté de se suicider à Boston, mardi soir. Il en reviendra.

—Les troubles dans les manufactures de chaussures à Whitman prennent des proportions alarmantes.

—Un homme inconnu a été tué par un train à Cordaville, lundi soir. On croit que le malheureux s'est suicidé.

—La grande fabrique impériale de porcelaine et de verrerie à St Petersbourg, a été consumée mardi. Toutes les machineries et les modèles sont en cendres.

—Des gendarmes découvrirent à Big Creek, I. T., les fameux brigands Rogers, qui ont dévalisé plusieurs trains, et après en avoir capturé deux, ils en ont tué deux autres.

—George Douglass, récemment suspendu comme chef de police à New Bedford, a été nommé chef de police de Fitchburg. Comme il y en a qui sont veinards!

—Le corps d'une dame Charles Carr a été trouvé dans les bois de Kensington, mardi. Cette femme était folle et était disparue depuis le 4 janvier de New Britain, où elle demeurait

BON MARCHE.

N'oubliez pas que notre Vente de Sous-vetements en Coton est en marche. Marchandises nouvelles, bien faites et faisant bien aux plus bas prix pour de semblables valeurs. Nous pouvons vous faire économiser de l'argent cette semaine. Venez nous voir et jugez vous-memes le merite de nos Marchandises.

Vente a Moitie Prix du Sous-Sol.

Voici notre liste pour cette semaine. Pour faire la comparaison, nous cotons nos prix réguliers et spéciaux.

Fers à repasser en Nickel plaqué, prix régulier 50c.
Special 25c.

Un Poele à l'huile, prix régulier 75c.
Special 49c.

Racks à Serviettes à trois rangées, en Nickel et Bronze, prix régulier 10c.
Special 5c.

Cuvettes en Tôle, très grandes, prix régulier $2.50.
Special $1.79

Nettoyeurs de Châssis en Chamois, prix régulier 10c.
Special 4c.

Trappes à Rats, prix régulier 10c.
Special 5c.

Dippers à long manche, prix régulier 10c.
Special 5c.

Paniers à Linge sale, prix régulier 42c.
Special 25c.

Bassins pour laver, à manche, prix régulier 15c.
Special 10c.

Couloirs à Thé, prix régulier 5c
Special 2c.

Planches à Laver, prix régulier 50c.
Special 25c.

Grains pour les Oiseaux, paquets d'une livre, prix regulier 10c.
Special 5c.

Couteaux Christy, 3 dans un set, prix régulier $1,
Special 67c.

Verres à Tables soufflés, prix régulier 60c.
Special 39c. la doz.

Pesantes Verres à Table, prix régulier 40c.
Special 23c. la doz.

Jarres à Sirop opales et décorées, prix régulier 38c.
Special 23c.

Plateaux à Biscuits en Verre, prix régulier 25c.
Special 17c.

Plats à Pain pesants C. G., prix régulier 15c.
Special 9c.

Pots de 3 pints W. G., prix régulier 25c.
Special 12 1-2c.

Coupes et Soucoupes W. G., prix régulier 10c.
Special 5c.

Plats à Sauce W. G., de 4 pcs, prix régulier 5c.
Special 2c.

Crachoirs Décorés, prix régulier 25c.
Special 14c.

Théières Tokanabie, prix régulier 19c.
Special 9c.

Sauciers à Oat Meal, patron écail, en Zinc solide, très délicats, prix régulier 19c.
Special 9c.

Vente de Gravures.

Nous continuons notre vente à réduction de Gravures aux prix suivants:

Gravure de $1.49	69 cts.
Gravures de $1.98	98 cts.
Gravures de $2.98	$1.37
Gravures de $3.98	$1.98
Gravures de $6.00	$2.98

Notre Devise: "Les Meilleures Valeurs pour le Moins d'Argent Possible."

F. G. MITCHELL & CO.,

BON MARCHE. Coin des Rues Merrimack et Kirk.

Employés de langue française — MM. Fred. H. Ethier, Fred. J. Bousquet, Géd. Levasseur, Cis. Ouimette, S. Dusablon, John E. Tucker, Alex. Chaput, Mesdemoiselles V. Montplaisir, Emma Lanoue, Yvonne Montmarquet, Georgiana Boire, Annie Ogg, Eugénie Montplaisir, E. Labonne, A. Brouillette, M.-L. Charette, V. C. Landry et Mme N. Chaput.

NOTES LOCALES.

J. S. Marion, photographe en renom, est passé maître en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

Pour vos thés, cafés, Dickson Bros sont les plus favorisés. Ils le méritent.

M. Antoine Houde, agent d'assurance de Marlboro, Mass., est en cette ville pour quelques jours.

M. J. L. Chalifoux est parti lundi matin pour Birmingham, Alabama, pour y visiter son grand établissement.

M. T. J. Beaudry, de Marlboro, Mass., était en cette ville hier. Il était l'hôte de M. Chs. Chagnon.

MM. Alphonse Belle-Isle et Amédée Cloutier, de Lawrence, Mass., étaient ici mardi après. Nous avons eu leur visite à nos bureaux.

Le Revd. Noé Pante, curé de Concord, N. H., était en cette ville mardi, l'hôte de son cousin George Frappier, de la rue Hampshire.

Pour vos chaussures de toutes especes et pour les acheter aux plus bas prix de la ville, l'endroit par excellence est chez J. C. Martel, 51 rue Prescott.

Cook, Taylor & Co., sont à la tête du commerce. Lisez l'annonce.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

Au New-York & Suit Co., vous trouverez des manteaux, etc, aux plus bas prix de la ville.

La seule place où l'on peut avoir un parfait portrait sous tous les rapports, c'est chez notre artiste-photographe canadien de la rue Merrimack, M. J. P. Fontaine.

Après une longue maladie, il faut l'emploi de toniques puissants pour rendre au système sa force et sa vitalité. Le meilleur, entre tous les reconstituants, est le Dr Delisle's Kinium Compound, en vente chez les pharmaciens canadiens des Etats Unis. $1.00 la bouteille.

Mde E. Riopelle, qui tient un magasin de marchandises sèches et de fantaisie sur la rue Tucker, part dimanche soir pour une promenade de trois ou quatre semaines à Joliette, P. Q. Elle invite ses nombreuses pratiques à aller lui rendre une visite avant son départ pour profiter des grands avantages qu'elle offre.

M. Alphonse Smith, organiste à la cathédrale de Nicolet, P. Q., est en promenade en cette ville chez son frère M. J. A. Smith, de l'Etoile. Nous lui souhaitons beaucoup de plaisirs.

Mde Bresford, N. 140 rue Hale, a intenté un procès aux détectives Donaldson, Goodwin, Palmer et Welch et le sergent Kew pour fausse arrestation. Cette femme a été arrêtée trois fois pour vente de boisson sans licence.

Le nom de tout abonné arriéré de trois mois sera a l'avenir rayé de notre liste de souscripteur a notre journal.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville, R. I.

Truc d'Ivrogne.

Il a y des gaillards en cette ville qui n'ont pas d'argent et veulent s'enivrer quand même. Pour se procurer de la boisson ils ont recours à toute espèce de trucs plus ou moins ingénieux.

Un de ces trucs, qui a réussi en plusieurs endroits ces jours-derniers, est celui-ci: Le gaillard demande un flacon de whiskey. Le commis lui donne, et l'individu s'empresse de le mettre dans sa poche de pardessus, puis il dit qu'il ne peut le payer immédiatement, mais repassera le lendemain et règlera ce petit compte.

Naturellement le commis de buvette refuse de faire crédit à un étranger. Celui-ci remet alors le flacon et s'en va aussitôt.

Le tour est alors joué, car le flacon ne contient pas du whiskey, mais de l'eau colorée. Le gaillard a préparé ce flacon à l'avance et il l'a échangé pour celui qui contient la boisson tant convoitée.

Spectacle Navrant.

Plusieurs personnes passant sur la rue Gorham, aux environs de la Bent's Court, dimanche soir, après huit heures, ont été témoins d'une scène pénible. Un homme bêtement ivre qui demeure dans cette cour avec sa famille comprenant plusieurs enfants, voulait à tout prix sortir de sa maison pour aller battre tous les passants. Ses enfants s'accrochèrent aux pans de son habit, et tentèrent de le ramener dans la maison.

En poussant d'horribles jurons, ce père infâme bousculait ses enfants pour leur faire lâcher prise. Ceux-ci sachant bien ce qui arriverait si leur père se rendait sur la rue, tinrent bon, maigré les coups que l'ivrogne leur portait, et à force de lutter, ils parvinrent à l'entraîner dans la maison, où il fut mis au lit, ce qui était certainement sa meilleure place.

Central Labor Union.

La Central Labor Union a tenu une assemblée régulière dimanche après-midi. Les débats se sont faits sur la question de la diminution des heures de travail. On vota de permettre aux unions secondaires de décider la question, puis la Central Labor Union agira ensuite en conséquence.

Une communication fut reçue avocassant l'adoption d'une résolution pour que le gouvernement ait le contrôle du service télégraphique postal.

Les fileurs sur le coton ont encore une fois voté en faveur du bill des 54 heures d'ouvrage. Leur devise est: "54 heures ou rien."

Le Feu chez Fontaine.

Vers 10,43 heures, samedi soir, une alarme fut sonnée à la boîte 25. Les pompiers ne tardèrent pas à arriver à l'endroit où on les appelait. Le feu s'était déclaré dans l'atelier photographique de M. Fontaine, rue Merrimack. Les flammes furent promptement éteintes.

Les dommages ne sont pas considérables.

M. Fontaine était absent de la ville dans le temps, étant allé faire une promenade à Manchester, N. H.

Un "Gambler" Pincé.

A Portsmouth, mardi, Joseph Willette, de Lowell, a été condamné à 90 jours de prison pour avoir tenu une salle de jeu.

Mortalite.

Semaine finissant le 20 jan. 1894.

Frank Lafleur, 1 an.
Joseph Provencher, 3 mois.
Rose A. St George, 1 mois.
Marie L. Pelletier, 5 jours.
Charles Champagne, 55 ans.
Em rise Landry, 20 ans.
Mary E. C. Roy, 5 ans.
Frank Marais, 6 ans.
Louis Pilotte, 2 ans.
M. Florance Michaud, 2 mois.
Frederick St George 37 ans.
Joseph H. Soulard, 4 mois.

Funerailles Imposantes

Les funérailles de Marguerite Isabella Towner ont eu lieu lundi matin à 9 heures à l'eglise St. Joseph au milieu d'un grand nombre de parents et d'amis.

L'église était revêtue de ses plus beaux ornements de deuil et un service de première classe a été chanté par le R. P. Forget, assisté des RR. PP. Amyot et Lamothe.

Un nombreux chœur de dames et de messieurs, sous la direction de M. A. N. Duval, a très bien exécuté une messe de requiem en musique. M. Ed. Vincelette était à l'orgue.

A l'offertoire, M. Philéas David a chanté le *Pie Jesus* de "Leyback".

Parmi les tributs floraux nous avons remarqué un joli bouquet de roses blanches avec verdure donné par Delle Obeline Delisle; une magnifique croix marquée "Sister" par M. et Mme T. Towner; une belle couronne de roses blanches surmontée d'un piedestal de mêmes fleurs par M. et Mme P. A. Brousseau; une autre belle couronne marquée "Notre Sœur" par M. et Mme Numa Delisle.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. Joseph Roy, Henri Weilbrenner, J. A. Legault, Stephen Rochette, R. F. Robert et Samuel Marchand.

Melle Towner laisse pour pleurer sa perte son père, sa mère, deux frères et mesdames P. A. Brousseau et Numa Delisle.

M. Amédée Archambault était maitre des cérémonies, et M. Joseph Albert avait la charge des pompes funèbres.

UNE JOLIE BLONDE.

Boston, 24 jan—Florence Potter, une fille fort belle du type blond, âgée de 30 ans, a été arrêtée hier par le détective Joe Know, sous l'accusation d'avoir entraîné des jeunes filles dans sa maison dans un but immoral.

Cette femme prétend avoir été actrice. Elle est à Boston depuis quelque temps, venant de New York. Elle tenait une maison sur la rue Cazenwa, et les voisins disent que ce n'était ni plus ni moins qu'un lupanar pour la haute gomme.

On prétend qu'elle avait l'habitude de visiter les magasins de la ville, et grâce à sa belle apparence et à son beau langage, elle réussissait souvent à entraîner dans sa demeure de belles jeunes filles, à force de promesses de toutes sortes.

Ces jeunes filles devenaient en peu de temps des personnes de mauvaise vie.

En apprenant cette rumeur, le détective Knox imagina le plan suivant pour prendre la femme Potter dans un piège:

Deux jeunes filles, d'après un arrangement préalable, se rendirent chez Florence Potter un certain soir, et à peine arrivée on les farda, les poudra, etc., au goût de la maîtresse de maison, dans l'intention de les rendre les plus attrayantes possible aux yeux des hommes.

Deux hommes furent ensuite envoyés dans cette maison, afin de voir à ce qu'aucun mal ne fut fait aux jeunes filles. On refusa de les recevoir, et vu leurs efforts pour entrer, ils furent obligés de s'eloignés à la pointe d'un revolver.

Les deux hommes racontèrent la chose aux détectives embusqués non loin de là, et ceux-ci se rendirent aussitôt dans cette maison et arrêtèrent la maîtresse de céans.

HOMME ET FEMME NOYES

Sherman, N. Y., 23 jan.—Frederick Thor et sa femme de Findlay's Lake, sont partis pour le village, samedi, sur la glace. Ils embarquèrent sur un traineau et se servirent de leur parapluie en guise de voile. Le vent était si fort qu'il les poussa dans une mare où ils se noyèrent.

ROYAL CREAM.

Seu artice de toilette a l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousselures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les phramaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

GRANDE REPRESENTATION

A la Salle Huntington dimanche soir, sous le Patronage de Mde P. L. Gregoire

Comme nous l'avions prédit, nos compatriotes, toujours si zèles quand il s'agit de répondre à un appel en faveur d'une bonne œuvre, se sont rendus en grand nombre à la représentation de dimanche. Tout en passant agréablement leur temps, ils ont contribué à une belle œuvre et nous les en félicitons de tout cœur.

Les Révds. Peres Oblats, les Frères du collège et toute l'élite de notre société canadienne avaient entendu la voix du pauvre et s'étaient empressés de lui apporter leurobole. C'est un spectacle qui attire réellement l'attention des âmes généreuses et qui est pour nous un encouragement dans les temps rigoureux que nous traversons. Le peuple comme l'individu qui s'apitoye en considérant la misère d'autrui mérite notre respect et nous sommes assurés de son bonheur.

Comme nous le disons tout à l'heure, tout en nous amusant, nous avons fait une bonne œuvre. Pour celui qui goûte le beau, le chant, la danse, l'harmonie, que lui faut-il désirer de plus que le concert donné hier soir par le Chœur Rossini?

Les artistes qui ont figuré, nous ont déjà donné des preuves de leur savoir-faire et nous savons que nos éloges n'ajouteraient rien à leur mérite. Qu'il nous suffise de dire que, comme toujours, ils ont captivé l'attention de l'auditoire et que tout le monde paraissait à l'aise en prêtant l'oreille aux douces harmonies de la musique et au chant non moins beau que nous avons eu à certains intervalles.

On y a aussi joué "La Chaumière Bretonne," belle pièce en trois actes. Les jeunes actrices, quoiqu'ayant des rôles très difficiles à remplir, se sont bien acquittées de leur tâche. Pour des débutantes, on ne pouvait rien attendre de plus.

Si nous remarquions quelques faiblesses d'intonation chez les unes, ce n'était pour ainsi dire que pour faire mieux ressentir les accents émes et vibrants chez les autres. En déclamation, comme en toutes choses, il faut de la variété, et c'est ce que nous ont donné nos braves canadiennes, hier soir.

Ceux qui s'y connaissent savent combien il en coûte pour représenter fidèlement un drame comme "La Chaumière Bretonne" et sauront tenir compte du succès obtenu par nos jeunes actrices, de même que quand le soleil brille, on ne fait pas attention aux nuages qui se trouvent dans certains endroits du firmamant.

Encore une fois, à tous ceux qui ont pris part à cette belle œuvre, nous leur adressons nos félicitations et les encouragements, espérant qu'ils vont continuer à faire bénéficier nos pauvres de leur talent tout en nous amusant aussi bien qu'ils l'ont fait hier soir.

Un Spectateur

Joyeux Anniversaire.

dimanche, les nombreux amis de la famille Auclair, de la rue Suffolk, se réunissaient à son domicile pour fêter l'anniversaire de la naissance de leur fille, mademoiselle Eva. Il s'agissait pour tous les jeunes amis de ménager une surprise à une de leurs intimes, et tout réussit à merveille.

Vers huit heures, Mlle Malvina Pednaud lut une adresse remplie de bons sentiments et des souhaits formulés pour celle qui, à juste titre, mérite l'attention de ses nombreux amis.

Aussi rien n'avait été épargné de la part de ceux-ci pour donner à Mlle Auclair un précieux gage d'affection. Montre et chaîne en or lui furent offertes. Touchée des sympathies, de l'estime que lui portent ses amis, elle les remercia en termes choisis et émus. Revenue des premières émotions, on se livra à de joyeux amusements. Chant, musique et tout ce qui peut contribuer à faire des heureux semblaient s'être mis de la partie.

MM. J. E. Roy, et O. Rossè, en quelques expressions choisies, adressèrent des éloges à la famille, à l'héroïne de cette fête et firent avec beaucoup d'à propos l'eloge de la femme canadienne.

Ajoutons que madame Auclair et sa demoiselle ont fait les choses d'une manière admirable. Des rafraîchissements et des gâteaux furent servis à leurs hôtes à plusieurs reprises.

En somme, rien ne manqua et tous les assistants se séparèrent à une heure très avancée emportant un beau souvenir.

Un Ami.

Une Femme a ete Victime d'un Accident a Dracut.

Une pauvre vieille femme a été brûlée vive à Dracut, dimanche soir. C'est une dame Miranda Parker, âgée de 61 ans, qui est la victime. Elle demeurait avec son cousin dans une demeure située à un mille du Eastman's Corner.

Dimanche soir, M. Parker quitta la maison pour aller visiter un voisin. A son retour, vers les huit heures, il s'aperçut que la maison était en feu. Il ouvrit la porte de la cuisine et aperçut le corps de Mde Parker à moitié brûlée. La malheureuse était morte.

On ignore comment le feu a pris. On croit que la vieille femme, en voulant mettre du charbon dans le poêle, s'approcha trop des flammes qui atteignirent ses vêtements. Elle aurait voulu alors se sauver dehors, mais elle aurait été suffoquée avant d'y parvenir.

Les flammes, avant que les voisins purent parvenir à les éteindre, endommagèrent grandement la maison.

UNE NOYADE

Un Avertissement pour les Patineurs Imprudents

Cette noyade est arrivée lundi. Trois jeunes gens, James Tully, 17 ans, demeurant au No. 281 rue Fayette, William Griffith, 19 ans et Augustus Doyle, de Belvidere, étaient à patiner sur la rivière près de la ferme de Hood, dans Andover, hier soir. Tout à coup ils entendirent un bruit sourd, et une seconde plus tard la glace se brisait sous leurs pieds.

Griffith parvint à remonter sur la glace, et aida à Doyle à sortir à son tour de la rivière. Quant à Tully, il ne put être secouru, ayant été entraîné sous la glace par le courant.

On cherche le cadavre.

La semaine dernière, le frère de Tully faillit se noyer en passant à travers la glace sur la rivière Concord avec un compagnon. Ce fut un avertissement pour James, qui n'en fut pas moins imprudent, avec le résultat que l'on sait.

Deux Accidents

Mde John. J. Sullivan, épouse de l'ex-conseiller Sullivan du Quartier Un, glissa et tomba en bas de l'escalier dans sa demeure, rue Marion, lundi matin, et se brisa la jambe gauche en deux endroits.

John Sullivan, de West Billerica, le laitier pour lequel Edward Murphy, une des victimes de la petite vérole, était employé, s'est fait briser les deux jambes mardi matin par un de ses chevaux qui lui a donné une terrible ruade, au moment où il allait lui donner sa nourriture du matin.

En passant M. Sullivan toucha le cheval avec une fourche, et l'animal le rua.

Des Gamins Malfaisants.

Des garçons aux mauvais instincts s'emparèrent des pièces de fer servant à accoupler 114 chars dans la cour de fret du Boston & Maine, près de la rue Worthen, et les jetèrent dans le canal.

On ne s'aperçut de la chose que lundi matin, quand une locomotive vint tirer ces wagons dont un seul la suivit, les autres n'étant pas reliés entre eux. On ne pourra savoir ces pièces de fer que samedi, quand le canal aura été mis à sec.

Si les auteurs de ce méfait pouvaient être connus, ils paieraient cher leur petite farce.

Les Commis s'Amusent.

MM. Octave O'Heir et Joseph Monette, commis chez J. L. Chalifoux, et M. Henri Weilbrenner, commis chez O'Donnell & Gilbride, prennent quelques jours de vacance cette semaine. Ces trois jeunes "sports" prendront plusieurs exercices sur les patins durant leurs vacances.

Qu'ils s'amusent bien!

Funerailles Imposantes

Hier matin, à 9.45 heures, à l'église St Joseph, avaient lieu les funérailles de Mary Cahill, épouse de M. Albert Grégoire.

L'église était revêtue de ses plus beaux ornements de deuil, et des milliers de cierges brillaient sur les différentes autels.

A l'arrivée des dépouilles mortelles à l'église, M. Ed Vincelette joua la marche funèbre de Beethoven.

Le R. P. Féat officiait, assisté des RR. PP. Forget et Campeau.

Un chœur nombreux composé de dames et de messieurs, sous la direction du R. P. Emard, a très-bien exécuté une messe de requiem.

Les solos ont été chantés par MM. A. N. Duval et E. Perron, et à l'offertoire M. A. H. Rosewig a chanté *O Mentum Passionis*.

Les Révdes Sœurs du couvent assistaient au service avec tous leurs petits enfants. Ils occupaient une rangée de bancs à droite et la partie droite du jubé.

Une voiture contenait les nombreux tributs floraux envoyés par les parents et amis de la défunte. Parmi ces fleurs nous avons remarqué un magnifique oreiller sur lequel était inscrit le mot "Wife;" une arche avec ces mots "Dear Sister" par "Brother Henry;" une belle couronne portant cette inscription "Sister;" de beaux paniers de fleurs par M. et Mlle Vincelette, M. et Mde J. Michael Roach et Henry Cahill, et autres.

A la sortie du corps, M. Vincelette joua la marche funèbre de Cherubini.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. Dr J. H. Roy, J. Roch, Jos. Gregoire et Emile Lavigueur.

Les funérailles d'Edouard Tourcotte ont eu lieu hier matin à 8 h. et demie, à l'église St Joseph. L'église était drapée de son plus beau deuil et un nombreux chœur sous la direction de A. N. Duval a très-bien exécuté une messe de requiem. Le R. P. Amyot officiait.

La Corporation St André, à laquelle le défunt faisait partie, assistait en corps. Un grand nombre des membres de cette société s'étaient fait un devoir de se rendre aux funérailles de leur confrère.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. Sévérin Hébert, Gaspard Dézèle, Lucas Boisvert, Urgele Bonnin, Césaire Gélineau et Napoléon Boisvert.

Dix Jours Sans Manger.

Quand E. S. Sherman & Co., déchargèrent un char de paille, vendredi dernier, ils trouvèrent dans le fond du wagon un gros chat noir et blanc. Ce chat était parti de Claverack, N. Y., depuis 10 jours. Ce chat, malgré son long jeûne, n'était pas mort.

Il fut emmené dans le magasin où on lui donna à manger. Inutile de dire qu'il avait un bon appétit.

Arrete Pour Vol

Les détectives Laflamme et Allen ont arrêté à midi Albert Thivierge, employé chez E. Pelletier, pour vol de marchandises. Ils ont retrouvé 12 verges d'toffes à robe, un manteau, deux robes de nuit et deux chemises qu'il avait donnés à son amante. C'était un bon moyen de se faire aimer en ces temps durs.

Tentative de Suicide.

Joseph Kelley, un jeune homme, mais un vilain garnement de Centralville, a tenté de se pendre dans sa cellule à la station de police, lundi après-midi.

On arriva à temps pour l'empêcher de mettre son sinistre projet à exécution.

Le Sport en France

Un journal français nous donne des details sur une course d'échassiers qui a eu lieu à Bordeaux, et dans laquelle Aimé Martin, un jeune homme de moins de 20 ans, fit 440 kilomètres (environ 275 milles) en 76 heures et 35 minutes. C'est le meilleur record connu.

Les échassses avaient environ 6 pieds de long et pesaient plus de 16 livres. Ses pieds nus ne furent pas blessés par la friction, et il n'en souffrit aucunement.

Une autre course dite des portanières—des femmes portant des fardeaux sur leur tête—fut gagnée par Marguerite Pujol, âgée de 36 ans. Son fardeau consistait en un panier chargé d'effets pesant 45 livres, et la course était de 9 kilomètres (environ 5⅝ milles) qu'elle fit en 1 hr. et 5 minutes.

BISMARCK ET GUILLAUME

Berlin, 23 jan—La nouvelle que le prince Bismarck avait promis de rendre visite à l'empereur Guillaume a causé toute une sensation ici. La presse et le public ne parlent plus que de cet événement.

UN NEGRE ARRETE.

Pour Assaut avec une Arme Meurtrière.

Nashua, N. H., 23 jan—John Brown, un nègre de Merrimack, a été arrêté ce matin pour assaut sur Frank P. Melvin, de cette ville. Ces deux hommes sont voisins, et ils se chicanèrent à propos de limitation de frontières entre leurs terrains. Des mots on en vint aux coups.

Quand Melvin s'aperçu qu'il était le dessous, il sortit de sa poche un revolver de gros calibre et tira sur Brown. La balle ne blessa celui-ci que légèrement.

Brown put ensuite s'emparer du revolver de Melvin avant que celui-ci put tirer une deuxième fois.

Brown fit ensuite arrêter le nègre.

Ce dernier prétend avoir tiré pour se défendre.

Cette affaire a causé beaucoup d'émoi en cette ville.

DOUBLE TRAGEDIE

New York, 23 jan—John Shea, un conducteur de chars urbains, a ce matin tué sa femme Margaret à sa résidence No. 163 rue Rear.

Ensuite le malheureux s'est brûlé la cervelle. Il était jaloux.

NON-COUPABLE

Le Verdict dans l'Affaire Hooper.

Joliette, 20—Enfin le fameux procès de John Reginald Hooper, accusé d'avoir causé la mort de sa femme le 13 septembre 1893, est terminé.

Voilà quatre mois que cette mystérieuse affaire passionne le public et fait porter tous les regards vers cette petite ville du Nord.

Au moment où je vous télégraphiais hier, le juge de Lormier allait commencer en anglais l'adresse aux jurés. Il était six heures du soir quand il eut fini.

On résolut d'ajourner la cour jusqu'à huit heures du soir, afin de permettre au juge, aux avocats, reporters, officiers de la cour de souper et aux jurés de délibérer.

Il est impossible de décrire la scène qui s'est passée à la séance du soir.

La foule était énorme, on se bousculait sans gêne, enjambant par-dessus la balustrade et se jouchant partout. Un malheureux constable voulant primer l'invasion fut à demi étouffé et on dut le transporter au grand air.

A huit heures on fraya à Hooper, un chemin jusqu'à la boîte des prisonniers. L'accusé portait sur sa poitrine les décorations et insignes d'une foule d'ordres maçonniques.

Pour la première fois dans la journée, il souriait. En attendant l'arrivée des jurés, Hooper se mit à causer avec quelques dames présentes et à rire de scènes assez drôles qui se passaient parmi cette foule grouillante. A huit heures et vingt minutes, ont fut fort surpris d'entendre dire que le jury n'était pas d'accord. On a su plus tard qu'un des jurés anglais différait d'opinion avec ses collègues.

A huit heures et demie les jurés se présentèrent en cour. Ils étaient très pâles. Hooper semblait les dévorer des yeux cherchant à lire dans l'expression de ces douze hommes le sort qui l'attendait.

Dès que la cour interrogea les jurés, ils répondirent, sans broncher: Non coupable!

Ce verdict fut accueilli par des exclamations de joie de la part des femmes présentes, mais le shérif rétablit bientôt le silence.

M. Cornellier demanda le renvoi des jurés; la cour y consentit, en remerciant ces douze citoyens de leur dévouement.

M. Cornellier demanda ensuite que Hooper fut retenu sous la garde du géôlier jusqu'à mardi prochain.

M. Greenshields y consentit.

Hier après-midi, le détective Carpenter a obtenu un mandat pour l'arrestation de Hooper. On l'y accuse d'avoir essayé de noyer sa femme, à Louiseville.

M. MacMaster est parti ce matin pour Québec, où il va consulter le procureur-général et savoir s'il faut faire un procès à Hooper sur cette nouvelle accusation. Ce crime, au cas où il serait prouvé, rendrait Hooper passible de 14 ans de pénitencier.

Après le verdict, on reconduisit Hooper à sa cellule. Les avocats, les parents, les femmes qui ont suivi le procès en grand nombre, y suivirent le prisonnier. Les reporters étaient aussi de la partie.

Aux félicitations de tout le monde, l'ex-employé des postes, répondit: "Dès le commencement du procès je vous ai dit que j'étais innocent et que je serais acquitté. Voilà!!

Ma santé est bonne. J'ai mangé trois fois aujourd'hui et je vais manger encore avant de me coucher. Un nouveau procès? Si le gouvernement a de l'argent, moi j'aurai le courage de subir une nouvelle comparution."

Tout cela a été dit à travers la porte grillée.

"Tout ce que je craignais, c'était les cris de race et de religion a ajouté Hooper. On m'a accordé un procès impartial. L'Ontario saura reconnaître la conduite des habitants de cette province. Le juge s'est montré impartial!"

Le père et la sœur de Hooper s'attendaient qu'il leur serait rendu immédiatement. Ils attendront les évènements.

Hooper croyait, lui aussi, à sa remise en liberté.

Il avait fait ses paquets, tout prêt au départ.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux.)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6.50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

LE

NOVORO

DU DR. PIERRE.

est un des meilleurs remèdes de notre époque. Il nettoie le sang, renouvelle la vitalité, enlève du corps tout germe de maladie, et met en même temps les organes dans de bonnes conditions de fonctionnement. La médecine se compose de plus de trente sortes d'ingrédients différents, tirés principalement du règne végétal; il est connu et en usage depuis plus de cent ans. Son emploi a été très avantageux dans la généralité des maux qui de nos jours affectent l'humanité et principalement dans ces maladies qui proviennent du sang et des désordres de l'estomac, telles que constipation, maux de tête, maladie des rognons, condition bilieuse, jaunisse, rhumatismes, hydropisie, dyspepsie, fièvre intermittente, érésypèles, scrofule, plaies purulentes, démangeaisons, vers, éruptions cutanées, maux et plaies, excroissances cancéreuses, douleurs dans le système osseux, émaciation, maladies de femmes, faiblesse, maux de reins, étourdissements, etc.

Le **Novoro** n'est pas une médecine breveté, et il n'est pas en vente chez les droguistes; mais, mus par un sentiment de gratitude envers le docteur et désireux de faire participer le genre humain aux bénéfices qu'ils en ont reçus, les hommes et les femmes qui ont été guéris par ce remède en sont devenus les agents et le font ainsi parvenir aux malades les plus éloignés.

Il a une grande valeur comme remède de famille, particulièrement pour les personnes qui demeurent à une grande distance des médecins et des pharmaciens. Le remède ne peut pas être obtenu des droguistes, mais seulement des agents locaux.

Les personnes qui demeurent là où il n'y a pas d'agents pour la vente du **Novoro du Dr. Pierre**, peuvent obtenir directement du propriétaire 12 bouteilles d'essai de 50c., contre l'envoi de $2.00. La même personne ne peut obtenir cette offre spéciale qu'une seule fois.

DR. PETER FAHRNEY,

342-344 South Hoyne Avenue, Chicago, Ill

Avis

Louis Napoléon Paradis, dernièrement de cette ville et de Rochester, N. Y., qui avait un frère de prêtre et qui est maintenant décédé, pourra avoir des renseignements pour affaires importantes en s'adressant ou en écrivant à madame Rozaire Forest qui demeure au No 144 rue High, Lowell, Mass.

LE CANAL DU PANAMA

New York, 23 jan—Le *Herald's Panama* contient ce qui suit: El Espanel publie un article sur le canal du Panama dans lequel il est dit que les Français ne seront pas capables de mener cette entreprise à bonne fin. Il déclare qu'on est à faire des négociations pour le renouvellement de la charte, mais il espère que la Colombie va refuser, et il termine en disant que les Américains vont terminer le canal.

L'IDEE DES POPULISTES

Washington, 23 jan — Le représentant Pence (Rep. Colo.) présentera un amendement dans le Congrès au bill pour la taxe sur les revenus, comme suit: Revenus de $2500 à 10,000, 1 pour cent; $10,000 à $30,000, 2 pour cent; $30,000 à $60,000, 3 pour cent; $60,000 à $100,000, 4 pour cent; au-dessus de $100,000, 5 pour cent.

M. Pence représente l'élement populiste.

DES GLISSEURS BLESSES

Chippewa Falls, Wis., 23 jan.—Dimanche soir, une douzaine de garçons descendaient en traineau la côte de la Grand Avenue, lorsqu'ils vinrent en collision avec un attelage. Ils allaient dans le temps à une allure de pas moins de 80 milles à l'heure. Tous les garçons ont été blessés et l'on craint que quelques-uns d'entre eux en meurent.

Paris Steam Dye House,

Le seul Etablissement de Teinture et Nettoyage Francais à Lowell,

Avant de fonder notre établissement nous avons travaillé 12 ans dans les meilleures maisons de Paris.

Ouvrage garanti de 1ère classe.

A. E. LORY & CIE., - Prop.

47 Rue Gorham,

(Près du Nouveau Bureau de Poste.)

AIMEZ-VOUS LE PATÉ?

Non pas dur, comme du cuir, pâté, à la croûte dispeptique, fait avec du saindoux de porc, mais croquant, doré, écailleux, fait avec la douce, saine, digestive

COTTOLENE.

Toutes les pâtisseries et pâtes cuites avec la Cottolene sont guaranties anti-dispeptiques et peuvent être mangées en sûreté par les personnes les plus délicates:

POUR 4 RAISONS.

1.—La Cottolene est la plus pure de toutes les graisses de cuisine et est recommandée par tous les cuisiniers et boulangers expérimentés.

2.—La Cottolene est la plus saine de toutes les graisses de cuisine et est recommandée par tous les médecins éminents.

3.—La Cottolene ne coûte pas plus la livre que le saindoux et beaucoup moins que le beurre et est meilleure que l'un ou l'autre pour la cuisine.

4.—Une livre de Cottolene fait le même usage que deux livres de saindoux ou de beurre, de sorte qu'elle vous fait faire une économie de moitié.

Préparée seulement par

N. K. Fairbank et Cie,

CHICAGO, ET

5 CENTRAL WHARF, BOSTON.

FEUILLETON

73

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

QUATRIEME PARTIE

XX

Le lieutenant, stupéfait d'abord, avait lu et relu la lettre écrite de la main même du lieutenant de police. Alors il sentit renaître en lui toute l'agitation de son âme, toute la violence de sentiment contre laquelle il avait si énergiquement et si vainement combattu. En se trouvant en présence du gouverneur, Charles d'Ouvelles avait l'air radieux. Un sourire illuminait son visage, lorsqu'il tendit la lettre au marquis. Puis, tandis que le gouverneur communiquait la missive au commandant, le lieutenant se tint à l'écart. Que lui importait à présent ce que se diraient ces deux personnages! Ne savait il pas tout ce qu'il avait tant, et depuis si longtemps, désiré apprendre? Désormais, il avait sa ligne de conduite toute tracée. Il lui tardait de se trouver en présence de Marianne, car, cette fois, il pourrait lui ouvrir son cœur, sans restriction, sans passer par une capitulation de conscience indigne du gentilhomme comme de l'officier. Ne se savait-il pas aimé? N'avait-il pas surpris dans les yeux de la captive, cette expression qui l'avait troublé, mais qu'il s'était efforcé d'oublier, parce qu'alors, il ignorait la vérité sur le compte de sa protégée; il la croyait indigne d'affection et d'estime.

En vain essaya-t-il de se reposer ce soir-là, le sommeil fuyait ses yeux devant lesquels apparaissait sans cesse l'image de la femme adorée. Après une lutte inutile pour vaincre l'insomnie, Charles d'Ouvelles quitta sa chambre, descendit au jardin; il se mit à marcher silencieusement, les yeux fixés sur la fenêtre de sa voisine, laquelle s'encadrait entre les branches des grenadiers en fleurs. Cette croisée était ouverte; et, de l'endroit où il se trouvait, l'officier put voir que l'ouvrière veillait. Elle non plus ne s'était pas couchée. La tête appuyée sur l'oreiller, elle paraissait en proie à une douleur muette. Qui sait, elle pleurait peut être, sachant que l'amour qu'elle avait au cœur devait demeurer ignoré de celui qui en était l'objet!

Charles d'Ouvelles eut un élan pour se précipiter hors du jardin, courir frapper à la porte de cette chambre où veillait son amie; supplier qu'elle lui ouvrit, et révéler sa passion, vaincre ses scrupules et obtenir la promesse qu'il espérait! Mais la raison vint l'empêcher de donner suite à cette idée. Après avoir attendu pour voir si la jeune femme ne sortirait pas de cet état d'immobilité, l'officier quitta le jardin par une porte du fond qui donnait sur terrains vagues. Il s'ouvrit un passage au milieu d'un champ de plantes de Palma Cristi qui s'étendait au loin bordant le fossé qui entourait le pénitencier. De là, le terrain s'élevait en monticule, d'où l'on découvrait, d'un côté, le Mississipi hâtant sa course pour aller se jeter dans le golfe du Mexique; de l'autre, les eaux bleuâtres du lac Pontchartrain. En arrivant en cet endroit, à cette heure matinale, Charles d'Ouvelles se sentit pris de cette vague émotion qu'on éprouve au spectacle de la nature qui s'éveille. Il demeurait les yeux fixés sur l'horizon que l'aurore diaprait maintenant, au fur et à mesure que le soleil montait à l'horizon.

Soudain, une détonation lointaine vint solliciter son attention. A ce premier coup de canon, d'autres succédèrent bientôt. La fumée montait, indiquant la position du navire...Charles d'Ouvelles ne douta pas que ce fût la covette qui saluait les forts extérieurs. Un frémissement parcourut tout son corps. Il se rappella qu'il avait annoncé à Marianne son intention de prendre passage à bord de la corvette qui devait on se rappelle, toucher à la Nouvelle-Orleans, avant de faire voile pour la France. Dans quelques instants, se disait-il, la jeune femme apprendrait l'arrivée du navire; il fallait donc lui éviter le chagrin qui ne pouvait manquer de l'assaillir, pensant que le bâtiment emporterait bientôt l'ami que dans sa pensée, elle ne devait plus revoir. Charles d'Ouvelles put bientôt se convaincre qu'il ne s'était pas trompé. C'était bien la corvette attendue. Il la vit arriver lentement, prudemment au mouillage. Lorsqu'elle fut signalée, les forts rendirent le salut. Pendant près d'une heure, la canonnade fit rage dans le port. Un bâtiment de guerre anglais étant au mouillage, les saluts recommencèrent.

C'est donc au bruit de formidables détonations d'artillerie que l'on s'éveilla à l'habitation. Le gouverneur et les officiers de la garnison, en grand uniforme, attendaient le débarquement de l'état-major de la corvette. Et chacun, à l'habitation, se disait que la célébration du mariage de Mlle Yvonne aurait lieu très prochainement. On en parlait au pénitentier, pour le moins autant qu'à la résidence.

Les captives et les prisonniers, aussi bien que les matelots et les soldats, savent que ce serait, pour tous, le signal des réjouissances promises par le gouverneur. Aussi chacun vit avec plaisir aborder la grande chaloupe qui portait les officiers de corvette. Ceux-ci furent reçus par le commandant du fort et les officiers de la garnison. Aussitôt les présentations faites, tout le monde officiel se rendit dans le grand salon d'honneur, où la marquise, Yvonne et Gaston de Saulny, ne tardèrent pas à arriver.

Les officiers devaient déjeuner à la résidence. Tout le monde fut mis en campagne pour se procurer à la ville les fruits et pâtisseries pour le repas. Marianne avait accompagné les négresses chargées des achats à faire. Charles d'Ouvelles la vit se diriger tristement vers la ville. Il pensait que cet air melancolique était bien la preuve que la jeune femme avait passé la nuit à pleurer! Au surplus, il n'allait pas la laisser longtemps dans cet état de tristesse. Il se promettait, aussitôt qu'elle serait de retour, de provoquer l'entretien qu'il brûlait d'entamer. Ce qui le décidait à brusquer la situation, c'est qu'il savait que le sergent Rabusson était revenu à la charge auprès du gouverneur, avec sa ridicule prétention à la main de Marianne. Le marquis, profitant de ce que l'état-major de la corvette visitait le fort, avait voulu avoir la réponse de la marquise qu'il avait chargée de sonder les intentions de sa couturière. La mère d'Yvonne l'avait arrêté dès les premiers mots.

Je ne crois pas que notre jeune protégée, avait-elle dit, songe à donner, dans son cœur, un successeur à...

Au chevalier de...

Chut! mon ami. Il est inutile de prononcer le nom d'un gentilhomme qui a eu des torts bien graves envers cette jeune fille.

Elle ne peut cependant conserver aucun espoir de ce côté.

Ce qu'elle conserve, mon ami, c'est la fidélité de son cœur à celui qu'elle aime et qu'elle eût, pendant toute sa vie, consenti à aimer en silence! Et dans ce cas.. ne serait-ce pas raviver son chagrin que de lui proposer.

Un mariage inespéré pour elle? Ma foi, je ne crois pas et...

Parce que vous n'avez pas lu, comme moi, ce qui se passe dans la pensée de cette infortunée; vous n'avez pas compris la raison de cette tristesse qui se manifeste depuis quelque temps déjà sur son visage...Observez-la!

Marquise, voilà certes une occupation qui n'est pas absolument utile, fit en souriant le gouverneur, et l'intérêt que je porte à la malheureuse fille ne saurait m'engager à une étude approfondie du cœur de cette... jeune personne...

Si je vous parle ainsi, répliqua la marquise, c'est qu'Yvonne qui, elle aussi, porte beaucoup d'intérêt à sa couturière, m'a priée d'intercéder auprès de vous pour lui permettre d'emmener avec elle notre protégée, dans son voyage de noces.

Cependant je ne puis prendre sur moi de refuser la demande du sergent Rabusson, sans avoir reçu au préalable la réponse de la personne seule intéressée?

C'est juste; aussi dans un quart d'heure vais-je vous apporter cette réponse.

Et la marquise se retira, pour revenir quelques instants plus tard.

Eh bien, mon ami, la demande est faite. Et vous pouvez répondre au protégé du commandant qu'Henriette.

Accepte?..

Refuse de se marier!

Vraiment?

Ne l'avais-je pas prévu?

Le lieutenant d'Ouvelles avait surpris, en passant sur la terrasse, quelques mots de cette conversation. Fort heureusement pour son amour-propre, les paroles prononcées par la marquise, au sujet de la fidélité d'Henriette à son premier et unique amour, n'étaient pas parvenues à son oreille. Du reste ce qu'il savait de l'aventure de la détenue ne pouvait que l'enhardir dans son projet. Il regretta vivement de ne pouvoir, pendant cette interminable journée, s'isoler avec l'ouvrière! Il lui fallut attendre le soir, car le gouverneur avait voulu retenir les officiers du bord à dîner. Bon gré, mal gré l'ancien commandant du *Glorieux* dut assister à ce repas et dissimuler les impressions de son âme. Pendant des heures, il fut contraint de faire taire son impatience.

On était à la veille du mariage d'Yvonne, et ce dîner fut considéré comme le prologue de fêtes et réjouissances qui allaient se succéder, en l'honneur des nouveaux époux.

Au dessert, toutes les conversations partielles cessèrent comme par enchantement, lorsque le capitaine de vaisseau se leva pour boire à la santé des fiancés qui allaient prochainement recevoir la bénédiction nuptiale.

Après ses premiers souhaits de bonheur, toute l'assistance se leva pour féliciter Mlle Yvonne qui, radieuse au bras de son fiancé, ouvrit la marche pour se rendre, suivie de tous les invités, sur la terrasse où l'on avait servi le café et les cigares. La conversation reprit pour se prolonger longtemps, et ce ne fut qu'assez tard que le commandant de la corvette donna le signal de la retraite.

Depuis plus d'un quart d'heure, Charles d'Ouvelles se tenait à l'affût, derrière la porte de sa chambre, lorsque Marianne s'engagea dans la galerie de bois. Au moment où elle allait entrer chez elle, Charles s'avança à sa rencontre, s'efforçant de ne pas laisser percer l'émotion qu'il éprouvait.

Voulez-vous me permettre de causer pendant quelques instants avec vous, mademoiselle Henriette? demanda-t il.

C'est que je suis bien fatiguée, monsieur Charles! répondit la jeune femme qui avait compris l'effort que faisait son interlocuteur pour se contenir, et redoutait quelque surprise.

Mais le lieutenant, ouvrant brusquement la porte, s'introduisit dans la chambre. L'officier demeura quelques secondes avant de prendre la parole. Ses yeux s'appuyaient sur le visage étonné de la jeune femme; et il y avait dans les regards qu'il lui adressait une inexprimable expression de joie prête à faire explosion. En le voyant ainsi, Marianne avait pâli. Quelle surprise lui était donc ménagée? Après les tourments qu'elle subissait depuis plusieures jours, lui était-il réservé de passer encore par les épreuves douloureuses? Son regard inquiet suppliait plutôt qu'il n'interrogeait. Enfin, comme s'il eût voulu laisser éclater sa confidence, de façon à impressionner l'imagination de l'ouvrière:

Ah! je sais qui vous êtes, maintenant? Je connais le motif qui vous a fait exiler de France!

Marianne ignorant ce qui s'était passé précédemment se trompa sur le sens des paroles qu'on lui adressait. Elle supposa que le lieutenant avait découvert la substitution de personne dont elle s'était rendue complice. Elle s'imagina que cet homme qui lui avait témoigné de la sympathie, sachant qu'elle était une misérable venait aujourd'hui lui reprendre son amitié, sa protection. Troublée, elle demeurait immobile et muette. Charles d'Ouvelles ne prolongea pas cette situation. Il avait hâte d'arriver au but. S'animant il s'écria plein d'enthousiasme:

Je sais que vous êtes la plus vertueuse, la plus honnête, la plus estimable des femmes. Et que, victime de l'ambition et de l'orgueil, vous avez été sacrifiée.

Marianne ouvrait des yeux étonnés. Tout ce qu'elle entendait la jetait dans la plus grande appréhension.

Je sais, poursuivit l'officier, que mon cœur ne m'avait pas trompé, lorsqu'il me poussait vers vous. Oh! ne rougissez pas, continua d'Ouvelles; ne rougissez plus de l'affection que vous éprouvez pour moi, puisqu'elle répondait à celle que je ressentais moi-même si profondément pour vous. Aujourd'hui, je n'ai plus besoin de l'enfermer au fond de mon cœur; je puis sans déroger, vous avouer mon amour, à vous dont l'âme est mille fois plus *noble* que tous les titres de *noblesse*! Oui, Henriette, je vous aime!

La malheureuse femme à qui s'adressait cet aveu eut un tressaillement et son visage prit aussitôt une expression de souffrance indicible.

Je vous aime, reprit Charles d'Ouvelles, depuis le jour où je vous ai vue héroïque pendant la catastrophe du navire que je commandais; depuis, l'amour que je ressentais a pris, chaque jour, des racines plus profondes dans mon cœur et je viens vous demander, chère Henriette, de m'accepter pour époux.

Marianne étouffa un cri. Les yeux effarés, le visage bouleversé, elle semblait en proie, non plus à la surprise que pouvaient provoquer chez elle les paroles qu'elle venait d'entendre; mais au plus effroyable désespoir il poursuivit, en saisissant les mains de la jeune femme.

Je sais que vous avez aimé; mais je sais aussi que votre affection est demeurée pure et, qu'aujourd'hui, puisque votre cœur est devenu libre de cet amour vous pouvez accepter de devenir ma femme.

D'un gentilhomme? moi? moi? c'est impossible! s'écria la malheureuse en cherchant à dégager sa main de l'étreinte du lieutenant.

Mais lui, plus pressant, plus ardent que jamais, continuait de faire valoir ses droits à l'amour de la captive.

Croyez-le bien, Henriette, si je n'avais la certitude que vous êtes digne du nom que je veux vous donner, je ne persisterais pas dans un projet dont j'aurais à rougir plus tard. Tant que j'ai pu douter, ne me suis-je pas tenu à distance; n'ai je pas compris que je n'avais pas le droit de m'abandonner à une mésalliance qui eût entaché un nom que je ne suis pas seul à porter?

Mais je sais qu'en épousant cette Henriette Gérard qui subit un châtiment odieux, alors qu'on aurait dû la respecter comme elle avait su se respecter elle-même, je sais que je me fais honneur à moi-même, et, je vous le dis encore, Henriette Gérard: voulez-vous m'accepter pour mari?...

Charles d'Ouvelles attendait fiévreux que la jeune femme voulût bien répondre. Mais Marianne était comme atterrée et sans voix. Affolée, elle se tordait les bras, en proie à une émotion d'une violence extrême. Elle luttait contre la nécessité de dire toute la vérité, contre la honte de dévoiler à l'homme qu'elle aimait qu'elle aimait ce qu'elle était réellement. Cependant Charles d'Ouvelles continuait à parler avec exaltation, brûlant d'amour il était tombé suppliant à ses genoux. Marianne n'y tint plus. L'œil ardent, elle le regarda bien en face, et d'une voix vibrante pleine de désespoir elle prononça ces mots:

Je ne suis pas Henriette Gérard! L'officier demeura interdit. Mais avant qu'il ne fût revenu de sa surprise, Marianne lui avait saisi la main et l'étreignait fiévreusement, en répétant:

Non, je ne suis pas Henriette Gérard! Je ne suis pas la femme que vous croyez, et que je serais heureuse d'être, je vous le jure devant Dieu!

Et s'exaltant:

Celle qui se nomme Henriette Gérard est ainsi que vous l'avez dit, une pure et noble fille, qui a droit à tous les respects; une infortunée, victime de la plus odieuse vengeance, elle que le grand seigneur, qui la persécute, eût dû admirer et vénérer comme une sainte...

En prenonçant ces mots Marianne était haletante.

Elle parlait par saccades, luttant contre l'épuisement; mais résolue à tout dire.

Le lieutenant la regardait, avec une surprise mêlée d'épouvante! Tout ce qu'il avait entendu lui bourdonnait dans la tête, comme s'il eût écouté les propos d'une folle. Les paroles si affirmatives de la détenue le plongeaient dans une anxiété violente.

"Je ne suis pas Henriette Gérard:" s'était écriée la jeune femme.

Si vous n'êtes pas Henriette Gérard, dit-il, qui donc êtes-vous?

Alors un changement subit se produisit sur le visage de Marianne. La rougeur lui monta au front et ses yeux se voilèrent d'une expression de violente douleur, elle éprouvait une honte irrésistible d'avoir à démasquer son identité tenue secrète jusque-là. Elle allait en effet perdre en un instant tout le prestige d'admiration et toute la tendresse que lui témoignait le lieutenant d'Ouvelles. Charles d'Ouvelles, impatient, renouvelait sa question.

Qui donc êtes-vous? reprit-il après quelques instants de silence.

Marianne s'arma de courage. Et, levant des regards assurés sur l'officier, elle prononça ces mots:

Je suis une malheureuse dont le sort s'est trouvé lié, par le fait du hasard, au sort de cette sage et pure jeune fille qui se nomme Henriette Gérard.

M. d'Ouvelles allait l'interrompre; mais la détenue était lancée dans la voie des aveux. Elle poursuivit courageusement la narration de sa vie coupable, qu'accouplée au misérable fils de la Frochard, elle était tombée dans l'ignominie. Elle dit sa vie honteuse depuis le jour où elle avait rencontré Jacques Frochard, jusqu'au moment où affolée, désespérée, elle avait voulu se tuer en se précipitant dans la Seine. Elle dit son désespoir, ses larmes et son profond repentir depuis sa rencontre avec les deux orphelines. Elles dit enfin, sans en paraître fière, son généreux sacrifice au profit d'Henriette et la longue expiation qu'elle s'était imposée sur la terre dexil.

Cette expiation répondit tristement d'Ouvelles, rachètera, j'en suis certain, les fautes du passé dont vous vous accusez. En moi, dont votre aveu vient de briser le cœur, je n'oublie pas, je n'oublierai jamais ni votre abnégation, ni votre courageuse conduite dans les circonstances redoutables que nous avons traversées ensemble sur mon pauvre navire! Et si, après le douloureux aveu que je viens d'entendre, il ne m'est plus permis de vous dire: soyez ma femme, je puis toujours vous tendre la main et vous demander d'être encore mon amie.

Et l'énergique marin, en achevant ces mots, ne put retenir deux larmes qui sillonnaient ses joues.

Votre amie! toujours...toujours puisque vous le permettez, répondit Marianne, essayant vainement de déguiser son trouble et la douleur de son âme.

XXI

Nous avons dit que le mariage de la fille du gouverneur devait être le signal d'unions entre les exilées de France, les célibataires, les indigènes et les autre habitants de la Nouvelle-Orléans. Aussi, dans le pénitentier, avait-on tout préparé pour cette cérémonie et attendait-on avec impatience le moment où elle devait avoir lieu. Une vingtaine de couples étaient prêts à recevoir la bénédiction nuptiale dès que l'hômonier aurait uni Yvonne à M. de Saulny. Naturellement, il y avait eu des privilégiés parmi tous ces hommes qui attendaient depuis longtemps l'arrivée du convoi de femmes. Pour répondre à la vive impatience des autres aspirants au mariage, on allait tiré les fiancées au sort.

Cette scène ne devait pas manquer de pittoresque. Elle eut lieu sous la présidence du commandement du pénitentier, lequel s'était fait assister par deux officiers de la garnison. On eût dit d'une scène d'encan, semblable à celles qui se pratiquaient ordinairement sur les quais à l'arrivée d'un navire ayant à bord des marchandises avariées. Le commandant avait pris place à une table, dont il occupait le milieu en qualité de président; à sa droite était un officier assesseur tenant, en manière d'urne, une grosse calebasse dans laquelle on avait introduit des billets portant les noms des filles à marier, et d'autres billets sur lesquels étaient tracés des zéros; et cela en nombre suffisant pour que chacun des aspirants à la main des filles disponibles pût trouver son billet personnel dans la calebasse. A gauche, un second officier tenait un registre où devait être inscrit le résultat de ce singulier tirage au sort.

Rien n'était plus curieux à observer que la physionomie de ces intéressés des deux sexes. Du côté des hommes, on savait parfaitement que les deux tiers des prétendants seraient blackboulés par le sort. Aussi se regardait-on les uns les autres avec un sentiment de jalousie et même de colère. C'est que plusieurs d'entre ces individus avaient figuré déjà parmi les déshérités qui n'avaient pas trouvé femme dans les précédents convois d'exilées. Quelques-uns roulaient des yeux pleins de colère à l'adresse de leur concurrents. D'autres parlaient de corriger le sort en achetant aux favorisés les fiancées que le hasard leur donnerait. Il y avait eu des précédents dans ce genre d'opérations, et le gouverneur, pas plus que le commandant, ne s'était opposés à ces petits trafics, fermant les yeux sur ce que de pareils marchés avaient d'irrégulier. Du côté des femmes les impressions ne pouvaient être de même nature, puisque chacune de ces détenues était bien certaine d'avoir un mari. Le tout était de savoir quel époux sortirait pour elle...de la calebasse. Toute sans la moindre timidité, regardaient le lot des prétendants, cherchant dans ce groupe d'hommes de nuances différentes, le type rêvé, la figure sympathique. Et elle communiquaient, cyniquement, leurs impressions. Comme il se trouvait que quelquefois le même individu avait fixé l'attention de deux détenues, c'étaient entre celles-ci un commencement d'antagonisme avant la lutte, qui avait son côté original.

Parmi les spectateurs, les soldats et les marins se livraient à des lazzis et à des plaisanteries des moins raffinées. Parmi eux se trouvait, en première ligne, le sergent Rabassou. Et comme le vieux brave avait fait part de ses espérances, à la suite de la démarche faite pour lui auprès du gouverneur, on commentait sa présence, en même temps qu'on s'étonnait de ne voir arriver la jeune couturière dont il espérait obtenir la main. Déjà même quelques plaisanteries avaient résonné désagréablement aux oreilles du sergent, et il est probable qu'il eût cherché querelle aux rieurs si le commandant n'eût fait signe que le tirage au sort allait commencer. Aussitôt il se fit un profond silence sur la place. Le commandant ayant dit quelques mots à l'officier chargé du registre, le militaire appela le premier inscrit. L'individu désigné par le numéro *un* s'avança jusqu'auprès de la table, salua très respectueusement le président et les deux assesseurs. Puis, très ému, il avança la main et plongea les doigts dans la calebasse qui servait d'urne. Tous les regards étaient fixés sur lui, et ce fut en rougissant un peu qu'il passa le papier à l'officier chargé du débouillement. Celui-ci déplia le rouleau et le montra au public.

Zéro! cria t-on de toutes parts, tandis que le brackboulé se retirait la tête basse.

Un second appelé ne fut pas plus heureux. Ce ne fut que le sixième qui obtint la main d'une prisonnière. Celle que le hasard lui donnait était precisément une grosse rougeaude qu'on avait vue gouailleuse et cynique pendant le voyage de Paris au Havre. La captive sortit des rangs et alla se placer à côté de son fiancé qui se trouvait être un vigoureux mulâtre d'une trentaine d'années à l'air intelligent, et dont les regards brillaient en couvant la belle prisonnière. La présentation se fit avec un éclat de rire de part et d'autres; et les deux fiancés s'en furent, bras dessus, bras dessous, prendre rang derrière le commandant, salués au passage par des acclamations.

Et le tirage au sort continua jusqu'à ce que les vingt femmes eussent trouvé des maris plus ou moins à leur goût. L'opération terminée, le commandant se tourna vers les vingt couples qui s'était rangés derrière le fauteuil présidentiel, et adressait une allocution à tous ces fiancés qui, quelques instants auparavant, ne se doutait guère qu'ils seraient bientôt liés l'un et l'autre pour la vie. A partir de ce moment, il n'y avait plus qu'à attendre que le prêtre vint donner la bénédiction nuptiale à toute la fournée de couples, fort impatients de voir consacrer leur union. Mais, ainsi qu'on le sait, les mariages des détenues ne devaient s'accomplir qu'après celui de la fille du gouverneur. En attendant la bénédiction nuptiale, chaque fiancé était autorisé à faire sa cour à la femme que le hasard lui donnait en partage. Les deux futurs étaient laissés libres de passer la journée ensemble; mais, à la tombée de la nuit, chacun devait regagner son quartier. Pendant les quelques jours qui précédaient le mariage, la "fiancée" s'occupait, aux heures de récréations, de se confectionner la toilette de noces. Celle-ci se composait, la plupart du temps d'une robe de toile légère, quelquefois de fine batiste, car les créoles de la Nouvelle Orléans, sachant que les mariages des détenues allaient avoir lieu, envoyaient au pénitentier leurs toilettes de rebut et de rubans pour être distribués aux fiancées. Nombre de dames de la colonie française avaient demandé au gouverneur et à la marquise de vouloir bien les faire assister à cette fête de mariage. Il fut donc convenu que toutes les invitées de la noce d'Yvonne verraient la bénédiction nuptiale des détenues et assisteraient, du haut de la terrasse, aux fêtes qui devaient se prolonger pendant une partie de la nuit.

Or, tandis que ces préparatifs avaient lieu, le sergent Rabasson, inconsolable du refus de Marianne de lui accorder sa main, avait voulu faire une dernière tentative auprès de la jeune femme, pour essayer de se faire agréer. Il ne cessait de rôder autour de l'habitation, espérant rencontrer la couturière d'Yvonne. Mais Marianne était occupé à mettre la dernière main à la toilette de la fiancée de Gaston de Saulny. Force fut à l'infortuné sergent de battre en retraite, à l'heure où il devait reprendre son service au pénitentier; et cela, après avoir fait longtemps le pied de grue. De guerre lasse il avait de nouveau intéressé le commandant à son sort; et celui-ci l'avait consolé en annonçant qu'on attendait dans quelques jours un navire arrivant de France, et qui transportait à la Louisianne un nombreux convoi d'exilées. Le sergent Rabasson poussa un gros soupir qui témoignait de la tendre affection que, sans le savoir, Marianne lui avait inspirée.

Enfin, le jour du mariage arriva. Tout le monde, à l'habitation, se réjouissait de prendre sa part de cette solennité. Les invités arrivèrent de toutes les parties de la Louisianne, car la famille de Saulny avait de très grandes relations dans le pays. Les dames de la Nouvelle-Orléans voulaient se faire remarquer par leurs élégantes toilettes, comme si une rivalité s'était établie tacitement entre elles et les dames de l'état du Mississipi. Marianne s'était surpassée dans la confection de la toilette d'Yvonne. Et comme tout le monde lui faisait compliment de son goût exquis, le marquis lui posa en riant cette question:

Mais chez quelle grande couturière de Paris avez-vous donc fait votre apprentissage, mademoiselle Gérard?

En entendant prononcer ce nom, la jeune femme sentit que le rouge lui montait au visage. En effet, le lieutenant d'Ouvelles était présent à la conversation. Ses yeux rencontrèrent ceux de Marianne. Tout cela n'avait duré que quelques secondes.

La jeune couturière dut faire un violent effort sur elle-même pour ne pas laisser deviner le trouble qui l'agitait. Le nom de Mde Poidevin arriva sur ses lèvres. Elle le prononça avec un léger tremblement dans la voix. Et ses yeux s'attachèrent sur le visage du lieutenant, comme pour demander le secret de la confidence qu'elle lui avait faite. Il lui semblait que l'honnête homme dont elle n'avait voulu être que l'amie se refuserait à devenir son complice. Et comme sous l'influence de l'impression ressentie en ce moment, Charles d'Ouvelles fronçait les sourcils et laissait son front se creuser de rides, Marianne crut que le lieutenant allait la démasquer et publier le mensonge dont elle s'était rendue coupable, et dans lequel elle persévérait. Ses yeux eurent un éblouissement, comme si elle eût été sur le point de perdre connaissance. Mais Charles d'Ouvelles avait gardé le silence, et Marianne éprouva un soulagement.

Mde Poidevin! répéta la marquise de l'air d'une personne qui consulte ses souvenirs.

Oui, madame la marquise, articula faiblement la couturière.

Ah! je me rappelle parfaitement; cette Mde Poidevin était la couturière de ma tante, et j'ai porté des costumes confectionnés par elle, soupira-t-elle, et vous ne songiez certainement pas alors à devenir ouvrière chez cette excellente maîtresse.

Toute heureuse de ce souvenir qui lui arrivait juste au moment où elle voulait donner à l'ouvrière une nouveile preuve de la sympathie que celle-ci avait su lui inspirer, la mère d'Yvonne continua:

[A CONTINUER.]

CHINIQUY

On lit dans la *Minerve*:

La réapparition de cet homme sur la scène a piqué la curiosité publique.

Notre courrier est même rempli de questions à son égard, et elles nous viennent jusque de l'Angleterre, jusque de la Norvège.

Nous allons essayer de répondre à nos correspondants d'une façon aussi correcte que possible.

Charles - Paschal - Télesphore Chiniquy est né à Kamouraska, le 30 juin 1809. Il était fils de Charles Chiniquy et de Marie-Reine Perreault. Il fit ses études au collège de Nicolet, qui heureusement produit assez d'hommes de bien pour se consoler d'avoir donné l'éducation à celui-ci.

Chiniquy fut ordonné prêtre, le 21 septembre 1833. Nommé vicaire à Saint Roch de Québec, il devint, cinq années après, curé de Beauport, puis curé de Kamouraska, en 1843. L'évêque ne l'y laissa pas longtemps. Déjà, et avant même, circulaient certaines rumeurs qui faisaient que son utilité avait cessé dans la paroisse.

L'austérité des ordres religieux le sauveait peut-être d'autres malheurs? C'est ce qui explique son entrée au noviciat de Longueuil, en 1846.

L'année suivante, il commença sa croisade en faveur de la tempérance: la seule bonne action publique que nous lui connaissons. Cette croisade le rendit très populaire, car il était éloquent, impressionnant, savait faire pleurer, imaginer des tableaux navrants des ravages de l'ivrognerie, et comme elle lui valait des ovations enthousiastes, il y trouvait ample satisfaction pour son immense vanité.

Durant l'année 1850-51, Chiniqup se mit à la tête d'un mouvement pour fonder des paroisses canadiennes dans l'Etat de l'Illinois. Il réussit à y faire émigrer plusieurs mille cultivateurs, principalement des comtés de la rive sud du district de Québec.

Mais il trouva moyen, après quelques années de séjour là-bas, de se mettre en révolte avec l'évêque de Chicago qui s'alarma avec raison des nouvelles doctrines qu'il commençait à prêcher. De là son interdiction par Mgr l'évêque O'Regan, le 3 septembre 1856.

Une fois sur la pente de l'abîme, Chiniquy ne tarda pas à y rouler jusqu'au fond, et, à une nombreuse assemblée, tenue le 22 août 1858, dans une salle de la cour de justice Kankakee, il y déclara que "tous les liens qui "existaient entre lui et les évê "ques et le Pape étaient rompus; "qu'il allait former avec *son peu* "*ple* une secte qui s'appellerait "l'église catholique chrétienne; "qu'il n'aurait plus aucune rela "tion avec le Pape, ni avec les "évêques, parce que definitive "ment il était séparé de l'Eglise "de Rome." Riel a dit cela plus tard en termes presque identiques.

Comme l'on avait étouffé jusqu'alors le secret des raisons qui avaient motivé les transferts successifs de Chiniquy d'un presbytère à l'autre, il n'avait pas manqué d'acquérir beaucoup d'ascendant sur les Canadiens de l'Illinois qui voyaient en lui le célèbre apôtre de la tempérance.

Tout d'abord, Chiniquy put facilement faire croire aux Canadiens qu'il était innocent et qu'on le persécutait à cause de sa nationalité. C'est l'excuse de bien d'autres quand ils sont mal pris. Aussi presque tous nos compatriotes de Kankakee et de l'Illinois épousèrent ardemment sa cause contre l'évêque.

Ses dénonciations contre l'évêque de Chicago excitèrent tellement les femmes que, lorsque Mgr Duggan, administrateur du diocèse de Chicago, se présenta à la porte de l'église de Sainte-Anne pour confirmer tous les interdits canoniques rendus par son prédécesseur, elles le frappèrent à coups de parapluie et le couvrirent de crachats. Des malheureux brûlèrent même l'évêque en effigie.

Chiniquy a maintenant 84 ans.

Remerciements.

Les organisatrices du concert d'hier soir au profit des pauvres nous chargent de remercier en leur nom toutes les personnes qui ont pris une part quelconque dans cette soirée dont le succès a été magnifique sous tous les rapports. Elles remercient aussi la population canadienne qui a si généreusement répondu à leur appel.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

SAVENA

Each Package SAVENA contains a DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

NEW YORK CLOAK AND SUIT COMPANY,

No. 8 RUE JOHN.

Une autre Reduction dans les Prix a notre

GRANDE VENTE DE JANVIER

EN FAIT DE

Manteaux, Costumes et Fourrures.

Notre assortiment est encore plus grand mais se vend rapidement. Maintenant est votre chance.

Un lot de Jackets de Demoiselles avec Collerettes Columbian, de Drap mélangé, seulement $3.75, ancien prix $8.50.

Un lot de Newmarkets doublés en Satin en Drap mélangé, seulement $3.95, ancien prix $10.00.

Un lot de Costumes en Beaver et en Chéviot réduits $7.50, ancien prix $15.00.

COLLERETTES EN FOURRURES.

Un lot de Collerettes en Seal de Perse, 20 pcs de long seulement $7,00, ancien prix $13.50.

Un lot de Collerettes en Lapin français, seulement $3.95, ancien prix $7.50.

Un lot de Collerettes en Astrakan, 22 pcs de long, seulement $7.50, ancien prix $14.00.

Tous les Manchons a Moitie Prix.

ROBES DE MATIN.

Un autre lot en Indienne pour 40c., valant $1.00. — Un lot en Gingham et en Percale, 75c., valant $1.50. — Un lot en Eiderdown de $3.50, valant $6.50. — Un lot en Cachemire pour $3.75, $4.75 et $5.75.

Guerit l'Intemperance.

Ce n'est pas une médecine qui n'a pas été essayée, ni une panacée breveté; ce remède est employé dans les institutions d'État, les hôpitaux privés et publics, et par nos principaux médecins. IL GUERIT! IL GUERIT! IL GUERIT! Il peut être administré sans que le patient le sache, si c'est nécessaire, dans n'importe quelle nourriture ou boisson, même dans un verre d'eau; quand il est dissout, il est sans goût, sans couleur et pur. Il ne contient aucun ingrédient vénéneux. Il est endossé par les principales sociétés de tempérance et autres. Ecrivez pour des certificats, &c.

Les Hommes N'en savent rien.

Le terrible et abaissant appétit pour les liqueurs spiritueuses disparaît avant qu'ils le sachent. Des intérieurs troublés deviennent calmes. Les maux terribles de l'intempérance achèvent leur temps.

Boston Drug,

Secrete, Sure et Positive,

WILLIAM R. BROWN CORPORATION, 110 Boylston St., Boston, Mass

GEORGE B. HOLDEN, Agent.

Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recours aux

Remedes Sauvages du

Dr J.E.P. Racicot,

474 Rue Merrimack.

LOWELL, MASS.

N'oubliez pas le Guérisseur Sauvage.

Voici les jours durant lesquels je suis à mes bureaux: Le lundi, à Great Falls, No. 17 rue Franklin, en haut de chez M. Dion, épicier; le mardi, à Manchester au No. 23 rue Central; le mercredi, samedi et dimanche, à Lowell, No. 474 rue Merrimack; le jeudi, à Lawrence, au No 84 rue Franklin; le vendredi à Salem au No. 71 1-2 rue Harbor.

☞ Je traite aussi par correspondance.

Francis W. Qua

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

CHEZ A. FENTON

653 Rue Merrimack

Vous trouverez six sortes de Haches, Manches de Hache, Scies, Egohines, Chevalets, Coins et Maillets à fendre le bois; le tout à des prix qui souffrent aucune compétition dans toute.

Venez vous en convaincre.

Reynold's Bay State,

TEINTURERIES

De toutes sortes,

27 RUE PRESCOTT.

HOTEL CANADIEN,

Aux Canadiens des environs de Boston.

Nous conseillons à nos lecteurs de visiter le superbe Hôtel de

John J. Johnson,

200 RUE FRIEND.

Toutes commandes seront expédiées promptement.

Liqueurs en Gros et en Detail.

Cigares de toutes sortes, &c.

Agent pour la vente des billets de chemin de fer de la Boston & Maine R. R. Co.

☞ Une visite est cordialement icitée.

Early Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$100 par année, 6 mois, 50 cts

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS. JEUDI 1er FEVRIER. 1894. Soyons Distingues. No. 19

Indicateur de Chmin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.
DIVISION OUEST.
Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Centre, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 20, 10 50 a m; 12 15, 12 45, 3 25, 4 10, 5 10, 6 55, 9 25, p m; Dimanches 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 20, 10 50, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 20, a m; 12 15, 2 40, 3 15, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35, et 7 30, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 40, 3 25, 6 15, p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 3 25, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland — 8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 25 Sept. 1893 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, ¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 50, *9 15, *9 50, 11, a m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, ¶7 45, 8 45, *9 15, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 57, 9 28, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17, 1 38, 2 13, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 33, *5 43, *6 28, 7 52, p m; Dimanches, *7 17, *7 27 ¶7 48, 8 48, *9 18, a m; ¶4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn—6 30, ¶7 01, 7 45, 11, a m; 1 33, ¶4 33, ¶5 33, p m; Dimanches, 8 45, a m; ¶4 25, 6 03, p m.

*Express, ¶ seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 35, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.

Pour Salem et autres Stations—¶7 38 a m; 1 25, 5 50, p m Via South Lawrence, 6 30, a m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Dayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 3 10 et 5 49 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 11 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m, 12 57, 1 47, 3 43, 5 04 Nashua seulement; 5 42, 6 22, 8 13, 5 43 p m; Dim. 10 09 a m, à Nashua seulement, 2 00, 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, ¶5 13 p m

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9,45 a m; 1 47 et 8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a. m; ¶5 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

¶ Tous les jours pour Montréal.

J. W. SANBORN, gérant général.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un elegant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,
La nouvelle ligne de voie ferree
Passant par le Pont de Poughkeepsie
—ENTRE—
Nouvelle-Angleterre et le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.
D. J. FLANDERS, Agent général des Passagers

TOUSSEZ-VOUS?
Depuis un Jour!
Une Semaine!
Un Mois!
Une Année!
Des Années!
PRENEZ LE
Sirop de Terebenthine
DE
DR. LAVIOLETTE.
Le Plus Sûr.
Le Plus Efficace.
Le Plus Agréable au Goût.
NE CONTIENT
Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme.
En vente dans toutes les pharmacies 25 et 50 cents le Flacon.
Dépôt pour le Gros: GEO. MORTIMER, 24 Central Wharf, Boston, Mass., et tous les Pharmaciens de Gros des Etats-Unis.
Seul Propriétaire, J. G. LAVIOLETTE, M. D., 317 Rue des Commissaires, Montréal, Can.

ST-LAWRENCE HOTEL,
252 Rue Middlesex.
Lowell, Mass.
Le seul Hôtel Canadien.
C. ROUSSIN, Prop.
CHAS. H. CHAGNON, Gerant.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves
Une grande attention est donnée pour rendre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
170 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m., excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêtete et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!
CHARBON!!
CHARBON!!
A Bon Marche,
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
Son assortiment de Draps, Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du dernier goût et de patrons les plus nouveaux.

Accident de Voiture

Samedi après-midi, un des nouveaux chevaux gris de M. Joseph Albert prit le mors aux dents, et dans sa course furibonde il renversa sur le sol MM. Albert et Archambault qui étaient dans le "sleigh." Ensuite il vint en collision avec deux autres voitures qu'il brisa, ainsi que celle à laquelle il était attelé. MM. Albert et Archambault n'ont heureusement reçu aucune blessure grave.

CE QUE JE VEUX.

Ce que je veux sur le côteau
C'est, lorsque Mai vient nous sourire,
Une cabane qui se mire
Dans le miroir clair d'un ruisseau;

C'est un nid perdu sous les branches,
Où ne conduise aucun chemin,
Un nid qui n'ait d'autre voisin
Que le nid des colombes blanches.

Ce que je veux à l'horizon,
C'est au pied d'une roche grise
Un bouquet de pins dont la brise
Le soir apporte la chanson;

C'est une suite de vallées,
Où les rivières dans leurs jeux,
Errent d'un pas capricieux
Blanches sous les vertes feuillées;

Où les vieux oliviers songeurs
Courbent leurs têtes grisonnantes,
Où les vignes, folles amantes,
Grimpent gaiement sur les hauteurs;

Ce que je veux pour mon royaume,
C'est à ma porte un frais sentier,
Berceau formé d'un églantier
Et long comme trois brins de chaume,

Un tapis de mousse odorant,
Semé de thym et de lavande,
Seigneurie à peine aussi grande
Que le jardinet d'un enfant.

Ce que je veux dans ma retraite,
Créant un peuple à mon désert,
C'est voir, sous le feuillage vert,
Flotter mes rêves de poète.

Mais, avant tout, ce que je veux,
Sans quoi j'abdique et me retire,
Ce que je veux dans mon empire,
C'est une reine aux blonds cheveux;

Reine d'amour à la voix douce,
Au front pensif, aux yeux noyés,
Et dont les mignons petits pieds
Ne fanent pas mes brins de mousse.

EMILE ZOLA.

Plus de "Prize Fights."

Il est grandement à désirer que la *prize fight* qui vient d'avoir lieu à Jacksonville soit la dernière exhibition de ce genre vue sur le sol américain. On n'est plus aux époques barbares où les empereurs romains faisaient battre des gladiateurs contre des bêtes féroces, pour s'amuser et amuser un peuple aimant à ressentir de grandes émotions. Cependant, les combats des gladiateurs ne revêtaient pas souvent un caractère de bestialité plus grand que ces luttes de boxeurs, en ceci que l'homme, dans les cirques de la Rome ancienne bataillait contre des fauves qui sont regardés comme un danger pour l'humanité; c'était l'intelligence luttant contre ce qui n'avait pas d'esprit. Apprendre l'art de se défendre contre les bêtes sauvages, pour les hommes, c'est une chose qui peut avoir son utilité.

Mais une *prize fight*, c'est tout autre chose. Deux êtres intelligents sont amenés en présence l'un de l'autre, et, sans aucune raison de se vouloir du mal, ils s'élancent l'un sur l'autre et se battent sans merci, tant que l'un des deux n'est pas mis hors de combat. Et qui peut assurer que l'un des boxeurs ne recevra pas un coup mortel qui le lancera dans l'éternité sans crier: gare?

C'est donc un jeu tout à fait dangereux et qui n'a pas l'ombre d'une excuse en sa faveur. Qu'on envisage la chose du côté que l'on voudra, il est impossible de découvrir le moindre avantage que l'humanité pourrait retirer de ces batailles brutales. Mais, par contre, les désavantages sont nombreux. Comment voulez-vous abonnir, moraliser, policer de plus en plus un peuple si vous l'habituez à trouver grandioses, admirables, des scènes de cruauté? Est-ce à voir couler le sang humain qu'une population apprendra à être douce, bonne, compatissante?

Il nous semble qu'il y a d'autre chose d'admirable et de louable sur terre qu'une rencontre de pugilistes.

Il est donc déplorable que le gouverneur Mitchell ne soit pas parvenu à empêcher Corbett d'ensanglanter la figure de Mitchell suivant toutes les règles d'un art brutal.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 12 Jan. 1894.

M. l'Administrateur,

Voulez-vous savoir comment on se marie en Italie en général et à Rome en particulier? La chose est assez singulière pour mériter une rapide esquisse. Si les italiens ont un peu de bon sens dans certaines circonstances qui pré, cèdent ce grand acte de la vie, ils le gâtent et le font oublier en y mêlant les plus stéfiantes sottises que l'ancien monde (d'ailleurs fort riche dans ce genre) puisse présenter au nouveau continent.

Dans le mariage italien, l'amour n'est qu'un article secondaire comme le serait, par exemple, une fleur à la boutonnière d'un habit neuf. L'amour, s'il y est, on fait le mariage avec lui, s'il n'y est pas, la cérémonie se fait pareillement, et personne n'y trouve rien à reprendre. Le seul nécessaire, c'est une fortune *à peu près égale* entre les deux fiancés. Avant qu'un jeune homme soit admis dans une famille, le père et la mère de la jeune fille ont bien soin, durant une semaine, de faire entre eux, au coin du feu, où sous le figuier qui ombrage leur habitation, l'inventaire complet et détaillé de tout ce que possèdera le fiancé. Ils content longuement, patiemment sur leurs doigts amaigris les arbres d'oliviers, les rangs de vignes, les bestiaux, les quarts de vin, les champs de blé que ce jeune homme pourra avoir un jour. S'il est pauvre, il va de soi qu'il a fait sa demande à une famille pauvre, et les parents pauvres de la fiancée pauvre, ne manquent pas de faire le pauvre inventaire des gueni les du fiancé. Il aura deux pantalons, une paire de botte, trois chemises, un vieux mulet, deux chèvres, six poules, etc., etc., et tout cela est examiné avec poids et mesure.

D'autres parts les parents du jeune homme font la même opération, et si par malheur la fille à marier se trouve à avoir quelques centaines de dollars, où, dans les conditions plus humbles, quelques écus de moins que le jeune homme, alors le mariage est flambé, il faut chercher une fille un peu plus argentée. L'un des fiancés peut être borgne, boiteux, bossu, ivrogne, joueur de cartes, etc., tout cela n'entre, comme l'amour, qu'en seconde ligne de compte. La jeune fille peut être mal élevée, laide, contrefaite, ce ne sont là que des imperfections microscopiques dont les délicats, seuls, s'aperçoivent.

Quand les fortunes se sont rencontrées, quand le marché est fait, alors le fiançailles ont lieu. Et il advient ordinairement qu'après les fiançailles les jeunes époux fnturs ne se voient presque plus. Et pourquoi se verraient-ils? Pourquoi viendraient-ils se parler d'amour? La plupart du temps, ils ne s'aiment pas miette. Et puis ils sont certains que ardents on indifférents le mariage se fera quand même: les fiançailles sont écrites chez le notaire et enregistrées à la mairie. Il advient alors que la jeune fil e, pour se dédommager, fait les yeux doux à tous les garçons qui lui plaisent, et qu'elle embrassera en cachette, le jenne homme qui a soin des chevaux ou des bœufs de son père. Le fiancé, de son côté, ne perd pas de temps. Il s'empresse de passer la main sous le menton à toutes les filles de caractère facile; oubliant sa fiancée, il passera des bombons, de l'argent même à la jeune fille qui lui plaît réellement.

Enfin les deux fiancés se plairaient-ils mutuellement, ils ne resteraient pas moins sans se voir, car il y a en Italie, un préjugé indéracinable qui défend absolument à deux futurs époux de se promener ensemble, même sous le soleil de midi; même s'ils marchent devant leurs parents. C'est bien juste si le jeune homme peut venir visiter la jeune fille dans sa famille. C'est bien juste, dis-je, car ses visites sont comptées et mesurées par les voisins. S'il reste plus de deux heures, c'est un scandale; s'il vient plus de trois fois par mois, c'est un abus criant auquel il faut porter remède, en fermant la porte au nez de l'impudent.

Mais voilà cependant que malgré toutes ces formalités stupides le jour du mariage est arrivé. *Il faut se montrer*, disent les deux mères. *Montrons-nous!* reprennent les deux pères. Cela veut dire de faire tout le puff dont on est capable. Il faut, en conséquence, faire sonner les clochers le plus que l'on peut; inviter tous les parents de près ou de loin que les deux familles possèdent et cela quand bien même on devrait leur faire manger de la farine de blé-d'inde pour le bouilli, pour le rôti, et pour le déssert. Il faut engager un violon, deux violons, trois violons, un trombone, un orchestre!!... pour faire *sauter* la compagnie à la fin du repas de noce. Oh! alors quelle joie! quelle gloire!... quel carnaval! quel bacchanal! quel mariage, grand Dieu! tous le pays et les environs en ont parlé et en parlent. Les commères au four et à la fontaine en font le sujet de leurs cancans en agitant les bras comme des moulins à vent, en roulant des yeux comme des moyeux de char... Mais ce que vous n'avez pas vu, le voici, regardez; cela se passe à Cisterna, village de 5,000 habitants sur la route de Naples. Le père de la fiancée ayant sa fille à son bras, tient la tête d'un immense cortége à pied. Ils sont bien 300 couples! Le fiancé, ah! pour celui-là personne ne sait où il est; il attend sans doute, sous le porche de l'église, en fumant un cigare. On arrive à l'église; chacun prend place, M. le curé fait la cérémonie; il la fait rondement. On sort. Mais il n'y a encore que la *moitié* du mariage conclu. Il faut que les époux aillent dans le même ordre se présenter à M. le maire qui, le ventre serré dans une écharpe aux trois couleurs d'Italie, les attend avec bonhomie, et leur fait reprononcer avec solennité le *oui* éternel. Ah! quelle farce! Mais non ce n'est pas une farce; la cnose est tellement sérieuse que le gouvernement italien ne considère pas comme legitime les enfants des époux qui ne se sont mariés qu'à l'Eglise. Après le *oui*, M. le maire fait lire le contrat de mariage. Il va sans dire qu'en affaire la femme italienne est tout à fait inhabile. Elle n'a aucun droit d'acheter ou de vendre, excepté si elle le fait au nom de son mari. Et M. le maire, en terme littéraire, a bien soin de lui dire que le domaine de la femme est la cuisine et ses environs. L'italienne s'y attend, ne répond rien et accepte.

Voici à peu près le mariage sous le ciel bleu de la belle Italie. Je ne sais trop ce qu'en penseront mes compatriotes, où mieux je crois fort que fort peu d'entre eux seront tentés de venir s'établir sur les rives du Tibre ou sur les pentes des Apennins. Ils feront bien et je les approuvent pleinement.

On prépare le carnaval de Rome, mais la misère est si grande que les préparatifs sont lents et les fêtes promettent d'être tort pâles.

Sous peu le Concistoire se tiendra au Vatican. On parle toujours d'un nouveau cardinal américain. Serait-ce vrai?

Le Pape est très bien. Il sort chaque jour et ne néglige aucune de ses occupations.

Bien à vous,

WM. BREEN.

UN SOURD-MUET

Qui Montera a l'Echafaud.

On annonçait ces jours derniers qu'Edward Wheary avait été condamné à mort à Fredericton, N.B., pour le meurtre de sa belle-sœur.

Voici comment la chose est arrivée:

En septembre dernier la plupart des membres de la famille Wheary s'étaient rendus au temple, laissant seuls à la maison le sourd-muet et Bertha, qui était sur le point de devenir mère. Le mari de Bertha, le frère même d'Edward, étant rentré au bout de deux heures environ, a trouvé sa femme étendue morte sur le plancher, au milieu d'une mare de sang. Cette infortunée avait eu la tête fendue et tout le corps affreusement mutilé à coups de hache.

Les soupçons se sont porté aussitôt sur Edward, qui a été arrêté en dépit de ses dénégations, et décrété d'accusation pour assassinat. Pendant son procès, qui a causé une vive sensation à Fredericton, le sourd-muet a déclaré par signes qu'expliquait un interprète, qu'il était innocent et qu'il ignorait qui avait commis le crime. Mais les charges relevées contre lui étaient si graves que le jury a rendu un verdict le déclarant coupable de meurtre au premier degré, et il a été condamné à être pendue le vendredi 20 avril prochain.

Bien qu'il ait parfaitement compris tout ce qui s'est passé au cours de son procès, le sourd-muet n'a pas manifesté la moindre émotion lorsque l'interprète lui a traduit par signes sa condamnation.

LE SEUL ESPOIR DE VAILLANT.

Paris, 27 jan—La Cour d'Appel ayant rejeté le pourvoi en cassation pris par Auguste Vaillant, l'anarchiste qui a jeté une bombe dans la Chambre des Députés le 9 décembre dernier, le seul espoir du prisonnier pour échapper à la guillotine se trouve dans la clémence du président Carnot, qui a le pouvoir de le gracier ou de commuer sa sentence.

Jusqu'à présent, cependant, Vaillant n'a signé aucune requête devant être envoyé au président implorant sa clémence.

Le Carnaval a Quebec.

(De notre correspondant spécial.)

Québec, 27 Jan. 1894.

M. l'Administrateur,

L'événement le plus remarquable de la semaine qui précède les jours de jubilation carnavalesque a eu lieu jeudi soir.

Dès sept heures une foule compacte circulait sur la rue St Louis et près des bâtisses parlementaires, afin d'être spectatrice de la dernière répétition de l'assaut simulé qui sera fait cette semaine par les raquetteurs pour s'emparer de la forteresse de glace.

A huit heures les assaillants, au nombre de quatre à cinq cents, réunis dans le manège militaire reçoivent le signal du départ. Ils se dirigent à pas accélérés vers le lieu du combat. Et un clin d'œil, aux sons du tambour et du clairon, ils gravissent les hauteurs de l'esplanade et se rendent maîtres de la forteresse que ne peuvent défendre les soldats en garde. C'était un grand et magnifique spectacle. On croyait assister à un assaut donné par les vieux soldats de Napoléon, tant les mouvements ont été exécutés avec précision et ensemble.

On doit des félicitations anticipées aux raquetteurs pour le brillant succès qui les attend le soir de l'attaque réelle.

Que le palais de glace sera beau! A quel spectacle féérique n'assistera-t-on pas lorsque ce château sera éclairé par les reflecteurs électriques! qu'il sera sous les feux multicolores d'un immense feu d'artifice! illuminé de douzaines de lampes électriques qui donneront à sa charpente glacée les mille et une couleurs du prisme!

L'activité que l'on apporte dans l'exécution des travaux nous assure que le programme sera rempli à la lettre. Comme toujours la ville de Québec ne faillira pas à ce qu'elle croit être son devoir.

Pour le moment, nous signalerons d'une manière toute spéciale la sucrerie de monsieur J. B. Fradette, près de la porte St Louis, et la hutte d'Esquimaux sur le marché Montcalm.

En entrant dans la sucrerie vous êtes tous étonnés de constater sa parfaite analogie avec une de nos belles sucreries canadiennes. Il semble que vous êtes réellement au milieu d'une *érablière*....

Introduits à l'habile sucrier, monsieur Joseph Bélanger, de St-Gervais, le type de l'honnête cultivateur canadien, qui vous explique d'une manière intelligente et pleine de savoir-faire les procédés employés pour entailler les érables, la réduction de l'eau, la confection de la *trempette*, de la *tire* ainsi que la manière de façonner les petits cônes connus sous les noms de *cornets* et *pignoches*.

Après les lucides explications du fils de Cérès vous ne pouvez que céder à la pressante envie de goûter la délicieuse *trempette* ou *tire*, les succulents sirops et *pignoches*; ou encore avant de savourer ces excellentes douceurs, si vous êtes surpris par la faim et amateurs de mets préparés pour de bons appétits et d'estomacs solides, vous pouvez vous mettre à table et ordonner à l'un des deux meilleurs cuisiniers de cette ville, de vous servir soit de la soupe aux pois, de *pork and beans* ou de lard aux haricots. Plus encore, tout en étant dans les bras de Cornus votre oreille sera flattée d'entendre deux violonistes de la campagne: messieurs Dion et Blouin qui interprètent d'une manière admirable tous les airs destinés à faire digérer *trempette, tire, pork and beans*.

Vous pouvez vous rendre ensuite, à moins de cinq minutes de marche, à la miniature des huttes que font les Esquimaux qui attire une affluence de monde à cause de l'originalité de sa construction.

Ce sont trois cabanes communiquant entre elles par des souterrains, mais n'ayant pour les trois qu'une entrée à une extrémité et la sortie à l'autre.

A l'entrée vous voyez deux monceaux de neige dont l'intérieur boisé forme deux chambres qui représentent le pôle nord. En avançant vous vous trouvez dans un chemin couvert excessivement compliqué, d'où vous tombez dans la hutte proprement dite.

Là vous voyez des Esquimaux enveloppés, comme d'habitude, dans un sac de peau de renne dormant sur des lits de glace. Près d'eux vous remarquez des orignaux, chevreuils, chiens, oiseaux, gibiers et poissons des régions septentrionales.

Dans la seconde tour de neige, nous examinez les objets à l'usage de cet étrange peuple, tels que crémaillères, tables, lampes, etc.

De là vous passez dans une cabane où l'abondante verdure représente la végétation des pays méridionaux.

Vous continuez en vous dirigeant par un chemin extrêmement difficile, vers la forêt vierge où vous pouvez jouir de nouveau du spectacle que présente la sucrerie canadienne. Cette dernière visite vous permet de passer un agréable quart d'heure avec quelques uns des spirituels Hurons de Lorette.

F. X. B

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

APPEL AUX ARMES.

Il y a des gens qui doutent de rien; ils ont la foi robuste, et ne voient jamais d'obstacles.

Une de ces personnes, c'est William Lyman, trésorier de la Ligue Nationale Irlandaise d'Amérique. Ce monsieur vient de publier, sous sa signature, un appel à ses compatriotes, les suppliant de prendre les armes contre l'Angleterre, afin de la forcer à accorder une liberté complète à l'Irlande. Nous ne pouvons résister à l'envie de placer ce chef d'œuvre de naïveté sous les yeux de nos lecteurs:

"Il est triste de voir des millions de représentants de notre race dans tous les pays permettre que la terre de leurs ancêtres soit soumise à toutes sortes d'outrages de la part des Anglais. Et Lyman, Irlandais, il vous a été démontré depuis longtemps, ainsi qu'au monde entier, que la seule chose ayant une influence sur les Anglais est le son du fusil et du canon, ou, peut-être le bruit des explosions de mine dans leurs murs. Plus tôt vous abandonnerez les phrases pour devenir des hommes d'action, plus tôt l'étendard de la république irlandaise flottera au vent. Souvenez-vous que l'Irlande est dans l'esclavage par la faute de chacun de vous et que les cris qu'elle pousse sous le fouet de l'étranger s'élèvent contre vous. Vous voulez que le drapeau irlandais flotte sur l'Hôtel-de-Ville de New York, sur les édifices de l'exposition de Chicago; mais vous oubliez que tout le monde rit de vous et que, en réalité, vous n'avez point de drapeau.

"Hommes de la race irlandaise, unissez-vous pour renverser l'empire britannique. Faites disparaître tous vos différends et jurez par tout ce qui est sacré pour vous de rester unis jusqu'à ce que le drapeau de la république irlandaise flotte sur Dublin. Si vous le voulez, vous pouvez abattre l'empire britannique dans toutes les parties du monde et le renvoyer à sa place, parmi les défunts empires du passé."

On croit rêver, n'est-ce pas? Ses dernières lignes surtout méritent d'être encadrées. Cet "appel aux armes" était signé par le secrétaire d'une des principales sociétés irlandaises des Etats-Unis.

Aussi est il resté sans réponse; on ne s'en est pas plus occupé que de l'homme dans la lune.

Gladstone, le grand homme d'Etat anglais, avec l'appui d'une majorité anglais, a entrep is de donner le *Home Rule* à l'Irlande par des moyens pacifiques, il est vrai, mais qui ont plus de chances de succès que par le soulèvement de toute la population irlandaise, les armes à la main, qui échouerait comme ceux du passé et aurait pour résultat de rendre encore plus pesants, plus difficiles à briser, les fers qui retiennent captive cette pauvre Irlande.

A TRAVERS LES ETATS-UNIS.

Avec un Dollar en Poche et Ignorant l'Anglais.

On annonce de San Francisco l'arrivée dans cette ville de l'un des quatre immigrants allemands, Gustave Koegel, partis le 18 juillet dernier de New-York pour traverser tout le continent à pied pour un prix de $300 à celui qui arriverait le premier.

Koegel est arrivé mercredi soir à San Francisco et s'est présenté immédiatement au directeur de la poste de cette ville, Backus, afin de faire constater qu'il avait gagner le prix. Il a fait le voyage, qui est de 4,100 milles, par la route qu'il a dû suivre, en 169 jours et 18 heures. Le voyage à pied le plus rapide qui avait été fait jusqu'à présent de New-York à San Francisco avait duré 192

En arrivant à San Francisco, Koegel a dit que ses trois concurrents étaient derrière lui, qu'ils étaient tous bien portants et qu'ils arriveraient probablement dans un jour ou deux.

Dernier détail, on affirme que les quatre individus qui viennent de prendre part à cette course extraordinaire n'avaient absolument chacun qu'un dollar et qu'ils étaient incapables de dire un seul mot d'anglais.

L'ELECTION DE M. DE MUN.

Une dépêche de Paris annonce que le comte de Mun, l'ancien député non réélu du Morbihan, vient d'être élu député par les électeurs de la 2e circonscription de Morlaix (Finistère).

M. de Mun avait publié une circulaire électorale dans laquelle il déclarait que "c'est un devoir, à l'heure présente, pour les serviteurs de Dieu et de la France, de ne pas se dérober aux combats de la vie publique." M. de Mun ajoute qu'il est resté fidèle aux déclarations qu'il adressait en 1876, aux électeurs du Morbihan... Il disait alors:

Convaincu que la foi catholique est, dans l'ordre social aussi bien que dans l'ordre politique, la base nécessaire des lois et institutions, que, seule, elle peut porter remède au mal révolutionnaire, conjurer ses effets, et assurer ainsi le salut de la France, j'ai la ferme résolution, quel que soit le terrain où Dieu m'appelle à le servir, de me dévouer sans réserve à la défense de ces principes.

Catholique avant tout, il a respecté cet engagement et suivi les conseils du pape Léon XIII, "en acceptant la forme de gouvernement établie, pour servir librement les intérêts religieux, conformément à la direction de celui qui en est le juge suprême."

"C'est également sur les principes catholiques, ajoute M. de Mun, que s'appuie mon programme social.

"Pour lutter contre le socialisme athée, mat rialiste et révolutionnaire, il faut lui opposer l'affirmation de la loi divine, l'application des doctrines de l'Evangile et l'exécution sincère des réformes que commande la justice.

"L'encyclique du pape sur "la condition des ouvriers" a posé les principes et tracé le cadre de ces réformes. Mon programme n'en est que la mise en pratique."

M. de Mun promet aux électeurs du Léon d'être le fidèle défenseur de leurs intérêts particuliers. Il révendiquera notamment tous les toutes les réformes qui pourront soulager l'agriculture et favoriser dans la région Bretonne l'élevage du cheval. L'ancien député de pontivy termina sa profession de foi par cet appel: "Catholiques! soyez tous debout, tous unis, pour Dieu et pour la patrie!

M. de Mun remplacera à la chambre un autre député catholique, M. de Dermengny, qui avait été élu le 20 août de nier et qui est mort il y a quelques semaines.

DETAILS D'UN COMPLOT ANARCHISTE.

Barcelone, 27 jan—La police a appris que la décision pour tuer le gouverneur Larroca et le juge Domenech, qui furent choisis par le gouverneur espagnol pour condamner les anarchistes de Barcelone, fut prise par un groupe d'anarchistes locaux à une assemblée tenue il y a une dizaine de jours.

Marrull fut choisi par les conspirateurs pour faire le premier essai. Avant de tirer sur le juge Larroca, jeudi, Marrull avait entendu en vain pendant deux heures pour Domenech, qu'il désirait tuer le premier.

Sept hommes ont été tués comme complices. Parmi eux se trouve l'anarchiste Felipe, qu'on suppose être celui qui était avec Marrull en face de la préfecture, jeudi, et se sauva au moment où Larroca fut tiré

DICKSON BROS,
Marchands de The et Cafe,
DONNENT DES
PRESENTS AVEC CHAQUE LIVRE DE THE
A l'enseigne de la THEIERE,
68 - RUE MERRIMACK - 68

EXPOSITION OUVERTE.

Un Grand Jour a San Francisco—Une Grande Foule Presente.

San Francisco, 27 jan—C'est un grand jour dans l'histoire de la Californie, car les portes de cette merveilleuse exposition de l'hiver ont été ouvertes, faisant connaître au monde des centaines de structures, grandes et petites, contenant des exhibitions du plus haut mérite, résultat de l'entreprise, du courage et de l'énergie de ses citoyens.

Le gouverneur de l'Etat a proclamé que c'était un jour de fête. Des milliers de personnes venues de toutes les parties de l'Etat, ainsi que de l'Oregon, Washington, Nevada, Arizona et la Colombie-Anglaise étaient présentes aux magnifiques cérémonies de l'ouverture.

MGR SATOLLI.

Rome 27 jan—Il est rumeur ici dans les cercles diplomatiques allemands que Mgr Satolli, le délégué apostolique aux Etats-Unis, doit être rappelé bientôt, à cause du peu de succès de sa mission, et parce qu'il aurait encouru la haine des catholiques comme des protestants.

Dans les cercles du Vatican, on prend cette rumeur pour un indice du désir qu'on a en certains quartiers de combattre la direction papale et de créer de la confusion.

L'entente supposé entre le Vatican et le Quirinal à propos du patriciat de Venise n'est pas complétée, et il y a peu d'espoir à présent que le gouvernement italien accorde un exequatur au patriarche.

Un tapissier est appelé pour exécuter un travail chez deux vieilles demoiselles, dont l'une est affligée de surdité.

L'une des deux lui a fait déplacer le rideau, puis le lui a fait remettre à sa place primitive, puis rechanger encore.

Le tapissier, très agacé, pensant ne pas être entendu, s'écrie, pour se soulager:

—Vieille fichue bête!

La demoiselle le regarde d'un air indulgent, et répond avec placidité:

—Pardon, Monsieur, c'est ma sœur qui est sourde.

Jusqu'où va la responsabilité des assurances contre le feu? Une personne qui échapperait son dentier dans la cheminée on éternuant peut elle en réclamer le prix de son assurance? L'Ecosse vient d'établir le précédent dans l'affirmative. A Paris, on a décide le contraire pour un colier en diamants.

MARVELO!
MARVELO COMPOUND,
Pour le Nettoyage des Habillements de Dames et de Messieurs.
PRIX: 25 Cts.
EN VENTE PAR TOUS LES PHARMACIENS.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an. $1.00
Six mois. 50
Trois mois. 25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 1er FEV. 1894.

Nouvelles de la Capitale.

Les débats sur le nouveau tarif dans la Chambre des Représentants touchent à leur fin, car ils se termineront, d'après toutes les indications, à 3 heures, jeudi prochain.

Les débats jusqu'au jour du vote concerneront entièrement les revenus de l'Intérieur, une des parties les plus importantes et les plus controversées du nouveau projet de loi.

On a consacré la journée aujourd'hui à des débats généraux, et mercredi la Chambre devra suivre le "reglement des cinq minutes;" alors les membres auront droit de soumettre des amendements aux clauses du projet de loi sur les revenus de l'Intérieur. Naturellement, la principale opposition sera pratiquée contre la taxe sur les revenus personnels, à laquelle les démocrates de l'Est sont tout à fait opposés.

Les républicains sont aussi opposés à l'imposition d'une semblable taxe, et si on l'incorpore dans le Bill Wilson, les démocrates qui n'en veulent pas vont se trouver dans une impasse de laquelle ils ne pourront sortir sans se blesser que que peu. Ils se trouveront dans cette alternative: soit de voter pour le Bill Wilson et par conséquent donner leurs votes en faveur d'une taxe sur les revenus personnels, soit de voter contre le nouveau tarif, pour défaire cette taxe impopulaire.

Quant aux républicains, leur affaire est belle; ils sont opposés au Bill Wilson et à la taxe sur les revenus, deux mesures préjudiciables aux intérêts du peuple américain, et ils voteront suivant leurs convictions, sans s'exposer, comme les démocrates, quand le vote sera pris, à se faire tomber dessus par leurs commettants

Jeudi, trois heures seront accordées pour la clôture des débats,—une heure et demie pour chaque parti. M. Reed finira les débats du côté des républicains; M. Wilson et le "speaker" Crisp en feront autant du côté des démocrates.

Maintenant, on se demande si oui ou non le Bill Wilson sera défait dans la Chambre des Représentants. Une chose certaine, c'est qu'il le sera certainement si les démocrates opposés à une taxe sur les revenus s'alient aux républicains pour tuer ce projet de loi, ce qui peut arriver sans miracle, car le parti démocratique n'a jamais acquis une renommée par l'union, la bonne entente de ses membres. Cependant, le Bill Wilson, trainant à sa remorque la taxe sur les revenus personnels, ce boulet de galérien, sera probablement voté par la Chambre; mais au Sénat, il rencontrera assurément une opposition plus formidable. Le président et le trésorier regardent la résurrection de la taxe sur les revenus comme une mesure insensée et impolitique, et cette opinion est partagée par un bon nombre de chefs démocratiques du Sénat.

Un Pilier de l'Eglise.

On rencontre parfois, même assez souvent, hélas! de ces personnages à double face dont le caractère est formé par la plus noire, la plus ignoble hypocrisie. Ce sont des sépulcres blanchis et le Sauveur les a stigmatisés en termes qui cinglent comme des fouets.

Ces gens-là sont tout miel en avant, quand vous les rencontrez face à face, et vous avez à peine tourné le dos qu'ils vous lancent le traditionnel coup de pied de l'âne.

Ces hommes sont dix fois, cent fois plus dangereux que des ennemis déclarés, qui vous detestent et le disent: au moins vous savez ce qu'ils sont. Un homme averti en vaut deux, dit le proverbe.

Avec les hypocrites, il n'y a pas d'avertissement. Il n'est donc pas surprenant que ces gens inspirent un dégoût invincible aux natures droites et nobles.

Et le pire, c'est que vous les voyez dans tous les rangs, donnant le bras à tous, souriant, complaisant, obséquieux, louangeant tout le monde; puis sur tous bavant leur venin quand l'occasion est favorable.

Des opinions sincères, ils n'en ont point; des principes, aucun. Comme la pieuvre, leurs tentacules se collent à votre peau avant même que vous ayez eu la pensée que c'est à vous qu'on en veut. Comme la couleuvre qu'on réchauffe charitablement dans son sein, ils nous font une piqure aiguë avant même qu'on ait eu le temps de s'en douter.

Comme les journaux sont fondés, dirigés et rédigés par les hommes, on en trouve parfois qui sont calqués sur le modèle que nous venons d'esquisser. La duplicité, le mensonge effronté, le manque de principes et de conscience, les attaques sans raison, voilà ce qui caractérise ces journalistes.

Ils sont ce que leurs passions, leurs ressentiments, leurs ambitions mal guidées veulent qu'ils soient. Rouges hier, noirs aujourd'hui, jaunes demain (car ils rient jaune), cela ne fait que les encourager à poursuivre la voie double ou triple, quadruple parfois, mais toujours dangereuse, dans laquelle ils se sont engagés.

Ils sont sur terre pour tourner à tous les vents, comme la girouette, et ils s'en donnent à cœur-joie.

Après ce préambule, entrons immédiatement dans le vif du sujet.

Le *National* de cette ville a toujours pretendu être un pilier de l'Eglise, un défenseur des bons principes, un foudre de guerre contre tous les adversaires de notre sainte religion catholique.

Nous avions des doutes sur sa sincerité. Et voilà que ces jours derniers cette feuille publie un article aussi voltairien dans le fond que dans la forme, qui aurait été à sa place dans le *Canada-Revue*; article rempli de sophismes des libre-penseurs du 18ème siècle et que Jean-Jacques Rousseau n'aurait pas dédaigné de signer de son nom, pas à cause du style, cependant.

Comme nous ne pouvons, et pour cause, reproduire un tel écrit, nous allons insérer ci-dessous la verte semonce qu'un prêtre distingué a administrée au *National* à ce sujet:

Vive le Précieux Sang de Jésus!

La Cie de Publication du National,
Lowell, Mass.

Messieurs,

Je viens vous demander de vouloir bien répudier l'article intitulé: "Papineau," et signé: "Marius," que vous avez publié dans le NATIONAL de mercredi dernier Cet article serait à sa place dans le *Canada Revue*, condamné par l'autorité ecclésiastique, ou encore dans la *Patrie*, de Montréal, qui ne vaut pas mieux.

Mais je ne comprends pas qu'un journal catholique puisse publier un semblable écrit. Et si cet article eut été examiné un peu, je pense bien que vous ne l'auriez pas laissé imprimer dans le NATIONAL. Car on y trouve le libéralisme le plus avancé, des propositions formellement condamnées par l'Eglise des mensonges effrontés, et le ton et le langage d'un libre-penseur très avancé. Il va même jusqu'à dire en toutes lettres que Léon XIII a été satisfait de l'impénitence finale de Renan! Il faut être effronté ément méchant et impie pour mentir de la sorte.

Je n'ai pas le temps de tout relever. Mais je ne puis m'empêcher de mentionner encore ce blasphème impudent par lequel il rejette sur Dieu lui-même le fait que Papineau ne croyait pas

J'espère donc, encore une fois, que vous voudrez bien désavouer ou réfuter complètement cet article si mal inspiré.

J'ai l'honneur d'être,

Messieurs,

Votre humble serviteur,

J. AGAPIT LEGRIS, Ptre,

Eh bien! que répond le *National* à cette réprimande, richement méritée, on l'avouera? Simplement ceci: que l'article en question, intitulé *Papineau* et signé *Marius*, avait paru dans un journal canadien de Québec, et qu'il l'a reproduit à titre de curiosité.

A titre de curiosité! Oh! la la!... Quelle farce et quelle raison? quelle défense enfantine! Après cela si l'on n'est pas content, on est bien difficile.

A titre de curiosité! Oh! mais on n'en revient pas. Qui aurait cru que ce prétendu *pilier de l'Eglise* était si curieux!

Maintenant le *National* affirme que l'écrit a été reproduit d'un journal canadien de Québec. Nos lecteurs aimeraient à connaître le nom de ce journal de Québec. Notre confrère serait-il assez bon de nous le faire connaître. Nous échangeons avec quelques confrères de la vieille capitale, et comme nous n'avons pas vu d'écrits de ce genre dans aucun d'eux, nous nous permettons encore une fois de douter de la véracité du *National*, qui est sujet à caution, comme son passé nous l'a démontré maintes et maintes fois.

Nous attendons sa réponse.

ACTUALITES.

Mde Abbie Choney Jencks est décédée mardi matin âgée de 99 ans et six mois. Elle demeurait à Limerock depuis cinquante ans. Lorsque le général Lafayette est venu visiter les Etats-Unis, il a séjourné à Pawtucket pendant quelques heures et c'est à l'hôtel tenu par le capt. Sherry Jencks, l'époux de cette vieille femme, qu'il a logé. Mde Jencks se rappelait de tous les incidents de cette visite dans leurs moindres détails. Elle a vu toutes les administrations depuis Washington jusqu'à nos jours.

Les deux filatures de laine et de coton, de Fitchburg, ferment leurs ateliers à cause de la mauvaise condition des affaires.

Neuf mille ouvriers seront sans emploi,

A quand les jours meilleurs, messieurs les démocrates?

Un dangereux repris de justice de Utica, Etat de New York, J. V. Bender, a tué un nommé George Barber, avec lequel il s'était pris de querelle à un bal masqué. Le meurtrier a été arrêté. Bender a déjà été condamné une fois aux travaux forcés à perpétuité pour meurtre, vers 1880, mais il a été gracié depuis, on ne sait trop à quel propos.

Après avoir abandonné son mari, une femme allait demeurer il y a quelque temps, avec son amant, rue St Jacques, à Paris, emmenant avec elle son petit garçon Emmanuel, âgé de trois ans.

Mais l'amant, qui ne pouvait souffrir l'enfant, avait, à plusieurs reprises, engagé sa maîtresse à rendre le petit Emmanuel à son père. Celle-ci refusant, l'individu se vengeait sur le malheureux enfant, qu'il frappait en enfermait dans un espace de réduit sans air ni lumière. Les mauvais traitements qu'il lui fit subir furent même tels que les voisins finirent par s'en émouvoir et que des plaintes furent adressées au commissaire de police.

Ce magistrat s'est rendu rue St Jacques, où il a trouvé l'enfant à peine vêtu, dans un état de maigreur pitoyable, et le corps couvert de plaies.

Il l'a envoyé à l'hospice des Enfants-Malades, puis, après interrogatoire, a procédé à l'arrestation de l'amant et de la femme.

Le pasteur d'une paroisse du comté de Dumfries (Ecosse) reçut un fox-terrier que lui envoyait par le chemin de fer, un de ses amis résidant à Elgin, dans le comté de Moray. Au bout de quelques jours, le pasteur, pensant que l'animal était accoutumé à son nouveau logis, le detacha et le laissa libre de ses mouvements Le lendemain, le fox-terrier disparut. Sept jours après, il arrivait à Elgin, après avoir parcouru près de cent lieues, se présentait à la porte de son ancien maître, se faisant ouvrir, et s'étendait, exténué, près du foyer, où il restait quelques heures sans prendre de nourriture. Aujourd'hui, il est tout à fait remis de son long voyage. On ne s'explique pas comment il a pu retrouver le chemin d'Elgin, puisqu'il avait été transporté à Dumfries par le chemin de fer.

L'autre jour comparaissait, devant le conseil de guerre d'Alger, pour refus d'obéissance, le nommé Bazin, soldat au bataillon d'Afrique.

Le président lui avait demandé s'il n'a ait rien à répondre à la déclaration d'un témoin, l'inculpé arracha deux boutons de sa tunique et les lança à la tête du président.

Séance tenante, Bazin a été condamné à la peine de mort.

Il y a quelques jours, nous lisions dans un journal français que, pendant le siège de Paris, le poëte Hugo aurait écrit les vers suivants:

Si vous étiez venue, ô belle que j'admire.
Je vous aurais offert un dîner sans rival:
J'aurais tué Pégase et je l'aurais fait cuire
Afin de vous servir une aile de cheval.

V. H.

Nous avons déjà vu servir une aile de poulet, mais servir une *aile de cheval*..... jamais vu! Le poëte a raison de dire que c'eût été un dîner sans rival!

Un pauvre diable de New York John Reilly, âgé de quarante ans, est mort littéralement de faim, dans Bleecker street, dans les circonstances les plus dramatiques.

Reilly, qui était sans ouvrage depuis fort longtemps, fut conduit, ces jours dans un asile de nuit établi dans Bowery par une association de bienfaisance. Se trouvant absolument sans ressources, il a dit pendant la soirée à l'administrateur de l'asile qu'il n'avait rien mangé depuis deux jours. On lui a remis aussitôt un bon pour un repas au restaurant installé dans Bleecker street, pour les ouvriers sans travail, par la Christian Alliance. Or, en se rendant à ce restaurant, le Reilly est tombé épuisé en face du No. 170 Bleecker street. Il n'avait pas eu la force de se trainer jusqu'au restaurant.

Un policeman, qui avait vu cet infortuné tomber, a mandé en toute hâte une voiture d'ambulance; mais avant son arrivée, le pauvre Reilly était mort. Le corps a été transporté alors au poste de police de Mercer street, et l'on n'a basolument rien trouvé dans les poches du défunt si ce n'est le bon pour un repas.

Le Carnaval a Quebec.

(De notre correspondant spécial.)

Québec, 29 Jan. 1894.

M. l'Administrateur.

La ville de Québec a été témoin aujourd'hui de l'un des spectacles les plus imposants. Il s'agissait du dévoilement des statues représentant Mgr. de Laval, de Brébœuf et Champlain, érigées par notre sculpteur, M. Jobin, sur le le terrain des Jésuites, en face de la Cathédrale. L'Eglise et l'Etat étaient représentés par Sa Grandeur Mgr. l'Archevêque Bégin et Son Honneur le Maire Frémont qui ont présidé à cette grande cérémonie.

L'élite de la société ainsi qu'un grand concours de peuple les accompagnaient et suivaient avec un religieux silence l'opération du dévoilement.

Chacune de ces grandes figures historiques, aussitôt exposée aux regards de cette foule recueillie, éveillait dans l'esprit des souvenirs précieux, en rappelant les plus belles pages de notre histoire. On eût dit que cette foule attendait la parole de ces miniatures, tant elle était anxieuse d'entendre résonner à l'oreille ce que les cœurs disaient tout bas.

Ce vénérable prélat, ces martyrs, ce héros de la civilisation chrétienne ne peuvent manquer de veiller aux destinées d'un peuple qui ne cesse de chérir leur mémoire et s'efforce de mettre en pratique les saines doctrines qui l'ont sauvé au berceau, l'ont constamment aidé, assailli qu'il a été par des évènements exceptionnellement difficiles

L'artiste en façonnant ces blocs de glace n'a pas oublié de nous donner une juste idée de la douce fermeté qui caractérisait ces hommes animés du double désir de gagner des âmes à leur Dieu et d'assurer à leur roi la possession de l'un des plus beaux et des plus vastes pays du monde.

Oui, ces hommes avaient une mission sublime à remplir, aussi la Providence a voulu en faire un roc contre lequel l'injustice ne prévaudra jamais.

Mgr. de Laval a été le second St-Pierre de l'Amérique, et en jetant sur tous les évêques et archevêques qui lui ont succédé, un rapide coup d'œil, nous reconnaissons qu'ils ont été de précieux jalons guidant sûrement le troupeau confié à leurs soins.

Déjà, l'un d'eux, dans notre vieux Québec a été revêtu de la pourpre cardinalice; et, si nous nous arrêtons un instant seulement sur le dernier anneau de cette chaîne non-interrompue d'hommes célèbres, nous, nous voyons encore un prince de notre Sainte Eglise, ferme, brûlant d'amour pour son Dieu, de charité pour son peuple, rempli de science tout en pratiquant les plus belles vertus.

Le souvenir de ces deux fils de St-Ignace de Loyola parcourant cet immense territoire, évangélisant les nations sauvages et versant généreusement leur sang pour le succès de leur œuvre bénie, nous fait naturellement suivre cette famille privilégiée du Christ, admirer le travail herculéen qu'elle s'impose constamment pour le salut des âmes, et admettre, sans ambages, qu'ils sont tous fils d'un même père; et, les événements ont prouvé que les Brébœuf et Lalemant sont légion dans leur ordre.

Champlain et les découvreurs qui l'ont précédé ont, eux aussi, droit à un culte que ne leur a jamais refusé le Canada; leur intrépidité, leurs vues nobles et larges, ainsi que leurs hauts faits d'armes ont fait imprimer dans notre histoire des leçons que la jeunesse canadienne s'empresse d'apprendre, confiante qu'elle est d'y puiser les notions nécessaires qui seront pour elle le talisman du devoir, de l'honneur et de la vertu.

F. X. B

Nouvelles Condensees.

Boston, 29 jan.—James Corbett, le champion des boxeurs d'Amérique, est arrivé à Boston à 8 heures, a. m., de New-York. Il descendit dans un hôtel inconnu, déjeuna, puis se rendit au Boston Theatre pour la répétition de "Gentleman Jim" qui sera joué ce soir.

Corbett dit que le premier homme maintenant qu'il va battre sera Peter Jackson; il est convaincu de sa victoire, mais il s'attend à une longue lutte.

Il ne s'occupera aucunement des défis de Ed Smith et de Bob Fitzimmons.

Quand ils auront acquis le droit de se battre avec lui, il les rencontrera.

Corbett est de beaucoup plus gros qu'il ne l'était il y a plusieurs mois.

Pittsburg, Pa., 29 jan—Hier soir, un télégramme fut reçu de Tacoma, Wash., adressé au gérant de Peter Jackson, offrant $40,000 pour la rencontre Jackson-Corbett. Ce télégramme était par B. Levy, secrétaire du Warhington Athletic Club.

Newport, R. I., 29 jan—Newport a été apparemment le centre de l'orage samedi. Les rues ne sont pas encore ouvertes à la circulation, et seulement la moitié de la voie électrique est en opération, mais le père est encore à venir, car les eaux sont encore hautes dans toutes les cours, et les goutières sont remplies au-dessus du degré d'écoulement. Il pleut à verse et beaucoup de dommages vont être causés. Dans plusieurs parties de la ville, on s'attend à l'inondation du premier étage, ce qui aura lieu au matin, si la pluie continue.

New Haven, Conn., 29 jan.—Il est tombé une couche de neige épaisse de huit pouces ici samedi. Une autre tempête est commencée vers 11 heures, A. M., aujourd'hui.

Les voies des chars urbains sont bloquées, les trains sur le Consolidated-Railroad sont en retard et quelques-uns des fils téléphoniques et électriques ne fonctionnent plus.

Un certain nombre de vaisseaux sont venus s'abriter dans le port, en attendant le retour des beaux jours.

San Antonio, Tex., 29 jan—Frank Howell, un "ranchman" du comté de Pecos, est arrivé ici hier soir apportant la nouvelle du meutre du jeune américain nommé Henry M. Carew par une bande de criminels mexicains. Carew voyageait seul dans le comté de Pecos, dans un but de commerce. On lui vola tout son argent et son cheval.

Québec, 29 jan.—Quatre mille étrangers sont arrivés jusqu'à midi aujourd'hui pour assister au carnaval. Parmi eux se trouvent Mme John Astor, épouse du millionnaire de ce nom, et un parti d'excursionnistes de New York. Ils sont arrivés dans un wagon spécial, ainsi que plusieurs autres américains.

La ville est dans la jubilation et l'excitation,

New York, 29 jan.—La picote continue ses ravages en cette ville, et les autorités médicales sont alarmées,

Un certain nombre de nouveaux cas ont été rapportés aujourd'hui, et les patients ont été transportés à l'hôpital des pestiférés, sur North Brothers Island.

Washington, 29 jan—Au Sénat les requêtes contre le Bill Wilson, présentées ce matin, étaient tort nombreuses et venaient de toutes les parties du pays. Quelques-unes qui furent présentées par M. Hoar (Mass.,) étaient caractérisées par ces mots: "Cris d'agonie contre cette menace abominable."

Durango, Méx., 29 jan—Les autorités ont été averties qu'un meurtre désespéré, ayant le vol pour mobile, a été commis à environ 85 milles à l'ouest d'ici. Les auteurs sont une bande de brigands conduite par le notoire bandit Francisco Reiseda.

St Pétersbourg, 27 jan — Le Czar souffre d'une sévère attaque d'influenza, accompagnée d'une inflamation des bronches.

Le grippe ne respecte personne.

St Louis, 30 jan.—Un enfant de deux ans a été apporté mourant à la station de police hier soir, ayant été presque assommé par Annie Clark, une nourrice de couleur. Cette femme brutale a été arrêtée. Le pauvre petit va mourir.

Boston, 30 jan.—Howard B. Hodgate, le préposé à la vente des billets pour le Grand Tronc, à Boston, a été arrêté aujourd'hui sous l'accusation d'avoir détourné des fonds s'élevant à $173 au détriment de la compagnie.

Hodgate est âgé de 27 ans et demeure avec ses parents à Roxbury, où il jouissait d'une bonne réputation. En Cour il fut placé sous caution de $800 en entendant son procès qui aura lieu le 8 février.

Boston, 30 jan—Albert L. Bennett, gérant de la Metropolitan Stock Exchange, No. 61 rue Kilby, a raconté à la police qu'en entrant dans ses bureaux vers 3.30 heures, cette après-midi, il fut assailli par trois jeunes gens qui le forcèrent à la pointe du révolver, à leur donner un portefeuille contenant $2500 qu'il venait d'aller quérir dans une succursale.

Ensuite les voleurs se sauvèrent dans une maison voisine.

La police informe.

La tempête de neige des deux derniers jours est l'une des pires que nous ayons eue cette année et même depuis plusieurs années.

Les tramways électriques ont éprouvé beaucoup de retards et c'est avec beaucoup de difficulté qu'ils ont pu faire leurs trajets.

On calcule que pas moins d'un pied de neige est tombé depuis lundi.

Le trafic en a beaucoup souffert. Les lignes télégraphiques et téléphoniques ont aussi ressenti l'orage.

Boston, 30 jan.—Joe F. Flaherty et Tom Moriarty, deux boxeurs "lightweight" de Lowell, se sont rencontrés ce soir dans les salles du Charlesbank Athletic Club.

Les deux boxeurs ne pesaient pas plus de 126 livres. Il y eut 25 assauts à la fin desquels le capitaine William Daley, qui était arbitre, a déclaré que c'était un "draw," c'est-à-dire que ni l'un ni l'autre des deux pugilistes ne pouvait vaincre.

C'est Moriarty qui a reçu le plus de coups; il avait l'œil gauche presque clos, son nez était enflé ainsi que ses joues.

Flaherty eut toujours l'offensive et ne reçut aucun coup apparent à la figure, mais son estomac a souffert quelque peu.

Flaherty est un peu plus grand que Moriarty.

Ce résultat a surpris bien du monde, car on ne croyait pas que Moriarty pourrait faire une aussi forte lutte contre Flaherty.

Worcester, 30 jan.—Mde Stephen Davis, âgée de 70 ans, est morte à l'asile d'Oxford, hier soir, des suites d'un assaut commis sur sa personne par deux hommes le *Thanksgiving Day*.

Edouard Beauregard, âgé de 30 ans, et Bergeron, 23 ans, sont accusés du crime, et ils comparaîtront devant le grand jury.

Le crâne de la victime a été fracturé.

Mde Davis, avant de mourir, a reconnu les prisonniers comme étant les auteurs de l'attentat.

San Francisco, Cal., 30 jan.—Un steamer arrivant de Chine nous a appris la complète destruction par un tremblement de terre de la ville de Kuchan, en Perse. Cette ville contenait 20,000 habitants, dont douze mille ont été tués. Dix mille corps ont été recouvrés. Cinquante mille bestiaux ont été tués.

Owensboro, Ky., 30 jan.—Une chaudière dans un moulin à scie à Brown's Valley, à neuf milles d'ici, a fait explosion avec un bruit terrible ce matin. On rapporte que cinq personnes ont été tuées et plusieurs autres grièvement blessées.

Le bruit de l'explosion a été entendu dans cette ville.

Bridgeport, Conn., 30 jan.—Des voleurs, hier soir, ont forcé les bureaux de la Bridgeport Boiler Co., puis ont brisé la combinaison du coffre-fort avec un marteau et se sont emparés de $98 en argent.

Le vol la nuit dernière de diamants pour une valeur de $2000 dans les Pacific Iron Mills donnent à penser qu'une bande de voleurs de profession sont dans la ville.

North Cambridge, 31 jan.—Le Club Lafayette, l'une des principales sociétés canadiennes des environs de Boston, existe depuis sept ans, et hier soir a eu lieu son premier bal dans la salle Odd Fellows.

Ce bal a été une affaire brillantante, et les recettes iront dans le gousset des pauvres sans ouvrage.

Environ 75 couples étaient présents, y compris les représentants de plusieurs sociétés canadiennes.

La grande marche fut dirigée par M. et Mde G. O. Girard, suivis de M. et Mde George Fortin.

Mde Girard portait une magnifique toilette en dentelle noire et Mde Fortin était vêtue d'une superbe robe en satin brun.

M. Fortin agissait comme *floor director*, et il s'est acquitté de sa tâche avec distinction; il était assisté de MM. J. N. L'Espérance, G. O. Girard, J. A. Beauvais, E. Girard, A. G. Authier, R. A. Authier, H. Grégoire, J. B. Marcotte, C. L'Arrivée, P. P. Babbin et G. Vocelle.

Le comité de réception était composé de MM. J. O. Authier, F. X. Masse, N. J. Hardy, N. J. Lamarche, L. A. Moll, J. B. Dupont, H. Grégoire, E. Mecomereau et J. B. Péreault.

M. J. O. Authier est président du Club Lafayette.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Le Journalisme et la Société Chrétienne.

M. le Rédacteur de l'Etoile,

J'espère que le titre de cette correspondance n'aura pas pour résultat d'effrayer vos lecteurs; ce n'est pas une dissertation philosophique que je désire écrire, c'est tout simplement une petite causerie, sur le rôle que doit jouer le journalisme dans la société chrétienne dont nous faisons partie.

Cette société, ainsi bien que l'individu, a des droits positifs et sacrés, que tout homme doit respecter, et par conséquent le journalisme, pour remplir dignement sa noble tâche, devra lui aussi respecter ces droits et même au besoin les défendre, avec toute l'ardeur que mérite une telle cause. Quels sont donc les droits de la société chrétienne? Pour aujourd'hui je me contenterai d'en mentionner deux. La société à un droit strict et sacré à ce que la morale et la vérité soient respectées. Il y va de son existence comme société, et de son bonheur même temporel. Si en effet la morale est attaquée, la société est menacée de devenir un véritable chaos, la vertu ne sera qu'un vain mot; et ce seraient les temps du paganisme avec leurs scènes dégoûtantes qui reviendraient sur la terre. Si la vérité, et surtout la vérité religieuse, est ouvertement attaquée par des sophismes, alors que la société se prépare à une ère de ténèbres et de doutes qui ne peuvent qu'aboutir à la négation des vérités les plus essentielles, et à faire de la famille humaine un troupeau de bêtes sans raison et sans but. Si tels sont les droits de la société, le devoir du journalisme est déjà tout tracé. Il devra faire tous ses efforts pour maintenir dans la société un respect profond pour la bonne morale et éviter de mettre sous les yeux des lecteurs, de ces scènes qui ne sont propres qu'à les scandaliser.

Si quelque vérité importante est menacée ou présentée sous un faux jour, le journaliste qui comprend son devoir fera ses efforts non seulement pour cacher ces embûches tendues à la bonne foi des gens, mais encore il protestera au nom de la vérité et au nom de la société contre ces attaques malhonnêtes, qui n'ont pour but que de jeter le trouble dans les âmes, et de fausser le jugement.

Hélas! est-ce là le rôle que joue le journalisme de nos jours? Malheureusement non!

Sous prétexte de respecter les idées d'autrui, de ne pas vouloir entamer de discussions, de ne pas vouloir assumer de responsabilité, on permettra bien souvent au premier venu de venir, dans les colonnes d'un journal, dénaturer des faits historiques, avancer des théories pernicieuses, et donner ouvertement au mal la permission de se produire.

C'est-à-dire qu'on réduit un instrument destiné à faire tant de bien, en un moyen des plus propres et des plus prompts à semer dans la société des germes de mort qui feront baisser en un clin d'œil le niveau moral et religieux de toute une population.

Je m'explique encore plus clairement: Un numéro de journal au lieu de ne présenter à ses lecteurs que des articles marqués au coin de l'honneur et de la vérité, mettra sous leurs yeux des descriptions honteuses, des attaques ouvertes contre la religion, sans le moindre mot de blâme ou de protestation.

Encore une fois, c'est là manquer à un devoir sacré, et assumer une responsabilité terrible. Ah! triste rôle que celui qui consiste à répandre à flots des écrits empoisonnés, qui détournent le cœur de la vertu, et l'intelligence de la vérité; triste liberté que celle qui donne le même droit à la vérité et à l'erreur.

Triste journal que celui qui renferme dans une même page un éloge du catholicisme, et une charge à fond de train contre ses principes les plus essentiels, que ces articles soient signés ou non. Qu'il doit être amer le pain gagné au détriment de la vertu et de la vérité.

CASSE-TÊTE.

Fall-River, 26 janvier 1894.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—La compagnie du Richelieu a définitivement changé de mains.

A cette nouvelle, les actions de la compagnie se sont immédiatement élevées de 83¾ à 85¾.

Tout le personnel de la direction et de l'administration va être changé.

JOLIETTE,

—Ces jours derniers M. le Dr Côté, de Joliette, est mort subitement. Quoique indisposé depuis quelques jours, sa famille et ses amis étaient loin de s'attendre à une fin aussi prompte.

Il y a environ quatorze ans, il épousait Mlle Hermine Asselin, fille de M. E. Asselin, riche marchand de fleur de Joliette.

Le défunt a succombé à une attaque d'apoplexie et était âgé de 41 ans. Il laisse pour déplorer sa perte une femme et plusieurs enfants.

RICHMOND,

—L'on dit que la compagnie du Grand Tronc a obtenu du gouvernement une licence pour le débit de la bière et des vins à son restaurant de la gare. Les teetotalers sont dans la consternation.

STE ADELE,

—La paisible paroisse de Ste Adèle, dans les Cantons du Nord, est en ce moment dans un grand état d'excitation, à la suite d'un drame qui s'y est déroulé la semaine dernière.

—Deux enfants dont l'un fils de Frs. Bigras, âgé de 16 ans et l'autre, fils de B. Deslauriers, âgé de 13 ans, jouaient aux cartes, chez un nommé Adélard Corbeil, du 3e Rang Morin, quand tout à coup la querelle s'éleva. Le jeune Bigras ouvrit son couteau qu'il dirigea violemment sur la poitrine du jeune Deslauriers. Ce dernier se jeta en arrière et para le coup avec son bras, ce qui fit que la lame du couteau traversa de part en part le bras près du coude, à un quart de ligne d'une grosse artère dont la rupture aurait entrainé la mort du jeune homme, vu la distance du médecin à cet endroit.

En apprenant qu'il allait être arrêté, le petit criminel s'est écrié, dit-on: "Je suis bien content, car chez nous il me faut travailler, tandis qu'à la prison je ne travaillerai pas." Les parents se sont armés, paraît-il, et se tiennent barricadés et malheur à ceux qui oseront se présenter pour arrêter le coupable. Le père du blessé après avoir donné ordre au juge de paix de faire arrêter le coupable aurait demandé au même juge de paix de suspendre toutes les procédures par crainte pour les jours de sa fille qui enseigne dans le voisinage de cette maison.

SHERBROOKE,

—Une famille de la haute-ville s'est empoisonnée avec des pommes de terre, cette semaine. Toutes les personnes de la maison qui ont mangé de ces tubercules ont été malades, assez pour faire venir le médecin. L'on attribue ce cas d'empoisonnement au vert de Paris avec lequel on détruit les mouches à patates et qui aurait été employé en trop grande quantité.

STE ANNE de la PERADE,

—Nous avons appris avec peine la mort du Dr Jean-Baptiste Garneau de Ste Anne de la Pérade, décédé le 24 courant, à l'âge de 79 ans. Ses funérailles ont eu lieu samedi au milieu d'un grand concours de parents et d'amis. Le défunt pratiquait la médecine depuis cinquante-deux ans; c'était un des praticiens les plus renommés de la province. Il a été longtemps membre du conseil d'hygiène. C'était le frère de l'hon. Pierre Garneau et de MM. Xavier, Félix, Albert et Hector Garneau, de Québec, et frère du Dr J. A. Garneau, Nérée Garneau, Henri Garneau, marchands, de Québec, et de M. Didier Garneau, dentiste, de Montréal.

Le service funèbre, à Ste Anne, a été présidé par Mgr Hamel de Québec.

ST EDOUARD,

—M. Raoul Réné de Cotret, greffier du bureau de police de Montréal, a épousé à la chapelle du Sacré-Cœur, église St Jacques, Mlle Délia Ouellette, de St Edouard de Napierreville.

LONGUEUIL,

—Un incendie considérable a eu lieu à Longueuil, à la résidence de M. Antoine Bénard, riche cultivateur.

On ignore l'origine du feu; malgré tous les efforts des pompiers de la municipalité, la bâtisse a été complètement détruite. Heureusement M. Bénard et sa famille ont pu se sauver en temps.

On évalue les pertes à $5,000, couvertes par les assurances.

HULL,

—Vendredi soir, le conseil de ville destituait M. Laferrière, le greffier municipal, disant qu'il y avait un déficit dans ses livres. Malgré cela, M. Laferrière n'a pas voulu quitter son bureau, ni dire au maire la combinaison qui ouvre la porte de la voûte.

Samedi, le greffier était à son pupitre quand le maire Aubrey vint lui dire de déguerpir et de remettre son bureau à M. Desjardins. M. Laferrière dit que le déficit découvert provient d'une erreur des auditeurs et que les finances sont intactes. il refuse donc de sortir.

Pendant une heure, le maire garda la porte de la voûte que le greffier avait ouverte pour en tirer ses livres; après soixante minutes de faction, le maire fit mander un constable. L'homme aux boutons jaunes fatigué de regarder la porte en fer qui ne disait rien, voulut voir les passants et s'approcha d'une fenêtre. Le greffier profita de cela pour fermer la voûte.

On va être obligé de démolir un des murs de l'hôtel de ville, car les experts ne peuvent ouvrir la porte par dehors.

YAMACHICHE,

—M. Esdras Lamy a été réélu maire de la paroisse et M. Geo. N. Héroux, réélu pour la septième fois, maire du village d'Yamachiche.

CHICOUTIMI,

Ce n'est pas sans étonnement que l'on a appris ici que Pascal Tremblay, l'un des témoins importants dans l'affaire Sprott, venait d'être tué par les chars.

Pascal Tremblay était le beau-père de Léonis Raymond, disparu mystérieusement et que l'on prétend avoir été tué par Sprott. C'est lui qui dans l'enquête devant le magistrat a admis avoir dit à Sprott d'amener Léonis et de tâcher de le fourrer dans quelque trou pour ne plus qu'il revienne.

Il était descendu à Chicoutimi la semaine dernière et avait été témoin de la Couronne devant les grands jurés. Rendu à Chambord, l'engin qui devait se rendre à Roberval fut obligé d'aller au lac Bouchette, ce qui occasionna un retard considérable et Tremblay voulut gagner Roberval à pied par la voie ferrée, dans l'après-midi, l'engin ramenait la charrue à Chicoutimi lorsque l'ingénieur vit un homme qui marchait sur la voie.

Tremblay était sourd et avait la vue faible. On suppose qu'il ne vit pas venir le train; il fut frappe par l'engin, puis lancé par la charrue à un arpent plus loin. Il est mort sur le coup. L'estomac a été enfoncé, et un bras et une jambe fracassés.

—La cathédrale de cette ville a été, dimanche dernier, le théâtre d'une panique indescriptible.

Mgr Labrecque était en chaire, lorsque tout à coup un des calorifères fit explosion.

Les fidèles qui entouraient ce radiateur se précipitèrent vers le sanctuaire, tandis que les gens dans les bancs s'élançaient vers les portes.

Ceux qui se trouvaient dans le jubé voulurent sortir à leur tour et plusieurs d'entre eux se seraient précipités du haut de la galerie, si l'on ne les eut empêchés.

Plusieurs personnes ont été foulées aux pieds, mais aucune n'a été blessée sérieusement.

Le calorifère qui a fait explosion avait été condamné par un expert, mais par esprit d'économie, on avait refusé de l'écouter.

COMPTON,

—M. le baron de Cayrol, qui a demeuré ici plusieurs années, a quitté cette ville pour retourner en France.

LES BONS REMÈDES SONT COMME LES BONS LIVRES; ceux-ci n'ont, pour être estimés du public, besoin d'aucune préface pompeuse et les remèdes n'ont besoin d'autre avertissement que leur efficacité constatée surtout pendant de longues années d'expérience. Le "Novoro" du Dr Pierre est classé dans cette catégorie où il figure au premier rang. Il est le produit de l'étude approfondie d'un médecin qui le fit connaître à ses clients il y a plus d'un siècle. Son secret fut confié à son fils, le Dr Pierre Fahrney, qui en a perfectionné la fabrication.

Les témoignages abondent de tous côtés à l'adresse du Dr. Pierre Fahrney et

Une Carte au Public.

Nous avons subi une terrible calamite ! Le feu, ce terrible element, nous a visite. Notre magasin et nos edifices ont ete sauves comme par miracle. Sauves grace au courage heroique et a l'habilete de nos pompiers qui ont noblement fait leur devoir.

Nous demandons votre indulgence pour quelques jours. Notre magasin est ferme en attendant de regler avec les assurances et de nous preparer aux ventes. Aussi de marquer de nouveau notre stock sur la valeur de marchandises endommagees.

C'est notre intention d'examiner chaque article dans notre magasin et de mettre les prix sur un pied d'article endommage. Comme matiere de fait, la fumee qui a endommage nos marchandises n'est presque pas visible et peut disparaitre par un seul lavage.

Nous avons decide de tout vendre sans consideration des prix et decide de rouvrir avec des prix de Feu, de Fumee et d'Eau VENDREDI MATIN prochain, a 9 hrs, a moins que nos assurances ne soient pas ajustees ou que le temps nous manque pour marquer de nouveau notre stock, ce qui est un ouvrage des plus considerables.

Si nous sommes incapables d'ouvrir Vendredi a 9 hrs, nous l'annoncerons dans les journaux. Autrement soyez prets pour Vendredi a 9 hrs, et venez voir les plus grands Bargains du monde. Les temps durs font reflechir tout le mende. Les journaux de demain et de Vendredi vous donneront plus de details et un echantillon de nos bons marches.

Encore une fois nous demandons l'indulgence de nos pratiques et nous esperons que la deception de la fermeture de notre magasin sera recompensee par les Bargains incroyables que nous offrirons en ouvrant nos portes Vendredi. Nous esperons que nos amis et nos pratiques n'essuieront jamais un tel malheur.

Nous sommes Respectueusement

F. G. Mitchell & Co.

Bon Marché, Lowell, 31 Janvier 1894.

NOTES LOCALES.

J. S. Marion, photographe ne renom, est passe maitre en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

Le chef de police Howard est toujours dans un état qui inspire des inquiitudes; cependant, on a quelque espoir de le sauver.

Pour vos thes, cafés, Dickson Bros sont les plus favorisés. Ils le méritent.

On rapporte qu'un procès sera intenté à la municipalité par les parents d'une personne qui,dit-on, est morte des suites de la vaccination.

Pour vos chaussures de toutes especes et pour les acheter aux plus bas prix de la ville, l'endroit par excellence est chez J. C. Martel, 51 rue Prescott.

Mlle Marie Therese et Anatole Brazeau,qui doivent prendre part au concert du chœur Rossini, sont cette semaine en tournée artistique à New York; ils arriveront à Lowell samedi soir.

On parle de Louis Kileski comme président du comité de ville républicain. Ce monsieur a été trésorier du parti pendant plusieurs années et a rendu de bons services.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

Le nom de tout abonné arriéré de trois mois sera a l'avenir rayé de notre liste de souscripteur a notre journal.

Voyez ce pauvre jeune homme qui se meurt d'épuisement. Et dire que pour $1.00 seulement, il aurait pu se procurer,chez n'importe quel pharmacien canadien des Etats-Unis, une bouteilie du Dr Delisle's Kinium Compound qui, en enrichissant le sang, lui aurait rendu la force et la santé !

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse. elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une boutéille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville, R. I.

Les prix les plus bas sont donnés par la New York Cloak & Suit Co., aujourd'hui. Lisez l'annonce attentivement.

Pour vos thés, cafés, ustensiles de cuisine, l'endroit par excellence est chez Dickson Bros.

N'oubliez pas Fred Varin, 170 rue Merrimack, pour faire teindre ou nettoyer vos plumes. Tout ouvrage est de première classe.

N'oubliez pas la grande vente du "Bon Marché" qui commencera vendredi à 9 heures. Lisez la carte d'aujourd'hui et préparez-vous à des surprises. Certainement ce sera la plus grande vente qui ne s'est jamais vue à Lowell.

L'alarme sonnée à la boîte 134, vers les 9 hrs mardi soir, a été occasionnée par un incendie dans la fonderie de Lunistrom & Smith, près de la rue Plain, à Ayer's City. Le feu, apparemment, provenait de la fournaise et il a causé des dommages considérables à la bâtisse avant qu'il put être éteint.

M. Edouard Ferland, de Lanoraie P. Q., est en visite chez notre boulanger canadien, M. Payette Dans sa visite à Southbridge, Mass, il a rencontré son fils le Dr Jos Ferland. Il est parti vendredi dernier, en route pour Montréal où il doit se rencontrer avec son fils le Rev Ferland.

Un Dernier Avertissement.

Plusieurs de nos abonnés arriérés ont généreusement répondu à notre appel, mais un grand nombre ont été sourds à notre juste demande. C'est notre dernier avertissement. Si dans une semaine les comptes ne sont pas réglés, les noms seront rayés et donnés à collecter. Il nous est pénible d'agir de la sorte, mais nous ne pouvons payer nos dépenses sur des espérances.

Reunion d'Amis

Samedi au midi un grand nombre d'amis de notre jeune compatriote, M. Jean B. Hebert, de la rue Bridge, se sont donné la main pour exprimer à celui-ci leurs sentiments d'estime et d'amitié.

Une magnifique adresse, faite de main de maître, fut présentée par Mlle Philomène Germain et une montre d'argent du premier goût fut donnée au héros de cette fête improvisée.

Il y a eu du chant, de la musique et de la danse. A minuit un réveillon des plus succulents fut servi aux gais convives.

La famille Hébert fit les honneurs de la maison avec une grande courtoisie. On se retira à une heure avancée.

Jouaient aux Cartes le Dimanche.

Dimanche avant-midi,les officiers du Revenu se sont rendus chez Rosa Laporte, rue Salem, à la recherche de liqueurs spiritueuses, et ils ont trouvé six personnes jouant aux cartes ou surveillant le jeu.

Deux personnes seulement jouaient aux cartes, mais le reste fut aussi arrêté, car personne n'a le droit de voir jouer aux cartes le jour du Seigneur dans ce pays de la liberté.

Les noms des prisonniers sont Joseph O'Gamlin, John Broult, Théophile Belleville, Flario Lottinville, Emma et Délia Parent, la mère et la fille.

Une petite quantité de boisson y a aussi été trouvée.

Funerailles

Hier matin, à l'église St Joseph ont eu lieu les funérailles de Mlle Elmira Bernier, décédée à l'âge de 20 ans, 6 mois et 2 jours, au No 58 Coleman St.

Un service funèbre a été chanté par un bon chœur.

Le Rev. Père Amyot a officié.

Les porteurs étaient MM. Ferdinand Morin, Joseph Cantin, Eusèbe Fontaine, Chs Cassavan, Arthur Riopelle, Donat McCarthy.

M. Joseph Albert avait la charge des pompes funèbres.

Filou de la Pire Espece.

Un homme annonçait depuis quelques jours dans le *Star* qu'il avait besoin d'une servante. Il disait résider chambre No. 10 rue Tyler.

Hier une fille s'est présentée à cet endroit, et l'homme lui a demandé comme garantie $20.

La fille a déposé le montant requis. Ensuite l'homme lui a demandé son parapluie, en disant qu'il allait au bureau de poste. Il partit en disant à la servante de l'attendre.

Depuis ce temps, cet homme n'a pas été revu, et on suppose que le filou a pris la poudre d'escampette.

La police a pris connaissance de l'affaire, et les officiers ont une bonne description du voleur.

BON MARCHE EN FEU !

Cet Incendie Cause Beaucoup d'Emoi.

QUELQUES SAUVETAGES EMOUVANTS ONT ETE OPERES.

Un Homme se Brule en Voulant Secourir sa Femme.

Lundi soir, un incendie s'est déclaré dans l'edifice du Bon Marché !

Depuis longtemps une semblable excitation n'avait été causée dans la ville. Une foule énorme ne tarda pas à se rendre sur les lieux.

L'alarme a été sonnée à 10.15 heures, et au bout de quelques instants la rue était bondée d'une foule excitée.

L'immense édifice connu pour ne pas être à l'épreuve du feu paraissait entièrement à la merci de l'élément destructeur, si l'on en juge par les masses de feu et de fumée qui s'échappaient de son centre et l'enveloppaient tout entier.

Au dernier étage, le cinquième, on aperçut avec émoi plusieurs femmes et un homme qui se penchaient à travers les châssis pour fuir la fumée qui remplissait leurs appartements en arrière d'eux.

Leur attitude et la proximité apparente du feu donna l'impression à la foule spectatrice de ce spectacle que ces malheureuses personnes avaient l'intention de se lancer tête baissée dans la rue, pour éviter l'atteinte des flammes. Ceci ne contribua pas peu à exciter la foule.

Pendant un certain temps on n'entendait que ces mots: Ne sautez pas! Attendez! On va vous secourir! Attendez l'échelle!

LES POMPIERS.

Les hardis pompiers ne tardèrent pas à arriver sur les lieux, et aussitôt les hautes échelles furent élevées, afin de secourir les pauvres locataires. Un des pompiers monta dans les échelles, mais son ascension fut interceptée soudain par les fils électriques, sans perdre de temps il s'empara d'énormes ciseaux et les coupa sans merci. Les fils, chargés d'électricité, tombèrent sur le sol. La foule poussa un cri et se recula d'effroi, de crainte d'être atteinte par ces fils dangereux. Le pompier continua à monter, et ses collègues le suivirent à quelques échelons de distance.

Pendant ce temps-là quelques pompiers s'étaient aventurés dans l'édifice, dans l'espoir de monter au cinquième étage par les escaliers. Heureusement les escaliers étaient intacts. Cependant les derniers étages étaient remplis d'une fumée fort épaisse, mais habitués à lutter contre cet élément, les pompiers parvinrent, après beaucoup d'efforts, à atteindre le dernier étage, où se trouvaient plusieurs femmes et quelques hommes.

LE SAUVETAGE.

Les femmes étaient si effrayées qu'elles n'avaient pas la force de faire un pas.

Quelques-unes d'entre elles furent transportées en bas des escaliers dans les bras des pompiers, mais les autres eurent l'énergie de descendre sans l'assistance de personne. Elles étaient au nombre de 10 ou 12, et la plupart, sortant du lit, n'avaient eu que juste le temps de se couvrir les épaules d'un manteau. Elles n'avaient ni bas ni chaussures. Heureusement qu'une des portes du Bon Marché en bas était ouverte, et ces pauvres femmes furent conduites à l'intérieur de l'édifice, où il faisait chaud.

M. Mitchell, qui arriva sur ces entrefaites, se rendit en arrière de son magasin et se procura des vêtements pour chacune des femmes. Un peu plus tard, quand l'hydre destructeur fut maîtrisé, les pompiers furent capables de trouver des bas et des chaussures pour celles qui étaient nu-pieds.

ENFANT SAUVÉ

Tandis qu'on transportait ces femmes dans un lieu sûr, la foule dans la rue fixait anxieusement tous les châssis de la haute bâtisse. Soudain elle aperçoit un jeune graçon penché hors d'une fenêtre au dernier étage. Tous les yeux, en un instant, se tournèrent de ce côté-là. L'enfant paraissait en proie au désespoir, et il étendait les bras d'une manière désespérée.

Une échelle fut placée à cet endroit, et l'un des pompiers alla à son secours. Le pompier le prit par le bras et l'aida à descendre tranquillement les échelons.

Quand ce jeune garçon eut touché la terre, la foule poussa un long soupir de soulagement. Aussitôt on apprit que les femmes étaient sauvées, et qu'il ne restait plus aux pompiers qu'à combattre l'incendie.

Le jeune garçon qu'on venait de sauver est L. W. Cole de la Music Hall Company, et sa chambre était située à l'autre bout de l'édifice, près de la rue John Pendant un certain temps, il eut un dur temps, car quoiqu'il se penchât hors du châssis, ses pieds et ses jambes se faisaient chauffer outre mesure.

L'INCENDIE MAITRISE.

Les pompiers ont agi dans cette circonstance avec dextérité et habileté, et l'incendie n'a pas tardé a être contrôlé. Au premier abord, le feu paraissait vouloir être opiniâtre, mais son terrible ennemi, l'eau, n'a pas tardé à lui prouver sa supériorité.

Les flammes n'ont pu causer des dommages considérables à la bâtisse. C'est au dernier étage que l'incendie a fait les plus grands dégats. Cet étage était habité presque complètement par les membres de la Music Hall Company. A partir du bout touchant à la rue John, la chambre 72 était occupée par Mlle Ethel Tucker, jouant le principal rôle au Music Hall. L'autre chambre, le No 71, était occupée par le jeune Cole, dont le sauvetage a été si émouvant. Ensuite se trouvaient une suite d'appartements habités par M. Saulson, de la Hub Clothing Co., et par sa dame.

C'est Mde Saulson qui découvrit le feu la première, et elle passa par une épreuve dont le souvenir restera probablement gravé à jamais dans sa mémoire. Elle regarda dans le corridor, et l'aperçut rempli de fumée. Alors elle se mit en frais de réveiller les autres locataires. D'abord, elle se rendit sur le balcon en face de ses appartements et commença à crier "au feu." Elle cria un certain temps avant qu'on prêta attention à ses cris, et une a arme fut sonnée.

SAUVETAGE DE MDE SAULSON.

Mde Saulson demeura sur le balcon pendant un certain temps, car elle ne pouvait retourner dans ses appartements à cause de la fumée. Malgré sa frayeur, cependant, elle se souvint que son petit chien était dans une chambre; elle courut le chercher, comme si ce fut un trésor inestimable. Un des pompiers vint alors la secourir.

Les autres appartements avaient été loués par des membres de la Music Hall Company, qui se trouvaient dans le temps à ce théâtre jouant "Queena." Ces appartements ont été remplis de fumée, mais le feu n'y a causé aucun dommage.

M. SAULSON BRULÉ.

M. Saulson arriva sur les lieux au milieu de l'incendie et aperçut sa femme criant au secours sur le balcon. Sans hésiter il s'élança dans les escaliers pour voler au secours de sa tendre moitié. Il avala une grande quantité de fumée et se brûla assez grièvement aux mains. Il fut obligé de rétrograder. Pendant ce temps-là un pompier opérait le sauvetage de Mde Saulson.

LA CAUSE DU FEU.

La cause de cet incendie paraît être un mystère. La seule chose certaine, c'est qu'il a pris naissance au bas de l'ascenseur. Il a pris, d'après les apparences, dans la chambre du moteur électrique qui a été brisé comme si une explosion avait eu lieu. Le feu s'est élancé par l'ascenseur comme dans une cheminée et à atteint les étages supérieurs.

Les marchandises dans les magasins ont été considérablement avariées par l'eau et la fumée; les pertes vont s'élever à de fortes sommes.

Deux Vieilles Batisses.

La reconstruction du pont sur la rue Merrimack, à la rue Merrimack-Est, va nécessiter la translation de deux des plus vieilles maisons de la ville. Ce sont l'édifice en brique sur le côté nord de la rue, récemment occupé par T. E. Burns, épicier, et la bâtisse en bois qui fait vis-à-vis. La première est plus vieille que la seconde d'un quart de siècle au moins, et il n'y avait probablement qu'une seule maison dans Belvidere quand elle fut construite.

Nouveau Pont sur le Merrimack.

Le comité législatif pour les ponts tiendra une conférence jeudi relativement à la requête pour l'érection d'un pont sur la rivière Merrimack entre le pont de Pawtucket et North Chelmsford.

Les membres de ce comité viendront en cette ville mardi prochain et ils inspecteront les deux rives de la rivière.

Paris Steam Dye House,

Le seul Etablissement de Teinture et Nettoyage Francais à Lowell,

Avant de fonder notre établissemen nous avons travaillé 12 ans dans les meilleures maisons de Paris.

Ouvrage garanti de Ière classe.

A. E. LORY & CIE., - Prop.

47 Rue Gorham,

(Près du Nouveau Bureau de Poste.)

NOUVEAU CAS DE PICOTE.

UNE GARDE-MALADE DE L'HOPITAL DES PESTIFERES.

Tombe Malade de la Petite Verole a Tyngsboro.

Les citoyens de Tyngsboro sont dans l'émoi à cause de la découverte d'un cas de petite vérole au milieu d'eux samedi.

Une Canadienne, Louise Quirouet, qui fut employée comme garde-malade dans l'hôpital des pestiférés de cette ville lors de l'apparition du fléau au milieu de notre population, a passé tout son temps depuis sa sortie de l'hôpital à faire des visites chez des parents et amis à Tyngsboro.

Elle était en visite chez une dame Farrington, dans la demeure de M. Frost, sur la route d'Hudson, lorsqu'elle tomba malade.

Le Dr G. A. Harlow, médecin à Tyngsboro, fut appelé. Comme tout annonçait que c'était un cas de petite verole, ce médecin, après s'être consulté avec un membre du bureau d'hygiène de Tyngsboro, demanda au bureau d'hygiène de Lowell de s'occuper de ce cas. Louise Quirouet fut alors transportée à l'hôpital des variolés de cette ville par ambulance.

La demeure dans laquelle cette femme se trouvait fut immédiatement désinfectée et fumigée, et ceux qui l'habitent reçurent l'ordre d'y demeurer au moins quinze jours sans mettre le nez dehors.

Le Dr Harlow fit fumiger ses vêtements, et il prit des moyens pour empêcher que les germes du fléau se propagent. Ainsi les habitants de Tyngsboro n'ont probablement rien à craindre, croyons-nous, à cause de ce cas de petite vérole.

Le bureau d'hygiène de Tyngsboro a pris des mesures sévères et nécessaires pour que le fléau ne fasse pas de ravages dans cette localite. Tous les enfants d'école seront vaccinés aussitôt que possible. On espère qu'aucun nouveau cas ne se développera.

Mde Quirouet est tombée malade mercredi, mais le Dr Harlow ne fut pas appelé avant samedi.

C'est une femme d'âge que Mde Quirouet et elle eut la petite vérole quand elle n'était âgée que de 16 ans; c'est pourquoi on ne croyait pas qu'elle attraperait de nouveau cette maladie. Le Dr Field, président de notre bureau d'hygiène, dit que de telles occurences sont rares.

Liste des Deces.

Pour la semaine finissant le 27 Jan. 1894.

Joseph D. Allard, 5 mois
Isaac St Amant, 69 ans.
Alice J. Beauregard, 33 ans.
Emile Beauchemin, 6 ans.
Rosa Neveux, 1 ans.
Edouard Turcotte, 23 ans.
Adélaide Jubinville, 55 ans.
Mary A. Grégoire 30 ans.
Pierre Trotocho, 19 ans.
Laura Maurel, 2 ans.
Lucien Rochette, 8 mois.
Joséphine Martin, 4 mois.
Marie Lapointe, 1 mois.
Sarah Martin, 18 ans.
Exilda Savary, 9 mois.

BAIN FROID.

Deux Ivrognes a la Nage dans un Canal.

Lundi soir, vers 7.15 heures, on entendit des cris venant de derrière l'édifice Canal, dans la direction des fabriques Prescott.

M. Lederer, le marchand de vêtements, entendit ces cris, et se rendant sur la porte de derrière de son établissement, il aperçut deux hommes dans le canal et cherchant à grimper à même le mur.

M. Lederer courut dans la rue et rencontrant Joseph Richards, il lui raconta ce qui se passait, puis fila vers la station de police pour avertir les gendarmes.

Joseph Richards se rendit sur les lieux et parvint à opérer le sauvetage des deux hommes qui étaient fort ivres. On n'a pu savoir comment ils étaient tombés dans le canal.

Les deux copains se remirent bien vite de leur bain froid, et partirent pour se rendre à leur demeure.

MALADES.

Pour avoir Bu de l'Eau de la Riviere Merrimack.

Haverhill, 29 jan.—La construction d'un réservoir par Thomas Sanders pour l'approvisionnement d'eau devant être employée dans les bouilloires et autres appareils dans les édifices commerciaux qui lui appartiennent ont été complétés vendredi.

L'eau est pompée de la rivière Merrimack.

L'eau de samedi fut employée comme breuvage dans un des départements de la fabrique de chaussures qui se trouve dans l'un des édifices de Sanders, et 16 des hommes qui ont bu de cette eau sont tombés malades, et quelques-uns le sont sérieusement.

Un jeune homme nommé Stevens n'en reviendra probablement pas.

Une enquête sera probablement faite pour s'assurer si oui ou non il y a des substances vénéneuses dans l'eau de la rivière Merrimack.

Le R. P. Fournier, O. M. I.

Toute la congrégation canadienne était heureuse hier de la présence d'un vénéré Père Oblat qui a passé plusieurs années à Lowell. Le R. P. Fournier, dont la présence avait été annoncée et qui devait faire le sermon à l'église St Joseph avait attiré un grand nombre de ses admirateurs.

Le R. P. Fournier, qui a laissé ici de si bons souvenirs, n'a pas manqué d'intéresser toute la congrégation canadienne. Dans son sermon il a relaté son voyage à Rome, et les douces impressions que lui ont laissées l'immortel Léon XIII.

Le Révérend Pere a été très éloquent et a intéressé au plus haut degré ses anciens paroissiens qui étaient tres heureux de le revoir parmi eux.

Avis

Tous les membres du Chœur Rossini sont priés de se rendre jeudi soir, à 7½ hrs., en face du bureau de poste.

On Demande

Un jeune homme avec assez d'instruction pour prendre compte de la quantité de pains vendus ou livrés, trouverait immédiatement de l'emploi comme boulanger en s'adressant à

M. ADOLPHE VACHON,
No 64 rue Pine, Nashua, N. H.

LE FATAL TROLLEY

Boston, 30 jan.—Aimé E. Giroux, un laitier, s'en allait sur la rue Hanover, de bonne heure ce matin, quand un fil électrique se brisa et tomba sur son cheval, le tuant instantanément.

DIX BONNES CHOSES A SAVOIR

Sous ce titre, un journal américain publie le curieux assemblage suivant, dédié aux ménagères.

Le sel fait trancher le lait; par conséquent en préparant des bouillons ou des sauces, il est bon de ne l'ajouter qu'à la fin de la préparation.

L'eau bouillante enlève la plupart des taches de fruits; versez l'eau bouillante sur la tache comme à travers d'une passoire, afin de ne pas mouiller plus d'étoffe qu'il est nécessaire.

Le jus de tomates mûres enlève l'encre et les taches de rouille du linge et des mains.

Une cuillerée à soupe d'essence de térébenthine ajoutée à la lessive aide puissamment à blanchir le linge.

L'amidon bouilli est beaucoup amélioré par l'addition d'un peu de gomme arabique ou de blanc de baleine.

La cire jaune et le sel rendront propre et poli comme du verre le plus rouillé des fers à repasser. Enveloppez un morceau de cire dans un chiffon; quand le fer sera chaud frottez le d'abord avec cette espèce de tampon, puis avec un papier saupoudré de sel.

Une solution d'onguent mercuriel dans la même quantité de pétrole constitue le meilleur remède contre les punaises, à appliquer sur les bois de lit, ou contre les boiseries d'une chambre.

Le pétrole assouplit le cuir des souliers et des chaussures durcies par l'humidité et le rend aussi flexible et mou que lorsqu'il était neuf.

Le pétrole fait briller comme de l'argent les ustensiles en étain; il suffit d'en verser sur un chiffon de laine et de frotter le métal avec. Le pétrole enlève aussi les taches sur les meubles vernis.

L'eau de pluie froide et un peu de soude enlèvent la graisse de toutes les étoffes qui peuvent se laver.

Le bon curé—Chers jeunes gens, soyez donc sages. Un bon jeune homme ne devrait jamais aller dans un endroit où il ne peut pas amener sa sœur.

Une voix dans l'auditoire.—Si fait, monsieur le curé, nous pouvons visiter des places où notre sœur ne doit pas venir?

Le bon curé--Où donc?

La voix—Chez le barbier, monsieur le curé.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux,)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6 50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

LA TEMPETE.

Beaucoup de Neige dans la Nouvelle-Angleterre.

UN OURAGAN SUR LES COTES DE LA MER.

Le Trafic a ete Interrompu un peu Partout.

Boston, 30 jan—L'orage aujourd'hui est tres fort et s'etend à de grandes distances.

Il neige par toute la Nouvelle-Angleterre, et le vent souffle avec force. Le service télégraphique est sérieusement endommagé.

A Augusta, Me., une grosse tempête de neige a duré jusqu'à 9 heures hier soir. Le vent était très fort. A Bangor, Lewiston et Portland, l'histoire est la même.

VAISSEAUX NAUFRAGÉS.

A bury, N. J., 30 jan—L'ouragan qui s'est abattu sur cette région hier a été très sévère, le vent atteignant une vélocité de trente milles à l'heure.

Hier après-midi un trois-mâts de grande dimension fut aperçu faisant des signaux de danger.

Ce bateau était à deux milles de la côte. Les vagues s'élevaient à de telles hauteurs qu'il fut impossible de lancer une chaloupe de sauvetage. Vu le brouillard, on n'a pu comprendre par les signaux le nom de ce bateau. La dernière fois qu'on l'aperçut, il s'enfonçait dans les flots qui le couvraient presque en entier.

A 6 heures, hier soir, un autre vaisseau en detresse a été aperçu au nord.

QUATRE CHEVAUX TUÉS.

Haverhill, 30 jan — Le plus gros orage depuis plusieurs années s'est abattu aujourd'hui sur cette ville. Les tramways électriques sur la route de Lowell, Lawrence et Haverhill et celle de Haverhill, Merrimack et Amesbury ont eu fort à faire pour faire leurs trajets, et ils ont éprouvé beaucoup de retards.

Les fils télégraphiques se sont brisés en maints endroits. Tard hier soir un fil téléphonique tomba dans la rue et vint en contact avec un fil électrique qui communiqua le courant électrique au fil téléphonique. Quatre chevaux trainant un tramway ont été tués par ce courant électrique.

UN PIED DE NEIGE.

Concord, N. H., 30 jan—La plus grosse tempête de neige de la saison s'est abattue sur cette ville, retardant les trains dans toutes les directions. Les grands chemins sont bloqués, et le trafic est fortement interrompu. Il est tombé un pied de neige.

JETE DANS LA RIVIERE.

UNE CANADIENNE QUI EST LASSE DE SON BEBE

Elle n'avait pas trop le Temps pour Assister aux Bals

Oldtown, Me., 29 jan. — Le mystère qui a environné la disparition soudaine du charmant bébé de Marie Labelle d'Oldtown s'est éclairci aujourd'hui.

La fille Labelle est courte, svelte, blonde et très jeune.

Une couple de semaines avant Noël, elle donna naissance à un garçon, et Henry Draper, dans la famille duquel cette fille demeurait, fut reconnu comme étant le père du nouveau né.

L'enfant resta dans cette famille jusqu'au 2 janvier, quand la belle-mère refusa d'en prendre soin, et permettre à Marie Labelle de continuer à assister à tous les bals et les parties de plaisir qui se présentaient.

Cette fille-mère prit alors l'enfant, l'empaqueta dans un grand châle et partit pour Bangor, où elle chercha à se débarrasser de son enfant. Dans une famille où elle offrit son enfant, on refusa de s'en charger en disant que l'enfant paraissait si délicat qu'il ne vivrait pas quinze jours sans le lait de sa mère.

Le même soir la fille Labelle revint à Oldtown sans le bébé. Ells raconta qu'elle avait donné son enfant à une femme, mais on ne put lui faire dire le nom de cette femme ni son adresse.

L'histoire de cette fille et ses manières étranges éveillèrent des soupçons, et les autorités furent averties.

Depuis ce temps-là la police cherchait à éclaircir cette affaire.

Aujourd'hui deux agents de police, à force de questions et de menaces, parvinrent à faire avouer à la fille Labelle qu'à son retour de Bangor, le soir du 2 janvier, elle avait jeté son enfant dans la rivière à Greatworks, par un trou dans la glace, et que le courant avait dû l'entrainer dans les chutes.

Elle prétend que son bébé était mort quand elle le jeta dans la rivière,

Cette fille est une canadienne, et elle arriva en ce pays de Montréal en compagnie de sa mère qui demeure à Bradley.

Elle a été arrêtée et subira un procès.

LE NOVORO

DU DR. PIERRE.

est un des meilleurs remèdes de notre époque. Il nettoie le sang, renouvelle la vitalité, enlève du corps tout germe de maladie, et met en même temps les organes dans de bonnes conditions de fonctionnement. La médecine se compose de plus de trente sortes d'ingrédients différents, tirés principalement du règne végétal; il est connu et en usage depuis plus de cent ans. Son emploi a été très avantageux dans la généralité des maux qui de nos jours affectent l'humanité et principalement dans ces maladies qui proviennent du sang et des désordres de l'estomac, telles que constipation, maux de tête, maladie des rognons, condition bilieuse, jaunisse, rhumatismes, hydropisie, dyspepsie, fièvre intermittente, érésypèles, scrofule, plaies purulentes, démangeaisons, vers, éruptions cutanées, maux et plaies, excroissances cancéreuses, douleurs dans le système osseux, émaciation, maladies de femmes, faiblesse, maux de reins, étourdissements, etc.

Le Novoro n'est pas une médecine brevetée, et il n'est pas en vente chez les droguistes; mais, mus par un sentiment de gratitude envers le docteur et désireux de faire participer le genre humain aux bénéfices qu'ils en ont reçus, les hommes et les femmes qui ont été guéris par ce remède en sont devenus les agents et le font ainsi parvenir aux malades les plus éloignés.

Il a une grande valeur comme remède de famille, particulièrement pour les personnes qui demeurent à une grande distance des médecins et des pharmaciens. Le remède ne peut pas être obtenu des droguistes, mais seulement des agents locaux.

Les personnes qui demeurent là où il n'y a pas d'agents pour la vente du **Novoro du Dr. Pierre,** peuvent obtenir directement du propriétaire 12 bouteilles d'essai de 25c, contre l'envoi de $2.00. La même personne ne peut obtenir cette offre spécial qu'une seule fois.

DR. PETER FAHRNEY,

112-114 South Hoyne Avenue, Chicago, Ill.

LE FAUX AVOCAT.

Fait des Siennes a Providence.

Providence, R. I., 29 jan—La police est à la recherche d'un certain Canadien français d'environ 50 ans et qui change de nom selon les circonstances et selon les endroits par où il passe. Il escroque de l'argent à Mde Pagé, du No. 20, rue Transit, et se donnant le nom d'un avocat de St Hyacinthe, P. Q.

Voici comment il procède: Il tâche de se procurer l'adresse de certaine famille canadienne venant du district de St Hyacinthe, en Canada. Ensuite il se place à portée pour pouvoir recueillir sur cette famille tous les renseignements possibles. Il tâche de gagner la confiance de quelqu'un qui les connait très bien et recueille sur leurs parents du Canada des renseignements importants.

Au moyen de ce bagage et de la persuasion qu'il sait si bien faire entrer dans l'esprit de ses victimes, il se rend chez la famille condamnée et s'attaque toujours à la femme. Il l'informe qu'un de ses parents très riche vient de mourir et lui a laisse une fortune qu'elle pourra toucher en signant certains papiers qu'il a en mains.

Dernièrement il s'est introduit chez Mde Vve Pagé, No 20 rue Transit, en se donnant comme avocat, et fils du docteur French de St Hyacinthe. Il dit à Mde Pagé que le père de son défunt mari était mort récemment à St Denis, district de St Hyacinthe, lui laissant en héritage une somme assez ronde.

Il connaissait les parents de Mde Pagé mieux que cette dernière et a réussi à la convaincre. Cela ne paraît pas étrange, vu qu'il avait pensionné quelque temps, paraît-il, chez la fille de Mde Pagé. Il se fit payer $8 64 pour frais de cour et dépenses extraordinares.

On croit que c'est l'individu qui a escroqué de l'argent à Mde Célina Clontier de Fall River et à diverses personnes de Boston.

Depuis que nous avons reçu cette dépêche, un correspondant particulier de Providence nous a fait parvenir ce qui suit:

Singulière coïncidence: Un Canadien qui opère dans le même genre que celui relaté dans votre memoire du 24 courant, est parvenu à se faire avancer huit dollars et 60 cents à Madame Vve Pagé, Transit St., No. 20 Il se dit le fils du docteur French de St-Hyacinthe, (P. Q.), arrivant de Fall River. Il est coiffé d'un chapeau mou gris avec un ruban noir. Il porte pince-nez en or, costume assez éclair, et porte des gants bruns assez clairs. Serait-il l'individu recherché pour les deux méfaits commis à Fall River?

Il s'est introduit à titre d'avocat, a touché les fonds. Lorsqu'on lui a demandé un reçu de la somme, il a répondu que cela n'était pas nécessaire.

Mgr SATOLLI PARTIRA

St Louis, 30 jan—Un prêtre de St Louis, ayant une cure près du centre de cette ville, a reçu une lettre d'un ami à Rome confirmant le nouvelle que Mgr Satolli doit être rappelé et qu'il sera créé archevêque de Bologne au prochain consistoire.

Ce sera l'archevêque Ireland, paraît-il, qui remplacera Mgr Satolli comme délégué apostolique en ce pays.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussèlures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Preparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell, Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

FEUILLETON

74

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

QUATRIEME PARTIE

XXI

C'était, je m'en souviens, une excellente femme que cette Mde Poidevin ; chez elle on ne pouvait avoir sous ses yeux que de bons exemples.

Et avec une nuance d'hésitation dans la voix :

Vous l'aviez sans doute quitté depuis...quelque temps déjà... cette si bonne maîtresse... lorsque.

Marianne avait tenu les yeux baissés. Interrogée comme elle l'était, que pouvait-elle répondre? Dirait-elle la vérité? Alors c'était laisser tomber sur l'innocente Henriette tout le poids d'une faute odieuse. Cruelle alternative! Marianne trouva une issue, toutefois.

Si je n'avais jamais suivi que les exemples que j'avais sous les yeux, à l'atelier, certes, madame la marquise, je serais probablement encore chez Mde Poidevin.

Et comme ces derniers mots avaient paru à Yvonne s'être noyés dans les larmes contenues à grand'peine.

Oh! mère, fit la jeune fille, n'éveillons pas chez Henriette des souvenirs qui l'attristent assurément.

Puis saisissant l'ouvrage que tenait l'ouvrière en ce moment ;

Oh! le délicieux ruché, ajouta-t-elle en riant, c'est le tour du cou, n'est-ce pas? Je n'ai jamais rien vu de plus vaporeux.

L'incident avait pris fin. Comme le lieutenant d'Ouvelles se retirait, Marianne le remercia d'un regard. Et il lui parut que les yeux de son ami étaient, plus que d'habitude, empreints de tristesse.

A l'habitation on mettait la dernière main aux préparatifs. Des illuminations devaient permettre à l'œil de fouiller le parc jusque dans ses plus mystérieuses profondeurs. Toute la journée, les nègres conduits par les commandeurs avaient parcouru cet immense parc dessiné et dans un coin de forêt vierge, asile de merveilleux oiseaux et de terribles reptiles... Pendant les quelques jours que le fiancé d'Yvonne avait passés à l'habitation, à plusieurs reprises, il avait voulu donner à la marquise et à sa fille le spectacle d'une chasse en pleine forêt vierge, semblable à celles qu'il faisait dans ses propriétés sises à l'extrémité de la Louisiane, sur les frontières du Texas.

Yvonne avait accepté avec l'enthousiasme d'une curieuse, d'autant que Gaston de Saulny devait, pensait-elle, lui apparaître sous un jour nouveau que ne pourrait que lui être encore plus avantageux. Mais la marquise ne se souciait guère d'affronter les réels dangers que présente les chasse en forêt. Et les racontars et anecdotes à ce sujet avaient alimenté la conversation du soir, lorsque après le dîner, le gouverneur et sa famille avaient fait traîner les chaises-berceuses jusqu'à la première clairière du parc, une délicieuse échappée qu'on eût dit avoir été inspirée par le Nôtre à l'artiste Louisianais qui avait porté la cognée parmi ces arbres séculaires.

Le gouverneur était d'humeur gouailleuse ce soir-là, et il s'attachait à épouvanter la marquise par un récit ressemblant fort à une histoire inventée à plaisir. La marquise poussait des petits cris de frayeur et se rapprochait d'Yvonne toute pelotonnée également, comme toutes deux eussent été poursuivies par le serpent à sonnettes dont il était question dans le récit du gouverneur.

On sait que Marianne était autorisée à suivre ses maîtres pendant les promenades dans le parc. Elle écoutait fort effrayée aussi de ces histoires, ayant eu, dès son entance, une répulsion instinctive pour les reptiles, même ces inoffensifs petits lézards que, dans les campagnes, les loustics glissent dans le dos des jeunes filles. Marianne se souvenait d'avoir été en proie à une violente attaque de nerfs, le jour où sa camarade, le nièce de l'aubergiste, lui avait placé un de ces petits reptiles, mort, dans son panier à goûter. En entendant parler d'un serpent à sonnettes qui avait abandonné la poursuite d'un chasseur, pour tenter une jument couchée dans la prairie voisine, Marianne se trouva vivement intéressée. La chose ayant paru par trop fantaisiste, la marquise et Yvonne, malgré leur frayeur, avaient cru devoir protester de leur incrédulité par des éclats de rire à l'adresse du narrateur. Mais la gouverneur prit à témoin son futur gendre en disant :

Voyons, mon cher Saulny, vous qui avez parcouru les forêts vierges, dites à ces dames que je ne leur en impose pas.

Bien au contraire, monsieur le marquis, vous restez au-dessous de la vérité! Tenez, moi, par exemple, j'ai été aux prises avec un singulier couple...

De serpents? demanda Yvonne.

De ces serpents noirs qu'on croirait absolument inoffensif à les voir se balançant aux branches des corosoliers, dont ils creusent les fruits verts, pour s'en faire de petites chambres à coucher suspendues et balancées par la prise.

Mais c'est très poétique, ce que vous nous dites-là! fit en souriant la marquise.

C'est surtout absolument vrai!

Continuez donc, Gaston! prononça le gouverneur qui flairait une anecdote intéressante.

Marianne écoutait de toutes ses oreilles, les yeux fixés sur le jeune homme qui parlait avec animation, comme s'il se fût trouvé encore en présence des reptiles qu'il avait combattus. Gaston de Saulny continua :

J'étais en chasse, poursuivant de branche en branche, une volée de perroquets gris...

Oui, interrompit le marquis, les perroquets gris du Mexique, les plus faciles à apprivoiser et qui arrivent à parler presque aussi clairement que des personnes.

Au point que l'on raconte que certain perroquet de cette espèce ayant réussi à s'échapper de sa cage aurait enseigné à parler à tous ses congénères vivant dans les forêts.

Je connais la suite ; des nègres stupéfaits les prirent pour des dieux et se prosternèrent sous l'arbre où se trouvaient les perroquets gris.

Une légende! fit la marquise.

Mais revenons aux serpents noirs! insista Yvonne.

Ah! oui, mes de : *cobra cabello*, c'est ainsi qu'on les nomme dans le pays. Figurez-vous donc que les deux reptiles s'étaient enroulés à une branchette, par le bout de la queue, et se balançaient en se regardant amoureusement! Je ne les avait pas encore aperçus et je me trouvais précisément sous un gros magnolia sauvage au sommet duquel caquetait mes perroquets.

Oh! fit Gaston de Saulny, dans nos forêts, il faut toujours s'attendre à des surprises plus ou moins agréables. Aussi je ne me hasardais pas souvent en chasse sans mon compagnon ordinaire.

Un ami? fit Mlle Yvonne.

Un nègre, mademoiselle! Ce qui ne l'empêchait pas d'être plus dévoué que le meilleur des amis.

En prononçant cet éloge de son compagnon ordinaire de chasse, le jeune homme n'avait pu se défendre d'un air de tristesse, comme si de pénibles souvenirs lui arrivaient en ce moment.

Mais continuez donc! insista la marquise ; je me suis disposée à avoir effroyablement peur en vous écoutant, car je suppose que vous allez nous conter quelque chose d'extrêmement dramatique?

Donc fit le gouverneur, s'adressant à son futur gendre, vous étiez ce jour-là en compagnie de votre nègre favori.

Vous avez bien dit fit Gaston ; c'était un cadeau de mon père ; il m'avait, le jour de ma naissance, donné le négrillon qui, lui aussi, venait au monde ce jour-là.

On le nomma Scipidon. Il semblait que le jeune Saulny prît plaisir à parler de son compagnon noir. Il reprit, en effet, après quelques secondes de silence.

Scipidon ne m'a jamais quitté ; lorsque je partis pour la France, pour y faire mes études, mon nègre m'accompagna.

En pension? fit en souriant la marquise.

Non, pas précisément ; mais comme j'étais externe, je voyais Scipidon matin et soir chez mon correspondant, un oncle maternel, où je l'avais fait admettre en qualité de petit valet de pied.

Oh! oh! prononça Mlle Yvonne, c'était là de l'amitié tout à fait fraternelle.

De la part de Scipion, répliqua Gaston de Saulny, c'était un dévouement sans bornes, ainsi que vous allez en juger bientôt.

Il avait poussé un soupir et continua en ces termes, revenant à son récit de chasse :

Scipion avait aperçu le couple serpent avant moi, les nègres ont un instinct particulier pour reconnaître la présence de reptiles, même lorsque ceux-ci sont cachés à quelque distance. Bref, mon compagnon me dit tout bas :

Maître...des *cobras*...Ils sont deux! C'est le mari et la femme. Faut prendre garde, maître ; *cobra* n'aime pas être dérangé quand il promène avec femme!

Tout à coup en se levant la tête, mes yeux rencontrent les petits yeux vifs d'un des reptiles, dont je vis la langue fourchue paraître et disparaître avec rapidité, comme si le serpent se fût pourleché après un excellent repas. Je le couchai en joue... mais, aussitôt un sifflement se fait entendre et le second serpent, que je n'avais pas encore aperçu, s'élançait sur moi.

Oh! mon Dieu! s'écrièrent en même temps la marquise, Yvonne et Marianne.

Je m'étais baissé vivement. Le reptile passa pardessus mon dos et alla se placer à quelques mètres, immobile, et comme étonné d'avoir manqué son élan! Mais je ne pris pas le temps de l'observer ; connaissant sa façon de procéder, je l'attaquai d'un coup de la baguette de mon fusil qui lui brisa la colonne vétérale ; puis, de plusieurs autres coups, je le séparai en deux. Les deux tronçons frétillaient convulsivement. C'était le mâle. Je l'avais reconnu aux anneaux qui enroulaient d'un liseré noir vif la naissance du corps.

Bon, fit le marquis, je vous vois maintenant aux prises avec la veuve.

Et je puis me rendre compte de l'influence du chagrin sur la gent reptile! La femme de mon *cobra cabello* siffla rageusement à son tour et en trois bonds eut rejoint le corps inanimé de ma victime, comme pour s'assurer du trépas de son compagnon. Puis il sembla qu'elle voulût le venger sur-le-champ. En effet, le reptile se dressa sur sa queue et se tourna vers moi. J'étais perdu!

C'était le cas d'avoir sous la main quelque jatte de lait...s'exclama le gouverneur.

Du lait? fit Yvonne.

Oui, les serpents ne résistent jamais à la vue du lait dont ils sont absolument friands. Et ils adandonnent l'ennemi pour satisfaire leur gourmandise.

Or, continua Gaston de Saulny, comme je n'avais pas de lait à ma disposition, pas même celui d'une jument se vautrant dans l'herbe, ajouta-t-il plaisamment, force fut d'avoir recours à un autre moyen pour me débarrasser de mon adversaire.

Tout le monde écoutait avec le plus grande attention. Le gouverneur, après avoir commencé par persifler son futur gendre, était vivement intéressé. Gaston de Saulny continua :

Le péril était imminent.

Parbleu! vous risquiez la mort.

J'ai entendu dire, interrompit la marquise, que la morsure du serpent noir de la Louisianne est mortelle.

Asolument, madame la marquise, la mort est instantanée, foudroyante, fit Gaston.

En ce moment Yvonne se tournait vers Marianne qui paraissait avoir éprouvé une grande terreur de ce qu'elle venait d'entendre raconter. Le narrateur reprit en dramatisant autant que possible son récit :

La femelle me poursuivait ; elle allait s'élancer ; et, dans sa colère, il y avait lieu de croire qu'elle ne m'épargnerait pas. Que faire? Fuir était impossible, malgré toute la vitesse que j'aurais déployée, je ne pouvais échapper, car le *cobra cabello* en quelques bonds devait me rejoindre. J'étais, d'ailleurs, cloué sur place. La baguette de mon fusil à la main, et je me résignai à attendre le moment propice pour attaquer le reptile. Pour cela, il m'était interdit de marcher à l'ennemi. Il me fallait pour ainsi dire l'atteindre *au vol*, au moment où il s'élancerait.

A ce moment de la narration, il y eut un frémissement parmi les personnes presentes. Yvonne s'était levée et s'approchait de son fiancé. M. de Saulny parlait maintenant d'une voix assourdie et son visage avait pris une expression de tristesse.

L'instant était suprême, reprit-il. Je pensais à me faire de mon chapeau de paille un bouclier pour garantir mon visage. Et résolument, je fis tête à mon adversaire. A ce moment je poussais un cri terrible. Scipion s'était précipité au devant du *cobra* ; il me faisait un rempart de son corps! Le serpent siffla ; d'un bond, il vint s'enrouler autour du bras de mon compagnon. Et sa tête aplati frôla la chair. Scipion tourna vers moi des regards affolés ; et instantanément, je le vis s'affaiser, se tordre dans d'épouvantables convulsions ; puis son corps demeura rigide. Il était mort, foudroyé par le venin du *cobra cabello*. Alors j'eus le temps de m'élancer, la baguette à la main ; je frappai le serpent que je parvins à tuer sur le corps même de sa victime. Mon pauvre Scipion m'avait sauvé la vie, et était mort victime de son affection et de son dévouement pour moi!

L'heure de l'hyménée avait, ainsi que nous l'avons dit, sonné pour les deux jeunes gens qui attendaient la consécration religieuse de leur amour. L'église de la Nouvelle-Orléans était remplie d'une foule d'invités. La cérémonie achevée, les invités firent escorte aux mariés suivis par la population qui poussait des vivats en l'honneur des jeunes époux et du gouverneur. A l'habitation, les orchestres dissimulés dans le parc entamèrent une marche triomphale. Des fauteuils pour les mariés étaient placés sous un dais au dôme de satin constellé d'étoiles d'or, d'où tombaient, de chaque côté et au fond, des flots de mousseline lamée relevés par des bouquets de roses blanches sur un fond de jasmin formant berceau. Tout autour de ce dais odorant, les jardiniers avaient dessiné un admirable jardin où se retrouvait toute la flore de la floride transplantée comme par enchantement. C'est dans ce ravissant tableau animé que les nouveaux époux devaient recevoir les félicitations, les compliments et les hommages des habitants de la colonie accourus pour les saluer. Le défilé commença aux sons des musiques du parc, auxquelles répondirent plus tard des accords étranges dont on eut bientôt l'explication. Et comme tout le monde s'étonnait le gouverneur prit la parole.

J'ai voulu, dit-il, que ce jour si heureux pour ma famille fût également marqué par le bonheur de quelques infortunés et je dois vous dire qu'en ce moment même le vénérable prêtre qui a béni l'union de ma chère Yvonne donne la bénédiction nuptiale, dans la chapelle du pénitentier, à vingt couples, dont les épouses sont les condamnées arrivées de France il y a quelques mois.

Une acclamation accueillit ces paroles et des applaudissements couvrirent la voix du marquis. Celui ci réclama de nouveau le silence :

Vous pourrez assister cette nuit, du haut de la terrasse, à la fête qui suivra les mariages dont je viens de parler. J'ai voulu que tout le monde ici pût se réjouir de notre bonheur! Pendant quelques heures, ces malheureuses pourront oublier qu'elles sont condamnées et qu'exilées de France elle ne reverront plus la patrie!

De nouveaux applaudissements éclatèrent, et Gaston de Saulny, tenant Yvonne par la main, se leva pour feliciter le gouverneur de la pensée qu'il avait eu et pour le remercier d'avoir, en choisissant, pour cette fête des condamnées le jour de son mariage, permis qu'il collaborait à cette généreuse inspiration. En ce moment, comme les orchestres, sur un mot d'ordre, avaient cessé de jouer, on put entendre, plus distinctement, le bizarre charivari qui se faisait dans un endroit réservé du parc, tout au bout de l'habitation, à l'un des angles de la terrasse. C'était un mélange confus de sons d'instruments jouant à l'unisson sur un rythme étrange, tantôt lent et sourd, comme si l'on eût exécuté des roulements sur des tambours, tantôt saccadé et marqué d'éclats vibrants comme des entrées de trompettes et de corps dans une orchestration.

Les invités manifestaient une grande curiosité. Tout le monde s'attendait à une nouvelle surprise ménagée par le gouverneur. Et déjà les dames s'empressaient auprès de la marquise pour avoir le mot de cet étrange concert. Ce fut le marquis qui repondit :

Mesdames, dit-il, je suis heureux d'avoir pu exciter votre curiosité, et je désire que l'idée un peu bizarre, qui m'est venu de vous donner le spectacle d'un mariage entre naturels des côtes de Guinée, ait le succès que j'en attends. En effet, continua-t-il, c'est chose rare, en notre Louisianne, qu'un semblable spectacle ; et je vous prie, mes chers invités, de me suivre sur la terrasse d'où l'on peut assister, ainsi que je vous l'ai annoncé, au mariage *féticheurs*, devenus esclaves à la suite d'un de ces nombreux combats qui se livrent les tribus nègres de la côte d'Afrique, et vendus pour la traite.

Des troupes se formèrent aussitôt pour accompagner la marquise, et M. et Mme Gaston de Saulny sur la terrasse brillamment illuminée à giorno et d'où l'on découvrait une clairière du parc, au milieu de laquelle allait se passer la cérémonie nuptiale entre deux enfants du Congo.

Le hasard voulut que Charles d'Ouvelles qui cherchait l'isolement au milieu de cette fête, et ayant trouvé une place tout au bout de la terrasse, à l'endroit où les domestiques de l'habitation s'étaient réunis, s'y rencontrât avec Marianne. Depuis l'explication qui avait eu lieu et que nous avons rapportée, les deux jeunes gens avaient évité de se rencontrer aussi fréquemment que cela arrivait autrefois. L'un et l'autre éprouvaient à présent une gêne visible lorsqu'ils se trouvaient subitement en présence. Ce n'était pas, en effet, sans une profonde tristesse que le lieutenant avait pris la résolution de couper court aux espérances qu'il avait entretenues dans son cœur. Il avait obéi à un sentiment de dignité qui lui commandait de faire violence à son amour ; mais la douleur provoquée par cette rupture avait été violente. Marianne, tout en se félicitant d'avoir rempli son devoir, n'y était toutefois parvenue qu'en faisant une profonde blessure à son cœur. En se retrouvant à l'improviste, en face l'une de de l'autre, leur premier mouvement avait été d'éviter une conversation qui allait, nécessairement s'imposer. Mais, comme Marianne faisait mine de s'éloigner :

Pourquoi vous retirez-vous, Marianne, lui dit doucement d'Ouvelles ; ne voulez-vous pas assister à cette fête si originale?

Puis, commentant mentalement le silence de la jeune femme :

Est-ce ma présence qui vous importune? Vous avez donc oublié que nous avons fait pacte d'amitié?

Pour toute réponse, Marianne accepta la place que le lieutenant lui faisait auprès de lui, dans le rang pressé des serviteurs du marquis. Au surplus, le spectacle qui commençait s'annonçait vraiment original, ainsi que l'avait dit Charles d'Ouvelles. Dans une vaste clairière mnagée à l'endroit où le parc confinait à la forêt vierge, une cinquantaine de nègres, tenant à la main des branches fraîchement coupées aux arbres se livraient à une danse de leur pays au son d'instruments fabriqués par eux, tambours, cymbales, trompes faites au moyen de noix de coco ; et un instrument bizarre obtenu en perforant de gros coquillages et dont on tirait des sons tantôt plaintifs, tantôt stridents.

Charles d'Ouvelles connaissait le projet caressé par le marquis de faire une surprise à ses invités. Il raconta en quelques mots à sa voisine que ces hommes étaient des esclaves amenés de la côte d'Afrique par des négriers qui les avaient achetés aux chefs vainqueurs...

Tout à coup les danses et la musique cessèrent ; et de toutes ces bouches nègres sortit un cri :

"— Waha!... Waha!..."

Aussitôt on vit arriver un groupe de femmes. Au milieu du groupe marchait une jeune fille.

Voici la fiancée! fit d'Ouvelles.

Et Marianne put voir une jeune négresse, dont le cou, les bras et le haut de la poitrine nus, tandis qu'une jupe bariolée, couvrait le reste du corps jusqu'à mi-jambes. La fiancée fut, par les négresses, conduite au milieu d'un cercle, où elle demeura debout présentant aux spectateurs un visage bizarrement tatoué. Elle avait l'œil gauche entouré d'un cercle blanc et l'œil droit d'une cercle rouge, ce qui faisait en effet des plus étranges, ces tons vifs tranchant sur la peau noire d'ebène. Les hommes continuaient à crier :

Waha!...Waha!...

Sur un signe d'un nègre, ils s'arrêtèrent de hurler cette acclamation qui témoigne, dans leur langage, du plus haut degré de satisfaction que puisse manifester un naturel du Congo. La musique recommença. Pendant ce laps de temps deux négresses s'emparaient de la "fiancée", la couchaient sur le sol et toutes les autres l'enseveissaient littéralement sous un momceau de fleurs. Puis ce fut le tour des hommes de prendre leur part à la cérémonie. Ils jetèrent sur les fleurs, les branches feuillues qu'il savaient conservées ; et cela de façon à former une sorte de tumulus sous lequel la "fiancée" devait attendre qu'on vint la délivrer. Celui qui allait se charger de ce soin ne tarda bas à paraître.

Tenez, fit le lieutenant d'Ouvelles en s'adressant à Marianne, voici le futur mari.

Celui qu'on désignait ainsi était un grand garçon qui ne paraissait guère âgé de plus de dix-huit ans, et dont le costume quadrillé bleu et blanc était une sorte de culotte surmontée d'un gilet attenant, laissant passer les bras nus et le cou marqué de cicatices longitudinales indiquant un descendant de guerrier célèbre de sa tribu. A peine le "fiancé" eut-il paru qu'un vieux nègre le conduisit sur la limite des ronds tracés sur le sol. Il s'agit pour lui d'aller délivrer et conquérir son épouse ; mais il ne doit le faire, qu'en se conformant à un singulier usage qui veut qu'il ne puisse parcourir la distance qui sépare du tumulus de feuillage et de fleurs, qu'à cloche-pied. Pour remplir toutes les conditions exigées, il ne devra pas s'arrêter en chemin, ni poser par terre, ne fût-ce que pendant une seconde le pied qu'il lui faut tenir toujours levé. Il paraît que la chose est assez difficile et que la moindre faute, selon la légende, serait la certitude pour les futurs époux, de malheurs certains, car l'anxiété est peinte sur tous ces visages de nègres pendant que le "fiancé" saute.

Enfin, un long cri de *Wada! Wada!* part de toutes les poitrines en même temps ; l'épreuve a réussi ; le jeune homme est arrivé auprès de sa fiancée! Il enleve fiévreusement les branches d'arbres qu'il jette loin de lui. Et sous l'amas de fleurs, il découvre sa fiancée. Aussitôt, il la saisit violemment comme une proie, la place sur son épaule et s'enfuit.

A cet instant des acclamations parties de la terrasse où se trouvaient les invités allaient se répercuter dans la forêt. Et comme, après le premier moment de surprise, on s'étonnait que ce mariage se fût accompli sans l'assistance d'un prêtre nègre, le gouverneur en donna l'explication suivante :

Le *fétichiste* n'a pas l'idée d'une divinité ; il vit d'une existence absolument matérielle.

Ce mariage bizarre avait fortement impressionné Marianne. Au lieu d'applaudir, comme le faisait le serviteur du marquis elle gardait le silence, absorbée dans une pensée douloureuse. C'est qu'en ce moment où, de tous les côtés, s'élevaient des cris de joie et des acclamations de plaisir, Marianne songeait à toutes celles qui avaient été ses compagnes de la Salpêtrière, dont l'insouciance se manifestait en ce moment. Toutes aujourd'hui étaient mariées et pour elles commençait une existence nouvelle, alors qu'elle-même, qui semblait favorisée entre toutes, n'avait en perspective que la douloureuse existence des martyrs du cœur. Elle voulut s'arracher au spectacle de cette joie générale, et elle s'éloigna, laissant le lieutenant d'Ouvelles, lui aussi vivement impressionné sous le coup d'une pénible émotion. Où allait-elle? Quittant la terrasse, elle se glissa hors du parc et gagna les appartements de la marquise.

La chambre nuptiale d'Yvonne était éclairée par une douce lumière tamisée dans des globes aux teintes d'opale. Marianne s'arrêta, un instant, devant la porte ouverte par laquelle elle put apercevoir l'intérieur de cette chambre qu'elle avait aidé à garnir de ses longs rideaux blancs, legers et diaphanes. Là serait désormais l'asile de l'innocence, de la vertu ; l'asile du bonheur mérité. La rougeur lui monta au visage, un long soupir de regret s'exhala de sa poitrine. Deux larmes tombèrent de ses yeux, sillonnant ses joues. Et elle s'enfuit, affolée vers la petite chambre, au bout de la galerie de bois, et resta longtemps pensive à la croisée de laquelle elle attendait, chaque soir, autrefois, l'instant où Charles d'Ouvelles ouvrirait la fenêtre de sa chambre.

XXII

Le lieutenant avait depuis quelques jours changé d'allures. On s'étonnait de le voir réservé, sérieux, presque triste, alors que tout le monde à la résidence manifestait sa joie. La première journée des réjouissances, dont le programme avait été arrêté à l'avance, avait complètement répondu à l'attente générale. On ne s'était proposé que fort avant dans la nuit et alors que déjà l'aube allait blanchir la cime des grands arbres du parc. Mais en se séparant on s'était, ainsi que le voulait le programme, donné un rendez-vous pour le lendemain. Un grande collation devait avoir lieu dans le jardin attenant au parc.

Le marquis voulait que tout le personnel de l'habitation, ainsi que les employés et attachés de la résidence, fussent réunis, comme en une grande famille. Pour que tout le monde pût trouver place à cette fête, le gouverneur avait fait dresser trois grandes tables. Il devait prendre la présidence, de la table du milieu où se réunissaient les époux et les invités. Le commandant de la corvette devait présider la seconde table où prendraient place les officiers subalternes, tant du fort que de la corvette, les sous-officiers et les employés de la résidence. Le lieutenant d'Ouvelles allait présider la troisième table réservée au personnel de l'habitation et à quelques employés du pénitencier.

Lorsque le gouverneur se fut rendu bien compte que tout, dans le service des tables, marchait à souhait, il fit donner le signal pour que le cortège, qui s'était formé dans une des grandes allées du parc, se mit en marche. En tête marchait la marquise donnant le bras à M. de Saulny père ; puis le marquis servant de cavalier à la femme du commandant du fort. Et ainsi de suite, depuis les invités de marque, jusqu'aux plus infimes serviteurs.

Le défilé s'opéra devant les nouveaux époux assis sous un dais. Après avoir salué le couple, les cavaliers accompagnaient les dames aux places désignées. La marche se fit aux accords d'un brillant orchestre. Après le défilé, chacun se trouva à la place qui lui avait été assignée, à l'une des tables. Et le festin commença par un compliment que l'une des demoiselles d'honneur adressa à la marquise et au gouverneur. Le marquis répondit pour remercier tous ses invités des marques de sympathie qu'on prodiguait à sa famille. Après les discours et les réponses, il se fit un silence interrompu seulement par le cliquetis des couverts et le choc des verres. Puis les toasts commencèrent. On but d'abord, comme il convenait de le faire dans la résidence du gouverneur, à la santé de sa Majesté, Louis XVI, roi de France. Ce fut ensuite le tour des époux, des parents... etc...

Il avait été convenu que le lieutenant d'Ouvelles prendrait la parole. Profitant de ce qu'on allait servir le dessert, il se leva, demanda au gouverneur la permission de parler au nom du personnel de la résidence. Il adressa, d'abord au nom de tous ceux dont il présidait la table, les plus sincères félicitations aux époux. L'assistance toute entière écoutait avec la plus grande attention. Le nom de Charles d'Ouvelles était répété de bouche en bouche ; le récit de la catastrophe du brick le "Glorieux" avait été très répandu en Louisiane. Les dames surtout voulaient voir l'officier courageux qui avait si vaillamment lutté contre l'incendie qui dévorait son navire. Debout, en face de la table présidée par le lieutenant, elles témoignaient par des sourires à l'adresse de l'officier, toute la sympathie qu'il inspirait. Elles avaient déjà donné le signal des applaudissements, lorsque tout à coup on vit une pâleur livide se répandre sur le visage de l'orateur.

Charles d'Ouvelles avait subitement interrompu son discours, comme s'il eût perdu l'usage de la parole. Sur son visage se lisait une expression de terreur qu'il s'efforçait vainement de dissimuler. Ses yeux grands ouverts, effarés, roulaient dans leur orbite, témoignant d'une insurmontable épouvante. Le gouverneur et la marquise, qui se trouvaient en face de l'officier, avaient été les premiers frappés du changement qui se produisait en lui. Ils voulurent s'approcher de la table, et déjà le gouverneur avait prononcé ces mots :

Qu'avez-vous donc, d'Ouvelles?

Mais sans articuler une parole l'officier, de la main, fit signe au marquis de ne pas approcher. Puis ses yeux fixes commandaient à l'assistance de se tenir immobile. Cette pantomime, bien que n'ayant duré qu'une seconde, avait jeté une grande inquiétude dans l'esprit de tous. On se figurait M. d'Ouvelles atteint d'aliénation mentale, d'une façon foudroyante. Déjà le gouverneur voulait aviser, lorsque l'officier se décida enfin à parler. D'une voix qu'il parvint à rendre entièrement calme, il prononça lentement les paroles suivantes :

(A CONTINUER.)

UN GRAND SCANDALE.

New York, 27 jan.—Si les rapports qui circulaient dans les bureaux du procureur de district, hier, sont véridiques, le grand jury présentera bientôt des *indictments*, qui révéleront une conspiration scandaleuse de la part de quelques-uns des officiers de Tammany en cette ville.

Ces révélations proviennent d'une preuve fournie par Mde Lucy McCarthy, qui fut arrêtée sous l'accusation de tenir une maison de désordre sur la rue 49ième-Ouest, en décembre. Cette femme ne fut pas condamnée, parce qu'elle aurait payé $2000 en quatre chèques à certains officiers de Tammany, sur la promesse qu'elle serait protégée dans sa vilaine industrie.

Cette femme a comparu devant le grand jury en compagnie du surintendant de police, M. Byrnes, et les rumeurs ajoutent que les chèques incriminés ont été employés pour prouver qu'on avait cherché de la faire chanter.

Cette cause a été le sujet de beaucoup de commentaires parmi les avocats, les juges et les politiciens dans la ville. On disait hier soir qu'un juge de police, qu'un commis de l'une des cours de police, qu'un politicien qui a quitté Washington depuis peu d'une manière louche, et de plus qu'un avocat d'un des départements du gouvernement municipal, ainsi qu'un autre avocat dont la pratique ne se recrute qu'en Cour de Police, ont mis les mains dans cette sale affaire et peuvent être arrêtés avant demain matin.

Le cas de Mde McCarthy, déclare-t-on, n'est pas unique, au contraire. Il y en a, paraît-il, un grand nombre d'autres qui, en payant de fortes sommes au "ring" de la cour de police, ont pu éviter une condamnation.

Les personnes arrêtées et qui consentaient de payer pour être relâchées étaient soient absoutes en Cour de Police ou forcées de fournir un cautionnement ; puis les papiers de la Cour, relativement à ces causes, étaient enlevés du bureau du procureur de district et de la salle du grand jury.

On a recherché les personnes incriminées hier soir, mais elles ne purent être trouvées à leurs demeures.

EMEUTES DE MINEURS.

Detruisent pour une Grande Valeur de Proprietes.

Pittsburg, Pa., 27 jan — Une dépêche de Woodville mande :

Hier soir 600 mineurs de charbon, dont la plupart sont Polonais, Belges et Français, se rendirent aux mines de charbon de Federal et de Woodville et firent une violente attaque sur les mineurs qui étaient à l'ouvrage.

La propriété a été considérablement endommagée.

Ce matin, une autre bande de grévistes se rendit de nouveau à Federal pour y faire du tapage Plusieurs édifices ont été démolis, des fenêtres brisées, et les appareils de la mine coupés et massacres Ensuite ces hommes se rendirent à la mine Powers, où ils répétèrent ce qu'ils venaient de faire à Federal.

A 11 heures, cette bande, grossie par quelques recrues et comptant 700 hommes, partit pour Ridgeville avec l'intention avouée de fermer les mines à cet endroit.

On s'attend à des émeutes sanglantes, ce qui paraît inévitable.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH

Each Package SAVENA contains a

DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

MASSACRANT

LES PRIX SUR LES MANTEAUX.

PAS Pour l'amour, Pour la Renommée, Pour des faveurs, Pour le plaisir,

Mais pour Argent Comptant.

Norte vente à réduction pour Janvier continue encore à fleurir. Les prix sont maintenant réduits plus bas que jamais et cependant l'assortiment est encore considérable. Lisez ce que nous offrons pour cette semaine : —

Jackets Reefer noirs à moitié doublés en Soie avec braid pour $2.95, ancien prix $6 75.

Newmarkets pour Dames, matériel mélangé, bonne qnalité pour $3 75, ancien prix $7.50.

Collerettes en fourrure, en Lapin français, 22 pcs de long pour $2 95, ancien prix $6 50.

150 Costumes à Jupe juste au corps, garnis en braid ou en fourrure, en Diagonal Beaver ou en Crap chéviot, nuances noires, bleues. Réduits de $12 50 à $22. Tous sont réduits à 5 75. 7 50. 8 75 et $11 50.

25 Dz. de Waists bleu indigo, devant en frille, doublés en agneau pour 29c., ancien prix 69c.

10 Doz. de Wrappers en Indienne, couleurs foncées et pâles, devant à yoke, seulement 49c. ancien prix $1.00.

5 Doz. de Robes de chambre qualité supérieure, seulement 49c., 75c., ancien prix $1,50.

Robes de chambre ponr 98c., ancien prix $1 50.

NEW YORK CLOAK AND SUIT COMPANY,

No. 8 RUE JOHN.

LE BEAU DE L'AFFAIRE.

Le point le plus important dans ce traitement, c'est que le patient peut le subir à la MAISON. Ainsi le résultat est suivi jour par jour, et le patient, entouré comme il l'est par des personnes aimantes, et non par des étrangers, se soumet plus volontiers au traitement. En outre, il n'y a pas à craindre la tentation ; après un court essai de la

BOSTON DRUG

Secrète, Sûre et Positive, qui

Guérit L'IVROGNERIE,

C'est une impossibilité absolue pour un homme de succomber. L'appétit est totalement détruite. La seule idée de boire des liqueurs stimulantes lui répugne. La virilité de l'homme ou de la femme est complètement revenue, et des demeures paisibles et heureuses sont le résultat. Il n'y a pas de rechute. La guérison est complète. Si c'est nécessaire, le remède peut être administré secrètement, dans toute nourriture ou breuvage, même dans un verre d'eau, car quand il dissout il devient sans couleur, sans goût et pur. Il ne contient ni or ni autre minéral vénéneux. Il est endossé par des collèges médicaux, des médecins éminents, le clergé et les sociétés de tempérance.

Demandez des certificats, un pamphlet et un échantillon donné gratis. Achetez-le chez votre pharmacien, ou nous vous l'enverrons par la malle, bien scellé, franc de port, sur réception du prix : $1, ou 6 boîtes pour $5.

Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recours aux

Remedes Sauvages du

Dr J.E.P. Racicot,

474 Rue Merrimack.

LOWELL, MASS.

N'oubliez pas le Guérisseur Sauvage.

Voici les jours durant lesquels je suis à mes bureaux : Le lundi, à Great Falls, No. 17 rue Franklin, en haut de chez M. Dion, épicier ; le mardi, à Manchester au No. 23 rue Central ; le mercredi, samedi et dimanche, à Lowell, No. 474 rue Merrimack ; le jeudi, à Lawrence, au No 84 rue Franklin ; le vendredi à Salem au No. 71 1-2 rue Harbor.

☞ Je traite aussi par correspondance.

Francis W. Qua

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

CHEZ A. FENTON

653 Rue Merrimack

Vous trouverez six sortes de Haches, Manches de Hache, Scies, Egohines, Chevalets, Coins et Maillets à fendre le bois ; le tout à des prix qui souffrent aucune compétition dans toute

Venez vous en convaincre.

Reynold's Bay State,

TEINTURERIES

De toutes sortes,

27 RUE PRESCOTT.

HOTEL CANADIEN,

Aux Canadiens des environs de Boston.

Nous conseillons à nos lecteurs de visiter le superbe Hôtel de

John J. Johnson,

200 RUE FRIEND.

Toutes commandes seront expédiées promptement.

Liqueurs en Gros et en Detail.

Cigares de toutes sortes, &c.

Agent pour la vente des billets le chemin de fer de la Boston & Maine R. R. Co.

☞ Une visite est cordialement sollicitée.

Calmo, nouvellement décoré, demande à la mairie un extrait de son acte de naissance.

On le lui délivre. Il le lit avec le plus grand soin, puis s'adressant à l'employé avec un bon sourire :

Ne pourriez-vous pas ajouter chevalier de la Légion d'honneur?

F. A. Chase
Lady Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$100 par annee, 6 mois, 50 cts

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS. JEUDI 8 FEVRIER. 1894. Soyons Distingues. No. 20

Indicateur de Chmin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.
DIVISION OUEST.
Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Centre, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15. 9 20. 10 50 a m: 12 15. 12 45. 3 20., 4 10, 5 10. 6 50. 9 25. p m; Dimanches 8 15 a m; 12 05. 4 15. 5 35. 7 30. p m

Pour Lawrence — 8 30, 9 20. 10 50. a m; 12 15. 1 40. 3 25. 5 10, 6 15. 6 55. p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35 et 7 30. p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 20, a m; 12 15. 2 40. 3 25. 5 10, 6 15, 6 55. p m; Dimanches, 8 15. a m; 12 25. 5 35. et 7 30. p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15. 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15. 2 40. 3 25. 6 15. p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15 3 25. 5 10, p m; Dimanches, 5 35. p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15. 3 25. p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30. a m; 12 15. 3 25. 5 10. p m; Dimanches, 5 35. p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30. a m; 12 15. 3 25 5 10, p m; Dimanches. 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland 8 30. a m; 12 15. 5 10. p m; Dimanches, 5 35. p m.

Pour St Johns. N. B. Halifax, N. S., Montreal et Québec—8 30. a m; 5 10. p m (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et apres le 25 Sept. 1893 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45,¶ 6 30. 6 50, *7 45. *8 50.¶9 25,*9 50. 11.a m; 12 10, 1 35. 2 10. ¶3 00. 4 30. ¶5 40. p m; Dimanches,¶7 45. 8 45. *9 15. a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston—5 48. 6 34. *6 53. 7 01, *7 18. *7 27. *7 48. *8 57. 9 28, *9 35. *9 58. 11 03. *11 44. a m; *12 17 1 38. 2 13. ¶3 03. 4 02. 4 33. *5 33. *5 43. *6 28. 7 52. p m; Dimanches, *7 17. *7 27 ¶7 48. 8 48. *9 18. a m; ¶4 25, 6 03. p m.

Pour Woburn—6 30. ¶7 01, 7 45. 11, a m; 1 35. ¶4 33. ¶5 33. p m; Dimanches.8 45. a m; ¶4 25.6 ¶03. p m.

*Express. ¶ seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00. a m; 1 25. 2 10. 4 45. 5 50. p m; Dimanches, 9 15. a m; 7 15. p m.

Pour Salem et autres Stations—¶7 38 a m; 1 25. 5 50. p m. Via South Lawrence. 6 30. a m

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00. 5 10 et 5 49 p m; Dimanches. 2 15 p m.

Pour Amesbury, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57. 3 43. 5 42 p m; Dimanches, 7 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43. 9 14. 9 45. 12 11 a m. 12 57. 1 47. 3 43 (5 04 Nashua seulement) 5 42. 6 22. 8 13. 8 43 p m; Dim 10 00 a m. a Nashua seulement, 2 00. 6 00. 8 13. 8 43. p m.

Pour Penacook. Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14. 9 45. 12 11 a m; 1 47. ¶8 13 p m

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville. via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont— 9 45. 12 11 a. m; ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, *via* Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 47. 8 13. p m, tous les jours. excepte le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

J. W. SANBORN, gérant général.
D. J. FLANDERS. Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parloir et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferree Passant par le Pont de Poughkeepsie

—ENTRE—

Nouvelle-Angleterre et le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour. ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement. entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.
D. J. FLANDERS. Agent général de-

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
Son assortiment de Draps, Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a de dernier goût et de patrons les plus nouveaux.

ST-LAWRENCE HOTEL,
252 Rue Middlesex.
Lowell, Mass.
Le seul Hôtel Canadien.
C. ROUSSIN, Prop.
CHAS. H. CHAGNON, Gerant.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves
Une grande attention est donnée pour rendre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
170 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m., excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES d'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!
CHARBON!!
CHARBON!!
A Bon Marche,
Wm KITTRIDGE CO:
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

UNE DISPARITION.

Un Jeune Homme Disparait Mysterieusement.

Portsmouth, N. H., 4 fév.—George H. Marshall, de York, Me., âgé de 21 ans, est disparu. Samedi matin, il partit en "sleigh" pour venir en cette ville et y vendre des produits de ferme.

Il ne revint pas hier soir ni ce matin, et on ne put trouver aucune trace de ce jeune homme ou de sa voiture. On ne put non plus apprendre s'il avait vendu ses produits.

Ce jeune homme a toujours été tempérant.

La police a été avertie. M. Marshall croit que son fils a été victime de quelques audacieux voleurs, vu qu'il avait une forte somme sur sa personne.

UN ENFANT TUE SON PERE.

Columbus, Ga., 4 fév —James Thompson, demeurant dans un faubourg de Columbus, est revenu ivre à sa demeure aujourd'hui, et il fit maison nette, jetant sa femme et ses enfants dans la rue à la pointe d'un revolver.

Un de ses enfants, qui est sourd-muet, accourut à la défense de sa mère, et coupa la gorge de son père avec un rasoir.

Le père est mort au bout de quelques minutes. Le fils s'est livré à la police.

LES CLUBS EXCENTRIQUES EN ANGLETERRE.

On écrit de Londres:

Aujourd'hui, 13 janvier, a lieu, dans un des grands restaurants de Londres, le banquet annuel du club du Treize et non des Treize, car l'association en question n'a rien de commun avec la ténébreuse confraternité de Balzac.

Les membres du club du Treize sont de joyeux compères, n'engendrant pas la mélancolie, et dont le but principal est de s'amuser en narguant les superstitions populaires. C'est pour cela qu'ils ont mis leur club sous l'invocation du nombre 13, considéré par tant de gens comme portant malheur. Ils sont d'ailleurs fort nombreux.

Au banquet de ce soir, qui sera présidé par M. Harry Furnis, un des meilleurs dessinateurs du *Punch* et un des plus spirituels journalistes anglais, il y aura 13 tables, autour de chacune desquelles prendront place 13 convives. Sur la table, les couteaux et fourchettes seront croisés, les salières affecteront la forme de petits cercueils et l'on répandra du sel à profusion. On ne boira pas à la santé les uns des autres mais les convives, qui voudront se faire des politesses, s'inviteront mutuellement à renverser du sel. Enfin, pour pénétrer dans la salle du banquet, il faudra passer par une échelle, ce qui, on ne l'ignore pas, est regardé comme de fort mauvais augure. Tous ces signes néfastes, accumulés à plaisir, n'empêcheront pas les membres du club Treize de s'amuser beaucoup, sous la présidence de M. Harry Furniss, qui ne manquera pas de faire, à cette occasion, quelques plaisanteries macabres.

On ne connaît pas les noms de tous les dineurs; mais ce qui est certain, c'est que, si feu Parnell était encore de ce monde, il n'eût jamais consenti à faire partie du club du Treize, lui qui était le plus superstitieux des hommes.

On a raconté, autrefois, alors que le chef des Irlandais était au zenith de son pouvoir, à quel point il poussait la superstition, son horreur du nombre 13, l'épouvante que lui causait une salière renversée et, chose plus curieuse encore, sa ferme croyance que les maux de l'Irlande étaient dus, en grande partie, aux choix de la couleur verte comme emblème national.

Si le club de Treize n'offre, en fin de compte, rien de bien remarquable, il est intéressant d'en constater l'existence comme étant aujourd'hui une des rares institutions rappelant les clubs excentriques qui florissaient à Londres dans le bon vieux temps.

Parmi les plus célèbres de ces clubs, il y avait le club de la Toison-d'Or, dont les membres étaient des commerçants de la cité qui, le soir, leurs boutiques closes, "se lavaient la conscience" avec du vin de Bordeaux pour qu'il n'y restât pas trace des mensonges qu'ils avaient débités à leurs clients dans la journée et des tours qu'ils avaient joués à ceux avec qui ils étaient en relations d'affaires. Un autre club, que, par analogie, on peut rapprocher du club de la Toison-d'Or, était celui des menteurs, dont le titre dispense de tout commentaire. Il y avait encore le club des Hommes laids, celui des Amoureux, celui des Hommes gras, celui des Borgnes, celui des Hommes de haute taille, celui des Habitants d'une même rue, celui des Petits.

Ce dernier était composé de gens ayant cinq pieds au plus. Le président, enfoncé dans un enorme fauteuil, avait l'air d'un enfant et disparaissait même souvent derrière la bouteille qu'on lui avait servie. Un loustic, le voyant sur son siège présidentiel, s'écria que, malgré la présence du président, la place était vacante. La table était tellement haute que l'on ne voyait émerger que les mentons des membres qui semblaient attendre le barbier. On dit même qu'un jour un mauvais plaisant leur envoya une demi-douzaine de perruquiers, qui s'en retournèrent fort mécontents d'avoir été dérangés pour rien, après s'être heurté la tête à la porte qui n'avait que cinq pieds de hauteur.

Un autre club politico-excentrique, dont on a nié l'existence, était le club des Têtes de veau, formé pour ridiculiser la mémoire de Charles Ier. Les membres de ce club se réunissaient tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre et dînaient ensemble.

Le menu se composait de têtes de veau accomodées de plusieurs manières, qui représentaient le roi et ses amis; un gros brochet ayant un petit poisson dans la bouche, était l'emblême suprême de la tyrannie, et ainsi de suite. Le repas fini, on brûlait sur la table, en grande cérémonie, une effigie du roi; après quoi, on chantait une antienne blasphématoire. Pour finir, on remplissait de vin un crâne de veau et l'on buvait à la mémoire des patriotes qui avaient mis à mort les tyrans.

De tous ces clubs excentriques, celui qui a laissé le plus de souvenirs, était le club des Mokocks, qui florissait au temps de la reine Anne. Les Mokocks étaient de jeunes débauchés dont le divertissement favori consistait à faire des rues de Londres un véritable enfer. Ils attaquaient les passants, violentaient les femmes, rossaient le guet et commettaient toutes sortes de méfaits.

Leur président avait le titre d'empereur des Mokocks. Ils commençaient leurs opérations par s'enivrer, afin de s'excuser. Quand ils étaient arrivés au degré d'ébriété voulu, ils se répandaient par les rues et se livraient à leur couple amusement. Les uns brisaient les vitres, contre lesquelles ils lançaient des poignées de sous. Les autres se ruaient, l'épée haute, sur le guet qu'ils mettaient vite en déroute. C'était un coup d'éclat.

Les Mokocks avaient des raffinements d'une ingénieuse cruauté. Quand un malheureux bourgeois leur tombait sous la main, ils lui écrasaient le nez et lui faisaient jaillir l'œil de l'orbitre en y introduisant ses doigts.

Chacun, dans cette aimable société, avait sa spécialité. Les "maîtres à danser" faisaient sauter leurs victimes en leur lardant les mollets de coups d'épée. Les "escamoteurs" renversaient sur la tête, comme de simples gobelets, les femmes qu'ils rencontraient.

Les *Sweaters* (littéralement ceux qui font suer) se mettaient à six pour entourer leur victime qu'ils enfermaient dans un cercle de pointes d'épée. Celui à qui le patient lui faisait aussitôt, un peu plus bas que les reins, une vigoureuse piqûre. Le malheureux hurlait de douleur, sautait de côté et retombait naturellement en face d'un des six bourreaux, et l'opération était renouvelée. Au bout de deux ou trois jours, la victime était considérée comme ayant suffisamment crié, et on la laissait aller.

Les Mokocks avaient aussi coutume de mettre dans des tonneaux de malheureuses femmes et de leur faire descendre, en roulant, les collines de Snow Hill ou de Ludgate Hill au bas desquelles elles arrivaient plus mortes que vives. Il y eut des Mokocks jusqu'à la fin du règne de Georges Ier, c'est-à-dire jusqu'au commencement du dix-huitième siècle.

Tout cela, assurément, ne manquait pas d'être fort émouvant et de donner à une promenade nocturne dans les rues de Londres tout l'intérêt d'une course à travers l'Afrique au dix-neuvième siècle; mais on ne saurait regretter la disparition des Mokocks, des Blasphémateurs et autres membres de clubs plus ou moins excentriques. Auprès d'eux les membres du club de Treize sont de bien petits personnages; mais ils sont inoffensifs et, s'ils réussissent à faire disparaître certaines superstitions, ils auront même été utiles. Décidément, ils valent mieux que les Mokocks.

AVEC LES SENATEURS.

Qu'est-ce que le Sénat fera avec le bill sur le tarif?

C'est la question que l'on se pose fréquemment dans les cercles politiques, mais jusqu'à présent personne n'a été capable d'y répondre d'une manière positive.

Naturellement il se fait beaucoup de commentaires à ce sujet, mais la situation n'est pas assez claire, assez nette pour permettre même aux plus clairvoyants de déchiffrer l'énigme du sphinx qui se dresse devant eux.

On a mentionné plusieurs sénateurs qui, paraît-il, voteront contre leur parti au sujet du tarif. Cependant la seule chose qu'on peut prédire dès aujourd'hui avec un certain degré de certitude, c'est que le nouveau tarif ne pourra être mis en force avant la fin de l'été. Si le comité des finances termine ses travaux sur le tarif au bout de six semaines, tout le monde sera très surpris. Une fois que le projet de loi sera devant le Sénat, les débats commenceront, et Dieu seul sait quand ils se termineront. Les sénateurs sont des bavards de première force et ils ont prouvé qu'ils avaient la langue bien pendue lors des débats sur la question monétaire, pour le rappel de la loi Sherman. C'est un jeu pour eux de faire des discours de quatorze ou quinze heures.

Le Sénat a pour habitude de prendre son temps en toute chose, que le pays soit dans l'attente ou non. Or, quand une mesure de l'importance du nouveau projet de loi sur le tarif leur aura été soumise, tous les sénateurs voudront prononcer des discours, et des semaines, même des mois se passeront probablement en discussions.

Le nouveau tarif ne passera pas par le Sénat sans qu'on y cherche à l'amender. Ces tentatives d'amendement seront faites autant par les démocrates que par les républicains. Les sénateurs du Sud feront les plus grands efforts pour que les droits soient rétablis sur le charbon et le fer, et ils seront aidés puissamment par quelques-unes des plus puissantes compagnies de chemin de fer de ce pays, qui sont prêtes à dépenser de fortes sommes pour atteindre leur but.

De leur côté les républicains présenteront plusieurs amendements qui n'auront certainement aucune chance d'être acceptés, à moins d'une entente avec les démocrates.

Maintenant, ce qui surprendra probablement nos lecteurs, c'est que les partisans de l'argent, qui ont été défaits lors du rappel de la loi Sherman, se disposent à prendre leur revanche. Il est dit avec une certaine persistance depuis un certain temps que la cause de l'argent s'est de beaucoup améliorée au Sénat depuis le mois d'août dernier. Ce qui apparaît à la surface semble corroborer cette assertion. Cependant, il est bien difficile de dire si les partisans de l'argent sont assez forts maintenant pour passer une mesure suivant leur goût.

Le sénateur Quay a créé quelque surprise ces jours-ci par un amendement qu'il propose de mettre au bill sur le tarif quand le temps sera venu. C'est un amendement pour le libre monnayage de l'argent, le rappel de la taxe de 10 pour cent sur les banques d'Etat, l'achat de l'or en lingots et la révocation de toutes les lois autorisant l'émission de bons du Trésor portant intérêt.

C'est un amendement des plus extraordinaires qui devra faire la joie de bien du monde. La partie relative au libre monnayage plaira aux partisans de l'argent, quoique leur joie sera tempérée par la clause relative à l'or. Le rappel de la taxe de 10 pour cent sur les banques d'Etat rendra l'amendement très populaire dans le Sud, et la révocation des lois pour l'émission des bons sur le Trésor devra causer une grande satisfaction aux populistes.

On rapporte que le but de M. Quay en présentant cet amendement n'est pas autant dans l'espoir de le voir accepter par le Sénat ou d'inaugurer un meilleur système financier, mais de provoquer des débats sur les finances qui tendront à retarder le passage du bill sur le tarif, et peut-être l'empêcher absolument d'être voté par le Sénat.

Un homme habile comme M. Quay, avec de semblables atouts dans les mains, est capable de jouer une bonne partie, sinon de la gagner.

On donne une autre raison à M. Quay pour avoir mis au jour un semblable amemdement. Il dit qu'il croit sérieusement que cet amendement peut être voté par le Sénat pour faire partie du projet de loi sur le tarif et que le comite de conférence ne le rejètera pas.

Si les choses arrivent ainsi, cet amendement sera assez bien vu par la Chambre, et le bill sur le tarif sera soumis au président avec une clause pour le libre monnayage. Que fera Cleveland en face d'une telle loi? Il lui faudra siguer le bill, et par conséquent approuver le libre-monnayage, car le président n'a pas le droit d'approuver certaines parties d'un bill et d'apposer son véto sur les autres, ou bien refuser d'y mettre sa signature, ce qui compliquerait singulièrement les choses.

Comme on le voit l'avenir nous réserve des surprises.

LA DECOUVERTE DE L'AMERIQUE.

Le *Fortnightly Review* de Londres vient de publier un article du capitaine Gambier, où il est dit que l'Amérique a été découverte par un marin de Dieppe nommé Cousin qui en 1488, a atteint l'embouchure de l'Amazone. Ce n'est donc que quatre années plus tard que la flottille de Christophe Colomb aborda à San Salvador.

Le signataire de l'article va plus loin encore et affirme que Colomb s'est approprié la gloire de la découverte faite par Cousin et dont il avait appris les péripéties de la bouche de Vincent Pinzon, lequel, avant de commander un des vaisseaux de la flottille, avait une première fois fait en compagnie du marin dieppois la traversée de l'Atlantique.

On a lieu de s'étonner que les journaux de Londres considèrent comme une révélation l'article de la *Fortnightly Review*. Il y a longtemps que les faits qu'il rappelle son connus et historiquement établis. C'est la revue anglaise qui nous paraît, en ce moment, découvrir l'Amérique. Mais le nom de Christophe Colomb est accompagné d'une légende émouvante dont est dépourvu celui de Cousin, et c'est pouquoi Colomb sera toujours pour le vulgaire l'inventeur du Nouveau-Monde.

Les érudits continuent, de leur côté, à découvrir de nouveaux documents se rapportant aux voyages de Colomb. Ainsi, le docteur Wieser, professeur de géographie à l'Université d'Insbruck, vient de publier dans un volume de documents tirés de la *Bibhotheca Strozzana*, de Florence, trois croquis géographiques qui sont attribués à Christophe Colomb. On sait que le grand navigateur explora, dans son quatrième voyage, la côte de l'Amérique centrale, et en dressa la carte avec son frère Bartholomée.

Ce dernier trouva en Italie des cartes dessinées par Colomb, et une description de la côte explorée par lui, et ces deux documents tombèrent peu après entre les mains d'Alexandre Strozzi, un collectionneur de cartes et de récits de voyages, qui fit don à la Bibliothèque de Florence de celles qu'à récemment publiées le docteur von Weiser. Jusqu'ici, seule la description était connue; mais en marge d'une lettre de Christopne Colomb, datée de la Jamaïque le 7 juillet 1503, le docteur von Wieser a trouvé trois croquis, tracés à la hâte, et qui, mis bout à bout, représentent fidèlement la zone équatoriale du globe telle que Colomb se la représenta jusqu'à sa mort.

On sait qu'il crut toujours avoir abordé la côte orientale d'Asie, et qu'il prenait pour l'océan, la mer que les indigènes lui disaient exister à quelque marche vers l'ouest de l'autre côté de la terre étroite sur laquelle il avait abordé. Il pensait que cette terre, aujourd'hui l'Amérique centrale et l'isthme de Panama, n'était qu'un prolongement méridional de la Chine, et qu'en la contournant au sud on parviendrait rapidement dans l'Inde.

CHRONIQUE.

En dehors de la folie vaccinale qui sévit en ce moment sur la population des grandes villes, à la satisfaction des éleveurs de génisses et des marchands de pulpe vaccinifère, je ne vois rien d'intéressant à relever dans la sphère d'action où s'agite et se meut le public médical, rien de neuf, pas de nouveaux remèdes, pas de nouvelles opérations.

Parlons donc un peu de la vaccine ou mieux de la vaccination, c'est à dire de l'inoculation à l'homme de cette maladie de la vache et du veau.

Est-il utile de se faire vacciner? Les uns disent oui, les autres disent non. Les oui sont en ce moment en majorité, quand tout le monde a tort tout le monde a raison; faisons-nous donc vacciner.

—Mais, puisque vous dites, docteur, que tout le monde a tort, pourquoi me donnez-vous ce conseil?

—Moi? Mais je ne vous conseille rien, absolument rien, est-ce qu'on suit d'ailleurs les conseils de son docteur, on le consulte pour la forme, et l'on suit la mode, faites-vous vacciner.

—Alors, rien de fait. Je ne loue jamais chez des gens qui ont des enfants.

—Docteur, le vaccin a bien pris, je suis, n'est-ce pas, à l'abri de la terrible maladie!

—Oui sans doute, chère madame, mais il ne faudrait cependant pas approcher trop près d'une de vos amies qui aurait la petite vérole, il faudrait desinfecter votre appartement s'il venait à y avoir un cas de variole dans la maison que vous habitez.

—Docteur, mon vaccin n'a pas pris, c'est signe, n'est-ce pas, que je suis à l'abri de la terrible maladie!

—Oui sans doute, chère madame, mais....etc, etc. (comme plus haut).

Ah ça mais! me dit mon ami Guibollard, il faudrait s'entendre; ça préserve-t-il, ça préserve-t-il pas? Si ça préserve pourquoi toutes ces précautions et désinfections? Docteur, vous ne vous compromettez pas:

Le vaccin a pris, vous êtes préservé de la variole.

Le vaccin n'a pas pris vous êtes préservé tout de même.

Je m'empêtre de la belle façon au milieu de toutes vus prescriptions et recommandations. Bref, docteur. . . .

—Assez Guibollard, mon ami, faites vous vacciner, si vous attrapez la petite vérole, vous le verrez bien!

—!!!! Dr V...

Cnoix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

POUDRE CONTRE LES VOLEURS.

Un fabricant de Buda-Pesth vient d'aviser la police qu'il est en possession d'une poudre avec laquelle il est possible de mettre la main sur les voleurs. Voici l'histoire: M. Emile Schrobl faisait depuis plusieurs semaines la pénible constatation que sa caisse était journellement mise au pillage par un voleur inconnu.

Toutes les investigations demeurèrent sans résultat; de guerre lasse M. Schrobl s'adressa à M. J. Téleb, professeur à l'école commerciale de Franzstadt, celui-ci lui donna une poudre qu'il se mit en devoir d'étendre chaque soir sur le coffre fort. La dite poudre avait la propriété singulière de teindre la main en bleu, de prendre une couleur plus vive par le lavage et de résister au savon.

Dès le premier jour le fabricant constata que quatre-vingts couronnes avaient disparu de la caisse destinée à recevoir les pièces d'argent.

M. Schrobl réunit immédiatement tout le personnel de la fabrique et les employes durent les uns après les autres passer au lavabo.

L'un des employés parut mettre peu d'empressement à s'exécuter. Il finit néanmoins par suivre ses camarades. A peine avait-il plongé ses mains dans l'eau, qu'on les vit prendre une coloration bien forcé: Schrobl alla droit à l'homme: "C'est toi qui est le voleur, s'écria-t il." Le malheureux fit aussitôt des aveux.

Le chef de la police municipale, à qui M. Schrobl était venu raconter son aventure, s'est fait remettre un échantillon de la poudre merveilleuse.

Locataires et concierges.
Un monsieur va visiter un appartement dans une maison meublée.
Après avoir convenu du prix, le propriétaire lui dit:
—Avez-vous des enfants?
—Non, pourquoi?
—Parce que je ne loue jamais à des gens qui ont des enfants.
—Et vous, en avez-vous?
—Oui, quatre!

DICKSON BROS,
Marchands de The et Cafe,
DONNENT DES
PRESENTS AVEC CHAQUE LIVRE DE THE
A l'enseigne de la THEIERE,
68 - RUE MERRIMACK - 68

MEURTRE ET SUICIDE.

Boston, 3 fév.—Walter Johnson, de Gloucester, a ce midi tiré un coup de revolver sur Mlle Carrie Andrews, dans l'édifice Warren, rue Park. Ensuite le misérable s'est tiré une balle dans la tête; puis pour être plus certain de sa mort, il s'est emparé d'un rasoir et s'est coupé un poignet. Au bout de quelques minutes il était mort. Mlle Andrews n'a survécu que quelques minutes.

Cette effroyable tragédie a été le résultat d'une affaire d'amour. Johnson et Mlle Andrews étaient fiancés, mais pour une raison qu'on ignore, l'engagement fut brisé il y a un mois, ce qui rendit Johnson presque fou de douleur.

Mlle Andrews était une jolie fille de 22 ans qui résidait à Essex. Le drame s'est passé dans le parloir d'une école de musique au troisième. Mlle Andrews attendait avec d'autres jeunes filles le moment de prendre sa leçon de musique quand Johnson, qui avait sans doute suivi la jeune fille jusqu'à Boston, entra dans le parloir, regarda de tous côtés d'un air effaré, et apercevant soudain Mlle Andrews, il courut à elle et la saisit violemment dans ses bras. Les autres jeunes filles, terrifiées au suprême degré, s'élancèrent hors du parloir et descendirent les escaliers en criant qu'une jeune fille se faisait outrager.

Au même instant une détonation se fit entendre, suivie immédiatement d'une autre. Un agent de police arriva à la course sur les lieux et trouva la porte fermée à clef, probablement par Johnson.

La porte fut forcée, et dans l'appartement fut trouvé le cadavre de Johnson ayant une affreuse blessure à la tempe, de laquelle le sang s'échappait à flots, et une affreuse et sanglante entaille au poignet gauche qui avait été pratiquée avec un rasoir.

La jeune fille était étendue tout près du cadavre de Johnson, la figure baignant dans une mare de sang qui s'était échappé d'une horrible blessure qu'elle portait au front. Elle respirait encore, mais rendit le dernier soupir au bout de 20 minutes. Un revolver calibre 32 et un rasoir aiguisé gisaient auprès du corps de Johnson.

Johnson était âgé de 30 ans et n'était pas ce qu'on peut appeler un joli homme, tandis que Mlle Andrews avait une beauté frappante.

Dans les poches d'habits de Johnson furent trouvées plusieurs lettres dont plusieurs lui avaient été envoyées par la jeune fille assassinée.

Johnson avait donné un piano à la jeune fille, et quand leur engagement fut brisé, le père de Mlle Andrews écrivit à Johnson d'envoyer quelqu'un chercher l'instrument.

Les corps ont été transportés chez un entrepreneur de pompes funèbres.

COMME MARI ET FEMME.

Chesley et Mde Munz sont a Halifax.

Halifax, 4 fév,—Chesley et Mde Munz vivent comme mari et femme dans la maison de pension de Mde Newell, 28 rue Granvile.

Pendant les premiers jours, ils ne sortirent pas, mais ensuite on aurait pu les rencontrer assez souvent dans les rues.

Aujourd'hui ils sont allés à l'église. Il était facile de remarquer qu'ils étaient des étrangers et leur apparence attirèrent beaucoup l'attention.

Les lecteurs de l'ETOILE doivent se rappeler les détails de toute cette affaire d'amour illégitime et d'enlèvement.

Chesley est ce jeune pharmacien de Roslindale qui gagna les affections de Mde Munz, la jeune épouse du propriétaire d'un hôtel du même endroit.

Un beau jour le couple disparut, et l'on pensa avec raison que le beau Chesley était parti en compagnie de la jeune femme.

On ne s'était pas trompé, et ces jours-ci ils ont été découverts par un correspondant du *Globe* de Boston dans une maison de pension de Halifax.

UN INCONNU TUE.

On Suppose qu'il Marchait sur la Voie

Concord, N H, 3 fév—Quand l'express "cannon ball" du sud, venant sur la voie du Concord & Montréal, arriva ici hier soir, on trouva des taches de sang sur le chasse-pierre. On supposa aussitôt que quelque malheureux avait été frappé par le convoi et des recherches furent faites à quelque distance sur la voie ferrée.

Près du pont de Hookasett, les chercheurs découvrirent les restes mutilés d'un corps humain. Les membres avaient été arrachés du tronc et gisaient à plusieurs pieds plus loin.

Ces restes furent ramassés et ramenés en cette ville. La mutilation est si complète qu'il est bien difficile de reconnaître le malheureux. Le seule chose trouvée dans les vêtements de la victime, c'est un billet de retour sur le Boston & Maine de East Somerville à Malden, daté du 23 décembre 1893. Cet homme était évidemment un journalier, et l'on suppose qu'il marchait sur la voie quand il fut frappé par le train.

UN JEUNE GARCON

S'Amusait a Tirer du Fusil sur les Passants.

Boston, 3 fev—Carl Dinsmore, âgé de 16 ans, habitant Charlestown, a comparu en Cour de Police ce matin sous la grave accusation d'avoir déchargé un revolver sur trois personnes jeudi soir.

Il paraîtrait que Dinsmore était assis près d'une fenêtre de la demeure de ses parents et s'amusait à tirer du revolver sur les passants.

Trois personnes ont été atteintes, mais n'ont pas été blessées sérieusement par le mystérieux tireur qui fut finalement capturé par la police.

Il plaida non-coupable et fut mis sous caution de $1,000 en attendant sa comparution devant le grand jury.

Dinsmore dit pour sa défense qu'il tirait tout simplement pour s'exercer et n'avait pas l'intention de blesser quelqu'un.

MARVELO!
MARVELO COMPOUND,
Pour le Nettoyage des Habillements de Dames et de Messieurs.
PRIX: 25 Cts.
EN VENTE PAR TOUS LES PHARMACIENS.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an. $1.00
Six mois. 50
Trois mois. 25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.
67 rue Market, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 8 FEV. 1894.

Cleveland et un Troisieme Terme.

Quoique l'élection générale de 1896 soit encore assez éloignée, on agite des ficelles à distance dans tous les partis en faveur de tel ou tel candidat présidentiel. Les années passent vite, et l'on n'est pas aussi loin de 1896 qu'on ne pense.

On a déjà annoncé à nos lecteurs que deux hommes, dans le parti républicain, aspiraient tous deux à l'honneur d'être le porte-drapeau de ce parti lors des prochaines élections, et que tous deux ne manquaient pas une seule occasion de faire mousser leur candidature. Ces deux politiciens sont l'ex-président Harrison et le gouverneur McKinley.

Du côté des démocrates, il est jusqu'à présent bien difficile d'apercevoir dans les brumes de l'avenir celui que ce parti placera à sa tête lors de la grande bataille électorale. Dans certains quartiers, on est tout à fait opposé à un troisième terme, ce qui exclurait Grover Cleveland de la contestation. De fait, il semble que c'est l'opinion générale en ce pays qu'un même homme ne doit pas occuper le siège présidentiel durant trois termes.

Il est vrai que jamais, depuis la fondation de cette République, un président n'a brigué une troisième élection. Les quelques présidents qui ont été élus deux fois s'en sont tenus là, sauf Grant qui a voulu briguer une troisième candidature, mais n'a pas été approuvé par son parti.

Dans les hautes sphères politiques, l'opinion semble que'q e pu partagé sur le sujet. Il y a du pour et du contre.

Nous intéresserons certainement nos lecteurs en plaçant sous leurs yeux l'opinion de certains chefs, tant républicains que démocrates, relativement à un troisième terme pour Cleveland. Vu le manque d'espace, nous vous ferons connaitre demain tout ce qu'e pensent sur le sujet le sénateur Washburn, Cumming de New York, l'ex-secrétaire Chandler, l'Hon. Jerry Simpson, John Sherman, de l'Ohio, le sénateur Frye, du Maine, le sénateur Collom, de l'Illinois, l'Hon. James S. Clarkson et l'ex-sénateur Ingalls

Ceux qui s'occupent de politique américaine ne devront manquer de lire un article aussi intéressant.

Quoique notre point de vue ne puisse être d'une très grande importance parmi toutes ces opinions des sommités politiques des deux partis, nous nous permettrons de la faire connaitre, et nous écrirons, comme nous l'avons toujours fait, avec franchise et en cherchant à dégager le vrai de toutes ces idées contraires émises par de si grands politiciens.

Nous pouvons donc clore le présent article par ces mots: à suivre.

ACTUALITES.

La président de la République Française, M. Sadi Carnot, souffre d'une attaque de rhumatisme. Il n'a pu présider le conseil des ministres à la dernière réunion.

On ne croit pas la maladie bien dangereuse.

Wah Gee, le chinois propriétaire de la buanderie au No. 284 rue Mulberry, à Newark, New Jersey, a pris sur lui-même d'épouser Lizzie Fuerstein, âgée de 14 ans, qui demeurait au No. 161 rue Walnut. Mde Fuerstein promet de causer des tracas non seulement à Wah Gee, mais encore au juge Seidel, qui a marié le couple.

La loi de l'Etat dit que celui qui marie un mineur sans le consentement des parents, au préalable, est passible d'une amende de $500.

Lizzie se repend de son choix, et elle dit qu'elle ne veut plus demeurer avec son mari, qui couche sur des planches, avec ses "cousins" comme il les appelle. La jeune mariée est maintenant chez sa mère.

Nous accusons réception du premier numéro de l'Union Continentale, journal hebdomadaire illustré publié à Boston par M. J. B. Rouilliard, qui a donné il y a quelque temps une conférence à Lowell sur l'annexion du Canada aux Etats-Unis. M. Rouilliard se déclare républicain. Nous souhaitons un succès sans précédent à ce nouveau confrère.

Le texte du projet de loi sur la réforme du tarif douanier, adopté par la chambre des représentants, a été transmis hier au Sénat. Sur la motion de M. Voorhees, le bill a été renvoyé au comité des finances. D'après ce qui se dit dans les couloirs du Sénat, il n'est pas probable que la discussion soit close avant le commencement de mai. Si, à cette époque, le bill réunit au Sénat la majorité des suffrages, il devra être renvoyé à la chambre, car il aura sûrement subi de nombreuses modifications.

Un terrible accident est arrivé, rue Jouffroy, 91 à Paris.

Une jeune fille russe, née à Varsovie, Mlle Marie Kock, âgée de dix-neuf ans, venue à Paris pour suivre les cours d'une académie de dessin, habitait à cette adresse chez des amis de sa famille. Elle était rentrée vers sept heures du soir, très fatiguée de longues courses à travers Paris. Elle s'assit dans un fauteuil devant un feu de bois qui flambait dans la cheminée et s'endormit bientôt

Tout à coup une étincelle mit le feu à sa robe. La malheureuse jeune fille se réveilla entouré de flammes et se précipita vers la cuisine où se trouvait la bonne. Celle-ci prit tout ce qu'elle put pour éteindre le feu et y réussit bientôt, mais il était trop tard: Mlle Koch était brûlée sur tout le corps.

On l'a transportée en hâte à l'hôpital Beaujon; elle y est morte dans la nuit sans avoir repris connaissance.

Un accident effrayant a eu lieu à Sablina, village voisin de Saint Pétersbourg, où de nombreux Russes ont leur villégiature. Une jeune femme mariée, contrariée de la chute de ses cheveux, les lavait avec du pétrole, sur le conseil d'un ami.

Un matin, après avoir accompli cette opération, elle se trouvait dans son cabinet de toilette, avec ses cheveux pendants afin qu'ils séchassent; mais comme elle s'ennuyait, elle alluma une cigarette

Dans l'espace d'un instant, elle fut enveloppée de flammes. Son mari, qui se trouvait dans une pièce voisine, accourut à ses cris et ne vit qu'une colonne de feu Malgré tout ses efforts il ne put étouffer les flammes.

L'état de la victime défiait toute description. Les yeux, qu'elle avait protégés avec ses mains, et les pieds étaient tout ce qu'elle avait encore d'humain. L'agonie s'est prolongée pendant cinq jours; la victime a gardé toute sa connaissance jusqu'au bout.

Une femme Fleury, née Boiron, arrêtée pour infanticide commis dans des circonstances atroces, a comparu devant la cour d'assises de Seine-et-Oise, en France.

La femme Fleury vivait séparée de son mari depuis deux ans et habitait au Tremblay, près de Pontchartrain.

Le 11 septembre dernier, elle accoucha clandestinement chez elle et cacha aussitôt son enfant sous un tas de fumier qui se trouvait dans son jardin, derrière sa maison.

Cependant les voisins n'avaient pas tardé à concevoir des soupçons et la clameur publique l'accusa bientôt ouvertement.

Craignant alors d'être découverte, la femme Fleury reprit le petit cadavre à l'endroit où elle l'avait caché et le fit brûler dans un poêle.

Le parquet de Rambouillet ayant appris les bruits qui couraient, s'était rendu au Tremblay.

La femme Fleury persista longtemps à nier; mais lorsque l'on ouvrit le poêle et que l'on découvrit parmi les cendres environ soixante-dix fragments d'os, elle se décida à tout avouer.

Cette mégère a été condamnée à 6 ans de réclusion.

DEUX ENNEMIS SE RENCONTRENT.

Mt. Sterling, Ky., 6 feb—Juste après l'ajournement de la cour de circuit pour le dîner, hier, H Clay Turner, de Morgan, et le capitaine J. L. Bomar, de cette ville, deux mortels ennemis, se sont rencontrés en face du palais de justice. Aussitôt ils sortirent leurs revolvers et se mirent à tirer l'un sur l'autre. D'autres gens amis des combattants, se mirent de la partie, et Bomar est tombé atteint de plusieurs balles. Il est mort au bout de quelques minutes.

H. Turner, Bruce Turner et son fils James, ainsi que Thomas Blair, de Morgan, ont été arrêtés. Blair a reçu une blessure dans un bras. Environ 15 coups ont été échangés.

Ces deux hommes étaient en procès.

DU PLAISIR ET DE L'ARGENT.

Québec, 6 fév.—Le carnaval a rapporté un surplus de $5,000.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 19 Jan. 1894.

M. l'Administrateur,

Comme le télégraphe a dû vous l'annoncer, l'Italie toute entière est en mouvement, et trois des principales provinces sont en pleine rebellion: la Sicile, la Calabria et la Ligurie. L'état de siège est proclamé en plusieurs endroits. Le ministre de la guerre a rappelé 260 mille hommes de plus sous les armes, de sorte que l'Italie compte aujourd'hui près de 800 mille soldats sur pied. Les prisons regorgent de condamnés politiques. Et la cause de tout cela, c'est la misère, et la cause de cette affreuse misère, ce sont les taxes, taxes exagérées, sans pitié, levées avec brutalité pour augmenter encore cette armée inutile dont l'entretien suce le sang de la nation.

La belle Italie n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir historique, et le premier venu des millionnaires de New York pourrait l'acheter comme une part de chemin de fer!...

Malgré cet état de chose, les romains, *par habitude*, songent encore au carnaval; ils ont même chargé un comité de publier un programme, mais, par ma foi, ce programme ressemble par trop à un menu de carême; en le lisant on pense tout de suite à cette comédie longtemps populaire intitulée: "*Le monde ou l'on s'en nuie!*" Elle est redevenue de mode la pauvre vieille, et cela dans les rues de la ville éterne le, jadis si joyeuses, si brillante, si décorée, si étincellante ces jours-ci. Aujourd'hui sur le Corso, quelques balcons tendus de tapiviellis, que ques femmes aux toilettes barroques, quelques *dudes* le monocle à l'œil, quelques échanges de bouquets de fleurs gelées ou fanées. Ce n'est pas le carnaval, c'est le convoi funèbre du susdit!... Pauvre vieux, va! lui aussi a été vaincu par les ans et surtout par la misère!...

La récolte en Italie cette année a été moyenne, et le peuple serait heureux s'il n'avait pas les taxes pour l'écraser et s'il avait quelque traité de commerce qui lui permit d'écouler ses produits.

Le foin a été nul, mais le vin et l'huile, deux produits importants de la province romaine, ont été abondants. L'huile d'olive la plus pure se vend 40 cents le gallon et le vin blanc ou rouge se vend 25 cents le gallon. C'est à ne pas y croire, mais c'est réel. Et dites-moi, quelles bonnes affaires pourrait réaliser un capitaliste américain, en ces jours de misère où l'argent vaut de l'or, et ou le cash vaut un discompte énorme.

Les grains ont aussi fort bien donné et la moyenne de la province romaine est le 20 pour un.

Le malheur est, pour le pauvre cultivateur, que le vin et l'huile doit dormir dans le cellier, et que le grain doit ser ir de pâture aux souris qui peuplent les greniers.

Le 17 janvier, Frascati a été le théâtre d'une fête qui mérite d'être mentionnée: la fête de St-Antoine, ermite Comme vous le savez, St Antoine est infailliblement représenté avec l'escorte de l'animal dont on fait la saucisse, et c'est sans doute pour ce motif que la naïve population de Frascati l'a décoré du titre sonore de *patron des animaux*. Mais, je vous l'assure, ils ne le fête pas pour rire, le patron des animaux. Jugez-en. Dès l'aube la bande communale inonde les airs de flots d'harmonie. Aussitôt les hommes et les jeunes gens, sautant à bas du lit, courent à l'étable pour y nettoyer qui le cheval, qui le mulet, qui l'âne. Pour la plupart de ces animaux, la St Antoine est le seul jour de l'année qui leur apporte le luxe d'un coup d'étrille; aussi faut-il voir quel es gambades, que les ruades ils envoient de tout côté, lorsque la machine à décrasser leur passe sur la croupe et sur l'échine!.. L'opération faite, chaque animal est couvert de pompons, cocardes, étoiles multicolores. C'est une mascarade de tous les bestiaux Je dis *tous*, car si les seuls ânes, mulets, chevaux sont pensés, les bœufs, moutons, porcs, chèvres, etc., sont eux aussi costellés, pomponés et cocardés.

A neuf heures, a. m., tous les animaux de la commune avec leurs propriétaires sont réunis sur la grande place. Un coup de canon donne le signal du départ. La bande ouvre la marche vers l'église des Capucins. Après la musique, les porcs, puis les moutons et les chèvres, puis les bœufs, et ces animaux-là vous en font un concert!... Ensuite tous ceux qui ont un cheval, un mulet ou un âne, montés sur leur bête s'avancent sur deux lignes criant à tous les cinq pas: "Evviva Sant' Antonio." Le président de la fête entouré d'une sorte d'état major ferme la marche sur un beau cheval. Il porte la statue de St Antoine, la tête nue. Cette statue qui peut avoir un pied et huit pouces est en argent doré; on lui attribue plusieurs épizooties fort dangereuses qui décima plusieurs fois le bétail des pays voisins.

Arrivé chez les Capucins, le cortège se met en ordre de bataille. Les bœufs à droite, les brebis à gauche, les porcs au centre, la cavalerie derrière. Le supérieur des Capucins, en étole, suivi de tous les religieux, sort de l'église et du haut du perron donne une longue bénédiction à toute l'assistance.

Je vous déclarerai bien que durant la cérémonie le silence n'est pas la note dominante; les ânes et les porcs se montrent particulièrement turbulents. Mais cependant la bénédiction est donnée; le cortège fait demi tour au cri mille fois répété de: "Evviva Sant' Antonio!..."

Alors il faut faire deux ou trois fois le tour du pays pour que la population toute entière puisse, elle aussi, applaudir et acclamer St Antoine. A cette fin, on lance tous les animaux au galop et le cortège part ventre à terre. C'est un ouragan qui passe à travers la rue: les bêtes à cornes beuglent, les moutons bèlent, les porcs grognent, et les hommes agitant leur bonnet crient à se rompre la gorge: "Evviva Sant' Antonio!...

La cavalcade terminée, le président invite les 150 membres de la société St Antoine à un grand banquet. On y mange fort, mais on y boit plus fort encore. Et St-Antoine qui dans son désert ne connaissait que l'eau d'une claire fontaine doit être fort peu édifié de l'intempérance de ses fidèles.

A la nuit tombante il se reforme une autre procession. Elle se fait à pied et tous ceux qui veulent en faire partie en ont le droit. Il suffit d'avoir une torche à la main et de crier à tous les cinq pas: "Evviva Sant' Antonio!" Cette année il y avait plus de 3,000 hommes et jeunes gens dans les rangs.

C'est un spectacle fort original de voir défiler tous ces hommes, brandissant un énorme flambeau, et hurlant à pleins poumons: "Evviva Sant' Antonio!..." Le saint porté par le président, nu tête, s'avance brillant et cintillant à travers la lumière fumeuse des torches semblable au calme de la miséricorde divine au milieu du délire des passions humaines.

Bien à vous,

WM. BREEN.

Pourquoi les Femmes ont-elles peur des Souris?

J'ai souvent constaté, dit Alphonse Karr, que les femmes exagèrent leurs peurs comme nous exagérons notre courage, et qu'elles sont, en général, plus braves et plus résolues que nous.

On ne saurait être plus aimable envers notre sexe et je parie que cette bonne parole a dû faire pardonner à son auteur plus d'un trait acerbe et malin. Et pourtant, s'il faut en croire une correspondance anglaise, ce brevet de bravoure ne serait rien moins qu'immérité. Sur notre blason "Sans peur et sans reproche," il faudrait bien vite biffer le premier de ces mots et l'assertion flatteuse d'Alphonse Karr deviendrait un paradoxe. Cela m'inquiète bien un peu... et comme je suis égoïste, je ne puis résister au désir de vous faire partager mes craintes. Je traduis donc d'une revue américaine, l'article en question intitulée: "Pourquoi les femmes ont-elles peur des souris?"

"Comme femme—et je me crois bien brave—aimant les animaux et l'étude de l'histoire naturelle, je pose, dans toute sa gravité, cette question perplexe: Pourquoi les femmes ont-elles peur des souris? Pourquoi la vue de cette petite créature, inoffensive et gracieuse, fait-elle frémir le cœur de la femme la plus brave? L'écho me répond: "Pourquoi?" La crainte de la souris est une malédiction héréditaire, une faiblesse native, un destin fatal qu'il est inutile de combattre, un effroi stupide qui devrait nous faire honte, mais qui est cependant une terreur vraiment excessive... On ne peut pas se l'imaginer. Cette crainte peut, sans doute, être exagérée par des attaques hystériques ou par une série de cris perçants, mais la "vrai peur à faire frémir" reste la même. Pourquoi?

"Je me rappelle avoir lu une histoire à propos d'un cercle de femmes à forte tête qui donnaient une série de conférences sur les vertus féminines dans une vieille salle publique du village; Une d'entre elles, devant un jour faire une lecture sur la valeur, avait choisi pour illustrer son sujet, l'histoire de Jeanne d'Arc. Mais le soir arrivé et pendant que la dame dissertait sur la valeur de son sexe, une souris vint à traverser la scène et la conférencière et ses compagnes, les femmes fortes, de sauter sur leurs chaises en relevant leurs jupons d'une manière qui n'avait rien de pittoresque. Je maintiens cependant que la crainte de la souris n'eut rien à faire avec ce manque de bravoure et que Jeanne d'Arc, le cas échéant, eût agi de la même manière.

"Une souris dans la chambre de Marat aurait, je n'en doute pas, empêché Charlotte Corday d'accomplir son noir projet, et la queue de l'une d'elles s'échappant à temps des moulures du chariot de Tullia, l'eut empêchée de fouler sous les roues le corps de son père. Je pourrais citer beaucoup de cas où une souris eut pu changer l'histoire du monde. Qui douterait que Cléopâtre et les autres beautés égyptiennes ne vénéraient surtout le chat sacré que pour la guerre meurtrière qu'il livrait à l'objet de leur spéciale aversion. Chacun sait que si le chat a un faible, c'est pour une souris codue et "puss" a peut-être pour cette occasion conqnis l'affection et la reconnaissance de notre sexe. On connait l'histoire de cet exilé qui fut égayé dans sa prison par une souris, mais cet exilé était un homme! La fable du lion délivré par des souris qui avaient rongé ses liens, nous est aussi familière, mais ici encore, c'était un lion et non une lionne! Je crois vraiment qu'il y a antipathie réciproque.

"Presque toutes les femmes ont éprouvé cette impression. Vous êtes là assise seule, lisant, écrivant, peignant ou travaillant. Tout-à-coup, vous ressentez d'instinct une sorte d'horreur comme à l'approche d'un être nuisible, quoiqu'invisible. Vous levez les yeux. Vous voyez alors, glissant sans bruit sur le parquet, dans votre direction, une souris... Elle s'arrête, elle vous fascine. Vous jetez votre livre, votre musique, votre aiguille, votre pinceau, n'importe quoi, mais vous ne bougez pas. Vous sentez votre sang se glacer dans vos veines, vos membres se paralysent; votre cœur ne bat plus, la respiration cesse, un frisson parcourt vos membres. Dans votre imagination, il vous semble sentir la course légère de toute une armée de souris courant sur votre figure, sur vos mains et cherchant à se nicher dans votre chignon. Vous vous dressez sur vos pieds... et puis... bah! les femmes prennent ces choses-là si différemment! Les femmes ont-elles peur des souris simplement parce que ce sentiment est inné chez elle? Aucune raison plausible ne peut expliquer cette peur, et cependant le fait est là, et je me suis depuis longtemps résigné à croire que c'est un mal sans remède."

Voilà, mesdames. Où je me trompe fort ou cette correspondante est une "Gladstonienne convaincue qui ne semble pas priser bien hant l'émancipation de notre race. Autrement, aurait-elle pu jamais se décider à mettre en relief ce point faible de notre nature, dans un siècle où l'élément féminin se fait fort de prouver que, s'il n'est pas supérieur à l'homme par l'intelligence, le génie, le courage, il en est au moins l'égal.

GILBERTE.

UNE FILLE PRETEND AVOIR TUE SA MERE

Londres, 6 fév—Une bizarre affaire judiciaire vient de surgir à Wandsworth (Angleterre). Une vieille dame du nom de Elizabeth Hudson étant morte, sa fille, Sarah Hudson, s'est accusée elle-même d'avoir étouffé sa mère à l'aide d'un oreiller. Comme toujours en pareil cas, en Angleterre, c'est le jury du coroner qui a eu à son prononcer en premier lieu sur cette affaire. Malgré les aveux de Sarah Hudson le jury a émis l'opinion que la mort de sa mère a été naturelle.

Il faut ajouter qu'un certain nombre de circonstances tendent à affirmer ces aveux. Tout d'abord, la mère était encore en vie quand le fonctionnaire auquel la fille avait fait les aveux en question est arrivé sur les lieux. En outre, à ce moment, la pièce ne présentait aucune trace de la lutte qui, d'après Sarah Hudson, avait eu lieu entre elle et sa mère.

D'ailleurs, tous ceux qui connaissaient la famille Hudson, sont unanimes à constater que la fille avait toujours manifesté à sa mère beaucoup de tendresse.

Ensuite, Mde Hudson souffrait d'une maladie qui explique suffisamment sa mort et enfin Sarah Hudson a, paraît-il, to jours eu une tendance vers la mélancolie et a même à deux reprises tenté de se suicider.

Cet ensemble de circonstances explique pourquoi le jury a cru devoir passer outre aux déclarations de la prétendue coupable.

Neanmoins, ce cas continue à occuper vivement l'opinion publique en Angleterre.

Un Moyen Facile de Venir en Aide a de Pauvre Missions.

Recueillez les timbre-posete oblitérés de toutes nuances et de tous pays et envoyez-les au Rév. P. M. Barral, Missionaire à Hammonton, Nouveau-Jersey. Veillez donner de suite votre adresse et vous recevrez avec les renseignements nécessaires un beau Souvenir des missions d'Hammonton.

GUILLOTINE.

La fin de Vaillant, l'Anarchiste Francais.

Paris, 5 fév—Vaillant, l'anarchiste français qui a jeté une bombe de dynamite dans la Chambre des Deputés, à Paris, a payé de sa tête l'horrible attentat qu'il a commis. Ses dernières paroles furent: "Vive l'anarchie!" C'est à 7 heures et dix minutes, ce matin, que le lugubre couperet de la guillottine a tranché le cou du condamné.

Les précautions prises par les autorités empêchèrent toute démonstration anarchiste lors de l'exécution, et plusieurs personnes qui faisaient partie de la foule réunie pour assister aux derniers instants sur terre de ce fameux anarchiste, s'en retournèrent quand elles virent que les autorités les tenaient à une trop grande distance et qu'elles ne pourraient rien voir.

Le juge L'Espinasse, devant lequel Vaillant avait subi son procès, arriva à la prison de bonne heure, et quelques minutes plus tard M. Lépine, le préfet de police, visita la Roquette pour voir si toutes les précautions avaient été prises pour prévenir toute demonstration.

Après que la guillotine eût été érigée sur la place de la Roquette, à quelques pieds de la porte de la prison, sous la surveillance de Deibler le fameux exécuteur des hautes œuvres, qui essaya plusieurs fois la funèbre machine, afin de s'assurer si elle fonctionnait bien. Après avoir examiné les poulies et avoir trouvé qu'elles allaient à merveille, le couperet fut mis en place. Ce couperet qui a un pied de longueur, a une lame diagonale, un des bouts ayant un pied de plus large que l'autre.

A 6 45 heures environ sept ou huit cents personnes étaient réunis pour être témoins de l'exécution, mais chaque minute ce nombre grossissait, et au moment où le couperet tomba, les spectateus étaient au nombre de 1200. Plusieurs personnes étaient juchées sur le toit des maisons environnantes où elles pouvaient voir la guillottine. L'ordre le plus complet n'a cessé de régner.

A 7 heures, 25 gardes à cheval vinrent se poster en face de la guillotine. Ils portaient des mousquets et des sabres nus. Des troupes environnaient la machine de mort.

A sept heures, le directeur de la prison, M. Brun, le juge l'Espinasse, et plusieurs autres hauts dignitaires pénétrèrent dans la cellule de Vaillant et lui annoncèrent que le moment de l'exécution était arrivé.

L'EXÉCUTION.

Vaillant dormait quand ils arrivèrent. Il fut éveillé et on lui dit de se préparer à la mort. Il parut surpris, et il commença à répéter ses théories de la Cour d'Assises. Il déclara qu'il était facile de le supprimer, mais qu'il était impossible de supprimer les idées anarchistes. "Mon corps n'est rien, dit-il, comparé au progrès que feront mes principes. Je serai vengé."

Vaillant était parfaitement calme, et il ne témoigna aucune émotion. Le directeur de la prison lui demanda s'il désirait voir le chapelain.

—Non, répondit Vaillant, je ne veux pas le voir.

—Désirez vous quelque chose à boire? lui demanda ensuite le directeur de la prison.

—Non, reprit Vaillant, j'aurai assez de courage sans cela.

Comme matière de fait, le courage du condamné a été vraiment remarquable jusqu'au dernier moment.

On lui lia les mains derrière le dos; puis on se mit en marche pour la guillotine. Vaillant marcha d'un pas ferme et vif, sans s'appuyer sur les aides qui l'entouraient. Debors l'apparition de Vaillant en pantalon et en chemise fut le signal qu'attendait la foule pour se découvrir et les soldats présentèrent les armes pour saluer celui qui allait mourir et pouvait être déjà regardée comme mort.

Le chapelain, dont les services avaient été refusés par Vaillant, se tenait près de la guillotine, en cas que le condamné changerait d'idée. Cependant, ses services ne furent pas requis.

Vaillant s'avança jusqu'à 80 verges au dehors de la prison, puis s'élançant en avant, il cria à pleins poumons: "A bas la bourgeoisie! Vive l'anarchie!" Ces paroles résonnèrent jusqu'aux oreilles de ceux qui étaient aux derniers rangs.

Quelques pas de plus et Vaillant se trouvait près de la guillotine. La planche fatale était là tout près. Vaillant s'y plaça de lui-même. En un instant il était fortement ligotté, et son cou pénétrait dans la lunette. Deibler le bourreau, fit partir le couperet, et une seconde plus tard, en bien moins de temps qu'il nous faut pour l'ecrire, la tête de Vaillant, séparé du tronc, tombait dans le panier placé sous la guillotine. La tête tomba la figure en haut; elle était horrible à voir.

Le corps fut aussitôt jeté dans un vaste panier placé le long de la guillotine.

Toute l'exécution ne dura que 20 secondes.

Deibler qui avait reçu plusieurs lettres de menaces s'il exécutait Vaillant, et qui eut des velléités de résigner, paraissait plus pâle et plus nerveux que le condamné avant l'exécution.

Deux minutes plus tard, le corps de Vaillant fut placé dans une bière et transporté au cimetière. Le corps était précédé de vingt gardes à cheval. On se rendit au cimetière au grand galop. Le corps a été enterré dans le coin réservé aux guillotinés. Cependant, on a lieu de croire que le corps a été peu après exhumé et livré aux autorités médicales pour être disséqué.

Nouvelles Condensees.

St. Louis, Mo., 5 fév.—Hier soir, William Phipps a été dangereusement blessé d'un coup de revolver qui lui a été tiré par Mde Margaret Lovett.

Le soir du 19 octobre, Mlle Frances Mahoney, qui demeure avec sa sœur, Mde Lovett, a été outragée dans un édifice vacant situé vis-à-vis cette demeure. Phipps fut accusé d'avoir commis ce crime. Il subit un procès, et vu le manque de preuves, il fut acquitté.

Hier soir, les deux sœurs trouvèrent Phipps sur la rue et commencèrent à l'injurier. Phipps voulut alors se sauver, mais Mde Lovett ne lui en donna pas le temps: elle sortit un revolver et fit feu sur lui, le blessant dangereusement.

Après cet attentat, les deux sœurs se sauvèrent, mais elles furent arrêtées un peu plus tard.

Il est douteux que Phipps en revienne.

New York, 5 fév.—Parmi les 800 patients à l'hôpital de la Charité sur Blackwell's Island, un nouveau cas de petite vérole s'est déclaré.

Une demi douzaine de cas de vérole ont été découverts par les autorités médicales dans les différentes parties de la ville depuis samedi.

Cinq décès de variolés ont été rapportés aujourd'hui de North Brothers Island.

Rome, 5 fév—Un congrès catholique, qui n'a pu avoir lieu à Naples, aura lieu en cette ville le 15 couraut. Le Pape a ordonné que les procédures aient lieu à huis clos pour ne pas irriter le gouvernement.

St. Louis, Mo., 5 fév.—Une dépêche speciale de Valpáraiso, Ind., mande ce qui suit: Si les tentatives de faire battre Corbett et Jackson sur un radeau flottant sur le lac Faucher, près de Crown Point, ne résussit pas, on propose de faire des préparatifs pour que la rencontre ait lieu près du sol de l'Indiana. Des capitalistes s'intéressent dans la construction d'un immense pavillon flottant devant servir d'arène.

Ce pavillon, pouvant porter 1000 personnes, sera ancré non loin de la côte sur le lac Michigan à un endroit que les soldats de l'Etat ne pourront atteindre. La côte de l'Indiana, longeant le lac, abonde de montagnes de sable, et sur ces élévations, il sera possible à des milliers de personnes d'être témoins de la rencontre. On dit qu'il faudra $10,000 pour construire ce pavil on flottant.

Québec, 3 fév—On raconte une chose assez plaisante arrivee à la hutte des Esquimaux.

Une brave femme des environs de la ville anxieuse de voir de près un Esquimaux authentique, se dirigeait avant hier à la hutte en question et y pénétrait après avoir payé son entrée.

Elle arrive dans le compartiment où se trouve un pseudo-Esquimaux, revêtu d'un gilet de loup-marin et d'un bonnet de poil du même animal.

Notre visiteuse contemple avec intérêt cet aborigène qui lui fait l'effet d'avoir l'air ahuri. Enfin, elle se hasarda à lui poser une question:

—V'là-t-il longtemps, monsieur, que vous êtes Esquimaux?

—Ne m'en parlez pas, madame, ça ne me fait que trois jours seulement, et vous n'avez pas d'idée comme ça m'ennuie!

La visiteuse n'en a pas demandé davantage. Elle est sortie de la hutte furieuse contre elle et aussi furieuse contre le personnage qui jouait ainsi par contrebande le rôle d'Esquimaux.

Birmingham, Ala., 4 fév.—Une tempête de vent et de pluie, hier soir, a fait écrouler l'église congrégationnelle, une petite structure à Gate City, située à six milles d'ici.

La Christian Endeavor Society, composée de 30 femmes et enfants, tenait une assemblée dans le temps. Le toit s'écroula sur ces personnes, les ensevelissant sous les débris.

Presque toutes les personnes dans l'édifice ont été plus ou moins blessées. Les personnes blessées grièvement sont:

Mde R. S. Pritchell, une jambe fracturée et blessures internes; elle va en mourir.

Mde James Niles, des blessures internes; elle va en mourir.

Charles Olsen, une jambe brisée; il va probablement en mourir.

Les autres personnes ne sont pas gravement blessées.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—Les funérailles de Phélia Dufresne et de sa sœur, les deux victimes du drame sanglant qui s'est déroulé le 1er courant au No 126 de la rue du Champ de Mars, ont eu lieu lundi.

Jusqu'à l'heure fixée pour les funérailles, une foule immense stationna dans la rue; il était très difficile de se frayer un passage jusqu'à la chambre mortuaire.

Les deux victimes de la catastrophe ont été inhumées dans le charnier du cimetière de la Côte des Neiges.

Il y avait deux corbillards que suivaient les membres de l'Union des Cigariers, dont Philias Dufresne faisait partie.

A printemps Alexina Dufresne sera enterrée dans le cimetière catholique, et son frère dans la partie réservée aux enfants morts sans baptême.

—Lundi matin, M. le juge Loranger a rendu sa décision au sujet d'une intéressante poursuite en dommages.

C'est un commerçaut de cette ville qui poursuivait récemment un barbier de la rue St Jacques, non loin de la gare Bonaventure, pour $200 parce que celui-ci aurait tenté de ravir l'affection de sa femme.

Le demandeur tient un débit de cigares et sa moitié répond ordinairement aux clients, parmi lesquels le défendeur compte comme l'un des plus assidus.

Le dix-sept octobre dernier, madame franchissait le seuil de ses vingt-six ans et elle fit part de la nouvelle de cet anniversaire à M. le barbier, qui était entré prendre un "Crême de la crême."

Le défendeur la pria d'agréer ses hommages, en déclarant qu'il regrettait de n'avoir pas appris plus tôt cette bonne nouvelle, car il lui aurait acheté un cadeau à cette occasion.

—Mais, ajouta le galant barbier, si vous le voulez je puis bien vous donner vingt-six baisers.

En face d'une offre aussi alléchante, Madame se serait avancée et même légèrement inclinée et le défendeur aurait pris un bécot.

Le mari, qui était dans un appartement voisin, ayant vu ou entendu ne fut pas content de cette accolade et il intenta à ce sympathique barbier la présente poursuite en dommages.

L'enquête a eu lieu, le défendeur a été interrogé de droite et de gauche et le demandeur d'après le tribunal, n'a pu prouver que le barbier en question avait fait le moindre accroc à l'affection de sa légitime.

En conséquence, l'action a été renvoyée avec dépens.

QUEBEC,

—Un accident qui a coûté la vie à un conducteur du Québec-Central est arrivé jeudi matin à un mille en haut de Warwick.

Un train de marchandises conduit par M. Samuel Thérien, descendait à Québec sans se presser.

Thérien occupait le *van* à l'arrière du train et le convoi se terminait par un autre *van* rempli de travailleurs qui devaient débarquer à Lyster.

Cette disposition du convoi, qui empêchait Thérien de voir à l'arrière, a été la cause de sa mort.

Un train express descendant à toute vitesse, ayant aperçu trop tard le convoi de Thérien, l'a frappé à l'arrière, broyant les deux *vans*.

Les *vans* qui étaient chauffées par des poèles à charbon ont immédiatement pris feu.

Du malheureux Thérien, on n'a pu recueillir qu'un peu d'os calcinés pesant environ trois livres.

Thérien était marié et père de six enfants.

OTTAWA,

—M. Laferrière, de Hull, a déclaré à un reporter du *Citizen* qu'il ne livrerait les livres de la corporation qu'à la condition que, si la cour valide la motion de son renvoi d'office, M. le maire lui fasse faire par un huissier un inventaire des papiers qu'il transmettrait à la corporation; ces papiers devront aussi être paraphés afin que, au cas où M. Laferrière serait appelé à plaider avec M. le maire ou certains échevins, il puisse compter sur des documents authentiques et non des documents falsifiés ou substitués.

On sait que le greffier, M. Laferrière, sommé d'évacuer son bureau, a fermé les portes de la voûte, dont lui seul a le secret, et qu'il est impossible, sans lui, de rentrer en possession des livres de la corporation.

ST CONSTANT,

—Vers dix heures du soir, M. O. Goyette, ex-député du comté de Laprairie et maire de St-Constant, a été attaqué sur la côte St. Lambert, coin de la ruelle des Fortifications, à Montréal, par quatre individus, qui, après l'avoir terrassé lui ont enlevé sa montre d'or et sa chaîne. L'arrivée de plusieurs personnes a fait prendre la fuite aux voleurs qui n'ont pas eu le temps d'enlever l'argent que M. Goyette portait sur lui. Frappé en arriere, M, Goyette est tombé lourdement sur le trottoir, et s'est démis l'épaule droite. On l'a transporté à l'hôtel Riendeau où les soins des docteurs Cormier et Ethier, de l'hôpital Notre-Dame, ont été requis. Les détectives Lafontaine et O'Keefe sont à la recherche des auteurs de cet attentat.

STE ADELE,

—La semaine dernière, le *Nord*, de St Jérôme, annonçait que la paroisse de Sainte Adele, comté de Terrebonne, toujours très paisible, était dans un émoi extraordinaire par suite d'une tentative de meurtre commise par un jeune garçon de 13 ans, du nom de Bigras, sur un jeune Deslauriers On disait même que le père Bigras avait fait de sa résidence une forteresse pour empêcher l'huissier d'arrêter son fils. Il y avait là, paraît-il, beaucoup d'exagération et l'affaire se résume à peu de chose. Le jeune Bigras qui était la bête noire de plusieurs enfants, parce qu'il était timide, eut un moment de révolte et, en se défendant infligea une petite égratignure à l'un de ses jeunes tyrans. L'affaire était si peu grave que le père de la *victime* n'a pas réussi à obtenir du juge de paix un mandat d'arrestation. Il n'y a de barricades nulle part, et Ste Adèle est aussi paisible que jamais.

LE NOVORO DU DR. PIERRE est un remède d'une réputation universelle et est l'objet d'un grand nombre de demandes. Chaque famille désire en posséder une provision. Dans le but de rendre service aux personnes souffrantes de maladies déclarées ou celles désireuses de prévenir des complications dangereuses, le Dr. Peter Fahrney a créé des agences pour la vente du célebre remède, le Novoro du Dr. Pierre, qui ne peut être trouvé chez aucun pharmacien ni droguiste. Ce n'est pas une de ces médecines patentées décrites à grand bruit; c'est une expérience de cent ans qui a créé son admirable réputation au Novoro du Dr. Pierre. Entre autres attestations si nombreuses, lisez la lettre suivante de M. Pierre Ledoux.

Woonsocket, R. I., écrit le 2 octobre 1893:

Cher Monsieur: Je dois vous informer que ceux qui ont usé de votre médecine ont été satisfaits. Quelques-uns en ont fait usage pour le mal de tête et aussi pour les douleurs du côté et pour la constipation. Ils l'ont reconnu bon pour la digestion et pour bien dormir.

Votre dévoué
PIERRE LEDOUX.

Si aucun agent ne se trouve dans votre localité, écrivez au Dr. Peter Fahrney, 112 S. Hoyne Avenue, Chicago.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les

En Exhibition En face de notre porte d'entrée, AUJOURD'HUI. Le nouveau Victoria Pleater, qui vaut $1.50 sera vendu 25c. pour le faire connaitre.....

La Sensation du Mois.

LE

BON MARCHE.

VENTE DE

Feu, Fumee et Eau.

Tout le public se rend a notre Magasin pour profiter de nos prix de desastre.

Il y a une Excitation Extraordinaire dans notre Departement de Manteaux et notre assortiment de Costumes aux prix reduits ne durera pas longtemps,

BON MARCHE.

Vous savez ou est l'Endroit ?

NOTES LOCALES.

J. S. Marion, photographe ne renom, est passe maitre en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

Somme toute, ce concert a été magnifique sous tous les rapports et fait honneur à la population canadienne, surtout au Chœur Rossini.

Un individu mal intentionné s'amuse à couper les vitres des châssis avec un diamant dans le Petit Canada. Si ce malfaiteur devient connu, il passera un mauvais quart d'heure.

Mlle Helen Devall, de la troisième rue, est en visite chez Mde Thomas Hart Pindall, de Passaic, New Jersey.

Cela vaut la peine de visiter le "Bon Marché" vous epargnerez beaucoup d'argent en allant acheter à ce magasin qui offre aujourd'hui des bargains insurpassables.

M. Mitchell, du Bon Marché, a donné $25 à la Fireman's Relief Association en reconnaissance des services rendus par les pompiers lors du recent incendie qui a visité son etablissement.

Pour acheter des bons Thés et Cafes allez chez Dickson Bros. C'est l'endroit par excellence.

N'oubliez pas Fred Varin, 170 rue Merrimack, pour faire teindre ou nettoyer vos plumes. Tout ouvrage est de première classe.

Au New York Cloak & Suit Co, vous trouverez les bargains de la saison. Lisez l'annonce cette semaine.

Pour vos chaussures de toutes especes et pour les acheter aux plus bas prix de la ville, l'endroit par excellence est chez J. C. Martel, 51 rue Prescott.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

Malgré la crise, le montant des dépots dans les banques d'épargnes de cette ville s'élèvent a $18,044 334 90, une augmentation pendant l'année de $407,386.12.

Comme une procession funéraire passait sur la rue Gorham, près de la Globe House, lundi avant-midi, les chevaux trainant deux voitures de charretier furent effrayés par un train qui passait sur le pont, et ils partirent à l'épouvante. Les roues de ces deux voitures s'enchevêtrèrent l'une dans l'autre, et l'une des voitures fut renversée sans dessus dessous, jelant sur le pavé les personnes qu'elle contenait.

Une dame a été grièvement blessée; elle fut transportée dans le Globe Hotel où elle reçut les soins d'un médecin.

Hormis le bris d'une voiture, aucun autre dommage n'a été causé.

Lundi était le jour de l'an des chinois, et ceux de cette ville se sont réunis chez Mong Lee, rue Paige, et chez Toy Lee rue Moody, pour prendre le souper et chômer l'événement.

Les femmes enceintes ressentent souvant une faiblesse qui leur inspire de l'inquiétude. Une bouteille du Dr. Delisle's Kinium Compound les rendra fortes et capables de supporter leurs douleurs sans se plaindre. En vente chez les pharmaciens canadiens des Etats-Unis—$1 00 la bouteille.

M. Frank Ricard, dernièrement employé chez Harry Raynes, bijoutier de la rue Central, vient d'ouvrir un magasin au No 660 rue Merrimack. M. Ricard est un bijoutier de première classe et fait tout ce qu'on peut désirer avec l'or et l'argent ou autre métal. Allez lui faire une visite.

Fred Bickford, un petit garçon de 9 ans, a trouvé un billet de banque de $2 sur le trottoir en face du bureau de poste, vendredi après midi. Très honnête, le petit garçon a annoncé sa trouvaille, dans l'espoir de découvrir le propriétaire, malgré les conseils de ses petits amis qui lui disaient de le garder.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville, R. I.

Par ce temps de stagnation industrielle, bon nombre de nos compatriotes ont, sans doute, songé à retourner s'établir sur une terre au Canada. Entre toutes les parties de la patrie canadienne, les Cantons de l Est se recommandent spécialement aux agriculteurs, pour la fertilité du sol, la richesse des forêts, la salubrité du climat et l'excellence des eaux. A ceux qui seraient tentés de s'établir dans ces parages, nous conseillons de s'adresser à M. J. H. Gendron à Sherbrooke, qui leur donnera tous les renseignements désirables, au sujet de propriétés de premier choix, qu'il offre en vente en d'excellentes conditions.

Intentions de Mariage.

Pour la semaine finissant le 2 Fév. 1894.

J. Honoré Bourget, Stéphanie Larochelle, née Choquette.

Armidasse Mainville, Lédia Piché.

Fermin Albert, Auréa Arcaud.

Louis Dion, W. Chelmsford, Alvina Leblanc.

Alexandre Young, Marie Lalencette.

LE CONCERT DE DIMANCHE.

Magnifique Programme Tres Bien Executé.

Nous sommes heureux de pouvoir féliciter le Chœur Rossini pour le magnifique succès qui a couronné son concert de dimanche L'auditoire était nombreux, distingué, et le programme a été exécuté admirablement bien.

Mlle Marie Thérèse Brazeau est une pianiste incomparable, et son frère, M. Anatole Brazeau, est un émule de Desève, ce qui n'est pas peu dire.

Mde Fournier chante on ne peut mieux, ainsi que M. Thomas E. Clifford.

M. Philias David a été beaucoup admiré quand il a rendu le chant "Salve Maria" de M. Garcia G ,et le Chœur Rossini a aussi fort bien chanté.

Les solos de cornet par M. Arthur F. Nevers ont plu à l'auditoire.

PETITS VOLEURS.

Trois Petits Porteurs de Journaux Arretes.

Depuis quelque temps on se plaignait dans certain quartiers de la malhonnêteté des petits porteurs de journaux, qui ont accès dans les maisons ils se seraient appropriés tous les articles de valeur qui leur tombaient sous la main.

Une femme résidant dans la corporation du Tremont & Suffolk est venu racconter à la station de police que $35 avaient été enlevés dans une chambre de sa demeure et qu'elle avait tout lieu de croire que les auteurs du vol étaient des porteurs de journaux qui venaient chaque jour dans sa maison pour y vendre leurs gazettes.

Le cas fut placé entre les mains du major Noyes, le détective des corporations, et lundi il arrêta trois porteurs de journaux Frank Breen, Herbert May et John Brady, comme étant les auteurs du vol des $35. Ces bambins avouèrent avoir reçu l'argent, mais ils dirent que c'était un de leurs compagnons qui avait commis le vol. Ce quatrième petits porteurs n'a pas été arrêté. Ayant reçu l'argent de la part de leurs compagnons, les bambins allèrent faire une promenade à Boston et assistèrent à une représentation à l'Opera House.

Un jour une dame acheta un journal d'un petit porteur, et comme elle n'avait pas de menu monnaie, elle lui donna un 25 cents. Le petit porteur partit pour aller faire changer cette pièce de monnaie et ne revint plus.

Si ces vols continuent, les petits porteurs devront porter des insignes sur lesquelles sera inscrit leur numéro.

Accident Fatal.

Lundi matin, vers 6.30 hrs, Jeremiah Murphy, un homme d'une cinquantaine d'années marchait sur le chemin de fer entre la gare et Ayer City. Rendu près de la rue Plain, il fut frappé par le train qui part de Lowell à 6.20 hrs. Le malheureux a été tué instantanément.

Les restes mortels ont été transportés chez Brooks, entrepreneur de pompes funèbres sur la rue Prescott.

Murphy laisse une femme et deux enfants; il demeurait sur la rue Newall, en cette ville.

Vol dans un Magasin de Fruits

Un magasin de fruits sur la rue Dutton, près de la rue Market, tenu par un italien, a été visité par des voleurs samedi ou dimanche dans la nuit, et une certaine quantité de cigares et de tabac fut volée.

Soiree d'Intimes.

Lundi soir une jolie soirée d'amis a eu lieu à l'académie Welles. Une quarantaine de couples, parmi lesquels se trouvaient une partie de l'élite de nos Canadiens de cette ville, assistaient à cette belle réunion.

Les toilettes étaient magnifiques et tout le monde s'est amusé on ne peut mieux.

Une bonne collation a été servie par la D. L. Page Co. Les danses ont duré jusqu'à une heure avancée.

M. Wm A. Parthenais était directeur des danses; M. H. J. Lanthier, assistant; MM. D. A. Parthenais, O. G. I. O'Heir, Joseph Roy, Geo. E. Mongeau et J. S. Bourdon, aides.

Le comité de réception était composé comme suit: C. H. Parthenais, C. Manseau, O. G. I. O'Heir et Aimé Gauthier.

Jolie Soiree.

Partout où on rencontre des Canadiens, on y remarque toujours cette vieille politesse française, cet esprit hospitalier qui charment même les étrangers.

C'est une réflexion que faisaient hier soir quelques Irlandais qui, comme nous, jouissaient de la ienveillante hospitalité des dames J. B. Provost et Jos. Goulet de Collinsville.

Un grand nombre d'amis de Lowell avaient répondu avec plaisir à l'invitation des MM. J. Goulet et Appollinaire Côté, et vers huit heures leurs spacieux appartements étaient remplis. Inutile de dire que la soirée s'est écoulée comme par enchantement. Chant, violon, danses, joyeuses conversations, tout contribuait à nous rendre la vie heureuse et à nous faire oublier les soucis de la semaine

Il fait si bon de faire de temps en temps une halte et d'échanger mutuellement nos sympathies avec de braves compatriotes dont la délicatesse n'est égalée que chez les dames, les demoiselles qui nous ont accueilli samedi soir à Collinsville.

Le menu ne laissait rien à désirer: Liqueurs, gâteaux de toutes espèces et de première qualité nous ont été servis par les dames à plusieurs intervalles.

Bref, on n'a regretté qu'une chose, c'est de ne pouvoir prolonger notre promenade jusqu'au Mercredi des Cendres.

UN INVITÉ.

A l'Eglise St Joseph.

A la grand'messe, le chœur suivant a bien rendu la messe de Stearns: Mlles Gagnon, Côté, David, MM. David, Dr Gagnon.

A l'offertoire Mlle Angelina Côté a très bien rendu l'Ave Maria de Gounod accompagnée par M. Anatole Brazeau sur le violon.

A vêpres, on a eu le plaisir d'entendre un *Ave verum* de l'air d'Eglise de Stradella par le R. P. Emard, et Mlle Elodie Gagnon a bien chanté l'*Ave Maria* par Luisgi Luzzi. Mlles Gagnon et David ont chanté le *Tantum ergo* de J. H. Wilcox.

Le sermon a été fait par Mgr Pascal qui a parlé de ses missions dans le nord, parmi les glaces éternelles. Il a été fort éloquent et a attendri ses auditeurs par le récit des misères endurées par ses pauvres missionnaires. Il a aussi parlé de son entrevue avec le Pape, car l'on sait que Mgr Pascal est de retour de Rome.

Le Mercredi des Cendres.

Hier, était le Mercredi des Cendres, une basse-messe a été dite dans l'église St Joseph à 5 heures du matin pour les travailleurs.

A 8 heures a eu lieu la grand-messe qui a été chantée par le Révd Père Lamothe. Beaucoup de monde assistait à cette messe. Les RR. PP. Emard et Forget ont donné les cendres.

La Nuit la plus Froide.

Lundi la nuit a été la plus froid de l'hiver dans toute la Nouvelle-Angleterre. Des dépêches de diverses villes mandent que la température a atteint en moyenne 20 degrés en bas de zéro.

A Fairfield, Me., 35 degrés; Norwick, Ct., 30; Hudson, 18; Nashua, 20; Barre, 23; Portland 18; Boston, 18;

Mardi Gras.

Mardi soir, plusieurs amis, sur l'invitation de M et Mde David A. Parthenais, se sont rendus à leur jolie résidence sur la rue Philipp, pour fêter le Mardi Gras.

Après avoir joué quelques parties de cartes et fait un peu de chant et de musique, les convives furent invités à s'asseoir à une table chargée de mets les plus succulents.

Après avoir fait honneur au souper princier qui leur était offert, les invités retournèrent au salon et firent de la musique, du chant et un peu de danse.

C'est avec regret que nous avons vu la fin du Mardi Gras approcher, mais à minuit tout le monde se dit bon soir et prit le chemin de sa résidence, en pensant à la belle soirée qu'il venait de passer.

M. et Mde Parthenais ont fait les honneurs de leur maison d'une manière princière et méritent les félicitations des amis.

Mort Subite

William Hyde, un vieillard qui résidait sur la rue Wamesit est mort bien subitement samedi après-midi. Il était à enlever de la neige autour de sa maison quand il tomba soudainement sur un amas de neige.

Deux jeunes gens aperçurent le vieillard dans cette position et le relevèrent, mais il rendit le dernier soupir avant l'arrivée d'un médecin.

Le défunt était âgé de 78 ans, et l'on attribue sa mort à une maladie de cœur.

Funerailles Imposantes.

Les funérailles de Virginie Jalbert ont eu lieu lundi matin à l'église St Joseph.

Un grand nombre de parents et d'amis étaient présents.

L'église était revêtue de ses plus beaux ornements de deuil, et le Révd P. Lamothe, assisté des RR PP. Amyot et Campeau, a chanté un service de première classe. Un chœur nombreux, sous la direction de M. A. N. Duval, a très bien exécuté une messe de requiem, et M. Ed Vincelette joua les plus belles marches funèbres de son répertoire à l'entrée et à la sortie du corps.

Les porteurs des coins du poèle étaient MM. Edouard Vallerand, C. Lamarre, J. W. Paradis, Alfred Leblanc, Albert Provost et Médéric Cossette.

Six jeunes filles appartenant à la société des Enfants de Marie, tenaient les rubans. C'étaient Mlles Rose Demers, Marie Mercier, Louisa Simard, Ledia Réault, Marie Deschesnes et Emma Leblanc.

M. Joseph Albert avait la charge des funérailles.

JOE LE TURC.

Mis Sous Arret sur la Rue Middle.

Dimanche soir, Joseph Garabad, connu sous le nom de Joe le Turc, Charles W. Johnson et Richard Morris, tous membres de l'Armée du Salut, ont été arrêtés sur la rue Middle, près de la rue Central, pour avoir obstrué la voie publique.

Ces trois salutistes commandaient environ 25 membres de l'Armée du Salut qui étaient en train de faire une procession sur la rue Central. Les salutistes arrêtèrent en plein milieu de la rue, vis-à-vis la rue Middle, et entourèrent leurs chefs qui jouaient de leurs instruments avec un entrain vraiment admirable.

Les agents de police Brady et Fox allèrent leur dire de circuler, vu que les tramways électriques ne pouvaient passer.

Les processionnistes allèrent se poster sur la rue Middle et firent le même manège. Les policemen leur dit encore une fois de circuler et les trois chefs furent arrêtés.

Quand les trois prisonniers furent rendus au poste, on les fouilla, et une somme considérable fut trouvée dans les poches de Joe le Turc, le résultat des collectes faites durant le jour. Joe voulut compter cet argent avant de le remettre à la police, vu, disait-il, qu'il était obligé d'en rendre compte à ses superieurs. Cette permission lui fut refusée.

Tard dans la soirée les trois salutistes furent remis en liberté sous caution. Tout le temps que Joe le Turc resta dans une cellule, il chanta des chansons et pria à haute voix.

Joe le Turc est né en Turquie. Il vint en ce pays et fut converti par le général Booth qui en fit son bras droit en Amérique. Joe voyage dans tous les Etats de l'Union comme envoyé spécial.

Mort de Clodomir Delisle

Nous apprenons avec regret la mort de M. Clodomir Delisle, de Québec, frère de feu Martius Delisle, mort en cette ville il y a un peu plus d'un an.

Feu Clodomir Delisle était à l'emploi de la maison Thibaudeau frères depuis plusieurs années; il était organiste de la congrégation St Roch et de l'église Notre-Dame, Basse-Ville, à Québec.

Nous offrons à la famille en larmes l'expression de nos plus sincères condoleances.

LES FIEVRES TYPHOIDES

Le Bureau d'Hygiene prend des Mesures Preventines

Le bureau d'hygiène s'est alarmé avec raison du nombre toujours croissant de cas de fièvres typhoïdes, et il est en train de prendre les moyens d'empêcher la maladie de se propager.

De larges placards ont été affichés dans certains endroits, avertissant les gens de faire bouillir l'eau de la rivière avant de la boire.

Le bureau d'hygiène a aussi adopté un règlement défendant l'ouverture des tombes contenant les victimes des fièvres typhoïdes et obligeant de mettre dans des tombes hermétiquement closes les corps des personnes mortes de cette maladie.

Le bureau d'hygiène a réélu le Dr Field comme président et James Boyles, secrétaire.

Tentative d'Assaut.

Lundi soir, comme Mde Charles McFarland se rendait à pied à la Adams House, à North Chelmsford, à partir de l'endroit où les tramways arrêtent, elle fut saisie par la taille par un individu de mauvaise mine qui tenta de l'outrager. Elle poussa des cris à fendre l'air, ce qui fit accourir sur les lieux un nommé Hall. Le malfaiteur prit la fuite et ne put être appréhendé.

Mde Ferland allait rejoindre son mari qui est employé dans la Adams House.

Greve dans le Shaw's Hosiery Mill.

Treize employés dans le Shaw's Hosiery Mill se sont mis en grève, parce que leurs patrons ont refusé d'augmenter leurs gages.

Jusqu'à novembre dernier, ces employés recevaient $1 80 par lot, mais à cette époque il y eut une réduction de 30 pour 100. Ils acceptèrent cette réduction, quoiqu'ils prétendissent que les nouveaux gages n'étaient pas suffisants pour vivre sans s'endetter. Les choses allèrent tant bien que mal jusqu'à mardi quand ces employés demandèrent une augmentation de deux cents par douzaine, ce qui leur fut refusé. Alors ils se mirent en grève et ils espèrent avoir gain de cause.

L'Almanach des Adresses pour 1894.

On a fini de faire des visites à domicile pour la fabrication de l'almanach des adresses de Lowell pour 1894. Si des personnes ont déménagé depuis que les agents sont passés, elles sont priées d'envoyer un avis de déménagement à la librairie Merrill & Son, 124 rue Central, et la correction voulue sera faite avant l'impression.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux,)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6.50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

Temoignage d'Amitie.

Lundi soir, plusieurs amis se réunissaient à la demeure de M. Charles Larocque, No. 420 rue Moody, et présentaient à sa dame un magnifique cadeau, précédé d'une belle adresse lue par Mlle Z. Lippé, accompagné de M. G. Belliveau.

Malgré sa grande surprise Mde Larocque répondit à ces paroles d'amitié en termes émus et l'on passa le reste de la soirée à s'amuser joyeusement.

Il y a eu chant et musique, et un succulent réveillon fut servi vers minuit.

On s'amusa tant et si bien qu'il était jour lorsque l'on songea à se séparer, se promettant de se revoir bientôt.

UN INVITÉ.

Mariage.

Mardi matin, M. Firmin Albert conduisait à l'autel Mlle Orila Arcand de cette ville.

Après la cérémonie les nouveaux mariés et les invités ont pris le déjeûner chez les parents de la mariée, et dans l'après-midi ils se sont rendus chez M. Félix Albert, père du marié, où la noce s'est continuée jusqu'à une heure avancée.

Le nouveau couple a reçu plusieurs riches cadeaux de la part de leurs amis.

TERRIBLE VENGEANCE.

Rome, 6 fév.—Le carnaval à Civita Lavigna, à 18 milles au sud ouest d'ici, a été terminé par une horrible tragédie.

Voici les détails de toute l'affaire.

En 1884, Signor Ciampanella, un des principaux citoyens de Civita Lavigna, se querella avec un jeune homme nommé Falcini, et ce dernier fut tué dans la lutte qui s'ensuivit. Il fut prouvé subséquemment que Ciampanella avait tué le jeune homme pour sa défense personnelle.

Falcini avait un frère qui dans le temps n'était âgé que 10 ans. Ce jeune garçon jura de venger la mort de son frère. En grandissant son désir de vengeance ne faisait qu'augmenter et il ne cessait de tirer des plans pour assassiner Ciampanella.

Ce dernier devait se marier aujourd'hui, et de grands préparatifs avaient été faits pour rendre très mémorable cet événement. Des invitations avaient été envoyées, et un grand nombre de personnes dans la localité s'attendaient à assister aux noces qui devaient éclipser en splendeur toutes celles qui les avaient précédé.

Il n'y aura pas de noces. De bonne heure ce matin, Falcini, qui est âgé maintenant de 20 ans, vengea la mort de son frère. Il coupa la gorge de Ciampanella, le fiancé, et plaça le corps tout sanglant dans un lit.

Ensuite Falcini alla se livrer à la police et n'exprima aucun remords d'avoir commis ce crime horrible.

La fiancée fut informée de la mort tragique de celui qui dans quelques heures devait être son époux. Elle demanda à le voir une dernière fois, et elle fut amenée dans la chambre où le meurtrier avait placé le corps. Quand elle vit le corps de son fiance étendu dans son sang sur un vaste lit, sa douleur se traduisit par des cris déchirants, de vrais cris de désespoir; elle se tira les cheveux et faillit perdre connaissance.

On craint qu'elle ne perde la raison.

Un Magnifique Début.

Il a été donné à la population canadienne de Lawrence d'assister à une jolie soirée donnée par les demoiselles du Club Jeanne d'Arc, vendredi dernier, à la salle Ste-Anne. Ces demoiselles se préparaient depuis longtemps pour cette occasion, et notre population toujours prête à encourager et à applaudir tous ceux des nôtres qui, dans un but philantropique, emploient leurs moments de loisir à cultiver l'art du chant, de la musique et théâtral, savait qu'elle passerait une agréable veillée en allant entendre les demoiselles du Club Jeanne d'Arc.

Aussi il y avait foule et la salle Ste Anne n'était pas assez grande pour la circonstance; tous les sièges étaient occupés et un grand nombre de personnes ont dû rester debout.

Nous félicitons les demoiselles du Club Jeanne d'Arc pour le succès qu'elles ont obtenu vendredi dernier, tant sous le rapport artistique que sous le rapport financier. C'était la première soirée qu'elles donnaient depuis que ce club est en existence. Nous espérons qu'elles nous procureront encore l'occasion d'aller les applaudir avant longtemps.

Nous ne saurions trop féliciter aussi notre colonie canadienne pour le génereux encouragement qu'elle a accordé au Club Jeanne d'Arc en se rendant en foule à son appel et pour la manière sympathique avec laquelle tous nos jeunes débutantes ont été accueillies.

La présence de nombreux membres du clergé, parmi lesquels nous remarquions le R. P. Portal, curé de la paroisse canadienne de Lawrence, le R. P. Godin de Haverhill, et les Révds. Frères des Ecoles Chrétiennes ajoutait beaucoup à l'éclat de la soirée.

Nous pouvons dire sans crainte d'être taxé d'exagération que cette soirée a obtenu un beau succès sous tous rapports. Les organisatrices ont droit d'en être fières, et tous ceux qui y ont assisté sont partis enchantés.

Comme pianistes, les Dlles E. Lanctôt, Ida Roberge, Emma Parron et M. Jos. Bernard se sont acquittés de leur tâche avec le talent qu'on leur connait et l'auditoire ne leur a pas ménagé les applaudissements.

Les Dlles Rose Bourbeau et Adélida Poirier, dans un duo "Les Deux Meunières" ont très bien réussi. Ces deux demoiselles possèdent une bonne voix et une facilité d'exécution admirable.

Les tableaux ont tous été magnifiquement réussis. Le premier, "Vision de Jeanne d'Arc," par Mlle Perron, et Mlle Luce Caron, personnifiant l'archange, était d'un naturel fini. Le second, "Jeanne d'Arc dans sa prison," par Mlle Ida Roberge, était bien fait pour exciter la plus vive émotion chez un auditoire aussi sympathique que celui qui encombrait la salle Ste Anne ce soir-là Le troisième, "Jeanne d'Arc sur le bûcher," encore par Mlle Ida Roberge, avec Mlles Corinne Lottinville et Lumina Baril pour compagnes, et MM. Hamel, Bouchard et Mercier, comme gendarmes, n'était pas le moins interessant. Aussi les applaudissements ne lui ont pas été ménagés

Mlle Léticia Ouellette, dans une déclamation intitulée "La Mort de Jeanne d'Arc," a été admirable. Cette demoiselle possède une voix qui résonne agréablement à l'oreille et elle sait captiver son auditoire par le charme de sa parole.

La soirée s'est terminée par une olie opérette, "Le Moulin des Oiseaux," sous la direction de Mlle Rose Bourbeau; elle fut rendue avec un grand succès, et toutes les demoiselles qui y ont pris part se sont admirablement bien acquittées de leur tâche: Mlle Délia Lacaillade faisait une comtesse d'Hermonval accomplie, et Mlle Léticia Ouellette, comme Catherine Durand, n'a pas été moins heureuse; Mlles Evelina Poirier et Angélina Marchand, comme Rose et Rosette, ont déployé beaucoup de talent; elles ont chanté à ravir, et les applaudissements qu'elles ont reçus étaient bien mérités.

Mlle Zoé Bourget, dans le rôle de Jeannette, n'avait pas du tout la langue dans sa poche.

M. William Laplante, comme garde moulin et tambour de la commune, était bien le petit Pierre du village et a bien fait rire son auditoire.

M. Jos. Bernard, comme directeur de musique, a été à la hauteur de sa réputation, et comme tous les autres participants et participantes, il mérite nos plus sincères félicitations.

UN COUP MANQUE.

Il ne Faut Mettre Personne dans son Secret.

Philadelphie, Pe., 6.—Il y a quelques jours, paraissait dans un journal de cette ville, une annonce demandant un "homme de confiance ayant de l'énergie." Deux personnes répondirent à cette annonce: un reporter new-yorkais sans emploi nommé Thomas, et un sieur Mullins.

L'individu qui avait fait insérer cette annonce, un nommé Echorn, se mit en relation avec Thomas et Mllins et leur exposa ce qu'il attendait d'eux. Il s'agissait de voler à un garçon de bureau de la Southwark National Bank une somme de dix ou quinze mille dollars qu'il devait aller porter, à un jour dit, à la Pennsylvania Salt Manufacturing Company, dans Chesnutt street, à Philadelphie.

Thomas et Mullins firent semblant d'aquiescer au projet d'Echorn, mais leur premier soin, en le quittant, fut d'aller prévenir la police. Le surintendant de la police leur conseilla de suivre à la lettre les instructions que leur avait données Echorn, et en même temps il fit avertir la banque et la compagnie pour qu'elles se prêtassent à l'exécution d'un simulacre de vol.

Quand, vers dix heures et demie du matin, le garçon de bureau Emery est sorti de la banque pour se rendre dans Chesnut street, portant sous son bras un paquet qui était censé contenir $10,000, mais qui, en réalité, ne renfermait que du vieux papier, il a été accosté par Thomas qui, d'un ton menaçant, lui a demandé le paquet en question, tandis que Mullins lui coupait la retraite en tenant fermée derrière lui la porte de la banque. Emery s'est exécuté et, aussitôt en possession du paquet, les prétendus voleurs ont sauté dans une voiture et se sont éloignés rapidement. A l'angle de la Seconde rue et de la rue Market, Echorn les attendait ainsi qu'il avait été convenu; il a sauté d'un bond dans la voiture, mais au même moment deux détectives sont arrivés qui ont mis les trois compères en état d'arrestation. Thomas et Mullins ont été remis immediatement en liberté, mais Echorn, conduit à la cour de police, a été écroué à défaut d'une caution de $2,000 en attendant qu'il passe en jugement.

Echorn est un homme de cinquante ans et il est marié. Ancien employé de la Pennsylvania Salt Manufacturing Company, il savait que la compagnie avait l'habitude de retirer de la banque tous les quinze jours, le vendredi, une assez forte somme pour faire la paye de ses ouvriers à Natrona, près de Pittsburg. C'est ce qui lui avait donné l'idée de ce vol dont la mise à exécution lui a si mal réussi.

PRESENCE D'ESPRIT.

Milton, 6 fev.—Les vêtements de Mde Anna Livingstone prirent feu aujourd'hui au moment où elle passait près d'un poele à l'huile dans la résidence de S. M. Harding.

Mde Livingstone courut dans la chambre de bain, sauta dans la baignoire et ouvrit le robinet. L'eau remplit la baignoire et éteignit les flammes qui rongeaient les chairs de la pauvre femme qui reçut des brûlures au cou, à la figure, aux mains et au côté gauche.

Elle fut envoyée à l'hôpital.

UN CANARD

San Francisco, 6 fév — Mde Leland Stanford, l'épouse du millionnaire californien qui est mort il y a quelques mois, a ri quand on lui a montré hier soir une dépêche d'Indianapolis mandant qu'elle allait sous peu marier l'ex-président Harrisson. Elle déclara qu'elle ne pouvait deviner qui avait inventé un tel canard, car elle n'avait aucune idée d'entrer de nouveau dans l'état matrimonial.

LA VENTE DU CIDRE

Brockton, 6 fév.—Le maire Whipple, de cette ville, a fabriqué un projet de loi lequel, s'il passe, fera fermer tous les comptoirs pour la vente du cidre dans toutes les villes de l'Etat. D'après ce bill, le cidre ne devra être vendu que par ceux qui le fabriqueront dans les villes votant non licence, et cette vente ne devra être pratiquée que sur les lieux où le cidre sera fait et il devra être le produit des pommes.

A X..., le maire lit les formules du mariage à un couple qu'il vient d'unir.

—La femme doit suivre son mari partout... dit l'officier municipal.

—Oh! M'sieu le maire, interrompt la mariee avec épouvante, changez-moi ça... mon mari est facteur rural!

Paris Steam Dye House,

Le seul Etablissement de Teinture et Nettoyage Francais à Lowell,

Avant de fonder notre établissement nous avons travaillé 12 ans dans les meilleures maisons de ATS Paris.

Ouvrage garanti de 1ère classe.

A. E. LORY & CIE., - Prop.

47 Rue Gorham,

(Près du Nouveau Bureau de Poste.)

LE

NOVORO

DU DR. PIERRE.

est un des meilleurs remèdes de notre époque. Il nettoie le sang, renouvelle la vitalité, enlève du corps tout germe de maladie, et met en même temps les organes dans de bonnes conditions de fonctionnement. La médecine se compose de plus de trente sortes d'ingrédients différents, tirés principalement du règne végétal; il est connu et en usage depuis plus de cent ans. Son emploi a été très avantageux dans la généralité des maux qui de nos jours affectent l'humanité et principalement dans ces maladies qui proviennent du sang et des désordres de l'estomac, telles que constipation, maux de tête, maladie des rognons, condition bilieuse, jaunisse, rhumatismes, hydropisie, dyspepsie, fièvre intermittente, érésypèles, scrofule, plaies purulentes, démangeaisons, vers, éruptions cutanées, maux et plaies, excroissances cancéreuses, douleurs dans le système osseux, émaciation, maladies de femmes, faiblesse, maux de reins, étourdissements, etc.

Le **Novoro** n'est pas une médecine brevetée, et il n'est pas en vente chez les droguistes; mais, mus par un sentiment de gratitude envers le docteur et désireux de faire participer le genre humain aux bénéfices qu'ils en ont reçus, les hommes et les femmes qui ont été guéris par ce remède en sont devenus les agents et le font ainsi parvenir aux malades les plus éloignés.

Il a une grande valeur comme remède de famille, particulièrement pour les personnes qui demeurent à une grande distance des médecins et des pharmaciens. Le remède ne peut pas être obtenu des droguistes, mais seulement des agents locaux.

Les personnes qui demeurent là où il n'y a pas d'agents pour la vente du **Novoro du Dr. Pierre,** peuvent obtenir directement du propriétaire 12 bouteilles d'essai de 35c., contre l'envoi de $2.00. La même personne ne peut obtenir cette offre spéciale qu'une seule fois.

DR. PETER FAHRNEY,

112-114 South Hoyne Avenue, Chicago, Ill.

FEUILLETON
75

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

QUATRIEME PARTIE

XXII

Pour votre salut, monsieur le gouverneur! n'avancez pas vers moi! Je ne voudrais pas jeter l'epouvante parmi vos invités, mais il ne m'est plus permis de taire ce qui arrive. J'ai, en ce moment, enroulé autour de ma jambe, un de ces serpents dont le venin ne pardonne pas...un *cobra cabello!*

Un frémissement d'horreur, à ces mots, parcourut l'assistance, et déja bon nombre d'invités cherchent à fuir. Marianne qui tenait, elle aussi, sa place à la table du personnel, avait été la première à s'apercevoir du voile de pâleur qui s'était étendu sur les traits de l'officier. Elle n'avait plus detaché ses regards de ce visage livide. Et, lorsqu'elle avait vu le marquis approcher, elle s'etait levée à son tour, prête à s'élancer pour porter secours à celui qu'elle aimait.

Mais, en entendant la déclaration que venait de faire le lieutenant, elle comprend que c'est la mort sans rémission pour le mal heureux qu'elle voit encore plein de vie, et qui, dans quelques minutes peut-être, ne sera plus qu'un cadavre. Elle se souvenait des détails si dramatiques de la mort de Scipion; elle se rappelait tout ce que M. Gaston de Saulny avait raconte du *cobra cabello*. Epouvantée comme tout le monde, mais plus que tous, atteinte au cœur par la certitude que le lieutenant va succomber, là sous ses yeux, et que son corps s'agiterait bientôt dans les plus effroyables convulsions, folle de désespoir, elle demeura un instant fascinée par le regard que lui adressait l'officier. Il y avait dans ce regard comme un suprême adieu à la femme aimée.

Dans le trouble où se trouvait cette assistance subitement frappée de terreur au milieu des réjouissances, un silence lugubre avait fait place aux acclamations. On comprenait que le moindre bruit pouvait être fatale à la victime. A voir tout ce monde en toilette de bal, ces dames couvertes de dentelles, aux chevelures ornées de fleurs et de bijoux, tous ces cavaliers en costume de gala, demeurer instantanément immobiles avec des rigidités de statues, on se fût cru transporté dans une scene fantastique de feerie. Pas un geste, pas un mot! L'épouvante se lit sur tous les visages. Les yeux seuls indiquent à quel degre de terreur on est arrivé, et quelle immense pieté on éprouve pour le malheureux que le hasard a fait choisir par le serpent noir pour en faire sa victime.

Malgré les exhortations du patient, quelques hommes determinés s'etaient armes de leur épée, prêts à attaquer le terrible reptile. Il avait fallu pour arrêter ce mouvement généreux que l'officier fît comprendre à ces hommes que leur acte de devouement s'accomplirait en pure perte, et que leur intervention ne pourrait que précipiter le lugubre dénouement.

Enfin, lorsqu'il eut obtenu que l'on n'essayât pas de lui porter secours, il se fit un changement sur son visage. Ses traits s'apaisèrent, comme si le malheureux eût retrouvé le calme des grandes âmes devant un péril imminent.

Désormais d'Ouvelles était seul en danger de mort; et, à ce moment suprême, l'homme courageux reparut en lui. Il se retrouva le marin prêt à affronter tous les périls, toutes les catastrophes, l'officier qui sait, pendant le combat, demeurer stoïque à son banc de commandement, tandis qu'autour de lui, les boulets et les balles sifflent en passant, et que la mitraille crépite, semant partout la mort. Il savait qu'il suffisait d'un simple caprice du reptile enroulé autour de sa jambe, pour qu'il tombât foudroyé. Et cependant, il ne broncha pas? Pas un de ses muscles ne témoignait que cet homme énergique fût, en ce moment, accessible à l'angoisse. Condamné il attendait le trépas, stoïquement, étonné que la mort fût si lente à venir.

Il était demeuré à la même place, n'osant bouger de peur d'exciter son redoutable ennemi et provoquer une attaque. Il n'espérait pourtant pas le salut.

Alors, dans un rapide examen du passé, sa memoire évoquait les souvenirs d'autrefois. Il se prenait à faire, mentalement d'abord, son examen de conscience, et se sentant irremissiblement condamné, la pensée lui vint de profiter de ce court moment de répit pour réparer une faute de sa jeunesse, la seule peut-être qu'il eût à se reprocher. Oubliant que tout ce monde d'étrangers avait les yeux sur lui et que l'espèce de confession qu'il allait faire serait entendue par tous, il n'hésita pas à prendre le marquis pour confident et pour exécuteur de ses dernières volontés. D'une voix pénétrée, et comme s'il se fût trouvé devant un prêtre, il prononça ces mots:

Monsieur le marquis, je vais mourir; un miracle pourrait seul me sauver, et je n'ai pas le droit de compter l'intervention providentielle! Je suis prêt à subir le sort qui m'est réservé! prêt à me présenter devant le suprême tribunal de Dieu! Mais avant que j'aille porter à ses pieds le repentir qui fait tressaillir mon âme, je désire réparer ici-bas le mal que j'ai fait et racheter, si je le puis, une faute que j'ai commise.

Et, sans transition, au milieu du plus profond silence, il continua:

J'ai aimé, j'ai séduit une jeune fille...cette fille est devenue mère. Elle se nommait Madelaine Bachelin! Aujourd'hui elle a cessé de vivre, et l'enfant qu'elle a mis au monde, mon enfant est à Paris. Je me proposais à mon retour en France de le chercher, de le retrouver, de lui donner un protecteur, un père! C'était mon vœu le plus cher de me faire pardonner, à force d'affection, par cet enfant, le mal que j'avais fait à sa mère. Helas! il ne pourra plus en être ainsi! Et c'est vous, monsieur le marquis, que je supplie de lui faire tenir, un jour, tout ce que je possède, tout ce que je puis encore espérer de fortune. Vous trouverez monsieur le marquis, dans le portefeuille que je porte sur moi tout ce qui concerne mon identité, toute ma correspondance avec le seul parent qui me reste, tout ce qui pourra enfin servir à faire retrouver mon enfant.

D'un geste, le gouverneur avait fait signe qu'il accepterait la mission dont le chargeait celui qui allait mourir. La marquise pleurait silencieusement, couvrant son visage de ses deux mains. Yvonne s'etait affaissée dans les bras de son mari. Dans les groupes formés par le personnel, vingt bras s'étaient tendus à la fois, comme si toutes ces personnes n'écoutant que leur courage, eussent résolu de s'élancer à la fois, d'enlever le lientenant et d'arracher de vive force le serpent enroulé.

Tous se disaient qu'ils ne pouvaient laisser ainsi mourir sous leurs yeux, cet officier qui montrait un courage et une résignation heroïques. Il s'opérait une violente reaction dans cette assistance qui ne pouvait se résigner à assister, inerte et terrifiée, à cet horrible spectacle. Tout le premier, le gouverneur subissait cette impression. Le front plissé sous l'influence de l'émotion qui le tenaillait au cœur, les yeux pleins de feu, il dit en parlant, d'une voix lente et basse, ainsi que l'on parle dans la chambre d'un mourant:

Ce que vous me demandez, je le ferai! Mais il n'est pas possible que nous vous laissons mourir ainsi.

Non, non, avaient répondu sur le même ton assourdi la plupart des assistants.

Mais au moment où des incidents nouveaux allaient inévitablement se produire, Charles d'Ouvelles leva tout à coup les bras au ciel. Son visage s'éclaira d'une lueur inattendue. Ses traits se détendirent, et un espoir inexpliqué brilla dans ses yeux. Puis haletant d'émotion, il prononça ces mots:

Un miracle semble s'accomplir!

Un miracle? répondit-on.

Oui je sens que le reptile se déroule! Il descent! Il glisse lentement...bien lentement...le voilà sur mes pieds ..il...il s'en éloigne!...Il est parti!...parti...

La surprise et la joie étaient générales. A ce moment un incident nouveau se produisit non moins émouvant que celui qui venait d'avoir lieu. Tous les regards s'etaient dirigés vers un autre point du jardin. Instinctivement, Charles d'Ouvelles se retourna. Et un cri de reconnaissance et d'admiration vint expirer sur ses lèvres. Marianne était là, derrière lui, à quelques pas tenant dans ses mains une grande jatte de lait. L'exilée avait profité de la terreur générale pour se retirer, lentement d'abord, puis lorsqu'elle s'était trouvée hors du parc, elle avait couru vers l'habitation. Et elle était revenue, se glissant entre les groupes. Elle était là, immobile comme une statue! Les yeux fixés sur le sol, elle paraissait attendre quelque chose. A la vue de cette femme qui, seule, avait eu une inspiration, au milieu de l'affolement général, tous demeurèrent haletants. Qu'allait-il se passer! L'exclamation de l'officier avait été comme un cri de délivrance! Le sang avait circulé plus librement dans les veines. L'espoir était entré dans les cœurs! mais une anxiété nouvelle s'était emparée de tous les assistants.

Ainsi que nous venons de le dire, Marianne est là, la jatte dans les mains, les yeux fixés sur le sol. Elle attend! Malgré sa volonté ferme de ne pas broncher, un imperceptible tremblement agite ses mains. La scène a pris tout d'un coup un caractère de grandeur inouï dans sa simplicité. Malgré l'horreur instinctive qu'elle éprouva à la vue du reptile qui se dirige vers elle, la jeune femme est devenue stoïquement à la même place; son corps ne broncha pas. Le reptile qui a paru sur le sol, rampe maintenant comme attiré. Et sa langue fourchue sort et pourlèche avec précipitation. Marianne attend toujours. Soudain, le cou du serpent s'allonge. Le corps avance. Puis il se replie sur lui même; et, d'un bond prodigieux, il décrit une courbe dans l'espace demeuré vide entre l'officier et la détenue.

Marianne a étouffé un cri de surprise et de terreur. Avec une force de volonté incroyable, elle demeure rivée au sol pour ne pas fuir, éperdue. Le *cobra cabello* se dirige vers elle. En quelques ondulations, il va l'atteindre. L'assistance est à bout de force et d'émotion. En dépit des recommandations du lieutenant, une déchirante exclamation s'élève, partant de toutes les poitrines à la fois. C'est que le serpent s'est élancé sur Marianne. Il a déjà atteint la ceinture et se dresse de nouveau. Sa tête s'allonge le long du cou qu'il entoure de son corps comme d'un collier. Et, avec une effroyable coquetterie, il semble se délecter en contorsions amoureuses. Puis il se glisse le long du bras. Il arrive enfin jusqu'à la jatte. Le vase tenu à deux mains, deux mains tremblantes, deux mains crispées par le contact glacé du reptile, le vase a subi une oscillation. La jatte vacille dans les mains de Marianne, comme si elle allait tomber avec fracas. Si l'accident se produit, si le lait convoité se répand sur le sol, le serpend, terrible dans sa colère, se redressera furibond. Alors s'en sera fait de l'héroïque femme...

Marianne a compris. Sous la pression du corps visqueux, elle trouva la force de raidir ses bras. Ses doigts serrés en étau maintiennent le vase. Et le reptile plonge sa tête et aspire le lait

Alors, Marianne se baisse peu à peu, profitant de ce que le reptile a plongé sa tête et aspiré gloutonnement le liquide crémeux. Qu'attend elle? Que va t-elle faire? Soudain, lorsque le serpent a complètement disparu dans la jatte, Marianne d'un rapide mouvement de bras, retourne le vase sous lequel le *cabro cabel o* demeure prisonnier! D'un bond, Charles d'Ouvelles s'est avancé; il maintient le vase renversé.

Alors, de tous les points, l'on court à Marianne. On l'enlace, on l'etreint! Tous les bras veulent l'atteindre! On l'entoure, on l'enlève! Le gouverneur s'est avancé l'un des premiers. Il écarta tout le monde, et, saisissant les deux mains de la détenue, il les presse dans les siennes! La marquise succombant à l'émotion ne trouve pas de mots pour peindre ce qu'elle éprouve. Et de ses lèvres frissonnantes, pâles encore de l'impression qu'elle a ressentie, s'exhalent ces mots:

Oh! mon enfant!... mon enfant!.. Quel courage! quelle sublime abnégation!

Les domestiques se sont précipités pour tuer le serpent retenu prisonnier sous sa jatte. Charles d'Ouvelles le leur abandonne. Et suffoquant d'émotion, ivre d'amour, il a pris Marianne dans ses bras. Il la tient étroitement appuyée contre sa poitrine, il laisse échapper ces mots dans un élan irrésistible du cœur:

Oh! merci! merci! Je vous dois la vie! Je veux désormais vous consacrer la mienne!

Yvonne arrivait à ce moment, appuyée au bras de son mari. Allant au devant de la détenue, elle l'attira à elle, et l'embrassa sur les deux joues. C'était la réhabilitation accordée à celle qui était arrivée comme une coupable. A partir de ce moment, le châtiment cessait pour elle; l'expiation avait assez duré; l'heure sonnait pour cette malheureuse de se croire pardonné! Marianne succombant à la réaction qui se produisait violente, après le puissant effort de volonté qu'elle venait de s'imposer, il fallut l'emporter.

Le marquis et Charles d'Ouvelles voulurent l'accompagner. L'officier s'en retournait avec le gouverneur. Absorbé tout entier par la pensée de Marianne, dans un rapide examen de ce qu'il connaissait de la vie de la malheureuse femme, il récapitula les actes de charité et de dévouement accomplis par elle. Il la retrouvait d'abord se sacrifiant pour sauver Henriette Gérard; puis pendant l'incendie du *Glorieux*, il la revoyait sublime d'énergie, aidant puissamment au sauvetage des passagers. Il se disait que celle qui venait d'exposer sa vie pour lui avait acquis des droits, non pas pour une reconnaissance banale, mais à un dévouement de chaque jour, de tous les instants.

Celle que Mde Gaston de Saulny avait réhabilitée en l'embrassant publiquement, reprenait, à partir de cet instant, une place dans la société.

Au surplus, un incident allait se produire qui devait tomber, s'il en eût conservé encore, les derniers scrupules de l'officier de marine. Lorsqu'au jour il sortit de sa chambre pour aller frapper à la porte de sa voisine, il portait haut la tête comme un homme d'honneur qui va accomplir son devoir. En le voyant, Marianne se sentit tressaillir. Et elle se rappelait ces mots prononcés la veille:

Cette vie que je vous dois, je veux vous la consacrer tout entière.

Mais, en ce moment où elle allait être en butte à de nouvelles et plus pressantes manifestations de sympathie, celle qui avait déjà avoué la vérité sur son identite se dit qu'elle avait omis une partie de la confession qui s'était imposée à elle, lorsqu'il s'était imposée à elle, lorsqu'il s'était agi de combattre les projets d'union que formait le lieutenant. En faisant à Charles d'Ouvelles la confession demandée sur la nature de la faute qui l'avait interner à la Salpêtrière, elle n'avait pas parlé du vol commis par elle au détriment de l'enfant de l'atelier. Il lui restait à faire ce dernier aveu.

On sait que pendant le terrible épisode du cobra cabello, à l'instant où se croyant près de mourir, Charles d'Ouvelles avait confessé sa faute envers Madeleine Bachelin et son enfant, Marianne s'était éloignée pour aller quérir une jatte de lait. Elle n'avait donc pas assisté à cette confession. Elle ignorait que le hasard mettait en ce moment en présence celle qui allait s'accuser d'avoir dépouillé l'enfant et l'homme qui s'était avoué coupable de l'avoir abandonné. Et comme elle commençait à formuler son aveu, l'officier lui imposa silence d'un geste de la main.

J'ai oublié, dit-il, ce que vous avez été, ce que vous avez fait, pour ne me souvenir que de votre dévouement, que du sacrifice que vous faisiez de votre existence pour sauver la mienne.

Ah! vous avez pardonné; mais ma conscience n'est pas satisfaite. Elle me reproche de ne vous avoir pas tout dit, et m'impose une dernière confession.

Et, sans se laisser interrompre de nouveau, Marianne continua:

J'ai volé! oui, volé! c'était l'argent économisé par des ouvrières pour venir en aide à l'orphelin qu'elles avaient adopté. C'etait un crime odieux; j'ai volé l'argent de l'enfant d'une pauvre femme qui avait été mon amie, à qui, j'avais promis, à son lit de mort, que je prendrais soin du petit être qu'elle laissait seul au monde.

Et, tombant à genoux, les mains croisées levées vers le ciel, la repentie s'écria avec un accent de désespoir:

Pardonne-moi, Madeleine Bachelin! Pardonne-moi!

Mais aussitôt Charles d'Ouvelles l'avait saisie dans ses bras et la relevait. Il la tint emb assée.

Madeleine Bachelin vous pardonne! fit il d'une voix tremblante. Puisse-t-elle me pardonner aussi!

Marianne s'était arrachée de l'étreinte. Les yeux fixes sur l'officier, elle semblait être devenue folle.

Que dites-vous! s'écria-t-elle enfin, parvenant à retrouver ses esprits.

Je suis le père de l'enfant de Madeleine.

Vous?

Oui! Et desormais nous serons deux à nous occuper de celui que je veux retrouver, que je veux aimer, que je veux prendre auprès de moi, pour ne plus m'en séparer jamais.

Et cet homme qui avait bravé les tempêtes; le commandant qui était demeuré calme et résolu devant la soute aux poudres du *Glorieux*, que l'incendie allait atteindre; cet homme pleura au souvenir de celle qu'il avait aimée et rendue mère! Cette fois l'émotion a été plus forte que sa volonté. Le spectacle de cette douleur remuant Marianne jusqu'au fond de l'âme. Elle prit la main de l'officier et pour la première fois elle laissa son cœur battre auprès du sien en une suprême et irrésistible manifestation d'amour...

XXIII

Avant de se séparer, Charles d'Ouvelles et Marianne étaient convenus de se revoir. Désormais le souvenir de Madeleine Bachelin était le lien qui allait les unir, en dépit du passé de la détenue. La courageuse intervention de la jeune femme au moment où le lieutenant courait un danger de mort fut l'épreuve décisive qui devait faire tomber les scrupules de Charles d'Ouvelle. Madeleine morte, à qui pouvait-il désormais confier le soin d'élever son enfant, l'orphelin de l'atelier, si ce n'est à celle qui s'était vouée à une existence de sacrifice et de dévouement, en expiation de la faute qu'elle avait commise.

Les rendez-vous continuaient entre les deux amis, et Marianne faisait naître maintenant l'occasion de parler de celui qu'elle n'appelait plus que "l'enfant de l'atelier". Il lui semblait que c'etait resserrer encore le lien sympathique qui l'unissait au pere de l'orphelin. Dans son impatience de revoir son enfant, et de réparer sa faute envers lui, Charles d'Ouvelles ne parlait de rien moins que de profiter du départ du premier navire qui ferait voile pour la France, afin de se rendre chez Mde Poidevin Mais la première fois qu'il avait fait part de son intention à la détenue, celle-ci laissa paraître un nuage de tristesse sur son front:

Vous me parlez d'union, soupira-t-elle, comment pourrait elle se réaliser? Ne faudrait-il pas pour cela vous expatrier à tout jamais, puisque je suis exilée de France et que je dois mourir ici?

Puis baissant les yeux:

Oubliez vous, mon ami, que je suis prisonnière, et que ce n'est qu'à la générosité du gouverneur que je dois de ne pas partager le sort de mes compagnes qui, au pénitentier, sont soumises aux plus rudes travaux? et puis, continua-t elle avec tristesse, ne suis-je pas désignée pour accompagner Mde de Saulny dans son voyage ne noces?

Charles d'Ouvelles, depuis plusieurs jours, avait mûrement réfléchi, et il déclara franchement ses intentions:

Mon ami, dit il à la jeune femme, vous êtes exilée, pourquoi ne m'exilerais-je pas aussi; puisque ce cruel exil est le seul obstacle qui s'oppose encore à notre union?

Le seul? demanda Marianne, en baissant les yeux.

Le lieutenant eut un geste énergique:

Et que m'importe! s'exclama-t-il, que vous soyez condamnée, puisqu'en ce moment vous subissez, volontairement, une peine dont vous aviez obtenu remise? Est-ce que je puis oublier que vous vous sacrifiez pour sauver Henriette Gérard?

Puis s'animant au fur et à mesure qu'il parlait:

Non, continua-t-il, je ne me déshonorerais pas en vous donnant mon nom. Et s'il faut que nous nous séparions momentanément, car je veux aller chercher à Paris l'enfant de Madeleine, je reviendrai, je vous le jure.

Marianne eut un tressaillement de joie. Ces paroles prononcées par le lieutenant étaient pour elle une nouvelle et suprême réhabilitation! Mais tout à coup une pensée lui traversa l'esprit et vint y ramener le trouble. Elle se rappelait qu'elle ne se nommait plus Marianne Vauthier, et que pour tout le monde, elle était bien réellement Henriette Gérard. Comment surmonter ce dernier obstacle? Les deux amis durent mettre à plus tard la solution de ce problème.

Marianne allait partir pour accompagner la marquise et Yvonne de Saulny. Au dernier moment le gouverneur avait renoncé à faire partie de ce voyage de noces. Du reste, bien lui en prit, car huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'un matin une salve d'artillerie annonçait l'arrivé d'un navire attendu de France, pour remplacer le stationnaire. C'etait un jour de fête pour tout le monde que celui que marquait l'arrivée de François; c'était un peu de la patrie absente qu'on revoyait.

Pour la criconstance, le lieutenant Charles d'Ouvelles avait revêtu son uniforme d'officier de marine. Il fut presenté au capitaine qui débarquait. La nouvelle de la perte du brick le *Glorieux* était parvenu au Havre, apportée par un navire anglais, lequel avait recueilli en mer une des embarcations du brick.

Une autre surprise attendait le lieutenant dans la soirée, le gouverneur lui remit le paquet de dépêches et de lettres reçues de France. Le lieutenant, en sa qualité de secrétaire, était charge du classement des pièces administratives.

Eh bien, mon cher monsieur d'Ouvelles, lui dit le marquis, voici pour vous d'excellente nouvelle; je suis chargé de vous rapatrier; et vous pouvez prendre passage à bord du premier navire en partance pour l'Europe.

Il y eut un moment de silence, que le marquis interrompit par ces mots:

Je sais une personne qui très probablement, ne se fera pas prier pour retourner en France, elle.

Qui donc? demanda d'Ouvelles.

Une détenue dont il est question dans une lettre que vous trouverez dans le baquet de correspondances.

Le lieutenant se mit, immédiatement, à feuilleter lettre et dépêches.

Au surplus, fit en riant le gouverneur, ne vous donnez pas tant de mal pour retrouver cette lettre.

Et il ajouta:

Elle m'est adressé par le lieutenant général de police, et concerne cette jeune couturière qui, en ce moment accompagne, en Louisianne, la marquise et Mde de Saulny.

Ah? s'exclama d'Ouvelles qui devint subitement rouge. C'est d'elle qu'il s'agit?

Le lieutenant de police m'annonçait que la détenue Henriette Gérard a obtenu grâce pleine et entière; et qu'elle doit être mise, immédiatement, en liberté.

Le nom demeura inachevé sur les lèvres de M. d'Ouvelles. La surprise l'étranglait.

Libre! fit-il oubliant qu'il se trouvait en présence du marquis... Libre! Elle...

Mais déjà il avait pu commander à son émotion.

C'est vrai, fit-il en abaissant sa voix, je trouvais le châtiment excessif.

Aussi, allons-nous pouvoir, au retour du voyage de la marquise, annoncer cette bonne nouvelle à la graciée. Elle n'en croira pas ses oreilles!

Qui sait! Peut-être aura-t-elle le désir de rester dans notre colonie?

Le lieutenant ne répondit pas. Mais, en se retirant, l'ami de Marianne se livra aux plus heureuses réflexions.

Le voyage de noces avait duré quinze jours. Au bout de ce temps la marquise et les époux de Saulny rentrèrent à l'habitation. Lorsque Marianne apprit la nouvelle faveur dont elle était l'objet, elle ne put dissimuler la joie qu'elle en éprouvait. Elle entrevoyait, enfin, la possibilité d'un bonheur inespéré; son union avec Charles d'Ouvelles! Libre, elle reprenait ses droits dans la société. Le mariage impossible à la nonvelle Orléans, pouvait se réaliser ailleurs, aux antilles, par exemple, où ils n'etaient connus ni l'un ni l'autre. Il suffirait pour cela de se rendre à la Martinique où Marianne pourrait sans inconvénient reprendre son nom.

Les deux fiancées convinrent donc de se rendre à la Martinique aussitôt que possible. En attendant on pourrait se revoir, chaque soir, dans, le jardin, après le coucher du domestique de l'habitation. Cependant, un nuage assombrissait le bonheur de Marianne. Celle-ci, commentant le contenu de la lettre du lieutenant de police, laquelle Charles d'Ouvelles lui avait communiquée, se disait que, puisqu'on la mettait en liberté, c'est qu'inévitablement le subterfuge qu'elle avait employé pour sauver Henriette avait dû être découvert. Dans ce cas que s'était-il passé? Henriette n'était-elle pas retombée au pouvoir du terrible lieutenant de police qui, une première fois, l'avait fait enlever par ses agents et enfermer, sans jugement, à la Salpêtrière.

Cette pensée troublait profondément Marianne, qui déjà voyait son dévouement demeurer stérile Elle s'ouvrit de ses inquiétudes ad'Ouvelles qui, lui aussi, n'augurait pas bien de cette mise en liberté dont bénéficiait Marianne. Il n'eut garde cependant de dévoiler son inquiétude à ce sujet. Il essaya, au contraire, de persuader à Marianne que, sans doute, le comte de Linières avait reconnu son erreur, et qu'il avait dû, nécessairement, revenir sur le comqte de la jeune fille qu'il avait injustement poursuivie de sa colère et de sa vengeance.

Marianne ne demandait pas mieux que de se laisser convaincre. Et c'est dans l'espérance que les deux orphelines étaient arrivées au terme de leurs infortunes, que Marianne Vauthier attendit l'occasion de s'embarquer pour la Martinique où le lieutenant d'Ouvelles l'avait précédée.

En se séparant, les deux fiancés échangèrent un serment qui équivalait bien à la consécration par le prêtre de l'union projetée. L'officier avait enfin consenti à la consécration par le prêtre de l'union projectée. L'officier avait enfin consenti à se rendre auprès de son oncle. Une existence nouvelle allait commencer pour lui et pour sa femme. Il se résignait à abandonner sa carrière. Dans ce but avant de quitter la Nouvelle-Orléans il avait adressé au ministre sa démission d'officier de la marine royale.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIEME PARTIEr

I

En quittant Marianne sur le pont du brick le *Glorieux*, de Vaudrey avait, ainsi qu'on l'a vu, rejoint son domestique sur le quai, ou les deux hommes étaient demeurés, jusqu'à ce qu'il ne leur fût plus possible de voir le navire qui se dirigeait vers la haute mer. Picard, on se le rappelle, était profondément affligé de n'avoir pas réussi, ainsi qu'il l'avait espéré, à rendre à son maître cette Henriette qu'il espérait trouver parmi les femmes compossant le convoi des exilées. Aussi le pauvre diable de valet s'était-il senti soulagé d'un grand poids lorsqu'il avait vu son maître revenir, de sa visite à bord, le visage moins attristé. Il avait deviné à première vue, que Roger devait avoir pris quelque chose d'important concernant sa bien-aimée; que tout au moins il avait arrêté un plan pour l'avenir. Donc il ne sursauta pas, selon son habitude, lorsque le chevalier lui dit, après avoir envoyé un dernier regard au navire qui s'enfonçait dans la brume:

Maintenant, nous allons nous remettre en route.

Pour Paris? s'informa Picard

Et immédiatement!

Partons sur l'heure, à la minute, mon doux maître.

Et comme s'il eût été prêt à prendre son élan.

Je vais, précédant monsieur le chevalier, courir à l'écurie, faire seller nos bêtes.

Roger l'arrêta par le bras.

Bon! bon! te voilà déjà parti, en route pour Paris.

C'est que je suis si pressé, monsieur le chevalier, pressé de revoir notre chère bien-aimée qui ne doit rien comprendre au retard que nous mettons à aller la rejoindre.

M. de Vaudrey haussa les épaules.

Pauvre Picard! soupira-t-il, je vois bien que tu es le plus dévoué des serviteurs et que tu donnerais ton petit doigt.

Tous mes doigts interrompit le valet, et les pouces avec, puis les bras, mon corps tout entier, ma vie pour mon maître! le jeune bien entendu!

[A CONTINUER.]

UNE EMEUTE A LONDRES

Londres, 3 fév.—Une rencontre a eu lieu aujourd'hui en face de la cathédrale de St Paul entre la police et un certain nombre de juifs sans emploi.

Environ deux cent cinquante Juifs sans ouvrage se rendirent à la cathédrale et tentèrent d'y pénétrer.

La police voulut les empêcher d'accomplir leur dessein, et une émeute en résultat. La police joua du bâton et douze émeutiers ont été si grièvement blessés qu'on fut obligé de les transporter à l'hôpital.

Repoussée vis-à-vis la cathédrale, la foule se rendit au Trafalgar Square, où une assemblée à l'impromptu a eu lieu. Trois des orateurs avaient des bandeaux tachés de sang autour de la tête

VAILLANT PEUT ETRE GRACIE.

Paris, 3 fév—Le *Journal des Débats* dit que M. Casimir-Perier, premier ministre, et M. Dupuy, président de la Chambre des Députés, sont en faveur de la commutation par le président Carnot de la condamnation à mort d Vaillant, l'anarchiste.

IL A RI

Au Moment ou il fut Reconnu Coupable de Meurtre.

Portland, Me., 3 fev—A 6 hrs., hier soir, le jury dans la cause de Brawda, accusé du meurtre de sa belle-mère, Mde Walburg M. Meyer, à Yarmouth, a déclaré l'accusé coupable de meurtre au premier degré.

Quand le verdict fut rendu public, l'accusé se tourna vers sa femme et se mit à rire.

46 CHEVAUX BRULES.

Chillicothe, Mo., 4 fév—Quarante-six chevaux, la propriété de l'Hon. H. C. Irland, de cette ville, qui se trouvaient dans deux vastes écuries à deux milles d'ici, ont été brûlés vifs ce matin, causant une perte de $10,000.

Deux mille minots d'avoine, 100 tonnes de foin et beaucoup de machines agricoles sont aussi devenus la proie des flammes.

M. Irland est un éleveur de renom et membre de la chambre agricole de l'Etat.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

Notre Vente Annuelle apres notre Inventaire d'Hiver

COMMENCE CETTE SEMAINE

Pendant cette vente il faut que notre assortiment complet de vêtements d'hiver et fourrures soient vendus sans égard à ce qu'ils nous coûtent.

Avec nous la question n'est pas ce qu'ils valent? mais que peuvent-ils rapporter? Nous sommes certains que si vous les examinez ils rapporteront les prix qu'ils sont marqués.

Un lot de Manteaux à Jupe garnis avec 12 rangées de braids sur la collerette. 6 rangées autour de la taille et du poignet et bordés en fourrure de "Seal"; Prix de vente de l'inventaire $5.75 valant $12.50.

Un lot de Manteaux à Jupe en drap "Diagonal", brodés en fourrure de Seal; Prix de la vente d'inventaire $8 50, valant $16.50

Un lot de Reefer Jackets en Cheviot noir; Prix de la vente d'inventaire $2 95, valant $6 75.

Newmarkets pour dames avec collerettes; Prix de cette vente $8 75, valant $16.50.

Un lot de Robes en Eiderdown; Prix de cette vente 75c, valant $1 50.

Un lot de Robes en Indienne; prix de cette vente 49c, valant $1.

A peu près 200 Manteaux d'enfants à $1,50, $2 50, $3 50 et $4 50, les prix étaient $4 50, $8 50, et $10.00.

NEW YORK CLOAK AND SUIT COMPANY,

No. 8 RUE JOHN.

Guerit l'Intemperance.

Ce n'est pas une médecine qui n'a pas été essayée, ni une panacée breveté; ce remède est employé dans les institutions d'Etat, les hôpitaux privés et publics, et par nos principaux médecins. IL GUERIT! IL GUERIT! IL GUERIT! Il peut être administré sans que le patient le sache, si c'est nécessaire, dans n'importe quelle nourriture ou boisson, même dans un verre d'eau; quand il est dissout, il est sans goût, sans couleur et pur. Il ne contient aucun ingrédient vénéneux. Il est endossé par les principales sociétés de tempérance et autres. Ecrivez pour des certificats, &c.

Les Hommes N'en savent rien.

Le terrible et abaissant appétit pour les liqueurs spiritueuses disparait avant qu'ils le sachent. Des intérieurs troublés deviennent calmes. Les maux terribles de l'intempérance achèvent leur temps.

Boston Drug,

Secrete, Sure et Positive,

WILLIAM R. BROWN CORPORATION, 110 Boylston St., Boston, Mass

GEORGE B. HOLDEN, Agent.

On a parlé à table, pendant le repas, de la manière d'elever les enfants. Faut-il ou ne faut-il pas les battre? et la conclusion a été qu'on devait surtout user de douceur.

Le soir même, Mlle Titine se montre très désobéissante, et sa mère va faire appel au martinet.

—Ah! maman! s'écrie la pauvre enfant, ne me bats pas.

—Il faut bien vous corriger, Mademoiselle.

—Oui, maman, mais prends-moi par la douceur.

Calinaux et son domestique:

—Pierre, quelle heure est il?

—Monsieur, la pendule est arrêtée.

—Va voir au cadran solaire.

—Mais, Monsieur, il fait nuit.

—Prends une bougie, imbécile!

Histoire vraie:

Une fine cuisinière commet l'imprudence d'abandonner sur le feu une délicieuse compote de prunes. A son retour tout est brûlé.

—Madame, s'écrie-t-elle, mon cœur est rempli de tristesse; mes prunes sont brûlées... pourtant quand j'oublie de l'eau sur le feu, elle ne brûle pas!

Campoireau est en train d'écrire:

—A qui écris-tu? lui demande un ami.

—A Ernest, pour l'avertir que je l'attends demain soir.

—Et tu te sers d'une carte postale?

—Oui, je deviens économe.

—Mais tout le monde pourra lire ce que tu écris.

—Non, car je mettrai la carte sous enveloppe.

UN FUGITIF NOYE

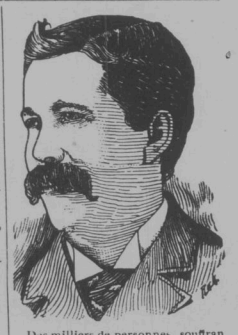
Knoxville, Tenn., 3 fév.—Lorince Lee, un nègre de Danbright, Tenn., a tué sa femme hier en lui fendant le crâne avec une hache Lee tenta de s'échapper et se noya dans une rivière qu'il voulut traverser à la nage pour fuir la police.

M. Blake a prononcé un grand discours mercredi soir à Boston et il y a recueilli $5 000 pour la cause du "Home Rule."

SAVENA

Each Package SAVENA contains a DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.



Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recours aux

Remedes Sauvages du

Dr J.E.P. Racicot,

474 Rue Merrimack.

LOWELL, MASS.

N'oubliez pas le Guérisseur Sauvage.

Voici les jours durant lesquels je suis à mes bureaux: le lundi, à Great Falls, No 17 rue Franklin, en haut de chez M. Dion, épicier; le mardi, à Manchester au No. 23 rue Central; le mercredi, samedi et dimanche, à Lowell, No 474 rue Merrimack; le jeudi, à Lawrence, au No 84 rue Franklin; le vendredi à Salem au No. 71 1-2 rue Harbor.

☞ Je traite aussi par correspondance

Francis W. Qua

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

CHEZ A. FENTON

653 Rue Merrimack

Vous trouverez six sortes de Haches, Manches de Hache, Scies, Egohines, Chevalets, Coins et Maillets à fendre le bois; le tout à des prix qui souffrent aucune compétition dans toute

Vencz vous en convaincre.

Reynold's Bay State,

TEINTURERIES

De toutes sortes,

27 RUE PRESCOTT.

Le nombre total des exécutions capitales aux Etats-Unis en 1893, non compris, bien entendu, les exécutions sommaires du juge Lynch, a été de 126. Les individus exécutés sont classés comme suit: 47 blancs, 76 nègres, 2 Indiens, 1 Chinois et une femme.

On a trouve à Toulouse, dans le canal, le cadavre d'un individu assez bien mis, âgé de cinquante ans environ, qui avait les mains et les jambes ligottées à l'aide d'une corde ramenée et attachée aux épaules. Il portait à la tête une blessure paraissant récente.

On a trouvé dans sa poche un papier où les assassins avaient écrit au crayon: "Nous te souhaitons bon voyage. Nous te donnons le coup pour ton porte-monnaie. Adieu!"

L'identité du mort n'a pas encore été établie.

City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$100 par annee, 6 mois, 50 cts

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS. JEUDI 15 FEVRIER. 1894. Soyons Distingues. No. 21

Indicateur de Chmin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.
DIVISION OUEST.
Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Centrale, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 20, 10 50 a m; 1: 15, 12 45, 3 25, 4 10, 5 10, 6 55, 9 25, p m; Dimanches, 8 15 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 20, 10 50, a m; 12 15, 1 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 20, a m; 12 15, 2 40, 3 15, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35, et 7 30, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 40, 3 25, 6 15, p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 3 25, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 25 Sept. 1893. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, ¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 50, ¶9 25, *9 50, 11, a m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, ¶7 45, 8 45, *9 15, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 57, 9 28, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17 1 38, 2 13, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 23, 5 43, *6 28, 7 52, p m; Dimanches, *7 17, *7 27, ¶7 48, 8 48, *9 18, a m; §4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn—6 30, §7 01, 7 45, 11, a m; 1 35, §4 33, §5 33, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 §03, p m.

*Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m Via South Lawrence, 6 30, a m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 1 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m, 12 57, 1 47, 3 43 (5 04 Nashua seulement) 5 42, 6 22, 8 13, 8 43 p m; Dim. 10 09 a m, à Nashua seulement, 2 00, 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, †8 13 p m

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, *via* la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a. m.; †8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, *via* Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

J. W. SANBORN, gérant général.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parloir et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.
D. J. FLANDERS, Agent général de passagers.

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
Son assortiment de Draps, Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du dernier goût et de patrons les plus nouveaux.

ST-LAWRENCE HOTEL,
242 Rue Middlesex.
Lowell, Mass.
Le seul Hôtel Canadien.
C. ROUSSIN, Prop.
CHAS. H. CHAGNON, Gerant.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
170 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m., excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!
CHARBON!!
CHARBON!!
A Bon Marche,
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

TUE PAR SA FEMME.

Lima, O., 10 fév — Le Dr Noble a été tué à Custer, près d'ici hier par sa femme qui a toujours été très jalouse.

Le docteur était dans son bureau en consultation avec une femme, quand son épouse arriva à la course et se mit à tirer sur lui Plusieurs balles atteignirent la victime qui est morte peu après.

Mde Noble regrette maintenant son crime et elle est presque folle de désespoir.

UN JOURNALISTE EN PRISON.

Paris, 11 fév.—M. Parly, l'éditeur du *Socialiste*, a été condamné à deux ans de prison et à payer une amende de 1000 fr pour avoir menacé le président Carnot relativement à l'exécution de Vaillant.

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.
CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. $3 a year. Specimen copies sent free.
Building Edition, monthly, $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., New York, 361 Broadway

Les Pertes de la Nation.

Un rapport très élaboré sur les causes des faillites commerciales a été préparé et publié par *Bradstreet*, la fameuse revue de commerce.

Une analyse des faits montre au grand jour toute l'étendue de pertes causées par le manque de confiance dans l'administration démocratique.

Voici une comparaison du nombre de faillites et leur passif à partir de 1890 jusqu'a 1893, c'est à-dire les dernières années du régime républicain comparé à la première année de l'administration démocratique:

		Passif.
1890	10.675	$175 032 836
1891	12 394	193.178 000
1892	10 272	108 595.248
1893	15 598	382.153 676

Quelle éloquence ont ces chiffres! Ainsi ils font voir qu'il y eut 5,236 faillites de plus en 1893 sous les démocrates, qu'en 1892 sous les républicains, et que le passif s'est élevé à $275,000,000 de plus.

Ceci semble, au premier abord, presque incroyable, mais c'est parfaitement exact et demontre l'enorme différence dans le volume des affaires sous le système de protection le plus avancé que le pays ait eu et quand la crainte d'une législation démocratique causait une crise qui dure encore. *Bradstreet* dit que la plupart de ces faillites ont été causées en 1893 par la dépression commerciale, et que ces faillites n'auraient pas eu lieu si la condition prospère du pays en 1892 avait subsistée.

Quant au nombre des faillites ayant d'autres causes que celle-là, il est presque le même en 1890 et 92 qu'en 1893, ce qui fait ressortir d'avantage le fait que la crise apportee par les démocrates a eu les plus désastreux effets.

On voit aussi, dans *Bradstreet* que depuis le 1er avril 1893 jusqu'à ce mois, il s'est fait dans les 10 principales villes du pays pour $10,150,000.000 d'affaires de moins que pendant les mêmes mois l'année précédente.

Si les démocrates sont satisfaits d'un tel état de choses, ils sont moins exigeants que lorsque les républicains administraient les affaires publiques et qu'une prospérité sans parallèle dans l'histoire du monde semait le contentement et la joie dans toutes les familles, car ils ne cessaient de critiquer le pays à tort à travers, trouvant toujours que tout allait mal.

Tout va si bien depuis qu'ils sont au pouvoir!....

CORRESPONDANCE.

Une Visite Aux Iles de la Madeleine

Québec, 10 jan. 1894.

M. l'Administrateur,

Pourquoi n'al ez-vous pas dans quelques places lointaines telles que le Labrador ou les Iles de la Madeleine et écrire vos impressions pour l'ETOILE? me dit un jour un ami.

D'un petit conseil d'ami sincère découlent souvent les plaisirs les plus chers et les plus envis.

C'est donc sur les conseils de cet ami que je me trouvai, un lundi l'après-midi de l'été dernier, sur le quai de Pictou, ville de la Nouvelle-Ecosse, pour m'embarquer sur le paquebot "Olaf" qui a le monopole du service des malles de Sa Majesté et du commerce entre Pictou, Georgetown, Souris, Mabsn, Chéticamp et les Iles susdites.

L'Olaf est un steamer de moyenne grandeur et confortable: il peut satisfaire les plus exigeants.

La table du capitaine est toujours bien servie. Les mets préparés par un expert dans l'art culinaire, sont d'un goût succulent, surtout le hachis apprêté de viande de bœuf, pommes de terre, chou, poivre et sel qui est vraiment appétissant.

Le premier port d'arrêt, en laissant Pictou, est Georgetown, ville de l'Ile du Prince-Edouard.

Quelques effets de Pictou furent débarqués de la cale sur le briselames. Un homme gros et gras, a figure endormie, prit les malles et disparut. Deux ou trois passagers embarquèrent et le bateau-a-vapeur navigua vers Souris.

A la brune nous entrâmes dans le joli havre de cette ville et nous accostâmes le quai. Tout le monde était occupé. Sur la falaise et sur les rues les lumières brillaient.

Un lourd et long sifflement nous annonça l'arrivée des chars de Charlottetown. Les tombereaux et les voitures légères arrivèrent à toute vitesse sur le quai. Nous entendîmes alors un bredouillement polyglotte de français, anglais et gaëlique.

Les marchandises de Pictou destinées pour ce port furent débarquées; celles des Iles mises dans la cale. Ce transbordement me parut très long, car j'avais hâte d'arriver aux Iles.

Cependant après quelques heures d'attente, nous nous dirigeâmes vers la terre inconnue de votre humble serviteur.

Lorsque nous doublâmes la pointe est de l'Ile du Prince-Edouard, qui a été le théâtre de tant de naufrages, je me crus précipité dans les abîmes en entendant le ressac de la mer.

Le phare qui est placé sur cette pointe, afin de guider les marins, brillait dans toute sa splendeur sur la mer agitée. Je remerciai le bon Dieu de la présence d'un tel guide et j'allai prendre mon repos, certain d'être réveillé le lendemain par l'agréable voix du capitaine.

Si je me le rappelle bien, c'était au lever du soleil que ce loup de mer vint me tirer des bras de Morphée. Nous approchions rapidement les Iles. En peu de temps nous fûmes dans la passe entre l'Ile d'Entrée et la plage du Havre-Aubert.

A ceux qui sont sur un navire entrant dans la baie de Plaisance, les trois principales îles de la Madeleine forment une espèce de croissant. Loin dans l'est apparaît, bleue et bruneuse, l'île Allright. A travers les lignes argentées décrivant le Havre-aux-Maisons, s'élèvent les colorés rochers de l'Es-au-Meules; quand alternativement haute et basse, verte et grisâtre l'Ile Amherst s'élève et s'abaisse, s'avance dans la baie sous la forme d'un long hameçon de sable: la terreur des voyageurs non-amarinés.

Au centre de ce croissant, à neuf milles du Havre-Aubert, se trouve l'Ile d'Entrée, la plus belle du groupe.

Ses collines dont quelques-unes sont rouges, d'autres d'une couleur de gypse blanc, s'élèvent perpendiculairement de la mer et s'étendent en beau pâturage à des montagnes dont la plus élevée atteint une hauteur de plus de sept cents pieds.

Au-dessus de cette montagne verdoyante, le soleil paraissait dans toute sa beauté comme nous passions près du rivage où un gigantesque rocher de grès existe depuis des siècles.

Naviguant sur une mer ensoleillée, je tournai tout à coup mes regards vers l'ouest où j'aperçus la conique et verdoyante montagne de l'Ile Amherst, appelée *Demoiselle*.

La capitale de ce groupe d'îles est Havre-Aubert sur l'Ile Amherst. Ma heureusement le gouvernement du Canada n'a pas encore jugé à propos d'y construire un brise- ames.

Je dirai que l'heure du débarquement de l'"Olaf" n'est pas toujours une heure agréable. La chaloupe est lancée a l'eau et vous vous y placez le mieux possible. De vigoureux marins, maniant la rame avec habileté, vous conduisent à terre, halent la chaloupe sur la grève, vis-a-vis d'une petite bâtisse sur la façade de laquelle vous lisez les initiales de Sa Majesté la Reine.

Vous chercherez, si vous êtes sage, mademoisel e M. Shea qui se chargera de votre bagage, vous montrera le chemin pour vous rendre à la confortable maison de sa mere, située sur une éminence au sud-est de cette île.

Après avoir fait la connaissance de madame Shea et de ses trois demoiselles, vous êtes heureux d'ôter votre pardessus et de vous mettre à table pour prendre un repas qui ferait peut-être enfreindre les fermes résolutions d'un anachorète.

(*A Suivre*)

LA FEMME ET LE CORAN.

S'il faut en croire un Turc de la *Revue bleue*, et pourquoi ne le croirait-on pas? les Turcs n'ont-ils pas la réputation de ne jamais mentir? l'Occident se fait du féminisme oriental une idée absolument fausse. Voici un passage fort intéressant de sa critique rectificative:

On croit généralement qu'un musulman peut épouser autant de femmes que son bon plaisir lui commande d'en avoir. C'est une erreur.

En fait d'épouses légitimes, le musulman, quel qu'il soit et à n'importe quelle classe de la société qu'il appartienne, ne peut en avoir que quatre à la fois. Il n'y a que le nombre des odalisques qui soit illimité. Il dépend de l'état de fortune de chacun. On peut en avoir autant qu'on en peut nourir. On sait que les enfants nés de ces odalisques ou même d'une esclave sont légitimes au même degré que ceux issus des époux reconnues par la loi et ils héritent sur le même pied que les autres. Chez les musulmans il n'y a donc pas d'enfants naturels. Le fait d'avoir eu pour mère une esclave n'est nullement un déshonneur ou un opprobe pour un musulman.

A ce propos on cite le fait suivant: Il y a quelques années un général turc qui avait épousé une des filles du sultan, le père du sultan actuel, mourut à un âge avancé. Il laissait plusieurs enfants et une jolie fortune. Quelques jours après sa mort, deux hommes couleur de chocolat se présentèrent, réclamant leur part d'héritage. C'étaient deux enfants que le général avait eus d'une esclave négresse. Le fait ayant été prouvé, les deux moricauds furent considérés comme fils légitimes du général et admis à participer à l'heritage absolument comme les autres enfants, sans aucune contestation ni de la part de ces derniers ni de la part du tribunal religieux, le *chéri*, de Constantinople.

Une autre erreur, c'est de croire que le sultan peut avoir un nombre indéterminé de femmes légitimes. Le sultan, comme khalife, est certainement plus privilégié que le commun des mortels; il a droit à sept épouses légitimes qu'on appelle *Kadine*, et à quatorze épouses du second rang qu'on nomme ordinairement *Ikbal* au palais.

Le harem d'un sultan peut contenir des centaines de femmes, mais excepté les sept premières épouses et les quatorze de second rang, toutes ces femmes sont des odalisques. Si une de ces dernières devient mère, elle acquiert des droits à des privilèges et à des honneurs particuliers; elle prend le titre de sultane, même sans être élevé au rang d'épouse.

Lorsqu'on reproche aux Musulmans cette liberté d'avoir plusieurs femmes, ils répondent que Mahomet, en permettant à ses fidèles d'avoir plus d'une femme n'entendait pas par là leur accorder des facilités pour se livrer à une vie de plaisir et d'orgies. Dans sa pensée, le propèete avait un but plus élevé, plus pratique et plus approprié au genre de vie et mœurs des populations aux milieu desquelles il prêchait sa nouvelle foi. Sur cela, ils racontent comment le prophète a été amené à sanctionner la polygamie.

Un jour, peudant que Mahomet, assis sous un arbre était livré à ses méditations habituelles, un de ses partisans, misérablement vêtu, s'approcha lentement de lui et d'une voix plaintive il commença à lui raconter ses peines et ses misères. Il ne pouvait pas arriver à gagner sa vie.

Marie-toi, lui dit le prophète d'un ton impératif et sans tourner la tête.

Le pauvre diable n'osa pas même répliquer un seul mot. Il ne pouvait pas s'empêcher de trouver le remède quelque peu extraordinaire. Comment, lui qui ne pouvait pas gagner son pain quotidien, parviendrait-il à nourir une femme? Mais l'homme de Dieu avait commandé et il fallait obéir.

Il choisit une fille de son village et le voilà marié. Les affaires ne marchèrent pas mieux. Au contraire. Le malheureux mahométan, en désespoir de cause, se décida à aller trouver le prophète

—Marie-toi, lui cria Mahomet, et sans lui laisser le temps de répondre, il s'en alla d'un pas rapide.

"Comment, prendre une seconde femme! pensa le pauvre homme. Une seule ne suffisait pas pour aggraver ma situation?" Mais le prophète avait donné un ordre et il fallait l'exécuter.

Il choisit une seconde femme. Mal lui en prit. La misère augmenta. Il était absolument désolé, et ne savait plus que faire. Un beau matin, il prit son courage à deux mains et alla faire part au prophète de sa situation.

Il le trouva se promenant au pied d'une montagne. Mahomet s'arrêta et le regardant fixement il lui dit:

—Marie-toi une troisième fois.

Il obéit encore. L'entrée de la troisième fois dans le ménage du pauvre Arabe ne tarda pas à rendre la situation absolument intenable. C'était la misère noire, c'était la désolation. Le malheureux mari n'y tint plus. La mort dans l'âme et les yeux pleins de larmes il alla une quatrième fois voir le prophète.

Mahomet, à sa vue, parut s'attendrir et, s'approchant de lui, il lui dit d'un ton protecteur:

—Ta troisième femme ne t'a pas porté bonheur; eh bien, prends-en une quatrième.

Cette quatrième femme fut une vraie providence pour le mari désolé. Aussitôt entrée dans la maison elle se rendit immédiatement compte de la situation. Elle vit les trois femmes passer leur temps à ne rien faire. Elles restaient toute la journée les bras croisés attendant tout de leur mari. "Comment, cria-t-elle, souffrirons-nous à rester inactives et fainéantes tout le temps et à voir notre pauvre homme se donner une peine inouïe pour nous nourrir? Allons! mes chères, à l'ouvrage, au travail?"

Elle acheta du fil et de la laine; elle confectionna des vêtements pour elle et pour leur mari. Toutes les quatre allaient régulièrement travail er aux champs. Enfin, elle fit si bien les choses que la prospérité ne tarda pas à étendre ses ailes sur la maison de ce mari aux quatre femmes. Quelque temps après, celui ci, bien portant, bien mis, radieux et content, alla trouver le prophète, et se prosternant à ses pieds, il s'écria:

—Il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète!

Il est incontestable que de nos jours la polygamie est moins répandue chez les musulmans, du moins en Turquie, qu'on ne le pense commun ment en Europe. On peut dire même que depuis quelques années un progrès sensible s'est réalisé à ce sujet et que la monogamie s'implante de plus en plus chez les Turcs.

Une autre particularité qui tend à devenir une mode, c'est l'habitude des Turcs d'épouser des chrétiennes. Actuellement il y a beaucoup de Turcs à Constantinople, même des plus hauts personnages, qui ont épousé des Françaises, des Italiennes, des Allemandes, des Grecques, des Arméniennes.

Les enfants nés d'une chrétienne sont naturellement élevés dans la religion musulmane, mais leur mère n'est nullement tenue de changer sa propre religion. Son mari ne la force jamais, il ne l'engage même pas à abjurer sa foi. Il est à remarquer que les musulmans ne tiennent pas énormément à convertir les femmes. Il y a beaucoup de Turcs et même d'anciens ministres, de généraux, etc., nés de mère chrétienne. On sait qu'il y a eu des sultans aussi.

Un brave Turc avait épousé une Grecque. Il adorait sa femme. Il poussait la tolérance religieuse jusqu'a accompagner très souvent sa femme à la messe du dimanche. Il la quittait à la porte de l'église et s'en allait l'attendre dans un café voisin.

A la sortie de l'glise il allait chercher sa femme et ils retournaient ensemble à la maison. Il donna e nom d'Alexandre (Iskender) à son fils aîné.

—Alexandre fut un grand homme, disait-il; qui sait si son nom ne doit pas porter bonheur à mon fils?

Nouvelles de partout.

Berlin, 9—L'empereur Guillaume aujourd'hui a célébré le 25ème anniversaire de son entrée dans l'armée où il fut fait lieutenant en atteignant sa 10ème année.

Le 1er régiment de la garde à pied dans lequel il servit en premier lieu se rendit aujourd'hui, sous le commandement de l'empereur Potsdam. Rendu là le régiment se forma en carré autour de Sa Majesté qui fit un discours. Il dit:

"Je me souvins avec gratitude du jour où, en cet endroit, je fus placé à la tête de ce régiment par mon père et grand-père. Dans ce régiment j'ai appris ces principes de déscipline et d'obéissance qui ont toujours été la fondation de l'armée.

L'empereur présenta aux membres du régiment de nouveaux casques d'après la mode de ceux de Frédérick-le-Grand.

Cincinnati, Ohio, 9 fév.—Les inspecteurs de bureaux de poste reçoivent presque chaque jour des nouvelles que des bureaux de poste de l'Ohio et de l'Indiana ont été pillés, ainsi que la circulation de fausse monnaie dans ces deux Etats.

Hier un télégramme a été reçu annonçant que le bureau de poste à North Vernon, Ohio, a été pillé mardi dans la nuit.

Mercredi on a rapporté le vol d'un bureau de poste et de la malle, et les autorites pensent qu'une bande bien organisée opère dans ces parages depuis quelques mois.

Barbourville, Ky., 9 fev —A Skherwood Creek, comté de Cumberland, mercredi soir, trois hommes ont pénétré dans la demeure de James Clayton et après avoir lié tous les membres de la famille, ils se mirent en frais de forcer Clayton de dire où se trouvait son argent.

Ils lui tirèrent des coups de revolver près de la tête, le frappèrent à coups de poing, le brûlèrent avec des pierres chaudes et finalement lui placèrent les pieds sur un feu et l'y tinrent tant qu'ils ne furent pas complètement brûlés

Les douleurs qu'endurait Clayton lui firent révéler l'endroit dans lequel se trouvait son argent.

Les voleurs s'emparèrent de $1800 et se sauvèrent sur trois chevaux appartenant à Clayton qui va mourir des blessures qu'il a reçues.

Bridgeport, Conn., 9 fev—Mde William McGrath, de Long Hill, a été trouvée morte dans sa demeure hier soir, et le coroner est en train de faire une enquête.

On a vu un homme venant de la maison hier, et sa figure était couverte de sang.

Rien sur le corps n'indiquait que cette femme avait été assassinée, mais les circonstances sont étranges.

On croit généralement que la mort a été causée par l'empoisonnement provenant de l'absoption d'une trop grande quantité d'alcool. Le mari de cette femme a été incarcéré dans un asile d'aliénées.

Jackson, Penn, 9 fév,—Ed. Benson, un enfant nègre, était à jouer aujourd'hui avec le jeune fils de son patron, M. Hubbard, lorsqu'il s'empara d'une chaine et dit qu'il alla tuer le pendre.

Il alla fixer la chaine au sommet d'un poteau pour attacher les chevaux, puis se la plaçant autour du cou, il se jeta en bas, et fut étranglé.

Au bout de quelques minutes il était mort.

On ignore ce qui a pu pousser cet enfant à commettre cette pendaison.

Findlay, O., 9 fév.—Rendue temporairement folle par la grippe, Mlle Emma Moulton sauta à bas d'un châssis de la demeure de ses parents hier, sauta une clôture et courut jusqu'au chemin de fer, où se trouvait une locomotive abandonnée par le mécanicien et le chauffeur.

Mlle Moulton monta dans cette locomotive et ouvrit la vapeur. La locomotive partit dans la direction de Tolido.

Des employés s'aperçurent de la chose et lancèrent une autre locomotive à la poursuite de celle montée par la folle qu'on ne tarda pas à rejoindre et à ramener en cette ville.

Manchester, N. H., 9 fév.—A partir de lundi prochain, les fabriques Stark fonctionneront huit heures par jour et seulement cinq jours par semaine. Les placards affichés aujourd'hui annoncent que cet état de choses continuera jusqu'à nouvel ordre.

Des placards du même genre ont aussi été affichés dans les fabriques Manchester.

Les fabriques Jefferson fonctionneront chaque soir jusqu'à 10 heures.

La loi pour l'annexion de Brooklyn à New York est passée à la législature de l'Etat.

L'impôt sur les bicyclettes en France a rapporté au trésor la jolie somme de 780 000 francs.

Le pape a décidé de refuser les sacrements de l'Eglise à ceux qui prennent part aux combats de taureaux en Espagne.

Les Chinois qui ne se seront pas fait enregistrer le 3 mai prochain, comme le veut la loi, seront chassés des Etats-Unis.

Un singulier et lugubre accident s'est produit près de Double Springs, Alabama, pendant l'enterrement d'une femme du nom d'Amanda Harris.

Au moment où l'on descendait le cercueil dans la fosse, la corde dont on se servait s'est brisée. Le fossoyeur, nommé George Gibbs, a été précipité dans la fosse et le cercueil, très lourd, lui est tombé sur la tête. Cet infortune a été tué sur le coup et il est facile de s'imaginer l'émoi causé par cet accident parmi les personnes qui assistaient à l'enterrement.

Il n'y a pas longtemps, un citoyen de Lewiston mourait à Butte City, Col., et ses restes étaient transportés à Lewiston pour être inhumés. Le défunt était pauvre, mais des amis de Butte donnèrent une soirée qui rapporta à sa veuve $800. L'argent fut employé par celle-ci à l'achat d'une petite maison pour elle et ses enfants. Depuis la mort de son mari, la veuve gagnait sa vie en faisant des travaux de menage pour les voisins. L'avenir lui réservait une surprise. Son mari et son père possédaient des parts dans une mine qu'on avait abandonnée, pensant qu'elle ne valait rien. Mais récemment, on y a découvert de riches veines d'argent et de bons profits ont été réalisés. L'autre jour, la veuve recevait une lettre lui annonçant que la part de son mari était de $16,000 et que cette somme lui serait envoyée le 1er juillet.

Voilà une femme qui a dû pleurer de joie en apprenant cette nouvelle.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

UN ENLEVEMENT.

Manchester, N. H., 11 fév — Un jeune homme, nouvellement marié, nommé Harry R. French s'est enfui ces jours derniers en compagnie d'une jeune fille du nom d'Annie Clovin.

On a appris tout un roman de la part d'un des amis intimes du jeune homme. En atteignant ses 21 ans, le jeune French reçut un héritage de $10,000, et de suite il se mit à mener la vie facile.

Quelques mois plus tard, il tomba en amour avec une jeune fille employée dans les fabriques, Rosa Reed, une anglaise, qui était de trois ans plus âgée que lui.

Il était si amoureux de cette jeune fille que ses parents, pour le garder à la maison, invitèrent sa dulcinée à venir demeurer dans la famille. Cette invitation fut acceptée, et les jeunes amoureux passèrent leur temps ensemble à se conter fleurette.

Tout alla bien pendant un certain temps, quand un beau jour on s'aperçut que Mlle Reed était dans une position intéressante.

La seule chose qui restait à faire, c'était le mariage qui eut lieu le 22 septembre 1893. En décembre de la même année, un enfant naquit au nouveau couple, et cet évènement fut si humiliant pour les parents du jeune French qu'ils fermèrent leurs portes à tout le monde et n'osèrent plus se montrer dans la société.

A la fin, le jeune homme devint lassé de son épouse et courtisa une jeune fille du nom d'Annie Clovin, et un beau matin le couple disparut.

On ignore où ce couple est allé se réfugier.

UNE EXPLOSION.

Deux Pompiers Tues et Plusieurs Autres Blesses.

Paris, 11 fév—Un employé renversa une lampe à 10 heures ce matin dans le magasin de semences de Vilmorin et Andrieux, rue de Reuilly.

Le feu prit aussitôt, mais les pompiers purent l'éteindre avant qu'il eut eu le temps d'atteindre les vastes bidons d'huile qui se trouvaient à l'arrière de l'établissement.

Ensuite les pompiers tirent le tour du magasin pour voir si toutes les flammes avaient été bien éteintes. Ils portaient des lampes de sûreté, mais les ouvriers qui les aidaient dans leurs recherches portaient des chandelles. Un de ces ouvriers échappa par mégarde sa chandelle dans un bidon d'huile, causant une explosion qui fut entendue dans tout le district et ébranla les édifices environnants.

Les pompiers et dix-sept ouvriers furent projetés sur le plancher et furent plus ou moins brûlés.

Le sergent Bochat a été tué instantanément et son corps fut mis en cendres. Un pompier qui se trouvait à ses côtés a été si grièvement brûlé qu'il est mort quelques heures plus tard.

Les huit autres pompiers et les dix-sept ouvriers ont été plus ou moins blessés et l'on s'attend à la mort de plusieurs.

UN SUICIDE.

Danbury, Conn., 11 fév.—Mlle Maggie Hollihan, âgée de 25 ans, une jolie irlandaise, résidant près de Hawleyvil e Station, s'est suicidée vendredi soir en se jetant au devant d'un train qui lui a passé sur le corps.

Cette fille était malade depuis quatre mois, ce qui lui troubla l'esprit.

Pendant une absence momentanée de sa garde-malade, elle s'échappa de la maison et se jeta contre une locomotive.

Elle est morte une heure plus tard.

LE TRAITE RUSSO-ALLEMAND.

Berlin, 10 fév.—Le traité de commerce russo-allemand a été finalement signé aujourd'hui par les représentants des deux pouvoirs intéressés.

QUEBEC,

—Le gouvernement Taillon vient, dit l'*Electeur*, de contracter un nouvel emprunt temporaire de $600,000, ce qui lui permettra de payer les comptes en souffrance.

—L'hon. M. Taillon a refusé de parler au sujet des écoles séparées du Nord-Ouest. Il part pour Montréal où il va se consulter avec M. Geoffrion à propos du procès de la *Canada-Revue* vs Mgr Fabre.

—Les Peres Oblats de St Sauveur viennent de refuser de faire la sépulture d'un enfant de 7 mois. Les parents, les nommés Boily, sont soupçonnés d'avoir causé la mort de l'enfant.

Le détective Fleury, qui a été chargé de l'affaire, a trouvé le père, la mère, l'oncle et la tante de l'enfant en état d'ivresse. Ils étaient en train de se battre auprès du cadavre.

Un autre enfant a eu un bras cassé par les mauvais traitements de ses parents.

DICKSON BROS,
Marchands de The et Cafe,
DONNENT DES
PRESENTS AVEC CHAQUE LIVRE DE THE
A l'enseigne de la THEIERE,
68 - RUE MERRIMACK - 68

MARVELO!
MARVELO COMPOUND,
Pour le Nettoyage des Habillements de Dames et de Messieurs.
PRIX: 25 Cts.
EN VENTE PAR TOUS LES PHARMACIENS.

FEU, FUMEE et EAU.

La Vente se Continue cette semaine au

BON MARCHE.

Lisez ces quelques prix. - - - - N'y manquez pas.

Essuie-mains en toile de 12½c. Pour 4 cts,
Essuie mains en Huk de 15c. Pour 5 cts.
Essuie-mains en toile 50c. Pour 21 cts.
Damask toile de 49c. Pour 20 cts.
Damask toile de 69c. Pour 39 cts.
Meilleure Indienne Shirting, 4½ cts.
Indienne bleu indigo de 8c. Pour 4½ cts
Ginghams de 9c. Pour 4½ cts.
Cambric Lonsdale de 12½c. Pour 10 cts
Coton brun, 36 de large, 4 ct.
Fruit of the Loom, 7 cts.
Continental C. de 8c. 5 cts.
Cache-corsets de 17c. 9 cts.
Cache-corsets de 39c. Pour 25 cts.
Cache-corsets de 50c. Pour 39 cts.
Meilleurs Rouleaux de Fil, 3 cts.
Epingles communes, 1 cts.
Soie à coudre, 6 cts.
Fil noir en toile, 5 cts.
Epingles de sûreté (Clinton,) 6 cts.
Meilleur Twist, 3 cts.
Epingles à Cheveux, 3 papiers, 1 cts.
Agrafles, la doz. 1 cts.

Crochets complets, 2 cts.
Epingles à Cheveux, cabinet 3 cts.
Baleines couvertes en acier. la doz. 8 cts.
Corps en Jersey de 25c, 14 cts.
Corps et Caleçons Jersey de 49c. 25 cts.
Costumes combination de $1 00 49 cts.
Silkaline de 15c. 5 cts.
Rideaux en mousseline de 35c. 19 cts.
Porte-Oreillers de 25c. 15 cts.
Chaîne à Rideaux de 15c. 6 cts.
Echarpes en feutre de $1 00 39 cts.
Chaussons en coton de 10c. 5 cts.
Chaussons tout laine de 25c. 12½ cts.
Chaussons doublés de 25c. 15 cts.
Chaussons en mérino de 25c. 12½ cts.
Gants Mousquetaire de Suède de $1 00, 50 cts.
Gants de Dames de Suède de $1.25, 75 cts.
Gantelets en Cachemire de 25c. 9 cts.
Mitaines en Cachemire de 19c 10 cts.
Plumes de 25c. 7 cts.
Plumes de 75c. 19 cts.
Plumes de 10c. 3 cts.
Chapeaux en feutre de 69c. 9 cts.

Chapeaux garnis de $1.25, 49 cts.
Chapeaux garnis de $2.00, 98 cts.
Mouchoirs de 5c. 2 cts.
Mouchoirs de 8c. 3 cts.
Mouchoirs de 9c. 4 cts.
Mouchoirs de 10c. 5 cts.
Mouchoirs de 19c. 12½ cts.
Demi Volants de 75c. 25 cts.
Tidies brodés de $1.00 39 cts.
Sacs de boutons de 10c. 5 cts.
Tidies de 12c. 9 cts.
Toiles étampées de 25c. 12½ cts.
Soie H. B. à broderies 3 cts.
Enveloppes de 10c. 3 cts.
Papier à écrire de 37½cr 19 cts.
Papier en boîtes de 7c. 4 cts.
Romans de 10 et 15c. 5 cts.
Verres minces de 60c. la doz. 39 cts.
Verres épais de 40c la doz. 24 cts.
Plats à fruits en Verre de 29c. 14 cts.
Couteaux Christy de $1.00 64 cts.
50 pieds de Cordes à linge, 12½c
Poli pour les poèles Rising Sun, 4 cts.

l'Endroit des Bargains Exceptionnels.

F. G. MITCHELL & CO.,

BON MARCHE, Coin des Rues Merrimack et Kirk.

Employés de langue française — MM. FRED. H. ETHIER, FRED. J. BOUSQUET, GÉD. LEVASSEUR, CHS OUIMETTE, S. DUSABLON, JOHN E. TUCKER, ALEX. CHAPUT, MESDEMOISELLES V. MONTPLAISIR, EMMA LANOUE, YVONNE MONTMARQUET, GEORGIANA BOIRE, ANNIE OGG, EUGÉNIE MONTPLAISIR, E LABONNE, A. BROUILLETTE, M.-L. CHARETTE, V. C. LANDRY et MME N. CHAPUT.

NOTES LOCALES.

J. S. Marion, photographe ne renom, est passé maître en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

Le New York Cloak & Suit Co., continuera pour quelques jours encore sa grande vente d'inventaire Avis aux amateurs du bon marché.

N'oubliez pas Fred Varin, 170 rue Merrimack, pour faire teindre ou nettoyer vos plumes. Tout ouvrage est de première classe.

Dickson Bros., sont sans contredit à la tête du commerce de thé et de café.

Des gens d'Andover viennent faire une excursion en cette ville lundi soir, et ne purent retourner le même soir, à cause de la tempête.

Pour vos chaussures de toutes especes et pour les acheter aux plus bas prix de la ville, l'endroit par excellence est chez J. C. Martel, 51 rue Prescott.

Thomas F. Sheehan a été arrêté mardi matin par l'agent Drury parce qu'il a frappé à la figure sa cousine Elysabeth A. Shanahan. Cet homme réside sur la rue Kinsman

Si vous voulez profiter des avantages de la grande vente de marchandises endommagées par le feu, l'eau et la fumée. Hâtez-vous d'aller au Bon Marché.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

Le bill pour la construction d'un pont sur la rivière Merrimack a été référé de nouveau au comité des chemins et des ponts dans la législature, lundi. Une forte opposition lui a été faite par la partie sud du comté

Après une longue maladie, il faut l'emploi de toniques puissants pour rendre au système sa force et sa vitalité. Le meilleur, entre tous les reconstituants, est le Dr Deli-le's Kinium Compound, en vente chez les pharmaciens canadiens des Etats-Unis. $1.00 la bouteille.

Par ce temps de stagnation industrielle, bon nombre de nos compatriotes ont, sans doute, songé à retourner s'établir sur une terre au Canada. Entre toutes les parties de la patrie canadienne, les Cantons de l Est se recommandent spécialement aux agriculteurs, pour la fertilité du sol, la richesse des forêts, la salubrité du climat et l'excellence des eaux. A ceux qui seraient tentés de s'établir dans ces parages, nous conseillons de s'adresser à M. J. H. Gendron à Sherbrooke, qui leur donnera tous les renseignements désirables, au sujet de propriétés de premier choix, qu'il offre en vente en d'excellentes conditions.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appétit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville, R. I.

Putnam Guards.

Nous avons lu avec plaisir que trois de nos compatriotes MM. F. X Dostalaire, J. R. Gélinas, et D J. Géroux font partie de la Putnam Guards et ont pris une part active au dernier bazar de ce corps militaire.

Bras Fracture.

Vers les six heures, lundi soir, une dame du nom d'Ann Webb tomba sur la rue Gorham, en face de la maison de pension de Mde Long, et se fractura un bras. Elle fut conduite dans une famille Campbell, rue South, où elle réside.

Service Funebre

Les funérailles de dame Homère Pelletier (née Marchand) ont eu lieu mercredi à l'église St. Joseph. Le Révd. P. Amyot, officiait, assisté des RR. PP. Campeau et Féat. Les porteurs étaient MM. Louis et Eugène Marchand, Nap. Garand et John Ouellette.

Republican City Committee.

Le *Republican City Committee* a tenu son assemblée mensuelle mardi soir, et sur la recommendation du comité nommé à la dernière reunion, Louis H. Kileski a été élu président pour l'année qui va suivre. Clarence W. Whidden a été nommé trésorier en remplacement de M. Kileski.

Mort du Chef de Police.

La population de cette ville a appris avec étonnement mardi soir la mort du chef de police Howard qui a rendu son âme à Dieu vers les six heures.

Le chef Howard était retenu à sa demeure par la maladie depuis la première semaine de janvier. Un rhume qu'il négligea pendant une semaine dégénéra en maladie de cœur et des rognons.

Le chef Howard était né en cette ville le 13 mai 1842; il avait par conséquent plus de 50 ans. Il alla aux écoles publiques jusqu'à l'âge de 14 ans, puis entra à l'emploi de la Lowell Bleachery. En 1871 il entrait dans le département de la police et montait de degré en degré jusqu'au poste de chef auquel il fut promu en 1891, et en 1892, par un changement dans les ordonnances, il fut nommé pour trois ans.

Il laisse une veuve, quatre fils et une fille.

Les funérailles auront lieu vendredi après-midi à 2 heures.

Le maire Pickman a ordonné que les pavillons de la ville soient mis en berne comme témoignage de respect pour le chef défunt, et le pupitre dans le bureau du chef de police sera drapé de noir aujourd'hui.

Accident.

Olivier Dubois, un jeune homme qui demeure sur la rue Stanley, est tombé et s'est fait une mauvaise entorse à un pied, hier, en patinant.

Un Oiseau Nocturne.

Une famille du nom de Landry, résidant sur la rue Market, fut éveillée mardi dans la nuit par un voleur qui s'était introduit dans la maison.

Ce malfaiteur vola $1.50 qui se trouvait dans une poche de robe de Mde Landry; ensuite il décampa sans laisser de traces.

Temps Durs.

Vu la rareté de l'argent, le célèbre Dr sauvage J E. P. Racicot fera une réduction de 20 pour cent sur tous ses remèdes pour un mois seulement. Si vous voulez vous purger ou vous renforcir le sang et les nerfs ou pour toutes autres maladies telles qu'elles soient, rendez-vous immédiatement au bureau de ce célèbre médecin qui se fait et se fera toujours un devoir de vous guérir le plus promptement possible. Ses remèdes sont infaillibles. Jours et heures de bureau à Lowell, 474 rue Merrimack: le lundi, mardi, mercredi, samedi et dimanche de 9 hrs du matin à 10 du soir; Lawrence tous les jeudis de 9 hrs du matin à 9 du soir; Salem tous les vendredis de 9½ hrs du matin à 10 du soir.

Il traite aussi par correspondance.

Fausses Pieces de 25cts.

De fausses pièces de 25c datées de 1891 sont en circulation en cette ville. Qu'on y fasse attention.

Tremont & Suffolk

La Tremont & Suffolk Co., placent des tissus manufacturés dans les entrepôts de la Lowell Carpet Co. Un contre maître de cette dernière compagnie a dit que les commandes pour les tapis la semaine dernière a égalé le nombre de verges manufacturées.

Ouverture de la Retraite

La retraite des dames s'est ouverte dimanche soir à l'église St Joseph. L'assistance était la plus nombreuse qui ait jamais été vue dans une semblable circonstance. Le sermon a été fait par le Révd P. Emard qui s'est surpassé.

Une Autre Buvette Close

La buvette de McDonald & Co., au coin des rues Concord et Andover, a été obligée de suspendre ses affaires, car une saisie a été opérée sur cet établissement.

On dit que la Rhode Island Brewing Co. a pris possession de cette buvette.

Les Voisins se Rendent Visite.

Dimanche dernier, M. et Mde Roussin sont allés passer la soirée chez M. S. Viger de Lawrence, Mass. Les Drs Janson Lapalme, L. A. Maynard, M. Amedée Cloutier et plusieurs autres amis se sont réunis pour aller saluer et entretenir leurs voisins de Lowell. La réunion a été des plus charmantes.

Des Voleurs Malchanceux

Lundi soir ou durant la nuit, des voleurs se sont introduits dans le magasin de liqueurs de J S. Bourdon, rue Merrimack, et ont volé une couple de dollars en monnaie qui avaient été laissés dans le tiroir et quelques bouteilles supposées contenir du whiskey, mais ne contenant en réalité que de l'eau rougie et servant à orner l'étalage.

Ces voleurs n'ont pas dû trouver cette boisson assez forte.

Mort Causee par un Accident.

David N. Scott, âgé de 21 ans, est mort lundi dans sa résidence à Tewksbury des suites d'un accident dont il fut victime il y a quelque temps. Il était à transporter du charbon, lorsque sa voiture s'embourba dans un bourbier. Scott se mit au dessous pour la soulever, et dans ses efforts il se brisa quelque chose dans le corps. Depuis ce temps-là qu'il était malade.

La Derniere Variolee

Mlle Margaret Sheehan, la dernière variolée transportée de cette ville à l'hôpital, devait être renvoyée dans ses pénates samedi, mais comme elle ne se trouvait pas encore parfaitement remise, elle y demeurera encore quelques jours.

Mde Quirouet, la garde-malade qui est tombée malade de la vérole à Tyngsboro, a été dangereusement malade à l'hôpital, mais elle a pris beaucoup de mieux.

Homme de Memoire

Parmi les personnes réputées pour leur grande mémoire on peut mentionner le Dr Fuller, l'auteur de *Worthies of England*. Il pouvait répéter le sermon d'un ministre protestant après l'avoir entendu une seule fois et pouvait répéter 500 mots d'une langue inconnue après les avoir entendus deux fois.

Un jour il fit le trajet de Temple-Bar jusqu'aux confins de Cheapside, à Londres, et à son retour il put redire toutes les enseignes qu'il avait vues, sans en oublier une seule.

Un Atelier Chic.

Notre populaire artiste photographe M. J. T. Fontaine qui a eu le malheur de voir son établissement devenir la proie des flammes vient de faire subir d'importantes améliorations à son atelier. Tout est peinturé et tapissé à neuf. Ses instruments, ses toiles ont tous été revouvelés. Sans contredit, c'est l'atelier le plus élégant de la ville. Il sera prêt à prendre des commandes sam di prochain. Qu'on se le dise.

Funerailles

Un grand nombre de parents et d'amis assistaient samedi matin aux funérailles de Marguerite Tremblay, épouse de M. Théodore Towner, à l'église St Joseph.

L'église était revêtue de son plus beau deuil. Le R. P. Emard officiait et était assisté des RR. PP. Marion et Lamothe, comme diacre et sous-diacre.

Un nombreux chœur, sous la direction de M. A. M. Duval, ont très bien exécuté une messe de requiem. A l'offertoire M. Philias David a chanté *O. Passionnis Meritam.*

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. Crosby Towner, Theodore Towner, P. A. Brousseau, Numa Délisle, Philias David et Joseph Cantin.

M. Joseph Albert avait la charge des pompes funèbres.

Le Theatre de Lakeview

On rapporte que le gérant John T. Cosgrove de l'Opera House va gérer le théâtre de Lakeview l'été prochain. Ce théâtre sera agrandi.

Les Annexes de la Maison des Pauvres.

Les estimations pour la construction des trois nouveaux édifices devant être ajoutés à la "maison des pauvres" à Tewksbury sont les suivantes:

L. P. Soule & Sons, Boston,	$113,000,00
D. H. Jacob & Son, Boston,	109,274,00
G. E Barclay, Lowell,	96,274,68
Stones Bro., Lowell,	94,157,00
J. Y. Mainland, Boston,	$84,473,00
J. W. Bennett & Co, Lowell,	87,000,00
D. E. Locke, Lawrence,	$84,400 00

Le contrat a été accordé à D. E. Locke, de Lawrence. Les estimations se sont ouvertes le 3 février et furent faite d'après les plans et devis de J. A. Fox, de Boston.

Liste des Deces.

Victor Crochière, 23 ans.
Virginie Jalbert, 15 ans.
Eva Mérand, 4 ans.
Edmond Gendreau, 6 mois.
Marie Forget, 5 mois.
Alphonse Pagé, 37 ans.
Marie Labrie, 2 mois.
Charles Martin, 10 jours.
George Aubé, 7 mois.
Pelmire Boucher, 13 jours.
Joseph Ducharme, 1 heure.
Ovila Bourgeois, 21 ans.
Emma Ayotte, 7 mois.
Rose Anna Paquet, 6 mois.
Aurore Lamoureux, 1 jour.
Emélia Desjardins, 14 ans.
Sophie Lapierre, 19 ans.
Albie Gauyette, 4 ans.
Marguerite Towner, 70 ans.

Lettres Non-Reclamees.

Semaine finissant le 10 Fév. 1894.

FEMMES.

Brouillette, Reine
Corbeille, Victoria
Gosselin, Dlle Mary
Gingras, Mrs. Emma
Leclair, Marie
Lapoint, Mrs. Ovide
Lafrenière, Mrs. J.
Lacaillade, Délia
Martin, Mrs. A.
Mampotin, Louisa
Pilote, Mrs. Angèle
Reau, Mrs. Jos.
Rose, Helen C.
St Martin, Eug.
Vaillancourt, Mde Vve. H.

HOMMES.

Bergeron, R.
Bourgit, S. T.
Caplanine, Gédéon.
Couture, Peter.
Cloutier, Prudent.
Deneault, Médard.
Lavigne, Dave.
Lalimère, André.
Lapointe, O. A.
Marcotte, Wilbrod.
Peaunier, Narcisse.
Ploude, Henri
Sinclair, H. W. Prof.
Trudel, Marc.

LA LISTE DES PROCES

Pour le Terme de Fevrier a East Cambridge

Atchinson Taylor, assaut avec une arme dangereuse.
Joseph McDonald, vol avec effraction.
George Somers et Nelisa E. Wilard pour adultère.
Lewis Monroe, adultère.
Thomas Clark et James Hines, vol avec effraction.
Patrick Fells, pour évasion.
Frank Connelley, assaut.
Joseph S. Radcliffs et Mathew Cunningham, "man-laughter".
Thomas Silverthorne et Bridget Wilson, adultère.
Michael J. Garvey, pour avoir violé la lois des élections.
George Ford, vol avec effraction.
Patrick Magoon, vol avec effraction.
Cornelius Crowe, assaut avec intention de rapt.
John C. Tolman, rapt.
John Barry, vol avec effraction.
Wm H. Clark et Nellie Monahan, adultère.
Frédérick Harrington et Herbert Todd, vol avec effraction.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux,)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6 50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

TEMPETE DE NEIGE.

Les Chemins de Fer et les Tramways en Souffrent.

La tempête venant de l'Ouest qui nous avait été prédite a atteint la Nouvelle-Angleterre tard lundi après-midi. Elle s'est abattue sur ces parages avec une grande fureur et une vélocité surprenante, sévissant à peine à un bout qu'elle touchait déjà à l'autre.

Une couche épaisse de neige est tombée.

Lowell n'a pas été épargné et a eu sa bonne part de neige.

La tempête s'abattit sur cette localité vers les 5 heures, lundi soir, pour durer toute la nuit et une partie de la journée. Ce n'est que cette après-midi que le temps s'éclaircit.

Les voies des tramways électriques sont devenues en peu de temps couvertes de neige, et toute la nuit des employés furent occupés à faire circuler les chasse neige, afin de nettoyer la voie pour le service du lendemain. Dans la ville les tramways purent circuler assez régulièrement, vu la lutte énergique qu'on fit contre les éléments, mais dans la campagne le service fut interrompu.

Cette neige est une bonne aubaine pour les travailleurs sans emploi dont un grand nombre ont été engagés pour déblayer les rues et les trottoirs.

Tous les trains venant du nord sont en retard. En sus quelques wagons de marchandises ont déraillé à North Chelmsford à cause de la neige.

Le Porc et la Fleur.

Je frémis quand je vis un porc couvert de boue épaisse;
Il me sembla pourtant qu'en grognant, il me disait:
"Va, ne sois pas si fier, car contemple dans ma graisse
La source féconde de la richesse de tes mets."

Je m'enfuis et je vis dans un champ tout recouvert
Comme d'une masse énorme de roses blanches et pures,
Avec des bourgeons au milieu d'un feuillage vert;
Et comme j'admirais ces superbes parures,
La brise d'été qui passe en soupirant sur la plaine,
Me souffla: "Contemple la Source de la Cotonéne."

La Picote a Lawrence

Lawrence, 10 fév.—Un cas de petite vérole a été rapporté aux autorités du bureau d'hygiéne, aujourd'hui. La victime est un enfant. La mère du petit malade a visité ses parents à Brooklyn, N. Y., il y a environ une semaine, d'ou elle a bien pu rapporter les germes de la maladie.

UNE REDUCTION

Lawrence, 9 fév.—Les employés dans les fabriques Washington n'acceptent pas de bonne grâce la réduction de gages de 5 à 15 pour cent qui prendra effet lundi prochain.

Plusieurs assemblées convoquées par les employés ont eu lieu hier soir.

Aujourd'hui une députation des tisserands s'est abouchée avec l'agent Shaplin. La question a été discutée au long, mais l'agent est démeuré ferme dans sa décision. Ainsi les gages seront réduits ou il n'y aura pas d'ouvrage.

GREVE A LAWRENCE

2000 Employes y Prennent Part

Lawrence, 12 fév. — La grève des 2000 employés dans les fabriques Washington qui s'opposent à une réduction de gages a commencé ce matin.

A 6 30 hrs du matin, les machineries furent mises en mouvement comme d'habitude, mais aucun employé ne s'était rendu à l'ouvrage et les fabriques durent être closes.

Dans l'après-midi une autre assemblée des grévistes eut lieu dans la salle Matthes et plusieurs centaines d'employés étaient présents

T. P. Cahill et deux autres personnes prononcèrent des discours. Il fut décidé de continuer la grève

Saisie de Liqueurs

Lawrence, 11 fév—Dans la résidence de Patrick T. Bradley, 58-60 rue Chestnut, du whiskey et du lager ont été trouvés dans une cachette dans la cave.

Bradley, qui est propriétaire et un politicien en vue du deuxième quartier, a été remis en liberté sous caution; il comparaîtra en cour ce matin sous l'accusation de vente illegale.

UNE TETE DE NEGRE.

Prise pour un Voleur par un Passant.

Haverhill, 13 fév—Une certaine maison de Boston se sert d'une tête de nègre en carton comme moyen d'annonce. Cette tête de nègre qui est fort ressemblante à son original a causé beaucoup de trouble à un habitant bien connu du troisième quartier et à deux agents de police.

L'habitant du troisième quartier s'en retournait à sa résidence tard dans la soirée quand, rendu vis à-vis le magasin de W. Burke, il s'imagina voir un nègre qui se tenait debout près de la fontaine à soda du magasin. Supposant qu'un voleur s'était introduit dans le magasin, il courut en arrière pour voir si un châssis avait été forcé. Il n'aperçut aucune effraction et crut que le voleur se trouvait pris. Alors il s'élança dans la rue à la recherche d'un gardien de la paix; il rencontra l'officier Bolan, à qui il raconta sa découverte.

Ce policeman rencontra un de ses confrères et tous deux accoururent sur les lieux, suivi de près par le détective improvisé qui fit bien rire de lui quand on découvrit que c'était une tête de nègre en carton qui l'avait mystifié de la sorte.

TENTATIVE DE SUICIDE

Haverhill, 12 fév. — La police rapporte qu'un ivrogne qui a été arrêté samedi matin a tenté de se suicider dans sa cellule, samedi midi, en se pendant avec ses bretelles. Il fut découvert à temps pour l'empêcher de mettre son sinistre projet à exécution.

SOUFFRANCES HORRIBLES.

Un Pere Tue sa Femme et ses Enfants.

SEPT CORPS TROUVES MORTS DANS UNE MAISON.

Au Moins Trente Pertes de Vie Causees par le Froid.

Guthrie, O. T., 13.—Un froid intense a sévi pendant la tempête qui s'est abattue sur ce territoire ces jours dernier s, et l'on rapporte de différents endroits que des personnes ont enduré des souffrances horribles.

Vingt personnes ont été gelées à mort.

On rapporte que sept personnes formant une famille ont été assassinées par leur père qui voulait, par ce moyen, les empêcher de mourir de froid. C'est dans la partie nord que ce carnage a eu lieu. Les corps ont été trouvés dans la maison, ayant la gorge coupée.

Dans la maison a aussi été trouvée une lettre signée par le père déclarant qu'il avait tué sa femme et ses enfants parce qu'ils allaient mourir de froid. Après avoir commis ces crimes, le père avait tenté de se suicidé. Quand on le trouva il respirait encore, mais on ne croit pas qu'il puisse vivre longtemps; un long couteau aiguisé était enfoncé dans son poignet gauche.

A Red Rock, un nommé James Blount, sa femme et ses deux enfants ont été quasi gelés à mort. Mde Fannie Spencer, habitant un "homestead" à 12 milles de Cross, a été trouvée morte de froid; tout son combustible était consumé.

Plusieurs personnes habitent encore des tentes, et comme le combustible est rare, leur condition est affreuse. James Mulligan, résidant à quatre milles au sud de Perry, a été trouvé mort gelé hier soir, et son associé, Harvey Newcombe, est mort de froid 15 minutes après avoir été trouvé.

A Ponco, Mde Jennie Cramer et ses deux enfants ont été trouvés gelés dans un hangar à dix verges de leur maison.

Le colonel Henry Melton, un "cowboy," a été trouvé par des chasseurs de bonne heure ce matin étendu sans vie sous son cheval près de New Kirk

Melton était un brave lutteur, et il fut grièvement blessé dans une bataille contre les Indiens à Wounded Knee.

A Anandarko, deux élèves indiens ont été trouvés hier ensevelis sous un amas de neige. L'un des enfants est mort. L'autre va probablement en revenir.

On a rapporté en cette ville hier soir qu'une famille du nom de Sears, résidant près de Woodward, avait été trouvée gelée à mort.

A Alva, une centaine de bestiaux sont morts gelés, et un grand nombre de personnes ont dû être secourues.

Mlle Jennie Johnson, une jeune institutrice, qui était arrivée récemment à Alva de Scranton, Penn., quitta son école samedi soir pour se rendre à sa maison de pension. Elle n'a pas été revue depuis. On craint qu'elle ne soit morte de froid.

AU MOINS TRENTE PERTES DE VIE.

Kansas City, 13 —On a appris ici aujourd'hui qu'au moins trente personnes ont péri pendant la grosse tempête de dimanche dans le Territoire Indien et Oklahoma.

Plusieurs "homesteads" isolés, où les familles étaient pauvrement pourvues des choses nécessaires pour l'hiver, ne pourront donner de leurs nouvelles avant plusieurs jours, et l'on a raison de croire que plus de trente personnes ont perdu la vie.

Dans l'ouest et le sud-ouest du Kansas il y a eu de grandes souffrances, et il est probable que dans plus d'un chantier des corps morts seront trouvés un de ces jours.

DANS LE DELIRE.

Un Docteur Blesse sa Femme et Tue son Enfant.

HORRIBLE TRAGEDIE DANS UNE MAISON DE RICHES.

Un Homme Rendu Fou par des Exces de Boisson.

St Louis, Mo., 13 fév —A 4 heures, cette après-midi, le Dr Arthur Duestrow, dans un accès de delire causé par des excès de boisson, a blessé grièvement, peut-être mortellement, sa femme, et avec le même revolver il a tué son fils Louis, un joli petit bambin âgé de 3 ans.

Le Dr Duestrow est le fils du feu Louis Duestrow, l'un des millionnaires de la mine Grand Mountain, et il retirait $20,000 par an des propriétés laissées par son père. Il demeurait dans une résidence princière, entouré de tout le luxe que la richesse peut procurer.

Duestrow avait malheureusement contracté la terrible passion de l'ivrognerie, et quand il était ivre, il entrait souvent dans d'affreuses colères pour des riens; plusieurs fois déjà il s'était livré à des voies de fait sur son épouse.

Duestrow cette après midi arriva en voiture en face de sa résidence. Sa femme, qui était à la fenêtre, l'aperçut et envoya immédiatement la servante pour lui demander s'il désirait faire un tour de voiture en sa compagnie.

Duestrow, qui était ivre, répondit grossièrement, et la fille, voyant dans quel état il se trouvait, retourna dans la maison. Duestrow sauta en bas de sa voiture et se mit à la poursuite de la servante qui était montée au deuxième étage.

La servante alla se réfugier dans la chambre à coucher de Mde Duestrow, où l'ivrogne alla la reclamer et la frappa à coups de poing.

Mde Duestrow s'avança alors vers son mari et lui dit:

"Comment oses-tu frapper cette pauvre fille! S'il te faut faire mal à quelqu'un, frappe sur moi."

A ces mots, le Dr Duestrow devint comme enragé, et il se mit à frapper brutalement sur sa malheureuse épouse qui s'élança hors de la chambre en criant. Son mari la suivit et la frappa jusqu'au bas de l'escalier.

Mde Duestrow se retourna alors et donna une vigoureuse poussée à son mari qui alla se heurter au mur.

Cette action ne servit qu'à augmenter sa fureur, et vif comme l'éclair, il sortit un revolver et tira sur sa pauvre femme. La balle alla s'enfoncer dans le côté de la malheureuse qui tomba lourdement sur le plancher grièvement blessée.

En voyant tomber sa femme, un éclair de raison traversa l'intelligence obscurcie par les spiritueux de ce misérable; il s'agenouilla près de sa victime, lui prit les mains, la supplia d'ouvrir les yeux, de ne pas mourir, lui disant qu'il l'aimait encore et qu'il serait à l'avenir bien bon pour elle.

En ce moment le petit Louis, son jeune enfant accourut dans l'appartement, et dans son innocence, il alla se jeter dans les bras de son père, puis l'embrassa à plusieurs reprises.

Ces caresses qu'il méritait si peu troublèrent tellement cette brute de Duestrow qu'il saisit son enfant par la taille, et le soulevant à hauteur d'homme, il lui tira une balle dans la poitrine et une autre dans la tempe, cette dernière traversant de part en part la tête du pauvre petit. La mort fut presque instantanée.

L'ivrogne, après ce deuxième crime, laissa tomber le corps de son enfant au côté de sa mère, puis, nu-tête et tenant encore dans sa main le revolver fumant, il s'élança dans la rue.

Il se rendit tout droit à la station de police, et en entrant il se mit à crier à pleins poumons: "C'est un accident; je vous dis que c'est un accident. Je ne suis pas un meurtrier. Je ne l'ai pas tuée."

Les policemen s'en emparèrent et lui firent dire son adresse où l'on courut aussitôt.

Un spectacle horrible s'offrit aux regards des agents de police à leur arrivée dans la splendide demeure du Dr Duestrow: ils trouvèrent Mde Duestrow sans connaissance et étendue de tout son long dans une mare de sang; ses bras étaient étendus vers son enfant, comme si, ayant repris un instant connaissance, sa première pensée eut été de porter secours à son cher petit garçon qu'elle ne croyait sans doute pas mort.

A cette vue, plusieurs personnes du voisinage, qui étaient accourus sur les lieux, ne purent s'empêcher de verser des larmes.

Il est probable que Mde Duestrow va mourir des suites de l'horrible blessure qu'elle porte au côté; cependant des médecins très capables l'ont sous leurs soins et feront tout en leur possible pour la sauver.

ROYAL CREAM.

Seu artice de toilette a l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussèlures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclarcit le teint, En vente chez les phramaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

VOL D'UN PARDESSUS.

Deux Livres de Banque se Trouvaient dans les Poches.

Salem, 13 fév—Un pardessus appartenant à un homme du nom de Haskell, qui réside à Marblehead, a été volé dans la fabrique de chaussures de David Lefavour, rue Canal, hier après-midi.

Le vêtement avait été laissé suspendu à un crochet dans la salle de coupe par M. Haskell. Quelque temps avant sa disparition, deux individus à mine suspecte ont été vus dans l'appartement, et l'on croit qu'ils ne sont pas partis sans emporter le pardessus.

Dans l'une des poches se trouvaient deux livres de banque, certifiant des dépôts d'argent dans la Marblehead Bank.

Les directeurs de la banque ont été avertis de ne pas payer ces arguments, ce qui empêchera les voleurs de toucher les dépôts de M Haskell.

Les deux étéangers qu'on suppose être les auteurs de ce vol sont deux jeunes gens. Quand on les a vus pour la dernière fois, ni l'un ni l'autre ne portait de pardessus.

Ils l'Echappent Belle.

Salem, 13 fév—Un train spécial dans lequel se trouvaient les Lancers et la Salem Cadet Band, de retour des fêtes du Mardi-Gras, vint en collision avec un rapide à 90 milles au sud de Birmingham.

Les mécaniciens s'étant aperçus à temps de l'accident purent ralentir tellement leurs locomotives que le choc fut très faible. Les deux locomotives furent quelque peu endommagées et les passagers furent secoués de la belle manière, mais personne n'a été blessé.

Vingt-Deux Vagabonds.

Salem, 13 fév.—Le record concernant le nombre de vagabonds admis à coucher à la station de police a été surpassé un de ces soirs derniers qui a vu pas moins de 22 chevaliers errants demander au Janitor Buker de leur accorder un endroit où se reposer.

Deux de ces vagabonds arrivaient d'Albany, N. Y; deux autres de la ville de New York; quatre de Providence; trois de Boston; deux de Milton, et un de chacune des villes suivantes: Hartford, Pittsburg, Hyde Park, Reading, Lowell, Waterbury, Conn., Lawrence et Lynn.

Les cellules des vagabonds étant bondées, on fut obligé de les faire coucher dans les cellules des prisonniers.

Perquisition de la Police.

Salem, 13 fév.—La police a fait des perquisitions dans la Quincy House et dans l'établissement de James McCaughan, rue Front, l'un de ces jours derniers, mais elle fut incapable d'y trouver de la boisson.

NOVORO

DU DR. PIERRE.

est un des meilleurs remèdes de notre époque. Il nettoie le sang, renouvelle la vitalité, enlève du corps tout germe de maladie, et met en même temps les organes dans de bonnes conditions de fonctionnement. La médecine se compose de plus de trente sortes d'ingrédients différents, tirés principalement du règne végétal; il est connu et en usage depuis plus de cent ans. Son emploi a été très avantageux dans la généralité des maux qui de nos jours affectent l'humanité et principalement dans ces maladies qui proviennent du sang et des désordres de l'estomac, telles que constipation, maux de tête, maladie des rognons, condition bilieuse, jaunisse, rhumatismes, hydropisie, dyspepsie, fièvre intermittente, érésypèles, scrofule, plaies purulentes, démangeaisons, vers, éruptions cutanées, maux et plaies, excroissances cancéreuses, douleurs dans le système osseux, émaciation, maladies de femmes, faiblesse, maux de reins, étourdissements, etc.

Le **Novoro** n'est pas une médecine brevetée, et il n'est pas en vente chez les droguistes; mais, mus par un sentiment de gratitude envers le docteur et désireux de faire participer le genre humain aux bénéfices qu'ils en ont reçus, les hommes et les femmes qui ont été guéris par ce remède en sont devenus les agents et le font ainsi parvenir aux malades les plus éloignés.

Il a une grande valeur comme remède de famille, particulièrement pour les personnes qui demeurent à une grande distance des médecins et des pharmaciens. Le remède ne peut pas être obtenu des droguistes, mais seulement des agents locaux.

Les personnes qui demeurent là où il n'y a pas d'agents pour la vente du **Novoro du Dr. Pierre,** peuvent obtenir directement du propriétaire 12 bouteilles d'essai de 50c., contre l'envoi de $2.00. La même personne ne peut obtenir cette offre spéciale qu'une seule fois.

DR. PETER FAHRNEY,
112-114 South Hoyne Avenue, Chicago, Ill.

FEUILLETON
76

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIEr

I

Ah! tu te souviens donc que en as un autre? Un terrible maître Et en t'exaltant comme tu viens de le faire, tu oublies que nous allons courir tous deux au devant du danger qui nous menace à notre arrivée à Paris.

Ah! corne du diable! c'est la pure vérité; et je n'y pensais pas... dans notre enthousiasme, à courir au près de notre chaste et pure fiancée, nous négligions les règles les plus élémentaires de la prudence! En un mot: nous allions nous précipiter tête basse dans la tête de M. le lieuten... dans la gueule du loup, veux-je dire.

Picard s'interrompit et avec un geste respectueux:

Que monsieur le chevalier ne se méprenne pas sur l'expression qui vient de m'échapper: Je n'ai pas eu l'intention de faire une allusion irrespectueuse à...

Roger eut un sourire.

Allons! allons! fit-il, tu es tout trouble, mon vieux Picard, et on le serait à moins; te trouver, à ton âge, mêlé à de si dramatiques aventures!

A mon âge! riposta le valet avec une animation comique; à mon âge! Mais, mon maitre, j'ai du sang de vingt ans dans les veines, et des jambes d'adolescent, lorsqu'il s'agit de faire quelque chose d'utile pour le service de monsieur le chevalier.

Et en parlant ainsi, le pauvre diable s'efforçait de redresser son échine menacée de lumbago qu'il avait parcouru à cheval la distance de Paris au Havre, et il dissimulait, autant que possible, la douleur rhumatismale qui cramponnait son molet et le faisait tirer quelque peu la jambe. Roger eut un regard de compassion pour ce serviteur dévoué. Jusque-là, le chevalier, sous l'influence du du chagrin qu'il éprouvait de l'incertitude qui le tenaillait, n'avait pas rendu à l'homme qui se dévouait et se perdait pour lui toute la justice qu'il méritait. Mais à présent qu'il était presque rassuré sur le sort d'Henriette, après la conversation qu'il venait d'avoir avec la déportée, Roger songeait enfin à reconnaître la valeur des services rendus et à récompenser celui qui s'était chargé d'une tâche si difficile à accomplir. Il avait, tout en parlant, modéré le pas. devant la porte de l'hôtellerie, il dit à Pacard:

Va t'occuper des chevaux, pendant que je réglerai notre dépense.

Et il ajouta en manière de correctif à la mauvaise impression qu'il avait manifestée précédemment:

En route nous aurons tout le temps d'arrêter un plan pour ne pas tomber entre les mains des agents de police.

Que notre oncle vindicatif n'aura pas manqué de mettre à nos trousses.

Puis, s'animant de nouveau:

Mais nous les dépisterons; nous évanterons leurs ruses, nous jouerons au plus fin avec M. Marest et toute sa clique. Vous pouvez vous en rapporter pour cela à votre humble et dévoué serviteur, monsieur le chevalier.

Et Picard sortit avec un geste qu'il voulut rendre majestueux. Mais, en dépit des fanfaronnades du vieux domestique, le chevalier de Vaudrey n'était rien moins que rassuré. Il savait bien Henriette libre. grâce au dévouement de la malheureuse qui s'était sacrifiée pour elle; mais il redoutait tout de la colère du lieutenant de police. Outre que M. de Linières pourrait, d'un moment à l'autre, apprendre qu'il avait été joué, la liberté qu'avait recouvré Mlle Gérard dans de semblables conditions n'était pas une solution au projet de mariage caressé par Roger. Celui-ci ne pouvait se dissimuler que la jeune fille serait plus que jamais, opposée à un acte qui brouillerait pour toujours l'oncle et le neveu, sans préjudice de malheurs encore plus grands.

Aussi le chevalier, en se remettant en route pour Paris, était-il peu à peu retombé dans de pénibles réflexions. Après la fièvre qui l'avait agité, lorsqu'il poursuivait le convoi des exilées dans l'espoir de délivrer Henriette, un morne abattement l'envahissait maintenant. Les premières étapes furent parcourues, sans que Picard osât interrompre les méditations de son maître Au surplus n'était-il pas lui-même tout à fait absorbé dans ses pensées rien moins que joyeuses.

En réfléchissant à son équipée, il se voyait, comparaissant devant le maître qu'il avait trahi, ne sachant que répondre à l'interrogatoire qu'il ferait subir, puis enfin à la Bastille, où il se retrouvait en présence de ce Rumignac qu'il avait joué et qui lui ferait payer cher cette mystification. Il se disait que c'était là une retraite peu digne pour le serviteur resté tant d'années dans la famille des Vaudrey. Et toutes ces idées ne pouvaient assurément pas le rendre bien gai; aussi son visage se renfrongnait-il visiblement après chaque étape parcourue. Le voyage menaçait de devenir de plus en plus triste. Tout à coup le chevalier, changeant d'attitude, voulut de lui-même entamer la conversation:

Holà, Picard, dit-il, pousse ton cheval à côté du mien, afin que nous causions un peu.

Le valet donna du talon contre le ventre rebondi de la bête qui trotta menu.

Me voici, maître, fit-il.

Voyons, mon ami, commença Roger, nous devons, je crois, avant tout, prendre nos dispositions pour nous épargner une méchante histoire en arrivant à Paris.

C'est juste!

Oui, mais comment t'y prendrais-tu?

Hum! hum! le plus simple serait de...

Comment il ne s'attendait pas à la question, Picard, qui voulait toujours avoir réponse à tout, avait commencé la phrase sans savoir comment il la terminerait. Il s'interrompit donc pour réfléchir. Et comme c'était un rusé bonhomme, rompu, depuis longtemps à toutes les malices et aussi à certaines petites capitulations de conscience, il ne restait presque jamais coi lorsqu'il faisait appel à son imagination. Cette fois, pour être plus long et plus pénible, le travail intellectuel auquel il se livra pendant que le chevalier attendait patiemment la réponse, ne demeura pas stérile.

Oui, dit-il, répondant à la pensée qui lui était venue, il sera indispensable, à mon avis, que nous nous séparions avant d'arriver à la porre de Paris.

Roger approuva d'un signe de tête.

Monsieur le chevalier ne croit-il pas qu'une extrême prudence en ce cas doit servir de guide à nos moindre actions? Par conséquent, il est, à mon avis, indispensable que nous entrions dans la capitale, chacun par une porte différente?

Après? demanda Roger.

Après, nous manœuvrerons de façon à nous cacher le plus possible, d'abord des exempts, ensuite des gens qne nous connaissons, car il n'y a pas à se dissimuler que notre équipée doit être connue depuis longtemps et qu'elle doit aujourd'hui encore défrayer toutes les conversations.

Soit, fit le chevalier, nous nous séparerons à la dernière étape. Tu rentreras par la porte de Versailles et moi je contournerai... enfin c'est mon affaire, mais il faut si l'un de nous deux était arrêté par ordre de M. le lieutenant de police, il faut que l'autre puisse agir et retrouver Henriette.

Vous la retrouverez, mon cher maître, chez l'excellent docteur Hebert. Et si vous ne me revoyez pas, c'est que je gémirai sous les verrous! Car, si je suis reconnu et il n'est pas arrêté, vraisemblable que M. le comte de Linières, que j'ai trahi, me permette de continuer à vivre dans son hôtel. Il m'enverra en villégiature dans un cachot de la Bastille ou le donjon de Vincennes, peut-être même dans un cabanon de Bicêtre.

En fin conclut Roger, convenons, à tout hasard, d'un endroit où nous pourrons nous rencontrer sans être exposés à être reconnus.

Dans une église quelconque; on est bien sûr que monsieur le lieutenant de police n'enverra pas là ses agents où ils n'auraient que faire, etant donné la bonne clientèle de l'endroit.

Soit! à Saint - Nicolas - des-Champs.

Bien trouvé, mon bon maître; on ne rencontre là que des vieilles dévotes qui ne lèvent jamais le nez de dessus leur paroissien.

A six heures! continua le chevalier.

Excellente heure! La priére du soir pendant laquelle pense au souper qui l'attend, et ne s'occupe guere de ce qui se passe autour de lui.

Voilà qui est convenu.

Pour le soir même de votre arrivée à Paris.

Entendu!

Et Picard, tout regaillardi, tamquina si vigoureusement des talons le ventre de sa monture que celle-ci ébaucha un temps de galop.

Il faut reconnaître que, dans ce voyage, le retour ne ressemblait guére à l'aller. Les deux cavaliers ne surmenaient plus leurs chevaux comme autrefois, alors que les malheureuses bêtes arrivaient couvertes d'écume et les flancs déchirés au relai. Par contre, si sa monture marchait au pas, l'imagination de Picard galopait en diable. Tandis que Roger ne pensait qu'à retrouver Henriette, Picard avec son bon sens d'une part, sa finesse instinctive de l'autre, ne se faisait pas d'illusion sur les difficultés qu'il faudrait encore surmonter. C'est dans ces conditions que s'accomplit ce voyage.

Aussi qu'il avait été convenu, à la dernière étape, les deux compagnons se séparèrent.

Nous laisserons Picard pénétrer seul dans Paris, par la porte de Versailles, pour suivre le chevalier de Vaudrdey. Demeuré seul, Roger fit halte devant la première auberge qu'il rencontra sur la route. C'était le rendez-vous des rouliers qui s'y livraient à de copieuses libations, presque toujours suivies de querelles et de scènes de pugilat. Il y avait danger pour un gentilhomme, s'il était reconnu, à se rencontrer avec ces individus qui ne demandaient pas mieux, le piquette aidant, que de chercher noise aux voyageurs égarés dans ce taudis. Aussi le chevalier ne demeura-il dans l'auberge que le temps de se renseigner sur le chemin le plus court pour arriver à la Seine du côté de la rive droite. Il enfourcha de nouveau son cheval et piqua des deux...

Le crépuscule commençait comme Roger arrivait à la hauteur du faubourg Saint Honoré. Les rues étaient en ce moment de la journée remplies de passant, employés, ouvriers, ou badauds regagnant leur gite. Au milieu de tout ce monde il y avait chance de passer inaperçu, à condition toutefois de ne pas chevaucher d'une allure trop rapide. Se débarrasser de sa monture fut la préoccupation du chevalier qui avisant une hôtellerie qui portait l'enseigne traditionnelle: *Ici on loge à pied et à cheval*, s'y arrêta pour dîner. Le chevalier demanda une chambre et fit mettre son cheval à l'écurie, annonçant qu'il ne reviendrait probablement que fort tard dans la soirée, peut-être même dans la nuit. Comme il payait grassement, l'hôtelier le salua très bas, l'accompagnant jusqu'à la porte.

Qu'allait faire Roger? C'est ce qu'il se demanda en se retrouvant perdu dans la foule sur le pavé de Paris. Se rendre immédiatement chez le docteur Hébert fut sa première idée. Il ne doutait pas que le médecin de la comtesse de Linières ne le reçût admirablement, en dépit de son aventure qui avait eu tant de retentissement et de son évasion de la Bastille, qui n'avait certainement pas dû faire moins de bruit à la cour. Du reste, pour retrouver Henriette, il n'avait pas le choix des moyens, et c'était sur la bienveillance du médecin de la Salpêtrière qu'il devait compter.

Tout en se dirigeant vers la demeure du célèbre praticien, il se berçait de l'espoir qu'il pourrait, ce soir-là même, se rencontrer avec l'infortunée dont il avait si gravement, par son amour, compromis la sécurité et brisé la vie. Il se reprochait amèrement de l'avoir laissé seule aux prises avec les agents du lieutenant de police

Ah! pensait-il, s'il avait été là il eût défendu la pauvre enfant, comme il avait fait, une première fois, au pavillon du Bel-Air, l'épée à la main. Il se serait fait tuer plutôt que de l'abandonner aux exempts qui l'avaient entraîné comme une prostituée, elle, si vertueuse, si digne de respect."

En évoquant ces douloureux souvenirs, le chevalier sentait son sang battre précipitamment dans ses artères. La colère lui montait au cerveau, comme le jour où son oncle l'avait fait enlever et enfermer à la Bastille. Certes, si en ce moment il eût rencontré Marest où l'un de ses agents, il se fût jeté sur lui, oubliant toute prudence.

Sous l'impression des idées de violence, Roger avait doublé le pas, marchant comme un fou et se parlant à lui-même. C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il arriva à l'entrée de la rue où se trouvait l'hôtel du docteur Hébert. Alors il s'arrêta pour se remettre de l'émotion qu'il éprouvait depuis qu'il était parti de l'auberge et qui s'était accrue à chaque pas. Il ne pouvait se présenter, dans l'état de trouble où il était, devant le médecin dont il allait solliciter la bienveillante assistance pour retrouver Henriette.

Ce ne fut donc qu'après avoir laissé s'appaiser son sang et lorsqu'il se retrouva maître de lui-même, qu'il se dirigea vers la demeure du docteur. Avant de soulever le lourd marteau d'airain de la porte cochère, il réfléchit encore au résultat que pouvait avoir la démarche qu'il allait faire. Mille pensées, mille craintes nouvelles tourbillonnaient dans sa cervelle. Il y parvint enfin; et d'une main tremblante il souleva le marteau qui retomba lourdement avec un bruit sourd.

Depuis le jour où Henriette conduisant l'aveugle, les deux orphelines étaient venues, elles aussi, frapper à la porte du docteur Hébert, le célèbre particien n'avait cessé d'avoir pour elles toute la sollicitude du meilleur des pères. Tout entier livré à l'étude pendant sa jeunesse, et se consacrant plus tard corps et âme à ses malades, le médecin avait, pour ainsi dire, oublié de se marier. Ce n'est pas qu'il n'eût, grâce à sa science et à son habileté, atteint rapidement une célébrité qui le mettait en évidence dans la haute société où il eût pu contracter un grand mariage. Mais le docteur avait pour amante cette exigente que l'on nommait la science, laquelle prend tous vos instants, captive votre pensée, devient jalouse du moindre écart fait en dehors de son rayonnement et sait vous ramener impérieusement à elle, pour vous asservir plus étroitement encore.

Le besoin d'étudier sans cesse l'absorba donc tout entier. Lorsqu'il avait acquis quelque connaissance nouvelle et qu'à force de travail il était parvenu à découvrir un des nouveaux secrets de la science, il s'en allait à l'Académie de médecine et à l'hôpital Saint-Louis, enseigner à ses élèves ce qu'il venait d'apprendre lui-même, et c'est ainsi que tout son temps se trouvait si bien et si utilement employé, qu'il n'en pouvait plus distraire même une heure, pour la consacrer à lui-même.

Demeuré vieux garçon, jusqu'à la limite d'âge où l'on peut encore convoler, il se promit de n'avoir pour famille que ses malades qu'il entourait des soins les plus assidus, comme il eût fait pour de véritables parents. Les enfants principalement le trouvaient s'oubliant longtemps à leur chevet, les disputant à la maladie. Et lorsqu'il arrivait qu'un de ces pauvres petits êtres succombait malgré les trésors de science dépensés pour tenter de le sauver, le docteur Hébert en portait le deuil dans son cœur. Les malheureux, ainsi qu'on a pu le voir dans le courant de ce récit, avaient une large part de soins et d'aumônes, soit qu'ils s'adressassent directement au docteur, soit que celui-ci les trouvât à l'hôpital St Louis dont il était le médecin en chef. Jamais la charité de cet homme de bien n'avait fait defaut à personne; elle s'était même égarée quelquefois sur des misérables indignes de pitié, comme l'étaient les Frochard; mais le docteur préférait dépasser les limites de la charité, plutôt que de s'exposer à rester en deçà.

On comprend que dans les conditions où elles se présentaient chez le docteur Hébert, les deux orphelines devaient y trouver l'hospitalité la plus affable. On sait que le docteur Hébert avait été appelé à donner des soins à Henriette, à la Salpêtrière, le premier soir de l'arrivée de cette malheureuse enfant dans la prison. Lorsqu'il l'avait vue à l'infirmerie où elle avait été conduite d'urgence, le clairvoyant praticien n'avait pas tardé à reconnaître que cette jeune fille ne ressemblait en rien aux hôtes habituels de ce lieu de détention. Il y avait dans l'exaltation et la douleur de la maladie quelque chose de si poignant que M. Hébert en avait fait l'observation à sœur Geneviève.

Plus tard, quand il eut connaissance du sacrifice de Marianne pour sauver Henriette Gérard, il avait collaboré à cette bonne action en suppliant la supérieure, terrifiée à l'idée de faire un pieux mensonge, de prendre en pitié une innocente. A partir de ce moment, le bon docteur s'était promis de devenir le protecteur de cette infortunée qui n'avait plus de famille. Enfin, comme si la Providence l'eût désigné pour devenir le sauveur des deux orphelines, il avait pu indiquer à Henriette, qu'il venait de délivrer de la prison, le lieu où était sequestrée la pauvre aveugle, qu'il s'agissait d'arracher des griffes de la Frochard.

J'ai vraiment du bonheur aujourd'hui, se disait-il en rentrant à son hôtel, me voici deux pensionnaires nouvelles pour mon hospice particulier. On n'est pas plus heureux.

Et M. Hebert s'était frotté les mains avec une vigueur toute juvénile, comme il avait l'habitude de faire quand il était content de sa journée. Donc Henriette et Louise furent on ne peut plus choyées par tout le monde dans cette hôtel, depuis le maître jusqu'au plus modeste parmi les infirmiers composant le personnel de la partie de l'immeuble réservée aux malades que le docteur voulait soigner chez lui. Pour Louise c'était une vie nouvelle qui commençait après l'effroyable existence à laquelle l'avait condamnée la Frochard. L'infortunée semblait se relever d'une longue maladie. La pauvre créature avait vite oublié les malheurs inouïs qui s'étaient abattus sur elle, du moment qu'elle avait retrouvé sa sœur bien aimée qu'elle avait cru à jamais perdue pour elle, pour qui elle avait tant prié, tant pleuré!

Pendant les premiers jours de cette existence nouvelle, il n'y eut place dans son âme que pour la joie d'être auprès d'Henriette et pour la connaissance envers la Providence qui avait exaucé ses prières. Que savait elle de la généreuse intervention du docteur et de la part si grande qu'il avait pris à sa délivrance? Certes elle ne devait pas tarder à bénir celui qui avait joué un rôle si important dans sa vie; mais pour le moment elle se croyait de sa part simplement l'objet d'une charitable hospitalité qui allait bientôt cesser. Elle était même tellement convaincue que son séjour chez le médecin ne serait pas de longue durée, qu'elle avait, dès le lendemain, dit à Henriette:

Maintenant que nous sommes réunies, ma sœur, et pour ne plus nous quitter, cette fois, qu'as-tu décidé que nous ferions?

Et comme Henriette hésitait à répondre, l'aveugle reprenait en lui serrant les mains:

Nous avons été si malheureuses à Paris qu'il me semble que nous ne devons pas y demeurer plus longtemps. Dis-moi, petite sœur bien aimée, si nous retournions à Evreux?

Puis, câlinement, et prenant sa voix si douce lorsqu'elle s'adressait aux personnes affecctionnées?

A Evreux nous avons des amis, de bons amis de notre chère mère Gérard! ah! pourquoi les avons-nous quittés?

Elle était devenue rêveuse en pensant que c'était pour elle, pour essayer de lui rendre la vue qu'on avait entrepris ce déplorable voyage. Henriette ne l'avait pas interrompue. Que pouvait-elle lui dire sur l'état actuel de son esprit et de son cœur. Tout ce qu'elle essaya fut de persuader à Louise que, puisque l'on se trouvait à Paris et que la Providence les avait conduites chez l'un des plus grands médecins de France, il fallait profiter de cette bonne fortune inespérée. Elle insinuait ainsi à son amie d'enfance que le docteur voulait tenter une opération qui lui rendrait la vue.

La pauvre aveugle s'était contentée de hocher tristement la tête, en exhalant un soupir. Mais pour ne pas attrister sa compagne, elle n'avait pas manifesté plus clairement le peu d'espoir qu'elle avait de revoir jamais la lumière. Et cependant elle se souvenait qu'un jour, lorsqu'elle se trouvait, mendiant à la porte d'une église, un monsieur s'était approché d'elle, avait attentivement regardé ses yeux et lui avait parlé avec une grande douceur. Louise se rappelait que monsieur lui avait dit qu'il était médecin; elle se rappelait aussi qu'il l'avait questionnée, s'informant si elle était aveugle de naissance, et si quelque docteur l'avait déjà soigné pour cette cécité. Puis, le médecin s'était mis à parler bas à la Frochard; mais l'aveugle n'avait pu entendre ce qui se disait. Et comme elle avait interrogé la vieille mendiante, celle-ci lui avait répondu que le docteur affirmait, qu'il n'y avait plus d'espoir de guérison. Aussi lorrque Henriette lui eut dit quelles étaient ses espérances.

C'est donc pour cela, lui répondit l'aveugle, que tu ne veux pas retourner à Evreux? Alors, ma sœur, j'attendrai avec patience! mais toi?

Louise n'osait pousser plus loin ses question, voyant combien Henriette avait mis jusqu'ici peu d'empressement à répondre. Elle avait respecté le silence de sa sœur, remettant à plus tard de provoquer des confidences sur ce qui avait pu tenir, pendant si longtemps, Henriette éloignée d'elle. Tout d'abord, en effet, dans la joie de se retrouver dans les bras de son amie, Louise n'avait pas interrogé comme l'idée eût dû lui en venir. Quant à Henriette, l'immense bonheur d'avoir réussi enfin, après tant d'efforts infructueux, l'avait tenue pendant quelques jours, sous l'excitation d'une joie dégagée de toute préoccupution. Elle oubliait tout ce qu'elle avait souffert elle-même pour se réjouir d'être auprès de la pauvre chère créature à qui elle voulait faire maintenant une vie si douce.

Aussi n'avait-elle songé dans ce premier moment de joie inespérée, qu'à s'occuper des mille petits soins que réclamait l'état lamentable de Louise. C'est à présent qu'elle entrait dans la vie calme que l'infortunée ressentait des suites des mauvais traitements et des privations que la mégère lui avait fait subir. Henriette le savait bien, et aussitôt qu'un malaise se produisait, elle y apportait le soulagement. C'était son rôle de mère qui recommençait auprès de l'aveugle, car—depuis la mort de Mde Gérard—elle n'avait pas cessé, on s'en souvient, de l'orpheline que ses parents avait recueillie et élevée. Aussi, toute à cette préoccupation incessante, elle ne songeait point à elle-même.

La réaction ne devait se produire que plus tard, lorsque rassurée sur le compte de Louise, elle voyait d'heure en heure pour ainsi dire, sa sœur se remettre de ses émotions et de ses fatigues. Elle put alors se rendre compte de la situation nouvelle qui lui était faite depuis que, par suite du dévouement de Marianne, elle avait bénéficié d'une grâce qui ne lui avait pas été accordée. Bien qu'elle sût que le secret serait gardé par sœur Geneviève et par le docteur, elle se disait qu'il suffirait d'un malheureux hasard pour faire découvrir le subterfuge. Qui sait même si quelque captive de la Salpêtrière, connaissant ce secret, ne parlerait pas? Dans ce cas, qu'adviendrait-il? Le lieutenant de police, furieux d'avoir été joué, ne manquerait pas de la poursuivre de sa colère avec plus d'acharnement que jamais. Et, cette fois, personne n'oserait le protéger contre le courroux du tout puissant personnage. On découvrirait bientôt sa retraite, et c'est des bras de Louise qu'on viendrait l'arracher. S'il en était ainsi, on l'embarquerait pour la Louisianne; elle n'aurait plus, cette fois, Marianne pour la sauver de l'exil et de l'infamie. Cette idée avait pris une telle consistance dans l'esprit d'Henriette, que la pauvre enfant, toujours sous le coup d'une agitation fiévreuse, était obligée de se contraindre lorsqu'elle se trouvait en présence de son hôte.

Le docteur s'était aperçu de l'état d'esprit de la jeune fille, et il attendait le moment où, à bout de forces pour dissimuler ses impressions, Henriette s'ouvrirait à lui de ses appréhensions et du trouble qui l'avaient envahie Ce moment ne devait par tarder à arriver. Un matin, le docteur Hébert appela dans son cabinet Mlle Gérard qui, tout étonnée et croyant qu'il allait être question de la santé de l'aveugle, dit au médecin:

Est-ce que ma pauvre sœur serait dans un état inquiétant?

Puis, M. Hébert ayant gardé le silence:

Vous pensez probablement, ajouta-t-elle, qu'il n'y a plus d'espoir deguérison, et que l'infortunée est condamnée à rester aveugle...

Il ne s'agit pas de votre cœur, mon enfant, dit le docteur avec intérêt. Ce n'est pas sa santé qui m'inquiète en ce moment, mais bien l'état de votre esprit.

Comment, c'est de moi?

C'est pour vous parler de vous-même que je vous ai mandée ici.

Henriette regarda son interlocteur avec inquiétude.

Mon enfant, reprit M. Hébert avec douceur, vous éprouvez une douleur, une souffrance morale, qu'il est urgent de combattre.

Henriette poussa un soupir. Ses joues s'empourprèrent sous le regard scrutateur du médecin. Cependant elle ne répondit pas, comprenant qu'elle ne pourrait tromper ni l'homme, ni le docteur.

Si je vous parle ainsi, poursuivit M. Hébert avec bonté, c'est que je lis dans votre cœur et dans votre esprit, aussi clairement que je le ferais dans un livre. Vous avez des appréhensions, dis-je, parce que vous redoutez un danger.

C'est vrai, balbutia la jeune fille.

Et ce danger, je le devine; c'est la découverte du stratagème que nous avons employé pour vous arracher au châtiment que l'on vous avait infligé, dans un moment de colère, d'emportement aveugle...

Et que je n'avais pas mérité, interrompit Henriette en relevant la tête.

Aussi, répliqua le médecin, n'est-ce pas en réalité contre vous qu'a éclaté d'abord la colère de M. de Linières, mais bien contre...

Contre le chevalier de Vaudrey, dit Henriette, devenue plus tremblante encore.

Et vous, pauvre enfant, vous avez subi le contre-coup de cette colère, vous avez été emportée dans son déchaînement. On a voulu punir le chevalier en vous frappant! Et l'on vous a sacrifiée sans pitié!

Henriette tremblait sous le coup d'une émotion violente. Ce qu'elle venait d'entendre lui rappelait que le chevalier, lui aussi, avait été l'objet de rigueurs excessives. Elle se souvenait, Picard le lui avait dit à la Salpêtrière, que Roger était enfermé dans un cachot de la Bastille. Le chevalier enfermé pour l'avoir aimée, pour avoir voulu lui donner son nom. Or, elle n'avait plus revu Picard et elle ignorait ce qui, depuis lors, était advenu au chevalier. Elle était d'autant plus anxieuse que le neveu du lieutenant de police devait tenter l'impossible pour la délivrer...

Ce n'était pas par son intervention qu'elle avait pu franchir, libre, les grilles de la Salpêtrière Que lui était-il arrivé? En cet instant où le docteur ravivait en elle des souvenirs que la vue de Louise avait momentanément endormis, Henriette brûlait d'interroger son protecteur au sujet de Roger. Mais elle parvint à contenir son impatience. Et d'un ton ému, elle dit:

Celui qui a encouru les rigueurs de son parent a, sans doute, aujourd'hui à se repentir de n'avoir pas obéi à la volonté du comte de Linières! Il souffre, assurément, de sa fermeté à résister aux ordres qu'il avait reçus.

Le docteur ne jugea pas à propos de la renseigner immédiatement sur le sort du chevalier. Prenant un détour pour répondre à la question qu'il désirait adresser à Henriette et qui avait motivé la conversation qui s'échangeait en ce moment il reprit:

Je sais que si vous aviez tant souffert, c'est que vous aviez été l'objet d'un amour...

Que je n'avais pas provoqué, monsieur! s'écria Henriette tremblante.

Je le sais.

Oh! vous ignorez, s'exclama la jeune fille en s'animant, combien j'ai lutté contre la résolution qu'avait prise M. le chevalier de me donner son nom malgré la volonté de sa famille.

Elle poursuivit en faisant un effort pour appaiser ses sanglots:

Ah! s'il ne s'était pas montré sourd à mes paroles, que d'infortunes nous eussent été épargnées à tous deux! Il ne serait pas prisonnier, lui! Et moi... je n'aurais pas été enfermée avec de misérables filles perdues; je ne serais pas forcée, maintenant, de cacher ma retraite et d'implorer votre pitié.

Le docteur avait écouté sans interrompre. Sur ses traits se lisaient l'intérêt et la compassion que ressentait son cœur. Il se félicitait, maintenant, d'avoir aidé cette malheureuse jeune fille à se dérober à la vengeance du lieutenant de police. Mais il ne pensait pas que son œuvre de bienfaisance dût demeurer incomplète Henriette libre restait encore sous le coup d'une nouvelle arrestation. Ce qu'il lui fallait obtenir pour elle ce n'était plus seulement une grâce banale, mais une réhabilitation éclatante. Il ignorait encore comment il s'y prendrait pour atteindre ce but; mais il était bien décidé à mettre tout en œuvre pour y parvenir. L'important était d'agir avec prudence, afin de ne rien compromettre.

Imbu de cette idée, M. Hébert voulut en attendant apporter un soulagement à la douleur de sa protégée. Et, d'un ton paternel, il reprit:

Ne vous lamentez pas ainsi, mon enfant; vous êtes arrivée, je l'espère, au terme de vos cruelles épreuves. Tant que vous habiterez chez moi, vous serez à l'abri des recherches, soyez donc rassurée de ce côté. Quant à M le chevalier de Vaudrey...

Henriette, en attendant prononcer le nom de Roger, avait eu un léger tressaillement. Elle assuya ses larmes et fixa sur le docteur un regard qui lui disait combien il lui tardait d'apprendre des nouvelles de son ami, de son sauveur.

J'ignore, tout à fait, dit le docteur, ce qu'est devenu le chevalier, mais je puis vous certifier qu'il n'est plus à la Bastille.

[A CONTINUER.]

ATROCITES.

St Petersbourg, 10 fév. Le rapport de la commission d'enquête relativement à la condition des prisonniers russes à Onor Sagyalion, fait connaître plusieurs cas d'atrocités sans nom, telles que bastonnades et coups de haches sur les doigts et les bras.

Le cannibalisme, causé par la famine, est d'occurence journalière, et les meurtres sont commis fort souvent pour terminer les souffrances des plus malheureux.

Durant 1892 presque une suite continue de corps mutilés passa sur la route d'Onor à Rykovo-kaya, où les autorités résident. Aucune enquête ne fut faite sur la cause de ces décès, et les corps furent au plus tôt enterrés. Jamais les deux médecins de Rykovoskaya ne visitèrent Onor.

Une bande de prisonniers en 1893 furent placés sous les ordres d'un inspecteur qui ne savait ni lire ni écrire. Ces hommes devaient construire une route d'Onor à Rykovo-kaya. Ils ne purent accomplir parfaitement leur besogne, et ils furent punis par une réduction de ration. Quand ils devenaient incapables de travailler, ils étaient tués à coups de revolver, et ils étaient enterres comme étant morts de mort naturelle.

L'auteur de ces atrocités était le détenu Bhkoff, un favori du commandant, qui le créa inspecteur général et plus tard le recommanda pour sa bonne conduite.

PROBABLEMENT UN MEURTRE.

La Fin d'un Manœuvre à Plymouth, N. H.

Plymouth, N. H., 10 fev.—Le corps d'Emery Clement a été trouvé ce matin dans une maison d'école déserte du village de Lincoln, à 23 milles de cet endroit.

Clement était âgé d'une quarantaine d'années et travaillait dans le chantier de Golden & Co., à Lincoln.

Clement vint aux bureaux de Golden & Co. vers les 7 heures et paraissait aussi joyeux que d'habitude.

Curtis Parker, un homme qui demeure près de la maison d'école où il avait placé de la paille, y entendit du bruit vers les 10 heures, hier soir, comme si plusieurs personnes s'amusaient à boire.

Ce matin il alla voir dans la maison d'école si son foin n'avait pas été enlevé, et il aperçut le corps du malheureux Clement.

Les autorités furent averties. Le shérif et les officiers du comté, ainsi que plusieurs médecins de Littleton et de Plymouth sont maintenant en route pour Lincoln où ils tiendront une enquête.

On croit que Clement a été assassiné pour le voler, car il était connu qu'il portait une forte somme d'argent sur sa personne.

Les personnes qui le connaissent disent qu'il était un homme inoffensif, et il ne pouvait être mort de mort naturelle dans la position qu'il fut trouvé.

Des lettres ont été trouvées démontrant que la mère de Clement lui avait écrit de Medway, Me, mais rien de plus concernant ses parents n'est connu.

Il parlait parfois de son père John, mais on ne sait pas où il réside à présent.

Une enquête aura lieu à Lincoln cette après-midi.

LE FOUET AU DELAWARE

Wilmington, Del., 10 fév.—Plus de 1000 personnes ont été témoins de l'application publique du fouet sur le dos des prisonniers de la prison de Newcastle, aujourd'hui. Sept hommes, tous des nègres, ont reçu de 10 à 40 coups de fouet et deux d'entre eux ont passé une heure sur le pilori.

CONGRESMAN MEURT SUBITEMENT.

Washington, D. C., 10 fév—Le congresman George W. Houk, représentant le 3ème district de l'Ohio, est tombé mort d'une maladie de cœur à 4.30 heures après-midi, au moment où il était en visite chez des amis au No. 1627 Connecticut Avenue.

Le défunt était né le 25 septembre 1825.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH

Each Package SAVENA contains a DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

VENTE D'INVENTAIRE.

Cette Vente sera Continuée avec plus de Vigueur pour quelques jours de plus.

RIEN N'EST RESERVE.—

—RIEN N'EST RETENU.

Un assortiment complet de toute la balance de notre stock de Manteaux et de Fourrures.

Lisez cette liste,

Un lot d'Habits à Jupes en beau Beaver, garnis en braid ou en fourrure, le prix régulier était de $12 50, nous les vendrons à $6,95

Un lot de Collerettes en beau Drap Beaver, garnies en fourrure ou en braid, beau Costumes élégant, prix régulier $12 75 aujourd'hui $6.50.

20 Wrap Jupes, faits en Drap Camel's Hair et Cordés de Perse, garnis en Satin et élégamment brodé, votre choix pour $7 50. prix régulier 15 à $20.

Un lot de Manteaux d'enfants, en plaid, prix régulier $6 50 pour $3.

La balance de nos Sacs de Peluche et Collerettes garnies en fourrure, réduits de moitié

22 Collerettes en Singe, 22 pcs à 10 et $12 50, réduites de 11 50 à $20.

Collerettes de fourrure Astrakan, prix régulier $14 50. réduites à $7. 50.

Collerettes en Lapin français, prix régulier $6 75. réduites à $2.95.

Un lot de Wrappers en Indienne foncée, faits avec un devant à Yoke pour 49 c, prix régulier $1 00.

Un lot de Wrappers Eiderdown, prix régulier $1.75. pour tout écouler 75c.

Tout sera trouvé tel qu'annoncé, marchandises parfaites, rien d'endommagé. Venez bonne heure et faites votre choix.

NEW YORK CLOAK AND SUIT COMPANY,

No. 8 RUE JOHN.

Guerit l'Intemperance.

Ce n'est pas une médecine qui n'a pas été essayée, ni une panacée breveté; ce remède est employé dans les institutions d'Etat, les hôpitaux privés et publics, et par nos principaux médecins. IL GUERIT! IL GUERIT! IL GUERIT! Il peut être administré sans que le patient le sache, si c'est nécessaire, dans n'importe quelle nourriture ou boisson, même dans un verre d'eau; quand il est dissout, il est sans goût, sans couleur et pur. Il ne contient aucun ingrédient vénéneux. Il est endossé par les principales sociétés de tempérance et autres. Ecrivez pour des certificats, &c.

Les Hommes N'en savent rien.

Le terrible et abaissant appétit pour les liqueurs spiritueuses disparaît avant qu'ils le sachent. Des intérieurs troublés deviennent calmes Les maux terribles de l'intempérance achèvent leur temps.

Boston Drug,

Secrete, Sure et Positive,

Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recours aux

Remedes Sauvages du

Dr J.E.P. Racicot,

474 Rue Merrimack.

LOWELL, MASS.

N'oubliez pas le Guérisseur Sauvage.

Voici les jours durant lesquels je suis à mes bureaux: Le lundi, à Great Falls, No 17 rue Franklin, en haut de chez M. Dion, épicier; le mardi, à Manchester au No. 23 rue Central; le mercredi, samedi et dimanche, à Lowell, No 474 rue Merrimack; le jeudi, à Lawrence, au No 84 rue Franklin; le vendredi à Salem au No. 71 1-2 rue Harbor.

Je traite aussi par correspondance.

Francis W. Qua

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

CHEZ A. FENTON

653 Rue Merrimack

Vous trouverez six sortes de Haches, Manches de Hache, Scies, Egohines, Chevalets, Coins et Maillets à fendre le bois; le tout à des prix qui souffrent aucune compétition dans toute.

Venez vous en convaincre.

Reynold's Bay State,

TEINTURERIES

De toutes sortes,

27 RUE PRESCOTT.

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$100 par annee, 6 mois, 50 cts

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS. JEUDI 22 FEVRIER. 1894. Soyons Distingues. No. 22

Indicateur de Chmin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.
DIVISION OUEST.
Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Centre, Lowell.

Pour Boston — A 6 50, 8 15, 9 20, 10 50 a m; 12 15, 12 45, 3 20, 4 10, 5 10, 6 55, 9 25, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 20, 10 50, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 20, a m; 12 15, 2 40, 3 15, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35, et 7 30, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 40, 3 15, 6 15, p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 3 25, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland — 8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B. Halifax, N. S., Montreal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et apres le 25 Sept. 1893 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45,¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 50,¶ 9 25,*9 50, 11,a m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches,*7 45, 8 45, *9 15, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 57, 9 28, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17 1 35, 2 13, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 33, *5 43, *6 28, 7 52, p m; Dimanches, *7 17, *7 27,¶7 48, 8 48, *9 18, a m; ¶4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn—6 30, ¶7 01, 7 45, 11, a m; 1 35, ¶4 33, ¶5 33, p m; Dimanches,8 45,a m; ¶4 25,6 ¶03,p m.

☞ *Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 16, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.

Pour Salem et autres Stations—$7 38 a m; 1 25, 5 50, p m Via South Lawrence, 6 30, a m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 1 20 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m, 12 57, 1 47, 3 43 (5 04 Nashua seulement) 5 42, 6 22, 8 13, 8 43 p m; Dim. 10 09 a m, à Nashua seulement, 2 00, 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, ¶5 13 p m

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, par la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a. m.; ¶5 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, *via* Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

J. W. SANBORN, gérant général.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,
La nouvelle ligne de voie ferree
Passant par le Pont de Poughkeepsie
—ENTRE—
Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.
D. J. FLANDERS, Agent général des

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
☞ Son assortiment de Draps,
☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du
☞ dernier goût et de patrons les
☞ plus nouveaux.

ST-LAWRENCE HOTEL,
252, Rue Middlesex.
Lowell, Mass.
Le seul Hôtel Canadien.
C. ROUSSIN, Prop.
CHAS. H. CHAGNON, Gerant

CLEANSED — DYED & CURED
FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
170 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m., excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison.
Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES d'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!
CHARBON!!
CHARBON!!
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

ILSVEULENT DETRUIRE

La Campagne des Anarchistes contre la Societe

Londres, 18 fév.—Samuel, le pire des anarchistes de Londres, a été interviewé aujourd'hui relativement à l'explosion près de l'observatoire de Greenwich. Il avoua que Bourdin, l'anarchiste tué par l'explosion, était son beau-frère.

"Bourdin, a t-il dit, était l'un des hommes braves et déterminés qui croient que la seule manière d'ameliorer la société, c'est de detruire le présent système et sur ses ruines en difier un autre.

"L'explosion à Greenwich n'est que le commencement d'une campagne anarchiste dont tous les plans ont été soigneusement tirés à l'avance et qui seront mis à exécution, en dépit de toutes les précautions de la police."

On soupçonne depuis un certain temps que les anarchistes de Londres fabriquent des bombes de dynamite pour leurs confrères de France et d'Espagne. Samuel a avoué que ces soupçons étaient fondés.

Tout qui est alle au cirque résume ainsi ses impressions:" J'ai vu un ours puis un éphelant; mais l'éphelant, c'est bien plus drôle. C'est fait en caoutchouc et ça arrache des carottes avec sa queue."

LE CONSULAT DE SHERBROOKE.

Le *National* d'hier contenait ce qui suit:

"Un confrère du matin annonce que la nomination de M. Benjamin Lenthier, consul américain a Sherbrooke, a été confirmée par le Sénat, le 13 décembre dernier, et cite à cet effet l'extrait ci-dessous du *Congressional Record* de Washington:

CONFIRMATIONS.

"Nominations de l'Exécutif confirmées par le Sénat le 13 décembre 1893:

Consuls.—Benjamin Lenthier, du Massachusetts, pour être consul des Etats-Unis à Sherbrooke, Québec.

"Il est difficile de comprendre comment le Sénat aurait pu rejeter mardi la nomination de M. Lenthier quand, d'après des rapports officiels, sa nomination a été confirmée il y a plus de deux mois.

"Nous avons reçu, ce midi, une dépêche officielle de Washington nous informant que la nouvelle du refus du Sénat de confirmer M. Lenthier dans sa position est vraie.

"La dépêche ajoute que cette action du Sénat a été prise sur les instances réitérées des deux sénateurs républicains du Massachusetts MM. Cabot Lodge et Hoar.

"M. Lenthier devra conserver sa position jusqu'à ce que son successeur soit nommé.

"D'aucuns croient que le président le laissera en paix dans sa position jusqu'à l'ajournement de la présente session du Congrès et qu'il le renommera de nouveau aussitôt après.

"Les républicains qui jubilent déjà de la défaite de notre compatriote et qui veulent en profiter pour prétendre que les démocrates ne reconnaissent pas les Canadiens, ont mauvaise grâce de faire tant de bruit à ce sujet, quand il est connu que M. Lenthier a été nommé par deux fois par un président democratique et que l'opposition qu'on lui fait est dirigée par les deux sénateurs republicains de cet Etat.

"Nous aurons probablement occasion de revenir sur ce sujet."

Enfin nous savons à quoi nous en tenir concernant cette nouvelle de rejet et de confirmation! Mais le *National* se fourre un doigt dans l'œil quand il veut rejeter toute la responsabilité de se rejet sur les épaules de deux sénateurs républicains.

Les démocrates sont en majorité au sénat et s'ils avaient voulu confirmer la nomination de M. Lenthier, nous ne voyons pas qui aurait pu les en empêcher. S'ils ne l'ont pas fait, c'est qu'ils avaient de bonnes raisons pour agir de la sorte.

D'ailleurs on se rappelle que le comité sur le commerce, composé de sénateurs, il y a quelques semaines. *par un vote unanime*, a décidé de présenter au Sénat un rapport contre cette nomination. C'est ce rapport qui a dû influencer le sénat à voter le refus de confirmation de M. Lenthier comme consul à Sherbrooke.

Ce sont donc les démocrates tout comme les républicains qui ne veulent pas voir M. Lenthier occupant le poste de consul à Sherbrooke.

C'est insensé de dire que deux sénateurs républicains seuls sont responsables de ce qui arrive.

Un fait qui crève les yeux, c'est que la nomination de M. Lenthier aurait été confirmée par le Sénat si seuls les républicains s'y étaient opposés. Malheureusement pour M. Lenthier les démocrates eux-mêmes, c'est-à-dire ses propres amis, ceux avec lesquels il aime tant à marcher la main dans la main, lui ont donné des coups dans le dos, et le voilà par terre. Que vaut, nous le demandons, la confiance qu'on peut reposer dans des amis de ce calibre là? Les démocrates se sont toujours entremangés à belles dents, et ce qui arrive à M. Lenthier n'est pas surprenant.

Quincy, qui y était interressé, a forcé la main de Cleveland, ce qui explique que cette nomination a été placée deux fois devant le sénat. Cleveland, s'il a ouvert les yeux, doit comprendre maintenant que Quincy a le souci de ses intérêts d'abord et avant tout, ce qui explique l'impopularité dans son propre parti de certaines de ses nominations qui comptent dans leur nombre celle de M. Lenthier.

On peut donc conjecturer que Cleveland ne se soumettra pas à une semblable humiliation de voir ses propres nominations rejetées par ses partisans, et que M. Lenthier pourra porter le deuil de la perte du consulat de Sherbrooke. Les démocrates trouvent que cette crèche-là est bonne pour un autre.

UNE FUTURE SAINTE.

Le télégraphe vous aura annoncé que Jeanne d'Arc, dont la canonisation se poursuit à Rome, vient d'être déclarée vénérable Un reporter parisien a, à ce sujet demandé à l'abbé Vigoureux, qui s'est beaucoup occupé de la béatification de la liberatrice d'Orléans, des renseignements sur la procédure suivie.

Elle est fort compliquée et fort longue cette procédure, a dit l'abbé Vigoureux; elle a commencé à Orléans, quelques années avant la mort de Mgr Dupanloup, par une enquête pendant laquelle on a reçu un très grand nombre de dépositions. Cette enquête fut continué par les soins de Mgr Coulliée, qui vient d'être nommé archevêque de Lyon. L'enquête finie, les pièces du procès furent transmises à Rome, devant la congrégation des rites, qui est composée de douze cardinaux et dont le préfet est le cardinal Aloisi-Masella. Le cardinal Langénieux assistait à la séance spéciale qui a eu lieu au Vatican, dans la salle dite des congrégations.

D'après les dépêches reçues à Paris, le cardinal Parocchi, en sa qualité de rapporteur de la cause, a fait un exposé des documents produits et des motifs qui permettent au souverain pontife d'examiner la cause, puis Mgr Nussi, secrétaire de la congrégation des rites, est allé en référer au saint-père pour en obtenir la sanction nécessaire. On a pu alors savoir que Léon XIII faisait apostolique la cause de la béatification de Jeanne d'Arc, en autorisant l'introduction en cours de Rome. Cette introduction confère à Jeanne d'Arc le titre de vénérable.

Nous sommes maintenant à peine au commencement du procès, et cela après que plusieurs volumes ont été écrits pour l'introduction seulement de la cause. Songez que, lors des premières démarches, M. Quicherat publia trois volumes pour défendre Jeanne d'Arc. Eh bien! c'est justement ces volumes de M. Quicherat qui ont servi à ce personnage de la congrégation des rites, qu'on surnomme "l'avocat du diable," pour attaquer la cause.

Un fidèle, dont le nom m'échappe, s'est alors mis à l'œuvre. Il a conpulsé les documents des archives et de la bibliothèque nationale et il est arrivé à publier trois gros volumes dans lesquels il prouve que M. Quicherat a omis certains passages qui se trouvaient sur les pièces authentiques. C'est grâce à l'absence de ces passages que "l'avocat du diable" et plus correctement le promoteur de la foi, avait pu soulever certaines objections. J'ai moi-même fait copier des documents tant à la bibliothèque nationale qu'aux archives et je puis vous assurer qu'il a fallu un véritable travail de bénédictin pour arriver à bout de tâche.

Vous le voyez, le plus grand effort est accompli. Mais il ne faudrait pas croire que la béatification de Jeanne d'Arc est chose faite. Le saint-père va reprendre lui-même toutes les enquêtes, toutes les pièces du procès et ce ne sera que dans plusieurs années que se fera la consécration solennelle de Jeanne d'Arc comme sainte.

Le Baiser Shocking!

On parle beaucoup du baiser, en ce moment, et j'aime à croire qu'on ne se contente pas d'en parler. Nous irons même jusqu'à affirmer que le baiser est sur toutes les lèvres, et que, quand les lèvres sont fraîches et jeunes, c'est bien le plus joli sujet de conversation qui soit au monde.

Mais voici que le baiser comparaît devant les juges, en Angleterre, et il y comparaît dans des circonstances spéciales qui méritent les honneurs de l'ordre du jour.

On sait que le jour de Noël, en Angleterre, on suspend sur les portes intérieures des maisons, des branches d'une petite plante verte qu'on nomme le *mistletoe*.

Cette coquine de petite plante, qui n'a l'air de rien du tout, quelque chose comme le gui de France, jouit d'un singulier privilège. C'est, pour le baiser, une sorte de lieu d'asile, comme ces cathédrales du moyen âge où les criminels évitaient les rigueurs du bras séculier.

La morale d'outre-Manche, et surtout d'outre-hypocrisie, si elle n'est pas tendre ordinairement pour le baiser, et si elle le met volontiers à l'amende, fait une exception en faveur du baiser donné et reçu sous le *mistletoe*. Celui-là ne compte pas, et personne n'a le droit de s'en fâcher. On peut donc y aller gaiement, et on y va.

Or, voici ce qu'il advint, la Noël dernière, à un brave bourgeois de Londres. Ce digne homme avait une jolie femme et aussi, un ami.

L'Anglais soupçonnait la vertu de sa femme. Ne voulant pas vivre davantage à l'ombre de ce doute, il invita son ami à dîner, le jour de Noël, avec sa femme à lui, et, de plus, avec un dinde truffée.

On mangea beaucoup et on but davantage. Des quantités pharamineuses de victuailles, solides ou liquides, passèrent sur la table. Au dessert, le mari britannique fit semblant de dormir.

Il poussa même la duplicité jusqu'à ronfler comme un tuyau d'orgue. Mais, dirait Calino, il ne ronflait que d'un œil, de l'autre... De l'autre, il vit l'ami qui embrassait sa femme à plusieurs reprises, qui l'embrassait un peu partout où c'était défendu, excepté sous le *mistletoe* (où c'était permis).

L'affaire est venue devant le tribunal comp tant. Et toute la discussion a roulé sur cette question palpitante;

—Y avait-il un *mistletoe* dans l'appartement?

Et comme, finalement, il a été démontré qu'il y avait un *mistletoe*, la femme prétendue adultère et l'amant présumé ont bénéficié de l'exception et ont été mis hors de cause. Le mari et son ci-devant ami ont été renvoyés dos à dos par le juge, ce qui les gêna pour s'embrasser; mais il est probable qu'ils n'y tiennent guère.

Morale: Si jamais vous embrassez une femme en Angleterre, et si vous voulez que ce soit sans danger, prenez bien garde d'abord que ce soit sous le *mistletoe*.

Cette "petite plante verte" couvre tout de son ombre protectrice, tant que le monsieur et la dame qui s'embrassent ne s'écartent pas trop de ses rameaux hospitaliers.

All right! Et selon la générale expression de Shakespeare, qui la connaissait dans les coins: Tout est bien qui finit bien!

HENRI SECOND.

LES CATHOLIQUES

Juges Favorablement par un Journal Protestant.

La *Sentinel*, d'Indianapolis, a publié récemment un sermon prononcé par le Révd. M. Cartensen, ministre épiscopalien, de la ville ci-dessus, sur l'Eglise catholique et l'American Protective Association. Le révérend monsieur a prononcé des paroles qui va'ent la peine d'une considération attentive de la part des non-catholiques bien pensants. Il s'exprime ainsi:

"L'Eglise Romaine est le refuge de l'ouvrier. Allez assister à un de ses services, que ce soit même à Saint-Patrick, sur la Cinquième avenue, dans le centre du quartier riche de New York, et vous verrez agenouillés côte à côte le millionnaire et la pauvre laveuse à la journée, le propriétaire d'un palais et le pauvre locataire—inclinant humblement leurs fronts devant le Créateur commun d'eux tous"

"Où sont les protestants pauvres?

"Il n'y en a pas.

"Les églises romaines sont remplies de personnes portant les traces du travail honnête, les églises protestantes ne donnent accès qu'aux riches parfumés. Les pauvres restent à la porte. Leur place n'est pas là, et ils le savent.

"A ce sujet, lisez ces statistiques qui ne mentent point:

"En 1830, il y avait à New York une église pour 1,853 habitants protestants; en 1880, une église pour chaque 2,468. A Chicago, en 1851, il y avait une église pour chaque 774 âmes, en 1885, une église pour chaque 2,254.

"Les protestants pauvres n'ont pas de place dans l'église, et on ne les y trouve pas.

"Les statistiques démontrent que dans l'Angleterre protestante, 6 pour cent des naissances sont illégitimes; dans l'Ecosse protestante, 5 pour cent, dans l'Irlande catholique romaine, seulement 3 pour cent, et encore la plupart de ces dernières dans les districts protestants.

"Quand nous tempêtons contre les prêtres catholiques, pensons aux péchés et aux inconséquences qui existent dans notre propre clergé."

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 2 Fév. 1894.

M. l'Administrateur,

Hier matin le Pape Léon XIII a reçu à St Pierre les 56 curés de Rome accompagnés des comités paroissiaux comprenant chacun 200 membres. Le cérémonial déployé en cette circonstance a été d'une solennité inouïe.

Comme la matinée était fort belle, les rues qui conduisent à la Basilique Vaticane sont encombrées. Les curieux sont massés sur les trottoirs afin de voir défiler les heureux mortels qui vont avoir l'honneur d'une audience pontificale.

Les tramways, les omnibus, les hacks sont remplis, et se succèdent moins qu'ils ne se poussent pour débarquer le monde et aller de nouveau en chercher.

Les invités, (car aujourd'hui on n'entre que sur invitation), s'introduisent dans la Basilique par la porte de bronze au fronton de laquelle flotte l'étendard de la garde suisse. Les femmes entrent par l'escalier Braschi et la sacristie de St Pierre.

L'autel portatif en mosaïque sur lequel Léon XIII doit célébrer les saints mystères est comme de coutume placé à droite de la Confession, dans l'extremité du transept où se trouve la chapelle des Saints Procès et Martinien. A neuf heures la Basilique est foulée. Au premier rang les curés et leurs comités, ensuite tous les religieux et religieuses de Rome, puis les collèges d'étudiants ecclésiastiques, et finalement les étrangers en grand nombre qui ont su obtenir des invitations.

A 9.20 heures, Léon XIII porté dans la *sedia gertatoria* fait son entrée solennelle par la chapelle du St Sacrement. Sa Sainteté porte la tiare; un vaste pluvial de drap d'or orné de pierres précieuses le couvre de ses plis somptueux. A l'apparition de cette grande figure, éclate comme le roulement du tonnerre la double acclamation: "Vive le Pape! Vive le Pape-Roi!" En même temps la foule se jette à genoux pour s'incliner sous la main bénissante du Souverain-Pontife.

Léon XIII alors met pied à terre. Son visage pâle s'est transfiguré et empourpré. Sa Sainteté s'avanse lentement vers la chapelle et l'immense foule durant bien un quart d'heure, ne se lasse pas de crier: "Vive notre Roi! Vive le Roi de Rome!" Après quelques instants de recueillement et de méditation, le Pape dont le visage est baigné de larmes, se revêt des ornements sacrés, puis la messe commence. Les chantres de la chapelle Guilia sous la direction du maestro Meluzzi donnent un repertoire comme St Pierre seul en peut faire entendre. La messe pontificale dure 32 minutes. Le Pape alors assiste à la messe d'action de grâces célébrée par Mgr Cassetta, puis se retire un instant derrière l'autel pour prendre une tasse de consommé et un petit verre de Bordeaux, Pendant ce temps l'autel a été promptement dépouillé, et le trône doré pontifical a été érigé. Le Souverain-Pontife s'assied pour écouter l'adresse qu'au nom de tous les curés, est lue par le rév. Pierre Desideri, curé de Saint Vincent Anastase. Le curé Desideri est un grand beau vieillard un peu sec; son front est couronné de cheveux blancs, sa voix est forte. Après avoir félicité le Souverain-Pontife à l'occasion des triomphes du jubilé épiscopal, il déplore en termes chaleureux *les amertumes sans nombre et sans fin* dont le Pape est victime depuis le jour où il siège sur le trône de St Pierre. Puis il s'écrie: "Saint-Père, "l'univers entier voit en vous le "phare divin, dont la lumière "inestinguible, nous guide sûrement au salut, et à travers les "épaisses ténèbres d'erreurs et "d'aberrations sorties de l'enfer. "Nous croyons fermement que la "parole de Jésus-Christ est invincible: Contre Pierre, l'enfer ne "prévaudra pas.

L'adresse fait ensuite allusion au progrès d'une société, chaudement appuyée et recommandée par Léon XIII, la *sacra famiglia*. Cette association qui embrasse tous les âges, sexes, conditions sociales, a pour but spécial la restauration de l'édifice social, qui, aujourd'hui, chanceile sur ses bases précisément à cause de la corruption des mœurs, de la multiplicité des crimes, et du trop grand amour des richesses.

L'adresse du rév. Pierre Desideru est applaudie par toute l'assistance, à la tête de laquelle on distingue les cardinaux: Séraphin Vanutelli, Rampolla, Parocchi, Vincent Vanutelli, Ricci, Macchi, Oreglia Monaco La Valetta, Aloysi-Maselle, Galmiberti, Persico, Meichert. Derrière les sièges occupés par les princes de l'Eglise, les ambassadeurs accrédités auprès du St Siège, tous en costume de gala, puis tous les archevêques, évêques et prélats présents à Rome.

Léon XIII prend alors la parole pour remercier tous les curés de Rome du témoignage solennel d'attachement et de fidélité qu'ils lui ont donné à l'occasion de son jubilé épiscopal. Le Souverain Pontife parle avec beaucoup de chaleur, lorsque surtout il recommande de grouper le plus possible les paroissiens romains dans l'Association de la Ste Famille. Il ajoute qu'il aurait voulu lui-même, sous le dôme de St Pierre, dicter sa ligne de conduite au peuple romain, surtout en ces jours de résolution sociale, mais il reconnait que son âge avancé ne lui permet pas cet effort physique. Sa voix ne pourrait résonner jusqu'aux extrémités de l'immense basilique. Sa Sainteté, cependant, continue ainsi: "Réfléchissez, mes chers fils, "aux amertumes dont notre "cœur est inondé, chaque fois "que nous considérons les misè-"rables conditions dans lesquelles "Rome se trouve, conditions "rendues encore plus tristes "par la misère et la révolution "qui tourmentent en ce moment "l'Italie.

"Nous souhaitons sincèrement "la fin des calamités actuelles, la "prompte restauration de l'ordre "où le peuple est en rébellion; "mais il n'en est pas moins vrai "que Rome se meurt. Nous "n'avons nullement l'intention "de vouloir vous ramener aux "temps passés, quand la pré-"voyance paternelle des Papes, "procurait à la cité, nous ne "dirons pas des années mais "des siècles de prospérité et de "paix.

"Ce n'était certainement pas "l'absolue félicité, que ni les "hommes ni les institutions hu-"maines ne peuvent donner; "c'était du moins la médiocrité "dorée, certaine du lendemain; "c'était une vie douce et tran-"quille à laquelle rien de ce qui "s'appelle le bien-être, ne man-"quait. Il est évident qu'au-"jourd'hui, c'est le contraire qui "existe.

"Si le peuple et ceux qui le "dirigent, instruits par la dure "experience de 20 ans, voulaient "au moins se donner la peine "d'examiner l'origine du mal "et le remède qui le peut "guérir.

"Car il est inutile de se le dis-"simuler, les ruines religieuses "voulues et opérées à dessein, "sont précisément ce qui a ou-"vert la route aux ruines mora-"les et matérielles: à la négation "de l'autorité, à la rebellion à "main armée, aux feux des sol-"dats, à la chute des cadavres "italiens, à la naissance d'une "haine fratricide qui peut-être "mettra des siècles à s'assou-"pir."

Comme on le voit le discours de Léon XIII n'a été qu'un long appel à la paix, une longue allusion aux révoltes et à la révolution dont l'Italie vient d'être le théâtre. Le discours de Sa Sainteté s'est terminé par ces mots: "Mes "chers fils, il faut nécessairement "revenir en arrière! Il faut absolument vous appuyer avec con-"fiance, amour et simplicité à "Celui qui tient de Dieu, le ma-"gistère suprême de la religion! "C'est là que vous trouverez le "moyen de rendre heureuse "cette pauvre courte vie mor-"telle. Allez, dites le à Rome "entière! Allez, je vous bénis!"

A ces mots éclatent de nouveau les acclamations: "Vive Léon XIII! Vive le Pape-Roi!... Vive le Roi de Rome!" Et le Pape, qui est remonté dans la *sedia gestatoria*, se retire en bénissant la foule qui l'acclame.

Bien à vous,

WM. BREEN.

Le President et le Service Civil.

Si l'on jette un regard sur le dernier rapport du département des postes, on trouve que le président est l'homme qui, en ce pays, emploie le plus grand nombre de personnes, car il y a 3467 bureaux de poste dont les directeurs sont nommés par lui.

Quoique les directeurs des 65,382 bureaux de poste de quatrième classe ne soient pas nommés par le président, ils le sont par ses subalternes qui dépendent du chef de l'Etat.

Le département des postes ne représente qu'une branche du service civil dont les principaux employés sont nommés par le président. Aussi la besogne de notre premier magistrat consiste-t-elle en partie à faire le choix des hommes devant remplir les vacances qui se font sans cesse dans le service civil.

Le président, directement et personnellement, donne de l'emploi à plus de personnes que tout autre *employer* en ce pays.

Si les Etats-Unis continuent à progresser, comme ils l'ont fait depuis vingt-cinq ans et qu'aucun changement n'est opéré dans les lois, quel travail gigantesque le président n'aura-t-il pas à accomplir dans cinquante ans d'ici pour placer dans tous les postes du service civil des hommes compétents et capables de promouvoir les intérêts du pays.

Cette tâche sera alors devenue peut être trop lourde pour les épaules d'un seul homme. Aussi, dans certains quartiers, l'on suggère que les maîtres de poste soient élu directement par le peuple.

Le temps n'est peut-être pas encore venu d'opérer cette reforme, mais nous sommes d'opinion que l'on sera forcé d'en venir là bon gré mal gré avant un long temps.

Que le peuple nomme directement le plus grand nombre possible de ses employés, et nous ne voyons pas qui pourrait avoir à redire.

Un coup parti à réformer dans ce sens, on pourrait aussi faire élire par l'électorat toute personne devant occuper une position dans le service consulaire, et l'on ne verrait plus de ces nominations présidentielles rejetées par le sénat, ce qui est certainement une humiliation pour un président.

L'EPREUVE DE LA GRACE.

Le "Messie" Carter Traite Cruellement sa Femme.

Kalamazoo, Mich., 18 fév.—Le Rév. Thornton Carter, qui se prétend le Messie, et qui est le chef d'un certain nombre de maniaques religieux, a de nouveau servi le Seigneur, comme il le dit, de sa manière favorite, c'est-à-dire en fouettant sa pauvre femme pour faire sortir le démon de son corps.

C'est l'habitude de ces gens l'a de battre les personnes qu'ils veulent convertir, accompagnant chaque coup de cris et de supplications au Très-Haut. Ils appellent cela l'épreuve de la "grâce divine," et si le patient endure le mal sans trop se plaindre, c'est signe que la grâce est entrée dans son corps.

Vendredi soir, Carter eut une vision et fut chargé de faire subir l'épreuve de la grâce divine à sa femme.

Le lendemain il entraîna sa malheureuse épouse dans une grange où il la lia fortement, puis s'emparant d'un énorme fouet, il se mit en train de lui donner un châtiment de première classe.

La pauvre malheureuse se mit à pousser des cris à fendre l'air, à se tordre de douleur dans ses liens; mais son impitoyable bourreau ne se lassait pas de frapper

Des passants entendirent les cris de la victime et vinrent la délivrer.

On parle dans le pays d'enduire le corps de Carter de goudron, puis de le rouler dans la plume, après l'avoir fustigé d'importance, pour lui apprendre à pratiquer une religion plus douce.

Le passant. — Vous autres, tramps, considérez-vous votre occupation comme un métier ou comme une profession?

Le tramp.—Rien de cela: c'est une science.

DICKSON BROS,
Marchands de The et Cafe,
DONNENT DES
PRESENTS AVEC CHAQUE LIVRE DE THE
A l'enseigne de la THEIERE,
68 - RUE MERRIMACK - 68

LA SENSATION DU JOUR.

MLLE GLAVIN PENSAIT EPOUSER LE JEUNE FRENCH.

Qui a Abandonne sa Femme et son Enfant.

Manchester, N. H., 16 fév.—Mlle Annie Glavin, qui s'est enfuie avec Harry B. French, reviendra chez ses parents ici dans quelques jours.

Elle a été vue à Haverhill, Mass., hier, par son frère John, et elle lui raconta toute l'histoire de l'enlèvement.

Son récit fut comme suit:

Elle et French prirent le train de 7 heures pour Boston.

A leur arrivée à Boston, elle s'attendait à ce que French allât de suite trouver le *city clerk* pour obtenir une licence de mariage, afin de pouvoir être mariés legalement.

Du moins c'était ce qui avait été convenu, mais quand les deux amoureux arrivèrent à Boston, French lui apprit qu'il était déjà marié.

Mlle Glavin fut atterrée, et après un échange de mots aigres-doux, elle abandonna son amant, puis vint à Charlestown, où elle passa la nuit chez des parents.

Le matin suivant, elle quitta Charlestown et se rendit à Haverhill, où elle est demeurée depuis lors chez une dame Allen, née Etta Hanley, de Haverhill.

Quant à French, elle dit qu'elle n'a aucune idée où il peut se trouver.

On a appris d'une autre source que French a abandonné pour tout de bon sa femme et son bébé. Le jour de sa fuite il retira $800 de la banque. On croit qu'il est parti pour le Dakota, où il demeurera juste assez longtemps pour obtenir le divorce, puis il reviendra et épousera Mlle Glavin. On dit qu'il a $10,000 à son crédit dans les banques.

Ce jeune homme, comme on s'en rappelle, fut forcé d'épouser une jeune fille de Manchester qu'il avait séduite. Six mois après son mariage, sa jeune femme donna naissance à un enfant. Ce fut un véritable déshonneur pour la famille French, qui est très respectable.

COUPABLE DE CRUAUTE.

Richemond, Ind., 17 fév — Après un long procès, le Révd John Dingle Dey, surintendant de l'orphelinat Wernle, a été hier trouvé coupable de cruauté envers les orphelins placés sous ses soins. Il a été condamné à l'amende et destitué.

MARVELO!
MARVELO COMPOUND,
Pour le Nettoyage des Habillements de Dames et de Messieurs.
PRIX: 25 Cts.
☞ EN VENTE PAR TOUS LES PHARMACIENS.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ...50
Trois mois, ...25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE,
67 rue Merrimack, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 23 FEV. 1894.

DÉDIÉE A M. ALBERT L...

Robert a ses Guerriers Ecossais.

Au moment de combattre l'armée du
Prince Edouard pour l'indépendance
de sa Patrie.

Scots valeureux, compagnons de [Wallace,
Scots dont ma voix a réveillé l'audace,
Votre étendard a flotté triomphant,
Ou, vaincu, s'est couché sanglant

Voici le jour, l'heure de l'espérance;
Notre oppresseur dans la plaine [s'avance:
Oui, c'est Edouard et ses cruels soldats,
Edouards! Chaînes et attentats!

Vos nobles rangs recèlent-ils un traître?
Qui parmi vous ose approcher un [maître?
Qu'il fuit bien loin cet esclave chonté:
Apostat de la Liberté!

L'Ecosse expire: ah! la rendre à la vie,
Ce noble espoir anime notre envie!
Calédoniens! oui, libres nous vivrons,
Ou libres, tous nous tomberons.

Pour nos tourments, l'horreur de [l'esclavage,
Pour vos enfants, enchaînés par [leur rage,
Tous nous jurons d'affronter le trépas:
Car la Liberté ne meurt pas.

Mort aux tyrans, dont l'orgueil [nous enchaîne,
Usurpateurs, redoutez notre haine!
O Liberté, dirige notre essor;
Marchons! La victoire ou la mort!

JOLY.

13 février 1894.

Couteuse et peu Equitable.

L'un des inconvénients, dit le *Globe*, qu'une taxe sur les revenus entraînerait à sa remorque serait le coût nécessairement élevé de son prélèvement.

Les hommes dont le devoir désagréable serait de collecter cette taxe ne travailleraient certainement pas sans rémunération. Ces collecteurs de taxes formeraient tous ensemble une petite armée, et les gages qu'on leur paierait s'élèveraient à un total fort élevé.

Nous ne croyons pas, avec quelques-uns de nos confrères qui sont en faveur d'une taxe sur les revenus s'élevant au-dessus d'une certaine somme, que les personnes gagnant plus de $4000 par an soient en général des gens habitués à employer des moyens évasifs pour ne pas rencontrer leurs justes obligations et sachant récompenser les assesseurs assez vénaux pour oublier la collection de leurs taxes. Mais si cette théorie était vraie, comment pourrait-on apporter un remède à ce mal? Ne serait-il pas aussi facile pour les taxés de "s'entendre" avec un officier du revenu de l'intérieur qu'avec un assesseur?

Etant coûteuse aussi bien que peu équitable, la taxe sur les revenus devrait être rejetée par le Sénat.

ELEVONS-NOUS !

Ils sont rares les peuples qui ne sont pas fiers de leur origine. Le Français, l'Allemand, l'Anglais, l'Espagnol, l'Italien, le Russe, l'Américain, tous s'enorgueillissent de leurs ancêtres et se vantent de ce qu'ils accomplissent chaque jour.

L'Irlandais, après avoir subi sept siècles d'esclavage et d'affreuses persécutions, après avoir connu la plus noire misère et les plus grands malheurs, malgré le triste état de pauvreté dans lequel se trouve sa misérable patrie, l'Irlandais, disons-nous, se fait un titre de noblesse d'être né sur le sol si souvent ensanglanté mais toujours beau de la Verte Erin.

Malheureusement nous ne pouvons en dire autant de quelques-uns de nos compatriotes, toujours trop nombreux, dont la mission semble consister à dénigrer leur race, à rabaisser tous les Canadiens, pour élever aux nues les autres peuples, surtout l'Américain et l'Anglais. Nous déplorons d'autant plus ce manque d'amour propre national de quelques-uns des nôtres qu'il n'a pas sa raison d'être et qu'il a pour résultat de nous amoindrir aux yeux des étrangers tout en nous enlevant toute confiance en nous mêmes, ce gage de succès.

Cette conduite est incompréhensible, car si un peuple doit être fier de son origine, c'est bien le nôtre. Nous descendons en droite ligne de la nation française, la première du monde, le boulevard de la civilisation la plus raffinée. L'histoire de la France, nous n'hésitons pas à le dire, est la plus belle qui ait jamais été écrite; elle fourmille de hauts faits; c'est une épopée incomparable que l'Iliade et l'Enéide, malgré les génies créateurs qui les ont enfantés, ne peuvent égaler.

Et ce que la race française a accompli sur le sol américain n'est-il pas suffisant pour que l'on soit glorieux d'être né canadien? Qui a exploré une grande partie de ce vaste territoire? Qui a établi les bases de la civilisation chrétienne sur la partie nord de ce continent? Qui a affronté le martyre le plus horrible, pour évangéliser les peuplades sauvages?

Ce sont des Français, nos ancêtres.

Voilà pour les premiers temps. Et depuis lors qu'avons-nous fait? Sous la domination anglaise, si longtemps hautaine, intransigeante et persécutrice, les 60.000 pauvres colons abandonnés sur le sol de la Nouvelle-France ont prospéré, grandi, et aujourd'hui malgré les persécutions et les commencements si humbles, notre nombre s'est tellement multiplié depuis un peu plus d'un siècle qu'il atteint maintenant les 3,000,000, et nous avons conquis notre place au soleil des peuples du monde. Est-ce que ce chiffre de notre population ne prouve pas la vigueur, la force de notre race?

Et il faut remarquer que ce qui a été accompli par nous l'a été sans l'aide de personne au monde. Nous n'avons eu aucune immigration pour grossir nos rangs, tandis que les Américains et les Anglais ont reçu chaque année de forts contingents d'Europe qui leur apportèrent leur énergie, leurs capacités et souvent des capitaux si nécessaires pour étayer des industries qui font l'admiration de l'univers. Ce n'est donc pas surprenant que ces dernières races aient progressé comme elles l'ont fait.

Mais nous, quelques colons sans le sou, nos progrès sont pour bien dire miraculeux. C'est vraiment providentiel que nous n'ayions pas été engloutis dans le grand tout anglo-saxon.

Ne sont-ce pas des sujets d'orgueil légitime pour nous d'avoir conservé intactes, dans la tourmente que nous avons traversée, et notre religion, et notre langue, et notre caractère distinctif?

Nous ne sommes pas encore bien nombreux à côté des races populeuses que l'immigration a fait en partie ce qu'elles sont aujourd'hui, mais supposez que les 3,000,000, forment une population de 40 ou 50 millions d'âmes, même 70 millions comme les Etats-Unis. Alors ne pensez-vous pas que notre importance comme peuple se trouverait d'autant plus grande, d'autant plus reconnue par les autres peuples que notre nombre serait plus grand? Nous sommes d'avis que nous pourrions rivaliser avantageusement avec toutes les autres races ayant une population semblable à la nôtre, car pour notre population et les difficultés sans nombre qui ont encombré notre route, nous avons fait beaucoup de chemin dans un laps de temps relativement court.

C'est donc notre infériorité numérique plutôt que notre infériorité intellectuelle qui nous place en arrière de la race anglo-saxonne dans le sentier du succès.

Nous avons en outre une foule de desavantages que les Anglais n'ont pas. Nous n'en mentionnerons qu'un seul ici, mais il est grand, du moins nous le croyons. Etant la minorité et habitant un pays anglais, il nous faut nécessairement, pour réussir dans le commerce et l'industrie, et même dans les professions, apprendre la langue de la majorité, c'est-à-dire l'anglais, ne négligeant pas l'étude du beau langage que nous avons appris à bégayer sur les genoux maternels. C'est une nécessité absolue et bien fou serait celui qui le nierait. Cette obligation d'étudier et surtout de pouvoir parler deux langues, malgré certains avantages, problématiques est certainement un inconvénient qui nous retarde en général. Combien d'entre nous, malgré des talents réels, mais pour une raison ou une autre, ne peuvent jamais se faire la mâchoire à la rude prononciation de la langue anglaise que lord Byron trouvait si défectueuse.

Or, ne pouvant parler la langue anglaise d'une manière à peu près parfaite, ces Canadiens se trouvent toujours sur un pied d'infériorité quand ils se rencontrent avec des gens de langue anglaise qui, grâce à leur nombre et aux capitaux qu'ils disposent tiennent le haut du commerce et de l'industrie. N'a-t-on jamais remarqué que les Canadiens français qui ont les plus grandes chances de réussir et de fait réussissent les mieux sont ceux qui ont une très bonne connaissance de l'anglais, ce que tout le monde peut certainement pas acquérir, car il y a des Canadiens qui commencent l'étude de cette langue à un âge trop avancé pour ne pouvoir jamais la parler correctement?

Pense-t-on que Laurier occuperait la place qu'on lui voit dans la politique canadienne si dès son plus jeune âge les circonstances ne lui eussent pas permises de venir en contact immédiat avec des anglo-saxons, ce qui l'a mis à même de se former la langue à la prononciation anglaise?

Si nous pouvions imposer le français aux autres races, nous verrions les Américains et les Anglais moins à l'aise, n'ayant pas autant d'aplomb et de morgue dans leurs relations avec nous qui parlerions un langage plus parfait.

Combien de Canadiens-français ne prospèrent pas comme il le pourraient si l'anglais leur était plus connu? Leur nombre est plus grand qu'on paraît le croire en certains quartiers.

C'est peut-être un paradoxe que nous émettons là, mais nous croyons avoir raison.

Eh! bien, soyons fiers d'être Canadiens, car tant d'entraves n'ont pu nous empêcher de prouver au monde que bon sang ne peut mentir.

GLADSTONE.

Gladstone va-t-il continuer d'être chef de gouvernement et de parti?

Si l'on veut raisonner un peu, il est facile d'admettre que Gladstone soit désireux de s'en aller. Il a quatre-vingt-trois ans, il entend de déplorable façon, et ce, depuis trois ans déjà; sa vue commence à baisser; ce sont là des suites naturels de l'âge qui sont fort gênantes pour un homme qui, comme chef de parti en Angleterre, doit être sans cesse sur la brèche, toujours prêt à parler. De plus, et ce n'est un secret pour personne à Londres, Mme Gladstone, qui a toujours eu une grande influence sur son mari, desire se retirer à la campagne. A côté de ces raisons personnelles, il y a des raisons politiques.

M. Gladstone doit maintenant savoir, tout aussi bien que ses partisans, que le Home Rule n'a que peu de chances d'être jamais voté, tout au moins dans sa forme actuelle. Jamais la Chambre des lords ne se décidera à approuver une réforme qui, au fond, n'est pas très populaire en Angleterre.

M. Gladstone l'a fait voter par la chambre des Communes qui n'y tenait pas beaucoup; c'est un incontestable triomphe personnel pour le vieux lutteur parlementaire. Ne préférerait-il pas en rester sur son triomphe et laisser à d'autres plus jeunes que lui le soin de rendre ce triomphe plus utile à la cause irlandaise en faisant voter l'une après l'autre les réformes qui n'ont aucune chance d'être adoptees en bloc?

Personne dans le parti libéral n'en voudrait à M. Gladstone, car on doit savoir dans le parti qu'une dissolution qui serait la conséquence d'un nouveau rejet du Home Rule par les lords donnerait une majorité conservatrice à la Chambre des Communes.

Et pour toutes ces raisons il n'est pas impossible que la lettre de M. Gladstone à la Reine, annoncée par la *Pall Mall Gazette* d'hier, ne soit écrite avant qu'il ne soit longtemps.

—*Le Monde.*

UN PRECEDENT HISTORIQUE.

A propos de l'incident de Soudan, il est intéressant de citer un précédent historique.

Au mois de mai 1753, Georges Washington, se trouvant à la tête d'une colonne de Virginien, surprit une poignée de Français dans les forêts de l'Ohio, appartenant à leur nation.

Sans déclaration de guerre, il les attaqua et fit prisonniers la plupart des soldats après avoir tué leur commandant. Une colonne française, commandée par le beau-frère de la victime, le capitaine de Villiers, sortit du fort Duquesne et punit cette agression en s'emparant de ceux qui l'avaient commise.

Fidèle aux instructions qu'il avait reçues de Paris, le capitaine de Villiers épargna son prisonnier et le relâcha après avoir obtenu l'aveu écrit de sa faute et l'engagement que pendant un an il ne servirait point contre la France. Cet incident lointain fut exploité par les ennemis de la France et donna naissance à la guerre de Sept Ans. La France perdit le Canada, mais Washington, épargné par le capitaine de Villiers, fit perdre les colonies d'Amérique à l'Angleterre.

Nouvelles Condensees.

Worcester, 19 fév—La Hamilton Woolen Co., de Southbridge, qui emploie 1000 employés, a repris ses opérations aujourd'hui.

King Fisher, O. T., 19 fév.—Caspar Steel a tué son frère, Henry, à Omega, O. T., hier soir, au cours d'une querelle relativement à la possession d'un cheval.

Ce meurtre a été commis de sang-froid.

Steel est en prison.

Paris, 19 fév.—La police a trouvé une bombe hier au commissariat de police de la rue du Temple.

La bombe était de l'espèce employée par Vaillant et Emile Henry. Elle fut transportée au laboratoire municipal, où son contenu sera analysé.

Washington, 17 fev.—Le *Post* rapporte que Pung Kwang Tu, le premier secrétaire de la légation chinoise sous le défunt ministre Dzwi Kwo Tin, qui en octobre dernier retourna en Chine, a eu la tête coupée il y a trois semaines pour avoir conspiré, paraît-il, contre le gouvernement Chinois.

Boston, 18 fév—E. H. Linder, l'étudiant du Harvard qui a été blessé d'un coup de poing donné par un de ses confrères pendant un pugilat simulé pour s'habituer à la boxe, est mort à 3 50 heures de la nuit.

Il ne reprit pas connaissance une seule fois après l'accident. Il était âgé de 19 ans et le fils d'un avocat de cette ville.

Hanover, N. H., 17 fev.—Le thermomètre indiquait 20 degrés en bas du zéro ici ce matin; 34 degrés à Lebanon; 22 à Lynn; 28 à Norwich, Vt; 26 à Rutland.

St Johnsburry, Vt., 17 fév.—Le thermomètre marquait 30 à 45 degrés en bas de zéro ici ce matin.

A St Johnsburry Centre, à trois milles au nord, le mercure était descendu à 42 degrés.

Cheshire, Conn., 17 fév.—Mde Cornelia Paddock, une veuve, avant de se mettre au lit, hier soir, plaça sur le poêle un vaisseau qui devait supposé contenir de l'eau qu'elle désirait faire bouillir. Malheureusement le vaisseau contenait de l'huile de charbon et le feu prit immédiatement.

Mde Paddock, qui était âgée de 70 ans, a été si grièvement brûlée qu'elle en est morte ce matin.

Madrid, 18 fév.—Pendant la messe célébrée dans l'église Saint Sébastien, aujourd'hui, des tuiles se détachèrent du toit et tombèrent avec bruit sur le pavé en pierre environnant l'eglise. Les fidèles crurent qu'une bombe de dynamite avait été lancée dans le temple, et ils s'élancèrent au dehors. Dans la bousculade qui s'ensuivit, plusieurs personnes ont été foulées au pied, mais personne n'a été blessé mortellement.

Madison, Neb., 17 fév—J. H. Mackay, éditeur du *Républican*, a été fouetté samedi soir par Mde Peter Ruef, l'épouse d'un citoyen en vue de Madison.

Mde Rulf, après s'être lassée de fouetter, a lancé son chien sur l'infortuné éditeur qui se fit en dommager les jambes de la belle manière.

Toute l'affaire a été causée par un article publié par Mackey contre le mari de Mde Rulf.

St Louis, Mo., 19 fev.—La famille de Paul Keuhle, demeurant au No 1555 Dillon avenue, comprenant le père, la mère et plusieurs enfants, font faillite tous mourir d'une mort tragique hier soir.

Une personne inconnue plaça un baril de poudre sous le plancher et mit le feu.

La maison fut mise en pièces. Heureusement que toute la famille était partie pour l'église lors de l'explosion.

New Haven, Conn., 17 fév—Une brutale rencontre de boxeurs a eu lieu dans une chambre de la Chapel Street Building, hier soir. Les lutteurs étaient Billy Russell et Jack Dillon, deux boxeurs de pesanteur moyenne.

Les témoins de ce pugilat étaient les étudiants du Yale, et il ne dura pas moins de deux heures. Les boxeurs portaient des gants en peau serrés sur la main.

A la dixième prise l'arène était couverte de sang. Dillon eut le dessous; sa bouche a été coupée

Columbus, 18 fév—On rapporte que le gouverneur McKinley est candidat au poste du sénateur Brice, si la prochaine législature est républicaine.

McKinley préfère entrer au Sénat que de rester ici, et le "jeune Napoléon" voit assez loin pour savoir que si la prochaine chambre des représentants est républicaine, Reed du Maine sera de nouveau élu "speaker."

Les yeux du peuple seront alors fixés sur Reed, et McKinley sera vite oublié s'il ne se met pas plus en évidence.

South Framingham, 19 fév.—En cour de district aujourd'hui, Charles J. Brault, qui est accusé d'avoir tué Richard Deignan, au cours d'une querelle d'ivrognes à Hopkinton, samedi soir dernier, a plaidé non-coupable. Le juge a refusé de l'admettre à caution.

Maurice Kelly et John McCarthy, accusés d'être entrés chez Brault avec Deignan, le soir du meurtre, et d'avoir assailli la femme de l'accusé, ont été renvoyés en prison à défaut de $1,500 de caution.

James Lavin et Edward Hennessy, qui étaient avec Brault dans le temps, resteront en prison pour comparaître comme témoins.

Brault prétend que sa vie était menacée quand il a tiré sur Deignan.

St Louis, 19 fév—Une dépêche de Nashvill mande ce qui suit: Les fidèles de la First Colored Baptist Church de cette ville sont divisés en deux, camps, à propos d'argent appartenant à la congrégation, et hier une lutte des plus éroces a eu lieu dans l'église. Des chaises et des revolver ont été employés par les combattants.

Les pasteur Purdy est accusé d'avoir empoché frauduleusement certaines sommes. Une partie des fidèles nie l'accusation et l'autre partie est l'accusatrice.

Hier le pasteur voulut parler pour prendre sa défense, mais ses accusateurs ne voulurent pas le lui permettre: de là la chicane.

Un nommé Andrew Bishop a été atteint à la tête par une balle Scott Crosthwaite, un médecin, fut renversé sur le plancher et trois hommes sautèrent sur lui et le frappèrent à coups de pied.

La police survint et arrêta dix personnes.

Tous les combattants étaient des nègres.

Yankton, S. D., 19 fév—Mde Chaska, née Nora Belle Fellows, une institutrice de Boston qui a épousé un sauvage nommé Chaska, il y a trois ans, a trouvé la vie insupportable avec son mari peu policé, et elle vit maintenant éloigné de lui dans une petite ville du Nebraska.

Il y a plusieurs mois Chaska et sa famille vinrent demeurer à quelque distance de la rivière de Yankton, au milieu d'une tribu d'indiens.

Chaska disparut un jour avec une jeune sauvagesse pour laquelle il s'était pris d'amour.

Mde Chaska, après avoir attendu le retour de son mari durant plusieurs semaines, quitta la tribu avec ses enfants à demi sauvages, promettant de ne jamais retourner vivre avec Chaska.

Ce dernier est revenu à la tribu et il y vit avec sa sauvagesse. Il dit qu'il est heureux et qu'il ne veut plus rien avoir à faire avec une femme blanche.

Peter Donovan, de Bangor qui vient passer trente jours en prison pour ivresse et cruauté envers des animaux. En arrivant chez lui après sa mise en liberté, il se mit à fouetter ses parents, puis il les jeta dehors. Après ce crime affreux, il se rendit à l'écurie et il coupa la langue à un cheval. Après ces exploits il fut arrêté et logé en prison. L'indignation parmi les habitants est extraordinaire. On parle d'aller prendre le misérable dans sa prison et de l'emplumer après l'avoir enduit de goudron. Les gardiens se préparent à défendre le misérable.

J. E. F. Dubuque et frères surveillent leurs intérêts dans une fortune à laquelle ils ont des raisons de croire qu'ils ont des droits à Dubuque, Iowa.

En 1878 un canadien-français du nom de Dubuque fonda la cité aujourd'hui capitale de l'Iowa. Il commença par faire commerce, puis il mit son argent dans les mines. Les Dubuques ont accumulé une fortune colossale que l'on dit se monter à $48,000,000.

On a découvert que quand le chef de la famille Dubuque mourut il ne laissa aucun testament. Il y a environ trente héritiers qui se partageront l'immense succession du fondateur de la ville de l'Ouest.

Patrick Eugène Prendergast, le meurtrier du maire Harrisson, de Chicago, a fait une scène, en cour, samedi, pendant que ses avocats plaidèrent pour qu'on lui accorde un nouveau procès. Il s'est battu avec les gardiens.

Lorsque l'avocat Trude, l'un des procureurs de la poursuite est entré, Prendergast a voulu se lever pour lui parler. Les garniens l'en ont empêché et le prisonnier les a giflés.

Finalement le juge lui a accordé cette permission et il a eu, avec M. Trude, une courte conversation. On lui a encore permis de s'asseoir sur l'un des sièges réservés aux jurés.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

CRIME MYSTERIEUX.

Bangor, 19 fev.—E. P. Treat, un avocat en vue de Frankfort âgé de 60 ans, a été mystérieusement assailli samedi dans sa demeure. On s'attend à sa mort. Les médecins et la famille de M. Treat ont fait tout leur possible pour cacher l'affaire, mais on rapporte aujourd'hui que l'état de la victime est si critique qu'il est impossible de cacher la chose plus longtemps.

M. Treat a été affreusement mutilé à la tête et à la figure. C'est une femme qui est l'auteur du crime, paraît-il, mais on en ignore encore la cause.

M. Treat est sans connaissance depuis lors, et il baisse graduellement de telle sorte que sa guérison est fort peu probable.

Les coups ont dû être portés avec une hache et le crâne a été fracturé.

M. Treat demeurait avec sa belle-sœur, Mde Laura Treat, et sa sœur Bertha, cette dernière étant sourde et muette.

La police n'a arrêté personne. Le mystère est absolu.

Mde Treat a trouvé une hachette dans la maison qui a peut-être servi à commettre l'attentat, car elle a des taches de sang, comme si elle avait été essuyée à la hâte.

La police ne soupçonne ni Mde Treat, ni sa fille, qui possèdent la meilleure renommée; les voisins ne disent que du bien de ces deux personnes, quoiqu'il aient eu connaissance de quelques querelles dans cette famille.

Aucune personne suspecte n'a été vue aux alentours ou à l'intérieur de la maison le soir du crime, et aucune tentative de vol n'a été commise.

C'est un crime des plus mystérieux dans le genre de la tragédie Borden à Fall River et du meurtre récent d'une fille de joie à Boston.

DU POIVRE ROUGE.

Boston, 20 fév.—Une jeune femme de bonne apparence était engagée à converser avec un jeune homme de 25 ans environ, au coin des rues Washington et Williams, hier soir, vers les 8 heures.

Tous deux paraissaient grandement excités, et leurs actes attiraient l'attention des passants.

Soudainement, d'après ce qu'en disent plusieurs temoins, la jeune femme voulut s'éloigner. L'homme tenta de la retenir, et après une courte lutte, la jeune personne parvint à mettre sa main dans sa poche, et elle en retira une poignée de poivre rouge qu'elle lança dans les yeux de l'homme.

Celui-ci poussa un grand cri, plaça ses mains sur ses yeux d'une manière frénétique, puis il fit quelque pas en titubant comme un homme ivre.

La jeune femme profita de cet avantage pour s'enfuir avant que les personnes témoins de cette scène eussent compris ce qui venait de se passer.

L'homme fut conduit dans une pharmacie du coin, et des lotions lui furent appliquées sur les yeux, ce qui adoucit ses douleurs, et lui permit de dire son nom à un agent de police arrivé sur ces entrefaites.

Cet homme se nommait John Hayes et son assaillante, Nellie Ball, était sa femme avec laquelle il ne vivait plus.

Il supplia la police de ne pas opérer l'arrestation de sa femme, et elle acquiesça à sa demande.

Hayes n'est pas sérieusement blessé, mais ses souffrances sont telles qu'on jugea opportun de le conduire à l'hôpital.

Nellie Ball et Hayes se sont mariés il y a environ une couple d'années, et leur vie commune n'a pas été heureuse, et ils se séparèrent.

C'est la deuxième fois que cette femme se sert de poivre rouge pour se débarrasser de son mari qui veut la forcer à retourner vivre avec lui.

Hayes fut questionné avant d'être transporté à l'hôpital. Il dit que sa femme ne cessait de le persécuter parce qu'elle était jalouse.

Nellie Ball dit de son côté, que son mari refusait de pourvoir à ses besoins, qu'il l'attendait le soir sur la rue, les jours de paie, et cherchait à lui enlever de force son argent. Un jour elle le fit arrêter pour voies de fait. Elle en vint à être obligée de ne plus jamais sortir le soir sans être accompagnée.

Le Col. Pollock.

Salem, 21—On rapporte que le colonel John Pollock ne sera pas nommé de nouveau inspecteur des bâtisses par le maire Turner. On ignore encore qui sera nommé, mais on dit que ce sera un mécanicien expérimenté ou un vétéran de la dernière guerre. On croit que ce sera un M. Francis M. Rieker, ou M. John J. Sheehan.

L'avenir nous le dira.

NOUVEAUX LIVRES

— A LA —

Bibliothèque de la Ville de Lowell.

20 Février 1894.

Alexandre, Arsène—Histoire de l'art décoratif du XVI siècle à nos jours, 740 204R
Alexandre, Arsène—Histoire de la peinture militaire en France, 750 225

"ANCIENNE FRANCE L'"

Sculpteurs et architectes d'académie d'architecture, 940 2008
Le livre et les arts qui s'y rattachent depuis les origines jusqu'à la fin du XVIII siècle 940 2009
Peintures et gravures, l'académie de peinture, 940 2010
La Chevalerie et les Croisades, 940 2011
Les arts et métiers au moyen âge, 940 2012
L'école et la science jusqu'à la renaissance, 940 2013
La justice et les tribunaux: impôts, monnaies et finances, 940 2014
L'armée depuis le moyen âge jusqu'à la révolution, 940 2015
Le théâtre: mystères, tragédie, comédie et la musique: instruments, ballet, opéra jusqu'en 1789, 940 2016
La marine et les colonies: commerce, 940 2017
L'industrie et l'art décoratif: aux deux derniers siècles, 940 2018
Henry IV et Louis XIII: La Fronde, 940 2019

Badoureau, A—Les sciences expérimentales, 530 333
Badoureau, A et P Grangier—Les mines, les minières et les carrières, 620 216
Ballu, Roger—L'œuvre de Barye, 730 109 Ref.
Barron, Louis—La Garonne, "Les Fleuves de France," 910 3384
Barron, Louis—Les jeux historique., jeux des nations, aux sports modernes, 790 365
Barron, Louis—La Loire, "Les Fleuves de France," 910 3386
Barron, Louis—Le Rhône, "Les Fleuves de France," 910 3385
Barron, Louis—La Seine, "Les Fleuves de France," 910 3387
Beaurepaire, Alfred Q de—De Wissembourg à Ingolstadt 1870-1871: souvenirs d'un capitaine prisonnier de guerre en Bavière, 940 2024
Bernard, Marius—De Tripoli à Tunis, "Autour de la Méditerranee, 910 3360
Bernard, Marius—De Tunis à Alger, "Autour de la Méditerranée," 910 3361
Blanc, Charles—L'art dans la parure, et dans le vêtement, 390 314
Blanc, Charles—La peinture, 750 224
Blanc, Charles—La sculpture, 730 96
Blondel, Spire—L'art pendant la révolution: beaux-arts, arts decoratifs, 700 230
Carré, Henri—La France sous Louis XV (1723-1774), 940 1180
Chabrand, Emile—De Barcelonnette au Mexique, 910 2662
Champeau, Alfred de—Les monuments de Paris, 910 3389
Chemin, O et F Verdier—La houille et ses dérivés, 540 190
Davillier, Ch.—Recherches sur l'orfèvrerie en Espagne au moyen âge et à la renaissance, documents inédits tirés des archives Espagnoles, 680 51 Ref.
Déon, Léon H.—Histoire de l'art en France: depuis les temps les plus reculés jusqu'au XVI siècle, 700 232
Deschaume-, Edmond—Journal d'un Lycéen de 14 ans: pendant le siège de Paris 1870-1871), 940 2022
Deschaumes, Edmond—La retraite infernale, armée de la Loire 1870-1871, 940 2023
Jardins, Abel—Vie de Jeanne d'Arc, 920 4490
Deutsch, Henry—Le pétrole et ses applications, 660 108
Duplessis, Georges—Histoire de la gravure en Italie, en Espagne, en Allemagne, dans les Pays-Bas, Angleterre et en France, 760 44 Ref.
Duvand, Hippolyte—Hollande et Hollandais: d'après nature, 910 3476
Ephrussi, Charles—Albert Durer et ses dessins, 750 227 Ref.
Flammarion, Camille—Le monde avant la création de l'homme, 550 235
Flammarion, Camille—La planète Mars et ses conditions d'habitabilité, 520 104
Flammarion, Camille—Les terres du ciel, 520 105

"FRANCE MODERNE, LA"

Deschaumes, Edmond—La retraite infernale, armée de la Loire 1870-1871, 940 2023
Beaurepaire, A Q de—De Wissembourg à Ingolstadt 1870-1871: souvenirs d'un capitaine prisonnier de guerre en Bavière 940 2024
Marchal, Gustave—Le drame de Metz, 940 2020
Marchal, Gustave—La guerre de Crimée, 940 2021
Deschaumes, Edmond—Journal d'un Lycéen de 14 ans: pendant le siege de Paris 1870-1871, 940 2022

Gerspach, E.—La manufacture nationale des Gobelins, 740 201
Grancey, E de M.—Souvenirs de la côte d'Afrique: Madagascar-Saint Barnabé, 910 3359
Gruyer, F. A.—Voyage autour du salon Carré au musée du Louvre, 750 226 ef
Havard, Henry—La décoration, "Arts de l'Ameublement," 740 202
Havard, Henry—L'horlogerie, "Arts de l'Ameublement," 680 49
Havard, Henry—La menuiserie, "Arts de l'Ameublements," 640 175
Havard, Henry—L'orfèvrerie, "Arts de l'Ameublement," 680 48
Havard, Henry—La serrurerie, "Arts de l'Ameublement," 720 291
Havard, Henry—La tapisserie, "Arts de l'Ameublement," 740 203
Lalanne, Ludovic—Diction naire historique de la France, 920 4474 Ref.
Lallemand, Charles—Tunis et ses environs, 910 3364
Lallemand, Charles—La Tunisie: pays de protectorat Français, 910 3363
Lefèvre, P et G. Cerbelaud—Les chemins de fer, 620 217
Lisbonne, E.—La navigation maritime: marines de guerre et de commerce-navigation de plaisance, 650 98
Lousy, P.—Le livre et les arts qui s'y rattachent depuis les origines jusqu'à la fin du XVIII siècle, 940 2009
Marchal, Gustave—Le drame de Metz, 940 2020
Marchal, Gustave—La guerre de Crimée, 940 2021
Mariéjol, Jean H.—L'Espagne sous Ferdinand et Isabelle, 940 1178
Martha, Jules—L'art Etrusque, 700 231 Ref
Monceaux, Paul—La Grece avant Alexandre, 930 563
Monnier, Marcel—Des Andes au Para: Equator-Pérou-Amazone, 910 3402
Perrens, F. T.—La civilisation Florentine du XIII au XVI siècle, 940 1177
Quesnoy, Dr.—La guerre: à toutes les époques, 350 180
Sauvin, G.—Un royaume Polynésien, îles Hawai, 910 2856
Sayous, Edouard—Les deux révolutions d'Angleterre (1603-1689 et la nation Anglaise au XVII siècle, 940 1179
Souriau, Maurice—Louis XVI et la révolution, 940 1181
Tarsot, Louis et Maurice Charlot—Les palais nationaux: Fontainbleau, Chantilly, etc., 910 3388
Willems, Alphonse—Les Elzevier: histoire et annales typographiques, 10 334

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—M. McShane nie qu'il doive aller se fixer à Chicago avec sa famille. Une rumeur à cet effet circulait depuis quelques jours à Montréal.

—M. le juge Davidson a rendu sa décision, sur la réponse en droit du demandeur dans l'importante cause de M. H. Saint-Louis, avocat, contre le Rév. Père Z. Lacasse et la maison Codieux & Derome.

Dans cette affaire, le demandeur réclame $10,000 de dommages à cause de pages libelleuses que le défendeur aurait écrites à son adresse dans un pamphlet intitulé *Dans le camp ennemi.*

Le tribunal a déclaré qu'il était d'opinion que le Rév. Père Lacasse n'avait pas agi dans sa capacité sacerdotale en écrivant le pamphlet *Dans le Camp Ennemi*, et il résulte du jugement que tout est à peu près retranché du plaidoyer, moins les allégations liant M. St Louis au *Canada Revue.* Aussi cette décision est-elle considérée par les avocats comme fort importante.

M. le juge Davidson a clos ses remarques en disant qu'il était incertain s'il devait accorder les frais de cette exception à M. St Louis, attendu que celui-ci est lui-même son propre avocat.

M. St Louis a fait remarquer au tribunal qu'il y avait un jugement du Conseil Privé au sujet d'un cas analogue et que le Conseil Privé a décidé qu'un avocat dans sa propre cause avait droit à ses honoraires sur toutes les procédures.

M. le juge a déclaré qu'il n'adjugerait sur les frais qu'après avoir pris connaissance de l'arrêt auquel M. St Louis a fait allusion.

—Le chanoine P. N. Bruch si et le chanoine Alfred Archambault ont fait enregistrer au greffe des tutelles un acte de société comme imprimeurs éditeurs et propriétaires d'une publication hebdomadaire qui porte le nom de *Semaine Religieuse.*

QUEBEC,

—Où est Malenfant?

Depuis longtemps on n'en a entendu parler, et ceux qui l'ont connu se demandent où il est et ce qu'il fait. On sait que Malenfant, le sténographe impliqué dans l'affaire de faux Mailloux, a filé aux Etats-Unis aussitôt que celui-ci a été arrêté. Après avoir parcouru les deux continents, Malenfant semblait s'être fixé à New York, où l'un de nos détectives, déguisé, lui a parlé dans un bar de la grande ville américaine sans se faire reconnaître. Si les renseignements de l'*Electeur* sont exacts, il serait aujourd'hui dans l'Amérique du Sud sans le sou et peinant beaucoup pour vivre.

—Je reçois en ce moment la nouvelle d'un accident qui aurait pu avoir des conséquences funestes.

L'express d'Halifax montait à toute vapeur lorsque tout à coup entre St Simon et Trois Pistoles la locomotive s'engagea dans une montagne de neige. L'un des pistons vola en éclats par la pression extraordinaire qu'il subissait, et un morceau d'acier frappa la chaudière avec une telle violence qu'une terrible explosion eut lieu. La chaudière vola en pièces. Heureusement, le mécanicien et le chauffeur étaient occupés sur l'arrière partie de la locomotive, car ils auraient été mutilés par le fer et l'acier qui volaient au-dessus d'eux.

L'express a subi un retard de quatre heures.

—Après une crise d'assez longue durée, l'activité semble renaître dans nos manufactures de chaussures. Les manufacturiers, rendus prudents par les pertes subies par la concurrence à outrance que leur ont faite des maisons peu solides, ne veulent pas trop agrandir le cercle de leurs opérations. Une tannerie, qui se trouvait dans une situation un peu précaire et avait fermé ses portes la semaine dernière, a repris ses affaires cette semaine. La confiance renait de jour en jour et l'ouvrage a une tendance à reprendre.

—Le nommé Laroche, accusé de plusieurs vols, entre autres celui des rideaux des confessionnaux à la basilique, a reconnu sa culpabilité. Le juge l'a condamné à quatre ans de pénitencier.

—M. P. Hebert, le sculpteur canadien, lequel était ici il y a quelques jours, dit que les statues de Wolfe et de Montcalm destinées à être placées sur la façade du parlement, sont terminées. Elles seront expediées par le premier vapeur océanique au printemps. Les statues de Salaberry et de Lévis arriveront dans le mois de juin. Pendant qu'il était ici, M. Hebert a fait visite à M. Jobin et l'a félicité sur la bonne exécution de ses statues de glace.

—Le niveau de la rivière Lorette est si bas que la manufacture de papier a été obligée de cesser les travaux.

—On a reçu ici de Savannah la nouvelle que William Brown, journalier, employé autrefois aux chargements des navires dans ce port, a été blessé mortellement par la chute de cinq balles de coton, pesant chacune une tonne. Il a une femme et cinq enfants à Savannah.

OTTAWA,

—Nous regrettons de savoir que Mgr Tanguay, l'auteur du "Dictionnaire Généalogique des Familles Canadiennes" est à l'article de la mort. Il a consacré sa vie à écrire le livre d'or de nos familles.

—Le monument qu'on érigera en face du parlement d'Ottawa à la mémoire de sir John McDonald, coûtera douze mille dollars. Pour sa part, M. L. P. Hebert touchera $5.

Arretez un Instant ! CELA Vous Concerne.

VENTE CETTE SEMAINE A MOITIE PRIX

Dans le Soubassement

AU BON MARCHE.

La Vente a Grande Reduction

SE CONTINUE DANS TOUS les DEPARTEMENTS.

Ferblanteries

Batteurs d'Œufs Dover, prix régulier 15c.
9 cents.

Plats à Pâte très pesants, prix régulier 42c.
25 cents.

Chaudières à Diner pour Dames, prix régulier 25c.
16 cents.

Bols à laver, pesants.
3 cents.

Cuillères, manches en bois, prix régulier 6c.
3 cents.

Balais, prix régulier 25c.
15 cents.

Fers à Repasser de Mme Potts, toujours vendus $1 50.
98 cts. le Set.

Couteaux à depecer de Chrysty, prix régulier 50c.
29 cents.

Epingles à linge, sans nœud,
1c. la doz.

Verreries.

96 doz de Verres à Vin de Stem, imitation de verre coupé, prix régulier 75c. la doz.
4 cts. chaque.

850 Poivrières et Salieres, bonne grandeur, prix régulier 10c.
3 cents.

87 Huiliers à 3 trois bouteilles, finis en verrerie de Chine, prix régulier $1.00.
69 cents.

3 Grosses, Pots pour le Beurre avec couvert en verre à dessins, prix régulier 15c.
10 cents.

500 Chandeliers Crucifix, prix régulier 25c.
12 1-2 cents.

5 Grosses de Porte-Savon, patrons assortis, prix régulier 25c.
9 cents.

CHINE.

100 Doz. de Tasses à Café en verrerie de Chine, prix régulier $2 75 la doz.
9 cts. chaque.

50 Sets à Thé de 56 morceaux, prix régulier $4 50.
$3.69 le Set.

100 Doz. de Plats pour les Œufs, prix régulier 5c.
2 cts. chaque.

2 Grosses de Savonnières avec dessins, prix régulier 25c
13 cents.

LAMPES.

300 Lampes portatives en verre avec Brûleur de sûreté, prix régulier 25c.
13 cts. chaque.

150 Lampes pour coudre, décorée en Porcelaine Standard avec Brûleur et Globe, prix régulier 87c.
49 cts. chaque.

97 Lampes de table avec Vase décoré. et lumière de 10 pcs, base en métal, avec Brûleur et Cheminée, prix régulier $2 50
$1.59 chaque.

Broderies d'Art.

Soie à tricoter,
16 cts. le rouleau.

25 Doz. de sacs de Boutons étampés, prix régulier 12½c.
5 cts chaque.

50 Grosses de Pelotes en Peluche de toutes couleurs, prix régulier 15c.
9 cts. la doz.

12 Doz. de Tidies en Soie de Chine, broderies dorées, double frange nouée, prix régulier $1.
39 cts. chaque,

24 Doz. de Cravates en toile étampée pour bureau, prix régulier 49c.
29 cts. chaque.

50 Pièces de Frange en toile, couleurs solides, avec Combinaison, prix régulier 12½c.
7 cts. la verge.

40 Doz. de Drap pour Cabarets, prix régulier 19c.
12 1-2 cts. chaque

25 Doz. de Carrés d'Art, prix régulier $1.00,
49 cts. chaque.

7 Doz. de Repose-tête, prix régulier 59c.
29 cts. chaque.

Tous les Chemins conduisent a notre Magasin.

F. G. MITCHELL & CO.,

BON MARCHE, Coin des Rues Merrimack et Kirk.

Employés de langue française — MM. FRED. H. ETHIER, FRED. J. BOUSQUET, GÉD. LEVASSEUR, CHS. OUIMETTE, S. DUSABLON, JOHN E. TUCKER, ALEX. CHAPUT, MESDEMOISELLES V. MONTPLAISIR, EMMA LANOUE, YVONNE MONTMARQUET, GEORGIANA BOIRE, ANNIE OGG, EUGÉNIE MONTPLAISIR, E. LABONNE, A. BROUILLETTE, M.-L. CHARETTE, V. C. LANDRY et MME N. CHAPUT.

NOTES LOCALES.

Mlle Sheehan a été renvoyée de l'hôpital des variolés samedi, étant suffisamment guerie.

Les classes du soir de la High School se termineront vendredi 2 mars, et les autres une semaine avant.

Les plus grandes specialités du jour sont au Bon Marché. Lisez l'annonce et vous serez convaincus de nos avances.

Michael Broderick s'est fait écraser un bras au moment ou il accouplait deux wagons samedi soir. Cet homme réside sur la rue Moore.

Mlle Pettigrew et sa nièce, Mlle Dubrger, de Taunton, Mass, sont en promenade ici pour plusieurs jours.

Lisez attentivement cette semaine, l'annonce du New York Cloak & Suit Co. Réductions immenses sur les manteaux et collerettes.

J. S. Marion, photographe ne renom, est passé maitre en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

Pour vos thés et cafés le meilleur endroit est sans contredit chez Dickson Bros, rue Merrimack.

On rapporte que Martin Flaherty, le pugiliste de cette ville, a gagné $2750 en 1893 avec ses poings. Cela paie d'être boxeur.

N'oubliez pas Fred Varin, 170 rue Merrimack, pour faire teindre ou nettoyer vos plumes. Tout ouvrage est de première classe.

Pour vos chaussures de toutes especes et pour les acheter aux plus bas prix de la ville, l'endroit par excellence est chez J. C. Martel, 51 rue Prescott.

Au Louprет Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

Voyez ce pauvre jeune homme qui se meurt d'épuisement. Et dire que pour $1.00 seulement, il aurait pu se procurer chez n'importe quel pharmacien canadien des Etats-Unis, une bouteille du Dr. Delisle's Kinium Compound qui en enrichissant le sang, lui aurait rendu la force et la santé !

Par ce temps de stagnation industrielle, bon nombre de nos compatriotes ont, sans doute, songé à retourner s'établir sur une terre au Canada. Entre toutes les parties de la patrie canadienne, les Cantons de l Est se recommandent spécialement aux agriculteurs, pour la fertilité du sol, la richesse des forêts, la salubrité du climat et l'excellence des eaux. A ceux qui seraient tentés de s'établir dans ces parages, nous conseillons de s'adresser à M. J. H. Gendron à Sherbrooke, qui leur donnera tous les renseignements désirables, au sujet de propriétés de premier choix, qu'il offre en vente en d'excellentes conditions.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir ; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville, R. I.

L'ouvrage a été repris à la Kitson Machine Shop sur le plan de 40 heures par semaine. Cette usine est demeurée close pendant une semaine.

Sur les $350,000 prélevés par la taxe dans le comté de Middlesex, l'an dernier, Lowell a payé $57,751, ce qui est environ 14 pour cent de la somme total.

On rapporte que l'état de Patrick Kane s'est amelioré et que sa guérison est probable. On se rappelle que cet homme a été frappé à coup de couteau sur Broadway, il y a eu une semaine samedi soir.

En Cour Supérieure, à Cambridge, hier, George Ford, qui a dérobé tant d'outils l'automne dernier, a plaidé coupable, mais la sentence a été remise à plus tard, vu que l'accusé ne paraît pas sain d'esprit, et que des medecins aliénistes doivent l'examiner.

Service Mensuel.

A l'église St Joseph, à 8 heures hier matin, a été chanté les service mensuel de Thomas Chaput et de son fils Elzéar. Le R. P. Feat a officié.

Nouveau Genre.

Une nouvelle maniere de voler dans les maisons de pension de la rue Hurd. Un homme loua une chambre pour lui et sa femme Au bout de dix minutes la maîtresse de pension l'aperçut furetant dant tous les autres appartements.

Etant pris en flagrant délit, le voleur se sauva sans rien emporter.

Incendie dans une Boulangerie.

Un incendie a été découvert vers les 2 heures, mardi dans la nuit dans la boulangerie de Charles Caro, & Co., au No. 31 rue Gorgam, avoisinant le nouveau bureau de poste.

Les flammes avaient déjà fait beaucoup de progrès quand les pompiers arrivèrent.

Les dommages s'élèvent à $500.

Le feu a pris par la cheminée.

M. Maker, de la Babcock Truck Company, pendant l'incendie, tomba dans la cave, se blessant légèrement.

Cour Superieure

Cornelius Crowe, pour assaut felonieux sur sa belle-mère, a été condamné à quatre mois de prison mardi à Cambridge.

George Ford, aussi de cette ville, voulut faire croire qu'il n'était pas sain d'esprit, autrement il n'aurait pas commis les dépredations que l'on sait à Pawtucketville. Un alieniste l'examinera, puis le juge Lilley rendra la sentence.

Une Erreur

C'est par erreur que certains journaux ont annoncé que le Dr J. E. P. Racicot avait quitté définitivement Lowell. C'est pendant son absence momentanée à Lawrence qu'on lui a causé ici certaines tracasseries financières.

La Retraite.

La retraite des dames s'est terminée dimanche après-midi. Il y a eu 1662 personnes qui ont communié dimanche matin à l'église St Joseph et 400 à l'église St Jean-Baptiste.

La retraite des demoiselles est commencée dimanche soir ; elle est prêchée par le R. P. Guillard.

Garvey Subira un Procès.

On a appris en cette ville samedi que parmi les personnes mises en accusation à Cambridge se trouve Michael J. Garvey pour fraude électorale.

Cette nouvelle a créé une grande surprise ici, vu que tout le monde croyait que Garvey ne subirait pas de procès.

LE CHEF DE POLICE.

LES ECHEVINS NOMMENT DAVIS ET LE CONSEIL McQUADE.

Membre du Bureau de l'Eau, le City Colicitor, le surveillant des routes.

Les deux branches du gouvernement municipal se sont assemblées mardi soir.

Il était connu que l'on s'occuperait de l'élection d'un successeur du défunt chef de police Howard et les galeries étaient remplies de spectateurs.

BUREAU DES ECHEVINS.

Le bureau des échevins a élu George E. Stanley membre du bureau de l'eau concurremment avec le conseil.

Ensuite le bureau s'occupa d'élire un chef de police.

George R. Davis a été élu de la part du bureau ; son concurrent était James McQuade.

Le ballottage a été de 5 contre 3.

LE CONSEIL DE VILLE.

Vingt-trois membres étaient présents. Le conseiller O'Connor étant absent.

Le conseil a nommé James McQuade pour chef de police Le conseil et le bureau ne s'entendant pas pour le choix d'un chef de police, il y a ce qu'on appelle "deadlock."

Le résultat du ballottage a été de 12 contre 11.

Ensuite J. J. Hogan a été élu *city solicitor* concurremment avec le bureau des échevins.

R. Bray a été élu surintendant des édifices publics concurremment avec le bureau des échevins ; ses concurrents étaient G. W Jocksow et E. R. Fife.

David Chase, auditeur, George Bowers, mécanicien de la ville, et James H. Cahill, *city messenger*, ont été élus à ces postes, et P. J O'Brien comme surveillant des chemins.

FERMETURE.

Les Fabriques Middlesex Suspendront leurs Operations.

Vendredi prochain les fabriques Middlesex suspendront leurs opérations pour une temps dont on ignore la durée.

Ce sont de bien mauvaises nouvelles pour les employés dans une saison comme celle-ci, mais il paraît que c'est une nécessité.

Depuis plusieurs semaines ces manufactures ne fonctionnaient que la moitié du temps, soit 30 heures par semaine, mais cette diminution des heures de travail était encore préferable à une fermeture.

C'est le manque de commandes qui force les propriétaires à agir comme ils le font. De fait, il existe une telle stagnation dans l'industrie lainière qu'il serait insensé de manufacturer des lainages : de là la fermeture.

Ces manufactures ne reprendront leurs opérations que lorsque l'état du marché se sera amélioré.

On rapporte que toutes les manufactures de lainages souffrent des mêmes causes.

L'incertitude dans laquelle se trouvent les manufacturiers concernant le tarif est la cause de ce qui arrive. Un manufacturier dit que n'importe quelle sorte de tarif serait préferable à l'état actuel, et que les interminables débats sur le tarif à Washington ruinent le pays.

Une Excursion.

Une quarantaine de dames et de messieurs de Lawrence, représentant le Cercle Jeanne d'Arc, sont venus faire visite aux amis de Lowell, lundi soir.

Ils sont arrivés ici vers les dix heures et ils ont été invités à se rendre aux salles du Cercle Canadien où une royale réception leur fut faite.

Pendant la veillée, des rafraîchissements furent servis. Plusieurs jouèrent aux cartes, et d'autres firent du chant et de la musique. Parmi ces derniers, nous mentionnerons les noms de Mlles Cyr et Poirier de Lawrence, Mlles Rose et M. A. Caisse, Marie Louise Massé de Lowell, MM. H. Wm. Lalante et Henry Domingue de Law ence, MM. Henri Weilbrenner et Ferdinand Desrosiers de Lowell.

Vers un heure, M. Rochaud, sur la demande de M le Josephine Coté, présidente du Cercle, remercia les amis de leur cordiale reception et les invita de se rendre à leur tour à Lawrence où il leur promet beaucoup de plaisir. On se dit bon soir, ou plutôt bon jour, et les amis prirent le chemin de Lawrence, paraissant enchantés de leur courte visite à Lowell Il faut espérer qu'ils se sont bien rendus.

Funerailles Imposantes.

Les funérailles de Joseph Perreault ont eu lieu mardi matin à l'église St Joseph. L'église était revêtue de ses plus beaux ornements de deuil. Le R. P. Amyot officiait, assisté des RR. PP. Marion et Forget. Un chœur nombreux, sous la direction de M. A. Duval, a très bien exécuté une messe de requiem, ainsi que le *Pie Jesu* par Joseph Perreault qui a été chanté à l'offertoire.

L'Union St Joseph était représentée par un grand nombre de membres, et une délégation de huit membres représentait la société St Jean-Baptiste.

La fanfare de L'Association Catholique fournissait la musique. A la sortie du corps, la fanfare joua une marche funèbre et le cortège se mit en marche. M. W. A Caisse ouvrait la marche suivi de la fanfare de L'Union St Joseph et d'un grand nombre de parents et d'amis.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. Arthur Willbrenner, J. E Venne et N. H. Roy pour la société St Jean-Baptiste, et MM. Eustache Bissonnette, A. Ferron et Hector Rivard pour L'Union St Joseph.

M. E. H Duprez avait la charge des pompes funèbres.

Nouveaux Livres a la Bibliotheque

Nos lecteurs peuvent voir sur la deuxième page la liste des nouveaux livres français reçus à la bibliothèque de la ville. C'est un choix magnifique pour ceux qui aiment la lecture.

Notes de la Police.

L'agent de police Boyle et J. B. Crowley ont arrêté James Molloy samedi soir pour vol d'un pardessus chez Parthenais frères, rue Merrimack Il avait volé une paire de chaussures dans l'après-midi et il y retourna le soir pour voler un pardessus.

L'agent de police Holman a arrêté hier matin un nommé Francis Williams, accusé du vol d'un habit chez Harrington, Bross., rue Winter.

Les Employes du Bon Marche.

Les employés du Bon Marché ont fait une promenade en voiture d'hiver vendredi soir, comme ils en ont la coutume chaque année.

Ils quitèrent le magasin à 6 30 heures, et une heure plus tard ils étaient rendus à Lawrence. Ils étaient au nombre de 50, et ils descendirent à l'Essex House, où ils prirent le souper.

Ensuite ils passèrent le temps à danser, jouer au whist et autres amusements.

A 2 heures, ils prirent la route de Lowell.

M. Charles Ouimet avait la charge de l'excursion.

Des Candidats en Foule.

Parmi les candidats qu'on mentionne pour le poste vacant de chef de police nous voyons les noms suivants : Duputés sherifs George R. Davis et James A. McQuade, Col. Albert Pindar, le détective M. E. McDonald, le major E. J. Noyes et Simon B. Harris

Le Filou Leinhart

Chas Leinhart, qui a été arrêté à Fall River et ramené ici pour avoir volé $20 00 à une jeune fille de cette ville, a été reconnu comme étant le même homme qui a pensionné à l'Hotel Gerver, Easton, Penn., et a volé pluiseurs diamants appartenant aux pensionnaires de cet hôtel. L'inspecteur Laflamme a reçu une lettre ce matin du chef de police de cet endroit lui disant qu'après avoir vu le portrait de Leinhart, il n'avait aucun doute que c'était celui qui avait commis les vols à l'hôtel Gerver. Leinhart portait le nom de C. H Ramberg à Easton.

ASSOCIATION CATHOLIQUE.

La Corporation des Membres de l'Association Catholique, notre populaire et prospère société de jeunes gens, a tenu une séance très intéressante mardi. Après la transaction des affaires de routine, notre distingué compatriote, M. E. H. Choquette, fit une lecture des plus intéressante et instructive sur les "règles parlementaires". Notre jeune conférencier traita son sujet avec beaucoup de succès ; aussi fut-il écouté jusqu'au bout avec une religieuse attention.

L'Association Catholique ne pouvait mieux débuter dans cette série de conférences, qu'elle se propose de donner pendant le reste de l'hiver.

M. E. H. Choquette fut chaleureusement félicité à la conclusion de son magnifique entretien et un vote de remercîments lui fut accordé.

Comme nous pouvons le voir, cette patriotique société fondée sous les auspices de la religion et étant sous la haute direction des prêtres, n'est pas simpement un club d'amusements. En faisant partie de l'Association Catholique, les jeunes gens n'ont pas seulement en vue de trouver un lieu de recreation, mais ce qu'ils recherchent avant tout, ce sont des avantages intellectuels. Voilà ce qui fait le caractère distinctif de cette Association et cause qu'elle est si bien vue par notre population.

—Communiqué.

La France Exempte de Crise Financiere.

Nous lisons dans l'*Indépendant* :

On se plait dans certains quartiers à représenter les Français comme un peuple léger, frivole, ne songeant qu'à rire et à s'amuser. Ce pr jugé ne saurait cependant subsister bien longtemps chez ceux qui veulent se donner la peine de réfléchir.

En effet, il existe assez de monuments sérieux du génie de la France, non seulement dans les arts et la litt rature, mais encore dans les sciences exactes, pour démontrer que nos ancêtres excellent dans tout ce qui ils veulent se donner la peine d'entreprendre et que teur activité embrasse la totalité des conquêtes de la civilisation.

Aux anglomanes qui, sans trop savoir ce qu'ils disent, prétendent que les aptitudes commercia es et financières sont le partage exclusif des Anglo-Saxons, nous avons tâché de prouver, dans des écrits antérieurs au présent article, qu'ils se trompent du tout au tout, et que nulle part ailleurs le commerce et la finance ne sont plus solides que dans le pays de nos ancêtres. Nous sommes heureux de voir sur ce point notre opinion partagée par l'un des principaux journaux anglo-américains de la Nouvelle-Angleterre. Voici ce que nous traduisons du *Herald* de Boston :

"Le peuple français a eu la bonne fortune d'être en grande partie exempt des embarras financiers qui sont venus fondre sur ses voisins pendant les périodes de dépression générale du commerce. Lors de l'effondrement commercial de 1873, dont l'influence s'est fait sentir à peu près généralement dans le monde entier, la France échappa au fléau pour la raison qu'en 1870 et 1871, le pays avait subi des pertes énormes dues à la guerre avec l Allemagne et à l'enorme indemnité de guerre que le gouvernement français avait été forcé de payer.

Ces malheurs avaient eu pour effet d'engager les gens à éviter les spculations hasardeuses de tous genres, à économiser leur argent et à s'adonner à des industries sérieuses. Conséquemment, lorsque survint la panique, la France était préparée à y résister. Toutes les voiles de sa barque financière avaient été carguées, et l'année 1873 ne fut pas plus désastreuse pour la France qu'une année ordinaire.

Aujourd hui même, elle se trouve dans des conditions à peu près inentiques. En Italie, en Allemagne, en Angleterre et aux Etats-Unis, la situation financière est excessivement tendue et cette condition regrettable est due à des causes multiples : tel es que l'incertitude relative au métal d'argent et les pertes immenses causées par la spéculation en Austrlie, dans la République Argentine, au Brésil ainsi que dans l'ouest et le sud-ouest des Etats-Unis. Mais la France n'a éprouvé qu'une part très minime de ces difficultés, et cela pour une cause presque identique à celle qui l'a sauvée de la crise d'il y a une vingtaine d'années.

Il y a quatre ou cinq ans, il y a eu affaissement dans quelques unes des grandes institutions financières de la France, et cet événement a été suivi, à un an ou deux d'intervalle, par la chute de la compagnie du canal de Panama.

Il en est résulté des pertes s'élevant à des centaines de millions de dollars et, après ces revers, les Français se sont montrés en général peu enclins à la spéculation. En conséquence, ils ont réservé tout leur argent pour les placements absolument sûrs et les entreprises commerciales de premier ordre,

Dans ces conditions, la crise financière les a trouvés tout aussi bien préparés aujourd'hui qu'ils l'étaient en 1873, à faire face aux éventualités et, bien que les exportations de la France aient diminué d'une façon très sensible, ses intérêts commerciaux sont dans leur ensemble, probablement dans une situation bien préférable à celle du commerce de n'importe quel autre pays."

Comme on le voit, les Français ont su profiter des rudes leçons de l'expérience : ce qui dénote chez eux beaucoup moins de légèreté qu'on leur en attribue généralement.

Nous devrions être les derniers à leur nier des qualités que les étrangers impartiaux se plaisent à leur reconnaître.

N'oublions pas qu'à côté des qualités brillantes qui les distinguent, nos frères d'outre mer sont doués de qualités solides et sérieuses, et surtout n'allons pas croire que, par atavisme national, nous sommes irrémédiablement condamnés à jouer éternellement second violon dans l'orchestre universel des peuples civilisés.

Nous avons hérité des aptitudes d'une des premières races du monde, En y mettant toute l'énergie dont nous sommes susceptibles, il n'y a pas de sommets que nous ne puissions gravir pour peu que nous conservions la dose necessaire de confiance en nous-mêmes.

MORT SUBITE

Une Dame Dion Meurt en se Rendant a l'Eglise

C'est avec regret et surprise que la population de cette ville a appris qu'une canadienne était morte subitement vendredi soir en se rendant à l'église St-Joseph pour assister aux exercices de la retraite.

La défunte est Mme Octavie Dion, âgée de 66, qui résidait au No. 113 rue Prince.

En route, Mme Dion se sentit subitement indisposée, et elle demanda à sa nièce, Mme Larochelle, qui l'accompagnait, de la conduire chez M. Magloire Grondin, une connaissance qui réside au No. 43 Boott Corporation. Mme Larochelle s'empressa d'acquiescer à cette demande, et Mme Dion se rendit tant bien que mal chez M. Grondin.

Aussitôt arrivée à cette maison, Mme Dion n'eut pas la force de monter à l'étage supérieur où M. Grondin a son logement et elle s'affaissa dans l'escalier.

Sa niece monta à la course et avertit Mde Grondin qui accourut au secours de la pauvre femme. Mde Dion fut aussitôt transportée dans la salle à dîner et on la coucha sur un sofa, tandis que quelqu'un courait chercher un prêtre, car la pauvre femme paraissait prête à rendre le dernier soupir.

Le R. P. Campeau ne tarda pas à arriver et il eut juste le temps d'administrer les derniers sacrements à la mourante qui expira aussitôt,

On alla aussi quérir un médecin qui arriva après la mort de Mde Dion. Il examina le corps et declara que la mort avait été causée par une maladie de cœur.

Avant son départ pour l'église, Mde Dion paraissait en bonne santé et ne s'était plaint d'aucun malaise.

Cette mort subite a causé, comme bien on pense, beaucoup d'émoi dans le quartier où elle a eu lieu.

Les restes mortels de la défunte ont été transportés chez sa sœur, Mde Eugène Larochelle, résidant au No. 9 Tilden Court, où ils sont exposés en attendant l'inhumation.

Mde Dion était veuve. Outre Mde Eugène Larochelle, elle laisse en cette ville une autre sœur pour pleurer sa perte.

A l'église St Joseph, à 8 hrs. lundi matin, a eu lieu le service funèbre de Dame veuve Octavie Dion, décédée subitement à l'âge de 66 ans.

Les porteurs étaient MM. Sim. Demers, Alph. Martin, Magloire Grondin et Amable Duchesne.

Le R. P. Féat a officié.

M. E. H. Duprez avait la charge des pompes funebres.

DEUX JUMEAUX A ELLIS ISLAND

New York, 21 fev—Il vient de se produire à l'hôpital du debarcadère des immigrants, à Ellis Island, dans le port de cette ville, un petit incident qui souleve une intéressante question de droit.

Une jeune immigrate d'origine suédoise, Amanda Carison arrivée le 20 décembre dernier par le steamer Virginia, et retenue depuis à Ellis Island, a donné naissance à deux jumeaux. Amanda, à son arrivée, a déclaré qu'elle venait réjoindre en Amérique son fiancé, un nommé J. T. Johnson, demeurant à Chicago. Mais Johnson, prevenu par dépêche, a répondu qu'il n'était pas fiancé à Amanda et qu'il ne voulait rien avoir à faire avec elle. En conséquence Amanda, qui se trouvait sons ressources, a été envoyée à l'hôpital des immigrants, en attendant son renvoi dans son pays.

Quant aux deux enfants les commissaires de l'immigration se proposent aussi de les renvoyer avec leur mère, bien qu'ils soient nés sur le territoire des Etats-Unis. Les commissaires de l'immigration soutiennent, en effet, que la mère n'ayant pas été autorisée à débarquer, les nouveau-nés sont censés avoir vu le jour sur le steamer qui a amené leur mere et que par conséquent ils ne sont pas americains.

Faux Enregistrement

Salem, 17 fev.—Nicholas J. Dean a été trouvé coupable aujourd'hui de faux enregistrement et il fut condamné par le juge Hammond à une amende de $150 et à 30 jours de prison.

Accuse d'un Crime Affreux

Salem, 17 fév.—William J. Marshall, de Beverly, accusé de relations incestueuses avec sa fille âgée de 14 ans, a été placé sous caution de $3000 en attendant son procès.

LA POLICE DE PARIS.

Incapable d'Empecher les Attentats Anarchistes.

UNE AUTRE BOMBE DE DYNAMITE FAIT EXPLOSION.

Plusieurs Personnes ont ete Grievement Blessees.

Paris, 20 fev.—Une bombe chargée de dynamite a fait explosion dans un petit hôtel, 69 rue St Jacques, à 1.30 heure, la nuit dernière. Cette bombe fut laissée dans cet endroit hier par un locataire qui est disparu. Le propriétaire a été grièvement blessé ainsi que deux de ses pensionnaires.

Cette explosion a causé beaucoup d'émoi dans le quartier

Une autre bombe a été trouvée dans un autre petit hôtel au No. 47 faubourg St Martin. Heureusement que cette bombe fut découverte avant qu'elle eut fait explosion.

Tout indique que c'est le même homme qui a placé les deux bombes dans ces hôtels. La police est à faire des perquisitions dans tous les établissements de ce genre pour s'assurer qu'aucune autre bombe n'y a été laissée.

Le peuple commence à perdre confiance dans l'habilité des autorités pour mettre fin aux crimes des anarchistes.

Pas plus tard qu'hier la police a fait des perquisitions dans 150 maisons occupées par des anarchistes où elle a trouvé de la littérature insidieuse, mais aucun explosif. Ce fait, allié à l'explosion de ce matin, fait penser au public que la police est incapable d'empêcher les anarchistes de manufacturer et d'employer la dynamite.

On a appris cet avant-midi qu'une tentative avait été faite pour faire sauter le ministère des Affaires Etrangères. Un tube en metal fut trouvé près de l'entree et l'on soupçonne qu'il est rempli de dynamite ; il a été remis à la police qui fera analyser son contenu.

BEAUCOUP D'ARRESTATIONS.

Une Ville Temperante ou les Pochards Sont Nombreux.

Salem, 21 fév—On a toujours prétendu que le nombre d'arrestations pouvait servir d'indication pour savoir si oui ou non de la boisson était vendue à Salem, la ville tempérante.

Si tel est le cas, les gens de Salem en grand nombre ne se tiennent pas à sec. Pendant janvier, 29 arrestations pour ivresse ont été opérées, et pendant les premiers 15 jours de ce mois pas moins de 42 ivrognes sont tombés entre les mains de la police.

C'est un indice qu'il se vend de la boisson en quantité ici et que ce ne doit pas être des liqueurs de 1ère qualité ; un homme n'a pas pris plus d'un ou deux verres de ce "red eye" qu'il perd la raison.

La police fait une surveillance active, mais rien n'y fait.

Les partisans de la prohibition devraient ouvrir les yeux.

Une Canadienne Condamnee.

Salem, 21 fév—Pomela St Pierre, pour bris de vitre, a subi son proces. Elle a été condamné à $3 d'amende. Dans une querelle de famille cette femme jeta quelque chose à travers un châssis rue Pamer, hier soir. Qui casse les verres les paie.

Societe St Vincent de Paul.

Salem, 21 fév—Dimanche a eu lieu une assemblée de la société St Vincent de Paul à l'église St Jacques, et les officiers suivants ont été elus :

John Donovan, président ; E. A. Daley, secrétaire ; Richard Connelly, trésorier.

Les autres officiers seront élus plus tard.

Cette société vient d'être fondée ici et son nom indique son but : elle s'occupera d'œuvres de charité dans la paroisse.

Elle compte déja 18 membres

LE DETENU BLAKELY.

Qui a Conquis les Affections d'une Jeune Fille.

Boston, 20 fev.—R. M. Blakely, le détenu qui a conquis les affections d'une demoiselle Mollie Nunan, une anglaise, pendant sa détention dans la prison de l'Etat à Charlestown, a été remis en liberté ce matin après une incarcération de plus de cinq ans pour tentative de meurtre.

Blakely refusa de parler à une foule de reporters qui l'attendaient à sa sortie de prison.

Environ une demi heure après son départ, sa fiancée apparut et fut désappointée de n'avoir pu le rencontrer à la porte de la prison. Elle dit cependant que a chose n'avait pas été convenue, et elle partit pour se rendre à l'endroit où elle est employée, espérant y rencontrer Blakely.

INFANTICIDE.

LE CORPS D'UN ENFANT TROUVE DANS UN SAC.

La Police Fait d'Actives Recherches a ce Sujet.

Salem, 21 fév.—Une bande de jeunes garçons étaient à jouer sur le marecage à l'extremité de la rue Ropes, une après-midi, lorsqu'ils aperçurent un sac à main dans la neige. L'apparence du sac indiquait qu'il contenait quelque chose, et les jeunes garçons allèrent voir.

En ouvrant le sac, grande fut leur surprise de découvrir le corps d'un enfant récemment né. Ils allèrent avertir William Montcalm, qui réside au No. 18 rue Ropes, et cet homme vint prendre charge du sac et de son contenu qu'ils transporta à la station de police.

Une autopsie a été faite sur le corps de l'enfant et tout indique qu'on est en présence d'un infanticide.

Une somme d'argent a aussi été trouvée dans la doublure du sac. La police fait des recherches ; on rapporte qu'elle suit une piste et que l'enfant a été étranglé.

Perquisitions de la Police.

Salem, 21 fév—La police fit des perquisitions dans la boutique de barbier d'Alphonse Lévesque, 36 rue Front, ces jours derniers, en quête de boisson. Les agents de police en furent pour leurs frais, car ils ne purent découvrir une seule goutte de spiritueux.

L'Echevin Sawyer Blesse.

Salem, 21 fév — L'echevin Sawyer a glissé sur un trottoir glacé sur la rue State, à Boston, et en tombant il s'est blessé à la hanche. Il garde la chambre depuis cet accident.

LA DYNAMITE A BIRMINGHAM.

Birmingham, Ala., 20 fév.—Hier matin, le bureau de poste à Woodlawn, un faubourg de cette ville, a sauté. On suppose que ce sont des brigands qui ont fait sauter cet édifice avec de la dynamite.

—Marie ?

—Eh bien !

—Est-ce que M. L... va s'installer chez nous ?

—Pourquoi ?

—Voilà huit jours qu'il ne nous quitte pas.

—Le fait est que c'est un drôle de pistolet.

—Alors qu'il parte.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux,)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6 50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

ROYAL CREAM.

Seu artice de toilette a l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousselures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible ; elle rend la peau douce et lisse, et éclarcit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound

NOVORO

DU DR. PIERRE.

est un des meilleurs remèdes de notre époque. Il nettoie le sang, renouvelle la vitalité, enlève du corps tout germe de maladie, et met en même temps les organes dans de bonnes conditions de fonctionnement. La médecine se compose de plus de trente sortes d'ingrédients différents, tirés principalement du règne végétal ; il est connu et en usage depuis plus de cent ans. Son emploi a été très avantageux dans la généralité des maux qui de nos jours affectent l'humanité et principalement dans ces maladies qui proviennent du sang et des désordres de l'estomac, telles que constipation, maux de tête, maladie des rognons, condition bilieuse, jaunisse, rhumatismes, hydropisie, dyspepsie, fièvre intermittente, érésypèles, scrofule, plaies purulentes, démangeaisons, vers, éruptions cutanées, maux et plaies, excroissances cancéreuses, douleurs dans le système osseux, émaciation, maladies de femmes, faiblesse, maux de reins, étourdissements, etc.

Le **Novoro** n'est pas une médecine brevetée, et il n'est pas en vente chez les droguistes ; mais, mus par un sentiment de gratitude envers le docteur et désireux de faire participer le genre humain aux bénéfices qu'ils en ont reçus, les hommes et les femmes qui ont été guéris par ce remède en sont devenus les agents et le font ainsi parvenir aux malades les plus éloignés.

Il a une grande valeur comme remède de famille, particulièrement pour les personnes qui demeurent à une grande distance des médecins et des pharmaciens. Le remède ne peut pas être obtenu des droguistes, mais seulement des agents locaux.

Les personnes qui demeurent là où il n'y a pas d'agents pour la vente du **Novoro du Dr. Pierre,** peuvent obtenir directement du propriétaire 12 bouteilles d'essai de 35c., contre l'envoi de $4.00. La même personne ne peut obtenir cette offre spéciale qu'une seule fois.

DR. PETER FAHRNEY,

112-114 South Hoyne Avenue, Chicago, Ill.

FEUILLETON
77

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIE

I

Il est libre! s'exclama la jeune fille en joignant les mains.

—Oui! fit le docteur, il est parvenu à s'évader de la Bastille, et doit être à cette heure, en sûreté dans quelques cours de la France, qui sait peut-être à Paris, où, en dépit de la police du comte de Linieres, on peut souvent rester introuvable. Je vous l'affirme, enfin, le chevalier de Vaudrey n'est plus sous les verroux.

Henriette avait, en apprenant cette nouvelle, manifesté une joie très vive. Mais son front se rembrunit presque aussitôt. Elle se disait qu'il était bien singulier que ni le chevalier, ni Picard n'eussent essayé de la revoir! Son cœur se serra, à l'idée de cet abandon. Mais elle se tut, pour cacher à l'homme de bien qui lui donnait asile ce mouvement de douleur. M. Hébert ne se trompa pas à ce silence. Prenant dans les siennes les mains d'Henriette:

Pourquoi tremblez-vous ainsi, mon enfant, lui dit-il, lorsque je vous parle du chevalier de Vaudrey, de son évasion et de la conviction où je suis qu'il est à l'abri de toute poursuite? Pourquoi? il n'est pas difficile de le deviner. Vous aimez le chevalier!

Henriette rougit jusqu'aux cheveux.

Mais elle ne protesta pas contre cette affirmation. Puis, comme elle trouvait inutile et mauvaise de mentir, elle répondit avec un accent de sincère émotion:

Si c'est une question que vous me posez là, pour obtenir un aveu, je vous parlerai en toute franchise, monsieur le docteur. Je ne le nie pas, monsieur, j'ai éprouvé pour celui qui, au péril de sa vie, m'avait sauvée d'une odieuse machination ourdie contre mon honneur, j'ai éprouvé, dis-je, un sentiment de profonde reconnaissance! Plus tard quand ce protecteur que la Providence m'avait envoyé me parla de sa sympathie pour moi, j'ai senti que la mienne lui était acquise! Et depuis, j'ai vainement lutté contre mon cœur, j'ai vainement essayé de maîtriser cette affection chaque jour plus tendre pour mon protecteur. Vous savez le reste, monsieur. Le malheur est venu nous frapper tous deux au moment où chacun de nous deux avait épuisé tous les raisonnements, moi pour le convaincre de la nécessité de m'oublier, de ne pas persévérer dans un projet d'union irréalisable; lui pour me persuader qu'il surmonterait tous les obstacles.

Il y eut un moment de silence. Après quoi le docteur reprit:

Et après ces vains efforts pour faire violence, lui à vos hésitations commandées par le sentiment qui, chaque jour, se faisait plus impétueux dans son âme, vous en êtes arrivée à un résultat diamétralement opposé à celui que vous espériez atteindre: vous l'aimiez toujours et il lui a fallu se séparer de vous, le cœur plein de votre pensée. Si je vous parle ainsi, ajouta le docteur, ce n'est pas pour vous faire un reproche d'aimer le chevalier, mon enfant; mais bien pour m'occuper de vous, de vos intérêts, en connaissance de cause. J'avais déjà la certitude que vous sauriez accomplir ce que vous considérez comme votre devoir d'honnête fille; j'étais persuadé que vous étiez la victime d'événements qui se sont imposés, mais que vous n'aviez pas cherché à faire naître. Et si j'ai désiré avoir avec vous cette conversation, c'est que je voudrais réparer, autant que possible, une criante injustice; je veux que vous sortiez, réhabilitée comme vous méritez de l'être, de cette situation douloureuse. Il y a pour atteindre ce but bien des difficultés à aplanir, bien des colères à affronter! J'ai voulu vous en prévenir et m'assurer que vous serez docile à mes conseils; que vous suivrez la marche que je vous indiquerai, qu'enfin vous m'obéirez en tout point, lorsque sera venu le moment d'agir. Maintenant, fit-il en terminant, allez, mon enfant, rejoindre votre chère aveugle. Un jour je m'occuperai d'elle à son tour.

Les choses en étaient là, lorsque Roger, de retour à Paris, avait résolu de se rendre chez le docteur Hebert, dans l'espoir d'obtenir de lui des nouvelles de l'orpheline.

Le chevalier était arrivé tout bouillant d'impatience devant l'hôtel. Mais à peine le lourd marteau était-il retombé, qu'une réaction se produisit chez le neveu du comte de Linières. Il se demandait quelle réception lui ferait l'austère docteur. Aussi, lorsque la porte se fut ouverte devant lui, eut-il un mouvement d'hésitation avant de pénétrer sous le vestibule.

M. le docteur Hébert? s'informa-t-il auprès du suisse qui se présentait.

Et sans attendre la réponse, tant il craignait d'apprendre que le médecin était absent:

J'ai absolument besoin de lui faire une importante communication de la part de M. le comte de Linières, ajouta-t-il.

Au nom du lieutenant de police, le suisse fit résonner une cloche, et aussitôt un valet de pied parut sur le perron.

Qui dois je annoncer à M le docteur? dit le domestique.

Le chevalier au lieu de donner son nom, répondit:

Annoncez une visite de la part du comte de Linières.

Roger n'attendit que quelques secondes le retour du valet qui venait lui annoncer que le docteur Hébert l'attendait dans son cabinet. A son entrée, le médecin, sans quitter des yeux ce qu'il lisait, fit de la main signe de s'asseoir:

Dites-moi, je vous prie, monsieur ce qui vous amène; la comtesse serait-elle plus souffrante?...

Comme Roger ne répondait pas immédiatement, le docteur le regarda, et, le reconnaissant aussitôt:

Vous ici? dit-il.

Le chevalier avait retrouvé toute sa présence d'esprit.

Excusez-moi de ne pas m'être fait annoncer, comme il eût été correct de le faire.

Peut être avez-vous craint, monsieur le chevalier, que je ne voulusse pas recevoir un évadé de la Bastille?

Je sais tout ce que je puis espérer de la bienveillance du vieil ami de ma famille, et si je suis venu à vous, c'est que je n'ignore pas que vous avez été plein de bonté et de pitié pour une infortunée, et vous ne refuserez pas d'accueillir favorablement la prière que je vais vous adresser.

Vous ne supposez pas je l'imagine, monsieur le chevalier, que je puisse donner asile à celui qui s'est mis hors la loi?

Je ne viens pas, répliqua Roger, vous demander de me soustraire aux recherches dont je dois être l'objet de la part des agents de M. le lieutenant de police. J'avais, en me présentant ici, des préoccupations moins personnelles, vous ne me ferez pas l'injure d'en douter; vous qui savez maintenant pour quel motif j'ai été enfermé à la Bastille. Vous qui n'ignorez pas que je poursuis un but que tout galant homme poursuivrait à ma place, s'il s'agissait pour lui de réparer la plus criante injustice, le plus odieux attentat à la liberté et à l'honneur d'une femme digne du respect de tous et vous avez sans doute déjà compris le but de ma démarche auprès de vous.

Après avoir achevé cette phrase qu'il avait prononcée avec une certaine vehémence, Roger reprit d'un ton plus calme:

Veuillez m'excuser, cher docteur, de n'avoir pu modérer la fievre qui m'agite, depuis que je suis à la recherche de... celle qui a été, je le sais, l'objet de votre généreuse protection à la Salpêtrière.

Si je me suis intéressé, si je m'intéresse encore au sort de cette pauvre jeune fille, ce n'est pas une raison, dit le docteur, pour que je veuille braver les convenances que je dois observer à l'écart d'une personne digne du respect de tous, de M. le comte de Linières, enfin...

Dans son espoir de retrouver Henriette, Roger n'avait pas réfléchi à l'embarras dans lequel il mettrait le docteur. Mais, son exaltation aidant, il passa outre aux ménagements que comportait sa démarche.

Cependant, fit-il en contenant à grand'peine les éclats de voix qui s'échappaient de sa gorge contractée par l'anxiété, je ne dois pas ignorer le sort de la malheureuse enfant qu'on a frappée en voulant m'atteindre, et ce n'est pas vous si compatissant, vous dont la bonté, la charité sont inépuisables; ce n'est pas vous qui consentirez jamais à ce que je sorte d'ici la mort dans l'âme; à ce que j'en sois réduit à fouiller les rues de Paris à la recherche de celle dont je veux implorer le pardon; à qui je veux consacrer ma vie et donner mon nom!

Puis, sans transition:

Vous avez, je le sais, arraché à M. le comte de Linières sa victime; vous avez aidé l'innocente jeune fille à sortir de cette prison de la Salpêtrière; vous savez donc où elle se trouve en ce moment; vous la savez, car votre sollicitude pour le malheur n'a pu s'arrêter à la porte de la prison si généreusement ouverte par vous à la pauvre Henriette. Puisqu'il en est ainsi, puisque vous seul pouvez me faire retrouver cette infortunée, cette victime, cette martyre, je vous en conjure, ne me laissez pas plus longtemps sous le coup de l'angoisse qui me torture!

Le médecin eut un mouvement pour saisir et serrer les mains du jeune homme; mais il le réprima aussitôt. Et se détournant à demi, pour cacher son visage où se lisait l'émotion qu'il éprouvait, il répondit à Roger:

Tout ce qu'il m'est permis de vous dire, mon ami, c'est que celle à laquelle nous nous intéressons tous deux est aujourd'hui encore sous le coup de la douleur qu'elle a éprouvée, du désespoir qui l'a envahie, lorsqu'elle s'est vue appréhendée au corps et traînée en prison.

Cette incarcération est un crime!

Dites une fatalité, répondit le docteur: oui c'est un déplorable fatalité qui a mis cette jeune fille aux prises avec les douloureux événements qui vous ont fait la rencontrer; c'est par une fatalité que l'on ne saurait trop déplorer qu'elle a laissé son cœur s'ouvrir à l'amour que vous avez su lui inspirer! C'est la fatalité qui vous a fait oublier comment sont insurmontables les obstacles qui se dressent entre la jeune ouvrière et le gentilhomme affolé d'amour.

Eh bien, je lui ai juré, et, si elle pouvait m'entendre en ce moment, je renouvellerais ce serment, je jure encore que je renverserai ces obstacles auxquels vous faites allusion. Vivre avec elle et pour elle et lui donner mon nom, telle est ma volonté, qu'aucune puissance au monde ne saurait changer: vivre avec elle... ou mourir.

Vous parlez de mourir, dit froidement le docteur, et vous oubliez le comtesse de Linières qui vous a servi de mère; vous aime comme si vous étiez sorti de son sein; et qu'en vous perdant, elle ne survivrait pas à sa douleur. Le coup qui vous frapperait la tuerait elle aussi!

Oh! mon Dieu! s'exclama Roger; pourquoi évoquer le souvenir de cet ange en ce moment, pourquoi opposez-vous sa maternelle affection pour moi au désespoir qui me brise l'âme!

Parce que c'est mon devoir, Roger de vous ouvrir les yeux sur l'état de la comtesse; parce que je ne dois pas vous laisser ignorer la gravité du mal qui l'a connmé; parce que je ne veux pas, moi, l'ami de votre famille, votre ami, Roger, je ne veux pas que vous vous berciez d'illusion sur le danger qui est là, à toute heure, à toute minute, au chevet de la chère malade; parce qu'enfin je dois vous avouer que la science n'a plus rien à tenter pour sauver la comtesse. Pour l'affection dont elle est atteinte, il faut un remède dont Dieu seul possède la formule.

Le chevalier de Vaudrey, en entendant ces terribles paroles, était demeuré muet, interdit. Une pâleur livide envahit son visage, et ses traits se contractèrent sous l'influence du trouble et de l'anxiété qui lui étreignaient le cœur.

Quoi! fit-il, parvenant enfin à retrouver la voix, ma tante bien-aimée serait en danger de mort?

La vie de Mde de Linières ne résisterait pas à une émotion violente! Je me serais fait un cas de conscience de vous le laisser ignorer; comme je me fais un devoir de vous dire que sa préoccupation constante est, vous sachant en désaccord avec le comte, de se demander quel en sera le dénouement; et aujourd'hui qu'elle a appris la punition que vous avait attirée votre résistance aux volontés de votre oncle et votre désobéissance aux désirs du roi, la pauvre dame est dans un état fort grave qu'il y a quelques jours. C'est au point que j'ai dû lui interdire, non seulement toute fatigue, mais encore de quitter le lit.

Roger se couvrit les yeux de ses mains; et des larmes roulèrent le long de ses joues.

Oui, j'ai prescrit, fit avec un soupir le docteur, tout ce que je puis prescrire. Mais là se borne mon pouvoir.

Puis avec vivacité:

Ce qu'il faudrait, c'est que je pusse empêcher sa pensée de galopper au risque de rbiser le cerveau; c'est que je pusse obtenir que la patiente voulut consentir à...oublier!

Le chevalier de Vaudrey eut un soubresaut, et ses yeux humides encore de larmes se rivèrent, scrutateurs, sur le visage du docteur Hébert. Mais celui-ci ne s'interrompit pas.

Oui! fit-il, *oublier!* Je ne me trompe pas, j'en suis certain, cette souffrance que je ne puis combattre à une cause mystérieuse, quelque chose comme un souvenir, je n'ose dire un remords...

Docteur! s'écria le jeune homme, dont le visage s'était subitement effaré.

Oh! ce diagnotique ne peut en rien atteindre l'honneur de la comtesse! Dieu me préserve de laisser ma parole dépasser ma pensée Je maintiens que si je parvenais à persuader à ma chère malade qu'il lui reste un rôle utile à remplir ici-bas; que sa présence sur la terre est indispensable au bonheur, au salut même de quelqu'un, la guérison qui, jusqu'ici, a résisté à tous les efforts de la science serait encore possible.

Ne s'observant plus, le médecin s'attendrissait au spectacle de la douleur du jeune homme. Tout à coup, par une brusque diversion aux idées qu'il venait d'émettre, il s'écria:

Mais en attendant que ce miracle s'accomplisse, il faut que, par tous les moyens possibles, j'arrive à conjurer la crise que je redoute! Et c'est pour cela que je m'adresse à votre sœur, à votre affection pour la comtesse; il faut que vous m'aidiez à battre en brèche l'épuisement qui gagne chaque jour du train, alimenté par le chagrin! Et vous seul, en ce moment, pouvez accomplir ce prodige.

Moi? Moi? Oh! parlez, que faut-il faire?

Il faut retourner auprès de celle qui souffre tant de votre absence!

Roger étouffa une exclamation de surprise.

Retourner à l'hôtel de Linières?

Il le faut, vous dis-je?

Mais c'est me trouver en présence du comte; c'est aller braver sa colère jusque chez lui; c'est attiter sur moi sa vengeance augmentée de la colère qu'a dû lui occasionner mon évasion; que me conseillez-vous là, docteur?

M. Hébert marchait à grands pas. S'arrêtant subitement devant le chevalier de Vaudrey, il lui dit avec une énergie qui contrastait avec sa douceur habituelle:

Quoiqu'il doive en coûter autant à votre amour-propre qu'à votre amour, je vous dis, moi, qu'il faut que vous retourniez auprès de la comtesse! Et pour cela, vous devrez faire votre paix avec M. de Linières.

C'est une soumission que vous m'imposez là!

Soit! admettez cela! Il le faut!

Une capitulation indigne!

Serait-il plus digne de laisser périr votre tante?

Oh! docteur! docteur! Ce que vous exigez, c'est le sacrifice de mon amour et aussi de mon honneur! J'ai juré à celle que j'aime de vaincre toutes les résistances qui s'opposeraient à notre union! Et vous me proposez de manquer à mon serment!

Je vous adjure de vous rappeler que la comtesse se meurt! Et dans ce cas une hésitation de votre part serait...

Un crime! oui, s'il en est ainsi, je serais criminel en refusant de me rendre aux raisons que vous faites valoir!

Le malheureux jeune homme était dans un état d'agitation indescriptible. Les yeux hagards, le visage décomposé, les mains tremblantes, il marchait comme un fou, s'arrêtant, par instants, comme s'il allait prendre une résolution; puis se retrouvant plus résolu, plus troublé que jamais. Le docteur le suivait du regard, épiant qu'il se faisait dans l'esprit du malheureux une lutte terrible, désespérée. Enfin, saisissant le bras du chevalier, il obligea celui-ci à s'arrêter devant lui. Et, calme comme un juge qui prononcerait une sentence:

Vous connaissez votre devoir, Roger! Vous allez l'accomplir rigoureusement. Je ne veux pas vous faire l'injure d'en douter!

Et comme le jeune homme, succombant à l'émotion s'affaisait dans un fauteuil, M. Hébert ajouta:

Demain, vous retournerez à l'hôtel de Linières; d'ici là j'aurai préparé la comtesse à cet événement. Comment? je l'ignore encore, mais je trouverai!

Puis serrant la main du chevalier, atterré et vaincu:

En outre, Roger, continua-t-il, je ne saurais me faire tort d'obtenir du comte qu'il vous épargne des reproches violents. Mais comptez sur moi pour tout tenter dans ce sens.

M. de Vaudrey se leva d'un bond. Fixant son regard sur le docteur, il s'affaissa d'une voix déchirante:

Et elle? l'autre victime? Celle qui aura le droit de me trouver lâche, misérable?

Elle vous estimera comme on estime l'homme qui remplit religieusement son devoir! Elle aura pour vous l'affection pure et sainte que l'on réserve pour ceux qui font capituler leur amour devant l'abnégation qui doit sauver un être qui a droit à tous les dévouements, à tous les sacrifices.

Roger avait courbé le front et des larmes inondaient son visage.

Et qui sait, continua le médecin, si vous n'aurez pas un jour à vous féliciter d'avoir suivi mon conseil!

Que voulez vous dire par là! fit le chevalier en dardant des regards anxieux sur son interlocuteur.

Espérez! espérez toujours, répondit M. Hébert en lui serrant affectueusement les mains; c'est la seule consolation que je puisse vous accorder...pour l'instant; mais elle a sa valeur, mon ami, et il ne dépendra pas de moi, je vous le promets, que votre rêve le plus cher ne se réalise.

Dans l'état d'esprit où se trouvait le chevalier de Vaudrey, les dernières paroles du docteur eurent pour effet de réveiller le souvenir d'Henriette, au moment où le sacrifice que commandait la situation de la comtesse avait complètement envahi sa pensée. Le jeune homme crut l'instant favorable pour obtenir du docteur qu'il se départît un peu de la discrétion dans laquelle il s'était renfermé en ce qui concernait l'endroit où se cachait Mlle Gérard. Il s'adressa à M. Hébert en des termes si émus qu'il finit par obtenir cette réponse qui le combla de joie:

Vous m'avez donné la preuve tout à l'heure que votre sœur était haut placée, je vais à mon tour vous donner une preuve de la confiance que j'ai en vous!

Roger au comble de l'anxiété, attendait ce qu'allait dire le médecin. M. Hébert continua:

En quittant la Salpêtrière dans les conditions que vous savez, il était indispensable que celle qui venait de bénéficier d'une liberté inespérée ne dût être rencontrée ou découverte; il lui fallait trouver un asile sûr où l'on ne songeât pas à venir la chercher, si par malheur on parvenait à découvrir la substitution de personne opérée au moment du départ des déportées à la Louisiane. Or, je trouverai cet asile.

Henriette est ici! ici même! s'écria le chevalier de Vaudrey, debout, les mains levées au ciel, dans un moment de joie intense

Et se précipitant sur les mains du docteur, il les retint, emprisonnées dans les siennes, en murmurant d'une voix assourdie par une émotion insurmontable:

Oh! merci... merci! Voilà bien cette charité que tout le monde admire en vous, cette bonté d'âmes qui a fait de vous le bienfaiteur des pauvres, la providence de ceux qui souffrent!

Roger avait conçu, instantanément, l'espoir que, grâce à la présence de la jeune fille chez le docteur, il allait la voir. Son enthousiasme se ressentait évidemment un peu de ce bonheur inespéré de se retrouver auprès d'Henriette. Et s'adressant au docteur:

Combien ne vous dois-je de reconnaissance, fit-il, d'avoir permis que je revisse celle dont l'absence avait brisé mon âme!

Mais M. Hébert l'interrompit aussitôt, par ces mots prononcés d'une voix grave:

Vous n'avez pas espéré, je suppose, chevalier, que je tolérerais ici une entrevue entre vous et celle à qui j'ai offert l'hospitalité? Il n'a pu vous revenir à la pensée de croire que je consentirais à devenir le complice de vos amours, même pures comme elles le sont, alors que j'ai limité mon rôle à la protection accordée à une victime!...

M. de Vaudrey perdit, subitement toute la joie qui avait, un instant, éclairé son visage. L'attitude du médecin avait promptement calmé son esprit, le gentilhomme comprenait bien qu'il n'y avait pas à insister. Au surplus, M. Hébert avait repris avec bonté:

Le jour où vous verrez Mlle Gérard n'est peut-être pas très éloigné, et ce jour-là vous aurez le droit de proclamer bien haut votre amour.

Que dites-vous là, docteur?

Je prétends qu'à moins de devenir correctement l'époux de celle que vous aimez, il ne doit plus y avoir entre elle et vous de relations à un titre quelconque. Je dis que ce serait faire injure à la vertue de Mlle Gérard que de s'opposer qu'elle consente jamais à vous revoir, sans y être autorisée.

Par qui! par qui donc?

Par celui qui est devenu le chef de votre famille, et qui seul peut autoriser un rapprochement entre vous et celle que vous avec choisie comme fiancée.

Le comte de Linières?

Oui! votre oncle!.

Mais c'est impossible!

Dans ce cas vous devez perdre l'espoir de...

De revoir Henriette? mais ne avez-vous pas, docteur, que ce serait me condamner au plus épouvantable supplice?

Je sais que c'est le devoir de tout honnête homme d'éviter de compromettre celle qu'il aime!

Le chevalier de Vaudrey courba la tête et, commandant à la souffrance morale qu'il éprouvait et aussi à l'expression convulsée de son visage, repondit avec dignité:

Je vous remercie, docteur, d'avoir de Mlle Henriette Gérard la bonne opinion que vous venez d'émettre. Et puisque je dois viser à la plus absolue correction de cette affaire de cœur, je ne faillirai pas à cette obligation.

Il avait fait un pas vers la porte. Se tournant vers le médecin:

Je me rends à votre désir, je me retire.

M. Hébert lui tendit la main et le retenant auprès de lui:

Vous n'oublierez pas, Roger, lui dit-il du ton le plus affectueux, que vous avez consenti à retourner chez le comte de Linières.

C'est vrai! murmura le chevalier.

De mon côté, je vous ai donné l'assurance que je préparais la voie à une entrevue.

Roger s'inclina.

Donc, avant de vous présenter à l'hôtel de Linières, nous devrons indispensablement nous revoir.

Reviendrai-je ici?

Après quelques secondes d'hésitation, le médecin répondit:

Non! Ce serait renouveler, aussi inutilement, une épreuve dont, j'en conviens avec satisfaction, vous sortez à votre honneur; mais non sans une violente secousse pour votre âme! Nous nous reverrons...

Où cela? demanda vivement Roger.

A l'hôpital Saint-Louis, demain à dix heures, avant que je ne commence mes visites aux malades.

J'y serai!

Dois je vous recommander d'observer, d'ici là, la plus grande prudence dans vos promenades et vos courses dans Paris?

Puis, se frappant le front:

Au fait! je ne pensais plus à vous demander où vous habitez pour le moment. Il pourrait se faire que j'eusse absolument besoin de vous voir sur l'heure, soit de correspondre avec vous.

Sans répondre le chevalier de Vaudrey s'approcha du secrétaire et inscrivit, sur un feuillet de papier, l'adresse de l'hôtellerie où il était descendu, tout au bout du faubourg Saint-Honoré.

J'attendrai votre avis, dit-il.

Il salua le docteur et sortit avec précipitation du cabinet. La lourde porte cochère roula sur ses gonds Le chevalier de Vaudrey se trouva dans la rue. Tout à coup, en voulant jeter un dernier regard sur cet hôtel où sa bien-aimée avait reçu l'hospitalité, il aperçut un visage de femme derrière la vitre d'une croisée. Roger étouffa un cri. Il venait de reconnaître Henriette. Au même instant la vision disparut, tandis que le chevalier de Vaudrey demeurait à la même place. Quel vague espoir le retenait là, les yeux fixés sur cette croisée? Le pressentiment qui vient aux amoureux, peut être! En effet, une minute ne s'était pas écoulée que la croisée s'ouvrait. Mais, cette fois, deux têtes de jeunes filles s'y encadraient. Henriette désirait faire ainsi savoir à son protecteur qu'elle avait enfin retrouvé sa chère aveugle, qu'ils avaient tant et si longtemps vainement cherchée ensemble. Le chevalier de Vaudrey s'inclina pour indiquer qu'il comprenait et la double vision disparut. Alors Roger, s'enfuit sans vouloir retourner la tête.

II

En promettant au docteur de ne pas quitter l'hôtellerie du faubourg Saint-Honoré, Roger de Vaudrey n'avait cependant pas oublié le rendez-vous pris avec Picard; il savait que le brave serviteur qui s'était déjà tant promis pour lui l'attendrait dans l'église Saint-Nicolas-des-Champs ainsi qu'il en avait été convenu entre eux. On se souvient également que le vieux domestique avait manifesté l'intention de s'affubler d'un travestissement qui le rendit méconnaissable pour les exempts et les autres employés de la police. Les tortures de Picard étaient-elles justifiées? c'est ce que l'on ne tardera pas à voir.

Disons tout de suite qu'en ce qui concernait le chevalier, M. de Linières avait voulu et obtenu que rien ne transpirât de l'évasion du prisonnier de la Bastille Le guichetier Rumignac, lui-même, malgré la singulière aventure qui lui était arrivée et l'accroc fait à son amour propre de geôlier, avait gardé le silence le plus absolu. Il est vrai de dire qu'au lieu de le punir sévèrement, ainsi qu'il avait mérité de l'être, on avait payé son silence, et la carrière du guichetier ne se trouvait nullement compromise par l'événement tragi-comique dont il avait été le héros.

Quel était le but du lieutenant de police? E-pérait-il simplement faire arrêter le fugitif avant que la nouvelle de l'évasion ne mît les rieurs du côté du chevalier de Vaudrey? Nourrissait-il, au contraire, l'espoir que son neveu finirait par comprendre qu'il devait se rendre aux désirs de Sa Majesté? Quoi qu'il eut arrêté dans son esprit, il n'en avait rien laissé percer. Au surplus l'état de la comtesse, ainsi qu'on l'a appris par la conversation échangée entre le docteur Hébert et le chevalier, avait empiré de façon à inspirer les plus sérieuses inquiétudes. Partagé entre l'affection sincère qu'il portait à Diane et les éternels soupçons qui le tenaillaient, le comte de Linières se montrait vivement affecté de l'aggravation de la maladie que le docteur avait, en vain, essayé de combattre.

L'événement qui avait motivé cette aggravation était présent à l'esprit du lieutenant de police. Il n'avait pu, pendant les premiers jours, revenir sur ce sujet avec la comtesse tombée, après sa syncope, dans un état de prostration absolu. Puis la fièvre était survenue, avec des alternatives de délire et d'abbattement.

La maladie prenait ainsi un caractère aigu qui épuisant les forces de la comtesse, pouvait amener, à bref délai, un dénouement fatal. D'inquiet qu'il avait été au début, M. de Linières passait maintenant par de terribles angoisses. Le docteur Hebert ne lui avait pas laissé ignorer que les ressources de la science étaient épuisées et que la situation ne laissait rien moins que de l'inquiéter de plus en plus.

A partir du moment où il eut connaissance de la gravité du mal, le comte ne quitta plus l'appartement de la malade que pour vaquer au plus pressé de sa besogne de magistrat. Le jour, il venait cent fois s'informer si la situation s'était modifiée. La nuit, il veillait, assis dans un fauteuil au chevet de la comtesse. Et là, pendant les longues heures de cette veillée, il s'abandonnait aux plus sombres reflexions. Il évoquait le souvenir de cette journée fatale où il avait acquis la conviction que la comtesse était sinon complice du moins confidente des amours de Roger. Il se rappelait le visage troublé de Mde Linières, lorsque celle-ci l'avait vu pénétrer à l'improviste dans la chambre de l'ouvrière. Et ces mots prononcés par la comtesse lui revenaient à l'esprit:

[A CONTINUER.]

NOUVELLES DE NEW BEDFORD.

New Bedford, 17 fev—Les fabriques Wamsutta 1, 2, 3 et 4 vont fonctionner 52 1 2 heures la semaine prochaine. La fabrique N. 5 sera close la semaine prochaine pour un temps dont on ignore la durée.

Quant au No. 6, à l'exception de la chambre du filage, il fonctionnera lui aussi 52 1-2 heures par semaine.

Aucun changement ne s'est opéré relativement à la grève. Les tisserands du No. 6 ont tous quitté l'ouvrage et ils sont déterminés de rester oisifs tant que les patrons ne leur accorderont pas leurs gages d'autrefois.

UNE AUTRE HISTOIRE.

Paris, 17 fév. — L'*Echo de Paris* dit qu'il a appris qu'Emile Henry, qui lundi soir jeta une bombe de dynamite dans le café de l'Hôtel Terminus, avait l'intention de faire sauter la Comédie Française.

Il avait projeté, dit ce journal, de lancer une bombe dans ce théâtre lundi dernier au soir, quand ce théâtre aurait été rempli de spectateurs.

Henry ne put se procurer un siège, et prenant un omnibus, il fila son chemin jusqu'à l'Hôtel Terminus où il lança la bombe qui avait été fabriquée pour la Comedie Française.

LA DERNIERE MESSE

Du Jubilee de Leon XIII

Rome 18 fév—Plus de 100,000 personnes se sont réunies dans la basélique St Pierre entre 9.40 et 11 heures, ce matin, pour voir le Pape célébrer la dernière messe de son jubilée.

Pendant la messe le Pape portait la mitre qui lui a été donnée par l'empereur d'Allemagne, et plus tard la tiare qui lui a été présentée par l'empereur François Joseph d'Autriche-Hongrie.

Le Souverain-Pontife paraissait exceptionnellement bien, et sa voix était claire et forte.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

LE POUVOIR d'Achat d'un Dollar est Puissant aujourd'hui.

Mais nous trouvons aucune difficulte a se procurer le Dollar.

LISEZ CE QUI SUIT :

NEWMARKETS.

Notre stock entier de Newmarkets pour Dames et Demoiselles, noirs et de couleur, tous des Costumes nouveaux et désirables, pour $3 75, 4 95, 7 50 et $9 75, anciens prix $9 50, 11.75 15 et $20.

COLLERETTES EN FOURRURE.

100 Collerettes en fourrure de 20 à 30 pcs de long, en Astrakan, Singe, Seal, Marte, Lapin, &c, toutes réduites à moitié p lx

SHIRT WAISTS WRAPPERS.

25 Doz. de Shirt Waists en Satine et en Cambric, 3 plis dans le dos et frille en avant, faites pour vendre à 50c. Notre prix 29 cts.

Waists en Cachemire Cardin 1, Grenat, Noir et Bleu avec Collerette ou Bretelles, doublés partout, 75c, réduites de $1.50.

Un lot de Robes de Nuit en Cambric, nouveaux patrons et nouvelles nuances avec grandes manches collerettes et poignets garnis avec broderies pour appareiller pour $1 19, réduites de $1 75

NEW YORK CLOAK AND SUIT COMPANY,
No. 8 RUE JOHN.

"L'ÉTOILE,"

Le Seul Journal Francais Quotidien a Lowell

Dont les Proprietaires sont Canadiens-Francais.

Nous sommes le SEUL Atelier qui fait des Impressions

De Premiere Classe.

Nous nous chargeons de toutes sortes d'Impressions telles que:

Constitutions,
Reglemements de Societes et Clubs, &c.,
Programmes pour Soirees,
Ordres de Danse,
Lettres de faire part, pour
Baptemes,
Mariages,
Mortalites,
Cartes d'Affaires,
de Visite, &c., &c., &c.

Encouragez des Compatriotes qui ont grandi et vecu au milieu de vous depuis nombre d'annees, et qui vous ont toujours servis avec courtoisie et honnetete,

LEPINE & Cie.,
Proprietaires,
67 Rue Market,
LOWELL, MASS.

Guerit l'Intemperance.

Ce n'est pas une médecine qui n'a pas été essayée, ni une panacée breveté; ce remède est employé dans les institutions d'Etat, les hôpitaux privés et publics, et par nos principaux médecins. IL GUERIT! IL GUERIT! IL GUERIT! Il peut être administré sans que le patient le sache, si c'est nécessaire, dans n'importe quelle nourriture ou boisson, même dans un verre d'eau; quand il est dissout, il est sans goût, sans couleur et pur. Il ne contient aucun ingrédient vénéneux. Il est endossé par les principales sociétés de tempérance et autres. Ecrivez pour des certificats, &c.

Les Hommes
N'en savent rien.

Le terrible et abaissant appétit pour les liqueurs spiritueuses disparait avant qu'ils le sachent. Des intérieurs troublés deviennent calmes. Les maux terribles de l'intempérance achèvent leur temps.

Boston Drug,
Secrete, Sure et Positive,
WILLIAM R. BROWN CORPORATION, 110 Boylston St., Boston, Mass.
GEORGE B. HOLDEN, Agent.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH
Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT
AND A
USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

Reynold's Bay State,
TEINTURERIES
De toutes sortes,
27 RUE PRESCOTT.

CHEZ A. FENTON
653 Rue Merrimack
Vous trouverez six sortes de Haches, Manches de Hache, Scies, Egohines, Chevalets, Coins et Maillets à fendre le bois; le tout à des prix qui souffrent aucune compétition dans toute
Venez vous en convaincre.

Francis W. Qua
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.
CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. $3 a year. Specimen copies sent free.
Building Edition, monthly, $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY

City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$100 par annee, 6 mois, 50 cts

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS. JEUDI 1er MARS. 1894. Soyons Distingues. No. 23

Indicateur de Chmin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.
DIVISION OUEST.
Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Centre, Lowell.

Pour Boston — A 6 50, 8 15, 9 20, 10 50 a m; 1 15, 12 45, 3 25, 4 10, 5 10 6 55, 9 25, p m; Dimanches 8 15 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m

Pour Lawrence — 8 30, 9 20, 10 50, a m; 12 15, 1 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 20, a m; 12 15, 1 40, 3 15, 5 10, 6 15, 6 55 p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35, et 7 30, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 40, 3 25, 6 15, p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30 a m; 12 15, 3 25, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 3 25 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville Skowhegan, et Rockland 8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Quebec— 8 30, a m; 5 10 p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 25 Sept. 1893 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, ¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 50, ¶ 25, *9 50, 11, a m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶ 3 00, 4 30, ¶ 5 40, p m; Dimanches, ¶ 7 45, 8 45 *9 15, a m

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 57, 9 26, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17 1 38, 2 13, ¶ 3 03, 4 02, 4 33, *5 35, *5 43, *6 28, 7 52, p m; Dimanches *7 17, *7 47 ¶ 8 48, *9 18, a m; ¶ 4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn—6 30, ¶ 7 01, 7 45, 11 a m; 1 35, ¶ 4 33, ¶ 5 33, p m; Dimanches, 8 45, a m; ¶ 4 25, 6 ¶ 03, p m.

✱ Express, § seulement Northern Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 35, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; ¶ 7 15, p m.

Pour Salem et autres Stations- ¶ 7 38 a m; 1 25, 5 50, p m Via South Lawrence, 6 30, a m

✱ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m; Dimanches, 4 15 p m.

Pour Nashua, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 7 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m 12 57, 1 47, 3 43, 5 04 Nashua seulement 5 42, 6 22, 8 13, 5 43 p m; Dim 10 09 a m, a Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45 12 11 a m; 1 47, ¶ 5 13 p m

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m

Pour St Johnsbury et Lyndonville via Wells River — 9 45 a m; 1 47 e 8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, par la ligne du Central Vermont— 9 45, 12 11 a. m; ¶ 5 13 p. m.

Pour Montreal et Quebec, *via* Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

J. W. SANBORN, gerant general.
D. J. FLANDERS. Agt gen. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parloir et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement a St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique.

La nouvelle ligne de voie ferrée passant par le Pont de Poughkeepsie

—ENTRE—

Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux bureaux de Billets.

W F BERRY, Gérant du Trafic général.
D J FLANDERS, Agent général de passagers.

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
Son assortiment de Draps, Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du dernier goût et de patrons les plus nouveaux.

ST-LAWRENCE HOTEL,
252 Rue Middlesex.
Lowell, Mass
Le seul Hôtel Canadien.
G. ROUSSIN, Prop.
CHAS. H. CHAGNON, Gerant.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendues aussi belles que neuves
Une grande attention est donnée pour rendre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chevaux.
170 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m., excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTIST
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT.
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison
Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!!
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

MINES D'ARGENT DU COLORADO

Aspen, Col., 24 fév—La baisse du prix de l'argent qui continue toujours cause un grand malaise parmi les citoyens d'Aspen, et l'on craint la fermeture générale de toutes les mines

Les gérants des mines refusent de statuer positivement ce qu'ils ont l'intention de faire, mais ils annoncent d'une manière générale qu'ils ne peuvent continuer à opérer à moins que l'argent subisse un hausse et reste à 65 cents au plus.

BRAULT SUBIRA UN PROCES.

South Framingham, 24 fév—Charles J. Brault, accusé de mettre de Richard Dignan à Hopkinton, samedi soir dernier, pendant une querelle d'ivrognes, a été renvoyé en prison à défaut d'une caution de $1500.

Le médecin-legiste a trouvé que la mort avait été causée par une blessure à la tête et non par un coup de feu, comme on l'avait rapporté.

UN EDITEUR EMPRISONNE.

Mexico, 24 février — Alberto Sampson, éditeur d'un journal français, a été emprisonné jeudi pour avoir reproduit d'un journal de Paris, *La France*, un article attaquant l'Italie. Le ministre italien ici en fera un sujet de plainte diplomatique.

Contrat de Mariage.

L'an mil huit cent quatre-vingt et quelque, à l'heure précise de midi moins cinq juste, à l'horloge de l'Espérance, ont comparu pardevant nous, Maître Polycarpe-Anselme-Hilarion-Cyrille-Barbabé-Onésime-Athanase Christophe Pancrace-Nicodème-Télesphore BILLEDESINGE, Notaire à Mazdon, assisté de Claude-François-Sébastien BECDEFOUINE, son greffier:

Premièrement: Joseph Capalsou, dit Couché Debout, rempailleur de chaudrons, né à la Poche-Trouée, paroisse de la Débine, canton de la Dêche, département de la Pure, âgé de (plus que ça) mais paraissant beaucoup plus jeune, taille deux pieds et quatre pouces, barbe et cheveux queue de bœuf, oreilles de chaque côté de la tête, front qui ne demande qu'à devenir proéminent, yeux couleur de puce, nez en pied de marmite, bouche d'empignème, menton de polichinelle, visage de bois Signes particuliers: Un poil dans la main droite et une forte envie de boire entre le nez et le menton.

Et deuxièmement: Catherine Bouche en-Cœur, dite la Désolée, marchande de pets-de nonnes à avanies, dans les foires et autres lieux, née au hameau du Hasard, commune de Partout, canton de Nulle Part, département de N'importe-Où, âgée de dix-huit printemps, quatre et sept deux automnes et trois hivers, sans compter les mois de nourrice et les mois d'école, taille de guêpe..... oreilles en forme de pâts à barbe, cheveux tomates, yeux.... la perdition de son âme, nez en forme de gouttière, bouche fendue jusqu'aux oreilles, menton de galoche, visage en coin de rue. Signe particuliers: bossue, bancale, manchotte et myope.

Entre lesquels fiancés a été convenu et balbutié ce qui suit:

Le père de Joseph Capalsou déclare faire donation à son fils, le jour de sa noce, des biens ci-dessous désignés:

La totalité des arpents de guigne qui il possède sur le territoire de la Déveine, au lieu de la Fatalité, ses nombreux châteaux en Espagne, aussitôt démolis qu'édifiés;

Une partie de son mobilier consistant en un lit de rivière, une table de multiplication, un coucou empaillé, une chaise percée et un vieux buffet devant lequel il pourra se livrer quand bon lui semblera, à la danse du ventre;

Une superbe batterie de cuisine, composée de, savoir: Douze plats d'osier, douze assiettes de moleskine, une douzaine de couteaux à couper l'appétit, douze cuillers en beurre moulé, douze fourchettes en racine de fraisier;

Les objets suivants, provenant de sa garde-robe: La dernière veste qu'il a remportée aux élections municipales, la culotte qu'il a prise dimanche au cabaret des Trois-Futailles et une paire de lottes d'asperges;

Et enfin une traite de cent soixante-quinze coups de bâton, payable à présentation, avec intérêts échus et à choir.

La mère de la demoiselle dicare de son côté, donner à sa nuie:

Un soufflet, une paire de pincettes pour tirer les vers du nez de son mari, et un trousseau composé de:

Une jolie robe de taffetas d'Angleterre à queue de grenouille, teinte en noir de fumée, un jupon en poil de sangsue, une paire de bas en fil de laiton, et une chemise invisible en toile de chimère, une paire de "sous lis" avec une faveur rose, un coffre-fort en train d'épices à secret polichinelle:

Puis les objets suivants, savoir:

Un lit plumes pour écrire, un oreiller moelleux rembourré avec des noyaux de pêches, un traversin en pierre de taille, un édredon garni de sabes et de cailloux, le tout entouré d'un grand rideau de chagrin, garni d'effilés d'amertume, avec des embrasse... ta petite femme avant de t'endormir!

Elle a ajouté un kilo d'humeur noire pour entretenir les chaussures des nouveaux maris, et une boîte de poudre d'escampette pour le cas où sa fille voudrait reprendre sa liberté.

Enfin elle réserve exclusivement à son gendre une surprise qui lui fera le plus grand des plaisirs! en sa qualité de fille de barbier, elle le rasera tous les jours, et même plusieurs fois par jour, si besoin est.

En cas de décès de l'un des époux, survenu par suite de cessation d'existence, l'avoir, s'il y en a un, appartiendra au dernier vivant.

Les enfants pourront se mettre à la fenêtre et regarder passer les moutons.

En foi de quoi ont, après lecture, signé et paraphé avec nous le présent contrat de mariage, les témoins. tous parents et amis, dont les noms suivent:

Jacqueline Bobinette, 17 ans, dinicheuse de merles blancs.—Pierre Saucisseplate, charcutier (spécialité de langues).—François Livarot et Philippe Gérôme, gendarmes, —Martin Lendormi, dit Bouffe-Toujours, tisseur de nappes d'eau, demeurant à Paris, rue Barbouille, à l'enseigne effacée, chez Madame Lagibelotte, gargotière, salle en haut, sale en bas, salle partout.—Nicolas l'Altéré, ivrogne de naissance, âgé de trente-cinq vendanges, demeurant à La Vigne, paroisse de La Futaille, commune du Cep, arrondissement du raisin, département du Bon Vin, et Anatole Le Braque, dit Nez Cro hu, qui brida son cheval par la cuisse et qui donne de la bouillie avec un sabre à son âne.

Pour copie conforme:

Le premier clerc de lune des deux études de Maître Billedesinge.

ANATOLE LEFLANQUÉ.

Un Petit Sermon sur l'Economie.

Le *Watchman* de Boston fait au sujet de l'économie des réflexions très sages dont voici la substance:

La plupart des traités de morale pratique consacrent beaucoup d'espace à inculquer à leurs lecteurs les principes de l'économie. L'esprit, sinon la lettre des *Maximes du Pauvre Richard*, déteint sur une grande partie de leurs dissertations Reste à savoir si beaucoup de ces exhortations à l'économie, sont basées sur une étude sérieuse et approfondie de ce qui constitue cette vertu domestique.

Par exemple, le simple fait d'entasser des sous en évitant toute dépèce de dépense, n'est pas nécessairement de l'economie Ainsi une maison exige une certaine dépense annuelle en réparations Si l'on néglige de la réparer pendant un certain nombre d'années, il en résulte que la somme nécessaire pour la remettre en bon ordre dépasse de beaucoup le total des petits montants requis d'année en année pour l'entretenir en état convenable.

Ce n'est pas non plus une économie que d'accumuler de l'argent en se privant soi-même ou en privant sa famille des choses qui sont nécessaires au bien-être physique, et sans lesquelles il y a abaissement du niveau moyen de la santé et du confort nécessaire.

Prenons pour exemple le service domestique. Un homme pourrait épargner quelques dollars par semaine en renvoyant la servante. En se levant plus tôt et en faisant des journées plus longues, sa femme pourrait peut-être suffire seule aux travaux du ménage. Mais les maris prévenants considéreront que ce qu'ils économisent en argent, leur femme le perd en vigueur, en gaieté, en loisirs, et que ce n'est pas de l'économie que de rejeter sur les épaules de sa femme un fardeau additionnel de travail et de soucis lorsqu'on peut s'en dispenser.

Ce n'est pas non plus nécessairement une économie que de se priver des moyens de culture morale et intellectuelle. Ce n'est pas de l'économie que de cesser de fréquenter l'eglise pour épargner la rente des bancs, de supprimer la pitance ordinaire de saine lecture, ou de s'abstenir de venir en aide aux plus pauvres que soi.

L'argent dépensé dans ces divers buts subvient aux besoins de la vie de l'âme, qu'il importe de ne pas laisser mourir de faim.

Quelle est donc la véritable sphère de l'economie? N'est-ce pas consistant à renoncer à ces choses inutiles qui ne servent qu'à satisfaire l'orgueil, la vanité, qui peuvent flatter les sens, mais ne contribuent aucunement au bien-être absolu de l'homme?

Mieux vaut de beaucoup, pour une femme, que ses habits soient un peu hors de mode, pourvu qu'ils soient propres et convenables, que d'avoir une robe dans le dernier goût, des manches à gigot, et d'être obligée pour cela de renvoyer sa servante, au grand détriment de ses nerfs, de sa santé, de son humeur, tendue maussade par la trop forte tension provenant des petites misères du pot-au-feu.

Mieux vaut de beaucoup, pour un homme, se priver de ces petites superfluités pour lesquelles les hommes sont enclins à dépenser beaucoup d'argent, que de rogner les ressources intellectuelles et morales de son foyer, en lésinant sur les livres, les journaux et l'assistance à l'église.

Chacun cherche à conserver "une poire pour la soif," mais chose étrange, on ne s'aperçoit pas de la soif lorsqu'elle vient, et l'on s'obstine à croire qu'il fera encore plus soif dans quelque temps.

En fait d'économie, la vraie sagesse est celle de celui qui dit: "Je n'ai pas de travail, et il est probable que je n'en aurai pas d'ici à quelques mois, mais j'ai mis de côté une poire pour la soif, sous forme de quelques certaines de dollars, et ma vie est assurée.

"Je ne mendierai pas, je ne mourrai pas de faim, et ma femme ne succombera pas au surmenage. Je ne permettrai pas que mon fils renonce à son rêve d'aller au collège. Je ne cesserai pas de souscrire pour l'entretien de l'église que je fréquente.

"J'ai conservé une poire pour la soif et maintenant qu'il fait soif je vais me désaltérer. Lorsque ma soif sera étanchée, je verrai à me procurer une autre poire."

Celui qui raisonne de cette façon ne travaille pas pour le roi de Prusse. Qu'un jour ou l'autre quelques farouches partisans du partage des capitaux économisés quelques économistes interlopes imbus d'idées tout à fait embrouillées au sujet du *meum* et du *tuum*, viennent lui vociférer en chœur ces vers classiques:

"C'est ta poire, ta poire, ta poire,
C'est ta poire qu'il nous faut."

Il pourra leur faire la nique et ce sont eux qui seront ou de moins qui se croiront volés.

L'*Indépendant*.

Les Americaines d'Aujourd'hui et d'Autrefois.

Dans nos cartons nous avons découvert un petit bout d'article en langue anglaise sur les américaines d'aujourd'hui et d'autrefois qui intéressera probablement nos lecteurs, ce qui nous pousse à en donner la traduction ci-dessous:

On admet volontiers que la femme d'aujourd'hui n'est pas comme celle d'il y a un siècle. Il est un fait qui saute aux yeux, c'est que les femmes deviennent de plus en plus grandes et élancées.

On prétend aussi dans certains quartiers que le beau sexe, surtout les jeunes filles, n'ont pas la santé robuste de leurs aïeules Mais la vérité est que l'américaine d'aujourd'hui surpasse de beaucoup sous tous les rapports celles qui l'ont précédée. Elle est plus jolie, plus forte, plus instruite, a meilleure santé et devient plus grande que la femme d'il y a cent ans.

En moyenne, les Américaines dépassent aujourd'hui d'un pouce de plus grandes que les américaines du temps de la révolution. Du temps de Washington, les femmes qui passaient pour approcher le plus de la perfection étaient les courtes et les grasses. Les peintres à l'huile par les artistes du temps démontrent que les figures grosses et dodues taient celles qu'on aimaient le plus.

Par contre, les hommes étaient for grands.

Les vêtements des femmes étaient confectionnés de telle sorte qu'ils faisaient encore paraître plus grosses celles qui les portaient. La crinoline était alors la grande mode et l'on en portaient qui étaient immenses; elles servaient à diminuer l'apparence de la stature, car elle était reconnu que plus une personne est grosse plus elle paraît courte.

Une américaine dont la tête allait à l'épaule d'un homme de taille ordinaire passait pour grande. On rapporte que Martha Washington, étant petite fille, versa des larmes dans la crainte de devenir trop grande.

Jusqu'aux Indiens qui préféraient les petites femmes. On raconte qu'un jour une bande de sauvages, tomahawk en main et armés de l'arc et de la fleche, vinrent piller un village du Massachusetts, et refusèrent d'amener avec eux comme captive une fille ayant plus de six pieds de hauteur, préférant la tuer.

Quelle différence avec les Americaines d'aujourd'hui!

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

L'augmentation des Banqueroutiers.

La crise présente, qui bouleverse toutes les couches du commerce, a fait augmenter notablement le nombre des banqueroutes; mais un fait qui saute aux yeux, c'est qu'en ce pays comme au Cana a les faillites ont toujours été d'occurence fréquente, même durant les années les plus prospères, tandis que dans certains pays, notamment en France, ce sont de ces accidents dans la vie des commerçants qui n'arrivent que rarement. Le resultat est que le commerce français est stable, tandis que celui qu'on fait en ce pays ne l'est pas.

A quoi attribuer le nombre toujours si grand des faillites aux États-Unis?

D'abord aux lois qui permettent de mettre sur pied des entreprises les plus hasardeuses et laissent peut-être un peu trop le champ libre aux escrocs, afin de ne pas restreindre le champ commercial. Il n'y a certainement pas un pays au monde où la spéculation dangereuse, imprévoyante, d'une hardiesse incomparable ne se rencontreraussi souvent qu'aux Etats-Unis.

Mais il y a plusieurs autres causes, entre autres l'incompetence, la prodigalite, qui sont de tous pays, et une concurrence effrénée peut-être sans pareille au monde.

Toutes ont été commentées avant aujourd'hui. Cependant l'une d'elles n'a pas reçu toute l'attention qu'elle mérite. Nous voulons parler de la manière imprudente avec laquelle certaines gens se lancent dans les affaires avec un capital emprunté à un taux ruineux ou sans aucun capital.

Des statistiques que nous avons sous les yeux demontrent que deux pour cent seulement des faillites sont causées par des circonstances accidentelles, tandis que 21 pour cent sont mis sur le compte de speculations hasardeuses lancées sans capital suffisant. On voit des commerçants faire faillite avec un passif de $20 000 tandis que leur passif ne s'eleve qu'à $1,000. D'autres deposent leur bilan avec $60,000 de dettes et ils n'auront dependu pendant toute leur carrière commerciale que sur des emprunts. Pendant un certain temps ils purent rencontrer toutes les echéances avec les profits faits avec le capital emprunté, mais quand advint une période difficile comme celle que nous traversons presentement, les profits baissèrent, le capital devait être remboursé en partie ou en entier et le spectre de la banqueroute se leva devant eux, grimaçant.

Le crédit imprévoyant est la cause d'un grand nombre de désastres commerciaux.

Il découle de tout ceci que ceux qui entrent en affaires, s'ils veulent être sûrs du succès autant qu'on peut l'être dans le commerce ou l'industrie, doivent posseder un capital atteignant au moins les 3,5 de la somme d'affaires qu'ils désirent entreprendre; autrement, c'est un grand risque.

Que de personnes ont brisé leur carrière commerciale en se liant trop au crédit qui leur a joué de vilains tours!

Il vaut mieux retarder de quelques années son entrée dans un genre de commerce quelconque et amasser un capital suffisant, que de brusquer les choses: la prudence est mère de la sûreté.

ÇA ET LA.

La Voix humaine révélatrice de l'ame tel est le titre d'une curieuse étude publiée par le docteur James Cocke, dans la revue *Arena*, de Boston. Le docteur Cocke est devenu aveugle à la suite d'un accident, et, depuis, "il n'a connu le monde que par l'ouïe et le toucher." De ces deux de connaissance, il préfère infiniment le premier. Il s'est souvent trompé sur le caractère des gens en palpant leur visage, rarement en les écoutant parler. D'ailleurs, il attaque peu d'importance à ce qu'on lui dit: le son de la voix est son seul guide. M. Cocke nous donne les résultats psychologiques de quelques-unes de ses expériences. Les voix anglaises sont généralement vulgaires; celles des négociants de Londres trahissent des natures présomptueuses, mais sans méchanceté; celle de M. Joseph Chamberlain est froide et courtoise; celle de M. Oscar Wilde, glaciale, affectée, vaniteuse... Et voilà des gens prestement jugés.

Cavalleria rusticana, l'œuvre fameuse de M. Mascagni, ce Benjamin de la musique italienne, commençait à perdre sa première fraîcheur. Les Allemands, en alliés charitables, ont songé à la rajeunir, et voici ce qu'ils ont imaginé: *cavalleria rusticana* est une pièce symbolique. Une exégèse attentive permet d'affirmer que la vieille Nunzia, qui vit péniblement d'un petit commerce de vin, d'œufs et de légumes, figure la pauvre italie. Santzza, une femme cruellement maltraitée, c'est le cabinet Crispi. Elle réclame de Turiddu (la Mafia) le paiement de sa dette,—impot sur la mouture, budget de la guerre, etc.—Sur son refus, elle appelle le terrible Alfio, armé de son fouet et de son poignard (cavalerie et baïonnette) Alfio extermine Turiddu. Ici la prophétie est jointe au symbole Les Fasci sont écrasés, et l'ordre regnera en Sicile. Ces symboles simples et reconfortants sont faits pour plaire à M. Crispi.

Eléonore Duse, la grande actrice italienne, poursuit en Allemagne le cours de ses triomphes. Elle séduit tous les cœurs; un seul est pour jamais fermé à ses charmements. Ce cœur rebelle est celui d'une concierge, et son amertume n'est point inexplicable. La Duse a joué trois fois à Leipzig, et, pendant ces trois jours, l'infortunée concierge du théâtre fut sur les dents Recevoir du matin au soir des lettres, des dépêches innombrables, porter les réponses, courir de tous les côtés, monter la garde, des heures entières, à la porte de la chambre qui contenait les costumes et les bijoux de la tragédienne, trembler à la pensée d'un vol possible, telle etait la vie de cette concierge... Elle prêtait son linge, draps, nappes et serviettes, afin de couvrir, de préserver de la moindre tache les précieux oripeaux. Pour tant de soins, pour tant de peine, elle espérait une récompense honnête. Et de fait, la Duse, émue de reconnaissance lui laissa en partant une gratification de... *20 fennings* — 5 cents. On croyait jusqu'ici que les Italiens s'entendaient mieux que personne à la *buona mano*. Ne sauraient-ils que la recevoir?

Un curieux procès achève aujourd'hui de se juger en Angleterre. M. Monson, qui fut récemment accusé du meurtre du lieutenant Hambrough et qui, comme nos lecteurs le savent, fut acquitté par le jury d'Ecosse, se plaint que les propriétaires du musée Tussaud aient placé son effigie parmi celles des criminels célèbres "dans la chambre des horreurs." Il exige qu'elle soit enlevée. Les défendeurs protestent qu'ils n'ont rien fait de semblable. Il est vrai que, dans la "chambre des horreurs, on n'a pas trouvé l'effigie en question, mais seulement un décor représentant la place où fut trouvé le cadavre du lieutenant Hambrough. Le portrait en cire de M. Monson était dans le vestibule... La justice anglaise a peu goûte ces distinctions subtiles, et le demandeur est à peu près certain d'avoir définitivement gain de cause. Il resterait maintenant à juger la question suivante: Jusqu'à quel point un homme est-il propriétaire des traits de son visage? Et ne peut-il les refuser non-seulement à la "chambre des horreurs," mais même au "salon d'honneur" d'un musee Tussaud quelconque.

Londres, en ce moment, regorge de chanteurs, de pianistes, de musiciens de toute sorte. Telle est la concurrence, que beaucoup d'entre eux, pour se faire au moins entendre, se résignent à paraître en public sans aucun paiement; et, comme de juste, leur desinteressement force semble plein de charmes aux entrepreneurs. Mais ce n'etait pas assez. Un ingenieux impresario vient d'imaginer un perfectionnement notable à ce regime déjà satisfaisant. Il écrit à une cantatrice la lettre suivante, que publie la *Truth*, et dont l'éloquente brièveté se passe de commentaires:

"Chère Madame, j'organise un grand concert à Queen's Hall. Si vous me prenez dix places, je vous inscrirai au programme. Ce sera un événement musical."

On aimerait seulement savoir ce que l'impressario qualifie d'"événement musical." Est ce le concert? Est ce l'inscription de la cantatrice au programme? Ou plutôt ce paiement de dix places, "événement" qui lui ouvre, ainsi qu'à ses pareilles, une ère de prospérités infinies?

Dans une des colonies britanniques, un ministre vient de se présenter au Parlement en état complet d'ivresse. Le cas a paru blâmable sans doute, mais non tout à fait singulier. Car il y a des précédents et plus d'un illustre orateur de la Grande-Bretagne eut pour la bouteille un peu trop de faiblesse. D'après un témoignage contemporain, celui de lord Minto, "Fox buvait beaucoup, Sheridan énormément, Grey plus qu'aucun de ceux, et Pitt autant qu'homme au monde." Dundas, l'intime ami de ce dernier, et son bras droit à la Chambre des Communes, était connu, lui aussi, pour un "ivrogne incorrigible." Certain jour, l'un et l'autre, siégeant à leur place de ministres, se trouvèrent incapables de répondre un seul mot intelligible à une attaque pressante de l'opposition. Ce regrettable accident inspira l'épigramme suivante:

"Pitt: Je ne puis voir le speaker. Et vous, Harry?

"Dundas: Ne puis voir le speaker? J'en vois deux, moi!"

On ne leur tint pas longtemps rigueur. L'excessive sévérité que les Anglais montrent pour ces écarts d'une autre sorte fait sans doute contre-poids à leur indulgence pour celles-ci.

Au moment où la légende napoléonienne redevient en faveur, il n'est pas sans intérêt de rechercher quelle impression la mort du grand homme produisit sur le public parisien. *Les souvenirs* inédits d'Aime Martin, actuellement publiés par l'*Intermédiaire*, viennent à point pour satisfaire notre curiosité —Voici en substance, ce que notait Aime Martin, à la date du 6 juillet 1821:

"...Bonaparte est mort, on le répète froidement et on l'oublie aussitôt pour parler d'autre chose. J'ai voulu savoir l'impression que cette nouvelle faisait sur le public. J'ai passé au Palais-Royal. Un crieur public annonçait: "Voilà le récit de la mort de Bonaparte." Ce cri, qui semblait devoir épouvanter l'Europe, était sans effet; personne n'écoutait. Point d'acheteur, on était indifférent. Je suis entré dans plusieurs cafés; même indifférence; on était froid, nulle emotion dans les esprits, je ne parle pas des cœurs: cet homme avait inspiré plus d'étonnement que d'amour! Dans un café, on a dit un mot de sa mort, puis on s'est échauffé sur la loi de censure qu'on discute aujourd'hui et dont on ne parlera pas demain.... Qu'est-ce donc que la gloire!....

Nous apprenons que M. Chs. R. Daoust a quitté le *National* et qu'il y est remplacé par M. Edouard Vincelette.

On mande de Lewiston, Me.: Le Dr L. J. Martel sera encore, cette année, le porte drapeau du parti démocratique de cette ville. Les démocrates, sans aucune exception, se sont ralliés autour du docteur et lui ont promis leur appui.

Il est bruit à Rome que le saint office a publié un décret condamnant les livres de Henry George. La rumeur, cependant est sans fondation. On a appris qu'au mois de décembre dernier, l'archevêque Corrigan a demandé au Vatican de les condamner, mais le Vatican n'a encore rien fait dans ce sens.

Une ligue vient de se former à Chicago, dénonçant la bassesse et l'immoralité des Chinois.

La ligue veut prévoir les dangers de la contamination qui existent par le fait que les Chinois ont des écoles du dimanche où des institutrices américaines les instruisent sur le même pied que les américains.

Les Chinois sont outrés des procédés que l'on veut prendre à leur égard, et de l'autre côté les américains refusent de laisser partir les jeunes filles qui leur donnent es leçons.

D'après un médecin anglais, M. Ogle, il meurt à Londres, chaque année, environ 2000 enfants étouffés dans leur lit, accidentellement ou autrement.

C'est surtout dans la nuit du samedi que se produisent ces accidents (trois fois plus nombreux cette nuit-là que les autres nuits de la semaine) auxquels l'alcoolisme des parents ne paraît pas étranger d'autant que la mortalité des enfants par "convulsions" ou autre "cause inconnue" est également de deux ou trois fois plus forte dans la nuit du samedi que dans toute autre nuit

En France, c'est dans la nuit de lundi que ces décès sont en plus grand nombre.

Le médecin en chef de la société de sauvetage de Milan, en Italie, auprès de la baronne Adèle Froco, connue comme chanteuse légère, trouva la diva, une beauté célèbre, couchée blessée d'un coup de sabre au visage, tandis que la femme de chambre de la baronne reposait sur un fauteuil, blessée également d'un coup de sabre au bras gauche.

Elles venaient de ce battre en duel par jalousie, au sujet d'un riche industriel autrichien établi Milan.

La femme de chambre avait

UN CYCLONE.

Londres, 24 fév —Une dépêche de Port Louisa, Mauritius, rapporte qu'un cyclone s'est abattu sur cette île hier, causant de grands dommages à la propriété et tuant et blessant plusieurs personnes.

Un train de chemin de fer rempli de monde a été lancé en bas d'un remblai et il a culbuté dans une rivière.

Cinquante passagers ont été tués et un grand nombre d'autres ont été blessés.

—Ma chère, une traversée horrible. Six jours de gros temps et comme couronnement une horrible tempête.

—As-tu gardé, au moins, ta présence d'esprit?

—Je n'ai rien gardé du tout; c'est parti avec le reste

DICKSON BROS,
Marchands de The et Cafe,
DONNENT DES
PRESENTS AVEC CHAQUE LIVRE DE THE
A l'enseigne de la THEIERE,
68 - RUE MERRIMACK - 68

MARVELO!
MARVELO COMPOUND,
Pour le Nettoyage des Habillements de Dames et de Messieurs.
PRIX: 25 Cts.
EN VENTE PAR TOUS LES PHARMACIENS.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an. $1.00
Six mois. 50
Trois mois. 25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 1er MARS 1894.

Avec les Travailleurs.

La Central Labor Union, cette importante organisation ouvrière de cette ville, a tenu une assemblée d'une importance peu ordinaire dimanche après-midi.

A cette réunion des travailleurs ont été discutées plusieurs questions importantes, entre autres la condition des sans-travail, la législation ouvrière et l'aide demandé par les grévistes des fabriques Washington, à Lawrence.

L'un des délégués de la Cotton Spinners' Union a rapporté que du trouble était imminent dans les fabriques Appleton, à cause du renvoi d'un homme de l'union simplement parce qu'il aurait, comme membre du comité exécutif des fileurs, voulut faire inaugurer un certain changement dans la manière d'accomplir une besogne. On s'occupera de la chose à l'assemblée des fileurs vendredi soir.

Le président du comité législatif a fait un rapport des démarches faites auprès de certains représentants du peuple en faveur du projet de loi des 54 heures et du bill Cahill pour favoriser les tisserands qui prétendent faire plus d'ouvrage que ce qu'on leur en paie. Ils prétendent en sus que les tisserands de Lowell ne reçoivent que 19 cents la pièce quand leurs confrères de Fall Rive reçoivent 20 ou 21 cents.

M. Barnes, de la Loomfixers' Union de Lawrence, vint demander des secours pour les grévistes des fabriques Washington. M. Barnes a dit, au cours de sa harangue, que les grévistes de Lawrence luttaient pour une bonne cause et que s'ils étaient défaits, une réduction générale des gages par toute la Nouvelle-Angleterre en serait le résultat. Il fut voté à l'unanimité d'aider financièrement les grévistes de Lawrence.

Ensuite on s'est demandé ce que la société devait faire pour venir en aide aux travailleurs sans emploi de Lowell, car tout en secourant les grévistes de Lawrence, il est bon de ne pas oublier que charité bien ordonnée commence par soi. C'est pourquoi un comité a été formé pour se rendre auprès de nos édiles et leur demander que l'ouvrage soit commencé de suite sur l'extension de la 1ère rue et dans le département des égouts.

Le président Meehan a dit que la misère était bien grande parmi la population ouvrière de cette ville et que les méthodes trop lentes de nos édiles ne pouvaient être tolérées plus longtemps.

Une Attaque.

Nous publions textuellement une correspondance qu'on nous fait parvenir à l'instant :

LOWELL, MASS., Fév. 26, '94.

Mr. le Rédacteur de l'Etoile.

J'aimerait a vous donner un petit conseille vous saver que trop parler nui et trop gratter cuit dans ce cas là attaquer pas trop la A. P. A. il pourrait que cela ne terait pas bien pour vous. vous apreneré qui y a des membre de la A. P. A. aussi respectable que vous et tout ceux qui vous antoure vous saurez de mes nouvelle plus tors si vous arêter pas vos insulte contre nous.

Si l'auteur de cette lettre n'était pas un A. P. A., il aurait eu le courage de signer son nom ; mais c'est la tactique de cette association néfaste, que nous ne saurions trop flétrir, en dépit de ridicules menaces, d'agir dans l'ombre.

L'eusses-tu cru, Tatis? Nous pensions qu'il n'y avait que des Anglais, des Ecossais, des Allemands, des Chinois, des Nègres importés (bien entendu), etc., dans l'A. P. A., mais il y a aussi des *canayens*. En vérité, c'est bien le cas de dire : "Les Canadiens se fourrent partout."

Une Prophétie de Blaine.

James G. Blaine, le grand politicien défunt, a un jour fait une prophétie qui est en train de se réaliser à la lettre. Lisez :

" J'aime mon pays et mes compatriotes. Je suis un Américain, et chaque jour je m'en réjouis. Je jouis de la prospérité générale qui luit sur mon pays, et je sais que les travailleurs américains sont les mieux payés, les mieux nourris et les mieux vêtus de tous les ouvriers sur la surface du globe. Plusieurs d'entre eux ont des maisons qui leur appartiennent. Ils sont environnés par toutes les choses qui donnent le confort, et ils peuvent même se permettre un certain luxe.

" Cependant, je frémis à la pensée que le temps s'en vient où tout cela sera changé, quand la prospérité générale du pays aura été détruite, quand ce nombre si grand de travailleurs, qui sont maintenant si prospères, entendront leurs femmes et leur enfants crier pour du pain. Le jour s'en vient qui verra clore nos grandes manufactures, et là où il y a maintenant tant de vie et d'activité, régnera le silence de la mort.

" Et pour quelle raison je prévois ces choses si tristes? La voici : Les démocrates du Sud, qui forment la phalange la plus puissante du parti démocratique, est décidé de mettre en force la doctrine du libre-echange en ce pays. Ils seront aidés dans leur œuvre par leurs alliés du nord. La lutte est déjà commencée. Il y a un grand nombre d'hommes visionnaires, mais instruits qui sont occupés chaque jour à écrire des articles en faveur du libre-échange, et leurs écrits sont publiés dans les journaux de ce pays. En outre, un nombre considérable de citoyens n'ont jamais connu, parce qu'ils sont trop jeunes, les souffrances qui découlent toujours de l'abandon des principes protectionnistes.

" Le résultat sera que bientôt ces élements qui sont à l'œuvre seront assez forts pour défaire le jour du vote le parti avocassant la Protection.

" Il devra inévitablement suivre une période d'incertitude et de doute. Les hommes d'affaires du pays, craignant la destruction des principes protectionnistes, refuseront de se lancer dans les entreprises. Par conséquent, les fabriques seront closes et les travailleurs perdront leur emploi. Le peuple s'apercevra alors comme il ne l'a jamais fait auparavant qu'il ne peut être prospère et avoir de l'ouvrage quand la Protection est menacée. Au milieu de leurs souffrances, ils apprendront que le seul moyen d'être prospère et heureux est de voter pour le parti qui a mis sur pied les industries qui font la gloire de cette nation et qui leur ont fait gagner leur subsistance ; parce qu'ils verront alors clairement que lorsque les manufactures sont closes, il n'y a aucune demande pour la seule chose qu'ils aient à vendre, c'est-à-dire leur travail."

Cette prédiction s'est accomplie à la lettre, n'est-ce pas?

Aux travailleurs qui souffrent de répondre.

ACTUALITES.

Le *New York Post* prétend que le sénateur Hill est le politicien le plus vil et le plus corrompu des Etats-Unis.

La *Patrie* de Montréal, cette vaillante feuille libérale, vient d'entrer dans sa seizième année d'existence.

Nous souhaitons toujours la même vigueur que par le passé à ce confrère libéral.

Ce qui reste des bâtiments de l'exposition de Chicago menace de s'en aller en fumée. C'est ainsi qu'un septième incendie a détruit, samedi, le dôme du palais de l'industrie.

Le célèbre musicien français Claudisson est à se faire construire un château composé entièrement de boutons. Les murs, les plafonds, portes, l'extérieur, l'intérieur, tout cela est orné de boutons de tous les temps, de toutes les façons et de tous les pays.

Un français nommé Gallien a été traduit devant le tribunal civil de Bow street à Londres, pour répondre à une accusation de vol commis en France, les autorités françaises ayant demandé son extradition. On vient de découvrir que Gallien est un anarchiste et un complice de Ravachol. Un autre anarchiste français nommé Petitjean, ami intime de Martial Bourdin, a été arrêté dans son atelier de Marylebone. On considère cette capture comme très importante.

On mande du Cap de Bonne Espérance qu'un habitant de cette colonie a offert au gouvernement anglais d'entreprendre la recherche d'un trésor qui se trouve à bord d'un vaisseau sombré au large de la côte d'Afrique, il y a une quarantaine d'années. Ce trésor s'élèverait à 300,000 livres sterling contenues dans deux coffres-forts. Rappelons que 300,000 livres sterling représentent la somme d'un million et demi de dollars.

Les fausses bombes deviennent un véritable fléau à Paris. Une voiture capitonnée et brevetée construite par un nommé Gérard et qui sert a transporter sans danger les matières explosives a été appelée dans la journée, dans onze endroits différents. Chaque fois les engins étaient des bombes inoffensives. Les sergents de ville sont constamment appelés pour examiner de vieilles boites de sardines et autres articles que des personnes peureuses prennent dour des machines infernales.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 8 Fév. 1894.

M. l'Administrateur,

Léon XIII et le Sacré Collège des cardinaux vient de faire une très grande perte dans la personne de son Eminence le cardinal Serafini, évêque suburbicaire de Sabina et Santa Ruffina.

Le cardinal Luigi Serafini est né à Magliano di Sabina le 7 juin 1808, créé cardinal par Pie IX le 12 mars 1877. Il est, par conséquent, mort à l'âge très respectable de 87 ans et 8 mois. Léon XIII a pleuré quand on est venu lui annoncer la mort de celui qu'il appelait "l'Ange du grand conseil." En effet, si le cardinal Serafini ne payait pas de mine, il avait une intelligence de haute volée et une expérience étonnante.

Le 16 février aura lieu, en forme solennelle, la remise à Sa Sainteté, de l'église Saint Joachim *ai Prati* di Castello. On sait que cette église d'une magnificence digne des anciennes basiliques de Rome a été dédiée au St Patron du Pape, à l'occasion du jubilé épiscopal. C'est un prêtre français, Mgr Brigidou qui a recueilli la somme nécessaire pour l'érection de cette église.

A la cérémonie du 16 courant, le cardinal Parocchi, vicaire de Sa Sainteté, représentera le Pape. Tout le corps diplomatique accédité auprès le St Siège assistera à la cérémonie ; les cardinaux, les archevêques, les évêques présents à Rome, auront des sièges réservés.

Le carnaval de Rome n'a jamais été aussi triste que cette année. Les romains disent qu'en vérité "carême est venu avant le temps!" En effet c'était bien une partie du carême, ces trois ou quatre mascarades en guenilles qui se sont promenés dans le Corso durant les trois dernières journées carnavalesques. L'empereur Napoléon, à ceux qui lui demandaient quel est le nerf de la guerre, répondait : c'est l'argent. A ceux qui demanderont quelle est l'âme d'un carnaval, il faudra répondre comme Bonaparte. Cette année a été exceptionnellement misérable pour la population romaine, il en est résulté que carnaval est mort de consomption.

On attend un immense pélérinage espagnol pour le 18 février, clôture solennel du jubilé de Léon XIII. On assure qu'il n'y aura pas moins de 5 ou 6 mille pélerins. On attend pour le même jour un pélerinage autrichien et un pélerinage français. La Vénézie, la Bavière et la Suisse enverront, elles aussi, un bon contingent de catholiques pour applaudir le Souverain-Pontife. On parle aussi de nombreux et magnifiques présents qui seront offerts à Sa Sainteté.

Léon XIII vient de signer un bref destiné au général Dodds, le guerrier français qui vient de soumettre le Dahomey. Par ce bref, le Pape crée le général, chevalier de l'Ordre du Christ, et le félicite d'avoir détruit l'autorité d'un roi qui, en plein XIXème siècle, sacrifiait encore au démon en lui offrant le sang de milliers de victimes humaines.

Le sept février était le seizième anniversaire de la mort de Pie IX. Le prince Ruspoli, grand porte-étendard de St Pierre, avait invité le corps diplomatique, les cardinaux, les archevêques et les évêques présents à Rome, à être présents en tenue de gala, au service funèbre, célébré dans la chapelle funèbre des papes.

La municipalité de Rome a ouvert, à son compte, des magasins où l'on vend le pain meilleur marché qu'ailleurs. Ces boulangeries sont au nombre de douze Il n'y a pas de pain de luxe ni de patisserie, mais grâce à l'appui du pauvre monde, elles fonctionnent très bien et font d'excellentes affaires.

Le pape vient d'envoyer sa bénédiction aux catholiques anglais qui font une si rude propagande pour obtenir une modification du présent système scolastique. Selon les lois existantes les *Schools Boards* anglais ont le droit de taxer et de percevoir des amendes sur les familles qui laissent de côté les écoles publiques, envoie leurs enfants à des écoles privées, ou est départi un enseignement catholique.

Le Cardinal Vaughan, archevêque de Westminster, a présidé un grand *meeting* dans ce sens à Birmingham, la semaine dernière, et c'est à la suite de cette assemblée que Léon XIII a envoyé sa bénédiction aux catholiques d'Angleterre.

Son Excellence Révérendissime, Mgr Robert, évêque de Marseilles, a été reçu en audience par Léon XIII, et à la fin de l'auditoire Léon XIII a dit à haute voix : "Dites bien aux Français, " que la race française m'est fortement à cœur. J'aime le génie, la langue et l'ardeur de la " France. Malheureusement tous " ses enfants ne sont pas des " saints, mais c'est à vous, évê- " ques et prêtres de ce beau " pays, d'y faire revivre le para- " dis terrestre."

Pour finir, un souvenir du défunt cardinal Howard. Dans sa jeunesse le cardinal Howard faisait partie du 2e régiment des gardes du corps de la reine Victoria. Un jour un officier trouva un scapulaire dans la caserne ; il le porte au salon des officiers et se met avec eux à tourner en ridicule *cette guenille idolatrique*. A la fin ils le suspendent à un bec de gaz. A ce moment entre le lieutenant Howard.—Ah! Howard, voici quelque chose qui te regarde! Voici une *papisterie*! Et aussitôt tous de rire, de railler, d'insulter le scapulaire. Howard, à peine au courrant de ce qui se passe, va droit au scapulaire et d'une voix vibrante : "—Oui, c'est là un " objet de dévotion ; c'est une " chose que j'estime, que je ré- " vère, et que je serais prêt à " défendre de mon épée si c'était " nécessaire!" Et déguainant avec fierté, il décroche "le scapulaire, le baise et se le passe au cou. Les rieurs dès lors sont de son côté et tous lui serrent la main en criant : Urrah!" C'est un dominicain irlandais qui m'a conté le fait.

Bien à vous,

WM. BREEN.

MARIAGES TEMPORAIRES PERSES.

La société européenne, à Tauris, dit une lettre de Perse publiée par un journal anglais, se compose presque exclusivement des membres des consulats européens et de quatre représentants de maisons de commerce. La plupart de ces messieurs sont célibataires. Parmi ces derniers, il en est qui usent de la coutume des mariages temporaires. Et voici comment :

Les nestoriens ont une prédilection toute particulière pour les Européens : ils ne se font aucun scrupule d'octroyer à ces derniers leurs filles en mariage pour un nombre déterminé de mois ou d'années et moyennant une somme convenue. L'affaire se traite d'ordinaire en formes arrêtées par devant le père et la mère ou les plus proches parents de la fille. Dès que l'on est tombé d'accord sur les conditions de ce *matimonio alla carta*, comme on l'appelle quelquefois, l'épousée est conduite solennellement par les siens au logis de l'Européen, et, la plupart du temps même, toute la famille.... y compris la belle-mère, s'installe avec elle chez le mari temporaire qui, naturellement, est tenu de nourir toute la bande. En beaucoup de cas, c'est une condition formelle de l'union.

Cette coutume est si répandue en Perse que le sens moral ne s'en choque nullement. Plus d'un Européen en séjour là-bas a dans sa demeure un appartement réservé, un véritable harem : les femmes y vivent à la façon indigène, se cachent le visage quand survient un visiteur étranger, ne paraissent jamais à table quand leur mari traite des amis, et, de même que les mahométanes, ne sortent que voilées des pieds à la tête.

Le contrat matrimonial une fois expiré, on le renouvelle, à moins que l'Européen ne soit las de sa compagnie et ne désire convoler ailleurs dans les mêmes conditions. Dans ce dernier cas, l'épouse devenue disponible trouve assez vite un mari définitif parmi ses coreligionnaires, car le nestorien reçoit avec el e un jo i pécule au lieu d'être obligé de l'acheter, selon l'usage ordinaire, à ses parents. Les enfants nés de l'union temporaire précit e restent presque toujours à la mère, qui leur conserve, paraît-il, une affection partic lière, plus vive même que celle qu'elle temoigne à ses rejetons ultérieurs, et le second mari, de son côté, assume le plus consciencieusement du monde les devoirs que lui impose cette paternité.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Nouvelles Condensees.

—Les démocrates de Bangor, Me., ont nommé Charles L. Snow candidat à la mairie.

—Mde Jane Wentworth est morte à Lee, N. H, samedi, à l'âge de 102 ans et 16 jours.

—Les fabriques Manchester (N. H.) ont commencé aujourd'hui à fonctionner de nouveau.

—Le Congressman Wilson est encore malade ; aux derniers avis son état ne s'était que peu amélioré.

Joe Wolcott a battu Mike Welch dans deux reprises, lundi soir, à Boston. Ces hommes sont des boxeurs légers.

—Des nouvelles de la côte nous apprennent qu'un orage s'y est abattu, mais n'a pas causé de grands dommages.

—On annonce que la rumeur allant à dire que M. Josiah Quincy serait nommé collecteur à Boston n'est pas fondée.

—T. A. Elder, un citoyen important de Toledo, Ill., a été assassiné et volé samedi soir au moment où il se rendait à sa demeure.

—La tempête de neige, de grêle et de pluie qui s'est battue sur New York hier a été l'une des pires de la saison. Les marins surtout en ont souffert.

—Dans la Chambre des députés en France, M. Lasserre a présenté un projet de loi pour que tous les procès des anarchistes aient lieu à huit-clos.

—Le "Dr" John W. Lake a été condamné à trois ans de prison à Boston, lundi, pour avoir commis des escroqueries au détriment de certaines banques de la Nouvelle-Angleterre.

—Le Philadelphia, Reading & New England Road a averti ses employés qu'ils subiraient une réduction générale des gages de 10 pour cent à partir du 1er mars.

Washington, 26 fév.—Le comité des finances du sénat s'est réuni ce matin, mais il a aussitôt ajourné à demain, le sous-comité n'ayant pas encore terminé ses travaux relativement au Tarif Bill.

Fall River, Mass., 26 fév. — John Richardson, âgé de 40 ans, a été trouvé mort dans son lit au No. 11 rue Leonard, ce matin. Il est probablement mort d'une affection cardiaque. Il était célibataire.

St Pétersbourg, 26 fév— Une épouvantable explosion de chaudière a eu lieu dans une buanderie à cinq milles de cette ville, samedi. Vingt-cinq ouvriers ont été tués instantanément et 10 autres ont été mortellement blessés.

Finlay, O., 26 fév—Le village d'Harris City, à 10 milles à l'ouest de cette ville, est en banqueroute ; il sera vendu à l'encan par un shérif.

Presque le village entier est la propriété de l'Exchange Bank d'Ottawa qui a récemment failli.

Portland, Me., 26 fév.—Charles Oxnard, un citoyen bien connu, est mort dans un tramway ce matin. Il était âgé de 70 ans ; c'était un homme d'affaires connu partout dans le Maine.

Louisville, 26 fév—La tempête qui a duré toute la journée hier a cessé vers minuit, laissant une profondeur de neige de 10 pouces.

Cette tempête a été la plus grosse de la saison.

Pittsburg, P., 26 fév—Le bureau d'hygiène a ordonné que l'hôpital West Penn soit soumis à une quarantaine d'au mois 10 jours, où un cas de petite vérole a été découvert hier. Il y a dans cet hôpital 950 patients, 115 gardes malades et plusieurs médecins.

Boston, 26 fév.—Le gouverneur Greenhalge a envoye un message à la Législature cette après-midi, avec une requête des sans-travail, conseillant aux législateurs de faire tout en leur possible pour venir en aide aux personnes sans ouvrage.

Paris, 26 fév—De bonne heure, ce matin, une bombe a fait explosion dans la rue St Denis, mais personne ne s'est fait blesser.

Le lieu de l'explosion est une rue bordée de magasins de détail de toute sorte et forme l'une des artères principales de la ville. C'est un des quartiers de la bourgeoisie.

Providence, 26 fév. — Olivier Longtin, le Canadien-français qui a quitté Pawtucket il y a eu une semaine lundi dernier pour le Canada, pour prouver ses droits à une propriété de 12 millions de dollars à New York et Long Island, est de retour ici avec le testament de son grand-père et tous les papiers nécessaires pour établir ses droits.

Son frère Désiré a été à l'ouvrage à New York et a préparé les voies pour se faire allouer huit édifices sur Broadway, à New York, un terrain sur Bedloes Island, et d'autres parties de terre dans les environs du pont de Brooklyn et du côté de New York.

En outre il y a $1,800,000 dans une banque qui seront remis aux deux frères s'ils prouvent qu'ils sont bien Olivier et Désiré Longtin.

Rome, 26 fév—Pendant une représentation dans un théâtre de Pise, hier soir, une bombe de dynamite fut lancée à travers un châssis sur la scène, où elle fit explosion. Personne n'a été blessé, et l'orchestre empêcha une panique parmi les spectateurs en jouant un morceau de musique populaire qui étoufla le bruit de l'explosion.

Dover, N. H., 26 fév.—Charles E. Brewster, de cette ville, a été frappé par un train au moment où il traversait la gare de South Newmarket, ce soir.

Le malheureux fut frappé à la tête. Il est sans connaissance et il en mourra probablement. Son âge est 35 ans ; il a une femme et deux enfants.

Brewster pensait que le train était sur une autre voie.

New Bedford, 26 fév. — Les fabriques Wamsutta Nos 1, 2, 3, 4 et 5 qui ne fonctionnaient depuis août que quelques heures par semaine ont repris l'ouvrage au complet ce matin.

La fabrique No 6, où 700 personnes étaient employées, à cause de la grève des tisserands au nombre de 220, est close en partie et le demeurera probablement tant que le differend ne sera pas réglé.

Albany, N. Y., 26 fév—Un incendie s'est déclaré ce matin dans la buanderie de l'orphelinat St Vincent. Au-dessus de cette buanderie dormaient sept hommes. Tous s'échappèrent, sauf un qui fut suffoqué.

Il y avait 140 garçons dans l'asile et pendant que le feu consumait l'édifice, on les fit passer dans la salle de récréations, où il n'y avait aucun danger.

Arcadia, Neb., 26 fév.—Des secousses de tremblement de terre ont été ressenties hier matin vers 5 40 heures ; elles ont duré plus d'une minute. Sa direction allait du nord au sud, ébranlant les châssis comme des coups de tonnerre et faisant tomber le plâtre des plafonds.

Samedi soir on aperçut une aurore boréale, tout le nord des cieux n'étant qu'une masse profonde de feu.

Boston, 26 fév—Un ascenseur trop chargé dans l'édifice de la Boston Dry Goods Co., 77 rue Bedford, contenant entre 3000 et 4000 livres de marchandises et trois hommes, est tombé ce soir du deuxième étage dans le sous-sol, une hauteur de 60 pieds.

Frank Fanning, âgé de 32 ans, du No. 53 rue Merrimack, a été si gravement blessé qu'il va en mourir. Les deux autres employés ont aussi reçu des blessures graves.

St John, N F., 26 fév.—Cet hiver a été le plus rigoureux qu'on ait eu ici depuis 20 ans. Il a atteint son apogée hier quand une tempête épouvantable s'abattit sur cette île. Le thermomètre marquait 25 degrés en bas de zéro dans la ville, et à la rivière Conn, où la Smithsonian Institution a établi une station, il marquait 44 degrés, soit le plus bas du thermomètre.

La neige cet hiver est tombée en plus grande quantité que par le passé. Toutes les voies ferrées sont bloquées. Un train a pris 12 jours à faire 90 milles, à cause de la neige, ce qui n'est que les deux-tiers de sa distance à parcourir.

Incendie à Haverhill

Haverhill, 25 fév.—Un incendie s'est déclaré dans la pharmacie Porter C. Croys, au coin des rues Winter et Emerson, juste avant 10 heures ce soir, et il se fraya un passage jusque dans un magasin à viandes de W. E. Williams.

Les pertes s'élèvent à $4,000, causées en grande partie par la fumée et l eau.

L'édifice est la propriété de la succession Maynard.

Mde Mary Morrison a été descednue sans connaissance du troisième étage.

Le feu a pris par combustion spontanée.

Le médecin.—Ma prescription difficille à prendre? Vous plaisantez du miel et du vinaigre!

La patiente.—Je vous dis qu'elle m'a brûlé la gorge. Voyez vous-même.

Le médecin.—Alors, vous n'avez pas suivi mes instructions : deux parties de miel et une partie de vinaigre.

La patiente.—J'ai fait absolument comme vous me l'avez recommandé. Allez le demander à l'épicier. J'ai acheté pour vingt sous de miel et dix sous de vinaigre.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

—La Cathédrale de Montréal sera inaugurée le 25 mars prochain, fête de Pâques.

On s'attend à une solennité grandiose.

—Le Rév. Frère Maximinien, directeur de l'école St Laurent, rue Cotté, vient d'être transféré au collège de Longueuil.

Le Rév Frère Modestus-Alban, qui depuis plusieurs années, dirigeait avec succès l'établissement de Longueuil, recueille la succession du Rév Frère Maximinien.

Par ordre de ses supérieurs, le Rév Frère André, directeur de l'école Ste Brigide, coin des rues Maisonneuve et Dorchester, a été transféré à l'académie que les Frères des Ecoles Chrétiennes possèdent à Québec. Le nouveau directeur de Ste Brigide est le Rév Frère Jérôme.

—On se rappelle la fameuse affaire du notaire Marion, arrêté pour faux sur la plainte d'un nommé Lafortune, neveu de Ls. Tellier, dont on avait, suivant la dénonciation, forgé la signature au bas d'un prétendu testament. Nos lecteurs se souviennent aussi que le testament produit avait disparu durant l'enquête et que par suite de la disparition de cette pièce justificative, le plaignant avait dû abandonner ses procédés. Une action en dommages fut intentée par Marion qui, cependant, négligea toujours de procéder en cette action. M. Lafortune vient d'ordonner à ses avocats MM. David Lafortune & Cie., d'inscrire la cause sans plus de délais.

—Mde Adelina Patti est arrivée à Montréal samedi soir.

Elle est descendue au Windsor.

C'est ce soir qu'elle chantera à l'Académie de Musique.

L'an prochain elle donnera des concerts en Angleterre, puis partira ensuite pour la Russie.

La diva est née à Madrid et est âgée de 39 ans.

—La *Gazette du Canada* contient aujourd'hui un avis de demande d'incorporation de la compagnie de chemins de fer et ponts du Centre (Central Railway and Bridge Coy.) avec pouvoir de construire un chemin de fer de quelque point sur le Montréal et Sorel, à ou près de Longueuil ou près de la gare Dalhousie de Montréal et à cette fin de construire un pont sur le St Laurent vis-à-vis Montréal, pour la traversée du dit chemin de fer, ainsi que pour tramways, voitures et piétons.

QUEBEC,

—Un marchand de la Haute-Ville vient de congédier un de ses commis qui lui avait volé cinq cruches de liqueurs fines. C'est une lettre anonyme qui lui a appris la chose.

L'auteur de cette lettre déclare que son confesseur l'oblige d'avertir le négociant de la conduite de son commis.

—Sir William Meredith, ex-juge-en-chef de la Cour Supérieure de la province de Québec, est mort à l'âge de 81 ans.

—Le froid est très grand ici. Vendredi après-midi, le thermomètre marquait 18 degres au-dessous de zéro, et ce matin, à trois heures, 25 degrés.

C'est le plus gros froid de la saison.

—Il s'est produit vendredi soir un phénomène très intéressant. Des aurores boréales illuminaient les cieux sur tous les points de l'horizon, formant au firmament des dessins fantastiques. Il y avait au zénith un cône formant une voûte lumineuse d'un effet splendide. On entendait, lorsque ces phénomènes magnétiques se produisaient, des pétillements secs et fort curieux. Les lignes télegraphiques ont été considérablement affectées et pendant deux heures le travail a dû être presque abandonné. L'aiguille du galvanomètre indiquait une dépression considérable. Les lignes de téléphone ont aussi souffert du magnétisme développé par ces aurores boréales.

—Encore un accident de chasse à enregistrer, qui a failli ravir la vie à un prêtre bien connu à Québec, à St Roch surtout, où il s'est prodigué pendant plusieurs années comme vicaire.

M. l'abbé Guimond, aujourd'hui curé de la paroisse de St Philémon, céda il y a quelques jours à la fantaisie de tirer quelques coups de fusil. Mais chasseur inexpérimenté, il chargea mal, et le coup sortit par la culasse, lui donnant en pleine figure.

M. Guimond est venu à Québec pour se faire enlever les grains de plomb qui lui marquent la figure. Plusieurs grains ont pénétré le globe de l'œil droit ; les médecins n'ont encore pu les extraire à cause de l'inflammation. Ils croient pouvoir sauver l'œil.

Le blessé est au presbytère de St Roch.

OTTAWA,

—Le département de la marine vient de recevoir la nouvelle d'un autre naufrage à l'Ile du Sable, qu'on pourrait surnommer le cimetière de l'Atlantique. Il y a environ un an, le colonel Cameron, du Collège Militaire de Kingston, a établi un système de communication entre cette île et Halifax au moyen de pigeons-voyageurs. Le 12 janvier, une goélette américaine s'est brisée près de l'île et se perdit corps et biens. On envoya un pigeon avec cette nouvelle, mais se trouvant pris dans la tempête, le pigeon se refugia à bord d'un vaisseau faisant voile pour Gloucester. On a ensuite télégraphié de cette ville la fatale nouvelle.

—Voilà bien des années qu'on n'a pas éprouvé au Canada un froid comme celui de ces derniers jours. C'est Mattawa, dans Ontario, qui a été le plus fortement éprouvé. Le thermomètre y a marqué 40 degrés au-dessous de zéro.

ILE BIZARD,

—L'Ile Bizard, qui est en train de devenir la terre classique des revenants, est tout en émoi depuis quelque temps par suite d'une nouvelle visite des esprits.

Une jeune fille de cette localité épousait, il y a huit ou dix ans, le jeune homme de ses pensées et devenait veuve après un lustre de bonheur domestique.

Six mois s'étaient à peine écoulés depuis que le mari était au cimetière que la veuve énamourée convolait en secondes noces. Sa première belle-mère demeurait avec elle et elle avait souvent des querelles et des difficultés avec le nouveau ménage. La pauvre vieille est morte dernièrement.

Depuis cet évènement, dans la maison habitée par les deux époux, on assiste à des choses mystérieuses, inexplicables.

Après le coup de minuit, c'est-à-dire à l'heure sacrementelle, on entend des bruits de chaînes ; les pommes de terre exécutent une épouvantable sarabande ; la machine à coudre se promène de pièce en pièce, etc. etc.

Les voisins ont été mandés le premier soir de ce tapage et un brave cultivateur, armé d'un gourdin, est monté au grenier pour se rendre compte de ce qui se passait.

Soudain, une main mystérieuse lui a enlevé son casque et le bo.. homme s'est enfui éperdu.

On est, dit-on, allé consulter le curé qui a conseillé d'offrir des messes et des prières pour les âmes du purgatoire.

—Une députation du comté de Carleton, composé du conseiller Ballantyne, du trésorier Cowan et du greffier Macnab, s'est rendue auprès de Sir John Thompson. Le trésorier a présenté un compte de $1.300, étant les dépenses encourues au cours du procès McGreevy et Connolly, montant que l'on veut faire payer par le comté. La députation a déclaré que l'offense pour laquelle les accusés ont été traduits en justice avait été commise hors du comté et que c'était au gouvernement, d'après l'opinion du conseil, à payer les frais du procès. Sir John Thompson a dit aux délégués qu'il ferait connaître son opinion dans quelques jours.

ST HYACINTHE.

—Un nommé Allard, de la Providence, village situé de l'autre côté de la rivière Yamaska, en face de St Hyacinthe, a tenté de se suicider.

Allard rentrait chez lui du bois quand sa femme se mit à lui faire des reproches.

Les mots *sans-cœur* revenaient sans cesse dans le vocabulaire d'épithètes qu'elle adressait à son mari.

Celui-ci, poussé à bout, s'écria : "Moi, un sans cœur, je vais te montrer si j'ai un cœur!"

Là-dessus, il tira son couteau de poche et de la main gauche, il se l'enfonça dans la région du cœur.

Les médecins disent que la blessure peut avoir des conséquences fatales.

La plaie a deux pouces de profondeur.

TROIS RIVIERES,

—On annonçait samedi à Montréal qu'un changement de venue avait été accordé à Hooper et qu'il sera traduit devant les assises à Montréal, au terme de mars.

Cette nouvelle était prématurée. Il se fait des démarches à cet effet auprès du procureur-général et il ne fait pas de doute que l'on acquiescera à la requête du fameux prisonnier.

M. McMaster est à s'entendre avec MM. Archambault et Quinn ; il représentera avec eux la couronne.

MM. Greenshields et Renaud, avocats de Hooper, ont confiance que leur client obtiendra un procès impartial à Montréal.

On n'a pas appris en cette ville que Hooper devait aller à Montréal pour y paraître aux assises.

L'Utilite des Annonces.

L'autre jour, un vieux garçon tombe sur un morceau de journal qui enveloppait une livre de beurre venu de l'épicerie, et il lit l'annonce suivante :

Une jeune fille de 18 ans, jolie et de bonnes manières, désire une place de gouvernante chez un homme non marié. Le bon chrétien à qui cette annonce peut convenir est prié de s'adresser au No... rue... chez madame X... où demeure la jeune fille.

Tiens, se dit le célibataire, ceci pourrait me convenir. J'y vais.

Et, du même mouvement, il va frapper à la porte indiquée.

—Madame X... est-elle ici? demande-t'il à une personne d'une quarantaine d'automnes qui lui ouvre la porte.

—Oui ; mais monsieur ne sait peut-être pas qu'elle est en enfance depuis dix ans ; elle a 99 ans.

Voilà qui est singulier ; pourquoi annonce-t-on qu'il faille s'adresser à elle?

—Pas possible? Je n'ai rien vu de cela, et cependant.

—Vous n'avez qu'à lire vous-même, voici l'annonce.

Un grand éclat de rire met le monsieur en désarroi.

—Cette jeune fille de cette localité épousait, il y a huit ou dix ans, le jeune homme de ses pensées et devenait veuve après un lustre de bonheur domestique.

—Cette jeune fille de 18 ans, c'est moi, reprend la dame de la porte.

—Mais alors, on se moque du monde?

—Pas du tout. J'avais bien 18 ans dans le temps ; mais cette annonce a paru en 1872.

PEU DE CHOSE

La vie est vaine :
Un peu d'amour,
Un peu de haine...
Et puis—bonjour!

La vie est brève :
Un peu d'espoir,
Un peu de rêve...
Et puis—bonsoir!

LEON MONTENAEKEN.

—Quoi donc? De la mortalité dans votre famille?

—Pire que cela. Ma dernière récolte m'a ruiné. Je n'ai pas grand de terre et j'avais cru, le printemps dernier, que l'avoine me paierait.

Jack—Hello! Tu as le cognac bien matinal, aujourd'hui!

Tom—Que veux-tu? Il me faut un peu du poil de la bête qui m'a mordu hier soir.

Jack—D'après ce que je vois, ce n'était pas un Terreneuve, ton chien d'hier.

Tom—Comment cela?

Jack—Dame, ça ne me paraît pas être un chien qui va à l'eau.

—Comment, docteur, vous faites des vers?

—Pour tuer le temps, chère Madame.

—Vous n'avez donc plus de clients?

On prête gaiment au Conseil municipal de Paris l'intention d'émettre le vœu suivant :

"Considérant qu'en ce temps d'accord franco-russe il convient de ne plus faire entendre qu'une seule note :

"Désormais la rue Doré s'appellera la *rue Si*."

Mots d'enfants.

Le prétendant—Oui mon vieux, je m'en vais en Europe pour un petit tour.

Lucien, (6 ans).—Y allez-vous pour votre santé?

Le prétendant.—Pas tout à fait pour cela, mais j'espère pouvoir en profiter tout de même.

Lucien.—C'est ce que ma grande sœur disait.

Le prétendant.—Dis donc Lucien, Amanda a-t-elle dit qu'elle espérait que mon voyage me ferait du bon?

Lucien.—Ah! oui ; elle a dit qu'elle espérait que vous partiriez pour de bon.

UN SOUVENIR DE L'ANNÉE TERRIBLE.

M. Fréd ric Schade, de Wilkes Barre, Pennsylvania, écrit : "J'ai pris part a la campagne Franco-Allemande de 1870-1871 et depuis cette guerre fatale j'ai souffert chaque hiver de l'asthme et de bronchite, et par intervalles de façon si terrible que je devais garder le lit. Le médecin de ma famille avait déclaré que ces indispositions étaient passées à l'état chronique et me donnait peu d'espoir de gu rison. Un de mes voisins me parla du Novoro du Dr. Pierre et j'en envoyai chercher immédiatement pour en faire l'essai, suivant les instructions. Le résultat a été plus que favorable. Mes amis, qui m'avaient vu en état physique d plorable, furent surpris du changement survenu en moi et de l'am lioration de ma santé. Quand ils me questionnèrent, je fus heureux de leur dire que je devais la vie et ma guérison aux pouvoirs curatifs du Novoro du Dr Pierre."

Les pharmaciens et les droguistes ne le vendent pas,

BON * MARCHE.

Nous faisons un Carnaval dans tous les Departement cette semaine. Il faut que tout se vende. Ne manquez pas cette Occasion. Nous donnons un appercu des Prix Coupes dans notre Soubassement.

LISEZ! LISEZ! LISEZ!

BARGAINS du SOUBASSEMENT

500 Sets de Fers à repasser de Mme Potts, plaqués en Nickel, vendus à $1 50,
cette semaine 89c. le set.

200 Couteaux à dépecer de Christy,
cette semaine 29c. chacun.

2000 meilleures Assiettes à pâte, en Ferblanc,
cette semaine 2c. chacune.

700 Passoirs, prégulier 15c.,
cette semaine 7c.

300 Moules à gâteaux Venduesens, prix régulier 30 et 37½ c.,
cette semaine 19c.

200 Cruches en Pierre, 2 quarts, prix régulier 20c,
cette semaine 13c.

1 lot de Nappies jaunes, prix régulier 15c,
cette semaine 10c.

5 Barils de Verres minces, prix regulier 60c,
cette semaine 39c. la doz.

2 Barils de Verres à Vin Ruby, prix régulier 10c,
cette semaine 7c.

25 Barils de grands et petits Globes de Lâmpes Duplex, 10c,
cette semaine 7c.

1 lot d'Assiettes à gâteaux dessinees, Soucoupes pour crême à la glace, valant 25 à 39c.
cette semaine 14c.

3 Grosses de Plats pour les os, prix régulier 12½c,
cette semaine 6¼c.

60 Doz. de Tasses à café, prix 20c,
cette semaine 9c.

1 Grosses de Théières Tokanobi,
cette semaine 7c.

50 Sets à diner, 112 morceaux, prix régulier $9 00
cette semaine $6.47 le set.

100 Sets de Cuillères à the H. & E. plaquées en argent, patrons Eastlake, prix régulier $2.69 la douzaine,
cette semaine 84c. le set.

Ouvrage d'Art.

1 lot de Pelotes en Peluche de toutes les nuances, prix 15c,
cette semaine 9c. la doz.

1 lot de Franges en pure toile, de toutes les couleurs et combinaisons, prix 12½c,
cette semaine 7c. la verge.

1 lot de Coussins de 59c,
cette semaine 29c.

1 lot de Sacs à Boutons dessines, prix 12½c,
cette semaine 5c.

1 lot de Tidies en Soie chinoise, brodés en or, frange rouée double, valant $1 00,
cette semaine 39c.

1 lot de Cravates dessinées, prix régulier 49c,
cette semaine 29c.

1 lot de Draps pour Cabarets, prix régulier 19c,
cette semaine 12½c.

N'oubliez pas notre Soie à tricotter,
cette semaine 16c. le rouleau.

Vente de Papeterie.

50,000 Enveloppes blanches, tissu crême, sont longues et carrées, prix régulier 10c,
Cette semaine 3c. le paquet.

700 Boîtes de beau Papier à écrire et Enveloppes, (belles boîtes) valant 25c.
Cette semaine 10c. la boite.

3000 Ecritoires valant 8 et 10 c.
Cette semaine 5c.

200 lbs de Papier à écrire uni ou avec ligne, prix régulier 38c.
Cette semaine 19c. la lb.

La Nouvelle Machine a Plisser Victoria

Maintenant en vente dans notre département des Rubans, directement en face de la principale porte d'entree, a obtenu 5 médailles et 2 diplômes. Direction pour les employer. Nous sommes les seuls agents à Lowell. Les Dames sont invitées à venir les voir, prix régulier $1.50,
Cette semaine 25c. chacune.

l'Endroit des Rares Marches.

F. G. MITCHELL & CO.,

BON MARCHE, Coin des Rues Merrimack et Kirk.

Employés de langue française — MM. FRED. H. ETHIER, FRED. J. BOUSQUET, GÉD. LEVASSEUR, CHS. OUIMETTE, S. DUSABLON, JOHN E. TUCKER, ALEX. CHAPUT, MESDEMOISELLES V. MONTPLAISIR, EMMA LANOUE, YVONNE MONTMARQUET, GEORGIANA BOIRE, ANNIE OGG, EUGÉNIE MONTPLAISIR, E. LABONNE, A. BROUILLETTE, M.-L. CHARETTE, V. C. LANDRY et MME N. CHAPUT.

NOTES LOCALES.

J. S. Marion, photographe renom, est passé maître en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

N'oubliez pas de lire l'annonce de la New York Coak & Suit Co., spcialites sans pareilles cette semaine.

Pour les meilleurs Thés et Cafés de la ville, n'hésitez pas Dickson, Bros., sont les rois.

Au Bon Marché, il y a toujours foule la raison est bien simple, c'est l'endroit des occasions insurpassables.

M. J. S. Lapierre a été de nouveau nommé notaire public par le gouverneur Greenhalge la semaine dernière. Nos félicitations à M. Lapierre.

Voici le printemps; dames et demoiselles, pour faire teindre et nettoyer les plumes de vos chapeaux, allez chez Fred. Varin, rue Merrimack. Il est le seul expert dans ce métier.

Une requête signée par 200 personnes demeurant sur les Highlands a été présentée au gérant Sullivan de la Street Railway Co., demandant que la section de la rue Dutton sur la ligne des Highlands soit ouverte.

Pour vos chaussures de toutes especes et pour les acheter aux plus bas prix de la ville, l'endroit par excellence est chez J. C. Martel, 51 rue Prescott.

John J. Mead, qui réside sur la rue Common, a eu une attaque de *delirium tremens* dimanche soir, et il fut conduit au poste par l'agent de police Gallivan. Son état s'est quelque peu amélioré depuis lors.

Le nouvel engin Corliss, qui a été acheté par la Cie du Massachusetts l'été dernier, a été expedié ici par fragments, mais vu la stagnation des affaires, il a été placé dans un entrepôt et quand les choses se seront améliorées, il sera mis en place.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

On annoncait que M. White, qui a acheté la proprieté de la corporation sur la rue Bridge, avait l'intention d'y faire construire une *Opera House*. M. McKenzie, l'agent de M. White, nie que la chose soit vraie. L'édifice qui sera construit servira de magasins et de bureaux.

Par ce temps de stagnation industrielle, bon nombre de nos compatriotes ont, sans doute, songé à retourner s'établir sur une terre au Canada. Entre toutes les parties de la patrie canadienne, les Cantons de l'Est se recommandent spécialement aux agriculteurs, pour la fertilité du sol, la richesse des forêts, la salubrité du climat et l'excellence des eaux. A ceux qui seraient tentés de s'établir dans ces parages, nous conseillons de s'adresser à M. J. H. Gendron à Sherbrooke, qui leur donnera tous les renseignements désirables, au sujet de propriétés de premier choix, qu'il offre en vente en d'excellentes conditions.

Un avis de réduction de ses gages fut donné au contre-maître de la manufacture de chaussures Stover. Cet homme préféra quitter l'ouvrage.

La manufacture a alors été close pour un certain temps. On s'attend à reprendre l'ouvrage dans quelques jours, avec une légère réduction des gages.

Les manufactures de lainages du Merrimack emploient maintenant 380 personnes, environ 100 de moins que d'habitude.

La Locks & Canals Co. accorde 175 pour cent de pouvoir hydraulique de plus à ses patrons, permettant aux manufacturiers de profiter de cet avantage.

On rapporte que l'entrepreneur des pompes funèbres J.W. Brooks retira $1000 de la Prescott Bank l'été dernier et plaça cette somme dans son coffre-fort. Il ne toucha à cet argent que tout récemment, et, à son grand étonnement, il trouva, en ouvrant le paquet, qu'il ne contenait que $500. M. Brooks est positif que personne n'a touché au paquet dans son coffre-fort.

Il est probable qu'un procès sera intenté en recouvrement des $500 qui manquent.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville, R. I.

Une nouvelle glace a été posée à la vitrine du joaillier Wood, mardi, pour remplacer celle qui a été brisée par Bent, mercredi dernier.

M. Lucien Lévesque, président du Club Républicain Canadien de Lawrence, Mass., était à nos bureaux mardi.

Une mauvaise digestion est un acheminement vers toutes les maladies possibles. En donnant plus d'activité aux voies digestives, le Dr. Delisle's Kinium Compound fait le bonheur de ceux qui ont assez de souci de leur santé pour faire usage de cet excellent tonique. $1.00 la bouteille.

Lettres Non-Reclamees.

Semaine finissant le 24 Fév. 1894.

HOMMES.

Barre, Joseph
Beauchemin, Dal.
Breault, Isaïe
Bertrand, Phillippe
Choquette, T.
Dubloz, Mr.
Gendron, Narcisse
Goddu, Josep R.
Lafarre, Amédée
Lamy, Alexis
Larose, Edmond
Lisabelle, Mr.
Marquis, Joseph
Michaud, Joseph
Millett, James
Tourgneau, M. B.
Trombly, Frank

FEMMES.

Beauparlant, Mad.
Boucher, Delle Clara
Clouette, Mme H. E.
Dubois, Dlle Anna
Deroche, Mlle Malvina
Fontain, Mary
Gusiers, Mrs. Damasse
Grolo, Rosie
Gosselin, Dlle Mary
Landry, Dame Vve Hilaire
Lessard, Marie (2)
Leclerc, Mrs. Mary
Leblanc, Laura
Olivette, Isabel Marie
Picard, Mlle Almanda
Robert, Amery
Savoie, Dlle Malvina.

Liste des Deces.

Semaine finissant le 24 fév. 1894.

Octave Dion, 66 ans.
Joseph Perrault, 45 ans.
J. A. A. Glard, 4 mois.
Joseph A. Laroche, 1 ans.
Joseph A. Savard, 8 jours.
G. Nap. Lalumere, 5 mois.
Flora Pouillot, 29 ans.
Arcade St Arnaud, 28 ans.
Marie J. Lussier, 22 ans.
Laura Lavoi, 5 mois.

Un Insulteur.

Notre profession de journaliste nous imposait le pénible devoir de nous rendre à la salle Huntington pour juger par nous-même le triste personnage qui a nom Leyden, et dont la déloyale mission est de déblatérer contre les catholiques.

Nous nous y attendions, car cet individu est un bouffon accompli, et si jamais il a été catholique, il est le plus vil menteur que nous ayons jamais entendu. Nous ne nous amuserons pas à refuter ses avancés, car sa conférence d'un bout à l'autre est un tissu de mensonges et de faussetés contre le Pape et les prêtres.

Son discours échevelé est une traduction textuelle des blasphèmes de l'apostat Chiniquy et de toutes ses calomnies contre les religieuses, les prêtres et l'Eglise catholique.

L'annonce faite dans les journaux que l'entrée à la salle était une contribution volontaire donnée à la porte était un attrapenigauds, car on lisait sur une pancarte, "tickets 15c."

Il est pénible que les autorités de la ville soient obligées (nous supposons) de permettre qu'un tel charlatan vienne répandre un venin empoisonné en préjugeant une partie de notre population contre l'élément catholique qu'il fait passer pour des ignorants et des imbéciles. Mais ce qui nous a réjoui, c'est que nous n'avons pu remarquer dans ce nombreux auditoire pas un seul citoyen américain marquant. Honneur à vous, messieurs les protestants respectables et bien pensants, parce que vous n'étiez pas là! Vous méritez les félicitations de notre intelligente population et vous aurez le respect des catholiques.

L'assemblée d'hier soir était composée purement des membres de l'A. P. A. Ce Leyden est un suppôt de cette infernale organisation qui travaille à détruire les nobles et belles institutions de notre libre pays d'adoption. Triste spectacle pour celui qui connait Lowell de voir un ramassis composé d'étrangers importés et qui se prétendent les amis de la cause américaine être tous là; et au mot d'A. P. A., ils applaudissaient à outrance.

Mais, triste sire Leyden, vos paroles sont tombées à l'eau, et pour récompense, vous pouvez être assuré de retourner dans d'autres lieux et apporter avec vous le dedain et le mépris des quelques catholiques qui sont allés vous écouter par curiosité. L'idée que vous avez eue de faire lever les gens qui étaient en faveur d'avoir le journal *British American* de Boston à la salle de lecture de la ville, est une insulte lancée à la face des dévoués et honnêtes directeurs de la *City Library*.

Vous avez beau protester, triste clique de la A. P. A., jamais votre organe ne souillera notre librairie publique, faites en votre deuil.

Vous étiez drôle à voir hier soir, triste Leyden; avec vos deux tables, vous ressembliez à un magicien, et vos allusions aux objets catholiques que vous avez exhibés démontrent quelle espèce de gibier vous êtes, et quel respect vous portez à ceux qui ne pensent pas comme vous. Mais vous étiez dans votre rôle et les badauds qui vous ont applaudi méritent d'être appelés vos amis. Les journaux qui vous appellent un brillant orateur sont dans la soupe, car vous n'êtes qu'un poseur, un hâbleur qui se démène comme un diablotin dans l'eau bénite.

La qualité essentielle d'un orateur est d'être honnête; vous ne l'êtes pas, et vous avez menti durant tout le temps de votre entretien.

L'Hopital des Varioles.

Mme Quirouet, la seule variolée maintenant à l'hôpital, est presque complètement rétablie.

L'agent Knapp du bureau d'hygiène, a dit ce matin que cette femme sera renvoyée sous peu, peut-être samedi et même avant ce jour.

Ensuite l'hôpital des variolés sera clos, et c'est à espérer qu'il le sera longtemps.

M. Wilson et Mme Read, tous deux de service dans cet établissement, y sont retenus depuis plus de deux mois et ils seront probablement contents de pouvoir retourner dans leur famille.

La Retraite des Demoiselles.

Au-delà de 3,000 demoiselles ont suivi les exercices de cette retraite, prêchée par le R. P. Guillard et le R. P. Marion. Dans la seule matinée de dimanche, 1,700 retraitantes se sont approchées de la sainte table. Dimanche après-midi, le sermon de clôture a été donné par le R. P. Forget, et la bénédiction papale par le R. P. Féat.

Cinquante-deux nouvelles congréganistes ont été admises dans la société de N.-D. de Lourdes.

D'admirables morceaux de musique, de la composition de Berge et de Lambillotte, ont été chantés avec talent par un chœur très nombreux; les soli ont été exécutés par les Dlles Ernestine Bernard, M. Anne Caisse, Maria Desrosiers, Eva Leclerc, et quelques autres belles voix.

Pendant le salut, les retraitantes, au nombre de 2,400, allumèrent leurs cierges, et l'Eglise, à ce moment, présenta un coup d'œil vraiment féerique. Alors, le R. P. Prédicateur monta en chaire, les assistantes renouvelèrent à haute voix les promesses de leur baptême, et dans une éloquente supplication à Marie, elles se consacrèrent une dernière fois à la Reine du Ciel.

Les Ecoles du Soir.

L'école du soir de la rue High a terminé ses classes vendredi soir par des exercices appropriés. Les prix ont été accordés aux élèves suivantes pour avoir passé de brillants examens: Etta Manchester, Louise Lanciot, Nellie Tighe, Mary Long, Marie Laflèche, Evelyn St Onge et Malvina Berry.

L'école du soir Franklin a aussi été close le même soir. La moyenne des élèves présents chaque soir s'est élevé à 167.

Le Star Frappe Juste.

Notre confrère le Star en parlant de l'Hon. John R. Murphy, de Boston, qui a été choisi pour faire le discours de circonstance dimanche prochain à la salle Huntington sur la vie de Robert Emmet, fait la réflexion suivante: "Quelle différence avec l'assemblée qui s'est tenue dans la même salle dimanche dernier." Bien dit. Attrapez messieurs les A. P. A.

Retraite des Jeunes Gens.

La retraite des jeunes gens est commencée depuis dimanche soir à l'église St Joseph.

Cette retraite durera toute la semaine.

Une Collision.

L'une des voitures de la buanderie Merrill est venue en collision avec celle de James Calmin, près du vieil hôtel de ville mardi matin.

M. Heald, qui conduisait le dernier atelage, a été projeté sur le sol et s'est blessé assez grièvement.

M. Heald va probablement poursuivre Merrill, le blanchisseur.

Service Funebre.

La congrégation de Ste Anne a fait chanter un service funèbre pour le repos de l'âme de feu Mde Flavia Dion, qui faisait partie de cette société

C'est à 8 heures, mercredi, que ce service a été chanté à l'église St Joseph.

Le R. P. Féat a officié.

Une Enfant Echaudee.

Minnie Montgomery, un petite fille de 13 ans fut échaudée mardi après-midi au No. 42 rue Bridge; elle fut transportée à l'hôpital St John par ambulance.

A 11 heures hier soir, on rapporta qu'elle allait en revenir.

Jeu de Quilles.

Un concours a eu lieu mardi soir entre des Canadiens aux salles de Quilles du Club des Misérables.

Club 1—J. S. Lapierre 473, Ed Daignault 598, R. Loupret 524, A. Mireault 450: total, 1945.

Club 2—P. A. Brousseau 464, J. W. Moisan 498, J. E. Paquet 435, M. Biscornet 500: total 1880. Majorité pour le Club, 65 points.

Le Disparu est Mort.

Le vieux Patrick Cuddy dont on annoncait ces jours derniers la disparition mystérieuse est mort, paraît-il, dans un hôpital de Boston, et a été enterré.

Une dépêche a été reçue par son fils, Edward Cuddy, lui annonçant la chose.

Pas de Parade.

Comme plusieurs journaux, nous avons annoncé qu'à une assemblée de la Central Labor Union il avait été suggéré que les sans-travail devaient se rendre en corps mardi soir à l'hôtel de ville pendant l'assemblée du conseil de ville pour demander à nos édiles de faire tout en leur possible pour donner de l'ouvrage aux travailleurs sans emploi. Aucune parade de ce genre n'a eu lieu hier soir.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux,)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6 50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

Il paraîtrait maintenant que les travailleurs n'ont jamais eu cette idée, et que cette suggestion faite par un membre n'a pas été goûtée par les autres membres.

Assailli sur le Pont de la rue Aiken.

Zéphirin Loranger, le laitier, a été brutalement assailli par quatre hommes sur le pont de la rue Aiken, dimanche dans la nuit. Les malfaiteurs lui volèrent quatre dollars, et il est maintenant retenu à la maison à cause des blessures reçues dans cette circonstance.

John L. a Lowell.

Hier soir, l'ex-champion John L. Sullivan a joué devant un auditoire peu nombreux à l'Opera House de cette ville. Les amis du boxeur, quoique nombreux à Lowell, ne paraissent pas argentés, car leur nombre aurait été plus grand dans la salle de l'Opera.

Cependant, s'ils n'ont pas beaucoup d'argent ils sont curieux, et une foule énorme s'est tenue aux abords de l'*American House*, où l'ex-champion était descendu, dans l'espoir de le voir à sa sortie.

Une Courroie se Brise.

La plus grande courroie des manufactures du Lawrence s'est brisée mardi après-midi, et les employés ont dû être renvoyés, vu que les machineries ne pouvaient plus fonctionner.

Cette courroie, en se brisant, n'a heureusement blessé personne. Il y a 20 ans qu'un tel accident n'est pas arrivé.

Funerailles.

Les funérailles de Mlle Marie Lemieux, décédée en cette ville à l'âge de 16 ans et 21 jours, au No. 9 rue John, ont eu lieu à 9 heures, hier matin, à l'eglise St Joseph.

Les porteurs etaient Apolite Duchesne, Alp. Jolin, Amédée Trembley, Geo. Lapante, M. Jos Albert avait la charge des pompes funèbres.

Cour Superieure.

Thomas Clark et Wm Hines ont comparu en Cour Supérieure de Cambridge, mardi pour avoir enfoncé et pillé la résidence de M. Swift, il y a quelques mois. Ils ont été trouvés coupables. Clark a été condamné à 2 ans à la maison de correction et Hines à 18 mois à la même institution.

John Barry a été trouvé coupable d'avoir enfoncé et pillé le magasin de McDonald Bros., et il a été condamné à la "Massachusetts Reformatory."

George Ford, qui a volé tant d'outils dans les coffres des charpentiers de Lowell et des environs, a aussi été condamné à la "Massachusetts Reformatory."

La Cour a ajourné et s'est ouverte à Lowell ce matin pour les causes de cette ville.

RESIGNATION DE GLADSTONE.

On croit que ce n'est plus qu'une Question de Jours.

Londres, 27 fév—On croit en certains lieux que la rumeur de la résignation de Gladstone a quelque fondation.

La *Pall Mall Gazette*, la *St James Gazette* et la *Westminster Gazette* publient des articles presque identiques en substance indiquant que M. Gladstone va bientôt résigner.

La raison donnée est que la vue de Gladstone est dans un très mauvais état, et qu'il va devenir complètement aveugle s'il ne se retire pas immédiatement dans la vie privée.

Il est dit aussi que c'était l'intention de Gladstone d'annoncer sa résignation dans la Chambre des Communes hier, mais ses collègues l'en dissuadèrent.

L'*Edinburg Evening News* prétend avoir été informé de bonne source que Gladstone a résigné comme premier ministre, mais qu'il retiendra son siège dans le cabinet. Ce même journal annonce que Gladstone aura une entrevue avec la reine aujourd'hui et qu'il recommandera Lord Roseberry comme son successeur.

LE CAUCUS DEMOCRATIQUE.

Washington, 27 fév.—Le caucus démocratique a ajourné quelques minutes avant 6 heures, ce soir, jusqu'à 10 heures demain matin, sans en être venu à aucune décision relativement au Tarif Bill.

Après l'ajournement, un des membres du comité des finances a dit qu'il croyait que la conférence retourna le projet de loi au comité avec instruction de l'amender en certains endroits.

DEUX VOLEURS PINCES.

Paris, M., 27 fév — William Welch, de Lowell, Mass., et William Morey, de Lynn, ont été arrêtés hier soir à Oxford par le detective Bassett sous l'accusation de vol avec effraction et d'avoir obtenu de l'argent sous de faux prétextes.

AVEC UNE MORTE.

Un Million a Gagner en Un An.

FACE A FACE PENDANT DOUZE MOIS AVEC UN CADAVRE.

Une Americaine va Tenter Cette Entreprise.

Williamstown, Mass., 27—En cette petite ville habite une femme qui espère pouvoir gagner un million de dollars dans l'espace d'un an. Cette femme qui se nomme Mde Beverley est résolue de tenter de gagner le legs d'une princesse russe qui est morte à Paris il y a cinq ans et a laissé $1,000,000 pour la personne qui pourra rester l'espace d'une année dans une chapelle où sa tombe a été placée au milieu du cimetière du Père LaChaise. La princesse gît dans un cercueil en cristal; par conséquent, le corps entier est visible de l'extérieur, et c'est ce qui a causé l'effroi des personnes qui ont déjà tenté de gagner le legs.

D'après le testament de la princesse, pour gagner le million il faut rester seul avec le cadavre pendant une année entière. Aucun ouvrage n'est permis. Cependant on peut lire et écrire, et un domestique apporte régulièrement la nourriture du gardien. Une heure de promenade hors de la chapelle est permise chaque jour avant 5 heures du matin en été et 8 heures en hiver.

Plusieurs Français ont essayé de gagner le legs, mais tous ont abandonné la partie au bout de peu de temps. Un seul d'entre eux est parvenu à demeurer dans le caveau pendant 3 semaine, et quand il en sortit, le malheureux avait complètement perdu la raison.

Mde Beverly, qui veut tenter l'entreprise, est l'épouse d'un homme riche, qui possède plusieurs propriétés en cette ville. Cette dame, qui a reçu une bonne éducation, a une quarantaine d'années; elle est fortement constituée, et sa figure, peut-être un peu trop mâle pour une femme, annonce une grande énergie.

Quoique dans l'aisance, cette femme s'est mise dans la tête de devenir millionnaire et d'acquérir de la notoriété. L'occasion n'a jamais été plus belle, et elle se prétend sûre du succès.

Mde Beverly partira bientôt pour la France.

La Saison Rigoureuse.

L'hiver avec son apanage de divertissements pour les uns, de tristesse et de misères pour les autres, devrait faire penser sérieusement les habitants des villes dont la population dense renferme tous les degrés de l'échelle sociale.

Pendant que les heureux de la terre, les opulents sont à l'abri des intempéries de la saison, retirés dans leurs somptueuses demeures, se livrant aux plaisirs de Cornus, Bacchus et Terpsichore, que voyons-nous du côté des déshérités de la fortune? sous ces toits indigents, ces frêles et tristes habitations?

En franchissant le seuil de ces réduits, de ces infortunés, un triste spectacle se présente à nos regards.

Un père, une mère, des enfants aux visages pâles, au teint sepulcral, pleurant sur leur malheureux sort, n'ayant pas, pour la plupart du temps, un petit morceau de pain pour apaiser leur faim, quelques fagots pour réchauffer leurs pauvres logis.

Quelle est l'âme chrétienne qui ne s'attendrirait pas, ne serait pas portée à la commisération en présence d'un tel spectacle, en pensant seulement aux souffrances de ces délaissés?

Combien de pauvres, de misérables, les riches, les opulents ne pourraient-ils pas soulager s'ils le voulaient?

Que de peines, de souffrances ne s'épargneraient-ils pas pour l'autre vie, s'ils laissaient de temps à autre leurs demeures, cessaient leurs amusements pendant quelques heures pour aller visiter ces indigents, leur adresser quelques paroles d'encouragement et surtout les assister, leur donner ce qui serait nécessaire pour les empêcher de mourir de faim et de froid.

Malheureusement le nombre en est restreint de ceux qui soulagent la misère, compatissent aux maux de leurs semblables et veulent s'attirer les bénédictions du ciel.

Ils préfèrent garder leurs richesses pour se livrer à la fougue de leurs passions et ainsi rester impassibles aux souffrances de l'humanité.

A ces personnes froides, indifférentes, nous pouvons certes bien leur rappeler les mémorables paroles de Bossuet: "L'âme devenue captive du plaisir devient en même temps ennemie de la raison."

Pendant que les personnes charitables et compatissantes peuvent dire avec le poète:

"J'ai connu la pitié de la terre:
Je puis la demander aux cieux."

Prenons pitié du vrai pauvre, du nécessiteux, de celui que quelque infirmité met dans l'impossibilité de gagner sa vie.

Ne le repoussons pas lorsqu'il se présente à nos demeures pour demander, au nom de Dieu, un simple morceau de pain.

Il est si doux d'assister ses semblables, de leur venir en aide en temps opportun.

De plus quel encouragement, quelle consolation pour celui qui donne de bon cœur, sachant selon les paroles de Jesus-Christ qu'un verre d'eau donné en son nom ne reste jamais sans récompense.

Une autre catégorie de pauvres qui ne réclament pas moins notre tendre sollicitude, ce sont bien les pauvres honteux.

Devinons-les et compatissons à leurs maux doublement cruels: ils ne peuvent se résoudre à frapper à nos portes, mais nous en aurons d'autant plus de mérite en allant au-devant de leurs besoins pressants.

E. G.

Québec, 26 Fev. 1894.

NOYES DANS LE ST LAURENT.

Ogdensburg, N. Y., 27 fev.—Thomas Lavier, de cette ville, Matthew Steiner, de Syracuse, et P. Barrett, de Montréal, sont partis hier soir pour traverser le St Laurent sur la glace vis-à-vis Prescott. Le cheval alla se jeter dans une mare. Steiner et Barrett se sont noyés. Le cheval et la voiture ont aussi disparu sous la glace.

DES EDITEURS LOYAUX.

Washington, 27 fev—Les éditeurs de la presse catholique des Etats-Unis ont présenté à Mgr Satolli un mémoire adressé au Pape, exprimant à sa Sainteté leur amour filial et leur loyauté à toute épreuve.

Ils se disent déterminés, non seulement à défendre les droits du St Siège, mais de travailler de toutes leurs forces à avancer les intérêts de l'église aux Etats-Unis. Ils s'engagent à "renouveler de zèle pour defendre la cause de la vérité telle qu'exprimee par le vicaire de Jésus-Christ sur la terre."

UN ENFANT MIS EN PIECES

Chicago, Ill., 27 féb—Tommy O'Hara, le fils âgé de 4 ans du lieutenant O'Hara du poste de la rue West Lake, a été presque mis en pièces par un chien terre-neuve hier après-midi.

Ce garçon était à jouer dans une cour en arrière de la demeure de ses parents avec un chien qu'était dans la famille depuis quelque temps, lorsque l'animal, devenant furieux, s'est jeté sur l'enfant. Son bras et sa main gauches ont été terriblement mordus; sa tête et sa figure ont été affreusement lacerées.

Mde O'Hara, la mère, fut aussi grièvement mordue en cherchant à secourir son fils.

Les médecins disent qu'un des crocs du chien a pénétré dans le crâne et que ce serait un miracle si l'enfant guérissait.

REDUCTION A PEABODY.

Newburyport, 27 féb—Des placards ont été affichés dans les fabriques de cotonnades de Peabody aujourd'hui annonçant une réduction générale des gages de 10 pour cent.

Cette réduction sera mise à effet le 1er mars.

Le surintendant Card dit que le manque de commandes est la cause de cette réduction. Ils se trouvent dans l'alternative de réduire les gages ou de clore leurs fabriques qui emploient plus de 300 personnes.

CANAL DU PANAMA.

Un Nouveau Plan pour le Terminer.

Paris, 27 fev—Edmond Bartissol, un ingénieur civil, qui a aidé au percement de l'isthme de Suez, a rendu public un plan pour terminer le canal de Panama.

Il propose de construire un tunnel en pierre d'environ dix kilomètres ou six milles de longueur. L'eau de la rivière Chagres sera conduite par tuyaux à ce tunnel et y sera employée comme courant très fort pour charroyer au Pacifique le sol déjà creusé du canal qui sera complète de la sorte en quatre ans.

M. Bartissol calcule qu'il faudra 500 millions de francs pour atteindre ce résultat.

Ce plan a été soumis il y a quelque temps à la commission de parachèvement du canal de Panama.

Les commissaires ne se montrent pas très confiants dans le succès de ce plan, mais ils croient qu'on devrait essayer ce projet dans certaines conditions; mais ils s'opposent à ce qu'on fasse un appel pour des fonds.

LA SOUPE AUX CAILLOUX.

Pour ceux qui ignorent la recette de la soupe aux cailloux, la voici en quelques lignes.

Deux soldats français sont logés chez un avare qui ne donne que l'eau et le feu. Ils font bouillir l'eau sur le feu, puis ils mettent un gros caillou qu'ils ont été chercher dans la rue.

L'avare est émerveillé.

Il voit les troupiers ajouter soigneusement du sel et goûter.

—Ah! la soupe serait délicieuse si on avait seulement quelques légumes.

—Qu'à cela ne tienne, répond le logeur, voici des poireaux et des carottes.

Les végétaux sont introduits dans la marmite:

On regoûte.

Un miel! s'écrie l'autre soldat; il faudrait un rien pour en faire une crème.

—Quoi? fit l'avare.

—Un morceau de beurre.

—Prenez en, mais vous me donnez une assiettée. Je suis curieux de savoir le goût de la soupe aux cailloux.

L'adjonction est faite.

Un parfum excellent s'exhale de la marmite.

—Ce sera un délice? vociférent les cuisiniers militaires; quel malheur qu'il manque un dernier perfectionnement.

—Lequel?

—Un tout petit morceau de lard.

—Bah! dit le logeur, il ne faut pas, pour si peu, manquer un mets aussi extraordinaire.

Le lard est annexé. On le laisse cuire.

On sert chaud. Le potage est excellent.

—Ces militaires! s'écrie le bourgeois, il n'y a qu'eux pour faire une soupe excellente avec un caillou.

Nouvelle de Salem.

La clôture de la prière du soir, des dames a eu lieu lundi soir. Du beau chant a été fait et le sermon a été prononcé par le Révd. J. O. Gadoury. La cérémonie a duré plus de deux heures. Plus de 2,000 dames ont assisté chaque soir aux exercices de la prière. Le tour des hommes viendra la semaine prochaine. Les dames nous ont fait remarquer que les hommes avaient bien hâte de venir à la prière du soir, car lundi soir deux hommes ont été obligés de sortir, vu que la prière était pour les dames seulement.

Un de nos canadiens a fait l'achat d'un magnifique cheval du Vermont, qui est connu sous le nom de Prince Albert, qui est vraiment un bel animal. Une course a eu lieu avec un autre cheval. Je suis obligé de donner le crédit au vainqueur. Notre fameux Petit Coe qui, par le passé, a été le champion, a remporté encore une fois la palme.

Un Accident.

Haverhill, 27 fév—Un vieux habitant du Sergent square nommé Louis Langlois, a glissé et est tombé sur le trottoir glacé dans cette partie de la ville, dimanche après midi, se blessant assez grièvement à la tête.

ROYAL CREAM.

Seu article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses sur enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. L. D. Delisle & Co. Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

NOVORO

DU DR. PIERRE.

est un des meilleurs remèdes de notre époque. Il nettoie le sang, renouvelle la vitalité, enlève du corps tout germe de maladie, et met en même temps les organes dans de bonnes conditions de fonctionnement. La médecine se compose de plus de trente sortes d'ingrédients différents, tirés principalement du règne végétal; il est connu et en usage depuis plus de cent ans. Son emploi a été très avantageux dans la généralité des maux qui de nos jours affectent l'humanité et principalement dans ces maladies qui proviennent du sang et des désordres de l'estomac, telles que constipation, maux de tête, maladie des rognons, condition bilieuse, jaunisse, rhumatismes, hydropisie, dyspepsie, fièvre intermittente, érésypèles, scrofule, plaies purulentes, démangeaisons, vers, éruptions cutanées, maux et plaies, excroissances cancéreuses, douleurs dans le système osseux, émaciation, maladies de femmes, faiblesse, maux de reins, étourdissements, etc.

Le **Novoro** n'est pas une médecine brevetée, et il n'est pas en vente chez les droguistes; mais, mus par un sentiment de gratitude envers le docteur et désireux de faire participer le genre humain aux bénéfices qu'ils en ont reçus, les hommes et les femmes qui ont été guéris par ce remède en sont devenus les agents et le font ainsi parvenir aux malades les plus éloignés.

Il a une grande valeur comme remède de famille, particulièrement pour les personnes qui demeurent à une grande distance des médecins et des pharmaciens. Le remède ne peut pas être obtenu des droguistes, mais seulement des agents locaux.

Les personnes qui demeurent là où il n'y a pas d'agents pour la vente du **Novoro du Dr. Pierre**, peuvent obtenir directement du propriétaire 12 bouteilles d'essai de 25c., contre l'envoi de $2.00. La même personne ne peut obtenir cette offre spécial qu'une seule fois.

DR. PETER FAHRNEY,
112-114 South Hoyne Avenue, Chicago, Ill.

FEUILLETON
310

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIEr

II

"Laissez-moi sortir! Laissez-moi arriver jusqu'à elle."

Il avait insisté pour savoir à quelle personne la comtesse pouvait s'intéresser au point de vouloir, à tout prix, arriver "jusqu'à elle."

Alors Diane affolée avait commencé:

"De qui? mais de... de..."

La fin de la phrase s'était évanouie sur ses lèvres. Et pressée d'achever, la comtesse s'était affaissée, inanimée sur un siège. Depuis, le comte entendait continuellement bruire à ses oreilles ce commencement de phrase qui pouvait être les premiers mots d'un aveu. Il allait apprendre peut-être ce secret de la profonde mélancolie de l'épouse qu'il chérissait, ce secret qu'il avait cru trouver dans les annales de la police, lorsque Roger avait arraché la page où il était question de la famille de Vaudey. Et, depuis, assis au chevet de la malade, il avait attendu, morne, dévorant sa jalousie, qu'une amélioration survenant dans l'état de la comtesse lui permît de l'interroger de nouveau. N'espérait il pas dans son insurmontable besoin de découvrir la vérité que, le délire aidant, la malade parlerait, et cette divagation de l'esprit surmenée par la fièvre, il entendrait des lambeaux de phrases, de simples mots qui le mettraient sur la voie de ce secret qu'il ne pouvait parvenir à connaître.

Une nuit le comte s'était cru sur le point d'atteindre son but. La fièvre faisait des ravages dans le cerveau de la malade, qui à plusieurs reprises avait des soubresauts dans son lit, comme pour s'en arracher. Puis, elle tendait les deux bras dans le vide, comme si elle eût voulu atteindre quelqu'un. Et ses lèvres entr'ouvertes remuaient. Elle allait parler, sans doute. Debout, M. de Linières approchait son oreille du visage de la malade. Il attendait! Mais les lèvres convulsées de la comtesse demeuraient muettes. Qui sait si elle ne répondrait pas à ses questions, se disait il alors. Il fut appelé à lui-même par la présence de la femme de chambre qui se tenait, tout émotionnée et tremblante, au pied du lit.

Envoyez tout de suite chercher le docteur Hébert! commanda le comte.

La servante sortit en essuyant les larmes qui coulaient de ses yeux. Jamais, depuis que sa maîtresse s'était alitée, elle ne l'avaient vue aussi agitée et dévorée par la fièvre. Elle la crut perdue et alla jeter l'alarme parmi les domestiques qui veillaient dans l'antichambre. Lorsqu'elle eut communiqué au valet de pied l'ordre que lui donnait M. de Linière, le serviteur, tout attristé, se mit immédiatement en route. Demeuré seul le comte se tordait les bras de désespoir. Et dans son chagrin si violent, il suppliait la malade de le regarder, de lui parler.

Diane! Diane! murmurait-il en assourdissant sa voix, Diane! Parle, parle-moi!

Doucement il lui prenait les mains qu'il portait à ses lèvres. La malade fit un effort pour répondre. Ses lèvres s'agitèrent pour murmurer un mot, un nom!

Roger! Roger!

Puis les mains brûlantes seraient les mains du comte fou de douleur. Ce nom de Roger sonnait maintenant à son cerveau troublé, comme le reproche d'une mourante. La comtesse voulait sans doute revoir ce neveu, cet enfant qu'elle considérait comme le sien. Elle l'appelait dans son délire, comme si avant de mourir elle eût voulu l'embrasser, le bénir. Qui sait, peut-être était-ce la suprême confidence de sa douleur secrète, de ce désespoir muet qui la tuait, quelle désirait faire à ce neveu bien aimé. M. de Linières écoutait, le front profondément ridé sous la poignante influence des pensées qui s'agitaient en son esprit. Mais la malade répétait toujours ce même nom:

Roger! Roger!

Il semblait qu'avec cette lucidité des moribonds, au moment suprême, elle eût deviné qu'on lui avait enlevé son enfant d'adoption, pour l'enfermer dans un cabanon de forteresse. Elle s'était redressée et, le visage tourné vers le comte, elle paraissait vouloir lui reprocher sa conduite envers son neveu. M. de Linières s'était précipité pour la retenir. Elle laissa doucement reposer sa tête sur l'oreiller. A ce moment ses yeux s'entr'ouvrirent. La crise était encore une fois surmontée. M. de Linières s'accusait d'avoir séparé le neveu de la tante qui, maintenant, la réclamait avec une désespérante insistance. Il s'en voulait d'avoir cédé aux conseils d'une colère aveugle. Son âme s'attendrissait au spectale des souffrances que personne, hélas! ne pouvait atténuer. Et il se disait que peut-être, au réveil, lorsque la fièvre aurait achevé sa période de violence, la vue du chevalier de Vaudrey serait pour la malade, un soulagement, peut-être même une amélioration inespérée! Il se représentait alors Diane ouvrant les yeux, chercha t du regard le jeune homme, et tournant ce regard vers lui, le bourreau comme en un sanglant reproche.

M. de Linières était sous le coup de l'émotion violente qu'il venait d'éprouver, lorsque le médecin fut introduit dans la chambre. A sa vue, le comte se porta vivement au devant de lui. Et l'saisissant les deux mains:

Excusez moi de vous avoir dérangé à une pareille heure, mon cher ami, dit il d'une voix tremblante, mais... il n'y avait pas à hésiter, j'étais fou! Ah! tenez, docteur, j'ai cru que j'allais la voir exhalant son dernier soupir.

Le médecin s'approcha du lit, hochant la tête comme il l'avait déjà fait chaque fois qu'il avait été appelé à la suite d'une crise plus violente que les autres. M. de Linières observait anxieux la physionomie de praticien. Et voyant M. Hebert hocher la tête, il lança au médecin un regard empreint d'angoisse.

Eh bien, oui! fit le docteur, j'sais ce qui a dû se passer: de l'agitation, une forte fièvre avec délire...

Oui! oui! répondit le comte d'une voix saccadée, le délire! Et toujours ce nom...ce nom!

M. Hebert arrêta son regard sur le visage de son interlocuteur.

Elle a parlé? demanda-t-il.

Oui! C'est-à dire qu'elle a prononcé à plusieurs reprises le nom de son neveu!

Roger! eh bien, c'est qu'elle désire le voir. Il faut qu'il soit ici, et au plus tôt!

M. de Linières était devenu d'une pâleur livide.

C'est impossible! dit-il.

Le docteur qui, alors, ignorait l'évasion de Roger fit observer que M. le lieutenant de police avait assez d'autorité pour ouvrir à un prisonnier, peu dangereux, du reste! les portes de la Bastille ou du donjon de Vincennes! I ajouta qu'aujourd'hui, qu'il s'agissait de donner satisfaction à celle qui souffre, là, sous ses yeux, le devoir du comte de Linières était tout indiqué...

Mais je ne peux pas! je ne peux pas! répéta le comte avec une rage contenue. Le docteur Hébert eut un regard stupéfié.

Oui! reprit M. de Linières à voix basse, hier c'eût été chose possible, et je serais allé moi-même au besoin chercher le prisonnier pour l'amener ici... car hier Roger était encore à la Bastille.

Eh bien!

Eh bien, le chevalier de Vaudrey s'est évadé de la forteresse...

Le médecin sursauta.

Evadé? lui?...

Oui, docteur. Et qui plus est, jusqu'à hier soir, pas un de mes agents n'avait pu retrouver sa trace.

M. Hébert s'était assis, vivement impressionné. Pendant quelques instants les deux hommes gardèrent le silence. L'un et l'autre étaient absorbés dans la pensée unique la maladie ne laissait que bien peu d'espoir, lorsque l'on en était réduit à compter sur des émotions provoquées à dessein, comme dernier moyen à employer.

Le docteur Hébert connaissait trop l'attachement que ressentaient l'un pour l'autre la comtesse de Linières et son neveu, pour ne pas espérer que la vue du jeune homme à son chevet provoquerait une réaction salutaire. Aussi bien, pensait il, ce serait également l'occasion d'un rapprochement entre l'oncle et le parent si bien enclin à l'obéissance. Donc en venant ce jour là chez sa sympathique cliente, le médecin avait il ruminé la proposition qu'il comptait faire. Quelle ne fut pas sa stupéfaction à la nouvelle que le chevalier de Vaudrey avait réussi à s'évader. Cette circonstance détruisait toute sa combinaison. D'autre part, l'aveu que le magistrat avait fait de l'impuissance de la police à retrouver les traces du fugitif confondait le docteur.

Cependant, dit-il, ce n'est pas moi qui puis me mettre aux trousses du prisonnier disparu, pour le ramener ici!

J'ai donné des ordres riposta le comte.

Il aurait peut-être mieux valu pouvoir donner des indications aux agents!

M. de Linières eut un geste d'impatience. Mais soit qu'il s'en fût aperçu ou non, M. Hebert continua:

Vous ne comptez donc absolument plus que le hasard pour faire retouner le chevalier?

M. de Linières ne répondit pas.

Dans ce cas, continua le docteur, je dois abandonner l'espérance que j'avais eu et l'espérance que je caraissais de la voir aboutir à un bon résultat:

Et il répétait, se parlant à soi même:

C'est fâcheux... très fâcheux!

Puis, avec un soupir:

Enfin!

Il s'était approché du lit et observait le sommeil de la malade. L'agitation avait complètement disparu, et le sommeil devenait de plus en plus normal. La respiration ne se percevait plus accompagné de ce gémissement de la poitrine manquant d'air. Le comte hasarda à mi-voix

Elle dort paisiblement.

Hélas! répliqua M. Hebert, j'crains plutôt qu'elle ne soit évanouie!

Quoi encore une syncope!

C'est ma conviction.

Mais il m'avait semblé qu'elle s'était éveillée tout à l'heure, j'ai cru même, pendant un instant, que — les yeux à demi ouverts — elle cherchait quelqu'un...

Oui. Roger, parbleu! Et lorsqu'elle ne l'a pas vu .... la déception éprouvée a provoqué la syncope.

Mon Dieu! que faut il faire?

Il faudrait retrouver le chevalier de Vaudrey au plus tôt.

En parlant ainsi, le docteur Hebert semblait ne pas douter que, le cas échéant, l'oncle s'empresserait d'accueillir son neveu, comme s'il n'y eût pas existé de désaccord entre eux. Et certes en perspective du terrible événement qui pouvait d'un moment à l'autre, le frapper dans ses plus chères affections, M. de Linières eût passé outre à toute espèce de considération, et eût fait capituler son orgueil, et son courroux tout enfin, pour pardonner ses conditions.

Pour le salut de sa chère malade, il eût bravé toutes les ironies; peut être même, afin d'éviter un blâme, eût il prié Sa Majesté de lui donner un successeur à la lieutenance générale de police! La situation ne pouvait être plus favorable au chevalier, et c'était peut être manquer l'unique moment de voir s'accomplir pour lui des choses inespérées.

Lorsque le docteur Hébert allait prendre congé du comte, en promettant de revenir dans la journée juger de ce qui pouvait se produire, d'ici là, dans l'état de la malade, celle ci fit un léger mouvement, et un long soupir s'exhala de ses lèvres. Aussitôt attentif, le praticien saisit le bras de la comtesse et consulta le pouls.

Diable! Diable! insinua-t-il en regardant M. de Linières accoudé au chevet, voici des complications absolument précises sur l'affection cardiaque que je redoutais, complication...

Et il ajouta, encore plus bas:

Oui! oui! oui! c'est bien le cœur qui est le plus gravement atteint dans cette mystérieuse maladie. C'est ce pauvre cœur qu'il faudrait soigner...intelligemment. Mais comment choisir le remède qui conviendrait le mieux? C'est la le secret que je voudrais découvrir.

Au mot de "secret" le comte de Linières dressa l'oreille et sa physionomie prit une expression d'angoisse. Ce mot réveillait en lui toutes les tortures morales, subies depuis de longues années, et qui, timide au début, en étaient arrivées, successivement, à un degré intolérable de violence. Cependant il se contint, par un effort inouï de la volonte, et dit au docteur:

Supposez-vous, mon ami, que notre chere malade va éprouver une amélioration, au reveil que vous annoncez?

Je l'espère; et c'est dans l'intention de pouvoir causer avec elle, sans la fatiguer, que je reste...

Et, s'asseyant sur le fauteuil laissé libre par le comte:

Je vais observer! La médecine est tout entière dans ce mot "observer"!

Ai si que l'avait pronostiqué M. Hébert, la malade ne tarda pas à ouvrir les yeux. Son regard, après s'être posé quelques instants sur le visage du comte et du docteur, embarrassa successivement toute l'étendue de la chambre. Le docteur observait

Qui cherch z-vous, comtesse? demanda t-il en tendant la main à la malade.

Et, avec un sourire forcé:

Vous ne m'attendiez pas sitôt, n'est-ce pas? C'est votre faute si je suis ici, à cette heure! Vous vous refuserez donc toujours à suivre exactement mes prescriptions.

M. Hébert avait retrouvé son air bonhomme pour ajouter:

Voyons, que vous avais-je recommandé? Deux choses absolument faciles à m'accorder: d'abord, de ne pas vous lever, quelque fatigue que vous éprouviez à rester au lit, ensuite...

Il regarda la comtesse.

Ensuite, de laisser, votre imagination en repos! Et, si vous avez obéi pour la première de ces deux recommandations, je suis convaincu que vous avez négligé l'autre.

M. Hébert avait repris son air soucieux, comme lors qu'il voulait réprimander doucement:

Et c'est un tort, fit il, un danger même dans l'etat d'excessive faiblesse où vous vous trouvez. Tenez, maintenant que la fièvre décroît, vous devez éprouver déjà, j'en suis persuadé, l'effet de cette faiblesse! Allez-vous donc continuer à dédaigner mes prescriptions?

M. de Linières s'était retiré un peu à l'écart, attendant la réponse; mais au moment où peut-être elle allait se decider à parler la comtesse aperçut son mari dissimulé dans la pénombre. Elle se tut, tandis qu'une légère rougeur suffusait son joue disait au docteur qu'il avait deviné et qu'il savait bien ce qui se passait en elle.

Allons! fit M. Hébert, c'est un nouveau combat que je dois livrer contre cette fièvre provoquée par votre infatiguable imagination qui veut toujours galopper! Enfin, je ferai tout ce que je pourrai pour sortir victorieux de cette lutte pour laquelle je voudrais tant vous avoir comme alliée.

Le docteur s'était levé afin de formuler une ordonnance, la comtesse profita de ce moment pour faire signe à son mari d'approcher:

Je vous remercie, monsieur le comte, lui dit-elle, de la sollicitude que vous me témoignez; je sais que vous avez passé bien des heures auprès de moi; aussi dois-je vous prier de prendre, maintenant, un peu de repos.. Il ne faut pas négliger non plus vos occupations pour demeurer à mon chevet. Du reste, je vais mieux; et si je ne craignais de désobéir au bon docteur qui me garde déjà rancune de mes désobéissances si fréquentes, j'aurais grand désir de me lever pour aller m'asseoir dans le boudoir, près d'une fenêtre d'où je verrais passer du monde... et peut être.. quelque personne qu'il me serait agréable...d'apercevoir!

M. de Linières se contraignit. Son visage indiquait l'effort fait pour arriver à dissimuler ses impressions. Pour répondre aux paroles de la comtesse, il se renferma dans les strictes prescriptions du docteur qui, du reste, vint à son secours.

Qu'entends je, fit M. Hébert en s'approchant; on parle de se lever; mais sachez bien que je suis tout à fait opposé à cette idée; que je prescris même le repos absolu, dans cette chambre; et que je me rendrais complice d'imprudence qui pourraient avoir des résultats les plus fâcheux si je ne défendais pas la plus légère infraction à ce que je viens de prescrire.

Il avait pris dans les siennes une des mains de la malade, à la façon des pères qui cajolent les enfants auxquels il faut faire accepter quelques chose de désagreable:

Voyons madame la comtesse, laissez-vous donc soigner; laissez-vous...guérir; car nous ne saurions y parvenir sans votre consentement à la chose...

Diane eut un triste sourire.

J'obéirai! dit-elle en levant les yeux sur les deux personnes qui se trouvaient auprès d'elle.

Dans ce regard il y avait une expression d'ineffable bonté et de douce résignation. Sur cette réponse, M. de Linières et le docteur Hébert quittèrent la chambre. En accompagnant le savant médecin, le comte lui dit d'un ton ferme qui contrastait avec l'émotion violente qu'il devait éprouver:

La comtesse désire ardemment voir son neveu je l'ai compris aux sous-entendus des quelques paroles qu'elle vient de m'adresser.

Je vous l'avais bien dit!

Aussi vais-je, immédiatement, mettre en campagne nos meilleurs employés, exempts et agents de service.

Et s'animant:

Je ferai fouiller Paris; j'enverrai du monde un peu partout, sur les grandes routes qui convergent vers la capitale. Et, à moins que le chevalier de Vaudrey ne soit mort, il faudra bien qu'on le retrouve et qu'on me le ramène ici!

A moins qu'il ne soit mort! avez-vous dit

Et le regard scrutateur du médecin se riva sur les traits bouleversés du comte. M. de Linières était en effet, singulièrement troublé. L'idée que Roger avait pu s'abandonner au désespoir lui était venue à l'improviste. Et maintenant qu'il connaissait l'influence que pourrait avoir, sur l'état de la comtesse, la présence du neveu tant affectionné par elle, il avait de terribles pressentiments sur la fin violente du jeune homme. Le docteur observait toujours. Au bout de quelques instants, M. Hébert répondit:

Qu'est-ce qui peut vous donner à supposer que le chevalier de Vaudrey ait pu attenter à ses jours?

La folie qui envahit son esprit au point de lui faire oublier tous les convenances et de le pousser à des extravagances que j'ai dû réprimer.

Ah! En ce cas, monsieur le comte, ce serait un très grand malheur; et je ne vous dissimulerais pas que ce coup terrible serait, pour moi, la certitude que ce malheur serait suivi d'un autre.

Quoi? la comtesse...

Ne survivrait pas à la nouvelle que... tôt ou tard... il faudrait bien lui communiquer.

Après avoir prononcé ces mots avec une sombre tristesse, le medecin s'inclina pour prendre congé. Cette fois, M. de Linières ne le retint pas. Et dès que M. Hebert se fut retiré, il se dirigea avec une précipitation fiévreuse vers son cabinet de travail. Il sonna. L'huissier parut.

Faites entrer M. Marest, commanda le lieutenant de police.

Moins d'une minute plus tard, l'employé parut sur le seuil.

Eh bien? interrogea le comte.

J'ai fait exécuter des rondes dans tous les quartiers.

Sans résultat, sans doute?

Marest s'inclina.

Que disent les rapports de vos hommes?

Nulle part on n'a pu découvrir...

Assez, monsieur?

L'agent baissa la tête, vivement impressionné par la colère du comte. M. de Linières s'était levé et marchait à grands pas. Tout à coup, s'arrêtant devant Marest:

Votre police est faite, s'écria-t-il avec force. Vos agents procèdent d'une façon pitoyable! Je veux réformer tout cela.

Et avec un redoublement de fureur, le comte ajouta:

Votre système est exécrable! Je le briserai! Il faut en finir avec de ridicules traditions que vous suivez, vous et vos hommes, avec un déplorable entêtement. Je chasserai des employés maladroits, des agents sans initiative qui n'apportent ni intelligence, ni zele dans leur métier.

M. Marest était pâle et un tremblement agitait tous ses membres. De nouveau, le comte s'arrêta devant lui, les bras croisés:

Qu'avez-vous fait? Avez-vous seulement donné l'ordre de fouiller les hôtelleries et les auberges?

Quelques-unes, monseigneur ont déjà été visitées.

Quelques-unes? Vous osez avouer que toutes n'ont pas été inspectées du bas en haut; que vous n'en avez pas fait ouvrir toutes les chambres, jusqu'au plus infect cabinet où l'on donne, pour quelques dernies, un grabat à la nuit aux maraudeurs et aux voleurs. Quoi? Vous avouez avoir échoué partout, et il existe encore une auberge, un bouge où vous n'avez pas étable de sourcière? Il faut donc que ce soit moi qui vous enseigne votre métier! C'est inconcevable... inouï. Ah! je ne supporterai pas plus longtemps pareille incurie! Ecoutez bien ce que je vais vous dire, monsieur!

Et d'un ton sévère:

Je vous donne quarante-huit heures pour avoir repris le fugitif. Vous avez entendu! Passé ce délai, je vous chasse, M. Marest, comme incapable... et je saurai vous trouver un remplaçant qui exécutera mes ordres et s'adjoindra des agents habiles.

L'employé enfonçait ses ongles dans le futre de son tricorne. Les paroles du lieutenant de police le flagellaient comme autant de coups de fouet. Immobile, les yeux baissés, inondé d'une sueur froide il écoutait. Tout ce qu'il avait entendu lui bourdonnait dans le cerveau. Il se sentait perdu.

Quarante-huit heures! répétait-il mentalement! Et au bout la disgrâce, la honte. la misère! Car personne ne voudrait employer un agent de police chassé pour incapacité notoire. Alors c'était la ruine.

Et lui qui avait conçu tant d'espérances, qui comptait sur un avancement! Tant d'années de service allaient être perdues pour lui. M. de Linières le regardait toujours en roulant des yeux empreints de la plus violente colère.

Monseigneur, fit-il d'une voix tremblante, on obéira aux ordres de votre excellence!

L'agent de police se trouvait à faire passer sur le compte de la peur. Moins surexcité, moins aveuglé par la fureur, le lieutenant de police eût reconnu combien il était injuste envers un employé qui, récemment encore, lui avait donné des preuves de son habilité. Mais il fallait qu'il s'en prît à quelqu'un, et l'agent fut sacrifié à son courroux. Au surplus, le comte continuait toujours sur ce ton qui ne s'apaisait pas:

Je vous ai fixé le temps que je vous accorde pour le succès de vos recherches.

Cette fois Marest hasarda une observation.

Monseigneur, dit-il, daignera-t-il mettre à ma disposition une compagnie de soldats du guet?

Pourquoi cela? N'avez-vous pas suffisamment d'agents à qui donner des ordres?

Oui, en temps ordinaire! Mais pour faire ce que commande monseigneur, il me faut le double, le triple de monde.

Pour faire exécuter des recherches?

Oui, monseigneur, car j'ai mon idée.

Vous prétendez donc?

Faire visiter par mes hommes toutes les hôtelleries et auberges, simultanement.

Pourquoi cela?

Pour éviter que la personne recherchée n'échappe, si elle se cache it par hasard dans une de ces maisons! En effet, lorsqu'on aura vu dans un quartier que les agents opèrent des visites comme nous allons en faire, il est certain qu'il se trouvera des gens pour aller donner l'eveil aux autres.

M de Linieres regarda l'employe. M. Marest, les yeux toujours baisses, attendait la réponse.

Soit, lui dit le comte, je vais donner des ordres en conséquence,

Il s'était assis à son bureau et écrivit quelques lignes sur un feuillet; puis, ayant scellé de ses armes un pli, il le remit à l'agent. Marest allait se retirer. Le lieutenant de police le retint par ces mots:

Vous n'aurez plus d'excuses, si vous ne réussissez pas monsieur!

Cette fois l'employé se hasarda à relever la tête;

A moins, monseigneur, que le fugitif ne soit plus dans la ville.

Sans répondre, M. de Linières libella plusieurs dépêches avec fievreuse rapidité. L'observation fait par l'agent avait porte juste et le chef de la police voulut en profiter. Lorsque toutes les missives eurent été scellées, il sonna et remit à l'huissier les plis pour être immédiatement portés à leurs adresses. Marest etait demeure à la même place.

Vous pouvez vous retirer, dit le compte, et souvenez vous des ordres que je vous ai donnés.

L'employe s'inclina tres bas et sortit.

III

A peine M. Marest se trouva t il dans l'antichambre qu'il se produisit dans sa personne un changement subit. Ce n'etait plus l'humble employé, le jouet de tout a l'heure, courbant le front sur ses reproches du magistrat courroucé. Il retrouva l'air d'autorite qu'il savait prendre lorsqu'il était en presence de ses subalternes. Il venait d'être violemment moleste dans l'amour-propre, et il eprouvait le besoin de prendre une revanche. Il prit l'air rogue des mauvais jours et marcha, les poings fermés derriere le dos, ainsi qu'il voyait faire au lieutenant de police lorsque celui-ci était de mauvaise humeur. Et se dirigeant vers le bureau où l'attendaient les agents, il repassait mentalement tous les reproches que le magistrat venait de lui adresser, pour y trouver le theme d'une virulent sortie contre ses hommes.

Ainsi, en lui voyant passer le seuil, les agents comprirent-ils tout de suite qu'ils subiraient le contre-coup de la scène qui avait dû avoir lieu, pensaient-ils, dans le cabinet de M. de Linières. Ils se levèrent tous en même temps et attendirent silencieux que leur chef leur adressât la parole. M. Marest entra avec une lenteur calculée, et se mit a marcher, les yeux fixés sur le parquet, comme s'il eût combiné quelque plan extrêmement complique. De temps à autre il levait la tête et fixait son regard aigu sur l'un de ses hommes. Le subalterne n'ignorait pas que son emploi dependait uniquement du bon plaisir de M. Marest. Et il se gardait bien de donner, en quoi que ce soit, prise à la colere du chef. La bombe allait du reste eclater. M. Marest se plaçant en face de ses agents, commença d'une voix forte:

Je suis fort mecontent du service. Il me faudra renouveler un personne qui n'est plus à la hauteur de sa tâche.

Les yeux de Marest, roulant dans leur orbite, avaient, incontestablement, l'intention de lancer des éclairs. Les agents, qui connaissait de longue date leur chef, ne doutaient pas qu'il allait se produire un revirement dans cette physionomie courroucée. Et de fait, l'employé s'ecria sans transition:

Si j'exécutais à la lettre la volonté de monseigneur, vous auriez déjà tout franchi le seuil de de l'hôtel pour ne jamais y reparaître. Mais je prends sur moi de modifier les intentions rigoureuses de monseigneur. Vous avez quarante-heures pour retrouver le prisonnier qui a réussi à s'évader de la Bastille! Vous entendez, quarante huit heures! Pas une de plus.

Les agents s'entre-regardaient; mais pas un ne prenait la parole pour protester. M. Marest poursuivit toujours sur le même ton impérieux:

Vous avez donc une occasion unique de vous réhabiliter à mes yeux. Ce délai passé, je vous remplacerai. C'est dit!

Il avait en parlant ainsi, parodié un des gestes de grand seigneur du lieutenant de police. Au bout d'un instant de silence, pendant lequel les policiers s'étaient dirigés vers la porte, il les retint par ces mots:

Je veux encore vous sauver de la misere qui vous attend, si je vous renvoyais. J'ai conçu un plan.

Les agents eurent un geste de satisfaction.

Pour le mettre à exécution, j'ai besoin de votre concours a tous. Mais avant de vous mettre en campagne, je tiens à vous interroger sur les dernières recherches que vous avez faites dans la ville.

S'adressant à l'un des assistants:

Vous, Ledru; quel quartier?

J'ai fouillé le Temple!

(A CONTINUER.)

SINISTRE COMPLOT.

Birmingham, Ala., 24 fev.—L'arrestation de trois voleurs a Gadsden, hier, a fait découvrir un complot pour détruire cette ville par le feu et opérer un pillage complet.

Les hommes arrêtés sont membres d'une bande notoire de voleurs qui ont volé une grande quantité de proprietés récemment dans le comté d'Etowah.

Après leur arrestation, on apprit que le chef, un nommé Smith, avait tiré des plans pour incendier et voler la ville.

Ils devaient aujourd'hui intercepter l'approvisionnement d'eau au réservoir, et ce soir il n'y aurait eu plus d'eau dans la ville. Alors ils auraient pillé les magasins à la pointe du revolver, puis la torche aurait été appliquée.

Gadsden est une ville qui compte 7 000 habitants.

UN OURAGAN

Cause de Grands Dommages dans le Tennessee.

Memphis, Tenn., 24 fev —Un ouragan s'est abattu sur cette partie du pays jeudi soir et hier la neige commença à tomber par gros flocons.

De grands dommages ont été causés dans la vallée du Mississipi et l'on craint que la récolte de fruits ait été avariée. Les pêchers, les pommiers, les fraisiers et les tomates étaient en fleurs.

A Canton, Miss., le service telegraphique et téléphonique a été interrompu, plusieurs fils s'étant brisés. Jamais auparavant le mercure avait baissé de la sorte dans cette partie du pays.

TROP DE PRISONNIERS.

Jefferson City, Mo., 24 fév—Le grand nombre de détenus sans ouvrage dans le pénitentier devient une chose sérieuse pour l'Etat. Et le pire c'est que des détenus arrivent chaque jour; leur nombre n'a jamais été aussi grand, et rien n'indique qu'il va diminuer.

Le nombre total de détenus est 1892. Sur ce nombre 900 sont sans besogne.

La stagnation qui affecte les affaires atteint les contracteurs qui emploient des détenus.

Quelques personnes croient que les choses en sont rendues à un point que le gouverneur Stone devrait convoquer la législature et trouver des moyens pour donner une besogne aux détenus.

UN VOLEUR SE TUE.

Philadelphie, Pa., 24 fév.—Eugene E Crockett, habitant le No 2223 rue Fontaine, a été arrêté hier soir sous l'accusation de détournement de fonds. Le long de la route pour se rendre au poste, Crockett dit au constable qui l'amenait qu'une chose qu'il désirait avoir avait été laissée par lui dans sa résidence. Le constable retourna avec lui, et Crockett monta au deuxième étage. Soudain le constable entend une épouvantable détonation; il monte à la course et trouve Crockett étendu sans vie sur le plancher de sa chambre, ayant une balle dans la tête.

On ignore le montant détourné par cet homme.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

Louable Charite.

Une lettre privée reçue du Montana nous apprend que les Ursulines de la mission St Pierre et leurs 150 petits sauvages qui ont été abandonnés sont dans la misère. Leur couvent n'a pu encore être plâtré.

Ces filles dévouées de Ste Ursule s'adressent à leurs bons amis pour qu'ils ne les oublient pas pendant ces jours de pauvreté et de détresse; elles endurent le froid et la faim, et elles désirent que leurs chambres soient plâtrées, afin d'empêcher le vent d'y entrer, car dans ces parages le thermomètre marque fréquemment 15 et 20 degrés en bas de zéro.

C'est pourquoi elles s'adressent à leurs amis pour qu'ils s'intéressent à elles et réalisent les fonds necessaires pour faire plâtrer leurs chambres et leur permettre l'achat d'appareils de chauffage, etc., soit au moyen de cadeaux ou souscrivant 10.25, 50 cents ou $1 00 par mois, pendant un an, leurs noms devant être entrés dans les livres du couvent; et en retour les sœurs et leurs orphelins prieront pour tous leurs bienfaiteurs qui auront aidé à compléter leur couvent à St Pierre. Adressez:

The Mother Superior, Ursuline Convent, St Peter's Post-Office, Montana.

CONFERENCE SUR L'ARGENT

Washington, 25 fév.—On rapporte ici que la France, l'Angleterre et l'Allemagne sont sur le point de prendre l'initiative pour convoquer une conférence et régler une bonne fois la question de l'argent.

M. Romero, le ministre mexicain près du gouvernement américain, a dit aujourd'hui que son gouvernement avait été informé par l'Allemagne qu'il était presque certain qu'une conférence internationale sera convoquée avec de meilleures chances pour obtenir des résultats favorables.

WIMAN EN LIBERTE.

New York, 24 fév.—Erastus Wiman est sorti de prison ce matin sous une caution de $25 000. Il s'est rendu aussitôt à sa résidence de Staten Island, où son fils est mourant de pneumonie.

CONFESSION D'UN ANARCHISTE.

Paris, 24 fév.—Emile Henry, qui a jeté une bombe dans le café de l'hotel Terminus, a avoué être responsable de l'explosion dans le commissaria de police de la rue des Bons Enfants, le 18 novembre 1892.

Il a dit que seul il avait tiré le plan de faire sauter les bureaux de la Cie minière de Carmaux. Il fit une bombe et la plaça dans un escalier conduisant aux bureaux, où on la trouva et on la transporta au commissariat de police.

Il nia avoir eu un complice dans l'execution de ce plan.

PRENDERGAST SERA PENDU

Chicago, 24 fev.—Le juge Brentano ce matin a refusé un deuxième proces à Prendergast, l'assassin du maire Harrison, et il a condamné le prisonnier à être pendu le 23 mars.

—Et vous invitez vos parents pauvres à venir vous voir! C'est très beau.

—Oh! oui, je les invite. Je sais qu'ils sont trop pauvres pour faire les frais du voyage.

Le magistrat.—Prisonnier, vous dites vous appeler Laurent Pillepartout; mais quand je vous ai condamné, il y a trois ans, vous vous nommiez Joseph Dogtorchu.

Le prisonnier.—Mais, cette fois-là, Votre Honneur, c'était pour une toute autre affaire.

BONS MARCHES qui sont des BONS MARCHES

SHIRT WAISTS.

25 Doz de Shirt Waits en Indienne bleu indigo à 29c, valant 50c
Un lot de Waists en Satine barrées noir et blanc à 36c, valant 65c.
Un lot de Waists en Flanellette du dernier goût à 49c, valant 75c.

WRAPPERS.

Un lot de Wrappers valant $1 00, pour tout écouler 39 cts.
Un lot de Wrappers valant $1 25, pour tout écouler 69 cts.
Un lot de Wrappers valant $1 75, pour tout écouler $1.19.

NEWMARKETS.

Tous nos Newmarkets valant $7.50, Réduits à $3 75.
Tous nos Newmarkets valant $8 75 Réduits à $5 00.
Tous nos Newmarkets valant $12 50, Réduits à $7 50

MACKINTOSHES,

Nous avons justement ouvert un assortiment de Mackintoshes et de Manteaux pour la pluie, sera exhib aux bas prix de $2 75, 3.50, 4 75, 5 75 et 6 75, Venez les voir.

Costumes de Printemps.

Les Habillements de printemps nouveaux styles justement reçus, prix depuis $4.75 en montant, très jolis et coupe garantie. Nos serions heureux de vous les montrer. Venez les voir.

NEW YORK CLOAK AND SUIT COMPANY,
No. 8 RUE JOHN.

"BOSTON DRUG"
Pour guerir l'IVROGNERIE.

Elle assure une guérison secrète, Sûre et Positive. Peut être administrée sans que le patient le sache, dans toute nourriture ou breuvage, même dans un verre d'eau, car, quand elle est dissoute, elle est sans couleur, sans saveur et pure. Elle ne contient aucun ingredient vénéneux. Est endossé par les principaux médecins et partisans de la tempérance. C'est un remède absolu, qui en a guéri des milliers. Demandez les circulaires, le pamphlet et un échantillon gratis. Adressez-vous à votre pharmacien; on le fera envoyer par la malle, franc de port, sur réception du prix: $1.00 par boîte ou six boîtes pour $5.00.

WILLIAM R. BROWN CORPORATION, 110 Boylston St., Boston, Mass.

GEORGE B. HOLDEN, Agent.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH

Each Package SAVENA contains a DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

CHEZ A. FENTON
653 Rue Merrimack

Vous trouverez six sortes de Haches, Manches de Hache, Scies, Egohines, Chevalets, Coins et Maillets à fendre le bois; le tout à des prix qui souffrent aucune compétition dans toute

Vencz vous en convaincre.

Francis W. Qua
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

Reynold's Bay State,
TEINTURERIES
De toutes sortes,
27 Rue Prescott.

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. $3 a year. Specimen copies sent free.

Building Edition, monthly, $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address

MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

F. A. Chase, City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$100 par annee, 6 mois, 50 cts

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 8 MARS. 1894. Soyons Distingues. No. 24

Indicateur de Chmin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.

DIVISION OUEST.

Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Centre, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 20, 10 50 a m; 12 15, 12 45, 3 25, 4 10, 5 10 6 55, 9 25, p m; Dimanches, 8 15 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 20, 10 50, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 20, a m; 12 15, 2 40, 3 15, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35, et 7 30, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 40, 3 25, 6 15, p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 3 25, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Sanford et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland — 8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et apres le 25 Sept. 1893 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, ¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 50, ¶9 25, *9 50, ¶11 a m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, ¶7 45, 8 45, *9 15, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 57, 9 28, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17 1 38, 2 13, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 33, *5 43, *6 28, 7 52, p m; Dimanches, *7 17, *7 27 ¶7 48, 8 48, *9 18, a m; §4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn—6 30, §7 01, 7 45, 11, a m; 1 35, §4 33, §5 33, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 §03, p m.

☞ Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m Via South Lawrence, 6 30, a m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Benninghon, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m, 12 57, 1 47, 3 43 (5 04 Nashua seulement) 5 42, 6 22, 8 13, 8 43 p m; Dim. 10 09 a m, à Nashua seulement, 2 00, 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, †8 13 p m

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a. m; †8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

J. W. SANBORN, gérant général.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élegant char-parloir et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferree Passant par le Pont de Poughkeepsie

—ENTRE—

Nouvelle-Angleterre et le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.
D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
☞ Son assortiment de Draps,
☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du
☞ dernier goût et de patrons les
☞ plus nouveaux.

ST-LAWRENCE HOTEL,
652 Rue Middlesex,
Lowell, Mass.
Le seul Hôtel Canadien.
C. ROUSSIN, Prop.
CHAS. H. CHAGNON, Gerant.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
170 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m., excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTIST,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES d'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!!
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

LORD ROSEBERY.

Succedera a Gladstone Comme Premier Ministre.

Londres, 3 mars — Il paraît maintenant certain que Lord Rosebery va accepter le poste de premier ministre en remplacement de Gladstone, qui se retire

M. Henri Labouchère proteste a l'avance contre le choix de lord Rosebery comme successeur de M. Gladstone. Il déclare que si le premier ministre n'est pas pris dans la Chambre des Communes, les radicaux déserteront le parti libéral. Cette nouvelle n'est pas sans causer quelque sensat on dans les rangs du parti, et les chefs libéraux ont promis de prendre la chose en consideration.

Si lord Rosebery accepte, le comte de Kimberly, maintenant lord president du conseil et secrétaire d'Etat pour les Indes Anglaises, sera fait secrétaire d'Etat des affaires étrangères, et John Morely, secrétaire pour l'Irlande, succédera au comte de Kimberly dans le bureau des affaires des Indes.

Nos domestiques:

Vous voulez me quitter, Justine?

Pourquoi? quel est le mobile qui vous pousse a cela?

Madame, ce n'est pas un mobile, c'est un cuirassier.

Reparations de montres et bijoux chez Elz. Lamoureux, rue Cheever.

DANS LA RIVIERE.

Une Victime de Malfaiteurs a Haverhill.

Haverhill, 1er mars — Cette après-midi le corps d'un homme d'une soixantaine d'années a été trouvé dans une rivière à environ un mille de Georgetown Centre, ayant es deux pieds attachés, les mains liés derriere le dos, et une roche pesant p usieurs livres dans une de ses poches d'habit.

Sur la tête plusieurs blessures indiquent que la mort n'a pas été naturelle, mais que le malheureux a été victime de malfaiteurs.

Le corps était dans un bon état de conservation et les traits étaient très reconnaissables. Cet homme n'etait pas connu dans la ville. Ce devait être un homme de 6 pieds et ne pesant pas moins de 160 livres.

Deux dents sont brisées et sur l'un des côtés de la tête se trouvent plusieurs blessures. Cet homme était bien mis; il portait un pardessus brun en chinchilla, un gilet en diagonal noir, des pantalons presque neufs et de bons sous-vêtements. Une chemise blanche, un collet et un col, tous ayant été portés très peu de temps, complètaient la toilette.

Quand on trouva le corps, les pieds étaient liés avec des bretelles, les mains avec une corde, et la roche était enveloppée dans un grand mouchoir.

Aux salles de l'entrepreneur des pompes funèbres, on foui la les vêtements, mais rien n'y a été trouvé pour aider à l'identification de cet homme. Dans une des poches fut trouvée une partie du *New York World* dat e du 5 décembre 1893, et dans une autre une rognure d'un journal de Boston contenant le récit d'un vol à New Bedford.

Sur la chemise étaient brodées les lettres F. et L. B., et dans une poche du gilet se trouvait une partie du *Boston Globe* du 17 décembre.

Le petit doigt de la main gauche était coupé, comme si les malfaiteurs avaient pris ce moyen pour lui voler une bague. Les deux tibis des poignets manquaient, et à leur place avaient été mis des morceaux de carton attachés avec une fice le.

Quand la boue fut enlevée de la figure, on aperçut une magnifique barbe grise, donnant une apparence âgée.

Tout indique qu'un meurtre a té commis; mais on n'a aucune idée qui pourraient être les auteurs de ce crime.

La victime est robuste, et il a fallu plus d'une personne pour le vaincre.

C'est encore un crime mystérieux.

Haverhill, Mass., 2 mars—Le médecin-légiste Roote et le Dr. Cumming, de Georgetown, ont fait l'autopsie du cadavre trouve dans le ruisseau Pentucket, jeudi après-midi.

Il est évident que l'homme n'a pas commis un suicide, et l'impression générale est qu'il fut assassiné à quelque endroit plus loin et que le courant a emporte son cadavre jusqu'à Georgetown.

Un petit balai, un peigne et quelque menue monnaie ont été trouvés dans ses habits ce matin. Aussi une canne et une petite bouteille ont été trouvées ce matin, près du lieu où le corps a été d couvert.

Cet homme portait de bons habits, ce qui prouve qu'il n'était pas un vagabond.

Une partie des rognons, du foie et le contenu de l'estomac seront expédiés au prof. Woods à Boston qui les analysera.

Il a été constaté que le corps trouvé à Georgetown n'est pas celui de Herbert Baily de Chicago qui est venu rendre visite à John C. Tarlton, en décembre. M. Baily était beaucoup plus jeune, et de plus Mde Tarlton est certaine que les habits portés par le cadavre ne sont pas ceux que portait Baily.

Le mystere est donc toujours aussi profond qu'il l'était le jour de la découverte. La police se remue, mais rien n'y fait: les ombres sont épaisses.

Haverhill, Mass., 4 mars.—L'émoi causé par la découverte du corps d'un homme assassiné dans un ruisseau à Georgetown jeudi dernier subsiste encore en cette ville, et c'est le sujet de nombreux commentaires.

Le corps a été placé dans une tombe, vendredi dernier, et porté dans le cimetière Harmony.

Le mystère ne s'est aucunement éclairci, et le cadavre n'a même pu être identifié.

La police est d'avis que l'homme assassiné faisait partie d'une bande de voleurs qui ont fait du brigandage dans cette région cet hiver et qu'il a été tué par ses compagnons pour quelque cause inconnue.

Dans les vêtements de la victime fut trouvée une partie d'un journal annonçant qu'une récompense de $1,000 était offerte pour la capture des hommes qui ont volé et presque tué l'agent de la gare à Lenox, Mass., et ont volé le recteur de l'église Episcopale. Peut-être que l'homme assassiné méditait de livrer ses compagnons aux autorités, parce qu'ils auraient commis les deux vols précédents, c'est pourquoi il aurait été tué quand ses copains se sont aperçus qu'il était un Judas.

Une lettre a été reçue par le Dr Root de Georgetown, samedi matin, signée par H. E. Sleeper, un avocat de Boston, lui annonçant qu'un de ses clients était disparu depuis décembre et que la discription de l'homme assassiné correspondait avec celle de son client.

Cet avocat doit venir à Haverhill pour identifier le cadavre.

UNE BETE HUMAINE,

Condamne a Mort, il se Precipite par la Fenetre.

Paris, 2 mars—Un procès ignoble et atroce à la fois s'est déroule devant la cour d'assises de la Seine, où comparaissait une brute dont les exploits se refusent à toute description. Lesteven avait la singulière manie de vouloir jeter par la fenêtre toutes les malheureuses filles qu'il amenait à son domicile et qu'il se plaisait à faire "basculer" dans le vide après leur avoir fait subir des supplices de toutes les sortes.

Le 10 juin dernier, cet individu, qui est *bookmaker* et souteneur, avait raccolé une toute jeune ouvrière mécanicienne, Mathilde Forty, qu'il avait amenée à son logis, 14 rue du Hasard, au cinquième étage. Levesten, rendu chez lui, voulut se livrer sur la jeune femme à des actes innommables auxquelles celle-ci refusa energiquement de se prêter.

—Je n'ai que dix-neuf ans, je suis honnête, cria-t-elle, laisse-moi.

Lesteven se mit alors à la cribler de coups de poing dans la figure, la jetant par cinq ou six fois la tête contre la porte et tirant enfin sur elle plusieurs coups de revolver.

L'ouvrière, blessée au front, appela au secours. Nul ne vint. Le misérable ramena alors sa compagne vers le lit et la martyrisa à nouveau en lui heurtant le front contre le mur de la ruelle, en lui frappant le visage à coups de crosse de revolver.

—Grâce! grâce! je vous en supplie, criait la jeune fille, les lèvres fendues, crachant le sang, crachant des dents cassées.

—Non, non, répondit le forcéné, tu vas mourir. Pépare-toi. Je te dis que tu vas mourir.

—Au secours! au secours! eut encore la force de crier la malheureuse.

Alors Lesteven ouvrit la fenêtre et déchargea en l'air un coup de revolver.

—Tu vois, dit-il, comme je me moque des voisins.

A ce moment, entendant remuer des chaisses dans la chambre à côté de la sienne, le misérable hurla d'une voix goguenarde:

—Léon, Léon, tu es là?

—Oui, répondit de la chambre voisine un souteneur de Lesteven.

—Eh bien, j'ai un conseil à te demander.

—Quoi? répliqua-t-on.

—J'ai là sur mon lit une femme qui veut me "le faire." Dois-je l'estourbir?

La voix du voisin, répondant à la question posée, se fit de nouveau entendre:

—Estourbis-la si tu veux. Remue-la un peu, ça rend les femmes plus belles de les battre.

Sur ces entrefaites, le concierge de la maison vint frapper à la porte de la chambre de Lesteven.

—Vous faites du scandale, dit-il.

—Le premier qui m'embête, répliqua brièvement Lesteven, je lui loge une balle dans la tête...

Le concierge, terrorisé, comprit et s'en alla se recoucher.

Lesteven, les mains rouges du sang de sa victime, revint alors à la pauvre Mathilde Forty, affaissée et gémissante sur le carreau de la chambre.

—Un peu d'eau! A boire! murmurait la malheureuse fille, étouffée par le sang.

—Tiens! en voilà de l'eau, répondit Lesteven. Mais ne bois pas! Lave-moi les mains.

Et la jeune fille, malgré son extrême faiblesse, dut obéir. Elle lava et essuya les mains du misérable.

—Mets-toi à genoux maintenant, et répète-moi, jusqu'à ce que je te dise assez: "Grâce, mon maître! Pardon, mon bon maître!"

L'ouvrière exécuta l'ordre qui lui était donné. Plus de cent fois peut-être elle répéta d'une voix dolente:

—Grâce, mon maître! Pardon, mon maître!

Tout à coup, le misérable se précipita sur elle, la prit dans ses bras, la porta jusqu'à la fenêtre et la lança dans le vide. Puis, il resta accoudé sur la balustrade, regardant son corps étendu sur le pavé. Lorsqu'il releva la tête, il constata que des voisins l'observaient.

—Ce *choléra* vient de se jeter par la fenêtre..., s'écria-t-il.

Miraculeusement, la jeune ouvrière n'était pas morte. Lesteven la vit faire quelques mouvements sur les pavés ensanglantés.

—Ce *choléra* n'est pas mort, dit-il d'une voix forte. Ah! elle a la vie dure. Moi, je me serais rompu le cou cent fois.

La jeune fille fut transportée à l'hôpital St Louis dans un état horrible. Elle avait une trentaine de blessures, une balle dans le front, la jambe droite cassée, quatre dents enfoncées dans la mâchoire et la mâchoire brisée, une entorse au poignet gauche, de graves lésions à la tête et le corps enfin couvert de plaies. Elle a cependant survécu.

Lesteven, en s'aperçevant que des voisins allaient chercher des gardiens de la paix, se hâta de se débarrasser de son revolver que, de sa fenêtre, il jeta dans un terrain vague. Ensuite il se barricada chez lui. On fut obligé de faire le siège de sa chambre et d'enfoncer la porte pour s'emparer de sa personne.

L'instruction a démontré que Lesteven n'en était pas à son coup d'essai avec Mathilde Forty.

Bien d'autres malheureuses avaient dû satisfaire ses passions étranges.

Aucune n'avait osé porter plainte, Lesteven inspirant à toutes une véritable terreur. On savait bien aussi, dans le voisinage, quel homme c'était, mais par crainte de sa vengeance, on conseillait à ses victimes de ne rien dire.

L'enquête découvrit bientôt qu'une jeune couturière, Mlle Jennie d'Ange, avait eu à subir des traitements pareils à ceux infligés à Mathilde Forty.

Il lui avait volé son porte-monnaie, il l'avait forcé à subir ses violences ignobles, puis s'était mis à la battre jusqu'à ce que le sang coulât de son nez et de ses lèvres. Il l'avait ensuite mordu à la joue, lui arrachant les cheveux, cherchant à lui arrcher les dents.

—Au secours! cria la pauvre fille.

—Personne ne viendra, répliqua Lestoven, je suis sûr que personne ne viendra. On sais qui je suis; on a peur de moi. Je suis l'Espagnol de Montmartre, le plus grand bandit de Paris, Prépare-toi, ta dernière heure est venue! Je vais te flanquer par la fenêtre!

Mais la scène avait duré deux heures et demie. Lestoven épuisé, s'endormit après avoir mis en lambeaux les habits de Jeanne d'Ange.

A une autre malheureuse, Antoinette Pongaux, il avait jeté ses bottines par la fenêtre après les lui avoir lancées à plusieurs reprises au visage, l'obligeant à les lui rapporter pour les lui jeter encore et avait failli la lancer elle aussi dans le vide.

Il fut interrompu par un voisin qui le regardait d'une fenêtre voisine. D'ailleurs, le misérable s'était foulé le poignet à frapper Antoinette Pongaux.

Une autre encore, Eugénie Ramponneau, subit un sort analogue. D'autres enfin, qu'il serait inutile et fastidieux d'énumérer.

A l'audience, Lesteven a eu la plus étrange attitude. Il n'a pas voulu répondre un mot aux questions du président Cazes et s'est tenu, durant les deux heures qu'a duré son interrogatoire, immobile et muet, ne voulant céder ni aux injonctions ni aux prières du magistrat, agacé de se livrer à un vain mônologue.

Lesteven a été trouvé coupable et condamné à mort.

Il s'est fait justice lui-même en se jetant par la fenêtre, à la prison de la Grande Roquette.

Gladstone et le Home Rule

Par la disparition de Gladstone de la scène politique anglaise, l'Irlande perd assurément le plus grand champion de ses droits, l'avocat le plus puissant de son autonomie. Nous dirons plus: notre opinion est que le *Grand Old Man* était seul, de nos jours, capable de soutenir avantageusement une lutte à mort contre la chambre des lords sur la question irlandaise.

C'est donc une perte énorme pour cette pauvre Verte Erin, ce sol si souvent ensanglanté par des mains persécutrices, mais où enfin, après sept siècles d'esclavage, brillait à l'horizon la plus éclatante lueur d'espérance que le peuple irlandais ait jamais vue.

Ce pays semble jouer de malheur, car une chose qui paraît aujourd'hui évidente, c'est que la cause du *Home Rule* va subir un retard peut-être fort prolongé. Pourquoi? Parce que le successeur de Gladstone, que ce soit Lord Rosebery, Sir William Vernon Harcourt ou le comte de Spencer, et il n'y a que l'un de ces trois là qui peut lui succéder, n'épousera pas la cause de l'Irlande avec la vigueur, le talent, la force du grand homme d'Etat qui vient de clore sa carrière politique.

Lord Rosebery a été appelé auprès de la reine au sujet de la succession de Gladstone, et il est probable qu'il va accepter le poste qu'on lui offre. Alors on peut être assuré que Lord Rosebery ne fera pas la lutte aux lords; il ne poussera pas les choses plus loin que d'offrir un compromis qu'on n'acceptera pas, soyons-en sûr.

Il est vrai que le parti libéral contient dans son sein plusieurs chauds partisans de l'autonomie irlandaise, mais le nombre de ceux qui ont épousé cette cause comme expédient, pour suivre leur chef, est encore plus grand. On a suggéré que Gladstone, quoique retiré dans la vie privee, agira dans les coulisses et sera aussi formidable aux ennemis de l'Irlande que s'il etait sur la scène. Ceci nous paraît tout à fait enfantin. Tous ceux qui ont suivi la politique britannique savent que si Gladstone n'avait pas toujours été sur la brèche, lui octogénaire bataillant avec l'ardeur, l'enthousiasme d'un jeune guerrier pendant toute la durée de la dernière session, le projet de loi du *Home Rule* n'aurait jamais été voté par la chambre des communes. Et si, pendant qu'il était encore dans le service actif, ses efforts pour forcer les lords à rendre enfin justice au peuple irlandais ont été vains, croyez-vous que son successeur, moins habile, moins déterminé et moins sincère, obtiendra plus de succès?

Cependant, nous ne pousserons pas notre pessimisme jusqu'à dire qu'il y a danger que les libéraux abandonnent de suite la cause du *Home Rule*, mais ils pourraient bien l'oublier graduellement jusqu'à ce que l'Irlande se voit dans l'obligation d'accepter beaucoup moins que ce qu'elle a demandé au peuple anglais comme règlement de ses réclamations nationales.

Il est malheureux pour l'Irlande que la santé de Gladstone n'ait pas permis à ce grand homme d'Etat, peut-être le plus grand du siècle, de couronner sa vie publique par la victoire définitive du *Home Rule*, le seul lien qui le retenait depuis quelques années dans l'arène politique.

LA FIN D'UN DRAME

Messieurs McGreevy et Connolly condamnés pour délits de droit commun à un an de prison ont été mis en liberté, pour raison de santé, après trois mois de prison.

Cette grâce accordée par ordonnance de la Faculté n'est pas pour peiner la PRESSE, qui ne désire jamais la mort du coupable, si cette mesure de clémence doit s'appliquer à tous les prisonniers malades.

Si les renseignements transmis par le télégraphe sont exacts, Messieurs McGreevy et Connolly ont été libérés parce que leur santé ne leur permettait pas de subir le régime de la prison.

Aucune autre raison n'est donnée pour justifier cette clémence qui, dans ces conditions, est plutôt un acte administratif que l'exercice de la plus sacrée des prérogatives royales.

En un mot le conseil des ministres a déclaré que seuls les hommes sains et bien portants feraient leur temps de prison.

Le principe est nouveau; anciennement on mettait les prisonniers malades à la diète et à l'hôpital; aujourd'hui on les met en liberté et ce sont les mois de prison qu'on leur supprime au lieu de la nourriture.

Encore une fois LA PRESSE ne fera aucune objection à ce système pénitencier s'il est uniformement appliqué.

Tous les prisonniers sont égaux devant la justice et le châtiment. Si l'un d'eux est relâché parce qu'il est malade, tous les autres, dans le même état de santé, doivent être relâchés pour la même raison. C'est élémentaire et le principe est si vrai et si juste qu'on disait hier sur la rue que le gouvernement allait faire visiter les prisons communes par *son* médecin le Dr Church et que tous les condamnés malades seraient ensuite mis en liberté... après que, par respect pour les précédents, le docteur du gouverneur-général aura confirmé le rapport de son collègue officiel.

Voila qui va fermer la bouche aux journaux de l'opposition qui pretendent que MM. McGreevy et Connolly ont été mis en liberté pour des considérations politiques.

Cette intervention médicale dans les affiaires de la justice ne manque pas d'offrir quelques dangers, dont le moindre n'est certes pas celui qui assurera une impunité absolue aux personnes désireuses de marcher dans les platesbandes du code et jouissant d'une mauvaise santé.

Sa mise en pratique nous fera assister à des scènes que nos cours n'ont pas encore vues.

—Prisonnier, qu'avez-vous à dire pour empêcher que sentence ne soit passée?

—J'suis malade.

—Avez-vous un certificat à cet effet?

—Voici ceux des docteurs du gouvernement.

—Parfait, vous êtes condamné à aller vous promener.

Et les manuels de santé à l'usage des familles diront à l'article Maladies:

Les personnes malades doivent rester enfermées lorsqu'elles sont en liberté et mises en liberte lorsqu'elles sont enfermées.

Le drame finit en comédie; le dernier acte est joué, le rideau tombé, entonnons en chœur l'hymne national et n'en parlons plus.

La Presse.

Utilite des Oignons.

L'odeur désagréable des oignons fait qu'on les dédaigne, mais ce sont pourtant, sans aucun doute, des légumes très sains. Ils peuvent rendre de grands services sous forme de cataplasmes en cas de croup ou d'affections identiques. Le cœur rôti d'un oignon mis dans l'oreille aussi chaud qu'on peut le supporter soulage les maux d'oreilles lorsque les autres remèdes échouent, et l'on fabrique contre la toux un excellent melange en mettant des oignons coupés en tranches minces dans une casserole avec un quart de litre de mélasse, en faisant mijoter doucement pendant une demi-heure et en passant.

On vient à bout de cas graves de toux et d'enrouement en prenant fréquemment une cuillere à café de ce sirop. Comme aliment, les oignons purifient le sang, embellissent le teint et ne peuvent pas faire de mal. Soit cuits, ils sont très bienfaisants pour les nerfs, et si on les mange à l'état naturel, l'addition d'un peu de sel ou de poivre leur donne de la saveur. L'oignon d'Espagne est beaucoup moins piquant et désagréable au goût, et son action médicinale est la même.

L'AGE DU PAPE.

Rome, 2 mars—Le Pape a célébré aujourd'hui son 84ème anniversaire de son sacre.

Le cardinal La Valette, au nom du Sacré-Collége, a offert des félicitations à Léon XIII.

Est-ce une Canadienne?

Le télégraphe nous apprend que l'épouse de David Rouberger, qui réside près de Kintanning, Pa., a donné naissance à cinq enfants—trois filles et deux fils.

Cette femme-là doit être une Canadienne.

Accourez-tous, Au Magasin Populaire de Accourez-tous
DICKSON BROS,
68 - RUE MERRIMACK - 68
Les canadiens qui désirent acheter les meilleurs Thés et Cafés de la ville, sont priés d'aller tout droit à cet établissement. Ils sont assurés d'acheter des marchandises toutes fraiches, de meilleure qualité et aux plus bas prix de la ville, à l'emporium de Lowell.

ILS S'AMUSENT

Escapades d'Ecoliers et d'Ecolieres

Bradford, Mass, 2.—On ne parle ici et dans les environs que d'un petit incident qui s'est produit ces jours derniers dans le célèbre pensionnat de jeunes filles de cette ville et qui hâtons-nous de le dire ne saurait se comparer en rien au drame qui s'est déroulé ces jours derniers à l'université de Cornell.

La Bradford Academy est un des pensionnats de jeunes filles les mieux fréquentés de la Nouvelle-Angleterre et passe pour un des mieux tenus des Etats-Unis.

Or, un de ces derniers soirs, les membres du Cercle choral formé par les étudiants du Tuft's College, étant allés donner un concert à Haverhill, ont traversé la rivière Merrimack vers minuit et sont allés donner une sérénade aux pensionnaires de la Bradford Academy,

Dix-sept jeunes pensionnaires, réveillées en sursaut, sont descendues alors dans un costume des plus sommaires, chez une de leurs compagnes, dont la chambre est située au rez-de-chaussée, et allumant le gaz, elles se sont mises à danser tandis que les étudiants ravis continuaient à chanter.

Si l'on en croit la chronique scandaleuse, ces demoiselles, sans se préoccuper de la légèreté de leur costume, ont essayé d'imiter la fameuse dance serpentine, et même quelques-unes d'entre elles se seraient oubliées jusqu'à lever les jambes en l'air, lorsque tout à coup elles ont découvert une de leurs maîtresses occupée au milieu d'elles à prendre leurs noms.

Les danseuses effarouchées se sont sauvées dans leurs chambres respectives. Mais il était déjà trop tard, car toutes avaient été reconnues. Le lendemain, trois de ces demoiselles étaient expulsées, et les quatorze autres exclues des cours pour une période de trois semaines.

Mais ce n'est pas tout, dit-on. Les punitions infligées aux dix-sept danseuses ont été trouvées trop sévères par leurs compagnes, et l'on prétend que les autres pensionnaires de la Bradford Academy ne parle de rien moins que se mettre en grève.

UN VETERAN NOYE.

Amesbury, 1er mars. — Un nommé Charles O. Morrill est disparu depuis le 17 février dernier, et malgré des recherches incessantes, on n'avait pu retrouver la moindre trace du disparu.

Hier, on a trouvé sous un pont traversant la rivière Merrimack, entre cette ville et Newburyport, le gilet de cette homme, ainsi qu'une lettre.

Dans cette missive, Morrill dit adieu à ses parents et ajoute qu'il a décidé de mourir, la vie lui étant à charge.

Tout indique donc que le malheureux s'est jeté à l'eau et s'est noyé.

Il était âgé de 78 ans; c'était un vétéran de la guerre du Mexique.

Il laisse une femme et un fils.

KILRAIN EST MALADE

New York, 4 mars.—On a reçu de Baltimore une dépêche annonçant que Jake Kilrain, le fameux boxeur, est sérieusement malade dans sa demeure d'une complication de maladies.

Belly Edwards, qui est l'un des intimes de Kilrain, a été informé

UNE FABRIQUE SAUTE.

Scranton, Pa., 3 mars—La fabrique de poudre à Moosic, à 50 milles d'ici, a sauté dix minutes après neuf heures ce matin. Plusieurs hommes ont été tués.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

UNE TRAGEDIE.

UN HOMME TIRE SUR SON BEAU-FREERE.

La Victime Va Probablement en Mourir.

Peabody, 4 mars.—Une tragédie a eu lieu dans la demeure de Mde Lyman Bunker, sur la rue Jacobs, à 2.30 heures, cette après-midi.

Celui M. Mason, un tanneur, âgé d'une quarantaine d'années, vint frapper à la porte de cette résidence et demanda James E. Trask, dont la femme est la fille de Mde Bunker et dont la famille res de avec cette dame.

M. Trask, qui était de retour de Charleston, où il était employé pour un marchand de provisions, vint à la porte et Mason lui demanda s'il pouvait lui payer ce qu'il lui devait.

Trask répondit qu'il ne le pouvait pas, et Mason, levant le bras, s'écria: "Alors, attrape ceci." Une détonation se fit entendre suivie d'une autre: deux coups de revolver venaient d'être tirés par Mason sur son beau-frère.

Une des balles pénétra dans la porte et l'autre dans la poitrine de Trask, longeant le cœur et allant se loger dans l'épaule.

Les médecins n'ont pas grand espoir de sauver la malheureuse victime. C'est un homme âgé de 36 ans, ayant une femme et six enfants.

Mason, après l'attentat, s'éloigna, mais fut suivi par un voisin qui avait entendu les detonations, et avant qu'il eut atteint sa maison sur la rue Warren, la personne que le poursuivait lui enleva son arme et le conduisit au poste.

Mason n'opposa aucune résistance.

Mason a dit qu'il n'avait pas l'intention de tuer sur Trask, mais seulement de lui faire peur. Il avait bu et était très excité à cause des torts que Trask lui aurait fait. Il a prêté $800 à Trask il y a près de 10 ans, et il n'a jamais reçu un cent d'intérêt ou de capital.

Mason épousa la sœur de Trask et ils eurent cinq enfants qui sont encore en bas âge.

On croit que Trask ne passera pas la nuit.

On parlait de l'opinion politique de M. Ranc. Taupin entend et affirme M. Ranc. doit être très avancé.

—Pourquoi, lui demande-t-on?

—Parce que j'ai toujours entendu dire que le beurre très avancé sentait le rancé.

MARVELO!
MARVELO COMPOUND,
Pour le Nettoyage des Habillements de Dames et de Messieurs.
PRIX: 25 Cts.
EN VENTE PAR TOUS LES PHARMACIENS.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ...50
Trois mois, ...25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 8 MARS 1894.

IL NE PASSERA PAS.

Il y a des membres du Congrès et des sénateurs dans la capitale fédérale qui n'hésitent pas à dire qu'ils sont d'opinion que le nouveau projet de loi sur le tarif sera défait au Sénat.

Le projet de loi est toujours sur le métier, et samedi l'on pensait qu'il serait complété mardi et qu'on pourrait le soumettre au Sénat.

Mardi est arrivé, et l'on s'est aperçu que le bill était loin d'avoir reçu les dernières touches, même qu'il était encore fort incomplet, vu les divergences d'opinion et les changements qu'on lui fait ou veut lui faire subir, et qu'on ne peut dire avec quelque certitude quand on l'enverra au Sénat.

Les senateurs Hill, Murphy et Brice font toujours une vigoureuse opposition à ce projet de loi et l'on a tout lieu de croire que ces trois politiciens seraient, en vérité, enchantés si le bill ne devenait jamais loi, ce qui pourrait bien lui arriver.

Les manufacturiers dans tout le pays ont quelque espoir que ce bill sera défait ; cette impression est particulièrement forte à New York, dont les industriels sont representés si puissamment par Hill, qui n'est pas un lutteur dont on fait fi, on l'avouera. On va même jusqu'a dire que plusieurs grands fabricants ont été informés que la mesure en question ne sera jamais votée et qu'ils pouvaient se baser sur cet événement dans leurs calculs financiers.

D'un autre côté, les démocrates en général ne partagent pas cette croyance, tout en admettant que l'opposition est formidable.

Qui vivra verra.

La Vente des Spiritueux.

La question de changer les lois sur la vente des spiritueux, dit le *Sun*, est encore loin d'être reglée par notre législature. Un grand nombre de délegués sont en faveur de laisser aux villes la liberté de fixer le taux des diverses licences. Ceux qui ont l'intention de demander l'octroi d'une licence sont de ce temps-ci dans la plus grande perplexité, et le fait qu'une commission nommée pendant le terme d'office du Gov. Russell a recommandé l'adoption du système suédois est loin de simplifier les choses.

Le système suédois consiste en la formation de corporations auxquelles sont accordées les licences pour la vente des spiritueux, et environ 5 *o/o* du capital-actions doit servir a payer l'execution de travaux d'utilité publique. Ces corporations doivent donner des garanties qu'elles feront la vente des spiritueux telle que le veut la loi. Aucun actionnaire ne peut recevoir comme bénéfice plus de cinq pour cent du montant de ses actions.

Ce système ne parait pas de beaucoup meilleur que celui qui est en force aujourd'hui.

Il y a aussi le système norwégien qui est à l'étude ; nous aurons occasion d'en parler plus tard.

ACTUALITES.

Louis Kossuth, le patriote hongrois, est dangereusement malade. Le Dr Basso, son médecin, le considere comme perdu. Kossuth refuse de prendre les remèdes qui lui sont prescrits.

G. L. Mayer, étudiant de théologie de Boston, vient de disparaître soudainement à la suite de la découverte qu'on vient de faire qu'il s'était marié deux fois et tenait depuis plusieurs années ménage double.

Mayer est né au Canada et à son arrivée à Boston s'était marié à une jeune Italienne.

Depuis, il était retourné au Canada, où il épousa Mlle Carrie Byers, qu'il emmena vivre à Boston.

Les deux ménages n'étaient pas très éloignés l'un de l'autre et Mayer se partageait insouciamment.

Le *Democrat Chronicle*, de Rochester, s'amuse aux dépens de lord Aberdeen et de Messieurs les Anglais, parce qu'ils ont chanté récemment le "God save the Queen" après le concert de la Patti à l'Academie de Musique à Montréal. Notre co-frère de Rochester dit que dans la province de Québec les Anglais sont "tremendously loyal" au sujet de l'hymne national et que leur sentiment vis-à-vis la race française, qui les noie, les a rendu ombrageux et chauvins.

le *Democrat Chronicle* trouve ni plus ni moins qu'absurde la pseudo patriotique manifestation faite par le gouveneur du Canada et les siens.

On mande de Chicago qu'un vol aussi audacieux qu'invraisemblable vient d'être commis en pleine ville.

Jesse M. Furst possédait une maison à deux étages, sur l'avenue Eleston. L'autre jour, il voulut la visiter, mais il ne trouva que le terrain vacant ; la maison était disparue.

Furst porta plainte au poste de police. Les officiers se mirent en campagne et retrouvèrent la maison en possession des époux Pissazaczek, qui l'avaient achetée d'un nommé Lubuosck pour la somme de $185.00.

Lubuosck a fait traîner la maison sur une distance de quatorze rues dans le quartier le plus fashionable. Il vient d'être arrêté.

Une scène scandaleuse a eu lieu à la Chambre des Représentants à Washington. On discutait la question du budget des fortifications et des pensions ; M. Meredith, de la Virginie, parlant d'un pensionnaire qui, prétendait-il, s'était parjuré pour voir son nom figurer sur la liste, quand M. Tunk, de l'Illinois, déclara que le dit Meredith n'était pas un bon citoyen s'il ne dénonçait pas le parjure aux autorités. Le député de la Virginie, croyant que sa véracité était mise en doute, se précipita vers M. Tunk et lui appliqua son poing sur la figure. On sépara à l'instant les deux députés que M. Crisp, le *speaker*, parvint à calmer, et l'incident fut clos.

Un journal de Londres dit qu'il en a coûté $150,000 à M. Labouchère pour se défendre dans les nombreux procès en libelle qu'on lui a intentés.

Tout le Japon se prépare à célébrer les noces d'argent du Mikako. A cette occasion, on dépensera près d'un million de dollars pour des fêtes publiques.

La législature du Rhode Island vient d'adopter une loi décrétant que les marchands de Providence ne pourront faire travailler leurs commis plus de cinquante-quatre heures par semaine.

Le *Democrat Chronicle* de Rochester, N. Y., nous apprend que le Rvd Père Corbett, excommunié par Mgr Bonacum, évêque de Lincoln, dans le Nebraska, est condamné par celui-ci à trois ans de réclusion dans un monastère des environs de Montréal.

Le Père Corbett refuse de se soumettre à cette ordonnance et il a traduit son évêque devant les tribunaux civils.

Il y a quelque temps, un nommé Eugène Béranger, journalier demeurant 53, rue de Montreuil, (Paris) abandonnait sa maîtresse, une nommée Amélie Chandellon, ouvrière polisseuse, demeurant à Montreuil-sous-Bois.

Un soir, il aperçut cette dernière causant avec un homme, rue des Immeubles Industriels. Il attendit que la conversation fût terminée et quand il vit Amélie Chandellon seule, pris d'un accès de jalousie, il se précipita sur elle et l'assomma à coups de canne plombée.

Des passants intervinrent heureusement et parvinrent à arrêter Béranger qu'ils conduisirent au commissariat de police.

La victime qui était évanouie a été transportée dans un état très grave à l'hôpital Saint Antoine.

Revue Canadienne.

Paraissant le 1er de chaque mois par livraison de 64 pages, formant à la fin de l'année un magnifique volume de près de 300 pages, orné de nombreuses gravures dans le texte.

Le numéro pour mars 1894 contient :

Le Sommeil de l'Enfant Jésus (tableau de Carlo Dolci), par Alphonse Leclaire ; les Discours de Sir George Cartier, par Wilfrid Laurier ; les Iroquois au Nord-Ouest, par L. A. Prud'homme ; Fable (poésie), par l'abbé F. X. Burque ; le Roi de la Couleur en Art, par Eug. Aubert ; le Fort et le Chateau Saint Louis, par Ernest Gagnon ; la Bague de Marie Stuart, par Comtesse de Ballestrem ; le Droit paroissial, par Joseph Desrosiers ; Chronique du Mois ; les Bastonnais, par J. Lespérance. L'abonnement est de $2.50 par année, payable d'avance. C. O. Beauchemin & Fils, propriétaires-administrateurs, 256 et 258, rue St Paul, Montréal.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 15 Fév. 1894.

M. l'Administrateur,

Les bruits annonçant le rappel à Rome de Mgr. Satolli sont prématurés. Le Pape est on ne peut plus satisfait de son délégué en Amérique. Quand Léon XIII jugera que l'œuvre de Mgr Satolli peut, sans être compromise, passer en d'autres mains, alors, mais alors seulement, le délégué viendra à Rome recevoir la pourpre cardinalice comme récompense de son abnégation et de ses travaux. C'est ce que m'a dit du moins Mgr Volpini, un des familiers du Pape. Quand à l'histoire de substituer Mgr Ireland à Mgr Satolli, cela ne sera jamais. C'est un ballon d'essai lancé par la faction *catholique-américaine* ; mais la chose à Rome a été considérée du côté comique et le haut clergé s'est contenté de sourire avec une bonhomie narquoise.

Les affaires à Rome semblent ressusciter, les pélerins en sont la cause. De toutes les nations et tous les jours ils recommencent à affluer vers le Vatican ; cela durera jusqu'à la fin du mois. Entre tous les pélerinages, on compte sur un concours d'environ 15,000 âmes. Eh ! bien calculez : 15,000 pélerins qui laisseront individuellement une moyenne de $2 par jour durant dix jours, fera pour Rome un profit de $300.000. C'est une providence pour le petit commerce. Je vous rendrai compte dans ma prochaine correspondance de la cérémonieuse clôture du jubilé à laquelle je suis invité pour dimanche, 18 février. Le ministre Crispi a fait tout ce qu'il a pu pour empêcher, au moins pour amoindrir cette solennité ; ayant échoué, il est tombé malade d'un accès de dépit.

La campagne romaine offre en ce moment un merveilleux coup d'oeil d'activité. Bien que la saison d'hiver ait été exceptionnellement rigoureuse, les prés et les collines sont couverts d'un épais manteau de verdure, et déjà dans les vergers bien exposés l'amandier est en fleur. O comme il est beau l'amendier italien avec ses fleurs blanches légèrement tintées de rose et lui donnant l'air d'un arbre couvert de neige colorée par les rayons du soleil d'hiver !

Dans la province de Rome le travail des campagnes ne se fait pas par les romains, mais par des émigrants de diverses provinces voisines.

Les laboureurs des vignes (vangatori) viennent des Marches d'Ancône, du Piceno. Ce sont des travailleurs infatigables qui manient la bêche avec une légèreté et une dextérité égales à celle du soldat jouant de l'épée. Ces travailleurs connaissent parfaitement la culture de la vigne. Ils savent, à la vue seule du terrain, à quelle profondeur ils doivent enfoncer la bêche ; s'il faut travailler en temps sec ou humide ; en telle ou en telle lune, etc. A l'époque des travaux vous les voyez arriver par brigades de 10, 20, 50 travailleurs, portant invariablement sur leurs épaules un vaste sac qui, rempli de paille, leur servira de lit, une couverture de laine à peine écrue et une chaudière en fer. Dans la main droite, le gagne-pain : la bêche au fer luisant et effilé qui durant trois ou quatre mois va tourner et retourner la face des plaines et des collines.

Le vêtement de ces gens-là est uniforme comme celui d'un régiment. Tous ont le front couvert d'un petit chapeau noir, mou, pointu. Une casaque bleue, une veste bleue, un pantalon bleu forment le corps du vêtement. Les boutons sont d'une dimension épouvantable. Quand je les vis pour la première fois, je crus que c'était des oignons d'Egypte. La chaussure du *vangatore* n'est pas faite pour aller au bal. C'est une énorme paire de souliers lacés et en cuir jaune, munis d'une semelle d'un pouce, laquelle est ornée de plusieurs centaines de clous à grosse tête.

Le *vangatore* travaille du lever au coucher du soleil à un prix qui varie de 25 cents à 80 cents. Il fait deux repas durant le travail ; le premier vers 10 heures, le second vers 2 heures. A 10 heures, il mange du pain, un oignon et boit de l'eau mêlé à du vin. A 2 heures il mange du pain et du fromage et boit encore un mélange d'eau et de vin. C'est le soir au retour du travail qu'il fait son grand repas. Ce festin consiste invariablement en farine de blé d'Inde bouillie, salée, arosée d'un peu de conserve de tomate. C'est là tout le menu. Parfois, si la semaine a été bonne, le dimanche à midi, ou plutôt à 2 heures, une salade recueillie dans les prés vient réjouir la table et rafraîchir l'appétit.

Les *vangatori* font toute leur cuisine dans la chaudière de fer mentionnée plus haut. Le bois, ils le trouvent dans les vignes où ils travaillent, ou bien encore, dans les forêts communales qui leur sont ouvertes.

Le logement ne leur coûte pas très cher et pour une bonne raison. C'est ordinairement un sous-sol, ou une remise de deux ou trois dollars par mois. Ces bonnes gens se mettent 20, 30, 40 pour louer un local de ce genre, et ils dorment sur leur sac de paille, roulés dans leurs habits et leur grossière couverture pour la modeste somme de 5 ou 10 cents par mois.

Le dimanche et les fêtes, ce monde-là ne manque pas la messe ; les fêtes de la Ste Vierge surtout sont sacro-saintes pour eux, et si le dimanche, une fois la messe entendue, ils se font peu scrupule de se rendre au travail, le jour de la *Madone* comme ils disent, on ne leur ferait pas même toucher le manche de leur bêche. Comme vous le voyez, c'est une dévotion un peu superstitieuse Mais que voulez-vous, ils sont d'une ignorance épouvantable, et ce qu'ils font est déjà admirable.

Les *vangatori* n'emmènent avec eux aucune femme. Celles-ci sont restées au pays pour surveiller le petit avoir qu'ils possèdent dans les Appenins neigeux : quelques poules, un porc, un lopin de terre encore gelé et que les hommes viendront cultiver quand ils auront fini de travailler au loin et qu'ils rapporteront à la maison les 2 ou 300 francs épargnés durant les jours de labeur lointain.

Le dimanche et les jours de fête, le matin après la messe, tous les *vangatori* s'en vont au ruisseau le plus voisin, et là de laver leur linge sale avec un courage et une maladresse comiques. Quand le linge est un peu éclairci et seché, ils s'alignent tous devant leur remise et assis sur leurs talons procèdent au racommodage. C'est là qu'il s'en fait de beaux points croisés, d'élégantes boutonnières, etc. Ceux qui n'ont rien de déchiré remettent à leurs souliers les clous qui ont déserté. Il faut entendre les imprécations du brave homme quand manquant la tête du clou il s'écrase les doigts d'un coup de marteau ! C'est à faire frémir un gendarme !

Quand la garde-robe est en bon ordre, la musique et le bal commencent. Chaque brigade à son *a cordéon* et deux ou trois artistes qui savent en tirer les airs du pays natal. Toutes les ballades et romances de la montagne y passent. Solo et chœur se succèdent avec un enthousiasme supérieur à l'homme. Au concert succède la danse. La danse est d'une originalité inouïe, vive, saccadée, tourmentée : elle commence par un individu seul, puis deux, trois, quatre, dix, vingt pour finir après une demi-heure dans les tourbillons enragés d'une véritable ronde macabre. Je n'aurais jamais cru que des hommes vêtus et chaussés si pesamment pussent danser si légèrement.

Bien à vous,

WM. BREEN.

NAPOLEON ECRIVAIN—UNE LETTRE A JOSEPHINE

On savait depuis longtemps que certains chapitres des MEMOIRES de Napoléon, notamment ceux de Vendémaire, d'Arcole, de Rivoli, d'Austerlitz, contiennent des beautés de premier ordre. Sa CORRESPONDANCE, qui touche a tant de sujets : art militaire, politique, religion, diplomatie, travaux publics, justice, administration, finances, beaux-arts et choses de théâtre, et dans laquelle on est forcé de faire un choix, puisqu'elle est si vaste, sa correspondance contient trois ou quatre cents lettres ayant une indéniable valeur de style. C'est beaucoup pour un homme si occupé. La plupart de ses discours, ses harangues, ses messages au sénat conservateur, ses allocutions purement politiques, représentent comme autant de modèle d'ordre, de clarté, de netteté. Toutes ces différentes œuvres sont dans un état de parfait équilibre. Aussi n'est-il pas surprenant, Napoléon étant redevenu à la mode, qu'on ait eu l'idée de réunir les œuvres littéraires du grand homme, lettres, mémoires, proclamations, etc.

Nous reproduisons ici une page qui donne une idée du style de Napoléon : c'est une lettre brûlante d'amour, adressée à Joséphine, pendant la première campagne d'Italie :

Port-Maurice, le 14 germinal (3 avril 1796).

J'ai reçu toutes tes lettres, mais aucune n'a fait sur moi l'impression de ta dernière. Y pense-tu, mon adorable amie, de m'écrire en ces termes ? Crois-tu donc que ma position n'est pas déjà assez cruelle, sans encore accroître mes regrets, et bouleverser mon âme ? Quel style ! quels sentiments que ceux que tu peins ! Ils sont de feu, ils brûlent mon pauvre cœur. Mon unique Joséphine, loin de toi le monde est un désert où je reste isolé, et sans éprouver la douceur de m'épancher. Tu m'as ôté plus que mon âme ; tu es l'unique pensée de ma vie. Si je suis ennuyé du tracas des affaires, si j'en crains l'issue, si les hommes me dégoûtent, si je suis prêt à maudire la vie, je mets la main sur mon cœur ; ton portrait y bat, je le regarde, et l'amour est pour moi le bonheur absolu, et tout est riant hors le temps que je me vois absent de mon amie.

Par quel art as-tu su captiver toutes mes facultés, concentrer en toi mon existence morale ? Vivre pour Joséphine ! voilà l'histoire de ma vie. J'agis pour arriver près de toi ; je meurs pour t'approcher. Insensé ! je ne m'aperçois pas que je m'en éloigne. Que de pays, que de contrées nous séparent ! que de temps avant que tu lises ces caractères, faibles expressions d'une âme émue où tu règnes ! Ah ! mon adorable femme ! Je ne sais quel sort m'attend ; mais s'il m'éloigne plus longtemps de toi, il me sera insupportable, mon courage ne va pas jusque-là. Il fut un temps ou je m'enorgueillissais de mon courage, et quelquefois, en jetant les yeux sur le mal que pourraient me faire les hommes, sur le sort que pourrait me réserver le destin, je fixais les malheurs les plus inouïs sans froncer le sourcil, sans me sentir étonné. Mais aujourd'hui, l'idée que ma Joséphine peut être mal, et surtout la cruelle, la funeste pensée qu'elle pourrait m'aimer moins, flétrit mon âme, arrête mon sang, me rend triste, abattu, ne me laisse pas même le courage de la fureur et du désespoir.

Je me disais souvent jadis : les hommes ne peuvent rien à ceiui qui meurt sans regret ; mais aujourd'hui, mourir sans être aimé de toi, mourir sans cette certitude, c'est le tourment de l'enfer, c'est l'image vive et frappante de l'anéantissement absolu. Il me semble que je me sens étouffer. Mon unique compagne, toi que le sort a destiné pour faire avec moi le voyage de la vie, le jour où je n'aurai plus ton cœur sera celui où la nature sera pour moi sans chaleur et sans végétation. Je m'arrête, ma douce amie ; mon âme est triste, mon corps est fatigué, mon esprit est alourdi, les hommes m'ennuient. Je devrais bien les détester. Ils m'éloignent de mon cœur.

Je suis à Port-Maurice près Oneille ; demain je suis à Albenga. Les deux armées se remuent ; nous cherchons à nous tromper. Au plus habile la victoire. Je suis assez content de Beaulieu ; il manœuvre bien ; il est plus fort que son prédécesseur. Je le battrai j'espère de la belle manière.

Sois sans inquiétude, aime-moi comme tes yeux ; mais ce n'est pas assez, comme toi ; plus que toi, que ta pensée, ton esprit, ta vie, ton tout. Donc amie, pardonne-moi je délire ; la nature est faible pour qui sent vivement, pour celui que tu aimes. A Barras, Sucy, Mde Tallien, amitiés sincères ; à Mme Château Renard, civilités d'usage, à Eugène, à Hortense, amour vrai.

NAPOLEON.

QUATRE MINEURS TUES,

Par la Chute d'un Quartier de Roc.

Scranton, Pa., 6 mars—Quatre mineurs ont été tués dans la mine de Richmond, dans la partie ouest de la ville, ce matin, à 5 heures.

L'accident a été causé par la chute d'un quartier de roc qui s'est détaché du côté du puits, près du fond, ce qui a produit une explosion de gaz.

Cinq autres mineurs parvinrent à s'échapper, mais furent blessés légèrement. Ces hommes furent promptement hissés à la surface, mais le corps des autres n'ont pas encore été retirés du puits, vu l'accumulation d'un brouillard à travers lequel il est dangereux de s'aventurer.

UNE GUERISON RADICALE M. Ulysse Calame écrit à la date du 4 Octobre 1893, de Pocahontas, Ill. :

Cher monsieur : J'ai trés bien reçu votre honorée du 16 Septembre, et je vous dirai qu'un enfant de ma fille a été radicalement guéri par le moyen de votre Novoro. Cet enfant est né avec la tête couverte de croûtes ; on a essayé pendant deux ans toutes sortes de remèdes. J'ai conseillé à ma fille d'essayer de votre medecine, et deux bouteilles ont produit une guérison radicale ; l'enfant a la tête aussi propre et nette que s'il n'avait jamais eu de maladie.

J'oublie de vous dire que l'enfant guéri par votre Novoro est celui d'Ami Trolliet, de Highland, Ill. Je suis votre tout dévoué,

ULYSSE CALAME.

Mille autre cas de guérison peuvent être relatés. Des agents locaux sont seuls chargés de la vente du *Novoro du Dr Pierre* et on ne peut pas l'acheter chez aucun pharmacien ni droguiste. Dans le cas ou, dans votre localité, il n'y aurait pas d'agent, écrivez alors pour obtenir tous renseignements et donner vos ordres au Dr. Peter Fahrney, à Chicago, Ill., 112 S. Hoyne Avenue.

Nouvelles Condensees.

Vienne, 5 mars—Le journal *Dutzche Zetung* dit que la venue de l'empereur Guillaume à Abazzia est occasionnée par l'état de sa santé. Sa nervosité habituelle a été, paraît-il, beaucoup augmenté par l'excitation à cause du traité russe.

Des médecins lui conseillent un repos complet.

Lebanon, Pa., 5 mars — Un placard a été affiché dans les fabriques Pennsylvania Bolt & Nut ; les Lebanon Rolling Mills, les West Lebanon Rolling Mills & East Lebanon Iron Co., samedi, annoncant une réduction de gages de 15 o/o.

Ce matin les employés ont refusé de reprendre l'ouvrage.

On a tenté de s'entendre, mais les propriétaires ne veulent pas entendre parler de compromis.

Brooklyn, 5 mars—Cette après-midi, Fritz Nolty, âgé de 40 ans, un marin sur un bateau allant de Boston à New York, a tiré un coup de revolver sur Clara Friend, âgé de 15 ans, la balle lui pénétrant dans la tempe gauche.

Après cet attentat, Nolty se suicida dans la résidence des parents de sa victime, en cette ville.

Nolty ennuyait la jeune fille par ses attentions, et toute la semaine dernière il vécut chez ses parents.

La tragédie eut lieu pendant l'absence des parents. La jeune fille va en mourir.

Providence, R. I., 5 mars—Hier après-midi Ezekiel C. Turner, de North Stonington, a reçu dans le côté un coup de revolver tiré par Michael McGowan, de Westerly.

Ce dernier, en compagnie de John Donohue, de la même ville, se rendit à la *Turner's House* pour y chercher du cidre.

Une querelle s'ensuivit et McGowan tira sur Turner qui lui refusait du cidre.

Les médecins disent qu'ils n'ont plus d'espoir de sauver Turner. Son témoignage *ante mortem* a été pris.

New York, 5 mars—Les procès intentés à plusieurs politiciens de New York pour fraudes électorales se sont terminés aujourd'hui devant le juge Barrett.

W. H. Rooney et Charles H. McKenna, inspecteur du 51ème district électoral, ont été condamnés à un an et dix mois de prison chacun pour avoir fait de faux rapports. Ils devront aussi payer une amende de $250 chacun.

Thomas McMahon s'est avoué coupable de fraudes électorales et il fut condamné à un an de pénitencier.

Winamac, Ind., 5 mars. — Hier matin, presque en face de la gare de Pan Handle, eut lieu un sérieux tamponnement.

Bruce Ide, le mécanicien chargé du train de marchandises Pan Handle, se dirigeant vers l'Est, s'endormit hors de la connaissance du chauffeur Merrill. Son train allait à une grande vitesse quane il vint se heurter au dernier wagon d'un autre train, avariant quinze wagons.

La locomotive sauta hors de la voie et continua à avancer jusqu'à 300 pieds, puis tournant sur elle-même, elle retomba sans dessus dessous.

Le mécanicien Ide fut blessé mortellement. Le chauffeur Merrill fut projeté à une distance de cinquante pieds et fut grièvement blessé. Les pertes subies par la compagnie de chemin de fer s'élèvent à $75,000.

Stoughton, 5 mars—Un meurtre a été commis à Canton, près de la frontière de Stoughton, hier après-midi.

Plusieurs italiens employés à creuser des puits artésiens à Canton, se querellèrent pendant une partie de cartes, et l'un d'eux sortit un poignard et l'enfonça dans la poitrine de son adversaire ; puis il lui porta un autre coup à la tête.

Les amis du blessé tentèrent de le transporter au village où se trouvait un médecin..

Le long de la route il expira. Des traces de sang étaient visibles tout le long du trajet à partir du lieu du crime jusqu'à l'endroit de la mort de la victime.

La police fut aussitôt avertie et toutes les personnes impliquées dans l'affaire furent arrêtées.

Chicago, 5 mars—De grandes pluies sont tombées dans tout l'Ouest et le Nord-Ouest toute la journée hier. En plusieurs endroits de grosses avaries ont été causées et la pluie continue toujours de tomber.

A Cedar Rapids, dans l'Iowa, les eaux de la rivière ont cru rapidement, emportant la glace et une grande partie de la digue.

Dans le Minnesota et South Dakota, l'orage a été l'un des plus gros de mars.

A Stillwater, les rues ont été inondées et rendues impassables.

L'orage a été général dans tout le Kansas et la partie nord de l'Oklahoma, s'étendant jusqu'à l'ouest de la frontière du Colorado.

Cet orage était accompagné de décharges électriques. Dans le Kansas, la pluie va être d'un grand bénéfice à la récolte du blé.

Dans le Nebraska l'orage a aussi été très sévère, mais aucun dommage sérieux n'a été causé.

Londres, 6 mars—Lord Rosebery, cette après-midi, a pris possession des bureaux autrefois occupés par Gladstone comme premier ministre d'Angleterre.

Le nouveau premier ministre rendit en premier lieu visite au chancelier de l'échiquier, le Très Hon. Sir William Vermon Harcourt ; puis il passa dans les appartements de M. Gladstone, où il fut cordialement reçu par l'ex-premier ministre.

Lord Rosebery se rendit ensuite à sa demeure, sur le square Berkeley, pour se préparer à son entrevue avec la reine.

Voici les votes donnés dans les *towns* du Massachusetts lundi sur cette question.

Holbrook—Contre 200, pour 116.

Rockport — Pour 31, contre 347.

Norton—Contre 95, pour 93.

Lincoln—Contre 59, pour 19.

Hanson—Pour 20, contre 85.

Duxbury—Contre 146, pour 119.

Abington — Pour 91, contre 239.

Uxbridge — Pour 274, contre 318.

Monterey—Pour 32, contre 32.

Sandwich — Pour 98, contre 188.

Acushnet — Pour 73, contre 136.

Leekonk vota contre les licences.

VICTOIRE REPUBLICAINE.

Le Dr Martel, Candidat Democratique, est Battu.

Lewiston, 5 mars.—La plus chaude élection municipale qu'on ait vue depuis plusieurs années s'est terminée aujourd'hui par l'élection de F. L. Noble, le candidat républicain à la mairie, par une majorité de 195 sur le Dr L. J. Martel, démocrate, et T. F. Callahan, indépendant.

Les républicains ont aussi élu leurs candidats dans cinq quartiers sur sept.

L'an dernier, le vote total a été moindre que cette année, et Seth Chandler, républicain, fut élu maire par une majorité de 191 sur le Dr Martel, mais les démocrates remportèrent quatre quartiers.

Les *tickets* républicains et indépendants dans tous les quartiers furent les mêmes pour tous les candidats, sauf le maire.

Les républicains ont concentré leur énergie dans les quartiers 3 et 4, où les votes sont presque également partagés, et avec l'aide des démocrates qui votèrent pour Callahan, ils remportèrent ces quartiers par de petites majorités.

Des batailles dans les rues furent d'occurence fréquente, mais aucune arrestation n'a été opérée

Le Dr Martel a été combattu fortement par les irlandais démocrates à cause de sa nationalité.

GREVE A LAWRENCE.

Les Teinturiers et les Finisseurs se Remuent.

Lawrence, 5 mars—Ce matin, environ 400 teinturiers et finisseurs des fabriques Arlington se sont mis en grève.

Leurs gages ont été réduits l'automne dernier, et ils ont demandé une augmentation de gages la semaine dernière. Sur le refus des propriétaires, ils se mirent en grève.

L'agent Bedford a dit à un reporter que les produits de ces manufactures seront envoyés dans des teintureries pour y être teints, si la grève continue.

On a rapporté que la compagnie avait fait des arrangements pour expédier une quantité de produits pour être teints à Philadelphie. On a écrit aux unions de Philadelphie à ce propos, et si les fabriques de Philadelphie font l'ouvrage de la Washington Co., leurs employés se mettront eux aussi en grève.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—La compagnie du "Great Northern Railway" vient de s'adresser au gouvernement d'Ontario afin d'avoir une subvention de $80,000 pour aider à la construction d'un pont à Hawkesbury, dans le comté de Prescott.

Ce pont, dont le coût est estimé à $400,000, relierait Québec et Ontario et serait d'un immense avantage pour le commerce de l'Ouest.

—En dépit des droits élevés, notre commerce de foin avec les Etats-Unis en 1893 a été de $854,000 contre $580,000 en 1892.

—Le vicomte de Villeneuve, bien connu dans certains cercles à Montreal, a été arrêté en cette ville, par le détective Patry, de Québec.

Le vicomte est accusé de faux par le gouvernement français qui a demandé son arrestation et son extradition.

Devant le juge Chauveau, samedi, M. de Villeneuve a plaidé non coupable ; il dit qu'il est victime d'une conspiration ourdie par sa femme pour le faire retourner en France.

Une dépêche de Québec annonce qu'au consulat Français, en cette ville, on prétend ne rien connaître des détails de l'affaire.

Le vicomte a été renvoyé à huit jours. On informe.

De Villeneuve s'opposera à son extradition.

C'est un homme d'environ 35 ans ; il était arrivé à Montreal avec de grands projets. Il rêvait l'établissement d'un cercle et d'un café fashionables.

Il avait même songé au bloc Mussen comme quartiers généraux de sa fondation et en parlait dans les bureaux de journaux.

—Mgr l'archevêque de Montréal a célébré mercredi dernier, 28 février, le 67e anniversaire de sa naissance. Ce jour-là il a dit la messe dans la maison de sa vénérable mère ; il était assisté par M. Deguire, curé de Saint Jacques, et par le R. P. Lacombe, qui est né le même jour et la même année que Sa Grandeur. Ça été un beau et touchant spectable. Mme Fabre qui jouit d'une excellente santé est aujourd'hui dans sa 83e année.

—Une nouvelle à laquelle on ne croyait pas, mais qui a pris maintenant un fait accompli, est la contestation de l'élection du maire Villeneuve. L'affidavit requis par la loi a été donné par Alexandre Narbonne, peintre, et la requête est prise par Martin Brunet, charretier, et William Lalonde, plombier. Les pétitionnaires alléguent les fraudes commises par le défendeur et ses agents et un système général de corruption. Ils se plaignent aussi de l'insuffisance du nombre des bureaux de votation et des nombreux *télégraphes* qui ont voté plusieurs fois entre autres Jos. Langlois qui aurait voté 5 fois, Jos. Lespérance, 3 fois, Jos. Lapierre, plusieurs fois, dans le quartier Ste Marie, James Byle aussi plusieurs fois dans le quartier St Antoine.

Le défendeur aurait aussi donné de l'argent à différentes personnes : à Gédéon Surprenant $200, à P. Beauchemin $150, à Nap. Martin, comptable, 500.

QUEBEC,

—Le juge Routhier a rejeté la requête de Mme O'Dell, qui demandait la garde de ses enfants, en attendant l'issue du procès en séparation de corps que lui a intenté son mari. La demanderesse n'a pu prouver les accusations d'ivrognerie, d'immoralité et de cruauté portées contre M. O'Dell. Les enfants resteront donc entre les mains de leur père pour le moment.

—La société St Joseph de St Roch a célébré lundi la fête annuelle par une messe solennelle à l'église St Roch.

Plusieurs ministres du gouvernement local, des députés et l'élite de notre société y assistaient. La partie musicale a été splendide.

—Le *Globe*, de Boston, publie une dépêche d'Ottawa disant que l'honnorable M. McGreevy se présentera probablement de nouveau pour le parlement fédéral dans son ancien comté de Québec-Ouest où on lui aurait offert la candidature.

Le député actuel, un vieillard (l'hon. John Hearn,) a reçu ordre de ses médecins de se retirer de la vie politique et tout annonce que McGreevy, qui a présenté Québec-Ouest pendant 25 ans, siègera encore au parlement.

—Les jeunes filles du faubourg St Jean viennent de fonder un club de raquetteuses.

—Le jeune fils de M. Joseph Lachance, commis-voyageur, du No 56 rue St Jean, est tombé du toit de la maison de son père, une distance de 40 pieds. Il s'est disloqué les deux bras.

Nous croyons devoir encore extraire ces quelques lignes charmantes des lettres de M. Julian Ralph dans le *Sun* de New York, pour donner quelques petits frissons de plaisir à nos lectrices.

M. Ralph écrivait à son journal à l'occasion du grand bal du Carnaval :

"Deux seules villes au Canada peuvent fournir une collection d'aussi belles femmes que celles qui sont venues ce soir-là rendre hommage aux représentants de la Couronne. C'est Montréal et Québec, et la raison, c'est que ces deux villes sont très françaises. Inutile de le nier : les Canadiennes-françaises sont plus jolies que les Canadiennes-anglaises, irlandaises ou écossaises. Les Anglaises ont un teint tout aussi rose, et des voix musicales au-delà de toute expression. Il faudra aller au ciel pour entendre rien d'aussi mélodieux que les incantations profondes, moëlleuses qui ruisselent sur les lèvres d'une Anglaise. Mais les filles de race française ne sont pas aussi fortes en ossature et toutes en hauteur comme elles. Elles sont mignonnes et bâties en contours arrondis. Elles ont de la pétulance, du vif-argent, et dans leurs bonnes joues rondes et leur œil pétillant il y a une vivacité, quelque chose d'hilariant qui ne se trouve nulle part ailleurs sur la terre. Elles disent au reporter du *Sun* qu'elles trouvent les Americaines très jolies et mises avec beaucoup de goût, mais hélas ! on leur a dit que nos femmes dépensent un peu de rouge et mettent quelquefois de la peinture sur leurs lèvres et leurs sourcils. Comment, au nom du ciel, pareil scandale peut-il arriver ? C'est le plus gros péché du décalogue canadien. Les filles du Canada sont si bien parées par la nature qu'elles ne peuvent se mettre en tête qu'une femme donne dans cet atroce abus du maquillage."

—*L'Electeur.*

OTTAWA,

—Samedi, la famille de M. C. Gagné, du département des douanes, a découvert que Mde Gagné, qui est âgée de 72 ans, était morte dans son lit. La mort remontait à plusieurs heures. Mde Gagné couchait seule dans une chambre à part.

—L'élection d'un commissaire d'école, qui a lieu, cause beaucoup d'excitation. La lutte se fait entre M. Léveillé, candidat de l'évêque et M. Martel candidat de la fonction Moffet.

ST HYACINTHE,

L'Hon. M H Mercier est venu vendredi, à St Hyacinthe, pour y plaider contre Mgr Moreau dans la fameuse cause de Pike River.

BROCKVILLE,

—Les assises s'ouvriront ici le 12 mars. On s'y occupera du meurtre des époux Williams.

L'avocat Osler met la dernière main à la cause de la Couronne contre McWhirrel et Walker, accusés de ce crime.

Buchard, accusé de complicité après le meurtre, ne sera probablement pas inquiété.

On se rappelle que les vieux Williams ont été assassinés dans leur maison près de Port Credit et que les auteurs du crime ont volé le cheval et la voiture trouvés dans l'écurie et les ont vendus.

STE ANNE de BELLEVUE,

—Un triste accident vient de jeter la consternation parmi les habitants de notre localité.

M. Adolphe Raymond, propriétaire de l'hôtel Ottawa, était parti, accompagné de sa femme et de ses deux enfants, pour faire une promenade en traîneau dimanche, après la messe, jusqu'au Lac des Deux Montagnes.

Ils s'étaient à peine aventurés sur la glace pour

BON MARCHE.

Un Stock d'un Manufacturier de Rideaux en Dentelle Nottingham et Ecossaise.

Sujet aux Imperfections du Manufacturier, dans plusieurs cas presque Imperceptibles.

Pour etre vendu a Moitie Prix.

C'est notre Vente Annuelle de Rideaux en Dentelle.

Et donne une Occasion Rarement offerte pour acheter ces Marchandises a une Fraction de leur veritable valeur, Ce lot comprend les Meilleures Occasions jamais offertes avant aujourd'hui,

LISEZ NOS PRIX!

Rideaux de 75c. pour 49 cts. la paire.
Rideaux de 98c. pour 59 cts. la paire.
Rideaux de $1.25 pour 69 cts. la paire.
Rideaux de $1.50 pour 79 cts. la paire.
Rideaux de $1.75 pour 98 cts. la paire.
Rideaux de $2.00 pour $1.25 la paire.
Rideaux de $2.50 pour $1.49 la paire.
Rideaux de $2.75 pour $1.75 la paire.
Rideaux de $3.00 pour $1.98 la paire.

F. G. MITCHELL & CO.

NOTES LOCALES.

May Holmes, la petite fille de Charles W. Holmes, est tombée sur la rue Royal, lundi, et elle s'est brisé un bras.

J. S. Marion, photographe ne renom, est passé maître en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

Les inspecteurs du revenu ont saisi un baril de bière dimanche chez James Kane et Ellen Hennessey, No. 74 rue Crosby.

Le poulailler de George W. McIntire, dans le village Middlesex, a été visité dans la nuit de samedi et plusieurs poules ont été volées.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

M. Edward Pond, un contremaître dans le Boott, a démissionné, et avant son départ, ses anciens employés lui ont présenté une bourse bien garnie.

Une réduction des gages sera mise à effet dans les fabriques de lainages Merrimack, à Dracut, lundi. On ne connaît pas encore les détails de cette réduction.

L'Union des Tisserands sur les tapis ingrain a donné $50 aux grévistes de Lawrence. Ces tisserands sont à faire les préparatifs pour un bal devant avoir lieu le 4 avril, date de leur anniversaire de fondation.

Une vieille bâtisse sur la rue Winter, la propriété d'A. C. Wheelock, s'est écroulée vendredi soir. Comme elle avait été évacuée par ordre du bureau de santé, personne n'a été blessé. Cependant cet écroulement a causé beaucoup d'émoi dans le quartier.

Nous apprenons avec plaisir que notre compatriote M. J. N. Mercure, doit sous peu quitter Lowell pour aller se fixer à Montréal P. Q. où il sera assistant-surintendant de la Metropolitan Life Insurance Co. Nous félicitons M. Mercure et nous lui souhaitons beaucoup de succès dans sa nouvelle carrière,

Le nombre des personnes qui ont négligé de payer leur taxe est encore considérable et comprend deux candidats démocrates à l'échevinage. L'un était sur le *ticket* de 1892 et il occupe une position gouvernementale et retire un gros salaire, tandis que l'autre était candidat l'an dernier et nourrit des espérances pour cette année.

Les Thés et Cafés de Dickson Bros., sont les meilleurs de la ville. Essayez-les et vous serez satisfaits.

Pour vos chaussures de toutes especes et pour les acheter aux plus bas prix de la ville, l'endroit par excellence est chez J. C. Martel, 51 rue Prescott.

La dernière chance au New-York Cloak and Suit Co., pour les Manteaux, Fourrures et Collerettes d'hiver. Voir l'annonce.

Le fauteuil donné au bénéfice de M. Meldon, au Music Hall, hier, a été gagné par M. Samuel W. Killpartrick, le marchand de fruits de la rue Merrimack.

Voici le printemps; dames et demoiselles, pour faire teindre et nettoyer les plumes de vos chapeaux, allez chez Fred. Varin, rue Merrimack. Il est le seul expert dans ce métier.

M. Henry Martin, propriétaire du Paris Clothing House, de Woonsocket, R. I., beau-frère de M. J. S. Bourdon, était à nos bureaux mercredi en route pour Boston.

M. et Mde. P. L. Grégoire sont revenus de leur voyage à New York où ils allèrent faire le choix des plus récentes nouveautés et modes pour la saison du printemps 1894.

Comme toujours le "Bon Marché" surpasse ses compétiteurs. En lisant l'annonce vous trouvez des milliers de spécialités qu'il est impossible de se procurer ailleurs.

Mlle Marie Louise Delude, gérante du magasin de modes de Mde P H Foote, est revenue samedi dernier d'une vacance de plusieurs semaines passées à Worcester et à Fitchburg. Sa promenade a été des plus agréables.

Dimanche soir, vers les 11 heures, des voleurs ont cassé une vitre du magasin de M. Zimmer, marchand d'armes à feu de la rue Middle, et ils ont enlevé plusieurs revolvers et des boîtes de cartouches.

Ces voleurs n'ont laissé aucune trace.

Par ce temps de stagnation industrielle, bon nombre de nos compatriotes ont, sans doute, songé à retourner s'établir sur une terre au Canada. Entre toutes les parties de la patrie canadienne, les Cantons de l'Est se recommandent spécialement aux agriculteurs, pour la fertilité du sol, la richesse des forêts, la salubrité du climat et l'excellence des eaux. A ceux qui seraient tentés de s'établir dans ces parages, nous conseillons de s'adresser à M. J. H. Gendron à Sherbrooke, qui leur donnera tous les renseignements désirables, au sujet de propriétés de premier choix, qu'il offre en vente en d'excellentes conditions.

Les femmes enceintes ressentent souvent une faiblesse qui leur inspire de l'inquiétude. Une bouteille du Dr. Delisle's Kinium Compound les rendra fortes et capables de supporter leurs douleurs sans se plaindre. En vente chez les pharmaciens canadiens des Etats-Unis. $1.00 la bouteille.

Naissance.

En cette ville, le 3 courant, Mde F. X. Morin, un garçon. Parrain et marraine, M. Baptiste Morin et Delle Olivine Bergeron.

Les Chinois de Lowell

Le député collecteur Stevens a été très occupé depuis quelque temps à avertir les Chinois résidant dans ce district qu'ils devaient obéir à la loi Geary et se faire enregistrer.

Des 40 ou 50 chinois de cette ville, plusieurs se sont déjà fait enregistrer, et plusieurs autres ont promis de le faire.

Pillings Shoe Shop.

La manufacture de chaussures Pillings, qui ne fonctionnait que 50 hrs par semaine, a recommencé lundi matin à fonctionner 58 heures par semaine, comme par le passé.

L'industrie des chaussures dans toute la Nouvelle-Angleterre paraît en gagner graduellement, car presque toutes les grosses manufactures ont repris l'ouvrage.

Etrange.

Mercredi, les officiers de police ont trouvé une bouteille dans le canal en arrière de la station de police rue Market qui contenait une note sur laquelle était écrit: "S'il vous plaît, allez dire à ma femme qui demeure No 18 rue Summer que je me suis suicidé et vous obligerez beaucoup John Monahan."

Au No. 18 rue Summer, ils ne connaissent personne du nom de Monahan et jusqu'à présent personne ne connaît l'auteur de ce billet.

DAVIS ELU.

CHEF DE POLICE PAR 13 VOIX AU CONSEIL.

L'Emprunt des $50,000 a ete Vote

Les deux branches de notre gouvernement municipal se sont réunies mardi soir.

BUREAU DES ECHEVINS.

Tous les membres étaient présents. Plusieurs requêtes furent référées aux divers comités.

Une résolution fut passée à l'unanimité pour un emprunt de $15,000 pour mettre le terrain en bon état autour de l'hôtel de ville.

Le maire a prononcé un discours en faveur de cet emprunt.

Une résolution telle qu'amendée par le conseil augmentant l'appropriation pour les rues à $95.000 fut rejetée par le bureau.

L'emprunt de $50,000 pour les égouts tel que voté par le conseil obtint le vote unanime des échevins.

Le comité des égouts recommanda que les gages des employés habiles dans ce département fussent de $2 par jour et de $1.25 pour les novices.

L'échevin Johnson présenta un amendement pour que les novices soient payés $1.50 par jour. Cet amendement fut défait par 5 contre 3, et la motion originelle fut votée dans la même division.

Le maire nomma Frederick Rodliff, jr., pour être assistant assesseur en remplacement de George Cushing, décédé. Le bureau refusa de confirmer cette nomination par un vote de 5 contre 3. Le maire fera une autre nomination à la prochaine assemblée.

LE CONSEIL.

L'assemblée spéciale des conseillers hier soir fut fort turbulente, à cause de l'élection d'un chef de police.

Le président Sparks était au fauteuil.

C'est le capitaine G. R. Davis qui fut élu, ayant obtenu 13 voix sur les 24.

L'excitation, pendant cette élection, a atteint son apogée, et la police dû être appelée pour maintenir l'ordre.

Le ballottage a été comme suit:

Nombre total	24
Nombre nécessaire	13
Albert Pindar	1
James McQuade	10
George R. Davis	13

Ce dernier a été déclaré élu. Il est le beau-frère du maire Pickman.

Le *Sun* dit que les conseillers démocrates Sparks, Robinson, O'Connell et Ryan ont voté avec les républicains pour élire le capt. Davis chef de police.

Un Enlevement

Vers 11 heures, mercredi, comme deux reporters étaient sur la rue Summer, ils rencontrèrent un jeune homme qui portait un jeune enfant dans ses bras et se sauvait dans une ruelle. Quelques pas en arrière de lui une vieille femme criait: "Arrêtez cet homme! Il vole mon enfant!" Un passant empoigna le jeune homme et un autre lui arracha l'enfant.

Les reporters s'approchèrent du jeune homme qui leur dit que son nom était Nicholas Connelly et que l'enfant était son propre enfant. Il dit que sa femme l'avait quitté et avait emporté avec elle ses deux jeunes enfants. Sa femme demeure sur la rue Summer et lui demeure avec ses parents à Centralville. La vieille était excitée et ses cris avaient réuni un grand nombre de personnes.

DENUMENT

Toute une Famille dans la Misere

Un autre cas de dénûment vient d'être porté à la connaissance des autorités. Une famille du nom de McCarthy résidait dans l'un des cottages Wheelock, en arrière de l'édifice Dexter, sur la rue Middlesex. Cette famille consiste en la mère et six enfants, l'aîné ayant une douzaine d'années et le plus jeune une semaine. Quant au père, il ne fait pas partie de la famille de ce temps-ci, étant en prison.

Aucun loyer n'a été payé par cette famille depuis cinq mois, et l'on ne sait comment elle a fait pour subsister.

Lundi après-midi le constable John McManus, qui est le collecteur pour la succession Wheelock, se rendit chez les McCarthy et y trouva six hommes en état d'ivresse. Il commanda aux hommes de s'en aller, ce qu'ils firent tout en le menaçant de lui faire du mal quand l'occasion s'en présenterait.

La maison offrait le plus dégoûtant spectacle. Il n'y avait aucun aliment, et tout l'ameublement consistait en plusiers chaises brisées et un matelas sur le plancher.

Les enfants étaient à demi nus et n'avaient pas mangé depuis longtemps.

Lundi soir, l'agent de police Howard s'y est rendu et il y a trouvé deux femmes de mauvaise vie nommées Harrington qui étaient affreusement ivres. Il arrêta ces deux femmes qui furent condamnées à la prison le lendemain par le recorder.

On porta à la connaissance de la Société Philantrophique (Humane Society) l'état de misère dans lequel se trouvait cette mère et ses enfants qui furent conduits à la ferme municipale, où on prendra soin d'eux.

ARRETE POUR VOLS.

Il Furetait dans les Chambres des Maison de Pension.

Les détectives Laflamme et Allen ont arrêté un individu du nom de Frank L. Ricker, hier, pour vols.

Ricker est un jeune homme d'environ 25 ans qui est marié. Sa femme prend sa pension dans les corporations du Boott.

Ricker a loué une chambre chez G. L. Musser, au No. 315 rue Moody, et y est demeuré quelques minutes. Il fouilla dans deux chambres et ne trouvant que 15 ou 20 vieux sous, il décampa. Il loua ensuite une chambre sur la rue Hurd, mais la maîtresse de pension l'ayant surpris à fureter dans d'autres appartements, il fut mis prestement à la porte. Ensuite il alla au No. 49 rue Second, où il loua une chambre et vola une chaine de montre pour dame.

La dernière chambre qu'il loua est sur la rue Kirk, et pendant son séjour dans cette maison, un des pensionnaires a perdu dix dollars Ricker a admis avoir volé la chaîne de montre, mais il nia être l'auteur de toutes les autres escrocqueries.

Ricker avait toujours avec lui une boîte de carton bien enveloppée lorsqu'il faisait application pour une chambre; il se servait de cette boîte pour y cacher le fruit de ses vols. Il disait que sa femme devait arriver dans une demi-heure; mais il décampait toujours au bout de quelques minutes.

Liste des Deces.

Semaine finissant le 3 mars 1894.

Laura Melançon, 15 ans.
Phebe Béchard, 37 ans.
Alice M. Lester, 33 ans.
Alfred Daigle, 6 mois.
Joseph Godin, 21 jours.
Marie Lemieux, 16 ans.
Joseph C. Dion, 7 mois.
Marie Cantin, 44 ans.
Emma G. Saball, 21 ans.
Annie Rock, 4 mois.

Une Couple d'Accidents

Philip Dawson, résidant sur la Paige street avenue, a été atteint par un tramway électrique à Dracut, lundi après-midi, et il a failli se faire tuer.

Il fut transporté à sa résidence où un medecin fut appelé. Dawson avait reçu plusieurs blessures à la tête et il avait une oreille saignante. Il paraitrait que cet homme est quelque peu sourd et qu'il n'entendit pas venir le tramway.

James McGillian, de la rue Fayette, s'est fait passer sur le corps par un attelage à Tower's Corner, à 6.15 heures, lundi soir. Il fut transporté dans la pharmacie Butler et l'ambulance fut demandée.

C'est un vieillard d'une soixantaine d'années. Un médecin l'examina et découvrit qu'il s'était fait fracturer plusieurs côtes.

Lettres Non-reclamees.

Semaine finissant le 3 mars 1894.

HOMMES.

Beausoleil, Cléophas
Brochu, Joseph
Duval, A.
Dupont, Dr.
Fortin, Arthur
Forrest, Delphis
Fortier, Jas. G.
Gourville, J. H.
Grenier, Siméon
George, Mr.
Garrand, George
Honore, Jean
Houle, N. H.
Julien, Jean B.
Letarte, Mr.
Martel, J. B.
Pineault, Germain
Pampronier, Lymon
Pelletier, Thomas 2
Pelletier, Honorie
Robillard, Emile
Therrault, Abraham

FEMMES.

Belanger, Mlle Ezilda
Beaudoin, Mrs.
Berlanquette, Clara
Chaput, Mlle Jenney
Courchaine, Mlle Vileda
Duma, Mde Joséphine
Gervais, Mlle R. A.
Ménard, Valene
Pagnin, Joséphine
Paradis, Mme Léocadie
Pelotte, Mrs Veuve georgina
Tourangeau, Mme Rosaire

Enfant Disparu

Samuel James Drain, un enfant de 7 ans, fils de John Drain, propriétaire d'un magasin de bric-à-brac sur la rue Gorham, est disparu de la demeure de ses parents, rue Kinsman, depuis 11.45 heures, lundi avant-midi.

L'enfant partit pour se rendre au magasin de son père, mais il n'y parut pas. On croit qu'il s'est perdu.

Deux jeunes garçons disent l'avoir vu après cette heure-là, mais vu leur extrême jeunesse, on ne les croit que médiocrement. L'un d'eux prétend l'avoir vu tomber dans le ruisseau Hale, vis-à-vis la manufacture de boîtes d'Allen & Thompson, mais si l'accident avait eu lieu, il est hors de doute que les ouvriers en frais de réparer les dommages causés par le récent incendie s'en seraient aperçus.

L'autre bambin raconte une autre histoire; il dit avoir vu le petit disparu dans le champ Hosford, près du Fair Grounds, après cueillir des fleurs.

C'est un enfant petit pour son âge; il portait une blouse bleue, des pantalons noirs, une casquette ronde, de couleur grise, à doublure bleue et des chaussures boutonnées. Il a les traits minces, un front large et des yeux bleus

La police a été avertie.

Les parents sont dans une terrible inquiétude, comme bien on pense. Toute information concernant l'enfant sera reçue par les parents avec gratitude.

DERNIÈRE HEURE.—Il a été prouvé en fin de compte que l'histoire du premier des petits garçons était véridique: le petit Drain était tombé dans le canal de la cour de la Bleachery qui se jette dans le ruisseau Hale, près des chutes de la rue Newhall.

Le corps du pauvre petit a été trouvé dans ce canal au lever du jour.

Pas Coupable

Le jury dans le procès Garvey a rendu le verdict de "pas coupable", hier matin.

Incendie a Tewksbury.

Une petite maison et une grange à Tewksbury, à environ un mille et demi de ce côté-ci de Centre, sont devenus la proie des flammes.

On n'a pu apprendre le nom du propriétaire.

Un cheval a péri dans les flammes.

Il l'Echappe Belle

Horace Nixon, commis dans le magasin de fruits de McDonald, l'a échappé belle lundi midi.

Il s'en allait sur Broadway, lorsqu'une cartouche de calibre 32, qui avait été placée sur la voie des tramways, fit explosion au moment où un char l'atteignait, et la balle vint effleurer son pantalon pour aller se loger dans une clôture avoisinante.

Funerailles.

Hier matin, à 9 hs, à l'église St. Joseph, ont eu lieu les funérailles de Willie Millette. Un grand nombre de parents et d'amis assistaient au service. Le Révd Père Lomothe a officié.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. Pierre Martel, Donat Blazon, Louis Flamand, Geo. Nicols, Willie Gelly et Paul Régnier.

M. et Mde Félix Millette, de New Bedford, et M. Jos Millette, d'Adams Falls, étaient venus pour les funérailles.

M. Jos Albert avait la charge des pompes funèbres.

La Bibliotheque Publique.

Le bibliothécaire Chase trouve que la population de Lowell prend goût à la lecture, et que la circulation des volumes dont il a la charge n'a jamais été aussi générale.

Voici un état comparatif embrassant le mois de janvier pendant les sept dernières années:

Janvier	Nombre des volumes échangés.
1888	9.424
1889	10.514
1890	10,816
1891	10,223
1892	11,170
1893	11,523
1894	17,367

Donc le nombre de volumes échangés pendant janvier de cette année est presque le double de celui d'il y a sept ans. C'est depuis l'ouverture du nouvel édifice que cette augmentation est le plus remarquable.

Dans la salle de lecture, le surintendant Slattery trouve lui aussi que le nombre des lecteurs n'a jamais été si grand.

Frappe Par un Train.

Peter J. Crowley, habitant Ayer, s'en allait sur la voie, étant parti de la traverse de la Western avenue, vers 10.30 hrs., lundi matin, pour se rendre à la gare de la rue Middlesex, quand rendu près du pont sur le canal entre l'élévateur et la cour à charbon Brickett, il fut frappé par en arrière par une locomotive se dirigeant vers le sud.

Le corps a été blessé à l'abdomen, et la mort a été instantanée.

Les restes ont été placés dans une boîte qui fut transportée chez un entrepreneur de pompes funèbre où le corps fut identifié par Peter H. Donohoe.

Le défunt était âgé d'une quarantaine d'années. Il était propriétaire de la Globe Hotel, à Ayer. Il fut mouleur dans la *Machine Shop* durant plusieurs années. Ses parents demeurent sur Broadway, et l'une de ses sœurs est Mde James Commerford.

TUE AUX POLLS.

Bagarre Pendant une Election Municipale.

CHEF REPUBLICAIN TUE ET SON FRERE BLESSE.

Des Hommes Voulaient Voter Plusieurs Fois.

Troy, N. Y., 6 mars—Jamais Troy a été témoin d'une élection municipale aussi turbulente que celle qui a eu lieu aujourd'hui.

Des désordres ont eu lieu dans plusieurs salles de votation, et à midi un jeune homme a été tué, tandis qu'un autre citoyen était blessé gravement.

Ce soir, les rues étaient bondées par une foule excitée, et le meurtre était l'unique sujet des conversations.

Les victimes sont Robert et William Ross. Ils faisaient partie de la bande de citoyens républicains qui se réunirent à la salle de votation du troisième district du 13ème quartier pour voir à ce que personne ne vint enfreindre les lois électorales.

Le trouble a atteint son apogée à l'arrivée d'une bande de *repeaters*, c'est-à dire de gens voulant enfreindre la loi.

Un homme qui n'avait pas le droit de voter se présenta aux polls et demanda un bulletin. Cet homme fut mis à la porte.

C'est alors que la chicane s'éleva. Plusieurs coups de revolver furent tirés.

Robert Robert Ross, un citoyen en vue, qui était manufacturier et un des chefs républicains, fut aperçu tombant à la renverse William, le frère du précédent, aussi un républicain, courut à la défense de Robert, mais il tomba à son tour, ainsi de "Bat" Shea

Des amis relevèrent Shea et l'emmenèrent dans une voiture.

Robert Ross fut transporté dans une maison voisine, où il expira avant l'arrivée d'un médecin.

William Ross fut aussi transporté dans une demeure; ses blessures, quoique graves, ne sont pas mortelles. Shea n'est pas non plus blessé mortellement.

Des républicains ont vu "Bat" Shea, John McGough et "Jere" Cleary, tous trois démocrates, se servir de leurs revolvers pendant le mêlée.

McGough et Cleary se sont échappés, et la police ne les a pas appréhendés. Shea a été blessé à la tête et il est sous la surveillance de la police

Il y avait six canditats sur les rangs: démocrate, anti-démocrate, démocrate indépendant, républicain indépendant, prohibilitioniste etsocialiste.

La lutte s'est faite presque complètement entre F. J. Molloy, démocrate, et le présent maire D. J. Whelan, républicain.

Le candidat démocrate a obtenu une pluralité de 528 voix. Cette élection va être contestée parce que des fraudes gigantesque ont été perpétrées.

Il paraîtrait que c'est "Bat" Shea qui a tué Robert Ross.

A PROPOS D'AMENDE.

Un Jugemenr qui Interesse les Tisserands,

Fall River 6 mars—L'Association des tisserands de Fall River vient de gagner un procès important contre les fabriques Hargraves. Les effets de cette victoire devant les tribunaux se feront certainement sentir dans tout l'Etat parmi la classe des tisserands.

Le jugement a été celui-ci: "Un tisserand doit être payé pour toutes les pièces tissées par lui à moins qu'on puisse prouver clairement que le produit a été avarié par l'incurie ou l'imprévoyance du tisserand."

C'était un "test case" pour éprouver la validité de l'amendement au bill des amendes dans les fabriques.

John Walsh réclamait $3.36, le prix du tissage de 22 pièces à 16 cents la pièce sommée qu'on ne lui avait pas accordée parce que l'ouvrage n'avait pas la perfection que les patrons désiraient.

La défense ne put prouver que Walsh avait cause les imperfections qu'on lui reprochait grâce à son incurie ou son imprévoyance, la fabrique perdit le procès.

LES REPUBLICAINS VICTORIEUX

Burlington, Vt., 6 mars— L'élection municipale a eu lieu aujourd'hui et les républicains ont remporté une éclatante victoire G. W. Van Patten a été élu maire.

Rutland, Vt., 6 mars—Les républicains ont été aujourd'hui leur candidat à la mairie, Levi G. Kinsley.

UNE BOMBE.

Demolit une Maison Malfamee.

Chicago, 6 mars—Un édifice à trois étages, portant le No 152 Neuvième rue, qui était reconnu pour une maison malfamée, a été fortement avarié vers les deux heures la nuit dernière par une bombe qui fut jetée dans le corridor. Les châssis furent brisés, la boiserie dans le corridor fut lancée dans toutes les directions et l'escalier démolie.

D'après ce qui a été découvert par la police, on a raison de croire qu'une tentative a été faite pour tuer tout le monde dans la maison, mais on ne connaît pas l'auteur de cet attentat.

Heureusement que personne n'a été blessé.

CHARLES P. JORDAN EST VIVANT

Boston, 6 mars—Une dépêche de Lewiston, Me., mande que Charles P. Jordan, de Danville Junction, Me., qu'on supposait être la victime des meurtriers de Georgetown, Mass., est vivant et bien portant. Il a parlé à un reporter aujourd'hui.

TRENTE-QUATRE ANARCHISTES

Paris, 6 mars—L'examen des 106 anarchistes a été complété hier. Dans ce nombre sont compris tous les anarchistes qui ont été récemment arrêtés. Il n'y en a eu que 34 qui ont été gardés en prison; les autres ont été mis en liberté.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appétit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Marville, R. I.

GREVE A PROVIDENCE

Providence, 6 mars—Les tisserands des fabriques Manton se sont mis en grève ce matin à 9 heures, sur leur refus de diriger deux métiers.

Ces fabriques sont mises en opérations par Horace Kimball et elles produisent des lainages de fantaisie.

Il y a quelque temps une diminution des heures d'ouvrage avait été faite et plusieurs employés furent renvoyés, ne laissant que peu de métiers en opération. Environ 30 tisserands se sont mis en grève.

PAS DE DRAPEAU IRLANDAIS.

Brooklyn, N. Y., 6 mars.—Une délégation représentant les sociétés irlandaises de cette ville s'est rendue auprès du maire hier pour lui demander la permission de hisser le drapeau irlandais sur l'Hôtel de Ville le jour de la fête de St Patrick.

Son Honneur répondit qu'il était le maire de toutes les nationalités et qu'il n'accorderait pas de privilèges spéciaux à aucune d'elles, et il refusa d'accorder la permission demandée.

EXPLOSION FATALE

Birmingham, Ala., 6 — Une dépêche spéciale de Cullman, Ala., mande qu'un incendie s'est déclaré, vers 10 heures, hier soir, dans le centre de la ville. Quelques minutes plus tard une terrible explosion de dynamite eut lieu. La dynamite se trouvait dans l'entrepôt de Kodmay & Gerde. Un homme a été tué et un autre blessé mortellement.

A minuit l'incendie continuait encore ses ravages, et l'on rapporte que d'autres personnes ont été blessés.

ROYAL CREAM.

Seu artice de toilette a l'extrait des fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseurs) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaire le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Diamond

Boston, 6 mars—Pendant le nettoyage du printemps à la prison de l'Etat il y a une couple de jours, il fut découvert que Jesse Pomeroy, subissant une condamnation pour la vie, a de nouveau tenté de s'évader. Il attaqua la muraille de sa cellule avec un canif, mais il ne put, avec un petit instrument, qu'enlever un peu de mortier.

Louis Alexander

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux)

Nous désirons votre patronage Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6 50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

La Défaite du Dr. Martel.

Les dépêches de mardi qui nous apprenaient la défaite du Dr. Martel, candidat démocratique à la mairie de Lewiston, Me., ne nous ont pas surpris; encore moins les réflexions qui terminaient la dépêche: "Le Dr. Martel a été fortement combattu par les démocrates irlandais à cause de sa nationalité." C'est rien de nouveau. Nous le disons depuis 8 ans que les canadiens n'obtiennent jamais rien du parti démocratique, mais l'esprit de parti enracine chez certains canadiens les rend aveugles, et ils ne veulent point déchirer le bandeau qui couvre leurs yeux. Ils préfèrent servir de marche-pieds plutôt que de voter pour le parti qui leur rendra justice.

Quel contraste entre les deux partis! L'Hon. Pothier, républicain, est élu maire de Woonsocket, R. I., (ville démocratique,) par au delà de 300 voix de majorité, et le Dr. Martel, dans une ville démocratique, est battu par plus de 195 voix.

Le Dr. Martel a cette année manqué de prudence. Il aurait dû prévoir que 1894 n'est pas l'année des *plums* pour les démocrates. Le pays tout entier qui crie misère ne veut plus de démocratie dans les affaires nationales ou municipales.

POLITIQUE CANADIENNE

Québec, 5—Les cercles politiques sont fort agités à Québec au sujet de la crise à Ottawa. Les personnages les plus en vue du parti conservateur de cette ville ne nient aucunement que des évènements du plus haut intérêt pour la race canadienne-française se préparent dans la capitale fédérale et que M. Angers représentant de ce district dans le cabinet d'Ottawa, n'agit dans cette affaire qu'après avoir consulté ses amis.

Les journaux du soir confirment la nouvelle de l'existence d'une crise à Ottawa provoquée par le jugement de la Cour Suprême, qui enlève aux catholiques tout recours dans l'affaire des écoles.

Les politiciens affirment que les ministres français, MM. Angers et Ouimet, qui ont été sur le point de donner leur démission, il y a quelque temps et qui ne sont restés dans le cabinet que par suite de l'intervention de sir Adolphe Caron, se retireront certainement de la vie politique, si la proposition Angers n'est pas acceptée par leur collègue. La promesse de sir John Thompson, à savoir qu'il y aurait une mesure rémédiatrice accordée par le gouvernement fédéral si la cour ne donnait pas gain de cause aux catholiques est présente à l'esprit de tous et MM. Angers et Ouimet feront toutes les instances possibles pour forcer le premier ministre à s'y conformer.

On parle ici de faire une agitation dans le district de Québec à laquelle prendraient part les libéraux comme les conservateurs pour encourager et supporter MM. Angers et Ouimet.

Le discours de l'hon. M. Casgrain, prononcé à Montréal, à la réunion du Monument National, est le résumé des sentiments de la population de Québec, dont le procureur-général s'est fait l'écho en cette circonstance.

UN EVANGELISTE AVAIT DEUX FEMMES

Chatham, Ont., 6 mars—John Woodhall, un évangéliste qui a convoqué plusieurs assemblées ici, vient d'être arrêté pour bigamie. On rapporte que Woodhall a épousé une femme à Port Huron et une autre à Détroit.

LE

NOVORO

DU DR. PIERRE.

est un des meilleurs remèdes de notre époque. Il nettoie le sang, renouvelle la vitalité, enlève du corps tout germe de maladie, et met en même temps les organes dans de bonnes conditions de fonctionnement. La médecine se compose de plus de trente sortes d'ingrédients différents, tirés principalement du règne végétal; il est connu et en usage depuis plus de cent ans. Son emploi a été très avantageux dans la généralité des maux qui de nos jours affectent l'humanité et principalement dans ces maladies qui proviennent du sang et des désordres de l'estomac, telles que constipation, maux de tête, maladie des rognons, condition bilieuse, anémie, rhumatismes, hydropisie, dyspepsie, fièvre intermittente, érésypèles, scrofule, plaies purulentes, démangeaisons, vers, éruptions cutanées, maux et plaies, excroissances cancéreuses, douleurs dans le système osseux, émaciation, maladies de femmes, faiblesse, maux de reins, étourdissements, etc.

Le **Novoro** n'est pas une médecine brevetée, et il n'est pas en vente chez les droguistes; mais, mus par un sentiment de gratitude envers le docteur et désireux de faire participer le genre humain aux bénéfices qu'ils en ont reçus, les hommes et les femmes qui ont été guéris par ce remède en sont devenus les agents et le font ainsi parvenir aux malades les plus éloignés.

Il a une grande valeur comme remède de famille, particulièrement pour les personnes qui demeurent à une grande distance des médecins et des pharmaciens. Le remède ne peut pas être obtenu des droguistes, mais seulement des agents locaux.

Les personnes qui demeurent là où il n'y a pas d'agents pour la vente du **Novoro du Dr. Pierre**, peuvent obtenir directement du propriétaire 12 bouteilles d'essai de 35c., contre l'envoi de $2.00. La même personne ne peut obtenir cette offre spéciale qu'une seule fois.

DR. PIERER FAHRNEY,
112-114 South Hoyne Avenue, Chicago, Ill.

FEUILLETON 78

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIE

III

Et, naturellement, vous avez fait chou blanc.

Pas l'ombre d'une gentilhomme qui eût la mine de celui...

Maladroit! Vous figurez-vous, par exemple, que le prisonnier aura conservé sa mise d'habitude et sa figure de tous les jours! Mais quand on est adroit, monsieur Ledru, on se déguise et on se fait une tête.

Puis, avec un geste de pitié:

Et vous, Truffême? Pas d'avantage, sans doute. Ni vous, Chantepol! Ni personne ici, corne du diable! C'est à désespérer des gens de police! Enfin...

Puis s'apercevant qu'un de ses hommes manquait à la séance.

Ou est Nicodème? demanda-t-il.

Un des agents répondit aussitôt à Marest:

Il s'était chargé des quartiers Saint Martin et des Innocents!

Est-ce là qu'il fallait chercher? En plein cœur de Paris, quand on ne pourrait pas faire cent pas sans être reconnu!

M. Marest avait produit son effet, il s'agissait maintenant pour lui de faire connaître à ses subordonnés la vaste combinaison qu'il tenait en réserve.

J'ai un plan, fit-il en se croisant les bras, ainsi qu'il l'avait vu faire au comte de Linières; je veux que l'on visite, ou même coup, tous les quartiers de la ville.

Les agents se regardèrent comme pour se compter.

Mieux que cela, poursuivit-il. Je veux que dans chaque quartier toutes les auberges et tous les cabarets soient fouillés du haut en bas, simultanément.

Pour cela hasarda Ledru il faudra une armée...

Je l'aurai! Les troupes de Sa Majesté sont mise à mes ordres, je les commanderai, et si le fugitif se cache dans Paris il sera pince.

Oui, marmotta Truffême, s'il est dans la ville; mais...m'est avis qu'il n'y est pas resté.

C'est ce que nous verrions. En attendant chacun de vous suivra exactement les ordres que je vais vous donner par écrit.

Et, à l'imitation du lieutenant de police, M. Marest alla se placer devant le pupitre en bois noirci qui lui servait de secrétaire. Il ouvrit un tiroir, y prit un cahier de papier qu'il partagea en petits feuillets et se mit à écrire, avec toute l'importance d'un ministre qui libellerait des dépêches aux ambassadeurs du roi. Les agents s'étaient assis sur les bancs qui garnissaient la pièce, et gardaient, sinon un respectueux, du moins un profond silence.

Tout à coup la porte s'ouvrit et Nicodème fit irruption. D'un regard chargé de colère, M. Marest le cloua sur place. L'agent avait préparé incontestablement un effet, car sur son visage se manifesta une nuance de désappointement. Les autres policiers lui faisaient signe que le chef était de mauvaise humeur. Nicodème battit en retraite et s'assit sur un des bancs. Lorsque M. Marest eut achevé d'écrire, il se leva pour proceder à la distribution. Chacun reçut le petit feuillet qui lui était destiné et qui devait le renseigner sur ce qu'il aurait à faire. Arrivé devant Nicodème, le politier regarda son subalterne dans les yeux en disant:

Pourquoi n'étiez-vous pas ici en même temps que tout le monde? D'où venez-vous? Pour continuer la besogne que vous faites depuis quelque temps, ce n'était pas la peine de vous attarder...aux Innocents...

Mais si, mais si! interrompit l'agent dont le visage s'éclaira visiblement.

Ah! vraiment? N'allez-vous pas nous dire que vous avez découvert l'Amérique dans la rue Saint-Martin!

J'ai decouvert tout de même quelque chose.

Parbleu! que la fontaine est toujours à la même place et que Saint-Nicolas-des-champs bourdonne matin et soir?

Nicodème était évidemment sûr d'avoir bien employé son temps, car il accueillit avec un sourire les paroles à intention ironique de son chef.

Eh bien, continua M. Marest, puisque vous êtes si satisfait de vous-même, je vous engage à lire attentivement ce qu'il y a d'écrit sur ce papier, et à exécuter à la lettre les ordres qui y sont formulés vous apprendrez, en outre, par vos collègues ici présents quelles sont les conditions que je mets à votre maintien dans mon service. Peut-être alors serez-vous moins jovial, monsieur Nicodème.

Pendant que l'employé avait parlé, l'agent s'était, d'un coup d'œil, jeté sur le feuillet, mis au courant des ordres qu'on lui lui donnait.

Comment, fit-il sans se préoccuper de la colère de son supérieur, vous m'envoyez dans un autre quartier, alors que j'ai déjà pris toutes mes dispositions pour fouiller Saint Martin et les Innocents? C'est vouloir me mettre des bâtons dans les roues! J'aime mieux tout de suite donner ma démission!

M. Nicodème était sous le coup d'une belle fureur comique.

J'ai du goût pour mon métier, s'écria-t-il, à preuve que mon oncle, qui est tabellion, voulait me mettre dans la basoche, et que je suis parti au hasard, pour suivre mes idées. Mais plutôt que d'être contrarié dans ma manière de travailler, je quitterais la carrière tout de suite.

Et, rouge comme une pivoine, le gros homme à face apoplectique tendit à son supérieur le feuillet qu'il tenait à la main. M. Marest avait là une belle occasion de persévérer dans sa mauvaise humeur, en faisant un éclat. Mais au lieu de cela, on le vit se calmer tout à coup et répondre à l'agent:

Oh! oh! messire Micomède, voilà du nouveau! vous avez donc trouvé la bonne piste! Je vous connais, moi, et je sais que pour parler ainsi il faut que vous n'ayez pas tout à fait perdu votre temps depuis hier.

Et se radouississant de plus en plus:

Voyons, monsieur Nicomède, venez me dire tout bas ce que vous savez de bon.

D'un geste, le policier avait fait signe aux agents de se retirer dans la pièce voisine. Ce qu'ils firent en grommelant. Quand Marest eut vu disparaître le dernier, il revint, anxieux, vers l'agent qu'il avait gardé près de lui.

Nous disons donc, Nicomède, que vous êtes sur la piste de M. le...

Et, se reprenant:

Du prisonnier?

Moi? Pas du tout? Je ne vous ai pas parlé de ça!

Hein?

L'agent soutint le regard moitié ébahi, moitié furieux qu'on lui lançait.

Mais je n'ai rien dit de semblable, reprit Nicomède sans se déconcerter. Ce que je maintiens, par exemple, c'est qu'en me laissant dans le quartier que j'ai exploré depuis hier, je pourrais apprendre ce qu'y vient faire certain bonhomme que j'ai cru connaître.

Ah! vous savez quelque chose, c'est sûr! fit M. Marest redevenu subitement plus calme.

Je sais que le particulier que j'ai aperçu, dévisagé, suivi, ressemble comme deux bottes de foin se ressemblent, à...

A qui, corne du diable? s'exclama l'impatient policier.

A un individu que vous connaissez aussi bien que moi, pardiette! Et que nous avons vu presque chaque jour à l'hôtel de monseigneur.

Picard?

C'est tout à fait sa tournure, sa façon de marcher...sa pose lorsqu'il s'arrête pour regarder quelque chose dans la rue...

Cemment ne êtes-vous pas assuré que c'était bien lui.

Parce qu'il a dû me voir et me reconnaître; ce qui fait qu'il a pris *illico presto* la poudre d'escampette.

Maladroit!

Qui ça lui...ou moi?

M. Marest haussa les épaules.

Je ne vous permettrais pas, dit-il, de continuer à me raconter ainsi des balivernes, si je n'espérais avoir au bout de tout ce bavardage, un renseignement sérieux, une indication précise.

Je crois l'avoir.

Il ne suffit pas de croire, grommela le policier.

L'agent reprit:

Je suis aux trois quarts persuadé que c'est Picard que j'ai vu rôder dans le quartier Saint-Martin. Or, si le valet est là, ce n'est certainement pas pour le plaisir de contempler le portique de l'église Saint-Nicolas-des-Champs et en compter les bas-reliefs. Ma conviction, sauf votre avis, c'est que le maître ne doit pas être loin.

M. Marest comprenait sans doute la justice de cette idée, car il se montra plus pressant pour interroger.

Eh bien, fit-il, admettons que l'individu soit bel et bien le vieux domestique que nous connaissons; l'avez-vous suivi pas à pas, savez-vous s'il a parlé à quelqu'un; pourriez-vous le retrouver, enfin?

Nicomède répondit:

Si je l'ai suivi? Je n'ai fait que ça; et, lorsqu'il s'est arrêté devant l'église, je me suis arrêté et dissimulé dans une encoignure, et j'ai très bien pu me persuader que c'était bien mon homme. Ah! par exemple il faut lui rendre cette justice; il était fameusement bien déguisé et grimé.

Enfin, demanda M. Marest impatienté, où a-t-il passé.. passé? Dans quel maison est-il entré? Le savez-vous au moins?

Hélas! non, il a tout à coup disparu comme si une trappe s'était ouverte à ses pieds.

Et c'est pour me dire ça que vous me retenez ici, maladroit que vous êtes?

C'est pour vous dire que je vais retourner à l'endroit où, une première fois, j'ai rencontré mon individu, qu'il y a gros à parier qu'il y reviendra. Je l'attendrai donc. Et cette fois je ne le perdrai plus de vue, je le suivrai, persuadé que c'est lui qui me fera pincer celui que nous cherchons.

Il y avait dans le raisonnement de l'agent quelque chose vraisemblable qui fit dire à Marest;

Eh bien, allez au diable si cela vous convient, mais je vous réitère ce que j'ai dit à vos collègues: dans quarante-huit heures, le succès, ou bien, vous déguerpirez d'ici! Et maintenant, filez.

A ce moment un des agents demeuré dehors vint annoncer que le détachement des soldats du guet était arrivé et que l'officier demandait à parler à M. Marest. Tout fier de l'importance qu'on lui donnait, le policier fit une sortie théâtrale en intimant à ses subordonnés sa volonté que les ordres donnés fussent exécutés à la lettre et que chacun se trouvât, à l'heure indiquée, au point de raliement convenu. Une fois ses hommes lancés dans les différents quartiers de la ville, M. Marest repassa dans sa tête ce que Nicomède lui avait dit de Picard. Et, en fin policier qu'il était, notre homme se dirigea vers le quartier Saint-Martin. Il marchait lentement, comme absorbé dans des réflexions. Il avait déjà parcouru la distance qui sépare la porte Saint-Martin de l'entrée de la rue Nazareth, lorsqu'il s'arrêta subitement et se dissimula le plus qu'il pût dans l'enfoncement d'une porte cochère. En ce moment, un homme passait rapidement devant lui.

Le chevalier de Vaudrey, en quittant l'hôtel Hébert, avait, ainsi qu'on l'a vu, passé par une vive émotion en apercevant le visage d'Henriette derrière les vitres de la croisée. Il l'avait retrouvée enfin, et, s'il ne pouvait lui parler, comme autrefois, du moins avait-il la certitude qu'elle était libre et en sûrete. Alors Roger eut hâte d'aller au rendez-vous qu'il avait pris avec son fidèle compagnon. De la rue Saint-Louis-du-Temple, il lui eût fallu, en temps ordinaire et en suivant la voie la pus directe, à peine vingt minutes pour se rendre à l'eglise Saint-Nicolas-des-Champs. Mais il lui fallait observer la plus grande prudence pour ne pas être rencontré et reconnu. Il ne pouvait douter, au surplus, que le lieutenant ne police eût lancé des agents pour l'arrêter. La recommandation que lui avait faite le docteur de ne pas quitter l'hôtellerie du faubourg Saint-Honoré, avant qu'il ne l'y vînt prendre, était la preuve évidente des recherches dont il était l'objet.

Donc le chevalier prit par les petites rues qui s'enchevêtraient à partir de la place Royal, filant la tête basse, comme un bourgeois pressé de rentrer chez lui après ses affaires terminées. Suivant les conseils de Picard, il s'était affublé d'une douillette violette qui lui donnait l'air d'un commerçant un peu aisé, et son visage prenait un caractère tout différent sous la perruque rousse ébouriffée dont il avait jugé à propos de couvrir son chef. Toutes ces précautions, qu'il eût dédaigné de prendre avant d'avoir retrouver Henriette, il n'eut garde de les négliger. Il trouva l'espérance sachant la jeune fille sous la protection du docteur Hébert.

Affublé ainsi qu'on l'a vu, Roger passa, effectivement, sans exciter la curiosité des bonnes gens qui causaient sur le pas de leurs portes. Arrivé à l'entrée de la rue Saint-Martin, il fila tout le long du trottoir opposé au côté où se trouvait l'église. Une fois devant le monument il regarda tout autour de lui, fouillant des yeux les deux extrémités de la rue. Quelques rares passants circulaient, indifférents; le chevalier, rassuré, traversa la rue et pénétra dans l'église. Les chapelles étaient vides. Seules, quelques bonnes femmes agenouillées priaient silencieusement. Roger marcha jusqu'au maître-autel, le front incliné, mais lançant à droite et à gauche des regards cherchant à rencontrer Picard. Tout à coup, en passant derrière la chaire, il se sentit tiré par le pan de sa douillette. Il se retourna et aperçut un homme agenouillé dans le coin formé par l'escalier conduisant à la chaire.

Le chevalier devina que ce devait être Picard, car il lui eût été bien difficile de reconnaître son fidèle valet dans cet homme prosterné et dont le visage ne rappelait en rien celui du vieux domestique. Picard s'était fait une tête à sa façon et s'était grimé avec l'art d'un comédien. A le voir ainsi, on l'eût pris pour quelque habitué de l'église venant, matin et soir, faire ses dévotions. Aussitôt que le chevalier se fût arrêté à côté de lui, Picard murmura:

Mon maître, agenouillez-vous à côté de moi, assez près pour que nous puissions causer à voix basse.

Roger fit ce qu'on lui disait. Et le dialogue commença.

Mon maître a-t-il appris du nouveau?

J'ai revu Henriette.

Dieu soit béni!

Et profitant de ce qu'il était égenouillé, le valet marmotta une courte prière. Mais Roger n'était pas d'humeur à prolonger cet entretien

Ce que je puis te dire c'est que...

Monsieur le chevalier est heureux.

Nous ne sommes pas au bout, Picard.

Comment? puisque nous avons retrouvé notre bien-aimée.

Hélas! je n'ai pu lui parler.

Est-elle donc prisonnière?

Ce serait trop long à te raconter tout ce que j'ai fait depuis que nous nous sommes quittés. Sache seulement que si je suis venu au rendez-vous que je t'avais donné, c'est pour te faire mes adieux.

Quoi? vous partez!

Je devais au brave serviteur qui m'a tant aidé, de venir lui dire que je le remerciais de sa fidélité.

Hein? Monsieur le chevalier veut...

Je dois me séparer de toi, Picard.

Quand ça? Tout de suite? Et pourquoi?

A l'instant même, mon ami! et cela parce que je veux tenir une promesse que j'ai faite.

Laquelle, mon maître? A qui avez-vous pu promettre de vous débarrasser de celui qui est votre fidèle valet depuis si longtemps.

Le pauvre diable balbutiait. Le chevalier de Vaudrey voulut le rassurer.

Sois sans crainte, mon ami, fit-il avec un soupir, lorsque je serai absolument libre de mes actions, je trouverai bien le moyen de te faire rentrer en grâce à ton tour.

Ah! c'est donc vrai; vous me chassez!

Ecoute, en quittant ce lieu, je dois aller m'enfermer dans l'hôtellerie où j'ai pris un logement.

Dans quel quartier?

Faubourg Saint-Honoré! Et je dois attendre là qu'on vienne me chercher?

Qui?

Le docteur Hébert!

C'est donc lui, maintenant, qui se charge de tout. Et moi...je ne suis plus bon à rien?

Mais soudain la voix de Picard s'arrêta court. Et le vieux domestique eut un tressaillement, à la vue d'un individu qui venait d'entrer dans l'église et se trouvait en ce moment arrêté devant la chapelle opposé à la chair. Picard aurait reconnu un agent de police. Donc son Maître avait été filé! pensait-il. Le danger était imminant, car, vraisemblablement, le policier n'était pas seul, et aussitôt des camarades arrivés, l'église serait visitée et fouillée, simultanément dans ses moindres recoins. Il était peu probable que l'on pût s'esquiver sans être arrêté à la porte par des agents demeurés de platon. Que faire? Prévenir le chevalier était la seule chose facile, et Picard murmura:

Je viens de reconnaître Nicomède.

Qu'est-ce que cet homme?

Un des plus rusés parmi les agents de monseigneur votre oncle.

Diable!

Oui, c'est gênant, car il va nous pincer ici, bien sûr.

Alors, sortons!

Pas tous les deux ensemble, ce serait le moyen de faire immédiatement soupçonner notre identité. Vous supposez bien, mon maître, que si ce gaillard est ici, c'est qu'il a filé l'un de nous deux.

Tu crois qu'il a pu nous reconnaître malgré notre travertissement.

Picard allait répondre, lorsqu'il demeura subitement paralysé, les yeux dirigés, fixes, sur un autre individu qui, entré par le côté gauche de la porte, marchait à pas de loup vers la chaire.

Qu'est-ce? demanda Roger.

D'un geste rapide, le valet indiqua l'homme qui s'avançait à tout petit pas, comme s'il eût glissé sur les dalles.

Je reconnais celui-ci fit le chevalier, c'est...

M. Marest. Alors continua le vieux domestique, il est évident que nous allons être suivis et que nous serons arrêtés très certainement.

Pas ici, toutefois.

C'est juste; dans une église on est en sûreté; mais ces gens-là vont nous attendre à la sortie.

Malheur au premier qui porterait la main sur moi!

Et le chevalier fit luire aux regards de son compagnon la lame en acier niellé d'un poignard qu'il tira de sa gaine.

Il vaut mieux essayer de leur échapper.... autrement! Tenez, maître, je connais parfaitement l'intérieur de l'église. Vous allez vous glisser tout le long des chaises qui sont empaillées là. Et vous trouverez un couloir qui, contournant le maître-autel, vous conduira à la porte, il n'y a qu'à pousser le marteau, c'est un secret que connaissent les fidèles qui ont toujours accès auprès de M. le curé! Une fois dans la sacristie vous pourrez facilement sortir par une porte donnant sur la ruelle, derrière l'église.

Le chevalier de Vaudrey avait, immédiatement et sans répondre, suivi le conseil qu'on lui donnait. Profitant de ce qu'il était masqué par les colonnes qui supportaient la chaire, il s'est glissé derrière les piles de chaises et disparut. Le pauvre Picard, demeuré seul, poussa un long soupir qui témoignait de l'ennui qu'il éprouvait à se séparer de son jeune maître. Mais il n'eut pas beaucoup de temps à donner à ses regrets, M. Marest était arrivé tout près de lui, sans qu'il l'eût entendu marcher. Le policier, la tête inclinée comme s'il eût été là pour prier, prit place à côté du valet. Picard ne broncha pas. Ses lèvres se mirent à marmotter des phrases qui invariablement, avaient des terminaisons latines. Bientôt, pour mieux donner le change à son voisin, il se mit à genoux. M. Marest s'agenouilla également. Il était clair pour le vieux serviteur que l'on n'attendait que le moment d'entamer conversation avec lui. Au surplus, il n'espérait pas pouvoir s'éclapper et ne pensait qu'au moyen de retenir là les deux agents, afin de donner au chevalier le temps d'exécuter le programme qu'il lui avait tracé.

Et, mentalement, Picard, se disait qu'il était destiné à favoriser toutes les évasions de son jeune maître. Donc, il eut l'air de se plonger plus avant encore dans de pieuses méditations, faisant de temps à autre un signe de croix.

Aussitôt, du reste, le policier imitait le signe, comme s'il eût été disposé à qualquer ses gestes, sa tenue et ses jeux de physionomie sur ceux de son voisin. Pendant ce temps Picard calculait les minutes qu'il faudrait au chevalier pour sortir de l'église et gagner du terrain sur les agents lancés à sa poursuite. La seconde préoccupation du valet était de savoir ce qu'allait faire l'agent de police qu'il avait reconnu pour être Nicomède. Celui-ci n'avait pas bougé de l'endroit où il se trouvait au moment où le valet déguisé l'avait aperçu. Seulement, à présent il se mettait en mouvement pour traverser l'église. Son intention était vraisemblablement de se diriger vers les deux prieurs agenouillés l'un à côté de l'autre.

Bon, pensa Picard, il arrive pour prêter man-forte à son supérieur; s'ils ne m'ont pas encore reconnu, je ne pourrai certainement par échapper longtemps à leur curiosité.

Et persuadé qu'il n'y avait rien à tenter pour fuir, le bonhomme baissa la tête et se remit à mâchonner son latin de cuisine. Bientôt il put juger qu'il ne s'était pas trompé sur les intentions de Nicomède. L'agent arriva doucement dans le rang de chaises dont les deux premières étaient déjà occupées par M. Marest et Picard, et, se plaçant à côté de celui-ci, il s'agenouilla à son tour. Le valet ne put, qu'à grand'piene, contenir un mouvement de surprise. La situation se compliquait pour lui. Mais il se dit que, plus les deux policiers s'acharnaient après lui, et plus le chevalier de Vaudrey aurait chance de leur échapper. Il se résigna donc à accepter de demeurer là comme un appât. Et feignant de se déranger un peu pour faire place au nouveau venu, il recula sa chaise, sans toutefois lever les yeux.

Ne vous dérangez donc pas, monsieur Picard! fit l'agent à voix basse.

Et continuant sur le même ton:

Il paraît, ajouta-t-il, que nous nous sommes donné le mot pour nos dévotions.

Et en parlant ainsi, Nicomède indiquait de l'œil M. Marest. Pour le coup, le valet ne pouvait garder le silence, car il était évident pour lui que les deux policiers s'étaient entendus pour le filer. Du reste, l'employé du lieutenant de police prit à son tour la parole en disant:

Je ne m'attendais guère à vous rencontrer en ces lieux, mon cher Picard.

Je suis dévot. N'est-ce pas mon droit? grommela le vieux serviteur de la maison de Vaudrey.

Certes.

Alors, pourquoi vous étonner?

De vous voir ainsi affublé d'un déguisement?

Picard ne s'attendait pas à la réplique. Il fit un geste de surprise et baissa la tête de façon à ce que son front s'appuyât sur le dossier du prie-Dieu.

C'est égal, fit Nicomède au bout de quelques secondes de silence, il faut avoir joliment bon œil pour vous avoir découvert sous cet accoutrement.

Le valet se sentait pris; mais il voulait maintenant retenir autant que possible les policiers, afin de donner au chevalier encore un peu plus de temps. Aussi répondit-il:

Si j'ai changé de costume, cela ne peut nuire à la prière que je fais.

Parfaitement juste!

Et s'il me plaisait de prendre un autre costume demain, où serait l'inconvénient?

Je n'en vois pas!

Alors, pourquoi me questionnez-vous avec cette persistance?

Histoire de causer avec un bon et excellent homme, tout à fait dévoué à ses maîtres.

En douteriez-vous?

Moi? Dieu me préserve d'avoir un pareil soupçon. Je suis certain...

De quoi? interrompit vivement Picard.

Que vous êtes tellement empressé à servir vos maîtres, que vous ne devez pas ignorer ce qu'est devenu l'un d'eux.

Monseigneur le lieutenant de police? fit sournoisement le domestique.

Non, l'autre!

Pendant que ce dialogue s'échangeait rapidement entre les deux hommes, M. Marest, placé comme on sait, de l'autre côté de M. Picard, ne perdait pas un mot de la conversation. Silencieux, comme il convient à un vieux personnage qui vient à l'église pour y faire ses dévotions, l'employé de police attendait le moment d'intervenir. Aussi profita-t il de la réplique de son agent subalterne pour dire:

C'est le moment, mon cher Picard, d'écarquiller vos yeux et de donner à votre physionomie l'expression de la plus grande stupéfaction possible, absolument comme si vous ignorez ce qu'à pu devenir votre maître, depuis qu'il s'est évadé de la Bastille.

Picard sentit la pointe d'ironie. Mais, decidé à gagner du temps, il riposta:

Vous avez la plaisanterie facile, monsieur Marest; cependant vous devez bien savoir que la nouvelle que vous m'annoncez de la disparution de M. le chevalier ne peut que me tourmenter l'esprit.

C'est peut-être parce que votre esprit est troublé, snrenchérit le policier, que vous avez également disparu de votre logement de l'hôtel de Linières, où l'on ne vous a pas vu depuis nombre de jours!

Nicomède voulut avoir lui aussi son petit succès d'ironie, dont son supérieur accaparait la meilleure part.

C'est probablement aussi par accès de tourment, fit-il, que vous avez pris ce costume, qui n'est pas précisément celui d'un valet de confiance du magistrat très illustre et très puissant que nous servons?

Picard avait une réponse toute prête:

Si monseigneur a quelque chose à me reprocher, mon maître peut me renvoyer, me chasser...

Vraiment? fit Nicomède; vous vous contenteriez de cela!

Il peut me faire arrêter et m'envoyer finir mes jours dans un cabanon de la Bastille ou au donjon de Vincennes.

Puis, regardant alternativement ses deux voisins:

Eh mais, ajouta-t-il, d'un ton qu'il voulut rendre effrayant, vous avez peut-être déjà reçu l'ordre...

De vous arrêter? interrompit Nicomède.

Vous savez bien, mon viex renard, déclara M. Marest, que vous êtes en sûreté ici.

Et qu'on ne peut arrêter quelqu'un dans une église.

Alors, prononça le valet, vous allez me suivre jusqu'à la porte, et vous attendrez que j'aie mis le pied dans la rue, pour me mettre la main au collet?

Nicomède allait répondre. Sur un imperceptible signe de son supérieur il garda le silence. Picard comptait mentalement les minutes. Dans sa pensée, le chevalier de Vaudrey devait être déjà assez loin pour n'avoir rien à redouter des agents. Aussi fit-il mine de vouloir quitter le prie-Dieu sur lequel il était, pendant tout ce temps, demeuré agenouillé. En même temps que lui, ses deux voisins se levèrent automatiquement.

Nous allons donc nous retirer ensemble? demanda t-il, simulant un commencement d'inquiétude.

C'est probable!

Puisque vous me semblez vouloir sortir

Mais au fait, interrogea le valet en se ravisant tout à coup, c'est donc simplement le hasard qui vous a fait entrer à Saint-Nicolas-des Champs.

Nicomède regarda son supérieur, comme pour lui donner la parole. Ce fut M. Marest qui répondit:

Non! mon ami Picard, nous sommes venus ici parce que nous savions vous y trouver.

Le valet eut un soubresaut.

Parbleu! la belle affaire, ricana le policier, lorsque l'on a l'honneur de servir le roi de France et le lieutenant de police quoi d'extraordinaire à ce qu'on s'ingénie à rencontrer les gens qu'on a besoin de voir?

Vous aviez donc besoin de me voir? exclama le vieux domestique.

Qui sait? fit Marest.

C'est ce que nous allons savoir tout de suite, conclut Picard.

Et, bravement, il se dirigea vers la porte pour sortir.

Où courez-vous donc comme ça si vite? s'informa Nicomède d'un air narquois.

Est-ce que, par hasard, vous voudriez aller retrouver votre maître? ajouta M. Marest avec ironie.

Vous plaisantez agréablement, messieurs, soupira le valet; mais je ne suis pas d'humeur aussi joyeuse que vous. J'ai le droit d'être inquiet de ce que vous m'avez appris concernant mon jeune maître.

Cependant nous pouvons vous rassurer.

Hein?

Mon Dieu, oui; point n'est besoin de vous presser tant. M. le chevalier de Vaudrey est, vous le savez, aussi bien que nous, venu dans cette église.

Quoi?

Nous l'avons vu et reconnu, déclara Nicomède.

Si bien vu même, ajouta Marest, que nous savons qu'il est sorti par la porte de la sacristie.

Picard s'était arrêté court, au moment de franchir le seuil.

Cela vous étonne, mon vieil ami, fit le policier; mais je vous en dirais même plus long si vous n'étiez pas si pressé de nous quitter.

Picard ne pensait plus à fuir. Il regarda son interlocuteur d'un air de stupéfaction si comique qui malgré la sainteté du lieu où ils se trouvaient, les deux agents ne purent s'empêcher de rire. M. Marest reprit presque aussitôt:

Voilà ce qui s'est passé. A peine M. le chevalier s'est-il trouvé dehors, qu'il a été filé pas à pas...

Par qui?

Parbleu! la belle question! Mais par un de mes agents les plus subtils, lequel, vous pouvez m'en croire, ne l'a pas, un seul instant, perdu de vue.

[A CONTINUER.]

UNE EXPLOSION.

Deux Hommes Tues et Plusieurs Autres Blesses.

Kansas City, Mo., 3 mars.—Deux hommes ont été instantanément tués, deux autres brûlés mortellement et cinq autres blessés grièvement hier par une explosion dans une mine de charbon près de Leeds, à six milles au sud-est de Kansas City.

La mine n'était pas dans un bon état, et les inspecteurs des mines de l'Etat l'avaient condamnée. On avait enlevé les ventilateurs pour les réparer, et une grande quantité de gaz s'accumula. Un des mineurs pénétra dans l'endroit envahi par le gaz, et l'explosion se produisit.

Il y avait onze hommes dans la mine lors de la catastrophe, et c'est vraiment miraculeux qu'un plus grand nombre n'aient pas été tués, car ils travaillaient tous au même niveau dans la mine.

LA FIN DU MONDE.

Prediction d'un Docteur de St Louis.

Little Rock, 4 mars—Le gouverneur Fishback a reçu une lettre du docteur J. S. Willis, de St Louis, dans laquelle il est dit: "Jésus s'en vient et la fin du monde est proche. La trompette du jugement va sonner jeudi le 6 mars 1896, à 3 heures, p. m., temps de Jérusalem.

"L'abomination dont parle Daniel le prophète existera dans le temple reconstruit de samedi le 14 août 1897 à lundi le 25 février 1901-1209 jours. Jésus viendra sur la terre au milieu des nuages pour régner 1000 ans, le jeudi 11 avril 1901, à 3 heures de l'après-midi, temps de Jérusalem. Le commencement des peines se verra cette année 1894, avec une série de guerres sanglantes et de révolutions en Europe."

Cette homme-là ne perdra jamais la raison.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

La Derniere Chance

Reconnue une occasion d'or. La dernière chance pour vous acheter un Manteau d'hiver aux plus bas prix possibles. Nous avons nos réductions finales sur le reste de nos Manteaux d'hiver et de Fourrures que nous désirons tout écouler pour faire place aux marchandises du printemps.

Tous nos Jackets Réduits à $1.95, $3 50, $5 co et $8.50, moins que la moitié des premiers prix.

Tous nos Newmarkets Réduits à $3.50, $5.00, $7.50 et $8.50 pour la moitié du prix.

Nos Manteaux d'Enfants $1 00, $1.50, $2.50, et $3 75, moins que la moitié du prix.

Sacks en Peluche A $8 50, $10, et $12.50, moins que la moitié des prix antérieurs.

Collerettes et Manchons en Fourrure Pour la moitié du prix.

Waists et Wrappers Un immense assortiment de Waists et de Wrappers pour la moitié du prix.

NEW YORK CLOAK AND SUIT COMPANY,

No. 12 RUE JOHN.

"BOSTON DRUG"

Pour guerir l'IVROGNERIE.

ELLE assure une guérison secrète, Sûre et Positive. Peut être administré sans que le patient le sache, dans toute nourriture ou breuvage, même dans un verre d'eau, car, quand elle est dissoute, elle est sans couleur, sans saveur et pure. Elle ne contient aucun ingredient vénéneux. Est endossé par les principaux médecins et partisans de la tempérance. C'est un remède absolu, qui en a guéri des milliers. Demandez les certificats, le pamphlet et un échantillon gratis. Adressez-vous à votre pharmacien; ou il sera envoyé par la malle, franc de port, sur réception du prix: $1.00 par boîte ou six boîtes pour $5.00.

WILLIAM R. BROWN CORPORATION, 110 Boylston St., Boston, Mass,

GEORGE B. HOLDEN, Agent.

TROP TARD.

MDE KIMLIN SE SUICIDE AVEC DE L'ARSENIC.

Elle Ecrit a son Mari et lui Demande Pardon.

Poughkeepsie, N. Y., 4 mars.—Mde Robert T. Kimlin, une femme d'une beauté frappante, s'est suicidée ce soir dans sa résidence située près de la riviere Hudson.

Il y a quelques mois, Mde Kimlin quitta son mari après une querelle et ouvrit un petit magasin sur la Quatrième avenue, à New York, mais s'étant reconciliée avec lui, elle vendit son établissement et retourna vivre de nouveau avec Kimlin.

Récemment les deux époux se querellèrent et se séparerent de nouveau. Voyant qu'ils ne pouvaient vivre ensemble, ils étaient résolus de demander le divorce.

Cette après-midi Mde Kimlin monta à sa chambre et écrivit une lettre à son mari, lui disant adieu et déclarant qu'elle laissait tous ses bien à son fils Percy et qu'elle le nommait tuteur. Elle lui donnait en cadeau $150 qui se trouvaient dans un sac.

Elle lui demandait aussi de lui pardonner et de l'oublier, vu qu'elle l'avait toujours aimé. Elle lui enjoignait des cesser de boire et de ne jamais se remarier.

Ensuite elle prit une dose d'arsenic. On l'entendit se plaindre et l'on vola à son secours, mais il était trop tard pour que la malheureuse put être sauvée, et le médecin qui fut appelé ne put que constater la mort.

Mde Kimlin s'était mariée deux fois, son premier mari étant Adam Boos, un homme d'affaires très en vue.

Nouvelles Condensees.

—Treize anarchistes ont été arrêtés à Paris dimanche.

—J. T. Bernier a été expulsé du conseil municipal de Louisville, Ky., pour avoir accepté des pots-de-vin.

—Les chemins de fer de l'Ouest font des efforts pour effectuer un compromis, afin d'arrêter la diminution des taux.

—John Patrequin a été tué à South Berwick, Me., samedi soir, par des inconnus. Encore un crime mystérieux.

—Les soldats anglais poursuivent de près les troupes noires de Gambie et cherchent à venger leurs récentes defaites.

—Patrick Donahue, de Quincy, a été condamné à la prison a perpétuité dans le comté de Cork, Irlande, pour avoir brisé une bouteille sur la tête d'un policeman.

—Jos. Burgess, un serre-frein âgé de 25 ans sur le Rumford Falls & Buckfield Railroad, est tombé entre deux chars vendredi matin et s'est fait tuer.

—Un homme et une femme qu'on suppose être le Dr McCormick et Mde Ann Kelley, tous deux de Worcester, ont été trouvés morts asphyxiés dans une chambre à l'hôtel Winthrop, à South Framingham, dimanche matin.

—Samuel B. Foss, âgé de 34 ans, un employé du Boston & Maine Railroad, a été tué vendredi soir à Conway en tentant de monter à bord d'un train en mouvement. Son corps a été coupé en deux.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH

Each Package SAVENA contains a DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

CHEZ A. FENTON

653 Rue Merrimack

Vous trouverez six sortes de Haches, Manches de Hache, Scies, Egohines, Chevalets, Coins et Maillets à fendre le bois; le tout à des prix qui souffrent aucune compétition dans toute.

Venez vous en convaincre.

Francis W. Qua

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

Reynold's Bay State,

TEINTURERIES

De toutes sortes,

27 RUE PRESCOTT.

PATENTS

CAVEATS, TRADE MARKS COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. $3 a year. Specimen copies sent free.

Building Edition, monthly, $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address

MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY

City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$100 par annee, 6 mois, 50 cts

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 15 MARS. 1894. Soyons Distingues. No. 25

Indicateur de Chmin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.
DIVISION OUEST.
Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Centre, Lowell.
Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 20, 10 50 a m; 12 15, 12 45, 3 25, 4 10, 5 10, 6 55, 9 25, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 20, 10 50, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 20, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35, et 7 30, p m.
Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 40, 3 25, 6 15, p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 3 25, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland —8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Québec—8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35
Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.
Le et après le 25 Sept. 1893 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, ¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 50, ¶ 9 25, *9 50, 11, a m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶ 3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, ¶7 45, 8 45, *9 15, a m.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 57, 9 28, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17, 1 38, 2 13, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 33, *5 43, *6 28, 7 52, p m; Dimanches, *7 17, *7 27, ¶7 48, 8 48, *9 18, a m; ¶4 21, 6 03, p m.
Pour Woburn—6 30, ¶7 01, 7 45, 11, a m; 1 35, ¶4 33, ¶5 33, p m; Dimanches, 8 45, a m; ¶4 25, ¶6 03, p m.
¶ Express, § seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.
Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m Via South Lawrence, 6 30, a m.
Les heures données plus bas sont du Northen Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m, 12 57, 1 47, 3 43 (5 04 Nashua seulement) 5 42, 6 22, 8 13, 8 43 p m; Dimanches, 10 05, a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, 8 13 p m
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a. m.; 8 13 p. m.
Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.
Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.
† Tous les jours pour Montréal.
J. W. SANBORN, gérant général.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
La Cote du Pacifique,
La nouvelle ligne de voie ferree passant par le Pont de Poughkeepsie
ENTRE
Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.
Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.
Details plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets
W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.
D. J. FLANDERS, Agent général des Passagers et Billets.

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur,
14 RUE MIDDLE.
Son assortiment de Draps, Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du dernier goût et de patrons les plus nouveaux.

ST-LAWRENCE HOTEL,
252 Rue Middlesex.
Lowell, Mass.
Le seul Hôtel Canadien.
C. ROUSSIN, Prop.
CHAS. H. CHAGNON, Gerant.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
170 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m., excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!!
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

LE PRINCE BISMARCK.

Sera Fete le Jour de son Anniversaire.

Hambourg, 10 mars—La santé du prince Bismarck a été si bonne pendant les semaines dernières que le Dr Schweninger a decidé de partir pour aller prendre ses vacances habituelles en Italie, où il demeurera quelques semaines, mais sera de retour à Fridrichshrue à temps pour être auprès du prince pendant la célébration de son anniversaire de naissance.

De grands préparatifs se font dans tout l'empire pour honorer d'une manière exceptionnelle le vieux chancelier.

Hambourg et Lubeck vont envoyer à Fridrichshrue 1500 porteurs de torches qui paraderont en face du palais de Bismack le soir de la célébration.

Plusieurs adresses seront présentées par des deputations de l'ouest de la Prusse, et les éduciants à Bonn et à Jena vont aussi envoyer des comités pour féliciter le prince.

Les Cies de chemins de fer vont organiser plusieurs trains d'excursion entre cette ville et Fridrichshrue, où habite Bismarck.

—Les tisserands des fabriques Manton, à Providence, vont retourner à l'ouvrage aujourd'hui, les patrons n'exigeant plus qu'ils conduisent deux métiers.

UN GRAND ORATEUR.

A propos de la langue française aux Etats Unis, je me permettrai de narrer l'aventure d'un jeune montréalais en quête d'une gloire facile. A la Saint Jean-Baptiste dernière, un jeune avocat de Montréal, de persuasion libérale, avait été demandé, moyennant rémunération, pour prononcer un discours à l'occasion de cette célébration dans une des villes franco-américaines de l'est.

Ce jeune avocat, très en demande, avait à choisir entre cette ville et une autre où une invitation semblable lui était venue; une différence de prix le décida. Il envoya à sa place à la première ville, un jeune homme, non encore reçu avocat, en lui donnant comme renseignement, malgré qu'il eût dû savoir mieux, que la tâche dont il le chargeait était facile, parce que, lui dit-il, la population ne vaut pas la peine de se mettre en frais. Le jeune homme, confiant en la parole de son ami, oublie, ou n'a pas le temps de se préparer, comptant le faire après son arrivée à sa destination; mais il avait calculé sans son hôte de là-bas, qui, au lieu de lui donner le temps de se reprendre, le comble de faveurs et de politesses, et quand il en a fini, le passe à son voisin qui lui en fait autant, et après celui-là un autre, tant et si bien que le jeune homme ne peut que se fier à sa bonne étoile et attendre les événements.

Helas! pour lui, une renommée, méritée ou non, l'avait précédée, et dans la série de discours annoncés, le sien était étiqueté comme étant le clou de cette soirée mémorable dans les annales de la ville. Vous voyez cela d'ici, une estrade théâtrale, des messieurs en habit de soirée, assis en demi-cercle,—un président qui, dans des paroles bien senties, annonce les orateurs divers qui vont parler, et prépare l'auditoire à entendre, après le menu fretin de la place, le grand orateur venu de Montréal.

Les sueurs perlaient au front du jeune homme, déjà il avait notion que le français parlé par les indigènes était loin d'être ce que son ami avait bien voulu lui dire, déjà il s'était rendu compte que son auditoire serait un critique beaucoup plus sévère que celui auquel on lui avait fait croire, et la pensée qu'il n'est pas préparé l'obsède de plus en plus.

Il avait encore une espérance, les orateurs pourraient, peut être, ne pas être grand chose, comme orateur s'entend, et lui, avec sa pratique de husting canadien, s'en tirerait—peut-être?

Mais le premier se lève, et après quelques mots de bienvenue au grand orateur, se lance dans un discours aussi bien senti que bien dit, et le tout en excellent français. Le discours fini, un autre prend sa place, et avec des paroles non moins bien senties et non moins françaises que celles du premier, fait une allusion délicate à la rénommée du grand orateur qu'on réserve pour la fin de la soirée.

Le grand orateur sent son cœur descendre dans ses bottes et s'éponge le front. Il n'est pas préparé! Oh! s'il tenait en ce moment le traitre qui l'a trompé ainsi; mais les discours se suivent à ses yeux et à ses oreilles avec une rapidité inouïe. Il lui semble que chaque orateur est plus fort que celui qui l'a précédé; il croit voir des Démosthènes dans tous ceux qui parlent.

Et tous infailliblement expriment leur hâte et leur anxiété d'entendre celui dont la Province de Québec, ils en sont sûrs, constate avec regret l'absence, en ce beau jour de la St Jean-Baptiste. (Applaudissements.)

Et le jeune homme pense à son discours qu'il n'a pas préparé.

Enfin, le tour du grand orateur canadien-français arrive— le président se lève avec solennité et l'annonce au public impatient. (Applaudissements frénétiques.) Mais le jeune homme n'était pas préparé.

Toutefois, il se lève (applaudissements,) s'avance, et salue. (Applaudissements frénétiques.)

Il va parler: "Mess".... sa langue est sèche, ses yeux se troublent, la salle semble crouler sur lui; mais hélas! le calme se fait, un pieux recueillement s'empare de l'assemblée, et, le sort en est jeté, il faut qu'il parle.

"Messieurs et chers compatriotes.... Messieurs et chers compatriotes—

A ce moment le souvenir qu'il n'était pas préparé lui revient à la mémoire, et c'est la seule idée qui se présente à son esprit.... ses idées s'embrouillent.... Messieurs les conservateurs.... l'indépendance.... traîtres au parti.... la nationalité.... il jette des regards effarés, voit rouge, sent le désir de se rouer sur l'auditoire, qui prend à ses yeux l'aspect de monstres grimaçants—riant de son humiliation—instinctivement il cherche une issue hors de la scène—aucune—un rempart de chemises blanches et d'habits noirs l'entoure; par un effort suprême, il reprend ses sens, babutie quelques paroles d'excuses, et brisé, s'assoie, pendant que la température de l'auditoire descend au point d'enrhumer le gardien américain du théâtre.

Le renommée du grand orateur avait vécu.

La leçon avait été dure—Le jeune homme refusa les honoraires offerts—et revint à Montréal ayant une expérience de plus à son acquit.

POLYDORE.

Triomphe de l'Infamie.

Le télégraphe mercredi nous apportait deux dépêches qui étaient de nature à faire frémir d'indignation tout citoyen honnête. L'une de ces dépêches nous annonçait que Garvey, le "boss" politique du quartier Un avait été acquitté; sa culpabilité ne pouvant cependant pas être mise en doute; elle était évidente, palpable. L'autre dépêche nous disait que Troy, N. Y. avait été le théâtre d'un drame sanglant. Il y avait à Troy mardi dernier une élection municipale et le sénateur Murphy, un des "boss" de New York, avait cru devoir déchainer ses sicaires, afin d'assurer le triomphe de son candidat. Un jeune républicain très en vue de Troy ayant voulu avec quelques amis protester contre les moyens employés par les instruments de Murphy, a été assassiné et son frère sérieusement blessé. Voilà où en sont rendus les démocrates avec leur crapuleuse engeance de "bosss" politiques. Hier c'était McKane et Garvey: aujourd'hui c'est Murphy avec sa bande de bandits et son troupeau de démocrates serviles.

La plupart des promoteurs de ces émeutes, les véritables instigateurs de ces actions infâmantes sont des personnes très en vue dans le parti démocrate. Ils ont en certaines occasions la sanction même des gouverneurs. Voyant le manque de confiance inspiré par leur peu d'aptitude à gouverner, ils en sont arrivés à la détermination de réussir à tout prix. Tous les moyens leur semblent bons; ils ne reculent devant aucun crime. Nous les avions vus pendant les dernières luttes falsifier les listes électorales et violer les lois du scrutin. Nous croyions que leurs déprédations s'arrêteraient là. Mais non, ils n'ont même pas hesité devant l'assassinat. Ceci est horrible! C'est monstrueux! Nous devrions nous attendre à voir le pays entier se soulever et frémir d'indignation à la vue de semblables attentats contre nos droits les plus sacrés. Les organes du parti républicain ont eu le courage de flétrir ouvertement les coupables. Quelques organes démocrates ont osé avec l'audace la plus éhontée se faire les apologistes de l'infamie. Se taire dans une circonstance semblable est une marque de lâcheté. Le spectateur silencieux du crime devient par le fait même criminel. Honte au parti democrate qui ose employer de semblables moyens! Honte à ces bandes serviles qui savent se faire les instruments des "boss" politiques. Ces scènes infâmantes et disgracieuses touchent à leur fin. Le peuple américain, le véritable peuple, et non pas la meute de mercenaires à solde des "boss", secondra bientôt son apathie et prendra les mesures nécessaires pour faire respecter nos lois et sauvegarder la liberté et la vie des citoyens.

RÉAL, americain.

Cervelle et Estomac.

Dieu dans sa sagesse créa deux sortes de choses spéciales dans l'homme: la *cervelle et l'estomac*. Il donna à certains hommes l'intelligence de faire de grandes choses pour la prospérité d'un pays, le bien-être d'un peuple et la liberté de ce même peuple. Les autres n'ayant que leur estomac pour les guider ne pensent jamais à autre chose que de le tenir bien rempli et d'envier le sort de ceux qui ont la cervelle et conduisent le pays pour le plus grand bien de tous. Or, quand les hommes dont l'estomac remplace l'esprit ont tout à eux, qu'ils veulent le pays dans la prospérité, ils demandent encore plus, et commettent l'imprudence de changer de régime et ils placent des hommes sans souci pour le pauvre peuple. De là vient la famine; les estomacs se vident, et l'on crie misère. Voilà ce qui arrive en l'an de grâce 1894.

Les estomacs qui ont élu Cleveland en 1892 vont tellement se rapetisser que quand même ils voudraient manger un petit morceau de la cervelle de Cleveland en 1896, ils ne pourraient le digérer.

E. PRENDGARDE A TOUT.

Les Yeux se sont Ouverts.

Les victoires républicaines ne se comptent plus; le télégraphe ne cesse de nous en apprendre. Partout où les deux partis se rencontrent, les démocrates sont défaits. Les anciens châteaux forts démocratiques sont démolis et sur leurs ruines le parti républicain plante son étendard victorieux.

Ces faits n'indiquent ils pas que le peuple Américain en a pardessus la tête de la démocratie. A l'œuvre on connaît l'ouvrier. Il faillait que les démocrates arrivassent au pouvoir et missent la main au gouvernail pour qu'on s'aperçut de leur incapacité totale à conduire la barque de l'Etat. Qu'avons-nous vu depuis plus d'un an que les démocrates nous gouvernent, sinon des malheurs de toute sorte.

Nos adversaires ont toujours cherché à rendre l'administration précédente responsable de ce qui arrive. C'est une tactique enfantine, qui n'est prise au sérieux par personne. Pendant les premiers mois on pouvait croire une telle assertion. Mais plus de douze longs mois se sont écoules depuis que Cleveland a pris place sur le fauteuil présidentiel, et malgré une session extraordinaire, suivie à brève échéance de la présente session régulière, nos fameux législateurs, dont les vantardises ne se comptaient plus, ont obtenu le plus grand fiasco en fait de législation qu'on pouvait imaginer. Incapables de s'entendre sur aucune question, ils ont consumé un temps bien long en futiles debats, et ce n'est qu'avec l'aide des républicains qu'ils ont pu rappeler la loi Sherman sur l'argent. Quant au tarif, leurs discordes resteront légendaires. Dans leur tour de Babel a été couvé le plus malfaisant animal que le pays avait vu depuis longtemps: nous voulons parler du Bill Wilson tel que remis à neuf pour le pire par un des comités du sénat. Depuis un an ces pauvres démocrates se sont amusés à s'entredéchirer. Cleveland lui-même, leur grand manitou qui semblait leur inspirer tant de confiance, a été en butte à leurs attaques réitérées; sa politique concernant Hawaï lui a valu de vertes semonces. Enfin, le parti démocratique a montré qu'il n'entendait rien aux affaires publiques.

Ensuite on viendra nous dire que les démocrates ne sont pas responsables de la crise qui accable cette vaste contrée tout entière! Il faut avoir une bonne provision de toupet pour parler de la sorte.

Mais la nation a ouvert les yeux et elle sait sur quels murs apparaissent les mots de Balthazor: *Mane, thecel, pharès*. Oui, ô démocrates, vos actes ont été pesés, comptés, divisés; ils sont votre condamnation.

C'est tellement vrai que l'électorat vous trouve coupables que l'un de vos journaux, dans un accès de franchise, le dit en toute lettre. Laissez-nous enregistrer ces paroles que nous trouvons dans le *Messager* de Lewiston; elles ont été écrites après la défaite du Dr Martel, candidat à la mairie du parti démocratique. Voici:

"Il est donné vingt quatre heures au plaideur malheureux pour maudire ses juges. C'est pourquoi nous avons attendu pour donner de sang-froid notre appréciation sur le résultat des élections de lundi.

"Il n'y a pas de doute que la dépression financière a contribué ici comme partout ailleurs à éloigner du parti démocratique les électeurs qui rendent le parti au pouvoir responsable de tous les malheurs qui peuvent atteindre la nation."

Ainsi, c'est la dépression financière qui est la cause des défaites désastreuses du parti démocratique.

Enfin la nation a ouvert les yeux!

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 23 Fév. 1894.

M. l'Administrateur,

De la solennité qui a eu lieu à St Pierre, dimanche dernier, 18 février, je n'ai rien à vous dire que déjà je ne vous ai décrit dans les précédents compte-rendus des fêtes jubilaires. Je ne puis qu'ajouter un mot: c'est que les billets d'invitations etaient de 45 000, et malgré cela, le contrôle des portes a enregistré 50,764 entrées. Le collège des cardinaux résidents à Rome était au complet: les archevêques et les évêques se comptaient par centaines. Les corps diplomatiques accrédités auprès du St Siège étaient en tenu de gala, et composé de tout le personnel. On voyait aussi dans des loges réservées, le grand duc Michel de Russie, le prince Magalapourath rajah des Indes, l'ex-roi de Naples, et plusieurs autres princes italiens dépossédés de leurs états.

Le discours de Léon XIII a été empreint de résignation à son sort, d'espérance pour le triomphe de l'Eglise. Comme toujours, et plus que jamais l'entrée et la sortie de Léon XIII ont été accompagnés d'acclamations enthousiastes. Crispi qui avait essayé toutes les ficelles politiques pour étouffer, du moins pour amoindrir cette démonstration, a piteusement échoué; et tous assurent que le dépit bien plus que la maladie l'obligent à garder ses appartements.

Léon XIII est dans un état de santé excellent. Il n'a remis aucune des audiences ordinaires ou extraordinaires. Sa Sainteté assiste matin et soir au carême qui lui est prêché par un capucin, le révérend père Vincent de Montefalcone. Il assiste tous les jours au conseil des cardinaux, afin d'y entendre discuter la candidature des futurs cardinaux, archevêques et évêques dont les noms doivent être préconisés dans la seconde quinzaine de mars.

Dans ma dernière correspondance, je vous ai parlé des *vangatori*, becheurs ou laboureurs de la vigne dans la province romaine. Laissez-moi vous dire quelques mots des *zappatori* ou sapeurs. Les *zappatori* sont tous montagnards. Ils habitent la partie la plus sauvage des Appenins, la province des Abruzzes. Au commencement de février, vous les voyez descendre leurs cimes neigeuses, non pas par famille, mais par bataillons. Vous les reconnaissez aisément à leur intérieur. Cheveux longs s'échappant d'un large chapeau dur et pointu; visage dépourvu de barbe; oreilles percées et ornées d'un petit cercle d'or. (Je parle des hommes, car des femmes il n'en vient pas; toutes restent avec les marmots pour garder la maison.)

L'*abruzzais* porte au cou une grosse médaille de St Michel et un immense scapulaire brun. La chemise de toile n'a jamais forcé la barrière de sa province; il se contente comme son père et son aïeul d'une épaisse maille de laine tissée à gros grain par la ménagère. Par-dessus la maille, une petite carmagnole bleue agrafée ou non selon la saison, et par-dessus la carmagnole une couverture de laine couleur isabelle. Le pantalon de l'*abruzzais* est une culotte qui boutonne sous le genou et ne va pas plus loin. Entre la culotte et les souliers, ceux qui sont *en moyen*, se mettent une pièce de gros drap brun boutonné sur le côté et qu'ils décorent du glorieux nom de guêtres; les pauvres, sans vergogne, (vertu qui d'ailleurs leur est interdite par l'exiguité de leurs finances), mettent à tout venant leurs tibias longs, secs et roussis par le soleil et la bise, et le long desquels apparaît comme un soupçon fugitif l'endroit où devrait s'arrondir le mollet. L'*Abruzzais* en descendant dans la plaine est invariablement armé d'une sappe. Il manœuvre la sappe aussi adroitement et plus rapidement que le *vangatore* manœuvre la bêche. C'est parmi les *abruzzais* que le ministre de la guerre italien recrute tous les sapeurs et les pontoniers.

Arrivés dans les pays vignobles de la province romaine, les bataillons d'Abruzzais s'en vont dès l'aurore se disposer en deux longues lignes parallèles sur la grande place du village; là ils se passent le mot d'ordre financier: "Aujourd'hui, la journée est de 35 cents!" Quand arrivent les propriétaires de vignobles,—Combien voulez-vous, aujourd'hui? crient-ils.—Et les *abruzzais* de repondre: "40 cents!"—40 cents?... hurlent les propriétaires, allez vous faire.... — Allons, prinsipal, crient les chefs de groupes, on ira pour 38 cents! — Allez-y pour 35 cents, ou allez au diable!... Après ce collogue peu courtois, mais qui n'étonne nullement le sapeur des *Abruzzes*, les affaires sont arrangées. Les propriétaires prennent le nombre d'hommes qu'il leur faut pour la journée: cinq, huit, douze, quinze et les conduisent à leur *canetto*, pour le saper. Pour qu'un étranger comprenne ce que c'est qu'un *canetto*, il faut qu'il sache qu'aujourd'hui le temps est passé où comme à l'époque de Virgile et d'Horace, *la vigne se mariait à l'ormeau* et répandait parmi le feuillage de celui-ci ses pampres dorés ou vermeils. L'usage de faire appuyer la vigne sur l'ormeau et l'érable n'a prévalu que dans une partie des Marches d'Ancône. Ailleurs et tout particulièrement dans la province romaine, la vigne est appuyée sur des joncs noueux de la famille du bambou. Ces joncs hauts de 8, 10, 12 et 15 pieds, sont appelés *canne* par les italiens, et de là le mot de *cannetto* donné à la pièce de terrain où croissent les cannes. Ces joncs très flexibles, très légers, étant complètement creux, sont en même temps très forts soit pour résister à l'humidité, soit pour porter un poids quelconque. La flexibilité de la canne est favorable à la vigne qui ainsi sans incommoder les mouvements de sa végétation, plie à son gré la canne sur laquelle elle s'appuie; la légèreté est très favorable aux travailleurs, qui ainsi peuvent la porter par gros fagots du *canetto* au centre et aux extrémités les plus éloignées de la vigne; la force de la canne contre l'humidité résulte précisément de ce que sa qualité de jonc la fait naître et prospérer dans un terrain humide; et puis étant d'une pâte spongieuse, l'humidité n'a pas sur elle l'effet délétère qu'elle aurait sur le bois; elle est encore très forte pour supporter le poids des raisins, et précisément parce qu'elle est creuse; c'est en effet de nos jours un fait reconnu qu'une colonne de fer creuse est beaucoup plus forte qu'une colonne de la même dimension pleine.

Les cannes sont donc un grand facteur dans la culture de la vigne; mais pour avoir un *cannetto* avec des cannes en quantité et de bonne qualité, il faut le cultiver; et la culture du *cannetto* consiste à le saper avec art. Et c'est dans ce métier qu'excellent les Abruzzais. C'est ce sapeur hors ligne qui sait à quel profondeur il doit frapper pour aider les racines, les dégager, sans couper les tubercules, sans *aveugler les yeux* par où doivent sortir les cannes; c'est lui qui avec sa sape sait distribuer l'engrais, arracher les herbes parasites, les tubercules inutiles ou épuisés.

L'Abruzzais n'est pas comme le *Vangatore*. Son bourgeois ne le voit jamais manger. Il ne mange pas durant le travail. Il prend son premier repas en se couchant. Durant son travail, ce curieux ouvrier boit. Il faut que son bourgeois lui donne une *quart* de vin, et autant d'eau qu'il en désire. Avec cela le sapeur travaille 10, 11 et 12 heures, se relevant à peine cinq ou six fois pour essuyer la sueur de son front, de son cou et de sa poitrine.

On parle des règres des anciens planteurs du Sud; je ne sais trop si ces esclaves travaillaient aussi fort, même j'en doute un peu.

Le soir, quand l'Angelus sonne, le sapeur reprend sa carmagnole, boit un dernier coup et jetant sa sape sur l'épaule s'en va à la remise qui lui sert de chambre à coucher. Là il remplit un vaste chaudron de feves, et avec un grand feu alimenté par de vieilles cannes sèches et des sarments de vignes, il les fait promptement bouillir. Quand les fèves sont cuites, on les écoule avec soin, on les arrose de vinaigre, d'huile, de poivre et de sel, on y coupe en morceaux une douzaine d'oignons crus, puis chacun armé d'une cuillère mange de tout son appétit. L'opération faite, la chaudière vidée, lèchée, torchée, chacun s'étend sur son tas de paille après s'être roulé dans sa couverture. C'est ainsi que le sapeur se prépare aux nouveaux labeurs du lendemain.

Bien à vous,

WM. BREEN.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

Accourez-tous, Au Magasin Populaire de Accourez-tous
DICKSON BROS,
68 - RUE MERRIMACK - 68
Les canadiens qui désirent acheter les meilleurs Thés et Cafés de la ville, sont priés d'aller tout droit à cet établissement. Ils sont assurés d'acheter des marchandises toutes fraîches, de meilleure qualité et aux plus bas prix de la ville, à l'emporium de Lowell.

ANARCHISTES DE NEW YORK.

Un Enfant Blesse Grievement par une Bombe.

New York, 10 mars—La police de Williamsburg, Brooklyn, pense que les anarchistes se servent des terrains sablonneux de cette banlieue pour y placer leurs bombes.

Il y a environ trois mois, une demi douzaine de bombes de forme étrange furent trouvées sur ce terrain, mais la police fut incapable d'en découvrir les fabricants.

Le district abonde en sociétés anarchistes; Johann Most y demeure.

La police a été de nouveau mise sur le qui-vive ce matin par la découverte de plusieurs bombes par de jeunes garçons. Une des bombes fit explosion et blessa grièvement l'un de ces bambins.

La police a en sa possession une boîte en zinc contenant cinq bombes qui sont soigneusement gardées.

A 7 heures, Nicholas Hoffman, âgé de 13 ans, et deux autres garçons, étaient à jouer sur les terrains sablonneux, lorsqu'ils trouvèrent la boîte contenant les bombes.

Le jeune Hoffman prit dans sa main l'une des bombes et se mit en frais de la lancer contre un poteau. Les deux autres garçons se sauvèrent à une centaine de pieds de l'endroit. Hoffman lança la bombe.

Les deux garçons qui étaient à une certaine distance disent qu'ils furent renversés sur le sol comme si la terre s'était ouverte sous leurs pieds, et quand ils purent se relever, ils aperçurent Hoffman gisant sur le sol et poussant des cris à fendre l'air; toute la peau de sa figure et de ses mains avaient été enlevée et son corps était affreusement lacéré en plusieurs endroits. Il est entre la vie et la mort.

UN MEURTRE

Hartford, 11 mars—Robert H Peck, de cette ville, a été instantanément tué pour la somme de $50 qu'il avait dans ses poches, à West Hartford, vers 11.30 heures, samedi soir.

Le crime n'a été découvert que vers les 6 heures, le lendemain, heure à laquelle le cadavre a été trouvé. Les assassins sont deux jeunes gens n'ayant pas plus de 20 ans dont l'identité n'a pas encore été établie.

M. Peck demeurait avec son beau-frère dont la maison se trouve à un mille au nord de West Hardford. Peck vint à la ville et retourna vers les 11.30 heures.

Ses meurtriers monterent dans le même tramway et le quittèrent au même endroit, avec deux suédois nommés Larson et un jeune homme du nom de Keeney, tous trois demeuraient sur la même route que Peck.

Keeney atteignit le premier sa demeure. Ensuite les deux suédois arrivèrent au coin d'une rue où ils faussèrent compagnie à Peck et aux deux jeunes gens.

Au bout de cinq minutes, une détonation se fit entendre. Les Suédois, qui n'étaient pas encore fort éloignés, crurent que quelqu'un s'amusait à tirer sur des chiens ou des chats et poursuivirent leur route sans avoir l'idée d'un meurtre.

Le corps a été trouvé par un laitier. Le malheureux avait le crâne troué d'une balle et baignait dans une mare de sang.

Les meurtriers enlevèrent $50 que Peck avait sur lui et quelques objets sans grande valeur. Puis ils se sauvèrent, et dans leur fuite vers la ville ils échappèrent une paire de gants et un mouchoir enlevés à leur victime. Près du corps a été trouvé un bouton de poignet appartenant à l'un des assassins. Ce bouton servira peut-être à découvrir les coupables.

Peck était âgé de 27 ans et célibataire; il avait dû exhiber son argent quelque part, ce qui a poussé les deux jeunes gens à le suivre et à le tuer.

LA PICOTE.

Le Premier Cas Depuis Vingt Ans.

Waltham, 11 mars—Le premier cas de petite vérole qui ait été découvert en cette ville depuis 20 ans a été porté à la connaissance du public ce soir.

La victime est le jeune enfant de John O'Brien, habitant le No. 19 rue Friend.

L'enfant était malade depuis trois jours, mais les autorités ne furent averties que ce soir. On ne croit pas que l'enfant passe la nuit.

La maison est la propriété de Patrick Roche, qui demeure dans le bas. Il y avait neuf ou dix personnes dans la maison ce soir et elles vont être mises en quarantaine par le bureau d'hygiène.

La mère de cet enfant était à Boston en promenade depuis le commencement de la maladie du pauvre petit. Elle ne savait pas dans le temps que son enfant avait la picote.

La ville vient de fonder un hôpital des variolés, mais l'enfant est trop malade pour y être transporté.

DES "GAMBLERS" CHINOIS.

Soixante-Sept Captures par la Police.

New Haven, Conn., 11 mars—La police ce soir a fait une descente dans deux maisons de jeu chinoises et elle captura 67 prisonniers.

Les endroits visités se trouvent au No. 76 rue Fair et la buanderie située dans la Florence House, coin des rues Union et Worcester.

Ces "gambling dens" ne sont qu'à une couple d'édifices de distance. La police se divisa en deux détachement et elle a tiré ses plans si habilement que les Chinois furent pris comme dans une trappe.

Aucune opposition n'a été rencontrée par les agents de police. Quarante Chinois furent arrêtés sur la rue Fair et 27 dans la *Florence House*.

C'est une bonne prise.

LA LUTTE CONTRE L'A. P. A.

Milwaukee, Wis., 10 mars—Cinquante mille dollars ont déjà été prélevés par la Columbian League pour faire la lutte à l'*American Protective Association* à Milwaukee.

Le président Richard Burke dit que l'argent sera dépensé pour tenir des assemblées et publier des pamphlets.

Une assemblée aura lieu le 31 mars.

MARVELO!
MARVELO COMPOUND,
Pour le Nettoyage des Habillements de Dames et de Messieurs.
PRIX: **25 Cts.**
EN VENTE PAR TOUS LES PHARMACIENS.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an. - - - - - - - - - $1.00
Six mois. - - - - - - - - .50
Trois mois. - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 15 MARS 1894.

Plaidoyer Protectionniste.

L'Hon. Joseph Royal, ex-lieutenant-gouverneur du Territoire du Nord-Ouest, vient de livrer à la publicité une étude intitulée *La Crise actuelle* ou *Le Canada, république ou colonie* dans laquelle il se déclare en faveur de l'indépendance du Canada parce qu'il aurait besoin de marchés nouveaux pour ses produits et que sa constitution présente n'offre pas une protection suffisante pour les minorités dont les droits sont foulés aux pieds comme au Manitoba et au Nord-Ouest.

Cet ouvrage de M. Royal contient un magnifique plaidoyer protectionniste qui peut s'adapter tout aussi bien, sinon mieux, aux Etats-Unis qu'au Canada. Voici les principaux points de cette partie économique :

Il est aujourd'hui démontré que partout, et dans tous les temps, on voit l'agriculture, le commerce et la navigation fleurir après que l'industrie a atteint un certain degré de prospérité. Les arts et les sciences, l'instruction et une certaine culture universelle atteignent rapidement le même niveau que la production matérielle, ce qui est la dernière phase du développement économique d'une nation.

L'histoire industrielle de tous les pays, surtout celle de l'Angleterre, prouve que la transition de l'état de barbarie à l'état pastoral, de l'état pastoral à celui de l'agriculture, et de l'état agricole au premier commencement de l'industrie manufacturière et de la navigation, s'effectue rapidement par le moyen du commerce libre avec les peuples les plus avancés. Mais elle enseigne avec non moins de vérité qu'une industrie manufacturière ne peut atteindre une grande prospérité, qu'une marine marchande ne saurait acquérir de l'importance, et qu'un commerce avec l'étranger ne saurait prendre des proportions réellement considérables, sans l'intervention de l'Etat.

Moins l'agriculture d'un pays est avancée, plus son commerce a besoin d'échanger le surplus de ses produits bruts avec les marchandises du dehors, et plus le libre-échange lui sera avantageux

D'un autre côté, plus l'agriculture, les industries, les conditions sociales, politiques et économiques d'une nation, seront parfaites, moins elle tirera de profit de l'échange de ses matières brutes et du surplus de ses productions agricoles contre les marchandises étrangères. Que sera-ce si elle est obligée de soutenir la concurrence d'un rival dont le pouvoir manufacturier sera supérieur au sien?

Elle se trouve alors retardée dans ses progrès par cette concurrence d'un pays plus avancé qu'elle et si elle ne prend pas les moyens d'établir et de protéger son propre pouvoir manufacturier par des restrictions convenables, elle risque de se ruiner dans cette lutte à armes inégales.

Lorsque le pouvoir manufacturier qu'il s'agit de protéger est encore dans la première période de son développement, les droits protecteurs doivent être très modérés, et ne s'accroître qu'à mesure de l'augmentation du capital matériel et intellectuel, des capacités techniques et de l'esprit d'entreprise des particuliers.

Il n'est pas non plus nécessaire de protéger toutes les branches d'industries au même degré. Les plus importantes seules doivent attirer la sollicitude de l'Etat. Telles sont, par exemple, celles dont l'exploitation exige des frais considérables en édifices, gestion, machines, connaissances techniques, habileté, expérience et main-d'œuvre, et dont les produits appartiennent à la catégorie des choses nécessaires à la vie. Elles sont doublement importantes! et quant à leur valeur totale, et quant au point de vue de l'indépendance du pays, à cette classe appartiennent les manufactures de coton et de laine.

Si ces branches principales de l'industrie reçoivent une protection et un développement suffisants, vous ne tarderez pas à voir se grouper autour toutes les autres branches moins importantes avec un degré moindre de protection.

C'est faire une grave erreur et ignorer la nature même des conditions économiques nationales que de croire qu'un pays peut promouvoir sa prospérité, sa civilisation et son progrès social autant par l'échange de ses produits agricoles contre des marchandises fabriquées à l'extérieur que par l'établissement d'un pouvoir manufacturier dans son propre sein.

Une nation agricole n'a jamais pu développer au-delà d'une certaine limite son commerce, ses moyens de communications intérieures, sa navigation extérieure, sa population, non plus que ses progrès sociaux et politiques, et son influence en dehors.

Elle est inférieure à un Etat qui est agricole et manufacturier tout ensemble. Elle dépend en effet plus ou moins, dans ses intérêts économiques et politiques, du pays qui lui échange ses produits manufacturiers contre ceux de son agriculture; elle ne saurait calculer la quantité à produire; elle doit attendre et voir ce qu'on lui achètera.

Au contraire, l'Etat agricole et manufacturier produit pour lui-même de grandes quantités de matières brutes et de provisions et s'adresse pour ce qui lui manque aux nations purement agricoles. D'où il suit qu'un pays purement agricole se trouve d'abord pour ses ventes à la merci des récoltes plus ou moins abondantes qui se feront dans celui qui est agricole et manufacturier; en second lieu, il est forcé d'entrer en concurrence avec d'autres nations se trouvant dans les mêmes conditions, ce qui rend son pouvoir de vendre déjà très incertain, plus incertain encore. Enfin, il est constamment exposé, dans son trafic avec les nations manufacturières, au danger d'être ruiné, soit par une guerre, soit par une législation douanière étrangère, qui lui enleverait sa clientèle du coup et l'empêcheraient de s'approvisionner des articles manufacturés dont il a besoin.

Dire que le système protecteur, tel que nous l'entendons ici, est tout simplement un moyen inventé par des politiciens imaginaires et contre nature, c'est commettre une erreur fondamentale et malheureusement trop répandue.

L'histoire du monde prouve, au contraire, que toutes les mesures de protection ont eu leur origine dans les efforts naturels faits par les nations pour atteindre leur prospérité, leur indépendance et leur pouvoir, ou dans les guerres, ou encore dans l'hostilité des lois commerciales adoptées par des pays ayant atteint une grande supériorité industrielle. Les progrès énormes accomplis par l'Angleterre dans ses manufactures, sa navigation et son commerce, sont dûs à sa politique économique. Protection d'abord; puis, quand ses industries furent assez puissamment outillées pour ruiner toute concurrence, la protection fit place au libre-échange. C'est un exemple à suivre, non pas seulement dans la dernière phase de cette évolution économique, mais surtout et d'abord dans la première.

ACTUALITES.

Une dépêche de Londres mande qu'à une réunion des chefs libéraux tenue le midi, Lord Rosebery et sir William Harcourt ont fait l'éloge de M. Gladstone.

Parlant de la question du Home Rule, Lord Roseberry a dit que son parti allait suivre la politique de M. Gladstone sur cette question.

Le *Recorder* de New York dit que de graves irrégularités ont été découvertes dans les comptes de John Y. McKane, à Gravesend. Il y aurait un déficit de plus de $500,000. Cette somme, remise à McKane en 1893, ne figurerait pas sur les livres. On écrit de Sing-Sing que McKane refuse de rien dire au sujet de ce déficit.

Nous lisons dans l'*Echo de l'Ouest* de Minneapolis, Minn :

M. Alexandre Pilon, de cette ville, ayant eu le malheur de perdre sa femme l'année dernière, il fut obligé de mettre ses six enfants en pension. Il avait placé le plus jeune, âgé de 19 mois, aux soins d'une vieille femme demeurant sur la 11ème avenue de la 4ème rue N. E.

Ces jours derniers, désirant ravoir son enfant, M. Pilon alla le chercher, mais on le lui a refusé parce qu'il devait un compte de onze piastres pour sa pension. M. Pilon s'est procuré les services d'un officier de police pour avoir son enfant, et ce n'est qu'après un trouble considérable qu'on le trouva enfermé dans une chambre, couché sur un grabat; son corps était tout couvert de vermine et avait l'apparence de ne pas avoir eu des soins depuis longtemps.

Le petit martyr a été transporté à l'asile des pauvres où il a reçu les soins nécessaires.

LES PLUS ANCIENS JOURNAUX

Le premier papier-nouvelle publié aux Etats-Unis l'a été à Boston, le 25 septembre 1690. La Législature Coloniale s'émut de cette nouveauté et il est probable qu'elle prohibât l'impression d'un autre numéro, car cette œuvre ne vécut que l'espace d'un matin. Son deuxième numéro ne vit jamais le jour.

Boston ne se découragea point. Le 24 septembre 1704 y paraissait la première gazette dont la publication ait été faite régulièrement dans le pays. Le *News-Letter* tel était son titre. Le prospectus contenait des nouvelles d'Angleterre datant de 120 jours et consistant en un discours délivré par la Reine Anne au Parlement Anglais.

En 1780 parut la première feuille publiée en Virginie. Elle était hebdomadaire, et le prix d'abonnement coûtait $50 par année.

A Philadelphie revient l'honneur d'avoir publié le premier journal qui, par la suite, devint quotidien. *The Pennsylvania Packet and General Advertiser*, fondé en 1771, paraissait trois fois par semaine jusqu'en 1884, époque où il devint quotidien.

Ses propriétaires furent John Dunlap et David C. Claypole.

Le *New York Daly Advertiser* vit le jour dans la grande Métropole Commerciale des Etats-Unis le premier mars 1783. C'est le premier journal quotidien du pays. Il se vendait quatre cents le numéro.

Boston n'eut un journal quotidien régulier qu'en 1813, quoique des efforts infructueux eussent été faits pour en publier un en 1796, 1798 et 1809.

Il n'y a pas encore soixante ans, deux typographes fondèrent le *New York Sun*. D'abord, ils sortaient 700 copies par jour. Ces copies étaient vendues à raison de soixante et deux cents et demie le cent aux vendeurs de journaux.

En Europe, la plus ancienne feuille qui paraisse avoir été publiée périodiquement est le *Neuve Zeitung Aus Hispanien und Italien* du mois de février 1534. Elle contenait des nouvelles de la découverte du Pérou par Pizarre.

Il paraîtrait qu'en 1536, un autre journal aurait été fondé en Italie, mais vu la défiance et la jalousie du gouvernement, son impression ne fut pas permise. On se contenta d'en faire circuler des copies manuscrites.

Le *English Mercury* et considéré comme étant le plus ancien journal publié en langue anglaise. Il date de Londres, le 23 de juillet 1588. Le premier journal quotidien paru en Angleterre fut publié à Londres en 1702.

Mais la Chine surpasse en fait d'antiquités tout ce que nous venons d'énumérer touchant les journaux ou autres publications. D'abord l'invention de l'imprimerie chez cette nation date de quelques milliers d'années avant l'ère chrétienne. Du temps d'Homère on publiait à Pékin la gazette officielle contenant les décrets du gouvernement et tous les documents se rapportant à la cour et à l'administration de la justice.

FENIMORE COOPER, LE CELEBRE ROMANCIER AMERICAIN, raconte dans un de ses récits de la vie de frontière les tribulations d'un aventurier perdu dans les prairies où il s'était trouvé séparé de ses compagnons, et comment, épuisé de fatigue occasionnée par ses vaines recherches il s'affaissa sur le sol pour y mourir. Cet épisode peut être comparé à la situation de ces malheureux infortunés, malades, qui essaient une chose, puis l'autre, et sont plongés bientôt dans une tombe prématurée.

Les personnes sages suivront plutôt l'exemple de Mr. Louis Sickermann, Jr. de Junction City, Kansas, et se trouveront enchantées d'être dans le bon chemin sans courir le danger de se perdre, "Un conducteur de chemins de fer bien connu souffrait de rhumatisme et a du garder la chambre tout l'été, écrit Mr. Lickerman." Je l'engagea à employer le Novoro du Dr. Pierre. Bientôt il se trouva mieux et put reprendre son service. Depuis ce temps c'est un chaud partisan de cette médecine remarquable. Le Novoro du Dr. Pierre, il faut se le rappeler, n'est pas une médecine patentée ni ne se trouve chez aucun pharmacien ni droguiste; mais seulement chez les agents locaux. Si aucun agent n'est encore installé dans votre voisinage, écrivez au Dr. Peter Fahrney, 112 S. Hoyne Avenue, Chicago, Ill., et votre demande du Novoro sera bien accueillie aussitôt, en même temps que tous les reuseignements vous seront fournis.

Mgr Satolli est en visite chez l'archevêque de New York.

COUPS DE POING

Au Proces Pollard-Breckinridge.

Washington, 12 mars—L'espérance d'entendre Mlle Madeline V. Pollard rendre aujourd'hui témoignage dans son procès contre le Congressman Breckinridge, du Kentucky, pour rupture de promesses de mariage, a attiré à la Cour une foule énorme dont plusieurs ne purent entrer. Parmi ces personnes se trouvaient 14 femmes, et elles eurent une surprise peu plaisante à l'ouverture de la séance. Le juge Bradley ordonna à toutes ces femmes de sortir.

Le Dr Johnson, un médecin en vue de Washington, rendit le premier témoignage. Il raconta avoir donné des soins médicaux à Mlle Pollard le 24 mai 1893 qui était en train d'avoir une fausse couche. Il la soigna pendant sa fausse couche et une semaine après. A la demande de Mlle Pollard, le témoin chercha dans sa demeure des lettres et des télégrammes et il indentifia l'écriture et la signature des lettres comme étant celles du Col. Breckinridge.

M. Carlisle, l'avocat de Mlle Pollard, lut les lettres. La première était datée de Lexington, Ky., le 19 mai 1863, et était adressée à Mlle Pollard à New-York. Il n'y avait rien de particulièrement affectueux dans cette lettre. Le Col. Breckenridge disait à Mlle Pollard de se procurer un appartement et de lui écrire concernant le prix, etc. La lettre était signée "Sincerely and truly, W. C. P. Breckinridge."

Dans une autre lettre, le Col Breckinridge disait qu'il ne pouvait rien faire avant d'avoir rempli quelques engagements professionnels dans le Kentucky.

UNE SAGE-FEMME PARLE.

Mary Parsons, une femme médecin de Washington, vint dire sous serment qu'elle avait donné ses soins à Mlle Pollard dans l'hiver de 1888 dans un couvent et une deuxième fois sur la Deuxième rue. Mlle Pollard attendait la venue d'un enfant, et cette sage-femme l'assista pendant la naissance d'un garçon dans une maison de la Deuxième rue, le 3 février 1888. L'enfant mourut en avril suivant.

Ici Mlle Pollard se mit à pleurer à chaudes larmes.

La sage-femme continua son témoignage. Elle raconta que Mlle Pollard alla voir plusieurs fois son enfant avant sa mort et quand il eut expiré, elle alla une dernière fois le contempler et pleurer sur son corps.

En ce moment, et en entendant ces paroles de la sage-femme, Mlle Pollard se mit à sangloter si fort que les procédures furent interrompues. Mlle Pollard fut aussitôt entraînée hors de la Cour par ses deux compagnes, Mde Buchanan et Mlle Ellis. Ensuite Mde Dr Parsons put continuer à rendre témoignage.

Après quelques objections par la défense aux questions posées concernant la paternité de l'enfant, la sage-femme raconta qu'elle s'était adressée au colonel Breckinridge à la demande de Mlle Pollard et lui avait présenté son compte pour services professionnels pendant la maladie de Mlle Pollard. Ceci se passa à la résidence du colonel Breckinridge, rue N. Le colonel Breckinridge envoya à Mde Dr Parsons le montant de sa note.

DES COUPS DE POING.

Après ce témoignage, les avocats eurent de longs débats relativement à l'admission de certains affidavits.

M. Johnson, l'un des avocats de la poursuite, pendant les débats, dit que la défense se montrait chicanière, effrontée et insolente en voulant empêcher que certains témoins rendissent témoignage. En entendant ces paroles le colonel Breckinridge et son avocat murmurèrent; mais M. Johnson était lancé et il fit d'autres remarques passablement épicées, auxquelles la défense objecta énergiquement.

Après l'ajournement de la cour, tous les avocats se rencontrèrent dans le corridor, et M. Shelby, l'un des avocats du Col. Breckinridge, s'avança vers l'avocat Johnson et s'écria, la fureur dans les yeux :

—M. Johnson, je considère vos remarques comme étant insultantes et je demande satisfaction.

Et sans attendre une réponse, M. Shelby frappa M. Johnson en pleine figure. Ce dernier fit un mouvement pour s'élancer sur son assaillant, mais M. Carlisle se jeta entre les deux hommes.

Le colonel Breckinridge s'avança alors le bras levé.

"Ne frappez pas, monsieur, s'écria M. Carlisle, s'attendant à une attaque, car vous en souffrirez!"

"Je ne voulais que les séparer, dit le Col. Breckinridge, tout excité."

M. Carlisle levait les mains pour éviter les coups que le Col. Breckinridge avait fait mine de vouloir lui porter, lorsque quelqu'un derrière lui le frappa sur la nuque.

"Qui m'a frappé!" demanda M. Carlisle, se retournant aussitôt.

"C'est moi, s'écria le capitaine Leonard, qui venait d'arriver avec le frère du Col. Breckinridge."

M. Shelby entraîna alors M. Carlisle hors de la Cour, et le Col. Breckinridge resta pour donner des explications au juge Bradley, qui avait entendu le tapage et était accouru sur les lieux.

Le juge promit de règler l'affaire le lendemain matin.

Washington, 13 mars.—Le juge Bradley a décidé ce matin que l'incident des coups de poing échangés hier entre avocats s'étant passé hors de la cour et après l'ajournement, il n'avait aucune juridiction dans l'affaire. En même temps il déclara avoir entendu dire que quelques avocats portaient des armes cachées dans leurs vêtements et il les avertit que ces choses-là ne pouvaient être tolérées.

Une foule énorme a envahi la cour ce matin une demi heure avant l'ouverture des assises; elle était encore plus considérable que celle des jours précédents. Cette augmentation de spectateurs était due principalement à l'incident de la veille et à la position qu'allait prendre le juge Bradley concernant cette déplorable querelle.

Il y avait d'autres raisons, aussi, pour cette affluence. On avait fait circuler la rumeur que le Col. Breckinridge allait, dans cette séance, essayer de prouver qu'il avait épousé Mde Wing avant la date de ses engagements avec Mlle Pollard.

Juste à 10 heures, le Col. Breckinridge entra dans la Cour, suivi de M. Shelby qui frappa M. Johnson à la figure hier, de M. Stoll, du Col. Phil Thompson, du major Butterworth et de Desha Breckinridge.

Mlle Pollard n'était pas présente quand la Cour fut appelée à l'ordre.

L'avocat Johnson arriva quelques minutes après que le juge Bradley eut pris son siège.

On reprit les procédures, après que plusieurs avocats eurent nié qu'ils portaient des armes.

La défense gagna un point au commencement des procédures, le juge refusant d'admettre dans la cause les dépositions de la poursuite à Lexinton la journée avant le commencement du procès, ce à quoi les avocats de la défense s'étaient objectés.

M. Carlisle, l'avocat de Mlle Pollard, demanda que la déposition de Mary S. Logan, de Cincinnati, autrefois Mde Dr Mary L. Swett, fut admise, mais l'avocat Butterworth objecta, et une autre controverse légale commença.

Après des plaidoiries d'une heure, le juge Bradley rejeta les objections de la défense et admit dans la preuve la déposition de Mde Logan.

La Rde Sœur Cecelia, de Pueblo, Col., une sœur de charité, a rendu témoignage qu'en 1885 elle était directrice de l'Asile des Enfants Trouvés de Norwood à Cincinnati. Elle ne se rappelait aucune personne du nom de Burgoyne qui était à l'Asile lorsqu'elle s'y trouvait. Elle se rappelait du Dr Mary Swett qui plus tard devint Mde Logan.

Les quatre volumes d'Irving que la défense voulut faire exclure dans la preuve furent montrés à la Sœur Cecelia, et, en réponse aux questions qui lui furent posées, elle déclara que ces livres ressemblaient à ceux qui lui avaient été présentés par une patiente à l'Asile. Quand elle se rendit à Pueblo, elle laissa les livres à Norwood.

En réponse à d'autres questions posées par l'avocat Carlisle, la Sœur Cecelia a dit qu'elle se souvenait d'une patiente qui avait été découverte correspondant avec une autre personne au moyen du *Cincinnati Enquirer*. Elle ajouta qu'elle avait rencontré Mlle Pollard depuis son arrivée à Washington et qu'une fois elle avait reçu une lettre d'elle.

Ensuite la Cour s'ajourna au lendemain.

Un Drap d'Autel en Feu.

Dans l'église de l'Immaculée Conception, dimanche matin, un drap couvrant l'un des autels prit feu pendant que le R. P. Dacey était à faire le sermon.

Une couple d'acolytes enlevèrent le drap enflammé et empêchèrent les flammes de se communiquer à l'autel.

C'est un cierge allumé qui a mit le feu au drap.

Une magnifique statue en marbre a été défigurée par les flammes.

VICTOIRES! VICTOIRES!

Nous apprenons avec joie que les républicains du Maine ont remporté plusieurs victoires éclatantes.

Biddeford, Bangor, Augusta, Portland ont élu des administrations républicaines par de bonnes majorités.

Le revirement de l'opinion publique est complet dans cet Etat. Le peuple est dégoûté de la démocratie et il l'a prouvé aux polls.

Nous sommes d'autant plus heureux de ces victoires que plusieurs politiciens canadiens lowellois de nos amis ont pris une part active dans ces élections; ils ont fait une campagne valeureuse, surtout à Biddeford où les démocrates étaient au pouvoir depuis 12 ans.

Dans cette dernière ville, le triomphe républicain a été complet: les républicains ont remporté tous les quartiers. Le seul démocrate élu est un constable.

Les Canadiens républicains ont obtenu leur part des honneurs: Cinq conseillers canadiens ont été élus et un échevin canadien qui est M. Wm C. Roussin, frère de M. Camille Roussin, de cette ville.

On s'attend à Biddeford à la découverte d'un gâchis épouvantable quand les démocrates rendront compte de leur 12 années de pouvoir. Il paraît qu'on va en voir de belle!

Nos amis de Lowell qui ont fait la lutte dans le Maine en faveur du parti républicain méritent certainement des félicitations pour leur travail et le magnifique succès qui a couronné leurs efforts.

C'est hier que l'élection municipale a eu lieu à Biddeford, Augusta, Bangor, et les républicains sont vainqueurs sur toute la ligne.

Avant cette date, les républicains avaient remporté Lewiston et Portland.

A Biddeford et à Augusta surtout, c'est le vote canadien qui a décidé de la victoire en se rangeant en masse du côté républicain.

Là comme ailleurs les démocrates se sont servis de moyens illicites, tandis que les républicains n'ont employé que les armes courtoises dans leur lutte pour les bons principes.

VICTIMES DE LA MISERE.

Manchester, N. H., 12 mars.—L'un des pires cas de misère qu'on puisse apprendre a été découvert à West Manchester, dans une petite maison de la rue Barr.

Thos. Williamson, sa femme et deux petits enfants, ainsi que George Williamson, sa femme et quatre petits enfants arrivèrent ici sans le sou, venant de Montréal.

Tout ce que ces familles possédaient étaient deux sacs remplis de vêtements râpés et un vieux harnais.

La première nuit, ils couchèrent tous ensemble dans une petite chambre sur la rue Central.

Mardi ils déménagèrent dans une maison vacante de la rue Barr. Ils n'avaient pas un seul meuble. Sur le plancher, dans un coin, furent répandus quelques draps de lits usés. Dans ces draps s'enveloppèrent les femmes et les enfants qui essayèrent de dormir.

Les hommes enlevèrent leurs gilets et s'en servir en guise d'oreillers pour coucher sur le plancher. Il n'y avait pas de poêle dans la maison.

C'est un voisin qui découvrit dans quel état de misère se trouvaient ces familles, et il leur porta quelques chaises et un peu de nourriture.

Sans comestible, sans feu ni meubles, ces deux familles avaient vécu pendant une semaine. L'un des hommes avaient mis en gage le vieux harnais pour une petite somme. Avec cet argent il acheta du whiskey et les deux hommes s'enivrèrent, ainsi que leurs femmes.

Les pauvres petits enfants pleuraient, demandant quelque chose à manger.

La police fut enfin avertie et elle alla visiter le triste réduit. Elle apprit que ces familles avaient été envoyées aux Etats-Unis par quelqu'un au Canada qui voulait s'en débarrasser.

On leur a donné des secours temporaires, et il est probable que ces misérables gens seront renvoyés à Montréal.

UN MINISTRE PROTESTANT

Birmingham, Ala., 12 mars.—William Hunt, qui se disait le Rev. W. M. Thompson, pasteur de l'église méthodiste à East Birmingham, a été arrêté vers la fin de son sermon ce matin par deux agents de police vêtus en habit civil.

Le prisonnier sera reconduit à Jackson, où il continura à purger sa condamnation qui lui a été imposée il y a cinq ans pour le meurtre d'un ministre protestant qui était à prêcher devant une nombreuse congrégation.

Ce meurtrier fut dans le temps condamné à passer le reste de ses jours en prison.

La cause du meurtre fut la nomination de la victime au poste que lui Hunt occupait comme pasteur d'une certaine église.

Hunt parvint à s'évader, et arriva en cette ville il y a une couple d'années, en se disant le Rév. W. M. Thompson. Ses belles manières lui gagnèrent l'affection du peuple et il obtint bientôt le poste de pasteur de l'église methodiste à East Birmingham.

Comme bien on pense, toute la congrégation fut jetée dans le plus grand émoi; personne ne pouvait croire que le pasteur était coupable d'un crime aussi horrible.

Le meurtrier sera conduit de suite au pénitencier.

LA BOUCANE.

On lit dans le *Paris-Canada* :

Assistaient à la dernière réunion de la *Boucane*, au Café de Fleurus, au coin des rues de Fleurus et du Luxembourg, samedi 10 février :

MM. le docteur E. E. Simard, L. Larose, Dr A. L. de Martigny, Ch. Givernaud, Dr P. G. Pilon, L. A. Ouimet, L. Th. Dubé, Dr E. Guillet, L. Saint-Hilaire, H. Beau, E. U. Lamarche, Dr J. Coderre, Dr René Hébert, Dr Dussault, J. O. Marchand, J. E. Dubé, René Béliveau, Jos. Sherrer, Jobson Paradis, Dr L. A. Demers, Dr W. Gautier, Dr J. Carle, Dr F. Cornu, Dr J. D. Delisle, Th. Barizeau, Joseph Masson, Dr P. P. Boulanger, M. A. Suzor-Côté, Dr J. E. Laberge, Tiburce Josse, Armand Masson, J. Saint Charles, M. Vallet, Th. Rosso, Cachon, Raymond Masson, etc.

Le lendemain, dimanche, les étudiants sont allés se faire photographier en groupe, M. Hector Fabre, commissaire général du Canada, était avec eux.

La prochaine réunion de la *Boucane* aura lieu le deuxième samedi de mars, au même endroit. Les Canadiens et amis du Canada d'y assister.

AFFAIRE VILLENEUVE

Québec, P. Q. 13 mars 1894.—Le vicomte de Villeneuve a été amené, à la demande de son avocat, devant le juge Chauveau, hier, ainsi que je vous l'ai annoncé. L'entretien a eu lieu privément. Les documents nécessaires pour l'extradition du prisonnier ne sont pas encore arrivés. Au cours d'une entrevue, hier, le vicomte a déclaré qu'il était victime de certains prêteurs de Paris, qui employaient des moyens de chantage pour obtenir le paiement de certaines traites endossées par lui, il y a quelques années, alors qu'il avait un grand besoin d'argent. Il a été, à une certaine époque, possesseur d'une fortune de deux millions de francs; il ne lui en reste, maintenant, plus que cinq cent mille. Il ne peut toucher à cette somme; il n'en retire que les intérêts.

S'étant vu obligé de payer quelques dettes d'honneur, il s'est adressé à des prêteurs d'argent, qui lui ont fait endosser des traites sur lesquelles ils ne lui ont payé que les deux tiers et quelquefois la moitié seulement du montant indiqué. Sur une traite de 25,000 francs, il n'en a reçu que 11,000. Le non-paiement de ces traites a motivé son arrestation.

S'il est extradé, il dit qu'il sera aisément acquitté; mais il ne veut pas être emmené en France par un détective, et il est disposé à employer tous les moyens en son pouvoir pour empêcher son extradition.

Boston, 11 mars—Trois nouveaux cas de picote ont été découverts, un sur la rue Ball, à Roxbury, et les autres sur la rue Hanburg, dans la partie sud.

Ces victimes sont toutes de jeunes gens.

Cleveland, 12 mars. — Un curieux enlèvement qui s'est terminé par un mariage a eu lieu en cette ville vendredi soir.

C. M. Gates est un vieillard de 75 ans qui résidait à Bellevue, O. Le vieux qui est veuf fit un jour la connaissance de Caroline Sawyer, une veuve de 72 ans et il en devint amoureux fou.

Mde Sawyer a deux filles qui s'opposèrent de toutes leurs forces au mariage de leur mère avec le vieux Gates. Ces filles, qui sont mariées, déclarèrent qu'elles trouveraient bien un moyen d'empêcher leur mère de convoler en secondes noces, et écrivirent au vieux Gates que s'il persistait à faire l'amour à Mde Sawyer, il lui arriverait malheur.

Les deux vieilles gens se sauvèrent en cette ville et s'y marièrent.

La Nouvelle Brasserie

La nouvelle brasserie à Ayer City sera sous peu en pleine opération. Pour le présent un grand nombre d'hommes sont occupés à mettre en place toutes les machineries requises.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—Les navigateurs et pilotes d'expérience s'accordent à dire que le premier steamer océanique arrivera à Montréal vers le 15 avril.

—La Mère Ste-Agnès de Jésus, dépositaire générale des Sœurs de la Congrégation, est menacée de perdre la vue.

Cette religieuse est la sœur du curé Gauvreau, de Lévis.

—On a téléphoné au coroner McMahon et à M. Lacroix, les informant qu'un crâne humain avait été trouvé enfoui dans un tas de fumier, près de la résidence des RR. PP. Jesuites, rue Rachel.

Le fumier dans lequel le crâne a été découvert, a été transporté en cet endroit dès l'automne dernier.

Un grand nombre d'individus ont transporté ce fumier qui provient de centaines d'endroits différents.

M. Lacroix s'est rendu hier chez les Pères Jésuites, et, en compagnie du R. P. Deschamps, il a fait les constatations d'usage.

On se croit en présence d'un crime, car le crâne qui paraît être celui d'une femme, porte une ouverture qui a été causée, sans doute, par un instrument contondant.

Cette découverte a fait sensation aux quartiers généraux de la police.

M. Lacroix travaille activement à éclaircir le mystère qui entoure cette lugubre découverte.

—Mlle Esther Beretein vient d'obtenir contre M. S. Walker l'émission d'un "capias" d'une nature exceptionnellement piquante.

En septembre dernier, le défendeur commença ses assiduités auprès de la demanderesse et lui fit part de tous les feux dont il brûlait à son égard. Après avoir filé deux mois de parfait amour et de tendresse depuis longtemps rêvées, Walker demanda la main de la jeune fille et de ce moment le couple énamouré fut fiancé.

Selon la coutume israélite, la promesse de mariage et les fiançailles furent consignées dans un document dûment signé par les parties; un grand bal eut lieu pour célébrer cet événement de famille et la future commença ensuite son trousseau. Leur cœur battait toujours avec entrain et à l'unisson et ils devaient se marier le 22 mars courant. Mais vers la fifi de février, une *cold wave* enveloppa leur bonheur projeté et le fiancé cessa ses visites. C'était l'amour trahi, le mariage manqué.

La demanderesse prétend savoir que Walker veut partir pour d'autres cieux et hier après-midi elle l'a fait arrêter sur "capias"

Elle lui réclame $2,500 pour frais de trousseau, de bal et de sensibilité blessée.

QUEBEC,

—Le Club Cartier-MacDonald vient de passer une résolution approuvant l'attitude de l'hon. T. Casgrain sur la question du Nord Ouest.

—M. Timolaus Beaulieu vient d'acheter, de M. Ed. Couture, le bateau "Brothers" pour la somme de $1,700. Il y a quelques mois ce bateau s'était vendu $3,000.

—Une nouvelle troupe de théâtre vient de faire faillite à Québec. C'est la compagnie Chevalier-Cliquot dont les acteurs sont partis samedi pour Montréal.

—Les rumeurs annonçant que l'hon. Thomas McGreevy allait se retirer de la vie politique ont été désavouées par l'hon. Thomas lui-même. M. McGreevy dit qu'il compte se porter candidat dans son vieux quartier, à Québec-Ouest, aussitôt que l'occasion se présentera.

—L'œuvre de la Propagation de la Foi a rapporté $7,764,61, dans le diocèse de Québec, en 1893. Là dessus la ville de Québec a fourni $390 94. Cette collecte est le double de celle du diocèse de Montréal.

—Dit l'*Electeur* :

Nous croyons savoir que nonobstant la rumeur publiée dans la *Chronicle*, l'honorable Ths McGreevy n'a pas l'intention de se retirer de la vie publique, mais qu'il est à peu près certain qu'il se présentera de nouveau aux prochaines élections dans Québec-Ouest.

—Il y a grande animation à l'hôtel de ville. Les candidats sont très nombreux. Au train dont vont les choses, il y aura près de soixante-quinze candidats de mis en nomination à quatre heures cette après-midi.

L'échevin John Hearn sera peut-être le seul élu par acclamation.

—Le garde-côte "Constance" est arrivé dans ce port, hier. Il a été rapporté par les stations de signaux comme descendant le fleuve, alors qu'il ne manœuvrait que pour se clairer de la glace flottante. Le capt. May rapporte que le fleuve contient très peu de glace, qu'il serait fort facile à un steamer océanique de gagner Québec et que la navigation pourrait être dès ce jour considérée ouverte.

OTTAWA,

—Selon une dépêche de Montréal, il se vendrait, en cette dernière ville, de grandes quantités de thé tout à fait impur. Ce thé a été rejeté comme impropre à la consommation, à New-York, et expédié à Montréal, où il peut être vendu, attendu qu'il n'existe pas, ici, de système d'inspection. Le commissaire des douanes, interrogé à ce sujet, a répondu que, effectivement, du thé de ce genre avait été importé au Canada; mais il a ajouté qu'il est faux que le public ne soit pas protégé. Des échantillons de mauvais thé ont été expédiés ici par les officiers de la douane et analysés, par M. McFarlane. On a constaté que ce thé était falsifié et conséquemment, on s'est opposé à l'entrée d'une des marques mentionnées dans la dépêche. "Il est vrai, a dit M. Watters, qu'il n'y a pas d'inspecteur de thé en Canada; mais on empêche d'une autre façon l'importation des produits alimentaires impurs. Quand le bas prix d'un article fait naître des soupçons, les échantillons en sont envoyés à Ottawa et analysés."

WINDSOR,

—Un individu du nom de Williams a été trouvé, ces jours-ci, par un voisin, assis au milieu de sa salle à manger, lisant la bible au milieu d'un amas de meubles et de garnitures de sa maison, auquel il avait mis le feu. Williams a expliqué à son voisin qu'il était en train de "brûler l'avoine du diable." Cependant, le voisin n'a pas cru devoir lui laisser finir son œuvre; il est parvenu, après beaucoup d'efforts, à éteindre les flammes qui menaçaient de tout détruire. Williams est riche et âgé de 50 ans. Il est entre les mains de la police, en attendant que les amis qu'il a à Hamilton en prennent soin.

TROIS-RIVIERES,

—Les directeurs de la banque d'Hochelaga de Montréal, MM. Saint-Charles, président, Bickerville, Chaput, Rolland et Vaillancourt, et MM. Raza, architecte, et Lamontagne, sont arrivés ici pour assister à la bénédiction de la banque succursale, nouveau bâtiment en pierre de trois étages d'une valeur d'à peu près $20,000.

La bénédiction a été faite par Mgr Laflèche, assisté de son secrétaire, M. Béland. Le maire de la ville, M. Panneton, et tous les échevins ont assisté à la cérémonie, qui a été très imposante. Mgr Laflèche a prononcé le sermon de circonstance.

ST JEAN,

—La bande de musique militaire permanente dont la dissolution a été ordonnée par le général Herbert, ne pouvant jouer à l'ouverture de la législature à Fredericton, on parle d'employer des musiciens de New York.

La milice volontaire de Fredericton voyant qu'on ne la croit pas égale aux New Yorkais, promet de se venger de l'affront.

SOREL,

—Le Richelieu monte graduellement et la glace n'est pas très bonne. Si cette température continue, la rivière sera libre de glace à la fin de cette semaine.

La pluie a fait beaucoup de mal à la glace sur le Saint Laurent.

La traverse de Sorel à Berthier est dangereuse.

CLARENCE CREEK,

—Samedi soir, un jeune homme nommé Bernard, âgé environ de 22 ans, a été poignardé à mort par un frère du ferblantier de ce village, nommé Lafleur.

Une querelle s'est élevée entre les deux hommes et une troisième personne nommé Drotte, dans l'hôtel Bazinet.

Lafleur partit pour se rendre chez son frère, et fut suivit par Bernard et Drotte. Approchant de la résidence du ferblantier Bernard et Drolette virent Lafleur qui en sortait, armé d'un long couteau.

Lafleur s'élança alors sur Bernard et lui plongea son couteau dans le cœur.

Bernard fit quelques pas pour s'enfuir vers la maison du Dr Desrosier, mais il tomba mort en route.

Drotte a aussi été blessé grièvement à la main, puis au bras.

Lafleur a été arrêté et conduit en prison en attendant l'enquête.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de deurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussetures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kini u Compound.

BON MARCHE.

Une Epidemie d'Enthousiasme dans notre Dept. du Soubassement.

POUR CETTE SEMAINE, DES BARGAINS POUR CEUX QUI VIENNENT A BONNE HEURE. VOYEZ NOS VITRINES.

Soubassement.

Articles pour les Toasts prix régulier 5c.
cette semaine 2c.

Batteurs d'oeufs Dover, prix regulier 15c,
cette semaine 9c.

Canistres à Huile, prix régulier 25c,
cette semaine 19c.

Canistres pour le lait, 2 Quarts, prix régulier 21c,
cette semaine 14c.

Bombes en Nickel.7 pcs, prix régulier $1 25,
cette semaine 89c.

Plats carrés, prix régulier 15c,
cette semaine 9c.

Plats carrés, prix régulier 12c,
cette semaine 7c.

Sas pour la Fleur, Victor, prix régulier 25c,
cette semaine 14c.

Plats à Passeoirs, prégulier 12c,
cette semaine 7c.

Grandes Bouilloires, prix régulier 39c,
cette semaine 29c.

Plats à pâtes, de toutes grandeurs, prix régulier 5c,
cette semaine 2c.

Chaudières à diner avec Gobelet,
cette semaine 21c.

Fers à Repasser de Mme Potts, prix régulier $1 50,
notre prix 89c.

Couteaux Christy, prix régulier $1 00,
notre prix 94c. le set.

Soubassement.

Seaux à Eau, prix régulier 15c,
cette semaine 9c.

Cuvettes, prix régulier 75c,
cette semaine 57c.

Paniers pour le linge, prix régulier 39c,
cette semaine 29c.

Papier de Toilette,
24 paquets pour $1.

Salières et Poivrieres
notre prix 3c.

Beurriers décorés, prix régulier 37c.
cette semaine 17c. la Doz.

Théières Japonaises, prix régulier 25c,
cette semaine 16c.

Plats pour les os, prix régulier 12c,
cette semaine 6c.

Porte-Savon décoré, prix régulier 25c,
cette semaine 9c.

Sets pour le pain et le lait Japonais, prix régulier 37c,
cette semaine 29c.

Bols Japonais, prix régulier 49c, (3 dans un set),
cette semaine 24c.

Pots décorés pour la barbe, prix régulier 25c,
cette semaine 2 pour 25c.

500 Plats à gâteaux, décorés, prix régulier 19c,
cette semaine 6 1-4c.

Crachoirs de Chine décorés, prix régulier 69c,
cette semaine 49c.

Soubassement.

100 Lampes de table, pieds décorés, 10 pcs de lumière, valant $2 50,
cette semaine $1.59.

300 Lampes, prix régulier 75c,
cette semaine 49c.

5 Barils de Verres à table, prix régulier 60c,
cette semaine 39c. la doz.

Beurriers avec couverts en verre, prix régulier 15c,
cette semaine 9c.

Sets à Thé, 4 morceaux, prix régulier 39c,
cette semaine 25c. le set.

Pots à Sauce en verre,
cette semaine 3c. chacun.

Sets pour le Vin et l'Eau avec cabaret, prix régulier 69c,
cette semaine 39c.

Soucoupes pour dessert, prix régulier 15c,
cette semaine 9c.

50 Sets de toilette décorés, nouvelles formes, prix régulier $3 50,
cette semaine $2.49

Sets de toilette anglais, 10 morceaux, prix régulier $3 75,
cette semaine $2.79 le set.

Sets de toilette anglais, décorés en bleu, œillet, brun et neutre, prix régulier $4 00,
cette semaine $2.98

Sets à Dîner, 114 morceaux, décorations élaborées, 4 différents patrons, prix régulier $17,
Cette semaine $12.98 le set.

F. G. MITCHELL & CO.,

Les Merveilles des Commerçants.

BON MARCHE, Coin des Rues Merrimack et Kirk.

Employés de langue française — MM. FRED. H. ETHIER, FRED. J. BOUSQUET, GÉD. LEVASEUR, CHS. OUIMETTE, S. DUSABLON, JOHN E. TUCKER, ALEX CHAPUT, MESDEMOISELLES V. MONTPLAISIR, EMMA LANOUE, YVONNE MONTMARQUET, GEORGIANA BOIRE, ANNIE OGG, EUGÉNIE MONTPLAISIR, E. LABONNE, A. BROUILLETTE, M.-L. CHARETTE, V. C. LANDRY et MME N. CHAPUT

NOTES LOCALES.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

L'avocat Jérome F. Manning, de cette ville, a déposé son bilan en faveur de ses créanciers.

Un garçon nommé James Daniels, âgé de 14 ans, a été blessé grievement à l'œil par une toupie, samedi.

J. S. Marion, photographe renom, est passé maître en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

Un voleur a pénétré dans la boulangerie de Mlle E. S. Saunders, rue Market, un de ces soirs derniers et a enlevé $4 de la caisse.

Charles E. McCarthy, élu *town clerk* de Dracut lundi dernier par deux de pluralité sur G. M Hall, a envoyé sa résignation aux *selectmen*.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

La partie basse de la rivière Merrimack est couverte de glace brisée, et les eaux sont plus hautes que d'habitude pendant ce temps de l'année.

Des cas de petite vérole ont été découverts à Lynn et à Waltham. Il ne serait pas surprenant que la contagion atteignit Lowell. Prenez vos précautions.

Luc Beaulieu, de la rue Aiken, Centralville, a été frappé à la figure avec une fauci le en jouant, vendredi après-midi. Il s'est fait une entaille profonde.

On parle en cette ville de fonder une loge franco américaine des Knights of Pythias, mais jusqu'aujourd'hui aucune décision n'a encore été prise en ce sens.

Pour vos chaussures de toutes espèces et pour les acheter aux plus bas prix de la ville, l'endroit par excellence est chez J. C. Martel, 51 rue Prescott.

Une personne résidant à Belvidere se plaint que le service des lumieres électriques sur la rue Church est défectueux, plusieurs lampes restant éteintes chaque soir depuis quelque temps.

L'Académie Notre Dame de cette ville a remporté un diplôme et un certificat à l'Exposition de Chicago, où elle envoya des exhibits. Le diplôme a été accordé pour l'excellence dans les ouvrages d'aiguille.

La question de notre nouveau cimetière canadien sera décidé au commencement de la semaine prochaine.

Le comité des parcs va inviter M. Elliott, de Boston, un jardinier très capable, de soumettre un plan pour l'embellissement du parc Tyler.

Une excellente photographie de l'église St Jean-Baptiste, telle qu'elle apparaîtra quand elle sera complétée, est en montre dans une des vitrines d'O'Donnell & Gilbride.

Les habitants de Westford possédant des propriétées évaluées à $500,000 ont envoyés une remontrance à la législature contre l'érection d'un pont sur la rivière Merrimack aux frais du comté de Middlesex.

E. H. Warren, qui a été trésorier de la municipalité de Chelmsford pendant 26 ans, a refusé la candidature au même poste cette année. L. K. Howard est l'un des candidats mentionnés pour succéder à M. Warren.

Mlle Loretta Mirault, fille de M. le professeur Mirault, a fêté le 10ème anniversaire de sa naissance, vendredi après-midi. Un certain nombre de petites amies avaient été invitées à chômer cet évènement à la résidence des parents, No. 773 rue Merrimack.

Deux jeunes gens, paraissant ivres, se sont querellés sur la rue Middlesex, près de la rue Howard, samedi après-midi, et ils réglèrent leurs difficultés à coups de poing, ce qui rassembla une foule énorme. Le policeman Sanborn est arrivé sur les lieux et a arrêté les combattants.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appétit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville, R. I.

L'un des facteurs reçut un choc électrique lundi au bureau de poste. Sa clef de boîte aux lettres, attachée à une grosse chaîne, vint en contact avec un moteur. La chaîne fut fondue par l'électricité et le moteur fut endommagé.

M. Fred Allard, de cette ville est parti ces jours-ci pour St Thomas de Pierreville, P. Q.

Si vous avez besoin de Thés, Cafés, allez tout droit chez Dickson Bros, c'est l'endroit par excellence des bonnes occasions.

M. Joseph Toupin est parti pour Trois Rivières, P. Q., pour assister aux funérailles de son père.

Au "Bon Marché" cette semaine, nous vous conseillons de vous y rendre. Des bargains extraordinaires vous sont offerts. Lisez leur annonce.

M. J. S. Marion, photographe de cette ville, est revenu récemment de New York, où il s'était rendu pour étudier les derniers perfectionnements dans l'art photographique.

Mlle Emmeline Blondin, résidant avec sa famille dans la corporation du Lawrence, doit partir dimanche soir prochain pour St François du Lac, P. Q., dans l'intérêt de sa santé. Nous souhaitons un heureux voyage à Mlle Blondin.

Dans les cercles politiques on croit toujours que M. Gardner W. Pearson de cette ville sera sous peu nommé maître de poste de Lowell. Il est le candidat recommandé par M. Stevens, membre du congrès du Massachusetts; son adversaire est M. Corbett, le favori de Josiah Quincy.

Par ce temps de stagnation industrielle, bon nombre de nos compatriotes ont, sans doute, songé à retourner s'établir sur une terre au Canada. Entre toutes les parties de la patrie canadienne, les Cantons de l'Est se recommandent spécialement aux agriculteurs, pour la fertilité du sol, la richesse des forêts, la salubrité du climat et l'excellence des eaux. A ceux qui seraient tentés de s'établir dans ces parages, nous conseillons de s'adresser à M. J. H. Gendron à Sherbrooke, qui leur donnera tous les renseignements désirables, au sujet de propriétés de premier choix, qu'il offre en vente en d'excellentes conditions.

Dames et demoiselles voici le printemps avec tous ses charmes, n'oubliez pas qu'il vous faut un chapeau paré de belles plumes. Pour cela allez faire une visite chez Fred. Varin, rue Merrimack, le seul endroit qui vous donnera satisfaction.

Après une longue maladie, il faut l'emploi de toniques puissants pour rendre au système sa force et sa vitalité. Le meilleur, entre tous les reconstituants, est le Dr Delisle's Kinium Compound, en vente chez les pharmaciens canadiens des Etats-Unis. $1.00 la bouteille.

Le Poste de Tresorier.

Parmi les candidats à ce poste, on mentionne les noms suivants: Charles F. Coburn de la Five Cent Savings Bank, W. P. Burbank, Stephen J. Kirby, Frank B. Dow et Baldwin S. Peabody.

On sait que ce poste est devenu vacant par la résignation de M. Chadwick.

Le Poste d'Assistant Assesseur.

Le *Star* annonce que le maire Pickman va choisir dans la liste suivante de candidats républicains un assistant-assesseur pour le 6ème quartier: Henry Hoole, C. Frank Going, N.G. Norcross, Ferdinand Rodlifl, Jr., Fred N. Edgell, Benjamin Rawcliffe, E. F. Pierce, J. Henry Dunham, G.W S. Hurd et W. S. Bishop.

On rapporte que c'est Henry Hoole qui a le plus de chances d'être nommé.

Liste des Deces.

Semaine finissant le 10 mars 1894.

Délia Renaud, 20 ans.
David Coulomb, 67 ans.
Willie Millette, 20 ans.
Joseph Jennett, 2 ans.
Flora Tessier, 2 mois.
Elzéard Landry, 41 ans.
Eva Tremblay, 1 ans.
Florence Gendreau, 2 mois.
Joseph Généreux, 5 jours.
Eliza Roberts, 82 ans.

Une Idee

Quelques-uns de nos compatriotes bien en vue suggèrent entre eux d'attendre que l'église St. Jean-Baptiste soit complétée pour fêter le 25ème anniversaire de notre belle société St Jean-Baptiste. Les temps durs que nous avons traversés depuis plus d'un an et qui ont eu pour cause de retarder tant soit peu les soirées organisées pour la Société St. Jean-Baptiste, leur font croire que la double fête de l'anniversaire de la Société St. Jean-Baptiste et de l'inauguration de la nouvelle église St. Jean-Baptiste célébrée en même temps pourrait de nouveau faire époque dans les annales canadiennes de la Nouvelle-Angleterre.

Funerailles.

A l'église St-Joseph, à 8.30 hrs, samedi matin, ont eu lieu les funérailles d'Elzéar Landry, membre de la Corporation St-André.

Le R. P. Lamothe a officié, assisté des RR. PP. Marion et Feat.

Les porteurs étaient Jos. Landry, Ernest Barbin, Eug. Motard, Ph. Savard.

La Corporation St-André, avec bannière et drapeau en tête, assistait en corps au service. Les porte-bannières étaient MM. Alexis Lanoue, Olivier Dubois, J.-Bte. Carrière et Raphaël Saulnier.

Les porte-drapeaux étaient MM. Wm. Gailloux et Eug. Hébert.

Un chœur nombreux a fait du beau chant.

Un grand nombre de personnes assistaient à ce service solennel.

M. Jos. Albert était l'entrepreneur de pompes funèbres et M. Amédée Archambault, maître des cérémonies.

Une Femme Battue.

Samedi soir, les agents de police Dennett et Drury ont arrêté Thomas Riley, demeurant dans la cour Egan, pour avoir assailli brutalement sa femme.

Il paraîtrait que pendant une querelle causée par la femme qui était ivre, Riley s'empara d'une bouteille et s'en servit pour frapper sa tendre moitié, lui noircissant les deux yeux et lui déchirant la peau du crâne.

Le Dr Ricker dut être appelé pour donner des soins à la victime qui est grièvement blessée, mais ne l'est pas mortellement.

Cette femme a deux jumeaux en bas âge qui souffrent à cause du manque de soins.

Cloture de la Retraite.

La clôture de la retraite des hommes s'est faite à l'église St Joseph, dimanche après-midi, par des cérémonies appropriées, telles que procession, rénovation des promesses du baptême, etc.

Des cantiques ont été chantés par les enfants du Collège Canadien.

Les solos ont été très bien rendus par le jeune Autin. Tous ces enfants méritent des félicitations.

Il y a eu aussi bénédiction du T. S. Sacrement.

Le sermon a été fait par le R.P. Forget.

Trois mille personnes ont communié pendant cette retraite.

Il Etait Temps

Ce qui aurait pu être la répétition de l'accident à la "power house" du village Middlesex, il y a un peu plus d'un an, a été prévenu ces jours derniers dans la salle des machineries de l'Electric Light Co., de cette ville. Une partie de la grande roue se brisa, et si le mécanicien ne s'en était pas aperçu et n'avait pas arrêté aussitôt les machines, la roue entière aurait certainement volé en éclats.

Les Travaux de la Municipalite.

Le surintendant des rues Crowley dit que l'ouvrage pour l'extension de la 1ère rue commencera cette semaine. Il a dit aussi que les travaux dans le département des égouts commenceront lundi. L'ouvrage sur le nouveau pont de la riviere Concord, à la rue East Merrimack, ne sera pas entrepris avant la fin de mai.

Pauvre Petit Garcon.

Le petit Shay, dont la mère attend en prison son procès devant le grand jury pour adultère, errait dans nos rues seul et n'ayant personne pour prendre soin de lui.

Ce pauvre enfant était abandonné. Le juge Hadley en prit pitie et l'envoya à l'asile de charité pour une couple d'années.

Le Bras Gauche Brule

Nous annoncions lundi dernier qu'un M. Laliberté s'était fait blesser à la tête et aux pieds dans une fabrique de voitures.

Nos renseignements n'étaient pas parfaits. Voici les détails exacts de cet accident qui a eu lieu samedi dernier:

M. Orphice Laliberté était à faire le bandage d'une roue dans la fabrique de voitures Hill de la rue Middlesex lorsqu'il eut le malheur de se brûler assez grièvement le bras gauche qui vint en contact avec le fer rougi au feu.

M. Laliberté ne travaille pas encore, mais il a pris du mieux.

Joueurs de Whist.

Depuis plusieurs mois, les membres de la Corporation de l'Association Catholique ont organisé plusieurs concours de whist qui font envie à certaines de nos autres organisations. Afin d'y mettre plus d'enthousiasme, notre populaire photographe, M. J. T. Fontaine, a offert pour prix pour le prochain concours qui commence demain, deux magnifiques portraits au crayon, qui seront décernés aux vainqueurs.

Les parties seront contestées à 25 points et ceux qui auront obtenu la majorité des points seront déclarés vainqueurs.

Le comité d'organisation de ce concours se compose de MM. Albert Pelletier, F. J. Bousquet et Emile Provost.

L'Ouvrage Dans les Rues.

Comme on s'y attendait, l'ouvrage sur la 1ère rue qu'on veut allonger a été commencé lundi matin. Une douzaine d'hommes ont été mis à l'œuvre. Ce nombre suffit pour le présent, mais il sera augmenté à mesure que les travaux le permettront.

L'ouvrage a été repris lundi matin dans les égouts des rues Chelmsford et Foster. L'égout de la rue Chelmsford, interrompu la dernière saison au commencement de la rue Jenness, sera continué jusqu'à la ferme municipale.

Il y a environ 50 hommes à l'œuvre et ce nombre sera plus que doublé dans quelques jours.

L'égout de la rue Foster sera continué jusqu'au parc Tyler. Vingt hommes sont maintenant employés à l'érection de cet égout. Ce nombre sera aussi augmenté aussitôt que la chose sera possible.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux,)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50, réduits à $5.50 et $6.50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

LA GREVE DE DRACUT.

Les Locataires Devront Tous Demenager.

Lundi soir, les grévistes des manufactures Merrimack de Dracut ont eu une grande assemblée. James Cryan, un ancien membre de la Central Labor Union de cette ville, a présidé. Plusieurs discours ont été prononcés dont un en allemand.

La salle était complètement bondée et quelques femmes étaient presentes. Il fut décide de continuer la grève tant que les patrons ne leur accorderont pas leurs anciens gages.

M. August Fels, l'agent de ces manufactures, prend la chose froidement. Il ne semble pas craindre une longue grève.

On dit que la Cie du Merrimack a ses entrepôts remplis de marchandises et que, vu l'incertitude concernant le prochain tarif, elle ne se soucie pas de continuer ses opérations pour le présent, à moins d'une réduction des gages.

Plusieurs pensent que les employés font une folie de se mettre en grève de ce temps-ci. Il y a un grand nombre de personnes sans ouvrage qui seront heureuses de prendre leurs places, au cas où la Cie du Merrimack voudrait poursuivre ses opérations. De fait, un certain nombre de personnes ont fait application pour de l'ouvrage lundi aux bureaux de la Cie.

Les grévistes sont dépourvus de fonds, et l'on ne croit pas qu'ils puissent résister longtemps, vu qu'ils ont pour la plupart des familles à faire vivre.

L'agent Fels a averti tous les grévistes qui habitent dans les logis de la Cie d'avoir à déguerpir samedi, le 17 mars.

Les employés des manufactures de lainages de Dracut qui viennent de se mettre en grève à cause d'une réduction de gages n'ont pas apparemment compris que ce pays a voté pour les démocrates aux dernières élections nationales; et que l'un des résultats de cette manière d'agir consiste en des gages démocratiques. — *Boston Journal.*

ECHAPPE BELLE.

Trois Personnes presque Mortes Suffoquees

Lundi dans la nuit, vers minuit, comme les agents de police Marshall et Stowell se trouvaient sur le pont de la rue Bridge, leur attention fut attirée par une flamme brillante qui apparaissait dans un des châssis d'une maison de la rue Pond.

Les policiers se rendirent à la course sur les lieux. Ils trouvèrent la porte de chambre fermée à clef et le corridor rempli de fumée.

Ils entendirent des cris poussés par un enfant dans la chambre, et à force de frapper ils parvinrent à éveiller la mère du pauvre petit.

Cette femme ne put trouver la clef et il fallut briser la porte.

Les policemen trouvèrent une lampe qui était tombée tout allumée dans le lavoir où elle s'était brisée. L'huile avait pris feu et les flammes s'étaient communiquées au mur remplissant la chambre de fumée suffocante.

On ouvrit la fenêtre et la fumée se dissipa au bout d'un certain temps. C'est alors que nos deux gardiens de la paix aperçurent le mari étendu mort-ivre sur le plancher.

L'enfant qui était dans le lit était suffoqué par la fumée et pouvait à peine crier.

Quant à la femme, elle avait dormi comme une toupie, jusqu'au temps où les officiers de police vinrent la réveiller. Les flammes furent promptement éteintes.

Sans l'intervention opportune des policemen, on aurait probablement une ou plusieurs pertes de vie à déplorer.

Ceremonies Imposantes

L'église St. Joseph a été, hier matin, le théâtre de pompeuses et touchantes cérémonies à l'occasion des funérailles de Mme Eddie Latour, née Mary McCabe, décédée lundi matin, à sa résidence rue Ford, à l'âge de 21 ans et quelques mois. La défunte a succombé à la maladie la consomption, munie des secours de notre sainte religion. Le cortège funèbre, qui était nombreux, arriva à l'église, qui avait revêtu ses plus beaux ornements de deuil, à 9 heures.

Un service solennel de requiem a été chanté par le Révd Père Lamothe, assisté des RR. PP. Amyot et Forget comme diacre et sous-diacre. Un chœur nombreux, sous la direction de M. A. N. Duval, a très bien rendu la "Messe des Morts Harmonisée". M. E. Vincelette accompagnait sur l'orgue. A l'offertoire Mlle Angélina Côté a chanté le *Pie Jesu* de François Bazin.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. Louis Latour, Ludger Bernier, John F. Léonard, Joseph Masterson, Peter Quinn et Fred. Rivers.

Les tributs floraux renfermés dans une voiture spéciale étaient nombreux et avaient été envoyés par les amis de la famille de la défunte dont la mort laissera un grand vide au milieu de notre population.

L'inhumation a eu lieu au cimetière catholique de la ville, sous la direction de M. Joseph Albert.

Nous offrons nos plus sincères condoléances à la famille éplorée.

UN HOMME DISPARU.

On Croit Qu'il s'est Jete Dans la Riviere.

Laurent R. Roy, un Canadien-français résidant au No. 10 rue Dane, est disparu depuis vendredi après-midi dernier. On le disait sujet à des attaques d'aberration mentale.

Toutes les recherches faites jusqu'aujourd'hui ont été vaines.

C'est un homme de soixante ans, chauve, d'environ cinq pieds neuf pouces de hauteur, et il avait des favoris gris quand on le vit pour la dernières fois. Sa famille est très alarmée, comme bien on pense.

Le disparu s'est toujourrs montré très paisible quand il était dans son état normal, et évitait toute querelle quand la chose était possible.

On dit qu'il était malade depuis quatre ans et avait des attaques d'épilepsie.

On ne croit pas qu'il ait été victime de malfaiteurs. Il a pu se détruire. Mde Roy pense qu'il s'est jeté à la rivière.

Son garçon est allé à Lawrence pour voir si le corps qui a été trouvé dans la rivière en cet endroit ne serait pas celui de son père.

Des voisins disent qu'il a pris le chemin de Pawtucktville. Mme Roy dit qu'il était malade depuis quatre ans et que depuis trois ou quatre mois elle s'était aperçu qu'il perdait la raison. Jeudi dernier il est allé voir le docteur Mignault et lui a demandé quand il pourrait reprendre son ouvrage. Le docteur lui ayant dit qu'il en avait encore pour quelque temps à rester à la maison, cela parut lui faire beaucoup de peine.

Toute information concernant cet homme sera reçue avec satisfaction au poste de police ou par la famille.

M. Roy Retrouve

Vers 3 hrs, hier matin, l'officier McNabb, de quart sur la rue Middlesex, a retrouvé M. Laurent Roy de la rue Dane qui était disparu depuis quelques jours sans en informer la famille qui depuis ce temps était dans la plus grande anxiété. Au moment de la découverte, il était blotti dans un coin de la gare du nord. Il était exténué de fatigue et ses habits étaient tout recouverts de boue. L'officier de police téléphona pour la voiture de la patrouille et M. Roy fut envoyé au poste de police où il raconta aux autorités que depuis son départ il avait été en recherche d'ouvrage dans le New Hampshire.

Ce matin, l'officier Brault a averti la famille Roy de la découverte et celui que l'on croyait perdu a été remis sain et sauf entre les mains des siens.

UN VIEILLARD

Errant dans la Ville une Partie de la nuit

Lundi soir, M. Alexander Grant, âgé de 74 ans, résidant sur la West Sixth Street, partit pour se rendre au bureau du Dr Patterson, dans l'édifice Runel, au coin des rues Bridge et Merrimack.

C'était à l'heure du souper, et le vieillard ne fut revu qu'à deux heures de la nuit par un policeman qui le trouva errant aux environs des glacières de Gage, sur la rue Pawtucket.

Le vieillard paraissait fou. Il fut reconduit à sa demeure. C'est un homme très faible et souvent malade.

Retournant au Canada

Six familles quittèrent Lowell lundi pour retourner au Canada, en attendant la fin de la crise présente. Ces familles représentent 41 personnes. Parmi elles se trouvaient les familles Roland, Montigny, Lessard et Bauvier, très bien connues ici.

MM. Isidore Brière, Alfred Boulôt, Narcisse Boisvert, Raphaël Chamberlain et Narcisse Guineau et leurs familles sont aussi partis pour le Canada par l'express de 7 45 heures, le même soir.

A tous ces Canadiens nous disons: "Au revoir."

Le *Star*, cette petite feuille qui coudoie si souvent le mensonge, annonçait que 15 familles canadiennes étaient parties pour le Canada lundi soir. C'est sa manie d'exagérer et de parler à tort et à travers, à notre homonyme de langue anglaise. Cette fois-ci il n'a multiplié que par deux et demi.

Quant il s'agit de nouvelles canadiennes, le *Star* est souvent dans les *patates*.

CONSEIL DE VILLE.

De l'Argent a ete Vote Pour des Travaux Publics.

Notre conseil de ville a eu son assemblée régulière, mardi soir, sous la présidence de M. Sparks.

Tous les membres étaient présents.

Plusieurs requêtes sans grande importance ont été référées aux divers comités.

Plusieurs nominations ont été faites, dont la plus importante est la suivante: l'échevin Lovejoy, élu surveillant des grands chemins en concurrence avec le bureau des échevins.

Une communication envoyée par les syndics des pauvres demandant $6000 pour réparer la ferme municipale fut lue. Cette communication fut référée au comité des terrains et bâtisses.

Le surintendant des écoles publiques a écrit demandant les maisons d'écoles additionnelles. Cette communication fut renvoyée au comité sur l'education.

Le conseil vota en faveur d'une motion pour une réduction du taux de l'eau de 10 pour cent.

La résolution pour un emprunt de $15.000 devant servir à embellir le terrain qui environne l'hôtel de ville fut lue deux fois et fut adoptée grâce à une suspension des règlements, Curtin, Custy, Gormley et O'Brien votant dans la négative.

Le conseil fut averti que le bureau des échevins refusait de voter en faveur de son amendement, augmentant de $10 000 la somme votée pour les rues. Le conseil, après des débats, vota la résolution telle qu'adoptée par le bureau des échevins.

Après avoir voté des résolutions de condoléance en l'honneur du défunt chef de police Howard, le conseil ajourna l'assemblée.

Conference Interessante

Il y avait foule mardi soir aux salles de l'Association Catholique pour entendre la conférence du Dr. J. E. Lamoureux annoncée quelques jours à l'avance.

Un grand nombre de personnes n'appartenant pas à l'Association ont profité de l'occasion qui s'offrait à elles pour venir entendre le savant conférencier qui avait choisi pour sujet: "Quel nom portera notre siècle".

M. le Dr. Lamoureux a vivement intéressé ses auditeurs.

Nous regrettons de ne pouvoir publier cette conférence, faute d'espace suffisant. Qu'il nous suffise de dire que cette étude est de premier ordre.

M. le Dr. Lamoureux voudra bien accepter nos plus sincères félicitations.

UN PROCES

Resultera Peut-Etre d'une Double Vaccination.

Evariste Rouleau, de Centralville, âgé de 14 ans, a été vacciné à l'hôtel de ville pendant la dernière épidémie de variole.

Le vaccin ne fit pas mine de prendre, et deux jours plus tard, on força le garçon à se faire vacciner de nouveau dans les fabriques du Massachusetts, où il était employé.

Cette fois-ci le vaccin prit tellement que le bras du garçon devint très enflé, et depuis ce temps-là il est incapable de travailler.

Le Dr Dumesnil soigna le jeune Evariste, et crut pendant un certain temps que l'amputation du bras malade allait devenir nécessaire; mais plus tard l'opération ne devint pas une nécessité, comme on le craignait, et le bras fut sauvé.

Les parents ont consulté les avocats Rivet et Hamel, et un procès pourrait peut-être résulter de cette double vaccination, soit contre la corporation ou la ville.

Cour de Police.

Huit ivrognes et deux autres délinquants ont comparu devant le juge Hadley et ont reçu leurs sentences comme suit:

Charles R. Clark a été libéré à l'ouverture de la séance.

John J. McEvoy, Thomas McDonald, James Stanton et Frank Jones ont été condamnés à une amende de $3 pour ivrognerie.

Frederick Reynolds a été condamné à 4 mois à la maison d'industrie pour la troisième offense d'ivrognerie.

Peter Mitchell était accusé d'assaut sur Thos. Murray le 10 mars dernier et de vol de $100 au préjudice de John Murray le 8 mars 1893. Il plaida coupable à la première accusation et non coupable à la seconde. Ses causes furent remises au 21 mars sous une caution de $600.

James McKensey, un jeune homme accusé d'avoir obtenu une voiture de l'écurie Grégoire & Madden sous de faux prétextes, a été acquitté.

Thomas Kennedy était accusé d'assaut sur P. J. Conway. Il plaida non-coupable et après avoir entendu les divers témoignages et les arguments des avocats, le juge le condamna à une amende de $15. Il en appela à la Cour Supérieure et fut mis sous une caution de $300 pour comparaître au prochain terme.

Harry Canada, un garçon d'une douzaine d'années, était accusé de vagabondage. Il dit au juge qu'il ne savait pas à quelle nationalité il appartenait et qu'il n'avait jamais connu son père ni sa mère. Il sera envoyé à une institution de l'Etat.

Le procès de Mlle Hill contre le "Dr Weeks", accusé de vol d'articles de ménage, dont nous parlions hier, s'est terminé par la condamnation de l'accusé à fournir $500 de caution en attendant sa comparution en Cour Supérieure au terme de juin. Weeks n'a pu trouver une caution.

Une Saisie

M. A. E. Lafond, de Fall River, a saisi plusieurs articles de l'imprimerie du *National* sur lesquels il avait une hypothèque. Mardi après-midi il a saisi 5 secrétaires et deux autres bureaux ont été trouvés chez des familles. Vers les cinq heures, lorsque le constable J. S. Lapierre et M. Lafond sont allés au *National* pour saisir le coffre-fort, un gros couteau et des caractères d'imprimerie, le gérant, Chas. Roy, a fait demander un officier et a voulu les faire mettre à la porte, mais les officiers n'interviennent jamais dans ces sortes d'affaires.

Hier matin, le bal a recommencé et les articles ci-haut mentionnés ont été enlevés et mis en sûreté.

Le constable McQuade nous a dit ce matin qu'il avait pris possession de l'imprimerie du *National* de Manchester au nom des créanciers.

L'Arlington Ferme.

Lawrence, 10 mars—A midi, après que les employés eurent quitté les fabriques Arlington, des placards ont été affichés à la barrière annonçant la fermeture des départements du tissage et du filage.

Cette fermeture enlève une besogne rémunératrice à 3000 employés.

On croit que les patrons agissent de la sorte pour en imposer, vu la grève de leurs employés dans les départements du finissage et de la teinturerie.

Biddeford, Me., 12 mars—L'élection municipale qui a eu lieu en cette ville aujourd'hui ne s'est pas passée sans que du sang ait été répandu.

Les batailles dans les rues ont été fréquentes pendant la journée.

En essayant d'apaiser une querelle dans la salle de votation du Cinquième quartier, après la clôture des polls, le City Marshall Harmon a reçu un coup de bâton sur la tête qui l'obligera à garder la maison pendant quelque temps.

Le constable A. A. Dolliff, de Kennebunkport, est accusé d'avoir porté le coup avec un bâton de policeman.

Dolliff et les ex-policemen Wm Breton et Jules Beauchemin ont été arrêtés.

Le parlement anglais s'est réuni à deux heures de l'après-midi ces jours-ci. Le discours du trône a été lu par lord Herschel, grand chancelier.

On vient de faire une opération sur un tigre du Bengale, dans une ménagerie à Baraboo, Wis. Le chirurgien a trouvé une paire de lunettes dans le corps de l'animal.

Visitez la Pharmacie Française, coin des rues Cabot et Moody. I. A. Toupin propriétaire.

NOVORO

DU DR. PIERRE.

est un des meilleurs remèdes de notre époque. Il nettoie le sang, renouvelle la vitalité, enlève du corps tout germe de maladie, et met en même temps les organes dans de bonnes conditions de fonctionnement. La médecine se compose de plus de trente sortes d'ingrédients différents, tirés principalement du règne végétal; il est connu et en usage depuis plus de cent ans. Son emploi a été très avantageux dans la généralité des maux qui de nos jours affectent l'humanité et principalement dans ces maladies qui proviennent du sang et des désordres de l'estomac, telles que constipation, maux de tête, maladie des rognons, condition bilieuse, jaunisse, rhumatismes, hydropisie, dyspepsie, fièvre intermittente, érésypèles, scrofule, plaies purulentes, démangeaisons, vers, éruptions cutanées, maux et plaies, excroissances cancéreuses, douleurs dans le système osseux, émaciation, maladies de femmes, faiblesse, maux de reins, étourdissements, etc.

Le **Novoro** n'est pas une médecine brevetée, et il n'est pas en vente chez les droguistes; mais, mus par un sentiment de gratitude envers le docteur et désireux de faire participer le genre humain aux bénéfices qu'ils en ont reçus, les hommes et les femmes qui ont été guéris par ce remède en sont devenus les agents et le font ainsi parvenir aux malades les plus éloignés.

Il a une grande valeur comme remède de famille, particulièrement pour les personnes qui demeurent à une grande distance des médecins et des pharmaciens. Le remède ne peut pas être obtenu des droguistes, mais seulement des agents locaux.

Les personnes qui demeurent là où il n'y a pas d'agents pour la vente du **Novoro du Dr. Pierre**, peuvent obtenir directement du propriétaire 12 bouteilles d'essai de 35c., contre l'envoi de $2.00. La même personne ne peut obtenir cette offre spécial qu'une seule fois.

DR. PETER FAHRNEY,
112-114 South Hoyne Avenue, Chicago, Ill.

FEUILLETON

79

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIEr

III

Picard roulait de grand yeux effarés.

Que voulez-vous, continua Marest, chacun son métier dans ce monde. Donc, mon vieil ami, votre maître aura beau chercher à savoir s'il a été suivi, il n'aura certainement pas aperçu l'agent chargé de le filer. Et, à l'heure qu'il est, je puis vous annoncer que mon homme est aux trousses de M. le chevalier de Vaudrey, et qu'il ne le perd pas d'une semelle.

Puis après un court silence :

Il me semble les voir tous deux, marchant à quelques pas l'un de l'autre, arriver ensemble...

Où? fit tout à coup Picard.

Mais dans la maison où M. de Vaudrey a trouvé à se loger.

Ah! ah! s'exclama le valet persuadé que Marest ignorait l'endroit.

Je ne vous dirais pas au juste vers quel quartier votre maître s'est dirigé, ni où il habite, depuis qu'on ne l'a vu à l'hôtel de Linières, dans une auberge, hôtellerie ou ailleurs! Mais en quelque lieu qu'il se trouve, je suis persuadé qu'il n'échappera pas à mes hommes.

Oh! oh!

Vous trouvez que c'est de la prétention de ma part d'affirmer de la sorte? Eh bien, détrompez-vous, mon vieux Picard, d'ici ce soir, M. le chevalier de Vaudrey sera pris ...au gîte.

Le vieux serviteur eut une révolte, en entendant comparer son maître à un lièvre qu'on prend au gîte.

Insolent! murmura-t-il entre ses lèvres.

Marest releva le mot.

On n'est pas un insolent, dit-il, lorsqu'on exécute fidèlement les ordres de monseigneur le lieutenant de police. Celui qui mérite la qualification injurieuse que vous avez laissé échapper est bien plutôt le valet qui abuse de la confiance absolue que l'on a eue en lui.

Mais Picard n'écoutait plus. Persuadé maintenant que Roger allait tomber dans le piège qu'on lui avait tendu, le pauvre bonhomme ne pensait plus qu'à tenter l'impossible. Il s'élança dans la rue, comme s'il eût eu l'intention de courir jusqu'à l'hôtel du faubourg Saint-Honoré, pour essayer de prevenir Roger. Mais déjà les agents étaient auprès de lui, chacun d'eux l'arrêtant par un bras. Et M. Marest, de plus en plus gouailleur, lui lançait ces mots :

Comment, mon bon ami, vous voulez nous brûler la politesse, comme ça? Il serait plus convenable de nous serrer la main, avant de nous séparer.

Picard n'en croyait pas ses oreilles.

Comment fit-il étonné, nous allons nous séparer!

Il le faut bien! Nous avons affaire ailleurs, Nicomède et moi! Et malgré tout le plaisir que nous éprouvons en votre société, vous nous voyez désolés de vous quitter.

Mais...balbutia le valet, vous ne m'arrêtez donc pas?

Nous? Et pourquoi vous arrêterais-je? dit Marest.

Nicomède riait sous cape de voir la drôle de figure que faisait le bonhomme. M. Marest reprit :

Vous êtes libre, mon cher ami, de vous en aller où bon vous semblera, comme par le passé. Pour arrêter les gens il nous faut des ordres.

Et monseigneur ne vous en a pas interrompit le valet.

Pas en ce qui vous concerne, monsieur Picard.

Mais c'est impossible!

Tenez, brisons là ; nous n'avons pas, Nicomède et moi, de temps à perdre aujourd'hui.

Les deux hommes de police allaient se retirer après avoir salué ironiquement le valet interloqué. M. Marest voulut ajouter un dernier mot.

Si j'ai un conseil à vous donner, dit-il, c'est de ne pas rentrer à l'hôtel affublé comme vous l'êtes ; on ne manquerait pas de croire que vous avez un tout petit grain dans la cervelle. Croyez-moi, reprenez votre livrée et allez vous enfermer pendant quelques heures dans votre logement! Il pourrait bien se faire que monseigneur le comte de Linières vous fît appeler dans son cabinet.

Pour m'interroger, n'est-ce pas? Vous voyez bien que mon maître ne veut pas, comme vous le disiez, que je demeure en liberté.

Et prenant un ton de profonde résignation, il prononça ces mots;

Monsieur Marest, il n'y a pas besoin d'user de subterfuges avec moi; accomplissez votre devoir. Je suis prêt à vous suivre sans résistance. Arrêtez-moi!

Pour toute réponse les deux policiers partirent d'un homérique éclat de rire et tournèrent les talons. Alors Picard entrevit la situation telle qu'elle était réellement. On s'était, pensa-il, servi de lui pour *filer* et prendre le chevalier comme dans une souricière. Et c'est lui qui avait pour ainsi dire livré son maître aux agents. N'avait-il pas eu la malencontreuse idée de lui donner rendez-vous dans l'église Saint-Nicolas-des-Champs. Et tandis qu'il croyait jouer au plus fin avec les hommes de police, M. Marest l'avait emporté sur lui avec un habileté incontestable. Tout confit dans sa vanité, il ne s'était aperçu de rien, jusqu'au moment où il n'était plus temps de porter secours au chevalier.

Et maintenant que faire? Le temps avait marché ; il avait perdu plus d'une heure à causer inutilement. Parbleu! c'était bien là le jeu de policier de lui faire croire jusqu'au dernier moment qu'il était venu dans l'église avec un de ses plus habiles sulbalternes, tout exprès pour l'arrêter. L'arrêter! ah! on le jugeait bien trop peu de choses pour lui faire cet honneur. Non! on le laissait libre et retourner tranquillement à l'hôtel de Linière, comme si rien de grave pour lui ne s'était passé ; comme s'il n'avait pas été l'âme de l'évasion de son jeune maître, en préparant tout ce qu'il fallait dans ce but.

Désormais, se disait le brave désillusionné, il n'avait plus qu'à aller, ainsi que lui conseillait Marest, attendre, dans son logement, que le lieutenant de police voulut bien le faire comparaître devant lui et lui reprocher sa trahison. Oui, c'est bien ce qu'il ferait, après s'être dépouillé de son déguisement.

Puis, par un de ces retours brusques de la pensée, il vit la situation se compliquant de nouveau par le fait de l'arrestation de Roger. Retombé au pouvoir de son oncle, le chevalier de Vaudrey ne pourrait plus revoir Henriette. C'était impossible! Jamais Roger ne consentirait à être séparé de celle qu'il aimait en dépit de toutes les remontrances, de toutes les colères. Jamais il ne se laisserait arrêter ; et il mettrait plutôt l'épée à la main contre cette fribouille de police.

Picard n'en pouvait douter connaissant si bien son jeune maître. Malheur aux agents qui voudraient exécuter quand même les ordres reçus. Et lui, le fidèle serviteur, il ne serait pas là à côté de son maître bien-aimé, pendant cette bagarre!

Corne de bœuf! Ce serait manquer au plus sacré des devoirs, se disait-il tout haut.

Et tout bouillant de colère, Picard se mit à courir dans la direction du faubourg Saint-Honoré. Il haletait tout en poursuivant son chemin de toute la rapidité de ses jambes, et redoutant d'arriver trop tard. Picard avait eu le pressentiment de ce qui devait advenir. En effet, le chevalier de Vaudrey, une fois sorti de l'église, avait fait diligence pour suivre les conseils du docteur Hébert. Sans se préoccuper de savoir s'il était suivi ou non, il prit la direction du faubourg Saint-Honoré, bien décidé à attendre, dans l'hôtellerie, jusqu'à ce que le médecin lui eût fait parvenir des nouvelles. Son parti était pris du reste de retourner, ainsi qu'il l'avait promis, à l'hôtel de Linières, et de se représenter devant son oncle, dût-il encourir les remontrances les plus sévères.

Il avait désormais dans le docteur Hébert un allié sur lequel il pouvait compter absolument ; et cette pensée le réconfortait. Il savait Henriette à l'abri d'aventures sous la protection toute paternelle d'un ami dévoué qui tenait à cœur de mener à bien son projet. Du reste, le docteur Hébert n'avait-il pas, sans vouloir se découvrir, laissé luire à ses yeux une espérance vague! Roger avait senti tressaillir son âme ; et c'est sous le coup de l'impression éprouvée qu'il avait maintenant hâte d'arriver à l'auberge. Là, en attendant le message que devait lui envoyer le docteur, il pourrait rêver à la pure et douce créature qu'il n'avait fait qu'entrevoir dans l'encadrement de la croisée et qui, par cette apparition inespérée, avait semble vouloir le récompenser de toutes les douloureuses épreuves subies pour elle.

Comment eût-il pu en douter lorsqu'elle avait pris soin d'amener auprès d'elle, à la fenêtre, la chère aveugle tant pleurée? N'avait-elle pas voulu lui dire qu'un de ses chagrins avait enfin disparu à présent qu'elle avait auprès d'elle la pauvre affectionnée? N'était-ce pas aussi une façon de faire comprendre qu'elle n'avait pas oublié tout les efforts tentés par lui, toutes les démarches faites dans le but de retrouver Louise, et qu'elle le remerciait de sa sollicitude pour elle?

Oui, Roger était persuadé qu'il avait bien compris la pensée de la jeune fille, mais il voulait voir aussi, dans le regard qu'elle lui avait adressé, une promesse d'affection éternelle quoi qu'il pût arriver par la suite. Et transporté d'amour, lui qui quelques jours auparavant, avait senti le découragement envahir son âme, il prenait à espérer. Aussi avec quelle ardeur marchait-il, sous l'impulsion de sa pensée surexcitée.

Certes si, en ce moment, Picard l'eût rejoint pour lui annoncer à quel danger il courait en s'engageant dans le faubourg Saint-Honoré, Roger eût probablement rebroussé chemin pour retourner à l'hôtel du docteur Hébert, afin de le tenir au courant des ordres donnés par le lieutenant de police. Il eut beau se mettre en eau pour essayer d'arriver à temps. Roger était déjà sur le seuil de l'auberge où il avait pris logement, que Picard était encore dans la rue Saint-Martin tout étonné qu'on l'eût laissé en liberté. Le chevalier de Vaudrey pénétra dans le corridor avec précipitation et enfila l'escalier pour monter à la chambre qu'il avait louée, au premier étage de l'hôtellerie. Il venait à peine de refermer sa porte que son attention fût attirée par un grand vacarme qui se faisait dans le faubourg. Courant à la fenêtre, il vit beaucoup de personnes qui descendaient la rue en courant, comme s'il se passait, au-dessous, quelque chose d'intéressant.

Roger embrassa du regard, autant qu'il put le faire, la longueur du faubourg et aperçut, des deux côtés de la rue, des groupes se formant pour assister au passage d'exempts de police et de soldats du guet. Ceux-ci pénétraient dans toutes les maisons dont l'enseigne indiquait une hôtellerie, une auberge ou un cabaret. Aussitôt la foule se pressait à la porte de l'établissement, pour tâcher d'apprendre le motif de ces visites domiciliaires. Et le bruit circulait que la police recherchait un grand criminel qui avait, par miracle, trouvé le moyen de s'évader de la Bastille Des passants causaient de la chose, qui passèrent sous la fenêtre, et leurs paroles arrivèrent jusqu'à Roger. Aussitôt il se rejeta instinctivement en arrière, fermant le vitrage de la croisée, dont il ne laissa ouvert qu'un carreau mobile. Et, tout inquiet, il se mit à écouter les bruits de la rue.

Les soldats et exempts devaient approcher, à en juger par le tumulte qui devenait de plus en plus fort. Et de fait risquant un regard par le carreau ouvert, le chevalier put voir un groupe se former juste en face de l'auberge. En même temps les soldats du guet faisaient résonner les crosses dans le corridor. Il y avait altercation entre l'aubergiste et les agents de la police ; le patron prétendait qu'il ne donnait pas asile à des malfaiteurs, les agents exhipant d'ordres reçus voulaient à toute force fouiller l'établissement, monter à tous les étages, se faire ouvrir toutes les portes! L'aubergiste, furieux, criait avec l'intention d'être entendu par la foule :

C'est une indignité! On veut prendre ma maison! Les voyageurs ne voudront plus demeurer dans mon établissement où les soldats du guet et les exempts ont le droit d'entrer comme dans un corps de garde! On me ruine? On me ruine!

Déjà à l'époque où nous sommes arrivés du règne de Louis XVI, il y avait une grande fermentation dans le peuple. On ne craignait plus de crier contre la police et bien des attentats se commettaient journellement contre les agents isolés qui se risquaient dans certains quartiers habités par la populace turbulente. Aussi, aux cris de l'aubergiste, il y eut une poussée dans la foule, laquelle porta les premiers spectateurs au milieu du corridor. En ce moment les soldats étaient tellement pressés que le sergent commanda de refouler "tout le monde". Une bagarre était imminente pour peu qu'un soldat ou agent eût touché à l'un des hommes du peuple qui se trouvaient là. Heureusement que le sous-officier qui commandait eut l'idée de haranguer convenablement tous ces assistants :

Mes amis, dit-il, nous remplissons un devoir qui nous est imposé par nos chefs, et nous ne pouvons désobéir à ceux qui nous commandent! Au lieu de nous injurier, est-ce qu'il ne serait pas préférable de nous prêter main-forte? Est-ce que vous n'êtes pas tous d'honnêtes gens incapables d'empêcher qu'on arrête des coupables.

Pendant ce temps les soldats s'étaient remis en rang et refoulaient les curieux. Bientôt le corridor fut évacué et la porte fermée. A partir de cet instant, malgré les protestations de l'aubergiste, les agents purent opérer la visite des logements. L'un d'eux arriva à la porte de la chambre occupée par le chevalier de Vaudrey, et frappa en criant :

Au nom du roi, ouvrez!

Roger ne répondit pas à cette première injonction. L'agent renouvela l'ordre : au nom du roi. Puis, appelant l'aubergiste, il lui demanda s'il ne possédait pas une seconde clef de la chambre. Roger s'était approché tout doucement, et l'oreille collée contre la porte il put entendre le dialogue suivant :

C'est un voyageur arrivé d'hier, disait l'aubergiste, et je vous assure qu'il a l'air d'un bien honnête jeune homme Du reste il a son cheval dans l'écurie. C'est une jolie bête, qui vaut bien cent écus.. tout au moins!

Est-il chez lui?

Qui? le cheval?

Mais non, le voyageur.

Il y est pour sûr, puisque je viens de le voir monter.

Pourquoi n'ouvre-t-il pas?

C'est qu'il s'est endormi probablement.

Alors l'agent se mit à frapper à coups redoublés, tandis que l'aubergiste criait de son côté :

Ouvez-nous, monsieur le voyageur ; c'est l'affaire d'un instant ; ces messieurs ont l'ordre de visiter partout!

L'agent cognait de plus en plus violemment. Tout à coup il manifesta l'intention de faire sauter la serrure. L'aubergiste se récriait, disant qu'on détériorerait sa maison. Alors le chevalier sentit la colère lui monter au cerveau. Ne doutant pas que l'homme de police ne mît bientôt son idée à exécution, il voulut éviter le scandale qui allait inévitablement suivre. Et ouvrant brusquement la porte, il se présenta sur le seuil ; et toisant l'agent :

De quel droit frappez-vous ainsi? demanda-t-il avec hauteur.

En présence de cette attitude si ferme, les assistants demeuraient dans le couloir, n'osant pénétrer dans la chambre dont Roger défendait l'entrée. Mais au bruit, d'autres policiers et le sergent du guet arrivèrent, jugeant qu'il y avait lieu de prêter main forte à l'agent dont ils entendaient les éclats de voix. Celui ci reprit courage, et faisant un pas vers le chevalier :

Veuillez, monsieur, me dire qui vous êtes et d'où vous venez?

Roger avait pâli et ses yeux lançaient des éclairs.

Je n'ai pas à vous dire mon nom, fit-il brusquement ; si vous cherchez quelqu'un vous devez savoir si je suis celui-là!

L'agent, nouvellement embrigadé dans la police de M. Marest, ne connaissait pas le chevalier. Aussi hésitait-il à répondre lorsqu'un exempt, écartant les assistants, se présenta en disant à Roger :

J'ai l'honneur de connaître monsieur le chevalier de Vaudrey!

A ces mots, le sergent s'avança et faisant le salut militaire :

C'est précisément M. le chevalier de Vaudrey, dit-il, que nous avons l'ordre de...

Il n'acheva pas. D'un bond, Roger avait fondu sur lui, et, saisissant la poignée du sabre du sergent, il mit la lame au clair. Puis, rompant de deux pas, il tint les assistants en respect devant la pointe du sabre. Certes le chavalier eût voulu éviter le scandale d'une arrestation de vive force, n'était qu'il se rappelait les paroles du docteur Hebert, lequel lui avait recommandé de ne pas bouger avant d'avoir reçu un message de lui. Par conséquent, il pouvait supposer que le lieutenant de police voulait le fair incarcérer ne nouveau à la Bastille. C'était alors la ruine immédiate des espérances que lui avait fait concevoir sa conversation avec le protecteur des deux orphelines.

Roger se dit qu'il allait être séparé encore une fois d'Henriette, et le sang bouillonna dans ses veines. Il ne vit plus qu'une chose, c'est qu'il fallait, coûte que coûte échapper aux agents du lieutenant de police. Et le sabre en main il résolut de s'ouvrir un passage.

Place! criat-il d'une voix forte en fondant sur le sergent désarmé et les agents arrivés à la rescousse.

Devant la lame menaçante, les assistants firent un pas de retraite, pour se reformer en ligne en haut de l'escalier. Du corridor, les cris de menace arrivaient jusqu'au chevalier. Mais lui, lancé contre cette muraille humaine, continuait à crier :

Place! Place!

La lame du sabre décrivait de terribles et rapides moulinets qui, à chaque fois, permettaient à Roger d'avancer de quelques pas. Mais les poitrines refoulées se retrouvaient, un peu plus loin présentant toujours le même obstacle à la marche du chevalier. La situation devenait de plus en plus mauvaise, car Roger allait bientôt se trouver dans l'obligation de mettre ses menaces à exécution ou de se livrer aux exempts décidés à exécuter les ordres reçus, et cela même au péril de leur vie.

Tout à coup un bruit de clameurs monta dans la rue. C'était du renfort qui arrivait pour dégager les soldats et agents que, dans le quartier, on disait en mauvaise passe ; on prétendait qu'ils étaient pris dans l'auberge comme dans une souricière. Aussi les pelotons de soldats qui fouillaient plus bas dans la rue les établissement désignés étaient-ils accourus au bruit. On frappait à la porte qui s'ouvrait après que le nom d'ordre eût été échangé. M. Marest et Nicomède, suivis de quelques hommes, s'élancèrent dans l'escalier. Devant eux toute la foule s'écarta pour leur livrer passage. L'employé du lieutenant de police put ainsi présenter sa poitrine au sabre de Roger. Il fit bravement, comme un soldat qui ne recule pas devant le devoir. Et s'adressant au gentilhomme :

J'ai l'honneur, dit-il, de supplier humblement monsieur le chevalier de Vaudrey de vouloir bien se rendre auprès de monseigneur le comte de Linières.

Sans répondre Roger brandit son sabre, prêt à fondre sur l'agent. Mais celui-ci ne broncha pas. Toujours respectueux et le tricorne à la main, il continua :

Monseigneur le chevalier veuille bien excuser la façon un peu brutale dont les agents ont procédé à son égard. Il ne pouvait être question d'une arrestation. Au surplus, puisque j'ai eu l'honneur de dire à monseigneur le chevalier ce que désire monseigneur, il est inutile que ces hommes demeurent ici.

Et se tournant vers les soldats, l'agent donna l'ordre d'évacuer l'auberge. Exempts, soldats et agents se retirèrent, non sans tumulte.

Seul le sergent désarmé voulant rentrer en possession de son sabre demeure sur la première marche. Il se tenait militairement au port d'armes, les yeux fixés sur le chevalier. Roger comprenait ce regard, jeta l'arme à ses pieds, se croisa les bras et dit à Marest :

Je me rendrai aux désir de M. le comte de Linières! Vous pouvez vous retirer!

Le policier s'inclina, mais sans bouger.

Qu'est-ce à dire? fit le chevalier avec hauteur. Et pourquoi ne me faites-vous pas place.

M. Marest balbutia une façon d'excuse. Dans la phrase entortillée qu'il formula, Roger comprit que le comte de Linières avait donné des ordres précis auxquels l'agent ne pouvait contrevenir.

Le lieutenant de police, s'exclama de Vaudrey, n'a pu vouloir que vous m'appréhendiez au corps comme un malfaiteur et que je me résigne à vous suivre, entre deux de vos collègues?

Marest s'inclina de nouveau, sans répondre. Roger fit un geste pour écarter le policier. La moindre résistance de la part de celui-ci allait, incontestablement, provoquer quelque grave incident, étant donné que le chevalier se laissait envahir par la colère. Mais à ce moment un bruit de voix arrivant du corridor attira l'attention des assistants. Roger et Marest dirigèrent en même temps leurs regards vers l'escalier au bas duquel se montrait un individu luttant contre les soldats et les agents qui s'opposaient à son passage.

Attendez moi, monseigneur le chevalier, criait cet homme qui se débattait comme un forcéné, j'accoure pour vous aider à sortir d'ici!

Et, culbutant les deux plus acharnés, Picard (car c'était le vieux domestique) s'élança sur les marches qu'il gravit rapidement pour venir se planter devant Marest.

Ah! malheureux que je suis, s'écriait le valet de Roger faisant la plus piteuse mine qui se puisse imaginer, j'arrive trop tard ; mais il ne sera pas dit que j'abandonnerai mon maître dans cette circonstance.

Et s'adressant à Marest :

Emmenez-moi! cria-t-il ; emmenez-moi! Tenez, voici, mes poignets pour les menottes. S'il y a quelqu'un de coupable, c'est moi, moi seul!

Il présentait ses bras d'un air si piteusement comique que, dans l'assistance, quelque rires éclatèrent. Mais lui, sans se déconcerter.

Traînez-moi devant monseigneur le lieutenant de police, pour qu'il m'inflige le châtiment que j'ai mérité. Je suis prêt à vous suivre.

Il pressait si fort le policier que celui-ci dut l'écarter d'un revers de bras, en repliquant :

Mais je n'ai pas d'ordre pour vous arrêter, monsieur Picard! Si vous êtes coupable c'est, jusqu'à présent, une affaire à régler entre vous et votre conscience. Quant à mois, je ne puis rien faire pour vous en cette circonstance.

Ce qui n'empêchait pas la valet de Roger de crier plus fort que jamais :

Arrêtez-moi! Empoignez moi! Entraînez-moi! je ne ferai pas de resistance!

Cette scène menaçait de se prolonger, Marest se décida à tenter un moyen nouveau :

Monsieur le chevalier, dit-il à Roger, ne saurait mettre en doute le désespoir où je suis, moi son indigne valet, d'avoir à exécuter les ordres qui m'ont été donnés. Cependant je ne puis manquer à mon devoir sans compromettre ma position et risquer de briser mon avenir.

Mais on le brise, monsieur Marest, on n'hésitait pas à le briser interrompit Picard, lorsqu'il s'agit de rendre service à M. le chevalier qui daigne accepter ce sacrifice.

Et s'inclinant devant Roger :

N'est-ce pas, monsieur le chevalier, que nous daignons accepter le service que veut nous rendre M. Marest?

Pour le coup l'hilarité devint plus bruyante autour des personnages de cette scène tragi-comique. Dans la rue, la foule assemblée de voir paraître le prétendu malfaiteur pour la capture duquel on avait mis sur pied toute la police et les soldats du guet. Les vociférations augmentaient à mesure que le temps s'écoulait. Il ne fallut rien moins que les claquements de fouet d'un cocher huché sur le siège d'un carrosse de louage, pour détourner l'attention de tous ces énergumènes.

Cette fois, v'là le lieutenant de police lui-même! glapit un faubourien de sa voix traînarde.

Et vingt têtes s'avancèrent pour voir la personne qui se trouvait dans l'intérieur du vehicule. Pendant ce temps la portière s'ouvrait et le docteur Hebert descendait à la porte de l'hôtellerie. Devant le personnage à la figure si vénérable si sympathique, un passage s'ouvrit entre les rangs pressés des assistants. Les cris cessèrent comme par enchantement. Arrivé devant les soldats qui gardaient l'entrée de l'auberge, le médecin lui adressa à voix basse quelques mots. Le soldat appela un agent qui, ayant disparu dans le corridor, revint au bout de quelques instants prier le docteur de vouloir bien pénétrer dans l'auberge.

En apercevant, du bas de l'escalier, Marest, M. Hebert lui fit signe de venir à lui. Le policier ayant obéir, le docteur lui parla tout bas, et sans doute ce qu'il communiqua à l'employé de police dut mettre la responsabilité de celui ci parfaitement à couvert, car, aussitôt, il donna l'ordre aux gardes et agents de se retirer dans la salle du rez-de-chaussée où il alla les rejoindre.

Picard l'y avait suivi, sur l'invitation du docteur qui désirait rester seul avec le chevalier. L'infortuné domestique voulait toujours et à tout prix remplacer son maître, puisqu'il fallait que les agents emmenassent quelqu'un. Il suppliait qu'on l'entraînât devant le lieutenant de police.

Force fut à Marest, pour mettre fin à cette scène, d'accepter de le faire marcher au milieu d'une escorte d'agents et de soldats du guet. Et la foule qui attendait le terrible malfaiteur qui avait nécessité un si grand déploiement de forces civiles et militaires, dut se contenter de voir sortir de l'auberge le pauvre jeune homme Picard, entouré d'agents et qui gesticulait comme un possédé. Alors, desappointé, le public se mit à escorter, en poussant des huées et en accablant ce singulier prisonnier de quolibets et de lazzis.

Pendant le trajet la foule avait si sensiblement grossi que les soldats du guet durent faire des pointes pour refouler les curieux. Grâce à la diversion que produisit la sortie du prétendu prisonnier et des agents, la rue était complètement évacuée par les badauds, lorsque, au bout d'un quart d'heure, le chevalier de Vaudrey et le docteur Hébert sortirent à leur tour de l'auberge pour monter dans le carosse qui partit à fond de train.

IV

En se rendant à l'hôtellerie le docteur Hebert avait jugé la présence de Roger indispensable au chevet de sa cliente. La dernière visite qu'il avait faite à celle-ci ne lui avait plus permis de douter que la maladie, s'aggravant de jour en jour, en était arrivée à ce point où l'on doit essayer de tous les moyens afin d'agir autant sur le moral que sur le physique. Le docteur ne doutait plus que la comtesse ne fût profondément affligée de l'absence de son neveu ; aussi n'avait-il pas hésité, ainsi qu'on l'a vu, dire au lieutenant de police ce qu'il pensait à cet égard. Il était parti de l'hôtel de Linières, convaincu que le moment était absolument propice à un rapprochement entre l'oncle et le neveu ; et il s'était rendu auprès de Roger pour le décider à l'accompagner chez le comte.

On sait dans quelle situation il avait trouvé le chevalier aux prises avec les agents sous les ordres de M. Marest. Grâce à son intervention, l'employé de police s'était rendu aux raisons formulées par le docteur qu'il savait fort avant dans l'intimité du comte de Linières. Au surplus M. Hébert lui avait déclaré qu'il quittait à l'instant même le lieutenant de police et que le magistrat l'avait chargé de lui ramener son neveu.

Depuis le ton affirmatif du médecin, M. Marest avait, bien qu'à regret, battu en retraite. Lorsque l'auberge eut été complètement évacuée par les agents de police et les curieux qui avaient réussi à se faufiler dans le corridor, M. Hébert se hâta de dire au chevalier :

J'ai votre parole ; nous allons tout de suite auprès de la comtesse! C'est urgent!

Mon Dieu, que me dites vous là? fit Roger sur le visage duquel se peignit l'inquiétude. Quelque complication s'est-elle produite dans l'état de la chère malade?

La situation de la comtesse a été toujours considérée par moi comme très grave. Aujoud'hui, je vous dis : "Chevalier, il n'y a plus d'hésitation possible ; quelque répugnance que vous en éprouviez, vous devez retourner immédiatement à l'hôtel de Linières."

[A CONTINUER.]

LE BEAU DE L'AFFAIRE.

Le point le plus important dans ce traitement, c'est que le patient peut le subir à la MAISON. Ainsi le résultat est suivi jour par jour, et le patient, entouré comme il l'est par des personnes aimantes, et non par des étrangers, se soumet plus volontiers au traitement. En outre, il n'y a pas à craindre la tentation ; après un court essai de la

BOSTON DRUG

Secrète, Sûre et Positive, qui

Guérit L'IVROGNERIE,

C'est une impossibilité absolue pour un homme de succomber. L'appétit est totalement détruite. La seule idée de boire des liqueurs stimulantes lui répugne. La virilité de l'homme ou de la femme est complètement revenue, et des demeures paisibles et heureuses sont le résultat. Il n'y a pas de rechute. La guérison est complète. Si c'est nécessaire, le remède peut être administré secrètement, dans toute nourriture ou breuvage, même dans un verre d'eau, car quand il dissout il devient sans couleur, sans goût et pur. Il ne contient ni or ni autre minéral vénéneux. Il est endossé par des collèges médicaux, des médecins éminents, le clergé et les sociétés de tempérance.

Demandez des certificats, un pamphlet et un échantillon donné gratis. Achetez-le chez votre pharmacien, ou nous vous l'enverrons par la malle, bien scellé, franc de port, sur réception du prix : $1, ou 6 boîtes pour $5.

WILLIAM R. BROWN CORPORATION, 110 Boylston St., Boston, Mass.

GEORGE B. HOLDEN, Agent.

CORRESPONDANCE.

Québec, 8 mars 1894.

M. l'Administrateur,

Nous voyons dans l'histoire que, lors de la cession du pays par la France à l'Angleterre, il fut stipulé, entre autres choses, que les Canadiens-français conserveraient le libre exercice de leur religion, leurs lois et leurs propriétés.

Mais l'Angleterre qui voulait se faire des adeptes, et certaine que l'indolent Louis XV ne l'importunerait pas dans ses projets injustes, puisqu'il était imbu des mêmes idées que Voltaire qui disait qu'il ne valait pas la peine de s'occuper de quelques arpents de neige, l'Angleterre, dis-je, employa tous les moyens imaginables pour obliger nos ancêtres de renoncer à ce que nous avons de plus cher.

Elle abolit les lois françaises pour y substituer les lois anglaises ; éluda nos hommes les plus habiles des emplois publics ; voulut faire prêter le serment du test, dont la formule était anticatholique, chercha enfin à angliciser le peuple délaissé.

Heureusement les 65,000 Français laissés sur les rives du St Laurent par l'ingrat Louis XV, ne restèrent pas sans protecteurs ni énergiques défenseurs.

Ils trouvèrent dans le clergé, dans l'élite de la société des cœurs généreux et dévoués ; des hommes fermes, sages et paisibles pour revendiquer leurs droits.

Le clergé, le protecteur des faibles, le guide éclairé des opprimés, s'unit, tout en ne dépassant pas les bornes de sa juridiction, aux laïques de cette époque pour faire respecter les clauses de la capitulation de Montréal confirmées par le traité de Paris, en 1763.

Après de longues et pénibles luttes nos ancêtres finirent par triompher.

La Métropole constatant qu'elle ne pourrait jamais asservir les descendants d'une nation qui avait porté avec droit et honneur, le titre pompeux de fille aînée de l'Eglise, assurait aux catholiques, en 1774, le libre exercice de leur religion, les dispensait du serment du test, rétablissait les lois civiles françaises.

En présence des injustices qui sont faites à nos compatriotes de l'Ouest, ne pourrions-nous pas suivre leurs nobles exemples et obliger les autorités à respecter les droits qui nous sont garantis par la Constitution?

Malheureusement dans ces circonstances critiques, des hommes pleins de talents, d'énergie et capables de capter la confiance du peuple, au lieu de mettre en pratique les conseils de prudence et de charité que nous donne le clergé, cherchent plutôt à le déprécier aux yeux des autres nations, à l'injurier, à lui susciter toutes sortes d'embûches pour assouvir leur vengeance, leur haine personnelle.

Il me semble que c'est savoir très mal approprier les circonstances pour reprocher à un corps quelconque ses torts ou ses travers.

Aujourd'hui que les droits de nos co-religionnaires du Manitoba et du Nord-Ouest sont frustrés ; qu'il nous faut agir avec calme et modération, cessons donc de nous injurier ; bannissons de nous tout esprit de parti ; éliminons des rangs ceux qui peuvent nous porter préjudice ; n'excitons pas le peuple vainement ; mettons en pratique les sages et charitables conseils de notre vénéré clergé et sachons faire honneur aux beaux exemples que nous ont légués nos ancêtres en travaillant unanimement à faire respecter les articles de l'Acte de la Confédération canadienne.

E. G.

SACRILEGE.

Il Communiait puis Epinglait l'Hostie au Revers de son Pardessus.

Paris, 11 mars.—Le tribunal de Reims vient de condamner pour outrage à la religion, le nommé Ravenne, auteur d'affreux sacrilèges. Ce Ravenne a longtemps appartenu à l'Université comme professeur de langues vivantes. Il affectait de lire la *Lanterne* en pleine église, les pieds étendus sur une chaise. Puis il se présentait à la communion et, après avoir reçu l'hostie, il la retirait de la bouche et l'épinglait au revers de son pardessus, ou la jetait sous les pieds d'un prêtre qui passait.

Ravenne, qui avait refusé le ministère d'un avocat, s'est défendu lui-même :

Je n'ai pas outragé le prêtre, a-t-il dit en substance, et je n'ai rien dit d'injurieux. Quant à l'objet consacré au culte, je prétends ceci : le prêtre, en me donnant une hostie, me l'a donnée sans conditions et de son plein consentement. Or, du moment où cette hostie a passé des mains du prêtre dans ma bouche, elle devient ma propriété et cesse d'être la sienne. J'ai donc le droit d'en faire tel usage qu'il me plaît, d'autant plus que cette hostie, depuis l'instant où elle est consacrée par les paroles du prêtre, n'est plus un objet consacré au culte, mais bien la divinité elle-même qui, d'après la croyance chrétienne, vient s'incarner dans l'hostie.

Donc, si j'outrage l'hostie, je n'outrage pas autre que Dieu lui-même ; par conséquent, c'est affaire entrée lui et moi, et le prêtre pas plus que les tribunaux n'ont rien à y voir. Un tribunal ne saurait condamner de ce chef pour outrage à des objets consacrés au culte ni à un ministre du culte ; il ne pourrait me condamner que pour sacrilège ; or la loi sur le sacrilège a été abrogée".

Ce odieux personnage a été condamné au maximum de la peine : six mois de prison.

AMOUREUSES DE FORCATS

Tout se voit en Amérique. Voici que l'on annonce pour le mois d'avril prochain le mariage d'une jeune fille riche et apparemment bien élevée avec un forçat encore détenu actuellement au pénitencier de Sing Sing, à New York, et pour lequel elle a obtenu une réduction considérable de peine.

C'est un roman de la vie réelle en partie double, dont le prologue s'est déroulé il y a quelques mois à Sing Sing, alors que M. Brown, le gaiant directeur du pénitencier ne manquait jamais de faire donner aux dames qui visitaient la prison, un petit concert par le chœur des forçats. La jeune fille en question, Elsie, ayant eu la curiosité d'aller visiter le pénitencier avec sa mère, y a assiste comme les autres visiteuses à un concert de forçats. Elsie et sa mère ont, dit-on, une fortune de $100,000 et vivent dans un luxueux appartement de la 93e rue Ouest. Or, il paraît que la mère d'Elsie a remarqué parmi les forçats qui chantaient devant elle, un malfaiteur allemand, E. M. Hernz, condamné en 1891 à six ans et demi de travaux forcés par la cour d'assises de New York. Quelques semaines plus tard, la mère d'Elsie obtenait du gouverneur de l'Etat, M. Flower, la grâce du forçat, et l'épousait.

Mais Elsie, de son côté, avait aussi remarqué, paraît-il, un autre forçat qui portait une cravate, ce qui n'est tolléré que fort rarement au pénitencier, et, tandis que sa mère s'occupait de faire gracier Henrz, elle écrivait au directeur de la prison pour lui demander comment se nommait le forçat à la cravate, et s'il était déjà marié. M. Brown, qui devait être révoqué quelques semaines plus tard, répondait courrier par courrier à Miss Elsie que le forçat à la cravate était un célibataire, George Curtiss, condamné en 1820, par la cour d'Assises de New York à sept ans de travaux forcés pour vol.

Au reçu de la lettre du directeur du pénitencier la belle Elsie a écrit à Curtis. Une correspondance amoureuse n'a pas tardé à s'établir entre eux, et Elsie s'est occupée activement d'obtenir la grâce du forçat qu'elle aimait. Sur ces entrefaites, M. Brown ayant été révoqué, son successeur, M. Durston, a jugé à propos d'informer la mère d'Elsie que sa fille entretenait une correspondance amoureuse avec un forçat. Quelques jours plus tard le directeur du pénitencier était tout stupéfait de recevoir une lettre de Mme Henrz, l'informant qu'elle connaissait la conduite de sa fille et l'approuvait sans réserve.

Le gouverneur de l'Etat de New York, M. Flower, qui ne sait, dit-on, jamais refuser une grâce qui lui est demandée par une femme, a accordé celle de Curtiss à Miss Elsie. Mais, voulant donner à la jeune fille le temps de bien réfléchir, il n'a consenti à faire libérer Curtiss que le 9 avril prochain. Et voilà pourquoi le mariage d'Elsie avec le forçat n'aura lieu qu'au mois d'avril.

Anniversaire.

Jeudi soir, le 8 de ce mois, un grand nombre d'amis se sont réunis chez M. S. Desroches, No 37 Lakeview ave., pour célébrer le seizième anniversaire de naissance de Mlle Matilda Desroches. Ils lui ont présenté plusieurs beaux et riches cadeaux. Des rafraichissements furent servis et après s'être amusés jusqu'à une heure avancée, les amis se séparèrent enchantés de leur soirée.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

SAVENA

Each Package SAVENA contains a DIFFER

City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$100 par annee, 6 mois, 50 cts

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressez-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 22 MARS. 1894. Soyons Distingues. No. 26

Indicateur de Chmin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.
DIVISION OUEST.
Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Centre, Lowell.
Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 20, 10 50 a m; 1; 15, 12 45, 3 25, 4 10, § 10, 6 55, 9 25, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 20, 10 50, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 20, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35, et 7 30, p m.
Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 40, 3 25, 6 15, p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 3 25, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland —8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour St Johns, N. B. Halifax, N. S., Montreal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.
Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et apres le 25 Sept. 1893 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, ¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 50, ¶9 25, *9 50, 11, a m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, ¶7 45, 8 45, *9 15, a m.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 57, 9 28, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17 1 38, 2 13, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 33, *5 43, *6 28, 7 52, p m; Dimanches, *7 17, *7 27 ¶7 48, 8 48, *9 18, a m; §4 25, 6 03, p m.
Pour Woburn—6 30, §7 01, 7 45, 11, a m; 1 35, §4 33, §5 33, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.
☞*Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.
Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m Via South Lawrence, 6 30, a m.
☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m, 12 57, 1 47, 3 43 (5 04 Nashua seulement) 5 42, 6 22, 8 13, 8 43 p m; Dim. 10 09 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, †8 13 p m
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont— 9 45, 12 11 a. m.; †8 13 p. m.
Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.
Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.
† Tous les jours pour Montréal.
J. W. SANBORN, gérant général.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt-Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parloir et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
La Cote du Pacifique,
La nouvelle ligne de voie ferree Passant par le Pont de Poughkeepsie
ENTRE
Nouvelle-Angleterre et le Sud et l'Ouest.
Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.
Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.
W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.
D. J. FLANDERS, Agent général des

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
☞ Son assortiment de Draps,
☞ Tweeds et d'Etoffes de tou-
☞ tes sortes est ce qu'il a du
☞ dernier goût et de patrons les
☞ plus nouveaux.

ST-LAWRENCE HOTEL,
552 Rue Middlesex.
Lowell, Mass.
Le seul Hôtel Canadien.
C. ROUSSIN, Prop.
CHAS. H. CHAGNON, Gerant.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendues aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
170 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m., excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MDIDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!!
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

MARVELO!
MARVELO COMPOUND,
Pour le Nettoyage des Habillements de Dames et de Messieurs.
PRIX : 25 Cts.
☞ EN VENTE PAR TOUS LES PHARMACIENS.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 2 Mars 1894.

M. l'Administrateur,

A croire certains bruits échappés de la S. Congrégation de la Propagande, il faudrait s'attendre à du nouveau pour le journalisme américain. Mgr Persico, secrétaire de la Propagande, aurait déclaré que Léon XIII, afin de *récompenser* et d'*encourager* le journalisme de l'Amérique du Nord, aurait l'intention de créer commandeur de St Sylvestre deux rédacteurs en chef de journaux, l'un de langue anglaise et l'autre de langue française. Si l'événement a lieu, ce sera pour la St-Pierre, le 29 juin prochain. Nous verrons. Et je vous donne la nouvelle sous réserve.

Léon XIII est en très bonne santé. Loin de négliger ses travaux de haute administration, il s'en est même imposé deux autres: une encyclique sur la réunion de l'église schismatique grecque à l'Eglise Romaine, et une encyclique sociale contre l'usure et l'abus des capitalistes en face du travail de l'ouvrier.

Un fait émouvant est arrivé jeudi dernier à Santa Maria Maggiore où Mgr Sebastiani donne cette année la station quadragésimale. Le préfet avait donné un sermon sur l'espérance chrétienne.

Le sermon fini, comme Mgr Sebastiani entre dans la sacristie, un jeune homme se jette dans ses bras en lui disant: "Qui donc "Mgr, vous a parlé de moi? Mais "c'est tout à fait mon histoire que "vous venez de raconter. J'étais "sorti de chez moi pour aller me "jeter sous les rails de la voie "ferrée et me faire écraser par "un train; un obstacle imprévu "m'a retardé. J'ai été poussé, je "ne sais comment, vers cette "église, peut-être par les prières "de ma sainte mère. Lorsque je "vous ai vu en chaire, je me "suis dit: 'Allons, encore un bla "gueur!' Puis votre voix a vibré "dans tout mon être et m'a subjugué. J'ai cru que vous parliez "de moi tout le temps; et je ne "sais plus ce que je suis, mais je "sais que je ne veux plus me "détruire; je vous appartiens, "faites de moi ce que vous vou "drez."

Le prédicateur est ravi. Après plusieurs bonnes confessions, le jeune homme est revenu complètement et se prépare à entrer chez les Trappistes. Il est heureux, et il comprend que la vie peut être utilisée à expier et à mériter.

Certains journaux américains sont allés un peu vite en affaire au sujet de Jeanne d'Arc; ils ont décrit les cérémonies de la *béatification* de la grande française. C'est un peu exagéré, et il ne convient pas d'être plus catholique que le Pape. Jeanne d'Arc n'est encore que *vénérable*, et c'est un pas immense.

Le 27 janvier 1894, la S. Congrégation des Rites a tenu une séance extraordinaire secrète au Vatican pour l'introduction de la cause de la béatification de Jeanne d'Arc. Douze cardinaux parmi lesquels le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, ont participé au vote.

Jeanne d'Arc a été déclaré *vénérable*. Le Pape a confirmé, le même jour, le vote unanimement favorable que les cardinaux de la Congrégation des Rites ont émis concernant l'introduction de la cause de la béatification de Jeanne d'Arc.

Ce décret n'autorise pas encore le *Culte public* de Jeanne d'Arc. Il n'est pas permis de placer ses images ou ses statues dans les églises et de les invoquer publiquement comme on invoque les *Bienheureux* et les *Saints*.

Le décret reconnaît que les vertus de Jeanne d'Arc ont été *héroïques* et que des miracles ont été opérés par son intercession. La cause de la béatification est ainsi introduite, ce qui est un pas décisif.

L'Eglise, dans la canonisation des Saints, a désigné quatre degrés qu'il faut franchir successivement.

1. Elle donne d'abord le nom de *Serviteurs de Dieu* à ceux qui meurent en laissant une réputation publique de Sainteté.

2. Elle donne le nom de *Vénérables* à ceux dont la Sainteté est prouvée par des témoignages authentiques et dont la cause de canonisation a été introduite.

3. Elle donne le nom de *Bienheureux* à ceux auxquels le Pape permet de rendre un culte dans un lieu déterminé, une province, un diocèse, un ordre religieux.

4. Elle permet enfin d'appeler *Saints* ceux dont le culte est prescrit dans toute l'Eglise par un jugement solennel du Souverain Pontife.

Comme on le voit, il y a là une progression ascendante. L'Eglise ne fait rien à la hâte, en cette matière surtout. Elle n'agit qu'avec une prudente lenteur marquée au coin de la Sagesse divine.

Une dépêche de Londres à la Propagande annonce que son Eminence, le cardinal Waugan, archevêque de Westminster, est à faire donner une mission générale dans toutes les paroisses de Londres. La capitale de l'Angleterre compte plus de 400,000 catholiques presque tous Irlandais et Italiens.

Trente-quatre Jésuites, vingt-quatre Rédemptoristes et douze Dominicains sont à évangéliser cette multitude de catholiques.

Le Pape, enchanté de cette œuvre de zèle et pour l'aider de tous ses moyens, accorde les indulgences d'un veritable jubilé à tous les catholiques de Londres qui feront leurs pâques.

Il fait en ce moment dans l'Italie centrale, à Rome, une chaleur d'eté; c'est étonnant, même un peu effrayant. Les cultivateurs ont peur d'une seconde édition considérablement augmentée de la sécheresse de l'année dernière. Alors ce serait la ruine et la mort: Et Dieu sait si l'Italie est actuellement morte et ruinée suffisamment!

Bien à vous,

WM. BREEN.

Le Parlement Canadien.

L'ouverture de la quatrième session du septième parlement fédéral à Ottawa vient d'avoir lieu avec le cérémonial ordinaire en pareilles circonstances.

Les libéraux prédisent une longue session, parce qu'ils sont déterminés à soulever les questions suivantes:

Le scandale du pont Curran.

Le scandale du chemin des Rapides.

L'affaire McGreevy-Connolly.

Réédition du drame Edgar-Caron.

La question des écoles du Manitoba et du Nord-Oest.

L'emprisonnement de M. Elis—scandale dans l'administration de la justice.

Puis le parti ministériel se propose de s'occuper de la réforme du tarif, d'une loi de faillite, d'une législation concernant un service transatlantique rapide, le traité franco-canadien, etc.

La *Patrie* est d'avis que la session ne pourra se terminer avant juillet.

Une des questions les plus importantes pour notre nationalité, c'est bien celle des écoles du Manitoba et du Nord-Ouest. Une chose évidente, c'est que notre race perd du terrain au Canada. Partout où les nôtres sont en minorité, ils sont aux prises avec l'intolérance et l'injustice anglo-saxonne, qui leur arrache lambeau par lambeau des droit qui leur ont été accordés après des luttes séculaires. Quand les Anglais étaient en minorité au Manitoba, par exemple, ils étaient en faveur des écoles séparées, et si la majorité canadienne-française eut osé élever la voix pour les abolir, on aurait vu toute la race anglaise, même celle qui réside en Angleterre, se lever comme un seul homme pour les anéantir.

Mais aujourd'hui, messieurs les anglais sont le plus grand nombre, et tous, à quelque parti qu'ils appartiennent, se donnent la main pour abolir les écoles françaises, espérant par ce moyen nous angliciser plus aisément.

Eh! bien, devant cette injustice flagrante, avons nous vu tous les Canadiens-français cesser leurs guerres intestines et s'unir pour revendiquer ces droits acquis si chèrement?

Non, malheureusement non.

Les Anglais, eux, s'unissent pour nous combattre, tandis que nous, toujours divisés, nous oublions constamment que l'union fait la force.

C'est donc avec regret que nous constatons ces trouées que l'ennemi fait dans nos rangs sur le sol natal. Nous reculons, il n'y a pas à le nier.

Pour bien démontrer jusqu'où l'Anglais en général pousse la haine contre notre nationalité, nous terminerons en plaçant sous les yeux de nos lecteurs ces quelques lignes trouvées dans un journal important d'Ontario, l'*Orange Sentinel*, organe de MM. Bowell et Clarke Wallace, ministres dans le gouvernement de sir John Thompson:

"Les Canadiens-français représentent une province ignorante, bigote, banqueroutière, et appauvrie par l'érection d'immenses couvents et monastères, de vastes séminaires, cathédrales et églises et par des dons aux jésuites. Tous les domaines et édifices religieux y sont exempts de taxes pendant que les habitants y sont écrasés sous les impôts et vivent dans des galetas plus misérables que ceux que j'ai pu voir en Irlande. Oui, la province de Québec est en banqueroute. Les Canadiens-français sont toujours sur le marché en temps d'élection et leur vote appartient au parti qui paie le plus cher."

Ceux de nos compatriates des Etats-Unis qui auraient des velléités d'aller s'établir au Nord-Ouest, au Manitoba, ou au nord de l'Ontario savent maintenant quelle espèce de *fair play* anglais les attend dans ces régions. Dans de semblables conditions, on est dix fois mieux à l'ombre du drapeau etoilé.

L'ART DE L'ESCRIME.

Son Origine.—Sa Litterature.—Son Utilite.

Il me semble, mes chers amis, que la premiere impression que ce titre a dû produire sur vous fut loin d'être favorable. Cela ne m'etonne guere, car enfin cette science si celèbre dans l'antiquité aussi bien que dans notre siècle n'a-t-elle pas servi dans la plus absurde des absurdes coutumes: le duel. Par conséquent, n'a-t-elle pas contribué à un nombre infini de meurtres sanglants? Oui, malheureusement. Mais, il faut remarquer qu'alors l'enseignement de cet art était donné, non pas comme simple amusement ou plaisir, mais plutôt comme un moyen de sécurité personnelle. Cet art est maintenant utilisé à un plus noble emploi, et, au lieu de servir d'instrument meurtrier, sert à fortifier l'homme maladif et à lui donner une santé robuste.

SON ORIGINE.

Avant de vous introduire l'art de l'escrime proprement dit, je désire vous faire connaitre son origine, aussi brièvement que possible; ensuite j'escaladerai avec vous son échelle d'abord nuancée de sang, mais plus tard, à son dernier échelon,—échelon du XIXeme siècle,—nuancé d'agréments, d'utilités et de bienfaits. Les premiers écrivains de monde citent de nombreuses remarques sur l'épée; et une foule d'allusions sont surtout faites dans Homère et Eschyle. Le premier ne mentionne que l'épée d'airain et de bronze; mais le second, Eschyle, parle des deux, de l'epée d'airain et de l'épée d'acier.

Il est tout probable que les épées primitives étaient faites de bois: celles, par exemple, que se servaient les Mexicains, lors de la première invasion des Espagnols.

Après la découverte des métaux, les épées d'airain et de bronze furent introduites; mais, plus tard, quand l'art de tremper l'acier fut connu, ce métal servit à la construction de toutes les armes.

La forme de l'épée fut toujours très variée, et même quelques formes furent nationales.

Les légions romaines se servaient d'une arme courte et très forte, surpassant rarement la longueur de 19 pouces; la lame était à double tranchant, et par conséquent, servait à trancher et à transpercer.

Les épées de la Grande-Bretagne, appelées *Spatæ*, étaient pesantes, longues et larges; celles des Saxons et des Wormans étaient de même caractère.

L'origine de la rapière n'est nullement exclue d'antiques obscurités, mais il est encore tout probable qu'elle soit venue en usage, après que l'armure eût cesser d'être à la mode. Depuis ce temps, l'art de l'escrime fut toujours regardé comme étant nécessaire et même obligatoire dans le programme d'éducation du gentilhomme.

Avant que la rapière vint en usage, de nombreux rendez-vous, ayant pour but un combat singulier, étaient extrêmement ignobles et révoltants à la nature humaine. Aucun égard, aucune attention n'était portée à l'inégalité ou au nombre des armes; mais les avantages, quoiqu'injustes, étaient pris quand l'occasion s'en présentait, et les féroces passions, au lieu d'être réprimées, d'être bridées, avaient leur libre cours; une entière liberté était donnée à leur expension. Sir Walter Scott dit: "Les duellistes de l'antiquité portaient aucune attention aux points d'honneur concernant l'inégalité des armes, ce qui est maintenant essentiel dans un combat. Cependant dans un combat formel, les juges mettaient autant que possible les deux combattants sur un pied d'égalité. Dans les duels privés, c'était tout autrement."

Brantome, dans son discours sur le duel, nous apprend que les maîtres italiens faisaient de l'enseignement de leur art et méthode, de véritables mystères et que l'élève seul était admis aux leçons.

La juste objection d'autrefois était que cette science encourageait le duel, mais maintenant c'est différent, les armes n'étant plus portées et cette coutume n'ayant jamais existé aux Etats Unis, ce qui abolit cette objection.

SA LITTÉRATURE.

Je dis "sa littérature," mais c'est plutôt les auteurs de sa littérature que je désire vous énumérer, afin de vous montrer que cet art n'est pas une simple invention, mais un art longtemps étudié par de grands écrivains de tous les siècles.

Afin de raccourcir l'article, je vais vous les énumerer en colonnes.

Le premier qui écrivit sur ce sujet fut:

Antonio Manciolino de Bologne	1531
Achille Marozzo, Bologne	1536

(Ce dernier mentionne que son maître d'escrime était le fameux Guido Antonio de Lucca. "De laquelle école sortirent plus de guerriers qui en soit jamais sortis du Cheval de Trajan."

Camillo Agrippa de Rome	1553
Henri G. St Didier	1573
Angelo Viggiani, de Venise	1575

(Dans ses dialogues publiés 15 ans après sa mort, par son frère.)

Salvator Fabris	1606
Girard Thibault, de Paris	1626

(Dans son académie de l'épée.)

Wieoletto Giganti, de Venise	1626
Charles Bisnard, un français	1626
La Touche } même siècle	
Sir William Wope }	

Di Marco, Angelo, O'Sullivan, Olvier, L'Encyclopédie Française, XVIIIème Siècle.

Enfin ceux du XIXème siècle:

La Boëssière	1818
L'homandie	1818
La Faugère	1818

(La Faugère publia une liste de plus de 12,500 points différends.)

Grisier, Gomard, (Conellier étant son véritable nom) et enfin Bamon Castellotte, ne furent pas moins remarquables parmi ces nombreux écrivains.

Je crois que si vous faites la collection de ces auteurs vous aurez là une véritable bibliothèque sur cet art.

Parmi les nations de l'antiquité la force physique et l'activité du corps étaient considérées d'une telle importance, qu'elles étaient régularisées par l'Etat même; par conséquent aucun moyen n'était négligé pour leur développement: de nombreuses exhibitions étaient données publiquement où les combattants, couronnés de myrte et de lauriers, étaient portés en triomphe par leurs concitoyens.

De toutes les vanites du grand Cyrus celle-ci était la plus remarquée et admirée des Perses; et les succès d'Alcibiade dans les jeux Olympiques ont été transmis à la postérite par ses biographes.

Les fondateurs des exhibitions gymnastiques de l'antiquité étaient les princes et les législateurs des différents états. Ces grands hommes, en fondant ces jeux, désiraient former un peuple fort, de santé robuste et par-dessus tout formidables en temps de guerre. Les combattants etaient choisis parmi les citoyens de haute dignité et de rang noble. Beaucoup d'entre eux se distinguaient autant pour leurs avantages personnels en force et en activité que les poets, les philosophes et les orateurs.

Maintenant, avant de vous confier mon véritable but, je veux vous donner deux admirables anecdotes, qui, certes, méritent bien d'être racontées.

A la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, alors que cet art était obligatoire pendant l'éducation de la noblesse, s'illustra le Chevalier de St George, qui vainquit les meilleurs hommes d'epée de l'Europe. Le Chevalier était le fils de M. E. Boulogne, un riche fermier de la Guadeloupe, aux Antilles. Sa mère était une africaine, c'est-à-dire une négresse.

Ce qui suit concernant cet homme extraordinaire est pris des notes contemporaines écrites par ses amis mêmes.

Nul homme n'était aussi souple, aussi agile et fort; il excellait dans tous les exercices physiques qu'il entreprenait: il était excellent nageur et patineur; il a même été vu nageant d'une rive à l'autre de la Seine, à l'aide d'un seul bras. Il était un habile cavalier et dans la chasse manquait rarement son but. Ses talents dans la musique n'étaient pas moins remarquables; mais, l'art dans lequel il surpassait tous ses contemporains et prédécesseurs, c'était celui de l'escrime. Nul professeur, nul amateur montra tant d'exactitude, tant de force et une telle vivacité. Ses attaques n'étaient que pointes perpétuelles, ses parades étaient faites de si près qu'il était impossible de l'atteindre. En un mot il n'était que nerfs.

Le Chevalier mourut à Paris, en 1811, laissant à la postérité la réputation du plus habile homme d'épée de son temps. Mais je ne puis comparer de St George au fameux Crichton, dont voici une anecdote tirée de sa vie même.

En 1560 naquit en Europe James Crichton, un génie incomparable. Rien ne lui était impossible; il se rendait maître de tout ce qu'il désirait. En sus de quatorze ou quinze langues qu'il connaissait à la perfection, il était un véritable génie en musique, un gracieux et léger danseur et maître d'escrime. C'est surtout sur ce dernier art dont je veux vous entretenir. Après avoir défait les *Savans* à Padoue, Crichton vint à Mantoue où il trouva un homme d'épée, Spatassin, qui était le meilleur dans l'art et qui avait récemment tué trois personnes. Le duc de Mantoue regrettait de lui avoir accordé sa protection, voyant qu'il en résultait de telles conséquences.

Crichton, informé de ceci, offrit ses services au duc, l'engageant, non seulement de chasser ce brave de la ville, mais de l'Italie même et de le combattre pour la somme de 1,500 piastres.

Le duc hésita longtemps avant d'exposer la vie d'un si brave jeune homme, au hasard d'un combat; mais, enfin rassuré par son admirable adresse, il le lui permit et nomma le jour et la date du rendez vous. Crichton fut le vainqueur; et pendant les acclamations de tous les spectateurs, il transperça le corps de son adversaire trois fois quoique un seul coup aurait été fatal.

Il augmenta en cette occasion sa réputation, en donnant le prix de sa conquête, à la veuve et aux enfants des trois hommes qui furent tués.

Comme Crichton mourut par l'épée, il est convenable que je vous raconte la manière qu'il mourût. Le duc de Mantoue, un jeune homme étourdi et débauché, qui, en compagnie d'une douzaine de ses amis déguisés et masqués, attaquèrent Crichton, un soir, alors qu'il faisait sa promenade habituelle dans la ville. Surpris par ces jeunes imprudents, il se mit sur la défensive, et ses mouvements furent si rapides dans l'attaque qu'il en tua quatre et les autres prirent la fuite, et il se contenta de désarmer le dernier qui, se démasquant, le pria de lui épargner la vie.

Crichton, voyant qu'il était son pupille, s'agenouilla et déclara que sa vie était à la merci du prince, qu'il pouvait le tuer s'il la désirait. Le jeune misérable, ne pensant qu'à sa revanche, saisit le poignard que lui offrait Crichton et le lui enfonça dans le cœur.

Ainsi mourut l'admirable James Crichton.

Maintenant que je vous ai donné son origine, sa littérature et un peu d'histoire, enfin l'art même, je touche donc à mon but.

Ce but est d'introduire cet art parmi notre jeunesse canadienne, car, il faut l'avouer, les occasions de distraction manquent à notre jeune société.

Pendant les vacances d'été que je passe toujours parmi eux, il m'est facile de constater ce fait, surtout d'après les plaintes faites à tous moments par mes compagnons, quand vient la recréation. Ils ne savent que faire, le démon de l'ennui est peint sur leurs traits. Est-ce l'énergie qui leur manque? Si c'est elle, certes ils ne tiennent guère de nos pères, ces vaillants et intrépides guerriers français. Non! non! il ne faut pas qu'il soit dit que l'énergie nous manque. Peut-être s'est-elle ralentie en nous, mais alors nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil dans notre histoire, histoire de Napoléon ou même de 70, pour qu'elle soit aussitôt ranimée de son ardeur primitive. Et alors, nous, jeunes Canadiens, tout nous sera facile, et toutes nos entreprises quelles qu'insurmontables qu'elles pourraient être seront couronnées d'un succès brillant.

Formons donc un club qui puisse nous distraire honnêtement et surtout chasser le démon de l'ennui qui ne cesse de nous torturer.

A mon avis le club qui pourrait le mieux répondre à nos goûts, c'est certainement un club d'escrime, parce que cet art tout en étant agréable peut nous être utile en développant nos forces.

Aucun exercice n'est aussi bienfaisant et nécessaire que celui que donne l'escrime. Par lui tous les muscles de toutes les parties du corps sont mis en mouvement; il déploit la poitrine et occasionne une distribution égale de sang dans tout le système.

De nombreux cas de poitrinaires ou ayant des tendances à la consomption furent completement guéris par une pratique habituelle du fleuret. Ces avantages ne sont pas les seuls qu'elle confère à celui qui la pratique et bien d'autres encore méritent d'être mentionnés. Je fais allusion à ceux de donner au corps une agilité et une grâce qui ne peuvent être acquis que par elle.

L'esprit est constamment à calculer les différents mouvements et à lire dans les yeux de son adversaire les intentions qu'il médite. Elle exerce l'œil, donne une exactitude incomparable et une présence d'esprit admirable. Cet art donne de l'agrément tout en étant utile, ce qui suffit pour que je l'introduise à nos jeunes gens. Il est aucunement nécessaire de prendre des leçons d'un maître d'escrime pour apprendre cet art. Procurez-vous le manuel de Ramon Castellotte, et en étudiant ce livre attentivement, et surtout avec un peu de pratique, soyez persuadés, mes chers amis, que vous serez en bien peu de temps étonnés de vos admirables et rapides progrès.

Le fleuret doit avoir une lame quadrangulaire et longue de 24 pouces de la pointe à la garde. Les meilleurs fleurets sont faits en Allemagne et ont pour marque "Solingen." Le poignet du fleuret doit avoir 7 pouces. La pointe doit toujours être recouverte de gutta-percha, de cuir ou de chamois, mais le cuir est ici le plus désirable. Le masque, les gants et le tablier vous sont aussi indispensables.

Si parmi notre cercle de jeunes gens il se trouvait un jeune homme prêt à se dévouer pour organiser ce club, je serais très flatté de recevoir de ses nouvelles, et pour ma part je me ferais un devoir de lui offrir mes services dans sa belle entreprise.

Je demeure, comme par le passé, l'ami le plus dévoué de la jeunesse.

JOLY.

NEGRE ENRAGE.

Il a Failli Tuer une Pauvre Femme.

LE MARI A EU LE BRAS FRACTURE PAR CETTE BRUTE.

Un Vieillard et une Petite Fille ont Aussi ete Blesses.

Malden, 18 mars—Sidney Horner, un nègre, a été mis sous arrêt ce soir; il est accusé d'avoir assailli deux nègres et une femme blanche.

La femme a été si grièvement blessée qu'elle ne passera probablement pas la nuit.

Vers 5.30 heures, ce soir, Thomas Powell, surintendant du département d'hygiène, et Charles M. Bishop, inspecteur des bâtisses, entendirent des cris de "au meurtre! au meurtre!" venant dans les environs de la buanderie Hill, sur la rue Center, et quand ils furent rendus sur les lieux ils aperçurent Horner frappant un nègre du nom de Thomas sur la tête avec un fusil.

Après une lutte désespérée, ils enlevèrent le fusil des mains de Horner qui fut remis entre les mains d'un policeman et conduit au poste.

Une enquête a démontré que Spencer Williams et sa femme ont été assaillis tous deux par Horner armé d'un fusil.

La femme fut trouvée étendue dans une mare de sang sur le plancher de sa chambre; elle était sans connaissance. Son mari a été sérieusement blessé à la tête et il est le bras fracturé.

Horner paraissait avoir bu quand on l'amena au poste. Il dit à la police qui avait passé l'hiver dans des chantiers au Canada et était arrivé à Malden le matin. Il connaissait Williams et se rendit à sa demeure pour y prendre sa pension. Il s'étendit sur un sofa et s'endormit; il fut éveillé par quelqu'un qui lui renversait un seau d'eau sur la tête.

Quand il s'était endormi, il avait $68 sur lui, et à son réveil il n'avait plus que $1. Quand il accusa ses hôtes de lui avoir volé son argent, Williams, sa femme et le vieux Thomas se jetèrent sur lui pour lui faire un mauvais parti. Alors pour se proteger, il saisit la petite fille de Williams et la tint entre lui et ses assaillants.

La femme courut aussitôt chercher un couteau avec lequel elle l'attaqua, tandis que son mari lui brisait un fusil sur les épaules.

Les policemen disent que Horner avait l'apparence d'un Peau Rouge lorsqu'il arriva au poste.

C'est un homme qui ne pèse pas moins de 200 livres; il a six pieds de hauteur, et ses cheveux, qui n'ont pas moins d'un pied de longueur, se tenaient tout droits sur sa tête.

Williams, l'une des trois personnes assaillies, est un nègre de couleur de 65 ans environ, et sa femme est une blanche de 50 ans. Thomas est un nègre de 92 ans.

La femme porte plusieurs entailles profondes à la tête et sur le corps. Le Dr Nutter, le médecin de la municipalité, pense que le crâne a été fracturé.

Les blessés ont été transportés à l'hôpital. Le vieux Thomas n'a reçu aucune blessure grave; mais, vu son âge avancé, on croit qu'il va en mourir.

Quant à Horner, il n'a aucune marque de violence, et il est probable que l'histoire qu'il raconte est fausse.

La police dit que tout ce monde-là était en état d'ivresse pendant la bataille.

La petite fille de William a aussi été blessée.

L'endroit dans lequel a eu lieu la querelle a une mauvaise réputation.

La police a fouillé la maison de William ce soir, pour y chercher l'argent que Horner prétend lui avoir été volé, mais elle n'en a pas trouvé la moindre trace.

Dickson Bros

Accourez-tous, Au Magasin Populaire de Accourez-tous
DICKSON BROS,
68 - RUE MERRIMACK - 68
Les canadiens qui désirent acheter les meilleurs Thés et Cafés de la ville, sont priés d'aller tout droit à cet établissement. Ils sont assurés d'acheter des marchandises toutes fraiches, de meilleure qualité et aux plus bas prix de la ville, à l'emporium de Lowell.

SAVENA

Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT
AND A
USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

---

Lui.—Après tout, les cas où un homme se marie pour de l'argent ne sont pas la moitié de ce qu'on suppose.

Elle.—Oui, parcequ'il n'y a pas la moitié des filles qu'on suppose riches qui le sont.

L'ETOILE

Publié le jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ...50
Trois mois, ...25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.

67 rue Merrick, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 22 MARS 1894.

Pauvres Démocrates.

Il n'y a pas de gens sur terre plus blâmés et plus blâmables, empressons-nous de le dire, que la gent démocratique qui nous gouverne à Washington pour le grand malheur de la nation. Rares les journaux américains, mêmes ceux qui sont franchement démocrates, qui ne se servent pas de nos gouvernants, nos anciens hâbleurs, comme d'une tête de Turc sur laquelle ils frappent dru.

Et leur lenteur injustifiable, surtout en ce qui concerne le tarif, est toujours à l'ordre du jour !

Ils n'arrivent plus, comme ces vieilles rosses mortouches dont le petit trot ressemblant à l'ombre du midi n'est pas accéléré par la pluie de coups de fouet qu'on leur prodigue.

Voyons ce que disait le *New York Times* :

"Le Wilson bill est retenu depuis plus d'un mois par la commission du sénat devant laquelle il a été renvoyé. Cette commission a déjà mis plus de temps à examiner le projet qui lui est parvenu complètement élaboré, que la chambre des représentants n'en a mis à le discuter avant de le voter. Les membres de la sous-commission entre les mains desquels le projet a été placé ne sauraient être tenus responsables de ce retard. Il y a déja quelque temps qu'ils ont achevé leur travail et ils tenaient à ce que le projet fût enfin soumis au sénat. Ce sont les démocrates amis de MacKinley qui sont responsonsables de ce déplorable ajournement.

"Ces démocrates, partisans de la doctrine MacKinley qu'ils ont jadis combattue publiquement à diverses reprises, ont demandé que certains droits de douane dans lesquels eux-mêmes ou quelques uns de leurs amis riches ont des intérêts pécuniaires, soient remaniés conformément à leurs désirs. Il en est résulté que plusieurs prescriptions importantes du bill ont été modifiées dans un sens néfaste et que le bill lui-même reste encore dans les bureaux de la commission dans le but d'enrichir les spéculateurs plutôt que pour tout autre motif."

En voilà un qui n'est pas content et il sait le dire, malgré que ses couleurs soient démocratiques.

Le *New York Herald* n'est pas plus tendre. C'est à vous d'en juger par l'extrait suivant :

"Si des élections avaient lieu aujourd'hui les démocrates seraient balayés du pouvoir par un raz de marée d'indignation populaire tel que le pays n'en a pas vu depuis vingt ans.

"A moins que les chefs du parti ne puissent promptement transformer en succès leur insuccès insigne et regagner la confiance publique qu'ils ont perdue, une avalanche républicaine lors des élections au congrès, en novembre prochain, est inévitable.

"Le peuple est plus que dégoûté de voir que le parti n'a pas tenu sa promesse de reviser le tarif douanier. Le peuple a été bafoué, trompé et trahi. Il se vengera de ces griefs au scrutin. Les élections municipales qui viennent d'avoir lieu dans l'Etat de New-York font prévoir ce résultat. Des indications du même genre sont offertes par les pertes marquées qu'ont éprouvées les démocrates lors des élections spéciales au congrès qui ont eu lieu récemment en cette ville, et par le nombre de voix gagnées plus récemment en Pennsylvanie par les républicains. Tout cela prouve que le peuple désapprouve vivement les démocrates de n'avoir pas délivré le pays d'une agitation décevante à propos du tarif douanier."

Il y en a plus d'une colonne sur ce ton-là.

Les autres grands journaux américains que nous avons sous les yeux font aussi la leçon aux démocrates avec plus ou moins de sévérité.

Maintenant, en face de cette attitude de la grande presse américaine, on nous permettra la question suivante : Y a-t-il un seul homme dans tout le pays, excepté ceux qui vivent à la crèche gouvernementale, qui soit satisfait de la manière d'agir de démocrates pendant ce temps de crise que nous traversons ?

S'il en existe un, nous aimerions bien à le voir, car ce doit être un gibier rare, quelque chose qu'on ne rencontre pas dans tous les musées d'histoire naturelle.

La Semaine Sainte.

Bien que toutes les solennités du culte provoquent chez le chrétien de douces émotions et lui inspirent des sentiments de respect et d'amour envers le Créateur, il en est cependant qui semblent avoir un caractère tout particulier, un sceau spécial dans lequel l'âme reconnait un charme déjà éprouvé qui la remue profondément, des souvenirs qui la réveillent et l'emportent à travers les années déjà vécues jusqu'à l'époque de ses premières impressions.

Telles sont les fêtes de jour de l'an ; tels sont encore les exercices du mois de Marie et les cérémonies de la semaine sainte.

Il semble que, dans ces jours de joie ou de recueillement, la Divinité se penche, pour ainsi dire, vers notre pauvre humanité, que le ciel se rapproche davantage de la terre, et qu'il s'établisse entre le Créateur et sa créature des rapports plus intimes, des liens plus visibles, un entretien plus familier.

C'est comme une halte dans la vie, pendant laquelle l'homme, dépouillé des sensations extérieures, étranger presque à ce qui l'entoure, se replie sur lui-même, compte les jours passés, examine le chemin parcouru et regarde avec un espoir nouveau la route sur laquelle il va reprendre sa marche vers l'éternité.

La semaine sainte, la grande semaine, est tout entière consacrée au jeûne, à la prière, au recueillement. Plus de chants joyeux, plus d'hymnes éclatants, plus d'ornements qui font penser aux splendeurs des célestes parvis. L'Eglise voile ses autels, ses statues et ses tableaux ; elle revêt ses parures de deuil et entonne ses chants de douleur comme autrefois le Prophète pleurant sur Jérusalem.

Car c'est la semaine du grand mystère qui doit régénérer l'humanité par la Passion du Christ, qui doit racheter l'âme de l'homme par le sang d'un Dieu.

DE LONGUES ANNEES D'EXPERIENCE ONT PROUVE SES MERITES.

Un tresor transmis jusqu'ici a travers plusieurs generations.

Il y a plus d'un siècle que vivait dans le Comté de Lancastre, en Pennsylvanie, un sage docteur, Saisse-Allemand, du nom de Pierre Fahrney, qui était renommé pour ses cures merveilleuses. Pour avoir de lui ses sages avis et bénéficier de ses remèdes honnêtes et toujours curatifs, les patients parcouraient des distances énormes. Après bien des années d'études patientes et d'expériences méticuleuses, le docteur a livré au monde souffrant un remède pour le sang, uniquement composé de racines et d'herbes. Il est resté depuis en faveur à cause de sa pureté et de sa bonne qualité qui ont su lui conserver sa popularité primitive.

Le fabricant actuel de la médecine est le Dr. Peter Fahrney, de Chicago, le petit-fils de l'inventeur de ce remède, le Dr. Fahrney. Elle est connue aujourd'hui sous le nom de Novoro du Dr. Pierre.

L'auteur de cet article, dans une visite récente faite à l'établissement, a été profondément impressionné par la vue du bâtiment, la propreté rigoureuse de ses différentes parties intérieures et l'aménagement systématique de tous les services si divers de son administration.

Le Dr. Fahrney, restant assis dans son cabinet privé, est à même de surveiller toutes les branches du service. Le laboratoire qui comprend tout le rez-de-chaussée est conduit sous sa surveillance personnelle, et un tube en cristal transparent, placé dans son cabinet, lui permet d'inspecter chaque goutte du Novoro au fur et à mesure de sa distillation et avant sa mise en bouteille.

Trois des cinq étages sont chacun sous la direction et la surveillance de l'un des trois fils du docteur, et le cinquième est employé comme magasin pour recevoir les quantités immenses de racines et d'herbes qui, achetées à l'état naturel, ne doivent subir aucune détérioration, et dont les exhalaisons apportent aux narines une sensation de leur force et de leur fraîcheur.

Dans la partie affectée à la manipulation, la vue est frappée par une quantité de machines coûteuses, que met en mouvement un moteur d'une force de vingt-cinq chevaux, et qui sont dirigées par des ouvriers expérimentés ; ces différentes machines préparent les ingrédients avant leur emploi, en même temps que de nombreuses cuves, des bouilloires et des alambics, dans une autre section, extraient les propriétés médicinales, natures que contiennent ces ingrédients.

A un autre étage se trouve l'immense atelier où se fait la mise en bouteille ; cette opération est confiée à un grand nombre de jeunes filles, coiffées de bonnets blancs et portant de longs tabliers, et qui remplissent, bouchent et placent les étiquettes sur les bouteilles On peut voir à côté une douzaine d'employés occupés à empaquetet et emballer la médecine prête à être expédiée. Ce qui démontre que le Novoro du Dr. Pierre est en grande demande, c'est le nombre des camions attelés ne deux chevaux qui sont constamment en service pour le transport du remède dans les différentes gares d'expédition. Les commandes ne semblent pas provenir seulement de notre contrée, car l'écrivain a vu des caisses marquées à destination des différentes parties du monde, du nord de la Finlande jusqu'au sud de l'Afrique.

L'administration est située au deuxième étage, où se trouvent les bureaux sous la direction principale du fils aîné. Les différents locaux contiennent une quantité d'objets intéressants en sus de leur bel aménagement. Sur une grande table, rejetant dans l'ombre toutes les autres livres en raison de ses dimensions extraordinaires, est placé contenant les attestations originales, le plus gros volume du monde. Il a requis les efforts de plusieurs hommes pour sa mise en place, et il contient des milliers et des milliers d'attestatians en toutes langues et de toutes les parties du globe,.

Une autre partie intéressante est la collection de livres qui formaient partie de la bibliothèque de l'ancêtre du Dr. Fahrney. On y remarque une antique Bible allemande imprimées en 1757, le Recueil de Chants et des Hymnes de Saur, ainsi que deux ouvrages de médecine imprimés peu de temps après que l'art de l'imprimerie fut découvert.

Pendant la durée de l'Exposition Universelle de Chicago, le docteur a reçu des milliers de visiteurs dont la curiosité était provoquée par l'idée de se rendre compte de l'organisation d'une distillerie de médecines. Contrairement aux habitude de la plupart des établissements de ce genre, les visiteurs trouvent toujours "le loquet sur la porte" chez le docteur, qui se fait un plaisir de vous faire visiter toute la maison. En résumé nous ne craignons pas d'affirmer que tous ceux qui se présentent dans les bureaux si confortables du Dr. Fahrney, 112 et 114 S. Hoyne Ave., Chicago, y reçoivent l'accueil le plus cordial.

CANADIENS DE BIDDEFORD, Me.

Nous apprenons avec plaisir que nos compatriotes de Biddeford ont été reconnus d'une manière loyale par le parti républicain.

Voici les différentes nominations qui ont été faites hier aux charges officielles de la ville : M. Max. L. Lizotte, avocat, "City Sollicitor ; l'Hon. J. B. Paré, trésorier ; M. L. G. Renouf, président du Conseil.

Sur les six premières nominations, les Canadiens en ont eu trois. C'est un beau résultat et qui fait grandement honneur au parti républicain. Une leçon de plus, Canadiens-français ! Nous vous le répétons depuis des années, justice nous sera rendue que par ce parti qui sait reconnaître l'importance de l'élément canadien-français.

Un de nos amis, qui a passé l'hiver en Floride, reçoit, un jour, d'un de ses amis portés à la farce, une énorme lettre avec ces simples mots : "Je suis très bien et toi ?" Furieux d'avoir payé une surcharge de port pour cette stupidité, il met, le lendemain, un caillou de vingt livres à l'adresse de son ami, qui paie cinq dollars d'express. Après avoir ouvert le colis, l'ami put y lire : "Mon cher, merci ; je t'envoie le poids que ta bonne lettre m'a enlevé du cœur."

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvretes du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

LE FAMEUX PROCES.

Washington, 19 mars — Mlle Pollard, à la séance d'aujourd'hui, a continué son témoignage commencé vendredi.

Elle a été interrogée par son propre avocat et celui du Col. Breckinridge. Elle n'a rien dit que nos lecteurs sachent déjà, c'est pourquoi nous n'entrerons pas dans les détails. La réponse la plus importante est celle où Mlle Pollard a dit avoir eu des relations avec le Col. Breckinridge jusqu'au 17 mai 1893, c'est-à-dire près d'un mois après le mariage secret de Breckinridge à Mde Wing. Ce témoignage est en faveur du défendeur, car il sert à prouver qu'il était marié avec Mde Wing quand il promit à Mlle Pollard de l'épouser.

On n'a pas encore entendu aucun témoin de la défense, mais le moment ne peut tarder bien longtemps. On a l'intention de faire rendre témoignage au colonel Breckinridge le plus tôt possible. Il sera le premier des témoins pour la défense. Il est évident que ses avocats se basent sur ce que le colonel Breckinridge va dire pour échafauder une bonne défense. Il va être fort intéressant, ce témoignage, surtout si on le compare à celui de Mlle Pollard.

Il est probable que le colonel ne prendra pas moins de trois jours pour compléter son témoignage. Ce sera le revers de la médaille que l'on verra alors. Un des avocats a dit que ce procès ne se terminera pas avant une quinzaine de jours.

Washington, 20 mars — Mlle Madeline Pollard a comparu pour la troisième journée aujourd'hui. Une foule énorme a envahi la cour.

L'avocat Butterworth de la défense commença par la questionner sur ses relations avec Mde Luke Blackburn, du Kentucky, qui, dans son témoignage, avait déclaré que le Col. Breckenridge avait placé Mlle Pollard sous sa charge comme étant sa fiancée. Il est probable que le Col. Breckenridge, dans son témoignage, va contredire Mde Blackburn.

Mlle Pollard a dit avoir rencontré Mde Blackburn dans l'hiver de 1890 91. Ensuite l'avocat Butterworth lut plusieurs lettres envoyées par Mlle Pollard au vieux jardinier lui demandant de l'argent. L'une était datée de Lexington, Ky., le 20 novenbre 1884, et elle appelait le vieux jardinier "cher". D'autres lettres étaient datées de la Nouvelle Orléans, de Jacksonville et de Lexington, toujours pour demander de l'argent ; elles sont écrites sur un ton badin. Ces lettres furent écrites dans le temps pendant lequel Mlle Pollard, dans son témoignage, prétendit résider à Cincinnati pour donner naissance à son premier enfant qui naquit en mai suivant.

LE MARIAGE SECRET.

Concernant le mariage secret du Col. Breckinridge avec Mde Wing, Mlle Pollard raconta qu'elle continua ses relations avec le colonel, même après ce mariage, mais qu'elle n'en avait pas le moindre soupçon. Elle savait cependant que le colonel avait rencontré Mde Wing à New York et elle lui demanda une explication. Il lui répondit qu'il n'y avait rien entre lui et Mde Wing qu'il méprisa affreusement devant Mlle Pollard. Il ajouta que Mde Wing devait épouser le lieutenant Chamberlin, malgré qu'il l'eût épousée secrètement.

C'est vers ce temps-là que Mlle Pollard fit une scène violente au Col. Breckinridge à New York où elle s'était rendue.

—Oui, s'écria-t-elle, la vie avec cet homme ne peut être toujours heureuse pour personne !"

Mlle Pollard était descendue à l'hôtel avec le colonel Breckinridge, dont elle se fit passer pour sa fille. C'était le 17 mai 1893, après le mariage secret du colonel.

ELLE LE MENACE.

Elle admit avoir menacé de tuer le Col. Breckinridge. Elle occupait une chambre donnant sur celle de son amant. Quand le Colonel entra dans sa chambre, Mlle Pollard sortit de sa chambre armé d'un revolver. Le colonel lui enleva le revolver et lui jura un amour éternel. Cette scène eut lieu parce que Mlle Pollard croyait que le Col. Breckinridge avait des relations avec Mde Wing.

Un soir, un peu plus tard, Mlle Pollard, qui était revenue à Washington, se rendit à la maison habitée par Mde Wing. A son entrée, Mde Wing et le colonel, qui étaient en tête-à-tête, se sauvèrent. Mlle Pollard cria à son amant de sortir de cette maison et il lui obéit. Puis Mlle Pollard ajouta : "Nous nous rendîmes ensemble chez le Dr. Lincoln, et le long de la route le colonel méprisa Mde Wing, qui était alors son épouse, quoique je ne le susse pas. Il dit toute sorte de choses horribles contre elle."

Mlle Pollard admit franchement qu'elle acheta alors un pistolet pour tuer le colonel puis elle-même. Elle avait acheté un premier revolver en février 1893 dans l'intention de se suicider seulement.

Elle commençait à ne plus croire tout ce que lui disait le colonel ; elle avait des doutes sur sa sincérité. Elle l'avait supplié de l'épouser, et il lui avait dit qu'il tiendrait sa promesse. Tout cela se passait après son mariage secret avec Mde Wing.

Mlle Pollard, après qu'elle eût annoncé son mariage avec le colonel, reçut des lettres anonymes lui apprenant que le colonel entretenait des relations coupables avec des nègresses, mais elle n'y prêta aucunement attention.

"Je ne l'ai jamais menacé, s'écria-t-elle,—jamais, jamais—tant que ses actions ne vinrent pas me démontrer qu'il ne voulait plus tenir la promesse solennelle qu'il m'avait faite."

SCÈNE TRAGIQUE.

La scène était vraiment tragique. Mlle Pollard était penchée en avant et regardait fixement le colonel Breckinridge toujours impassible comme une statue de marbre. Et Mlle Pollard continua : "J'ai toujours cédé à tout ce qu'il a voulu. Il me contait toute sorte de mensonges et malgré tout je le croyais à demi. Il avait tant de pouvoir sur moi ! Il avait une manière si persuasive de me parler ! Je lui dis dans l'hôtel Hoffman que s'il ne tenait pas sa promesse envers moi, je le tuerais, puis me suiciderais. Il me répondit : "Je vais t'épouser, Madeline ; je n'ai jamais eu dans mon cœur et mon esprit l'idée d'en épouser une autre. Nous nous marierons le dernier jour de mai." Et je l'ai cru ! Il prit mon revolver et le mit dans sa poche."

LE COLONEL S'AMUSE.

L'avocat Butterworth voulut interrompre Mlle Pollard, mais le colonel Breckinridge lui dit avec calme : "Butterworth, Butterworth, ne l'arrêtez pas. Et Mlle Pollard put continuer. Si le colonel s'amusait à ce récit pathétique, le avocats de Mlle Pollard en étaient enchantés.

Mlle Pollard raconta en sus que le colonel lui avait envoyé une lettre, après la scène de l'hôtel Hoffman, dans laquelle il réitérait ses promesses de la marier. L'avocat Butterworth lui demanda si elle avait cette lettre, et elle répondit : "Non, le colonel me l'ôta au moyen d'une histoire inventée à plaisir et qu'il me fit croire, comme d'habitude."

Quand la première femme du colonel vivait, Mlle Pollard dit qu'elle n'espérait rien de lui et qu'elle se contentait de l'aimer.

MLLE POLLARD PLEURE.

L'avocat demanda à Mlle Pollard si le colonel lui obéissait quand elle disait de faire quelque chose pendant les 10 ans qu'ont duré leurs relations. "Oui, répondit Mlle Pollard, partout où il me disait d'aller j'y allais, et de son côté il en faisait autant. Le dernier jour de nos relations se trouva le 17 mai. Il prit tous les moyens pour me faire croire à sa sincérité. Nous avons parlé de notre enfant qui devait naître et quel nom nous lui ferions porter. C'était après son mariage secret avec Mde Wing."

A une question de l'avocat, Mlle Pollard s'écria avec feu, mais avec des larmes dans la voix : "J'ai fait tout ce qu'il a voulu. J'ai abandonné mes enfants parce qu'il le voulait. Il disait que si je les gardais, on dirait qne c'était à lui. Est ce qu'une femme peut faire plus que cela ? Non, je ne pouvais faire plus que cela (de grosses larmes perlaient à ses paupières.) J'ai vu mon dernier enfant jeté dans une fosse ténébreuse et froide, parce qu'il avait eu besoin des soins et des caresses d'une mère et que je ne pouvais les lui prodiguer."

Et à peine cette pauvre fille eut-elle dit ces tristes mots qu'elle se mettait à sangloter, sans souci des convenances, comme si son cœur se fut brisé sous le poids de la plus intense des douleurs morales.

Comme il était 3 heures, la Cour s'ajourna au milieu de l'émotion générale.

PEU DE GREVISTES.

Reprirent l'Ouvrage Dans les Washington Mills.

Lawrence, 20 mars—Quand les barrières des fabriques Washington furent ouvertes ce matin, en accord avec les placards affichés hier après-midi pour annoncer la chose, les grévistes firent une parade dans les rues, ayant en tête un corps de musiciens.

Quelques machineries furent mises en mouvement, mais peu de grévistes retournèrent à l'ouvrage.

Une grande assemblée a eu lieu sur le parc public, après la parade, et des discours ont été prononcés par George McBride, E. Fisher et T. P. Cahill.

Nouvelles Condensees.

Eufaula, I. T., 19 mars—Le plus épouvantable cyclone qui se soit abattu sur le Territoire Indien a causé ses ravages hier matin, brisant, démolissant les propriétés et causant la mort. Le service télégraphique a été mis dans le plus pitoyable état, et les détails reçus ne sont pas complets. Cependant, on a appris de source certaine que quatre personnes ont perdu la vie dans les environs de Spencer, une petite ville de l'intérieur.

La résidence de William Holt a été démolie, et Holt, sa femme et ses deux enfants ont été instantanément tués. Leurs corps ont été emportés par le vent un quart de mille de distance.

Un certain nombre de résidences à Spencer ont été endommagées.

Lawrenceville, Ga., 19 mars.—Tandis que la famille de John Johnson était à prendre son souper, hier soir, dans sa demeure, à quatre milles d'ici, un orage se déchaîna et un coup de foudre frappa la maison, tuant deux personnes, l'épouse de Johnson et son fils âgé de six ans.

Le choc renversa Johnson sur le plancher et lui fit perdre connaissance. Ce n'est qu'au bout d'une heure qu'il reprit ses sens.

Mme Johnson et son fils ont été tués instantanément.

Ce dernier était debout au centre de l'appartement quand la foudre le frappa.

Hallville, Tex., 19 mars—A trois milles d'ici, la maison d'Edward Davis a été emportée par un cyclone, samedi soir, et cinq personnes ont été blessées mortellement.

Sur la place des Puits, une négresse eut la gorge coupée par une pièce de fer que le vent emportait. Cette femme est morte.

Un grand nombre d'animaux ont été tués par la grêle.

Biddeford, Me., 19 mars.— Le maire républicain, Charles S. Hamilton, a pris officiellement son siège aujourd'hui. Dans son discours d'inauguration la maire a fait allusion à la malhonnêteté dans l'accomplissement de ses devoirs de la dernière administration démocrate.

Les démocrates étant demeurés 13 ans au pouvoir, le gâchis doit être beau.

Washington, 19 mars — Les membres démocratiques du comité sénatorial des finances ont complété leur besogne sur le tarif et ont soumis le bill au comité au complet cette après-midi.

Ce bill sera sous peu soumis au Sénat pour sa sanction.

Abbeyville, Ala., 20 mars.—Richard Vant, un enfant nègre de 10 ans, demanda à son frère âgé de 12 ans de lui donner le morceau de biscuit qu'il était en train de manger, et sur son refus, il sortit de sa poche un revolver de gros calibre qu'il déchargea sur son aîné, lui infligeant des blessures, dont il est mort hier.

Il y a deux mois, Richard tua son petit frère âgé de 6 ans avec un bâton, parce qu'il ne voulait pas lui donner ses jouets, et il y a un mois il coupa trois doigts de la main de sa petite sœur avec une hache.

Ce précoce meurtrier est maintenant en prison.

Turin, 20 mars—Louis Kossuth, le patriote hongrois, est mort à 11 heures ce soir.

Le corps sera inhumé à Gênes, près de celui de sa sœur. Edmond de Amicis, l'auteur italien, fera une oraison funèbre au nom de l'Italie.

Les obsèques seront imposantes et un grand nombre de Hongrois y assisteront.

Kokomo, Ind., 20 mars — John Galloway, le riche septuagénaire, a été arrêté ici la semaine dernière pour vol de manteaux dans le corridor d'une église protestante pendant les cérémonies.

Il avoua sa culpabilité et a été condamné hier à un an de prison.

Jusqu'à tout dernièrement Galloway s'occupait beaucoup d'œuvres religieuses et était surintendant de l'école du dimanche de l'église méthodiste.

UNE MEURTRIERE.

Londres, 19 mars.—Un crime épouvantable a été commis en cette ville.

La scène de ce crime est sur la rue Grafton, dans le district de Soho, qui est infesté d'étrangers de basse classe. Une autrichienne du nom de Marie Hermann, qui est une femme de mauvaise vie bien connue par la police, loua une petite chambre dans une maison de la rue en question.

Une de ces nuits dernières, cette femme pénétra dans la chambre en compagnie d'un homme d'un certain âge. Au bout de quelques minutes, les voisins entendirent du tapage dans cette chambre, mais ils n'y prêtèrent pas grande attention, vu que les querelles sont d'occurence journalière dans ce district.

Une femme du nom de Hutchins, qui logeait avec la femme Hermann, mais qui était absente depuis quelques jours, trouva à son retour le lendemain des taches de sang sur le lavoir et en parla à sa compagne qui lui dit avoir saigné du nez pendant la veillée. Deux jours plus tard la femme Herman déménageait sur la rue Marylebone, en emportant avec elle une valise énorme dont elle prenait un soin extrême.

Cependant, la femme Hutchins ayant découvert d'autres taches de sang sur le plancher et ayant entendu dire qu'un homme était entré dans la maison et n'en était pas sorti, elle alla avertir la police.

Des perquisitions furent opérées dans le nouvel appartement de l'Autrichienne, et dans la grosse valise les gendarmes découvrirent le cadavre de l'homme disparu

Le corps était tout couvert de sang et la tête écrasée comme avec un marteau.

La meurtrière est sous verrous.

UN CANADIEN VOLE.

PIERRE OUELLETTE VICTIME D'UNE ESCROQUERIE

Il se fait Enlever une Montre et $190.

Salem, 21 mars—Pierre Ouellette, autrefois d'Oldtown, Me mais demeurant en cette ville depuis une couple de mois, s'est fait voler $190 et une montre en or dans la résidence d'un ami nommé Lévesque, près du point d'intersextion des rues Derby et Union.

Ouellette raconta qu'il assista à la messe à l'église St Joseph pendant l'avant-midi ; puis il se rendit à la résidence de Lévesque, pour y prendre un petit verre avec la famille.

Dans la maison, il trouva plusieurs hommes avec lesquels il prit plusieurs verres de boisson.

Ouellette croit que la boisson était droguée, car il perdit toute conscience, et quand il revint à son état normal, il se trouvait à Swampscott.

Il a été appris qu'après avoir ingurgité plusieurs verres, Ouellette fut assailli par Lévesque et Philippe Plouffe qui, après l'avoir frappé à maintes reprises, le mirent à la porte un peu rudement.

Ouellette dit que dans la ruelle où on l'avait jeté, il crut s'apercevoir que quelqu'un fouillait dans ses poches ; mais il était trop ivre pour faire aucune résistance.

Toujours est-il que sa montre et son argent ont disparu.

Quand il s'aperçut qu'il était rendu à Swampscott, il revint à Salem et alla avertir la police qui rechercha Lévesque et Plouffe, mais ne put les trouver.

Ces deux hommes sont disparus et ils ont peut-être pris le chemin du Canada.

Ouellette tenait une buvette à Oldtown ; mais il abandonna ce commerce pour cause de santé. Il espère trouver une position dans les fabriques aussitôt qu'il se sera rétabli suffisamment.

La perte de sa montre et de son argent s'élève à la somme de $240.

Perquisitions a Domicile.

Salem, 21 mars — Dimanche dernier, la police de cette ville a fait des visites domiciliaires en plusieurs endroits à la recherche de spiritueux.

Au marché, ils ont visité les comptoirs de Charles Randall, John McCaughan, et la boutique sur la rue Front, autrefois occupée par James Sullivan.

Les policemen n'y purent trouver aucune boisson.

Ils furent plus chanceux chez Prudence Sirois, sur la rue High, où ils trouvèrent une certaine quantité de vin.

Sirois prétend qu'il gardait ce vin pour traiter ses amis.

Les Fabriques Washington

Lawrence, Mass., 20 mars.—Des placards ont été affichés aux fabriques Washington hier annonçant l'ouverture ce matin pour ceux des employés qui désireraient retourner à l'ouvrage sous une réduction des gages, leur garantissant protection complète de la part des autorités.

Cet avis a été affiché parce qu'il était compris qu'un certain nombre d'employés désiraient reprendre l'ouvrage.

Attaque sur une Femme.

Haverhill, Mass., 18 mars—Vers les onze heures du soir, Mde Minnie Crosby se rendait à sa demeure, de retour de la salle Armory, lorsqu'en passant sur la rue Vertry elle fut assaillie par un inconnu, qui d'un coup de poing la renversa sur le sol.

Les cris de la pauvre femme attirèrent l'attention d'un M. Hartnell qui demeure dans les environs, et il accourut à son secours. A l'approche de M. Hartnell, le malfaiteur prit la fuite.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—Toute une sensation a été créée au Palais de justice, par la nouvelle que M. Horace St Louis n'était plus avocat du *Canada Revue*.

L'appel demandé par M. St Louis ayant été refusé par M. le juge Wurtell, la cause célèbre devait nécessairement commencer de suite.

Aussi à l'ouverture du tribunal, M. C. A. Geoffrion s'est levé pour informer M le juge Pagnuelo qu'il avait donne avis des samedi à M St Louis d'avoir à se tenir prêt pour aujourd'hui et pour dire en même temps qu'il avait reçu un avis de retrait de M St Louis.

L'attitude soudaine de M. St Louis a pris tout le monde par surprise, même M. Filiatrault, qui ne s'attendait à rien de tout cela et qui paraissait le plus stupéfait des hommes.

Vraiment une bombe n'aurait pas éclaté avec plus de fracas dans le monde judiciaire.

Enfin, après quelques délibérations, la cause est rayée et renvoyée au dix avril prochain.

QUEBEC,

—Un nouveau journal hebdomadaire, la *Semaine Politique*, vient de paraître à Québec. Il est conservateur independant.

—La navigation est ouverte dans le bas du fleuve. Les goélettes suivantes ont laissé la Pointe-aux-Esquimaux : Eugénie, Emilia, Labrador, H. B., Java, Acara, C.M.G. P., Marguerite, Stella Maria, Ste Anne, Phœnix, Gleaner, Pioneer et D. Cronan.

—On permet au vicomte de Villeneuve de se promener dans la ville sous la garde d'un constable.

—Une audacieuse tentative d'escroquerie a été faite au bureau de MM. D. McGie et Fils.

Un jeune homme a présenté pour paiement un chèque de $360, portant apparemment la signature de MM. Jos Hamel et Frères.

Le commis a qui le chèque a été présenté, ne connaissant pas la signature, le passa à un autre des employés qui finalement le remit à M. McGie.

Personne dans l'etablissement ne pouvait vérifier l'authenticité de la signature, M. McGie invita l'étranger à l'accompagner au bureau de MM. Hamel pour règler l'affaire.

L'étranger parut parfaitement satisfait de la proposition et sortit avec M. McGie, marchant à côté de lui.

Tout à coup, sans crier gare, l'individu a sauté dans une carriole qui passait, a jeté le cocher par-dessus bord et a lancé le cheval à fonds de train.

M. McGie a sauté dans une autre voiture et la chasse à l'homme a commencé.

S'apercevant qu'il était poursuivi et que son cheval faiblissait, l'étranger prit une autre voiture à l'extrémité de la rue Saint Pierre et réussit à augmenter la distance entre lui et M. McGie. Finalement, celui-ci a été forcé d'abandonner la poursuite ayant perdu de vue l'audacieux faussaire.

OTTAWA,

—Une députation s'est rendue à Ottawa pour demander au gouvernement le paiement, pendant douze ans, d'une prime à ceux qui font la culture de la betterave à sucre.

LONGUEUIL,

—Dimanche matin, à deux heures, un incendie a réduit en cendres les hangars de la Compagnie du Richelieu, à Longueuil. Les pertes sont assez considérables.

On croit à l'œuvre d'un incendiaire, car M. le capitaine Jodoin nous informe que pas un seul de ses employés n'est allé à ses hangars depuis une semaine et alors on ne peut supposer négligence ou accident.

—La ville de Longueuil est sur le point d'être dotée de l'éclairage électrique. Cette amélioration lui viendra de l'initiative de deux ou trois personnes entreprenantes.

BRAMPTON, Ont.,

—Le fameux procès de MacWherrel et de Walker, qui durait depuis une semaine, s'est terminé à 6 45 heures samedi soir.

Vers huit heures, les jurés rapportaient un verdict de meurtre contre MacWherrel et acquittaient Walker. Celui-ci subira un autre procès pour le meurtre de Mde Williams.

Aussitôt après le verdict, et sur l'invitation du juge à parler, l'accusé a commencé l'histoire de ses pas et démarches, le jour où l'assassinat a été commis, le 14 décembre dernier.

Il se dit innocent et accuse les jurés de condamner un homme innocent. "Vous êtes des meurtriers, dit-il, et Dieu m'est témoin que je dis la vérité !" Son discours a duré une heure et vingt minutes, et il parlerait encore peut-être si l'on n'avait pas mis un frein au flot débordant de son éloquence.

Finalement, le juge l'a condamné à être pendu, vendredi, le 1er juin 1894. "C'est parfait, a-t-il dit, alors ; j'ai tout le temps qu'il me faut pour me préparer à la mort, plus que vous en aurez vous-même."

Des dames, quand le juge a prononcé la sentence, se sont mises à pleurer, et MacWherrell s'est tourné vers elles et leur a dit : Ne pleurez pas, car je n'ai point peur de mourir ; je ne suis pas un lâche.

BERTHIER,

—MM. Cornellier, Dugas et Renaud, avocats de Joliette, sont venus en cette ville activer le mouvement fait en faveur de l'annexion des paroisses de St Gabriel de Brandon, St Damien et St Michel des Saints, au district judiciaire de Joliette.

GRANBY,

—La scarlatine est épidémique à Granby.

Il en est de même à St Hyacinthe.

BASSIN DE CHAMBLY,

—Un inconnu, qui, l'on croit, est venu d'Ottawa, s'est noyé en voulant sauter les rapides du Richelieu sur un arbre.

Il n'en était pas à son premier coup d'essai, car il réussit à sauter successivement les deux premiers rapides sans accident.

Mais, un peu plus bas, il vint frapper une des piles du pont du chemin de fer. Il perdit l'équilibre et malgré ses efforts il fut emporté par la force du courant et se noya.

Plus récent— L'inconnu qui s'est noyé dans les rapides de la rivière Richelieu se nomme Domphousse.

Ste-MARGUERIUE,

—A Ste-Marguerite, Delle Marie Albina Grenier, fille de Eugène Grenier, Ecr maire de la paroisse, est décédée à l'âge de 21 ans. Mlle Marie Albina Grenier était très justement aimée de tous ceux qui la connaissaient, à cause de son caractère aimable et de sa bonté d'âme. Pour la famille, c'est une grande perte. Elle laisse, pour déplorer sa perte, un père et une mère inconsolables, deux sœurs Mme Louis Tousignant et Florida Grenier, de Ste-Marguerite, et aussi cinq frères : A. J. Grenier, architecte, de Utica, N. Y., Philippe J. Grenier, marchand, de Syracuse, N. Y., J. Albert Grenier, marchand d'épices en gros, de Trois-Rivières, Omer J. Grenier, tourne-clef de la prison des Trois-Rivières et Edmond Grenier, résidant chez son père à Ste-Marguerite.

QUAI DE RIMOUSKI,

—Deux goélettes chargées de poisson sont arrivées de Bersunis au quai de Rimouski, samedi. La navigation est maintenant ouverte.

TROIS-RIVIERES,

—Trois-Rivières va avoir une fabrique de peintures.

RIVIERE DU LOUP,

—Le coroner Langlais tient en ce moment une enquête sur le corps d'un nommé Germain Dionne, qui est mort samedi après-midi dans des circonstances assez mystérieuses.

MONTEBELLO,

—M. Hector Chauvin a été élu maire du village de Montebello.

UN CYCLONE.

Long View, Tex., 19 mars. — Un cyclone s'est abattu sur cette localité de bonne heure hier matin ; il était accompagné de grêle d'une grosseur immense.

Il a atteint sa plus grande fureur à six milles à l'est d'ici, où il frappa la maison de John Cain, occupée par une nombreuse famille nègre.

Cette habitation fut complètement démolie, et cinq nègres se sont fait tuer tandis que huit autres recevaient des blessures plus ou moins graves.

A un demi mille au sud, la maison de M. Davis, un blanc, a été complètement mise en pièces, mais tous les gens de cette demeure eurent le bonheur de s'en sauver avec quelques blessures peu graves.

Une voiture appartenant à John Koffet fut emportée on ne sait où par le vent. L'entrepôt à grains de Nick Hardis, à deux milles à l'est, a perdu sa toiture.

La maison de Sallie Jones, un nègre, a été démolie, et sa petite fille de 4 ans nommée Lorilla a été blessée mortellement par la gr

AVIS. — A partir d'aujourd'hui notre Magasin sera ouvert tous les Vendredis soir de chaque semaine durant la saison d'Affaires.

BON MARCHE.

Ouverture du Dept. des Chapeaux

Vendredi Apres-midi et le Soir, le 23 Mars Courant.

Ce sera magnifique.

Tout le monde en parle.

La femme qui ne porte pas attention a ce Département manque de voir ce qui est cher au cœur féminin.

Beaux Chapeaux pour Paques, Jackets pour Paques, Collerettes pour Paques.

Innovations Originales par des Artistes Parisiens de Renom. Patrons introuvables ailleurs.

C'est la plus belle Collection d'Articles Fashionables que nous n'ayions jamais montrée en

Chapeaux, Manteaux,
Soies, Etoffes a Robes,
Garnitures, Gants de Kid,
et Dentelle.

F. G. MITCHELL & CO.

NOTES LOCALES.

Pepperell a voté en faveur des licences Carlisle contre.

En 1882, il y avait 8675 maisons à Lowell; en 1893, il y en avait 11,960.

La U. S. Cartridge Co., ne fonctionne que 40 heures par semaine.

Vu la chaleur, les officiers de police ont commencé mardi à porter leur costume d'été.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

Vendredi toute la journée et le soir, "Le Bon Marché" fera sa grande ouverture de Chapeaux. Voir l'annonce.

J. S. Marion, photographe ne renom, est passé maitre en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

Pour les meilleurs Thés et Cafés de la ville, allez tout droit chez Dickson Bros. Satisfaction parfaite vous est garantie.

Pour Pâques que les Plumes de vos chapeaux soient sans reproche, pour vous en assurer allez voir chez Fred. Varin, rue Merrimack.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

Pour vos chaussures de toutes espèces et pour les acheter aux plus bas prix de la ville, l'endroit par excellence est chez J. C. Martel, 51 rue Prescott.

La manufacture Tremont et Suffolk vient de recevoir une dizaine de chars de briques qui serviront à la construction du nouvel entrepôt qui sera érigé sous peu dans le Petit Canada.

La saison du printemps a commencé mardi matin (le 20 mars) à 9 heures et 38 minutes precises; le jour et la nuit sont d'une égale durée.

L'été commencera le 21 juin à 5 heures et 43 minutes du matin.

Un jeune garçon du nom de Louis Richard est tombé samedi soir dans les fondations que font creuser la compagnie du Tremont & Suffolk, au Petit Canada, et s'est grièvement blessé à la tête.

Voyez ce pauvre jeune homme qui se meurt d'épuisement. Et dire que, pour $1.00 seulement il aurait pu se procurer, chez n'importe quel pharmacien canadien des Etats-Unis, une bouteille du Dr. Delisle's Kinium Compound qui, en enrichissant le sang, lui aurait rendu la force et la santé!

Le chef de police Davis a fait une enquête relativement à la mort du jeune garçon tiré par un de ses compagnons. Il fera rapport au juge Hadley. Il n'est pas probable que l'auteur de l'accident soit appréhendé.

James Riley, qui purgeait une sentence de trois mois d'incarcération dans la prison de Lowell, a sauté par dessus la clôture samedi avant-midi pendant qu'il était à travailler dans la cour, et il n'a pas encore été repris. Il n'a fait qu'un mois de prison.

La municipalité de Chelmsford a voté par une bonne majorité de permettre l'inhumation des corps dans le cimetiere canadien acheté par les RR. PP. Oblats de Lowell et situé dans les limites de cette localité.

M. O. T. Marcouiller, est l'agent du Tonique Général du Dr. S. Patenaude, de Lowell, Mass. Ce tonique et son Sirop pour la Toux opèrent la guérison complète de l'indigestion, debilité générale, manque d'appetit, mal d'estomac, etc., etc. Nous esperons que tous nos lecteurs lui feront un bon accueil.

Une dépêche de Manchester, N. H., mande que Stanislas Desloge, qui est disparu depuis quelque temps, aurait, paraît-il, une deuxième femme à Lowell. Son frère en cette ville dit qu'il se voyait qu'il aurait six femmes. Il cherchait de l'ouvrage à Suncook quand on entendit parler de lui pour la dernière fois.

Quand les nouveaux ponts des rues Aiken et Bridge ont été érigés en 1882, la valeur des biens-fonds et des propriétés personnelles dans le 2ème Quartier était de $4,672,467; en 1893, elle atteignait $7,962,660, une jolie augmentation, comme on voit.

La récente épidemie de petite vérole qui a sévi en cette ville a coûté à Lowell la vie de trois personnes, en outre $7,397 39. Sur cette somme, $2,132 51 ont été employés pour defrayer les dépenses de l'hôpital, $3,607 44 pour la vaccination, $929 14 pour la mise en quarantaine de certaines demeures et $728 30 ont été payés pour des articles détruits.

Mlle Léonie Lecompte part demain matin pour Providence, R. I., où elle va rejoindre sa famille.

M. Damase H. Laporte part ce soir pour Montréal et St Jean, où il a été appelé pour affaires importantes.

M. Charles Dansereau est revenu hier soir de Québec, où il était allé passer quelques mois dans l'intérêt de sa santé.

M. Ambroise Vigeant, notre facteur rural, commence vendredi prochain sa vacance semi-annuelle de quinze jours. Qu'il s'amuse bien!

Mde Elixa Riopel, la populaire marchande de la rue Tucker, est arrivée hier soir du Canada. Elle a visité Ste Elizabeth, St Thomas, Joliette et tous les endroits environnants.

M. J. L. Chalifoux, nous assure-t-on, doit quitter Lowell pour un voyage en Europe la semaine prochaine. Son voyage serait d'agrement et en même temps d'études pour son commerce.

Une bataille d'ivrognes a eu lieu sur la rue Adams, samedi soir, et l'un des batailleurs s'est tellement fait blesser que le Dr Ricker dû venir lui donner ses soins. Cet homme n'a pas voulu dire son nom et encore moins porter plainte contre son assaillant.

Narcisse Cyr, agé de 70 ans, est mort dimanche à sa demeure à Springfield, Mass. M. Cyr était né à Napierreville, P. Q., de parents catholiques, mais depuis plusieurs années il prêchait la religion protestante. Il était instituteur au collège protestant de Springfield depuis trois ans. Il s'était marié trois fois et laisse cinq enfants.

Thomas Coleman, un fameux voleur de chevaux qui opérait depuis quelque temps dans cette partie de l'Etat, a été condamné à sept ans de pénitencier par le juge Lilley. C'est un homme âgé d'environ 27 ans; il n'était sorti de prison que depuis un an, après avoir subi une condamnation à quatre ans de réclusion pour une offense similaire.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr. Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville, R. I.

On nous a informé ce matin que M. Benjamin Lenthier, agent consulaire à Sherbrooke, P. Q., était en cette ville depuis hier. Par hasard, notre ville et *quelque chose-itou* seraient-elles en danger?

Cadavre dans un Canal.

Albert Auguste Moine, âgé de 28 ans, né en Suisse (canton de Berne) a été trouvé noyé dimanche dans le canal de la rue Dutton, entre les rues Thorndike et Middlesex, vers les 9 heures. Il a dû séjourner environ 10 jours dans l'eau. Il était marié et sans enfant.

On croit que c'est dans un moment de delirium tremens qu'il s'est jeté à l'eau.

On l'a vu pour la dernière fois le 8 mars.

Il était employé dans l'Appleton, comme mécanicien. Il demeurait chez M. Sarre, 20 rue Tremont. Il sera enterré cette après-midi.

La Greve de Dracut.

Les employés des Merrimack Woolen Mills à Dracut sont toujours en grève, et tout annonce qu'il ont l'intention de tenir jusqu'au bout ou qu'ils espèrent que le bureau d'arbitrage de l'Etat va arranger les choses en leur faveur.

Lundi, les barrières de ces manufactures furent ouvertes et les machines mises en mouvement, mais il n'y a eu qu'un très petit nombre de personnes qui ont fait application pour de l'ouvrage.

Une salle de tissage avait six métiers en mouvements pendant la journée, mais pas un seul des anciens tisserands n'étaient à leurs postes.

Plusieurs personnes vinrent aux fabriques pour demander de l'ouvrage, mais quelques grévistes, mis en faction aux environs, leur conseillèrent de se retirer, ce qu'ils firent après réflexion.

Les grévistes ont tenu une assemblée enthousiaste à 10 heures, lundi soir, et plusieurs discours ont été prénoncés.

Echappe Belle

L'imprudence des parents a failli être la cause mardi matin d'un déplorable accident. Vers 9.30 heures, des enfants s'amusaient sur la rue Market lorsqu'un jeune garçon nommé John Connelly tomba du haut en bas du talus et alla rouler dans l'eau.

Heureusement pour lui, il était parvenu on ne sait trop comment à se cramponner à la digue et ses jeunes compagnons dont les cris avaient attiré l'attention de quelques passants parvinrent avec leur aide à le retirer de sa mauvaise position. Venant de prendre un bain froid forcé, il fut reconduit chez ses parents, rue Suffolk, où on lui donna les soins nécessaires.

La belle saison arrivée, les mères de famille feront bien de tenir les yeux sur leurs enfants s'ils veulent éviter des malheurs toujours si regrettables.

Dans la Soupe.

Le *Star* est encore dans la soupe jusqu'au cou. Au commencement de la semaine dernière, une Canadienne vint à nos bureaux et nous demanda de publier, sous la responsabilité de son nom, quelques plaintes contre les syndics des pauvres. Pour rendre service à une pauvre famille canadienne, nous nous sommes rendu à son désir, croyant que ses allégations étaient en tous points véridiques.

Le lendemain, M. Jos Dextra vint nous dire que la femme en question s'était plainte sans raison. Nous nous sommes alors empressés de nous rétracter.

Mais le *Star*, qui voit souvent double et triple, a feint de ne pas voir notre rétractation et ces jours-ci il nous décochait ses pointes les plus acérées. Si le *Star* avait eu une dose de malice moins grande à notre endroit, il se serait sans doute aperçu que nous avons agi en parfaits gentilhommes dans cette affaire-là, et que, par conséquent, nous n'avons aucun blâme à recevoir.

Pauvre *Star*, encore dans la soupe! Pour une *étoile*, c'est descendre un peu bas.

Election d'Officiers.

Le Cercle Canadien, qui vient de faire un bon mouvement pour augmenter le nombre de ses membres en donnant l'entrée gratuite pour quelque temps, a admis à sa dernière assemblée 25 nouveaux membres. A cette réunion a eu lieu l'election des officiers avec le résultat suivant: A. N. Duval, président; Chs H. Boisvert, vice-président; P. L. Denault, trésorier; J. B. D. Jacques, secrétaire; Wm. Sylvestre, sec.-corp; directeurs: Aimé Gauthier, Geo. E. Mongeau et Arthur Weilbrenner; Joseph Monette, sergent d'arme.

L'installation des officiers aura lieu le 2 avril par une grande réception où les dames seront présentes.

N. B.—La raison de notre retard à publier ce rapport est que le secrétaire de la dernière assemblée était en voyage.

LEZARD DANS L'ESTOMAC.

Thomas McGinn, demeurant sur la rue L, à Centralville, a renvoyé lundi un étrange animal qu'il avait dans l'estomac, ce qui le rendait malade depuis un certain temps.

Ce pensionnaire avait la forme d'un lézard; il avait environ six pouces de long, une grosse tête de deux pouces de circonférence, quatre mâchoires et une double queue, avec de gros yeux. Il était de couleur blanche, et sa structure délicate indiquait qu'il avait grossi dans un lieu où la lumière du soleil ne pénétrait jamais, c'est-à-dire dans l'estomac de McGinn.

Cet homme, depuis plusieurs semaines, n'avait plus d'appétit et sa santé était délabrée. Il endurait constamment des douleurs à l'estomac. Dimanche il prit du cidre, et il le renvoya immédiatement, avec le lézard qui était vivant, mais mourut quelques minutes plus tard.

De quelle manière cet animal a-t-il pu s'introduire dans l'estomac de cet homme? On le saura probablement jamais. Il a pu être avalé avec l'eau de la ville, et augmenter en volume dans l'estomac de McGinn.

Un Pere de Famille Prend la Poudre d'Escampette

Edgar U. Higgins, employé comme mécanicien par la Cie du Gaz, est disparu d'une manière mystérieuse.

Il n'était à l'emploi de cette compagnie que depuis sept mois. Il prenait sa pension sur la rue Fletcher, tandis que sa femme et ses deux enfants demeuraient avec dès parents à Tyngsboro, où il se rendait tous les samedis.

Dernièrement, il pensa à faire venir sa famille à Lowell et loua un logement. Quand il disparut, ce logement était à demi meublé.

Il y a eu une semaine mercredi dernier (le 7 mars), il se rendit à l'ouvrage comme d'habitude et travailla jusqu'à 9 hrs de l'avant-midi, puis il demanda la permission de sortir pour aller choisir quelques meubles, afin de terminer à meubler son logement.

A 11 hrs, le même avant-midi, il alla payer sa pension à sa maison de pension, et depuis n'a plus été vu en cette ville.

Cependant, la semaine dernière un ami reçut une lettre de Higgins. Cette lettre était datée de très loin. Cet ami n'a voulu rien dire. Une chose qu'on a appris, c'est que Higgins a acheté un billet pour Minneapolis.

Cela a tout l'air d'un cas de désertion. Higgins n'est pas ivrogne, et ses patrons n'ont que des louanges à en faire.

J P Smith se fait Blesser a Pawtucketville.

James P. Smith était à mettre du foin dans une voiture lundi sur la ferme McDonald, à Pawtucketville, lorsque toute la charge, mal retenue, vint rouler sur le sol, entraînant la lourde planche de derrière de la voiture qui frappa le malheureux Smith, le renversant par terre, tandis que la charge de foin lui tombait sur le corps.

Le blessé fut transporté à l'hôpital St Jean par ambulance. La partie intérieure de son corps était paralysée et la colonne vertebrale brisée.

On ne croit pas qu'il puisse survivre. C'est un homme marié qui n'a pas d'enfant.

Lettres Non-reclamees.

Semaine finissant le 10 mars 1894.

FEMMES.

Bourjet, Mde Honore
Boucher, Mrs. Armina
Courville, Dlle Eugénie
Dulude, Marie Louise
Dureault, Mlle Clarisse
Fournier, Delle Emma
Gadoire, Mrs. Napoléon
Gauthier, Mme Amanda
Groleau, Mary Ann
Jalbert, Mrs. Josie
Léger, Célina
Plante, Minnie

HOMMES.

Bouchaine, Arthur
Caron, Joseph
Gillénas, Ludger
LeClaire, Antoine
Laurent, Jule
Lachapelle, J. A.
Marceau, Edouard
Poirier, Théodule
Plourde, H.
Perreault, Joseph
Roy, Philippe
St. Cyr, Joseph

Louis Alexander

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux.)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6.50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

NOS EDILES.

Tentative Pour Elire un Trésorier.

BARRINGTON ET SAWYER SONT LES MEILLEURS LUTTEURS.

Henry Hoole Confirme Assistant Assesseur.

Les deux branches du gouvernement municipal se sont réunies mardi soir, et une foule nombreuse a assisté à ces assemblées.

BUREAU DES ECHEVINS.

Tous les membres étaient présents. Le maire Pickman a présidé.

Plusieurs requêtes plus ou mons importantes ont été referées aux divers comités, et plusieurs permis ont été accordés, ce qui n'intéresse que médiocrement nos lecteurs.

Le maire nomma de nouveau Ferdinand Rodliff au poste d'assistant assesseur du 6eme quartier; mais le bureau refusa de confirmer cette nomination.

Henry Hoole fut alors nommé et confirmé dans cette position par un vote de parti, 5 contre 3.

Un ordre pour une convention conjointe fut adopté et les échevins se rendirent à la Chambre du Conseil, où devait avoir lieu cette assemblée des deux branches de notre gouvernement municipal pour l'election d'un trésorier, en remplacement de M. Chadwick qui a démissionné.

LA CONVENTION.

A 8.45 heures, les échevins entrèrent dans la Chambre du Conseil, où les conseillers avaient tenu précédemment une assemblée spéciale à laquelle il ne s'est fait rien de bien important.

L'appel nominal démontra qu'il y avait 32 membres présents.

Sur motion de l'échevin Lovejoy, la convention commença le ballottage pour l'election d'un trésorier. Les trois premiers ballottages ont donné le résultat suivant:

Nombre de votes	32	32	32
" nécessaires	17	17	17
W. M. Sawyer	13	13	13
J. H. Harrington	13	12	13
J. J. Burns	3	4	4
W. J. Coughlin	2	2	2
Arthur Salmon	0	1	0

Vingt ballottages furent pris, sans résultat pratique, puis on ajourna. Le vingtième ballottage donna le résultat suivant: Sawyer, 15; Harrington, 15; Burns, 1; Coughlin, 1.

Par conséquent, aucun des candidats n'a pu être élu, et c'est à recommencer.

Cependant, la semaine dernière un ami reçut une lettre de Higgins. Cette lettre était datée de très loin. Cet ami n'a voulu rien dire. Une chose qu'on a appris, c'est que Higgins a acheté un billet pour Minneapolis.

Cela a tout l'air d'un cas de désertion. Higgins n'est pas ivrogne, et ses patrons n'ont que des louanges à en faire.

GARCON TUE

Robert Bee, âgé de 15 ans, a été tué instantanément par un de ses compagnons du nom de Benjamin Parsons, environ du même âge, sur la rue West Adams, à 12.45 heures, samedi.

Ces deux garçons s'en allaient ensemble sur la rue en conversant. Tout à coup le jeune Parsons sortit un revolver de sa poche pour le montrer à son compagnon. C'était un revolver de calibre 32, ayant cinq chambres.

Le jeune Bee regardait dans le canon du revolver, quand son compagnon fit accidentellement partir le coup. La balle pénétra dans l'œil de l'infortuné garçon qui tomba raide mort sur le trottoir.

Un passant du nom de Benjamin Moore enleva le revolver à l'imprudent auteur de ce fatal accident; puis le corps de la victime fut transporté à la demeure de ses parents, No. 196 rue Wilder. Le Dr Hunter, qui fut appelé, ne put que constater la mort.

Le jeune Parsons réside sur la rue Walker et a la manie de porter des armes. Il prétend qu'il ne savait pas que le revolver était chargé.

La police va faire une enquête.

"Le Mousse."

Les éleves du collège St Joseph, sous la direction du Révd Frère Chryseuil, directeur, ont mis à l'étude depuis quelques semaines une magnifique pièce intitulée "Le Mousse" qui sera jouée dans les salles du collège, vers le milieu du mois prochain, au profit de œuvres paroissiales. Les principaux rôles ont été distribués à des jeunes amateurs qui ont déjà donné leurs preuves de savoir faire.

Constitution Revisee.

M. P. L. Denault présidait mardi soir l'assemblée régulière de la Corporation des membres de l'Association Catholique. Plusieurs nouveaux membres ont été présentés et admis. Il a été annoncé que la prochaine séance aurait lieu mardi prochain. Le conférencier sera M. A. Pelletier qui a pris pour sujet *Le Patriotisme*.

Le comité de régie, assisté de quelques membres, a été autorisé de s'occuper de la révision de la constitution et des règlements. M. P. L. Denault a été nommé président de ce comité avec M. A. Pelletier comme secrétaire.

Obseques

Les obsèques de M. Théophile Daignault, décédé à l'âge de 14 ans, au No. 66 rue South, ont eu lieu hier matin à 8 heures, à l'église St Joseph, au milieu d'un nombreux concours de parents et d'amis.

Le Révd. Pere Emard chanta le service funèbre. MM. A. N. Duval et E. Vincelette s'occupaient de la partie musicale.

M. Joseph Albert avait la charge des pompes funèbres.

Delegues Elus

A l'assemblée régulière de la Cour Samuel de Champlain, les délégués suivants ont été nommés pour représenter la Cour à la convention annuelle qui aura lieu à Lawrence les 22 et 23 mai prochain: MM. Charles Côté, William Chaloux, J. J. E. Bellemare, Dosithé Jacques, A. H. Jean; substituts: MM. E. Lamoureux, M. Miller, Geo. Baril, N. H. Roy et Paul Vigeant.

La Greve Sera Continuee

Les employés en grève des fabriques de lainages de la Cie du Merrimack ont tenu une assemblée mardi et ils ont décidé de continuer leur grève.

La Chambre Arbitrale de l'Etat qui vint en cette ville lundi ne put réussir à effectuer une réconciliation.

Cette Chambre Arbitrale est composée de trois hommes, un capitaliste, un employé et le troisième choisi par les deux, ordinairement un avocat.

De Retour

Le Révd Pere Emard, O.M.I., nous est revenu mardi soir, après une absence de près de quatre semaines. Depuis son départ, il est allé prêcher une retraite de deux semaines à Providence, R. I., et a visité Montréal, Trois-Rivières, Ottawa, etc. Lundi de la semaine dernière, le Révd Pere était à bord du train qui a subi le terrible accident arrivé entre Montpelier et Mansfield, Vt., dans lequel l'ingénieur a perdu la vie et ou plusieurs personnes ont été blessées.

Necrologie.

Nous avons le regret d'apprendre la mort prématurée de Philippe Audette, âgé de 14 ans, 2 mois et 16 jours. Il est le fils de M. Louis Audette, de la rue Salem. Ce jeune garçon, qui était doué de belles qualités, laisse pour déplorer sa perte, son père et sa mère, trois frères et quatre sœurs inconsolables.

Les funérailles auront lieu vendredi.

Le défunt appartenait à la Société de l'Ange Gardien.

Nos condoléances à la famille éplorée.

M. E. H. Duprez a la charge de l'enterrement.

Le Nouveau Bureau de Poste.

L'entrepreneur Staples a mis une couple d'hommes à l'ouvrage pour réparer certaines parties du nouveau bureau de poste endommagées par le froid. Quand cette besogne sera terminée son contrat aura été rempli. Alors tout sera prêt pour que les plombiers commencent leur travail.

Inspection des Parcs Publics.

Le comité des parcs publics a fait une inspection de tous les squares de cette ville, mardi, en compagnie du maire Pickman et de M. Elliot, un jardinier de Boston.

M. Elliott suggéra plusieurs moyens pour mettre en bon état l'annexe nouvellement acquise du Fort Hill Park.

On le consulta aussi concernant le parc Tyler, et il traça des plans pour son amelioration, quoiqu'il soit bien entendu que tous ces travaux ne pourront être complétés dans une seule saison.

Naissances

En cette ville, ces jours derniers, l'épouse de M. Ernest Lanoue, une fille.

Mardi, l'épouse de M. McKenzie, de la rue Salem, une fille.

Parrain et marraine, M. et Mme Charles Giroux.

L'épouse de M. Alfred Letendre, une fille. Parrain et marraine, M. et Mme H. Robert.

Liste des Deces.

Semaine finissant le 17 mars 1894.

Amanda Theberge, 14, enteritis.
Alphonse Michaud, 1, la grippe.
Mary Latour, 21, la grippe.
Joseph Denault, 1, convulsion.
Damien Neveu, 20, phthisis.
Daniel Laflamme, 1, brain disease.
Aurore Versailles, 2 mois, matasmus.
Mandana B. Pierre, 79, diabetes.

LA RICHESSE.

On est instinctivement porté à croire que ceux qui ont une abondance des biens de ce monde sont les plus heureux ici-bas. Et les gens qui sont dans un état de fortune moins florissant envient généralement ces riches, ces classes du *high life*, parce que l'or ne semble semer que des roses sous leurs pas.

Parce que ces personnes ont de l'argent, on suppose qu'elles n'ont pas de soucis, qu'aucune des misères de la vie ne peut les atteindre, qu'elles ne cessent de boire à longs traits le nectar du bonheur, sans qu'il s'y mêle aucune lie.

Il faut pénétrer dans la demeure des riches pour être désillusionné. On s'aperçoit alors qu'il n'y a pas que l'argent pour donner le bonheur. Quelqu'un a dit: "Une bonne ossature vaut mieux que l'or, des muscles d'acier sont préferables à l'argent, et des nerfs qui peuvent mettre de l'énergie dans toutes les actions du corps passent avant pignon sur rue."

Cela est bien vrai.

Que de fois n'avons-nous pas entendu le richard, efféminé et rendu maladif par une vie passée dans la molesse, s'écrier: "Je donnerais tout ce que je possède pour me sentir de nouveau robuste et plein de santé." Et cet homme dont les revenus sont si considérables envie un voisin qui vit dans une modeste aisance seulement parce que ce dernier a une bonne santé.

Il y a aussi d'autres compensations pour l'absence des richesses. N'est-elle pas riche la personne qui possède un bon caractère, qui est douce, patiente, joyeuse et spirituelle? Partout elle est le rayon de soleil qui dore, la fleur qui embaume; c'est avec joie qu'elle est reçue par tout le monde. Quelle différence avec cette autre personne qui, quoique riche en biens terrestres, n'a pas cette grâce, cette douce philosophie, cet esprit qui fait le charme et le bonheur de la première.

N'avez-vous jamais songé que ceux qui ont des trésors à conserver sur cette terre où tout est bâti sur le sable sont soucieux, pensifs, préoccupés? Le dieu des richesses est inconstant, et cet or accumulé au prix de tant d'efforts, souvent au prix de la tranquillité de sa conscience, peut disparaître un jour pendant un de ces krachs qui disloquent et entraînent les fortunes les mieux assises, comme un ouragan emporte un fétu.

L'argent est certainement une chose fort commode et utile, mais il ne tient pas lieu de tout, comme certaines gens le supposent.

C'est notre ferme conviction qu'une honnête aisance donne plutôt le bonheur à celui qui la possède que ces fortunes colossales comme celles des Rothschild, des Vanderbilt et des MacKay. *Aurea mediocritas.* Oui, heureuse médiocrité qui nous rappelle ces vers du poëte:

Si le bonheur nous est permis,
Il n'est point sous le chaume, il n'est point [sur le trone;
Voulons-nous l'obtenir, amis?
La médiocrité le donne.

D'ailleurs, c'est dans notre nature de trouver une plus douce saveur aux plaisirs quand nous nous en privons souvent, et nous les dégustons d'autant mieux qu'ils nous coûtent comparativement plus cher qu'au millionnaire qui peut se les payer à chaque instant sans que son état de fortune en soit notablement altéré.

HYGIENE.

L'Elevage des Enfants

Les statistiques constatent que sur dix enfants naissants, neuf au moins sont bien constitués et suffisamment bien portants. Comment donc se peut-il faire que plus de la moitié des morts enregistrés se rapportent à des enfants en bas âge, au-dessous de cinq ans et que la majorité ne vive pas un an.

Règle générale, les petits enfants ne sont pas sujets aux maladies qui affectent les adultes, nous ne devons donc pas être surpris que la plupart de maladies qui attaquent les jeunes enfants soient dues à une nourriture impropre, amenant l'inanition, la diarrhée, les maladies des glandes intestinales, les vomissements et autres troubles intestinaux. La bronchite et la pneumonie sont en minorité et les morts subites nues par d'autres causes en plus petite minorité encore.

En somme, la plupart des enfants meurent des suites d'une mauvaise alimentation. Sur qui doit en retomber la responsabilité?

La mère et la nourrice s'excusent en disant *qu'elles ne savaient pas.* En présence de tant de sources de connaissances et d'informations, comment une femme peut-elle se consoler en se répétant cette méchante platitude: "Que pour sauver l'enfant, elle a fait ce qu'elle a pu" tandis qu'elle a réellement tortiné son enfant à la mort en lui refusant involontairement ce qu'il était si facile de lui donner.

Nous ne prétendons pas rendre toujours les mères responsables de la mort de leur enfant, car il y a des morts naturelles que nuls soins nulles précautions ne sauraient prévenir; mais nous voulons démontrer que la plupart des morts qui surviennent chez les enfants au-dessous de cinq ans et spécialement chez les enfants de un ou deux ans pourraient être empêchées par un traitement approprié.

Si la mère était plus instruite des règles de l'hygiène, les convulsions, le croup, la bronchite, l'inflammation, la diarrhée et les autres maladies, pourraient être plus ou moins empêchées ou enrayées, grâce à la médecine préventive et l'hygiène. Ce qu'il y a de plus important, c'est sans contredit l'alimentation.

Dès son entrée dans la vie, le petit enfant comprend la nécessité de se nourrir; il n'a pas plutôt annoncé au monde son arrivée par une série de cris passionnés et témoigné sa répugnance pour endosser les soucis et les responsabilités de la vie, qu'il s'installe paisiblement et prend ses mesures pour tèter.

Quelques nourrices profitent de cet instinct de l'alimentation pour fourrer dans la bouche de l'enfant aussitôt qu'il est essuyé et lavé du beurre, du sucre, du miel, du gruau, ou quelque substance aussi nuisible. La nourrice ou la mère perd alors quelques heures de repos, parce que le petit a des vents.

Nous tous qui avons souffert plus ou moins de vents ou de diarrhée, nous pouvons nous faire une idée des tortures infligées à ce délicieux petit être par les soins inconsidérés de sa nourrice.

Règle générale, l'enfant n'a besoin de rien en attendant qu'il prenne le sein de sa mère ou de sa nourrice.

Malheureusement, le médecin laisse faire, bien qu'il sache quel préjudice en peut ressortir pour l'enfant: il regarde la mère comme la malade dont il a à s'occuper et il laisse le petit enfant livré aux soins tendres mais inexperimentés de la mère ou de la nourrice, sans s'informer si celles-ci sont compétentes: "Je remets tout entre vos mains, nourrice, dit le docteur," et il va recevoir les remerciements de la mère et la mère lui sourit, tandis que si elle savait à quelles tortures la nourrice va soumettre l'enfant, elle sauterait du lit et retiendrait le docteur de toutes ses forces.

Un médecin s'occupant du baby près du lit de la mère est un oiseau rare, et pourtant ne serait-ce pas là son devoir strict.

DR N. E.

Apprenti Tailleur Demande

Parlant le français et l'anglais s'adresser à Alf. Delisle, 458 rue Merrimack.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousselures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclarcit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass.

(Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.)

Brasserie Incendiee.

Lawrence, Mass., 17 mars—La bâtisse principale de la brasserie (New England Brewery) a été complètement détruite par un incendie, ce matin.

Cet édifice avait cinq étages et 200 par 75 pieds.

Les pertes s'élèvent à $125,000, couvertes par les assurances.

Cette brasserie était la propriété d'un syndicat anglais lequel, il y a quelques années, acheta un certain nombre d'établissements similaires dans cette partie du pays.

LE

NOVORO

DU DR. PIERRE.

est un des meilleurs remèdes de notre époque. Il nettoie le sang, renouvelle la vitalité, enlève du corps tout germe de maladie, et met en même temps les organes dans de bonnes conditions de fonctionnement. La médecine se compose de plus de trente sortes d'ingrédients différents, tirés principalement du règne végétal; il est connu et en usage depuis plus de cent ans. Son emploi a été très avantageux dans la généralité des maux qui de nos jours affectent l'humanité et principalement dans ces maladies qui proviennent du sang et des désordres de l'estomac, telles que constipation, maux de tête, maladie des rognons, condition bilieuse, jaunisse, rhumatismes, hydropisie, dyspepsie, fièvre intermittente, érésypèles, scrofule, plaies purulentes, démangeaisons, vers, éruptions cutanées, maux et plaies, excroissances cancéreuses, douleurs dans le système osseux, émaciation, maladies de femmes, faiblesse, maux de reins, étourdissements, etc.

Le **Novoro** n'est pas une médecine brevetée, et il n'est pas en vente chez les droguistes; mais, mus par un sentiment de gratitude envers le docteur et désireux de faire participer le genre humain aux bénéfices qu'ils en ont reçus, les hommes et les femmes qui ont été guéris par ce remède en sont devenus les agents et le font ainsi parvenir aux malades les plus éloignés.

Il a une grande valeur comme remède de famille, particulièrement pour les personnes qui demeurent à une grande distance des médecins et des pharmaciens. Le remède ne peut pas être obtenu des droguistes, mais seulement des agents locaux.

Les personnes qui demeurent là où il n'y a pas d'agents pour la vente du **Novoro du Dr. Pierre**, peuvent obtenir directement du propriétaire 12 bouteilles d'essai de 35c., contre l'envoi de $2.00. La même personne ne peut obtenir cette offre spéciale qu'une seule fois.

DR. PETER FAHRNEY,
112-114 South Hoyne Avenue, Chicago, Ill.

FEUILLETON

So

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIE.

IV

Roger avait suivi le docteur, en silence et l'esprit profondement troublé. Une fois la voiture en route, M. Hebert jugea utile de faire la leçon au chevalier, sur la conduite à tenir, si le lieutenant de police se laissait aller à de violentes remontrances.

Vous devez tout accepter, dit-il au jeune homme et vous taire.

Et comme Roger se laissait aller à un mouvement de colère.

Quel que soit votre ressentiment, dont je n'ai pas à apprécier la valeur, je vous répète, mon ami, que vous devez tout supporter dans l'intérêt de celle qui vous a tenu lieu de mère. Au surplus, continua le docteur, n'ai-je pas votre promesse formelle? Comment pourrais-je, douter, du reste, que votre affection pour la comtesse doive passer chez vous avant tout autre sentiment.

Je vous ai promis de suivre scrupuleusement vos conseils, repondit Roger, en vous accompagnant, ainsi que je le fais, et dans les conditions que vous savez, je vous donne la mesure de mon affection, de mon devouement à la chère malade qui souffre pour moi et par moi...

Tout ce que je vous demande, docteur, c'est de me permettre de passer chez moi afin de pouvoir me présenter dans une tenue convenable...

Soit! fit le médecin.

Et il se pencha à la portiere pour indiquer une nouvelle direction au cocher.

Grâce à ce retard, M. Marest put arriver à l'hôtel de Linières avant le prisonnier et rendre compte au lieutenant de police de ce qui s'était passé dans l'auberge du faubourg Saint-Honore.

En apprenant que le chevalier était retrouvé et qu'il allait bientôt comparaître devant lui, M. de Linières ne fut pas maitre d'une émotion violente, où la colere entrait dans une large part. Il n'avait pu oublier que la révolte l'avait tenu en échec, d'autre part il se rappelait la scène qui s'était passée dans son cabinet, et pendant laquelle Roger avait arraché du livre des archives de la police la page où il était question de la famille de Vaudrey. Et ce jeune homme, en accomplissant cet acte de vigueur et d'audace, avait trouvé le moyen de paralyser sa fureur, en le rappelant au sentiment de sa propre dignité.

Le lieutenant de police avait, de plus, éprouvé une terrible colère en n'obtenant pas que Roger se soumit à un mariage de convenances désire par le roi. Il en voulait cruellement au gentilhomme qui faisait, pensait-il, litière de sa noblesse pour s'abaiser à des amours de courtaud de boutique. Mais ce qui tenait le plus au cœur de M. de Linières c'était d'ignorance ce que contenait cette page que Roger avait arrachée, froissee et fait disparaitre en la plaçant sur sa poitrine.

Aussi en apprenant le retour du coupable avait-il retrouvé, vivaces dans son âme, les angoisses d'autrefois. Cette terrible jalousie qui l'avait torturé depuis son mariage, et que les souffrances mystérieuses de Diane avaient alimentée, reparaissait dans toute sa force, pour lui dicter l'inebranlable résolution de découvrir, coûte que coûte, la vérité qu'il avait cru, un instant, tenir. Dans le trouble qui l'envahissait, il congédia d'un geste le policier, avant même que celui-ci eût achevé de debiter son rapport.

M. Marest se retira, tout désappointe. M. de Linières marchait à grands pas dans le cabinet, s'arrêtant pour écouter, au moindre bruit qui se faisait dans l'antichambre. Mais aussitôt qu'il avait acquis la conviction que ce n'était pas encore Roger, il se remettait à fulminer mentalement contre le révolté. En vain se rappelait il qu'il avait promis au docteur de ne pas faire d'éclats, il ne se sentait pas la force de refouler le ressentiment qui débordait en lui. Et cependant il savait, on ne lui avait pas caché, que le moindre choc moral pouvait provoquer une catastrophe chez la comtesse. Du reste, pendant de longues heures passées au chevet de la malade, n'avait-il pas pu apprécier par lui-même la situation dans tout ce qu'elle avait de lamentable!

Pendant qu'il assistait à ces accès de délire qui ressemblaient à de l'agonie, ne s'était-il pas, cent fois, reproché à lui-même d'avoir montré trop de sévérité pour la conduite de son neveu? Ne s'était il pas, reproché d'avoir, en surprenant la comtesse dans la chambre de l'ouvrière, provoqué la terrible crise dont l'issue pouvait être si terrible? Et voici qu'il se trouvait dans l'alternative, ou de pousser à la catastrophe tant redoutée, ou de se contraindre devant le chevalier, donnant ainsi, implicitement, gain de cause au gentilhomme qui résistait aux désirs exprimés par le roi, et qui pousserait peut-être l'audace jusqu'à lui demander compte du châtiment infligé à Henriette Gérard

Cette idée plongeait de nouveau M. de Linières dans la fureur qu'il avait eu tant de peine à dominer. La perspective d'une explication avec Roger dans laquelle celui-ci éprouvait les persécutions dont on avait martyrisé une innocente, prenait, dans l'esprit du comte, les proportions d'une capitulation indigne du chef de la famille de Vaudrey. Alors au raisonnement qu'il s'était à grand'peine imposé, à l'attitude froide mais calme qu'il avait réussi à se donner, succédait chez le mari de Diane une agitation nouvelle, d'autant plus violente qu'elle avait été plus longtemps et plus péniblement contenue.

Si, en ce moment où sa colère se déchainait ainsi le chevalier de Vaudrey se fût présenté à l'improviste devant lui, aucune considération n'aurait pu empêcher l'oncle de redevenir intraitable sur la question du mariage souhaité par le roi, et le magistrat de se montrer impitoyable envers le prisonnier évadé de la Bastille. Mais fort heureusement, Roger avait voulu faire un assez long détour avant d'arriver à l'hôtel de Linières.

Cette circonstance donna au lieutenant de police le temps de se souvenir qu'avant d'être magistrat il était homme, et homme de cœur en dépit des instants d'aveuglante colere provoquée par son insurmontable jalousie d'un passé qui demeurait, malgré tout, mystérieux pour lui. M. de Linières se rappela qu'il y avait dans ce même hôtel où il attendait Roger une infortunee qui s'éteignait épuisée par un mal que la science se déclarait impuissante à combattre et dont Dieu seul connaissait la cause, en dehors de la patience et peut-être aussi du neveu que celle-ci avait élevé. Cette dernière supposition avait traversé l'esprit du magistrat comme un éclair. Il s'y arrêta avec la conviction qu'il ne se trompait pas.

A partir de ce moment, chez lui, la colère et l'angoisse cédèrent le pas à l'anxiété. Il ne pouvait s'expliquer le retard que mettait Roger à arriver, en compagnie du docteur. Et autant il avait, jusque-là, redouté le moment de l'entrevue, autant il s'impatientait à présent de ce retard inexpliqué. A plusieurs reprises son attention avait été attirée par le bruit de pas dans l'antichambre et il s'était retenu pour ne pas ouvrir brusquement la porte de son cabinet, afin de s'informer si le chevalier n'était par arrivé. Mais le retard se prolongeant, il voulut se donner une occupation qui trompât son impatience.

Il s'était assis devant son secrétaire et bouleversait les papiers qui se trouvaient à la portée de sa main. Puis fiévreusement, il fouillait dans le cartonnier, au hasard, éparpillant les pièces qui y avaient été enfermées. C'est en mettant ainsi tout en désordre dans son secrétaire qu'il aperçut qu'il aperçut sous un amas de lettres ouvertes le livre des *Archives de la police*. Il éprouva aussitôt une violente douleur au cœur. Une sensation de froid lui glaça les veines, comme si tout son sang se fût instantanément figé. Un nuage passa sur ses yeux. Sa main tremblante avait ouvert le livre; il en tournait machinalement les feuilles, sans regarder. Que lui importait ce qui pouvait se trouver encore écrit sur ces pages! Bientôt le livre demeura grand ouvert à l'endroit où Roger de Vaudrey avait arraché un feuillet. La place en était marquée par un fragment de papier, un peu plus grand que la marge, car le mot "famille" s'y lisait en tête de la page. Et plus bas, une moitié de lettre majuscule qui avait été incontestablement un D...

M de Linières passa rapidement la main sur son front brûlant, et un cri étouffé s'étrangla dans sa gorge. Cri de rage impuissante comme en arrachent les tortures de la jalousie. La commotion était bien la plus violente qu'il eût eue à subir depuis le jour où Roger s'était redressé devant lui pour lui lancer à la face cette phrase accablante: "Souvenez-vous que ce n'est pas seulement son secret à elle, c'est aussi votre dignite, c'est le respect de vous-même, c'est votre propre honneur que je défends contre vous!"

Le lieutenant de police passait, en ce moment, par une épreuve plus grande encore que toutes celles qu'il avait subies depuis la scène avec Roger. Et sous l'influence de cette violence du sang se portant au cerveau, il regrettait d'avoir donné l'ordre de faire comparaître devant lui le chevalier de Vaudrey, aussitôt l'arrivée de celui-ci. Maintenant il savait ne pouvoir plus se contenir, et avait peur de se laisser emporter au delà des bornes de la colère et du ressentiment justifié. Il le comprenait si bien que déjà, il avait brusquement repoussé le fauteuil dans lequel il était assis, et se disposait à sonner l'huissier, lorsqu'il fut arrêté dans ce mouvement par deux petits coups frappés discrètement à la porte du couloir donnant accès dans les appartements particuliers du comte et de la comtesse. Un domestique entra, annonçant:

M. le chevalier de Vaudrey.

Contrainement à ce qu'avait espéré M. de Linières, qui attendait son neveu dans le cabinet officiel du magistrat, Roger avait pénétré dans l'hôtel par la porte d'honneur et il s'était présenté, ainsi qu'il en avait l'habitude, dans l'antichambre des appartements de son oncle. Cette circonstance donna à M. de Linières le temps de se remettre de l'impression de colère qu'il éprouvait. Il hésita une seconde. Puis s'adressant au domestique: Priez le chevalier de vouloir bien m'attendre au salon...

Et, comme le valet s'inclinait pour sortir, M. de Linières ajouta:

Faites demander à Mde la comtesse si elle veut bien recevoir son neveu.

Le domestique sortit. Alors M. de Linières poussa un soupir de soulagement. Il avait gagné un peu de temps pour se retrouver tel qu'il devait être en présence de son neveu; le parent sévère qui fait taire son ressentiment pour ne pas provoquer une aggravation menaçante dans l'état d'une malade également chère à tous deux. Aussi prit-il le temps de se composer un visage froid, impassible, qui frapperait le chevalier et lui dirait par quel effort il avait obtenu cette apparence de calme. Ce ne fut donc qu'au bout de plusieurs minutes qu'il se dirigea, lentement, vers le salon où l'attendait Roger. Il demeura encore quelques instants avant de se décider. Puis, ouvrant brusquement la porte, il se trouva en présence de son neveu.

Comment le chevalier de Vaudrey que le médecin de la comtesse avait pris soin d'aller lui-même chercher à l'auberge du faubourg Saint-Honoré, se présentait-il tout seul à l'hôtel de Linières? Voilà ce qui s'était passé entre le jeune homme et le vieux praticien, lorsque ces deux hommes s'étaient trouvés en tête-à-tête dans le carrosse. On sait déjà qu'au milieu du trajet Roger avait obtenu de son compagnon l'autorisation d'aller changer de vêtements. M. Hébert avait compris que le chevalier ne devait pas, en effet, se présenter, sous un déguisement, devant son oncle. Avant tout il devait faire oublier, autant que possible, ce qui pouvait rappeler la scène d'évasion. Le véhicule avait donc pris la direction de l'île Saint-Louis, et Roger mit pied à terre devant la porte du petit hôtel qu'il habitait. Le docteur Hébert l'y avait suivi. Et la conversation s'engagea, pendant que le chevalier, dissimulé derrière un paravent, se mettait en devoir de changer de vêtements.

Vous avez voulu, mon cher docteur, dit-il, tenter un rapprochement...

Que vous reconnaîtrez inévitable, lorsque vous aurez pu juger par vous-même de l'état de la comtesse.

Aussi n'ai-je pas hésité.

C'est bien, dit le médecin; et plaise à Dieu que cette entrevue produise le résultat que j'en attends.

Le chevalier regarda son interlocuteur comme pour s'informer du genre d'effet qu'il avait voulu obtenir. Mais déjà il avait le pressentiment qu'il s'agissait des deux pauvres orphelines que le charitable docteur avait recueillies. Connaissant la bienveillance de M. Hébert, Roger ne pouvait douter qu'il ne fît toutes les démarches possible pour intéresser des personnes haut placées au sort des pauvres jeunes filles échappées, par miracle, aux plus cruelles machinations. Mais le jeune homme eut voulu entendre de la bouche même du généreux médecin ce que celui-ci espérait. Quant à interroger directement, c'était, pensait-il, témoigner d'une impatience que M. Hébert désapprouverait sans doute. Donc Roger attendit que son compagnon s'expliquât.

Je me suis imposé une tâche que je tiens à accomplir, dit le docteur, il s'agit de réhabiliter...

Henriette? interrompit le chevalie.

Oui! la prisonnière de la Salpêtrière! Et, ajouta-t-il, en agissant ainsi j'ai un double but: sauver l'honneur de celle que je sais innocente, et adoucir, autant que possible, le sort d'une autre affligée qui s'est devouée avec une admirable grandeur d'âme.

Oui! oui! bien admirable, en effet!

Et, se souvenant, le chevalier poursuivit avec animation:

Je l'ai vue, cette pauvre femme, j'ai pu juger de la bonté de son cœur et de son âme compatissante. J'ai pu obtenir d'elle au moment où le navire allait quitter le port, qu'elle me dise où je pourrais retrouver celle pour laquelle elle se sacrifiait.

Et c'est par elle...

C'est par elle que j'ai su la part que vous aviez prise à la delivrance de ma bien-aimée. Ah! docteur, si vous parvenez à faire pour Mlle Gérard ce que vous méditez la générosité de votre cœur, elle vous saura un gré infini, et sa reconnaisance sera double si, du même coup, vous obtenez une amélioration à la triste situation de Marianne...

Oui, Marianne Vauthier! C'est ainsi qu'elle se nomme! Je me rappelle ce nom que j'ai dû prononcer bien des fois devant de hauts personnages avant d'obtenir la grâce de cette infortunée. Et cette grâce...

Elle s'en est servie pour rendre la liberte à celle qui n'avait point à implorer la sienne, puisqu'elle était innocente.

M. Hébert, pendant cette conversation, était en apparence fort calme, mais interieurement l'émotion se donnait libre cours dans le cœur. Il ne se dissimulait pas qu'il allait jouer une bien grosse partie contre un adversaire terrible emporté et violent. Aussi n'était-il pas fâché de mettre quelques chances de son côté, en s'assurant, par avance, les bonnes dispositions du comte de Linières.

Certes, l'entrevue avec l'oncle et le neveu pouvant avoir une certaine influence sur l'humeur du magistrat. Tout dépendait de la façon dont Roger prendrait les remontrances de M. de Linières, si, toutefois, ces remontrances se produisaient. Une attitude respectueuse, sinon humble, chez le chevalier, devait trouver le comte plus disposé à écouter. Aussi le docteur jugea-t-il indispensable les recommandations qu'il avait déjà faites.

Tout dépend, fit-il, de la soumission...

Le mot fit dresser la tête à Roger.

Oui, reprit le médecin, c'est bien soumission que j'ai voulu dire! Quelque dure que cela puisse vous paraître, mon jeune amis il vous faudra prendre votre parti d'une soumission apparente et momentanée...

Le chevalier était devenu sombre. Déjà presque habillé, il sortit de derrière le paravant dont il repoussa les feuilles avec un mouvement de colère. En lui voyant le visage contracté et les sourcils froncés, M. Hébert prononça d'un ton sérieux:

Je comprends l'impression désagréable que vous éprouvez; je reconnais que vous avez le droit de manifester ici, devant moi, votre mécontentement; mais quelque justifiée que puisse être cette impression, elle devra, à mon avis, disparaître dès que vous serez en présence de M. de Linières.

Le docteur cherchait évidemment à préparer le jeune homme à la scène qu'il redoutait pour lui. Pour cela il fallait prendre des voies détournées, afin de pas trop irriter Roger. Il poursuivit toujours sur le même ton bonhomme:

Voudriez-vous, mon cher Roger, compromettre dès le début, le succès de la démarche que je vais faire, et à laquelle je désire associer une autre personne?

Et sans attendre que le chevalier eût répondu:

Non, assurément, continua-t-il. Je suis, au contraire, bien persuadé que vous me demandez qu'à m'aider de tout votre pouvoir Alors, la meilleure preuve que j'attends de vos bonnes dispositions, c'est que vous finirez de recevoir, sans colère, la leçon qu'on voudra très probablement vous donner. Ensuite, vous quitterez, le moins possible du moins, l'hôtel de Linières. Il est indispensable que vous soyez presque sans cesse auprès de notre chère malade.

Roger était ému plus qu'on ne peut le supposer, chaque fois que le médecin faisait valoir à ses yeux l'intérêt de la santé de Diane. Que pouvait-il répondre en la circonstance présente? Pouvait-il refuser alors même qu'on réclamait de lui un sacrifice contre lequel tout son sang se révoltait? Le chevalier de Vaudrey courba donc la tête, et un long soupir s'exhala de sa poitrine. C'était l'acceptation tacite de tout ce que voulait le docteur. Aussi M. Hébert continua-t-il ses conseils. Puis la conversation tourna insensiblement pour revenir sur le compte des deux orphelines. C'était pour le docteur une façon de persuader mieux encore Roger que devait tout accepter, afin de rendre plus efficace l'intervention en faveur d'Henriette.

Allons, s'écria le patricien enchanté du résultat obtenu, vous voilà disposé à avoir le courage nécessaire; je suis persuadé que vous ne faillirez pas à la promesse que vous m'avez faite et je crois que vous pouvez vous rendre seul auprès du compte...

Le chevalier eut un tressaillement.

Je compte absolument sur vous, sur votre prudence.

Et il ajouta, pour décider tout à fait le jeune homme:

Pendant ce temps, j'irai, de mon côté, préparer nos deux jeunes amies à une démarche bien délicate aussi.

Une démarche auprès de M. de Linières.

Précisément!

Le chevalier eut bien voulu interroger encore, Mais M. Hébert ne lui en donna pas le temps.

Je pars, dit-il avec le confiance absolue que vous saurez vous présenter comme il convient devant le comte de Linières.

Et tendant la main au jeune homme:

Au revoir donc!

Roger avait accompagné son hôte jusqu'à la porte. Puis, revenant dans la chambre, il acheva sa toilette. Désormais, il n'hésiterait plus à accomplir ce qu'il considérait comme une mission sacrée. Le docteur lui avait laissé le carrosse. Il y monta, en donnant au cocher l'adresse du lieutenant de police. Pendant tout le trajet, il demeura absorbé dans une série de réflexions dans lesquelles la comtesse et Henriette se présentaient à son esprit ainsi qu'il les avaient vues dans la chambre de l'ouvrière.

Il allait retrouver l'une d'elles, après quelques jours d'une séparation qui avaient eu les plus graves conséquences sur une nature si impressionable et sur une santé si gravement compromise. En ce moment il se reprochait amèrement la part qui lui incombait dans l'aggravation de la maladie de la comtesse. Et toutes ces idées que lui arrivaient, comme autant de remords, rendaient plus inébranlable encore la résolution qu'il avait prise de suivre à la lettre les conseils et les recommandations du docteur.

Lorsque la voiture s'arrêta enfin à la porte de l'hôtel de la lieutenance de police, Roger sursauta comme s'il se fût éveillé d'un profond someil. Il était ramené brusquement à la réalité de la situation. Encore quelques minutes et il allait se trouver en présence de l'homme froid et sévère dont il avait à craindre les remontrances et la colère. Au moment de mettre pied à terre, il réfléchit qu'il vaudrait mieux ne pas se présenter dans les bureaux officiels du magistrat. Et connaissant de longue date, les êtres, il alla directement à l'antichambre des appartements particuliers du comte.

Annoncez-moi à mon oncle, dit-il au domestique qui se trouvait de service.

Et il attendit.

Le docteur Hébert avait décidé que la journée serait complète. Il voulait frapper un grand coup, profitant de ce que le lieutenant de police aurait au préalable, obtenu une quasi satisfaction de la part du chevalier. Du reste il avait, croyait-il, admirablement préparé le terrain pour le combat qu'il se proposait de livrer. Il comptait beaucoup, disons-le, sur le bon sens plus encore que sur le bon cœur du magistrat.

Puis n'avait-il pas déjà combiné une scène dont il espérait merveille, et dans laquelle il mettrait la conscience du magistrat à l'épreuve, persuadé que celui dont c'était le droit de juger sévèrement les autres ne pourrait avoir pour soi-même de blâmable complaisance, lorsqu'il s'agirait de réparer une erreur ou mieux encore une injustice ordonnée par lui.

Maintenant, il fallait prendre ses dispositions pour arriver juste au moment où la colère du comte aurait disparu devant l'attitude soumise au chevalier de Vaudrey. Arriver au moment propice, tout était là: mais ne devait-il pas, auparavant, préparer les acteurs de le scène qu'il avait imaginée, et leur inculquer mot à mot les paroles qu'il leur faudrait prononcer.

Or jusqu'à ce moment, ni l'une ni l'autre des deux orphelines ne se doutaient du rôle qu'on leur avait réservé. M. Hébert avait laisser s'appaiser chez les deux jeunes filles qui s'étaient retrouvées, les premières émotions. Il saurait profiter, se disait-il, de la première accalmie dans ces cœurs si troublés encore par les tempêtes récentes, pour leur faire part de son projet et de ses espérances. Quant à la soumission des deux jeunes filles à ses désirs, il n'en avait pas douté un seul instant. D'une part, Henriette, qui lui devait en grande partie sa liberté, ne pourrait manquer de vouloir témoigner sa reconnaissance. En outre il possédait le secret de son cœur; il agirait en conséquence, faisant intervenir la pensée de Roger, si la jeune fille paraissait vouloir hésiter à tenter la démarche qu'il lui indiquerait.

Quant à Louise, c'était tout autre chose. L'aveugle, qui ignorait l'amour partagé du chevalier de Vaudrey pour sa sœur Henriette, ne pouvait être mise courant des motifs qui avaient fait emprisonner une innocente. La pauvre enfant, déjà tant éprouvée pour son propre compte, avait besoin des plus grands ménagements. L'industrie des infortunes sans nom de sa compagne, c'eût été risquer de porter une terrible atteinte à son esprit déjà si troublée. Pour arriver à lui faire remplir le rôle qu'il lui avait attribué dans sa combinaison, le docteur devait s'y prendre habilement, tout en ménageant la susceptibilité bien légitime de Henriette.

Mais, disons-le tout de suite, quelque clairvoyant qu'il fût, le docteur, ignorant les liens sacrés qui unissaient Louise à la comtesse de Linières, n'avait-il pu supçonner la profonde influence que devait exercer la vue de l'aveugle sur la malade. En se décidant à user de l'intervention de Louise, il se réservait uniquement de lui plaider la cause de l'innocente auprès du magistrat. Il avait trouvé que ce serait bien là l'avocat qui saurait attendrir la sévérite du lieutenant de police et ramener en lui des sentiments de générosité refoulés par une aveugle colère.

Le jour ou le docteur devait entreprendre la réhabilitation d'Henriette, il ne doutait pas qu'il soulèverait un coin du voile qui cachait la vérité sur la naissance de la pauvre Louise. Il se fût bien gardé sans cela de se servir de l'intermédiaire de la jeune fille. Il eût cherché un autre moyen d'obtenir du lieutenant de police le pardon d'Henriette Gérard. Aussi, dans son ignorance du mystère qui enveloppait la naissance de Louise, le docteur Hébert se rendit-il auprès des orphelines, sans la moindre hésitation pour leur dire que le moment d'agir était arrivé, et leur indiquer ce qu'il attendait de chacune d'elles.

Tandis que le gentilhomme se dirigeait vers son hôtel, Henriette et Louise se trouvaient reunies dans la chambre qu'on leur avait donnée et qui, on le sait, se trouvait contiguë au cabinet de travail du médecin. Celui-ci avait voulu, en effet, avoir ses deux protégées tout près de lui, comme eût fait le plus affectueux des pères. Le vieux célibataire s'était, du reste, bien vite fait à ce rôle, si nouveau pour lui de père de famille.

Chaque fois qu'il était obligé de sortir, soit pour ses visites, soit pour se rendre à l'hôtel dont il était le médecin en chef, il lui tardait de revenir auprès des chères petites. Et il les interrogeait paternellement, espérant trouver chez elles une amélioration de plus en plus grande dans l'état de leur esprit. C'est surtout pour Henriette qu'il redoutait l'effet de commotions nouvelles. Il savait que les douloureuses épreuves qu'elle avait subies avaient porté en plein cœur et que la victime se ressentirait longtemps encore des souffrances auxquelles on l'avait condamnée.

A partir du jour où il avait résolu d'obtenir ce qu'il appelait la réhabilitation d'Henriette, l'excellent homme avait laissé entendre à la jeune fille qu'il lui demanderait de faire, de compte à demi avec lui, une démarche courageuse. Interrogé doucement par Henriette, il avait laissé entrevoir à celle-ci qu'un jour où l'autre le lieutenant général de police pourrait apprendre la vérité sur la substitution qui avait rendu la liberté à elle, innocente à la vérité, mais au détriment d'une coupable qui, elle, avait obtenu sa grâce officiellement. A cette pensée qu'elle pourrait, à un moment donné, retomber dans les griffes de la police et se voir traîner de nouveau au milieu des voleuses et des autres coupables de la Salpêtrière, Henriette s'affolait. Mais elle n'osait laisser percer ses impressions, ni témoigner ouvertement des appréhensions qui obsédaient son âme. Elle pensait qu'en tout cas la démarche dont on lui avait laissé comprendre la possibilité ne serait pas aussi imminente qu'elle l'avait supposé tout d'abord.

L'arrivée du chevalier de Vaudrey à l'hôtel du docteur Hébert était une puissante diversion faite dans son esprit. La vue de Roger avait produit en elle une impression profonde, ravivant à la fois tout ce qu'elle avait souffert et tout ce qu'elle avait espéré. Elle se disait que celui qui avait promis de faire tomber tous les obstacles qui pourraient s'opposer à leur union n'avait pas oublié la parole jurée, et qu'il venait le lui prouver. C'était un soulagement inespéré pour son cœur; mais en même temps elle était obligée de s'avouer que plus que jamais, il y avait d'insurmontables obstacles entre elle et lui...

(A CONTINUER.)

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

FIANCEE DE LA MORT.

Paris, 15—On vient d'enterrer au cimetière de l'Ile-Saint-Denis, au milieu d'une nombreuse assistance profondément émue, la malheureuse jeune fille Léonie Fessler, l'héroïne d'un drame d'amour peu ordinaire.

Léonie Fessler, jeune orpheline de 19 ans, était soignée chez sa tante, Mme Laboria, qui habite à l'Ile Saint-Denis, rue du Bocage, d'une maladie de poitrine qui ne laissait plus aucun espoir.

La jeune fille était fiancée à un jeune homme de Saint-Denis, le jeune Bernard Moreaux, âgé de vingt et un ans, qui venait de tirer au sort et dont la famille habite rue Campoise. Elle travaillait, avant sa maladie, à l'usine Petit-Didier, rue du Port, à Saint-Denis.

Les jeunes fiancés, que l'on n'appelle plus que les fiancés de la mort, s'étaient promis de ne jamais se séparer, "ni dans la vie ni dans la mort."

Fernand Moreaux, qui travaillait chez l'oncle de sa fiancée, prodiguait ses soins empressés à sa fiancée, quand le docteur Rousseau, son médecin, dans sa dernière visite, annonça que son état était désespéré et qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre.

Fernand Moreaux embrassa Léonie Fessler, prit sur lui son portrait, et sortant dans la cour de la maison Laboria, il se tira un coup de revolver dans la poitrine. La balle se logea dans les poumons. On l'emporta tout ensanglanté à l'hôpital de Saint-Denis, où son état reste grave.

Léonie Fessler a connu avant de mourir le témoignage de fidélité de son fiancé et a réclamé avec insistance son portrait pour être enseveli avec elle dans la bière mortuaire.

On a pieusement fait droit à sa prière.

Nouveau Roman.

La bonne Littérature française vient de mettre en vente leur 3e numéro du leur publication mensuelle intitulée "Le Martyr de l'Amour."

"Le Martyr de l'Amour" est un roman où l'auteur, avec son talent si connu de tous et sa profonde connaissance du cœur humain, a jeté à pleines mains des scènes à la fois venues et reçues d'un intérêt passionnant et où le lecteur est promené de surprise en surprise. Le style en est pur et digne de passer entre toutes les mains. Ceux qui ont aimé et souffert revivront en le lisant de leurs premières impressions, le bonheur de ces moments incomparables dont on garde le souvenir toute sa vie, où l'on a aimé souffrir parce que l'on souffrait d'aimer.

L'auteur ferme son livre d'une façon digne de lui et le dénouement est tout-à-fait inattendu. Nous n'hésitons pas à dire que c'est là un des meilleurs ouvrages du distingué et sympathique écrivain, Pierre Zacone.

En vente par tout pour 10 cts Ce volume sera adressé franco par la malle, à la réception de 10 cts en argent ou en timbres-poste. Editeurs, Leprohon et Leprohon, 1620 rue Notre-Dame, Montréal.

PLUS DE 26 FEMMES.

Detroit, 18 mars.—James Wellington Brown, un polygame, qui ne compte pas moins de 26 femmes dans le seul Etat du Michigan, sans compter plusieurs autres femmes qu'il a épousées dans d'autres parties des Etats-Unis, vient de subir son procès que lui avait intenté deux de ses femmes.

Pendant ce procès 26 femmes vinrent le réclamer comme leur mari.

Cet homme abandonnait aussi promptement ses femmes qu'il les épousait. Après le mariage la désertion, quand il était parvenu à mettre la main sur l'argent de ses victimes.

Les femmes qu'il recherchait le plus étaient les modistes et les propriétaires de magasins de modes qui étaient supposées avoir de l'argent.

Quatre des femmes de Brown habitent cette ville, et deux d'entre elles demeurent dans le même quartier.

Brown agissait sur une échelle si vaste qu'il ne prenait pas le temps de divorcer.

Il fut démontré pendant le procès que dans l'espace de six ans il avait épousé 26 femmes dans le Michigan. Plusieurs d'entre elles étaient présentes au procès qui ne dura pas moins de neuf jours et fut la sensation du moment.

Ce polygame fut condamné à six ans de détention dans le pénitencier de Jackson.

A Buffalo, cet homme épousa une demoiselle Davis, une modiste. Il demeura avec elle pendant trois semaines, puis il l'abandonna en emportant ses épargnes. Il se rendit à Fredonia, N. Y., où il fit la cour à une autre modiste qu'il épousa quelques jours plus tard, car il allait vite en besogne, et au bout de deux semaines il prenait la poudre d'escampette, pour continuer à parcourir le pays et à semer sur son passage des épouses abandonnées.

DES TROUBLES.

Des Italiens se Battent avec la Police.

New York, 18 mars — Une bande d'Italiens et un escadron de policemen ont eu une bataille en règle avant la tombée de la nuit au coin de la 1ère avenue et de la 113ème rue.

La cause du trouble a été la mise en arrestation par trois agents de police de quelques jeunes italiens qui s'amusaient à tirer du revolver.

Environ 200 Italiens ont assailli les policemen et les ont fait culbuter dans la rue à maintes reprises.

Les prisonniers, pendant cette lutte, se sauvèrent.

Vingt-cinq autres gardiens de la paix arrivèrent sur les lieux, et après une lutte désespérée, ils dispersèrent les émeutiers à coups de bâton, après en avoir arrêté soixante.

Deux policemen ont été grièvement blessés

Encouragez Elz. Lamoureux, bijoutier, rue Cheever.

LE BEAU DE L'AFFAIRE.

Le point le plus important dans ce traitement, c'est que le patient peut le subir à la MAISON. Ainsi le résultat est suivi jour par jour, et le patient, entouré comme il l'est par des personnes aimantes, et non par des étrangers, se soumet plus volontiers au traitement. En outre, il n'y a pas à craindre la tentation; après un court essai de la

BOSTON DRUG

Secrète, Sûre et Positive, qui

Guérit L'IVROGNERIE,

C'est une impossibilité absolue pour un homme de succomber. L'appétit est totalement détruite. La seule idée de boire des liqueurs stimulantes lui répugne. La virilité de l'homme ou de la femme est complètement revenue, et des demeures paisibles et heureuses sont le résultat. Il n'y a pas de rechute. La guérison est complète. Si c'est nécessaire, le remède peut être administré secrètement, dans toute nourriture ou breuvage, même dans un verre d'eau, car quand il dissout il devient sans couleur, sans goût et pur. Il ne contient ni or ni autre minéral vénéneux. Il est endossé par des collèges médicaux, des médecins éminents, le clergé et les sociétés de tempérance.

Demandez des certificats, un pamphlet et un échantillon donné gratis. Achetez-le chez votre pharmacien, ou nous vous l'enverrons par la malle, bien scellé, franc de port, sur réception du prix: $1, ou 6 boîtes pour $5.

WILLIAM R. BROWN CORPORATION, 110 Boylston St., Boston, Mass.

GEORGE B. HOLDEN, Agent.

"L'ÉTOILE,"

Le Seul Journal Francais Quotidien a Lowell

Dont les Proprietaires sont Canadiens-Francais.

Nous sommes le SEUL Atelier qui fait des Impressions

De Premiere Classe.

Nous nous chargeons de toutes sortes d'Impressions telles que:

Constitutions,
Reglements de Societes et Clubs, &c.,
Programmes pour Soirees,
Ordres de Danse
Lettres de faire part, pour
Baptemes,
Mariages.
Mortalites,
Cartes d'Affaires,
de Visite, &c., &c., &c.

Encouragez des Compatriotes qui ont grandi et vecu au milieu de vous depuis nombre d'annees, et qui vous ont toujours servis avec courtoisie et honnetete,

LEPINE & Cie.,

Proprietaires,

67 Rue Market,

LOWELL, MASS.

CHEZ A. FENTON

653 Rue Merrimack

Vous trouverez six sortes de Haches, Manches de Hache, Scies, Egohines, Chevalets, Coins et Maillets à fendre le bois; le tout à des prix qui souffrent aucune compétition dans toute.

Venez vous en convaincre.

Francis W. Qua

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

Reynold's Bay State,

TEINTURERIES

De toutes sortes,

27 RUE PRESCOTT.

DES PARTISANS

De McKane Prennent Possession de Coney Island.

Brooklyn, N. Y., 18 mars.—On a appris aux quartiers généraux de la police hier qu'une bande de partisans du "Boss" McKane, qui est en prison pour fraudes électorales, avaient pris possession de Coney Island, vendredi soir, et y ont tout conduit à leur guise jusqu'à 1 heure, samedi matin.

Cette bande, dit-on, était composée des citoyens les plus durs à cuire qui fréquentent cette île. Ils étaient armés de pistolets, et ils s'amusèrent à tirer des coups de feu tout en se promenant dans les rues.

Quelques-uns des émeutiers construisirent des feux d'artifice sur l'avenue et d'autres prirent possession de la station des pompes et sonnèrent la cloche d'alarme.

Ces gens-là se livraient à de tels actes à la nouvelle que John T. McKane allait être rendu à la liberté,

City Library

Abonnez-vous à
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$100 par annee, 6 mois, 50 cts

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 29 MARS. 1894. Soyons Distingues. No. 27

Indicateur de Chmin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.
DIVISION OUEST.
Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Centre., Lowell.
Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 20, 10 50 a m; 1: 15. 12 45. 3 25. 4 10, 5 10, 6 55. 9 25. p m; Dimanches. 8 15 a m; 12 05. 4 15. 5 35. 7 30. p m
Pour Lawrence — 8 30, 9 20, 10 50. a m; 12 15. 2 40. 3 25. 5 10, 6 15, 6 55. p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35 et 7 30. p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 20, a m; 12 15. 2 40. 3 15. 5 10, 6 15, 6 55. p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05. 5 35, et 7 30. p m.
Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 15. 2 40. 3 25. 6 15. p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15. 3 25. 5 10, p m; Dimanches, 5 35. p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30. a m; 12 15. 3 25. 5 10, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Sa o et Portland—8 30, a m; 12 15. 3 25. 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland 8 30, a m; 12 15. 5 10, p m; Dimanches, 5 35. p m.
Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Québec— 8 30. a m; 5 10. p m (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35
Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 25 Sept. 1893. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45,¶ 6 30, 6 50, *7 45. *8 50,¶ 9 25, *9 50, 11, a m; 12 10, 1 35. 2 10, ¶3 00. 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches,¶7 45, 8 45. *9 15, a m.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston—5 48, 6 34. *6 53, 7 01, *7 18. *7 27. *7 48, *8 57. 9 28, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17 1 38. 2 13. ¶3 03. 4 02, 4 33. *5 33, *5 43. *6 28. 7 52. p m; Dimanches, *7 17. *7 27 ¶7 48. 8 48, *9 18, a m; §4 25, 6 03.p m.
Pour Woburn—6 30, §7 01, 7 45, 11, a m; 1 35. §4 33. §5 33. p m; Dimanches,8 45.a m; §4 25,6 §03.p m.
☞ Express, § seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45. 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.
Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m Via South Lawrence, 6 30, a m.
☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43. 9 14, 9 45, 12 11 a m. 12 57, 1 47. 3 43 (5 04 Nashua seulement) 5 42, 6 22, 8 13, 8 43 p m; Dim. 10 09 a m. à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43. p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45. 12 11 a m; 1 47, †8 13 p m
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a. m.; †8 13 p. m.
Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.
Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.
† Tous les jours pour Montréal.
J. W. SANBORN, gérant général.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt-Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
La Cote du Pacifique,
La nouvelle ligne de voie ferree Passant par le Pont de Poughkeepsie
—ENTRE—
Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.
Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie Baltimore et Washington.
Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux bureaux de Billets.
W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.
O. P. ANDERS, Agent général de

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
☞ Son assortiment de Draps,
☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du
☞ dernier goût et de patrons les
☞ plus nouveaux.

ST-LAWRENCE HOTEL,
959 Rue Middlesex.
Lowell, Mass.
Le seul Hôtel Canadien
C. ROUSSIN, Prop.
CHAS. H. CHAGNON, Gerant.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
170 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m., excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêtete et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!!
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

SAVENA

Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT
AND A
USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

On ne marquera pas d'œufs cette année pour Pâques à New York. C'est généralement la semaine sainte, qui est surnommée, à cause de cela, la "semaine des œufs" au Mercantile Exchange, qu'ont lieu les premiers arrivages de l'Ouest et du Sud, de ce qu'on appelle les œufs frais du printemps.

Cette année les premiers arrivages d'œufs frais du printemps ont été beaucoup plus considérables que les années précédentes Il résulte des statistiques officielles qu'il est arrivé par les journées de lundi et de mardi 522,777 caisses d'œufs frais, ce qui représente exactement 20.266 368 œufs.

ALLELUIA.

Satan vient de s'enfuir au fond des noirs abîmes;
L'immense sacrifice est enfin achevé:
Le monde a consommé le plus grand de ses crimes...
Et le monde est sauvé!

Une hymne a retenti sous les sacrés portiques
Et les échos du ciel ont redit les cantiques
Que les anges chantaient sur leurs lyres de feu.
Des brûlants séraphins les augustes phalanges,
Les chœurs éblouissants des sublimes archanges
Entonnent l'hozanna de Dieu!

Hozanna! hozanna! du couchant à l'aurore!
De tous les jours créés ce jour est le plus beau!
Celui que l'homme immole et que le ciel adore
Est sorti du tombeau!

L'univers tout entier frisonnait d'épouvante:
Le Christ était mourant. Dans sa rage sanglante,
De vinaigre et de fiel un monstre l'abreuva.
Mais deux soleils à peine ont passé sur sa tombe;
Et l'Homme-Dieu s'élance, ainsi qu'une colombe,
Vers le trône de Jéhova.

Rugissant de courroux dans sa demeure immonde,
L'orgueilleux Lucifer a frémi de terreur;
Et la mort, jusqu'ici la maîtresse du monde
A trouvé son vainqueur!

Chantez le Roi des cieux sur votre lyre immense!
Chantez le Roi des cieux dans un commun transport!
Il est ressuscité: pour chanter sa puissance,
Unissez de vos voix le grandiose accord!

Chantez, êtres créés, sur vos lyres sublimes!
Car le jour du Seigneur est enfin arrivé:
Le monde a consommé le plus grand de ses crimes,
Et le monde est sauvé!

LOUIS FRÉCHETTE.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 8 Mars 1894.

M. l'Administrateur,

Une des grandes industries de la province romaine, est l'industrie pastorale. Cette profession jadis ennoblie par les patriarches d'Abraham au Roi David, de Saul à St Jean-Baptiste, est encore exercée dans presque toute sa simplicité primitive par les pasteurs romains.

Les pâtres ne sont pas les propriétaires des immenses troupeaux qu'ils gouvernent, mais comme Eliezer chez Abraham, comme Jacob chez Laban, ils ne sont que les gardiens des brebis Ce sont eux qui ont soin du troupeau, moyennant un faible salaire, et le propriétaire, comme tout bon capitaliste le doit faire, en retire d'immenses profits.

Voici en peu de mots comment la chose se fait. Un homme achète dix ou quinze mille brebis; il les divise en 20 ou 30 troupeaux de 500 bêtes; puis il confie chaque troupeau à deux montagnards qui connaissent la vie pastorale à fond. Ces deux hommes sont ordinairement aidés dans la garde du troupeau par quatre, cinq, six chiens plus gros que des loups et mauvais comme des tigres. Malheur à qui s'aventure autour du troupeau, la nuit surtout; si c'est un animal, il y laissera un lambeau de son cuir, si c'est un homme, le moins qu'il peut faire, est d'abandonner le fond de la culotte dans la gueule béante de ces molosses.

Le pâtre a pour salaire 20 cents par jour. Il est nourri, logé et presque habille par son bourgeois. La nourriture du pâtre consiste en deux livres de pain par jour et une livre de fromage à la crème appele *ricotta* qui se fait tous les jours avec le lait des brebis. Sa boisson habituelle n'est autre que l'eau limpide de la claire fontaine.

Son logement est encore plus primitif que sa nourriture. Il consiste en une vaste cabane de paille et de jonc affectant la forme d'une cloche immense. Dans cette cabane doivent loger tous les pâtres d'un même propriétaire, qu'ils soient 20, 30, 40 Les lits de paille recouverts de peau de mouton y sont étagés comme dans un steamer. C'est aussi dans cette cabane que l'on cuisine, que l'on cuit le fromage, que l'on écorche les agneaux et les brebis devenues vieilles, etc.

Les pâtres font deux repas réguliers par jour: le premier à l'aurore, le second au coucher du soleil, car ils passent toute la journée dans la prairie à paître leur troupeau. Comme la distance d'un repas à l'autre serait un peu exagérée, l'été surtout, chez des gens qui passent leur vie au grand air, chaque pâtre a soin d'emporter avec soi un morceau de pain et de fromage pour apaiser la faim de midi.

Vous vous demanderez peut-être ce que font ces gens-là durant ces immenses journées, surtout lorsque l'herbe étant abondante, leur troupeau déjà naturellement pacifique, ne leur donne aucun trouble? Eh! bien la plupart, italiens dans l'âme, ne font rien; ils dorment le ventre au soleil, la tête à l'ombre d'un buisson. D'autres, un peu plus intéressés, un peu plus désireux d'améliorer leur sort, tricotent les bas ou même des corps de laine. Ces pâtres exceptionnels parviennent ainsi à faire 10 ou 20 cents par jour de plus que les autres En soi, c'est peu; mais pour eux, c'est beaucoup.

Le soir en rentrant au bercail, le matin en sortant la moitié des pâtres ont la charge de traire les brebis, l'autre moitié fait le fromage, fait le repas des chiens, ecorche les agneaux. Tous les jours, en effet, le facteur et le vice-facteur, ce qui revient à dire l'*overseer* et le *second hand* de la bergerie s'en vont à Rome avec deux charrettes attelées chacune de trois mulets. La première charrette est chargée de corbeilles remplies de fromage. La seconde charrette est remplie de boîtes contenant les agneaux écorchés et leurs peaux.

Les peaux se portent aux pelletiers qui les font travailler et les vendent ensuite aux gantiers qui en font ces beaux gants souples et forts, dit gants d'agneau.

Les agneaux se portent aux bouchers qui les detaillent et les vendent à la livre. La chair d'agneau est délicieuse surtout rôtie; elle est aussi excellente passée à la poêle, ou cuite lentement à la casserole avec des tomates, des oignons et du lard.

Le fromage se porte aux charcutiers qui, eux aussi, le vendent en détail dans les magasins et dans les rues de Rome. Le fromage à la crème est blanc comme du lait, il est délicieux comme de la crème. Les romains qui en sont on ne peut plus friands le mangent saupoudré de sucre et de café ou encore saupoudré de sucre et de vanille, de sucre et de cannelle. Alors, c'est aussi bon que la meilleure crème à la glace; mais c'est bien plus substantiel et plus nourrissant. Je connais des américains et des anglais, ici, qui déjeûnent chaque matin avec de la *ricotta* au café ou à la vanille

Le fromage que l'on veut conserver se sale pour le faire sècher, alors il prend la couleur du beurre et l'odeur caractéristique du fromage. Les italiens en font grand usage pour le manger seul, ou pour en saupoudrer la soupe, le macaroni, les côtelettes de veau à la *parmigiana*, le filet de porc, etc.

Au retour de leur course à Rome, et dans les mêmes corbeilles qui ont porté le fromage, le facteur rapporte le pain nécessaire au jour suivant.

J'ai dit que les pâtres sont à peu près habillés par leur bourgeois. En effet, celui ci leur donne quatre peaux de mouton ou de chèvre par an. Avec les peaux de moutons, qu'il sait très bien tanner avec de la chaux de manière à la rendre souple sans avarier le poil, le pâtre romain se fait sa couverte de lit, un habit et une sorte de manteau. C'est lui qui est le tailleur de ces accoutrements divers, et je vous laisse à imaginer toute l'élégance qu'il sait y prodiguer. Rappelez vous quelques gravures d'esquimaux et dites-vous bien que c'est une miniature, un bijou, en comparaison du pâtre romain affublé de peau de mouton. Avec les peaux de chèvres il se fait des culottes. Et chaque fois que je vois quelque pâtre ainsi culotté, je suis involontairement reporté au temps où la fourrure de singe était de mode parmi nos élégantes d'Amérique. Ma foi, les pâtres romains sous la peau de chèvre ne paraissent pas plus mal que les distinguées susdites, sous la peau de singe!

Depuis le commencement de novembre jusqu'à la fin de mars, les troupeaux restent dans la plaine; le premier avril ils s'en vont sur les montagnes afin d'y retrouver le grand air frais. En juin les pâtres deviennent tous tondeurs, et la laine des brebis devient une forteresse de richesse pour le propriétaire du troupeau.

L'industrie pastorale, malgré les taxes, les impôts et les dépenses nécessaires, donne toujours un gain de 50 à 60 pour cent.

Bien à vous,
WM. BREEN.

LE GOUDRON ETAIT PRES.

Inwood, L. I., 22 mars.—William Player, accusé d'avoir eu des relations coupables avec une dame Susan Pettit, qui vit séparée de son mari, a bien failli être emplumé un de ces soirs.

Jeudi soir, des "white caps" improvisés ont tenté de surprendre le jeune homme en tête-à tête avec Mde Pettit, mais ils manquèrent leur coup.

Mde Pettit est une jeune femme de 25 ans qu'on dit fort jolie. Son mari est commis-voyageur pour un marchand de boisson en gros de New York. Il y a trois semaines le couple se querella et se sépara à cause de la jalousie du mari qui s'objecta aux visites assidues du jeune William Player auprès de sa tendre moitié pendant ses absences.

Mde Pettit se retira dans un cottage qui lui appartient dans un quartier retiré de la localité.

Player continua à rendre visite à Mde Pettit, et un jour il reçut une lettre lui conseillant de cesser ses relations avec cette jolie femme, sinon il serait emplumé.

Player, qui n'a pas froid aux yeux, pensa que ce n'était l'affaire de personne et il se moqua de l'avertissement.

Jeudi soir, plusieurs gens du village préparèrent une chaudièree de goud on bouillant; puis ils envoyèrent deux espions faire le guet aux environs de la résidence de Mde Pettit. Ces deux espions virent Player entrer dans la maison, et ils accoururent le dire à leurs compagnons qui étaient tous masqués.

Entre 9 10 heures, sept hommes masques, portant la chaudière de goudron, un sac de plumes et une grosse brosse, s'approchèrent à pas de loup du cottage, et l'un d'eux alla frapper a la porte.

—Qui est là? demanda une voix de femme.

—Ouvrez! s'écrièrent les sept hommes.

Après quelques pourparlers, Mde Pettit entrebâilla la porte pour entrevoir ces visiteurs à une heure si avancée, mais ceux-ci poussèrent la porte.

—Nous voulons William Player, dit une voix derrière un masque.

Mde Pettit leur ordonna de sortir, mais l'un d'eux monta au deuxème etage, et rendu sur la dernière marche il entendit le bruit d'une glace qui se brise C'etait Player qui venait de se jeter à travers une fenêtre pour se sauver à toutes jambes sans que les "white caps" pussent l'atteindre.

Ce matin, le jeune Player, qui est employé comme teneur de livres à Far Rockaway, un village avoisinant, a reçu une lettre l'avertissant que s'il ne quittait pas l'endroit d'ici à trois jours, il serait enduit de goudron et roulé dans la plume.

Player dit qu'il ne partira pas et qu'il continuera à visiter Mde Pettit, où il ira armé jusqu'aux dents.

LE SOL.

Un journal américain disait il y quelque temps: "Les Canadiens-français, une fois entrés dans une grève, sont les plus tenaces de tous les grévistes. Pourquoi? Parce qu'ils possèdent des fermes au Canada, et quand ils sont poussés à bout en ce pays, que l'argent leur manque absolument, ils se retirent sur le sol natal, où le pain quotidien leur est assuré, en attendant que les patrons leur accordent cequ'ils demandent.

"Les Norwégiens se trouvent dans le même cas. Les premières épargnes qu'ils réalisent servent à acheter un lopin de terre non loin de la fabrique où ils travaillent. Pendant une fermeture, ils s'occupent sur leurs fermes, et l'hiver ne les surprend jamais sans que leur cave ne soit remplie de comestibles.

"Pendant ces jours de malheur, le sol est le meilleur ami de l'employe des fabriques qui serait, sans lui, obligé de subir un chômage forcé, ce qui est la ruine et la misère.

"Les Canadiens-français et les Norwégiens sont des grévistes difficiles à subjuguer, parce qu'ils n'abandonnent jamais le sol complètement."

C'est une grande leçon dont nous ferons notre profit, si nous sommes sages.

Le sol, c'est une sûreté, car il fait rarement défaut. Cependant, nous trouvons que les Norwégiens agissent d'une manière encore plus raisonnable que nous, Canadiens. Ils vendent leurs terres en Norwége et achètent du terrain sur le sol américain, près des fabriques où ils sont employés.

Nous, Canadiens, nous gardons des fermes au Canada où l'agriculture ne paie pas, et quand surviennent des grèves, nous sommes obligés de faire des dépenses considérables pour nous rendre, avec nos familles, sur le sol qui nous appartient, mais qui ne donne que juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim. Quand l'industrie américaine redevient prospère, les mêmes dépenses se présentent pour notre retour aux Etats-Unis. Dans ces voyages incessants, que de fortunes n'avons-nous pas englouties?

Les Norwégiens sont, à notre sens, plus sages que nous sous ce rapport. Puisqu'ils ne peuvent pas vivre dans leur pays dans une certaine aisance qui convient à leurs aspirations, ils viennent en ce pays pour s'y etablir definitivement, et comme ils sont nes agriculteurs, ils échangent leurs premières épargnes pour une ferme à proximité des fabriques ou ils travaillent.

Ils s'emparent du sol, ce qui est une force dont on ne peut faire fi impunément, puisque les riches capitalistes la reconnaissent.

Nos compatriotes devraient agir de la sorte, et quand l'industrie ne pourra pas, comme aujourd'hui, leur accorder les avantages dont ils ont besoin pour prospérer, ils ne seront pas obligés de gaspiller tout leur avoir en frais de voyages.

Que de fermes, dans la Nouvelle-Angleterre, si elles étaient cultivées par des cultivateurs canadiens, feraient la fortune de leurs propriétaires!

Sur ce sujet, on l'avouera, il y a matière à reflexions.

Préparatifs de Guerre.

Des nouvelles d'une bien grande importance nous arrivent de la capitale fédérale. Il paraîtrait que l'Angleterre est en train d'ignorer certaines décisions du tribunal d'arbitrage de Paris relativement à la pêche aux phoques dans la mer de Behring. Les Anglais, qui ne passent pas pour des gens fort scrupuleux, ne seraient pas disposés à faire leur part pour empêcher la pêche illégale des loups marins, et les Etats-Unis se trouveraient à avoir tout le fardeau sur les épaules.

Notre gouvernement s'objecte à cette attitude de la part de l'Angleterre, et le fameux differend de la mer de Behring, qu'on croyait réglé définitivement, fait mine de vouloir revenir au sujet d'actualité.

Toujours est il que notre ministère de la marine trouve que l'affaire prend une tournure sérieuse, et il a ordonné certains préparatifs de guerre qui ont leur signification.

L'amiral Walker, le premier commandant d'une escadre américaine composée de vaisseaux modernes, a reçu ordre de se mettre à la tête de l'escadre du Pacifique. On sait que l'amiral Walker est doué d'une très grande habilité et que dans des situations difficiles et délicates, il est *the right man in the rigkt place.*

Le Pacifique sera cet été un poste de très grande importance, sur lequel toute la nation aura les yeux, car il peut devenir, à brève échéance, le théâtre de grands combats navals auxquels prendraient part ces deux puissantes nations maritimes, les Etats-Unis et la perfide Albion.

En certains quartiers, on croit que nos diplomates et ceux de l'Angleterre n'ont pu s'entendre sur la question de la pêche des loups marins, malgré l'arbitrage de Paris, et que les Etats Unis trouvent qu'il est prudent de se préparer à toute éventualité.

La prudence est la mère de la sûreté, mais espérons que l'attitude énergique prise par notre gouvernement va faire comprendre aux Anglais la nécessité d'agir d'une manière à éviter l'effusion du sang.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

Les deux Voisins.

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, et pensait: — Si je meurs, ou que je tombe malade que deviendront ma femme et mes enfants?

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongeait son cœur comme un ver ronge les fruits où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue a l'autre père, il ne s'y était point arrêté; car, disait-il, Dieu qui connaît toutes ses créatures, et qui veille sur elles, veillera sur moi et sur ma femme et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieure.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu, à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux et regardait ces oiseaux qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant; car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus, que deviendront-ils si je leur manque

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit pas.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit: — Je veux voir les petits de cette pauvre mère; plusieurs sans doute ont déjà péri. Et il s'achemina vers le buisson.

Et regardant, il vit les petits bien portants; pas un ne semblait avoir pâti.

Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et, après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence raconta, le soir, à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit: — Pourquoi s'inquiéter? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants; si vous mourrez avant moi, je serez le père des vôtres.

Et si l'un et l'autre nous mourrons avant qu'ils soient en âge de pourvoir à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux.

F. DE LAMENNAIS

UNE EPOUSE INTERMITTENTE.

Le Infortunes Conjugales de M. Dupont.

Paris, 25 Mars.—Un amoureux qui peut se vanter d'avoir de la chance, c'est M. Meldarz, la victime du drame qui vient de se dénouer, sans grand dommage pour personne, devant le jury de la Seine. Traversé de part en part par la balle d'un mari qu'il avait trompé, son ami intime, naturellement, il était sur pied au bout de huit jours.

Ce meilleur ami de M. Meldarz était un monteur en bronze, nommé Dupont, très brave homme, marié à une coquine qui lui en faisait voir de toutes les couleurs.

Une première fois, au mois d'août 1892, elle avait fui le domicile conjugal avec Meldarz qui, le lendemain de leur arrivée à Bruxelles, écrivait à l'infortuné Dupont cette lettre d'une délicieuse ironie.

Mon cher Jean,

Tu me jugeras sévèrement si tu veux. A ton point de vue, je suis coupable; mais tu le sais, j'ai les idées larges! Si tu veux, prends la suite de mes affaires, c'est une maison facile à conduire.

Nous désirons votre patronage et pour l'avoir nous sommes consentants de vous donner un choix de présents de
$100.00
DICKSON BROS,
68 - RUE MERRIMACK - 68

En faisant une rente à ta femme, aujourd'hui Mme. Melderz, tu lui assures son existence; donne-lui le nécessaire, tu garderas le superflu. Caroline n'était pas pour toi; pardonne-moi si tu peux. Je serai d'ailleurs à ta disposition quand tu voudras, mais crois-moi, tu es jeune, cherche une femme qui te comprenne. car tu n'étais pas heureux avec celle-là.

Ton ami sincère, EDMOND.

Dupont, qui était décidément une bonne pâte de mari, ne fit point de scandale ridicule, il ne provoqua pas le traître et ne chercha pas dans le remède irréparable du divorce une consolation à son malheur.

Il aimait sa femme quand même! Avec une patience débonnaire, il s'attacha à la ramener, à la convaincre qu'elle avait eu tort de partir avec son ami, il lui écrivit des lettres touchantes, parlant de leur enfant, qui souffrirait cruellement de son inconduite. Bref, il parvint à la persuader et, prise d'un remords éphémère, l'épouse fugitive réintégra un beau matin le domicile légal.

Ce ne fut pas pour longtemps. Mme Dupont, qui n'avait pas cessé pour cela d'entretenir avec Meldarz des relations intimes, rendit la vie intolérable au mari qui lui avait pardonné. Son idée fixe était de l'exaspérer, de l'amener à des actes de violence qui lui eussent permis de réclamer le divorce, puisque Dupont persistait à reculer devant cette extrémité.

N'y réussissant pas, elle prit de nouveau la fuite et s'installa chez sa mère, à Noisy-le-Sec. Dupont, qui s'était encore résigné à cette séparation, apprit, au mois d'octobre dernier, que sa belle-mère avait un locataire, et que ce locataire n'était autre que Meldarz, avec lequel sa femme avait repris la vie commune.

Cette fois, la patience lui échappa. Il se rendit à Noisy-le-Sec, aperçut Meldarz qui se promenait avec sa femme au bras et, sans mot dire, tira un coup de revolver en pleine poitrine à son ancien ami. Puis il alla se constituer prisonnier.

A l'audience, Meldarz, très confus, fait publiquement amende honorable à l'homme qu'il a si indignement trompé.

—J'ai été bien coupable envers toi, mon cher Dupont, sanglote-t il.

—Oh! oui, bien coupable, répond Dupont. Tu m'a pris ma femme, à moi, ton vieux camarade, ton ami de vingt ans!

—C'est ma faute qui fait ton excuse, répond Meldarz, autrement tu serais impardonnable d'avoir tiré sur moi!

Après cet échange de récriminations et de regrets, l'acquittement du mari s'imposait. Les jurés n'ont pas hésité un seul instant à le prononcer.

NOCES TRAGIQUES

Le Nouveau Marie Tue un Homme

Birminham, Ala., 23 mars. — Wm. Ingram, un jeune fermier demeurant près d'Evergreen, s'est marié hier soir. Vers minuit un certain nombre de ses amis vinrent le sérénader, employant comme instrument de musique des chaudières, des cloches, &c.

Ingram devint tellement fou de rage en attendant ce charivari qu'il s'empara d'une hache et la lança parmi la bande.

Le tranchant atteignint Jim Dixon dans le dos, lui fracturant l'épine dorsale, ce qui a causé la la mort.

Ingram s'est livré à la police et il est en prison.

Sa jeune épouse est au désespoir

AUTOUR D'UN SCANDALE.

Ce qui se Dit Dans les Coulisses.

Washington, 23 mars. — Aujourd'hui étant le Vendredi Saint, les Cours restent closes, ce qui interrompt le fameux procès Pollard-Breckinridge.

Dans les coulisses il se dit bien des choses concernant ce scandale.

On rapporte dernièrement que Mlle Wing, la nouvelle épouse du colonel Breckinridge, avait l'intention d'intenter un procès en divorce à son mari, à cause des révélations foudroyantes faites, au cours de son témoignage, par Mlle Pollard. Cependant, on a démenti cette rumeur, et nous saurons à quoi nous en tenir à ce sujet seulement quand le résultat du procès sera connu.

On rapporte aussi qu'il y aura du sang versé si Breckinridge persiste a vouloir impliquer dans ce scandale certaine personne très distinguée du Kentucky qu'il accuse d'avoir eu des relations illicites avec Mlle Pollard. Ce grand personnage, qui était sénateur, est décédé il n'y a pas bien longtemps, et sa famille vengera la memoire si l'on veut le mêler à cette sale affaire.

On mande de Londres que la Reine et le prince de Galles viennent de donner leur consentement au mariage de Lord Roseberry avec la princesse Maud de Galles.

La nouvelle sera officiellement confirmée sous peu.

Un escroc élégant se disant le neveu du millionnaire Vanderbilt, s'est enfui avec la fille d'un banquier Viennois et $30,000 dérobés au coffre-fort paternel.

Le banquier qui se nomme Paul Endorf, est actuellement à New York où il vient de declarer à un avocat bien connu qu'il veut retrouver sa fille à tout prix. Il croit que les deux tourtereaux envolés sont à la Nouvelle-Orléans.

M. Gladstone, en réponse à l'adresse des libéraux d'Edimbourg, écrit à M. John Cowan ce qui suit: J'ai la ferme conviction que tant qu'il ne sera point fait justice aux demandes de l'Irlande, les besoins législatifs du pays ne seront jamais satisfaits, et que, sans union et sans force, l'honneur britannique restera à jamais souillé par cette tache ou cette erreur que l'histoire du Royaume-Uni enregistrera.

Une petite fille âgée de 13 ans et nommée Jessie Genéreux, habitant Webster, Mass., jouait l'autre jour autour d'un feu de joie, avec quelques amis quand, ayant fait un faux pas, elle tomba dans la masse bûlante. Ses jupes prirent feu de suite. Un jeune homme du nom de Hickey, qui assistait à cette scène, se dépouilla de son pardessus et en enveloppa l'enfant qu'il roula sur le sol, ce qui éteignit les flammes, mais la petite Jessie n'en a pas moins reçu de graves blessures auxqelles elle succombera probablement. Jessie est la fille de M. Léon Généreux.

MARVELO!
MARVELO COMPOUND,
Pour le Nettoyage des Habillements de Dames et de Messieurs.
PRIX: 25 Cts.
☞ EN VENTE PAR TOUS LES PHARMACIENS.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 29 MARS 1894.

ACTUALITES.

Louis Cyr est à New York. Il vient conclure le contrat pour sa rencontre avec Sandow.

Une vague froide d'une sévérité peu commune s'est abattue sur la vallée du Mi ssissipi. Les arbres en fleurs, les vergers et les legumes du printemps ont été gelés.

Il est convenu, a dit Corbett, que ma prochaine rencontre avec Jackson aura lieu aux Etats-Unis. Je ne consentirai jamais à me battre en Angleterre ou ailleurs.

Pour vous débarrasser de l'odeur de la peinture, mettez une poignée de foin dans un seau plein d'eau que vous laisserez séjourner dans la chambre nouve lement peinte.

Mitchell a dit à un journaliste de New York qu'il avait pris la tempérance pour un an et qu'il autorisait quiconque le verrait boire, à lui donner un coup de poing sur le nez.

Il a ajouté que s'il avait su, il y a des années qu'il n'aurait plus pris une goutte de boisson.

L'*intermédiaire des chercheurs* a trouvé une perle dans un roman récent.

Il s'agit de la description d'une ville au moyen-âge et l'auteur s'exprime ainsi :

"Les reverbères, qui n'existaient pas encore à cette époque, rendaient les rues encore plus obscures."

LES NEGRES.

Une question qui revient sur le tapis, c'est celle du renvoi des nègres des Etats-Unis dans leur contrée tropicale, l'Afrique.

C'est d'un œil effaré, nous l'avouerons, que le yankee voit augmenter avec rapidité en ce pays la population noire qui de nos jours ne compte pas moins de huit millions d'âmes. En effet, ceux qui ont habité le Sud des Etats-Unis ne sont pas sans avoir remarqué la distance énorme qui subsiste toujours entre le blanc et le noir. Ce sont deux races qui évidemment n'ont pas été faites pour vivre côte à côte, jouissant des mêmes privilèges, nourrissant le même patriotisme, les mêmes aspirations et formant une même nation. Ce que Dieu a fait est bien fait. En faisant naitre le nègre sous les cieux brûlants du centre de l'Afrique et la race blanche dans d'autres parties du monde, il a établi une ligne de démarcation qu'on n'a put franchir impunément. Peut-on, sans risque, permettre aux loups l'entrée de la bergerie?

Il est prouvé que les différentes races ne se fondent pas l'une dans l'autre. Quand elles se rencontrent, il y a nécessairement lutte, et la plus forte, surtout celle dont la prolificité est la plus grande, finit par avoir la supériorité, au moins celle que donne le nombre.

Ce fut donc une grande faute que l'établissement de l'esclavage en ce pays quoiqu'elle ait été rachetée en partie par l'émancipation des noirs. Mais c'est le cas de dire qu'on est puni par où on a péché. La nation américaine ne sait que faire maintenant de cette population noire qui ne s'assimile pas, progresse et se civilise à peine, mais qui croit en nombre si rapidement qu'on se demande avec épouvante si dans cinquante ans les Etats-Unis ne seront pas devenus un pays nègre.

Voilà pourquoi on tente de rapatrier les nègres qui, cependant, s'en iront que s'ils le veulent bien, car ils sont citoyens américains et possèdent des droits imprescriptibles.

Une chose certaine, c'est que la nation américaine, ayant fait venir les nègres en Amérique, va être obligée, pour s'en debarrasser, de payer leurs frais de retour en Afrique, ce qui n'est que juste. En fin de compte, les nègres coûteront plus cher au peuple des Etats-Unis que la valeur des services qu'ils lui ont rendus par le passé. Voilà ce que c'est que d'enfreindre les lois de Dieu!

LE TOMBEAU DE CHAMPLAIN,

La Question Serait-elle Reglee?

M. Thos. O'Leary publie, dans le *Daily Telegraph*, de mercredi, une lettre dans laquelle il annonce qu'après de longues et laborieuses recherches, il en est arrivé à découvrir le site de la chapelle dans laquelle furent inhumés les restes de Samuel de Champlain, le fondateur de Québec.

On sait, dit l'*Evenement*, que cette question a déjà été discutée à plusieurs reprises par nos historiens, Laverdière, Casgrain, Lemoine, Harper et Dionne, malgre leurs infatigables recherches et leur grande science historique n'ont jamais pu déchirer le voile mystérieux qui couvre le tombeau de Champlain.

Et depuis qu'ils ont abandonne leurs recherches et que la discussion a cessé sur ce sujet, nous estimons qu'il n'était plus possible de découvrir d'une façon exacte, incontestable, le site du tombeau du père de la cité de Québec.

M. O'Leary nous annonce aujourd'hui qu'il a fait cette découverte.

Il conclut de ses notes, des plans et documents qu'il a consultes que la chapelle de Champlain dans laquelle fut inhumé le corps du fondateur de Québec, était construite exactement à l'endroit où s'élève maintenant la tour de la Basilique, sur la rue Buade.

Reste à savoir maintenant si M. O'Leary ne s'est pas finalement heurté à une erreur comme tant d'autres qui ont essayé d'approfondir ce mystère. Nous le saurons lorsqu'il publiera les documents sur lesquels il s'appuie pour en arriver à cette conclusion. Nous comprenons que c'est ce qu'il se propose de faire prochainement.

En attendant, nous félicitons O'Leary de ses recherches et nous souhaitons de tout cœur que la découverte qu'il nous annonce soit vraie en tous points.

SUR LE MAUVAIS PIED

La semaine dernière, Charles Boiscarré amène à l'improviste un ami à dîner. Madame Boiscarré prend son mari à l'écart pour l'avertir qu'ils n'ont que quelques verres de sherry, et que, lorsque la carafe sera vidée, il ne faudra pas en demander d'autre.

Le repas suivit son cours: beaucoup de gaîté, d'entrain et d'appétit. Il y avait longtemps que Boiscarré avait oublié ses instructions de sa bonne moitié.

—Allons, Alfred, un autre verre de sherry!

Expression décontenancée de la femme et refus de l'ami.

—Pas de frimes, mon cher; c'est de rigueur.

—Non, mon ami; je ne puis certainement pas. Pardonne-moi.

Trois ou quatre autres assauts reçurent le même refus désespérant.

Quand tout fut fini et que le visiteur eut pris congé, l'heure des explications arriva.

En vérité, dit madame Boiscarré, quel entêtement mettais-tu à lui imposer un sherry que tu savais être absent de la maison?

—Ha! ma bonne, je l'avais oublié!

—Oublié? Quand je t'ai donné peut-être vingt coups de pieds pour te faire remonter la mémoire à la tête!

—A moi! Des coups de pied? Quand cela?

—Pendant tout le souper.

Alors, éclatant de rire, le pauvre mari ne put qu'ajouter:

—Je comprends son refus; c'est sur lui que tu frappais.

IL FUT SOULAGE. Voici un extrait d'une lettre de M. F. Mettetat datée le 20 septembre, 1893, Stryker, Ohio.

Cher Monsieur: J'ai tardé à vous écrire parceque je voulais être à même de pouvoir donner plus de details.

Je trouve que la médecine m'a déjà fait beaucoup de bien.

Après avoir eu affaire à tous les médecins des alentours, avoir pris plusieurs espèces de médecines, je trouvais peu de changements; c'est pour cela que je vous ai écrit.

Il faut vous dire aussi que j'avais souvent des crampes dans les membres, et depuis que je prends du Novoro je n'en ai plus ressenties. Tout en vous avouant que je suis un fort fumeur, je me trouve déjà bien soulagé.

Agreez, monsieur, la parfaite considération de votre dévoué.

FRED METTETAT.

Le Novoro du Dr. Pierre n'est en vente que chez les agents locaux et ne peut être trouvé chez aucun pharmacien ni marchand de drogues. Ce n'est pas une médecine patentée. Quand vous voulez en obtenir, envoyez votre commande au Dr. Peter Fahrney à Chicago, Ill., s'il n'existe pas d'agent chez vous. En envoyant $2 vous pourrez, à titre d'essai, recevoir une douzaine de bouteilles du prix ordinaire de $3.00.

Il nous faut un Nom.

Nous venons de recevoir une correspondance signée "Yours Truly, A. N." Nous ne pouvons la publier, à moins qu'on nous fasse parvenir le nom de l'auteur.

PROCES BRECKINRIDGE.

Washington, 26 mars—Pendant la session de l'après-midi, la déposition de William G. Wood, un charpentier de Lexington, a été lue.

Wood a rencontré Mlle Pollard dans la demeure d'une dame Kean, en mai 1882, et sur l'invitation de Mlle Pollard, il continua ses visites. Au bout d'une couple de mois, lui et Mlle Pollard furent fiancés. L'engagement fut brisé parce que Wood dit à Mlle Pollard qu'il n'avait pas les moyens de lui faire faire une promenade en Europe. Wood avait alors 42 ans et Mlle Pollard était une jeune fille.

En contre-examen, Wood a dit que ses frères et son père ne voulaient pas entendre parler de son mariage avec Mlle Pollard, et lui dirent que s'il brisait tout engagement avec elle, ils lui aideraient à payer la maison qu'il désirait acheter. Il admit franchement qu'il n'aurait jamais épousé Mlle Pollard, quand bien même ses parents eussent été consentants, et qu'il ne cherchait que l'occasion pour briser tout engagement avec Mlle Pollard.

Il y eut une certaine sensation dans la Cour, quand l'avocat dit: "Je vais lire la déposition de M. Aleck Julian."

LE MARIAGE PAR MOQUERIE.

Julian a 42 ans et demeure près de Bridgeport, Ky. Il a connu Mlle Pollard pendant environ 15 ans. M. Julian est aveugle et Mlle Pollard, dans une lettre, l'appelait: "My blind sweetheart—my modern Barnabas." Il n'était pas aveugle quand il rencontra Mlle Pollard vers 1879.

Le soir du 24 décembre 1882, la veille de Noël, quatre mois après être devenu aveugle, il passa la soirée chez un nommé Squire Tinsley. Mlle Pollard s'y trouvait aussi. Le lendemain, Mlle Pollard et toutes les personnes présentes prirent de la boisson. Puis elles se rendirent au salon et commencèrent à parler de mariage. C'est alors que quelqu'un proposa que Julian et Mlle Pollard se marient.

Le maître de ceans, M. Tinsley, entra sur ces entrefaites, et Mlle Pollard lui dit, en riant: "Voici un homme qui veut m'épouser." Tinsley les maria alors par moquerie, ce qu'on appelle en anglais un "mock marriage."

Julian et Mlle Pollard, qui avaient bu en peu trop, proposèrent que, puisqu'ils étaient mariés, ils pouvaient se retirer pour la nuit. Ils montèrent dans une chambre et Julian s'assit sur le bord du lit. A ce moment quelqu'un les appela d'en bas, et Tinsley rit beaucoup quand ils les vit descendre à la course. Julian embrassa une fois Mlle Pollard, mais ne prit jamais d'autres libertés avec elle. Elle avait alors environ 18 ans.

En contre-examen, Julian dit: "Mlle Pollard était une bonne fille quant en ce qui concerne sa vertu." Il ajouta ne l'avoir jamais vu rien faire qui fut immodeste, à l'exception du "mock marriage," et cet incident fut le résultat de l'ivresse. Il n'a embrassé Mlle Pollard qu'une seule fois.

La Cour s'est ensuite ajournée au lendemain matin.

Washington, 27 mars. — Les procédures dans le procès Breckinridge n'ont pas été intéressantes aujourd'hui. Presque tous les spectateurs s'en allèrent quand ils s'aperçurent du peu d'importance de la séance.

Le chef de police Moore rendit témoignage concernant la visite faite à ses bureaux par Mlle Pollard et Breckinridge. Il n'apprit rien que nos lecteurs ne sachent déjà.

Ensuite quelques experts en écriture vinrent témoigner que d'après eux Mlle Pollard était la personne qui avait écrit une certaine lettre au colonel Breckinridge l'invitant de venir au collège Wesleyan pour lui faire des compliments sur sa jolie figure.

Mlle Pollard prétend que cette lettre a été forgée.

La Cour s'est ensuite ajournée au lendemain.

BRECKINRIDGE DENONCE.

Des Resolutions Adoptees par la Woman's Rescue League.

Boston, 26 mars—La Woman's Rescue League, de cette ville, à sa dernière assemblée, a adopté des résolutions dénonçant le Congressman Breckinridge, dans les termes suivants:

"Ce suppôt du diable travaillait à remplir les asiles avec sa progéniture. Ce monstre lâche et en cheveux blancs, qui n'a montré aucun respect pour sa femme décédée ou sa deuxième épouse, même envers les femmes en général, devrait être ostracisé de la société comme étant un homme dont tout gentilhomme devrait fuir la compagnie et qui mérite d'être haï par toutes les femmes.

"La Woman's Rescue League demande au peuple chevaleresque du Kentucky de lancer dans la vie privée, dans l'oubli et l'obscurité, un homme qui a déshonoré l'Etat qui l'honorait de sa confiance et qui a causé la disgrâce et la honte de la femme qui l'avait chargé de sauvegarder son honneur.

"Nous sympathisons avec Mlle Pollard dans ses épreuves, au moment où sa vie entière ressemble à un livre ouvert et est mis à nu sous le regard du public. Il y a peu de femmes aujourd'hui qui n'ont pas fait des choses indiscrètes pendant leurs jours de classes, quoique cette ligue croit que Mlle Pollard est accusée de plus de fautes qu'elle en a commises."

POUR LE DEMASQUER.

Washington, 27 mars—Il circule dans la ville une rumeur allant à dire qu'une femme fort riche de Washington, une presbytérienne qui travaille activement en faveur des bonnes mœurs, a donné $5000 à Mlle Pollard pour poursuivre le colonel Breckinridge. Son but est de démasquer, dit-elle, la figure hypocrite de cet homme et de le punir pour ses relations avec une personne autre que sa femme, dans un temps où il se faisait passer pour un homme des plus vertueux et se posait comme l'un des membres les plus actifs de l'église presbyterienne dans le Sud.

On ajoute que cette femme n'a jamais connu Mlle Pollard, mais qu'elle est convaincu que son histoire est veridique.

DANS UN LIEU DESERT.

Une Jeune Fille Entrainee et Seduite

Bargor, 27 mars—On rapporte de Charleston un cas de séduction. Un nommé Stillman Lawry engagea une jeune fille pour aider, disait il, à sa vieille mère à avoir soin du ménage. Cet homme prétendait vivre seul avec sa mère.

Dans l'après-midi il alla en voiture chercher la jeune fille. Ce n'est qu'à la nuit noire qu'il atteignit la maison dans laquelle il prétendait vivre. Toutes les portes en étaient closes à clef et les volets fermés.

En entrant dans cette maison, la jeune fille demanda où était Mde Lawry et il lui fut répondu qu'elle était probablement allée passer la nuit chez des parents à quelque distance.

Cette maison se trouve dans un lieu désert, au bout d'un sentier si mal entretenu qu'il était difficile de le traverser même en plein jour. Conséquemment, la jeune fille fut obligée de passer la nuit dans cette maison. Elle prétend y avoir été séduite.

De bonne heure le lendemain, elle quitta cette maison et fit 10 milles dans la neige avant d'atteindre la demeure de son père, où elle raconta sa triste histoire.

Lawry fut aussitôt arrêté et il subira son procès devant les grands jurés.

L'indignation la plus intense règne à Charleston à propos de de cette affaire.

HOMME BRUTALISE

Des Voleurs le Forcent a leur Donner Son Argent.

Parkersburg, W.Va., 27 mars—La nuit dernière, des voleurs ont pénétré dans la demeure de Basil D. Hall, un riche fermier de Great Bend. Hall avait vendu récemment une ferme et reçu $5000 en argent, qu'il tint cachés dans sa maison.

Les voleurs menacèrent de le tuer s'il ne leur donnait pas cet argent. Hall leur répondit qu'il avait envoyé l'argent à la banque. Alors les malfaiteurs le lièrent sur une chaise avec des cordes et le torturèrent en lui tenant les mains sur une lampe allumée.

Les mains du pauvre homme ont été complètement brûlées. Cependant, il refusa toujours de leur faire connaître le lieu de sa cachette.

Alors ses tourmenteurs lui brûlèrent une oreille et une partie de la tête.

Alors, le pauvre fermier, ne pouvant plus supporter une telle douleur, donna aux voleurs ses $5000, une montre en or et plusieurs autres objets de prix.

Hall dit qu'il pourrait reconnaître ces voleurs, et l'on croit qu'ils seront sous peu arrêtés.

UNE PHARMACIE SAUTE.

Canton, Miss., 27 mars— Une terrible explosion a eu lieu lundi dans la nuit, démolissant la pharmacie d'Alexander & Co.

Une lampe à l'huile de charbon tomba sur le plancher et mit le feu à deux barils de poudre, qui firent explosion et mirent la bâtisse en pièces.

M. Alexander, l'un des propriétaires, a été mortellement blessé, et un homme du nom de Campbell a reçu des blessures graves.

FILLE FOLLE D'AMOUR.

Elle Ecrit des Lettres Brulantes au Dr Charest.

DANS LA DERNIERE ELLE DISAIT VOULOIR SE SUICIDER.

Et Leguer tous ses Biens a Celui qu'Elle Aimait.

Manchester, N. H., 27 mars.—Les Canadiens de cette ville ne parlent plus que de l'amour incommensurable d'une jeune fille pour un jeune médecin vétérinaire et la tragédie qui paraissait imminente, mais s'est terminée en queue de morue.

Il appert que ce matin, le Dr J. A. Charest, un médecin vétérinaire, reçut une lettre anonyme qui se lisait comme suit:

"Quand vous recevrez cette lettre, je serai au fond du canal, car j'ai l'intention de me suicider."

En même temps que le Dr Charest recevait cette missive, l'agent de police Frank E. Bourassa, de la force de police de Manchester, recevait la lettre suivante:

"M Bourassa. — Quand vous lirai ces lignes je ne serai plus. Je me suicide à cause de celui que j'aime. C'est le Dr Charest que j'adore. Vous trouverez mon corps au pont de l'Amoskeag. Je suis, etc., MARGUERITE DUPUIS."

Le Dr Carest raconte qu'il a reçu plusieurs lettres dans ce genre-là, excepté qu'elles n'étaient pas aussi désespérées, et il a ajouté:

"Il y a environ deux ans je manufacturais un remède breveté. Parmi mes pratiques se trouvaient deux jeunes filles.

"Deux mois environ après leur première visite, je reçus une lettre anonyme écrite en français et évidemment par une fille. Elle contenait des déclarations d'amour pour moi. Comme elle ne contenait aucune signature, je n'y prêtai aucune attention et la déchirai.

"Quelque temps après, je reçu une autre lettre du même genre; puis j'en reçus plusieurs autres, et elles étaient de plus en plus affectueuses. Pas une n'était signée, à l'exception d'une seule venue il y a un mois et qui portait le nom de Marguerite Dupuis.

"Il y a une couple de semaines, j'aperçus la jeune fille qui était une de mes pratiques il y a deux ans, et je soupçonnai aussitôt que c'était celle qui m'écrivait les lettres d'amour.

"Au moment où elle passait en face de mes bureaux, je lui demandai son nom et elle me répondit qu'elle se nommait Marguerite Dupuis; puis elle ajouta: "Vous avez dû recevoir plusieurs lettres depuis quelque temps; elles ont été écrites par moi. Vous devez être surpris?"

"Je conclus que cette jeune fille n'avait pas toute sa raison, et je n'y pensai plus.

"Il y a quelques jours je reçus une autre lettre, contenant la gravure de la jeune fille, et demandant de me rendre à un rendez-vous. Je ne m'occupai pas plus de cette lettre que des autres.

"L'affaire prit une tournure tragique ce matin quand je reçus une autre lettre annonçant que la malheureuse voulait se suicider.

"Dans cette lettre, il était dit aussi que je trouverais $100 dans une poche de son corsage et qu'elle me leguait $1000 qu'elle avait déposés dans une banque.

"Je fus complètement atterré et ne sus que faire; je pensai alors qu'il était de mon devoir d'avertir les autorités.

"Voici mon histoire. Je n'ai jamais connu intimement cette femme et je n'ai jamais rien eu à faire avec elle."

Le policeman Bourassa, en recevant la lettre de la jeune fille, courut aux bureaux du Dr Charest; puis se rendit à la maison de pension de Mlle Dupuis, No. 444 rue Chestnut, où on lui apprit que la jeune fille était partie pour l'ouvrage le matin, comme d'habitude.

L'agent de police se rendit alors à la fabrique et trouva la jeune fille paisiblement à l'ouvrage. Il la conduisit au poste, mais elle ne fut pas incarcérée. C'est une fille de 25 ans qui est loin d'être jolie.

On dit qu'elle a plus de $1000 en son nom dans une banque.

Elle commença par nier, puis elle avoua avoir écrit les lettre pour le plaisir de la chose.

Elle fut relâchée sur sa promesse de ne plus faire des bêtises de cette sorte-là.

UNE CURIEUSE LOTION.

Bremen, Ind., 26 mars—Hiram Knoblock, un garçon d'une quinzaine d'années, se trouvait bien malheureux parce que la nature lui avait donné une épaisse chevelure rousse. Un jour, il se versa de l'huile de charbon sur la tête, puis y mit le feu. Toute sa chevelure a brûlé, la maison a pris feu et plusieurs personnes ont failli perdre la vie dans les flammes.

Un colporteur vint à la demeure des parents du jeune Hiram et lui offrit de lui donner une recette qui changerait la couleur rousse de ses cheveux en un noir superbe. Il demanda $3 pour dévoiler son secret. Hiram n'avait, pour toute épargne, que la somme de $2.25. Le colporteur consentit à prendre ce montant.

Alors le colporteur dit à Hiram de se laver les cheveux sept soirs consécutifs dans de l'huile de charbon; puis de se mettre aussitôt au lit.

Le soir suivant, Hiram commença son traitement. Après s'être parfaitement imbibé la tête d'huile de charbon, il monta au deuxième étage. Comme il n'y avait pas de lumière dans le corridor, il alluma une allumette, et en l'élevant au-dessus de sa tête, sa chevelure huilée prit feu. Hiram, en poussant des cris stridents, s'élança en bas de l'escalier, et dans sa douleur, il courut se jeter sur un rideau auquel il mit le feu.

La mère de l'enfant arriva à la course et parvint à éteindre les flammes qui rongeaient la tête du jeune garçon.

Pendant ce temps-là le rideau était consumé et le feu se communiquait au mur, faisant de rapides progrès.

Les voisins, attirés par le bruit, vinrent aider à éteindre l'incendie; mais ils n'y purent parvenir avant que les flammes eussent causé de grands dommages à la propriété.

Quant au jeune Hiram, il sera probablement défiguré pour la vie, et les médecins croient que jamais ses cheveux repousseront.

UNE TRAGEDIE.

Un Jeune Homme que l'Amour Rend Fou.

Bargor, 26 mars— Un tragédie a eu lieu vers 9 40 heures du soir dans la maison de pension d'Edward Burke, sur la rue Exchange.

Horace Pelletier, âgé de 25 ans, était un canadien dont les parents résident à Howland, Me., et qui travaillait dans les bois. Il est arrivé en cette ville jeudi dernier.

Mde Delilah Rickers, qui s'était séparée d'avec son mari il y a trois ans, est arrivée chez Burke vendredi et y a travaillé comme cuisinière depuis ce jour-là.

Pelletier était en amour avec cette femme depuis quelque temps et il lui demanda à plusieurs reprises de le marier.

Elle dit qu'il la menaça plusieurs fois de la tuer si elle ne consentait pas.

Dimanche après-midi, Pelletier la saisit et l'entraîna dans sa chambre, puis verrouilla la porte et lui demanda encore une fois de l'épouser.

Mde Rickers fut beaucoup effrayée et répondit à Pelletier qu'elle allait y songer. Ce dernier la menaça alors.

Ce soir Pelletier lui demanda de nouveau de l'épouser. Elle répondit que non et lui dit de cesser ses attentions envers elle.

Alors Pelletier lui dit: "C'est correct." Et il lui demanda d'arrêter à sa chambre, quand elle irait se coucher pour qu'il pût l'embrasser et lui souhaiter une bonne nuit. Elle consentit, et vers 9.40 heures, elle alla frapper à sa porte de chambre.

Pelletier ouvrit, et lui mettant les bras autour du cou, il l'embrassa, et en même temps il lui tira un coup de revolver qu'il tenait dans la main gauche.

La balle éraffla l'oreille de Mde Rickers, et alla se loger dans la porte de la chambre voisine.

Mde. Rickers se sauva aussitôt et Pelletier lui tira une autre balle, mais sans l'atteindre, tout en criant qu'il allait la tuer.

Cependant, Mme. Ricker parvint à se sauver en bas de l'escalier.

Alors Pelletier retourna dans sa chambre, où il se coupa la gorge d'une oreille à l'autre avec un rasoir.

Il ne tenta pas de se tirer une balle, car aucune trace de coup de feu n'est visible sur sa personne.

La police accourut sur ces entrefaites et trouva le malheureux étendu dans une mare de sang.

Un médecin fut appelé, mais Pelletier ne survécut que 20 minutes.

Pelletier a un père, une mère, trois frères et une sœur qui demeurent à Howland dans le Maine.

TRISTE SPECTACLE.

New Bedford, 26 mars.—Un triste cas de pauvreté a été découvert aujourd'hui en cette ville.

Certains grévistes, mis en faction aux environs des fabriques, pour empêcher les gens d'aller travailler, ont l'habitude de suivre ceux qui font application pour de l'ouvrage pour les conseiller d'entrer dans les rangs des grévistes.

Une femme fut suivie jusque chez elle, ce qui fit découvrir un spectacle bien fait pour attrister.

Cette demeure se trouve dans une petite ruelle donnant sur la rue Purchase. Par dérision, sans doute, cette ruelle est connue sous le nom d'"Allée des Anges."

Dans cette maison, les grévistes ne trouvèrent aucun meuble, à l'exception d'un vieux lit. Il n'y avait pas même de poele ni un morceau de viande dans toute la maison. Cette famille est composée du père, de la mère et d'une jeune fille âgée d'une quinzaine d'années.

Les grévistes apprirent que cette famille portait le nom de Bradley et qu'elle était arrivée d'Angleterre mercredi dernier. Débarquée à Boston, elle décida de venir chercher de l'ouvrage à New Bedford. Cachée dans le lit de plume se trouvait la somme de $200. Le mari avant de quitter le navire prit une faible partie de cet argent et remit le reste dans le lit de plume.

Rendu à New Bedford, le mari chercha l'argent dans le lit et ne put l'y trouver. Il croit que quelque émigrant l'a vu cacher son argent et le lui a volé.

Se trouvant sans le sou, le père, la mère et la fille se mirent aussitôt à la recherche d'une besogne, mais vu les temps durs et la grève des employés des fabriques Wamsutta, seule la femme put se procurer de l'ouvrage à la dernière heure dans une chambre de tissage, ce qui empêcha cette pauvre famille de mourir de faim.

Comme il n'y avait pas de feu dans la maison, cette famille se couchait dès qu'il faisait noir, pour ne pas grelotter de froid. Cependant, la fillette prit du froid et souffre maintenant du rhumatisme.

Une boîte leur servait de table, tandis que le plancher était leurs sièges.

Les syndics des pauvres ont été avertis.

Charles Leonard Fletcher Laisse sa Famille sans le Sou.

New York, 26 mars.—Le *Herald* d'aujourd'hui contient ce qui suit: Charles Leonard Fletcher, directeur d'un petit théâtre, est disparu depuis une couple de semaines.

Fletcher, depuis plusieurs mois, vivait avec sa femme au No. 155 rue Clymer à Brooklyn, où, le 24 février, il lui naquit une fille. Le samedi suivant, il quitta la maison de bonne heure, après avoir embrassé sa femme et lui avoir promis de ne pas revenir tard. Ce fut la dernière fois que Mde Fletcher vit son mari.

Cet homme ne fit aucun secret de sa désertion, car une heure après avoir quitté sa maison, il envoya le télégramme suivant à sa femme: "Je suis dans le trouble. Je ne puis supporter ces malheurs. Envoie chercher tante Rachel. Que Dieu vous bénisse."

Ce message énerva tellement Mde Fletcher qu'un médecin dut être appelé.

Mde. Fletcher est une jeune femme, jolie et de belles manières. Elle rencontra Fletcher pour la première fois en 1891, quand il enseignait l'élocution près de sa demeure à Boston. Elle prit quelques leçons de lui, et leurs amours commencèrent. Ils se marièrent en 1892, malgré l'opposition faite par la tante de la jeune fille chez laquelle celle-ci vivait.

Cette vieille tante conseille maintenant sa nièce de faire arrêter son mari pour refus de pourvoir à ses besoins.

Ne Paie pas sa Taxe.

Lewis Barlofski est le nom de cet homme qui devait une taxe de $27 et a réussi à n'en pas payer un sou.

Cet homme possédait un magasin sur la rue Cheever, dans le Petit Canada. Un jour il partit et l'on n'en entendit parler que tout récemment.

Un mandat d'arrestation a été émis contre lui et le constable John McQuade l'arrêta samedi après-midi vers les 6 heures.

Il prétendit ne pas avoir d'argent et s'en sauva avec le serment des débiteurs indigents.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

—Point de changement sur le fleuve depuis samedi si ce n'est quelques mares d'eau que l'on aperçoit de l'île Ste Hélène jusqu'au pont Victoria.

Il faut un temps chaud de quelques jours pour que la débâcle se fasse.

—Labrecque, le commis défalcataire de la Banque Nationale, en cette ville, a été arrêté samedi, à Boston, Mass.

Averti par télégramme, dans la soirée, le détective Campeau est immédiatement parti pour aller chercher le prisonnier.

Labrecque est arrivé en cette ville lundi matin.

Il n'a pas forcé les autorités à l'extrader.

Il était sans le sou.

A Boston, il avait voulu faire passer un chèque forgé de la Banque Nationale, à l'Hôtel Clarendon.

—Tout un émoi a été causé à la résidence de M. Beau, propriétaire de l'Arcade Café, rue Ste Catherine et domicilié en arrière du No 110 rue Mansfield.

Il paraît que Mde Beau était à nettoyer un revolver et que son travail terminé, elle déposa une balle dans l'instrument pour voir comment il fonctionnait.

Elle poussa soudainement un grand cri, car la balle était partie et était venue se loger dans son épaule droite. On transporta la blessée à l'hôpital privé Strong où la balle fut extraite.

M. Beau déclare que toute l'affaire est un accident et qu'on a eu tort de crier au mystere.

Le Dr Manseau a donné les premiers soins à la malade.

—Samedi dans l'après-midi, des ouvriers travaillaient dans les mansardes d'une maison de la rue Mackay, lorsqu'ils découvrirent, en enlevant une planche du tout, un squelette bien conservé. Au premier moment, ils crurent qu'un meurtre avait été commis dans cette maison. Mais leurs craintes se dissipèrent promptement quand ils trouvèrent non loin du squelette un scalpel de dissection. Après avoir été aux informations, on apprit que des étudiants en médecine avaient résidé dans cette maison. Rien de plus probable qu'ils aient choisi le grenier pour en faire une salle de dissection.

Le coroner a été averti et tiendra une enquête.

Ce dernier croit que ce sont des étudiants qui ont placé là ce squelette de femme pour le faire sécher. S'il n'est pas réclamé d'ici à quelques jours, on le fera transporter à la morgue.

—Depuis le mois de septembre dernier, MM. Boisseau et frères, marchands de la rue St Laurent, constataient la disparution d'effets dans leur magasin. Malgré la surveillance la plus active, la hardiesse du voleur ou des voleurs ne fit qu'augmenter, et, dernierement, les propriétaires du magasin constatèrent la disparition d'un lot de soieries et de satin d'une grande valeur.

Ayant été chargés de l'affaire, les détectives Campeau et Tremper se cachèrent dans le magasin durant le jour pour épier les allant et venant, espérant pincer les voleurs, mais sans succès. Ils résolurent alors d'exercer leur surveillance pendant la nuit et ils n'eurent pas tort. De bonne heure, samedi matin, ils aperçurent une femme du nom de Groulx, chargée de balayer le magasin, tranquillement occupée à bourrer ses habits d'effets de tous genres. Les détectives sortirent de leur cachette et s'emparèrent de la femme et la conduisirent chez elle, rue Craig, et, avant qu'elle n'eut le temps de faire disparaitre les effets en sa possession, ils l'accusèrent de vol. Elle commença par nier, mais finalement avoua. Apres avoir fouillé dans quatre valises, les officiers de la loi trouvèrent des effets volés pour une valeur de $300, suffisamment pour ouvrir un petit magasin. La prévenue a été conduite à la prison en attendant l'enquête préliminaire.

La valeur des effets volés chez Boisseau et frères représente tout près de $1000. Les détectives espèrent réussir à recouvrir non seulement la balance des effets, mais aussi à arrêter les complices de la femme Groulx.

QUEBEC.

—D. Guay et Cie, tanneurs et manufacturiers de chaussures, sont en difficultés financières. Passif, plus de $20,000.

—On annonce le prochain mariage de E. J. Daly, écr, banquier de Boston, avec Mlle Julie Langelier, fille de J. C. Langelier, écr, avocat de cette ville.

—Un voleur de profession nommé William Beaubien, qui est récemment sorti de prison, est allé commettre un vol dans le magasin de M. Brunet, bijoutier, rue St Joseph. Beaubien est entré par la porte privée et est arrivé au magasin en passant par la cuisine, et s'est emparé de quelques vases d'argent. Au moment où il sortait de la maison auec le produit de son vol, il fut empoigné au collet par les constables Théberge et Cameron.

Quelqu'un avait vu Beaubien entrer chez M. Brunet, et sachant que c'était un voleur de profession, cette personne s'est hâtée d'aller avertir la police. Les deux constables mentionnés plus haut ont attendu le voleur, un à l'extrémité de la maison, l'autre à l'intérieur, au pied de l'escalier. Beaubien a été conduit à la station de police de St Roch. M. Brunet était absent lorsque le vol a été commis. Madame Brunet était seule à la maison, mais elle n'a pas eu connaissance du vol, car elle dormait.

M. Brunet fut demandé à la station de police où il identifia les objets volés comme étant sa propriété.

—Le jeune Vezina, accusé d'avoir voulu passer un faux chèque, a demandé à subir un procès sommaire.

—Un décompte a été ordonné au sujet des élections dans les quartiers Saint Pierre et Jacques Cartier, où les candidats ont obtenu des majorités de 13 et 12 voix respectivement.

—Le feu s'est déclaré dans l'usine de M. Houde, à Charlesbourg, l'avant-dernière nuit. Cette localité se trouve à quelques milles seulement de Québec. L'usine incendiée appartenait à M. Renaud. Quand l'alarme a été donnée, les flammes avaient déjà fait de si rapides progrès que les personnes, dont les logements se trouvaient à l'étage supérieur, eurent la retraite coupée. Celles-ci se virent obligées de sauter par les fenêtres du deuxième étage, à peine vêtues, et passer dans la neige les pieds nus pour se rendre chez des voisins. Une femme a été si sérieusement blessée que l'on craint pour ses jours.

TROIS-RIVIERES

—Nous voyons par la *Gazette Officielle* de M. Barthe, juge de district à Trois-Rivières, vient d'être destitué. Son successeur n'est pas encore nommé et le juge Vallée siégera temporairement.

SOREL,

—Le Richelieu est maintenant libre de glace vis-à-vis la ville, excepté sur un espace d'environ deux acres entre le chemin de fer Montréal et Sorel et les quais de la Cie du Richelieu. Il n'y a pas eu de dommages.

ST HILAIRE,

—L'Iroquois House, à St Hilaire, sera ouvert l'été prochain sous la direction d'un riche hôtelier de Floride.

ST ANTOINE,

—Mgr Fabre a béni l'orgue de l'église St Antoine. Cet instrument sort de la fabrique des MM. Casavant de St Hyacinthe.

PICTOU,

—La Baie de Quinté est libre de glace. C'est la première fois que la navigation s'ouvre à pareille date depuis trente ans. Le "Déseronto" a commencé ses voyages.

ST JEAN,

—Madame Louis Guérin, qui demeure depuis quelques mois chez M. Octave Guérin, son fils, à Saint Jean, est devenue la victime d'un pénible accident. Elle descendait un escalier à reculons, et croyait être rendue sur le plancher, elle manqua trois marches et fit une chute qui a été la cause de sa mort. En effet, madame Guérin est morte mardi matin. Le corps de la défunte a été transporté à Saint Armand où ont eu lieu les funérailles.

LES FEMMES SOLDATS.

Il ne manquait plus guère qu'elles pour compléter, en Angleterre, l'égalité des sexes.

L'Angleterre va les avoir. Il s'est créé récemment un comité chargé de grossir l'armée volontaire anglaise d'un corps de femmes dont le rôle devait en principe être surtout celui d'ambulancières et d'infirmières sur les champs de bataille.

Mais le comité, en annonçant aujourd'hui qu'il est prêt à accepter les enrôlements de femmes, trahit des visées plus ambitieuses. Il déclare que les recrues ne recevront pas seulement l'instruction nécessaire pour donner leurs soins aux blessés. Elles seront également astreintes à des exercices à l

BON ✻ MARCHE.

Nous Voulons les Reveiller !

Notre Maniere d'Atteindre notre but.

LES PRIX PARLENT.

Une Vente Speciale dans notre Soubassement.

LES PRIX MENTIONNES SONT POUR CETTE SEMAINE Seulement,

300 Bouilloires à laver, No. 7, fond en cuivre, toujours vendues à 98c.
Pour cette semaine 69 cts.

5 Grosses de Chaudières à diner, 3 quarts, avec Gobelet, prix regulier 25c.
Pour cette semaine 14 cts.

250 Chambres de chambre galvanisées, prix régulier 40c,
Pour cette semaine 29 cts.

5 Grosses de Bassins à laver,
Pour cette semaine 3 cts.

10 Barils de Verres à table (mince) *tumblers* soufflés, prix régulier 60c.
Pour cette semaine 39c. la Doz.

500 Salières en verre, prix régulier 7c.
Pour cette semaine 3 cts.

75 Sets à Thé 4 morceaux, prix régulier 37c.
Pour cette semaine 21c. le Set.

503 Bassins Seiji et 500 Soucoupes à Custard Seiji, à l'épreuve du feu, prix régulier 7c.
Pour cette semaine 50c. la Doz.

2000 Assiettes à Beurre décorées,
Pour cette semaine 1c. chacune.

25 Sets à Thé, 56 morceaux décorés en brun, neutral et pan, prix regulier $4 75.
Pour cette semaine $3.98 le Set.

20 Sets à toilette, 10 morceaux, décorés en brun, bleu, rouge, prix régulier $3 75.
Pour cette semaine $2.49 le Set.

22 Sets à dîner, dessins anglais, 112 morceaux, décorés en brun et neutre,
Pour cette semaine $6.47 le Set.

15 Sets à dîner, 114 morceaux, nouvelles ornamentations en or et brun et or et rouge, prix régulier $20 30,
Pour cette semaine $12.98 le Set.

100 Théières Owari bleu et blanc, bonne grandeur, avec couloir, prix régulier 39c.
Pour cette semaine 25 cts.

3000 Glaïolas et Tube Rose Bulbs, choisies et assorties, jamais vendues à moins de 5 et 7c.
Pour cette semaine 21c. la Doz.

Pour les Familles. — Un set des célèbres Couteaux Christy, prix régulier $1.00,
Pour cette semaine 64c. le Set.

Fers à Repasser de Mme Pott, trois dans un set, en Nickel, prix régulier $1.50,
Pour cette semaine 89c. le Set.

La Connaissance et le Pouvoir.

Nous avons justement recu un autre lot de Dictionnaires Webster, en vente dans le Departement du Soubassement.

Pour cette semaine 79c. la copie.

F. G. MITCHELL & CO.,

BON MARCHE, Coin des Rues Merrimack et Kirk.

Employés de langue française — MM. FRED. H. ETHIER, FRED. J. BOUSQUET, GÉD. LEVASSEUR, CHS. OUIMETTE, S. DUSABLON, JOHN E. TUCKER, ALEX. CHAPUT, MESDEMOISELLES V. MONTPLAISIR, EMMA LANOUE, YVONNE MONTMARQUET, GEORGIANA BOIRE, ANNIE OGG, EUGÉNIE MONTPLAISIR, E. LABONNE, A. BROUILLETTE, M.-L. CHARETTE, V. C. LANDRY et MME N. CHAPUT.

NOTES LOCALES.

Les ouvriers ont repris ce matin les travaux à l'église St Jean-Baptiste.

M. Michel Desrosiers a été nommé gardien du nouveau cimetière canadien.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

J. S. Marion, photographe renom, est passé maître en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

Nous apprenons avec regret que Mdes Rosa Gervais et Victoria Phaneuf sont dangereusement malades.

Les cérémonies des Quarante Heures commenceront vendredi matin, à 8 heures, à l'église St-Joseph.

La fête St Joseph, étant tombée cette année le 19 mars, lundi de la Semaine Sainte, la célébration a été remise au 4 avril prochain.

Mlle Ernestine Alexander, du couvent d'Holyoke, Mass., est venue passer ses vacances de Pâques chez ses parents de la rue Common.

Le Revd Père Emard doit sous peu mettre à l'étude la pièce intitulée "La Tour du Nord". La représentation aura lieu vers le mois de mai.

Pour vos Thés, Cafés, Dickson Bros, ne sont pas égalés à Lowell. Sans contredit, c'est l'endroit par excellence pour les amateurs du bon marché.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

Pour vos chaussures de toutes especes et pour les acheter aux plus bas prix de la ville, l'endroit par excellence est chez J. C. Martel, 51 rue Prescott.

N'hésitez pas un instant si vous avez des plumes à faire teindre ou nettoyer. Fred Varin, rue Merrimack, est le plus compétent pour faire cet ouvrage.

En avant! au "Bon Marché" vous trouverez les plus récentes nouveautés de Lowell dans tous les départements, et le secret à considerer les marchandises sont aux plus bas prix de la ville.

Edouard Ducharme, le jeune homme qui a été arrêté à Boston pour avoir fracturé une vitrine de bijoutier, a été renvoyé devant le grand jury. La caution, $1200.

Une nouvelle fête légale sera maintenant célébrée le 19 avril, en remplacement de la *Fast Day* abolie dernièrement. Elle sera connue sous le nom de *Lexington Day*.

Bon nombre de nos compatriotes partent depuis quelques jours pour le Canada, où ils vont comme tous les ans faire leurs semences printanieres. La plupart nous reviendront sous peu.

M. Ligori Denault, établi au milieu de nous depuis nombre d'années, part demain soir avec toute sa famille pour West Shefford. M. Denault n'a pas oublié de s'abonner à l'ETOILE avant de partir. Heureux voyage.

Une mauvaise digestion est un acheminement vers toutes les maladies possibles. En donnant plus d'activité aux voies digestives, le Dr. Delisle's Kinium Compound fait le bonheur de ceux qui ont assez de souci de leur santé pour faire usage de cet excellent tonique. $1.00 la bouteille.

Le Revd. Père Guillard, provincial de la communauté des Oblats de Lowell, est parti samedi soir pour Montréal, où il est allé assister à la bénédiction et à l'inauguration de la grande basilique de Montréal. Le Revd. Père Guillard représentera les Oblats établis aux Etats-Unis.

Mlle Robin Dyke qui, on s'en rappelle, s'est mariée avec William H. Trantor, un conducteur de tramway, et a découvert, quelques semaines après son mariage, que cet homme avait une femme à New York, a demandé à la Cour Superieure de déclarer son mariage nul, et la decision sera rendue à Cambridge le premier lundi de mai.

M. William Favereault, qui pendant dix ans a été employe dans le plus gros magasin de chaussures de Burlington, Vt, a accepté une position chez O'Sullivan Brothers de la rue Merrimack. M. Favreault est le beau-frère de M. A. N. Duval, directeur du Chœur de l'Eglise St Joseph. Nous souhaitons de l'encouragement à M. Favreault.

Jeudi soir, pendant le service de la Semaine Sainte, un commencement d'incendie s'est déclaré dans le reposoir de l'église St Joseph. Le Révd. Père D. N. Forget s'en étant le premier aperçu, parvint non sans peine à maîtriser l'élément destructeur. Il s'est grièvement brûlé à la main droite et ses brûlures lui ont causé de pénibles douleurs.

M. Armand Lacourse, de Providence, R. I., est arrivé hier avec sa famille dans le but de s'établir au milieu de nous.

Des voleurs ont tenté de s'introduire, avec effraction, dans la boutique de barbier de M. Sirois de Centralville.

Le bill pour amender la charte de cette ville, afin que les syndics des pauvres soient élus par le peuple, a été lu en troisième lecture lundi.

On nous apprend qu'un enfant résidant près du pont de la rue Aiken à Centralville est atteint d'aliénation mentale et est parfois très dangereux.

Le Révd. M. Lacroix, vicaire de Suncook, N. H., est venu passer quelques jours au milieu de nous. Nous avons eu le plaisir de lui serrer la main.

Environ cinquante jeunes votants démocrates du 3ème Quartier ont fondé un club portant le nom de "Tammany Democratic Club of Ward Three." Est-ce un petit Tammany? L'avenir nous le dira, mais le nom ne nous dit rien de bon.

M. et Mde J. L Chalifoux partiront pour l'Europe samedi, dans l'intention de visiter les manufactures de France, d'Allemagne et d'Angleterre. Nous souhaitons une heureuse traversée à M. et Mde J. L. Chalifoux.

Si le pont de la rue Moody est construit, le détective Laflamme fera construire sur son terrain, de l'autre côté de la rivière, deux édifices devant contenir plusieurs logements. D'autres personnes possédant du terrain en cet endroit suivront cet exemple si le pont est érigé.

Par ce temps de stagnation industrielle, bon nombre de nos compatriotes ont, sans doute, songé à retourner s'établir sur une terre au Canada. Entre toutes les parties de la patrie canadienne, les Cantons de l'Est se recommandent spécialement aux agriculteurs, pour la fertilité du sol, la richesse des forêts, la salubrité du climat et l'excellence des eaux. A ceux qui seraient tentés de s'établir dans ces parages, nous conseillons de s'adresser à M. J. H. Gendrons à Sherbrooke, qui leur donnera tous les renseignements désirables, au sujet de propriétés de premier choix, qu'il offre en vente en d'excellentes conditions.

Central Labor Union

A l'assemblée de dimanche, $100 ont été votés pour venir en aide aux grévistes des fabriques de lainages Merrimack.

Des rapports ont été reçus du congressman Stevens et du sénateur Lodge annonçant leur intention de s'opposer à la taxe sur les revenus dans le Bill Wilson.

Rapport du Bureau d'Hygiene.

La mortalité de Lowell pendant la semaine qui s'est terminée le 24 mars: population 87,400; total des décès, 33; décès d'enfants au-dessous de 5 ans, 14.

Cas de maladies contagieuses dont on a fait rapport pendant la semaine: fièvres typhoïdes, 4; fièvres scarlatines, 1.

Les Licences.

Le nombre de personnes qui ont fait application pour une licence cette année est moindre qu'à l'ordinaire.

Le temps pour faire ces applications expire samedi soir.

Jusqu'à présent 20 applications pour des licences de fournisseur ordinaire, six de droguiste et trois pour hôtel ont été reçues.

Le Dr King Arrete

Le Dr J. Henry King, qui occupa des appartements dans l'édifice Swan, il y a un peu plus d'un an et quitta la ville un beau matin sans tambour ni trompette, au grand déplaisir de ses créanciers a été arrêté à Chambersburg, N.Y., pour bigamie.

Il est en prison en attendant son procès qui aura lieu le 23 avril.

C'est une femme du nom de Mary A. Sheehan, de Baltimore, qui l'a fait arrêter.

La Greve de Dracut.

La grève des employés des fabriques de lainages Merrimack à Dracut se continuera. Les suggestions de la Chambre Arbitrale de l'Etat ne seront pas écoutées, comme on l'a décidé à l'assemblée de samedi.

Les grévistes sont encouragés dans leur attitude par un épicier qui a déclaré à ceux qui font affaire avec lui qu'il leur fournira les vivres tout comme s'ils travaillaient et ne leur parlera pas de paiement tant qu'ils n'auront pas repris l'ouvrage.

Jeunes Mais Vicieux.

Trois jeunes bambins, âgés d'une dizaine d'années, qui finiront mal s'ils ne changent pas de conduite avant longtemps, sont certainement ceux qui, dimanche, vers une heure de l'après-midi, se tenaient cachés entre les piliers du pont de la rue Thorndike, l'un d'eux tenant dans ses mains une bouteille ne contenant pas moins d'une pinte de whiskey. Ils se passaient la bouteille à tour de rôle et se moquaient des justes remarques qui leur étaient adressées par les passants.

Les débitants de liqueurs qui vendent à des enfants de cet âge, devraient être connus et punis en conséquence.

Gauthier-Marchand.

Dimanche après-midi, à 5 heures, au presbytère des RR. PP. Oblats, M. Alphonse Gauthier, de Winnipeg, Manitoba, unissait ses jours à ceux de Mlle Anna Marchand, de cette ville. Le Révd. Père Emard leur fit prononcer le oui conjugal. Après les cérémonies nuptiales, les jeunes époux se sont dirigés vers la résidence de M. Zéphirin Loranger, où le dîner de noces fut servi. Les témoins étaient MM. Pierre Marchand et Sostène Gauthier. M. et Mme Gauthier partent ce soir pour le Manitoba où ils doivent fixer leur résidence.

Une Buvette du Dimanche

Le policeman Provencher, remarquant qu'il paraissait se faire un débit de boisson dans l'édifice Regan, No 479 rue Market, fit le guet et aperçut dimanche un certain nombre d'hommes qui sortirent ivres de cette maison.

Il téléphona aussitôt à la station de police, et le sergent Webster, avec les officiers Welch Farrington, répondirent.

Avant leur arrivée, l'officier Provencher tout seul fit une descente dans la maison suspecte, et aussitôt que sa présence devint connue, un baril de bière fut jeté dehors par une fenêtre de derrière.

Mais l'officier Provencher connaissait trop bien son métier pour se laisser flouer: il saisit le baril et arrêta James McGarrahon et sa femme Annie, qui habitaient cette maison.

Naissance.

En cette ville le 26 courant Mde Frédéric Lafleur, une grosse fille. Parrain et marraine, M. et Mde Israël Dumais.

FETE DE PAQUES

Ceremonies Imposantes dans nos Eglises Canadiennes

La fête de Pâques a été observée dimanche dans nos églises canadiennes avec une pompe digne de ce grand jour.

Les autels avaient été ornés d'une manière très artistique; les fleurs surtout s'y trouvaient à profusion.

Les cérémonies ont été imposantes, et malgré une température désagréable, notre pieuse population a célébré la résurrection du Christ en assistant en nombre imposant aux offices religieux dans nos deux temples.

Le chant et la musique surtout ont été à la hauteur de la célébration, et nous ne saurions trop féliciter ceux qui se sont dévoués pour rehausser l'éclat de cette belle fête.

A St Joseph.

Le R. P. Forget a chanté la grand'messe à l'église St Joseph. La magnifique messe en musique de La Hache a été rendue d'une manière admirable par un chœur nombreux, sous l'habile direction de M. A. N. Duval. M. Edouard Vincelette a touché l'orgue et l'orchestre Olympian a exécuté plusieurs magnifiques morceaux qui ont été fort goûtés.

C'est le R. P. Lamothe qui a donné le sermon et a été très éloquent. Vraiment le Révérend Père s'est surpassé, et nous sommes heureux de pouvoir lui offrir l'expression de nos plus cordiales félicitations.

A vêpres, à 3 heures de l'après-midi, il a aussi été fait du très beau chant.

Les solistes étaient Mlles E. Labelle, E. Gagnon, L. Blondin, A. Côté et E. David; MM. F. Desrosiers, F. Malo, H. Duval et A. N. Duval.

A St Jean-Baptiste

A l'église St Jean-Baptiste, le R. P. Amyot a officié à la grand'messe, assisté des RR. PP. Campeau et Féat comme diacre et sous-diacre.

La messe de La Hache a aussi été interprétée avec talent dans cette église par un chœur nombreux et bien exercé, sous l'abile direction de M. E. J. Pinault.

Le R. P Emard a fait le sermon de circonstance avec l'éloquence qu'on lui connaît.

Les solos ont été chantés par Mlles Marie-Anne et Rose Caisse Minnie Gaudette et Mde Lamothe; MM. H. Alexander, J. Lamothe, H. Martin, E. Lambert et H. Weilbrenner.

Mlle A. Alexander a accompagné sur l'orgue.

Nous renouvelons nos félicitations à toutes ces personnes pour leur beau chant et leur belle musique.

Un Seul s'y Oppose.

La semaine dernière, M. Honoré Bourget, employé au magasin de M. E. Pelletier, de la rue Merrimack, circulait une pétition demandant aux commerçants de marchandises sèches, chaussures, hardes confectionnées, modistes, etc., de fermer leurs magasins les mardi, mercredi et jeudi soirs, pendant un certain laps de temps.

Cette demande était faite pour le quartier nord de la ville et le projet semblait rentrer dans les vues de nos hommes d'affaires et de leurs employés. Tous signèrent la pétition mise en circulation par M. Bourget, si ce n'est cependant M. M. Golman, marchand de la rue Aiken, Petit Canada. Il est à espérer que M. Goldman reviendra sur sa décision et ne sera pas la cause que cette idée reste en chemin.

Le Sang Coule.

Le quartier du Petit Canada a été dimanche, vers midi, le théâtre d'une bagarre qui a causé une perte de sang à plusieurs des combattants.

Deux individus d'origine étrangère et plus ou moins sous l'influence de la boisson, s'en venaient sur la rue Hall, lorsqu'ils rencontrèrent plusieurs canadiens qu'ils insultèrent de la pire façon. Ces derniers, touchés dans leur amour-propre, s'emportèrent et la mêlée devint générale.

Une centaine de personnes furent bientôt de la partie et nos deux quidams qui avaient été la cause de ce commencement d'émeute furent poursuivis à coups de pierres et de briques. Ils furent atteints plusieurs fois à la tête et sur le corps, et le sang ne tarda pas à jaillir. L'un deux, dont les habits avaient en partie été déchirés, offrait un triste spectacle. Plusieurs officiers des corporations furent témoins de l'affaire, mais n'osèrent intervenir pour une raison ou une autre.

Lorsque la police fut avertie, la plupart des combattants s'étaient dispersés et aucune arrestation n'a été opérée sur les lieux.

Funerailles.

Les funérailles de M. Alphonse Désormeau, décédé à l'âge de 40 ans et 2 mois, au No. 19 Ayer Block, rue Moody, ont eu lieu lundi matin, à 8 heures, à l'église St Joseph. De nombreux parents et amis ont assisté au service funèbre qui a été chanté par le Révd Père Feat.

MM. A. N. Duval et Ed. Vincelette se sont occupés de la partie musicale.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. William Eno Narcisse Smith, M. Fortin et Pierre Denault. M. Thomas Jones agissait comme maître des cérémonies.

L'inhumation a été faite sous la direction de M. Joseph Albert.

A 8 heures, lundi, à l'église St Jean-Baptiste, ont eu lieu les funérailles de Mde Maxime Aucoin, née Emma Godet.

Les cérémonies ont été des plus imposantes. Le Révd. Père Amyot officiait. M. O. Landry dirigeait le chœur et Mlle A. Alexander accompagnait à l'orgue.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. Pierre Larivière, John Tary, Alex. Leblanc, François Dubé, Placide St Louis et F. Bernier.

M. Felix Albert avait la charge des funérailles.

A 9 heures, lundi, à l'église St Joseph, a été chanté le service funèbre de M. George M. Larochelle, décédé vendredi dernier, au No 72 rue Cabot, à l'âge de 31 ans, 9 mois et 10 jours. Le temple avait revêtu ses habits de deuil et renfermait une foule nombreuse de parents et d'amis du défunt.

Le Révd Père Campeau officiait, assisté des RR. PP. Emard et Lamothe comme diacre et sous-diacre.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. Alfred Delisle, Arthur Roy, Jeremie Choquette, Thomas Forget, A. King et Jesse Alexander. Un chœur nombreux a chanté la messe solennelle de requiem, sous la direction de M. A. N. Duval. M. E. Vincelette accompagnait à l'orgue.

De nombreuses fleurs ont été déposées sur la tombe du defunt. Parmi celles-ci, on remarquait, un oreiller tronqué en fleurs naturelles portant l'inscription "au Revoir mon fils"; d'autres portant les inscriptions "Frère," "Au Ciel," plusieurs couronnes et croix en fleurs naturelles et un panier de M. et Mme Bossett.

M. Amédée Archambault agissait comme maître de cérémonies. Le Révd Père Lamothe est allé reconduire le défunt à sa dernière demeure.

M. Joseph Albert avait la charge des funérailles qui ont été des plus imposantes.

Frappe par les Chars.

Un accident qui pourrait avoir des conséquences fatales est arrivé mardi soir, un peu avant 6 heures, sur la rue Tremont.

Au moment ou un train de marchandises passait en face de l'entrepôt de la filature du Tremont, un nommé Michael Murphy a été frappé par un des wagons et lancé de tout son long sur la voie ferrée, s'infligeant de nombreuses contusions à la tête et sur le corps. Une foule nombreuse fut bientôt rendue sur les lieux et le blessé fut retiré de sa pénible position. L'ambulance et le Dr Rocker furent mandés et Murphy fut transporté à l'hôpital St Jean. Son état est très critique. Il habitait au No 47 rue Concord.

Lettres Non-reclamees.

Semaine finissant le 27 mars 1894.

FEMMES.

Blondin, Mlle Edouardina
Dusseault, Desilva
Fournier, Mlle Adelaïde
Lafarais, Amanda
Robertaille, Emilia
Trinque, Madie

HOMMES.

Allard, George
Arrher, Ralph.
Blais, Albert
Bouchard, Pierre
Côté, Alfred
Dorval, D. A. (2)
Descoteau, Origine
De Rocher, Fred.
Gaudette, C. L.
Heneault, Louis
Lafarre, Medic
Lavalle, D. S. Augustine
Morin, Charles (2)
Maillard, Charles
Ouellette, Alphonse
Proux, Evarice
Stonhouse, Etienne
Simay, Sam.
Smard, Charles (2)
Senlouis, François
Therrault, Abraham
Thibeault, Pierre

Pour billets de chemin de fer (billets de retour) adressez vous à Chs. H. Chagnon, au St. Lawrence Hotel.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux.)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6 50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

J. H. HARRINGTON.

Elu Hier Soir Trésorier de la Ville.

UN PARTISAN DE SAWYER PASSE A L'ENNEMI.

Le Taux des Licences le Meme que l'An Dernier.

Les deux branches de notre gouvernement municipal ont eu une assemblée, mardi soir, celle des échevins ayant été spéciale.

Pour être témoin d'une nouvelle lutte pour le poste de trésorier, un grand nombre de personnes étaient présentes.

BUREAU DES ECHEVINS.

Les échevins furent appelés à l'ordre à 8.20 heures. Tous les membres étaient présents. Le maire Pickman a présidé.

Une résolution accordant $800 pour la célébration du *Memorial Day* a été adoptee.

TAUX DES LICENCES.

L'echevin Lovejoy présenta un ordre pour fixer le taux des licences pour la vente des spiritueux pendant l'année qui va suivre, comme suit:

Licence d'hôtelier de 1ere classe ou fournisseur ordinaire, accordée seulement avec une licence de quatrième classe. $1100.

Deuxième et troisième classe, fournisseur ordinaire, $1500.

Quatrième classe de detailleur, accordee seulement avec une licence de 1ere classe, $400

Quatrième classe d'épicier, marchand de gros et embouteilleur, $1500.

Licence de pharmacien, $1.

Licence de brasseur, $1800.

Le taux est le même que celui de l'an dernier, excepté celui de la licence de brasseur qui a été reduit de $2000 qu'il était précédemment à $1800, comme on vient de le voir. Une licence de ce genre va probablement être accordée pour la première fois en cette ville.

Cet ordre a été adopté sans discussion, puis l'assemblée s'ajourna.

CONSEIL DE VILLE.

Tous les membres étaient présents. La résolution appropriant $800 pour la célébration du *Memorial Day* a été adoptee en concurrence avec les échevins.

LA CONVENTION CONJOINTE.

Les deux branches de notre gouvernement municipal ayant adopté un ordre pour se réunir en convention conjointe, elles se réunirent à 8.50 heures dans la Salle du Conseil.

Sur motion de l'échevin Lovejoy, il y eut ballottage pour l'élection d'un trésorier pour la municipalité. Le premier ballottage, qui ne donna aucun résultat, fut comme suit:

Nombre entier	32
" nécessaire	17
W. M Sawyer	15
J H. Harrington	16
J. J Burns	1

Le deuxième ballottage résulta dans le choix de John H. Harrington pour occuper le poste de tresorier, W. M. Sawyer n'obtenant que 14 voix sur 32

L'ajournement eut lieu aussitôt.

CONFERENCE.

Les membres de l'Association Catholique ont assisté à une jolie conférence mardi soir. Le conférencier fut présenté à l'auditoire vers huit heures par M. le Président qui sut, en quelques termes délicats, faire allusion au dévouement de M. Albert Pelletier pour les œuvres paroissiales et au patriotisme dont il a toujours fait preuve.

Quoique la modestie du jeune conférencier l'ait porté à rétorquer bien gracieusement aux paroles flatteuses qui lui ont été adressées par M. le Président, nous sommes heureux de dire que nous louons avec M. L. P. Denault les jeunes gens qui se dévouent aux œuvres patriotiques et aux intérêts de nos compatriotes.

M. A. Pelletier a peint d'une maniere très heureuse le vrai dévouement à la patrie dans sa conférence, intitulée "Le Patriotisme." Tout en nous rappelant nos devoirs envers le pays natal, il sut rappeler à ses compatriotes leurs devoirs envers leur patrie d'adoption.

Comme il nous l'a dit, nous devons être orgueilleux de nos gloires canadiennes, du pays des Montcalm, des Lévis et nous efforcer de maintenir nos institutions à l'étranger.

Tant que nous conserverons notre langue, a-t-il ajouté en d'autres termes, nous conserverons notre religion et le peuple canadien érigera des monuments qui parleront en sa faveur et feront connaître aux autres nations sa destinée providentielle.

Le conférencier a aussi insisté sur la nécessité d'étudier la politique américaine en lisant les journaux français publies aux Etats-Unis, afin que tout homme qui a à cœur ses intérêts et ceux de ses compatriotes, puisse procéder avec discernement quand il s'agit de choisir entre les deux grands partis qui nous régissent.

Telle est en substance la conférence à laquelle nous avons eu le plaisir d'assister et qui a paru faire une bien bonne impression sur tous les auditeurs.

UN SPECTATEUR.

Encore Vainqueurs.

Mardi soir, MM. Goodson et Donovan, de la Mathews Temperance Institute, sont allés se mesurer au whist avec MM. Adelard Guimond et Charles Giroux de l'Association Catholique. Ces derniers sont restés vainqueurs par une série de 26 a 53 points.

Un Club de Balle Anglaise.

Le club de balle anglaise, où vous aimez mieux de base ball, portant le nom d'*Atlantic Base Ball Club*, s'est réorganisé pour la prochaine saison et on le considere maintenant l'un des plus forts de la ville. Voici les joueurs qui le composent: J. H. Sheppard, capt. et r. f.; W. McPherson, p.; C. Davis, c.; B. H Crosby, 1b.; J. McVey, 2b.; P. Whalen, 3b.; C. Lawler, s.s.; F. Green, l. f. et 3b.; J. Ledbredge, s.s. et r. f.; J. Maguire, c. et c. f.

Association Catholique.

M. P. L. Denault, présidait mardi soir l'assemblée régulière de la Corporation de l'Association Catholique M. Henri Daigle agissait comme secretaire. La troisième conférence a été donnée par M. A. Pelletier qui avait pris pour sujet le patriotisme. Elle a été bien goûtée.

Un comité composé de MM. P. L. Denault, Fred J. Bousquet, E. H. Choquette, E. H. Duprez et W. Barrette a été nommé pour étudier la question de l'organisation d'une soirée quelconque, à l'occasion du 5ème anniversaire de la fondation de la société.

UN FIN VOLEUR

Extorque un Pardessus et un Chapeau a Putnam & Son

Il y a quelques jours, un homme d'une trentaine d'années, bien mis et ayant l'apparence d'un gentilhomme, se rendit au magasin de Putnam & Son, et après avoir fait son choix, ce qui lui prit un temps considérable, car il paraissait très difficile, il acheta un pardessus évalué à $20 et un chapeau dont le prix de détail était $3.

Comme il désirait une sorte de veste spéciale que la maison ne possédait pas dans le temps, il donna sa commande et se fit promettre par l'employé qui le servait qu'il pourrait venir chercher cette marchandise dans quelques jours.

Puis, avant de partir, il ordonna que le pardessus et le chapeau fussent expédiés à sa pension, No. 349 rue Gorham, pour les quatre heures de l'après-midi et qu'il paierait la note sur réception des marchandises.

Ses ordres furent exécutés à la lettre. A l'heure indiquée, un employé alla porter les effets au No 349 rue Gorham.

L'acheteur était là pour les recevoir, et de sa plus belle main, il signa un chèque de $23 escomptable à la Traders' National Bank et le passa au commis. Celui ci, ne soupçonnant aucune fraude, prit le chèque et revint au magasin. Le chèque fut présenté à la banque où on refusa de l'escompter en disant qu'aucun individu portant le nom du signataire n'était connu.

Alors, on retourna à la pension No 349 rue Gorham; mais l'oiseau s'était envolé avec le pardessus et le chapeau.

La maîtresse de pension raconta que l'individu en question avait loué un appartement garni le matin et lui avait promis de lui payer une semaine de loyer dans l'après-midi, après les 4 heures.

Ce gaillard doit être loin et il est peu probable qu'on lui mette jamais la main au collet.

C'est un fin merle.

TRISTE SCENE CONJUGALE.

Fall River, 27 mars.—Maggie O'Donnell et son mari John ne sont pas dans les meilleurs termes du monde, paraît-il, et la pauvre Maggie a peur de son mari comme d'un Méphistophelès encorné.

L'autre jour, c'est-à-dire samedi après-midi, elle laissa le toit conjugal et se rendit chez une dame Mullins, dans le gros bloc de dix-huit logements sur la rue Ford.

Ne la voyant pas revenir, son mari se mit à sa recherche. Il la trouva chez Mde Mullens, couchée dans un lit et dormant d'un sommeil angélique.

La présence de son mari était plus que suffisante pour l'éveiller, car elle lui fit prendre son envolée par la fenêtre jusqu'en bas des échelles de sauvetage.

La malheureuse femme aurait dû s'arrêter à la dernière échelle, mais non; elle avait moins peur d'un saut du deuxième étage que d'une gifle conjugale et elle sauta dans la cour. Mal lui en prit car elle ne fut plus capable de se relever, malgré la présence de son mari qui contemplait d'un œil désappointé l'étendue de son malheur.

Le Dr Cummings fut appelé auprès de la malheureuse et lui donna ses soins. Il dit qu'elle n'a rien de fracturé, mais qu'elle souffre probablement de blessures internes.

Quant au mari, il médite sur les désavantages d'être seigneur et maître d'une pauvre petite colombe qui s'effraie au moindre bruit et se laisse choir d'un deuxième étage au risque de se rompre le cou. Il se propose de proclamer la république dans son intérieur et de brûler les attributs de son despotisme malencontreux.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussélures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass.

Demandez aux Marchands du Dr. Delisle's Kinium

Fete de Paques.

PROVIDENCE, R. I., 26 Mars—La fête de Pâques a été célébrée cette année avec une grande solennité. Le chœur Ste. Cécile de la paroisse était sous la direction de M. Wilfrid A. Bernard, organiste, qui avait préparé un programme spécial pour la grande messe.

Ce programme était comme suit:

Introït (Vidi Aquam), Plain chant.
Grand chœur, (Ressurrexit), S. de N. D.
Kyrie Eleison, (Messe en bémol) W. A. Bernard.
Gloria, (Messe solennelle de Ste. Thérèse), La Hache.
Credo, (3ième messe) Wels.
Offertoire, (Regina Cœli en la Bémol,) Lambillotte.
Solo, par Delle Rose Riendeau.
Sanctus, (Messe solennelle Ste. Thérèse) La Hache.
Benedictus, (3ième messe) avec quatuor, Wels.
Alto, (sola) Mde. W. A. Bernard.
Agnus Dei, (3ième messe) Wels.
Basse,—solo,—M. Ernest Giguère.
Dona Nobis—messe en bémol,—W. A. Bernard.
Sortie,—ouverture—Poet et Peasant, Suppe.
M. Wilfrid A. Bernard, organiste.

Voici le programme qui a été exécuté aux Vêpres:

Vêpres (Lloyd) Plain chant,
Regina Cæli (Pastorale) Lambillotte,
O! Salutaris, Albert J. Holden,
Solo par Mlle Mathilda Mayer,
Tantum Ergo (sans accompagnement) Lambillotte,
Chœur Ste. Cécile.

Solistes du jour — Soprano, Delles Rose Riendeau, Mathilda Mayer et Mde Ed. Guénette; alto, Dame Wilfrid A. Bernard; ténor, MM. Ulric Bouvier et G. A. Bennington; basse, M. Ernest M. Giguère.

Sans contredit, nos amis du chœur se sont surpassés cette année. Tous les morceaux ont été rendus d'une manière admirable et le succès obtenu fait grandement honneur à M. W. A. Bernard, qui n'a rien négligé pour assurer une parfaite réussiste.

Deces

Joseph A. Deshais, âgé de 20 mois et 8 jours, enfant d'Omer et de Georgiana Deshais, est décédé rue Coolidge.

M. Joseph Albert a la charge des funérailles.

LE

NOVORO

DU DR. PIERRE.

est un des meilleurs remèdes de notre époque. Il met de sang, de nouvelle la vitalité, enlève du corps tout germe de maladie, et met en même temps les organes dans de bonnes conditions de fonctionnement. La médecine se compose de plus de trente sortes d'ingrédients différents, tirés principalement du regne végétal; il est connu et en usage depuis plus de cent ans. Son emploi a été très avantageux dans la généralité des maux qui de nos jours affectent l'humanité et principalement dans ces maladies qui proviennent du sang et des désordres de l'estomac, telles que constipation, maux de tête, maladie des rognons, condition bilieuse, jaunisse, rhumatismes, hydropisie, dyspepsie, fièvre intermittente, érésypèles, scrofule, plaies purulentes, démangeaisons, vers, éruptions cutanées, maux et plaies, excroissances cancéreuses, douleurs dans le système osseux, émaciation, maladies de femmes, faiblesse, maux de reins, étourdissements, etc.

Le **Novoro** n'est pas une médecine breveteé, et il n'est pas en vente chez les droguistes; mais, mus par un sentiment de gratitude envers le docteur et désireux de faire participer le genre humain aux bénéfices qu'ils en ont reçus, les hommes et les femmes qui ont été guéris par ce remède en sont devenus les agents et le font ainsi parvenir aux malades les plus éloignés.

Il a une grande valeur comme remède de famille, particulièrement pour les personnes qui demeurent à une grande distance des médecins et des pharmaciens. Le remède ne peut pas être obtenu des droguistes, mais seulement des agents locaux.

Les personnes qui demeurent là où il n'y a pas d'agents pour la vente du **Novoro du Dr. Pierre,** peuvent obtenir directement du propriétaire 12 bouteilles d'essai de 25c, contre l'envoi de $2.00. La même personne ne peut obtenir cette offre spéciale qu'une seule fois.

DR. PETER FAHRNEY,
112-114 South Hoyne Avenue, Chicago, Ill.

FEUILLETON

81

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIE.

IV

Ce jour où elle avait aperçu Roger dans la rue, elle n'avait pas résisté à lui montrer Louise, comme pour lui dire que désormais elle avait atteint le seul but qu'elle avait espéré; et que, l'aveugle retrouvée, elle n'avait plus qu'à lui consacrer entièrement son existence, à l'exclusion de toute autre préoccupation du cœur. Elle avait ensuite attendu de revoir le docteur Hebert, espérant qu'il lui parlerait du chevalier. Elle eût voulu savoir comment Roger avait pu s'évader de la Bastille, ce qu'il avait fait ensuite, une fois libre pour la retrouver.

Mais le médecin fut absolument discret sur ce chapitre. Et Henriette dut se résigner à tout ignorer, pour le moment. Depuis, M. Hebert n'avait fait que de rares apparitions dans la chambre des orphelines, et Henriette n'avait pas été sans remarquer que son protecteur semblait très préoccupé. Contrairement à ce qu'il avait fait jusque-là, le bon docteur ne s'était pas informé de l'état de santé de ses nouvelles pensionnaires. Cependant ni l'une ni l'autre de celles-ci ne songea à mettre la chose sur le compte de l'indifference. Henriette se dit même qu'il allait évidemment se passer pour elle quelque chose de grave, puisque le docteur en était, lui-même, si impressionné d'avance.

Ce qui va suivre devait donner complètement raison à la perspicacité et aux pressentiments de la jeune fille. M. Hebert l'avait fait appeler dans son cabinet, et lui dit:

Ce que j'ai a vous communiquer, mon enfant, ne doit être entendu par personne.

En s'interrompant:

Je suppose que vous n'avez pas fait à votre compagne de confidences concernant...

Oh! non! non! s'écria Henriette rougissant d'avoir compris tout de suite à quel genre de confidence le médecin avait voulu faire allusion.

C'est bien; et je ne m'étais pas trompé. En ce cas, vous comprenez maintenant pourquoi, je vous ai fait venir ici. J'ai à vous parler du chevalier de Vaudrey et de son oncle, M. le comte de Linières.

En entendant prononcer ce dernier mot, la jeune fille avait tressailli et ses joues, naguère enluminées, étaient à présent envahies par une subite pâleur. M. Hebert ne lui donna pas le temps de s'abandonner à son émotion.

Vous avez dû comprendre, mon enfaut, dit-il d'un ton paternel, qu'en vous accordant, chez moi, l'hospitalité, j'avais une intention autre que celle de mettre à l'abri des poursuites d'agents de police celle qui était, par miracle, sortie de la Salpêtriere.

Puis, prenant dans les siennes les mains de la jeune fille:

Ne tremblez pas ainsi, dit-il, car j'espère bien que nous allons réussir dans ce que je desire que nous tentions ensemble. Prêtez-moi donc toute votre attention, afin de bien comprendre ce que j'attends de vous.

Henriette, les yeux baissés, attendit que le docteur s'expliquât. M. Hebert semblait chercher les expressions à employer pour amener doucement et par gradations la jeune fille à ne pas trop s'épouvanter de ce qu'elle allait entendre.

Mon enfant, commença-t-il avec un peu d'hésitation dans la voix, votre situation deviendrait bientôt intolérable si nous ne trouvions le moyen de vous faire obtenir régulièrement et officiellement la grâce dont vous avez bénéficié un peu...par surprise.

A ce mot de "grâce", Henriette avait relevé la tête:

Mais qu'ai-je donc fait, mon Dieu, pour implorer une grâce? Suis-je une criminelle, moi, moi, moi?

Le docteur hocha tristement la tête.

Criminelle ou non, vous avez été condamnée...

Condamnée? Par qui, monsieur, je vous en supplie, dites-le-moi! Car je n'ai comparu devant aucun juge? On ne m'a pas conduite devant un tribunal! On m'a enlevée, de vive force, pour me mener à la Salpêtrière! Est-il donc permis de condamner quelqu'un sans l'écouter, sans lui permettre de se défendre?

Dans son bon sens naturel, Henriette se rendait bien compte qu'elle n'avait pas été régulièrement jugée. Et elle se révoltait au souvenir de l'acte de violence dont elle avait été victime.

Frappé de ce raisonnement si juste, le médecin se recueillit quelqdant quelques instants. Il ne pouvait se laisser ébranler dans sa résolution; mais il n'en éprouvait pas moins une impression pénible à amener ainsi l'innocente à implorer un pardon, à aller s'humilier devant l'homme qui avait si cruellement abusé d'un pouvoir discrétionnaire.

Henriette attendit, frémissante, indignée d'avoir été traitée comme les filles pour lesquelles il n'est point besoin de jugement et qu'on arrête et incarcère de plein droit. Elle avait compris, enfin, ce que le docteur hesitait à lui dire; et fort de son honnêteté, elle relevait la tête. M. Hebert trouva cependant un moyen de persuasion qui devait tout concilier.

Mon enfant, fit-il avec bonté, ce que nous allons tenter, ce n'est pas d'obtenir votre grâce en vous obligeant à vous humilier devant un magistrat tout puissant. Je ne prétends pas que vous fassiez amende honorable pour une faute que vous n'avez pas commise! Ce que j'attends de vous, c'est que vous ne soyez plus pour un oncle irrité, la femmequi a voulu mettre à profit, dans le but de se faire épouser, l'amour irrésistible qu'elle avait inspiré.

Dieu m'est témoin, monsieur, que j'avais repoussé cet amour, que j'ai essayé de me faire oublier par celui qui me pressait de l'accepter pour époux; que j'ai fait appel au dévouement même dont il me donnait chaque jour une preuve nouvelle, pour qu'il se contentât de tout ce que honnêtement, sincèrement, je pouvais lui offrir en échange: ma reconnaissance éternelle! Oui, monsieur, je me suis efforcée de ramener ce gentilhomme au sentiment de ses devoirs envers sa famille! Je l'ai prié, supplié de me permettre de conserver ma conscience pure; car elle ne pouvait l'être du moment où j'avais la persuasion que pour tenir la promesse qu'il me faisait, sans que je l'ai demandée, le chevalier de Vaudrey allait se mettre en guerre ouverte avec sa famille!

Je le sais! je le sais! interrompit M. Hébert en dissimulant mal sa pieté pour l'infortune si grande de la jeune fille.

Ah! cette parole me console, monsieur, et me rassure! J'en augure que vous ne voudriez pas m'obliger à une démarche dont je pourrais revenir humiliée.

Bien certainement non, mon enfant. Aussi cette assurance et la confiance que vous avez en moi doivent vous engager à faire ce que j'ai décidé qu'il était utile d'accomplir.

Et profitant de la bonne impression que ses paroles avaient produite, il s'empressa d'ajouter:

Ce qui est devenu urgent, c'est que M. le comte de Linières n'ait plus le moindre doute sur ce que vous avez fait pour éloigner son neveu de vous. Et le seul moyen...

Henriette leva ses yeux pleins de tristesse sur le médecin, comme pour demander quel était ce moyen.

Le moyen, continua M. Hébert, c'est d'aller trouver l'oncle du chevalier et de lui expliquer...

Moi?

Vous-même; lui expliquer tout ce qui s'est passé entre vous et Roger, tout; les promesses du gentilhomme comme les résistances de l'ouvrière. Il faut que vous lui disiez cette lutte pendant laquelle le chevalier vous jurerait de surmonter tous les obstacles pour devenir votre mari; cette scène enfin à la suite de laquelle eut lieu votre arrestation...

Henriette eut un geste de désespoir.

Il ne me croira pas, monsieur s'écria-t-elle, il ne voudra pas me croire.

Vous trouverez des expressions pour le convaincre. Et tenez, ces larmes qui perlent à vos paupières, cette émotion qui vous agite et fait trembler votre voix, la pâleur qui envahit vos traits et ces lèvres qui frémissent à chaque mot qui s'envole de votre bouche, tout cela n'atteste-t-il pas que vous ne pouvez être qu'une innocente et honnête fille digne de la considération, de l'estime des honnêtes gens! Et je vous le dis, mon enfant, le comte est un parfait juge de ces choses-là. Lorsqu'il vous aura vue, lorsque vous lui aurez parlé, il vous croira.

Henriette tressaillait sous une impression nerveuse qu'elle ne parvenait plus à surmonter. Elle avait été trop loin de s'attendre à cette scène pour qu'il lui fût possible de supporter une plus longue lutte, de laquelle elle ne sortirait, pensait-elle, qu'en accédant aux désirs de son protecteur. Elle ne se sentait pas capable de refuser à l'homme qui, après l'avoir sauvé de la honte, l'avait recueillie, l'obéissance qu'on doit à un père.

Eh bien, fit-elle avec un soupir, je vais vous suivre, monsieur, puisque vous jugez qu'il faut que je tente cette démarche.

Le docteur prit la main de la jeune fille dans les siennes pour encourager et remercier Henriette.

En agissant ainsi, M. Hébert avait l'intention de préparer la la pauvre affligée à une dernière épreuve. Jusque là, en effet, il n'avait été question pour Henriette que de prouver au comte de Linières qu'elle repoussait formellement les offres du chevalier de Vaudrey. Cependant il y avait un autre danger à conjurer, et tellement réel, celui là, que ce fut la jeune fille elle-même qui en eut le sentiment, et s'écria:

Ah! monsieur, vous n'avez pas réfléchi qu'en me présentant devant monseigneur le lieutenant de police, celui-ci me reconnaîtrait aussitôt; qu'il verrait que je n'ai pas été surprise dans le convoi de déportées, et qu'il voudra savoir comment j'ai pu me soustraire à la peine qu'il avait voulu m'infliger.

Oui, mon enfant, j'ai réfléchi à tout cela; je savais bien, du reste, que vous me feriez tôt ou tard l'objection que vous venez de formuler. Aussi, continua-t-il, je suis d'avis que, avant tout, il faudra mettre M. de Linières dans l'impossibilité de châtier celle qui, une première fois, a pu échapper à sa colère.

Mais par quel moyen, mon Dieu?

En mettant le magistrat dans l'impossibilité de revenir sur une promesse qu'il aura faite, sur une parole qu'il aura donnée.

Surprise de cette reponse, Henriette interrogea des yeux.

Ecoutez-moi, mon enfant, reprit M. Hébert; pour obtenir le résultat que nous espérons, j'ai trouvé, je crois, le meilleur moyen. Je veux d'abord obtenir la grâce de la prétendue coupable que vous êtes encore en ce moment.

J'aurai recours, dans ce but, à une personne qui plaidera votre cause avant que vous paraissiez devant le lieutenant de police. Cette personne implorera le pardon... d'une detenue de la Salpêtrière. Elle saura, je n'en doute pas, obtenir cette grâce. M. le lieutenant de police engagera sa parole, et alors...

Henriette ne put s'empêcher de frissonner.

Alors poursuivit le docteur en s'animant, je crois pouvoir affirmer que lorsqu'il saura que c'est de vous qu'il s'agit le magistrat ne reviendra pas sur cette parole.

Puis, persuadé que la partie était décidément gagnée, il ajouta:

Laissez-moi faire; j'ai bien réfléchi, tout calculé; ayez confiance, ayez confiance, mon enfant!

Il s'agissait maintenant de partir au plus tôt; M. Hebert dit à sa protégée de se préparer à l'accompagner. Mais au moment de sortir pour aller embrasser Louise, la jeune fille se tourna vers le médecin, en disant:

Mais cette personne qui doit se joindre à nous pour implorer... mon pardon?

C'est à vous de la prévenir du rôle qu'on lui destine; de la renseigner sur le sujet, afin qu'elle puisse être éloquente dans sa prière.

Comment, c'est moi?

Oui, mon enfant, car celle que j'ai choisie, c'est votre sœur bien-aimée.

Louise?

Oui, c'est Louise, la chère aveugle, qui devra obtenir la grâce d'Henriette Gérard!

Elle! murmura Henriette.

Et elle ajouta d'une voix mourante...

Elle ignore tout?

C'est maintenant votre tâche de la mettre au courant...

Au courant de ce que j'ai souffert.

Pour l'amour de celui qui ne pouvait devenir votre mari.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'exclama la jeune fille en se couvrant les yeux de ses mains tremblantes, moi qui voulait lui laisser ignorer...

Votre amour, mon enfant, est de ceux que l'on peut avouer, car il a été pur...

Il a été insensé, puisque je n'ai pas su le cacher si bien au fond de mon cœur, que celui qui en était l'objet ne l'ai lu dans l'émotion que je ne pouvais dissimuler, lorsqu'il me pressait de croire à sa sincérité, lorsqu'il me jurait que jamais puissance humaine ne parviendrait à nous séparer, si je voulais devenir sa femme.

M. Hébert essaya de nouveau de calmer les scrupules d'Henriette. Celle-ci ne voulut rien entendre et continua:

Il me faudrait lui avouer, à cet ange, que pendant qu'elle souffrait loin de moi, pendant que j'ignorais ce qu'elle était devenue et si jamais je la reverrais, il faudrait lui avouer que les transes de mon âme étaient partagées entre la douleur que j'éprouvais de sa disparition et la perspective des souffrances que mon cœur subissait de cet amour qui venait d'y naître et l'envahissait tout entier.

Il faudra que je lui fasse cet aveu cruel qu'une autre pensée que la sienne avait pu germer dans mon esprit. Oh! je ne pourrai jamais imposer cette douleur à son affection qui ne s'est pas démentie, une seconde, depuis le temps où nous partagions le même berceau et que ma mère nous nourrissait toutes deux de ce lait qui nous a fait sœurs! Non, monsieur, ce serait pour moi une preuve au-dessus de mes forces.

Puis une réaction se produisant dans l'état de son esprit, elle s'écria avec une sorte d'exaltation inspirée:

Louise! Louise! c'est donc par toi que je devais être protégée, pauvre infortunée, c'est donc par toi que je serai secourue! C'est de toi que je m'étais donné pour mission de guider dans la vie, de protéger, de soutenir, cherchant ange, que Dieu nous avait envoyée en un jour d'effroyable détresse et de désespoir sans nom, c'est de toi que je dois attendre, que je vais obtenir, peut-être, le secours inespéré que la Providence envoie aux affligés!

Le docteur avait fait un rapide mouvement de retraite vers la portière qui dissimulait l'entrée de la bibliothèque placée tout au fond du cabinet. D'un brusque mouvement il écarta la tenture, en s'exclamant avec force:

Et ce secours, Louise ne vous le refusera pas, mon enfant, car elle sait maintenant toute la vérité, que vous ne vouliez pas, que vous n'osiez pas lui révéler. Elle sait tout, tout, et la voici!

A ce moment, l'aveugle, les deux bras en avant, sortait de la cachette où l'avait placée le docteur, avant de faire venir Henriette auprès de lui. Un double cri se fit entendre, poussé à la fois par les deux orphelines. Mais déjà Henriette serrait l'aveugle contre sa poitrine, inondant de larmes ses beaux cheveux blonds et son front si pur. Quant à Louise, tremblante d'émotion, elle tâtait de ses mains d'aveugle la tête, le visage, les bras de sa compagne. Et de cette voix que le bonheur saccade, elle lui dit, en cherchant à l'entraîner:

Viens! Viens! ma sœur! Allons chez celui que je dois implorer; allons vite! bien vite! Je t'en supplie! j'ai hâte de lui dire tout ce que Dieu m'inspirera, pour obtenir ta grâce! Viens! mon Henriette, ne pleure plus! Viens, je suis courageuse, moi, je n'ai pas de larmes!

Et se tournant, instinctivement, vers M. Hebert:

Oh! monsieur, puisque vous avez si bien deviné que j'allais accepter avec joie le rôle que vous me réserviez ne perdons plus une minute! Courons chez le lieutenant de police!

S'arrachant alors à l'étreinte d'Henriette, l'aveugle se mit à faire quelques pas, comme si une lumière mystérieuse eût éclairé ses prunelles éteintes, pour la guider.

Lorsque M. de Linières, en la porte du salon, se trouva en présence du chevalier de Vaudrey, il y eut un moment de terrible lutte chez l'homme en qui le parent et le magistrat avaient été également mis en échec. Pendant une seconde Roger put croire qu'en dépit des efforts qu'il faisait pour la retenir, la colère de comte allait éclater, furieuse, déchaînée, terrible. Sur ce visage auquel il voulait conserver tout le calme et l'austérité du magistrat, jaillissaient, en contractions nerveuses, réprimées aussitôt par une force de volonté puissante, les exaspérations du chef de famille, méconnu dans son autorité. Dans ce corps qu'il était parvenu à maintenir immobile et comme rivé sur place, le sang devait avoir d'effroyable bouillonnements l'âme devait terriblement souffrir de toutes ces violences contenues. Au bout de cette mortelle minute qui suivit son apparition, le lieutenant de police s'était vaincu lui-même, au point de pouvoir dire, avec une expression indéfinissable de calme et de hauteur:

J'ai fait demander à la comtesse si elle voulait bien recevoir son neveu!

Roger s'était tenu à quelques pas, légèrement incliné et prêt à accepter, sans défense, un premier choc de la colère du comte. En entendant la phrase prononcée avec une lenteur calculée, il s'approcha. Et osant regarder en face celui qui, il en avait le sentiment, venait de remporter une si grande victoire sur les ressentiments qui grondaient en lui, il répondit:

Je vous remercie, monsieur, d'avoir deviné ma pensée! En rentrant dans cet hôtel, je n'avais qu'un désir: revoir une personne que j'aime comme j'aimerais ma mère, l'embrasser et partir.

M. de Linières était, désormais, armé contre lui-même pour ne rien relever dans les répliques de Roger. Il eut seulement, pour le jeune homme, un regard froidement sévère. Et de cette voix, toujours maintenue dans une lenteur voulue:

Ce n'est pas ma volonté seule qui vous appelle ici! dit-il.

Et désignant la porte ouvrant sur la chambre à coucher de la comtesse, il ajouta:

Là est une infortunée qui vous attend depuis plusieurs jours, et des nuits passées dans de cruelles souffrances.

Roger avait bien été prévenu par le docteur Hébert du danger que courait la comtesse; mais en entendant M. de Linières parler comme il venait de le faire, sacrifiant sa colère et sa vengeance à des considérations de compassion pour la malade, il comprit que le médecin était peut-être resté au dessous de la vérité.

Vous m'effrayez, monsieur! fit-il en s'approchant de son interlocuteur. Eh! quoi! la comtesse?

M. de Linières répondit aussitôt à cette interrogation qui lui procurait l'occasion de laisser son ressentiment.

Depuis l'instant, prononça-t-il en assourdissant sa voix, où je l'ai trouvée chez cette personne à laquelle vous sacrifiez tous vos devoirs et les plus saintes affections. Depuis cet instant, une crise nouvelle, une crise terrible s'est déclarée dans la maladie de la comtesse. Le comte lança un regard chargé d'éclairs sur le visage inquiet de Roger. Puis il continua:

La fièvre et le délire se sont emparés d'elle. D'étranges paroles sortaient de sa bouche, si étranges et si douloureuses à la fois qu'elles faisaient éclater en moi des élans de pitié profonde et des accès de violente colère! En sorte que je me demande s'il n'y a pas dans sa vie passée une faute que je devrais punir ou... un malheur que je dois déplorer.

Le comte n'avait pu retenir cette terrible pensée qu'elle assaillait continuellement son esprit. C'était sa jalousie et ses soupçons qui revenaient à la charge après avoir été si laborieusement refoulés. Roger vit que l'éclat, conjuré jusque-là, allait se produire. Il intervint par ces mots prononcés avec véhémence.

Vous parlez de punir, lorsque vous la voyez mourante!

Cette réplique si douloureuse dans sa violence ne parvint cependant pas à détourner M. de Linières de cette idée fixe à laquelle nous avons fait allusion, et qui l'obsédait sans cesse. En ce moment encore la vue de Roger ravivait en lui le souvenir de la scène qui s'était passée entre eux, dans le cabinet du magistrat. Le comte revit, comme dans une hallucination, le chevalier se précipitant sur le livre des *Archives de la police*, et en arrachant la page sur laquelle s'était portée son attention et où il était question de Diane de Vaudrey. Il eut un mouvement de colère:

Ah! si vous n'aviez pas arraché cette page fatale! s'écria-t-il.

Vous vous reprocheriez aujourd'hui une action coupable! riposta Roger en se redressant devant son oncle.

Mais M. de Linières manifesta une défaillance morale dans cette phrase qui faisait capituler sa dignité devant le sentiment de jalousie qui l'étreignait de nouveau.

Cette faute eût été la mienne, dit-il, il fallait m'en laisser porter tout le poids.

Le chevalier ne se contenait plus.

J'en devenais le complice, monseigneur, s'exclama-t-il avec hauteur; j'en partagerai la honte!

Mais la phrase si violente demeura sans riposte. M. de Linières s'était vivement tourné vers la porte de la chambre de Diane. D'un geste énergique, il imposa silence au chevalier. Un domestique tenait la portière soulevée pour faire transmettre par la femme de chambre de la comtesse le message du comte, Mde Linières se tenait étendue sur la chaise longue où elle passait les heures de répit que lui laissait la fièvre.

En apprenant le retour du chevalier, Diane se leva pour courir au-devant de son neveu. Mais ses forces l'abandonnèrent, épuisé par l'effort, et la malade retomba sur sa chaise en proie à une agitation nerveuse qui effraya la camériste. Celle-ci se portant à son secours, Diane l'écarta d'un geste de la main, en murmurant:

Laissez-moi, cela ne sera rien! je suis si heureuse.

Une légère rougeur nuança les joues pâlies et ses yeux se mouillèrent. Cette bienfaisante réaction calma bientôt le mouvement nerveux qui agitait les membres de la malade.

Diane se souleva de nouveau. Mais cette fois elle était plus maîtresse d'elle-même.

Aidez-moi à me tenir debout! dit-elle à sa servante.

Et, appuyée au bras de celui-ci, elle put faire quelques pas dans la chambre. Elle s'arrêta devant la psyché dont la glace lui renvoya ses traits alanguis. Elle eut un pâle sourire, et, lentement, elle arrangea les boucles de sa chevelure pour tâcher de donner à son visage une expression plus reposée, plus calme. Et elle pensait: "Il ne faut pas que ce cher enfant s'aperçoive des ravages que son absence a produits sur moi."

Puis, reprenant le bras de la camériste, elle se dirigea vers le salon, dont le domestique, ainsi qu'on l'a vu, souleva la portière en voyant sa maîtresse paraître La malade marcha en chancelant, et ce nom s'exhala de ses lèvres pâlies:

Roger!

Le chevalier avait eu un mouvement irrésistible pour aller se jeter aux genoux de cette tante affectionnée qui lui apparaissait, en ce moment, comme une victime condamnée aux souffrances éternelles. Mais Diane lui ouvrit ses bras, et lui prenant la tête comme eût pu faire la mère qui s'est crue à tout jamais séparée de son enfant, elle y appuya ses levres agitées par la fièvre. M. de Linières était demeurée à la place qu'il occupait lorsque la comtesse avait paru dans le salon. Il détourna les yeux en voyant Roger courir se précipiter dans les bras de sa tante. Au surplus, le chevalier ne faisait plus attention à lui. Tout à Diane qui, brisée par l'émotion, chancelait dans ses bras, Roger soutint la malade pour l'aider à gagner un fauteuil. Et après l'y avoir fait asseoir, il flechit le genou, plaçant son visage illuminé de bonneur sous les yeux attendris de Diane. Puis caressant les deux mains pâles et amaigries qu'on lui abandonnait maternellement, il prononça ces mots dans un murmure:

Du courage!

Ah! répondit tristement la comtesse, du courage! J'en ai, puisque je vis!

Diane! s'exclama M. de Linières en s'approchant du fauteuil où se trouvait la malade.

Il y avait dans l'exclamation du comte comme un doux reproche dont Mde Linières saisit le sens, car elle s'empressa de dire, en désignant le chevalier:

Je vous remercie, monsieur, de me l'avoir rendu!

Roger était maintenant aux petits soins auprès d'elle. Il ne pouvait se laisser de la contempler dans cette admirable beauté maladivé que les souffrances avaient données aux traits de Diane Il eût voulu pouvoir lui dire tout ce qu'il avait souffert à l'idée des malheurs qui avaient fondu sur Henriette. Il eût voulu avoir le loisir de s'épancher dans le cœur de cette seconde mère qui avait compromis sa tranquillité, son bonheur conjugal pour lui, et qui n'avait pas craint, elle, grande dame, d'aller dans la chambre de l'ouvrière, chercher la preuve de l'amour réel dont le chevalier lui avait parlé avec tant d'enthousiasme. Mais en présence de celui qui, lui aussi, devait, pendant les premières minutes, laissant à ses seuls regards le soin d'interroger et de répondre. Puis, profitant de ce que M. de Linières s'était retiré dans l'embrasure d'une croisée et paraissait s'intéresser à ce qui se passait dans la rue, le jeune homme demanda doucement à Diane:

Vous avez donc beaucoup souffert!

Beaucoup, répondit la comtesse avec un soupir, et toi aussi... tu as dû souffrir?

Ne parlons que de vous, fit Roger en élevant la voix sans s'en apercevoir.

Le comte de Linières s'était vivement retourné. Mais il n'avança pas, se contentant d'écouter de la place où il se trouvait. Diane, pas plus que le chevalier, ne s'était aperçue de la nouvelle attitude du troisième personnage qui se trouvait dans le salon. Aussi elle et lui se mirent-ils à causer familièrement, sans douter qu'on écoutait, de tout ce passé si récent encore.

Roger, en ce moment, eût désiré pouvoir dire à la confidente de son amour qu'Henriette était sauvee, que désormais, l'innocente, elle ne patagerait pas le sort des misérables créatures qu'on arrachait des cellules de la Salpêtrière pour les embarquer à destination du pénitentier de la Louisianne! Il avait une fiévreuse envie de rassurer la pauvre malade qui souffrait des angoisses éprouvées récemment, autant que des souvenirs anciens, en lui parlant de tenir la promesse faite à l'infortunée.

[A CONTINUER.]

FEMME TUEE.

Chicago, 25 mars—Mde Etta Hurtz a été instantanément tuée par son mari, Frank A. Hurtz, au moment où ce couple traversait le pont de la rue Kinzie.

Le meurtrier, après avoir tenté de tuer le policeman Stratton, a été mis sous arrêt et logé en prison

Mde Hurtz ou Mde Moran, comme elle était connue, se rendit au poste de police Des-plaines, hier matin, et lança un mandat d'arrêt contre son mari pour abandon et menaces. Cette femme dit qu'elle craignait que Hurtz ne portât à des voies de fait sur elle et sur sa fille, Jennie, âgée de 12 ans.

Mde Moran rencontra deux gendarmes et leur dit que Kurtz lui avait promis de la rencontrer à 2 30 heures. Elle partit pour se rendre au lieu du rendez-vous, suivie des deux agents de police. Kurtz aperçut les gendarmes, et en compagnie de sa femme et de sa fille, il se dirigea vers le nord. Quand ils eurent atteint le bout est du pont de la rue Kinzie, Kurtz s'arrêta et tira quatre coups sur sa femme. Au deuxième coup, la malheureuse tomba:

Le misérable tira deux autres coups sur son épouse; il fut alors capturé et désarmé.

Mde Kurtz était remarquablement jolie et était âgé d'environ 33 ans. Elle était nee en Canada, où elle avait épousé J. K. Moran qui demeure dans le Nébraska. Peu après la naissance de sa fille, Moran quitta sa femme qui obtint le divorce.

Il y a six ans, à Omaha, Mde Moran rencontra Kurtz, qui était employé dans un cirque. Elle vécut avec lui comme si elle eût été sa femme, et Kurtz disait qu'ils étaient mariés.

Après son arrestation, Kurtz a dit: "J'ai tué Ella parce qu'elle était infidèle. Nous avons vécu heureux jusque il y a deux ans, quand nous vînmes à Chicago et qu'elle commença à mener une mauvaise vie. Je la repris plusieurs fois, mais elle continua toujours sa vie de débauche."

LE PROCES BRECKINRIDGE

Arguments sur l'Admissibilite de Certaines Preuves

Washington, 24 mars—Jeudi dernier, l'avocat de Mlle Pollard s'est objecté à l'admission dans les preuves de certaines parties des dépositions lues par la défense concernant l'âge de Mlle Pollard.

Le juge Bradley a décidé de remettre à samedi l'audition des arguments des avocats concernant ces objections, afin de savoir si certaines clauses des dépositions devront être rejetées.

A dix heures, ce matin, les avocats ont commencé leurs plaidoiries qui ont eu lieu à huis-clos.

Les points les plus intéressants qui ont été discutés sont ceux soulevés par les dépositions d'Aleck Julian, W. W. Rosell et le Dr Lewis.

Julian est celui qui prétend avoir rencontré Mlle Pollard le jour de Noël, dans la maison d'un Kingsley, et de s'être marié par moquerie (mock marriage) avec Mlle Pollard qui lui proposa de continuer leurs relations maritales.

Le Dr Lewis, dans sa déposition, prétend que le Col. M. A. Swope, qui a été tué en duel à Lexington par Cassius Clay Goodloe, il y a quelques années, lui avait demandé de pratiquer une opération sur une demoiselle Pollard avec laquelle il lui avoua avoir eu des relations coupables Le Dr Lewis refusa de pratiquer l'opération et il n'a pu dire si cette Mlle Pollard était Madgline Pollard ou une autre Mlle Pollard.

W. W. Rosell est cet homme qui dit, dans sa déposition, avoir été fiancé à Mlle Pollard à Cincinnati quand cette fille s'était engagée par contrat à épouser James C. Rodes ou à lui remettre l'argent qu'il lui avait accordé pour poursuivre ses études et s'attendait à la naissance de son premier enfant.

Rosell a ajouté qu'il avait pris des libertés avec Mlle Pollard au collège Wesleyan, et quand il partit de Cincinnati pour aller faire une promenade à Chicago, il prétend que Mlle Pollard lui demanda de l'emmener avec lui.

Les avocats de Mlle Pollard s'objectent à l'entrée dans la preuve de ces dépositions.

Comme les plaidoiries se font à huis-clos, il est impossible d'en donner un compte rendu; mais quand le juge aura rendu sa décision, nous pourrons la porter à la connaissance du public.

Suggestions aux Jeunes Garcons.

Un monsieur a annoncé l'autre jour pour un jeune garçon qui devait lui aider dans son bureau et près de cinquante firent application pour la position. Il en choisit un parmi le lot et renvoya les autres.

"J'aimerais à savoir," dit un ami, "sur quoi tu t'es basé pour choisir ce garçon-là sans une seule recommandation?

"Tu te trompes," répondit l'autre, "il en avait un grand nombre. Il a essuyé ses pieds en entrant et a fermé la porte derrière lui, ce qui prouve qu'il est soigneux; il a donné son siège à ce vieillard infirme, montrant par là qu'il est bon et réfléchi; il a enlevé sa casquette en entrant, a répondu à mes questions vivement et respectueusement, ce qui m'a prouvé qu'il était bon et bien élevé; il a ramassé un livre que j'avais jeté exprès sur le plancher et l'a remis sur la table, tandis que les autres ont passé par-dessus ou l'ont poussé de côté; et il a tranquillement attendu son tour, au lieu de pousser et de se presser, ce qui prouve qu'il est honnête et qu'il a de l'ordre. Quand je lui ai parlé, j'ai remarqué que ses habits étaient bien brossés, ses cheveux en bon ordre et ses dents blanches comme du lait; et quand il a signé son nom, j'ai remarqué que ses ongles étaient propres au lieu d'être en deuil comme ceux du joli petit garçon habillé en bleu. Ne crois-tu pas que tout cela ne vaut pas des lettres de recommandations? Moi, je le crois; et j'ai plus de confiance à un examen personnel de dix minutes qu'à toutes les lettres de recommandation du monde."

Manifeste aux Societes Sœurs.

Grande célébration des Noces d'Argent de la société St. Jean-Baptiste de Marlboro, Mass., samedi, le 23 juin, 1894.

SOCIÉTÉ ST. JEAN-BAPTISTE, DE MARLBORO, MASS.

M. le Président, MM. les Officiers et Membres:

La Societé St. Jean-Baptiste de cette ville, fondée il y a un quart de siècle avec l'intention de perpétuer sur cette terre étrangere, notre foi, notre langue et nos traditions nationales, et en même temps dans le but philantropique de se secourir les uns les autres, a décidé de célébrer avec pompe et solennité le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation, lequel aura lieu le 23 juin, 1894, et à cette occasion, elle se propose de faire une fête qui soit digne d'elle et qui fasse honneur à la nationalité canadienne-française des Etats-Unis.

La Société invite cordialement la vôtre à se joindre à elle pour la célebration de ses NOCES D'ARGENT afin d'en rehausser l'éclat et la grandeur.

Nous comptons sur votre concours et nous avons l'espérance que votre Société se rendra à notre appel et que nous aurons l'honneur de vous compter dans nos rangs, à Marlboro, le 23 juin, 1894.

Pour le Comité Exécutif,

G. G GIGNAC, secrétaire

N. B.—Le programme de la fête vous sera envoyé sous peu. Toutes communications doivent être adressées aux secrétaires du Comité.

Comité Exécutif—Alfred Beaudry, Président; R. St. Jacques, M. D, 1er. Vice-Président; Joseph Beaudreau, 2ème Vice-Président; J. G. Laplante, Tresorier; Louis Lacerte, Secrétaire-Financier; J. L. Dandeneault, E. J. Therrien, M. D., Joseph Phaneuf, Charles Favreau, Georges G. Gignac, Secrétaire-Correspondant; Joseph Beaudreau, Assistant Secrétaire-Correspondant.

Cour de Police.

Trente-trois ivrognes, parmi lesquels se trouvaient 12 femmes, occupaient, lundi matin, les bancs réservés aux prisonniers.

John Ouimette, Mary Mitchell, Ralph Mills, John McGrath et James O'Sullivan ont été condamnés à une amende de $5 pour s'être enivrés le dimanche. John Burns, $10, John P. Sheehan et James Carroll, $3, pour ivresse.

Charles Yanson était accusé d'ivrognerie. Le juge lui demanda s'il n'avait pas été condamné à 4 mois de prison le printemps dernier. Il répondit que non. Le juge, nourrissant certains doutes, le mit sous une caution de $100 pour comparaître demain matin.

Bridget Hanley était accusée d'ivrognerie pour la troisieme fois. Grâce à sa fille qui est venue supplier le juge de ne pas envoyer sa mère en prison, elle a été mise sous la surveillance de l'officier Tuttle.

Bridget Cullen, pour ivresse, a été condamnée à 4 mois de maison d'industrie.

Joseph Fouchette, Joseph Bibeault et Philippe Boissonneault, trois jeunes gens de Lawrence qui sont venus fêter le jour de Pâques avec des amis de Lowell, étaient en cour ce matin accusés d'ivrognerie. Ils furent condamnés à une amende de $8 chacun.

Albert Arbour était accusé d'ivrognerie. Il dit au juge que c'était sa première comparution en cour dans cet Etat. Il fut condamné à 8 mois à la maison d'industrie à Bridgewater.

John Maguire a été condamné à 6 mois de prison pour ivrognerie.

Bridget Tuttle, une vieille femme dont les officiers disent avoir arrêtée pour ivrognerie au moins 75 fois, était encore en cour ce matin pour ivrognerie. Le juge lui dit qu'il se rappelait du temps de sa première arrestation: il était jeune homme dans le temps Il la condamna à 8 mois à la maison d'industrie.

Mary Wall, à 4 mois de prison; Ann Crowley, 3 mois à la maison d'industrie; Mary J. Lord, 6 mois à la même institution.

Thomas F. Lynch, 6 mois à Bridgewater; John F. Gelloghy, 8 mois à la maison d'industrie.

Ces dernières condamnations l'ont été pour ivresse.

Susan Stack, pour ivresse, a été condamnée à 4 mois à la maison d'industrie.

Bridget Moran, qui est sortie de prison depuis peu, était de nouveau accusée d'ivrognerie Son mari est venu intercéder en sa faveur et a réussi à la faire mettre sous probation.

SMITH DE LOWELL

Critique l'A. P. A. a Lawrence

Lawrence, 25 mars — A une assemblée des forestiers de cette ville, hier soir, plusieurs membres ont décidé de se retirer de l'association américaine pour entrer dans la High Court d'Angleterre parce que le Grand Chef Ranger Smith, de Lowell, à la convention des Forestiers locaux dans la salle Hall, en janvier dernier, a critiqué énergiquement le mouvement de l'A. P. A.

Plusieurs membres de la Court City of Lawrence, qui est connue sous le nom de "Cour Anglaise," et composée d'Anglais, ont été offensés par les paroles de M. Smith.

Theophile A. Bertrand.

M. Théophile A. Bertrand vient d'entrer chez M. E. H. Duprez, entrepreneur de pompes funèbres et marchand de meubles. Il invite cordialement ses amis à aller le voir.

Choix dans une centaines de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

"Mon Mari ne Boit Rien

de plus dommageable maintenant que le Thé et le Café.

"Son habitude de boire des liqueurs enivrantes, qui m'a causé tant de misère autrefois, est heureusement passée. Je dois la gaité de ma maison et la bonté de mon mari à la

BOSTON DRUG,

Secrete, Surtout Positive

Pour GUERIR L'IVROGNERIE.

"Je la lui ai administrée dans son café, sans qu'il le sût. En très peu de temps son besoin de boisson enivrante fut passé. Il est maintenant guéri."

Nous avons des centaines de certificats de ce genre. Ce remède n'est pas une panacée breveteé, ni jamais essayée; elle est employée dans les institutions d'Etat, les hôpitaux, privés et publics et par les principaux médecins. ELLE GUERIT! ELLE GUERIT! Les principales Sociétés de Tempérance sont en faveur de ce remède qui ne contient ni or ni autre minéral vénéneux. Le patient peut être traité chez lui, et dans chaque cas où la direction est scrupuleusement suivie, nous garantissons une guérison absolue. Ecrivez pour les certificats, le livre et un échantillons gratis. Demandez le remède à votre pharmacien, ou nous vous l'enverrons par la malle, frais de poste payés, parfaitement scellé sur réception du prix: $1 la boîte, six boîtes pour $5.

WILLIAM R. BROWN CORPORATION, 110 Boylston St., Boston, Mass

GEORGE B. HO

P A Chase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$100 par annee, 6 mois, 50 ct

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 5 AVRIL. 1894. Soyons Distingues. No. 28

Indicateur de Chmin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.

DIVISION OUEST.

Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Centre, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 20, 10 50 a m; 12 15, 12 45, 3 25, 4 10, 5 10, 6 55, 9 25, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 20, 10 50, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 20, a m; 12 15, 2 40, 3 15, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35, et 7 30, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 40, 3 25, 6 15, p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 3 25, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35

Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 25 Sept. 1893 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45,¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 50,¶ 9 25,*9 50, 11,a m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches,¶7 45, 8 45, *9 15, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 03, *7 13, *7 27, *7 48, *8 57, 9 28, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17 1 18, 2 13, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 33, *5 43, *6 28, 7 52, p m; Dimanches, *7 17, *7 27 ¶7 48, 8 48, *9 18, a m; ¶4 25, 6 03,p m.

Pour Woburn—6 30, ¶7 01, 7 45, 11, a m; 1 35, ¶4 33, ¶5 33, p m; Dimanches,8 45,a m; ¶4 25,6 ¶03,p m.

☞ Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.

Pour Salem et autres Stations—¶7 38 a m; 1 25, 5 50, p m Via South Lawrence, 6 30, a m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 4 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m, 12 57, 1 47, 3 43 (504 Nashua seulement) 5 42, 6 22, 8 13, 8 43 p m; Dimanches, 10 05 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, †8 13 p m

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont junction — 9 45 a m; 1 47 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, *via* la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a m; 1 47, †8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, *via* Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

J. W. SANBORN, gérant général.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt-Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferree passant par le Pont de Poughkeepsie

—ENTRE—

Nouvelle-Angleterre et le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

W F BERRY, Gérant du Trafic général.
D. J. FLANDERS, Agt général des

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
☞ Son assortiment de Draps,
☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du
☞ dernier goût et de patrons les
☞ plus nouveaux.

ST-LAWRENCE HOTEL,
452 Rue Middlesex.
Lowell, Mass.
Le seul Hôtel Canadien.
C. ROUSSIN, Prop.
CHAS. H. CHAGNON, Gerant.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
170 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans,Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 5 p, m., excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons a toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!!
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

Une dépêche nous apprend que ces jours derniers, à Londres, M Sydney Goldman, un jeune pianiste anglais âgé de vingt ans, s'étant mis au piano à six heures du matin, a joué "sans s'arrêter" une minute jusqu'à dix heures et demie du soir, c'est-à-dire pendant seize heures et demie consécutives. A la fin de la séance, M. Goldman a été déclaré le "piano-champion" du monde, au milieu d'une ovation indescriptible.

Cela est très fort, mais pas plus fort que les voisines d'un de nos collaborateurs qui ont passé le Vendredi Saint à chanter "La Marseillaise," "After the Ball" et "Two Little Girls in Blue", n'interrompant leur concert que pour dîner.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 15 Mars 1894.

M. l'Administrateur,

J'ai assisté dimanche à Moricone, village voisin de Rome, à une procession de réparation fort intéressante. Mais plus intéressante encore est la circonstance qui a donné occasion à cette démonstration religieuse. La voici: Il y a 12 ans, en mars 1882, deux brigands, les frères Orazio et Lorenzo Ruggieri répandaient la terreur dans les villages de Nerola, Moricone, Fara Sabina, Correze, etc. Ils ne respectaient rien, ni la maison du pauvre, ni la villa du riche, ni les couvents, ni les églises. Ils bravaient tout: le Roi du ciel, comme les gendarmes italiens, la fureur des paysans comme le ressentiment des gros propriétaires. Forts, adroits, hardis, ils ne craignaient rien et étaient craints de tous.

Un jour Orazio et Lorenzo complotaient un nouveau brigandage près d'un grand crucifix qui se dresse au milieu du pont de Moricone. Pendant qu'ils discutaient avec chaleur sur les meilleurs moyens à prendre pour réussir parfaitement dans leur criminelle entreprise, un vieux capucin, le père Cristoforo, passe et se prosterne un instant devant le crucifix. Ce capucin jouit d'une juste réputation de sainteté dans toute la région.—"Ohoè! padre "Cristoforo, mais que faites-vous "là, lui crie Orazio!"—Eh! mes pauvres enfants, je prie le Dieu qui change les loups en agneaux de faire ainsi pour vous!—"Ah! "répond en ricanant le brigand, "vois-tu mon vieux, quand tu es "en silence, tu parais un saint, "mais quand tu parles, tu raisonnes comme un vieux corbeau! "Tu n'a pas besoin de prier pour "nous. Ne sommes-nous pas les "grands amis de Jésus? Ne sais-"tu pas que c'est deux brigands "comme nous que Jésus a choisi "pour l'accompagner au Calvaire, "et lui faire comme une garde "d'honneur au moment de la "Rédemption? Vois-tu mon vieux "capucin, nous, plus que toi et "tes compagnons, nous sommes "la garde d'honneur du bon "Dieu. Maintenant, je vais te "dire une chose, cette nuit nous "allons saccager la villa du mil-"lionnaire de Moricone, le vieux "Gonfalonieri. Si tu veux prier "avec nous pour la réussite de "l'affaire, c'est bien, sinon f.... "ton camp vers ton couvent."

Et pendant que le pauvre capucin s'éloigne indigné et scandalizé de tant de cynisme, les deux brigands se mettent à psalmodier le *deprofundis* au pied du crucifix.

Arrivé au couvent, le père Cristoforo raconte tout à son supérieur qui s'empresse de faire avertir le millionnaire Gonfalonieri. Comme dit le proverbe, homme averti en vaut dix; mais quand cet homme est riche et qu'il peut payer des défenseurs, alors homme averti en vaut cent. De fait quand les Ruggieri se présentent pour piller la villa, ils sont accueillis de toutes parts par des bordées de fusillades qui les étonnent, et les découragent surtout quand Orazio reçoit une balle qui lui emporte l'oreille gauche. Les brigands se retirent en blasphèmant, en se disant que le capucin les a trahi et que lui et le crucifix paieront cher cet échec.

Le père Cristoforo s'en allait et s'en va encore tous les jours dans l'après-midi visiter les malades dans les chaumières écartées du pays: C'est là sa part dans la vigne du Seigneur. Le lendemain, comme de coutume, le capucin passe sur le pont et se prosterne devant le crucifix. Au même instant les brigands Ruggieri, cachés sous le pont, s'élancent et saisissent brutalement le vieux capucin.—"Ah! vilain corbeau, ah! traître! ah! Judas Iscariotte, lui crie Orazio, c'est ainsi que tu es allé nous livrer à Gonfalonieri! Et combien t'a-t-il donné pour ce sale marché? Dis-le moi, capucin d'enfer, t'a-t-il au moins rempli ta besace de noix, ou ton capuchon de gros sous?.... Allons parle donc, vieux traître!.... Ah! tu ne veux pas parler..... c'est mieux, car je l'ai dit déjà, quand tu parles tu raisonnes comme un vieux corbeau!"—Et ce disant, Orazio aidé de son frère attache solidement le capucin au bois du crucifix avec une grosse corde, puis s'éloignant de quinze pas.—

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

"Attention, capucin, moi je vais "te payer et mon frère va récom-"penser le bon Jésus de l'aide "qu'il nous a donné dans l'affaire "de cette nuit."

Une seconde de silence, et l'on entend deux détonations. Lorenzo vient avec sa balle d'abattre un pied du crucifix; Orazio, lui, est tombé à terre en hurlant; son fusil a éclaté et la balle qui était destinee au père Cristoforo lui a traversé la gorge et la tête. Lorenzo, à la vue du cadavre de son frère, saute une haie pour s'enfuir, mais en sautant il se casse le pied, le pied gauche comme celui qu'il a brisé au crucifix.

Sur ces entrefaites, les paysans qui ont entendu la double détonation, accourent en foule armés de couteaux, de bâtons et de fourches. Ils voient de loin le saint père Christoforo lié à la croix et courrent plus vite encore. Arrivés sur le pont, ils trouvent Orazio agonisant, vomissant du sang et des blasphèmes, et plus loin, Lorenzo, étendu dans un fossé derrière une haie. Le père Cristoforo raconte toute la tragédie avec le prologue de la veille. Et le peuple qui, naturellement, dans tout cela, voit la main de Dieu, s'en retourne en procession vers l'église du village en chantant les litanies de la Ste Vierge.

Depuis ce temps, chaque année, au jour anniversaire de cet évènement prodigieux, le peuple des villages voisins s'assemble à Moricone et de là s'en va processionnellement en chantant le *Miserere* jusqu'au *Crucifix*. Là le prêtre officiant rappelle l'occasion de la démonstration expiatoire, puis après avoir béni le peuple, le cortège reprend au chant des litanies de la Ste Vierge le chemin de l'église.

Fait notoire, c'est toujours le père Cristoforo, aujourd'hui âgé de 84 ans, qui préside cette procession. Et ce vieillard à longue barbe blanche, demi courbé vers la tombe et priant pour l'âme de ses bourreaux, est un des tableaux les plus poignants de cette touchante cérémonie qui s'effectue à 20 milles de Rome.

Bien à vous,

WM. BREEN.

Discours du Pape.

Voici, d'après l'*Univers*, le texte complet du discours prononcé par le Souverain Pontife en réponse aux félicitations et aux vœux du Sacré Collège, à l'occasion du 16e anniversaire de son couronnement, le 3 mars:—

Ce n'est pas sans tremblement que Nous voyons s'ouvrir devant Nous une nouvelle année de Notre Pontificat, ayant de plus en plus conscience de la gravité de Notre ministère. Mais Notre cœur se réjouit en pensant à l'amour qui nous attache à l'Eglise et à l'assistance de Celui au nom duquel Nous gouvernons. Bien qu'au soir de Notre vie, Nous continuerons à servir, le plus attentivement possible, les grands interêts de l'Eglise de Dieu et cela jusqu'au dernier des jours qu'il plaira au Seigneur de Nous accorder.

Les œuvres que vous venez de rappeler, Monsieur le Cardinal, sont non point Nos œuvres à Nous, mais celles de l'Eglise, une manifestation de sa vertu surnaturelle, toujours active, toujours et partout bienfaisante. Il est des temps, comme ceux que nous traversons aujourd'hui, où son action de restauration, plus vivement sentie, est plus opportune et plus vivement désirée, et de mieux en mieux accueillie de tous ceux dans le cœur desquels brûle l'amour du bien général. La génération présente n'a que trop bouleversé, pour ne pas dire ou cité, d'une manière déplorable, les princes de l'honnêteté, de la justice, de l'autorité, de la liberté, de la civilisation et du progrès, des sentiments moraux et religieux, des droits et des devoirs sociaux, et les faits sont à qui nous obligent à en déplorer les tristes conséquences. Et voici l'Eglise, touchée de compassion pour les nations égarées, qui s'empresse de les ramener aux idées et à la vie chrétiennes, et de tirer des principes immuables de la foi, de la morale, de la justice, les remèdes les plus salutaires et les plus convenables à leurs conditions. Elle signale les véritables causes de toutes les erreurs et de tous les malheurs, elle déchire le voile qui couvre les desseins perfides de la franc-maçonnerie et travaille sans relâche à renouveler les esprits et les cœurs. Elle vient mettre en harmonie avec les principes d'équité et de justice, les institutions utiles; ranimer d'un souffle chrétien toutes les familles; faire renaître l'équité et la charité mutuelles dans les differentes classes de la société, la droiture chez les législateurs et chez les gouvernants, la conscience du devoir et de la soumission chez les peuples, et chez tous, l'amour de la paix qui vient de Dieu.

L'Eglise ne s'est pas contenté de cela, mais poursuivant toujours le même but, elle veut maintenir les études, sous les règles d'or de la sagesse chrétienne, glorieuse éducatrice des plus hautes intelligences, et à laquelle le culte de l'histoire, des sciences, ajoute une nouvelle force et un nouvel eclat. Et puisque les trésors de cette sagesse sont en grande partie, comme en dépôt, dans les Saintes Ecritures, c'est avec raison, M. le Cardinal, que vous avez eu une mention particulière pour les études bibliques. En effet, en présence de cette ardeur pour des études nouvelles, mais recommandable toutefois, et d'une tendance souvent irréfléchie vers les opinions nouvelles, l'Eglise ne devait elle pas montrer une sollicitude particulière pour le Livre Sacré, inspiré du ciel, dont elle est le dépositaire et la légitime interprète?

Aussi elle s'est levée pour défendre l'intégrité de l'autorité et indiquer les moyens de mettre mieux en lumière, de multiplier et de répandre partout ses inestimables fruits.

Que des actions de grâces soient rendues au Seigneur dont la bonté Nous soutient, Nous si faible instrument d'une si grande œuvre, et que toute louange s'adresse à Lui et à son Eglise. Quant à Nous, Nous le supplions d'accorder à l'Eglise de voir une moisson de plus en plus abondante de salut dont la richesse soit proportionnée à l'abondance des germes de salut que de Nos jours la Providence a fait croître partout.

Reconnaissant envers les membres du Sacré Collège de leurs félicitations affectueuses, Nous leur exprimons en échange les sentiments d'une bienveillance égale à leur attachement, et implorons sur eux, sur les évêques, prélats et autres personnes présentes, les grâces célestes et accordons fraternellement à tous la Bénédiction Apostolique.

Le "Fair Play" Anglais.

Nous venons de recevoir le "Mémoire de Monseigneur Taché sur la Question des Ecoles du Nord Ouest," dans lequel Sa Grandeur montre sous son véritable jour cette bonne blague, ce trompe-l'œil qu'on nomme le *fair play* britannique.

Voici un extrait qui devra faire ouvrir bien des yeux:

"La Confédération Canadienne n'est qu'à sa vingt-septieme année d'existence, Manitoba à sa vingt-quatrième et voilà déjà que les Catholiques de cette Province sont ostracisés. Non-seulement ils sont privés de leur part légitime des deniers publics, affectés à l'éducation, mais même les taxes qu'on leur impose pour des fins scolaires sont pour le bénéfice d'écoles conduites contrairement à leurs convictions religieuses. Plus que cela: les propriétés scolaires de ces mêmes catholiques sont frappées de confiscation, quoique ces propriétés aient été acquises par l'argent des Catholiques, sans aucun secours étranger; et nos législateurs d'Ottawa tolèreraient tout cela! Où un pareil système conduira-t-il le pays?

"Aujourd'hui, c'est la spoliation et la confiscation arbitraire; demain ce pourra être l'emprisonnement: Puis, si la majorité le veut, puisque l'on dit qu'elle est sans contrôle, ce pourra être la déportation ou la mise en force des lois pénales. Manitoba a déjà vu un de ses enfants mis hors la loi, lorsque pourtant on lui avait promis protection et immunité.

"On doit convenir que c'est un jeu dangereux que de traiter les minorités comme si elles étaient des quantités insignifiantes, dont on ne doit pas tenir compte.

"Une épingle est bien le plus petit des articles de toilette; si on en fait l'usage auquel il est destiné, il peut contribuer à l'élégance et au confort d'un vêtement; mais si ce petit article est jeté sans précaution sous le talon, il peut bien gêner celui qui en ferait un pareil usage. Bientôt l imprévoyant sentira sa démarche embarrassée et retardée, fût-il le plus élégant et le plus prompt des marcheurs. Si cet homme persiste à ne pas reconnaitre son erreur, elle pourra lui occasionner des affections nerveuses bien incommodes et susceptibles des plus désastreuses conséquences.

"Quelque chose de semblable peut se produire dans toute organisation sociale. Une minorité, si petite et si faible qu'elle puisse paraître, aura toujours son influence. Cette minorité, traitée avec la justice et les égards auxquels elle a droit, peut ajouter et ajoutera certainement à la force et à l'honneur d'un pays; mais si cette même minorité est méprisee et si, au lieu de lui assigner la place qui lui convient, on veut la fouler aux pieds, oh! alors on peut s'attendre à un résultat bien différent.

"Après tout, cette minorité opprimée aujourd'hui n'est pas même, numériquement parlant, aussi insignifiante qu'on paraît le croire. Dans le Nord-Ouest les Catholiques sont à peu près un cinquième de la population blanche, tandis que dans Manitoba ils sont presque un septième de toute la population, ce qui veut dire que même dans Manitoba, les Catholiques sont plus nombreux, en proportion du reste de la population, que les Protestants ne le sont, dans la province de Québec, par rapport aux Catholiques.

"Si je ne me trompe, il y aurait une opinion exprimée dernièrement à la Cour Suprême, qui pourrait s'appliquer à la Province de Québec de la même manière qu'on voudrait l'appliquer à Manitoba.

"Je sais que la majorité dans Québec ne tentera jamais de dépouiller la minorité de cette province des avantages que la loi lui accorde, en matière d'education Je suis fier et heureux que les dépositions, si bien connues de mes compatriotes et corétigionnaires, puissent m'inspirer cette conviction et cette confiance.

"Cependant si, par impossible, la majorité dans Québec songeait à priver la minorité protestante des droits et privilèges, qui lui ont été reconnus avant son entrée dans la Confédération et qui ont été sanctionnés par la loi depuis; oui, si l'on faisait une pareille tentative, nous serions les témoins de la plus violente commotion que le pays ait jamais vue. D'Halifax à Victoria, de l'Ile de Sable à l'Ile Charlotte, par eau et par terre, tout le pays et tous ses habitants seraient mis en mouvement pour protester contre l'injustice, la mauvaise foi, l'empietement, etc., etc.

"L'excitation serait telle, qu'à Ottawa on aurait vite fait de désavouer la loi provinciale. Alors, l'autonomie provinciale aurait à battre en retraite devant l'autonomie fédérale; tout cela serait fort bien et les évêques canadiens catholiques seraient des premiers à joindre leurs voix à celles des Protestants de Québec, pour demander qu'on traite ceux ci avec justice.

"Comment se fait-il donc qu'une tentative semblable soit appréciée si différemment, quand elle est dirigée contre la minorité de Manitoba et du Nord Ouest? Hélas! la seule explication possible, c'est qu'il y a deux poids et deux mesures, selon la violence de ceux qui crient ou les dispositions de ceux auxquels on applique ces poids et ces mesures.".

Oui, oui, deux poids et deux mesures: les uns pour les Anglais, les autres pour les Canadiens français.

C'est ce qu'on appelle le *fair play* britannique!

BRECKINRIDGE PARLE.

Washington, 29 mars. — La séance a été une des plus interessantes depuis le commencement du procès.

Deux nouveaux témoins de Mlle Pollard ont été entendus. Le premier, John E. Benckhart, de Lexington, vint témoigner qu'il n'avait jamais entendu parler ni vu Lena Singleton, et était certain qu'elle n'habitait pas la maison malfamée près de l'endroit décrit par Brant. Le deuxième témoin, Stephen Dunn, corrobora ce témoignage.

La déposition de Mde Mollie Miller, de Memphis, Tenn., fut ensuite lue. Cette femme dit avoir connu Mlle Pollard en 1877; elle paraissait avoir 16 ou 17 ans et sortait en voiture avec les hommes. Elle passait pour une fille de plaisir. Mde Miller ajouta avoir habité 10 jours la maison louche de Lena Singleton. C'était en 1880. Elle y connut le vieux jardinier Rodes, qui était supposé être l'amant de Lena Singleton.

L'HISTOIRE DU COLONEL.

Le colonel Breckinridge commença aussitôt à rendre son témoignage. Il se tint debout tout le temps. Il répondit d'abord aux questions préliminaires, concernant son âge, sa famille, etc. Il dit être âgé de 55 ans et avoir quatre enfants vivants, dont deux sont en Amérique.

Il rencontra Mlle Pollard pour la première fois à la fin d'avril 1884 sur un train allant de Covington à Lexington. Il alla prendre son pardessus sur un banc et vit Mlle Pollard assise près de la porte. Elle le salua et il s'arrêta près d'elle, lui disant qu'il ne se rappelait pas de l'avoir jamais connue. Elle répondit qu'elle le connaissait, qu'elle se nommait Madeline Breckinridge Pollard, que son père était un grand admirateur de son talent, qu'il avait mis Breckinridge dans son nom, que si elle avait été un garçon, il l'aurait fait appeler John. Le colonel conversa quelques minutes avec elle, puis partit.

Plus tard Mlle Pollard lui écrivit une lettre pour lui demander son conseil dans ses difficultés avec Rodes. Le colonel eut affaire à Covington, et il traversa la rivière pour aller voir la jeune fille qui lui avait écrit.

Mlle Pollard et le colonel se rencontrèrent dans le parloir du collège. La lettre écrite à Breckinrindge fut admise dans la preuve et lue aux jurés.

Le colonel nia s'être rendu à Lexington par arrangement antérieur, qu'il rencontra Mlle Pollard le jour suivant à la bibliothèque publique, qu'il la conduisit à la maison malfamée de Mde Rose, qu'il lui envoya un télégramme qu'il signa du nom de sa mère pour lui faire avoir la permission de sortir, comme Mlle Pollard l'a prétendu.

Revenant à leur première entrevue au collège Weslyan, le colonel raconta que Mlle Pollard lui avait dit qu'elle ne voulait pas épouser Rodes, parce qu'elle était trop instruite pour lui, mais qu'elle lui avait donne une bonne preuve qu'elle avait l'intention de remplir sa promesse de l'épouser. Le colonel lui dit que Rodes l'avait en son pouvoir. Mais elle insista, disant qu'elle ne pouvait l'épouser. Mlle Pollard parla aussi de son intention de se lancer dans la littérature, se croyant des talents dans ce genre Ensuite Mlle Pollard fit mention d'un concert qui devait avoir lieu le soir même et dit qu'elle aurait aimé y assister. Breckinridge lui offrit de la conduire et elle lui dit de louer une voiture.

Le soir, après son repas, le colonel quitta son hôtel et alla louer une voiture et ne remarqua pas qu'elle était couverte. Il faisait très chaud et le colonel avait mal à la tête.

EN VOITURE.

Mlle Pollard dit au colonel en approchant de la salle de théâtre: "Comme vous avez mal à la tête, vous préférez peut-être continuer votre promenade en voiture. L'air vous fera peut-être du bien?" Breckinridge consentit et Mlle Pollard dit au charretier de changer de direction.

Et Breckinridge avoua avoir commencé dans la voiture ses relations coupables avec Mlle Pollard. Mais il prétendit qu'il n'y eut aucune demande, ni artifice, rien. Ceci eut lieu sans qu'il fit aucune déclaration d'amour et sans aucune résistance ni aucune protestation de sa part. D'un côte comme de l'autre il n'y eut aucune séduction. Mlle Pollard était parfaitement consentante.

En entendant ces paroles de Breckinridge, Mlle Pollard faillit perdre la tête; elle se leva comme pour parler, mais ses avocats la forcèrent à se rasseoir. Elle était extraordinairement agitée.

IL LUI DONNE $10.

Puis continuant son témoignage, le colonel Breckinridge dit:

"Peu après nous sommes retournés au collège et Mlle Pollard débarqua de voiture. Nous avons à peine dit un mot pendant le retour. J'avais l'habitude de porter des enveloppes portant des timbres quand j'étais absent. Je pris l'une de ces enveloppes, je mis ma main dans ma poche, puis l'en retirai et mis quelque chose dans l'enveloppe que je plaçai dans la main de Mlle Pollard. Elle refusa de l'accepter et je lui dis: "Il y a beaucoup de choses que vous avez besoin, que vous désirez avoir." Elle refusa de l'accepter. Comme nous descendions de voiture, je lui mis de nouveau l'enveloppe dans la main, et elle la prit. Puis j'ouvris la porte de la voiture. Elle débarqua et je lui souhaitai une bonne nuit. Elle monta le perron, je remarquai dans la voiture et je partis."

—Qu'avait-il dans l'enveloppe? demanda l'avocat.

Et le colonel répondit: "Si je me rappelle bien, c'était un billet de banque de $10."

L'EXCITATION DE MLLE POLLARD

avait presque atteint le point de l'hystérie quand elle eut entendu le colonel Breckinridge dire qu'il lui avait donné de l'argent. Elle fit un effort comme pour se lever. Son avocat lui dit quelque chose, et elle resta assise, mais penchee en avant, comme prête à sauter sur ses pieds.

Il était visible que Mlle Pollard avait perdu tout contrôle d'elle-même, et il fallut beaucoup de diplomatie de la part de son avocat pour l'empêcher de faire une scène en pleine cour.

Le colonel continua, les yeux fixés sur elle. "Je la vis le soir suivant sur le train de Lexington. Je ne savais pas en premier lieu qu'elle était à bord. Je ne lui avais pas dit que je devais prendre ce train-là, car la veille, je ne savais même pas moi-même que je devais partir."

La cour s'ajourna au lendemain, coupant court au témoignage le plus intéressant de ce fameux procès.

Le colonel Breckinridge sortit aussitôt, et Mlle Pollard quelques minutes plus tard.

Demain le colonel Breckinridge continuera son témoignage, qui promet de durer plusieurs jours.

Washington, 30 mars.—Le congressman Breckinridge a continué à rendre son témoignage aujourd'hui, racontant une histoire entièrement différente de celle relatée par Mlle Pollard.

Il commença par nier lui avoir donné le petit panier qui appartenait à sa défunte femme. Il ignore comment Mlle Pollard est parvenue à s'en emparer.

Ensuite il reprit son histoire où il l'avait laissé hier, c'est-à-dire quand il trouva Mlle Pollard sur le train de Lexington, quoiqu'il ne lui eût pas dit qu'il serait à bord.

Ils conversèrent ensemble et résolurent de se rencontrer à la maison de Sarah Gess, Mlle Pollard disant qu'elle y avait été antérieurement avec Rodes.

Mlle Pollard ne dit jamais au colonel qu'il l'avait séduite et il ne douta jamais qu'elle était alors une femme dans sa maturité. Il n'a jamais donné à Mlle Pollard la moindre idée qu'il l'épouserait. Il ne sut jamais qu'elle avait un enfant vivant avant de l'apprendre de la bouche du Dr Parsons au cours de son témoignage. Mlle Pollard lui en avait jamais parlé.

Après le retour de Mlle Pollard à Washington, le colonel voulut l'éloigner, mais elle refusa. Cependant, un jour elle alla à Campridge où le colonel devait pourvoir à ses besoins. Un jour elle quitta Cambridge contre le consentement du colonel. Une autre fois elle se rendit à Bread Loaf Inn, Conn., pour travailler à la rédaction d'un journal, le colonel devant payer une partie de ses dépenses. Cette fois-là Breckinridge crut qu'elle était partie pour tout de bon, mais

ELLE REVINT A WASHINGTON,

et ne voulut plus en partir. Elle disait que le colonel devait pourvoir à ses besoins et qu'elle resterait à Washington, afin qu'il ne l'oublie pas.

Quelques-unes de leurs entrevues étaient plaisantes, tandis que d'autres étaient tout le contraire.

Le colonel tenta de briser toute relation avec Mlle Pollard, mais il ne le put. Il refusa de les continuer, mais Mlle Pollard le forçait de continuer en le menaçant d'un scandale. C'est la raison pourquoi il n'a pas cessé ses relations avec elle.

Le colonel dit ensuite que Rodes lui avait conté qu'il devait épouser Mlle Pollard parce qu'il avait eu des relations coupables avec elle. Et il ajouta: "J'ai dit souvent à Mlle Pollard qu'elle devait avoir de la gratitude pour Rodes, et que, vu les liens qui les unissaient déjà, elle devait l'épouser."

UNE SCENE EN COUR.

Mlle Pollard se leva comme un ressort et repoussa violemment l'avocat Carlisle qui cherchait à la faire rasseoir. Ses yeux étaient remplis de larmes et elle s'écria d'une voix saccadée: "Je vous dis qu'il ment! Il ne dit la vérité sur aucune chose!"

—Taisez-vous! taisez-vous! lui dit impérieusement M. Carlisle.

—Tenez-vous tranquille, Mlle Pollard, dit le juge Bradley, où je serai obligé de vous faire sortir.

Le colonel Breckinridge resta impassible devant cette scène, et quand Mlle Pollard se fut rassise, il répéta ce qu'il venait de dire.

LE VOYAGE EN EUROPE.

Après avoir nié plusieurs avances de Mlle Pollard relativement à son voyage à New York avec elle en 1892, le colonel parla d'un arrangement qu'il avait fait pour envoyer Mlle Pollard à Berlin, sous les soins de Mlle Willard, avec quelques jeunes dames de bonnes familles, ce qui, disait Mlle Pollard, devait lui donner la chance de perfectionner son éducation.

Mlle Pollard lui dit alors qu'elle partirait pour deux ans s'il voulait lui laisser annoncer qu'ils étaient fiancés. Le colonel refusa, disant que le mariage entre eux était impossible.

Mlle Pollard lui répondit que si elle allait en Europe et avait l'avantage de voyager en compagnie de personnes de la haute classe, elle reviendrait au bout de deux ans et serait convenable pour devenir sa femme. Elle ajouta qu'elle n'irait pas en Allemagne à moins d'être sa fiancee et le colonel refusa.

La première fois que le colonel apprit ses fiançailles avec Mlle Pollard fut dans un journal dans lequel elle avait fait insérer un paragraphe à cet effet. Le colonel reçut plusieurs lettres de Mlle Pollard le menaçant d'un scandale s'il ne l'épousait pas. Ces lettres, le colonel a dit les avoir brûlées.

Il avoua qu'elle avait menacé de le tuer avec un revolver. Il expliqua ce qui avait fait croire à Mde Blackburn qu'il devait épouser Mlle Pollard. Il désirait tout simplement la mettre sous sa protection. Après avoir parlé de sa visite chez le chef de police, le colonel dit qu'il refusa encore une fois d'épouser Mlle Pollard.

Puis la Cour s'ajourna.

Voici le moyen de construire le baromètre le plus économique:

Prenez 50 centigrammes de camphre, autant de sel de nitre et de sel ammoniac.

Faites fondre séparément ces trois substances dans l'eau-de-vie au bain-marie pour que le tout se dissolve rapidement. Ces trois substances mélangées, mettez les dans un grand flacon long et étroit. Bouchez et cachetez, puis suspendez le flacon en plein nord.

Si le liquide est clair, limpide, c'est le beau temps.

S'il

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an. $1.00
Six mois. 50
Trois mois. 25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
L'ETOILE.
67 rue Market, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 5 AVRIL 1894.

ACTUALITES.

En Belgique, les chemins de fer appartiennent à l'Etat.

On écrit de North Adams, Mass, que M. l'abbé Louis Leduc, curé des Canadiens, est à toute extrémité.

Il vient de se fonder à New York un club dont le but principal est de fournir des fonds à ses membres qui veulent entrer dans l'état de mariage.

Nous accusons réception de deux nouvelles feuilles de Montréal: *La Croix* journal quotidien; le *Journal Populaire*, feuille hebdomadaire. Nous souhaitons du succès à ces deux journaux.

Il vient d'être présenté à la législature du Massachusetts un projet de loi défendant aux actrices, qui joueront dans les théâtres de cet Etat, de se mettre en maillot et de se décolleter. D'après ce projet de loi, les robes même devront être assez longues pour ne rien faire voir plus haut que la cheville du pied.

Une dépêche de Washington annonce que le sous-secrétaire du trésor, M. Hamlin, après avoir pris l'avis de jurisconsultes compétents, au sujet du livre de Zola *La Terre*, dont l'importation avait été interdite, parce qu'il était considéré comme indécent, a décidé qu'il ne pouvait pas être classé dans la catégorie des ouvrages prohibés.

La police d'Indianapolis a arrêté le fameux polisson qui s'amusait à lancer de grosses chiques de tabac et à cracher sur les robes des dames, dans les rues de cette ville. Il se nomme John Nicoli. Traduit devant le Recorder, on a constaté que le délit dont Nicoli était coupable n'était point prévu par le code. Il a tout de même été condamné à la prison pour assaut.

Guillaume M. Fortier, employé sur le chemin de fer Lehigh Valley, a été tué près de Barton, petit village à deux milles de Waverly, N. Y.

Il a été broyé d'une manière horrible par un train rapide.

Il a été reconnu par sa femme. Fortier n'avait que 31 ans.

Il y avait 15 ans qu'il habitait cette ville. Il était né à Buffalo, de parents canadiens.

Il venait de quitter sa femme pour aller louer une maison.

L'Eclair de Montpellier annonce qu'un sacrilege horrible a été commis dans l'église de Villeneuve-les-Maguelone (Hérault). Des individus qu'on n'a pu découvrir, se sont introduits dans le sanctuaire en passant par une fenêtre. Après avoir tout bouleversé dans la sacristie, et brisé, en les foulant aux pieds, des vases sacrés, des encensoirs, etc., il ont pris, dans une commode, la clef du tabernacle, qu'ils ont ouvert. Les saintes hosties et le calice ont été jetés sur les dalles et piétinés. Cet horrible sacrilège accompli, les misérables se sont retirés sans rien emporter, ce qui prouve qu'ils ont agi par haine de la religion. L'église a été fermée. La population est consternée.

Plus de 2,000 personnes étaient présentes pour entendre les discours prononcés par Ignatius Donnelly et Walter Sims, le conférencier de l'A. P. A., à l'Académie de Musique de Wilwaukee, ces jours derniers.

Sims a essayé de prouver que les catholiques, étant sujets du Pape, ne pouvaient être de bons citoyens américains, car l'influence de l'Eglise, a-t-il dit, les contrôlait jusque dans leurs devoirs de citoyens.

Donnolly a prouvé le contraire en citant des faits à l'appui démontrant que l'ingérence de l'Eglise dans les affaires publiques avait été hautement condamnée soit en Italie, en France ou ailleurs.

L'auditoire était tout sympathique au défenseur du catholicisme.

Les "Novosti-Dnia," de Moscou, rapportent un curieux événement qui s'est passé récemment sur la ligne du chemin de fer de Riazan à l'Ural.

Un train comprenant douze wagons transportant du vodka (eau-de-vie) dérailla et le contenu des voitures se répandit par terre, formant un lac d'une étendue considérable. A peine la nouvelle de cet événement s'était-elle répandue dans les localités environnantes, que de toutes parts on vit les paysans pour venir profiter de l'occasion.

Les premiers arrivants burent avec une telle avidité, qu'au bout d'une demi-heure, certains d'entre eux étaient mourants. D'autres n'ont été sauvés que grâce à l'intervention d'un médecin qui s'était transporté sur les lieux. Enfin, un grand nombre de paysans ont été transportés chez eux absolument sans connaissance.

Adélard Malette, jeune Canadien de 21 ans, de Fall River, Mass., est soudainement devenu fou. Il se prétend le Christ C'est un jeune homme sobre et rangé qui venait de s'acheter une boutique de barbier.

Peter Jackson, le pugiliste négre qui doit se battre avec Corbett prochainement, est à Chicago où il a dit à un reporter d'un journal que Corbett ne doit pas croire qu'il cherche un prétexte pour ne point se battre avec lui. Tout le contraire, il a hâte de se mesurer avec le champion et désire savoir si Corbett est dans les mêmes intentions que lui.

Cent cinquante hommes sont venus se joindre à l'armée du général Coxey qui compte maintenant 320 soldats et se trouve à Beaver Falls, Penn.

L'armée du général Frye comprend maintenant 810 hommes.

Les sans-travail ont pris possession d'un train en partance pour Washington.

Le général Frye dit que les soldats se rendent au Capitole pour demander aux représentants du peuple une réforme des lois du pays.

LES CANADIENS

Details Concernant leur Position Financiere

Nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs un tableau fait tout récemment sur la position qu'occupe les Canadiens dans la ville de Lowell.

Quartier.	Population	Votants	Prop. de biens Fonds.	Valeur de leurs Propriétés.	Négocians.	Montant Investi.	Taxes qu'ils paient.
1	3,815	201	21	$ 86,700	40	$ 53,415	$ 2,350
2	2,710	206	77	158,500	58	44,430	3,330
3	1,930	525	10	22,140	10	3,700	416
4	8,310	156	44	105,610	41	93,380	4,248
5	720	308	89	347,630	105	71,910	6,880
6		69	6	57,355	8	12,250	1,141
7							
	18,010	992	247	$840,935	262	$279,085	$18,365

Ces chiffres montrent quelle importance numérique, financière et politique les Canadiens possèdent à Lowell.

Il est bon que les autres nationalités sachent que nous sommes loin d'être une quantité négligeable, qu'il leur faut compter avec nous, et que le seul journal canadien-français publié en cette ville, le seul qui circule parmi ces 992 votants canadiens et cette population de 18,010 âmes, doit nécessairement posséder une influence et une importance considérables.

Avec la population canadienne-française de cette ville, l'ETOILE a progressé, acquis de la valeur, augmenté son pouvoir, et elle a le droit d'avoir une part dans la distribution des deniers de la ville. Ces jours derniers nous avons été traité injustement, mais nous nous réservons le droit, en temps et lieu, de punir les coupables.

Des licences seront accordées la semaine prochaine, et nous attendrons qu'elles le soient pour exprimer notre opinion sur la manière dont on aura traité nos compatriotes.

Perspective Democratique.

Décidément les chances de succès du parti démocrate aux prochaines élections ne sont pas très fortes. Les républicains ne sont pas seuls à prédire sa déroute complète. Jusqu'au *Boston Herald* qui s'attend à sa défaite l'automne prochain. Voici ce qu'il dit:

"Les élections locales dans diverses localités de l'Est continuent à démontrer d'une façon plus ou moins frappante que cette année est une année républicaine. Il n'y a pas de preuve bien convaincante d'une augmentation bien accentuée de la force du parti républicain. Mais il y a une preuve plus que suffisante d'une diminution dans le nombre des votes démocratiques. L'un des partis est confiant, uni, agressif, l'autre est découragé, affolé, indifférent. Les électeurs indépendants qui, depuis quelques années ont donné leur appui au parti démocrate se tiennent maintenant à l'écart, et des hommes qui ont été toute leur vie démocrates à tous crins contemplent avec une certaine satisfaction la leçon que leur parti est en train de recevoir à l'école de l'adversité."

Cet aveu est arraché à notre confrère par le désir de signaler aux démocrates du Congrès en général et à ceux du sénat en particulier tout le danger qui résulte pour leur parti de leur opportunisme vacillant et versatile.

Il profite en même temps de l'occasion pour se demander ce que le parti républicain fera lorsqu'une série de victoires comme celle qui l'attend l'automne prochain lui aura rendu la paisible possession du pouvoir.

Nous ne le suivrons pas sur ce terrain. Nous avons voulu tout simplement faire part à nos lecteurs de son opinion sur les perspectives du parti démocrate. Bornons-nous pour le moment à constater avec lui que ces perspectives ne sont pas des plus brillantes.

—*L'Indépendant.*

Les Deux Cœurs.

Dans les "Chants des divers pays" du vieux poète Hippolyte Lucas, je trouve la traduction d'une adorable chanson bretonne, du pays de Léon:

Le cœur que tu m'avais donné,
Ma douce amie, en gage,
Ne l'ai perdu ni détourné,
Ni mis à fol usage.
L'ai mêlé tant et tant au mien,
Que ne sais plus quel est le tien.

Pourquoi vouloir les diviser?
A ce penser je tremble:
Sans effort pourrait-on briser
Le nœud qui les rassemble?
Il faudrait déchirer le mien,
Hélas! peut-être aussi le tien!

A les séparer désormais,
Nous souffririons l'un l'autre;
Laissons-les unis pour jamais,
Ce destin est le nôtre.
Ne cherchons plus quel est le tien.
Ne cherchons plus quel est le mien.

Nos macabres chansonniers d'aujourd'hui peuvent blaguer—c'est à peu près tout ce qu'il sávent faire, d'ailleurs,—je les défie bien de réussir jamais à trouver la grâce et l'émotion de ces modestes strophes.

Le Trésor des Familles.

Comparée avec le grand nombre d'inutiles publications, d'annonces, et de prospectus de médecines dont le pays est inondé à présent, la modeste feuille appelée *La Lumière* constitue une exception remarquable.

La Lumière est publiée par le Dr. Peter Fahrney, de Chicago, Ill., dans un intérêt général et pour faire mieux connaître le remède si réputé, le NOVORO DU DR. PIERRE.

Elle a gagné la confiance de ses nombreux lecteurs par son language clair et sa plaidoirie si pressante en faveur de la santé, et des milliers d'entre eux ont bénéficié des bons avis donnés dans ses colonnes. Ses articles sont variés, populaires et utiles, et contiennent des appréciations sur les diverses souffrances auxquelles le corps humain est sujet. *La Lumière* donne en même temps des conseils pour préserver la santé ou pour la recouvrer si elle est perdue, et met à l'appui bon nombre de témoignages fournis par des personnes qui ont été guéries par l'emploi du remède si puissant, le NOVORO DU DR. PIERRE, alors qu'elles désespéraient de leur santé.

Cette publication est, en vérité, LE TRESOR DES FAMILLES, qui peut faire épargner aux lecteurs attentifs plus d'un dollar de frais de docteur et des notes de pharmacien, principalement en ce temps d'épidémie, alors que la Grippe, la petite Vérole et d'autres maladies causent tant de ravages. Sa mission est toute bénévolente comme l'œuvre du bon samaritain de la Bible, et son éditeur invite chacun, sans distinction d'occupation, à l'aider dans sa bonne action.

Cette invitation du Docteur n'est pas basée sur une idée légère et sans fond, mais est l'expression sincère d'une personne qui elle-même travaille sans repos à son œuvre. "Des travailleurs sérieux sont seuls demandés," écrit le Dr. Fahrney dans son journal. "Les "gens désireux de soulager leurs "semblables qui souffrent, peuvent "demander et obtenir des agences "pour le placement du NOVORO "DU DR. PIERRE, l'intention "étant d'agir indépendamment "des droguistes et pharmaciens, "et de tous ceux intéressés dans "la vente d'objets quelconque de "trafic."

La Lumière sera envoyé gratuitement à tous ceux qui enverront leurs noms et adresses à son éditeur, le Dr. Peter Fahrney, 112-114 So. Hoyne Ave., Chicago, Ill,

IL ADMET.

Washington, 2 avril—A l'ouverture de la séance, ce matin, Breckinridge fut questionné par son avocat concernant une promesse de mariage que Mlle Pollard a dit lui avait été faite en août 1892, pendant une promenade en voiture en cette ville. Breckinridge nia tout.

Parlant de sa visite avec Mlle Pollard au bureau du chef de police Moore, il a raconté ceci: "Mlle Pollard me dit qu'elle ne me tuerait pas si je voulais l'épouser ce mois-là. Je lui répondis que je l'épouserais le dernier jour du mois si Dieu ne m'en empêchait pas."

Le témoin a nié avoir eu des relations coupables avec Mlle Pollard après le 31 mars 1893, un mois avant son mariage avec Mde Wing.

Vers midi le colonel Breckinridge termina son témoignage direct. Ensuite le juge Wilson, l'avocat de Mlle Pollard, qui est celèbre dans cette partie du pays pour son habileté à questionner un témoin, commença à transquestionner le colonel Breckinridge.

Le témoin raconta qu'il était un franc-maçon et que le père de Mlle Pollard appartenait aussi à cette société. Le juge Wilson lui demanda si, dans cette société, les membres n'avaient pas certaines obligations envers les filles des membres défunts. Les avocats de la défense s'objectèrent à cette question, et leurs objections furent maintenues par le juge Bradley.

Le colonel dit ensuite qu'il faisait partie du bureau des directeurs de l'institut Sayre de Lexington quand Mlle Pollard y étudiait. Il dit aussi qu'il a connu Sarah Gess et a visité sa maison louche bien avant l'époque où il s'y rendit avec Mlle Pollard.

UN AUTRE AVEU.

Le Colonel Breckinridge, en réponse à une question, avoua avoir eu des relations coupables avec certaines femme pendant que sa femme vivait. Alors le juge Wilson condamna, en termes sévères, une telle conduite, et le colonel Breckinridge s'écria: "C'est parfaitement vrai, je suis fautif, même plus que vous le dites. Il n'a jamais vécu un hommes qui a eu moins d'excuse pour faire ce que j'ai fait que moi-même. Je puis prendre la défense d'aucune de ces actions dont je me suis rendu coupable."

Ensuite le colonel répéta l'histoire de son voyage à Lexington, et sa visite avec Mlle Pollard chez Sarah Gess. Ensuite il ne vit plus Mlle Pollard qu'en octobre suivant. Il la rencontra à la porte de l'institut Sayre, et ils convinrent de se rendre à la maison louche de Mde Rose.

A PROPOS D'UNE LETTRE.

Puis je juge Wilson commença à le questionner à propos d'une lettre écrite par lui à "Ma chère sœur Louise." Le colonel dit qu'il ne se rappelait pas d'avoir écrit une telle lettre et que si elle existe, elle a été fabriquée de toute pièce.

Le juge Wilson a dit qu'il était convaincu de l'existence de cette lettre, mais qu'il ne pouvait la produire de suite, ajoutant qu'il reviendra sur le sujet demain.

Il est clair que le juge Wilson veut tenter de prouver que la lettre en question fut écrite à Louise Wilson, le nom assumé par Mlle Pollard quand elle alla se faire soigner dans l'Asile St. Joseph.

La dernière question posée aujourd'hui au colonel a été la suivante: "Avez-vous pendant l'automne de 1886 porté à Mlle Louise Lowell, c'avigraphiste du gouvernement, des enveloppes adressées à Mlle Madeline Pollard, 56 Upper street, Lexington, Ky.?"

Le colonel nia, puis la Cour s'ajourna.

Breckinridge sera encore questionné toute la journée de demain et probablement une partie de la journée de mercredi.

Washington, 3 avril—Le mystère de la lettre commençant par ces mots "Ma Chère Sœur Louise," a occupé toute la séance d'aujourd'hui. Quand cette lettre a été écrite, le colonel Breckinridge prétend n'avoir eu aucune relation avec Mlle Pollard. C'était en 1886.

Ce matin, à l'ouverture des assises, Mde Lowell, une employée du gouvernement, a comparu et a déclaré se rappeler que le colonel Breckinridge lui avait fait écrire sur le *typewriter*, en 1886, une lettre commençant par ces mots: "My Dear Sister Louise." Mde Lowell a aussi adressé des enveloppes à Mle Pollard, No. 36 North Upper Street, Lexington, pour le colonel Breckinridge.

C'est une contradiction directe du témoignage du défendeur.

Mlle Pollard a souri pendant le témoignage de Mde Lowell, tandis que le colonel s'amusait à écrire fiévreusement.

Ensuite Mde Lowell dit qu'elle possédait un livret dans lequel toutes les besognes accomplies par elle pour le colonel Breckinridge avaient été entrées.

Le colonel a comparu de nouveau et a nié encore une fois avoir fait écrire par Mde Lowell sur le *typewriter* une lettre commençant par ces mots "My Dear Sister Louise," en 1886. Il nia aussi avoir fait adresser des lettres par la même personne à Mlle Pollard, à Lexington.

MLLE POLLARD COMPARAIT.

Mlle Pollard a comparu de nouveau aujourd'hui pour témoigner avoir reçu des lettres du colonel Breckinridge pendant la saison de 1885-6. Ces lettres étaient adressées au No 36 North Upper Street, Lexington, Ky., et étaient écrites au *typewriter*, excepté la signature.

Le colonel Breckinridge comparaîtra encore demain.

CONDAMNATION.

LE PEUPLE DE L'OHIO NE VEUT PLUS DE DEMOCRATES.

Le Michigan et Autres Etats se Prononcent de la Sorte.

Columbus, Ohio, 3 avril.—Des dépêches des villes et des villages par tout l'Etat nous donnent le résultat suivant des élections d'hier:

Alliance.—Les républicains ont élu tous leurs candidats par des pluralités de 500.

Hamilton, la ville du sénateur Brice et du gouverneur Campbell, a élu un maire républicain pour la première fois.

Worcester. — Les républicains ont presque fait un *clean sweep*. L'endroit est ordinairement démocratique.

Dennision.—Victoire complète pour les républicains.

London.—La première fois depuis 10 ans que les républicains élisent un maire.

Waverly.—Les républicains ont élu un maire pour la première fois.

Fostoria.—Les républicains ont tout conquis, excepté un seul quartier.

Mansfield. — Les républicains ont élu tous leurs candidats pour la première fois dans l'histoire de la ville.

Piqua.—Les républicains ont enlevé le contrôle du gouvernement municipal des mains des démocrates.

Wapokoneta.—Les républicains ont élu un maire pour la première fois.

Lima.—Les républicains ont élu tous leurs candidats.

Testalia.—La majorité démocratique ordinaire de 250 a été remplacée par une majorité républicaine de 150.

Akron —Les républicains ont élu tous leurs candidats.

Canton, la ville du gouverneur McKinley.—Les républicains ont élu quatre conseillers sur sept, et tous les membres du bureau de l'éducation.

Toledo.—Tous les républicains ont été élus.

A Cleveland, à Columbus, à Cincinnati, on signale des victoires républicaines.

Dans le Michigan, le Minnesota, le Dakota et le Nebraska, les républicains ont remporté là aussi des victoires nombreuses et faciles.

Hartford, 2 avril—Les élections municipales qui ont eu lieu aujourd'hui ont donné une victoire éclatante aux républicains, qui ont été promus à toutes les charges, excepté celle de "city collector."

L'Hon. Leaverett Brainard a été élu maire.

Le gouvernement municipal sera comme suit: Echevins, 9 républicains et 7 démocrates; conseillers, 23 républicains et 9 démocrates.

Les républicains pourront élire les leurs aux divers postes, procureur de la ville, procureur pour les poursuites, etc.

UN HOMME TUE.

La Police vide une Salle de Bal a New York.

New York, 3 avril — La salle de bal Tammany a été hier la nuit la scène d'une lutte entre les danseurs et la police pendant un bal donné par le Carmencita Club.

A minuit, l'inspecteur Williams ordonna que le *bar* fut clos.

Les commis fournirent cependant du champagne en secret aux danseurs qui s'enivrèrent et firent du tapage.

La police jugea alors à propos de vider la salle. Les policemen entrèrent dans la salle armés de leur bâtons et chargèrent les querelleurs, qui furent entraînés jusqu'au bas de l'escalier.

Pendant l'émeute Gallagher tomba en bas de l'escalier. Quand on le releva, il était mort.

Plusieurs personnes disent que Gallagher a été frappé par la police à coups de bâton sur la tête.

Nouvelles Condensees.

Bridgeport, Conn., 2 avril — William Coates, de Brooklyn, a été arrêté en cette ville cette après-midi sur plainte d'Emma Walsh, âgée de 22 ans, qui prétend que Coates l'a épousée récemment et lui a dérobé $150, puis l'a abandonnée. Elle découvrit plus tard que Coates avait une autre femme à Brooklyn.

Coates est un anglais âgé d'environ 40 ans, et jusqu'à ces années dernières il demeurait dans le fameux district de White Chapel, à Londres.

La fille Walsh dit que Coates lui parlait souvent des terribles meurtres commis dans ce district, et elle croit qu'il en a commis lui-même.

La police a découvert de son côté que Coates faisait le commerce d'épouser les jeunes filles pour les voler ensuite.

Wilkesbarre, 3 avril—Quand le mécanicien en charge du train de voyageurs sur le Central Railroad, atteignit la courbe près de Minooka, cette après-midi, il vit une petite fille sur le pont qui traverse la rivière Lackawanna.

La petite fille, fort effrayée en voyant approcher le train, se jeta dans la rivière d'une hauteur de 20 pieds. Le mécanicien, en l'apercevant, avait fait machine en arrière. Quand le train atteignit le pont, le chauffeur, John Mellick, sauta dans la rivière, et au risque de sa vie, il sauva la petite fille.

Fort Wayne, Ind., 3 avril — Hier soir, à Kentville, Ind., dans la maison de John L. Price se déclara une incendie. Une lampe avait fait explosion dans la cuisine et les flammes se répandirent avec une très grande rapidité.

Price transporta sa femme et son bébé hors de la maison, mais ils furent affreusement brûlés, et l'on ne croit pas qu'ils en reviennent.

Trois enfants, âgés de 4, 6 et 8 ans respectivement, furent suffoqués avant que leur père put les secourir. M. Price fut lui aussi grièvement brûlé.

Franklin, 2 avril—Mde Mellen, belle-mère de John Husse, qui a été brûlée vive ce matin, est morte à 4 heures de l'après-midi. Ce ne fut pas un accident, comme on l'a rapporté, mais un cas de suicide.

Mde Mellen souffrait de monomanie religieuse, et elle s'enveloppa dans une couverture de lit à laquelle elle mit le feu.

Avant qu'on put la secourir, les flammes la brûlèrent des pieds à la tête.

Memphis, Tenn., 3 avril—Le corps en décomposition du Révd. M. N. Nolan, un prédicant évangiliste, qui disait demeurer à Richmond, Va., a été trouvé perforé par de nombreuses balles près de Homer, hier. On croit qu'il fut assassiné par des voleurs, car tout son argent était parti.

La découverte du cadavre a causé beaucoup d'émoi à Homer, et une grosse récompense a été offerte pour l'arrestation des meurtriers.

Georgetown, 2 avril—Tandis que M. George Wiley était en frais de nettoyer son revolver, hier après-midi, il se déchargea accidentellement et la balle alla pénétrer dans le front de sa petite fille âgée de 9 ans, qui passait dans le moment.

Les médecins trouvèrent la balle à la base du crâne.

L'enfant fut transportée à l'hôpital, mais on n'a aucun espoir de la sauver.

Lima, Ohio, 2 avril. — Walter Johnson a été tué dans l'église méthodiste de Glene, samedi soir, par John Williams, pendant les exercices religieux.

Le frère de Johnson épingla quelque chose dans le dos de Williams, et celui-ci, croyant que c'était Walter, tira un couteau et en frappa le malheureux qui est mort de ses blessures.

Paris, 2 avril.—Charles de Lesseps a été averti que son nom avait été enlevé de la liste des membres de la Légion d'Honneur, à cause de sa participation dans le scandale de Panama.

Le comte Ferdinand de Lesseps ne sera pas expulsé des rangs de la Légion.

Washington, 2 avril—Le major Frank Bell qui, pendant vingt ans, a été examinateur dans le bureau des pensions, s'est suicidé hier en se tirant une balle dans la tête. Il avait perdu la raison, à cause de sa mauvaise santé.

Helena, Mont., 2 avril. — Red Broman, un pugiliste, a été condamné samedi à 21 ans de pénitencier, pour avoir tué à coups de poing une pauvre femme.

Trenton, N. J., 2 avril—Le Révd. Michael Joseph O'Farrell, évêque du diocèse de Trenton, est mort subitement ce matin à sa résidence épiscopale.

Belgrade, 3 avril—Le premier ministre Smith a résigné et le roi a sommé M. Nicolaievith de former un nouveau ministère. Plusieurs radicaux éminents ont été arrêtés pour avoir comploter d'assassiner le roi Alexandre et l'ex-roi Milan.

New York, 3 avril—Une épidémie de fièvres typhoïdes sévit à Monte Claire, N. J. Trente familles au moins sont malades; ce sont seulement celles qui achetaient du lait d'un certain laitier des environs. Une enquête aura lieu.

UNE PANIQUE

Femmes et Enfants Foules aux Pieds.

Providence, 3 avril—Un millier de personnes, presque toutes des femmes et des enfants, étaient réunies dans une école du dimanche, dans l'Iron Block, sur la place d'Olneyville, lorsqu'un incendie se déclara dans l'étage inférieur du même édifice.

Une terrible panique s'ensuivit Toutes ces personnes s'élancèrent vers les issues, les unes du côté des escaliers, tandis que les autres se frayaient un passage jusqu'aux échelles de sauvetage.

Plusieurs femmes furent tellement effrayées qu'elles perdirent connaissance et furent foulées aux pieds, ainsi que plusieurs enfants.

De petits enfants furent jetés du haut des échelles de sauvetage dans les bras des hommes au-dessous. D'autres tombèrent sur le sol et se blessèrent.

L'incendie fut promptement maîtrisé.

Les personnes blessées furent transportées dans les pharmacies du voisinage, où des médecins, accourus en toute hâte sur les lieux, leur donnèrent les premiers soins.

Heureusement que pas une n'a été blessée mortellement.

L'ARMEE DE COXEY.

Une Ovation en Son Honneur a Pittsburg.

Pittsburg, Pa., 3—Toute la population était sur pied pour voir partir aujourd'hui l'armée de Coxey, en route pour Washington. A partir de Zweickley, un village à quelque distance d'ici, et tout le long de la route, à travers les faubourgs et les villes avoisinantes, jusqu'aux limites d'Alleghany City, le chemin était couvert de monde venu pour voir défiler l'Armée de la Paix, composée de désœuvrés de tous les calibres qui s'en vont demander de l'ouvrage à nos gouvernants au Capitole.

Les quartiers généraux des populistes étaient fort animés ce matin, en cette ville, car les lieutenants de Coxey étaient en frais de préparer une réception pour l'Armée qui devait arriver dans l'après-midi.

A midi le comité local partit pour Woods Run, où on attendait l'Armée de la Paix vers les 2 heures. Depuis le midi, les rues furent bondées de monde attendant l'arrivée des désœuvrés.

A 2 heures, le chef de police Browne et plusieurs autres hauts dignitaires de la force publique décidèrent de ne pas permettre à l'armée d'entrer dans Alleghany City par la route Woods Run, vu la grande affluence de peuple. La police envoya des hommes avertir l'Armée de cette décision.

Pendant ce temps-là plusieurs citoyens ornaient leurs demeures en l'honneur de l'Armée.

Environ 5000 personnes rencontrèrent l'Armée de la Paix à un demi mille des limites de la ville et accompagnèrent les soldats jusqu'à Pittsburg. L'Armee alla camper sur Smoky Island, escortée par la police et les citoyens.

L'Armée est composée maintenant de 300 personnes. Une ovation lui a été faite quand elle passa dans les rues de Pittsburg.

Une assemblée publique a eu lieu en son honneur au parc de l'exposition dans l'après-midi.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass

Les dyspeptiques devraient acheter une bouteille du Tonique Général du Dr Patenaude.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—La cause du *Canada Revue* contre Mgr Fabre commencera mardi de la semaine prochaine et c'est M. le juge Doherty qui présidera le tribunal.

Un sous-comité nommé par les actionnaires de la compagnie demanderesse a eu une entrevue avec M. St Louis pour lui demander de reprendre la cause et la réponse de cet avocat sera connue dans quelques jours.

Une chose certaine, dit-on, c'est que M. St Louis ne reviendra sur sa décision que si la compagnie du *Canada Revue* fait des concessions.

—La glace a marché en haut du pont Victoria, près de Laprairie. Ce premier dégagement a élevé en quelques endroits des monceaux de glace, mesurant 14 pieds de haut.

Devant Montréal, la glace est toujours dans la statu quo. L'eau du fleuve mesure 27 pieds. 7 pouces.

QUEBEC.

—M. Nantel, ministre des travaux publics, vient d'intenter une poursuite de $10,000 à "L'Union Libérale" pour un article libelleux qu'aurait publié ce journal le 17 février dernier.

—Lundi matin, M. Honoré Joannette, du département des traducteurs à Québec, conduisait à l'autel Mlle Albina Jetté, de Montréal.

—Il y est rumeur que pendant trois mois, l'été prochain, il y aura un camp militaire à Lévis.

Le général Herbert y ferait venir tour à tour les volontaires des divers districts.

—Jusqu'ici, il y a un surplus de $520 dans la caisse du comite exécutif du Carnaval. On attend encore le percentage que doivent verser les compagnies de chemin de fer.

—Mlle Lafrance, de Charlesbourg, qui souffrait de diphtérie, prétend avoir été guérie par l'intervention de Mgr François de Laval, premier evêque de Québec, dont le procés de canonisation est en cour de Rome.

—Une dépêche de Manicouagan que je viens de recevoir m'annonce l'arrivée du Dr Tremblay et du capitaine Brochu, à Moisie, après avoir passé quatre jours exposés à tous les dangers. Pendant que l'embarcation était prise dans les glaces, les chiens du Labrador que les voyageurs avaient à bord pour faire une partie du trajet par terre entre la rivière Pentecôte et la Pointe aux Esquimaux se sont sauvés. Enfin après avoir souffert terriblement du froid et de la faim, le Dr Tremblay et le capitaine Brochu sont arrivés sains et saufs à Moisie, où ils ont reçu les soins dont ils avaient besoin.

—La prochaine session de la cour d'assises, qui doit s'ouvrir le 10 avril, sera peu intéressante. La cause contre le capitaine Bouchard pour contrebande a été abandonnée, les principaux témoins de la couronne étant hors du pays. Les causes qui seront jugées sont les suivantes: Léon Carrier, accusé de détournement au préjudice de la compagnie du Pacifique; Jean Bilodeau, de la Beauce, accusé d'avoir mis en circulation un faux chèque, et Jean Vézina, accusé d'avoir essayé de passer un faux chèque.

OTTAWA.

Depuis l'ouverture de la session, le Dr S. Lachapelle, député d'Hochelaga, a été le seul membre de la droite qui ait prononcé un discours en français. L'honorable M. Laurier, dans son discours sur l'adresse en réponse au discours du trône, et M. Tarte, parlant sur la question des écoles séparées, ont tous deux parlé en français.

ST JEAN,

—L'enquête dans l'affaire Molleur a été ajournée samedi jusqu'au 7 avril.

Le juge Desnoyers a admis M. Molleur à caution.

C'est un nommé Odilon Rémillard, de cette ville, qui accuse le défendeur de ne pas avoir soumis un rapport exact des affaires de la Banque de St Jean.

CARILLON,

—Le public traverse encore à pied sur la glace, qui est encore ferme.

VARENNES,

—La glace est toujours solide et l'on peut encore traverser à pied. L'eau a baissé.

TROIS-RIVIERES.

—La glace sur le St Laurent est toujours solide et les voitures traversent comme en plein hiver.

SOREL,

—L'eau dans le St Laurent baisse rapidement: trois pieds depuis la semaine dernière. La glace est toujours solide.

MacWHERRELL EST INNOCENT.

On a publié tous les details de l'affreuse tragédie de Port Credit, Ont., dans laquelle les époux Williams, vieillards septuagénaires, ont perdu la vie.

Nous avons encore parlé de la condamnation à la potence de MacWherrell, Anglais trouvé coupable de ce double assassinat.

MacWherrell n'a cessé de protester de son innocence et au moment où on allait le conduire à son cachot, il s'est tourné vers les jurés et leur a lancé cette apostrophe: Vous êtes les assassins de MacWherrell.

Le condamné, aujourd'hui dans la prison de Brampton, Ont., est-il victime d'une erreur judiciaire comme le prétend son avocat en demandant un nouveau procès pour son client?

Personne ne le sait, mais la dépêche que l'on va lire est de nature à faire reflechir les autorités:

Bozeman, Montana, 3—Un individu qui dit se nommer Robert Dalton vient de faire un affidavit déclarant qu'il a tué à Port Credit, Ont., deux vieillards qui se nommaient Williams ou Williamson.

Il ajoute que MacWheerell, actuellement dans la prison de Brampton, est innocent. Il dit qu'il a assommé le vieux couple. Il était entré chez eux pour les dévaliser. Il a d'abord attaqué le vieillard qui lui a résisté; la vieille Williams s'étant portée au secours de son mari, il l'a tuée pour s'en débarrasser.

Entendant du bruit, il a pris la fuite sans savoir si les Williams étaient morts.

TORONTO, 3 — Le détective Green est parti pour le Montana hier. Il s'en va interroger Dalton qui se dit le meurtrier des Williams.

Le procureur général ne croit pas un mot de la dépêche du Montana. Nombre de personnes voient dans ce télégramme l'œuvre d'un farceur.

Ceux qui connaissent le vieux Williams disent qu'il était trop infirme pour offrir aucune résistance et que la position du cadavre, lors de la découverte du crime, indiquait que le vieillard avait été tué dans sa chaise.

CRUAUTE DES OFFICIERS.

Berlin, 3 avril.—La *Gazette de Francfort* publie un récit qui montre la cruauté des officiers italiens à l'égard des soldats. Un cavalier nommé Evangelista s'est fait porter sur la liste des malades. L'officier de la compagnie a refusé de le laisser aller à l'hôpital et lui a ordonné de se rendre au manège.

Le soldat a obéi, mais il était si faible qu'il n'a pu monter à cheval, l'officier lui a donné des coups de fouet et à trois reprises le malheureux a essayé de se mettre en selle. Chaque fois il est tombé à terre exténué. On a fait alors avancer un cheval qui, agacé par les officiers, a piétiné le corps du cavalier sur qui l'on a jeté plusieurs seaux d'eau.

Evangelista a supplié ses lâches persécuteurs de faire cesser son supplice, disant qu'il était mourant. Ses prières n'ont pas été entendues. Les officiers se sont procuré une corde et après avoir lié les bras de l'infortuné soldat l'ont tiré de côté et d'autre sur le sol et lui ont fait subir toutes sortes de mauvais traitements. Pour finir, les officiers ont ordonné que le malheureux fût pris par les pieds et traîné jusqu'à la caserne. Le soldat est mort le même soir.

LE LANGAGE DES MOUCHES.

Après le langage des singes, le langage des mouches. Inutile de dire que c'est encore un Américain qui a imaginé l'étude de cet étrange dialecte.

Il s'agit, bien entendu, de mouches américaines, bien plus avancées dans l'échelle de la civilisation que les humbles mouches d'Europe, qui, si elles ne parlent pas, n'en pensent pas moins.

D'après les expériences du naturaliste Smithson, les mouches auraient un largage particulier et ne communiqueraient pas seulement entre elles par signes expressifs comme les fourmis qui frottent leurs entennes contre le corselet de la compagne dont elles veulent se faire comprendre.

L'appareil employé pour s'initier au langage des mouches est le crophone, qui rend sensible à nos oreilles les sons les plus faibles et les plus légers.

Placée sur l'ingénieux instrument, une mouche fit entendre, en agitant ses ailes, un bruit ressemblant au hennissement d'un cheval dans le lointain.

M. Smithson, que les lauriers du professeur Gardner empêchaient sans doute de dormir, prétend être parvenu à noter les signes les plus essentiels du langage des mouches. A quand donc le langage des papillons et des araignées!

Collerettes, Costumes et Jackets.

Vignette No. 1.

Notre Vente Speciale est Commencee.

$25,000 valant de Marchandises pour etre vendues sur le champ. Venez de suite.

1 lot d'Elégants Costumes en laine, telle que la vignette No. 1, valant $5.00 pour **$2.98.**

Costumes en Serge pour la pluie, Flanelle et Rappelant. Assortiment considerable, $4.98, $6.50. $7.50 et $10.00.

Collerettes de Dames.

75 Collerettes de Dames telle que la vignette No. 2, tout laine, garnies en beau Ruban de toutes couleurs, valant $8.

Pour cette vente $4.98.

1 lot de Collerettes de Dames, noire bleue et tan, valant $3 50.

Pour cette vente $1.98.

1 lot de Collerettes de Dames, élégantes, garnies en ouvrage avec insertion, valant $6.

Pour cette vente $3.98.

500 Collerettes de tous les patrons et de toutes nuances à **$4.50, $6.00, $7.50, $8.77 et $10.00.**

☞ **VENEZ LES VOIR.**

Vignette No. 2.

REEFERS D'ENFANTS.

1 lot de toutes couleurs, grandeur, 4, 6 et 8 ans, valant $1.50 pour **98 Cts.**

450 Reefers meilleurs, du dernier goût et de toutes nuances, à **1.23, 1.49, 1.98, 2.50 a $5.00.**

Robes d'Enfants en Cingham

Bonne valeur à **49c, 98 cts, $1.49 et $2.00.**

Vignette No. 3.

Jackets de Demoiselles et de Dames.

Assortiment immense de nuances et de patrons. Prix de **$2.98** à **$20.** Jackets telle que la vignette No. 3 **$2.98.**

WRAPPERS ET ROBES DE CAHAMBRE.

Nouvelles marchandises reçues à toutes les expresses, Wrappers, coupe parfaite, 75c, 98c, $1.25, $1.49 et $1 98.

MACKINTOSHES.

Nouvelles marchandises, les plus récentes nouveautés, Manteaux à 3 collerettes, bleu, noir et grenat, prix $1.98 à $10. Manteaux en Cravenette, garantis à l'épreuve de l'eau, de toutes les nuances.

WAISTS en Soie et en Coton, variété immense de 19c. à $10.

☞ N'achetez rien en Costumes de printemps ou en Manteaux avant d'examiner notre stock.

Nous donnerons le plus pour votre argent.

F. G. Mitchell & Co.,

Coin des Rues Merrimack et Kirk.

NOTES LOCALES.

Allez voir Fred. Varin pour faire teindre et nettoyer les plumes de vos chapeaux.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

Voir l'annonce de A. Fenton pour acheter vos graines de jardin et vos graines de fleurs.

On nous informe qu'un club dramatique de Holyoke Mass, doit prochainement venir jouer à Lowell.

J. S. Marion, photographe ne renom, est passé maître en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

Pour vos Thés, Cafés, Dickson Bros, ne sont pas égalés à Lowell. Sans contredit, c'est l'endroit par excellence pour les amateurs du bon marché.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

Vivent Dickson Bros., les marchands de Thé et de Café, les plus populaires de la ville, sont ceux qui vendent aux plus bas prix et ont aussi les meilleures marchandises.

Dans l'annonce de Dickson Bros, lisez $100,000 valant de marchandises au lieu de $100. C'est une curreur typographique que nous nous empressons de rectifier.

N'hésitez pas un instant si vous avez des plumes à faire teindre ou nettoyer. Fred Varin, rue Merrimack, est le plus compétent pour faire cet ouvrage.

M. Jos. Labrie, contre-maitre dans la manufacture de N. Weber et Théodore Lamontagne, employé à la Cie Electrique de Lynn, Mass., sont en promenade en cette ville chez Mde Lévesque, No 628 rue Merrimack.

Mde J. L. Chalifoux, qui, en compagnie de son mari, est partie pour l'Europe sur l'*Etruria*, samedi, a reçu avant son départ un magnifique panier de fleurs de la part du Columbia Whist Club dont elle fait partie.

Le département des manteaux et des costumes au Bon Marché, présente de grandes valeurs, cette semaine dans les Jackets, Collerettes et Costumes au montant de $25.000 de marchandises pour être vendues de suite. Voyez leur annonce.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville, R. I.

Par ce temps de stagnation industrielle, bon nombre de nos compatriotes ont, sans doute, songé à retourner s'établir sur une terre au Canada. Entre toutes les parties de la patrie canadienne, les Cantons de l'Est se recommandent spécialement aux agriculteurs, pour la fertilité du sol, la richesse des forêts, la salubrité du climat et l'excellence des eaux. A ceux qui seraient tentés de s'établir dans ces parages, nous conseillons de s'adresser à M. J. H. Gendrons à Sherbrooke, qui leur donnera tous les renseignements désirables, au sujet de propriétés de premier choix, qu'il offre en vente en d'excellentes conditions.

Effraction.

Dimanche soir, vers 10 hrs, des individus qui sont aujourd'hui connus, se sont introduits avec effraction dans la pharmacie de la rue Tucker, tenue par M. Wilfred L'Esperance.

Maisons Vendues

A la vente qui a eu lieu samedi après-midi au Petit Canada, les deux maisons situées sur la rue Ward ont été vendues à M. Owen McCaffrey pour $560, et celles formant le coin des rues Ward et Perkins ont été adjugées à M. Hugh A. Brogan pour $1,150.

Il Voulait s'Habiller en Neuf.

Un voleur a pénétré furtivement dans la maison de pension de Mde Lane, sur la rue Central, au-dessus de l'épicerie de Nichols & Fletcher, samedi, et il y laissa un vieux pantalon, un chapeau de vagabond et un faux-col encrassé.

Le voleur avait tout simplement échangé ses vieilles nippes pour deux pantalons, un habit et une veste, un chapeau dur, des caleçons, deux paires de bas, deux cols, une chemise, un mouchoir de soie, tous des vêtements presque neufs. Il a aussi dérobé une chaîne de montre en argent.

Dans une poche du vieux pantalon laissé par le voleur fut trouvée une carte sur laquelle était imprimé le nom de E. S. Livengeeld, et au-dessous on pouvait lire la date, mars 1892.

Deux Chevaux Tues

M. Drury, l'agent de la Humane Society, a tué un cheval à East Chelmsford, dimanche, qui était la propriété d'un homme du nom de Plummer. L'animal souffrait d'une maladie incurable.

Le même agent a aussi envoyé *ad patres* un cheval qui ne pouvait se remettre sur ses jambes, ce matin, sur la rue Gorham. Ce cheval était la propriété d'un colporteur.

Une Couple de Vols.

Un marchand de fruits, dont le magasin est situé à l'angle de Maiden Lane et de la rue Merrimack, est venu dire à la police lundi que l'un de ses châssis avait été brisé lundi matin et qu'une certaine quantité de fruits lui avaient été dérobés. On croit que c'est l'œuvre d'enfants d'école.

La pharmacie Blanchard, sur la rue Middlesex, a été visitée par des voleurs, samedi dans la nuit, et $15 ainsi que quelques cigares ont été enlevés.

Application pour une Licence.

Le temps pour faire des applications pour une licence a expiré samedi soir. Le nombre d'applicants, contrairement à ce qu'on s'attendait, est plus considérable que celui de l'an dernier.

Le nombre total est comme suit: 147 fournisseurs ordinaires, 63 droguistes, 32 hôteliers, 4 marchands de gros, 3 clubs spéciaux 1 licence de brasseur: total, 250.

Il y a 5 applications de fournisseurs ordinaires (common victuallers) de plus que l'an dernier; les droguistes, une augmentation de 1; les hôteliers, une diminution de 2; les marchands de gros, une augmentation de 1; les clubs spéciaux, une augmentation de 1; et naturellement l'application pour une licence de brasserie est une augmentation de 1, vu que c'est la première fois qu'une telle licence est demandée en cette ville. L'augmentation totale sur l'an dernier est donc de sept.

Voici les canadiens qui ont fait application:

Chas H. Chagnon, St Lawrence Hotel, licence d'hôtel; Mizël Jodoin, 613 rue Merrimack, "common victualer;" Louis P. Turcotte, 141, 145, 147 rue Wörthen, "common victualer;" Camille Roussin, 314 rue Market, "common victualer;" Adélard Landry, 456 rue Adams, "common victualer;" J. W. Paradis, 458 rue Market, "common victualer;" Louis Lebrun, 49 Cheever et 2 Coolidge, "common victualer;" George H. Leriche, 154 rue Middle, "common victualer.

C. Hénotte, 32 Cabot, droguiste; Marie Louis Proulx, 189 rue Middlesex, droguiste; Chas H. Lemaître, 8 rue Cabot, droguiste; Stephen Rochette, rue Merrimack droguiste; L. O. L'Espérance, 88 rue Salem, droguiste; Frank L'Espérance & Co., 716 Lakeview Avenue, droguiste; Arthur S. Onge, 33 rue East Merrimack, droguiste; Joseph Elzéar Lamoureux, 82 rue Cabot, droguiste; Alexis E. Bertrand, 295 rue Merrimack, droguiste; Louis P. Collet, 634 rue Middlesex, droguiste.

Tue et Blesse.

John McMahon a été tué et Edward McManus grièvement blessé par l'explosion d'une matière explosible servant à miner, lundi avant-midi, au moment où ils étaient à l'ouvrage à l'égoût Luklam de Centralville sur la rue Dartmouth.

C'est en voulant faire dégeler la matière explosible dans un hangar que l'explosion s'est produite. Au lieu de mettre l'explosif dans l'eau chaude, les deux hommes, pous aller plus vite, le placèrent sur le feu.

McMahon était âgé de 26 ans. McManus est un vieillard; il va probablement en mourir.

Intentions de Mariage.

Semaine finissant le 30 mars 1894.

Siméon Mouisette 19, Georgianna Lescord 17.

Eugène Hamelin 22, Roselle Fisette 22.

François L'Heureux 22, Melvina Boissonneault 20.

Narcisse Clairmon 20, Aldhina Prudhomme 21.

Télesphore Lachance 23, Emelie Deroche 22.

Arthur Joloin 24, Linda Gingras 23.

Edmond St. Laurent 23, Virginie Boisvert 17.

Albert Lefaine 26, Caroline Massicotte 23.

LE CORPS D'UNE ENFANT

Trouve sur la Rue Bridge ce Matin

Vers 7 h. mardi matin, un jeune homme nommé Adams, a trouvé sur la rue Bridge, près de la 12me rue, un sac en papier brun contenant le cadavre d'une enfant, évidemment une petite fille.

La police a été avertie; elle fait des recherches.

L'enfant n'a pas dû vivre plus que quelques heures; elle a dû être abandonnée sur la rue pendant la nuit. Le corps n'avait aucune marque de violence.

Le médecin-légiste Irish, après examen, a dit que l'enfant était morte depuis deux jours.

UN FAMEUX PROCES

Evariste Richard vs Societe St Jean-Baptiste

La cause de Richard a commencé lundi à la Cour de Police. Rivet et Hamel pour le demandeur, Larkin T. Trull pour le défendeur.

La réclame d'Evariste Richard est pour $11 40 de bénefices.

Les officiers de la société prétendent que Richard n'était pas malade quand il a fait application et plusieurs témoins ont rendu témoignage à cet effet. Après avoir entendu les arguments des avocats Trull et Rivet, le juge rendit jugement en faveur du demandeur. La société St Jean Baptiste en a appelé à la Cour Supérieure.

Nous saluons avec joie l'arrivée au milieu de nous de M. L. P. Collet, pharmacien de Fall River, Mass. M. Collet a formé un acte de société avec M. Sam Renaud, de la rue Middlesex, pour continuer le commerce pharmaceutique. Ce monsieur nous arrive avec d'excellentes recommandations et est un jeune homme doué de grands talents. Allez lui faire une visite.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux.)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6.50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

MORT SUBITE

Le Dr A Gelineau Meurt Subitement dans son Bureau

Le Dr. A. Gélineau, bien connu des Canadiens de Lowell, est mort subitement samedi matin, vers les 10 hrs, dans son bureau qui est situé aux coins des rues Middlesex et King.

Le docteur était sorti le matin pour faire quelques visites à ses malades, et il était revenu à son bureau vers les 10 heures. En entrant, il se mit à vomir le sang et tomba sur le plancher. Sa femme et une autre dame coururent à son secours, mais ne purent le sauver; il fit quelques effort, se roidit un instant et expira dans leurs bras.

Ce médecin était né le 5 jui let 1858 à Ste. Cécile de Milton et avait, par conséquent, 36 ans. Il demeurait à Lowell depuis une douzaine d'années et s'était marié deux fois. Sa première femme était Georgianna, fille aînée de M. H.A. Racicot, et sa deuxième femme, Dina, une des sœurs de la première.

Il laisse pour pleurer sa perte une épouse et les deux jeunes enfants qu'il eut de sa première femme.

Lundi matin, à 9 hrs, à l'église St Joseph, avaient lieu les funérailles du Dr A. A. Gélineau.

Le service était de première classe.

Le Rév. P. Féat officiait, assisté des RR. PP. Forget et Lamothe.

L'église était remplie de parents et d'amis.

Un chœur nombreux, sous la direction de M. A. N. Duval, a très bien rendu une messe de requiem en musique.

Les porteurs des coins du pcêle étaient le Dr J. A. St Onge, le Dr J. A. Gagnon, MM. Camille Roussin, Chs. Chagnon, P. A. Brousseau et Z. Loranger.

M. Joseph Racicot, fils de M. A. H. Racicot et etudiant au collège de St Athanase, ainsi que le Dr Wm. Gélineau d'Indian Orchard, et M. Gélineau, de Haverhill, Mass., frères du défunt, M. Héroux, beau-frère du défunt, et le capitaine Joubert, de Lawrence, Mass., assistaient aux funérailles.

M. Joseph Albert avait la charge des pompes funèbres, et M. Amédée Archambault était maître des cérémonies.

Nos condoléances à la famille éprouvée.

NOS POLICEMEN.

Changements dans le Departement de la Police.

Plusieurs changements ont été opérés dans le département de la police.

L'officier Bumps a repris son ancien poste de "warrant officer," en remplacement de l'officier Cawley.

L'officier J. B. Crowley sera maintenant de quart pendant le jour aux environs de bureau de poste, l'officier Palmer le remplacant dans son ancien poste.

L'officier Fitzpatrick remplace l'officier Palmer sur la rue Market. L'officier Cawley occupe l'ancien poste de Fitzpatrick sur la rue Middlesex.

Voici quelques autres changegements: L'officier Grady à Pawtucketville à 12.30 hrs; Martin O'Connor, à Ayer's City; l'officier du Revenu Welch prendra le poste de l'officier Moffat sur la rue Merrimack à 12.30 hrs, et pour le présent il n'y aura que deux officiers du Revenu.

L'officier Moflat sera pour le présent de quart à Belvidere et l'officier remplacera McNabb.

J. W. Fox, qui était de quart sur la rue Merrimack, changera de poste avec l'officier Duncan de la Lakeview Avenue.

L'officier Marshall occupe le poste de l'officier Connor aux environs du palais de justice.

L'officier Whitney remplace Marshall aux environs de l'Opéra House, et Curran occupe le poste de Whitney à 12 30 heures.

Joyeuse Reunion.

Samedi soir, au No. 28 rue West Fourth, M. Adolphe Bouchard, marchand de bois de Centralville, ne fut pas peu surpris en arrivant le soir de l'ouvrage de voir au moins une cinquantaine d'amis venus pour lui exprimer leur estime par une magnifique adresse et un splendide cadeau consistant en un harnais monté en caoutchouc.

L'adresse fut lue par Mde Duverger. Le cadeau fut présenté à M. Bouchard par son beau-frère, M. Hamel. Mlle Duverger, jolie fillette de sept ans, présenta en même temps à Mde Bouchard un splendide bouquet.

M. Bouchard fut réellement surpris, si jamais on peut l'être, et sut remercier ses amis en termes appropriés. Le Dr Gagnon fit d'heureuses remarques sur la circonstance.

Le chant, la musique, la danse et les rafraichissements ne se terminèrent qu'à une heure avancée de la nuit.

Tous ceux qui étaient présents n'oublieront jamais les délicatesses et l'hospitalité de M. et Mde Duverger qui avaient mis leur domicile à la disposition des amis pour cette circonstance.

Il était tard lorsque chacun songea à regret qu'il fallait se séparer emportant avec soi un souvenir ineffaçable d'une aussi charmante réunion.

Naissance

En cette ville, le 1er avril, la dame de M. Gaspard R. Déziel, une fille, qui fut baptisée sous les noms de Marie-Louise.

Parrain et marraine, M. et Mde Frank Savard.

Fermeture.

Les employés de certains départemeuts de la Hosiery de Lawrence, ont été avertis mardi que les travaux seraient suspendus trois jours par semaine à partir de lundi prochain.

Ils travailleront les lundi mercredi et vendredi.

Le temps pour cette fermeture n'est pas encore limité, mais plusieurs des contre-maîtres croient qu'il durera une partie de l'été.

Le Cimetiere Canadien.

On a commencé hier à inhumer dans notre nouveau cimetière catholique. Un bon nombre de nos compatriotes s'étaient rendus sur les lieux. Cinq corps qui avaient été placés dans le charnier du cimetière Edson, ont été enterrés dans le cimetière canadien. Les restes mortels de M. Alphonse Désormeau ont été inhumés les premiers. De nombreux ouvriers sont actuellement occupés à tracer de nouveaux chemins.

Aujourd'hui les arpenteurs diviseront le terrain en différents lots qui seront vendus à ceux de nos compatriotes qui voudront en faire l'acquisition.

Agreable Soiree.

Samedi soir dernier, un grand nombre de parents et d'amis s'étaient donné rendez-vous à la résidence de M. Joseph McKinnon, No. 1 Bloc Belleville, rue Ward, pour fêter le 22ème anniversaire de naissance de M. Frank McKinnon.

Une magnifique adresse fut lue par sa sœur, Mlle Emma McKinnon, et une splendide bague en or fut présentée par M. Philias Gauthier.

Quoique pris à l'improviste, M. Frank McKinnon sut trouver des paroles appropriées et invita ses nombreux amis à passer la soirée avec lui. Il va sans dire que l'on accepta et la soirée se passa au milieu des divertissements de toutes sortes, musique, chant, danse, etc.

Des rafraichissements furent servis durant la veillée.

On se sépara à une heure avancée, emportant un joyeux souvenir de cette jolie soirée due à l'hospitalité proverbiale de la famille McKinnon.

UN AMI.

Belle Reunion

Une charmante réunion de famille a eu lieu hier soir, à la résidence de M. Omer Bédard, de la Cumberland Road. Il s'agissait de fêter son anniversaire de naissance.

Lorsque tous les invités furent réunis au complet, M. Emile Blais s'avança vers le héros de la fête et lui présenta une splendide adresse suivie d'une bourse bien garnie.

M. Bédard sut trouver de bonnes paroles pour remercier ses nombreux amis qu'il invita à se disperser dans ses differents appartements et à s'amuser à qui mieux mieux, ce que l'on fit sans trop se faire prier.

Dans le cours de la soirée, M. Fred. Catudal fut appelé à faire un petit discours de circonstance et y réussit à merveille. Tous se séparèrent enchantés de cette réunion d'intimes.

McManus peut en Revenir.

James McManus, qui a été si grièvement blessé par l'explosion de lundi à Centralville, est toujours dans le même état; cependant, les médecins qui le soignent ont un faible espoir de le sauver. Ses blessures internes ne sont heureusement pas tres graves.

Lettres Non-Reclamees.

Semaine finissant le 31 mars 1894.

HOMMES.

Bouchard, Théophile,
Durant, J. C.
Ducharme, Octave
Dorval, Arthur
Dancouse, Ambroise
Fremeau, J. B.
Giard, Annie
Lusier Damase
Pilotte, Maurice

FEMMES.

Cadarette, Dame Selamire
Desmarais, Mad. Onésime
Desbien, Mrs. Hermere
Labelle, Rosana
Perreault, Madame Celina
Pelican, Mary

Deces

Semaine finissant le 31 mars 1894.

Emma Ancoin, 35 ans.
Victoria Phaneuf, 85 ans.
Jos. A. Doshais, 1 an.
Cora Bélanger, 1 mois.

LES ECHEVINS.

Les Applications Referees au Comite des Licences

Une assemblée régulière du bureau des échevins a eu lieu mardi soir, sous la présidence du maire Pickman.

Tous les membres étaient présents.

La liste des applications pour une licence fut référée au comité des licences sans même subir une lecture.

Cette liste contient 147 demandes de licences de restaurateurs ordinaires, 16 licences d'hôteliers, 64 licences de pharmaciens, 4 licences de marchands de gros, 3 licences de clubs speciaux et 1 licence de brasseur.

Télesphore Laforge a été nommé gardien de la paix spécial pour la mission de I. B. Le Clair.

Après la transaction de quelques affaires de routine, le bureau s'est ajourné.

Une Charmante Reunion

Mardi soir, les membres du Cercle Canadien étaient dans la jubilation, à cause d'une charmante fête organisée dans ses salles à l'occasion de l'installation des nouveaux officiers. Plus de 100 personnes, parmi lesquelles on remarquait une grande partie de nos meilleures familles canadiennes, donnaient un aspect joyeux et plaisant à admirer.

Les toilettes des dames faisaient certainement honneur au bon goût de celles qui les portaient.

L'installation des officiers se fit vers les 9 heures. L'assemblée exigea un petit discours de tous les officiers installés, ce qu'ils furent obligés de faire. Les remarques, quoique toutes faites à l'impromptu, étaient remplies de tact et de reparties qui, à plusieurs reprises, furent couvertes d'app'audissements.

Après les affaires nouvelles, 9 nouveaux membres furent admis à l'unanimité à faire partie du Cercle, et l'assemblee s'ajourna *sine die*. Après quoi des rafraichissements délicieux furent servis et plusieurs joueurs de whist firent la partie avec entrain.

En même temps plusieurs demoiselles exécutèrent leurs morceaux de musique favoris et nous chantèrent les plus belles chansons de leur répertoire.

Nous regrettons que l'espace nous manque pour donner un compte rendu plus complet et inscrire le nom de tous ceux et de toutes celles qui se sont distingués dans les divers amusements de cette soirée que personne n'oubliera.

Nous sommes heureux de féliciter les organisateurs qui se sont divisés en quatre pour bien faire les choses et plaire à la joyeuse réunion.

Conge Force.

Mardi après-midi, vers 4 hrs, les employés des départements No 6 de la filature du Suffolk, ont été gratifiés d'un conge forcé de quelques heures. La principale poulie qui fait fonctionner les machines de cette partie de la manufacture s'était brisée, les ouvriers ont été obligés d'abandonner l'ouvrage. On a travaillé toute la nuit à s'occuper des réparations.

GREVE IMPORTANTE

Environ 10,000 Hommes en Greve a Chicago

Chicago, 3 avril — Environ 10,000 hommes, parmi lesquels on remarque des plombiers, des peintres, des briquetiers, des mécaniciens, etc., se sont mis en grève ici pour s'opposer à une réduction de leurs gages ou pour forcer leurs patrons à restaurer les anciens salaires.

En outre de ces grévistes, il y a 600 cigariers qui ont quitté l'ouvrage et sont à s'organiser pour faire la lutte contre leurs patrons.

Tous les autres grévistes sont très bien organisés et sont affiliés à des associations ouvrières.

Hier, tous les membres de la Journeymen Plumbers' Association, au nombre de 1200 à 1500, ont quitté l'ouvrage et plusieurs centaines de membres de la Junior Plumbers' Association se sont joints à eux.

Les plombiers ont refusé d'accepter une réduction de gages de $3 75 à $3.25 et $3 par jour. Les patrons leur ont aussi demandé de fournir leurs propres fournaux. Ils sont aidés par la Building Trades Council dans leur lutte contre les patrons.

C'est la première grève depuis huit ans.

Dans ce temps, ils luttèrent pour une journée de huit heures et gagnèrent en moins d'une heure.

Suicide d'une Modiste.

Haverhill, 2 avril.—Mlle Dora A. Renton, âgée de 30 ans, s'est suicidée ce matin en se jetant dans la rivière Merrimack du pont de Groveland.

Elle avait, depuis quelque temps, l'esprit dérangé, mais on ne supposait pas qu'elle était sérieusement affectée. Elle était propriétaire d'un magasin de modes à Groveland où elle était hautement respectée.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclarcit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kini a-Kina-Sound.

Ce qui suit est un fac-simile exact d'un des côtés de la boite en carton dans laquelle chaque bouteille du **Novoro du Dr. Pierre**, la célèbre médecine du sang, est emballée, tel qu'il apparait en texte de langue française.

Quand vous l'achetez, examinez-le et veillez à ce que votre vendeur ne vous donne pas une imitation ou une drogue à bon marché au lieu du **Novoro du Dr. Pierre.**

Des trompeurs ou des personnes sans scrupule, ont, de temps à autre, essayé d'escroquer le public en offrant des médiocres médecines au lieu du **Novoro du Dr. Pierre**, prétendant "qu'elles étaient aussi bonnes," "exactement semblables," etc., alors que ces articles sont en réalité, sinon absolument dangereux, au moins sans valeur aucune.

NOVORO

—OU—

PURGATIF DU SANG

—DU—

DR. PIERRE.

La Plus Grande Découverte du Siècle.

Le présent de la Nature à l'homme.

Le vénérable Dr. PIERRE FAHRNEY, descendant de parents suisses, est né le siècle dernier dans le Comté de Lancastre, en Pennsylvanie. Il s'est fixé et a pratiqué la médecine dans le Comté de Washington, Md., jusqu'au moment de sa mort, et ses médecines ont toujours été employées depuis. Son **Purgatif du Sang** si renommé a fait plus pour l'humanité souffrante qu'aucune autre médecine connue, et il a été laissé à son petit-fils, un médecin et chimiste expérimenté, de faire ressortir le mérite inappréciable de ce remède et de l'amener à un haut degré de perfection.

LE NOVORO

est composé de plus de trente différentes sortes de végétaux importés et indigènes: Racines, écorces, feuilles, graines et baies connues depuis plusieurs siècles pour leurs hautes propriétés médicinales curatives, agissant sur toutes les maladies dérivant du SANG, et il est employé dans les cas de

CONSTIPATION, NÉVRALGIE et MAL de TÊTE, MALADIES DU FOIE, AFFECTIONS BILIEUSES, JAUNISSE, RHUMATISME, GOUTTE, DYSPEPSIE, INDIGESTION, ÉRÉSIPÈLE, VERS. VER SOLITAIRE, HYDROPISIE, FRISSONS et FIÈVRE, MAUX DE TÊTE INTERMITTENTS, FIÈVRES FROIDES, SCROFULES, ÉCROUELLES, PUSTULES, FURONCLES, TUMEURS, DARTRES, ANTHRAX, TEIGNE, ULCÈRES ET PLAIES, CARIE DES OS, DOULEURS DANS LE CÔTÉ ET DANS LA TÊTE, MALADIES DE LA FEMME, STÉRILITÉ, LEUCORRHÉE, ÉMACIATION, DÉBILITÉ GÉNÉRALE, HUMEURS CANCÉREUSES, MUGUET, BRONCHITES, ROUGEOLE, HÉMORRHOIDES, ÉTOURDISSEMENTS, DOULEURS DANS LE DOS ET DANS LES REINS.

☞ Voir la méthode d'emploi de l'autre côté de cette enveloppe.

PRÉPARÉ PAR

P. Fahrney, M.D.
CHICAGO.

Prix, $1.25 par bouteille.

FRENCH.

Les Agents pour le **Novoro du Dr. Pierre**, sont loyaux et honnêtes, ayant tous personnellement expérimenté les propriétés curatives de cette médecine, et qui, en un grand nombre de circonstances, ont accepté des agences plutôt pour obliger leurs amis et leurs voisins que pour obtenir le bénéfice pécuniaire qu'ils peuvent en tirer.

Si, à n'importe quel moment, quelqu'un vous offrait une imitation ou une contrefaçon du **Novoro du Dr. Pierre**, rendez en compte immédiatement à la maison principale à Chicago, Ill. Ce faisant, vous conférerez une grande faveur, et une prompte attention sera apportée aussitôt à l'affaire. Adressez toujours:

DR. PETER FAHRNEY,

112 So. Hoyne Ave. CHICAGO, ILL.

FEUILLETON

82

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIE.

VI

Mais son regard s'arrêta sur M. de Linières toujours immobile dans l'embrasure de la croisée, et plus que jamais attentif à ce que pouvait dire Diane à son neveu. Alors Roger fit un imperceptible signe, dont la comtesse comprit le sens, car elle n'hésita pas à dire assez haut, faisant allusion à sa présence dans la chambre d'Henriette:

Je ne veux pas, Roger, que tu puisses croire que je t'ai oublié, ou que je n'ai pas tenu ma promesse.

Le chevalier n'avait pu se défendre d'un mouvement, en appercevant que M. de Linières s'était rapproché de quelques pas pour écouter. Mais la comtesse le rassura bientôt par ces mots:

Oh! je puis parler devant monsieur le comte. Il m'a trouvée chez elle!

Oui! fit Roger en se levant d'un bond, chez cette pauvre Henriette!

Puis, se tournant vers le comté avec une intention d'énergique reproche à l'adresse du magistrat implacable, il ajouta:

Et sa douleur ne vous a pas attendri, monsieur?

Mais M. de Linières, au lieu de s'emporter comme il y avait lieu de le redouter, sembla asservir en ce moment sa pensée tout entière à un souvenir douloureux, à une souffrance morale incessante. Et il dit d'une voix grave:

C'est qu'une autre douleur a plus vivement ému mon âme, bouleversé mon esprit, confondu ma raison.

Et s'animant:

Oui, vous étiez là, Diane, près de cette jeune fille, quand j'ai ordonné qu'on l'arrêtât.

Puis, avec un redoublement d'amertume dans l'expression de son visage:

Je vous ai vu tremblante, agitée, presque folle, inconsciente de vos paroles, de vos actions, et voulant vous précipiter dehors.

Regardant bien en face la comtesse:

Est-ce vrai, Diane?

La malade répondit simplement:

C'est vrai!

M. de Linières devint plus pressant. Il semblait qu'il se crût enfin après tant d'infructueuses tentatives, sur le point de découvrir le mystère qui troublait son existence depuis son mariage avec Mlle de Vaudrey. Dans l'empressement qu'il mit à s'approcher du fauteuil de la malade, il y avait comme une espérance de voir se déchirer enfin le voile qui lui cachait le passé de sa femme.

Il y avait des larmes dans vos yeux, des sanglots dans votre voix; et ce n'était pas pour celle qu'on arrêtait que vous m'imploriez! Ce n'était pas pour elle que coulait vos larmes! Est-ce vrai? dites?

Roger lançait alternativement des regards pleins d'anxiété sur la comtesse et M. de Linieres. Diane avoua que son mari ne se trompait pas.

C'est vrai! répondit-elle sans ajouter d'explication.

Mais sur qui pleuriez-vous donc! s'écria alors le comte qui, le buste droit les yeux rivés sur le visage de sa femme, paraissait vouloir fasciner la malade, afin de lui arracher son secret.

Diane avait fait un effort pour se lever. Et l'œil hagard, elle murmura, comme se parlant à soi-même:

Sur qui?... sur qui?...

Roger eut peur que, vaincue à la fin, et sans force pour résister plus longtemps à ses questions toujours plus fréquentes et plus pressantes, la comtesse se laissât aller, pour ainsi dire inconsciente à quelque terrible revélation. Il saisit la main de la malade et obligea doucement celle-ci à tourner la tête de son côté. Dans ce mouvement leurs regards se rencontrèrent, et sans doute aussi se comprirent, car la comtesse dit d'une voix sourde:

Ah! mon pauvre Roger! que je voudrais être morte!

M. de Linières s'était aperçu du mouvement; il avait, en outre, entendu les mots échappés aux lèvres frémissantes de la malade. Il eut comme un remords d'être le bourreau de cette malheureuse et de l'avoir précipitée sans cesse, en dépit des souffrances dont il avait chaque jour le spectacle navrant. Il s'élança vers elle, et lui dit, avec un accent de profonde douleur:

Diane! pardonnez-moi! j'ai eu tort de vous interroger!

Et s'efforçant de paraître convaincu, il ajouta en relevant la tête:

Est-ce que vous n'êtes pas au-dessus de tous les soupçons."

Il y eut entre les trois personnes une scène muette et rapide, pendant laquelle les jeux de physionomie dirent bien tout ce qui se passait dans l'esprit de ces trois êtres entre lesquelles se livrait un combat sans issue possible.

Quant à M. de Linières, il paraissait vivement affligé d'avoir poussé si loin ce qui n'était de sa part qu'un interrogatoire déguisé. En entendant la comtesse souhaiter la mort comme une délivrance, il se sentit coupable et odieux de persécuter ainsi, celle qui, à tout prendre, n'était devenue sa femme que pour obéir à une volonté paternelle rigoureusement manifestée.

Le lieutenant de police se dit, dans un rapide examen des années qui s'étaient ecoulées depuis son mariage, que jamais l'épouse ne lui avait donné motif à une manifestation de jalousie; que la comtesse avait été pour lui la femme rivée à ses devoirs; qu'enfin, cette Diane qu'il aimait passionnément, avait besoin de plus grands ménagements pour résister aux assauts réitérés d'un mal implacable.

Alors sa poitrine haleta comme s'il se fût accusé devant sa propre conscience. Son visage devint soucieux et ses regards chargés cette fois de bonté, semblèrent s'attacher sur la pauvre malade si chancelante, avec une expression d'indicible tendresse. Il hésitait, cherchant par quelle expression affectueuse il répondrait à ces paroles empreintes d'un si profond découragement • que je voudrais être morte!" lorsque la porte s'ouvrit et un domestique annonça que le docteur Hebert venait de se présenter à l'hôtel.

Ah! qu'il vienne! qu'il vienne vite! s'écria M. de Linières en se portant au-devant du médecin dont l'arrivée était pour lui le secours providentiel.

Le docteur Hébert, en se présentant à l'hôtel du lieutenant de police, avait jugé que l'entrevue entre le chevalier de Vaudrey et son oncle avait déjà dû prendre fin. Il savait que le premier choc étant donné de part et d'autre, il y avait lieu pour lui de tenter la démarche délicate qu'il s'était mis en tête de faire aboutir. Or, en voyant avec quelle empressement le magistrat accourait au-devant de son visiteur, M. Hébert ne douta plus que le train sur lequel il allait agir ne fût bien préparé. Aussi se sentait-il plein de courage pour la réalisation de l'idée généreuse qu'il avait conçue. Mais il ne s'attendait pas à se trouver si tôt en présence de la comtesse.

En l'apercevant, assise dans le fauteuil, ayant Roger auprès d'elle, Roger dont le visage témoignait de l'accueil qui lui avait été fait par son oncle, M. Hébert ne put se défendre d'un mouvement de surprise nuancée d'un peu de contrariété. Il s'était attendu à ce que la scène qui allait suivre n'aurait pas la malade pour témoin. Toutefois il ne laissa rien percer de son impression. Et s'avançant vers la comtesse qui lui tendait la main:

Eh bien! comment, lui dit-il avec douceur, levée sans ma permission?

Qu'importe, docteur? soupira Diane.

Il m'importe beaucoup à moi qui l'avais défendu tant que cette fièvre si tenace n'aurait pas cédé. Voyons, gourmanda le médecin.

Il avait pris la main de la malade, et secoua tistement la tête en regardant le comte. Puis tout bas, et comme se parlant à soi-même:

Toujours cette fièvre...et plus violente encore!

Mde de Linières baissait les yeux; elle redoutait que le docteur ne pénétrât son secret.

Aujourd'hui, surtout, elle ne se sentait pas absolument maitresse d'elle-même. Cependant elle voulut répondre quelque chose, ne fût-ce que pour dissimuler l'émotion qui l'étreignait au cœur. Et d'une voix saccadée:

Docteur, dit-elle il me semble.. que le grand air... me ferait du bien.

Le grand air! s'exclama le médecin étonné.

Oui, docteur, je voudrais sortir.

Sortir!

M. Hébert regarda longuement la malade pour voir si celle-ci parlait sérieusement. Mais Diane poursuivit avec plus de volubilité, songeant à sa fille, à la misérable petite aveugle qu'elle avait vue, mendiant, dans la rue.

Je voudrais reprendre mes courses d'autrefois, monter dans les mansardes, revoir mes pauvres et... d'autres encore! Ceux que la misère et la faim forcent à mendier. Je voudrais les voir tous, tous.

Cette animation troublait le médecin dont le regard inquiet alla chercher le comte et Roger qui s'étaient retirés un peu au fond, pendant la consultation qu'ils supposaient que M. Hébert donnait à sa malade. Il ne pouvaient, en effet, se douter du sujet qui faisait les frais de cette conversation, et surtout que le docteur eût à défendre à la comtesse de commettre une grande imprudence.

Vous êtes hors d'état de sortir, disait-il avec un imperceptible mouvement d'humeur. Ne pouvez-vous pas envoyer des secours à ces malheureux?

Non, ce n'est pas cela, insistait Mde de Linères, je veux les voir.

Elle s'était redressée et regardait le docteur avec une expression où il y avait de l'eflarement. Tout à coup, elle prononça ces mots avec plus de force et en appuyant ses deux mains sur son cœur:

Vous me dites toujours qu'il y a là un poids qui m'étouffe. Ce sont des larmes qui ne peuvent couler! Eh bien! je crois que la vue de ces infortunés me ferait pleurer...

Qu'à cela ne tienne, interrompit M. Hebert. J'ai de touchantes infortunes que je puis vous montrer.

Et lui prenant la main:

Tenez, ajouta-t-il, il y a quelques jours, par exemple, dans la cour de la Salpêtrière...

De la Salpêtrière? fit la comtesse qui, des yeux, indiqua Roger au médecin, comme pour l'inviter à parler plus bas.

M. Hebert avait-il voulu, en élevant la voix, que le deux hommes l'entendissent. Toujours est-il que le chevalier de Vaudrey se rapprocha aussitôt, tandis que de son côté M. de Linières se disposait à ne plus perdre un mot de ce qui allait se dire. Le docteur n'eut pas l'air de remarquer ce changement dans l'attitude des deux personnages. Il continua, en affectant de ne s'adresser qu'à la comtesse:

Une douzaine de femmes ramassées dans Paris allaient être expédiées à la Louisiane. Parmi ces pauvres exilés il y en avait une, seule, abandonnée dans Paris. Sa sœur, presque une enfant, dont elle était autrefois l'unique appui, se trouvait n'avoir d'autres personnes que... de mendier en chantant dans les rues.

Oh! mon Dieu! s'exclama la comtesse toute tremblante.

Roger était dévenu subitement inquiet; son émotion se lisait sur son visage dont les yeux interrogeaient, maintenant, le docteur avec anxieté. M. Hébert ne sourcila pas. Et s'adressant toujours à la comtesse.

Et ce qui rend cette misère, continua-t-il, plus douloureuse encore...la pauvre enfant est aveugle.

Diane n'y tenant plus, s'était levée dans un mouvement fiévreux.

Aveugle! aveugle! fit-elle en joignant les mains avec force.

Oui madame, poursivit le médecin, et des misérables n'avaient pas craint de spéculer sur son infortune! Elle s'est échappée de leurs mains; elle s'est refugiée... auprès de moi!

Rien ne saurait dépeindre le ton, l'expression, la force avec lesquels Mde de Linières lança l'exclamation suivante:

Ah! vous ne l'avez pas repoussée!

Le chevalier de Vaudrey eu un long tressaillement, et se rapprocha pour soutenir la malade qui venait de faire une dépense de forces si redoutable dans sa situation. M. de Linières, stupéfait de cette virulence à laquelle Diane ne l'avait pas habitué, demeura immobile à la même place; mais son regard devenu tout à coup ardent ne quittait pas le visage du médecin. Le comte attendait avec anxiété la reponse que formulerait M. Hébert. Celui-ci reprit:

Elle s'était refugiée auprès de moi... et je ne l'ai pas repoussée! Non! assurément! Chasse-t-on le pauvre oiseau qui, par un jour d'hiver, franchit votre fenêtre? On le prend, on le réchauffe, on le ranime, et puis on lui cherche un asile. Et c'est pour cela que je suis ici...

La comtesse avait écouté, émue et retenant à peine les larmes qui lui montaient du cœur.

Achevez, dit-elle au docteur.

Mais déjà M. Hébert s'était tourné vers le lieutenant de police, et disait à celui-ci:

Monsieur le comte, vous avez, sans le vouloir, contribué à ce malheur. Et vous consentirez à l'adoucir.

Moi!

M. de Linières eut un haut-le-corps. M. le docteur était parti en campagne, et il continua en lançant de côté un regard à la malade:

Vous le terez, j'en suis certain; et Mde la comtesse vous y aidera, j'en suis également assuré, car la voilà qui s'émeut qui s'attendrit.

En effet, Diane avait porté vivement la main à ses yeux humides de larmes contenues à grand'peine.

Que sera-ce donc, reprit le médecin, quand elle verra ma protégée tomber suppliante à ses pieds!

Puis s'adressant au comte qu'il jugea suffisamment ébranlé:

Allons! Vous permettez, n'est-ce pas?

Le comte ne fit pas attendre sa réponse.

Soit! dit-il, je le permets! Amenez la quand vous voudrez!

Le docteur eut un éclat de joie dans la voix, en même temps que son regard s'illuminait.

Quand je voudrai! s'écria t-il. Eh bien, tout de suite alors.

Comment! firent en même temps les trois autres personnes qui assistaient à cette scène.

M. Hébert jouissait de la surprise de tous. Ce premier succès était pour lui d'un grand prix, car il lui donnait la quasi certitude que le comte, s'étant laissé prendre une première fois, il ne voudrait pas revenir sur la permission qu'il accordait. Aussi prit-il un temps, pour bien préparer l'effet qu'il avait voulu obtenir et dont il espérait merveille pour le résultat fianal de sa combinaison. Il s'inclina devant le magistrat, en disant:

Je puis vous présenter tout de suite ma protégée, monsieur le comte; je l'avais à tout hasard conduite ici...

La phrase était à peine prononcée que la comtesse se levait, hors d'elle-même, et acceptait l'appui du bras que Roger lui presentait. Et, à bout d'émotion, et en dépit de la présence du comte, elle disait à son neveu stupefait:

Elle est ici... près de lui... dans la maison de son mari...

Quant au docteur, il pensait: "La petite d'abord!" Et se dirigeant à la hâte vers la porte, il l'ouvrit, et disparaissait en disant:

Venez, mon enfant, venez!

Le chevalier de Vaudrey avait pu apercevoir la personne que le médecin appelait ainsi.

Oh! madame, dit-il bas à la comtesse, c'est la sœur d'Henriette!

Alors cette mère exhala pour la première fois le mot qui l'étouffait, et dont son cœurs était plein:

C'est ma fille, Roger, murmura-t-elle d'une voix mourante, c'est ma fille!

Votre fille!

Et le chevalier adressa à sa seconde mère un regard où il y avait toute la tendresse et tout le respect d'un fils. Qu'allait-il se passer entre ces personnages que le docteur Hébert, en venant à l'hôtel de Linières, n'avait pas cru rencontrer si nombreux. Il espérait tout au moins que la femme du lieutenant de police, retenu dans sa chambre par la fièvre, n'assisterait pas à la scène qui, dans sa pensée, allait se dérouler entre lui et le magistrat. Il comptait même pouvoir, au moment voulu, éloigner le chevalieu de Vaudrey, afin de ne pas mettre l'amour-propre du comte à une trop rude épreuve. Mais, comme il était maintenant trop lancé dans le rôle qu'il s'était donné, il voulut pousser jusqu'au bout, et compléter sa démarche avec résolution.

Or, pendant qu'il avait disparu pour aller chercher celle qu'il voulait présenter suppliante au comte, les trois personnes demeurées dans le salon passaient par des impressions bien différentes. Nos savons déjà que Roger était sous le coup d'une stupéfaction violente, à la confidence que la comtesse lui avait faite dans un cri de douleur. Après cette parole arrachée de son cœur, Diane était retombée dans une sorte de défaillance morale qui contrastait avec la violente émotion que trahissaient le regards à la fois anxieux et effarés qu'elle lançait du côté de la porte. Appuyée au bras de son neveu, ne se demandait-elle pas, en ce moment, si elle aurait la force et le courage de supporter, indifférente, la vue de celle qu'elle venait de proclamer sa fille!

Certes, si le docteur Hébert eût pu se douter, en conduisant les deux orphelines à l'hôtel de Linières, qu'il allait, par cette démarche, mettre une enfant abandonnée en présence de la mère atteinte profondément au cœur par les remords, il eût tremblé pour les conséquences qui devaient survenir. Mais dans son ignorance de la vérité, il ne s'était occupé que du soin de triompher du caractère violent du comte et de remporter, par surprise, une victoire éclatante sur l'amour-propre du magistrat.

Or, tout troublé par cette manœuvre habile qu'il n'avait pas le temps le temps de déjouer, M. de Linières était à présent sous l'impression d'une colère sourde qu'il devait néanmoins contenir, autant par dignité pour lui-même, que pour éviter une commotion à la comtesse, dont l'agitation n'avait pu lui échapper. Il se sentait pris dans un piège que l'on était parvenu, adroitement, à lui dissimuler. Et maintenant qu'il n'y avait pas de retraite possible, à moins d'un éclat, le lieutenant de police se résignait à attendre la suite de l'aventure qu'il devait subir.

Désormais, il ne chercherait qu'à abréger le plus possible une scène qui ne pouvait qu'être pénible pour tout le monde.

Il s'était mis à marcher à grands pas allant de la croisée à la porte du salon que le docteur, en sortant, avait entrebaillée. Il put ainsi entendre M, Hebret dire à la personne qu'il avait amenée avec lui, et qui l'attendait dans l'antichambre:

Du courage, mon enfant!

Instinctivement, M. de Linières s'était effacé, reculant même de quelques pas, lorsque l'aveugle avait paru sur le seuil. Le médecin la conduisait par la main, lui disant à voix intentionnellement haute:

C'est à vous maintenant d'obtenir de M. le Comte la grâce de votre sœur...

Louise s'était arrêtée. Et, de cette voix si douce qu'elle avait pour chanter des refrains aux passants et implorer la charité publique, elle murmura, croyant n'être entendu que de son protecteur:

Je tremble! je n'ose plus avancer...

Ce qui se passe alors fut assurément un coup de maître que le hasard dicta au docteur Hébert. Celui-ci avait, en effet, poussé doucement l'aveugle vers le fauteuil occupé par la malade en disant à celle-ci:

Allons, madame la comtesse, dites à cette pauvre petite quelques paroles d'encouragement.

Mde de Linières voulut lui répondre, mais la voix lui fit subitement défaut. Troublee, les yeux hagards, le visage bouleversé par l'émotion dont son âme était pleine, la comtesse ne parvenait qu'à balbutier que des mots incohérents. En présence de cette hésitation, le médecin revint avec douceur à la charge. Conduisant par la main l'aveugle tout près de Diane, il dit à la malade:

Est-ce que son infortune ne vous touchera pas autant que le malheur de vos autres pauvres?

Son infortune! murmura la comtesse sous le regard anxieux de Roger, oh! oui! mon cœur en en est profonndément ému!

Parlez-lui, alors s'exclama le docteur en amenant Louise si près de la comtesse que Mde Linières put prendre la main de la jeune fille.

A présent elle n'était plus maîtresse de son émotion. Au contact de cette main, il lui sembla éprouver un rassérénement de son âme se dégageant tout à coup des tristesses subies et des douloureuses épreuves. Pendant une seconde, elle savoura cette joie inattendue qui lui arrivait dans un long désespoir. Puis se sentant observée et comprenant qu'il fallait mettre un terme à cette situation dangereuse en présence du comte, elle s'efforça de maîtriser son émotion pour dire à Louise, dont la main tremblait dans la sienne:

Il faut... il faut vous rassurer mon enfant!

Mais à peine l'aveugle entendit-elle ces mots, qu'elle laissa échapper une exclamation de surprise.

Je reconnais cette voix! dit-elle avec vivacité, en faisant un mouvement pour se rapprocher encore de la comtesse.

En ce moment le visage de l'aveugle s'éclaira d'une lueur de bonheur. Elle voulait parler, interroger. Diane alla audevant des questions qu'elle devinait:

Vous êtes, fit-elle, au milieu de gens qui voudrait vous voir heureuse...

Cette fois Louise ne douta plus. Cette voix elle la reconnaissait en effet. En une seconde elle s'était souvenue, et, impuissante à contenir l'élan de son cœur reconnaissant:

Madame! madame! s'écria-t-elle, je vous ai déjà rencontrée, n'est-ce pas? Vous avez eu déjà pitié de moi?

Diane se sentait défaillir. Et se tournant vers Roger, dans un mouvement d'indicible amour maternelle, elle laissa s'exhaler de ses lèvres:

Ah! •Elle me reconnaît! Elle me reconnaît!

Mais Louise ne voulait plus s'arrêter maintenant dans la manifestation de sa reconnaissance. Elle parlait avec assurance, évoquant le souvenir précis de la scène qui s'était passée sur la place Saint-Salpice, sur le portique la neige tombait à gros flocons et que les mendiants déguenillés grelottaient de froid sur les marbres glacés.

Oui! fit-elle en joignant les mains comme pour adresser encore des remerciements émus à sa sortie de l'église, vous m'avez donné une pièce d'or en me disant: "Priez pour moi", Madame, et c'est ici que je vous retrouve...

Puis s'interrompant:

Mais vous êtes donc?

Diane comprit qu'elle devait rentrer dans son rôle officiel.

Je suis la comtesse de Linières! répondit-elle.

Alors, reprit l'aveugle avec émotion, une fois encore tendez-moi votre main secourable.

Instinctivement elle avait avancé les deux mains suppliantes, en ajoutant:

Conduisez-moi auprès de M. le comte, afin que je le supplie humblement et qu'il m'accorde la grâce de mon Henriette

Le medecin triomphait; c'était bien là ce qu'il attendait; l'aveugle s'était bien rappelé la leçon qu'il lui avait faite. Roger attendait anxieux, le dénoument de cette scène attendrissante. En entendant prononcer le nom d'Henriette, il n'avait pu se défendre d'un tressaillement. Ce nom, pensait-il, allait peut-être résonner aux oreilles du comte, pour faire, de nouveau, eclater la colère qu'il sentait sourdre chez son parent.

M. de Linières s'était, en effet, tenu à l'écart comme s'il eût été intérieurement aux prises avec des idées qui se combattaient violemment. Il semblait même qu'il ne fût retenu dans la mauvaise humeur que par l'attitude de la comtesse. Diane était visiblement sous le coup d'une émotion que son courage seul contenait à grand peine. Elle avait avec un mouvement fiévreux, saisi les mains que lui tendait l'aveugle. Pendant quelques secondes, la malheureuse femme s'était arrêtée, chancelante, trouvant l'épreuve au-dessus de ses forces. Puis faisant appel à tout ce qu'elle pouvait avoir de volonté, elle conduisit lentement Louise devant le comte. Et, d'une voix où se trahissait l'angoisse qu'elle subissait en ce moment suprême:

A genoux, mon enfant, dit-elle, à genoux.

Louise se prosterna aussitôt Les mains tendues, elle implora:

Ayez pitié, monsieur le comte....

Mais alors, éperdue, oubliant toute prudence, agitée par la pensée d'implorer aussi, elle dont la conscience se soulevait, Diane de Linières fléchit les genoux. Et c'est aux pieds de son mari que, renouvelant la supplique de l'aveugle, elle s'écria à son tour:

Pitié! ayez pitié!

M. de Linières demeura comme interdit devant cette manifestation d'une compassion si vivement ressentie pour une inconnue. Pendant les quelques instants qui suivirent, ses regards allèrent alternativement du visage bouleversé de la comtesse à la figure de l'aveugle dont les traits exprimaient l'anxiété la plus vive. Louise rompit le silence. Et pour la seconde s'adressant au lieutenant de police:

Ma sœur est innocente, monsieur, dit-elle d'une voix tremblante, accordez-moi sa grâce et nous vous bénirons comme notre sauveur.

M. de Linières voulut mettre un terme à cette situation, qu'il sentait si pénible pour la comtesse. D'un geste fiévreux, il prit sur son bureau un papier, un de ses blancs-seings qu'il avait l'habitude d'avoir toujours à la main, pour les cas urgents. Le médecin et Roger s'entreregardèrent avec un imperceptible signe d'intelligence. La feuille de papier portait le sceau rouge de la lieuenance générale de police. Vivement, le comte s'approcha de l'aveugle, toujours prosternée, et lui dit d'un ton agité:

Vous me demandez la grâce de votre sœur, tenez, tenez, la voilà!

Et se tournant vers le médecin:

Docteur, ajouta-t-il, vous mettrez vous-même le nom de votre protégée.

C'est convenu! s'écria M. Hébert transporté de bonheur d'avoir si bien réussi.

Il avait saisi avec vivacité le blanc-seing et se mit en devoir de relever l'aveugle, tandis que de son côté Roger offrait son bras à Mde Linières pour la conduire à son fauteuil. Guidé par le médecin, Louise marcha vers le comte:

Ah! monsieur, murmura-t-elle brisée par l'émotion, laissez-moi baiser vos mains.

Et ses lèvres tremblantes effleurèrent la main du lieutenant de police. Mais celui-ci ne pouvait se défendre d'une émotion qu'il dissimula aussitôt en disant d'un ton bref, en s'adressant au docteur:

Je ferai expédier cet ordre; il partira dès ce soir...

Pour votre antichambre! répliqua M. Hébert en riant.

Et vivement il ajouta, en faisant un pas vers la porte:

Oh! je l'y porterai bien moi-même.

Je ne comprends pas! articula le comte, dont les traits prirent aussitôt une expression de sévérite.

[A CONTINUER.]

Choix dans une centaines de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

Emploi de l'eau Chaude.

L'hydrothérapie a pris une extension qu'on ne songe guère, en dehors des stations thermales, à se servir de l'eau chaude comme médicament. L'emploi des injections chaudes contre les hémorragies a remis cependant en honneur cet agent thérapeutique qui en vaut bien d'autres. Voici quelques autres applications que rappelle *Medical Age:*

Le mal de tête cède presque toujours à l'application simultanée d'eau chaude sur la nuque et le pieds.

Une serviette pliée, trempée dans l'eau chaude, tordue rapidement et appliquée sur l'estomac, agit d'une manière presque magique contre les coliques.

Rien ne coupe plus rapidement court à une congestion pulmonaire, à une angine où à un rhumatisme, que des applications bien faites d'eau chaude.

Une serviette pliée en plusieurs doubles, trempée dans l'eau chaude et tordue, puis appliquée sur la partie douloureuse, apporte un prompt soulagement aux maux de dents et aux névralgies.

Un morceau de flannelle imbibé d'eau chaude appliqué autour du cou d'un enfant atteint du croup produit souvent un calme remarquable en cinq ou dix minutes Ceci réussit toujours dans le faux croup, mais il vaut mieux employer une éponge comme le conseillait le grand médecin Trousseau.

L'eau chaude, prise à large dose une demi-heure avant de se coucher, est un bon remède contre la constipation; le même traitement continué pendant quelques mois, et associé à une diète appropriée, est aussi très utile pour la cure de beaucoup de dyspepsies.

On pourrait ajouter aussi qu'un des meilleurs moyens de calmer les douleurs d'estomacs et de précipiter la digestion est l'absorption d'une certaine quantité d'eau chaude que possible, prise, par exemple, sous forme d'infusion.

DES TROUBLES

Charleston, S. C., 30 mars.—Trente constables ont fait une descente, hier, dans des maisons à Darlington où ils supposaient qu'un commerce illégal de liqueurs était fait.

Tant qu'ils se bornèrent à fouiller des maisons publiques, les citoyens ne firent aucune objection, se bornant seulement à se réunir par groupe et à se moquer des constables.

Cependant, quand les représentants de la loi tentèrent de pénétrer dans une maison particulière, les citoyens se levèrent en masse, et s'armant de fusils et de revolvers, ils se rendirent à la résidence en question pour empêcher les constables d'y entrer.

Les constables, en face de cette opposition, s'en retournèrent au plus tôt.

La population était grandement excitée, et en apprenant que le gouverneur Tillman avait donné l'ordre à une compagnie de disperser les citoyens, ceux-ci se rendirent à l'arsenal, y pénétrèrent de force et s'emparèrent de toutes les munitions qu'il contenait. Les militaires se trouvèrent alors sans armes, et ils ne les recouvrèrent que lorsque les citoyens reçurent l'assurance que les constables n'envahiraient pas leurs demeures privées.

Cependant, tout annonçait qu'une lutte terrible allait avoir lieu entre les citoyens et les constables qui avaient reçu des renforts de toutes les parties de l'Etat.

Plus tard, des gens de sang-froid et de bon sens réussirent à faire désister les citoyens de leur rebellion.

Aujourd'hui le gouverneur Tillman fut informé qu'environ 300 citoyens de Florence, une ville voisine, s'étaient rendus à Darlington pour aider aux citoyens à lutter contre les envahisseurs des demeures particulières, s'il en apparaissait.

Le gouverneur télégraphia promptement à l'infanterie légère de Sumter de se rendre à Darlington, ce qu'elle fit.

Les dernières nouvelles sont que les constables n'ont opéré aucune descente aujourd'hui, et que tout le monde est tranquille.

Les militaires ne sympathisent pas avec les constables, et l'on ne croit pas qu'ils puissent jamais se décider à tirer sur leurs concitoyens.

La situation est particulèrement grave, et il est probable que d'autres troubles se produiront si la force constabulaire persiste à vouloir faire des fouilles dans les intérieurs des citoyens.

Les citoyens de Florence tout comme ceux de Sumter, qui ont accompagné les militaires à Darlington, ont tenu une assemblée dans le Palais de Justice, ce soir, et ont passé des résolutions dans lesquelles il est statué que la demeure d'un homme était son domaine, et que sous aucune circonstance elle pouvait être envahie sans procéder régulièrement.

C'est le gouverneur Tillman qui a envoyé les constables pour espionner les citoyens qui vendent de la boisson en secret.

PARIS ENCORE EXCITE.

Grand Emoi Cause par une Explosion de Gaz.

Paris 30 mars—Un gros conduit à gaz a fait explosion sur la place de Louvre, hier après-midi. Une partie du pavé a volé en éclats, ainsi que des centaines de châssis. Les édifices sur une étendue de 300 verges ont été ébranlés sur leurs fondations par le choc.

Trois personnes qui traversaient le square dans le temps ont été renversées violemment sur le sol et elles furent grièvement blessées.

Aussitôt la rumeur se répandit que des anarchistes avaient lancé une bombe, et l'on vit accourir une foule nombreuse se dirigeant vers le lieu de l'explosion.

Tout ce monde la était excité et la police éprouva beaucoup de difficulté à les calmer, surtout à les convaincre que l'explosion était purement accidentelle.

TRISTE FIN

Chicago, 1er avril.—Mary Keating, considérée l'une des plus grandes et des plus dangereuses criminelles de Chicago, a été tuée par John Roche, quelques minutes après minuit, la nuit dernière, dans la buvette de Nels Osborn, No. 37 rue State.

Roche et la femme Keating vinrent en *cab*, et quand ils eurent injurgiter plusieurs consommations, ils se mirent à se quereller. Roche sauta sur ses pieds et brandit son poing sous le nez de sa compagne.

—Ce n'est pas vrai! s'écria-t-il en jurant.

—C'est vrai, reprit la femme qui se leva aussitôt, et je puis...

Avant qu'elle put finir sa phrase, Roche lui tirait une balle dans l'abdomen, puis s'échappait.

Mary Keating, depuis 15 ans, se moquait de la police et des tribunaux. Elle fut arrêtée plusieurs fois; mais elle parvint toujours à se faire relâcher, grâce à des technicalités ou un compromis avec ses victimes.

Elle était fille de chambre dans un hôtel quand elle commença sa vie de désordres. Elle avait à peine 18 ans, mais elle ne tarda pas à devenir une pickpocket si adroite qu'elle donna beaucoup de fil à retordre à la police.

Un détective a dit que cette femme, pendant toute sa carrière, n'avait pas volé moins de $150,000. Elle entrait dans la demeure des riches comme fille de chambre et s'emparait de bijoux de grande valeur, sans que la police put lui mettre la main au collet.

UN PUGILAT.

Dans une Eglise Methodiste a Wernesville.

Reading, P., 31 mars — Le shérif Faheronbach et le sergent de police Quakembos, de cette ville, ont interrompu une "prize fight," dans l'eglise méthodiste à Wernesville, de bonne heure hier matin.

Ils se rendirent en voiture à Wernersville, qui est à huit milles d'ici, et ils eurent quelques difficultés à trouver l'endroit.

Finalement, ils entrèrent dans l'église méthodiste et trouvèrent une foule énorme occupant les bancs pour voir la lutte. Depuis longtemps ce monde attendait l'heure de la lutte. Dans le milieu de l'eglise un rond avec des cordes avait été fait, et bientôt les boxeurs y entrèrent. Ils se taloncharent depuis cinq minutes quand les agents de police mirent fin à la représentation.

Les boxeurs étaient Mike Butler, de Wilmington, et Henry Kramer, de cette ville.

A la première ronde Kramer renversa son adversaire d'un maître coup de poing, et comme les deux boxeurs luttaient corps à corps sur le plancher, sans se préoccuper des règles de la boxe, la police fit irruption.

En un clin d'œil l'église s'est vidée. Ce qui est étrange, c'est qu'aucune arrestation n'a été faite

TERRIBLE EXPLOSION.

Du Gaz Naturel Tue Quatre Hommes et en Blesse Trois.

Alexandria, Pa., 1er avril.—L'édifice Whiteside, sur la rue Main, a été demoli par une terrible explosion de gaz à l'état de nature, ce qui a été causé par une fuite qui s'est opérée dans le sous-sol, quelques minutes après minuit, hier soir.

Sept hommes ont été ensevelis dans les ruines, dont quatre furent brûlés vifs, tandis que trois autres furent grièvement blessés.

Deux corps ont été retirés des décombres, mais on ne les a pas encore identifiés.

Le premier plancher était occupé par la boutique du barbier Pyle, les bureaux de l'American Express Co., et le magasin d'habits de Whiteside.

Le plancher se souleva comme s'il avait été levé par un tremblement de terre, puis il retomba en éclats.

Un incendie se déclara aussitôt et les pompiers, qui ne tardèrent pas à arriver, parvinrent à sortir de la bâtisse trois hommes blessés lesquels, sans ce secours opportun, seraient certainement morts dans les ruines.

Nous lisons dans un journal de Paris:

Il parait que nous sommes menacés d'une nouvelle épidémie, plus meurtrière peut-être que toutes les autres: une épidémie de médecins.

M. Brouardel, doyen de la Faculté, pousse en effet un véritable cri d'alarme devant l'envahissement progressif et menaçant des amphi-théâtres et salles d'étude par de jeunes élèves qui ne demandent qu'à vite devenir des docteurs consultants et, surtout, consultés.

Rien qu'en 1893, on signalait déjà 1,166 étudiants en médecine de plus que les années précédentes, et la proportion ne fait que croître et embellir.

Bref, on ne sait plus où caser les élèves, et les professeurs se demandent avec une véritable inquiétude comment, plus tard, tous ces jeunes, le diplôme en poche, arriveront à gagner leur vie.

Nous nous demandons, nous, avec plus d'anxiété encore, comment nous pourrons garder lanôtre avec cette armée de médecins et de chirurgiens à nos trousses.

"Mon Mari ne Boit Rien

de plus dommageable maintenant que le Thé et le Café.

"Son habitude de boire des liqueurs enivrantes, qui m'a causé tant de misère autrefois, est heureusement passée. Je dois la gaité de ma maison et la bonté de mon mari à la

BOSTON DRUG,

Secrete, Surtout Positive

Pour GUERIR L'IVROGNERIE.

"Je la lui ai administrée dans son café, sans qu'il le sût. En très peu de temps son besoin de boisson enivrante fut passé. Il est maintenant guéri."

Nous avons des centaines de certificats de ce genre. Ce remède n'est pas une panacée brevetée, ni jamais essayée; elle est employée dans les Institutions d'Etat, les hôpitaux, privés et publics et par les principaux médecins. ELLE GUERIT! ELLE GUERIT! Les principales Sociétés de Temperance sont en faveur de ce remède qui ne contient ni or ni autre minéral vénéneux. Le patient peut être traité chez lui, et dans chaque cas où la direction est scrupuleusement suivie, nous garantissons une guérison absolue. Ecrivez pour les certificats, le livre et un échantillons gratis. Demandez le remède à votre pharmacien, ou nous vous l'enverrons par la malle, frais de poste payés, parfaitement scellé sur réception du prix: $1 la boite, six boites pour $5.

WILLIAM R. BROWN CORPORATION, 110 Boylston St., Boston, Mass

GEORGE B. HOLDEN, Agent.

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensiles de Cuisine

en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

☞ Allez faire une visite at vous serez satisfaits.

Francis W. Qua

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

Reynold's Bay State,

TEINTURERIES

De toutes sortes,

27 RUE PRESCOTT,

T. A. Chase Cents Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 cts

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 12 AVRIL. 1894. Soyons Distingues. No. 29

Indicateur de Chmin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.

DIVISION OUEST.

Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Centre, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 20, 10 50 a m; 12 15, 12 45, 3 25, 4 10, 5 10, 6 55, 9 25, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 20, 10 50, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 20, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35, et 7 30, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 40, 3 25, 6 15, p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 3 25, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland —8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35

Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 25 Sept. 1893 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45,¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 50,¶9 25,*9 50, 11 a m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches,¶7 45, 8 45, *9 15, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 57, 9 28, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17, 1 38, 2 13, ¶3 03, 4 01, 4 33, *5 33, *5 48, *6 28, 7 32, p m; Dimanches, *7 17, *7 27,¶7 48, 8 48, *9 18, a m; §4 25, 6 03,p m.

Pour Woburn—6 30, §7 01, 7 45, 11, a m; 1 35, §4 33, §5 33, p m; Dimanches,§ 45,a m; §4 25,§ §03,p m.

☞ Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m Via South Lawrence, 6 30, a m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m, 12 57, 1 47, 3 43 (5 04 Nashua seulement) 5 42, 6 22, 8 13, 8 43 p m; Dim. 10 09 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, †8 13 p m

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, *via* la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a. m.; †8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, *via* Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

J. W. SANBORN, gérant général.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt-Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parloir et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferree Passant par le Pont de Poughkeepsie

ENTRE

Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie Baltimore et Washington.

Details plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux bureaux de Billets.

W. F. BERRY. Gérant du Trafic général.
D. J. FLANDERS. Agent général passager.

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement tait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
☞ Son assortiment de Draps,
☞ Tweeds et d'Etoffes de tou-
☞ tes sortes est ce qu'il a du
☞ dernier goût et de patrons les
☞ plus nouveaux.

ST-LAWRENCE HOTEL,
352 Rue Middlesex.
Lowell, Mass
Le seul Hôtel Canadien.
C. ROUSSIN, Prop.
CHAS. H. CHAGNON, Gerant

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
170 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans,Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'établissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m., excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MDIDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES d'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!!
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

La reine du Danemark est une des plus fortes harpistes de l'univers.

L'agriculture fait vivre plus de 23,000,000 de personnes en Amérique.

Les Allemands et les Belges sont les plus grands mangeurs de pommes de terre de l'univers. Et les Irlandais!

Le catholicisme fait toujours de grands progrès en Angleterre; surtout en ces derniers jours, il y a de nombreuses conversion. Le cardinal Vaughan a reçu l'abjuration de quatre dignitaires haut placés de l'Eglise Anglicane.

Des actionnaires du canal de Panama à Paris représentant 722,000 actions de l'ancienne compagnie, se sont réunis hier et ont résolu de charger un syndicat de la formation d'une nouvelle compagnie pour terminer le canal.

Les actionnaires s'engagent à souscrire 20 millions de francs en sus du montant qui leur revient sur les actions de l'ancienne compagnie pour commencer les travaux.

Il y a trois choses dont l'homme ne peut pas se passer: l'argent, les boutons de pantalon et le pain.

Premier tramp.—Comme tu as l'air fatigué ce matin?

Second tramp.—Oui, la nuit dernière, j'ai rêvé que je travaillais.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 22 Mars 1894.

M. l'Administrateur,

Je n'entreprendrai pas de vous décrire les fêtes de la semaine sainte à Rome, car outre que les pompes et les solennités en sont intraduisibles en langage humain, il faudrait encore pour simplement les esquisser, un champ plus vaste que deux colonnes de journaux. Le journal entier ne serait pas trop. Si vous entendiez ces psaumes tour à tour suppliants, menaçants, désespérés, triomphants; si surtout, vous pouviez assister à la majesté terrible de l'office des ténèbres à St Jean de Latran. C'est là seulement que l'on peut imaginer quelques-unes des scènes de l'effroyable tragédie du Calvaire. Mais encore une fois, ce n'est point une plume, c'est un pinceau qu'il faudrait ici; ou mieux à celui qui veut jouir de ces sensations divines, il conviendrait de venir passer la semaine sainte à Rome.

Le prince Colonna, l'un des chefs de l'aristocratie romaine vient de mourir. Voulez-vous savoir avec quelle solennité on enterre un prince romain. Voici ce que j'ai vu:

C'était vers dix heures; je me trouvais dans le chœur de la basilique Constantinienne des SS Apôtres. Les restes funèbres du prince Jean André Colonna étaient renfermés dans une bière de pin et une autre de plomb, et selon la coutume ils étaient déposés sur un lit de parade recouvert de tentures noires et argent aux armes des Colonna. L'armoirie des Colonna est une colonne surmontée de la couronne des princes. Autour du lit funèbre étincelle l'uniforme de gala de prince assistant au trône pontifical; au pied de la bière: trois grandes croix, celle de l'Ordre du Christ celle de St Grégoire et celle des princes romains du sang le plus noble. Aux quatre coins, quatre halbardiers de la maison du prince portent d'une main quatre oriflammes aux couleurs des Colonna et de l'autre les quatre armoiries, emblêmes des quatre plus grands fiefs de la maison Colonna. Autour du sépulcre brulent cent cierges et quatre torches colossales comme à l'enterrement des cardinaux.

La messe, pontifiée par Monseigneur Grossi, évêque de Nicopolis, assisté de Monseigneur Marcucci et de Monseigneur D'Amico, tous deux grands cérémoniaires pontificaux, de 40 pères conventuels, le supérieur général en tête, était rehaussée par tout ce que la musique funèbre a de plus sublime. Un orchestre de 38 instruments, les 80 choristes de la chapelle pontificale Sixtine, l'appui des deux orgues de la basilique, l'ensemble dirigé par l'incomparable maestro Cesari. La messe funèbre était de Palestrina; le *dies iræ* de Pitoni, composition terrible qui glace le cœur d'effroi surtout à *tuba mirum spargens sonum*; l'absoute ou *libera* était de Casciolini.

Après la messe, Son Eminence, le cardinal Seraphin Vanutelli donne l'absoute solennelle, assisté du préfet des Cérémonies pontificales, Mgr Riggi.

La famille Colonna assistait à la cérémonie funèbre, au chœur qui se trouve derrière le grand autel. Et toute la haute aristocratie romaine, en grand deuil, occupait les 800 chaises déposées à cet effet.

Les invités étaient reçus à la porte de la basilique par le prince Torlonia, et par le chevalier Tomassi, gentilhomme de la maison des Colonna.

A droite, dans des stalles tendues de noir, on voyait Mgr Della Volpse, majordome du Vatican; Mgr Cassetta, grand aumônier pontifical; Mgr Cagiano de Azevedo, maître de Chambre; Mgr Pifferi, sacriste pontifical; le prince Ruspoli, grand maître des chevaliers de l'Hospital; le prince Massimo, le Marquis Sacchetti, le Marquis Serlupi, officiers de la garde noble; Mgr Merry del Val, Mgr Stanley et le comte Folicaldi. Tous ces hauts personnages étaient députés par Léon XIII pour le représenter aux funérailles.

A gauche, également dans des stalles tendues de noir, assistaient en *capa magna* les cardinaux Aloisi-Mazella, Di Pietro Galimberti, Graniello, Machi, L. Manetella, Ruffo-Scilla, Séraphin Vanutelli, Vincent Vanutelli, le comte Ceschi, grand maître des chevaliers de Malte; les ambassadeurs d'Autriche, de France, d'Espagne, de Belgique et de Portugal, de Bavière, du Brésil et de l'Equador.

La basilique était tellement foulée qu'une épingle n'aurait pu tomber à terre.

Après la cérémonie le corps déjà renfermé dans deux bières est encore déposé dans un troisième tombeau de noyer noir, à poignées d'or.

Le nombre des couronnes et des bouquets de fleurs était tel qu'il fallut *quatre voitures* pour les transporter au cimetière.

La religion assure que c'est consolant de mourir saint, mais moi, je puis vous assurer que c'est beau de mourir prince.

L'immense basilique des SS. Apôtres était toute tendue de noir galonné d'or. La façade de l'église avait complètement disparue sous les draperies noires. Les châssis de la basilique, parfaitement clos, laissaient à l'illumination des cierges et des lampes, toute sa force. On aurait dit qu'il était non pas midi, mais minuit. Et puis, il fallait voir dans les rues à la suite du corps l'incalculable nombre des voitures s'avançant deux à deux. Tous les princes, tous les ambassadeurs, tous les cardinaux et les Monsignors avaient leur carosse. Et la police, et les directeurs des pompes funèbres avaient-ils à travailler pour contenir la foule curieuse à une distance respectable. C'était un spectacle unique.

Aujourd'hui à midi, Jeudi Saint, le Pape a lavé les pieds à douze vieillards pauvres de Rome, en mémoire de la cérémonie accomplie par N. S. Jésus-Christ avant l'institution de l'Eucharistie. Les douze pauvres qui n'avaient pas les pieds malpropres, se sont tranquillement laissé laver avec de l'eau tiède bénie par Léon XIII, et puis essuyer avec un linge bien blanc et bien fin. La cérémonie a duré une heure et quart. A la fin, le pape ordinairement si blanc, avait le visage rouge. Le lavement des pieds terminé, Sa Sainteté s'est reposée un quart d'heure, puis a servi une collation aux douze pauvres. Elle se composait de poissons rôtis, de salade et de fruits secs. Malgré la majestueuse présence du Pape, les pauvres vieillards ont mangé avec appétit.

A deux heures et demi, le Souverain Pontife les a congédiés en leur donnant sa bénédiction et.... une pièce de cinq francs!...

Un des vieux pauvres, en s'en allant, communiquait cette réflexion à ses compagnons: "Hein "les amis! Si le Pape nous paie "cinq francs pour nous laver les "pieds, que serait-ce donc si "nous autres lui avions lavé les "siens?..." Les compagnons, moitié scandalisés, moitié surpris, n'osaient ni rire ni être sérieux, quand l'un d'eux tout-à-coup répond: "Ah! pour moi je "lui reporterais bien mes cinq "francs pour avoir cet honneur "de lui laver les pieds!" Et cette fois tous de s'écrier: "Bravo, Marino, bravo!"

Bien à vous,

WM. BREEN.

Mauvaise Compagnie.

Comme nous l'avons promis, nous donnons encore un extrait de la Lettre pastorale des archevêques et évêques canadiens, sur l'éducation:

Ne permettez jamais à vos enfants de fréquenter des COMPAGNIES SUSPECTES OU MAUVAISES. Que de jeunes gens qui donnaient les plus belles espérances au début de leur carrière, qui semblaient devoir être la joie de leur famille, l'honneur de l'Eglise, un rempart pour la société, et qui ont fait fausse route! Au lieu d'édifier, ils n'ont amoncelé que des ruines sur leur passage; leur existence a été malheureuse; ils sont devenus l'opprobre de ceux dont ils devaient être la gloire. Vertueux tout d'abord, sincèrement religieux et honnêtes, ils ont eu le malheur de rencontrer sur le chemin de la vie un ami gâté, corrompu; leurs habitude, de piété, de regularité parfaite les ont retenus quelque temps dans le sentier du devoir; mais peu à peu ils se sont familarisé avec le mal, avec les sarcasmes de l'irréligion, avec les souillures du vice: ils habitaient naguère les régions sereines de la vertu, la pureté de leur âme rayonnait sur leurs fronts et dans leurs regards; ils sont descendus peu à peu jusqu'au fond des abîmes, ils sont devenus aussi pervers qu'ils etaient édifiants auparavant. Si les parents avaient eu l'œil ouvert sur eux, s'ils avaient suivi de près toutes leurs démarches, s'ils les avaient tenus éloignés de ces dangereux amis, si leur autorité avait été assez puissante pour empêcher ces désastreuses relations, ils n'auraient pas à verser tant de larmes sur un malheur devenu presque irrémédiable.

La plus grande partie des jeunes gens qui font fausse route, commencent à se perdre dans les mauvaises compagnies, dans des liaisons trop familières, dans des rapports trop fréquents en dehors de la surveillance des parents, dans ces rassemblements pernicieux où Dieu est souvent oublié et où le démon fait son œuvre. Vos enfants deviendront semblables à ceux qu'ils fréquentent ordinairement; s'ils ont pour amis des blasphémateurs, des débauchés, des habitués de cabarets, des ivrognes, ils contracteront peu à peu les vices de leurs compagnons; vous aurez à gémir de leurs égarements, mais le mal sera sans remède; ils feront votre désespoir, votre déshonneur, en attendant qu'ils fassent plus tard celui de leur femme et de leurs enfants.

CANADIENS ELUS.

Dans les rapports de la récente élection du Rhode Island, nous voyons que deux canadiens distingués, tous deux candidats républicains, MM. Philippe Boucher et Fred Dulude, ont été élus membres de la Législature par une bonne majorité.

Nos félicitations.

ANTIPATHIES EXTRAORDINAIRES.

Amatus Lustianus connaissait, dit-on, un moine qui tombait en faiblesse quand on lui présentait une rose, et qui se refusait à sortir de sa cellule lorsque les rosiers commençaient à fleurir.

Le célèbre physicien Pierre d'Apono ne pouvait endurer l'odeur du fromage; il s'évanouissait lorsqu'on en mettait auprès de lui, et nous croyons qu'il existe encore aujourd'hui un traité sur ce sujet: *De Aversione Casei*, du professeur de phylosophie Mertin Schoockins, qui éprouvait également une antipathie profonde pour l'odeur du fromage.

Sealiger mentionne un de ses parents qui ne pouvait supporter la vue d'un lis et Montaigne parle de certains soldats qui avaient plus peur d'une pomme que d'une balle. Le brave et vaillant duc d'Epernon s'évanouissait à la vue d'un levraut tué, bien qu'il prit regarder un lièvre sans crainte. César d'Albret ne pouvait s'asseoir à une table sur laquelle on avait placé un cochon de lait, à moins qu'on ne lui ait enlevé la tête.

Deslandes raconte, dans le *Mercure de France* d'autres faits aussi extraordinaires. Entre autres, il cite un soldat qui tombait en faiblesse lorsque l'on déchirait du linge en sa présence.

Thomas Hobbes avait une telle horreur de l'obscurité, qu'il s'évanouissait lorsqu'on le laissait sans lumière.

Tycho Brahé devenait malade de terreur à la vue d'un renard.

Bayle était saisi de convulsions lorsqu'il entendait l'eau d'une gouttiere.

Zimmerman mentionne une dame qui tremblait au toucher de la soie, du satin ou la peau veloutée, d'une pêche.

Bayle mentionne également le cas d'un homme qui avait un dégoût si profond du miel que lorsqu'on en avait introduit sans qu'il le sût dans un emplâtre qu'on lui appliquait d'ordinaire sur le pied, il s'en apercevait immédiatement et demandait qu'on le lui enlevât.

Julie, une des filles de Frédéric, roi de Naples, ne pouvait avaler le plus petit morceau de viande sans les conséquences les plus graves.

Scaliger s'arrêtait tout pâle à la vue d'une botte de cresson, d'un verre de lait.

Erasme devenait fiévreux lorsqu'il sentait le poisson.

Henri III de France s'évanouissait à la vue d'un chat, et le maréchal d'Albert à la vue d'un porc.

Un gentillhomme de la cour de Ferdinand le catholique saignait du nez toutes les fois qu'il entendait miauler un chat.

La Mothe Le Voyer préférait le grondement du tonnerre aux accords les plus mélodieux.

On pourrait multiplier à l'infini ces curieux exemples d'antipathies extraordinaires, en se plaçant à un point de vue plus général.

Ainsi, certaines femmes s'évanouissent en voyant une souris ou en sentant une araignée courir sur la nuque; d'autres ne peuvent supporter le parfum ni même la vue de certaines fleurs.

Egalement, quelques hommes de mérite ne peuvent supporter sans frémir des paroles élogieuses pour leurs rivaux; certains criminels tombent en pamoison en s'entendant condamner à mort (il y a de quoi).

D'excellents bourgeois, de vertueux pères de familles enfin ont une répulsion profonde pour tous les agents du fisc, grands et petits, et sont presque frappés d'apoplexie froudroyante à la seule vue d'un huissier.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

POLLARD - BRECKINRIDGE.

Washington, 5 avril —On a été quelque peu surpris, ce matin, quand Mlle Pollard fut de nouveau appelée à rendre témoignage pour la défense.

L'avocat Butterworth lui demanda la date de la mort de son bébé né en 1888. Elle répondit qu'il était mort le 3 février. Il fut porté à un Asile des Enfants Trouvés par une vieille négresse. Mlle Pollard épingla une note sur les vêtements de l'enfant contenant ce nom: "Diest Carlyle." C'était le nom qu'elle voulait faire porter à son enfant.

Plusieurs autres questions lui furent posées concernant ses visites à l'Asile pour y voir son enfant, etc. C'était évidemment dans le but de se procurer des informations pour que la defense pût s'assurer de la véracité de Mlle Pollard.

Mde Lidie, qui était matronne du Washington Foundling Asylum en 1883, vint montrer des archives qui contenaient un morceau de papier en date du 3 février 1888. C'était la feuille de papier épinglée aux vêtements du bébé de Mlle Pollard et qu'une vieille négresse vint porter à l'Asile. Sur ce papier était écrit d'une main de femme: "S'il vous plait, nommez mon bebé Dietz Downing."

La défense déclara ensuite avoir fini de produire ses témoignages.

La poursuite appela le Dr Wm. A. Cowan, qui demeurait à Pittsburg de 1876 à 1884. Le but était de contredire le témoignage de conduite immorale rendu contre Mlle Pollard pendant cette période. Des parents de Mlle Pollard vinrent aussi témoigner que de 1880 à 1883 la demanderesse vivait chez une de ses tantes et qu'elle ne s'était absentée qu'une seule fois pour aller voir un de ses oncles. Son absence dura dix jours.

Mde Brown, qui était vice-présidente du Wesleyan College de Cincinnati quand Mlle Pollard y étudiait, produisit les registres du collège pour l'année 1885, dans lesquels le nom de Mlle Pollard est inscrit. Ces régistres avaient été perdus et ils ne furent retrouvés que tout récemment.

Mde Brown a contredit Rankin Rosell, qui vint témoigner avoir brisé tout engagement avec Mlle Pollard à laquelle il était fiancé parce qu'elle lui permettait de l'embrasser dans le parloir du collège.

UNE CONTRADICTION EN RÈGLE.

Mde Brown déclara que les règlements du collège ne permettaient aux messieurs d'être reçus par les élèves que le vendredi soir seulement. Ils étaient reçus dans les quatre appartements du premier étage qui communiquent entre eux.

Mde Brown se rappelle d'y avoir vu Rosell. Il n'avait pas la permission de rester plus longtemps que les autres. Ce n'était que publiquement que les jeunes filles qui étaient fiancées recevaient leurs amoureux.

Mde Brown déclara aussi avoir connu le vieux jardinier Rodes, qui s'est toujours montré très réservé, et paraissait avoir une très bonne opinion de Mlle Pollard.

A PROPOS D'UNE LETTRE.

Mlle Louise Lowell, employée du gouvernement, fut rappelée. On lui demanda ce qu'il y avait dans la lettre que le colonel Breckinridge lui fit transcrire sur le *typewriter* à "Sister Louise."

Mlle Lowell répondit que le colonel Breckinridge parlait de son grand amour pour celle à qui il écrivait. Ce n'était qu'effusions d'amour d'un bout à l'autre. D'autres lettres commençaient par "My dear Spitfire," ou "My dear Miss Spitfire."

Quand elle avait transcrit ces lettres sur le *typewriter*, elle remettait le manuscrit au colonel Breckinridge.

DEUX TÉMOIGNAGES IMPORTANTS

Mary Yancey, la servante de Mde Thomas où Mlle Pollard prenait sa pension, vint témoigner que le colonel Breckinridge lui avait dit un jour ceci: "Quand Madeline et moi nous tiendrons maison à l'automne, vous viendrez rester avec nous." C'était au mois de mai dernier.

Le colonel Breckinridge allait voir chaque jour Mlle Pollard dans la pension de Mde Thomas quand il était en ville. Pendant ses absences, il lui envoyait chaque jour un télégramme.

De sa cuisine Mary voyait le colonel faire des mamours à Mlle Pollard dans le salon. "Il ne ces sait de l'embrasser," s'écria la servante.

Mde Lucretia Marie Minear, qui possède une pension fashionable à Washington, vint dire que Mlle Pollard demeurait dans sa maison en avril 1892, quand Mlle Pollard prétend que le colonel Breckinridge lui promit de l'épouser.

Le Colonel, pendant son témoignage, avait prétendu que Mlle Pollard n'était pas à Washington dans le temps.

La Cour s'est ensuite ajournée.

Washington, 6 avril—Il n'y avait pas 40 personnes à la séance d'aujourd'hui, à l'exception des journalistes et des parties intéressées.

Le Dr Mary Parsons, une femme médecin, qui vint dire qu'elle avait soigné Mlle Pollard à la naissance de son enfant le 3 février 1888, fut le premier témoin de la poursuite. Elle dit qu'elle accompagna la vieille négresse Mary McKenzie à l'Asile des Enfants Trouvés pour y porter l'enfant de Mlle Pollard.

On se souvient que Mlle Pollard a dit avoir écrit sur un papier qu'elle épingla sur les vêtements de l'enfant ce nom: "Dietz Carlisle." On retrouva ce papier et le nom "Dietz Downing" y était écrit d'une main de femme.

Dr Mary Parsons déclara que c'était elle qui avait écrit ce dernier nom et qu'elle avait donné le morceau de papier à la négresse pour l'épingler sur les vêtements du bébé.

Mary McKenzie, la négresse en question, vint corroborer le témoignage du Dr Parsons.

DÉNÉGATIONS COMPLÈTES.

Mlle Pollard fut de nouveau rappelée. Avec emphase et d'une manière impressionnante, elle démentit plusieurs passages du témoignage du colonel Breckinridge. Elle déclara qu'elle n'avait jamais entretenu de relations coupables avec le vieux fermier Rodes, aujourd'hui décédé, et qu'elle ne s'était jamais rendue dans la maison de Sarah Gess avant de le faire bras dessus bras dessous avec le colonel Breckinridge.

Elle raconta ses fiançailles avec Wood, le charpentier de Lexington. Il avait pris l'habitude de venir voir sa tante dans la demeure que Mlle Pollard habitait, et un jour, après qu'elle lui eut chanté une chanson à sa demande, il demanda à sa tante s'il ne pouvait pas épouser Mlle Pollard. "C'est une question que vous devez faire à elle même," répondit la tante.

Mlle Pollard lui déclara qu'elle ne desirait pas se marier. La vieille tante lui dit que le charpentier avait de l'argent, et que si elle consentait à l'épouser, elle pourrait continuer ses etudes. Alors elle consentit.

Cependant quand il apporta l'alliance, elle la lui remit en disant que jamais elle ne pourait l'épouser.

Le charpentier continua à lui rendre visite, et il lui demandait fréquemment de revenir sur sa décision. Elle termina en disant: "C'etait un vieillard très doux, très bon, et je ne pouvais lui en vouloir."

Puis Mlle Pollard nia avoir un jour eté mariée par plaisanterie, ce qu'on nomme en anglais un "mock marriage."

Ensuite les avocats des deux côtés declarerent qu'ils n'avaient plus de témoins à faire entendre.

Les plaidoiries commenceront lundi. L'avocat Carlisle parlera le premier pour la poursuite. Les avocats Thompson et Buttterworth prononceront ensuite leurs plaidoyers pour la défense, et le juge Wilson terminera les plaidoiries par un grand discours en faveur de Mlle Pollard.

Le jeune dude (à son tailleur)—Dites donc; avec ce paletot que vous m'avez fait, j'ai l'air d'un singe bourré.

Le tailleur.—La bourrure n'y parait pourtant pas, monsieur!

Nous désirons votre patronage et pour l'avoir nous sommes consentants de vous donner un choix de présents de
$1000.00
DICKSON BROS,
68 - RUE MERRIMACK - 68

LE MARIAGE

Sera-t-il Interdit aux Diplomates?

Le mariage de M. Paul Cambon, ambassadeur de France a Washington, avec une américaine a eu lieu au moment même où on discutait au ministère des affaires étrangères la question de savoir si l'on permettrait à l'avenir aux diplomates français de se marier avec des étrangères. En Allemagne, le ministère des affaires étrangères a adopté pour règle que tout membre du corps diplomatique doit obtenir une permission spéciale, pour se marier avec une étrangère; cette permission, du reste, est rarement accordée. Le diplomate, qui enfreint cette règle, cesse, par le fait même, d'appartenir au corps diplomatique.

Le gouvernement français serait décidé à adopter la même regle, en raison du scandale qui s'est produit récemment à Copenhague. Le ministre et l'attaché militaire compromis dans cette affaire et révoqués étaient tous deux mariés avec des étrangères.

Dans un entretien à ce sujet avec M. Casimir-Perier, celui-ci a déclaré que d'autres pays avaient plus besoin que la France d'adopter la règle suivie par l'Allemagne. C'est ainsi, a dit M. Casimer-Perier, qu'à un déjeuner offert par lord Dufferin au prince de Galles, il s'est trouvé, comme invité, avec tous les membres de l'ambassade anglaise à Paris. Leurs femmes assistaient également à se dejeuner et chose curieuse, pas une n'était Anglaise. L'une était allemande et les autres des Américaines.

Ce serait peut-être une mesure trop radicale que de défendre aux diplomates anglais de se marier avec des étrangers; cependant il est anormal, parfois même maladroit, que les femmes des représentants de l'Angleterre à l'étranger ne soient pas des Anglaises.

En conséquence, ce serait donner une réelle satisfaction à la majorité du corps diplomatique si le gouvernement déclarait qu'à l'avenir les meilleurs postes seraient réservés aux diplomates mariés avec des anglaises, ou à ceux qui préféreraient rester célibataires plutôt que de se laisser prendre aux caresses intéressées d'une étrangère.

Premier Depart de Colon pour le Nord.

Le premier départ de colons pour le Nord de Montréal, sous les auspices de la société générale de Colonisation et de Rapatriement, aura lieu mercredi prochain 11 courant. L'agent général de la société, M. le Dr Brisson, accompagnera les colons de Montréal à destination pour leur montrer le pays et les aider à faire un bon choix.

Le départ aura lieu à 5.30 heures de l'après-midi. Tout est pourvu pour assurer le confort des voyageurs.

La société a obtenu des taux spéciaux de la compagnie du Pacifique Canadien, mais on ne pourra arrêter en route qu'aux stations au nord de Sainte Agathe jusqu'à LaBelle. Nous ferons connaitre d'ici à quelques jours le prix des billets aller et retour, et aller seulement.

La société a ouvert ses bureaux au No. 1546 rue Notre-Dame. C'est là que l'on doit s'adresser pour brochures, cartes régionales et toutes informations. Ces bureaux sont constamment ouverts tous les jours de la semaine, de 9 heures a. m. à 5.30 heures p. m.

La société est aussi en état de répondre aux informations de ceux qui désirent se fixer dans les vieilles paroisses de la Province de Québec.

Premier acteur.—Qu'a donc le régisseur, il est inabordable.

Second acteur.—Je te crois! Il a dit à un individu de couper du papier pour imiter la neige qui tombe, et ce n'est que pendant la représentation qu'il s'est aperçu que c'était du papier vert!

FIN D'UNE GREVE

Connellsville, Pa., 6 avril—La paix règne encore une fois dans la region minière, mais personne ne peut dire si elle va durer longtemps. Les patrons disent que les grévistes ont été poussés au pied du mur et que la fin de la grève approche.

Les autorités de la Fick Co., à Scotdale, rapportent que tout y est tranquille et qu'elles ne s'attendent à aucun nouveau trouble.

Des nouvelles similaires nous sont arrivées des bureaux à Vanderbilt. Cependant, aucune des mines de la Fick Co., n'est encore en opération, vu le meurtre du mécanicien Paddock. On croit que l'ouvrage sera commencé demain.

Aucun mineur n'est à l'ouvrage dans les mines de Rainy, ainsi qu'à Mount Braddock et à Elm Grove.

Plusieurs autres mines ont repris ce matin leurs opérations.

De leur côté, les grévistes disent que la grève n'est pas terminée. Les chefs avouent que les grévistes ont été jetés dans une confusion indescriptible par l'arrestation des officiers de leur association et de 100 émeutiers, mais que la lutte reprendra de plus belle quand ils seront revenus de leur étonnement.

Il y aura lundi une conférence entre les grévistes et leurs patrons et l'on s'attend à un règlement du litige.

Partout ou l'ouvrage a été repris, un certain nombre de constables ont été postés aux environs pour faire la garde, de crainte de nouveaux troubles.

Le boss McKane, qui est en prison pour fraudes electorales, a vu se briser le dernier lien qui l'unissait encore à Gravesend: on lui a nommé un successeur. Cette ville qui, l'automne dernier, d'après la manière de compter du boss avait donné 4000 votes démocrates et seulement 100 votes républicains, a élu par 273 voix de majorité, M. Wm. P. Bennett, un républicain.

Prendergast, le meurtrier du maire Carter Harrison, n'a pas été pendu.

Le juge Chetlain, à la requête de l'avocat employé par la famille Harrison, a donné ordre de retarder l'exécution du prisonnier jusqu'au 2 juillet prochain.

L'avocat prétend que les noms des jurés ont été frauduleusement inscrits sur la liste, et qu'il n'est pas possible de trouver parmi les noms actuels un jury qui puisse juger intégralement le crime de Prendergast.

Tous les préparatifs pour la pendaison du meurtrier étaient terminés lorsque le sursis a été annoncé.

Pour être journaliste il faut avoir un choix d'expressions énergiques. Ainsi, l'un de nos confrères va jusqu'à dire de son adversaire: "Il a la conscience si noire qu'un charbon ne pourrait y tracer que des barres blanches."

SAVENA

THE BEST ON EARTH
WASHING POWDER
Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT
AND A
USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ...50
Trois mois, ...25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 12 AVRIL 1894.

LA FORCE BRUTALE.

Les membres de l'A. P. A., cette néfaste société composée de fanatiques outrés, d'Orangistes de l'Ulster transportés par un coup du sort sur ce sol libre, ne reculent même pas devant le crime pour atteindre leur but, si l'on en croit une dépêche de Milwaukee qui mande ce qui suit :

"Dimanche, il y avait, dans l'école St Vincent, à Milwaukee, une réunion de la "Catholic Columbian League," organisée pour lutter contre l'A. P. A.

"Une trentaine de membres de l'A. P. A., enfoncèrent les portes à coups de hache et dans la mêlée qui suivit un homme fut blessé mortellement et sept autres le furent plus ou moins grièvement."

Voilà où nous en sommes rendus !

Non contents de lancer contre les catholiques les accusations les plus erronées, les insultes les plus malveillantes, l'A. P. A. commence à se servir de la force brutale pour anéantir ceux qui, à ses yeux, ont le tort de ne pas partager ses croyances religieuses, oubliant que nous habitons un pays où la liberté de conscience est reconnue par la Constitution elle-même.

Ces sectaires entrent dans une voie dangereuse, où l'abîme n'est pas fort éloignée.

Ils se trompent grandement s'ils croient pouvoir renouveler en ce pays des scènes sanglantes comme il en a été vues à Londres, sous Jacques II, quand les protestants assommaient sans merci tous les catholiques qu'ils rencontraient.

Le peuple américain en général, lui qui a permis, avec l'impartialité qui le distingue, que toutes les religions fussent sur le même pied en ce pays, ne permettra jamais que ce sol de la liberté soit ensanglanté par des guerres de religion fomentées par une bande de fanatiques importés d'Angleterre.

Les dix millions de catholiques qui habitent cette vaste République ne sont pas des étrangers ici.

Nous ne craindrions pas de parier que la plupart ont plus de droits de se dire chez eux aux Etats-Unis que beaucoup de ces haineux de l'A. P. A. qui ne sont arrivés en Amérique que depuis peu. D'ailleurs, il a été suffisamment prouvé que les catholiques sont d'aussi bons et loyaux citoyens américains que leurs coreligionnaires. L'histoire de ce pays est là pour le prouver. Dans toutes les guerres que les Etats-Unis ont dû faire, les catholiques ont toujours été représentés dans les armées américaines par un nombre proportionné à leur population, et ils ont arrosé de leur sang maints champs de bataille pour la défense de cette République.

Que de membres de l'A. P. A. ne pourraient en dire autant !

Il ne faut pas oublier aussi que c'est grâce à l'aide puissant apporté par les catholiques de France, conduits par Lafayette et Rochambeau, que les treize colonies ont pu vaincre dans leur grande guerre pour l'indépendance, et fonder sur les cadavres de milliers de catholiques morts pour une si noble cause, cette République appelée à une destinée si glorieuse.

Espérons que l'A. P. A. se le tiendra pour dit et qu'on ne verra plus de scènes comme celle qui vient de se passer à Milwaukee. Qu'elle sache bien, une fois pour toutes, que les catholiques ont en ce pays des droits et des privilèges imprescriptibles, et qu'ils se tiennent sur la brèche pour les défendre, appuyés par cette grande masse du peuple américain qui est opposé aux menées insidieuses, anticonstitutionnelles de cette organisation de sectaires rageux.

Une Chaude Réception.

Il paraîtrait que la réception que la police de Washington se prépare à faire à l'armée des désœuvrés, sous le commandement du "général" Coxey, ne sera pas fort agréable à ceux-ci, si l'on en juge par celle qui attendait ces jours derniers les quarante sans-travail de Cincinnati dans la capitale américaine.

La police s'était embusquée aux environs du débarcadere de chemin de fer, et aussitôt que la bande eût mis les pieds hors du wagon de marchandises dans lequel elle avait fait le trajet, elle a été saisie et logée au poste sans plus de cérémonie.

Ils comparaîtront sous l'accusation de vagabondage. La loi contre les vagabonds, dans le district judiciaire de Columbia, est très sévère. Elle atteint toutes les personnes sans feu ni lieu qui n'ont aucune occupation, aucun moyen de gagner leur subsistance ou qui demandent l'aumône. La pénalité est 90 jours de prison aux travaux forcés. Cependant, le juge peut accepter leur promesse de quitter la ville de suite ou leur caution de $200 comme garantie qu'ils ne mendieront pas et ne seront pas à la charge du public.

Les quarante gaillards venus de Cincinnati n'avaient pour capital collectif que l'insignifiante somme de $2. Naturellement, ces hommes ne peuvent fournir des cautions, et ils goûteront probablement à la prison, s'ils ne déguerpissent pas au plus vite.

Quant au chef de la bande, le capitaine Primrose, il va se trouvé englobé dans de plus sérieux embarras que ses hommes. Il y a une vieille loi dans le code, aété faite en 1830 et n'a jamais été révoquée : elle classe parmi les délits le fait d'amener dans le district de Columbia toute personne sans feu ni lieu sujette à devenir à la charge du public. C'est un délit passible de $25 à $50 d'amende pour chaque offense. Multipliez l'amende minimum par 40 et nous atteignons la somme de $1000 que le capitaine Primrose devra payer ou aller en prison.

La même réception attend le général Coxey, si ceux qui le suivent ne se débandent pas avant de compléter leur itinéraire.

Le major Moore, chef de la police de Washington, a dit tout récemment : "Ces lois sont dans le code et tout ce que nous avons à faire, c'est de les mettre en force, si l'armée de Coxey fait son apparition en cette ville, à moins que le Congrès lui donne la permission de se réunir sur les marches du Capitole, ce qu'il a le droit d'accorder."

Il faut pourtant faire remarquer que la police est joliment embêtée, et elle se demande ce qu'elle fera avec tous ces vagabonds, si leur nombre est considérable. Jamais les prisons et les corps de garde de la capitale ne pourront contenir tant de prisonniers !

Leur refuser tout simplement l'entrée de la ville, ce ne sera pas avoir tourné la difficulté, car cette bande de désœuvrés, dont plusieurs ont passé par nos cours d'assises, pourraient bien se porter à des actes de brigandage dans les environs pour se venger de la manière dont on les aura reçus.

Telle qu'elle est, la question est difficile à résoudre.

Nous croyons qu'il serait grand temps, avant que de graves désordres ne soient commis, d'obliger cette armée à se disperser. C'est un danger pour la nation que cette bande de désœuvrés, et l'on ignore à quels excès ils peuvent un jour ou l'autre se porter.

Cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de la tête du peuple américain devrait être brisée sans plus tarder.

ACTUALITES.

Les juifs célèbreront leur Pâque le 21 de ce mois.

Il est question dans le Rhode Island d'envoyer M. Aram J. Pothier, maire de Woonsocket, au congrès des Etats-Unis.

Plus de 40 familles, tant de Woonsocket que des environs, sont parties ces jours derniers pour aller s'établir au Canada.

Le *Record*, de Philadelphie, nous apprend que notre compatriote, M. Alex. Boudreault, vient d'être réélu président de la "West Virginia Central Railway Co."

Le shérif a saisi une quantité considérable de boisson au Durant House, samedi, à Portland, Me. Cette propriété appartient au Col. Dow, fils du grand apôtre de la tempérance Neal Dow. Mme Swett, qui tient le Durant House, a été arrêtée.

Thomas Audette, jeune Canadien, employé dans une fabrique de New Bedford, a eu les mains horriblement broyées dans une machine. On croit que l'amputation sera nécessaire. Le pauvre jeune homme a perdu sa mère et ne sait où se trouve son père, resté au Canada.

La folie humaine n'a ni bornes ni limites. Il existe maintenant dans l'Indiana un Club dont les membres s'engagent à se suicider si le sort les désigne pour commettre cet acte de folie ou plutôt ce crime. De temps en temps on fait une espèce de loterie et le membre du club auquel échoit le numéro fatal doit mettre fin à ses jours dans un laps de temps déterminé. Il peut choisir lui-même le genre de mort qui lui convient le mieux; mais si, le delai fatal expiré, il n'a pas cessé de vivre, ses camarades se chargent de l'envoyer dans l'autre monde.

Dira-t-on encore que tous les fous sont dans les asiles ?

Les dernières élections municipales au Kansas se sont faites entre femmes et hommes.

Le jupon l'a emporté sur le pantalon

Les fonctions de maire, juge de police, conseillers, constables, seront occupées par des femmes pour les prochains deux ans.

Il doit y avoir pourtant autant d'hommes que de femmes au Kansas. Probablement que nombre d'hommes se seraient laissé séduire, tandis que les femmes restaient fermes.

A ce sujet, un joyeux ami nous demande plaisamment d'annoncer la formation d'une grande association de femmes pour faire le ménage de celles qui s'occupent des affaires publiques.

La Lumiere est le titre d'une publication digne d'attention qui nous est parvenue il y a quelques semaines.

Cette feuille contient, entre autres choses, une très intéressante histoire des découvertes faites par un vieux docteur, et le récit des résultats obtenus dans sa vie studieuse. Il raconte les recherches d'un remède destiné à soulager les maladies et souffrances de l'humanité, qui ont abouti à la découverte du NOVORO DU DR. PIERRE, dont le succès est attesté par des centaines de témoignages.

En terminant, l'auteur dit que ce remède n'est pas vendu par les pharmaciens, mais par les agents locaux du NOVORO DU DR. PIERRE. Cette médecine est merveilleuse et est qualifiée comme telle par de nombreux clients.

La Lumière est envoyée gratuitement à toute personne faisant parvenir son nom et son adresse au Dr. Peter Fahrney, 112-114 So. Hoyne Ave., Chicago, Ill.

UN CANADIEN

A la Tete d'une Armee de Sans-Travail.

Une nouvelle armée des ouvriers sans travail vient de se former à Los Angelos sous le commandement du général Arthur Vinette, et elle se dirige vers Washington.

Le général Vinette est un canadien de Troy que nous avons connu bien intimement. En 1876, il résidait à Glens Falls, N. Y., et correspondait au journal *La Patrie Nouvelle*, que nous publiions dans le temps, sous le nom de plume de "La Flûte." Après la mort de sa jeune épouse, il alla demeurer à Los Angelos où il s'occupa activement de la question ouvrière. Tempérament nerveux, doué d'une grande activité, ayant la parole facile, Vinette prit un immense ascendant sur les travailleurs qui le reconnurent comme un de leurs chefs.

Il publia un journal dans l'intérêt de la cause dont il s'était fait l'apôtre, et qu'il défendait avec beaucoup d'énergie.

Depuis quelques années, nous avions perdu ce garçon de vue, quand la voix puissante des journaux nous apprit qu'il était bel et bien créé général de l'armée des sans-travail.

Vinette espère arriver à Washington avec mille hommes affamés, ayant de bons poumons, pour crier bien haut, "famine," dans les oreilles de Cleveland et des membres de son cabinet.

—*L'Espérance.*

A L'AUTEL.

Une Jeune Fille qui Dit : Non.

Philadelphie, 10 —Le mariage d'un nommé Absalam Thayer avec une jeune fille du nom d'Estelle Flager a été rompu au dernier moment dans des circonstances aussi dramatiques qu'extraordinaires.

Lorsque le clergyman qui officiait a posé la question sacramentelle à la jeune femme : "Consentez-vous à prendre Absalam Thayer ici présent pour votre mari légitime ?—Non, monsieur, je n'y consens pas le moins du monde," a répondu la jeune femme d'une voix nette et ferme, sans paraître seulement s'apercevoir de la stupéfaction qu'elle causait parmi les personnes présentes, et de l'ahurissement du pauvre Thayer. "Vous êtes la première personne qui me demanda mon avis à ce sujet, a ajouté la jeune femme en s'adressant au clergyman. Thayer faisait la cour depuis plus d'un an à ma mère, et je croyais que c'était elle qu'il voulait épouser. Mais il parait que c'était moi qu'il voulait et qu'il ne courtisait ma mère que pour qu'elle m'obligeât à me marier avec lui. Voilà qui règle l'affaire, a dit alors le clergyman, car je n'ai ni le droit ni l'envie de marier qui que ce soit contre son gré.

Après s'être remis de leur surprise, les invités ont vivement félicité Estelle de sa courageuse attitude tandis que Thayer s'éclipsait.

LES PLAIDOYERS.

Washington, 9 avril—Ce matin, le procès Pollard Breckinridge est entré dans son deuxième mois. Peu de spectateurs étaient présents à l'ouverture de la Cour. Mlle Pollard et le colonel Breckinridge assistaient à la séance.

M. Carlisle commença son plaidoyer en faveur de Mlle Pollard.

Il commença par faire remarquer aux jurés qu'ils étaient tous des concitoyens, qu'ils habitaient le même district et qu'il y avait trois parties intéressées dans l'issue de ce procès : M le Pollard, le colonel Breckinridge et le pays. Il ajouta qu'il avait tenu ses promesses faites dès le commencement du procès, et de plus qu'il avait prouvé ses avancés par des témoignages croyables autres que celui de son infortunée cliente.

Dans ce procès, tout le pays était intéressé. Le jury a vu dans la salle des assises des représentants de la presse de tout le pays.

Quoique quelques-uns des faits et la catastrophe finale aient eu lieu dans le district de Columbia, la plaignante vient du Kentucky, du même district congressionnel que le défendeur, qui n'habitait Washington que temporairement pour représenter son Etat au Congrès. La plaignante était une femme sans défense de naissance roturière, tandis que le défendeur était un homme de réputation nationale.

Plus tard il sera le devoir de M. Carlisle de dire ce que le pays avait le droit d'attendre du défendeur et quel immense intérêt il avait de trouver contre Mlle Pollard tout ce qui aurait pu l'atteindre dans son honneur. On peut assurer, sans crainte d'être démenti, que le colonel Breckinridge s'est servi de toute son influence, de ses nombreuses connaissances et de ses alliances de famille pour fureter partout, afin de découvrir quelque chose dans toute la vie de Mlle Pollard qui put endommager sa bonne renommée.

QUEL A ÉTÉ LE RÉSULTAT ?

Madeline Pollard est la fille d'un humble sellier, un homme de bonne reputation, d'un peu d'éducation et d'un goût pour l'étude qu'il tenta jusqu'à sa mort à inculquer à sa fille. Le colonel Breckinridge a connu le père de Mlle Pollard, et d'après sa version de sa première rencontre avec Mlle Pollard sur le train, il demanda des nouvelles du sellier Pollard, et exprima un regret quand il apprit qu'il était mort.

M. Carlisle attira l'attention sur le fait que les témoignages de Shinglebauer, John Brandt, Hiram Kaufman et Randin Rosell ont été démentis par des témoins dignes de foi.

Jusqu'à 1884, aucune attaque contre le caractère de Mlle Pollard n'a été faite, pas même tentée.

Durant neuf ans le Col. Beckinridge a été en relations intimes avec Mlle Pollard, et cependant, avec tout ce que cette intimité a pu lui faire connaître, et avec toute son influence comme membre du Congrès, tout ce qu'il a pu produire sont les dépositions de gens de renommée douteuse tels que Brant, Kaufman, Nollie Shinglebauer, Aleck Julian, Rankin Rosel et le vieux Wood.

M. Carlisle montra au jury plusieurs portraits de Mlle Pollard pris quand elle faisait ses études au collège Weslyan. Mlle Pollard est représentée en robe courte, et a l'air d'une toute jeune fille.

L'HISTOIRE DE BRECKINRIDGE.

En rendant son témoignage, le colonel Breckinridge a rendu hommage à sa femme décédée, la mère de ses sept enfants. Il a avoué que pas un homme n'avait moins d'excuse que lui pour avoir fait ce dont il est accusé ; qu'aucun mot ne pourrait donner l'idée des avantages qu'il eut pour accomplir ses mauvaises actions ; qu'aucune parole humaine ne pourrait peindre l'abîme dans lequel il s'est jeté tête baissée. Et M. Carlisle ajouta : "C'est ce calibre d'homme qui rencontra cette fillette (montrant du doigt Mlle Pollard) qui était encore une enfant d'école, toute naïve et inexpérimentée comme on l'est à cet âge !"

M. Carlisle excusa Mlle Pollard d'avoir écrit au colonel après ne l'avoir rencontré qu'une seule fois, en disant que Mlle Pollard le connaissait par réputation et qu'elle savait qu'il avait très bien connu son père.

Parlant de la célèbre promenade en voiture, M. Carlisle a dit que le fait d'avoir pris une voiture couverte un soir d'août, pendant une chaleur étouffante, demandait une explication, mais le colonel n'a pas même tenté de l'expliquer.

M. Carlisle a dit ensuite que le colonel avait refusé de nier la véracité de certaines parties du témoignage de Mde Blackburn, car il se serait trouvé pris dans un dilemme dont il n'aurait pu sortir.

Il parla du témoignage de Mlle Pollard qui ne dura pas moins de deux jours et demi, et il déclara que si les avocats de la défense n'avaient pu faire contredire Mlle Pollard une seule fois, c'est parce qu'elle disait la vérité.

M. Carlisle continuera demain son plaidoyer.

LA DEFENSE PARLE.

Washington, 10 avril—Quand M. Carlisle, l'avocat de Mlle Pollard, eut terminé son plaidoyer, le colonel Thompson, l'avocat de Breckinridge commença aussitôt le sien.

Après avoir dit que Mlle Pollard était une prostituée et que tout homme intelligent trouvait que Breckinridge avait eu raison de ne pas la faire entrer dans sa maison comme sa femme, au grand déshonneur de ses filles, il prétendit, par les témoignages de Mollie Shinglebauer, Brandt et Kaufman, qu'il n'avait pas été prouve que Mlle Pollard ne s'était pas rendu à Lexington la nuit pendant tout le temps qu'elle demeura près de cette ville.

Il parla ensuite du témoignage de William Wood, le charpentier de Lexington, qui a dit que Mlle Pollard brisa tout engagement avec lui parce qu'il ne voulait pas lui faire faire un voyage en Europe, et il appuya ce fait par ces remarques :

"Mlle Pollard ne cherche et ne guette que l'argent. Tout ce qu'elle veut, ce sont des billets de banque. Parlez d'amour et d'affection tant que vous voudrez : ce n'est pas cela qu'il lui faut. Elle veut de l'argent, et c'est ce que ces éminents avocats, nos adversaires dans cette cause, travaillent à lui en faire avoir. Et il paraîtrait qu'elle a hypnotisé quelqu'un pour qu'il lui fournisse l'argent nécessaire, afin de défrayer les frais de ce procès."

LA FAMEUSE LETTRE.

Après avoir noirci encore plus le caractère de la plaignante, le colonel Thompson parla de la fameuse lettre, datée du 20 juillet 1884, que Mlle Pollard dit n'avoir jamais écrite au colonel. Cette lettre a été produite pendant le procès, et Mlle Pollard a déclaré que c'était un faux en écriture.

"Si elle a écrit cette lettre, s'écria M. Thompson, son procès est perdu, car aucun jury intelligent ne lui donnera gain de cause. Elle dit dans cette lettre : "Ce que j'ai à vous dire est pire qu'un cas de divorce." Par ces mots, elle s'accusait elle-même de conduite immorale avec Rodes, le vieux jardinier. C'est pourquoi elle dit n'avoir jamais écrit cette lettre. Moi, je dis qu'elle l'a écrite."

Puis l'avocat Thompson ajouta véhémentement : "Voici con ment elle est, volant et trompant le vieux Rodes. Elle a admis dans son témoignage. "Je suis fiancé à Rosell ; je suis la maîtresse du colonel Breckinridge, et je trompe Rodes pour qu'il paie mon éducation." Elle trompait de droite à gauche, et elle volait l'argent d'un vieillard industrieux et qui travaillait dur pour gagner un petit salaire.

"Et c'est cette femme, cette aventurière, cette amoureuse de l'argent des autres, libertine et obscène, qui vient ici se faire passer pour une jeune fille innocente avant qu'elle eût rencontré le colonel Breckinridge."

DANS L'APRÈS-MIDI.

Le colonel Thompson continua son plaidoyer dans l'après-midi. Il commença par faire la promesse qu'il allait démontrer qu'il n'y avait jamais eu de promesse de mariage faite par Breckinridge à Mlle Pollard, et que même si une promesse avait été faite, Breckinridge avait le droit de ne pas la tenir, à cause de la conduite de la plaignante. Il prétendit que pour donner gain de cause à Mlle Pollard, il était nécessaire de prouver que Mollie Shinglebauer, John Brant, Hiram Kaufman, Aleck Julian, Ransom Rosell et le colonel Breckinridge lui-même étaient des parfures.

AUTRES ATTAQUES.

Après avoir dit que Mlle Pollard avait écrit des lettres à Rodes en 1884 lui demandant de l'argent dont elle avait un grand besoin, et que si le colonel Breckinridge avait été le père de son enfant, ces lettres auraient plutôt été écrites à lui, il attaqua de nouveau le caractère de Mlle Pollard par ces paroles sévères :

"Pensez-y donc, ses enfants morts ont été mis en terre et elle n'a jamais visité leurs tombes. O femme inhumaine, femme sans cœur, véritable monstre ! Pour cacher sa honte, elle avoue qu'elle a abandonné ses enfants parce que le colonel Breckinridge lui a dit de le faire. Et malgré cela, elle vient ici faire un appel, avec des attitudes d'actrice, au nom le plus vénéré qu'il y ait sur terre, celui de mere."

Le colonel Thomp dit en suite qu'il était fort probable que la carte avait été glissée furtivement dans le volume d'Irving à l'Asile de Norwood, afin de prouver que Mlle Pollard avait donné naissance à un enfant dans cette institution.

Revenant au témoignage de Mde Blackburn, le colonel Thompson dit que cette dame avait mêlé dans son esprit plusieurs conversations, une chose toute naturelle chez une vieille personne, et il prétend que Mlle Pollard s'est rehaussée, au lieu de s'être abaissée, dans ses rapports avec le colonel Breckinridge.

L'avocat Thompson demanda ensuite au président du tribunal la permission de continuer son plaidoyer, demain, puis la Cour s'est ajournée.

UN HOLOCAUSTE.

Milwaukee, Wis., 9 avril.—A 4.20 heures, la nuit dernière, des passants aperçurent des flammes sortant par les ouvertures du théâtre et l'hôtel Davidson, une bâtisse évaluée à $300,000.

Une alarme fut immédiatement sonnée et les pompiers ne tardèrent pas à se rendre sur les lieux. A leur arrivée le toit était déjà une masse de flammes.

Des échelles furent immédiatement élevées, et les braves pompiers s'élancèrent vers le toit, au-dessus du sixième étage.

En montant, le pompier Reese glissa et tomba sur le sol, se tuant sur le coup.

Tous les pompiers de la station No. 4 se dirigèrent vers le fond du toit, où l'incendie avait causé le plus de dommages.

Ces pompiers se mirent aussitôt en frais de lutter contre l'élément destructeur, quand, sans le moindre avertissement, le toit s'effondra, et les malheureux pompiers furent précipités dans le feu, d'une hauteur de 80 pieds. Neuf furent tués en tombant ou brûlés vifs.

Le théâtre occupait le premier étage en entier et les étages supérieurs de la partie postérieure, tandis que les étages au-dessus du premier sur le devant servaient d'hôtel qui possédait, en sus, une annexe s'étendant vers le nord.

L'hôtel était rempli de voyageurs, mais ils furent tous avertis à temps et tous purent s'échapper sans recevoir de blessures. Cependant, il y eut un moment de panique, et plusieurs voyageurs s'élancèrent vers les issues sans prendre le temps de se vêtir.

Tout indique que l'incendie s'est déclaré sur la scène qui s'étendait jusqu'au toit.

La scène était très vaste. En hauteur, elle avait quatre-vingt pieds, et les flammes, léchant les décors, purent faire de rapides progrès et atteindre rapidement le toit.

Il était cinq heures quand les malheureux pompiers trouvèrent la mort dans les flammes. Il y avait dans le théâtre plusieurs employés des compagnies d'assurance qui étaient en frais de sauver les sièges, lorsqu'ils aperçurent soudain une lumière à travers le toit au-dessus. Ils reculèrent aussitôt, et le toit, en tombant, faillit les atteindre.

Les cris des victimes furent entendus pendant un court laps de temps, puis ils s'évanouirent à mesure que la mort les étreignait dans ses serres horribles.

Une vingtaine de pompiers tombèrent dans les flammes. Sur ce nombre quelques-uns furent secourus, mais neuf ont péri.

A midi, il y avait encore deux corps ensevelis dans les ruines.

Les pompiers secourus sont tous blessés grièvement ; ils sont à l'hôpital où plusieurs vont probablement mourir.

Ce n'est qu'après une longue lutte que l'incendie put être étouffé. Le théâtre n'est plus que des ruines, mais l'hôtel a été en partie sauvée de la destruction.

Les pertes totales s'élèvent à $225,000.

On ignore la cause de cet incendie.

BANQUE CANADIENNE.

Nous lisons dans l'*Indépendant* :

Le projet de fondation à Fall River d'une banque coopérative franco-canadienne est devenu un fait accompli. La nouvelle institution financière vient d'être légalement constituée sous le nom de "Banque Coopérative Lafayette." Presque tous les actionnaires sont d'origine franco-canadienne. Nous avons sous les yeux la charte constitutive de cette association dont les réglements seront imprimés en français et en anglais.

La nouvelle banque sera d'une grande utilité pour nos compatriotes, qui se feront sans doute un devoir de lui donner leur clientèle. Elle offre en outre à ceux qui ont des économies l'occasion de les placer avantageusement en devenant actionnaires. Nous souhaitons aux promoteurs de l'œuvre tout le succès possible.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

—La glace est enfin partie pour tout de bon devant la ville et le fleuve est libre jusqu'en bas de la Longue Pointe.

La glace qui borde les rives, de chaque côté du St Laurent, se détache petit à petit.

L'eau baisse graduellement.

Plusieurs chaloupes se sont promenées sur le fleuve, devant la ville.

D'ici à vendredi, il est certain que nous aurons un vapeur dans le port. Ce sera probablement le "Longueuil" qui a hiverné dans les Iles de Boucherville.

QUEBEC,

—S'il faut ajouter fois aux rumeurs, M. J. de L. Taché succèderait à M. de Labruère au Conseil Législatif, advenant le cas où celui-ci deviendrait surintendant de l'Instruction Publique.

M. J. de L. Taché est le neveu de Mgr Taché, l'ancien secrétaire particulier de M. Chapleau et M. Amyot, le parent de M. Chapais et de M. Labruère, etc. Ses chances sont, dit-on, considérables.

Toutefois, il y a une dizaine d'autres aspirants à cette succession qui n'est pas encore ouverte : mentionnons MM. A T. Beauchemin et Dr Mignault de St Hyacinthe, ainsi que M. Dupont député de Bagot. Ces derniers parlent fortement contre le *family compact*.

—Un incendie a causé pour 5 ou 6 mille dollars à la pharmacie Giroux & Frères, rue St Pierre.

Les assurances s'élèvent à $10,000 sur le stock et à $6,000 sur la maison, toutes dans la Royal d'Angleterre.

—Joseph Dussault, imprimeur, a fait cession de ses biens. On dit que l'actif dépasse de $25,000 le passif.

—Un fort vent d'est a fait partir le pont de glace à l'embouchure de la rivière St Charles. Le hâvre est rempli de glace en dérive. La rivière est ouverte jusqu'au Cap Santé.

—L'affaire du vicomte de Villeneuve va rentrer dans une nouvelle phase.

Comme on le sait, Son Honneur le juge Chauveau a décidé qu'il y avait matière à extradition et a accordé quinze jours à l'accusé pour se pourvoir en appel.

M Fitzpatrick, l'avocat du demandeur, dit qu'il se prévaudra certainement de son droit.

M. Fitzpatrick demandera le bénéfice de l'*habeas corpus* pour son client, en alléguant qu'il est détenu illégalement, que la demande d'extradition n'a pas été produite dans le délai voulu, après l'arrestation du prisonnier.

La poursuite plaidera probablement qu'elle ne peut être tenue responsable de délais incontrôlables causés, par exemple, par le retard du courrier.

Cette question sera décidée par un juge de la cour d'appel, en chambre. Si la décision est contraire à l'accusé, il pourra encore faire valoir auprès du ministre de la justice ses prétentions quant aux formalités du traité d'extradition qui auraient été omises ou irrégulièrement exécutées.

OTTAWA,

—Vendredi, à Bearbrook, Joseph Croteau, de cette ville, serrefrein sur un train de fret de l'Atlantique, a été tué à bord du train sur lequel il était en devoir. Il donna le signal pour faire reculer le train, puis il tomba sur la voie et les roues du wagon lui coupèrent le corps en deux.

Il a été transporté ici en toute hâte et une enquête a eu lieu chez lui. Le verdict a été : "Mort accidentelle, sans blâme pour la compagnie."

L'epouse de Croteau est inconsolable.

Elle reste avec huit enfants en bas âge et peu d'aisance.

ST ROCH L'ACHIGAN,

—La scarlatine a fait son apparition à Saint-Roch de l'Achigan depuis une quinzaine de jours. Grand nombre de personnes, surtout parmi les enfants, sont atteintes de cette maladie. Le couvent où l'épidémie avait sévi est fermé depuis dimanche dernier.

CAUGHNAWAGA,

—Le dernier Iroquois pur-sang de Caughnawaga est décédé ces jours-ci à l'âge de 80 ans environ. Il se nommait Michel Tewatasariake, ou, en français, Couteau Brisé. Les autres Indiens de Caughnawaga ont tous dans les veines du sang français ou écossais.

TROIS-RIVIERES,

—L'eau monte. La glace commence à se briser et l'on aperçoit de grandes espaces libres sur la rivière.

SOREL,

—L'eau a baissé légèrement et marque maintenant 29 pieds. La glace se pourrit et fond rapidement. On voit de grands passages libres sur le fleuve.

CARILLON,

—La glace s'est mise en mouvement.

La navigation entre Sorel et le Chenal du Moine est ouverte depuis la débâcle de la rivière Richelieu, dont les glaces ont pratiqué, comme la chose se fait tous les ans du reste, un large chenal dans le St Laurent.

Le "Dandy" est à Sorel. Il a à son bord les bouées qu'il devra installer sur le Saint Laurent aussitôt après la débâcle.

COMO,

—Presque pas de changement au pont de glace ici et l'on ne s'attend guère à la débâcle avant une couple de semaines.

VALLEYFIELD,

—Presque pas de changement à la glace depuis le rapport de samedi.

ST PAUL,

—Un malheur n'arrive jamais seul et les deux accidents suivis de mort, vendredi, ne pouvaient manquer d'avoir de pendants. La chose n'a pas manqué, et, samedi soir, la compagnie du Grand Tronc perdait un de ses plus anciens et de ses plus fideles employés dans la personne de M. A. Clément.

Clément était serre-frein ; same di soir vers huit heures, il quitta la gare à bord du convoi No. 3, composé de sept wagons, qui allaient dans l'Ouest. Quand le convoi arriva à la Côte St Paul, on découvrit que le serre-frein avait disparu. On télégraphia à Montréal demandant des nouvelles.

Bientôt après, on trouva sur la voie, le corps mutilé de celui que l'on croyait à la ville ; il avait les deux jambes broyées ; le convoi a dû lui passer tout entier sur le corps.

Le défunt était un homme sobre ; il était serre-frein depuis 25 ans. Sa fin aussi tragique que soudaine cause de vifs regrets parmi ses confrères qui l'estimaient beaucoup.

M. Clément laisse une nombreuse famille. Trois de ses fils sont employés pour la compagnie du Grand Tronc.

Les restes mutilés du défunt ont été transportés à sa résidence, rue Aqueduc, où le coroner tiendra une enquête.

STE JULIENNE.

—Un accident qui aurait pu coûter la vie à un des employés du chemin de fer du Grand Nord est arrivé, ces jours derniers, à Ste Julienne. Les entrepreneurs se servent d'un engin, pour soulever la lourde masse qui sert à enfoncer en terre les pieux sur lesquels sera érigé le pont des chars sur la rivière de St Esprit.

Tout à coup, la chaudière fit explosion avec un bruit formidable et des eclats volèrent en toutes directions A peine revenus de leur étourdissement, ceux qui travaillaient près de là virent avec stupeur qu'un de leurs compagnons gisait par terre sans connaissance. On s'empressa de l'amener à l'hôtel Ethier, où le Dr Laferrière, de St Jacques, donna ses soins au blessé. Le blessé est un nommé Emile Venne, de St Jacques.

ST. HYACINTHE,

Le 5 courant, M. le chanoine Dumesnil, supérieur du Séminaire de Saint-Hyacinthe, a revêtu de l'habit de l'institut cinq postulants dont les noms suivent : Arthur Parent, Frère Léon ; Arthur Joseph Lafond, Frère Joseph Gervais ; Jean Baptiste St. Onge, Frère Denis Mary ; Alfred Dechêne, Frère Morin Florin ; Napoléon Côté, Frère Aloysius Mary. Cette cérémonie a eu lieu dans la chapelle du noviciat.

BATISCAN,

—Pas de changement à la glace ici. Les voitures traversent encore.

BEAUHARNOIS,

—La glace s'en va. Le lac est presque libre de glace.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruation irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Votre confort exige que vous fumiez le cigare *Old Hundred*.

UNE PANIQUE.

Des Enfants Foulés aux Pieds dans une Ecole

UN ELEVE TUE ET PLUSIEURS AUTRES BLESSES

Une Conduite de Gaz Avait Fait Explosion

Chicago, 10 avril—Un élève a été tué, trois ont été mortellement blessés, tandis que 40 autres ont reçu des blessures plus ou moins graves à midi, hier, pendant une panique dans l'école publique Von Humboldt.

Cette panique a été causée par l'explosion d'une conduite de gaz dans une des classes. Plusieurs élèves, ne sachant quel accident avait eu lieu, se mirent à crier : "Au feu ! au feu !" Ces cris effrayèrent tellement tout le monde que le sauve qui peut devint général.

Cette école était remplie d'élèves des deux sexes.

L'enfant qui s'est fait tuer est Daniel Goldstein, âgé de 11 ans, et les blessés sont Andrew Anderson, 6 ans ; Martha Gibson, 8 ans, et Minnie Ligadela, 9 ans.

Quand l'explosion se produisit, les enfants étaient à réciter leurs leçons, avant l'heure du dîner qui approchait.

Le bruit de l'explosion et les cris des élèves créèrent une panique, et les enfants, dans leur course échevelée vers les issues, se bousculèrent et passèrent sur le corps de plusieurs de leurs compagnons et compagnes.

Plusieurs élèves furent trouvés étendus sans connaissance dans les classes et dans les escaliers. Plusieurs paraissaient morts.

Ils furent transportés dans les maisons avoisinantes, et l'on fit tout ce que l'on put pour secourir les blessés qui furent, un peu plus tard, transportés à l'hôpital Elizabeth, situé non loin de là.

Ce n'est qu'au bout de quelques minutes que les instituteurs et les institutrices purent avoir une idée de ce qui s'était passé.

Quand les élèves furent sortis, le spectacle qu'offrait le corridor et les escaliers était vraiment pénible. Les petits corps gisaient çà et là, et pendant un certain temps, on crut le résultat de cette terrible panique encore pire qu'il l'était réellement.

Le sang-froid déployé par le principal, M. Bartholf, a sauvé la vie de plusieurs centaines d'élèves. Quand le premier détachement des élèves effrayés s'élança en bas des escaliers, il entendit les cris, et il alla aussitôt fermer à clef les portes de plusieurs des classes, pour empêcher les élèves de se masser dans le corridor, où un grand nombre auraient trouvé la mort.

Les blessés furent presque tous trouvés gisant les uns sur les autres au bas des principaux escaliers.

C'est la suffocation qui sera la cause de la mort de plusieurs blessés.

Daniel Goldstein a expiré au moment où on le conduisait à l'hôpital. Le médecin de l'hôpital a dit qu'il aurait pu survivre à ses blessures, si ce n'eût été de la suffocation qui l'a tellement affaibli qu'il en est mort.

LA BOISSON EN EST LA CAUSE.

Un Homme se Noie Dans la Riviere Merrimack.

Lawrence, 8 avril—Une chaloupe contenant cinq hommes a chaviré sur la rivière Merrimack cette après-midi et l'un des hommes s'est noyé. Ils étaient rendus près des glacières, à environ trois quarts de mille au-dessus de la digue, et tous les cinq étaient très ivres. Ils partirent pour revenir à la ville vers les 4 heures, et ils avaient ramé à une faible distance du rivage, quand l'accident a eu lieu.

Deux hommes, qui étaient sur la rive, sautèrent dans un canot et vinrent au secours des naufragés. Ils parvinrent à retirer des eaux quatre hommes. Quant au cinquième, il se noya ; c'est Thomas Jennings, qui demeurait au No 162 rue Water. Il était âgé de 45 ans ; il laisse une femme et six enfants.

Joseph Hackenty et ses trois compagnons demeurèrent sans connaissance durant plusieurs heures.

Barth, Me., 9 avril—Thomas Reed, un barbier âgé de 21 ans, était en état d'ivresse hier

BON * MARCHE.

DETAILS INTERESSANTS qui vous aident a acheter et nous a vendre ; qui vous epargnent de l'argent et nous donnent un petit profit. La vente est commencee d'hier, Mercredi.

DEPARTEMENT de DIVERS,

Une semaine de Prix Speciaux.

700 Doz. de rouleaux de Soie à coudre, 100 verges, noir et de couleurs, valant 10c.

6c. le rouleau.

150 Grosses d'Agrafles de Robes noires, blanches et de couleurs, prix régulier 20c.

9c. la Doz.

50 Grosses de Baleines à Corset.

10c. la Doz.

121 pieces de Bordures en Soie, 7-8 pcs, noires, blanches et de couleurs, prix régulier 20c.

10c. la vg.

5 Grosses "Bone Casing," noirs blancs et de couleurs, coupons de 9 verges.

10c. le coupon.

100 Grosses d'agrafles,

5c. la Doz.

3000 verges d'Elastiques, prix régulier 8c. la verge,

4c. la vg.

800 Boites d'Epingles de deuil, toujours vendues 5c la boite, cette semaine

2c. la boite.

25 Grosses d'Epingles à Châles et à Ceintures, prix ordinaire 10c la Doz.

5c. la Doz.

Epingles à couches, de toutes grandeurs,

3c. la Doz.

Epingles communes, prix ordinaire 2c.

1c. le papier.

Baleines en acier couvertes, blanches, noire et drab, prix régulier 10c.

5c. la Doz.

Toile Lavable, rouleau de 200 verges,

7c. le rouleau.

520 doz. de Boutons de toilette en perle, ivoire, geai et métal, de nouveaux patrons, rien de vieux, mais bel la saison

5c la Doz.

DEPARTEMENT des RUBANS

Les affaires vont bien ici. Jubilation dans les Rubans cette semaine.

Rubans de Couleur en Mohair

Sont rares, tout le monde le dit, mais nous les avons dans toutes les grandeurs et de toutes les couleurs pour a apareiller les nouvelles nuances de printemps en Etoffes à Robes.

No. 2, 6 cents, No. 3, 8 cents, No. 4. 10 cents, No. 5, 12 cents, No. 7. 14 cents, No. 9 18 cents No. 12. 23 cts., No. 16. 29 cents,

Rubans de Toilette.

Une occasion spéciale dans les Rubans, juste l'article pour garnitures de robes, chapeaux, etc., ouvrage de fantaisie dans toutes les grandeurs, belles nuances, prix régulier 50c et 75c,

25c la Verge.

Dept. du Sous-Bassement.

Une vente speciale.

Des prix spéciaux pour cette semaine.

100 C. C. Ewer & Basin, prix régulier 90c.

59c.

25 Sets de toilette de 10 morceaux décorés, valant $2 75,

$1.98 le Set.

20 Sets à Diner de 112 morceaux, décorations anglaises en couleurs assorties, prix régulier $10,

$7.98 le Set.

36 Sets à Thé dessinés, 56 morceaux, prix régulier $3 98,

$2.98 le Set.

20 Sets à Thé en Argent, triple plaquage, nouveau, prix régulier $10,

$7.98 le Set.

25 Sets de Huilliers à cinq bouteillles, prix régulier $1.59

98c. chacun.

36 Sets de Couteaux à dépecer, manche en ébène et Fourchettes,

89c. le Set.

150 Couteaux à pain de 12½c.

9c. chacun.

500 Chaudières à Charbon, 5 qts, fond en cuivre,

14c. chacune.

48 Tables en Chêne bien finies,

98c. chacune.

Livres, Livres,

Notre département de Livres est maintenant dans notre sous-bassement.

100 Bibles Oxford, bord doré, Belle impression, bon marché $2 50,

$1.69 la Copie.

Un autre lot de Dictionnaires de Webster pour

79c Chaque.

VOITURES D'ENFANTS

A 20 pour cent meilleur marché que les prix régulier.

Venez les Voir.

Lisez * nos * Surprises * Commerciales.

F. G. MITCHELL & CO.,

BON MARCHE, Coin des Rues Merrimack et Kirk.

Employés de langue française — MM. FRED. H. ETHIER, FRED. J. BOUSQUET, GÉD. LEVASSEUR, CHS. OUIMETTE, S. DUSABLON, JOHN E. TUCKER, ALEX. CHAPUT, MESDEMOISELLES V. MONTPLAISIR, EMMA LANOUE, YVONNE MONTMARQUET, GEORGIANA BOIRE, ANNIE OGG, EUGÉNIE MONTPLAISIR, E. LABONNE, A. BROUILLETTE, M.-L. CHARETTE, V. C. LANDRY et MME N. CHAPUT.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

M. Alvin Lussier, de Nashua, était samedi de passage à Lowell, chez M. Choquette de la rue Common.

Pour vos Thés et Cafés allez droit chez Dickson Bros, et vous êtes sûrs d'acheter au meilleur marché de la ville.

J. S. Marion, photographe renom, est passé maitre en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

Le Revd Père Guillard est parti dimanche pour la Nouvelle-Orleans, dans l'intérêt de la communauté des Oblats.

Tout indique que M. Pearson, un jeune démocrate de 24 ans, va être nommé, en remplacement de Burbank, maitre de poste de Lowell.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

Fred. Varin est l'ouvrier par excellence, pour nettoyer et teindre les plumes de vos chapeaux allez a son bureau et vous aurez pleine et entière satisfaction.

M. le professeur A. Mirault, de cette ville, vient de composer une nouvelle marche intitulée "Greenhalge's March," en l'honneur de Son Excellence le gouverneur.

M. Wilfrid Lachapelle et sa dame sont partis la semaine dernière pour aller demeurer à Montreal. Nous leur souhaitons du succès sur le sol natal.

M. Thomas H. Durning, gérant depuis huit ans du département des annonces du *Vox Populi*, un journal de cette ville, a abandonné cette position jeudi dernier.

Pour vos graines de jardins et acheter vos graines de fleurs allez tout droit chez A. Fenton le marchand populaire par excellence et vous serez servis avec politesse et courtoisie.

On rapporte que la commission de l'hôtel de ville est à considérer le projet de présenter le canon qu'il y a sur le Monument square au Lowell Cemetery pour être placé sur le lot réservé aux soldats et aux marins.

Pour les occasions sans pareilles, le Bon Marché est à la tête de tous les marchands de nouveautés. Lisez attentivement leur annonce toutes les semaines et vous serez assurés que vous achèterez au meilleur marché de la ville.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

La Loomfixers' Union a l'intentention de préparer une grande soirée devant avoir lieu dans le le mois d'août, pendant leur convention nationale dont les assises seront tenues en cette ville.

A l'assemblée de la Central Labor Union, dimanche après-midi, il a été décidé de venir en aide aux grévistes de Lawrence au moyen d'une représentation devant avoir lieu en cette ville à la salle Huntington, samedi après-midi et dans la soirée.

M. A. L. F. X. Hurtubise, étudiant à l'Université Laval-Victoria, Montréal, P. Q., est arrivé dimanche avec le titre de bachelier en médecine. Sur 150 applicants, 30 ont été admis, et M. Hurtubise se trouve un des heureux mortels. Nos félicitations.

Le Révd Père Campeau est parti lundi pour Holyoke, Mass., où il est allé prêcher la retraite des demoiselles. Le Révd Père Amyot revient aujourd'hui de ce même endroit, où il a prêché la semaine dernière avec le Revd Père Emard.

Un incendie insignifiant s'est déclaré samedi dans une grange, sur la rue Chelmsford, près de la rue Plain. Une alarme fut sonnée et les pompiers n'éprouvèrent aucune difficulté à éteindre les flammes, mais ils eurent à faire presque deux milles pour se rendre sur les lieux.

Durant la nuit de samedi à dimanche, une bataille en règle s'est déclarée entre trois jeunes canadiens, dans une maison de la rue Merrimack. Durant la mêlee une partie des meubles furent mis en pièces et le matin les locataires ont été obligés de décamper après avoir payé les pots cassés.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir ; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville, R. I.

Jusqu'à présent les selectmen de Dracut n'ont pas fait application pour l'unique licence qu'ils ont droit d'avoir dans leur localité.

M. Charles H. Parthenais, autrefois de la rue Nichols, est déménagé sur la rue Merrimack. Il occupe l'ancien logis du fameux consul Lenthier.

Lakeview sera ouvert vers le 15 ou le 16 du mois prochain. Des ouvriers sont en train d'y faire des réparations devenues urgentes. Le théâtre a été agrandi.

Frank Boyle, qui réside sur la rue Suffolk, s'est fait fracturer une jambe dans une fabrique de la Lowell M'f'g. Co., mardi matin. Il a été transporté à l'hôpital des Corporations.

On dit que les maisons situées à l'encoignure des rues Hall et Aiken seront démolies après le 1er mai prochain, et qu'à cet endroit M. Brogan fera construire un grand édifice.

Un cheval appartenant à un fermier de Dracut a pris le mors aux dents lundi après-midi sur la Lakeview avenue, et a failli renverser un jeune enfant près de la rue Coburn. L'équipage a été mis en pièces.

Martin Richards, l'individu de cette ville qui a volé un attelage samedi soir à Nashua, a été reconduit dans cette dernière localité, où il recevra une sévère condamnation, car dans le New Hampshire les voleurs de chevaux sont durement punis.

Maintenant que la grève des employés des fabriques de lainages Merrimack est terminée, on va commencer cette semaine à travailler dans quelques uns des départements. Cela prendra un certain temps avant que toutes les fabriques soient de nouveau en complète exploitation.

M. Georges Viens, dont l'ETOILE racontait, ces jours derniers, dans quel état de destitution il avait été trouvé, est mort lundi des fièvres typhoïdes à la maison des pauvres de Tewkbury où il avait été envoyé par le bureau des pauvres de cette ville. M. Viens résidait au No. 9 Suffolk Hall et n'était âgé que de 21 ans.

M. Adélard Jodoin est revenu hier enchanté d'une agréable promenade passée à New Bedford.

Le conseil municipal a voté hier soir contre l'emprunt de $15,000 pour l'amélioration du boulevard.

Martin Richard, qui a été arrêté pour vol d'un attelage à Nashua, a été renvoyé hier devant la Cour Supérieure.

Edward Ducharme, de cette ville, un jeune homme qui n'a pas toute sa raison, a été envoyé à la maison de correction pour 18 mois à Boston. Il était accusé d'avoir enfoncé la vitrine d'un bijoutier.

Thomas F. Devitt, un commis dans la buvette de Dan Driscoll, s'est fait mordre un doigt il y a six semaines par un ivrogne qu'il voulait mettre dehors. Le sang est devenu empoisonné, et Devitt fut obligé de se faire amputer ce doigt.

Voyez ce pauvre jeune homme qui se meurt d'épuisement. Et dire que pour $1 00 seulement, il aurait pu se procurer, chez n'importe quel pharmacien canadien des Etats Unis, une bouteille du Dr. Delisle's Kinium Compoud qui, en enrichissant le sang, lui aurait rendu la force et la santé.

Lundi, à Ste Julie de Somerset, M. Joseph Fortier, de la maison Dion & Fortier, épiciers de la Lakeview avenue, unissait ses jours à ceux de Mlle Alberta Bouchard. Le Révd. M. Dubé donna la bénédiction nuptiale. Le jeune couple sera à Lowell dans quelques jours.

La nouvelle brasserie d'Ayer City est enfin prête à être mise en exploitation, et samedi un brassage préliminaire fut fait dans le but de nettoyer les appareils et mettre l'établissement en bon état.

Dans une semaine, on commencera à faire de la bière pour le commerce

A partir de mardi soir, les commerçants de marchandises sèches, nouveautés, chaussures, modes, etc., ayant leurs établissements sur le haut de la rue Merrimack, fermeront leurs magasins les mardi et mercredi soirs. Les commerçants du Petit Canada suivront peut-être ce même exemple sous peu.

Par ce temps de stagnation industrielle, bon nombre de nos compatriotes ont, sans doute, songé à retourner s'établir sur une terre au Canada. Entre toutes les parties de la patrie canadienne, les Cantons de l'Est se recommandent spécialement aux agriculteurs, pour la fertilité du sol, la richesse des forêts, la salubrité du climat et l'excellence des eaux. A ceux qui seraient tentés de s'établir dans ces parages, nous conseillons de s'adresser à M. J. H. Gendrons à Sherbrooke, qui leur donnera tous les renseignements désirables, au sujet de propriétés de premier choix, qu'il offre en vente en d'excellentes conditions.

Un Cas de Destitution.

Une femme du nom de McGinnis et deux enfants mourant de faim ont été trouvés dans le grenier de l'édifice White, sur la rue Bridge, lundi matin, par l'agent de police Clement.

L'appartement manquait de tout ce qui peut donner le confort. Le mari est sans ouvrage depuis longtemps.

Un des enfants est mort la semaine dernière, et les deux autres qui restent sont dans un tel état, après les souffrances de toutes sortes qu'ils ont endurées, qu'on ne croit pas qu'ils survivent.

La mère et les deux enfants furent envoyés à la ferme municipale par les autorités.

Penible Accident.

M. Olivier Champagne, contremaître à la manufacture du Lawrence et résidant dans les corporations, a été, dimanche, victime d'un accident qui, peut-être, le rendra infirme pour le reste de ses jours.

L'ouvrage pressant, il était avec d'autres ouvriers, occupé à décharger un char de grosses pierres. Une de celles-ci roula, et M Champagne, en voulant garer le coup la reçut sur le corps, s'infligeant de douloureuses blessures au bras et sur plusieurs parties du corps. On le retira de sa mauvaise position et il fut transporté à son domicile.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux.)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6 50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

LA POPULATION

De Lowell a Diminue Depuis l'An Dernier.

Le nouvel almanach des adresses de Lowell pour 1894 vient d'être publié. Il démontre que la crise qui sévit depuis déja si longtemps a fait diminuer la population de Lowell au point que toute l'augmentation de 1892 à 1893 est entièrement disparue.

Le nombre total des noms dans l'almanach de l'an dernier est 37 946 ; le nombre total cette année est 36,110, une diminution de 1836. Sur le nombre de noms cette année, 7805 sont des nouveaux noms, et 944 représentent des personnes qui sont mortes ou ont quitté la ville.

FIN D'UNE GREVE.

L'Agent Fels Offre les Anciens Gages.

La grève de Navy Yard qui durait depuis plusieurs semaines s'est terminée subitement samedi.

L'agent Fels a averti les grévistes, à midi, et leur a annoncé son intention de leur accorder leurs anciens gages.

Les grévistes promirent aussitôt de retourner à l'ouvrage ; c'est pour eux une victoire complète.

Contre la Licence.

Certains propriétaires au Petit Canada, ne sont pas en faveur qu'une licence de restaurant soit accordée dans ce quartier. A cet effet, une pétition a été mise en circulation et sera présentée au comité des licences dans le cours de cette semaine.

Un Bon Mot.

Nous étions lundi matin au bureau de police, lorsque l'un des principaux officiers, en repassant la liste du jour, se mit à dire "the French are not in it to-day." En effet, sur la longue liste de prisonniers qui ne contenait pas moins de trente-cinq noms, on ne remarquait qu'un seul Canadien. Considérant que nous comptons ici pour près du quart de la population, ce fait est assez remarquable.

Vol d'un Pantalon.

Un individu portant le nom de John Doe entra chez le tailleur Max Rosen, rue Middlesex, samedi soir, et essaya un pantalon.

Pendant que le propriétaire avait la tête tournée, Doe prit ses jambes à son cou et s'enfuit dans la rue avec le pantalon neuf, laissant en retour une culotte rapiécée.

L'agent de police Corcoran, qui se trouvait dans les environs, se mit à la poursuite du voleur et parvint, après une course échevelée, à lui mettre la main au collet.

Cet effronté voleur fut aussitôt conduit au poste.

Jambe Cassee.

Un nommé Patrick Goffney est maintenant à l'hôpital St Jean, souffrant d'horribles blessures. Vers 11 hrs, lundi matin, il était sur sa voiture, rue Dutton, près de la rue Merrimack, lorsque son cheval prit le mors aux dents. Il fut lancé sur le pavé et fut traîné avec ses guides sur une longue distance. La voiture lui passa sur le corps et lorsqu'on le releva on constata qu'il avait les jambes broyées. L'ambulance le transporta et l'on croit que l'amputation sera jugée nécessaire. Goffrey était à l'emploi de l'Opéra House.

Feu au Petit Canada.

Une partie du Petit Canada a été mise en émoi dimanche soir, vers 9 hrs, par un commencement d'incendie qui s'était déclaré on ne sait trop comment, dans le grenier de l'écurie de M. Romuald Desrochers, épicier de la rue Aiken. En un clin d'œil plusieurs centaines de personnes étaient rendues sur les lieux et maîtrisaient l'élément destructeur. L'alarme fut sonnée à la boîte 28 et à l'arrivée des pombiers le feu qui avait gagné du terrain était presque sous contrôle, grâce à la bravoure de plusieurs témoins Une certaine quantité de foin et de grain a été détruite par l'eau et la fumée.

Temoignage d'Estime.

Samedi soir, un grand nombre de parents et d'amis se rendaient à la résidence de Mde Anselme Légère, pour lui présenter un magnifique cadeau, consistant en un beau tapis de salon, accompagné d'une splendide adresse, comme témoignage d'estime.

La présentation du cadeau fut faite par M. Pierre Martel, et l'adresse fut lue par M. Fred. Dupont.

Mde Légère, quoique fort surprise, sut répondre d'une manière heureuse à l'adresse, qui était très bien composée.

Il y eut du chant, de la musique et de la danse. Les rafraîchissements ne manquaient pas ; ils étaient passés très souvent. On s'amusa à qui mieux mieux.

Ce n'est qu'à une heure très avancée que les joyeux convives commencèrent à se séparer, emportant un joyeux souvenir de cette jolie fête.

UN AMI PRÉSENT.

Au Canada en Velocipede.

Plusieurs de nos jeunes compatriotes s'organisent pour faire un voyage en vélocipède au Canada. Ils partiront probablement vers la fin du mois prochain.

Lowell & Lawrence Railroad.

La Lowell, Lawrence & Haverhill Street Railway Co. a demandé à Andover la permission de poser une voie ferrée le Fayeville jusqu'à Haggett's Pond, en passant par West Andover.

Chevaux a l'Epouvante

Deux chevaux appartenant à M. Bouvier, ont pris le mors aux dents, mardi soir, vers 8 heures, sur la rue Merrimack. Ils ont été arrêtés près de la rue Cabot après avoir causé une véritable panique. L'équipage a été endommagé.

Licences Accordees Vendredi

Les échevins, dit le *Mail*, se réuniront vendredi pour régler la question des licences Pendant la journee, les échevins s'entendront sur la liste de ceux qui devront avoir des licences qui seront accordées dans la soirée.

En Route Pour le Canada

Mardi soir, quatre familles, composées de 36 membres, demeurant à Forge Village, sont parties hier soir pour le Canada. M Chs H. Chagnon, propriétaire du St Lawrence Hotel, de cette ville, est alle les reconduire jusqu'à Ayer's Junction.

Association Catholique.

M. P. L. Denault présidait mardi soir l'assemblée régulière de l'Association Catholique. De nouveaux membres ont signé la constitution. Bon nombre d'amendements à la constitution ont été adoptés. De grands préparatifs se font pour la soirée du 3 juin prochain.

Tete Fracturee.

Vers 4 30 heures, mardi après-midi, des jeunes garçons s'amusaient près du pont de la rue Aiken, lorsqu'un nommé John O'Neil, qui passait à cet endroit, reçut sur la tête une pierre lancée involontairement par un des bambins. O'Neil a reçu une blessure qui lui a fait perdre beaucoup de sang.

Travaux au Canal.

Des ouvriers ont commencé mardi à décharger de nombreuses charges de pierre de taille dans le canal Suffolk, à la hauteur de la rue Ford. Ceci est de bon augure et bon nombre de personnes sans-emploi sont maintenant certaines que les réparations que font faire la compagnie des canaux et écluses vont commencer sous peu.

Pour le 3 Juin.

Le comité chargé d'organiser la fête à l'occasion du 5ème anniversaire de l'Association Catholique, s'est réuni dimanche et a nommé les officiers suivants : T Caron, président ; Wilfred Cadorette, secrétaire ; E H. Choquette, trésorier. Le comité s'est formé en différents sous-comités et l'on s'attend à une fête grandiose.

Pont pour les Pietons.

Parmi notre population canadienne des environs des rues Ford, Moody et du Petit Canada, on parle de la construction d'un pont vis-à-vis la rue Aiken, à la rue Ford, en face des édifices Vincent et Bibeault. Cette idée au point de vue général semble être très favorisée. Si elle était mise à exécution, la route pour les résidents de Centralville et du Petit Canada serait raccourcie de beaucoup pour tous ceux qui fréquentent l'église St. Jean-Baptiste.

Voyage a Pied.

Mardi après-midi, l'officier Brault mettait en état d'arrestation un nommé Hurley qui était dans un état d'ivresse avancé Il était accompagné d'un jeune enfant de huit ans et disait avoir fait le trajet à pied de Woburn, Mass. L'enfant était exténué de fatigue, couvert de haillons et disait n'avoir rien mangé de la journée. Tous deux furent envoyés au bureau de police et l'enfant fut placé sous les soins de la matronne.

Un Ivrogne Chanceux.

Vers 6 heures, mardi soir, un ivrogne du nom de Mussey et disant venir de Lawrence, était couché sur la voie ferrée près de la traverse du chemin de fer de la rue Market. Heureusement, le garde-barrière l'aperçut au moment où le train de Boston quittait la gare de la rue Merrimack. Il le retira de sa mauvaise position qui aurait pu être fatale, s'il s'était couché quelques heures plus tard à ce même endroit. On eut soin de lui et on le conduisit en lieu sûr.

FEMME OUTRAGEE

Un Attentat Monstrueux Commis par Deux Hommes

Mardi midi, Jeremiah Mooney a été arrêté par les détectives Laflamme et Allen, et Michael Neary fut arrêté par l'agent de police Bumps sous une accusation de rapt préférée contre eux par Marie Tremblay, une servante dans la maison de pension de Mde Jameson, Nos. 3 et 4 Massachusetts Corporation.

Ces deux hommes prenaient leur pension dans cette maison, et, d'après l'histoire de la femme Tremblay, ils entrèrent lundi soir dans une chambre, où cette fille était occupée à faire le ménage, et ils l'outragèrent de force.

Ces deux hommes sont âgés de 22 ans environ. Mooney était employé dans les fabriques du Massachusetts et Neary dans le Boott.

Attelage Vole

Hier avant midi, vers 11 hrs., l'attelage de M. Méléric Moreau a été volé sur la rue Bridge.

M. Moreau avait attaché son cheval près de la Lakeview Ave., et était entré dans l'épicerie de M. Thellen, sur cette même avenue. Il ne resta qu'un quart d'heure dans le magasin, et à son retour son attelage était disparu.

Quelques personnes du voisinage disent avoir vu un homme sauter dans la voiture et partir à fond de train. Elles ne se sont aucunement préoccupé de la chose, croyant que l'individu en question était le propriétaire de l'attelage.

La police a été avertie, et il est probable que le voleur ne tardera pas à être pris.

Canadien Blesse

Vers 1 15 hrs., hier après-midi, un bien penible accident est arrivé à notre compatriote, M. Emery Lanoue, de la rue Third.

M Lanoue était occupé, ainsi que plusieurs autres hommes, à réparer le pont de la rue Bridge, lorsque sa hache a glissé sur un noeud et est venue s'enfoncer dans son talon droit, lui faisant une large entaille.

Heureusement que la hache dont M. Lanoue se servait n'était pas très aiguisée, car l'accident aurait encore été plus grave.

M. Lanoue en sera quitte, croyons-nous, pour garder la chambre pendant quelque temps

Anniversaise

Mardi, M. Edouard Lord, pharmacien à la Pharmacie Canadienne de la rue Aiken, fêtait son 26ème anniversaire de naissance. Les surprises à cette occasion ne lui ont pas été ménagées et il en gardera certainement de bons souvenirs.

L'Armée de M. Coxey.

La bande de fainéants et de vagabonds réunie à Massillion (Ohio) par M. Coxey et pompeusement décorée par lui, du nom d'"Armée de la paix", continue sa marche sur Washington où elle se rend, on le sait, pour demander au congrès de voter des lois tendant à l'amélioration des routes. L'armée traverse en ce moment la Pennsylvanie, et elle vient de quitter Homestead avec un effectif de 20 cavaliers et 407 fantassins. La première étape a été pénible, les chemins étant couverts de boue ; tant bien que mal, la colonne est arrivée à Duquesne où une fanfare lui a fait escorte jusqu'à la grande place du village.

Là, on a servi aux soldats du café, des biscuits et de la viande froide ; puis, après une sorte de parade, l'armée s'est remise en marche pour McKeesport. Elle y est arrivée assez tard ; une musique était allé l'attendre à une certaine distance de la ville, et plus de 10,000 curieux se pressaient sur son passage. La petite troupe a campé dans un terrain vague, mais par suite d'un accident arrivé à l'une des voitures, il était près de 9 heures quand on a pu dresser les tentes. En attendant, les soldats avaient soupé avec du café, du pain et de la viande froide.

Jusqu'à présent les vivres ont été a peu près suffisants ; mais à mesure que l'armée grossit et que l'itinéraire tracé la conduit dans une région minière très peu peuplée, la question de l'alimentation devient de plus en plus sérieuse. Quatre ou cinq cents bouches à nourrir au milieu de montagnes où l'on ne rencontre que de loin en loin de petites villes offrant peu de ressources, c'est un problème que M. Coxey aura de la peine à résoudre, d'autant mieux que lui et les siens ne soulèvent pas sur leur passage l'enthousiasme sur lequel ils paraissaient compter.

Il vient même d'arriver, à Oakland (Californie) une piteuse aventure à six cents individus, pour la plupart des vagabonds venus de San Francisco, qui s'y étaient réunis dans l'intention d'aller rejoindre l'armée de M. Coxey. Pour se débarrasser de cette bande, la municipalité d'Oakland avait voté une somme de $200 pour payer un train de wagons de marchandises qui aurait transporté tous les vagabonds à Sacramento. Mais en apprenant qu'on voulait les faire voyager dans des wagons de marchandises, les futurs soldats de M. Coxey ont refusé de partir, et ils sont allés s'installer dans le Mills Tabernacle où ils ont pris toutes leurs dispositions pour passer la nuit.

Le cas était grave ; le conseil municipal s'est réuni pour délibérer et vers minuit, après consultation avec le chef de la police et le commandant de la milice locale, on a arrêté un plan de campagne pour expulser de force toute la bande. A deux heures du matin, les cloches de tous les postes de pompiers ont sonné le tocsin ; environ 1,200 citoyens sont venus à l'hôtel de ville ; on les a assermentés et armés, on a armé également les pompiers et cette troupe, ayant à sa tête le shérif, s'est dirigée vers le Tabernacle, où les vagabonds dormaient du sommeil du juste.

On les a sommés à deux reprises de quitter la place ; ils ont refusé. Ce n'est qu'à la troisième sommation qu'ils ont compris, en présence de ce déploiement de forces, que toute résistance serait inutile. Ils se sont donc laissé conduire, entre deux rangs de citoyens en armes, à la gare, où on les a embarqués dans les wagons de marchandises, et vers quatre heures le train est parti pour Sacramento. Oakland était sauvé. Mais que va-t-il se passer à Sacramento, où 300 recrues se disposent a se rejoindre au premier détachement.

PROCES DE BERGERON

Le Coup qui a Tue Carlson Porte pour Defendre sa Vie.

Quincy, 10 avril—A Dedham, hier, a commencé le procès d'Alfred Bergeron, de Quincy, accusé d'avoir tué un nommé Victor Carlson, le 16 février, d'un coup de bouteille sur la tête, pendant une querelle.

Bergeron n'est âgé que de 20 ans. Son avocat est Hugo Dubuque de Fall River. Le procureur du district, M. Harris, d'East Bridgewater, est l'avocat du gouvernement.

Bergeron se dit innocent.

Le gouvernement a 14 témoins à faire entendre.

Le premier temoin qui a été entendu hier est le Dr John H Gilbert, de Quincy, qui témoigna que la fracture dans le crâne de Carlson avait causé sa mort cinq jours après l'assaut. Le Dr Hunting a témoigné dans le même sens.

Carl Otto Reindack, un Suédois, a témoigné qu'il était en compagnie de la victime sur la rue Common quand ils rencontrèrent Bergeron et deux autres individus. Le témoin dit : "Otez-vous dans notre chemin." Alors un des amis de Bergeron le frappa et un autre porta à Carlson un coup de bouteille remplie d'huile de charbon. Le Suédois s'éloigna aussitôt, suivi de Carlson et celui qui portait la bouteille courut après Carlson. Le témoin vit alors les trois hommes frapper Carlson, et l'un d'eux, le plus court, porta un coup avec la bouteille.

Mde Mathilda Leunquist, chez laquelle Carlson prenait sa pension, vint dire qu'elle aperçut un des hommes frapper Carlson et qu'elle vit ce dernier tomber à la renverse.

Elle ne put dire qui l'avait frappé. Carlson n'avait pas de couteau dans la main.

Axel Leunquist vint dire qu'il vit Carlson sur le trottoir après la querelle. Il enleva un couteau ouvert dans une des poches de Carlson.

Andrew Johnson, de Quincy, raconta qu'il vit trois hommes en frapper un autre qui était sur le trottoir ; ils le frappèrent pendant au moins trois minutes.

Le chef de police Hayden parla de l'arrestation de Bergeron. Le prisonnier a dit au corps de garde que Carlson l'avait attaqué avec un couteau.

L'avocat de l'accusé avoua que Bergeron avait frappé Carlson avec une bouteille, mais il prétend qu'il a agi ainsi pour défendre sa vie menacée par le couteau du Suédois.

Frank Dufour, de West Quincy, un mécanicien qui était avec Bergeron et son frère, lors de l'assaut, témoigna que Carlson avait un couteau et s'en servait contre ses adversaires. George Bergeron, le frère de l'accusé, raconta la même histoire.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussetures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible ; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

IL TUE UNE FEMME.

UN AMOUREUX DE CHICAGO FOU DE JALOUSIE.

Sa Dulcinee Refusait de l'Epouser. Details Interessants.

Chicago, 10 avril.—Arthur Laperle, un jeune homme demeurant sur l'avenue Warren, a tué d'un coup de feu Mde Emma Levi à la résidence du père de cette femme, John R. Allen, hier soir.

Ensuite il fit une tentative pour se suicider et il va probablement mourir.

Le jeune Laperle, dont le père est très riche, faisait depuis quelque temps la cour à Mde Levi, une femme divorcée, et il désirait l'épouser.

Il alla lui rendre visite vers les 8 heures, hier soir, et une heure plus tard deux détonations se faisaient entendre. Des membres de la famille s'élançèrent dans le salon et trouvèrent Mde Levi étendue sans vie sur le sofa, ayant été tuée en plein cœur.

Laperle était gisant sur le plancher auprès du sofa, ayant une balle dans la tête. Il était sans connaissance, quoique respirant encore. Sa main crispée tenait encore le revolver dont il s'était servi pour commettre ce double attentat.

Le malheureux fut transporté à l'hôpital.

On suppose que Laperle a demandé à sa dulcinée de l'épouser, et sur son refus, il l'a tuée.

C'est un jeune homme de 24 ans.

A L'ARTICLE DE LA MORT

M. Edouard Mineau, écrit sous la date du 25 septembre 1893, d'Oconto, Wis.

Cher Monsieur : Je pense que vous serez heureux de connaître quelle satisfaction a pu procurer votre remède à tous ceux qui ont fait usage de votre Novoro. Une femme a été complètement guérie de battements de cœur et une autre femme enceinte qui était à l'article de la mort, après avoir fait usage du Novoro quelques mois, s'est sentie parfaitement bien. D'autres ont eu beaucoup de soulagements pour la dyspepsie et pour la névralgie ; enfin tous ceux qui en ont usé de votre Novoro, soit pour le catarrhe ou autres maladies, en sont satisfaits. Si les chômages étaient réduits et les temps moins durs pour les travailleurs ce qui rend l'argent rare en ce moment, je pourrais vous donner beaucoup d'ordres. Tout le monde ici trouve que c'est un remède très-utile dans une famille.

Je ne dois pas non plus oublier qu'un homme paralysé a été guéri, et d'autres ont été soulagés de rhumatisme et de la grippe. Deux de mes garçons et moi nous avons été pris de la grippe et nous avons été guéris par le Novoro. Si dans ce moment il ne se vend pas c'est faute d'argent ; tout le monde en demande. Envoyez-moi une caisse quand même. Recevez mes salutations.

EDOUARD MINEAU.

En s'adressant au Dr. Fahrney et moyennant la remise de $2.00, on peu obtenir à titre d'essai une douzaine de bouteilles du prix ordinaire de $3 00, si dans votre localité il n'y a pas d'agent. Aucun pharmacien ne vend le Novoro.

LE

NOVORO

DU DR. PIERRE.

est un des meilleurs remèdes de notre époque. Il nettoie le sang, renouvelle la vitalité, enlève du corps tout germe de maladie, et met en même temps les organes dans de bonnes conditions de fonctionnement. La médecine se compose de plus de trente sortes d'ingrédients différents, tirés principalement du règne végétal ; il est connu et en usage depuis plus de cent ans. Son emploi a été très avantageux dans la généralité des maux qui de nos jours affectent l'humanité et principalement dans ces maladies qui proviennent du sang et des désordres de l'estomac, telles que constipation, maux de tête, maladie des rognons, condition bilieuse, jaunisse, rhumatismes, hydropisie, dyspepsie, fièvre intermittente, érésypèles, scrofule, plaies purulentes, démangeaisons, vers, éruptions cutanées, maux et plaies, excroissances cancéreuses, douleurs dans le système osseux, émaciation, maladies de femmes, faiblesse, maux de reins, étourdissements, etc.

Le **Novoro** n'est pas une médecine brevetée, et il n'est pas en vente chez les droguistes ; mais, mus par un sentiment de gratitude envers le docteur et désireux de faire participer le genre humain aux bénéfices qu'ils en ont reçus, les hommes et les femmes qui ont été guéris par ce remède en sont devenus les agents et le font ainsi parvenir aux malades les plus éloignés.

Il a une grande valeur comme remède de famille, particulièrement pour les personnes qui demeurent à une grande distance des médecins et des pharmaciens. Le remède ne peut pas être obtenu des droguistes, mais seulement des agents locaux.

Les personnes qui demeurent là où il n'y a pas d'agents pour la vente du **Novoro du Dr. Pierre,** peuvent obtenir directement du propriétaire 12 bouteilles d'essai de 25c., contre l'envoi de $2.00. La même personne ne peut obtenir cette offre spéciale qu'une seule fois.

DR. PETER FAHRNEY,

340-114 South Hoyne Avenue, Chicago, Ill

FEUILLETON

8

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIE.

VI

C'était le moment le plus dangereux de cette situation déjà si risquée Roger sentit son cœur se serrer et son regard alla chercher celui de la comtesse. Diane semblait près de défaillir. Certes, si M. de Linières eût pu voir la pâleur livide qui avait envahi le visage de la malade, il se fût précipité à son secours. Mais le comte ne quittait plus des yeux le docteur, qui se tenait à la porte, tout prêt à appeler celle dont on venait d'obtenir la grâce par surprise.

M. Hébert aussi ne parvenait à contenir que difficilement son trouble. Il avait joué une partie désespérée et il s'agissait d'une seconde de colère chez le comte pour qu'il la perdît définitivement. Aussi risqua-t-il le ton d'une bon enfant qui lui avait déjà réussi. Et c'est toujours avec son même sourire aimable qu'il prononça ces mots d'explication que réclamait M. de Linières.

Ma foi, monsieur le comte, j'ai pris la liberté d'amener aussi celle-là.

Puis, sans attendre de réplique, il ouvrit la porte et fit signe à Henriette d'entrer. Aussitôt, les regards de la comtesse et du chevalier se dirigèrent inquiets, vers cette porte que le docteur tenait ouverte et par laquelle allait apparaître Henriette Gérard. Quant à Louise, elle avait levé vers le ciel ses yeux éteints et sa prière s'envolait vers Dieu! Henriette entra, les yeux baissés, les mains tremblantes tendues vers le docteur à qui elle voulut adresser ses premiers remerciements.

Si je vous fait appeler, m'avez-vous dit, c'est que vous avez votre grâce...

A ces mots de sa compagne, Louise avait fait, en chancelant quelques pas, se laissant diriger par la voix...

Henriette, dit-elle, remercie nos bienfaiteurs.

Mais déjà Mlle Gérard avait aperçu le chevalier, demeuré auprès de la comtesse, et étouffait une exclamation de surprise. M. de Linières, lui aussi, avait levé les yeux sur elle à qui il venait d'accorder sa grâce. Et, reconnaissant la jeune fille qu'il avait fait arracher de sa chambre du faubourg Saint-Honoré pour la faire traîner à la Salpêtrière par ses agents, le lieutenant de police laissa éclater sa colère.

Qu'ai-je vu s'écria le comte hors de lui et les poings serrés, c'était cette femme... c'était...

Mais la suite de la phrase expira sur ses lèvres frémissantes. Le chevalier de Vaudrey s'était avancé résolument à côte d'Henriette. Et oubliant toute prudence, étendant la main vers la jeune fille comme pour la prendre sous sa protection, il interrompit le comte par ces mots prononcés d'une voix ferme:

C'est celle que j'aime! Celle que j'aimerai toujours, monsieur! Je le jure!

M. de Linières allait riposter par une de ces menaces qui, chez lui, ne demeuraient jamais veines. Les yeux pleins d'éclairs il fit un pas pour s'avancer vers le chevalier. Mais aussitôt Henriette se trouva devant lui, haletante d'émotion, le visage empreint d'une expression de sincérité, de résignation angélique.

Attendez, monseigneur, supplia-t-elle, attendez et daignez m'écouter.

Tous les témoins de cette scène pénible attendaient, anxieux, ce qui allait suivre. M. Hébert, le front incliné, s'était rapproché de la comtesse dont l'état d'agitation devenait de plus en plus inquiétant. Alors Henriette se tourna vers le chevalier.

M. le chevalier, dit-elle, il y a désormais entre nous une barrière infranchissable. Oubliez-moi! Car mon devoir maintenant est de vivre pour elle, pour ma chère aveugle... pour elle seule!

La voix de la malheureuse tremblait comme si elle se fût mouillée aux larmes qui l'étouffaient. Cependant Henriette fit un effort pour reprendre avec calme, s'adressant, cette fois, à M. de Linières.

Je vous remercie, monseigneur, de m'avoir rendu cette moitié de ma vie. Pour ce bienfait, je vous sacrifie l'autre; vos ordres seront respectés, monseigneur, Louise et moi nous allons partir!

Une exclamation déchirante de la comtesse ponctua la fin de cette déclaration.

Partir! s'écria Diane en serrant le bras du docteur qui cherchait à la maintenir sur le fauteuil.

Oui, monseigneur, poursuivait Henriette, vous ne nous reverrez plus, nous disparaîtrons pour toujours.

Le chevalier de Vaudrey saisit la main de la jeune fille, dans un moment d'énergie qui témoignait de la résolution formelle de ne pas se laisser séparer de celle à qui il s'était fiancé. Mais le comte, s'en rapportant à la déclaration si sincère d'Henriette, parut s'adoucir.

Soit, dit-il, au prix de ce départ qui devra s'effectuer immédiatement, je ne révoquerai pas la grâce que j'ai accordée.

Et tendant le bras vers la porte:

Partez donc, mademoiselle!

Henriette avait passé le bras de Louis sous le sien, et les deux orphelines, en s'éloignant, s'écriaient d'un ton navré:

Adieu! adieu!

Mde de Linières était demeurée comme foudroyée par les paroles qu'elle venait d'entendre sortir de la bouche d'Henriette. Et voyant que Louise se retirait, entraînée par sa compagne, tous les sentiments de la mère se réveillèrent tumultueusement en elle. N'écoutant que son désespoir, elle se leva vivement, au risque de tomber morte devant le mari impitoyable qui avait en ce moment, le droit de la juger et de la châtier avec une inexorable sévérité. Ecartant d'un geste le docteur qui lui commandait, du regard, de ne pas s'exposer, et Roger qui s'avançait précipitamment pour la soutenir, Diane éperdue, marchait vers les deux jeune filles, en s'écriant:

Non!... Arrêtez!... Je ne veux pas, je ne veux pas!...

C'était le cri de la mère qui ne voit plus qu'une seule chose, c'est que sa fille, son enfant dont elle a été séparée, violemment, va lui échapper de nouveau, qu'elle ne la verra plus, qu'il ne lui sera plus permis de la presser sur son cœur! C'était le cri que le désespoir arrache et qui doit retenir profondément dans le cœur de ceux qui sont témoins de cette immense douleur maternelle.

En le poussant, la comtesse avait perdu le sentiment des graves responsabilités qu'elle assumait. Elle ne répondait qu'au tressaillement de son âme qui venait sortir de la douloureuse résignation imposée depuis tant d'années et que la vue de l'enfant abandonnée avait dissipée, comme si la Providence eût jugé que le moment était venu, pour cette mère, de réparer la faute commise autrefois envers la pauvre petite créature. Et Mde de Linières avait mis dans cette exclamation désespérée toute la force de son âme torturée, tout ce qui lui restait de cette vie déjà si atteinte et qui s'usait rapidement par la douleur éprouvée et le mystérieux chagrin qui la consumait.

Mais l'effort avait brisé la malheureuse femme. Elle venait dans cette seule seconde de trouble, de folie, de rage maternelle, d'activer la marche de la maladie qui l'épuisait depuis si longtemps. La vie lui échappait. Elle eut la sensation d'un déchirement qui se produisait en elle et lui faisait affluer le sang au cœur et au cerveau. Portant avec vivacité la main à son cou, elle s'écria d'une voix saccadée:

Ah! j'étouffe! je meurs, je meurs!

Avant que les trois hommes qui assistaient à cette scène eussent pu se porter au secours de la comtesse, celle-ci s'affaissait évanoui, dans le fauteuil. M. de Linières s'était élancé le premier vers sa femme et donnait les signes de la plus violente douleur. Ses yeux hagards témoignaient d'un sentiment de remords qui se manifestait en lui. Ils se rencontrèrent lui et le chevalier auprès de Diane, l'un et l'autre poussant une exclamation d'angoisse. Mais M. Hébert les éloigna doucement. L'ami disparaissait en ce moment en lui pour faire place au médecin.

Sans égard pour la douleur si sincère dont le comte et Roger lui donnaient le spectacle, le docteur examinait la malade. Il avait tout d'abord mis la main sur la poitrine de Diane comme s'il eût redouté que ce cœur eût déjà cessé de battre. Et son visage demeurant sérieux, inquiet, M. de Linières interrogea du regard et de la voix avec une anxiété croissante. Il tremblait de lire dans les yeux du docteur une terrible réponse.

Eh bien, docteur, murmura-t-il. C'est comme un coup de foudre qui l'a frappée, répondit tout bas M. Hébert, en hésitant.

Et il ajouta, avec un soupir étouffé:

Je ne puis rien dire... rien encore!

Qu'avons-nous à redouter? reprit le comte effrayé et le visage témoignant d'une poignante douleur.

Le chevalier de Vaudrey était livide. Il était évident que la colère qui grondait sourdement en lui, depuis que le comte avait voulu exiler les deux orphelines, pouvait maintenant éclater, d'un moment à l'autre, allumée par le terrible incident dont Roger faisait remonter toute la responsabilité à M. de Linières. Le jeune homme s'était approché du docteur, et lui aussi attendait la réponse avec un effroyable serrement de cœur Aussi, voyant que M. Hebert semblait hésiter, il renouvela la question déjà posée par le comte:

Oui, fit-il, qu'y a-t-il à redouter dans l'état de la comtesse?

Tout, répondit le médecin d'un ton bref Si cet évanouissement se prolonge, si cette douleur se continue secrète qui brise la malade ne disparaît pas enfin...

Puis, remué plus qu'il ne voulait le laisser paraître, le docteur Hebert retourna auprès de la comtesse, laissant les deux hommes en face l'un de l'autre, comme des adversaires tout près d'en venir à l'explication violente. Mais à la grande suprise du chevalier, ce fut sur lui que M. de Linières rejeta la faute d'avoir provoqué la crise que subissait Diane. Le comte saisit vigoureusement le bras de son neveu, en disant d'une voix sourde et saccadée par une colère croissante:

C'est vous, monseigneur, qui aurez hâté sa mort!

Moi?

Vous qui m'avez dérobé ce secret qui la tue.

Roger avait fait un mouvement pour repousser celui qui se posait ainsi, devant lui, en ennemi acharné. Mais son regard rencontra celui du comte, et il y lut une si terrible angoisse, il vit sur le visage bouleversé la marque d'un si poignant désespoir ravivé par la jalousie qu'il prit, instantanément et comme par inspiration, une détermination énergique.

Ce n'est pas ici, dit-il que je dois, que je puis répondre à votre accusation, ce n'est pas ici que je puis me défendre comme il convient.

Et appuyant fiévreusement sa main sur le bras de son interlocuteur étonné, il ajouta:

Venez, monsieur, conduisez-moi dans le cabinet du lieutenant de police; c'est là que je répondrai à votre accusation, à vous le magistrat!

Roger s'était incliné sur ce dernier mot.

Le comte de Linières devinant que la conversation entre lui et son neveu allait prendre une forme et une allure plus vivantes encore, se dirigea vers la porte. Le chevalier de Vaudrey le suivit dans son cabinet.

Pendant tout ce temps, Henriette et Louise étaient demeurées immobiles, silencieuses, troublées par les plus douloureux pressentiments; les pauvres enfants attendaient, elles aussi, le dénouement de cette crise. Henriette avait surpris la réponse désolente que le docteur avait faite au comte, et son esprit s'était alarmé à l'idée que leur bienfaitrice, elle et à Louise, pourrait mourir ainsi, d'un moment à l'autre, sans avoir repris connaissance.

Rien ne saurait donner une idée du chagrin qui s'était emparé de la fiancée de Roger, en songeant qu'elle était peut-être pour beaucoup dans ce malheur. La pauvre créature serrait Louise dans ses bras et murmurait des paroles désolées, tandis que, de son côté, l'aveugle priait mentalement.

Aussi lorsque Henriette eut vu la porte se refermer sur le comte et Roger, entraîna-t-elle Louise vers le fauteuil où madame de Linières, la tête renversée sur le dossier, se trouvait encore en état de syncope. Elles se tinrent, pendant quelques instants, derrière le médecin, sans oser interroger. M. Hébert continuant à observer sa malade ne les avait pas entendues venir. Mais lorsqu'en se retournant, il les aperçut:

Ah! mes pauvres enfants, fit-il, je ne m'attendais pas à ce que vous subissiez une si rude épreuve?

Henriette eut un mouvement de désespoir:

C'est nous... c'est nous... prononçait-elle tout près d'éclater en sanglots.

Non, c'est la fatalité qui s'acharne contre la plus noble, la plus digne créature que Dieu ait mise au monde, en la marquant pour une existence toute de résignation, d'abnégation, de souffrances.

En parlant ainsi, le docteur Hébert répondait à un besoin d'épanchement des pensées qui lui venaient, depuis qu'il avait assisté à la scène déchirante que l'on sait. Il avait tressailli, comme subitement frappé d'un soupçon étrange, au cri qu'avait poussé la comtesse en entendant l'adieu que lui envoyaient les orphelines. Et, depuis, ses idées se faisant plus nettes, plus précises, il se demandait si ce n'était pas là le dénouement imprévu d'un drame de famille, éclatant tout à coup.

Non, pauvre âme, reprit-il, en posant paternellement la main sur l'épaule de l'aveugle, comme s'il eût invité celle-ci à se prosterner devant Diane.

Les deux jeunes filles comprirent; elles s'agenouillèrent en même temps, saisissant chacune des mains de la malade, Louise avait appuyé ses lèvres sur les doigts glacés de Mde de Linières. Et, reconnaissante, elle murmurait:

Oh! ma bienfaitrice! Que Dieu fasse descendre sur vous sa bénédiction qui sauve les malades et rend le bonheur aux affligés.

Hélas! celle qui était l'objet de cette attendrissante manifestation n'entendait pas les paroles émues que la reconnnaissance dictait à cette infortunée contre laquelle des malheurs inouis s'étaient acharnés. Elle ne voyait pas l'enfant, que la Providence lui avait rendue, prosternée à ses pieds et lui témoignant toute l'affection d'une fille. Ah! si, en ce moment, elle eût recouvré ses sens, comme son cœur se serait ouvert à cet amour filial dont elle avait été privée. Avec quelle ardeur eut attiré sur son sein cette pauvre créature qu'elle avait embrassée pour la dernière fois, au moment de s'en emparer pour toujours, qu'elle avait pleurée comme une morte pendant tant d'années, et que Dieu lui rendait aveugle, comme s'il eût voulu la punir de sa faiblesse, de cette défaillance maternelle qui avait laissé s'accomplir cet acte coupable d'abandon.

Mais Diane, les yeux clos, paraissait sous le coup d'une de ces syncopes dans lesquelles l'agonisant passe de vie à trépas, sans transition violente. Et le docteur Hébert suivait d'un œil inquiet le phénomène de cet évanouissement qui persistait. Il observait d'imperceptibles tressaillement des muscles sur la face livide de la malade, et un léger espoir lui revenait bien léger, car il n'osa en faire part à Henriette qui l'interrogeait des yeux et attendait une réponse consolante. Bientôt, cependant, le digne homme ne put se défendre d'un mouvement de satisfaction. Son visage s'éclaira. C'est qu'à ce moment une légère teinte rosée apparaissait sur le visage de Diane dissipant la pâleur cadavérique qui avait envahi ses traits.

Henriette aussi s'était aperçue de ce changement qui ramenait l'espoir. Et ses yeux ne se détachèrent plus de la comtesse dont les paupières avaient fait un mouvement semblable à celui qui précède le reveil. Le docteur avait saisi le bras de la malade et comptait les pulsations.

M. de Linières précédant le chevalier de Vaudrey était entré dans son cabinet de travail, sans avoir, pendant le trajet, prononcé une seule parole. Mais lorsque la porte se fut refermée sur eux, le comte se tourna vers Roger avec vivacité.

Vous avez désiré, lui dit-il, que la révélation que vous avez à me faire eût lieu ici, dans le cabinet du magistrat. Parlez, monsieur, je vous écoute.

Le traits du lieutenant de police s'étaient empreints, à ce moment, d'une expression où le trouble se dissimulait mal sous une intention de sévérité. En dépit de sa volonté ferme de paraît calme, le comte laissait percer l'angoisse dont il était assiégé.

Au moment de connaître enfin le secret qu'il avait en vain cherch à découvrir, il éprouvait toutes les violences de l'appréhension. Il avait voulu savoir, et maintenant il avait peur d'apprendre. Après les tourments de la jalousie, son cœur accueillait un sentiment tout autre, c'était comme de la grandeur d'âme qui lui commandait de laisser enseveli un mystère dont la révélation allait probablement atteindre la comtesse dans son honneur, en même temps qu'elle briserait chez lui à jamais le lien d'affection qui l'unissait à elle.

Mais cette impression généreuse ne dura qu'une seconde, au bout de laquelle M. de Linières se trouva l'homme torturé par le doute, qu'il avait été depuis tant d'années. Et comme le chevalier, malgré l'invitation qui lui avait été faite de parler, gardait le silence, au moment de donner satisfaction au comte, M. de Linières lui rappela avec véhémence que c'était pour accéder à son désir qu'il avait accordé l'entretien réclamé.

Vous n'avez donc plus le droit, s'écria-t-il frémissant, de me cacher la vérité que je reclame. Il ne vous appartient plus de vous dérober aux questions que je jugerai devoir vous poser.

Et avançant d'un pas vers le jeune homme immobile et pâle d'émotion:

Je ne vous permets plus de taire, monseigneur; je vous ai accusé de m'avoir dérobé un secret qui a une si terrible influence sur l'état de la comtesse. Vous avez essayé de vous défendre. Il n'est qu'un moyen de vous innocenter à mes yeux.

Puis après une pause, pendant laquelle il essaya de refouler la colère qui l'envahissait plus violente, il ajouta d'un ton hautin.

Vous n'avez pas craint de manquer au respect que vous me deviez en arrachant de vive force de mes mains une page du livre des *Archives de la police*, alors que j'allais y apprendre tout ce qui concernait la famille de Vaudrey. Vous m'avez demandé de venir ici, je n'en doute pas, pour faire amende honorable. Parlez donc, je vous l'ordonne... je le veux!

Poussé à bout par le ton imposant du comte, Roger céda enfin. Frémissant d'émotion, il plongea fiévreusement la main dans la poche intérieure de son habit et en tira un portefeuille. Puis, sans se donner le temps d'une hésitation nouvelle, il prit un feuille de papier, laquelle, malgré le soin qu'on avait pris de la plier, n'en portait pas moins la trace de froissements antérieurs. Et, présentant cette feuille tout ouverte sous les yeux du comte:

Eh bien cette page arrachée par moi, lisez-là donc, monsieur le comte.

M. Linières avait saisi le papier avec vivacité. Il la tenait enfin cette preuve d'un secret qu'il avait supçonné et la pensée avait, depuis tant d'années, fait le tourment de sa vie. Il allait pouvoir lire ces lignes qui papillottaient maintenant devant ses yeux, sur lesquels l'émotion qu'il éprouvait faisait passer un nuage. Il poussa une exclamation de triomphe qui retentit jusqu'au plus profond du cœur de Roger.

Le chevalier de Vaudrey, à ce moment suprême, pensa à Diane, à cette douce victime précipitée de vive force dans le mariage qu'on lui imposait et devenue depuis cette union l'épouse soumise à ses devoirs, la femme décidée à racheter par une affection sincère la faute qu'on l'avait forcée de commettre contre sa conscience. Roger voulut que celle qu'il considérait comme une sainte bénéficiât des résistances qu'elle avait opposées aux volontés paternelles. Et il reprit avec véhémence:

Lisez, mais souvenez-vous du passé; souvenez-vous des prières de Diane et de ses larmes au jour de ses fiançailles.

Mais le comte de Linières n'écoutait plus. Il dévorait fiévreusement des yeux les lignes tracées sur la feuille de papier qui tremblait dans sa main. Il lut, en quelques phrases rapides, tout le roman d'amour qui avait servi de douloureux prologue au mariage de Diane de Vaudrey. Il découvrit enfin le secret de cette maladie lente qui consumait la malheureuse qu'on avait impitoyablement, en dépit de ses prières et de ses larmes, rivée à lui.

Mais dans l'effroyable désillusion qui le saisissait à l'improviste, il n'y avait pas encore place pour un sentiment d'humanité. Aveuglé par la fureur, touché profondément en plein orgueil par la révélation qui le frappait; pris de vertige, M. de Linières eut un cri de rage. De ses lèvres frémissantes de colère jaillirent ces mots qui disaient toutes les tortures de son âme, toutes les exaspérations de son orgueil:

Déshonoré! Trahi! Trompé! Trompé par elle!

Non par elle, riposta Roger ardent à la défense de celle qu'il adorait comme une mère, et qu'on accusait devant lui, non par elle, mais par ceux qui avaient fait de son silence une question de vie ou de mort pour son enfant!

Son enfant!

Cet exclamation que la surprise arrachait au comte, arrivant après la douloureuse révélation de l'amour qui avait uni Diane de Linières à un autre que lui, avant lui, fut le coup de grâce porté à son esprit déjà si profondément atteint. Le comte demeura un instant comme frappé d'insensibilité et privé de raison. Il porta vivement les deux mains à sa poitrine, pour y étouffer la douleur qui le saisissait au cœur et provoquait d'épouvantables tortures. Et les yeux hagards, le front ruisselant des sueurs de l'angoisse, il répétait de cette voix des aliénés:

Son enfant!... Son enfant!... Son enfant!

Cet homme qui se sentait ainsi atteint dans son honneur, ce mari qui se trouvait frappé dans l'amour qu'il avait voué à sa femme, ce gentilhomme qu'un coup terrible foudroyait en pleine confiance conjugale, devenait, par le fait de cette immense désillusion sympathique quand même, en depit de ses violences récentes.

Le chevalier de Vaudrey se sentit remué jusqu'au fond de l'âme en présence de cet effondrement si rapide de tout bonheur, de toute joie, de toute espérance chez cet époux à jamais désabusé. Son ressentiment tomba aussitôt et c'est d'un ton rempli de respect qu'il répondit:

Oui, son enfant, dont elle a été séparée pendant seize années et que Dieu lui-même vient de ramener près d'elle.

Que voulez-vous dire? demanda le comte que ces mots avaient subitement ramené de son égarement d'une minute, et qui retrouvait toute sa lucidité d'esprit, en même temps qu'il rentrait dans toute la sévérité de son rôle d'époux seul juge de la femme coupable.

Le chevalier de Vaudrey laissa éclater la réponse qui devait compléter la révélation si foudroyante qu'il avait commencée. Il rappela brièvement au comte la scène attendrissante qui venait d'avoir lieu entre la comtesse et la pauvre aveugle.

Quoi? s'écria M. de Linières, cette fille!.... cette mendiante! ah!

Le coup avait été trop violent; le comte chancela et alla s'affaisser dans un fauteuil. Il se prit la tête à deux mains, donnant à Roger le spectacle d'une douleur, d'un désespoir arrivés à leur paroxysme. Le chevalier attendait, anxieux, la fin de cette crise d'où allait sortir, pensait-il, quelque résolution énergique dans un sens ou dans l'autre, soit que M. de Linières donnât libre cours à sa fureur, à son ressentiment, soit qu'il se laissât aller à un acte de générosité sublime envers celle qu'il avait le droit de considérer, désormais, comme une coupable.

En ce moment, le combat qui se livrait entre l'esprit et le cœur du mari désabusé devait être acharné, car le comte passait presque sans transition de l'agitation violente à une sorte d'abattement subit. C'est que dans cette lutte intérieure, où les plus nobles sentiments venaient en contact avec les exaspérations de l'esprit et les tumultes d'un cœur brisé par la plus cruelle déception, le comte voyait son honneur atteint et son nom jeté en pâture au scandale. Ses idées se succédaient avec une rapidité vertigineuse, sans qu'il eût le temps de s'arrête à une résolution quelconque.

Et devant cette immense douleur, Roger inclinait le front. Après avoir tenu tête au parent qui s'était mis sévèrement, cruellement même, en travers de son amour et de ses projets, il considérait à présent avec un respect ému la victime de cet infortuné navrante, l'homme pour lequel le soupçon douloureux était devenu subitement une épouvantable réalité. Quel que pût être le résultat de cette crise, Roger ne se sentait plus le courage de tenir rigueur au malheureux affligé, de ses colères, de ses violences, pas plus qu'il ne se laisserait emporter à des récriminations contre le jugement qui serait prononcé.

Et cependant, il ne se dissimulait pas que c'était le bonheur, la vie de Diane, en même temps que l'avenir d'Henriette, qui se jouaient en ce moment. Il n'ignorait pas que, sorti de ce cabinet, le magistrat allait reprendre son rôle de mari et que les paroles qui sortiraient de sa bouche seraient un arrêt contre lequel il n'y aurait pas d'appel. Comment se faisait-il qu'en dépit des craintes qu'il éprouvait et des appréhensions qu'il ne pouvait refouler, sa pensée s'appaisait peu à peu et son âme se dégageait des angoisses qui l'avaient assiégée?

Roger accueillait, disons-le, les pressentiments qui lui venaient d'en haut, alors qu'élevant son âme, il implorait la Providence pour celle qui lui avait tenu lieu de mère. Il espérait. Soudain cette accalmie, qui s'était faite en son esprit, s'évanouit. M. de Linières avait passé rapidement la main sur son front et, d'un mouvement fiévreux, il fouillait dans sa main le feuillet du livre, que Roger lui avait remis. Puis il déchira lentement ce papier.

Après cela le comte releva la tête et fixa son regard clair sur le chevalier. Il était à ce moment, transfiguré. Son visage, naguère encore contracté par le tumulte des passions surexcitées, avait retrouvé l'expression froide, sévère, qu'il avait avant les terribles assauts que nous avons relatés. Seul le front soucieux conservait les rides profondes qu'y avaient creusées les douloureuses préoccupations de l'esprit. C'est sous ce masque composé où l'on eût, en vain, cherché une lueur de sérénité, que le comte de Linières trouva la parole apaisée pour interrompre le silence qui avait suivi la réponse du chevalier.

Monsieur le chevalier, dit-il d'un ton qui ne laissait rien deviner de ses intentions, nous n'avons plus rien à nous dire... ici.

Et saisissant le bras de son neveu, il entraîna celui-ci vers la porte. Roger de Vaudrey le suivait, silencieusement, n'osant interroger. Les deux hommes arrivèrent ainsi jusqu'au seuil du salon où ils avaient laissé la comtesse évanouie, le docteur et les deux orphelines.

(A CONTINUER.)

Choix dans une centaines de ptimes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

---

UNE CATASTROPHE.

Une Batisse s'Ecroule a Memphis, Tenn.

QUATRE CADAVRES RETIRES DES RUINES.

Cinq Personnes Blessees Transportees a l'Hopital.

Memphis, Tenn., 8 avril.—Un édifice contenant plusieurs logements, situé au coin des rues De-Soto et Beale, s'est écroulé vers 7.15 heures, ce matin.

Quatre cadavres et cinq blessés ont été retirés des ruines.

Il n'y a aucun doute qu'il y a encore plusieurs corps sous l'immense amas de briques, de chaux et de pièces de bois qui couvrent maintenant l'endroit où s'élevait l'édifice écroulé. Il est tout probable qu'on ne pourra pas retirer les autres corps de dessous les débris avant quelque temps, car l'enlèvement des matériaux n'avance que très tranquillement.

L'écroulement a été vu par plusieurs personnes qui passaient dans la rue en ce moment-là.

Un certain nombre de gens qui se trouvaient à l'intérieur lors de l'épouvantable catastrophe survivent et ils pourront raconter le peu qu'ils en savent. Il y eut un sourd craquement, puis en un clin d'œil l'effondrement se produisit.

Un épais nuage de poussière flotta pendant quelque temps dans les airs.

La police, les pompiers et une foule de citoyens ne tardèrent pas à arriver sur les lieux, et l'œuvre de sauvetage commença.

Les corps qui ont été recouvrés sont ceux de John Morgan, Amy Simmons, Will Cook et Lottie Marks.

Les blessés sont Andrew Harris, blessé à la tête et au corps; Catharine Boyd, l'epine dorsale brisee; Louisa Perkins, blessure au front et bras gauche fracturé; George Guy, blessures internes; Cora Murphy, blessures internes.

Cora Murphy et Catharine Boyd vont probablement mourir.

Toutes les personnes retirées des ruines sont des gens de couleur; cet édifice a été construit il y a 34 ans; il était en brique, à quatre étages, avec un toit en ardoise. Quoique ce ne fut qu'une seule bâtisse, elle était divisee par une muraille épaisse en deux parties.

Cet édifice n'avait jamais été déclaré dangereu; on le considérait comme l'un des plus solides de toutes les vieilles maisons de la ville.

Le spectacle, après la catastrophe, était vraiment horrible. Les cadavres étaient tous en lambeaux, leur chair ayant été écrasée et quelques-uns n'avaient aucun vêtement.

Une foule énorme assista au déblaiement. Pendant les exercises religieux, la foule resta quand même. L'heure du diner ne fit pas diminuer le nombre des personnes présentes.

A chaque corps qui était sorti des ruines, la foule poussait des lamentations.

Il y avait environ cinquante chambres dans cette bâtisse, dont la moitié etait occupées. On croit qu'il y avait 22 personnes dans l'edifice quand la catastrophe est arrivée. Sur ce nombre six s'échappèrent sans recevoir de blessures graves, quatre furent retires morts des ruines et cinq blessés. Le reste manque.

Scandale sur la Rue Moody.

Dimanche, la rue Moody, entre les rues Race et Suffolk, a été le théâtre d'une scène tout à fait disgracieuse: Otto et Annie Rosenburg et Margaret Griffin y menaient un train d'enfer. Ces trois disciples de Bacchus qui avaient trop caressé la dive bouteille avaient attiré sur les lieux une foule de curieux qui rougissaient à la vue de leurs actes odieux. L'officier Brault apparut sur le théâtre et mit fin à ce tapage infernal. Se voyant pris, ce fut alors un brouhaha général. Nos ivrognes, pour se sauver, mordaient, grattaient et frappaient notre gardien de la paix, qui dut appeler l'officier Provencher pour tenir tête à ces forcenés qui, après beaucoup de peine, furent ligottés et conduits au bureau de police où ils cuvèrent leur vin, en attendant une punition plus sévère.

Votre confort exige que vous fumiez le cigare *Old Hundred*.

"Mon Mari ne Boit Rien

de plus dommageable maintenant que le Thé et le Café.

"Son habitude de boire des liqueurs enivrantes, qui m'a causé tant de misère autrefois, est heureusement passée. Je dois la gaité de ma maison et la bonté de mon mari à la

BOSTON DRUG,

Secrete, Surtout Positive

Pour GUERIR L'IVROGNERIE.

"Je la lui ai administrée dans son café, sans qu'il le sût. En très peu de temps son besoin de boisson enivrante fut passé. Il est maintenant guéri."

Nous avons des centaines de certificats de ce genre. Ce remède n'est pas une panacée brevetée, ni jamais essayée; elle est employée dans les institutions d'Etat, les hôpitaux, privés et publics et par les principaux médecins. ELLE GUERIT! ELLE GUERIT! Les principales Sociétés de Temperance sont en faveur de ce remède qui ne contient ni or ni autre minéral vénéneux. Le patient peut être traité chez lui, et dans chaque cas où la direction est scrupuleusement suivie, nous garantissons une guérison absolue. Ecrivez pour les certificats, le livre et un échantillons gratis. Demandez le remède à votre pharmacien, ou nous vous l'enverrons par la malle, frais de poste payés, parfaitement scellé sur réception du prix: $1 la boîte, six boîtes pour $5.

WILLIAM R. BROWN CORPORATION, 110 Boylston St., Boston, Mass.

GEORGE B. HOLDEN, Agent.

HOMME HYPNOTISE

PAR LES BEAUX YEUX D'UNE DE SES EMPLOYEES.

Son Commerce Detruit et son Bonheur Conjugal Disparu.

Bridgeport, Conn., 8 avril — Horace W. Green, autrefois propriétaire d'un gros magasin de manteaux en cette ville, n'est probablement pas le seul homme qui ait été hypnotisé par une jolie femme; cependant, c'est l'excuse qu'il donne pour l'effondrement de son commerce et la désertion de sa femme.

Il y a environ deux ans, Green, qui faisait alors un gros commerce, rencontra Mde Annie Barron. Il s'en éprit aussitôt ou plutôt il fut hypnotisé par ses beaux yeux, du moins c'est ce qu'il prétend.

Mde Barron a un époux qui demeure dans le Massachusetts, mais il ne paraît pas qu'elle peut le contrôler avec le même pouvoir mystérieux que ce pauvre Green, et ils se sont séparés depuis plusieurs années.

Mde Barron arriva en cette ville venant de New York et entra à l'emploi de Green pour vendre des manteaux.

Green, au bout de quelques jours, ne put résister à la tentation d'offrir une jolie collerette et un nouveau chapeau à sa jolie employée, Mde Barron. Il était tout à fait hypnotisé.

Mde Green s'aperçut de quelque chose et engagea un détective pour surveiller le couple prévaricateur.

Un jour Mde Green fit une scène et obligea son mari à renvoyer Mde Barron, ce qui fut fait.

Mde Barron retourna à New York, et Green prit l'habitude d'aller fort souvent lui rendre visite dans la grande métropole américaine.

Bref, Mde Barron se faisait entretenir par Green, ce qui lui coûtait chaque mois des sommes extravagantes, car sa dulcinée était extravagante.

Green menait double vie, ce qui ne faisait pas l'affaire de son commerce. Les dépenses étant plus fortes que les profits, la banqueroute ne tarda pas à montrer sa face hideuse.

Green admit alors qu'il était au pouvoir de Mde Barron, qu'il ne pouvait lui résister et qu'il était d'opinion qu'elle l'avait hypnotisé.

Alors Mde Green quitta sa maison et s'en alla vivre chez ses parents à Lawrence, Mass.

Il paraîtrait que Mde Barron hypnotisa plusieurs autres jeunes gens de bonne famille pendant son court séjour en cette ville.

Green est disparu: on le croit à New York, chez sa dulcinée.

GARE A LA CONTREFACON

De faux Billets de Banque de $1 et $2.

Une couple de sortes de faux billets de banque ont fait récemment leur apparition en cette ville. Ce sont des billets de $1 (silver certificate) et des bons du trésor de $2 (treasury note).

Le faux billet de $1 est de la série de 1891 portant la lettre A. J. Fount Tillman, registrateur; D. N. Morgan, trésorier. Le numéro du Trésor est 17.097,107, et il est inscrit en blanc sous le numéro 18.098,501 écrit en bleu. Le sceau est excellent. L'impression du billet est très forte. La figure de Martha Washington a été exécutée peu habilement, n'ayant aucune expression et un regard voilé. Les petites lettres sur le bord et sur la face du billet sont à peine lisibles. Le papier sur lequel ces faux billets sont imprimés contiennent quelques fils de soie comme les véritables.

Le faux bon du Trésor est de la série de 1891, portant la lettre C. Rosecrans, régistrateur; Nebeker, trésorier. Ce billet est un peu plus petit que le véritable. La couleur des numeros du Trésor et du sceau est d'un rouge beaucoup plus foncé que celui du billet véritable. Sur le portrait de McPherson, dans le faux billet, une tache d'encre noire cache complètement les narines et le bout du nez, tandis que la barbe ne couvre pas une petite partie du collet d'habit comme dans le véritable.

Gare à la contrefaçon!

UN VOLEUR PINCE.

Richards a Vole un Attelage a Nashua.

Samedi soir, vers les 5 heures, un homme demeurant à environ onze milles de Nashua, arrêta à un restaurent de la ville ci-dessus mentionnée pour prendre son souper, avant de retourner à sa demeure.

Quand il eut terminé son repas, il sortit du restaurant et s'aperçut de la disparition de son attelage.

La police fut alors avertie et elle téléphona aux villes environnantes.

Vers les 10 heures et demie, l'agent de police Dennett trouva le cheval et le voleur sur la rue Winter, à Lowell, mais le "buggy" avait été change pour une voiture plus lourde.

Le voleur n'était autre que Martin Richards de cette ville, qui a déjà été plusieurs fois arrêté pour divers délits plus ou moins graves,

Richard raconta que le cheval avait pris l'épouvante et que le "buggy" avait été brisé, c'est pourquoi il l'avait échangé pour une autre voiture. Il avait une blessure au bras, ayant été jeté hors de la voiture.

Cet homme demeure dans les envions de la rue Winter.

Il fut logé au poste.

Deces

Ernest Lafond, âgé de 3 mois et 18 jours, enfant de Francis et de Délima Lafond, est décédé au No. 28 Bloc Duprez, rue Tucker.

M. Joseph Albert a la charge des funérailles.

Lettres Non-Reclamees.

Semaine finissant le 7 avril 1894.

HOMMES.

Ayotte, Jos.
Arsenault, Alexis
Buteau, W. G.
Boisvert, Joseph
Brochu, Jos.
Bernier, L. A.
Castilloux, P.
Côté, Stanlius
Côté, Isaac
Custeau, Thos.
Grenier, Arthur
Grenier, Léopodine
Gervais, Gilbert
Guillemette, Arthur
Hetu, C.
Julian, Joseph
Jacobs, Wm.
Keniault, Emery
Lessard, Ignace
Leblanc, Alex
Larivière, Pierre
Labonté, James
Malhoit, Louis
Pelletier, Henry
Pennoyer, A. L.
Roy, Sam'l
Trudel, Marc
Vincelette, E. C., M. D.

FEMMES.

Barbeau, Dame Mary
Bouret, Mlle Nayda
Chaput, Mlle Jenny
Dorval, Mme Adélaide
Gagnan, Delle Clodia
Garneau, Juliette
Larivière, Célina
Langerin, Delle Jennie
Pagé, Bertha
St Pierre, Mde Mary Alice

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensiles de Cuisine

en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

☞ Allez faire une visite at vous serez satisfaits.

Francis W. Qua

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

Reynold's Bay State,

TEINTURERIES

De toutes sortes,

27 RUE PRESCOTT.

City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 cts

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 19 AVRIL. 1894. Soyons Distingues. No. 30

Indicateur de Chmin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.
DIVISION OUEST.
Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Centre, Lowell.
Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 20, 10 50 a m; 1 15, 12 45, 3 25, 4 10, 5 10, 6 55, 9 25, p m; Dimanches 8 15 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 20, 11 50, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 20, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35, et 7 30, p m.
Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 40, 3 25, 6 15, p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 3 25, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland —8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Québec—8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35
Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 25 Sept. 1893. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, ¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 50, ¶ 25, *9 50, 11, a m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶ 3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, ¶7 45, 8 45, *9 15, a m.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 57, 9 28, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17 1 38, 2 13, ¶3 03, 4 20, 4 33, *5 33, *5 45, *6 28, 7 52, p m; Dimanches, *7 17, *7 27 ¶7 48, 8 48, *9 18, a m; ¶4 25, 6 03, p m.
Pour Woburn—6 30, ¶7 01, 7 45, 11, a m; 1 35, ¶4 33, ¶5 33, p m; Dimanches, 8 45, a m; ¶4 25, 6 03, p m.
☞ *Express. ¶ seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.
Pour Salem et autres Stations—¶7 38 a m; 1 25, 5 50, p m Via South Lawrence, 6 50, a m.
☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m, 12 57, 1 47, 3 43 (504 Nashua seulement) 5 42, 6 22, 8 13, 8 43 p m; Dim. 10 05 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, ¶5 13 p m
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a. m., ¶5 13 p. m.
Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.
Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.
† Tous les jours pour Montréal.
J. W. SANBORN, gérant général.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parloir et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
La Cote du Pacifique,
La nouvelle ligne de voie ferree Passant par le Pont de Poughkeepsie
—ENTRE—
Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.
Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.
Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.
W. F BERRY, Gérant du Trafic général.
J FLANDERS, Agent général de passagers.

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
☞ Son assortiment de Draps, ☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a de ☞ dernier goût et de patrons les ☞ plus nouveaux.

ST-LAWRENCE HOTEL,
255 Rue Middlesex,
Lowell, Mass.
Le seul Hôtel Canadien.
C. ROUSSIN, Prop.
CHAS. H. CHAGNON, Gerant.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
170 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m., excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES d'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!!
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

TROIS MORTS SUBITES

Suicide, Asphyxie et Convulsions,

Providence, R. I., 15 avril—William Kahnke, une Allemand âgé de 25 ans, s'est suicidé la nuit dernière en s'asphyxiant avec du gaz d'éclairage. Le malheureux n'avait pas tout son esprit depuis la mort de sa fiancée, Mlle Nellie Finnegan, qui est arrivée la semaine dernière.

Kahnke, avant de mettre son sinistre projet à exécution, alla rendre visite à tous ses créanciers qu'il paya intégralement. Ensuite il revint à sa demeure et y écrivit une épitre à la mère de sa fiancée pour l'informer de sa décision d'attenter à ses jours.

Christophe McAleer, qui était employé dans une fabrique de boutons d'écaille et qu'on disait venir de Philadelphie, a été trouvé mort dans sa chambre, à sa maison de pension. L'appartement était rempli de gaz. McAleer était ivre samedi et l'on suppose que c'est par accident si le bec de gaz a été laissé ouvert, après avoir été éteint.

Edward Newhurst, de Fall River, est tombé raide mort sur le trottoir à Central Falls, au moment où il survenait une querelle de chiens qui avait lieu dans le milieu de la rue. Pendant la lutte des deux canins, il devint violemment excité et il tomba soudain sur le sol. On courut à son secours, mais il était mort. Un médecin, qui fut appelé, déclara que la mort avait été causée par des convulsions épileptiques.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 28 Mars 1894.

M. l'Administrateur,

Laissez-moi vous esquisser un autre type des travailleurs de la campagne romaine. Je vous l'assure, ce n'est pas le moins intéressant. Il se nomme le *Scioscia ro*. Le *Sciosciaro* est de la province romaine. C'est le montagnard sabin, de race antique et austère; insensible à la fatigue, sobre comme le dromadaire du Sahara et plus encore. Son nom de *Sciosciaro* lui vient de sa chaussure. Elle consiste en une semelle de peau de bœuf à peine tannée, laquelle est retenue sous la plante du pied par deux courroies en cuir qui s'enroulent en remontant autour de la jambe. Avant de venir en Italie, je n'avais jamais vu cette chaussure que dans les Chemins de Croix où les bourreaux de N. S. Jésus-Christ sont ainsi représentés, ainsi que Ponce-Pilate sur sa chaise curule. La *Scioscia*, chaussure antique des romains, ayant été retenue jusqu'à ce jour par les montagnards Sabins, les autres peuples d'Italie, et même les romains, ont dérisoirement décoré du nom de *Sciosciaro*, tout habitant des âpres cimes qui dominent Rome du côté de Tivoli, Subiaco, Palombara, Monteceli, Carpinetto, etc. Carpinetto est le pays de Léon XIII, et le grand pape a glorifié la *Scioscie* dans une poésie fort originale. Et la municipalité de Carpinetto montre encore les *Scioscie* que Joachim Pecci portait à l'âge de 13 ans..

Quelle distance de là à la chaussure de pourpre, d'or et de diamant que Léon XIII voit chaque jour baisée avec tant d'avidité, de respect et de dévotion par tous les catholiques de l'univers: grands et petits!....

Le Sciosciaro est spécialiste. Il cultive *à peu près* tout le blé d'Inde qui se consume en Italie. *A peu près* signifie que les États-Unis font concurrence au montagnard sabin, et le 10 pour 100 du blé d'Inde absorbé par les habitants de la peninsule vient de l'Ouest américain.

Le Sciosciaro, quand il quitte ses montagnes pour venir accomplir sa mission dans la plaine, paquette tout son avoir. Il ne laisse derrière lui que sa pauvre maison vide et bien close.

Il faut les voir en mars, descendre de leurs montagnes les familles sciosciare! C'est un spectacle, même pour ceux qui sont accoutumés à cet exode périodique.

Le chef de la famille conduit son ânesse (c'est toujours une ânesse) par la corde, et sur l'ânesse petite, maigre, à l'air résigné, tout un capharnaum. D'abord la tendre épouse du Sabin laquelle en bonne mère de famille n'a pas moins d'un fils à la mamelle. Sous la tendre épouse sont artistiquement tassés la batterie de cuisine (fort élémentaire); le linge rigoureusement indispensable à une chambre à coucher de Zoulou; une cage, où huit ou dix poules, fatiguées des cahots du voyage, regardent les passants d'un œil morose. Et la pauvre ânesse chargée de cette garnison d'arche de Noé, marche résignée agitant ses oreilles comme deux feuilles de choux flétrie au souffle du vent du Nord.

Voilà le dessus de la bête, mais écoutez maintenant la description de l'escorte. D'abord un ou deux porcs en bas âge que l'on trouvera suffisamment vieux à Noël. Ces jeunes animaux trottinent derrière l'ânesse, avec une élégance contestable, et discourent dans un dialecte dissonant, qui fait comprendre que la course est longue, et l'œsophage vide. Derrière les animaux de St Antoine, marchent, le visage épanoui, les yeux brillants, le visage rose et brun, les héritiers de la famille: ordinairement au nombre de cinq ou six. Quand la route leur semblent longue, la mère leur donne un morceau de pain de blé d'inde, et nos gaillards oublient la fatigue des pieds en faisant travailler les dents.

Arrivé sur le terrain qu'il doit cultiver le Sciosciaro s'y construit une cabane en jonc et branches d'arbres; puis une cabanette pour ses ânes, porcs, poules, etc.

Savez-vous pourquoi le Sciosciaro a toujours une ânesse à son service? C'est dit-il 1. parce que la machine (lisez railroad) va vite, mais souvent te casse le cou, et puis ça coûte de l'argent, qu'il est bon d'épargner, argent et cou! 2. l'ânesse produit un âne par un, lequel se vend; 3. l'ânesse se produit de l'engrais, lequel sert à la culture, 4. l'ânesse mange non pas ce que je lui donne, mais ce qu'elle trouve le long du chemin. De sorte que pour résumer une ânesse me donne ânon et engrais; elle m'épargne les sous et les casse-cou de la machine (lisez railroad) et ne me coûte pas un denier. Qui pourrait mieux raisonner au point de vue financier.

Après avoir implanté son domicile, le Sciosciaro se met au travail. Le jour, de 6 heures du matin à 6 heures du soir, il sappe la plaine pour la préparer à recevoir le blé d'Inde; pendant ce temps sa femme cultive un petit jardin ménagé derrière la cabane. Elle y sème des fèves, des oignons, des aulx, etc. Elle va par les champs ramasser des herbes pour les repas de la famille, y compris les porcs et les poules qui mangent *cuit* une fois par jour.

Les *Sciosciari* ne sont jamais une seule famille ni sur le terrain de la résidence, ni sur le terrain du travail. Ils sont par brigades de cinq, dix, quinze familles, travaillant sous la direction d'un chef choisi. Les cabanes sont toutes rassemblées dans une espèce de réserve ou village sauvage. Lorsque le terrain est préparé pour la semence, les femmes aident leurs maris à semer.

Le Sciosciaro ne mange que du pain de blé d'Inde, il ne boit presque jamais de vin, et s'il en boit, comme il ne sait pas en être sobre, il s'enivre et tombe le long des routes. Il mange aussi beaucoup d'herbes cuites avec de l'huile ou du lard.

Les Sciosciari, sobres, travail leurs et économes comme ils le sont, feront certainement un jour honneur à leur pays.

Le blé d'Inde qu'ils cultivent n'est pas sur un terrain qui leur appartient. Le fond est ordinairement d'un gros propriétaire romain, prince ou aristocrate quelconque.

Le propriétaire fournit le terrain et la moitié de la semence, le Sciosciaro, fournit l'autre moitié de la semense et le travail après, dur et persévérant. Quand vient la récolte, les deux divisent en parties égales.

Ainsi le riche vit en se croisant les bras, et le pauvre en suant sang et eau.

Bien à vous,
WM. BREEN.

UN PEU DE PATIENCE.

Nous sommes toujours peiné de voir nos compatriotes des Etats-Unis nous quitter pour retourner sur le sol natal, non parce la province de Québec leur offre aujourd'hui plus d'avantages que lorsqu'ils l'ont quittée, mais parce que la crise qui bouleverse cette république leur semble devoir être permanente.

Il n'entre pas ici de considérations personnelles, de gains ou de pertes que nous pouvons faire. Nous voyons les choses de plus haut. D'ailleurs, si les Etats-Unis cessaient d'être une deuxième patrie pour les Canadiens-français, qui nous empêcherait de les suivre. Nous ne sommes pas fixé au sol comme les arbres et les plantes.

Mais nous sommes encore aux antipodes de cette éventualité. Beaucoup de Canadiens se sont établis aux Etats-Unis avec la ferme intention d'y rester; et ce n'est pas une crise passagère comme celle que nous traversons qui les incitera à abandonner ce pays pour aller tenter fortune ailleurs. D'autres, dont les attaches les liant à ce pays sont loin d'être fortes, s'en vont au premier souffle de l'adversité, parce qu'ils sont de ceux qui émigrent avec l'espoir d'un retour prochain dans la patrie, quitte à revenir au bout de quelques années.

Nous croyons que ces voyages réitérés d'un pays à l'autre sont pires qu'un fléau pour notre nationalité qui partout se trouve comme l'oiseau sur la branche et n'édifie rien de durable. Que de pertes ils occasionnent! On dirait que les Canadiens ont entrepris d'enrichir les compagnies de chemins de fer. C'est un va-et-vient perpétuel. Vous êtes incapables de mettre les pieds dans une voiture de chemin de fer à destination du Canada ou en revenant sans rencontrer de nos compatriotes qui pour la deuxième ou troisième fois reviennent aux Etats-Unis ou retournent au village natal.

Un peuple peut-il, en agissant de la sorte, devenir puissant et prospère? Est-ce qu'un Juif-Errant peut être quelque-part un citoyen important?

Les autres nationalités qui habitent ce pays ne suivent pas cet exemple funeste; ils ne s'en vont pas dès qu'un revers les atteint, sachant fort bien que le beau temps suit l'orage, et qu'un pays, quelque soit sa richesse et la stabilité de ses institutions financières, est parfois secoué par ces crises qui atteignent toutes les contrées du globe, même les plus fortunées, comme le sol est ébranlé par un tremblement de terre sans pour cela que ses habitants l'abandonnent pour aller vivre dans d'autres climats.

Nous conseillons donc à nos compatriotes qui ont des velléités de quitter ce pays de n'en rien faire, car une prospérité sans parellèle va probablement suivre ces jours de malheur et ils seront sur les lieux pour en profiter. Le marché, par la suspension de l'ouvrage dans maintes manufactures, est vide de marchandises, et aussitôt que la question du tarif sera règlée d'une manière définitive, une reprise générale de l'ouvrage aura lieu. Mais l'avenir s'annonce sous des couleurs encore plus riantes: le parti démocrate qui est dans l'anarchie pardessus la tête ne pourra probablement pas faire adopter par le Sénat son projet de loi sur le tarif qui serait, s'il devenait loi, préjudiciable aux intérêts des centres manufacturiers du Nord. Alors le système protecteur tel que l'entendent les républicains et sous lequel le pays a si merveilleusement prospéré restera intact jusqu'au jour qui n'est pas très éloigné où l'electorat, en donnant de nouveaux aux républicains le contrôle du Congrès, assurera la renaissance bienfaisante d'un tarif avantageux pour cette vaste nation en général.

Compatriotes, un peu de patience, et vous verrez poindre à l'horizon de meilleurs jours.

Une Ovation a M. Mercier

Ces jours derniers, à Montréal, avait lieu une conférence par M. Louis Fréchette, au bénéfice du monument Chénier.

M. Mercier était présent et il a prononcé un discours empreint de patriotisme et de haute éloquente qui lui valut une véritable ovation.

L'ex-premier ministre a parlé avec une grande vigueur et a été chaleureusement applaudi. Faisant l'éloge de nos pères, il dit qu'ils rougiraient du peu de patriotisme des Canadiens-français d'aujourd'hui.

"Si la démonstration patriotique qui nous réunit ce soir, s'est écrié, eût eu lieu il y a vingt, trente, cinquante ans, cette salle immense aurait été trop petite pour contenir la foule enthousiaste. Tout le monde aurait tenu à honneur de donner son obole pour honorer la mémoire de celui qui a versé son sang pour sa nationalité.

"Je ne veux pas être prophète, mais le temps est proche où tous les Canadiens-français, sans distinction de partis, se trouveront réunis sous le même drapeau, pour conserver le peu qu'il leur reste. Autrefois, la guerre était ouverte; on se battait les armes à la main, à figure découverte; aujourd hui les choses ont changé. Aux fusils et aux bâtons a succédé une guerre de subterfuges légaux, de haine, d'hypocrisie.

"J'ai eu un rêve. J'y ai vu les Canadiens-français élevant, dans chaque paroisse de la province, des monuments aux Chénier, aux Morin, aux frères Sanguinet, aux frères Dumouchel, aux Masson et tant d'autres qui ont donné leur sang à la patrie. Dans les paroisses trop pauvres, les patriotes de Ville-Marie se chargeaient de ce devoir, le gouvernement de la province n'ayant ni le patriotisme ni le courage de glorifier ceux de nos pères morts au champ d'honneur pour le salut de notre nationalité. Chénier est un des nôtres; nous le garderons ici. C'est un héros dont la France serait orgueilleuse!"

L'orateur a reçu une véritable ovation des sept ou huit cents personnes présentes.

AVENTURES.

D'un Canadien qui Cherche Femme.

On écrit de Willimantic, Conn:

Un fait assez curieux s'est passé ici ces jours derniers. Un canadien du nom de Frank Vézina, demeurant à Herman, Nebraka, avait par l'entremise des journaux matrimoniaux, commencé et continué une carrespondance avec une personne qui signait Ellen Menor. Des portraits furent échangés et le jour du mariage fixé. La belle devait se rendre au Nebraska, mais comme elle était une pauvre fille, elle demanda un billet pour s'y rendre. Notre bon chercheur de femme crut qu'il valait mieux voir ce qu'il *changeait* que de *changer sans voir*. Il arriva donc ici vendredi dernier et, sous un déguisement entreprit de connaître sa bien-aimée. Comme ses lettres devaient être adressées à la boîte 159 du bureau de poste, il s'y est tenu toute la journée, afin de voir celle qui devait venir chercher la malle. Après avoir été là jusqu'à 9 heures et 30 du soir sans avoir pu rencontrer celle pour qui il avait fait un si long voyage, il se retira en se promettant d'y revenir le lendemain.

Quelle ne fut pas sa surprise le lendemain en voyant que ses lettres avaient été réclamées. On donnait un rendez-vous, mais la belle ne s'est pas montrée et notre beau est bien découragé. Comme notre ville a dix filles contre un garçon, il espère ne pas retourner dans l'Ouest sans une compagne. Il dit que par chez eux il y a trente hommes contre une femme. Avis à nos filles qui coiffent sainte Catherine.

CAPRICE DE VIEILLE FILLE

Il arrive assez souvent qu'une femme déçue dans ses espérances poursuive un amant infidèle pour rupture de promesse de mariage, mais le fait qu'un homme poursuive une femme pour la même offense est assez rare. C'est pourtant ce qui vient d'arriver à Joliette. Voici les faits:

M. X. poursuit Mlle X, vieille fille, probablement malgré elle, pour rupture de promesse de mariage.

Le demandeur allègue dans sa déclaration qu'il est menuisier de son métier et que la défenderesse l'a fait descendre de Chicago où il gagnait $3.20 par jour, expressément pour se marier avec lui, dès son arrivée ici.

Il s'empressa d'accepter une offre aussi alléchante et vint à Montréal en toute hâte, songeant probablement à bord du train qui l'amenait à toute vitesse, aux douces joies de l'hyménée. Jusque la tout alla bien. Mais une fois rendu ici notre homme constata a son grand déplaisir que sa fiancée avait changé d'idée et ne voulait plus du mariage. Il eut beau employer tous les moyens les plus persuasifs, on le mit poliment à la porte.

Imaginez-vous le désespoir du pauvre. Malgré l'amour qu'il a pour celle qui l'a si rudement malmenée, il réclame un montant de $300 qui servira à payer le jonc dont il a fait cadeau à sa fiancée et aussi à couvrir ses frais de voyage de Chicago à Montréal.

Le demandeur se plaint aussi d'avoir été blessé dans son amour-propre et sa dignité et d'avoir été victime en tout cela d'une influence que l'on pourrait appeler *indue*. En effet, la défenderesse qui a hérité dernièrement d'un joli magot aurait agi, paraît-il, sous l'influence de sa sœur qui convoite cet héritage.

Cette dernière, d'après le demandeur, l'aurait convaincue qu'il ne la prenait que pour son argent et non par amour.

Les avocats des parties n'auront pas beaucoup de précédents à citer, car nos tribunaux n'ont été appelés à se prononcer qu'une fois sur pareille question.

Détail intéressant: le demandeur est veuf pour la deuxième fois et se préparait à se marier une troisième fois quand on lui a si cavalièrement signifié son congé.

Gainesville, Texas, 13 avril—Thomas Murrell, un fermier qui demeure à 10 milles à l'est de cette ville, et sa femme ont été tués hier par leur garçon de ferme, Frank Crews.

Ordres du Grand Tronc à Londres ordonnant que les gages de tous les employés indistinctement soient réduits de dix pour cent.

Le meurtrier partit ensuite pour se rendre à la demeure du fils de Murrell en disant qu'il allait le tuer ainsi que sa famille.

La cause de la tragédie est une querelle à propos de gages.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

LE VERDICT.

Quinze Mille Dollars Accordés a Mlle Pollard.

LE COLONEL BRECKINRIDGE INTERJETTE APPEL.

Peroraison du Juge Wilson et Adresse au Jury

Washington, 14—Le procès célèbre Pollard-Breckinridge s'est terminé cette après-midi par un verdict de $15,000 en faveur de Mlle Pollard.

Au commencement de la séance le juge Wilson, l'avocat de la plaignante, termina son plaidoyer commencé la veille.

Le juge Wilson commença par dire qu'il allait démontrer que toutes les assertions de la défense n'étaient pas fondées. Il n'a jamais été prétendu que Mlle Pollard avait eu des relations coupables avec d'autres hommes, morts ou vivants, que le défendeur et James C. Rodes, le vieux jardinier, et le juge Wilson croyaient avoir prouvé suffisamment que les rapports de Mlle Pollard avec Rodes avaient toujours été ceux d'une jeune fille innocente et pure.

Il repassa les témoignages concernant la visite de Mlle Pollard à l'Asile de Norwood, et il s'écria que le colonel Breckinridge n'était qu'un monstre.

M. Wilson, dans sa péroraison, demanda au jury de condamner sévèrement le colonel Breckinridge, pour qu'il serve d'exemple aux autres, et la justice dira: "Ainsi soit-il."

Ce plaidoyer se termina à 2h. 28, et le juge présidant la Cour commença immédiatement à lire son adresse aux jurés.

Le jury s'est retiré à 3h. 07 et à 4h. ½ les jurés étaient d'accord; quelques minutes plus tard ils revenaient prendre leurs sièges dans la Cour.

Le greffier fit l'appel des jurés, puis il posa la question usuelle: "Messieurs les jurés, êtes-vous d'accord pour rendre un verdict?"

Le doyen des jurés, un nommé Cole, se leva lentement et répondit: "Nous sommes d'accord pour rendre un verdict en faveur de la plaignante.

—Quelle est la somme des dommages-intérêts alloués? demanda le greffier.

—Quinze mille dollars, fut la réponse.

On pouvait entendre marcher une souris pendant ce dialogue. Le juge Bradley avait eu la précaution, avant que ce verdict fut rendu, d'avertir les spectateurs qu'aucune démonstration ne serait tolérée.

Le colonel Breckinridge, qui se tint penché en avant pendant le dialogue, ne manifesta aucun signe de nervosité; il resta impassible comme une statue de marbre.

Quand le doyen des jurés se fut rassis, le colonel Breckinridge se leva vivement et demanda de sa voix musicale: "Qu'il plaise à Votre Honneur, combien de jours avons-nous pour interjeter appel?

—Quatre jours, répondit le président du tribunal.

—Votre Honneur, dit M. McKenney, qui s'était levé pour parler au même moment que le colonel Breckinridge, nous donnons avis pour un nouveau procès.

Le juge Bradley salua, puis se tournant du côté des jurés, il les remercia de leurs services et les renvoya.

La Cour était littéralement bondée de spectateurs quand le verdict a été rendu.

CATHOLIQUES AUX ETATS-UNIS

Le *Catholic Directory* de 1894, qui vient de paraître, donne la statistique suivante de l'Eglise catholique romaine dans les Etats-Unis de l'Amérique du Nord. Le *Directory* évalue la population catholique à 8,903,033, bien que des statistiques autorisées la portent à 12,000,000.

Ce vaste pays est divisé en quatorze provinces ecclésiastiques dont la dernière, Dubuque, a été érigée en 1893, ce sont les métropoles de Baltimore, Boston, Chicago, Cincinnati, Dubuque, Santa-Fe, San Francisco, Saint-Louis, Milwaukee, New York, Nouvelle Orléans, Orégon City, Saint Paul de Minnesota et Philadelphie. Les diocèses sont au nombre de 72; il y a 17 archevêques, compris le cardinal Gibbons et 71 évêques. Dans ces archidiocèses et diocèses réunis, on compte 9,717 prêtres dont 2,486 appartiennent au clergé régulier, 7,231 au clergé seculier; 8,729 églises, 5,704 chapelles et stations; 8 universités, 25 séminaires séculiers, avec 2,036 élèves ecclésiastiques. Les ordres religieux, Jésuites, Franciscains, Rédemptoristes, etc., ont 61 séminaires dans lesquels sont élevés 1,457 élèves ou novices. Il y a 172 écoles supérieures pour les jeunes gens, 668 pour les jeunes filles; 3,732 écoles paroissiales ayant 765,388 enfants; 238 orphélinats avec 29,526 orphelins; 753 institutions charitables. Le nombre des enfants dans les institutions catholiques est de 860,356.

Le diocèse de New-York a 800,000 catholiques, 555 prêtres dont 384 séculiers; 212 églises, 110 chapelles et stations; un séminaire avec 128 élèves; 21 écoles supérieures pour les garçons, 33 pour les filles; 163 écoles paroissiales avec 40,169 enfants; 8 orphelinats ayant 2,450 orphelins; 51 institutions charitables.

La province ecclésiastique de New York comprend les diocèses d'Albany, Brooklyn, Buffalo, Newark, Ogdenburg, Rochester, Syracuse et Trenton. Brooklyn est le diocèse le plus important, 280,000 catholiques, 238 prêtres, 124 eglises, 28 chapelles, 60 séminaristes, 21 écoles supérieures, 107 écoles paroissiales, 11 orphelinats et 23 institutions charitables.

La population catholique des Etats-Unis, en 1776, était seulement de 25.000 sur 3 000.000 d'habitants; en 1790, les catholiques étaient 30.000; en 1800, 100.000; en 1810, 150,000; en 1820. 300.000; en 1840. 1.500.000; en 1850, 4 500.000; en 1860, 4 500,000; en 1878, 7 000,000. Le recensement de 1890 donne aux Etats-Unis une population de 62.885,548 habitants dont 12,000,000 de catholiques.

Une autre statistique évalue pour le monde entier: catholiques, 230,866,633; protestants, 148.237.625; grecs-catholiques, 98.014,000.

PAS D'HOSPITALITE

Pour l'Armee de Coxey a Grantsville.

Grantsville, Md., 13 avril—Une autre marche fatigante à travers les montagnes Alleghany, aujourd'hui, conduisit l'Armée des sans-travail dans le Maryland; elle ne tarda pas à arriver en ce village, ce qui la rapproche de 14 milles de Washington.

Pour la première fois depuis huit jours, la température était agréable.

Grantsville n'a pas reçu l'Armée d'une manière bien hospitalière, mais ce soir le village est rempli d'étrangers venus pour entendre Carl Browne, le conférencier de la bande.

Les gens du village regardent l'Armée avec mépris et se préparent à lui opposer une vive résistance si elle tente de tout conduire à sa guise dans la localité.

La tranquillité a régné pendant toute la soirée; une seule arrestation a été opérée. Le prisonnier était un des sans-travail de l'Armée qui était ivre et avait été renvoyé par le commandant Browne.

CLEVELAND EXCITE.

Il Va Aider a Faire Voter le Tarif Bill.

Washington, 13 avril. — La déclaration de guerre faite par le sénateur Hill a excité le président Cleveland qui est maintenant déterminé à faire tout en son pouvoir pour faire voter par le Sénat le projet de loi sur le tarif, ainsi que la taxe sur les revenus.

Quoique la situation paraisse aussi sombre qu'elle peut l'être pour les partisans du Tarif Bill, ils sont encouragés par cette détermination de Cleveland.

Ils espèrent que le président sera capable d'acheter ou de forcer les démocrates qui veulent voter contre la mesure de lui accorder leur appui.

C'est leur seul espoir, ce qui est bien fragile, il faut l'avouer.

Les républicains ont le pouvoir de causer la défaite du Tarif Bill s'ils le veulent en retardant indéfiniment le jour du vote, et il est fort probable que si un vote est pris cette semaine, le projet de loi sera défait avec l'aide du vote démocratique.

DOUBLEMENT VENGEE.

Le Col. Breckinridge sera Poursuivi en Divorce.

Washington, 13 avril.—Maintenant que le fameux procès tire à sa fin, tout indique que le colonel Breckinridge va être plongé dans un autre procès, et cette fois-ci c'est un procès en divorce que doit lui intenter sa présente femme, autrefois Mde Wing, qu'il a épousée secrètement à New York.

Avant la déposition de son mari, Mde Breckinridge ne croyait pas que le colonel avait vécu une vie aussi immorale. Breckinridge lui avait dit que les accusations portées contre lui n'étaient pas fondées et elle l'avait cru.

Quand le colonel rendit témoignage, il avoua bien des choses.

Depuis ce temps-là Mde Breckinridge est complètement changée, et l'on assure qu'un procès en divorce sera intenté à l'expiration du présent procès.

DANS LA REGION DES MINES.

Les Grevistes Armes Font Encore des Troubles.

Uniontown, Pa, 13 avril—La partie sud de la région des mines a servi de quartiers généraux aux grévistes, aujourd'hui, et entre 400 et 500 hommes armés ont environné cette place dès le lever du soleil.

A chaque instant on s'attendait à la reprise des hostilités, et la seule chose qui les a prévenues, c'est le fait que les grévistes n'ont pas tenté de molester les mineurs qui sont à l'ouvrage.

Dans le courant de la journée, 400 grévistes se sont rendus à Lemont No. 1, où le shérif Richards et ses hommes étaient à faire la garde.

Les grévistes ne se rendirent pas auprès des mines, mais ils pénétrerent dans les édifices de la Compagnie et cherchèrent à empêcher les mineurs à se rendre à l'ouvrage.

Le shérif Richards les chargea, le pistolet levé, et les chassa.

Les mineurs purent alors se rendre à l'ouvrage.

Les grévistes retournèrent à Cool Springs et y tinrent une autre assemblée.

Lockport, N. Y., 13 avril.—La Niagara River Tramway Company, qui demande son incorporation, projette la construction d'un chemin de fer sur cable au dessus de la chute Niagara, à 50 pieds des eaux.

Cette nouvelle voie atteindra le côté canadien au-dessus de la chute du Fer à Cheval.

Le cable employé aura deux pouces d'épaisseur et sera capable de supporter 15 tonnes. Les wagons seront mus par l'électricité.

Nous désirons votre patronage et pour l'avoir nous sommes consentants de vous donner un choix de présents de
$1000.00
DICKSON BROS,
68 - RUE MERRIMACK - 68

SAVENA

THE BEST
WASHING

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an. $1.00
Six mois. 50
Trois mois. 25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE. 67 rue Market, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 19 AVRIL 1894.

ACTUALITES.

Une nouvelle armée des sans-travail, composée de 1200 hommes, sous les ordres du général Kelly, est passée à Cheyenne en convoi spécial en route pour le Nebraska.

Le *Green Bay Advocate* nous apprend que M. l'echevin Desnoyers vient d'être élu président du conseil municipal de Green Bay, Wisconsin. Cinq Canadiens-français font partie de ce conseil municipal.

Beaucoup de vérité dans cette définition humoristique : Corps.—Un logement dont l'homme n'est que locataire, et dont il faut qu'il paie toutes les réparations, quoiqu'il puisse recevoir congé d'un instant à l'autre.

D'après les statistiques officiel les qui viennent d'être publiées, la population de la Russie était, au commencement de 1891, de 119,032,750 habitants, se repartissant ainsi : pour la Russie d'Europe, 89,000,000 ; pour la Finlande, 2,380,000 ; pour la Pologne, 8,900,000 ; pour le Caucase, 8,000,000 ; pour la Sibérie, 4,765,000 ; pour l'Asie centrale, 6,100,000.

Le nombre total des habitants de la Russie paraît être actuellement de 124 millions environ.

M. Kyle, sénateur du Dakota Sud, vient de présenter au Sénat des Etats-Unis un projet de loi ayant pour objet d'interdire tout travail et tout divertissement, le dimanche.

Aux termes de la loi proposée, il serait défendu dans tous les états, territoires et districts des Etats-Unis de troubler aucunement le repos des autres le jour du sabat.

Le sénateur demande aussi la suppression des trains de chemin de fer et l'arrêt complet des communications par la poste ou par le télégraphe.

L'étymologie de certains mots est assez curieuse, celle de coquin parait assez intéressante ; ce mot vient du latin *cognus* qui signifiait cuisinier. On sait qu'à Rome les esclaves étaient connus par leurs habitudes de rapine, parmi ces derniers les cuisiniers qui avaient forcément à leur disposition toutes les richesses gastronomiques du maître se faisaient spécialement remarquer. Peu à peu le changement se fit du sens du mot par sa valeur et empruntant le mot coquin au latin, nous ne lui connaissons d'autres sens que celui de fripon et de voleur.

SUR LE PATRIOTISME.

Le *Courrier de l'Illinois* nous donne la traduction de quelques extraits d'un grand et éloquent discours prononcé par Mgr Ireland, archevêque de St Paul, Minn., dans un banquet donné par la "Loyal Legion" sur le patriotisme.

Nous allons mettre de côté notre humble prose, afin de faire place à cette haute pièce d'éloquence qui, sous la magie du style et la beauté des périodes, certainement plus admirables dans l'original que dans la traduction, contient des pensées, des enseignements de grande importance, comme un écrin tout incrusté d'or et de diamant conserve des joyaux de grande valeur.

Après avoir exprimé sa foi en l'avenir de l'Amérique, l'archevêque dit :

"Il y a un danger dans l'ignorance des électeurs. Comme regle générale, l'homme qui ne peut pas lire et écrire intelligemment ne peut voter intelligemment. Les Américains comprennent la nécessité de l'instruction populaire et n'epargnent aucun argent pour la répandre. Ils ne peuvent pas être trop zélés à ce sujet. Ils ont besoin d'avoir des lois qui punissent comme coupables de crime contre la Patrie les parents qui négligent d'envoyer leurs enfants à l'école.

"Il y a danger—et c'est le plus sérieux—dans les corruptions morales. Un peuple sans bonne morale est incapable de se gouverner lui-même. A la base du propre exercice du suffrage repose le désintéressement et l'esprit de sacrifice. Un homme corrompu est personnel ; un appel au devoir ne trouve aucune réponse dans sa conscience ; il est incapable des actions grandes et généreuses qui sont les éléments du patriotisme ; il est prêt à vendre la Patrie pour l'amour des richesses ou le plaisir....."

Parlant ensuite du respect que l'on doit aux lois, l'archevêque de St Paul s'exprime ainsi :

"Que dirai-je de la pureté du scrutin, de l'intégrité de l'officier public ? Je touche au fil de la vie de la République et les paroles ne peuvent pas exprimer la grandeur de mes pensées.

"Le suffrage est la puissance de vie ou de mort de l'Etat. Son seul véritable but est le bien public, auquel les intérêts particuliers ou de partis doivent toujours être sacrifiés. L'électeur qui fait un mauvais usage de son droit de vote mérite d'être rayé de la liste électorale ; l'homme qui complote la violation du vote, qui crée les plans pour frauder la volonté populaire mérite d'être proscrit. L'officier public est nommé pour le bien général et est assermenté à cet effet ; s'il prostitue son office, législatif ou exécutif, pour s'enrichir ou enrichir ses amis, s'il vend sa patrie pour de l'or, c'est un traitre.

"La liberté de religion est donnée par la constitution, la religion est mise hors de l'action de l'Etat ; par cela même la religion d'un citoyen ne doit pas être considérée par l'electeur ou l'officier exécutif....."

LE SEXE FAIBLE.

Ces messieurs sont très curieux à examiner.

Depuis les temps les plus anciens ils ont privé la femme du droit de raisonner. Aux temps bibliques, elle était purement esclave et Jehovah lui-même n'a pas cru mieux faire que de la mettre au rang des animaux impurs, puis elle est devenue objet mercantile et chair à plaisir et de graves philosophes mâles ont discuté sérieusement pour savoir si vraiment la femme a une âme, puis du temps de nos ancêtres immédiats on a cru bon de lui donner comme sphère d'action la famille à surveiller, mais toujours sous le contrôle du maître à qui, devant l'autel, elle jure encore obéissance aveugle.

Et maintenant quand quelques esprits émancipés parmi elles se demandent pourquoi leurs droits ne sont pas égaux à ceux des hommes, ceux-ci leur répondent avec toute la fatuité qui les caractérisent : Mesdames, votre sexe est inférieur au nôtre, vous pouvez nous être utiles et agréables, mais intellectuellement comme physiquement vous ne nous vaudrez jamais ; voyez le passé et courbez la tête.

Ce qui m'étonne, moi, c'est que le traitement que jusqu'ici les hommes ont fait subir aux femmes ne les ont pas abruties d'une façon complète, et je ne veux pour preuve de leur pouvoir d'atteindre le niveau de l'homme que la moyenne actuelle de leur intelligence.

Il paraît que les femmes sont inférieures aux hommes physiquement. Cela semblerait être vrai au premier abord, mais quand je considère qu'en France, ce pays où l'adulation des femmes n'est guère égalée que par le mépris qu'on y a pour elles, on la voit travaillant aux champs partout où il y a culture. Quand je la voie, dans ce pays, employée en nombre incroyable au fonctionnement des chemins de fer, quand je sais que dans les endroits miniers elle travaille aussi durement que les hommes, quand je constate que cet état de chose est le même dans tous les pays d'Europe, je me demande si vraiment on ne s'est pas trompé un petit peu, car peut-on juger de la moitié du genre humain sans le prendre dans son ensemble. On me dira que ses fonctions de mère lui défendent un grand nombre de travaux, surtout si on veut procréer nos descendants de façon à ce qu'ils nous fassent honneur. En effet, cela devrait être ; toutefois, le monde actuel n'a pas, je pense, dégénéré et pourtant nous sommes le résultat du travail des femmes du peuple, la classe privilégiée ne s'est jamais, que je sache, attribué seule le droit de procéer—voire même qu'elle a toujours tenu à procréer le moins possible.

C'est donc malgré les travaux pénibles que l'on a de tous temps chez les peuples civilisés comme chez les peuples sauvages imposés à la femme, n'ont pas nuit à la race humaine.

De notre temps même, est-ce que réellement la classe moyenne et pauvre, qu'on me permette, la classe qui fait des enfants, ménage beaucoup la femme. Que ces messieurs qui tous, paraît-il, peuvent forger, peuvent cultiver, peuvent guerroyer, s'occupent pendant quelque temps des travaux domestiques qu'ils trouvent tout naturel de confier à leur femme, et qu'ils me disent ensuite qu'ils ne sont pas fatigués au bout de la journée. Entendez-vous dire qu'aux époques critiques de celle-ci, ils se contentent d'une maison moins propre, d'une cuisine moins bonne, et qu'ils ont toujours soin d'empêcher tout travail fatiguant à celle qui leur donnera un enfant. Je ne dis pas que toujours le cœur manque, mais enfin l'argent n'y est pas et la femme travaille quand même. Et cependant, voyez l'origine de nos hommes marquants, leur venue au monde n'a pas dans tous les cas coûté des sommes folles à leur père.

M. Jules Simon, dans une lettre publiée récemment, où il confesse avec une modestie au-dessus de tout éloge qu'il est le plus impartial de tous les hommes et où il déclare que la France est un pays où on trouve des choses qu'on chercherait vainement ailleurs, avoue que la femme a l'esprit philosophique, a des capacités commerciales et a des droits incontestables de s'occuper des choses d'éducation et où il a même été jusqu'à dire que la femme dépasse l'homme dans les œuvres d'imagination et ce dans un pays où le nombre de romanciers est incalculable ; mais il déclare énergiquement qu'elle ne peut aller dans une assemblée publique haranguer la population et jouer du casse-tête. "J'ai très admiré les trois premières affirmations et je suis resté rêveur devant la dernière, cherchant à me figurer ce que doivent être leurs assemblées publiques d'hommes où tous les membres de cette assemblée font des harangues et qui se terminent inévitablement par une bagarre et je me suis demandé s pour être homme il faut toujours être prêt à prononcer un discours Ma foi, tout le monde se plaint de la pénurie d'orateurs et de la bêtise des orateurs.

Et pour le temps que la plupart des hommes consacrent à l'étude de la politique, il serait peut-être plus prudent de s'en remettre à l'intuition de la femme pour démêler les arguments entortillés des politiciens, c'est d'ailleurs ce que bien des maris voteurs font et les candidats le savent généralement.

D'ailleurs le jugement et le raisonnement est-il tellement inné chez l'homme qu'on n'a aucun besoin de le cultiver et le former chez lui. Alors à quoi servent tous ces collèges où de l'avis de tous on apprend rien sinon à se former le jugement.

Et pourquoi la femme soumise à un cours d'étude approprié ne développerait-elle pas ce raisonnement qui serait si bien servi par l'intuition que tout le monde lui accorde.

On craint que l'étude de la question geuvernementale déflore la grâce naturelle de la femme et en fasse un produit hybride. Mais où prend-on que les diplomates, qui ne sont en somme que des politiques, sont des malotrus et des ours.

L'instruction rend-elle le mâle plus brusque et plus malappris. Je suis persuadé que le manœuvre qui n'a qu'un semblant d'éducation est moins affiné que celui qui en a une forte dose.

Un correspondant de votre journal vient de dire ce qu'il pense de toute cette question. Je regrette qu'il tienne tant à se taire, car à mesure qu'il a écrit il semble qu'il a vu la femme grandir à tel point devant ses yeux qu'il s'est trouvé subitement aphone et s'est contenté de constater le déplacement du sexe mâle par ce qu'il appelle le sexe faible.

On a dit que la femme ne tient qu'à plaire et on a dit de plus qu'il n'y a que les femmes laides qui essayent de percer dans le monde de l'intelligence—je renverrai le lecteur curieux aux portraits des membres des divers congrès féminins qui ont eu lieu à Chicago l'an passé, c'est la meilleure réponse que je puisse donner à cet avancé.

A propos de vanité, je me suis amusé à questionner les tailleurs et les photographes—et si quel qu'un veut avoir une jolie idée du sexe soi-disant fort et intelligent, qu'il fasse comme moi. B.

En Route pour Washington

Depuis quelques quinze jours, les journaux se sont occupés de l'armée des sans-travail qui s'achemine vers Washington.

Tout d'abord on s'est moqué du projet de Coxey et on a cru que le ridicule tuerait le mouvement. Il n'en a rien été.

D'abord composée de quelques hommes, l'armée fait boule de neige, en s'avançant, et aujourd'hui, de toutes parts, lui arrivent des recrues.

A Washington, on s'est ému de l'invasion qui menace la capitale et la police a invoqué le secours de l'armée.

L'armée de Coxey arrivera à Washington dans quelques jours.

Mais de diverses parties de la république arivent des télégrammes annonçant la formation d'autres corps qui tous s'en viennent demander du travail et du pain.

Coxey a rêve la construction de routes-modèles à travers le pays et il suggère au gouvernement d'adopter son plan pour employer les légionss de bras inactifs et ceux que la crise actuelle menace de paralyser encore.

Va t-on se prêter à ses utopies? On ne le croit pas.

Cette campagne nouveau genre est un signe des temps. Signe du marasme des affaires ; signe de l'arrogance des *tramps* qui forment en grande partie les bataillons de Coxey, signe aussi de la condition d'un grand nombre d'honnêtes ouvriers que les exigences du capital a jeté sur la pavé.

Mais comme en toutes choses, ce mouvement qui a son côté fort sérieux, a aussi son revers risible.

Ne voilà-t-il pas que les femmes se mettent de la partie et que les sans-travail en jupons s'unissent aux sans-travail en culottes.

Coxey verra sous peu, dit une dépêche, arriver deux cents amazones.

Soyons Circonspects.

Nous venons d'être mis au courant de choses fort graves à propos de la lutte à Lawrence entre le Capital et le Travail, deux grandes puissances. Il paraîtrait qu'un certain nombre de Canadiens-français, dont la plupart sont venus des villes voisines, sont en train de s'aliéner tous les travailleurs des autres nationalités parce qu'ils ne se gênent pas le moins du monde pour aller remplacer dans les fabriques Washington les employés qui se sont mis en grève.

Les grévistes sont froissés de ces procédés et c'est en termes indignés qu'ils dénoncent leurs remplaçants.

On nous affirme que le R. P. O'Riley, un prêtre irlandais, prend fait et cause pour les grévistes, et il voit, paraît-il, d'un très mauvais œil les Canadiens retarder, par leur acceptation des conditions des patrons, un règlement de ce litige d'une manière satisfaisante pour les travailleurs.

On nous dit aussi que le R. P. Portal, curé de la paroisse canadienne, a été vu à ce sujet et qu'en chaire il a conseillé à ses ouailles d'agir comme il convient en pareille occurence. Ce Révérend Père a dit que lorsque deux hommes en venaient aux coups, il valait mieux les laisser se taloncher d'importance sans se mêler en aucune façon à la querelle, si l'on se sentait incapable de les séparer. Ceci était pour démontrer que dans un conflit entre patrons et ouvriers, il était préférable de se tenir à l'écart et d'attendre que l'entente se soit rétablie.

Nous croyons, avec ce vénéré curé, que c'est l'attitude qu'il faut tenir dans des cas semblables, si l'on ne veut pas être honni, conspué, mis au rang de l'opinion publique par des nationalités qui ont souvent vu d'un œil jaloux nos progrès en ce pays.

Nous, Canadiens, plus que tous les autres, nous devons être circonspects et prudents, car nous, sommes la minorité : si nous nous écartons de la majorité toute puissante dans les heures de combat, neus serons regardés comme des ennemis et il pourrait bien se faire que nous fussions écrasés.

Si les propriétaires des fabriques Washington ne pouvaient trouver des employés prêts à se soumettre à leurs conditions, ils seraient vite rendus au pied du mur et ils seraient obligés d'acquiescer aux demandes des grévistes.

Il est bon de peser les choses en de telles éventualités.

Lieux de Villégiature.

Il vient de se fonder une société portant le nom de *New England Summer Resort Association*. pour faire connaître au public les endroits de villégiature de la Nouvelle-Angleterre. Il a été décidé par cette association d'établir à New York un bureau où partiront toutes les informations sur les campagnes où les citadins pourront aller passer d'agréables vacances et une galerie où seront exhibées des photographies des sites les plus pittoresques de cette partie du pays, dans l'intérêt du touriste.

Les intéressés sont les propriétaires de chemins de fer et d'hôtels et indirectement le public des villes qui prend des vacances.

Les revenus de cette association ne devront provenir que de souscriptions volontaires faites par les hôteliers et les Cies de chemins de fer.

Des bureaux seront établis dans les principales villes, où l'on pourra obtenir gratis tous les renseignements desirés sur les meilleurs endroits pour passer les vacances d'été.

Voici maintenant l'appréciation d'un grand journal américain, le *Boston Journal* :

"La population de la Nouvelle Angleterre a depuis longtemps réalisé la beauté des sites splendides qui encombrent les campagnes de cette partie du pays et el e en connaît la valeur en dollars et cents Cependant, il manquait une réclame bien faite pour donner à ces lieux toute l'importance qu'ils possèdent. Jusqu'aujourd'hui, on s'est contenté d'annoncer quelques fois les endroits de villégiature dans quelques journaux locaux, et l'on se fiait aux touristes pour faire connaître au dehors et la beauté du site, et le confort des hôtels. Ce n'était pas assez et aujourd'hui une association, dont le siège principal est à New York, a été fondée pour donner gratuitement aux habitants des villes les renseignements qui leur sont nécessaires, afin de trouver l'endroit propice où passer les plus charmantes vacances d'été. C'est un pas fait dans la bonne direction."

Les bureaux qui seront établis vont être, nous en sommes sûr, très fréquentés par les touristes, car ils pourront y examiner à loisir, avant le départ, les plus beaux sites de la Nouvelle-Angleterre, et ils pourront ensuite faire un choix sur le lieu de leur villégiature avec connaissance de cause. Ils pour ront même acheter de chemin de fer et y louer par avance des appartements dans un hôtel ou un cottage pour leurs vacances. Que de troubles, de perplexités seront ainsi évités !

Les fondateurs de cette société ont eu une idée géniale qui prouve que le yankee a toujours du *go a'head*.

CORRESPONDANCE.

NOTRE FETE NATIONALE.

M. l'Administrateur.

Le projet de fêter la St Jean-Baptiste avec pompe semble mort.

Il serait difficile, en effet, de prélever les sommes suffisantes pour une parade digne du nom canadien.

L'argent est rare, et ceux qui en ont le garde en prévision de l'avenir.

Il m'est venu une idée qui serait pratique et qui serait un succès vraiment financier et national. La voici :

Lors de l'inauguration de la nouvelle cathédrale à Montréal, chaque assistant était tenu d'avoir un billet d'admission, et ce billet se vendait à un prix relativement élevé.

Pourquoi le matin du 24 juin n'aurions-nous pas une grand'messe à l'église St Joseph. Les chœurs des églises St Jean-Baptiste et St Joseph réunis pour la circonstance nous donneraient une messe en musique, et nul ne serait admis sans avoir un billet payé suivant la place occupée.

Les demoiselles de la paroisse feraient la collecte accompagnée de leur escorte, et qui refuserait de donner son obole à la gentille canadienne qui tendrait la main pour la patrie?

Les profits, cela va sans dire, seraient pour aider à la construction de notre nouvelle église.

Et puis le soir, à la salle Huntington, un orateur distingué viendrait nous parler de la patrie, de notre langue et de notre religion.

Et je prendrai encore la liberté de suggérer un nom.

Pour que le jour se passe beau et sans discorde, pour que nous puissons nous réjouir tous ensemble sans nuage, il nous faudrait un orateur impartial, un homme qui ne viendrait pas faire de la politique avec la nationalité. Et cet homme, je l'ai trouvé. Et il voudrait, car il est des nôtres : lui aussi a vécu au milieu des Canadiens des Etats-Unis, lui aussi a eu à lutter pour se créer une place au soleil et graver le sommet de la renommée.

Il viendrait nous parler de la patrie, car il est patriote, il viendrait nous parler de nos luttes, de nos travaux, car il a travaillé et a lutté, il viendrait nous parler de nos œuvres religieuses, car ses chants poétiques, son style touchant et ses inspirations grandioses, ont toujours chanté nos croyances.

Est-ti nécessaire de le nommer? Y a-t-il deux Louis Fréchette au pays natal?

Oui, Fréchette, notre poète national viendrait à notre demande, apporter son concours à nos œuvres ; il viendrait nous parler de notre histoire, et j'en suis sûr, la salle Huntington serait trop petite pour contenir la foule empressée, car il n'y a pas de doute, notre population est trop patriote pour ne pas acclamer un de nos meilleurs écrivains.

La soirée pourrait se terminer par un banquet.

Tout ceci n'est qu'une suggestion. Que d'autres maintenant se mettent à l'œuvre et analyse cette idée que je viens d'émettre.

Votre tout dévoué,

C.

FUNERAILLES.

Washington, 16 avril.—Quand le Sénat s'assembla à 3½ heures, cette après-midi, pour payer son dernier tribut de respect au défunt sénateur Vance, les galeries étaient bondées de spectateurs.

Sur le pupître du secrétaire se trouvaient des fleurs magnifiques représentant le tronc d'un arbre, entouré de roses. Près des murailles avait été disposée une rangée de plantes, y compris deux longs palmiers de la Caroline du Nord qui se trouvaient de chaque côté du fauteuil du vice-président.

A 3 h. 05, la bière contenant les restes mortels du sénateur décédé fut apportée dans la pièce par une escouade de gardiens de la paix chargés de veiller autour et dans le Capitole, elle était accompagnée par les membres du comité des cérémonies et les porteurs des coins du poèle. Le dessus du cercueil était couvert de roses et de lis.

Immédiatement, le sergent d'armes annonça l'arrivée du "speaker" et des membres de la Chambre des Représentants. Le vice-président et les sénateurs restèrent debout pendant que les représentants prenaient leurs sièges. Le "speaker" alla s'asseoir au côté du vice-président. Ensuite arrivèrent au Sénat les juges de la Cour Suprême des Etats-Unis, qui furent reçus avec les mêmes honneurs que les représentants, c'est-à-dire que tout le monde se tint debout tant qu'ils n'eurent pas pris leurs sièges.

Puis le président Cleveland et les membres de son cabinet firent solennellement leur entrée.

Le président alla s'asseoir sur le premier fauteuil de la première rangée.

On annonça alors l'arrivée de l'ambassadeur d'Angleterre près le gouvernement des Etats-Unis, Sir Julian Pauncefote, qui fut conduit à son siège. Près de l'ambassadeur anglais, vint s'asseoir Mgr Keane, de l'université catholique, de Washington, vu que quelques membres de la famille du défunt sénateur étaient catholiques.

Les cérémonies religieuses commencèrent par une prière et la lecture de quelques passages de la Bible par le Rev. Dr. Moses D. Hoge, qui subséquemment prononça une éloquente oraison funèbre.

La bénédiction fut donnée par le chapelain Milburn, puis le cercueil fut transporté hors du Sénat par les agents de police, accompagnés des porteurs des coins du poèle et des membres du comité des cérémonies.

Le convoi funèbre se forma sur le parterre à l'est du Capitole et s'achemina à la gare du Pennsylvania Railroad, où un train attendait pour conduire le corps à Raleigh, N. C., où demeure la famille de feu le sénateur Vance.

Le Sénat s'est aussitôt ajourné au lendemain, en signe de respect pour le défunt.

GUERIE QUOI-QU'ELLE FUT AGEE DE 58 ANS. Dans l'immense volume qui contient des témoignages de satisfaction, en toutes les langues du monde entier, nous relevons la lettre suivante qui atteste la guérison d'une douleur Rhumatismale qui affligeait une dame d'un âge avancé.

M. Elie Waranghien, de Bradwood, Ill., par lettre du 25 septembre 1893, écrit ce qui suit :

Cher Dr. P. Fahrney : Je vous écris ces quelques lignes pour vous dire que votre Novoro a fait beaucoup de bien à ma femme ; elle avait la jambe droite qui la faisait beaucoup souffrir et elle ne pouvait r poser pendant la nuit tant sa jambe lui causait de douleurs ; mais, grâce à Dieu, depuis trois mois qu'elle use de votre médecine, le Novoro, elle se porte bien et elle ne se sent p us de douleur dans la jambe et elle marche sans ressentir de peine, quoiqu'elle soit âgée de 58 ans, et pour moi, cher docteur, j'en use aussi et je puis vous affirmer que le Novoro du Dr. Pierre nous a fait du bien à tous deux.

ELIE WARANGHIEN ET SA FEMME

Les personnes qui ont usé le Novoro disent que votre médecine est très bonne.

Bien sincérement à vous,

ELIE WARANGHIEN.

Quand il n'y a pas d'agent dans votre localité, en écrivant au Dr. Peter Fahrney, vous pourrez recevoir, à titre d'essai, en envoyant $2.00 une douzaine de bouteilles du prix ordinaire de $3.00

Qui Sera Maitre de Poste ?

Lawrence, 16 avril.—On s'intéresse toujours de plus en plus dans la nomination d'un nouveau maître de poste pour cette ville, quoique le terme de Louis G. Holt, le présent maître de poste républicain, n'expirera pas avant juillet.

Le congressman Stevens n'a pas encore fait voir ses préférences, mais ou le dit en faveur de D. F. Dolan, le président du comité démocratique de cette ville. Les autres candidats sont John J. Donovan, D. F. Kiley, marchand de nouveautés, et Patrick Murphy, ex-maître de poste.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

—Les vapeurs "Trois-Rivières," "Terrebonne" et "Laprairie" sont arrivés dans le port. Ils étaient tous pavoisés et ont tous reçu une nouvelle couche de peinture.

Le vapeur "Terrebonne" est parti pour prendre sa ligne régulière, entre Montréal, Boucherville, Varennes, Verchères, et Contrecœur. A Varennes, les passagers prendront le vapeur "Rivière du Loup" pour se rendre au bout de l'Ile, St Paul l'Ermite et l'Assomption.

Le vapeur "Trois-Rivières" partira pour Trois-Rivières et les ports intermédiaires.

Le vapeur "Laprairie" a commencé ses voyages régoliers.

Les hangars à marchandises des compagnies Allan et Redford sont à peu près terminés.

Plusieurs voilliers sont arrivés dans le port et tout indique l'ouverture de la navigation. On attend avec impatience l'arrivée du premier vapeur océanique.

Des centaines de journaliers sont sur les quais qui attendent avec impatience l'arrivée des transatlantiques pour commencer à travailler. Il n'est pas probable cependant que le premier steamer venant d'outre-mer arrive ici avant la fin de la semaine.

Le steamer "Tiber" qui a hiverné à Sorel est attendu.

Toutes les bouées entre Montréal et Sorel ont été posées.

QUEBEC.

—Il a été construit 300 maisons en deux ans, à Québec. La valeur est d'environ deux millions. L'hôtel Frontenac a coûté $700,000 ; l'Hôtel-Dieu, $140.000 et l'Orphelinat des Sœurs Grises, $90,000.

—On ne parle ici que de l'affront du maire Parent, à l'église Saint Jean-Baptiste. Le premier magistrat a été relégué sur les dernières banquettes réservées aux invités de l'Union St Joseph, tandis que le juge Casault était à la première place.

Vendredi, le juge Casault écrivit au secrétaire de l'Union, disant qu'à moins qu'on lui donne la préséance sur toute autre personne, il n'assisterait pas à la messe et qu'il refuserait l'invitation.

La chose fait du bruit. On dit partout que le juge Casault a enfin réussit à obtenir la première place, chose qu'il a essayé d'obtenir depuis plusieurs années. Il a tenté de se placer devant le maire Langelier, lors des fêtes cardinalices, en 1888, mais le maire n'ayant pas voulu lui céder son siège, le juge sortit de l'église, au grand amusement des assistants ; lors de la mort de sir John A. Macdonald, M. Casault abandonna sa chaire à l'Université Laval, où il était professeur, parce qu'on n'a pas voulu hisser le pavillon à mi-mât sur l'édifice.

OTTAWA.

—Le gouvernement d'Ottawa vient d'émettre les brefs pour l'élection de Gloucester, N. B. L'appel nominal est fixé au 30 avril et le scrutin au 6 mai.

Il n'y a encore qu'un candidat sur les rangs et c'est M. Blanchard, député à la législature du Nouveau Brunswick. Celui-ci renonce à son mandat actuel pour tenter fortune dans les intérêts du gouvernement d'Ottawa.

SHERBROOKE.

—Mgr Larocque va célébrer le 8 mai prochain, le 25ème anniversaire de son élévation au sacerdoce.

On prépare une grande fête à l'evêché et au collège.

—M. God Roy, charretier de la rue Peel, à Sherbrooke, a reçu, samedi, en face du magasin de M. Beauchesne, une ruade de son cheval qui lui a cassé une jambe à deux endroits. L'accident lui est arrivé au moment où il chargeait un rouleau de tapis dans sa voiture en se tenant à l'arrière de son cheval.

—Le R P. Soulières, supérieur général de l'ordre des Oblats, doit arriver bientôt à New York. On l'attend ici dans quelques jours. Il sera accompagné du R. P. Antoine, qui a été cinq ans prêcheur et dix ans provincial de l'ordre. Le R. P. Antoine est depuis trois ans en France où il est assistant-supérieur.

Les RR. PP. Soulières et Antoine seront à leur arrivée à Montréal l'objet d'une grande démonstration, de la part des fidèles de l'église St Pierre. On se rendra en procession à la gare pour les escorter jusqu'à l'école St Pierre, où une adresse leur sera présentée.

Une grande séance dramatique et musicale donnée par la congrégation des jeunes gens de l'église St Pierre, dans la salle St Pierre. Le lendemain, dans l'après-midi, une autre séance sera donnée par les élèves de l'asile de la Providence, rue Visitation.

Demain, à deux heures, il y aura, à l'asile de la Providence, réunion des citoyens chargés de l'organisation de la fête, pour en tracer le programme. Un télégramme leur annoncera à quelle heure arrivera le train qui doit transporter ici les deux révérends Pères.

—Le jeune Fontaine qui avait ouvert au bureau de poste des lettres adressées à M. Blue, a été condamné à un mois de prison.

M. Rioux ne pouvant encore sortir a entendu la cause à sa résidence.

TORONTO.

—Le détective Greer mande aux autorités de justice que Dutton, auteur du fameux affidavit déclarant que McWhirrell est innocent, n'est qu'un mythe.

C'est l'avocat Stevenson, de Bozeman, Montana, qui a fabriqué la pièce qu'il attribue à Dutton.

Les détectives sont à la recherche de deux ex-forçats, disparus depuis l'époque du crime.

D'aucuns prétendent que ce sont ces individus qui ont tué les Williams.

L'avocat Robinette va implorer la clémence du gouverneur-général pour le condamné.

McWhirrell se porte bien et le séjour de la prison de Brampton ne semble pas l'incommoder.

VALLEYFIELD.

—La glace est toute partie et l'on se prépare pour commencer la navigation.

Le *Progrès de Valleyfield* dit, à propos du Bureau de Poste de Beauharnois, que M. Baker doit être remplacé prochainement.

"M. Alexis Doutre, dit-il, qui est reconnu comme le chef des conservateurs de Beauharnois, serait son successeur s'il faut en croire la rumeur. On objecte que l'édifice qu'il offre pour l'installation du Bureau de Poste n'est pas convenable. Plusieurs préferaient voir le bureau s'établir dans le magasin de M. J. Deslauriers ou dans celui de M. Seers ou de M. Lefebvre. La question agite les esprits à Beauharnois et on la discute des journées entières dans les hôtels et magasins.

"A chaque visite que fait M. Bergeron à son domicile, les notables du village vont lui offrir leurs conseils et examiner avec lui l'affaire sous toutes les faces. M. Doutre a des ennemis qui cherchent à le miner dans l'ombre. Il a besoin de vigilance, s'il veut arriver à ses fins."

TROIS-RIVIERES.

—Le dernier obstacle à la navigation a disparue. La glace du lac St Pierre s'est mise en mouvement depuis samedi.

ST GEORGE de WINDSOR.

—Joseph Dorval, vieillard de 70 ans, s'est pendu au moyen d'une chaîne, dans une maison près de la sienne.

Dorval s'était marié deux fois, il était le père de 24 enfants. On croit qu'il était atteint d'aliénation mentale.

GRONDINES.

—La glace s'est mise en mouvement en bas d'ici, puis s'est arrêtée. On attend la première marée pour que la débâcle se fasse sur toute la ligne.

BATISCAN.

—Une quantité énorme de glace est descendue depuis samedi.

Le fleuve est, à l'heure qu'il est, complètement libre.

STE ANNE de BELLEVUE.

—La glace du lac des Deux-Montagnes est descendue samedi soir.

La rivière Ottawa est libre de glace de Ste Anne à Carillon.

STE-AGATHE.

— Samedi avant-midi, sur la voie du chemin de fer du Nord, à quelque distance de cette localité, a eu lieu un effondrement du sol qui aurait pu causer de nombreuses pertes et de funestes accidents.

Toute une étendue de terrain, la longueur d'un rail ordinaire, s'est en effet effondrée, entraînant tout dans sa chut ; l'excavation qui s'est formée est d'a peu près trente pieds.

L'endroit où a eu lieu cet accident est situé près du Lac-aux-Sablons.

On attribue différentes causes naturelles à cet effondrement : La fonte des neiges, une cavité souterraine ignorée, etc.

On ne parle dans toute la paroisse que du terrible accident, tant les conséquences auraient été désastreuses et tant le péril était imminent.

UN CONTRE-MAITRE.

Accuse a Lawrence de Detournement de Fonds.

Lawrence, 16 avril — William Laycock, un contre-maître dans les manufactures Washington, a comparu en cour de police, aujourd'hui, sous l'accusation de détournement de fonds au moyen de fausses enveloppes de paie. On n'a pas statué le montant total des détournements.

Laycock est âgé de 27 ans.

Il se dit innocent et sa cause a été remise au lendemain.

NEGRE LYNCHE.

LA MILICE N'EMPECHA PAS MEME CETTE EXECUTION.

La Foule se Dispersa Paisiblement. Details Emouvants.

Cleveland, 17 avril.—Seymour Newlin, un nègre ayant une mauvaise réputation, a commis un assaut criminel sur une vieille femme du nom de Knowles, qui demeure à Rushsylvania.

Le nègre fut capturé, mais quand le shérif arriva pour s'en charger, la foule refusa de le livrer.

Le shérif fit venir quelques détectives, mais la foule ne céda aucunement.

Alors une compagnie de militaires quitta Bellefontaine, où elle était casernée, et s'en vint sur le théâtre des troubles.

Quand les militaires arrivèrent à Rushsylvanie, ils furent rencontrés par un grand nombre de citoyens qui déclarèrent que le prisonnier ne pourrait leur être enlevé.

Le shérif Sullivan, qui commandait les militaires, fut informé qu'il y avait des cartouches de dynamite sous la prison, et que si l'on tentait de tirer un seul coup de feu, la bâtisse et les prisonniers qu'elle contenait seraient lancés dans les airs.

Après quelques minutes de pourparlers, le shérif décida qu'il ne pouvait rien faire, et les troupes reçurent l'ordre de retourner à Bellefontaine, les citoyens leur promettant qu'aucun mal ne serait fait au prisonnier.

Les troupes s'en retournèrent, et immédiatement le nègre fut entraîné au pied d'un arbre et une corde lui fut mise autour du cou, malgré sa vive résistance.

Un peu plus tard il était pendu haut et court.

Cette exécution sommaire s'accomplit sans qu'aucune parole ne fut prononcée, et le prisonnier n'eut pas la chance de s'expliquer.

Une douzaine d'hommes s'emparèrent de la corde et le nègre fut lancé dans les airs, aux cris stridents de la foule présente réunie pour être témoin de ce lynch.

Aussitôt que cette sinistre besogne fut terminée, la foule se dispersa paisiblement et l'ordre se rétablit.

MOURANT DE SES BLESSURES

Tentative de Suicide d'un Cordonnier

Brooklyn, 27 avril — John Karbetnick, un cordonnier allemand âgé de 34 ans, est mourant à l'hôpital Ste. Catherine, à Williamsburg, des blessures qu'il s'est infligées avec une hache pendant une tentative de suicide.

Karbetnick était sans ouvrage depuis trois mois, et sa femme ainsi que ses trois enfants, qui demeuraient avec lui au No. 42 rue School, se mouraient littéralement de faim, si on l'en croit.

Il passa l'avant midi, hier, à chercher de l'ouvrage. Il revint à sa demeure à 2 heures de l'après-midi, fatigué, affamé et découragé. Quand il dit à sa femme le peu de succès de ses recherches, elle se mit à pleurer à chaudes larmes et dit qu'elle ne voyait pas ce qu'ils allaient faire, car le boucher et l'épicier refusaient de leur vendre de nouveau à crédit.

A 5 heures, ce matin, le malheureux sauta hors de son lit, courut dans une chambre voisine, saisi une hache, et avant que sa femme put l'en empêcher, il se porta plusieurs coups de hache.

UNE PREDICTION.

Saco, 17 avril—Le colonel Robert G. Ingersoll a fait une conférence sur "Abraham Lincoln" devant un nombreux auditoire, en cette ville, ces soirs derniers. Dans l'après-midi le colonel a été interviewé et il a prédi que le projet de loi Wilson ne sera pas voté par le Sénat.

Les sénateurs Hill et Murphy ne voteront pas pour ce projet de loi pour tout l'or du monde.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

BON MARCHE.

Vente a Moitie Prix dans le Soubassemement.

Ne manquez pas cette Occasion. Un lot entier de vieux lots d'Articles a Diner Anglais a moins que la moitie du Prix Coutant des Marchandises blanches. La vente est commencee d'hier.

Nous nous sommes procurés ces Marchandises d'un importateur pour la moitié du prix actuel. Tout morceau est parfait et magnifiquement décoré en bleu, brun et fleuri. Ces Marchandises ne peuvent être renouvellées aux prix qu'elles sont marquées pour cette grande vente. Les premiers venus les premiers servis. Venez à bonne heure. La vente se continuera toute la samaine, s'il reste des Marchandises.

ASSIETTES.

En décorations assorties, nuances bleues, brunes et fleuries.

54 Doz. d'Assiettes, 6 pcs, prix régulier $1 75.
Prix depareille 69c. la Doz.

44 Doz. d'Assiettes de 7 pcs, prix régulier $2.00,
Prix depareille 79c. la Doz.

39 Doz. d'Assiettes de 8 pcs, prix régulier $2.25,
Prix depareille 98c. la Doz.

36 Doz. d'Assiettes à soupe de 6 pcs, prix régulier $2 00
Prix depareille 79c. la Doz.

Plats a Pain.

2 Doz. de Plats à pain de 7 pcs, prix régulier 25c,
Prix depareille 14c. chaque.

7 Doz. de Plats à pain de 8 pcs, prix régulier 39c,
Prix depareille 19c, chaque.

1½ Doz. de Plats à pain de 9 pcs prix régulier 42c,
Prix depareille 25c. chaque.

Plats a Sauce.

79 Doz. de Plats à sauce, pleine grandeur, en décorations assorties, prix réguliers 59 et 69c,
Prix depareille 39c. la Doz,

PLATS.

3 Doz. de Plats de 9 pcs, prix régulier 35c.
Prix depareille 16c. chaque.

5½ Doz. de Plats de 10 pcs, prix régulier 42c,
Prix depareille 23c. chaque.

3½ douzaines de plats de 12 pouces, prix régulier 69c.,
Prix depareille 36c. chac.

2½ douzaines de Plats de 14 pouces, prix régulier 98c.,
Prix depareille 46c. chac.

Petits Beurriers.

91 douzaines de petits Beurriers ronds et carrés en décorations assorties, prix régulier 39c. et 50c. la douzaine,
Prix depareille 29c. la doz.

Plats a Marinades

11 douzaines de Plats à Marinades, prix régulier 25,
Prix depareille 14c. chac.

BOLS.

7 douzaines de grands Bols, prix régulier 15 et 17c.,
Prix depareille 9c. chac.

SUCRIERS.

¼ 1-2 douzaines de Sucriers (grand) prix régulier 49c.,
Prix depareille 20c. chac.

Vases a Creme.

6 douzaines de Pots à Crême, prix régulier 25c.,
Prix depareille 16c. chac.

POTS A SAUCE.

5 1-2 douzaines de Pots à Sauce, prix régulier 29c.,
Prix depareille 19c. chac.

7 douzaines de Beurriers avec couvert, prix régulier 59 et 62c.,
Prix depareille 35c. chac.

PLATS AVEC COUVERT.

6 douzaines de Plats avec couvert grandeur moyenne et grande, prix régulier 75 et 89c.,
Prix depareille 49c. chac.

THES.

56 douzaines de Tasses à Thé et Soucoupes, prix régulier $1.75 et $2 la douzaine,
Prix depareille 89c, $1.29.

CASSEROLES.

2 1-2 douzaines de Casseroles, prix régulier $1.49,
Prix depareille 79c. chac.

PLATS A PATE.

2 douzaines, prix régulier 49c.,
Prix depareille 25c. chac.

THEIERES.

1 3-4 douzaine grandes Théières, prix régulier 59c ,
Prix depareille 34c. chac.

Outre tous ces articles nous avons des petits lots de Cruches, Scallops, Assiettes dépareillées, etc., à des prix dépareillés.

L'ENDROIT DES BARGAINS EXTRAORDINAIRES.

F. G. MITCHELL & CO.,

BON MARCHE, Coin des Rues Merrimack et Kirk.

Employés de langue française — M. Chs. Ouimette, Mesdemoiselles V. Montplaisir, Emma Lanoue, Yvonne Montmarquet, Annie Ogg, Eugénie Montplaisir, Emma Labonne, Alice Brouillette, M.-L. Charette, R. Provost, M. Brealt, A. Larue, C. Lapham.

NOTES LOCALES.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

Mlle Hermine Bellavance, de Nashua, est venue passer une couple de jours chez M. Boniface Gagnon.

J. S. Marion, photographe ne renom, est passé maître en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

M. et Mde Joseph Fortier sont revenus de leur voyage de noces passé au Canada. Ils sont fixés au milieu de nous.

Le Révd. Père Emard, O. M. I., est revenu mardi d'Holyoke, où il était allé prêcher une retraite pendant quinze jours.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

M. Jean L. Breault, ancien collecteur du *National*, part ce soir pour le Canada, où il va passer quelques mois de vacances.

Margaret Shea, une femme âgée de 35 ans, est mort subitement ce matin, à sa résidence sur la rue Fayette. Elle a été frappée d'épilepsie.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Le Révd. Père Souillier, supérieur général de la communauté des Oblats et son deuxième assistant, le Révd. Père Antoine, exprovincial du Canada, étaient de passage à Lowell, les hôtes des RR. PP. Oblats. Les RR. PP. Lefebvre et Joyce étaient allés au devant eux à New York.

Un jeune homme, nommé Henri Laporte, âgé de 17 ans, employé pour M. Snow, marchand de bois de la West Third, s'est coupé un doigt, hier, avec une scie circulaire. L'amputation a été jugée nécessaire et opérée par le Dr C. L. Woods. Le jeune Laporte l'a échappé belle.

John Gallagher, un jeune homme de 15 ans qui travaillait dans la manufacture de laine de Navy Yard, en voulant mettre une courroie sur une roue, mardi matin, fut pris dans la courroie et fit le tour de la roue. Dans sa chute il se fit une blessure grave à la tête. On fit demander l'ambulance et il fut tranporté à l'hôpital St John.

Mlle Eugénie Courville, employée chez M. J. G. Côté, est allée passer une huitaine de jours de vacances à Manchester et à Derry, N. H.

Les membres du comité chargé de préparer une fête à l'occasion du 25ème anniversaire de la société St Jean-Baptiste de Lowell doit se réunir ce soir.

Il fut nécessaire d'amputer la jambe de Patrick Gaffrey au dessus du genou, à l'hôpital St John, mardi. Gaffrey a été blessé, il y a eu une semaine lundi, dans un accident de voiture.

Ce matin, l'officier Provencher a arrêté en état d'ivresse, le nommé William Cummings, qui l'automne dernier avait été trouvé couché à côté d'un de ses frères qui était mort d'excès de boisson.

Des ouvriers sont à réparer les édifices et les terrains de Lakeview, et l'on s'attend à ce que ces améliorations soient toutes completées le 1er mai, quand ce lieu d'amusements sera ouvert au public.

Pous vos Thés, Cafés, inutile de visiter plusieurs magasins pour s'enquérir lequel vend à meilleur marché. Allez tout droit chez Dickson Bros, et vous acheterez au meilleur marché de la ville.

Mde O. J. Belle-Isle, une de nos modistes populaires qui était établie ici depuis un grand nombre d'années, a quitté Lowell samedi dernier pour aller se fixer définitivement à Pittsburgh, Mass. Bonne chance.

Les RR. PP. Lamothe et Nolin, O. M. I., sont partis pour Holyoke, Mass., où ils sont alles continuer la retraite des enfants et des hommes. Le Revd Père Campeau est revenu de ce même endroit samedi dernier.

Vive le Bon Marché, l'endroit des bargains extraordinaires où vous trouverez les meilleures occasions dans toutes les nouveautés de la saison. Allez faire une visite et vous serez surpris des avantages qui sont offerts.

Une mauvaise digestion est un acheminement vers toutes les maladies possibles. En donnant plus d'activité aux voies digestives, le Dr. Delisle's Kinium Compound fait le bonheur de ceux qui ont assez de souci de leur santé pour faire usage de cet excellent tonique. $1 la bouteille.

Mlle Blanche Beauregard, de Québec, est venue s'établir au milieu de nous.

MM. Siméon Viger et Alphonse Belle-Isle, pharmaciens de Lawrence, Mass., étaient à nos bureaux hier.

Notre compatriote, M. Charles H. Boisvert, à fait hier l'acquisition de deux magnifiques chevaux noirs importés du Canada.

M. Auguste Breton, du Maine, père du Dr J. H. Breton, notre célèbre médecin spécialiste, est arrivé ici hier pour y demeurer. Que son séjour lui soit agréable.

M. Moïse W. Mailloux, de North Cambridge, Mass., était à nos bureaux mardi. Il nous dit que Lowell est toujours sa place de prédilection et que bientôt il sera au milieu de nous.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une boutéille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville, R. I.

Par ce temps de stagnation industrielle, bon nombre de nos compatriotes ont, sans doute, songé à retourner s'établir sur une terre au Canada. Entre toutes les parties de la patrie canadienne, les Cantons de l'Est se recommandent spécialement aux agriculteurs, pour la fertilité du sol, la richesse des forêts, la salubrité du climat et l'excellence des eaux. A ceux qui seraient tentés de s'établir dans ces parages, nous conseillons de s'adresser à M. J. H. Gendrons à Sherbrooke, qui leur donnera tous les renseignements désirables, au sujet de propriétés de premier choix, qu'il offre en vente en d'excellentes conditions.

Dans la Pauvre Italie.

On lit dans un journal d'outremer:

"Ces jours derniers la reine Victoria est allée rendre visite au roi Humbert et à la reine Margherite au Palais Pitti à Florence.

Le lunch royal a été servi dans une vaisselle d'or massif."

Si nous en jugeons par les nouvelles d'Italie, le peuple est dans une affreuse misère et cependant ce roi Humbert ne mange pas dans des pots de fer-blanc, paraît-il.

Disparition d'un Pere de Famille.

Il y a environ cinq semaines, Louis A. Gordon, qui demeurait avec sa femme et ses trois petits enfants dans la corporation du Merrimack, est parti pour Newmarket, N. H., dans l'espoir d'y trouver de l'ouvrage, son intention étant d'y emmener sa famille aussitôt qu'il y serait établi.

Une semaine plus tard il écrivait à sa femme l'informant qu'il avait perdu sa besogne. Depuis lors la pauvre femme n'a reçu aucune nouvelle de son mari. La semaine denière elle écrivit au propriétaire de la maison de pension à Newmarket où son mari avait logé et il lui fut répondu qu'il était parti pour Lowell depuis un certain temps.

C'est encore une disparition mystérieuse.

Le "National" Disparu.

Le journal quotidien du consul Benjamin Lenthier, de triste mémoire, qui avait presque réussi à tuer la presse française aux Etats Unis, est mort et enterré.

Après une suspension de cinq semaines, les successeurs de M. Lenthier, MM. Roy et Bernier, annonçaient vendredi dernier la disparition de cette feuille quotidienne et en même temps qu'ils allaient continuer à publier ce journal une fois par semaine.

Nous espérons que ces nouveaux propriétaires ne marcheront pas sur les traces de leur prédécesseur qui a tué le *Travailleur*, le *Courrier* de Worcester, etc., et qui s'était fait l'esclave de quelques tireurs de ficelle du parti démocratique.

Succès à MM. Roy et Bernier.

ACCIDENT HORRIBLE.

Une Lourde Voiture Passe sur le Corps du Dr Bartlett.

Un accident horrible, qui aura probablement des suites fatales, est arrive mardi matin, vers les 9 heures, sur la rue Thorndike, à la hauteur de la gare de la rue Middlesex.

Le Dr Solon Bartlett montait en voiture la côte qui se trouve à cet endroit, lorsque deux chevaux appartenant à M. Charles Hanson et attelés à un lourd camion, s'en vinrent à toute épouvante en sens contraire. Le Dr Bartlett n'eut pas le temps de se garer et les deux chevaux de M. Hanson, qui étaient devenus incontrôlables, renversèrent la voiture du Dr Bartlett et celui-ci fut lancé sur le pavé.

Les chevaux sautèrent au-dessus de lui et les deux roues du véhicule lui passèrent sur le corps. Il était horriblement mutilé, souffrant de lésions internes et externes.

L'ambulance fut demandée et plusieurs médecins se rendirent sur les lieux. Ils constatèrent que le blessé avait les côtes enfoncées et que son état était critique.

Naissance.

Lundi, en cette ville, l'épouse de M. Henri Alexander, de la rue Common, un gros garçon. L'enfant a été baptisé hier soir et a reçu au baptême les noms de Jérémie, Armand, Henri.

Parrain et Marraine: Jérémie Choquette et Mlle Albina Alexander.

Lettres Non-Reclamees,

HOMMES.

Brière, Isidore
Boyer, Anselme
Clouthier, P.
Cutaigne, Francis
Dionne, Caliste
Demers, Alfred
Frénette, Louis
Gagné, C.
Garceau, Jeamee
Jules, Lacroix
Lantagne, N.
Lavallée, G. O.
Lancetot, Napoléon
Madoline, Joseph
Paradis, Pierre
Patenaude, Dr Sam'l
Pelaquin, Paul
Provencher, Arthur
Sturtevant, Wm. M.

FEMMES.

Augusta, Emilia
Blanchard, A.
Beaupré, Victoria
Boissonneau, Mde Delph
Daigneau, Maria
Gauthier, Maggie
Larivier, Delle Amanda
Mayotte, Minnie
Martel, Josephine
Robitaille, Emilia
Tremblay, Mlle Adèle

TRAVAUX PUBLICS.

La Premiere rue—Egout de la Rue Chelmsford.

Après la mauvaise température que nous avons eue, les travaux ont été répris lundi matin sur la 1ère rue et les nouveaux égoûts.

Sur la 1ère rue qu'on est en frais d'allonger, 100 hommes sont à l'ouvrage, et à mesure qu'on pourra en employer plus on le fera.

M. Harrigan, l'assistant du surintendant des rues, croit que si la température demeure favorable, l'égoût de la rue Chelmsford, qui a été commencé l'an dernier, sera terminé dans une couple de semaines. La barrière de la ferme municipale sera le terminus de cet égoût, ce qui se trouve à environ 200 pieds de l'endroit où les hommes sont maintenant à l'ouvrage. Il y a une centaine d'hommes employés à cette besogne.

Malgré le grand nombre d'hommes construisant l'égoût de la rue Foster, cette tâche sera plus longue que ce qu'on espérait, vu les difficulté qu'on éprouve pour creuser dans un terrain pierreux.

On achève la construction de l'égoût de la rue Perry et l'on espère que le terminus sera atteint dans deux ou trois semaines.

Assurances Payees.

Dans le dernier incendie qui a eu lieu la semaine dernière chez MM. Alfred Simard, Cyrille Constantineau et Léon Lemay, les réclamations des intéressés ont été réglées à l'amiable, le lendemain, avec H. C. Church & Son par l'entremise de M. Jos Labonté, agent d'assurance à leur emploi.

Grand Banquet.

Le comité républicain de cette ville est à faire les préparatifs d'un grand banquet devant avoir lieu dans la salle Associate, mercredi soir 25 avril.

Des discours seront prononcés par l'ex membre du Congrès Horr du Michigan, le gouverneur Greenhalge et le maire Pickman.

Un certain nombre d'autres républicains en vue seront aussi présents.

Entre Mari et Femme.

John et Fannie Connors, le mari et la femme qui demeurent dans la Court Avenue, étaient en état d'ivresse samedi et pendant la nuit ils se querellèrent comme chien et chat.

Le mari, pendant la querelle, frappa sa tendre moitié sur la tête avec un gourdin, lui infligeant une vilaine blessure et l'inondant de sang, ainsi que son bébé qu'elle portait dans ses bras.

Cruaute Envers un Cheval.

Dimanche, l'agent Drury, de la Humane Society, aperçut deux hommes en état d'ivresse qui conduisaient un cheval ayant toutes les apparences d'avoir été maltraité. L'animal était couvert de sueurs et il portait une blessure à une jambe de derrière qui était venue en contact avec le palonnier.

Les deux hommes entrèrent dans une maison de la Septième rue, et quand l'agent, en compagnie du policeman Clement, y entra pour les arrêter, ils s'échappèrent par la porte de service.

Le cheval fut logé dans une écurie de louage, et plus tard l'un des deux hommes fut arrêté au moment où il allait monter à bord d'un train en destination de Lawrence. Il dit se nommer Patrick McKenna.

LE MYSTERE

Ne S'est pas encore Eclairci.

Dimanche, a été trouvé sur le bord de la rivière Merrimack le portefeuille de Donovan, le marchand de glace disparu d'une manière si mystérieuse; il contenait plusieurs reçus et autres papiers. Quelque peu mouillé par la pluie, ce portefeuille n'avait pourtant pas l'apparence d'avoir séjourné dans l'eau de la rivière.

On n'a pas eu encore de nouvelles de l'homme disparu. Une recherche sera opérée vers l'embouchure de la rivière, dans l'espoir d'y trouver le corps de Donovan.

Pas d'Armee de Sans-Travail.

On avait annoncé qu'un des lieutenants de Swift, un individu de Boston qui est en train de recruter une armée de sans-travail pour aller rejoindre l'armée de Coxey en route pour Washington, devait être à South Lowell mardi pour faire des recrues en cette ville.

Entre 200 à 300 personnes, poussées par la curiosité plutôt que par autre chose, se rendirent sur les lieux, mais le lieutenant de Swift ne se montra pas.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux,)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6 50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

H. COSTELLO & CO.,

Vins, Liqueurs, &c., 154 Beach, Boston.

Vins de raisin directs de Californie; Vins Claret et Rouge de 75c. a $2 le gallon; Vins de Porto et Sherry Angelica et Muscated de $1 à $1 le gallon; Brandy de Raisin pur de $2 50 à $8 le gallon: Whiskey de $1.25 à $6 le gallon en grande quantité; Whiskey extra en bouteilles de $8 à $14 la caisse, selon l'âge. Envoyez pour la liste des prix.

FUNERAILLES DE M. COTE.

Ceremonies Imposantes a l'Eglise St Joseph.

Une de nos anciennes familles de Lowell vient d'être plongée dans le deuil par la mort d'un de ses membres, M. Joseph Côté, décédé samedi soir, à Manchester, à l'âge de 24 ans, après avoir souffert des fièvres cérébrales pendant quelques semaines. Les restes mortels furent ramenés dimanche à Lowell et conduits à la résidence des parents, 10 Simpson Place, rue Thorndike.

Le défunt, qui était très populaire au milieu de nous, appartenait à la Cour Samuel de Champlain et à l'Union des cigariers. Il laisse pour déplorer sa perte un père, une mère inconsolables, deux frères M. Charles Côté Chef-Ranger de la Cour Samuel de Champlain, M. Philippe Côté, ébéniste, Mlles Angélina, Malvina et Rose Côté.

Les funérailles ont eu lieu mardi matin, à 9 heures, à l'église St Joseph, au milieu d'une foule nombreuse composée de parents et d'amis.

Le temple avait été revêtu de ses plus beaux habits de deuil et était richement illumine.

Le convoi funebre s'était mis en marche de la résidence des parents, 10 Sampson Place.

Le Révd P. Féat, assisté des RR. PP. Amyot et Campeau, comme diacre et sous diacre, chanta une messe solennelle de requiem. Un chœur nombreux composé des amis de la famille chanta la messe des morts harmonisée, sous la direction de M. A. N. Duval. M. E. Vincelette accompagnait à l'orgue. Les porteurs des coins du poêle étaient MM. Dr Georges Constantineau, Frank Ricard, Alcide Parent et Amédée Lebrun.

La Cour Samuel de Champlain était représentée par une délégation composée de MM. William Chaloux, Georges Baril, M. Millot, Ezear Lamoureux, Cyrille Constantineau et M. Hurtubise.

M. Amédée Archambault agissait comme maître de cérémonies.

L'inhumation a eu lieu au cimetière catholique, où de nombreuses fleurs ont été déposées sur la tombe du défunt dont la perte laissera un grand vide au milieu de nous.

M. Jos Albert était chargé des funérailles.

Nous offrons nos plus sincères condoléances à la famille éplorée.

UN SUICIDE.

Cause Par l'Abus des Liqueurs.

Vers 5 h. 45, mardi matin, une détonation d'arme à feu mettait sur pied les personnes habitant la corporation du Suffolk. On découvrit bientôt au No 1 rue Gore l'auteur de ce coup, et l'on apprit qu'un nommé Georges Plouffe venait de se suicider en se tirant dans la bouche un coup de revolver calibre 32.

La balle traversa la tête et la mort fut instantanée.

Depuis samedi dernier, Plouffe était sous l'influence de la boisson et la famille ne sait à quoi attribuer ce suicide, sinon que dans un moment d'aliénation mentale causée par l'abus des spiritieux le malheureux se serait ôté la vie.

Il était âgé de 43 ans et habitait Lowell depuis 24 ans.

Il travaillait à la filature du Tremont en qualité de garde-ascenseur. Il était marié et père de huit enfants. Le plus jeune n'est âgé que de neuf mois.

Plouffe appartenait à la société "Pilgrim Fathers Garfield Commandery."

L'entrepreneur des pompes funèbres Brooks fut averti, ainsi que le coroner Irish.

Resolutions de Condoleances.

A leur assemblée régulière, tenue le 17 du présent mois, les membres de la Corporation de l'Association Catholique, ont adopté unanimement les résolutions suivantes:

Il est proposé par M. E. H. Choquette, appuyé par MM. Thomas Caron, Henri Daigle, Ed. Martel, L. V. Poulin, A. Bibault, Wm. Drapeau et W. Cadorette, que la Corporation des Membres de l'Association Catholique a appris avec une vive douleur la perte sensible qui vient d'affliger son digne et bien aimé directeur spirituel, le Révd. Père D. N. Forget, O. M. I., dans la personne de son vieux père, M. Jean Félix Forget, décédé à Ste Thérèse, P. Q., le 12 du courant.

Il est proposé par M. William Drapeau, appuyé par MM. W. Barrette, E. Lanoue, Jos. Choquette, E. Trépanier, Jessé Alexander, G. Giroux et E. Provost, que nous partagions sincèrement l'affliction de notre dévoué directeur dans la grande épreuve que la divine Providence lui a fait subir en lui enlevant celui qui était l'objet de son grand amour filial.

Il est proposé par M. Charles Giroux, appuyé par MM. G. E. Mongeau, Jos. Lamoureux, E. Landry, Joseph Audette, Joseph Huard et Adélard Guimond, que les membres de la Corporation de l'Association Catholique désirent offrir au Révd. Père Forget l'expression de leur bien vive sympathie dans sa profonde douleur et lui transmettre ainsi qu'à sa famille éplorée copie des présentes résolutions.

Un Beau Banquet.

Mardi soir, les actionnaires et les employés de la Merrimack Clothing Co se réunissaient dans les salles de banquet de l'Associate Building, sur la gracieuse invitation de M. John O'Hearn, gérant de cet établissement.

Il s'agissait d'une fête d'intimes après les premiers six mois de succès de cette nouvelle maison qui est aujourd'hui reconnue comme une des principales de la Nouvelle-Angleterre.

Un peu avant 9 hrs, les invités se mirent à table et un splendide menu fut servi par la D. L. Page Co. Les discours furent ensuite à l'ordre du jour et chacun des orateurs retraça les succès obtenus par les actionnaires depuis l'ouverture qui a fait époque dans les annales commerciales de la ville.

M. O'Hearn durant la soirée fut très souvent applaudi et chacun de ceux qui étaient présents promirent leur encouragement pour faire prospérer l'établissement du Merrimack Clothing Co.

C'EST L'AMOUR

Qui a Rendu Folle cette Pauvre Fille

Buffalo, 17 avril—Il y a quelques semaines, Charles Shanley, un marchand retiré d'affaires, fit annoncer qu'il avait brisé l'engagement de sa fille Emma avec William Knox, un jeune homme distingué.

Knox est un presbytérien et Mlle Shanley est catholique, et ils ne pouvaient s'entendre sur le choix d'une église dans laquelle aurait lieu la cérémonie du mariage.

Le père de la jeune fille, devenant irrité, dit au jeune Knox de ne plus mettre les pieds dans sa maison. Le couple continua secrètement à se rencontrer pour se jurer un amour éternel.

Il y a une semaine Knox proposa à sa dulcinée de l'enlever, ce à quoi Mlle Shanley consentit à demi.

Quand l'heure fixée pour la fuite des deux tourtereaux sonna, la jeune fille ne vint pas au lieu du rendez-vous. Elle écrivit à Knox pour lui annoncer que son père avait eu vent de l'affaire et l'avait empêchée de tenir sa promesse.

Knox, pensant qu'en simulant de la froideur envers la jeune fille, il la forcerait à quitter sournoisement la demeure paternelle pour partir avec lui, ne répondit pas aux lettres qu'il recevait de Mlle Shanley et ne fit pas un pas pour la rencontrer.

La jeune fille, croyant que son amant l'avait abandonnée, en perdit le boire et le manger, et elle ne tarda pas à tomber malade.

Quelques jours plus tard elle était folle et il fallut l'envoyer dans un hôpital pour y être soignée.

Knox apprit, par les voisins, ce qui c'était passé, et il courut chez Shanley pour expliquer sa conduite; mais il était trop tard, la jeune fille, qu'on allait transporter à l'hôpital, ne le reconnut même pas. La malheureuse eut une violente attaque d'épilepsie; et le père est très peiné.

Les médecins de l'hôpital n'ont pas grand espoir de sauver la pauvre enfant.

AVANT SON MARIAGE

Un Repris de Justice se Suicide

Fayetteville, Ark., 17 avril—Il y a une couple d'années William Watson fut arrêté ici pour vol de whiskey dans une distillerie. Il sortit de prison sous caution, puis disparut.

Il paraîtrait qu'après avoir erré ici et là, il devint un dévaliseur de train et réussit à s'emparer ainsi de plusieurs milliers de dollars.

Quand il eut ce magot, Watson alla s'établir à Canton, où il fonda une maison commerciale qui devint bientôt prospère.

Il mena pendant quelques années une vie paisible.

A la veille de son mariage avec une jeune héritière de la meilleure société de Canton, il apprit que la police avait découvert sa retraite et qu'il allait être arrêté.

Plutôt que de se laisser traîner en Cour d'Assise, Watson préféra mourir, et en conséquence il se brûla la cervelle.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussedures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass.

Propriétaires du Dr Delisle's Kinium Compound.

MADELINE POLLARD.

ELLE PARLE DE SES ESPERANCES POUR L'AVENIR.

Elle Continuera a Demeurer a Washington.

Washington, 17 avril—Madeline Pollard, aujourd'hui célèbre, a été interviewée encore une fois, et elle a ouvert son cœur. Cette interview est tellement intéressante que les lecteurs nous saurons gré de la leur mettre sous les yeux.

Mlle Pollard est encore à l'hôpital de la Providence, où elle fut transportée dans un grand état de faiblesse le dernier jour du procès. Elle demeurera encore une dizaine de jours à l'hôpital, c'est-à-dire tant qu'elle ne se sera pas remise du choc nerveux qu'elle éprouvé.

Elle occupe un appartement très confortable, et de magnifiques bouquets, ainsi qu'une quantité énormes de lettres et de télégrames de félicitations, qui lui ont été envoyés de toutes les parties du pays, encombrent sa chambre.

A Propos du Procès.

Mlle Pollard a dit d'une manière quelque peu affectée, qui lui est propre:

"Le procès a été équitable. Tout le monde en reconnaît la justice, et rien ne me donne plus de satisfaction que de savoir que le verdict a été rendu non parce que le jury sympathisait avec moi, mais à cause de la force des témoignages qui ont été rendus en ma faveur.

"Quant en ce qui concerne les dommages intérêts accordés, je ne m'en soucie que très peu. Naturellement, j'aurais préféré que la somme ne fut pas réduite, mais je comprends que le plein montant des dommages est bien rarement alloué.

"Tout ce que je désirais, c'était d'être crue. En rendant un verdict en ma faveur, les jurés ont démontré que l'histoire que j'ai racontée était vraie. En général le peuple est convaincu que j'étais dans mon droit, que j'étais une personne honnête qui a eu le malheur de tomber entre les mains d'un homme pervers. Tout a été prouvé, à part'r du fait le plus insignifiant jusqu'aux témoignages les plus importants.

Le Nouveau Procès.

Mlle Pollard déclara ensuite qu'elle ne connaissait pas grand chose à ce propos, qu'elle ne lisait pas les journaux, qu'elle serait avertie quand le temps des procédures serait arrivé et que ses avocats la laissait dans une ignorance totale à ce sujet, afin de ménager ses nerfs.

"Je n'ai pas vu mes avocats depuis dimanche, dit Mlle Pollard. Si la cause est portée devant la Cour Suprême, je suis presque certaine qu'aucun changement ne sera fait dans le verdict, à moins que le montant des dommages ne soit augmenté. Je ne crains pas le résultat.

Elle Restera à Washington.

"Mais le peuple désire connaître mes projets pour l'avenir, continua Mlle Pollard.

"Vous pouvez lui dire que je vivrai et mourrai à Washington, que je serai enterrée dans un cimetière de cette ville. Rien ne pourra m'induire à quitter la capitale, et quand je voudrai prendre des vacances, j'irai à Lexington, Ky., où je serai avec ma famille.

"Mon frère, qui est à Washington et s'occupe de certaines besognes spéciales pour un journal, pourvoira à mes dépenses."

A Propos de Théâtre.

—Alors vous n'avez pas l'intention de devenir actrice? demanda le correspondant.

"Non, je n'ai pas cette intention, répondit Mlle Pollard. Je n'irai pas jouer dans les théâtres, je ne ferai pas de conférence, je ne joindrai par une troupe d'opéra. On m'a offert à partir de $60 jusqu'à $1000 par soir, mais rien ne pourra m'induire à faire de l'argent au moyen de la pénible notoriété que j'ai acquise."

Et tout en pleurant Mlle Pollard continua:

"Je vais tenter de vivre une nouvelle vie. Je vais étudier comme je ne l'ai fait auparavant, et quand j'aurai toutes les qualifications voulues, je me mettrai à écrire. Je signerai toujours d'un nom de plume."

D'Autres Explications.

Revenant à son intention de demeurer à Washington, Mlle Pollard a dit:

"C'est ici la seule place où je puis vivre. Je préfère rester sur le champ de bataille jusqu'à la fin de la bataille, et quoique je n'espère pas faire des amis, à moins que quelqu'un m'admire dans mes écrits, je vais montrer au peuple qu'une femme pécheresse, complètement déshonorée, peut être une pénitente sincère et se reformer de telle sorte qu'elle puisse être de nouveau respectée.

"Quant à M. Breckinridge, je n'ai rien à dire. Concernant son retour au Congrès, je ne dis que ceci: que si M. Breckinridge représente le peuple du district d'Ashland, si les votants de cette partie du pays veulent encore être représentés par lui, qu'il retournent au Congrès. Si non, qu'il se retire dans la vie privée. C'est mon opinion que les gens de Kentucky ne veulent plus de Breckinridge."

Purifier le Congrès.

Parlant du mouvement mis sur pied par les femmes de Washington pour purger le Congrès de ses hommes immoraux, Mlle Pollard a dit:

"Les femmes de Washington font bien. Leurs motifs sont les meilleurs, et personne ne connaît mieux que moi le grand besoin qu'a le Congrès d'être purifié."

Mlle Pollard a reçu des lettres de félicitations de personnes habitant presque toutes les parties du pays dont elle n'avait jamais entendu parler auparavant.

UN MYSTERE PARISIEN

La Recluse du Boulevard Montmartre

Paris, 17—Le *Figaro* racontait, ces jours-ci, que dans une maison du boulevard où sont situés les bureaux d'un journal fort connu et où habite la plus célèbre des chroniqueuses parisiennes, vit une vieille dame absolument séquestrée depuis quinze ans.

L'immeuble ainsi désigné, dit une autre feuille parisienne, est celui où habite Mme Séverine et où sont situés les bureaux de la *Libre Parole*, le No. 14 du boulevard Montmartre. Est-il vrai qu'en plein Paris, dans une maison qui ne désemplit pas du matin au soir, ni du soir au matin, un pareil mystère ait pu si longtemps demeurer inéclairci? Si extraordinaire que cela puisse paraître, il en est ainsi, pourtant.

Depuis huit ans, en effet, et non quinze comme le croit le *Figaro*, au cinquième étage, une vieille dame, parente du directeur d'un grand journal mondain, Mde M..., vit dans une claustration complète. Personne, depuis ces huit ans, en dehors de son intendante, ne l'a aperçue.

Aussi l'imagination aidant, s'est-on fait de cette énigmatique locataire une idée des plus fantastiques. Les suppositions les plus folles et aussi les plus macabres ont couru sur son compte.

Longtemps, parmi les domestiques qui habitent les combles, on a cru que la vénérable personne avait été momiée par des procédés inconnus. Si on interrogeait les trois autres femmes, intendante, cuisinière, femme de chambre, qui habitait l'appartement, leurs réponses étaient toujours si évasives, si réservées qu'on ne savait que croire.

Toutes trois prétendaient n'avoir jamais vu leur maîtresse.

—Quand je fais la chambre à coucher, disait la femme de chambre, madame reste dans le salon.

—Quand je sers les repas, disait la cuisinière, madame attend que tous les mets soient apportés et que je sois partie, pour se mettre à table.

De sorte que ni l'une ni l'autre ne pouvait dire si Mme M... était grande ou petite, brune ou blonde, âgée ou non.

Mais si elle tient à rester ignorée du reste du monde, elle n'exige pas avec moins de fermeté que le monde ne s'occupe pas d'elle. Sur la porte de l'appartement est apposé le placard suivant:

Ne Sonnez Pas
S. V. P.

Il n'y a Personne.

Et, de fait, si vous sonnez, vous en êtes pour vos frais. La porte reste close...

Toutes les versions ont couru sur les mobiles qui auraient déterminé la recluse à murer ainsi sa vie aux regards de ses contemporains. On n'a jamais pu connaître la bonne.

NOVORO

DU DR. PIERRE.

est un des meilleurs remèdes de notre époque. Il nettoie le sang, renouvelle la vitalité, enlève du corps tout germe de maladie, et met en même temps les organes dans de bonnes conditions de fonctionnement. La médecine se compose de plus de trente sortes d'ingrédients différents, tirés principalement du règne végétal; il est connu et en usage depuis plus de cent ans. Son emploi a été très avantageux dans la généralité des maux qui de nos jours affectent l'humanité et principalement dans ces maladies qui proviennent du sang et des désordres de l'estomac, telles que constipation, maux de tête, maladie des reins, condition bilieuse, jaunisse, rhumatismes, hydropisie, dyspepsie, fièvre intermittente, érésypèles, scrofule, plaies purulentes, démangeaisons, vers, éruptions cutanées, maux et plaies, excroissances cancéreuses, douleurs dans le système osseux, émaciation, maladies de femmes, faiblesse, maux de reins, étourdissements, etc.

Le **Novoro** n'est pas une médecine brevetée, et il n'est pas en vente chez les droguistes; mais, mus par un sentiment de gratitude envers le docteur et désireux de faire participer le genre humain aux bénéfices qu'ils en ont reçus, les hommes et les femmes qui ont été guéris par ce remède en sont devenus les agents et le font ainsi parvenir aux malades les plus éloignés.

Il a une grande valeur comme remède de famille, particulièrement pour les personnes qui demeurent à une grande distance des médecins et des pharmaciens. Le remède ne peut pas être obtenu des droguistes, mais seulement des agents locaux.

Les personnes qui demeurent là où il n'y a pas d'agents pour la vente du **Novoro du Dr. Pierre**, peuvent obtenir directement du propriétaire 12 bouteilles d'essai de 35c., contre l'envoi de $2.00. La même personne ne peut obtenir cette offre spéciale qu'une seule fois.

DR. PETER FAHRNEY,
112-114 South Hoyne Avenue, Chicago, Ill

FEUILLETON

84

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIE.

VIII

C'était à la minute même où Diane semblait devoir revenir à la sensibilité.

En effet, tandis que la porte du salon s'ouvrait pour livrer passage à M. de Linières précédant Roger, la comtesse avait entr'ouvert les paupières, et son regard, encore vague, s'arrêtait sur les deux jeunes filles toujours agenouillées devant elle. Elle n'avait pas encore la force de se rendre compte de ce qui s'était passé que déjà elle tendait, instinctivement, les mains aux chères créatures qui assistaient à ce réveil qu'elles avaient tant appelé, de toute leur âme, implorant Dieu de venir au secours de leur bienfaitrice.

Le docteur Hébert était radieux. Ce résultat qu'il n'avait pas osé espérer lui donnait confiance pour l'avenir. Mais sa satisfaction s'assombrit tout à coup d'un nuage. En entendant s'ouvrir la porte, il s'était retourné avec vivacité et avait, le premier, aperçu le comte. Ce retour, se produisait au moment même où la malade reprenait ses sens, pouvait être un danger terrible en provoquant une nouvelle crise dont l'issue serait peut-être fatale.

Aussi M. Hébert se porta-t-il vivement vers les nouveaux venus, dans l'intention de les prier de ne pas se montrer pour le moment. Mais déjà la comtesse avait vu ce qui se passait. En apercevant son mari, la pauvre femme fit un effort pour se lever. Et, désignant, les deux jeunes filles agenouillées, elle dit à M. de Linières d'une voix tremblante.

Ah! monsieur le comte, vous avez donc permis qu'elles ne partent pas tout de suite.

M. de Linières eut un geste pour protester. Au son de cette voix, à l'accent si maternel qu'avait trouvé Diane, il sentait son courroux gronder en lui, réveillé à l'improviste, malgré tous les efforts faits pour le contenir et le dissimuler. Diane attendait, pâle, haletante. Alors le chevalier de Vaudrey intervint, couragensement, par une de ces phrases qui avaient eu raison déjà de la colère du comte. Il s'approcha de M. de Linières. Et, tout bas:

C'est son arrêt que vous allez prononcer! dit-il.

Son regard s'arrêta, anxieux, sur le visage du comte, comme s'il eût espéré dicter à celui-ci la seule réponse à faire. Pendant la seconde qui suivit, Diane envoya au mari tant éprouvé une pensée de clémence dégagée de tous les conseils que soufflent l'orgueil humaine, la jalousie du passé. M. de Linières s'inclina comme si une volonté supérieure lui eût commandé de se courber devant une infortune plus grande que celle qu'il subissait lui-même. Et, répondant à la question que lui adressait Diane:

Oui, dit-il, je l'ai permis, madame.

La malade, éperdue, porta vivement la main à son cœur, étouffant une exclamation qui était, à la fois, un cri de bonheur et un remerciement. Mais, avant qu'elle eût pu formuler l'expression de sa reconnaissance, le comte reprit:

J'ai compris qu'une éternelle douleur.

Il avait de la main indiqué Roger qui, le visage bouleversé, attendait la fin de cette scène.

Puis, s'adressant à la comtesse qui tendait vers lui ses mains amaigries, tremblantes, ces pauvres mains dont la fièvre avait dévoré les chairs, il prononça d'une voix paternelle, de cette voix compatissante qui va au cœur des affligés:

Je sais, Diane, toute votre tendresse pour ce fils de votre sœur... Et vous voyant si désespérée de son malheur, j'ai imposé à mon âme... au juste orgueil de ma maison... un bien grand sacrifice. Ces jeunes filles ne partiront pas!

Aucune description de la scène qui suivit ne saurait donner une idée de la stupéfaction qui accueillit les dernières paroles qu'avait prononcées le comte. Diane s'était avancée chancelante, vers son mari et s'écriait avec joie:

Elles ne partiront pas!

Elle n'osait croire à tant de bonheur et reportant ses yeux pleins de larmes, de douces larmes, celles-là, sur Roger, elle semblait lui demander si elle avait bien entendu, bien compris; si tout cela n'était pas un rêve, l'effet d'une hallucination de son esprit. Puis, elle revenait vers le comte, les mains ouvertes, appelant l'étreinte dans un mouvement d'indicible affection pour l'époux qu'elle voulait consoler des longues tristesses que sa maladie à elle lui avait fait subir.

De son côté, Henriette avait compris. Elle aussi était troublée, et son cœur serré depuis longtemps de ces joies douces de son enfance débordait de bonheur. Elle haletait, impuissante à exprimer sa reconnaissance à celui qui pardonnait, qui oubliait, qui, ainsi qu'il l'avait dit lui-même, s'était imposé un bien grand sacrifice. Brisée d'émotion, elle murmurait:

Ah! monseigneur! monseigneur! que ne vous dois-je pas!

Puis, fléchissant les genoux, elle tomba aux pieds de M. de Linières, saisit les mains qu'il lui tendait et y posa respectueusement ses lèvres. Le comte la releva. Et, toujours sur ce ton paternel qu'il semblait maintenant avoir adopté, il lui dit:

Je consens, mademoiselle, à ce que vous demeuriez à Paris. Vous avez reçu l'hospitalité d'un protecteur, d'un homme de bien auquel j'ai, depuis longtemps, donné mon amitié et qui veut bien m'honorer de la sienne.

Oui, docteur, poursuivit le comte, c'est à vous que je confie, pour l'instant, la garde de l'orpheline, en attendant...

Il s'interrompit, regardant alternativement le chevalier et Henriette qui s'étaient rapprochés l'un de l'autre. Puis, s'adressant à son neveu.

Roger, fit-il je vous reverrai tout à l'heure chez moi, afin de vous faire part de la décision que j'ai prise de réaliser vos vœux les plus chers. Et aussi la condition que je mets à votre union

Un cri d'indicible joie interrompit la phrase, exclamation poussée en même temps par les deux jeunes gens qui avaient compris que le comte de Linières les fiançait l'un à l'autre. Le chevalier aurait voulu demeurer plus longtemps auprès de celle qu'on lui permettait d'aimer après tant et de si terribles épreuves pour son cœur. Il aurait voulu aussi rester auprès de la comtesse traversant, en ce moment, une crise de bonheur qui pouvait avoir les plus grands résultats sur son état de santé.

Mais le regard de M. de Linières vint lui rappeler qu'il devait y avoir entre eux une explication nouvelle. M. de Linières mettrait, avait-il dit, des conditions à la réalisation de ses vœux. Le chevalier ne pouvait se défendre de certaines appréhensions. Aussi, au regard que lui adressait le comte, répondit-il par un regard où se lisait une vive anxiété.

Mais il fallait obéir. Il alla donc baiser la main de la comtesse qui, les yeux humides de larmes, lui indiquait du regard la pauvre aveugle qui avait peine à contenir son émotion et se tenait les mains jointes comme si elle eût prié. Roger, incliné vers Diane, murmura quelques mots d'espérance. M. Hébert, voulant éviter une nouvelle émotion à sa malade, lui dit tout bas:

Partez, mon ami, maintenant que nous avons réussi en grande partie dans la réalisation de nos projets.

Et il entraîna doucement le chevalier vers la porte. Roger, au moment de disparaître, adressa à Henriette un regard où il mit tout ce qu'il avait en lui d'espérance et d'amour. Lorsque la porte se fut refermée derrière Roger, le comte éprouva une sensation de soulagement. La présence du neveu qui avait eu, à la fin, raison de ses sévérités et de sa volonté, n'était pas sans mettre l'esprit de M. de Linières à une douloureuse épreuve.

Arrivé au point de faire taire en son âme tous les sentiments de colère et de violence, pour n'écouter que sa conscience qui lui dictait un élan de générosité, le mari de Diane avait voulu que le seul témoin qui fût réellement au courant de la situation ne le troublât pas par sa présence. Aussi ne se donna-t-il plus le temps de revenir sur les bons sentiments. Et allant, les mains tendues, vers le médecin qui était retourné auprès de la comtesse:

Mon cher docteur, dit-il sans hésitation, vous êtes décidément à la fois le médecin du corps et le médecin de l'âme. Grâce à vos doubles soins, la comtesse de Linières éprouve en ce moment une amélioration incontestable.

Diane avait levé les yeux sur son mari, et ses joues, naguère encore d'une pâleur livide, se coloraient maintenant d'une légère nuance rosée.

Il ne tient qu'à vous, interrompit le docteur, que cette amélioration que, comme vous, je constate avec bonheur, ne devienne rapidement une belle et bonne convalescence.

Je sais quel moyen il convient d'employer pour obtenir ce résultat, répliqua le comte en se maîtrisant pour conserver tout son calme et l'assurance de sa voix.

Il faisait un violent effort pour ne rien laisser percer des tourments de son âme, en présence de celle dont, maintenant, il connaissait la lamentable histoire. Les paroles que Roger avaient prononcées avec tant de véhémence en forme de réquisitoire contre les sévérités du marquis, résonnaient encore à ses oreilles comme pour lui dicter sa conduite envers la victime si résignée à son sort.

Pendant une seconde, tous les incidents qui s'étaient accomplis, il le savait maintenant, au prix de terribles et cruels sacrifices, lui revinrent à la mémoire, pour lutter contre les retours offensifs de son amour propre et de son orgueil. Il fit appel à toute son énergie pour ne pas faiblir au moment suprême. Et prenant Louise par la main, il invita doucement la jeune fille à se relever.

La pauvre aveugle, étonnée de ce mouvement affectueux, eut un tressaillement, et sa voix tremblait lorsqu'elle répondit à M. de Linières:

Oh! monsieur le comte, pourquoi ne permettez-vous pas que je demeure prosternée au pied de ma bienfaitrice?

Venez, mon enfant! insista le comte.

Et, conduisant par la main l'aveugle auprès de Diane stupéfaite:

Comtesse, fit-il avec douceur, voici de nouveau cette pauvre créature sans appui! Lorsque mademoiselle (et il indiquait Henriette) devra se consacrer tout entière à une autre affection, l'orpheline sera bien délaissée et bien triste.

Il regarda la comtesse avez une expression d'infinie douceur, comme s'il eût voulu lui donner le change sur la douleur qu'il éprouvait en ce moment. Et vivement:

Si vous le voulez, madame, eh...bien!...nous l'adopterons!

Un cri de joie s'échappa des lèvres de la comtesse. Diane s'était levée et regardait fixement son mari, redoutant que celui-ci n'eût voulu la soumettre à une épreuve nouvelle et décisive. Mais, sur le visage du comte, elle ne lut qu'une expression de douceur et de compassion sincère. Et frémissante de bonheur, elle tendit les bras pour recevoir sur son cœur l'enfant qu'on lui rendait, l'ange qu'on lui permettait d'aimer sans contrainte, ouvertement, comme les mères aiment les chers petits êtres qu'elles ont mis au monde et dont elles ont entouré l'enfance de toute leur sollicitude, de toute leur tendresse. Solennellement le duc ajouta en baissant la voix:

Elle sera notre fille!

Ce fut Louise qui répondit. Elle s'était retournée avec vivacité vers le comte, comme si ses pauvres yeux éteints allaient retrouver leurs éclats pour regarder celui qui se proposait de l'adopter.

Moi... votre fille!... s'écria-t-elle.

Mais déjà la comtesse était tombée aux genoux de M. de Linières et baisait avec transport les mains de celui qui venait de s'élever à ses yeux au plus haut degré de grandeur d'âme et de générosité qui se pût imaginer. Et tandis que ses lèvres frémissaient sur ses mains agitees, elles aussi, par l'émotion contenue, Diane murmurait:

Ah!... monsieur!... Vous savez tout!

Et je veux tout oublier! répondit le comte.

Puis montrant l'aveugle qui, elle aussi, s'était agenouillée:

Embrassez-là donc, madame! ajouta-t-il.

Cette fois la mère ne put contenir l'élan de son cœur. Elle saisit à deux mains la tête chérie et l'embrassa avec effusion, tandis que, remué jusqu'au fond de l'âme, M. de Linières bulbutiait:

Et... appelez-la... votre fille!

C'en était trop pour la nature si impressionable et déjà si éprouvée de la comtesse. Diane donna un libre cours aux larmes qu'elle avait contenues jusque-là. Et c'est au milieu des sanglots, alternant avec ses baisers maternels, qu'elle s'écria:

Ah!...ma fille!...

Ce fut alors le tour du docteur d'intervenir. S'avançant avec émotion vers la comtesse:

Ah! les voilà enfin, ces bonnes larmes tant désirées!

Et il avait pris, avec un sentiment tout paternel, les mains de Diane qu'il pressa avec joie dans les siennes.

Maintenant, s'écria-t-il au comble de la satisfaction et de l'orgueil professionnels, je puis répondre de la guérison rapide et complète.

Puis se tournant vers M. de Linières:

Monsieur le comte, ajouta-t-il, vous étiez le seul médecin consultant que je voulusse appeler auprès de notre chère malade. Et vous voyez qu'à nous deux nous avons eu raison de cette mystérieuse affection si longtemps rebelle à ma science.

Il avait appelé Henriette auprès de lui, d'un imperceptible signe de tête. Et la présentant au comte:

Je vais emmener avec moi celle que vous voulez bien laisser sous la garde de mon affection paternelle. C'est chez moi que vous pourrez la retrouver, le jour où vous aurez une bonne nouvelle à lui apprendre.

Louise avait entendu. Et s'adressant au docteur:

Vous voulez donc me séparer d'Henriette? demanda-t-elle avec inquiétude.

Ce fut le comte qui répondit:

Dites donc à cette enfant, madame la comtesse, fit-il d'un ton radouci, dites-lui que vous désirez la garder auprès de vous, puisque vous avez voulu que nous soyons tous deux ses protecteurs, ses amis... ses parents d'adoption!

Diane leva sur le comte ses yeux baignés de larmes. Et dans ce regard, il y avait un remerciement parti du fond de l'âme. Quant à Louise, émue et toute tremblante, elle caressait les mains de la comtesse, en disant à celle-ci:

Ah! madame, si je pouvais vous voir!

Vous la verrez! s'écria le docteur Hebert avec conviction, j'en fais mon affaire.

Diane avait fixé les yeux sur son médecin.

Quoi? fit-elle, docteur, vous pourriez..

M. Hébert, revenu de son mouvement d'enthousiasme, leva les yeux au ciel en murmurant:

Je la soignerai, madame! Dieu la guérira!

Tout le monde comprenait qu'il était temps de mettre un terme à cette scène qui avait été si émotionnante pour ceux qui y avaient pris part. Aussi, s'adressant à Henriette, le docteur Hébert commença en ces termes:

Il va vous paraître cruel, mon enfant, après avoir retrouvé miraculeusement votre compagne, votre amie d'enfance, celle que vous avez toujours considérée comme la plus douce, la plus affectueuse des sœurs, il va vous sembler bien cruel, dis-je, de demeurer séparée d'elle. Il le faudra cependant. Vous comprenez que M. le comte de Linières, en accueillant cette pauvre deshéritée, fait acte pie; mais qu'il a pour excuse l'inépuisable charité de Mde la comtesse. Toutefois cette charité ne peut, quant à présent, s'étendre jusqu'à-vous, mon enfant, pour qui ce sera un devoir d'attendre, dans la retraite que vous trouverez chez moi, que M. le comte ait jugé le moment de vous réunir à votre amie, à votre chère Louise.

Oh! je sais, je sais ce que vous voulez dire, monseigneur, et c'est aux pieds de monseigneur que je fais, de nouveau, le serment d'être obéissante aux volontés de M. le comte, quoi qu'il doive en coûter à mon cœur!

Après cette déclaration si formelle et si émue à la fois, Henriette s'était levée et, courant prendre Louise dans ses bras, elle la tint pressée sur son cœur mêlant ses larmes aux siennes et murmurant à cette amie de son enfance toutes les protestations d'affection fraternelle, tous les vœux qu'elle formait pour son bonheur à venir, toutes ses espérances, enfin!... Et Louise répondait:

Oh! ma sœur bien aimée, Dieu nous a prises en pitié, après tant et de si pénibles épreuves; remercions-le, ma sœur, et bénissons-le chaque jour dans les prières que nous lui adresserons.

Diane prit alors la parole:

Vous ne serez plus séparées, chères créatures, comme vous l'avez été pendant ces longs mois qui viennent de s'écouler. Celui qui a voulu que vos tourments, vos infortunes, prennent fin en ce jour béni que je n'oublierai de ma vie, celui-là permettra que vous vous revoyiez.

Et comme M. de Linières, absorbé, ne répondait pas:

Oui, poursuivit la comtesse, lorsque notre bon docteur viendra rendre visite à la chère enfant, qu'avec l'aide de Dieu il va guérir de la cécité dont elle est affligée, vous l'accompagnerez ici, mon enfant!

Certes! ajoute M. Hébert; mais il arrivera quelquefois que je désirerai observer l'état de ma petite maladie, en présence de mes lèvres, à Saint Louis...

Alors, c'est toi, ô mon Henriette, qui viendra, qui viendra me chercher ici pour me conduire auprès du docteur!

Et se tournant instinctivement vers le comte:

N'est-ce pas, monseigneur?

Oui! j'y consens! soupira le comte en regardant longuement Diane qui, rompant avec toute contrainte, avait attiré l'aveugle sur son cœur et l'embrassait avec effusion.

Oui! ma fille conclut-elle en permettant à Henriette de lui baiser les mains.

M. de Linières se dirigea vers la porte. Puis au moment de sortir:

Docteur, prononça-t il, je vous laisse prendre avec la comtesse les arrangements qui conviendront le mieux pour que ces deux jeunes filles puissent se rencontrer souvent, soit ici, soit ailleurs!

Et succombant à l'émotion qui l'étouffait, le comte de Linières ouvrit vivement la porte et disparut.

Le chevalier de Vaudrey avait précédé le lieutenant de police dans le cabinet où le magistrat lui avait dit de se rendre.

Après les émotions si diverses qu'il avait éprouvées depuis le matin, alors qu'en se rendant à l'hôtel de Linières il redoutait tout des emportements et de la rancune du parent qu'il avait indisposé contre lui, le jeune homme avait ressenti une immense joie en se retrouvant en présence d'Henriette, dans les conditions que l'on sait. Non! ce n'était pas une illusion; il avait bien compris ce qu'avait voulu dire le comte, il avait parfaitement saisi le sens exact de la pensée de M. de Linières, lorsque celui-ci lui avait parlé des conditions qu'il mettrait à ce que la jeune fille ne s'expatriât pas. Il savait, dès ce moment, que celle qui avait tant souffert par lui ne subirait pas un odieux châtiment pour avoir ouvert son cœur à l'amour, tout en chassant les folles espérances!

Tout d'abord il s'était abandonné à une joie immodérée et laissé son âme se saturer de ce bonheur inespéré. Mais, depuis les paroles du comte lui étaient revenues, sinon comme une menace nouvelle, du moins comme une respiration à une première idée généreuse, à une capitulation inattendue des sentiments d'orgueil du gentilhomme, jusque-là demeuré inébranlable dans ses traditions de famille.

Et maintenant qu'il allait se retrouver en présence de son oncle, il se prenait à redouter que les conditions qu'on voulait lui imposer ne fussent absolument inacceptables pour son cœur. N'allait-on pas le mettre dans l'impossibilité de refuser de se soumettre à des exigences cruelles; et cette fois que pourrait-il pour retrouver celle dont on le séparait brusquement.

Roger en était là des sinistres réflexions dont son esprit était assailli, lorsque le lieutenant de police ouvrit la porte de son cabinet de travail. Le comte ne s'était pas indiqué de se composer une attitude. Il avait encore le visage pâle, bouleversé comme à la fin de la scène qui venait d'avoir lieu chez la comtesse, lorsque ne pouvant plus se contraindre, il avait été sur le point de laisser éclater son émotion. En le voyant paraître, Roger avait fait un pas audevant de lui; mais aussitôt le comte prit la parole:

Chevalier, dit-il, les résolutions que j'ai prises ont dû vous surprendre. Vous aurez, je suppose, la franchise d'avouer qu'en venant aujourd'hui chez moi, vous vous attendiez à une tout autre réception que celle qui vous a été faite.

Le chevalier voulut répondre:

Ne m'interrompez pas, poursuivit M. de Linières; si j'ai tenu à avoir cet entretien, c'est pour vous dire sincèrement, nettement, ce que j'ai décidé, et je n'admettrai pas, croyez-le bien, d'opposition de votre part. Ce n'est pas une disposition que j'ai voulu, en vous recevant ici, mais bien l'assurance que vous vous soumettrez à ma volonté.

Roger voyait se réaliser les appréhensions qui lui tenaillaient le cœur, lorsqu'il avait quitté Henriette chez la comtesse. Certes, ainsi qu'il venait d'être dit, sa stupéfaction avait été grande en apprenant de la bouche même de son oncle, que celui-ci consentait à une union considérée, jusque-là, comme absolument impossible. Mais tout ce qui avait précédé cette déclaration ne lui donnait guère l'espérance de ses vœux dût marcher, désormais, sans difficultés.

Il s'attendait donc presque à la scène qui s'annonçait comme devant être grave. Aussi, pour obéir au comte, garda-t-il le silence, pendant que M. de Linières reprenait toujours sur le même ton froid qui lui était habituel:

Vous devez trouver surprenant, qu'après la volonté expresse que je vous avais signifiée, j'en sois arrivé aujourd'hui à consentir...

A mon mariage...

A une union qui me fait votre complice, lorsque vous résistez au désir du roi.

Roger courba le front.

Choix dans une centaines de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un.

Oui, chevalier, fit M. de Linières dont la voix, malgré lui, avait des intonations grondantes, oui, vous étiez, il faut le reconnaître, l'objet de sympathies royales que toute la noblesse de France vous eût enviées; le roi vous avait choisi une épouse et Sa Majesté daigne encore à présent feindre d'ignorer le refus formel par lequel vous avez répondu à son royal désir.

Le chevalier demeura impassible.

Soit, fit le comte en relevant la tête, je fais passer avant tout, avant même mon obéissance au roi, le bonheur que j'eusse éprouvé de vous voir vous montrer digne des faveurs inespérées qui tombaient sur notre maison; je fais passer, dis-je, le repos de l'esprit, le calme de l'âme de celle qui est devenue ma compagne, et que j'aime, entendez-vous, Roger, de l'affection la plus pure et la sainte!

En entendant ces paroles empreintes d'une si grande sincérité, le chevalier de Vaudrey ne put s'empêcher de prendre à son tour la parole.

C'est qu'au-dessus de l'insigne honneur que Sa Majesté daignait faire à notre famille, vous avez généreusement placé le repos, le bonheur, la vie de la comtesse. Oui! vous avez fait taire vos justes ressentiments; vous avez atteint à justes ressentiments; vous vous avez atteint à une hauteur d'abnégation qui commande le respect, parce que, dans votre conscience, vous avez reconnu que la malheureuse que vous pouviez foudroyer de votre colère, était une victime. Et vous n'avez pas voulu que cet ange s'en retournât pardonné! Et cette admirable action, dont j'ai été le témoin, dont seul, parmi ceux qui assistaient à cette scène, je pouvais comprendre tout le côté sublime, me fait incliner humblement le front devant celui qui sait à ce point commander à son âme révoltée et y trouver cette majestueuse abnégation.

Le chevalier ému, la poitrine haletante, avait déjà fléchi le genou; le comte lui saisit les mains et le relevant:

C'est dans mes bras, Roger, c'est sur mon cœur que je veux te presser.

Et pendant quelques minutes, ces deux hommes naguère encore irrités l'un contre l'autre, se tinrent embrassés silencieusement, en proie à une de ces émotions où la joie et la douleur se confondent, émotion douce et douloureuse à la fois comme en éprouvent les affligés pour lesquels la Providence a limité le temps des épreuves et des souffrances. Puis M. de Linières s'arracha de cette étreinte, et essuyant les larmes qui lui venaient aux yeux:

Allons, mon ami, dit il, j'ai désormais la certitude que vous me ferez pas d'objection à ce que je vais réclamer de vous.

Le chevalier de Vaudrey, les yeux humides, fit signe d'assentiment.

Bien, Roger, prononça le comte d'un ton paternel, qu'il ne soit plus question, entre nous, de conditions; ce mot sonne mal à nos oreilles. C'est comme un père que je m'adresse à vous, c'est comme un fils que je vous prie de me répondre.

Et indiquant de la main un fauteuil:

Venez vous asseoir là, près de moi! continua-t il tandis que lui-même allait prendre place devant son bureau.

L'émotion avait rapidement gagné le chevalier de Vaudrey. Il s'était arraché à l'étreinte de M. de Linières comme à regret, et obéissant au désir que celui-ci venait de formuler, il alla prendre la place qu'on lui désignait. Il sentait qu'on allait encore lui imposer quelque sacrifice douloureux, et, à présent que la réconciliation avait eu lieu entre lui et son parent, il se disait qu'il n'aurait plus le courage de refuser ce qu'on pourrait exiger de lui. Aussi, voyant que son oncle semblait hésiter à entamer la conversation, ce fut lui qui commença en ces termes:

Vous me voyez à vos ordres, monsieur, et je vous prie de mettre promptement un terme à l'émotion qui m'envahit de plus en plus, depuis que je sais que vous mettez une condition formelle à... mon bonheur.

Eh bien, oui, Roger, je ne veux pas que celui qui fait partie de ma famille puisse tomber sous le coup de blâmes scandaleux et provoquer un éclat dont tous, dans la famille, nous ressentirions les effets?

Que voulez-vous dire, monsieur le comte?

Je veux dire, chevalier, que lorsqu'un gentilhomme rompt brusquement avec toutes les traditions de sa race, il doit pouvoir braver l'opinion publique. J'entends par là, Roger, que celui qui accomplit ce que, dans notre société, on appelle une mésaillance, puisse commander le respect par lui-même et faire respecter celle qu'il a jugée digne de porter son nom...

Mais qui donc oserait...

Tous ceux qui savent les sympathies du roi pour vous, et qui n'ignorent pas que Sa Majesté vous réservait une alliance illustre; tous ceux qui ne tarderont pas à apprendre que le chevalier de Vaudrey a fait abnégation de son rang, pour épouser une personne sans naissance.

(A CONTINUER.)

ENFIN!

LES LICENCES ONT ETE ACCORDEES SAMEDI.

Suivent la Liste des Licencies et des Commentaires.

Le coup final a été porté et les licences sont accordées depuis samedi soir. Après avoir siégé à huis-clos depuis 10 heures du matin, samedi, les échevins en vinrent à une conclusion, et peu après 6 heures, les portes de leur bureau officiel étaient ouvertes et le public avait accès dans les galeries.

C'est alors que de nombreuses figures commencèrent à changer de couleur, surtout quand le maire Pickman commença à faire connaître les noms des heureux 77.

Lorsque la lecture des noms fut terminée, on entendit des soupirs de mécontentement dans tous les coins de l'hôtel de ville. Il y avait de quoi, car les surprises pour plusieurs avaient été bien grandes.

Les échevins démocrates obtinrent pour les leurs trois licences chacun, et M. Stephen J. Johnson, trouvant qu'il n'avait pas reçu sa part, dit à certains de ses confrères qu'il allait donner sa démission à la prochaine séance.

La liste des licences accordees est celle-ci:

Licence d'hôtel, 1ère et 4ème classes: Charles W. Richardson, rue Middlesex; Albert V. Partridge, rue Merrimack; Robert C. Gallagher, rue William; Drinan & O'Donnell, rue Middlesex; Charles H. Chagnon, rue Middlesex; John Warburton, rue Gorham; A. G. Somerville, rue Central; F. H. Thurston, rue Middlesex; Frank H. Harris, rue Central; Thomas McLaughlin, rue Middlesex; Thomas F. Hill & Co., rue Market.

"Common Victualers," 1ère et 4ème classes: John J. Mahoney, rue Merrimack; Thomas M. Emerson, rue Jackson; Patrick Kelley, rue Davidson; John H. Burke, rue Coburn; Dennis T. Finnegan, rue Lawrence; Robert V Saunders, rue Salem; Edward Cushing, rue Concord; Dennis F. Calnin, rue Dutton; Daniel J. Murphy, rue Dutton; Charles W. Cheney, rue Middle; Daniel L. Ogood, rue Salem; John Donohoe, rue Suffolk; Louis P. Turcotte, rue Worthen; A. L. Pendergast, rue Merrimack; John Lennon, rue Market; William Guiney, rue Broadway; Edward Murphy, rue Broadway; Peter L. Furlong, Lakeview avenue; Deehan & Fitts, rue Central; William Costello, rue Andover; Dennis J. Leary, rue Market; James H. Riley, Lakeview avenue; Thom. W. Molloy, rue Dummer; Patrick Keyes, rue Market; Albert H. Wheeler & Co., rue Tilden; Regan & Keefe, rue Gorham; Henry J. McAlvin, rue West Third; W. W. Murphy, rue Middlesex; John Nolan, rue Whipple; Thomas J. Sparks, rue Lawrence; John J. O'Connell, rue Floyd; Thomas J. Kennedy, rue Salem; Patrick H. Brosnahan et Co., rue Adams; Bernard J. Callahan, Lakeview avenue; Thomas F. Garvey, rue Tremont; James Gunn, rue Gorham; Frank Barnard, rue South; Edwark F. Flanagan, rue Whipple; John F. Prescott, rue Suffolk; Joseph H. Clark, rue Lawrence; Adélard Landry, rue Adams; James Calnin, Lakeview avenue; Edward S. Toohey, rue Market; Geo. W. Harrington & Bro., rue Winter; Samuel Handlen, rue South; Martin J. Armstrong, rue Andover; Patrick Lynch & Co., rue Market; Patrick H. Moore, rue Gorham; Charles F. Going, rue Worthen; John F. Burns, rue Adams; William Walker, rue Central; Thomas H. Boyle & Co., rue Merrimack; Murphy Bros., rue Suffolk; R. F. Britton & Co, rue Middlesex; William S. Knapp rue Suffolk; Thomas R. Fahey, rue Church; E. A. McQuade & Co., rue Central; Cornelius Shanahan, rue Adams; Joseph H. Ashworth, rue Chambers; William P. Foye, rue Tremont; James J. Roark & Co., rue Union.

Commerçants en gros, 4ème classe: John M. Pevey, rue Middle; Patrick Dempsey & Co., rue Market; Sylvanus Bartlett, rue Middlesex; Peter H. Donohoe, rue Church.

Comme on peut en juger par cette liste, trois canadiens seulement sur neuf applicants ont obtenu leurs licences de 1ère et 4ème classes.

Cinquante-sept licences de pharmacie ont été accordées, et parmi celles-ci on remarque les noms des canadiens suivants: Constant Hénotte, rue Cabot; Marie Louis Proulx, rue Middlesex; Charles H. Lemaître, rue Cabot; Stephen Rochette, rue Merrimack; Louis O. L'Espérance, rue Salem; Arthur St Onge, rue E.-Merrimack; Joseph Elzéar Lamoureux, rue Cabot; Elexis E. Bertrand, rue Middlesex.

Les noms de plusieurs commerçants bien connus et qui avaient obtenu une licence l'année dernière ont été laissés de côté pour différentes raisons.

Aucune licence n'a été accordée dans le Petit Canada quoiqu'il y eût une application de "common victualer," et une application pour pharmacie.

Toutes ces licences prendront effet le 1er mai prochain et l'on croit que beaucoup de permissions pour changer de local seront demandées.

RAT DANS UN PATE.

Un Truc Joue Dans une Maison de Pension.

Dans une certaine maison de pension de cette ville, le propriétaire s'aperçut dernièrement que ses pensionnaires visitaient un peu trop souvent le garde-manger, où ils engloutissaient sans cérémonie toutes les bonnes choses qui s'y trouvaient.

Afin de faire cesser ces larcins qui, à la longue, devenaient onéreux, le maître de pension imagina un truc qui lui réussit à merveille. Il fit faire, par sa cuisinière, un appétissant pâté au milieu duquel il fit mettre un rat assez bien conservé que le chat de la maison avait attrapé dans la cave.

Le pâté, après avoir reçu une cuisson qui lui donna la plus jolie couleur dorée qu'on puisse voir, fut mis sur l'un des rayons du garde-manger. Le soir, l'un des pensionnaires visita l'endroit et, sans méfiance, emporta le pâté dans sa chambre où il se mit à le dévorer à belles dents. Soudain il croque quel ue chose de poilue; il regarde, c'était la queue du rat qu'il avait entre les dents.

Le reste du pâté fut lancé par la fenêtre avec des hauts le cœur comiques au possible.

Le lendemain, tous les pensionnaires connaissaient l'histoire, et la crainte de manger du rat les fit déserter le garde-mange.

MAGNIFIQUE SUCCES.

Les Eleves du College se Font Applaudir.

La première soirée donnée par la société philharmonique du collège St Joseph de cette ville a obtenu, dimanche soir, un succès qui ne peut que les encourager pour l'avenir. Le tout a réussi au delà des espérances des organisateurs. La salle était bondée et les spectateurs se composaient de la bonne classe de notre société canadienne.

Les salles du collège St Joseph avaient été richement décorées pour la circonstance.

L'ouverture de la soirée eut lieu vers 8 heures par un magnifique tableau transparent, souhaitant la *bienvenue* à toute l'assistance.

Sur les sièges d'orchestre, on remarquait les RR. PP. Oblats, le Frère Provincial des Petits Frères de Marie, le Frère Directeur, du collège de Manchester, le Frère Directeur, du Collège du Sacré-Cœur de Nashua; le Frère Sous-Directeur, du collège de Lawrence et plusieurs Frères du collège de Manchester.

Les chœurs "Partons en chantant", Les Enfants de la mer", "Les Madrilenes" "Le chant des Mousses" ont été rendus avec entrain, sous la direction du Révd Frère Chryseuil. Ces jeunes élèves ont été bien exercés et leur chant a été bien apprécié de tous. Mlle Alma Alexander accompagnait les choristes. "Le Mousse," drame inédit en trois actes, a obtenu un succès qui fait honneur aux participants et à tous ceux qui se sont occupés de la direction.

La mise en scène était magnifique et les costumes préparés pour la circonstance avaient été bien choisis. Tous les acteurs qui y ont pris part ont rendu leur rôle à la perfection.

Le jeune J. Tremblay, dans son rôle de Julien, a certes emporté la palme. Son costume de mousse paraissait naturel et son jeu précis ainsi que sa bonne prononciation lui ont valu des applaudissements prolongés. Il a été admiré durant toute la soirée.

M. I. Lauzière, remplissant le rôle de quartier-maître, a très bien joué et l'on trouve en lui les véritables aptitudes d'un acteur de profession.

Le jeune V. Boire, maître de danse, a soulevé l'auditoire lorsqu'il apparut sur la scène dans son costume féerique. Il est bon comédien et facile dans son rôle.

Le rôle de Paul Laroche, interprété par le jeune E. Carrière, a été rempli à la satisfaction de tous. Son apparition sur le théâtre pour la première fois dans son magnifique costume et sa perruque blonde a été goutée. Sa partie a été remplie à la perfection du commencement à la fin.

M. L. Crépeau a fait un bon lieutenant de vaisseau. Les rôles remplis par MM. W. Caisse, W. Parent, L. J. Cantin, W. Duprez, O. Charron, W. Hébert et E. Desmarais ne pouvaient être mieux interprétés pour des élèves qui apparaissaient pour la première fois sur la scène.

Dans les entr'actes, M. Joseph Tremblay nous a fait entendre plusieurs des morceaux choisis de son répertoire et les applaudissements mérités ne lui ont pas été ménagés.

Le Pandera, romance, chantée par M. W. Hotin, lui a valu un rappel. M. Lambert a bien chanté la scène comique intitulée "Ce n'est pas moi."

Il était près de 11 heures lorsque la soirée fut terminée et chacun s'en retourna enchanté.

Il est à espérer que la société philharmonique ne restera pas en si bon chemin et qu'avant longtemps nous aurons encore le plaisir d'assister à une de leurs soirées.

Les profits de la séance d'hier soir étaient destinés aux pauvres de la paroisse.

Guerit l'Intemperance.

Ce n'est pas une médecine qui n'a pas été essayée, ni une panacée breveté; ce remède est employé dans les institutions d'État, les hôpitaux privés et publics, et par nos principaux médecins. IL GUERIT! IL GUERIT! IL GUERIT! Il peut être administré sans que le patient le sache, si c'est nécessaire, dans n'importe quelle nourriture ou boisson, même dans un verre d'eau; quand il est dissout, il est sans goût, sans couleur et pur. Il ne contient aucun ingrédient vénéneux. Il est endossé par les principales sociétés de tempérance et autres. Ecrivez pour des certificats, &c.

Les Hommes N'en savent rien.

Le terrible et abaissant appétit pour les liqueurs spiritueuses disparaît avant qu'ils le sachent. Des intérieurs troublés deviennent calmes. Les maux terribles de l'intempérance achèvent leur temps.

Boston Drug,

Secrete, Sure et Positive,

WILLIAM R. BROWN CORPORATION, 110 Boylston St., Boston, Mass.

GEORGE B. HOLDEN, Agent.

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensiles de Cuisine

en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

☞ Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

Francis W. Qua

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

Reynold's Bay State,

TEINTURERIES

De toutes sortes,

27 RUE PRESCOTT.

HOTEL CANADIEN,

Aux Canadiens des environs de Boston.

Nous conseillons à nos lecteurs de visiter le superbe Hôtel de

John J. Johnson,

200 RUE FRIEND.

Toutes commandes seront expédiées promptement.

Liqueurs en Gros et en Detail.

Cigares de toutes sortes, &c.

Agent pour la vente des billets de chemin de fer de la Boston & Maine R. R. Co.

☞ Une visite est cordialement sollicitée.

City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 ct

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers; LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 26 AVRIL. 1894. Soyons Distingues. No. 31

Indicateur de Chmin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.

DIVISION OUEST.

Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston — A 6 50, 8 15, 9 20, 10 50 a m; 1 15, 12 45, 3 25, 4 10, 5 10, 6 55, 9 25, p m; Dimanches 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 20, 10 50, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35, et 7 30, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 20, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35, et 7 30, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 40, 3 25, 6 15, p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 3 25, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec—8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 25 Sept. 1893 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, ¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 50, *9 25, *9 50, 11.0 m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, ¶7 45, 8 45, *9 15, a m. Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 57, 9 28, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17 1 38, 2 13, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 33, 5 43, *6 28, 7 32, p m; Dimanches, *7 17, *7 27 ¶7 48, 8 48, *9 18, a m; ¶4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn—6 30, ¶7 01, 7 45, 11, a m; 1 35, ¶4 33, ¶5 33, p m; Dimanches, 8 45, a m; ¶4 25, 6 03, p m.

*—Express, ¶ seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.

Pour Salem et autres Stations—¶7 38 a m; 1 25, 5 50, p m Via South Lawrence, 6 30, a m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m, 12 57, 1 47, 3 43 (5 04 Nashua seulement) 5 42, 6 22, 8 13, 8 43 p m; Dim. 10 09 a m. (Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a. m.; ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

J. W. SANBORN, gérant général.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt-Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parloir et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,
La nouvelle ligne de voie ferree
Passant par le Pont de Poughkeepsie
—ENTRE—
Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux bureaux de Billets.

W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.
D. J. FLANDERS, Agent général de-

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
11 RUE MIDDLE.
☞ Son assortiment de Draps,
☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du
☞ dernier goût et de patrons les
☞ plus nouveaux.

ST-LAWRENCE HOTEL,
252 Rue Middlesex,
Lowell, Mass.
Le seul Hôtel Canadien.
C. ROUSSIN, Prop.
CHAS. H. CHAGNON, Gerant.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles qu'
Une grande attention est donnée pour teindre au tout echantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
170 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m., excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!!
A on Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

UN CHAR

Entre dans une Chambre a Coucher a Haverhill.

Haverhill, 21 avril—Vers 3 heures, ce matin, un train de marchandises reculait sur une voie d'evitement au passage à niveau de la rue Essex, lorsqu'un des wagons dérailla rendu au bout de la voie et vint s'enfoncer dans la maison de R. St Onge.

Le wagon brisa la muraille et pénétra dans une chambre à coucher dans laquelle dormait M. et Mde St Onge qui furent éveillés en sursaut par le bruit assourdissant.

Mde St Onge fut tellement effrayée qu'elle perdit connaissance.

Ce matin, on la dit dans un état précaire et sous les soins d'un médecin.

La maison a été considérablement endommagée, mais la partie brisée se trouvait heureusement à plusieurs pieds du lit occupé par M. et Mde St Onge et personne n'a été blessé.

Découpé dans le feuilleton d'un de nos confrères, la phrase suivante:

"Les oreilles remontaient au-dessus des cheveux, comme si elles eussent voulu mieux regarder, de haut, les prunelles qui brillaient de convoitise."

Extraordinaire!

Monsieur, en s'habillant, s'aperçoit que ses devants de chemises commencent à s'user. Il s'en plaint à son valet de chambre, qui, prenant la chose gaiement:

—Monsieur a bien raison, elles ne passeront pas l'hiver: elles s'en vont de la poitrine!

POURQUOI PARTIR?

La *Minerve*, dans ses commentaires sur notre récent article concernant le rapatriement des nôtres, dit:

"Notre confrère envisage les choses à son point de vue. Nous n'avons pas le droit de l'en blâmer. Mais il ressort de son article que nos émigrés s'en reviennent au pays des ancêtres. Ils ont goûté suffisamment de la vie manufacturière aux Etats-Unis pour désirer profiter des avantages extraordinaires que nos entreprises de colonisation leur offrent. C'est un sort plus promettant qu'ils entrevoient, un mode d'existence heureuse que, n'en déplaise à MM. Laurier et consorts, nos gouvernements ont su assurer à tous les hommes de bonne volonté."

Notre confrère profite habilement de la crise qui sévit présentement aux Etats-Unis pour prêcher le rapatriement. L'occasion est belle, nous l'avouons, mais elle ne saurait durer. Il en sera pour ses frais, car à la reprise des affaires en ce pays, les wagons de chemin de fer vont de nouveau se remplir de Canadiens venant aux Etats-Unis pour y profiter des avantages qu'on y trouve toujours quand le pays est dans son état normal.

Quoiqu'en dise le confrère, la vie manufacturière aux Etats-Unis n'est pas aussi à dédaigner qu'il veut bien le faire croire et elle vaut assurément autant que les avantages extraordinaires (?) offerts par la colonisation sur le sol natal.

Beaucoup d'anciens colons du Canada habitent aujourd'hui ce pays et ils savent à quoi s'en tenir sur le sort qui attend ceux qui, pleins d'illusions, s'en vont goûter à cette vie pleine de privations, de labeurs rudes et incessants, sans compensations équivalentes.

Ces Canadiens feraient mieux, puisqu'ils préfèrent l'agriculture à tout autre état, de s'emparer des nombreuses fermes qui se trouvent à proximité des centres manufacturiers de la Nouvelle-Angleterre, où ils n'auraient pas de défrichage à faire avant de commencer à cultiver et où ils auraient le grand avantage d'occuper une position dans les fabriques quand l'agriculture ne requerrait pas leurs labeurs. Ils est toujours bon d'avoir deux cordes à son arc, en cas que l'une d'elle vienne à casser. Ayant deux sources de revenus, le Canadien deviendrait bientôt maître de la situation.

On nous objectera que les fermes de la Nouvelle-Angleterre ne valent rien, que leurs propriétaires les ont abandonnées en grande partie pour aller vivre à la ville et qu'ils les offrent à bon marché parce que les bénéfices qu'ils peuvent en retirer ne sont pas considérables.

Nous avouons que ces fermes ne valent pas les terres du Canada, mais d'un autre côté il ne faut pas oublier que la culture bien faite paie immensément à proximité des villes. Nous croyons que si elles tombaient entre les mains de gens qui sauraient cultiver, qui ne craindraient pas d'y répandre des engrais, de les irriguer, enfin de les améliorer, ces fermes qui sont aujourd'hui la propriété d'Américains ayant plutôt les aptitudes du commerce que de l'agriculture et le goût de la vie des villes que celle des campagnes, seraient la source de magnifiques revenus qui pourraient bien compenser ceux que retirent les colons canadiens luttant contre les forêts, loin de la civilisation, des chemins de fer et des marchés pour y écouler leurs produits.

Et nous ajouterons: il faut avoir une dose de courage peu ordinaire, l'habitude de se priver de presque tout, une bonne provision de constance, enfin il faut être trempé de fer et d'acier pour s'en aller sur les terres ravagées par les marchands de bois et que le gouvernement cède en effet pour rien ou à peu près, parce qu'elles ne valent pas plus. Il faut aussi avoir des illusions à revendre, car à une époque où de nombreux cultivateurs possédant de bonnes terres, très productives, dans la province de Québec, sur les bords du St Laurent, dans de vieilles paroisses traversées par les chemins de fer, jouissant de communications faciles, quittent leurs propriétés parce que l'agriculture ne paie pas au Canada, comment croire qu'une terre non défrichée, au fond des bois, peut offrir de grands avantages?

En disant que les vieilles terres de la province de Québec se dépeuplent, qu'on nous comprenne bien: c'est d'une époque en son entier que nous parlons. Pour le moment, le mouvement de l'émigration est interrompu, mais cette crise n'est que temporaire, et l'émigration recommencera de plus belle aussitôt que l'industrie américaine sera de nouveau prospère. Elles existent comme par le passé les causes qui forcent l'agriculteur canadien de quitter son patrimoine; il n'attend que le retour en ce pays de la prospérité pour venir nous rejoindre.

Il est évident que la plupart des Canadiens retournant sur le sol natal n'y vont pas tâter de la colonisation; ils vont plutôt passer ce temps de crise sur leurs terres, en attendant le retour des beaux jours.

Si ces Canadiens-là avaient des fermes aux environs des villes de la Nouvelle-Angleterre, ils n'auraient pas à dépenser des sommes énormes en frais de voyage pour aller sur leurs terres et en revenir: les compagnies de chemin de fer ne feraient peut-être pas d'aussi gros bénéfices, mais, par contre, nos compatriotes conserveraient dans leurs goussets tout cet argent gagné à la sueur de leur front.

DRAME EFFROYABLE

Paris, 21—Un drame effroyable s'est déroulé sur la ligne de chemin de fer de ceinture, à la station du boulevard Ornano.

Vers dix heures quarante, quelques minutes avant l'arrivée dans cette gare du train se dirigeant vers Courcelles, un homme d'une trentaine d'années, accompagné d'une jeune femme habillée d'une manière assez élégante, demandait deux billets de passage pour l'avenue de St. Ouen.

L'homme était pâle; il réclama ses billets d'une voix étranglée. Quand il les eut, il alla rejoindre sa compagne et lui dit:

"Ça y est; dépêchons-nous. Le train va entrer en gare."

Tous deux descendirent précipitamment l'escalier qui conduit au quai de départ, presque désert à cette heure. Ils causèrent à voix basse, en se tenant par le bras.

Bientôt un coup de sifflet se fit entendre. Le couple se porta audevant du train, en dépassant le quai, et un voyageur entendit l'individu dire doucement à sa femme:

—Allons, du courage, ma chérie. Voilà le moment d'en avoir.

Puis, comme la locomotive entrait en gare, d'un bond l'homme se jeta sous les roues en entraînant la jeune femme avec lui. Les deux corps furent projetés en avant par le chasse-pierre de la machine.

Le mécanicien voulut renverser la vapeur; mais il n'était plus temps. La locomotive passa sur les malheureux, leur broyant les membres.

Les quelques voyageurs, témoins de ce drame, le mécanicien, les employés de la gare, se précipitèrent pour relever les victimes. Elles n'étaient pas mortes.

L'homme avait le bras droit brisé, la jambe gauche en lambeaux, la peau du crâne arrachée et des déchirures sur tout le corps.

La femme avait la jambe gauche coupée, les bras détachés, la figure en sang. La malheureuse râlait.

On déposa les deux corps dans la salle d'attente transformée en infirmerie; on leur donna les premiers soins en attendant des brancardiers pour les transporter à l'hôpital Bichat.

Le transport à l'hôpital fut extrêmement pénible. Les blessés étaient dans un état lamentable Mais l'homme supportait ses blessures horribles avec un courage extraordinaire. En route, il arrêta ses porteurs, en leur criant: "Mon pied vient de tomber à terre. Arrêtez-vous et ramassez le."

Le convoi s'arrêta. Le pied fut trouvé dans la poussière et replacé sur le brancard. Le blessé souriait douloureusement; quant aux brancardiers, ils étaient effroyablement pâles.

A l'hôpital, les internes de service prodiguèrent leurs soins aux deux malheureux. Ils firent l'amputation de la jambe à la femme. La blessée tomba dans une syncope. On tenta de la faire revenir à elle. Tout fut inutile. La pauvre femme avait succombé.

L'homme, jusqu'ici, a résisté à ses effroyables blessures. Mais on désespère de le sauver.

On a appris depuis que ces deux désespérés s'appelaient Brillantin.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

LE BANQUEROUTIER IVES.

Mort Presque Subitement a Asheville.

New York, 20 avril.—Une dépêche d'Asheville, N. C., nous apprend que Henry S. Ives, le banquerontier, est mort en cette ville à 7 h. 30 du soir. Ives était en mauvaise santé depuis plusieurs mois. L'hiver dernier il passa quelque temps à Tampa, Fla., dans l'intérêt de sa santé, étant alors gravement atteint.

Au printemps de 1882, Henry S. Ives quitta une petite ville du Connecticut pour venir chercher fortune à New York. Il était le fils unique d'un détective qui demeurait à quelques milles de Litchfield, Conn., sur une petite ferme que lui avait laissé son père, qui était un predicant presbytérien.

Comme il n'avait pas d'amis et peu d'éducation, il ne put trouver à New York d'autre emploi que garçon de bureau chez Harper Bros. Ives était chargé du nettoyage des crachoirs et du balayage des planchers. Au bout d'un an et demi, Ives commençait à avoir l'air d'un new-yorkais et il se mit en frais de se trouver une meilleure besogne, car il n'avait reçu jusqu'alors que $2 par semaine.

Il parvint, après beaucoup de recherches, à trouver une place de commis à $10 par semaine dans les bureaux de Charles Wing, un courtier. Sa besogne consistait à faire la revue des rapports des compagnies de chemins de fer et de tenir un registre de leurs profits pour l'information des pratiques de son patron. Il fit preuve, dans l'accomplissement de son travail, d'un esprit extraordinairement lucide. Au bout de quelque temps il connaissait dans tous ses détails le trafic des chemins de fer.

Ives vivait alors d'une manière frugale et spéculait en petit, mais avec un bonheur qui lui rapporta les gains magnifiques.

Après avoir passé quelques mois dans les bureaux du courtier Wing, il étonna son patron un beau jour en lui proposant de le prendre comme associé. Wing refusa, et le jeune Ives entra comme associé dans une autre maison. Peu après il porta son premier coup le financier de haute volée, ce qui causa dans le temps toute une sensation dans le monde des affaires.

La Western Union venait justement d'acheter une petite compagnie de télégraphe, mais la loi ne lui permettait pas d'acquérir la compagnie en entier et quelques actions furent laissées sur le marché. Le jeune Ives acheta paisiblement toutes ces actions. Ensuite il alla voir une douzaine de courtiers et passa un contrat avec chacun d'eux séparément, afin qu'ils lui fournissent un certain nombre d'actions au jour indiqué.

Quand le jour arriva, les courtiers allèrent sur le marché et tentèrent d'acheter le stock. Ils furent très étonnés de découvrir que toutes les actions avaient été achetées par Ives, et qu'ils auraient à les acheter de lui au prix qu'il désirerait les leur vendre. Le bureau des directeurs déclara les contrats sans valeur.

UNE HABILE TENTATIVE.

Alors Ives se mit dans la tête de s'emparer du Mineral Range Railroad qui payait 16 0/0 de dividende.

Ives parla de ses desseins à ses amis. Il avait $13,000. Geo. H. Staynor, son associé, avait aussi un petit avoir. Juste dans le même temps, un syndicat de Boston parla de venir faire opposition au Mineral Range Railroad, ce qui effraya tellement les actionnaires qu'ils vendirent leurs actions à Ives et à ses amis à très bas prix.

Comme Ives et ses amis n'avaient que peu d'argent, cet homme astucieux imagina un plan ingénieux pour pouvoir quand même acheter toutes les actions de ce chemin de fer. Il acheta autant d'actions qu'il put, puis il les hypothéqua, et avec l'argent qu'il obtint de cette manière, il acheta d'autres actions. Il continua à agir de la sorte jusqu'en juillet 1885, quand Ives vint à l'assemblée des actionnaires avec la majorité des actions, ce qui lui permit d'assumer le contrôle du chemin de fer. A partir de cette date jusqu'en décembre 1886, il vola sans que la chose parut dans la caisse de la compagnie la somme de $838,364.

Le 1er janvier 1886, Ives et ses amis avaient assez d'argent pour fonder une banque sous la raison sociale de Henry S. Ives & Co.

AU SOMMET DE SA GLOIRE.

Ensuite Ives jeta son dévolue sur un autre chemin de fer, le C. H. & D. Il employa les mêmes méthodes qui lui avaient si bien réussi pour s'emparer du Mineral R R, c'est à dire qu'il acheta des actions, les hypothéqua et avec l'argent ainsi acquis il achetait de nouvelles actions.

Au printemps de 1886, Ives avait le contrôle de ce chemin de fer. Ce financier était alors au sommet de sa gloire.

Dans l'espace de deux ans, il avait de simple garçon de bureau qu'il était, monté tellement dans l'échelle de la fortune qu'il était plusieurs fois millionnaire et passait pour l'un des plus grands financiers de l'époque. Il se promenait par tout le pays dans un magnifique char privé; il se laissait aller aux plus extravagantes débauches.

Pendant tout l'été de 1886, il vola le Cincinnati, Hamilton & Dayton R R; les choses continuèrent ainsi jusqu'à l'année suivante, quand vint le krach.

LA CHUTE.

Avec les $2.000.000 que Ives avait volés au chemin de fer Cincinnati, Hamilton & Dayton, il acheta une partie du Baltimore & Ohio Railroad. Ce chemin de fer comprenait la compagnie de télégraphe Baltimore & Ohio. Ives mit tout en œuvre pour vendre cette compagnie de télégraghe à la Western Union pour $3,000,000, mais il ne put y réussir.

Au moment où tout le monde pensait que la fin était venue, Ives devint maître du chemin de fer Vandalia, et il plongea si avant ses mains rapaces dans la caisse de chemin de fer qu'au bout d'un mois il avait dérobé près de $2,000,000, et mis cette entreprise sur le bord de la banqueroute.

Alors les actionnaires commencèrent à crier: "Voleur." Ives leur opposa un front d'airain.

Le 12 août, Ives annonça la faillite de sa maison. Son passif était de $20,000,000.

En 1888, Ives fut arrêté. Son procès eut lieu, mais le jury ne s'accorda pas et il fut libéré.

Depuis sa chute, Ives fut malade et vécut très paisiblement.

LE REMEDE.

Une lutte qui ne finira probablement qu'avec le monde, c'est celle du Capital et du Travail.

"Il y a, disait à une époque déjà éloignée le grand Ozanam, beaucoup d'hommes qui ont trop et qui veulent avoir encore; il y en a beaucoup plus d'autres qui n'ont pas assez, qui n'ont rien et qui veulent prendre si on ne leur donne pas. Entre ces deux classes d'hommes une lutte se prépare, et cette lutte menace d'être terrible: d'un côté la puissance de l'or, de l'autre la puissance du désespoir."

Cette guerre dont nous parlait jadis le grand chrétien de France est commencée depuis plusieurs années; les armées ennemies se sont précipitées l'une sur l'autre; le choc a été formidable. Le résultat: beaucoup de morts et de blessés; hormis cela, rien. Ce problème social reste toujours à résoudre.

Des gens sans aveu, qu'on ne peut classer au nombre des travailleurs, ont profité de ces temps de troubles pour commettre des crimes épouvantables au nom de l'ouvrier dont ils se disent l'ami et le défenseur, malgré que celui-ci ne les ait jamais chargés d'agir en son lieu et place. Ces anarchistes ont causé les plus grands torts à la cause ouvrière qu'ils ont placée au rang d'une œuvre criminelle. L'arbre du crime ne donne jamais de bons fruits.

Des fauteurs de discorde, des ambitieux qui sont toujours prêts à profiter du malheur des autres, se sont faufilés au premier rang de l'armée ouvrière, et grâce à leur masque d'hypocrisie, ils se sont emparés du commandement pour jeter tous leurs subalternes dans l'abîme des grèves interminables. Voilà encore des gens dangereux.

La lutte existe, on ne peut le nier; mais pour vaincre, il faut agir avec circonspection, ne pas se battre contre des moulins à vent comme Don Quichotte, apprendre l'art de la stratégie.

Jusqu'ici, on semble avoir abusé des grèves. M. Sovereign, le grand maître des Chevaliers du Travail, s'est prononcé dernièrement contre l'emploi trop fréquent de cette arme à deux tranchants. Il a déclaré dernièrement devant un nombreux auditoire composé d'ouvriers de la métropole canadienne que la plupart du temps les grèves causaient plus de mal à l'ouvrier que le bien qu'il en retirait. Dans des cas exceptionnels, très rares, quand tous les autres moyens pour en arriver à une entente ont été employés sans succès, quand on est rendu au pied du mur, il est permis de prendre une telle attitude, mais avec précaution.

Cette déclaration faite par un homme qui passe sa vie à travailler pour la cause ouvrière qu'il a étudiée à fond, ne doit pas être ignorée; il est bon que le prolétaire en comprenne toute la sagesse.

Donc, pour résumer, ce n'est pas en s'alliant à des septembriseurs, ce n'est pas en écoutant la voix des fauteurs de grève que la classe ouvrière atteindra son but: qu'elle se laisse plutôt conseiller par des hommes comme M Sovereign qui prêchent l'emploi des anodins.

Grâce au suffrage universel, l'ouvrier a une arme puissante dans les mains: il possède cent votes chaque fois que le Capital en a un. Si, dans un pays comme celui-ci où la majorité règne, l'ouvrier n'est pas le maître de la situation, c'est qu'il ne le veut pas. C'est aux grands jours des comices populaires surtout qu'il doit agir avec intelligence. Si les représentants de la nation ne favorisent pas ses intérêts, à qui la faute? C'est lui qui les élit, alors que son choix soit bon la prochaine fois qu'il sera appelé à se servir du suffrage.

Là est le remède pour bien des maux.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 6 Avril 1894.

M. l'Administrateur,

Le pèlerinage espagnol visite Rome. Léon XIII, ce matin, a donné audience aux chefs des pèlerins; demain ceux-ci assisteront à la messe pontificale, et après demain à une audience publique. A cette occasion le Souverain-Pontife doit prononcer un discours très important.

Le Pape vient de bénir l'initiative du sénateur français Faure. Le sénateur Faure vient de se mettre à la tête d'un vaste mouvement populaire ayant pour but de faire déclarer fête légale, par le gouvernement, le 8 mai, jour où Jeanne d'Arc fit lever le siège d'Orléans aux Anglais. Le mouvement est soutenu par plusieurs journaux sans religion et par tous les journaux catholiques.

L'évêque de Sebenico, Dalmatia, Mgr Fosso, vient de mourir. Cet évêque fut colonel de cavalerie dans l'armée autrichienne avant de recevoir le sacrement de l'Ordre et l'Onction épiscopale. Son peuple et le Pape, plus encore, déplorent la mort d'un homme droit et d'un cœur énergique.

Il s'est formé à Rome un vaste comité pour la célébration solennelle du premier anniversaire séculaire de la naissance de Pie IX. Car c'est en mai 1794 que Pie IX est venu au monde. Les fêtes dureront à Rome du mercredi, 30 mai, au samedi, 2 juin. Voici le programme: Messe extra-solennelle de requiem à St Laurent hors-les-murs, sur la tombe du Pontife —Oraison funèbre-panégyrique par son Eminence le Cardinal Parocchi.—Inauguration de la chapelle monumentale qui renferme l'humble tombe de Pie IX. —Grande séance littéraire, musicale, oratoire, au théâtre Costanzi, où les plus grands talents de Rome feront produire les poésies, discours, hymnes composés en l'honneur de Pie IX.—Audience solennelle, accordée par Léon XIII, à tous les archevêques, évêques, prêtres et fidèles qui seront venus à Rome à l'occasion de cette pompeuse démonstration en l'honneur de Pie IX.

Le bulletin sanitaire qui chaque jeudi s'affiche au Capitole par ordre de la municipalité romaine contenait ce matin cette phrase extra-curieuse: "Malgré le concours extraordinaire (7000) des médecins, dans la capitale, la santé publique est dans un état satisfaisant."

Si le maire a voulu rire du Congrès médical dont Rome est en ce moment le siège, le brave homme ne pouvait le faire d'une manière plus acerbe.

Ce Congrès médical n'a pourtant pas été aussi inoffensif pour le Roi Umbert et son gouvernement. Vous figurez-vous des théories sur les pilules et les clystères, troublant la quiétude du chef de l'Italie. Voici le cas: Hier matin, l'éminent docteur J Callaga y Sanchez, espagnol, fait une magnifique théorie sur la longévité, conséquence de la sobriété et de la régularité de vie. A la fin de son discours, là, à la barbe du Roi Umbert, au nez de la Reine (et il est long), à la moustache du premier Crispi, le brave docteur salue pompeusement et noblement le grand Pape Léon XIII, modèle de longévité parce qu'aussi sa vie est la plus sobre comme la plus régulière. A *cette bombe*, la moustache du Roi se hérisse, le nez de la Reine s'allonge, et la barbe de Crispi semble se désécher comme l'herbe des prés ronges dans la racine. Ah! pense le vieux ministre anti-clérical, être venu honorer en notre présence ce congrès médical pour recevoir cette douche glacée sur ma tête!... Et il jure, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendra plus.

Dimanche 1er avril, dans une des vastes salles des palais apostoliques du Vatican, le Saint Père, siégeant sur son trône, écoutait la lecture de deux miracles opérés par l'intercession du Vénérable Diégo de Cadix, capucin. Ces deux miracles déclarant les vertus de Diégo pratiquées à un degré héroïque, motiveront la béatification immédiate du Vénérable Capucin.

Le même jour, dans la salle ducale, le Saint Père célébrait le Saint Sacrifice devant plus de 1200 personnes, la plupart étrangères. Plusieurs ont communié de la main de Léon XIII. Durant le Saint Sacrifice qui a duré juste une demi-heure, les chantres pontificaux ont divinement exécuté l'*Ecce Sacerdos* et l'*Hæc dies*, deux productions de Palestrima. Le *Victimæ paschalis* de Fazzini, le *Benedictus* et l'*Oremus pro pontefice* de Mustafa. L'orchestre composé de 60 artistes était puissamment soutenu par les deux grandes orgues de la salle ducale. La garde noble en cuirasse d'or faisait escorte à l'autel.

Le père Daniel de Bassano, franciscain de la stricte observance, confesseur du Pape, vient de mourir au Vatican. Le Souverain Pontife, fort affligé de la perte de ce grand et saint religieux, a réclamé de tous les prêtres résidant à Rome, cinq messes funèbres au profit de l'âme du franciscain.

La S. Congrégation de Propaganda Fide, ayant reçu l'avis de la mort de Mgr O'Farrel, évêque de Trenton, (New Jersey), aussitôt le conseil s'est réuni pour lui trouver un successeur.

Bien à vous,
WM. BREEN.

L'ARMEE BOSTONNAISE.

En Route Pour Washington—Elle Compte 50 Hommes.

Boston, 22 avril. — L'Armée Industrielle de la Nouvelle-Angleterre s'est réunie sur un parc public aujourd'hui, afin de faire ses préparatifs de départ pour Washington.

Environ 50,000 curieux étaient présents pour voir partir l'Armée, et cette foule déchira la bannière de l'Armée; puis elle refusa de permettre aux chefs de prononcer des discours et lança Lucien Saniel, de New York, sur une clôture en fil de fer à piquants, lui déchirant les mains et les habits.

Morrison I. Swift demanda à la police de venir protéger ses hommes, mais les policemen ne vinrent pas avant que les tapageurs eussent brisé la clôture entourant le pavillon des corps de musique.

Swift ajourna alors l'assemblée. Plus tard 38 des hommes de l'Armée se formèrent en bataillon à Roxbury et se dirigèrent vers Dedham Centre, en route pour Washington. En route, quelques recrues vinrent porter le nombre des soldats à 50.

Le président des *selectmen* de Dedham leur permit de se servir d'un magasin vacant dans le Memorial Hall pour en faire leurs quartiers généraux. En général ces hommes sont des travailleurs qui ont l'air respectable.

UNE REVOLUTION.

Est Toujours Baptisee dans le Sang, a dit Kelley.

Chicago, 22 avril—Une dépêche spéciale de Council Bluffs, Iowa mande ce qui suit:

Le général Kelley et plusieurs de ses officiers ont prononcé hier des discours devant leur armée de sans travail en route pour Washington.

Le général, dans son discours, a prophétisé que du sang sera versé avant que l'armée soit rendue à destination.

L'armée se réunit autour des quartiers généraux du général Kelley vers 9 heures, pour obéir à un ordre reçu. Le général attaqua sans merci le parti démocratique. Il accusa ce parti d'être réponsable de la crise si déplorable qui sévit présentement, et il ajouta que les chefs démocrates avaient perdu le respect et les sympathies des classes ouvrières.

Pour terminer il s'écria: "Mes camarades, nous pouvons avoir des troubles avant que nous ayons atteint Washington. Quelques-uns d'entre nous ne retourneront peut-être jamais dans leurs foyers. Peut-être sera ce vous ou bien moi, et je n'ai aucun doute que ce sera quelques-uns d'entre nous."

L'orateur se tut un instant. Les 2000 hommes qui l'entouraient devinrent immobiles, silencieux comme des statues, suspendus qu'ils étaient aux lèvres de leur chef qui continua: "Toutes les révolutions on reçu un baptême de sang, et je ne m'attends pas à ce que celle-ci soit une exception à cette règle générale."

Puis se tournant vers les citoyens venus pour lui dire adieu, le général Kelley s'écria: "Amis qui avez été si généreux tant dans vos actions que dans vos paroles, adieu!" Et comme le petit général se retirait, l'armée fit entendre de bruyantes acclamations.

Necessaire.

Les autorités du département des rues de la ville ne se promène pas souvent du côté de la Gorham à la hauteur des différents cimetières.

Il serait temps cependant qu'ils visitassent ces endroits, afin qu'ils jugassent de la nécessité de faire réparer les chemins qui sont dans un état impraticable. Ces travaux pour le bien public devraient être faits avant que la belle saison soit avancée.

Avis aux autorités.

Nous désirons votre patronage et pour l'avoir nous sommes consentants de vous donner un choix de présents de
$1000.00
DICKSON BROS,
68 - RUE MERRIMACK - 68

SAVENA

Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT
AND A
USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

H. COSTELLO & CO.,
Vins, Liqueurs, &c., 154 Beach, Boston.
Vins de raisin directs de Californie; Vins Claret et Rouge de 50c. à $2 le gallon; Vins de Porto et Sherry Angelica et Muscated de $1 à $3 le gallon; Brandy de Raisin pur de $2.50 à $8 le gallon; Whiskey de $1.25 à $6 le gallon en grande quantité; Whiskey extra en bouteilles de $8 à $14 la douzaine, selon l'âge. Envoyez pour la liste de prix.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an. $1.00
Six mois. 50
Trois mois. 25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.
67 rue Market, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 26 AVRIL 1894.

La Greve des Mineurs.

Ce sera l'une des plus grosses grèves que le pays ait jamais vues, si l'on en juge par les indications. Pensez-y, 3,000 mines seront probablement désertes dans quelques jours et alors presque un quart de million d'hommes se trouveront oisifs.

Depuis samedi le nombre des grévistes a atteint les 180,000, et il monte sans cesse, rapidement, comme les eaux d'un fleuve au temps des grandes crues.

La situation est grave, nul ne le contestera.

Une grève inaugurée sur une échelle aussi vaste se fera certainement sentir d'un bout à l'autre du pays. Une disette de charbon peut en résulter, et les manufactures pourront se trouver dans l'obligation de cesser leur fonctionnement faute de combustible pour mettre leurs machineries en opération.

Une grève similaire a eu lieu en Angleterre il n'y a pas bien longtemps, et nos lecteurs doivent se rappeler que les manufacturiers anglais ont dû fermer leurs fabriques parce qu'ils ne pouvaient se procurer du charbon à des taux raisonnables.

Nous ne voulons pas rendre le tableau plus sombre qui ne l'est, mais nous devons mettre nos lecteurs au courant des evénements

Nous sommes parfaitement convaincu que si cette grève dure pendant quelque temps, le pays sera témoin d'une détresse comme il ne s'en voit que bien rarement.

En pleine crise comme celle que nous traversons, une grève aussi considérable est une calamité publique.

Nous n'éprouvons aucune sympathie pour les propriétaires de ces mines qui ont acquis des fortunes énormes, scandaleuses, aux dépens de leurs employés et des consommateurs, ce qui comprend presque tout le monde. Mais nous croyons que le temps est mal choisi pour entreprendre une telle lutte contre des hommes dont la force de résistance sera d'autant plus grande que la misère sera intense chez les grévistes. Il valait mieux, à notre sens, attendre un temps plus propice, une année plus prospere.

Quand une nation a de bonnes raisons pour déclarer la guerre à un pays rival, elle ne doit lancer le cartel que si elle se trouve dans une situation qui lui donne quelques chances de succès; elle retardera l'heure du défi tant qu'elle ne se sentira pas assez forte, tant que ses moyens d'attaque ne seront pas assez formidables, suivant la puissance de son ennemi Entre le Capital et le Travail, c'est un peu comme entre nations: ce sont deux pouvoirs qui ont des intérêts à sauvegarder l'un contre l'autre, et pour qu'une grève, juste en soit, puisse être profitable et ne pas causer plus de mal que de bien, il est nécessaire qu'elle soit déclarée au bon moment.

C'est certainement un malheur public que cette grève des mineurs, et si elle se prolonge, il y aura probablement effusion de sang, surtout si les patrons cherchent à remplacer les grévistes par des hongrois et des polonais.

Il est donc à souhaiter qu'on effectue au plus tôt une entente.

ENTRE-NOUS.

Nous reproduisons du *Monde Illustré* la chronique suivante, due à la plume de M. Leon Ledieu :

Tout ce qui n'est pas clair n'est pas français.—RIVAROL.

Si Rivarol a raison—et je ne vois pas pourquoi il aurait tort—il faut en conclure naturellement que tout homme qui n'aime pas la langue française a horreur de la clarté, de l'exactitude, de la vérité.

Comment se fait-il donc que certains Anglais de notre pays aiment la langue du *Monde Illustré* et de l'*Evénement* et que d'autres ne peuvent pas la souffrir?

C'est que chez les fils d'Albion, comme ailleurs du reste, il y a des gens bien faits et d'autres mal bâtis, au point de vue intellectuel.

Les preuves ne manquent pas.

Il y a une quinzaine de jours, les journaux de Montréal publiaient la relation d'un petit incident qui s'était passé au tribunal, à la Cour du Recorder.

Un jeune avocat anglais, chargé de la défense d'un prisonnier quelconque, venait de défendre sa cause en français avec une telle pureté de langage que M. de Montigny, qui présidait le tribunal, lui fit des compliments parfaitement mérités.

—Il est fâcheux, ajouta-t-il, que la plupart de nos compatriotes d'origine anglaise ne croient pas devoir suivre votre exemple.

—Je n'en suis pas moins fâché moi-même, répondit l'avocat, car si tous mes compatriotes savaient quelle somme de jouissances on éprouve en lisant les auteurs français dans leur langue, ils n'hésiteraient pas à faire les études que j'ai faites.

Huit jours plus tard, un jeune avocat canadien-français se trouve dans une autre cour, devant un juge anglais, peu connu du reste, et commence l'exposé de sa cause en français.

—Parlez anglais, monsieur, interrompit le juge, parlez anglais.

—Mais, qu'il plaise à Votre Honneur, les parties en cause, les témoins, parlent français, tout s'est fait en français.

—Parlez anglais, je ne comprends pas le français.

Force fut à l'avocat de parler anglais, d'interroger les témoins dans une langue qu'ils ne connaissaient que trop imparfaitement, de faire offre d'interprète, etc.

Je dois ajourter, pour être juste, que plusieurs de ses confrères anglais non flattés de l'ignorance du juge, offrirent à l'avocat canadien français de l'aider en cette circonstance, vu le surcroit de travail qui lui était imposé d'une manière aussi étrange que péremptoire.

Que dites-vous d'un juge qui vient vous avouer aussi naïvement qu'il ne connait pas une langue dans laquelle les lois du pays ont été rédigées? Et bien que ce soit le seul exemple du genre que l'on puisse citer, la chose n'en est pas moins regrettable.

Ce fait est d'autant plus étonnant que la plupart de nos juges anglais parlent très bien notre langue.

N'est-ce pas un plaisir, en effet, d'entendre sir H. Johnson, juge en chef de la cour Supérieure, parler français avec tant d'esprit, —un esprit tout gaulois,— et avec un choix d'expressions à faire envie à un membre de la Société Royale. Je parle d'un membre sachant sa langue.

Sir H. Johnson a du reste appris le français, en France, au collège de Saint-Bertin, à Saint-Omer, dans le département qui a donné le jour à votre vieux chroniqueur.

Les juges Wurtele, Cross, Hall, Tait, Davidson, Doherty parlent aussi très bien notre langue.

Quel est donc celui qui s'est reconnu coupable de ne pas même comprendre le français?

Qu'importe son nom: c'est une malheureuse exception dans notre province.

Par contre, c'est la règle générale dans la province d'Ontario, la province-sœur (!) comme disent quelques journalistes et orateurs; mais, là encore, il y a des exceptions dignes d'être signalées.

Il existe, en effet, à Toronto, la capitale des francophobes, un club, le *Club Francais*, dont les membres sont tous anglais.

Ils se réunissent une fois par semaine et doivent parler français, rien que français, pendant toute la soirée. Toute personne laissant échapper une phrase en anglais est immédiatement rappelée à l'ordre; en cas de récidive, le même jour, c'est l'amende qui lui est sévérement appliquée.

Ce fait, peu connu, m'a été révélé dernièrement par le capitaine Lessard, des Hussards Royaux, en garnison à Toronto, et ce n'est qu'à titre exceptionnel qu'il a été appelé à faire partie du *Club Francais*.

L'exemple est fort bon à suivre, et je souhaite qu'il se fonde à Montréal et à Québec, des *Club Anglais* composés uniquement de Canadiens-français, et où il serait défendu de parler français.

Vous voyez que je ne suis pas fanatique et que je ne vois en tout cela que matière à instruction.

La bêtisse,—le mot est peut-être un peu vif, mais il est si vrai qu'on me le pardonnera,—de certaines personnalités anglaises est d'autant plus étrange qu'elle ment aux origines, aux traditions et à l'esprit réellement si grand du peuple anglais.

Il est plus de mille preuves de cette vérité pénible que j'exprime avec douleur. Je n'en fournirai qu'une.

Il existe, dans l'Océan Indien, une île qui fut nôtre aux jours de prospérité. Cette île idéale, au sol couvert de plantes précieuses et de fleurs aux parfums suaves, possède une population qui a conservé avec un soin pieux la langue de la patrie malheureuse, mais jamais oubliée.

Un gouverneur envoyé par l'Angleterre voulut, en un moment d'aberration, imposer sa propre langue à celle de ses administrés. Il y eut conflit, le gouverneur porta ses doléances au pied du trône, mais en même temps que ses plaintes, y parvenaient également les justes remontrances du petit peuple que le gouverneur mal inspiré voulait plier à ses exigences. Le gouvernement anglais n'hésita pas un moment et fit droit aux demandes du petit peuple, et le gouverneur fut rappelé.

Tout le monde connaît cette histoire, excepté, cependant, le juge susdit, dont je ne voudrais en rien diminuer l'érudition. Peut-être sera-t-il heureux de savoir qu'il s'agissait de l'île Maurice et de la langue française, qu'il connait si peu, et que tous parlent uniquement avec amour dans cette colonie anglaise, car c'est la langue officielle.

Encore une île. Celle là ne baigne pas ses plages dans l'Océan Indien. Elle se contente des eaux quelquefois bien tourmentées de la Manche. C'est un bijou, un jardin, un refuge. C'est la sujette fidèle de sa sœur aînée, la grande Albion, et cependant elle a conservé avec soin la langue de ses pères. On y parle normand et on y parle anglais, et si la langue anglaise voulait seule y régner un jour, il n'est pas, croyez-moi, un seul habitant de Jersey qui ne renouvellerait le cri de Guillaume le Bâtard.

Et cependant, Jersey est à deux pas de la France, plus près de la France que de la terre anglaise.

Est-il un seul Anglais, digne de ce nom, qui ait jamais songé à faire aux habitants de Jersey un crime de leur constante affection pour la langue de leurs pères?

Faucher de Saint Maurice a publié sur ce sujet une petite brochure des plus intéressantes.

ACTUALITES.

James T. Corbett, le pugiliste américain, est à Londres.

Au grand congrès médical tenu à Rome récemment il y avait tout près de 1000 doctoresses.

Nos remerciements au Comite Républicain de cette ville pour l'envoi d'un billet pour leur banquet devant avoir lieu mercredi prochain.

Dans l'Etat du Kansas, où les femmes peuvent aspirer aux honneurs municipaux, madame Pullman avait réussi à se faire élire trésorier de la ville de Fort Scott. Elle a eu peu de succès dans sa nouvelle carrière, car on vient de la suspendre pour mal-administration.

L'*Echo de l'Ouest* de Minneapolis, ce vaillant champion de la cause républicaine, vient d'entrer dans sa douzième année d'existence. C'est un journal écrit en excellent français et qui fait certainement honneur à la presse canadienne-française des Etats-Unis. Nos meilleurs souhaits à ce confrère de l'Ouest.

"Si le combat Corbett-Jackson a lieu, disait John L. Sullivan, je suis certain que Corbett remportera la victoire.

"Je ne sais si je me battrai encore, tout dépendra du résultat de cette lutte."

Par là, on voit que l'ex-champion n'a pas oublié ses désirs de revanche et qu'il pourrait bien un de ces beaux jours se mesurer avec son vainqueur.

Sullivan ne veut pas se battre avec un negre.

Le fameux Dr Parkhurst, le grand réformateur de New York, va se jeter avec toute sa ligue, dans la prochaine lutte électorale, en novembre, pour essayer de renverser Tammany Hall.

Moy Sing, propriétaire d'une buanderie dans la partie du Nord de New Bedford, Mass., vient de poursuivre le *Standard* pour libelle.

Il y a quelque temps ce journal publiait un article déclarant ouvertement que ce Chinois tenait un rendez-vous de fumeurs d'opium. Moy qui n'est pas un homme à badiner se fâcha tout rouge, refuta par la voie des journaux les assertions du *Standard* et écrivit au consul chinois à Washington. Il attend maintenant les instructions de celui-ci avant de porter la chose devant les tribunaux.

Il veut retenir les avocats Raymond et Parker pour défendre sa cause.

L'ENNEMI.

Un exemple du fanatisme des Anglais de la province d'Ontario se trouve dans une autre colonne de ce journal. Voici un résumé de l'incident en question: Le capitaine Lessard, en garnison à Toronto, se trouvait au mess des officiers et causait en français avec une connaissance, lorsqu'un officier supérieur vint lui commander péremptoirement de cesser tout discours en français.

—On ne permet pas de parler français ici, s'écrie ce fanatique enragé doublé assurément d'un imbécile.

C'est tout simplement une monstruosité.

On peut en conclure sans se tromper qu'en général les Anglais, pour la plupart Orangistes, nous détestent, méprisent la France, tout ce qui est français et demain proscriraient la langue française, même dans la province de Québec, s'ils en avaient le pouvoir.

Tous les Anglais ne font pas parade de leur fanatisme à un égal degré, mais nous croyons sincèrement que tous chérissent l'espoir de finir un jour par nous angliciser.

Voilà avec quelle race notre destinée nous a mis en contact journalier! Voilà avec quels hommes nos compatriotes du Canada doivent marcher!

Comment former un peuple uni, paisible, ayant des aspirations communes, travaillant la main dans la main pour édifier un pays puissant, avec un élément aussi arrogant, aussi intraitable!

Après cela, on viendra nous dire, à nous Canadiens: "Il ne faut pas être fanatique; il faut tâcher de vivre en bonne intelligence avec les autres nationalités; la plupart des Anglais nous veulent du bien, et s'ils semblent parfois nous toiser de haut, c'est que nous n'allons pas à eux."

O dérision! Pour vivre en bonne intelligence avec des Anglais du Canada, que faut-il faire? Il faut renier sa langue, ses traditions, son passé; il faut apostasier sa nationalité, c'est-à-dire se laisser angliciser sans mot dire, comme un mouton se laisse enlever sa laine sans résistance.

Notre grand défaut, à nous Canadiens, ce n'est pas d'être trop fanatiques, oh! non, au contraire, c'est de ne pas l'être assez. Avec les loups il faut hurler.

C'est de l'honneur national qui nous marque. Tant que les Anglais ne passeront pas à nos yeux pour des gens qui nous veulent du mal, qui ne désirent que la destruction de notre nationalité, nous serons comme des soldats qui prendraient leurs ennemis pour des alliés.

Il n'y a pas moyen de vivre en paix avec les Anglais, à moins de faire litière de tout ce que nous avons de plus cher, à moins d'arracher notre cœur français et de mettre une pierre à sa place Il y a longtemps qu'on tente de faire l'accord. De notre côté, nous Canadiens, nous avons toujours cédé le pas à l'Anglais, nous avons appris sa langue, nous l'avons toujours vanté sans réserve, encouragé, choyé, aimé, doroloté. Un Anglais a toujours eu ses coudées franches partout au Canada, dans la province de Québec peut-être plus qu'ailleurs. Les meilleures places, il les a eues; il lui suffisait de prononcer un mot dans sa rude langue dont les mots les plus doux viennent du français, et vite nos Canadiens, fussent-ils cent, s'empressaient, au risque de se décrocher les mâchoires, de converser dans l'idiome de John Bull.

Et quel fut le résultat de tant de condescendances? Tout simplement celui-ci: un de nos compatriotes n'a pas le droit au mess des officiers à Toronto de parler français à un ami.

Nous le demandons encore une fois: "Peut-on vivre en paix avec des fanatiques de ce calibre-là?"

L'Anglais, lui, n'apprend pas notre langue, il abolit nos écoles au Nouveau Brunswick, au Manitoba, dans le Territoire du Nord Ouest, il proscrit notre langue où il en a la chance, il ne perd pas une occasion de déprécier notre race, notre vieille mère-patrie la France; c'est lui qui a pendu les patriotes de 37, notre compatriote Louis Riel, et couvert du sang des nôtres, il continue à nous faire une lutte de corsaire.

Voilà ce que l'Anglais a fait et continue de faire pour vivre en bonne intelligence avec nous.

Tant que les Canadiens en général ne verront pas dans tout Anglais un ennemi de notre nationalité; tant qu'ils n'enverront pas pour les représenter dans les conseils de la nation des patriotes qui sauront lutter sans faiblir contre les empiétements et le fanatisme des cohortes orangistes et des membres de la P. P. A.,—les Canadiens perdront chaque jour du terrain sur le sol natal.

Que dirait-on d'une nation qui, envahie par les armées d'un pays ennemi et qui renverrait ses soldats dans leurs foyers en leur disant: "Pour vivre en paix avec les autres peuples, il faut éviter de les contrarier en quoi que ce soit; ne soyez pas fanatiques, c'est du fanatisme que de se défendre contre les attaques de nos ennemis?"

C'est pourtant ainsi que nous agissons quand notre bon cœur nous fait tendre la main à l'Anglais.

Nous sommes attaqués: défendons-nous!

LOUIS CYR.

Sandow Refuse d'Accepter son Defi.

Le dollar américain a attiré une foule d'hommes forts en Amérique. Pas un de ces hercules qui ne prétende être l'homme le plus fort du monde, et cependant il semble impossible d'organiser un match entre eux.

Sandow est le plus beau de tous ces géants, et ses formes admirables prônées par la presse a donné au public l'idée qu'il est le roi des hommes forts.

LOUIS CYR.

Le célèbre champion des hommes forts du monde entier.

Néanmoins des experts dans la matière sont d'opinion que Louis Cyr, le géant canadien-français, qui peut lever 440 livres d'un seul doigt, est un homme beaucoup plus fort que Sandow. Il est trapu, mais pas aussi joli que ce dernier; quand il leve des poids bruts, il n'a pas son égal.

Récemment Louis Cyr a lancé un défi à Sandow pour un match, mais Sandow a refusé.

Sandow est essentiellement un poseur, et quoiqu'il puisse accomplir des tours de force remarquables que Cyr ne peut faire, il n'est pas l'égal du géant canadien pour lever des poids. Sandow a plus d'habileté que Cyr, mais ce dernier a plus de véritable force. Cyr peut lever une haltère de 265 livres d'une seule main, et il a levé sur son large dos l'énorme poids de 3,962 livres.

Il y a 20 hercules modernes qui prétendent avoir droit au titre de champion des hommes forts du monde. Parmi eux sont Sandow, Cyr, Sandowe, Cyclope, Milo, Attila, Kennedy, Nordstrom, Turc, Romulus, Peck, Wertessa, Singer, Wahlunger, Hercules, Kramer, Mertens, Apolon, Kohler et Miller.

Ce sont tous des hommes très forts, mais sans aucun doute ils aident leurs muscles par des trucs, à l'exception de Cyr. Les poids dont ils se servent ne sont pas ce qu'ils paraissent, les grosses chaines qu'ils brisent avec tant d'aise ont été limées, et il y a encore plus de pratique que d'autre chose dans leurs remarquables tours de force.

Seul Louis Cyr, le géant canadien français, a droit de porter le titre de champion des hommes forts.

Vive le Canadien!

L'ARMEE DE COXEY

Dedham, 23 avril—L'armée de sans-travail partie de Boston a passé la nuit dans un magasin vacant, où ses soldats improvisés ont eu la liberté de dormir sur le plancher et les comptoirs. De grand matin, les membres de l'armée se rendirent aux fontaines publiques et firent leurs ablutions.

Le chef de l'armée, un nommé Fitzgerald, donna ordre à ses hommes de se rendre à la boulangerie Bittighoeffers, sur la rue Washington, où il leur fit distribuer du café, de la saucisse et du pain. Quelques particuliers charitables vinrent porter des comestibles à l'armée et ils furent reçus par des acclamations.

Le chef se rendit ensuite au poste de police et demanda des balais pour nettoyer le magasin où ses hommes avaient passé la nuit, ce qui lui fut accordé.

Deux recrues entrèrent dans les rangs, après un interrogatoire sévère.

Après un discours par le général Fitzgerald, l'armée, composée de 52 hommes, se remit en route pour Washington.

UNE AUTRE ARMÉE.

Chicago, 23 avril—A une assemblée des mouleurs, hier, il fut annoncé que trois unions de Chicago vont envoyer 500 hommes à Washington pour porter leurs plaintes au Congrès. Cette nouvelle armée agira indépendamment de celle de Coxey et elle sera sous le commandement de Jerémie Sullivan, l'ex-président de l'International Moulders Union. Des télégrammes venues d'une douzaine de villes de l'Illinois, de l'Indiana et du Wisconsin furent lues: ils annonçaient que de 25 à 100 recrues attendaient le passage de l'armée pour partir à Washington. L'Union est capable de payer les frais de voyage de cette armée et sa caisse, qui contient $500,000, est ouverte pour que ce mouvement réussisse. L'armée s'attend à partir jeudi; elle prendra passage sur un train.

LA CINQUIEME ARMÉE.

Portland, Oregon, 23 avril—Une armée industrielle vient de s'organiser ici; elle partira demain pour Washington; 600 hommes la composent.

IL LA PENSAIT MORTE.

Il la Trouve en Train de Preparer le Souper

Roxbury, 22 avril—Un nommé Harrington de cette localité arriva à sa demeure vers 6 h. 30, hier soir, après son ouvrage, et grande fut sa surprise de n'y pas trouver sa tendre moitié. Etant incapable d'apprendre ce qu'elle était devenue, Harrington se rendit à la station de police où il raconta aux policemen que sa femme était disparue et qu'il était dans une inquiétude mortelle.

La police lui apprit que durant l'après-midi une femme inconnue s'était fait tuer par un attelage et que le corps avait été transporté à l'hôpital.

Le mari, le cœur transpercé par un glaive de douleur, prit sa course vers l'hôpital

Le corps tout ensanglanté et défiguré de la victime fut montré au mari. C'était sa femme, du moins il en était convaincu. Après avoir pleuré sur le corps inanimé de la victime, Harrington prit le parti de retourner à sa demeure.

Il partit donc le cœur gonflé, la tête basse, les yeux rougis de larmes. Il entra dans sa maison, jadis si joyeuse et maintenant endeuillée par la disparition de celle qui l'ornait. Mille souvenirs vinrent frapper son esprit, et il se reprit à pleurer de plus belle, sans oser franchir le seuil de sa maison.

Soudain le mari accablé par la douleur entend une voix fraîche lui crier: "Qu'est-ce qu'il y a! Pourquoi n'entres-tu pas?"

C'était sa femme, pleine de vie et de santé, qui se trouvait devant lui.

—Mais tu n'es pas morte?

La femme se mit à rire.

Ensuite les explications furent données. Mde Harrington était sortie dans l'après-midi et s'était attardée chez une amie.

Harrington était pourtant bien sûr que la victime de l'accident était sa femme.

Inutile de peindre sa joie quand il reconnut qu'il s'était trompé.

FANATISME

"On ne Parle pas Francais Ici"

Quebec, 24—Il y a quelques mois les Hussards canadiens étaient appelés à Toronto.

La population regrette encore ce corps militaire, qui s'était acquis tant de nombreuses sympathies. Aussi une nouvelle arrivée de la capitale d'Ontario a-t-elle causé un grand émoi ici.

Le capitaine Lessard se trouvait au club des officiers, et causait en français avec un ami. Tout à coup un officier supérieur, qui se trouvait tout près, intervint dans la conversation et dit à Lessard: *You are not allowed to talk french here.*

Lessard, croyant à un badinage, sourit et continua à causer avec son ami.

Mais l'officier intervint de nouveau: *Sir, I tell you, you are not allowed to talk french here*

—Laissez-moi donc tranquille avec vos farces, répond Lessard, croyant toujours à une plaisanterie—*I am perfectly serious*, réplique l'officier supérieur, *you are not allowed to talk french here.*

—Comment! c'est sérieux et vous parlez comme mon supérieur, s'écrie Lessard; je vous préviens que si tel est le cas, je me plaindrai au colonel.—*All right*, dit l'officier, *I shall be sustained.*

Lessard, comme il l'avait dit, va porter plainte devant le colonel. Celui-ci écoute le capitaine, et déclare que l'officier supérieur a eu raison, et que Lessard s'était mis dans son tort: *You were not allowed to talk french here.*

—Très bien, dit alors le capitaine Lessard, je vais soumettre le cas au général.

Il le fit comme il l'avait dit. On conçoit de quelle façon le général Herbert apprit cette incroyable nouvelle. Le prochain train l'amenait à Toronto, où le colonel et l'autre officier supérieur furent rabroués par lui d'importance, et vertement censurés pour cette monstreuse et fanatique incartade.

Nouvelles Generales.

Sioux City, Ia., 23 avril.—Une chose qui se voit rarement, c'est un procès en divorce après le décès du mari. C'est ce qui a lieu dans la cour du district en cette ville à l'heure présente.

Mde Mirana épousa William Paul il y a quelque temps après avoir divorcé d'avec son premier mari. Peu après le mariage, William découvrit que le divorce de sa femme d'avec son premier mari n'avait pas été obtenu legalement et il refusa de vivre avec elle. Cette femme institua alors un procès en divorce à William Paul, afin de s'assurer de la validité de son premier divorce.

Paul, de son côté, demanda le divorce et $1000 de dommages-intérêts.

Avant le procès Paul mourut.

La femme demanda de suite que le procès n'eut pas lieu, se basant sur le fait que la mort du mari enlevait la cause d'une telle poursuite. Les héritiers de Paul refusèrent d'acquiescer à cette demande, en prétendant que dans l'intérêt de leur succession il était désirable que l'affaire fut réglée. Ces héritiers prétendent de plus que Mde Mirana n'a aucune part dans la succession.

La Cour a décidé que ce procès devait avoir lieu et il est commencé en cour de district en cette ville.

Sorel, 23 avril—Les Forestiers Catholiques de cette ville, Cour Saint Pierre, No 296, ont eu leur assemblée générale annuelle mercredi, dans la soirée, alors que les officiers suivants ont été élus pour l'année courante:

Chef Ranger, A. Guévremont; Vice chef Ranger, A. Ladébauche; Secrétaire archiviste, A P. Vanasse; Secrétaire financier, J-B. Bérard; Trésorier, G. Damase Lussier. Syndics, J. D. Plamondon, Frs. Lefebvre, Alfred Lussier; 1er Conducteur, Charles Lord; 2me Conducteur, J. B Paulet.

L'élection des délégués et des sentinelles se fera à la prochaine assemblée de la cour, le 2 mai.

L'ancien trésorier, M. Gustave Hardy, et l'ancien syndic, M. Richard Bernard, avaient formellement déclaré ne vouloir continuer à occuper ces charges.

C'étaient deux excellents officiers, qui ont rendu de bons services à la société et qui, sans doute, quand leurs occupations le leur permettront, consentiront à lui en rendre encore en acceptant l'une ou l'autre charge à sa disposition.

Nos félicitations aux nouveaux élus.

Birmingham, Ala., 23 avril—Environ cinq mille mineurs en grève étaient à Birmingham aujourd'hui. Ils firent une parade dans les rues ce matin, en portant des bannières sur lesquelles se trouvaient ces inscriptions. "Donnez-nous notre pain quotidien." "Le travail des détenus doit cesser," "Nous sommes unis," etc.

A Lakeview des discours ont été prononcés par les chefs des grévistes.

Le gouverneur Jones est ici pour être prêt à agir en cas de troubles, ce qu'on semble appréhender. Les militaires ont reçu l'ordre de se rendre à l'arsenal toutes les deux heures, afin d'être prêts à prendre les armes.

Londres, 23 avril—Une dépêche d'Athènes (Grèce) mande: Le tremblement de terre qui a ébranlé le sol de ce pays a détruit huit villages dans le district d'Atalanti. Dans ce district seul plusieurs centaines de personnes ont été blessées. Les monastères de Saint Martin et de Proskyna ont été détruits.

Le môle à Pelli a été renversé. De lourds quartiers de roc se sont détachés du sommet de la montagne de Brogana et sont venus tomber sur la hutte d'un berger, tuant tous les agneaux et leur gardien.

Des crevasses énormes sont encore visibles dans le sol d'Atalanti.

Hardford, Conn., 23 avril—Joseph White de New Britain, prétend qu'il est le plus jeune vétéran de la guerre de sécession. Il a maintenant moins de 40 ans. En janvier 1864, quoique âgé de 9 ans et 8 mois, il entra dans l'armée comme tambour du 10ème régiment du New Hampshire. Il reçut son congé en décembre 1865.

Rome, 23 avril—Le deuxième groupe de pélerins espagnols, au nombre de 6500, a assisté à la messe hier matin dans la basilique de St Pierre. Plus tard ces pélerins ont assisté à la cérémonie de la béatification de Diego de Cadis. Le pape a été reçu avec enthousiasme; il paraissait en santé et sa voix était claire et forte.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

—Samedi soir, plusieurs de nos concitoyens Canadien-français se sont réunis et ont discuté l'opportunité de doter le 65ème Bataillon d'un arsenal et d'un gymnase.

Parmi les personnes présentes à cette assemblée, tenue à la Salle d'Exercice, se trouvaient l'hon. A. Desjardins, le sénateur Thibaudeau, J.D. Rollard, J.X. Perreault, l'architecte Resther, le lieut.-col., Prévost, le major Labelle, les capitaines Larocque, Hébert et Mackay.

L'arsenal projeté s'élèverait au coin des rues Cadieux et Charlotte. Il y a là 18,000 pieds de terrain.

M. Resther a exhibé les plans qu'il a dressés pour l'édifice de nos volontaires.

Il aura deux étages et sera couronné de trois tours. La façade sera sur la rue Cadieux. Au premier étage seront l'arsenal, le gymnase, des salles et le mess des officiers; au deuxième une salle de billards, des cabinets destinés aux divers comités que cette fondation nécessitera et une galerie ayant vue sur le gymnase. Une galerie de tir, un champ de quilles, un bain et un patinoir forment encore partie des plans que l'on se propose de réaliser.

Plusieurs de nos concitoyens Canadiens-français influents et riches vont aider à cet excellent mouvement. Les souscriptions vont être recueillies incessamment et on parle de terminer l'arsenal pour l'automne prochain.

Un syndicat à fonds social sera établi pour mener l'entreprise à bonne fin.

—Ces jours derniers, mourait dans la maison portant le No 70 rue Workman, une jeune femme d'environ 21 ans, madame Edward Cliffe.

La défunte était malade depuis quelque temps déjà, et elle recevait les soins d'une de ses sœurs.

Le médecin qui la soignait a dit que sa patiente avait succombé à la consomption, mais il a refusé de donner un certificat de décès.

Les parents de la jeune femme avertirent alors le coroner de ce qui se passait et celui-ci envoya son officier, M. Chs Lacroix, prendre des informations.

Sur le rapport de ce dernier, le coroner jugea opportun de faire une enquête qui s'est ouverte à la résidence de la défunte.

Après avoir assermenté quatorze jurés, le coroner fit venir les personnes de la maison et questionna minutieusement.

Les parents de la défunte ont déclaré entr'autres choses, qu'avant de mourir, la jeune femme a accusé son mari d'avoir essayé de l'empoisonner.

D'un autre côté, lorsque Cliffe a rendu son témoignage, il a avoué qu'il était déjà marié.

Sa femme No 1 et ses enfants vivent en Angleterre.

Il paraît que cette circonstance était connue des parents, car Cliffe avait dit qu'il était divorcé; ils n'ont jamais songé à se faire montrer les papiers prouvant la véracité des dires de l'étranger. Ces documents n'existent pas, puisqu'il avoue lui-même qu'il a femmes et enfants en Angleterre.

Sur l'ordre du coroner, le mari de la défunte est retenu dans les cellules du poste central en attendant la fin de l'enquête.

—Auguste Edouard Demers est un homme bien connu à Montréal où il a autrefois occupé une position honorable. Depuis plus de 15 ans, Demers est devenu un bien mauvais sujet et il a purgé cinq condamnations au pénitencier de St Vincent-de-Paul. La dernière fois qu'il y fut envoyé, ce fut pour un vol avec effraction. Il avoua alors au juge Desnoyers qu'il avait commis l'offense afin de pouvoir retourner au pénitencier. Il en était sorti depuis quelques mois seulement. Samedi soir, il errait de par les rues, méditant sans doute sur sa malheureuse existence. Il était sans gîte et sans le sou et aurait couché à la belle étoile si l'idée d'un crime ne lui était venue.

En passant devant le magasin de M. Labrecque, épicier au coin des rues Ste Catherine et Saint-Denis, il regarda dans les vitrines; l'idée lui vint d'en briser une et de s'emparer de quelques bouteilles de liqueurs, afin de pouvoir retourner au pénitencier.

Après avoir accompli son acte, il est allé lui-même se livrer au poste central de police, et le détective Campeau en a pris charge.

Lundi matin, il a été amené devant le juge Dugas et il a avoué sa culpabilité. On l'a mis en accusation comme récidiviste et le juge Dugas l'a condamné séance tenante à quatorze ans de pénitencier.

Demers a maintenant 54 ans. Quant il sortira du pénitencier, si jamais il en sort vivant, il aura 68 ans. Ce sera bien tard pour recommencer la vie et se refaire une réputation.

QUEBEC.

—Le plaidoyer de la couronne dans l'affaire Carrière a été fait. Les accusations portées contre le prisonnier lors de l'extradition n'ayant pas été prouvées, il est probable que Carrière sera acquitté. Le juge Bossé a déclaré que la preuve n'était pas établie.

—Le juge Bisson, accusé de faux, plaidera probablement coupable.

—Il y a quelques jours, une jeune femme mariée, de Saint Sauveur, laissait ses enfants chez une voisine pour aller chez l'épicier. Elle oublia de revenir et on apprit bientôt qu'elle était partie avec un jeune homme du quartier.

Vendredi, la volage épouse est revenue chez son mari. Celui-ci a refusé de la recevoir et l'a mise à la porte. On ne sait ce qu'elle est devenue.

—On dit que M. Charlebois, le riche entrepreneur, et M. Philippe Vallière seraient prêts à construire un nouvel hôtel-de-ville dans d'excellentes conditions. Le prix des travaux serait réparti sur une période de plusieurs années.

—Notre ville aura son Parc Sohmer ou quelque chose de semblable. L'ouverture en sera faite le 15 mai prochain, près du pont Dorchester, sur les terrains Anderson, à Limoilou.

ST HYACINTHE.

—Un incendie au Granite Mills a causé pour $1,500 de dommages dans la nuit de vendredi à samedi.

Le feu s'était déclaré dans le séchoir à l'arrière de la bâtisse où il y avait une quantité de laine et de vêtements confectionnés. Il a été circonscrit dans cette partie de la bâtisse après un travail long et ardu.

DANVILLE.

—Le feu y a détruit récemment la propriété connue sous le nom de "Moulin Greenshields" qui était une scierie à vapeur appartenant à M. François Gagnon et

TOUS SE SONT BIEN TROUVES

M. Senay écrit dans sa lettre datée du 19 Septembre 1893.

DR P. FAHRNEY,

Cher monsieur: Je vous dirai que votre remède dans plusieurs cas a fait un grand bien:

Premièrement, Madame Senay s'est trouvée bien: pendant le temps qu'elle-même, ainsi que les petits enfants, ont pris de votre remède, ils ont dormi d'un profond sommeil, et les personnes à qui j'en ai vendu des bouteilles s'en sont bien trouvées. Une dame, pour érésipèle dans l'estomac, s'est trouvée soulagée après deux cuillerées de votre remède. Un homme atteint d'érésipèle dans la tête s'en est trouvé bien, lui aussi.

Je me trouve si satisfait de votre remède que je vous prie de m'en envoyer une autre caisse. Je souhaite sincèrement que votre remède soit plus connue des familles.

Votre serviteur,
C. M. SENAY,
Box 446, Ludington, Mich.

Le Novoro du Dr. Pierre ne peut être obtenu que des agents spéciaux, ce n'est pas une médecine patentée et elle n'est entre les mains d'aucun pharmacien ni droguiste. Si dans votre localité, il n'y a pas d'agent, écrivez au Dr Fahrney, à Chicago, 112 S. Hoyne Ave., pour faire votre commande et recevoir les renseignements que vous pourriez désirer.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN [illegible]
[illegible] MUNN & CO. [illegible] patent business. [illegible] tions strictly confidential. [illegible] Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the [illegible] largest circulation of any scientific paper in the world. $3 a year. Specimen copies sent free. Building Edition, monthly, $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every [illegible] contains beautiful plates in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling [illegible] to show the latest designs and secure contracts. Address, MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

BON ✱ MARCHE.

Quelques Suggestions de Saison et des Points sur des choses que vous avez besoin. Quant aux prix vous trouverez que c'est difficile d'egaler les prix cotes plus bas.

Les Rubans Correts

Sont rares. Nous les avons.

1000 pieces de Rubans Moires, tout Soie.

Dans les nuances nouvelles et les plus populaires, comprenant une ligne complète, brun et marin du No. 2 à 22. le prix régulier de ces marchandises aujourd'hui est de 10 à 50c. la verge; notre prix est

7 a 35c. la verge.

Rubans moirés de 7 pcs en noir seulement, prix régulier $1; notre prix

69c la verge.

Rubans de 5 pcs tout Soie et Satin noirs et de couleurs, prix régulier 75c ; notre prix

49c. la verge.

780 pièces de Rubans en Velours dans une bonne ligne de couleurs de toilette, prix réguliers 15, 20 et 25c.; notre prix

8, 10 et 12c. la verge.

2100 verges de Rubans de fantaisie, barrés, carreautés, brocart, &c., prix régulier 59 à 75c ; notre prix

25c. la verge.

1450 verges de Rubans élégants en belles Brocades, Satins, &c., prix réguliers 25 à 50c.; notre prix

15c. la verge.

Echantillons de Manufacturiers de Bonnettes de Soie pour Enfants.

Une grande occasion est offerte pour se procurer des valeurs remarquables. Ne la marquez pas si vous êtes en besoin, ils seront mis en vente aujourd'hui, dans la matinée.

20 doz. de Bonnettes de Soie pour enfants, magnifiquement brodées, prix réguliers 50 et 59c.; pour cette vente

39c. chacune.

25 doz. de Bonnettes et Chapeaux d'enfants, brodés en Soie, prix réguliers 69 et 75c.; pour cette semaine

49c. chacune.

100 doz. de Tabliers blancs de Dames, brodés en rouge, bleu et œillet, prix régulier 19c.; notre prix

12 1-2c. chacun.

Justement Arrive

Nos nouveaux Parasols et nos Parapluies pour la promenade, pour aller en voiture, pour la pluie et le beau temps.

Nos nouveaux Parasols sont le fruit des traveaux d'un artiste de mérite.

Nous exhibons toutes les nouvelles idées en fantaisie à dessins ou unis pour l'usage de tous les jours. Notre assortiment est tout nouveau et frais. Venez voir avant que notre assortiment soit épuisé. Elles sont dans notre département d'ouvrage, premier comptoir, à gauche, principale porte d'entrée.

CHAPEAUX.

Garnis et non garnis dans tout ce qui peut flatter le cœur de la femme, sont prêts pour l'inspection. Ce département a toujours été superieur aux autres magasins pour le style et la mode.

Valeurs Speciales dans les Fleurs.

Violettes, 5c. le paquet.

Roses, 14c. le paquet.

Roses, 19 et 35c. le paquet.

Fleurs, 9, 14, 25 et 39c. le paquet.

Un Mot du Soubassement.

Quelques échantillons de spécialités pour cette semaine. Lisez-les :—

200 Poêles à l'huile, un brûleur tous garantis et égaux à ceux de 75c.; prix pour cette semaine

39c. chacun.

300 Chaudières à dîner, pleine grandeur avec Gobelet, prix régulier 25c.; pour cette semaine

12 1-2c. chacune.

250 Cuillères à longs manches, prix régulier 10 ; pour cette semaine

5c. chacune.

100 Vases à Chocolat Japonais bien décorés, prix régulier 75c.; pour cette semaine

49c. chacun.

500 Pots à Crême, décorés en couleurs et dorés, prix régulier 20c.; pour cette semaine

10c. chacun.

200 Sets, Soucoupes, Tasses et Assiettes décorées en brun et doré, prix régulier 49c.; pour cette semaine

25 cts.

500 Cordes à linge de 50 pieds, prix régulier 17c.; pour cette semaine

5c. chacune.

ATTENTION ✱ COURTOISE ✱ ET ✱ POLIE ✱ A ✱ TOUS.

F. G. MITCHELL & CO.,

BON MARCHE, Coin des Rues Merrimack et Kirk.

Employés de langue française — M. Chs. Ouimette, Mesdemoiselles V. Montplaisir, Emma Lanoue, Yvonne Montmarquet, Annie Ogg, Eugénie Montplaisir, Emma Labonne, Alice Brouillette, M.-L. Charette, R. Provost, M. Brealt, A. Larue, C. Lapham.

NOTES LOCALES.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

Il est probable que la nouvelle gare de la rue Middlesex sera prête à être occupée dans trois semaines.

Charles H. Burbank, ex-bibliothécaire, est décédé samedi à sa résidence, après une longue maladie.

J. S. Marion, photographe renom, est passé maître en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

L'un des évenements futurs en cette ville, ce sera, dit-on, un banquet en l'honneur du nouveau maître de poste, M. Pearson.

Pour les meilleurs Thés et Cafés de la ville, pas de meilleur endroit que chez Dickson Bros. Ils ont le meilleur assortiment et les plus beaux présents de la ville.

M. et Mde Hypolite Gignac sont revenus du pays natal où ils se trouvaient depuis deux semaines pour régler un héritage qui leur revenait.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

Inutile de faire de la réclame le Bon Marché est le magasin des occasions extraordinaires. Lisez attentivement leur annonce toutes les semaines.

Plusieurs de nos RR. PP. étant absents, le Revd. Père Gigault du noviciat de Tewksbury est venu [illegible] les services à la mission St Joseph

On rapporte que le gouverneur Greenhalge a l'intention de donner sous peu une réception pour les travailleurs de cette ville dans la salle Huntington.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Attention à vos plumes de chapeau, il vous faut les faire teindre et les faire nettoyer pour la belle saison. N'hésitez pas, Fred Varin, est l'endroit par excellence pour vous faire cet ouvrage à la perfection.

Ne vous laissez pas décourager parce que vous souffrez de débilité pauvreté du sang, ou épuisement, mais faites usage du Dr. Delisles Kinium Compound qui vous rendra la santé et l'énergie —En vente chez les phamaciens canadiens des Etats-Unis, $1.00 la bouteille.

Le premier coup de tonnerre de la saison a été entendu mardi pendant l'orage.

La succession Kimball sur la rue Hanover a été vendue à l'encan samedi à la corporation du Tremont & Suffolk pour 90 cents le pied.

Une autre requête pour l'achat par la ville du lot Berry, voisin de l'Arsenal, est maintenant en circulation. On dit que cette propriété peut être achetée pour $5000.

Le Révd Père Emard est parti samedi soir pour Taunton, Mass., où il va prêcher une retraite de deux semaines. Le Révd Père Emard est engagé pour differentes missions jusqu'au mois de juin.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une boutéille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Lariviere, Manville, R. I.

Par ce temps de stagnation industrielle, bon nombre de nos compatriotes ont, sans doute, songé à retourner s'établir sur une terre au Canada Entre toutes les parties de la patrie canadienne, les Cantons de l'Est se recommandent spécialement aux agriculteurs pour la fertilit du sol, la richesse des forêts, la salubrité du climat et l'excellence des eaux A ceux qui seraient tentés de s'établir dans ces parages, nous conseillons de s'adresser à M. J. H. Gendrons à Sherbrooke, qui leur donnera tous les renseignements désirables, au sujet de propriétés de premier choix, qu'il offre en vente en d'excellentes conditions.

Lettres Non-Reclamees.

Semaine finissant le 21 avril 1894.

HOMMES.

Brodeur, Ozila
Bisson, Desiré
Côté, Alex.
Drapeau, Jos
Desmarais, Emile
Fortier, Xavier
Gagnon, Nathaniel
Héroux, Napoléon
Moreau, J. E.
Morin, Charles
Paradis, J. E
Bousseau, Elise
Raymond, Onésime
St Onge, J. E. Dr
Sylvestre, Adelarde
Tremblay, Antoine
Thibeault, Louis
Vaillancourt, Jste

FEMMES.

Chapdelaine, Delle Josep.
Dussault, Mlle Marie Louise
Durault, Mlle Clarice
Dubois, Dame Vve Phil.
Ducharme, H. Madame
Laplante, Dlle Claudia
Laurier, Agnis
Leblanc, Mde Benjamin
Marchand, Mlle Georgiana
Parent, Mde Veuve

Au Cimetiere

Les travaux au nouveau cimetière canadien avancent rapidement depuis quelques jours. Actuellement 24 ouvriers sont à l'œuvre à tracer les chemins et à régulariser la partie du terrain réservée pour le nouveau cimetière. Plusieurs bûcherons sont aussi occupés à faire la coupe du bois. Dans quelques semaines, si le beau temps continue, notre cimetière donnera un tout autre coup d'œil.

Un Coffre-Fort Force

Une dépêche téléphonique a été reçue à la station de police de cette ville quelques minutes après 2 heures, mardi matin, mandant que le coffre-fort dans le magasin de E. H. Shaw a été forcé et que les cambrioleurs avaient réussi à s'approprier une partie du contenu, puis s'étaient échappés sans laisser de trace.

On n'a pas spécifié le montant d'argent qui a été enlevé.

Notes Remarquables

Un ami de la famille Désormeau nous faisait remarquer ces jours derniers quelques points au sujet de la mort de M. Joseph A. Désormeau, décédé le mois dernier.

M. Désormeau est mort le Vendredi Saint; sa dépouille mortelle a été la première inhumée dans notre nouveau cimetière canadien, et la première croix posée dans le même cimetière a été sur sa tombe le 19 avril dernier, jour de la nouvelle fête des Patriotes.

Services Anniversaires

A 7 heures, mardi matin, à l'église St Joseph, le Révd Père Feat a chanté le service anniversaire de feu Joseph Lafaillière.

A 8 heures, à la même église, a été chanté le service anniversaire de feu M. Thomas Chaput. Le Révd Père Amyot officiait, assisté de RR. PP. Morin et Campeau, comme diacre et sous-diacre. Une foule nombreuse a assisté à ces services.

Jeudi matin, à 7 heures, à l'église St Joseph, sera chantée une messe de requiem, recommandée par M. Charles Hamel.

Comment Feterons-Nous ?

Comment fêterons-nous? Voilà une question qui est posée souvent depuis quelques jours entre les membres de la Société St. Jean-Baptiste de cette ville qui doit sous peu atteindre le 25ième anniversaire de sa fondation.

D'après certains, si les temps étaient meilleurs, il n'y a aucun doute que la société fêterait cet anniversaire par une grande démonstration publique le 24 juin prochain, mais les dépenses qui devraient être faites en cette circnstance font remettre la chose à plus tard.

D'autres, par idée d'économie—c'est toujours celle-ci qui est la meilleure — suggèrent que pour l'occasion un jour soit choisi vers la fin du mois de juin pour fêter cet anniversaire. Leur programme est celui-ci: le matin, grand-messe à laquelle assisteraient tous les membres; ensuite un grand pique-nique de famille qui devrait avoir lieu dans les environs et où des orateurs distingués seraient invités. D'autres encore au lieu du pique-nique nourrissent l'idée d'organiser un banquet. Les membres du comité d'organisation de la fête doivent se réunir sous peu et ils auront probablement de nouveaux plans à suggérer.

Le "Star" Perd

M. Locke, cultivateur de Chelmsford, qui avait intenté une action en libelle contre le *Star* de cette ville vient de gagner sa cause et le jury lui a accordé $775 de dommages.

La cause de la poursuite est que l'an dernier un des rédacteurs du *Star* avait écrit un article condamnant les étables du plaignant, qu'il venait de visiter avec M. Drury, de la Humane Society.

Un premier procès avait déjà eut lieu au dernier terme, mais dans le temps le jury ne s'était pas accordé sur le verdict à rendre.

La deuxième procès a obtenu le résultat que nous donnons plus haut.

La Journee de Neuf Heures.

Haverhill, Mass., 23 avril—Le surintendant Woodman a réglé la question des heures de travail des charpentiers sur le Lowell, Lawrence & Haverhill Road. Il a été décidé que les charpentiers ne travailleront que neuf heures par jour.

La Central Labor Union, à son assemblée hier, a voté $50 pour venir en aide aux grévistes de Lawrence.

"Base Ball".

Le Club des "Etoiles Rouges", composé de jeunes garçons audessous de 14 ans, acceptera un défi d'aucun club du même âge. Adressez-vous à George Lebrun, No 73 rue Cushing.

Brousseau Vainqueur.

Les membres du club du jeu de quilles dont P. A. Brousseau est capitaine, est allé jouer mardi après-midi à Lawrence, contre le le club de M. Azarie Choquette de cet endroit. Les Lowellois sont sortis vainqueurs par une majorité de 101 points.

Election d'Officiers.

La semaine dernière, les élections semestrielles de la société St Jean-Baptiste de Salem, Mass., ont eu lieu et ont donné le résultat suivant:

Rév. J. O. Gadoury, chapelain, réélu; Frank Charbonneau, président, réélu; Jos. Pariseau, vice-président; Armice Gagnon, sec.-arch., réélu; Mag. Morneau, ass.-sec.-arch., réélu; Thos. Pelletier, jnr., sec.-corr., réélu; Damase Lamontagne, trésorier, réélu; J. S. Leblanc, collecteur-trésorier, réélu; H. Tremblay, ass.-coll.-trés., réélu; Sam. Sanoucya, com.-ord; Paul Lévesque, ass.-com.-ord.

Comité d'enquête: Auguste Pariseau, snr., O. Thibault, Antoine Richard, Adolphe Pariseau et Nap. Thibault.

Comité de visite: J. Sirois, Aug. Simard, Jos. Bouchard, Sister Blanche et Ernest Imbeault.

La société est dans un état des plus prospères.

Nos sincères remerciements pour l'envoi d'une somme d'argent.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseurs) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclarcit le teint, En vente chez les phramaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

GOUVERNEMENT MUNICIPAL

Ordre pour une Enquete Concernant M. Noble

$400 ACCORDES POUR LES CONCERTS EN PLEIN AIR

Un Emprunt de $10,000 pour le Boulevard

Les deux branches de notre gouvernement municipal ont tenu leur assemblée, mardi soir.

Bureau des Echevins.

Tous les membres étaient présents, excepté M. Stanley. Le maire Pickman présidait.

Plusieurs requêtes furent référées aux divers comités. J. J. Gagnon demande une lumière électrique sur la rue May et W. H. Brown désire qu'on en fasse autant sur la rue Appleton.

Joseph T. Leighton a été confirmé dans son poste de surveillant du bois et T. J. Kennedy ainsi que Colfax Mansur comme mesureurs de bois.

Girard P. Dadman a été confirmé comme régistrateur des votants pour trois ans. T. J. Allen a été nommé inspecteur de police et cette nomination fut référée au comité de police. Ensuite eut lieu l'ajournement.

Conseil de Ville.

Les conseillers furent appelés à l'ordre par président Sparks; tous les membres étaient présents.

Un ordre fut introduit par le conseiller Riley, demandant aux représentants de cette ville à la Législature de voter pour l'amendement du représentant Farley au bil pour une commission de licence, afin que les commissaires soient élus par le peuple. Cet ordre a été défait par 12 contre 12.

Le conseiller Noble a voté pour avec les démocrates, et O'Connell, Robinson, Ryan et Sparks ont voté contre avec les républicains.

Une motion appropriant $400 pour des concerts en plein air a été votée par 21 votes contre 3.

Un vote unanime a été donné en faveur de la motion du conseiller Robinson pour un emprunt de $10,000 devant servir à améliorer le Boulevard.

Le conseiller Noble a ensuite demandé qu'une enquête fut faite par un comité de cinq membres sur les accusations de malversations portées contre lui et qu'il paierait les dépenses du comité.

Cet ordre fut adopté à l'unimité et le président Sparks nomma les conseillers O'Connor, Barclay, Custy, O'Connell et Tryder pour faire partie de ce comité.

Ajournement.

LA JALOUSIE.

Columbia, S. C., 24 avril — Mlle Lucy Emerson est la belle de l'endroit et elle ne manque pas d'amoureux. Hier, un de ses amants lui proposa une promenade en voiture et elle accepta. Will McAdams, un autre amant de Mlle Emerson, vit passer la jeune fille avec son rival, et il devint presque fou de jalousie. Il sauta aussitôt dans une voiture et il se mit à la poursuite des amoureux qu'il rejoint à quelque distance de la ville. Il sortit de sa poche un revolver de gros calibre et menaça de mort la jeune fille si elle ne venait pas prendre place à côté de lui dans sa voiture, pour retourner ensemble à Columbia.

La jeune fille eut presque une attaque d'hystérie, et devant l'attitude résolue de McAdams, elle crut plus prudent de lui obeir.

Rendu à Columbia, McAdams menaça encore une fois la jeune fille de la tuer si elle refusait de l'épouser incessamment.

La jeune fille refusa net. Pendant ce temps là la nuit était venue, et Mlle Emerson, épeurée au suprême degré, se jeta en bas de la voiture. Elle eut la chance de ne pas se faire mal, et elle se sauva à toutes jambes à la demeure de ses parents, où elle fut mise au lit.

La pauvre jeune fille est très malade depuis.

McAdams a été arrêté et logé en prison.

La population est indignée.

En Perspective.

D'après les renseignements que nous avons obtenus, la grande soirée d'intimes donnée par les membres du Cercle Canadien, mercredi, le 2 mai prochain, promet d'être un événement remarquable parmi nos compatriotes; les préparatifs sont poussés avec vigueur, et sans contredit la réunion sera des plus charmantes.

UNE FERMETURE.

Les Manufactures Faulkner Cessent Leurs Operations.

Plusieurs tisserands dans les manufactures de laine Faulkner ont quitté l'ouvrage hier, parce que leurs patrons refusent d'augmenter leurs gages.

Ces hommes disent qu'ils ne peuvent faire que $6 par semaine. Ils sont en train de s'organiser et ils vont tenter d'avoir la coopération des autres employés.

A cause de cette grève et de la crise, MM. Faulkner ont décidé de clore leurs fabriques pour un laps de temps dont on ignore l'étendue.

LA CONTAGION.

Se Repand Jusqu'a Portland Dans le Maine.

Portland, 24 avril—Beaucoup d'émoi a été causé en ville par la nouvelle qu'un certain nombre de citoyens de Portland avaient l'intention d'organiser un contingent de l'armée de Coxey.

John M. Todd est un barbier bien connu qui s'occupe beaucoup de politique. Il a dernièrement composé une chanson pour être chantée par l'armée de Coxey à son entrée dans Washington. Dimanche dernier il prononça un discours à une assemblée spiritualiste en faveur du mouvement de Coxey.

Todd et deux autres, William McLaughlin et un fermier de Scarboro, ont écrit à Solon Chase lui demandant s'il les accompagnerait à Washington. S'il consent, ils commenceront à enregimenter des recrues.

TROIS COUPS DE FEU

New York, 24 avril—Un incident sensationel s'est produit dans une Cour ce matin, à la clôture du procès que Michael Donnelly, un marchand de fer, avait intenté à P. J. McArdle, un autre commerçant. Donnelly perdit son procès, et pour se venger, tira trois coups de feu sur McArdle, mais sans l'atteindre.

Donnelly fut promptement arrêté et conduit en prison.

Cette scène a créé tout une panique; le juge, les jurés, les avocats et les spectateurs furent pris par surprise.

Le procès avait été intenté pour une somme de $75,000, et les jurés se prononcèrent en faveur du défendeur.

En entendant ce verdict, Donnelly perdit la tête et commit l'acte que l'on sait. Il aurait certainement tué McArdle si ce n'eût été de l'avocat Severance qui l'empoigna à la gorge et le rejeta en arrière. Le premier coup a été tiré sans l'intervention de personne, mais la balle n'atteignit heureusement pas son but. Les deux autres coups ont été tirés pendant que l'avocat Severance lui serrait la gorge. Ce dernier et l'assaillant roulèrent sur le plancher, ainsi que McArdle quoiqu'il n'eut pas été atteint par les balles.

Le juge Bischoff, qui présidait, quitta la Cour le plus promptement possible, suivi des avocats. Les spectateurs se sauverent dans la rue.

Plusieurs policemen accoururent sur les lieux, et ils arrêtèrent toutes les personnes concernées dans l'affaire qu'ils conduisirent au poste où une autre scène eut lieu. Donnelly se tourna vers McArdle et l'appela un meurtrier et un voleur; finalement il fit un saut comme pour s'élancer vers lui, mais la police le tint en respect.

Donnelly fut mis sous un caution de $5000; il est le beau-frère de McArdle.

UN CHAR

Entre dans une Chambre a Coucher a Haverhill.

Haverhill, 21 avril—Vers 3 heures, ce matin, un train de marchandises reculait sur une voie d'evitement au passage à niveau de la rue Essex, lorsqu'un des wagons dérailla rendu au bout de la voie et vint s'enfoncer dans la maison de R. St Onge.

Le wagon brisa la muraille et pénétra dans une chambre à coucher dans laquelle dormait M. et Mde St Onge qui furent éveillés en sursaut par le bruit assourdissant.

Mde St Onge fut tellement effrayée qu'elle perdit connaissance

Ce matin, on la dit dans un état précaire et sous les soins d'un médecin.

La maison a été considérablement endommagée, mais la partie basse se trouvait heureusement à plusieurs pieds du lit occupé par M. et Mde St Onge et personne n'a été blessé.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux.)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6.50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

CORRESPONDANCE.

REPONSE A ARTHUR.

M. le Rédacteur,

Une petite place dans votre journal, S. V. P. J'aimerais à dire un mot à votre spirituel correspondant, M. A. Villageois, car je les aime, moi, les villageois: ils sont si bons, si tranquilles, si naïfs, et surtout sans malice.

Rien d'étonnant qu'un projet leur paraissant bizarre les fassent crier au scandale.

Pardon! je laisse le figuré et je vais par er franc:

Mon cher monsieur Villageois, aimez-vous les paris?.... Je n'en sais rien; moi, je les adore, et je parie, tant j'en suis sûr, que vous êtes un vieux garçon de la plus belle eau. Comment? Pourquoi, je n'en sais rien, mais je vous devine.

Et dites-moi, s'il vous plait, pourquoi n'on idée est-elle singulière? Ce qui s'est passé à Montréal lors des fêtes d'inauguration de la cathédrale, puis il n'y a pas longtemps à Manchester, N. H., à la dédicace d'une église, pourquoi ne jouitions-nous pas du même privilège?

Prenons de suite la fameuse question du billet d'admission: Vous vous écriez: Quoi! le pauvre n'aurait il plus le privilège d'adorer son Dieu sans payer?

Quel bon villageois vous faites, cher naïf!

A mon tour, maintenant. Depuis quand a-t-on refusé la libre entrée de nos églises aux pauvres? Jamais, mon cher contradicteur, et dans les jours de fête, quand la foule empressée remplit l'église, il y a toujours une place pour le pauvre, pour l'indigent. Lors de notre fête patronale, notre clergé si dévoué, si patriote, saura bien ménager les susceptibilités des pauvres.

Ici, j'éprouve un peu d'embarras, et je suis seul pour défendre ce point, car nous voilà de plus en plus en contradiction.

La quête, ai-je dit, pourrait être faite par les jeunes filles de la paroisse et leur escorte.

Quelle furie vous anime, miséricorde! Une demi colonne d'arguments tirés aux cheveux, des tirades aux traits accérés. Dites-le donc franchement, vous me croyez amoureux du beau sexe. Permettez-moi de ne pas vous faire le même compliment, car le beau sexe a l'air de diablement vous déplaire.

Je ne sais pourquoi votre style me met en verve, mais il faut en finir.

Un petit mot et je termine: Prenez patience.

Mon cher contradicteur, en France, au Canada, peut-être pas parmi nos bons villageois, mais dans un certain rayon, aux grandes fêtes, religieuses et nationales, la femme, la vraie Française ou la vraie Canadienne, qui aime son Dieu ou sa patrie, vient de l'avant, et recevant la bénédiction du prêtat, elle circule parmi les fidèles et de sa voix tout imprégnée de charité, de patriotisme, elle demande pour une œuvre digne d'être encouragée.

Et je ne me dédis pas, j'endosse ce mouvement envers et contre tous, sans crainte de reproche ni d'être accusé de vouloir spéculer avec la beauté. Je finis en m'écriant:

La base de la société, l'avenir de notre langue, de notre nation elle est dans la femme catholique et patriote. Honni soit qui mal y pense.

C.

FEMMES FURIEUSES

Uniontown, Pa., 24 avril.—A la mine Oliver, près d'ici, un gréviste du nom de Michael Petzko lança des pierres sur quelques employés. Le shérif Wilhelm et ses hommes l'arrêtèrent. Aussitôt une cinquantaine de femmes s'assemblèrent et demandèrent que le prisonnier fut remis en liberté.

Les gardiens de la paix conseillèrent à ces femmes de ne pas se mêler de l'affaire. Ils reçurent pour toute réponse des insultes les plus basses, et au même instant toute la bande, en jurant et en criant, s'élança sur les agents de police pour leur faire un mauvais parti. Plusieurs de ces femmes étaient armées de pierres et de bâtons.

Plusieurs agents furent blessés et le sang ne tarda pas à couler à flot. Le chef de ces furies était Mde Petzka, la femme du gréviste arrêté, qui s'elança sur le shérif Richards armée d'une hache. Le shérif évita le coup que cette femme lui porta et il lui tira un coup de feu en plein front. La malheureuse tomba lourdement sur le sol qu'elle teignit de son sang; et elle perdit connaissance.

La nouvelle se répandit qu'elle était morte et un cri d'horreur fut poussé par toutes les femmes; cependant elle reprit connaissance au bout de 20 minutes et elle n'en mourra pas.

En voyant la femme Petzko s'élancer sur le shérif avec une hache, les agents de police cessèrent de se contraindre et ils se mirent à bûcher ferme sur leurs assaillantes. Plusieurs femmes tombèrent alors frappées à coups de crosses de fusil, et le shérif Richard éprouva de grandes difficultés pour empêcher ses hommes à tuer les femmes comme des chiens.

L'état de choses à Oliver est alarmant.

DRAME HORRIBLE.

Paris, 23—Un drame particulièrement douloureux s'est produit, rue Léon Cogniet.

Une femme, nommée Marguerite Pastore, s'est précipitée de la fenêtre de son logement, situé au sixième étage, dans la cour de la maison. Elle avait lié à son corps son fils, un petit garçon de deux ans. En outre, à son corsage étaient épinglées quelques cartes sur lesquelles elle avait écrit quelques mots. Sur une de ces cartes notamment on lisait:

"Je souffre trop. Je suis condamnée ainsi que mon enfant. Je devance l'heure.

"Je prie ceux qui me relèveront avec mon pauvre petit enfant de ne pas porter nos corps dans notre logement. Mon mari, qui a été si bon pour nous, souffrirait trop de ce triste spectacle. Qu'on porte nos corps à l'hospice."

Le ménage Pastore était un ménage très uni, tranquille et très laborieux. Le mari est de nationalité italienne. Bon ouvrier, peintre en bâtiment, il était arrivé à force de travail à faire régner un peu d'aisance chez lui. Leur jeune enfant, nommé Victor, était la joie de la maisonr.

Malheureusement Mde Pastore était, il y a quelque temps, devenue phthisique et, malgré tous les soins des médecins, elle avait senti que son état ne s'améliorait pas. Pour comble d'infortune, le petit Victor contractait bientôt la redoutable maladie. Ce fut plus que n'en put supporter la mère affolée. Elle décida de se tuer, elle et son enfant, pendant l'absence de son mari. Elle a réalisé son projet, dans les circonstances qu'on vient de voir. L'enfant a été tué sur le coup. Quant à la mère, elle respirait encore après son effroyable chute. Transportée à l'hôpital Beaujon, on l'entendit murmurer plusieurs fois: "Pardon! pardon!" Elle a expire dans la soirée.

"JE SUIS COUPABLE"

New York, 24 avril—Une jolie jeune fille de 20 ans, aux manières distinguées, a comparu hier en cour de police de Jefferson Market sous l'accusation de larçin au détriment de ses patrons, la maison de nouveautés Truesdell, Spreter & Co.

Le nom de cette jeune fille est Eunice Devoe; elle était teneur de livres, et ses patrons avaient en elle une confiance illimitée. Son occupation consistait surtout à comparer les cheques de vente des commis avec l'argent entrant dans la caisse, afin de vérifier la rentrée de l'argent de chaque vente. Le samedi, elle agissait comme caissière dans un des départements.

Les patrons la croyaient très honnête; ils étaient convaincus, apres des années d'expérience, qu'on pouvait avec moins de danger confier de l'argent aux femmes qu'aux hommes.

Mlle Devoe était à leur service depuis près de deux ans, et ses manières modestes, distinguées, firent impression sur leur esprit et ils lui confièrent des charges de confiance.

Durant l'hiver, quand les temps devinrent si durs que plusieurs des employés durent être remerciés de leurs services, Mlle Devoe alla trouver son patron, M. John H. Truesdell, et supplia qu'on la gardât.

"Mon père n'a pas d'ouvrage, dit-elle, et ma mère est malade. Je suis la seule personne dans la famille qui peut gagner quelque chose, et si je perds ma place ici, je ne sais pas ce que je ferai."

M. Truesdell se laissa toucher et promit à Mlle Devoe de voir à la chose. Quelques minutes plus tard il trouva la jeune fille assise dans un coin et pleurant à chaudes larmes. Devant cette explosion de douleur, M. Truesdell ne put faire autrement que de dire à la jeune fille qu'elle ne serait pas renvoyée.

Des Toilettes Extravagantes

Mlle Devoe ne gagnait que $6 par semaine, et soudain elle se mit à porter des toilettes extravagantes: des chaussures de $5, des chapeaux de $10, des corsages de $20, malgré qu'elle eut à supporter ses parents.

Mlle Devoe était toujours mieux vêtue que les autres employées qui devinrent jalouses et la critiquèrent sans merci. Les patrons entendirent parler de quelque chose et des soupçons leur entrèrent dans l'esprit.

Il y a dans ce magasin un jeune homme de 21 ans qui est "timekeeper." Mlle Devoe devint très intime avec lui quoiqu'il ne soit pas joli et que cette jeune fille possède une beauté frappante. Souvent le dimanche ces deux amoureux allaient faire des tours de voiture dans le Parc central. Quelquefois le jeune homme payait les dépenses, mais le plus souvent c'était la jeune fille. Il était compris dans le magasin que le couple allait se marier sous peu.

Il fut aussi remarqué que depuis son intimité avec Mlle Devoe, le jeune homme avait plus d'argent pour ses dépenses qu'il n'en avait jamais eu. A Noël Mlle Devoe lui donna une montre en or et une chaine valant $70.

M. Truesdell entendit parler de la chose, et, depuis ce jour, Mlle Devoe fut surveillée.

Prise sur le Fait.

Samedi dernier, Mlle Devoe se rendit au magasin Altman et acheta un corsage pour lequel elle paya $19. Le soir, les chèques qui lui avaient passé par les mains furent examinés, et lundi matin M. Truesdell fit appeler la jeune fille dans son bureau.

—Mlle Devoe, dit le patron, je desire vous raconter l'histoire jeune fille; puis vous me direz votre opinion sur ce qui doit lui être fait.

La jeune fille ferma les yeux et elle resta immobile, tremblant légèrement; puis faisant un effort, elle ouvrit ses paupières, et d'une voix très faible, elle dit:

—Je... je ne vous comprends pas

La figure de M. Truesdell devint sévère.

—Si une jeune fille en laquelle ses patrons avaient une confiance absolue était un jour prise en flagrant délit de vol, que devrait-il lui être fait?

La jeune fille devint pâle comme un mort, et elle baissa la tête. La malheureuse tremblait comme une feuille, mais elle ne versait pas de larmes. Après un silence prolongé et sans relever la tête, la jeune fille s'écria:

—Je vous comprends, M. Truesdell. Je suis coupable! J'ai abusé de votre confiance! Je vous ai volé!

Et elle se mit à pleurer violemment. Quand elle se fut quelque peu remise, elle raconta l'histoire.

—Je vous ai volé pour la première fois en octobre dernier. J'ai alors pris $10. Je ne prenais l'argent que le samedi quand j'étais caissière. Je déchirais les cheques de vente et j'en dérobais le montant. Samedi dernier j'ai pris $50. C'est la plus forte somme que j'aie jamais volée.

—Que faisiez-vous avec cet argent? demanda le patron.

La jeune fille soupira et répondit:

—Oh! je l'ai tout dépensé, tout, tout. D'une manière ou d'une autre, je le gaspillais. J'achetais des robes, des chapeaux, des cadeaux. Je l'ai tout dépensé. Non, pas tout. Il me reste encore $80 à la maison. Je vais les envoyer chercher.

Elle ajouta que le jeune homme qu'elle aimait et qui devait l'épouser un de ces jours lui avait souvent emprunté de l'argent.

L'Arrestation.

M. Truesdell fit venir un policeman, et Mlle Devoe fut conduite à la geôle de Jefferson Market. Les yeux de la malheureuse étaient enflés par les larmes, et quand elle fut amenée devant le juge McMahon, elle avait l'apparence la plus pitoyable.

Tremblante, la tête courbée par la honte, pâle et sans force, elle dit d'une voix à peine intelligible:

—Oui, je suis coupable.

Elle fut renvoyée en prison et elle subira son procès en Cour des Sessions générales.

M. Truesdell a dit plus tard que les sommes volées par cette jeune fille ne s'élevaient à pas moins de $1000.

La mère de la malheureuse, qui est une dame très respectable, enverra porter au magasin les $80 que sa fille avait dérobés et cachés dans son bureau de toilette. Cette pauvre femme est presque folle de honte et de douleur.

LE NOVORO

DU DR. PIERRE.

est un des meilleurs remèdes de notre époque. Il nettoie le sang, renouvelle la vitalité, enlève du corps tout germe de maladie, et met en même temps les organes dans de bonnes conditions de fonctionnement. La médecine se compose de plus de trente sortes d'ingrédients différents, tirés principalement du règne végétal; il est connu et en usage depuis plus de cent ans. Son emploi a été très avantageux dans la généralité des maux qui de nos jours affectent l'humanité et principalement dans ces maladies qui proviennent du sang et des désordres de l'estomac, telles que constipation, maux de tête, maladie des rognons, condition bilieuse, jaunisse, rhumatismes, hydropisie, dyspepsie, fièvre intermittente, érésypèles, scrofule, plaies purulentes, démangeaisons, vers, éruptions cutanées, maux et plaies, excroissances cancéreuses, douleurs dans le système osseux, émaciation, maladies de femmes, faiblesse, maux de reins, étourdissements, etc.

Le **Novoro** n'est pas une médecine brevetée, et il n'est pas en vente chez les droguistes; mais, mus par un sentiment de gratitude envers le docteur et désireux de faire participer le genre humain aux bénéfices qu'ils en ont reçus, les hommes et les femmes qui ont été guéris par ce remède en sont devenus les agents et le font ainsi parvenir aux malades les plus éloignés.

Il a une grande valeur comme remède de famille, particulièrement pour les personnes qui demeurent à une grande distance des médecins et des pharmaciens. Le remède ne peut pas être obtenu des droguistes, mais seulement des agents locaux.

Les personnes qui demeurent là où il n'y a pas d'agents pour la vente du **Novoro du Dr. Pierre,** peuvent obtenir directement du propriétaire 12 bouteilles d'essai de 25c., contre l'envoi de $2.00. La même personne ne peut obtenir cette offre spéciale qu'une seule fois.

DR. PETER FAHRNEY,

112-114 South Hoyne Avenue, Chicago, Ill.

FEUILLETON

85

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIE.

VIII

Et que m'importe! Je saurai faire taire les...

Il m'importe à moi que le chevalier de Vaudrey, mon neveu, n'aie pas à demander à son épée de duelliste de le faire respecter. Je consens, je l'ai dit, à ce que vous soyez uni par les liens du mariage à celle que vous avez choisie pour fiancée, je veux bien en cela faire taire toutes les objections qui m'assaillent l'esprit et faire plier mon juste orgueil devant votre bonheur. Mais j'exige, pour tant de sacrifices, que vous puissiez passser la tête haute devant tous; que vous ayez ajouté à votre nom une réputation telle de vaillance et fait briller votre épée d'un si grand éclat que vous ayez acquis par là le droit de passer outre à toutes les convenances sociales. Vous me comprenez, Roger, je désire que vous deveniez une personnalité mise en évidence non par l'éclat de votre naissance, mais par votre propre valeur. Lorsque vous aurez atteint ce but, mais seulement alors, je trouverai que vous avez acquis le droit de vous unir au gré de votre cœur, sans vous soucier de l'opinion.

Le chevalier avait écouté cette sortie sans interrompre. Lorsque M. de Linières se fut arrêté de parler:

Que prétendez-vous que je fasse, demanda-t-il; car je suppose, monsieur le comte, que pour dire toutes les choses si justes que je viens d'entendre, vous avez dû également trouver pour moi la voie à suivre, la voie au bout de laquelle je dois obtenir le droit de devenir l'époux d'Henriette.

Puis changeant brusquement de sujet:

Ah! vous l'avez vu, monsieur le comte; vous avez pu juger de son cœur, vous avez regretté le mouvement de colère qui vous a rendu injuste envers une innocente créature; vous l'avez entendue vous supplier de pardonner, ajoutant qu'elle était prête à quitter la France si vous l'exigiez! Vous avez compris ce qu'il y avait de sincérite dans ce cœur ouvert à tous les bons sentiments et qui se condamnait aux plus terribles souffrances de l'âme! Vous savez, monsieur le comte, combien elle est digne du respect que l'on doit à la vertu. Dites-moi donc, je vous en supplie, ce qu'il faut que je fasse pour abréger, autant que possible, cette dernière épreuve à laquelle je ne puis ni ne veux me dérober. En vous obéissant pour arriver à la réalisation de mon vœu le plus ardent, je prétends donner à celle que j'aime la preuve que je suis prêt à tout entreprendre pour elle.

Le comte de Linières, au conseil que lui demandait Roger, répondit ainsi:

Mon ami, voici ce à quoi j'ai pensé: vous savez que le général marquis de Lafayette est sur le point de quitter la France pour aller aider les Américains à conquérir leur indépendance.

Quoi, vous songeriez...

A ce que vous obteniez un grade dans la petite armée que Lafayette emmène au delà de l'Atlantique guerroyer de ce concert avec les troupes de Washington. Tout gentilhomme n'est il pas de droit militaire? Partez donc! Je me tais fort que vous serez agréé par le marquis qui s'y connaît en courage et saura bientôt apprécier votre vaillance sur les champs de bataille du Nouveau-Monde.

Le chevalier de Vaudrey ne répondant pas, le comte poursuivit:

J'ose espérer que vous n'hésitez pas, Roger, à vous conformer au conseil que je vous donne! Non! Vous ne sauriez hésiter, car vous avez trop bien compris combien sont justes le arguments que j'ai voulu faire valoir tout à l'heure.

Vous avez raison, monsieur le comte, de ne pas douter de moi en cette circonstance, ce n'est pas le danger qui pourrait jamais m'effrayer, vous ne l'ignorez pas; aussi vous supplierais-je de voir au plus tôt le général Lafayette, afin d'obtenir de lui qu'il me donne un régiment à commander. Et je partirai à la conquête de cette réputation que vous jugez indispensable. Mais du moins permettez-moi avant de me séparer d'elle pour longtemps, peut-être pour toujours, permettez-moi, dis-je, d'aller faire mes adieux à celle que j'aime et de lui dire que cette séparation que je m'impose est la preuve la plus éclatante que je puisse lui donner de mon amour.

M. de Linières avait obtenu, sans combat, sans discussion même, ce qu'il avait souhaité. Il ne pouvait refuser de consentir à ce que le chevalier demandait comme une grâce.

Vous reverrez votre fiancée, chevalier, et je vous promets que, pendant votre absence, elle sera l'objet de toute la sollicitude dont vous l'avez jugée digne ..j'ai consenti à ce que son amie...

Louise...

J'ai permis que cette infortunée demeurât auprès de la comtesse...

Vous avez consenti...

Oui, Roger, j'ai permis que celle qui n'avait plus de mère en trouvât une dans la personne de Diane, et ce sera une satisfaction pour mon cœur si, en agissant ainsi, je puis contribuer à ce que la comtesse recouvre enfin la santé!

M. de Linières avait prononcé ces derniers mots avec une émotion contenue à grand'peine.

Henriette continuera à demeurer chez le docteur Hébert sans doute, dit Roger, c'est là que je vais me rendre, puisque vous le permettez.

Oui! j'ai obtenu du docteur qu'il continuât sa protection à l'une des deux orphelines, pendant que je me chargerai de l'autre.

Que de remerciements ne vous devra-t-elle pas? murmura Roger au comble de l'émotion. Je me souviendrai toute ma vie, monsieur le comte, pour vous en conserver une éternelle reconnaissance que vous me rendez à moi-même, que vous m'épargnerez ainsi la douleur de vous desobéir et qu'en même temps vous me permettez de me livrer à un bonheur sans mélange, à une joie qui ne sera plus troublée par des remords!

M. de Linières avait écouté, l'âme rassérénée par la grandeur même du sacrifice qu'il lui imposait. Et lorsque le chevalier eut achevé cette phrase émue il lui serra la main, et l'entraîna doucement vers la portes comme pour lui faire comprendre que l'entretien devait s'arrêter là. Roger s'inclina. Puis au moment de sortir:

Je ne sais s'il convient que je retourne auprès de la comtesse, en ce moment où elle doit être tout à... sa surprise...

Dites à sa joie, Roger! Oui, je comprends et j'apprécie le sentiment qui vous fait hésiter à devenir le temoin de ces premières effusions de Diane et de... la protégée qu'elle va, de par ma volonté, pouvoir considérer, comme notre enfant d'adoption. Aussi, je vous rends votre liberté d'action.

Et après un court silence:

N'avez-vous pas tout à l'heure manifesté le désir de revoir...

Henriette! Oui!

Eh bien, rendez-vous chez le docteur Hebert...

Roger haletait de bonheur. Profitant de la permission que lui accordait le comte, il quitta le cabinet.

Lorsque M. de Linières retourna auprès de la comtesse, il trouva Diane assise et ayant à ses pieds l'aveugle, qui s'était agenouillée sur un tabouret dans la posture de l'enfant qui écoute les recommandations d'une mère.

En apercevant son mari, la comtesse avait fait un mouvement pour se lever et se porter au-devant de M. de Linières. Mais celui-ci s'empressa de lui éviter cette fatigue. Et s'approchant des deux créatures auxquelles il venait de rendre le bonheur, en s'élevant lui-même au plus haut degre de la grandeur d'âme, il voulut compléter généreusement son œuvre.

Après les émotions violentes qu'il avait éprouvées, après cette lutte cruelle d'où il était sorti vainqueur, le mari de Diane retrouvait pour celle qui, à ses yeux, n'était plus qu'une victime digne de compassion des tendresses paternelles. Il s'inspirait maintenant des élans de son cœur pour se persuader qu'il devait entourer de soins affectueux et de la plus grande sollicitude, celle dont il pouvait apprécier aujourd'hui les souffrances dissimulées pendant tant d'années.

Diane, prononçait-il de sa voix la plus douce, demeurez ainsi que vous étiez lorsque j'ai ouvert cette porte; c'était, je l'assure, un charmant tableau que j'admirais.

Et où il manquait un personnage, monsieur le comte.

M. de Linières eut un léger mouvement des lèvres, qui affectait l'ébauche d'un sourire.

Oui, reprit Diane, il manquait à ce tableau du bonheur retrouvé, celui à qui Dieu a envoyé cette sublime inspiration de charité! Il y manquait l'époux que je respecte autant... autant que... je l'aime!

En prononçant ces mots, la comtesse avait appuyé une main sur son cœur, tandis qu'elle levait comme pour prendre l'Eternel à témoin de sa sincérité.

Il y manquait, continua-t-elle en baissant la voix, celui que cette pauvre enfant, cette chère infortunée ne cessera de bénir dans chacune de ses prières, et à qui j'apprendrai qu'il existe en ce monde des âmes élevées qui se sont placées si haut dans l'humanité qu'elles ont droit aux respects, aux bénédictions, à la vénération que l'on doit aux saints.

Et tendant la main à son mari:

Venez, monsieur le comte, et daignez occuper la place qui vous est réservée dans ce tableau composé par vous-même, et que Dieu vous a inspiré!

M. de Linières prit place entre Diane et Louise, appuyée au dossier du fauteuil. L'aveugle devina le changement qui s'était opéré dans cette mise en scène, car instinctivement elle dirigea ses beaux yeux éteints vers M. de Linières, en murmurant:

Oh! que je voudrais vous voir, monsieur le comte! que je voudrais qu'il fut permis de contempler respectueusement les traits du bienfaiteur à qui je dois tant de reconnaissance. Hélas! ajouta-t-elle avec un soupir, Dieu m'a privée de ce bonheur. Et je vous le jure, monsieur le comte, depuis que je m'étais résignée à mon triste sort d'aveugle, c'est la première fois que je souffre si cruellement d'être privée de la vue... puisque je ne puis regarder mon bienfaiteur!

Pauvre enfant! murmura la comtesse en imposant sa main amaigrie sur la tête de Louise.

Et ses regards voilés de larmes se levèrent vers le visage M. de Linières pour y lire l'émotion qui s'y reflétait. Le comte, en effet, ne pouvant plus se contraindre à l'impassibilité qu'il avait voulu conserver pendant cette scène émotionnante. En entendant cette pauvre créature déclarer que jamais elle n'avait été si profondément affligée d'être privée de la vue, le mari de Diane s'était senti remué jusqu'au fond de l'âme.

Et unissant sa main à celle que la comtesse avait placée sur le front de l'aveugle, comme pour y appeler la bénédiction divine, il sembla vouloir consacrer par là une nouvelle union doublement sacrée, celle-là, puisqu'elle s'accomplissait en présence de cette enfant qui aurait pu devenir la cause d'une rupture éclatante et éternelle.

Mde Linières, éprouvant à son tour la plus vive émotion, courba la tête jusqu'à ce que ses lèvres pussent effleurer les mains du comte. Alors, entre ces deux êtres qui n'avaient plus de secrets l'un pour l'autre, il se fit un accord tacite, un engagement solennel et la consécration, par un regard échangé, de tout un avenir d'affection réciproque, un compromis d'amour et de bonheur sans nuages. Et pendant ce temps, l'aveugle continuait à murmurer des paroles de respect, d'affection et de reconnaissance.

Mais dans cette vie nouvelle qui allait recommencer pour elle, il y avait un regret, comme une ombre à ce tableau charmant de son existence s'écoulant sous le regard attentif d'une mère.

Elle se souvenait, la chère créature, qu'en des jours de terrible épreuve un autre avait eu pitié d'elle, l'avait secourue autant qu'il l'avait pu faire; et que ce bienfaiteur était un pauvre déshérité comme elle, un pauvre malheureux dont des parents sans entrailles avaient fait une victime, dès sa plus tendre enfance. Elle se souvenait de ce rémouleur qui se tuait au travail pour en apporter tout le fruit à une mère odieuse, dénaturée et à un frère infâme.

En ce moment même où elle éprouvait de si douces joies, il lui venait à la pensée que Pierre, son ami, Pierre qui l'avait défendue en exposant sa vie, Pierre était peut-être sans asile et sans pain, peut-être même poursuivi par la justice, accusé du meurtre de Jacques.

Elle se rappelait les dernières paroles qu'il lui avait adressées et qu'elle avait répétées bien souvent depuis. Elle se demandait si, dans sa joie d'avoir retrouvé Henriette, elle n'avait pas été ingrate envers l'ami des jours de souffrance.

Puis, pour soulager sa conscience qui l'accusait, elle se promettait d'intéresser ses bienfaiteurs au sort de ce brave garçon si digne de trouver la récompense d'une vie honnête hors de ce taudis où il végétait à côté de l'odieuse mégère qui n'avait jamais su être une mère pour lui.

Elle enferma donc au fond de son cœur le secret de son affection pour ce brave Pierre, afin d'attendre le moment propice pour faire ses confidences à la comtesse. Mais elle n'avait pu laisser écouler cette première journée de bonheur sans donner une pensée au pauvre rémouleur qu'elle n'espérait plus retrouver, mais dont le souvenir hantait son esprit et rendait son âme tout émue.

Le chevalier de Vaudrey n'avait pas perdu un instant pour profiter de l'autorisation que lui avait accordée le comte de se rendre auprès d'Henriette. En route, il réfléchissait à l'obligation qu'il venait de contracter envers son parent, de quitter la France pour aller guerroyer dans le Nouveau-Monde.

Cestes, les raisons qu'avait fait valoir M. de de Linières étaient justes. Elles avaient trouvé son cœur prêt à ce sacrifice qu'on réclamait de lui, puisque c'était la condition imposée à la réalisation de cette union si ardemment souhaitée. Cette séparation n'en était pas moins une dernière cruauté du sort, qui l'atteignait après tant d'autres épreuves douloureuses et irritantes. Il avait retrouvé Henriette après de terribles luttes, après de cruelles angoisses, en surmontant des difficultés sans nombre; et il lui faillait subir une nouvelle séparation.

C'est sous cette impression pénible que Roger se présenta chez le docteur. M. Hébert l'attendait. Il le fit immédiatement passer dans son cabinet, lui présentant un fauteuil à côté du sien, l'accueillant avec ce bon sourire qui éclairait son visage. Ce n'était plus l'homme rigide qui, précédemment, n'avait pas voulu qu'une entrevue entre les deux fiancées eût lieu chez lui, avant que le mariage que se proposait le chevalier eût obtenu la sanction du chef de famille.

Mon ami, dit-il au visiteur, je sais le motif qui vous amène chez moi. Aussi ne vous ferai-je pas attendre plus lomgtemps la présence de celle que vous désirez voir, et à qui vous allez, je n'en doute plus, transmettre la volonté de votre oncle.

Et comme Roger paraissait ému et gardait le silence, le docteur reprit:

M. de Linières n'a pu, je suppose, revenir sur les intentions manifestées en ma présence; je dirai même sur le consentement qu'il vous a accordé. Alors, pourquoi cet air soucieux? Que s'est-il passé depuis que j'ai quitté l'hôtel de Linières?

Vous allez le savoir, mon cher docteur, car c'est en votre présence que je désire m'entretenir avec Henriette. Vous devez apprendre en même temps quelles sont les conditions que m'a dictées le comte et auxquelles j'ai souscrit.

Sans répondre, M. Hébert ouvrit la porte qui faisait communiquer son cabinet avec le petit salon où se tenait Henriette.

Venez, mon enfant, dit il simplement.

La jeune fille obéit. Mais, à la vue de Roger, elle s'arrêta sur le seuil, rougissante et émue. Le docteur la prit par la main pour la faire asseoir à côté de lui, tandis que le chevalier s'approchait respectueusement.

Nous vous attendions, mon amie, commença M. Hébert dont le regard eut une intention de malice à l'adresse de la jeune fille. La visite que vous espériez devait être la conséquence de tous les succès que nous avons obtenus en ce jour, qui devra marquer dans votre existence à tous deux, mes chers enfants.

Qui marquera surtout dans la mienne, monsieur, répliqua avec vivacité Henriette. Ce dont je me souviendrai, tant que je serai en ce monde, c'est qu'il s'est trouvé, pour me sauver de la plus horrible situation, un homme par lequel chaque jour voit s'accomplir un bienfait, soulager une misère; un homme devant lequel l'orpheline reconnaissante doit se prosterner.

A son tour le chevalier intervint:

Et moi, docteur, que ne vous dois-je pas de remerciements! Sans vous, sans votre charité, sans votre ferme résolution de protéger l'un et l'autre, Henriette et moi, nous serions à jamais séparés, car, je vous en fais ici le serment à tous deux, je n'aurais pu survivre à la porte de mes espérances.

Et moi, s'exclama la jeune fille, j'aurais succombé à la douleur et à la honte!

Dieu ne l'a pas voulu, mes enfants! Et il vous a envoyés vers moi.

Aussi vous dois-je, à vous qui vous êtes tant interressé à notre sort, le récit de ce qui s'est passé entre le comte et moi.

Et sans autre préambule, Roger mit le docteur et Henriette au courant des conditions imposées par M. de Linières. Il avait parlé d'abondance, sans être interrompu ni par le docteur, dont les yeux étaient demeurés fixés sur lui, ni par Henriette qui, pendant tout le récit, ne s'était pas départie du calme qu'elle s'imposait. Lorsque le chevalier eut achevé de parler, M. Hébert lui tendit la main en disant:

Je n'en attendais pas moins de vous, mon ami; je savais que votre affection n'était pas de celles qui subissent des défaillances.

Et se tournant vers la jeune fille:

Je suis également certain, mon enfant, que vous accepterez cette nouvelle séparation avec le courage et la résignation qui conviennent.

Henriette se leva, et s'adressant au chevalier:

Lorsqu'il s'est agi pour moi de choisir entre le sacrifice que vous vouliez me faire de votre avenir, où la douleur, je puis l'avouer aujourd'hui, à laquelle je me condamnais éternellement en refusant votre nom, Roger, je n'ai pas hésité à déclarer que j'étais prête à quitter Paris, à m'expatrier même, si on l'exigeait. Aussi ai-je acquis le droit de vous dire combien je suis fière d'être l'objet d'un amour qui surmonte tous les obstacles et accepte toutes les épreuves!

Elle eut un regard de tendresse infinie pour le chevalier, et luttant contre l'émotion qui l'envahissait à l'idée de cette nouvelle séparation devenue indispensable:

Partez, Roger, dit-elle en s'efforçant d'assurer sa voix. Partez, sans regrets comme sans crainte. Celle qui attendra votre retour n'oubliera pas que c'est pour elle que vous vous imposez le sacrifice de votre liberté; que c'est pour elle que vous rompez avec l'existence heureuse du gentilhomme pour aller subir les fatigues du soldat. Je n'oublierai jamais qu'après tant d'épreuves subies, vous aurez encore bravé, pour assurer notre union, les dangers, la mort même!

Henriette avait parlé avec une animation extrême. Le docteur et Roger l'écoutaient émus.

Du reste, ajouta-t-elle, je vous dois un aveu, mon ami; depuis que le comte de Linières a bien voulu me pardonner en sa présence; depuis que j'ai compris que j'étais l'objet d'une générosité à laquelle je ne devais pas m'attendre, une pensée s'est aussitôt imposée à moi; je me suis dit que je devais m'interdire toute joie en ce monde tant que ma pauvre aveugle serait condamnée aux ténèbres; tant que la compagne de mon enfance, ma sœur, ma Louise bien-aimée pourrait avoir besoin de mon bras pour la guider, de ma présence pour lui faire oublier qu'elle est orpheline! Et puisque le docteur, notre bienfaiteur à toutes deux, avait l'espoir da rendre la vue à ma chère aveugle, je me jurai que j'attendrais que Dieu eût permis que les yeux de Louise retrouvassent la lumière, afin qu'elle pût me voir prosternée avec vous, devant l'autel où se bénirait notre union

Mais en parlant ainsi Henriette répondait à un sentiment plus humain, afin de rendre la séparation qui s'imposait moins cruelle pour le chevalier. Elle se montrait courageuse alors que son âme était pleine de tristesse: N'allait-elle pas, désormais, vivre dans de continuelles transes; et la condition que mettait M. de Linières à son mariage n'était-elle pas une épreuve nouvelle à laquelle on la condamnait.

Et cette fois il ne s'agissait ni de sa liberté, ni de son honneur compromis. C'était Roger qu'on envoyait à des dangers sans nombre, d'autant plus redoutables que pour attiendre le but qu'il se proposait, le gentilhemme ne ménagerait ni son courage ni sa vie.

Comment n'aurait-elle pas tremblé à cette perspective. Ne se souvenait-elle pas de cette terrible nuit où le hasard l'avait pour la première fois, mise en présence de M. de Vaudrey, au Pavillon du Bel-Air! Ne se rappelait-elle pas la bravoure déployée par le chevalier au moment où l'indignation lui dictait son devoir de gentilhomme! Ne le revoyait-elle pas, par la pensée, tirant l'épée pour elle, et exposant sa poitrine au fer d'un redoutable adversaire.

Et il ne la connaissait pas alors! Elle n'était pour lui qu'une indifférente qu'il s'agissait de protéger parce qu'elle implorait, parce qu'elle protestait contre l'odieux attentat dont on voulait la rendre victime.

Que serait-ce à présent qu'il s'agirait pour lui de se faire une réputation assez éclatante pour qu'elle lui permît de braver le scandale d'une mésalliance!

Toutes ces pensées tourbillonnaient dans l'esprit d'Henriette, au moment même où, dissimulant ses appréhensions, commandant aux craintes qui l'envahissaient, elle se voyait obligée de faire un pieux mensonge.

Mais si la pauvre enfant trouvait Roger crédule, elle n'avait pas réussi à tromper le docteur sur l'état réel de ses espris. M Hébert, en écoutant les paroles prononcées par la jeune fille, n'avait pas été dupe de cette apparente fermeté qu'elle s'était donnée à force de volonté. Il devinait, dans ce jeu de physionomie qui voulait être calme et rassuré, les violentes émotions qui agitaient Henriette. Aussi jugea-t-il à propos de laisser les deux fiancés causer sans témoins, échanger, dans ce moment d'une séparation si pénible pour l'un et l'autre, les adieux qu'ils avaient à se faire.

Il sentait, l'excellent homme, que ces deux êtres ne pouvaient se quitter ainsi sans donner prise aux pensées d'amour qui emplissaient leur âme, aux promesses d'affection éternelle, aux recommendations émues, aux attendrissements qui soulagent le cœur.

Il se retira discrètement, comme un père affectueux, avec un bon sourire à l'adresse de ceux pour qui cette journée était véritablement la journée des fiançailles Quand Roger se trouva seul en face de la jeune fille, son émotion, qu'il avait contenue jusque-là, se donna un libre cours.

Henriette, s'écria-t-il, croyez que je ne suis pas complice des nouvelles rigueurs de mon oncle; si j'apprécie le sentiment qui les dicte, je n'en souffre pas moins, et cruellement, je vous le jure. Ai-je besoin de vous le dire, ne voyez-vous pas, ne comprenez-vous pas déjà que je m'y résigne parce que c'est le seul moyen de prouver au chef de ma famille qu'il n'est pas d'obstacles que je ne surmonterais pour arriver à cette union qui doit être le bonheur de ma vie! Mais si je m'efforce de dissiper les derniers scrupules qui s'y opposent encore, c'est que je sais, hélas! que fidèle à votre droiture, fidèle à la promesse que vous avez faite au comte, vous n'accepteriez pas de me voir passer outre aux conditions qu'on m'impose! Je le sais! N'ai-je pas eu la preuve que vous pouviez vous décider à étouffer votre amour, à consentir à voir s'évanouir vos rêves les plus chers plutôt que d'être la cause d'une rupture éclatante entre mon oncle et moi.

Henriette courbait le front pour cacher son trouble. Les paroles que prononçait le chevalier avaient un écho dans ce cœur qui s'était ouvert à l'amour, en pleine chasteté. Elle rougissait, la chère créature, qu'on eût deviné les sentiments qui l'animaient, qui l'avaient soutenue dans ce long martyre subi pour l'être aimé.

Roger éprouvait de son côté la première joie qu'il eût ressentie depuis bien longtemps. Il lui était permis maintenant de parler hautement de son affection, de ses projets, de ses espérances, puisque sa liaison avec Henriette cessait d'être une aventure, pour devenir des fiançailles auxquelles M. de Linières et la comtesse donneraient leur agrément.

Aussi le chevalier ne s'arrêta-t-il pas à l'air intimidé de sa fiancée. Il affirma qu'il avait toujours été prêt à tenir, en dépit de tout ce qui pouvait survenir, le serment qu'il s'était fait à lui-même de n'avoir pour épouse que celle dont il s'était fait le défenseur.

Henriette, poursuivit-il, du jour où je fus certain que l'affection que je ressentais pour vous avait touché votre cœur; dès l'instant où, dans la candeur de votre âme, vous me laissiez surprendre le secret d'une sympathie que la reconnaissance avait fait naître, je vous le jure, Henriette, j'étais décidé à ne plus m'inquiéter, ni des considérations de famille, ni des devoirs à observer envers la société où je tenais un rang; à ne plus me laisser détourner de mon amour, à vous consacrer toute ma vie.

[A Continuer.]

Choix dans une centaines de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un.

UNE INVENTION.

Un Habit que les balles ne Peuvent Traverser.

Berlin, 22 avril—Le tailleur de Mannheim, un nommé Dowe, a inventé un centain habit à l'épreuve des balles, et hier, devant les membres du congrès des médecins dont les assises se tiennent en cette ville, il a donné une exhibition, afin de prouver la valeur de son invention.

Dowe mit son habit à l'épreuve des balles et l'on tira sur lui d'une distance de 25 pieds. Les balles ne passèrent pas à travers l'habit.

L'ingénieux tailleur fut applaudi chaudement et plusieurs membres du congrès parlèrent de son invention en termes flatteurs.

LES FRASQUES

D'un Jeune et Joli Ministre Protestant

Guthrie, O. T., 22 avril—Edwin C. Witherell, le recteur de l'église épiscopalienne à Stillwater, s'est enfui avec Mde Anna Burns. Il laisse sans le sou une femme et un enfant qui sont maintenant dans la demeure de l'évêque Brooks, en cette ville.

Mde Burns a déserté un mari qui n'a toujours eu que des bontés pour elle.

Witherell est âgé de 27 ans; il est joli et affable.

On croit que le couple prévaricateurs s'est rendu à Kansas City.

TREMBLEMENT DE TERRE

Cause de Grands Dommages en Grece.

PLUSIEURS PERSONNES TUEES DANS LES EGLISES.

D'Autres Campees en Plein Champ et Affamees.

Athènes, 22 avril.—Des nouvelles des endroits où le récent tremblement de terre a causé les plus grands dommages ont été reçues cette après-midi et ce soir. Les pertes de vie et les dommages causes aux propriétés sont beaucoup plus considérables qu'on l'avait en premier lieu supposé.

Dans le district de Locris, 129 personnes ont été tuées par la chute des murs et plusieurs autres manquent à l'appel. Une église à Proskino s'est effondrée pendant les vêpres, et 30 personnes, des hommes et des femmes, ont été tuées instantanément, tandis que plusieurs autres qui furent retirées vivantes des ruines vont mourir des suites de leurs blessures. Quatre-vingt dix-neuf personnes ont été ensevelies dans les ruines de leurs maisons à Malesina et sur ce nombre soixante sont mortes.

Les autres vont probablement en revenir.

Dans plusieurs villes des maisons entières avec leurs habitants ont disparu sans laisser la moindre trace; elles ont certainement été englouties à des grandes profondeurs dans le sol entr'ouvert un instant et qui s'est bientôt refermé sur elles.

A Martino, 39 personnes ont été tuées; la plupart moururent près d'une église dont le toit s'effondra pendant un service religieux.

Quoique les pertes de vie ne furent pas considérables à Athènes et ses environs, les dommages causés aux propriétés ont été énormes. Les édifices dans lesquels les compagnies Lloyd d'Autriche et Florio Rubattino avaient leurs bureaux ont été complètement démolis. La toiture et les planchers s'effondrèrent; les murs restèrent debout, mais il ne faudrait pas un choc bien fort pour les faire culbuter. Tout l'intérieur de cet édifice, y compris tout l'ameublement, a enfoncé dans le sol.

Depuis plusieurs années on travaille aux réparations à faire au fameux temple bysantin de Daphné. Le dôme et les murs avaient été réparés, mais le tremblement de terre les fendilla et les magnifiques mosaïques furent avariées sans espoir de réparation.

On demanda des secours aussitôt après la catastrophe, mais il ne fut fait que très peu de choses pour les victimes, vu qu'aucune organisation de charité de quelque importance n'existe ici.

Dans plusieurs villes et villages, les maisons ont été désertées et leurs habitants campent dans les champs, à la belle étoile et sans nourriture; on ne peut leur persuader de retourner dans leurs demeures, tant ils sont terrifiés.

Le roi, accompagné par le ministre de l'Intérieur, a commencé à visiter les districts atteints par cet épouvantable tremblement de terre.

ILS QUITTENT L'OUVRAGE.

LA GRANDE GREVE DES MINEURS EST COMMENCEE.

Plus de 12,000 Hommes ont Quitte l'Ouvrage pres de Pittsburg.

Pittsburg, 22 avril —La grande grève des mineurs de charbon, au moins en ce qui concerne ce district, est commencée pour tout de bon. A midi, samedi, les 6000 hommes du district de la rivière et les 6500 hommes du district du chemin de fer ont jeté là leurs pics, après avoir reçu leur paie, et ils quittèrent paisiblement les mines.

Des dépêches du district de Clearfield mandent que les 13,000 mineurs qui y étaient à l'ouvrage se sont aussi mis en grève et que les mines ont été presque toutes closes. Dans la région de Phillipsburg, à l'est des montagnes, toutes les mines sont désertes.

Cette suspension de l'ouvrage dans la région de Clearfield va causer le chômage forcé de 400 employés sur le Buffalo, Rochester & Pittsburg. Dans la région de Connellsville, les mineurs sont encore à l'ouvrage, mais les chefs de la présente grève espèrent que tous ces gens, au nombre de 18,000 hommes, quitteront l'ouvrage lundi.

Les chefs disent qu'il n'y a plus aucun doute que la grande majorité des mineurs sont en faveur de cette grève générale.

Toute la semaine dernière, les instigateurs de ces troubles travaillèrent secrètement parmi les mineurs, les organisant pour la grève, et ils disent qu'ils ne rencontrèrent aucune opposition sérieuse.

Cette grève sera probablement la plus considérable qu'on ait vue dans cette partie du pays; elle comprendra près de 150,000 hommes, arrêtant l'ouvrage dans des mines produisant plus de 100,000,000 de tonnes de charbon par année. Ces mineurs ont reçu en 1890 des gages pour une valeur de $53,809,627, d'après le 11ème recensement des Etats-Unis. Pendant cette année, 139,886 mineurs ont retiré du sol 79,899,108 tonnes de charbon évaluées à $69,350,699.

Cette grève va causer de très grands torts au commerce du pays en général, car elle annéantira plusieurs genres de trafic qui vivent aux dépens de l'exploitation des mines de charbon. Les chemins de fer vont aussi faire de grosses pertes.

Ces mineurs se mettent en grève pour la remise en vigueur du pacte fait entre les Etats concernant les gages à accorder aux employés et qui a été mis au rancart cet été.

Quelques mineurs du district de Pittsburg acceptèrent alors une réduction de gages, ce qui força les autres districts d'en faire autant.

Plusieurs patrons disent qu'il leur est impossible de payer les gages demandés par les mineurs et qu'ils préferent, plutôt que de consentir à une augmentation, de fermer leurs mines.

D'autres patrons disent que les anciens gages peuvent être accordés, pourvu que les mineurs n'en profitent pas pour demander davantage.

CONTRE LE TARIF BILL.

Des Resolutions Adoptees par les Washington Pilgrims.

Washington, 22 avril—Plus de 1000 travailleurs de Philadelphie et du New Jersey ont marché en corps sur l'avenue de Pennsylvanie, samedi, jusqu'à la salle Metzorolt, pour protester contre le projet de loi sur le tarif.

Il y avait dans les rangs des hommes et des femmes; ils marchaient quatre de front, et l'un des hommes portait un drapeau américain. Cette procession avait à sa tête un peloton de gardiens de la paix.

Quand tout ce monde fut rendu dans la salle Metzorott, les comités qui avaient été chargés de se rendre auprès des sénateurs firent leurs rapports. Un des délégués fit rapport qu'il avait écrit au sénateur Voorhees, le président du comité des finances ayant le bill sous ses soins, et que ce monsieur n'avait pas fait signe de vie. Alors il s'était rendu à la demeure du sénateur, puis au Sénat, mais il n'avait pu le trouver.

Cette nouvelle fut reçue par des sifflets.

Les délégués qui étaient chargés de voir les sénateurs Brice, Smith et Murphey rapportèrent que ces messieurs étaient introuvables.

Quant au sénateur Hill, il avait promis de rencontrer les délégués à midi dans la salle Metzorott. Les sénateurs Carneron et Quay promirent de faire tout en leur possible pour attirer l'attention du sénat sur cette convention des travailleurs.

Ensuite, après avoir prôné les avantages du Bill McKinley, des résolutions furent adoptées condamnant le tarif Wilson.

EXPLOSION DE DEUX BOMBES.

Bruxelles, 22 avril—Deux bombes ont fait explosion aujourd'hui près de la demeure du maire de Liège. Le Théâtre Royal, qui se trouve à peu de distance de l'endroit de l'explosion, a été quelque peu endommagé. Personne n'a été blessé.

Plusieurs gens soupçonnés d'avoir placé la bombe dans cet endroit ont été arrêtés dans la soirée.

SIX PERSONNES BLESSEES.

Rome, 22 avril—Une bombe a fait explosion hier dans une raffinerie de sucre à Pesard, sur l'Adriatique. Six personnes ont été grièvement blessées et l'éd fice a été fortement endommagé.

Guerit l'Intemperance.

Ce n'est pas une médecine qui n'a pas été essayée, ni une panacée breveté; ce remède est employé dans les institutions d'État, les hôpitaux privés et publics, et par nos principaux médecins. IL GUERIT! IL GUERIT! IL GUERIT! Il peut être administré sans que le patient le sache, si c'est nécessaire, dans n'importe quelle nourriture ou boisson, même dans un verre d'eau; quand il est dissout, il est sans goût, sans couleur et pur. Il ne contient aucun ingrédient vénéneux. Il est endossé par les principales sociétés de tempérance et autres. Ecrivez pour des certificats, &c.

Les Hommes N'en savent rien.

Le terrible et abaissant appétit pour les liqueurs spiritueuses disparaît avant qu'ils le sachent. Des intérieurs troublés deviennent calmes. Les maux terribles de l'intempérance achèvent leur temps.

Boston Drug,

Secrete, Sure et Positive,

WILLIAM R. BROWN CORPORATION, 110 Boylston St., Boston, Mass.

GEORGE B. HOLDEN, Agent.

Deux Champions Dechampionnes.

MM. Aimé Gauthier et Charles Weilbrenner portent le deuil du titre de champion de joueurs de whist du Cercle Canadien qu'ils ont perdu dans un tournoi de 300 points joué contre MM. Arthur Weilbrenner et Clovis Bélanger. Inutile de dire qu'ils versent des larmes amères et qu'ils regrettent de s'être frottés contre des gens qui savent jouer.

Aimé et Charles, n'oubliez pas que

Se vanter ne sert de rien,
Car il vaut mieux jouer bien.
On ne; eut être champion
Seulement avec du bien.
Amis, suivez ce conseil;
Jouez avec vos pareils.

Bernier-Lavigne.

A 7 hrs. lundi matin, à l'église St Joseph, M. Louis Amédée Bernier conduisait à l'autel Mlle Palmire Lavigne.

Le Rév Père Marion, O. M. I., donna la bénédiction nuptiale.

Les témoins étaient MM. Joseph Bernier et le Dr Lavigne.

Les jeunes époux sont partis à 9 h 45 pour Franklin, Mass., et ils passeront leur lune de miel dans les principaux centres de la Nouvelle-Angleterre.

M. et Mde Bernier ont reçu de riches et nombreux cadeaux.

Cadavre Trouve.

Lundi matin, a été trouvé dans la rivière Merrimack, à la hauteur de Haverhill, Mass., le cadavre d'un homme, mesurant environ 5 pieds et 4 pouces de hauteur, cheveux noirs, moustache brune, pantalon barré noir, chaussures congress, chemise bleue barrée, gants de kid noirs, habit cutaway.

Le cadavre semble avoir séjourné dans l'eau durant plusieurs semaines. Le signalement envoyé à la police de cette ville, ne correspond pas avec celui de Donovan disparu de Dracut depuis une couple de semaines.

Voiture Brisee.

Dimanche matin, on pouvait voir sur la rue Gorham, en face du cimetière Edson, les restes d'une voiture appartenant à un cultivateur de Billerica et qui avait été brisée la veille dans une rencontre avec la voiture d'un de nos marchands bien connus. Ce dernier a payé les pots cassés.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensiles de Cuisine

en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

☞ Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

Francis W. Qua

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

Reynold's Bay State,

TEINTURERIES

De toutes sortes,

27 Rue Prescott,

City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTE SORTE
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 3 MAI. 1894. Soyons Distingues. No. 32

Indicateur de Chmin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.

DIVISION OUEST.

Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Centre, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 20, 10 50 a m; 1; 15, 12 45, 3 25, 4 10, 5 10, 6 55, *9 25, p m; Dimanches 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 20, 10 50, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 20, a m; 12 15, 2 40, 3 15, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35, et 7 30, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 40, 3 25, 6 15, p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 3 25, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Québec—8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 25 Sept. 1893 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, ¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 50, ¶9 25, *9 50, 11, a m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, P m; Dimanches, ¶7 45, 8 45, *9 15, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 57, 9 28, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17, 1 35, 2 13, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 33, *5 43, *6 28, 7 52, p m; Dimanches, *; 17, *7 27 ¶7 48, 8 48, *9 18, a m; §4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn—6 30, §7 01, 7 45, 11, a m; 1 35, §4 33, §5 33, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 §03, p m.

*Express. § seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m Via South Lawrence, 6 30, a m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 P m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m, 12 57, 1 47, 3 43 (5 04 Nashua seulement) 5 42, 6 22, 8 13, 8 43 p m; Dim. 10 05 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, †8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a. m.; †8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, *via* Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

J. W. SANBORN, gérant général.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt-Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferree passant par le Pont de Poughkeepsie

ENTRE

Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.
D. J. FLANDERS Agent général de

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur,
14 RUE MIDDLE.
Son assortiment de Draps, Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du dernier goût et de patrons les plus nouveaux.

ST-LAWRENCE HOTEL,
252 Rue Middlesex.
Lowell, Mass.
Le seul Hôtel Canadien.
C. ROUSSIN, Prop.
CHAS. H. CHAGNON, Gerant.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
170 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m., excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES d'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!!
A on Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

A COUPS DE COUTEAU

Il se Venge de Ceux qui lui Faisaient Opposition.

Rome, 29 avril—Un homme d'une quarantaine d'années nommé Cameli quitta l'Amérique il y a quelques mois pour retourner en Italie. Il s'établit à San Benedetto Del Tronto, dans la province d'Ascoli Piceno, où il demeurait avant d'émigrer. Il avait amassé en Amérique une jolie fortune et il désira ouvrir un restaurant vis-à-vis le plus gros établissement de ce genre dans la ville.

Merlini, le propriétaire du gros établissement, avait de l'influence parmi les autorités de la ville qui, à sa demande, refusèrent d'accorder une licence de restaurateur à son rival Cameli.

Hier, Cameli entra dans le restaurant de Merlini, se querella avec celui-ci et finit par le frapper de plusieurs coups de couteau. Ensuite il se jeta sur la femme de Merlini qu'il blessa, ainsi que deux employés et trois pratiques. Puis il se porta quatorze coups de couteau et il est mort.

Les autres blessés vont en revenir, à l'exception de Merlini qui est à l'article de la mort.

TERRIBLE CONFLAGRARION.

San Francisco. 29 avril—On a appris par des nouvelles apportées par le steamer Oceanic, qui est arrivé hier, qu'une terrible conflagration a détruit 500 maisons à Shanghai, en Chine. Aucune perte de vie n'est à déplorer.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 10 Avril 1894.

M. l'Administrateur,

L'Italie est en ce moment tenue en éveil par un grand fracas de visites royales et de rencontres impériales.

L'empereur d'Autriche a l'autre jour traversé les provinces du Nord, et vite le roi Humbert chausse ses bottes à l'écuyère pour aller le plus cavalièrement possible rencontrer son impérial allié.

Quelques jours après, l'empereur d'Allemagne vient à Venise, vite Humbert se coiffe d'un castor luisant pour venir offrir la bienvenue à son impérial allié. En quelques jours les trois têtes couronnées de la triple alliance, se sont heurtées les unes contre les autres. Si ç'avait été des bombes, oh! alors l'Europe sautait comme un vulgaire Terminus!... Mais non, la seule des trois que l'on dit être une bombe, c'est la tête de Guillaume II, empereur d'Allemagne; et encore, les chimistes assurent-ils que la tête de ce grand fumiste impérial n'est bourrée que d'étoupe. A propos de la rencontre de Guillaume II et d'Humbert Ier à Venise, les gens de la cour racontent que les deux Majestés étant à prendre un long tour de gondole sur les interminables canaux de la ville, tout à coup l'empereur d'Allemagne s'écrie: "Oh! comme c'est ennuyeux toujours de l'eau, rien que de l'eau!" "Ah! soyez tranquille, mon cousin, lui répond Humbert, si l'alliance que nous avons contractée avec vous dure encore quelque temps non seulement le trésor du royaume, mais les canaux même de Venise seront à sec!...."

Un troisième empereur a visité l'Italie, et à Florence a loué la villa Palmieri pour y passer le printemps. Cet empereur qui est une impératrice est Sa Majesté Victoria, reine d'Angleterre et impératrice des Indes. Le roi, la reine d'Italie et leur fils, le prince de Naples sont allés offrir la bienvenue à la vieille reine qui les a retenus à dépenser avec elle.

La chancellerie romaine vient de recevoir deux télégrammes lui annonçant, l'un, la mort de M. Le Rebours, curé de la Madelaine à Paris; l'autre, la mort du cardinal Dusmet, archevêque de Catania, Sicile.

M. le curé Le Rebours, breton du Finistère, a toujours refusé l'épiscopat. Sa grande passion, comme prêtre, était de faire le catéchisme aux enfants, et de monter la garde à son confessional. Si, par hasard, il ne s'occupait pas à un de ces deux ministères, alors, c'est qu'il se trouvait au chevet d'un mourant. A ce model des prêtres, Léon XIII a envoyé sa bénédiction et une indulgence plénière.

Le cardinal Dusmet est né dans la capitale de la Sicile, à Palerme, le 15 août 1818. Tout jeune il fit son noviciat chez les Bénédictins du Mont Cassin, et il s'y livra à l'étude avec une ardeur incroyable. Elevé au Sacerdoce, il fut aussitôt nommé Prieur du monastère de St Sévérin à Naples. Il était abbé de S. Nicolas d'Arena à Catane, quand Pie IX, le 22 février, 1867, préconisa le religieux *premier archevêque* de cette ville. Pendant les 18 ans passés dans le ministere pastoral, l'archevêque Dusmet donna les preuves d'un zèle et d'une activité extraordinaires; faisant naître, où renouvelant les œuvres catholiques dans son diocèse et ramenant à la rigueur primitive tous les monastères de Bénédictins répandus dans la Sicile, il réussit avec un succès tel que Léon XIII lui confia l'organisation du collège St Anselme, destiné à devenir le grand séminaire de toutes les congrégations de l'ordre de St Benoit.

Lors du choléra de Catane, les années passées, le cardinal Dusmet était toujours au milieu des malades dans l'infecte Lazaret.

Léon XIII avait créé l'archevêque de Catane, cardinal prêtre du titre de St Pudentienne le 11 février 1889.

Le cardinal Dusmet a fondé un immense asile pour les enfants trouvés à Ste Agathe de Catane. Il fonda aussi un dortoir de 200 lits pour les misérables sans logement de nuit, une bibliothèque de 3.000 volumes pour la prison, et une sorte de société St Vincent de Paul pour soigner les pauvres infirmes à domicile.

Hier matin, le Souverai Pnontife a reçu en audience particulière le prince et la princess Czartoryski, de la haute aristocratie polonaise et leur fille la princesse Alexandra; la princesse Constance Salm-Salm et sa fille. Celle-ci ayant demandé au St Père par quels moyens une femme peut se rendre illustre, Léon XIII lui a finement répondu: "En vous préparant, ma fille, à "être une mère de famille chré-"tienne et une épouse sérieuse." La jeune princesse ne s'attendait certainement pas à une réponse aussi pratique; elle rêvait de poétiques conseils et de pompeux avis élaborés spécialement pour elle par la haute intelligence du Pape. Mais Léon XIII par sa réponse lui a montré que devant lui les princes et le peuple est une âme égale en tout.

Mlle Erzilia Fiaschetti qui dernièrement a si magnifiquement mis en musique l'ode sur la mort, dédiée par Léon XIII à l'historien Cantic, a reçu les félicitations du Pape pour le talent mélodique qu'elle a déployé. Le Souverain Pontife voulant en outre prouver toute sa satisfaction à Mlle E. Fiaschetti, lui a envoyé sa photographie, avec sa signature autographe et un magnifique collier d'or avec croix de diamant.

Le professeur Moreschi, le fameux soprano de St Jean de Latran, a exécuté la composition devant Leon XIII et la court romaine.

Bien à vous,

WM. BREEN.

DES "IMMORTELS" AMERICAINS.

Le *Boston Globe* nous parle dans sa dernière édition d'un projet de loi qui a été introduit dans le Congrès par le représentant Black de l'Illinois ayant pour but la création d'une Académie américaine sur le même plan que celle des Quarante Immortels en France.

Dans ce projet de loi, il est proposé que le congrès nomme trois sénateurs et trois membres de la Chambre des Représentants qui devront constituer un comité chargé de choisir, comme point de départ, les cinq premiers membres de cette Académie américaine. Ces cinq personnages créés ainsi de but en blanc "immortels" choisiront à leur tour vingt nouveaux membres, qui compléteront le nombre des membres de cette nouvelle académie des sciences et des arts.

Reste à savoir comment cette idée peut s'harmoniser avec le sentiment du peuple américain.

L'Académie française commença sa carrière par des critiques despotiques sur le goût et l'orthodoxie dans les lettres, et elle n'a jamais complètement perdu ce caractère.

L'idée de faire choisir par six membres du Congrès les cinq premiers "immortels," qui devront nécessairement être des hommes de a plus grande distinction comme savants, écrivains et artistes a quelque chose en elle d'assez drôle. On a des doutes sérieux sur le goût que peuvent apporter en ces matières la plupart des hommes d'Etat.

Un pays qui a produit des Walt Whitman, des Edison et un grand nombre d'autres hommes de génie pourra toujours continuer sa marche vers le progrès sans vingt-cinq grands censeurs créés par un acte du Congrès. On nous dit que nous sommes un peuple sans régulateur, mais il y a compensation dans notre pouvoir de développement qui est il limité.

Cependant, vingt-cinq "Immortels" en ce pays, choisis expressément pour formuler les plus hautes lois de critique, ne peuvent causer du mal. Comme presque toutes les autres grandes nations ont leur institution de ce genre, il se peut que nous devrions suivre cette mode. Mais le vrai génie continuera encore à ne pas s'occuper des lois de critique d'un ordre le plus relevé, même si elles sont autorisées par un acte du Congrès.

UN DRAME PARISIEN.

Nos lecteurs se rappelle un drame horrible qui vient de se passer à Paris: à l'arrivée d'un train en gare du boulevard Ornano, un homme d'une trentaine d'années accompagné d'une femme bien mise s'est jeté ainsi que sa compagne sous les roues de la locomotive.

La femme est morte de ses blessures. L'homme n'en reviendra probablement pas.

Maintenant, quels sont les héros de ce drame?

L'homme était sous-chef au rayon d'ameublement aux magasins de la place Clichy. Il était employé dans cette maison depuis deux ans et demi. Il était très intelligent, a dit le directeur de ces magasins, et l'on n'avait jamais eu à se plaindre de lui. Il s'appelait Charles Brillantin.

La femme était sa maîtresse. Le faux ménage vivait très uni et en apparence très heureux. Les appointements de Brillantin qui étaient de 300 francs par mois, devaient suffire à maintenir ce bonheur. Mais la passion des courses s'empara de cet employé et le poussa au vol. Les 300 francs furent absorbés par le pari mutuel et comme il fallait vivre, Brillantin majorait des notes.

Il y a quelques jours le caissier s'aperçut d'un détournement de 120 francs. Il en fit part au directeur qui renvoya son employé. Après son renvoi, on constata que le vol était plus important. L'employé depuis plusieurs mois prélevait ainsi de petites sommes dont le total général s'élevait à 2,200 francs.

Le directeur lui écrivit alors pour le prier de passer à son bureau.

Brillantin, pris de remords et redoutant une arrestation, lui répondit par la lettre suivante qui fut transmise ensuite à M. Archer, commissaire de police:

Monsieur le directeur,

Dans un moment de faiblesse, j'ai commis une mauvaise action. Je ne veux pas aller en prison. Plutôt la mort que le déshonneur.

Ma maîtresse Marie a voulu se suicider avec moi.

Adieu à tous nos amis.

CHARLES BRILLANTIN.

73 rue Doudeauville.

La jeune femme qui avait pour l'employé une profonde affection, a voulu en effet mourir avec lui, malgré tous les efforts que celui-ci a faits pour l'en dissuader. C'est ainsi qu'ils quittèrent leur domicile, et qu'ils allèrent se jeter sous les roues d'un train dans les circonstances que nous avons racontées.

UNE AUTRE SECOUSSE.

Athènes, 27 avril—Une forte secousse de tremblement de terre s'est fait sentir à 9 h. 02, ce soir. Elle ne dura pas moins de 13 secondes. Une procession était en marche dans le temps et la cathédrale était remplie de fidèles.

Une terrible panique a été prévenue par la présence d'esprit du premier ministre Tricoupi. Il se leva et harangua les fidèles, leur enjoignant de se calmer, vu que le danger était passé. L'assistance se dispersa assez paisiblement.

Des dépêches reçues peu après mandent que cette secousse de tremblement de terre a été sentie par toute la Grèce. La ville d'Atalanti, qui compte 3000 habitants, a été presque complètement engloutie; les deux tiers des maisons ont été renversées et le reste a été très endommagé.

La destruction de Thèbes est complète; pas une maison n'est restée debout.

A Lamia, un grand nombre de maisons ont éte si grandement endommagées qu'elles sont inhabitables. Une partie de la prison s'est effondrée et une dizaine de détenus ont été blessés. Le nombre total des morts et des blessés par toute la ville n'est pas connu.

La terreur règne dans les îles de Syra et de Zante, où plusieurs secousses ont été ressenties depuis deux jours.

De petits villages ont été en partie démolis et des centaines de familles vivent dans les champs, sans abri et sans nourriture.

ON APPREHENDE DU TROUBLE.

Petersburg, Ind., 27 avril.—La grève des mineurs du comté de Pike a pris une tournure bien alarmante et l'on s'attend aujourd'hui à une effusion de sang. Tous les mineurs dans le comté ont quitté l'ouvrage samedi, à l'exception de ceux employés à Little Mine, à six milles à l'ouest de cette ville, qui sont au nombre de 110. Les grévistes leur ont fait des propositions, mais ils refusèrent de quitter l'ouvrage.

Trois cents mineurs des comtés de Davies et de Greene sont passés ici hier soir avec leurs tentes, des provisions et trois fanfares, en route pour Little Mine, et ils urent rejoints par 400 grévistes du comté de Vanderberg. Il y a maintenant 800 mineurs sur les lieux, et l'on vient chercher ici les provisions de bouche nécessaires à ces gens.

Des politiciens en vue de cette localité contribuent libéralement au fonds de secours.

Ces grévistes disent que les mineurs de Little Mine ne doivent pas reprendre l'ouvrage, tandis que de leur côté les propriétaires des mines les ont avertis de ne pas mettre les pieds sur leurs propriétés.

Un régiment d'infanterie a été envoyé à Poluca, dans l'Illinois, pour protéger les mineurs, car de bonne heure ce matin plus de 300 grévistes sont arrivés dans ce village dans le but d'intimider les mineurs qui refusent de faire partie de la grève générale ordonnée par la U. S Mine Workers Union.

Les envahisseurs sont armés de revolvers, de bâtons et de couteaux. Ils avaient une apparence formidable, mais comme les mines avaient été closes par ordre de leurs propriétaires, ils n'eurent d'autre chose à faire que d'errer deci delà dans la ville. Les chefs disent qu'ils vont demeurer ici au moins pendant deux ou trois jours, et voir à ce que les mines restent closes.

DANS UNE EGLISE.

Portland, Me., 27 avril.—Il y a eu une bagarre à l'assemblée tenue dans l'église protestante de Zion, ce soir, pour recevoir le Révd Hood, évêque protestant du diocèse de la Nouvelle-Angleterre.

L'évêque en était à sa première visite épiscopale ici.

Dès l'ouverture de la séance le trouble commença. Il y avait plusieurs nègres et quelques blancs voulurent s'amuser à leurs dépens. Alors la chicane prit. Pendant la bataille quelques personnes se jetèrent sur la boîte contenant les recettes et dérobèrent tout son contenu.

On parvint à calmer l'assistance, et à l'arrivée de l'évêque l'ordre était retabli.

L'évêque Hood fit un prêche, et il avait à peine terminé que trois jeunes nègres tentèrent d'entrer de vive force dans l'église. Le préposé à la vente des billets refusa de les admettre, et ils se frayèrent un passage. Une bagarre s'en suivit.

Le pasteur fut frappé sur la tête. Des chaises et des cannes furent employées, en dépit des efforts de l'evêque Hood pour faire cesser le trouble.

Plusieurs personnes ont été blessées, les unes grièvement.

Après la bagarre les trois nègres auteurs de tout le trouble firent arrêter le préposé à la vente des billets pour avoir refusé de les admettre dans la salle. L'affaire sera règlée devant le juge Gould demain.

L'Arbre de la Liberté.

Avec un billet de faveur pour assister à une soirée donnée par la *Sodality of St Aloysius* de l'église de Notre Dame des Victoires, le Révd. Père J. E. Gente, de San Francisco, bien connu de la population de Lawrence et qui compte aussi des connaissances à Lowell, nous a fait parvenir les details d'une touchante cérémonie, celle de la plantation d'un arbre de la Liberté, sous les auspices de la Société des *Daughters of the American Revolution, Sequoia Chapter of San Francisco.*

Il y a eu, indépendamment de la musique, de la prière, de la bénédiction et de deux magnifiques poésies, composées pour la circonstance par Mme Frank J. French, et Mme de Beaumont-Kennedy, un discours patriotique, prononcé par le général W. H. L. Barnes.

M. de Lalande a prononcé en anglais le discours suivant, qui a causé une vive sensation, et fait un extrême plaisir aux nombreux assistants:

Mesdames et Messieurs,

Conformément au désir qui m'en avait été exprimé par le "Sequoia Chapter of the Daughters of the American Revolution," je m'étais empressé de prier le gouvernement de la République française de me faciliter les moyens, à l'occasion de la cérémonie patriotique que vous célébrez aujourd'hui, de vous faire tenir quelques parcelles recueillies, dans le cimetière de Picpus, à Paris, sur la tombe d'un des héros français de la guerre de l'Indépendance américaine, le général marquis de Lafayette.

Un accueil des plus favorables a été réservé, en France, vous le savez, à la démarche faite en votre nom; je me sens particulièrement honoré d'être appelé en ma qualité de consul de France en cette résidence, à vous remettre aujourd'hui, avec les procès-verbaux à l'appui, cette parcelle de terre en quelque sorte doublement sacrée à mes yeux, et comme provenant du sol français, et comme recueillie sur la tombe d'un grand ami de votre nation, une des plus belles figures militaires de votre Révolution et de la nôtre.

Comme je prenais plaisir, l'autre jour, à visiter une de vos Universités, celle de Berkeley, mon attention fut attirée, dans la Galerie de Peinture, sur un beau tableau de bataille occupant une place d'honneur, et je retrouvais, non sans émotion, sur ce tableau, à côté du général Washington, placé au centre, les traits bien connus de son fidèle compagnon d'armes, du combattant de Brandywine, où il fut blessé, de Monmouth et de Yorktown, le marquis de Lafayette.

Je ne m'attarderai pas à retracer ici les événements auxquels il prit activement part, ils sont du domaine de l'histoire et, par conséquent, dans toutes les mémoires; je n'en rappellerai, en ce qui concerne celui dont nous honorons le souvenir, que ce fait significatif. A la suite de ses combats qui aboutirent si heureusement à assurer votre indépendance, le Ministre de la Guerre français confirma, par une insigne faveur, le marquis de Lafayette, lorsqu'il revint en France, dans le grade de général qu'il avait vaillamment conquis, au milieu de vous, les armes à la main. Cet hommage rendu à un général de 25 ans, m'était rappelé, il y a quelques années, par un homme des plus distingués, sénateur de la République française, descendant de notre héros, M. Edmond de Lafayette, que je connais, et qui avait garde pour votre pays les sympathies les plus vives; il fut votre hôte, et son nom figure encore sur la liste des "Sons of the American Revolution;" M. F. de Corcelles, ministre plénipotentiaire, dont le nom figure sur un des procès verbaux authentiques que je vous ai remis, est, je crois, le dernier représentant de cette illustre famille.

Laissez-moi vous remercier vivement de la pensée généreuse que vous avez eue d'associer à cette commémoration de vos gloires militaires le nom de Lafayette, de votre frère d'armes français. Je garde l'impression que c'est surtout dans cette partie éclairée de la nation américaine, qui a le culte de ses ancêtres, la fierté de ses annales historiques, que nous, Français, vos aînés comme nation, vos amis de la première heure, celle où retentit la Cloche à jamais fameuse de la Liberté, pouvons compter sur des sentiments empreints, pour notre pays, a la fois de justice et de sincerité; et, ici, aujourd'hui même, sous ce soleil éclatant, nos deux drapeaux réunis sont, de ce que j'avance, un commentaire plus éloquent que les paroles.

Voici le texte des documents officiels dont M. C. L. Le Marais, président du Comité en permanence de la Fête du 14 juillet, a ensuite donne lecture en anglais après avoir remercié la Société de l'honneur qu'elle lui faisait en lui confiant la traduction des pièces officielles envoyées par le gouvernement français, pieces qui non seulement garantissent l'authenticité de la terre recueillie sur la tombe du général Lafayette, mais sont aussi une preuve de l'amitié du peuple français pour la nation américaine, et un témoignage d'estime donné à la Société des *Daughters of American Revolution.*

AUTORISATION DES PROPRIÉTAIRES DU CIMETIÈRE PICPUS.

Paris, 8 janvier 1894.

Je, soussigné, mandataire des propriétaires du cimetière et de l'oratoire de Picpus, autorise par les présentes M. Paul Désormeaux, géomètre principal des cimetières de Paris, à prendre, sur la tombe du général Lafayette, la quantité de terre qu'il jugera convenable, pour être envoyée à San Francisco, à la Société des Filles de la Révolution Américaine, dans le but d'y planter un Arbre de la Liberté consacré au héros de la Révolution Américaine.

Le gardien du cimetière est, en conséquence, autorisé à permettre le choix et l'enlèvement de cette terre.

Signé: J. O. BEAUREGARD.

REPUBLIQUE FRANCAISE
Liberté. Egalité. Fraternité.

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE.

Direction
des affaires municipales.
2e Division. 2e Bureau.

CERTIFICAT D'ENLEVEMENT.

Le vingt janvier 1894, à dix heures du matin, au cimetière de Picpus, rue de Picpus, No 35, en vertu de l'autorisation de M. Beauregard, mandataire des propriétaires du-dit cimetière, en présence de M. de Corcelles, représentant de la famille du général de Lafayette, et par les soins de M. Paul Désormeaux, géomètre principal des cimetières de Paris, délégué à cet effet par le préfet du département de la Seine, il a été pris, sur la sépulture du général de Lafayette, une certaine quantité de terre, qui a été déposée dans une boîte en métal, laquelle a été immédiament fermée et scellée aux armes de la ville de Paris. La boîte a été enfermée dans une caisse en bois, pour être envoyée au consul de France, à San Francisco, par les soins du ministre de l'Intérieur.

En foi de quoi, ont signé:

CORCELLES,
DESORMEAUX.

L'exécution de notre immortelle *Marseillaise* a suivi la lecture de ces deux documents, et la plantation de l'Arbre a eu alors lieu.

Choix dans une centaines de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un.

L'ABBE LE REBOURS.

Nous recevons d'un ami de notre journal les détails suivants sur la mort de ce saint prêtre l'abbé Le Rebours dont notre correspondant de Rome nous a parlé dans sa dernière missive:

L'état de M. l'abbé Le Rebours, qui semblait s'être amelioré, est devenu subitement fort grave, à la suite de complications causées par la goutte, dont le malade souffrait depuis longtemps et le vénérable curé de la Madeleine est mort le 4 avril à la première heure dans sa soixante-douzième année.

L'abbé Le Rebours était un des premiers prêtres, le premier peut-être de Paris, par sa situation dans une paroisse qui est la plus riche du monde. Mais sa modestie avait voulu que les sympathies dont il était entouré ne vinssent lui former cortege qu'à son heure dernière.

Ce que l'on prenait chez le curé de la Madeleine pour une froide distinction était une exquise modestie: il semait autour de lui les œuvres et, pour ce, joignait aux grands revenus de son église ses propres revenus; mais son ambition consistait à rester ignoré. On raconte de lui un trait charmant. Quand une grosse aumône lui semblait justifiée, il la faisait toujours et, pour éviter les remerciments, il demandait quelques heures de délai—le temps d'aller chez une personne charitable. Puis il donnait son propre argent.

Autour de lui il éveillait si bien le sentiment du respect qu'à sa nomination inattendue pas une critique ne fut faite. Sa vie toute sacerdotale est de celles qui se racontent en peu de lignes.

Né à Paris, le 22 mars 1822, d'une vieille famille de robe, il avait consacré son enfance au service de Dieu et son âge mûr au service de l'enfance pour Dieu. L'enseignement du cathéchisme fut la noble passion de cette vie calme. A Saint-Thomas-d'Aquin il laissa dans la génération de ceux qui sont aujourd'hui des hommes, le souvenir de sa pieuse clarté.

Mgr Morlot, archevêque de Paris, enl va l'abbé Le Rebours à l'occupation qui lui était chère pour en faire son vicaire général. Les œuvres de Paris, ce vaste gouvernement où se maintient des millions d'argent et des milliards d'idées, trouvèrent en la personne de leur nouveau directeur, un censeur très juste dans une froideur calculée.

M. Le Rebours n'appartenait pas à l'école vivante et libérale de Mgr Darboy. La famille du vicaire général, sans être de l'aristocratie, avait ses lettres de naturalisation dans une société toute royaliste et tout ultramontaine.

A la mort de Mgr Morlot, M. Le Rebours quitta la charge, sinon le titre, qu'il avait reçu et la Commune le trouva simple prédicateur, à son poste dans la chaire de Notre-Dames-des-Victoires quand l'église fut envahie. Chose singulière, ce prêtre très éloignée des idées modernes, avait gardé aux hommes de 1871 des sentiments très doux et très chrétiens.

Sans transition, sans poste intermédiaire, M. Le Rebours devint, sous Mgr Guibert, curé de Sainte Madeleine. La charge était deux fois lourde: il s'agissait aussi de diriger, sans la brusquer, la paroisse la plus mondaine de Paris; il s'agissait aussi de succéder à un saint, l'abbé Deguerry. Pendant un quart de siècle le pasteur a su mener son troupeau, sans faiblir, dans les voies chrétiennes et sur sa route il n'a pas semé un ennemi.

L'abbé Le Rebours est mort d'une pneumonie, et pourtant il n'est pas douteux que c'est l'attentat anarchiste du mois dernier qui a précipité la fin de ce vieillard très droit.

Le corps de M. Le Rebours, revêtu des habits sacerdotaux, a été exposé hier matin dans son cabinet de travail, situé au premier étage du presbytère, rue de la Ville-l'Evêque.

Sur un simple lit de fer, M. Le Rebours repose, les mains jointes, retenant un chapelet; aux côtés du lit brûlent quatre cierges; en avant, sur une table recouverte d'un drap blanc, un grand christ en ivoire et un vase rempli d'eau bénite sont placés entre deux flambeaux.

Deux religieuses des communautés paroissiales, veillent le corps devant lequel les fidèles nombreux n'ont cessé de défiler toute la journée. La mise en bière a été faite le soir à huit heures.

Dans la matinée, le maitre-autel de l'eglise de la Madeleine avait été voilé de tentures noires et toutes les messes ont été dites en noir pour le repos de l'âme du prêtre défunt.

Le cercueil a été transféré dans la chapelle du presbytere où il est resté exposé jusqu'au jour des obsèques célébrées en l'église de la Madeleine: le deuil était conduit par le frère, le vicomte Le Rebours, et les neveux, les barons de Vaux, le baron de Balorre et M. Charles de Gatelier. Le corps a été inhumé dans le cimetière de Picpus, où, comme on le sait, certaines familles possèdent une concession en vertu de droits accordés après la Révolution.

E. C.

LA GRANDE EXPOSITION.

Lyon Envahi par une Foule Immense.

Lyon, (France) 29 avril.—La grande exposition des arts, des sciences et des industries fut ouverte en cette ville aujourd'hui. Une foule énorme a assisté aux cérémonies d'ouverture.

Tous les membres du cabinet étaient présents, mais le président Carnot fut incapable de venir.

Les ministres reçurent plusieurs délégations de toutes les parties de la France.

Les ministres visitèrent l'hôpital dans l'avant-midi et prirent le lunch à l'Hôtel de Ville. A 2 heures une procession fut formée pour se rendre au Palais des Arts, où eurent lieu les cérémonies de l'inauguration.

Le clergé ne prit aucune part dans les cérémonies et n'était pas représenté dans l'audience.

M. Marty, le ministre du commerce, a prononcé le principal discours. Il donna l'historique de l'industrie des soies de Lyon qui produit maintenant des marchandises pour une valeur de 400,000,000 fr. par an.

L'exposition, quoique ouverte, est loin d'être prête pour le public. L'intérieur des principaux édifices est encore entre les mains des charpentiers et des décorateurs et n'est pas autre chose qu'une avenue de boîtes à étalage vides, de boîtes d'empaquetage, d'outils et de copeaux. Il va falloir des semaines pour mettre de l'ordre dans ce chaos. Le site de l'exposition est magnifique. C'est le fameux parc de la Tête d'Or qui sert de terrain à l'exposition; il comprend un splendide petit lac et les rivages du Rhone. A l'entrée, un monument a été érigé à la mémoire de la lyonnaise qui a pris part à la défense nationale en 1871. Le long du lac une série de palais exotiques ont été elevés. Tout près se trouvent des villages nègres, et sur le côté opposé se trouvent des cafés et des restaurants en grand nombre.

L'édifice principal couvre 5000 verges carrées de superficie, et il est surmonté d'une belle coupole. Les parties du parc qui se trouvent le plus éloignees du lac sont couvertes de pavillons pour les exhibitions de viticul

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE,
67 rue Market, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 3 MAI 1894.

LA SITUATION.

Dans son dernier rapport sur la situation économique du pays, *Bradstreet* dit :

L'état des affaires en général d'un bout à l'autre des Etats-Unis est moins favorable que la semaine précédente, comme le démontrent suffisamment les nouvelles reçues des cinquante centres industriels les plus importants. Cette situation déplorable est spécialement due à la grève des mineurs, et il est probable que le stock de charbon bitumineux sur le marché ne durera pas jusqu'après le milieu de mai.

Déjà on rapporte la fermeture de fabriques, d'usines et l'arrêt de vaisseaux sur les lacs dans divers Etats du centre et de l'ouest à cause du manque de charbon ou de la perspective d'une famine de ce combustible, ce qui fait songer profondément les économistes américains.

Cette grève, apparemment la plus considérable de toutes celles qui ont eu lieu en ce pays, a été causée par les efforts des patrons pour s'indemniser des pertes subies par une concurrence insensée en réduisant notablement les gages de leurs employés.

Le nombre total des personnes en grève dans tout le pays en ce moment est de 200,000, et les trois quarts sont des mineurs, 10,400 sont des employés dans les industries textiles, 7000 sont des potiers et des employés dans des industries de même nature, 8000 s'occupent de construction et 6000 sont des employés de chemins de fer.

Buffalo, Cleveland, Chicago et Duluth ressentent les effets de cette grève ; ce sont surtout les compagnies maritimes ayant des vaisseaux sur les grands lacs qui souffrent les plus. Les chargements de minerai à Duluth sont retardés à cause du retard dans l'arrivée des cargaisons de charbon, et les compagnies de chemins de fer ont déjà commencé à remercier de leurs services les employés de leurs trains pour le transport du charbon. Ce qui complique la situation, c'est la tentative que font environ 30,000 mineurs qui refusent de se mettre en grève et tentent d'approvisionner de charbon le marché américain.

On ne compte que deux villes sur les 35 centres industriels les plus importants du pays qui nous aient envoyé un rapport annonçant une amelioration dans le commerce en général cette semaine; ces deux villes privilégiées sont Indianapolis et Kansas City, mais leur gain n'est pas considérable.

Dans le sud le commerce est extraordinairement ankylosé, à l'exception de la Nouvelle-Orléans où l'on trouve un peu d'activité dans certains genres d'affaires.

Il y a eu 201 faillites dans le pays la semaine dernière, contre 186 pendant la même semaine l'an dernier.

L'ouverture de la navigation à Montréal fait revivre les exportations de farine et autres produits, ce qui paraît être l'unique amélioration dans le commerce depuis une semaine.

LE JOURNALISME PERFECTIONNE

(Du Samedi.)

Nous commençons à comprendre que le journalisme est encore à l'état d'enfance. Nous ne faisons pas même d'exception pour les publications parisiennes les mieux rédigées. Le fait est que ce n'est pas de ce côté que nous viennent les coups de génie, les grands traits de lumière : au contraire, c'est du merveilleux pays des Etats-Unis ; et du *Far West* encore ! Ainsi, nous ne résistons pas au plaisir de citer un passage de notre excellent confrère l'*Arizona Kicker* :

"Tous nos lecteurs, dit-il, nous rendrons ce témoignage que nous avons enduré avec la plus grande magnanimité les calomnies et les insultes de notre estimable confrère d'en face. En trois occasions différentes, nous aurions été excessivement justifiables de tuer le cochon de dire teur qui le rédige ; mais nous en avons été empêché par l'idée généreuse qu'il doit trois semaines de gages à ses deux compositeurs et que sa mort les aurait laissés dans la rue.

Il y a longtemps que nous avons décidé d'accueillir par un silence méprisant ses insinuations ; mais son dernier numéro contient un paragraphe ou deux qui exigent une simple explication de notre part. Ce tortu- bossu de confrère qui a le malheur d'avoir des battants de soue en guise d'oreille et des marteaux de porte à la place des genoux, qui est aussi peu ébranché que mal équarri, qui ne peut dissimuler ses osselets cariés que sous une couche de vieille gale, qui est pelé comme un ourang-outang, pauvre comme un serpent de mer, qui louche d'un œil et boite des deux pieds, dont l'un fourchu, qui cache derrière des babines de chameau morfondu une des bouches d'égoût de nos rues, ce malheureux confrère, disons-nous, qui a deux cents dix-sept abonnés en guénille à comparer à nos quinze cents lecteurs payants, a osé prétendre que nous nous sommes laissés cravacher dans notre propre bureau par une dame du nom de Mary Green, pianiste de profession.

Son accusation est une insulte à cette jeune charmante et parfaite demoiselle, qui est reçu dans la meilleure société de la ville. Sa visite dans nos bureaux a été au contraire, pour mission aussi noble que pacifique. Elle nous apportait le délicieux petit poème publié dans notre dernier numéro sous le titre : *Les poules couveuses*.

Nous sommes donc heureux de confondre, de paralyser, de couper en deux pour ainsi dire et de retourner à l'envers cette hyène humaine qui a tenté de noircir notre caractère et ternir les ailes d'un véritable ange, déguisé sur cette terre en jupon. Les expressions nous manquent pour donner cour à notre indignation."

Avons-Nous été Insultés ?

M. Chicoyne du *Pionnier* de Sherbrooke, qui était président d'un comité chargé de s'enquérir sur les causes de l'exode de nos compatriotes des campagnes canadiennes, prétend de nouveau, dans une lettre adressée à M. Rémi Tremblay de l'*Indépendant* de Fall River, que le mémoire qu'il a rédigé au nom du comité dont il était l'esprit dirigeant ne contient rien d'insultant envers les Canadiens émigrés.

Nous avons eu, dans le temps, l'occasion de prouver que nous avions raison de nous considérer insultés par le dit rapport. Nous ne voulons pas ennuyer nos lecteurs avec cette vieillerie ; cependant, pour démontrer encore une fois notre bonne foi, nous allons de nouveau donner quelques extraits du mémoire de M. Chicoyne.

A propos de la paresse reprochée à nos compatriotes, voici ce que nous y lisons :

"Il n'en est pas moins vrai que dans nos paroisses, beaucoup de cultivateurs sont loin d'être des modèles d'assiduité au travail. Voici ce qui est consigné dans un rapport adressé au *Canadien* : Il est beaucoup de chefs de familles qui eussent pu rester sur leurs fermes, s'ils avaient été plus vaillants ou moins paresseux. On m'a nommé des gens qui sont émigrés aux Etats-Unis avec toute leur famille et qui continuent là-bas la même vie d'oisiveté, de fainéantise qu'ils menaient ici."

Dans le temps nous avons pris ce passage pour une insulte toute gratuite lancée à la face des Canadiens émigrés et nous n'avons pas changé d'opinion depuis.

En écrivant dans le mémoire en question que *beaucoup* de Canadiens émigrés sont enclins à la paresse, M. Chicoyne a ni plus ni moins donné à entendre que nous sommes une race de paresseux et qu'une des causes principales de l'émigration du cultivateur canadien était la fainéantise, ce qui est faux.

Comme dans toutes les races, il se rencontre des paresseux parmi les Canadiens, mais dire qu'il y en a *beaucoup*, c'est passer du particulier au général. D'une exception faire une règle générale, c'est trop fort, et nous protestons.

Maintenant voici ce qui se rapporte à l'ivrognerie :

"On a prétendu que l'ivrognerie et la paresse ont fait chasser plusieurs cultivateurs de nos campagnes. Sans accepter cette cause d'une manière trop générale, nous constatons que, dans les trois quarts des réponses que nous avons reçues, ces deux vices sont signalés comme cause de ruine pour le cultivateur."

Ici, on a mis des gants, mais l'insulte perce. *Sans accepter cette cause d'une manière* TROP *générale*, M. Chicoyne la trouve pourtant ASSEZ générale, cela est évident, puisqu'il constate dans les trois quarts des réponses reçues que l'ivrognerie ruine le cultivateur et le force à quitter le sol natal.

D'autres parties du rapport tendent à faire passer le cultivateur canadien pour un être routinier, arriéré, etc.

En voilà assez, croyons-nous, pour prouver nos avancés, à savoir que le mémoire rédigé par M. Chicoyne contient des passages injurieux à l'adresse des Canadiens émigrés. Quant aux autres parties de ce travail, nous n'avons pas ici à en donner une appréciation, mais si nous avions à le faire, elle serait certainement élogieuse, puisque nous n'avons rien ou presque rien à y reprendre.

LA LEGENDE DES ORANGES ROUGES.

L'orange rouge, dite vineuse ou sanguinet, a la chair très savoureuse et le jus plus tonique que celui des autres espèces, mais sa couleur déplait à beaucoup de personnes.

La légende que nous reproduisons ci-après en fera revenir quelques-uns de leur prévention instinctive.

Hégésippe Moreau a tiré parti de cette légende, dans une de ses poésies immortelles.

Cette poésie a pour titre : "La fauvette du Calvaire ;" nous en détachons une strophe pour orner la legende reproduite ci-dessous d'un épigraphe qui s'y adapte naturellement :

Et sur le Golgotha noir de peuple infidèle,
Quand les vautours, à grands bruits d'aile,
Flairant la mort, volaient en rond;
Sortant d'un bois en fleur, au pied de la colline,
Une fauvette pèlerine,
Pour consoler Jésus, s'envola sur son front.

Quand Jésus, portant sa croix, s'achemina vers le Calvaire, tous ceux qui avaient vécu de sa parole s'étaient enfuis. Seul un petit oiseau auquel le jour de la Cène, il avait jeté quelques miettes, suivait sa victime et ses bourreaux. Seul des amis du Fils de l'homme il assista au drame de Golgotha.

Quand Jésus sentit approcher sa délivrance, il baissa les yeux vers le buisson dans lequel l'oiseau agitait ses ailes et il dit : "Tu es béni, toi qui n'a pas abandonné celui que son père lui-même abandonne." Alors, volant sur la tête du Crucifié expirant, l'oiseau détacha une épine de la couronne ensanglantée et l'emporta dans son bec, et une goutte de sang qui suintait de la sainte relique descendit sur sa poitrine et la décora du plus glorieux de tous les stigmates.

Après que le Christ eut rendu le dernier soupir, le rouge-gorge prit son vol et alla se reposer sur un oranger. Puis, comme il avait une soif ardente, il becqueta sur une orange les gouttes d'eau qui s'y étaient attachées pendant l'orage. Aussitôt, tous les fruits de l'arbre furent teintés de rouge.

ACTUALITES.

Ces jours derniers, un homme a perdu $40,000 en une seule nuit, dans une maison de jeu de Denver, Colorado.

Antonia Bern, qui a marché de Buenos Ayres à Chicago, vient d'arriver à Panama. Jusqu'à date il a donc parcouru une distance de 7,500 milles.

Corbett qui est à Londres dit qu'après son combat avec Jackson, il se retirera de l'arène et se vouera au théâtre exclusivement.

Il se propose de faire le tour du continent européen.

On a reçu à Washington le câblegramme suivant, de Vienne (Autriche) : Le choléra sévit en Galicie, 28 cas et 11 morts ; à Koona (Russie), 55 cas et 33 morts en 1 mois, et à Plook, 6 cas et 5 morts. Le choléra sévit aussi dans le département du Finistère (France).

Le Comité Exécutif des Chevaliers du Travail a décidé de "boycotter" toute la farine manufacturée par la Washburn Crosby Co., de Minneapolis, dont les empaqueteurs sont actuellement en grève.

Cette grève sera poussée avec vigueur, spécialement à Pittsburg, Chicago et New-York.

Nous accusons réception du premier numéro de l'édition quotidienne du *Protecteur Canadien* de Fall River, autrefois journal hebdomadaire et démocratique, aujourd'hui républicain. Ce journal a bonne mine et il recevra bon accueil partout, nous n'en doutons aucunement. Nous lui souhaitons longue vie et succès sur toute la ligne.

Un bref d'injonction a été lancé contre six religieuses catholiques, leur interdisant d'enseigner aux enfants dans les écoles publiques de Gallitzin, Penn. L'injonction a été accordée à la demande des citoyens, qui prétendent que les sœurs ne cherchent qu'à faire des prosélytes et à cette fin distribuent des catéchismes aux élèves et leur en font apprendre le texte pendant les heures de classe. Un règlement de l'école prescrit aux enfants d'appeler l'institutrice "Ma sœur."

Les citoyens se plaignent encore que les sœurs portent le costume de leur ordre.

Doit-on se Marier Jeune ?

Pour répondre à cette question souvent posée, nous ne trouvons rien de mieux que d'exhumer cette spirituelle réponse que l'illustre Benjamin Franklin adressait à un jeune ami il y a plus d'un siècle :

A JOHN ALLEYNE, esq.

Craven-Street, 9 août 1768.

Mon cher,

"Vous voulez que je vous dise bien franchement ce que je pense des mariages précoces, pour répondre d'ailleurs aux critiques sans nombre qu'on a faites du vôtre. Vous pouvez vous rappeler qu'à l'époque où vous me consultâtes sur cette même matière, je vous laissai entrevoir que je ne regardais pas la jeunesse des deux côtés comme un empêchement de mariage ; mais, au contraire, si j'en dois juger par les différents ménages que j'ai été depuis à même d'observer, je serais aujourd'hui porté à croire que cette trop grande jeunesse n'offre aux époux que des chances plus réelles de félicité. Les jeunes gens ont réellement le caractère plus flexible, ils tiennent beaucoup moins à leurs habitudes que des personnes avancées en âge ; ils s'accoutument donc plus aisément l'un à l'autre ; de là, des sujets de querelles moins réitérés, des occasions de dégoûts plus rares. De jeunes époux n'ont pas, il est vrai, toute cette prudence qu'exige l'administration d'un ménage, mais ils ne manqueront pas communément de parents ou d'amis d'un âge mûr, toujours disposés à les aider de leurs conseils, prêts à suppléer à leur défaut d'expérience. Un mariage précoce habitue de bonne heure des jeunes gens à une vie fructueuse et régulière ; il est possible même qu'on prévienne fort heureusement, en se mariant sitôt, quelques-uns de ces accidents, plusieurs de ces liaisons qui nuisent, soit à la santé, soit à la réputation, quelquefois même à toutes deux. Il est des personnes qui se trouvent dans telles circonstances qui les forcent quelquefois à différer de se marier ; mais, en général, dès que la nature nous a rendus physiquement propres au mariage, nous devons présumer raisonnablement qu'elle ne s'est pas trompée en nous en inspirant le désir. Entre autres inconvénients que présentent les mariages tardifs, je ne ferai remarquer que le peu de probabilités qu'ils offrent aux parents de pouvoir vivre assez pour veiller à l'éducation de leur famille : "Les enfants qui naissent tard sont de "bonne heure orphelins, dit un "proverbe espagnol." Triste sujet de réflexions pour les gens qui se trouvent dans ce cas. Chez nous, en Amérique, on se marie communément dans le matin de la vie : nos enfants sont, dès le milieu de notre carrière, élevés et produits dans le monde ; quand vient le moment de nous retirer des affaires d'ici-bas, nous nous trouvons encore avoir à jouir d'une après-midi charmante et d'une soirée qui nous offre un repos délicieux. En nous mariant bien jeunes, nous avons le bonheur d'avoir une famille plus nombreuse ; et comme il est d'usage chez nous, suivant le vœu de la nature, qu'une mère allaite et nourrisse elle-même ses enfants, nous avons la satisfaction d'en pouvoir élever d'avantage : aussi les progrès de la population sont-ils infiniment plus rapides dans nos contrées qu'en Europe. Au total, je suis très satisfait que vous soyez marié et je vous en fais mon plus sincère compliment. Vous vous êtes placé dans une position à devenir un citoyen utile ; vous vous êtes soustrait à cet état d'éternel célibat, si contraire à la nature. C'est pourtant ainsi qu'une multitude de personnes, qui ne s'étaient pas d'abord comdamnées à un état d'isolement perpétuel, finissent, par avoir trop tardé à prendre une résolution, par passer toute leur vie dans une condition qui fait perdre à l'homme une partie de sa dignité. Un volume dépareillé n'a pas la même valeur que lorsqu'il fait partie d'une collection complète. Quel cas ferez-vous d'une moitié de paire de ciseaux ? A quoi peuvent-elle servir ? A faire à peine un mauvais racloir.

Je vous prie de présenter mes compliments à votre jeune épouse, et de lui faire agréer les vœux que je forme pour son bonheur. Je suis vieux, je me traîne difficilement ; autrement je me fusse acquitté en personne de cette douce commission. J'userai très sobrement du privilège qu'ont les vieillards de donner des conseils à leurs jeunes amis. Traitez toujours votre femme avec respect, et vous en serez respecté ainsi que tous ceux qui vous entourent. N'employez jamais à son égard d'expressions dédaigneuses pas même en badinant ; car des plaisanteries de cette nature, pour peu qu'elles se renouvellent, dégénèrent souvent en disputes fort sérieuses. Soyez studieux dans votre état, et vous acquerrez des connaissances ; soyez laborieux, économe, et vous deviendrez riche ; soyez sobre, ayez de la tempérance, et vous jouirez d'une bonne santé ; enfin, soyez vertueux et vous serez heureux ou, du moins, vous aurez fait tout ce qu'il faut pour le devenir. Je prie Dieu qu'il vous bénisse, vous et votre épouse.

Votre affectionné,
B. FRANKLIN.

Nouvelles Generales.

Lexington, Ky., 30 avril.—Les adversaires politiques de Breckinridge dans le 7ème district congressionel ont publié un pamphlet contenant 1200 mots écrit par le professeur J. B. Jones, du collège de femmes de Hamilton, ici. Il est intitulé "Appel au peuple du district d'Ashland en faveur de la moralité dans les familles et dans la vie publique, ainsi qu'une protestation contre la réélection du Col. W. C. P. Breckinridge." Au bas de la même page se trouvent ces mots : "La droiture rehausse une nation, mais le péché doit être reproché à tout le monde."

Vingt mille copies de ce pamphlet ont été répandues. Dans l'introduction, nous lisons : "Ce pamphlet est imprimé et distribué dans l'intérêt d'aucun candidat."

Portland, Or., 30 avril—Les chefs de l'armée industrielle de Portland qui se sont emparés d'un train de l'Union Pacific à Troutdale et qui furent arrêtés par les troupes des Etats-Unis à Arlington, puis ramenés en cette ville hier, ont comparu en cour aujourd'hui.

Les accusés sont le général Scheffler, le quartier-maître Breckinridge et environ 50 autres qui passèrent la nuit en prison.

Les 500 autres hommes de l'armée sont nourris aux frais du gouvernement des Etats-Unis et ils n'ont pas la moindre velléité de s'enfuir.

San Francisco, 30 avril.—Les officiers de la Société pour la prévention de la cruauté envers les enfants ont fait arrêter le chinois Ching Say, un marchand de la rue Clay, pour avoir emmaillotté les pieds de sa petite fille, afin de les empêcher de profiter, comme cela se pratique en Chine.

Ce sera un "test case," et si la loi donne gain de cause à la Société, les autres Chinois qui agissent de la sorte seront eux aussi poursuivis.

Springfield, Ills., 30 avril — W. J. Guymon, président de la United Miners' Association de l'Illinois, n'a, dit-il, entendu parler d'aucune ouverture pour en venir à une entente entre les mineurs et leurs patrons, et il croit que rien ne sera fait de ce côté avant la fin de la semaine, quand l'approvisionnement de charbon commencera à diminuer notablement.

Providence, R. I., 30 avril.—Amélie Héroux et Mlle Lecalle, deux jeunes filles employées dans une fabrique près de Pheonix, R. I., se sont querellées la semaine dernière et Mlle Lecalle a frappé l'autre fille sur la tête avec un manche à balai, lui infligeant des blessures qui lui dérangèrent l'esprit. La malheureuse jeune fille fut conduite à l'asile des aliénés lundi.

Mlle Lecalle est disparue.

Vergennes, Vt., 30 avril — Trois voleurs ont pénétré dans le bureau de poste de cette ville ; vers les 3 heures la nuit dernière ; ils ont fait sauter le coffre-fort et y ont volé $100 qui s'y trouvaiten. L'explosion causa au bureau des dommages pour la somme de $75. Ensuite les trois brigands se sauvèrent du côté du lac Champlain.

Paris, 30 avril—La police exprime l'espoir qu'il n'y aura aucun désordre dans la ville à l'occasion de la célébration du 1er mai, demain. Elle a annoncé qu'elle n'interviendrait pas s'il y avait des conférences, des banquets, etc., mais qu'elle ne permettrait pas des rassemblements et des processions.

Portland, Me., 30 avril—Un Français, qui dit se nommer J. Lepront, a été arrêté ce matin pour vol et faux. Il déroba un chèque de $50 à son chef, E. B. Leprohon, le consul de France en cette ville, et après avoir forgé le nom de ce dernier, il tenta de faire escompter ce chèque dans une banque, mais il fut pincé.

Londres, 30 avril—Le ministre des Affaires Etrangères à Athènes a informé le chargé d'affaires de Grèce ici que quatre cents personnes avaient été tuées par le récent tremblement de terre et que 20,000 personnes se trouvaient sans abri.

UNE CATASTROPHE.

Un Eboulement Cause une Inondation a St Alban.

Québec, 30 avril—Vers 8 h. ½, vendredi soir, les habitants du paisible petit village de St Alban, situé à 45 milles d'ici, dans le comté de Portneuf, entendirent un bruit étourdissant ressemblant à un coup de tonnerre, et le sol commença à remuer, comme s'il eut été ébranlé par un tremblement de terre.

Les habitants de ce village furent frappés de terreur, et plusieurs s'élancèrent dans les champs avoisinants, courant de ci de là, comme s'ils eussent subitement perdu la raison.

A l'une des extrémités du village, à trois milles de l'église paroissiale, se trouve une courbe formée par la rivière Ste Anne près de laquelle est située une cataracte. Le sol à droite de la chute s'est éboulé, ensevelissant le moulin à scie qui se trouvait au-dessous et endiguant le cours d'eau qui était très rapide à cause de la neige fondue qui descendait en masses énormes de la montagne. L'eau ne pouvant suivre son cours normal s'éleva à une hauteur considérable et inonda les deux rives, où se trouvaient des fermes, et le remblai qui était passablement miné céda, allant s'engouffrer dans la rivière qu'il remplit.

Sept maisons ont été entraînées dans la rivière. L'une d'elles était habitée par une famille du nom de Gauthier, comptant quatre personnes qui périrent toutes. Le terrain qui s'éboula dans la rivière mesure environ 6000 pds carrés. Des fermes entières furent détruites avec leurs stocks et leurs produits. L'ancien lit de la riviere est maintenant de niveau avec ses rives et l'eau se creuse un autre lit à plusieurs milles plus loin.

Trois ponts ont été emportés, ceux de St Alban, de St Casimir et de Ste Anne. Les volumes d'eau qui descendent le printemps du sommet des Laurentides sont toujours très gros et ils s'écoulent toujours avec une rapidité vertigineuse, et ceux qui s'y entendent dans la matière prétendent que le sol a été miné par ces masses d'eau. Des parties considérables de terre avec leurs arbres et leur végétation, ont été entraînées à quelque distance sans le moindre bouleversement, tandis que d'autres terrains ont été complètement renversés sans dessus dessous.

Le St Laurent à Québec est couvert de débris et de carcasses d'animaux. Les bateaux des fermiers des villages adjacents, vu l'énorme quantité de débris flottant sur le fleuve, n'ont pu venir à Québec pour apporter des produits au marché, samedi.

On estime les pertes à $500,000.

LES ARMEES INDUSTRIELLES.

Des Chiffres qui Donnent une Idee de Leur Force.

Le tableau suivant donne le nombre des hommes composant chaque armée industrielle :

Maryland, général Coxey	319
Maryland, commandant Jones	52
Iowa, gén. Kelly	1,600
Chicago, Dr Randall	1,028
Indiana, gén. Frye	400
Ohio, col. Galvin	200
Washington, gén. Cantwell	1,000
Washington, gén. Shepard	700
California, gén. Barker	800
Oregon, gén Wayne	507
Montana, gén Hogan	350
Colorado, capt. Greyson	120
Colorado, gén. Nolan	75
Nebraska, commandant Duff	53
Missouri, gén. Meyer	110
Missouri, Harry Beaumont	100
Connecticut, gén. Fitzgerald	56
Connecticut, capt. Murray	18
Connecticut, capt. Sweetland	29
Total	7,557
Colorado, réserves de Denver	2,000
Nombre total	9,557

LES FEMMES ET LES INVENTIONS.

La femme n'a rien inventé, a dit Proudhon, pas même sa quenouille. Un partisan de l'émancipation féminine a consulté les registres du Patent-Office de Washington pour réfuter cette assertion. Il a établi que si, de 1809 à 1821, les inventrices américaines n'y figuraient que pour trois brevets insignifiants, en 1892 elles y étaient inscrites pour 3,450 brevets, dont plusieurs présentent une réelle importance :

Par exemple, celui de la femme d'un habitant de New York, pour un procédé ingénieux de fabrication de cordes ; celui d'une dame de Philadelphie, auteur d'une invention qui a révolutionné, paraît-il, le mode de fabrication des barriques ; celui de miss Montgomery, de New-York, pour le perfectionnement des roues de locomotive. Une autre de ces dames a apporté des modifications précises à la construction des navires de guerre. Une autre est l'inventrice d'un système de ventilation des wagons adoptés sur le réseau des lignes californiennes.

En France, les annales du bureau des brevets n'accusent pas chez les Françaises une grande tendance à l'invention. La moyenne annuelle des brevets pris est de 125,000. Sur ce nombre, on rencontre une centaine de femmes.

On pourrait croire que l'ambition créatrice de la femme se porte sur ce qui lui est familier—chacun en sa spécialité se plaisant à apporter les formules nouvelles : tel ce prêtre d'un petit village du Nord, qui a pris un brevet pour un "bénitier à fermeture automatique." Mais point : l'imagination des femmes les transporte au-delà de ce qui est du domaine quotidien.

Assurément, cette règle n'est pas exclusive ; quelques femmes ont inventé des choses qui leur sont spéciales. Mlle Norbin a trouvé ainsi "un procédé de fabrication de papillons artificiels pour la parure ;" Mme Rolin a trouvé une "ceinture de corset, dite juponière." Voici encore de l'industrie des femmes, un "relève-jupe navette ;" Mme Gorguel, se livrant à des études compliquées, arrive à inventer une "toilette multiple de dessous, pour dames ;" et Mme Duval prend un brevet pour un "genre de tournures hygiéniques par l'application du caoutchouc gonflé."

La mère se trahit dans un "biberon régulateur". On lui doit "un système de bretelles porte-enfants" pour les mamans qui ont à travailler. C'est encore pour amuser bebé que Mlle Colas a inventé "un pantin double articulé" et "un loto-alphabet".

Mais la capacité de l'esprit féminin se hausse à des inventions d'une toute autre envergure, et qui s'applique aux branches les plus variées de l'esprit humain. En voici dont le simple énoncé qui semble révéler de véritables chefs-d'œuvre d'ingeniosité. C'est, par exemple, une "méthode de publicité dite *annonce réfléchie*, par une combinaison de miroirs, cadres, etc." ; puis "un petit appareil dit coupe-orange, à action fixe ou variable" qu'a inventé une dame Miraude. Une autre dame présente, fruit d'une observation attentive, un "appareil à saler les viandes par injection."

Mais voilà qui est bien femme : une demoiselle invente un "vernis pour détruire les puces." C'est parfait ; mais qui vernit-on ?

HARRISON EST CANDIDAT.

Ce n'est plus un Secret qu'il est sur les Rangs.

New York, 1er mai—Une dépêche spéciale de Indianapolis mande : "La question de la candidature du général Harrison en 1896 pour la nomination présidentielle a été réglée ici hier soir par Harry S. New, éditeur de l'*Indianapolis Journal*. M. New a dit qu'il n'y avait rien à gagner à tenir le public dans l'ignorance des faits. Il a ajouté que M. Harrison est non seulement un candidat pour la nomination présidentielle républicaine en 1896, mais qu'il est sûr qu'il sera nommé. "Ma raison, a-t-il dit, pour faire cette prédiction est basée sur des informations qui sont venues de toutes les parties du pays. A l'exception de quelques politiciens de l'Est, M. Harrison aura le support de tous les républicains. M. Harrison ne dirigera pas lui-même la lutte pour sa nomination, mais il acceptera cet honneur si son parti le désire, et je crois que tout converge en ce sens."

DANS UNE EGLISE.

Un Pretre Assailli a Coups de Poing.

Freeland, Pa., 1er mai.—Un certain nombre de polonais tentèrent de faire sortir l'organiste Charles Boszekoki de l'église polonaise ici, avant les vêpres, dimanche soir, et une bagarre s'ensuivit.

La lutte battait son plein quand le R. P. Mazotiz fit son apparition, vêtu de ses vêtements sacerdotaux.

Le saint prêtre commanda à ses ouailles de cesser tout tapage dans la maison de Dieu, et au lieu d'obéir, plusieurs d'entre eux se jetèrent sur lui et le battirent grièvement à coups de poing, après avoir déchiré ses vêtements.

La plus grande excitation régnait dans l'église que la police dut faire évacuer.

Deux des assaillants du prêtre ont été arrêtés, et les autres le seront sous peu.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousselures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible ; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass..

Propriétaires du Dr. Delisle's Kin-Kin Compound

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—Le R. P. Renaud, supérieur des jésuites au Canada, est de retour de Rome où il avait été mandé par le général de sa Compagnie.

QUEBEC,

—Le petit garçon d'un nommé Carreau, de St Sauveur, était monté sur la voiture où ses parents entassaient leurs meubles pour déménager, a perdu l'équilibre et s'est cassé le cou dans sa chute.

—On a raison de dire que le dieu des ivrognes protège ses dévots.

Un fait arrivé à Québec nous en donne une nouvelle preuve.

Un jeune homme de St Sauveur, le nommé Campbell, âgé de 17 ans, s'est rendu sur le cap avec un ami et y a fait une brosse en règle.

Quand les deux copains eurent bu à satiété, ils se querellèrent et dans la chicane, Campbell perdit l'équilibre et roula en bas de la falaise, une distance de 150 pieds.

Les passants voyant cet homme sans connaissance au pied du cap allèrent querir du secours et le corps fut transporté dans une maison voisine où le Dr Gingras fut appelé.

On avait cru Campbell mort, mais il ne tarda pas à reprendre ses sens, ce n'est pas sans surprise qu'on l'a vu à la cour de police, où il avait été traduit par le constable Drouin, sous accusation d'avoir vendu une scie volée chez un M. Thibaudeau. Campbell accuse un ami du nom de Dupuis de lui avoir remis cette scie pour la vendre, ce qu'il a fait sans savoir qu'elle avait été volée. L'instrument a été vendu 20 cts à un M. Plante.

De sa chute, Campbell n'a éprouvé que quelques contusions et égratignures relativement légères à la figure et aux mains.

—On voyait ces jours-ci circuler en ville des groupes hideux de femmes, d'enfants et de singes plus sales les uns que les autres.

Ce sont là des échantillons de l'immigration (*desirable* et *assisted*) que vomit l'Angleterre sur cette colonie. Tous les citoyens qui ont vu cette invasion sont indignés et se demandent si le Canada va être longtemps le dépotoir des vieux pays.

L'attention du conseil de ville a été appelée sur cette invasion d'affames sans occupation et sans feu ni lieu.

—Le jeune Jos E. Bédard, qui a tant fait parler de lui depuis quelque temps, a été amené devant le Bureau de la Paix pour répondre à une nouvelle accusation portée contre lui. Bédard est accusé d'avoir contrefait la signature de son père sur un billet promissoire au montant de $80, qu'un de ses amis a escompté sans défiance. Obtention d'argent sous de faux prétexte, recel et faux, c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour aller passer quelques années loin de la société des honnêtes gens.

—Un pauvre cultivateur de la Rivière du Sud, M. Collin, a vu sa résidence et ses dépendances détruites en quelques heures par le feu, il y a quelques jours. M. Collin n'avait pas un sou d'assurances, mais la charité chrétienne a remplacé les prévisions humaines et, dans quelques jours, M. Collin sera de nouveau chez lui.

HULL,

—Du *Canada* d'Ottawa ;

"Avec l'ouverture des scieries commencent les accidents sérieux que l'on semble impuissant à éviter, soit qu'il y ait négligence de la part des propriétaires, ne donnant pas aux ouvriers toute la protection que requiert l'Acte des manufactures, soit que le travailleur lui-même manque d'attention. Il y a, croyons-nous, négligence de part et d'autre.

En tout cas, les accidents se multiplient depuis lundi, aux scieries Gilmour, et les superstitieux se demandent s'il n'y a pas un *sort* de jeté sur ces moulins qui ont commencé à fonctionner un vendredi.

Mardi, M. Larouche, conducteur d'une scie à ruban a eu le nez fendu sur sa longueur, jusqu'au croquant. Il a dû être transporté chez lui, plus affaibli par la peur atroce de la mort à laquelle il venait d'échapper si miraculeusement que par la force du mal.

Sa blessure ayant été pansée, Larouche reprit le travail dans l'après-midi, et, jeudi encore, la même scie à ruban, sortant de sa trajectoire, vint s'abattre avec fracas aux pieds du même Larouche qui faillit une deuxième fois se faire tuer.

Jeudi, une énorme plaque en fer, pesant 25 livres et servant à maintenir en place une scie à ruban s'est détachée de sa base et a été lancée avec une violence extrême à travers la bâtisse. Ce projectile est allé briser une énorme charpente en frêne, à cent pieds de la scie et juste à côté d'un vieillard occupé à travailler. Celui-ci se retourna et, stoïquement, leva ce morceau de fer qu'il jeta plus loin.

Le même jour, une machine appelée *carriage*, a été lancée avec force hors de la voie ferrée sur laquelle elle circule et a enfoncé la muraille.

Ces accidents répétés ont jeté la terreur parmi les travailleurs, mais la journée devait se couronner par un accident plus grave. M. Ouellette, occupé à fermer la porte en fer du *cochon*, (mot qui illustre assez bien la machine qui réduit en bran de scie tous les déchets de billots) fit une fausse manœuvre et reçut tout le poids de cette lourde masse, 250 livres environ, sur le bras qui fut cassé au biceps et écrasé sur toute sa longueur.

Ce dernier accident a paralysé pendant quelque temps la bonne volonté des ouvriers qui ont dû, quand même, faire contre fortune bon cœur.

BERTHIERVILLE,

—Le couvent de Berthier, dirigé par les sœurs de la congrégation Notre-Dame, vient de perdre sa supérieure sœur Ste Marie Herminie, décédée à l'âge de 45 ans.

La defunte comptait 22 ans de vie religieuse.

ST HYACINTHE,

—M. Benoit, ex-chef des pompiers et de la police de St Hyacinthe, est parti pour Holyoke, Mass., où il demeurera à l'avenir.

—Il est fortement question d'établir une grande sucrerie ici.

ST DAVID,

—Il y a quelques jours, un homme de Saint David, nommé Hallé, forgeron, a failli s'empoisonner par megarde. M. Hallé était atteint de dyspepsie et ne prenait qu'un peu de lait le soir. Ce jour-là, il se rendit à l'endroit habituel pour prendre son remède.

Près du pot au lait s'en trouvait un autre contenant une solution de caustique. Le malheureux s'empara de cette dernière par mégarde et se mit à boire.

Lorsqu'il s'aperçut de sa méprise, il était trop tard, déjà il avait bu plusieurs gorgées. Le malheureux, étouffé, tomba à la renverse et perdit connaissance. On envoya chercher un médecin qui lui donna les soins que requérait son état. M. Hallé est aujourd'hui beaucoup mieux, mais il a enduré des douleurs atroces.

ST THOMAS D'ALFRED,

—La foudre est tombée dernièrement sur l'église de St Thomas d'Alfred. Un courant a pénétré dans l'église et est allé frapper et brûler une corniche au fond du sanctuaire, au-dessus de la statue de Sainte Anne. A ce moment, un cierge placé et allumé par une main pieuse brûlait au pied de cette bonne et puissante patronne du Canada. Jusqu'ici, il n'a été trouvé nulle trace du passage du courant électrique dans l'église.

ST. VINCENT DE PAUL,

—On dit que le curé de Saint-Vincent de Paul s'oppose à l'organisation d'une assemblée de Chevaliers du Travail dans cette paroisse. M. V. Dubreuil, président du conseil des métiers et du travail, a tenu hier soir dans le village de St. Vincent de Paul une réunion préparatoire. Il y adressera de nouveau la parole la semaine prochaine.

IBERVILLE,

—M. Arpin est nommé shérif pour le district d'Iberville.

LACHUTE,

—M. W. Simpson, député du comté d'Argenteuil, a été mis en état d'arrestation sur la plainte de M. Jos Palliser, avocat de Lachute.

Le 8 avril dernier, M. Simpson se serait porté à des voies de fait sur M. Palliser et l'aurait gravement blessé.

MM. John Boyd, A. McFaul, John Tierney et P. Cruise ont aussi été arrêtés pour la même offense.

Leur procès aura lieu à Ste Scholastique devant M. le magistrat St Julien.

BATISCAN,

—M. le chanoine René Alfred Moiseux, curé de Ste Geneviève de Bati

BON * MARCHE.

Examinez Soigneusement !

Ils ne Dureront pas Longtemps.

Mille douzaines de Mouchoirs d'hommes et de femmes, bords unis blancs et de couleurs. Ils sont de manufacture seconde et se vendent comme des biscuits chauds à

7c. Chaque.

Une autre chance d'acheter des mouchoirs presque pour rien. "Celui qui hésite est perdu". Cette chance est perdue si vous ne venez pas à présent.

Quinze cents douzaines de Mouchoirs de dames et d'hommes bords unis et de fantaisies sujets à quelques imperfections. C'est un grand avantage que personne ne doit manquer, Venez de suite si vous en avez besoin, n'attendez pas une semaine et être surpris qu'ils soient vendus,

Prix 3 cts. Chaque.

C'est la saison des rubans pour nous, nous avons raison à ce sujet. Notre stock et nos prix ordinaires font les affaires; ainsi nous avertissons le public de ce que nous avons et marquerons nos prix afin que tous les voient.

Belle ligne de couleurs dans les

Rubans en Satin.

No. 5 tout soie, Ruban gros grain, bords en satin, prix régulier 10c., de toutes couleurs,
5 cts. la verge.

No. 9 Rubans tout soie, gros grain, bords en satin, noirs et de couleurs, prix régulier 15c.,
10 cts. la verge.

No. 30, Rubans en satin et Moire noirs seulement, prix régulier 30c., *15 cts. la verge.*

Rubans en Moire de toutes couleurs et largeurs.

No. 5, Rubans en velours de couleurs élegantes, dos en toile, prix régulier 15c, *8 cts. la verge.*

No. 22, Rubans en Moire tout soie, noirs seulement, prix régulier 39c., *25 cts. la verge.*

No. 7, Rubans en velours, dos en satin, œillet, bleu, heliotrope, paon, cardinal, prix régulier 30c,
10 cts. la verge

Rubans en Moire noir de toutes les qualités.

No. 5, Rubans Moire, bords picot, une ligne complète de couleurs pâles, prix régulier 10c,
5 cts. la verge

3,600 verges, No. 1, Rubans en satin, bord picot, unis et dans toutes les couleurs,
2 cts. la verge.

1000 verges de Rubans de fantaisies, prix régulier 25 et 37c.,
15 cts. la verge.

1750 verges de Rubans nouveaux, prix régulier 50c. et 69c.,
25 cts. la verge.

Les styles corrects en Rubans sont très rares aujourd'hui.

NOUS LES AVONS.

Dans le Soubassement

1000 Screens pour chassis faits en fil de fer fort et beau cadres en ceresier, pour ajuster à n'importe quel chassis, prix régulier 30c.,
19 cts. chaque.

350 Screens pour les portes finis en noyer noir, grandeur pour ajuster toutes les portes, prix régulier $1.25, $1.50 et $1.75, votre choix sur le lot,
98 cts. chaque.

Special.

Poêles à l'huile complets avec dessus et fourneau a extension, trois bruleurs, garantis,
$3.98 chaque.

Nous avons une ligne complète de Poêle à l'huile Florance et Puritan.

5 Grosse de Vases en Verre, Pots à Sirop, Pots à Crême, Pots à Céleri, &c. en trois couleurs, bien finis, prix régulier 19 et 25c.
10 cts. chaque.

6 Grosses de Plats à Sauce et à Fruits, décorés, importés pour détailler à 25 et 33c., pour cette semaine *10 cts, chaque.*

Reductions.

Oui, nous sommes sérieux, réduction est ce que nous avons dit.

Nous avons pris tous nos Sets à diner dépareillés, endommagés d'un ou deux morceaux, et nous les avons marqués à un prix pour les vendre de suite. 7 Sets magnifiquement decorés, 112 morceaux, prix regulser 20 à $22, pour s'en débarrasser *$11 98 le set.*

6 Sets de 112 à 120 morceaux, prix régulier de 25 à $28, pour tout les vendre *$14 98 le set.*

4 Sets décorés de Chine, prix régulier 30 à $35, pour cette vente *$18 98 le set.*

Un Set Haveland, 115 morceaux, prix régulier $60, prix d'écoulement *$29.75 le set.*

Voitures d'Enfants.

Nous avons fait des prix spéciaux pour cette semaine seulement.

Un lot de Voitures d'Enfants, prix régulier $7, pour cette semaine *$3.98 chaque.*

Un lot de Voitures d'Enfants de $12, pour cette semaine
$6 98 chaque.

Un Mot aux Hommes

Avez vous l'habitude d'acheter vos articles de tollette dans un magasin de nouveautés? et de payer des prix de marchands de nouveautés? Si vous ne l'avez pas fait, vous n'appartenez pas à notre époque. Vous avez à apprendre dans la manière de faire avec un dollar, deux dollars. Ce département se trouve au premier comptoir à la droite de la porte d'entrée.

Quelques Exemples d'pargner de l'Argent.

Un lot de Chemises Négligées pour hommes, les meilleures et les mieux faites pour $1.00, points 14 à 17, nous les sacrifions à
59 cts. chaque.

La Chemise blanche spéciale "Bon Marché" lavée, faite avec du coton Dwiget Anchor, devant, poignets, tour du collet en toile, meilleure que n'importe quelle Chemise de $1.00, *49 cts chaque.*

Cravates.

Belles Cravates en Soie nouvelles, 2 pcs, Teck, Four-in-Hands, dans les dernières nuances,
25 cts chaque.

Un lot de Blouses d'enfants, en Domet galant 50c., pour
25 cts chaque.

Un lot de Waists "Star" bien lavées, la meilleure, vendue partout à $1 00, notre prix
60 cts chaque.

F. G. MITCHELL & CO.,

Nos. 151 a 165 rue Merrimack et 13 et 15 rue Kirk

NOTES LOCALES.

M. Alsudas Picard, de Fall River, est en promenade chez M. Frank Savard.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

On rapporte que la Cie du Lawrence a diminué sa production à 7500 douzaines par semaine.

J. S. Marion, photographe ne renom, est passé maître en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

Plusieurs locataires dans les maisons de la rue Moody appartenant à la corporation du Merrimack ont reçu avis de quitter ces logements qui devront être démolis.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui defient la concurrence.

Si vous voulez avoir une chaussure élegante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Le corps d'un enfant nouveau-né a été trouvé par de jeunes garçons, samedi après-midi, dans la riviere Merrimack, près de la riviere Aiken. Il fut remis à Brooks, l'entrepreneur de pompes funèbres.

Le "Bon Marché" est la place de prédilection de tout Lowell pour les occasions exceptionnelles. Lisez l'annonce et vous serez convaincus des avancés qui sont insérés chaque semaine.

Notre éminent spécialiste, le Dr Breton, conserve dans ses bureaux un grand nombre de certificats de personnes qu'il a guéri de maladies réputées incurables. Allez voir ces certificats, et si vous êtes malade, vous vous ferez soigner par lui.

M. Jos Boisvert et sa famille quittent aujourd'hui Lowell pour aller se fixer à West Farham, P. Q., dans l'intention d'y passer deux ans. Il y a eu 25 ans le 18 avril dernier qu'ils étaient établis en cette ville.

Les beaux jours sont enfin arrivés, le ciel sourit à la terre, c'est le temps d'exhiber vos plus belles toilettes et pour les rendre complètes voyez à ce que vos plumes de chapeaux soient en bon état pour cela, consultez M. Fred. Varin, rue Merrimack.

M. et Mme J. O. Lepage sont allés hier à Woonsocket, R. I., en visite chez leurs parents.

M. Thomas, l'agent des fabriques Tremont & Suffolk, partira pour l'Europe cette semaine.

Mme G. Gingras est partie ce matin pour Boston, où elle est allée faire ses achats pour la saison d'été.

Gardner W. Pearson, notre nouveau maître de poste, a envoyé ses cautions à Washington pour y être approuvées. Il n'entrera probablement pas en fonctions avant le 1er juin.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une boutéille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville, R. I.

Jeudi soir les différentes Cours des United Foresters of Lowell iront à Lawrence en corps avec une fanfare, pour assister à un grand bazar organisé par les Forestiers de cet endroit pour prélever des fonds pour payer les dépenses de la Grande Convention qui va avoir lieu dans ce mois-ci à Lawrence. Les Thomas Conclaves Knights of Sherwood Forest les accompagneront. Il est probable que la Cour Canadienne Samuel de Champlain fournira un bon contingent. Un train spécial quittera Lowell entre 7 heures à 7½ heures et sera à la disposition des excursionnistes.

Par ce temps de stagnation industrielle, bon nombre de nos compatriotes ont, sans doute, songé à retourner s'établir sur une terre au Canada. Entre toutes les parties de la patrie canadienne, les Cantons de l'Est se recommandent spécialement aux agriculteurs, pour la fertilité du sol, la richesse des forêts, la salubrité du climat et l'excellence des eaux. A ceux qui seraient tentés de s'établir dans ces parages, nous conseillons de s'adresser à M. J. H. Gendrons à Sherbrooke, qui leur donnera tous les renseignements désirables, au sujet de propriétés de premier choix, qu'il offre en vente en d'excellentes conditions.

The News Please Apologize.

Nous lisons dans le *News*:

"Les Faulkner ont augmenté les gages de dix pour cent. La chose arrive quand les Démocrates sont au pouvoir.

"L'*Etoile*, copiez cela, s'il vous plaît."

Notre confrère a plus de toupet que de logique. Il lui faudrait assurément agrandir son format s'il voulait donner la nomenclature complète de toutes les réductions de gages qui ont eu lieu depuis que les démocrates administrent les affaires publiques. Depuis un an on n'entend parler que de cela.

Quant aux Faulkner, ils n'ont pas augmenté de 10 o/o les gages de leurs employés, comme le prétend le *News*. Ils avaient réduit les gages de 10 o/o, et leurs employés se sont mis en grève pour ravoir leurs anciens gages, ce qu'ils furent forcés de leur accorder.

Voilà ce qui arrive sous une administration démocratique: réductions de gages suivies de grèves!

Le *News* devrait faire des excuses.

Accident de Voiture

Un pénible accident de voiture est arrivé lundi après-midi sur la rue Pawtucket. Le Dr. Breton revenait de Suncook, N. H., avec sa dame et Mlles Marie et Louise Geoffroid, lorsque arrivés sur la rue Pawtucket, à la hauteur de la rue Fletcher, les roues de la voiture se prirent dans les rails de la voie ferrée des tramways électriques et elle tourna sans dessus-dessous, lançant sur le pavé les quatre occupants.

Dans leur chute Mme Dr. Breton se cassa un poignet et un doigt, Mlle Louise et Marie Geoffroid reçurent des contusions assez graves. Le Dr. Breton, qui avait été assez heureux pour retenir son cheval, ne reçut que quelques égratignures. Les blessées furent transportées à la Ayer Home, rue Pawtucket, où on leur donna les soins nécessaires.

Vol Avec Effraction

Dans la nuit de vendredi dernier, de hardis voleurs se sont introduits dans le magasin de M. Edmond Gaudette, épicier de Centralville. Ils se sont emparés d'une quantité de provisions. Les coupables, qui avaient profité de l'absence de M. Gaudette, semblent connaître les lieux.

CADAVRE RETROUVE.

Est-ce un Suicide, un Meurtre ou un Accident?

Le cadavre de John Donovan, disparu depuis le 6 avril dernier, a enfin été retrouvé lundi matin dans la rivière Merrimack, à la hauteur du pont de la rue Bridge.

Le corps fut d'abord aperçu par les employés de la manufacture du Boott, puis repêché par Jack Carney.

Des centaines de personnes furent bientôt rendues sur les lieux et on reconnut le cadavre comme étant celui de John Donovan. Il fut transporté chez M. O'Donnell, entrepreneur de pompes funèbres.

Le corps à première vue ne portait aucune trace de violence.

Donovan portait sur lui sa montre et sa chaîne et avait dans ses poches certains outils achetés avant sa disparition. S'il y a eu meurtre, le vol n'en était pas le mobile.

Ce qui semble le plus obscurcir ce mystère, c'est le portefeuille de Donovan trouvé il y a quelque temps à environ trois milles de l'endroit où le cadavre a été trouvé. Sa montre s'est arrêtée à 10 h. 12 et dans ses poches on trouva $1.12.

D'autres pensent au suicide et aussi à un accident. L'enquête a eu lieu cette après-midi.

Gare a Eux.

Trois individus à mine suspecte et disant être inspecteurs du bureau de santé parcourent la ville depuis quelques jours et demandent à visiter les différents édifices voulant voir aux travaux de plombage. Ils ne sont autres que de véritables escrocs qui ne travaillent de la sorte que pour dépouiller leurs victimes. Ils ont visité les édifices de M. John Vincent, rue Ford.

Attaque Nocturne.

Durant la nuit de vendredi à samedi, un nommé James Murray s'en venait sur la Lane avenue, lorsqu'il fut accosté par deux individus qui se jetèrent sur lui et lui enlevèrent sa montre. En possession du fruit de leur larçin, ils décampèrent et Murray vint se plaindre à la police.

Samedi, l'officier Provencher arrêta sur soupçons un nommé Joseph Conley qui fut reconnu plus tard comme étant le véritable coupable.

Conley est une canaille de la plus belle eau et a déjà été impliqué dans d'affaires semblables.

Il Allait Trop Vite.

Dimanche après-midi, parmi les nombreux amateurs de chevaux qui s'exerçaient sur le boulevard de Pawtucketville se trouvait M. Bouvier, employé à la manufacture de chaussures du Petit Canada.

A un moment donné, M. Stephen Rochette, de la Lowell Pharmacy vint à passer à côté de lui et tous deux enveyèrent leurs chevaux à fond de train. Le cheval de M. Rochette prit bientôt le devant et M. Bouvier, ne voulant pas se faire dévancer, se mit à toucher son cheval du fouet. Mal lui en prit, car l'animal n'aimant pas à être traité de la sorte s'emporta et brisa bientôt une partie de son harnais.

Un ami de M. Bouvier se jeta hors de la voiture sans se faire de mal.

Le cheval de plus en plus furieux devint dangereux pour un instant et ayant tourné la voiture sans dessus-dessous jeta sur la route M. Bouvier qui dans sa chute se blessa assez grièvement à la figure.

Le cheval alors libre continua sa route vers la Varnum avenue, laissant derrière lui la voiture qu'il avait mise en pièces. Il fut arrêté un peu plus tard après avoir causé une véritable panique.

Un Escroc Pince

Les détectives Laflamme et Allen ont arrêté lundi à Manchester John Flynn et sa femme pour vol. Les detectives pensent que Flynn est l'auteur des divers vols qui ont été commis durant les mois d'octobre et novembre dernier.

Plusieurs articles trouvés en leur possession ont été réclamés par Chas. Guffin et Daniel W. Aldrich. D'autres articles sont au poste en attendant que les propriétaires les réclament. Parmi ces articles il y a deux jolies robes en soie dont l'une blanche et l'autre écrue.

Notes de la Police.

Les officiers du revenu ont saisi de la boisson samedi soir chez Francis McCarron, 369 rue Lawrence, et chez Jane Hennessey, No. 74 rue Crosby.

Il y a eu une querelle entre ivrognes dans la ruelle Flood, hier, et la police fit l'arrestation de cinq hommes et femmes impliqués dans l'affaire. Ensuite la police fit des presquisitions dans le logis de Mde Anne McCarty où du lager fut trouvé dans le grenier.

Mde McCarty dit que le grenier ne faisait pas partie de son logis, et qu'il avait été loué par le propriétaire de la bâtisse, pour une journée, à deux jeunes gens qui y vendirent de la boisson. Ces deux jeunes gens ne purent être trouvés.

Base Ball.

Le club "Les Etoiles Rouges" a joué et défait les West Ends samedi après-midi.

Le club vainqueur est composé de A. Ducharme, P. Lebœuf, P. Beaulieu, A. Farmer, F. Leduque, G. Lebrun, W. Simoneau, P. Dumont et J. McEvoy. Les points étaient 9 à 0 en faveur des "Etoiles Rouges."

Ils Desirent des Noms.

La Russell Art Publishing Co., du No 928 rue Arch, Philadelphia, désire connaître les noms et les adresses de quelques personnes dans chaque ville qui sont intéressées dans les ouvrages d'art, et pour se les procurer elle offre d'envoyer GRATIS "Cupid Guides the Boat," une superbe gravure à l'aqua teinte, dimension 10x13 pouces, convenable pour être encadrée, et seize autres gravures environ de la même dimension, EN COULEURS, à toute personne leur envoyant DE SUITE les noms et les adresses de dix personnes (admiratrices des belles gravures) ainsi que six timbres-poste de deux cents pour payer les frais de poste, etc. Le prix régulier de ces gravures est de $1.00, mais toute personne peut se les procurer gratis en envoyant PROMPTEMENT les noms et les timbres-poste.

Avis.—L'éditeur de cette feuille a déjà reçu des copies des gravures mentionnées ci-dessus et ils les considère des "Perles de l'Art."

NOS ECHEVINS.

RESOLUTION VOTEE POUR DES CONCERTS EN PLEIN AIR.

Des Demandes de Transferts Renvoyees au Comite des Licenses.

De l'Etoile de Mercredi.

Une assemblée régulière du bureau des échevins a été tenue hier soir, sous la présidence du maire Pickman. Le seul absent était l'échevin Dickinson.

Une protestation a été reçue contre l'octroi d'une licence pour la vente des spiritueux au coin des rues Bridge et Paige, qui serait, paraît-il, trop près de la John Street Church.

DEMANDE DE TRANSFERT.

Les applications suivantes pour le transfert de certaines licences ont été référées au comité des licences: Martin J. Armstrong, du No. 13 Andover au coin des rues Bridge et Paige; E. F. Flanagan, du No. 60 Whipple au Nos. 145 et 147 rue Gorham; Joseph Ashworth, du No. 76 Chambers au No. 66 rue Gorham; D. M. Osgood, du No. 85 Salem à 525 Merrimack; W. S. Knapp, des Nos. 356 et 358 Central au No. 51 Fletcher; Adélard Landry, des Nos. 4 et 6 Adams au No. 506 rue Suffolk.

NOMINATIONS DANS LA POLICE.

W. B. Moffatt a été confirmé dans son poste de député chef de police, Thomas E. Allen comme inspecteur et Charles G. Hovey, Charles D. Chase et Frank G. Hobbs, officiers spéciaux pour le Boston & Maine Railroad.

LICENCES DE 6ÈME CLASSE.

Six licences de 6ème classe ont été accordées, à Austin Keith, rue Bridge; Albert Crowell, rue Central; Frank l'Espérance, 164 Lakeview Ave., et Thomas H. Emus, 161 rue Central.

CONCERTS EN PLEIN AIR.

La résolution affectant $400 pour des concerts en plein air fut votée en concurrence avec le conseil.

L'EMPRUNT POUR LE BOULEVARD

La résolution pour emprunter $10,000 devant être affectés à l'amélioration du Boulevard, votée par le conseil, a été placée au dossier par les échevins, qui veulent prendre leur temps et peser les choses avant d'agir.

L'emprunt de $20,000 pour compléter l'égout de Centralville a été défait.

Ajournement.

Un grain de beauté fait les délices de n'importe quelle femme. Mais les boutons ne sont pas des grains de beauté, et il faut s'empresser de les faire disparaître par l'usage de la *Royal Cream*. En vente chez les pharmaciens canadiens. 75 cents la bouteille.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux,)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6.50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

UNE GREVE.

LES EMPLOYES DES STOTT MILLS AGISSENT.

Le Surintendant Walker a son Mot a Dire.

De l'Etoile de Mercredi.

Une grève importante vient d'être déclarée.

A 6 h. ½, ce matin, les 200 employés des fabriques Stott se rendirent comme d'habitude à leur besogne, et dix minutes plus tard ils quittaient l'ouvrage, à l'exception de trois ou quatre.

Ces trois ou quatre sont des Suédois et sont employés dans le département du finissage.

La nouvelle qu'une grève avait été déclarée se répandit par toute la ville avec la rapidité de la foudre.

Tout se passa paisiblement; il n'y eut que quelques mots d'échangés. La foule ne resta aux environs des barrières que peu de temps. Plusieurs grévistes retournèrent à leurs demeures, tandis que d'autres allèrent jouir des fraîches brises sur Fort Hill Park.

Un représentant de journal conversa avec quelques uns des grévistes et s'enquit de la cause du trouble. Il apprit que les gages de ces employés avaient été réduits de 10 à 15 pour cent le mois de février dernier. Dans le temps aucune plainte ne fut faite.

Depuis cette époque, cependant, les tisserands dans les fabriques commencèrent à penser qu'il n'était pas nécessaire que cette réduction de gages fut permanente, et lundi dernier ils allèrent trouver le surintendan Walker pour lui demander de restaurer leurs anciens gages.

M. Walker les informa que la première chose qu'il avait à faire était de voir M. Stott et qu'il leur donnerait une réponse mercredi. Les employés furent assez satisfaits de cet arrangement et ils retournèrent à l'ouvrage en attendant la décision de leur patron.

Ce matin les employés se rendirent à l'ouvrage comme d'habitude et M. Walker, le surintendant, vint leur dire "qu'ils feraient mieux de continuer à travailler aux mêmes gages". Les employés refusèrent et se mirent immédiatement en grève.

Un reporter s'est aussi rendu aux fabriques Stott ce matin, mais il n'y pu tentrer, les barrières étant closes.

On dit que les tisserands sont sortis les premiers et qu'ils furent suivis par le reste des employés.

On nous souffle aussi à l'oreille que le succès des grévistes dans les fabriques Faulkner a incité les employés de Stott d'en faire autant, mais ces derniers nie la chose et ils disent qu'ils demandent ce qu'ils croient être juste.

Une assemblée des grévistes sera tenue dans les salles du Club Haymoul, à 3 heures cette après-midi.

Mauvaise Chute.

Vers 9 heures mardi soir, un jeune enfant de 11 ans, nommé Moïse Cyr, résidant dans l'édifice Delisle, rue Tucker, était accoudé sur la fenêtre de sa demeure, lorsque tout-à-coup il perdit l'équilibre et alla rouler sur le pavé de la hauteur du deuxième étage. Il s'infligea des blessures à la tête et à la figure.

M. Arthur Lavoie, témoin de l'accident, ramassa le petit blessé qui fut transporté chez ses parents, où le Dr V. Rochette fut appelé pour lui donner les soins nécessaires.

Pourquoi ces Retards?

Est-ce que l'enthousiasme soulève à propos de la construction d'un pont sur la rivière Merrimack, à l'extrémité de la rue Moody, est devenu une chose du passé?

Aucune amélioration publique qui a été discutée ces dernières années n'a intéressé plus profondement et plus généralement notre population que ce projet quand il fut placé entre les mains de nos édiles il y a environ un mois.

Il y eut une conférence à ce sujet et tout le monde parut en faveur du pont; aucune opposition ne lui a été faite; chacun avait l'air à vouloir aplanir la voie du mieux qu'il put.

Dans le temps on n'a parlé de rien autre chose que de l'avantage que le public lowellois retirerait de la mise à exécution d'un tel projet, et, à notre connaissance, on n'a pas changé d'opinion depuis.

Cependant, de vagues rumeurs ont circulé allant à dire que des personnages s'organisaient en sous-main pour enrayer ce mouvement dans notre gouvernement municipal, mais ces rumeurs ont été si peu définies et si faibles qu'aucune raison n'a été donnée contre la construction de ce pont.

En attendant, la question semble avoir été enterrée par un comité dont le devoir est d'agir, non de rêver.

En général, la population de cette ville aimerait à voir pousser les choses avec plus de celérité, et le comité en question ferait bien de se mettre incessamment à l'œuvre.

Deces

Marie Eda Cossette, âgée de 2 jours, enfant d'Emile et de Delia Cossette, est décédée au No. 62 rue Decatur.

M. Joseph Albert a la charge des funérailles.

Wilfred Allard, âgé de 3 mois et 7 jours, enfant de Georges et de Désila Allard, est décédé au No. 245 rue Cheever.

M. Félix Albert a la charge des funérailles.

Marie Bousquet, âgée de 20 ans, est décédée rue Moody, édifice Morin. Ses funérailles ont eu lieu ce matin à 9 heures, dans le nouveau cimetière, sous la direction de M. E. H. Duprez.

Funerailles

Les funérailles d'Angela Casamovo, décédée à l'âge de 50 ans, rue Coolidge, ont eu lieu ce matin à 9 heures, à l'église St Joseph, au milieu de nombreux amis. Les cérémonies ont été des plus imposantes. L'inhumation a été faite dans le cimetière catholique sous la direction de M. Joseph Albert.

Haut de Maison a Louer

Un haut de maison, deux grandes chambres, pour seulement 75 cts. par semaine. Adressez-vous au No. 35 Lilley Avenue.

ILS AVAIENT FAIM.

Washington, 30 avril—Les 300 hommes composant l'Armée de Coxey ont passé une mauvaise nuit sur l'hippodrome de Brightwood, où ils sont campés en attendant leur entrée dans la ville de Washington qui est tout près.

Ces voyageurs n'avaient pas d'autre abri que la grosse tente, sous laquelle ils s'étendirent sur le sol. Quand le jour se leva, plusieurs étaient transis de froid et ne pouvaient dormir. Quand le soleil commença à réchauffer l'espace, ceux qui n'avaient pu fermer les yeux s'étendirent sous ses rayons bienfaisants et firent un bon somme.

L'armée avait pris Washington pour la terre promise, et ils furent grandement désappointés; plusieurs se mirent à murmurer hautement.

A midi Coxey était aux bureaux du commissaire de district, essayant d'obtenir la permission de conduire ses hommes sur un square vacant, dans la ville, le long du canal James.

A 1 heure, l'armée n'avait pas encore déjeuné, et les murmures se changèrent en véritable mutinerie. Un wagon avait été envoyé dans la ville pour y quérir des comestibles et il ne revint au camp qu'à 1 h. ½ de l'après-midi. Les membres de l'Armée, en apercevant le wagon, s'élancèrent vers lui, dans l'espoir d'y trouver ce qu'il fallait pour remplir leurs estomacs vides. Grande déception! le wagon ne contenait aucune provision. Glyn, qui en avait la direction, n'était pas de retour; un de ses aides avait ramené l'attelage, et les autres hommes pensèrent que Glyn s'était enivré dans la ville. Ceci n'était pas fait pour faire cesser le mécontentement.

Quelques minutes après 2 heures, les provisions que l'armée avaient en réserve furent servies aux 300 affamés; elles ne consistaient qu'en du cafe et du pain, ce qui ne leur plu pas du tout, car on leur avait promis de la viande et des patates.

Le contigent de Philadelphie menaça de faire bande à part.

Un peu plus tard Browne, le lieutenant de Coxey, fit son apparition et il envoya un wagon quérir du pain, des fèves, du riz et autres comestibles.

Une demi heure plus tard ces vivres étaient distribués aux membres de l'Armée qui en ont absorbé une quantité effrayante.

Browne expliqua que son chef Coxey et lui avaient été occupés depuis le matin à faire des arrangements avec les autorités pour leur entrée dans la capital et qu'ils pensaient que leurs hommes pouvaient s'arranger tout seuls. "Dorénavant, a-t-il ajouté, les repas seront servis régulièrement.

Browne raconta ensuite à un représentant de journal que l'armée allait passer encore une nuit à Brightwood et que demain elle se dirigerait vers le parlement.

"Nous ne savons pas où nous passerons la nuit demain, a-t-il dit. Peut-être camperons-nous sur les terrains du parlement."

On lui demanda ce qu'il se proposait de faire si les autorités décidaient que l'armée n'avait pas le droit de marcher en corps dans la ville, et il répondit que ses hommes et lui avaient autant le droit de se rendre au parlement que qui que ce soit, et qu'ils y rendraient en procession, bannière au vent et aux sons de leur fanfare.

COXEY MALMENE.

La Police l'Empeche de parler sur les Marches du Capitole

Son Lieutenant Carl Browne est Arrete

APRES AVOIR RECU PLUSIEURS COUPS DE BATON.

L'Armee Retourne Paisiblement a Son Camp.

Washington, 1er mai—L'Armée des sans-travail a encore passé une mauvaise nuit. Le temps était froid et humide, et ces hommes qui n'avaient pas de couvertures ont beaucoup souffert, mais le déjeuner qui fut servi de bonne heure les remit en bonne humeur.

Quelques minutes avant 10 hrs., Carl Browne, le lieutenant de Coxey, fit faire quelques exercices à l'Armée pour l'habituer à marcher militairement, afin de présenter une bonne apparence le long de la route à partir du camp jusqu'aux édifices parlementaires.

Les exercices allaient se terminer lorsque le chef de la bande, le Général Coxey, arriva dans son chariot traîné par ses ponies. Il était accompagné de Mlle Coxey portant dans ses bras son bébé, Legal Tender Coxey, qui n'est âgé que de quelques semaines.

EN ROUTE POUR LE CAPITOLE.

A 10 h. 15 l'armée partit pour se rendre au Capitole; elle marchait au pas d'un convoi funèbre; elle prit trois quarts d'heure pour atteindre Mt. Pleasant, un des faubourgs de Washington

En tête de l'armée se trouvaient trois policemen à cheval. Ensuite venait dans une barrouche découverte Mde Annie L. Diggs, une oratear populiste du Kansas, avec son mari et ses deux filles. Suivait la plus grande attraction de toute l'armée, Mlle Mamie Coxey, fille du général, représentant la Déesse de la Paix, montant un magnifique cheval blanc. Elle portait un costume en tissu couleur crême orné d'un nœud rouge au cou. Elle salua en souriant la foule des badauds rassemblés tout le long du parcours pour voir défiler cette étrange agglomération d'individus poussiéreux et la plupart déguenillés.

Deux vétérans de la guerre de sécession, qui faisaient tous deux partie de l'armée industrielle, formaient la garde d'honneur de la Déesse de la Paix; ils marchaient allègrement, les deux vieux guerriers, de chaque côté du cheval de Mlle Coxey.

Le colonel Browne suivait Mlle Coxey monté lui aussi sur une cavale au poil blanc comme neige et fringante, la propriété de Coxey qui est un amateur de chevaux très distingué, comme chacun le sait. Browne portait une des

BANNIÈRES DE LA PAIX,

qu'il élevait au-dessus de sa tête, tout en saluant la foule dans l'espoir d'attirer le plus d'attention possible. Il était suivi par une demi douzaine de grands gaillards marchant à la file indienne et portant des drapeaux sur lesquels Browne avait peint avec un talent artistique un tant soit peu contestable des devises appropriées à la circonstance.

Les sept musiciens de l'armée, presque tous estropiés aux pieds par leur longue marche presque sans chaussures, venaient ensuite jouant du trombone, du cornet et du tambour avec un entrain vraiment admirable. Ils jouèrent "See the conquerine Hero Comes" et "Hail Columbia."

Ils étaient suivis de Coxey, avec sa femme et son bébé, dans son carrosse. Le général Coxey conduisait lui-même l'attelage. Le reste de l'armée venait à pied et deux par deux par derrière la voiture de son chef.

Malgré la toilette qui avait été faite avant le départ, les membres de l'armée avait une apparence bien misérable avec leurs chaussures trouées.

Tous portaient sur leur épaule un gobelet en fer-blanc et ils tenaient dans leur main gauche une bannière en coton ornée d'inscriptions.

Le contingent de Philadelphie, sous le commandement de Christophe Colomb Jones, au nombre de 60 hommes, fermait la marche.

A 11 h. 20, la procession atteignit l'avenue de Floride, et entra dans la ville de Washington proprement dite, c'est-à-dire

LA TERRE PROMISE.

L'armée prit l'avenue de Philadelphie, et sur les pavés en asphalte, elle se rendit tranquillement au Capitole. Des milliers de personnes bordaient l'avenue, mais il n'y eut aucune confusion, grâce aux excellentes précautions prises par la police.

LA POLICE ETAIT LÀ.

La police de la Capitale, après avoir augmenté considérablement ses effectifs pour la circonstance, s'était rendue aux édifices parlementaires pour en faire bonne garde.

Les habits bleus étaient visibles un peu partout, et la foule fut avertie de circuler, afin de ne pas bloquer les voies.

Le corps de policemen le plus nombreux était posté à l'est du Capitole, où Coxey devait tenter d'adresser la parole du haut du perron.

A 1 heure, l'Armée industrielle déboucha sur les terrains du parlement. L'immense foule réunie en cet endroit aperçut alors Coxey, nu-tête, monter les degrés du portique de l'est du Capitole où étaient postés le capitaine de police Kelley et ses hommes. Ces gardiens de la paix rencontrèrent Coxey avant qu'il eut le temps de se retourner vers la foule, et il fut informé poliment qu'il ne pouvait

FAIRE DE DISCOURS

en cet endroit. Coxey dit avec fermeté:

—Je désire faire une protestation.

—Non, monsieur, répliqua le capitaine Kelley, vous ne pouvez agir de la sorte ici.

La police était courtoise, mais très ferme. Coxey répliqua:

—Eh bien! je désire lire un programme.

—Il ne peut être lu ici, dit la police.

Coxey ne paraissait pas vouloir céder, et il fut entraîné sans cérémonie au bas des degrés. Coxey n'opposa aucune résistance, mais il protesta énergiquement. La foule se rassembla autour de lui et obstrua le passage, mais elle demeura paisible.

La police ne se servit pas de ses bâtons.

Il n'y a pas eu de trouble, ce qui a désappointé plusieurs. Coxey n'a pas été placé en état d'arrestation, mais il a été descendu de manière à lui faire comprendre que ce n'est pas une bonne place pour faire des harangues.

LE RETOUR.

L'armée reçut l'ordre de Coxey de s'en retourner à son camp.

Au moment du départ, le cheval blanc que montait Mlle Coxey s'effraya et faillit prendre l'épouvante; il fut saisi à la bride par un jeune homme qui parvint à le maîtriser. Coxey parvint à monter dans sa voiture à côté de sa femme et la foule l'acclama pendant quelques instants. Coxey se leva dans sa voiture pour faire un discours, mais sa voix ne pouvait être entendue qu'à une faible distance. Alors il se rassit et donna l'ordre du départ.

L'armée s'en alla toute décontenancée prendre possession de son nouveau camp à environ un mille du parlement. L'ancien camp se trouvait à cinq milles du Capitole.

BROWNE EST ARRÊTÉ.

Rendu à l'avenue New Jersey, le Col. Browne fit faire halte, et remettant le commandement de ses hommes entre les mains de Jesse Coxey, le fils du général, il sauta à bas de sa selle et partit à la course du côté du Capitole, suivi d'une bande de badauds et après avoir dit à l'armée d'attendre son retour.

La police se mit à sa poursuite et l'arrêta à environ cent pieds du Capitole. Après lui avoir donné plusieurs coups de bâton sur la tête, Browne fut conduit au poste ou Christophe Colomb Jones ne tarda pas à le rejoindre. Ce dernier est aussi accusé d'avoir causé du désordre dans la ville. Ils comparaîtront en cour de police demain.

A cette vue, l'armée reprit sa route vers son campement.

L'avenir nous dira ce que Coxey va faire après cette première défaite.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtient les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kumyss Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. J. E. Delisle & Co., Lowell.

A Vendre

A vendre un édifice à deux étages situé au No 32 rue Aiken, divisé en un grand magasin, boulangerie et un spl ndide logement. Le tout est dans le meilleur ordre possible venant de subir de nombreuses réparations. Le propriétaire voulant retourner au Canada, il sera vendu à des bonnes conditions. Adressez-vous à Mme R. Desrochers, 32 rue Aiken.

FEUILLETON
86

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIE.

IX

Que m'importe que mes amis d'autrefois se missent à crier au scandale, à la mésalliance! N'avais-je pas pour défendre l'épouse de mon choix, pour faire respecter Mde Vaudrey l'épée qui avait défendu la chaste victime qu'on voulait perdre et châtier le cynique gentilhomme qui avait attenté à l'honneur d'Henriette Gérard!

Roger, murmura la jeune fille tendant la main au chevalier, tout ce que vous me dites aujourd'hui avec émotion, avec feu, avec votre cœur et toute votre âme, ne le savais-je pas déjà? Ne l'avais-je pas compris, ne l'avais-je pas lu dans le respect même dont vous m'entouriez?

Ce que n'avait pu deviner, ni lire Henriette dans mes regards, c'était la flamme qui me dévorait; c'était l'exhaltation qui envahissait mon esprit; c'était cette exaspération de l'amour devenant chaque jour plus grande! Ce que vous ignoriez, ô ma bien-aimée, c'est que vous aviez subi la condamnation qu'on voulait vous infliger, je me serais expatrié pour aller partager votre sort. Je vous eusse aimée là-bas comme je vous aimais ici, j'aurais tout tenté, tout risqué pour parvenir à vous délivrer! Ce que vous ne pouviez savoir, Henriette, c'est que vous morte, car vous auriez, hélas! succombé à tant d'infamies, à tant de persécutions, à tant de violence, vous morte, ô mon amie, le chevalier de Vaudrey eût mis fin à une existence qu'il voulait vous consacrer tout entière.

Henriette leva sur son fiancé ses beaux yeux voilés de larmes de bonheur, au travers desquelles souriait le regard, comme le rayon de soleil vient parfois, tout d'un coup, éclairer la pluie et faire scintiller les gouttes d'eau tombées du ciel.

Ces aveux étaient doux à son cœur et le reconfortait après toutes les épreuves subies. Elle pouvait les entendre, les écouter sans scrupules, sans danger pour son honnêtete, sans violence pour sa pudeur.

Ces paroles passionnées qui faisaient une si profonde impression sur son âme étaient le poème d'amour qui commençait pour elle, dont les chants devaient se succéder mélodieux, inspirés, trouvant chaque jour un aliment nouveau dans les tristesses de la séparation, dans la perspective des joies du retour et des effusions à venir.

Et ses levres frémissaient sous la réponse toute prête qu'elles emprisonnaient à regret. Elle se faisait violence pour ne pas dire ce qu'elle éprouvait de tendresse; ce qu'elle avait souffert pendant les heures d'angoisse, alors qu'elle se voyait en proie au sombre désespoir, à jamais séparée de l'être aimée. Elle retenait cet aveu prêt à s'échapper de ses lèvres.

"Roger, dans cette nuit de mon existence, alors que tout était pour moi ténèbre et deuil; alors que j'attendais, innocente, le châtiment réservé aux misérables, aux infâmes, une lueur venait parfois éclairer mon âme, c'était votre pensée, ô mon ami, demeurée pure dans mon souvenir."

Les minutes s'envolaient trop rapides, maintenant, pour ces adieux; les deux fiancés eussent voulu voir l'heure s'éterniser, pour tous ces recommencements de protestations, pour tous ces ressassements exquis des même choses, des échanges toujours attendus des mêmes pensées d'amour. Et cependant l'instant allait arriver où il faudrait mettre un terme à cet entretien plein de charmes, à ces émotions si douces, à ces adieux si profondément émus.

Le docteur Hébert jugea qu'il avait le droit de dire aussi son mot dans cette conversation qu'il avait tolerée. Il prit soin de s'annoncer par une petite toux significative. Henriette et Roger n'eurent point, à ce moment, les attitudes d'amoureux effarouchés. Ils n'avaient rien à cacher de leurs sentiments réciproques. Ils demeurèrent la main dans la main, et leurs regards assurés, parce qu'ils étaient purs et honnêtes, se dirigèrent en même temps vers l'homme bienveillant qui avait voulu remplir envers eux le rôle de la Providence.

La même pensée leur venait à ce moment, une pensée de reconnaissance, d'attachement filial pour celui qui n'avait rien épargné pour les rapprocher; mais qui avait voulu que ce rapprochement se conduisit loyalement.

Le docteur ne leur laissa pas le temps de le remercier. Comme s'il eût deviné leur intention, il dit avec son bon sourire:

Je vous ai laissé le temps de causer, je crois; je n'en doute pas que, si je ne les interrompais, vous prolongeriez longtemps encore des adieux très touchants, mais qui doiveut prendre fin, pour plusieurs motifs.

Henriette sentit la rougeur envahir ses joues.

Ce n'est pas un reproche que je vous adresse, mon enfant; ce que je veux dire, c'est que M. de Vaudrey a sans doute bien des dispositions à prendre avant son départ; au surplus, le comte de Linières doit attendre son retour pour le mettre au courant des démarches qu'il n'a pas, bien certainement, négligé de faire auprès...

Du marquis de Lafayette, interrompit Roger; je sais en effet que mon oncle espère obtenir pour moi un commandement.

Il l'obtiendra, vous n'en pouvez douter.

Oh! oui, qu'il l'obtiendra, fit une voix arrivant de la porte qui s'était entrebaillée sans bruit.

Les trois personnages de cette scène s'étaient tournés en même temps vers le nouveau venu.

Daignez excuser votre humble serviteur d'avoir eu l'audace extrême d'entrer sans se faire annoncer, sans frapper; mais tout le monde ici connait Picard, et il a suffi à l'homme de confiance de monseigneur le lieutenant de police d'annoncer qu'il était attendu par M. le docteur Hébert pour qu'on lui laissât le passage libre jusqu'ici! Il faut me pardonner ce mensonge, c'en est un de plus que j'aurai sur la conscience; mais... mais je ne tenais plus en place depuis que je savais la grande nouvelle; et je voulais venir vous remercier aussi, monsieur docteur, car c'est bien, c'est sublime ce que vous avez fait!

Et, moitié riant, moitié pleurant de bonheur, ému, et tout transporté de reconnaissance, le vieux serviteur saisit les mains de M. Hébert, et, avant que le médecin ait pu s'y opposer, y appuya ses lèvres, en balbutiant:

Nous vous serons éternellement econnaissants, notre bienfaiteur; vous avez notre parole de gentilhomme, nous n'oublierons jamais ce que vous avez fait pour nous!

Puis, se levant, Picard s'avança vers les deux jeunes gens en s'écriant:

Nous avons obtenu un régiment; on l'a promis à mon maître, l'autre, celui qui aurait eu le droit de me faire pendre haut et court s'il n'était le meilleur, le plus généreux, le plus maganime des maîtres! Nous l'avons, ce beau régiment, on nous verra l'entrainer au combat; vous serez à la tête, monsieur le chevalier, et moi je... je porterai mon fusil, tout comme un autre! C'est que nous avons encore du sang dans les veines, nous! Et ce ne sera pas un spectacle ordinaire de voir des gentilshommes de vieille souche, des fils d'anciens preux, des rejetons de la vieille noblesse de France tirer l'épée pour l'indépendance et la liberté d'un peuple! Nous l'émanciperons ce peuple, nous... nous l'arracherons à ceux qui veulent le maintenir sous joug! Ce sera beau, cela; on en parlera dans la vieille Europe... nos noms seront consignés dans l'histoirer.

Et, plein d'un enthousiasme comique, Picard prit une pose martiale en criant:

En avant pour l'indépendance, et vive la liberté!

Puis changeant de ton et s'adressant à la jeune fille:

Nous allons nous séparer de vous mais c'est... pour vous conquérir! Notre cœur se brise, notre âme est bien chagrine; mais nous savons que nous vous quittons pour mieux nous rapprocher de vous; que c'est votre devoir, notre mission sacrée. Aussi, voyez-vous, maden oiselle, nous vous cachons la douleur que nous éprouvons... nous dissimulons notre désespoir... nous dévorons nos larmes...

Et, tout en parlant ainsi, le viex Picard tirant son mouchoir, épongeait de vraies larmes qui sillonnaient ses joues et se mouchait à s'arracher le nez.

Le chevalier de Vaudrey interrompit le discours du bonhomme.

Voyons, Picard, dit-il, que signifie votre présence ici? Qui vous a envoyé? M. le conte vous a-t-il chargé de...

Ah! mon jeune maître, mon cher maître, M. le comte, j'oubliais de vous le dire, m'a accablé de reproches, m'a foudroyé de sa juste colère... et... il m'a pardonné!

Le docteur ne put s'empêcher de sourire, en demandant;

Il vous a fait sans doute promettre...

Oui, monsieur Hébert, il m'a fait promettre de racheter mes fautes par ma conduite à venir, par l'observation stricte de mes devoirs de bon serviteur, par ma fidélité?

Et vous avez promis tout cela?

J'ai promis tout, tout; que n'aurais-je pas promis à ce bon maître qui voulait bien oublier que j'avais osé m'attaquer à la Bastille! La Bastille de Sa Majesté le roi de France! Ah! oui, j'ai promis qu'à l'avenir je ne bougerais pas, jamais, jamais! Mais... ce que je n'ai pas juré, c'est que j'abandonnerais mon jeune maître, c'est que je le laisserais partir tout seul pour l'Amérique. Et me voici. J'ai acheté un fusil, je suis armé! Nous pouvons partir, dès demain, puisque M. le marquis de Lafayette est prêt.

Demain, murmura Henriette en levant les yeux au ciel.

Picard avait surpris le mouvement.

Nous vous écrirons, mademoiselle, fit-il, nous vous donnerons des nouvelles de l'indépendance américaine; nous vous dirons que toutes nos pensées sont pour vous, et... que nous avons battu les Anglais.

Assez, Picard, commanda le chevalier.

Mais le brave serviteur ne put s'empêcher d'ajouter à demi-voix:

Ah! c'est beau... c'est beau l'indépendance et la liberté! La liberte d'aimer surtout... quand on a rencontré sur cette terre l'ange qui doit faire votre bonheur!

Henriette n'écoutait plus; son regard disait le courage qu'elle mettait à dissimuler sa tristesse, à cacher ses émotions.

Vous partirez demain, Roger, demanda-t-elle.

Oui, mon enfant! interrompit le docteur; mais c'est aujourd'hui que le chevalier doit prendre congé de vous. Et lorsqu'il aura franchi cette porte, il ne se représentera plus ici que pour devenir votre epoux.

L'excellent homme voulait donner à comprendre aux deux jeunes gens que le moment de la séparation était arrivé. Henriette s'inclina devant ce désir qu'on exprimait avec tant de ménagement pour sa sensibilité. Mais elle avait trop compté sur son courage et sa résignation. Au moment de se retirer elle se sentit saisie au cœur par une impression douloureuse. Et, comme elle s'éloignait en chancelant, le docteur la retint par ces mots qui témoignaient d'une sollicitude paternelle:

Du courage, mon enfant. Vous savez que nous avons tous deux nous aussi une mission à remplir. Il s'agit de combattre un terrible ennemi qui pourra nous imposer une vigoureuse résistance.

Chère Louise! murmura la jeune fille rappelée à la triste réalité, après tant de rêves de bonheur qu'elle venait de faire...

Oui, réprit M. Hébert, chère Louse, chère aveugle à qui, avec l'aide de Dieu, j'espère pouvoir rendre la lumière! Ce sera pour nous, mon enfant, une campagne semée de difficultes que celle que nous allons entreprendre.

Que pourrais-je, moi? soupira Henriette.

Vous êtes l'auxiliaire sur qui je compte pour faire prendre patience à notre pauvre aveugle; pour lui rendre les bons soins, les consolations qu'elle trouvait, autrefois, auprès de la compagne de son enfance, de cette âmie plus attentionnée, plus dévouée que la meilleure des sœurs.

Mais... me sera-t-il permis... voudra-t-on...

On voudra que l'opération que je vais préparer réussisse; alors il n'est pas de concessions qu'on ne fasse, lorsque je dirai ce que je désire

Le chevalier remercia M. Hébert d'un regard. Il avait compris que le docteur voulait lui donner l'assurance que, pendant son absence, il continuerait l'œuvre qu'il avait entreprise et qu'il amènerait peu à peu le comte de Linières à recevoir Henriette comme une personne qui a sa place marquée, à l'avance, dans la noble famille. Le médecin continua s'adressant à la jeune fille:

Et ce que je désire, mon enfant, ce sera de réunir le plus souvent possible le deux amies que de cruelles infortunes ont tenu trop longtemps éloignée l'une de l'autre! Je prouverai si, ce que je ne puis croire, on opposait quelque résistance à mon désir, que c'est une des conditions du succès pour l'opération si délicate que je vais entreprendre.

Puis se tournant vers Roger:

Vous pouvez donc partir, mon ami avec l'âme moins troublée, sachant que les deux orphelines auront ici un protecteur en votre absence.

Oh! un père, un vrai père! s'écria Picard en levant les bras au ciel! un de ces bons père comme serait M. le comte de Linières s'il avait eu des enfants! Malheureusement il n'a pu être qu'un oncle! Et ce n'est pas là même chose... à ce qu'il paraît!

Tandis que le vieux serviteur de la famille de Linières se livrait à cette manifestation enthousiaste, le chevalier s'était rapproché d'Henriette. C'était le moment attendu par le docteur pour donner aux deux fiancés une dernière preuve de la bonté, de la sollicitude dont ils les avaient entourés, depuis qu'il connaissait leur amour et leurs malheurs.

Mes enfants, dit-il en unissant les mains des deux jeunes gens, j'aime à reconnaître tous les sentiments qui vous animent. Je suis fier d'être intervenu dans une affaire où je rencontre chez vous deux, d'une part l'affection et le respect, de l'autre la sympathie et la pudeur. Vous vous aimez, mes chers enfants, poursuivit le médecin dont la voix avait maintenant des intonations émues, vous vous aimez, saintement, purement et ma conscience se trouve à l'aise. Elle m'eût reproché d'avoir donné asile à une personne qui n'eût pas comme vous, Henriette, su faire respecter la chasteté de son cœur; et cela lorsque ce cœur débordait d'amour.

Et comme la jeune fille dissimulait mal un mouvement de surprise et d'embarras:

Oui, mon enfant, continua M. Hébert, ce que la pudeur vous défendait d'avouer, je puis aujourd'hui le proclamer devant le gentilhomme qui a su faire naître un pareil sentiment et mériter un pareil amour.

Roger, embarrassé par les paroles du docteur Hébert, voulut protester. Le bon docteur ne lui en donna pas le loisir et continua:

Oui, au moment où Roger va nous quitter, certainement pour de longs mois, j'ai, dans son embarras à formuler des adieux, dans sa réserve, dans ce respect qui se manifeste en lui, j'ai la preuve qu'il vous aime éperdument, mais qu'il ne se permettrait pas d'implorer une faveur qui le rendrait cependant très heureux, Henriette! Eh bien, cette faveur qu'un père autoriserait, je vous permets de la lui accerder, mon enfant! Monsieur le chevalier de Vaudrey, ajouta-t-il, je vous donne la permission d'embrasser votre fiancée.

Roger saisit alors la main que lui tendait la jeune fille; et s'inclinant il effleura de ses lèvres frémissantes le front d'Henriette.

Ah! voilà qui est bien... très bien... ça s'appelait de mon temps le baiser des fiançailles, s'écria Picard qui continuait à se moucher avec fureur. Maintenant nous pouvons partir.

Le vieux bonhomme, très ému, se dirigeait déjà vers la porte. Mais sur un signe du chevalier, il s'arrêta. C'est qu'Henriette avait murmuré quelques mots à l'oreille de Roger. Elle s'approcha de Picard, et le regardant avec une ineffable expression de douceur:

A vous aussi, dit-elle, je garde en mon cœur une profonde reconnaissance; à vous qui avez su comprendre, dès le premier, que je n'étais pas la coupable que l'on croyait. Vous m'avez protégée, vous aussi, monsieur Picard, vous m'avez consolée, alors que j'étais plongée dans le plus profond désespoir; vous vous êtes exposé à des sévérités pour moi, que vous vouliez sauver quand même! Oh! je serais la plus ingrate des créatures si je ne vous disais; devant M. le docteur et M. le chevalier, que je vous remercie du fond de l'âme et que je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi!

X

Picard n'y tenait plus. Il allait fléchir le genoux, Henriette lui tendit le deux mains pour le relever. Et dans ce mouvement qu'elle fit, elle s'arrangea pour que ses doigts se trouvassent à la portée des lèvres du vieux serviteur. L'émotion gagnait maintenant tous les personnages de cette scène. Le docteur ouvrit la porte pour livrer passage au chevalier qui adressa un dernier regard à Henriette Picard fermait la marche. Lorsque la porte se fut refermée derrière celui qui s'expatriait par amour pour elle, Henriette se laissa tomber dans un fauteuil, en fondant en larmes.

Le docteur Hébert avait laissé sa protégée donner un libre cours à la douleur qu'elle avait eu tant de peine à dissimuler en présence du chevalier. Il n'avait pas été dupe, l'excellent homme, de l'attitude en apparence si calme d'Henriette. Il se rendait compte des tourments qui assaillaient l'âme de la jeune fille alors même que son visage ne laissait rien percer de la souffrance éprouvée.

"Pleure, pauvre enfant, murmurait le bon docteur, en ouvrant la porte de la pièce où Henriette se lamentait, pleure ce son de bonnes larmes que celle-ci!"

Et M. Hébert se retira doucement pour ne pas gêner, par sa présence, l'émotion qui se manifestait librement. Celle qui avait tant souffert, dont l'esprit n'avait résisté à la folie qui la menaçait que par un miracle; celle qui s'était vue perdue sans rémission, avait tout d'abord, subi l'effet d'une réaction bienfaisante.

C'était pour elle, après les épreuves terribles, mieux que sa perspective du bonheur, la certitude que son avenir n'était plus à la merci du hasard.

Mais presque aussitôt, de nouveaux nuages s'étaient amoncelés pour assombrir la lueur qui éclairait subitement sa vie. Roger allait la quitter. Il allait s'exposer à des dangers sans nombre, dans cette guerre lointaine.

Dans les hasards des combats il suffisait d'une balle égarée pour anéantir à jamais son bonheur. Et le rêve qui la charmait qu'elle etait fiancée maintenant qu'il n'y avait plus d'obstacle à son union, ce rêve pouvait s'évanouir sans retour.

Son imagination enfiévrée lui faisait voir son fiancé tombant sous la mitraille, étendu pâle, le visage convulsé, les yeux éteints. Elle voyait de sa poitrine trouée couler le sang, et avec lui la vie s'échapper de ce corps inerte, foulé aux pieds des chevaux, broyé par des combattants enivrés de poudre et sourds aux cris des blessés, aux gémissements des mourants.

Et elle ne serait pas là pour porter secours à a l'être affectionné; elle ne pourrait pas étancher le sang, soulever cette tête d'agonisant, réchauffer sous son souffle ses lèvres glacées. Elle ne pourrait pas dire à ce mourant que s'était son amour, son bonheur, sa vie à elle, qu'il emportait en remontant au ciel, et que lui mort, elle mourrait!

Tout ce lugubre tableau elle l'avait entrevu, tandis que Roger était là, tout à l'heure, auprès d'elle, tandis qu'il lui parlait de l'avenir de bonheur qui les attendait tous deux, quand il reviendrait pour la conduire à l'autel.

Et elle avait dû contenir les sanglots qui emplissaient son cœur; elle avait eu la force de ne pas laisser la douleur qui la rendait folle; elle avait dû commander à son visage, comme elle commandait à sa pensée.

C'est qu'elle avait bien compris que Roger aussi affectait le calme et dissimulait ses impressions. Elle savait qu'il eût suffi d'une larme arrivant à sa paupière, d'un seul cri de désespoir arraché à sa poitrine, pour tomber, instantanément, tout ce courage, toute cette résolution obtenus par un effort suprême de volonté. Un geste, un mot de sa part, et le chevalier se refusait au terrible sacrifice qu'on lui imposait. Il se jetait à ses pieds et la suppliait, comme autrefois, de ne pas exiger de lui un courage au-dessus des forces humaines.

Et ce geste, elle avait été sur le point de le laisser échapper! Ce mot, elle l'avait eu sur les lèvres. Dieu était venu à son secours au moment où elle allait peut être causer un irréparable malheur! La pensée de Louise lui était arrivée pour l'arrêter dans le mouvement de vertige qui l'entrainait. Alors la résignation commença son œuvre dans cette âme si profondément troublée.

Quand le docteur Hébert reparut devant Henriette celle ci ne chercha pas à dissimuler ses larmes. Elle leva ses yeux humides avec un regard de remerciement pour son bienfaiteur.

Que ne vous dois-je pas, monsieur, fit-elle en joignant les mains, comment pourrais-je jamais reconnaître tout ce que vous avez fait pour moi?

En m'aidant à achever l'œuvre que j'ai entreprise, mon enfant; en continuant à vous montrer docile à mes conseils, puisque je ne veux que votre bonheur.

Oh! je le sais, et je bénirai la Providence, tant que je vivrai, d'avoir permis que vous ayez eu pitié de moi, de nous, s'empressa-t-elle d'ajouter.

Priez, mon enfant, pour qu'elle permette aussi que je réussisse.

A guérir Louise, n'est-ce pas? Oh! vous la guérirez. Ne l'avez-vous pas promis?

Le docteur eut un sourire. Il avait voulu éprouver le cœur de sa protégée, en lui parlant de Louise, au moment où la pensée de Roger paraissait absorber entièrement l'esprit d'Henriette Et il avait pu juger à quel point celle-ci affectionnait la pauvre aveugle. C'était une première récompense pour cet homme de bien, de la bonne action qu'il avait faite.

Oui, mon enfant, fit-il avec douceur, j'ai promis, en effet, parce qu'il s'agissait de rassurer, une autre personne qui va passer, elle aussi, plusieurs mois dans l'anxiété. Madame la comtesse?

Oui, la comtesse de Linières qui s'intéresse à notre chère aveugle comme si... c'était sa propre fille..., et qui, j'en ai la conviction, aura pour elle toute la tendresse, toute la sollicitude d'une mère!

Et c'est à vous, à vous seul que ma Louise, mon amie, ma sœur bien-aimée, devra tout ce bonheur. Ah! tenez, monsieur, laissez-moi vous remercier à genoux, comme elle le ferait elle-même si elle était ici, si elle avait pu, comme moi, entendre les bonnes paroles que vous venez de prononcer.

Le docteur prévint le mouvement, en empêchant la jeune fille de se prosterner devant lui, il l'emmena doucement prendre place à côté de lui, sur la causeuse.

J'ai voulu vous laisser seule tout à l'heure, dit-il, parce que vous aviez besoin de pleurer. Oh! ne cherchez pas à me le cacher; ne détournez pas vos yeux rougis par les larmes! Eh! ne sais-je pas ce qui se passe en vous! Que pourriez-vous me cacher des sentiments que vous éprouvez? Oui, j'ai voulu vous laisser seule avec toutes les tristesses qui assombrissent votre âme. Mais, à présent que vous avez donné un libre cours à votre douleur, promettez-moi, Henriette, que vous vous résignerez.

Puisque vous avez lu dans mon cœur, monsieur, vous savez que je suis résignée et que j'accepte le sort qui m'est réservé.

Et, baissant la voix que l'émotion faisait trembler, elle ajouta avec un soupir:

Puisque vous m'avez renseignée sur les sentiments si affectueux de Mde la comtesse de Linières, nous serons donc maintenant, deux à aimer Louise...

Et moi? Vous ne me comptez pas? Je n'ai donc pas le droit de l'aimer aussi, ma petite aveugle?

Vraiment, ajouta-t-il, c'est presque de la jalousie, cela mademoiselle Henriette. Vous voudriez garder pour vous seule toute mon affection? Mais non... il faudra vous contenter de la moitié, l'autre revient à celle que j'avais déjà rencontrée..., il y a un mois..., dont j'avais regardé les pauvres yeux qui n'y voyaient pas, et à qui j'avais promis de m'occuper d'elle, de la soigner, de tâcher de lui rendre la vue! Mais oui, je la connaissais avant de vous avoir rencontrée! Et... elle m'intéressait déjà beaucoup. Vous voyez donc bien mon enfant, que nous serons trois à aimer la chère aveugle!

Henriette gardait le silence, mais l'émotion se lisait sur ses traits. M. Hébert, en parlant de la façon dont il avait rencontré Louise, ravivait en elle un douloureux souvenir, elle se demandait pourquoi son protecteur lui rappelait cette terrible aventure. Elle ne demeura pas longtemps dans l'incertitude sur l'intention qu'avait eue le docteur. M. Hébert continua en ce termes:

Elle a bien souffert, la pauvre créature, et c'est pas seulemènt sa cécité qui me préoccupe aujourd'hui, c'est... autre chose que j'ai observé en elle.

Quoi donc monsieur? Louise serait-elle menacée d'autre mal? Courrait-elle un danger dont je n'aurais pu me rendre compte? De grâce, monsieur, ne me laissez pas dans cette anxiété! Dites-moi la vérité quelle qu'elle puisse être.

La jeune fille s'était levée et son visage avait pris une expression d'angoisse. Le docteur lui saisit les mains et l'obligea à se rasseoir auprès de lui. Il avait dépassé le but, aussi reprit-il:

Je n'ai pas voulu vous alarmer. Non! notre jeune amie n'est ni menacée, ni même atteinte d'une maladie qui soit du ressort de la science. Ce que j'ai observé pendant son séjour dans ma maison a pu, a dû même échapper à votre attention, troublée comme vous l'étiez. Il ne s'agit pour le moment que d'une mélancolie qui peut bien avoir sa cause première dans les malheurs qu'a éprouvés votre sœur, son séjour chez...

Cette horrible femme, interrompit Henrielle, chez cette créature qui l'a tant fait souffrir, et chez laquelle je suis arrivée pour la délivrer de l'épouvantable supplice qu'on lui faisait subir. Ah! comment ma pauvre chère Louise n'aurait-elle pas contracté là dans ce taudis, au milieu de ces... misérables, le germe de cette mélancolie que vous avez, dites-vous, observée en elle?

Certes, vous avez raison. La vie de misère et de fatigne qu'on lui avait imposée si cruellement a dû laisser des traces dans son esprit, elle se souvient assurément, pour les exécrer, de ces gens qui l'on torturée, auprès desquels elle n'a trouvé ni pitié, ni consolation, qui ont abusé de son infirmité pour en tirer un profit honteux! Je vous le répète, mon enfant, le souvenir de toutes ces infamies a dû provoquer bien des tristesses chez celle qui les avait subies.

[A CONTINUER.]

LA CAPITALE ENVAHIE.

COXEY ET SON ARMEE RENDUS A WASHINGTON.

Une Foule Enorme va Contempler ces Envahisseurs.

Washington, 29 avril — L'armée de Coxey est enfin arrivée en cette ville. C'est vers 1 h. ½ cette après-midi, qu'elle a fait son apparition. Elle s'est rendue aussitôt à l'hypodrome à Brigtwood, qui est dans les limites de la municipalité, mais se trouve à quelques milles au nord de la ville proprement dite.

Les tentes furent mises en place et l'Armée se mit à préparer son bivouac.

Jusqu'au soleil couchant, l'Armée travailla à son installation.

Une foule énorme vint voir ces hommes qu'on attendait depuis si longtemps et dont la venue fit augmenter notablement le nombre des policemen, tout en causant par toute la ville des craintes et de l'anxiété.

Un détachement de policemen fut envoyé sur les lieux; mais il n'y eut pas de trouble.

Les membres de l'Armée avaient l'air de vagabonds; ils étaient épuisés de fatigue, leurs habits étaient malpropres, et plusieurs d'entre eux manquaient de chaussures convenables.

L'un des hommes errait dans le camp ayant un pied chaussé d'une claque et l'autre d'un morceau de canevas.

C'est difficile, à leur apparence, de les prendre pour des mécaniciens, des artisans et autre gens de métier.

Cependant Coxey ou son lieutenant Carl Browne a discipliné quelque peu cette bande. Les quelques ordres qui ont été donnés ont été exécutés avec célérité, et ces hommes paraissent comprendre qu'ils sont sous le contrôle de quelque autorité autre que leur bon vouloir.

Demain, quand ces hommes se seront reposés des fatigues du voyage, ils auront une apparence plus formidable et plus dangereuse.

Coxey a été beaucoup en évidence aujourd'hui et il paraît enchanté d'être arrivé à Washington. C'est un homme qui paraît avoir plus de hardiesse que le commun des mortels; il a l'esprit présent et répond avec vivacité quand on le questionne.

Cela va sans dire qu'il fut interviewé. Un correspondant de journal lui demanda quels étaient ses plans, et il répondit:

—Nous partirons d'ici à midi mardi 1er mai.

—Pour aller où? demanda le reporter.

—Au Capitol, répondit-il avec un ton d'assurance sans pareil.

—Mais la police ne vous permettra pas de pénétrer sur les terrains du parlement.

—Attendez jusqu'à demain et vous verrez que nous y entrerons bien, fut la réponse.

—Voulez-vous dire, s'enquit le reporter, que vous allez y pénétrer de force?

Mais le "gen." Coxey refusa de répondre. Il ne voulut pas dire quels étaient ses plans et ce qu'il ferait s'il venait face à face avec la Justice dans la personne de la police de la capitale.

Le général Coxey ne paraissait pas fatigué de la route, comme ses hommes. Il est vrai qu'il a fait le trajet en voiture et qu'il a toujours logé dans les meilleurs hôtels. Son linge était blanc et neuf; il portait une jolie cravate "four-in-hand," et ses pantalons étaient de coupe la plus récente.

On ignore le nombre de personnes de Washington qui sont allées voir l'Armée, mais il y en eut plusieurs milliers. Des membres de l'Armée se tenaient à l'entrée du parc et demandaient aux visiteurs de contribuer à leur fonds de secours. De cette maniere l'Armée ramassa plusieurs centaines de dollars.

SAVENA

Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT
AND A
USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

"BOSTON DRUG"
Pour guerir l'IVROGNERIE.

ELLE assure une guérison secrète, Sûre et Positive. Peut être administrée sans que le patient le sache, dans toute nourriture ou breuvage, même dans un verre d'eau, car, quand elle est dissoute, elle est sans couleur, sans saveur et pure. Elle ne contient aucun ingrédient vénéneux. Est endossé par les principaux médecins et partisans de la tempérance. C'est un remède absolu, qui en a guerl des milliers. Demandez les certificats, le pamphlet et un échantillon gratis. Adressez-vous à votre pharmacien; ou il sera envoyé par la malle, franc de port, sur réception du prix: $1.00 par boîte ou six boîtes pour $5.00.

GRAND EMOI.

DANS LA COUR DU JEFFERSON MARKET.

A la Decouverte d'une Boite de Dynamite.

New York, 28 avril—Un grand émoi a été causé dans la cour du Jefferson Market, ce matin, par la découverte d'une boîte remplie de dynamite sur un banc réservé aux prisonniers.

On ignore comment cette dynamite a pu être apportée en cet endroit, car tous les prisonniers déclarent ne rien connaître à ce sujet.

La dynamite fut trouvée pendant la séance de la cour qui était bondée de spectateurs.

Il y avait assis sur ces bancs neuf vagabonds à mine d'anarchiste.

LES DRAPEAUX RESTERENT.

Contestation a Propos de Drapeaux Americains.

Winnipeg, Man., 28 avril.—Un bal pour les pauvres a eu lieu ici jeudi soir dans l'arsenal et parmi les décorations se trouvaient plusieurs drapeaux américains.

Le major Coultee, commandant de la batterie de Winnipeg, s'offensa ainsi que quelques-uns de ses officiers de voir ces drapeaux étoilés mêlés aux drapeaux anglais, et ils ordonnèrent l'enlèvement de ces drapeaux.

Les membres du comité chargé de la direction de ce bal refusèrent d'obéir à cet ordre et le major Coultee alla se plaindre au commandant en chef des forces de tout le district. Le général ne pensa pas comme lui et déclara que les drapeaux américains ne devaient pas être enlevés.

Le major Coultee devint furieux et il menaça d'envoyer un détachement des Fils de l'Angleterre pour descendre les drapeaux étoilés.

Le général se fâcha tout rouge et il ordonna à un détachement d'infanterie de se poster près des drapeaux pour prévenir leur enlèvement.

Les drapeaux des Etats-Unis demeurèrent en évidence.

DE COURTE DUREE

On s'Attend a Regler sous peu le Differend.

Chicago, 29 avril—Le *Herald* mande que les propriétaires des mines de charbon de l'Illinois et de l'Indiana et des représentants des propriétaires de l'Ohio et de la Pennsylvanie ont tenu une conférence secrète hier, afin de s'entendre pour règler le differend aussitôt que possible.

Le résultat de cette conference est que les propriétaires sont prêts à rencontrés les chefs des grévistes pour en venir à une entente.

Il est probable que la rencontre aura lieu à Pittsburg.

James W. Ellsworth, l'un des patrons qui ont pris part à la conference, dit qu'il croit que cette grève sera de courte durée et que des propositions très acceptables seront soumises aux mineurs.

UNE BANDE DE VAGABONDS

Forment une Armee de Sans-Travail a Concord.

Concord, N. H., 29 avril.—Une bande de vagabonds s'est emparée d'un train de marchandises sur le Concord & Montreal Rail road, hier. Ils ont été découverts à quelque distance de cette ville, et quelques-uns d'entre eux furent jetés hors du train, mais ils remontèrent à bord et y restèrent aussi longtemps qu'ils le voulurent Aucune arrestation n'a été faite et les noms des agresseurs n'ont pu être obtenus. Ils se disaient un contingent de l'armée de Coxey.

LES MINEURS

Sont prets a Retourner a l'Ouvrage.

Toluca, Ills., 29 avril — La majorité des mineurs ici sont déterminés de travailler, sans se soucier des désirs des grévistes de Spring-Valley, de La Salle et de Streator.

A une assemblée tenue hier, tous ces mineurs, à l'exception de 45, ont décidé de reprendre l'ouvrage demain.

Le président Devlin a assuré à ces hommes que la compagnie allait faire tout en son pouvoir pour les protéger.

Le gouverneur Gill leur a aussi promis d'envoyer les troupes de l'Etat, si les grévistes tentaient de faire de la misère.

Fete St Jean-Baptiste.

Le comité chargé d'organiser une fête à l'occasion du 25ème anniversaire de la societé St Jean-Baptiste s'est réuni dimanche et de nombreuses suggestions ont été émises devant l'assemblée. Certains membres favorisent l'idée d'avoir à une époque fixée des cérémonies à l'église et un grand pique-nique de famille dans les environs; d'autres sont en faveur d'avoir une fête religieuse le dimanche et une grande séance ou conférence le soir dans une de nos salles publiques. D'autres encore sont en faveur d'avoir des cérémonies à l'église le dimanche et un grand banquet le lendemain soir.

Un comite de trois, composé de MM. Charles H. Bélanger, N.H. Roy et J. W. Alexander, a été nommé pour aller entrevoir les RR. PP. Oblats à propos de la partie religieuse.

Le comité a décidé que la célébration aurait lieu un jour de semaine.

L'action définitive sera probablement prise mercredi soir par l'assemblée après le rapport du comité. L'idée du pique-nique semblé prévaloir.

Ils Desirent des Noms.

La Russell Art Publishing Co., du No. 928 rue Arch, Philadelphia, désire connaître les noms et les adresses de quelques personnes dans chaque ville qui sont intéressées dans les ouvrages d'art, et pour se les procurer elle offre d'envoyer GRATIS "Cupid Guides the Boat," une superbe gravure à l'aqua-teinte, dimension 10x13 pouces, convenable pour être encadrée, et seize autres gravures environ de la même dimension, EN COULEURS, à toute personne leur envoyant DE SUITE les noms et les adresses de dix personnes (admiratrices des belles gravures) ainsi que six timbres-poste de deux cents pour payer les frais de poste, etc. Le prix regulier de ces gravures est de $1 00, mais toute personne peut se les procurer gratis en envoyant PROMPTEMENT les noms et les timbres-poste.

Avis.—L'éditeur de cette feuille a déjà reçu des copies des gravures mentionnées ci-dessus et il les considère des "Perles de l'Art."

Amusements Dangereux.

Les mauvais plaisants qui s'amusent à mettre le feu dans les feuilles sèches le long de la rivière Merrimack, à Centralville, à l'autre bout de la première rue vis-à-vis Indian Orchard, sont priés de cesser. S'ils se font pincer, ils paieront cher leurs dangereux amusements.

Dimanche, M. Richardson, un propriétaire dans cette partie de la ville, ainsi que plusieurs autres personnes ont passé une couple d'heures à éteindre ces incendies qui se propageaient avec une rapidité vertigineuse et menaçaient les propriétés des alentours.

Les autorités sont sur le qui-vive et gare à ceux qui y retourneront!

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensiles de Cuisine

en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

☞ Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

Reynold's Bay State,

TEINTURERIES

De toutes sortes,

27 RUE PRESCOTT.

F. Albert City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 ct

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 10 MAI. 1894. Soyons Distingués. No. 33

Indicateur de Chmin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.

DIVISION OUEST.

Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Centre, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 20, 10 50 a m; 12 15, 12 45, 3 25, 4 10, 5 10, 6 55, 9 25, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 20, 10 50, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 20, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35, et 7 30, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 40, 3 25, 6 15, p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 3 25, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 25 Sept. 1893 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, ¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 50, ¶9 25, *9 50, 11, a m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, ¶7 45, 8 45, *9 15, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 57, 9 28, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17 1 38, 2 13, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 33, *5 43, *6 28, 7 52, p m; Dimanches, *7 17, *7 27 ¶7 48, 8 48, *9 18, a m; §4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn—6 30, §7 01, 7 45, 11, a m; 1 35, §4 33, §5 33, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 §03, p m.

*Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m Via South Lawrence, 6 30, a m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m, 12 57, 1 47, 3 43 (5 04 Nashua seulement) 5 42, 6 22, 8 13, 8 43 p m; Dim. 10 09 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, *8 13 p m

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a. m.; *8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

J. W. SANBORN, gérant général.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt-Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

la Côte du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferree passant par le Pont de Poughkeepsie

ENTRE

Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.
D. J. FLANDERS, Agt général des

L'endroit par xcellence

Pour avoir un Habillement fait sur commande Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND,

Marchand - Tailleur,

14 RUE MIDDLE.

Son assortiment de Draps, Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du dernier goût et de patrons les plus nouveaux.

ST-LAWRENCE HOTEL,

Nos. 496 à 514 Rue Middlesex.

Lowell, Mass

Le seul Hôtel Canadien.

CHAS. H. CHAGNON, - Proprietaire

FRED. VARIN,

TEINTURIER DE

Plumes d'Autruches

Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.

258 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE

No. 2 et 4 Rue Andover.

Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m., excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,

DENTISTE,

Angle des Rues

MIDDLESEX ET ELLIOTT,

Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers

BIJOUTIERS,

La plus Grande Maison de BIJOUTERIES DE LOWELL.

Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.

MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.

Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.

DURANT & ROGERS.

Au coin des Rues

Central & Middle.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!!

A Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO.

Bureau, 38 rue Middle

Cour, au pied de la rue Pond.

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone 114-2.

Francis W. Qua

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass.

Il se signe actuellement des requêtes à Détroit, Mich, pour demander à M. Mercier d'aller y faire une conférence sur l'annexion vers la fin du mois de mai.

Il commence à devenir clair, d'après les dépêches que nous recevons, que lord Rosebery, successeur de Gladstone, n'a pas pour les libertés de l'Irlande le même zèle que son illustre prédécesseur. Il est apparemment décidé à abandonner les Irlandais à leur sort.

Une dépêche spéciale de Harrodburg, Ky., contient ce qui suit: Peter Springer, un vétéran de la guerre du Mexique, enthousiaste de Coxey, est parti d'ici en ballon, avec une demi douzaine de compagnons, pour aller rejoindre les sans-travail à Washington.

Springer s'est muni de cartes et d'une boussole pour se diriger pendant le voyage. Lui et ses compagnons ont emporté pour six jours de vivres. Le ballon n'atterrira que quand cela sera nécessaire pour le regonfler au gaz. Springer a emmené avec lui un aéronaute d'expérience pour diriger le ballon, et il a declaré qu'il paierait une contribution de $1,000 à Coxey à son arrivée à Washington.

REFLECHISSEZ.

Comme l'a dit avec tant de bon sens un de nos confrères, on ferait mieux de chercher à retenir sur le sol natal ceux qui s'y trouvent aujourd'hui avant de tenter le rapatriement des Canadiens des Etats-Unis.

D'abord la première chose à faire serait de rendre satisfaisante la situation financière du Canada. Quand l'émigration a commencé à décimer les campagnes canadiennes, on se plaignait que le commerce, l'industrie et surtout l'agriculture étaient dans le marasme.

Aujourd'hui est-ce que ces plaintes ont cessé? Est-ce que le Canada est plus prospère qu'il y a vingt ans? Est-ce qu'il y a dans notre patrie plus d'avantages qu'autrefois pour l'agriculteur, le commerçant, l'industriel, l'homme de métier?

Avant de quitter ce pays pour aller vivre de nouveau au Canada, ceux qui ont des velléités de se rapatrier devraient se renseigner sur ce sujet; ils devraient se mettre au courant de ce qui s'est passé depuis leur départ du village natal, des progrès qui y ont été faits, de l'avancement qui s'y remarque; et si, après investigation, ils s'aperçoivent que les avantages que le Canada leur offre ne sont pas plus considérables ou sont moindres que lors de leur départ, ils peuvent être assurés que s'ils se rapatrient ce ne sera pas pour longtemps, car ils ne retarderont pas à revenir aux Etats-Unis, à la première lueur de prospérité qui brillera dans le firmament de l'industrie américaine. Alors ils se trouveront à avoir perdu de l'argent et du temps en déplacements inutiles.

Maintenant, pour donner une idée à nos lecteurs de la situation économique du Canada, nous allons publier quelques extraits d'un journal canadien, l'*Union de St Hyacinthe*, qui donne des statistiques fort intéressantes sur le progrès commercial et industriel de notre pays natal:

"Le rapport du Commerce et de la Navigation qui vient d'être publié indique que le commerce etranger du Canada est de $10 par tête moindre aujourd'hui qu'il n'était du temps du régime Mac Kenzie.

"Il est vrai que les droits de douane ont augmenté de près d'une piastre par tête; il est vrai que la dette publique est montée de 126 millions à 300 millions; il est vrai aussi que l'intérêt de la dette a augmenté de 5 millions par année, à 9 millions.

"Les dépenses énormes que nous avons faites pour nos chemins de fer, pour nos canaux, pour nos ports, pour nos lignes de bateaux auraient dû augmenter notre commerce et il a diminué.

"Les millions dépensés depuis vingt ans pour l'immigration auraient dû augmenter nos exportations et grossir le pouvoir d'achat de la population.

"Au lieu de cela, homme pour homme, les habitants du Canada achètent et vendent moins que sous le gouvernement Mackenzie."

Comme vous voyez, c'est un progrès à reculons. Mais voici d'autres statistiques, dont l'authenticité ne peut être mise en doute. En 1878, la population du Canada a payé $3.13 par tête de taxes pour le Revenu; l'année dernière elle a payé $4.26 par tête.

Tandis que le commerce avec l'étranger diminue, les taxes augmentent au Canada.

Il est bon que les Canadiens des Etats-Unis apprennent ces choses, afin qu'ils ne se fassent pas d'illusion sur ce qui les attend au Canada, si la crise présente, qui ne peut durer encore bien longtemps, les faisait songer à reprendre la route du pays natal.

Réfléchissez avant de partir.

LA LECTURE.

(Du Messager.)

Voici une lacune regrettable dans nos mœurs: nous aimons trop peu la lecture. Et sauf, nous pourrions dire l'exception, l'on ne lit à peu près jamais. Comme l'esprit du peuple ne saurait rester dans une complète inaction, durant les longues soirées d'hiver, il s'en suit que tous les soirs on recherche la compagnie, les rassemblements, où l'on puisse se livrer à l'orgie du commérage et des niaises futilités, sur le compte de nos voisins, de nos connaissances et de nos amis. La veillée en famille devient insupportable, il faudra désormais parler, médire et calomnier.

Quel contraste entre l'ouvrier qui, au retour de son travail, après un repas réconfortant, repose ses membres fatigués en récréant son intelligence par la lecture d'un journal au sein de sa famille heureuse, et celui qui, à peine son repas terminé, quitte sa demeure pour aller étaler au coin des rues sa bêtise et son insignifiance. La lecture n'aurait-elle que cet avantage de faire aimer le logis qu'elle mériterait toute notre admiration. Mais nous devons lui en accorder bien d'autres. En outre que les jeunes gens qui lisent soient rarement enclins à rechercher les sociétés nombreuses et à courir d'une buvette à l'autre; que le mari qui aime la lecture soit généralement un homme sobre et paisible, et que la femme qui, après avoir satisfait au besoin de son ménage, quand ses petits reposent, s'incline sur un livre ou un journal quelconque ne bavarde pas; il faut aussi ne pas oublier tous les bénéfices intellectuels, moraux et matériels qui peuvent résulter d'une bonne et saine lecture.

Puissions-nous comprendre tout l'agrément et les avantages de ces soirées, passées au coin du feu, en compagnie d'un beau livre, où l'auteur a mis tout son talent et son cœur à toujours faire triompher des sentiments nobles tels que la tendresse, l'amitié, l'amour, l'honneur, le désintéressement, la probité, le courage, la générosité, etc., et à flétrir ou ridiculiser la rancune, la haine, l'envie, la cupidité, la jalousie, la sottise et l'ignorance. Il en découle un adoucissement suave pour les mœurs, qui fait naître entre les membres d'une même famille une politesse exquise, qui se reflète sur la société entière.

De plus, les connaissances que l'on peut acquérir, en nous délassant ainsi des fatigues corporelles puisées dans les longues heures de travail, sont destinées à alléger d'une manière sensible le fardeau des labeurs et à devenir l'agrément de la vie. Il faut peu d'éducation pour pouvoir lire, et en revanche à quel degré de perfection intellectuelle et morale ne peut-on pas s'élever par une lecture sérieuse et bien comprise.

Qu'est-ce qui fait la France si glorieuse et si belle? Qu'est-ce qui lui vaut d'être appelée aujourd'hui le berceau de la civilisation et le soleil de la science, si ce n'est l'amour si remarquable du peuple français pour l'éducation? Nous n'avons qu'à le vouloir et à nous y mettre.

Nous avons des titres à cette gloire étincelante de notre mère-patrie qui rejaillit sur nous, comme sur ses légitimes enfants. L'éducation et l'amour de la science nous reviennent par droit de naissance; seulement il nous faut les reconquérir par la force de la volonté et le travail, car l'iniquité d'un roi sans cœur et perverti nous a fait perdre nos titres matériels, et désormais nous n'avons plus avec cette France illustre que les rapports du sang.

Fussions-nous à jamais frustrés de cet héritage national, la grandeur de notre origine fera toujours vivre en nous l'espoir que cette phase d'obscurantisme, dans laquelle nous a jetés l'outrage d'avoir été conquis, finisse par un heureux retour à la vive lumière que nous renvoie à travers l'océan la France repentante qui pleure sur notre éloignement.

L'espace parcouru depuis notre séparation est déjà considérable. Depuis que nous avons été abandonnés sur les bords du St Laurent, nous avons eu à soutenir des luttes gigantesques; cependant nous sommes encore Français. Ce prodige serait inexplicable, si nous ne connaissions pas les sacrifices que se sont imposés nos pères pour communiquer à leurs enfants l'amour ardent qu'ils portaient encore à la France, en dépit de son lâche abandon.

Le commerce intellectuel seul, entretenu par la lecture de bonne litérature française, nous a valu de ne pas être absorbés par l'élément envahisseur de nos conquérants. De nouveau repoussés sous un ciel plus orageux peut-être, si nous demeurons apathiques aux secours salutaires de l'éducation par la lecture assidue des journaux publiés en langue française au milieu de nous, uniquement dans cette intention; si plus longtemps nous fermons les yeux à la lumière, il en sera bientôt fait de notre patrimoine national.

Or, la lecture, plus que toute autre chose, nous tiendra au courant de ce que nous avons été, de ce que nous sommes et de ce à quoi nous devons prétendre.

CHIRAC.

Choix dans une centaines de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 19 Avril 1894.

M. l'Administrateur,

Monseigneur Segna, l'illustre secrétaire du Saint-Office, sera nommé cardinal au prochain consistoire ainsi que Mgr Svampa, évêque de Forli, et préconisé archevêque de Bologne.

Le Consistoire, qui devait se tenir en mars, a été renvoyé au 21 mai parce que le roi Humbert et Crispi, son ministre, ont refusé de reconnaître les évêques et archevêques nommés par Léon XIII pour les divers diocèses d'Italie. Et ici, quand un évêque n'est pas reconnu par l'Etat, celui ci ne lui donne absolument rien pour vivre. Refuser l'*exequatur* est donc pour l'Etat un moyen d'économiser sur la religion pour armer le plus grand nombre possible de soldats.

Le fils du prince Jean André Colonna, mort dernièrement, se nomme Marc Antoine Colonna. Comme dans la famille Colonna le titre de prince assistant au trône pontifical, est héréditaire et ne peut être ôté que par le Souverain Pontife. Léon XIII a fait avertir le prince Marc Antoine Colonna que, s'il veut conserver le poste d'honneur héréditaire dans sa famille, il avait à cesser toute relation avec le roi Humbert. Aussitôt, le prince Marc Antoine s'est rendu au Quirinal, et remerciant le Roi de la part qu'il a prise au deuil de sa famille à la mort du prince Jean André, il lui a exposé que l'honneur de retenir le poste et le titre héréditaire de prince assistant au trône pontifical lui rendait désormais impossible toute relation avec la cour d'Italie. Le Roi a pâli, pincé les lèvres et congédié le prince qui, du Quirinal, s'est vitement rendu au Vatican pour remercier Léon XIII de la part que Sa Sainteté a prise dans le deuil de sa famille, et annoncer les démarches faites auprès du roi Humbert, et supplier le Pape de conserver aux Colonna leur titre héréditaire. Léon XIII alors s'est levé de son siège et pressant le prince sur son cœur a dit: "Les "Colonna sont la colonne fidèle "sur laquelle la papauté peut "s'appuyer!"

A Tivoli près de Rome le fisc a saisi le champ d'un pauvre homme qui ne pouvait payer ses taxes. L'infortuné qui n'avait que cela pour vivre s'est plaint au maire, l'a supplié de lui faire rendre son champ, au moins, de ne pas le faire vendre, mais de permettre qu'il le cultive lui-même, tout en abandonnant le droit de propriété. Rien n'a fait; et deux jours après la mise en vente était affichée à la porte de l'hôtel de ville. Que fait mon pauvre homme?... Il s'en va dans la montagne rencontrer Giovanni Moni, un brigand fameux. Il lui expose son cas et lui demande justice contre la justice. "Va, "mon vieux, lui dit le brigand, "et je te jure par ma vie que "personne n'achetera ton ter-"rain!" Le lendemain matin sur la porte de la principale église, St François, on lit sur une affiche blanche, cette menace écrite en lettres rouges: "Je promets une "balle de ma carabine et un "coup de poignard dans le cœur "au misérable qui osera acheter "ou louer le champ du vieil Am-"brogio Donati."

Signé: "Giovanni Moni."

Le plus curieux est que la menace a fait une telle impression que depuis cinq jours que le champ est en vente, et à très pas prix, il ne s'est encore présenté aucun acheteur.

L'Italie marche toujours vers la ruine, la rente Italienne 5 pour 100 est décendue à 76½. Il n'y a plus d'or ni d'argent ici, tout le métal est à l'étranger, aussi le gouvernement du roi Humbert après avoir mis en circulation 10 millions de francs en papier-monnaie, à cours obligatoire, vient encore de faire frapper 22 millions en papier-monnaie de 2 francs (40 cents) et à cours forcé.

Quel est le motif de ce *cours forcé?* Le voilà: Le gouvernement italien n'ayant *en caisse* pour garantir la valeur du papier, *que du vent*, et non du métal, il a été obligé de faire passer une loi coercitive, déclarant le papier-monnaie, valeur réelle, et obligeant tout résidant en Italie de l'accepter. Quelle épouvantable banqueroute se prépare!...

En ce moment à Rome on n'entend presque plus parler italien, mais espagnol, français ou anglais. Savez-vous pourquoi?... Parce que 12,000 pélerins espagnols, 2,400 pélerins ou touristes français, 1800 anglais, sillonnent les rues et les places de Rome, et les marchands de fleurs, de souvenirs, les guides, les charretiers pour faire de meilleures affaires, s'efforcent de parler le langage des étrangers; d'où, la conclusion: si vous voulez jouir de la mélodie du langage italien parlé par une bouche romaine, ne venez pas en ce moment, attendez encore quelques semaines, que les étrangers pélerins et touristes quittent la Ville Eternelle.

Les pélerins espagnols, bannières déployées, à genoux, au grand complet, sont allés hier, réciter un De Profondis, sur la tombe de Pie IX dans la basilique St Laurent; le bruit de ces 12.000 voix, psalmodiant lentement les paroles du psaume, ressemblait au mugissement des flots de l'Océan.

Le prince Eugène Raspoli, fils du prince Emmanuel Raspoli, maire de Rome, voyageait au centre de l'Afrique dans l'intérêt de la science, mais l'infortuné jeune homme a été tué par un éléphant qui le saisissant sous les bras, avec sa trompe, l'a broyé contre un rocher. Toute l'aristocratie romaine est dans le deuil. Le prince Eugène Raspoli n'avait que 21 ans et il était fiancé à la princesse Antici-Mattei.

Bien à vous,

WM. BREEN.

UN SOI-DISANT PARTI DU PEUPLE.

Nous lisons dans le *National*:

"Le parti démocratique s'est mis à l'œuvre et remplit actuellement sa mission, en dépit des obstacles accumulés sur sa route.

"Il tient parole, il est, dans toute l'acception du mot, le parti du peuple, qui a confiance en lui."

Il faut s'être endormi dès l'avénement au pouvoir de Cleveland et être à peine éveillé à l'heure qu'il est pour lancer des bourdes de ce genre-là.

Le peuple a confiance dans le parti démocratique, dit notre ineffable confrère. Est-ce pour lui manifester sa confiance que ce même peuple ne perd pas une occasion de voter contre ses candidats?

En écrivant une telle blague le *National* laisse supposer qu'il ne s'est pas tenu depuis longtemps au courant des événements politiques et qu'il n'a pas entendu parler des défaites sans nombre qu'a essuyées son parti depuis quelques mois.

Au moment où la nation tout entière se plaint hautement de ses gouvernants qu'elle accuse d'incurie; à l'heure où les plus chauds partisans des doctrines démocratiques ne peuvent s'empêcher de trouver à redire de la manière dont le soi-disant parti du peuple administre les affaires publiques: notre confrère le *National*, fidèle à sa tactique, lance des assertions qu'il serait bien en peine de prouver et dont le démenti lui arrive en pleine figure, comme une gifle bien méritée, chaque fois que l'électorat a à se prononcer sur la conduite si déplorable que tient la bande d'incapables qui veut tout réformer, sans s'apercevoir que c'est elle-même qui a le plus grand besoin de réformes.

CHATEAU DANS LES AIRS

Paris a eu sa tour Eiffel et Chicago sa roue Ferris, qui ont été les clous de leurs expositions respectives: non moins remarquable sera le Château dans les airs qu'on se propose d'élever au-dessus de l'exposition d'Anvers, en Belgique.

Cette construction sera tenue en suspens, à une hauteur de 900 pieds dans les airs, à l'aide d'un ballon oblong composé de quatre aérostats juxtaposés: une hémisphère à chaque bout et deux cylindres au milieu. Leur contenance totale sera de 720,000 pieds cubiques. Le château, avec son ballon, et 150 hôtes, pesera 71,352 livres. L'aérostat complet mesure 250 pieds de long, 100 pieds de diamètre et sera retenu au sol par quatre cables pesant 50,000 livres chacun. Le château communiquera avec le terrain de l'exposition par deux petits ballons-ascenseurs capables de porter de dix à quinze personnes. Le trajet prendra six minutes.

Quant au château lui-même, il pourra être ramené à terre en une demi-heure; il sera fait de tubes d'acier et de bambous. Sa superficie est de 700 pieds. Tout autour est aménagé un promenoir d'où les visiteurs pourront embrasser une vue magnifique de l'exposition, de la ville entière et d'une grande partie de la campagne.

Nouvelles Générales.

On va construire une ligne de tramways électriques entre St Louis et Chicago, une distance de 250 milles. Le trajet se fera en deux heures et demie

Mgr. O'Brien, archevêque d'Halifax, N. E, fait actuellement construire un grand séminaire de théologie dans sa ville épiscopale. Cette institution sera confiée aux Eudistes, religieux venus de Caen, France, en 1892.

Le prix du charbon à Chicago a augmenté de $1 à $1 25 la tonne. Cette hausse est due en grande partie à la greve des employés des mines de charbon

On attend à une disette de combustible sous peu.

C'est samedi dernier jour du délai accordé aux Chinois pour leur enregistrement d'après les dispositions de la nouvelle loi.

Sur 51,000 chinois qu'il y a aux Etats-Unis, 47.000 se sont mis en règle avec la loi.

En vue de la réapparition du choléra à la frontière de la Pologne russe, le gouvernement russe a recommencé la publication des bulletins. On annonce qu'il y a eu 170 cas et 91 décès dans toute la Russie depuis le 18 avril jusqu'au 1er mai.

Un triste et fatal accident est arrivé à la résidence de M. J. Way, de Tillbury, Ontario. Une petite fille âgée de deux ans s'etant procuré, sans que sa mère en eut connaissance, une aiguille avec laquelle elle s'amusait, tomba accidentellement, l'œil sur la pointe de l'aiguille, qui lui pénétra jusqu'au cerveau.

Cette pauvre enfant est morte au bout de deux jours, après avoir enduré les plus atroces souffrances

Nous venons de recevoir un numéro de l'édition du dimanche du *Boston Journal*. Ce numéro est tout simplement un tour de force photographique. Il est orné d'un grand nombre d'illustrations superbes obtenues par le nouveau procédé photographique nommé le "procédé des demi-teintes." Chaque numéro compte vingt pages remplies de matières du plus haut intérêt. Nos félicitations aux editeurs de ce journal.

Une importante décision vient d'être rendue en faveur de l'ancienne compagnie du canal de Panama à Paris dans une action intentée par M. Monchicourt, liquidateur judiciaire de cette compagnie. M. Oberndoerfler, banquier, est condamné de rembourser la somme de 3.900,000 francs qu'il a reçue lors de l'émission de l'emprunt de 1888.

La cour a aussi confirmé le jugement par lequel les exécuteurs testamentaires du baron de Reinach devront payer 1.550,000 francs et le Dr Cornelius Herz 1,500,000 francs au liquidateur de la compagnie du canal de Panama.

Les ouvriers employés à compter les cinquante millions en pièces d'un dollar en argent, entassés dans l'un des caveaux de la Monnaie, à Philadelphie, ont failli être victime d'un sérieux et singulier accident.

Comme on savait que près de la moitié des sacs, renfermant chacun mille pièces d'un dollar étaient pourris ou usés, une barrière solide avait été construite en guise de digue, devant la pile de sacs. Les ouvriers se croyaient en sûreté derrière cette digue.

Mais quelques-uns des ouvriers ayant commis l'imprudence de monter sur la pile, de nombreux sacs ont crevé sous leur poids, et les autres ouvriers se tenant devant la barrière ont eu à peine le temps de se sauver pour n'être pas ensevelis sous un véritable éboulement d'argent. Bref, il y a eu une panique parmi les ouvriers; mais aucun d'eux n'a été blessé.

"On la Mouillera!"

M. F. L. Richard, notre populaire pharmacien de la rue Cheever, est à faire terminer une autre magnifique chaloupe qui sera mise à l'eau sous peu, sur la rivière Concord.

Cette chaloupe pourra contenir de 10 à 12 personnes et portera le nom de "Champion".

Cela va sans dire que ce sera la meilleure chaloupe de tous les environs. Aussi les amateurs de la pêche se promettent de la *mouiller* quand elle sera prête.

PEUT-ETRE UN MEURTRE.

UN HOMME DE CENTRALVILLE GRIEVEMENT BLESSE.

Une Blessure dans le Genre de Celle du Dr Chaput.

Un attentat dont les suites peuvent être fatales a été commis samedi soir sur la Lakeview Avenue.

Les détails de cette sanglante affaire sont les suivants:

Vers les huit heures et demie, Patrick Conaton et Daniel Marr s'en allaient sur la Lakeview avenue, lorsqu'en arrivant près de la rue Coburn ils rencontrèrent Edward Moran qui était très ivre.

Ce dernier se plaça avec deux ou trois compagnons près d'un reverbère, et quand Marr passa près de lui il lui donna un coup de poing sur son chapeau.

Conaton voulut défendre son ami, et Moran le frappa avant qu'il eut fait un pas. Alors la bagarre devint générale, et Conaton, qui était à couper du tabac dans le moment, se jeta sur Moran et lui porta cinq coups de couteau. L'un des coups fut porté à la hanche gauche et le couteau y fit une profonde entaille de trois pouces de long par laquelle les intestins sortirent. Moran fut aussi blessé à la poitrine, à la gorge, à la jambe droite et au côté droit près de la première blessure. Aucune de ces blessures n'est particulièrement grave à l'exception de la première.

L'ambulance fut demandée et le blessé fut au plus tôt transporté à l'hôpital où les Drs Meigs et Jones examinèrent ses blessures qu'ils trouvèrent si graves que le Dr Irish a dû être appelé. Il fut nécessaire de faire une incision dans les chairs, augmentant ainsi la dimension de la blessure, afin de pouvoir remettre en place les intestins.

L'opération a été pratiquée avec succès, mais le blessé peut tout de même en mourir, car l'inflammation pourrait bien se mettre dans les blessures.

Les gardiens de la paix J. W. Fox et Ingalls ont été les premiers à arriver sur les lieux et à obtenir des informations sur cet attentat.

Conaton a été arrêté une demi heure plus tard.

Le détective Allen fut envoyé à l'hôpital pour y interviewer la victime. Il le trouva en pleine connaissance, mais il ne se rappelait pas comment les choses s'étaient passées et il ne put dire combien de compagnons se trouvaient à ses côtés lors de la bataille qui s'est terminée d'une manière si tragique

Conaton et Marr prétendent que Moran était en compagnie de trois ou quatre amis et qu'il fut l'agresseur. Tous deux racontent à peu près la même histoire, et la police croit qu'elle est authentique.

La plus dangereuse blessure de Moran est semblable à celle qui causa la mort du Dr Chaput, assassiné si mystérieusement dans l'édifice Bascom, l'été dernier.

Le Dr Jones, chargé de donner ses soins au blessé, a dit hier soir que la condition de Moran était remarquablement bonne, vu la gravité de ses blessures. Son pouls et sa température étaient presque à l'état normal. Cependant, son état est toujours critique, et cela prendra entre 48 à 72 heures pour déterminer quel sera le résultat.

Le couteau avec lequel les coups ont été portés est un couteau de poche ordinaire ayant une lame de trois pouces de long qui n'est pas particulièrement aiguisée. Les coups ont dû être donnés avec beaucoup de force pour que la lame put traverser les vêtements de la victime et lui faire des entailles aussi profondes.

En parlant de la chose hier, Conaton dit qu'il ne savait pas au juste combien de coups il avait portés à Moran, mais il l'avait frappé chaque fois qu'il s'était élancé sur lui. Il était à remplir sa pipe dans le temps et n'avait pas la moindre idée qu'il se servirait de son couteau au cours d'une querelle. Il prétend qu'il a agi de la sorte pour sa défense personnelle. La pipe de Conaton fut trouvée dans la rue; elle était encore remplie de tabac nouvellement coupée, ce qui corrobore son récit.

La version que Marr donne de la querelle, qui fut contée sans qu'il eut su ce que Conaton avait dit, s'accorde avec celle de ce dernier.

Fabrique Middlesex.

Les employés dans la fabrique Middlesex ont été avertis qu'à partir de lundi matin il y aurait augmentation des heures de travail. Cette fabrique fonctionnera dorénavant cinq jours par semaine, soit 52½ heures au lieu de 45 heures comme par le passé.

Revue Canadienne.

Paraissant le 1er de chaque mois par livraison de 64 pages formant à la fin de l'année un magnifique volume de près de 300 pages, orné de nombreuses gravures dans le texte.

Sommaire mai 1894: "La Fleur de Marie," Jean Aicar; "La Cloches," Eug. Aubert; "Le Fort et le Château St Louis," Ernest Gagnon; "Œuvres du Cardinal Mermillod"; "l'Eglise en Face de la Société Moderne," H. Martin, S. J.; "Chronique du Mois," ***; "Les Bistonnais," J. Lespérance; "Bibliographie."

L'abonnement est de $2 50 par année, payable d'avance. C. O. Beauchemin & Fils, propriétaires-administrateurs, 256 et 258, rue St Paul, Montreal.

L'Ouverture de Lakeview.

L'ouverture de Lakeview aura lieu vers le 20 mai.

Les ameliorations qu'on y projetait sont presque toutes faites: elles sont plus nombreuses qu'on peut bien le supposer, car un bon nombre d'ouvriers travaillent depuis plusieurs semaines à y mettre tout en ordre.

Le bosquet a été nettoyé et plusieurs arbres magnifiques y ont été plantés.

La salle à dîner a été agrandie considérablement, et un comptoir a lunch y a été ajouté.

Une attention toute spéciale a été portée au théâtre et c'est l'espoir des gérants de le placer sur un pied très élevé, afin qu'il puisse rivaliser avec les gros théâtres. Seules les meilleures pièces y seront jouées.

Cette salle de théâtre est beaucoup plus grande que par le passé, et au lieu de ne contenir que 700 personnes, il y a maintenant de la place pour près de 1200 auditeurs.

FABRIQUES FAULKNER

Des Placards Annoncant Leur Fermeture.

On se rappelle que le *News* de cette ville a monté sur les toits pour crier que les employés en grève des fabriques Faulkner avait réussi à faire augmenter leurs gages de 10 pour cent, et notre confrère en profitait pour chanter les gloires du parti démocratique. Sa joie a été de courte durée, car les MM. Faulkner ont fait afficher des placards vendredi dernier annonçant la fermeture de leurs fabriques à partir de lundi et pour un temps dont la durée n'est pas fixée. Une chose certaine, c'est que ces fabriques resteront fermées au moins une semaine.

The News please copy.

Joyeux Anniversaire

Samedi soir, c'était fête à la résidence de M. Pierre Langlois de la rue Perkins: ses amis s'y étaient réunis pour fêter son 31ème anniversaire de naissance. Afin de donner plus d'éclat à la réunion, Mme Pierre Langlois et Télesphore Rainville présentèrent au héros de la fête une magnifique chaise qu'il gardera longtemps en souvenir de ce joyeux anniversaire.

La soirée se passa en amusements divers et chacun de s'en donner à qui mieux mieux. Ce n'est qu'à une heure avancée que tous les invités se retirèrent après avoir remercié les organisateurs de cette fête d'intimes.

Le capitaine—Comment! Clampin, je t'envoie chercher le médecin et tu me ramènes le vétérinaire?

L'ordonnance—Mais, mon capitaine s'a plaint d'avoir une fièvre de cheval!

Aux examens de l'Ecole de médecine:

Le professeur—Que donneriez-vous à une personne qui aurait avalé une forte dose d'arsenic?

L'élève — L'Extrême-Onction.

A la salle

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ...50
Trois mois, ...25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE, 67 rue Market, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 10 MAI 1894.

CONSEIL AUX MERES.

Une chose qui doit être enseignée à l'enfant dès qu'il est assez âgé pour prendre ses repas en compagnie des autres membres plus âgés de la famille, lisons-nous dans une feuille anglaise, c'est l'étiquette de la table, afin que ce vernis de savoir-vivre donné à l'époque où l'esprit est malléable comme la cire chaude ne disparaisse jamais entièrement, en dépit même des plus funestes influences.

De bonnes habitudes prises au commencement de la vie, au sein de la famille, ne se perdent plus, malgré les contacts de l'adolescence qui sont le plus souvent bien différents de ceux qui ont laissé leurs empreintes dans notre âme pendant les premières années de notre existence.

Par conséquent, pour inculquer à l'enfant des manières qui s'accordent en tous points avec le code de la politesse et du bon ton à table, les parents doivent commencer à les enseigner le plus tôt possible aux doux êtres que Dieu dans sa bonté leur a donnés pour embellir leurs demeures.

On ne peut calculer comme cette action si prosaïque de manger ou de boire, ce qui fait cependant partie de la routine journalière, sert à juger du degré d'éducation que possède une personne! L'habitude gracieuse de tenir la fourchette, le couteau ou la cuiller, la connaissance de la manière de se servir de chaque chose qui se trouve sur la table pour la commodité de ceux qui mangent, voilà ce qui démontre qu'un homme a l'habitude de la vie dans la bonne société, et de plus c'est le meilleur remède pour guérir de la gêne et de la timidité.

Quelque soit la beauté d'une femme, si elle mange avec son couteau, l'illusion s'évanouit, et quelque soit l'honorabilité ou la renommée d'un homme, s'il persiste à boire son thé dans sa soucoupe, ses talents comptent pour peu de chose.

Ce sont ces petites choses de la vie qui nous abaissent ou nous élèvent dans l'opinion des autres, et le code de la civilité à table est une partie de l'éducation aussi essentielle que les sciences et les arts.

Une mère ne peut pas être trop soigneuse dans ce genre d'éducation qu'elle doit donner à son enfant. Des instituteurs de danse et de tenue peuvent venir plus tard, mais les premiers rudiments de l'étiquette de la table doivent être imprimés profondément dans l'esprit de l'enfant du moment qu'il s'assit dans sa chaise haute, même s'il ne sait pas encore distinguer une fourchette d'une cuiller.

ACTUALITES.

Quoique M. Gladstone ne soit pas en danger, sa santé faiblit tous les jours.

Lu dans l'*Indépendant* :

Un bruit, qui semble controuvé,
Se répand dans la capitale :
Un Coxeyite s'est lavé!!
Bon Dieu que l'eau doit être sale!

Samedi prochain, à New York, aura lieu la cérémonie du dévoilement d'un monument à la mémoire de Christophe Colomb. Le discours de circonstance sera prononcé par M. Stevenson, le vice-président des Etats-Unis.

La conférence tenue la semaine dernière à Philadelphie, Penn., par les principaux chefs ouvriers, dans le but d'unir ensemble toutes les organisations ouvrières des Etats-Unis et du Canada, s'est ajournée sans avoir atteint son but. On a cependant autorisé le président à convoquer de nouveau les délégués l'automne prochain si la conférence proposée dans le même but par les Chevaliers du Travail n'en arriverait pas à un résultat satisfaisant.

D'après le bureau des statistiques des Etats-Unis, les dommages causés annuellement aux diverses récoltes par les insectes nuisibles se chiffrent par $400,000,000. Il est certain qu'au Canada, les dommages se montent aussi à plusieurs millions de piastres. C'est donc une lourde taxe que prélèvent tous les ans ces ennemis innombrables. Plus que jamais, le cultivateur doit profiter des découvertes qu'a faites la science pour la destruction de tous ces fléaux; plus que jamais le cultivateur doit recevoir les journaux d'agriculture et d'autres revues agricoles où il trouvera des armes efficaces pour détruire les insectes qui dévorent ses fruits et ses récoltes.

Une dépêche de Little Rock, Arkansas, signale un acte de cruauté presque incroyable dont un nègre, soupçonné d'avoir la petite vérole, aurait été victime ces jours derniers dans le comte d'Ouachita. Voici d'ailleurs la traduction littérale de la dépêche en question :

Un nègre est tombé malade à Miles Switch. Un médecin a été appelé pour lui donner ses soins; mais il ne s'est même pas dérangé. Comme le malade avait des éruptions suspectes au visage, on a supposé qu'il était atteint de la petite vérole.

On l'a transporté dans une cabane isolée, à laquelle des inconnus ont mis aussitôt le feu, et le malheureux nègre a péri dans les flammes.

D'après une autre version, le nègre aurait d'abord été tué à coups de revolver et son corps aurait été brûlé ensuite. Ce qu'il y a de certain, c'est que la cabane, dans laquelle le nègre avait été transporté, a été complètement brûlée et qu'il n'a pas été possible de retrouver trace du malade. Une enquête a été ouverte.

DIX-SEPT MILLIARDS!

A tous les hermaphrodites de sang français, qui passent leur temps à dire du mal de la France, par haine de la république!

A tous les cagots qui résistent aux ordres de Léon XIII pour continuer leur campagne de dénigrement contre la France Républicaine.

A tous les imbéciles qui se laissent berner par le premier bedeau venu pour se ranger parmi ceux qui se rendent coupables du crime de lèse-patrie en disant à l'étranger que la France est corrompue, que la France se meurt, que la France va mourir!

Nous répondons par les faits suivants que nous empruntons au *Courrier des Etats-Unis* :

La ville de Paris demandait 200 millions aux souscripteurs de son nouvel emprunt. L'épargne française lui a offert exactement 17 milliards 962 millions et demi.

Ce qui est plus agréable encore peut-être que la souscription de 17 milliards, c'est le versement réel qui a été fait d'un milliard cinq millions de francs en espèces ou en billets de banque dans les caisses de la ville, pendant la journée du 21 avril.

Nous doutons qu'il existe un seul pays au monde autre que la France où une telle mobilisation de capitaux soit possible et même imaginable. L'immensité des souscriptions est explicable par l'ardeur de la spéculation, la certitude des réductions: ce qui est tangible, c'est le versement effectué et qui atteint plus d'un milliard. Quels rêves maussades ont dû faire certains de nos voisins qui, longtemps, ont puisé dans cette réserve inépuisable de l'épargne française, et qui, pour l'instant, doivent assister, dans la disette totale du numéraire, à cette danse des milliards?

Les souscriptions irréductibles ont porté sur 220,382 obligations et les souscriptions réductibles sur 50 millions de titres. Il ne reste que 368,000 de titres réductibles à répartir entre les gros souscripteurs, soit environ 7 obligations pour 1,000 demandées. C'est donc vraiment la petite épargne qui a été privilégiée.

Toutes les grandes sociétés de crédit ont apporté à l'opération un concours admirable. Le Crédit Lyonnais a opéré un versement en espèces de 443 millions de francs pour une souscription de 22,150,000 obligations, c'est-à-dire un peu moins de la moitié du chiffre total de la souscription.

Les esprits chagrins se demandent s'il faut voir dans cette préférence manifestée par les capitaux français pour les emprunts de ville ou d'Etat un signe de prospérité réelle. Il est certain que ces réserves de l'épargne seraient peut-être mieux appliquées à la richesse générale de la nation, si elles servaient à alimenter des entreprises industrielles ou commerciales et à ouvrir de nouveaux champs de travail à l'activité nationale.

La timidité de nos capitaux est regrettable assurément. La cause en est dans les krachs multipliés qui ont frappé tant d'établissements de crédit et récemment l'entreprise du Panama. On préfère un placement peu rémunérateur sur la Rente, sur les chemins de fer, aux aléas des affaires privées, et quand, à la certitude du revenu, s'ajoute l'appât des lots et des primes, l'entraînement est irrésistible.

Mais ce qui est indéniable, c'est l'existence de ces fonds d'épargne et l'incroyable richesse de ce trésor national. Or, si les économies s'accumulent ainsi, c'est que le citoyen français gagne sa vie chaque année et un peu plus que sa vie, c'est qu'il y a un excédent de ses recettes sur ses dépenses. Voilà qui contredit les appréciations pessimistes des socialistes. La France gagne donc chaque année de quoi alimenter cette réserve extraordinaire de numéraire, qui ne se montre que dans de rares circonstances.

A cet égard, le succès de l'emprunt municipal, venant après celui de la conversion de la rente 4½ pour cent, est un signe indiscutable de prospérité. On se résigne à la diminution du revenu, en raison de la sécurité qu'il offre. N'est-ce pas la preuve que les ressources surpassent les besoins? Que la confiance revienne aux capitaux, et notre pays est capable d'affronter, sans que son crédit fléchisse, les plus gigantesques entreprises; il peut attendre sans trembler toutes les éventualités, muni qu'il est de ce qui est aussi bien le nerf de la paix que celui de la guerre. —*La Patrie.*

AFFAIRE MYSTERIEUSE.

Montréal, 7 mai. — Un drame encore entouré de mystère vient de se dérouler à Montréal. Hier matin, vers 11 heures, le constable Jefferson et le lieutenant Murphy, du poste de police No. 5, étaient avertis qu'un meurtre venait d'être commis dans la ruelle Dowd. La voiture de la patrouille se rendit immédiatement à l'endroit indiqué. C'est au second étage d'une maison de chétive apparence que l'on trouva une femme étendue, sans vie, sur le parquet; un vieillard à l'air misérable et absolument accablé, tenait la tête de la défunte.

On apprit bientôt que l'homme s'appelait Patrick Foley, qu'il était marié en secondes noces et que sa femme avait hérité en janvier dernier, d'une somme de $1.000, qui est déposée dans une banque de cette ville.

Foley, qui donnait des signes d'un désespoir sans bornes, a tenté de se suicider.

Mais quelques minutes après l'arrivée des constables, une femme, Mde Raschford, entre en scène. Cette dernière, d'après les racontars que tous le voisins se plaisent à faire, était très assidue auprès de la famille Foley. La défunte faisait un usage immodéré des boissons. De sorte qu'il est impossible de dire si la justice se trouve en face d'un meurtre ou d'une mort causée par l'abus des liqueurs.

Mde Raschford et M. Foley ont été arrêtés sous soupçon.

La femme Raschford a raconté au Dr. Bouchard qui avait été appelé, que Foley, sa femme et elle-même avaient bu beaucoup samedi. Ils se sont retirés pour la nuit vers une heure hier matin.

Vers dix heures, la femme Raschford—à ce qu'elle raconte—est entrée dans la chambre des époux et vu avec stupéfaction que Mde Foley était morte et que Foley lui-même était sur le point de rendre le dernier soupir. Il avait une corde solidement attachée au cou et râlait.

La femme Raschford raconte aussi que Foley battait fréquemment sa femme et qu'il avait menacé de la tuer avec une hache, il y a quelques jours.

Le coroner McMahon a fait transporter le cadavre à la morgue où l'enquête a été tenue.

D'un autre côté, M. Lacroix, l'officier du coroner, a découvert que Mde Foley est morte hier matin à 7 heures, et chose étrange, la police n'a été avertie qu'à onze heures

Le fils de la défunte a dit ce matin qu'il a fait auprès de son père et de sa mère des instances réitérées pour les amener demeurer avec lui. Ils n'ont jamais voulu consentir, parce que, dit-il, la femme Raschford, qui exerçait une grande influence sur eux, les en a empêché. L'enquête expliquera tout.

ENTRE FEMMES.

Mary—Que fais-tu donc, Louisa; je te vois travailler tous les jours sans perdre de temps, toi qui ne travaillais jamais autrefois.

Louisa—Helas! je fabrique des insignes.

Mary—Des insignes! Que veux-tu dire?

Louisa—Oui, des insignes, car mon mari étant démocrate, je raccommode le fond de ses pantalons.

Mary—Je ne comprends pas.

Louisa—Tu vas comprendre cette fois-ci. Mon mari est démocrate et pour se distinguer il n'aura plus qu'à lever les pans de son habit et le peuple verra l'insigne démocratique au fond de ses pantalons (les pièces que j'y aurai mises), car *les temps sont durs, il faut racommoder.* Comprends-tu Mary?

Mary—Ah oui! la tête étant mauvaise, tu es obligée de doubler le fond.

JEAN PIGNOUF.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—Sir Hibbert Tupper a informé le Board of Trade que M. Vanasse avait été dûment nommé chef d'expédition au havre et que le gouvernement n'avait aucune raison de le révoquer.

—Pas de changement dans la grève des charpentiers et menuisiers. Tous tiennent bon. Sur 117 entrepreneurs 21 seulement ont déclaré leur intention de ne pas reconnaître l'Union. Plusieurs de ce nombre paient, cependant, les prix demandés.

Les meubliers et les faiseurs de boîtes ne sont pas compris dans cette grève. Il n'y a que ceux qui sont employés à la construction des bâtisses qui y soient intéressés.

La formation d'une société coopérative est à l'étude et sera décidée cette semaine.

—On a déjà eu l'occasion de parler de l'imprudence de ce médecin de la Côte des Neiges qui envoya un scarlatineux par toute la ville, dans un fiacre, sans se préoccuper du danger qu'il y avait de répandre la contagion.

Voici qu'un interne d'hôpital commet semblable bévue.

Cette fois-ci, il s'agit d'un jeune Français pris de diphtérie.

Quand le père consulta le médecin, celui-ci déclara la nature du mal de l'enfant et ordonna son internement à l'hôpital civique.

En même temps, il appelait un cocher de place et y faisait monter le père et l'enfant.

Le jéhu sans se douter de rien conduisit les deux Français à l'hôpital, rue Moreau, où l'enfant est mort.

Le Dr Laberge est indigné de cette impardonnable négligence.

Voilà des mois que le bureau d'hygiène s'efforce d'étouffer les maladies contagieuses au milieu de nous; une ambulance est toute prête pour le transport des contagieux et voilà qu'un esculape sans souci de la santé publique fait conduire un malade dans un véhicule où tout le monde peut monter.

Quand les officiers de santé ont trouvé le jéhu, il s'est soumis à la désinfection. lui, sa voiture et sa maison.

Le pauvre homme ignorait complètement que le petit malade pouvait répandre la contagion.

—Un accident qui a failli avoir des suites fatales est arrivé au Mont St Louis.

On avait laissé dans la cour de récréation un rouleau en fer, servant à niveler la terre. L'instrument pèse environ trois mille livres. Les écoliers, s'en servant pour s'amuser, l'ont transporté sur une plate-forme couvrant une excavation de 18 pieds de profondeur. La charpente soutenant cette plateforme étant trop faible, il y a eu effondrement et une dizaine d'élèves furent précipités dans le vide.

Heureusement, il n'y a eu que deux blessés. M. J. B. St Louis, neveu de M. Emmanuel St Louis et un jeune Dubreuil. Le premier a été blessé à la tête et a eu un doigt broyé. Le Dr Bodeur ayant été appelé a fait l'amputation immédiatement.

Dubreuil s'est luxé l'épaule. Il est actuellement à l'infirmerie, très souffrant.

L'inspecteur des bâtiments a été appelé par les parents des victimes à visiter la plate-forme en question et il a déclaré qu'elle avait été mal construite et qu'elle avait toujours été dangereuse.

QUEBEC,

—Son Honneur le juge Bossé a confirmé le jugement de Son Honneur le juge Chauveau accordant l'extradition du comte de Villeneuve.

—Comme on le sait, le gouvernement Mercier a vendu pour un prix nominal à la Corporation, $20,000, la majeure partie des terrains sur lesquels étaient érigées les anciennes casernes des Jésuites.

Une clause du contrat signé d'une part par l'hon. D. A. Ross, comme commissaire des Travaux Publics, et de l'autre par l'hon. Frs Langelier, alors maire de la ville, comporte que ce terrain devra entièrement être consacré à la construction d'un Hôtel-de-Ville, et que le dit Hôtel-de-Ville devra être *parachevé* dans les cinq ans—et non pas seulement commencé comme on l'a cru jusqu'ici.

Les cinq ans expirent au mois de novembre prochain, et le *Chronicle* annonce semi-officiellement que le gouvernement ne consentira pas à une prolongation du délai fixé.

Outre les $20,000 que nous avons donnés pour ce terrain, nous avons déjà dépensé en travaux préliminaires environ $5,000.

Ce terrain mesure 300 pieds sur la rue Sainte-Anne, 350 en face de la Basilique, 215 sur la rue de la Fabrique, mais 300 de profondeur en arrière de l'Institut Canadien, en tout environ 90,000 pieds carrés, représentant une valeur minimum de $60,000.

Outre ces 90,000 pieds, nous avons déjà pris 9,000 pour l'élargissement de la rue Ste Anne et 7,000 pour l'élargissement de la rue de la Fabrique.

Perdrons-nous tout cela et devrons-nous payer par-dessus le marché ce que nous avons exproprié?

A l'Hôtel-de-Ville, on se refuse à croire que le gouvernement fasse pareille chose.

Un usurier peut s'approprier la chose vendue et le montant de la vente à défaut de l'exécution d'une clause, mais les choses ne peuvent se passer ainsi entre un gouvernement et une ville.

Le moins que le gouvernement puisse faire c'est de faire rentrer la ville dans ses fonds, et comme la caisse est loin de dégorger, il est tout probable que le gouvernement se résoudra à accorder encore cinq ans à la ville, qui a d'ailleurs montré sa bonne volonté en commençant les travaux.

Nous aurons occasion de revenir sur cette question.

—Nous apprenons avec plaisir qu'on veut faire nommer M. Arthur Globensky, secrétaire-général du barreau de la province. M. Languedoc, le titulaire actuel, n'a que trop réussi à rendre le barreau impopulaire, quand c'était inutile. Il voulait élever des murs de Chine là où il ne fallait que de la prudence, du tact, de la discrétion. C'est un Ramallot dont la profession n'a que faire. M. Arthur Globensky est un homme studieux, un travailleur, un avocat soucieux de l'honneur du barreau, dont les écrits sur la réforme des tribunaux ont attiré l'attention en haut lieu.

—L'ingénieur de la cité, M. Baillargé, a visité la falaise au-dessus de la rue Champlain et dit qu'on ne doit pas redouter un éboulis.

—La décision du tribunal accordant son extradition a fort surpris le vicomte de Villeneuve. Un journaliste est allé l'interviewer à la prison et voici les détails qu'il donne à ce sujet:

Il y a quelque temps déjà, le comte a reçu un câblegramme de son avoué à Paris, M. Pinault, lui annonçant que toutes les créances avaient été payées et que sa mise en liberté ne saurait tarder.

Les choses en restant toujours au même point, de Villeneuve câbla à l'avoué de Mde la comtesse de Villeneuve, M Perrier, et reçut pour réponse: "Extradition impossible. Affaire réglée."

Aucun document concernant cette affaire n'a été reçu au consulat de France en cette ville depuis le trois mars.

De Villeneuve ne peut s'expliquer pourquoi on persiste à le détenir en prison. Il dit que dans tous les cas il ne peut être extradé sans que de nouveaux documents soient reçus de France.

Une clause du traité comporte que si l'extradition n'est pas faite dans les soixante jours qui suivent le prononcé de la sentence, le détenu sera forcément remis en liberté.

Si les choses en restent dans l'état où elles sont, le comte sera libre le 3 juillet, après quatre mois de villégiature à l'hôtel McLaren.

Le comte se plaint amèrement de la manière dont il est traité. Il est forcé de coucher dans le dortoir commun; après avoir eu pendant quelque temps pour voisin de lit un pochard atteint de *delirium tremens*, on lui a donné depuis quelques jours un valétudinaire pris de hoquet.

Les détenus, même les plus vulgaires criminels, ont droit de recevoir n'importe qui deux fois par semaine, en vertu d'une clause du règlement de régie interne de la prison.

M. le comte est privé du plaisir de recevoir une personne pour laquelle il professe le plus grand attachement et qu'il a l'intention de faire comtesse de Villeneuve aussitôt que certaines formalités légales auront été remplies.

Le comte dit qu'un homme de sa position, ex-officier de l'armée française, chevalier de la légion d'honneur, ex-attaché d'ambassade, a droit à plus d'égards de la part d'un gouvernement étranger.

Sitôt en liberté le comte a l'intention d'aller demeurer en Russie, où il compte plusieurs amis haut placés, entre autre le duc de Montebello, et où il ne tarderait pas à se faire une belle position sociale.

Dans la prison, le comte charme ses loisirs en croquant sur le vif les personnes avec qui les hasards de la fortune l'ont mis en rapport dans ces derniers temps.

C'est l'intention du comte de publier en brochure ses impressions ou notes cueillies au cours d'un voyage économique aux frais du gouvernement du Canada.

OTTAWA,

—Le *Star* raconte qu'une fillette d'Ottawa a refusé par deux fois d'être embrassée par lord Aberdeen. *Rara avis!*

TROIS-RIVIERES,

—M. G. I. Barthe, le magistrat destitué de Trois-Rivières, se remet à l'exercice de sa profession.

Il ouvre un bureau d'avocat à Trois-Rivières.

—Les catholiques de Sherbrooke ont célébré cette semaine le 25ème anniversaire de sacerdoce de Mgr Paul LaRocque. Voici le programme des fêtes:

Mardi, le 8 mai, à 4 h. p. m., adresse des élèves du couvent de Congrégation de Notre Dame. A 8 h. p. m., séance musicale et dramatique, au Séminaire. Présentation des adresses par les élèves et par les citoyens. Mercredi, le 9 mai, à 9 h. a. m., messe pontificale célébrée par Sa Grandeur Mgr P. S. LaRocque. A 11 30 h a. m., dîner à la maison St Charles. Adresse du clergé.

SOREL,

—On annonce la mort du Capt. Wm. Labelle, capitaine du "Cultivateur," à l'âge de 55 ans. Le défunt était le frère du regretté capitaine J. B. Labelle, député du comté de Richelieu à Ottawa.

STE. ELIZABETH,

—L'épouse de M. Achille Lavallée, née Rose-Anna Bonin, est décédée en cette paroisse, dimanche dernier, à l'âge de 23 ans. Elle laisse pour déplorer sa perte un époux et un enfant en bas âge.

ST ROCH de L'ACHIGAN,

—Le village de St Roch de l'Achigan vient d'être le théâtre d'un désastreux incendie.

Vers une heure, jeudi dernier, le feu s'est déclaré au moulin à scie de M. Médéric St André.

De là les flammes se sont communiquées au moulin à carder, à la beurrerie et aux autres dépendances. Tout a été complètement réduit en cendres. Les livres, correspondances, etc., ont également été perdus.

M. St André estime ses pertes à $12,000; il n'a pas un seul sou d'assurance.

St Roch n'a aucun moyen de combattre les flammes et sans pompes, etc., il a fallu se résigner à voir l'élément destructeur faire ses ravages, sans lui opposer d'autre résistance que celle de quelques seaux d'eau.

L'ASSOMPTION,

—On nous écrit de l'Assomption que Mde J Prud'homme est décédée hier à l'âge avancé de cent un ans,

LACHEVROTIERE,

—On est à recueillir dans St Alban et les paroisses environnantes des souscriptions pour les victimes de la catastrophe, notamment pour Prosper Darveau et Jos. Audy qui sont tous deux complètement ruinés.

CLARENCEVILLE,

—Près d'un an après la terrible tragédie de Beech Ridge, l'on vient de retrouver le revolver qui avait appartenu au chef de la famille Eddy. Il a été retrouvé par un nommé Emmet Berwortt dans les débris de la maison incendiée, en dehors du mur de la maison à environ 30 pieds de l'endroit où gisait le corps du père Eddy. Ce revolver est d'un calibre 22 et les balles extraites des corps des victimes étaient des balles calibre 30, en sorte que la découverte de ce revolver qui est identifié comme ayant appartenu à Eddy, père, met à néant la théorie d'un suicide et ne fait que rendre plus épais ses les ténèbres qui enveloppent cette mystérieuse et terrible affaire.

STE SCHOLASTIQUE,

—L'action de Joseph Pélissier, avocat de Lachute, contre W. J. Simpson et cinq autres, tous de Lachute, viendra le 18 courant devant le magistrat St. Julien.

—Dernièrement, trois canadiens-français, M. et Mme Petrus Fortier et Hormidas Fortier ont abjuré la religion catholique pour entrer dans la religion presbytérienne.

Il est rumeur que d'autres familles doivent sous peu abjurer.

LAVALTRIE,

—Ces jours derniers, avaient lieu les funérailles de feu Louis Laporte, cultivateur, décédé le 24, à l'âge de 68 ans. M. Laporte, type du travailleur infatigable, avait toujours joui d'une santé robuste. Une maladie de quelques jours a suffi pour l'enlever à l'affection de sa famille et de ses amis.

POINTE-AUX-TREMBLES,

—M. Louis Dussault, de Pointe-aux-Trembles, marchand de tabac, est mort subitement hier.

Le défunt était marié et père de plusieurs enfants. Il souffrait depuis longtemps de maladie de cœur et le coroner n'a pas jugé à propos de tenir enquête.

COXEY PARLE.

Washington, 7 mai—Le procès de Coxey, Browne et Jones s'est continué aujourd'hui en cour de police, et la défense a eu son tour.

L'avocat Hyman a parlé en faveur des accusés dès l'ouverture de la cour. Il a commencé par dire que la défense ne nierait rien de ce que les accusés avaient fait, mais qu'elle prétendait qu'ils avaient parfaitement le droit d'agir de la sorte.

La défense va faire comparaître des citoyens qui ont été témoins de la démonstration, a ajouté l'avocat des accusés.

La défense va aussi se baser sur la brutalité de la police qui a frappé à coups de bâton plusieurs citoyens paisibles. Il va être démontré que Coxey n'a pas marché sur l'herbe et que Browne a été entraîné sur les pelouses par la police.

LE PREMIER TÉMOIN.

Le premier témoin pour la défense fut celui de Frank Harper, un jeune éditeur d'Alexandrie, Va. Il dit que la police avait poussé la foule sur l'herbe des pelouses avant l'arrivée de l'armée, afin que les allées fusent libres. Il vit arriver le général Coxey qui n'attira aucunement l'attention et ne fut reconnu par la foule qu'au moment où il monta les degrés du Capitole. Treize gardiens de la paix se tenaient sur le perron et ils entourèrent le général quand il arriva. Le témoin était certain que Coxey n'avait pas marché sur l'herbe.

En transquestion, le témoin dit qu'il y avait entre 50,000 à 60,000 hommes attendant l'arrivée de Coxey.

—Ils troublaient la paix? demanda l'avocat de la poursuite.

—Oh! non! Ils applaudissaient, mais ils en avaient le droit, comme citoyens américains.

La police a failli renverser une petite fille en face du témoin. Il ajouta que la police lui avait ordonné deux ou trois fois de s'en aller, mais qu'il n'avait pas obéi.

—Alors vous avez désobéi à la police? dit l'avocat de la poursuite.

—La police n'est pas la loi, répondit le jeune éditeur. Les policemen sont chargés par le peuple de voir à ce qu'on n'enfreigne pas la loi, mais leur volonté, leurs caprices ne font pas loi.

Le deuxième témoin a été un nègre nommé Samuel L. Perry, l'un des membres de l'armée industrielle. Il déclara que Coxey n'avait pas passé sur l'herbe et qu'il avait vu la police pousser la foule sur les pelouses.

LE GÉNÉRAL COXEY.

Le général, portant un habit du printemps de couleur grise, fut ensuite interrogé. Il dit que sa résidence était à Massillon, dans l'Ohio.

—Quelle est votre occupation? lui demanda-t-on.

—J'ai une carrière de pierre et une ferme. Maintenant je travaille pour les sans-travail, fut la réponse.

—Quel est le but de votre visite à Washington?

—Demander au Congrès de voter deux lois pour donner de l'ouvrage aux sans-travail en leur donnant à exécuter des travaux publics.

Il ajouta qu'il était parti de Massillon le jour de Pâques avec des hommes de tous les métiers qui sont, du premier au dernier, des citoyens américains.

A Uniontown, Coxey s'aperçut qu'il y avait quelques Hongrois dans les rangs de son armée, et il les chassa. "Nous désirions des citoyens américains, s'écria-t-il. Quelques-uns de mes hommes n'avaient pas de couvertures, mais ils campèrent quand même dans la neige.

—Quel encouragement donniez-vous à ces hommes pour qu'ils vous suivent.

—Ils étaient aussi bien avec moi que partout ailleurs. Ils étaient sans ouvrage, leurs familles étaient dans la misère.

—Avez-vous enfreint les lois de l'Etat.

—Non, car nous savons que le succès depend de notre obéissance aux lois du pays. Mes hommes furent avertis de ne pas mendier et de ne pas boire. La deuxième fois qu'un de mes hommes était surpris en état d'ivresse il était expulsé sans droit d'appel. Deux ou trois membres de mon armée ont été arrêtés à Cumberland pour ivresse, et j'ai dit aux autorités de les garder, vu que je ne les reprendrais plus moi-même.

La Cour s'est ensuite ajournée à demain.

Washington, 8 mai—Le camp de l'armée industrielle a été visité hier par un comité composé de plusieurs médecins, autorisés par le bureau d'hygiène.

Le rapport de ce comité a été soumis aujourd'hui aux autorités. Les conclusions du rapport sont que le camp est posté dans un endroit dangereux pour la santé publique, vu que le sol est fangeux et peut faire contracter toutes espèces de maladies contagieuses.

La tente servant d'hôpital à l'armée, a dit ce comité, est placée dans un trou de boue.

Le terrain sur lequel se trouve le camp est presque complètement composé de végétaux pourris et de viandes en putréfaction. Les membres de l'armée couchent sur de la paille mise sur le sol, ce qui doit nécessairement mettre leur santé en danger.

Le comité est d'opinion que le square n'est pas habitable et qu'il doit être évacué de suite, pour prévenir une épidémie de maladies contagieuses parmi les personnes du voisinage, même les habitants de tout le district.

Le rapport a été transmis aux commissaires qui ordonneront probablement à Coxey d'évacuer la place immédiatement.

LE RESULTAT.

Chicago, Ill., 7 mai—La famine de charbon mou commence à se faire sentir sérieusement à Chicago et dans les municipalités environnantes.

Du charbon qui se vendait il y a 10 jours à $3 75 est demandé en grande quantité à $5.00 la tonne, et plusieurs commerçants prétendent qu'il s'est vendu en petites quantités pour $5 50.

A Bloomington la Cie de la Lumière Electrique a fermé son établissement hier soir. Dans 10 jours toutes les manufactures en cette ville seront closes.

A Peoria, la sucrerie a suspendu ses opérations, ainsi que les Peoria Rolling Mills.

A Lemont, l'aqueduc et la Lumière Electrique ne fonctionnent plus.

A Joliet, l'ouvrage dans le pénitencier a été suspendu et il n'y a plus de charbon dans la ville.

A Ottawa, les deux manufactures de papier employant 400 hommes ont été closes hier, faute de charbon.

Les fabriques ont été fermées pour la même cause à Alton, à Aurora, à Galesburg, à Rockford, à Decatur et à Lincoln.

Quelques-uns des gros marchands de charbon de Chicago prétendent que les propriétaires des mines de la Pensylvanie et de l'Ohio ont précipité cette famine dans le but de se débarrasser de grandes quantités de charbon qu'ils avaient dans leurs entrepôts à des prix fous.

Les Cies de chemins de fer ont été poussées au pied du mur et elles durent acheter du charbon à des prix de famine depuis le commencement de la grève.

Un des gérants d'un gros chemin de fer a dit ces jours-ci que si la situation ne s'améliore pas d'ici à une semaine, quelques-uns des chemins de fer de l'Ouest seront obligés d'interrompre leur trafic, au moins la circulation de leurs wagons de marchandises.

LA DERNIERE CATASTROPHE.

St. Alban, P. Q., 8 mai.—Une personne qui a visité le théâtre de la catastrophe de St. Alban, en donne la description que voici:

Vu du côté sud de la rivière, le théâtre de la catastrophe présente le chaos le plus complet que l'imagination puisse rêver. Du côté nord, le spectacle n'est pas le même, en ce sens qu'on y découvre des choses qu'on avait pas jusqu'ici soupçonnées. Au lieu de cent pieds comme cela avait d'abord été calculé, la falaise en a au moins deux cent cinquante. Elle se compose surtout de sable et de glaise et le sommet surplombe presque partout. A chaque instant des morceaux s'en échappent et s'abîment dans le gouffre avec un bruit épouvantable et font voler à des hauteurs prodigieuses les objets qu'ils frappent.

L'ancien lit de la rivière Ste. Anne se voit encore parfaitement.

Sur le sommet du cap—est-ce un cap?—on remarque une immense fissure, signe précurseur d'un prochain éboulis sur une superficie d'une dizaine d'arpents. Cette fissure commence à un talus à l'endroit où l'éboulement s'est terminé, sur la terre d'Isidore Gauthier, frère de Samuel, empiète sur la grange et menace la maison, qui a été sans retard évacuée par les habitants.

En arrivant sur le cap, on recule épouvanté à l'aspect de l'incroyable profondeur de l'abîme creusé sous ses pas et qu'on était à cent lieues de soupçonner. Placé à deux ou trois pieds du sol le voyageur ne peut apercevoir la greve qu'à six ou sept arpents. S'il fait un pas, il est saisi d'effroi, car ce n'est qu'alors qu'il constate la hauteur du précipice creusé à ses pieds.

Deux sucreries entières ont disparu et chose étrange, à l'endroit précis où on voyait naguère une montagne, il s'est formé un trou qui prend les proportions d'un abîme. D'un autre côté, une montagne de plus de cent pieds de hauteur a remplacé un ravin gigantesque à deux pas de l'endroit où se trouvait la chute Hill, et cette montagne est couverte d'une forêt de conifères disposés le plus capricieusement du monde. Elle forme îlot entre deux bras de mer qui ont soudain surgi après la catastrophe et dont les eaux coulent maintenant avec la plus parfaite tranquillité pour se rejoindre à l'endroit appelé "la queue de la poêle." Un peu au nord, une chute tombe tumultueusement sur la grève et alimente un ruisseau qui vient grossir les eaux de la Sainte-Anne. Cette chute n'a jamais existé avant l'éboulement et elle a une hauteur d'au moins 100 pieds. On voit de loin l'écume des eaux de cette cataracte.

FIN D'UNE GREVE.

Les Grevistes des Washington Mills Reprennent l'Ouvrage.

Lawrence, 7 mai—Plusieurs centaines d'employés dans les fabriques Washington, qui étaient en grève depuis 12 semaines, sont de nouveau à l'ouvrage dans leurs fabriques aujourd'hui, la grève ayant été déclarée terminée samedi.

L'agent Chapman dit que les instigateurs de cette grève ne seront pas repris; il espère que tout l'établissement fonctionnera au complet vers la fin de la semaine.

SOYEZ GAIS!

Voulez-vous vous bien porter? Soyez gais. C'est la Faculté qui nous l'enseigne.

Nous ne sommes plus, il est vrai, au temps où Démocrite guérissait les coliques néphrétiques avec un air de flûte. En revanche, le professeur Foussagrives déclare que la gaieté est "le levier le plus puissant de la santé". Tissot raconte avoir guéri des enfants scrofuleux, rien qu'en les chatouillant pour les faire rire. Dumont de Monteux cite le cas d'un malade atteint d'une fièvre intermittente qui rit tellement au *Mariage de Figaro* que sa fièvre disparut subitement. Richeraud a vu se vider, au cours d'un accès de fou-rire, le contenu d'un abcès..

Enfin, tous les praticiens enseignent que, dans la bronchite et dans la pleurésie, le rire imprime à la poitrine des secousses utiles qui favorisent les excrétions.

UN SUICIDE.

Un Suedois se Noie Deliberement.

Boston, 8 mai.—Un homme qu'on suppose être un suédois nommé Johnson, un tailleur de pierre de Rutland, Vt., s'est suicidé à East Boston, ce matin, en se jetant à la mer ou il s'est noyé. On dit qu'il a récemment expédié une lettre à une personne demeurant dans un autre Etat, en se servant d'un vieux timbre-poste dont il avait effacé la marque. La lettre lui fut renvoyée avec une réprimande des autorités, lui enjoignant de ne plus recommencer. Il remplaça le mauvais timbre par un nouveau, et remit sa lettre à la poste.

Quelques-uns de ses compagnons lui dirent en riant qu'il avait commis un délit pour lequel il était passible de la pendaison. Il quitta Rutland hier matin et se rendit chez une parente à East Boston, à qui il raconta ses troubles, il lui demanda aussi la permission de passer la nuit dans sa maison, prétendant qu'il n'avait plus d'argent.

Vers les 5 heures du matin il se leva, s'habilla, se rendit sur le rivage de la mer, et marcha délibérement dans les eaux jusque pardessus la tête.

Une heure plus tard la marée entraina son corps jusque sur le rivage. Johnson était âgé d'environ 25 ans.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation. L'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

H. COSTELLO & CO.,

Vins, Liqueurs, &c., 154 Beach, Boston.

Vins de raisin directs de Californie; Vins Claret et Rouge de 75c. à $2 le gallon; Vins de Porto et Sherry

BON MARCHE.

MARCHANDISES LAVABLES

5000 verges de marchandises lavables, comprenant Percales Audine, Drap Ashkirk, Sea Inlands, Windsor Steel Rims, etc., fond pâle et foncé, dessiné et barré, nouveaux patrons du printemps, toujours vendues à 12½c.

7 1-2c la verge.

INDIENNES, 2 caisses d'indiennes Central Park, 1 caisse de Volunteer, marchandises standard toutes parfaites, nouvelles et attrayantes, styles du printemps à

3 3-8c la verge.

Les marchandises d'été en étoffes à robes lavables se vendent rapidement, maintenant les plus remarquables peuvent être mentionnées, les Dimities dessinées et barrées, Jaconets en dentelle noirs et de couleurs, Cronets, La France Piqué, L'aisés, Organdies, Zéphir Cristal, Princess Duck, beaux effets en drap Cristal dans toutes les couleurs d'été, prix de

8 a 28c la verge.

GINGHAMS, Nous montrons toutes des lignes populaires en Ginghams, manufactures étrangères et domestiques Anglaises, Ecossaisses, Francaises et Americaines, dans tous les styles et dans tous les prix de

4 1-2 a 25c la verge.

DRAP BATISTE, 50 pieces beaux patrons, variété immense de styles, prix ordinaire 12 1-2c à

8c la verge.

SATINES, Un job lot de Satines fond bleu et noir avec petits dessins, prix regulier 12 1-2c, à

6 1-2c la verge.

SATINES, 1 caisse de Satines pâles et foncés, dra pimporté, prix ordinaire 19c, à

9c la verge.

SATINES FRANCAIS, 100 pièces, prix régulier 25c, à

10c la verge.

BARGAINS EN CHAPEAUX.

326 doz de chapeaux de Dames Demoiselles et d'Enfants en unis et de fantaisie blancs, noirs et de couleurs centaines de formes toutes désirables, les prix réguliers, sont 75c à $1.25 notre prix

25c. chaque.

260 doz de chapeaux de paille de Dames en d'Enfants braids unis et de combinaison couleurs pâles et foncées, plus de 50 styles, vendus regulierement à $1.39 à $1.98, notre prix

49c. chaque.

34 doz de Bonnettes de fantaisie en combinaison de couleur et pa l'es melangées en variété immence de formes, prix régulier de $1.00 $1.50, Pour cette vente

25c. chaque.

5 caisses de Chapeaux de Matelots pour enfants, brun et marin, bien garnis,

15c. chaque.

14 caisses de Chapeaux d'Enfants garnis en braids unis et de fantaisie, et en rubans de satin,

49c. chaque.

75 doz. de Chapeaux de Paille de dames, en braid de fantaisie, prix régulier 49c.,

9c. chaque.

Dept. des Toiles.

COUVRE-PIEDS. Une caisse de Couvre-pieds au Crochet, patrons Marseilles, grandeur 10x4, prix ordinaires 69 et 75c.,

Pour cette Semaine 50c.

ESSUIE-MAINS. 50 doz. d'essuie-mains Brun Terry, grandeur 24x50 pouces,

12 1-2c. chaque.

100 doz. d'Essuie-mains Brun Terry, pesanteur et grandeur extra 24x50,

19c. chaque.

86 doz. Essuie-Mains Damask frange nouée, importées pour vendre 25c. chaque; Pour cette semaine nous les vendrons

2 pour 25c.

Bargains dans les Fleurs.

20 grosses de Sprays valant 15c., pour cette vente.

5c. chaque

15 grosses Sprays valant 20c. en paquets, et couronnes en œillet bleu, rouge, saumon, jaune et blanc, pour cette vente

9c chaque.

54 doz. de Roses en paquets, Couronnes Buttercup, fleurs assorties, prix régulier 25 et 35c., pour cette vente

14c. chaque.

59 doz de Fleurs de fantaisie, 12 roses dans un paquet, couronnes, montures, prix 37 et 45c., pour cette vente

19c. chaque.

164 doz. les meilleures jamais offertes; Roses Soie et Velours, Couronnes finies en velours, belles montures, de toutes couleurs, prix régulier 49 à 98c., pour cette vente

25c. chaque.

121 doz. comprenant des centaines de fleurs de $1.00 et $1.25, Roses Soie et Velours

49c chaque.

3 doz. de fleurs importées de qualité supérieure, vendues à $1.75,

98c. chaque.

Aussi durant cette vente nous offrirons des valeurs égales de 69 et 75c. à $1.98.

DEPT. DES MEUBLES.

Portieres en Chenille.

50 paires de portières en belle Chenille valant $4.00,

$2.47 la paire.

50 paires de Portières en Chenille pesante valant $5,

$2.98 la paire.

RIDEAUX EN FRILLE.

100 paires de Rideaux Frilles en mousseline par petits points et dessins, valant $3.00,

$2.50 la paire.

RIDEAUX EN DENTELLE.

67 paires Nothingham, 3 verges de long, valant $1,

69c la paire.

F. G. MITCHELL & CO.,

Nos. 151 a 165 rue Merrimack et 13 et 15 rue Kirk

Employés de langue française — M. Chs. Ouimette, Mesdemoiselles V. Montplaisir, Emma Lanoue, Yvonne Montmarquet, Annie Ogg, Eugénie Montplaisir, Emma Labonne, Alice Brouillette, M.-L. Charette, R. Provost, M. Brealt, A. Larue, C. Lapham.

NOTES LOCALES.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

Le Révd Pere Emard, est revenu des diverses retraites qu'il vient de prêcher dans les environs.

J. S. Marion, photographe ne renom, est passé maitre en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

La ville de Lowell a envoyé $28,990 à l'Etat pour sa part dans les recettes provenant des licences pour la vente des spiritueux.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

Pour faire nettoyer et teindre vos plumes Fred Varin, 258 rue Merrimack est la seule place où vous aurez pleine et entière satisfaction.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Le nouveau maitre de poste Pearson a reçu sa commission signée par le président Cleveland et le maitre de poste général Bissell.

Des voleurs ont penétré avec effraction dans le magasin d'Ellis & Yates, dans l'édifice Parker, sur la rue Bridge, lundi soir, et ils ont volé $2 dans la caisse et une boite remplie de mouchoirs de soie.

Pourquoi hésiter pour acheter vos nouveautés de toutes sortes et tout ce qui est utile aux familles? En allant au Bon Marché, vous y trouverez toutes les marchandises convenables aux plus bas prix de la ville.

Nous avons eu le plaisir de serrer la main de M. L. W. A. Proulx, de Montréal, P. Q. M. Proulx est ici par affaires et doit visiter plusieurs centres importants de la Nouvelle Angleterre. Nous lui souhaitons un sejour agréable.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville, R. I.

Le détective des corporations Noyes a arrêté lundi un nommé John Hennessey accusé du vol d'un habit appartenant à William Martin, dans la pension Brogan, corporation du Lawrence. Ce vol a été commis en juin, et l'effronté voleur avait réussi jusqu'à ce jour à dépister la police.

Par ce temps de stagnation industrielle, bon nombre de nos compatriotes ont, sans doute, songé à retourner s'établir sur une terre au Canada. Entre toutes les parties de la patrie canadienne, les Cantons de l'Est se recommandent spécialement aux agriculteurs, pour la fertilité du sol, la richesse des forêts, la salubrité du climat et l'excellence des eaux. A ceux qui seraient tentés de s'établir dans ces parages, nous conseillons de s'adresser à M. J. H. Gendrons à Sherbrooke, qui leur donnera tous les renseignements désirables, au sujet de propriétés de premier choix, qu'il offre en vente en d'excellentes conditions.

Joueurs de Balle.

Le jeu de base-ball semble être dans son fort cette année. Nos compatriotes ont formé plusieurs clubs et le plus grand enthousiasme semble être porté de ce côté.

Samedi après-midi, le club du West Ends a défait le club de Joseph Dube par une série de 24 à 8 points.

Durant la partie le jeu de MM. O. Blais et A. Berthiaume a été très admiré. Ce dernier en était à son début derrière le carreau. Joseph Vendette a aussi fait des coups spendides dans le champ, et les West Ends ont été très forts au bâton.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussélures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclarcit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass.

Propriétaires du Dr Delisle's Kinin Compound.

Mauvaise Chute.

Samedi soir, M. Napoléon Barrioux, résidant rue Market, s'amusait sur une balançoire avec un de ses amis lorsqu'il perdit l'équilibre et en tombant il s'infligea de graves blessures au cou et aux bras.

Tentative de Vol.

Dimanche soir vers 9 heures, des voleurs ont essayé à s'introduire dans la résidence de M. Ambroise Vigeant, de la rue Moody. Mde Vigeant, soupçonnant quelque chose de louche, fit le guet et les voleurs, se voyant surpris, détalèrent avant d'avoir eu le temps de s'emparer de quoi que ce soit.

26eme Anniversaire.

Dimanche, on fêtait à l'église St Joseph le 26ème anniversaire de la première messe chantée en cette église. Pour la circonstance un chœur nombreux, accompagné par un orchestre, rendit la messe *Pro Pace* de Von la Hache, sous la direction de M. A. N. Duval. Le temple avait été richement décoré et illuminé pour la circonstance.

Le Révd Père D. N Forget, O. M. I., célébrait. Pendant une heure, le Révd Père Garin retraça tout ce qui avait été fait dans la paroisse St Joseph depuis la date de la fondation. Toutes les cérémonies ont été très imposantes.

La Guerre Continue.

La guerre qui s'est déclarée il y a quelques jours entre certains Grecs et Canadiens continue de plus belle. Tous les jours depuis la semaine dernière des rencontres ont lieu et chaque fois il y a effusion de sang. Ces bagarres ont lieu ordinairement à la sortie des manufactures Tremont et Suffolk. Celle qui s'est déclarée lundi midi à cet endroit dénote que les combattants s'en veulent à la mort, ce qui arrivera probablement avant longtemps si les autorités ne mettent pas fin à ces choses.

Les officiers Provencher et Breault ont trouvé dimanche sur un de ces Grecs un grand ciseau à froid qui peut assommer un homme d'un seul coup.

Presentation de Cadeaux.

M. et Mde Alfred Raymond, qui habitent le No 19 Deuxième rue, ont été agréablement surpris samedi soir par leurs amis qui se réunirent dans leur demeure pour leur témoigner leur estime d'une maniere tangible.

Une trentaine de couples étaient présents, et M. et Mde Joseph Desmarais, au nom des amis, présentèrent à M. et Mde Raymond un tapis ciré et un service en argent.

Le reste de la soirée se passa à faire du chant, de la musique et de la danse.

De succulents rafraîchissements ont été servis, et la séparation s'est faite vers minuit.

Nos félicitations.

Ou Sont les Tortues?

Plusieurs vols de tortues ont été commis en cette ville depuis quelques jours. Les victimes ont beau chercher de tous côtés, elles ne peuvent trouver les véritables coupables qui sont, croyons-nous, bien connus. Depuis ces vols de magnifiques soupers ont été gâtés, et à qui la faute?

Association Catholique!

M. P. L. Denault présidait mardi l'assemblée de l'Association Catholique. M. H. Daigle agissait comme secrétaire. De nombreuses affaires de routine ont été bâclées. Tous les changements à la constitution et aux règlements ont été adoptés et la société aura une nouvelle constitution sous peu.

Le comité chargé d'organiser la soirée du 3 juin prochain à rapporté qu'il y avait avancement. La société a accepté à l'unanimité le costume suivant: habit noir, chapeau de soie, cravate et gants blancs. De nouvelles insignes seront confectionnées pour la sortie.

L'invitation envoyée par le Cercle Montcalm, de Nashua, pour assister à la soirée qui aura lieu le 17 courant, a été acceptée et une délégation de quatre officiers sera présente.

Trois nouveaux membres ont été admis à cette séance.

Doubles Noces.

Mardi soir, à 7 heures, au presbytère des RR. PP. Oblats, M. Hermès Duval unissait ses jours à ceux de Mlle Elisabeth Bellemare.

A la même cérémonie M. Edmond Bellemare s'unissait pour la vie à Mlle Eugénie Pratte.

Le Révd Père Forget fit prononcer le *oui* conjugal aux nouveaux époux.

Les témoins étaient MM. David Vincent et Alfred Pratte. Le souper de noces a été servi à la résidence de M. Pratte de Centralville.

Police! Police!

Vers 10.30 hrs., mardi soir, le quartier de la rue Cabot à la hauteur de la rue Merrimack était reveillé en sursaut par les cris police! police! entonnés à pleins poumons. En moins d'une minute, des centaines de curieux étaient sur pied pour voir ce qui se passait. On crut pour un instant qu'il s'agissait encore d'une bagarre entre grecs et canadiens.

Heureusement il n'en était rien. Voici l'affaire: Un canadien d'une quarantaine d'années, ne parlant pas un mot d'anglais, descendait la rue Cabot lorsqu'il fut frappé en pleine figure par un individu qui, son coup fait, prit les jambes à son cou et déguerpit.

La police arriva et celui qui venait d'éveiller tout le voisinage fut envoyé chez lui par les officiers de la paix sans autre forme de procès.

Lettres Non-Reclamees.

Semaine finissant le 5 mai 1894.

FEMMES.

Boucher, Julien A. Rég.
Couillard, Alice
Denos, Mrs Alfred
Fournier, Delle Amanda
Guelleriette, Rosanna
Lauren, Mary
Lemay, Mde Mary
Léger, Célina
Ouellette, Mary
Robert, Delle Nelley
St Martin, Nettie
Tétreault, Mde Malvina

HOMMES.

Blanchette, Louis
Brault, Louis
Beauliens, D.
Désautels, Louis
Lanuette, T. J.
Latendresse, Almace
Pouier, Joseph
Préville, Joseph
Pelletier, Thomas
Pagé, Eugène
Paquette, Louis
Roy, Pierre
Rivet, Joseph

Comment expliquer que tout se conserve sur la glace excepté l'amour?

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux,)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6.50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

NOS EDILES.

Le Maire Pickman ne Veut pas de Concerts en Plein Air.

Les deux branches de notre gouvernement municipal ont tenu chacune une assemblée mardi, celle du bureau des échevins étant spéciale.

BUREAU DES ECHEVINS.

Tous les membres étaient présents, à l'exception de l'échevin Dickinson. Le maire Pickman a présidé.

Edward Cawley a présenté une requête demandant une lampe électrique sur la rue Perry.

M. F. Wood demande un égout sur l'avenue Whitney. Ces requêtes, ainsi que plusieurs autres de moindre importance, ont été référées aux divers comités.

REQUETES POUR LICENCE.

Mde Purcell, une licence pour la Faragut House; Arthur M. Brown, licence de pharmacien au No. 445 rue Gorham; John H. Clark, permission de transporter sa licence de 1ère et de 4ème classe du No. 718 rue Lawrence au No 559 rue Market; J. T. Burns, pour transporter sa licence du No. 255 Adams au No. 509 Market; Frank Barnard, pour transporter sa licence du No. 102 Summer à la rue South; Henry McAlvin, pour transporter sa licence du No. 75 West Third au No. 685 Lakeview avenue; Edward T. Twohy, pour transporter sa licence du No. 154 Market à la rue South; W. P. Foye, pour transporter sa licence du No. 173 Tremont aux Nos. 55 et 57 Lakeview avenue.

Une lettre de protestation fut reçue de la part des personnes demeurant aux environs du coin des rues Moody et Suffolk, contre les translation d'une licence en cet endroit.

GARDIENS DE LA PAIX.

Les gardiens de la paix suivants, qui étaient des substituts, ont été promus à un poste dans la force régulière: Hugh Maguire, Bartholemew Ryan, Edward T. Swan, Martin Mahar, Bartholemew Kane, David H. Hogan.

John Breen a été confirmé dans le poste de gardien de la paix spécial pour les Oaklands.

LE CONSEIL.

Tous les membres étaient présents, à l'exception du conseiller Kilpartrick. Le président Sparks occupait le fauteuil.

La résolution pour un emprunt de $21,000: $10,000 pour élargir la station des pompes de la rue Gorham, $5,000 pour la salle de quartier de la rue Fletcher et $6000 pour réparer la ferme municipale, que les échevins ont amendée en enlevant les deux premières clauses, fut de nouveau discutée par les conseillers.

Le conseiller Custy parla en faveur de la résolution telle qu'elle était avant d'être amendée. Plusieurs autres conseillers firent des remarques, puis le conseil vota en faveur de ces emprunts par un vote de 17 contre 6.

Ensuite fut lue une lettre du maire Pickman apposant son véto sur la résolution appropriant une certaine somme pour des concerts en plein air. Le maire prétend que les temps sont trop durs, l'argent trop rare pour permettre à la municipalité une semblable dépense.

Après quelques débats, le conseil se déclara en faveur du véto du maire. Par conséquent, il n'y aura pas de concerts en plein air cet été.

GRAVE ACCIDENT.

Joseph Doyle se Fait Couper les Doigts.

Joseph Doyle, un employé de John P. Quinn, le marchand de bois de la rue Congress, eut le malheur de se faire atteindre la main gauche par une grande scie qu'il faisait fonctionner, mardi midi. Son pouce fut tranché complètement, et tous ses autres doigts ont été sciés presque de part en part.

Le blessé fut transporté à l'hôpital St John, où ses blessures furent pansées.

Les internes de l'hôpital espèrent lui sauver la main.

Doyle demeure sur Madison Place.

L'Etat de John Moran.

La victime de l'attentat de dimanche sur la Lakeview avenue, John Moran, qui a été transporté à l'hôpital St Jean, s'améliore quelque peu, et les médecins croient pouvoir le sauver.

Comme a Vingt Ans.

Certains de nos jeunes canadiens et canadiennes ont passé mardi soir plusieurs quarts d'heures comme on en passe qu'une seule fois dans la vie. Il s'agissait de fêter les vingt printemps d'une amie dévouée, et pour la circonstance une joyeuse fête de famille avait été organisée. Vers huit heures les invités commencèrent à envahir la résidence de Mlle Marie-Anne Lemerise, au coin des rues Moody et Austin. Elle était la héroïne de la fête et ne se doutait guère de ce qui allait se passer.

Une fois tous réunis au salon on entoura de Mlle Lemerise et son frère Louis Lemerise lui présenta une splendide adresse écrite de main de maître qui fut reçue par des salves d'applaudissements.

Afin de donner une expression plus tangible à la réunion, Mlle Félicié Schiller fit don à Mlle Lemerise, au nom des invités, d'une magnifique montre et chaîne en or qu'elle conservera longtemps en mémoire de ce bel anniversaire.

D'autres amies couronnèrent la héroïne de la soirée avec vingt roses blanches représentant les années de sa vie.

La présentation des cadeaux finie, les remerciements accomplis, tous se dispersèrent dans les différents appartements et le chant, la musique et les rafraîchissements furent à l'ordre du jour. Chacun s'en donna à qui mieux mieux.

Parmi les musiciens et musiciennes qui ont pris part à la soirée on remarquait MM Bissette, Daigle, Lemerise, J O Lepage et Mlles Blondin, Chaveau, Crépeau, Schiller, etc. Tous chantèrent comme à vingt ans, et ce n'est qu'à une heure avancée que tous se séparèrent après avoir souhaité à Mlle Marie Anne Lemerise de longs et heureux jours.

Cour de Police.

Plusieurs causes ont été réglées par le juge Hadley, hier matin. Il imposa les sentences suivantes:

Daniel W. Kelley, Thomas Burke, Jeremish Murry, Fred S. Thissell, James J Kelley et Charles F. Nowood, une amende de $3 pour ivrognerie.

John J. Smith, pour s'être enivré trop souvent, passera 3 mois à la maison d'industrie.

Albert Sharpley a obtenu 24 heures pour retourner à Providence, R. I.

Edwidge Marceau, une femme accusée d'ivrognerie habituelle, était trop malade pour comparaître aujourd'hui et sa cause a été remise à demain matin.

James Hennessey et Ellen Kane étaient accusés de "liquor nuisance" et leurs causes furent remises à mercredi prochain.

Wm. Shanley, Daniel Carroll, Michael Shanley et Mathew Shuners, quatre jeunes gens accusés d'avoir battu un homme du nom de Thos. J. McDonald, ont eu leurs causes remises à vendredi, prochain.

James A. Burton a été trouvé coupable de vol et d'ivrognerie et fut condamné à 4 mois de prison.

Henry S. Monahan a été trouvé coupable de refuser de pourvoir aux besoins de sa famille et fut condamné à une amende de $20 Il dit au juge qu'il aurait aussi bien fait de mettre l'amende à $1000, parce qu'il ne pouvait pas plus payer $20 que $1000. Il passera quelque temps en prison pour gagner son amende.

UN AUTRE TREMBLEMENT.

Athènes, 8 mai—Une forte secousse de tremblement de terre a été ressenti à Atlanta, hier matin. Le fort de Cholcio a été très endommagé, et plusieurs édifices dans la ville ont été mis en pièces. A Athènes la secousse a été aussi très forte.

Scandale a Haverhill.

Haverhill, 8 mai.—Le scandale à propos de l'octroi des licences qui a causé tant d'émoi à Haverhill depuis que le "big four" du bureau des échevins s'est réuni en session secrète pour accorder des licences à ses préférés, ce scandale, disons-nous, a assumé un caractère des plus graves hier soir, quand 50 hommes ont été requis de se présenter devant le grand jury à Salem, mercredi, pour rendre témoignage sur ce qu'ils savent concernant cette affaire louche.

LES MINEURS.

Face a Face Avec le Spectre de la Faim.

Peoria, Ill., 8 mai—Les mineurs en grève du comté de Peoria sont maintenant face à face avec le spectre terrifiant de la faim. Plusieurs d'entre eux, spécialement ceux qui ont des familles à supporter, sont sans le sou et manquent absolument des nécessités de la vie. On en compte même un bon nombre qui n'ont plus de nourriture.

Un appel sera fait au peuple de Peoria leur demandant de contribuer généreusement au fonds de secours en faveur de ces pauvres gens.

Tous les célibataires ne recevront pas d'aide; ils devront laisser l'argent qu'on recueillera pour ceux qui ont des familles à faire vivre.

Les employés dans la mine Collier, qui se sont mis en grève vendredi, ont repris l'ouvrage hier.

MORT DANS UN ETANG.

La Fin Tragique de la Vie d'Edward Watson.

Un Coup Porté a la Figure Causa la Mort.

Providence, 7 mai—La ville de Westerly, dans le sud-ouest du petit Etat du Rhode Island, et la population de North Stonington, Conn., sont dans un état d'excitation à nul autre pareil depuis la découverte d'un cadavre qui indique assez clairement qu'un meurtre brutal a été commis.

Le corps mutilé d'Edward Watson a été retiré de l'étang nommé Lantern Hill, et George Gardiner, un vieil ami du défunt, est soupçonné de connaître dans tous ses détails l'histoire de la mort tragique de cet homme.

La figure de la victime porte une affreuse entaille, et un chareau a été trouvé dans un parc à vaches, près de l'étang, où des empreintes de chaussures d'hommes sont visibles, ce qui indique qu'une lutte a dû avoir lieu en cet endroit entre la victime et son assaillant.

Aussitôt après la lugubre découverte qui a été faite par un jeune garçon allant à la pêche, les autorités furent averties et une enquête fut ouverte.

Le corps fut reconnu pour celui d'Edward Watson, un mets. Il était bien connu à Westerly et dans les villes avoisinantes, ainsi que George Gardiner, son ami, avec lequel il fut rencontré pour la dernière fois vivant.

C'est clair que Watson a été assassiné et qu'il était mort lorsqu'il fut jeté dans l'étang.

GARDINER EST ARRÊTÉ.

Les autorités ont placé George Gardiner, l'ami de la victime, en état d'arrestation. Il paraîtrait que Gardiner, avant la découverte du corps, se laissa aller au bavardage et fit des révélations qui, maintenant, le font soupçonner d'être l'auteur du crime.

La maison la plus rapprochée de l'étang Lantern Hill est celle habitée par Lucy Frink, une femme qui vit d'une façon mystérieuse.

La femme Frink a avoué que les deux nuits avant la tragédie, la victime et Gardiner les avaient passées chez elle, et qu'ils faisaient la fête.

IL Y A UNE FEMME.

Il paraîtrait que les deux hommes aimaient la femme Frink, ce qui avait refroidi leur amitié, et qu'ils se prirent de querelle, avec le résultat que l'on sait.

Voici comment Lucy Frink a raconté les choses: "Il n'était pas tard samedi soir lorsque Gardiner dit à Watson qu'il n'y avait plus de boisson dans la maison et qu'il ferait mieux de s'en retourner.

"Watson se mit à rire et lui répondit: Georgie, tu n'aimes pas Lucy de la manière que je l'aime et elle m'a dit souvent qu'elle me préferait à toi.

"Gardiner devint furieux et il lança des insultes à la figure de son rival. A la fin, Gardiner s'approcha de moi et il s'écria en montrant le poing: Watson il va te falloir me passer sur le corps pour m'enlever l'affection de celle que j'aime.

"Dans le temps je ne portai pas beaucoup d'attention à la chose. Plus tard, quand l'accord eut l'air d'être rétabli entre les deux hommes, ils partirent ensemble.

"Ils ont dû se quereller le long de la route."

Voilà l'histoire que raconte cette femme. Gardiner nie avoir commis le crime.

L'enquête se continue.

Nouvelles Generales.

Wellsburg, Va., 7 mai.—Les mineurs de ce district sont tous entrés dans les rangs des grévistes, ce qui va faire fermer plusieurs fabriques, employant 2000 hommes.

A Central City la verrerie a déjà fermé à cause de la famine de charbon.

Des Moines, Iowa, 7 mai—A une assemblée des chefs ouvriers tenue ici, le Grand Maître Ouvrier Sovereign, qui était présent, a demandé qu'un appel soit fait aux Chevaliers du Travail des Etats Unis et du Canada, pour que chaque membre fournisse un dollar, afin de venir en aide à Kelley, le chef d'une armée industrielle qui est maintenant rendue en cette ville.

Les chefs ouvriers se sont déclarés en faveur d'un tel plan.

Washington, 7 mai—Le sénateur Allen, un populiste du Nebraska qui travaille en faveur de Coxey et de son armée, introduisit au sénat une résolution concernant la démonstration des sans-travail le 1er mai. Il est dit dans cette résolution que Coxey Browne et Jones ont été assaillis par la police sur les terrains du Capitole et il est demandé qu'un comité composé de cinq sénateurs soit nommé pour faire une enquête à ce sujet, et prendre en suite les moyens d'empêcher la répétition de semblables choses.

Les débat sur le sujet ont été renvoyés à demain.

Rome, 7 mai—Une effroyable tragédie dans le *high life* a eu lieu chez un homme occupant une position très élevée dans le service public d'Italie.

Un jeune homme du nom de Venzi, appartenant à l'une des familles les plus aristocratiques de Rome, se rendait chez Signor Liberatti dont la fille, Mlle Giorinda, lui avait été promise en mariage. Comme la jeune fille d'un beauté remarquable s'avançait pour lui souhaiter la bienvenue, Venzi sortit de sa poche un revolver et tira deux coups de revolver sur sa fiancée qui tomba sur le plancher et ne tarda pas à rendre le dernier soupir.

Venzi se fit alors sauter le caisson d'un coup de feu; il mourut instantanément.

On suppose que c'est la jalousie qui est la cause de la tragédie.

Il vient de se créer en Australie une vaste entreprise.

L'établissement, appelé *Matrimonium*, est divisé en deux salles séparées; dans l'une d'elles sont les portraits des femmes à marier; dans l'autre celle des hommes qui aspirent à sortir du celibat.

Les hommes seuls entrent dans la salle des femmes, et dans celle des hommes les femmes seules sont admises.

Chaque portrait porte un numero d'ordre correspondant à un dossier qui contient les renseignements relatifs aux individus et les papiers nécessaires aux formation du mariage.

Quand, grâce à différentes petites négociations, on est arrivé à constater que deux numéros se conviennent, on les unit sans qu'ils aient à se préoccuper de quoi que ce soit, l'administration se chargeant de toutes démarches et du repas de noces.

St Joseph, Mo., 7 mai.—La police est aux abois à cause de l'enlèvement de plusieurs enfants de cette ville, ce qui donne à penser qu'une bande de malfaiteurs est à l'œuvre dans cette localité.

En sus de la disparition mystérieuse de W. H. Harrison, un agent de commerce, et de deux petite filles, on rapporte la disparition de trois autres jeunes enfants.

Samedi après-midi, les deux petites filles d'une dame Gray allèrent cueillir des fruits dans un bois des environs, et à a tombée de la nuit n'étant pas revenues, les parents devinrent très alarmés et ils firent opérer des recherches qui restèrent infructueuses.

Un autre enfant est aussi disparu. Tous ces enfants sont âgés de moins de 12 ans.

Ce qui est étrange, c'est que ces disparitions arrivent toutes en plein jour. Les parents sont tellement alarmés qu'ils ne perdent plus de vue leurs enfants.

New York, 7 mai—George Griffiths, qui est en train de faire le tour du monde dans l'espoir de battre le meilleur record connu, est arrivé ici ce soir. Il arrivait directement de Montréal.

M. Griffiths est le type de l'Anglais: grand, élancé; il porte même le mackintosh carreauté et a la barbe longue.

Il partit de Londres à 11 heures, le 12 mars. Il se rendit à Paris, puis à Rome, à Naples, et passant par le canal de Suez, il atteignit Colombo, Cylon, Singapore, Hong Kong, Yokohama, Victoria et Vancouver. Il débarqua en ce dernier endroit il y a quatre jours. Le chemin de fer l'amena à Montréal, puis à New York.

Quand il arriva en cette ville, il y avait 57 jours et 9 heures que Griffiths était en voyage. Il partira demain matin sur le steamer Trave. Il espère arriver à Londres vers midi mercredi de la semaine prochaine; il aura alors réussi à faire le tour du monde en 64 jours, surpassant de quatre jours le meilleur record connu, c'est-à-dire George Francis Train qui a pris 68 jours pour faire le trajet.

LES "TRAMPS"

En Train d'Envahir Washington.

Washington, 8 mai — Nous lisons dans une feuille de cette ville: "C'est une affaire réglée que la bande d'oisifs qui campe maintenant en cette ville doit être dispersée ou qu'il y aura du trouble. Le nombre de ces désœuvrés augmente rapidement.

"Aucune nouvelle armée n'est venue rejoindre la bande de Coxey, mais chaque jour des vagabonds arrivent de tous côtés pour en faire partie. Mardi dernier l'armée de Coxey comptait 336 hommes et hier elle s'était accru jusqu'à 527 hommes, et ce soir il y aura au moins 700 sans-travail dans le camp.

"Les "tramps" arrivent en cette ville par bandes deux ou de trois. Les policemen de planton aux limites de la ville rapportent à chaque heure le passage de vagabonds qui demandent à connaître la direction pour se rendre au camp de Coxey.

"Trois des membres de l'armée du général Galvin sont arrivés hier en cette ville. Ce sont des éclaireurs envoyés par le général; ils se sont rendus droit à la Maison Blanche, où ils ont demandé la permission d'entrer. Comme leur apparence ne plaidait pas en leur faveur, on n'aquiesça pas à leur demande, et ils partirent en disant que l'armee de Galvin devra arriver ici dans quelques jours.

"Les commissaires du district commencent à comprendre qu'ils doivent agir. Plusieurs plans ont ont été pris sous considération, dont le plus acceptable est celui de faire condamner le camp par le bureau d'hygiène. Par ce moyen l'armée devra se disperser, sinon la police la forcera à quitter la ville et on ne lui permettra pas d'ouvrir un autre camp ailleurs.

"Des ordres seront donnés à la police de mettre en force les lois sur le vagabondage, et toute personne arrêtée pour avoir mendié sera envoyée en prison.

UN CRIME

La Mort Tragique d'une Pauvre Femme.

Harrisburg, Ill., 8 mai—Mde Job Mitchell, l'épouse d'un citoyen éminent d'Independence, à 6 milles de cette ville, est morte hier des suites, dit-on, d'une dose de poison qui lui a été administrée par son mari.

Mitchell fit la garde armé d'un fusil auprès du lit de la malheureuse, afin d'empêcher qu'on vint à son secours.

Plus tard ce misérable mari tenta de se pendre, mais les voisins arrivèrent à temps pour l'empêcher de mettre son projet à exécution.

Le couple n'était marié que depuis deux semaines, et l'on s'attend à de terribles révélations.

CONTRE BRECKINRIDGE.

Lexington, Ky., 8 mai—Il est rumeur ici qu'une délégation de démocrates se rendra bientôt auprès du colonel Breckinridge et lui demandera de se retirer de l'arène pour la nomination Congressionnelle.

Union St Joseph de Salem, Mass.

L'élection semi-annuelle des officiers de cette jeune et florissante société a eu lieu le 26 avril dernier avec le résultat suivant:

Napoléon Thibault, président, réélu; P. Nicostrade Chouinard, vice-président, réélu; J. N. Arthur Beaudry, sec. arch., réélu; Gélase Blaquière, asst. sec. arch., réélu; Alexandre Louffre, sec. corr., réélu; Désiré Lemelin, trésorier, réélu; Arsène Dubé, coll. trés., réélu; Louis Lapointe, asst. coll. trés., élu; François Arpin, comm. ord., élu; André Desrochers, asst. comm. ord., réélu.

Par ordre,
ALEX. LOUFFRE,
Sec. Corr.

Le résultat financier, malgré la dureté des temps, a été très satisfaisant, et la société a en banque un joli montant pour faire face aux dépenses de ses membres malades.

Nos sinceres remerciements à messieurs les membres pour l'envoi d'une somme d'argent pour l'insertion de ce compte rendu.

Il faut au public un remède dont tout le monde puisse bénéficier. C'est là une des précieuses qualités qui distinguent le Dr Delisle's Kinium Compound $1.00 la bouteille. En vente chez les pharmaciens canadiens des Etats-Unis.

MONTMAGNY,

—La grande scierie de MM. Price et Frères, construite il y a tout au plus deux ans, a été complètement détruite par le feu, samedi pendant la nuit.

Les grandes réserves de bois préparées et les dépendances du moulin ont été réduites en cendres. Les pertes sont de $20,000.

C'est une perte très sensible pour la jolie petite ville de Montmagny.

HOTEL CANADIEN,

Aux Canadiens des environs de Boston.

Nous conseillons à nos lecteurs de visiter le superbe Hôtel de

John J. Johnson,

200 RUE FRIEND.

Toutes commandes seront expédiées promptement.

Liqueurs en Gros et en Detail.

Cigares de toutes sortes, &c.

Agent pour la vente des billets de chemin de fer de la Boston & Maine R. R. Co.

☞ Une visite est cordialement sollicitée.

FEUILLETON

87

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIE.

X

M. Hebert s'interrompit un instant pour regarder sa protégée et lire sur son visage les pensées qui pouvaient s'agiter en son esprit. Il avait pris un moyen détourné pour provoquer les confidences, si toutefois la jeune fille eût pu lui en faire. Mais Henriette se taisait, ne témoignant que d'une violente anxiéte, depuis qu'elle avait été mise au courant des preoccupations nouvelles du docteur, concernant l'aveugle. M. Hebert se decida donc à pousser plus loin cette façon d'interrogatoire :

Voyons, fit-il, depuis qu'elle vous a été rendue, Louise ne vous a t-elle plus parlé de son séjour chez les Frochard? Après la joie de vous retrouver ensemble, après les douces effusions, quand elle a été bien persuadée que, désormais, elle était à l'abri de tout danger, que nous veillions sur elle, vous avez dû, bien certainement, causer ensemble de tout ce que chacune de vous avait fait pendant les mois qui s'étaient écoulés depuis votre séparation?

Ah! monsieur, répondit Henriette avec un redoublement d'émotion, quand nous nous sommes retrouvées toutes les deux, lorsque ensuite, grâce à votre généreuse bonte, nous nous sommes senties à l'abri de dangers nouveaux, que pouvions nous raconter? Ni l'une ni l'autre ne voulait affliger sa sœur qui avait tant souffert de son absence!

Louise m'avait dit les épouvantables souffrances qu'on lui avait fait endurer. Lorsque j'abordais, toujours indirectement, ce sujet, la chère victime me fermait doucement la bouche par ces mots

"Pourquoi parler de ce qui n'est plus? J'ai cruellement souffert, ma sœur, mais j'ai tout oublié depuis que je t'ai, là près de moi, depuis que je sais que nous ne nous quitterons plus!"

Mon enfant, dit le docteur, je veux bien que notre amie ait voulu oublier son séjour chez l'odieuse Frochard et la scène sanglante à laquelle vous avez assisté toutes deux. Elle n'a pu la voir cette terrible scène, mais elle a entendu les cris de rage du misérable qui a succombé, les imprécations de la mere infâme qui assistait à cette lutte fratricide; elle a entendu les gémissements arrachés au malheureux blessé qui s'était fait votre défenseur.

M. Hébert interrompit un instant comme pour reprendre haleine, mais en réalité pour préparer en effet. Puis il reprit, toujours d'une voix paternelle :

Ne croyez-vous pas comme moi que tout en éloignant ces épouvantables souvenirs, Louise ait cependant conservé une vive impression du secours inespéré qu'elle avait trouve chez un infortuné jusque-là victime comme elle-même?

Pierre!

Elle vous a parlé de lui, je savais bien qu'elle ne l'a point oublié.

Elle m'en a parlé souvent, tous les jours même.

Avec un vif intérêt, n'est-il pas vrai?

Avec une profonde reconnaissance pour ce malheureux qui subissait pour elle des injures et des sévices. Ne supposez-vous pas que Louise aurait voulu donner à cet infortuné Pierre une preuve de sa reconnaissance?

Oh! bien certainement! Mais comment? Que pouvait la pauvre enfant?

Et levant les yeux sur le médecin :

L'unique espérance qu'elle aurait pu concevoir, monsieur, eût été de vous intéresser à ce malheureux garçon.

Le docteur dissimula sous un sourire l'impression qu'il éprouvait.

Vous croyez mon enfant, fit-il, que notre petite amie avait la pensée de s'adresser à moi?

Henriette, pendant quelques secondes, parut embarrassée. Mais, tout à coup, se laissant aller au sentiment qui l'animait, elle prononça avec ellusion :

A qui aurait-elle songé, sinon à notre bienfaiteur, lorsqu'il s'agissait d'obtenir une protection pour une infortuné? A quel autre pouvait-elle s'adresser lorsqu'il y avait une bonne action à accomplir? A qui, sinon à celui que nous avions trouvé si compatissant, si bon, si généreux? Ah! monsieur le docteur, je puis le dire avec bonheur, Louise a eu, un instant, la pensée de vous prier, de vous supplier, de... vous informer de ce qui avait pu arriver à Pierre. Mais elle a...

Elle a hésité? Elle n'a pas eu assez de confiance en moi pour me dire ce... qu'elle éprouvait...

On! non, monsieur, ce n'est pas cette pensée qui l'a retenue. Elle n'a pas osé. Nous vous avions déjà causé tant de peines, de soucis. Moi surtout!

Pauvre chères enfants, ne vous préoccupez pas ainsi du mal que vous prétendez m'avoir donné; le succès que j'ai obtenu me serait déjà une récompense bien suffisante, et j'ai, en outre, la joie de vous entendre me parler comme à un père et me témoigner une gratitude qui me touche jusqu'au fond du cœur.

Le docteur ne parvenait plus que très difficilement à dissimuler son émotion, Henriette, qui s'en était aperçue, baissait maintenant les yeux pour ne pas augmenter l'embarras qu'il éprouvait. Au bout d'un instant, M. Hébert reprit :

Mais nous voilà bien loin de notre sujet, je m'aperçois que nous avons quelque peu divagué, tous deux... Revenons.

A Louise?

Et à Pierre aussi, puisque... nous causions de ces deux jeunes gens que le hasard avait réunis, que la communauté du malheur avait rapprochés et qui se comprenaient si bien, comme de pauvres affligés qu'ils étaient l'un et l'autre.

L'excellent homme était complètement édifié sur les sentiments de reconnaissance que l'aveugle éprouvait pour le rémouleur, mais il n'était pas fâché d'apprendre par Henriette les confidences que celle-ci avait pu recevoir de son amie, à ce sujet :

Oui, fit-il avec une insistance dont l'intention échappa à sa jeune interlocutrice, oui, je crois que si notre chère petite aveugle recouvrait la vue et qu'elle pût se guider elle-même, un de ses premiers soins serait de retourner dans ce quartier perdu de la Bièvre, afin de s'informer du pauvre rémouleur.

Henriette avait fait un petit mouvement de surprise.

Ce que je vous dis là vous étonne, mon enfant, et j'en devine la cause, vous supposez, avec raison, que celle qui a tant souffert de la cruauté de la Frochard ne voudrait pas se retrouver en présence de l'odieuse mégère, même, pour s'informer de Pierre...

Vous avez devine ma pensée.

Eh, bien, je crois, moi, que Louise ne résisterait pas au désir de se rencontrer, ne fût-ce que pendant quelques instants, avec son ancien compagnon de misère, j'en suis intimement convaincu! D'abord, parce qu'elle n'aurait plus rien à redouter de la part de l'ignoble créature qui a abusé de sa cécité et l'a si indignement torturée, ensuite, parce... parce que notre amie se sentirait entraînée par une irrésistible impulsion.

Que supposez-vous donc, monsieur le docteur.

Louise ne tardera pas à vous donner l'explication de ma pensée.

Je ne vous comprends pas.

Je veux dire qu'elle saisira avec empressement toutes les occasions de vous parler de Pierre. Et si vous la poussez un peu, je gage qu'elle vous fera part de son ardent désir de s'assurer que le brave rémouleur ne l'a pas oubliée.

Mais elle en est bien persuadée, monsieur.

En vérité?

Elle m'a tout raconté, monsieur; ses conversations avec ce brave garçon, quand par hasard celui-ci, profitant de l'absence de la mégère, pouvait revenir dans le taudis où l'on enfermait ma bien-aimée Louise, et se hisser au haut de l'escalier qui conduisait dans le galetas où la pauvre chère enfant désespérait et perdait l'espoir de me retrouver jamais, appelant la mort! Louise m'a dit, poursuivait la jeune fille dont l'émotion grandissait à ses souvenirs douloureux, que Pierre lui parlait avec une tendre compassion, et elle s'apercevait bien qu'en parlant ainsi il retenait ses larmes; que tout en souhaitant qu'elle pût être arrachée par moi aux brutalités de la Frochard, le brave cœur lui avouait que leur séparation serait une grande douleur pour lui, et qu'il deviendrait bien malheureux quand il cesserait de la voir, et qu'il ne pourrait plus venir causer et...pleurer avec elle!

Elle vous a raconté tout cela?

D'autres choses encore, qui m'ont vivement touchée monsieur le docteur.

Et que disait-elle encore mon enfant?

Elle disait, cette chère infortunée, que, tandis qu'elle entendait Pierre lui parler avec tant d'émotion et de tristesse dans la voix, elle regrettait amèrement de ne pas le voir.

Le docteur Hébert garda le silence. Il comprenait qu'il y avait un double regret dans ces deux mots "le voir!, prononcés par la jeune aveugle. Ce fut Henriette qui reprit :

Quand je l'entendais parler ainsi, je me rappelais l'aspect de ce malheureux déshérité de la nature, qui boitait horriblement, dont la chevelure inculte, dont la taille courbée, dont les traits hâves et flétris inspiraient la pitié, presque la répulsion; mais je me gardais bien de le dépeindre à Louise tel qu'il était.

Vous supposiez donc qu'elle eût été moins reconnaissante en apprenant la difformité de Pierre?

Oh! non! Ce n'est pas ce que j'ait voulu dire.

Et vous avez raison, mon enfant, si, comme je l'espère, je puis rendre la vue à votre sœur, c'est moi qui la conduirai chez la Frochard.

Et avec une intention particulière il ajouta :

Je tiens à lui présenter moi-même ce brave rémouleur... boiteux, hâve, courbé et presque repoussant, comme vous disiez tout à l'heure.

Et sans attendre qu'Henriette pût formuler une réponse, le docteur Hébert mit fin à la conversation, en disant à la jeune fille :

Et attendant, mon enfant, que tous mes projets puissent se réaliser, priez Dieu que je réussisse l'opération délicate que je vais tenter sur votre sœur. Priez Dieu qu'au moment suprême ma main ne tremble pas!

XI

Ainsi que l'avait annoncé Picard, le départ du chevalier de Vaudrey devait s'effectuer dès le lendemain. On a vu avec quelle résignation Henriette avait supporté le coup qui la frappait en plein cœur.

Le docteur Hébert n'avait rien dit, en jugeant de la douleur que la jeune fille ne dissimulait ainsi qu'à l'aide d'un rare courage. Il réfléchissait, le digne homme, à ce qu'il pourait trouver pour apaiser ses souffrances morales.

Quant au chevalier, il s'était retiré l'âme bouleversée et pleine d'angoisses. Maintenant il ne lui restait plus, pensait il qu'à se fier à la destinée du soin de le rapprocher plus tard de celle qu'il n'avait retrouvée que pour en être séparée de nouveau et peut-être pour toujours.

Il avait donné sa parole au comte de Linières de partir. Il voulut se montrer à la hauteur du sacrifice qu'il s'imposait. C'est donc avec la volonté ferme de ne s'abandonner à aucune défaillance que, le lendemain, il se présentait à l'hôtel de Linières afin de prendre congé du comte et faire ses adieux à Diane. Picard l'avait accompagné.

Quand le chevalier et le vieux serviteur se présentèrent à l'hôtel du lieutenant de Police, tout le monde y était déjà sur pied, comme si chacune l'eût attendu pour voir, une fois encore, celui qui allait partir avec le général de Lafayette.

C'est qu'il n'était question, dans Paris, que de la campagne qu'allait entreprendre le marquis. Le général était devenu l'homme populaire par excellence et son nom, comme celui du grand patriote Washington, était dans toutes les bouches. Les raccollements pour la petite armée qui allait combattre pour l'indépendance américaine se faisaient ouvertement et les volontaires se présentaient d'eux-mêmes avec enthousiasme. Dans les cabarets, ceux qui avaient déjà pris du service sous les ordres du marquis de Lafayette entraînaient les camarades. D'autre part, le bruit s'était répandu que beaucoup de gentilshommes avaient demandé et obtenu des commandements. Il n'en fallait pas d'avantage pour que l'esprit chevaleresque des Français s'enthousiasmât pour cette guerre dans un pays nouveau dont on disait merveille.

Aussi, en apprenant que le chevalier de Vaudrey allait partir, tous les domestiques de l'hôtel de Linières, ainsi que les employés et les agents attachés à la lieutenance de police, avaient-ils voulu le voir, le féliciter, et lui souhaiter bon voyage, succès et gloire! Roger, très ému de cette manifectation affectueuse, salua tout ce monde qui se pressait autour de lui. Il dut se dérober aux bons souhaits qu'on lui adressait, prétextant de ce que le comte de Linières l'attendait. Faisant signe à Picard de l'attendre, il pénétra dans l'antichambre des appartements particuliers du lieutenant de police, et se fit annoncer.

Picard bénéficia alors, à lui seul, de tout l'enthousiasme de la valetaille et des agents. Le vieux serviteur, malgré toutes les aventures qu'il avait courues depuis qu'il s'était lié à la fortune du chevalier, n'avait rien perdu de l'originalité de son caractère, ni de ses idées un peu subversives.

C'était toujours le même homme dévoué à son jeune Maître jusqu'à risquer de se faire chasser par le lieutenant de police, et de se faire bâtonner par les personnes qu'il jouait au profit des intérêts du chevalier.

Il s'était, ainsi qu'on l'a vu, creusé la cervelle à trouver des ingéniosités de toute sorte; quelquefois même son imagination avait fait merveille. Détestable valet en ce qui concernait le service du comte de Linières, c'était bien le plus excellent cœur, tout de sacrifice et de dévouement, ainsi qu'il en avait donné la preuve alors qu'il s'agissait du chevalier. Son équipée de la Bastille, bien que tenue aussi secrète que possible, n'avait pas été, toutefois, sans lui créer une certaine célébrité parmi les gens de service des grandes maisons. Aussi, en le voyant en tenue de voyage et portant le portemanteau du chevalier, avait-on bien vite fait cercle autour de lui.

Vous voilà donc parti, monsieur Picard? disait l'un.

Et cette fois, ajoutait un autre, vous allez vous battre pour de bon, contre de véritables soldats.

Ah! c'est crâne, ça! surenchérissait une des jeunes femmes de chambre de la comtesse, laquelle braquait ses petits yeux narquois sur le visage de Picard. Moi, j'aime les hommes braves et je suis enchantée de voir partir aussi mon amoureux. J'espère bien qu'il va revenir général comme le marquis de Lafayette.

Et quel grade a-t-il jusqu'à cette heure? demanda Picard d'un air capable.

Il est trompette! fit gravement la soubrette.

M. Marest interrompit, par son apparition soudaine au milieu du groupe, la conversation qui commençait à marcher bon train, sur le ton de la plaisanterie. Il n'était pas très aimé le principal agent du lieutenant de police. On le trouvait un peu trop ambitieux. Depuis l'insuccès de ses recherches à l'effet de retrouver le chevalier de Vaudrey, on ne lui ménageait pas les critiques et les plaisanteries.

Le policier avait conservé un fond de rancune à Picard qui l'avait joué et s'était montré plus habile que lui. Aussi voyant que l'on entourait et félicitait le vieux serviteur de M. de Linières, Marest avait-il voulu mettre un peu de fiel dans la joie du bonhomme.

Où allons-nous donc, dans cet attiraille, monsieur Picard? Est-ce que, par hasard, vous vous metteriez en voyage pour la Bastille.

Et tous les assistants de rire de la mine que faisaient les deux hommes se toisant l'un l'autre.

Dans ce cas, monsieur Picard, reprit l'agent, je vous annoncerais que vous ne vous trouverez plus, comme autrefois, en pays de connaissance.

Et il ajouta avec un sourire qu'il voulait rendre narquois :

Votre ami Rumignac n'est plus geôlier. Non! non, non; on lui a trouvé un autre emploi plus facile que de garder les condanes d'Etat. Alors, mon pauvre monsieur Picard, la vie ne vous paraîtra plus aussi agréable, maintenant que vous n'aurez plus votre ami Rumignac pour causer avec vous.

Le valet haussa les épaules.

Qui est-ce qui vous a dit que je comptais entrer à la Bastille?

Oh! pas comme prisonnier, monsieur Picard! fit l'agent. Mais j'avais entendu raconter dans les bureaux que le gouverneur du donjon vous avait réclamé comme geôlier, pour remplacer cet excellent Rumignac.

Moi? s'écria Picard qui commençait à croire que le policier parlait sérieusement.

Pourquoi pas? Vous avez montré ce dont vous êtes capable et l'on croit aujourd'hui que vous êtes rusé comme potence. Or, quand on trouve le moyen de faire évader les prisonniers, c'est qu'on est ferré sur toutes les finesses, toutes les habiletés, toutes les ruses des coquins! Par conséquent on est capable de les déjouer.

C'est vrai! c'est vrai! dirent les assistants.

Aussi reprit M. Marest, il n'y a rien d'étonnant à ce que le gouverneur de la Bastille ait songé à vous pour remplacer ce Rumignac que vous avez réussi à berner si habilement.

Mais vous vous trompez... ce n'est pas possible... balbutiait Picard... mon maitre... en saurait bien quelque chose...et il m'aurait prévenu...

Quel maître? demanda ironiquement l'agent.

Mais M. le chevalier, pardienne...

Et monseigneur le lieutenant de police, vous le prenez donc pour rien, monsieur Picard?

Mais je n'ai pas dit ça! je n'ai pas dit ça! cria le domestique en donnant des signes comiques d'effarement, j'ai le plus grand, le plus profond, le plus solennel respect pour monseigneur! Je suis son humble et dévoué serviteur.

Tiens, vous parlez maintenant en style épistolaire, monsieur Picard, ricana le policier.

Puis reprenant le ton sérieux :

Vous n'avez pas toujours agi comme vous parlez à présent, en humble et dévoué serviteur, monsieur Picard, quand vous cherchiez à empêcher l'exécution des ordres donnés par monseigneur et que vous dépistiez les agents de M. le lieutenant de police. M'est avis que ce n'était pas le devoir d'un très humble serviteur comme vous prétendez l'être.

Picard se mordait les lèvres jusqu'au sang. Tout ce que disait le policier était l'exacte vérité, et il sentait bien que M. Marest pouvait savoir réellement quelque chose qu'on aurait caché au chevalier de Vaudrey. Le jeune homme était terriblement mal à l'aise sous les regards narquois de l'agent qui ne le quittait plus des yeux. Mais tout à coup les assistants firent un mouvement pour livrer passage au valet de chambre de M. de Linieres, lequel dit à Paris :

Monseigneur m'a chargé de vous donner, de sa part, l'ordre de vous rendre immédiatement auprès de lui. Venez.

Le vieux serviteur demeurait bouche béante et comme stupéfié.

Eh bien, fit M. Marest, vous n'avez pas encore obéi aux ordres de monseigneur?

Tous les domestiques commençaient à croire que le policier en savait encore plus long qu'il n'en avait dit. Et quand Picard eut enfin retrouvé l'usage de ses facultés et se fut mis à suivre le valet de chambre du comte, domestiques et femmes de chambre entourèrent l'agent de police avec l'intention de satisfaire leur curiosité concernant le sort réservé à Picard.

Celui-ci avait maintenant la tête basse en suivant le valet de chambre. Arrivé à la porte du boudoir où se tenait le lieutenant de police, le pauvre homme était affreusement pâle; son front ruisselait de sueur froide et tous ses membres paraissaient agités d'un tremblement convulsif. Soudain la porte s'ouvrit et le comte de Linières parut, disant :

Entrez, Picard! J'ai à vous parler, et cela devart la comtesse et le chevalier.

Le valet s'était incliné. Il n'osait plus lever les yeux sur son maître dont l'air froid l'avait glacé un peu plus qu'il ne l'était déjà. Et c'est courbé en deux qu'il fit, en hésitant, quelques, pas dans le boudoir.

Diane était assise sur un canapé; le chevalier de Vaudrey se tenait appuyé sur le dossier, tandis que Louise avait pris place sur un tabouret aux pieds de la comtesse. M. de Linières se tenait debout devant le vieux serviteur qui semblait ne pouvoir redresser son échine.

Je vous ait fait appeler, Picard, commença le comte d'un ton presque sévère, afin de vous remercier.

Picard étoufla une exclamation de surprise. Et du coup se redressa d'un mouvement vigoureux des hanches. Il écarquillait ses yeux comme un homme qu'on vient d'éveiller en sursaut, et qui ne se rend pas encore bien compte de ce qui se passe autour de lui.

M. de Linières ne parut pas s'apercevoir de ce jeu de physionomie et reprit :

J'ai à vous remercier, Picard, vos longs et excellents services dans ma famille...

Monseigneur! essaya le valet en courbant le front et étendant respectueusement les mains vers son maître.

Vous avez donné, aussi bien à moi qu'aux miens, la preuve d'une fidélité que je suis heureux de constater...

En prononçant ces mots, les regards du comte avaient cherché et rencontré ceux de Roger.

C'est donc une satisfaction pour moi, poursuivit M. de Linières, de savoir que, bien que vous soyez d'un âge à vous reposer, Picard, vous vous disposiez à accompagner M. le chevalier de Vaudrey dans le voyage qu'il va entreprendre.

Oh! monseigneur ne voudra pas... que je... que je ne... que...

Le pauvre homme bredouillait à présent, devinant que son maître voulait l'empêcher d'accompagner Roger.

Calmez-vous, Picard, fit le comte avec bonté et en adoucissant la voix; je n'ai pas eu l'intention, en vous mandant ici, de vous affliger. Les longues années que vous avez passées dans notre famille vous y ont fait une place à part.

Picard passa rapidement la main sur son front, comme pour chasser certains souvenirs auxquels il redoutait que son maître ne fût bientôt appelé à faire allusion. Mais M. de Linières eut un sourire.

Je ne veux pas, dit-il, que vous vous exposiez aux fatigues d'une campagne qui sera certainement rude.

Mais, monseigneur, j'ai encore du sang et des muscles, fit Picard, en tendant la jambe.

Je ne veux pas, dis-je, poursuivit le comte, que, par dévouement, par affection pour Roger, vous soyez exposé à de périlleux hasards! Vous avez bien gagné votre retraite, Picard. Et je puis même ajouter que, dans ces derniers temps, vous avez déployé une activité, une vigueur...

Oh! pardon, pardon! murmura le valet du bout de ses lèvres frémissantes.

D'un geste le comte l'interrompit.

Il n'est pas question de ce que vous supposez, Picard, fit-il. Je désire que vous soyez maintenant aussi paisible que vous avez pu être fougueux naguère, et que, désormais, vous puissiez mener la vie calme, après une existence tourmentée.

Le vieux serviteur regardait alternativement tous les témoins de cette scène pour tâcher d'avoir l'explication de la pensée du comte, ou d'obtenir de l'un des assistants un sourire qui le rassurât.

Vous allez donc, Picard continua M. de Linières, rester en France, à Paris, où je vous ai trouvé un emploi qui vous permettra...

Cette fois Picard sentit un frisson lui parcourir les veines. Il se rappelait les paroles que lui avait dites M. Marest. C'était donc bien vrai. L'agent savait quelque chose des intentions du lieutenant de police. Cette pensée provoqua un si grand trouble dans les traits du valet, que Diane s'en aperçut et en fit, à voix basse, la remarque à Roger. Mais déjà le comte poursuivait.

Qui vous permettra de vivre heureux, sans agitation... un emploi sédentaire enfin..,

Sédentaire! s'exclama Picard.

Oui, fit le comte avec un fin sourire, comme il convient à un homme de votre âge, qui a des goûts simples, des affections sincères, et qui, je ne crains pas de le dire, a donné la preuve qu'il ne serait pas à l'occasion, dépourvu de sentiments paternels pour ceux dont on lui confirait la garde.

La garde! fit le valet en songeant aux prisonniers de la Bastille, la garde!

Et il pensa :

C'est bien ça! M. Marest ne m'avait pas trompé!

Le malheureux ne dissimulait plus son chagrin; son désespoir se manifestait par la pâleur qui, de plus en plus, envahissait son visage, et par les regards effarés qu'il adressait au chevalier, comme pour dire à celui-ci :

"Mon doux maître, venez donc à mon secours! Ne me laissez pas à Paris, alors que vous vous embarquerez pour le Nouveau-Monde."

Mais Roger n'avait pas l'air de comprendre. Alors le valet prit courage, et jugeant qu'il ne devait plus compter que sur lui-même pour défendre sa cause :

Monseigneur, hasarda-t-il, daignez prendre pitié de votre serviteur soumis et... repentant. N'obligez pas celui qui a vécu, depuis tant d'années, auprès de monseigneur, de passer au service d'un autre, même au service de Sa Majesté. Non! Monseigneur, ne peut vouloir punir ainsi son fidèle Picard, son valet, son... son...

Et le pauvre bonhomme, à bout d'émotion, porta vivement la main à ses yeux pour essuyer de grosses larmes qui coulaient de ses paupières. Puis, reprenant d'une voix chevrotante :

Monseigneur, dit-il, aura compassion de moi, car, je ne suis pas fait pour l'emploi que monseigneur veut obtenir pour moi. Je n'aurai jamais le cœur de voir souffrir de pauvres diables enfermés dans d'horribles cellules et qui savent qu'ils n'en sortiront plus! Je ne pourrais pas assister à toutes les scènes tristes dont ils me donneront, chaque jour, le spectacle. Et, je dois tout avouer à monseigneur, si... si... on m'obligeait à accepter cet emploi, eh bien, je crois, je suis sûr même que... j'aiderais autant que possible ces malheureux prisonniers à s'évader...

"Oui, monseigneur, ajouta-t-il en frappant vigoureusement sur sa poitrine, j'ai là dedans un cœur compatissant, un cœur qui ne pourrait entendre les plaintes et les gémissements des... prisonniers!

[A CONTINUER.]

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Uu cadeau dans chaque paquet.

LES HOMMES DE COXEY.

Ne Sont Pas Plus Que Cent a Washington,

Washington, 6 mai—Les membres de l'armée de Coxey ont passablement souffert de l'orage de pluie qui s'est abattu sur cette ville aujourd'hui. Hormis ce désagrément, les hommes de Coxey paraissaient assez satisfaits de leur condition présente.

Carl Browne a fait deux sermons aujourd'hui. Coxey a aussi parlé, mais il n'a traité que de l'émission des bons du gouvernement et de l'amélioration des routes.

Plusieurs ministres protestants avaient demandé la permission de venir faire dans le camp des services religieux, mais Browne n'a quiescça pas à leur demande. Un ministre se plaça près du camp et fit un prêche.

Il n'y a pas plus de cent hommes dans le camp maintenant. Presque tous les vieux sont devenus dégoûtés et sont partis.

LES ANARCHISTES EN FRANCE.

Paris 5 mai—Une bombe de dynamite a fait explosion hier soir à Lourches, près de Valenciennes. Elle avait été lancée dans l'intention de faire sauter la maison de M. Deverne, un ingénieur civil employé par la Cie minière de Douchy, qui depuis trois ans a eu beaucoup de trouble avec ses employés.

Les vitres des fenêtres avoisinantes, dans un rayon de 100 verges, ont été brisées, mais peu de dommages ont été causés aux propriétés à l'exception des fenêtres.

Personne n'a été blesse, mais une femme est morte de peur une demi heure après l'explosion. Une autre femme est très malade et va probablement mourir des suites du choc qui a ébranlé son système nerveux.

Un homme soupçonné d'avoir lancé la bombe a été arrêté.

FAMINE DE CHARBON

Plusieurs Fabriques sont Obligees de Clore.

Alton, Ill., 5 mai—La famine de charbon, qui se propage, a atteint cette ville. Les mines à Hillsboro étaient les principales sources d'approvisionnement ici, et elles furent closes jeudi. En conséquence, les trois fabriques de l'Illinois Glass Co., ont été fermées hier.

Si la situation ne s'améliore pas, les autres fabriques seront elles aussi fermées. Les moulins à farine de cette localité cesseront leurs opérations lundi.

Central City, W. Va., 5 mai—Les fabriques de verrerie, qui ne fonctionnaient que depuis deux semaines, vont être de nouveau obligées de fermer, à cause de la rareté du charbon, résultat de la grève des mineurs.

UN COUPLE PREVARICATEUR

Arrete en Pleine Nuit dans une Corporation.

Jeudi dernier, John Conroy de Fall River arriva en cette ville à la recherche de sa femme, Clara Conroy, qui l'avait quitté pour venir vivre à Lowell avec un nommé John Hessian, un vieil ami des Conroy.

Après avoir cherché en tous sens pendant quelque temps, le mari trouva samedi son épouse infidèle dans la corporation du Boott, où elle se faisait passer pour la femme de Hessian.

Conroy alla avertir la police et vers une heure la nuit dernière le couple prévaricateur fut arrêté et logé au poste.

NOUVELLES LOCALES.

Le Bras Fracture

James Connolly, arrêté hier matin pour ivresse, avait le bras fracturé et la police a dû le faire transporter à la ferme municipale où le Dr. Porter lui donna ses soins.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH

Each Package SAVENA contains a DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

"BOSTON DRUG"

Pour guerir l'IVROGNERIE.

ELLE assure une guérison secrète, Sûre et Positive. Peut être administré sans que le patient le sache, dans toute nourriture ou breuvage, même dans un verre d'eau, car, quand elle est dissoute, elle est sans couleur, sans saveur et pure. Elle ne contient aucun ingrédient vénéneux. Est endossé par les principaux médecins et partisans de la tempérance. C'est un remède absolu, qui en a guéri des milliers. Demandez les certificats, le pamphlet et un échantillon gratis. Adressez-vous à votre pharmacien; ou il sera envoyé par la malle, franc de port, sur réception du prix: $1.00 par boîte ou six boîtes pour $5.00.

WILLIAM R. BROWN CORPORATION, 110 Boylston St., Boston, Mass.

GEORGE B. HOLDEN, Agent.

UNE BONNE ACTION.

(Extrait d'une correspondance de Paris adressée à la *Presse*.)

Ce que j'ai entendu avec plaisir, par exemple, c'est le récit d'une bonne action du docteur Brown-Séquard, qui fut un excellent philanthrope.

Au mois de décembre 1877, une femme que Brown-Séquard avait eue à son service mourut subitement, laissant une petite fille âgée de quatre ans. Cette femme avait pour voisine une jeune ouvrière, Rose Manuel, âgée de vingt-quatre ans. Rose Manuel était pauvre, elle gagnait à peine de quoi vivre, elle travaillait du matin jusqu'au soir pour deux ou trois francs; n'importe! elle recueillit l'enfant de la morte, et se chargea de l'élever.

Et, ma foi! cela lui mit la joie au cœur d'avoir près d'elle ce petit être. Elle se prit à l'aimer d'un amour de mère. Ah! certes, il fallait se lever plus tôt, se coucher plus tard, travailler davantage. Mais l'enfant était si gentille que Rose Manuel se trouvait largement payée de son dévouement.

Quelque temps après, la jeune ouvrière fut demandée en mariage par un des locataires de la maison qu'elle habitait: c'était un brave garçon, employé de commerce, qui avait aperçu plusieurs fois Rose et qui était devenu amoureux d'elle; de son côté, Rose s'attacha à lui.

Décidément, le bonheur lui venait, à la pauvre fille! Elle était toute heureuse! Le soir, son fiancé venait causer avec elle pendant qu'elle travaillait, et, le dimanche arrivé, ils allaient ensemble faire à la campagne de longues et gaies promenades.

Mais, tout à coup, cela changea. Rose comprit que celui qu'elle aimait se détachait d'elle. Pourquoi? Elle l'ignorait. Seulement, ce qu'elle savait bien, c'est que l'époque du mariage était sans cesse retardée.

***

Voici ce qui était arrivé: l'amoureux de Rose était en butte à des railleries de camarades de magasin; on lui disait "qu'il avait de la bonté de reste de se charger des enfants des autres," et quand il répondait que Rose Manuel avait recueilli une petite fille qui n'était pas à elle, ses compagnons haussaient les épaules et l'appelaient "grand nigaud."

Pauvre petite Rose Manuel,—qui avait pris sur son mince salaire quotidien pour élever une orpheline,—on eût dû la respecter, et il arrivait, hélas! que sa bonne action retombait sur elle comme un crime!

A la fin, son fiancé prit au sérieux les plaisanteries de ses camarades;—il se demanda si, en effet, Rose n'avait pas inventé une histoire pour cacher une faute,—et, malgré tous les renseignements qu'il lui fut possible de recueillir, il resta inquiet, irrésolu:—puis, un soir, il déclara à la jeune fille qu'il ne l'épouserait qu'à la condition qu'elle se débarrasserait de l'enfant qu'elle avait pris chez elle.

Rose Manuel fut frappée au cœur; partagée entre deux affections, elle eut d'abord le courage de sacrifier son bonheur; elle répondit qu'elle aimait mieux mourir que de se séparer de "son enfant." Alors, le fiancé ne revint pas. Pendant quinze jours, Rose attendit, espérant toujours qu'elle le reverrait: il ne reparut plus.

Le 19 juin, la pauvre enfant reçut la lettre suivante de son fiancé:

"Rose, je veux bien vous épouser, mais je ne veux pas être ridicule. Je ne dis pas que l'enfant est le vôtre, mais, en le gardant, vous donnez à le penser. Vous n'êtes pas assez riche pour qu'on vous croie si charitable, pour qu'on croie que vous avez pris à votre charge l'enfant d'une autre. Je vous le dis donc pour la dernière fois: si vous ne voulez pas faire ce que je vous ai demandé, ce sera fini entre nous; nous ne nous revertons plus jamais."

A la lecture de cette lettre, l'ouvrière eut comme un instant de folie. Décidément, elle souffrait trop! J'ai dit combien elle aimait son fiancé; elle sentit qu'elle ne pouvait vivre sans lui. L'infortunée! Elle prit, alors, la petite fille qui dormait dans son berceau, l'enveloppa d'un châle et partit, l'emportant dans ses bras.

***

Elle-même a raconté ce qu'elle avait fait ensuite; écoutons-la:

"Il est dix heures du soir; je ne savais où aller; j'étais bien décidé à me défaire de ma pauvre petite; mais j'avais la tête comme perdue; l'idée que mon fiancé allait partir, que je ne le reverrais plus, me rendait comme folle. Pourtant, on ne peut pas dire que je ne l'aimais pas, ma petite fille, puisque c'est moi qui l'ai élevée et même, en ce moment-là, je l'embrassai en lui demandant pardon!

"Il passait un sergent de ville; j'eus l'idée de lui demander où on portait les enfants trouvés; j'aurais dit que je venais de trouver celui-là dans la rue ou sous une porte cochère; mais je n'ai pas osé.

"Je me suis remise à marcher. En route, l'enfant s'éveilla et se mit à pleurer. Je chantais un peu, tout en marchant, pour l'endormir.

"Je m'assis en pleurant. Puis, je remarquai un tas de sable qui était là. Je pensai qu'en déposant l'enfant sur ce tas de sable, elle ne risquait pas de tomber, et qu'elle serait aperçue de loin. Je fis cela. Au bout de quelques minutes, le courage me manqua: je repris la petite. Puis je la déposai de nouveau et me cachai contre une porte. Un monsieur passa; il vit l'enfant et la prit dans ses bras; c'est à ce moment-là que je me suis enfuie..."

L'homme qui avait pris l'enfant était un allumeur de réverbères: il porta sa "trouvaille" au commissariat de police. Alors, une enquête fut ouverte. Finalement, Rose fut arrêtée.

En prison, le désespoir la prit. Etait-il juste qu'elle souffrît tant, alors qu'elle avait fait plus que son devoir? Etait-il juste qu'elle fut punie d'avoir accompli une œuvre généreuse? Alors, elle se souvint de la mère de l'enfant qu'elle avait recueillie, elle se souvint de tout le bien qu'elle lui avait dit du docteur Brown-Séquard. Elle se décida à écrire à ce dernier, ne sachant à quelle autre personne s'adresser.

Brown-Séquard était déjà célèbre; il courut à la Préfecture de police, obtint de voir la prisonnière, entendit le récit de son existence, de son malheur.

La pauvre fille, en sanglotant, s'écriait:

—Oh! qu'on me rende l'enfant, et je la soignerai comme par le passé!

—Je vais faire mieux, répondit l'illustre savant: je vous donnerai un mari!

Et, ému, il courut chez le fiancé de Rose, dont celle-ci lui avait donné l'adresse, il l'engagea à revenir sur ses torts, et il le fit d'une façon si persuasive que un mois après le mariage avait lieu.

—J'imagine, disait Brown-Séquard, que cette fois on ne se moquera plus de ma médecine!

JACQUES LEFRANC.

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensiles de Cuisine

en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

☞ Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

Reynold's Bay State,

TEINTURERIES

De toutes sortes,

27 RUE PRESCOTT.

City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 ct

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 17 MAI. 1894. Soyons Distingues. No. 34

Indicateur de Chmin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.

DIVISION OUEST.

Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Centre, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 20, 10 50 a m; 12 15, 12 45, 3 25, 4 10, 5 10, 6 55, 9 25, p m; Dimanches. 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 20, 10 50, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 40, 3 25, 6 15, p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 3 25, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland —8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 25 Sept. 1893. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45,¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 50,¶9 25,*9 50, 11,a m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶3 00, 4 30, *5 40, p m; Dimanches,¶7 45, 8 45, *9 15, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 57, 9 28, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17 1 38, 2 13, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 33, *5 43, *6 28, 7 52, p m; Dimanches, *7 17, *7 27 ¶7 48, 8 48, *9 18, a m; §4 25, 6 23,p m.

Pour Woburn—6 30, §7 01, 7 45, 11, a m; 1 35, §4 33, §5 33, p m; Dimanches,8 45,a m; §4 25,6 §03,p m.

☞ *Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m Via South Lawrence, 6 30, a m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m. 12 57, 1 47, 3 43 (5 04 Nashua seulement) 5 42, 6 22, 8 13, 8 43 p m; Dim. 10 09 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, †8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a. m.; †8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, *via* Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

J. W. SANBORN, gérant général.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt-Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferree passant par le Pont de Poughkeepsie

—ENTRE—

Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux bureaux de Billets

W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.
J. ANDREWS, Agent general des

L'endroit par xcellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur,
14 RUE MIDDLE.
☞ Son assortiment de Draps,
☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du
☞ dernier goût et de patrons les
☞ plus nouveaux.

ST-LAWRENCE HOTEL,
Nos. 496 à 514 Rue Middlesex.
Lowell, Mass.
Le seul Hôtel Canadien.
CHAS. H. CHAGNON, - Proprietaire

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
258 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m., excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES d'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!!
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

Francis W. Qua
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

La société St Jean-Baptiste de Fall River, l'une des plus fortes sociétés de bienfaisance de la vallée de Pawtucket, vient de recevoir un avis qu'une poursuite a été intentée contre elle par les gardiens de Denis Robillard, en ce moment dans un asile d'aliénés au Canada.

En l'année 1891, Denis Robillard, membre de la société, tomba malade, et la société lui paya $4 par semaine jusqu'au mois de septembre 1892. Entre temps, Robillard était devenu aliéné et avait été conduit à un asile, au Canada.

Au mois de septembre 1892, la société amenda sa charte et les bénéfices furent retranchés aux membres aliénés. Les gardiens de Robillard intentent aujourd'hui, une action pour le recouvrement d'autant de fois $4 qu'il y a de semaines d'écoulées depuis le 1er septembre 1892.

Le point de loi à décider, est de savoir si la société a le droit de changer les dispositions de sa charte sans avoir obtenu l'autorisation du gouvernement au préalable.

M. Ambroise Choquette, avocat, a été chargé de la poursuite.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 26 Avril 1894.

M. l'Administrateur,

La semaine dernière, me rendant à la gracieuse invitation d'un ami, résidant à la Marsigliana, petit village situé à 8 milles de Rome, précisément sur les ruines de l'antique Fidène des Sabins, cité forte et populeuse qui au témoignage de l'historien Tite Live donna tant de peine aux Romains pour la réduire et la conquérir, me rendant, dis-je, à l'invitation de cet ami, habitant un petit village, rejeton rachitique d'une antique et opulente cité, je pensais bien n'avoir que du plaisir; respirer l'air frais de la campagne romaine, l'arôme des haies d'aubépine, de laurier et de chèvrefeuille, boire des œufs frais et manger du fromage à la crême sur du pain chaud; chevaucher à travers les prés sur quelque rosse d'allure réservée, converser avec le susdit ami des classiques souvenirs de l'histoire de la Rome ancienne, dont à chaque pas on foule aux pieds les vénérables restes, puis enfin rire et plaisanter avec les cultivateurs de la campagne, hommes ou femmes.

Je me suis rendu à cette invitation, mais, juste Dieu! quelle déception, et je suis bien convaincu que la divine miséricorde me contera ces deux journées de campagne pour deux ans de purgatoire...

Mon ami qui est un franc romain en même temps qu'un des plus forts propriétaires de l'endroit voulut faire les choses *comme il faut*. Et vraiment à sa manière, il a réussi, car tout le temps que je suis resté en sa compagnie et surtout à mon départ, il s'est montré on ne peut plus fier et satisfait de lui-même.

En grand seigneur, il ne voulut absolument pas que je prenne le railroad pour venir le voir, mais il m'envoya chercher en voiture. A cinq heures du matin, j'entends frapper à ma porte d'une main puissante. Sentant les planches craquer et ne me souvenant plus de l'invitation, un peu inquiet du charivari, je me jette hors du lit, et enfilant mes caleçons, empoignant mon revolver, j'ouvre d'un air féroce.—Que voulez-vous?—Je suis le *massaro* (garçon de ferme) de don Giovanni, je viens vous chercher pour vous mener à la Marsigliana.—Ah! c'est bien, excusez-moi, je m'habille et je descends.—C'est bien, monsieur, tout à votre aise. Je descends le premier pour garder ma bête. La voiture est en bas. A vos ordres.

Le *massaro* avait pris ma porte de chambre, frêle et délicate, pour une porte d'étable, mais c'était d'ailleurs un brave garçon, malpropre comme un campagnard, sans collet, sans veste, sans cravate, avec l'éternelle pipe noire au bec.

Je m'habille à la vapeur, je dégringole l'escalier et me voici en face de l'équipage. Est-il assez primitif l'équipage envoyé par don Giovanni à son ami? Deux barres de bois à peine équarries et noircies, fixées sans ressorts sur deux roues massives, en travers une planche couverte d'une sorte de coussin bourré de foin, pour siège. Une cavale noire assez maigrotte, jamais tondue, rarement pansée, harnachée en partie avec des cordes, tire le véhicule et les voyageurs. Je monte en recommandant mon âme à Dieu. Le *massaro* monte à son tour et fouette.

Au sortir de Rome nous rencontrons un escadron de lanciers qui s'en va à la manœuvre et la cavale coquette est épouvantée à la vue de tant de chevaux se met à lever... des antipodes avec une vigueur qu'on n'aurait jamais soupçonné chez pareille rosse. Le véhicule craque et gémit plus encore que ma porte sous le poing du *massaro*. A trois milles de Rome, nous rencontrons le train express du matin. C'est le comble. La cavale, cette fois, prend sérieusement l'épouvante et se livre à une course effrénée.—Monsieur, tenez-vous bien! Ne remuez pas.—Et pendant ce temps le *massaro*, qui sacre comme un démon, se livre à une manœuvre qui consiste à scier la bouche de la cavale avec le mords. Mais rien n'y fait. Nous volons avec la rapidité de la foudre. Nos roues sautent comme des moutons. En cinq minutes nous avons fait trois milles. La cavale écume et vole encore. Nous sommes en vue de la Marsigliana. Mais voilà que par un guignon infernal un troupeau de bœufs vient au devant de nous. La cavale en se jettant de côté, jette la voiture et les voyageurs dans le fossé fangeux qui longe la route et continue sa route comme si de rien n'était. Nouvelles et plus formidables bondées de sacres de la part du *massaro*, malédictions sans nombre de ma part. Cela n'empêche pas que nous ressemblons (pardonnez le terme) à deux cochons!... Et moi qui m'était vêtu d'un habit d'été acheté la veille!... Fortune au moins que le *massaro* n'avait que sa pipe de cassée et moi un coude écorché. Pendant que nous nous tirions du bourbier et que nous nous tâtions pour voir si rien dans notre organisme n'était désorganisé, don Giovanni arrive à bride abattue, traînant après lui un cheval bridé et sellé. En voyant arriver la cavale écumante, il avait compris subitement la catastrophe et sautant sur un des quatre chevaux qui jour et nuit sont sellés, il en détache un second et me vient à la rencontre. Sa première parole n'est pas un salut, mais un formidable sacre à l'adresse du maladroit *massaro*. Don Giovanni saute de selle, et son premier mouvement n'est pas une poignée de main à son ami, mais bel et bien un coup de poing sur le visage de l'infortune *massaro* qui ne trouve pas même un mot d'excuse et qui s'éloigne tout penaud dans la direction de la Marsigliana. La correction donnée, don Giovanni se tourne enfin vers moi et fond en excuses à mon adresse, en imprécations contre la cavale, qu'il veut tuer, en malédictions contre le *massaro* qu'il veut renvoyer. Après cinq minutes de violentes paroles, don Giovanni me tient l'étrier; on saute en selle et nous partons au trot pour son domicile. En route le pauvre *massaro* est salué d'un nouveau sacre, —"et, ajoute "le patron, ce brigand-là ne "vaut pas même le sel qu'il "mange!"

Arrivé à la maison, je suis reçu par donna Angela, l'épouse de mon hôte. Elle s'est chargée de toute sa bijouterie; innombrables anneaux aux doigts, cercles d'or et d'argent aux bras, colliers en corail et en perles au cou, et pendants d'oreille longs comme des queues de renard. Elle trouve ça beau. Je n'ai rien à dire.

Don Giovanni me conduit à une chambre, où il m'oblige à changer mes habits contre un costume des siens, très frais et très propre. Je m'exécute. Mes pauvres vêtements embourbés sont donnés à la femme du *massaro* avec ordre de les laver tout de suite, afin qu'ils soient propres et secs le soir. Ce disant don Giovanni m'entraîne à la salle à manger-grande chambre, fort démocratique, blanchie à la chaux, avec une grande table de noyer et des bancs du même bois. On s'assied pour déjeuner. Grand Dieu! quel menu! une oie bouillie, un cochon de lait bourré, un fromage de brebis de dix livres, du pain acheté à Rome *à cause de moi!* Et moi qui avait rêvé de pain brun, de fromage à la crême et d'œufs frais!

Ces mets étaient trop vulgaires pour un visiteur de mon importance (!) et don Giovanni s'était cru obligé en conscience de créer des vides dans le volailler et dans le département de la porcherie. On mange et on boit, le vin est bon, pas très fort, goût de claret.

Après la collation, don Giovanni veut me présenter sa famille: deux petits garçons bruns comme des italiens, et une petite blondine aux yeux noirs. La maman veut les faire approcher, mais eux, lestes comme des souris, s'en vont se cacher dans les coins de la salle. Ma figure n'est pas sympathique à la jeunesse!

On remonte à cheval: don Giovanni veut me faire visiter ses domaines. Il a trois milles arpents de terrain en prairie, bois et champs cultivés. Il a semé de l'avoine, du blé, du blé d'inde et des fèves.

On descend dans la plaine, vers le Tibre. Là, mon hôte tient une réserve de chevaux, 18 juments poulinières et près de cent chevaux à vendre. En arrivant vers la réserve, don Giovanni, au lieu de passer par la barrière, saute l'enceinte, mon alzan se croit obligé d'en faire autant, et moi pris à l'improviste, je saute... à terre. Nouveau sacre de don Giovanni, qui attribue l'accident à la bête et non à ma maladresse. Une chute sur l'herbe n'est pas mortelle, je me relève et j'admire les belles bêtes de la réserve. Le propriétaire m'assure que vu les temps durs, il ne peut faire plus de 25 à 30 dollars par tête; chez nous ces chevaux se vendraient au moins $100. On revient et chemin faisant il me montre ses vastes champs de blé, ses vastes champs d'avoine. "La pluie, dit-il, leur a fait beaucoup de bien!"

Il parle de la pluie, et déjà nous sentons de grosses gouttes nous frapper la figure.—Au galop, crie don Giovanni, ça sera une grosse averse, mais passagère. Nous partons comme deux flèches, en une demi-heure on est à la maison. Mais le malheur, c'est que mon hôte s'est trompé, et que l'averse passagère nous oblige à passer la journée à jouer aux cartes et aux dominos.

Le soir venu, mon hôte insiste pour que je passe la nuit et réparer le lendemain toutes les mésaventures de la journée. Je refuse avec l'opiniâtreté du désespoir du naufragé à qui l'on veut arracher sa planche; il veut au moins me ramener en voiture: là, refus encore plus opiniâtre et plus désespéré. Alors il me conduit à la station du railroad, me remerciant cordialement de ma visite, et plein d'espérance que je la renouvellerai bientôt!...

Bien à vous,

WM. BREEN.

UN COMBLE.

Le fanatisme anglais coule toujours à jet continu au Canada. Le dernier accès de francophobie qui vient de s'y produire a été causé par le général Herbert lui-même, un anglais celui-là, mais qui a prouvé en cette circonstance qu'il est un homme vraiment supérieur.

Les journaux du Canada nous ont appris les faits.

C'était à une brillante réunion. On devait faire la remise de deux coupes d'argent offertes par Sir Donald Smith, l'une aux meilleurs tireurs des régiments de Montréal et l'autre aux champions des bataillons ruraux.

Les "Victoria Rifles" de Montréal gagnèrent la première coupe et les "Argenteuil Rangers" de St-André, gagnèrent la seconde.

Le Général Herbert fit l'inspection des troupes présentes. Ensuite il adressa en anglais la parole aux régiments sous les armes.

Puis au milieu d'un enthousiasme indescriptible il s'adressa en français, en pur parisien, au 65e bataillon, et au cours de sa harangue il décerna des éloges aux zouaves pontificaux. Nous ne résistons pas au désir de placer cette pièce d'éloquence sous les yeux de nos lecteurs:

"Colonel Prévost, officiers, sous-officiers et soldats du 65ème bataillon.

"Avant de procéder à la distribution des trophées exposés sous vos yeux et destinés à récompenser le mérite de vos concurrents heureux, je ne saurais résister au désir de vous adresser quelques mots dans votre belle langue natale.

"Je suis heureux de me rencontrer avec vous parce que vous me rappelez les pages les plus belles de l'histoire du Canada. Il me semble retrouver parmi vous les descendants de ces héros qui combattaient sous les ordres du général de Montcalm, du chevalier de Lévis et du marquis de Vaudreuil.

"N'oubliez jamais que vous appartenez à la même race que ceux de vos vaillants compatriotes qui firent partie du regiment des Zouaves Pontificaux, ces croisées du dix-neuvième siècle (*sic*). Ce noble régiment s'illustra en défendant l'Eglise à Castelfidardo, à Mentana, à Monte Libretti, à Monte Rolland, etc, etc., jusque sous les murs de Rome, la Ville Eternelle. Vous voyez donc que les bons exemples vous viennent de tous les côtés.

"Vos pères et vos mères se sont illustrés sous ces illustres chefs. Bon sang ne saurait mentir." Vous êtes sur ce continent les dépositaires de la vieille vaillance française. Une légende rapporte qu'autrefois les généraux français n'avaient qu'à montrer à leurs troupes une redoute en leur disant: "Voilà un fort à prendre." "Il est à prendre! répondaient les soldats. Eh bien! nous le prendrons" et ils le prenaieent, comme ils le disaient.

"Aujourd'hui, vous voyez ces admirables coupes d'argent, dues à la magnificence de notre distingué concitoyen, sir Donald A. Smith; elles vous ont échappé cette année, mais elle restent encore à prendre. Eh bien! prenez-les donc l'année prochaine."

Si ces nobles et sympathiques paroles ont causé un vif plaisir aux Canadiens français, elles ont tout simplement exaspéré les anglais fanatiques qui n'en reviennent pas.

Quoi! un général anglais louer des Français, cette race abhorrée qui est autant méprisée, détestée, conspuée par le francophobe qu'elle est grande et glorieuse.

C'est de la folie, quelque chose de pire encore!

Voilà comment le discours français du général Herbert a été accueilli par les mangeurs de français du Canada.

Quelques journaux anglais n'ont même pas craint de faire des menaces plus ou moins déguisées au général si profondément coupable de sympathies envers des Canadiens français, et ils ont poussé les choses jusqu'à l'accabler de leur mépris.

Il y a plus; le major Sam Hughes a demandé au gouvernement si le major-général était autorisé par le ministre de la milice à prononcer ces paroles.

C'est le comble du fanatisme.

Après cela aimons les anglais comme nos frères: ils nous veulent tant de bien.

AUX ARMES!

Nous n'ayons pas l'intention de nous fendre d'un long article pour la défense des catholiques chaque fois que l'hydre de l'A. P. A. montrera sa tête hideuse, car nous ne voulons pas gaspiller notre temps à parler à des sourds. D'ailleurs nous croyons que le conseil donné par Mgr Ireland, le grand archevêque de St Paul, est bon et que c'est faire preuve de sagesse de le suivre. Mgr Ireland prétend que si la presse catholique de ce pays ne donnait pas tant d'importance à cette bande de fanatiques en s'occupant sans cesse de la combattre, souvent en employant des paroles imprudentes, elle ne tarderait pas à tomber dans l'oubli où gît son devancier, le *Knownothingisme*.

C'est pourquoi nous n'entreprendrons pas de réfuter tous les avancés erronés lancés par le ministre protestant Claude Raboteau, à une assemblée de l'A. P. A. tenue, il y a eu dimanche huit jours, dans la salle Huntington, en cette ville.

Nous avons déjà eu l'occasion de prouver que les catholiques avaient acquis des droits en ce pays par leur patriotisme, par le sang qu'ils ont versé sur les champs de bataille, et que la Constitution des Etats-Unis leur reconnaissant ces droits, l'A. P. A. se mettait tout simplement en contravention avec les lois de ce pays en agissant de la manière qu'elle le fait.

Nous ne reviendrons pas aujourd'hui sur ce point. Nous ne refuterons pas non plus l'A. P. A. qui a déclaré dimanche, par la bouche du ministre Raboteau, que c'était le patriotisme seul qui l'inspirait et que son but était de défendre les écoles publiques contre la domination du pape. Ces assertions se refutent d'elles-mêmes et sont si peu sensées qu'elles ne méritent pas notre attention. Mais elles nous démontrent clairement une chose, à savoir que tout ce que désire l'A. P. A c'est la domination complète en politique et que ce n'est pas du tout la crainte de voir abolir les écoles publiques par 10 millions de catholique luttant contre 60 millions de protestants, mais bien l'espoir qu'en se servant de cet épouvantail elle réussira à frustrer de tous ses droits en politique la minorité catholique de ce pays.

Voi à le patriotisme de ces gens-là. C'est quelque chose de beau, comme vous voyez. Ce sont des affamés aux appétits pantagruéliques, qui veulent avoir pour eux seuls le fromage des honneurs et des postes publics. Ce sont des conspirateurs qui ont ourdi le plus injuste, le plus machiavélique complot qu'on puisse rêver pour enlever aux catholiques toute influence politique quelconque.

Ils se servent d'un subterfuge pour atteindre leur but: ils se disent des patriotes luttant pour la défense des écoles publiques qui ne sont pas même attaquées. Il faut avoir l'esprit bien petit, bien étroit, extrêmement borné, pour croire ces fauteurs de discordes, qui ne rêve qu'asservissement du plus faible par le plus fort, qu'injustices commises par le plus grand nombre contre la minorité.

Allons-nous nous laisser asservir de la sorte sans opposer une résistance d'autant plus énergique que nous avons le droit de notre côté? Nous ne le croyons pas

C'est le temps d'agir. Compatriotes, voici pour vous le moment de la lutte. Entendez le tombour qui bat aux champs. Les armes sont prêtes: ce sont des votes.

Oui, nous allons combattre, non avec des armes déloyales comme l'A. P. A., mais en nous servant de notre droit de vote.

La bataille s'engagera aux salles de votation; c'est là seulement que nous voulons vaincre. Canadiens, nous avons confiance en vous, nous sommes sûr que vous ferez votre devoir. Mais il ne faut pas retarder à prendre nos précautions, en pensant que l'ennemi est encore fort éloigné. Les jours passent vite et les élections de l'automne prochain seront bientôt arrivées

Ainsi donc nous engageons tous nos compatriotes qui le peuvent de se faire naturaliser le plus tôt possible. Devenons en grand nombre citoyens américains, et quand les grands jours des comices populaires seront arrivés, nous serons assez forts pour résister aux attaques de nos ennemis, car notre force sera centuplée par la justice de notre cause.

ENTRE EPOUX.

Nouvelles Revelations Dans l'Affaire Odell.

Québec, 12—Très mouvementée la fin de la séance, en cour supérieure, hier apres-midi, dans l'affaire Odell.

La fille Eugénie Touchette est examinée par l'avocat Lemieux.

Elle a aidé à sa maîtresse, Mme Odell, à rencontrer et à correspondre avec Moïse Raymond.

Elle jure qu'elle a conduit Mme Odell dans un lupanar tenu par Lina Richard, dans la rue St. Réal.

Elle a encore ménagé une rencontre entre Mme Odell et le chef de police Vohl, dans une maison inoccupée pendant les vacances d'été.

La fille Touchette a été servante chez les Odell et y a volé dix dollars. Elle a mis le feu à la maison où elle habitait et il y a quelque temps, elle a voulu se suicider. Elle a aussi pris part à un enlèvement.

M. Pelletier lit un affidavit du témoin déclarant que tout ce qu'elle allait dire était faux.

La fille Touchette déclare que le document que l'on vient de lire n'est pas celui qu'elle a signé. La pièce qu'elle a signée dit tout le contraire.

Elle a été employée par le détective Fleury pour découvrir une affaire d'empoisonnement, en juillet, 1892.

A cette époque, un nommé Légaré, de Québec, était disparu tout à coup, à Montréal.

Il était alors en compagnie d'un nommé Fournier.

Cet individu lui a déclaré qu'il avait empoisonné Légaré.

Le chef de police connaissait sa vie et ses crimes, à elle.

Il ne l'a jamais dénoncée, il y avait entente entre eux.

Ce matin, Mlle Zélia Rochette est le principal témoin entendu.

Mlle Rochette est demeurée trois semaines chez Mme Odell. M. Moïse Raymond y venait fort souvent. Toujours en l'absence du mari. Il arrivait fort tard, faisait un bout de causette avec elle, puis montait avec Mme Odell dans la chambre de relais, dont il a déjà été question. Mme Odell téléphonait à M. Raymond quand son mari s'absentait.

Mme Odell vint à Montréal en décembre avec Mlle Rochette. Avant de partir, elle fit avetir Jules Hamel de son arrivée.

Hamel vint la voir à plusieurs reprises et ils paraissaient très intimes. M. Odell lui manda à elle qu'il venait de découvrir les lettres du jeune Hamel.

LA CATASTROPHE DE ST. ALBAN

Ste. Anne de la Parade, 12—L'eau a baissé considérablement hier et on a maintenant une grève de quelques pieds.

La confiance semble renaître et l'on croit le danger disparu.

Voici comme se repartissent les dommages causes ici par l'éboulis:

Emplacements et maisons: Madame veuve Pierre Brière, $800; Martine Tessier, $600; Alderic Boisvert, $600; Napoléon Laflèche, journalier à l'emploi du Pacifique, $500; Elzéar Douville, $1,500; Chrysostôme Marceau, pauvre vieillard, $500; Jean Brière, $500; Louis Laflèche, $500; veuve Jules Bochet, $1,500; Achille Bochet, frère du cure, $2,000; Prosper Lafleche, rentier, $1,800; Nérée Godin, $1,800; F. X. Lebœuf, (deux maisons) $2,500, a perdu sa grange; Télesphore Rompré, $900; Denis Charest (maison occupée par M. Rousseau, marchand), $800; veuve Delphis Trudel, $800; Trefflé Arcand, (maison, grange et forge) au moins $2,500.

On mande de Saint-Alban qu'il n'y a pas eu de nouveaux déplacements du sol dans cette paroisse depuis la semaine dernière.

MM. Côme Morissette et Poliquin, de Québec, sont revenus hier d'une excursion aux éboulis de Saint-Alban. Ils confirment ce qui précède. La région dévastée offre le spectacle du bouleversement le plus formidable qui se puisse imaginer, mais le sol semble désormais consolidé. L'eau s'en est assez retirée pour qu'on y puisse marcher en toute sécurité.

Le pont temporaire qu'on a jeté sur la rivière, à Saint-Alban, est une structure sur laquelle bien des citadins n'oseraient s'aventurer. Il fait penser à ces ponts primitifs construits dans les Indes avec des troncs de palmiers et de lianes. Comme on l'a place à l'endroit où la rivière a moins de largeur, c'est aussi celui où le courant est le plus impétueux. L'eau gronde comme un torrent sous les pieds du passant pendant que le pont fléchit de plusieurs pouces à chaque pas. C'est tout à fait émouvant.

MM. Morrissette et Poliquin rapportent aussi un détail assez extraordinaire. A St. Casimir, des piles énormes de madriers, échelonnées sur la rive sur une longue distance, sont restées parfaitement intactes pendant que partout autour le torrent déchaîné avait tout dévasté. Ce bois appartient à M. Grandbois, riche marchand de bois de l'endroit, qui sans cette inexplicable clémence des éléments, aurait perdu une petite fortune.

M. Grandbois est du reste assez éprouvé par la perte du bois de commerce dont le bouleversement des rivières Blanche et Noire rend le flottage impossible.

TENTATIVE DE MEURTRE.

DEUX BALLES TIREES SUR JEMES T. FLOOD.

L'Assaillant s'est Suicidé—Une Affaire Mysterieuse.

Boston, 12 mai—Une tentative de meurtre et un suicide ont été commis à 7 h. 40, ce matin, dans l'écurie Lustin, au No 122 rue Hudson, dans la partie sud. Edward Cahill fut l'assaillant et la victime est James T. Flood qui gît à l'hôpital avec deux balles dans le corps.

Quant à Cahill, il s'est suicidé après son attentat et son corps a été transporté à la morgue.

On rapporte que Cahill a été impliqué dans une opération criminelle par laquelle une jeune fille d'Everett nommée Ellen B. Perkins est morte entre les mains de Mde Dr Henderson, qui subit présentement une condamnation de huit ans de prison pour ce crime.

La police paraît convaincue que la tragédie provient de cette affaire.

Cahill a tiré deux coups de revolver sur Flood, puis il s'est brûlé la cervelle.

Cahill, paraît-il, était depuis peu à New York où il se tenait caché, pour éviter d'être pris.

Quelques minutes après 7 h. 30 ce matin, Cahil lentra dans l'écurie où Flood était employé. Cahill salua Flood, et quand ce dernier se retourna pour continuer sa besogne, Cahill tira sur lui. Deux balles atteignirent Flood, mais les blessures ne sont pas de caractère très grave et il n'en mourra pas.

Après avoir tiré les deux balles, Cahill tourna le revolver vers ses tempes et lâcha la détente. Il tomba raide mort sur le pavé de l'étable.

Cahill était âgé de 35 ans et Flood a 33 ans. Ce dernier est marié et demeure au No 284 Shawmut Avenue.

Ceux qui paraissent savoir quelque chose dans cette affaire mystérieuse prétendent que Cahill avait entendu dire que Flood faisait circuler des histoires sur son compte concernant la mort de Mlle Perkins et qu'il avait juré de se venger.

Promesses Non Remplies.

Le *National* revient à la charge. Il prétend de nouveau que le parti démocratique est en train de tenir ses promesses faites au peuple avant les dernières élections.

Nous prétendons que non et nous allons le prouver.

Une de ses principales promesses a été celle-ci:

"Nous déclarons,—et c'est là le principe fondamental du parti démocrate—que le gouvernement fédéral n'a aucune autorité constitutionnelle pour imposer et percevoir des droits de douane, excepté pour les fins du revenu seulement; et nous demandons que la perception de ces taxes soit limitée aux besoins d'une administration honnête et économique."

Eh-bien! où est-elle cette taxe pour des fins de revenu seulement? Ce n'est toujours pas le tarif Wilson amendé par le Sénat et que les démocrates ne peuvent voter parce qu'ils ne s'accordent pas. Les démocrates sont la majorité, et s'ils n'étaient pas à couteaux tirés, ils seraient capables de voter les lois qui leur plairaient. Mais l'anarchie règne dans leur camp. Hill, le grand manitou de Tammany Hall, celui qui disait avec tant de suffisance "I am a democrat," attaque Cleveland, prétend que le nouveau tarif est contraire aux intérêts du Nord, et, avec ses partisans, il retarde l'adoption au Sénat de ce projet de loi.

Et le *National*, habitué à blaguer, (ses antécédents le prouvent) a l'effronterie, la mauvaise foi, le manque de décence et de bon sens de venir dire: "C'est la faute aux républicains si les démocrates ne peuvent aboutir à quelque chose avec leur tarif."

Nous pensions notre confrère un peu plus sérieux. Vraiment, il nous surprend.

Voyons l'autre promesse, celle de l'abrogation de la loi Sherman sur l'argent.

Cette loi avait été adoptée par les républicains alors au pouvoir parce que les libres-monnayeurs leur avaient mis le couteau sur la gorge.

Dans les circonstances, ils ne pouvaient faire mieux. D'ailleurs ce ne fut pas une mesure de parti, les démocrates ayant voté en sa faveur tout comme les républicains. Cette loi ne donna pas le bon résultat que son auteur en attendait, et les républicains, s'ils eussent gardés le pouvoir, auraient été les premiers à demander sa révocation.

Les démocrates furent placés au gouvernail et Cleveland, vu le mauvais état du marché monétaire, convoqua une session extraordinaire du Congrès pour règler la question de l'argent.

Le pays s'attendait à ce que le parti au pouvoir s'empressât de révoquer cette loi reconnue préjudiciable aux intérêts du peuple. Il en fut pas ainsi. Suivant leur déplorable habitude, les démocrates commencèrent à se tirer aux cheveux. Les semaines et les semaines s'écoulèrent et la loi Sherman ne s'abrogait pas. Que faisait donc nos fameux législateurs? Ils s'amusaient à prononcer des discours de 14 heures, mais n'agissaient pas.

Le fait est qu'ils ne se sentaient pas sûrs du terrain, car ils étaient passablement divisés sur la question, ce que le vote a prouvé suffisamment.

Pendant ce temps-là le pays subissait une crise affreuse.

Enfin, les démocrates se risquent à voter sur la question, et la loi Sherman a été révoquée grâce aux républicains.

Prouvons cette dernière assertion. Les démocrates ont voté comme suit sur la motion d'abrogation: 22 pour et 22 contre. Les republicains, eux, ont donné une majorité de 15 voix pour l'abrogation. Or, sans ces 15 voix républicaines la loi Sherman serait encore en force.

Eh bien! sont-ce les démocrates ou les républicains qui ont abrogé la loi Sherman?

La réponse est au *National* qui voudra bien nous dire, en sus, quelles sont les promesses que son parti a tenues depuis qu'il est au pouvoir, car on a beau chercher en tous sens, on n'en trouve pas même l'ombre d'

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an. $1.00
Six mois. 50
Trois mois. 25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.
67 rue Merrick, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL, 17 MAI 1894.

JOURNALISME GENRE ETEIGNOIR.

Nous lisons dans le *National* :

"On nous a crié sur tous les tons, dans les feuilles républicaines, que les recentes élections, dans un grand nombre de villes de l'Union, devaient être considérées comme un rude soufflet appliqué au parti démocratique par le peuple qui condamne sa politique.

"Les démocrates, il est vrai, ont été battus dans la plupart des élections municipales tenues depuis quelques mois. On a vu des villes regardées comme des châteaux-forts démocratiques tourner le dos au parti et élire une majorité de membres républicains du conseil municipal.

"On sait à quoi il faut attribuer ces revirements si subits. La cause change avec presque chaque ville. Il faudrait être aveugle, cependant, pour ne pas voir que dans un grand nombre de cas on a voulu punir le parti au pouvoir à Washington, que nos adversaires ont déclaré coupable des fautes commises sous le régime républicain.

"Mais il n'y a pas eu que des élections municipales. Il n'y a pas quinze jours, le troisième district de l'Ohio avait à se choisir un représentant au congrès.

"La lutte semblait inutile pour le candidat démocratique. Le vent paraissait avoir tourné au républicanisme, et aux dernières élections d'Etat, le gouverneur McKinley avait remporté ce district par une très forte majorité.

"Le parti démocratique ne s'est pas laissé arrêter par la perspective d'une défaite. Il s'est adressé au peuple, lui a exposé sa conduite—celle qu'il a tenue, non celle que ses ennemis lui attribuent—; il a mis sous ses yeux la vérité relativement au tarif. Et le résultat a été une victoire éclatante pour le candidat démocratique."

Eh bien! parlons-en de cette élection dans le troisième district de l'Ohio.

Le *National* prétend que les démocrates y ont remporté une victoire éclatante. Nous ne le trouvons pas difficile. Pourquoi notre confrère n'a-t-il pas donné des chiffres pour prouver qu'il avait raison?

Ah! c'est que les chiffres qu'il lui aurait fallu produire auraient démontré qu'il se fourrait le doigt dans l'œil jusqu'au coude en chantant victoire à propos de cette élection.

La vérité est que les démocrates, qui avaient obtenu dans ce district en 1892 lors de la dernière élection congressionnelle une majorité de 4,316 votes, ont vu réduire cette année cette majorité à 1,721, soit une perte de 60 pour cent.

C'est cela que le *National* appelle une victoire éclatante. C'est un résultat lamentable qui prouve que le parti démocratique s'en va à vau l'eau, car dans un de ses châteaux-forts les plus inexpugnables comme le troisième district de l'Ohio, sa popularité est en baisse de 60 pour cent.

Le *National* n'a pas donné un seul chiffre à propos de cette élection, parce qu'il a pour habitude de tenir ses lecteurs dans une ignorance complète des faits et des événements tels qu'ils se passent.

C'est du journalisme genre éteignoir que fait notre confrère.

ACTUALITES.

L'année dernière, les Américains ont fumé 7,990,895,817 cigares, cheroots, ou cigarettes. Cela fait une moyenne de 21,892,865 par jour.

Il est question de fabriquer des souliers de caoutchouc jaunes, pour être en harmonie avec les chaussures de couleur fauve qui sont si à la mode.

Le fameux gilet du tailleur Dowe, impénétrable aux balles, pèse huit livres. Il est douteux qu'on se décide à en charger les fantassins allemands.

Un Texien vient d'inventer un bicycle dont le siège est des plus confortables et que l'on peut mettre en mouvement avec les mains aussi bien qu'avec les pieds. Le mouvement des bras de ceux qui montent ces bicycles est assez semblable à celui des rameurs qui tournent le dos au but qu'ils veulent atteindre.

Des profondeurs sombres de la Sibérie et de la Russie nous arrive la pénible et triste histoire d'un émule du héros des "Misérables."

Il y a trente-huit ans un jeunes russe, de 18 ans, Ivan Rykoff, s'enivra à un repas de noces.

Il entra dans une église et déroba plusieurs cierges.

Arrêté, il fut condamné à l'exil dans les mines de la Sibérie d'où, plusieurs mois après, il s'échappa.

Il rencontra un ami dans la personne d'un fermier qui lui procura le passeport d'un ouvrier mort, ce qui lui constituait un nouvel état civil.

Il se maria, devint père et prospérait en bon et honnête citoyen.

Il était estimé et jouissait d'une grande popularité.

Il n'y a pas longtemps il raconta pour la première fois sa vie passée dans une réunion de famille.

Dix jours plus tard il était arrêté et jeté en prison.

La justice fut inexorable et le malheureux a été de nouveau condamné à l'exil. De plus il doit être fouetté avant son départ pour la Sibérie, dans la prison où il est enfermé.

CORRESPONDANCE.

M. le directeur,

Je lisais dans l'édition du *National* de la semaine dernière un petit entrefilet qui m'a fait bien rire; il était intitulé: "Admirable peut-être, mais pas admiré." Cet écrit était dirigé contre l'*Observateur*, de Biddeford, parce que ce journal a *l'audace* de publier une édition à Lewiston.

Vraiment, ce n'est pas tout à fait logique de reprocher à l'*Observateur* de servir un *rebut*, suivant l'expression du *National*, aux Canadiens de Lewiston, tandis que les propriétaires du *National* publient eux-mêmes les plus ridicules rebuts à Manchester, N. H. et à Pawtucket, R. I.

Le *National* déclare qu'il "va combattre la campagne entreprise par cet intrus". En voilà une bonne, par exemple! *Keep cool*, MM. Roy et Bernier, s'il y a danger, *Le Messager* de Lewiston doit être capable de mettre en garde les Canadiens du Maine contre les entreprises des propriétaires de l'*Observateur*.

J'ai un tout petit conseil à donner à MM. Roy et Bernier: Mêlez-vous de vos affaires et tâchez de bien vous pénétrer de l'idée que vos blagues ne prennent plus parmi la classe intelligente. Votre zèle patriotique est trop connu et vos ficelles pour embêter le public sont usées jusqu'à la corde.

M. Roy, le prétendu gérant du *National*, annonçait il y a quelques mois, après l'effondrement en règle du *National*, instrument de Quincy, publié par Benjamin Lenthier, qu'une compagnie de riches capitalistes américains et canadiens s'était organisée pour ressusciter le journal au passé néfaste. Qu'est devenu ce prétendu syndicat? Est-il en faillite? A-t-il jamais existé? Non! J'en suis sûr, c'était une blague de seconde édition à la Lenthier.

Si j'en crois la rumeur, M. Roy serait à travailler pour former un syndicat nouveau. Oh! les actionnaires! je les plains, ces pauvres naïfs.

Le seul motif qui m'anime à faire ces réflexions est de mettre le public en garde contre les personnes qui travaillent à détruire l'œuvre des honnêtes gens et des canadiens compétents qui se livrent à la carrière journalistique. La parole est au héros de Haggett's Pond. Non, je me trompe, à M. Edouard Vincelette, secretaire *pro tempore* de cette feuille agonisante.

M. le directeur, je me souscris,

UN AMI DE L'OBSERVATEUR.

Biddeford, Me., 14 mai 1894.

LILLIAN RUSSELL

Va Deja Demander le Divorce.

New York, 15 mai.—Lillian Russell, la grande actrice américaine, et son mari, Signor Perugini, qui est connu dans la vie privée sous le nom de John Chatterton, se sont séparés. Cette nouvelle causera une grosse surprise au public, vu que le souvenir de son mariage avec le fameux chanteur, il y a à peine quatre mois, est encore frais dans l'esprit du peuple, et l'opinion générale était que leur lune de miel était à peine terminée.

La séparation sera sans doute suivie par un procès en divorce.

LES LILAS.

CROQUIS DU PRINTEMPS.

(Prose de J. Richepin mise en vers.)

C'est le mois des lilas, des lilas parfumés,
Des lilas tous fleuris, charmants, toujours aimés;
C'est le mois des lilas de couleur azurée
A cette heure où là-bas, bien loin, vers l'empyrée,
Les b'onds nuages sont rosés de toute part
Par l'aube qui s'en vient et par la nuit qui part,
En sorte que le rose et l'azur, doux mélange,
Ne forment à nos yeux qu'une nuance étrange
Et tendre de liquide améthyste en le ciel;
C'est le mois des lilas fleuris fleurant le miel.

* * *

A la fenêtre grande ouverte, l'ouvrière
Travaille en chantonnant, heureuse et toute fière;
Sa voix pure se mêle, au moment du refrain,
Aux roulades que fait dans sa cage un serin.
Auprès de l'échaudé, pris aux fils de la cage,
Un beau brin de lilas fut mis en enclavage;
Et quand il est lassé, de temps en temps, l'oiseau
Vient vite becqueter la fraîche larme d'eau
A la fleur suspendue, et la fillette blanche,
Laissant là son aiguille, arrive puis se penche
Pour respirer un peu de cette exquise odeur
Qui sent le doux printemps et la campagne en fleur.

* * *

Dans un salon chargé de meubles, de richesses,
Une femme élégante, à l'œil plein de mollesses,
Languissamment promène un ennui très profond.
Levant une tenture, elle va jusqu'au fond
Feuilleter un volume; elle revient tapote
Sur le doux piano, jette une faible note,
Et songe sans savoir à quoi, trouvant, hélas!
Aucun charme aux beautés dont son regard est las,
Même à ce vrai chef-d'œuvre, une cariatide.
Mais sur la cheminée, en un cornet splendide,
La branche de lilas fleure l'appartement.
La dame passe auprès et rit légèrement
Au souvenir heureux que ce bouquet ravive,
Etincelle de joie, en son âme passive;
Et sur sa lèvre pâle, ainsi que cette fleur
D'améthyste teintée, une vague lueur
De gaîté passagère un moment erre et brille.

* * *

Dia! crie un charretier à sa bête tranquille,
Et se baissant, il prend sur le pavé boueux
La touffe de lilas qui roula dans ces lieux;
Il la secoue un peu, de la main l'époussette,
A la borne-fontaine il trempe la pauvrette,
Et la vie un instant ranime cette fleur.
Il en pique un pompon encor rempli d'odeur
Au front de son cheval qui boîte d'une patte;
Il mâchonne le brin qui reste, puis dilate
Ses narines, humant, le bienheureux mortel,
L'âme des doux lilas fleuris fleurant le miel.

* * *

Plus triste et plus morose encor que d'habitude,
Et recherchant toujours la morne solitude,
La grand'mère, devant ce printemps radieux,
Songe aux printemps passés, à ses enfants nombreux
Qui s'épanouissaient comme un bouquet de roses,
Et que la mort a pris ainsi que toutes choses.
Elle s'en va là-bas, au champ des trépassés,
Plein d'oiseaux amoureux à chanter empressés,
Et de verdure ornant les pierres des squelettes,
Elle s'en va placer sur les tombes muettes,
Avec la piété des cœurs religieux,
Et prouvant son chagrin par des pleurs dans les yeux,
Des bottes de lilas, lilas mélancoliques.
Des lilas possédant les couleurs magnifiques
Mais navrantes toujours des robes demi deuil.

* * *

Les gamins de l'école ont tous quitté le seuil,
En s'envolant ainsi qu'un grand nombre d'abeilles
Qui s'en vont vers les fleurs blanches, roses, vermeilles.
Et vite, vite, avant que le maître bougon
Vienne les menacer de son noueux bâton,
Torrents envahisseurs, terribles avalanches,
Ils sautent sur le mur pour arracher les branches.
Et ce n'est plus à coups de pierres à présent
Que se mitraille, amis, ce groupe turbulent.
Ah! bien non; c'est à coup de perle violette.
A coups de doux parfums, et voilà qu'on se fouette
—Sauvages bataillons de bambins querelleurs—
A qui mieux mieux avec force grappes de fleurs.

* * *

Le valet a fini la toilette du maître
Avec cet art qui fait la laideur disparaître.
Il chiquenaude un peu le col blanc du veston;
Le pulvérisateur est sur le guéridon,
Pour embaumer, suivant le désir qu'ordonne,
Dans l'odeur à la mode en entre la personne
Du gentleman à l'air de groom de grand seigneur.
Il le prend, mais monsieur trouve que cette odeur
A la mode l'agace et le met en colère,
Qu'elle n'est pas du tout la senteur qu'il préfère.
Il refose du doigt et saisi soudain
Un bouquet de lilas, il l'égrène en sa main,
Puis il passe ses gants de chevai, plein de joie
De pouvoir chevaucher lorsque l'herbe verdoie.

* * *

Il est dur ce croûton de pain qu'a ramassé
Par terre ce vieillard par la mort caressé
Et qui n'a plus de dents pour broyer ce qu'il mange.
Ce croûton est bien noir et trouvé dans la fange.
Oh! quelque chose avec ferait une douceur,
N'importe quoi, cela le rendrait bien meilleur,
Aussi faut-il bénir la jeune fille folle
Qui lui jette un beau brin de lilas et s'envole,
Comme en guise d'aumône; et le pain noir du gueux
Est moins dur, moins amer, un peu plus savoureux,
Plus exquis, maintenant qu'il mâche cette croûte
Bien machinalement, tout le long de sa route,
En y mêlant des grains de fleur couleur de ciel,
Des grains de ces lilas fleuris fleurant le miel.

ARTHUR SMITH.

Lowell, mai 1894.

EMEUTE IMMINENTE.

Washington, 14 mai—De nouveaux télégrammes ont été reçus par le commissaire des Affaires Indiennes portant la signature de l'agent Wisdom, à Union Agency, dans le Territoire Indien, et mandant qu'une grève des mineurs d'Alderson se préparait et qu'une émeute était imminente.

En réponse à ces télégrammes, le commissaire des Affaires Indiennes a télégraphié à l'agent Wisdom que la Chocktaw Coal & Railway Company est dans les mains d'un liquidateur, sous le contrôle des tribunaux, et que les chemins de fer et les propriétaires de mines devront s'adresser aux cours pour des secours et de la protexion. Francis I. Gowan, le linquidateur du chemin de fer Chocktaw Coal & Railway, ce matin a télégraphié au bureau des Affaires Indiennes comme suit:

"Un télégramme reçu ce matin m'informe que les mineurs en grève menacent d'attaquer les hommes à l'ouvrage.

"Je viens de revenir du territoire et je connais la situation qui est critique, vu la détermination des grévistes qui se sont mis dans la tête de faire fermer les mines. Je demande donc des troupes pour me permettre d'empêcher les désordres et l'effusion du sang.

Le departement de la guerre, en réponse à cette demande, a refusé d'envoyer des troupes sur les lieux, prétendant que ce seait contre la loi d'agir de la sorte, tant qu'il n'aura pas été démontré que le shérif est incapable de maintenir l'ordre.

Nouvelles Generales.

Worcester, 15 mai—Un incendie a été découvert hier soir dans l'établissement de la Rice & Griffin M'f'g Co. Une alarme fut aussitôt sonnée et les pompiers ne tardèrent pas à se rendre sur les lieux. Le feu faisait des ravages à l'ouest de l'edifice avoisinant l'écurie.

Les flammes se répandirent avec une grande rapidité. La lutte a dû être longue; elle ne cessa qu'à 1 heure de la nuit.

Le toit, à un moment donné, s'enfonça de plusieurs pieds e menaça de s'écrouler dans les flammes. Il y avait alors dessus 30 pompiers qui heureusement s'en sauvèrent avec la peur seulement, car le toit fut maintenu par des travées. S'il s'était écroulé, les trente pompiers auraient été précipités dans les flammes où ils auraient péri.

Les pertes s'élèvent à $5,000 couvertes par les assurances. C'est la cinquième fois que le feu cause des dommages à cet établissement.

Philadelphie, 14 mai—Le Rév. J. W. Langley a été frappé de paralysie au milieu de son prêche dans l'église méthodiste hier. Il parlait sur "l'Incertitude de la vie." Il était en train de démontrer à ses auditeurs la nécessité de se préparer pour une vie future, vu que la mort arrive souvent au moment où l'on ne s'y attend le moins. Soudain sa tête vient heurter le bord de la chaire, et avec un sourd gémissement il s'affaise sur lui-même, au milieu de la frayeur générale.

Le Rev. Langley est âgé de soixante ans. On s'attend à sa mort d'un moment ou l'autre.

Uniontown, Pa., 14 mai.—Beaucoup d'émoi a été causé ici ce matin par la nouvelle qu'une tentative avait été faite hier par les grévistes pour faire sauter le tunnel Morgan sur la ligne de Stateline du chemin de fer Baltimore & Ohio. Les directeurs de ce chemin de fer tiennent la chose secrète autant que possible, on ne sait trop pourquoi.

Il appert qu'une grande quantité de dynamite a été trouvée dans le tunnel. La compagnie du Baltimore & Ohio emmène de ce temps-ci dans la région des centaines de chars de charbon retiré des mines de la Virginie-Ouest, et en détruisant le tunnel, ces chargements devront cesser durant plusieurs mois.

La compagnie, craignant d'autres tentatives de ce genre, fait surveiller le tunnel et le gros pont sur la rivière Ohio.

Vienne, 14 mai.—Une tragédie bien triste est arrivée hier en cette ville, ce qui a causé une grande sensation dans toutes les classes de la société.

Une pauvre veuve nommée Habek avait deux enfants, une fille de 11 ans et un fils de 9 ans, et il lui fallait travailler presque jour et nuit pour pourvoir à leurs besoins.

Les enfants se mirent dans la tête de se suicider, afin de ne plus être à la charge de leur pauvre mère. Hier ils se rendirent sur l'un des ponts traversant le Danube et grimpant sur l'un des garde-fous ils s'embrassèrent, puis se prenant par la main ils sautèrent dans la rivière.

Leurs corps ne tardèrent pas à disparaître dans la profondeur des eaux.

Quand la mère revint de l'ouvrage, elle trouva sur la table un morceau de papier dont s'étaient servis ses deux enfants pour lui écrire leur détermination d'en finir avec la vie.

La mère est au désespoir et l'on craint qu'elle perde la raison.

Albany, N. Y., 14 mai—Le New York Central a à peine assez de charbon pour faire fonctionner ses locomotives pendant trois ou quatre jours. De samedi jusqu'à minuit hier, 12 trains ont été enlevés sur la ligne nord, afin de ménager le charbon.

Aujourd'hui toutes les locomotives sur les voies d'évitement ont commencé à chauffer avec du bois au lieu de charbon. A East Albany, où les trains de voyageurs circulant entre Albany et New York prennent leur approvisionnement, il n'y a que 15 wagons de charbon de disponibles, ce qui ne peut durer bien longtemps.

La compagnie, en face de cette éventualité, a dû commander du charbon en Angleterre.

Bradford, Pa., 14 mai — La rafinerie d'Emery a été complètement détruite par les flammes, hier après-midi, et par l'explosion d'une large cuve en fer contenant 4000 gallons de benzine environ trente personnes ont été blessées, dont plusieurs grièvement.

L'explosion s'est produite au moment où l'incendie battait son plein et que des centaines de personnes regardaient les pompiers lutter énergiquement contre l'hydre destructrice. Le couvercle de la cuve fut lancé à 300 pieds dans les airs, puis alla retomber à un huitième de mille plus loin.

Wheeling, 14 mai — Frank Blakmore a accusé sa femme d'avoir embrassé son beau-frère, et dans sa jalousie il jura de la tuer. Le fils de seize ans les sépara. Alors Blackmore s'empara d'une hachette et s'élança sur son fils. Ce dernier sortit un revolver de sa poche et tira un coup de feu sur son père. La balle lui passa à travers le cœur, le tuant instantanément.

L'enfant a été mis en prison, mais en général le public sympathise avec lui.

Lima, Mont., 14 mai. — La digue de Lima s'est brisée hier matin et un énorme volume d'eau descend la rivière Red Rock avec une rapidité vertigineuse, emportant tout ce qui se trouve sur son passage.

Aussitôt que l'accident eût été découvert, des hommes montèrent à cheval et se dirigèrent ventre à terre vers le bas de la rivière pour avertir les propriétaires de ranchs, mais ils ne purent arriver à temps, et presque tous les ranchs le long de la rivière ont tout perdu ce qu'ils possédaient. Des maisons, des granges, des clôtures, des instruments aratoires de toutes sortes ont été emportés par les eaux.

Les compagnies de chemins de fer ont envoyé un train spécial avertir les gens entre Lima et Dillon, et un grand nombre d'hommes sont déjà rendus sur les lieux du désastre pour réparer la digue au plus vite.

Les dommages vont s'élever à des sommes énormes.

Les eaux, après avoir brisé la digue, sont tombées dans une vallée d'une longueur de 60 milles en grande partie habitée et plusieurs familles vont se trouver sans abri et sans nourriture.

Brattleboro, Vt., 14 mai—Un fatal accident de voiture a eu lieu sur la rue South Main, cette après-midi. Cinq demoiselles de l'école Moody à Northfield, y compris trois institutrices, Mlles Blood, Burta et McNealy, descendaient en voiture la colline assez élevée qui est une des entrées du village au sud, lorsque le collier se brisa et les chevaux partirent à l'épouvante, renversant dans la rue les cinq promeneuses.

La plus jeune, Mlle Blood, alla se heurter sur un poteau en fer et elle fut tuée instantanément, tandis que ses compagnes furent relevées meurtries et sanglantes. Elles furent transportées dans une maison voisine où des medecins vinrent leurs panser blessures

Deux des survivantes de cet effroyable accident vont mourir de leurs blessures.

VERDICT CONTRE LE BOSTON & MAINE.

Boston, 15 mai—Un verdict de $3,000 a été accordé à James O'Laughlin contre le Boston & Maine Railroad.

O'Laughlin prétendait avoir été assailli par un chef de train dans l'un des wagons du Boston & Maine avec une lanterne en décembre 1892.

La compagnie avait prétendu qu'il faisait du tapage et que c'était pour cette raison qu'il avait été jeté hors du wagon.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL

—Madame L. J. Selfridge, une Américaine, a pris un bref d'*habeas corpus* contre la supérieure du couvent de Villa-Maria. Voici les faits qui ont donné naissance à ce litige:

Madame Selfridge est séparée d'avec son mari en vertu de la loi américaine, et elle a eu des tribunaux des Etats-Unis la permission de garder son enfant, une fillette de dix à douze ans.

Le mari vint à Montréal avec la fillette et la plaça au couvent de Villa-Maria.

La mère vint à son tour et voulut avoir son enfant. La supérieure du couvent refusa de la livrer. Elle avait reçu instruction d'être présente en cour pour rendre compte de sa conduite, mais elle a fait défaut. Une règle de cour a été préparée contre la Révérende dame supérieure, mais elle n'a pas encore été émise. Elle ne le sera probablement pas, attendu qu'un bref d'*habeas corpus* a été pris pour forcer la supérieure à rendre la jeune fille à sa mère.

—Vers cinq heures, samedi soir, l'enfant de M. Joseph Lamarche, entrepreneur, 1465 rue Notre-Dame, a fait une chute en bas d'une rallonge, située en arrière de la maison de ses parents, et s'est fracturé le crâne. Quand on l'a relevé, il était privé de connaissance, et est mort le lendemain sans la recouvrer. Il paraît qu'il s'amusait sur le toit de la rallonge en question, dont une partie était entourée et servait de cour aux enfants. Le petit garçon jouait aux marbres. Un de ces projectiles s'étant échappé hors de l'enclos, il voulut aller le chercher en escaladant la clôture. Il s'est approché trop près du rebord du toit, et est tombé d'une hauteur de vingt-cinq pieds environ. L'enfant est âgé de quatre ans.

—Le coroner tiendra une enquête sur le corps d'un homme de la rue Maisonneuve, nommé Joseph Jeay, âgé d'environ quarante ans.

Jeay était dans sa maison avec son beau-père, lorsque tout à coup, il s'est affaissé sur le plancher. Le beau-père se porta à son secours, mais Jeay avait rendu le dernier soupir.

Son corps a été transporté à la morgue.

Le défunt porte des marques de violence; il a un œil au beurre noir, causé par un coup de poing reçu récemment, dit le beau-père.

Le coroner va éclaircir l'affaire.

—Samedi après-midi, une centaine d'amis de M. Rodolphe Lemieux se sont réunis dans les salles du Terrapin pour lui présenter de somptueux cadeaux à l'occasion de son mariage avec Mlle Berthe Jetté, fille ainée de M. le juge Jetté.

Cette réunion intime a été présidée par notre poète national M. Louis Fréchette qui avait à sa droite le héros de la fête et à sa gauche l'hon M. Mercier.

Entre maints verres de champagne, des discours ont été prononcés par M. Alphonse Leduc, commissaire de la Louisiane à l'exposition d'Anvers, MM. Mercier, Fréchette, J. A. C. Madore, R. Greenshields, Honoré Gervais, Marc Sauvalle, P. Voyer, C. Lane, T. Cardinal et autres.

M. H. C. St Pierre, Ed Guérin et autres ont chanté de joyeuses chansons.

Cette manifestation fort sympathique prouve que M. Rodolphe Lemieux est tenu en haute estime dans le barreau et dans le cercle de ses connaissances. C'est un jeune avocat de distinction, c'est un orateur dans toute l'éloquence du terme et sa carrière sera brillante.

La célébration de son mariage a eu lieu mardi.

QUEBEC.

—Un cultivateur de Lorette s'est fait voler $80 ces jours derniers dans un hôtel de cette ville.

Ayant perdu la clef de sa chambre dans le salon, il demanda à un jeune employé de la chercher. Après quelques minutes, celui-ci revint en disant qu'il n'avait pu la trouver.

Le bonhomme retourna au salon, trouva sa clef, mais s'aperçut qu'on avait soulagé son portefeuille qu'il avait laissé dans l'une des poches de son pardessus déposé sur un fauteuil d'une somme de $80.

Il confia l'affaire au détective Fleury qui ne tarda pas à trouver le voleur en train de dépenser gaiement l'argent du vieux.

M. Fleury chercha le bonhomme pour lui demander de faire sa déposition et le rencontra titubant dans la rue Ste Cécile.

Pour adoucir son chagrin le vieux avait été conter ses peines aux donzelles du *brasscastle*, qui l'avait débarrassé d'une vingtaine de piastres qui lui restaient.

Le pauvre naïf a obstinément refusé de porter plainte, préférant perdre son argent que d'aller en cour.

—Pendant qu'ils se promenaient en chaloupe à voile, sur la rivière St Charles, Herménégilde Boivin, de Montréal, tailleur à l'emploi de M. Z. Paquet, marchand de Québec, et Elzéar Lachance, commis au même établissement, ont été victimes d'un accident.

Une rafale de vent fit chavirer l'embarcation, et les occupants, au nombre de quatre, furent précipités à l'eau. Devarenne et Bilodeau se cramponnèrent à l'embarcation et furent sauvés par Bédard, portier de l'Hôpital Général. Boivin et Lachance se sont noyés.

Les cadavres ont été retrouvés à huit heures hier soir. Les parents de Boivin demeurent à Montréal

Son père est ouvrier. L'enquête du coroner aura lieu aujourd'hui.

—L'"Albert" vient d'être déclaré hors d'état de faire le service des phares du bas du fleuve La "Canadienne" le remplacera provisoirement et partira probablement dans une huitaine avec des provisions de toutes sortes.

OTTAWA.

—Il est fort question de M. E. B. Eddy comme devant recueillir la succession de feu Sir John Abbott au Sénat. La presse des deux partis est sympathique au grand fabricant de Hull et nous croyons qu'il a suffisamment travaillé pour son pays pour mériter d'être fait sénateur.

M. Eddy est un citoyen distingué, honorable et sa nomination serait populaire à tous les points de vue.

—Il y a quelques jours, un jeune couple arrivait de Chicago, en cette ville habillé dans tous les derniers goûts et apparemment riche.

La femme, brunette de 20 ans, Pearl Ritter et l'époux James Walker, 25 ans, étaient de jolies personnes et semblaient heureuses.

Soudain, ils disparurent pour faire place à un autre jeune homme qui, sous l'habit d'un civilien, cachait l'accoutrement d'un detective américain. Celui-ci avait suivi les deux jeunes amoureux jusqu'ici.

Sous le nom de M. et Mde Walker ils abritaient l'appellation moins enviable de voleurs: Walker venait de dévaliser une banque à Chicago, de laquelle il avait enlevé $12,000 puis s'était sauvé à Ottawa avec la fille de son voisin.

Le détective a soudain perdu Walker de vue et a dû s'en retourner à Chicago.

Le voleur a séjourné quelque temps dans une maison de pension privée, mais, ayant eu vent, d'une manière ou d'une autre, de l'arrivée du limier américain, il prit le chemin de Richmond avec sa belle et jeune compagne et n'a pas été revu.

OTTAWA.

—Les explications données à Lord Ripon par le gouverneur général, Lord Aberdeen sur la levée de l'embargo sur le bétail canadien ont convaincu le secrétaire des colonies de la justesse de nos réclamations.

—La *Gazette du Canada* a publié les nominations suivantes:

L'hon Archibald John Majoribanks, aide-de-camp extra du gouverneur-général.

MM. Louis Marchand, de Valleyfield, et Narcisse A. Landry, de Bathurst, N.-B., reviseurs électoraux; le premier pour le comté de Beauharnois et le second pour le comté de Gloucester, N.-B.

Cette dernière nomination aura t bien pu apaiser le zèle des Landry qui étaient furieux contre M. Burns et son candidat. On pourrait y trouver la clef de la defaite de M. Doucet.

BERTHIERVILLE,

—M. Amateur Demers, avocat de Berthier, a intenté à la "Providence Saving Life Insurance Coy" de New York, ayant bureau à Montréal, une poursuite en recouvrement d'une police d'assurance de $10,000 sur feu l'avocat A. A. Laferrière qui a déjà demeuré à Lowell.

Celui-ci est décédé le 26 janvier dernier, et maintenant la compagnie d'assurance, sans raison aucune, aurait refusé de payer. On prétend que la police s'est fourrée dans cette affaire et qu'il y aura du piquant à l'enquête.

MM. Robidoux et Geoffrion représentent le demandeur.

VAUDREUIL,

—La poursuite en séparation de corps et de biens intentée par madame Schiller, du comté de Vaudreuil, à son mari Amédée Daoust, a été renvoyée.

ARTHABASKA.

—Pierre Chabot et sa femme, d'Arthabaskaville, ont été condamnés à $50 ou 3 mois de prison.

Chabot guettait les gens venant des Etats-Unis et achetait les billets de retour des Canadiens rapatriés pour des sommes ridicules.

La Cie du Grand Tronc ne voulant point souffrir cette injuste concurrence lança son détective Flynn à la poursuite des trafiquants. D'où arrestation et sentence.

TORONTO,

—"Doc" Andrews, auteur d'une opération criminelle qui a causé la mort d'une jeune fille, a été acquitté. Le verdict du jury a enormément surpris le public.

Cependant, Andrews n'est pas encore libre; en effet, l'avocat de la couronne a plusieurs autres accusations à porter contre lui.

Il y aura un autre procès.

COTEAU STATION,

—On annonce pour le 21 mai, le mariage de M. le Dr Jean C. Prieur, de Côteau Station, avec Mlle Amanda Doucet, fille d'un riche marchand de l'endroit.

BEAUCE,

—La récolte du sucre d'érable, qui s'annonçait ce printemps avec d'aussi excellentes promesses dans la Beauce, a presque manqué. Des cultivateurs qui avaient l'habitude de faire entre 2,000 et 3,000 livres de sucre en ont à peu près eu 700 livres. La production cette année est à peine le quart de celle des années passées.

—On nous informe que la vache d'un cultivateur de la Beauce a donne naissance à un veau sans queue et ayant une tête ressemblant à celle d'un ours. Le beuglement que le petit monstre fait entendre ressemble aussi aux grognements de maître Martin.

DRUMMONDVILLE,

—Depuis quelque temps, les voleurs pillent les campagnes de la province de Québec; ils s'attaquent particulièrement aux presbytères. Dans la nuit de vendredi à samedi, des voleurs ont pénetré par effraction dans le presbytère de Drummondville et y ont volé $350. Le lendemain, la police de l'endroit a arrêté un Anglais soupçonné d'être l'auteur de ce vol. Il avait sur lui la somme de $57. Après enquête on remit le prisonnier en liberté. Ce dernier a pris ensuite le train de St Hyacinthe. Rendu à cet endroit, l'Anglais s'étant aperçu que la police le suivait, il s'est sauvé dans les champs, par crainte d'être arrêté de nouveau. Le limier de police, qui jusque là n'avait fait que l'épier, l'a arrêté une seconde fois. Après une nouvelle enquête, l'Anglais a encore été remis en liberté.

MEGANTIC,

—Il paraît que l'exploitation des mines d'asbeste va être reprise avec une grande activité. Les demandes des Etats Unis et de l'Angleterre surtout seraient considérables. Cette nouvelle sera accueillie avec une grande satisfaction par tous, mais surtout par toute la région minière du comté de Mégantic: Thetford, Lac noir, etc.

PIERREVILLE,

—Les moulins de Pierreville ont repris leurs opérations ces jours derniers. Il y a là 170,000 billots à scier. C'est dire que la saison sera bonne.

MASKINONGE,

—Notre ami et aimable concitoyen, M. Edmond Duckett, part pour aller se fixer à Saint-Grégoire, comté de Nicolet. M. Duckett jouissait de l'estime de tous. Les Grégoriens sauront l'apprécier et nous ne doutons pas qu'ils ne le favorisent de leurs commandes.

ST EUSTACHE.

—A la grande joie de ses habitants, St Eustache est en train de devenir une place d'eau d'accès facile.

Le Pacifique cédant aux instances qui ont été faites à diverses reprises inaugurera, aujourd'hui même, un service de convois à des heures qui feront l'affaire de tout le monde.

Il y aura départ de Saint Eustache à 7 25 le matin et un train de Montréal pour St Eustache à 5.30, le soir.

On a ajouté un train spécial le samedi, à 1.30, retournant de Saint Eustache à 6 p. m. Cela permettra aux gens de visiter la place et de se choisir des résidences

Saint Eustache est un endroit charmant et avec ce service de chemin de fer, il va mériter le nom de Lachine du C. P. R., que lui donne un haut fonctionnaire de la compagnie.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussetures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclarcit le teint. En vente chez les phramaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75¢ la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co.
Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinin Cure.

Pour billets de chemin de fer (billets de retour) adressez vous à Chs. H. Chagnon, au St. Lawrence Hotel.

UNE CONFLAGRATION.

Visite Boston et Cause de Grands Dommages.

L'INCENDIE A RAVAGE UNE ETENDUE DE TREIZE ACRES.

Le Chef des Pompiers a ete Grievement Blesse.

Boston, 16 mai—Cette ville a été visité, cette après-midi par la plus grosse conflagration que nous ayons eue depuis le Tanksgiving Day, en 1889, et elle a couvert une étendue plus vaste que tous les incendies depuis le feu mémorable de 1872.

Quoique les pertes n'aient pas atteint un chiffre aussi élevé que lors des incendies mentionnés ci-dessus, en moins de trois heures toutes les constructions sur une superficie de douze acres étaient réduites en cendres.

Ce sont des enfants qui ont mis le feu. Ces bambins étaient à jouer sur les terrains de balle anglaise du Club Boston, lorsque l'idée leur vint tout à coup de ramasser des copeaux et branchages pour faire un petit feu.

De l'idée à l'exécution il n'y avait qu'un pas. Il n'y avait pas de meilleur endroit pour causer une conflagration. Des ouvriers avaient été occupés à réparer le pavillon servant à abriter les spectateurs pendant les parties de base-ball et le terrain était couvert de copeaux. Les enfants firent un petit feu et le vent poussa les flammes jusqu'au pavillon qui ne tarda pas à être réduit en cendres.

En voyant leurs dégâts, les enfants, pris de peur, prirent la fuite et il a été impossible de les rejoindre.

Les spectateurs, en apercevant les flammes au dessous d'eux, se mirent en frais d'éteindre le feu. Ils écartèrent les copeaux autant qu'ils le purent, mais les flammes continuèrent à faire des progrès, malgré leurs efforts, et ils durent sonner une alarme.

Sur ces terrains le Club Boston et un club de Baltimore étaient à jouer une partie de base ball dans le temps et ils durent interrompre leur partie.

Les pompiers ne se pressèrent pas pour se mettre en état de lutter contre les flammes, s'imaginant que l'incendie était insignifiant et qu'on s'était alarmé pour rien.

Cependant avec la rapidité d'un feu des prairies de l'Ouest, les flammes envahirent tout le voisinage du terrain de base-ball.

Quelques minutes plus tard la conflagration battait son plein. Les flammes attaquèrent bientôt les maisons à l'est des terrains de base-ball.

Au bout d'une heure, toute la haute clôture sur le côté droit, tous les sièges, les pavillons, le guichet et tous les édifices en bois qui l'avoisinaient étaient devenus la proie des flammes. Le feu se répandit aussi sur la rue Tremont, et atteignit toutes les résidences en bois sur les rues Burke, Coventuy et Berlin. Il ne s'arrêta au nord qu'à la rue Benton, tardis que de chaque côté il terminait ses ravages sur la rue Cabot et le pont du chemin de Providence.

Plusieurs pompiers ont été blessés et ils furent transportés à l'hôpital. Le chef Webber a aussi été grièvement blessé pendant l'incendie.

Les pertes dépassent les $500,000. Parmi les édifices incendiés se trouvent une maison d'école, une station du feu, 164 résidences en bois et 13 édifices en briques. Environ 1,000 familles ont été jetées sur le pavé.

DES ETUDIANTS.

Probablement

BON ✱ MARCHE.

SOUBASSEMENT

Ouvrages de Fantaisie,

Rubans et Papeteries.

Nos Specialites
DANS LE
Soubassement

Pour cette semaine:

Epingles à Linge, 1c. la Doz.

Egouttoirs en Fil, 7 cents.

Tamis magnifique, pour Farine, 10 cents.

Magnifiques Coupe-gâteau, 2 cents.

Poêlons pour Poêle à Gaz, 7 cents.

Ustensiles de jardins, avec manches, 5 cents.

Fonds perforés pour Chaises, 9 cents.

Séchoirs pour Linge, 7 cents.

Epoussetoirs en Plume de 33c. 19 cents

Brosses à balayer de 25c. 19 cents.

Screens pour fenêtres, 19 cents.

Trois cents

Plats à diner, décorés, 6, 7 et 8 pcs, prix régulier, $2 la doz. 4 pour 25c.

Quarante-cinq Douzaines

de Sucriers de 4 pcs, décorés en bleu et brun, prix régulier 60 cts. 39c. la Doz.

Une Belle Attraction,

50 pièces d'échantillons importes de la

Royal Hanover Art Pottery,

Ce sont des avances pour les nouveautés d'automne, richement décorées en or et en couleurs, différentes formes, décorations artistiques, les prix réguliers des marchandises varient de $3.50 à $7 50 chaque, nos prix pour ces échantillons sont de $1.98, $2.49 et $2.98.

Soixante-quinze

Chaises pour enfants, que nous avons toujours vendu à 75c. et $1. pour 25c. chacune.

TROIS CENTS

Paniers de fantaisie, de tous genres, vendus autrefois de 75c. à $1, aujourd'hui sacrifiés à 25c. chacun.

TROIS CENTS

Pièces d'échantillons différents, un article de chaque, A la moitié du prix.

RUBANS,

Vingt-cinq Pieces

de Ruban Moiré, tout Soie, 6 pcs de large, couleur noire, valant 98c, notre prix pour ce lot 59c. la verge.

Ouvrage de Fantaisie,

Vingt-cinq douzaines

de Tapis de table, nouveaux dessins, couleurs délicates, avec franges de couleurs, 49c. chacun.

Papeteries

CENT

Boîtes d'Enveloppes couleur crème de bonne qualité, pour cette semaine, 2c. le paquet.

UN MILLE d'Ardoises, 4c. chacune.

CENT LIVRES

de Papiers à écrire, qualité supérieure, rayé ou uni, 19c. la livre.

La Place pour les Rares Occasions !

F. G. MITCHELL & CO.,

Nos. 151 a 165 rue Merrimack et 13 et 15 rue Kirk

Employés de langue française — M. Chs. Ouimette, Mesdemoiselles V. Montplaisir, Emma Lanoue, Yvonne Montmarquet, Annie Ogg, Eugénie Montplaisir, Emma Labonne, Alice Brouillette, M.-L. Charette, R. Provost, M. Brealt, A. Larue, C. Lapham.

NOTES LOCALES.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

Mlle Eno, de Haverhill, Mass., est en visite en cette ville, l'hôtesse de Mlle Hélène Pinault de la rue Chestnut.

J. S. Marion, photographe ne renom, est passé maître en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

La fabrique de lainages de Belvidere No. 2 (Stott's Mill) a repris ses opérations hier matin, les grevistes ayant accepté les conditions du major Stott.

Au Louprer Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

Johnny Boyle, le petit enfant qui s'est brûlé avec des allumettes dans la demeure de ses parents, rue Front, lundi après-midi, est mort à l'hôpital St. John, hier avant-midi.

Pour faire nettoyer et teindre vos plumes Fred Varin, 258 rue Merrimack est la seule place où vous aurez pleine et entière satisfaction.

Il est un fait reconnu, que l'on ne peut trouver de meilleures occasions dans les marchandises sèches, chaussures, valises etc; que chez L. H. Star, 72 rue Aiken. Le tout doit être écoulé.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

L'Hon. George W. Fifield fait déménager de ce temps-ci ses machineries de son vieil établissement sur la rue Fletcher et la Wester avenue à sa nouvelle fabrique récemment construite sur la rue Marginal.

Pour faire nettoyer et teindre vos plumes, n'oubliez pas d'aller faire une visite à Fred Varin, rue Merrimack.

La réception qui sera donnée par le gouverneur et Mde Greenhalge en l'honneur des citoyens de Lowell aura lieu lundi 28 mai dans la salle Huntington. Cette réception sera sous les auspices du People's Club.

Le "Bon Marché" n'est pas surpassé, tous les jours des bargains extraordinaire sont offerts et pas un magasin n'égale cet immense magasin en fait de reductions les plus surprenantes qui puissent se trouver dans cette ville.

Les fabriques Faulkner ont repris l'ouvrage au complet lundi matin.

M. Wilfrid L'Espérance, pharmacien, est retenu chez lui par une assez grave indisposition.

Le service des tramways électriques pour se rendre à Lakeview est au complet et parfait; on ne peut exiger de plus grandes commodités. Les tramways sont spacieux, la double voie est en bon ordre et c'est un plaisir de faire cette promenade.

Oliver Richards s'est brisé les deux jambes dans une chute l'hiver dernier. Une des jambes fut amputée dans le temps. Richards s'est rendu à l'hôpital vendredi pour se faire amputer une partie de l'autre jambe.

Daniel A. Brown, le colporteur de bois, qui fut trouvé récemment dans un si pitoyable état au fond de sa demeure, est mort de pneumonie à l'âge de 56 ans. Une femme et des enfants lui survivent, mais à cause de ses habitudes d'intempérance, ils ne demeuraient pas avec lui.

Vendredi, Isaac L. Libbey célébrait le 30ème anniversaire de son entrée dans le départemsnt de la police. Dans le temps il n'y avait que quatre gardiens de la paix de quart dans l'ouest de Lowell, et l'on se servait d'une brouette pour transporter les ivrognes à la station de police.

Vu la querelle entre Grecs et Canadiens demeurant sur la rue Market et les rues avoisinantes, plusieurs gardiens de la paix sont dépêchés sur les lieux à la sortie et à l'entrée des employés dans les fabriques. Après une récente bataille, plusieurs bâtons et autres armes dangereuses ont été trouvés par la police.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville. R. I.

Mlle Louise Hamelin, de Holyoke, Mass, est en promenade à Lowell chez des amies d'enfance.

Une dame Charlotte Duff s'est fracturé une jambe en tombant en bas d'un escalier, dans sa demeure, No. 71 cinquième rue ouest, samedi.

Ces taches de rousseur n'ôtent rien à vos charmes, madame, mais vous serez cent fois plus belle encore si vous faites usage de la *Royal Cream* préparée par le Dr J. D. Delisle & Co., Lowell, Mass. En vente chez tous les pharmaciens canadiens.

M. Chs H. Chagnon, du St Lawrence Hotel, est allé à Boston hier pour acheter deux nouvelles tables de pool qu'il désire ajouter à ses salles d'amusements qui sont toujours achalandées. En même temps il fera d'importantes améliorations à son établissement.

Le détective Allen et l'officier Dowe, de Manchester, N. H., ont arrêté John Craig sur la rue Bridge mardi dernier. Craig est accusé de vol d'un habit et d'un pardessus à Manchester. Il est parti avec l'officier à midi pour aller subir son procès à Manchester.

Thomas Lessard, qui a été arrêté lundi et condamné à $3 ce matin pour ivrognerie, a eu une attaque d'épilepsie après la séance de la cour dans sa cellule. Le docteur Porter fut appelé et donna ses soins au malade qui parut prendre du mieux vers midi. Le docteur dit qu'il ne pouvait pas dire si cette maladie était causée par des abus de boisson ou si elle provenait de causes naturelles.

Par ce temps de stagnation industrielle, bon nombre de nos compatriotes ont, sans doute, songé à retourner s'établir sur une terre au Canada. Entre toutes les parties de la patrie canadienne, les Cantons de l'Est se recommandent spécialement aux agriculteurs, pour la fertilité du sol, la richesse des forêts, la salubrité du climat et l'excellence des eaux. A ceux qui seraient tentés de s'établir dans ces parages, nous conseillons de s'adresser à M. J. H. Gendrons à Sherbrooke, qui leur donnera tous les renseignements désirables, au sujet de propriétés de premier choix, qu'il offre en vente en d'excellentes conditions.

QUATRIEME ANNIVERSAIRE.

La Cour Samuel de Champlain le Celebre avec Pompe.

La Cour Samuel de Champlain, 7838, A. O. F. of A., a célébré mardi soir le 4ème anniversaire de sa fondation par un grand concert suivi de bal. Le magnifique succès obtenu produira de bons résultats pour notre Cour canadienne.

La fête avait lieu dans les grandes salles des Forestiers, situees à l'encoignure des rues Palmer et Middle.

Bien avant 8 heures, heure indiquée pour le concert, une foule nombreuse était rendue sur les lieux.

Les invités étaient reçus par le comité de réception se composant de MM. A. H. Jean, président, J. J. E. Bellemare, W. Bouthiller, Jos Laplante, H. D. Laporte, Arthur Lavoie, Elz Lamoureux, J. V. Pelneault, H. A. Toupin et T. Rainville. M. Charles E. Coté agissait comme maître de cérémonies, assisté de M. William Chaloux.

M. N. H. Roy, était *floor marshal*, ayant comme assistant, M. W. Miller et MM. Geo Baril, Wilfrid Jean, N. Côté et Jos. Dextra comme aides.

Les salles avaient été richement décorées et illuminées pour la circonstance.

Vers 8.15 heures, l'orchestre Olympian fit l'ouverture du concert dont voici le programme:

1 Ouverture. "Airs Canadiens," orchestre Olympian.

2. Chanson, duo, Kitty Long et Sadie Mack, accompagnées par Mlle O'Hearn.

3. Skirt dance, par Mlle Blanche Dextra.

4. Solo de Xylophone, par N. H. Dufresne.

5. Selections par Mlles E. Lareau, E. Cossette, A. Baril, A. Cossette, M. Lucier, L. Baril, accompagnées par Mde Geo. Baril.

6. Solo de violon et de piano, par Mlles Goldia, M. Gardener et Vila M. Dame.

7. Chanson, 'Sleep Baby Sleep', par Mlle Blanche Dextra.

8. Duo de banjo, par Arthur Baldwin et Lotta Walsh, accompagnés par Kitty Walsh.

9. Solo de cornet, par Goe. E. Bryant.

Chaque point du programme a été rendu à la perfection.

La jeune Blanche, fille de M Joseph Dextra, s'est surtout surpassée. Dans un magnifique costume en mousseline blanche, elle chanta avec un talent artistique "Sleep Baby Sleep." Son jeu était précis et naturel et sa bonne exécution lui a valu des salves d'applaudissements. Dans sa "Skirt Dance" exécutée avec goût, elle paraissait charmante dans un magnifique costume rose. Pendant près de dix minutes elle prit possession de la grande salle et exécuta une danse des plus difficiles. La jeune Blanche reçut de la part d'amis de magnifiques bouquets.

Le concert terminé, la grande marche eut lieu à 9.30 heures. Au delà de 150 couples se mirent dans les rangs. Elle était ouverte par M. et Mme Nap H. Roy et leur demoiselle Lillian.

La danse alors commença et les 18 numéros du programme furent exécutés avec entrain par des centaines de couples joyeux. Parmi les étrangers présents on remarquait MM. Ali. Martel et Georges Doucette, chef et sous-chef ranger de la Cour Lafayette de Lawrence, Olivier Barnabé et Thos. Boucher, de la Cour Napoléon de Haverhill et Joseph Bourdeault de la Cour Montcalm de Fitchburg.

Environ 700 personnes ont assisté à la soirée et tous ont paru satisfaits de l'organisation. La Cour Samuel de Champlain peut être fière de la célébration à l'occasion de son 4ème anniversaire.

N. B.—Il est regrettable pour ceux qui gardent en souvenir le programme de la soirée, que celui-ci n'ait été imprimé dans quelque imprimerie française, car nous avons remarqué avec peine que la plus grande partie des noms canadiens qui y avaient été inscrits avaient été estropiés. Ce programme montré à l'étranger ne prouverait guère l'avancement de nos compatriotes aux Etats-Unis.

Un Jeune Enfant Tombe dans une Cuvette d'Eau Bouillante.

Le quartier du Petit Canada a été, samedi apres-midi, le théâtre d'une scène horrible qui a causé la mort de la victime.

Vers 2 heures, Mme Edouard Larose qui réside dans l'édifice Landry, rue Aiken, s'occupait des travaux de la maison, lorsque devant s'absenter pour un instant elle laissa dans la cuisine son enfant, Telesphore Larose, âgé de 2 ans et 4 mois. L'enfant ne connaissant pas le danger s'approcha près d'une cuve d'eau bouillante et perdant son équilibre il y tomba. Il poussa des cris de douleur, ce qui attira l'attention des voisins.

Lorsqu'on le retira de sa mauvaise position son corps ne formait plus qu'une plaie horrible. Les médecins furent appelés et malgré tous leurs soins la petite victime rendit le dernier soupir après vingt-quatre heures de souffrances atroces.

Tentative de Rapt.

Samedi soir, vers les 11 hrs, lorsque Annie E. Hanley s'en allait chez elle sur Lakeview ave., elle fit la rencontre de deux hommes qui la poussèrent dans une ruelle et essayèrent de l'outrager. Elle resista énergiquement et les frappa plusieurs fois avec une bouteille qu'elle avait dans la main lorsqu'elle fut attaquée, et réussit à s'échapper après que la plupart de ses habits eussent été mis en lambeaux. Elle rapporta cet attentat à la station de police et reconnut comme étant un de ceux qui l'avait assaillie, le nommé James Gallagher qui avait été arrêté par l'officier Fox, peu apres la tentative de rapt.

Penible Promenade.

Dimanche, deux de nos jeunes canadiens bien connus allaient se promener en voiture à Nashua, lorsque, chemin faisant, ils furent les victimes d'un pénible incident. Leur cheval, passablement vicieux, leur fit prendre une pirouette dont l'un d'eux se souviendra longtemps. Ses habits s'accrochèrent dans une des roues et furent mis en pièces. Arrivé à Nashua, les dégâts furent réparés après avoir coûté beaucoup de peine aux deux voyageurs.

Accident de Velocipede.

Vers 9 heures, lundi soir, M. Fred. Catudal traversait le pont de la rue Aiken en velocipède lorsque par mégarde il alla se heurter contre une grosse pierre qui venait de tomber d'une voiture. Le contre-coup lui fit perdre l'équilibre et en tombant M. Catudal s'infligea une pénible fracture au pied droit.

Vole a Nashua, Vendu a Lowell.

Samedi, un individu louait cheval et voiture à l'écurie de F. T. Lewis de Nashua, disant qu'il désirait se rendre à Pepperell. Au lieu de cela cet homme qui n'était autre qu'un voleur se dirigea vers Lowell et vendit son équipage quelques heures plus tard en cette ville à l'écurie Conant de la rue Central à un nommé A cott. Le voleur après avoir reçu paiement de sa vente déguerpit et il court encore. La police informe.

Tremblez! Citoyens de Lowell.

Un loup-garou se pavane dans nos rues. De tailleur de pierre de son métier, il est devenu ministre protestant après *cinq années d'études en théologie* au coin des rues Emule de l'apostat Chiniquy, il a la *noble* mission d'*évangeliser* les Canadiens de Lawrence. Viendrait-il par hasard pousser son œuvre à Lowell? Nous allons le faire suivre et nous lui préparerons un certificat daté de Manchester.

Feu et Accident.

Vers 5 heures, lundi après-midi, un commencement d'incendie était découvert dans les chantiers de bois de MM. Davis et Sargent de la rue Middlesex. L'alarme fut sonnée à la boîte 42 et une partie du département du feu se rendit sur les lieux. Sur la rue Middlesex, la voiture de la police vint en collision avec un autre équipage qui fut mis en pièces. Sur la rue Dutton, un cheval effrayé par la cloche du feu s'emballa et causa des dommages assez sérieux.

Les pertes causées par l'incendie sont peu élevées.

Voyage a Long Pond.

Vers 7 heures, lundi soir, environ 25 amateurs de bonne chair se dirigeaient du côté de Long Pond, où de splendides tortues devaient être dégustées. Les officiers de police Provencher et Breault étaient de la caravane et aujourd'hui il y en a encore qui se demandent: que sont devenues les tortues disparues dans le cours de la semaine dernière?

Toujours est-il que de bonnes soupes et *chowders* ont été servis et que tous ceux qui ont eu le bonheur d'en goûter s'en lèchaient encore les doigts ce matin.

Il va s'en dire que plusieurs des excursionnistes marchent aujourd'hui à pas de tortue.

Anniversaire et Depart.

C'etait fête lundi soir à la résidence de M. Henri Turber de la rue Moody. Les parents s'étaient réunis pour célébrer le 65ème anniversaire de Mde Luce Couture qui part demain pour Ste Croix, comté de Lotbinière, P. Q. En famille tout le monde s'amusa bien et les quarante membres qui prirent part à cette fête en garderont longtemps souvenir.

Dans le cours de la soirée, M Eugène Turber présenta une longue adresse à la héroïne de la fête ainsi qu'une splendide chaisse berçante recouverte en velours. Les enfants de M. Henri Turber lui présentèrent aussi de magnifiques bouquets de fleurs.

La séparation ne se fit qu'après avoir souhaité à Mde Couture de longs et heureux jours.

Etoffes a Robes au "Bon Marche."

La meilleure place de la ville pour acheter vos Etoffes à Robes, Cotons et Jupes d'été, à bon marché, est au "Bon Marché", vous y trouverez le plus grand assortiment et les prix sont les plus bas.

Accident de Voiture.

Lundi, un des employés de M. Chs H. Chagnon, propriétaire du St Lawrence Hotel, était arrêté avec son cheval et son buggy en face des bureaux de W. E. Livingstone de la rue Thorndike. L'alarme du feu sonna et le bruit des voitures des pompiers effraya le cheval de M. Chagnon qui prit les mors aux dents et continua sa route par la rue Middlesex. La bête à l'épouvante passa sous l'arche de la gare Middlesex et continua sa course effrénée jusqu'à l'endroit de l'incendie qu'il atteignit avant les pompiers. La voiture, brisée le long de la route, fut mise en morceaux, et l'ami Chagnon en est quitte pour s'acheter une nouvelle voiture.

Greve Terminee.

La grève de la manufacture Stott est enfin terminée. Les employés et le major Stott ont eu une assemblée lundi matin et une autre hier soir. Les employés ont accepté une réduction d'a peu près la moitié de celle que convoitait le major Stott, et les employés retourneront à leur ouvrage demain matin.

LES TRANFERTS ACCORDES.

Mais pas Celui du Coin des Rues Bridge et Paige.

Les échevins ont tenu une assemblée régulière mardi soir. Le maire Pickman a présidé. Tous les échevins étaient présents, à l'exception de M. Dickinsen.

Un certain nombre d'applications pour les transferts, pour des licences peu importantes, etc., ont été referées aux comités chargés de cette question.

Le comité des licences fit un rapport favorable à C. J. Keading pour transporter sa licence du No 96 au No 94 rue Middlesex.

Une licence de "common victualer" fut accordée à Mde E. A. Glover, Oliver E. Jones et Mde B. F. Purcell, de la Farragut House. Une semblable licence fut refusée à Michael F. Dunn.

Les Transferts Accordes.

L'échevin Lovejoy présida pendant une absence temporaire du maire, et sur motion de l'échevin Westall, la requête de Geo. E. Howe relativement au transfert de la licence de McAlvin fut rejetée.

Michael Rogers, John Green, John W Fitzgerald, R. H Mulno, Geo. Jones, B. F. Clogston et plusieurs autres furent nommes gardiens de la paix spécieux pour l'édifice Associate, S. Cartridge Co., Lowell Cemetery, Middlesex Mill et autres endroits. Geo. Girard fut nommé constable.

Il fut recommandé par le comité des licences de rejeter l'application de Joseph H. Clark pour un transfert. Le maire en profita pour faire une remarque; il insista pour que les échevins appuient le comité. Cependant, à l'exception des membres du comité, tous les échevins étaient en faveur de ce transfert qui fut accordé pour les Nos 357 et 359 rue Market.

Un transfert a aussi été accordé à Daniel L. Osgood, à Patrick H. Moore, William P. Foye, Henry J. McAlvin, W. S. Knapp, Jos. H. Ashworth, Edward F. Flannagan et Frank Barnard.

On refusa un transfert à Adélard Landry, et l'échevin Johnson donna avis de reconsidération.

Martin J. Armstrong avait demandé un transfert pour le coin des rues Bridge et Paige, et il lui fut refusé. Edward Twohey eut le même sort.

Le Boulevard.

Les échevins n'ont pu ensuite s'entendre à propos de l'emprunt pour le boulevard. Cette question reviendra plus tard sur le tapis.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D Delisle & Co., Lowell, Mass

ENTRE EPOUX

L'affaire Odell-Gregory

Québec 12 - On attend anxieusement l'issue du procès Odell vs Gregory. L'opinion semble généralement être partagée et l'on croit que la cause devrait être abandonnée.

Toutefois, la défense espère faire contredire le témoin, Zélia Rochette et même l'incriminer. On s'appliquera à lui faire avouer ses relations avec M. Odell.

Hier, après l'ajournement de la cour, M. J. U. Gregory a reproché amèrement à M. Lemieux sa manière peu galante et peu charitable de questionner le témoin, Zélia Rochette, au sujet de sa fille.

M. Lemieux a répondu que ce qu'il avait fait était dans l'intérêt de son client, qu'il faisait son devoir et n'avait aucune leçon à recevoir de M. Gregory. Mme Odell est riche, ayant hérité de sa grand'mère. Elle a actuellement, dit-on, $20,000 dans le commerce de son mari, de sorte que si elle perd la protection de M. Odell, elle peut encore vivre à l'aise.

Le témoin Zélia Rochette est riche, elle aussi. Ce procès fera époque.

SEANCE DU MATIN

Foule immense en cour supérieure pour entendre la preuve dans l'affaire Odell.

Mme Zélia Rochettte est encore sur la sellette.

Questionnée par Lemieux, elle dit que Mme Odell avait fait acheter du chloroforme, apparemment dans le but de se faire mourir. "Lorsque Raymond la visitait, elle portait un costume spécial.

Le témoin a vu le Dr Philippe Roy chez Mme Odell. Elle lui téléphonait de la rencontrer en différents endroits. Lorsque le Dr Roy venait chez Mme Odell, la témoin quittait l'appartement où le Dr et Mme Odell se trouvaient. Elle a vu le docteur assis sur une chaise près du sofa, où Mme Odell était couchée; elle était vêtue de la même manière qu'elle se revêtait pour recevoir M. Raymond.

Le Dr Roy n'était pas le médecin de la famille et Mme Odell était alors en bonne santé. Lorsque Mme Odell sortait avec le Dr Roy, ils allaient dans des endroits peu fréquentés.

Le témoin a reçu le chloroforme que Mme Odell avait fait venir pour s'empoisonner et c'est elle qui a jeté le poison. M. Odell savait que sa femme sortait avec Jules Hamel et il lui a reproché d'avoir été au théâtre avec ce jeune homme.

Elle a consenti à recevoir les lettres de J. Hamel, adressées à Mme Odell et qui étaient adressées à Mlle Rochette.

Elle prenait communication de ces lettres, après que Mme Odell les avait lues.

Québec, 14—Mlle Rochette a continué son témoignage sam di, toute la journée:

Elle connait le Dr Philiphe Roy qu'elle a vu trois ou quatre fois chez M. O Dell en l'absence de celui-ci. Mme O'Dell le mandait par téléphone. Un jour du mois de juin 1893, il est venu dans l'après midi.

Le témoin—Lorsque M. Roy venait, je le laissais avec Mme O'Dell.

M. Lemieux—Pourquoi?

Le témoin—Parce que le Dr Roy ne venait pas pour moi.

M. Roy et Mme O'Dell allaient, dit le témoin, se promener dans les rues écartées.

Transquestionnée par M. Fitzpatrick—Mme Odell a acheté du chloroforme dans le but de s'empoisonner. Mais j'ai jeté le poison. Lorsque je suis allé à Montréal avec Mme Odell, je lui conseillai d'apporter avec elle les lettres de Jules Hamel. Elle refusa disant qu'il n'y avait aucun danger. En son absence, M. Odell a découvert les lettres et par téléphone, il ordonna à sa femme de descendre à Québec.

Je partis seule, et à la demande de madame Odell, j'ai essayé de prendre la responsabilité des lettres. Mais lorsque M. Odell m'eut montré sur des lettres de M. Hamel le nom de madame Odell, cela ne m'a plus été possible.

A mon arrivée M. Odell était tout habillé de noir et un revolver chargé était sur la table. Tout mon linge était prêt pour que je partisse le lendemain.

J'ai essayé de cacher la vérité pour empêcher M. Odell de se tuer.

En arrivant, Madame Odell a acheté du choroforme pour s'empoisonner dans le cas où son mari lui ferait des reproches. Je lui ai conseillé de tout avouer à son mari, car je croyais que ce serait beaucoup mieux pour elle que de nier. J'ai été chargé par madame Odell de porter à son mari une lettre que j'ai remise à son adresse.

Q. Un passage de la lettre disait: "If that is worse than what you have done since a year past nearly say so." A quoi madame Odell faisait-elle allusion?

R. A moi, je suppose.

Le témoin continue. A mon retour le dimanche, je ne me rappelle pas qu'il eut toutes les lettres en question. Il m'a dit qu'il les avait. Dans tous les cas, j'en ai vu sur la table. Je ne sais pas comment il a eu les miennes. Je ne me suis pas informée de quelle manière, il est venu en possession de ces lettres. Dans la même semaine il a découvert les fréquentes visites de M. Raymond.

J'ai conseillé à madame Odell de tout avouer à son mari et j'ai averti M. Raymond.

Q. Vous donniez de singuliers conseils à madame Odell

R. Je lui en ai toujours donné des bons.

Le témoin continue. Ce n'est pas moi qui ai dénoncé madame Odell. J'ai parlé de cette affaire pour me défendre quand j'ai su qu'elle disait toutes sortes de choses sur mon compte.

M. Odell m'a mise à la porte en présence de la servante. Sa femme était chez sa mère et il lui a téléphoné de ne pas revenir tant qu'il ne la demanderait pas. Je suis allée à l'hospice du Sacré-Cœur où M. Odell est venu me voir pour avoir des informations. J'ai causé avec lui par téléphone à peu près tous les jours pendant que j'étais au Sacré-Cœur.

Pendant la semaine qui a suivi mon retour de Montréal, M. Odell était comme fou et j'étais chargée par sa femme de le surveiller.

Pendant que j'étais au Sacré-Cœur, je n'ai eu aucun rapport avec madame Odell. Je voulais rester l'ami des deux et j'avais mon intention en agissant ainsi.

Le témoin refuse de dire son intention.

Sur ordre de la cour, elle dit qu'elle voulait les rapprocher tous les deux et qu'elle aurait refusé de donner son témoignage. Elle serait partie. Elle n'est restée que pour se défendre des accusations portées contre elle par madame Odell.

Q. Quelles sont ces accusations?

R. Le public le sait. Mme Odell a laissé croire au public que je l'avais trahie.

M. Odell ne lui a pas parlé de divorce.

Zélia Rochette déclare que le télégramme reçu de M. Odell, alors qu'elle était à Montréal avec sa femme, contenait ces mots à son adresse, à elle, Zélia: "*As for as you are concerned, you may go to the d...*"

Mme Odell l'a suppliée de descendre à Québec avant elle et d'aller pacifier son mari.

M. Odell était fort irrité. Elle le trouva chez lui tout vêtu de noir.

Il y avait devant lui sur sa table, un revolver chargé.

Odell était dans une telle colère qu'il était pâle comme un mort.

Tout son linge était prêt à être transporté ailleurs.

Melle Zélia Rochette l'empêcha d'attenter à ses jours.

En arrivant à Québec, Mme Odell se procura du chloroforme dans le but de s'empoisonner, au cas où son mari lui ferait une scène.

Elle n'a jamais parlé de la conduite de Mme Odell à son mari avant que cette personne se soit permise de la dénigrer.

Elle aimait beaucoup Mme Odell.

Après avoir été mise à la porte de chez Odell, le temoin a été pensionner à l'hôpital Général d'où elle téléphonait à M. Odell tous les jours. Elle y a reçu ce monsieur dans sa chambre, une fois. C'etait le jour de Noël

Elle voulait ramener Mme Odell à son mari et ne se souciait pas de lui dire tout ce qu'elle savait.

Elle n'a pas quitté la ville pour passer à l'étranger.

Elle est demeurée afin de se disculper devant la cour, des accusations lancées contre elle.

Sans cela on ne l'aurait jamais vue en cour.

Ce procés commence à avoir son effet ici.

La femme d'un des témoins assignés dans cette cause a quitté Québec.

On la dit partie pour les Bernudes.

La cour est encombrée, aujourd'hui, par des légions de curieux.

Mlle Zélia Rochette est encore sur la sellette. Elle dit qu'elle ne demeure pas avec sa mère depuis quelque temps; elle réside maintenant rue St. Valier.

M. Fitzpatrick lui demande pourquoi elle ne réside plus avec sa mère. M. Irvine s'oppose à cette question.

M. Fitzpatrick réplique que les agissements du témoin et de M. Odell lui font croire que c'est là la raison de la séparation du témoin et de sa mère.

Le juge ne permet pas cette question.

M. Fitzpatrick: Depuis quand Jack Cassils est-il mort?

Réponse: Il est mort pendant un voyage à Montréal. Le témoin a été à Montréal où elle a fait venir M. Odell.

Mme Odell lui avait demandé de faire cela. Elle pensionnait chez Mme Bisaillon.

Elle ne sait pas si elle a téléphoné à M. Odell, de la pharmacie de M. Arthur Descarries, à Montréal, ou d'ailleurs. Pendant qu'elle était à Montréal, Odell est allé la voir deux fois. Le témoin est allée seule se promener avec M. Odell le soir, l'été dernier, avant le départ de Mme Odell pour Kamouraska. Le voyage durait une ou deux heures. Ils partaient vers neuf heures du soir. Elle n'est jamais restée seule chez Odell, le soir, en compagnie de M. Odell, excepté le soir de son arrivée de Montréal, le 10 décembre. Quand elle est retournée de Montréal, le 10 décembre, elle a téléphoné à M. Odell, de Trois-Rivières, lui disant qu'elle descendait seule.

M. Fitzpatrick: C'est pour vous qu'il était tout de noir vêtu; c'est pour vous, qu'il avait un revolver sur sa table.

C'est pour vous qu'il faisait tout cela.

Je ne puis dire.

Le témoin est allée au bureau d'Odell le lendemain; il était vêtu comme à l'ordinaire: il avait une cravate bleu-marine.

Elle est partie de l'hôpital du Sacré-Cœur où elle pensionnait parce que les religieuses n'aimaient pas qu'elle reste avec elles, vu que le monde parlait beaucoup et qu'il était inconvenant qu'elle reste dans cette communauté.

Elle a rencontré le Dr Roy, un soir, près de la Barrière Ste. Foye; elle a pu lui demander de la marier, disant qu'elle n'était pas aussi méchante que le monde le dit; elle a fait cela en badinant. Elle a dit ces choses-là à plusieurs jeunes gens. Mademoiselle Rochettte a rencontré M. Odell, dimanche dernier, au sommet de la Côte Sauvageau; elle est restée là assez longtemps avec lui.

Elle prend de la morphine quand elle est malade, elle en prend à dose de un grain à la fois; jamais plus.

Cette question ne plait pas à M. Irvine.

M. Fitzpatrick dit qu'il veut prouver que le témoin se sert de morphine et que les conséquences de cet usage ont développé l'hystérie chez le témoin.

La cour ne peut permettre cette question.

Dans une lettre elle aurait dit que sa mère lui ayant fait une scène à propos de M. Odell elle aurait voulu prendre sept ou huit pilules de morphine pour se faire mourir.

Cette lettre est adressée à Mde Odell. Le témoin nommait M. Odell, Loup ou Lou.

On a fait de grands efforts pour l'empêcher de paraître en cour.

Son frère lui a fait une scène terrible et lui a dit qu'il avait travaillé avec M. L. P. Pelletier, avocat de Mlle Odell, pour l'empêcher de témoigner.

M. Pelletier nie énergiquement. Rochette est allé le voir pour lui dire que sa famille était dans le malheur depuis que sa sœur était assignée comme témoin.

DIAMANTS SOUS UN ARBRE.

Painesville, Ohio., 14. — On vient de retrouver dans des circonstances des plus singulières, une quantité de diamants représentant une valeur de $5,000 et provenant d'un vol de $14,000 de diamants qui a été commis récemment dans l'entrepôt de la House Security Company.

Deux étrangers aux allures suspectes sont arrivés ces jours-ci à Painesville. La police les a sommés de dire ce qu'ils venaient faire dans la ville, et ils ont répondu aussitôt qu'ils savaient où étaient cachés les diamants volés à la House Security Company, et qu'ils venaient les chercher, afin de les rendre et de se faire payer la recompense promise par la compagnie à qui lui rapporterait les diamants. Les deux étrangers ont été alors mis en état d'arrestation.

Mais finalement, ils ont consenti à indiquer où se trouvaient les diamants, qui ont été découverts peu après sur leurs indications, enfouis au pied d'un bouleau.

Les deux étrangers, qui sont sans aucun doute les auteurs ou les complices du vol, ont été maintenus en état d'arrestation jusqu'à plus ample informe.

L'un prétend se nommer John Butler et demeurer à Washington, et l'autre a déclaré s'appeler William Matthews et habiter à Cincinati.

Louis Alexander,

[Successeur de F. X. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux,)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7 50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6 50

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

FEUILLETON
88

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIE.

XI

Et je deviendrais coupable... criminel...je manquerais enfin à... mon devoir, car...je le répète à monseigneur..... j'oublierais de fermer les portes des cachots.. je l'oublierais, j'en ai la conviction. Et alors, monseigneur, c'est moi qu'il faudra qu'on enferme pour avoir trahi Sa Majesté, mon souverain maître!

Le reste de la phrase demeura sur les lèvres du valet. Le comte et Rogers s'étaient regardés. Et M. de Linières s'écriait.

Ah! ça, Picard, que signifie toute cette divagation? pourquoi parlez-vous de prisonniers, de cachots, d'évasions que vous laisseriez s'accomplir, auxquels même vous prêteriez la main? Que veut dire tout cela?

Puis, en présence de la stupéfaction qui se lisait sur la figure de Picard:

Je n'ai jamais songé à vous renvoyer, je ne vous fais pas l'injure de vous croire incapable de continuer vos services.

Auprès de vous, monseigneur auprès de madame la comtesse, de M. le chevalier?

Auprès de tous ceux que vous venez de nommer, Picard, auprès de tous à la fois.

Alors M. le chevalier... ne part donc plus pour l'Amérique?

M. le chevalier de Vaudrey a pris un engagement formel et le tiendra religieusement. Mais le chevalier de Vaudrey reviendra en France, et c'est alors...que vous retrouverez toute la famille réunie et même quelque peu augmentée.

Ces derniers mots provoquèrent l'intervention de Mde de Linières. Diane se soulevait à demi de dessus la causeuse où elle se tenait, et s'adressant à son mari:

Monsieur le comte, dit-elle avec un sourire, faites cesser, de grâce, le quiproquo qui produit sur ce pauvre Picard une impression pénible! Dites bien à celui qui n'a jamais cessé d'être un bon et brave serviteur, que nous l'empêchons de suivre Roger dans le Nouveau-Monde parce que nous voulons le garder auprès de nous.

Puis, couvant d'un regard attendri la tête blonde de l'aveugle. Elle continua avec un soupir:

Dites-lui surtout, monseigneur le comte, que nous comptons sur son dévouement, sur ses attentions paternelles, sur son cœur, ce cœur si excellent, et que nous voulons lui confier la garde d'une personne qui a besoin qu'on l'entoure de toutes les sollicitudes, de toutes les tendresses...

Et se tournant vers le chevalier:

A votre tour aussi, Roger, dites à votre fidèle Picard qui vous aime, que vous le cédez à cette autre personne et que vous espérez, que vous êtes certain même, qu'il reportera sur elle les sentiments affectueux qu'il avait pour vous, dévouement dont il a donné tant de preuves..

Le chevalier s'approcha alors du vieux serviteur:

Tu vois bien, Picard, lui dit-il avec douceur, que je ne puis faire autrement que de me joindre à M. le comte de Linières et à ma bien-aimée tante, pour t'exhorter à te consoler de ne pas me suivre. Rappelle-toi, mon vieux et brave serviteur, qu'en te gardant ici, on te confie plus qu'un poste d'honneur devant l'ennemi, un poste de confiance auprès de cette chère enfant.

Et tout en parlant d'une voix émue, Roger indiquait Louise qui tenait dans les siennes une des mains de la comtesse, et la couvrait de baisers, comme font les enfants qui ont été, pendant longtemps, privés des caresses maternelles.

Picard ne put retenir une exclamation de surprise, et, pendant quelques secondes, il demeura immobile,comme cloué sur place. Puis, s'inclinant devant la comtesse:

Oh! vous êtes une bonne et sainte dame, madame la comtesse, fit-il avec enthousiasme et en levant les yeux au ciel; vous êtes l'ange de charité que la Providence a placé sur le chemin de cette jeune fille, c'est bien, c'est beau c'est sublime à vous d'avoir pour elle la tendresse d'une mère!

Diane ne s'était pas attendue à cette improvisation si émue dans sa forme comique. Ses yeux à l'expression si mélancolique se levèrent sur le visage du comte comme pour lui demander un mot qui ratifiât l'expression dont s'était servi Picard pour qualifier le genre de sentiments qu'elle éprouvait pour l'aveugle, le chevalier aussi attendait ce qu'allait dire le comte. M. de Linières tendit la main à Picard. Et commandant à l'émotion qui le serrait à la gorge, il prononça:

Ce que vient de vous dire Mde la comtesse est la preuve que j'ai oublié, car il faut bien que je vous en parle un peu, que j'ai oublié, dis-je, certaines incartades, que vous a fait commettre votre grande affection pour le chevalier.

Oui, j'ai tout oublié! ajouta-t-il en regardant Louise. Les paroles si respectueusement émues que vous avez adressées à la comtesse me donnent l'assurance que, désormais, vous serez heureux d'occuper le poste de confiance que nous vous donnons dans la famille.

Comptez sur moi,monseigneur, dit Picard en courbant le front, je remercie monseigneur de sa clémence à mon égard.

Vous devrez surtout me remercier de faire de vous le gardien de cette enfant. Vous serez désormais son guide à elle et à son amie.

Mlle Henriette? insinua Picard. Oui, Mlle Henriette, vous les accompagnerez lorsque ces deux jeunes filles devront se rendre soit à l'hôtel du docteur Hébert, soit à Saint Louis, puisque le docteur désire que sa petite aveugle soit l'objet d'un traitement spécial, dans le service qu'il y dirige.

Vous voyez, Picard, que nous ne vous considérons pas ici comme un valet ordinaire, mais bien comme un loyal et fidèle serviteur! Voilà qui est dit: vous ne partirez pas avec le chevalier!

Picard s'inclina en signe d'obéissance. Mais cette fois on pouvait lire sur son visage la satisfaction qu'il éprouvait. Ses petits yeux petillaient d'une façon particulière en regardant Roger. Et lorsque M. de Linières lui eut, d'un geste, donné congé, il se retira à reculons,tout en échangeant d'imperceptibles signes d'intelligence avec son jeune maître.

Quand Picard reparut devant les domestiques et les agents qui avaient attendu son retour afin d'apprendre ce qui s'était passé entre le lieutenant de police et lui, ce fut M. Marest qui s'empressa de prendre la parole pour interpeller le vieux domestique.

Eh bien, monsieur Picard, commença-t-il sur le ton du persiflage, vous savez à présent à quoi vous en tenir!

Oui, répliqua Picard, je sais à quoi m'en tenir sur la valeur des renseignements que vous vous procurez! Ils valent autant que les précautions que vous savez prendre afin que ceux que vous êtes chargé de poursuivre et d'arrêter ne vous glissent pas entre les jambes.

Les rieurs se mettent, maintenant, du côté du vieux serviteur. Celui-ci voulut se venger d'un seul coup des ironies du policier. Et il reprit:

Monseigneur, mon maître et le vôtre, sait reconnaître ceux qui lui sont véritablement dévoués, ceux surtout sur lesquels il peut s'en rapporter du soin d'exécuter ponctuellement et avec habileté les ordres qu'il a donnés. C'est pourquoi il m'a chargé d'une véritable mission de confiance, en récompense de mes longs et loyaux services autant dans la famille de Vaudrey què dans la famille de Linières.

M. Marest regardait son interlecuteur estimant qu'il avait subitement perdu l'esprit. Picard, après avoir dédaigneusement toisé son adversaire, rompit le cercle qui s'était formé autour de lui, et de l'air d'un homme qui va accomplir une importante mission,il s'éloigna gravement.

Lorsqu'il eut produit son effet, il allongea le pas, sous l'impulsion des idées qui bourdonnaient maintenant dans son cerveaux.

Diable! se disait-il, consultant sa montre dont la chaîne à breloques était dissimulée sous son gilet noir, je n'ai plus guère que deux petites heures devant moi, pour ce que je veux faire. Pourvu, continua-t-il mentalement, que je rencontre M. Hébert à son hôtel.

C'était, en effet, chez le docteur que courait, en ce moment le valet de Roger de Vaudrey. Il avait ruminé une petite combinaison dont il voulait faire part au médecin, et dont l'exécution ne pouvait souffrir de retard. Il était tout joyeux, le brave bonhomme, à l'idée de la surprise qu'il ménageait au docteur. Aussi fut-ce avec une certaine anxiété qu'il frappa à la porte de l'hôtel. M. Hébert était chez lui.

Ah! quel bonheur, s'exclama Picard en plantant là la concierge, pour courir, avant même d'avoir été annoncé par le coup de cloche habituel, vers l'antichambre.

Vite, dit-il au domestique, conduis-moi auprès de ton maître, clampin! Ça presse, c'est fort important.

Il hésita un instant et continua:

C'est pour une consultation excessivement grave et qui ne peut se retarder.

Il monta sur les pas du domestique, si bien qu'il se trouva à la porte du cabinet de consultation en même temps que lui.

Monsieur le docteur, c'est moi, moi Picard! s'écria t-il par l'entrebâillement de la porte. Recevez-moi, de grâce, monsieur le docteur, j'ai une importante communication à vous faire!

Quest-il arrivé? demanda avec vivacité le médecin en se levant pour aller au devant de Picard.

Il y a... il y a monsieur le docteur, que je ne pars plus pour le Nouveau-Monde; non, plus du tout... et que j'en suis enchanté, ravi, enthousiasmé!

Dans sa précipitation, le valet employait les premiers mots qui lui venaient à la bouche. M. Hébert le regardait avec étonnement.

Voyons, mon ami, lui dit-il, calmez-vous. Avec votre air effaré vous m'avez donné à penser que quelque chose de grave était survenu à l'hôtel de Linières; par exemple que Mde la comtesse ou notre petite aveugle se trouvaient, tout à coup, gravement indisposées.

Ah! bien oui! Elles sont heureuses et joyeuses, au contraire! Oui joyeuses,monsieur le docteur, que ça vous réjouit l'âme d'assister au spectacle de leur bonheur. Figurez-vous ce tableau: Mde la comtesse est à demi couché sur le canapé, Mlle Louise à ses pieds. M. Roger, mon cher maître, est appuyé sur le dossier du canapé. Il a l'air triste et heureux à la fois, expliquez ça comme vous pourrez.

Et le comte? demanda M. Hébert en interrompant.

Monseigneur! Il est superbe de grandeur, magnifique de générosité. Ah! tenez, monsieur le docteur, je me suis senti tout remué devant lui. Après ma trahison au profit de son neveu, il avait le droit de me chasser de sa présence, de me faire bâtonner par ses valets, de me faire jeter dans un cachot de la Bastille! Eh bien, il a été noble, clément, magnanime! Aussi, je me serais fait hacher pour lui, et je n'ai pas hésité un seul instant.

Picard expliqua alors, de nouveau, au docteur tout ce que le lieutenant de police lui avait promis et s'écria dans un bel élan d'enthousiasme:

Je me suis noblement sacrifié. J'ai accepté de rester auprès de lui où je vivrai comme un coq en pâte, où je n'aurai rien à faire qu'à aimer la chère mademoiselle Louise, à l'accompagner pour venir chez vous, elle et l'autre.. l'autre ange que vous et moi avons sauvée et... que mon maître... le jeune...épousera en revenant d'Amérique.

Assez, Picard, assez, commanda le docteur.

C'est juste,c'est jus e, monsieur Hébert, je parle comme un moulin à paroles: c'est que voyez-vous, je suis le plus heureux des serviteurs. J'ai le droit d'aimer mes maîtres, ce qui est rare, bien rare.

Le médecin avait saisi la vérité dans tout ce bavardage.

Mais enfin, dit-il qu'est-ce qui t'amène? demanda-t-il, car jusqu'ici tu ne m'as parlé que de toi! ce n'est assurément pas pour m'annoncer ce qui t'intéresse que tu as accouru en toute hâte.

Non! c'est vrai! J'avais une idée, et je voulais vous la soumettre.

Voyons ton idée, Picard, fit le docteur, en se rassayant dans son fauteuil.

Ma foi, monsieur le docteur, je sais que M. le chevalier devait se mettre en route avec moi, au plus tard dans une heure. Donc, en prenant un carrosse à peu près dans le même moment que mon jeune maître quitterait l'hôtel de Linières, nous pourrions nous trouver,en même temps que M. le chevalier, dans le haut du faubourg Saint-Honoré,car M. Roger va prendre la route de Mantes, avec le petit détachement de cavaliers dont il aura le commandement jusqu'au Havre, et si Mlle Henriette...

Je comprends, je comprends, mon ami, fit le docteur, en se levant pour aller donner des ordres au valet de pied qui se trouvait dans l'antichambre.

Au bout d'un instant il revenait et disait à Picard:

Ton maître est-il informé de la démarche que tu fais en ce moment?

Je n'oserais l'affirmer... cependant...

Quoi?

Quand je le saluai, en quittant le boudoir de Mde la comtesse, il m'a semblé que M. le chevalier me faisait certains petits signes...

Bon! bon! je ne te retiens plus, Picard, et si tu as quelque chose à faire d'ici une heure...

Non, monsieur le docteur, je n'aurai plus rien à faire de la journée, qu'à verser une larme après avoir dit une dernière fois adieu à mon jeune maître et à me réjouir ensuite du bonheur qui m'arrive, car, voyez-vous, monsieur le docteur, si je suis enchanté de rester auprès de Mlle Henriette et de sa sœur, j'aurais été également enchanté de partir avec M. le chevalier... de sorte que j'ai de la joie et du chagrin en même temps, j'ai envie de rire et de pleurer.

Ah! saperlipopette! Je suis bien embarrassé de savoir à laquelle de ces deux impressions je dois m'abandonner.

Le docteur n'avait pu s'empêcher de sourire en entendant le le vieux valet monologuer de la sorte, tout en faisant force gestes.

Allons! allons! mon vieux Picard, dit-il, je te donnerais bien gratuitement, une consultation; mais il n'y a pas de formule dans le codex pour le genre d'affection dont tu es atteint. Il faut la conserver longtemps cette affection en partie double, mon ami, le plus longtemps que tu pourras, car je m'aperçois bien qu'elle ne finira qu'avec toi, mon bon Picard.

Puis il congédia Picard qui, s'arrêtant à la porte, lui dit:

M. le chevalier se mettra en route dans une heure, ne l'oubliez pas monsieur Hébert!

Le valet partit, le docteur avait aussitôt donné l'ordre d'atteler son carrosse, et avait, en même temps, fait prévenir Henriette qu'il désirait la voir. La jeune fille se présentait, quelques minutes plus tard, dans le cabinet de M. Hébert, et celui-ci lui fit part de son intention de se faire accompagner par elle dans une visite qu'il allait rendre à une famille pauvre.

Ne suis-je pas toujours à vos ordres, monsieur, répondit Henriette.

Eh bien! mon enfant, allez simplement passer votre mante; car nous ne tarderons pas à partir.

Henriette obéit. Tout en revêtissant sa mante et en ondulant sa chevelure, elle pensait à celui qui, à cette même heure, était déjà peut être bien loin de Paris. Plongée dans ses réflexions, elle s'oubliait à rêver, au point que le docteur dut venir la chercher.

Je vous attends depuis au moins cinq minutes, mon enfant, et vous n'ignorez pas que je suis pressé.

Il prit Henriette par la main pour la conduire jusqu'à la voiture qui se trouvait déjà dans la cour. M. Hébert se pencha à la portière et donna des ordres au valet de pied.

Le carrosse roula au grand trot des chevaux qui n'avaient assurément pas l'habitude d'être poussés de cette façon. En moins de vingt minutes, le carrosse gravissait la pente du faubourg Saint Honoré.

Henriette, qui regardait mélancoliquement à la portière, put voir un grand nombre de personnes échelonnées de chaque côté de la rue, sur la trottoirs, et principalement à l'extrémité du faubourg. Elle ne donna aucune attention à la chose, et ce fut le docteur qui rompit le silence par ces mots;

Regardez donc, Henriette, tout ce monde! Ne dirait-on pas qu'on attend le passage de Sa Majesté?

La jeune fille répondit:

Effectivement, je n'ai jamais vu autant de monde réuni.

Puis tout à coup, par un brusque mouvement, elle se rejeta au fond du véhicule, en portant vivement les deux mains sur ses yeux comme pour éviter de voir quelque chose qui se passait dans la rue. Le docteur avait saisi le mouvement et compri.

Vous vous souvenez d'être déjà venue dans ce quartier, mon enfant? dit-il?

Hélas! monsieur, ce souvenir est moins pénible aujourd'hui.

Cependant, je n'ai pas pu revoir sans souffrance ces rues que j'avais dû traverser au milieu des agents.

Pauvre enfant!

Vous comprenez, monsieur le docteur, que je doive en ce moment éprouver une impression douloureuse.

Puis s'interrompant:

Je ne me suis pas informée, fit-elle, de l'endroit où vous voulez me conduire. Vous m'avez parlé de vous accompagner et je n'avais qu'à vous obéir et à vous suivre. Cependant, monsieur le docteur, excusez-moi si j'ose vous interroger à ce sujet.

Et regardant le médecin, avec une expression de tristesse:

Où allons-nous ainsi? Pourquoi me conduisez-vous dans ce quartier où j'ai passé de si douloureux instants? peut-être est-il nécessaire que je sois ramenée dans la petite chambre que j'habitais lorsque...

Des larmes lui venaient aux yeux. Le docteur Hébert lui imposa doucement silence.

Je ne veux pas que vous vous abandonniez ainsi au chagrin, mon enfant! En vous conduisant dans ce quartier, j'avais un but, il est vrai, j'en avais même deux.

Celui de faire me trouver en présence de la dame qui me donnait de l'ouvrage, sans doute, et à laquelle M. le chevalier de Vaudrey m'avait présentée... chez qui, enfin, Mde la comtesse avait daigné venir rendre visite à la pauvre ouvrière.

Avez-vous un motif, monsieur le docteur, pour me conduire chez Mde Dervigny?

Son visage s'assombrissait, et l'on pouvait lire sur ses traits une expression de souffrance. Elle ne pouvait s'expliquer pourquoi, en la mettant de nouveau en présence de cette dame qui l'avait vu entraînée par les agents et s'était montrée si sévère envers elle, on l'exposait à rougir devant Dme Dervigny.

M. Hébert ne voulut pas la laisser plus longtemps sous cette pénible impression. Et sans toutefois lui dévoiler le mystère de cette promenade dans les hauteurs du faubourg Saint-Honoré, il lui dit:

Soyez persuadée, mon enfant, que je n'ai jamais eu, en venant ici, la pensée de vous soumettre à une épreuve désagréable. Non, reprit-il, de ce ton paternel qu'il employait souvent avec ses malades, vous ne subirez aucune offense, tant que je vous accompagnerai. Ayez donc en moi toujours la même confiance.

Henriette le remercia d'un regard. En ce moment, le carrosse s'arrêtait.

Ah! monsieur, s'écria Henrriette, c'est ici qu'habite Mde Dervigny. Vous pouvez voir, au second étage, l'écriteau qui porte son nom.

Puis regadant par la portière:

Oui, je reconnais la porte. C'est bien ici!

M. Hébert avait mis pied à terre et aidait la jeune fille à descendre du véhicule. Il l'entraîna doucement, lui faisant traverser le corridor, jusqu'au bas de l'escalier.

Henriette avait ramené les volants de sa mante jusque sur les yeux, pour ne pas être reconnue par la portiere et les locataires du rez-de-chaussée, lesquels avaient été témoins de la scène d'arrestation de la jeune fille par les agents du lieutenant de police.

Où allez-vous? cria par le vasitas la portière, voyant les deux personnes s'engager dans l'escalier.

Chez Mde Dervigny! répondit le docteur.

La jeune fille ne put se défendre d'un tressaillement, et sa main trembla en s'appuyant sur le bras de M. Hébert. On monta ainsi jusqu'au second étage sans échanger une parole. Arrivée sur le palier de l'appartement de la couturière, le docteur sonna.

Ce fut Mde Dervigny elle-même qui vint ouvrir. En apercevant la jeune fille elle se pencha pour voir le visage que celle-ci essayait de tenir caché en baissant la tête.

Madame, commença M. Hébert, je viens vous rendre une petite visite à laquelle vous vous attendiez sans doute fort peu.

Mde Dervigny échangea un regard avec son interlocuteur. Et s'effaçant pour livrer passage:

Entrez, monsieur et mademoiselle, dit-elle simplement.

Henriette suivait le docteur; et l'émotion l'envahissait plus violente et plus douloureuse maintenant qu'elle se retrouvait dans ce même atelier où elle était venue accompagnée par le chevalier de Vaudrey. Son cœur battait avec force, comme il avait battu ce jour-là.

Qu'est-ce qui me procure l'honneur de votre visite, monsieur? dit Mde Dervigny, s'adressant au médecin.

Je suis le docteur Hébert, madame. Vous me connaissez peut-être de nom? Mais, s'empressa-t-il d'ajouter, je crois que vous connaissez mieux encore mademoiselle.

Henriette? fit la côuturière très surprise.

Se voyant reconnue, la jeune fille releva vivement la mante qui lui cachait en partie le visage.

Oui, madame Dervigny, répondit Henriette, c'est moi, votre ancienne ouvrière, que, sous la recommandation de M. le chevalier de Vaudrey, vous aviez accueillie avec bonté.

Ah! c'est vous...

Et j'ai tenu, madame, prononça M. Hébert prenant la parole à son tour, à ce que mademoiselle Henriette Gérard m'accompagnât ici, afin que vous avez pu croire...coupable, n'avait pas mérité le terrible châtiment qu'on voulait lui infliger; je veux que vous sachiez que M. le lieutenant de police a reconnu son erreur, puisque... puisque, continua-t-il en élevant la voix, Mlle Henriette est aujourd'hui libre, comme vous voyez...

Je voulais vous dire, ajouta-t-il après un court silence, que je professe pour elle assez d'affection et d'estime, pour l'avoir priée de me faire l'honneur de m'accepter pour cavalier.

Mde Dervigny parut avoir un moment d'hésitation. Puis tendant le deux mains à son ancienne ouvrière:

Mademoiselle Henriette, dit-elle, je suis heureuse de ce que m'annonce l'illustre savant qui vous a prise sous sa protexion.

Et changeant de ton:

Est-ce que vous voudriez reprendre l'ouvrage? La petite chambre que vous occupiez est toujours libre, et je serais heureuse, le cas échéant de vous avoir, une seconde fois pour locataire.

Henriette demeurait interdite, ce fut le docteur Hébert qui se chargea de la réponse.

Madame, dit-il, votre ancienne ouvrière est, désormais, à l'abri du besoin! Elle devra se consacrer tout entière à se préparer à l'existence nouvelle qui va s'ouvrir devant elle. Et, poursuivit le docteur, si je l'ai amenée auprès de vous, c'est parce qu'elle vous devait des remerciements pour l'accueil si bienveillant que vous lui aviez faite...tout d'abord...

Mde Dervigny se mordit les lèvres. Les paroles de M. Hébert affectaient une douce ironie, dont elle saisissaient l'à-propos.

Je suis heureuse, répondit-elle, de m'être trompée sur le compte de mademoiselle, j'avais supposé que les mesures de rigueur étaient justifiées...

Oh! madame, s'écria Henriette, vous n'avez pas à vous justifier de vous être montrée sévère dans le jugement que vous avez porté sur moi. Tout le monde, à votre place, eût agi de même.

Mais aujourd'hui que la lumière s'est faite, éclatante, sur votre conduite, mademoiselle, répliqua Mde Dervigny, il est de mon devoir de vous rendre l'estime que... tout d'abord, vous aviez su m'inspirer... Voulez-vous oublier, mademoiselle Henriette...

Oh! madame, s'écria Henriette, vous n'avez pas à vous justifier de vous être montrée sévère dans le jugement que vous avez porté sur moi. Au surplus, leur attention fut, à ce moment, sollicitée, par un grand tapage qui se faisait dans la rue, presque sous les croisées de la maison.

Le docteur Hébert, feignant la surprise, s'était précipité vers la fenêtre, dont il releva les vitres en s'écriant:

Il y a un attroupement considérable devant la maison.

Ao! je sais, fit Mde Dervigny, on attend, pour les acclamer au passage, les volontaires qui vont s'embarquer au Havre pour l'Amérique.

Des volontaires,murmura Henriette en portant la main à son cœur.

Venez donc les voir défiler! dit le docteur.

Et il ajouta:

Ce sont de braves cœurs qui ont répondu à l'appel du général Lafayette, et qui vont combattre pour l'indépendance du peuple américain.

Ah! les voici qui arrivent. C'est une troupe de cavaliers qui ont fort bonne mine, ma foi!

Henriette s'approcha alors de la croisée et regarda. Dans la rue la population du quartier faisait le plus sympathique acceuil aux volontaires. On les avait d'abord accompagnés, puis entourés, de telle sorte que les chevaux ne pouvaient plus avancer que difficilement. Bientôt même les cavaliers durent arrêter tout à fait, car cent mains avaient saisi les brides, tandis que de partout on criait:

Veuillez mettre pied à terre! et permettez que nous fraternisions avec vous.

Le spectacle prit alors des proportions inusitées. Les boutiquiers du quartier avaient voulu avoir, chacun chez lui, un de ceux qui partaient pour guerroyer contre les Anglais.

Force fut aux volontaires d'accepter de trinquer à la delivrance de l'Amérique, à Washington, à Lafayette, aux succès des armes françaises. En présence d'une manifestation aussi sympathique, ces volontaires eussent eu bien mauvaise grâce de ne pas retarder de quelques minutes leur départ. Les officiers leur donnèrent l'exemble qui fut aussitôt suivi par tous les hommes de la troupe, tandis que les passants s'offraient à tenir les chevaux pendant ce temps.

Cette effervescence dans la population du quatier Saint-Honoré n'était pas un incident isolé. Tout Paris, avons-nous dit, s'intéressait à la grande cause qu'avait prise en mains le patriote du Nouveau-Monde, le général Washington.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Uu cadeau dans chaque paquet.

Parmi ces cavaliers qui avaient mis pied à terre, il s'en trouva un qui, remerciant tous ceux qui s'empressaient autour de lui, ne détachait pas ses regards des croisées de Mde Dervigne. Il semblait absorbé par quelque souvenir et paraissait indifférent de toute part. Mais bientôt, du milieu des manifestants, un homme s'élança, les bras tendus, vers le jeune cavalier.

[A CONTINUER.]

L'ARMEE DE COXEY

Est Enfin Obligee de Quitter Washington.

Washington, 13 mai.—L'armée de Coxey a été forcée, par les autorités sanitaires, de quitter l'endroit où elle avait établi son campement dans les limites de la ville de Washington.

Ainsi avant 9 heures, samedi matin, les Coxyites commencèrent à plier leurs tentes, et une heure plus tard ils étaient en route pour leur nouveau camp, près de Hayattsville, dans le Maryland.

Carl Brown, avant le départ, a prononcé un discours dans lequel il a déclaré à ses hommes qu'il était impossible pour lui et Coxey de les accompagner, vu qu'ils avaient à comparaître en cour de police.

Le commandement de l'armée fut donné à Jesse Coxey, le fils du général.

Les trois chefs de l'armée ne peuvent quitter le district avant la fin de leur proces.

LES SUITES D'UNE BROSSE.

Pittsfield, 13 mai—William W. Campion, de Great Barrington, âgé de 30 ans, traversait la rue Middle, cette après-midi, lorsqu'il fit un faux pas et tomba de tout son long dans la rue. Au même instant un cheval arriva à la course et lui passa sur la tête.

Quand on le releva, le malheureux avait perdu connaissance. Il fut transporté à l'hôpital où les médecins l'examinèrent et trouvèrent ses blessures mortelles, vu que son crâne a été fracturé. On s'attend à sa mort d'une heure ou l'autre.

Campion était ivre quand cet accident arriva.

PENIBLE ACCIDENT

Sur le Chemin Electrique Lowell, Lawrence & Haverhill.

Haverhill, 13 mai—Deux tramways électriques sur la ligne du Lowell, Lawrence & Haverhill Street Railway ont quitté Lawrence pour cette ville à 3 hrs.½ cette après-midi. Rendus près de Forrest Home, à environ trois milles d'ici, le premier tramway s'est arrêté soudainement et Mlle Hannah Moore de Lawrence a été lancée hors du wagon.

La malheureuse jeune fille est tombée sur la voie et avant que le dernier char put être arrêté, les roues lui passèrent sur un pied. Elle fut transportée à l'hôpital de Lawrence où l'amputation du pied a été opérée.

UNE LETTRE OBSCENE.

Boston, 13 mai—Frank Harrigan et Frank Joyal, deux élèves de l'école Eliot, à Newton, ont été arrêtés samedi sous l'accusation d'avoir envoyé une lettre obscène à leur institutrice.

Les jeunes garçons avouèrent avoir commis ce délit et ils ont comparu devant le commissaire Fisk qui les a placés sous une caution de $1000 en attendant le terme de mai de la cour de circuit. Ces jeunes gens détestaient l'institutrice, ce qui les poussa à écrire des choses très sales.

LE GENERAL COXEY.

Ira a Philadelphie Pour Assister a un Banquet.

Washington, 12 mai—Coxey a annoncé hier qu'il assistera au prochain banquet du Clover Club à Philadelphie le 17 mai, ayant reçu une invitation ce matin.

Le secrétaire du Clover Club a écrit en même temps à Coxey lui annonçant que ses frais de voyage seront payés.

LES COXEYITES

Plusieurs "Tramps" se Sont Noyes.

North Yakimo, Wash., 13 mai—On rapporte que 9 Coxeyites, qui se sont emparés d'un bateau passeur à Zillah, se sont noyés dans la rivière Yakimo, hier. Ils se rendirent sans encombre aux chutes Brusser, mais ils furent pris dans les rapides à quelques milles plus bas et se noyèrent.

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.
CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. $3 a year. Specimen copies sent free.
Building Edition, monthly $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address,
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY

CRIMES AFFREUX.

LE MEURTRE DE MEEKS ET DE SA FAMILLE.

Une petite Fille Raconte d'Horribles Details.

Mitan, Mo., 12 mai—On a appris certains détails sur le meurtre mystérieux de Gus Meeks, de sa femme et de ses deux enfants, jeudi dans la nuit, sur le bord du chemin conduisant à Browning, comme l'ETOILE la rapporté.

Voici ce qu'on nous a appris:

Dans les comtés de Lynn et de Sullivan, William F. et George Taylor, les deux frères, le premier est banquier et l'autre fermier à Browning, ont été poursuivis au criminel pour faux, larcin et autres graves délits. Gus Meeks a aussi été poursuivi pour complicité et il s'avoua coupable; par conséquent, il fut condamné au pénitentier au dernier terme de la cour. Le gouverneur Stone le graciâ il y a environ un mois dans le but de le faire comparaître comme témoin contre les frères Taylor.

Or, William Taylor et son frère, se voyant perdus, sont allés trouver Meeks et lui ont fourni un attelage pour qu'il quittât la place avant le jours du procès et ne vînt pas comparaître contre eux.

Meeks, qui avait sans doute d'autres délits à se reprocher, accepta l'offre des frères Taylor.

La mère de Meeks raconte que jeudi son fils a reçu une lettre des Taylor lui enjoignant de se tenir prêt à partir à 11 heures, jeudi soir. Meeks partit avec sa femme et ses enfants à l'heure indiquée, et le long de la route il furent assassinés.

Les seuls details du crime ont été obtenus par la petite fille de Meeks âgée de sept ans que les meurtriers ont cru avoir tuée, mais qui n'était que blessée. Elle raconta, malgré les souffrances atroces qu'elle endurait dans le temps, que lorsqu'ils eurent atteint un certain endroit près de la maison d'école, dans le comté de Lynn, à peu de distance de Browning, ils furent attaqués par deux hommes qui attendaient sur le bord de la route.

La première victime a été Meeks. Sa femme sauta hors de la voiture completement terrifiée et elle n'avait pas fait deux pas qu'elle tombait sous les balles des assassins. Ensuite deux hommes s'emparèrent de grosses pierres avec lesquelles ils attaquèrent les enfants de Meeks. Deux des enfants furent tués et la petite fille fut laissée pour morte.

A 4 h. 12, le lendemain matin, la seule survivante de ce drame épouvantable reprit connaissance et se rendit à la résidence de M. Carter, tout près de là, où elle raconta ce qui s'était passé.

La police a arrêté deux hommes, Sharon McCullough et George Hewett, qu'on soupçonne d'avoir commis cette boucherie.

Les frères Taylor sont disparu et l'on est convaincu que ce sont eux qui ont payé les deux prisonniers pour faire disparaître Meeks, afin d'être plus sûrs qu'il ne viendra pas comparaît e contre eux.

Il y a actuellement 1225 cas de picote dans l'état de l'Illinois dont 1210 se trouvent dans la ville de Chicago.

Toute une sensation à Paris.

Pendant une représentation au théâtre, une jeune fille extrêmement bien mise, en toilette de bal, s'est avancée près de la scène et, tirant un revolver de sa poche, s'est lancé une balle dans le sein droit.

La mort a été instantanée.

La société St Jean-Baptiste de Woonsocket, R. I., vient de perdre son fondateur, en la personne de M. Alexis Brunet, frère de M. Marcel Brunet, de Sorel, P. Q., âgé de 94 ans et qui est le doyen des Sorelois.

M. Alexis Brunet était âgé 56 ans; il demeurait à Woonsocket, depuis 28 ans et était membre de l'Institut Canadien-français, de Woonsocket, R. I.

Un audacieux voleur s'est introduit dans les chambres des élèves du collège militaire de Riverview à Poughkeepsie, N. Y.

Deux des étudiants, qui avaient le sommeil plus léger que leurs camarades, Hugh Bullock, âgé de vingt ans, et Harold Lewis, âgé de dix-neuf ans, ayant été réveillés et ayant aperçu le voleur, se sont armés de revolvers et se sont embusqués dans l'escalier.

Lorsque le voleur est descendu avec son butin, les deux étudiants lui ont tiré chacun deux coups de revolver.

Quoique atteint par deux balles et très grièvement blessé, le voleur est parvenu à s'enfuir. Mais il ne pouvait aller bien loin, et il a été arrêté peu après à la gare du New-York Central Railroad.

Conduit aussitôt au poste de police, le voleur a prétendu se nommer Davidson, être âgé de quarante-sept ans et originaire d'Allemagne, et être matelot de son état.

Richard Crooker, le chef du Tammany, s'est démis de sa charge. Il allègue que l'état de sa santé ne lui permet plus de remplir les devoirs importants de grand chef du Wigwam démocratique. Les chercheurs de places l'ont tué!

Dans quelques jours, le gouvernement américain accordera une somme de $13,412 à Jean Louis Légaré, un Canadien-français, en reconnaissance de ses services. C'est lui qui a décidé Sitting Bull à se rendre aux autorités américaines. Le vieux chef indien avait franchi la frontière avec ses braves, après le massacre de Custer.

Un célèbre médecin de Philadelphie a eu sous son observation dernièrement un cas d'une étrangeté rare.

Un nègre, Thomas Cleveland, qui est un moricaud du plus pur ébène, est en train de devenir d'une blancheur immaculée.

L'oncle Tom, ainsi qu'on l'appelle, est un ancien esclave de la Georgie et est âgé de 66 ans. Dès son jeune âge, Tom fut vendu à un planteur du Sud où il a vécu avec ses parents jusqu'à l'époque de la guerre de sécession.

Depuis, l'oncle Tom s'est fait cultivateur.

Des l'âge de 17 ans, Tom s'aperçut que son corps se marquait de taches jaunes, qui graduellement blanchissaient et s'étendaient.

Maintenant, tout l'épiderme, à part quelques petites taches sur le cou, est d'un beau blanc et rien ne peut faire distinguer l'oncle Tom d'un Caucasien, si ce n'est sa chevelure crêpue et la conformation de son crâne.

Le docteur dit que le cas de l'oncle Tom est d'un phénomène tout particulier.

On a déjà vu des nègres, à la suite de maladies nerveuses, blanchir partiellement, mais tel n'est pas le cas de Tom qui est fort et vigoureux.

MONTREAL

—Montréal, 12 mai, était le 9me anniversaire de la prise de Batoche, au Nord Ouest.

Par la défaite des métis et des sauvages et la capture de Riel à cet endroit, on a vu la fin de l'insurrection de 1885.

—Il y a quelque temps que nos nationaux se plaignent que nous ne suivons assez le mouvement que patronisent si effectivement nos compatriotes de langue anglaise. On dit de toutes parts que les Canadiens-français n'ont pas le courage de suivre les traces des Anglais dans les exercices corporels et que, une organisation canadienne fût-e le venue à se former, nous n'avons pas la persévérance voulue pour lui donner un encouragement suffisant.

Les citoyens de la partie ouest de Montréal ont entrepris de faire mentir toutes ces théories en se formant en association athlétique sous le nom de club "Le National." Ils se sont adjoints pour cette œuvre éminemment patriotique des citoyens influents de Lachine, St Henri et Ste Cunégonde, et tout fait prévoir un succès complet pour la nouvelle organisation.

Les hommes qui sont à la tête du mouvement sont des gens d'action qui ont à cœur d'obtenir la somme la plus grande possible de succès.

Le travail déjà fait est énorme. On a déjà loué un vaste terrain sur la route de Lachine pour y donner des joûtes de "crosse" et autres *sports*.

SAVENA

Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT
AND A
USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensi

City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 ct

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 24 MAI. 1894. Soyons Distingues. No. 35

Indicateur de Chemin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.

DIVISION OUEST.

Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Centre, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 20, 10 50 a m; 12 15, 12 45, 3 25, 4 10, 5 10, 6 55, 9 25, p m; Dimanches. 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 20, 10 50, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 20, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35, et 7 30, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 40, 3 25, 6 15, p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 3 25, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 25 Sept. 1893. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, ¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 50, ¶9 25, *9 50, 11 a m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, ¶7 45, 8 45, *9 15, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 57, 9 38, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17 1 38, 2 13, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 33, *5 43, *6 28, 7 52, p m; Dimanches, *7 17, *7 27 ¶7 48, 8 48, *9 18, a m; ¶4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn—6 30, ¶7 01, 7 45, 11, a m; 1 35, ¶4 33, ¶5 33, p m; Dimanches, 8 45, a m; ¶4 25, 6 03, p m.

☞ Express, ¶ seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.

Pour Salem et autres Stations—¶7 38 a m; 1 25, 5 50, p m Via South Lawrence, 6 30, a m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m, 12 57, 1 47, 3 43 (5 04 Nashua seulement) 5 42, 6 22, 8 13, 8 43 p m; Dim. 10 09 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, *via* la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a. m.; ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, *via* Montreal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

J. W. SANBORN, gérant général.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt-Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élegant char-parlour et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,
La nouvelle ligne de voie ferree
Passant par le Pont de Poughkeepsie

—ENTRE—

Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.
D. J. FLANDERS, Agent général des

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
☞ Son assortiment de Draps,
☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du
☞ dernier goût et de patrons les
☞ plus nouveaux.

ST-LAWRENCE HOTEL,
Nos. 496 à 514 Rue Middlesex.
Lowell, Mass.
Le seul Hôtel Canadien.
CHAS. H. CHAGNON, - Proprietaire.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
258 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure maniere. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m., excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES d'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON ! !
CHARBON ! !
CHARBON ! !
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

Francis W. Qua
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

LE COL. BRECKINRIDGE.

Ses Amis lui Demandent de se Retirer de la Lutte.

Lexington, Ky., 19 mai—Une foule d'hommes influents d'ici, l'élite de la société, ont conseillé au colonel Breckinridge de se retirer de la lutte pour le Congrès. Ses amis ont envoyé au colonel Breckinridge une requête dans laquelle il est dit qu'il est impossible pour lui de vaincre la forte opposition qui lui est faite et que c'est le désir des votants qu'il abandonne la lutte.

Si Breckinridge se retire, George B. Kinkard entrera dans l'arène.

COURANT FROID ET CYCLONE.

Chicago, 19 mai—Une dépêche de Lamonie, Iowa, mande qu'une température très froide a causé des dommages à la végétation.

A Moawasqua, dans l'Illinois, le mercure a descendu de 50 degrés en 24 heures.

A Springfield et autres points dans le centre de l'Illinois on rapporte une température très froide.

On rapporte de Lapporte, dans l'Indiana, qu'un cyclone s'est abattu près de Kingsbury où il a causé de grands dommages et tué un homme.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 2 Mai 1894.

M. l'Administrateur,

Hier, 1er mai, le Souverain Pontife a reçu en audience privée Mgr Laurent Nazaire Bégin, archevêque de Cyrène et coadjuteur du Cardinal Archevêque de Québec. On assure à Rome que le Cardinal Taschereau désirant se retirer, Mgr Bégin sera préconisé archevêque de Québec dans le prochain Consistoire. Ce Consistoire dont le retard indigne Léon XIII et procure beaucoup de dommages à la chrétienté, n'aura lieu qu'après la concession de l'*exequatur* aux archevêques et évêques Italiens. Et le roi Humbert paraît se soucier fort peu de le donner.

Le Pape, malgré la pluie continuelle et le froid d'hier dont Rome souffre, jouit, grâce à sa prudence, d'une excellente santé. Léon XIII ce matin a reçu huit évêques en audience privée. C'est quatre heures passées à parler d'affaires, et d'affaires du plus haut intérêt.

Il vient de se fermer à Rome dans une des rues sombres du Trastevere, une société infernale dont les membres portent le nom de *Luciferiens*, ou *adorateurs du diable.* Ces misérables se réunissent tous les vendredis et après s'être gorgés de vin et de viande de porc, commencent les cérémonies de la messe, die *messe noire.* Sur l'autel au lieu d'un crucifix, s'élève la statue de Lucifer. L'un des associés joue le rôle de prêtre du démon. Il lit ou récite toutes les prières de la messe, substituant continuellement le nom de Satan à celui de Jésus, de Sauveur, de Seigneur, de Dieu, etc.

A l'élévation, (chose horrible, même à mentionner) le prêtre de Satan qui s'est procuré, soit lui-même soit par ses adeptes, des hosties consacrées, commence par les lacérer avec un couteau, puis après, il prend une hostie non consacrée et supplie le diable de s'incarner dans ce pain comme le fait le Sauveur.

A la communion tous les adeptes s'approchent de l'autel pour s'incorporer une parcelle du corps et de l'âme de Satan.

Cette abominable parodie que le gouvernement libéral de l'Italie ne veut pas empêcher a justement indigné le clergé et les catholiques. Tous ont demandé à la police de Rome et des grandes cités, de surveiller plus attentivement ces adorateurs du diable, car ce doit être eux qui volent ou qui font voler les ornements religieux et les ciboires pleins d'hosties consacrées.

Si l'Italie est maudite au point de vue financier, si ses citoyens meurent de faim, n'est-ce point à cause de ces crimes inouïes jusqu'à ce jour. Les adorateurs du diable, quand un des leurs meurt, ont le droit de sortir en corps et d'arborer leur bannière: un étendard noir, avec l'image rouge de Satan qui foule aux pieds la croix. Et ce même gouvernement qui permet au blasphème en peinture de se promener aussi solennellement dans les rues de Rome catholique défend, au nom de la liberté de conscience, de porter solennellement le St Viatique aux mourants. Et l'on dira après cela que l'Italie n'a pas renié Dieu pour le diable; et l'on dira que Léon XIII est trop prompt à se plaindre et à protester.

Avec le mois de mai, a commencé dans toutes les églises de Rome les cérémonies pieuses du mois de Marie. Rien de plus solennel que le mois de Marie à Ste Marie Majeure, à Ste Marie in Trastevere, à Ste Marie des Anges. Sous les vastes arceaux de ces opulentes basiliques, l'encens et l'harmonie montent vers le ciel à profusion; l'autel étincelle de lumière et disparait sous les fleurs; l'image de la Reine des Cieux se détache souriante et consolante, ouvrant ses bras et ses mains pour accueillir la douleur ou le repentir, et pour distribuer les grâces dont elle est la dispensatrice.

Il y a toutefois trois églises, ou plutôt trois chapelles, dont les cérémonies du mois de Marie sont plus modestes, mais vraiment célestes. Ces trois oratoires sont celui du Collège Canadien, celui des Dames du Sacré-Cœur au mont Pincio, et celui des Oblats de Marie au mont Esquilin.

Dans ces trois chapelles, rien des cérémonies grandioses des basiliques patriarcales. La Ste Vierge y est honorée moins comme une Reine que comme une mère. L'autel n'est pas ruisselant d'or et de pierres précieuses, mais il est très propre et bien frotté, orné de fleurs, tous les jours renouvelées, et très embaumées, couvert d'une nappe en jolie dentelle, bien propre et bien blanche. Le chant, les litanies, les Tantum ergo, ne sont pas ceux des grands maîtres, ce n'est pas la savante musique des savants artistes; ce sont des litanies bien simples, bien mélodiques, bien suppliantes où l'art disparait dans les cris de l'âme; ce sont des Tantum ergo sans autre effet que celui des voix qui prient et qui chantent pour glorifier Dieu, non pour s'attirer les éloges de l'assistance; tout un ensemble de cérémonies qui reconnaissent que la lutte avec le ciel est impossible, se contente de l'humilité, de la simplicité et de la sincérité. Il y a certainement plus de glorification extérieure dans les basiliques superbes, mais il y a beaucoup plus de dévotion intérieure chez les Oblats de Marie ou chez les Dames du Sacré-Cœur.

Le premier mai de chaque année, Monticelli, à quelques milles de Rome, célèbre sa fête patronale, St Jacques et Philippe. Cette année, malgré la rareté de l'argent en Italie, et tout particulièrement à Monticelli, la fête a eu lieu comme à l'ordinaire. Course de chevaux, feu d'artifice, arbre de Cocagne, illumination du pays, attraction d'une loterie, etc. Je vous avouerai bien, toutefois, que ce qui m'a le plus frappé à Monticelli, ce n'est pas les apparats de fête et les denrées qui encombraient le marché, mais bien deux singuliers personnages qui sont les deux premiers magistrats de l'endroit: M. le maire et le représentant de la force, le brigadier de gendarmerie. On les rencontrent à chaque pas: ils étaient au Nord en même temps qu'au Sud, à l'Est au même instant qu'à l'Ouest, toujours bras dessus bras dessous, le verbe haut, la mine impérative, le buste et les jambes raides, autant du moins que le permettaient les nombreuses bouteilles de vin, vidées avec trop peu de modération.

M. le maire de Monticelli est un petit homme de cinq pieds et deux pouces. Sec, pâle, yeux noirs, petits et ronds comme des boutons de bottines, d'une voix forte et fortement nasale et parle avec la rapidité du télégraphe, mais avec bien moins de bon sens et de concision. Cet homme-là croit formément avoir tout l'esprit des hommes d'esprit, toutes les connaissances des hommes de science; il a les jambes croches et lui seul l'ignore; dès qu'il ouvre la bouche, on rit; il croit franchement que c'est d'admiration. Toujours suivi d'un gros chien qui ressemble à un veau gras, il trottine incessamment par les rues précédé d'un imbécile qui vit à ses dépends et dont le seul métier est de crier: "Aoh! place à M. le maire!"

Le brigadier de gendarmerie est un colosse de six pieds au moins. Une figure de pleine lune, avec un nez gros et rouge comme une tomate, s'élève sur une paire d'épaules dépourvue de col. Le brigadier, ivrogne de profession, agent de l'ordre et de la force par occasion n'a qu'un souci: se pavaner; faire scintiller les cinq ou six anneaux dont ses doigts sont ornés, les deux chaînes d'or qui s'échappent de son uniforme, ses épaulettes et ses éguillettes d'argent, faire ondoyer son plumet, faire sonner ses éperons, et retentir son grand sabre. Trouvant que le meilleur moyen pour cela est d'être en compagnie du bruyant et bouillant petit maire de l'endroit, il passe sa journée avec lui, au risque d'approuver toutes les sottises de celui-ci et de paraître émerveillé de tout le grand étalage de science prodigué à tort et à travers par le magistrat propriétaire du gros chien.

Bien à vous,

WM. BREEN.

EMPRISONNES

Trois Etudiants du Harvard Goutent a la Prison

Boston, 18 mai—Trois étudiants du Harvard, Fred S. Rollins, James R. Thompson et George Metcalf ont passé la nuit dans les cellules du poste No. 4, sous l'accusation d'ivrognerie et de mauvaise conduite.

Ils furent mis à la porte de l'hôtel Veith, et rendus à la rue Eliot, ils s'emparèrent d'un cab, après avoir jeté le conducteur dans la rue. Ils n'étaient pas rendus bien loin quand la police leur mit la main au collet.

Ils furent condamnés à $5 d'amende.

Contrecoup de la Crise.

Quelle joie une certaine presse du Canada n'a-t-elle pas éprouvée en apprenant qu'une crise commerciale et industrielle sévissait aux Etats-Unis et y causait la fermeture des fabriques!

Les journaux qui ont toujours eu pour mission de décrier la grande République, de voir tout en noir au sud de la ligne quarante-cinquième, s'en sont donné à cœur joie. Et ils ont profité de cette période de dépression momentanée pour engager les Canadiens des Etats-Unis que la pauvreté avait forcés de quitter la terre natale de retourner reprendre la vie de privations, de déboires, de travail ingrat qui est l'apanage d'un si grand nombre des nôtres demeurés dans la patrie. La colonisation a été prônée avec une persistance sans pareille; le tableau qu'on faisait miroiter aux yeux des Canadiens émigrés était surchargé des plus belles couleurs; à croire ces feuilles mensongères, un succès éclatant attendait ceux qui auraient l'héroïsme—car il faut être un héros pour résister à cette vie-là—de se lancer en pleine forêt canadienne, loin des communications et de toutes les choses essentielles au bien-être, pour abattre des arbres et se tailler un patrimoine là où seuls les ours et autres bêtes sauvages règnaient en maîtres.

Mais le revers de la médaille commence aujourd'hui à être visible. L'inévitable arrive. Cette prospérité du Canada n'était qu'un leurre et bien fous ceux qui s'y sont laissé prendre.

La crise qui, en frappant les Etats-Unis, devait avoir son contrecoup dans la confédération canadienne, vient d'atteindre le Canada *via* Montréal. Le Grand Tronc a décidé de fermer ses ateliers, et du coup quinze cents ouvriers montréalais se trouvent sans ouvrage pour un laps de temps indéterminé. Et quelle est la cause de cette fermeture? La *Patrie* nous l'apprend:

"La grève des charbonniers de Cleveland et la famine de charbon est évidemment un prétexte, même une raison pour la suppression des trains de fret, mais on sait parfaitement que ce n'est pas la seule.

"Le vrai motif, la vraie cause, c'est la stagnation des affaires qui a rendu improductif le transport du fret.

"C'est parce que tout le commerce est arrêté que les ateliers du Grand Tronc sont fermés."

Voilà! Le commerce au Canada est dans un état de stagnation. Nous le savions depuis longtemps, mais il est bon qu'un journal de là-bas, qui est sur les lieux et peut encore mieux que nous juger de la situation, vienne l'apprendre à ceux qui ne nous croyaient pas.

Le Canada a aussi ses greves. Dernièrement 5,000 charpentiers se mettaient en grève à Montréal.

Il y a aussi des fermetures de fabriques qui ne sont pas, il est vrai, fort nombreuses pour la bonne raison que les établissements industriels y sont rares. Néanmoins les manufactures de coton de St. Jean, N. B., ont dû être fermées, faute de commandes.

Nos compatriotes qui ont des velléités de se rapatrier feront bien, avant d'en arriver là, de se mettre au courant de ce qui les attend sur le sol natal. Si le Canada offrait plus d'avantages à ses enfants que le jour où nous avons dû le quitter pour venir gagner notre subsistance sur la terre étrangère, un mouvement de rapatriement pourrait peut-être avoir sa raison d'être, mais les progrès du Canada depuis plusieurs années ne sont pas visibles à l'œil nu. Ce qui y est bien visible, cependant, c'est l'augmentation de la dette publique, ayant pour corollaire l'augmentation des taxes.

Nul plus que nous aimerait à voir notre patrie prospères ses habitants heureux, mais cela n'est pas; et nous ne pouvons pas, sans protester, laisser certaines feuilles induire les Canadiens des Etats-Unis dans l'erreur en ce qui concerne les avantages qu'ils trouveraient au Canada s'il leur prenait fantaisie d'y retourner.

ENTRE EPOUX

Québec, 17—A l'ouverture de la Cour Supérieure, ce matin, Melle Yvonne Genest, de Trois-Rivières, est entendue.

Elle connaît Moïse Raymond depuis deux ans.

On considérait ce jeune homme comme membre de la famille Gregory, dont il parent. Il avait place à la table de famille tous les dimanches.

Elle a souvent visité les Odell. Depuis les difficultés entre le mari et la femme, elle a été voir M. Odell pour le persuader d'éviter un scandale public.

Elle savait qu'il avait pardonné à sa femme, mais M. Odell lui a déclaré qu'il y avait eu de nouvelles fautes depuis le pardon.

Elle a porté à M. Odell une lettre où sa femme lui demandait pardon.

Elle reconnaît l'écriture de Mme Odell dans une lettre qu'on lui exhibe. Elle ne sait à quelle date, elle a été écrite.

Dans cette lettre, Mme Odell dit à son mari que dans leur dernière entrevue, elle a lu dans ses yeux qu'il ne l'oublierait jamais.

Elle espère qu'après sa mort il l'oubliera et lui pardonnera.

Le témoin a fait tout en son pouvoir pour opérer une réconciliation.

Elle ne se rappelle pas qu'Odell lui ait dit qu'il pourrait oublier les torts de sa femme, vu qu'ils ont vécu 10 ans ensemble et qu'elle est la mère de ses quatre enfants.

Moïse Raymond est ensuite entendu. Il déclare qu'il était chez lui dans la famille Gregory.

A la fin d'août 1892, alors qu'il était employé au *Matin*, il a rencontré Mme Odell à Québec.

Il a fait divers petits voyages à Kamouraska dans l'été de 1892.

Sa famille y était.

Il a rencontré Mme Odell au Mikado, à cet endroit, tous les soirs.

Il n'est allé que deux fois à la résidence de Mme Odell, à Kamouraska.

Chaque fois il allait chercher la défenderesse en cette cause pour l'escorter à quelque soirée.

Après une de ces soirées, il est entré dans la maison, le temps de prendre un verre de vin.

Quand il voyait Mme Odell il y avait généralement d'autres dames présentes.

Lors d'une promenade en voiture à Kamouraska, avec Mme Odell, sa mère et sa tante, à lui, étaient avec eux.

Aux excursions aux chutes Montmorency, M. Odell était avec eux.

Jamais il n'a été en pique-nique avec Mme Odell quand son mari n'y était pas.

Il a été chez les parents de Mme Odell en sa compagnie trois fois.

Il n'a visité Mme Odell que trois fois, le jour. Il a été au théâtre avec Mlle Rochette et Mme Odell.

Avant le séjour de Mlle Rochette chez Odell, il y a été environ huit fois.

Il n'est jamais demeuré plus que 2 heures a. m. à la maison de Mme Odell. Il n'a jamais été vu ailleurs qu'au fumoir. Il est entré seul dans la chambre de relais pour y puiser de l'eau.

Jamais il ne s'est renfermé dans cette chambre en compagnie de la défenderesse en cette cause.

Mlle Rochette l'a laissé seul avec Mme Odell, un jour qu'elle se plaignait de la migraine.

Mme Odell portait son costume ordinaire pour le recevoir.

Dans leurs promenades, ils passsaient dans les rues frequentées.

Il n'a jamais su que le détective Walsh le filait.

Il a vu la fille Touchette en cour pour la première fois. Jamais il n'a rencontré Mme Odell chez la femme Richard.

Depuis qu'il connait Mme Odell, il le jure, sa conduite a été celle d'un parfait honnête homme.

Mme Odell lui a téléphoné plusieurs fois au Parlement. Il a rencontré cette dame au salon, chez ses parents. Il a soupé avec Mme Odell et Mlle Rochette, une fois en l'absence de M. Odell. Une fois au fumoir, il est resté avec Mme Odell, une heure et demie en l'absence de Mlle Rochette.

Il y avait un sofa dans le fumoir.

En revenant de Lévis avec Mme Odell, il lui est arrivé de traverser sur le bateau-passeur à 2 a. m. Il a soupé deux fois chez Odell en l'absence de M. Odell.

Il ne se rappelle pas avoir soupé dans la chambre de Mde Odell.

Il n'y a ni mangé, ni bu, ni vu de table dressée.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

Il est cousin au 3ème degré avec Mde Odell. Il n'est pas marié. Son degré de consanguinité avec Mde Odell lui imposerait l'obligation de demander une dispense en cas de mariage.

Il ne sait quelle toilette elle portait lors de leurs excursions au Sault Montmorency.

Dans le rapport de l'affaire Odell, hier, il s'est glissé une erreur. C'est la défense qui a demandé à changer son plaidoyer

C'est M. Fitzpatrick qui a fait la motion en ces termes: qu'après le paragraphe 10 il soit permis d'ajouter les deux suivants:

11. Que les rapports que la défenderesse a eus avec le dit Moïse Raymond et le dit Jules Hamel, étant connus du dit demandeur, ce dernier en a volontairement pardonné la dite défenderesse et il y a eu réconciliation entre eux alors que tout était connu du demandeur;

12. Que si la defenderesse a eu des rapports avec les dits Moïse Raymond et Jules Hamel, elle y a été poussée par la conduite immorale du demandeur lui-même, avec la dite Mlle Rochette, et le dit demandeur, tant par lui même que par l'entremise de la dite Mlle Rochette, attirait les dits Raymond et Hamel chez lui ou ailleurs dans le but de les faire rencontrer avec sa femme.

La motion est renvoyée parce qu'elle a été présentée trop tard.

Le juge déclare de plus que cette motion changerait complètement la position des parties.

Québec, 17.—Continuant son témoignage hier après-midi, Moïse Raymond déclare:

Lorsque la porte était ouverte le soir, cela voulait dire que madame Odell et Mlle Rochette n'étaient pas couchés et que je pouvais entrer. J'y allais vers 10 hrs., 10.30 hrs. Pendant que je veillais avec madame Odell et que Mlle Rochette s'absentait, nous restions seuls dans le fumoir. Je n'ai vu madame Odell qu'une fois depuis le commencement des difficultés chez M. Gregory.

Je connais madame Odell depuis mon enfance. Je l'avais perdue de vue, lorsqu'à mon retour des Etats-Unis, en 1892, j'ai renoué connaissance avec. J'ai eu avec elle de nombreuses conversations par téléphone. Elle me demandait si je sortais et je la rencontrais. Nous nous promenions dans les rues de cinq heures à six heures de l'après-midi. Ces faits se passaient avant son départ pour Kamouraska. Dans cet endroit, je l'ai vue à peu près tous les soirs.

En réponse à M. Lemieux—Quand j'allais chez madame Odell en l'absence de son mari, j'étais informé de cette absence par Mlle Rochette, par écrit ou autrement. Quand madame Odell était absente, je correspondais avec Mlle Rochette. J'ai été informé par Mlle Rochette que tout était découvert.

Elle m'informait aussi du départ de M. Odell.

Je détruisais au fur et à mesure les lettres que je recevais de madame Odell.

En transquestion: Il dit qu'il aimait Mme Odell et qu'il croit que celle-ci l'aimait. Il l'a embrassée chez elle; il a dansé avec elle. Elle ne lui a jamais écrit qu'elle l'aimait; il lui a écrit qu'il la considérait. Il n'a pas consulté de théologiens au sujet de son témoignage. Il dit qu'il fume beaucoup de cigarettes.

La cour est suspendue pendant quelque temps pour attendre l'arrivée du R. P. Désy, le témoin suivant:

Le révérend Père Désy, supérieur des Jésuites —J'ai été appelé comme prêtre chez M. Odell et je demande qu'on me permette de me retrancher derrière mon secret professionnel. Nous sommes les confidents de bien des peines et des misères et je crois que ce serait préjudiciable au bien public si nous devions être cités devant les tribunaux pour dévoiler ces choses. J'ai exercé là mon ministère. Une seconde fois, quand madame Odell avait quitté le toit conjugal, j'ai vu M. Odell dans le mois de janvier, avant que l'action ne fut intentée, autant que je puis me rappeler. Là encore j'ai exercé un ministère de réconciliation. M. Odell m'a dit—au moins je l'ai compris—que de nouveaux faits qu'il avait appris l'obligeaient à revenir sur sa décision, sur son pardon, j'ai compris cela.

En réponse à M. Lemieux. M. Odell m'a dit qu'il avait appris de nouveaux faits qui l'empêchaient de revenir sur sa décision.

Québec, 18.—La cour s'ouvre à 10 heures et demie, ce matin.

Mme Odell est le premier témoin appelé.

Elle paraît tout de noir vêtue.

Elle a l'air fatiguée et est très pâle.

L'attention de l'auditoire tout entier se porte sur le témoin.

Mme Odell répond aux faits et articles dans cette cause.

Il y a dix ans, dit-elle, qu'elle est la femme de M. Odell.

Elle connaît Moïse Raymond et elle a été à Kamouraska pendant les trois derniers étés. Son mari ne pouvait venir la voir à cet endroit que très rarement.

Mme Piché, maîtresse de pension de Montréal, et Mlle Rochette ne sont demeurées qu'une demi-heure avec elle lors de son dernier voyage à la métropole. On était dans la salle à manger.

M. Peach, architecte, reconnaît le plan exhibé comme celui de la maison des Odell.

Zélia Rochette est appelée de nouveau.

Après son retour et celui de Mme Odell, de Montréal, en décembre 1893, Odell et sa femme ne se voyaient que rarement. Ils ne prenaient pas leurs repas ensemble et ne couchaient pas ensemble.

Mme Odell restait presque tout le temps dans la chambre du témoin.

N. Odell a dit à sa femme que le monde était assez grand pour que tous deux y trouvent chacun un coin. Odell et sa femme se chicanaient continuellement.

Mme Odell lui a donné une lettre pour remettre à son mari. On y lisait: "Le regard que tu m'as lancé quand je suis allée à toi, m'en a plus dit que tous les discours. Pourquoi rendre ton existence misérable? Quand je serai morte tu m'oublieras et pardonneras le passé."

Elle n'a pas dit à M. Odell, pendant la semaine du retour de Montréal, en décembre, que sa femme s'était fait appeler Jeffrey dans la métropole.

Elle a joué du piano pendant cette semaine de tristesse pour amuser les enfants.

Elle a été voir M. Odell à son bureau, pendant cette même semaine.

Des affaires personnelles l'y ont conduite.

M. Odell a refusé de la recevoir plus tard et lui a envoyé à sa pension les documents qu'elle était venue chercher.

Elle n'a pu payer sa pension et ne sait ni quand, ni comment elle la paiera.

Elle a porté des lettres à M. Odell toujours pendant cette fameuse semaine.

Il n'y a pas répondu. Elle déclare qu'elle est demeuree avec M. Odell après que Mme Odell se fut endormie.

Le témoin se contredit. Elle dit qu'elle a passé les nuits blanches et elle a déclaré auparavant qu'elle ne restait jamais en bas plus tard que 10 p. m.

Elle restait chez Odell et sa femme pour empêcher le suicide de l'un et l'empoisonnement de l'autre. Pendant ce temps M. Odell pleurait souvent.

Un soir, Odell a fait jouer une boîte musicale et pendant ce temps, il sifflait un air différent de celui que jouait la boîte automatique.

Elle sait assez la musique pour gagner sa vie en enseignant cet art.

Là-dessus, l'audition des témoins se termine. On entendra les plaidoyers mardi prochain.

UN CYCLONE.

Toledo, Ohio., 18 mai—On a éprouvé beaucoup de difficultés pour obtenir les détails du cyclone de la nuit dernière. Tous les modes de communication ont été interrompus, mais on a pu apprendre que 10 personnes au moins avaient été tuées et que 13 autres personnes ont reçu des blessures plus au moins graves.

Voici les noms des tués:

Edmond Schlesser, âgé de 64 ans, lancé sur un arbre et presque instantanément tué.

Ellen Rigby, une vieille femme.

Trois petits enfants, les noms ne sont pas connus, ont été instantanément tués.

Daniel Barrett, le corps mutilé et le bras arraché.

Mde Daniel Barett, affreusement mutilée; est morte au bout de deux heures.

Martha Dazo, instantanément tuée.

Myrta Dazo, les jambes fracturées, blessures internes, est morte depuis.

George Oxinger, la tête fracassée, le corps éviscéré.

La section dévastée a environ un quart de mille de largeur et six ou sept milles de longueur.

Des maisons, des granges, des clôtures, des arbres et des obstructions de toutes sortes on été emportés par l'ouragan, et aucune marque n'a été laissée dans l'endroit où ils se trouvaient, à l'exception de grands trous dans le sol.

Les plus grands dommages ont été causés à environ un mille de l'endroit où le cyclone s'éleva pour se diriger vers l'est.

Daniel Barrett, sa femme et leurs deux petites filles, Martha et Myra Daso, ont été tués, et la maison a été si complètement démolie que seules les fondations sont restées. Mde Barrett fut emportée à plus d'un quart de mille et elle tomba dans un cimetière. Ses jambes furent trouvées à 100 verges plus loin.

Daniel Barrett fut emporté à environ 40 verges Sa main gauche fut coupée au poignet et emportée par le vent; une de ses jambes fut mise en charpie et il reçut des blessures internes.

Il respirait encore quand on l'a trouvé, mais il est mort peu après.

Voici la liste des blessés: Martha Daso, le crâne fracturé; Charles Moore, les deux hanches disloquées, plusieurs côtes brisées et des blessures internes; Mde Ella Moore, sa femme, âgée de 22 ans, blessures graves au corps On s'attend d'une heure ou l'autre à la mort de ces trois personnes.

Mde Ella Evans, qui demeurait à un mille à l'est de l'étendue visitée par l'ouragan, est disparue. Elle partit de Kunkle pour se rendre chez elle une heure avant le cyclone et on ne l'a pas revu depuis.

On a trouvé un cœur humain dans le cimetière entre deux pierres tumulaires. Ce cœur est celui de Mde Barrett dont le corps a été mis en pièces et semé un peu partout dans le champ des morts.

Le cyclone n'est passé que dans la partie sud de ce village, emportant tout ce qui se trouvait sur son passage au sud de la voie du Wabash Railroad.

Si le cyclone avait passé à 200 verges plus loin vers le nord, il aurait atteint Kunkle et tué une grande partie de ses habitants.

GROS DOMMAGES.

Causes par des Inondations dans le Minnesota.

St Paul, Minn., 18 mai—Les pertes causées par la grande inondation dans le comté de Pierce s'élèvent à $100,000.

Les eaux de la rivière Rush ont cru au point de submerger complètement ses rives, emportant tous les ponts qui se trouvaient sur son passage.

A Martelle, à El Raso et autres endroits, les moulins à farine et les sciéries ont été emportés par les eaux, causant des pertes énormes. Trois fermes et les personnes qui les occupaient ont été, dit-on, entraînées par les flots.

La vallée de la rivière Rush offre un spectacle navant. Tout est dévasté. Cette inondation a été causée en partie par des digues de moulins qui se sont brisées.

A Hudson, Wis., les digues des moulins sur la rivière Willow ont été emportées, et l'on a appris hier que l'inondation avait atteint Burkhardt, Jewett, Green et autres localités, passant pardessus la grosse digue et entraînant des milliers de tonnes de terre.

Le pont principal de la ligne d'Omaha, à environ 500 pieds de la digue, a été miné, et plusieurs pierres des piliers ont été emportés. On craint qu'il soit emporté lui aussi par les eaux.

Le capitaine Scott du chemin de fer Omaha calcule que les pertes de cette compagnie s'élèvent à $75 000

L'ETOILE

Publié le Jeudi, de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an. $1.00
Six mois. 50
Trois mois. 25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL, 24 MAI 1894.

"NO FRENCH NEED APPLY."

Voilà ce que disent les Démocrates et les Républicains de Lowell.

Mardi soir dernier, le comité de police s'est assemblé. Parmi les affaires qu'il avait à régler, il recommanda six nouveaux officiers de police.

Plusieurs Canadiens étaient candidats et parmi ces derniers se trouvaient des personnes qui avaient passé des examens avec distinction, entre autres M. Giroux. Pas un seul n'a été nommé! On a choisi des Américains et des Irlandais.

A notre point de vue, nous croyons qu'il est temps d'élever la voix et de protester contre de telles injustices. Les républicains, cette année, avaient la majorité pour contrôler ces nominations et ils ont préféré ne pas nommer de Canadiens cette année.

On nous assure que M Giroux a été laissé de côté pour des raisons futiles. Quand on ne veut pas faire une nomination, on en trouve toujours le moyen, mais ce n'est pas juste. Nos amis les démocrates ne sont pas aussi difficiles, et lorsqu'ils sont au pouvoir ils ne se font pas scrupule de nommer leurs amis.

On dirait que les deux partis, Américains et Irlandais, semblent s'entendre pour accaparer toutes les charges publiques et les Canadiens sont presque ignorés. On nous donne bien quelques os à ronger quelques jours avant les élections et après cela *good bye Canucks!*

Il y a deux semaines les Canadiens démocrates ont été mis complètement de côté dans tous les caucus de la ville comme membres du *City Committee*. Pas un seul n'a été nommé.

Cependant ces bons démocrates en temps d'élection proclament hautement leur amour pour les Canadiens, ils les élevent aux nues et les appellent leurs meilleurs amis. Lorsque le temps de partager les dépouilles arrive, nenni!

Nous profitons aujourd'hui de cette occasion pour informer le public que nous-mêmes, cette année, avons été l'objet d'une injustice sans précédent. Lorsque le temps des applications pour les licences est arrivé, nous nous attendions, comme par le passé, à obtenir notre part dans les annonces. Eh bien! cette année on a jugé à propos de ne rien nous donner, tandis que les sept journaux américains ont eu chacun entre $150 à $200. Vu que nous payons nos taxes comme qui que ce soit et que nous sommes aussi bons citoyens et aussi loyaux à notre pays d'adoption que Messieurs les Américains et les Irlandais, en justice nous avions droit d'avoir notre part.

M. le City Clerk O'Dowd a dit qu'il n'avait reçu aucun ordre de nous donner notre part et M. Lovejoy, le président du comité des impressions, prétend que M. O'Dowd aurait dû connaître mieux que cela. Lequel des deux est coupable? Suivant eux ils sont tous deux *innocents*. Continuez, messieurs! les Canadiens sont sensibles et ils pourraient bien prendre les moyens de punir les ingrats. L'avenir le dira.

En attendant, Canadiens, républicains comme démocrates, faites-vous naturaliser. C'est le seul moyen de choisir des hommes qui nous rendront justice.

Qu'il soit bien compris qu'en faisant ces remarques nous n'abandonnons pas les principes républicains. Non! car nous sommes républicains et admirateurs de la politique républicaine. Mais dans les affaires municipales nous blâmons ouvertement les échevins républicains qui ont la majorité, de n'avoir accorté que deux licences à des Canadiens républicains et qu'une licence à un démocrate. Vous voulez soigner la chèvre et le chou. Or, en temps et lieu nous nous réservons le droit de vous rendre la monnaie de votre pièce.

Vous aviez le pouvoir de placer un Canadien dans la police. Vous avez préféré nommer des démocrates qui voteront contre vous. C'est votre affaire, mais peut-être que le jour de la rétribution n'est pas éloigné. Attendez! L'avenir vous prouvera que les Canadiens savent pardonner, mais qu'ils n'oublient pas.

Les liens de parti ne doivent pas arrêter le journaliste ou l'homme public, ne doivent pas même le faire hésiter un seul instant lorsqu'il s'agit de l'intérêt général et de faire triompher la justice.

BRECKENRIDGE.

Nous lisons dans l'*Echo de l'Ouest*:

Breckenridge, cette montagne d'impudence, orateur, homme d'état et *moraliste*, mais maintenant transformé en créature hideuse, a encore l'audace de se présenter comme candidat pour membre du Congrès.

Il prétend s'être repenti et avoir demandé à Dieu de lui pardonner ses péchés; mais cela ne lui donne aucun titre à une réélection.

Si tous les pécheurs qui se "repentent" étaient élus membre du Congrès il y en aurait plusieurs d'"éligibles" pour cette haute position.

M. Breckenridge semble croire que le public ne peut pas se dispenser de ses "services."

Prenons sa confession en cour. Il a admis qu'il avait eu avec une jeune fille des rapports illégitimes, et qu'il a continué ces relations même après son second mariage.

Maintenant, sous quelles circonstances a-t-il fait cette confession?

Après que Mlle Pollard eut prouvé la culpabilité de ce fameux candidat à une réélection.

Pourquoi n'a-t-il pas dit à Mme Wing..... sa deuxième femme..... quelle espece d'homme il était?

Pour la raison toute simple, qu'elle n'aurait pas accepté la main de ce fameux pécheur endurci.

Sa confession est une fraude, n'ayant été faite qu'après le témoignage accablant de sa victime.

Ce n'était pas une confession, mais simplement une admission légale de ce qui avait déjà été prouvé contre lui.

Bah! Breckenridge, vous êtes coulé.

Disparaissez des rangs.

Retirez-vous dans l'obscurité qui vous convient, et où à l'aise, vous pourrez vous repentir, si vous êtes sincère.

EDMOND ALARY.

LA XIXe CONVENTION.

La XIXe Convention Canadienne tiendra ses assises à Fall River, en 1896.

Il y a quelque temps, une centaine des principaux citoyens de Fall River se réunissaient, afin de choisir les membres du comité l'organisation de cette Convention.

M. Péloquin, un des délégués à Convention canadienne de Chicago, a ouvert l'assemblée, et il a annoncé que MM. P. R. Picard et Geo. T. Desjardins avaient été chargés par la dernière Convention d'organiser le comité d'organisation, avec le Rév. J. A. Provost comme chapelain. Puis M. H. A. Dubuque fut nommé président du comité. Les autres membres du comité choisis en cette circonstance sont les suivants:

Dr L. P. De Grandpré, 1er vice-président; le Dr J. B. Chagnon, M. Victor Blanchet, M. C. B. Fournier, M. A. E. Fournier, Louis Picard, les docteurs J. E. E. Lanoie, N. A. Millet, L. V. Cabana, A. H. Petit et S. J. Key, ainsi que les trois délégués à la Convention de Chicago, MM. P. Péloquin, P. R. Picard et Geo. T. Desjardins, tous vice-présidents; le Dr St-Germain, secrétaire-archiviste; M. Chs. Ed. Boivin, 1er assistant du secrétaire-archiviste, ayant pour adjoints MM. J. H. Lafont, F. H. Patenaude, J. C. Lavoie et Chs. de Gagné; M. Rémi Tremblay, secrétaire-correspondant, ayant pour assistants MM. Cyprien Vohl, Cyprien Brouillet, le docteur de Couagne et M. J. D. Thibault; le Dr P. A. A. Collet, trésorier, ayant pour assistants MM. Norbert P. Bérard et Wm. Corneau.

On a nommé comme présidents honoraires: le Dr Omer LaRue, de Putnam, Conn; l'hon. Aram J. Pothier, maire de Woonsocket; le docteur L. J. Martel, de Lewiston, Me; le sénateur Lebourneau, de Kankakee, Ill; le docteur F. D. Fontaine de Worcester; le major Edmond Mallet, de Washington, D. C; le docteur L. Z. Normandin, de New-Bedford; le docteur V. Mignault, de Lawrence et le docteur Garceau, de Boston.

Outre le chapelain actif, le Rév. J. A. Provost, curé de Notre-Dame de Lourdes de Fall River, on a nommé les chapelains honoraires suivants:

Révds MM. C. B. Sauval, de Ste Anne, L. A. Casgrain de St Mathieu, L. O. Massicotte de St Dominique et les révérends MM. J. R. Magnant, de Muskegon, Mich., et Bergeron, de Chicago.

On s'attend à une fort belle Convention en 1896, avec une organisation aussi complète et aussi puissante que celle qui a été faite récemment à Fall River, lieu choisi pour les assises.

ACTUALITES.

La Chambre des députés en France a rejeté le projet de loi demandant l'abolition de la peine de mort et des exécutions publiques.

On a compté en Italie 4,800,000 citronniers, qui donnent chaque année une récolte de 1,260,000,000 citrons, soit une moyenne de 262½ citrons par arbre.

La Californie a envoyé aux autres pays, pendant les trois premiers mois de l'année, 607,777 livres de houblon, soit 225,061 livres de moins que pendant le premier trimestre de 1893.

Il n'y a pas moins de $50,000,000 placées dans les fabriques de coton du New-Hampshire. Les ouvriers de ces établissements reçoivent chaque année $15,000,000 de gages. Ces manufactures produisent chaque jour 300,000 verges de cotonnades.

Le monde entier compte 1142 tunnels, qui ont une longueur totale de 514 milles. Il y a environ 1000 tunnels de chemins de fer, 12 tunnels sous l'eau, 90 tunnels pour canaux et 40 tunnels de conduits; les premiers ont une longueur totale de 350 milles, les seconds de 9 milles, les troisièmes de 70 milles et les quatrièmes de 85 milles.

Les compagnies américaines de chemins de fer se font la guerre par le temps qui court, principalement celles dont les voies, partant de la rivière Missouri et du fleuve Mississipi, convergent vers le Colorado. Les gros actionnaires de la "Santa Fe" ont déclaré qu'ils auraient bientôt pour le transport des marchandises un tarif sur lequel aucune autre compagnie ne pourrait faire de baisse. L'"Union Pacific" ayant réduit à $15 le prix du voyage, aller et retour, des Homéopathes qui se rendront de la rivière Missouri à la convention qui doit se tenir à Denver, la "Santa Fe" a décidé qu'elle aussi, elle transporterait à ce prix les membres de toutes les conventions qui doivent avoir lieu cet été dans cette ville.

Le procès du nommé Henry Meyer, le prétendu médecin allemand, poursuivi pour avoir empoisonné un sieur Ludwig Brandt afin de frauder une compagnie d'assurances sur la vie, s'est terminée devant la conr des sessions générales à New York par un verdict de culpabilité.

Aux questions d'usage posées par le greffier, le chef du jury a répondu: "Nous déclarons l'accusé Meyer coupable de meurtre au second degré."

Ce verdict, qui entraîne une condamnation aux travaux forcés à perpétuité, a paru faire un vif plaisir à Meyer qui craignait évidemment pour sa tête. Il a eu l'air, au contraire, de causer un certain désappointement aux représentants du ministère public, qui comptaient sans doute sur une condamnation capitale.

CONTRE LES MICROBES.

Un Hollandais, M. Bruyn-Segers, vient d'inventer un pince-nez d'un genre tout nouveau, destiné non pas à venir en aide à la vue, mais à protéger les organes respiratoires, soit en temps d'épidémie contre les principes contagieux, soit plus simplement en temps ordinaire, contre toute odeur désagréable quelle qu'en soit la nature.

Au lieu de verres, comme le pincement ordinaire, il porte donc deux petits récipients destinés à contenir les substances antiseptiques ou aromatiques, récipients réunis comme les verres auxquels il vient d'être fait allusion, par un rebord métallique arrondi qui le maintient en place. La manière de s'en servir consiste à s'introduire les deux récipients dans les narines, exactement comme on présente les verre du pince-nez devant les yeux et à prendre dans le ressort la cloison nasale au lieu de la racine du nez.

La position de l'instrument est donc inverse du pince-nez optique; le ressort est tourné en bas, et les récipients regardent en l'air. A peine le tout a-t-il le volume d'un haricot. Rien de plus pratique.

Chacun des récipients est pourvu d'un petit couvercle articulé, qu'on soulève pour introduire le produit antiseptique ou odoriférant.

Si ce produit est liquide, il va sans dire qu'on le verse sur un tampon de ouate. L'appareil pres suré et mis en place, on peut affronter les odeurs les plus nauséabondes sans en être incommodé et pénétrer sans danger dans un milieu infecté. Ce sera encore un utile moyen thérapeutique, dans les cas où il faudra faire inhaler des vapeurs chargées de principes médicamentés.

DECAPITE.

Paris, 22 mai—Au lever du jour, hier, Emile Henry, l'anarchiste qui a été condamné à la guillotine pour avoir lancé une bombe de dynamite dans le café de l'hôtel Terminus, en février dernier, a été conduit de la prison de la Roquette à l'instrument de supplice qui avait été élevé hors des murs de la prison sur la fameuse place de la Roquette, où tant de misérables ont perdu la tête.

Comme la barrière s'ouvrait pour permettre au condamné et aux exécuteurs de sortir de la prison, l'énorme foule qui s'était rassemblée pour assister à l'exécution se mit à répéter: "Le voici! le voici!" En effet, le prisonnier venait de faire son apparition, sans paraître le moindrement ému et affaissé. Il avait le même air de bravade qui a été si remarquable au cour de son procès, et lorsqu'il mit les pieds hors de la porte massive de la prison, il jeta un regard vers la foule, et se rejetant en avant, d'un brusque mouvement qui étonna ses gardiens, il s'écria d'une voix forte: "Vive l'anarchie!"

A partir de la place Voltaire jusqu'au boulevard de Menilmontant, la rue de la Roquette était bondée de monde, excepté l'espace qui se trouve immédiatement en face de la prison, dont le centre était occupée par l'affreuse guillotine. Des troupes et des gendarmes étaient en grand nombre sur les lieux et ils tenaient la foule à une distance respectueuse du carré où l'exécution devait avoir lieu.

Il y avait aussi des soldats et des agents de police en faction dans les rues adjacentes et aux environs de la Prison des Jeunes détenus, qui est située sur le côté opposé de la prison de la Roquette. Cependant, leur présence ne fut pas nécessaire pour maintenir l'ordre, car la foule présente, composée en grande partie des classes les plus basses, ne fit aucune démonstration.

Des soldats, le sabre hors du fourreau, environnèrent silencieusement la guillotine, où ils attendirent la venue

DU CONDAMNÉ À MORT.

A 4 h. 12, la petite porte pratiquée dans la lourde et vaste barrière de la prison s'ouvrit tout à coup et Deibler, l'exécuteur public, apparut. Il était vêtu de noir des pieds à la tête et il portait le chapeau de haute forme qu'on lui voit à chaque exécution qu'il est appelé à pratiquer.

Suivait un prêtre catholique qui récitait d'une voix à peine intelligible, tant il paraissait ému, les prières des mourants, quoique Henry eut refusé son ministère.

Puis venait Henry en manches de chemise et les bras attachés derrière le dos. Quoiqu'il tenta de prendre un air de nonchalence, sa figure était terriblement pâle et ses yeux étincelaient. Hormis cela il ne montrait aucun signe de crainte. Comme il s'avançait vers la guillotine, il murmura: "On ne me donne pas la chance de marcher convenablement," faisant allusion à la manière dont on lui avait attaché les pieds et les mains.

Alors levant la tête, il aperçut ceux qui attendaient sa venue, et il cria aussitôt: "Camarades, courage! Vive l'anarchie!"

Le trajet jusqu'à la guillotine a été excessivement court. Comme Henry passait, les gendarmes sautèrent, comme c'est l'habitude. Henry n'y prêta aucune attention, mais tenant ses yeux fixés sur l'instrument de mort, il marcha droit à la guillotine sans faiblir un seul instant, et avec la rapidité acquise par une longue pratique, il fut saisi par les assistants de Deibler qui le lièrent fortement sur la bascule, et le cou mis à nu du condamné fut placé dans la lunette.

LA SCENE FINALE.

Il y eut un éclair au moment où le pesant couteau glissa. Au même instant Henry cria de nouveau: "vive l'anarchie"! Puis il y eut un effrayant silence. La foule ne faisait entendre aucun bruit; elle était comme électrisée par la scène épouvantable qui se déroulait sous ses yeux. Le temps d'y penser et le lourd couperet retombait avec un bruit sec, tranchant le cou du malheureux jeune homme, et la tête, sanglante, affreuse à contempler, roulait dans le panier en face de la guillotine. Un torrent de sang se mit à couler sur l'amas de sciure de bois recouvrant tout le devant de l'instrument de mort.

C'était fini. Henry avait payé sa dette de sang à la société.

Le corps sans tête fut détaché de la bascule où il était étendu, et il fut aussitôt jeté en toute hâte, ainsi que la tête dans la bière qui avait été apportée près de la guillotine pour recevoir les restes du supplicié.

Un corbillard transporta la tombe au lieu de l'inhumation, qui est un coin du cimetière reservé à l'enterrement des guillotinés.

La foule se dispersa aussitôt.

UNE INONDATION

New York, 21 mai.—L'orage qui a commencé hier continue encore à sévir, quoique les grands vents qu'il faisait pendant la nuit ont modéré leur vélocité.

Au lever du jour, ce matin, la baie présentait une surface violentée. Le vent souffla encore très rudement toute la journée accompagné d'une pluie torrentielle.

Les eaux ont cru considérablement.

A Coney Island, hier, le vent atteignit une vélocité extraordinaire et les vagues envahirent la plage et les rues.

A Bath Beach, une partie de quai fut emportée dans la mer.

A Manhattan Beach les hôtels furent emportés. Le chemin de fer passant sur la côte fut très endommagé et le service est interrompu. Une maison de grande dimension, située sur la 15ème rue, à Coney Island, fut enlevée de dessus ses fondations et entraînée à quelques pieds plus loin où elle resta couchée sur le côté,

A Elmira, les eaux de la rivière Chemung ont cru rapidement et l'on craint la répétition de la grande inondation de 1889. Le trafic sur le chemin de fer Northern Central a été abandonné et tous les ponts sont retenus en place par des wagons lourdement chargés.

A Rochester, la pluie de ses jours derniers a fait monter les eaux de la rivière Gennessee qui a submergé ses rues, endommageant la végétation et inondant les villages avoisinants.

A Houghton, plusieurs ponts ont été emportés et une maison a été entraînée dans un ruisseau; les personnes qui l'habitaient ont été sauvées avec difficulté.

A Wolf Run, une scierie a été emportée par les eaux, ainsi que plusieurs maisons et plusieurs granges. Plusieurs familles se trouvent sans abri sur les coteaux où elles se sont sauvées pour se mettre à l'abri du danger.

PERTES DE VIE.

A Williansport, Pa., les eaux de la rivière ont atteint une hauteur d'un pied de plus que lors de la désastreuse inondation de 1889. La ville entière est submergée; il y a dans les rues de quatre à vingt pieds d'eau et chaque heure l'eau monte de 6 pouces.

Plusieurs maisons et scieries, avec tout leur bois, ont été emportées. Dans la partie commerciale de la ville l'eau a une profondeur de huit pieds.

Les pertes s'élèvent déjà à un milion et la pluie continue toujours de tomber. Depuis 24 heures aucun train n'a circulé.

A Johnstown, Pa., où l'inondation a atteint des proportions fort alarmantes, on a à déplorer des pertes de vie. Deux personnes se sont noyées et trois autres se sont échappées presque miraculeusement. Ces personnes se trouvaient dans un char que les eaux ont emporté.

COXEY ET LA LOI.

Washington, 21—La cour de police était bondée de spectateurs ce matin quand les Coxeytes furent appelés pour recevoir leurs sentences.

Le juge Miller demanda aux accusés s'ils avaient quelque chose à dire pour leur défense. Le représentant Hudson, du Kansas, l'un des avocats de Coxey, se leva et prononça quelques paroles en faveur de ses clients.

Ensuite Coxey, Browne et Jones furent condamnés par le juge Miller à vingt jours de prison pour avoir violé les statuts des Etats-Unis qui défendent de porter des bannières sur les terrains du Capitole. Coxey et Browne furent aussi condamnés à $5 d'amende chacun ou dix autres jours de prison pour avoir passé sur l'herbe. Jones fut acquitté sur cette dernière accusation.

Quelques minutes plus tard Coxey, Browne et Jones, auxquels on mit les menottes, furent placés dans la voiture de la police en compagnie d'une douzaine de prisonniers, des nègres et des blancs (qui ne portaient pas de menottes) et ils furent conduits à la prison commune.

Coxey demanda à être conduit dans une voiture privée, mais on n'acquiesça pas à sa demande, et il dut, bon gré mal gré, subir son sort.

Nouvelles Générales.

New York, 21 mai—Vincenzo Fautsh, un barbier italien, a comparu en cour, à Williamsbury, aujourd'hui, sous l'accusation d'avoir refusé d'épouser Liboria Travalia après le lui avoir promis.

Fautsch fut arrêté en octobre dernier et fut remis en liberté sous caution. Il se sauva à Boston où il fut arrêté de nouveau et ramené ici il y a dix jours.

Mlle Travalia a raconté, au cours de son témoignage, qu'elle avait rencontré Fautsch pour la première fois en janvier 1893, et qu'une heure après qu'ils eurent fait connaissance il lui avait demandé si elle voulait consentir à l'épouser.

Un jour fut fixé pour le mariage, mais quand le temps arriva, Fautsch ne se montra pas.

Fautsch, pour sa défense, dit que cette fille avait fait toutes les avances.

"Je ne lui ai jamais promis de l'épouser, ajouta-t-il. Peu après avoir fait sa connaissance, non seulement, elle me dit qu'elle m'aimait, mais sa sœur aussi me déclara son amour et voulut me forcer à l'épouser à la place de l'autre.

"Liboria ne cessa de me harasser pour que je l'épouse. L'une ne savait pas que l'autre aussi m'aimait. Finalement, Liboria apprit que sa sœur était en amour avec moi, et comme je refusais de l'épouser, elle me fit arrêter."

La sœur de Liboria, qui était en cour quand Fautsch rendit témoignage, l'appela un menteur quand il dit qu'elle était en amour avec lui.

Le juge Goetting pris la cause en délibéré, et quand Fautsch fut reconduit en prison, il montra le poing aux deux filles en criant: "J'aime mieux mourir sur la paille humide des cachots plutôt que d'épouser l'une de vous deux."

Newark, N. J., 21 mai—Le Père Murphy, un prêtre catholique qui a été excommunié il y a quelque temps à Patterson, a été mis de force à la porte l'église de St Michel, hier matin.

Le Père Murphy monta dans la chaire pour faire un sermon. Le curé de la paroisse, le Révd. Père McCarthy, ordonna à ses paroissiens de mettre le Père Murphy à la porte de l'église, ce qui fut fait.

Vienne, 22 mai—Pendant un bal dans le village de Sctetz, près d'Aldenburg, en Autriche, une querelle s'éleva entre quelques jeunes gens à propos de femmes. Un soldat voulut rétablir l'ordre. Alors les jeunes gens l'entourèrent et menacèrent de lu faire un mauvais parti.

Le soldat, croyant sa vie en danger, sortit un revolver et se mit à tirer sur eux qui l'entouraient. Il tua quatre jeunes gens et une fille.

Alors la foule présente se jeta sur lui, le désarma et le frappa jusqu'à ce qu'il fut mort.

Le village entier est dans la plus grande excitation concernant cette tragédie et l'on appréhende de nouveaux troubles.

Berlin, 21 mai—Le major Von Werder, au moment où il commendait le 12ème régiment de Dragons à Gneson, samedi, fut désarçonné et il tomba lourdement sur le sol. Le régiment allait à bride abattu dans le moment et une douzaine de chevaux lui passèrent sur le corps avant que la colonne put être arrêtée.

Il mourut au bout de quelques minutes.

Glen's Falls, Vt., 22 mai.—Mde Odell, âgée de 40 ans, est morte hier après-midi des suites du choc occasionné par l'extraction d'une dent par un dentiste.

Elle perdit connaissance après que la première dent fut extraite et elle ne reprit pas ses sens.

PARCE QU'IL AIMAIT.

Philadelphie, 22 mai — Peter Mikitin, un marin russe, a blessé mortellement Annie Brandsca, âgée de 29 ans, dans une maison au No. 509 deuxième rue, à 9 heures, ce matin. Ensuite il se rendit dans une maison de pension de matelots et se tua. On dit qu'une affaire d'amour est au fond de la tragédie.

LE MINISTERE FRANCAIS.

Paris, 22 mai.—Le ministère a été défait sur le bill des huit heures concernant les mineurs, et les ministres se sont retirés aussitôt dans leurs appartements privés. Ils vont probablement résigner.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, ont [illegible] bation de ce fameux remede par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—Madame Marie Casavant a institué une poursuite en séparation de corps à son mari, M. François Corbeil, boucher.

La demanderesse allègue au cours de sa déclaration qu'elle est mariée depuis le mois d'août 1880; que depuis quelques mois après son mariage elle a toujours été maltraitée par le défendeur et qu'elle ne peut plus maintenant endurer plus longtemps ce qu'elle appelle une vie d'enfer. Elle déclare ne pas demander de pension alimentaire ni d'argent, mais elle ne veut plus être ennuyée, ni inquiétée par son mari et enfin elle réclame la possession légale de son enfant.

M. C. LeBeuf représente la demanderesse.

—Le comité spécial, chargé de s'occuper de l'établissement à Montréal, d'une école militaire dans le genre de celle de St Jean, s'est réuni à 10.30 heures.

Etaient présents les échevins Stevens, Costigan, Savignac, Robert et l'hon. J. J. Curran.

La milice de la cité étaient représentée par les colonels Butler, Prévost, Strathy, Burland, le capitaine Desnoyers, Mackay, Detonnancourt, le lieutenant Pelletier et autres.

On demande que la ville s'adresse au gouvernement fédéral pour obtenir que l'école militaire de St Jean soit transférée ici, ou bien qu'il en établisse une autre La cité serait appelée à fournir $25,000 sur les $100,000 que coûterait cet établissement.

On suggère le parc Logan comme site.

Le ministre de la milice est disposé, paraît-il, à faire des sacrifices dans ce but.

Le comité a résolu de faire un rapport et de soumettre la question au conseil de ville.

—Le vapeur "Cultivateur" a commencé son service régulier, samedi, entre Montréal et l'Ile Ste Hélène. A cause du mauvais temps, le nombre des passagers n'était pas très élevé. Il y a eu un bon contingent de passagers à chaque traverse.

—Vers deux heures dimanche matin, trois ou quatre jeunes gens passaient sur la rue Craig, lorsqu'ils entendirent tout à coup une détonation d'arme à feu.

Ils coururent vers l'endroit où le coup était parti et y trouvèrent, étendu sans vie sur le trottoir, le corps d'un jeune homme.

L'ambulance et un fourgon de patrouille furent appelés, car on croyait le malheureux encore en vie, mais tout était fini.

Une balle partie d'un revolver calibre 22 lui avait traversé le cœur.

Le corps a été transporté à la morgue. Jusqu'ici, le défunt n'a pas été reconnu.

C'est un jeune homme d'environ vingt-cinq ans. Il a la figure rasée mais porte une moustache blonde. Il est vêtu d'une chemise de serge bleue.

Sur lui on a trouvé plusieurs papiers contenant diverses adresses. Un de ces papiers contenait l'adresse de M. H. Steven; sur une enveloppe on lisait madame Lyle, 41 Dorchester.

En outre, on a trouvé une carte de visite portant le nom d'une demoiselle Mitchell et une photographie représentant deux jeunes filles.

Cette photographie est déchirée en trois morceaux. De plus, il possédait un mouchoir et quatre balles de pistolet.

L'inconnu s'est donné la mort vis-à-vis un restaurant.

Comme il ressemble à Thomas McKernan, la rumeur a couru que c'était le fils de "Joe Beef" qui avait attenté à ses jours. Mais il n'en est rien, Thomas est plein de vie et de santé et ne songe nullement à se débarrasser de la vie.

Des gens ont raconté qu'avant l'accident, ils avaient entendu du bruit dans les environs, mais ils restent dans le vague.

D'aucuns disent que le défunt s'est suicidé, d'autres qu'il a été la victime de malfaiteurs.

L'enquête de cette affaire.

QUEBEC

—Le croiseur du gouvernement, le "Constance," est entré en rade ayant à sa remorque une goélette de contrebande.

Le capitaine Max, du "Constance," dit que vendredi soir, vers 7 heures, la vigie signala une goélette aux allures suspectes se dirigeant vers le sud-est. Le "Constance" mit une chaloupe à la mer et envoya cinq marins sous les ordres du premier lieutenant tenter d'abordage. Voyant la manœuvre du croiseur, la goélette serra le vent et fila sur les amarres de bâbord. L'embarcation, ayant contre elle la mer et le vent debout, relâcha. Cette fois le "Constance" remarqua la chaloupe en avant de la goélette et l'équipage de l'embarcation aborda.

Le contrebandier résista et reçut les marins du "Constance" à coups de haches. Les marins du "Constance" enjambèrent le bastingage et mirent l'équipage du contrebandier aux fers. Puis on prit la goélette en remorque et l'on se dirigea sur Québec. Le nom de la goélette a été effacé. Toutefois on aperçoit encore sur le couronnement le nom "Steadfast," Bonaventure, Terreneuve. Il y a dans la cale 28 quarts de whiskey et quarante caisses de cognac. Le tout est évalué à $5,000. On ne sait encore qui commandait la goélette de contrebande. Le capitaine s'est mêlé avec ses hommes afin de ne pas être connu, mais le fameux Philémon Blouin étant parmi les contrebandiers, il n'y a aucun doute qu'il en était le chef. Blouin fait la contrebande entre Saint Pierre Miquelon et le Saint Laurent depuis longtemps. C'est un des meilleurs marins de l'île d'Orléans, où il demeure. La "Steadfast" venait de St Pierre Miquelon.

Le capt. May a mis les contrebandiers entre les mains de la police. Ils ont comparu devant le juge Chauveau.

—Un rédacteur de l'*Evénement* a rencontré sir Adolphe et a profité de l'occasion pour lui demander ce qu'il pensait de la nouvelle annoncée par quelques journaux, portant que la dissolution du parlement fédéral aura lieu après la présente session.

Sir Adolphe lui a répondu en souriant:

"La dissolution des chambres n'aura pas lieu avant la fin du présent parlement. La nouvelle annoncée par les journaux est absurde."

Cependant, le *Morning Chronicle*, regardé comme organe de ce ministre, disait le jour même que le jour de la dissolution était très peu éloigné. *Not very far off.*

Sir Adolphe a aussi déclaré que le bref d'élection serait bientôt émis pour Québec Ouest et que le candidat conservateur sera choisi jeudi.

Jusqu'ici les Irlandais ont toujours fourni les candidats, mais dit l'*Evénement*, cette division est devenue très française depuis quelques années, et nous ne serions pas surpris de voir un Canadien-français sur les rangs cette année.

Pour finir notons une remarque du *Sunday Morning News*: ceux qui prêtent à sir John l'intention de dissoudre prématurément les chambres ne font l'éloge de son intelligence et de sa perspicacité, car cette dissolution ne ferait que l'affaire des libéraux.

—Le *Quotidien* laisse entendre que M. F. X. Lemieux, le criminaliste bien connu, compte rentrer dans la politique, en posant sa candidature dans Levis pour les Communes.

—Un soldat Anglais de l'Artillerie royale dont l'engagement était expiré, n'a pas voulu partir sans rendre visite à ses amis du "brasscastle," qui lui ont soulagé le gousset d'une somme de $100. N'ayant plus le sou, il a été forcé de s'enroler de nouveau.

—Plus de mille hommes sont actuellement employés à la construction du prolongement du chemin de fer Québec-Central. On parle de porter le nombre des travailleurs à trois mille.

—On nous dit que l'hon. J. Sharples sera candidat à l'échevinat dans le quartier Champlain, en remplacement de l'hon. J. Hearn.

OTTAWA,

—Il est évident que les libéraux s'apprêtent à donner un grand coup aux prochaines élections fédérales.

La rumeur circule dans les rangs, que les honorables Fielding, premier ministre de la Nouvelle-Ecosse, Blair, premier ministre du Nouveau-Brunswick et Peters, premier ministre de l'Ile du Prince-Edouard, résigneront leurs mandats lors de la dissolution du parlement fédéral, pour briguer les suffrages, [illegible] nant leur appui au chef de l'opposition.

Une forte pression est faite dans le même sens sur Sir O. Mowatt, pour l'engager à faire la même chose. Le premier ministre d'Ontario, à qui on promettrait le portefeuille de ministre de la justice, dans le cas de l'avénement du parti libéral, partagerait, dit-on, la vertu de résignation de ses collègues, mais on dit que les libéraux d'Ontario ne veulent pas laisser partir leur "Old man."

JOLIETTE,

—Le district de Joliette, P. Q., vient de perdre un de ses citoyens les plus populaires et les plus justement estimés dans la personne de son protonotaire, M. J. O. Désilets, décédé ces jours derniers.

M. Désilets n'avait jamais été malade avant l'accès de pneumonie qui l'a emporté. Il était âgé de 55 ans. Il laisse une nombreuse famille.

LAPRAIRIE,

—Le 15 mai courant avait lieu à Laprairie la célébration des noces d'or commerciales de M. Hyacinthe Sylvestre, ancien marchand de l'endroit.

Jamais un particulier n'a été l'objet de plus sympathique et plus grandiose démonstration que celle qui a eu lieu en cette circonstance en l'honneur de ce citoyen intègre et aimé. Adresses, cadeaux de couronnes et de bouquets de fleurs naturelles et de riches objets furent présentés au héros de la fête par les citoyens de Laprairie, les Révérendes Sœurs de la Providence et autres.

La fête commença par une messe solennelle à l'église paroissiale, à neuf heures. La musique et le chant ont été magnifiques: nous mentionnerons en particulier un *Ave Maria* rendu par MM. le Dr Isaïe et Alphonse Sylvestre et Mlle Elizabeth Sylvestre.

M. Larose, curé de Laprairie, efficiait à cette messe, avec diacre et sous-diacre.

Soixante convives assistaient au dîner donné par M. Sylvestre dans sa belle et splendide résidence, au nombre desquels étaient M. le curé de Laprairie, ses deux vicaires, le Révd. M. Primeau, curé de Boucherville, le Révd. Père Marion, Oblat, neveu de M. Sylvestre, et plusieurs autres.

Dans l'après-midi, à trois heures, avait lieu au couvent de la Providence, une séance dramatique et musicale organisée par les révérendes sœurs avec le concours des élèves. Il y a eu aussi présentation d'adresses.

TROIS-RIVIERES,

—Hooper subira son procès le 1er juin. Le prisonnier est en bonne santé et prend de l'embonpoint. Il est confiant dans le résultat du procès. On sait qu'il est accusé d'avoir voulu noyer sa femme, Georgina Malo, à Louiseville.

LONGUEUIL,

—Des gens contents, ce sont les citoyens de Longueuil. Depuis longtemps ils se plaignaient, à bon droit, de certaines jeunes gens qui, l'été, vont faire des pique-niques dans cette municipalité et font main basse sur tout ce qu'ils rencontrent de bois pour faire bouillir la marmite dans leur camp.

La police de Longueuil a pincé six jeunes montréalais, qui avaient traversé le fleuve pour faire la noce chez nos voisins.

Ce sont les nommés Calixte Dompierre, 17 ans; Hormidas Marion, 17 ans; Arthur Lasanté, 18 ans; Albert Caron, 17 ans; Henri St Amour, 14 ans; et Artnur Guilbaut, 17 ans.

Il sont accusés d'avoir volé dix perches et quelques bottes de paille chez M. Alez Dubuc.

Les accusés ont comparu ce matin en cour de police, devant le juge Desnoyers.

Dompierre, qui est bien connu de la police de chez nous et qui n'en est pas à sa première offense, a été condamné à trois mois de prison. Quant aux autres, ils ont été condamnés à $5 ou un mois de retraite forcée chez M. Vallée.

HULL,

—M. Ozias Corbeil, ancien journaliste, vient d'être ordonné prêtre par Mgr Duhamel.

Il a célébré sa première messe à Hull. Son frère, M. l'abbé Sylvio Corbeil, de Ste Thérèse, a donné le sermon.

LACHINE,

—Les Sœurs de Ste Anne ont résolu de faire décorer leur église, à Lachine.

MM. Héroux, entrepreneurs de Yamachiche, ont été chargés de ce travail.

ST VINCENT de PAUL,

—Joseph Paré, commerçant de St Vincent de Paul, a déposé son bilan à la demande de MM. Ouimet, Emard et Maureault, avocats.

Passif environ $6,000.

Principaux créanciers: C. E, Paré, $1,577; succession L. Paré $942; Ouimet & Cie, $641; Dlle Aug. Allaire, $4000; Letourneux [illegible] $31[illegible]

SHERBROOKE,

—La Paton Manufacturing Co, a fermé ses portes pour un temps indéfini. Environ 700 hommes se trouvent par là sans emploi. Les chefs de la compagnie prétendent qu'ils désirent faire réparer l'établissement, mais c'est un fait connu que la véritable cause de cette fermeture est le mauvais état des affaires.

UNE AUTRE BOMBE.

Paris, 22 mai—Un gros bidon contenant un gallon de pétrole, ainsi que de la poudre et autres explosifs, a été trouvé près de l'entrée principale de la ma

BON MARCHE!

Pour Robes de Gradués et tout ce qu'il convient. Nous exhibons tout ce qui est nouveau et recherché pour Robes de Chambre, Gants, Bas, Mouchoirs, Eventails, Garnitures, Dentelles, Rubans, Articles de fantaisie, &c., &c.

Dept. DOMESTIQUE.

Coton C. Naumkeag, 4 7-8c.
Coton B. Lockwood, 5 1-2c.
Un lot de Percales de 12 1-2c. 7 1-2c.
Indiennes en beau Shirting, 3 3-8c.
Indiennes bleu indigo Standard, 3 7-8c.
Un lot de Dimities barrés, 12 1-2c.
Satines de 12 1 2c. 6 1-2c. la verge.
Satines de 19c. 9c. la verge.
Satines de 25c. 19c. la verge.
Satines de 37c. 29c. la verge.
Essuie-mains en toile de 12 1-2c. 5c. chaque.
Essuie-mains pour bain, 4c. chaque.
Couvre-pieds de 69c. 50c. chaque.
Couvre-pieds de $1.00, 75c. chaque.
Jupons de 50c. 29c. chaque.
Jupons de 75c. 50c. chaque.
Jupons de $1 00, 75c. chaque.
Jupons de $1.25, $1.00 chaque
Robes de Voitures de $1.25, 75c. chaque.
Robes de Voitures de $1.50, $1.00 chaque

ETOFFES A ROBES.

Etoffes à Robes de 25c. 12 1-2c.
Etoffes à Robes de 37c. 19 cts.
Etoffes à Robes de 49c. 25 cts.
Etoffes à Robes de 50c. 37 1-2c.
Etoffes à Robes de 69c, 50 cts.
Etoffes à Robes de $1.00 75 cts.
Etoffes à Robes de $1.25 $1.00.
Soies de Chine de 50c. 25 cts.
Lansdowne de $1.25, Maintenant $1.00.
Soies Moirées de $1.50, 42 nuances, $1.00.
Soies Gloria Noire de $1.00, 50 cts.
Henrietta Noire tout laine, de 59c. 39 cts.
Henrietta Noire tout laine de 75c. 49 cts.
Costumes en Drap Covert de $1, 75 cts.
Nouveautés Françaises de $1 00 75 cts.
Serges et Diagonals de $1 25 75 cts.
Plaids Sheppard de $1.25, $1.00 la verge.
Fabrique de Paris de $1 25, $1.00 la verge.
Châlis en Coton, 5c. la verge.
Châlis moitié laine, 19c. la verge.
Châlis tout laine, 39c. la verge.

Dept. des RIDEAUX.

Un lot de Rideaux en dentelle Nottingham de 75c. à 49c. la paire.
Un lot en couleur, barrés de 25c. pour 12 1-2c. la verge.
Un lot de Tapestry avec dessins, couverture de Sofas avec frange valant $5, pour $2.98.
Un lot de carrés du Japon avec les grandeurs qui suivent: 6x9. 8x10, 9x12 et 11x12 à Prix Réduits.
Un lot de Peluches de toutes couleurs, valant $1.25 à 98 cts.
Un lot de Soie de Chine, bordée, convenable pour draperies, 40 pcs de large, prix $1 à 49c. la verge.
Un lot de Tapestry, 50 pcs de large valant 75c. 59c. la verge
Un lot de Rideaux en Chenille, qualité extra, haut et bas, dado et frange, valant $4, $2.47 la paire.

L'Endroit des Occasions Rares.

F. G. MITCHELL & CO.,

Nos. 151 a 165 rue Merrimack et 13 et 15 rue Kirk

Employés de langue française — M. Chs. Ouimette, Mesdemoiselles V. Montplaisir, Emma Lanoue, Yvonne Montmarquet, Annie Ogg, Eugénie Montplaisir, Emma Labonne, Alice Brouillette, M.-L. Charette, R. Provost, M. Brealt, A. Larue, C. Lapham.

NOTES LOCALES.

La célébration de la Fête Dieu a été renvoyée à dimanche prochain.

M. Henri Latour, de Central Fall, R. I., était hier en promenade à Lowell.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

Mlle Léa Brunette est partie pour Biddeford, Me., où elle a accepté une position.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

Edouard Duchesneau, âgé de 9 ans, demeurant sur la rue Ward, s'est tranché une artère en tombant sur une faucille, mardi.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

J. S. Marion, photographe renom, est passé maître en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

Pour faire nettoyer et teindre vos plumes Fred Varin, 258 rue Merrimack est la seule place où vous aurez pleine et entière satisfaction.

M. J. B. Picard, d'Amesbury, Mass., est en visite chez ses deux demoiselles et chez des amis du Canada. Il doit passer la semaine au milieu de nous.

La semaine dernière, M. Joseph Delorme, chapelier de la rue Merrimack, s'est fait enlever un chapeau dans la montre de son atelier. Le voleur court encore.

Une lettre d'un de nos abonnés de Montréal, P. Q., nous informe que le temps est beau au Canada, que les campagnes sont très jolies à contempler et ont une très belle apparence.

M. Honoré Bourget, employé au magasin de la Feuille d'Erable, vient de signer un contrat comme agent local pour la compagnie d'assurance "Equitable" de Boston. M. Bourget n'abandonnera pas sa position actuelle, mais aura la direction de ses sous-agents.

Il faut au public un remède dont tout le monde puisse bénéficier. C'est là une des précieuses qualités qui distinguent le Dr. Delisle's Kinium Compound $1 la bouteille. En vente chez les pharmaciens canadiens des Etats-Unis.

Pour faire nettoyer et teindre vos plumes, allez tout droit chez Fred. Varin.

Le Révd. Père Guillard, provincial, est parti pour Franklin Falls, ou il est allé prêcher une retraite.

Mlle Nellie Beausoleil est partie mardi pour New York où elle va passer quelques mois, pour rétablir sa santé.

Mlle Berthe Lareau de Québec qui était en promenade à Lowell depuis quelques jours est partie ce mardi pour Biddeford, Me.

Le "Bon Marché" n'est pas surpassé. Les annonces de chaque semaine sont un véritable trésor pour les amateurs du bon marché. Allez vous convaincre et vous serez assurés de nos avancés.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville. R. I.

Par ce temps de stagnation industrielle, bon nombre de nos compatriotes ont, sans doute, songé à retourner s'établir sur une terre au Canada. Entre toutes les parties de la patrie canadienne, les Cantons de l'Est se recommandent spécialement aux agriculteurs, pour la fertilité du sol, la richesse des forêts, la salubrité du climat et l'excellence des eaux. A ceux qui seraient tentés de s'établir dans ces parages, nous conseillons de s'adresser à M. J. H. Gendrons à Sherbrooke, qui leur donnera tous les renseignements désirables, au sujet de propriétés de premier choix, qu'il offre en vente en d'excellentes conditions.

L'Enquete Contre Noble.

Le comité chargé de l'enquête contre le conseiller Noble s'est réuni lundi soir à huis clos et tous les membres se sont entendus sur le rapport à rendre la semaine prochaine, à l'assemblée de notre gouvernement municipal. Ce rapport ne sera pas rendu public avant ce jour-là.

L'opinion générale est qu'un verdict exonérant l'accusé sera rendu.

Achats de Lots.

Plusieurs de nos compatriotes ont déjà acheté des lots dans le nouveau cimetière canadien. Plusieurs corps seront transportés sous peu de l'ancien au nouveau cimetière.

La Foudre Frappe une Maison.

La foudre est tombée sur la maison de Henry Emery, samedi dans la nuit, et y causa des dommages considérables.

Mlle Lizzie Wolfgang a failli être atteinte par un châssis que le vent a jeté par terre, et un jeune garçon de 10 ans a été lancé hors de son lit par le choc.

Saisies de Liqueurs.

Les officiers du revenu ont saisi du lager dimanche chez Frank McMahon, No 196 rue Worthen.

Depuis quelque temps plusieurs jeunes gens avaient l'habitude de louer un logis vacant sur la rue Market pour le dimanche, afin d'y vendre de la boisson.

Il y a quelques semaines, la police visita le logis, et hier les officiers du revenu découvrirent que le même commerce était conduit dans la cour Moran, donnant sur la rue Fenwick.

Des sentinelles avaient été placées en faction par les prévaricateurs, et à l'approche de la police, le mot d'ordre fut donné. Quand les officiers entrèrent dans la place, ils n'y trouvèrent personne, mais ils y saisirent du lager et du whiskey.

Obseques de Mme Paille.

Les obsèques de Mme Charles Paillé, née Victorine Choquette, décédée à l'âge de 21 ans, au No. 194 rue Middlesex, ont eu lieu à 8 hrs, lundi matin, à l'église St-Joseph. Le service funèbre a été chanté par le Révd. Père Forget.

MM. A N. Duval et E. Vincelette se sont occupés de la partie musicale.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. Arthur Laflamme, Hormisdas Vallerand, Edouard Charoux, Thomas Coutu, Joseph Charoux et Evariste St Pierre.

L'enterrement a eu lieu au cimetière canadien sous la direction de M. Joseph Albert.

UNE BRUTE

ENTRAINE DES FILLETTES DANS UN MAUVAIS BUT

Le Coupable en Prison en Attendant son Proces

Une affaire effrayante dont l'auteur mérite la corde, a été mise à jour par un de nos représentants. Depuis quelques jours on apprenait que dans les environs de la rue Moody des jeunes enfants étaient entraînés dans la maison d'un individu qui se livrait sur eux à des actes ignobles. Des renseignements furent pris, et lundi matin les parents d'une des petites victimes a fait les démarches nécessaires pour mettre le coupable en état d'arrestation. Cette brute qui est mariée donnait de petites sommes d'argent à de jeunes fillettes de 6 et 7 ans, pour mettre à exécution ses mauvaises actions.

M. Elie Prénovost, du No. 12 rue Race, est le premier qui lundi matin va déposer la plainte au juge Hadley, sa petite fille Joséphine Prénovost étant une des principales victimes.

Arrestation du Coupable

L'individu dont nous faisons mention plus haut est actuellement sous les verrous. C'est un nommé Archibald McPherson, âgé d'une quarantaine d'années et résidant dans l'édifice Harris de la rue Moody.

Notre représentant, qui s'est occupé activement de l'affaire et qui a mis la police sur les traces du misérable a découvert des choses ignobles. Plusieurs des victimes qui ont été interviewées lundi au couvent St Joseph ont fait de terribles confessions.

La brute en question les introduisait dans sa chambre où il prenait sur ces enfants des libertés odieuses.

L'arrestation du coupable a été opérée lundi après-midi, un peu après 4 heures, à sa résidence rue Moody, par les officiers Breault et Provencher, au moment où il revenait de la manufacture du Lawrence, où il est employé en qualité de teinturier. Il nia avoir fait quoi que ce soit et semblait paraître très étonné de se trouver entre les mains de la justice.

Au bureau de police il fut interrogé dans le cours de la soirée par le chef de police et notre représentant. A différentes reprises il donna le nom de plusieurs de ses petites victimes, après avoir juré un peu avant qu'il ne les connais sait pas.

Il a comparu en cour mardi, sous l'accusation d'assaut indécent. L'avocat Morrison se chargea de la défense et fit continuer sa cause au lendemain matin.

Les témoins appelés dans cette cause sont Joséphine Prenovost, Amanda Cantin, Exilda Héroux, Florida Germain et Rosie Cantin qui ont été victimes de McPherson, qui n'est pas un Canadien comme plusieurs le prétendent.

Au moment de son arrestation, l'accusé était avec sa femme à sa résidence de la rue Moody.

Cette affaire terrible devrait faire ouvrir les yeux aux parents qui ne devraient pas laisser leurs enfants à la merci de tout le monde après les heures de classe.

Malheureusement des affaires de ce genre se renouvellent trop souvent et ces jeunes enfants lancés dans le vice mériteraient de sévères punitions.

Temoignages Revoltant des Temoins.

La cause d'Archibald McPherson a été appelée de nouveau mercredi matin en cour de police.

Avant l'ouverture des débats, il y eut consultation entre le juge Hadley, le chef de police et l'avocat Morrison, chargé de la défense de l'accusé. Elle eut pour but de changer la plainte "d'assaut indécent" pour celle "d'assaut lascif."

Les témoins assignés étaient tous présents et McPherson, qui avait été placé sous caution $500 mardi, était assis dans le coin de la cage grillée réservée aux prisonniers.

De nombreux curieux se composant surtout de femmes ont assisté au procès.

Après l'appel des causes civiles, McPherson fut appelé et après avoir entendu la lecture de la plainte plaida non-coupable par l'entremise de l'avocat Morrison

Trois différentes accusations sont portées contre lui.

Le chef de police Davis, le premier appelé à rendre témoignage, dit à la cour que l'accusé, dans une entrevue qu'il avait eue avec lui, avait admis certains faits dont il était accusé.

Les petites filles qui ont été ses victimes furent ensuite appelées tour à tour et firent des dépositions révoltantes qu'on ne peut publier.

McPherson ayant plaidé non-coupable fut alors condamné à comparaître devant les prochaines assises qui auront lieu à Cambridge le mois prochain.

L'accusé a été placé sous caution de $1000.

Les témoins suivants ont été assermentés pour comparaître au prochain terme de la cour supérieure: le chef de police, les officiers Breault et Provencher, Albert Pelletier, Mmes Elie Prenovost et Anna Héroux, les petites fillettes Joséphine Prenovost, Amanda et Rosa Cantin, Exilda Héroux et Florida Germain.

Il n'y a maintenant aucun doute que McPherson recevra sous peu la juste punition qu'il mérite.

FUNERAILLES DE Mde BERNARD

Imposantes Ceremonies a l'Eglise St Joseph.

Les funérailles de Mme Zéphirin Bernard, née Euphémie Joutras, décédée vendredi dernier au No 49 rue Bartlett, ont eu lieu lundi matin à 9 heures à l'église St Joseph. Une foule nombreuse a assisté aux cérémonies qui ont été des plus pompeuses.

Le temple avait été tout drapé de noir et richement illuminé.

Un chœur nombreux composé des amis de la famille a bien rendu la messe des morts harmonisée, sous la direction de M. A. N. Duval. M. Ed Vincelette accompagnait à l'orgue.

La messe solennelle de requiem a été célébrée par le Révd Père Campeau, avec diacre et sous-diacre.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. L. P. Turcotte, P. A. Brousseau, A. Bourbonnière, A. H. Racicot, C. H. Boisvert et A. Joutras,

De nombreuses fleurs ont été déposées sur la tombe de la défunte. Parmi celles-ci on remarquait: une magnifique gerbe de pensées violettes portant l'inscription "Sa Sœur", don de Mme Meïse Lemerise; croix tronquée en fleurs naturelles, don des demoiselles de la Chaumière Bretonne; une splendide couronne de fleurs naturelles, de Mme P. L. Grégoire; un grand bouquet, de la famille C. H. Boisvert.

L'inhumation a eu lieu au nouveau cimetière catholique où les parents et les amis sont allés rendre un dernier hommage à la mémoire de la défunte dont la perte douloureuse laissera un grand vide parmi toute notre population.

M. Jos. Albert avait la charge des funérailles.

Dors! pauvre mère, dors! ta souffrance est finie!
Ton repos éternel! Ton calme délicieux!
Dors! bonne mère, dors! Que ta joie infinie
Se mêle aux doux transports des anges dans les cieux!

Du fond du paradis ou ton cœur va revivre,
Tu ne peux oublier tes chers enfants en deuil!
Tu sauras les guider, montrer la route à suivre,
Car ils ont de leurs pleurs inondé ton cercueil.

Ils savaient bien l'aimer, tu savais les comprendre,
Leur amour t'a rendu doux les derniers combats,
Aujourd'hui dans le Ciel, tu pourras le leur rendre,
Ils pleurent! tu ne les abandonneras pas!

UN AMI.

A Nashua

Sur l'invitation des membres du Cercle Montcalm de Nashua quatre délégués de l'Association Catholique, MM. P. L. Denault, E. H. Choquette, Wm. Drapeau et Edmond Pinault, qui remplaçait M. Henry Daigle, accompagnés de plusieurs membres au nombre de dix-sept quitèrent Lowell le 17 courant dernier et allèrent assister à l'inauguration des nouvelles salles du Cercle Montcalm, organisation sociale et littéraire.

La soirée commença au Nashua Theatre par une séance dramatique où l'on joua avec un brillant succès, L'Expiation, Le Désespoir de Jocrisse et les Quatre Prunes. Les amateurs remplirent tous très bien leur rôle. La salle était bien remplie et les applaudissements de l'auditoire ne leur furent pas ménagés. Après la séance, les membres de l'Association Catholique et les membres du Cercle Montcalm furent invités de se rendre aux magnifiques salles de la Ligue du Sacré Cœur. Le président leur souhaita une cordiale bienvenue et l'on s'amusa à qui mieux mieux. Après cette visite, les joyeux convives furent priés de se rendre aux salles du Cercle Montcalm où était préparé un succulent banquet et de copieux rafraîchissements. L'on fit grandement honneur au menu, et d'éloquents discours à l'emporte pièce furent faits par MM. P. L. Denault, E. H. Choquette, Arthur Ledoux, Regis Oriole et M. Benoit président de la Ligue du Sacré Cœur.

Il était deux heures et demie lorsque les Lowellois prirent le chemin du logis et arrivèrent dans leurs penates vers les cinq heures du matin tout-a-fait charmés de l'agréable réception et l'accueil cordial dont ils furent l'objet de la part de messieurs les membres du Cercle Montcalm. Le trajet fut fait dans la splendide nouvelle barouche de M. Joseph Albert qui est des plus confortables pour une excursion de ce genre.

George Dixon, le champion des boxeurs légers, s'entrainera à Haggett's Pond, pendant cette saison. Il arrivera mardi prochain et se préparera à rencontrer Griffin, le champion d'Australie.

TRISTE SPECTACLE.

Un Pere Tombe dans la Fosse de son Enfant.

Une bien triste scène s'est passée mardi après-midi dans le cimetière catholique de cette ville, au moment de l'inhumation des restes de James Taine, le fils de James et Mary Taine

On était réuni autour de la fosse, lorsque le père, suffoqué par la douleur, eut une attaque d'épilepsie et tomba dans le trou béant où l'on allait descendre le corps de son enfant.

Le malheureux homme fut retiré de la fosse et transporté en voiture à l'hôpital St John où les meilleures soins lui furent prodigués.

Dans la soirée, il reprit connaissance et il fut conduit à sa résidence, 110 Lakeview Avenue.

On espère lui sauver la vie, mais il est encore dans un état critique.

UN SUICIDE.

Une Femme Prend une Dose de "Rough on Rats."

Ellen Murphy, l'épouse de Jeremiah Murphy, a pris une dose de poison pour les rats vendredi soir, ce qui a causé sa mort à 5 h. ½, samedi matin, dans sa demeure située sur la rue Billerica

Le nom de fille de Mde Murphy était Ellen Dorbe et elle épousa M. Murphy le 28 juin dernier. Elle a travaillé jusqu'à jeudi de la semaine dernière dans les fabriques Talbot à North Billerica, sa mère l'ayant remplacée jeudi et vendredi.

De retour de l'ouvrage vendredi soir, sa mère fut surprise qu'aucun préparatif pour le souper n'avait été fait.

Mde Murphy avait évidemment pris la dose fatale vers cette heure-là, car elle descendit à la rencontre de sa mère et paraissait très souffrante.

Un médecin fut appelé, mais il ne put sauver la vie à la malheureuse qui est morte le lendemain matin.

Il sera difficile de déterminer la cause de ce suicide, car la victime avait tout le bien-être qu'un bon intérieur peut donner. On attribuera peut-être cet empoisonnement à la mort de son bébé né le jour de Pâques et qui ne vécut que quelques jours.

Feu le Conseiller Benson

Nous avons le regret d'annoncé à nos lecteurs la mort du conseiller William T. Benson

Le service funèbre a eu lieu hier après-midi auquel assistaient un grand nombre de parents et d'amis.

Mardi soir, les deux branches de notre gouvernement municipal se sont réunies et ont adopté des résolutions de condoléances concernant ce décès qui a surpris toute la population, car il n'était même pas connu que M. Benson était malade.

Funerailles de M. Marchand.

Les funérailles de M. Joseph Marchand, décédé à l'âge de 67 ans et 5 mois, au No 7 édifice Vincent, rue Ford, ont eu lieu hier matin, à 8 heures, à l'église St Joseph.

Le Révd Père Nolin officiait. MM. W. Caisse et E. Vincelette s'occupaient de la partie musicale.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. Olivier Bibeault, Joseph Lebel, Vital Desbiens et Louis Côté.

M. Joseph Albert était chargé des funérailles.

Feu le Chevalier Vincelette.

Nous apprenons avec regret la mort de M. le chevalier Vincelette, gérant de l'Asile de Beauport, à Québec, à l'âge de 63 ans. C'était le père du Dr Arthur Vincelette, autrefois de Lowell, et l'oncle de M. Edouard Vincelette du *National*.

Nos condoléances à la famille

Un Homme Blesse.

Bernard Hart, employé à la construction du nouveau pont de la rue Merrimack-Est, est tombé en bas d'une grue lundi matin et s'est fracturé le bras gauche, ainsi que le cou-de-pied gauche Il fut transporté à l'hôpital St John.

Etrange Coincidence

M. et Mme Lemerise de cette ville sont de retour de Woonsocket, R. I., où ils étaient allés assister au service anniversaire de la sœur de Mme Lemerise, Mlle Philomène Jutras, décédée l'année dernière.

Pendant que M. et Mme Lemerise étaient à Woonsocket, ils reçurent un télégramme de Lowell leur annonçant la mort de Mme Z. Bernard qui était aussi sœur de Mme Lemerise. Coïncidence étrange: Mme Bernard est morte le même jour et à la même heure que sa sœur, Mlle Philomène Jutras. Pendant que le service de Mme Bernard avait lieu ici, le Révd. P. Leclair de Woonsocket chantait le service anniversaire de Mlle Jutras à l'église St. Anne; il était assisté d'un diacre et d'un sous-diacre. M. Gaspard Drainville avait la charge de la partie musicale.

Deux Incendies.

L'alarme sonnée à la boîte 42, vers 8 h 45, lundi soir, a été occasionnée par l'explosion d'un poêle à gazoline dans l'établissement du plombier Shaw, rue Middlesex, près de la rue Carlton. Un homme a été assez grièvement brûlé à la figure par l'explosion. Les dommages à la propriété n'ont pas été considérables.

Un commencement d'incendie s'est déclaré dans la cave du No. 320 rue Fletcher, vers 11 h. ½ lundi soir, mais les flammes purent être éteintes avant d'avoir pu causer des pertes importantes. Une alarme fut sonnée à la boîte 39.

Remerciements.

La famille Zéphirin Bernard nous prie de bien vouloir remercier cordialement en son nom tous les amis qui ont déposé des fleurs sur la tombe de feue Mde Bernard et ont rehausse l'éclat de ses funérailles par leur présence et par leur beau chant

De Plymouth Rock a McKinley

Le fameux document intitulé "American Tariffs from Plymouth Rock to McKinley" (96 pages), publié par l'American Protective Tariff League, vient d'être revisé et publié de nouveau. Il devrait être dans les mains de toutes les personnes qui désirent compléter leurs informations concernant le tarif. Nous l'envoyons partout pour 10 cents. Adressez: Wilbur F. Wakeman, General Secretary, No. 135 West 23d Street, New York.

SEPT COUPABLES.

Salem, 22 mai—Le grand jury a rendu ce matin son verdict dans l'affaire de boodlage de Haverhill. Fred M. Smith, de Boston, Charles A. Kimball, de Haverhill, et l'échevin Fred H. Cate, William W. Horn, George O. Tilton et Haddey H. Hoyt de Haverhill ont été reconnus coupables de conspiration pour obtenir des pots-de-vin en faveur de certains échevins concernant l'octroi des licences de première et de quatrième classe. Il y a aussi quatre chefs d'accusation contre George O. Tilton pour avoir conseillé William S. Merriman et Thomas F. Carroll de recevoir des pots de-vin, ainsi qu'un chef d'accusation contre Hadley H Hoyt pour avoir demandé un pot-de-vin de C. S. Leighton, Fred H. Cate, Wm W. Ham, George O. Tilton et Hadley H. Hoyt plaidèrent tous la non-culpabilité sur plusieurs chefs d'accusation. Les cautions furent fixées à $2500 pour chacun.

Le procureur du district annonça qu'il y avait un chef d'accusation séparé contre Thomas H. McDonald pour avoir offert des pots-de-vin à Haddley H. Hoyt et la Cour fixa la caution à $5000

Fred M. Smith, accusé de conspiration pour obtenir des pots-de-vin en faveur de certains échevins de Haverhill, a plaidé non-coupable et sa caution a été fixée à $2500.

PENIBLE ACCIDENT.

Une Lampe Fait Explosion et une Femme est Brulee.

Haverhill, 23 mai.—Le 18 courant, un bien triste accident a eu lieu sur la rue Lafayette: Madame Beauregard qui était à nétoyer des gants sur ses mains avec du benzine se trouvait trop près d'une lampe; elle s'aperçut que la lumière de sa lampe sautillait. Alors elle voulut pousser la lampe loin d'elle, mais elle avait à peine touché la lampe avec son gant tout imbibé de benzine qu'il le fit explosion. Le feu prit aux gants qui couvraient ses mains, puis aux benzine qui se trouvait sur la table.

Un petit enfant de sept mois se trouvait près de la table dans une chaise haute. La mère reçu'a aussitôt l'enfant pour l'éloigner du feu. Le mari qui se trouvait dans la cave accourut aux cris de sa femme et pendant qu'il était occupé à éteindre le feu sur la mere, petit enfant pleurant, se débattait, tomba par terre, où se trouvait le benzine enflammé. Quelques minutes après on trouva le pauvre petit brûlé à la tête, aux bras et à l'épaule gauche. On conserve guère l'espoir de sauver la vie de l'enfant. La mère a les mains et l'avant-bras affreusement brûlés et se trouve dans un état très critique.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux.)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6.50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

POCHADE DE SAVANTS

La race des savants comprend une grande variété de types dont quelques-uns sont très réjouissants.

L'espèce la plus répandue est celle du savant sale. Ce savant porte des lunettes, pui se dans une boite d'argent du tabac, dont il se barbouille le nez après en avoir répandu une notable quantité sur son plastron et marche gravement dans la vie et dans les saisons, vêtu d'habits mouchetés de taches de graisse ou d'acide. Pour lui, la malpropreté est la compagne obligée de la science. Ses taches c'est sa gloire.

—Dieu! qu'il est sale! dit-on en le regardant.

Et l'on s'empresse d'ajouter avec admiration:

—Comme il doit être savant!

Il est généralement chimiste.

Il y a aussi le savant silencieux. Oh! le brave homme de savant et combien peu encombrant que celui-là! Il ne parle pas, n'écrit pas et quand on lui demande son opinion, il se borne à sourire mystérieusement avec des petits hochements de tête qui semblent craindre d'en trop dire. Son silence entêté lui a valu la réputation d'un penseur tres profond. Il est quelquefois astronome et toujours décoré.

N'oublions pas le savant distrait qui dans un salon marche sur les pieds des danseurs, à table boit dans le verre de sa voisine et s'excuse en disant: "Il n'y a pas de mal, je ne suis pas dégoûté!"

C'est un savant de ce genre-là qui, étant assis à côté d'un de ses congénères devant une table de travail où tous deux, la plume à la main, rédigeaient gravement un indigeste traité de n'importe quoi, sentit soudain une démangeaison à la jambe.

Il y porte la main pour se gratter tout en continuant de rouler dans sa docte cervelle les combinaisons les plus scientifiquement abracadabrantes.

Mais par distraction sa main se trompe de jambe et il gratte avec autant de conviction que de persévérance le tibia de son collègue.

Alors celui-ci, persuadé qu'il se grattait lui-même, pose la plume à son tour en continuant, lui aussi, de rouler.... (Voir plus haut).

Le savant distrait n'est généralement pas dangereux, à moins qu'il ne soit médecin. Il fait alors beaucoup de ravage dans sa clientèle, mais par compensation il a l'estime de l'administration des pompes funèbres.

On pourrait multiplier ce croquis et faire défiler les unes après les autres, toutes les variétés de savants connues: le savant modeste—on assure qu'il en reste encore:—le savant féroce qui, sous prétexte de vivisection, fait joujou avec des entrailles de chien vivant: le savant industriel et industrieux qui fabrique des chaussettes sur fil avec des fibres de poireau; le savant.... Mais on n'en finirait pas!

Arrêtons-nous, pour la bonne bouche, au savant macabre.

Il a découvert, cet homme de génie, une nouvelle manière de traiter les cadavres comme ils le méritent. Nous avions plusieurs façons de procurer à nos morts le repos de la tombe: d'abord l'inhumation pure et simple, ce qu'on appelle le vieux jeu, puis l'incinération ou crémation, la métallisation qui fait ressembler les défunts à des statues de grands hommes, sans le socle, l'absorption préalable qui n'est guère usitée que chez des peuplades adonnées aux pratiques du cannibalisme.... etc.

Le savant macabre, lui, a inventé la liquéfaction. Vous avez bien lu, il liquéfie les morts, il les convertit en liquide. Avec son système on peut mettre ses aïeux en bouteille et les conserver pieusement derrière les fagots entre une barrique de Beaume première et des bouteilles de Moët.

Que c'est donc beau, le Progrès!

Seulement il ne vous échappera pas que ce mode de sépulture pourra donner lieu à des confusions déplorables. Vous imaginez-vous un dialogue comme celui-ci, à l'issue du déjeuner:

Madame, (regardant la bouteille)—Ciel!

Monsieur, (tranquillement) —Plaît-il?

Madame, (éclatant en sanglots) —La bonne s'est trompée de tas... Nous venons de boire maman.

Monsieur, (s'essuyant vivement la bouche)—Ma belle-mère!... C'est donc ça... Je me disais: Ce vin-là est âgre!...

Michel Thivars.

QUESTIONS D'HISTOIRE.

Les journaux d'Ontario continuent à s'occuper, pour le blâmer, du discours prononcé à Montréal par le général Herbert.

N'osant pas déclarer ouvertement que ce discours leur déplait parce qu'il a été adressé par un catholique à des catholiques, ils se retranchent derrière des questions de discipline militaire.

Pour ces organes, le général aurait commis une grave faute en faisant l'éloge de citoyens anglais ayant combattu pour une puissance étrangère sans avoir au préalable obtenu l'autorisation du gouvernement de la reine, ce qui est contraire aux lois du pays et à la discipline militaire.

Avant de se lancer dans cette voie, les journaux d'Ontario auraient bien dû consulter l'histoire du peuple anglais.

L'unité italienne s'est surtout faite avec l'aide du peuple anglais. Garibaldi a nolisé les bâtiments qui portaient les *Mille* grâce aux souscriptions anglaises; le débarquement à Mensala n'a pu s'effectuer qu'avec le concours de bâtiments marchands portant le pavillon britannique et les Anglais étaient nombreux dans cette troupe qui marchait contre le roi de Naples et chassa de ses Etats ce souverain avec lequel l'Angleterre était en paix.

Ces soldats de la Révolution avaient-ils demandé l'autorisation de Sa Majesté avant d'endosser la chemise rouge? et leur conduite fut-elle critiquée par les journaux de l'Angleterre comme l'est celle des zouaves pontificaux par les journaux d'Ontario.

Non; au contraire. Le peuple anglais les traita en héros, comme le fut leur chef lors de sa visite à Londres, où il se rendit sur l'invitation du duc de Sutherland dont il fut l'hôte.

Pourquoi alors blâmer les zouaves pontificaux s'envolant au service d'un pouvoir légitime, alors qu'on n'a que des éloges pour ceux qui ont été détrôner une dynastie qui avait été la fidèle alliée de l'Angleterre pendant près d'un siècle.

Et Byron, lord et pair d'Angleterre, mourut à Missalonghi, général en chef d'un corps de patriotes grecs! Lord Byron dont l'Angleterre disputa à la Grèce l'honneur de posséder les cendres, avait-il demandé à Sa Majesté Georges IV l'autorisation d'aller combattre la Turquie, alors en paix avec la Grande-Bretagne.

L'histoire du peuple anglais fourmille d'exemples semblables; les uns dignes d'éloges, les autres moins nobles, moins héroïques et touchent de très près à la flibusterie.

Les précédents sont là pour démontrer que les journaux d'Ontario ont été malheureux en soulevant cette question de discipline militaire à propos des zouaves pontificaux et les faits sont là pour prouver que loin d'avoir manqué à leurs devoirs de citoyens en se vouant à la défense du Saint Siège, nos zouaves sont tous partis munis de passeports délivrés par le gouvernement fédéral, alors que les autorités civiles et militaires connaissaient fort bien leur but et leur destination.

Voilà pour les zouaves.

Quant au général Herbert, en quoi son discours était-il blâmable? Soldat, s'adressant à des soldats, il les a félicités d'appartenir à une race qui avait héroïquement lutté pour défendre sa patrie envahie et qui, en plein dix neuvième siècle, a offert ses enfants pour défendre, sans espoir aucune de récompense, une cause qui lui était chère.

L'histoire est l'histoire, quoique fassent les fanatiques d'Ontario, et le général Herbert ne pouvait l'ignorer ou la défigurer en parlant au 65ème.

Que les journaux d'Ontario tonnent contre le pape et l'Eglise de Rome, c'est leur droit; mais ils deviennent odieux et ridicules lorsqu'aveuglés par la haine et le fanatisme religieux ils font un crime à un général de rappeler à des soldats les hauts faits et l'abnégation de leurs parent, et de leurs ancêtres.

Les zouaves pontificaux ont fait leur devoir en allant à Rome, et c'est parce qu'ils l'ont noblement fait que les généraux de Sa Gracieuse Majesté savent qu'ils peuvent compter sur eux et sur leurs efforts à l'heure du danger.—*La Presse.*

EN HERMITAGE.

Dix Ans Sans Parler a son Mari.

Paterson, N. J., 22 mai—Après 40 ans de vie commune, Mde Martha Berdan, épouse de Jacob G. Berdan, un riche habitant de Spring Valley, a intenté un procès en divorce à son mari pour cruauté à son égard. Ces époux ont tous deux dépassé la soixantaine.

Au cours de son témoignage Mde Berdan a dit que depuis 10 ans son mari la tenait en hermitage dans sa maison.

Pendant tout ce temps il ne lui a pas parlé une seule fois, et quoique demeurant sous le même toit, ils prenaient leurs repas séparément et il ne lui permettait pas de venir dans ses appartements.

Il lui a refusé de l'argent pour acheter des vêtements et a empêché ses amis et ses parents de communiquer avec elle.

Elle demande une pension alimentaire.

FEUILLETON

89

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIE.

XI

Oh! mon maître, mon cher maître! s'écria-t-il, je vous revois une dernière fois, et j'ai voulu vous baiser les mains avant de me séparer de vous.

Picard! fit le chevalier, j'avais donc bien compris les signes que tu me faisais en te retirant de l'hôtel du comte de Linières, excellent Picard, répéta-t-il, en serrant affectueusement la main du vieux serviteur.

Mais au même moment, ses regards levés vers l'appartement de Mde Dervigny se croisèrent avec les regards d'Henriette. La jeune fille avait fait un effort surhumain pour ne pas défaillir. Mais déjà le chevalier de Vaudrey avait quitté les étriers et se précipitait dans le corridor. Il n'avait pu résister de voir la fiancée de son cœur, avant de partir. Le docteur Hébert était allé au-devant de lui, tandis que Picard simulant la surprise suivait son jeune maître, avec force gestes, et en s'écriant:

Ah! mon Dieu! quel hasard! quel heureux hasard! c'est bien extraordinaire! Il y a décidément un Dieu pour les amoureux!

Roger en se trouvant en présence du docteur s'était arrêté subitement, tout interdit et presque honteux d'avoir manqué à la parole qu'il avait donnée à M. Hébert de ne pas, avant de partir, chercher à revoir Henriette. Ce fut donc le docteur lui-même qui se chargea de le rassurer.

Monsieur le chevalier, dit-il du ton le plus paternel, vous ne m'en voudrez pas, je suppose d'aller ainsi au devant de vos désirs, en publiant une nouvelle qui ne peut être fort agréable à toutes les personnes qui connaissent Mlle Henriette Gérard.

Oui! oui! marmottait Picard, nous avons le droit de nous réjouir, nous tous qui connaissons Mlle Henriette.

Je suis donc venu ici, reprit le docteur, profitant de ce que vous deviez passer dans le quartier avec le petit escadron dont vous avez le commandement, j'avais deux motifs pour cela. Le premier, vous l'avez deviné, je le vois à vos regards qui ne peuvent se détacher du visage d'Henriette...

Mais c'est le second, le second motif interrompit Picard à voix basse, c'est celui-là qui est le plus important.

Sans faire attention à ce que disait le vieux domestique, M. Hebert s'adressa à Mde Dervigny.

J'ai tenu, madame lui dit-il, à ce que vous qui aviez accueilli Henriette, vous soyez une des premières personnes à apprendre son bonheur, à vous féliciter de l'heureux dénouement qui va se produire pour elle.

La couturière était de plus en plus surprise, mais croyant deviner la nouvelle du docteur.

Mademoiselle Henriette a retrouvé son amie, sa sœur? demanda-t-elle.

Mieux que cela, madame Dervigny, non seulement Henriette a retrouvé la pauvre chère aveugle dont elle avait été brusquement séparée, mais elle a trouvé en même temps une famille qui l'a adoptée, qui l'aimera, qui sera pour elle pleine de sollicitude, qui lui fera oublier les heures cruelles d'épreuves, et la fera attendre avec patience le retour du chevalier.

Monsieur le chevalier part donc! s'informa Mde Dervigny.

Oui, madame, répondit Roger. Et, avec l'aide de la Providence, j'espère revenir bientôt, et cette fois pour ne plus me séparer d'Henriette.

En entendant ces mots prononcés d'une voix émue, la jeune fille avait baissé les yeux et ses joues se couvrirent d'une vive rougeur

Nous n'avons plus besoin de dissimuler notre bonheur, ajouta le chevalier. A mon retour d'Amérique je serai l'époux de Mlle Henriette Gérard, et cela du consentement de M. de Linières mon oncle.

Mde Dervigny saisit alors la main de la jeune fille, et lui dit avec effusion.

Je suis bien heureuse, mademoiselle, d'apprendre cette excellente nouvelle. J'ai maintenant la conviction que je ne m'étais pas trompée en vous jugeant, à première vue, comme une honnête et vertueuse jeune fille.

Puis elle continua d'une voix émue:

Excusez-moi, mademoiselle Henriette, d'avoir, comme tout le monde ici du reste, apprécié sévèrement...

Hélas, madame! interrompit Henriette, toutes les apparences n'étaient-elles pas contre moi!

A ce moment, le trompette du petit détachement sonna le boutecelle. C'était le signal du départ. Picard courut à la croisée. Dans la rue, les cavaliers enfourchaient les chevaux tenus en bride par les curieux. Toutes les personnes qui se trouvaient là voulurent serrer les mains des volontaires.

On n'attend plus que vous, mon maître, fit Picard en se tournant vers le chevalier.

Roger de Vaudrey n'articulait pas un mot, mais son regard allant alternativement du visage du médecin à celui d'Henriette disait la suprême recommandation qu'il adressait à M. Hebert. Il salua Mde Dervigny. Puis s'inclinant devant sa fiancée, il appuya longuement ses lèvres sur la main qu'elle lui avait abandonnée.

Allons! allons! murmurait Picard en essuyant du bout du doigt ses yeux humides, soyons hommes, que diable, soyons...

Et lorsque la petite troupe se fut remise en marche accompagnée par la foule qui poussait des acclamations et des vivats, le chevalier se tourna pour envoyer, de la main, un dernier adieu à Henriette qui, pâle et le cœur et les yeux pleins de larmes, se tenait à la fenêtre, entre le docteur et Mde Dervigny. Et aussi longtemps que les deux fiancés purent s'apercevoir, ils échangèrent les mêmes marques d'affection et les mêmes adieux!

XI

A l'hôpital de Linières le départ du chevalier de Vaudrey avait amené une grande tristesse succédant aux douces joies et aux tendres effusions des jours précédents. Diane en avait éprouvé une vive émotion à la pensée des dangers qu'allait affronter le fils que sa sœur mourante lui avait recommandé d'aimer et de considérer comme son propre enfant. Elle se consolait autant que possible en prodiguant son affection et ses tendresses à la chère créature que la Providence lui avait rendue. Mais quoi qu'elle fît pour éloigner les appréhensions qui l'assiégeaient, sa convalescence n'en éprouvait pas moins un certain ralentissement que remarqua bientôt le docteur Hebert.

Je ne suis pas content de vous, madame la comtesse, vous n'observez pas mes prescriptions, vous me désobéissez! Ce n'est pas le moyen de retablir entièrement votre santé.

Diane baissait la tête sous la paternelle semonce, puis son regard empreint de mélancolie se levait sur le visage que le médecin avait voulu rendre sévère. Elle suppliait des yeux qu'on ne la sermonnât pas trop.

C'est bien, c'est bien, reprenait M. Hebert, je sais ce que vous voulez dire; je comprends parfaitement sans que vous me parliez, et c'est précisément parce que je sais à quelles idées douloureuses vous vous laissez aller, que je veux vous arrêter sur la pente qui vous conduirait fatalement à une rechute. Et c'est surtout dans votre cas, madame la comtesse, concluait le docteur, que la rechute est dangereuse.

Et M. Hébert ajoutait, en regardant la tête blonde de l'aveugle:

Vous savez bien, cependant, madame la comtesse, que vous avez maintenant charge d'âme! Vous savez qu'une chère créature a besoin que vous la protégiez, que vous soyez pour elle une mère tendre et vigilante.

Diane, alors, tendait la main au docteur, comme pour le remercier des bonnes paroles qu'il prononçait et de la sympathie qu'il témoignait à Louise...

Bon, bon, reprenait M. Hébert sans se lasser de revenir sur le même sujet, vos intentions sont excellentes, c'est incontestable; mais les intentions ne suffisent pas.

Puis, faisant dévier subitement la conversation;

Après tout, finissait-il par dire, ceux qui vont en guerre ne sont pas toujours tués! Et puis Roger a un motif impérieux pour défendre sa vie avec acharnement. Je suis intimement convaincu que le chevalier va faire, là-bas, des prodiges de valeur, et qu'il nous reviendra sain et sauf, pour *notre* bonheur, à tous. Je dis *notre* bonheur, ajouta-t-il parce que je ne serai moi-même complètement satisfait, heureux, que le jour où ma protégée, Mlle Henriette, fera trêve ainsi que vous, la comtesse, aux mélancoliques regards et aux douloureuses rêveries.

La pauvre petite aveugle avait écouté sans prononcer une parole tout ce qu'avait dit le médecin. Mais lorsque M. Hébert se retira, après avoir renouvelé ses recommandations;

Ah! quel malheur, dit-elle, que je sois privée de la vue! j'aimerais tant à vous donner des soins! et comme je vous obligerais, à force de prières, à suivre les prescriptions de ce bon docteur!

Pauvre chère enfant, répondit Diane, en attirant Louise sur son cœur, quel trésor de bonté il y a en toi! Mais, tu l'as entendu, M. Hébert est persuadé qu'il te rendra la vue.

Hélas! répliqua Louise avec tristesse, il sera bien tard; ce sera beaucoup de temps de moins que j'aurai à vous consacrer, car, jusque-là je suis une pauvre créature inutile auprès de vous...

Diane l'interrompait aussitôt:

Est-ce qu'un enfant est jamais inutile pour sa mère! Ne nous suffisait-il donc pas d'être aimées, à nous autres, sans demander autres choses à nos enfants?

Et profitant de ce que la jeune fille ne pouvait voir, elle la contemplait avec bonheur, lui envoyant à pleines mains des baisers. Elle ressentait pour son enfant retrouvée une adoration sans bornes. Elle eût, avec bonheur, veillé jour et nuit sur elle. Comme elle eût prié auprès d'elle, alors que tout dort dans le monde, et où il semble que Dieu, moins sollicité par les humains, prête mieux l'oreille aux prières qui s'élèvent vers lui.

Mais il lui fallut trop tôt s'arracher à ces douces joies de mère. Celui qui s'était montré généreux au point d'adopter l'enfant que, dans sa colère, dans sa juste jalousie, il eût pu chasser de sa présence, celui qui avait voulu tout pardonner et tout oublier, ainsi qu'il l'avait dit dans un noble élan de générosité, celui-là ne pouvait lui accorder le droit de présenter cette enfant comme sienne, de proclamer sa maternité, de crier à tous: "C'est ma fille, l'enfant que j'ai portée dans mon sein, la fille adorée que l'on avait arrachée à ma tendresse! La Providence me l'a fait retrouver, et il m'est permis aujourd'hui de l'aimer, de la couver de mes regards, privés pendant si longtemps de la vue de cet ange!

C'est dans ces conditions que s'était écoulés les premiers jours après la scène qui avait décidé de la santé, de l'existence, peut-être, de la comtesse de Linières. Le comte n'avait pas voulu, on le comprend, gêner les premières effusions. Il ne se présentait plus, maintenant, dans l'appartement particulier de Diane, de peur d'effaroucher les baisers échangés entre la fille et la mère, sans avoir fait demander à celle-ci si elle pouvait le recevoir. Il y avait, dans les relations affectueuses de M. de Linières avec elle, une telle recherche de prévenances, une telle délicatesse de procédés que Diane en fut profondément touchée.

Mais bientôt l'excès même de ces précautions et de ces prévenances finit par l'affliger. Un jour, elle prit la résolution de faire cesser un état de choses qui, à la longue, ne pouvait que devenir embarrassant pour elle.

Monsieur le comte, dit-elle à son mari, au moment où celui-ci se présentait après s'être fait annoncer comme d'habitude, n'avez-vous pas toujours le droit de venir ici, à toute heure? N'êtes-vous pas, pour moi, l'époux respecté, affectionné, auquel appartiennent et mes pensées les plus intimes? N'avez-vous pas, enfin, tous les droits à ma reconnaissance...à ma tendresse?

Et Diane attendait une réponse qui vint la rassurer. Alors, silencieusement, M. de Linières se dirigea vers la porte qui faisait communiquer la chambre de la comtesse avec celle où couchait Louise. Et poussant cette porte:

Mon enfant, dit-il s'adressant à l'aveugle, venez donc nous rendre une petite visite à Mde la comtesse et à moi.

Puis, prenant affectueusement la main de Louise, il l'avait aidée à passer dans la chambre de sa mère.

Asseyez-vous sur cette causeuse, et dites-nous si vous vous trouvez heureuse ici.

Oh! bien heureuse monsigneur.

Dites-nous si votre cœur forme quelque désir que nous puissions satifaire.

Oui! Mais... je n'ose pas.

Eh bien, moi, je devine que Mlle Louise désire se trouver un peu plus souvent avec son amie, sa sœur d'adoption...

Henriette! c'est vrai! je n'osais vous prier, monsieur le comte...de me permettre d'aller chez M. le docteur.

Dès demain Mlle Henriette Gérard viendra ici.

Ici? s'écria Louise avec vivacité.

Oui, mon enfant! Ici même, car Mde la comtesse aime beaucoup la lecture, et... j'espère qu'elle voudra bien agréer le choix que j'ai fait pour elle d'une lectrice.

La joie de l'aveugle, en entendant ces mots, se communiquant à la comtesse, toutes deux remercièrent M. de Linières d'avoir eu cette pensée et de l'annoncer d'une façon aussi délicate.

Dès demain, reprit le comte, Mlle Henriette Gérard, chaque jour, viendra passer plusieurs heures auprès de vous.

Louise attendit avec impatience ce lendemain qui devait la rapprocher de la compagne de son enfance. Et dès que le jour parut elle se leva, s'habillant à la hâte, pour être prête à recevoir son amie.

A partir de ce moment il sembla que le comte recherchât toutes les occasions de se trouver avec Diane et Louise. L'aveugle avait retrouvé, en compagnie de son amie d'enfance, toute la santé que le séjour chez la Frochard avait gravement compromise. Elle se sentait heureuse autant que pouvait l'être une pauvre jeune aveugle. Et cependant elle se laissait aller à une mélancolie qui, chaque jour, s'accusait davantage. Souvent, lorsqu'elle était seule, elle se prenait à rêver, reportant sa pensée vers ce temps qui s'était écoulé, si pénible, si douloureux pour elle.

Et lorsque la comtesse la surprenait dans cet état de rêverie, Louise essuyait furtivement une larme glissant le long de ses joues. La feinte gaieté qu'elle affectait alors ne pouvant tromper l'œil attentif d'une mère. Après avoir observé la jeune fille pendant quelqus jours, la comtesse acquit la conviction qu'il se passait en elle une chose étrange. Elle se décida, après bien des hésitations à l'interroger:

Tu n'es donc pas heureuse, ici, Louise, demanda-t-elle.

Comment ne serais-je pas heureuse auprès de vous, si bonne, si charitable, si...aimante?

Alors, mon enfant, pourquoi te vois-je quelquefois si triste?

Moi?

Oh! n'essaye pas de dissimuler, je t'ai surpris essuyant des larmes.

L'aveugle garda le silence. Diane n'insista pas. Attirant sa fille dans ses bras, elle se contenta de lui murmurer à l'oreille:

Je ne veux pas que tu pleures, ma Louise bien-aimée! Tes larmes, chère enfant, retombant brûlantes sur mon cœur. Ne pleure plus, plus jamais.

La jeune fille prit soin, à partir de cette conversation, de cacher le trouble de son âme. Ce trouble, un souvenir de l'être infortuné qui avait compati à ses souffrances et risqué sa vie pour la défendre. Rien ne parvenait à l'en distraire.

M. Hébert avait demandé qu'on lui amenât l'aveugle. Et c'est à Henriette qu'échut le soin d'accompagner sa sœur à l'hôtel du docteur. Picard était chargé de suivre les deux jeunes filles et de les attendre pour le retour. Pendant le trajet, Louise interrogeait continuellement sa compagne, sur les rues qu'elles parcouraient.

Dis-moi bien le nom de chacune de celles où nous passerons, chère Henriette, ne cessait-elle de répéter.

Pourquoi me demandes-tu cela, disait Henriette.

Et Louise répondait un peu troublée:

Je voudrais savoir si j'ai déjà parcouru ces quartiers.

Comme tu es devenue curieuse, ma chérie. Bientôt, heureusement, grâce aux bons soins du docteur Hébert, tu pourras voir par toi-même par quelles rues nous passerons.

Et... quelles personnes nous rencontrerons sur notre route.

Aussi qu'on l'a bien compris, c'est au rémouleur, c'est à Pierre Frochard que Louise songeait. Depuis le jour où elle avait été emmenée du taudis de la Frachard, elle n'avait plus rien appris qui eût rapport à son humble protecteur. Elle s'était bien gardée d'en parler à la comtesse.

Il semblait d'ailleurs que l'on évitât de lui rappeler les scènes douloureuses qui avaient précédé son installation à l'hôtel de Linières, et bien que la comtesse eût pu trouver maintes fois l'occasion de lui parler de la façon miraculeuse dont elle l'avait rencontrée à la sortie de l'église, par cette matinée de neige, elle gardait le silence à ce sujet.

Louise avait espéré qu'en parcourant les quartiers avoisinant l'hôtel du docteur Hebert elle rencontrerait, un jour ou l'autre, le rémouleur, puisque celui-ci n'ignorait pas que le médecin avait chargé de lui offrir l'hospitalité, le jour où il les aurait amenées, elle et Henriette, après le drame sanglant de la rue de Lorcine. Elle se disait que Pierre ne manquerait pas de venir rôder dans les environs de l'hôtel, et qu'elle l'entendrait pousser son cri de rémouleur: "A r'passer les couteaux, ciseaux!..."

Jusque-là elle avait été trompée dans son espoir. Et cependant Pierre s'était un jour trouvé sur son chemin. Le brave garçon avait eu le désir d'accoster respectueusement les deux jeunes filles. Mais, au moment de le faire, il était resté comme rivé sur place et dans l'impossibilité de faire un mouvement. Son cœur avait battu bien fort à la vue de l'aveugle revenue à la santé, elle autrefois si pâle, si souffrante, si accablée, lorsque l'impitoyable mégère la traînait à sa suite et la forçait à tendre la main aux passants.

Il s'était alors dissimulé à l'angle d'une rue pour ne pas être apperçu par Henriette. Et lorsque les deux jeunes filles eurent disparu, il attendit encore longtemps avant de se remettre en marche.

Ce jour-là, il n'eut guère le cœur au travail; et, jusqu'au soir, il rôda dans le quatrier, sans s'apercevoir qu'il n'avait pas mangé et qu'il allait rentrer dans le taudis de la rue de Lourcine sans rapporter d'argent à la misérable créature qui attendait son retour pour lui prendre, comme toujours, le gain de la journée. C'est que, depuis la mort du "chérubin", la Frochard ne se montrait plus dans les rues.

Tant que son fils préféré avait vécu, elle n'avait reculé devant aucune bassesse pour se procurer l'argent nécessaire aux ignobles fantaisies de l'ivrogne et du paresseux. Mais, depuis que Jacque n'était plus, la mendiante se faisait nourrir par le rémouleur.

La misérable n'absorbait plus d'ailleurs, que de l'alcool, jusqu'à ce qu'elle tombât ivre morte sur son grabat. Et quand il arrivait que Pierre ne rapportait pas assez d'argent pour acheter sa ration quotidienne, la mégère ne contenait plus sa fureur et l'accablait de mauvais traitements.

Elle pouvait se livrer sans crainte à toute sa colère furieuse, car, depuis longtemps déjà, les voisins fuyait la masure de la mendiante, et l'on aurait pu s'y égorger sans que personne songeât à se déranger pour se porter au secours de la victime. On ne plaignait même plus le pauvre rémouleur. On blâmait Pierre de n'avoir pas déserté le taudis et de continuer à vivre auprès de cette mère infâme. D'aucuns allait même jusqu'à prédire au rémouleur que la Frochaed finirait sur l'échafaud, comme avait fini son mari, et que ce ne serait que justice. Aussi, pour échapper à ces terribles prédictions, le pauvre garçon s'en allait-il le matin au au petit jour, pour ne rentrer qu'à l'heure où toutes les portes de la rue de Lourcine étaient déjà closes.

Or, le jour où il avait rencontré Louise, Pierre ne songeait plus à rentrer du tout. Il se mit à errer dans les rues, gesticulant comme un fou, se parlant à lui-même, se reprochant de n'avoir pas suivi les deux jeunes filles, de loin, pour savoir où elles allaient, et dans quelle maison elles habitaient.

La nuit était venue depuis longtemps déjà et le malheureux continuait à marcher, revenant toujours sur ses pas, et toujours ruminant les mêmes pensées. Il était arrivé, sans s'en douter, sur le Pont-Neuf, à l'endroit même où, pour la première fois, il avait vu la Frochard parlant à l'aveugle abandonnée. Il s'assit sur le même banc où la jeune fille s'était assise, le soir, quand seule, perdue dans Paris, elle avait accepté l'hospitalité de la mendiante. Et il se mit à pleurer à chaudes larmes en évoquant ces tristes souvenirs.

Que de choses s'étaient passées depuis! Comme il avait aimé la pauvre créature! Et maintenant qu'il l'avait perdue à jamais, il sentait qu'il ne pourrait survivre au désespoir qui envahissait son âme, chaque jour plus amer et plus pofond. Il aimait lui le déshérité, lui le fils du supplicié roué en place de Grève. Il aimait un ange; il osait espérer la revoir, lui parler!

Ne devait-il pas être pour Louise un objet d'horreur, après la scène sanglante à laquelle elle avait assisté, et qu'Henriette lui avait racontée, bien certainement, dans tous ses horribles détails! Désormais, pensait-il, jamais la main de la douce et pure jeune fille ne pouvait effleurer sa main souillée de sang.

Et cependant, il ressentait pour elle une profonde adoration! A la pensée de Louise, son cœur bondissait dans sa poitrine, tout son sang lui affluait au cerveau, ses idées s'égaraient, et il lui prenait comme une frénésie de suicide.

Pierre se disait qu'il n'avait qu'un pas à faire pour se précipiter dans le fleuve et en finir avec la douleur qui le poignait avec les horribles souffrances qu'il subissait.

Pendant plus d'une heure, le pauvre garçon laissa ainsi errer son esprit, se maudissant d'avoir une âme accessible aux plus douces affections, alors qu'il n'était qu'un misérable disgracié de la terre, un objet d'horreur pour tous ceux qui connaissaient la terrible histoire de la famille Frochard.

Il s'interrompit dans ces douloureuses réflexions pour écouter couler l'eau du fleuve sous les arches du pont.

Et comme si ce bruit monotone l'eût irrésistiblement attiré, le malheureux se levait, se dirigeant vers le parapet. Mais alors aussi une pensée subite l'arrêtait, la pensée de Louise qui lui revenait plus vivace que jamais pour lui rappeler combien autrefois, il exhortait la pauvre désespérée à la patience; combien il s'efforçait de lui donner l'espoir que de jours meilleurs viendraient pour elle après les torturantes épreuves qu'elle subissait.

Et il retombait sur le banc et pleurait à chaudes larmes. Non, il ne pouvait se décider à en finir. Il voulait, ne fût-ce qu'une fois encore, revoir sa chère aveugle, lui dire une dernier adieu. Et peut-être alors s'en irait-il dans la mort l'âme moins troublée.

Pierre se leva brusquement et se mit à marcher avec précipitation, comme pour fuir ce fleuve dont les murmures l'attiraient. Il courut, sans direction arrêtée, s'élançant dans la première rue venue.

Et quand il eut ainsi parcouru tous les quartiers avoisinants le Pont-Neuf, il retourna, machinalement, vers la Bièvre, fatigué, traînant lamentablement la jambe. Lorsqu'il se trouva, sans savoir comment dans la masure, il eut la velleité de fuir, de n'y jamais reparaître. Mais il se dit que la malheureuse qui l'attendait était sa mere, qu'elle avait faim peut-être. Son cœur s'emplit de pitié.

Non, se dit-il, je ne dois pas l'abandonner!

Et Pierre prit dans sa poche la lourde clef qui ouvrait la porte de la masure. Il procéda lentement, avec précaution, pour ne réveiller la Frochard au cas où elle dormirait. Précautions superflues! L'ignoble créature gisait sur le sol, n'ayant pas eu la force de regagner son grabat. Une bouteille qui avait contenu de l'alcool était à côté d'elle, tandis qu'un bout de chandelle de résine, fiché dans le goulot d'une bouteille, éclairait cette scène.

La Frochard était ivre-morte, comme d'habitude. Si elle eût fait un mouvement un peu trop brusque, ses hardes eussent infailliblement pris feu. Aussi le rémouleur saisit-il la chandelle qu'il alla porter sur la table. Et il passa le reste de la nuit assis sur un escabeau.

Nuit d'insomnie, car le pauvre diable était hanté sans relâ he par le souvenir de l'aveugle. Il la revoyait, cherchant à tâtons la corde qui servait de rampe. Et comme pour compléter l'illusion, il entendit la voix de la Frochard vociférant, dans son sommeil agité par l'ivresse, de terribles menaces contre la pauvre victime qui se refusait à aller dans les rues pour acheter et mendier.

XII

Maintenant le rémouleur ne manquait pas de se rendre chaque jour aux environs de l'hôtel du docteur Hébert. Il se promettait bien de ne pas manquer l'occasion de suivre Louise et Henriette la première fois qu'il les rencontrerait.

Ce ne fut que trois jours plus tard qu'il aperçut les deux jeunes filles sortant de la maison du médecin, et toujours accompagnées de l'inévitable Picard. Le rémouleur les suivi à distance, jusqu'à ce qu'il les eût vues entrer à l'hôtel de Linières.

Sa stupéfaction fut grande, et il se demanda comment ces deux pauvres orphelines avaient pu trouver asile dans la demeure du lieutenant général de police.

Pierre éprouva une commotion violente. Il se dit qu'inévitablement Louise, interrogée, avait dû parler de son séjour dans l'antre de la mendiante. Le malheureux se voyait déjà, lui et sa mère, aux prises avec les agents, et probablement obligés de comparaître devant le magistrat. Et en présence de Louise! Il lui faudrait entendre le chef de la police stigmatiser l'ignoble existence de la Frochard. Certes, le magistrat ne maquerait pas de rappeler la fin de Frochard l'assassin; et Louise saurait que celui qu'elle avait appelé son ami était le fils d'un supplicié roué vif en place de Grève.

Cependant, comme huit jours s'étaient écoulés depuis, et que rien de fâcheux ne survenait pour lui, il se hasarda à retourner devant l'hôtel de Linières. Son cœur battait bien fort à l'idée qu'il pourrait peut-être apercevoir Louise à l'une des croisées de l'hôtel.

Le rémouleur marcha fiévreusement jusqu'au coin de la chaussée. Mais là il ralentit le pas. Il avait trop compté sur son courage, qui l'abandonnait au fur et à mesure qu'il approchait de la demeure du lieutenant de police. Il s'arrêta, en effet, à quelques pas du grand portail devant lequel une sentinelle des gardes françaises était en faction.

[A CONTINUER.]

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un.

GERVE DES MINENRS

Cleveland, O., 18 mai—Les mineurs dans les mines de charbon-mou ont eu une dernière consultation aujourd'hui et il fut décidé de continuer la lutte tant que les patrons ne consentiront pas à accorder les anciens gages à leurs employés.

Le président McBride a prononcé un discours devant les délégués et il a conseillé de n'employer que des moyens pacifiques pour obtenir le résultat désiré.

A Canonsburg, Pa., quatre cents mineurs en grève sont arrivés à la mine Cook, précédés d'une fanfare, et ils ont commencé à induire les employés à quitter l'ouvrage.

Plusieurs coups de feu furent tirés sur les agents de police ayant la garde de la mine, mais personne n'a heureusement été blessé. Les policiers ne ripostèrent pas.

Le shérif Cherry à Washington fut averti, et quand il arriva avec ses hommes, il trouva les émeutiers en rang sur les deux côtés du chemin. Aucun désordre n'eut alors lieu. Les grévistes réussirent à induire 20 mineurs sur les 40 à quitter l'ouvrage.

Après avoir menacé les 20 autres mineurs de leur faire un mauvais parti s'ils ne se joignaient pas à eux, les grévistes partirent pour la mine de Supé sans causer aucune émeute.

UNE LUNE DE MIEL

Passablement Accidentee, Mais pas Longue

Biddeford, 18 mai—Parmélie Labonté, une jolie jeune fille de 19 ans, rencontra mercredi Joseph Albert Trempe de Montréal et tomba à première vue en amour avec lui. Les deux amoureux se sauvèrent à Dover, N. H., hier et ils s'y marièrent; puis ils revinrent en cette ville par le train du soir.

Ils se rendirent à la demeure des parents de la nouvelle mariée, et deux heures plus tard le père de Parmélie fit arrêter son gendre pour enlèvement de mineure.

La police trouva la nouvelle mariée en train de soigner un œil au beurre noir que son mari lui avait fait.

Trempe fut conduit au poste et aujourd'hui il fut condamné à quelques piastres d'amende qu'il ne put payer. Il devra passer quelque temps en prison.

En cour Trempe se reconcilia avec son beau-père et sa femme et la lune de miel sera continuée à sa sortie de prison.

ELLE VA MOURIR.

Une Jeune Fille Subit un Traitement Brutal.

New York, 19 mai.—Frank Peterson, un garde-barrière au passage de la rue Buckley, a trouvé Feida Mullo, une fille de 16 ans, couchée dans des broussailles sur l'avenue Skillman, de bonne heure lundi matin. Il l'amena dans sa demeure où sa femme la mit au lit.

La malheureuse jeune fille se disait malade et un médecin fut appelé à son chevet. Le médecin trouva que le côté de la jeune fille n'était qu'une plaie, et qu'elle avait reçu des blessures au bras droit et dans le dos. Elle se plaignait de douleurs internes.

Le médecin considéra que la jeune fille était en danger de mort et il avertit la police.

L'agent de police Dunn découvrit que la malheureuse victime avait été outragée par au moins 15 hommes et laissée sans connaissance où le garde-barrière la trouva. La jeune fille fut capable de donner une assez bonne description de trois de ses assaillants, et à minuit six hommes avaient été arrêtés sous soupçon. Chacun de ces six hommes a été reconnu par la jeune fille et tous ont été logés en prison à défaut de $2000 de caution.

La jeune fille a raconté qu'elle avait été employée dans la fabrique de conserves de Romaine, sur l'avenue Jackson, Loug Island City, jusqu'à il y a une semaine. N'ayant ni argent, ni parents, elle fut réduite à coucher dans les bois avoisinant la ville et elle mangeait où elle le pouvait.

LA GUILLOTINE EN DANGER.

Londres, 19 mai—Une dépêche de Paris mande que la police y a découvert un complot pour lancé une bombe de dynamite dans l'édifice servant à abriter la guillotine.

DE LA NEIGE

Grand Rapides, Mich., 19 mai—Une tempête de neige a sévi ici hier soir et le thermomètre marquait 36 degrés. A Cadillac, il est tombé cinq pouces de neige.

VIE CONJUGALE.

Il existe une erreur profonde, origine d'une foule de malheurs.

Beaucoup d'hommes pensent avoir rempli tous leurs devoirs envers leur femme en lui gardant une entière ou une certaine fidélité, en gagnant le pain quotidien de la famille.

Ces hommes, pas méchants au fond, ne se croient nullement tenus à faire des frais d'aucune sorte après les premiers jours qui suivent le mariage. Pendant que sa femme continue à soigner sa personne pour lui plaire, fait preuve de cette coquetterie honnête et permise qu'on ne saurait trop lui conseiller à l'égard de son mari, l'homme se néglige, ne craint pas du tout les circonstances qui rendent ridicules, la tenue grotesque ou sordide: il se croit assez bien, sûr de plaire quand même, considérant, sans aucun doute, la femme comme trop heureuse de l'accepter tel qu'il est, sans qu'il fasse d'efforts pour s'élever audessus du réalisme... du prosaïsme, de la vulgarité.

Les jeunes filles ont rêvé tout autre chose. Beaucoup de jeunes femmes se résignent à la désillusion, aiment quand même: d'autres à jamais froissées dans leur sens esthétique ne sont plus que vertueuses, l'amour est tué en leur cœur. Quelques-unes ne peuvent supporter cet état de choses, elles cherchent une consolation dont je ne parlerai pas.

Vraiment l'homme est absurde qui place ses aises au-dessus de tout, qui ne veut pas se gêner un peu pour conserver aussi longtemps que possible aux yeux de la jeune femme les apparences de dieu-dieu qu'elle lui a prêtées. Il est fou de trop compter sur ses mérites ou sur la vertu des autres.

Cette inélégance physique n'est pas la seule que j'aie à leur reprocher. Ils se rendent coupables de la même faute dans l'ordre moral. Après quelques semaines où ils ont flatté les idées de la jeune femme, les voilà qui émettent, qui affichent des théories qui font bien voir à celle-ci que son mari n'est pas le héros que son imagination avait créé.

Et il se fait alors un singulier travail dans quelques jeunes têtes.

Mais ce n'est pas tout encore. Il existe des maris qui ne peuvent parvenir à réprimer de fort graves défauts, ou qui contractent ces défauts dès qu'il entrent dans cette vie conjugale dont les devoirs leur paraissent sans doute trop lourds.

L'ivrogne, par exemple, n'est-il pas fait pour dégoûter et exaspérer une jeune femme? Elle veut lui représenter qu'il se conduit d'une façon ignoble, il répond par des grossièretés, des brutalités. Alors?... Les saintes courbent la tête; celles qui sont fortes et fières luttent, c'est une guerre journalière; les mauvaises laissent le mari à son vice et trouvent une compensation.

Comment donc se fait-il qu'il ne s'élève pas de voix pour instruire le mari des devoirs de la vie conjugale, non pas dans les grandes lignes—on le fait à peu près,—mais dans les détails et les petites choses? Comment donc ne lui dit-on pas qu'on doit profiter du moindre des avantages qui lui ont été départis; qu'il lui faut rester ou devenir *élégant* sur tous les points? On a bien compris quelle est l'élégance que je réclame? Elle consiste à mettre en valeur les dons qu'on possède, à en acquérir qui manquent; à veiller soigneusement sur soi, pour s'élever autant que possible au dessus des trivialités humaines; à pratiquer enfin le principe de réciprocité.... qui contient toute la justice.

On enseigne à la femme la patience, la douceur, l'abnégation, on a mille fois raison. Elle sent du reste que c'est là son rôle, et c'est pourquoi vous en trouvez de si résignées et de si touchantes, ou de si courageuses et généreuses. Mais il en est aussi qui ont un sentiment très vif de leurs droits, et qui se révoltent si, faisant des sacrifices, elles ne reçoivent rien en retour du compagnon de vie qu'elles se sont choisi ou qu'on leur a choisi.

Celles-là peuvent *dérailler* tout en possédant des qualités et parmi les plus superbes. Pour elles ou pour les autres, victimes ou héroïnes, il faut représenter à l'homme qu'il est trop souvent injuste, arbitraire... égoïste! L'amour ne dure pas si les illusions s'envolent. Qui n'a pas le souci de plaire ne plaît pas. Rien n'est accordé qu'à l'effort. Tout se paie, tout s'achète. De grâce, messieurs, par quelques soins essayez de garder ce qu'il vous est si facile de conserver, la naïve tendresse de la jeune épousée.

PAS D'ENTENTE

Plutot Mourir de Faim que de Ceder.

Cleveland, Ohio, 19 mai—Les mineurs de charbon ont tenté pendant quatre jours de régler leur différend avec leurs patrons, mais ont été incapables d'y parvenir.

A l'assemblée d'hier soir, tous les orateurs ont conseillé aux grévistes de demeurer fermes et de mourir de faim plutôt que de céder. Il fut décidé de placer les choses entre les mains du Comité Exécutif National, avec la recommendation d'insister pour que les demandes faites dès le commencement de la grève soient accordées et qu'aucune des mines ne recommencent ses opérations avant l'ajustement du litige.

Le président McBride a prononcé un discours conseillant aux grévistes d'être fermes, mais de ne se servir que des moyens pacifiques.

Les patrons, de leur côté, après avoir publié une lettre publique dans laquelle ils déclarent que les grévistes ont montré qu'ils n'étaient pas sincères dans leurs tentatives de reconciliation, ont laissé la salle pour retourner dans leurs demeures.

UNE TRAGEDIE.

UN MEURTRE A CORDAVILLE FUT PREMEDITE.

Mais le Meurtrier fut Tue a son Tour.

Hopkinton, 20 mai.—Une tragédie épouvantable a eu lieu à Cordaville, cette après-midi, et le résultat sera probablement la mort de deux hommes.

John Kelley est propriétaire d'une buvette de dernier ordre entre Hopkinton et Cordaville qui est le rendez-vous de tous les gens de mauvaise vie des villes environnantes.

Parmi les habitués est James Raftery qui est considérée comme l'un des hommes les plus méchants dans les environs. Il a déjà purgé plusieurs condamnations et pris part à plusieurs transactions louches. Lui et la famille Kelley étaient à couteaux tirés depuis quelque temps et ils avaient menacés de se tuer s'ils en avaient la chance.

Il y a environ quatre semaines, Peter Kelley, le fils de John, fut terriblement battu, tellement qu'il dut être envoyé à l'hôpital pour y être soigné. Le père et le frère du battu dirent que c'était quelqu'un de la famille Raftery qui avait fait du mal à Peter. Aujourd'hui Peter est revenu de l'hôpital et quand il débarqua du train quelqu'un lui apprit que s'il tentait de se rendre chez lui Raftery le tuerait. Malgré cet avertissement, Peter partit pour se rendre dans sa famille, et le long de la route il rencontra Jim et Tom Raftery.

Jim sortit un revolver et se mit à tirer sur Kelly qui fut atteint par l'une des balles juste au dessous du cœur.

Le frère de Kelley arriva sur ces entrefaites et courut au secours de Peter; il tira plusieurs coups de feu sur Raftery, lui logeant plusieurs balles dans le corps.

Tom Kelley, celui qui venait de tirer, fut légèrement blessé. Quant à Jim Raftery et à Peter Kelly, ils vont probablement en mourir.

Raftery fut conduit à Boston et transporté à l'Hôpital Général, mais les internes disent qu'il n'a que quelques heures à vivre.

Plusieurs personnes témoins de la tragédie ont été retenus pour donner leur version de l'affaire en cour demain.

UNE RENCONTRE

De Grevistes et de Mineurs a l'Ouvrage.

Wilkesbarre, Pa., 19 mai—Cinquante grévistes, armés de bâtons, de couteaux et de revolvers, ont attaqué hier après-midi 20 mineurs de Mill Creek qui les avaient remplacés à l'ouvrage. Six hommes ont été blessés et les grévistes sont parvenus à prendre possession de la mine.

Ensuite les grévistes firent sortir les m

City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 D I annee, 6 mois, 50 C

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 31 MAI. 1894. Soyons Distingues. No. 36

Indicateur de Chemin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.

DIVISION OUEST.

Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston—A 6 50, 8 15, 9 20, 10 50 a m; 1 15, 12 45, 3 25, 4 10, 5 10, 6 55, 9 25, p m; Dimanches. 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 20, 10 50, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 20, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35, et 7 30, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 40, 3 25, 6 15, p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 3 25, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec—8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 25 Sept. 1893. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, ¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 50, *9 25, *9 50, 11, a m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, ¶7 45, 8 45, *9 15, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 57, 9 28, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17, 1 38, 2 13, ¶3 03, 4 03, 4 33, *5 33, ¶5 43, *6 28, 7 12, p m; Dimanches, *7 17, *7 27 ¶7 48, 8 48, *9 18, a m; §4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn—6 30, §7 01, 7 45, 11, a m; 1 35, §4 33, §5 33, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

*Express, § seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m. Via South Lawrence, 6 30, a m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northern Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a. m.; ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montreal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

J. W. SANBORN, gérant général.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt-Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferree passant par le Pont de Poughkeepsie

—ENTRE—

Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

W F. BERRY, Gérant du Trafic général.
D. J. FLANDERS Agent général des Passagers.

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
☞ Son assortiment de Draps, ☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du ☞ dernier goût et de patrons les ☞ plusnouveaux.

ST-LAWRENCE HOTEL,
Nos. 496 à 514 Rue Middlesex.
Lowell, Mass.
Le seul Hôtel Canadien.
CHAS. H. CHAGNON, - Proprietaire.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
258 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et nettoyées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m., excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!!
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

Francis W. Qua
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

RESULTAT DE LA GREVE.

Chicago, 26 mai—Après lundi, les employés dans les Rock Island Car Shops (manufactures de wagons de chemins de fer) ne travailleront plus que cinq jours par semaine et huit heures par jour.

La cause de cette diminution des heures d'ouvrage, c'est la grève des mineurs.

Ces boutiques emploient 800 hommes.

LES IMPORTATIONS.

New York, 26 mai—Les importations ont grandement diminué dans ce port. Cette semaine elle n'ont été que de $5,690,878, dont $1,016,426 pour des nouveautés et $4,674,450 pour des marchandises en général. En 1893, pendant la même semaine, les importations avaient atteint le chiffre de $10, 337,501.

UN SUICIDE.

Rochester, N. Y., 26 mai—F. L. Dow, autrefois de Laconia, N. H., s'est suicidé en prenant du poison, hier. Cet homme était riche; il possédait un grand nombre de parts dans la Minneapolis Hosiery Association. On ne donne pas la raison de cet acte de désespoir.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 9 Mai 1894.

M. l'Administrateur,

Les anciens romains étaient d'une constance, d'une persévérance, d'une tenacité sans égale C'est à ces vertus qu'ils ont dû la conquête du monde et la gloire de commander à l'univers.

Les romains d'aujourd'hui bien que pas mal aplatis, pas mal déchus, conservent encore un peu de ce feu sacré, et quand une idée a pris domicile dans leur cerveau la persévérance et la tenacité des temps antiques devient terrible, barbare, sauvage, implacable. Malheur alors à qui en est la victime.

Eh! bien, hier, le romain s'est manifesté dans la personne de mon *fidèle* ami, don Giovanni; et votre tout à fait humble serviteur, était le pauvre homme sur lequel s'est abattu la tempête. J'étais, les deux mains dans mes poches, sur la place *Campo dei fiori* à examiner le capharnaum de vieilles marchandises de tous genres que les Juifs de Rome vendent tous les mercredi sur ce marché, quand soudain j'entends une voix crier: Ohè! Je me retourne vivement, et je me trouve nez à nez avec la vieille jument qui me fit passer un matin, un des plus tristes instants de mon existence! Je lève les yeux en reculant d'un pas et j'aperçois mon *bon* ami don Giovanni qui est aux éclats, monté qu'il est sur le siège de sa patache.—Eh! bien, que faites-vous là? me dit-il.—Moi qui ne veut pas me compromettre, moi qui flaire un piège, moi qui craint une invitation à la Marsigliana comme une promenade à l'autre monde, moi, pauvre homme, je réponds en balbutiant et pour gagner du temps: Ah! bonjour don Giovanni, comment allez-vous, comment va donna Angela?—Je vais à merveille, pour Angela, embarquez et vous verrez qu'elle se porte encore mieux que moi.—Oh! vous êtes trop bon, je vous remercie infiniment. Aujourd'hui j'ai affaire. Et puis, il est trop tard.—*Ma chè?* trop tard embarquez, vous dis-je. D'ailleurs, voyons qu'avez-vous à faire?—Un article de journal.—Tout ça?... Belle affaire en vérité! Vous le ferez ce soir, demain matin. Embarquez donc!—C'est impossible, cher don Giovanni, impossible!—Ah! ça ne me faites pas sacrer en pleine place. Embarquez, vous dis-je. — Mais la cavale noire, vous savez ce qu'elle m'a fait.—Me prenez-vous pour cet imbécile de *massaro?* Je connais la bête, moi, et par *Sant Antonio*, vous pouvez vous fier à tous deux. Embarquez.

Que faire? Pâle et triste comme un condamné à mort, j'embarque, et don Giovanni, éclatant de rire, fouette sa bête en se félicitant du hasard heureux qui lui permet de me faire passer une demi journée de plaisir (!) Je le remercie d'une manière distraite, tout en pensant que pour moi le plaisir d'examiner le bric-à-brac du *Campo dei fiori*, était bien plus grand. Toutefois, contre mauvaise fortune bon cœur. Je deviens stoïcien d'un coup, et voyant d'ailleurs que l'affreuse cavale allait bon train, mais sans extravagance, je me mets à questionner don Giovanni sur sa famille et sur ses campagnes. Tout va bien, et si n'étaient pas ces maudites taxes, il serait un homme heureux. Ce matin, il a vendu cinq chevaux qui lui ont été payés tambour battant; il a $150 dans sa poche; la menagère sera contente. Tout en causant, on arrive en vue de la Marsigliana. Je reconnais le ruisseau fangeux où la cavale m'a jeté; don Giovanni aussi le reconnaît.—Hein, dit-il, quel saut de crapaud ce *massaro* vous fit faire ici. Cet imbécile, il n'est bon qu'à tondre les moutons.

Enfin on arrive; midi sonne au moment où nous mettons pied à terre. A la voix de don Giovanni, les garçons accourent, les bébés viennent au devant du papa, donna Angela sort sur le seuil de la porte.—Oh! quel bonheur, s'écrie-t-elle, "moi qui craignait que ce monsieur ne revint plus, quel bonheur, que la Madone soit louée!"

Certainement, s'écria don Giovanni, qu'il ne serait pas revenu si je ne l'avais pas enlevé de force, volé comme une pomme à un pommier. Mais, enfin, nous l'avons! Angela, fais-nous un dîner, tu sais, un dîner! Et que dans une heure on soit à table.—Et moi qui n'ai pas encore eu le temps de saluer mon hôtesse, je crois que le moment est venu, et je commence mes salamalech, mais déjà donna Angela est dans le poulailler qu'elle met sans dessus dessous. Sur ce, don Giovanni m'offre un cigare et m'invite à visiter sa basse-cour. Nous commençons par la porchine. Il a trois cents cochons!...

Ces ignobles bêtes sont le plus clair de ses profits. Peu couteuses pour l'élevage, il les vend en moyenne $18, ce qui lui donne à chaque Noël une somme de $300 à peu près. Ils les a déjà tous promis à 12 charcutiers romains qui viendront les prendre en temps voulu. Après les porcs, les oies, les canards et les dindons. Ces volatiles ne se comptent pas; ils sont innombrables. C'est aussi à Noël que ces animaux quittent la basse-cour, mais don Giovanni ne sait pas ce qu'ils se vendent; c'est donna Angela qui fait le marché, et les bénéfices vont pour les menues dépenses de la maison et des enfants. Les poules sont à deux ou trois milles. Tous les œufs, tous les poulets sont vendus à la capitale et forment chaque mois un magnifique revenu.—Le rendement est beau, dit don Giovanni, mais ces volailles mangent les trois quarts de l'argent qu'elles donnent.—Et je le crois.

Nous sommes encore dans le poulailler quand le plus grand bébé vient à son père, le tire mystérieusement à part pour lui annoncer que le dîner est prêt.—C'est bien, dit le père, "mais "permettez-vous que ces mar- "mots mangent à la même table "que nous?—A cette question, "je regarde don Giovanni tout "ébahi.—Je suis sérieux, dit-il, "dans ma demande, car je vous "l'assure, c'est ennuyeux les "enfants des autres. Les miens "je les endure, mais ceux de mes "frères, je les ai en horreur." Sur l'assurance que je donne à don Giovanni que tous les enfants me plaisent, nous entrons dans la salle à manger et l'on prend place.

Savez-vous ce qu'en moins d'une heure, donna Angela et ses deux servantes sont parvenues à tuer et à cuisiner. Passez en revue le service. Un consommé de pigeon au pain grillé et aux herbes hachées.—Une montagne d'œufs durcis à manger avec des sardines et des oignons crus.—Du foie de porc, d'oie, de chevreau et d'agneau passé à la poêle.—Un immense plat de macaroni.—Un chevreau rôti.—Deux poulets et deux pigeons rôtis —Une salade de chicorée sauvage.—Une omelette au Rhum.—Un immens fromage à la crême.—Une corbeille de cerises.—Une corbeille de noix.—Des poires, des pommes et des raisins conservés de l'an dernier.—Un gallon de vin blanc sec et un gallon de vin rouge sec pour le corps du dîner.—Un gallon de vin blanc muscat doux pour le dessert.—Et nous étions cinq à table, dont deux enfants-bébés!... Les plats s'en allaient avec une bonne brèche; mais enfin seulement avec une brèche, malgré l'appétit phénoménal de don Giovanni; et puis comme il vous arrosait le macaroni et les ailes de poulets, ce bon romain! Je n'exagère pas en affirmant qu'il absorba deux gallons à lui seul.

A en juger par les restes, la domesticité est bien nourrie dans cette maison-là.

Comme ils étaient fiers, mes hôtes, de m'avoir écrasé par un service aussi prodigieusement abondant. Pas de luxe toutefois dans les accessoires du service. Serviettes grosses et rudes, fourchettes de fer, verres unis, assiettes de faïence avec de grosses fleurs rouges et bleues au fond.

A cette table, une chose est excellente: on ne vous offre pas deux fois du même mets; si vous en désirez de nouveau, servez-vous, c'est tout.

A la fin du repas, dont Giovanni, qui a deux chevaux sellés, me propose de venir visiter sa vigne. Le temps est beau, je suis de meilleure humeur que le matin, que l'autre jour, surtout, et j'y vais. Cette vigne est située sur l'emplacement de l'ancien amphitéâtre de Fidène, l'antique cité rivale de Rome. Souvent, lorsque l'on creuse le terrain, on en retire des statues, ou des morceaux de statues, des objets antiques de bronze et même d'or Ces feuilles ont été le principe de la richesse du père de don Giovanni. Don Marcantonnio a gagné près de $800,000 à vendre ces objets d'art antiques aux musées de Rome, et plus marchand qu'artiste, plus campagnard que savant, il a employé l'argent retiré de ces ventes à ensemenser des champs, à cultiver des vignes, à multiplier de bonnes races de chevaux et de bœufs. Don Giovanni et sa sœur donna Prisca, sans en avoir l'air, valent en ce moment près de $2,000,000 chacun, et ils sautent de joie lorsqu'ils font une affaire de $10. S'ils avaient le génie hasardeux et l'esprit d'entreprise de l'américain!...

La vigne de mon hôte est une belle pièce de terre mesurant plusieurs arpents. Quand la saison est bonne, il fait 6,000 gallons de vin. Mais tout cela passe pour l'usage de la maison, patrons et serviteurs, qui sont en grand nombre. Ce jour-là les femmes étaient à lier les branches des vignes aux cannes qui leur servent d'appui. Ces ouvrières, aux nombre de 14, chantaient à pleine gorge les chansons mélancoliques de la campagne romaine. Ces retournelles que les enfants apprennent sur les genoux de leurs mères finissent toutes en mineur; et lorsqu'elles sont entendues dans l'immensité de la plaine, moins que la joie elle vous inspirent la tristesse. Dans la vigne de don Giovanni, il n'y a pas que du raisin, il y a encore des arbres d'amandes, de pommes, de poires, de figues, d'oranges, de citronniers, de pèches, de prunes, de cerisiers, etc. Tout le long des sentiers qui coupent la vigne, sont deux rangées parallèles de rosiers. Et quelles roses! Roses rouges, roses blanches, roses beurre, roses roses, roses de toutes les nuances et de toutes les odeurs. Au dessous des rosiers et entre eux, des œillets de couleurs variées à l'infini. Ce qui fait que la vigne de don Giovanni est un jardin d'agrément et d'utilité qui fait envie à tous ses voisins.

Mais c'est l'heure du départ, le soleil disparait derrière la montagne. Mon hôte veut absolument me ramener dans sa patache: j'accepte ce sacrifice pour la récompense du plaisir qu'il ma donné ce jour-là.

Je quitte cette fois la Marsigliana plaisemment reconcilié avec les agréments de la campagne romaine, enchanté de la simple et franche hospitalité de mes hôtes. Et, sans promettre formellement à don Giovanni de revenir, je lui laisse entrevoir qu'il peut se faire qu'au temps de la moisson je vienne sur place étudier les mœurs des moissonneurs romains.

Bien à vous,

WM. BREEN.

A Propos de Journalisme.

Nous avons été surpris de voir que notre confrère de cette ville, qui depuis deux ou trois mois est dans une léthargie et dans un abandon qui inspirent la pitié des âmes charitables, ayant pour consolation une semaine entière pour pondre ses élucubrations, est réduit de découper dans une feuille de Fall River qui n'est pas le *Protecteur Canadien* une petite morale passablement ridicule et qui sent son Tartufe de bien loin, afin de nous tomber dessus. Faute d'idées, on en prend chez le voisin.

Mais ce qui nous surprend encore plus, c'est que notre confrère de Fall River, que nous prenions pour un homme libéral, indépendant et aux vues larges, se scandalise comme un petit manteau parce que notre espace très restreint nous a forcé un de ces jours à retrancher de la rédaction pour faire place au compte rendu d'un procès à sensation.

Ce confrère devrait pourtant savoir quelles sont certaines exigences du journalisme en ce pays. Il a dû, comme nous, s'entendre dire plus d'une fois: "Je recevrais bien votre journal, mais il ne contient pas assez de nouvelles; j'aime mieux les feuilles de langue anglaise qui sont bourrées de faits divers et ne nous assomment pas avec des pages entières de rédaction où souvent l'écrivain joue deux rôles."

Ou bien cet autre reproche: "Il faut recevoir les journaux anglais pour apprendre les nouvelles. Vous, journalistes canadiens, vous ne savez pas faire du journalisme à la mode américaine qui est tant apprécié."

Puisqu'on veut des nouvelles, nous en donnons. Notre confrère de Lowell qui profite de la circonstance pour nous faire la leçon, aurait mieux sans doute réussi s'il avait su faire du journalisme comme ses lecteurs en désirent. C'est pour avoir oublié de plaire à sa clientèle qu'il a fait la culbute.

C'est un exemple pour notre confrère de Fall River.

Nous donnons de la rédaction dans une certaine mesure et nous ne sommes pas plus blâmables sous ce rapport que les grands journaux américains qui ne contiennent qu'une couple de colonnes de rédaction avec un format de dix ou douze pages.

Quant au compte rendu du procès en question qui nous a attiré une semonce de nos deux confrères, il ne contenait rien qui ne devait pas être publie; le tout était épuré, et nous n'avons reçu aucune plainte de nos lecteurs à ce sujet.

Nos censeurs ont déjà publié des choses plus scabreuses et ils ne se voilaient pas la face. Notre confrère de Lowell a déjà donné certains détails sur une affaire malpropre que la décence aurait dû l'empêcher de publier.

Nous aimerions beaucoup à pouvoir imiter le genre français dans la direction de notre feuille, mais nous n'avons pas affaire au public de France.

Au Canada comme aux Etats-Unis, les journaux à nouvelles sont ceux qui ont les plus gros tirages, notamment la *Presse* et le *Monde* de Montréal qui ont donné des détails sur le procès Odell. Certaines autres feuilles genre français au Canada ont besoin de subventions pour subsister, parce que leurs faits divers passent en dernier lieu.

Pour nous résumer, nous dirons que si nous n'admirons pas beaucoup le journalisme genre américain, nous le savons une nécessité dans le milieu où nous sommes.

ON NOUS OUBLIE.

Nous avons annoncé dernièrement que la XIXème Convention canadienne devait avoir lieu à Fall River, en 1896. Nous avons aussi donné la liste des membres du comité d'organisation de cette convention, et nos lecteurs ont dû remarquer comme nous que pas un Canadien de Lowell n'a été nommé à un poste quelconque. Le fait est que la population canadienne de cette ville a été tout à fait ignorée dans le choix des titulaires.

C'est vraiment surprenant, car Lowell est l'un des centres canadiens les plus importants des Etats-Unis; il possède les plus riches négociants canadiens, non seulement de l'Etat, mais de toute la Nouvelle-Angleterre; dans les manufactures de ce grand centre industriel un grand nombre de nos compatriotes occupent des positions élevées et lucratives. Il est aussi parfaitement connu que Lowell compte le plus grand nombre de sociétés canadiennes qui sont les plus riches de toutes celles que notre race a fondées en ce pays.

Tout dernièrement deux journaux quotidiens de langue française étaient publiés dans cette localité; aujourd'hui il reste encore deux feuilles françaises, l'une quotidienne et l'autre hebdomadaire.

Nous avons parmi nous des compatriotes qui, dans certaines circonstances, ont su se distinguer et faire honneur à notre race tout entière.

Quant au patriotisme, la population canadienne de cette ville n'en cède pas aux nationaux des autres centres canadiens des Etats-Unis. Quand il s'est agi de célébrer notre fête nationale, les Canadiens de Lowell, nos sociétés de bienfaisance surtout, ont montré aux nationalités hétérogènes qui vivent à nos côtés que nous savions faire les choses.

Cependant, on a complètement ignoré Lowell dans le choix des titulaires de cette convention, tandis qu'on est allé chercher des officiers dans de petits centres canadiens d'une importance secondaire.

C'est un peu étrange, et nous sommes en droit de nous demander si ce n'est pas la continuation des conventions d'admiration mutuelle qui ont toujours été des fiasco de premier ordre.

Toujours est-il que nous sommes encore à attendre le rapport de la dernière convention qui a eu lieu à Chicago.

Nous croyons savoir que nos sociétés se souviendront de la manière dont on les traite aujourd'hui, et quand le jour viendra d'envoyer des délégués, elles sauront ce qu'il faut faire pour démontrer qu'elles n'ont pas oublié le peu d'égards qu'on a eus pour elles.

D'ailleurs, ces conventions nationales, sur le plan dont on les conduit ordinairement, ne paraissent pas donner des résultats bien appréciables. Une chose certaine, cependant, c'est qu'elles font dépenser beaucoup d'argent qui pourrait être si bien utilisé autrement. Nous avons des églises et des écoles à construire, et notre nationalité n'est pas déjà trop riche pour dépenser inutilement des sommes relativement énormes. Il faudrait savoir une bonne fois si l'on retire l'équivalent de l'argent que nous coûtent ces conventions dites nationales. D'abord, il serait bon de connaître quel bien a fait à notre nationalité la dernière convention, celle dont les assises ont été tenues à Chicago. Nous nous rappelons fort bien que plusieurs résolutions y ont été adoptées, mais ont-elles été mises en pratique ou le seront-elles?

Qu'on nous comprenne bien: nous ne nous opposons pas au principe en lui-même qui est la base de nos conventions nationales parceque, bien conduites, ces conventions peuvent faire du bien; mais nous ne voulons pas qu'elles servent de marchepied à des cliques qui ne cherchent qu'à acquérir de la notoriéte aux dépens de la nationalité tout entière et ne se soucient aucunement du résultat qu'on peut en retirer.

En temps et lieu, nous reviendrons sur le sujet.

INCIDENTS DE PECHE.

On compte parmi nos compatriotes de Lowell une quantité de pêcheurs par occasion et de pêcheurs acharnés. Les premiers on les voit partir nonchalemment à une courte distance de leur demeure et revenir le plus souvent bredouille une couple d'heures après, jurant qu'on ne les reprendrait plus. Les autres sont doués d'une patience d'ange. Rien ne peut les effrayer, ni le froid, ni la pluie, ni la faim. Ils peuvent faire de longues courses, toujours plein d'espoir et construisant des châteaux d'Espagne. Lorsque le soir on les voit ramasser des vers dans leurs jardins où ailleurs, on est certain que le lendemain ils partent pour la pêche.

Plusieurs lacs et étangs sont bien connus dans nos alentours. Chacun a son endroit favori. Celui qui cependant semble primer sur tous les autres est la rivière Concord, à environ sept à huit milles de Lowell. Ici, presque tous les jours, on rencontre de nos pêcheurs les plus en vue.

Certains, ceux qui ne connaissent pas encore les bons trous, trouvent que le poisson de cette rivière est très *fin*, parce qu'il ne se laisse pas prendre. Comme ils sont patients, il est cependant très rare qu'ils ne parviennent pas à prendre quelque bonne friture.

Pour en venir aux incidents de pêche, il en est un qui en a fait rire plusieurs ces jours derniers.

C... racontait quelques-uns de ses exploits de pêche lorsque l'un de ses amis en badinant lui demanda: Sais-tu ce que c'est qu'une ligne? C..., machinalement, lui répondit que non. Eh bien, dit il, c'est un instrument de pêche qui comme ce par un hameçon et qui finit par un imbécile, où bien encore un instrument de pêche ayant une bête aux deux extremites. Tête de C...

L'autre soir quatre amis que nous connaissons tous partaient pour la rivière Concord et allaient s'installer à environ trois milles de Billerica Centre. La pêche avait été fructueuse et la nuit était venue. Ils s'étaient divisés dans deux chaloupes et deux d'entre eux avaient pris les devants. Il fallait ramer environ trois milles pour se rendre à destination.

Ce soir-là le vent soufflait avec violence. Le rameur de la deuxième chaloupe vint à échapper son cigare et dans l'obscurité il ne s'était pas aperçu que le vent avait fait tourner son embarcation. Il croyait continuer le droit chemin, quand une demi-heure plus tard, il s'aperçut qu'il était revenu au point d'où il était parti. Il en a été quitte pour un nouvel exercice forcé.

Plus récemment une autre bonne farce est arrivée au même endroit. Plusieurs de ces pêcheurs qui ne sont pas propriétaires de chevaux sont souvent obligés d'en louer dans certaines écuries lorsqu'ils partent en excursion. Ces chevaux de louage ne sont pas toujours des plus doux. Une fois attelés ils vont bien.

La semaine dernière deux amis avaient eu recours à ce moyen pour se rendre à la rivière Concord. Comme ils allaient passer la journée, le cheval fut mis à l'écurie, et nos pêcheurs se mirent en route. Le soir arrivé ils étaient bien fatigués et avaient hâte d'être de retour à Lowell. Ils allèrent à l'écurie pour atteler le cheval, mais pas moyen. L'animal tirait de tous côtés si bel et si bien que nos deux pêcheurs furent obligés de faire le trajet à pied et d'aller avertir le propriétaire du cheval de l'aventure qui venait de leur arriver.

Mardi dernier, deux compagnons échaient le brochet, lorsque l'un d'eux, faisant un faux mouvement, alla tomber dans l'eau emportant avec lui une partie de son accessoire. Ce bain forcé lui a valu un rhume qui lui fait garder le lit actuellement.

Une triste perte est celle qu'ont été obligés de subir trois bons vivants qui revenaient de pêche, la semaine dernière. La chance avait été pour eux toute la journée, lorsque le soir ils s'en revenaient en voiture gais et contents. Le produit de leur pêche avait été placé dans un grand panier sur le derrière de la voiture. Arrivé à destination le panier avait disparu, ils ne savent pas comment, et malgré toutes les recherches il n'a jamais pu être retrouvé.

MORDICUS.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un.

PROCES A SENSATION A NEW YORK

New York 25.—On vient de commencer définitivement devant la cour d'assises de New York, présidée par le juge Cowing, le procès de Catherine Fitzgerald, la sœur de l'inspecteur de police MacLaughlin, et femme d'un employé au bureau principal du contentieux, poursuivie pour meurtre au premier degré pour avoir, dans un accès de jalousie, tué à coups de revolver la femme du policeman J. W. Pearsall, attaché au poste de police de la 88e rue Est.

On n'a certes pas oublié la sensation produite l'automne dernier par ce drame. Les familles Fitzgerald et Pearsall étaient amies et ont même vécu pendant plusieurs années dans la même maison. Mais Mme Fitzgerald était tres jalouse de Mme Pearsall, qui était plus jeune qu'elle, et qu'elle accusait de lui avoir ravi l'affection de son mari. Il en est résulté que le policeman Pearsall est allé vivre avec sa famille au No. 515 Est 86e rue, tandis que les Fitzgerald habitaient au No. 2510 8e avenue.

Or, dans l'après-midi du 2 octobre dernier, Mme Fitzgerald, en proie à une violente agitation, faisait irruption dans le poste de police de la 88e rue Est, et déposant un revolver sur le bureau du sergent de service, disait du ton le plus indifférent: "Je viens de tuer une femme au No. 515 Est 86e rue et je désire me constituer prisonnière."

Le fait n'était que trop vrai. Affolée par la jalousie, Mme Fitzgerald s'était rendue chez Mme Pearsall et la rencontrant au pied de l'escalier lui avait tiré quatre coups de revolver presque à bout portant. Le policeman Pearsall était justement de service au poste quand Mme Fitzgerald est allée s'y constituer prisonnière. Le sergent de service l'a fait appeler, et sans oser lui communiquer la terrible nouvelle, lui dit qu'un accident venait de se produire chez lui et qu'il l'autorisait à rentrer. Quand Pearsall est arrivé chez lui, sa femme, qui avait eu la veine jugulaire coupée par une balle, était déjà morte.

Catherine Fitzgerald devait être mise en jugement au mois de décembre dernier; mais comme on prétendait qu'elle était atteinte de folie, la cour nomma une commission pour s'enquérir de l'état de l'accusée. Depuis la commission a fait un rapport déclarant qu'après une minutieuse enquête et après avoir confondu le témoignage de divers médecins de renom, elle considérait Catherine Fitzgerald comme ayant la pleine possession de ses facultés et parfaitement responsable de ses actes.

On croit pourtant que les avocats de l'accusée essayeront maintenant de prouver que leur cliente était folle à l'époque du crime. La première journée du procès a été consacrée, comme d'habitude, à la formation du jury.

MORT HORRIBLE.

D'un Mecanicien et du Chauffeur.

Cumberland, Md., 27 mai—Cette nuit, vers les 3 heures, un train de voyageurs sur le chemin de fer Baltimore et Ohio dérailla près de Pine Grove, Penn. La locomotive culbuta en bas du remblai et plusieurs voitures vinrent s'y heurter avec une force terrible, mais aucun voyageur n'a été blessé.

Le préposé à la malle de la U. S. Express Co. a été grièvement blessé à la tête et au corps, mais ses médecins ont bon espoir de le sauver.

Les voyageurs s'élancèrent vivement hors des voitures et plusieurs s'approchèrent de la locomotive qui gisait sur le côté.

Ce n'est qu'au bout de quelques heures de recherches que le corps mutilé du chauffeur Reinhardt fut trouvé sous la locomotive. L'un de ses pieds avait été brûlé.

Continuant leurs recherches, ils tombèrent soudain sur une partie du corps du mécanicien Wicholson, le reste ayant été consumé.

Tout trafic fut interrompu durant plus de six heures sur ce chemin de fer.

VOLS DE CHARBON.

Les Chemins de Fer y sont Reduits.

New York, 26 mai.—Un certain nombre de chemins de fer qui transportent du charbon sur ce marché ont "emprunté" de force du charbon aux marchands de gros depuis le commencement de la grève des mineurs. Les marchands ne trouvent pas le procédé de leur goût.

On rapporte que le Pennsylvania, Baltimore & Ohio, le New York Central, le Jersey Central et le WestShore Railroads se sont emparés de plusieurs milliers de tonnes de charbon qui se trouvaient dans leurs wagons et qu'ils devaient transporter à New York.

La seule excuse, c'est que pour transporter du charbon aux marchands de gros de New York, il leur faut tout d'abord avoir de ce combustible pour leurs locomotives.

Presque tous les marchands de charbon bitumineux de New York ont été victimes de ces procédés, et l'on croit qu'il va en résulter de gros procès.

La maison Albert Barber's Sons, marchands de charbon au No. 377 rue Water, ont souffert des pertes considérables grâce à ces moyens pris par les chemins de fer pour se procurer du charbon.

W. C. Barber, l'un des associés, a dit ceci hier soir à un reporter:

"Je connais un cas où 500 tonnes de charbon bitumineux ont été saisies par le Pennsylvania Road. Ce charbon avait été acheté par une maison qui avait une commande à exécuter d'après les anciens prix, soit $3 la tonne. Comme un contrat avait été fait, cette maison dut payer $6.50 la tonne pour pouvoir faire honneur à sa signature.

"J'ai aussi appris que 5000 tonnes de charbon avaient été saisies par la ligne de Pennsylvanie seule, qui en avait besoin pour ses locomotives, et toutes les autres lignes de chemins de fer ont agi de la sorte."

PROPRIETES ENDOMMAGEES

Cripple Creek, Col., 26.—Les mineurs en grève ont fortement endommagé des propriétés près de cette localité. Un mineur a été tué et plusieurs autres ont été blessés avant le lever du jour pendant une attaque faite par les mineurs sur le train contenant les détectives.

Les mineurs se cachèrent derrière des fragments de roc et tirèrent sur le train. Les détectives répondirent par les fenêtres des wagons.

Les mineurs se retraitèrent avec leurs blessés

On compte une quinzaine de blessés.

KEMO DETRUIT sur le champ les Punaises, Fourmis, Mites, &c. A vendre par tous les Epiciers et Droguistes.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH
Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT
AND A
USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an. $1.00
Six mois. 50
Trois mois. 25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.
67 rue Merrimack, Lowell, Mass

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL, 31 MAI 1894.

AU PREMIER RANG.

L'immensité et la variété de la production minérale des Etats-Unis est démontrée par une compilation que vient de rendre public le *Engineering & Mining Journal* qui donne des détails fort intéressants sur les principales mines, leur rendement et leur valeur en 1892 et en 1893.

Par le tableau comparatif publié par cette feuille, on voit qu'en 1893 la production minérale et métallique comparée à celle de 1892 n'a pas autant diminuée en quantité qu'on s'y attendait, à cause de la dépression financière, mais il y a eu une décroissance notable dans la valeur, soit plus de $79.000.000.

C'est un fait reconnu que la production minérale seule, quoique sa valeur soit le tiers plus élevée que la production métallique, n'a diminué que la moitié autant que cette dernière.

L'augmentation qui a été remarquée dans la production des minéraux aux Etats Unis a été si rapide qu'elle surpasse tout ce qui s'est vu dans le genre chez les autres nations du globe. Non seulement les Etats-Unis retirent de son sol si riche plus de minéraux que tous les autres pays séparément, mais la valeur du rendement de ses mines est aussi considérable que la valeur combinée de la production des mêmes substances en Angleterre, en France et en Allemagne.

En 1864, les Etats-Unis, avec un rendement de 22,860,000 tonnes métriques, occupaient le troisième rang parmi les pays producteurs de minéraux du globe, la Grande-Bretagne venant au premier rang avec une production de plus de 90,000,000 de tonnes, puis l'Allemagne avec 26,000,000 de tonnes. Durant les 30 années qui ont suivi, la Grande-Bretagne a un peu plus que doublé son rendement, l'Allemagne l'a triplé, mais les Etats-Unis l'ont augmenté huit fois.

Dans la production du minerai de fer, l'augmentation a encore été plus remarquable.

En 1865, l'Angleterre venait au premier rang des pays producteur de minerai de fer; puis venaient la France, l'Allemagne et les Etats-Unis. L'Angleterre produisait alors six fois plus que ce pays.

Mais en 1892, le rendement de fer des Etats-Unis était onze fois plus grand que trente ans auparavant, et autant que ceux de l'Allemagne, de la France, de la Belgique et de l'Autriche-Hongrie réunis ou ceux de l'Angleterre, de la France et de l'Autriche-Hongrie.

Ce pays a donc atteint en trente ans la première place parmi les nations productrices de minéraux de la terre.

Quelle augmentation merveilleuse!

Charrue Avant les Bœufs.

Nous avons toujours prétendu que ceux qui s'occupent de notre rapatriement feraient bien de ne pas mettre la charrue avant les bœufs comme ils le font sans paraître même s'en douter. Nous sommes d'avis qu'ils devraient commencer par trouver les véritables causes de l'émigration canadienne, puis quand ils connaîtront la nature du mal, ce qui leur restera à faire sera de prendre des mesures pour le faire disparaître.

Quand les causes qui nous ont chassés du Canada n'existeront plus, un mouvement de rapatriement aura sa raison d'être, mais pas avant.

Le *National* de Montréal, dans un écrit judicieux sur la question du rapatriement, abonde dans notre sens. Voici quelques extraits très intéressants pour nous tous, Canadiens des Etats-Unis, vu que nous sommes les principales parties en cause:

Il y a eu, la semaine dernière, au Monument National, une grande assemblée publique à laquelle le bureau de colonisation avait confié le "tout-Montréal" et qui était émaillée d'un grand nombre des personnages les plus distingués de la province.

On est en face d'une émigration canadienne formidable. Elle s'est ralentie, il est vrai, pendant la crise industrielle qui bouleverse la nation américaine depuis un an; mais elle menace aujourd'hui même de reprendre son ancien cours. Est-ce avec des phrases sonores, des chants, de la musique, les décors et des transparents qu'on espère endiguer ce courant? Ce fol espoir nous rappellerait la fameuse Mistress Partington, de Sydney Smith, qui, voyant le flux de la mer envahir sa maison de campagne, chaussa ses claques et s'arma d'un balai et d'un paillasson, pour repousser bravement les flots envahissants!

Nous ne voudrions pas faire preuve d'une âme à rebours en jetant la plus petite goutte d'eau froide sur le zèle de la société; mais nous la prions amicalement de se rappeler que si un million de Canadiens se sont expatriés, c'est qu'ils ne se trouvaient pas bien dans leur pays; car on ne s'arrache jamais à la patrie d'un cœur léger.

Ce devrait être le premier devoir de la société de rechercher les causes de ce malaise que les classes rurales de notre province éprouvent depuis une trentaine d'années.

Entreprendre de repatrier les Canadiens qui se sont refugiés aux Etats-Unis, sans rechercher les causes de cette émigration extraordinaire, n'est-ce pas faire comme le médecin qui, voulant ramener ses malades aux lieux malsains d'où ils se sont enfuis pour échapper à une fièvre, ne chercherait pas d'abord à découvrir la nature du mal et les mesures prophylactiques à prendre pour en enrayer la marche?

Essayer de planter des colonies dans les régions du Nord, sans combattre les vices d'administration qui ont affaibli déjà les vieilles colonies échelonnées le long de notre grand fleuve, c'est imiter les Danaïdes, qui se fatiguaient à verser des seaux d'eau dans un tonneau dont le fond avait été enlevé.

Les chiffres des deux derniers recensements ne sont-ils pas là, en effet, pour nous instruire? Ne nous disent-ils pas que pendant les vingt dernières années, il est sorti plus d'émigrants du Canada qu'il n'y est arrivé d'immigrants? C'est là une vérité aussi incontestable que triste.

On a fait remarquer déjà que malgré la peine que se donnent les pères de famille canadiens pour élever de si nombreux enfants, et malgré les bandes considérables d'Européens qui débarquent sur nos quais, le chiffre de la population du pays reste stationnaire. Lors même que tous ces immigrants ne feraient que passer sur notre territoire pour s'en aller aussitôt aux Etats-Unis, le nombre de nos habitants devrait s'accroître par la seule prépondérance des naissances sur les décès. Mais non, le chiffre de la population n'augmente pas, ce qui prouve qu'il part plus de Canadiens qu'il n'arrive d'Européens.

La recherche de ce malaise, de la cause de cette immigration devrait être le premier travail de la société, si, animée par un patriotisme éclairé et sincère, elle cherchait un remède au mal qui mine la population canadienne-française. Quand elle aura trouvé ce remède, après qu'elle aurait employé toute son influence auprès des pouvoirs pour le faire adopter, elle pourrait alors se mettre à l'œuvre avec courage, faire appel au patriotisme de tous et réunir les citoyens au Monument National pour leur demander un encouragement qui serait profitable. Agir autrement, commencer par des fêtes, avant d'avoir ramené un seul Canadien au pays natal, c'est agir comme ces architectes de la fable qui voulaient élever une tour dont la base serait en l'air.

Une Aventuriere Disparue

Montréal, 30 mai—Il y a tout juste trois ans, une jeune femme, jolie et élégante, aux traits fins et délicats, souriante et enjouée, arrivait à Montréal, où sous la protection réelle ou simulée d'un haut dignitaire protestant de Chicago, elle vit s'ouvrir les salons de notre haute société.

Pour nos "dudes" de la haute gomme son apparition dans le monde fut toute une révélation. Elle devint irrésistible et ses attraits charmeurs firent céder les plus rebelles.

Jeunes comme vieux eurent leur tour. Seulement si la belle ouvrait son cœur à tout venant, elle lui faisait aussi ouvrir sa bourse.

Bien des naïfs se sont laissés prendre et plus d'un déplore, aujourd'hui, l'énorme déficit dans ses comptes de banque sans que l'actif de ses galanteries se soit accru d'autre chose que de la menue monnaie des banalités mondaines. La belle Anna (car la dame s'appelait Anna Griffith-Avery) savait s'y prendre et chacun à tour de rôle trouvait place dans son cœur. Par contre les dollars des galants passaient dans le porte-monnaie de la belle.

Mais tout à coup la mystérieuse étrangère disparut. Elle était allée dans le Haut-Canada, où la jeunesse dorée de Cornwall s'en souvient encore. Plus tard elle écrivit, de Chicago, à ses nombreux admirateurs.

On la retrouve à Montréal l'année suivante, à l'hôpital Anglais, où elle voulait se vouer à la vie de garde-malade.

Pendant son absence elle s'était mariée, à Londres, disait-elle avec M. Avery. Son mari, toujours d'après elle, était un impressario de haute volée.

Il avait dirigé la tournée en Angleterre de la compagnie Manola Mason et dans la capitale anglaise les Avery auraient vogués dans la plus haute société.

Le fait est que la belle Anna fut poursuivie en Angleterre par tout un régiment de fils de comtes et de brasseurs millionnaires.

Un agent d'immeubles de Montréal livra à Avery et à sa femme, à leur retour en cette ville, une grande maison de pension, rue Osborne.

Mme Avery avait touché son cœur en lui parlant de l'incendie du *grand théatre* de son mari, situé dans un *coin* du monde *encore inconnu*.

Quand à Avery, lui, il ne parlait que de faire bâtir un grand théâtre en cette ville. L'édifice devait s'élever Carré Richmond. Inutile de dire que les propriétaires de terrains vacants firent leur cour au gérant en perspective dans le but de signer un contrat de vente.

Entre temps, les Avery achetaient à droite et à gauche dans les magasins de Montréal. Naturellement on oubliait de payer.

Les admirateurs de Mme Avery continuaient à lui faire leurs plus beaux sourires et la belle de rendre la pareille et de leur faire payer ses comptes.

Mais tout a une fin. Aussi la troupe des fournisseurs devenant menaçante les Avery ont-ils pris le chemin de New York en quête d'un climat plus favorable aux aventures.

La haute gomme anglaise saignée à maintes reprises ouvre les yeux aujourd'hui et ce n'est point une bénédiction qu'elle a sur les lèvres.

ENTRE EPOUX

Québec, 26.—A la reprise de la cause Odell-Gregory, hier, M. Pelletier s'est attaché surtout à combattre le témoignage de Mlle Rochette qu'il met en contradiction avec elle-même.

Il défend M. Raymond, dont il explique les visites chez madame Odell, dont le pere était son protecteur.

Après une revue générale de la preuve des diverses dépositions, M. Pelletier termine en s'efforçant de démontrer l'absurdité de l'accusation et en déclarant que les présomptions ne sont pas assez fortes pour faire condamner la défenderesse.

M. Pelletier a plaidé pendant trois heures.

M. Lemieux donne quelques minutes de réplique et la cause est prise en délibéré.

LE DÉTECTIVE FLEURY ET LA FILLE TOUCHETTE.

Québec, 26.—Voici en quels termes le détective Fleury raconte les rapports qu'il a eus avec la fille Touchette:

La chose se passe en 1892:

"J'ai vu Mlle Touchette pour la première fois, nous a dit M. Fleury, lors de l'enquête sur des commencements d'incendies consécutifs qui s'étaient déclarés chez elle. Nous ne pûmes en découvrir l'auteur, mais je dis en sa présence que le feu n'avait pu être mis par d'autres que les personnes de la maison. Ceci se passait durant l'été 1892.

"A l'automne de l'année suivante un homme vint m'avertir qu'une jeune fille détenue contre son gré dans une maison de prostitution voulait s'ôter la vie. Après en avoir conféré avec mes chefs, je me rendis à la maison indiquée, et j'y trouvai la jeune fille. Elle nia être dans cette maison contre sa volonté mais m'avoua vouloir en finir avec cette vie de honte et d'infamie qui avait jeté le déshonneur sur sa famille. Je la ramenai à de meilleurs sentiments, la mis en pension chez le sergent Boudreault et après quelques jours de pourparlers je réussis à la ramener dans sa famille qu'elle n'a pas quittée depuis.

"Durant ce temps, je gagnai sa confiance et elle me fit toutes sortes de confidences que j'ai raison de croire en parties vraies et en parties fausses.

"C'est ainsi qu'elle m'a avoué être l'auteur des commencements d'incendies qui nous avaient tant intrigués, mais elle ajouta: si vous me dénoncez, je nierai tout et vous serez dans le pétrin, car il n'y a pas de preuve contre moi. Je n'étais pas assez novice pour arrêter cette jeune fille dans ces circonstances et encourir peut-être une action en dommages.

"Elle m'avoua aussi avoir volé dix piastres à sa maîtresse. J'en parlai au chef Vohl, qui me répondit que c'était une affaire réglée, que la personne volée avait refusé de faire une déposition, préférant perdre le montant que comparaître. Ceux qui connaissent la loi savent qu'on ne peut arrêter un voleur après coup sans une déposition du volé.

Elle m'a aussi raconté le prétendu meurtre de Légaré de Charlesbourg, qu'elle dit avoir été empoisonné par un nommé Fournier pour lui voler son argent, mais elle a obstinément refusé de faire une déposition. Elle s'est cependant mise à ma disposition pour m'aider à éclaircir cette affaire. J'ai aujourd'hui la certitude que Légaré vit encore.

"N'ayant aucune autre preuve que ces dires, je ne pouvais procéder. D'ailleurs, l'aveu d'une personne n'est pas toujours suffisant pour justifier son arrestation. Combien d'individus se sont présentés à la police anglaise, s'accusant d'être le véritaole *Jacques l'Eventreur*.

"On ne les a pas arrêtés parce qu'on n'avait pas d'autres preuves que leur aveu; on s'est contenté de les surveiller et on a acquis la certitude que c'étaient ou des détraqués ou de mauvais farceurs.

"Un individu arrêté sur son propre aveu peut fort bien, après son arrestation, ou nier son crime ou même simplement en demander la preuve, et forcer la justice, si elle ne peut la fournir, à le mettre en liberté.

"Je dois ajouter que dans ces différentes occasions je n'ai pas fait un pas sans être autorisé par mes chefs et sans leurs ordres exprès."

UN PENSIONNAT FIN DE SIECLE.

Quatre-vingt jeunes filles sous le même toit et toutes millionnaires!

Si chacune d'elles croit valoir autant que son argent,—ce que pense certainement toute jeune fille à dot,—c'est la somme respectable de 80,000,000 de francs confiée à la garde de deux dignes vieilles filles, les demoiselles Mary et Jane Ely, dont l'établissement, situé dans Riverside Drive, un des faubourgs à la mode de New-York, est probablement l'institution la plus ultra-chic du continent américain et même du monde entier.

Les mamans millionnaires de l'Est, les femmes des *Silver-kings* et des *Pork-packers* de l'Ouest envoient leurs filles chez les misses Ely pour y être façonnées à la moderne, recevoir le vernis d'une instruction superficielle mais brillante, et pour être promptement transformées en jeunes femmes fashionables.

Quand elles sortent des mains des demoiselles Ely, elles sont tout à fait "comme il faut," selon les règles de l'étiquette américaine.

L'étude de l'algèbre trouve peut-être sa place dans le programme de cette remarquable institution, mais ce n'est qu'une branche très secondaire. Le temps passé sous l'aile des misses Mary et Jane n'est qu'une préparation à la grande comédie mondaine dans laquelle chacune des ces jeunes filles riches est appelée à jouer un premier rôle.

Chaque jour on les initie à la bonne tenue d'un intérieur, on les exerce à entrer correctement dans un salon, à porter gracieusement un plateau chargé de tasses de thé ou de verres de sirop; on leur apprend aussi à donner un dîner, à converser agréablement avec le monsieur qui les conduit à table.

Jamais, même pour une minute, une élève de Riverside-Drive, n'échappe à la surveillance d'une sévère chaperonne, de crainte que le contact d'une personne vulgaire détériore l'œuvre parfaite des misses Ely.

L'institution est un grand bâtiment construit dans le vieux style des colonies, en briques pintes, jaune clair. De larges portes ouvrent leurs baies sur une cour, au milieu de laquelle on a établi une immense lawn-tennis. La façade donne sur la rivière de l'Hudson. On ne peut imaginer situation plus pittoresque, plus hygiénique. Au rez-de-chaussée est le parloir des jeunes filles: c'est là qu'ont lieu les réceptions hebdomadaires, qu'elles donnent leurs soirées, qu'elles font danser. Pour les rendre absolument parfaites dans l'art de la conversation, elles ont la liberté de recevoir des jeunes gens triés sur le volet. Cette liberté est d'autant plus appréciée qu'elle n'est tolérée dans aucune institution analogue.

Le parloir est magnifiquement meublé. De grands siéges profonds et moëlleux invitent au repos, des œuvres d'art décorent les murs, un piano à queue, des lampes de luxe, des bibelots de valeur embellissent cette pièce luxueuse comme un salon parisien, vaste comme un théâtre.

A toute heure du jour on y voit des jeunes filles qui prennent des leçons de bonne tenue et de mention.

Si, à une de ces "répétitions," l'une d'elles marche gauchement sur la queue de la longue robe d'une de ses compagnes ou fait tomber quelques gouttes de thé sur l'habit d'un invité, une des maîtresses la reprend doucement et, pendant plusieurs jours, on l'exerce à marcher au milieu des raînes les plus compliquées, en tenant sa tasse de thé et tout en causant.

"L'entraînement" pour la tenue à dîner a autant d'importance que la leçon de maintien du *five o'clock*.

La salle à manger où une centaine de personnes trouvent place est contiguë au salon. La table est toujours somptueusement servie, comme dans un "home" fashionable, et la nourriture est de choix.

Les menus sont imprimés en français; le service est fait par des "waiters" accomplis auxquels il est défendu de parler anglais.

Naturellement, le dîner est le principal repas,—un dîner de gala tel qu'on en donne chez les millionnaires, coûteux et recherché.

Chaque jeune fille arrive à table en toilette de soirée.

***

Dans ce pensionnat fin de siècle, le prix de la pension est de 5,250 francs, non compris les *extras*, comme la musique, par exemple: une leçon de chant d'une demi-heure coûte 26 fr. 50.

Quant une pensionnaire va prendre sa leçon chez un professeur de la ville qui ne veut pas se déranger, c'est chaque fois un surplus de dépenses de trois francs par heure mise au compte d'une dame de compagnie. Il en est de même chaque fois que la jeune pensionnaire se fait accompagner chez le dentiste, chez le médecin, chez la couturiere, ou quand elle va en visite. Le règlement est rigoureux: on ne met pas le nez dehors sans être accompagné et pour être accompagnée on paie. Si cette coutume inspire confiance aux parents, elle est fort lucrative pour la maison. Aussi, une jeune fille qui "finit" son éducation chez les misses Ely coûte—toilette, distractions et argent de poches compté—10,500 francs par an!

Le but de l'institution des demoiselles Ely n'est pas de fournir une instruction solide, elles ne se préoccupent que d'une chose: faire des jeunes filles qui leur sont confiées des femmes du monde ayant l'air de savoir quelque chose.

Toutes parlent facilement le français, disent des vers, sont un peu musiciennes et possèdent assez d'arithméthique pour dépenser intelligemment leurs revenus et les ménager; de plus, elles sont munies d'un diplôme.

Quand elles sont prêtes pour la conquête des blasons d'Angleterre et de France, elles retournent *at home* avec de grands airs qui en imposent même à leur mère, élevée souvent dans une école de village, et qui se félicite tout haut d'avoir si bien choisi le pensionnat qui convenait à sa fille.

MARY LLYOD.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—Un bataillon des Victoria Rifles de Montréal est allé passer la fête de la Reine à Kingston, Ont., mais il est revenu fort mécontent de la glaciale réception qu'on lui a faite là-bas. La population de Kingston a applaudi à outrace ses propes soldats dans la parade militaire qui a eu lieu, mais elle n'a pas eu un seul bravo pour les militaires anglais de Montréal. On a paru particulièrement scandalisé de ce que les 35 musiciens de Victoria Rifles étaient pour la plupart des Canadiens-français.

—Un autre patron s'est rendu aux conditions des charpentiers et menuisiers.

Les sociétés ouvrières se réveillent et commencent à souscrire des fonds. L'Union des Cigariers, No 58 a donné $100, l'Union des Tailleurs de Pierre, $100, l'Union des Peintres $50 et beaucoup d'autres vont suivre cet exemple.

On paiera les grévistes si le chèque venant de Philadelphie arrive assez tôt pour le faire payer à la banque. Si non, le paiement se fera plus tard.

Un citoyen des plus influents de Montréal a offert son concours pour règler la difficulté avec les patrons hostiles. Les grévistes ont accepté.

Ce philanthrope doit voir les principaux patrons.

On pense qu'il va réussir à amener la capitulation de plusieurs patrons.

Les grévistes sont très enthousiastes et fermes.

Les rapports des différentes unions des charpentiers et menuisiers en grève sont très encourageants.

—Le 15 août prochain, le club Letellier célèbrera le quinzième anniversaire de sa fondation. A cette occasion, il y aura une grande démonstration libérale à laquelle prendront part, dit-on, MM. Laurier, Cartwright, Edgar, Mercier, Marchand, Tarte, Brodeur et autres.

— On annonçait la semaine dernière, que le lieut.-colonel Hughes, surintendant de la police, avait reçu une dépêche des autorités de Chicago, qu'un individu nommé Chs Alexander, accusé du meurtre d'une femme à Chicopee Falls, Mass., s'était réfugié à Montréal. La dépêche ajoutait que le nommé Alexander était fou.

Ce dernier, au grand étonnement de nos détectives, est entré de lui-même au bureau de police, soi-disant pour réclamer une récompense de $5,000 offerte à la personne qui dénoncerait les auteurs d'un incendie criminel. Que l'accusation qui pèse sur la tête de Alexander soit vraie ou fausse, il n'y a pas le moindre doute que le malheureux ne jouit pas de la plénitude de ces facultés mentales. Alexander a été écroué, en attendant la réponse des autorités, qui possèdent les papiers nécessaires pour obtenir son extradition.

—La dix-neuvième et dernière partie d'échecs, de la série commencée il y a près d'un mois, au Club Cosmopolitan, entre le champion Steinitz et Lasker, s'est terminée samedi soir par la victoire glorieuse et complète du jeune joueur contre le formidable joûteur. Les enjeux étaient de $4,000. Lasker, dans le cours de cet intéressant tournoi, a fait preuve d'un grand savoir et d'une habilité rare.

Le nouveau champion est âgé seulement de 26 ans et est né en Allemagne.

Dans le tournoi qui vient de se terminer, Lasker a gagné les dix parties convenues, Steinitz cinq et quatre parties ont été déclarées nulles.

QUEBEC,

—La nouvelle de la démission de M. I. N. Belleau, maire de Lévis, a fait sensation à Québec et à Lévis, surtout dans cette dernière ville, dont M. Belleau était depuis deux ans le premier magistrat. Le maire a donné sa démission à la suite d'un différend entre lui et son conseil. Les commentaires sur la démission du maire vont leur train et ils sont plus ou moins contradictoires Ce qui est survenu entre le maire et les conseillers n'a aucunement rapport à la question des impressions de la corporation, comme on l'a dit; cela est né de la question des licences et voici comment:

Il y a deux auberges dans le quartier Notre-Dame de Lévis, l'une tenue par M. Mathias Grégoire et l'autre par M. Arthur Saunders. Il y a un an le conseil décida de diminuer le nombre des auberges dans les quartiers Notre-Dame et Lauzon. Il fut alors solennellement et unanimement entendu, en comité général, que les deux auberges du quartier Notre-Dame seraient abolies l'année suivante, c'est-à-dire cette année, et les aubergistes Grégoire et Saunders ont été informés de cette décision du conseil. La question des licences du Notre-Dame était donc définitivement réglée par cette décision du comité général du conseil. Cependant, le conseil a accordé des licences à ces deux maisons. Voilà pourquoi le maire a donné sa démission.

—Un cablegramme reçu à Québec mande que le vicomte de Villeneuve a été remis aux mains de police française.

—A la dernière réunion du Conseil de l'Instruction Publique on s'est occupé surtout d'affaires de routine. Les deux seuls points importants qui ont été discutés sont d'abord la motion de l'hon. M. Masson, concernant le brevet de capacité des ecclésiastiques et des religieuses qui se destinent à l'enseignement, motion qui avait fait le sujet d'une si vive discussion à la dernière séance. Après des explications de la part de M. Masson et de quelques autres membres du Conseil, la motion a été retirée. Il devait aussi être soumis un rapport d'un sous-comité chargé d'examiner la question de l'informité des livres. Comme Sa Grandeur Mgr Bégin, le principal officier de ce sous-comité, était absent, l'affaire a été remise au mois de septembre.

NOUVEAUX DÉTAILS. — M. Masson a retiré sa motion, parce que les évêques lui ont dit qu'ils étaient à étudier cette fameuse question du brevet de capacité; mais elle reviendra sur le tapis à la séance d'automne afin de connaître à quelle conclusion en sont venus les évêques.

—Dit l'*Electeur* de Québec: Une personne bien renseignée nous affirme qu'une petite fille de dix ans à peine, qui n'a pas encore fait sa première communion, fréquente une maison malfamée de la Côte Ste Geneviève, en compagnie d'un homme qui dépasse la quarantaine.

Les coupables et les personnes qui ont permis cette monstruosité doivent être arrêtés sous peu.

—L'hon. juge Chauveau, qui vient d'être nommé professeur de droit criminel à l'Université Laval, recevra, dit-on, le titre Docteur en Droit.

OTTAWA

—Une dépêche de Winnipeg nous apprend qu'à une grande convention de libéraux tenue jeudi, à Prince-Albert, M. Laurier a été choisi comme candidat à Saskatchewan, aux prochaines élections générales. Les libéraux de cette lointain collège électoral veulent à tout prix avoir le chef de l'opposition comme leur porte-drapeau dans la prochaine lutte et l'on croit que celui-ci reviendra sur la décision qu'il a déjà donnée à ce sujet.

—A St Thomas, Ont., le jour de la fête de la Reine, des soldats anglais ont cru s'illustrer en allant déchirer, à onze heures du soir, le drapeau étoilé qui flottait au consulat américain. Ce n'est pas la première fois que le whiskey et la loyauté font faire des bêtisses à ces héroïques militaires. Dès que la nouvelle de cette insulte au drapeau américain fut connue à Ottawa, M. Riley, consul général des Etats-Unis, s'est rendu auprès du gouvernement pour demander réparation. Sir John Thompson était absent.

—On a dit l'autre jour, que M. Larivière était nommé à un emploi public.

Interviewé à ce sujet par un rédacteur du *Canada*, M. Larivière a déclaré qu'il n'avait pas demandé et qu'il n'accepterait pas d'emploi public. Il aurait accepté la charge de lieutenant-gouverneur du Manitoba parce que c'est le tour d'un Canadien-français, mais, dit il, le gouvernement actuel ne reconnaît pas le tour de nos compatriotes pour quoi que ce soit.

Si nous sommes bien renseigné, et nous croyons l'être, ajoute le *Canada*, M. Larivière a envoyé sa résignation au *speaker* de la chambre des Communes et est parti la nuit dernière pour Saint Boniface.

—M. T. C. Robinette, avocat de McWhirrell, le meurtrier condamné, a écrit au ministère de la justice disant qu'il abandonnait l'appel pour un nouveau procès et que son client se reposait sur la clémence du gouverneur.

—M. Patterson, ministre de la milice, a écrit à M. J. B. Riley, consul-généra des Etats-Unis, pour l'informer que le lieutenant-colonel Smith avait reçu l'ordre de se rendre à St Thomas et de faire une enquête sur l'insulte au drapeau américain, le jour de la fête de la Reine.

—Il paraît maintenant certain que M. Larivière a résigné. Avec Mgr Taché, le juge Prudhomme et le sénateur Bernier, il s'est endetté au montant de $30,000 dans le journalisme et dans des essais de colonisation.

—Si la succession de sir Francis Johnson allait à l'hon M. Jetté, non seulement le mérite et la science seraient récompensés, mais on observait cette coutume, devenue presque loi et puis oubliée, de la promotion. C'est l'opinion de beaucoup d'avocats rouges et bleus.

TROIS-RIVIERES,

—Mgr Louis-François Richer Laflèche célébrait ces jours derniers son cinquantenaire de prêtrise. Il est le doyen des évêques de la Province de Québec et son nom est incontestablement au nombre de ceux que l'histoire enregistrera plusieurs fois.

Mgr Laflèche ne joue pas depuis quelque temps le rôle actif, remuant, agressif d'autrefois.

L'écartèlement de son diocèse l'a profondément affecté, dit le *Monde*, et s'il s'est soumis comme Fénelon, comme celui-ci également il s'est confiné à son domaine, surtout à sa cathédrale où chaque dimanche il prononce des homélies vraiment remarquables.

Nous nous associons à ceux qui félicitent Mgr Lafleche et lui souhaitent longue vie.

Le train de Québec dû à la gare Dalhousie à Montréal à huit heures, était une heure et demie en retard.

Le convoi a quitté Québec à l'heure ordinaire avec un grand nombre d'immigrants à bord.

Un peu avant d'atteindre Trois-Rivieres, l'enfant d'un des nouveaux arrivés, se rendit aux latrines.

Après quelques minutes d'attente, la mère voyant que le petit ne revenait pas s'en alla au-devant de lui. Mais quelle ne fut pas sa surprise en s'apercevant que l'enfant avait disparu. La pauvre mère affolée raconta au conducteur ce qui venait d'arriver et se mit à faire des recherches. Ne trouvant l'enfant nulle part, on supposa qu'il avait dû se jeter par la fenêtre ouverte éclairant les latrines.

Sur l'ordre du conducteur, le mécanicien renversa la machine et le convoi recula sur une distance de vingt milles. Au grand étonnement de la mère et des passagers on découvrit l'enfant tranquillement assis sur le talus du chemin, paraissant aussi heureux que si rien ne lui fut arrivé. Il n'avait pas la plus légère égratignure.

On croit que ne pouvant ouvrir la porte, l'enfant s'est décidé à sortir par la fenêtre. Le convoi allait à une vitesse de 35 milles à l'heure lorsque l'enfant a sauté.

Les parents du petit sont débarqués à Québec. Ils sont arrivés d'Europe par le Numidian, et se dirigent vers Winnipeg.

LES CEDRES

—Samedi soir, le coroner de Montréal s'est rendu aux Cèdres pour y tenir une enquête sur le corps d'une dame Watters qui s'est suicidée en se jetant dans un puits.

A son arrivée le coroner a constaté que le maire de la localité avait assemblé un jury et avait fait l'enquête. Le verdict était rendu.

Le coroner a régularisé les procédés en assermentant le maire et le jury.

La défunte était âgée de quatre-vingt ans. Depuis un mois elle était atteinte d'aliénation mentale. Comme elle menaçait de se jeter dans le puits, une personne était chargée de la surveiller. Mais ces jours derniers, l'aliénée a trompé la vigilance de sa gardienne et a disparu. Ce n'est qu'après bien des recherches qu'on l'a trouvée au fond du puits.

Le verdict du jury a été rendu d'après la preuve faite sans imputer de blâme à qui que ce soit.

OBICOUTIMI

—On célèbre aujourd'hui, le 31 mai, le deuxième anniversaire de la consécration de S. G. Mgr Labrecque, évêque de Chicoutimi.

ILE PERROT,

—Athanase Verdon, a été arrêté samedi par le chef de police Massy, de St Henri.

Verdon est accusé d'avoir volé, au mois de décembre, vingt-quatre dindes au préjudice d'un cultivateur de l'Ile Perrot.

Depuis Verdon était resté introuvable, s'étant réfugié de l'autre côte de la ligne 45ième.

Samedi, Verdon était dans un hôtel de St Henri, s'amusant à jouer au billard.

Comme un certain nombre de billes avaient été volées, le chef de police fut averti et arrêta Joseph Rousseau et Verdon qu'on disait être son complice.

A la station, Massy reconnut Verdon et l'a mis aussitôt sous verrous pour le vol des dindes. Coïncidence curieuse: Rousseau est le cousin du cultivateur de l'Ile Perrot dont Verdon a soulagé la basse-cour. Rousseau et son compagnon ont comparu devant le juge Desnoyers et ont plaidé non-coupable.

ST. HENRI.

Depuis cinq semaines à Ottawa, dans les cercles ministériels Français, on parle de la destitution probable du maître de poste de St-Henri. Ce titulaire est libéral et il est en fonction depuis de longues années. La nouvelle de la probabilité de sa mise en disponibilité a mis en campagne une quinzaine de candidats à sa succession non-ouverte. L'un d'eux, sur la foi et les promesses d'une lettre officielle d'Ottawa a abandonne une position qu'il avait à Toronto et aujourd'hui il se plaint que la nomination se fait trop attendre.

Or, il paraît maintenant que le gouvernement, après réflexion, en est venu à la conclusion qu'il est plus prudent et plus sage de ne pas faire la destitution projetée, car la décapitation du maître de poste de St-Henri entraînerait la décapitation d'une foule de ses collegues dans le pays. L'argument suivant paraît avoir convaincu les ministres fédéraux: Si c'est un crime pour M. Bissonnette d'être à la fois maître de poste et notaire, ce le sera pour tous ceux qui sont dans le même cas.

ST HILAIRE

—Tout un émoi a été causé dans le Petit Rang, deux milles à l'ouest de la paroisse de Ste Madeleine, par le suicide d'un fermier nommé Aimé Bienaimé, qui s'est pendu à une poutre dans sa grange, samedi matin.

On a découvert le corps du malheureux alors qu'il ne donnait plus signe de vie.

Le suicidé était un vieux garçon de 44 ans et vivant seul avec sa sœur sur sa ferme. Depuis quelque temps Bienaimé souffrait d'une maladie qui lui a causé un dérangement au cerveau et l'on croit que c'est dans un accès d'aliénation mentale qu'il s'est donné la mort

ST-VINCENT de PAUL,

—La cause de Césaire Germain contre Auclair, de St-Vincent de Paul, a été réglée hors de cour. Il s'agissait d'injures verbales.

—On nous apprend qu'un drame s'est déroulé la semaine dernière à St-Vincent de Paul. D'après ce que nous apprenons, un des détenus du pénitencier accompagnait certaines personnes montées dans un yacht. L'une de ces personnes avait un revolver. Le forçat est parvenu à s'en emparer et c'est le canon sur la tempe qu'il a forcé le mécanicien à le conduire sur la rive opposée à St-Vincent de Paul. Cependant comme le forçat allait mettre pied sur terre pour prendre la clef des champs, un nommé Champagne s'est emparé de lui et a réussi à le désarmer; puis il a été reconduit au penitencier.

L'ASSOMPTION

—Un correspondant du comté de l'Assomption nous fait part d'une découverte importante.

"Le printemps 1893, Siméon Giguère, propriétaire de la beurrerie de St Sulpice, a contracté pour faire creuser un puits artésien près de sa beurrerie. Rendu à près de 60 pieds de profondeur un bruit souterrain s'est fait entendre et le gaz est sorti par l'orifice en assez grande quantité. M. Giguère a conduit ce gaz dans sa maison et dans sa beurrerie au moyen de tuyaux et s'en sert pour chauffage et éclairage depuis. La semaine dernière, M. Charles P. Robitaille, marchand de la même paroisse, a découvert près de son magasin un puits de gaz d'une grande force. Distance de la beurrerie de M. Giguère, environ un mille."

JOLIETTE,

—M. Ducharme, avocat, va être nommé protonotaire de la cour supérieure pour le district de Joliette. On croit aussi que M. R. Désilets sera fait percepteur du revenu provincial pour la même région.

SAULT-au-RECOLLET,

—H. Belanger, électricien du Sault-au-Récollet, a été arrêté.

Il est accusé d'avoir obtenu sous de faux prétextes six flacons de brandy et six bouteilles de rye chez M. F. X. Martel.

Bélanger plaide non-coupable.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remede par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité generale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co. Lowell, Mass.

WORTHEN HOUSE,
141, 145 et 147 Rue Worthen,
L. P. TURCOTTE, Prop.
Vins et Liqueurs Importes:
Holland Gin, Hennessy Brandy, Vin de Porte, aussi les meilleures Ales et Porter, &c, Sherry, Vin d'Espagne et Vin de
Vins et Liqueurs Domestiques:
Mount Vernon Whiskey, Sherwood Rye Whiskey, Cutter Whiskey, Medford Rum, Cherry Rum, Vins de Messe, Angelica, Claret, Port, Sherry, Muscatel, &c., &c.

Fumez le Fameux Cigar
SPINDLE,
de FLOOD, 5 Cts.
Fabriqué avec du Pur Havane.

Chez Mme P. L. Grégoire
Vendredi et Samedi seulement
200 Chapeaux a Moitie Prix.
Allez examiner sans faute. Occasions sans précédents.
Mme P. L. Grégoire, 218 et 220 Rue Merrimack.

Are you a Friend to the cause of Protection of American Interests?

Are you willing to work for the cause of Protection in placing reliable information in the hands of your acquaintances?

If you are, you should be identified with

THE AMERICAN PROTECTIVE TARIFF LEAGUE,
135 W. 23d ST., NEW YORK.

Cut this notice out and send it to the League, telling your position, and give a helping hand.

BON MARCHE.

Une Vente de Tremblement de Terre !

Dans notre Département d'Etoffes à Robes, dans le Soubassement commence aujourd'hui. Lowell n'a jamais eu un tel choc de prix depuis bien années. Venez voir ce qui se passe. Voici l'histoire :

ETOFFES A ROBES

25 PIECES de Serges Diagonales, 36 pcs, toujours vendues 25c.
Prix de tremblement de terre 13c. [la verge.

31 pièces de Jacquards Illuminés, 36 pcs, Etoffes à Costumes, toujours vendues 25c.
Prix de tremblement de terre 13c. [la verge.

23 pièces d'Etoffes a Costumes, carreautées, barrées et en tissu Armure toujours vendues 37c.
Prix de tremblement de terre 19c. [la verge.

15 pièces de Nouveautés pour Costumes, tout laine et soie et laine, se vendaient 50 et 69c.
Prix de tremblement de terre 37½ [cts. la verge.

56 pièces d'Elégantes Nouveautés tout laine ou soie et laine, 36 à 54 pces de large, variété de styles et de fabriques, nos prix étaient 79c, $1 et $1.25.
Prix de tremblement de terre 50c [la verge.

7 pièces de Drap Covert, importé pour detailler à $1.25.
Prix de tremblement de terre 50c. [la verge.

4 pièces de Nouveautés pour Etoffes à Robes, importées pour détailler à $1.25
Prix de tremblement de terre 50c. [la verge.

5 pièces de Plaids Shephard, 54 pcs de large, valant $1 25 e $1 50.
Prix de tremblement de terre $1 [la verge.

ETOFFES A ROBES.

6 pièces de Soie Gloria, 50 pcs réduites de $1.00.
Prix de tremblement de terre 50c. [la verge.

13 pièces à effets barrés et Armure en tau, pâle, vert, marin, brun et illuminé. Nous les avons vendues cette saison à $1 la verge. Justement ce qu'il faut pour Robes de Chambre. Nous avons fait un prix pour vendre le lot entier.
Prix de tremblement de terre 69c. [la verge.

Un lot de Serges pour la pluie, 54 pcs de large, seulement en noir et marin, la meilleure valeur jamais offerte à $1 25.
Prix de tremblement de terre 75c. [la verge.

10 pièces encore d'Henrietta Allemande en beau noir, tout laine, 46 pcs de large, prix $1 00.
Prix de tremblement de terre 75c. [la verge.

10 pièces d'Henrietta noire, 36 pcs de large qui étaient de 37½ cts et 50c. la verge. Il n'y en a plus à venir pour ce prix.
Prix de tremblement de terre 25c. [la verge.

Important. Lisez-le.

Ensuite, venez voir les Marchandises.

Toute pièce d'Etoffes à Robes sera trouvée telle que représentée, l'argent sera remis si c'est autrement. Cette vente commence aujourd'hui et se continuera toute la semaine, s'il reste encore des lots.

ETOFFES A ROBES.

Soies Moirées.

40 pièces de Soies Moirées, dans toutes les plus nouvelles nuances les plus populaires, prix régulier de $1 25 à $1.50.
Ptix de tremblement de terre $1 [la verge.

JUPONS.

Nous en avons srop en stock, nous voulons les vendre rapidement. Le seul moyen le voici :

Jupons de 39c, pour 24c.
Jupons de 50c, pour 29c.
Jupons de 75c, pour 59c.
Jupons de $1.00 pour 69c.
Jupons de $1.25 pour 89c.
Jupons de $1.50 pour $1.00.

1 Doz. de Jupons en Soie Taffetas, prix régulier $10, pour tout sacrifier **$6.79 chacun.**

Nouvelles Domestiques

30 Doz. d'Essuie-mains Huck tout toile, grandeur 25x50 pcs, achetées pour être être vendues à 25c. Pour pousser les affaires nous vendrons

2 Essuie-mains pour 25c.

10 Doz. d'Essuie-mains tout toile Huck, grandeur 25x50 pcs,

25c. chaque.

Draps de lits de $1 pour 75c.
Draps de lits de 69c, pour 50c.
Satines de 37c, pour 29c.
Satines de 25c, pour 19c.
Satines de 12½c, pour 6½c.
Indienne Standard Indigo 3⅞c.
Indienne Shirting, 3⅞c.
Percales de de 12½c, pour 7½c.
Coton Lockwood B, 5½c.
Coton Naumkeag C, 4⅞c.

L'Endroit des Rares Bargains.

F. G. MITCHELL & CO.,

Nos. 151 a 165 rue Merrimack et 13 et 15 rue Kirk

Employés de langue française — M. Chs. Ouimette, Mesdemoiselles V. Montplaisir, Emma Lanoue, Yvonne Montmarquet, Annie Ogg, Eugénie Montplaisir, Emma Labonne, Alice Brouillette, M.-L. Charette, R. Provost, M. Breaut, A. Larue, C. Lapham.

NOTES LOCALES.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

Voir Fred Varin, pour faire nettoyer et teindre vos plumes. C'est un artiste dans son métier.

M. Mizaël Jodoin a trouvé mort ce matin dans ses écuries un magnifique poulin, auquel il attachait beaucoup de prix.

J. S. Marion, photographe ne renom, est passé maître en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

La communion générale des Dames de Notre Dame de Lourdes pour le mois du Sacré-Cœur, a été renvoyée à 15 jours.

Au Louvre Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

Il a été accordé 60 jours à la Cook Company pour fournir à la ville 5,000,000 gallons d'eau par jour, comme le requiert son contrat.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Le chef Hosmer a reçu $25 de la part de C. I. Hood pour le fonds de secours des pompiers, en reconnaissance des services rendus par le département au récent incendie à Tewksbury.

Vive le "Bon Marché," l'endroit des meilleures occasions de la ville. Lisez toujours leur annonce, c'est un secret pour les amateurs des spécialités introuvables dans cette ville.

Madame B... avait sur la figure des taches jaunes qui faisaient son desespoir. Son pharmacien lui a recommandé la *Royal Cream*, et aujourd'hui, parfaitement guérie, elle ne tarit pas d'éloges sur le compte de cette lotion merveilleuse.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville, R. I.

M. Léon Rivard part ce soir pour Montréal, où il va rejoindre sa famille.

Le Rév. M. Morang a baptisé trois prosélytes dans la rivière Merrimack, dimanche matin.

La nouvelle que les fabriques Hamilton devaient être fermées dans quelques jours n'est pas fondée.

La Fête Dieu a été célébrée avec grande pompe hier dans toutes nos églises catholiques. A St Joseph et à St Jean-Baptiste des messes solennelles ont été chantées dans l'avant-midi, et dans l'après-midi il y eut procession du St Sacrement.

Tous les patients qui étaient sous les soins du Dr Wilson, que le mauvais état de sa santé a forcé de quitter la ville, et qui ont payé ce médecin, seront signés gratis par le Dr Breton, l'eminent spécialiste de la rue Central. Cette offre généreuse est faite pour rendre service aux patients du Dr Wilson.

M. Eugène Raiche, étudiant en droit, a quitté Lowell mardi pour se rendre au Canada où il doit passer ses vacances chez son parent, M. le curé de Bécancourt. Il se propose de visiter aussi ses anciens confrères du séminaire de Nicolet qui demeurent à Trois-Rivières, à St Casimir, à Portneuf. Au mois de septembre, M. Raiche entrera au grand séminaire de Montréal pour reprendre ses études théologiques. Nous lui offrons nos félicitations les plus sincères, et lui souhaitons de belles vacances, ainsi que beaucoup de succès dans sa nouvelle carrière.

Louis Alexander,

Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux,)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6.50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

FEU THOMAS CALLAN.

Un Homme qui Passa Plusieurs Annees en Prison.

Un homme malchanceux, ce fut Thomas Callan qui a été emprisonné en Angleterre pour sa prétendue participation dans un complot contre le gouvernement anglais, puis au bout de plusieurs années il fut relâché à la sollicitation d'Américains influents, entre autres Blaine et le général Butler, et il vient d'être en cette ville la victime d'un accident de voiture qui a causé sa mort à l'hôpital St John, samedi soir.

Callan conduisait un tombereau pour la municipalité, et son cheval étant parti à l'épouvante, il fut projeté sur le sol, dans sa chute se fracturant la jambe gauche. Il reçut aussi des blessures internes qui hâtèrent sa fin.

Callan était né en Irlande et il était âgé de 51 ans. Il était tout jeune quand il émigra et vint se fixer à Lowell. Il travailla dans les fabriques de cette ville jusqu'à la guerre de sécession, époque à laquelle il s'enrôla dans la Compagnie G, 33ème régiment du Massachusetts. Il était membre du Post 42, G. A. R.

C'est pendant une promenade en Angleterre qu'il fut arrêté et condamné à 15 ans de prison. C'était en janvier 1888. De la dynamite avait été trouvée dans sa valise. Il prétendit que cette dynamite avait été mise dans ce lieu par quelqu'un qui voulait le perdre. Il fut condamné quand même.

Le général Butler et d'autres personnages influents s'intéressèrent à lui, mais ce n'est qu'en janvier de l'an dernier qu'il fut remis en liberté.

A son arrivée à Lowell, il fut reçu à la gare par une foule d'anciens amis qui le transportèrent sur leurs épaules au restaurant Richardson, où eut lieu une démonstration en son honneur.

Avant de partir pour sa malheureuse promenade en Angleterre, Callan demeurait dans la famille du conseiller Labarge, qui fit tout ce qu'il put pour obtenir sa grâce.

Callan était veuf et il n'avait aucun parent en cette ville. Une de ses sœurs habite Williamsville, Ill., et il alla la voir depuis son retour d'Angleterre.

Ces funérailles ont eu lieu lundi après-midi.

Un grand nombre d'amis ont suivi le service.

Plusieurs sociétés dont le défunt faisait partie avaient aussi envoyé de nombreuses délégations. De magnifiques fleurs furent déposées sur la tombe.

L'inhumation a eu lieu dans le cimetière catholique et les porteurs étaient des membres du Post 42, G. A. R., le défunt étant un vétéran de la dernière guerre.

Magnifique Concert.

Grâce à la générosité de la fanfare Mireault, notre population a eu le plaisir d'assister dimanche soir, sur la Commune Sud, à un magnifique concert. Environ 5000 personnes étaient allées applaudir le beau programme préparé pour la circonstance.

De 7.20 à 9 heures, cette fanfare qui a déjà donné des preuves de son savoir-faire avant ce jour exécuta à la perfection plusieurs morceaux choisis, sous la direction du professeur A. Mireault.

La ville n'ayant voté aucune somme pour les concerts publics, les autres fanfares de la ville devraient suivre la voie tracée par M. A. Mireault, qui mérite les félicitations de tous ceux qui ont eu le plaisir d'aller assister hier soir à son concert.

Pour le 3 Juin.

La fête organisée pour le 3 juin, à l'occasion du 5ème anniversaire de la fondation de la Corporation des Membres de l'Association Catholique, promet d'obtenir un succès sans précédent.

Pour le soir un magnifique programme a été préparé et sera rendu dans la salle du collège St Joseph.

Il y aura conférence par le Révd. Père Lamothe, O. M. I.; une comédie intitulée : "La Salle de Police," rendue par MM. H. Daigle, A. Pelletier et F. Desrosiers; M. Dufresne, solos de Xylophone; chant par M. Philéas David et sa demoiselle, MM. Henri Alexander et Ferd. Desrosiers; solos de piano par Mlles Lillian Hébert, Alma Alexander, etc. L'orchestre C. M. A. C. a aussi été retenu pour la circonstance.

Les billets se vendent rapidement au prix de 25 et 35 cents.

Nouvelles des Fabriques

Les fabriques Hamilton seront closes dans quelques jours pour permettre aux directeurs de faire l'inventaire du stock et exécuter quelques réparations. On ignore le jour exact de la reprise de l'ouvrage, quoiqu'on espère que cette fermeture sera de courte durée.

La compagnie a ses entrepôts remplis de marchandises, et malgré ce qu'on en dit, il est tout probable que l'absence de commandes est la principale cause de cette fermeture.

—Les tisserands sur les tapis ingrain, dans les Carpet Mills, ont eu une assemblée spéciale dans la salle Mathews, samedi soir, pour s'entendre sur ce qu'il y avait à faire concernant l'annonce faite par l'agent Lyon que le département des tapis ingrain serait remis en opération ce matin.

Quelques-uns se déclarèrent en faveur de la reprise de l'ouvrage, d'autres s'y opposèrent tant que les anciens gages ne seraient pas rétablis. Il fut, en fin de compte, décidé de ne pas retourner à l'ouvrage lundi matin et d'exiger les anciens gages.

Le département des tapis de Bruxelles ne sera pas clos cette semaine, comme on s'y attendait, mais il le sera la semaine prochaine, à moins que des commandes arrivent dans l'intervalle.

RECEPTION GREENHALGE.

ENVIRON 2500 PERSONNES LUI DONNENT LA MAIN

Son Etat-Major et des Citoyens Distingues etaient Presents

La réception Greenhalge dans la salle Huntington, lundi soir, a été un événement dont le souvenir restera gravé longtemps dans l'esprit de notre population. Le succès a surpassé toutes les espérances.

Par la foule énorme qui a envahi la salle Huntington hier soir pour saluer le premier magistrat de cet Etat, on pouvait avoir une idée de la popularité du gouverneur Greenhalge.

Grâce à la manière intelligente dont les choses ont été faites, l'ordre le plus complet n'a cessé de règner, malgré cette énorme affluence, se chiffrant dans les 2,500.

La scène était magnifiquement décorée de plantes et de fleurs variées répandant un arome exquis.

L'orchestre "American" joua plusieurs beaux morceaux pendant que la salle se remplissait.

Vers les 8 heures, l'American Quartette composé de MM. Sturtevant, Molloy, Rix et Leatham, vint sur la scène et fit du beau chant qui lui valut un rappel.

Le gouverneur et Mde Greenhalge arrivèrent dans la salle quelques minutes avant les 8 heures, et ils furent reçus par des membres du People's Club, sous les auspices duquel la réception avait lieu. Le gouverneur était accompagné de son état-major.

La "marche du Gouverneur Greenhalge," composition de M. le professeur Mireault, fut jouée par l'orchestre au moment de l'entrée du gouverneur et de sa suite dans la vaste salle.

Le Dr Gage, qui présida, fit un joli petit discours qu'il termina en invitant tout le monde à venir presser la main au gouverneur et à Mde Greenhalge.

Le gouverneur prononça quelques paroles et le défilé commença.

La réception dura environ trois quarts d'heure.

ON SERA SEVERE.

Pas de Flaneurs dans les Salles du Fond.

Le chef de police Davis à l'intention de mettre en force d'une manière particulièrement sévère les règlements pour la vente des spiritueux.

Les policemen ont été avertis d'entrer dans n'importe quel temps dans les établissements où il se vend de la boisson, soit une pharmacie, soit un hôtel ou une buvette, afin de s'assurer si la loi est observée. On ne permettra pas à des flâneurs de se tenir dans les salles du fond le dimanche.

Avis à qui de droit.

Parti avec de l'Argent

Il est rumeur que Joseph Labonté, un agent d'assurance, est parti de la ville avec de l'argent que ses assurés lui avaient remis pour être donné à la compagnie dont ils possédaient une police.

Un reporter a vu M. F. C. Church, membre de la compagnie d'assurance en question, et il a dit que Labonté avait dû partir avec $500 et peut-être $1000.

Nous donnons cette nouvelle comme une rumeur.

Mauvais Plongeon.

Lundi après-midi, vers 4 hrs., deux enfants s'amusaient le long de la rivière Merrimack, près de la Lakeview Avenue, lorsque l'un d'eux nommé Peter Furlong alla rouler dans le courant. Les cris de son jeune compagnon attirèrent sur les lieux un jeune homme dont nous n'avons pu nous procurer le nom et qui, n'écoutant que son courage, se jeta à l'eau tout habillé ramenant sur le rivage la petite victime qui déjà avait disparue sous l'eau.

MORT AFFREUSE.

UN MALHEUREUX DE LOWELL ENTERRE VIVANT.

Thomas Cox Enseveli au Fond d'un Puits.

Les nombreux amis de Thomas Cox, l'un des membres les plus populaires de l'Institut de Tempérance Burke, de cette ville, ont appris avec douleur et le plus grand étonnement lundi soir que ce malheureux homme venait d'être victime d'un accident qui avait causé sa mort.

C'est au fond d'un puits que Cox a trouvé la mort. L'infortuné était propriétaire d'une ferme sur la rue Johnson, qui donne sur l'avenue Varnum, non loin de la Forest House, à Pawtucketville, et il était occupé avec une de ses frères à creuser un puits sur sa propriété vers les 6 heures, hier soir. Une profondeur de 55 pieds avait été atteinte et Thomas se tenait sur une échelle à environ 30 pieds dans le fond du puits, tandis que son frere se tenait au sommet. Soudain un éboulis se fait et le pauvre homme sent des masses énormes de terre lui tomber sur la tête. Son frère, terrifié à la vue de l'accident et s'apercevant qu'il ne peut rien faire pour le retirer du puits, court quérir des secours.

Mais les maisons sont rares dans cet endroit et cela prit bien du temps avant de trouver quelqu'un. Enfin plusieurs hommes arrivèrent sur les lieux et se mirent à creuser en toute hâte.

L'ambulance fut demandée et fut renvoyée, quand on s'aperçut que la victime serait certainement morte quand on la retirerait du fond du puits que la terre avait rempli.

A 8 heures du soir, les creuseurs avaient atteint la tête de l'infortuné Cox qui a dû être suffoqué presqu'aussitôt après l'éboulis. A 9 heures le corps était retiré du puits.

Thomas Cox avait une trentaine d'années. Il a laissé une veuve et trois enfants, toutes des filles, dont l'aînée est âgée de 11 ans et la cadette 3 ans. Il a été longtemps financier de la Burke Temperance Institute.

Champion aux Dames.

Lundi, une partie de dames a été jouée entre MM. Luther Landry et Joseph Loiselle, pour le titre de champion du Petit Canada.

M. Landry portait ce titre depuis un certain temps et hier, après une partie des plus excitées, il a été obligé de remettre sa palme à M. Loiselle.

Il est plus que probable que la revanche aura lieu sous peu.

Don Genereux

Mlle Rose Caisse a reçu d'Abels & Sons, 50 douzaines de chapeaux pour femmes et enfants, qui seront distribués aux pauvres demain après-midi, à la salle de l'Association Catholique, près de l'église St Jean-Baptiste.

Une Rumeur

On parle qu'un jeune Canadien populaire du cinquième quartier doit unir sa destinée à une estimable Canadienne du même quartier, le 19 juin prochain.

MAUVAISE RENCONTRE

Collision d'une Voiture et d'un Tramway.

A 9 hrs., lundi soir, un accident qui a attiré sur les lieux une foule de curieux est arrivé rue Merrimack, à la hauteur de la rue Hanover.

MM. Thomas Garters et Pierre Bourassa s'en venaient en voiture (buggy), par la rue Hanover, lorsqu'arrivés au coin de la rue Merrimack, la voiture vint en collision avec un char électrique qui remontait la rue Merrimack.

A qui attribuer la faute de l'accident est une chose difficile a résoudre.

Les deux occupants de la voiture furent jetés sur le pavé et une partie du véhicule fut mise en pièces.

On se porta au secours des blessés et l'on ramassa M. Garters souffrant d'une terrible entorse à la jambe. On le transporta à son domicile rue Hanover où on lui donna les soins nécessaires. Il est probable que cet accident sera la cause d'un procès avec la compagnie des tramways électriques.

EMPOISONNEMENT.

Portsmouth, N. H., 28 mai—Un bien triste accident est arrivé à Greenland, hier après-midi, et le résultat a été la mort de William H. Weeks, un vieux et estimable citoyen.

Cet homme était atteint d'une maladie de poitrine, et il demanda à sa belle-fille de lui donner une dose de gingembre, mais elle se trompa de bouteille et lui donna la bouteille remplie de teinture d'aconite.

Des médecins furent appelés, mais il ne purent sauver le malheureux qui est mort peu après.

Nouvelles Générales.

Hopkinsville, Ky., 28 mai—Noël Edwards s'en retournait à sa demeure samedi soir, après une visite à Pilot Rock; il était à cheval, et rendu à peu de distance de sa résidence, il fit la rencontre de Samuel Martin, son voisin, avec lequel il avait eu récemment une querelle.

Les deux hommes commencèrent de nouveau à se dire des gros mots, et Edwards, sortant soudain un revolver, tira sur Martin, le tuant instantanément.

John Martin, un frère de l'homme tué, et Jules Edwards, le père de Noël Edwards, qui étaient présents, se jetèrent l'un sur l'autre et plusieurs coups de feu furent échangés. Le frère de Noël Edwards a été blessé grièvement. Le cheval de ce dernier fut tue sous lui.

Hartford, Conn., 28 mai—Linus I. Burt, un laitier de West Hartford, a été attaqué dans sa maison vers minuit samedi par Ernest Briggs, âgé de 18 ans, un de ses anciens employés qu'il avait dû renvoyer.

Briggs entra dans la maison armé d'un revolver, d'une hache et d'un rasoir. Il tira un coup de feu sur Burt, mais le manqua; puis il l'attaqua avec sa hache.

Burt parvint à maîtriser son assaillant après une lutte terrible.

Briggs a comparu devant les tribunaux pour tentative de meurtre.

Il appert que le jeune homme avait l'intention de tuer M. et Mde Burt et leurs deux filles, pour se venger d'avoir été renvoyé.

New York, 28 mai.—Il y a eu beaucoup d'émoi dans les environs de Broadway et de la rue Spring vers 12 h. ½, aujourd'hui, quand plusieurs détonations furent soudain entendues, et en même temps une partie de la rue Spring et Broadway fut soulevée à une hauteur de 50 pieds. Heureusement que personne ne fut blesse quoique plusieurs aient bien manque de l'être.

On croit que l'explosion a été causée par les fils électriques souterrains qui se sont brisés et qui ont mis le feu au gaz qui passe sous la rue Spring. Des rails sur une longueur de 30 pieds ont été lancés dans les airs.

Les personnes dans les maisons des environs ont été pris de panique quand elles entendirent le bruit de l'explosion et toutes s'élancèrent dans les rues ou sur les toits.

San Francisco, 28 mai—Des nouvelles reçues de la Chine mande que le choléra est à l'état epidémique à Canton. Le correspondant du *Telegraph* de Hong Kong à Canton écrit :

"L'épidémie qui a déjà causé la mort d'un grand nombre de personnes dans certaines parties de la ville a fait sa première victime il y a une quinzaine de jours, et depuis ce temps des milliers de personnes ont succombé. Les symptômes de cette maladie sont quasi semblables à ceux observés chez les patients qui ont succombé aux ravages du fleau qui a décimé la population de Hochow il y a dix ans, c'est-à-dire beaucoup de fièvre bientôt suivie par le grossissement des glandes. La mort arrive ordinairement 24 heures plus tard."

Fishkill, N. Y., 28 mai—Des faux billets du chemin de fer New York & Hudson River ont été mis en circulation depuis quelque temps et la compagnie a fait arêter James M. Davis comme étant l'auteur de ces faux.

Les billets sont une imitation presque exacte des originaux, et si la compagnie n'était pas parvenue à découvrir la chose, l'auteur de ces faux aurait réussi à réaliser en peu de temps une grosse fortune. Même l'estampille portant la date sur le dos du billet a été habilement imitée.

Avec l'accusé, le nommé James M. Davis, demeurait Seward M. Wert, un fils adoptif, âgé d'environ 24 ans. On croit que c'est ce garçon qui a fait toutes les démarches pour se procurer le matérie nécessaire à la fabrication de ces faux billets.

Madrid, 28 mai—Il y avait des prêtres dans l'audience du combat de taureaux hier, et quand Esparteros, l'un des torréadors tomba sous la corne d'une des bêtes au paroxysme de la rage, les ministres de Dieu, au péril de leur vie, coururent à ses côtés et lui administrèrent l'extrême-onction, tandis que ces autres matadors se tenaient à genoux en arrière.

Après que le sacrement eût été conféré au maribond, la lutte recommença de plus belle.

Quinze chevaux ont été tués et deux autres matadors ont été blessés.

Atchison, Kan., 28 mai—Des nouvelles reçues de diverses parties de cet Etat nous apprennent que la récolte de blé s'annonce comme devant être très mauvaise. C'est aussi la même chose dans le sud et le sud-ouest du Nebraska et dans la vallée du Missouri.

Les dernières gelées, ainsi que l'absence de pluies, sont responsables des dommages causés au blé.

St Pétersbourg, 28 mai.—Des dépêches annonçant des arrestations politiques arrivent de tous côtés. Jamais la police n'a été aussi active depuis plusieurs années. Environ 200 étudiants de l'université de St Pétersbourg ont été arrêtés pour opposition au gouvernement et les autres ont quitté l'institution de crainte d'avoir le même sort. On rapporte que déjà 30 personnes ont été envoyées en Sibérie.

Ogdensburg, N. Y., 28 mai—Le village de Lawrenceville, dans ce comté, a été dévasté par une affreuse conflagration, hier après-midi. Treize maisons ont été mises en cendres, y compris une salle publique et une église baptiste. Tous les magasins qui se trouvaient dans ce village sont devenus la proie des flammes, ainsi que leur contenu.

Les dommages s'élèvent à de fortes sommes.

Paris, 28 mai—L'éditeur Hinoult, un anarchiste de Dijon, a été condamné aujourd'hui à deux ans de prison et à une amende de 3000 francs pour avoir publié un article insultant contre l'armée.

Lancaster, Pa., 28 mai—Cette ville est sur le bord d'une famine d'eau, à cause du bris d'un des principaux conduits. Il ne reste plus que pour un demi jour d'eau dans le réservoir.

Brooklyn, N. Y., 28 mai—Kenneth F. Sutherland, l'ex-juge de Gravesend où tant de fraudes électorales ont été commises et dans lesquelles il a trempé, est revenu de Montréal ce matin et s'est livré à la police.

Il y a plusieurs chefs d'accusation contre lui.

Naissances.

Lundi, en cette ville, l'épouse de de M. Ernest Vincent, une fille, qui a reçu au baptême les noms de Marie-Blanche.

Parrain et Marraine, M. et Mde Cyrille Vincent. La mère et l'enfant se portent bien.

Dimanche, en cette ville, l'épouse de M. Wilfred Perron, un fils.

L'enfant reçut au baptême les noms de Louis-Luiger.

Parrain, M Emérie Matt; marraine, Mlle Albertine Delisle.

ALARME * DU * FEU.

[Corrigée le 1er Mai 1894.]

12 Market street, Police station
13 Prescott street, corner Merrimack
14 Andover street, corner Fayette, Belvidere
15 Bleachery street, Bleachery stable
16 Hosford square, Chapel hill
17 Middlesex street, corner Walker
18 Hale street, at junction with Lincoln
19 Union street, corner Gorham
114 High street, cor. Porter, Belvidere
115 Moore store, corner South Whipple
121 Western ave., near Railroad Crossing
125 Market street, opposite Lewis
126 Mt. Washington, corner Varney street
127 Mammoth Road, corner Woodward ave.
128 Tremont and Suffolk Mills—Private
129 Methuen street, corner Beacon
131 Howe street, corner East Merrimack
132 Near Pumping station
134 Main street, corner Plain, Ayer City
135 Perry street, Electric Light station
136 Stevens street, corner Parker
138 Lundberg street, corner Gorham
139 Adams, corner Cross
141 Talbot street, corner Fairmount
143 C. I. Hood's Laboratory—private
145 Middlesex st., corner school
149 Alder street, cor. Bartlett, Belvidere
152 Merrimack street, corner Spalding
161 Faulkner's Mills—Private
162 Wilder street, corner Pawtucket
163 Tanner street, near Scannell & Wholey's
165 Lakeview avenue, corner of Fred street
171 Middlesex street, corner Pawtucket
172 Favor street, corner Appleton
181 Stevens street, corner Westford
182 Chelmsford street, corner Westford
183 Mason street, corner South Loring
185 Westford street corner Pine
21 Kirk street, corner Merrimack
23 Lakeview ave., cor Coburn Centralville
24 Middlesex street, corner South
25 Merrimack street, Tremont house
26 Pawtucket street, corner Fletcher
27 Riverside St., cor. Mammoth road.
28 Hall Street, corner Aiken.
29 Tenth st., cor. Myrtle, Centralville.
214 Nesmith street, near Rogers.
215 Meadowcroft street, near Belt.
225 Lewis street, corner Little.
235 White's Tannery—Private.
241 Fairmount st., junction with Rogers.
249 East Merrimack st., corner Stackpole.
271 L. & S. S. R. Power station—Private.
283 Chelmsford street, corner Forest.
31 High street, cor. East Merrimack.
32 Bridge street, corner Tenth.
325 Fenwick street, near Market street.
33 Broadway, corner Walker street
34 Lincoln st, cor. Tannery, Ayer's city.
35 Lawrence street, corner Charles.
36 City Farm, Chelmsford street.
37 Kinsman street, corner Whipple.
38 Fair Ground building, Gorham street.
39 Fletcher street, corner Broadway.
4 Dutton st., opp. Park & Cheney's.
41 Nesmith st., cor. Wyman, Belvidere.
42 Middlesex street, corner Grand
43 Highland street, Edson school house
45 Branch street, Engine house
46 First street, corner Bridge
47 Andover st. B. F. Butler's driveway
48 Dover street, corner Grove
49 Nesmith st., cor. Chestnut, Belvidere
5 Cushing street, cor. Fletcher
51 Gorham st, junction with Thorndike
52 Moody street, corner Austin
53 Boston & Maine depot Central st.
54 School street, near Gas Works
56 Middle street, Engine house
57 Warren street, opposite George
6 Mount Vernon street, cor., Broadway
61 Lawrence street, above Stott's mills
62 Bowers street, corner School
63 Hale street, corner Howard
64 Third st., cor., Myrtle, Centralville
65 Lakeview ave., near Aiken st. Bridge
67 Hildreth street, opp. Lilley avenue
68 Sixth st., cor. Fremont, Centralville
7 Market street, cor. Dutton
71 Middlesex Village, opposite Hotel
72 Middlesex street, opp. Huntoon's stable
73 Mammoth road, near Dracut line
74 Varnum ave., Pawtucketville
8 Westford street, corner School
81 Wilder street, cor. Pine
82 Chelmsford street, corner Grand
83 Smith street, corner Powell
84 Westford street, corner Gates
85 Pine street, corner Marlborough
9 Common street, corner Salem
92 Bridge street, opposite Whitney's.

Si vous voulez recevoir un bon journal, rempli de nouvelles intéressantes, abonnez-vous à L'ETOILE, le seul journal quotidien canadien-français à Lowell.

Les alarmes sont sonnées comme suit : Quand deux alarmes sont sonnées à différentes boîtes, la deuxième boîte ayant donné l'alarme avant le rappel de la première boîte, le signal de rappel de la première boîte sera deux coups, le rappel de la deuxième boîte sera un coup.

Le signal de la fin de l'incendie ou du rappel sera donné par deux coups séparés avec un intervalle de dix secondes entre les coups.

Les deuxièmes alarmes seront sonnées en frappant deux coups suivis immédiatement par une salve de la boîte ayant sonnée la première alarme.

La troisième ou l'alarme générale sera sonnée par trois coups, suivis immédiatement par une salve à la boîte, et toutes les compagnies répondront aussitôt.

222—Deux coups répétés trois fois, à 7.45 a. m. et à 1.15 p. m. en été, et à 7.45 a. m. et 12.45 p. m. en hiver annoncent qu'il n'y a pas d'école.

Les cloches sonnent un coup à 1 heure et à 8.30 heures p. m.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette à l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousselures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Devoie & Co. Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Devoie's Liniment Compound.

FEUILLETON

90

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIE.

XII

Il tremblait. Et, pour la première fois peut-être, la boutique qu'il portait sur son dos lui parut une charge trop pesante. Courbé, traînant lamentablement la jambe, il se risqua enfin à faire quelques pas dans la rue.

Ah! s'il eût osé lever la tête pour regarder aux croisées du premier étage, combien son cœur eût éprouvé de joie. Louise était là, à côté d'Henriette, qui lui racontait tout ce qui se passait au dehors. Mais, timidement, le pauvre diable avançait sans lever les yeux, de peur de se voir suivi par un agent.

Toutefois, quant il eut parcouru la moitié de la rue, il s'enhardit au point de pousser son cri habituel: "A r'passer les couteaux, ciseaux! à r'passer les couteaux!" Puis, tout tremblant de l'audace qu'il avait eue, il attendit. Rien d'extraordinaire n'étant survenu, le rémouleur revint sur ses pas, continuant à crier: "A r'passer les couteaux, ciseaux!"

Cette fois, il se risquait, à tout hasard, quoi qu'il dût lui arriver. En passant devant l'hôtel, il osa lever les yeux vers les fenêtres. Un cri de surprise et de joie s'étrangla dans sa gorge. Il venait d'apercevoir le doux visage de l'aveugle. Du premier coup d'œil il l'avait reconnue. C'étaient là les traits adorés de sa chère aveugle. Un nom faillit s'échapper de ses lèvres: Louise!

Heureusement qu'à ce moment une autre tête venait se placer à côté de celle de Louise. Et Pierre reconnut cette jeune fille, qu'il n'avait aperçue qu'une seule fois, le jour où une lutte terrible avait eu lieu entre lui et son frère Jacques. Un nuage passa sur les yeux du rémouleur.

Ces deux jeunes filles lui rappelaient ce qu'il n'avait cessé de qualifier "son crime". Il eut honte que Henriette le vit. N'allait-elle pas dire à l'aveugle: "Voilà ce malheureux qui a tué son frère!"

Cette idée sembla avoir aiguillonné le rémouleur, car il se mit à marcher avec précipitation, afin de se dérober à la vue d'Henriette. Celle-ci, tout à la conversation qu'elle échangeait avec Louise, ne l'avait pas reconnu. Mais l'aveugle avait entendu les cris du rémouleur; elle avait reconnu la voix du jeune homme, cette voix qui, si souvent, l'avait exhortée à la patience, au courage. Et elle était demeurée tout émue, sans oser faire part à son amie de l'impression ressentie.

Elle avait supposé que le hasard, qui avait, une première fois, conduit les pas de Pierre dans ce quartier, devant l'hôtel de Linières, se renouvellerait. Et elle se promettait de se placer, chaque jour à peu près à la même heure, à la croisée, dans l'espoir que le rémouleur reviendrait.

Elle ne fut pas trompée dans son attente. Le lendemain, et pendant plusieurs jours, Pierre ne manqua pas de passer. L'imagination de Louise n'était pas demeurée inactive. La jeune fille en vint à se persuader que son ancien compagnon d'infortune, après avoir découvert la maison où elle avait reçu l'hospitalité, avait saisi l'occasion de lui faire savoir qu'il n'avait pas oublié l'aveugle dont il s'était dès le premier jour de son arrivée dans le bouge des Frochard, constitué le protecteur.

Louise espérait peut-être trouver l'occasion de faire comprendre au rémouleur qu'elle ne restait pas insensible à son souvenir. La pauvre chère créature ne s'illusionnait-elle pas sur le genre de sentiment qu'elle éprouvait déjà pour celui qui avait été son compagnon d'infortune! Ce qu'elle avait pris tout d'abord pour une sympathie inspirée par la communauté des souffrances subies ne tarda pas, effectivement, à devenir la pensée dominante de Louise. Chaque jour elle venait se placer, un peu plus tôt, à la croisée, de peur de ne pas s'y trouver au moment où passerait le rémouleur. Et elle éprouvait une insurmontable anxiété, quand celui-ci se trouvait en retard. S'il allait oublier! pensait-elle, comme si, tacitement, elle et lui se fussent donné rendez-vous.

Ce petit manège continua, à l'insu d'Henriette. Pour la première fois de sa vie, l'aveugle cachait quelque chose de ses pensées et de ses impressions à son amie d'enfance. Mais un jour, son air contristé et son attitude abattue dénotèrent l'inquiétude éprouvée par elle. Pierre n'était pas venu, comme d'habitude, sous la croisée.

Louise attendit avec impatience. Le lendemain, même absence du rémouleur. Trois jour durant la pauvre enfant vint attendre, inutilement, à la croisée.

De guerre lasse, la jeune aveugle s'ouvrit à Henriette de son désappointement, voire même de son chagrin.

Elle raconta tout à son amie, sans se douter, l'innocente créature, qu'elle ouvrait tout grand son cœur et qu'on allait pouvoir y lire couramment, le sentiment réel qu'elle éprouvait pour l'être qu'elle n'avait jamais pu voir, hélas! mais qu'elle idéalisait dans sa pensée.

A cette révélation, Henriette demeura interdite. Elle avait été si loin de s'attendre à cette confidence qu'elle ne put se défendre d'une piété profonde pour cette infortunée, dont l'âme s'épanouissait à un premier amour pour un être dont elle ignorait l'aspect, tesque, repoussant même, par la difformité de son corps. Elle jugea que son devoir était tout d'abord de consoler son amie:

Je m'informerai, lui dit-elle simplement, de celui qui t'intéresse à si juste titre, puisque c'est le seul, dans cette famille Frochard, qui t'ait témoigné quelque sympathie.

Mais Louise, malgré cette promesse, ne vit pas s'évanouir la tristesse qui l'avait envahie. Elle avait comme un pressentiment qu'il était arrivé malheur à son ami Pierre.

XIII

Dupuis la mort du "Chérubin", la Frochard ne vivait, avons-nous dit, que du produit du travail du rémouleur. Elle ne quittait plus le taudis pour aller mendier, abîmée dans son désespoir, qui ne lui laissait de répit que lorsque l'ivresse s'emparait d'elle, quand elle avait vidé la bouteille d'alcool qu'elle obligeait Pierre à lui apporter chaque soir.

Dans l'ignoble nature de cette mégère, un seul sentiment humain avait trouvé à s'égarer au milieu des vices immondes. Cette louve avait aimé son petit, et elle ne pouvait se consoler de l'avoir perdu à tout jamais. C'était de cette plaie, qu'elle avait toujours béante au cœur, que la misérable fût morte infailliblement, si un terrible accident n'était survenu abréger ses jours que l'habitude de l'ivrognerie consumait lentement.

Dans son ivresse, la Frochard avait fréquemment des accès de *delirium tremens*. Elle se trouvait alors, subitement, hantée par de terribles hallucinations. Parfois, elle évoquait toute sa vie passée, et l'on aurait pu l'entendre alors parler à un être invisible, comme autre fois elle parlait à Frochard le supplicié pour comploter avec lui les crimes à commettre.

Celui qui aurait pu assister à ces scènes eût entendu d'étranges révélations, quand la Frochard se figurant revoir le supplice de son "homme", comme si elle se fût réellement trouvée, à ce moment, devant le corps broyé et les chairs pantelantes du supplicié.

Puis, dans son délire, sa pensée vagabondait d'une façon vertigineuse; elle changeait de sujet, d'imprécations, comme si un autre tableau eût, devant ses regards avinés, succédé à celui de l'échafaud en place de Grève. La mégère s'écriait alors:

Tu chanteras, vipère! Je veux que tu roucoules, guenille! Le "Chérubin" a besoin d'argent! Il lui en faut! Tu chanteras! Je le veux.

Et les mains en avant, les doigts crispés, la Frochard fourrageait dans le vide, comme si elle eût déchiqueté les chairs de la pauvre aveugle tombée dans ses griffes.

Dans cette lutte contre une vision, la veuve du supplicié avait de singulières fantaisie d'ivrognerie. Après avoir vociféré pendant quelque temps, on la voyait tout à coup prendre la bouteille dans laquelle était fiché le bout de chandelle de résine, se hisser en titubant jusqu'au haut du petit escalier de bois et coller l'oreille à la porte du grenier, comme autrefois, lorsqu'elle allait écouter les gémissements étouffés de l'aveugle et jouir des souffrances auxquelles elle avait condamné la malheureuse enfant. Et le sommeil de l'ivresse s'emparait d'elle, elle s'affaissait bientôt, roulant les quelques marches jusqu'en bas, où elle restait, gisante, sur le carreau souillé du taudis.

C'était là que, le plus souvent, Pierre, en rentrant de sa journée de travail, la trouvait anéantie après une crise violente, et plongée dans le lourd sommeil provoqué par l'alcool. Le malheureux garçon en était même arrivé à souhaiter qu'il en fût, chaque jour de même, car, lorsque par hasard il lui arrivait de rentrer avant que la mégère ne fût complètement intoxiquée, il lui fallait subir de telles scènes, accepter tant d'injures et s'entendre si souvent traité d'assassin, que le pauvre diable se réfugiait dans le grenier jadis habité par sa chère petite aveugle.

C'était surtout depuis que le rémoleur avait découvert la maison où Louise avait reçu l'hospitalité, qu'il était devenu encore plus indifférent aux injures et aux mauvais traitements qu'il subissait de la part de l'ancienne mendiante. Il semblait au pauvre garçon qu'il pouvait tout supporter, maintenant, avec patience; que c'était une bien grande compensation de savoir qu'il apercevrait, chaque jour, sa chère aveugle, et qu'il aurait alors une consolation suffisante à tous ses tourments.

Disons aussi que, de jour en jour, Pierre retardait l'heure de retour au logis, parce qu'il ne pouvait quitter qu'à regret l'hôtel de Linières. Souvent il arrivait que l'alcool, ayant produit largement ses effets sur le cerveau de la Frochard, celle-ci gisait, innerte, sur le sol, à côté de la bouteille vide.

Or, il y avait déjà plusieurs jours que le rémouleur accomplissait devant l'hôtel de Linières, ce qu'il considérait comme un pélerinage en l'honneur de la jeune aveugle devenue son idole, quand en rentrant, un soir, le malheureux garçon reconnut, dès le seuil, que la mégère subissait une crise de *delirium tremens*, la plus violente assurément dont elle eut encore donné à son fils l'effrayant spectacle.

L'ignoble créature était debout, en haillons; dans son délire elle s'était crue poursuivie par les agents de la prévôté, et tout en simulant une lutte acharnée contre eux, elle avait mis en loques les misérables hardes dont elle se vêtissait d'habitude pour ses tournées d'autrefois.

La Frochard tremblait, agitée par d'effroyables mouvements convulsifs. Il semblait que l'alcool qui la consumait intérieurement eût injecté du feu dans ses veines; et que tout son sang mis en ébullition lui eût fait éprouver la sensation de cette torture trouvée par l'Inquisition, et qui consistait à faire couler du plomb fondu sous la peau incisée des patients. Hideuse à voir, son visage, suant la transpiration gluante que produit l'abus des alcools sophistiqués de vitriole, présentait tous les symptômes de la rage arrivée à la période la plus aiguë.

La misérable créature se livrait, contre elle-même, et avec un acharnement inouï, à des violences telles que le sang coulait dans les sillons que ses ongles crochus creusaient dans ses chairs. Elle avait des regards de fauve. Ses pupilles rendues ardentes par l'ivresse, vacillaient sans discontinuer, au milieu des paupières enfoncées sous l'arcade sourcilière. Et pendant que sa rage se déchaînait ainsi contre elle-même, la Frochard hurlait des cris de bête féroce et vociférait de terribles menaces contre des ennemis imaginaires.

Tout à coup, comme Pierre apparaissait devant elle, dans l'entrebaillement de la porte, la misérable voulut s'élancer sur lui. Mais il sembla alors que ses pieds se fussent, subitement, rivés au sol. Elle chancela, pirouettant eur elle même, à la façon des convulsionnaires.

L'agitation devenant d'instant en instant, plus violente, plus rapide, les os de l'ignnble créature craquaient par l'entrechoquement simultané des bras et des jambes, dans un tourbillonnement qui semblait ne devoir jamais prendre fin. Et la Frochard lancée comme une toupie allait se heurter successivement à tous les angles du taudis, sans discontinuer de pousser des hurlements arrachés par la colère et la douleur.

Terrifié par ce spectacle dont il n'avait pas encore eu d'exemple, Pierre avait essayé de se porter au secours de la misérable dont la vue lui arrachait, à présent, des cris de pitié. Le pauvre diable oubliait toutes les tortures qui lui avait fait subir cette mère marâtre. Il eût voulu pouvoir apporter un soulagement à ces souffrances innommées.

Mais que faire pour mettre un terme à cette agitation qui devenait de plus en plus violente? Il s'élança pour saisir la mégère. Mais elle, se cramponnait, au passage, à ce bras qui se tendait vers elle, entraîna le rémouleur, avec cette force surhumaine que donne, momentanément, le feu de l'alcool.

Pierre essayait en vain de se retenir à la table, à la corde servant de rampe mobile à l'escalier; aux murs mêmes contre lesquels son corps venait se heurter avec violence, pendant cette effroyable danse de Saint-Guy dans laquelle il tournoyait irrésistiblement.

Enfin le malheureux parvit à se dégager. Et n'écoutant que l'inspiration qui lui arrivait à l'improviste, il sortit précipitamment de la masure, courant implorer, pour sa misérable mère, le secours du docteur Hébert.

A qui pouvait-il mieux s'adresser? Le charitable savant l'avait d'ailleurs autorisé à recourir à lui, si l'occasion s'en présentait. Et tout en courant dans la direction de la demeure du médecin, Pierre se disait que celui-ci ne lui refuserait pas de venir donner des soins à la malheureuse menacée de mort ou tout au moins de folie furieuse.

Il croyait trop en la bienfaisance du docteur Hébert pour ne pas espérer qu'il aurait pitié de lui.

C'est dans ces conditions d'esprit, et l'âme bouleversée, que le rémouleur vint frapper à la porte de l'hôtel du médecin. Il insista pour qu'on allât prévenir le docteur que c'était lui, Pierre le rémouleur de la rue de Lourcine, qui demandait en grâce à lui parler, pour quelqu'un qui allait mourir, faute des secours de la science.

M. Hébert donna l'ordre de l'introduire. En quelques mots prononcés d'une voix saccadée, haletante, le rémouleur le mit au courant. Le docteur fit avancer un carrosse de louage. Il y prit place, obligeant Pierre à s'asseoir à côté de lui. Et le véhicule partit dans la direction de la rue de Lourcine.

Quaud Pierre eut refermé la porte du taudis, pour courir, affolé, chez le docteur Hébert, la Frochard entra dans une nouvelle phase de fureur. La mégère était tombée, la tête portant sur l'escabeau; un cri de douleur s'était échappé de sa gorge. Cette chute sembla produire une réaction momentanée car la Frochard s'écria:

A moi! au secours! à moi, Pierre!

Puis elle essaya de se lever. L'effort fut vain et la patiente retomba plus lourdement sur le carreau. Là, elle s'escrima en de nouveaux efforts, se traînant, cherchant à s'accrocher des ongles à quelque chose qui pût lui fournir un appui qui l'aidât à se remettre sur ses jambes. Elle rempait comme un reptile tout en hurlant, en exclamant des imprécations et des blasphèmes.

Bientôt la violence de l'eflort inutile qu'elle avait fait provoqua un nouvel anéantissement. La misérable demeura inerte, les bras étendus. On eût pu la croire morte. C'était la période d'anéantissement après laquelle devait se produire un réveil accompagné de nouvelles agitations furieuses et d'horribles violences.

La veuve du supplicié n'attendit pas longtemps ce réveil. Revenue de cette sorte de syncope qui la tenait, inerte, sur le sol, elle trouva tout à coup la force de se relever. Et l'hallucination s'empara une fois encore de son cerveau Pour cette misérable atteinte de folie alcoolique, l'aveugle qu'elle martyrisait jadis était toujours dans le galetas où elle l'avait enfermée, la privant de nourriture jurqu'à ce qu'elle eût consenti à mendier. Elle se disait, dégageant de lointaines pensées des ténèbres qui envahissaient son cerveau, que son Jacque allait venir et qu'il fallait préparer le souper.

Alors, en titubant, elle s'approcha de la table où se trouvait ce qu'autre fois elle appelait "son lustre"—un bout de chandelle puante fiché dans le goulot d'un bouteille. Sa main agitée d'une tremblement fit le simulacre de dresser un couvert sur cette table où gisait renversée, la bouteille qui avait contenu de l'eau-de-vie. Puis tout à coup elle dressa l'oreille, comme si elle eût songé à celle qu'e le appelait "son rossignol". Elle eut un cri de rage. Et tendant son poing fermé vers la porte du grenier:

Attends, geuse! hurla-t-elle attends! J'vas t'faire pleurnicher, guenille! attends-moi, je t'aporte ton diner canaille qui m'vole l'pain qu'j'y donne!

Saisissant alors d'une main la bonteille vide, et de l'autre la bouteille qui servait de chandelier, La Frochard se mit en marche pour atteindre l'escalier. Mais elle chancelait. L'ivresse revenait plus violente que jamais. La mégère tournoyait, trébuchait, se heurtait. Soudain elle poussa un cri, et lâcha les objets qu'elle tenait. La chandelle glissa au bas de ses jupes efflochées. Une langue de feu lécha l'étoffe humide qui grésilla lentemeut, dégageant une fumée puante. Puis le feu gagna le haut des jupes, communiquant l'incendie aux hardes. La Frochard se trouva bientôt entourée des flammes.

Le feu commençait à lui mordre les chairs. La douleur dissipant tout à coup l'ivresse, la misérable créature comprit, dans un retour subit de lucidité, l'effroyable danger qu'elle courait. Elle poussait des cris de hyène et se démenait comme une possédee, appelant au secours. Les flammes augmentaient, activées par les mouvements violents de l'affolée.

Sauvez-moi! sauvez-moi! suppliait la misérable en se tordant.

Ses mains cherchaient à arracher les hardes en feu et rencontraient la flamme qui les dévoraient. Les cheveux s'enflammant entourèrent cette hideuse tête d'un bandeau lumineux.

La Frochard s'élança vers la porte qu'elle ouvrit. La voici dans la rue. Elle pousse des cris terribles et court, spectre enflammé, appelant au secours. Dans les masures dont les portes sont depuis longtemps fermées, on a entendu. Mais qui voudrait s'occuper de la veuve du supplicié? Chacun hausse les épaules en disant:

"C'est encore cette gueuse qui est saoûle!"

Et pendant ce temps la misérable parcourt le quartier en hurlant. Cette fois elle est parvenue à attirer l'attention. Quelques portes se sont ouvertes. Mais en voyant l'horrible tableau de cette femme tout en feu, personne ne veut s'approcher. On la fuit comme un danger. On s'éloigne avec horreur de cette créature éperdue qui peut communiquer le feu à ceux qui chercheraient à lui porter secours. Et les portes se referment.

Toutes cette scene s'est passé rapidement. La Frochard retourna sur ses pas. La voici de nouveau dans son taudis. Elle roula sur le sol, en proie à d'épouvantables convulsions.

Et les flammes qui n'ont plus de haillons à dévorer s'attaquent maintenant aux chairs. Ce n'est plus bientôt qu'une masse informe, hideuse, qui se roule avec d'effroyables contorsions.

Ce corps en feu est arrivé à proximité du grabat auquel il communique l'incendie. Par la porte demeurée ouverte, le vent s'engouffre attisant le foyer incandescent. Les flammes montent. Au bout de quelques minutes toute la masure est en feu. Le corps de la Frochard achève de brûler au milieu de l'immense fournaise.

Et dans cette rue de Lourcine les habitants demeurent indifférents à cet incendie qui a fait rage sur une masure isolée. Il semble qu'on soit satisfait, dans ce quartier, d'être, du même coup, débarrassé de l'antre et des fauves, car on ne doute pas que la Frocharp et Pierre n'aient trouvé la mort dans l'incendie qui a détruit leur masure. Quand les agents de police et les soldats du guet attirés par la nouvelle que le feu s'était déclaré dans le quartier de la Bièvre, arrivèrent sur le lieu du ministre, il ne restait plus que des amas de décombres fumants. Le foyer de l'incendie était absolument circonscrit. Il n'y avait rien autre chose à faire qu'à laisser le feu s'épuiser et s'éteindre faute d'aliment.

Après cette alerte, les habitants du quartier refermèrent leurs portes, sans accorder un regret à la Frochard. Quant au pauvre Pierre, à peine eut-on pour lui un mouvement de pitié.

"Après tout, se disait-on, commentant la triste fin du boiteux; ce n'était que le fils d'un supplicié; le voilà mort; tout est bien qui finit bien."

Quelques rares voisins qui connaissaient mieux le pauvre garçon s'apitoyèrent sur son sort, plaignant cet infortuné qui avait mené une existence de galérien, et qui finissait par une mort horrible! Pour tous, comme on le voit, il n'était pas douteux que la mère et le fils n'eussent péri dans l'incendie qui avait, en moins d'une demi-heure, dévoré la triste masure habitée par la veuve du supplicié.

Le docteur et Pierre arrivèrent quand déjà le quartier était retombé dans un morne silence. La rue de Lourcine était deserte. Le carrosse s'étant arrêtée à l'entrée de la rue, le médecin et son compagnon s'engagèrent à pied dans cette sombre voie boueuse, dont les maisons basses étaient, ainsi que nous l'avons dit précédemment, très espacées et séparées par des errains vages.

Ils marchèrent en silence. Le rémouleur n'osait dire les sombres pressentiments qui assaillaient son esprit. Le pauvre être ne se faisait guère illusion sur le sort qui attendait sa misérable mère. Quand il l'avait quittée, il se disait qu'il ne la trouverait peut-être pas vivante. Quand au docteur, très absorbé dans une préoccupation qui s'acharnait en lui depuis quelque temps, il ne venait au secours de la Frochard que poussé par le sentiment d'humanité qui commande de secourir même les misérables, même les criminels menacés de mort

Les deux hommes arrivèrent ainsi à quelques pas de l'endroit où devait se trouver la masure. Mais là, ils s'arrêtèrent. Les émanations provenant des décombres brûlés les saisirent à la gorge

Il y a eu un incendie près d'ici! dit M. Hébert.

Mais déjà Pierre avait tout compris. Et, étendant le bras dans la direction où naguère encore s'élevait la demeure de la Frochard:

Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-il, c'est chez nous! Regardez, monsieur, la fumée sort de la maison.

Ce qu'il appelait la maison n'était plus représenté que par un pan de mur aux trois quarts écroulé et que couronnait une épaisse fumée noire et nauséabonde.

C'est fini! c'est fini! sanglota le rémouleur. Elle a mis le feu et elle est morte là. Ah! mon Dieu! pourquoi suis-je parti?

Il se lamentait. Cloué sur place, tout son corps tremblait. Il n'osait plus avancer, de peur de découvrir le cadavre de sa mère au milieu des décombres.

Restez là! commanda le docteur.

Et Pierre, obéissant, s'affaissa sur le sol, le visage dans ses mains. M. Hébert regarda pendant quelques secondes avec pitié ce fils qui pleurait une mère infâme.

Attendez-moi là, dit-il d'une voix émue, je vais m'informer, il n'y a peut-être rien de désespéré.

Après avoir prononcé ces mots, il se dirigea vers les ruines fumants. Une écœurante odeur de chairs brûlées s'en dégageait. Le docteur ne s'arrêta pas devant les décombres; à cinquante pas de là, il vit une bicoque dont les fenêtres mal jointes laissaient filtrer de la lumière. Résolument il alla frapper à la porte.

Qui va là? grommela une voix partant de l'intérieur.

Ouvrez! répondit M. Hébert.

Et pour rassurer les habitants de la sordide masure, il ajouta:

Ouvrez! j'ai un renseignement à vous demander.

La porte s'entrebâilla. Une tête d'homme apparut. Le docteur s'informa aussitôt:

Il y a eu un incendie, ici près?

Oui, peu de chose! un chenil qui a flambé.

Et les personnes qui habitaient là?

Grillées, comme le reste!

Vous dites?

Que la Frochard ne doit plus être, pour le quart d'heure, qu'un monceau de charbon. Et son fils aussi!

Vous vous trompez, dit M. Hébert... le fils n'a pas...

Il a flambé avec sa gueuse de mère, puisque nous ne l'avons pas vu sortir de la bicoque.

Quoi! On n'a pas porté secours à ces malheureux?

Lui, je ne dis pas, c'était le meilleur de cette famille de canailles et de criminels...mais elle! une guenille de moins sur la terre!...

Le docteur Hébert allait peut-être pousser plus loin la conversation, mais la porte se referma aussitôt, tandis que l'homme lui criait:

Ce n'est pas l'heure de déranger les gens pour fripouilles de Frochard! allez vous informer auprès du diable, il n'y a que lui qui puisse dire ce qu'est devenu cette misérable mendiante!

Le médecin se retira, vivement préoccupé. De tout ce qu'il venait d'entendre, il n'avait retenu qu'une chose, c'est que dans le quartier on était persuadé que le rémouleur avait péri en même temps que sa mère, dans l'incendie de la masure.

C'est la destinée qui le veut! murmura-t-il, comme répondant à une pensée qui lui arrivait à l'improviste.

Et tout en s'en retourant pour retrouver Pierre, l'excellent homme ruminait toujours l'idée qu'il venait de concevoir et qui, maintenant, lui paraissait de plus en plus réalisable.

C'est cela, bien cela, mâchonnait-il entre ses lèvres et se parlant à lui-même; c'est tout trouvé, et me voilà dispensé de combinaison qui n'eussent pas été, peut-être, absolument pratiques.

Il était sur le pont d'arrivée à l'endroit où il avait commandé au rémouleur de l'attendre. Avant de pousser plus loin et de parcourir la distance de quelques pas qui le séparait encore de Pierre, voulut réfléchir à ce qu'il répondrait quand le malheureux garçon allait, nécessairements l'interroger sur les renseignements qu'il qu'il avait pu obtenir.

Le docteur Hébert était un bourru bienfaisant, on le sait; mais ici, il le reconnaissait, ce n'était pas le cas d'être bourru, même pour se donner une contenance. Il allait se trouver en présence d'une de ces infortunes qui ont besoin qu'on les soulage doucement, par de bonnes paroles. Quand il se trouva en face de Pierre, celui-ci était plongé dans le plus profond désespoir. Il sanglottait et des larmes abondantes inondaient son visage. Il n'avait pas entendu venir le médecin. Ce fut M. Hébert qui manifesta sa présence par ces mots:

Mon ami, partons...partons tout de suite; nous n'avons plus rien à faire ici!

Et comme le jeune homme s'était levé, tout tremblant, et demeurait surpris et bouleversé par cette entrée en matière, M. Hébert ajouta en baissant la voix:

Il ne reste plus rien! Tout est brûlé!

Tout? balbutia le rémouleur.

Et... et ma mère... qu'est-elle devenue? Où est-elle? Quelqu'un a-t-il eu pitié d'elle?

Sans répondre, le docteur Hébert saisit son interlocuteur par le bras et l'entraîna vers la voiture.

Montez, dit le médecin ouvrant la portière.

Non, répondit Pierre, je veux savoir au moins ce qu'elle est devenu.

Le docteur, sans lui répondre, le poussa vigoureusement sur la banquette et donna au cocher l'ordre de marcher. Et quand le carrosse eut roulé pendant quelque temps, il dit au rémouleur:

Pierre, vous ne retournerez jamais rue de Lourcine. Tout est fini!

Puis il ajouta:

Qu'y feriez-vous, maintenant que la bicoque n'est plus debout? Je vous trouverai une autre demeure où, pendant quelque temps, vous pourrez vous remettre des émotions douloureuses que vous avez subies depuis quelque mois.

Pierre eût voulu pouvoir remercier celui qui se déclarait ainsi son protecteur. M. Hebert ne lui en laissa pas le temps.

J'exige, continua-t-il, en donnant à sa voix un ton de fermeté, que vous reconnaissez, pour une obéissance absolue, ce que je vais faire pour vous!

Pierre joignit les mains:

Monsieur, dit-il, je serai bien mirérable, si je ne me montrais pas reconnaissant de votre bonté, de votre générosité! Dites ce que vous ordonnez que je fasse, je suis prêt à vous obéir.

C'est tout ce que voulait M. Hébert.

C'est bien, dit-il.

Et d'un ton grave, il ajouta:

Mon ami, votre mère n'est plus...

Ma mère!

Pierre avait poussé cette exclamation d'une voix désespérée. Un long tressaillement agita son corps. Puis il laissa tomber son visage dans ses mains. Pendant ce temps, M. Hébert ajoutait:

[A CONTINUER.]

LA CRISE EN FRANCE.

L'Administration Carnot Severement Critiquee.

Paris, 26 mai—Le *Gaulois* publie ce matin une interview de M. Barthélemi St Hilaire touchant la situation politique en France. Le vénérable sénateur a dit:

"L'indécision du président Carnot, réelle ou feinte, lui a attiré des reproches mérités. M. Carnot manque complètement des qualités necessaires pour gouverner un pays tel que la France. Un cabinet de concentration serait un grand malheur. Seul un gouvernement puissant s'engageant à maintenir l'ordre et à supporter les intérêts financiers du pays peut devenir maître de la situation."

Dans un article commentant cette interview et faisant une revue de la situation, le *Gaulois* dit: "Si ses tentatives pour une combinaison ministérielle ne sont pas fructueuses, Carnot enverra un message aux chambres déclarant qu'il ne sera pas candidat pour une réélection à la présidence."

ILS RETOURNENT A L'OUVRAGE

Knoxville, Tenn., 26 mai—Les 4000 mineurs du district Coal Creek, qui se sont mis en grève le 21 avril, ont tous repris l'ouvrage, hier.

Ces mineurs étaient dans la misère depuis le commencement de la grève, et tout ce qu'ils pouvaient faire c'était de retourner à l'ouvrage pour ne pas mourir de faim.

FRAPPE PAR UN TRAIN.

Portsmouth, N. H., 26 mai—Henry A. Allen, de South Vassalboro, Me., s'en allait sur la voie du Boston & Maine, entre West Kennebunk et Wells ce matin, lorsqu'il fut frappé par un train-express. Il reçut des blessures qui causeront probablement sa mort.

LA SANTE DE GLADSTONE

Londres, 26 mai—M. Gladstone se rétablit rapidement des suites de l'opération qu'il a subi à un œil. Il a passé une bonne nuit et il est en bonne humeur.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Uu cadeau dans chaque paquet.

DANS UNE EGLISE.

DEUX FACTIONS EN VIENNENT AUX MAINS.

Le Pere Maszoks Voulait dire la Messe a tout Prix.

Hazelton, Pa., 27 mai—Depuis un an la paroisse polonaise de St Casimir était divisée en deux factions adverses et aujourd'hui la chicane se termina par une bataille en règle pendant laquelle six hommes ont été grièvement blessés, dont deux mortellement. Ces hommes sont Victor Tipnoky, tiré à la tête; Peter Yosmoski, tiré dans le ventre; James Travinsky, une balle dans la jambe gauche; Joseph Dutch, blessé à la hanche; le chef de police Gallagher, entailles profondes à la tête; le policeman Jones, frappé avec une pierre.

Un grand nombre d'autres paroissiens ont été blessés à coups de bâton.

Le curé de la paroisse, le R. P. Maszoks, est un Lithuanien et la paroisse est presque également divisée en Lithuaniens et en Polonais.

Les Polonais désiraient un autre curé et les Lithuaniens voulaient garder le R. P. Maszoks: de là la chicane. Depuis plusieurs mois la paroisse était divisée en deux camps rivaux et l'on s'attendait à du trouble d'un jour à l'autre.

Aujourd'hui la rumeur circulait que les Polonais avaient l'intention d'attaquer le curé s'il tentait de dire la messe, et il se fit accompagner à l'église par le policeman Jones. Rendu à la porte de la sacristie, un certain nombre de Polonais se jetèrent sur lui et l'envoyèrent rouler à quelques pieds plus loin.

Le curé se releva aussitôt et s'élança vers la grande porte de l'église, mais les Polonais le repoussèrent encore une fois.

Une autre tentative pour pénétrer dans le lieu saint a été faite et le policeman Jones a été frappé avec une pierre.

Le chef de police Gallagher, qui avait envoyé plusieurs agents de police sur les lieux pour maintenir l'ordre, arriva peu après sur le théâtre de la bagarre, et au lieu par sa présence de faire cesser la lutte, il causa une recrudescence de troubie.

Le curé fut escorté à son presbytère, et la mêlée devint générale dans l'intérieur comme à l'extérieur de l'église.

Pendant une demi-heure on joua du bâton et du pistolet avec un effet terrible.

Quand l'ordre fut finalement rétabli, la place ressemblait à un champ de bataille. La plupart des belligérants s'enfuirent, mais 4 Polonais, les instigateurs de la querelle, ont été arrêtés et ils comparaîtront demain devant les tribunaux.

LE MONDE OUVRIER.

Un Train de Charbon Deraille a Trois Milles d'Ici.

La Salle, Ill., 26 mai—Un train de charbon a déraillé à 11 heures, hier soir, au sud d'Oglesby, sur le chemin de fer Illinois Central, à trois milles d'ici. Une bande de mineurs en grève avaient jeté des rails sur la voie, afin de causer le déraillement.

Plusieurs grévistes tirèrent sur les employés du train, mais des détectives furent demandés à La Salle pour protéger les employés en train de déblayer la voie.

Heureusement que le train n'allait pas vite lors de l'accident, car les employés auraient pu se faire tuer. Pas un seul n'a reçu de blessures graves.

On croit que les grévistes ont encombré la voie pour faire dérailler ce train parce qu'il contenait du charbon retiré des mines par des mineurs ne faisant pas partie de leur association.

LE REMORDS D'UN FAUSSAIRE

Ou, le Desespoir d'une Femme, par M. Ducampfrane.

Ce titre exprime suffisamment toute la sensation de ce roman qui forme la 5ème livraison de "La Bonne Litterature Française" pour nous dispenser d'en faire l'éloge. Cependant, après avoir lu un ouvrage aussi entraînant, il est difficile de ne pas dire l'émotion que nous avons éprouvee en parcourant des pages aussi émouvantes.

Nous avous suivi avec la plus grande attention toutes les scènes qui s'y deroulent, et nous avons été profondément touchés par la douleur qu'éprouve une jeune femme très chrétienne digne du bonheur auquel une femme tendre et affectueuse a le droit d'aspirer. Décue dans ses espérances légitimes, elle devient très malheureuse, et elle rougit de la position que lui a faite son mari infâme et faussaire, mais qu'elle avait tant aimé parce qu'elle le croyait honnête et digne de toutes ses tendresses, qu'elle n'avait cessé jusque là de lui témoigner.

Le désespoir s'empare de la malheureuse et elle devient folle de douleur. Son mari, à ses genoux, lui demande de lui pardonner, mais elle est sans pitié pour ce misérable auteur de son désespoir et de sa douleur.

Plus tard, à la demande de la mère de son mari, elle se rend auprès de ce dernier pour recevoir son dernier soupir et lui pardonner. Ici il se passe des scènes de tendresse et d'affection que notre plume est incapable de décrire. Il faut lire cet ouvrage pour comprendre la grandeur de l'affection conjugale lorsqu'elle a déjà existé dans deux cœurs où l'amour vrai était sincère.

Ce volume est en vente, au complet, pour la modique somme de 10 cents, Leprohon & Leprohon, éditeurs de la "Nouvelle Société de Publications Françaises," 25 rue St Gabriel, Montréal, Can.

LES HONNEURS ROYAUX.

Une dépêche anglaise nous informe que la Reine a fait sa royale distribution de *sirage* à ses nobles sujets.

Le sénateur Frank Smith et le juge Casault, de Québec, sont *sirés* ainsi que M. Renwick qui représentait les Nouvelles-Galles du Sud et M. Grinlon qui représentait Ceylan à l'Exposition de Chicago.

On annonce aussi que M. Samuel Montague (rien de celui d'Haldimand) député pour la division de Whitchapel des Tower Hamlets est *siré*.

Sir Samuel Montague est un banquier juif de la maison Samuel Montague & Co., de Old Broad Street.

Les distinctions suivantes ont été accordées:

M. Francis Seymour, peintre et graveur; John Hutton, Président du Conseil de Comté et Thomas W. Reed, homme de lettres, ont été sirés.

M. W. C. Van Horne, président de la Compagnie du Pacifique, est nommé Commandeur de l'ordre de l'ordre de St Michel et St Georges.

M. de Boucherville est nommé Compagnon de St Michel et S Georges.

Les généraux Stewart et Lord Wolseley sont créés maréchaux de camp.

C'est un honneur exceptionnel qui n'a été conféré qu'à cinq personnes jusqu'à présent: le prince de Galles et le duc d'Edimbourg.

La Patrie.

On Parlait de le Lyncher.

Haverhill, 27 mai.—Tard, cette après-midi, la police a opéré l'arrestation de Robert Johnson, un jeune nègre de cette ville, sous l'accusation d'avoir violé une jeune fille.

Johnson dit, pour se disculper, qu'il était ivre quand il a commis son crime.

Les personnes habitant la partie de la ville où l'attentat a été commis étaient terriblement excités à ce sujet, et le prisonnier a failli être lynché.

Il comparaîtra demain en Cour de Police.

Suicide a Lawrence.

Lawrence, 26 mai — Martin O'Hara, âgé de 95 ans, s'est coupé la gorge avec un rasoir, ce matin, dans sa demeure. On croit que le malheureux a perdu la raison parce qu'il était incapable depuis longtemps de trouver de l'ouvrage.

KEMO, Le grand destructeur de Punaises, détruit Punaises et insectes dans un instant. A vendre par les épiciers et droguistes.

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensiles de Cuisine

en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

☞ Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

Reynold's Bay State,

TEINTURERIES

De toutes sortes,

27 RUE PRESCOTT.

PATENTS

CAVEATS, TRADE MARKS, COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications str

City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 7 JUIN. 1894. Soyons Distingues. No. 37

ndicateur de Chemin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.
DIVISION OUEST.
Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Centre, Lowell.
Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 20, 10 50 a m; 12 15, 12 45, 3 25, 4 10, 5 10, 6 55, 9 25, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 20, 10 50, a m; 12 15, 1 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 20, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35, et 7 30, p m.
Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 40, 3 25, 6 15, p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 3 25, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Sanford et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.
Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 25 Sept. 1893, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45,¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 50,¶ 9 25, *9 50, 11, a m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches,¶7 45, 8 45, *9 15, a m.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 15, *7 27, *7 48, *8 57, 9 28, *9 35, *9 56, 11 03, *11 44, a m; *12 17 1 35, 2 13, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 36, *5 43, *6 28, 7 52, p m; Dimanches, *7 17, *7 27 ¶7 48, 8 48, *9 18, a m; ¶4 25, 6 03, p m.
Pour Woburn—6 30, ¶7 01, 7 45, 11, a m; 1 35, ¶4 33, ¶5 33, p m; Dimanches,8 45,a m; ¶4 25,6 ¶03,p m.
¶ Express, § seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.
Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m, 1 25, 5 50, p m. Via South Lawrence, 6 30, a m.
Les heures données plus bas sont du Northen Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m, 12 57, 1 47, 3 43 (5 04 Nashua seulement) 5 42, 6 22, 8 13, 8 43 p m; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, †8 13 p m.
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a. m.; †8 13 p. m.
Pour Montréal et Québec, *via* Montreal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.
Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.
† Tous les jours pour Montréal.
J. W. SANBORN, gérant général.
D J FLANDERS, Agt gen. des Passagers et Billets.
H. G. TAFT, Agt-Gén., Div. Ouest
C. E. FAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
La Cote du Pacifique,
La nouvelle ligne de voie ferree passant par le Pont de Poughkeepsie
—ET—
Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.
Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.
Details plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets
W F. BERRY Gerant du Trafic général.
D J FLANDERS, Agt-gén al des

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur,
14 RUE MIDDLE.
Son assortiment de Draps, Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du dernier goût et de patrons les plusnouveaux.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
258 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grand Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES d'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!!
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

Francis W. Qua
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite at vous serez satisfaits.

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.
CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has the largest circulation of any scientific work in the world. $3 a year. Specimen copies sent free.
Building Edition, monthly, $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address,
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY

THE ANIMAL EXTRACTS
Prepared according to the formula of
DR. WM. A. HAMMOND,
In his laboratory at Washington, D. C.
CEREBRINE, from the brain, for diseases of the brain and nervous system.
MEDULLINE, from the spinal cord, for diseases of the spine. (Locomotor Ataxia, etc.)
CARDINE, from the heart, for diseases of the heart.
TESTINE, from the testes, for diseases of the testes. (Atrophy of the organs, Impotency, etc.)
OVARINE, from the ovaries, for diseases of the ovaries.
MUSCULINE, thyrodine, etc.
Dose, Five Drops. Price (2 drachms), $2.50.
The physiological effects produced by a single dose of Cerebrine are acceleration of the pulse with feeling of fullness and distention in the head, exhilaration of spirits, increased urinary excretion, augmentation of the expulsive force of the bladder and peristaltic action of the intestines, increase in muscular strength and endurance, increased power of vision in elderly people, and increased appetite and digestive power.
Where local druggists are not supplied with the Hammond Animal Extracts they will be mailed, together with all existing literature on the subject, on receipt of price, by
THE COLUMBIA CHEMICAL CO.,
Washington, D. C.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 17 Mai 1894.

M. l'Administrateur,

Les italiens sont tellement fiers d'avoir, en la personne de Christophe Colomb, découvert l'Amérique, qu'ils se pensent nés pour découvrir toute terre et inventer toutes choses.

C'est ainsi qu'hier un bon sujet du roi Humbert me montrait une pièce de quatre cents (4 sous) en nickel et sortie tout dernièrement de l'hôtel des monnaies.—"Hein! "me crie-t-il, il faut des italiens, "des fils d'artistes, de lettrés, de "savants pour inventer une monnaie qui sans être volumineuse "ni microscopique, apporte une "grande commodité dans les petites "affaires commerciales. Oui, les "italiens seuls ont ce talent, ce "génie!" Je ne sais trop où l'enthousiasme du bonhomme, parti ainsi à l'épouvante, serait allé se briser, si, moi, blessé dans mon amour-propre d'américain, je ne m'étais empressé de mettre la main dans un des coins de ma poche de veste, où dorment depuis longtemps dans une tranquille compagnie, un trois cents et un cinq cents de nichel. Je montre alors mes deux pièces à l'italien ahuri. Les yeux du pauvre homme s'élargissent alors comme des piastres, sans toutefois en avoir, pour moi, la valeur. Est-ce bien possible, pense-t-il en son âme, que les italiens ne soient que des imitateurs, des plagiaires. Cette idée l'attriste. Mais soudain une idée surgit de son cerveau. Et mon homme de s'écrier sur un ton vainqueur:—Oui, des trois sous, des cinq sous en nickel, vous avez cela; mais le 4 sous, oui le 4 sous, c'est nous qui l'avons inventé, nous seuls!....

Pourriez-vous dire à quel degré thermométrique le glorieux enthousiasme de ce bon italien se serait élevé si lui ou l'un des siens eut été l'inventeur fortuné de la ficelle à couper le beurre?...

Le Consistoire a lieu en ce moment. Il y a un très grand nombre d'évêques, archevêques et cardinaux à nommer. Le public profane ne peut encore rien savoir de certain.

Le premier ministre François Crispi n'a vraiment pas de chance dans sa vie publique, et il faut avouer sans être astrologue que son étoile pâlit ou sa lune vieillit. L'autre jour à l'inauguration de l'exposition de Milan, l'infortuné grand-homme a été l'objet d'une sifflade de première classe, et dans sa rage rendant le préfet et le chef de police de Milan responsables du charivari de la plèbe, il les a tout simplement destitués. Cela n'empêche pas que si le susdit Crispi retournait aujourd'hui à Milan, les sifflets seraient certainement plus nombreux et plus robustes, car d'abord le mécontentement loin de diminuer, augmente d'heure en heure dans la classe ouvrière, et ensuite la méthode de destituer les fonctionnaires les plus en vue pour se venger de l'insolence de la plébaille, n'est pour cette dernière qu'un encouragement, une satisfaction donnée à son envie, à sa jalousie contre tout ce qui est au-dessus d'elle. François Crispi a montré là qu'il n'est pas un homme d'état sagace, mais qu'au contraire sa mauvaise humeur peut l'aveugler et lui faire jouer le jeu de la canaille.

Mais la mésaventure du premier ministre à Milan n'a pas été sans conséquence. La Bible dit que l'abîme appelle l'abîme; un vieux proverbe romain assure qu'un malheur n'arrive jamais seul. Toutes paroles d'or qui ont été vérifiées cette semaine.

Le premier ministre prenait son café noir au Salon Colonna, en face du palais des députés. Au Salon Colonna, Crispi à sa table, sa chaise, son coin spécial. Le malheur est, au printemps, que ce coin spécial se trouve sous une corniche peuplée de nids d'hirondelles. Or, l'autre matin pendant que le grand homme sucrait sa demi tasse, il lui est arrivé, non pas à lui, mais à la demi tasse, le même accident qui arriva jadis au vieux Tobie, endormi sous une toiture. C'est-à-dire qu'une hirondelle, jeune ou âgée, sans se soucier du respect dû au café d'un premier ministre a laissé échapper une..... larme dans le café du sus-dit. Voyez de chez vous l'indignation de François Crispi, l'ahurrissement des garçons de café, les rires étouffés ou retentissants des autres consommateurs. Les députés hostiles à Crispi se sont emparés de l'épisode héroi-comique, et faisant allusion à l'intransigeance avec laquelle le premier ministre veut traiter le Vatican, ils s'en vont dans les couloirs de la Chambre, répétant: "Ah! mon "bonhomme François, dans tes "démêlés avec le Pape tu ne "veux pas mettre de l'eau dans "ton vin, et le ciel irrité y ver-"se.... des larmes!..."

La grêle a dévasté deux fois la province romaine. La récolte des fruits et de raisins sera faible. Le foin est en grande quantité, la qualité dépendra du beau ou du mauvais temps. Les tempêtes sont quotidiennes. Il fait beau, très beau, jusqu'à 2 ou 3 heures p m., puis alors survient une tempête épouvantable, pluie torrentielle, vent impétueux, souvent accompagnés de grêle. Les paysans sont dans la stupeur, car la saison se présente sous des auspices aussi tristes que l'an dernier.

Hier, à l'exposition de Milan, le congressman Terri au cours de son discours s'est écrié: "L'idée "de Darwin sur le transformis-"me est athée, athées sont aussi "les socialistes, car on ne peut "être socialiste conséquent si l'on "n'abat tout d'abord le premier "tyran créé par les prêtres: "Dieu!" A cet affreux blasphème, des voix abominables, dans l'assemblée, ont fait écho en criant: "A bas Dieu! Plus de "Dieu!..." Et notez bien que nous sommes dans la catholique Italie!...

M. Léon Hamel, l'illustre patron des ouvriers catholiques en France, a été reçu hier par Léon XIII. Contre ses habitudes le Pape a emmené M. L. Hamel dans ses jardins pour lui montrer un petit palais d'été qu'il fait construire près d'une voilière où sont rassemblés tous les oiseaux connus. Le palais est formé de quatre chambres; il est octogone et d'un seul étage. Le plancher et les murs sont en marbre. Les vitraux collorïés représentent les principaux épisodes de la vie de St Léon le Grand. Durant sa promenade avec M. L. Hamel, le Souverain Pontife lui a dit: "Comment faites-vous donc pour "être aimé comme un père et "obéi comme un roi?"—Très-Saint Père, répond le Français, "j'ai 4800 ouvriers et ouvrières "dans mes usines, j'ai conquis "les hommes par le sentiment "de l'honneur, les femmes par "le moyen de la douceur, les "enfants avec l'émulation ou les "les bonbons, les imbéciles par "la vanité, et les brutes par la "rigeur."

Bien à vous,

WM. BREEN.

UNE LECON.

M. Flower, le gouverneur de l'Etat de New York, a apposé son véto au projet de loi qui avait pour objet d'interdire le déploiement sur les édifices publics des drapeaux étrangers.

En agissant de la sorte, le gouverneur de New York s'est montré digne d'occuper le haut poste de premier magistrat du plus populeux Etat de l'Union. Quelles que soient ses convictions politiques, quelles que soient ses croyances religieuses, le gouverneur Flower mérite d'être loué pour cet acte sensé. Le peuple américain ne doit pas avoir l'esprit d'une telle étroitesse qu'il s'offusque à la vue des drapeaux étrangers qu'on pourrait déployer sur ce sol, le boulevard de la liberté. Au contraire, il doit être heureux du fait qu'on aime et admire ce pays au point de le croire la patrie de toutes les nationalités.

Le gouverneur Flower a fait un bout de leçon aux législateurs qui ont accouché d'un projet de loi aussi anti-américain. Voici les remarques qu'il a faites à propos de son véto:

"Il est d'un patriotisme douteux de chercher à mettre en vigueur des projets de loi comme celui-là. Si cette mesure était approuvée, il serait désormais illegal d'arborer le drapeau ou l'emblême d'un pays étranger quelconque sur tout édifice de l'Etat, du comte ou de la ville, sauf dans le cas d'un étranger devenant l'hôte des Etats-Unis, de l'Etat ou d'une ville quelconque, et alors seulement en vertu d'une proclamation du gouverneur ou du maire de la dite ville.

"L'Amérique est grande, large et libre dans sa tolérance politique aussi bien que dans son territoire, et une loi comme celle qui est proposée semble petite, étroite et exclusive. Notre population est formée d'hommes de toutes les nationalités. Le sang de toutes les nations étrangères se mêle ici avec celui de la race anglo-saxonne. C'est le mélange des races qui rend bon notre sang américain et qui fait notre nation forte et robuste.

"Est-ce que l'Américain de sang étranger ou de descendance étrangère est moins Américain parce qu'il voit le drapeau de son pays d'origine flotter sur nos édifices publics au-dessous du pavillon étoilé? Il me semble au contraire que, tout en lui rappellant les souvenirs de son pays natal, un pareil spectacle lui rappellerait aussi les raisons qui l'ont poussé à quitter ce pays et augmenterait encore son attachement à la République qui lui a donné l'égalite des droits et des chances de réussir. Si le patriotisme américain est d'une trempe si faible que le fait d'arborer des drapeaux étrangers peut le faire disparaître, ce n'est pas une loi comme celle-là qui le sauvera d'une ruine prompte et complète.

"J'aime mieux croire que l'amour de notre pays est d'un caractère plus profond et plus solide, un amour qui est généreux et tolérant, mais d'une loyauté indiscutable dans les moments de véritable danger. Le vrai patriotisme est celui qui est assez large pour ignorer toutes les questions de races et de croyances et ne s'occuper que du bien du pays en général. Ce projet de loi n'est inspiré que par l'intolérance, par les préjugés de religion ou de races, par le faux patriotisme d'esprits étroits.

"Il est anti-américain et en opposition avec les traditions libérales et les idées progressives du peuple américain. Il est basé sur une sentimentalité malsaine et il ne devrait pas trouver d'appui parmi les Américains à l'esprit large et au corps sain. N'imposons pas de restrictions aux exhibitions de drapeaux; arborons, les jours de fêtes, les drapeaux de toutes les nations, mais audessus de tous les autres, faisons flotter triomphalement le pavillon étoilé; ce sera la meilleure manière, par ces drapeaux et ces emblêmes déployés, de symboliser le caractère varié mais homogène de notre population."

Nous applaudissons des deux mains à ces nobles paroles.

Le Ministere Francais.

Paris, 1er juin. — La formation d'un nouveau ministère est annoncee définitivement.

La liste des nouveaux ministres est composee comme suit:

M. Dupuy, président du conseil et ministre de l'intérieur et des cultes.

M. Paincare, ministre des finances.

M. Guérin, ministre de la justice.

M. Félix Faure, ministre de la marine.

M. Delcasse, ministre des colonies.

M. Georges Leygues, ministre de l'instruction publique.

M. Viger, ministre de l'agriculture.

M. Laurties, ministre du commerce.

M. Barthou, ministre des travaux publics.

Général Mercier, ministre de la guerre.

M. Hamotaux, ministre des affaires étrangères.

Dans le nonveau cabinet il n'y a que le général Mercier et M. Viger qui aient fait partie du cabinet Périer.

Le portefeuille des finances a été offert à M. Burdeau qui tenait ce poste dans le dernier cabinet, mais il a refusé.

Le ministère des affaires étrangères a été d'abord offert à M. Gambon, ambassadeur à Constantinople, qui l'a refusé, puis à M. Hamotaux, le titulaire actuel,

M. Dupuy suivra la même ligne de conduite de son prédécesseur à l'exception de la taxe sur la rente française, qui sera imposée sur le budget.

Réponse a un Censeur.

L'*Indépendant* de Fall River consacre trois colonnes de son espace le plus précieux pour nous démontrer que sa manière de faire du journalisme et la nôtre étant differentes, nous avons tort. Notre confrère a très bonne opinion de lui, c'est tout naturel. Mais lui qui se donne la mission d'informer ses confrères sur ce qu'ils doivent publier ou ne pas publier, on avouera qu'écrire trois colonnes sur une affaire à laquelle il n'attache pas une grande importance, c'est comme on dit forcer la note. Mais cela lui a donné l'occasion de se louer et d'inviter les gens à le prendre pour exemple. Un peu d'encens sous le nez, c'est très agréable. Ecoutons-le:

"Afin de rassurer notre confrère sur notre compte, nous lui dirons que nos lecteurs ne se plaignent pas que notre journal manque de nouvelles, ce qui serait peut-être arrivé si nous nous étions cru obligé de reproduire les comptes rendus aussi longs qu'insipides du procès Odell.

"Sans ce rapport, nous connaissons une foule de partisans du genre américain *qui y gagneraient à nous imiter*. Cependant, nous négligeons notre rédaction le moins possible et *notre journal est assez populaire* pour que nous n'éprouvions pas le besoin de nous vanter de notre circulation.

"Les gens s'aperçoivent que l'*Indépendant* est reçu et nous n'avons pas besoin de les en informer.

"De notre côté, nous nous apercevons que non seulement les gens reçoivent le journal, mais qu'ils le payent, ce qui a bien son avantage."

Notre confrère prétend que son journal *est assez populaire*, mais cela n'empêche pas qu'il sente le besoin de le dire sans qu'il y paraisse trop. Il n'y a rien comme la réclame. Ca c'est le genre américain, confrère.

Le Pharisien dont parle l'Evangile avait ainsi une haute idée de sa personne.

—Mais pourquoi l'*Indépendant* vous fait-il la leçon! demandent nos lecteurs.

*

Tout simplement parce que nous avons, à cause du manque d'espace, publié un de ces jours le compte rendu d'un procès à sensation dans une colonne réservée jusque-là à nos articles de rédaction et cela sans la permission de notre censeur de Fall River.

Vous en nous croyez pas? C'est pourtant la pure vérité.

Vous riez. Ah! ne riez pas. C'est sérieux. Notre confrère de Fall River n'a pas écrit moins de trois colonnes sur le sujet et Dieu sait ce que l'avenir nous reserve.

Voici ce que dit encore l'*Indépendant*:

"Nous n'admettons pas que vous n'auriez pas pu remplacer avantageusement le procès en question, soit par des nouvelles plus intéressantes, soit par des articles de rédaction, sans être "réduit *de* découper" dans d'autres des bribes de témoignages de procès scandaleux."

C'est malheureux que le rédacteur de l'*Indépendant* demeure si loin de nous, car nous pourrions le consulter sur le choix de nos nouvelles. Il nous dirait s'il considère tel fait divers intéressant pour nos lecteurs, si tel autre doit avoir oui ou non la priorité sur cette nouvelle, etc. Quant aux procès à sensation, n'en faudra point, car suivant lui c'est prendre ses lecteurs pour des gens sans intelligence que d'en publier.

Les grands journaux américains comme le *Boston Globe*, qui ont des tirages énormes, prenaient sans doute leurs lecteurs pour des buses quand ils consacraient non seulement des colonnes, mais des pages entières avec illustrations obtenues à grands frais aux détails du procès Pollard-Breckinridge, à Washington. Les éditeurs de ces grands journaux devraient bien imiter l'*Indépendant*.

N'est-ce pas un peu roire ses lecteurs incapables de juger des événements par eux-mêmes que d'avoir toujours une opinion toute faite à leur présenter?

Nous pourrions en dire beaucoup plus, mais nous ne pouvons comme notre confrère consacrer trois colonnes à un sujet auquel on "n'attache pas une grande importance."

PAGE D'HISTOIRE.

Le grand historien du Canada, Garneau, que notre jeunesse canadienne ne lit pas assez, termine par les lignes suivantes le chef-d'œuvre de sa vie. Ces paroles écrites vers 1850 méritent d'être méditées par tous ceux chez qui vibre la corde patriotique et qui veulent faire grande et belle la patrie canadienne.

—Nous avons, écrivit-il, donné l'histoire de quelques émigrants français qui ont fixé les destinées de leur postérité à l'extrémité septentrionale de l'Amérique du nord. Détachés comme quelques feuilles d'un arbre, ces émigrants ont été jetés dans un monde nouveau pour être battus de mille tempêtes excitées par l'avidité du négoce et la barbarie, par la décadence d'une ancienne monarchie et la conquête étrangère. A peine quelques mille âmes lorsque ce dernier désastre est arrivé, ils ne doivent pas en vouloir trop à leur ancienne mère-patrie, car la perte de l'héroïque colonie du Canada fut une des causes de la révolution, et l'univers sait que'le vengeance cette nation polie et fière a exercée sur tous ceux qui avoient eu la main de près ou de loin au timon de l'Etat qui nous abandonnait au moment du danger.

Malgré toutes les tourmentes passées déjà sur le Canada, quelques centaines de colons français, car nous craindrions d'exagérer en disant quelques milliers, avaient atteint le chiffre, fait peu important en Europe, de 60,000 âmes environ, au jour de la conquête. Aujourd'hui, après un siecle, ce chiffre s'élève à près d'un million, et cette population s'est accrue d'elle-même, sans secours étranger, dans sa propre foi religieuse, dans sa nationalité. Pendant 150 ans, elle a lutté contre les colonies anglaises, trente à quarante fois plus nombreuses qu'elle, et son histoire nous a dit comment elle s'acquittait de son devoir sur le champ de bataille.

Quoique peu riches et peu favorisés de leurs métropoles, les Canadiens ont montré qu'ils conservent quelque chose de l'illustre nation dont ils tirent leur origine. Depuis la conquête, sans se laisser distraire par les déclamations des philosophes ou des rhéteurs sur les droits de l'homme et les autres thèses qui amusent le peuple des grandes villes, ils ont fondé leur politique sur leur propre conservation, la seule base d'une politique recevable par un peuple. Ils n'étaient pas assez nombreux pour pretendre ouvrir une voie nouvelle aux sociétés, ou se mettre à la tête d'un monument quelconque à travers le monde. Ils se sont resserrés en eux-mêmes, ils ont rallié tous leurs enfants autour d'eux, et ont toujours craint de perdre un usage, une pensée, un préjugé de leurs pères, malgré les sarcasmes de leurs voisins.

Le résultat c'est que, jusqu'à ce jour, ils ont conservé leur religion, leur langue et un pied à terre à l'Angleterre dans l'Amérique du nord. Ce résultat, quoique funeste en apparence aux Etats-Unis, n'a pas eu les mauvaises suites qu'on devait en appréhender. Le drapeau royal anglais qui flotte sur la citadelle de Québec, a obligé la république américaine d'être grave, de se conduire avec prudence et de ne s'élever que par degrés. La conséquence, disons nous, c'est que la république des Etats-Unis est devenue grande et puissante.

Aujourd'hui les Canadiens forment un peuple de cultivateurs dans un climat rude et sévère. Ils n'ont pas, en cette qualité, les manières élégantes et fastueuses des populations méridionales; mais ils ont de la gravité, du caractère et de la persévérance. Ils l'ont fait voir depuis qu'ils sont en Amérique, et nous sommes convaincu que ceux qui liront leur histoire de bonne foi avoueront qu'ils se sont montrés dignes des deux grandes nations aux destinées desquelles leur sort s'est trouvé ou se trouve encore lié.

Au reste ils n'auraient pu être autrement sans démentir leur origine. Normands, Bretons, Tourangeaux, Poitevins, ils descendent de cette noble race qui marchait à la suite de Guillaume-le-Conquérant, et dont l'esprit, enraciné ensuite en Angleterre, a fait de cette petite île une des premières nations du monde; ils viennent de cette France qui se maintient à la tête de la civilisation européenne depuis la chute de l'empire romain, et qui, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, se fait toujours respecter; de cette France qui, sous ses Charlemagne comme sous ses Napoléon, ose appeler toutes les nations coalisées dans des combats de géants; ils viennent surtout de cette Vendée normande, bretonne, angevine, dont le monde à jamais respectera le dévouement sans bornes pour les objets de ses sympathies royales et religieuses, et dont le courage admirable couvrira éternellement de gloire le drapeau qu'elle avait levé au milieu de la révolution française.

Les lettres ont fait de grands progrès en Canada.

Les écoles se sont répandues de toutes parts, sous la direction habile de M. Meilleur et de M Chauveau. Les collèges et les universités fleurissent entre les mains du clergé. Les professions savantes comptent des hommes distingués. Les beaux-arts sont cultivés avec succès. M. Plamondon, élève de M. Paulino-Guérin, peintre de Charles X, et M Hamel qui a étudié sous M. Plamondon et ensuite dans les écoles d'Italie, ont introduit en Canada le bon goût pour la peinture.

Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes, qu'ils soient sages et persévérants, qu'ils ne se laissent pas séduire par le brillant des nouveautés sociales ou politiques! Ils ne sont pas assez forts pour se donner carriere sur ce point. C'est aux grands peuples à faire l'épreuve des nouvelles théories. Ils peuvent dans leurs orbites assez spacieuses se donner des libertés. Pour nous une partie de notre force vient de nos traditions; ne nous en éloignons pas, ne les changeons que graduellement.

Nous trouverons dans l'histoire de notre métropole, dans l'histoire de l'Angleterre elle même, de bons exemple, à suivre. Si l'Angleterre est grande aujourd'hui, elle a eu de terribles tempêtes à essuyer, la conquête étrangère à maîtriser, les guerres religieuses à appaiser et bien d'autres traverses. Sans vouloir prétendre à une pareille destinée, notre sagesse et notre ferme union adouciront beaucoup nos difficultés, et en excitant leur intérêt rendront notre cause plus sainte aux yeux des nations.

COMMENT FUT FONDEE LA VILLE DE SAN-FRANCISCO.

Si jamais l'histoire d'une ville a été du roman, c'est bien le cas de San-Francisco: toutes les aventures horribles se sont passées là, et c'est invoquer la fièvre de l'or, le déchaînement des passions, le plus étonnant mouvement d'émigration qui ait jamais eu lieu, les drames de toute sorte, souvent terribles.

Avant qu'une société régulière soit arrivée à se constituer, combien de péripéties! Qui croirait, aujourd'hui, en débarquant dans cette belle et grande ville, où se trouvent réunis tous les raffinements de la civilisation, que, il y a si peu de temps encore, elle n'était guère qu'un vaste camp, où le plus fort faisait la loi!

Les journaux anglais et américains ont raconté son histoire dont voici le résumé:

Ce fut en 1838 qu'un aventurier suisse, nommé Sutter, avec six compagnons seulement, après avoir hardiment traversé le continent américain et triomphé des embûches de peuplades d'indiens hostiles, vint s'arrêter au bord de la baie de San-Francisco, alors déserte: en souvenir de sa patrie, il baptisa cette région du nom de "Nouvelle-Helvétie."

Sutter construisit un fort avec l'aide de nouveaux compagnons qui lui étaient arrivés; il organisa d'abord un trafic de fourrures; puis l'association qu'il dirigeait se trouva bientôt posséder de nombreuses têtes de bétail.

Le Mexique avait bien une autorité nomale sur cette contrée, mais elle était illusoire; ce fut pour attester ce semblant d'autorité que, ne pouvant faire autrement, le gouvernement donna à Sutter le grade de capitaine.

Mais la guerre éclata, dix ans après, entre le Mexique et les Etats-Unis, et Sutter, qui avait été rejoint par un officier américain, le colonel Fremont, arbora le drapeau de la Confédération américaine.

Une fièvre de l'or commença peu après.

Un charpentier, nommé Marshall, avait trouvé les premières pépites. San-Francisco, qui commençait à se peupler, émigra tout entier vers les placers. Il ne resta que trois cents habitants.

Les mineurs revinrent peu à peu chargés d'or. Ils le dépensaient avec une folle insouciance. Telle était alors la passion de la recherche de l'or qu'un amiral, qui avait reçu l'ordre de se rendre avec son escadre, à San Francisco, déclarait qu'il n'osait pas toucher la terre. "Tout détachement que je débarquerais deserterait aussitôt!" disait-il.

San-Francisco voyait dans sa rade des navires de toutes les nations, qui amenaient des légions d'émigrants. Toutes les langues se mêlaient là, et tous ceux qui arrivaient n'avaient pas un passé bien net. L'émigration chinoise commençait aussi, se faisant humble, se cantonnant dans les petits métiers.

Quand les mineurs étaient las de travailler, ils jouaient ou se livraient à d'incroyables orgies. Au reste, nulle organisation municipale encore. La ville était en proie à une terrible anarchie. Quand un homme déterminé voulait prendre possession d'un terrain, il faisait marché avec un chef d'aventuriers, qui, pendant un délai convenu, se chargeait de lui assurer la propriété de ce terrain, en éloignant à coups de fusils ceux qui auraient voulu le disputer.

Peu à peu, cependant, le besoin d'un peu d'ordre et de légalité se faisait sentir: le gouvernement américain intervint, fit vendre les terrains, mais de quelle façon primitive!

On raconte à ce sujet une histoire des plus piquantes.

Tandis qu'on procédait tant bien que mal à ces ventes, un mineur, nommé Tom Maguire, la ceinture bien garnie d'or, était venu en curieux y assister.

Il était à peu près ivre, s'endormait, et sa tête, appuyée sur ses mains, retombait sans cesse.

Le vendeur, pour se débarrasser plus vite des lots mis aux enchères, fit mine de prendre les hochements de tête de l'ivrogne pour des signes d'acquiescement. Et, à la fin de la séance, il le déclara propriétaire de six lots. Tom Maguire fut mis en demeure de payer, et il se laissa, en riant, prendre tout ce qu'il possédait.

Dix ans plus tard, après nombre d'aventures, il se trouvait à l'hôpital, ayant oublié l'acquisition qu'il avait faite un peu par force, lorsqu'on vint lui offrir 10,000 dollars de chacun de ses lots: on juge de son empressement à accepter le salut qui lui était offert si inopinément!

En 1850, les prix des denrées montrent bien ce qu'était la ville. Un œuf se vendait 1 dollar, les pommes de terre 25 sous la pièce. Un diner médiocre coûtait huit dollars.

L'ordre et la sécurité ne datent guère que de trente ans à San Francisco; les crimes étaient si fréquents, les propriétés étaient si peu protégées que la vie devenait intenable.

Un certain William King fonda un journal pour réclamer des mesures administratives sérieuses; il dénonça surtout un individu appelé James Casey.

Une heure après l'apparition de l'article, King était assassiné par Casey.

Alors, la population s'émut. Une légion de volontaires s'organisa pour faire la police. Un comité de vigilance fut institué, et Casey, arrêté fut pendu.

Le comité de vigilance poursuivit son œuvre pendant une année. Tous les méfaits étaient immédiatement punis, par la mort de leurs auteurs. Cette justice sommaire finit par établir un ordre de choses régulier.

On sait depuis qu'elle a été la fortune de San Francisco. La rapidité de sa transformation, grâce au chemin de fer qui l'unit à New York, tient vraiment du prodige. Mais ce ne sont pas les sujets d'étonnement qui manquent dans le Nouveau-Monde, qui a donné tant de leçons à l'ancien Continent.

CANADIENS vs GRECS

###

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ...50
Trois mois, ...25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE,
67 rue Market, Lowell, Mass

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL, 7 JUIN 1894.

QU'ON SE FASSE NATURALISER.

Nous lisons dans le *Protecteur Canadien* de Fall River :

"Désormais dans la ville de Buffalo, Etat de New York, n'auront droit à de l'emploi dans les entreprises municipales que les citoyens americains. Ainsi le veut une loi passée dernièrement par le conseil de cette dernière ville. Nous n'hésitons pas à dire que cette loi est arbitraire, empreinte d'esprit exclusiviste, tyrannique, et que, si elle se generalisait dans les Etats-Unis, elle nous attirerait de la part des autres gouvernements des mesures de représailles desagréables. C'est une application en petit de la loi fédérale contre les Chinois. Le résultat immediat en est que des centaines de familles, dont le chef était le plus puissant soutien, et parmi lesquelles plusieurs familles canadiennes, se trouvent jetées sur le pavé sans moyens de subsistance.

"Sans doute, chez ceux qui sont venus aux Etats-Unis avec l'intention d'y rester, la négligence qu'ils apportent dans l'affaire de la naturalisation est déplorable; et les victimes de cette loi qui leur enlève le pain quotidien seront les premiers à regretter de ne pas s'être en cela plus hâté.

"Mais si le gouvernement municipal de Buffalo désirait reellement non la persécution de certaines classes, mais le bien et surtout la paix de la ville, il eût pu mettre dans la loi une clause accordant aux étrangers, pour remplir les formalites requises pour leur naturalisation, un délai maximum, à l'expiration duquel, si ces formalités n'ont pas été remplies, la loi serait mise en vigueur.

"La masse des non citoyens qui habitent Buffalo est, comme dans la plupart des autres villes de la Nouvelle-Angleterre, composée de gens de toute sorte venus là, les uns depuis vingt ans, les autres depuis dix ans, d'autres enfin depuis les cinq dernières années. Les uns n'ont pas voulu se faire naturaliser, d'autres ont négligé de le faire, et beaucoup n'en ont pas encore eu l'avantage, ne sachant ni écrire ni même parler anglais. Si la clause dont nous parlons avait été inserée dans la loi, tous ceux qu'elle vise eussent eu l'avantage de se munir des droits du citoyen; ceux qui ne l'eussent pas fait n'eussent eu à s'en prendre qu'à eux de la dureté des gouvernants. La loi ainsi conçue eut été moins brutale et infiniment plus sensée. C'est du moins notre maniere de voir."

Cette maniere d'agir de la part des autorités de Buffalo est peut-être arbitraire, comme le prétend notre confrère, mais elle aura sans doute pour résultat de forcer nos compatriotes négligents sous le rapport de la naturalisation à devenir au plus vite citoyens américains, s'ils veulent jouir des privilèges que ce titre confere.

C'est, à notre sens, un mal pour un bien. Plusieurs de nos compatriotes, nous pourrions dire un très grand nombre sans être taxé d'exagération, sont d'une apathie incomprehensible et bien malheureuse au sujet de la naturalisation, et si en leur mettant l'épée dans les reins on les fait secouer leur torpeur à ce sujet, ce sera un service très grand à leur rendre. Les quelques torts qu'on leur causera seront amplement compensés par les avantages qu'ils retireront du fait de devenir citoyens americains, puisque c'est leur destinée comme la nôtre de demeurer en ce pays. Pourquoi toujours rester des étrangers et être considerés comme tels, quand c'est si facile d'être *at home* pour tout de bon sur ce sol en acquérant ses papiers de naturalisation?

Que nos compatriotes de Buffalo comme ceux de tous les autres centres canadiens des Etats-Unis ne se fassent pas tirer l'oreille pour prêter leur serment d'allégeance à ce grand pays, et ils ne craindront pas des lois comme celles que les édiles de Buffalo viennent de faire.

LE RAPATRIEMENT.

Sous ce titre nous lisons dans le *Courrier de St Hyacinthe* :

"Nous apprenons que le gouvernement de Québec envoje M. Henri Trudel, de Montréal, aux Etats-Unis comme conférencier, dans le but de favoriser le rapatriement des Canadiens.

"Depuis une couple d'années, nos freres émigrés reviennent en grand nombre. Les statistiques des bureaux de douane de la province en font foi, et la dépression des affaires chez nos voisins, l'arrêt des manufactures, les vexations auxquelles on veut soumettre les Canadiens qui n'ont point leurs lettres de naturalisation, l'état déplorable de la société américaine, tout cela contribue à favoriser le rapatriement.

"Nous espérons que M. Trudel saura convaincre nos compatriotes des Etats-Unis combien il importe pour eux de revenir au Canada où la vie coûte moins cher, où l'on peut vivre honorablement en cultivant la terre et où les idées d'ordre font de notre pays un pays modèle.

"L'agriculture a fait, depuis dix ans surtout, de tels progrès qu'elle est devenue payante pour quiconque veut travailler et renoncer à la routine. Nous sommes entrés dans une ère de prospérite agricole sans précédents, et les terres que le gouvernement possède se vendent à un prix tellement bas que tout cultivateur peut s'établir ou établir ses enfants sans qu'il lui en coûte beaucoup.

"Les vallées du Témiscamingue, de la Lièvre, du Saint-Maurice, du Saguenay, offrent de grands avantages, et les nouvelles que reçoit le gouvernement de tous les points de la province sont excellentes.

"Dans une seule semaine de mai, sept familles de colons se sont établies dans la région du Témiscamingue, ecrit l'abbé Thérien.

"Colonisons notre province; que nos compatriotes des Etats-Unis viennent nous aider à fortifier notre race, et tous ensemble travaillons au développement de nos ressources agricoles. Le patriotisme nous le commande."

Nous ne blâmons pas le *Courrier de St Hyacinthe* d'avocasser le rapatriement: il est sans doute de bonne foi. Mais en prêchant ainsi pour son couvent, il oublie de nous donner des preuves de ses avancés. C'est bien facile d'écrire, par exemple, que l'agriculture au Canada est devenue payante. Prouver cette assertion, c'est sans doute plus difficile, sinon impossible, et le *Courrier* n'y songe même pas. Il se borne à dire que la chose est, mais rien de plus.

Si l'agriculture donne d'aussi grands avantages au Canada, nous aimerions bien à savoir pourquoi tant d'agriculteurs canadiens ont abandonné leurs fermes depuis dix ans pour venir vivre aux Etats-Unis? On ne quitte pas sa patrie sans qu'il en coûte et il faut, pour se résoudre à s'expatrier, y être poussé par des raisons majeures.

Il est évident que les Canadiens qui ont quitté le Canada l'ont fait parce qu'ils ne pouvaient y trouver une certaine aisance à laquelle leur travail leur donnait droit.

Comme nous avons déjà prouvé il y a quelque temps que le Canada n'a pas progressé pour la peine depuis dix ans, que le chiffre de sa population est resté stationnaire, que son industrie est sans importance et son commerce dans le marasme, nous n'ennuierons pas nos lecteurs en leur remettant ces chiffres sous les yeux, mais si l'on nous y force, nous le ferons d'une manière à convaincre même les incrédules. Or, comment l'agriculture peut-elle être si prospère, comme le prétend le *Courrier*, quand un pays comme le Canada où la culture est la base de la richesse nationale, tout va de mal en pis dans les autres branches? Il faut nécessairement que le fondement, c'est-à-dire l'agriculture fasse défaut.

Nous serons contre tout mouvement de rapatriement, et nous l'avons dit bien des fois, tant qu'on ne nous aura pas démontré avec preuves à l'appui que les causes qui nous ont forcés à quitter notre patrie pour venir vivre aux Etats-Unis n'existent plus. Ce n'est pas une raison suffisante parce qu'une crise momentanée sévit aux Etats-Unis pour que nous quittions ce pays pour aller végéter dans un pays qui n'a pu nous donner le nécessaire et qu'il nous a fallu quitter un de ces jours.

M. Trudel peut venir ici prêcher le rapatriement tant qu'il voudra, étant payé pour le faire, mais nous espérons que nos compatriotes de ce pays sauront comprendre que ce monsieur, recevant de l'argent pour dire certaines choses, ne pourra être impartial. Sa tâche sera de vanter la colonisation au Canada. A l'entendre, le Canadien devenu colon sera sûr d'acquérir en peu de temps une fortune. Il vous montrera tout sous les plus brillantes couleurs, amplifiant, embellissant, dorant une vie de misères, de privations affreuses comme celle du colon canadien qui n'a souvent pour tout bénéfice, après de longues années de labeur que l'alternative de revenir aux Etats-Unis sans un sou dans sa bourse.

Il faut se défier de ceux qu'on paie pour venir nous donner des conseils. On connaît le proverbe: "Les conseilleurs ne sont pas les payeurs." Non, ils ne paient pas, mais, au contraire, ils sont payés.

Qu'on se mette bien dans la tête que la dépression commerciale qui nous afflige au temps présent ne saurait durer encore bien long temps et qu'elle sera inévitablement suivie d'une ère de grande prospérité, comme la chose a toujours eu lieu après chaque crise. Après l'orage le beau temps, c'est dans l'ordre.

Au Japon, les servantes gagnent 50 centins par mois.

Poste Dangereux.

Une lettre d'un de nos amis nous apprend que M. Avila Mailhot, qui demeurait autrefois à Joliette, P. Q., a été nommé, il y a déjà quelque temps, Deputy United States Marshall, pour la haute péninsule de l'Etat du Michigan, poste très dangereux et aussi très important.

M. Mailhot était avant sa promotion "Village Marshall," et il a su se créer une réputation de bravoure et de dévouement qui lui a valu cet avancement. Depuis au delà de dix ans que M. Mailhot habite le Michigan, il est très bien connu et estimé de toute la population qui voit en lui un homme capable de faire respecter les lois de cet Etat.

M. Mailhot a déjà fait partie de la police montée du Nord-Ouest Canadien.

Nous lui souhaitons beaucoup du succès dans sa nouvelle position.

ACTUALITES.

De tous les pays du monde, c'est l'Allemagne qui compte le plus de suicides chaque année: trois par 10,000 habitants. Ensuite vient la France, avec deux suicides pour le même nombre de personnes.

Le bourg d'Ammone, en France, a une population de 40 habitants. Trois d'entre eux sont âgés de plus de cent ans, et vingt-huit de plus de 85 ans. Il n'y a pas encore un seul cadavre dans le cimetière de cette localité. On dit qu'Ammone est l'endroit le plus salubre du monde entier.

Les plus forts animaux sont ceux qui vivent de végétaux; les plus braves, ceux qui se nourrissent de chair. Ainsi, proportionnellement à leur taille, les lions et les tigres sont plutôt féroces que forts. Le taureau, le cheval, le renne, l'éléphant, qui sont tous d'une force remarquable, ne se nourrissent que d'herbe.

Le tableau suivant donne une estimation de la consommation de viande et de pain et le coût total de la nourriture des ouvriers des différents pays d'Europe, pendant une année:

	Viande Lbs	Pain Lbs	Dép.
Anglais	109	380	$48
Français	87	540	47
Allemand	64	560	42
Italien	26	400	24
Russe	51	635	23
Espagnol		480	33

La saison des pèlerinages à Sainte-Anne de Beaupré est ouverte. Déjà grand nombre de personnes se sont rendues au sanctuaire de la grande thaumaturge, depuis le printemps. Le nombre des pèlerins, cette année, ne manquera pas de dépasser celui de l'année dernière.

C'est depuis la construction du chemin de fer Québec, Montmorency et Charlevoix, que le nombre des pèlerins s'est accru.

Le nombre de pèlerinages l'an passé a été de 153 avec 130,000 pèlerins.

Voici la richesse de quelques-uns des collèges et universités des Etats-Unis: l'université de la Colombie a un capital placé de $31,000,000; l'université Harvard, $11,000,000; l'université Yale, $10,000,000; l'université de la Californie, $2,000,000; l'université John Hopkins, $3,000,000; le collège Girard, $10,000,000. Mais la plus riche institution sera l'université Stanford, de la Californie, laquelle, à la mort de Mme Stanford, entrera en possession de propriétés qui ne vaudront pas moins de deux cents millions de dollars.

LES TRANSFORMATIONS.

Victor Hugo pouvait prendre pour cinquante sous de papier et lui donner une valeur de cinquante mille dollars en y écrivant un poème: c'est le génie.

Vanderbilt peut, avec quelques mots, donner une valeur de cinquante millions à un morceau de papier d'un millième de sous: c'est le capital.

Le gouvernement peut prendre un once et quart d'or et par un simple poinçonnement en faire un vingt piastres monnayé: c'est l'argent.

Un ouvrier peut avec cinq dollars de matériaux faire une montre de cent dollars: c'est le savoir-faire.

Le marchand peut prendre un article qui vaut cinquante sous et le vendre un dollar: c'est des affaires.

Une dame peut se coiffer très convenablement avec un chapeau de huit dollars; mais elle en achète un de vingt dollars: c'est de la folie.

Un fossoyeur peut, pendant dix heures de temps, déplacer quatre tonnes de terre et gagner un dollar: c'est la main d'œuvre.

Le rédacteur d'un journal peut faire un chèque de $80,000,000 et ne pas le faire passer: c'est l'embêtement.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—M. Louis Fréchette se rendra cet été dans les Etats-Unis de la Nouvelle-Angleterre et donnera des conférences dans les centres canadiens-français au bénéfice du monument Chénier.

—On dit que M. L. O. David a l'intention de donner sa démission comme président de la Société St Jean-Baptiste. Il se declare fatigué de l'indifférence et de l'apathie de ses compatriotes dans les choses nationales et son dévouement serait à bout.

—L'abbé J. B. Proulx, vicerecteur de l'Université Laval, à Montréal, qui a laissé notre ville il y a quelques mois pour faire un voyage de santé, est actuellemen en Californie.

L'accident dont il a été victime avant son départ le fait beaucoup souffrir en ce moment et pourrait bien avoir des suites fâcheuses.

—Les grands jurés ont trouvé fondées les accusations suivantes:

Walter John Stevens et Robert Stevens, vol avec effraction; Jerry Davis, vol de deux chevaux au Sault-au-Récollet; Philias Matheu, vol; Arthur Lévesque et James Kerr, vol avec effraction, deux accusations chacun.

Les deux Stevens ont plaidé non-coupable.

Maheu n'a pas comparu et un ordre de cour a été lancé contre lui.

Arthur Lévesque n'a pu comparaître, car il purge une sentence de 7 ans au pénitencier pour vol chez MM. Leclerc & Labrecque, épiciers au coin des rues Ontario et St André. Kerr son complice a plaidé non-coupable et a demandé à la cour qu'elle lui donne un avocat, ce qui lui a été accordé.

M. D. R. Barry a été choisi pour le défendre.

La cour s'est alors ajournée à l'ouverture de la séance.

M. L. J. Archambault, avocat de la Couronne, a demandé à ce que sentence soit prononcée contre Alexander McIntosh pour appropriation illégale de biens de succession. Cette cause a été en appel et la cour supérieure a confirmé le verdict qui avait été rendu en cour d'assises. McIntosh a en conséquence été condamné à deux ans et six mois de pénitencier.

On a ensuite commencé le procès de Walter et John Stevens, accusé de vol avec effraction.

La cause se continue.

—Il paraîtrait que le rapport financier annuel soumis par M. le juge Pagnuelo et l'honorable Laviolette, le 21 dernier, aux administrateurs de l'Université Laval de cette ville, est loin de satisfaire ces derniers.

En vertu d'une entente entre les gouverneurs laïques et les autorités religieuses, entente acceptée par le Saint-Siège, la succursale de Montréal doit recevoir tous les ans 20 pour cent du produit de toutes les messes célébrées dans la province ecclésiastique de Montréal. Or le rapport ne fait pas mention de ce revenu.

Quant aux $40,000 accordés par le gouvernement Mercier à l'Université, lors du règlement de la question des biens des Jésuites, le rapport ne donne que $15,000 à l'actif. Le reste apparait dans les dépenses pour la faculté de médecine. Et les intérêts?

Interrogé sur cet état de choses, M. le chanoine Racicot aurait répondu qu'il n'était pas convenable d'exiger le paiement de ces 20 pour cent sur le produit des messes et que les sommes dont le rapport ne fait pas mention spéciale avaient été employées à s'assurer des influences et des moyens pour la réussite de l'entreprise.

Naturellement, ces explications n'ont pas satisfait certains des gouverneurs qui sont à éplucher le rapport et demandent tous les renseignements sur chaque item.

—L'exposition de Québec en paraît pas être encore chose arrêtée. On n'a pu obtenir les subventions demandées.

—L'*Union Libérale* dit que le parti libéral ne reculera pas devant le devoir qui lui incombe de faire la lutte à outrance dans la division Ouest de Québec.

QUEBEC,

—M. Carbray, que le gouvernement veut avoir pour candidat dans Québec-Ouest, est arrivé d'Ottawa, en route pour Québec. Nous croyons savoir qu'il n'acceptera que si les agents du gouvernement réussissent à faire retirer M. McGreevy, car s'il y a deux candidatures bleues sur les rangs, les rouges en pousseront une troisième à la dernière heure. Sir Adolphe se fait fort d'induire M. McGreevy, qui est maintenant pauvre, à rester *at home*.

Sir John Thompson a déclaré à quelqu'un que l'élection d'un libéral à Québec-Ouest signifierait, à son sens, que Québec ne veut pas l'établissement d'une ligne océanique rapide. Le premier ministre a aussi déclaré que la preuve qu'il n'y aurait pas d'élections générales avant une autre session, c'était l'émission des brefs pour une élection à Québec-Ouest. Il a même donné sa parole d'honneur à ce sujet.

—Une terrible catastrophe vient d'avoir lieu dans le comté de Charlevoix.

Vendredi dernier, le terrain bordant la rivière Bras Nord s'est effondré et dix maisons furent culbutées dans le fleuve.

Il n'y a pas eu de pertes de vie.

On attribue la cause de ce désastre aux pluies torrentielles de la semaine dernière qui ont fait déborder la rivière Rouge.

Le courant s'est frayé un chemin au travers de la falaise et a miné plusieurs millions de tonneaux de roches et de terre qui tout à coup se sont effrondés dans la rivière.

Plusieurs écluses et un moulin ont été détruits. Les pertes sont estimées à $30,000.

Voici les noms des personnes qui ont été éprouvées: MM. J. B. Boisvin, Desbiens, Gariépy, Gagnon et Larouche.

—Le steamer "Parkmore," en route de Montréal pour Liverpool, avec une forte cargaison, est échoué à Matane.

Le capitaine compte retiré le navire de sa position dangereuse à la première marée haute.

—Un nouvel éboulis s'est produit vendredi, dans la nuit.

Plusieurs tonnes de pierres sont tombées de la citadelle dans la rue Champlain.

L'ingénieur de la cité, M. Baillargé, a constaté qu'un bloc, dont il évalue la pesanteur à une dizaine de tonnes au moins, surplombe et menace de s'écrouler d'un moment à l'autre.

Cette partie de la falaise appartient au gouvernement fédéral qui ne se souciera probablement pas plus de faire dégringoler ce quartier de roc, qu'il ne se soucie de faire les travaux nécessaires pour empêcher qu'un autre éboulement ne se produise à l'endroit où 60 personnes ont péri dans la nuit du 12 septembre 1889.

A propos, M. Baillargé a jeté en passant un coup d'œil à ce dernier endroit. Il nous dit que, bien qu'ici la falaise surplombe maintenant de six pieds, il ne semble pas probable qu'elle s'écroule jamais en bloc.

Cependant sur la surface on constate deux fissures en forme de U à la base. M. Baillargé est d'opinion que cette partie s'écroulera tôt ou tard, mais n'obstruera probablement pas la rue, parce que les débris de l'éboulement de 1889 lui servent de contrefort.

Pour éviter tout danger, dit M. Baillargé, il faudrait construire à cet endroit un mur de soutènement de quarante pieds de hauteur sur vingt pieds d'épaisseur en remplissant l'espace entre la falaise et le mur avec les débris qui obstruent la rue.

Cet ouvrage coûterait de $40,000 à $50,000.

Une bonne nouvelle pour les victimes de l'éboulement de 1889: comme on le sait, leurs reclamations contre le gouvernement fédéral sont actuellement pendantes devant la Cour Suprême.

Il paraît que l'avocat du gouvernement lui-même a déclaré qu'à son avis il y a aucun doute que les demandeurs n'obtiennent gain de cause

—Il semble que le projet d'une exposition en cette ville ait peu de chance de réussir. A la réunion du comité des citoyens, le sénateur Landry, président de la compagnie de l'exposition, a annoncé que cette dernière n'était pas prête pour mettre le projet à exécution, depuis que le conseil a refusé d'accorder le subside de $10,000 voté précédemment, parce que l'entreprise est sous le contrôle d'une compagnie. Après l'adoption par une voix de majorité d'une résolution requérant la municipalité d'accorder la somme votée pour la compagnie de l'exposition, afin d'en assurer le succès, la réunion s'est ajournée.

—Le juge Routhier a rendu jugement dans la cause au sujet de la contestation de l'élection de M. George Wadden contre M Martin Foley, lequel a été élu échevin du quartier St Pierre en mars dernier. Le juge a décidé que l'élection était nulle à cause du manque de qualification par le candidat élu.

En conséquence de cette décision une nouvelle élection aura lieu immédiatement.

—Le juge Chauveau est parti pour Murray Bay où il va présider le tribunal qui doit juger les trois prévenus contrebandiers arrêtés récemment.

—M. Bender est ici, dit-on, pour essayer d'amener la municipalité de Lévis à accorder nusbrmbrwk arbk gfir vis à accorder un subside à la compagnie dont il est le président pour la construction des abattoirs.

—Une partie du rocher s'est éboulée vers onze heures du soir, à l'extrémité sud-oust de la citadelle. Deux maisons appartenant à l'ex-conseiller Kane et à Mme veuve P. Murphy, ont été sérieusement endommagées. Personne n'a été blessé. Une partie de la rue Champlain est bloquée par les débris.

—Vu l'état de marasme que traverse le commerce entre l'Europe et le port de Montréal, la ligne Américaine hambourgeoise a retiré la moitié de ses navires, et les autres lignes suivront probablement leur exemple.

—M. Marsh, fabricant de chaussures de cette ville, ayant refusé de remettre aux ouvriers monteurs qui se sont mis en grève ces jours derniers les outils qu'ils réclament comme leur propriété, ceux-ci ont pris, par l'entremise de leur avocat M. A. Corriveau, une saisie revendication contre leur ancien patron, sans préjudice à l'action en dommages pour la perte de temps que leur cause la rétention de ces outils.

OTTAWA

—L'*Evening News*, de Toronto, vient de mettre en circulation une rumeur tout simplement ridicule.

Si Meredith est heureux dans les présentes élections provinciales, dit-il, et s'il réussit à chasser Mowat du pouvoir, il formera avec MM. McCarthy et Chapleau une combinaison puissante et il en appellera au peuple du Canada, comme chef du parti conservateur canadien.

L'*Evening News* ajoute que M. Chapleau est peut-être l'esprit le plus large de tous les hommes publics de Québec.

TROIS-RIVIERES,

—John Reginald Hooper devra répondre à la justice de son pays de la mort de sa femme. Georgina Leblanc, qu'il est accusé d'avoir précipité sa femme du pont de Louiseville dans la rivière. C'est 13 septembre dernier que le crime aurait été commis.

Les assises se sont ouvertes sous la présidence de l'hon. juge Bourgeois.

La cour était bondée de curieux des deux sexes.

M. McMaster occupe pour la couronne et M. Renaud, de Joliette, défend Hooper.

Après avoir entendu le juge expliquer la cause, les grands jurés se sont retirés pour délibérer. Ils ont rendu un verdict d'accusation fondée.

La couronne a alors demandé que le procès soit commencé de suite.

Tous les témoins de la couronne sont ici.

Il ne manque que Mlle Stapeley. Son médecin, le Dr Cooke, a télégraphié qu'elle était malade.

JOLIETTE,

—La ville de Joliette a décidé de célébrer royalement cette année, notre fête nationale. M. J A. Renaud, avocat, a été nommé président du comité d'organisation. On prépare de grandes réjouissances. La fête aura lieu le 19 juin.

MASSAWIPI

—La semaine dernière, Mme Jane Hussey s'est pendue dans la cave de sa résidence à l'aide d'un long fichu de soie. Mme Hussey était sujette à des dérangements d'esprit et avait même déjà été internée à l'asile de Beauport.

HULL,

—Deux jeunes étourdis de Hull, pour avoir crié "corneille" aux frères de la Doctrine Chrétienne, ont été condamnés à l'amende par M. le recorder Champagne.

VANCOUVER

—Les pertes causées par l'inondation dans la Colombie Anglaise atteindront le chiffre énorme de trois millions de dollars.

Plus de 2,000 familles sont sans abri.

La rivière Frazer continue à monter et le sauvetage des inondés se fait au milieu de grandes difficultés.

D'autre part, une dépêche de Spokane (Etat de Washington) annonce que la petite ville de Concunelli a été presque totalement détruite par une inondation et qu'une femme du nom d'Almira Keith a été noyée.

VALLEYFIELD,

—Mgr Médard Emard, évêque de Valleyfield, célébrera sa fête patronale, en même temps que le deuxième anniversaire de son sacre, par une messe pontificale qu'il chantera à la cathédrale, jeudi, le 7 juin prochain.

ARTHABASKA,

—L'*Union des Cantons de l'Est* se plaint amèrement de la conduité du gouvernement local qui a nommé M. Hemming shérif conjoint avec M. Tousignant. Ce dernier a été nommé par le cabinet Mercier à la mort de feu M. Quesnel.

L'*Union* prétend que les émoluments de cette charge ne sont pas suffisants pour deux conjoints et que le gouvernement, dans un but de persécution politique, a voulu plonger M. Tousignant dans la misère, le forçant ainsi à donner sa démission.

Chez Les Singes.

Nos lecteurs se souviennent de l'annonce extraordinaire du voyage du professeur Gardner, en Afrique.

Le célèbre professeur se rendait alors dans les profondeurs des forêts en Afrique pour y étudier la vie des singes, leurs habitudes et surtout leur langage.

Bien des gens n'ont pas voulu croire au voyage du savant et ont prétendu que ce qu'il racontait n'était qu'un tissu d'absurdités et de mensonges éclos dans une cerveau fertile et originale.

Malgré cela les théories émises par le professeur Gardner ont fait leur chemin et aujourd'hui on devient plus crédule.

D'ailleurs les observations rigoureuses du professeur ont été prises sur nature et tous les grands journaux ont ouvert leurs colonnes aux habiles dissertations du savant.

Nous publions aujourd'hui un résumé de ses théories et de leurs diverses applications.

***

En forme de préface, écrit le professeur Gardner, qui nous soit permis de dire qu'au cours de mes expériences dans les forêts d'Afrique, j'ai constaté que le chimpanzé est le plus intelligent animal de la tribu des singes.

Quoique physiquement inférieur au gorille, il le surpasse en intelligence et son langage est celui qui se rapproche le plus de celui de l'homme.

J'ai appris à parler à des chimpanzés, j'ai compris leur langage et j'ai été compris d'eux dans un cercle assez limité c'est bien vrai, mais je n'ai pas si bien réussi avec les gorilles, peut-être aussi par la raison que je n'ai pu me rapprocher facilement de ces brutes.

Pendant mes 112 jours de vie solitaire, dans ma cage, au milieu de la forôt, 22 gorilles seulement se sont approchés de moi.

C'est un fait assez curieux, mais deux mots articulés par le chimpanzé sont identiques et signifient la même chose que deux mots du langage des naturels du pays.

Pour être compris des singes j'ai été obligé de reproduire exactement les sons que j'entendais.

Les africains m'ont raconté bien des histoires sur les habitudes de ces singes.

Plus d'un m'a assuré que les gorilles tenaient conseil entre eux; un chef gorille préside ces assemblées pour régler les difficultés qui pourraient surgir. D'autres m'ont affirmé que chaque famille de gorilles était gouverné par un chef qui tenait lieu de patriarche. Il est probable que les chimpanzés se réunissent par bande de 30 à 40 et se livrent à des danses grotesques et insensées que les Africains appellent le "Kanjo". Ils s'accompagnent d'un tambour improvisé sur un endroit sonore à la surface de la terre. Quand le son du tambour cesse, ils accompagnent leurs contorsions de hurlements et de cris et battent des mains en cadence.

Cet exercice dure assez longtemps. J'ai vu, de mes propres yeux, l'emplacement où des chimpamzés avaient pris leurs ébats.

J'ai trouvé la trace de leur tambour improvisé. Cet instrument était fait de terre glaise pétrie et séchée, puis était posé sur une terre bien meuble.

Un des lieutenants de Stanley m'a dit avoir souvent entendu le son de ces tambours dans la forêt, lors de son expédition avec l'explorateur dans le Congo.

Je suis convaincu que les chimpanzés s'assemblent et discutent intelligemment leurs affaires et quoiqu'en disent les naturalistes qui prétendent que le gorille est supérieur au chimpanzé en intelligence, je prétends que leurs conclusions ne sont tirées que d'études scientifiques sur la masse cérébrale de ces animaux plutôt que d'expériences pratiques dans le genre de celles dont je m'occupe actuellement.

Le gorille aime la sollitude et vit retiré au fond des bois. La chimpanzé, au contraire, cherche le grand jour et s'attache à l'homme.

Dans la captivité, le gorille s'approche difficilement tandis que le chimpanzé se soumet à son sort sans murmurer et sans se plaindre. Dans les villages indigènes, j'en ai rencontré un grand nombre qui vivaient en liberté dans les huttes avec les naturels du pays. Ceux-ci les traitaient en revanche avec humanité et douceur.

Pendant mon séjour en Afrique, j'eus en ma possession un jeune gorille et un jeune chimpanzé que j'appelais Moïse et Othello.

Moïse, d'après l'opinion des connaisseurs, n'était qu'un spécimen moyen de la race, tandis qu'Othello était considéré comme un des plus beaux gorilles connus.

Malgré cela j'observais qu'Othello était taciturne, inquiet, silencieux et ne se préoccupait guère de me parler tandis que Moïse venait fréquemment me voir et avait toujours quelque chose à me demander. Il ne voulait jamais être seul et s'accrochait aux barreaux de sa cage, quand je m'éloignais de lui.

Dans ma cage en fer, dans un taillis épais et sombre, j'eus la visite un jour, d'un gorille femelle qui portait un petit sur son dos. L'animal s'approcha à une distance de onze pieds de l'endroit où je me trouvais. J'estimais que la brute devait peser environ 250 livres.

Je ne sais si l'animal fut attiré de mon côté par le bruit que faisait un chien rongeant un os que je lui avais jeté dans le taillis où si ce fut par un effet du hasard qu'il dirigea ses pas dans ma direction: toujours est-il que je vis la brute s'approcher à pas lents de moi, faisant le moins de bruit possible, guettant sa proie et rampant presque à terre.

Je voulais sauver mon chien et j'armais mon fusil que je tenais sur mes genoux. Le bruit que fit la gachette fit dresser la tête au gorille qui surpris s'arrêta, s'assit et se mit à m'examiner des pieds à la tête.

L'examen minutieux auquel se livrait l'animal dura quelques secondes.

Pendant ce temps j'eus envie de faire feu et de tuer la brute quand je la vis se retourner et s'éloigner de moi portant son petit, cramponné à son cou, et en jetant de temps à autre des regards en arrière pour voir si elle était poursuivie.

La cage que j'occupais dans le fond de la forêt était grillée en fil de fer d'acier et mesurait six pieds et demi en tout sens. J'y suis resté presque tout le temps de mon séjour en Afrique et j'ai eu maintes occasions d'étudier les mœurs des animaux sauvages de plusieurs espèces.

Un jour j'aperçus non loin de ma cage un jeune chimpanzé qui semblait chercher sa nourriture. J'avais emmené ce jour-là Moïse, mon favori, avec moi. Il était entré dans le fourré. Je résolus d'éveiller l'attention de mon visiteur, qui ne s'enfuit pas lorsqu'il s'aperçut qu'il n'était pas seul.

J'imitais le son d'appel et le chimpanzé me répondit à plusieurs reprises puis disparut lorsqu'il vit apparaître Moïse, qui se promenait sans doute pas loin de là et qui avait aussi entendu l'appel.

Le langage des singes est composé de bien peu de sons et les ondulations de la voix ne sont pas très étendues. Il est cependant assez facile de se faire comprendre d'eux. Leur vocabulaire comprend les sons nécessaires pour exprimer les besoins de leur nature sauvage, et c'est tout.

Le squelette d'un gorille ressemble beaucoup au squelette humain. De là à prouver que nous descendons du singe et que nos aïeux aux temps préhistoriques et anti-diluviens était des gorilles, il n'y a qu'un pas à faire.

Darwin, d'ailleurs, a traité le sujet avec talent et nous conseillons à nos lecteurs en doute de consulter son ouvrage.

Pour compléter cette étude du professeur Gardner nous donnons une description exacte du chimpanzé le plus universellement connu:

Le chimpanzé a le crâne arrondi, quoique déformé par la saillie des crêtes sourcillières; la face nue, le museau court, un nez comme écrasé et très distant de la bouche, des lèvres extrêmement mobiles non bordées, peu épaisses; des oreilles assez grandes, mais de la forme de celles de l'homme, nues et rebordées; des bras de longueur moyenne, qui ne dépassent pas l'extrémité inférieure des cuisses; des mains larges, avec des doigts assez bien proportionnés, sauf les pouces, qui sont très reculés; les ongles des pieds et des mains sont aplatis, comme chez l'homme; le corps gros et trapu; une poitrine large et un bassin assez ample.

En général le pelage est noir et assez fourni sur le dos et sur les épaules, mais peu abondant à la partie antérieure du corps et à la face interne des membres.

Les poils de l'avant-bras se recourbent vers le coude, comme chez l'homme. Le chimpanzé n'a pas de queue. Il habite généralement la Guinée, le Congo et l'intérieur de l'Afrique.

Le premier chimpanzé qui soit venu vivant en Europe était une jeune femelle de trois ans. Elle avait été donnée au commencement du XVIIe siècle au stathouder Frédéric Henri, prince d'Orange.

Nouvelles Condensees.

Helena, Mont., 4 juin — De bonne heure, hier matin, deux hommes armés jusqu'aux dents pénétrèrent dans un des wagons du train qui attendait à Thompson Falls, à l'ouest de Missoula, à cause d'une inondation non loin de là, et ils commandèrent aux voyageurs de lever les mains.

L'un des brigands tint les voyageurs en respect en les menaçant de son revolver, tandis que l'autre les fouillait, s'emparant de tout ce qu'ils avaient ayant une certaine valeur sur leur personne.

La somme la plus forte enlevée a été prise sur la personne d'un homme; elle s'élevait à $74. En tout les voleurs s'emparèrent de $200 et de plusieurs montres.

Aussitôt qu'ils eurent complété leur besogne, les deux malfaiteurs sautèrent hors du wagon et s'enfuirent à toutes jambes.

Ils avaint disparu avant qu'on put se mettre à leur poursuite.

Berlin, 4 juin—Plus de 100 personnes ont été empoisonnées en mangeant du porc gâté à Bishofswarda. Plusieurs d'entre elles sont mortes.

Le choléra est à l'état épidémique à Shillen, dans la Prusse de l'est. Deux personnes en sont mortes depuis mercredi. L'épidemie a été apportée de Russie et en conséquence les officiers sanitaires à la frontière ont reçu l'ordre d'exercer une stricte surveillance sur les personnes traversant la frontière.

Trois chevaux sont partis à l'épouvante à l'exposition de Neunkirchen, vendredi, et dans leur course affolée ils tuèrent trois enfants et en blessèrent dix autres.

La semaine dernière un chien enragé a mordu six personnes à Taner et deux d'entre elles sont mortes d'hydrophobie et les autres sont en danger.

Tacoma, Wash., 4 juin.—Un terrible ouragan s'est abattu sur cette ville hier, jetant par terre plusieurs maisons et ensevelissant sous leurs débris une demi-douzaine de personnes.

On croit que le yacht "Constans" a chaviré dans la baie de Puget, causant la mort de quatre personnes qui se trouvaient à son bord.

Cet ouragan était accompagné d'une grosse pluie, ainsi que du tonnerre et des éclairs. La vélocité du vent était de 54 milles à l'heure.

New Bedford, 4 juin.—Le maire Brownell a nommé une commission des licences aujourd'hui, comme suit: Pour six ans—Rufus A. Soule (président); pour quatre ans—John W. Bannister; pour deux ans—Stephen D. Peirce. Les deux premiers sont républicains et le troisième est démocrate.

Atlanta, Ga., 4 juin—Un sérieux accident est arrivé sur la ligne de l'Atlanta Traction Steet Car à 11 heures, ce matin.

Deux tramways son venus en collision, tuant un "motorman" et blessant mortellement un autre. Huit passagers ont été plus ou moins grièvement blessés.

La clef de la situation dans un ménage bien organisé, c'est le passe-partout.

Une montre en or de 14 karats, pour dames, valant $50 pour $18.-50 chez Wood.

Tout est relatif dans le monde. La voix de l'ânesse est une musique pour les oreilles de l'âne.

On dit que les abeilles peuvent prédire le temps. Le fait est qu'il fait toujours chaud là où elles sont.

Si vous voyez une pièce de fausse monnaie dans la rue, ramassez-la. Il est dangereux comme tout de vouloir la passer.

"La victoire n'appartient pas toujours aux forts", disait le juge qui décernait les prix dans un concours de beurre.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauv

BON MARCHE !

L'Exhibition Gratuite du Professeur Theo. A. Schurrs

La merveilleuse collection des curiosités se continuera encore quatre jours a notre magasin. Lisez ce que disent les journaux. Remarquez que c'est gratuit pour tous. Ne perdez pas cette chance.

Robes de Graduation

et toutes ces garnitures attendent votre inspection. Ne l'oubliez pas jusqu'à ce que vous serez obligés de vous hater de faire votre choix. Venez à présent et voyez ce qui est porté. Les jeunes gens trouveront une ligne complète d'articles de fantaisie dans notre département de nouveautés, premier comptoir à l'entrée de droite.

Soubassement.

LiSez nos Prix pour cette Semaine.

Théières du Japon de 15c, 9c.
Théières du Japon de 14c, 7c.
Théières du Japon de 39c, 25c.
Beurriers de 3c, 1 1 2c.
Salières de 19c, 10c.
Moutardiers de 25c, 15c.
Gobelets à Custarde de 8c, 5c.
Plats de 10c, 7c.
Bols de 10c, 5c.
Pots à Chocolat de 75c, 49c.
15 Sets à Diner de 112 morceaux, anglais, prix régulier $8.00, cette semaine
$6.98.
160 morceaux d'articles de Chine, Allemands, le lot comprend une ligne importée d'échantillons en style pour l'automne, comprenant Plats à Gateaux, Fruits et à Laitue, en styles décorés, valant $1.75 à $6.00 pour présents de noces, de
98c. a $2.98.

Soubassement.*

Vases en Verre de 15c,
3 cents.
Globes de Lampe de toutes grandeurs,
9 cents.
Verres a Gelée de 39c,
25c. la douzaine.
Pots à Sirop de 12 1-2c,
7c. chaque.
Soucoupes décorées de 5c,
2c. chaque.
Racks à essuie-mains cinq branches, prix régulier 10c,
4c. chaque.
Ficelles à Linges, 50 pieds, prix régulier 10c,
5c. chaque.
Couloirs en fil de fer prix régulier 10c,
7c. chaque.
Chaudières à charbon, 5 quartes, prix régulier 12 1-2c,
7c. chaque.
Tordeuses pour le linge $3.25,
$1.98 chaque.
500 boîtes de Salières, prix régulier 10c,
4 boites pour 25c.
Papier à Toilette,
24 paquets pour $1.
3000 Paquets de Graines de Fleur, prix régulier 5c,
1c. le papier.
Paniers à Lunch 10c,
4 cents.

Soubassement.

Portes à Screens, de toutes grandeurs, prix régulier $1.25 et $1.37 et $1.50, pour cette semaine
98 cents.
2000 Romans, prix régulier 15c. et 20c,
2c. chaque.
Egg-Beaters, prix régulier 15c,
5c. chaque.
Pots à arroser, 4 quartes, prix régulier 37c,
21c. chaque.
Sets de Croquet, prix régulier $1.19, pour cette semaine
79c. le set.
HAMACS—Un lot de hamacs prix régulier $1.00, pour cette semaine
79c. chaque.

Voitures d'Enfants.

Nouvelles de cette saison, pas une ancienne dans le lot, marquées pour tout vendre à des prix pour tout écouler :

Voitures de $8.98 pour $5.98.
Voitures de $13 89 pour $9.89.
Voitures de $14.98 pour $9.98.
Voitures de $12 98 pour $9 79.
Voitures de $19 86 pour $12.95.
Voitures de $23.50 pour $16.43.
Voitures de $24.50 pour $17.69.

.....L'Endroit des Occasions Rares....

F. G. MITCHELL & CO.,

Nos. 151 a 165 rue Merrimack et 13 et 15 rue Kirk

Employés de langue française — M. Chs. Ouimette, Mesdemoiselles V. Montplaisir, Emma Langue, Yvonne Montmarquet, Annie Ogg, Eugénie Montplaisir, Emma Labonne, Alice Brouillette, M.-L. Charette, R. Provost, M. Breaut, A. Larue, C. Lapham.

NOTES LOCALES.

Mlle Louise Bérard de Bedford, Mass., est en promenade à Lowell.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

Le Révd. Père Campeau, O. M. I., a été nommé directeur de la congrégation du Tiers-Ordre.

Voir Fred Varin, pour faire nettoyer et teindre vos plumes. C'est un artiste dans son métier.

Pour faire teindre et nettoyer vos plumes, la place par excellence est chez Fred Varin, l'artiste unique dans son métier.

J. S. Marion, photographe renom, est passé maitre en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

M. Charles Larivière de Chicopee, qui était à Lowell depuis quelques jours, est reparti lundi matin pour Providence R. I.

M. Eusèbe Hotin, ci-devant de Lowell, et aujourd'hui établi dans le New Hampshire, est venu passer quelques jours au milieu de nous.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

Vive le "Bon Marché!" l'endroit par excellence pour les spécialités sans pareilles. Lisez attentivement leur annonce toutes les semaines.

Mlle Emma Bertrand est partie lundi pour le Canada où elle va passer ses vacances d'été. Elle visitera Louiseville, St Alexis, Ste-Anne de Beaupré, etc.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Mardi vers 8.30 hrs, a. m. le cheval d'un nommé Henry Reagan, a pris le mors aux dents sur la rue Dutton. Il a été arrêté près de la rue Merrimack, après avoir causé des dégâts assez considérables.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps, Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville. R. I.

Mlle Rose Belleau, de Montréal, est de passage à Lowell depuis une couple de jours.

Un des membres les plus en vue de l'Association Catholique doit dans quelques jours suivre le chemin des Bénédictins.

M. Ch. H. Chagnon est allé à Boston et à Worcester dans le but de voir aux moyens à prendre pour organiser une excursion au Canada dans le cours du mois de juillet.

M. Henri Mercier est parti pour Cottage City où il va passer trois mois avec sa famille, dans l'intérêt de sa santé. A son retour il reprendra ses anciennes occupations.

La boîte d'alarme pour la police qui était placée au coin de rues Merrimack et Hanover a été enlevée lundi pour être placée sur la rue Market. Ce changement est vu d'un bon œil par les commerçants de ce quartier.

Le nombre de permis de mariage délivrés par le greffier de la ville du 1er janvier au 1er juin est de 304, contre 418 pour la même époque l'an dernier. Est-ce que la dépression financière serait responsable de cette diminution dans les mariages?

La détonation d'un coup de canon sur la Commune Nord, lundi soir, vers 8 heures, avait attiré sur les lieux une foule de curieux qui croyaient qu'un meurtre venait d'être commis. En réalité, ce n'était qu'une réclame d'un fabricant de cigarettes.

Un peu après 11 heures, lundi soir, deux individus se sont taloches pendant une dizaine de minutes sur la rue Tilden, près des corporations du Lawrence. Les combattants n'ont cessé la lutte qu'après s'être échangés des coups terribles dont ils porteront les marques.

M. F. X. A. Hurtubise, depuis vingt-deux ans employé dans l'atelier du *Vox Populi*, vient d'entrer au *Sun* en qualité de contre-maître pour remplacer M. William Gilmore, qui vient de laisser le métier pour prendre la direction d'un large établissement de teinturerie que son beau-père, mort dernièrement, lui a laissé à Manchester, N. H.

Hommes, femmes et enfants dont les forces sont minées par le travail ou la maladie, reprennent vite leur vitalité par l'usage du Dr Delisle's Kinium Compound qui se vend dans toutes les pharmacies canadiennes des Etats-Unis. $1.00 la bouteille.

Vol.

Lundi soir ou pendant la nuit des voleurs se sont introduits dans le magasin d'instruments de musique de Foote, aux coins des rues Merrimack et Hanover, et ont enlevé plusieurs instruments de musique portatifs.

Gallerie Photographique

De première classe à vendre dans le centre de la ville de Montréal, P. Q., située au milieu de 6 ou 7 hôtels, et près des gares du Grand Tronc et du Pacifique Canadien. Logement avec atelier. Loyer peu élevé. Le propriétaire ayant deux ateliers désire en vendre un a un prix très raisonnable.

S'adresser à R. L. Loupret, 9 carré Chabollez, Montréal ou au No. 97 rue Central, Lowell, Mass.

Feu a Lakeview.

Vers 7 h. ½, lundi soir, le feu prit d'une manière assez étrange aux salles du jeu de boules à Lakeview. Plusieurs seaux d'eau maîtrisèrent les flammes.

Les dommages sont sans grande importance.

Haverhill, Lawrence & Lowel Railway.

L'ouvrage sur cette ligne est commencé à Lawrence cette semaine. On doit pousser l'ouvrage, et prolonger la voie jusqu'à la First street, Lowell, cet été. Lorsque cette ligne sera complétée, elle formera la route la plus longue de tramway électrique dans tout l'Etat, soit 42 milles de longueur.

Noces d'Argent.

M. Charles Ouimet, l'employé populaire de l'Union Market, vient de célébrer le 25ème anniversaire de son mariage.

A cette occasion M. et Mme Ouimet ont été les héros d'une belle fête de famille qui a eu lieu à leur résidence, 240 rue Fletcher, où une bourse bien garnie et de riches et nombreux cadeaux leur ont été présentés, ainsi que des souhaits de circonstance.

M. et Mme Ouimet se souviendront longtemps de cette joyeuse réunion de famille.

L'ASSOCIATION CATHOLIQUE

CELEBRATION DE SON 5ieme ANNIVERSAIRE.

Partie Religieuse et Partie Recreative.

De l'aveu des RR. PP. Oblats, la tête célébrée dimanche à l'occasion du 5ième anniversaire de la fondation de la Corporation des Membres de l'Association Catholique, a été la plus belle dans le genre dont notre population ait été témoin depuis longtemps. D'abord la partie religieuse a été très imposante.

Le matin à 7 h. ½, à l'église St Joseph, environ 125 membres revêtus de leurs insignes ont assisté en corps à la messe célébrée par le Révd Père Garin et ont tous reçu la communion donnée par le Révd Père Forget. A cette messe le Revd Père Garin, qui a vu grandir cette jeune société, félicita ses membres pour sa bonne tenue et ne put s'empêcher de pleurer en faisant l'éloge de cette association qui est la consolation de ses vieux jours.

A la messe du matin, le chœur du collège St Joseph, sous la direction du Révd Frère Chryseuil, fit du chant magnifique. Mlle Alma Alexander accompagnait à l'orgue.

Ici ne devaient pas finir les cérémonies religieuses. A 2 h. ½ de l'après-midi, au delà de 150 membres portant le costume noir, le chapeau de soie et l'insigne rouge se mettaient en rang pour se rendre à l'église St Joseph où la fête principale devait avoir lieu. La fanfare de la société, sous la direction de M. le prof. Mirault, ouvrait la marche. La procession de l'église St Jean-Baptiste à l'église St Joseph offrait un magnifique coup d'œil. Les membres de l'Association Catholique se sont fait plus que jamais remarquer par leur bonne tenue et par leur précision dans leurs différents mouvements. A 3 heures une foule compacte remplissait l'église St Joseph.

L'Association Catholique alla occuper l'aile droite de la grande allée, tandis que les Pères de Famille occupaient la partie gauche de l'église.

La fanfare exécuta alors le "Kuruck," un des plus beaux morceaux de son répertoire.

Les vêpres furent chantées par le Révd. Père Campeau. Un chœur, sous la direction de M. A. N. Duval, fit du chant splendide et exécuta avec art le "Magnificat" et le "Tantum Ergo" de Lambillotte. M. A. N. Duval chanta très bien l'"O Salutaris" de F. L. Ritter.

Le sermon de circonstance fut prêché par le Révd. Père Forget, chapelain de la société, qui avait pris pour sujet "La Foi."

Le soir, aux salles du Collège, la représentation dramatique, musicale et Littéraire a obtenu un succès plus que grandiose. Des centaines de personnes n'ont pu se procurer de places et ont été obligées de s'en retourner chez elles très désappointées.

Le programme que nous avons déjà publié la semaine dernière a été très bien exécuté dans toutes ses parties.

Pendant la conférence du Révd. Père Lamothe, les membres du bureau de régie de l'association s'étaient placés sur le théâtre autour du conférencier qui, après avoir été présenté à l'auditoire par M. Emmanuel Lauzière, prit pour sujet de sa conférence "La Société". Ce travail, écrit de main de maître, fut l'objet de nombreux et justes applaudissements.

Somme toute, la soirée à laquelle assistait l'élite de notre société a obtenu un succès sans précédent, tous les participants ayant réussi à merveille dans leurs rôles respectifs.

L'Association peut être fière de a célébration de son 5ème anniversaire de sa fondation, et toute notre population aimerait voir de telles fêtes se renouveler plus souvent.

Heureux Voyage

M. Georges Dion, de la maison Dion et Fortier épiciers de Centralville, dont nous annoncions le départ pour le Canada il y a une couple de semaines, a fait un de ces voyages comme on n'en fait pas d'autres dans la vie.

Dans la métropole du Canada, il épousa Mlle Exolia Trudeau qu'il avait connue à Lowell. Ils passèrent leur lune de miel le long des rives enchanteresses du St Laurent et samedi soir ils revenaient au milieu de nous, suprenant leurs amis par leur union.

Nos meilleurs souhaits à M. et Mme Dion.

Parade de Bicyclistes.

On dit qu'un grand nombre de bicyclistes de cette ville sont en faveur d'une grande parade vélocipédique pour le Quatre Juillet.

Vu l'absence de la parade ordinaire des citoyens, les bicyclistes pourraient profiter de l'occasion pour démontrer qu'ils ont du nerf dans le jarret. Savoir *pédaler* avec aisance et prestesse, c'est une qualite qu'on ne rencontrera pas chez le premier venu. L'art vélocipédique mérite d'être reconnu et nous sommes en faveur d'une parade des vélos de Lowell.

Les bicyclistes de Lowell, outre la force musculaire qui les caractérise, ont une imagination vive. Qu'on en juge: Ils suggèrent l'idée de faire une parade vélocipédique aux flambeaux le soir du Quatre Juillet, ce qui sera nouveau.

Tenir le flambeau d'une main et le bras de la machine à de deux roues de l'autre, puis passer avec la vélocité d'un train-express, ce sera enchanteur et tout à fait fin de siècle.

Vive la parade des vélos!

Sous un Ascenseur.

Jackson H. Libby, un homme qui a la charge de l'ascenseur dans l'edifice Runel, au coin des rues Merrimack et Bridge, a été victime d'un sérieux accident lundi soir vers les neuf heures un quart. Il était à nettoyer le dessous de l'ascenseur lorsque le véhicule partit soudainement et le heurta à la tête, le blessant assez grièvement.

Le blessé fut transporté à sa demeure par ambulance.

Pas de Crainte.

L'inspecteur du lait, M. Allen, est d'opinion que la population de Lowell n'a pas besoin d'avoir de l'anxieté à propos de la tuberculose, ce qui a occupé le bureau d'hygiène depuis quelque temps et a causé tant de trouble aux éleveurs de cet endroit.

En compagnie du Dr Sherman, M. Allen s'est spécialement occupé de la chose et il n'a trouvé que six cas suspects. Sur ce nombre deux vaches furent tuées par ordre des autorités. Les autres sont en bon état, à l'exception d'une seule vache qui est en quarantaine.

Avant le Depart

M. John Demers, de la rue Middle, est parti dimanche soir, avec ses deux jeunes garçons, pour aller passer quelques mois de promenade au Canada. A l'occasion de son départ les pensionnaires et quelques amis lui présentèrent une jolie montre comme marque d'estime.

La présentation fut faite par sa jeune demoiselle, Mlle Marie M. Demers.

Quoique pris à l'improviste, M. Demers sut trouver de belles paroles pour remercier ses nombreux amis et les inviter à s'amuser le mieux possible.

Des rafraichissements furent servis et on se sépara à une heure avancée, en emportant un doux souvenir de cette soirée et en souhaitant un bon et heureux voyage à M. Demers.

Mort de l'Officier de Police Goodhue

David Goodhue, un des plus anciens officiers de police de la ville, est mort lundi matin à 7.45 heures, à sa résidence au No. 120 rue School, à l'âge de 64 ans.

M. Goodhue est entré au service de la ville le 3 janvier 1855. Il fut capitaine de police depuis le 11 janvier 1879 à janvier 1881.

Il fut un fidèle serviteur des citoyens de Lowell et sera regretté par la plus grande partie de la population, surtout par les officiers de police qui l'estimaient beaucoup.

Remerciements.

La Corporation des Membres de l'Association Catholique saisit avec empressement cette occasion pour offrir ses remerciements les plus sincères, d'abord au Très Révd Père Garin, O. M. I., pour les paroles chaleureuses et pleines d'émotion et d'encouragement qu'il a bien voulu adresser aux membres de notre Association, dimanche dernier, à la messe de sept heures et demie, et aussi pour l'honneur qu'il nous a faite en venant prendre place dans nos rangs pour se rendre avec nous à l'office religieux de l'après-midi.

Au Révd Père D. N. Forget, O. M. I., directeur spirituel de notre Association, pour le sermon remarquable qu'il a prononcé à l'office solennel qui a eu lieu à 3 hrs., à l'église St Joseph.

Au Révd Père Léon Lamothe, O. M. I., pour la magnifique conférence qu'il a faite avec tant d'éloquence à la séance qui eut lieu le soir à la salle du collège. Ces marques d'encouragement et d'approbation nous venaient de si haut qu'elles raniment notre courage et nous font aimer de plus en plus notre œuvre de prédilection.

L'Association Catholique remercie aussi les membres de la fanfare et de l'orchestre qui ont si largement contribué à rehausser l'éclat de cette belle fête; le Rev. Frère Chryseuil pour le beau chant exécuté à la messe de sept heures et demie; toutes les dames et tous les messieurs qui ont pris part à la séance qui a eu lieu à la salle du collège, laquelle a obtenu un si brillant succès.

En un mot tous ceux ou celles qui d'une manière ou d'une autre nous ont prêté leurs précieux concours pour faire de notre fête patronale l'une des plus imposantes du genre dont notre population ait encore été témoin.

Communiqué.

COLLECTION MERVEILLEUSE.

L'Exhibition du Prof Schurr d'Histoire Naturelle au "Bon Marche."

Le "Bon Marche" donne cette semaine une exhibition attrayante d'une collection d'animaux par le professeur Schurr de Pittsfield, Mass. Cela semble être une réclame pour F. G. Mitchell & Co, mais c'est certainement une chose qui mérite d'être vue par tout le monde.

Le professeur Schurr a étudié l'histoire naturelle pendant de nombreuses années et il a collectionné des spécimens d'animaux dans une demi-douzaine de pays.

Il peut vous expliquer tout ce qui concerne les habitudes des oiseaux, des insectes et des reptiles du Massachusetts la Californie et vous donner des explications sur la vie des serpents de l'Amérique du Sud et de l'Afrique.

C'est une autorité sur des sujets dont les livres scientifiques ne font pas mention et il sait raconter plusieurs anecdotes qui sont très intéressantes. Plusieurs de ses spécimens ne se trouvent pas dans les grands musées et presque tous ont été classés par lui. Il nous a expliqué ce matin plusieurs faits interessants qui nous ont fort amusés.

Pour rapporter tout ce que cette exhibition contient, cela prendrait beaucoup de temps, et nous ne pourrions donner qu'une bien faible idée de ce que le public découvrira en allant faire une visite au Bon Marché pour admirer cette exhibition.

Les spécimens sont dans des boîtes ayant un couvercle en verre et ils sont parfaitement classés, ce qui est un fait d'une grande importance pour les naturalistes et ceux que l'histoire naturaliste intéresse. Il y a d'abord des insectes de toutes sortes. Vous trouverez des fourmis de tous les pays, des mouches, des sauterelles, des mites, des papillons, des hannetons, enfin des choses que vous n'avez jamais vues auparavant et qui vous causeront des surprises. On y remarque surtout des hannetons ayant des diamants sur le dos.

Il y a des oiseaux des tropiques d'une grande beauté, ayant une valeur considérable, tel que l'oiseau du paradis pour lequel le professeur a refusé $500. C'est quelque chose d'admirable à contempler et que l'on n'oublie pas une fois qu'on l'a vu.

L'exhibition des reptiles est splendide. Il y a des serpents très longs et magnifiques, ayant les plus belles couleurs; leur vue nous effraie, mais ils ne sont pas dangereux. Il y a aussi des serpents d'une laideur repoussante; ils ont de grandes dents qui distribuent le poison mortel. Ces dents et l'intérieur de la bouche sont exhibées dans un endroit à part.

Comme nous l'avons dit, la collection mérite une visite; on a toute la semaine pour aller la voir.

Nous sommes heureux d'offrir nos plus sincères remerciements à M. Théodore Schurr pour avoir si bien reçu notre representant et lui avoir donné les détails les plus complets sur sa splendide collection qui nous a charmés au plus haut degré. Nous n'oublierons pas le souvenir du passage de ce monsieur à Lowell.

DES CHANGEMENTS

Dans le Departement de la Police.

Voici les changements qui viennent d'être opérés dans le departement de la police de cette ville:

Les officiers C. E. Ryder et Hugh Downey seront de service en permanence dans la voiture dite le "patrol wagon", devant travailler chacun une quinzaine de jour et une quinzaine de nuit, alternativement.

L'officier Whitney est tranféré du service de 6 heures sur la rue Gorham au poste de jour de Ryder dans le Troisième Quartier; Ingalls, du service de 6 heures dans les environs de la Lilley avenue au poste de Whitney; Provencher, du service de jour sur la rue Market, entre les deux canaux, au poste d'Ingalls; Holland, du service de 6 heures sur la rue Market et "l'Acre," au poste de Provencher; Dunfy, du service de 12 h. ½, dans les environs de la rue Gorham et de la South Common au poste de Holland; Leighton, du service de 6 heures dans le Troisième Quartier au poste de Dunfey; Ryan, un nouvel officier, prendra le poste de Leighton; Quinn, du service de 6 heures dans le Bleachery district au service de 6 heures de Downey sur Broadway, dans les environs de la Lowell Hosiery; Mohar, un nouvel officier, prendra le poste de Quinn; Stowell, du service de 6 heures sur la rue Gorham, même poste à 12.30 hrs.; Hogan, un nouveau, prendra le poste de Stowell; Whittaker, du service de 6 heures à Centralville au poste de Dow à 12 h. ½ sur la rue Lawrence; Dow prendra le poste de 6 heures de Jones entre les rues School, Fletcher et Pawtucket; Jones occupera un poste permanent le jour à l'hôtel de ville; Kane, un nouveau, sera de quart dans les environs de Fort Hill à 12 h ½; Maguire, encore un nouveau, sera de quart vers le milieu de la rue Market.

Il y a maintenant sur les deux parcs et Fort Hill Park un policeman de quart dans chacun de ces endroits, ce qui subsistera pendant tout l'été. Ils ont commencé leurs services aujourd'hui à 1 heure de l'après-midi et y seront de quart jusqu'à minuit. C'est une bonne chose.

Attention. Pecheurs!

Samedi soir, vers les 9 heures, M. Charles Frappier, de la rue West Ninth, revenait de la pêche sur les bords de la rivière Merrimack, lorsque rendu à environ 1 1-2 mille du pont de Centralville, il fut attaqué par deux hommes et trois jeunes gens. Les deux hommes cherchèrent à le jeter par terre, mais M. Frappier réussit à s'échapper après avoir perdu ses poissons.

M. Frappier dit que les hommes avaient une cruche, qu'ils paraissaient être sous l'influence de la boisson et parlaient français.

Cour de Police.

Quatre arrestations seulement marqué dont deux pour ivrognerie, une pour assaut et une d'enfant désobéissant.

Mary E. Divine, accusée d'ivrognerie, a eu sa cause remise au 9 juin. John Crowley, pour la même offense, a été libéré.

Wm Bailey a plaidé coupable d'avoir frappé avec un fouet un petit garçon du nom d'Oscar Jones. Après avoir entendu les témoignages de l'enfant et de sa mère ainsi que de l'accusé, le juge condamna celui-ci à une amende de $12.

Walter Richardson, un garçon désobéissant, a promis de mieux faire à l'avenir et sa mere l'a ramené à la maison sous condition que s'il désobéissait encore il serait repris.

John F. Walsh, propriétaire du magasin "Union Mark t" de la rue Middlesex, était accusé d'avoir vendu des homards trop petits et d'avoir assailli l'officier Benjamin Chadwick. Il plaida non coupable. Chadwick vint dire au juge qu'il était entré dans le magasin de Walsh et avait mesuré les homards qu'il avait trouvé trop petits. Il alla avertir le propriétaire qui rit de lui. Il saisit huit homards et en acheta cinq autres, afin de pouvoir prouver son accusation. Lorsqu'il dit à Walsh qu'il était un officier de police, celui-ci saisit le sac qui contenait les homards, afin de les lui enlever, mais il ne le put. M. Walsh, de son côté, dit qu'il ne savait pas que Chadwick était un gardien de la paix et plusieurs de ses commis vinrent corroborer son témoignage. Walsh fut acquitté pour assaut. Cependant il fut condamné à une amende de $65 pour avoir violé la loi concernant la vente des homards.

Affaire Lamoureux-Grondine

Onésime Grondine était accusé d'avoir obstrué le trottoir et d'avoir assailli le gardien de la paix spécial J. L. Lamoureux. L'accusé plaida non-coupable. Lamoureux vint dire au juge qu'il était de quart à l'église St Jean Baptiste, qu'il avait vu Grondine sur le trottoir vis-à-vis l'eglise St Jean-Baptiste, dimanche, vers les 9 hrs. 45, que l'accusé était en compagnie de quatre ou cinq amis, que lui Lamoureux leur avait dit de circuler. Quelques amis de l'accusé dirent qu'ils attendaient le moment d'entrer dans l'eglise. Plus tard Lamoureux leur ordonna de nouveau de circuler, puis il entra dans l'eglise.

Quelques minutes plus tard il sortit de l'église et les mêmes hommes étaient encore à la même place, nuisant à la circulation. Il leur dit pour la troisième fois de s'en aller. C'est alors que Grondine lui dit d'aller chez le diable. La dessus, Lamoureux donna une poussée à Grondine. Ce dernier empoigna Lamoureux puis, après l'avoir frappé, essaya plusieurs fois de le frapper de nouveau. Lamoureux tenait bon et soudain, avant que Grondine eut le temps de le frapper encore une fois, il s'empara de son bâton et en frappa ce dernier deux ou trois fois sur les doigts, puis sur la tête pendant que l'accusé se tenait empoigné à la clôture. A la fin, l'accusé fut conduit au poste.

Noël Champagne, témoin de la défense, dit qu'il a vu l'officier Lamoureux traverser la rue et venir à Grondine et lui dire de circuler. L'accusé lui a dit qu'il était venu pour la messe et qu'il ne s'en irait pas. Le témoin a vu le trouble entre l'officier de police spécial et l'accusé; il dit aussi que Grondine et un autre homme étaient les seuls qui étaient arrêtés sur le bord du trottoir et qu'ils n'obstruaient pas la circulation.

Edouard Beaulac fut le témoin suivant. Il dit à peu près la même chose que le témoin précédent, seulement qu'il ne connaissait pas Grondine et ignorait s'il y avait plusieurs personnes auprès de lui lors de l'arrestation.

Adélard Chateauneuf, appelé comme témoin pour la défense, dit que tout ce qu'il avait vu c'était quand Lamoureux avait traversé la rue et avait empoigné Grondine. Quand ce gardien de la paix avait empoigné l'accusé, celui-ci était empoigné après la clôture et il y avait 7 ou 8 autres personnes avec lui.

Ensuite Désiré Groleau, qui était avec Grondine, vint dire qu'il se trouvait en compagnie de l'accusé; ils étaient seuls et avait emprunté la clef de montre de l'accusé pour remonter sa montre à lui appartenant, quand le gardien de la paix Lamoureux est venu leur dire de circuler. Lamoureux est revenu une seconde fois avant qu'il eût fini de remonter sa montre.

Grondine, l'accusé, vint dire ensuite à peu près la même chose que Groleau, c'est-à-dire que Lamoureux l'avait empoigné pour l'amener au poste et que d'une main lui Grondine avait empoigné la clôture. Pendant qu'il se tenait après la clôture, le gardien de la paix l'a frappé plusieurs fois avec son bâton. Le juge, avant de rendre son jugement, a dit qu'il n'avait aucun doute que Lamoureux avait agi avec de bonnes intentions, mais que d'après les témoignages, il trouvait l'accusé innocent et il l'acquitta.

UNE IDYLLE.

UNE FERME LE THEATRE D'UN ROMAN D'AMOUR.

Un Couple Marie Apres une Separation de 35 Ans.

Stamford, Conn., 5 juin—Sur un des côtés du grand chemin, entre Stamford et Greenwick, s'élève une jolie ferme.

Droit en face de la porte de devant se trouve un gros chêne au feuillage épais qui est plus que centenaire.

Il y a vingt-cinq ans, Frederick Perkins de Hartford, le fils de Charles Perkins, l'un des meilleurs avocats du barreau du Connecticut et un neveu de feu Henry Ward Beecher, a été sous cet arbre fiancé à Mlle Frances Johnson, une jeune fille accomplie de Guilford.

Plus tard les deux fiances se querellèrent pour une chose futile et brisèrent leur engagement. Mlle Johnson épousait quelques mois plus tard le Rév. James Bleecher, le frère de Henry Ward Beecher.

M. Perkins, le fiancé, se maria aussi avec une autre jeune fille et partit peu après son mariage pour aller demeurer à San Francisco, où il devint bibliothécaire de la bibliothèque publique.

Comme tous les membres de la famille Beecher, le Rév. James Beecher, l'époux de Mlle Johnson, était patriote, et quand la guerre civile fut déclarée, il s'enrôla dans l'armée et devint le chapelain d'un régiment de New York.

Pendant la guerre, il fut tué, laissant sa jeune femme sans enfant.

De son côté Frederick Parkins perdait sa femme à San Francisco. Trente-cinq ans plus tard Parkins fit un voyage dans le Connecticut et rencontra par hasard son ancienne fiancée, la veuve du Rév. Bleecher. Elle était encore très belle; il en devint de nouveau amoureux, tandis que de son côté la veuve ne l'avait jamais oublié et sentait renaître son amour pourson premier fiancé.

Une déclaration d'amour ne tarda pas à être faite, et la veuve avoua qu'elle avait toujours aimé Frederick Perkins.

Hier soir, le mariage a été célébré.

N'est-ce pas un véritable roman d'amour?

MLLE LIZZIE BORDEN.

Fall River, 5 juin—Mlle Lizzie A. Borden, dont le père et la mère ont été assassinés en 1892, fait parler d'elle aujourd'hui.

Par la mort de ses parents elle hérita de l'édifice de son père au coins des rues Anawan & South. L'un des appartements était occupé par une branche locale de l'Association des Jeunes Filles dont Mlle Borden était l'un des membres les plus actifs avant la tragédie.

Pendant que Mlle Borden était incarcérée dans la prison de Taunton, cette Association vota des résolutions de sympathie en sa faveur. Depuis lors les membres ont commencé à lui faire de la misère et même à l'insulter.

Mlle Borden a ressenti les insultes et elle a obligé l'Association de se trouver d'autres salles de réunion.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseurs) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infallible; elle rend la peau douce et lisse, et éclarcit le teint. En vente chez les phramaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass.

Propriétaires du Dr Delisle's Kinium Compound.

LA POLICE DE NEW YORK.

New York, 4 juin—Le comité du sénat chargé de faire une enquête sur la conduite de la police de New York, à la demeure du Dr Parkhurst, a tenu de nouveau une séance aujourd'hui, pendant laquelle Augusta Thorow, propriétaire d'une maison malfamée, vint rendre témoignage. Cette femme raconta qu'elle dut payer des pots-de-vin à la police pour être protégée.

En premier lieu un policeman vint l'avertir qu'elle devait s'entendre avec la police si elle voulait continuer son négoce. Quelques moments plus tard le capitaine de police Bissart qui était chargé du quartier vint la trouver et elle lui donna $10. Un mois elle lui paya $20. Bissart allait retirer ses pots-de-vin aussi régulièrement que le mouvement d'un cadran.

Quand le capitaine Dougherty remplaça Bissart dans le quartier, elle lui dit qu'elle ne pouvait payer de si fortes sommes pour être protégée. En consequence, une descente de la police fut faite dans sa maison le 2 octobre 1892. Elle fut condamnée à l'amende. Plus tard elle vit le capitaine Dougherty et lui dit qu'elle désirait reprendre son négoce. Il lui répondit de voir le détective du quartier, un nommé Meehan.

Elle vit Meehan et consentit à lui donner $25 par mois pour ne pas être inquiétee.

Plus tard elle fut requise de se rendre dans les bureaux du capitaine Dougherty qui lui déclara avoir reçu l'ordre du surintendant de fermer son établissement. Et il lui conseila de "conduire son negoce d'une manière moins apparente."

La femme Thorow dit au capitaine qu'elle avait de l'argent pour lui. Le policeman se mit à rire et dit: "Je ne suis pas supposé accepter de l'argent, mais mettez ce que vous avez dans cette enveloppe sur laquelle vous écrirez John Hock." La femme Thorow fit ce qu'il lui dit. Le lendemain elle apprit que John Hock était le nouveau capitaine de police pour son quartier qui avait été nommé en remplacement de Meehan.

Elle se tint Tranquille.

La femme Thorow dit qu'elle resta tranquille pendant le procès que le capitaine Dougherty eut à subir, mais ensuite elle ouvrit de nouveau. Hock, le nouveau capitaine, se montra plus exigeant que le précédent et lui dit qu'il ne lui fallait pas moins de $60 ou $75 par mois. Elle donna $25 à Hock qui dut s'en contenter. Plus tard on lui dit de conduire sa besogne sous le couvert d'un café ou d'un magasin de cigares. Elle ouvrit un café.

Le mari de cette femme vint dire sous serment que le policeman George Murdock était venu lui dire de ne pas mentionner aucun nom d'officier de police devant le comité d'enquête et qu'il pourrait reprendre ensuite son négoce sans être inquiété. Le témoin dit qu'il faisait parti du Tammany Club ainsi que le sénateur Roesch qui servait ordinairement d'intermédiaire entre lui et la police. Il ajouta qu'il avait donné $100 au sénateur Roesch au club pour intercéder en sa faveur, afin de pouvoir tenir sa maison ouverte. C'étaient les $100 que sa femme lui avaient donnés dans ce but.

Un autre Témoin.

Kate Schubert, qui possède une maison malfamée sur la rue Chrystie, vint dire que le capitaine Cross s'était rendu chez elle et s'était introduit lui-même, puis lui avait demandé $500. Elle lui répondit qu'elle n'avait pas cette somme. Il lui dit qu'il reviendrait dans quelques jours.

—Est-ce l'homme que voici? demanda l'avocat en montrant le capitaine Cross qui était présent.

—Oui, monsieur, c'est lui, répondit le témoin en fixant le capitaine Cross qui devint rouge comme une cerise.

Elle ajouta qu'elle donna aussi $50 par mois à cet officier, en sus des $50.

Elle dit aussi qu'elle paya les mêmes sommes au capitaine Dougherty.

Il y a eu ensuite ajournement au lendemain.

Le Dr Parkhurst est dans la joie à propos de cette séance.

Louis Alexander,

Successeur de F. W. Emerson.

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux,)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6.50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

FEUILLETON

91

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIE.

XIII

Elle est morte dans une terrible agonie, comme si Dieu eût voulu lui faire expier en ce monde, avant de l'appeler devant son suprême tribunal, les fautes, les crimes dont la malheureuse s'était souillée! Et désormais, il n'existe plus aucun Frochard!

Le rémouleur avait levé les yeux et regardait son interlocuteur avec étonnement.

Je répète ce que je viens de vous dire, fit M. Hebert, il ne doit plus exister en ce monde aucun représentant de la famille Frochard.

Et moi...moi? balbutia le pauvre garçon, ne suis-je pas toujours le fils du supplicié?

Il faut que vous cessiez de l'être, ou du moins d'être connu comme tel.

Helas! monsieur! qui pourrait l'empêcher.

Et tristement:

Est-ce que ce n'est pas la vérité? J'ai longtemps essayé de me faire pardonner de n'être qu'un malheureux dont le père avait péri sur l'échafaud; j'ai travaillé tout enfant, dans l'espoir de faire oublier de qui j'étais né! Efforts inutiles. Tout le monde se détournait de moi, j'étais méprisé! comme si j'eusse été le coupable! le criminel dont le souvenir pesait sur nous tous.

Vous vous trompez, dit le docteur, tout le monde ne vous méprisait pas; je connais une personne qui vous tenait pour un bon et brave cœur, et qui n'a cessé de se rappeler que vous l'aviez prise en pitié, quand elle souffrait de la vie épouvantable à laquelle on l'avait condamnée; que vous auriez voulu pouvoir l'arracher des mains de... celle qui abusait de la cécité de la malheureuse enfant pour en faire une martyre. Pour celle dont je vous parle, mon ami, vous étiez autre chose que le fils du supplicié Frochard!

Oh! c'est qu'elle ne savait pas! interrompit le jeune homme.

Eh bien, il faut qu'elle ignore toujours l'affreuse vérité! Et je m'en charge!

Vous, monsieur! Mais...à quoi bon, puisque... puisque je ne la reverrai plus jamais.

Qui sait?

Que voulez-vous dire, monsieur le docteur?

Une vie nouvelle va commencer pour vous! Si j'ai voulu vous venir en aide aujourd'hui, c'est que... j'étais decidé à m'occuper sérieusement de votre avenir.

Pierre ne savait plus que penser de cette sollicitude pour sa misérable personne. Il voulut remercier son bienfaiteur, mais il ne trouvait pas de mots capables d'exprimer tout ce qu'il ressentait. Ce que lui annonçait M. Hébert concernant l'aveugle le troublait jusqu'au fond de l'âme. La possibilite de voir se réaliser son rêve de chaque jour lui apparaissait vaguement.

Quoi! Il se pourrait qu'il retrouvât sa chère protégée, cet ange auprès de laquelle lui, misérable déshérité de la nature, il avait éprouvé des moments de joie secrete, dont il n'osait s'avouer la cause! Il entendait encore la voix qui autrefois lui parlait avec tant de douceur. Il reverrait, enfin, celle que le hasard avait un jour placée sur son chemin pour le reconcilier avec la vie! celle dont la seule présence avait amené sur ses lèvres ces paroles d'espérance et de consolation: "Il me semble que je suis moins seule sur la terre!"

C'était donc par la volonté de la Providence qu'il avait fini par découvrir la maison hospitaliere où Louise avait trouvé des protecteurs! Ah! ci tout cela était bien réel! S'il était vrai que le docteur eût formé le projet de se charger de son avenir! Et pourquoi en serait-il autrement? Quel motif avait-il de douter de la parole de M. Hebert? Celui-ci, après tout, ne lui devait ni encouragements, ni consolations. C'était donc une compassion bien sincere qu'il éprouvait pour le pauvre Pierre, un intérêt bien réel qu'il ressentait pour lui.

Tout à coup, le rémouleur fut tiré de ses réflexions. Le docteur avait ouvert la portière pour parler au cocher. Puis revenant se placer à côté de Pierre, il lui dit:

Après mûres reflexions, mon ami, j'ai decidé que ce ne sera pas dans mon hôtel que je vous donnerai l'hospitalité. Il est inutile, dans l'intérêt de votre avenir, que mes gens soient initiés à votre passé.

Le rémouleur écoutait, rempli d'étonnement. Il eût bien voulu interroger son bienfaiteur, mais le respect lui fermait la bouche. Ce fut M. Hébert lui-même qui se chargea de le renseigner sur ce qu'il désirait savoir.

J'ai donné l'ordre au cocher, dit-il, de nous conduire à l'hôpital Saint-Louis. Vous passerez quelques jours en attendant que j'aie pris une décision

Le véhicule avait rapidement pris la direction de l'hôpital. Lorsqu'il s'arrêta devant le portail, Pierre voulut s'élancer. Mais le docteur l'arrêta en lui disant:

Attendez-moi ici! je vous enverrai chercher!

Le rémouleur se renfonça alors dans la voiture, de plus en plus surpris. Il y avait à peine dix minutes que Pierre attendait, quand le portier de l'hôpital se présenta à lui:

Veuillez me suivre, mon garçon, dit-il et il conduisit Pierre dans le cabinet de consultation où se trouvait M. Hébert.

En voyant arriver son protégé, que l'émotion faisait boiter encore plus bas que d'habitude, le docteur lui dit avec un bon sourire:

Cette jambe-là te gêne terriblement, mon ami?

C'est vrai, monsieur le docteur.

Eh bien, nous tâcherons de la redresser un de ces jours.

La... redresser! dit Pierre au comble de l'étonnement.

Oui, oui, et j'ai à ton sujet, de bien autres projets; mais, pour l'instant, il faut te contenter, mon ami, de souper un peu, de dormir beaucoup et d'espérer des jours meilleurs...

Le rémouleur essuya une larme qui coulait de ses paupières:

Des jours meilleurs! soupira-t-il.

Mais M. Hébert s'écria d'un ton d'autorité!

Ce que je veux avant tout, c'est que tu ne pleures plus!

Puis s'adressant au portier:

Vous garderez votre pensionnaire pendant quelque temps. Je le reverrai bientôt. Je désire que vous lui donniez une chambre dans votre logement même.

Cela sera fait, monsieur le docteur!

Que vous le nourrissiez convenablement.

Absolument comme moi, ma femme et mes enfants!

Et que vous lui procuriez tout le suite quelques hardes pour remplacer celles qu'il porte.

Vous serez obéi, monsieur le docteur, répondit le concierge.

A bientôt... Louis Raymond, dit alors le docteur, en frappant familièrement sur l'épaule de Pierre.

Louis... Louis Raymond... balbutia celui-ci au comple de l'étonnement...

Eh! oui, dit le docteur, n'est-ce pas ton véritable nom? et, tout bas, il ajouta: c'est celui qui remplacera, désormais, le nom du fils du supplicié.

Et Pierre, de plus en plus stupéfié, regardait le docteur et demeurait muet. Sur un signe de M. Hébert, le concierge l'emmena chez lui. Le docteur sortit à son tour et remonta dans le carrosse.

C'est à partir de ce jour que Louise n'avait plus entendu sous ses fenêtres la voix du rémouleur. A partir de ce jour aussi, la pauvre enfant devint rêveuse plus qu'il convenait à celle qui, après avoir retouvé son amie d'enfance devait n'avoir plus rien à désirer en ce monde. La comtesse de Linières ne tarda pas à s'émouvoir de la tristesse qui, chaque jour, se manifestait plus sombrer chez sa fille bien-aimée. Elle interrogea maternellement Louise.

Je n'ai rien, madame la comtesse, déclara l'aveugle. Que puis-je désirer de plus, quand vous me comblez de bontés?

Et Louise s'efforçait de paraître moins melancolique lorsqu'elle se savait en présence de Diane. Mais il n'était pas facile de tromper l'œil vigilant d'une mère comme Mme de Linières. Elle se promit d'attirer l'attention du docteur Hebert sur le cas particulier qui se présentait.

Docteur, lui dit-elle un jour, j'attendais avec impatience votre visite.

Pas pour vous assurément, madame la comtesse, interrompit M. Hebert, car vous avez singulièrement surmonté la maladie mystérieuse qui consumait lentement vos forces. C'est miracle de vous voir revenue si rapidement à la santé.

Aussi n'est ce pas en eflet pour moi que je désire vous consulter.

Pour qui donc, alors?

Mais ne le devinez-vous pas? Pour notre chère aveugle!

Patience, madame la comtesse; ici nous devons procéder avec la plus grande prudence. Je vous ai promis que je tenterais une opération, mais le moment n'est pas encore venu d'en fixer le jour, je dois même vous prévenir que ce ne sera pas avant... plusieurs mois sans doute! Que voulez-vous, madame la comtesse, nous ne pouvons pas aller aussi vite que nous le désirons!

Et le docteur, prenant le ton enjoué, ajouta:

Je vous ai promis que je ferais tout ce qu'il serait humainement, scientifiquement possible de faire, mais que j'espérais la collaboration de celui dont la toute puissance est au-dessus de la volonté humaine et de la science! Il faut attendre, madame la comtesse et... espérer!

Diane avait écouté sans interrompre. Mais quand le médecin eut cessé de parler, elle lui dit;

Je sais, docteur, tout ce que je puis attendre de votre expérience et de votre habileté. Si j'en crois mes pressentiments, notre chère aveugle recouvrera la vue! Mais ce n'est pas de la cécité de Louise que je voulais vous parler, aujourd'hui, mais bien de sa tristesse, une profonde tristesse que j'ai remarquée chez elle et qui m'inquiète!

Oh! oh! fit le docteur Hébert, voilà en effet de quoi inquieter une personne qui, comme vous, s'y connait en fait de tristesse.

Docteur!

Oui, je comprends, vous n'aimez pas qu'on vous rappelle cela! Cependant, qui mieux que vous peut savoir qu'on finit un jour par surmonter les mélencolies les plus prolongées. Il suffit quelquefois d'un hasard!

La comtesse demeura silencieuse pendant quelques secondes. Puis relevant la tête:

Cher docteur, prononça-t-elle d'un ton suppliant, je vous prie de me rassurer sur l'état de ma protégée! Je vais vous laisser seul avec elle; interrogez-là, peut-être vous dira-t-elle ce qu'elle éprouve!

Inutile, madame la comtesse!

Vous refusez?

Pas précisément. Mais j'ai un moyen plus sûr que d'interroger Mlle Louise pour savoir ce qu'elle pense, si elle éprouve quelque secret chagrin.

Je ne comprends pas?

Mon Dieu, c'est d'interroger son amie.

Henriette?

Oui! seulement il faut savoir s'y prendre adroitement, et je me charge de confesser votre future nièce.

Diane avait appelé Louise, qui se tenait dans la pièce voisine.

Venez mon enfant, dit-elle en prenant la main de la jeune fille; il y a là le docteur Hébert qui veut regarder attentivement vos yeux, avant de commencer le traitement.

Le médecin s'était porté au-devant de l'aveugle.

Voyons ces grands yeux-là! fit-il en conduisant Louise à un fauteuil. Laissez-moi bien regarder. Oh! oh! fit-il tout à coup d'un ton grondeur, voilà bien du nouveau!

Qu'y a-t-il? s'informa Diane avec anxiété.

Il y a, madame la comtesse, il y a que ces deux grands yeux-là ont pleuré!

Pleuré! s'exclama Mde de Linières.

Louise gardait le silence

Beaucoup pleuré, ajouta le docteur.

L'aveugle eut un léger frissonnement. Mais elle réprima aussitôt l'emotion qu'elle avait ressentie.

Ces larmes là, dit le docteur, ne se renouvelleront plus, je l'espère... quel sujet de tristesse aurait cette chère enfant, quel autre sentiment pourrait-elle éprouver que la reconnaissance, le respect, l'affection pour ses généreux bienfaiteurs.

Pour tous vos bienfaiteurs, s'empressa d'ajouter Mde de Linières, mais surtout pour le bon docteur qui va vous soigner et vous rendre la vue, mon enfant.

Louise avait pâli. Elle voulut prononcer quelques mots, mais elle ne parvint qu'à murmurer en balbutiant:

Merci...monsieur le...docteur; merci!

L'épreuve avait assez duré, estima M. Hébert, pour une première expérience. Et comme Diane l'accompagnait jusqu'au seuil, il lui dit tout bas:

J'ai lu dans les yeux de cette enfant, je lirai bientôt dans son sœur.

XIV

Dès le lendemain, le docteur Hébert était allé rendre visite à son nouveau protégé. Pierre, d'après les renseignements fournis par le concierge de l'hôpital, avait passé une nuit d'insomnie et de larmes. En apercevant le médecin, le pauvre garçon courut au-devant de lui agité par la plus vive émotion. Il ne trouvait pas de paroles pour exprimer la reconnaissance qui débordait de son cœur.

Bon! bon! dit M. Hébert avec bonté. Nous avons autre chose à faire, mon ami, que de nous abandonner à cette émotion. Ce qu'il vous faut, au contraire, c'est du calme et du courage. Suivez-moi!

Il emmena le rémouleur dans son cabinet.

Si je suis venu, commença-t-il, avant l'heure ordinaire de mes consolations, c'est que j'ai besoin de causer sérieusement avec vous. J'ai beaucoup de choses à vous dire!

Et, comme Pierre paraissait tout surpris et tout émotionné de ce début:

Asseyez-vous là, dans ce fauteuil, ajouta le médecin, et répondez nettement, franchement, à toutes les questions que je vais vous adresser.

Ah! ah! commença le docteur, nous avons la jambe raide aujourd'hui!

Cependant vous marchez beaucoup, malgré votre infirmité?

Je cours lorsque je suis pressé de rapporter l'ouvrage de la pratique.

Et vous souffrez alors?

Quelquefois! Mais je n'y fais pas attention; il y a si longtemps que je suis habitué à souffrir!...

Voyons dites-moi comment vous êtes devenu boiteux.

On! ce n'est pas d'aujourd'hui, ni d'hier monsieur le médecin!

Vous ne répondez pas à ma question.

J'étais tout petit quand... l'accident m'est arrivé! Aussi je suis habitué; c'est comme si j'étais né avec cette jambe plus courte.

Pierre était devenu tout rouge. M. Hebert l'observait. Au bout d'une minute il reprit:

Est-ce que vous ne vous souviendriez plus de la façon dont vous êtes devenu boiteux? Si vous étiez tout à fait enfant, votre mère a pu vous dire comment s'était produit l'accident.

Le rémouleur gardait le silence. Il répugnait à ce cœur généreux d'accuser son frère mort, et comme il avait l'air embarrassé, M. Hébert continua:

Etes-vous tombé accidentellement?

Non, monsieur le médecin!

Alors vous avez commis une imprudence?

Pierre avait bonne envie de mentir; mais son regard rencontra les yeux du docteur fixés sur les siens, et n'osa pas.

Je vais vous dire, répondit-il comment ça c'est fait! J'étais enfant et... c'est en me battant...

Comment en vous battant? Vous étiez donc querelleur?

C'est-à-dire, monsieur le médecin, c'était en me débattant...

Contre qui?

Pierre hésita de nouveau pendant quelques secondes. Puis d'une voix tremblante:

J'aime mieux vous avouer la vérité tout de suite, monsieur le médecin! J'aurais honte de vous mentir, à vous qui avez tant de bontés pour moi!

Et en quelques mots le pauvre garçon raconta au docteur dans quelles circonstances son frère, Jacques Frochard, lui avait cassé la jambe, parce qu'il refusait de voler un manteau à l'étalage d'un fripier. M. Hébert écouta le récit. Et quand Pierre eut cessé de parler:

Et personne ne vous a donc soigné? s'informa-t-il.

Si fait, monsieur; c'est ma mère d'abord qui m'a serré la jambe; et elle a fait venir un rebouteur qu'elle connaissait.

Et c'est tout?

C'est tout ce que je sais, monsieur le médecin!

M. Hebert arpentait le cabinet de long en large, comme un homme fortement préoccupé. Tout à coup il s'arrêta de nouveau devant le rémouleur, en disant:

Il faut me montrer ta jambe, mon ami!

Etonné, Pierre répondit en balbutiant:

Oh! c'est pas la peine, mon bon monsieur; il n'y a rien à faire! Et puis je suis habitué à vivre comme ça!

Allons, allons; montre-moi cette jambe-là, commanda le docteur d'un ton d'autorité qui ne souffrirait ni réplique ni refus.

Et comme Pierre s'était levé pour obéir:

Monte là-dessus! dit le docteur en indiquant la table longue, en chêne, sur laquelle il faisait placer les blessés pour procéder à l'examen des parties atteintes.

Le rémouleur s'étant assis tant bien que mal sur la table:

Couche-toi de tout ton long! ajouta M. Hébert.

Et aussitôt il se mit lui même à défaire les boutons qui fermaient, par le bas, la culotte et mit à nu la jambe depuis la cheville jusqu'au-dessus du genou. Puis il procéda à un examen consciencieux, tâtant les muscles, palpant les chairs, s'assurant de la façon dont la réduction avait été pratiquée. Et il marmottait:

Maladroit! boucher! vétérinaire! si l'on peut gâcher de la besogne comme ça!

Pierre ne bougea pas pendant tout le temps que dura cet examen dont il ne comprenait pas la nécessité. M. Hébert eut achevé de lui palper les os et la peau:

Pas vrai, monsieur le médecin, hasarda-t-il, qu'il n'y a rien à faire?

Qui t'a dit cela? s'exclama M. Hébert en frappant du poing sur la table.

Mais...mais...je croyais...balbutia le rémouleur.

Que peux-tu savoir, ignorant que tu es?

C'est vrai, monsieur le médecin, que je ne suis qu'un pauvre diable qui ne sait ni lire ni écrire; c'est à peine si je sais compter sur mes doigts! Aussi excusez-moi, m'sieu l'médecin, de c'que j'ait dit.

M. Hébert radoucit sa voix. Et c'est d'un ton paternel qu'il dit à Pierre:

Tu peux rajuster ta culotte, mon ami; je suis fixé sur ce qu'il y aurait à faire pour que ta jambe cassée pût être ramenée à la longueur de l'autre.

Le rémouleur s'était redressé sur son séant pour relever son bas qui pendait sur la cheville. En entendant les paroles que prononçait le docteur il s'interrompit dans sa besogne et, timidement:

Comment? dit-il... est-ce que c'est possible? Je pourrais donc... marcher droit? moi... un boiteux?

M. Hébert ne put s'empêcher de sourire de la stupéfaction qui se lisait sur le visage du pauvre garçon. Et c'est avec bonté qu'il répondit:

Il est bien certain que si je rajustais ta jambe tu ne serais plus boiteux.

Et je marcherais... comme tout le monde?

Absolument comme le premier venu qui n'aurait pas subi d'accident. Comme moi, comme... comme la petite aveugle par exemple, ajouta-t-il en le regardant en face.

Mamzelle Louise?

Le non s'était à peine échappé des lèvres du rémouleur qu'il devenait rouge jusqu'aux oreilles et baissait les yeux, comme s'il eut dit une énormité. M. Hébert eut un regard pleine de malice à l'adresse de ce pauvre diable qui laissait ainsi deviner le secret qu'il croyait pouvoir cacher à tous, comme il se l'était caché à lui-même, pendant longtemps.

Oh! oh! dit-il, je vois avec plaisir, mon ami, que tu n'a pas oublié la pauvre jeune fille que tu avait pris en amitié.

Et elle était si malheureuse chez nous monsieur le médecin!

Et puis, malgré sa cécité, elle était si jolie, n'est-ce pas? Ses grands yeux étaient tout aussi beaux que s'ils n'avaient pas été privés de lumière... n'est-il pas vrai?

Pierre, de rouge qu'il était l'instant d'avant, était devenu subitement pâle et ses lèvres tremblaient sans pouvoir articuler un mot. Par bonheur pour lui, le docteur vint à son secours en reprenant:

Eh bien, mon garçon, je suis certain de pouvoir redresser ta jambe.

C'est-i Dieu possible!

Et les yeux du rémouleur brillèrent de lueurs rapides, sous l'impression d'une idée de bonheur qui lui traversait l'esprit.

Oui, continua M. Hébert bien décidément, semblait prendre plaisir à observer son protégé, afin de reconnaître s'il y avait en cet être assez d'étoffe pour qu'il pût donner suite aux projets qu'il méditait. Oui, mon ami, je suis assez bon chirurgien, je crois, pour que tu puisses avoir entièrement confiance en moi.

J'ai toute confiance en vous, monsieur le docteur, déclara Pierre avec empressement.

Dans ces conditions nous pourrons reprendre, un jour ou l'autre, cette conversation.

Le rémouleur s'était attendu à tout autre chose. C'est que depuis qu'on lui avait parlé de la possibilité, bien mieux, de la certitude pour lui, d'arriver à ne plus boiter, à marcher sans que son buste se balançât de droite à gauche, Pierre s'était tout de suite fait à cette idée consolante qu'un jour viendrait où, peut-être, il pourrait se trouver en présence de Louise, de Louise guérie de sa cécité et pouvant le voir. Aussi quand le docteur Hébert eut mis, ainsi qu'il venait de le faire brusquement, un terme à cette conversation qui l'intéressait si fort, le rémouleur éprouva-t-il une grande déception. Le médecin s'en aperçut et s'y attendait probablement, car c'est avec un bon sourire qu'il dit à Pierre:

Du reste, mon ami, nous avons à penser, dans ton intérêt, à tant de choses diverses, que chacune d'elles doit venir à son tour.

Oh! monsieur le docteur, que vous êtes bon et charitable, de vouloir vous occuper de moi.

Et comme il faisait, une seconde fois, mine de saisir la main de son bienfaiteur, pour la porter à ses lèvres:

Assez d'effusion comme ça! grommela M. Hébert en reprenant son ton de bourru bienfaisant.

Puis il ajouta, en regardant en face son interlocuteur:

Tu n'auras peut-être pas toujours la même envie de m'embrasser les mains, car... elles te feront probablement beaucoup souffrir!

Pierre crut évidemment que le médecin voulait se moquer de lui, il essaya d'ébaucher un sourire d'incrédulité.

Ah! dame! mon ami, ce n'est pas sans te martyriser un peu qu'il me sera possible de te mettre en situation de pouvoir figurer dans les gardes-françaises...

Et s'interrompant:

Au fait, demanda-t-il brusquement, aurais-tu du goût pour l'état militaire?

Un pauvre diable comme moi? n'ai jamais songé à cela! Hélas! soupira le boiteux, j'sais bien que ça me faisait grand plaisir, quand j'étais petit, et même plus tard, d'accompagner les soldats qui allaient à la parade; je me mettais l'œu à la peau, afin de les suivre, quand ils prenaient le pas accéléré et que le tambour-major faisait sauter en l'air sa canne qu'il rattrapait au vol. Et puis, y avait aussi les officiers avec leurs épaulettes brillantes, dont la vue me faisait sauter quéqu'chose dan l'cœur.

Et tout en parlant avec animation croissante, le fils de la Frochard cherchait à se tenir droit sur ses jambes et à redresser son buste, comme s'il eût été, lui-même, sous les armes.

Alors, si tu l'avais pu, tu te serais fait soldat, dans l'espoir de devenir un jour officier?

Oh! non non!

Et baissant la voix:

Le sergent-racouleur n'aurait pas voulu de l'enfant d'un homme mort à l'échafaud!

Et le visage du rémouleur avait pris son expression de tristesse un instant disparue.

C'est vrai, fit M. Hébert, on n'ose pas donner son nom, quand on porte celui d'un supplicié! Aussi, mon ami, je vais m'occuper de t'en faire changer...

Me faire changer de nom? interrogea Pierre avec anxiété.

Puis courbant le front:

Le roi peut tout ce qu'il veut, dit gravement le docteur.

Le roi! répéta le rémouleur au comble de la surprise. Le roi! on obtiendrait donc que le roi s'occupât d'un misérable tel que moi?

Tout ce qu'il venait d'entendre lui bourdonnait dans le cerveau. Et toujours le nom de Louise lui venait à l'esprit.

[A CONTINUER.]

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un.

CRIME HORRIBLE.

Des Parents Tuent Leurs Enfants, Puis se Suicident.

Berlin, 2 juin—Une famille entière composée de six personnes vient de mourir de la manière la plus tragique du monde.

Karl Seiger, autrefois un homme riche qui était propriétaire d'un important atelier d'imprimerie, eut des revers de fortune, ce qui lui fit perdre presque tous ses biens. Cet homme et sa femme se découragèrent complètement et ils ne cessaient de déplorer leur infortune. A la fin ils se persuadèrent qu'ils seraient mieux morts que de vivre dans la pauvreté. Ils complotèrent la mort de leurs enfants, puis leur suicide.

Hier soir, ils donnèrent du poison à leurs fils, Rudolphe, âgé de 19 ans, et Bruno, âgé de 13 ans, étudiants dans le Gymnase à Berlin. Ces deux malheureux enfants moururent de l'effet du poison.

Ensuite ce père et cette mère évidemment devenus fous perdirent leurs plus jeunes fils, Martin, âgé de 10 ans, et leur fille, âgée de 7 ans.

Quand tous leurs enfants furent morts, Seiger et sa femme absorbèrent une forte dose de poison et ils ne tardèrent pas à aller rejoindre leurs enfants dans l'autre monde.

SAVENA

Each Package SAVENA contains a

DIFFERENT PRESENT

AND A

USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

UN MOURANT

Dont les Dernieres Heures sont Troublées.

SES FILS SE BATTENT A PROPOS DU TESTAMENT.

Apres l'Arrestation de son Fils, le Vieux Meure.

New York, 3 juin.—Daniel Lane, âgé de 28 ans, a été envoyé en prison pour dix jours aujourd'hui pour ivresse et tapage. Le prisonnier est le fils de John Lane, un vieillard qui est mort samedi soir.

M. Lane était un marchand retiré des affaires et valait environ $400,000. Il demeurait avec ses fils, Michael et Daniel, et sa fille, Mde Patrick Feeney.

Son fils Daniel lui causait beaucoup de peine à cause de la vie de dissipation qu'il menait. Il s'était fait arrêter pour vol un de ces jours et avait dû passer une année en prison, au grand déshonneur de la famille.

M. Lane était malade depuis longtemps et il était connu dans la famille qu'il n'avait pas fait de testament. Daniel, l'enfant prodigue, craignant d'être déshérité par son père qui était influencé par son frère et sa sœur. Apprenant que son père allait mourir, le jeune homme revint dans sa famille samedi dans l'intention, apparemment, de faire tout en son possible pour avoir sa part dans l'héritage.

Il était ivre. En entrant dans une chambre voisine de celle où son père se mourait il commença à crier d'une voix avinée qu'il avait droit à l'héritage et qu'il trouverait bien le moyen d'avoir ce qui lui revenait.

Le mourant commanda à son fils de quitter la maison. Michael, le frère de Daniel, dit à celui-ci que les derniers sacrements avaient été administrés au moribond et il le supplicia de cesser tout tapage.

Daniel continua de plus belle à crier des injures aux membres de sa famille, à frapper du poing sur les murs et les tables, enfin à faire un tapage infernal. Son frère Michael le prit par le bras dans l'intention de le mettre à la porte.

En ce moment, Mde, Feeney, la sœur du jeune homme, était dans la chambre du mourant en train de placer une chandelle dans un chandelier qui se trouvait à la tête du lit.

Daniel se jeta dans cette chambre, et s'emparant du lourd chandelier, il en porta un coup terrible à la tête de son frère Michael. Puis il se mit à frapper celui-ci à coups de poing.

Le vieillard, quoique sur le point de rendre le dernier soupir, eut la force de supplier son fils en pleurant de faire la paix et de ne pas troubler ses derniers moments.

Le fils inhumain ne p éta aucune attention aux supplications de son vieux père mourant, et Michael, voyant que s'il ne se défendait pas il allait être battu comme blé, se jeta sur son frère qu'il enlaça à bras le corps.

Les deux frères, de force presque égale, luttèrent pendant quelque temps, cherchant à se jeter par terre et renversant les meubles. Ils faillirent deux ou trois fois aller rouler sur le lit où ils auraient écrasé leur vieux père.

A la fin Michael réussit à bousculer son frère jusqu'à la porte du corridor où il le renversa sous ses genoux et le tint en respect jusqu'à l'arrivée d'un gardien de la paix que sa sœur était allée quérir.

Peu après le départ du prisonnier pour la prison, le vieux Lane rendit le dernier soupir.

UN FILOU.

Il se Fait Passer Pour un Agent du Cirque de Barnum.

Lawrence, 3 juin—Un homme du nom de Frank Maddocks et se prétendant un agent du cirque de Barnum, a floué plusieurs commerçants ici vendredi et samedi.

Il convint d'accorder à ces marchands des contrats pour fournir des approvisionnements au cirque à condition de recevoir une commission payée à l'avance

Parmi les maisons qui ont été floués sont le Public Meat Market, J. N. Gurdy, boulanger, et G. M. Victor, marchand de foin et de grain.

L'étranger disparut soudainement hier soir.

Tandis qu'il était ici, il demeurait dans un des principaux hôtels et il dépensait beaucoup. On le décrit comme un homme de 30 ans environ, court et vêtu de pâle.

DES TROUPES

Les Grevistes Vont Cesser leur Intervention

Cannelburg, Ind., 3 juin—Un régiment de la Garde Nationale de l'Indiana, envoyé par le gouverneur Matthews pour mettre un terme aux troubles des grévistes qui empêchent la circulation des wagons de charbon, est arrivé ici ce matin.

Ce régiment arriva avec un canon Gatling. Il entra dans la ville la bayonnette au bout du fusil, mais il n'y avait aucun gréviste pour s'opposer à son entrée.

R. W. Suffers, un juge de paix, et Dick Gade, qui étaient les chefs des grévistes dans leur tentative pour s'opposer à la circulation des trains, et John Flynn, un gréviste, ont été arrêtés.

La présence de la force armée a épeuré les grévistes qui sont tous restés dans leurs maisons, mais leurs femmes et leurs enfants se réunirent autour des soldats et les abimèrent d'invectives.

UN ITALIEN

A BIEN FAILLI ETRE LYNCHE A BOSTON,

Pour Avoir Outrage une Petite Fille de Neuf Ans.

Boston, 4 juin—Un Italien du nom d'Antonio Afia, âgé de 34 ans, demeurant dans North End, a outragé hier une petite fille de 9 ans qui demeure avec ses parents près de la résidence de ce misérable.

Cet Italien a bien failli être lynché quand le crime devint connu.

Voici les détails de cette affaire:

Alia tient une cour à bois et à charbon sur la rue Clark et le policeman trouva la petite fille en face de cette maison hier; elle pleurait à chaudes larmes. Le policeman questionna la petite et il apprit que l'Italien l'avait outragée.

Alia fut placé en état d'arrestation et la petite victime le reconnut pour son assaillant.

Sur ces entrefaites la mère de la petite fille arriva sur les lieux, ainsi qu'un grand nombre de personnes.

L'Italien, devenant très alarmé, demanda grâce, et sortant de sa poche un rouleau de billets de banque, il offrit à la mère de règler l'affaire séance tenante.

L'offre fut refusée avec indignation.

La nouvelle du crime se répandit avec la rapidité de l'éclair et une foule énorme se réunit autour de la maison de l'Italien en faisant entendre des murmures d'indignation.

Le misérable, craignant la vengeance de la foule, fit une résistance désespérée avant de se rendre; il se servit d'un manche de hache pour attaquer le policeman.

C'est avec beaucoup de difficulté que l'Italien put être entraîné dans la rue, où le seul policeman qui était présent fut presque incapable de résister aux tentatives faites par la foule pour s'emparer du prisonnier. Alia fut frappé à coups de poing et de pieds; puis soudain quelqu'un se mit à crier: "Lynchons-le!"

On alla chercher une corde; on en prit une à un auvent du voisinage. Puis on s'élança vers l'Italien, et le policeman Maguire eut beaucoup de difficulté à empêcher l'exécution sommaire de son prisonnier.

A la fin, la voiture de la police fut demandée et plusieurs gardiens de la paix ne tarderent pas à arriver sur les lieux. Alia put alors être conduit au poste.

Alia est un gros homme qui est marié.

La petite fille a été mise dans un pitoyable état par ce mécréant; elle a été conduite à l'hôpital.

LE SUPERIEUR GENERAL DES OBLATS.

On nous écrit de Saint Boniface:

Le T. R. P. Soullier vient de partir pour l'Ouest accompagné de sa suite. Il doit visiter les maisons de la Congrégation des Oblats de Marie et nous revenir à Saint Boniface à la fin de l'été.

Dans un grand conseil tenu sous sa présidence à Winnipeg, on s'est occupé de la question du coadjuteur de Monseigneur Taché. Sa Grandeur, dont la santé est chancelante depuis longtemps, ne peut plus visiter les paroisses de son diocèse et tout le monde sent que les catholiques du Manitoba devront se résigner à voir avant longtemps le digne et vénérable prélat prendre un aide qu'il pourra initier aux affaires et à l'administration de son vaste diocèse.

Le conseil des Révérends Pères Oblats, sous la présidence du Très R. P. Soullier, a d'abord posé en principe qu'il était de la plus haute importance pour leur congrégation que le coadjuteur de Mgr l'archevêque de Saint Boniface fût un Oblat.

L'archidiocèse de St Boniface est aujourd'hui assez bien organisé et se trouve avoir assez de paroisses régulières toutes à part deux ou trois confiées aux prêtres séculiers pour que les bons religieux se bornent à s'occuper de leurs missions sauvages et observer l'esprit de leur règle qui est qu'ils ne doivent accepter le siège épiscopal que dans un pays qui est purement un pays de mission. Mais tous les diocèses suffrageants de l'archidiocèse de St Boniface étant administré par des évêques appartenant à la congrégation des Oblats il serait extrêmement important que le futur métropolitain soit un Oblat.

On a décidé aussi que le très Rév. P. Langevin verrait primer sa nomination comme coadjuteur de Monseigneur Taché. On peut donc dès maintenant croire que la nomination de cet Oblat est assurée. Il habite Winnipeg depuis un an et Monseigneur l'archevêque s'est efforcé de l'initier aux affaires de son diocèse; et aujourd'hui il est considéré comme l'homme en vue et important. Si l'on en croit quelqu'un de bien informé, le T. R. P. Langevin serait sacré à la fin de l'été, au retour du T. R. P. Souillier de l'Ouest.

Le T. R. P. Jean-Marie, l'abbé mitré, de Bellefontaine, visite en ce moment la Trappe de Notre-Dame des Prairies, établie depuis deux ans à St Norbert. Le passage du T. R. P. Abbé à St Boniface a coïncidé avec le séjour du T. R. P. Soulier. Il a passé presque inaperçu au milieu des receptions vraiment princières qui ont été faites au Supérieur Général des Oblats.

Tuée par sa Sœur.

Paris, 4.—Un épouvantable drame de famille vient de jeter la consternation à Oloron-Sainte-Marie (Basses Pyrénées) et dans toute la région.

Deux jeunes orphelines, dont le père avait été commandant d'infanterie, les demoiselles Rudel, l'aînée âgée de vingt-sept ans et la cadette de vingt ans, vivaient toutes les deux seules dans la même maison.

L'autre matin, comme une femme de peine arrivait pour vaquer à sa besogne journalière, la porte de la maison s'entrouve et l'aînée des deux sœurs lui crie:

—Avant de commencer votre ouvrage, allez de suite porter cette lettre à M. le juge d'instruction.

Stupéfaction de la domestique: elle prononce alors le nom de la sœur cadette:

—Ah! ma sœur, lui répond l'aînée, elle est bien heureuse, elle, elle est morte!

—Comment!

—Oui, je viens de la tuer!

Toute bouleversée, la domestique entre vite dans la maison, va droit dans la chambre de la jeune fille et la trouve couchée encore dans son lit, inanimée, la tête fracassée par deux balles de revolver.

Elle appelle au secours, et on va chercher immédiatement un médecin.

—Que se passe-t-il, s'écrie le docteur en entrant et en s'adressant à l'aînée des deux sœurs, qu'il trouve en grande toilette, agenouillée devant le lit de sa sœur.

—Eh bien! ma sœur est morte.

—Comment?

—Je l'ai tuée.

—Et pourquoi?

—Je n'ai pas longtemps à vivre, je suis très malade, je craignais de laisser ma sœur toute seule sur la terre, je l'aimais trop pour cela; du reste, nous étions d'accord. Nous avions assez de la vie et étions décidées à mourir.

Sur de nouvelles questions du docteur, cette malheureuse continue très froidement:

—Oui, j'ai tiré deux coups de revolver dans la tête de ma sœur pendant qu'elle dormait encore; puis j'ai essayé de me tuer et malheureusement pour moi je me suis manquée; j'ai une balle dans la poitrine; j'ai voulu alors recharger mon arme et recommencer, je n'ai pas su. Aussi quand tout à l'heure ma domestique est arrivée étais-je décidée à aller me jeter au Gave.

Sur ces entrefaites, arrivaient successivement le procureur de la République, le juge d'instruction et, toujours avec le plus grand calme et le plus grand sang-froid, elle refait le même récit, s'interrompant sans cesse pour exprimer le vif regret de ne s'être pas tuée et disant son intention bien arrêtée de recommencer.

En la fouillant on trouva un rasoir cousu dans sa robe.

Conduite ensuite à la maison d'arrêt, elle n'a pas tardé à être transférée à l'hôpital de la ville, transformé pour la circonstance en infirmerie de dépôt et où elle est l'objet de la plus grande surveillance. En effet, un acte aussi atroce et commis par une jeune fille de bonne famille bourgeoise indique clairement une complète aberration mentale.

KEMO DETRUIT sur le champ les Punaises, Fourmis, Mites, &c. A vendre par tous les Epiciers et Drogistes

Abonnez-vous à l'ETOILE, seulement 25 cents par mois.

F. H. Chase
City Librarian

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 cts.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 14 JUIN. 1894. Soyons Distingues. No. 38

ndicateur de Chemin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.
DIVISION OUEST.
Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.
Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 20, 10 50 a m; 12 15, 12 45, 3 25, 4 10, 5 10, 6 55, 9 25, p m; Dimanches 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 20, 10 50, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 20, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35, et 7 30, p m.
Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 40, 3 25, 6 15, p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 3 25, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Sacco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.
Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.
Le et après le 25 Sept. 1893. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, ¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 50, ¶ 9 25, *9 50, 11, a m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶ 3 00, 4 30, ¶ 5 40, p m; Dimanches, ¶ 7 45, 8 45, *9 15, a m.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 57, 9 28, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17, 1 38, 2 13, ¶ 3 03, 4 02, 4 33, *5 33, *5 43, *6 28, 7 51, p m; Dimanches, *7 17, *7 27, ¶ 7 48, 8 48, *9 18, a m; ¶ 4 21, 6 03, p m.
Pour Woburn—6 30, ¶ 7 01, 7 45, 11, a m; 1 35, ¶ 4 33, ¶ 5 33, p m; Dimanches, 8 45, a m; ¶ 4 25, 6 ¶ 03, p m.
☞ Express. ¶ seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.
Pour Salem et autres Stations—¶ 7 38 a m; 1 25, 5 50, p m. Via South Lawrence, 6 30, a m.
☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m, 12 57, 1 47, 3 43 (5 04 Nashua seulement) 5 42, 6 22, 8 13, 8 43 p m; Dim. 10 05 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, ¶8 13 p m.
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a. m.; ¶8 13 p. m.
Pour Montréal et Québec, *via* Montreal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.
Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.
† Tous les jours pour Montréal.
J. W. SANBORN, gérant général.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt-Gén., Div. Ouest
C. E. PAIGE, Agt-Gén., Div. Sud.

BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
La Cote du Pacifique,
La nouvelle ligne de voie ferree passant par le Pont de Poughkeepsie
—ENTRE—
Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.
Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.
Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.
W. F. BERRY, Gerant du Trafic général
D. J. FLANDERS, Agent général des

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
☞ Son assortiment de Draps, ☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du ☞ dernier goût et de patrons les ☞ plusnouveaux.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
258 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grand Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!!
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

Francis W. Qua
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.
CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. $3 a year. Specimen copies sent free.
Building Edition, monthly, $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
☞ Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

Excursion

M. Chs. H. Chagnon, du St. Lawrence Hotel, se prépare de faire à la fin de juillet une grande excursion à Montréal et à Québec. Ceux qui ont l'intention de profiter de cette occasion spéciale voudront bien donner leur nom et leur adresse soit à M. Chagnon, St. Lawrence Hotel, ou à MM. J. W. Alexander, chez J. L. Chalifoux, Arthur Weilbrenner, chez Talbot & Co., Henri Weilbrenner, chez O'Donnell & Gilbride et Aimé Gauthier, aux bureaux de L'ETOILE.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 25 Mai 1894.

M. l'Administrateur,

Mgr Lieberman, ancien chapelain de Pie IX, nommé protonotaire apostolique de Léon XIII, vient de mourir à l'âge vénérable de 102 ans. Le prélat défunt ne faisait que deux repas par jour, ne buvait que de l'eau ou du lait, et ne manquait jamais, le matin après sa messe et le soir avant de prendre son repos, de faire une promenade de deux ou trois milles. Mgr Lieberman a assisté à toutes les batailles données par les Zouaves Pontificaux sous Pie IX. Il fut longtemps aumonier de la garde suisse.

Il vient de nous arriver à Rome un *Pape Juif (!)*. Cette parodie du Souverain Pontife nous vient de New York. Voici le fait. Les francs-maçons Juifs n'ayant pu s'entendre aux Etats-Unis avec leurs frères protestants, il s'en est suivi un conflit à la suite duquel les Juifs se sont nommé un chef de leur race. A ce chef de l'armée de Satan, ils ont assigné Rome pour demeure et la ruine de l'Eglise Catholique pour mission. Le projet est diaboliquement grandiose, mais à quand son actualite?... Pauvre Pape Juif, va, s'il connaissait un peu, très peu d'histoire, il saurait qu'il y en a du monde, de la canaille, qui, depuis 19 siècles, s'est proposé la ruine de l'Eglise Catholique, et que tous ont eu la honte d'échouer au pied du roc immuable où siège le vicaire de Jésus-Christ. Néron, Adrien, Caligula, Diocletien, quatre empereurs qui commandaient à tout l'univers connu, ont lancé des bataillons de bourreaux contre l'Eglise naissante, et l'Eglise aujourd'hui règne et resplendit dans les cinq parties du monde, tandis que la mémoire des empereurs persécuteurs est connue de quelques savants qui ne se la rappellent que pour la maudire et l'exécrer. Julien l'Apostat, Calvin, Luther, Voltaire, ont essayé de détruire par l'erreur et le mensonge ce que le glaive et les tourments n'avait que fortifié et développé. Mais le catholicisme fort devant le mensonge et l'erreur en a triomphé comme du martyre. Et tout ce monde-là qui incontestablement avait plus de force, de génie, de renommée que le *Pape Juif*, s'est brisé contre cette parole du Sauveur: "Tu es Pierre, et contre cette pierre les portes de l'Enfer ne prévaudront pas!"

Rome, ces jours-ci, est infestée de chiens enragés. Le conseil municipal a bien ordonné que tous les chiens soient solidement muselés, mais cela n'empêche pas que les trois quarts ont le museau en pleine liberté. L'opinion générale est aussi qu'à Rome, il y a trop de chiens, et que ces chiens étant généralement laissés sans nourriture par leurs propriétaires, la rage s'en suit, presque naturellement. Figurez-vous que les rues de la Capitale sont infestées de plus de 150,000 chiens de toutes les couleurs, de toutes les races et de toutes les tailles. Ce serait un excellent règlement de tuer tous les toutous sans propriétaire reconnu, et de charger les autres d'une forte taxe. La sécurité publi que serait ainsi sauvegardée. Hier encore, à la porte de St André au Quirinal, une dame américaine a été mordue à la main.

Mardi passé l'hôtel de Bristol à Rome a été presque totalement incendié. Cet immense édifice de près de 1500 chambres ou salles n'a eu de sauvé qu'un pavillon dans le jardin. Dans ce pavillon s'étaient réfugiés plusieurs étrangers, qui ont dû rester deux jours et une nuit dans un cercle de flamme, toujours en proie à la terreur de se voir atteint eux aussi. Un anglais, M. Clayton, qui se trouvait dans le cercle du feu, aussitôt libéré, a télégraphié à sa famille résidant à Londres: "Quel spectacle! Quel horrible "position! Trente-trois heures "sans me faire la barbe! Dix-"huit heures sans manger!... "Quel terrible incendie!"

Lundi 21 mai a eu lieu au Vatican, chapelle sixtine, le consistoire public. Léon XIII portée dans la Sedia Gestatoria a fait son entrée à 10 heures a. m. Il était vêtu de la soutane blanche et portait le fameux pluvial d'or orné du gros diamand des anciens ducs de Bourgogne. La chapelle qui est bondée, foulée, contient à peu près 4,000 personnes. Le Pape est entouré de sa cour en grand costume. Les personnes présentes acclament le Souverain Pontife; "Vive Léon XIII, vive "le roi de Rome! Vive le Pape "Roi!"

Autour du Pape qui prend place sur un trône d'or se rangent les cardinaux, les ambassadeurs, l'antocratie romaine, les évêques, archevêques et prélats. Après un magnifique septuor: *Tu es Sacerdos in æternum*, exécuté par les chantres de la chapelle Sixtine, le Pape se lève et prononce un discours sur la nécessité d'affirmer sa foi, constamment, sans faiblesse, mais sans provocation. La violence dit Léon XIII, n'est jamais un attribut de l'intelligence, c'est un vice de la brute passionnée. "Donc, mes vénérables frères, "de la constance et de la force "toujours, de la violence ja-"mais!" Après ce bref discours, le Souverain Pontife a imposé le chapeau rouge aux nouveaux cardinaux créés et leur a assigné leur église titulaire: Cardinal Laurent Sclauch, évêque de Grand-Vardin, Hongrie, église de St Jérôme des Esclavons; Cardinal Bourret Joseph, évêque de Rodez, France, église de Ste Françoise Romaine; Cardinal Victor Lecot, archevêque de Bordeau, église de Ste Pudentienne; Cardinal André Terrari, arcnevêque de Milan, église Ste Anastasie; Cardinal André Steinhuber, église Ste Agathe des Goths, Cardinal Dominique Svampa, archevêque de Bologne, église St Onuphre; Cardinal Egidio Mauri, église St Barthélemi de l'Ile

La cérémonie s'est terminée par un *Te Deum* solennel.

Bien à vous,

WM. BREEN

MŒURS ANGLAISES.

Un Homme Ne sous une Heureuse Etoile.

Un homme qui semble né sous une heureuse étoile, c'est le premier ministre d'Angleterre, lord Roseberry. Il lui suffit d'entreprendre une chose pour réussir. Il ne paraît pas encore avoir connu la déveine.

On rencontre parfois dans la vie de ces personnes heureures qui sont arrivées dans la vie avec une cuiller dorée dans la bouche, suivant une pittoresque expression anglaise. Tout leur sourit, et comme pour Napoléon le mot impossible n'existe pas pour eux.

Lord Roseberry, jusqu'à ce jour, a été le favoris de la Fortune.

Ce qui est caractéristique chez lui, c'est qu'il a une foi aveugle en sa destinée, imitant en cela beaucoup d'hommes célèbres qui voyaient un but et se disaient sûrs de l'atteindre. Pendant ses jours de collège, lord Roseberry avait dit: "J'épouserai la plus riche héritière d'Angleterre, je deviendrai premier ministre et je gagnerai le Derby."

Par son mariage avec Mlle Anna Rothschild, la fille du fameux banquier de ce nom, son premier désir a été satisfait; le deuxième l'a été aussi le jour de la démission de Gladstone qui l'a fait premier ministre d'Angleterre malgré sa jeunesse relative.

Et que venons-nous d'apprendre? Tout simplement que lord Roseberry n'a plus rien à desirer puisque son fameux trotteur Ladas vient de gagner le *Derby* qui est le prix le plus élevé de toutes les courses de chevaux de la Grande-Bretagre, soit $30,000.

L'argent, cependant, est une chose tout à fait secondaire pour lord Roseberry, car il nage dans les millions. Mais c'était l'honneur de gagner le Derby qu'il convoitait de toutes les forces de son âme. En Angleterre ce n'est pas une mince affaire que ces courses de chevaux. On ne saurait se figurer l'engouement et l'enthousiasme de toute la nation à ce sujet. Qu'on en juge par l'extrait suivant du compte rendu de la course pour le Derby que nous trouvons dans un journal anglais:

"Des milliers de personnes, hommes et femmes, applaudissant et poussant des hourras avec frénézie, envahirent l'hippodrome après la course et Ladas fut bientôt entouré par une multitude à moitié folle d'enthousiasme.

"Quand lord Roseberry fit son apparition dans l'hippodrome, afin de conduire Ladas dans son enclos, un nombreux détachement de policemen fut en toute hâte envoyé sur les lieux pour protéger le premier ministre contre la pression de la foule. Malgré tout ces gardiens de la paix eurent fort à faire pour frayer un passage au triomphateur et à sa noble bête. Il y eut une nouvelle explosion extraordinaire d'enthousiasme quand lord Roseberry et Ladas pénétrèrent ensemble dans l'enclos. Pour aujourd'hui, au moins, l'homme le plus populaire en Angleterre est le maître de Ladas, celui qui a gagné le Derby de 1894."

Heureux lord Roseberry!

M. Imbriani et les Pretres

Nous trouvons sous ce titre, dans le *Nouveau Moniteur de Rome*, 16 avril 1894 une petite boutade qui ne manque pas d'intérêt:

On avait reproché à M. Imbriani de n'avoir jamais jeté la pierre contre le clergé. Voici ce qu'il a répondu par la presse:

"Trouvez-moi un prêtre, un vrai prêtre, qui ait jamais intrigué dans les banques, qui les ait bouleversées, qui ait plongé ses mains dans les caisses de l'Etat, qui se soit révolté contre la loi, qui ait *livragué* le monde, qui ait affamé et saigné le peuple, qui ait détruit la propriété, violé le domicile d'autrui, contribué à forger des lois exceptionnelles, et qui ait travaillé pour des alliances hybrides et dangereuses;

"Donnez-moi un prêtre qui corrompe les électeurs et les fonctionnaires, qui tire sur de pauvres gens sans armes et affamés, qui vende sa conscience, sa plume et son influence au profit des chefs trafiquants de la politique, de la finance et de l'industrie; donnez-moi un prêtre qui ait fait tout cela et tout le reste perpétré par des laïques, et aussi je vous trainerai ce prêtre devant la représentation de la souveraineté nationale, et je le couvrirai de tout mon mépris et de toute mon exécration, comme je le fais pour les autres.

"Mais jusqu'à ce que vous m'ayez trouvé ce prêtre, et que les prêtres continueront à se consacrer à leur ministère, en accomplissant l'importante fonction même sociale, de diriger et de fortifier les âmes; tant qu'ils continueront à prêcher et à exercer la charité, à répandre l'instruction, à traiter les sciences, les lettres et les arts, à assister les malades dans les hôpitaux, dans les lazarets et les blessés en temps de guerre; tant que ces prêtres protégeront et assisteront les orphelins et les abandonnés, qu'ils proclameront la grande maxime chrétienne et sociale: "Ne point faire aux autres ce qu'on ne veut pas qu'il soit fait à soi-même;" tant que les prêtres rendront moins douloureuses les agonies, moins poignantes les inégalités de la fortune, moins amères les douleurs de la vie;

"Tant que ces prêtres feront tout cela, non seulement je n'en ai jamais dit du mal et je n'en dirai jamais, mais à l'occasion je les louerai même, comme l'autre jour j'ai loué les chanoines palatins des Pouilles qui font la charité et donnent du travail, en face des dilapidations des administrateurs de la Maison royale, et non de la munificence du Prince."

Voilà comment parle l'ardent et impétueux député Imbriami, si bien surnommé le marteau de Crispi et de la Chambre.

ETRANGE PROCES.

Un procès comme il s'en présente rarement devant les tribunaux vient de se dérouler devant les tribunaux des Etats-Unis.

Une dame de Chester vient d'être poursuivie pour avoir troublé par la fausseté de sa voix les offices de la cathédrale. Le club de la maîtrise déclare que la dame en question se plaît à chanter à tue-tête, au moment où l'assistance ne doit pas chanter. De plus, elle chante généralement hors de ton, et porte souvent la confusion dans les chœurs. Quoiqu'invitée et priée de se taire, la pieuse dame, dit le plaignant, chante par fois plus fort depuis ce temps-là.

L'accusée a repondu qu'elle ne faisait qu'user du droit qu'avait tout le monde de chanter. A cela l'organiste répond, à l'appui des affirmations du maître de chapelle, "qu'elle avait une voix remarquablement forte et pénétrante, bien que de qualité plutôt mauvaise, qu'elle arrivait toujours de plusieurs notes en retard et que les chanteurs avaient peine à faire bonne contenance, et que lui-même pouvait difficilement accompagner le chœur."

Le juge décida que, sans vouloir empêcher les manifestations d'une piété sincère, il ne pouvait permettre à la défenderesse de troubler ainsi les offices et la condamna à 10 livres et les dépens.

LA FILLE EST MORTE.

Une Canadienne Subit une Opération Criminelle.

Haverhill, 8 juin—La mort en cette ville ce matin d'Angelina Guérette a fait découvrir tout un roman d'amour dont la fin a été affreusement tragique.

Mlle Guérette était la fiancée de John W. Houghtby. Elle était âgée de 19 ans et la fille de Michel Guérette qui demeure au No 95 Bellevue avenue. Il y a cinq ans cette famille demeurait à Ottawa, Canada, et c'est dans cette ville que la jeune fille fit la connaissance de Houghtby. Le couple s'aima à la première vue et au bout de quelque temps ils furent fiancés.

Les parents de la jeune fille s'opposèrent à ces amours et firent tout en leur possible pour les faire cesser.

Cependant, les deux amoureux se rencontrèrent à la dérobee et des préparatifs furent faits pour un prochain mariage. Les parents de Mlle Guérette eurent vent de la chose et déménagèrent à Worcester sans que Houghtby le sut.

La jeune fille écrivit à son amant après son arrivée à Worcester et Houghtby ne tarda pas à aller la rejoindre. Il se procura de l'emploi dans un hôtel, et un jour il surprit les parents de sa fiancée en allant leur rendre visite.

Il demanda de nouveau aux parents de sa dulcinée de leur permettre de se marier, mais ceux-ci refusèrent net. Le couple continua à se rencontrer en cachette chaque soir. Houghtby proposa une fois à Mlle Guerette de s'enfuir avec elle, mais la jeune fille refusa en disant qu'elle ne voulait pas se marier sans le consentement de ses parents.

Un jour Guérette partit avec sa famille pour Haverhill et il acheta une maison sur l'avenue Bellevue. Houghtby les suivit en cette ville et il obtint de l'ouvrage à l'hôtel Webster comme commis de buvette.

Chaque soir il rencontrait sa bien-aimée.

Le père de la jeune fille ne tarda pas à apprendre que sa fille avait des rendez-vous et à la fin il défendit à Houghtby de jamais se trouver en sa présence ou bien il lui en cuirait.

Il y a environ quatre semaines, la jeune fille tomba malade. Elle se trouvait dans une position intéressante. Houghtby l'amena à Boston pour l'y faire soigner. Ils se rendirent aux bureaux de Mde "Dr" Mary Bell, sur l'avenue Warren, où une opération criminelle fut pratiquée.

Mercredi dernier, la jeune fille se trouvait dans un état critique et Houghtby alla trouver le père de la victime pour lui conseiller de se procurer les services d'un medecin. Le père répondit que c'était à lui Houghtby de s'occuper de la chose.

Le jeune homme alla chercher le Dr Young qui s'aperçut qu'une opération criminelle avait été pratiquée et que la jeune fille allait mourir. En conséquence, il avertit le médecin-légiste Croston.

Tout d'abord la jeune fille nia avoir été à Boston, mais quand on lui apprit qu'elle allait mourir, elle fit une confession devant un avocat.

Elle accusa Mde "Dr" Mary Bell d'avoir pratiqué l'opération. La jeune fille resta plusieurs jours chez cette femme et quand elle retourna à Haverhill, elle passait pour guérie. Malheureusement elle prit du froid, ce qui causa sa mort.

Mde "Dr" Bell a été arrêtée. C'est la deuxième fois que cette femme se fait pincer pour un crime analogue. Mais la première fois elle fut libérée faute de preuves.

Une autopsie sera pratiquée sur le corps de la jeune fille défunte.

Houghtby a aussi été écroué à Boston comme témoin. Ce jeune homme prétend qu'il avait offert de marier la jeune fille dès qu'il eût appris qu'elle était dans une position intéressante.

BILAN DE PAIX.

L'entretien des armées de l'Europe, lisons-nous dans la *Minerve*, est le plus lourd fardeau que les peuples du vieux monde aient à porter.

Les guerres passées ont créé des haines qui durent longtemps et le sort changeant des batailles ayant favorisé tour à tour chacune des nations, jamais le dernier mot n'a été dit. Pour cette raison le désarmement est une utopie. Il faudrait ôter les passions humaines du cœur des peuples pour rendre la guerre impossible. Aussi, aujourd'hui, l'Europe est un vaste camp retranché, des sommes fabuleuses sont perdues, les forces vives des nations sont paralysées et tout cela pour la préparation à la guerre. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la France et l'Allemagne pour s'en rendre compte.

On vient de dresser un tableau fort intéressant des dépenses faites ou engagées pour le compte de la guerre—sans comprendre la marine—en France et en Allemagne, du 1er janvier 1872 au 31 mars 1894. Voici ces chiffres pour la France d'abord:

Du 1er janvier 1872 au 31 mars 1894, il a été dépensé en France, un total de 8 milliards 23 millions 827,575 fr.—soit une moyenne de 562 millions de francs par an.

Du 31 mars 1887 au 31 mars 1894, il a été dépensé un total de 4 milliards 323 millions 407 096 frs., soit une moyenne de 617 millions de francs par an.

Pour les deux périodes, c'est-à-dire du 1er janvier 1872 au 31 mars 1894, c'est donc pour la France une dépense totale de 12 milliards 347 millions 231,671 francs, uniquement pour le ministère de la guerre.

Passons à l'Allemagne:

Pendant la première période—déterminée comme ci-dessus—les dépenses budgétaires ordinaires et extraordinaires, y compris celles de la Bavière, qui ont été particulières jusqu'en 1877, ont été au total de 6 milliards 848 million 49,722 frs., soit une moyenne annuelle de 477 millions de francs, contre 566 en France.

Pendant la seconde période, les dépenses totales de l'Allemagne ont été de 5 milliards 294 millions 700,195 francs, soit une moyenne annuelle de 760 millions de francs contre 616 en France.

Au total, depuis le 1er janvier 1872 jusqu'au 31 mars 1894, les dépenses de la guerre ont donc été, en Allemagne, de 12 milliards 142 millions 750,217 francs.

Or, il faut noter que les budgets sont incomplets et ne donnent pas tout; et de plus, il faut y ajouter que les dépenses analogues à celles que la France a faites elle-même sur les budgets extraordinaires et que les Allemands ont accomplies en les prélevant sur l'indemnité de 5 milliards qu'elle leur a payée après la guerre. On reste certainement au-dessous de la vérité en fixant à 1 milliard 200 million le total des dépenses militaires que les Allemands ont payées avec l'argent français.

En les ajoutant aux 12 milliards des budgets on trouve un total de 13 milliards 342 millions 750,217 fr. pour l'Allemagne—contre 12 milliards 347 millions 234,671 fr pour la France—soit un milliard de plus en Allemagne.

Soit enfin dans les deux pays, depuis la paix de 1871, une dépense totale de plus de 25 milliards.

L'Angleterre n'est pas dans la même situation que la France et l'Allemagne. C'est l'empire des mers qu'elle a à défendre, ses armées n'ont pas besoin d'être aussi nombreuses et entraînent moins de dépenses. Cependant son bilan est considérable. L'entretien de ses armées lui coûte annuellement £17,000,000, celui de sa marine £14,000,000.

Combien de temps les nations européennes pourront-elles supporter d'aussi gigantesques charges? On ne peut guère le prévoir pour une date déterminée, mais il faudra bien que tôt ou tard et plus tôt que tard que cette écrasante situation se détende.

Alors si toutes les nations de l'Europe prennent part au conflit, il y aura 9,366,000 hommes sous les armes. L'entretien de ces innombrables armées coûtera £4,000,000 chaque jour.

Aujourd'hui, en temps de paix, le monde entier compte 3,700,000 soldats dont la solde, l'équipement, la nourriture et le vêtement coûtent £500,000 par jour à la classe des contribuables.

Voilà le bilan de la paix. C'est à se demander si le siècle qui voit prêtes à s'engorger tant de légions immensément plus nombreuses que toutes les légions des temps antiques, peut se vanter de son progrès moral et humanitaire.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un.

LES TROUPES EN ARMES.

LE GOUVERNEUR McKINLEY SURVEILLE LES EVENEMENTS.

La Greve des Mineurs Assume un Caractere fort Grave.

Columbus, O., 9 juin.— A minuit, le gouverneur McKinley a reçu un télégramme du général Howe, qui est au camp des soldats à Wheeling Creek, lui apprenant qu'à une conférence avec ses officiers, il avait été décidé, vu le très grand nombre de grévistes qui les environnent, ainsi que leurs attitudes menaçantes, de demander des renforts devant lui être envoyés de suite.

Le gouverneur McKinley a immédiatement ordonné au Col. H. S. Bunker de se rendre sur les lieux avec le 16ème régiment, les Toledo Cadets et la batterie D du 1er régiment d'infanterie légère.

Parlant de la situation à Wheeling, le gouverneur McKinley a dit qu'il la regardait comme étant critique. Il y a maintenant 2400 soldats sur les lieux.

LA VIRGINIE.

Dans la Virginie-Ouest, les troupes sont aussi sur pied, afin d'empêcher les grévistes de saisir les trains de charbon.

Le général Spilman, qui commande ces troupes, a reçu de la part du gouverneur McCorkle l'ordre de s'opposer à toute résistance. Afin que la circulation des trains put se faire, il fut nécessaire de placer des soldats sur chaque convoi.

A 2 heures, aujourd'hui, le gouverneur de la Virginie a reçu la nouvelle que la situation s'aggravait. Les grévistes se préparent, paraît-il, à frapper un grand coup. Il y aura probablement effusion de sang avant longtemps.

DANS L'OHIO.

Une bande de grévistes, poursuivie par des miliciens, fut forcée de retraiter jusqu'au pont No. 4 du chemin de fer Cleveland, Loraine et Wheeling, hier. A 4 heures, la nuit dernière, on s'aperçut que le pont était en feu; il fut complètement consumé. Les grévistes ont mis le feu à ce pont pour retarder l'entrée de la milice à Flushing, où une autre bande de grévistes est réunie.

Un autre pont de chemin de fer a été incendié à Goshen.

Six compagnies du 16ème régiment des troupes du gouvernement sont arrivées sur les lieux.

PENNSYLVANIE.

Pendant une rencontre entre des détectives et des grévistes, à Lemont, ce matin, un des grévistes a été tué à bout portant et trois autres sont blessés grièvement.

Les détectives cherchaient à faire remettre en liberté des mineurs non-unionistes capturés hier soir par les grévistes. Plusieurs arrestations ont été faites.

GLACIERES EN FEU.

Deux Mille Tonnes de Glace Changees en Eau.

Fall River, 10 juin. — Cette après-midi, le feu a consumé trois vastes glacières, appartenant à William Durfee, situées sur le bord de l'étang de North Watuppa, à environ deux milles de l'hôtel de ville.

Il y avait environ 2000 tonnes de glace dans ces glacières qui étaient évaluées à $8000. Il y avait bien peu d'assurance sur cette glace et une grande partie a été fondue.

Pendant l'incendie un certain nombre de chevaux furent sortis d'une écurie voisine. L'un d'eux tomba et se cassa une jambe.

Mlle dans quel Mois Etes-Vous Nee?

(Horoscope)

Née en Janvier:—Vous serez une femme de ménage prudente, portée à la mélancolie; mais d'un bon caractère et aimant la toilette.

Née en Février:—Vous serez épouse affectueuse et mère tendre et vous aimerez les belles robes.

Née en Mars:—Vous aimerez les conversations frivoles; vous serez un peu portée à la chicane; mais vous adorerez les chapeaux et les vêtements.

Née en Avril:—Vous serez inconstante, mais probablement jolie. Vous suivrez de près les journaux de mode.

Née en Mai:—Vous serez jolie, aimable et vous aimerez les derniers goûts dans la parure.

Née en Juin:—Vous serez impétueuse; vous vous marierez jeune; vous serez frivole et vous aurez une passion pour tout ce qui habille bien.

Née en Juillet:—Vous aurez des charmes; mais aurez un tempérament un peu revêche qui sera racheté par un aimable penchant pour les costumes élégants et riches.

Née en Août:—Vous serez aimable et pratique; vous vous marierez richement et vous aimerez à vous parer en conséquence.

Née en Septembre:—Vous serez discrète, affable, aimée de tous. Vous mettrez une véritable passion à être vêtue avec chic.

Née en Octobre:—Vous serez belle et coquette et très dévouée aux exigences de la mode.

Née en Novembre:—Vous serez d'un esprit large et libéral, d'un excellent caractère et des plus heureuses dispositions pour soigner minutieusement les plus petits détails de votre toilette qui sera somptueuse.

Née en Décembre:—Vous serez bien proportionnée, vous aimerez la nouveauté et serez extravagante. Vous rechercherez beaucoup les effets d'une belle coiffure et d'une mise élégante.

POUR UN ACRE DE TERRE.

Une Trentaine d'Hommes se Batteut Avec des Fourches.

Dublin, 10 juin—Une vieille femme qui possédait un acre de terre à Nenagh, dans le comté de Pipperary, est morte sans laisser d'héritiers et sans faire de testament. Ses voisins se querellèrent hier concernant la possession de ce terrain. Une trentaine d'hommes se battirent avec des fusciles et des fourches autour de la hutte autrefois habitée par la vieille femme.

Pendant la querelle, ils brisèrent la porte de la cabane, renversèrent le corps de la défunte qui y était exposé et se servirent des chandeliers qui avaient été placés autour de la couche funèbre pour se porter réciproquement de bons coups.

Quand la bataille fut terminée, on trouva que deux hommes s'étaient fait tuer et que cinq autres étaient grièvement blessés.

C'est un exemple pour les partisans du *Home Rule*.

FOU PAR LA BOISSON.

Chicago, 10 juin. — Hier soir, un nommé Jone Cans avait tellement bu qu'il avait perdu tout contrôle sur son intelligence et il agissait comme un véritable fou. Il s'arma d'une hache, puis s'élança dans la rue et blessa cinq hommes, y compris un policeman qui avait tenté de l'arrêter. L'un des blessés va en mourir.

Au four crématoire du Père-Lachaise:

Sapristi! fait un assistant impatienté, cette incinération n'en finit pas!

—Ah! dame, vous savez, dit un autre, le défunt était, comme on dit, un vieux dur à cuire!

L'instituteur de X... a deux tabatières, une ronde pour la samaine, une carrée pour le dimanche.

Il expose à ses élèves la forme de la terre.

—Regardez ma tabatière, dit-il, elle est ronde, un peu aplatie. Eh bien! la terre a la même forme.

Le lendemain, on répète la leçon, le maître demande:

—Quelle est la forme de la terre?

Tous les élèves, en chœur:

—Ronde pendant la semaine et carrée le dimanche!

Bob.—Tu te rappelles notre ancien condisciple Jérôme? Je l'ai rencontré, l'autre jour, vendant des lacets de bottines.

Sam.—

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT:

Un an. $1.00
Six mois. 50
Trois mois. 25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE,
67 rue Market, Lowell, Mass

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL, 14 JUIN 1894.

LA CAPRICIEUSE.

Quand je vous vois, petite,
Fixer sur moi vos yeux,
Alors mon coeur palpite
Et je me sens heureux.
Mais si j'ose, méchante,
Vous dire un mot d'amour,
Vous prenez l'épouvante
En me criant: Bonjour!

Quand je parle et ricane
Avec un beau minois,
Vous causez la chicane
En m'appelant sournois
Mais si j'entre en colère
Un instant contre vous,
Votre bouche profère
Aussitôt des mots doux.

Quand je pleure ou soupire,
Vous riez aux éclats,
Et quand je ris, c'est pire,
Vous pleurez comme un glas....
Quand je dis: je désire
Vous entendre chanter,
Vous vous mettez à lire
Ou bien à méditer.

J'ai subi vos caprices
Pendant six mois, hélas!
Mais de ces sacrifices
Aujourd'hui je suis las,
Je préfère une amante
Au coeur loyal et doux,
Qui ne soit pas pédante
Ni folle comme vous.

J. B. C.

Une Feuille Mensongere.

Nous lisons dans le *Citizen* de cette ville:

"Nous sommes peiné d'accuser réception du premier numero d'une publication anti-catholique ornée d'illustrations intitulée "Uncle Sam." S'il y a un moyen quelconque pour les catholiques de ce pays de s'unir contre les institutions américaines, il nous semble que des publications de ce genre fournissent ce moyen."

Nous félicitons le *Citizen*, qui est une feuille protestante, pour ces paroles venant d'un esprit juste et sans préjugés.

Nous avons, nous aussi, reçu un exemplaire du journal en question, et nous attendions qu'une feuille protestante exprimât son opinion à ce sujet pour en dire un mot, afin de démontrer encore une fois à nos lecteurs que l'A. P. A. n'est pas vue d'un bon oeil par tous ceux qui ne professent pas notre religion: au contraire.

L'*Uncle Sam* est le journal le plus mensonger, le plus haineux, le plus fanatique que nous ayons vu; il dénature les faits pour se donner raison, invente quand il lui manque des materiaux et dénature jusqu'à l'histoire.

Le malheur, c'est que des gens non prévenus, en lisant ces pages erronées, n'y verront que du feu.

Toute la presse ayant pour devise: la justice egale pour tous, devraient prendre les armes contre de telles feuilles comme elle le ferait assurément si les catholiques se permettaient de semblables injustices.

CONSEILS A SUIVRE.

Le *Sun* de cette ville a publié samedi un magnifique écrit, rempli de verités d'un bout à l'autre, au sujet des annonces et de la manière profitable de les faire. Il commence ainsi: "Quelques annonceurs n'ont pas le sens commun, mais ce serait bien difficile de le leur faire croire. Ils sont d'habiles acheteurs de tout ce que vous voudrez, à l'exception d'un espace pour une annonce de journal. Ils achètent n'importe quelle chose à la verge ou à la livre et voient à ce qu'on leur donne pour la valeur de leur argent.

"Quand il s'agit d'annonce, ils se laissent blaguer par leur manque d'attention, leurs préjugés ou une tartine de beurre sous forme de matière imprimee.

"Aux yeux de quelques marchands qui passent pour sagaces, un journal est un journal et rien de plus, que sa circulation soit de 1000 ou de 10,000 exemplaires. Ils ne peuvent comprendre que l'espace dans l'un d'eux est à bon marché à $10 et très cher dans l'autre à $5.

"Ils savent que leurs annonces seront plus en évidence dans un journal de quatre pages que dans un autre de huit ou de dix pages, mais ils ne comprennent pas qu'ils doivent payer plus pour ce qui leur rapporters plus."

Voici quelques autres grandes vérités:

"Tout journal vaut quelque chose comme moyen d'annoncer. Un journal qui ne se vend que sur la rue ne vaut pas autant par milliers d'exemplaires qu'une autre feuille portee régulièrement à domicile. Un journal qui ne circule que parmi la classe pauvre ou moyenne n'a pas de valeur pour le marchand de diamants ou le courtier qui a des actions à vendre, quelle que soit sa circulation. Si vous voulez rendre votre commerce populaire, annoncez dans les journaux populaires. Un journal impopulaire jette son impopularité jusque sur ses annonceurs. Une feuille à petit format vaut plus par milliers d'exemplaires qu'un grand papier."

Un peu plus loin nous lisons:

"Ne régler pas votre manière d'annoncer d'après votre politique, vos préjugés ou autres convictions intimes. Les affaires d'abord, les autres considérations ensuite, si vous voulez le patronage de toutes les classes. Le peuple remarque ces distinctions parmi les annonceurs, quoique certains marchands dont le commerce diminue chaque jour n'ont pas encore découvert ce fait. Ne cessez jamais d'annoncer tant que vous aurez quelque chose qui vaut la peine que vous lui fassiez une réclame."

UN NID DANS UNE EGLISE.

"Un dimanche, nous apprend le *Standard* de Londres, la famille de M. W. A. Wykeham Musgrave en pénétrant dans son banc en la chapelle de Thayme Park, à Oxfordshire, a été surprise d'y trouver un nid de grive à moitié bâti.

"La famille decida immédiatement d'occuper un autre banc et de ne pas deranger l'oiseau dans la construction de son nid.

"Le dimanche suivant, le nid était parachevé et contenait cinq œufs sur lequel la grive était assise. L'oiseau demeura dans cette posture pendant toutes les cérémonies. Une semaine s'écoula, et les Musgrave, de retour à l'église, trouverent la grive en compagnie de quatre petits qu'elle avait couvés pendant la semaine."

Cela ne prouve pas que la chapelle en question soit très fréquentee. D'ailleurs, pendant les vacances du ministre, cet été, aucune cérémonie religieuse n'aura lieu dans ce temple, comme c'est la coutume chez les protestants, et les oiseaux y pourront bâtir leurs nids à l'aise.

L'Heroisme d'un Mousse Breton

C'est l'histoire d'un mousse, d'un orphelin odieusement maltraité par l'equipage d'un navire faisant le cabotage sur les côtes de l'ocean. Pierre Bosée, le petit mousse, a été "pris en grippe" par le lieutenant du bord. Les matelots, maltraités eux-mêmes, font retomber leurs rancunes sur ce petit martyr. Voici comment Pierre Bosée se venge:

Un jour, le bateau sur lequel il était embarqué, arrivait à la hauteur de la pointe Corseau (Finistère.)

Le côté est, en cet endroit, très dangereux, à cause des courants et des récifs innombrables.

Chassé par un vent furieux, le navire était en péril.

Tous ces hommes habitues au danger pressentaient la mort, et le capitaine, dégrisé par l'imminence de la catastrophe, était sur le pont, aidant à la manœuvre.

A chaque instant le navire frôlait les roches aiguës dont les arêtes devaient infailliblement déchirer ses flancs.

Enfin il échouait brusquement entre des pointes de roc et demeurait, offrant ses cloisons fragiles aux colossales poussées de la mer en furie.

C'était la fin. Sur la côte distante à peine de cent mètres, on voyait des hommes s'agiter, de braves pêcheurs qui essayaient de mettre à flot une barque, d'établir un "va et vient", un cordage entre le navire échoué et la côte, afin de sauver l'equipage.

Mais c'est en vain qu'ils s'épuisaient dans leurs généreux efforts.

Le capitaine prit un cordage, y fit un large nœud. Qui veut porter cela à terre?...

Le mousse, l'œil étincelant, et regardant fièrement tous ces hommes qui, depuis tant de jours, l'avaient accablé de coups et d'humiliations, s'écria:

—Moi, c'est à moi que cela revient. Je n'ai personne qui me regrettera.

Et, sans qu'on eu le temps de l'arrêter, il passa son corps frêle dans le nœud de l'amarre et se lança à la mer.

Un murmure d'admiration, sans doute impuissant à étouffer, un cri de remords, parcourut le groupe de ces hommes n'entendant plus leur salut que du pauvre enfant qu'ils avaient martyrisé.

Il nageait vigoureusement, le mousse frêle; il était soulevé sur les hautes vagues comme une feuille qui passe en tourbillonnant au-dessus des toits des maisons.

L'obstacle était peut-être trop faible pour être brisé.

Comme le vent soufflant du large chaque fois que l'enfant surgissait de la profondeur noire pour planer sur le tranchant d'une crête écumante, il approchait du but.

Enfin un hourrah enthousiaste perça le vent et les mugissements de la mer. Le mousse était à terre.

Oui, il y était parvenu. Seulement, dans la dernière secousse, le flot déchaîné l'avait lancé avec rage contre les rochers aigus.

Le cordage sauveur fut saisi par les pêcheurs de la côte, mais il n'entourait plus qu'un cadavre.

Le pauvre et courageux enfant avait le crâne ouvert, il venait de donner sa vie pour celle de ses bourreaux.

Traduction Cocasse.

Nous lisons dans la *Patrie*:

L'Angleterre est tout émue à propos de la victoire du premier ministre Rosebery qui ne se contente pas d'augmenter sa majorité, mais encore gagne les grandes courses avec une facilité désespérante.

Mais rien n'étonnera autant le Royaume-Uni que la mirabolante dépêche suivante publiée par la *Minerve*:

LE CHEVAL DERBY DÉFAIT.

Londres, 6—"Ladas," le cheval de lord Rosebery, *a vaincu aujourd'hui le célèbre Derby*. Les journaux anglais tout avec enthousiasme le récit de la course qui a passionné la noblesse aussi bien que la basse classe. Ils prétendent qu'il a déjà été prédit à lord Rosebery, *il y a vingt ans*, que son cheval *vaincrait Derby*, qu'il serait premier ministre de l'Angleterre et marierait une héritière de grande fortune. La prédiction est donc accompli en bon points.

Enfoncé, *l'homme de guerre!*

Voilà donc le célèbre Derby, défait et vaincu!

Il y a vingt ans, on avait prédit à lord Rosebery que son cheval vaincrait Derby et ce respectable coursier, rendu à la fin de sa carriere, a rempli la prophetie vingt ans après!

Non, vrai, c'est trop drôle.

Nous n'abuserons pas de la situation: la pauvre vieille doit être assez humuliée, mais mon Dieu, que tout le monde a donc ri!

C'est la première fois qu'on trouve la *Minerve* aussi drôle!

Le cheval Derby!

De Lowell a Lawrence.

Nous lisons dans le *Star* de Lawrence: "Tower Hill nous remet en mémoire ces histoires de l'Ouest fabuleux quand une ville surgissait tout à coup en pleine prairie. Le prolongement de la voie électrique pour relier cette ville à Lowell a été commencé et l'ouvrage est vigoureusement poussé de l'avant. Les rails sont posés sur la rue Haverhill jusqu'à la ligne de Methuen, à l'exception d'un certain bout où l'on est à faire un égout.

"La ligne qui se prolonge jusqu'à Barkers Grove sera en état d'être exploitée le 4 juillet, ce qui est aussi certain que le soleil se lève chaque matin.

"Une promenade en voiture sur cette ligne de chemin de fer électrique vous convaincra que le commerce de terrain dans ces parages est très actif. Déjà l'Hon A. B. Bruce, le surintendant Morton et Wm Forbes ont acquis de bons lots à bâtir le long de ce chemin de fer électrique et un nombre assez considérable d'hommes et de camions sont à l'œuvre pour tracer les rues et les avenues. Il-y a un an, "Columbia Park" fut le nom donné à des étendues de terrain pour y faire des essais de spéculation et aujourd'hui on trouve 'Munjoy Park,' 'Kearsage Park,' 'Kearsage Heights,' 'Tower Hill Park," et plusieurs autres. Cela ressemble un peu à l'Ouest sur Tower Hill."

Allons, tant mieux! Espérons que Lowell sera bientôt en communication avec Lawrence par voie électrique, ce qui ne peut tarder si l'on en croit notre confrère. Les deux villes en bénéficieront. Lawrence a déjà commencé à profiter des avantages que cette entreprise va donner. Lowell aura bientôt son tour.

A quand une excursion à Lawrence en tramways électriques?

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Regle de Conduite d'un Bon Constable

A l'avenir, te montreras
Poli, doux, aimable et charman.

Plus jamais ne t'éclipseras
En voyant un rassemblement.

Contre les cochers sévira;
Pour leurs clients sera clément.

Au poste tu ne conduiras
Les gens que délicatement.

Les ivrognes tu salueras
. . . . . .

En cas d'émeute, te rendras
A ton poste gaillardement.

Aux émeutiers tu parleras
Doucement, paternellement.

S'ils se fâchent, tu garderas
Ton calme imperturbablement.

Aux injures tu répondras
Que si ne peux faire autrement.

Quand aux coups tu les recevras
Mais sans les rendre aucunement.

Ton sabre au fourreau garderas
Et tes mains dans ton vêtement.

Sans rien dire, te laisseras
Egorger très proprettement.

La Richesse du Lait d'Elephant

Une dizaine d'étudiants sont à commenter la mise à mort de l'éléphant du Parc Central, l'autre jour, à New York, quand un élève de troisième année de médecine leur fait part de ce qu'il connaît de l'éléphant en général.

Et surtout, ajoute-t-il, son lait est d'une richesse merveilleuse. J'ai vu moi-même un bébé nourri au lait d'éléphant, augmenter de vingt livres dans une semaine.

Concert de récriminations et d'exclamations. On le traite de fumiste, d'idiot et le reste.

—Quand je vous dis que oui, reprend-il, puisque je l'ai vu moi-même! J'avais oublié de vous dire, par exemple, que c'était un bebé d'éléphant.

Heureusement que personne n'avait d'œufs pourris dans sa poche.

LA FOSSE MYSTERIEUSE.

Parmi les premiers colons qui se sont fixés dans le comté de Hancock, près de Plymouth, Illinois, se trouvait Wm. Ford. A son arrivée à cet endroit, s'il faut en croire l'opinion générale, il n'avait aucun parent vivant.

Ford était un homme taciturne et peu communicatif. Il était célibataire et occupait une petite ferme aux environs de Plymouth. Il se rendait rarement à la ville.

Un jour on le trouva mort dans la hutte qu'il avait élevée sur sa terre. Dans ce temps-là, on se préoccupait fort peu dans ces parages du coroner, du jury et des enquêtes.

D'après les apparences, Ford était mort de mort naturelle et ainsi pensèrent tous les voisins accourus pour faire la veillée près du cadavre.

Un révérend récita les prières d'usage sur la boîte en pin, où gisait Ford, quelques femmes chantèrent un cantique et on résolut d'enterrer le mort sur la ferme qu'il avait acheté, alors qu'il était venu coloniser ce bout du pays.

Mais, surprise, quand les six robustes gaillards chargés de la tâche tentèrent de lever le cercueil pour le transporter à la fosse, il devint si lourd qu'ils ne purent le remuer.

Ford était pourtant un homme de taille ordinaire; on ouvrit le cercueil, mais le mort ne semblait différer en rien du cadavre enseveli quelques heures auparavant par ses amis. On voulut le soulever, mais de nouveau, on eut dit une masse de plomb énorme.

Une femme présente déclara qu'il devait y avoir là-dedans quelque mystère, tout comme la vie de Ford et ses allures.

On fit appel aux bras de nouveaux porteurs et on put inhumer le cadavre du colon trépassé.

Le 27 mai 1838, Ford fut donc couché dans la tombe. Mais on ne devait pas en rester là, dans le chapitre des prodiges.

Les commères remarquèrent les premières que l'herbe ne poussait pas autour de cette fosse et que le blé mourait tout à l'entour, sur une assez large étendue.

Quand le temps de la moisson approcha, on fut fort étonné de constater que le blé resté debout dans les environs de la fosse avait poussé dans la forme d'un cercueil.

L'endroit précis sous lequel on avait déposé Ford était cependant nu et sec comme si le feu y eut passé.

Bien plus, fleurs, gazon, tout ce que l'on cherche à planter sur ce tombeau se dessécha et périt.

Un des hommes, témoin de cet étrange phénomène, s'est avancé jusque sur la fosse mystérieuse. Il avait vu un jet de flamme sortir de terre, s'étendre autour du cercueil qui s'entrouvrait, laissait voir le corps de Ford; mais l'apparition disparue, le blé semblait avoir subi l'action du feu et gisait desséché sur le sol, sur une étendue considérable autour de la fosse.

Des centaines de personnes visitent chaque année le tombeau de Ford, demandant comment les savants expliquent ce cercueil phosphorescent et la stérilité de ce coin; où les ossements de Ford sont depuis des années, réduits en poussière.

Un neveu de Ford, apprenant la mort de son oncle, accourut de l'Indiana, réclama la terre du défunt, puis la vendit.

Mais la vente de la ferme ne rendit pas plus fertile l'endroit que les habitants décoraient du titre de fosse mystérieuse.

A la moisson, toujours le blé s'étendait en forme de cercueil autour du tombeau de Ford.

De nos jours encore, on n'a qu'à visiter l'endroit pour être témoin du même phenomène.

Les voisins prétendant qu'à plusieurs reprises, ils ont vu le soir, comme un cercueil entouré de lumière, s'élever au-dessus du sol, où de la ferme de l'ancien fermier.

LE RAPATRIEMENT.

Le Revers de la Medaille.

A côté de la *Minerve* de ce matin, dont le premier article est consacré au rapatriement, nous trouvons un numéro marqué du *Courrier de l'Illinois*, où se trouve un long écrit sur le même sujet. Nous ne serions pas surpris que l'article de la *Minerve* fut une réponse indirecte ou plutôt une explication à l'adresse du confrère américain, car ce dernier dit au cours de ses remarques.

"De nombreuses familles déjà parlent au coin du feu de retourner au Canada. Mais comment? Quels moyens de transports auront-elles? Où iront-elles? Que fera-t-on là-bas pour elles? La société de colonisation qu'on vient de fonder à Montréal peut bien, tout en "s'intéressant" aux expatriés, organiser des excursions de pêche et de chasse au lac Témiscamingue ou ailleurs, mais nos frères de l'Ouest profiteront très peu de ces expéditions lointaines. Et puis, si dans l'avenir leurs pétitions et demandes ont le même sort qu'elles ont eu dans le passé, à quoi bon espérer? L'an dernier, une requête des Canadiens de l'Ouest, couverte d'au delà de 4,000 signatures de personnages les plus importants et des plus en vue des Etats de l'Illinois, du Michigan, du Minnesota et du Wisconsin était adressée aux gouvernements d'Ottawa et de Québec, leur expliquant les besoins de nos populations, leurs dispositions envers la mère-patrie, leurs désirs de retourner au pays, et demandant la création immédiate d'un Commissariat Canadien dans la métropole de l'Ouest. Qu'a-t-on fait de cette requête? Dieu et les ministres le savent.

"Plus tard, durant le cour de juin dernier, l'hon. Joseph Tassé, sénateur, et M. Joncas, député de Gaspé, assistaient à une assemblée du club Canadien-Français-Américain de Chicago. Les membres de l'Association saisirent avec empressement cette occasion pour obtenir de ces messieurs une réponse quelconque à leur requête. M. Tassé, avec sa verve ordinaire, nous promit, sur l'honneur, de faire jusqu'à l'impossible pour la création d'un Commissariat Canadien à Chicago. Il jura ses grands dieux que toute son influence et celle de son journal seraient tournées dans ce sens; et M. Joncas promit à son tour de seconder l'hon. sénateur dans tous ses efforts. Qu'est-il advenu de ces promesses?"

La *Minerve* ne nomme pas le *Courrier de l'Illinois*, elle ne fait aucune allusion à ses plaintes, mais elle constate qu'il y a, dans le commissariat des terres de la Couronne à Québec, des difficultés, des lenteurs causées par les lois existantes. Elle met l'hon. M. Flynn et son assistant sur leurs gardes.

La *Minerve* parle de colons qui reviennent découragés, sèment la mauvaise nouvelle sur la route, etc.

Nous avons souvent exprimé notre opinion sur ces différents mouvements périodiques de colonisation et de rapatriement. Notre confiance est très modérée. Tout se fait routinièrement. Nous avouons que la séance donnée au Monument National nous a fort amusé. On y a prononcé d'éloquents discours sur les beautés champêtres, sur le gazon, les gais ruisseaux, les frais ombrages. On a versé dans la bucolique et puis...

Le grand malheur est que trop souvent sous plusieurs entreprises de colonisation et de rapatriement, il n'y a que des intérêts personnels de politiciens à soigner. Un peu plus et la *Minerve* en ferait l'aveu. Nous nous abstenons d'en dire plus, pour ne pas être accusé de jeter de l'eau froide sur un enthousiasme déjà trop restreint.

Cependant, il serait mal à nous de ne pas dire encore une fois que faire revenir les nôtres des Etats-Uuis pour les laisser en plan ici, c'est presque criminel. On s'expose à des représailles. Si le rapatriement ne doit être qu'un déplacement provisoire et fécond en embarras, qui osera le désirer?

—*Le Monde.*

NOS GRANDS'PAPAS LES SINGES

S'il y a dans ce bas monde un homme heureux et content de ne pas passer pour un savant, c'est bien, croyez-moi, cher lecteur, celui qui met actuellement "la main à la plume," à seule fin de vous offrir cette modeste causerie.

Vous me demandez pourquoi?

D'abord, parce que les savants n'ont pas la permission de faire des fautes de français; et comme ils en font malgré tout, on leur met le nez dedans sans pitié.

Ensuite, parce que "les savants sont toujours prêts à dire ou à faire des bêtises." Mon grand respect pour le bien d'autrui, surtout en fait de litterature et de traits d'esprit, m'impose le doux devoir de déclarer que j'emprunte cet axiome à l'illustre Calino qui aurait sa statue depuis longtemps.... s'il savait intriguer.

Voici comment les savants viennent, une fois de plus, de donner raison à l'auteur de tant de bons mots:

***

Le professeur Garner....

Avant d'aller plus loin, qu'il me soit permis d'ouvrir une petite parenthèse....

De nos jours, d'un bout à l'autre du continent américain, on fait une consommation effrénée de titres ronflants.

Tout le monde, pour commencer, est plus ou moins professeur; le contorsioniste des cirques, le grimacier des exhibitions tintamaresques, le plongeur des écoles de natation, l'aéronaute, le bicycliste, le coureur, le lutteur, l'arracheur de dents, l'ouvreur d'huitres, le joueur d'orgue de barbarie, le ramoneur de cheminées, le tondeur de chiens, le marchand de mort-aux-rats, etc., tous professeurs. La plupart sont en même temps docteurs. Nous ne parlerons que pour mémoire des colonels. Qui n'est pas un peu colonel aujourd'hui? Aimez-vous les galons d'or? On en met partout.

Il y a aussi les présidents? Tout citoyen qui a atteint l'âge de raison a été, est ou sera sous peu président.

Nous en serons bientôt pour les grands titres au point ou ils en sont dans certains pays d'Europe pour les décorations: La plus belle distinction sera de ne pas être distingué du tout.

Fermons la parenthèse et revenons à nos moutons, ou, plutôt à nos singes.

***

Le professeur Gardner a fait, dit-il, un long séjour en Afrique, et là, dans une cage grillée, de six pieds et demi dans tous les sens, placée au milieu d'un sombre fourré, il fit connaissance des singes de la grande espèce. Il éleva même un gorille qu'il appela Othello, et un chimpanzé, auquel il eut l'irrévérence de donner le nom de Moïse. Il attendait sans doute l'arrivée d'un quadrumane plus perfectionné, pour lui octroyer, avec son propre nom, le glorieux titre de professeur.

Nous ne suivrons pas le savant docteur dans toutes ses descriptions plus ou moins fantaisistes, dans ses récits plus ou moins imités du célèbre baron de Munckhausen, l'imitable M. de Crack.... Laissons-lui ses instruments qui imitent la voix des singes, et croyons-le sur parole lorsqu'il dit très-sérieusement que ces animaux se réunissent pour danser au son d'un tambour improvisé. Tout cela doit être vrai, puisque le grrrand explorateur a vu "de ses propres yeux" l'emplacement où les chimpanzés avaient pris leurs ébats. Il a trouvé aussi.... la trace de leur tambour. Les singes étaient partis, sans même laisser leur carte de visite; le tambour les avait suivis, ce qui n'a pas empêché M. de Crack, pardon, M. le parrain d'Othello, de voir que ce tambour était de terre glaise pétrie ou séchée. Ces savants, ça vous trouve des choses à côté desquelles un aveugle passerait dix fois sans les voir!

Un de mes amis d'enfance, mort il y a quelques années aux îles Sandwich, où il exerçait les fonctions du Saint Ministère, a passé, avant d'embrasser l'état ecclésiastique, onze années à étudier l'histoire naturelle dans les forêts les plus sauvages de l'Amérique du Nord et de l'Australie. Très-savant, grand observateur et, chose rare, d'une modestie à toute épreuve, il me raconta que son compagnon de chasse et lui avaient passé environ trois semaines dans une cage, au milieu des bois. Le jour où on vint les délivrer, il leur sembla qu'ils revenaient à la vie.

Le héros du *Monde*—car il faut bien le dire, le *Monde* reproduit les desseins et les vantardises du professeur Gardner—le fameux explorateur, prétend avoir passé cent et douze jours dans sa volière à blagues!...

Or, voici ce que nous révèle la *Vérité* de Paris:

"...Le docteur (Gardner) n'est qu'un "fumiste". C'est ce qu'affirmait l'autre soir M. Dydowski, l'intrepide explorateur, dans sa conférence à la Société Géographieque:

"Je viens de parcourir la même "contrée—déclare-t-il—j'ai marché sur les pas du docteur Garner, et je suis en mesure d'affirmer que nous avons affaire à "un incomparable fumiste."

"Et là-dessus M. Dydowski raconte comment il est au courant des faits et gestes de M. Garner. M. Garner logeait à la mission de Fernan-Vaz, où le R. P. Richol lui fournissait pour un dollar par jour, la nourriture et un toit. Cela a duré plusieurs mois (le temps que Garner aurait passé dans une cage de fer en plein désert) et "ses études de langue simiesque se bornèrent à de vagues promenades autour de la mission."

"M. Labouchère, de Londres, dans son journal le *Truth*, est exaspéré des articles que la presse américaine consacre au docteur Garner. Il rappelle que quand ce professeur a passé en Angleterre, où il a d'ailleurs fait *fiasco*, le *Truth* lui a posé des questions auxquelles le digne professeur n'a jamais répondu. On l'avait mis au défi de fournir la moindre preuve de son séjour dans sa cage de fer, au milieu des forêts de Fernan-Vax. On lui demandait des dates. On lui promettait de le confondre. Et le fait est que, de peur d'être confondu, le professeur Garner a gardé le silence et filé en Amerique. Là-bas, il trouve des auditoires plus complaisants, une presse disposée à inonder le public de mille variations sur cette incomparable fumistrie. Après tout, le professeur Garner a obtenu ce qu'il voulait sans doute, il fait du bruit, il fait du bruit et cela finira peut-être par un beau mariage. Mais il n'a plus de temps à perdre pour utiliser les derniers rayons de sa gloire"

Je n'en veux pas au *Monde*, toujours à la recherche de nouvelles inédites, de nous en avoir servi une qui manque absolument de fond. Mais où le confrère se met le doigt dans l'œil, c'est l'orsqu'il dit:

"Une de nos illustrations établit une comparaison assex exacte du squelette humain et de celui du gorille. De là à prouver que nous descendons du singe et que nos aïeux aux temps préhistoriques et anti-diluviens étaient des gorilies, il n'y a qu'un pas à faire.

"Darwin, d'ailleurs, a traité le sujet avec talent et nous conseillons à nos lecteurs en doute de consulter son ouvrage."

Le "pas" à faire pour prouver que je suis un descendant de singe me paraît trop grand pour que je le risque. Je laisse cela aux amateurs. Quant aux doctrines de l'Anglais Darwin et de son confrère Allemand Karl Voght, sur la généalogie, elles ont été refutées victorieusement, non par la science qui ne peut que hausser les épaules en présence de pareilles insanités, mais par cette simple remarque d'un humble paysan:

—Dites moi donc, gros malins de savants, si les singes ont produit une génération aussi perfectionnée que la vôtre, pourquoi ne continuent-ils pas leurs œuvres? Vous trouveraient-ils trop bêtes, par hasard, et rougiraient-ils de vous?

Croyons tout simplement que le bon Dieu a créé des singes et des hommes et que ces derniers ont grandement tort de se montrer souvent moins raisonnables que les premiers.

JEAN TOUCOURT.

(Du *Journal Populaire.*)

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—Au cours d'un long et très intéressant article sur le Canada, publié dans le *Petit Parisien*, Jean Frolo dit:

"Arrêtons-nous un instant à Montréal. Ce port est destiné à un grand avenir, et en Amérique l'avenir c'est demain. La plus puissante des compagnies des Etats-Unis, à qui appartiennent tous les réseaux autour de Grands Lacs à son débouché naturel à Montréal. Chicago, la capitale de l'Ouest, gagne quarante heures de navigation et près de mille kilomètres de chemins de fer par Montréal pour ses expéditions en Angleterre et en France. Il y a là un pays de production immense, aussi étendue que l'Europe entière, comprenant, outre les régions cultivées du Canada, tous les Etats du Nord-Ouest de l'Union, le Michigan, le Wisconsin, l'Illinois, l'Iowa, le Minnesota, les deux Dakota, dont tout le commerce va suivre la voie de Montréal au détriment de New York. Le Saint Laurent jusqu'à cette ville est un vaste golfe aussi sûr et profond que le port le mieux abrité. Son embouchure est sur la parallèle de Liverpool et la navigation vers la Manche est en droite ligne. Il est agréable de penser que le Havre et Montréal, deux villes françaises, seront les deux têtes de ligne de cette grande voie maritime entre les continents.

—Le général Booth, fondateur de l'Armée du Salut, vient de célébrer le 50ème anniversaire de sa vocation de Sauveur.

Les Salutistes ont organisé à cette occasion, trois jours de grandes rejouissances. Ces fêtes ont commencé samedi à Montréal et se sont terminées lundi soir.

Le jubilé du Pere de l'Armee est pour tous ses enfants le signal d'un renouvellement de zèle, aussi les concerts, les pêches, les banquets aux neophytes, sont ils à l'ordre du jour.

Les Salutistes sont au Canada depuis onze ans.

L'armée compte 2,078 officiers, 265 corps, 55 missions et 11 410 zelateurs en ce pays.

Le programme du jubilé comprend des jeûnes parmi les officiers qui consacreront à l'œuvre le fruit de ces pénitences. De plus, partout, on passera le chapeau afin d'ériger des casernes, refuges, ateliers, cafés, ouvroirs, etc.

Le *Witness* annonce que les salutistes vont ériger un temple pour les Canadiens, dès cette année.

L'édifice s'elevera dans les environs de la rue St Laurent.

Actuellement, le détachement qui veut convertir nos compatriotes prie, chante et prêche à la salle, où jadis le Bijou vendait son lager et donnait ses spectacles, rue Craig.

L'armée publie un journal en français, en cette ville. Il a nom: *En avant.*

Malgré l'extérieur assez singulier dont les salutistes environnent leur œuvre, malgré la grosse caisse et la tambourine, il faut avouer qu'elle fait beaucoup de bien.

Sait-on que pour quelques sous, on donne un lit et un repas substantiel au café, situé dans l'ancienne cantine de Joe Beef?

On peut y loger, à la fois, 130 pauvres diables.

Depuis un an, on y a servi 65,258 repas et donné à coucher à 18,038 personnes.

On a soin de faire prendre un bain aux coucheurs.

Les Salutistes ont encore un refuge pour les ivrognesses et les femmes de mauvaise vie qui veulent se convertir; il est situé sur la rue du Plateau.

—Le détective Campeau est arrivé de Chicago.

Il était allé y chercher Louis Larivée, jeune courtier de cette ville, qui est parti pour l'ouest, il y a quelques mois.

On n'a pas oublié que Larivée est accusé d'avoir commis plusieurs faux, au détriment de la Banque Nationale.

Le prisonnier a comparu devant le juge Desnoyers; il a plaidé non-coupable.

Larivée n'a pas obligé la police de récourir à la loi d'extradition; il a consenti de plein gré à suivre le détective lancé à sa poursuite et qui était accompagné de Gauthier, son ancien associé.

M. Choquette sera l'avocat de l'accusé.

QUEBEC,

—Un jeune homme de St Roch qui avait pris un verre de trop a demandé à un cocher de le conduire chez lui. Celui-ci l'a déposé sur le trottoir de la rue Prince-Edouard après lui avoir volé $50.

—Ca se complique à Québec-Ouest. M. McGreevy reste candidat. M. Dobell se présente comme conservateur-indépendant. Les ministres provinciaux ne peuvent pardonner à M. Carbray de leur mettre sur les bras une élection à faire. Et il arrivera que M. Carbray ne sera pas candidat au siège fédéral, en prétextant le mécontentement des ministres provinciaux, mais en réalité parce que M. McGreevy ne veut pas se retirer.

SOREL,

—Le cadavre du jeune Nantel, dont il a déjà été question dans nos colonnes, a été trouvé dans le fleuve à Sorel.

Une enquête a eu lieu et le corps a été renvoyé à Montréal.

TROIS-RIVIERES,

—A l'audience de samedi après-midi plusieurs témoins ont été entendus et ont répété en substance ce qu'ils avaient déclaré à Joliette.

M. MacMaster a créé toute une sensation lorsqu'il s'est levé et a demandé à la cour qu'un mandat d'amener soit lancé contre Mlle Stapley, qui n'a pas répondu encore aux subpœnas qui lui ont été adressés.

On a dit que Mlle Stapley était malade à Toronto, mais après avoir pris des informations auprès de son médecin celui-ci a déclaré que la malade était assez bien pour se rendre à Trois-Rivières.

On dit que le jury ne s'accordera probablement pas sur le verdict.

Ce n'est là qu'une rumeur; rien ne la justifie.

Les témoins sont indignés de la lésinerie avec laquelle on veut les dédommager de leur perte de temps et frais de déplacement.

Séance de lundi. — Hooper a paru en cour ce matin un peu plus pâle que d'habitude; il prend toujours grand soin de sa toilette. Toujours il porte ses moustaches cirées et le bouquet à la boutonnière.

Les témoignages rendus, ce matin, sont de peu d'importance. Un des témoins, M. Barnard, arpenteur du gouvernement, a produit un plan de l'endroit où est arrivée la tentative de meurtre.

Le grand connétable Bellefeuille est parti d'ici, samedi soir, pour Ottawa, pour aller arrêté Mlle Stapeley, la fiancée du prisonnier. Le témoignage de cette jeune fille promet d'être très intéressant.

Un autre témoin entendu ce matin, Mlle Annie Desaulniers, de Louiseville, chez laquelle Mde Hooper s'est réfugiée la nuit du drame, a déclare que vers 3 heures du matin la jeune femme est venue chez elle, disant qu'elle était Georgiana Lebianc et qu'elle avait été jetée à l'eau. M. Boucher, chef de gare à Louiseville, a aussi été entendu. Son témoignage est semblable à celui qu'il a donné à Joliette.

FREDERICTON,

—Un ministre anglican, le Revd. McCully qui jouit d'une grande popularité comme orateur vient d'être le héros d'un scandale qui a causé tout un émoi dans cette ville.

Le révérend s'est épris d'une jeune fille qui est membre de sa congrégation et depuis quelque temps avait pour elle des attentions dignes d'un don Juan moderne.

Le révérend qui est marié va temporairement quitter son poste en attendant qu'une enquête soit faite sur sa conduite.

LACHINE.

—Un accident fatal est arrivé, samedi, sur le Saint Laurent, entre Lachine et Caughnawaga. Trois sauvages traversaient en canot entre ces deux localités.

Alors qu'ils étaient au milieu de la rivière, l'embarcation chavira et les trois occupants furent précipités à l'eau. Deux d'entre eux réussirent à se cramponner au canot et, après des difficultés inouïes, furent assez heureux pour se sauver. Il était temps, car ils se sentaient épuisés. Quant à leur infortuné compagnon Baptiste Beauvais, il a été entraîné par le courant et on ne l'a plus revu.

VANCOUVER, C. A.,

—Le retrait des eaux dans le territoire inonde le long de la rivière Fraser s'opère lentement.

On estime à $15,000 le nombre de personnes qui sont sans abri par suite de l'inondation.

Plus de 200,000 acres de terre ont été submergées. L'argent souscrit pour la célébration du jour de la Confederation sera employé au soulagement des inondés.

Des bandes de voleurs et de pillards parcourent maintenant en canot la région inondée et volent tout ce qu'ils peuvent dans les maisons qui n'ont pas été emportées par l'eau.

Quelques-uns de ces voleurs sont allés enlever, paraît-il, le coffre-fort de la Moodyville Mill Company et ont essayé de l'emporter dans les bois pour le faire sauter avec de la dynamite; mais leur bateau a chaviré, et l'on a lieu de croire qu'ils ont été noyés. Le coffre-fort a été retrouvé intact

Nous n'avons jamais pu rencontrer un homme revenant d'un diner qui ait dit à sa femme qu'il était parti le premier.

BON MARCHE !

Lisez toutes les Clauses.

Ne manquez pas cette chance. Les choses dont on a besoin chaque jour a des prix qui ne se trouvent nulle part ailleurs.

Dept. du Soubassement ! Dept. du Soubassement !

Dept. du Sous-sol.

Quatre Jours d'Occasions.

Mercredi, Jeudi, Vendredi et Samedi.

Chaque clause est une véritable occasion; toute occasion consiste en des marchandises de mode; tous les lots sont limités aux quantités annoncées.

VERRERIE 100 Doz. de Verres à Table. prix régulier 49c.

Prix de vente, 19c. la Doz.

150 Doz. de Verres à Gelée, prix régulier 39c.

Prix de vente, 21c. la Doz.

45 Doz. de Verres à Vin, prix régulier 50c. la Doz.

Prix de vente, 32c. chacun.

1000 Sets de table, Sucriers, Pots à crème, Cuillers et Beurriers, prix régulier 35c.

Prix de vente, 21c. le set.

FERBLANTERIE. 25 Doz. de Boîtes à Lait d'une quart, prix régulier 10c.

Prix de vente, 5c. chacune.

40 Doz. de Plats à Tarte en fer-blanc, prix régulier 4, 5 et 6c.

Prix de vente, 2c. chacun.

13 Doz. de Théières pour poêle à l'huile, prix régulier 12c.

Prix de vente, 7c. chacune.

40 Doz. de Bouilloires à laver de 7 pcs. prix régulier 89c.

Prix de vente, 69c. chacune.

150 Doz. de de Cuillers à Thé, prix régulier 59c.

Prix de vente, 25c. la Doz.

USTENSILES EN BOIS. 7 Doz. de Chopping Trays, toutes les grandeurs, prix régulier de 33 à 42c.

Prix de vente, 25c. chacun.

10 Doz. de Seaux à Eau peints, prix régulier 15c.

Prix de vente, 10c. chacun.

1 grosse d'Epingles (Rolling,) très bien finies, prix régulier 15c.

Prix de vente, 7c. chacune.

150 Cuvettes peintes, pleine grandeur; prix régulier 79c.

Prix de vente, 57c. chacune.

15 Doz. de Skirt Boards, 3 points, prix régulier, 33 à 40c.

Prix de vente, 25c chacune.

27 Tordeurs "Novelty," prix régulier $3.25,

Prix de vente, $1.98 chacun.

VAISSELLE 140 Pots à Crème décorés, prix régulier 25c.

Prix de vente, 10c. chacun.

39 Doz. de Plats à Fruits décorés, prix régulier, 50c. la Doz.

Prix de vente, 2c. chacun.

2 caisses seulement, — Sets à dîner imprimés anglais, 112 morceaux, valant bien $8.

Prix de vente, $6.98 le set.

1 caisse de Sets à Thé de 56 morceaux, prix régulier $4 28,

Prix de vente, $3 69 le set.

25 Sets à Crème à la glace Carlsbad décorés (13 morceaux) prix régulier $2

Prix de vente, 98c. le set.

MELANGES. Screens de Châssis, ajustables, en cerisier, feront à tout châssis.

Prix de vente, 19c chacun.

250 Hamacs, pleine grandeur, prix régulier 87c

Prix de vente, 69c. chacun.

50 Poêles à l'Huile de 2 burners, sont tous garantis,

Prix de vente, 98c. chacun.

Mine pour Poêle "Rising Sun," 5 cts

Mine à Poêle "Iron Clad," 1c.

Semence d'Herbe (Vaughan's,) prix régulier 25c.

Prix de vente, 14c.

Couteaux à fruits, 3 dans un set, prix régulier $1,

Prix de vente, 49c. le set.

Lanternes Japonaises pour parterres, &c., prix régulier 17c.

Prix de vente, 10c. chacune.

Horloge à sonnerie en Nickel, prix régulier $1,

Prix de vente, 79c. chacune.

Semences de fleur, toutes les sortes,

1c. le papier.

Bulbes de Gladiola et de Roses,

1c chacune.

Screens de Portes, toutes les sortes,

Prix de vente, 98c. chacun.

119 Sets de Croquet,

Prix de vente, 79c. le set.

Les avez-vous vues ?

Nous parlons des Chemises en Flanelle blanche pour hommes, voici l'histoire.

Vente spéciale mercredi et jeudi.

Un lot de Chemises en fine flanelle blanche pour hommes, régulièrement vendues à $2.50, $3 et $3 50. Nous terminerons la vente du lot entier au prix inouï de

56c. chacune.

Venez à présent si vous en désirez. Le premier comptoir en avant, à droite de l'entrée principale.

Département de la Librairie, Cartes Imprimees, 50 Cartes et Plaque en cuivre, (tout ouvrage garanti) $1.00.

NOTES LOCALES.

Martin Meagher a été élu capitaine du club de base ball des policiers de cette ville.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

Pour faire teindre et nettoyer vos plumes, la place par excellence est chez Fred Varin, l'artiste unique dans son métier.

J. S. Marion, photographe renom, est passé maître en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

Deux saisies de liqueurs ont été opérées dimanche, chez J. J. Gray, 58 rue Whipple, et chez Patrick Curtin, 55 rue Walnut.

La Société Humanitaire de Lowell a une offre permanente de $50 pour la conviction de toute personne courtaudant un cheval.

La brasserie d'Ayer City sera ouverte d'une maniere formelle le 20 juin prochain par une petite fête qui aura lieu dans cet établissement.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

On rapporte qu'un comité de citoyens influents s'organiseront pour célébrer le 4 juillet. Si le conseil de ville ne vote pas d'appropriation à cet effet.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Pour se conformer à l'ordre de son médecin qui lui a conseillé un voyage sur mer, le R. P. Burns, O. M. I., passera l'été en Belgique et dans le Nord de l'Europe.

On rapporte que le conseiller Noble a l'intention d'intenter un procès pour libelle au *Boston Herald*, à l'échevin Lovejoy et au conseiller Kittredge dans la somme de $20,000.

M. Crowley, surintendant des rues, vient de recommander à la ville l'érection d'un nouveau pont sur le canal à la hauteur de la rue Cabot, près de la rue Cheever. Il y a longtemps que le besoin s'en fait sentir.

Le détective Allen est revenu de Plattsburg, samedi soir, avec Fred W. Goodwin qui est accusé de détournement de fonds au préjudice de la Lowell Lodge, K. of P. Goodwin dit qu'il a perdu tout l'argent détourné à jouer au poker.

Les pompiers qui sont à leur retraite ont faite leur visite annuelle dans les cimetières de cette ville, dimanche, et ils ont décoré les tombes de leurs camarades défunts. Des cérémonies appropriées ont eu lieu en même temps que les décorations.

La Police Relief Association a payé à la veuve et à la fille du défunt policeman Goodhue $300 pour le décès et $200 pour les frais de maladie.

On parle beaucoup en cette ville de s'organiser pour célébrer le Quatre Juillet, quoique nos édiles, vu les temps durs, ont décidé de ne pas voter d'argent dans ce but.

Ce soir auront lieu les élections semi-annuelles des officiers de la Corporation des Membres de l'Association Catholique. Tous les membres sont priés d'être présents.

Lisez l'annonce du Bon Marché si vous voulez vous mettre au courant des occasions immenses, inouïes, telles qu'il ne s'en voit nulle part ailleurs que dans cet établissement populaire.

Lundi matin, Patrick O'Rourke, qui a été frappé à coups de couteau samedi soir par Thomas Flanagan, à Centralville, prenait rapidement du mieux et ses médecins dirent qu'ils étaient certains de sa guérison.

Mlle Minnie Richard vient de terminer une série de concerts donnée dans plusieurs centres canadiens des Etats-Unis. Dimanche elle a chanté à Dover, N. H., et lundi à Somerworth. Sa famille est maintenant rendue et établie ici. Nous aurons certainement le plaisir de l'entendre souvent.

Il paraîtrait qu'un mariage à la vapeur a été célébré en cette ville samedi dernier, les parties intéressées ne s'étant pas connues 24 heures. On dit que les nouveaux époux sont âgés d'une cinquante d'années. En voilà des vieux qui n'ont pas été lents en besogne.

La Statue de la Victoire que l'on a l'intention de transporter du Monument Square entre les édifices du nouvel hôtel de ville et du Memorial Building a été présenté à la ville par feu le Dr J. C. Ayer, le 4 juillet 1867. Ce changement semble ne souffrir aucune difficulté de la part des commissaires de la ville.

On rapporte que la fabrique d'indiennes Merrimack va fermer ses portes pour un mois à partir de samedi soir. Pendant cette fermeture un nouveau toit sera construit à la blanchisserie et des réparations considérables seront faites à la "white room." On espère que l'ouvrage sera repris le 12 juillet.

MM. Provost frères, nos acrobates canadiens si bien connus par tout l'univers, sont en promenade à Lowell dans leur famille. Ils viennent de finir un engagement au Mexique après avoir voyagé dans les différents Etats du Sud et avoir traversé en Europe. Ils seront au milieu de nous pendant une quinzaine de jours.

Le Révd Père Emard, qui prêche des retraites dans les différents centres de la Nouvelle-Angleterre depuis quelques mois, est actuellement à Lowell.

Nous regrettons d'apprendre que M. Pierre Brunelle, père de notre populaire gérant de la East Merrimack Drug Co., est dangereusement malade. Nous lui souhaitons une prompte guérison.

Sur chaque bouteille du Dr. Delisle's Kinium Compound, vous trouverez la direction pour l'usage de ce tonique merveilleux, qui triomphe des maladies les plus difficiles à guérir. $1 00 la bouteille. En vente chez les pharmaciens canadiens des Etats-Unis.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville, R. I.

Rupture d'un Vaisseau Sanguin.

La semaine dernière, William Hounsell, un contre-maître dans les fabriques Boott, demeurant sur la rue French et un membre de la L. C. A. A., a eu une rupture d'un vaisseau sanguin dans l'estomac. On espère le sauver, quoiqu'il ait déjà craché une quantité énorme de sang.

Mauvaise Chute.

Lundi soir, un jeune enfant de 4 ans, nommé Henri Barnabé, résidant avec ses parents, rue Perkins, se tenait dans la fenêtre de sa maison lorsque s'avançant pour voir ce qui se passait au dehors il perdit l'équilibre et alla tomber sur le trottoir de la hauteur d'une quinzaine de pieds.

Lorsqu'on le releva, on constata qu'il portait une grave blessure à la tête ainsi que plusieurs lésions internes.

L'enfant reposait un peu ce matin et semble hors de danger.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux,)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6.50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

COUPS DE COUTEAU.

LA VICTIME DANS UN ETAT CRITIQUE A L'HOPITAL.

Une Affaire Sanglante Samedi a Centralville.

Le quartier de Centralville, si redoutable depuis une couple d'années par ses batailles sanglantes, vient encore d'être le théâtre d'un acte barbare, dont la victime Patrick O'Rourke, est aujourd'hui à l'hôpital St Jean souffrant de terribles entailles qui pourront avoir des conséquences fatales.

L'affaire s'est passée samedi soir, sur la rue West Third entre parents: l'abus des liqueurs en a tée la cause première.

O'Rourke était chez lui, lorsque son beau-frère Thomas Flanagan alla le trouver. Ils eurent ensemble une querelle de famille et des gros mots ils en vinrent aux coups.

Les femmes se mirent de la partie et Flanagan, devenu furieux, sortit de sa poche un couteau avec lequel il frappa à tort et à travers sur O'Rourke. Les cris du blessé, attirèrent sur les lieux une foule nombreuse de curieux et la police fit son apparition.

O'Rourke fut ramassé baignant dans son sang et pendant que l'on mandait l'ambulance, Flanagan était mis en état d'arrestation par les officiers Fox et Swan.

A l'hôpital, les médecins constatèrent que le blessé portait une terrible coupure dans le côté près de l'abdomen et d'autres coups sur le corps et sur la main droite et que son état était critique. Flanagan, amené au bureau de police, dit avoir été attaqué le premier et n'avoir agi qu'en légitime défense Les dépositions des différents témoins éclairciront cette affaire qui paraît assez embrouillée.

Caron-Cote.

Lundi après-midi, au presbytère des RR PP. Oblats, M. Thomas Caron, sous-trésorier de la Corporation des Membres de l'Association Catholique, unissait ses jours à ceux de Mlle Corinne Côté. Les témoins étaient MM. Dumas et Brown.

Les nouveaux mariés sont partis le soir pour un voyage de noces à travers les principaux centres de la Nouvelle-Angleterre, accompagnés des meilleurs souhaits de leurs nombreux amis. A leur retour ils fixeront résidence rue Ford.

COUR SUPERIEURE.

Cinq Ans de Penitencier.—McPherson Envoye a la Reforme.

Le juge Lilley présidait, lundi, la première séance des assises criminelles tenue à Cambridge. Après les prières d'usage, vingt quatre jurés furent assermentés et MM. Alex. Horsen et W. F. Brigham furent nommés "foremen" des deux divisions.

La cause de James Ridges (Régis) et de William Larose, accusés de vol avec effraction au préjudice de L. H. Star au No 72 rue Aiken, a été remise à plus tard, l'avocat Morrisson, chargé de la defense, s'étant entendu avec le juge à cet effet.

La première cause appelée fut celle de John E. McDermott, une brute pesant environ 250 livres, accusé de rapt et d'assaut indécent sur deux jeunes filles de Somerville, nommées Catherine Eagon et Louisa Gemps. Une douzaine de témoins sont entendus et la cause est remise aux jurés, après que l'accusé eut nié avec le plus grand cynisme. Après avoir délibéré environ une heure, le jury rapporta un verdict de culpabilité et McDermott fut condamné à 5 ans de prison aux travaux forcés.

Peter Mitchell, de Lowell, accusé d'assaut grave et de tentative de vol de grand chemin, plaida coupable et fut condamné à l'Ecole de Réforme du Massachusetts.

John McGuigan, de Lowell, accusé du vol de treize montres, plaida coupable et fut condamné à l'Ecole de Réforme.

Joseph Dallagher, accusé d'assaut félonieux avec intention de rapt, plaida coupable et fut placé sous probation.

Archibald McPherson, l'individu dont nous avons déjà parlé à différentes reprises et qui était accusé d'assaut indécent sur différentes jeunes canadiennes âgées de 6 à 10 ans, plaida coupable par l'entremise de son avocat, M. Morrisson, et fut condamné à la Réforme, sans qu'aucune déposition n'ait été entendue de la part de ses jeunes victimes. En voilà un qui peut se vanter d'en être quitte à bon marché.

Frédéric Mercier, Francis Perreault, Arthur Gélineau, Henry Blais et Louis Fortier, accusés de vol avec effraction, plaidèrent coupable à l'exception de Mercier. Les quatre derniers sont condamnés à l'Ecole de Réforme et la cause de Mercier est placée devant les jurés.

Jeremiah Mooney et Michael Neary, accusés d'assaut avec intention de rapt, plaidèrent coupables et la cause a été remise à mercredi, Mary Tremblay, la plaignante dans cette affaire, n'étant pas présente au procès.

William Washington et William Hines, de Lowell, pour vol avec effraction, sont envoyés à l'Ecole de Réforme.

A la fin de la séance, James Régis et William Larose plaidèrent coupables et furent condamnés à la Réforme.

LA GRANDE QUESTION

DE LA COMMISSION DES LICENCES ENFIN REGLEE.

John A. Faulkner, E. S. Foss et L. J. Smith Nommes.

Les deux branches de notre gouvernement municipal ont tenu une assemblée mardi soir, celle des échevins étant spéciale.

LES ECHEVINS.

Tous les membres du bureau des échevins étaient présents, excepté M. Lovejoy. Plusieurs requêtes ont été référées aux divers comités.

Le maire a reçu l'ordre de s'entendre avec les représentants de l'Etat à propos d'une école normale.

Le maire a ensuite nommé les messieurs suivants comme devant faire partie de la Commission des Licences:

John A. Faulkner, (président) 32 Belmont avenue.

Esther S. Foss, 215 rue Stevens.

Lawrence J. Smith, 117 rue Stackpole.

Leur terme d'office n'a pas été statué officiellement, vu que ces nominations ne seront rendues officielles qu'aujourd'hui, mais le maire a dit que les termes étaient de six, quatre et deux ans respectivement. Ensuite le bureau des échevins s'ajourna.

LES CONSEILLERS.

Le Conseil fut appelé à l'ordre par le président Sparks à 8 h. 25 Vingt un membres étaient présents

Des résolutions de condoléances sur la mort du conseiller Benson ont été adoptées à l'unanimité.

Le conseiller Hill a présenté une résolution appropriant $2000 pour les frais de célébration du 118ème anniversaire de l'Independance Américaine, c'est-à-dire le Quatre Juillet.

Le conseiller Curtin a prononcé un discours assez long sur le sujet. Il a dit, entre autres choses, que dans des circonstances ordinaires, il voterait en faveur de cette résolution, mais qu'il ne le ferait pas cette année, vu que tant de personnes se trouvaient dans le besoin et qu'il était convaincu que cet argent serait mieux employé si on s'en servait pour venir en aide aux sans-travail.

Le conseiller Custy s'est aussi opposé à cette appropriation, prétendant qu'on ne pouvait avoir une célébration digne de cette ville à moins de $3000.

La résolution a eu sa première lecture par un vote de 11 contre 6. Le conseiller Curtin a donné avis de reconsideration à la prochaine assemblée.

Blesse au Genou.

Un nommé Denis, résidant au No. 99½ rue Prince, a été ces jours derniers victime d'un triste accident. Il travaillait à tapisser dans les édifices de M. D. H. Laporte, du Petit Canada, lorsque tombant de son échafaud il lui pénétra dans le genou le ciseau qu'il tenait à la main, se faisant une large entaille.

Le blessé était un peu mieux hier matin.

Election d'Officiers.

La Corporation des Membres de l'Association Catholique a fait mardi soir l'élection semi-annuelle de ses officiers. Ont été élus: président., Adélard Guimond; vice-prés., Joseph Choquette; secr-arch., Henri Daigle; sous secr-arch., Fred Eno; trésorier., Thomas Caron; secr-correspondant., Raymond Daignault; directeurs., H. A. Toupin, Joseph Denis et Joseph L'Heureux; comm-ord., Victor Salois; bibliothécaire., Edouard Landry; sentinelle., Wilfrid Barrette; conservateur de salles., Jos. Lamoureux; médecin., Dr J. E. Lamoureux.

La société a décidé d'organiser une fête champêtre à l'occasion de l'installation des officiers, le 10 juillet prochain et des comités d'organisation ont été nommés à cet effet.

Seize nouveaux membres ont été admis et huit applications ont été présentées.

De nombreuses affaires de routine ont été discutées.

EN APPRENANT A NAGER.

Augusta, Me., 11 juin—Fred. Bushey et Thomas Jacques, deux jeunes gens, se sont noyés ce soir au moment où le premier enseignait à l'autre à nager.

LUTTE DESESPEREE

ENTRE LA POLICE ET PLUSIEURS BATAILLEURS.

Les Freres Disent qu'ils Vont Tuer—Details Interessant.

Montclair, N. J., 11 juin—Une lutte désespérée a eu lieu vers 1 heure la nuit dernière entre trois policemen et trois hommes les plus dangereux du comte.

L'un des policemen a été frappé à coups de couteau à la tête; un autre grièvement battu avec une pièce de fer, tandis que l'un des trois batailleurs est mourant à l'hôpital des blessures qu'il a reçues pendant le conflit.

Les trois hommes sont frères, William, Robert et Wallace Edward, et il passent pour des viveurs de la dernière catégorie. Ils arrivèrent en cette ville il y a une dizaine d'années et maintenant les trois filles du défunt G. F. Farrail.

Hier, ils allèrent faire une promenade en voiture, s'enivrèrent, et lors du retour ils se querellèrent dans la maison de leur belle-mère. Le policeman Prime et le detective Rudden furent demandés par Mde William Edwards, qui avait un bébé dans ses bras et tenait un autre de ses enfants par la main. Elle était à demi vêtue et était très excitée.

Elle cria: "Ils sont en train de tuer tout le monde."

Les deux officiers de police rencontrèrent le policeman Dunlap et tous trois se rendirent à la demeure de Mde Wilham. Là ils furent attaqués par les trois frères, dont l'un était armé avec un couteau, l'autre avec un bâton et le troisième avec une pièce de fer.

Le policeman Dunlap fut frappé sur la tête avec la pièce de fer et fut renversé sur le sol, sans connaissance. Malgré tout Robert Edwards sauta sur lui et se mit à le frapper à coups de pied.

Rudden, le détective, bondit sur William Edwards qui avait le couteau. Wallace cria à son frère: "Plante lui ton couteau jusqu'au manche!" William se jeta sur le detective et lui porta une demi douzaine de coups à la tête.

Rudden sortit son revolver et tira deux coups sur William. Une des balles lui pénétra dans la tête au-dessus de l'œil gauche, et traversant le crâne, se rendit jusque derrière la tête. L'autre balle lui entra dans l'estomac et alla se loger dans les intestins.

Ensuite les deux autres frères furent assez facilement subjugués.

Tandis qu'un médecin examinait les blessures de William Edwards à la station de police, Robert dit à son frère: "Meurs en brave, Will, et tes frères vont tuer celui qui t'a tirer les coups de revolver."

—Bien sûr, je vais mourir en homme, répliqua d'une voix faible le mourant.

Le blessé fut transporté à l'hôpital et ses frères ont été logés en prison en attendant leur procès.

Les blessures reçues par les officiers de police ne sont pas très graves.

ELLE EN AIMAIT UN AUTRE.

UN PROCES QUI DEVOILE BIEN DES CHOSES.

Une Femme Vivant a Boston et son Mari a New York.

New York, 11 juin — Isaac Oseransky est un ingénieur civil à l'emploi de la Jackson Architectural Iron Works. Sa femme prétend qu'il l'obligea à se rendre à Boston en mars 1893 et lui défendit de retourner, c'est pourquoi elle lui intenta un procès en divorce qui vient d'être plaidé devant le juge Dugro, en Cour Supérieure.

Le 27 mai, Oseransky, qui était en voyage, écrivit à sa femme: "Je ne puis comprendre qu'il te faille tant d'argent pour vivre à New York. J'insiste pour que nous vivions séparément. J'ai une besogne permanente et tu n'en as pas, mais je ne demeurerai pas à New York si tu y reviens. Si je te revois en cette ville, cela voudra dire que tu veux me pousser à bout. Sois certaine que je me montrerai ferme."

Cette femme, dans son témoignage, a raconté qu'elle s'était mariée à Oseransky pendant les études de celui-ci comme ingénieur civil, et qu'elle l'aida à payer ses dépenses de collège. Elle arriva à New York le 1er juin dernier, en dépit des ordres que lui avait donnés son mari qui cessa depuis ce temps-là de pourvoir à ses besoins.

Oseransky, de son côté, dit que pendant l'été de 1888, un de ses amis du nom de Lee Gartman vint prendre sa pension chez lui. Oseransky dut être absent de chez lui durant sept semaines, et à son retour il devint convaincu que sa femme le trompait. Elle ne pouvait plus souffrir sa présence et entrait en colère à la moindre occasion.

En août 1890, ses affaires l'obligèrent à aller vivre à Trenton, et Gartman, qui avait abusé de sa confiance, resta à New York pendant un certain temps, puis alla vivre chez des parents à Philadelphie.

Mde Oseransky devint de plus en plus melancolique. Un jour elle alla à Philadelphie dans le but de rendre visite à des amies, mais en réalité pour voir Gartman qu'elle aimait à la folie. Après son retour elle devint de plus en plus triste et demanda à son mari de se trouver de l'ouvrage à Philadelphie, prétendant qu'elle aimait à vivre dans cette ville là parce qu'elle y avait plusieurs connaissances.

Oseransky questionna sa femme et elle finit par lui avouer qu'elle le trompait depuis plusieurs années et que c'était Gartman qu'elle aimait. Elle ajouta qu'elle croyait que Gartman l'épouserait si elle était divorcée d'avec lui et si lui Oseransky se chargeait de ses deux enfants.

Oseransky ajouta: "Je fus surpris et exaspéré en apprenant ces choses, et cependant j'eus pitié de cette femme qui était mon épouse et la mère de mes enfants."

Oseransky finit par dire à sa femme qu'il allait s'éloigner d'elle sans faire de bruit et demanderait à divorcer d'avec elle; puis qu'il se chargerait des enfants si Gartman voulait l'épouser.

Oseransky se rendit auprès de Gartman à ce sujet, et celui-ci lui dit qu'il ne pouvait marier sa femme, car il était fiancé à une jeune fille de Philadelphie.

Oseransky alla retrouver sa femme et lui dit qu'il ne voulait faire aucun scandale, à cause de ses enfants, mais qu'il lui était impossible de demeurer plus longtemps avec elle. Par conséquent, Mde Oseransky fut forcée d'aller vivre à Boston tandis que son mari s'établissait à New York.

Le mari prétend qu'il envoyait de l'argent régulièrement à sa femme à Boston où elle demeurait avec sa sœur.

Le juge a refusé d'accorder le divorce.

CHEVAUX A L'EPOUVANTE.

Ils se Lancent a Fond de Train dans une Pharmacie.

Providence, 11 juin. — Deux chevaux attelés à une voiture légère ont pris l'épouvante aujourd'hui et ils se sont lancés à fond de train dans la vitrine d'une pharmacie au coin de la rue Ashburton et l'avenue Chalkstone.

L'un des commis a manqué d'être blessé.

Plusieurs personnes étaient sur la rue en ce moment et deux femmes, ainsi qu'un enfant ont failli se faire renverser.

Ce n'est que dans la vitrine que les deux gros chevaux ont pu être rrêtés.

C'est rare que l'on voit des chevaux dans une pharmacie.

PETITES NOUVELLES.

LES POPULISTES EN CONVENTION

Topeka, 12 juin.—La Convention d'Etat des Populistes s'est ouverte ce matin. Il y avait 610 délégués présents. L'ex-gouverneur Lewelling sera probablement nommé de nouveau candidat. Mde Lease était absente.

UN AVARE.

Rutland, Vt., 12 juin—Isaac Hanks, un vieil avare accusé d'avoir causé la mort de sa femme en lui refusant la pourriture nécessaire, a été trouvé coupable par le jury de Salem, N. Y., où il a subi son procès. Le vieux qui est évalué à $70.000, fut condamné à $1000 d'amende et les frais.

Pour un avare une amende fait plus mal au cœur qu'une condamnation à la prison.

TREMBLEMENT DE TERRE EN ESPAGNE.

Madrid, 12 juin—Des secousses de tremblement de terre ont été ressenties hier dans les provinces de Grenade et d'Almeria. C'est dans cette dernière province surtout que les secousses ont été les plus fortes.

A Nacimiento, à 24 milles d'Almeria, plusieurs maisons se sont effondrées. Plusieurs personnes ont été tuées et un grand nombre d'autres sont blessées.

Une église et plusieurs maisons d'école sont en ruine.

RÉGULATEUR DE LA SANTÉ DE LA FEMME !

—DU—

Dr. Joseph Larivière,

MANVILLE, R. I.

Passez cette circulaire à votre épouse, votre fille ou votre amie, et vous leur rendrez service.

AU PUBLIC CANADIEN.

Depuis la découverte de mon remède pour les maladies de la femme, le "Régulateur de la Santé de la Femme," quelques individus peu scrupuleux, voyant la grande popularité dont jouissent mes préparations par les nombreuses guérisons qu'elles ont opérées tant aux Etats-Unis qu'au Canada, ces individus qui connaissent autant l'anatomie et l'organisme de la femme que l'homme dans la lune, se sont mis, depuis quelque temps, à imiter mes remèdes, soit en donnant le même nom et en employant les mêmes formes de bouteilles et la même couleur de mes enveloppes, soit en changeant un peu le nom et en déblatérant contre une préparation qu'ils ne font qu'imiter. Ils se font ensuite donner un petit certificat par des personnes aussi peu scrupuleuses qu'eux, que leur remède a guéri une telle et une telle où le Régulateur n'avait eu aucun effet, et ils croient que le tour est joué et qu'ils vont supplanter du coup un remède qui a fait ses preuves depuis un grand nombre d'années, qui est employé dans les hôpitaux des femmes et les communautés religieuses, et recommandé par ces mêmes communautés. Où donc ces imitateurs sans vergogne ont-ils fait une étude spéciale d'un organe aussi compliqué et par là même sujet à une complication de maladies qui ne peuvent être traitées que par un médecin et des remèdes expérimentés? Imiter, c'est chercher à reproduire ce qu'un autre a fait—le singe imite l'homme.—Ces imitateurs sont des contrefacteurs et ceux qui s'en rendent coupables sont punissables par la loi. Il est cependant bien difficile, sinon impossible, de les atteindre et le seul moyen de les punir est de les mettre au ban de l'opinion publique qui les jugera. Deux ou trois de ces imitateurs sont des pharmaciens et il serait curieux de les voir remplir convenablement une prescription. Et ce sont des ignorants et des fagoteurs de ce calibre qui veulent nuire à une réputation bien établie! Ma réponse à ces exploiteurs de personnes honnêtes mais trop crédules se trouve dans les certificats qui suivent: Je résume ces certificats en peu de mots pour prendre moins d'espace. Les personnes qui veulent la vérité des faits peuvent écrire à celles qui ont été guéries et j'en ai des milliers d'autres qu'il serait trop long de publier.

CERTIFICATS.

MADAME LOUIS DANIEL, MANVILLE, R. I.
J'étais affectée du Beau Mal depuis 2 ans et 5 bouteilles du Régulateur de la Santé de la femme m'ont complètement guéri.

MADAME JOHN BOURGET, CENTRAL FALLS, R. I.
J'ai pris deux bouteilles de Régulateur et je me trouve si bien que je veux en prendre encore quatre bouteilles.

MADAME LS. MARTIN, ARTIC, R. I.
J'étais au lit depuis un an et trois bouteilles de votre Régulateur et trois plasters m'ont gueri.

MADAME E. TRUDEAU, ST. PIERRE.
Il y a quelque temps je m'adressais à vous avec confiance, je souffrais du beau mal depuis 10 ans; je toussais continuellement et ma chevelure était presque toute tombée. J'ai pris 6 bouteilles de Régulateur, et à la troisième mes douleurs ont cessé et aujourd'hui mes cheveux sont poussés et je ne sens plus aucune douleur et mon appétit et ma digestion sont aussi bien qu'à l'âge de 15 ans.

MADAME H. LESSARD, LACONIA.
Vous trouverez ci-inclus un autre money order pour une douzaine de vos Female Plasters. Un grand nombre de femmes ont été guéries.

MADAME L. NADEAU, de MONTANA.
Je suis guérie du beau mal après avoir pris trois bouteilles de votre Régulateur. Veuillez en envoyer encore une douzaine pour trois de mes amies.

MADAME A. CRÉPEAU.
Merci pour l'envoi de 6 bouteilles de Régulateur qui m'ont fait un bien dont je ne puis trop être reconnaissante.

MADAME POISSON, de CLARKSVILLE, MINNESOTA.
Je viens vous remercier du bien que vos 6 bouteilles de Régulateur m'ont fait.

MADAME ED. ARCHAMBAULT, WOONSOCKET.
Cinq bouteilles de votre Régulateur m'ont guéri du beau mal.

MARY M. MICHAUD, WILLAGROSS, ME.
Envoyez-moi encore une douzaine de Régulateur et 1 douzaine de Plasters pour mes amies.

MADAME PELOQUIN, JOLYS, MANITOBA.
Je me suis guérie du beau mal avec votre Régulateur. Veuillez m'en envoyer 1 douzaine pour deux de mes parentes.

MADAME BACHETTE, de ROCHESTER.
50 cents pour deux de vos Female Plasters.

MADAME H. BLAIS, ST. PIERRE.
Ci-inclus $3 pour trois bouteilles de Régulateur. Je suis guérie du beau mal, mais je désire continuer pour me fortifier le sang et les nerfs. Le Régulateur m'a aussi arrêté une toux que j'avais depuis trois ans, probablement causée par une irrégularité. J'avais aussi les reins bien faibles, mal à la tête tous les jours, des points dans les côtes et toutes ces douleurs sont disparues.

DAME NAPOLEON MARTIN, CENTREVILLE, et autre fois de BALTIC.
Je certifie que quatre bouteilles du "Régulateur de la Santé de la Femme," du Dr. J. Larivière, de Manville, R. I., m'ont guéri du beau mal après avoir été huit mois au lit sans pouvoir marcher; après en avoir pris deux bouteilles, j'ai pu me lever, et avec quatre je me suis guérie parfaitement. Je le recommande à toutes les femmes affectées comme moi.

DAME J. G. LAVOIE, WORCESTER, MASS.
Ma figure était pâle et couverte de petits boutons; mes yeux enfoncés et cernés de bleu; je souffrais horriblement de la vessie, des reins et de la constipation. Je toussais beaucoup, et les médecins disaient à mon mari que j'étais consomptive. Une amie charitable qui avait été guérie par les mêmes remèdes, m'apporta le 1er janvier, une bouteille du *Régulateur de la Santé de la Femme* et une boîte de *Female Pills* du Dr. Larivière. J'ai continué à en prendre et aujourd'hui, le 11 février, je suis presque guérie et je pèse 15 livres de plus. Les médecins qui m'ont soignée et toutes mes amies sont étonnés du changement qui s'est opéré depuis que je fais usage des remèdes du Dr. Larivière.

VEUVE EDMOND COTÉ, STE. JULIENNE.
Vos emplâtres pour les femmes, appelés "FEMALE PLASTERS," m'ont completement gueri d'une douleur que j'avais dans le côté depuis bien des années.

Voici ce que les journaux des Etats-Unis nous écrivaient:

"La SANTÉ de la FEMME est la SAUVEGARDE de la NATION.

Alleger les souffrances est le but de la philantropie et celui du médecin consciencieux. Les remèdes dont on se sert pour obtenir du soulagement sont toujours prises et celui qui les découvre a droit aux plus grands honneurs. Depuis quelques années, un grand nombre de remèdes ont été inventés, lesquels sont le resultat d'une étude approfondie et de l'experience. Un de ces remedes surtout a reçu du public un accueil bien merité et sa confiance spontanée. C'est le

"Régulateur de la Santé de la Femme."

Toute femme ou fille malade devrait en faire usage. Il agit toujours bien et est proclamé: "L'AMI DE LA FEMME." C'est un préventif contre le dérangement du système nerveux si fréquent chez les femmes atteintes du "BEAU MAL." Si une femme veut engraisser vite, se guérir de la maladie si commune à son sexe, jouir d'une bonne santé et aimer la vie, nous lui conseillons d'en essayer une bouteille. C'est le Tonique des nerfs par excellence, le stimulant sans égal qui discute à la gaîté et chasse les voiles sombres de la mélancolie. Une cuillerée à soupe de "RÉGULATEUR" pris avant chaque repas relève les forces, arrête toute douleur, donne appétit et facilite la digestion. En envoyant 25 cents en timbres-poste pour un "FEMALE POROUS PLASTER," du Dr. J. Larivière, de meilleur emplâtre pour les femmes, vous aurez tous les renseignements et certificats concernant ce merveilleux remede. ☞ Pour toutes informations, écrivez au propriétaire, le

DR. JOSEPH LARIVIÈRE,

MANVILLE, Rhode-Island.

☞ MM. EVANS & SONS, MONTREAL, P. Q., AGENTS-GENERAUX POUR LE CANADA. ☜

FEUILLETON
92

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIE.

XIV

Il le prononçait tout bas, dans un murmure, et pour ainsi dire involontairement. Puis, sans transition, il se prenait à songer à ce que le médecin lui avait dit tout à l'heure: Le roi de France peut tout ce qu'il veut! Pierre se demanda, pendant les quelques secondes de silence qui suivirent ce que pouvait bien signifier cette phrase dans la bouche du médecin. Le docteur interrompit ces réflexions, qui bouleversaient le cerveau du pauvre garçon:

J'aime à te voir cette animation, cette ardeur que je ne soupçonnais pas en toi.

Excusez-moi, m'sieur le médecin, fit Pierre, reprenant tout aussitôt son air timide.

Et comme il baissait la tête, pour éviter de rencontrer les regards du docteur:

Relève ta tête, commanda M. Hebert. J'aime qu'on me regarde en face. Du reste, pour ce qu'il me reste à te dire, j'ai besoin de lire sur ton visage.

Maintenant écoute-moi bien, mon ami, et réponds-moi franchement.

Et brusquement il ajouta:

Tu consens à subir une douloureuse operation?

Pierre allait pousser une exclamation de surprise. C'était la première fois que le docteur lui parlait de cette opération. M. Hebert poursuivit:

Ton infirmité, m'as-tu dit, date de loin et rendra par conséquent, cette opération plus difficile

Pierre balbutia quelques mots qui pouvaient passer pour une réponse affirmative; le docteur reprit aussitôt:

C'est bien, et puisque ta résolution est prise, après demain nous pratiquerons cette terrible opération.

Après demain! s'exclama le malheureux garçon qui cette fois, ne put dissimuler l'effarement qui se peignait sur ses traits.

Oui, insista le docteur, mieux vaut de suite que plus tard. Du moment que tu es tout disposé, je ne veux pas te faire languir. Je te préviens, ajouta-t-il, qu'il te faudra pendant six semaines rester étendu sans bouger, pour ne pas déranger l'appareil que je t'appliquerai à la jambe pour la redresser.

Pierre ouvrit de grands yeux où se lisait l'angoisse qui commençait à l'envahir. Le docteur lui prit la main qu'il garda dans la sienne. Puis changeant de ton:

Est-ce que par hasard, dit-il, tu hésiterais à subir l'opération! Me serais-je trompé, et manquerais-tu de courage?

Non! non! s'empressa de répondre Pierre, commandant à l'émotion qui l'étreignait à la gorge; non, monsieur le médecin, je ne manquerai pas de courage. Vous ne m'entendrez ni crier, ni me plaindre! Je serai brave... je vous le promets... je vous le jure!

Ce jour-là, le docteur Hébert put acquérir la certitude qu'il avait deviné juste, en supposant que Pierre le boiteux et Louise l'aveugle nourrissaient l'un pour l'autre une vive affection dont ils ne comprenaient probablement pas eux-mêmes toute l'étendue. Et cependant, pour le profond observateur qu'était M. Hébert Pierre et Louise s'aimaient d'amour, comme si la providence les eût fait se rencontrer tout exprès pour l'union de leurs deux cœurs. Le docteur l'avait compris dès les premiers moments du séjour de Louise chez la comtesse de Linières: il ne s'était pas dissimulé, ainsi qu'on l'a vu précédemment, que la cause de la mélancolie observée chez l'aveugle ne dépendait nullement du chagrin que lui inspirait sa cécité.

"Je lirai bientôt couramment dans le cœur de cettte jeune fille", avait-il dit à Diane.

Aussi avait-il décidé que les visites qu'il rendrait à sa malade seraient plus fréquentes. Il prenait pour prétexte les soins préliminaires à donner à l'aveugle, en vue de la préparer à l'opération délicate qu'il allait pratiquer. Chaque fois que M. Hébert retournait à l'hôtel de Linières il ne manquait jamais de dire à Louise:

Pour que je me décide à vous opérer, mon enfant, il faut que je trouve votre état général tout à fait satisfaisant. Or, la première condition pour cela, c'est que le moral chez vous ne soit pas affecté.

Et comme Louise, à ces paroles du docteur, ne pouvait se défendre d'un certain petit tressaillement, M. Hébert s'empressait d'ajouter:

Tenez, en ce moment, par exemple, je suis persuadé que votre cœur bat avec plus de précipitation qu'il ne conviendrait. Et puis, j'ai la conviction que votre esprit est inquiet! Dans ces conditions, vous aurez un sommeil agité: vous éprouverez, en vous réveillant, une lassitude générale, vos nerfs seront irrités, et il me faudra attendre que vous ayez retrouvé le calme indispensable pour que vous supportiez l'opération sans danger.

La pauvre aveugle, toute rougissante qu'on ait pu lire aussi profondément en elle, baissant la tête comme une écolière surprise en faute. M. Hébert reprenait alors, de sa voix la plus paternelle:

Vous ne tenez donc pas à recouvrer bientôt la vue. Il ne vous tarde donc pas, mon enfant, de connaître les personnes qui vous entourent et que vous affectionnez?

Oh! si fait, monsieur le docteur, s'exclamait Louise.

Il faut alors faire tout ce qui est nécessaire pour cela... Me le promettez-vous?

Le pauvre enfant s'efforçait bien d'obéir aux prescriptions du docteur. Elle promettait toujours, et le lendemain M. Hébert était obligé de renouveler sa paternelle semonce.

De son côté, Henriette l'observait aussi, mais la fiancée du chevalier de Vaudrey avait des preoccupations personnelles qui absorbaient son esprit. Il y avait déjà bientôt deux mois que Roger était parti pour se rendre en Amérique. Et Mlle Gérard comptait les jours, sachant bien qu'on serait encore longtemps sans nouvelles des troupes que commandait le marquis de Lafayette.

Elle avait accepté cette séparation avec résignation. Mais après la joie qui avait envahi son âme, à l'idée qu'elle serait unie à l'homme pour l'amour duquel elle avait tant souffert, elle éprouvait maintenant des inquiétudes nouvelles qu'elle dissimulait de son mieux quand elle se trouvait en présence de la comtesse et de Louise.

Seul, Picard, ce serviteur si dévoué à Roger, était au courant des inquiétudes et de des tourments de la fiancé de son maître. Quand il l'accompagnait le soir chez le docteur Hébert, ainsi qu'il en avait l'habitude, le brave valet amenait la conversation sur l'expédition française qui faisait route vers le Nouveau-Monde. Il était, disait il, bien renseigné, ayant des amis au ministère de la marine. Il saurait, par conséquent, toutes les nouvelles aussitôt que le ministre lui-même.

Henriette l'écoutait, émue, mais incrédule. C'est que, malgré tous les efforts qu'il faisait pour rassurer Henriette, Picard n'était rien moins que tranquille. Il connaissait les dangers de la traversée qu'avait entreprise le chevalier de Vaudrey.

Ce qui le tourmentait surtout, c'est que dans une récente conversation qu'il avait eu avec l'huissier du cabinet du ministre de la marine, il avait appris que le petit corps d'armée du général Lafayette courait grandement risque de ne pas arriver à destination, n'étant convoqué que par deux petits bricks de guerre. Picard s'était récrié contre ces suppositions pessimistes.

On comprend que Picard éprouvait quelques embarras à rassurer Henriette, et que tout en simulant la quiétude la plus parfaite, il était lui-même sur des charbons ardents en attendant d'avoir reçu des nouvelles de Roger. Il n'en continuait pas moins à se rendre, le plus souvent possible, auprès de l'ancien compagnon d'armes de la Pérouse, et cela dans l'espoir qu'un jour ou l'autre il apprendrait quelques choses concernant l'expédition dont faisait partie le chevalier de Vaudrey. Or, un jour, il arriva tout joyeux au moment d'accompagner Henriette et Louise qui se rendaient à la consultation du docteur Hébert.

Bonne nouvelle! bonne nouvelle! dit-il au deux jeunes filles, dès qu'il fut seul avec elles dans la rue. Bonne nouvelle, mademoiselles! Ah! vous m'envoyez tout gonflé de bonheur.

Et comme Louise et Henriette paraissaient toutes étonnées de cette exubérance dans la joie que manifestait le vieux serviteur, celui-ci ajouta:

Il ne faut pas attendre que je vous fasse un long récit, mesdemoiselles, de tout ce que j'éprouve en ce moment. Qu'il vous suffise de savoir que je vous apporte de bonnes, d'excellentes nouvelles de...

De qui? interrogea vivement Henriette.

Mais de mon maître, M. le chevalier!

Henriette porta vivement la main à son cœur, sous l'impressoin qui la saisissait, à l'improviste. Elle adressa à Picard un regard plein d'anxiété. Le vieux serviteur reprenait avec vivacité:

C'est auprès du ministre de la marine lui-même que nous avons recueilli ces heureuses nouvelles que nous vous apportons, mademoiselle! Sachant que M. le chevalier de Vaudrey a été rencontré... en pleine mer! C'est-à-dire que c'est le navire sur lequel il a pris passage qui a été rencontré.

En pleine mer! riposta Henriette avec un soupir, comme si elle eût espéré mieux à en juger par la joie qu'avait manifestée Picard.

Oui, oui! Je comprends que vous soyez impatiente, mademoiselle, mais nous ne pouvons pas aller plus vite que ça! C'est que la traversée est longue. Et, ma foi, je trouve que c'est bien heureux que nous puissions avoir des nouvelles de M. le chevalier avant même qu'il soit arrivé à destination..

Un navire de notre marine royale a rencontré les transports frétés par le général de Lafayette, à... attendez donc! que je me souvienne au juste, fit-il en se grattant le front, pour se rappeler de ce que lui avait dit l'huissier du cabinet du ministre...attendez donc... il y a du... hali... dans le mot. Ah! oui, m'y voici... c'est bien ça... Hali... Halifax!... Parfaitement! C'est bien un peu au-dessous...d'Halifax...que notre navire de la marine royale a rencontré les bâtiments transportant les courageux Français qui vont combatttre les Anglais dans le Nouveau-Monde! Il paraît, s'empressa d'ajouter Picard qui voulait faire preuve d'érudition, il paraît que ce n'est pas la route... tout à fait directe; mais c'est le gros temps qui a chassé les navires français un peu vers le nord! Enfin, d'après le rapport qui m'a été communiqué au ministère, tout allait bien à bord de ces navires. Donc, mesdemoiselles, nous pouvons espérer qu'à l'heure actuelle, le corps d'armée de notre vaillant compatriote, M. le marquis de Lafayette, a déjà fait sa jonction avec les troupes du général Washington; et que nous allons tailler des croupières aux Anglais et les poursuivre l'épée dans les reins, jusqu'à ce qu'ils se rembarquent pour l'Angleterre. Alors mademoiselle Henriette, nous reviendrons couverts de gloire mettre tous nos lauriers, moissonnés sur les champs de bataille, à vos pieds! Car c'est pour vous, poursuivit Picard en s'attendrissant... c'est par amour pour vous que nous aurons fait des prodiges de valeur, dignes des héros anciens et futurs. Nous serons fiers alors de devenir votre époux et devons présenter à la cour de sa majesté le roi de France.

Henriette avait écouté, tout émue d'abord de la satisfaction éprouvée à l'annonce de ce que Picard appelait "les bonnes nouvelles". Mais bientôt elle était retombée dans une profonde mélancolie. Et pendant le reste du trajet, elle garda le silence, estimant que ce serait peine inutile d'interroger le vieux serviteur de Roger, car le brave homme ne paraissait pas en savoir plus long qu'il n'en avait raconté.

Or, cette nouvelle ne satisfaisait que médiocrement la jeune fille; elle en avait tout de suite conclu que de longs mois la séparaient encore du jour où elle verrait revenir son cher chevalier. Il semblait que son esprit fût hanté par quelque sombre pressentiment.

Louise garda le silence, n'osant interrompre la rêverie qu'elle supposait avoir envahi son amie. N'était-elle pas, au surplus, elle-même absorbée dans des pensées douloureuses? Certes, en entendant parler de nouvelles reçues et que Picard annonçait bonnes l'aveugle avait éprouvé une impression de joie à l'idée du bonheur qu'allait ressentir Henriette. Mais après cette première sensation, Louise avait rapproché les deux situations, la sienne et celle d'Henriette, pour en tirer cette conclusion qu'un jour son amie, sa sœur serait l'épouse de Roger qu'elle aimait, et qu'après avoir subi de cruelles épreuves, elle aurait une douce compensation à ses longs jours de désespoir et de larmes.

Mais elle que pouvait-elle espérer au delà de cette vie paisible, bien calme, qui s'ouvrait maintenant devant elle? Ne devait-elle pas se contenter du tranquille bonheur que lui réservait sa bienfaitrice? Ne devait-elle pas renoncer aux émotions de l'âme, aux sentiments du cœur? Ne serait-elle pas contrainte, enfin, à, dissimuler les impressions qui se produiraient en elle, quand sa pensée se reporterait vers le passé?

"Oui, se disait-elle tout en marchant, le bras passé sous le bras de son amie, tandis que le jour viendrait qui devra mettre le comble aux espérances d'Henriette et de Roger, moi je devrai renoncer même à la joie de me retrouver avec celui qui a été mon sauveur au péril de sa vie et auquel j'ai conservé une reconnaissance éternelle."

Picard après avoir donné libre cours à sa joie d'avoir apporté un message de bonheur, s'imposait lui aussi le silence qu'observaient les deux jeunes filles. Il les regardait avec cette expression paternelle qui se reflétait sur sa bonne physionomie, cherchant à deviner les pensées secrètes qui pouvaient s'agiter en elles. Il s'était attendu, il faut l'avouer, à un tout autre résultat; et la tristesse qu'il remarquait chez les deux orphelines n'était pas sans le tourmenter. Et mentalement il se promettait bien de tirer la chose au clair, et le plus tôt possible, dût-il pour y arriver demander l'appui du docteur Hébert dont il appréciait fort la clairvoyance en toute chose.

C'est dans ces conditions que, ce jour-là, on arriva à l'hôtel du medecin. Mais au lieu de trouver M. Hébert disposé à écouter son bavardage, Picard s'aperçut du premier coup d'œil, que le docteur était lui-même fortement préoccupé.

Le front de M. Hebert était plus soucieux que d'habitude. Son visage ordinairement si ouvert et respirant la bonhomie, avait maintenant une expression sérieuse, presque sévère. Il avait fait entrer les deux jeunes filles dans son cabinet de consultation, sans leur adresser les quelques paroles aimables et parternelles auxquelles ii les avait habituées.

Et quand Picard voulut entamer la conversation, il lui imposa silence d'un geste qui arrêta, instantanément, la parole sur les lèvres du bonhomme tout surpris de cet accueil qui ne lui disait rien de bon. Timidement, il se retira dans l'antichambre pour y attendre la fin de la consultation.

Il se rencontra là avec le valet de chambre du docteur, un bavard que son service retenait presque continuellement auprès de son maître, et qui, chaque fois qu'il trouvait une occasion de délier sa langue, ne manquait pas d'en profiter largement. Aussi l'arrivée de Picard, qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs jours, était-elle une bonne fortune pour le jeune homme domestique qui avait beaucoup de choses à raconter, ce jour-là, paraît-il, car il s'empressa de dire au valet de M. de Linières:

Je vous attendais avec impatience!

Ah! et pour quel motif, mon jeune ami?

Mais pour avoir des renseignements; car vous êtes mieux placé que n'importe qui pour en obtenir.

Des renseignements? sur qui? sur quoi?

Bon! voilà que vous faites l'étonné! C'est qu'alors vous devez en savoir long sur l'accident...

Un accident! sécria Picard. Vraiment, je vous assure que je n'ai entendu parler de rien!

Ce n'est pas possible? Le rapport a dû arriver, complet et soigné, dans les bureaux de votre maître, mon Picard; et comme en votre qualité de valet de confiance, vous avez le droit de fouiller, tant qu'il vous plaît, dans es papiers de monseigneur le lieutenant de police, vous n'avez pas dû manquer l'occasion de vous renseigner sur l'incendie qui a dévoré, paraît-il, deux ou trois maisons dans le quartier de la Bièvre!

Qu'est-ce que vous me racontez là?

Tout ce que je sais, pardié. Et si je vous interroge, c'est que je voudrais en apprendre d'avantage

Et le jeune domestique se mit a raconter à son interlocuteur ébahi que le feu avait pris rue de Lourcine, et que l'on était venu, en toute hâte, chercher son maître, pendant la soirée.

Pour éteindre l'incendie? demanda Picard.

Non pas précisément; mais pour porter secours à quelqu'un qui se mourait.

Comment, s'exclama le valet du comte, il y eu un feu considérable, des blessés, des morts peut-être, et je n'en ai rien su... je n'ai entendu parler de rien chez nous! ce n'est pas possible! C'est tel que j'ai l'honneur de vous le dire, monsieur Picard!

Eh! quoi, continuait celui-ci en s'animant, c'est ainsi que les agents de monseigneur entendent la bonne police. Pas un mot du terrible accident; pas le plus petit bout de rapport! Et voilà comment M. Marest et ses hommes comprennent et font leur devoir.

Ces mots indiquaient assez que Picard avait toujours gardé une dent au chefs des agents, dont il avait eu, on s'en souvient, grandement à se plaindre, lors de la recherche et de l'arrestation du chevalier de Vaudry, après l'évasion de celui-ci de la Bastille.

Ah! voilà qui est bon à savoir, monsieur Marest, et je vais vous dire franchement ma façon de penser sur votre habileté de policier.

Puis s'adressant au valet de chambre:

Racontez-moi, je vous prie, mon jeune ami, tout ce que vous savez du terrible accident; combien de morts, de blessés?

Mais voilà précisément ce que je supposais que vous pourriez m'apprendre? Pour le moment tout ce que j'ai entendu dire c'est que le feu a débarrassé Paris de l'une de ces terribles créatures qui mendient par les rues et à la porte des églises. Vous la connaissiez parbleu bien, car on la rencontrait tous les jours et partout, la *veuve du supplicié!*

La Frochard?

Elle-même, monsieur Picard!

La Frochard était parmi les blessés?.

Mieux que ça! à l'heure qu'il est la misérable a déjà comparu devant Satan; malheureusement il ne reste pas grand'chose d'elle à jeter dans les chaudières de l'enfer, tout a été grillé dans la bicoque, et on n'a retrouvé dans les décombres qu'un tas d'ossements à moitié calcinés!

La Frochard est morte! s'écria Picard en levant les bras. Il y a donc une justice au ciel pour punir de pareils misérables!

Dans tout ça, reprit le valet de chambre, je vois que c'est moi qui vous renseigne, et que je ne saurai rien de plus que ce que je viens de vous dire?

Mais Picard était, lui, très émotionné de ce qu'il avait appris. Il allait pouvoir annoncer la chose à Mlle Henriette qui, elle aussi, avait failli devenir la victime de cette ignoble mégère. Le souvenir de toutes les souffrance qu'avait subies la fiancée de son maître, pendant que la Frochard retenait l'aveugle prisonnière, enlevait d'ailleurs à Picard tout sentiment de piété pour celle qui avait cessé de vivre.

Puis, il faut tout dire, le vieux valet laissait pénétrer en lui une pointe de vanité, à l'idée qu'il pourrait jouer un mauvais tour au policier Marest. Aussi lorsque, la consultation terminée, le deux jeunes filles vinrent les retrouver dans l'antichambre, éprouva-t-il un tressaillement d'aise. Il salua très bas, sans mot dire, le docteur Hébert. Et une fois dans la rue:

Ah! mesdemoiselles, commença-t-il, j'en ai de terribles à vous raconter.

Et, sans plus tarder, il entama le récit, en l'augmentant bien entendu de tout ce que lui avait raconté le valet de chambre, concernant l'incendie de la rue de Lourcine et la mort tragique de la Frochard.

Mais il s'arrêta court, car en entendant prononcer le nom de la mégère comme une des victimes de la catastrophe, Louise avait poussé un cri déchirant et porté vivement la main à son cœur. Si Pierre n'était plus revenu depuis plusieurs jours, sous les fenêtres de l'hôtel, se disait-elle, c'est que lui aussi avait péri sous les décombres. Henriette la saisit par la taille pour la soutenir au moment où elle la sentait chanceler à son bras.

Qu'est-ce qui vous arrive donc, mademoiselle? S'informa Picard, tout inquiet de l'effet que ses poroles avaient produit sur l'aveugle.

En même temps le pauvre homme s'empressait auprès de Louise, lui tapait dans les mains, supposant qu'elle était menacée d'évanouissement.

Revenez à vous, mademoiselle; je n'ai pas cru que vous éprouveriez une pareille commotion en apprenant que cette maudite vieille qui vous a tant fait souffrir!... C'est le bon Dieu qui vous venge, ma chère demoiselle! C'est vrai qu'elle aurait pu mourir d'une autre manière... moins cruelle! Mais, en tous cas, c'est un bon débarras pour la société qui a encore assez de malfaiteurs, assez de criminels, dans son sein! Croyez-moi, mademoiselle Louise, ne vous chagrinez pas pour cela.

Picard, dont l'inquiétude augmentait à vue qui, pâle comme une morte, paraissait sur le point de tomber en syncope, Picard continua dans le but de faire cesser le trouble qu'il avait involontairement provoqué chez la jeune fille:

Du reste, ce que je vous dis, je l'ai entendu raconter... un peu légèrement...par le valet de chambre de M. Hébert. Ce n'est pas peut-être pas tout à fait exact et je vais demander à monseigneur le lieutenant de police si M. Marest lui a fourni un rapport sur cet accident! Et puis... et puis... nous saurons ce qu'il y a de vrai dans cette histoire

Picard balbutiait. Il ne pouvait plus douter que la malencontreuse nouvelle n'eût occasionné un grand saisissement l'aveugle. Celle-ci, en effet, pouvait à peine se soutenir, et s'appuyait pesamment sur le bras de son amie. Henriette d'un regard, supplia le vieux domestique de ne rien ajouter, lui faisant comprendre par un signe que Louise était très affectée. Le malaise qu'éprouvait l'aveugle la mettait dans l'impossibilité de continuer à marcher, Picard avait proposé d'aller chercher une voiture ou chaise à porteur, ce qu'il trouverait tout de suite.

Allez, lui dit Henriette. Oh! dépêchez-vous je vous en prie!

C'est qu'à ce moment Mlle Gérard sentait que l'aveugle s'affaissait entre ses pras. Et quand Picard fut parti:

Qu'éprouves-tu donc, ma chérie? demanda-t-elle à son amie. Ah!... je reconnais bien là ton cœur si compatissant. Tu as oublié tout ce que tu as souffert de violences et d'odieux traitements, pour ne te rappeler qu'une chose, c'est que la malheureuse qui est morte a besoin de pardon et de prières. Et tu lui pardonnes, ma sœur, et tu pries mentalement pour elle.

Voilà tout ce que j'ai pu trouver! s'écria Picard interrompant la phrase que prononçait Henriette.

Le digne serviteur faisait avancer une chaise à porteurs. Il aida Louise à y monter. Et, refermant la portière, il se tint d'un côté de la chaise tandis qu'Henriette se plaçait à l'autre portière, dont la vitre baissée lui permettait de tenir dans la sienne la main de sa sœur.

Pendant tout le temps qu'avait duré le trajet depuis la maison du docteur Hébert jusqu'à l'hôtel de Linières, Picard n'avait plus desserré les dents. Mais dès qu'il eut reconduit les deux jeunes filles jusque dans l'appartement de la comtesse, il s'empressa de se rendre dans le bureau des agents de police. Jamais les employés de la lieutenance ne lui avaient vu un air aussi triomphant. Il était entré, le chapeau sur l'oreille, les mains croisées derrière le dos; et c'est d'un air provocateur qu'il s'informa:

Marest n'est pas ici? Que fait donc votre chef? est-ce que, par le plus grand des hasards, il aurait daigné faire un tour, dans le quartier de la Bières, rue de Lourcine, par exemple!

Les agents avaient regardé, assez ébahis de cette entrée cavalière, celui qui parlait avec une affection d'irrévérence du principal agent du lieuteuant de police. Mais Picard ne se déconcerta pas.

Oui, poursuivit-il en toisant les policiers subalternes, je vous demande si Marest a, par exception aujourd'hui, voulu s'assurer que sa police était bien faite? Ce n'est pas vraisemblable; cela le sortirait un peu de ses habitudes.

Tout doux, maître Picard, interrompit une voix arrivant de la pièce du fond.

Et M. Marest se présenta, la tête haute, les yeux menaçants.

Ah! c'est vous! fit le valet du comte, vous étiez là?

Et j'ai entendu de quelle façon vous vous promettez de traiter un employé de votre maître, lequel, je m'en flatte, a la confiance de monseigneur qu'il n'a jamais trompé... lui! Entendez-vous, monsieur Picard! cela vous soit dit en passant! Quant à votre visite, que je n'attendais pas, je vous serais obligé de m'en dire tout de suite le motif, car, à moins que vous ne veniez de la part de monseigneur le lieutenant de police, je ne sache pas que vous ayez quelque chose à faire dans mon bureau! Donc, parlez, mais soyez bref; nous n'avons pas de temps à donner aux bavardages, nous autres, entendez-vous, monsieur Picard?

M. Marest était fort en colère et ne mâchait pas ses mots. Toutefois Picard en avait trop gros sur le cœur pour manquer cette occasion de prendre une éclatante revanche des torts qu'il reprochait à l'employé de police.

Vraiment, monsieur Marest, riposta-t-il, je suis fâché de vous déranger; mais j'avais un renseignement à vous donner qui, j'en ai la conviction, vous permettra de prouver à monseigneur que vous êtes au courant de tout ce qui se passe dans la bonne ville de sa majesté le roi.

Marest haussa les épaules, le valet poursuivit avec un air de crânerie:

Mon Dieu, pour ne pas faire partie de la police, on n'en est pas moins curieux de connaître les événements qui peuvent se produire. C'est donc à simple titre de curieux que j'ai voulu visiter certain quartier qui a été, récemment, dévoré en grande partie par un violent incendie.

Bah!

Oui, monsieur, oui; je vous dirai même qu'il y a eu de nombreuses victimes...des blessés, des morts! Voulez-vous que je vous en cite quelques-uns? La Frochard, par exemple! Cette misérable vous a dispensé, en se laissant griller jusqu'aux os, de vous enquérir d'elle, ainsi que vous l'avait commandé monseigneur le lieutenant de police!

Marest et les agents échangeaient des regards indiquant la surprise provoquée par les affirmations si catégoriques de Picard. Celui-ci ne s'interrompit pas:

Voilà donc qui est acquis, monsieur Marest; les citoyens brûlent dans la bonne ville de Paris sans que vous en soyez le moins du monde informé, alors que votre devoir, oui, monsieur, de prévoir qu'un incendie peut éclater et faire des victimes! que diable, ajouta-t-il avec ironie, on est bon policier ou on ne l'est pas! Vous émargez, monsieur Marest; vous avez des fonds à votre disposition pour mettre vos hommes en campagne. Que faites-vous donc de cet argent? l'économiseriez-vous pour acheter plus tard quelque ferme en Brie?

Monsieur Picard!

Fâchez-vous, monsieur Marest; c'est mauvais signe. Il n'y a que la vérité qui blesse! Quant à moi, j'ai cru vous rendre service en venant vous prévenir. Maintenant, bien votre serviteur, monseigneur le lieutenant de police!

Monsieur Picard!

L'employé de police était, visiblement, fort mal à l'aise. Il voulait coûte que coûte retenir le valet de confiance de M. de Linières. Il tourna aussitôt sa colère contre ses agents.

Que faites-vous donc, vous autres? cria-t-il d'une voix de tonnerre. Vous n'êtes donc que des fainéants et des ivrognes passant votre temps dans les cabarets! Comment ne sais-je rien de toute cette affaire d'incendie?

Un agent se leva:

Il s'agit d'une méchante bicoque qui a flambé en un rien de temps!

Et ce n'est guère la peine de se déranger pour la veuve du supplicié! fit un second.

Un bête venimeuse de moins, surenchérit un troisième.

Et puis, grommela au autre agent, il y a déjà longtemps qu'on n'en parle plus de cette affaire-là, dans le quartier de la Bièvre.

Toutes ces répliques s'adressaient, naturellement, par ricochet, à Picard auquel les agents lançaient des regards charges de colère. Mais le bon homme était venu dans l'intention bien arrêtée d'être le plus desagréable possible à son ennemi. Il ne se laissa donc pas timider par les exclamations des agents. Et saluant avec affection leur chef:

Monsieur Marest, dit-il, je vous conseille, à l'avenir, de mieux prendre vos dispositions. Il y a à modifier bien des choses dans votre système de police. Et j'en parlerai à monseigneur! Il n'est vraiment pas possible que la population continue à être aussi mal gardée.

Et il sortit avec des haussements d'épaules très significatifs. Le fait était que Marest ne savait rien du sinistre de la rue de Lourcine, et que ce fut par Picard que le lieutenant de police apprit la fin dramatique de la Frochard. Il en parla à la comtesse. Diane était, à ce moment, occupée à donner des soins à sa chère aveugle qu'Henriette lui avait ramenée dans un état de faiblesse qui ne laissait pas que d'alarmer la comtesse.

Diane avait laissé les deux jeunes filles ensemble, pour accompagner le comte dans son cabinet où M. Marest venait d'arriver afin de se justifier, s'il en était temps encore, de son manque de surveillance. Mais au premier mot que lui adressa M. de Linières, il comprit que Picard avait les devants:

Quel renseignemente nouveau m'apportez-vous, monsieur? prononça le lieutenant de police du ton d'un juge qui interroge.

Diane involontairement, vint au secours du policier qui, tête basse, ne savait ce qu'il allait répondre.

Vous êtes persuadé, n'est-ce pas, que tout ceux qui habitaient la masure ont péri dans l'incendie? demanda-t-elle.

J'aurai l'honneur de dire à madame la comtesse que la masure incendiée n'était habitée que par deux individus de la pire espèce, et dont la mort n'aura fait de peine à personne. Ces deux individus étaient la veuve et le fils d'un supplicié roué en place de grève. On la nommait la Frochard...

Et, enchanté de l'occasion qui s'offrait à lui de paraître bien renseigné, le policier poursuivit d'une voix bien assurée:

[A CONTINUER.]

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet

EST-CE UN SUICIDE?

UN HOMME QUE LES REVERS RENDENT FOU.

O'etait un Homme tres Respectable. Derniers Details.

Halifax, N. S., 10 juin.—Un suicide a été découvert aujourd'hui.

Il y a quelque temps, John L. Whytal, âgé de 65 ans, un citoyen bien connu et fort respectable, a eu des revers de fortune, ce qui a causé sa faillite.

Sa femme et ses enfants allèrent vivre chez des parents à Boston, tandis que le vieux Whytal tentait de reconstituer son commerce. Mais le commerce de chaussures était à terre, et, à la fin, son magasin fut fermé par les créanciers.

Whytal en vint à ne plus pouvoir payer sa pension, et ses infortunes lui firent perdre la raison. Vendredi on l'entendit parler tout haut dans sa chambre; il disait: "Grand Dieu! je dois en venir là! Oui, oui, il le faut!" Comme le vieux avait dit avoir l'intention d'aller rejoindre sa femme à Boston, on crut que c'était de ce voyage qu'il parlait.

Ce jour-là il disparut et aujourd'hui on trouvait des lettres dans sa chambre dans lesquelles il disait son intention de se suicider et donnait des indications pour ses funérailles.

On croit que le malheureux s'est jeté à l'eau. On commencera à chercher son cadavre demain.

SEPT PERSONNES NOYEES.

Brewster, N. Y., 10 juin.—Deux sœurs nommées Maggie et Bessie Blaney, accompagnées de Thomas Scanlan et de John McCluskey, allèrent faire une promenade en chaloupe cette après-midi sur le lac Southeast, à environ deux milles d'ici. L'embarcation chavira et ces quatre personnes se noyèrent. Un des corps a été trouvé et l'on recherche activement les trois autres.

Vermillion, O., 10 juin.—Dans le lac, près d'ici, ce matin, un léger canot contenant cinq personnes chavira et trois des promeneurs se noyèrent.

LES GRANDS JURES.

Radcliffe, Cunningham et Brault Innocents.

Le grand jury du comté de Middlesex a trouvé samedi Wm. Barrett coupable du meurtre au premier degré de James Farrar à Lincoln le 17 mai.

Joseph S. Radcliffe et Matthew Cunningham de Lowell, ainsi que Charles J. Brault de Malden pour "manslaughter" ont été trouvés innocents.

Voici la liste des délinquants de Lowell qui ont été trouvés coupables:

Arthur Gélineau, vol avec effraction; trois plaintes.

Fred Mercier, vol avec effraction; trois plaintes.

Henry Blance, vol avec effraction; trois plaintes.

Louis Fortier, vol avec effraction; trois plaintes

François Perrault, vol avec effraction; trois plaintes.

William F. Bent, vol avec effraction.

Charles Snow, adultère.

Lawrence A. Carleton, larçin.

Peter Mitchell, larçin et voies de fait.

John McGuigan, larçin.

John Joyce, détournement de fonds.

William Washington, vol avec effraction; deux plaintes.

Edward Hines, vol avec effraction; deux plaintes.

Roger Donahue, évasion.

Jeremiah Mooney, rapt.

John Hession, adultère.

Clara Conroy, adultère.

William Larose, vol avec effraction.

James Régis, vol avec effraction.

Archibald McPherson, attentat à la pudeur.

Le terme de juin de la Cour Criminelle s'ouvrira lundi prochain.

RESULTAT D'UN ENLEVEMENT.

Winsted, Conn., 10—George A Scott et Daisy Andrews, âgée de 17 ans, de Houstonic, Mass., se sont enfuis ensemble. Ils furent arrêtes dans l'hôtel de New Haven, la nuit dernière, par le chef de police Pilon de Great Barrington.

Les deux prévaricateurs sont célibataires. Ils subiront leur procès à Barrington, lundi matin.

Les parents de la jeune fille sont riches.

REMIS EN LIBERTE

Coxey, Browne et Jones Sortent de Prison.

Washington, 10 juin—Coxey, Browne et Jones, les chefs de l'armée des industriels, ont été remis en liberté à 2 heures, ce matin. Aucune démonstration n'a été faite en leur honneur. Ils se rendirent aussitôt au camp des sans-travail.

Coxey et Browne prononcèrent des discours dans l'après-midi. Coxey a dit que tout annonaait que l'armée resterait à Washington jusqu'à l'hiver.

Le camp n'est plus composé que de 48 hommes.

VILLE ENTIERE CONSUMEE.

Berlin, 10 juin.—Toute la ville de Jugelow, près de Koselin, est devenue la proie des flammes. Trois personnes ont perdu la vie et 160 familles se trouvent sans abri.

Dialogue Entendu dans un Magasin

Thomas.—Dis-moi donc, Louis, as-tu lu les journaux?

Louis.—Je les lis tous les soirs.

Thomas.—Eh bien, je vois que le gouverneur Greenhalge s'est servi de trois plumes différentes pour signer son nom dans le *Normal School Bill*.

Louis.—Rien d'etonnant à cela mon vieux, on se sent de la crise à la "State House" comme ailleurs et l'on n'emploie que du *cheap stuff*.

VOLEURS A L'ŒUVRE.

Plusieurs Effractions Commises dans la Nuit de Samedi.

Une série de vols avec effraction ont été commis dans la nuit de samedi dernier. Chez Andrew Liddell, 7 rue Osgood, les voleurs se sont emparés d'une quantité d'articles de ménage et de fantaisie. Chez J. S. Marion, rue Twelft, ils ont fait main basse sur un pardessus, et chez M. C. H. Robbins, de la même rue, ils ont déguerpi avec $20 en argent.

Ces trois vols ont été commis dans le même voisinage et vers la même heure; leurs auteurs doivent être bien organisés.

Dans le cours de la même soirée, la résidence de M. Levi Stevens, 86 rue Walker, était pillée et une somme de $105 y a été enlevée.

Plus tard une effraction était commise dans la buvette du conseiller Collins, rue Suffolk, et les voleurs y ont fait une provision de liqueurs et de cigares pour passer la journée du dimanche.

PRIS DANS LE FILET.

Les Garde-Peche Font la Guerre aux Pecheurs.

Depuis longtemps on tolérait la pêche de différentes manières sur nos rivières et nos lacs environnants. Le dimanche même était un grand jour pour les amateurs de ce genre de sport. Cet état de choses étant illégal ne pouvait durer bien longtemps.

Les constables des environs et les garde-pêche commencèrent à faire le guet et la semaine dernière confisquèrent force lignes dormantes sur plusieurs étangs et surtout sur la rivière Concord à la hauteur de Billerica.

Tout ne devait pas en finir là car, dans la nuit de samedi à dimanche dernier, le gardien Collins prit en flagrant délit plusieurs personnes qui pêchaient illégalement sur le territoire de Billerica. Aidé du constable E. W. Livingston les pêcheurs furent ramenés à Lowell, remis entre les mains de notre police locale et accusés d'avoir violé les lois concernant la pêche.

KEMO, Le grand destructeur de Punaises, détruit Punaises et insectes dans un instant. A vendre par les épiciers et droguistes.

THE ANIMAL EXTRACTS
Prepared according to the formula of
DR. WM. A. HAMMOND,
In his laboratory at Washington, D. C.
CEREBRINE, from the brain, for diseases of the brain and nervous system.
MEDULLINE, from the spinal cord, for diseases of the cord. (Locomotor-Ataxia, etc.)
CARDINE, from the heart, for diseases of the heart.
TESTINE, from the testes, for diseases of the testes. (Atrophy of the organs, Impotency, etc.)
OVARINE, from the ovaries, for diseases of the ovaries.
MUSCULINE, thyroidine, etc.
Dose, Five Drops. Price (2 drachms), $2.50.
The physiological effects produced by a single dose of Cerebrine are acceleration of the pulse with feeling of fullness and distention in the head, exhilaration of spirits, increased urinary secretion, augmentation of the expulsive force of the bladder and peristaltic action of the intestines, increase in muscular strength and endurance, increased power of vision in elderly people, and increased appetite and digestive power.
Where local druggists are not supplied with the Hammond Animal Extracts they will be mailed, together with all existing literature on the subject, on receipt of price, by
THE COLUMBIA CHEMICAL CO.,
Washington, D. C.

Raynold's Bay State,
TEINTURERIES
De toutes sortes,
27 RUE PRESCOTT.

Early Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 cts.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 21 JUIN. 1894. Soyons Distingues. No. 39

Indicateur de Chemin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.

DIVISION OUEST.

Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 20, 10 50, a m; 12 15, 12 45, 3 25, 4 10, 5 10, 6 18, 9 25, p m; Dimanches 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 20, 10 50, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 20, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35, et 7 30, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 40, 3 25, 6 15, p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m, Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 3 25, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B. Halifax, N. S., Montreal et Quebec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Eastport et St John (par bateaux) jeudis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 21 Janv. 1894 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, ¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 30, *9 25, *9 50, 11, a m; †12 10, 1 35, 2 10, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, ¶7 45, 8 45, *9 15, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 57, 9 28, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17 1 38, 2 13, ¶3 05, 4 02, 4 33, *5 33, *5 43, *6 28, 7 52, p m; Dimanches, *7 17, *7 27 ¶7 48, 8 48, *9 18, a m; §4 15, 6 05, p m.

Pour Woburn—6 30, §7 01, 7 45, 11, a m; 1 35, §4 33, §5 33, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 §03, p m.

☞ Express, § seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m Via South Lawrence, 6 30, a m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m, 12 57, 1 47, 3 43 (5 04 Nashua seulement) 5 42, 6 22, 8 13, 8 43 p m; Dim. 10 09 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a. m.; ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, *via* Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

H. C. TAFT, Agt-Gén., Lowell.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferree passant par le Pont de Poughkeepsie

ENTRE

Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux bureaux de Billets.

W. F. BERRY, Gerant du Trafic général.

D. J. FLANDERS, Agt général des Passagers.

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement fait sur commande Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur,
14 RUE MIDDLE.

☞ Son assortiment de Draps, ☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du ☞ dernier goût et de patrons les ☞ plusnouveaux.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches

Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.

258 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.

Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de BIJOUTERIES DE LOWELL.

Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.

MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES d'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.

Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.

DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!!

A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone 114-2.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
☞ Allez faire une visite at vous serez satisfaits.

Francis W. Qua,
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.
CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. $3 a year. Specimen copies sent free.
Building Edition, monthly, $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates in color, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

SUICIDE D'UN EX-CONGRESSMAN.

Washington, 16 juin — L'ex-congressman Thomas M. Boyne, de la Pennsylvanie, qui demeurait en cette ville, s'est tiré ce matin une balle à travers le cœur; il est mort instantanément. C'est une légère hémorrhagie qui l'avait troublé et l'avait fait chercher un soulagement dans la mort.

Les suicides sont fréquents aux Etats-Unis.

Le meilleur endroit de la ville pour chapeaux pour hommes, dames et demoiselles, est chez J. O Lepage, 41 rue Aiken.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 31 Mai 1894.

M. l'Administrateur,

Un procès grotesque vient d'avoir lieu au tribunal de Rome. Un employé municipal ne pouvant se faire payer son salaire, il cite devant le juge, M. le maire et tout le conseil municipal. Ceux-ci, naturellement, comparaissent en habit noir, cravate blanche et gants jaunes, et malgré ce déploiement de solennité, se voient condamnés bel et bien comme des *guenilloux* insolvables. En dépit de la condamnation, M. le maire et son conseil persistent à ne vouloir pas payer le pauvre employé. Mais notre homme ne perd pas la tête, tant s'en faut. Il s'en va, armé de la sentence du juge, au bureau d'un huissier public et lui ordonne, au nom de la loi, d'aller opérer une saisie au Capitole, sur le mobilier municipal. L'huissier, tout d'abord, croit avoir affaire à un fou; mais après avoir bien examiné la sentence, il se persuade que l'affaire est tout à fait légale, et il s'en va, accompagné de deux policemen, opérer la saisie. Au Capitole, le gardien veut mettre l'huissier à la porte; les policemen s'y opposent; le maire survient: la nouvelle l'indigne; il se répand en injures contre l'employé, l'huissier et le tribunal. Les policemen lui intiment de se taire, et pressent l'huissier d'accomplir son œuvre. Celui-ci pose le scellés sur le bureau et le fauteuil de M. le maire (!) et sur 38 bureaux et fauteuils des conseillers municipaux!!! En sortant du Capitole, l'huissier, toujours accompagné des deux policemen, dépose entre les mains du secrétaire municipal, un ordre qui défend au maire et aux conseillers de toucher aux meubles marqués du sceau —Et comment tiendrons-nous l'assemblée ce soir, s'écrie le secrétaire épouvanté?—Vous la tiendrez debout, répond l'huissier.—Nouvel accès de colère et de rage de la part du secrétaire. Mais la comédie n'est pas terminée; le dénoûement a lieu sur les quatre plus grandes places de Rome, quand, sur de grandes affiches jaunes, le peuple romain, riant aux éclats, lit engros caractères d'imprimerie, que les bureaux et les fauteuils municipaux sont mis en vente au plus offrant, et cela pour acquitter le salaire d'un pauvre misérable employé qui meurt de faim, oui, mais qui n'a pas peur, pas un brin.

Depuis un an le roi d'Italie donne des signes non équivoques d'aliénation mentale. Ces signes sont passagers, mais réels et assez fréquents. Hier, Sa Majesté se promenait à la villa Borghèse, déclamant on ne sait quoi, d'un ton formidable, brandissant sa canne et frappant tous les arbres de gauche et de droite. La semaine dernière, le pauvre Humbert donnait un grand dîner diplomatique à l'ambassadeur d'Angleterre, et à l'heure réglementaire, il entre dans la salle en habit de chasse!

Au carnaval, le mardi gras, un grand bal de cour ayant été annoncé, tout le corps diplomatique, les généraux et leurs dames, les députés, les sénateurs et leurs épouses se trouvaient réunis vers 10 heures p. m. dans les salles du Quirinal. On cherche le roi. Il est au lit; il assure avoir oublié le bal et les invitations!...

A l'ouverture de la session parlementaire, en octobre dernier, Humbert Ier, comme toujours il est coutume, doit lire le discours du trône. C'est bien le discours qui a été préparé, pesé, mesuré, transcrit par le ministre Crispi est présenté au roi sur un plateau d'argent. Le monarque prend le papier l'empoche et quand vient le moment de la lecture, il tire un journal et se met à lire à haute voix un article horticole (!) traitant de la culture des champignons!!!... Ces écarts de jugement sont incroyables, mais ils sont si fréquents qu'ils n'échappent plus à personne. Et beaucoup assurent que cette folie est un châtiment divin qui veut d'abord punir l'usurpateur du pouvoir temporel des Papes, et puis montrer au peuple romain que n'ayant pas voulu d'un prince sage, juste et clément comme le Souverain Pontife, il doit avoir l'humiliation d'obéir à un fou.

Les socialistes et les anarchistes profitent de cet état de choses pour proclamer que les rois ont fait leur temps, que ni le ciel ni la terre n'en veulent plus, qu'il ne reste plus qu'à en peupler les asiles.

Le Souverain Pontife jouit d'une santé excellente. Depuis longtemps Léon XIII ne s'était pas aussi bien porté. Son médecin assure que l'appétit est revenu complètement. Le Pape fait chaque jour une promenade d'une heure à pied, ce qui ne s'était pas vu depuis trois ans.

Il est arrivé hier à Rome, un grand pèlerinage français et belge. Près de 6000 pèlerins sont venu s'agenouiller sur la tombe de Pie IX, à l'occasion des fêtes de l'anniversaire de la naissance du grand pontife défunt Le corps des zouaves pontificaux, en uniforme, monte perpétuellement une garde d'honneur autour du tombeau. Léon XIII a accordé une indulgence plénière à tous ceux qui vont réciter un *de profundis* sur les restes mortels de Pie IX. La basilique Saint Laurent, où est enseveli le pontife, ne se désemplit pas. Mais la plupart des visiteurs sont étrangers, français, belges, irlandais.

Les officiers italiens en garnison à Rome ont un club, le club de l'*Etoile d'Italie*, où ils jouent au billard, aux cartes et surtout lisent les journaux italiens et étrangers. Depuis quelques temps les journaux disparaissent avec insistance et opiniatreté de la salle de lecture, et le président, général Mocenni a dû faire afficher cet avis dans les salles du club: "Il est très sévèrement "défendu de porter les journaux "dans le jardin pour les lire ou "pour..... d'autres fins!..."

Bien à vous,

WM. BREEN.

CANADIEN TUE.

Il est Inhume loin des Siens sans que son Identite ait ete etablie.

M. l'abbé P. O. Larose, curé d'Ogdensburg, N. Y., a inhumé dans le cimetière catholique de l'endroit, un homme dont l'identité n'a pas été établie; mais l'on croit que cet homme était de Montréal. Cet homme se nommait Champagne et il a été tué le 6 courant entre Kingston et Brockville, sur un bateau "l'Océan." Il devait avoir de 30 à 40 ans. La famille du défunt, si elle a connaissance de cette communication, est prié d'écrire à M. l'abbé Larose, à Ogdensburg, N. Y.

Une Réponse au Courrier.

Le *Courrier de St Hyacinthe* arrive avec un tas de chiffres pour nous démontrer que nous avons tort de nous opposer au rapatriement des Canadiens des Etats-Unis. A l'en croire, le Canada serait prospère, l'agriculture payante, les établissements industriels nombreux, etc. Drôle de prospérité, en vérité, que celle qu'a dû fuir un million de personnes pour venir vivre à l'ombre du drapeau étoilé. Ce n'est jamais de gaîte de cœur que l'on quitte son pays: il faut y être forcé par la nécessité. Si en général l'agriculture donne de beaux revenus dans notre patrie, comment ce fait-il que des centaines de mille cultivateurs ont abandonné leurs fermes le cœur gros pour traverser la frontière?

Le *Courrier* voudra-t-il avoir l'obligeance de répondre à ces quelques questions:

Pour quelle raison tant d'agriculteurs canadiens sont-ils a jourd'hui aux Etats-Unis au lieu de vivre sur leurs fermes?

Pourquoi la population du Canada reste t-elle stationnaire?

Pourquoi le plus grand nombre des immigrants raccolés à grands frais en Europe par des agents d'émigration payés par le gouvernement canadien finissent-ils, au bout de quelques années, par passer aux Etats-Unis?

Il est toujours assez facile, en y mettant un peu de bonne volonté, de faire accroire aux gobe-mouches qu'une chose est blanche quand elle est noire avec des chiffres pris çà et là dans des livres bleus. C'est ce que le *Courrier* de St Hyacinthe a entrepris dans son récent article sur le rapatriement, et, nous l'avouons, il y a parfaitement réussi. Ainsi, il démontre que les exportations de certains produits de la ferme ont augmenté tandis que les importations en ont diminué, et il en conclut que l'agriculture paie bien au Canada. C'est une preuve peu convaincante. Ce n'est pas sur certaines productions en particulier qu'on peut juger d'un état aussi général que celui de la prospérité de tout un pays.

Supposons, pour un instant, un cultivateur qui exportait il y a dix ans pour cinq cents dollars de produits de toute sorte avec des frais d'exploitation, des taxes, etc., de deux cents dollars: au bout de l'année ses profits étaient donc de $300. Aujourd'hui ce même cultivateur, ayant acquis de nouvelles propriétés, exporte pour mille dollars par an, mais ses dépenses s'élèvent à neuf cents dollars, ce qui ne lui donne que $100 de bénéfice. Eh bien, le *Courrier de St Hyacinthe*, pour favoriser sa cause, serait capable de venir nous dire que ce cultivateur fait plus d'argent aujourd'hui qu'il n'en réalisait il y a dix ans. "Certainement, nous dirait-il, il exporte beaucoup plus."

En ne nous montrant qu'un côté de la médaille, notre confrère se croit bien habile. Mais nous ne pensons pas qu'il puisse faire prendre des vessies pour des lanternes à bien du monde par ce moyen-là. Ainsi pourquoi ne nous a-t-il pas dit un mot de l'augmentation des taxes au Canada? C'est très intéressant, pourtant.

Un pays comme le Canada qui est obligé de faire son principal commerce sur des marchés situés à des mille milles de distance, comme l'Angleterre, où, grâce au libre-échange, toutes les contrées productrices du monde vont se faire une concurrence des plus acharnée, ne saurait être prospère, quoiqu'on en dise. Ce qu'il vend, c'est toujours au plus bas prix du marché; mais ce qu'il achète, il le paie bon prix, avec, en sus, une forte taxe.

Maintenant, quelques mots sur les industries canadiennes. Le *Courrier* dit: "De 1881 à 1891 le nombre de nos établissements industriels s'est accru de 49.923 à 75.768, et le nombre des employes de fabrique a augmenté de 115.000."

Une semblable augmentation ne nous surprend aucunement. Elle a été fabriquée très rapidement par un gouvernement qui a pour principe: "La fin justifie les moyens." Il n'y a rien comme des recensements habilement faits pour en imposer aux gens. Ainsi, il appert que le gouvernement bleu du Canada, voulant démontrer à tout prix que sous lui les industries avaient progressé et surtout augmenté en nombre, fit mettre sur la liste des établissements industriels de petites boutiques sans importance qui n'avaient jamais eu une semblable prétention. Un voiturier qui emploie quatre ou cinq hommes est un industriel au Canada. Le résultat de ce recensement de blague, pardonnez-nous l'expression, a été une augmentation considérable dans le chiffre des industries.

Comme on le voit, c'est assez facile avec des chiffres de berner ceux qui ne regardent pas les choses de près.

Le *Courrier*, qui prétend avoir le monopole du patriotisme et de toutes les vertus civiques, est indigné parce que nous ne favorisons pas un mouvement de rapatriement. C'est pourtant lui qui travaille au détriment de ses compatriotes en leur faisant voir une prospérité là où elle n'existe pas et en encourageant tant les familles canadiennes à se déplacer continuellement, ce qui entraîne des dépenses énormes et emporte les économies d'un si grand nombre des nôtres.

HABILE FILOU.

Un Pretendu Agent de Barnum et Bailey.

Montréal, 16 juin—Plusieurs personnes de Montréal viennent d'être victimes d'un escroc fort habile.

Il y a quelques jours, un individu du nom de Frank Maddocks, arrivait en cette ville.

Il se mit à distribuer des cartes annonçant partout qu'il était agent du célèbre "Cirque Barnum et Bailey".

Les cartes annonçaient que cette compagnie viendrait à Montréal cet été avec son incomparable menagerie.

Maddocks s'installa dans les plus beaux appartements du Queen's Hotel. Quelques heures après son arrivée, une nuée de solliciteurs se présenta pour le voir et obtenir des contrats. On vit des tailleurs, des bouchers, des cordonniers, des marchands de foin, des boulangers se rendre au Queen's demander un contrat pour le temps que le fameux Cirque serait ici.

Quand il est arrivé, ses habits étaient loin d'être jolis. Il se rendit chez Blumenthal et se fit habiller des pieds à la tête. Bien entendu, il ne paya pas sa note.

Il se rendit ensuite chez MM. A. S. et W. H. Masterman, bouchers, et eut avec eux une longue conversation. Il leur offrit un contrat pour fournir 3.500 livres de viande par jour durant une semaine. Il arrangea si bien son affaire qu'il réussit à emprunter de l'argent de MM. Masterman. Il extorqua une certaine somme de la même manière à M Frank King, propriétaire de voitures d'express.

Maddocks poussa l'effronterie jusqu'à ce mettre en rapport avec M. S. C. Stevenson, gérant de la Cie d'Exposition de Montréal, pour la location du terrain durant une semaine à raison de $750. Il offrit aussi de déposer $500 entre les mains du maire pour payer en plus les dommages qui auraient pu être causés aux édifices et au terrain.

On reçut, avant-hier, la nouvelle de Boston que Maddocks n'était pas l'agent de Barnum & Bailey, que c'était un imposteur de la pire espèce et ayant floué bien des naïfs dans plusieurs villes de la Nouvelle-Angleterre. De plus on apprit que Barnum & Bailey ne viendrait pas à Montréal cette année.

Il est difficile de dire combien d'argent Maddocks a ainsi obtenu ici sous de faux prétextes. Mais on croit ne rien exagérer en fixant le montant à $3,000.

Maddocks ne s'est pas contenté de voler de l'argent: il s'est pavané dans nos rues avec la femme d'un "sportman" bien connu en cette ville.

Quand la police a été avertie des allées et venues de cet intéressant filou, il avait déguerpi.

FATIGUE DE SON MARI

Elle lui Donne de la "Mort aux Rats."

New Durham, Ont., 15 juin—Le jury dans l'enquête sur la mort de Caleb Hartley a rendu un verdict d'homicide volontaire contre Mlle Hartley et Ling, le domestique. Ils ont été arrêtés et sont dans la prison de Brantford.

Ling dit que sa maîtresse a administré de la "mort aux rats" à son mari.

Il avoue que Hartley avait voulu le chasser de la ferme à cause de son intimité avec la prisonnière. Mde Hartley a dit à Ling qu'elle détestait son mari et qu'elle voulait s'en débarrasser.

Elle a été forcée par son père à prendre Hartley pour son mari. Elle aurait empoisonné son époux pour retirer ses assurances sur la vie et pouvoir convoler en secondes noces avec un homme de son choix

L'enquête commencera incessamment devant le magistrat de police de Brantford.

La prisonnière refuse de parler.

PROCES HOOPER.

Trois Rivières, 16—On a de nouveau entendu Mme Malo qui a aigrement répondu aux questions posées par l'avocat de la couronne.

Elle ne se souvient pas d'avoir dit au cours du proces à Joliette que Hooper racontait que sa femme s'était jetée en bas du train Toutefois si elle a dit une chose pareille, elle doit être vraie.

"J'ai mon âme à sauver, ajoute Mme Malo, et je ne veux point me parjurer..

On entend ensuite le témoignage de M. O. Veillette, ferblantier à Louiseville qui, lorsqu'il a appris qu'une femme s'était noyée dans un fossé, s'est rendu sur les lieux, a examiné les bords du fossé qui étaient de terre glaise et n'y a trouvé aucunes traces.

Il y avait 15 pieds d'eau à cet endroit. Il aurait été impossible à une personne d'en sortir sans l'aide de quelqu'un.

Le témoin connaît le docteur Lindsay, qu'il a toujours considéré comme un homme honnête.

Plusieurs autres témoins sont entendus.

La cause sera probablement soumise au jury aujourd'hui.

Dans l'affaire Hooper les témoins ont tous été entendus avant-hier.

M. Riehard S. Cooke, de cette ville, avocat du prisonnier, a passé en revue les témoignages entendus au cours du procès. Il a parlé en anglais pendant une heure et demie, son discours a été très éloquent.

Son savant confrère, M. J. A. Renaud, de Joliette, a parlé en faveur de la défense hier après-midi.

Les avocats de la couronne feront leurs plaidoyers aujourd'hui. Le juge fera sa charge aux jurés aussitôt après; le verdict sera probablement rendu vers les dix heures ce soir.

PLUS TARD—Si les plaidoyers durent toute la journée, on ne peut s'attendre à un verdict avant lundi ou mardi.

BOSS McKANE.

Le fameux *boss* John Y. McKane est dans la prison de Sing Sing, qui est située sur les bords de la rivière de l'Hudson.

Celui qui un jour fut si populaire dans Coney Island qu'il en était devenu autocrate, est aujourd'hui astreint au régime et au même service que les forçats de la prison. Il est vêtu comme eux.

McKane travaille dans sa prison, après le labeur du jour, pour reconstituer les comptes de Gravesend, où il s'est rendu coupable d'avoir falsifié des retours d'élection et d'avoir bourlé un peu trop.

Il porte le numéro matricule 119 et n'est connu que sous ce chiffre.

Tous les matins il fait la chaine avec les détenus et s'occupe du nettoyage de sa cellule.

Les gardiens ont cependant une certaine condescendance pour le prisonnier et lui accordent maints privileges. C'est ainsi qu'on lui a permis de porter la moustache.

La vie de prison semble convenir à sa santé.

Il prend de l'embonpoint tous les jours.

McKane se prétend victime d'une conspiration.

Il lit la Bible et chante des hymnes.

Somme toute, malgré qu'il soit condamnés aux travaux forcés il ne se fatigue guère au travail.

En ce moment il travaille dans le département des tailleurs où il découpe les doublures pour la confection des habillements.

Le prisonnier a une petite bibliothèque pour charmer ses loisirs et passe son temps à méditer ou à lire.

Nouvelles Ouvrieres.

T. V. Powderly a écrit à un de ses amis, qu'il était probable qu'il retournerait travailler, comme mécanicien, dans l'atelier où il était employé il y a dix-sept ans.

La loi sur le droit au travail qui a été mis au vote populaire, en Suisse, dimanche le 3 courant, a été défaite par un vote de 300,000 contre 85,000 D'après ce projet, l'Etat devait donner de l'emploi à tous les citoyens.

Eric Erickson, de Brooklyn, a été tué par l'écroulement d'une bâtisse en construction. A l'enquête du coroner, il a été prouvé que l'inspecteur des bâtisses, M. Gilmartin, avait certifié de la solidité de la bâtisse. Il a été arrêté sous accusation d'homicide. Excellent moyen pour faire remplir leurs devoirs aux inspecteurs de bâtisses.

Depuis le mois de mai, les charpentiers et menuisiers, de Chicago, ont eu trois grèves partielles. Ils ont été victorieux dans chaque cas. Les peintres ont aussi gagné une grève. A Chicago, les unions qui font partie du Conseil de Construction, aident au corps de métier en grève et laissent même le travail, pour forcer les patrons à rendre justice à leurs confrères employés au bâtiment.

LE MANUSCRIT DE ST-ANTOINE

St-Antoine de Padoue naquit à Lisbonne en 1195, entra dans l'ordre de St-François, et mourut à Padoue en 1231. Tandis qu'il était directeur d'un couvent à Brives suivant les uns, à Montpellier, d'après les autres, il eut la douleur de voir un de ses religieux s'enfuir pendant la nuit sans permission, en franchissant les murailles. Le fugitif emportait avec lui un manuscrit précieux, celui où St-François avait commenté et annoté le Psautier, où il trouvait la matière des discours qu'il adressait aux moines et aux fidèles. Aussi cette perte lui fut très sensible, et, s'étant mis en prières, il conjura Dieu de lui faire retrouver ce manuscrit.

Quelques jours plus tard, le moine déserteur revint au monastère, se jeta aux genoux de St-Antoine et le pria de lui pardonner. Ce que le saint fit de grand cœur. Après quoi voyant que le coupable se taisait sur le manuscrit, il allait lui en demander des nouvelles, quand celui-ci retira le précieux rouleau de sa besace, se confondant en excuses et protestant de son repentir. Il ajouta, qu'étant sur le point de passer le gué d'une rivière, il aperçut à l'autre bord un personnage mystérieux, qui lui enjoignit, sous peine de mort, de retourner à son couvent le manuscrit dérobé.

On a coutume depuis lors de recourir à St-Antoine de Padoue pour retrouver les objets perdus.

St-Antoine de Padoue a trois sanctuaires renommés à Lisbonne, lieu de sa naissance; celui de Padoue, où il mourut et celui de Brives (Corrèze) où il habita quelque temps. Depuis plus de six cents ans les pèlerins vont le prier dans les grottes, de Brives

I s'est bu aux Etats Unis, l'année dernière 88,000,000 de livres de thé.

Le Révd P. Langevin, O. M. I. est nommé coadjuteur de Mgr Taché au Manitoba.

Conformément aux ordres donnés par le président Peixoto, le chef du gouvernement provisoire à Desterro, dans l'Etat de Santa Catherina, a été arrêté.

Le tsarevitch s'embarquera samedi prochain pour l'Angleterre sur le yacht impérial "l'Etoile polaire" et ira rendre visite à sa fiancée, la presse Alice de Hesse.

Un conducteur de tramways de Chicago, Ardhibald MacKillip, a été assailli pendant la nuit au moment où il rentrait chez lui par deux malfaiteurs qui ont essayé de le dévaliser et l'ont tué à coups de revolver parce qu'il se défendait. Les assassins ont pris la fuite et la police n'a pas encore pu retrouver leurs traces.

On mande de Chicago qu'on vient de distribuer un dividende de 10 pour cent aux personnes qui avaient souscrit aux obligations de l'exposition universelle colombienne. La somme ainsi payée s'élève à $790,000 représentée par 22,098 chèques qui ont dû passer entre les mains de huit personnes différentes.

Le ministre d'Espagne à Tanger a télégraphié à M. Moret, ministre des affaires étrangères, à Madrid, lui demandant de conseiller aux puissances de ne pas envoyer de navires de guerre au Maroc dans la crainte de soulever les musulmans. Il recommande de tenir les navires prêts à partir en cas de besoin et conseille de les réunir à Oran, Gibraltar et Cadix.

Un savant a eu la patience de calculer qu'un homme qui a vécu cinquante ans, a travaillé 6,500 jours, en a dormi 6,000, s'est amusé pendant 4,000, a fait 12,000 milles de marche, a été malade 500 jours, a fait 36,000 repas, a mangé 16.000 livres de viande, et 4 000 lbs de poissons, d'œufs et de légumes et a bu 7,000 gallons d'un liquide quelconque.

Isaac Hauks, un vieil avare de Salem, (N. Y.), ayant une fortune de $70,000, vient d'être convaincu d'avoir causé la mort de sa femme en la privant de nourriture et de toutes les choses les plus indispensables à la vie. Toutefois, le jury ayant recommandé, dans son verdict, on ne sait pourquoi, le viel avare à l'extrême indulgence de la cour, Hauks n'a été condamné qu'à $1000 d'amende et aux frais du procès.

Dans un banquet donné à Trinity House, lord Roseberry a porté un toast dans lequel il a fait allusion aux complications que les événements du Maroc pourraient amener dans les relations des puissances. La mort de Mouley-Hassan, dit-il, a ouvert une question importante qui, si ce n'était la sagesse et la modération des hommes d'Etat qui dirigent les affaires de l'Europe, pourraient devenir la source de troubles sérieux.

L'ANARCHIE.

COMPLOT POUR FAIRE SAUTER LE CAPITOLE.

A l'Arrivee de l'Armee Conduite Par Frye.

Washington, 17 juin—Le *Post* publiera demain la nouvelle qu'un plan a été tiré pour faire sauter le Capitol et peut-être toutes les bâtisses gouvernementales

L'attentat devait être commis au moment où l'armée de Coxey marcherait vers le Capitole.

Le principal auteur du complot est Honoré Jaxon, qui est venu de Chicago où il fut un fauteur de désordre depuis plusieurs années. C'est un métis. Il fut l'un des lieutenants de Louis Riel pendant la rébellion canadienne, il y a quelques années.

Après l'arrivée de Jaxon ici, des lettres furent reçues par les agents du service secret et les officiers du Capitole, pour leur annoncer qu'une bande d'anarchistes s'organisait à Washington.

Ces anarchistes n'ont commis jusqu'à ce jour aucune déprédation, c'est pourquoi ils n'ont pas été arrêtés.

Des détectives ont découvert que les anarchistes connaissaient une formule pour fabriquer un très puissant explosif. Cette formule a été portée chez un chimiste qui s'en est servi pour faire un échantillon, afin de s'assurer de la puissance de l'explosif. L'échantillon fut placé sur une fenêtre, au soleil. Quelques minutes plus tard une explosion se produisit. Peu de bruit accompagna l'explosion, mais il y eut une terrible répercussion et une fumee aveuglante et nauséabonde. Un chat est mort au bout de quelques secondes de l'effet de cette vapeur.

Les anarchistes disent qu'une bonne occasion s'offrira pour commettre un attentat à l'arrivée de l'armée industrielle de Frye qui est maintenant dans la vallée de Cumberland.

LA PESTE NOIRE.

Quatre-Vingt Dix pour Cent des Victimes sont Mortes.

New York, 16 juin.—Une dépêche spéciale de San Francisco mande ce qui suit: Si l'on en croit les dernières nouvelles reçues de Shanghai, en Chine, la peste noire continue toujours ses ravages à Hong Kong et plus de deux cents décès y sont arrivés dans une seule semaine.

La mortalité est de 90 pour cent du nombre total des victimes.

Les Chinois fuient vers les campagnes. Les habitants s'opposent aux mesures sanitaires qui sont prises par les autorités, et des émeutes sont prévenues par la force armée. On ne connaît aucun remède efficace contre cette maladie.

LE TONNERRE ET LES ECLAIRS,

Memphis, Tenn., 16 juin—L'orage le plus terrible que cette ville ait essuyé s'est abattu sur cette région, hier soir. Le ciel était en feu. Il ne cessait de tonner. Les services téléphoniques et télégraphiques furent interrompus. Dans les bureaux du téléphone la foudre ayant pénétré, les employés se sont sauvés, de crainte de perdre la vie. Une quantité énorme de pluie est tombée.

TENTATIVE DE MEURTRE.

Sur le Premier Ministre d'Italie, Signor Crispi.

Rome, 16 juin—Une tentative de meurtre sur la personne du premier ministre Crispi a eu lieu aujourd'hui, au moment où cet homme d'Etat se rendait en voiture à la Chambre des Députés. Au moment où sa voiture arrivait dans les environs de la Chambre, vers les 2 heures, cette après-midi, un homme s'approcha de la voiture et tira deux coups de revolver. Les deux balles n'atteignirent pas leur but, mais l'une des balles pénétra dans un panneau de la voiture. L'homme qui a fait le coup est un inconnu qui fut promptement arrêté et désarmé.

Signor Crispi ne perdit pas son sang-froid un seul instant, comme s'il n'eut pas réalisé le danger qu'il courait.

UNE EMEUTE.

Parce qu'un Irlandais dit: "Vous en avez Menti.

Fall River, 17 juin — Une émeute a été causée hier soir sur City Hall Square, par un prédicant de l'Armée du Salut qui a fait une remarque imprudente. Un homme que la police suppose être Eiyah Howarth, conseillait à ses auditoires de ne jamais se confesser, ajoutant qu'il avait essayé et que

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ...50
Trois mois, ...25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE, 67 rue Market, Lowell, Mass

Entered at the post office at Lowell, Mass, as second class mail matter.

LOWELL, 21 JUIN 1894.

CE QUI SE PASSE LA-BAS.

Nous parlions ces jours-ci d'une démonstration de sans-travail qui a eu lieu à Montreal, la ville certainement la plus prospère et la plus progressive de toute la Confédération canadienne, mais qui, dans ces jours de dépression générale, n'est pas exempte, pas plus que les grosses villes americaines, de troubles ouvriers.

Nous avons mentionné la chose, afin de faire voir à nos lecteurs que le Canada ressent le contre-coup de la crise qui sévit aux Etats-Unis et qu'il est préferable d'attendre la fin de l'orage où l'on se trouve que de gaspiller ses économies en longs voyages toujours si coûteux, risquant de ne pas trouver plus d'ouvrage dans un pays que dans l'autre.

Il ne fait pas bon de retourner au Canada de ce temps-ci.

Voici ce que nous lisons dans le *Monde* de Montréal, à propos des souffrances de la classe ouvrière de la métropole canadienne, article signé par M. Urbain Lafontaine, un chroniqueur ouvrier qui a la cause du prolétaire à cœur :

" Il y a actuellement à Montréal plusieurs mille ouvriers qui chôment et qui souffrent du marasme des affaires.

" L'imbroglio municipal joint à l'invasion constante de travailleurs étrangers rend la position de ces malheureux encore plus difficile.

" Les immigrés qui arrivent par centaines dans les grands centres font un tort considérable aux ouvriers des villes

" Les agents d'immigration devraient savoir que les villes sont déjà assez encombrées sans nous envoyer, par chaque vaisseau transatlantique, des ouvriers qui viennent augmenter l'armée des sans-travail.

" Pourquoi ne dirige-t-on pas ces gens vers le Nord-Ouest Cadien?"

M. Lafontaine voudrait que ces immigrants s'en allassent au Nord-Ouest, afin de diminuer le nombre des sans-travail dans les villes. Mais l'embarras, c'est que le Nord-Ouest et les terres que le gouvernement accorde aux colons ne sont pas ce qu'il y a de plus tentant. Le résultat est qu'un grand nombre de colons qui s'aventurent dans ces régions reviennent au bout de quelque temps tout à fait désillusionnés, mais hélas! aussi pauvres que le jour de leur depart, après avoir bien travaillé et bien souffert.

Dans un récent article sur la colonisation du Nord-Ouest, la *Patrie* de Montréal nous peint un tableau d'une tentative de rapatriement américain qui a tourné en queue de poisson, tout comme la démonstration ouvrière de Montréal. Voici un extrait de cet ecrit :

" Il y a quelque temps, il était fortement question d'une émigration du Dakota nord et sud, et on a fait un effort spécial pour obtenir un nombre tres considérable de colons de ces Etats. Les immigrants étaient des hommes qui étaient allés au Dakota et qui n'y avaient pas réussi. Ils furent amenés au Manitoba, un certain printemps, notamment, dans des trains spéciaux. Les trains étaient couverts de banderolles annonçant que ces gens avaient abandonné les Etats-Unis et avaient décidé de résider au Canada, et les journaux, surtout les organes ministériels, s'emparèrent de cela et en firent une grosse affaire.

" Dans tous les cas, ces immigrants étaient virtuellement sans aucun moyen. On a dû non seulement les amener du Dakota, eux, leurs familles et leur bagage, mais encore, dans la plupart des cas, des arrangements furent conclus virtuellement par l'entremise du gouvernement, au moyen desquels on leur avança de l'argent pour leur permettre de quitter le Dakota et de venir au Manitoba. On les établit le long du chemin de fer Manitoba et Nord-Ouest, dans le nord d'Assiniboia-Est, dans la région avoisinant Saltcoats et Yorkton.

" La moitié et au delà de ces immigrants, amenés à grands frais par le gouvernement dans cette partie du Nord-Ouest, sont déjà partis; la seule raison pour laquelle les autres ne partent pas, c'est qu'ils sont incapables d'amasser assez d'argent pour sortir du pays."

Pauvres colons! la sollicitude du gouvernement canadien ne vous a pas enrichis.

LE SECRET DE TURPIN.

M. Francis Laur, l'ancien député de la Seine, directeur de l'"Echo des Mines et de la Métallurgie," adresse au "Figaro" la communication suivante à propos de Turpin, dont il est l'ami. Nous lui laissons, bien entendu, la responsabilité de ses appréciations sur la découverte mystérieuse et... incertaine dont il est en ce moment tant parlé, et nous ne reproduisons son opinion toute personnelle qu'à titre de document.

***

Turpin n'est plus français.—Je considère aujourd'hui comme un devoir de mettre les inventeurs si avisés de notre pays sur une voie où toute inferiorité pourrait devenir préjudiciable à la défense nationale. Du reste, je ne suis lié par aucun engagement et Turpin a pris ses brevets.

Je parlerai donc.

C'est en prison que Turpin m'a donné un aperçu du projet auquel il travaillait et que j'ai reconnu à l'allusion discrète qu'il y a faite en parlant d'un paquebot anéantissant les côtes anglaises. Au moment de notre entretien, il ne songeait pas à faire l'éclat auquel il a été amené, il ne pensait qu'à abréger les cruelles heures de réclusion. Il a donc été assez explicite.

Néanmoins, il y a entre ce que je vais décrire et l'appareil definitif, la distance qui sépare une étude en cours d'un plan achevé, mais les données principales y sont, je le crois. Les voici :

LE TIR RAPIDE.

Turpin riait beaucoup des efforts tentés aujourd'hui par la Guerre pour rendre plus rapide le tir d'un canon, en pressant les mouvements humains, ouvrant plus rapidement la culasse, y précipitant le boulet—joint à une gargousse métallique—et tirant avec plus ou moins de précision un obus énorme, sans prendre le temps nécessaire au pointage.

Ce n'est en outre que par des mécanismes compliqués qu'on arrive à remettre le canon en batterie, à extraire le culot métallique et... à replacer ainsi tout en état pour tirer un nouveau coup de canon.

Avec ces combinaisons savantes on peut arriver—au grand maximum—à quelques boulets lancés par minute et "sur un seul point."

Qu'est-ce cela? disait Turpin. Il faudrait pouvoir anéantir en une heure tout un pays et tout ce qui se trouve à sa surface, hommes, maisons, matériel.

(C'est le vrai idéal de tous les délirants du patriotisme en 1870-71.)

Bref, il ne faudrait plus pointer, mais faucher sur des surfaces inconnues.

Comment arriver à ce résultat?

LE CANON-MITRAILLEUSE.

Le fusil à aiguille a fait la guerre de 1866. La mitrailleuse française, stupidement délaissée, a été en 1870-71 un des effrois de l'armée allemande. Malheureusement, on n'avait pas assez de ces engins et l'on ne savait pas s'en servir. Là eût été le salut peut-être.

Il fallait donc arriver, pour faire un progrès, à la mitrailleuse-canon: tel est l'ordre d'idées dans lequel Turpin s'est logiquement engagé—je dis logiquement, car on tend en effet aujourd'hui à couvrir une surface donnée du champ de bataille avec le maximum de projectiles dans le plus petit temps. On ne visera plus, on ne pointera plus, parce que... l'on ne se verra plus.

Il est donc admis que l'on doit fouiller des surfaces et l'idéal serait qu'une fois fouillées, on eût la certitude qu'il ne reste plus sur elles ni un homme, ni une fortification.

J'ai donc appliqué, disait Turpin, au canon, le principe de la mitrailleuse, avec l'automatisme absolu dans le chargement. Le canonnier est supprimé. Le gaz liquéfié ou tout autre explosif est mon moteur et mon propulseur. Ce n'est plus qu'une question de machine, mais ce qui est plus difficile, c'est l'approvisionnement.

En effet, j'ai besoin, pour rendre mon engin mobile et pour le porter à l'offensive, d'un approvisionnement énorme, et c'est pour cela qu'il me faut ou un paquebot ou un train de chemin de fer pour transporter le tout à la fois.

Les voies ferrées deviennent de la sorte des lignes de défense, au centre desquelles il est toujours possible d'enfermer une armée ennemie comme dans un polygone de fer.

Une armée en marche n'a qu'à se faire précéder d'un de mes engins, naturellement blindé, pour s'avancer impunément aussi loin qu'elle le voudra. C'est en effet un éventail de feu couvrant au besoin un cercle de douze kilomètres de diamètre, qui s'avance en fauchant tout devant lui. L'armée peut rester toujours à l'abri sous mes "tirailleurs mécaniques" ou se replier derrière eux.

***

On le voit, c'est presque autant une méthode tactique qu'un instrument de guerre qu'a inventé Turpin. Mais l'engin lui-même a des particularités singulières.

Que l'on ne s'imagine pas un canon unique comme dans une tourelle à éclipse ou autre vomissant de gros obus. Turpin a pris les devants, il a réduit le calibre de ses tubes comme on a réduit celui du fusil, et ce sont de petits obus de quelques centimètres de diamètre, comme les obus Hotchkiss, qu'il lance à profusion sans fumée et avec une vitesse initiale que l'inventeur estime devoir être énorme (?)

Le canon-revolver à pivot, que nos marins tirent dans les hunes des navires de guerre, paraît avoir été le point de départ de l'invention Turpin. Seulement, il a réalisé le chargement automatique et l'alimentation d'un tir foudroyant sans interruption. C'est ce qui nécessite l'emploi d'un paquebot ou d'un train portant des tonnes de munitions.

L'appareil automatique multitubulaire, de petit diamètre et à pivot, peut donc couvrir l'horizon de projectiles sous tous les angles, méthodiquement, géométriquement. En faisant tourner lentement l'instrument puis abaissant la ligne de tir à chaque tour, on peut couvrir d'obus un cercle de 12 kilomètres de diametre. C'est-à-dire qu'un engin Turpin, placé sur l'Opéra, pourrait en une heure semer d'obus tout Paris, depuis la ceinture jusqu'aux boulevards qui sont à ses pieds, en anéantissant tout dans cette foudroyante spirale décroissante.

C'est que l'inventeur a ajouté à cela une charge d'explosif dans chaque obus. Quelle matière emploie-t-il? Il en a aujourd'hui à sa disposition d'aussi puissantes que l'on en peut rêver. C'est une question de choix, et il connaît bien la question.

De sorte que, l'obus en touchant le sol ou à une distance déterminée éclate en couvrant d'éclats et de feux un large rayon. On peut donc, avec une vitesse de rotation suffisamment lente de l'appareil, ne pas laisser un mètre carré de terrain à l'abri de la destruction. C'est un "couvre-feux" immense qui supprime la tactique, la valeur individuelle, l'armement et... les armées.

Tout cela est bien réalisable? Je dirais là-dessus mon sentiment très net. Le canon-mitrailleuse est certainement une chose sérieuse quoique très difficile à réaliser Le canon isolé, lourd, attelé, encombrant, a peut-être fait son temps. Tout est dans le système d'alimentation de l'appareil, et je ne sais pas si Turpin est un mécanicien consommé. Si le ministre oriente l'industrie française de ce côté, on trouvera certainement des solutions nombreuses et élégantes.

Mais il y a dans l'invention de Turpin, malgré son aspect "Jules Vernien" un ensemble qu'il aurait peut-être fallu connaître.

Je dois le dire en toute sincérité: en 1870-71, quand j'étais commissaire à la défense nationale, nous étions forcés d'entendre une foule d'inventeurs aux idées fantastiques. A ce moment, talonnés par des nécessités impérieuses d'armement, nous eussions peut-être éconduit Turpin et ses canons-mitrailleuses. Mais aujourd'hui, nous avons le loisir d'étudier un engin quelque chimérique qu'il puisse paraître d'après l'esquisse sommaire et certainement inexacte que nous venons d'en donner de souvenir.

Turpin aura certainement le mérite d'avoir posé la question. Il fallait donc écouter, surtout en cette matière, la voix qui crie toujours aux oreilles, même incrédules et blasées: Qui sait?

FRANCIS LAUR.

PARMI NOS ENNEMIS.

Un nommé Traynor, qui est le président de la société de fanatiques portant le nom si mal choisi d'*American Protective Association*, est à Boston depuis quelques jours, et, comme on devait s'y attendre, un si intéressant (?) personnage a reçu la visite des reporters amants de l'interview. La conversation a roulé sur les progrès de l'A. P. A.

D'après le nommé Traynor, cette organisation louche progresse d'une manière merveilleuse. Comme de raison, on ne devait pas s'attendre à trouver un pessimiste dans le président de l'A. P. A. Un homme tetors sait toujours tout montrer sous les plus belles couleurs. Cela ébaubi les naïfs et inspire la confiance.

Traynor a ajouté qu'il croyait (il n'en est pas sûr) que 10,000 nouveaux membres entraient chaque semaine dans l'association, qui contrôlerait maintenant 2 millions de votes en ce pays. Il a aussi avoué que cette société ne progressait pas aussi rapidement dans la Nouvelle-Angleterre que dans l'Ouest, parce que, a-t-il affirmé, les habitants de cette partie du pays étaient lents à s'emparer des nouvelles idées.

Voilà une insulte toute gratuite lancée à la face de toute la population de la Nouvelle-Angleterre. C'est vraiment un honneur d'être insulté par un semblable individu qui sait fort bien, quoiqu'il feigne de l'ignorer, que si les *New Englanders* ne voient pas d'un bon œil l'A. P. A., c'est parce qu'ils sont des hommes tolérants, qui n'ont que du mépris pour les fauteurs de discorde importés d'Europe dont les aspirations sont de créer des guerres de religion comme leurs ancêtres l'ont fait en Angleterre et en Irlande.

Une autre nouvelle qui vient de nous arriver est la suivante: Une assemblée, qui a eu lieu lundi au People's Church, à Boston, avait été convoquée dans l'unique but de prélever des fonds nécessaires à la fondation d'un journal quotidien qui sera l'organe de l'A. P. A. On dit que $50,000 ont déjà été souscrits, ce qui n'est pas encore prouvé. Mais il faudra $200,000, paraît-il, pour partir cette vilaine entreprise. Le Rev. Montgomery a été chargé de prélever à lui tout seul $50,000. Cela aurait été bien surprenant si cet homme haineux, qui a puisé tout son fiel contre les catholiques en Irlande où il est né de parents anglais, n'eut pas été dans cette galère. Aussi on compte beaucoup sur lui.

Des discours ont été prononcés, et les orateurs se sont surtout attachés à démontrer la nécessité d'un organe de l'A. P. A., parce que la plupart des journaux maintenant en existence refusent de favoriser la cause de ces fanatiques.

C'est une bonne note pour les journaux de la Nouvelle-Angleterre qui sont bien de force, s'ils le veulent—et pourquoi ne le voudraient-ils pas?—de contrebalancer par une lutte vigoureuse les effets pernicieux que causera parmi notre population un organe à la dévotion de l'A. P. A.

Une Bonne Réplique.

Sous le titre *Reponse au Nord*, le *National* de Montréal a publié le magnifique écrit qui suit :

"A propos de notre article relatif à la fête de la société de colonisation, le *Nord* prétend que ce ne sont pas les vices de notre administration qui causent l'émigration des Canadiens, mais bien "le goût aventurier, le luxe et pardessus tout la culture routinière."

"A cela on pourrait répondre que si les émigrés canadiens n'avaient été poussés que par le goût des aventures, ils auraient pu contenter ce besoin sans s'expatrier, en allant au Manitoba. Il fallait donc qu'il y eût autre chose.

"Si le cultivateur canadien est routinier, à qui la faute, sinon à ceux qui, jaloux de leurs privilèges, n'ont voulu partager avec personne le droit de l'élever?

"Enfin, s'il est vrai que le Canadien aime le luxe, à qui encore la faute? Il faut prendre les peuples tels qu'ils sont. Si nos cultivateurs trouvent aux Etats-Unis les moyens de contenter leur amour du luxe plus facilement que dans leur pays natal, c'est qu'ils font mieux leurs affaires dans leur nouvelle patrie. Après un long séjour chez nos voisins, ils doivent aimer le luxe plus que jamais, et pourtant on espère les ramener ici! O contradiction!

"Pourquoi nos compatriotes font-ils mieux leurs affaires chez nos voisins? Ce pays-là serait-il meilleur que le nôtre? En ce cas, on ferait une mauvaise action en les ramenant ici. Mais si la nature n'a pas favorisé un pays plus que l'autre, il faut en conclure que la prospérité des Américains dépend de leurs mœurs, de leurs lois, de leur organisation sociale, qui seraient préférables aux nôtres. Il n'y a pas à sortir de là. C'est Dieu ou bien ce sont les hommes qui ont fait les Etats-Unis meilleurs que le Canada. Dans le premier cas, le mal est irrémédiable; dans le second, il faut se mettre franchement à l'œuvre et ouvrir l'ère des réformes, avant d'essayer de ramener les émigrés. Si le gouvernement était meilleur, les affaires seraient meilleures.

"Allant au-devant de l'objection que pourra nous faire notre estimable confrère de St. Jérôme, nous dirons que, si les espérances qui ont entraîné les Canadiens aux Etats-Unis avaient été décevantes, ils ne s'y seraient pas transportés au nombre d'un million, dans le cours des trente dernières années. C'est sur la foi de lettres écrites par les premiers émigrés, que le courant d'émigration était devenu de plus en plus fort. Dans ce nombre de correspondants canado-américains, on peut supposer qu'il y eut quelques épistoliers exagérés. Mais tous! cela n'est pas croyable. Nous avons déjà admis, dans l'article qui fait l'objet de la critique du *Nord*, que la crise industrielle qui sévit chez nos voisins depuis un an, a grandement assombri le tableau; aussi l'émigration canadienne a-t-elle éprouvé un temps d'arrêt. Cela prouve que le Canadien savait bien ce qu'il faisait quand il émigrait: il allait aux Etats-Unis, lorsqu'il était certain d'y trouver le bien-être; il cesse de s'y rendre, dès que cette émigration cesserait de lui être profitable.

"Mais dans un pays aussi riche que les Etats-Unis, les crises ne sont que passagères. Que les affaires reprennent chez nos voisins, et l'émigration canadienne reprendra de plus belle.

"Les journaux quotidiens ont annoncé que M. Henri Trudel était sur le point de partir pour faire une tournée dans les centres canadiens de la Nouvelle-Angleterre et commencer l'œuvre de rapatriement. C'est là un excellent choix. M. Trudel est un homme tout jeune, d'un caractère plein d'aménité, d'un esprit posé, aux manières fort polies et aux connaissances variées. C'est l'homme qu'il faut pour une telle mission. Il a trop de bon sens pour aller dire aux Canado-américains, comme le fait le *Nord*, qu'ils se sont arrachés au sol natal par amour du luxe. Si cet amour existait chez eux au Canada, à plus forte raison a-t-il dû se développer aux Etats, pays où les paysannes s'habillent comme des grandes dames. M. Trudel en serait pour ses frais d'éloquence. En diplomate plus habile, il leur dira, au contraire: "Vous aimez le luxe, eh! bien, revenez donc au pays, où vous trouverez à présent plus de moyens de satisfaire ce goût qu'aux Etats-Unis." On ne prend pas les mouches avec du fiel.

"M. Trudel ajoutera, sans doute? "Un homme de talent, mais dont les bonnes intentions sont égarées, a dit que vous étiez l'écume du peuple canadien. Sachez que nous n'en croyons pas un mot, et la meilleure preuve, c'est que notre plus grand désir est de vous ramener au pays." C'est ainsi qu'on doit parler; on prend les mouches avec du miel."

TIRE A SA FIN.

Pittsburg, 18 juin—La fameuse grève des mineurs tire à sa fin. Quinze mille mineurs de ce district ont repris l'ouvrage, ce qui a donné une impulsion extraordinaire aux affaires. On s'attend à ce que des autres mineurs qui continuent la lutte en viennent bientôt à un arrangement satisfaisant avec leurs patrons.

Depuis plusieurs mois la situation n'a pas été aussi satisfaisante qu'elle l'est aujourd'hui.

Plusieurs manufactures qui avaient fermé leurs portes, faute de charbon, ont recommencé leurs opérations.

Cincinnati, 18 juin.—Des nouvelles reçues de la Vallée de Hocking, aujourd'hui, nous apprennent que tous les mineurs sont retournés à l'ouvrage, à l'exception de ceux de Straisville et de Lost Run.

Dans la Vallée de Creek, les mineurs ne veulent pas encore céder. C'est la même chose dans le comté de Jackson. On dit qu'ils attendent des nouvelles des autres districts avant de se prononcer sur leur ligne de conduite.

A Trimble, pas un mineur n'est retourné à l'ouvrage. Une dépêche de Massillon mande ce qui suit: "Les mineurs ici sont oisifs, ayant voté de ne pas accepter les gages offerts récemment par leurs patrons.

A Altoona, dans la Pennsylvanie, un bon nombre de mineurs sont retournés à l'ouvrage ce matin. Tous les autres, croit-on, en feront autant demain. Des trains de charbon dont la circulation avait été empêchée par les grévistes sont passés par cette ville.

DANS L'ALABAMA.

Dans cet Etat, les choses ne sont pas dans un état aussi satisfaisant que dans la Pennsylvanie. Des grévistes ont placé de la dynamite sous le pont du Georgia Pacific Railroad, près de Coalburg, à 1 heure, ce matin, puis ils y mirent le feu. Le pont sauta Des détectives furent envoyés sur les lieux, mais les malfaiteurs s'étaient enfuis.

DANS L'ILLINOIS

Il appert que les mineurs sont en conférence en cette région depuis deux jours et qu'ils n'ont pu s'entendre. Il est dit que les gages offerts par les patrons ne seront pas acceptés par eux.

Espérons que cette malheureuse grève va se terminer au plus tôt.

TUÉE PAR UN BICYCLE.

Hartford, Conn., 19 juin—Mde Juliet Closson, qui a été renversée par un bicycle monté par un nommé Timothy Connors, le 8 juin dernier, est morte ce matin des suites des blessures reçues en cette circonstance. La défunte se fit fracturer le crâne, ce qui causa sa mort, vu son âge avancé, 81 ans.

Connors a été arrêté et placé sous une caution de $500.

Nouvelles Generales.

Bellows Falls, 18 juin.—La chaleur hier dans cette partie du pays était intense, le thermomètre marquant 100 degrés à l'ombre.

Cette température si chaude a été suivie d'un gros orage et la foudre a causé de grands dommages.

Le service téléphonique et télégraphique a été interrompu, plusieurs fils et poteaux ayant été atteints par la foudre.

La foudre a frappé un arbre dans la cour de l'école du village de Westminster, à quelques verges de l'endroit où l'hôtel de ville fut incendié par la foudre il y a quelques années.

A Malden, dans le New Hampshire, l'église congrégationnelle a été atteint par la foudre et est devenue la proie des flammes.

Plusieurs chevaux ont été tués ici.

A Peterboro, N. H., les magnifiques édifices du fermier John H. Dane, au nord du village sur le chemin de Greenfield, ont été incendiés par la foudre cette après-midi. Presque tout le contenu de la maison a été sauvé. Les pertes sont de $4500 et les assurances de $3000.

Boston, 18 juin—Une foule énorme a assisté, hier soir, à la rencontre de Choynski et de Bob Fitzsimmons, deux boxeurs émérites, dans la vaste salle du Boston Theatre.

La lutte devait être de huit assauts, mais au cinquième assaut, il devint visible qu'on ne rendait pas justice à Choynski, et la lutte fut interrompue par la police et elle fut déclarée nulle.

Fitzsimmons pèsait 175 livres et Choynski 162 livres.

Le capitaine Bill Daly était arbitre.

Choynski culbuta son adversaire le premier. Fitzsimmons fut étourdi, mais il reprit bientôt l'offensive; au quatrième assaut, il faillit gagner la lutte, la cloche seule ayant sauvé Choynski.

New York, 18 juin—Une requête devant être soumise au juge Ingraham circule sur Staten Island demandant à ce magistrat d'être clément envers Erastus Wiman qui a été trouvé coupable de faux par un jury, ces jours derniers.

Jusqu'à présent une cinquantaine de principaux habitants de Staten Island ont signé cette requête, et quand Wiman sera amené devant les tribunaux pour recevoir sa sentence, on s'attend à ce que cette requête soit couverte de plusieurs milliers de signatures.

Harford, Conn., 18 juin.—A une récente assemblée de la Life Underwriters' Association, un comité a été formé pour passer des résolutions de protestation contre la taxe sur les revenus devant être présentée au sénat des Etats-Unis.

Ce comité s'est aussitôt empressé de s'acquitter de sa besogne, et le sénat a devant lui ces nouvelles protestations contre cette taxe si impopulaire.

Paterson, N. J., 18 juin.—Un accident qui est arrivé au passage à niveau de la rue River du chemin de fer Susquehanna, en cette ville, a été la cause que 12 personnes ont été blessées grièvement.

C'est de bonne heure ce matin que la catastrophe est arrivée.

Rendu près du passage, un tramway électrique qui s'était arrêté soudainement partit de nouveau et s'engagea sur la voie au moment où un train-express arrivait à toute vitesse.

Avant que le mécanicien put stopper son train, la locomotive heurta avec force le tramway, le mettant en mille pièces.

Il y avait douze personnes dans le tramway et toutes furent blessées, dont une mortellement.

Rome 18 juin—La fermeture de l'université de Naples à cause de l'émeute causée par les étudiants a été suivie par une violente agitation qui s'est terminée cette après-midi par un combat entre les étudiants et les troupes.

Les étudiants ont tenté de forcer les portes de l'université et ont résisté à la police qui fut envoyé pour les en empêcher. Ils refusèrent de se disperser quand une compagnie d'infanterie arrivèrent sur les lieux au pas accéléré.

Plusieurs pierres furent lancées sur les troupes et les chefs des étudiants les défièrent de les charger.

C'est alors que deux compagnies s'avancèrent sur les étudiants la baïonnette au bout du fusil.

Les étudiants restèrent fermes luttant désespérément avec des bâtons et des pierres.

Après que plusieurs de chaque côté eurent été blessés, les militaires arrêtèrent les chefs des émeutiers et dispersèrent le reste de la bande.

New York, 18 juin. — Cette après-midi, James E Forschy, du No. 34 rue Vendam, a été trouvé mort dans sa chambre, s'étant tiré une balle dans une tempe. Son fils Walker, âgé de 12 ans, fut trouvé sans connaissance près du cadavre de son père, portant une blessure à la tempe droite.

Ce dernier est mort au moment où un médecin lui donnait des soins.

Dans un moment de découragement le père avait tiré une balle à son fils, puis s'était suicidé.

HOOPER DECLARE COUPABLE.

Enfin, le fameux procès est terminé. Hooper est trouvé coupable. Disons-le, ce verdict n'a pas surpris la foule énorme qui tous les jours a suivi attentivement les phases de cette cause qui restera dans nos annales judiciaires. En dépit des courageux efforts de ses défendeurs, Hooper n'a pu cette fois échapper à la preuve de circonstances si forte que l'on a faite contre lui.

Les avocats de la couronne ont groupé avec un art parfait tout ce qui pouvait jeter la lumière sur le drame du 13 septembre dernier, et le discours du juge Bourgeois, modèle d'impartialité et de logique, n'a pas peu servi au résultat final.

Pendant l'adresse du juge, le prisonnier paraissait excessivement nerveux et tremblait comme une feuille. La salle d'audience était bondée de spectateurs et tous les regards étaient fixés sur l'accusé dont on voyait disparaître petit à petit l'assurance et le cynisme qu'il avait montrés depuis le commencement de son procès à Joliette pour meurtre. Lorsque après avoir été absents pendant un peu plus d'un quart d'heure, les jurés sont revenus reprendre leurs sièges, un silence de mort régnait parmi l'assistance. On aurait pu entendre voler une mouche. L'anxiété était à son comble. Hooper a conservé plus ou moins son sang-froid, mais il paraissait évident qu'il endurait une torture morale que ceux seuls qui auraient pu se trouver places dans une position semblable pourraient comprendre.

Au moment solennel, où le greffier de la couronne, M. de Lottinville, posa la question d'usage: "Messieurs, êtes-vous d'accord sur votre verdict? Que dites-vous, Messieurs, trouvez-vous le prisonnier à la barre, coupable ou non coupable?"

A la réponse *coupable*, Hooper a complètement faibli. La tension morale a été trop forte, car lorsque le mot fatal "coupable" est sorti de la bouche du président du jury, Hooper est devenu blanc comme un drap et a eu un moment de défaillance. Il s'est cependant remis et saisissant fiévreusement le rebord de la boîte aux prisonniers, s'est écrié: "Votre Honneur, je jure devant Dieu et les hommes que je suis innocent du crime dont je suis accusé. Voulez-vous me permettre de vous adresser la parole?"

Le juge Bourgeois—"Non, pas maintenant. J'ajourne la cour et à la prochaine séance on vous demandera alors, si vous avez quelque chose à dire pourquoi sentence ne serait pas prononcée contre vous. Alors vous pourrez vous expliquer."

"Votre Honneur, je n'ai pas eu le "British fair play," pendant ce procès, et je possède un document qui va à dire qu'un Conseil de la Reine a été suborné contre moi. Vous vous êtes montré très sévère envers moi dans votre adresse au jury. C'était peut-être à votre point de vue, de la justice britannique, mais ce n'était pas juste envers moi. Dieu est juste et me frapperait de mort si je ne disais pas la vérité. La femme a sauté à bas du train avant moi. Ma vie est ruinée et ça ne me fait rien que la sentence soit d'un jour ou pour la vie.

Hooper très excité:—Alors, je dois dire à Votre Honneur que j'ai des remarques à faire, qui durèrent environ deux heures et demie."

Le juge Bourgeois: — "Très bien, vous serez entendu."

Après cet incident, Hooper a été reconduit à sa cellule.

Le verdict rencontre l'approbation générale de toute la population de la ville des Trois-Rivières.

HOOPER CONDAMNÉ.

A Vingt-Cinq Ans de Travaux Forces à Saint-Vincent de Paul.

Trois-Rivières, 19 — Hooper a prononcé devant la cour un discours qui a duré trois heures.

Ce n'est qu'à cinq heures et demie que M. MacMaster a brièvement dit quelques mots pour la Couronne et que le juge Bourgeois a condamné Hooper à 25 ans de travaux forcés à St Vincent de Paul.

Il y avait certainement du gravier dans la poussière dont certains hommes ont été faits.

KEMO DETRUIT sur le champ les Punaises, Fourmis, Mites, &c. A vendre par tous les Epiciers et Droguistes.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—La sortie de la plupart des collèges est fixée au 21 courant.

—Il est à peu près certain que le jugement dans le procès du *Canada-Revue* contre Mgr Fabre ne sera pas rendu avant l'automne prochain.

QUEBEC

—Le corps d'un homme d'environ 28 ans, dans un état de décomposition avancée, a été trouvé dans le fleuve, samedi.

—Le différend qui existait entre M. Marsh et quelques-uns de ses monteurs, est à peu près réglé. Quelques uns de ces derniers, après avoir pris conseil de diverses sociétés de travail et surtout après avoir demandé l'opinion des révérends curés de St Roch et de St Sauveur, ont décidé d'accepter la diminution de 30 centins par boîte que M. Marsh leur offrait et de retourner au travail. Samedi matin, plusieurs se sont présentés à l'atelier pour commencer de suite. Le contre-maître, M. Gauthier, les a très bien reçus, mais il n'a pu tous les reprendre parce que quelques uns sont déjà remplacés.

—Deux gamins, âgés de 8 à 9 ans, jouaient ensemble l'autre jour après midi, sur la rue Ste Cécile. Comme cela arrive souvent, le jeu a fini par la bataille. L'un, plus grand et plus fort que son compagnon pourtant, n'a pas trouvé ses poings suffisants: il a tiré son canif et en a frappé dans le dos son petit camarade. La lame a traversé les habits de ce dernier.

—On désigne dans les cercles ecclésiastiques deux noms comme successeurs probables du regretté M. le curé Plamondon: celui de Mgr Têtu, de l'archevêché, et celui de M. l'abbé Beaudoin, directeur de la Congrégation de St Roch.

SHERBROOKE,

—Le *Pionnier* de Sherbrooke, s'occupe du shérifat du district de St François. Il rappelle que, il y a cinq années, M. F. O. Bowen fut privé de ses fonctions pour faciliter une combinaison politique, dont le caractère scandaleux est loin d'être oublié, et dit que le gouvernement ferait un acte de justice en nommant de nouveau M. Bowen shérif. Le confrère demande de faire cesser le système de titulaires conjoints dans le bureau du protonotaire. M. Cabana pourrait rester seul à la tête de ce dernier bureau avec un salaire à chiffres fixes. Le gouvernement toucherait tous les revenus casuels et paierait les employés subalternes.

VALLEYFIELD,

—La cour Saint Gabriel C. O F., est allée en pique-nique à Valleyfield, samedi.

Les excursionnistes étaient au nombre de 300 à 400.

Les amusements allaient leur train lorsque, à la dernière danse, un groupe de jeunes gens de Valleyfield vinrent troubler la fête en demandant plus de musique que celle indiquée au programme.

Le comité des amusements refusa d'accéder au désir de ces jeunes gens.

Il s'en suivit une querelle qui obligea les excursionnistes, surtout les femmes et les enfants, à chercher un refuge dans le convoi.

Les assaillants se ruèrent alors sur les wagons, et brisèrent les vitres à coups de pierres, de briques, de pièces de bois, de bouteilles, tasses, etc.

Plusieurs des excursionnistes ont été blessés dont quelques-uns gravement.

Plusieurs femmes ont perdu connaissance.

Un jeune homme a été atteint par une brique qui l'a presque assommé.

Cette scène dura une quarantaine de minutes. A la fin, MM. les abbés O'Meara et Shea, et M. Phillips, gérant de l'île Clarke, réussirent à disperser les agresseurs.

Plusieurs de ces vagabonds sont connus des autorités du Canada Atlantique et seront poursuivis.

M. J. S. Ryan, député-chef de la cour et M. T. Monaghan ont montré beaucoup de sang-froid et ont empêché de plus grands malheurs.

NICOLET,

—La requête pour demander au gouverneur général le désaveu de l'acte provincial autorisant la municipalité de Nicolet à voter $8000 pour la cathédrale a été reçue à Ottawa et avis a été de suite donné aux intéressés. Une interpellation sera bientôt faite aux Communes à ce sujet.

WINDSOR MILLS,

—Un nommé Joseph Létourneau, inconnu dans cette localité, était à la gare du Grand Tronc, mardi, flânant, quand voyant une valise qui paraissait veuve de son propriétaire, s'en empara et monta dans le train avec sa part de prise. A la station de Rockland, cependant, le conducteur flairant quelque chose de louche, le fit arrêter par le constable Taylor, de Richmond. Il fut envoyé à Sherbrooke où M. Rioux le condamna à deux mois de prison, aux travaux forcés.

COOKSHIRE,

—Mercredi matin, le feu se déclara dans la toiture de l'église catholique, mais heureusement l'on s'en aperçut avant qu'il eut pu s'étendre et l'on parvint à l'éteindre facilement. C'est une étincelle échappée de la cheminée qui avait causé ce commencement d'incendie.

—Les personnes qui, il y a quelque temps, avaient tué un caribou, en dépit de la loi de la chasse, ont été amenées devant les juges de paix et condamnées à $50 d'amende. Trois autres qui avaient chassé le même animal avec des fusils et des chiens, mais sans succès cependant, ont été condamnées à $5 chacun.

ST VINCENT DE PAUL

—Donald Morrison n'est pas encore sorti du pénitencier. On lui a cependant communiqué la nouvelle qu'il serait gracié, mais aucune nouvelle officielle a été reçue au pénitencier à ce sujet.

On s'attend cependant que d'ici à une couple de jours, Morrison jouira de sa liberté.

Le pasteur, M. Fulton, qui s'est toujours intéressé à Morrison, le conduira à l'hôpital Victoria en laissant le pénitencier.

WINNIPEG,

—C'est de la maladie de Bright que souffre Mgr Taché. Une dépêche reçue hier nous apprend qu'il va un peu mieux.

CHARTIERVILLE,

—Depuis le mois d'avril notre paroisse a été éprouvée par la mort tragique d'un jeune homme. Louis Bisson, fils de M. Félix Bisson, l'une de nos meilleures familles, avait commencé le matin à travailler au flottage des billots sur la rivière Connecticut, N. H., lorsque vers dix heures il s'est fait écraser à mort. Il a conservé sa connaissance pendant environ 20 minutes après l'accident. Quelques jours plus tard la cloche de notre église nous annonçait la mort subite d'un brave colon, M. Léon Gervais.

BATAILLE DE BUNKER HILL.

Celebration de cette Memorable Journee a Boston et Charlestown.

Boston, 18 juin — Hier était l'anniversaire de la célèbre bataille de Bunker Hill, mais comme c'était un dimanche, la célébration fut remise à lundi.

Les patriotes ont passé la nuit de dimanche debout et quand minuit sonna les feux d'artifices furent allumés sur toutes les éminences et tous les terrains vagues.

A Charlestown, où se trouve le fameux champ de bataille de Bunker Hill, un nombre incalculable de visiteurs ont passé la journée dans cet endroit historique pour aider aux citoyens à célébrer l'événement.

C'est toujours une grande fête à Charlestown que le *Bunker Hill Day*. Aujourd'hui les drapeaux étoilés ont été hissés un peu partout et les affaires ont été interrompues.

A Boston, tous les édifices publics, les banques, les comptoirs de change, etc., sont clos, les journaux du soir ont suspendu leur publication, et les rues ont, comme à Charlestown, assumé leur aspect des jours de fête.

Au lever du jour, la batterie Parker a tiré plusieurs coups en guise de salut, et la batterie postée sur la côte dans les chantiers de marine a répondu, avec un accompagnement de pétards, de flutes et du carillon que firent entendre les cloches de toutes les églises.

Les exercices publics commencèrent par une procession fantastique qui se mit en marche vers les 9 heures.

Dans l'après-midi, une grosse parade civile et militaire eut lieu.

Au coucher du soleil, on tira encore du canon et les cloches sonnèrent. Dans la soirée eurent lieu des concerts en plein air et des feux d'artifice.

BON MARCHE.

La Vente de Tissus Lavables a 9 cts se Continue avec un Entrain sans Precedent.

Encore des Marchandises pour les Temps Chauds.

Dept. des Manteaux et des Robes

VENTE SPECIALE DE

ROBES en DUCK.

A $1.98 { Nous offrons 500 Robes en Duck Tuxedo faisant parfaitement, une variété de patrons, valant $3.00 } **Pendant cette vente $1.98**

A $2.98 { Nous offrons 425 Robes élégantes, 20 patrons élégants, ce sont des occasions à $4.50 } **Pendant cette vente $2.98**

A $3.49 { Une ligne complète de Robes de $5.00, jolis patrons, font parfaitement. Venez les voir } **Pendant cette vente $3.49**

Nous avons plus de Robes en Duck et en Serge que tout autre à Lowell. N'achetez pas une Robe avant d'être venue examiner notre assortiment.

Une Offre Etraordinaire, 200 CHAPEAUX EN SOIE MULL,

Pour Dames et Enfants. Un lot d'échantillons de Marchandises nouvelles, dans les dernières modes, pour être vendus de suite. Les couleurs: Blanc, Crème, Roses, Saumon, Beige, Bruns, Héliotrope, Ardoise, Paille d'Italie, Cardinal, Myrte, Citron. Le prix de détail régulier pour ces Chapeaux est de $3 à $5. Votre choix tant que nous en aurons à **$1.97 chacun.**

EVENTAILS ! EVENTAILS !

Des milliers d'Eventails de toutes sortes et de tous les prix, y compris les dernières nouveautés dans les marchandises Autrichiennes et Japonaises, à prix réduits pendant cette semaine. 10 caisses d'Eventails en Palmier satiné et unis, toutes les dimensions. **1 cent chacun.**

Eventails Japonais de 5 cts, très joliment décorés, valant bien 5 cts. **2 cts chacun.**

300 Eventails Japonais qui se referment valant 8 cts. **8 cts chacun.**

F. G. Mitchell & Co.

Eventails, Eventails, Eventails.

700 Eventails Japonais qui se referment, valant 12 1-2 cts, **7 cts chacun.**

Lots spéciaux à **10 et 25 cts.**

100 Eventails en Soie autrichienne de haute mode, peints à la main, avec manches en émail de fantaisie, de couleur seulement, prix régulier 75c. **Prix de vente 25c.**

120 Eventails en Satin, à manches en ivoire uni et peint, prix régulier $1.00, **69c.** chacun.

Nous avons tout ce qui est désirable en fait de Ceintures en Soie, en Canevas et en Cuir.

Ceintures, Ceintures.

Nous mettons en vente aujourd'hui 60 Doz. 60 Doz. 60 Doz de Ceintures en Cuir de fantaisie qu'on vendait de 50c à 89c. chacune, tous partiront à **25c.** chacune.

LE SOUS-SOL

Effets pour les Chaleurs.

100 Hamacs très grands, prix régulier $1, ce lot à **69 Cts** chacun.

75 Sets au crochet, complets, prix régulier $1.25, **79 Cts** le set.

1000 Screens de châssis ajustables, cadre en Cerisier, à **19 Cts** chacun.

300 Screens de portes, toutes les dimensions, prix régulier $1.25 à $1.50, **98 Cts** chacun.

100 Poêles à l'Huile "Defiance," sont tous garantis, **39 Cts** chacun.

100 Pots à l'Eau en Verre, prix régulier 29c, à **19 Cts** chacun.

75 Doz. de Verres à table, en glace soufflée, prix régulier 69c, **39 Cts** la Doz.

1000 paquets de Papier de toilette, **24 Paquets pour $1.00**

5 barils de Bouteilles d'Ammoniac d'une pinte, garanties d'une force de 160 degrés, prix régulier 10 cts, **4 pour 25 Cts.**

F. G. Mitchell & Co.

NOTES LOCALES.

Plusieurs fermiers des environs ont déjà commencé à faire leur premiere recolte de foin.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

M. Cyrille Constantineau et quelques amis sont partis pour l'Etat du New Hampshire, où ils passeront la semaine à faire la chasse et la pêche.

Pour faire teindre et nettoyer vos plumes, la place par excellence est chez Fred Varin, l'artiste unique dans son métier.

A l'usine de la Kitson Co., les employés ne travailleront plus que 20 heures par semaine. La moitié des employés travailleront les trois premiers jours de la semaine et le reste les trois derniers jours.

J. S. Marion, photographe renom, est passé maître en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

Environ soixante métiers du département des couvertures de la filature du Suffolk, qui étaient arrêtés depuis quelques jours, ont été remis en opération lundi matin.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

Mme Thomas Lacroix, de Malboro, Mass., est en promenade à Lowell depuis une couple de jours et est descendue chez M. John Vincent de la rue Ford.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Mme Vve Thomas Chaput vient d'acheter la propriété de M. Alex. Lafontaine, située au coin des rues Dalton et Exeter, à Centralville. Mme Chaput ira s'y fixer vers le 1er juillet. Nos félicitations.

Les arrosoirs automatiques dans la chambre de cordage de la fabrique Boott se sont ouverts on ne sait trop comment vendredi dans la nuit, et avant que la chose fut découverte une quantité énorme d'eau tomba dans les chambres au-dessous et causa quelque dommage à la machinerie et au stock

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville. R. I.

M. Luc Arcand part demain pour l'Assomption, P. Q., où il passera ses vacances d'été.

Le Bon Marché est toujours le magasin populaire par excellence, grâce aux nombreuses et surprenantes occasions qu'il offre chaque jour. Lisez son annonce.

On rapporte qu'une nouvelle "machine shop" doit être construite près des fabriques Talbot, à North Billerica, et que les préparatifs sont déjà commencés.

Mlle Marie Bergeron, fille de Mde E. Bergeron, modiste de la rue Aiken, est revenue hier soir du couvent de Valleyfield, P. Q., pour passer ses vacances au milieu de sa famille.

Sur chaque bouteille du Dr. Delisle's Kinium Compound, vous trouverez la direction pour l'usage de ce tonique merveilleux, qui triomphe des maladies les plus difficiles à guérir. $1.00 la bouteille. En vente chez les pharmaciens canadiens des Etats-Unis.

Une Requete.

Une requête signée par Fred Ayer, E. T. Rowell et plusieurs autres citoyens en vue pour protester contre la translation de la statue de la Victoire qu'on veut placer sur le terrain environnant l'Hôtel de Ville, a été envoyée au maire samedi matin.

Un Trolley Brise

Un fil électrique sur la ligne de Lakeview s'est brisé samedi matin, près de la propriété Coburn, ce qui a interrompu le service des tramways pendant quelque temps.

Un employé resta sur les lieux jusqu'à l'arrivée de quelqu'un chargé de réparer le dommage, afin qu'il n'y ait d'accident de personne.

Le Mot de Passe.

Une histoire nous arrive de Lawrence. La voici: Deux échevins de cette dernière ville viennent à Lowell un de ces bons dimanches et descendirent dans un hôtel où ils demandèrent de la soupe aux huitres.

Après avoir assaisonné ce qu'ils supposèrent être une soupe aux huitres, ils furent surpris de découvrir que c'était de la bière qu'on leur avait servie.

On ne dit pas si la surprise a été agréable aux deux échevins.

Il paraîtrait que "la soupe aux huitres" était le mot de passe.

Naissance.

En cette ville, l'épouse de M. Ernest Paquette, une fille. Parrain et marraine, M. et Mme F. X. Paquette. L'enfant a reçu au baptême les noms de Marie Anne.

CHUTE FATALE.

Un terrible accident est arrivé lundi après-midi vers 4 heures, à la résidence de M. Hildaige Asselin, 210 rue Salem.

Son jeune enfant nommé Raoul, âgé de 14 mois, jouait dans la cuisine, lorsqu'il s'avisa d'aller jouer sur la galerie, construite à une quinzaine de pieds du sol. Il approcha du garde-fou et perdant l'équilibre il fut lancé dans le vide.

La mère, attiré par les cris de l'enfant, arriva malheureusement trop tard pour lui porter secours. La petite victime tomba sur le sol et lorsqu'on le releva il portait de terribles blessures à la tête, un des yeux étant presque sorti de son orbite.

Les Drs Gervais et Mignault furent immédiatement appelés, et malgré tous leurs soins la petite victime a succombé mardi ce matin, à 8.30 heures, des suites de ses blessures.

Obseques.

Le service funèbre de sœur Mary Geneviève a eu lieu samedi matin, à 8 heures, à l'église du Sacre-Cœur, où une messe solennelle de requiem a été chantée par le Révd Père Lavoie, assisté des RR. PP. Parrett et McAvinnue, comme diacre et sous-diacre.

Le Révd Père Guillard chanta le "Libera."

L'assistance était nombreuse et le clergé était dignement représenté.

Les porteurs étaient MM. Harrington, John McEvoy, Drs Cull et O'Connord.

Ils se Plaignent.

Ceux qui résident sur la rue Decatur sont à se demander pourquoi leur rue n'est pas arrosée commes les autres rues environnantes. Chacun d'eux paie ses cotisations, taxes, etc, aussi bien que ceux qui résident rue Merrimack ou ailleurs, et on ne voit pas pourquoi on les priverait de l'arrosage pourtant si nécessaire à cette époque de l'année. Les autorités devraient y voir au plus tôt.

Il n'Oublie pas Plaistow.

M. A. G. Pollard, notre grand marchand de nouveautés, n'oublie pas son village natal qui est Plaistow, dans le New Hampshire. M. Pollard s'est rendu en cet endroit récemment pour prendre les dimensions du clocher de l'église baptiste, afin de savoir la grosseur de la cloche qu'il veut acheter pour remplacer l'ancienne qui ne vaut rien.

M. Pollard est l'un des quatre hommes qui ont fait don d'une pompe à incendie à ce village du New Hampshire.

M. Pollard sait se montrer généreux et nous l'en félicitons.

NOS ECHEVINS.

Une Election Ordonnee dans le Sixieme Quartier.

Les échevins se sont réunis en assemblée régulière, mardi soir. MM. les échevins Westall, S. J. Johnson et Stanley étaient absents. Le maire Pickman a présidé.

REQUÊTES.

Plusieurs requêtes reçues par le Bureau des Echevins ont été référées aux divers comités. Voici les principales requêtes: A.B. Woodworth et C. H. Hanson, pour une rue à partir de West Pine jusqu'à la rue Chelmsford; Patrick Manning, pour un trottoir au coin des rues School et West Bowers; L. D. Gordon et autres, pour un trottoir sur l'avenue Whitney; Thomas H. Elliott et autres, pour un égout sur la partie prolongée de la 1ère rue.

Des résolutions furent enfin votées pour l'amelioration des avenues Bedford et Lexington.

Le rapport favorable du comite des égouts pour approfondir l'égout de la rue Central, entre les rues Union et Charles, fut renvoyé à sept jours.

DEUX CANONS.

La résolution accordant au Lowell Cemetery deux des canons du Monument Square fut votée.

L'ordre ordinaire fut adopté autorisant le greffier d'émettre des Bons pour la vente des pétards pour le Quatre Juillet.

J. M. Richardson et John A. Simpson demandèrent la permission de transporter un édifice de la rue Jewett au coin des rues Coburn et Hildreth. Plusieurs intéressés s'y opposèrent, prétendant que cette maison est vieille de 75 ans et qu'elle déprécierait leurs propres propriétés. La question a été soumise au comité des terrains et bâtisses.

ELECTION SPÉCIALE.

Une élection spéciale dans le 6ème Quartier pour remplir le siège laissé vacant par la mort du conseiller William T. Benson a été ordonnée pour le 17 juillet.

Un Accident a Bord du Steamer "Daniel Gage,"

Le vapeur *Daniel Gage* faisait l'un de ses trajets réguliers sur la rivière, vers 10 h. ½, hier soir, ayant à son bord une soixantaine de passagers, consistant en des hommes, des femmes et des enfants, lorsque rendu à environ 200 ou 300 verges de Tyng's Island, l'une des soupapes de sûreté de la chaudière a sauté et toute la vapeur s'est échappée. Naturellement, sans vapeur le bateau ne pouvait plus avancer.

Le bruit de la vapeur s'échappant par l'ouverture dans la chaudière effraya beaucoup les passagers, mais ils reprirent bientôt leur sang-froid quand ils apprirent qu'il n'y avait aucun danger.

Le bateau fut entraîné par le courant jusqu'à Tyng's Island, et le capitaine communiqua avec Lowell par téléphone. Il demanda qu'on lui envoie un bateau disponible pour remorquer le sien, mais aucun vapeur ne se trouvait en état d'aller le secourir. A la fin, le capitaine fit des arrangements avec la compagnie des tramways électriques pour qu'elle envoie des chars spéciaux à North Chelmsford pour y prendre ses passagers et les ramener à Lowell. Le *Daniel Gage* put être remorqué jusqu'à North Chelmsford où les passagers prirent les tramways.

Gratis: Aux Dames Souffrantes

Une dame qui souffrait depuis plusieurs années de la leucorrhée, déplacement de l'utérus et d'autres maladies et irrégularités qui attaquent souvent les femmes, suite de trop de travail, de l'indiscrétion ou d'autres causes, a trouvé un simple remède domestique qui l'a complètement guérie, sans besoin de voir un médecin. Elle l'enverra, gratis, a chaq e sœur souffrante qui enverra son adresse, à

MRS. REV. A. M. TURNER,
South Bend, Ind, U. S. A.

Intentions de Mariage

Semaine finissant le 16 juin 1894.

John A. Robideau 22, Adéline Santerre 20.

Aristade Lapierre 29, Rose Alma de Montamblealt 21

J. B. Amédé Lebrun 23. Alexina M. V. Gendreau 21.

Thomas Caron 28, Victorine Côté 28.

Joseph Jobin 22, Rosalie Picard 23.

Michel Lemire 22, Marie Bilodeau 20.

Arthur Champon 20, Georgianna Twomey 25.

Hector Worsard 23, Annie Lavigne 19.

Gallerie Photographique

De première classe à vendre dans le centre de la ville de Montréal, P. Q., située au milieu de 6 ou 7 hôtels, et près des gares du Grand Tronc et du Pacifique Canadien. Logement avec atelier. Loyer peu élevé. Le propriétaire ayant deux ateliers désire en vendre un a un prix très raisonnable.

S'adresser à R. L. Loupret, 9 carré Chaboillez, Montréal ou au No. 97 rue Central, Lowell, Mass.

Mariage Fashionable.

mardi matin, à 7 heures, M. Chs. Lemaitre, pharmacien populaire de la rue Cabot, conduisait à l'autel Mlle Marie-Louise Massé, fille de Mme Vve Marie Massé de la rue Salem.

Le Révd Père Emard donna la bénédiction nuptiale. Les témoins étaient le Dr Lemaitre de Manchester, frère du marié et M. Joseph Lefebvre, oncle de la mariée.

Après la cérémonie, un somptueux déjeuner fut servi chez Mme Massé et les mariés partirent à 10 heures pour Boston et de là ils prendront le bateau pour Portland. A leur retour les nouveaux époux demeureront sur la rue Lombard.

M. et Mme Lemaitre étaient très populaires parmi la jeunesse canadienne de cette ville et ils reçurent de nombreux et riches cadeaux.

Nos meilleurs souhaits à M. et Mme Lemaitre.

Lebrun-Gendreau.

La mariage de M. J B. Amédée Lebrun, directeur de l'orchestre, C. M. C. A., et l'un des membres les plus populaires de l'Association Catholique, avec Mlle Alexina Gendreau a eu lieu mardi matin à 8 heures, dans la chapelle du presbytère des RR. PP. Oblats. La messe de mariage fut célébrée par le Revd Père D. N. Forget, O. M. I., qui leur fit prononcer les *oui* conjugal devant les unir pour la vie.

Les témoins étaient MM. J. B. Lebrun et W. Gendreau.

Les costumes portés par les jeunes époux étaient magnifiques.

Après les cérémonies au presbytère, le cortège nuptial se dirigea vers la résidence de Mde Geo. E. Mongeau, sœur de la mariée ou un somptueux dejeuner de noces fut servi.

Les cadeaux reçus par M. et Mde Lebrun sont riches et considérables et les souhaits d'amis leur sont venus de tous côtés.

Les jeunes époux sont partis cette après-midi et iront passer leur lune de miel dans les principaux centres de la Nouvelle-Angleterre.

Il Perd Deux Doigts.

Fred A. Surtevant, le la maison Surtevant et Soler, en travaillant à la manufacture de châssis de la Western Avenue, s'est fait enlever deux doigts de la main geuche, mardi matin Il travaillait près d'une scie circulaire.

Les Fabriques de Lainages.

Afin de diminuer la production dans les fabriques de lainages de la Cie du Merrimack, à Dracut, la moitié des métiers seront arrêtés avant la fin du mois, et l'agent, M. Auguste Fels, a dit qu'une autre réduction l'ouvrage n'est pas improbable cet été, à moins que le marché s'améliore.

A la Peche Sans Lignes.

Un de nos bons amis s'est trouvé mal pris au commencement de la semaine. Depuis la semaine dernière il se préparait pour aller faire une excursion de pêche de quelques jours et avait tout préparé pour la circonstance.

Le moment du départ arrivé, le tout fut placé dans un sac, excepté les lignes qui étaient le point fort de l'excursion. Il est probable que la prochaine fois, il ira à la chasse sans fusil.

Tete Fendue.

Un charretier nommé Zotique Parent était à déménager le ménage de la famille Trotocho, hier midi, lorsqu'en voulant détacher les cordes retenant les meubles, il perdit l'équilibre et tomba sur le sol en entraînant avec lui un sofa. Le malheureux tomba sur la tête et se fit une blessure assez grave. C'est sur la rue Worthen, près de la rue Market, que l'accident a eu lieu.

Le blessé fut transporté à la pharmacie de York, puis de là à sa résidence sur la rue Ottawa, Centralville.

Les Tisserands se Plaignent

A une assemblée de la Justice Assembly des Chevaliers du Travail, mardi soir, les tisserands de plusieurs fabriques sont venus se plaindre que le système des amendes était mis en force à un tel degré qu'il était devenu injuste. Deux compagnies manufacturières ont été particulièrement mentionnées comme étant extraordinairement sévères à ce sujet, mais on prétendit que les amendes étaient si souvent imposées que toutes les fabriques que les employés se trouvaient dans une situation pire qu'avant le passage de la soi-disant loi relative aux amendes, il y a quelque temps.

Des investigations plus complètes seront faites à la prochaine assemblée.

Election d'Officiers.

La Cour Samuel de Champlain, A. O. F. of A. 7838, a fait le choix de ses officiers mardi soir. Ont été élus: Past Chief Ranger, W. Chaloux; Chief Ranger, Chs. Côté; sous Chief Ranger, A. H. Jean; secrétaire-archiviste, J. J. E. Bellemare; secrétaire-financier, E. Lamoureux; trésorier, Paul Vigeant; 1er conducteur, J. Laplante; 2ème conducteur, H. Chaput; 1ère sentinelle, Louis Marchand; 2ème sentinelle, W Bouthillet.

M. John Brunette, ex-conseiller, a été admis membre honoraire de la Cour.

Decouverte d'un Cadavre.

Mardi après-midi, deux personnes se promenaient dans les bois près de Dracut, dans les environs de Navy Yard, lorsqu'ils trouvèrent le cadavre d'un homme qui était dans un état avancé de décomposition.

Les autorités furent informées et les restes furent transportés chez M. Brocks, entrepreneur de pompes funèbres.

Dans les poches de son habit on trouva une lettre adressée à Rondale Huckins et après renseignements pris, on apprit que c'était le nom véritable du cadavre.

C'était un homme menant une vie dérèglée, qui a travaillé dernièrement à la ferme de M. F. A. Fox. Il avait subi de nombreuses condamnations pour ivrognerie. Il est âgé de 62 ans et on ne lui connait pas de parents.

C'est un vétéran de la guerre de sécession qui retira une pension pendant longtemps, mais celle-ci lui fut enlevée, vu sa mauvaise conduite.

Le coroner a passé une enquête et le corps ne portait aucune marque de violence. Il se sera endormi à l'endroit où il a été trouvé et est probablement mort ivre ou de privations.

LE BANQUET

Des Agents de la Metropolitan Life Insurance Co.

Il n'y a plus de doute qu'il y a de la vie, de l'activité parmi les agents d'assurance sur la vie à Lowell. Ceux qui étaient présents au banquet annuel des agents de la Metropolitan Life Insurance Co, qui a eu lieu mardi soir, à l'American House, peuvent en dire quelque chose.

Les agents de cette compagnie, qui est belle depuis tant d'années et dont la solvabilité est reconnue par tout l'univers, compte ici à Lowell, une soixantaine d'agents, solliciteurs et collecteurs.

Ce sont eux qui, hier soir, faisaient les frais de la fête en question. Gais et contents, ils se mirent à table vers 8 h. ½ et ils se mirent bientôt en frais de déguster un somptueux menu préparé pour la circonstance.

Les surintendants et leurs assistants occupaient la table d'honneur, ayant à leur tête leur directeur, M. Robert E. Knapp.

Le menu dégusté, on songea à la digestion et pour mieux la faire, on se mit à prononcer des discours. Parler, dit-on, est hygenique.

Tous les assistants offraient un bon coup d'œil, car ils avaient l'air de bons guerriers travaillant pour la bonne cause.

Nos lecteurs connaissent depuis longtemps la valeur de ces compagnies d'assurances; il est donc inutile pour nous de retracer les bienfaits qu'elles ont fait depuis leur existence.

La plus grande partie de la soirée se passa dans le somptueux salons de l'American House, où on fit du chant et de la musique à volonté.

Il était près de minuit lorsque les convives se séparèrent après avoir passé une soirée qui aidera beaucoup au succès et à l'avancement de la Metropolitan Insurance Co.

Parmi la liste de nos compatriotes employés pour cette compagnie à Lowell nous remarquons M. J. A. Vanasse, assistant-surintendant, M. I. Pothier, sous-ass., MM. Edouard Blondin, Wilfred Caisse, J. Cossette, E. Chaput, J. S. Samoisette, E. A. Camiré, A Arcand, Morrissette, G. O. Champagne, I. Orion, P. L. Orion, J. Bouchard, W. F. Lavigne, J. Cadorette, L. C. Gélinas, F. Blais, J. A. Seton, J Dallaire, E. I. Fagnant et W. Marceau.

Charmante Soiree.

Les membres du Cercle Canadien ont donné mardi soir leur dernière réception de la présente saison. La soirée a été des plus charmantes et a surpassé en beauté toutes celles qui l'avaient précédée.

Dès 8 heures, les membres mariés, accompagnés de leur dame, et les célibataires, de leur future moitié, arrivaient en foule, bien disposés, malgré la chaleur excessive, à passer de joyeux moments. De suite les parties de cartes furent organisées et le fameux jeu de whist devint en vogue. Les parties furent des plus animées et les vainqueurs, comme toujours, étaient dans la jubilation. Comme dit la chanson: "Les beaux jours sont courts," et il était déjà 9 h. ½ quand M. le président Duval fut dans la nécessité d'annoncer que le programme musical allait être exécuté.

L'ouverture fut faite par Mlle Lydée Duval qui exécuta avec talent un superbe morceau de piano. L'étoile de la soirée, Mlle Minnie Richard, fut appelée. Son apparition fut saluée par de bruyants applaudissements. Mlle Richard nous chanta avec âme et d'une manière admirable "The Flower Girl." Nous ne lui ferons pas de compliments; seulement nous dirons a cette jeune demoiselle qu'elle a un brillant avenir devant elle si elle continue à cultiver son magnifique talent.

Vint ensuite M. O. G. O'Heir qui nous égaya par sa chanson favorite: "Sweet Mignonette." Mlles Graziella et Léda Methot exécuterent avec succès: "Clear the Track." Mlle Eveline Baril, dans sa déclamation: "L'Enfant qui veut être Baronne" a excellé. Mlle Julie Roussin, que nous avons entendu chanter pour la première fois, a été très admirée dans sa jolie chanson: "Brunette." M. D. A. Parthenais, qui est toujours de la dans une soirée musicaire, s'est surpassé dans sa chanson: "Rock in the Cradle of the Deep." Mlle Minnie Richard, qui avait produit une si excellente impression par son premier morceau de chant, reçut un excellent accueil au piano et elle chanta à la perfection: "Too Old for Love." Mlle Eveline Baril, rappelée de nouveau, nous récita avec succès: "L'Orpheline."

Plusieurs amateurs formèrent un chœur improvisé, composé de MM. Jos. Roy, Arthur Weilbrenner, Aimé Gauthier, Henri Weilbrenner, A. N. Duval, Chs. Weilbrenner, et autres, qui nous chanta d'une voix puissante et harmonieuse "Les Canonnes de la Seine," "Les Conspirateurs," "La Marseillaise," "En Roulant Ma Boule," et plusieurs autres chansons canadiennes qui furent applaudies à outrance. De succulents rafraichissements furent servis durant la soirée et nous sommes heureux de féliciter cordialement M. Louis P. Turcotte, qui, pour la circonstance, avait la charge délicate de rafraichir les invités.

M. Turcotte doit être fier aujourd'hui de son ouvrage, car il a réussi en tous points. Son *punch* était des plus délicieux. M. Desmarais, qui était sous ses ordres, s'est surpassé. Les vins clarets et le lager furent servis d'une manière exceptionnelle et le tout était de première qualité.

La crème à la glace, fournie par M. Gustave Gagnon, marchand fruitier de la rue Merrimack, était des plus délicieuses; c'était une crème dont la fabrication est connue de M. Gagnon seulement.

En fin de compte, ceux qui ont pris part à cette soirée en garderont longtemps le souvenir.

Un Miserable.

Fred Low, qui a comparu en Cour de Police mardi sous l'accusation de fornication avec Mlle Emily E. Keith, est un misérable de la plus vilaine espèce.

Low, qui était autrefois en affaires ici, était le créancier de Mlle Keith. Cette fille se trouvait sans ouvrage et sans argent. Low en profita pour faire des proposition immorales à Mlle Keith, en menaçant de la forcer à le payer si elle refusait. Cette pauvre fille accepta l'offre de Low. Le juge prit cette circonstance en considération et condamna la fille Keith à $10 et Low à $20 d'amende.

Il y a bien des gens bâtis sur le principe du pétard. Ils réussissent à faire du bruit; mais ils restent crevés.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousselures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclarcit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass., propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

RÉGULATEUR DE LA SANTÉ DE LA FEMME !

DU

Dr. Joseph Larivière,

MANVILLE, R. I.

Passez cette circulaire à votre épouse, votre fille ou votre amie, et vous leur rendrez service.

AU PUBLIC CANADIEN.

Depuis la découverte de mon remède pour les maladies de la femme, le "Régulateur de la Santé de la Femme," quelques individus peu scrupuleux, voyant la grande popularité dont jouissent mes préparations par les nombreuses guérisons qu'elles ont opérées tant aux Etats-Unis qu'au Canada, ces individus qui connaissent autant l'anatomie et l'organisme de la femme que l'homme dans la lune, se sont mis, depuis quelque temps, à imiter mes remèdes, soit en donnant le même nom et en employant les mêmes formes de bouteilles et la même couleur de mes enveloppes, soit en changeant un peu le nom et en déblatérant contre une préparation qu'ils ne font qu'imiter. Ils se font ensuite donner un petit certificat par des personnes aussi peu scrupuleuses qu'eux, que leur remède a guéri une telle et une telle où le Régulateur n'avait eu aucun effet, et ils croient que le tour est joué et qu'ils vont supplanter du coup un remède qui a fait ses preuves depuis un grand nombre d'années, qui est employé dans les hôpitaux des femmes et les communautés religieuses, et recommandé par ces mêmes communautés. Où donc ces imitateurs sans vergogne ont-ils fait une étude spéciale d'un organe aussi compliqué et sur la même sujet à une complication de maladies qui ne peuvent être traitées que par un médecin et des remèdes expérimentés? Imiter, c'est chercher à reproduire ce qu'un autre a fait—le singe imite l'homme.—Ces imitateurs sont des contrefacteurs et ceux qui en rendent coupables sont punissables par la loi. Il est cependant bien difficile, sinon impossible, de les atteindre et le seul moyen de les punir est de les mettre au ban de l'opinion publique qui les jugera. Deux ou trois de ces imitateurs sont des pharmaciens et il serait curieux de les voir remplir convenablement une prescription. Et ce sont des ignorants et des fagoteurs de ce calibre qui veulent nuire à une réputation bien établie! Ma réponse à ces exploiteurs de personnes honnêtes mais trop crédules se trouve dans les certificats qui suivent: Je résume ces certificats en peu de mots pour prendre moins d'espace. Les personnes qui veulent la vérité des faits peuvent écrire à celles qui ont été guéries et j'en ai des milliers d'autres qu'il serait trop long de publier.

CERTIFICATS.

MADAME LOUIS DANIEL, MANVILLE, R. I.

J'étais affectée du Rein depuis 2 ans et 5 bouteilles du Régulateur de la Santé de la Femme m'ont complètement guéri.

MADAME JOHN BOURGET, CENTRAL FALLS, R. I.

J'ai pris deux bouteilles de Régulateur et je me trouve si bien que je veux en prendre encore quatre bouteilles.

MADAME LS. MARTIN, ARTIC, R. I.

J'étais au lit depuis un an; trois bouteilles de votre Régulateur et trois plasters m'ont guéri.

MADAME E. TRUDEAU, ST. PIERRE.

Il y a quelque temps je m'adressais à vous avec confiance, je souffrais du beau mal depuis 10 ans; je toussais énormément et ma chaudière était presque toute tombée. J'ai pris 6 bouteilles de Régulateur, et à la troisième toutes douleurs ont cessé et aujourd'hui mes cheveux sont poussés et je ne sens plus aucune douleur et mon appétit et ma digestion sont aussi bien qu'à l'âge de 15 ans.

MADAME H. LESSARD, LACONIA.

Vous trouverez ci-inclus un autre money order pour une douzaine de vos Female Plasters. Un grand nombre de femmes ont été guéries.

MADAME L. NADEAU, de MONTANA.

Je suis guérie du beau mal après avoir pris trois bouteilles de votre Régulateur. Veuillez en envoyer encore une douzaine pour trois de mes amies.

MADAME A. CREPEAU.

Merci pour l'envoi de 6 bouteilles de Régulateur qui m'ont fait un bien dont je ne puis trop être reconnaissante.

MADAME POISSON, de CLARKSBURG, MINNESOTA.

Je viens vous remercier du bien que vos 6 bouteilles de Régulateur m'ont fait.

MADAME ED. ARCHAMBAULT, WOONSOCKET.

Cinq bouteilles de votre Régulateur m'ont guéri du beau mal.

MARY M. MICHAUD, WILLAGROSS, ME.

Envoyez-moi encore une douzaine de Régulateur et 1 douzaine de Plasters pour mes amies.

MADAME H. JOLAS, ST. PIERRE.

Ci-inclus $3 pour trois bouteilles de Régulateur. Je suis guérie du beau mal, mais je désire continuer pour me fortifier le sang et les nerfs. Le Régulateur m'a aussi arrêté une toux que j'avais depuis trois ans, probablement causée par une irrégularité. J'avais aussi les reins bien faibles, mal à la tête tous les jours, des points dans les côtés et toutes ces douleurs sont disparues.

DAME NAPOLEON MARTIN, CENTREVILLE, et autrefois de BALTIC.

Je certifie que quatre bouteilles du "Régulateur de la Santé de la Femme," du Dr. J. Larivière, de Manville, R. I., m'ont guéri du beau mal après avoir été huit mois au lit sans pouvoir marcher; après en avoir pris deux bouteilles, j'ai pu me lever, et avec quatre je ne suis guérie parfaitement. Je le recommande à toutes les femmes affectées comme moi.

DAME J. G. LAVOIE, WORCESTER, MASS.

Ma figure était pale et couverte de petits boutons; mes yeux enfoncés et cernés de bleu; je souffrais horriblement de la vessie, des reins et de la constipation. Je toussais beaucoup, et les médecins disaient à mon mari que j'étais consumptive. Une amie charitable m'en avait été parler par les mêmes remèdes, m'apporta, le 1er janvier, une bouteille du *Régulateur de la Santé de la Femme* et une boîte de *Female Pills* du Dr. Larivière. J'ai continué à en prendre et aujourd'hui, le 11 février, je suis presque guérie et je pese 15 livres de plus. Les médecins qui m'ont soigné et toutes mes amies sont étonnés du changement qui s'est opéré depuis que je fais usage des remèdes du Dr. Larivière.

VEUVE EDMOND COTÉ, STE. JULIENNE.

Vos emplâtres pour les femmes, appelés "FEMALE PLASTERS," m'ont complètement guéri d'une douleur que j'avais dans le côté depuis bien des années.

Voici ce que les journaux des Etats-Unis nous écrivaient:

La SANTÉ de la FEMME est la SAUVEGARDE de la NATION.

Alléger les souffrances est le but de la philantropie et celui du médecin consciencieux. Les remèdes dont on se sert pour obtenir du soulagement sont toujours prises et celui qui les découvre a droit aux plus grands honneurs. Depuis quelques années, un grand nombre de remèdes ont été inventés, lesquels sont le resultat d'une étude approfondie et de l'expérience. Un de ces remèdes surtout a reçu du public un accueil bien mérité et sa confiance spontanée. C'est le

"Régulateur de la Santé de la Femme."

Toute femme ou fille malade devrait en faire usage. Il agit toujours bien et est proclamé: "L'AMI DE LA FEMME." C'est un préventif contre le dérangement du systeme nerveux si fréquent chez les femmes atteintes du "BEAU MAL."

Si une femme veut engraisser vite, se guérir de la maladie si commune à son sexe, jouir d'une bonne santé et aimer la vie, nous lui conseillons d'en essayer une bouteille. C'est le Tonique des nerfs par excellence, le stimulant sans égal qui dispose à la gaieté et chasse les voiles sombres de la melancolie. Une cuillerée à soupe de "RÉGULATEUR" pris avant chaque repas relève les forces, arrête toute douleur, donne appétit et facilite la digestion. En envoyant 25 cents en timbres-poste pour un "FEMALE POROUS PLASTER," du Dr. J. Larivière, de meilleur emplâtre pour les femmes, vous aurez tous les renseignements et certificats concernant ce merveilleux remède. ☞ Pour toutes informations, écrivez au propriétaire, le

DR. JOSEPH LARIVIÈRE,

MANVILLE, Rhode-Island.

☞ MM. EVANS & SONS, MONTREAL, P. Q., AGENTS-GENERAUX POUR LE CANADA. ☜

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux.)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6.50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

FEUILLETON

93

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIE.

XIV

Madame la comtesse a bien certainement fait l'aumône à cette miserable qui avait pour spécialité de mendier à la porte des églises...

Oui! oui! fit Diane, interrompant le récit de Marest... mais l'autre?

Le fils c'était un pauvre diable de remouleur, boitant très bas, mais qui ne mendiait pas, lui! On lui prêtait quelques bons sentiments; mais c'était là un jugement hasardé. Comment s'il en eût été ainsi, cet individu eût-il accepté de cohabiter avec une mère semblable.

Mde de Linières ne repondit pas. Elle se dirigea vers la porte, prenant ainsi congé du comte qui après l'avoir accompagnée, revint auprès de l'agent de police pour dire à celui-ci:

Je vous prends une fois encore en faute, monsieur, pour manque absolu de surveillance des quartiers excentriques où vous en avez la preuve, les choses les plus graves peuvent se passer, des crimes se commettre, sans que j'en sois prévenu.

En d'un geste il congédia rudement l'employé de police sans donner à celui-ci le temps de se justifier. Picard était vengé.

XV

Nous avons laissé le docteur Hébert très occupé, très soucieux; c'est que le célèbre praticien était, lorsque les deux orphelines s'étaient présentées chez lui, à la veille de tenir la promesse qu'il s'était faite de procéder à l'opération jugée indispensable pour rendre au remouleur Pierre Frochard l'usage régulier de ses deux jambes.

Or, au moment de se mettre à cette besogne dont l'exécution n'était pas exempte de quelques dangers, le docteur Hebert éprouvait une vive émotion. C'était du reste ce qui lui arrivait chaque fois qu'il se trouvait en présence d'un cas grave, nécessitant une grande précision de main, en même temps que le sang-froid absulu".

Cette fois particulièrement le rôle du chirurgien se doublait du rôle de bienfaiteur, et celui qui allait devenir un patient à qui l'on demanderait d'avoir le courage de supporter une violente souffrance, n'avait pas sollicité le secours de la science. On l'avait pour ainsi dire amené à se persuader qu'il serait très heureux de ne plus boiter, dût-il, pour cela, supporter une très douloureuse opération.

M. Hébert n'était pas sans éprouver quelques incertitudes. Il se savait bon praticien; il connaissait parfaitement le cas dont il allait s'occuper; il était doué d'une habilete que tous ses collègues se plaisaient à reconnaître. Vingt fois il était sorti avec succès d'opérations que l'on avait jugées impraticables. Et cependant il était inquiet, impatient, fiévreux, enfin dans les plus mauvaises conditions pour accomplir convenablement sa besogne de chirurgien.

Après tout, se disait-il à bout de raisonnements, est-il tout à fait indispensable que ce pauvre diable, habitué depuis de longues années à la claudication, soit débarrassé de cette infirmite? Ne me suffira-t-il pas de l'avoir tiré de la misère et de la honte où il croupissait? Je lui ferai donner quelque éducation et il pourra, grâce à cette transformation partielle, devenir autre chose qu'un misérable rémouleur. Je lui trouverai quelque bon emploi et il ne serait plus obligé, pour gagner péniblement sa vie, de courir du matin au soir par les rues, en portant sa boutique de rémouleur sur le dos.

Il s'affermissait dans cette idée avec d'autant plus de force qu'il se rappelait la mine piteuse de Pierre en apprenant ce qu'on lui ménageait.

Il sera heureux d'être débarrassé du chirurgien, poursuivait mentalement M. Hébert, et il saura gré, au contraire, au protecteur qui lui tombe des nuées de le faire instruire, afin de le mettre à même de gagner honorablement et moins péniblement son existence. C'est qu'il a d'excellents sentiments, ce pauvre hère, et la nature a eu là une singulière fantaisie de faire naître un agneau docile d'une hyène féroce! Et puis il a une figure fort intelligente, agréable même et qui ne manque pas d'attirer les regards quand le perruquier lui aura consacré quelques heures. Il sera vraiment très bien et fort présentable, mon protégé! Et sans cette maudite jambe qui est plus courte que l'autre, on en arriverait à faire de lui un charmant cavalier.

Et récapitulant:

La structure du corps ne manque pas d'une élégance naturelle que modifiera une gymnastique raisonnée. Les pieds et les mains sont petits; les attaches, à ce que j'ai pu voir, assez fines, ma foi, quand on aura donné des soins à ce pauvre diable, et aussi des chaussures légères à la place des souliers à gros clous, odieusement déformés, et dans lesquels ses pieds doivent être au supplice. Je gage qu'en moins de trois mois, un professeur de danse et de maintien arrivera à apprendre à ce gaillard-là l'art de tendre la jambe, de cambrer le buste, de saluer convenablement tout comme un vrai gentilhomme! Allons! allons! concluait l'excellent docteur Hébert, il faut absolument opérer tout entière cette métamorphose, il faut redresser cette maudite jambe. Il le faut, et je n'en démordrai pas!

Alors l'homme de science allait au squelette d'étude, dissimulé derrière un long rideau de serge, et se mettait à étudier le fémur et tibia longuement et minutieusement. Quelqu'un qui se fut trouvé caché dans ce cabinet de consolation eût entendu le praticien, se parlant tout haut, comme s'il eût fait un cours à des étudiants:

C'est là qu'est l'ankylose! Il faut briser là! De cette façon j'obtiens une fracture nette, bien franche, absolument au même endroit où la jambe a été cassée une premiere fois! Mais dans quel état vais-je trouver le muscle? C'était là le côté grave. Il s'est retiré, c'est certain; mais s'est-il noué?

Et le savant praticien passait la main sur son front où perlaient des gouttes de sueurs. Puis il reprenait son étude, tout en palpant les os du squelette, lesquels claquaient sous ses doigts.

Il passa plusieurs heures, combattu par des idées diverses, tantôt s'arrêtant à la résolution de ne pas donner suite à son projet, tantôt, se persuadant au contraire, qu'il se laissait aller à des craintes chimériques et qu'il réussirait l'opération. C'est à cette dernière supposition qu'il s'arrêta définitivement.

Dès le lendemain matin et bien avant l'heure de ses visites à sa riche et aristocratique clientèle, le docteur Hébert donna à son valet de chambre l'ordre de faire atteler. Puis il prit l'écrin dans lequel se trouvait les instruments nécessaires, les examina et donna l'écrin au jeune domestique tout étonné de cette sortie matinale. Il s'accordait sans franc parler, ce valet de chambre, avec son maître, plein de bonté pour un serviteur qu'il avait connu alors que celui-ci était encore tout enfant; aussi demanda-t-il en écarquillant les yeux:

Où va monsieur de si bonne heure ce matin?

Et voyant l'écrin que le docteur lui passait:

Oh! oh! reprit le jeune domestique, nous allons faire encore de la charcuterie.

A cette boutade à laquelle il était habitué, le docteur répondit par un sourire indiquant qu'un changement complet s'était fait dans son esprit. Il était à présent parfaitement calme et maître de lui, comme le général qui, après avoir pesé longuement le pour et le contre d'une opération hardie, se tint prêt, résolu et ferme, pour l'action qui va s'engager. Jamais le gardien de la porte de l'hôpital Saint Louis ne l'avait vu de meilleure humeur, lorsque le docteur s'informant du nouveau prisonnier qu'il lui avait amené, s'écria:

Alors notre gaillard a passé une bonne nuit?

Excellente, monsieur le docteur, si j'en juge par le teint reposé, les yeux calmes, la voix assurée qu'il avait ce matin quand je me suis présenté dans sa chambre.

Je suis enchanté! Donc il a bien dormi?

A mon avis il a dû dormir à poings fermés au moins dix bonnes heures, et cela comme un gaillard qui ne doute de rien!

Et, sans en entendre d'avantagea, le docteur se dirigea vers son cabinet. Deux infirmiers se présentèrent alors pour recevoir ses ordres. Il commanda à l'un d'eux d'aller chercher l'aide de service. C'était un des élèves favoris du maître. Aussitôt qu'il se fut présenté:

Approchez, lui dit M. Hébert, je vais vous donner mes instrctions.

Et le célèbre praticien, en quelques minutes, lui donna des ordres clairs et précis. Il s'agissait de tout préparer dans une des salles dites d'opérations dans lesquelles M. Hébert avait l'habitude de réunir les jeunes médecins et les élèves en chirurgie, quand il se présentait un cas sérieux dont ceux-ci pouvaient profiter comme étude. Au bout d'un quart d'heure, l'aide revint annoncer que tout était prêt pour l'operation.

C'est bien, répondit M. Hébert, allez m'attendre avec deux infirmiers, car j'aurai besoin de bras solides tout à l'heure.

Et changeant de ton, il continua d'un air grave:

Allez chercher le jeune homme et conduisez-le ici!

L'aide de service obéit. Au bout de quelques instants, il revenait précédant Pierre qui, aussitôt qu'il eût aperçu le docteur, comprit ce qu'on lui voulait. Il réprima un tressaillement d'effroi. Et s'inclinant pour dissimuler la rougeur qui avait subitement enluminé ses joues:

Monsieur le médecin, dit-il, m'a fait appeler?

Sur un signe du docteur, l'aide alla rejoindre les autres infirmiers dans la salle des opérations, M. Hébert, ayant également congédié son domestique, s'approcha de Pierre en disant:

Oui, mon ami, je t'ai fait appeler parce que le moment est venu de pratiquer l'opération dont nous avons causé ces jours derniers. Je suis content de ce que je vois; tu as suivi mes conseils; tu as surmonté les impressions fâcheuses et te voilà calme et résolu.

Oui, monsieur le medecin, je suis prêt! répondit Pierre d'une voix ferme, et vous pouvez commencer dès qu'il vous plaira. Je vous le répète, je suis prêt!

Alors, mon ami, suis-moi, dit le docteur.

Arrivés sur le seuil d'une vaste pièce carrelée à laquelle de hautes croisées donnaient le jour nécessaire, les deux hommes s'arrêtèrent. Au milieu, une longue table en chêne massif; aux deux extrémités les infirmiers d'une part, et les aides de l'autre. Puis, sur un escabeau élevé, la boîte contenant les instruments de chirurgie qu'avait apportés le docteur. Tous les assistants conservaient un air grave. M. Hébert fit avancer Pierre et le conduisit auprès de la table. Puis se tournant vers le jeune homme:

Tu vas monter sur cette table, lui dit-il d'une voix affectueuse, et t'y etendre.

Sans faire la moindre observation, Pierre se hissa le mieux qu'il put et s'installa dans la position que lui avait indiquée le médecin. A partir de ce moment, il ne bougea pas plus que s'il eût été frappé de paralysie. Seul, son regard se leva vers le ciel, comme si, mentalement, le pauvre garçon eût adressé une fervente prière à la Providence.

Sur un signe du docteur, deux infirmiers vinrent se placer de chaque côté de la table et saisirent chacun un des bras du patient, tandis qu'un troisième se chargeait de maintenir le haut du corps et que l'aide empoignait la jambe saine pour maîtriser les efforts que pourraient faire le patient au moment où commencerait l'opération. Pierre se laissa maintenir ainsi, non sans dire cependant au docteur:

Il n'était pas besoin de tout ce monde, monsieur le médecin, puisque je vous avais promis que je ne bougerais pas!

C'est indispensable, mon ami! répondit M. Hébert. Les plus courageux et les moins sensibles à la souffrance ne sont pas toujours maîtres de mouvements involontaires. Et c'est ce que je veux éviter!

A partir de cette réplique, Pierre ne parla plus, attendant avec un calme apparent et dans une immobilité complète ce qui allait se passer.

M. Hébert ouvrit l'écrin, en ayant soin d'éviter que le patient vît ce qu'il faisait. Il plaça un des instruments sur l'escabeau, à portée de sa main.

Puis s'approchant du jeune homme, il se mit en devoir de le débarrasser de ses chausses. Une fois la jampe mise à nu, le savant praticien palpa les chairs, les muscles, promena ses doigts sur les différents os, ainsi qu'il avait fait sur le squelette suspendu dans son cabinet de travail. Il chercha pendant quelques instants pour s'assurer de l'endroit où il fallait casser la jambe. Et imposant le doigt sur un point en proéminence de l'os, il regarda l'aide en disant:

C'est là! Voici l'endroit précis qu'il faut attaquer!

Il y eut dans l'assistance un moment de silence. Tout à coup, M. Hébert souleva la jambe et la maintint dans la position qu'il avait voulu obtenir. Et, saisissant l'instrument qu'il avait précédemment placé à portée de sa main, il en porta un coup sec, vigoureusement, sur la jambe du rémouleur. Tout cela n'avait duré qu'un seconde.

Pierre étouffa le cri de douleur qui s'arrêta dans sa gorge. Le sang lui afflua aux joues, et ses yeux prirent une expression qui disait l'effort que le malheureux faisait et la force de volonté qu'il appelait à son aide pour ne pas exhaler des gémissements. Un murmure d'approbation sortit des lèvres de tous ceux qui venaient d'être témoins de cette scène...

Le regard de M. Hébert interrompit cette manifestation. Sans perdre une seconde l'habile praticien continua l'opération. Il s'agissait, maintenant, de pratiquer, le plus rapidement possible, la réduction.

M. Hébert ne se laissa plus détourner de cette délicate besogne. Et c'est avec une précision extrême qu'il procéda, cherchant autant que possible, à ce que le patient ne se ressentît pas trop de la longueur de l'épreuve. L'aide lui passait les toiles et l'appareil nécessités par l'opération, et son regard disait aux infirmiers que tout marchait à souhait.

Pierre venait de subir, pendant quelques instants, un véritable supplice, ses traits étaient convulsés et son visage d'une pâleur extrême.

Tout va bien s'écria M. Hébert en souriant à Pierre qui le regardait avec anxiété. Il ne vous reste plus maintenant, mon ami, qu'à observer strictement mes recommandations. Et pour cela je vous confie à la vigilante surveillance de nos infirmiers.

Puis s'apercevant que Pierre allait parler et faire un geste, il l'en empêcha en disant:

D'abord, il importe que vous demeuriez immobile et, autant que possible, silencieux. L'immobilite est indispensable pour qu'il ne survienne pas d'accidents fâcheux. Et si je vous recommande en outre de parler le moins possible, c'est que la fièvre va probablement se déclarer; et l'agitation entretenue par des conversations trop longues et trop fréquentes pourrait allimenter cette fièvre.

Et s'adresssant à l'aide et aux infirmiers:

Je compte absolument sur vous! leur dit-il.

Puis se tournant de nouveau vers Pierre:

Vous allez être transporté dans une chambre que vous occuperez seul; c'est une faveur que l'on n'accorde que très rarement aux malades, et je sais que vous saurez la justifier en suivant docilement mes recommandations, et il ajouta: Je veux veiller moi-même à ce que dans le trajet de cette salle à la chambre qui vous est destinée, vous ne soyez pas trop cahoté.

Sur un signe, l'aide et les infirmiers sortirent pour reparaître, quelques instants plus tard, portant un brancard, sur lequel Pierre fut placé doucement avec toutes les précautions que nécessitait son état. M. Hébert accompagna son "sujet", et ce n'est pas ce qui vous sera le plus agréable, mais j'ai trouvé le moyen de vous procurer une distraction, laquelle, j'en suis convaincu d'avance, sera tout à fait de votre goût.

Et comme le jeune homme, n'asant parler, interrogeait du regard:

Vous saurez bientôt ce dont il s'agit. Pour l'instant, je désire que vous preniez du repos.

C'est ainsi que le docteur Hébert, après avoir habilement pratiqué une opération difficile, quitta son malade qu'il confiait à la surveillance de l'un des infirmiers.

XVI

L'état de Pierre, dès les premiers jours qui suivirent l'opération, fut reconnu excellent. Rien ne faisait prévoir d'accidents, le docteur Hebert estima qu'il pouvait donner suite à son projet, en procédant à l'exécution de la seconde partie du programme qu'il avait arrêté dans son esprit.

On sait que l'excellent homme avait décidé de faire de son protégé un sujet digne de tenir une place convenable dans la société. Pour cela une chose s'imposait tout d'abord: faire donner de l'instruction à celui qui, la veille encore, n'était qu'un pauvre rémouleur.

Un matin donc, arrivé de bonne heure à l'hôpital pour faire sa visite quotidienne, le docteur Hebert prit Pierre à partie, et lui dit sur le ton quelque peu bourru qu'il affectait quand il était en pleine bonne humeur:

Ah! ça, nous voici maintenant tout gaillard, nous mangeons, buvons et dormons comme un millionnaire, il faudrait cependant songer à employer les douze heures de la journée à faire autre chose que des réflexions qui, j'en suis persuadé, doivent être toujours à peu près les mêmes...A ce jeu là, on engraisse et l'on prend des forces, sous l'influence du sang régénéré. Cela serait suffisant si, en quittant ce lit, nous devions reprendre la boutique et recommencer notre métier de rémouleur.

"Mais ce n'est plus à ce rude métier que nous allons désormais consacrer notre temps, car, ajouta le médecin d'un air légèrement ironique, ce n'eût guère été la peine de te redresser la patte et de te rendre une structure correcte, si tu devais, comme devant, crier par les rues la formule employée par les gens de ton métier. Pour rester rémouleur, tu pouvais tout aussi bien continuer à boiter. Donc mon garçon il s'agit de t'enseigner ce que tu ignores, c'est-à-dire: tout. D'abord sais-tu lire?

Personne ne m'a jamais appris ça, m'sieu le médecin!

Bon! voilà une façon de t'exprimer qui conviendrait assurément à un rémouleur; mais quand tu causeras avec des gens bien élevés, tu ne pourrais décemment avaler la moitié des syllabes ainsi que tu viens de le faire.

Pierre rougit en regardant le docteur qui avait l'air de le surmonner. Il semblait ne plus oser parler dans la crainte de faire relever encore les incorrections de son langage. M. Hébert reprit alors, avec son bon sourire paternel:

Ne rougis pas ainsi! Je conviens que ce n'est pas ta faute si l'on a négligé de t'envoyer à l'école quand tu étais enfant. Mais depuis? Lorsque tu as eu l'âge de raison, est-ce que tu n'aurais pas dû avoir, ne fut-ce que par curiosité, l'idée de savoir comment on arrive à lire couramment et à écrire de même?

Oui m'sieu le médecin. J'ai essayé moi-même, dans un livre de messe que l'on avait trouvé, un matin, à la porte de l'église.

Qui *on?* Ta...

Et se reprenant.

La Frochard?

Oui!

Et tu as épelé?

J'm'suis fait apprendre les lettres par un autre qui savait lire. Et, chaque fois que j'entrais chez nous avant le retour de l'*autre*, j'prenais l'ivre et j'tachais de m'rappeler les lettres, et comment on les prenonçait. C'est comme ça que j'commençait à savoir lire un peu, bien peu, quand... j'ai tout planté là...

Tout d'un coup, n'est-ce pas? C'est toujours ainsi que cela arrive; on est bien décide pendant quelques jours, on est tout feu, tout flamme; puis crac! on abandonne tout, un beau matin.

Non, m'sieu le médecin, c'était un soir! fit Pierre d'un air triste et baissant la voix.

Un soir, demanda le médecin surpris.

Oui, m'sieu le médecin, un soir que l'*on* était revenu... pas seuls... c'est-à dire qu'*on* ramenait une jeune fille... que nous avions rencontrée.

Louise? l'aveugle?...

Pierre baissait les yeux et ses joues s'animèrent d'une vive rougeur.

Alors reprit le docteur, c'est à partir de ce moment que tu as cessé d'apprendre à lire? Pourquoi?

C'est que... c'est que, balbutia le jeune homme, tout était changé, bouleversé, dans ma vie! J'avais d'autres occupations, et... beaucoup plus... que d'habitude!

Et s'animant.

Y fallait... travailler plus fort que je m'disais, puisque... quisqu'y avait quelqu'un d'plus à nourrir. Et puis... je... je profitais du temps que j'avais d'reste, quand *on* nous laissait seuls, pour... causer avec mad'moiselle...

Oui! oui! je sais ce que tu veux dire! interrompit M. Hébert dont la voix devint plus grave. *On* te laissait seul pour surveiller la pauvre aveugle que l'on martyrisait; je sais cela; je n'ignore pas non plus que tu passais ton temps alors à consoler l'infortunée que le hasard et sa mauvaise étoile avaient fait tomber entre les mains de la mégère! Oui, poursuivit M. Hébert, j'en conviens, il te restait peu de temps à donner à la lecture!

C'est vrai m'sieu le médecin! De c'jour-là, j'nai plus ouvert le livre!

Il poussa un long soupir, puis garda le silence, tandis que M. Hébert semblait, de son côté, réfléchir avant de pousser plus loin ses informations. Il hésitait à amener son protégé à lui faire des confidences. Cependant le moment lui paraissait propice et il dit à Pierre:

C'est à partir de cette époque que tu a compris qu'il existe des sentiments ignorés jusqu'alors, qui se manifestent à l'improviste, agitent violemment notre âme et nous font battre le cœur!

Pierre était devenu rouge comme une pivoine, et ses yeux scintillaient. Evidemment les paroles prononcées par le docteur déterminaient en lui une violente émotion. Il se sentait deviné. Cependant il ne voulait pas nier. Il garda le silence, et le docteur compris qu'il avait deviné juste.

Oui, fit-il, la présence de cette infortunée dans votre taudis a éveillé des idées de... générosité, des pensées... d'affection, de tendresse, qui sommeillaient en toi.

Il avait été sur le point de prononcer le mot "amour", mais il eut un scrupule, jugeant qu'il devait épargner au convalescent une commotion trop violente.

C'est bien ce que j'avais pressenti, mon ami, se contenta-t-il d'ajouter; et les dispositions que j'ai reconnues en toi m'ont engagé à te donner un maître...

Un maître d'école? interrompit le rémouleur.

Précisément! un professeur qui te dégrossira d'abord en quelques leçons, puisque tu es intelligent. Plus tard et petit à petit, on développera tes facultés physiques et morales. C'est ce que nous appelons l'éducation. Comprends-tu cela, mon ami?

Pierre répondit par un signe de tête qui voulait passer pour affirmatif.

A merveille! il suffira pour que nous réussissions que tu aies la ferme volonté de t'instruire.

Oh! pour cela, vous pouvez y compter, m'sieu l'médecin.

C'est tout ce que je voulais savoir. Le reste sera l'affaire du professeur...qui va venir.

Ici? Et quand?

Mais ce matin même! J'étais tellement certain que tu accepterais ma proposition, que j'ai convoqué, sans t'avoir consulté, le maître que je te destine.

Une lueur de joie éclaira le visage du pauvre garçon. Il n'avait pu supposer que l'on s'occuperait de lui à ce point. Pendant quelques secondes son imagination fit un travail vertigineux; il entrevoyait la transformation qu'on se chargeait d'opérer en lui. Il se voyait devenu un homme intelligent... instruit...

Et quoi! ce miracle pourrait s'accomplir! lui, le fils honni, méprisé de la Frochard, il deviendrait...quelqu'un! Le rémouleur boiteux, sale, misérable d'aspect, et qui n'eût jamais osé prétendre à la moindre place dans la société, allait vivre d'une existence nouvelle! Après avoir redressé sa jambe infirme, le digne médecin qui s'était déclaré son protecteur, se chargerait de continuer son œuvre miraculeuse en le faisant initier aux précieuses connaissances que peuvent seuls acquérir les favorisés de la fortune!

Et pour cela, il ne lui fallait qu'une volonté ferme, énergique! Oui, certes, il l'aurait cette volonté, il déploierait pour l'étude autant de courage qu'il en dépensait autrefois, quand il s'agissait de trotter, du matin au soir, affrontant le vent, la pluie ou la neige, la boutique sur le dos et le ventre creux, la plupart du temps! Et, transfiguré par cette espérance et cet enthousiasme, Pierre joignit les mains en s'écriant:

Ah! m'sieu le médecin, qu'est-ce que j'ai donc fait au bon Dieu pour qu'il m'ait envoyé un bienfaiteur, un protecteur comme vous!

Le brave garçon eut un mouvement comme pour saisir la main du docteur et la porter à ses lèvres.

Assez d'émotions, commanda M. Hébert; du calme, mon ami, du calme! Nous avons tout le temps de parler de reconnaissance!

Le gardien annonça l'arrivée du professeur. M. Hébert le fit introduire aussitôt. Et l'amenant devant le lit occupé par le rémouleur:

Voici le sujet! dit-il avec un sourire, un bon et excellent sujet. Vous pourrez le pousser à votre guise. Souvenez-vous, monsieur, que je tiens à ce que vous en fassiez un homme le plus tôt possible. Et maintenant que le docteur n'a plus rien à faire ici, puisque la convalescence marche aussi régulièrement que possible, il va céder la place au professeur.

Et le médecin se retira après avoir échangé un sourire avec son protégé.

Les leçons se succédèrent, chaque jour amenant son progrès. L'élève et le convalescent s'en trouvaient on ne peut mieux. Pierre n'avait plus le temps de s'ennuyer, et les heures de loisirs que lui laissaient son professeur et son médecin étaient employées par lui a penser à cette chère aveugle qui avait fait battre son cœur et qu'il aimait de toutes les forces de son âme. Et maintenant que son esprit s'ouvrait chaque jour un peu plus, il pouvait se rendre compte de ses impressions et comprendre le genre de sentiment que lui inspirait Louise.

Cent fois, depuis qu'il était à l'hôpital, il avait été sur le point de demander au docteur des nouvelles de la jeune fille; et toujours il avait hésité au moment de commencer la phrase préparée dans sa tête. C'est qu'a présent Pierre savait exprimer sa pensée autrement qu'au hasard des mots qui lui venaient. Il savait déjà employer certaines tournures de phrases que provoquaient des réponses sans qu'il eut besoin de questionner directement.

M. Hébert ne s'était pas trompé en disant que l'intelligence de son protégé n'avait besoin que de culture pour se développer largement. Pierre ne tarda pas à lui en donner d'incontestables preuves, quand un jour le docteur avait décidé de lui faire un examen géneral.

Vous avez là un brillant élève, monsieur, dit-il au professeur, et je dois reconnaître que vous lui avez fait faire des progrès très rapides! Continuez, tous deux, dans cette voie et je n'aurai qu'à me féliciter de ce que j'ai entrepris.

Mais une fois le professeur parti:

Il ne suffit pas, dit le docteur, que tu deviennes un savant. Il faut que je m'assure que mon boiteux ne traînera plus la jambe. C'est là une question qui a aussi son importance, je suppose. Car je me suis promis de redresser à la fois ton corps et ton intelligence. Allons, voyons cette jambe-là afin que nous sachions si tu pourras bientôt te lever et dans combien de temps il te sera permis de faire quelques pas... avec des béquilles!

M. Hebert se mit alors à enlever l'appareil qui maintenait la jambe raccommodée.

Voilà qui va merveilleusement, s'cria-t-il avec joie. Jamais je n'ai mieux réussi une opération de ce genre!

Alors, je pourrai bientôt marcher? demanda Pierre avec une pointe d'anxiété.

Tout doux, mon ami! Pas encore, pas encore! Et puis, pour commencer, nous nous servirons d'abord d'une bonne paire de béquilles.

C'est indispensable?

Absolument indispensable, mon ami!

Puis souriant:

Tiens, tiens, tiens; nous avons déjà des idées de coquetterie!

Premier fruit de l'éducation!

Je suis étonné que monsieur mon protégé ne m'ait pas encore demandé de lui envoyer le perruquier pour remplacer cette chevelure inculte par une coiffure à la mode. Il faudra faire poudrer la tête de monsieur, afin de lui donner grand air, n'est-il pas vrai? C'est convenu, monsieur Pierre je vous le promets et rien ne manquera à votre toilette.

Pierre, confus, voulut balbutier des paroles de reconnaissance.

Bon, bon; nous causerons de cela plus tard, dit le docteur, lorsque vous serez tout à fait content de vous et...de moi!

Jusque là Pierre n'avait pu trouver le moyen d'obtenir des nouvelles de Louise. Il semblait que le docteur, devinant ce qui se passait dans l'esprit de son protégé, voulut le voir venir, sans se prêter à ce que désirait celui-ci.

[A CONTINUER.]

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

PETITES NOUVELLES.

Ça Va Bien!

Le vent chaud de la saison souffle au mariage depuis quelques semaines parmi nos jeunes canadiens populaires. L'épidémie ne semble cependant pas toucher à sa fin, car il y en a encore plusieurs malades qui vont nous surprendre bientôt. Qui vivra verra.

Joyeux Anniversaire

Samedi soir était le 40ème anniversaire de naissance de M. Elie Côté. A cette occasion ses nombreux amis s'étaient réunis à sa résidence où une jolie fête eut lieu.

Plusieurs magnifiques adresses furent présentées au héros de la fête qui fut aussi le donataire de magnifiques bouquets et cadeaux, ainsi qu'un riche habillement.

Une agréable soirée s'en suivit et tous de s'amuser à qui mieux mieux.

Achats de Terrain

M. Geo. Harris, qui est propriétaire de 18 édifices au Petit Canada, vient d'acheter de la Compagnie des Canaux et Ecluses le terrain sur lequel la plupart de ses édifices sont construits.

Comme nous l'avons déjà dit, la compagnie des Canaux et Ecluses se réserve la partie de terrain située entre les rues Ward, Tucker et Cheever. L'achat de M Harris se monte de $40,000 à $50,000.

Service Religieux pour les Grecs.

Environ 100 Grecs se sont réunis dans la salle Jackson, dimanche pour entendre un sermon par un prêtre orthodoxe de la ville de New York.

Ce révérend monsieur était ici il y a une semaine environ et avait prêché un sermon à la colonie grecque. Depuis ce temps-là, les Grecs n'avaient eu aucun service religieux. Dorénavant un prêtre viendra les visiter une ou deux fois le mois.

Son Chien est Mort.

"Dandy," le lévrier italien de M. I. N. Sternberg du *News*, a été tué par un tramway électrique sur la rue Bridge, près de la rue Merrimack, à 12 h. 45, samedi dernier. Le corps du pauvre chien a été quasi coupé complètement en deux. Les restes furent placés dans une boîte et portés en terre.

"Dandy" dut se jeter sous les roues du tramway pour éviter un attelage.

M. Sternberg dit qu'il n'aurait pas vendu son chien pour deux cents dollars.

Notes Religieuses

Dimanche prochain, fête de la St. Jean-Baptiste, messe solennelle avec orchestre. Dans l'après-midi, vêpres et salut solennel et le soir à la salle Huntington, le Révd Père Lacasse donnera une lecture suivie de programme vocal et musical. Le tout au profit de l'église St. Jean-Baptiste. Les billets pour la soirée sont en vente aux sacristies et au presbytère.

Le première communion des enfants aura lieu dimanche matin à 7 heures, à l'église St. Joseph.

Dimanche prochain, il y aura réception dans la Congrégation de l'Ange Gardien.

Le Révd. Père Nolin, O. M. I., est parti la semaine dernière pour aller prêcher une retraite de quinze jours.

Le Révd. Père Honoré Constantineau, O. M. I., du collège d'Ottawa est attendu dans le cours de cette semaine avec les élèves de cette institution.

Frappe d'Insolation.

A la sortie de la messe de 10 hs. à l'église St Jean-Baptiste dimanche, de nombreuses personnes ont pu voir, couché dans le sable brûlant, sur la rue Decatur, un jeune enfant d'une couple d'années qui ne donnait presque plus signe de vie, ayant été frappé d'insolation.

Personne dans le quartier ne connaissait la petite victime et Mme Levasseur le transporta chez elle où elle lui donna les soins nécessaires.

On apprit plus tard que l'enfant, qui était dans un état de malpropreté indescriptible, demeurait avec ses parents sur le haut de la rue Suffolk, (Eker), qu'il s'appelait Charles McLaughlin et qu'il était égaré depuis de bonne heure le matin.

Dans le cours de l'après-midi, les parents sont venus réclamer le jeune enfant dont l'état paraissait encore critique.

Les parents devraient tenir les yeux sur leurs jeunes enfants pendant ces grandes chaleurs.

A 7 heures, lundi matin, à l'église St Joseph, trois mariages ont été célébrés.

VOISARD-LAVIGNE.—A 7 heures, M. Hector Voisard unissait ses jours à ceux de Mlle Annie Lavigne. Le Révd Père Marion. O. M. I., donna la bénédiction nuptiale.

JOBIN-PICARD.—A la même heure, M. Joseph Jobin conduisait à l'autel Mlle Rosalie Picard et avaient pour témoins M. Arthur Champoux et Mlle Georgiana Tremblay.

CHAMPOUX-TREMBLAY. — Ensuite, M. Arthur Champoux a uni ses jours à ceux de Mlle Georgiana Tremblay qui à leur tour eurent pour témoin M. Joseph Jobin et Rosalie Picard. Le Révd Père Lamothe a célébré ces deux cérémonies.

Ceremonies Imposantes

D'imposantes cérémonies ont eu lieu lundi, à 9 heures, à l'église St. Joseph, à l'occasion des funérailles de M. Gédéon Harton, décédé à l'âge de 35 ans, 7 mois et 6 jours, au No. 468 rue Suffolk, après une longue et pénible maladie.

Une délégation de la société St. Jean-Baptiste dont le défunt faisait partie, assistait aux funérailles.

L'église ornée de ses plus beaux ornements de deuil offrait un coup d'œil frappant Le Révd. Père Amyot célébrait, assisté des RR. PP. Féat et Campeau, comme diacre et sous-diacre.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. N. H. Roy, Adélard Landry, H. A. Toupin, G. Labonté, Mizaël Jodoin et Ernest Ouellet.

Le chœur chanta la messe de requiem sous la direction de M. A. N. Duval. A l'offertoire Mlle Angelina Côté chanta le "Pie Jesu". M. Edouard Vincelette accompagnait à l'orgue.

La sépulture a eu lieu au cimetière canadien de la ville, où les parents et amis sont allés déposer un dernier hommage sur la tombe du défunt. Les tributs floraux étaient nombreux.

M. Amédée Archambault agissait comme maître des cérémonies et M. Joseph Albert avait la charge des funérailles.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—Le coroner a tenu une enquête la semaine dernière sur le corps de madame Whitney, la femme du premier officier de vapeur "Tiber."

Le jury a rendu un verdict de "morte de cause naturelles."

—On annonce une grande assemblée pour mardi soir, le 19 courant, au marché St Jacques de Montréal. Les invités seront Son Honneur le maire de Montréal, les échevins Préfontaine, Hurteau et Beausoleil ainsi que les Honorables Mercier et McShane pour discuter les questions ouvrières.

—M. le juge Archibald a rendu sa décision dans la cause de la Montréal Water & Power Co'y contre la Compagnie des laminoirs de Montreal. La demanderesse réclamait $6,000 pour cinquante six millions de gallons d'eau, mais elle a été déboutée de sa poursuite.

—Vendredi après midi s'est ouverte l'enquête sur l'enfant de Daniel Goldstein, tué sur la rue St Justin.

On nous informe que l'individu qui a causé l'accident a donné son nom et son adresse à la police du poste No 4, et a promis d'être présent à l'enquête. Il n'a pas été arrêté, mais il aurait dû l'être, dit le coroner, comme tous auteurs d'un accident fatal quelconque. "J'ai donné l'ordre, a ajouté M. McMahon, de mettre en état d'arrestation toute personne qui cause la mort d'une autre."

OTTAWA,

—Le sénateur Flint de Belleville est mort à l'hôtel Grand Union à l'âge de 89 ans et 4 mois. Il avait pris un rhume dans un petit voyage qu'il avait fait il y a quelques jours et à son grand âge, cette indisposition lui a été fatale.

QUEBEC,

—Trois jeunes novices ont prononcé leurs vœux: Mlle Marie C. A. Marcotte dite de St Louis de Gonzague, fille de M. Louis Marcotte, de St Jean-Baptiste de Québec; c'est la seconde fille de M. Marcotte qui entre dans cette communauté. Mlle Marie L. A. Lacombe, dite de St Ignace de Loyola, fille de feu M. Ovide Lacombe, de St Roch Québec. Mlle Angelina Boutet, dite de St Gaudiose, fille de M. J. B. Boutet, de Beauport.

Mgr Marois présidait la cérémonie assisté de M. l'abbé Trudel, chapelain de la communauté.

Le sermon de circonstance a été donné par le rév. M. Delisle, vicaire à St Roch.

STE ANNE DE BEAUPRE,

—Il est question de construire une nouvelle église, à Sainte-Anne de Beaupré, pour les paroissiens.

Jusqu'ici il y a eu 51,000 pèlerins au sanctuaire de la Thaumaturge.

L'église ne peut contenir à la fois les dévots et les ouailles ordinaires des Pères Rédemptoristes.

Voilà pourquoi l'on songe à un nouveau temple.

HAMILTON,

—L'ex-prêtre et moine James Corkery qui, pendant le service divin, à l'église Ste Marie, s'était approché de la sainte table pour communier et avait renversé, à dessein, des mains de l'officiant, le ciboire, a été condamné à un an de prison.

WINNIPEG,

—Le rapport officiel préparé par le département provincial d'agriculture vient d'être livré à la publicité.

Il y a en culture au Manitoba, cette année, 1,010,186 acres de blé, 413,686 acres d'avoine, 119,528 acres d'orge, 13,300 acres de patates, 8,800 acres de plantes diverses et 24,000 acres de lin, ce qui forme un total de $1,592,394 acres, soit une augmentation de 40,000 acres sur l'année précédente.

KEMO, Le grand destructeur de Punaises, détruit Punaises et insectes dans un instant. A vendre par les épiciers et droguistes

SAVENA

THE BEST ON EARTH WASHING POWDER

Each Package SAVENA contains a DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

F. A. Chase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 cts.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 28 JUIN. 1894. Soyons Distingues. No. 40

Indicateur de Chemin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.

DIVISION OUEST.

Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 20, 10 50 a m; 1: 15, 12 45, 3 25, 4 10, 5 10, 6 55, 9 25, p m; Dimanches. 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 35, 7 30, p m.

Four Lawrence — 8 30, 9 20, 10 50, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35 et 7 30, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 20, a m; 12 15, 2 40, 3 25, 5 10, 6 15, 6 55, p m; Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 5 35, et 7 30, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 40, 3 25, 6 15, p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 3 25, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 25, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et jeudis à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 21 Janv. 1894 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, ¶ 6 30, 6 50, *7 45, *8 50, ¶9 25, *9 50, 11,a m; 12 10, 1 35, 2 10, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, ¶7 45, 8 45, *9 15, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston—5 48, 6 34, *6 53, 7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 57, 9 28, *9 35, *9 58, 11 03, *11 44, a m; *12 17 1 38, 3 13, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 33, *5 43, *6 28, 7 52, p m; Dimanches, *7 17, *7 27 ¶7 48, 8 48, *9 18, a m; ¶4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn—6 30, ¶7 01, 7 45, 11, a m; 1 35, ¶4 33, ¶5 33, p m; Dimanches, 8 45, a m; ¶4 25, 6 ¶03, p m.

*Express, ¶ seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, 11 00, a m; 1 25, 2 10, 4 45, 5 50, p m; Dimanches, 9 15, a m; 7 15, p m.

Pour Salem et autres Stations—¶7 38 a m; 1 25, 5 50, p m. Via South Lawrence, 6 30, a m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 10 et 5 49 p m: Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 43, 9 14, 9 45, 12 11 a m. 12 57, 1 47, 3 43 (5 04 Nashua seulement) 5 42, 6 22, 8 13, 8 43 p m; Dim. 10 09 a m. à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 14, 9 45, 12 11 a m; 1 47, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 47 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 47 et 8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, *via* la ligne du Central Vermont—9 45, 12 11 a. m.; ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, *via* Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 47, 8 13, p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

H. C. TAFT, Agt-Gén., Lowell.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parloir et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferree Passant par le Pont de Poughkeepsie

—ENTRE—

Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

W F BERRY, Gérant du Trafic général.

D J FLANDERS, Agent général de-

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement fait sur commande Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND, Marchand - Tailleur.

14 RUE MIDD E.

☞ Son assortiment de Draps,
☞ Tweeds et d'Etoffes de tou-
☞ tes sortes est ce qu'il a du
☞ dernier goût et de patrons les
☞ plusnouveaux.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches

Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.

258 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.

Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de BIJOUTERIES DE LOWELL.

Notre magasin est assorti de outes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES d'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.

Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.

DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON ! !
CHARBON ! !
CHARBON ! !
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
☞ Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

Francis W. Qua,
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

Raynold's Bay State,
TEINTURERIES
De toutes sortes,
27 RUE PRESCOTT.

MONTREAL,

—Cet individu dont la femme est venue avertir l'état de malpropreté dégoutante, l'autre jour, au bureau de santé, a été envoyé à l'hospice des incurables, rue Sherbrooke, mais on n'a pu réussir à le mettre au bain. Il jurait, tempêtait et résistait comme un forcené. Comme il empestait la maison, on a dû le mettre dehors. Le pauvre diable donne des marques de démence, et le Dr Laberge le fera examiner pour savoir si l'on ne pourrait pas l'envoyer à l'asile.

—Mgr Langevin qui succèdera à Mgr Taché, à St Boniface, avait pour confrères de classe au collège de Montréal: les avocats S. Beaudin, F. Monk et Husmer Lanctôt, le notaire Levy, le chanoine Bruchési, les Révds Chaffers et Duhamel, de St Hyacinthe, et le Père Piché, actuellement en Irlande.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 7 Juin 1894.

M. l'Administrateur,

Mardi dernier, durant sa promenade dans les jardins du Vatican, Léon XIII rencontre un vieux jardinier qui venait de se couper la main en taillant un arbre. Le pauvre vieux assis sur une pierre tâchait d'envelopper sa main dans son mouchoir, mais, on le comprendra, procédait fort gauchement dans son opération. Le Pape, alors, fait arrêter son carrosse, descend et demande au jardinier ce qui lui est arrivé. Le pauvre homme raconte tristement son infortune. Le Souverain-Pontife émue envoie promptement chercher le docteur Senguinette, chirurgien de la garde palatine, puis se met à questionner le malheureux.—Comment vous appelez-vous? — Sylvio Andreozzi, Très-Saint Père.—Quel âge avez-vous?—Soixante-trois ans, Très-Saint Père!—C'est un bel âge, et de quel pays êtes-vous.—Je suis de Catania, la plus belle cité de la Sicile. Saint Pierre le savait bien que c'était la plus belle ville du monde, car avant de venir à Rome, il vint voir Catania et, un moment, pensa s'y établir.—Mais, s'écrie le Pape, qui vous a raconté cette légende?—Légende!... pas du tout Saint Père, c'est une histoire vraie, une tradition authentique. Mon grand-père qui me l'a racontée, l'avait entendue de son grand-père, et tous les Audreozzi, en remontant. Le Pape, alors, sourit. Le vieux jardinier croit que c'est un sourire d'incrédulité. —Ah! Saint Père, dit-il, rappelez-vous que Saint Thomas, lui aussi, n'a pas cru parce qu'il n'avait pas vu, mais Jésus-Christ lui en fit des reproches.—Mon cher ami, calmez-vous, car en ce moment, je ne suis pas Saint Thomas, et je me contente d'être le bon Samaritain qui verse l'huile et le vin sur les plaies de son semblable. Avez-vous toujours été jardinier?—Non, Saint Père, j'ai servi dans l'artillerie pontificale, alors que Pie IX avait des canons; j'ai combattu à Castelfidardo et j'ai défendu Pérouse.—C'est bien mon brave, après avoir défendu le Pape, tu embaumais sa captivité en cultivant des fleurs.—Oui, Très-Saint Père, vrai comme vous le dites.—Mais dites-moi, Saint Père, pourquoi ne m'avez-vous pas tutoyé dès le commencement? —Parce que je ne savais pas avoir affaire à un soldat. Tu te souviens qu'au régiment le colonel tutoie ses hommes; fais compte que tu es encore au régiment mon vétéran. Mais voici le chirurgien, je te confie à son habilité. Tiens! Et prie pour le Pape. Ce disant Léon XIII dépose cent francs entre les mains du jardinier devenu muet de surprise. Mais là ne s'est point borné l'admirable charité du Pape. Sa Sainteté a ordonné que ce vieux serviteur du Vatican soit soigné aux frais du palais, dans l'hôpital des soldats pontificaux, et que la vieille épouse de l'ancien artilleur reçoive, comme par le passé, 50 cents par jour, c'est-à-dire le salaire fixé aux jardiniers de troisième classe.

On raconte que dans un cas semblable, la *charitable* Marguerite, reine d'Italie, se contenta de détourner les regards, ne pouvant, assura-t-elle, soutenir la vue du sang!... C'est une bonne manœuvre pour éviter de jeter une piastre à un misérable, mais un pauvre prétexte pour justifier une reine. Il est vrai que le roi Humbert est élu pour sucer l'argent du peuple, tandis que le Pape a pour mission divine de secourir les misérables. *Sucurre miseris*, dit l'hymne sacré.

La question des licences est loin d'être aussi brûlante en Italie que dans le Massachusetts, qu'à Lowell, par exemple. Dans la province de Rome comme dans tout le royaume d'Humbert Ier chacun peut ouvrir buvette ou saloon, il suffit pour cela de payer une taxe d'un sou par gallon de vin vendu. Le gouvernement ne regarde nullement la qualité de la boisson; les vins de Chianti, d'Asti, Lacryma Christi, ne paient pas plus que l'eau rougie mêlée à un peu d'alcool. C'est invariablement un sou par gallon.

Dans Rome les débits de vins, sans être des salons, sont du moins, en majorité des *abreuvoirs* assez propres, mais dans la campagne!...Quelle cochonnerie, grand Dieu! Voici le type dominant: imaginez-vous-le bien. Un sous-sol noir, tapissé de toiles d'araignées, voûtes et murailles froides et humides (le vin s'y conserve mieux); au centre de la voûte, une lampe fumeuse, à la mode des esquimaux, à la lueur de cet ustensil, on n'y voit juste assez pour ne pas se briser le front l'un contre l'autre. Deux planches allongées sur deux traiteaux servent de table, et deux, trois tables au plus suffisent à chaque buvette, car d'abord elles sont très nombreuses, puis de plus les tables sont assez longues pour que cinquante buveurs puissent s'asseoir ensemble à chacune. D'autres planches clouées sur des traiteaux moins élevés servent de sièges. Sièges bien faibles, hélas, pour des buveurs de vin!... Les buvettes sont surtout achalandées le soir et les jours de fêtes. Chaque soir, les travailleurs boivent un peu, pour (disent-ils) se remettre des fatigues de la journée, mais le dimanche tous s'enivrent comme des.... polonais, et absorbent le peu d'argent qu'ils ont gagné pendant la semaine.

Les mesures de vin sont: *la foglietta* ou pinte, *il litro* ou quart. La foglietta coûte deux, trois, quatre sols, selon la qualité, le litre, quatre, six, huit, dix sols, également en raison de la qualité. C'est incroyable ce qu'il se consume de vin en un dimanche. Une population de 1,000 âmes en absorbe 1,000 gallons. Levez d'autour de ces gallons les femmes qui boivent peu et les enfants qui ne boivent pas du tout, alors vous aurez une curieuse moyenne d'un gallon et demi par individu. Il est vrai que pour beaucoup, six litres ne sont pas une dose suffisante pour les enivrer; avec ce gallon et demi, grand nombre d'italiens ne parviennent qu'à se rendre gais!... Triste gaieté, je vous l'assure pour la pauvre femme, pour les malheureux enfants qui attendent en tremblant le retour du chef de famille aviné.

Il est reconnu que les italiens sont les effroyables blasphémateurs de l'ouvriers, mais pour moi, je suis intimement persuadé que toute cette légion de blasphèmes atroces n'ont dû et n'ont pu être inventés que dans l'état d'ivresse. Il est impossible que l'immigration humaine, que l'âme humaine atteigne certains points d'insolence envers Dieu, sans être en état d'ivresse, et par là toute préparée à recevoir les inspirations, les suggestions de Satan. L'ivrognerie est une plaie hideuse parmi le bas peuple italien.

Bien à vous,

WM. BREEN.

UN COUP DE REVOLVER.

Un Joueur d'Orgue se Venge a Bradford.

Haverhill, 22 juin—Une tragédie a eu lieu à Bradford vers les 5 heures, cette après-midi, et le résultat sera probablement la mort de James Conners, âgé de 22 ans, demeurant à South Groveland.

Conners et Michael Costello s'en allaient en voiture sur la rue Salem, à Bradford, lorsqu'ils aperçurent Zoni Anigoea, un Italien, qui était à jouer de l'orgue de Barbarie en face d'une maison. Les deux hommes insultèrent l'Italien qui devint furieux. D'un mot à l'autre la querelle dégénéra en tragédie.

A la fin, l'Italien s'empara du bâton qui soutenait son orgue et s'élança vers les deux hommes qui étaient débarqués de voiture. Ces derniers étaient trop robustes pour l'Italien qui, en voyant qu'il avait le dessous, sortit un revolver calibre No. 32 et tira. La balle alla pénétrer dans le côté de Conners, lui infligeant une blessure terrible.

Conners fut transporté à l'hôpital de Haverhill.

Après le crime, l'Italien partit à la course à travers un champ vers la rivière Merrimack, mais le gardien de la paix Nisbett l'arrêta et le logea dans les cellules. Cet Italien est âgé d'environ 50 ans et il demeurait à Boston.

ST LIN,

—Les paroissiens de St Lin ont fêté, jeudi soir, le retour de leur curé, l'abbé Proulx. Il y eut feu d'artifice, etc., un grand nombre de prêtres étaient présents.

On dit que le vice-recteur de l'Université Laval de Montréal se propose, dès qu'il sera remis des fatigues de son voyage, de continuer la série de ses publications sur les affaires de l'Université Laval.

QUEBEC

—On annonce la mort de M. L. G. Casault, régistraire de Rimouski et frère de sir Louis Nap.

—Le capitaine Narcisse Hamelin s'est noyé accidentellement au large de St Antoine.

LA FETE D'HIER.

Ceremonies Religieuses dans nos Eglises.

Le 25e Anniversaire de la Société St. Jean-Baptiste.

CONCERT ET CONFERENCE A LA SALLE HUNTINGTON.

Portraits des RR. PP. Garin et Emard—Notes sur la Societe.

C'était dimanche la fête de la St Jean-Baptiste!

C'était la fête de tous les Canadiens, c'était la fête des Canadiens de Lowell surtout, sa plus ancienne société de bienfaisance, profitant de cette belle occasion pour fêter le 25ème anniversaire de sa fondation.

Tous ceux qui ont du sang français dans leurs veines s'étaient mis sur pied et ont pris part aux cérémonies préparées pour la circonstance.

La fête en elle-même ne dépassait pas celle de 1891. Les démonstrations publiques ont été nulles, ce qui n'empêche pas que les cérémonies religieuses ont surpassé tout ce que l'on pouvait espérer. Si nous n'avons pas eu pour la circonstance de fêtes publiques, comme il y a trois ans, nous ne pouvons en attribuer la cause qu'à la crise financière qui sévit aux Etats-Unis depuis plus d'un an.

Mais nous Canadiens, qui avons été élevés dans les principes de la religion catholique, nous savons remplacer de telles fêtes par des cérémonies religieuses valant beaucoup mieux que des processions qui toujours font encourir des dépenses énormes.

Notre population canadienne de Lowell est patriote et a compris que dans son intérêt il était mieux de remettre à plus tard une célébration plus grandiose.

Arrivons à la fête du jour et voyons comment elle s'est passée.

Comme nous le disons plus haut, la société St Jean-Baptiste de Lowell a profité de l'occasion pour célébrer son 25ème anniversaire de fondation. Vers 9.30 hrs, une délégation de cette société s'était réunie dans le sous-sol de l'église St Joseph pour se rendre à la messe de 10 heures.

Pour la circonstance, le temple du Seigneur avait revêtu ses habits de fête et les illuminations étaient spendides. De chaque côté de l'autel principal, on remarquait les drapeaux français et étoilés. La délégation de la société St Jean-Baptiste occupait le milieu de l'église et les autres fidèles, le cœur rempli de joie, comme on l'a en pareille occasion, avaient envahi le reste du temple.

L'orchestre Olympian, qui avait été engagé spécialement pour rehausser l'éclat des cérémonies, joua l'ouverture "Auld Lang Sine" avant la messe solennelle qui fut célébrée par le Révd Père Honoré Constantineau, du collège d'Ottawa, assisté des RR. PP. Forget et Féat comme diacre et sous-diacre. Un chœur nombreux et bien préparé, accompagné par l'orgue et l'orchestre Olympian, chanta admirablement bien la célèbre "Missa pro Pace" de Théo Von La Hache.

L'ensemble fut magnifique et bien exécuté sous l'habile direction de M. A. N. Duval. A l'offertoire le chœur a rendu à la perfection le "Spendente te Deus" de Mozart. Parmi les chantres qui ont mérité des félicitations de toutes parts, nous devons mentionner Mlles Elodia Gagnon, Rebecca Gill, Minnie Richard, Lumina Blondin, sopranos; Mlle Ang. Côté, alto; MM. F. Desrosiers, T. Malo, ténors; H. Duval, A. J. Gagnon et P. Montmarquet, basses.

M. Edouard Vincelette touchait l'orgue.

A cette messe le Révd Père Garin, O. M. I., fondateur de la société St Jean-Baptiste, fit de remarques sur cette belle organisation qui est la plus ancienne de la ville et retraça en quelques mots les bienfaits qu'elle avait rendus depuis son existence. Le sermon de circonstance avait été réservé pour les vêpres qui ont eu lieu à la même église à 3 heures de l'après-midi.

Comme le matin, les membres de la St Jean-Baptiste, s'étaient réunis dans le sous-sol de l'église et à l'heure indiquée plus haut ils défilèrent en corps, avec bannière, drapeaux et insignes, vers l'allée principale du temple et ils prirent place de chaque côté. L'église était bondée de fidèles. Le Révd. Père Forget célébrait aux vêpres.

Le chœur, toujours accompagné par l'orchestre Olympian, chanta avec art le *Magnificat* de Mozart. Au salut, on chanta *Spendente te Deus* avec le même entrain. Mlle Minnie Richard rendit avec âme et avec un talent admirable, l'*Ave Maria*, de Denks; le *Tantum Ergo*, de Verdi, a aussi été chanté avec justesse. Comme aux cérémonies du matin, M A. N. Duval avait la direction du chœur et M Ed. Vincelette présidait à l'orgue.

A L'EGLISE ST JEAN-BAPTISTE

A l'église St Jean-Baptiste, à la messe de 10 heures, le chœur chanta la messe du Sacré-Cœur de Gounod, sous la direction de M. E. J Pinault. Cette messe a été exécutée à la perfection.

A l'offertoire, MM. Phileas David, Henri Alexander et Henri Weilbrenner chantèrent avec art *Jésus Dei Vivi*, de Verdi.

Le Révd. Père Amyot célébrait et le sermon de circonstance a été prêché par le Révd. Père Guillard.

LE SERMON DU RÉVD. PÈRE EMARD.

Le Révd. Pere Emard, O. M. I., chapelain de la société St. Jean-Baptiste, prononça, à l'église St. Joseph, dans l'après-midi, à peu près dans ces termes le sermon suivant:

Et multi in nativitate ejus gaudebunt.
Et plusieurs a sa naissance tressailliront d'allegresse. [LUC 1-14.

MES BIEN CHERS FRÈRES:

Pourquoi cette démonstration grandiose dont nous sommes aujourd'hui les heureux témoins? Pourquoi ce déploiement inusité de solennité et de grandeur? Pourquoi l'Eglise revêt-elle aujourd'hui ses plus beaux habits de fête? Pourquoi sommes nous tous en ce moment remplis d'une sainte joie, d'une douce allégresse? Ah! la réponse se lit sur vos figures; en ce jour, me dites-vous, l'Eglise célèbre la fête du *plus grand des enfants des hommes*, la fête du Précurseur de Jésus-Christ, la fête de St. Jean-Baptiste. En ce jour les Canadiens chôment la fête de leur puissant protecteur. En ce jour, en un mot, pour nous Canadiens-Français, c'est la fête de la patrie. Voilà le secret de notre joie, de notre allégresse. *Et multi in nativate ejus gaudebunt.*

Mes frères, je voudrais en un moment comme celui-ci, pouvoir exprimer comme je les ressens les émotions dont mon cœur est rempli en me trouvant en face d'une foule nombreuse, dont la plus grande gloire aujourd'hui est de se dire canadienne-française, c'est-à-dire religieuse et patriote. Je voudrais tout en vous parlant comme je dire pouvoir vous montrer combien je suis heureux, combien je suis fier d'être Canadien-Français comme vous.

Tout à l'heure je vous ai appelé mes frères, oh oui, mes frères, bien-aimés mes frères, frères spirituels tout d'abord, mais en ce jour frères surtout parce que nous sommes enfants de la même mère; enfants de la même nationalité, enfants de la même patrie. Je ne crois pas, mes frères, rabaisser le caractère du prêtre en venant parler aujourd'hui patriotisme.

Le prophète Jérémie n'était-il pas l'homme de Dieu, et cependant nous savons si sa patrie lui était chère. Ah! quelles sont belles et touchantes ces lamentations inspirées par les malheurs qui sont venus fondre sur Jérusalem.

Notre Seigneur Jésus-Christ, tout Dieu qu'il était, n'a-t-il pas montré en maintes circonstances combien il aimait sa patrie. "Car enfin aimer sa patrie, mais n'est-ce pas vouloir son bonheur, n'est-ce pas désirer de la voir rester fidèle aux traditions religieuses et morales qui ont fait sa gloire; par conséquent, aimer sa patrie n'est-ce pas aimer Dieu, n'est-ce pas aimer ses frères, n'est-ce pas mettre en pratique les deux commandements, qui d'après Jésus-Christ renferment toute la loi."

Et cependant je crains que la tâche qui m'est imposée aujourd'hui ne soit au dessus de mes forces, car en un jour comme celui-ci, il faut sans doute se réjouir, se féliciter mutuellement, chanter bien haut les louanges et la gloire de notre beau pays natal; mais ce n'est pas tout: nous devons de plus examiner nos points faibles, découvrir le défaut de la cuirasse et prendre des mesures telles que les coups de l'ennemi ne nous soient point fatals.

Certes, mes frères, je ne suis pas de ceux pour qui tout est nuage sombre, de ces prophètes de malheur qui ne voient que des défauts, qui ne constatent que des faiblesses. Dieu merci, le Canada français a ses gloires et des gloires véritables, notre passé est des plus glorieux au point de vue religieux, nous avons nos beaux ports-d'armes, nous avons nos historiens, nos poètes, nos littérateurs, nos scientistes, nos hommes d'Etat.

Cependant, avouons-le, il y a quelques ombres au tableau, il y a quelques points noirs à l'horizon. C'est donc en un jour comme celui-ci que nous devons prendre les moyens propres à faire de la race canadienne-française, une fille digne de sa noble mère, digne de la France des Clovis, et des St Denis, digne en un mot de la Fille aînée de l'Eglise.

Donc, mes frères, si vous le voulez bien, jetons un coup d'œil rapide sur notre passé, nous y verrons ce qui a fait la gloire du jeune Canada. Examinons ce que nous sommes aujourd'hui, et alors soulevons un coin du voile de l'avenir, nous pourrons entrevoir ce qu'attend notre commune et bien chère Patrie.

Notre naissance a été profondément religieuse, notre passé a été éminemment religieux. Nous avons pu juger de ce qu'ont pu faire nos ancêtres et nous voyons ce qui nous est réservé.

Avant tout élevons nos pensées vers ces grands guides Cartier, Champlain, Maisonneuve, dans leurs découvertes de l'Amérique du Nord, lorsqu'ils fondèrent le Nouveau Monde et plantèrent la croix dans ce pays où désormais devait pousser notre race. Ont-ils fait preuve de patriotisme et de vertu? Nous sommes descendants de ces preux, pleins d'énergie et doués d'un courage si religieux.

Suivons ces braves colons qui partirent pour de longues distances pour secourir de nombreuses familles, construire des temples, afin de rendre tant d'âmes heureuses. Parlez aux Canadiens, de leurs souvenirs d'enfance, du clocher de leur village, en un mot de tout ce qui est cher à un cœur bien né et voyez comme le passé renaît pour eux. Tels furent nos pères.

Plus tard, nous avons vu des légions de Canadiens voler à la défense du St. Siège, ces zouaves qui partirent remplis de courage pour défend e la religion de leurs pères. Ils sont revenus couverts de lauriers, sinon la conscience en paix après avoir fait preuve de sentiments, comme doivent le faire les enfants de l'église

Dans une célébration comme celle de la St. Jean-Baptiste, nous ne pouvons passer sous silence ce qu'ont fait nos ancêtres en 1837-38, quand pour nous ils ont fait couler leur sang. Regardons le présent au Canada: nous voyons toutes ces belles œuvres dont nos pères sont les auteurs, et les enfants aujourd'hui sont dignes de ce qui a été fait depuis 300 ans Voyez aujourd'hui au Canada ces églises, ces diocèses, ces institutions. Ah! vous Canadiens, qui vivez sur une terre étrangère, rappelez-vous ce que furent vos pères.

Nous avons quitté le sol natal, nous habitons aujourd'hui une grande république. Avons-nous oublié pour cela notre mère-patrie? Avons-nous oublié nos traditions religieuses? Voyons nos églises, nos écoles actuelles et vous verrez que l'amour de la nationalité de la race canadienne a conservé la tradition de nos ancêtres.

Voyez le bien immense que font nos sociétés nationales au milieu de nous.

Le Révd. Père offrit alors un tribut de reconnaissance à la société St Jean-Baptiste à l'occasion de son 25ème anniversaire d'existence. Continuez l'œuvre que vous avez si bien commencée, quant après un quart de siècle vous avez montré au Canada que tout en étant expatriés, vous avez conservé votre foi et votre religion. Le Canadien à ses gloires et ses hauts faits d'armes. N'avons-nous pas nos historiens, nos orateurs, nos écrivains, etc., mais cependant, il y a des points noirs à l'horizon. De ceux ci il y en a qu'il faut fuir de toutes nos forces. L'apostasie. C'est avec des larmes que je constate, que des nôtres ont abandonné leur mère, leur Dieu. Qui sont ces gens? Pourquoi se sont-ils apostasiés? Parce qu'ils ne sont pas de vrais patriotes. Qu'on ne parle pas de patriotisme d'un homme qui est capable de renier son Dieu, il reniera plus tard sa patrie.

Les Canadiens sont largement divisés. Une grande partie habite le long du St Laurent, et l'autre partie la Nouvelle-Angleterre. Le Canadien a une mission spéciale à remplir. Nous sommes ici sur une terre étrangère, mais nous nous sommes implantés ici comme catholiques et nous suivons le chemin de la croix.

Le Canadien français est doué de bien des qualités que n'ont pas les autres nations, surtout cette qualité de chrétien comme nous l'ont montrée nos aïeux.

Je ne pourrais vous dire tout ce qui se passe en ce moment dans mon cœur. Je ne puis cependant finir, sans vous parler brièvement d'un prêtre qui pendant un demi siècle s'est tant dévoué pour les bonnes œuvres et qui la semaine dernière rendait son âme à Dieu après avoir, toute sa vie, travaillé pour le bien des siens. Je fais allusion à Monseigneur Taché, décédé au Manitoba.

Je ne vous ferai pas, mes frères, l'injure de définir devant vous, et du haut de cette chaire canadienne, ce que c'est qu'aimer sa Patrie.

Cette définition, nos ancêtres l'ont écrite en lettres de sang dans les pages de notre histoire, ils l'ont gravée en caractères de feu dans le cœur de leurs enfants.

Aimer le Canada, semblent-ils vous dire du fond de leurs tombeaux, c'est vouloir que la croix plantée à Stadacona et à Hochelaga s'avance triomphante par le nord de l'Amérique. Aimer le Canada, c'est le préférer à tout intérêt privé et savoir quand il le faut lui sacrifier son propre bien. Aimer le Canada, semblent s'écrier d'une voix plus touchante encore, de nombreux soldats, de généreux martyrs, aimer le Canada, c'est mourir pour lui!

Mes frères, par le passé le Canadien a aimé l'Eglise, et l'Eglise a aimé le Canadien, à notre tour aimons l'Eglise et l'Eglise nous aimera.

Ainsi soit-il.

Les vêpres finies, les membres de la société St Jean-Baptiste descendirent dans le sous-sol de l'église, où M. J. H. Guillet, au nom de la société, remercia le Révd Père Garin, fondateur de cette société qui fêtait son 25ème anniversaire, pour tous les bienfaits rendus à celle-ci depuis son existence.

Le Révd Père Garin, très ému, répondit pour la circonstance, disant qu'il serait toujours corps et âme pour nos belles sociétés de bienfaisance et souhaitant à celles-ci de grandir tous les jours.

CONCERT ET CONFERENCE.

Voici le programme qui a été exécuté dimanche soir à la salle Hunthington:

1ère Partie.

1. Ouverture, Olympian Orchestra
2. "Sol Canadien". Chœur Rossini
3. "La Mère et l'Enfant" M. Philéas David
4. "Valse chantée" Dlle Elodie Gagnon
5. Chanson Comique, M. Ferdinand Desrosiers

1ère Partie de la Conférence.

2me Partie

1. Airs Canadiens, Olympian Orchestra
2. "France" Chœur Rossini
3. Romance, M. Philéas David
4. "La Capricieuse" Dlle Elodie Gagnon
5. "Oh! J'ai une Puce" M. Ferdinand Desrosiers

2me Partie de la Conférence.

Dlles A. Lemaître, A. Alexander, E. David et Dame J. N. Tarte ont accompagné au piano

L'espace nous manque pour décerner à chacun en particulier le tribut d'éloge qu'il mérite, mais nous sommes convaincus que le talent déployé, surtout chez un certain nombre, n'en a pas été moins reconnu. Qu'il nous suffise de dire que le succès obtenu n'a rien laissé à désirer et que les amateurs de l'art ont pu respirer à l'aise pendant près de deux heures. Le chant, la musique étaient à ravir. Nos airs canadiens surtout ont dû faire vibrer bien des cœurs.

En une fête comme celle que nous célébrions, tout ce qui rappelle la patrie absente produit de bien doux échos, ravive l'âme et doit nous rendre de plus en plus orgueilleux de notre origine. En effet, cette petite démonstration, faite à l'occasion de notre fête nationale, nous montre que le nom canadien signifie patriotisme partout où on le trouve. Les hommes de l'art qui y ont figuré témoignent de notre progrès à l'étranger et nous convainquent que nous sommes un peuple digne de marcher au premier rang sous le drapeau de la grande république.

Pour terminer cette agréable soirée, le R. P. Lacasse, toujours spirituel, nous a entretenu de ses exploits de collège. Inutile de dire qu'il a su, comme d'habitude, captiver, faire rire ses auditeurs surtout par la morale édifiante de chaque épisode qu'il raconte avec un charme qui lui est particulier.

Je le répète, rien ne laissait à désirer en ce qui regarde ceux qui ont pris une part active à cette fête de famille, mais nous serions injustes si nous ne faisions pas remarquer l'absence d'un grand nombre des membres de la société St. Jean-Baptiste. Nous ne pouvons cependant leur jeter le blâme sans savoir s'ils n'ont pas quelques raisons qui les justifient N'empêche pas que nous félicitons de tout cœur ceux qui ont contribué, soit par leur talent ou leur présence, à rehausser notre fête nationale.

HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ.

La société fut fondée en l'année 1869 et fut incorporée le 19 janvier 1870 sous le nom de "Société St Jean-Baptiste de Bienfaisance de Lowell, Mass." Les membres fondateurs furent MM. L. P. Marin, J. S. Lapierre, Hilaire Dozois, Adolphe Tétrault, J. B. Hurtubise, Stanislas Duff, Francis Régnier, Luc Vio, E. Courchêne, Noé Lussier, Camille Laurin, Honoré Constantineau, Casimir Régnier, E. Champeau, M. Mitchell, Jules Régnier, Télesphore Ogg, Alex. Lavigne, Frank J. Pratt, Jérémie Tremblay, Moïse Lafaille, Médore Lanciau, F. Ducharme, J. Bte Mercier, Aug. Hébert, S. Lafontaine, Antoine Barito, Hilaire Tremblay, Jules Lavallé, Joseph Lucier, Napoléon Roy et J. B Allard.

De ces membres fondateurs, MM. Hilaire Dozois, J. B. Hurtubise, Honoré Constantineau et J. Bte. Mercier font encore aujourd'hui partie de la société.

Les débuts de la société furent lents comme dans la plupart des sociétés de ce genre. En 1874, lorsqu'elle fêta son premier anniversaire de concert avec la paroisse, elle fit grandement les choses, ce qui lui valut de nombreuses recrues.

Les célébrations de 1881 et de 1891—cette dernière est encore toute fraîche dans notre mémoire—ont eu pour effet de faire prospérer nos différentes institutions et surtout la St Jean-Baptiste.

Dans tous les autres mouvements nationaux on l'a toujours vue prendre le devant et mener à bonne fin tout ce qu'elle a

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE,
67 rue Market, Lowell, Mass

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 28 JUIN 1894.

L'Assassinat de Carnot.

C'est avec un sentiment de profonde horreur que nous avons appris la mort tragique du président de la République française, tombé sous le poignard d'un assassin. C'est un poste bien dangereux que celui qu'occupe le chef d'un grand pays, surtout en France où l'anarchisme n'est jamais assouvi de sang et cherche sans cesse de nouvelles victimes.

Sadi Carnot représentait le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple, mais nous ne croyons pas que le coup de poignard qui a tranché le fil de ses jours mette en danger cette forme de gouvernement que la France volontairement s'est donnée et sous laquelle elle a prospéré. La république en France, après avoir subi tant de formidables assauts, est plus vigoureuse, plus forte qu'elle ne l'a jamais été, grâce surtout à l'appui que lui a donné le grand Pape Léon XIII.

Nos lecteurs aimeront peut-être à connaitre la manière de procéder en France pour élire un successeur à un président mort pendant son terme d'office. Voici ce que M. Patenôtre, ambassadeur de France aux Etats-Unis, a répondu après avoir été interrogé sur ce sujet :

"Nous n'avons pas de vice-président pour s'asseoir sur le fauteuil présidentiel sans la formalité d'une élection, comme la chose se fait en ce pays. Cependant le successeur du président Carnot ne sera pas élu par le vote populaire : le Sénat et la Chambre des Députés feront conjointement cette nomination. Ils seront immédiatement convoqués en session spéciale dans ce but. Il ne peut s'écouler que quelques jours d'ici à l'élection d'un nouveau président de la France."

M. Patenôtre a ensuite dit qu'il était probable que M. Dupuy, le premier ministre, devint le successeur de Carnot. Mais l'ambassadeur n'a pas voulu s'étendre sur ce point, préférant garder une prudente réserve. M. Patenôtre croit que l'anarchiste qui a assassiné Carnot a agi par vengeance parce que le président avait refusé de gracier les anarchistes français condamnés à mort pour avoir commis de récents outrages, entre autres Emile Henry, l'auteur de l'explosion du Café Terminus et qui a expié son crime sur la place de la Roquette. "Personnellement, a ajouté M. Patenôtre, le président Carnot était aimé par le peuple de France."

L'assassin refuse de parler ; par conséquent, on n'a pu connaitre le motif qui l'a poussé à commettre son crime.

Plus que jamais la France doit faire des efforts surhumains pour se débarrasser de l'hydre de l'anarchie qui sans cesse relève la tête et va choisir ses victimes jusque parmi les sommités de la nation, dans la Chambre des Députés comme sur le fauteuil présidentiel.

Espérons qu'en cette heure d'épreuves et de dangers, la France se conduira comme doit le faire la plus grande nation du monde.

Nous sympathisons avec nos cousins de France dans le grand malheur qui vient de les frapper.

MGR TACHE.

Quelques Notes sur la Famille du Defunt Prelat.

Mgr Taché appartenait à une des familles les plus anciennes et les plus remarquables de notre histoire. Des ancêtres aux descendants, l'amour de la religion et de la patrie, le talent et les aptitudes intellectuelles, les dons moraux, se sont transmis aussi vifs, aussi nobles et aussi entiers dans cette famille extraordinaire.

Jean Taché, le fondateur de cette famille au Canada, arriva à Québec en 1739 et devint syndic des marchands de cette ville. Il y épousa mademoiselle Marguerite Joliette, petite fille du célèbre découvreur du Mississippi.

Charles, l'un de ses fils, s'établit à Saint-Thomas de Montmagny et eut trois fils : Charles, Jean-Baptiste et Etienne qui devint sir Etienne Pascal. Charles, l'aîné, s'établit à Kamouraska. Il épousa mademoiselle Henriette Boucher de la Bruquerie, arrière petite-fille du fondateur de Boucherville, et arrière-nièce de madame de Youville, l'illustre fondatrice des Sœurs Grises de Montréal. De ce mariage naquirent Louis Taché, qui devint shérif de Saint-Hyacinthe, feu Jean Charles Taché, ancien sous-ministre au ministère de l'agriculture, l'un de nos meilleurs littérateurs et de nos plus savants érudits dont on déplorera toujours la perte, et Alexandre Antonin Taché, archevêque de Saint-Boniface, sujet de cette esquisse biographique.

Alexandre Antonin Taché est né à la Rivière du Loup, (en bas), le 23 juillet 1823 ; il n'avait pas encore trois ans, lorsqu'il perdit son père. Après la mort de son époux, madame Taché alla résider à Boucherville avec sa jeune famille, chez M. de la Broquerie, son père.

Madame veuve Taché était une de ces mères admirables d'où sortent les grands hommes et les grandes nations. Elle remarqua les bonnes dispositions de son fils Alexandre et s'empressa de faire pénétrer dans son âme, en même temps que les premières lueurs de la raison, les vertus et les nobles sentiments qui ornaient la sienne.

A l'école comme au collège, Alexandre Taché se fit remarquer par la douceur de son caractère, sa naïve et franche gaieté et la vivacité de son intelligence.

Le collège de Saint-Hyacinthe eut l'honneur de former cet élève destiné à de si grandes choses.

Mgr Taché eut pour condisciples, les abbés Provençal, Lavallée et R. P. Trudeau. Son cours terminé, il prit l'habit ecclésiastique, passa quelques mois au grand séminaire de Montréal et au collège de Chambly, et retourna au college de Saint-Hyacinthe où il enseigna les mathématiques. L'abbé J. B. Champeau et l'honorable Chs Laberge furent au nombre de ses disciples.

Mais sa vocation religieuse l'appelait ailleurs ; il fallait un autre champ, des horizons plus vastes à son zèle apostolique. La providence avait mis dans son âme le sentiment des grands sacrifices, la soif du salut des âmes. C'est sous l'empire de cette vocation irrésistible qu'il entra au noviciat des RR. PP. alors à Longueuil et aujourd'hui à Lachine. C'est là que la Providence l'attendait pour lui faire connaître sa mission. C'était en 1845. La Saint-Siège venait de détacher du diocèse de Québec, le diocèse du territoire de la baie d'Hudson et du Nord-Ouest et de l'ériger en vicariat apostolique. Ce vicariat devenu depuis le diocèse de Saint-Boniface fut confié au zèle apostolique de Mgr Provencher.

Mgr Provencher, voulant assurer à son vicariat les services d'un ordre religieux, jeta les yeux sur les RR. PP. Oblats, établis au Canada depuis trois ans. Ceux-ci ayant accepté l'offre, le frère Taché, âgé de 21 ans, eut la pensée de lui offrir ses services.

Fait prêtre peu après son arrivé dans le Nord-Ouest, le Père Taché se livra avec ardeur à l'évangélisation des sauvages. En 1851, il fut nommé coadjuteur de Provencher à qui il succéda en 1853.

Depuis 1871, année où il fut créé chef de la province ecclésiastique de Saint-Boniface, par sa nomination à l'archiépiscopat, Mgr Taché eut un champ de labeurs encore plus étendu. La province ecclésiastique de Saint-Bonitace comprend aujourd'hui trois diocèses et deux vicariats apostoliques. Le diocèse de Saint-Boniface seul contient une population de 27,000 catholiques, desservis par 67 prêtres. On y compte 36 paroisses, 14 couvents, 14 écoles industrielles, deux hôpitaux et un collège classique.

KUMAMOTO (JAPON).

L'Œuvre des Malades et des Moribonds.

Merci aux âmes charitables qui ont envoyé leur offrande pour l'Eglise de Notre-Dame du Japon ! Le terrain est acheté, une petite chapelle provisoire (en bois) est élevée, et un modeste logement est construit pour le missionnaire. Il est à noter que le terrain est celui qu'occupait naguère le temple de la fameuse *Daijingu* ; et ainsi la grande Déesse des païens va être remplacée par la Mère de Dieu, la Très Sainte Vierge Marie.

Aujourd'hui, je viens parler des malades et des moribonds. Je n'avais pas l'intention de solliciter encore la charité chrétienne pour cette œuvre. Mais les Protestants venant d'annoncer qu'ils vont établir un hôpital de lépreux à Kumamoto, sur le modèle de Gotemba (léproserie érigée par nos confrères près de Tokyo), je crois de mon devoir de ne pas tarder plus longtemps à essayer aussi quelque chose.

Ah ! que c'est triste, le sort des malades et des moribonds dans le paganisme ! Souffrir sans espérance ! Cesser de souffrir en ce monde, pour commencer à souffrir bien plus encore dans l'autre, pendant toute l'éternité ! Peut-on y penser sans frémir ?..... Sur l'immense population païenne qui m'est confiée, c'est par milliers et par dizaine de mille, qu'on compte le nombre de ces infortunés qui s'en vont chaque année, partager les malheurs de ceux qui n'ont point été les amis de Dieu sur la terre.

Les malades se distinguent naturellement en plusieurs sortes. Il y a les malades ou moribonds adultes, et il y a les petits enfants qui n'ont pas encore l'usage de la raison. Il y a les malades et les moribonds dans les hôpitaux ; il y a les malades et les moribonds dans les familles ; il y a les malades et les moribonds sans famille, sur les bords des chemins ou dans des cahutes abandonnées. Il y a les maladies ordinaires ; il y a les maladies contagieuses ou épidémiques : la dyssenterie, la petite vérole, le typhus, le choléra, ces quatre fléaux qui frappent si souvent le Japon ; et surtout la lèpre et le syphilis, deux maux non moins épouvantables.

A côté de Kumamoto, il y a un bourg appelé *Honmioji*, du nom d'une pagode, qui est très fréquentée par les dévots bouddhistes.

Cette pagode est aussi le rendez-vous de toutes sortes d'infirmes, principalement des lépreux et des syphilitiques, qui y affluent de toutes les parties de l'Empire.

La plupart de ces infortunés sont chassés et rejetés pour toujours par leurs familles, dont ils étaient le déshonneur et la ruine ; et comme les gens de Kumamoto sont assez tolérants à leur égard, beaucoup finissent par s'installer dans le bourg, où ils forment une des plus pitoyables collections qu'il soit possible de voir dans l'univers.

L'état de ces malheureux est affreux. Ils sont entassés les uns sur les autres dans de misérables baraques appartenant à d'autres pauvres gens, à qui ils paient chacun un ou deux centimes par jour, pour leur logement. En général, ils n'ont pas plus d'un habit, et quel habit ! J'ai vu là dans un triste réduit une pauvre mère, qui n'avait plus de pieds, presque pas de mains, et qui n'avait d'autre toilette à mettre pour me recevoir, qu'un vieux chiffon, qui lui couvrait à peine la moitié des épaules. Avec son petit enfant, tout nu, elle essayait de cacher le reste de son corps !

Ceux qui peuvent encore marcher, circulent dans la ville et dans la campagne, pour demander l'aumône. Les plus habiles parviennent, dans les jours heureux, à recueillir jusqu'à la valeur de trois à quatre sous. S'ils ne sont pas allés loin, ils reviennent le soir à *Honmioji*, et couchent dans les baraques que je viens de dire. Quelques-uns vont au loin, et ne reviennent qu'après plusieurs jours, ou plusieurs semaines. Les gens des villages les traitent avec assez d'humanité ; mais on ne les reçoit à loger nulle part : ils couchent sous le vestibule d'un temple, dans le coin d'un champ, ou dans les bois, sur la terre nue ou sur une planche, sans drap ni couverture. Pour cuire les quelques poignées de riz qu'ils ont mendiées, ils portent avec eux une petite casserole de la valeur de quatre à cinq sous, et préparent leur pauvre cuisine à l'écart des habitations, là où ils trouvent un peu de bois sec pour faire le feu.

Ceux qui ne peuvent plus marcher, se font porter ou se traînent d'eux-mêmes sur la grande avenue et sur les degrés qui conduisent à la pagode, et là ils implorent du matin au soir la charité des pèlerins et des passants. Le maximum de leur collecte d'un jour, c'est, dit-on, deux à trois sous. Mais souvent, faute de visiteurs ou autre chose, ils ne reçoivent que quelques centimes, et quelquefois rien ; il y en a qui sont restés plusieurs fois, deux ou trois jours sans manger.

Comme j'ai dit, ils couchent dans des baraques ou chambrées communes. Mais quand leur maladie est arrivée à un certain degré, ils répandent une telle odeur que leur voisinage devient insupportable à leurs compagnons ; et alors on décide leur inclusion. Dès ce moment, ils ne paraissent plus avec les autres ; ils couchent dehors abandonnés de tous, sans natte, sans couverture, exposés à la pluie et aux vents, pleurant, gémissant et soupirant après la mort, qui ne tarde généralement pas à arriver.

Il ne reste plus qu'à les enterrer. Quatre ou cinq des compagnons les plus valides creusent une fosse. On achète un vieux baril de rebut ; on y jette le cadavre, et on dépose le tout dans la terre, sans prêtre, ni cérémonies. L'enterrement revient à dix-huit ou vingt sous. Mais où prend-on cet argent ? Comme j'ai dit, quelques-uns ont une petite casserole ; on la vend. Chacun a aussi un reste d'habit ; naturellement on ne le lui laisse pas dans sa bière, on le vend également, et il rapporte quelquefois jusqu'à huit et dix sous. Puis..... il y a, à côté des chambrées, des lieux d'aisance, dont le fumier est vendu régulièrement aux pauvres laboureurs des environs, et le produit sert à compléter les frais des funérailles.

Conclusion. Il faut tâcher de sauver au moins les âmes de ces païens infortunés, qui portent aussi notre nature, la nature qui est dans le Christ et sa divine Mère, qui sont bénis dans tous les siècles. Mais pour sauver leurs âmes, il faut atteindre leurs corps. Un hôpital est nécessaire. Pour le fonder, il faudrait trente à quarante mille francs ; et pour l'entretenir, beaucoup de ressources chaque année. Des baptiseuses ou catéchistes-infirmières sont nécessaires également, pour aller dans les hôpitaux et dans les maisons privées, visiter et soigner les malades, les instruire et les baptiser. Pour chacune, il faut trois cents francs par an, outre les secours à distribuer aux plus nécessiteux.

Lecteur, je recommande à votre charité nos pauvres païens malades ou moribonds. Celui qui a promis de récompenser un verre d'eau, vous rendra ce que vous aurez fait pour eux. "Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur" : Bienheureux les miséricordieux, car il leur sera fait miséricorde. "Cor Jesu in agonia factum, miserere morientium" : Cœurs de Jésus agonisant, ayez pitié des mourants. "Salus infirmorum, Consolatrix afflictorum, ova pro nobis" : Marie, Salut des infirmes et Consolatrice des affligés, priez pour nous, priez pour les païens malades ou moribonds. Amen.

Les lettres m'arrivent directement avec l'adresse : Rev. J. M. Corre, missionnaire apostolique, Kumamoto, Japon. La poste expédie elle-même les aumônes, en vertu des traités. On peut aussi les adresser au Père Himard, Directeur des Missions-Etrangères, 128 rue du Bac, Paris, ou au Père G. André, St. John's Seminary, Brighton, Boston, Mass.

J. M. CORRE,
M. AP.

Imprimi protest.
† J. A. EP. NAG.

LES PHARMACIES.

D'après la nouvelle loi concernant les pharmacies, un pharmacien breveté devra se trouver dans chaque établissement pharmaceutique et chaque pharmacien ne devra pas avoir deux pharmacies ou plus.

Le propriétaire d'une pharmacie devra avoir $500 de placés dans ce commerce. Quand l'applicant aura rempli toutes les conditions, sa licence devra être endossée par le trésorier de la ville avant qu'il puisse commencer ses affaires.

Cette loi, comme on le voit, fera disparaître toutes les pharmacies de rang inférieur pour ne laisser le champ libre qu'aux pharmacies bien tenues.

Le trésorier d'une ville va se trouver avec une nouvelle responsabilité, celle d'endosser les certificats de pharmacies qui ont toutes les qualifications requises par cette loi.

Dette de Reconnaissance.

Les deux plus grandes républiques du monde, les Etats-Unis et la France, ont éprouvé de grandes épreuves avant d'atteindre les sommets où nous les voyons aujourd'hui. Leurs commencements ont été difficiles. Elles ont dû lutter toutes deux contre de vieilles puissantes, des monarchies dont les racines, comme celles des arbres géants, s'enfonçaient très profondément, non dans le sol, mais dans la nuit des âges. La République française a bataillé avec succès contre les Bourbons, et la République américaine a vaincu la monarchie anglaise après des combats de géants auxquels des troupes françaises, conduites par Lafayette et Rochambeau, ont pris part en faveur de la liberté.

Il n'est donc pas étonnant que ces deux républiques soient amies ou plutôt soient sœurs. Elles sont naturellement en communauté d'idées et d'aspirations. Elles tendent vers le même but, qui est le plus parfait gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple.

Aussi les paroles suivantes, prononcées par le sénateur Sherman, au Sénat des Etats-Unis, à la nouvelle de l'assassinat du président Carnot, trouveront un écho dans tous les cœurs français et américains :

"Le peuple des Etats-Unis et le peuple de France ont été liés ensemble par un lien qui, depuis l'époque de la révolution américaine, est demeuré et demeura toujours indissoluble. Quand la France éprouve un grand malheur comme celui qui tout à coup vient de l'atteindre, le peuple des Etats-Unis sympathise avec cette nation aimée, comprend dans quelle situation elle se trouve et espère que le crime si affreux, si terrible, si cruel, qui a été commis servira au moins à rendre plus limpide l'atmosphère de ce pays qu'on admire tant de ce côté-ci de l'Atlantique."

En sympathisant avec la France dans ses afflictions présentes, les Etats-Unis ne font que s'acquitter d'une dette de reconnaissance.

UN OBSERVATEUR.

Une lettre de Toronto, reçue en cette ville d'un anglais important de Londres, de passage dans la province sœur, contient des renseignements si importants, qu'un ami de notre journal a cru devoir nous les communiquer. Nous les publions avec plaisir, en le remerciant de cette faveur.

Voici des extraits de cette lettre :

Depuis que je vous ai écrit, au mois de mars dernier, je n'ai pas été indifférent à ce qui se passe en politique, particulièrement en ce qui concerne la France et l'Angleterre.

J'ai de fréquents rapports d'Angleterre, et selon ce que j'apprends, il y a en Angleterre un sentiment anti-français plus accentué que jamais. La raison en est dans la grande sympathie ressentie par la démocratie anglaise pour la France, à cause du désir de renverser le pouvoir de l'aristocratie aussi bien que celui de la royauté. Aussi cherche-t-on tous les moyens d'abaisser la France, et en même temps d'exalter le chauvinisme dans l'esprit public anglais. Tout cela aura ici son contre-coup.

On va donc essayer d'amener les affaires à un tel état en Canada, afin qu'on puisse avoir un prétexte pour redemander ici un corps de troupes pour tenir garnison à Québec. Que les canadiens-français ne se laissent pas tromper par les discours doucereux du général Herbert.

Les anglais peuvent agir aussi perfidement que les plus rusés des orientaux, et sont plus à craindre quand ils cajolent que quand ils font du vacarme et des menaces.

Je crois que les temps difficiles qui prévalent vont faire ouvrir les yeux à beaucoup de gens. Le dommage trop réel éprouvé par chacun à cause des nouveaux droits ici et aux Etats-Unis, fait réfléchir le peuple, ce qui arrive rarement en Canada, à ce que je crois.

La conséquence en est que plusieurs, qui n'iront pas jusqu'à se dire annexionnistes, voudront cependant des relations commerciales plus étroites avec les Etats-Unis, car il y va de leur propre intérêt. Il serait temps de faire quelque chose pour avoir un marché, où les produits canadiens pussent être vendus d'une manière rémunérative. La cause de l'Angleterre, ici, est usée. On vend le beurre d'Australie dans la province d'Ontario. L'Angleterre est le pays où tout se vend moins cher, car c'est le rendez-vous de toutes les concurrences. Le Canada, aux rigoureux frimas, ne peut espérer de lutter avec l'Australie et la Nouvelle-Zélande à l'année sans hiver. Et cependant, il y a des gens qui veulent que le peuple canadien s'impose des taxes pour subventionner un service rapide de communication avec l'Autralie qui accélèrera la ruine du cultivateur. Il semble que nous vivons dhns une maison de fous ici, avec des fous pour gardiens. La folie ne peut guère aller plus loin.

Je pense que la crise actuelle est très propre à favoriser tranquillement la propagande en faveur d'une union commerciale avec les Etats-Unis. Ce serait aussi le moyen de forcer le parti contraire à montrer ses projets et à nous éclairer sur les intentions réelles du "jingoism" impérial qui se répand dans la politique canadienne fédérale. La conférence actuelle des délégués coloniaux n'est qu'un leurre, soyez-en bien sûr. Lord Roseberry et le parti "jingo" en Angleterre vont en tirer les ficelles et obliger l'anglais à faire malgré lui, sous le prétexte que les colons loyaux le demandent. Le but unique des Australiens est de chasser les Français des côtes du Pacifique ; et Monsieur Cecile Rhodes et son parti veulent renvoyer les Français de Madagascar et les Portugais du Mozambique ainsi que de l'Afrique orientale et occidentale.

J'ai pu avertir le gouvernement portugais de ces intentions en 1889 de sorte que, quand Lord Salisbury envoya une flotte et son ultimatum à Lisbonne, ce fut un coup manqué.

Les allemands ont fait tout ce qu'ils ont pu depuis longtemps pour faire éclater une guerre entre la France et l'Angleterre, et nous pouvons être sûrs qu'ils surveillent le présent imbroglio au sujet des affaires du Congo avec un profond intérêt, ainsi qu'ils l'ont fait pour les derniers évènements du Siam—*Le Monde.*

LA MORT DE CARNOT.

Lyon, 25 juin—En cette ville, la soirée a été partagée par des périodes de calme parfait et d'excitation intense.

De bonne heure dans la soirée, une bande de citoyens a brûlé une épicerie italienne sur la rue Cuvier et la salle de la Société Musicale Italienne sur la rue Mazenod. Cette bande de manifestants fut dispercée par la police après que l'incendie eût été allumé. Ensuite durant une couple d'heures aucun troubie n'eut lieu.

Puis une procession se forma soudainement au centre de la ville et passa par les principales rues, les processionnistes criant : "Hourra pour Carnot ! Nous le vengerons ! Hourra pour la France !" Au bout de quelques minutes, après que les processionnistes se furent dispersés, une autre procession fut formée. La police la dispersa et trente hommes furent arrêtés. Une troisième procession poussant les mêmes cris que les précédentes fut dispersée à 11 heures, et 25 nouvelles arrestations furent faites. Le nombre total d'arrestations pendant la soirée s'éleva à plus de soixante.

Entre 11 heures et minuit, environ 2000 hommes et quelques femmes se mit à marcher et à pousser des cris de vengeance. La police les avertit de ne pas être trop démonstratifs, mais elle les laissa agir à leur guise.

La police de Lyon a appris ce matin que Vielley, dit Marius Faure, un anarchiste de Lyon, a été entendu qui disait vendredi soir : "Si le président Carnot vient à Lyon, il se fera blesser. Quelqu'un lui donnera un coup de couteau pendant qu'il se promènera de par la ville." La police croit que Vielley est un complice de Santo, mais M. le juge Benoist n'attache pas une grande importance à ces paroles.

La police de Montpelier, près de Lyon, s'est rendue cette après-midi à la demeure de l'anarchiste Laborie qui, croit-on, a hébergé Santo la semaine dernière. Laborie s'était enfui. Le frère de Santo, l'assassin de Carnot, a été interviewé cette après-midi à Milan. Il a dit :

"Mon frère était un excellent sujet avant de joindre les anarchistes. Je ne crois pas qu'il était prémédité son crime. Ses camarades se sont sans doute servi de lui comme d'un instrument."

La mère de l'assassin est folle de douleur ; c'était son fils favoris. Pauvre mère !

Paris 25—Le corps du président Carnot est arrivé à 6 h. ½, ce soir, à la gare du chemin de fer de Lyon, et il fut placé dans un wagon drapé de noir. A 7 heures, le train spécial auquel faisait partie le wagon mortuaire se mit en route pour Paris, portant Mde Carnot, plusieurs autres membres de la famille du défunt président et quelques dignitaires.

Avant que le corps fut transporté dans le train, l'archevêque de Lyon avait récité les prières funèbres sur la tombe.

Le cercueil fut transporté à la gare au milieu d'une foule silencieuse, tête nue, encombrant les rues. Le clergé, revêtu de ses habits sacerdotaux, les dignitaires de la localité et des délégués de plusieurs sociétés formaient la procession. Le cortège avançait lentement au milieu de la multitude silencieuse.

Lyon, 25 juin.—Mde Carnot, qui s'était opposée à une autopsie du corps de son mari, a enfin consenti.

Après l'opération, le rapport suivant a été publié :

"Le foie était horriblement blessé. Le poignard a pénétré à une profondeur de cinq pouces. La veine aortique a été tranchée et une côte fracturee. L'arme pénétra à sept pouces au dessous de la surface. La cavité abdominale contenait un demi gallon de sang A l'extérieur, la blessure paraissait avoir environ un demi pouce de longueur sur l'estomac. Le poignard a dû être enfoncé avec une grande force, autrement il n'aurait pas pénétré aussi avant."

Paris, 25 juin—Le premier ministre Dupuy, après avoir rencontré Mde Carnot à Lyon, ce matin, pour lui apprendre la mort de son mari, a continué sa route jusqu'à Paris. Il y aura une réunion du cabinet dans l'après-midi. Les ministres Faure, Poincaré, Hanotau, Guérin, Leygnes, et Barthou se sont réunis ce matin et ont convenu de convoquer mercredi une réunion du Sénat et de la Chambre des Députés à Versailles pour élire un nouveau président.

Paris, 25 juin—Plusieurs Italiens ont été attaqués par une bande de manifestants sur le quai Montabello, aujourd'hui, et la police eut fort à faire pour leur sauver la vie.

Subséquemment, des démonstrations anti-italiennes eurent lieu en face de l'ambassade et du consulat d'Italie. La police n'a pas tardé à disperser les manifestants.

La plupart des théâtres dans la ville sont fermés ce soir. Les palais de justice sont demeurés clos toute la journée.

Une émeute a eu lieu à Grenoble cette après-midi et pendant un certain temps on appréhenda des résultats sérieux.

Le préfet, avec l'aide d'un fort détachement de policiers, a réussi à disperser les émeutiers. Ensuite les bandes de citoyens ont paradé dans les rues en chantant La Marseillaise.

Washington, 25—Au Sénat et à la Chambre basse des résolutions de condoléances ont été adoptées relativement à la mort du président Carnot, et le président Cleveland a fait envoyer à l'ambassadeur américain à Paris le message suivant : "Exprimez au ministre des Affaires Etrangères la profonde douleur avec laquelle le président des Etats-Unis et le peuple américain ont appris le crime atroce qui a enlevé à une république sœur son premier magistrat qui était sage, bon et patriote" (signé) Gresham.

Les chambres se sont ensuite ajournées à demain.

LE DEUIL D'UNE NATION.

Lyon, 25 juin.—Mde Carnot, accompagnée par ses deux fils, François et Ernest Carnot, est arrivée ici, venant de Paris, à 6 heures ce matin, par train spécial Elle fut rencontrée à Dijon par le premier ministre Dupuy qui l'informa que tout était fini.

Mde Carnot et ses deux fils furent immédiatement conduits en voiture à la préfecture, où était exposé le corps de son mari. Ses fils et les membres de la maison militaire du président accompagnèrent Mde Carnot au chevet de son mari mort. Mde Carnot resta debout et toute tremblante pendant qu'elle jetait un regard sur la figure de l'illustre défunt, mais elle ne versa pas de pleurs quoique toutes les personnes auprès d'elles eussent les yeux mouillés. Ensuite on laissa la veuve et ses fils seuls avec le corps.

LES DERNIERS MOMENTS.

Voici les détails sur les derniers moments du président Carnot. L'archevêque de Lyon arriva à la préfecture à minuit. Il fut aussitôt admis au chevet du moribond avec lequel il resta pendant quelques minutes. Naturellement, on ignore ce qui s'est passé entre eux en ce moment suprême.

Le président Carnot, d'après ses médecins, était alors dans un état de demi connaissance.

L'archevêque se retira dans une pièce voisine, tandis que les médecins renouvelaient leurs attentions auprès du mourant. Au bout d'un quart d'heure, les affres de la mort commencèrent à se faire sentir. L'archevêque fut appelé et il administra au mourant le sacrement de l'extrême-onction.

Le Dr Poncet demanda au président : "Comprenez-vous dans quel état vous êtes ?"

M. Carnot, qui respirait alors faiblement, répondit : "Oui, je suis mourant."

L'archevêque dit : "Vos amis sont autour de vous."

Le président Carnot, d'une voix presqu'inintelligible dit : "Je suis heureux de trouver mes amis ici."

Une demi minute plus tard il rendait le dernier soupir.

Rome, 25 juin.—Les dépêches mandant que des démonstrations anti-italiennes avaient eu lieu à Lyon ont causé beaucoup d'émoi dans les cercles politiques. Le premier ministre Crispi a télégraphié aux préfets de tous les départements pour leur commander de prendre tous les moyens possibles pour prevenir des manifestations contre les Français pour se venger de celles qui ont eu lieu en France.

Au cours de ses remarques au Sénat, ce matin, sur l'assassinat du président Carnot, le premier ministre Crispi a dit que le meurtrier appartenait à une secte infâme qui ne reconnaissait ni famille ni patrie et contre laquelle toutes les nations du globe devraient s'élever pour l'anéantir.

Rome, 25 juin.—Le Pape est profondément affecté par l'assassinat du président Carnot. Sa Sainteté a ordonné à son entourage de prier pour que des complications entre la France et l'Italie soient prévenues.

L'HISTOIRE DE SANTO

Lyon, 25—La police a réussi à obtenir les informations suivantes sur les agissements de l'assassin Santo, avant le crime. Après avoir quitté l'Italie, il vécut à Lausanne, à Genève, puis à Lyon. De cette ville il se rendit à Cette, en France, où il passa cette dernière année à travailler dans une boulangerie.

Il arriva à Lyon, venant de Cette, à 6 heures, dimanche soir. On a appris que son véritable nom de famille est Cesario et que son nom de baptême est San Hieronimo. Il n'est âgé que de 19 ans. Il était connu de la police de Cette pour un anarchiste militant. A Cette il gagnait trente francs par mois, en outre de sa pension et de son logement. Il était sobre et industrieux, mais taciturne dans ses manières. Il lisait beaucoup et ne parlait beaucoup que lorsqu'on discutait devant lui les théories anarchistes.

L'agent de police qui s'est rendu à Cette pour prendre des informations sur l'assassin a eu une entrevue avec Mde Vialla qui possède la boulangerie dans laquelle Cesario travaillait. Elle raconta que Cesario quitta son emploi samedi, à cause d'une querelle qu'il avait eue avec sa patronne. Il reçut l'argent qui lui était dû et disparut. Il laissa chez Mde Vialla une boîte contenant ses effets. La police ouvrit cette boîte et n'y trouva rien de compromettant.

On découvrit que Cesario acheta vendredi le poignard dont il se servit pour commettre le crime. Cette découverte fit penser que sa querelle dans la boulangerie n'était qu'un prétexte pour quitter Cette et venir à Lyon, afin de tuer le président d'après les ordres qu'il avait dû recevoir de ses amis anarchistes.

L'assassin ne manifeste aucun signe d'agitation. Il est parfaitement tranquille, et ne paraît se soucier de rien. Il a admis avoir prémédité son crime pendant un certain temps. Il a montré aujourd'hui un programme de fêtes de Lyon, sur lequel était indiquée la route que devait suivre le président. Il avait marqué des endroits où il pensait avoir la chance de porter le coup fatal.

D'après sa propre version, il alla voir sa fiancée avant de quitter Cette et lui dit : "Je me suis querellé avec la femme qui m'emploie et je m'en vais à Lyon. Tu ne me verras plus jamais." Puis faisant allusion à l'exécution d'Emile Henry qui fut décapité pour avoir commis l'explosion dans le Cafe Terminus, il dit : "Il est mort bravement, mais je montrerai encore plus de courage si jamais je viens a monter sur l'échafaud."

DE RETOUR.

Paris, 26 juin—Le train spécial portant le corps du président Carnot est arrivé à Paris à 3 h. 10, cette nuit. Le cercueil fut placé de suite dans un corbillard ordinaire et transporté au palais des Elysées, suivi par cinq voitures contenant la veuve, ses fils et les membres de la maison militaire du défunt président.

Des milliers de personnes envahissaient les rues, malgré cette heure matinale, afin de voir passer le corps. Tout le monde se tenait tête découverte pendant que le cortège funèbre passait.

Le grand salon du palais des Elysées a été transformé en chapelle ardente. Les murs sont tendus de draperie noire frangée d'argent. Les chandeliers sont couverts de crêpe et les candelabres à chaque coin du catafalque sont drapés de drap noir. Une garde militaire restera dans l'appartement jusqu'au temps des funérailles. La grande Cour d'Honneur a changé complètement d'aspect : elle a été tendue de crêpe noir sur lequel ont été accrochés des drapeaux, des trophees et des boucliers d'argent.

LE PRÉSIDENT CARNOT HÉSITA.

Le président Carnot hésita beaucoup, dit on, avant de se décider à partir pour Lyon, à cause de sa santé peu robuste depuis les fêtes de 1889, qui l'avaient très fatigué. Cependant, quand sont entourage lui apprit qu'il était rumeur que des anarchistes à Lyon étaient déterminés à venger la mort de Vaillant, il se crut obligé en honneur d'y aller. Depuis l'exécution de Vaillant, il avait reçu chaque jour des lettres de menace. Il n'en fit aucun cas et refusa de prendre aucune précaution extraordinaire.

CONTRE LES ITATIENS.

Les communistes italiens de Marseilles et de Toulon craignent pour leur vie. Un Italien, qui était à débarquer la cargaison d'un steamer, à Toulon, hier, fit une remarque malveillante à l'adresse du président Carnot. Un Français, qui l'avait entendu, lui donna un coup de barre de fer sur la tête, lui fracturant le crâne. L'Italien tenta de se défendre avec son couteau, mais il fut frappé avant d'avoir eu le temps de s'en servir. La police n'opéra pas l'arrestation du Français.

Les ouvriers français à Grenoble, hier, jetèrent les outils des ouvriers italiens dans la mer et pardessus les fabriques et menacèrent de leur faire un mauvais parti. Un millier de ces ouvriers paradèrent dans les rues, criant : Vive la France ! et maudite soit l'Italie ! Ils déchirèrent le drapeau italien hissé sur le consulat italien et pénétrèrent dans les bureaux où ils brisèrent tout l'ameublement. Ensuite ils allèrent mettre au pillage plusieurs cafés italiens.

DESCENTES DANS LES PENSIONS.

A Cette, hier, la police est descendue dans plusieurs pensions et a opéré l'arrestation de quatre personnes reconnues pour être des anarchistes.

Tous les employés de nationalités étrangères dans la raffinerie parisienne à St Quentin et dans les usines de St Denis ont été remerciés de leurs services.

LES FUNÉRAILLES.

Les funérailles du président Carnot auront lieu dimanche prochain.

BATAILLE EN REGLE.

PENDANT L'ASSEMBLEE DU SENAT ET DE LA CHAMBRE.

Des Coups de Poing, les Encriers Jetes a la Figure, etc.

Paris, 26 juin—Une assemblée des membres républicains du Sénat et de la Chambre des Députés a eu lieu cette après-midi, dans le but de s'entendre sur le choix d'un candidat à la présidence pour l'election qui aura lieu demain à Versailles.

Les procédures ont été interrompues par une bagarre en règle. Les députés et les sénaters criaient à tue-tête. Quelques uns demandèrent qu'un vote fût pris sans débâts. Alors des coups furent échangés par plusieurs membres et des encriers furent lancés à la tête des sénateurs et des députés.

Le député Sauzet tenta de rester à la tribune, mais il fut descendu de force par le député Berteaux. Un autre membre qui voulut cacher la boîte des bulletins fut renversé sur le parquet d'un coup de poing.

A la fin quelques-uns de ceux qui étaient les plus calmes proposèrent un intermède et une motion d'ajournement fut votée.

Un grand nombre de sénateurs et de députés demeurèrent dans la pièce, et au bout d'un certain temps de calme, le sénateur Deverniac, qui présidait, demanda si l'assemblée désirait voter.

Le tumulte recommença de plus belle et comme il devint impossible de rétablir l'ordre, M. Deverniac déclara l'assemblée close et quitta la tribune.

Il s'ensuivit une bagarre en règle pendant un quart d'heure. La police fut chargée de venir faire évacuer la salle.

Le conflit avait été provoqué par les socialistes et les radicaux extrêmistes, afin d'empêcher qu'un vote fut pris.

Pendant la bagarre, le député Humbert, un socialiste, s'empara de la boîte au ballottage dans laquelle un bulletin était inséré et il la brisa en deux ; puis il en jeta les morceaux à la figure de ses adversaires. Sous de telles circonstances on ne put voter.

Deux cents républicains se sont réunis subséquemment dans la Salle du Comité, sous la présidence du député Delund-Montaud.

Des résolutions furent adoptées exprimant la peine des membres modérés du parti de ce que l'assemblée plénière n'avait pu avoir lieu, à cause de scènes tumultueuses, et accusant les socialistes d'avoir intentionnellement empêché les procédures.

Il fut décidé que la seule ressource était d'aller à Versailles sans décisions préparatoires. Tout ceci paraît favoriser l'election de M. Casimir-Périer.

CE SERA CASIMIR-PÉRIER.

Paris, 26 juin—A l'assemblée plénière de tous les sénateur républicains, cette après-midi, pour se décider sur le choix d'un candidat à la présidence, un ballottage eut lieu avec le résultat suivant : M. Casimir-Périer, 6 ; M. de Freycinet, 4 ; M. Constans, 2 ; M. Arago, 2 ; M. Loubet, 2 ; M. Cavaignac, 1.

Quatre Pre

BON MARCHE.

SEMAINE DE TISSUS LAVABLES.

Pongées Shantong, Organdie Satinées, Barrés de Bangale, Linons Irlandais, Swisses Tachetés, Dimities Ecossais, Sea Island, Steel Rim et Window Percales, tous partiront à

9 Cents La Verge

Dept. des ROBES,

Premier étage, entrée sur la rue Kirk.

OCCASIONS SPECIALES
—DANS LES—
Robes Toutes Faites Pour Dames.

OCCASION No. 1.

25 Robes en Serge bleu marine, tout laine, extra longues, faites par les tailleurs, dernières coupes, valant $8.75.

Prix de vente, $5.97

OCCASION No. 2.

30 jolies Robes en Serge Chéviot noire, faites pour être vendues à $10 00.

Prix de vente, $6.50

1500 Robes en Duck.

Un stock de manufacturier de Robes en Duck, dans les derniers goûts, pour être vendues de suite.

ROBES EN DUCK de $3.00 a $1.98
ROBES EN DUCK de $4.00 a $2 47
ROBES EN DUCK de $4.50 a $2.98
ROBES EN DUCK de $5.00 a $3.49

Occasions dans les Shirt Waists.

15c, 25c, 49c, 75c, 98c, $1.23 et $1 49.

Robes d'Enfants en Gingham.

Genres spéciaux à 25c, 39c, 50c, 75c et 98c.

Habits Lavables pour Garcons

de 98c. à $4 95. Les habits qui font les mieux en cette ville.

Ceintures ! Ceintures !

100 Doz., notre stock entier de Ceintures en bon cuir, tous les styles, prix réguliers de 50c. à $1.

Prix de vente, 25c.

16 Doz. de Ceintures en métal de fantaisie, qu'on détaillait de 75c à $1.50.

Prix de vente, 49c.

EVENTAILS ! EVENTAILS !

2000 Eventails Japonnais qui se replient, joliment décorés,

Prix de vente, 2c.

5 caisses de fins Eventails en Palmier,

Prix de vente, 1c.

2 caisses d'Eventails qui se referment de 15c,

Prix de vente, 7c.

Avant de quitter la ville pour prendre vos vacances, laissez votre commande dans notre Dépt. de Librairie et procurez-vous nos 50 cartes et plaques gravées pour $1.00.

Bijouteries ! Bijouteries !

Echantillons de manfacturiers de Boutons de manchettes en vente mercredi matin.

350 paires de Boutons de Manchettes pour Dames et Hommes, en or plaqué triplement et en argent sterling, chaque paire est garantie, toutes des marchandises de cette saison, prix régulier de $2 à $4 la paire.

Votre choix a 98c.

300 paires de Boutons de Manchettes pour Dames et pour Hommes, en argent sterling et en or finement plaqué, prix réguliers de 1 à $1.50,

Votre choix a 49c.

Environ 100 Epinglettes à devant en or ou en argent Sterling, prix réguliers de $2 à $4.

Votre choix a 98c.

SOUS-SOL.

Ne Manquez pas ces Lots.

500 Assiettes dépareillées, toutes les grandeurs, décorées en brun et bleu, prix réguliers $2 et $2.50 la Doz.

Prix de vente, 5c. chacune

500 Plats à fruits et Sauciers décorés, (tous décorés,) prix régulier 75c. la Doz.

Prix de vente, 2c. chacun

1000 Beurriers Individuels décorés, prix régulier 50c. la Doz.

Prix de vente, 2c. chacun

250 Hamacs, pleine grandeur,

Prix de vente, 49 cts.

Parasols, Parasols, REDUITS,

Tous nos Parasols de fantaisie sont mis en vente ce matin, à environ la moitié du prix régulier. Tous partiront cette semaine.

Ne les Manquez pas.

Challis Fleuris, 2½ Cts la verge.

NOTES LOCALES.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

Dimanche prochain, le chœur de l'église St Jean-Baptiste mettra à l'étude une nouvelle messe.

M. Isidore Janson et sa sœur, Mde Thuot, de Fall River, sont en promenade chez M. Roussin.

Allez chez Fred. Varin, rue Merrimack, pour faire teindre et nettoyer vos plumes de chapeaux.

Mde Elsie Laderoute de Lowell a demandé son divorce d'avec Désiré Laderoute de Manchester, N. H.

J. S. Marion, photographe renom, est passé maitre en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

On se porte en foule au Bon Marché pour se procurer des tissus lavables. Lisez les autres attractions dans leur annonce aujourd'hui.

Les examens pour les commis et les facteurs du bureau de poste auront lieu le 7 août. Le temps pour recevoir les applications se termine le 18 juillet.

Le Dr. Solon Bartlett, victime d'un effroyable accident de voiture, prend du mieux, mais il lui faudra se servir de béquilles pendant plusieurs mois.

Mlles Thérèse et Blanche Roussin sont revenues du couvent de Fall River, accompagnées de leur cousine, Eugénie Janson, fille du Dr Janson, de Lawrence.

Comme lotion pour enlever les taches de rousseur, et toutes affections de la peau, vous ne trouverez rien de mieux que la Royal Cream. 75c. la bouteille. En vente chez tous les pharmaciens canadiens.

M. Oliver David, fils de M. Ludger David, est arrivé samedi matin du Séminaire des Trois-Rivières. Il a remporter plusieurs premiers prix. Ses amis le trouveront au No. 162, Cumberland Road, à Centralville.

Ceux qui désirent conserver des souvenirs de leur Première Communion ou de Confirmation, nous leur conseillons d'aller faire prendre leur photographie au Loupret Studio c'est la place par excellence pour les prix réduits.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut definir; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville. R. I.

DeLeon, Texas, 23 juillet 1893.

MM. LIPPMAN BROS., Savannah, Ga.

Messieurs,

J'ai usé presque quatre bouteilles de la P. P. P., j'étais affligé de la tête aux pieds. Votre P. P. P. m'a guéri de la difficulté de la respiration et de la palpitation du cœur et m'a guéri de toutes les maladies, depuis 10 ans je ne pouvais respirer par le nez, aujourd'hui je respire avec facilité

Je n'ai pas dormi sur aucun des côtés depuis deux ans et j'avais peur de voir venir la nuit, aujourd'hui je puis dormir d'un profond sommeil toutes les nuits.

Je suis âge de 59 ans, mais j'espère bientôt être capable de tenir les manchons de la charrue, je suis fier d'avoir employé la P. P. P. et je la recommande de tout cœur à mes amis et au public en général.

Respectueusement,
A. M. RAMSEY,
Comté de Comanche, Etat du Texas.

Avant le certificat ci-haut mentionné aujourd'hui, A. M. Ramsey après avoir été assermenté en personne, a juré que ce témoignage fait par lui concernant les proprétés de la P. P. P. sont vraies.

A. M. RAMSEY.

Assermenté et a signé devant moi le 4 août 1891,

J. M. LAMBERT, N. P.
Comanche Co., Texas.

Encore a l'Eau.

Décidément nos pêcheurs excursionnistes n'ont que peu de veine cette année et pour peu que cela continue, la saison ne se passera pas sans que nous ayons quelque malheur à raconter.

La semaine dernière encore, deux de nos Canadiens bien connus qui faisaient la pêche sur un lac du New-Hampshire avec des officiers de police de cette ville furent lancés à l'eau on ne sait trop comment et ce n'est qu'avec peine que chacun d'eux parvint à gagner le rivage, promettant mais un peu trop tard qu'on ne les reprendrait plus.

Blesse par un Cheval.

Lundi soir, Edward Whitman, palefrenier au parc Wannalancit, de North Chelmsford, a été sérieusement frappé par un cheval appartenant à M. E. B. Conant, et qui est tenu dans ce parc.

Trois côtes furent enfoncées et cassées, un œil a été sorti de son orbite par une deuxième ruade reçue en pleine figure.

Le blessé était tout couvert de blessures, et après avoir eu la permission du maire, l'ambulance et le Dr Ricker allèrent chercher Whitman à North Chelmsford qui le transportèrent à l'hôpital St Jean, où son état est très critique.

Decision Importante.

Le juge Hadley a rendu son jugement hier matin dans la cause de John W. Corcoran vs le Dr Marcel Ricard.

M. Corcoran avait fait saisir la bibliothèque du Dr Richard pour un certain montant que le docteur lui devait pour pension, et cette cause se plaidait depuis deux ou trois jours. Le juge a décidé que M. Corcoran ne tenait pas une maison de pension. Suivant la loi, un homme qui donne une pension à une ou deux personnes par accommodement, ne tient pas une maison de pension et n'a pas le droit de retenir les effets pour le paiment de la pension de ces personnes. Ainsi les livres du docteur ne seront pas vendus. Les avocats Rivet, Hamel et Reed parlèrent en faveur du demandeur et l'avocat J. H. Guillet pour la défense.

Naissance.

En cette ville, le 25 courant, l'épouse de M. Aimé Gauthier, directeur de l'ETOILE, un garçon; baptisé sous les prénoms de Charles, Sadi, Aimé, Eric. Parrain et marraine, M. et Mde Charles H. Parthenais.

Excursion au Canada.

L'excursion au Canada organisée par M. Chs. H. Chagnon aura lieu le 20 juillet. Les prix aller et retour: Montréal, $8 50; Québec, $10.50.

Une Promenade Couteuse.

Il y a quelques jours, un jeune homme est allé faire une visite au cimetière canadien de Stete Anne. Ferdinand, un des "boss" du cimetière, pensa qu'il aimerait à se promener sur ces petites voitures à deux roues et demanda la permission au propriétaire de le laisser s'exercer sur son bicycle. On acquiesça à sa demande.

Donc, Ferdinand s'installa sur le bicycle et partit, allant d'un côté et de l'autre jusqu'à ce qu'il arrivât près d'une grosse voiture qui servait à charroyer de la terre. Il essaya d'éviter la voiture, mais il ne put réussir et une collision eut lieu. Le bicycle heurta la voiture et le cheval partit tout à coup. L'attelage passa sur une roue du bicycle et la mit en pièces.

Ferdinand, qui était tombé près de la voiture, se releva, et quoiqu'il soit un gros garçon et très fort, il a failli perdre connaissance en apercevant le bicycle qui paraissait être tout brisé. Mais après en avoir fait un examen sérieux, il découvrit qu'il n'y avait qu'une roue brisée et le propriétaire le rassura en lui disant que son accident ne lui coûterait que $15, le prix d'une nouvelle roue.

CEREMONIES IMPOSANTES.

300 Enfants Font Leur Iere Communion a l'Eglise St Joseph,

C'était double fête dimanche pour les jeunes enfants de notre paroisse. Tout en célébrant la fête de leur saint patron, ils passèrent le plus beau moment de leur vie en recevant leur première communion.

La cérémonie avait lieu à 7 hrs, à l'église St Joseph. Le temple avait été richement décoré pour la circonstance.

Les jeunes filles, toutes vêtues de blanc, recouvertes de leur voile et portant de riches couronnes, occupaient l'aile gauche de l'église, au nombre de 153

Les jeunes garçons, tout habilés de noir, portaient le col blanc marin, la cravate et les gants blancs, et occupaient l'aile droite de l'église, au nombre de 153.

Le Révd Père Garin officiait à la messe et les RR. PP. Campeau et Lamothe, qui avaient préparé ces jeunes enfants, donnèrent la communion.

Un chœur nombreux de jeunes filles, sous la direction des RR. Sœurs, fit du chant magnifique durant ces cérémonies.

Mlle Alma Alexander présidait à l'orgue.

Enfants de Marie.

Les Enfants de Marie et les jeunes filles qui ont fait, dimanche matin, leur première communion, se sont réunies à 2 h. de l'après-midi dans l'église St Jean-Baptiste. Toutes portaient le voile blanc. Après de chaleureuses paroles prononcées par le Révd Père Campeau, les petites filles ont renouvelé les promesses de leur baptême. Puis une magnifique procession se mit en marche au chant des cantiques.

Quatre-vingt-trois petites filles ont été reçues dans la Congrégation des Enfants de Marie.

Lorsque l'imposition des scapulaires fut terminée, une jeune fille s'est avancée au balustre et prononça de là, au nom de ses compagnes, une adresse de remerciements au Révd Père Campeau, directeur de l'école des Révérends Sœurs. Ce Révd Père sut trouver de bonnes paroles à l'adresse des enfants qu'il avait si bien préparées à la première communion.

Anges Gardiens.

Les jeunes garçons qui ont fait hier leur première communion, se sont reunis dans l'après-midi à 1 heure dans le soubassement de l'église St Joseph pour assister à la clôture de leur retraite qui a été très imposante. Conduits par les RR. Frères, ils allèrent occuper le milieu de l'église.

Le R. P. Lamothe fit un magnifique sermon de circonstance, après quoi les jeunes communiants ont renouvelé les promesses de leur baptême.

Après l'imposition des scapulaires, un jeune garçon s'avança vers le R. P. Lamothe, et au nom de ses compagnons, il lui lut une adresse de remerciements pour avoir été si bien préparés à la communion.

Grand nombre des nouveaux communiants furent alors reçus dans la congrégation de l'Ange Gardien et toutes ces cérémonies furent des plus imposantes.

DEUX JEUNES FILLES

Tuees par un Express a Newington.

Newington, Conn., 26 juin—Amy et Ellen Munsell, deux jeunes suédoises employées dans une riche famille de Newington, ont été frappées par un train-express qui aliait à 50 milles à l'heure. Les jeunes filles sautèrent d'une voie sur une autre pour éviter un train de marchandises et elles furent atteintes par l'express. Elles furent tuées instantanément. Leurs corps tout mutilés furent laissés sur la voie jusqu'à l'arrivée du coroner de Hartford, qui donna la permission de les enlever. Ces jeunes filles n'avaient pas de parents dans la localité.

VILLAGE DÉVASTÉ.

Wichita, Kansas, 26 juin—Le village de Keighley, dans le comté de Butler, sur le chemin de fer St Louis et San Francisco, a été dévasté par un cyclone, hier soir. Plusieurs établissements commerciaux ont été démolis sur la rue Main et plusieurs personnes ont été ensevelies sous les débris. Plusieurs résidences ont été avariées et plusieurs de leurs occupants reçurent des blessures mortelles.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux,)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50. réduits à $5.50 et $6.50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

DANS L'ONTARIO.

OLIVER MOWAT EST VAINQUEUR AVEC 18 DE MAJORITE.

La P. P. A. a ete Completement Defaite.

Toronto, 26 juin.—Les élections provinciales, qui ont eu lieu aujourd'hui, ont ramené sir Oliver Mowat au pouvoir avec 18 de majorité.

Les conservateurs, qui ont tant travaillé à soulever les préjugés nationaux et religieux de la population, n'ont élu que 26 de leurs députés. Sur ce nombre la P. P. A. n'a que quatre hommes.

Les Patrons de l'Industrie ou le parti des fermiers ont élu 15 députés, mais la plupart d'entre eux vont appuyer le gouvernement Mowat.

La société de fanatiques connue sous le nom de P. P. A. est désappointée du maigre résultat de sa guerre contre les catholiques.

Les amis du parti libéral disent que cette éclatante victoire dans l'Ontario fait augurer bien de la prochaine élection fédérale qui portera assurément au pouvoir le parti libéral, guidé par M. Laurier.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—Il était rumeur sur nos rues que la célèbre cantatrice canadienne, Albani, était morte à Paris, samedi.

Nous sommes heureux de dire que cette nouvelle est absolument fausse.

Il y a là une confusion de noms qui s'explique par la dépêche suivante que l'on a reçue samedi soir.

Paris, 23—La comtesse Maria Alboni Pepoli, autrefois une rivale de la fameuse Jenny Lind, est morte aujourd'hui à Ville d'Avray. Elle était née à Cèsène, Romagne. On dit qu'elle a été la seule élève formée par Rossini.

Sa première apparition fut en 1843 à La Scala, Milan.

Mde Alboni a paru sur les principaux théâtres d'Italie, d'Allemagne, de Russie, de Hongrie et d'Angleterre, et eut partout les plus brillants triomphes. A Londres surtout, la saison de 1847 lui fut doublement favorable, le directeur du théâtre de Covent Garden éleva de lui-même le lendemain de ses debuts, le chiffre convenu de ses appointements de 12,000 à 50,000 francs.

Mde Alboni a remporté aussi de nombreux succès sur la scène française tant aux Italiens qu'à l'Opéra. Elle a aussi visité les principales villes de l'Amérique, où elle a été l'objet des plus brillantes ovations.

—Encore un accident fatal que la compagnie des tramways électriques va avoir à son actif. L'accident dont nous voulons parler est arrivé samedi après-midi. La victime est une enfant de deux ans, nommée Eva Pichette, dont les parents demeurent rue St Laurent.

La petite fille s'amusait au coin des rues St Laurent et Mignonne, lorsque le tramway 372 arriva. En apercevant l'enfant le mecanicien ferma le pouvoir et appliqua les freins, mais la distance à parcourir était trop courte et la petite fille a été frappée et tuee instantanément.

Les restes pantelants de la victime ont été ramassés et transportés à l'hôpital général.

Pendant que la foule se pressait sur le lieu de l'accident, un second tramway passa au milieu de tous ceux qui étaient là et blessa grièvement un nommé Rolio Simpson.

Un autre accident s'est produit au coin de la Montagne et St-Jacques.

Henri Giguère s'est fracturé une jambe en tombant en bas d'un tramway.

Sur la rue Craig, un wagon électrique a frappé une voiture dans laquelle se trouvait deux dames. L'une d'elles a été légèrement blessée et transportée chez elle, rue Jacques-Cartier.

QUEBEC

—Un vieillard du nom de St Hilaire, demeurant à Ste Anne de Beaupré, âgé de 85 ans et employé sur la ferme Toussaint, rendrait les points à bien des jeunes gens au point de vue de la vaillance et de la force physique. Il laboure, trouve moyen de scier, fendre et corder deux cordes de bois par jour. Le printemps dernier, aidé de son fils, il a débité 1800 érables. Cet actif vieillard est cependant un fumeur enragé et il ne laissera sa pipe—véritable *vade mecum*—qu'a la mort. A le voir, il est impossible de douter qu'il n'achève le siècle.

—Chaque train de l'Intercolonial apporte des quantités énormes de saumon pris dans les eaux des poissonneuses rivières de la Baie des Chaleurs. A lui seul, le "Ristigouche Fishing Club," composé de riches Américains qui ont complètement métamorphosé la station de Metapédiac en y dépensant une quarantaine de mille dollars, ont expédié cette semaine une moyenne de 50 à 60 caisses par jour. On rapporte de partout que le saumon, comme du reste tous les poissons et en général tous les produits de la nature, est d'une belle venue et d'une abondance exceptionnelle cette année.

—Une société de jeunes gens de cette ville a récemment demandé au ministre de la milice la permission de porter l'epée dans les rangs des processions nationales et religieuses, pour une soixantaine de ses membres qui voudraient former une sorte de garde d'honneur permanente. Le ministre a refusé.

—Voici les offres de la compagnie: construction des usines au coût de $10,000, depenser annuellement $40,000 en salaires et hiverner une douzaine de ses vaisseaux ici

En retour, la compagnie demande un bonus de $20,000, ou $2,000 par année pendant dix ans.

Le comité des finances aura prochainement une entrevue avec le président de la compagnie à ce sujet.

Le travail organisé a demandé au conseil de ville de prendre les moyens d'assurer la construction à Québec de ces usines.

OTTAWA,

—L'*Empire* publie une dépêche de Montreal tout à fait interessante. Son correspondant, à la suite d'une entrevue avec un dignitaire ecclésiastique, annonce que les évêques ont decidé d'accepter la proposition faite par M. Masson au conseil de l'Instruction Publique, à l'effet de contraindre tous ceux qui se destinent à l'enseignement à subir des examens.

L'ex-lieutenant-gouverneur Masson peut se dire qu'il n'a pas lutté en vain et tous les amis de la cause de l'éducation seront heureux de la sage détermination à laquelle en sont venus les évêques.

—Le comité judiciaire du Conseil Privé a accordé une permission spéciale d'en appeler dans la cause Brophy contre le statut relatif aux écoles du Manitoba. Cet appel est accordé à la minorité catholique romaine du Manitoba, contre le jugement de la Cour Suprême du Canada, rendu à Ottawa le 20 février dernier. Ce jour-là, la Cour Suprême a donné sa réponse aux six questions soumises par le gouverneur-général en conseil. Cette réponse déclare en substance que la loi ne maintient pas l'appel de la minorité du Manitoba pour une législation réparatrice.

Trois des juges de la Cour Suprême: le juge en chef Strong, les juges Taschereau et Gwynne, se sont prononcés contre la demande, et deux autres, les juges Fournier et King, en faveur. Le juge Sedgewick n'a pas voulu prendre part à cette decision parce qu'il s'était occupé de cette cause pendant qu'il était député-ministre de la justice.

Cette décision n'était pas finale, parce que des deux côtés on avait droit d'en appeler au Conseil Privé, comme dans tous les cas ordinaires. L'appel de la minorité a eu le résultat cité plus haut.

Le Conseil Privé de la Grande-Bretagne est maintenant appelé à se prononcer sur les six questions qui ont été soumises par le gouvernement fédéral à la Cour Suprême du Canada.

ST EUSTACHE,

—L'abbé Gagnon, le vénérable curé de St Eustache, est mourant. Ces jours derniers, il a reçu le Saint Viatique des mains de Dom Antoine, d'Oka.

ST-JEAN,

Un triste accident est arrivé ici dimanche. Malgré les défenses les plus formelles faites aux soldats du 65me qui sont ici à l'Ecole Militaire, plusieurs d'entre eux se sont sauvés et sont allés se baigner dans le Richelieu.

L'un d'eux, le soldat Louis Soucy a été victime de sa désobéissance. Quand il entra dans la riviere, il se trouva dans trois pieds d'eau, il avança de quelques pas, tomba dans un écran et se noya.

Soucy avait environ 29 ans. Il était cordonnier de son métier et demeurait rue Jacques-Quartier.

Ses parents sont à Québec. Un officier du 65ème est parti pour Montréal, pour trouver son frère qui y demeure, afin de savoir comment disposer du cadavre.

ARTHABASKAVILLE,

—Le procès du vieillard Goodfellow, pour tentative de meurtre sur la personne d'un jeune homme du nom de Johnston, qu'il avait assailli avec une hache dans le cours d'une querelle, commencera ici. On se souvient que Goodfellow avait d'abord pris la fuite et qu'il s'est plus tard livré aux autorités.

STE ROSE,

—Samedi [illegible], en cour d'assises, les trois jeunes gens, R. Pelletier, H. Lefebvre et G. Pominville, accusés d'avoir mis le feu à la maison de Mme Soulard, ont été déclarés coupable.

Lundi matin, à l'ouverture de la séance, la couronne a décidé de remettre la cause de Mme Soulard au prochain terme. Mme Soulard est accusée d'avoir engagé les trois jeunes gens plus haut mentionnés pour mettre le feu à sa résidence.

M. St-Jean, qui est l'avocat de la défenderesse, a déclaré à la cour qu'il ferait motion demain, pour que le procès de sa cliente soit entendu mercredi. On a ensuite commencé le procès de Charles Marion accusé de refus de pourvoir. Le procès se continue.

OKA,

—Le moulin à scie des Pères Trappistes à Oka a été détruit par un incendie ces jours derniers Les pertes sont d'environ $1,500 et il n'y a pas d'assurances.

On a eu beaucoup de difficultés à circonscrire les flammes et pendant quelque temps on a cru que les flammes dévasteraient jusqu'au monastère.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres défigurations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens. Canadiens des deux mondes. Prix de ce la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Dettisle & Co. Lowell Mass.

[illegible] Kin-

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Phytolague et Potasse.

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons, vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides et permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est dû à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Springfield, Mo., 14 août 1893

Je puis parler par ma propre expérience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de coeur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligé des maladies ci-haut mentionnées.—MRS. M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo.

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON.—A tous les intéressés Je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.

(Signé) J. D. JOHNSTON.

Savannah, Ga.

Témoignage du maire de Séquin, Tex

Séquin, Tex. 14 juin 1893.

MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement

CAPT. W. M. RUST, Avocat.

Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.

Tous les Pharmaciens le vendent.

LIPPMAN BROS.,
Propriétaires.
Bloc Lippman, Savannah, Ga.

RÉGULATEUR DE LA SANTÉ DE LA FEMME !

DU

Dr. Joseph Larivière,

MANVILLE, R. I.

Passez cette circulaire à votre épouse, votre fille ou votre amie, et vous leur rendrez service.

AU PUBLIC CANADIEN.

Depuis la découverte de mon remède pour les maladies de la femme, le "Régulateur de la Santé de la Femme," quelques individus peu scrupuleux, voyant la grande popularité dont jouissent mes préparations par les nombreuses guérisons qu'elles ont opérées tant aux Etats-Unis qu'au Canada, ces individus qui connaissent autant l'anatomie et l'organisme de la femme que l'homme dans la lune, se sont mis, depuis quelque temps, à imiter mes remèdes, soit en donnant le même nom et en employant les mêmes formes de bouteilles et la même couleur de mes enveloppes, soit en changeant un peu le nom et en déblatérant contre une préparation qu'ils ne font qu'imiter. Ils se font ensuite donner un petit certificat par des personnes aussi peu scrupuleuses qu'eux, que leur remède a guéri une telle et une telle où le Régulateur n'avait eu aucun effet, et ils croient que le tour est joué et qu'ils vont supplanter du coup un remède qui a fait ses preuves depuis un grand nombre d'années, qui est employé dans les hôpitaux des femmes et les communautés religieuses, et recommandé par ces mêmes communautés. Où donc ces imitateurs sans vergogne ont-ils fait une étude spéciale d'un organe aussi compliqué et sur la même sujet à une complication de maladies qui ne peuvent être traitées que par un médecin et des remèdes expérimentés? Imiter, c'est chercher à reproduire ce qu'un autre a fait—le singe imite l'homme.—Ces imitateurs sont des contrefacteurs et ceux qui en rendent coupables sont punissables par la loi. Il est cependant bien difficile, sinon impossible, de les atteindre et le seul moyen de les punir est de les mettre au ban de l'opinion publique qui les jugera. Deux ou trois de ces imitateurs sont des pharmaciens et il serait curieux de les voir remplir convenablement une prescription. Et ce sont des ignorants et des fagoteurs de ce calibre qui veulent nuire à une reputation bien établie! Ma réponse à ces exploiteurs de personnes honnêtes mais trop crédules se trouve dans les certificats qui suivent: Je résume ces certificats en peu de mots pour prendre moins d'espace. Les personnes qui veulent la vérité des faits peuvent écrire à celles qui ont été guéries et j'en ai des milliers d'autres qu'il serait trop long de publier.

CERTIFICATS.

MADAME LOUIS DANIEL, MANVILLE, R. I.
J'étais affectée du Beau Mal depuis 2 ans et 5 bouteilles du Régulateur de la Santé de la femme m'ont complètement guéri.

MADAME JOHN BOURGET, CENTRAL FALLS, R. I.
J'ai pris deux bouteilles de Régulateur et je me trouve si bien que je veux en prendre encore quatre bouteilles.

MADAME LS. MARTIN, ARTIC, R. I.
J'étais au lit depuis un an et trois bouteilles de votre Régulateur et trois plasters m'ont guéri.

MADAME E. TRUDEAU, ST. PIERRE.
Il y a quelque temps je m'adressais à vous avec confiance, je souffrais du beau mal depuis 10 ans; je toussais beaucoup, j'ai pris 6 bouteilles de Régulateur, et à la troisième mes douleurs ont cessé et aujourd'hui mes cheveux sont poussés et je ne sens plus aucune douleur et mon appetit et ma digestion sont aussi bien qu'à l'âge de 15 ans.

MADAME H. LESSARD, LAGONTA.
Vous trouverez ci-inclus un autre money order pour une douzaine de vos Female Plasters. Un grand nombre de femmes ont été guéries.

MADAME L. NADEAU, de MONTANA.
Je suis guérie du beau mal après avoir pris trois bouteilles de votre Régulateur. Veuillez en envoyer encore une douzaine pour trois de mes amies.

MADAME A. CHRETEAU.
Merci pour l'envoi de 6 bouteilles de Régulateur qui m'ont fait un bien dont je ne puis trop être reconnaissante.

MADAME POISSON, de CLARKSBURG, MINNESOTA.
Je viens vous remercier du bien que vos 6 bouteilles de Régulateur m'ont fait.

MADAME ED. ARCHAMBAULT, WOONSOCKET.
Cinq bouteilles de votre Regulateur m'ont guéri du beau mal.

MARY M. MICHAUD, WILLAGROSS, ME.
Envoyez-moi encore une douzaine de Régulateur et 1 douzaine de Plasters pour mes amies.

MADAME PELOQUIN, JOLYS, MANITOBA.
Je me suis guerie du beau mal avec votre Regulateur. Veuillez m'en envoyer 1 douzaine pour deux de mes parentes.

MADAME RACHETTE, de ROCHESTER.
50 cents pour deux de vos Female Plasters.

MADAME H. BLAIS, ST. PIERRE.
Ci-inclus $3 pour trois bouteilles de Régulateur. Je suis guerie du beau mal, mais je désire continuer pour me fortifier le sang et les nerfs. Le Régulateur m'a aussi fortifier le sang et les nerfs. J'avais aussi les reins bien faibles, mal à la tête toute les jours, des points dans les côtés et toutes ces douleurs sont disparues.

DAME NAPOLEON MARTIN, CENTREVILLE, et autres de BALTIC.
Je certifie que quatre bouteilles du "Régulateur de la Santé de la Femme," du Dr. J. Larivière, de Manville, R. I., m'ont gueri du beau mal après avoir été huit mois au lit sans pouvoir marcher; après en avoir pris deux bouteilles, j'ai pu me lever, et avec quatre je me suis guérie parfaitement. Je le recommande à toutes les femmes affectées comme moi.

DAME J. G. LAVOIE, WORCESTER, MASS.
Ma figure était pâle et couverte de petits boutons; mes yeux enfoncés et cernés de bleu; je souffrais horriblement de la vessie, des reins et de la constipation. Je toussais beaucoup, et les medecins disaient à mon mari que j'étais consomptive. Une amie charitable et qui avait été guérie par les mêmes remèdes, m'apporta, le 1er janvier, une bouteille du *Régulateur de la Santé de la Femme* et une boite du *Female Pills* du Dr. Larivière. J'ai continué à en prendre et aujourd'hui, le 11 février, je suis presque guérie et je pese 15 livres de plus. Les médecins qui m'ont soigné et toutes mes amies sont étonnés du changement qui s'est operé depuis que je fais usage des remedes du Dr. Larivière.

VEUVE EDMOND COTÉ, STE. JULIENNE.
Vos emplâtres pour les femmes, appelés "FEMALE PLASTERS," m'ont complètement gueri d'une douleur que j'avais dans le côté depuis bien des années.

Voici ce que les journaux des Etats-Unis nous écrivaient:

La SANTÉ de la FEMME est la SAUVEGARDE de la NATION.

Alléger les souffrances est le but de la philantropie et celui du medecin consciencieux. Les remedes dont on se sert pour obtenir du soulagement sont toujours pris et celui qui les découvre a droit aux plus grands honneurs. Depuis quelques années, un grand nombre de remedes ont été inventes, lesquels sont le resultat d'une étude approfondie et de l'experience. Un de ces remèdes surtout a reçu du public un accueil bien mérité et sa confiance spontanée. C'est le

"Régulateur de la Santé de la Femme."

Toute femme ou fille malade devrait en faire usage. Il agit toujours bien et est proclamé: "L'AMI DE LA FEMME." C'est un préventif contre le dérangement du système nerveux si fréquent chez les femmes atteintes du "BEAU MAL."

Si une femme veut engraisser vite, se guérir de la maladie si commune à son sexe, jouir d'une bonne santé et aimer la vie, nous lui conseillons d'en essayer une bouteille. C'est le Tonique des nerfs par excellence, le stimulant sans égal qui dispose à la gaieté et chasse les vilies ombres de la mélancolie. Une cuillerée à soupe de "RÉGULATEUR" pris avant chaque repas relève les forces, arrête toute douleur, donne appetit et facilite la digestion. En envoyant 25 cents en timbres-poste pour un "FEMALE POROUS PLASTER," du Dr. J. Larivière, de meilleur emplâtre pour les femmes, vous aurez tous les renseignements et certificats concernant ce merveilleux remède. ☞ Pour toutes informations, écrivez au propriétaire, le

DR. JOSEPH LARIVIÈRE,

MANVILLE, Rhode-Island.

☞ MM. EVANS & SONS, MONTREAL, P. Q., AGENTS-GENERAUX POUR LE CANADA. ☜

FEUILLETON

94

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIE.

XVI

Je t'attends, mon garçon, se disait-il malicieusement ; il faudra bien que tu te décides à m'interroger ! Tu y viendras, tu y viendras ; ce n'est plus qu'une question de quelques jours.

Le docteur ne se trompait pas. Un matin, Pierre, enchanté, ravi de l'heureux résultat de l'opération qu'avait subie sa jambe, témoignait de son admiration pour la science du docteur ; puis adroitement, il ajoutait :

Et ce n'est pas, sans doute, le plus beau miracle que vous ayez accompli, monsieur le docteur ?

J'ai, en effet, rencontré des cas bien autrement graves, répondit celui-ci, et il se présente souvent des opérations plus difficiles à pratiquer.

Oui, dit Pierre avec hésitation. Sur les organes délicats... Sur...les yeux...

Précisément, c'est avec la plus grande prudence, la plus grande délicatesse qu'il importe de procéder...pour la cataracte,par exemple.

La... cataracte ! Serait-ce le cas de Mlle Louise?

La phrase lui était échappée. Pierre avait enfin prononcé le nom qu'il répétait chaque jour, tout bas, lorsque, reportant sa pensée vers les époques douloureuses de sa vie, il évoquait le souvenir de celle qu'il aimait avec ardeur. M. Hébert le regarda. Puis il répondit lentement :

Oui, mon ami, Mlle Louise est atteinte... de caractère, mais il y a autre chose encore et son cas est un des plus graves qu'il m'ait été donné d'observer dans ma longue carrière de médecin.

Oh ! mon Dieu ! s'écria Pierre dont les yeux prirent une expression d'effarement. Cette pauvre demoiselle serait-elle... incurable ?

Non ! Il y a lieu de tenter l'opération. Et je m'y prépare depuis longtemps déjà... depuis que je vous ai entrepris, du reste mon ami. Car je voulais mener les deux opérations de front, s'il était possible.

Pierre était arrivé, peu à peu, au comble de l'anxiété. S'il eût osé, il eût pressé le docteur de renseigner sur les dangers et les chances de succès de l'opération.

Mais M. Hébert avait maintenant l'air grave,presque soucieux. Le jeune homme hésita. Il rédoutait d'apprendre que le célèbre praticien n'avait que très peu d'espoir, et que s'il tentait l'opération il'pressentait que la jeune aveugle ne pourrait peut-être bénéficier que d'une seule chance sur cent. Ce fut le médecin qui entama de nouveau la conversation :

Ce que nous avons à craindre, dit-il, c'est de nous trouver après l'opération en face d'une complication redoutable.

Dont vous avez remarqué peut-être les symptômes? s'écria Pierre d'une voix que l'émotion faisait trembler.

Pas précisément ! Mais je ne suis pas, je l'avoue, sans inquiétude :

Puis, passant vivement la main sur son front :

Il faut s'attendre à tout. Je ferai le possible pour réussir l'opération de la cataracte. Mais je serai désarmé en face de la paralysie.

La paralysie, s'écria Pierre, incapable de dissimuler son émotion.

Son cœur battait avec force. Un frissonnement agitait ses membres d'une façon si apparente que le docteur lui en fit l'observation.

Je comprends, mon ami, que vous éprouviez des appréhensions au sujet de la chère enfant que vous avez connue, dont vous avez pu apprécier les sentiments exquis. Mais vous devez aussi vous rappeler qu'il faut observer encore et très rigoureusement les recommandations que je vous ai faites. Il suffirait d'une imprudence de notre part pour retarder, pour annihiler les effets de l'opération que vous avez si courageusement subie.

M. Hébert ne quittait pas des yeux son interlocuteur. Et c'est avec la certitude qu'il allait provoquer de sa part une confidence, qu'il poursuivit en ces termes :

Je regretterais sincèrement de vous avoir si vivement ému en vous faisant connaitre mes appréhensions, s'il devait en résulter quelque aggravation dans notre propre situation.

Ah ! ne regrettez rien, monsieur le docteur ; tout ce que vous venez de me dire, j'en avais le pressentiment, hélas ! Et quand depuis si longtemps, j'hésitais à vous entretenir de l'état de cette pauvre demoiselle, mon cœur avait déjà conçu de douloureux pressentiments ! Je sentais qu'un nouveau danger planait sur elle, qui avait déjà tant souffert...

Puis, changeant de ton et s'animant :

Et je vous supplie, monsieur le docteur, de me tenir au courant de ce qui pourra survenir dans l'état de celle... à qui nous nous intéressons tous deux.

Pas au même titre, toutefois.

Les regards de Pierre s'arrêtèrent sur le visage du docteur comme pour y découvrir une intention d'ironie. M. Hébert souriait. Et c'est de sa bonne voix paternelle qu'il reprit :

Vous ne pouvez avoir pour cette jeune fille, si charmante malgré sa cécité, si bonne, si sympathique, les sentiments que j'éprouve moi-même. Je suis le médecin, c'est-à-dire un amant, toujous inassouvi de la science. Je m'enthousiasme à l'idée, que je vais peut-être rendre la vue à ces pauvres yeux éteints ! Je me réjouis à la pensée que le premier regard de celle à qui j'aurai rendu la lumière sera pour moi ; que ce regard sera la récompense que j'ambitionne ! Chez vous, mon jeune ami, le sentiment n'est pas tout à fait le même ; votre enthousiasme a un autre mobile ! Et si jamais vous vous trouvez en présence de Louise ayant recouvré la vue, votre émotion sera d'une tout autre nature !

Pierre ébauchait un geste pour protester doucement. Le docteur l'interrompit.

Ne cherchez pas, mon ami, à me donner le change sur les sentiments qu'avait fait naître en vous la presence de l'aveugle dans le taudis de la rue de Lourcine. Je les ai devinés depuis longtemps, avant même que vous vous fussiez rendu compte de ce que vous éprouviez réellement. Aujourd'hui vous savez à quoi vous en tenir, sans doute, sur l'état de votre cœur, et je vous dis ceci : Ne désespérez pas, et attendez.

Le docteur Hébert, tout en se montrant très assidu auprès de son protégé, Pierre, ne négligeait pas sa chère aveugle comme il avait coutume d'appeler Louise Dans les premiers temps du séjour de celle-ci chez la comtesse de Linières, il avait espacé ses visites, voulant, disait-il, laisser à la jeune fille le temps de se remettre des émotions qu'elle avait éprouvées.

Elle a besoin que tout son être s'appaise, disait-il à Diane ; et je ne commencerai sérieusement le traitement préparatoire, si je puis m'exprimer ainsi, que le jour où j'aurai constaté chez notre jeune amie, moins d'impressionnabilité et surtout moins de tristesse.

La comtesse était bien trop enchantée de la tournure qu'avaient prises les choses, pour conprendre que le mot "tristesse" prononcé par le médecin avait un sens tout particulier et correspondait à une allusion détournée. Diane promit donc de faire en sorte que sa protégée se sentît tout à fait à l'aise auprès d'elle, estimant que cette tristesse ne tarderait pas à disparaître.

Voyons docteur, dit-elle un jour à M. Hébert, il me semble que notre *jeune amie*, comme vous dites, est tout à fait calme. Ne serait-ce pas le moment de commencer le *traitement* qu'elle doit suivre avant l'opération ?

La comtesse se laissait prendre à l'apparente quiétude d'âme de sa fille adorée. Celle-ci dissimulait, on le sait, le trouble de son esprit, ses préoccupations intimes, et jusqu'aux larmes qu'elle versait en secret. M. Hébert, lui, n'était dupe de cette dissimulation ; et pour toute réponse il secouait la tête comme pour dire à la comtesse qu'il n'était pas encore tout à fait satisfait de l'état de l'aveugle.

Lorsqu'elle voyait le mouvement significatif du docteur,Diane s'écriait :

Mais vous ne voyez donc pas, docteur, que je suis dans l'anxiété la plus vive? L'impatience de voir réussir l'opération me dévore sans relâche ; je n'ai que des nuits d'insomnie, et si vous tardez encore à pratiquer l'opération qui doit rendre la vue aux beaux yeux de notre Louise, vous aurez bientôt deux malades à soigner au lieu d'une.

Non, madame la comtesse, non ! vous ne retomberez plus dans cette mélancolie si acharnée qui me faisait craindre pour vos jours... vous êtes guéri, bien guéri ! Vos souffrances avaient, j'en suis intimement convaincu, une cause mystérieuse qui n'existe plus !

Au bout de quelques jours, cependant, M. Hébert put constater chez l'aveugle un changement notable. Louise lui parut avoir éloigné les préoccupations qui avaient assailli son esprit et porté le trouble dans son cœur. La jeune fille n'avait plus cet air triste qui laissait dans la pensée du médecin le champ libre à toutes les suppositions. Elle paraissait absolument heureuse de l'hospitalité qu'elle avait trouvée à l'hôtel de Linières.

Allons, allons, lui avait dit à plusieurs reprises M. Hébert ; je suis contents, vous suivez mes conseils. C'est bien là ce que j'attendais de vous mon enfant !

Ne devais-je pas vous obéir, monsieur, repondit Louise, à vous qui avez été pour moi une véritable providence. J'eusse été la plus impardonnable des ingrates, si je n'avais obéi à ce que dans votre bonté vous appelez des conseils et que moi, je considère comme des ordres.

Voilà un mot qui sonne mal à mon oreille, mon enfant ! Mais qu'importe le mot, puisque je suis satisfait de vous ! Dans ces conditions, je ne tarderai pas longtemps à faire tout mon possible pour enlever le voile qui vous empêche d'admirer les merveilles de la nature qui ont autrefois charmé vos regards, et vous prive du bonheur de contempler ceux qui vous sont cher.

Henriette? mon amie,ma sœur, que j'aurais du bonheur à revoir tes traits aimés ! s'écria l'aveugle avec enthousiasme.

Puis ce sera le tour des personnes pour lesquelles vous avez une affection plus récente

Mde la comtesse! Oh ! oui, monsieur vous avez compris combien il me tarde de voir ses traits qui doivent refléter toute la bonté de son âme !

Oui, la comtesse d'abord, car c'est elle qui doit avoir la première place dans votre cœur. Peut-être serez-vous heureuse de voir aussi certaines personnes dont vous ne connaissez que la voix et qui vous vous ont soutenue, encouragée au milieu de vos souffrances passées.

Pendant que M. Hébert parlait, tenant son regard attaché sur le visage de la jeune fille, celle-ci avait baissé les yeux, puis courbé le front, et son sein haletait par l'émotion contenue.

Cette scène se passait quelque temps avant l'incendie de la maisure de la rue de Lourcine, et alors que, chaque jour, Louise entendait le cri poussé par le remouleur : "A repasser les couteaux, les ciseaux !..."

Puis tout à coup, Pierre avait cessé d'annoncer sa présence dans la rue. Louise, on s'en souvient, était retombée de nouveau dans ses rêveries douloureuses. Cependant elle espérait toujours que la voix de son ancien compagnon d'infortune se ferait entendre d'un moment à l'autre.

Elle s'était forgé, pour se rassurer, mille supposition admissibles, dont le plus persistante était que le rémouleur indisposé, malade peut-être, s'était trouvé tout à coup dans l'impossibilite de continuer ses courses à travers les quartiers de Paris. Mais elle se disait aussi que, dans ce cas, le pauvre garçon avait dû être transporté dans un hôpital, et qu'aussitôt guéri il ne manquerait pas venir faire acte de présence devant l'hôtel de Linières.

S'arrêtant à cette supposition qu'elle ne tarderait pas à avoir des nouvelles du rémouleur, Louise avait de nouveau chassé les mauvaises impressions qu'elle subissait, la tristesse qui l'avait envahie. Elle n'éprouvait plus qu'une vive impatience, quand soudain la sinistre nouvelle de l'incendie de la rue de Lourcine lui était arrivée, apportée par Picard.

La malheureuse enfant en éprouva tout d'abord, ainsi qu'on l'a vu, une commotion d'autant plus violente qu'elle était surprise en plein espoir de retrouver un jour le rémouleur. Mais, après le première impression, elle s'efforça de dissimuler la douleur qu'elle éprouvait et dont elle ne voulait pas avouer la cause.

Comment eût-elle affirmé qu'après avoir été la victime de l'infâme mégère, la nouvelle de la mort, même horrible, de celle-ci l'affectait à ce point. Elle eût donc été contrainte d'avouer qu'un autre était l'objet de cette profonde douleur qu'elle ressentait, elle tremblait qu'une trop violente émotion se manifestât en elle lorsqu'elle parlerait de lui, dont le souvenir était sans cesse présent à sa pensée ; dont les touchantes consolations résonnaient toujours à son oreille et faisaient battre son cœur.

Elle se résigna donc au silence. Elle se contraignait pendant le jour, en présence de ceux qui l'entouraient ; mais le soir, lorsqu'elle se trouvait seule dans sa chambre, elle s'abandonnait tout entière à sa douleur. Elle passait les longnes heures de la nuit à déplorer l'horrible sort dont elle croyait que le malheureux Pierre avait été victime. Son imagination la faisait assister à cette mort horrible, épouvantable, au milieu des flammes qui enveloppent le corps d'un linceul ardent, dévorant les chairs et calcinant les os !

Alors ses sanglots longtemps contenus éclataient, soulevant sa poitrine ; des sanglots incessants, se renouvelant jusqu'à ce que, brisée par la douleur, elle tombât épuisée sur son lit. Puis, aux larmes succédait la prière que la jeune fille adressait à Dieu pour le repos de l'âme de celui qui avait été pour elle l'ami des jours de malheur et des épreuves terribles ! Après la période violente du chagrin, était arrivé le recueillement ému s'alimentant des souvenirs et des larmes. Louise se renfermait chaque jour un peu plus dans sa douleur.

Le docteur Hébert avait deviné l'état d'esprit de l'aveugle et découvert la cause de cette tristesse qu'il lisait sur les traits de la jeune fille. Il avait attendu quelques jours, supposant que le temps apporterait un changement à cet état qui ne l'inquiétait pas encore. Il continua d'observer Louise jusqu'au moment où il jugea prudent, nécessaire même d'intervenir.

Il profita d'un matin où la consultation devait avoir lieu chez lui, ainsi que cela se produisait au moins une fois par semaine. Il fit en sorte qu'Henriette demeurât dans sa chambre pendant la consultation. Et une fois seul avec Louise il lui dit :

Je ne suis pas content de vous mon enfant, vous ne suivez plus mes conseils, mais plus du tout !

Louise ne put réprimer un léger tressaillement.

Vous voyez bien que j'ai raison continua le médecin, puisque vous ne pouvez vous empêcher de trembler, et que vos lèvres ont subitement pâli et frémissent.

Puis radoucissant sa voix :

Je pourrais vous faire subir ici un petit interrogatoire ; vous diriez très probablement la vérité sur la cause de ce changement survenu dans votre façon d'être d'autrefois. Je ne veux pas vous faire l'injure de supposer que vous voudriez prendre les detours et me répondre évasivement, ce que je pense de votre état.

L'aveugle pâlit. Le docteur Hébert continua :

Je vous ai déjà déclaré, mon enfant, que je n'entreprendrai l'opération que lorsque je me verrai assuré de toutes les conditions de succès. La première de ces conditions est de vous voir progressivement amenée à un état de calme absolu ; y suis-je parvenu ? Nonf assurément non ! Un instant j'ai cru que la joie d'avoir retrouvé votre amie Henriette, à l'affectueuse hospitalité que vous recevez à l'hôtel de Linières, avait réalisé pour vous un bonheur complet. Et je me disais que désormais, je ne verrais plus votre front s'assombrir de nuages ; que je n'aurais plus à constater chez vous des émotions autres que celle qu'éprouvait le cœur rendu aux plus douces joies, aux plus charmantes espérances. Il n'en est rien ! Et vous m'en voyez vivement affecté. C'est pour moi une déception cruelle d'avoir aujourd'hui à constater que vous n'avez plus continué à observer mes recommandations !

"Vous n'avez tenu aucun compte de mes conseils ! Vous avez pleuré la nuit passée encore, c'est en vain que vous essayeriez de le nier, je le vois clairement. Oui, ces yeux ont pleuré pendant des heures entières, et vous souffrez encore en ce moment ! Je ne veux pas chercher les motifs de cette souffrance que vous voulez me cacher et que je pourrais peut-être adoucir, de ces larmes que vous dévorez en silence et dont peut-être aussi je pourrais tarir la source.

Eh bien, oui, monsieur le docteur, je souffre, je me désespère depuis le jour...

Où vous avez appris l'incendie de la rue de Lourcine ?

Et la mort de cette femme...

De la Frochard, qui vous avait martyrisée ?

Ce n'est pas seulement sur son sort que je m'appitoyais. Je pensais aussi à... à lui... à ce pauvre être que l'on faisait souffrir autant que moi-même, parce qu'il me témoignait de la sympathie, de la pitié, il est mort... hélas et dans quelles tortures, et de quelle mort horrible !

Et...si Pierre n'avait pas cessé de vivre ?

Que dites-vous grand Dieu !

Je dis que ce brave et digne garçon est vivant, bien vivant, et si votre douleur n'a pas d'autre cause, séchez vos larmes, chère enfant, car celui que vous pleurez est plein de vie, de santé.

Vous me l'affirmez, monsieur le docteur ?

Sur mon honneur. Et j'affirme aussi que vous le reverrez...ou pour mieux dire vous le verrez !

Est-ce possible ?

Je vous le promets !

Mais où... comment ?

Laissez-moi le soin de décider cela, quand je le jugerai convenable. Je vous mettrai en présence l'un de l'autre.

Puis, après un court silence :

Mais pour que vous puissiez le voir, dit en souriant le docteur, il faut d'abord que je puisse, moi, vous rendre la vue, et... il est indispensable...

Oui, oui, je sais, je vous comprends, monsieur le docteur, il est indispensable que je n'aie plus ni tristesse, ni angoisse, ni larmes. Soyez sans crainte, je me sens, à présent, pleine de force, de courage. Tenez regardez-moi. Est-ce que mon visage ne vous dit pas que je suis calme, que je suis heureuse et prête à me soumettre, dès que vous le voudrez, à notre grande opération.

A merveille, dit le docteur, c'est une bonne journée que celle-ci, et qui nous fera rattraper bien du temps perdu !...

Le docteur Hébert put constater, en effet,au bout de quelques jours, une amélioration très sensible dans l'état général de Louise. Il lui annonça donc, ainsi qu'à la comtesse, qui ne tarderait plus à pratiquer l'opération.

Je suis prête, monsieur le docteur, dit Louise, vous pouvez choisir le jour qui vous conviendra, vous me trouverez forte et calme.

Il n'en fut pas de même de la comtesse. Diane, qui avait tant désiré voir se réaliser ses chères espérances, éprouva une violente commotion au cœur quand elle apprit que l'heure suprême était prochaine. Elle devint, subitement, d'une pâleur mortelle. Et, attirant Louise dans ses bras, elle la tint serrée contre sa poitrine ; elle embrassa la jeune fille longuement, comme si sa tendresse ne pouvait arriver à se rassasier, et des larmes s'échappèrent de ses yeux.

M. Hebert dut intervenir pour mettre fin à cette scène touchante.

Madame la comtesse, dit-il à voix basse, souvenez-vous de mes paroles d'autrefois.

"Je la soignerai, vous disais-je, Dieu la guérira !"

Diane leva les yeux et ses regards rencontrèrent ceux du docteur. M. Hébert ajouta d'un ton plein de bienveillance paternelle :

La science va faire tout ce qu'on peut attendre d'elle, le reste est du domaine de la Providence.

Et quand comptez-vous entreprendre cette opération ; demanmanda la comtesse en s'efforçant d'affirmer sa voix.

Bientôt...Demain !

Demain ! s'exclama Diane.

Le docteur Hébert fit un signe affirmatif, tandis que, de son côté, Louise répondait à l'exclamation de la comtesse par ces mots :

Oui, le plus tôt possible, monsieur le docteur ; car il me tarde de connaître mon sort.

A demain donc, puisque vous l'avez décidé, docteur. Dites-moi quels préparatifs je dois ordonner.

D'abord nous avons à choisir, dans cet hôtel, la pièce qui doit être réservée à notre chère petite amie.

Choisissez, docteur, dit la comtesse mon appartement, tout entier, est à votre disposition.

Nous choisirons la chambre la plus sombre, non pour y pratiquer l'opération qui l'exige, au au contraire, une grande clarté. Mais, ajouta-t-il, quand j'aurai fait disparaître le nuage qui obscurcit la vue de Mlle Louise, ses yeux vont acquérir tout à coup, et par ce fait même, une extrême sensibilité. C'est alors qu'il faudra éviter à ces baeux yeux toute sensation provoquée par une lumière trop vive remplaçant tout à coup les ténèbres.

Je vais vous faire visiter, les uns après les autres, tous les salons, toutes les chambres. Venez, docteur !

Et acceptant le bras que lui présentait M. Hébert Diane se retira profondément impressionnée.

Voici bien un charmant petit boudoir, dit le médecin s'arrêtant au seuil de l'une des pièces, et fera merveilieusement notre affaire ! Le jour y est excellent. Je ne puis rien souhaiter de mieux, et je vais tout de suite procéder à ma mise en scène.

Il déplaça le canapé qu'il entraîna devant la croisée, tout prêt à recevoir l'aveugle de façon que le corps pût se trouver étendu comme dans un lit.

Maintenant, fit-il, ce guéridon, là, à portée de la main, avec les instruments et les accessoires que j'apporterai. Voici votre boudoir transformé en salle d'hôpital, madame la comtesse. Il m'eût été plus commode de faire venir chez moi notre jeune amie. Mais j'ai réfléchi que ce serait vous l'enlever pendant plusieurs semaines.

Eh quoi, docteur, il faudra attendre aussi longtemps le résultat que vous espérez obtenir ?

Oui, madame la comtesse !

Tout était donc convenu pour le lendemain. Il ne restait plus qu'à prévenir M. de Linières de l'événement qui se préparait. Le docteur se chargea de ce soin.

Au moment où il se présentait dans l'antichambre précédant le cabinet de travail du lieutenant de police, Picard s'y trouvait en grande conversation avec l'huissier ; il était question, entre les deux hommes, de la guerre américaine.

Depuis que son jeune maître était parti avec le général de Lafayette, Picard ne rêvait plus que de batailles rangées, de combats meurtriés,d'assauts et de carnage ! Il s'était fait raconter, par l'huissier du ministre de la marine, tout ce que celui-ci savait, pour l'avoir lu dans les anciens rapports, transmis au ministère, relatant les combats acharnés que Français et anglais s'étaient livrés, il y avait plus de vingt ans sur les bords de l'Hudson, alors que nos compatriotes, avec l'alliance de certaines tribus indiennes amies,taillaient en pièces les troupes aguerries que Georges II, roi de la Grande-Bretagne, faisait continuellement partir de la métropole pour nous disputer les colonies de l'Amérique du nord

Picard s'enthousiasmait à ces récits des hauts faits d'armes des Français qui, avec quelques poignées d'hommes, soutenaient une lutte gigantesque, traversant d'immenses plaines, escaladant des montagnes escarpées et se frayant un passage à travers des forêts vierges, pour aller à la rencontre de l'ennemi. L'amour-propre national de Picard s'exaltait au point qu'il interrompait le récit en s'écriant :

Et nous aussi nous traverserons des forêts vierges, s'il en reste ! Nous aussi nous lutterons contre tous les obstacles, et nous nous couvrirons de gloire sur les bords des grands lacs ou dans les défilés des hautes montagnes !

Puis, tout frémissant encore de cette ardeur guerrière, le serviteur venait faire preuve de son érudition de fraîche date auprès de l'huissier du lieutenant de police, au grand ébahissement du brave homme, qui, n'ayant pas le moins du monde l'esprit tourné aux choses militaires, ne comprenait pas que l'on s'entre-tuât ainsi.

Quand le docteur parut dans l'antichambre, le valet de Roger s'inclina, et tandis que l'huissier allait annoncer la visite au lieutenant de police, il s'approcha respectueusement :

Monsieur le docteur, dit-il vient peut-être demander si nous avons reçu des nouvelles de notre chère aveugle et valeureux maître, M. le chevalier de Vaudrey ?

Pas le moins du monde, interrompit le médecin ; d'abord parce que je sais que l'expédition doit avoir à peine abordé les côtes d'Amérique, ensuite parce que j'ai de graves préoccupations au sujet d'une autre personne, de notre petite aveugle.

A ce moment, l'huissier ouvrit la porte et introduisit le médecin dans le cabinet du lieutenant de police.

Toutes les dispositions avaient été prises, le docteur Hébert était parti annonçant qu'il reviendrait le lendemain matin afin de procéder à l'opération.

La soirée qui suivit fut une soirée d'anxiété générale. M. de Linières s'était retiré de bonne heure. Diane demeurait silencieuse et profondément absorbée ; les deux jeunes filles se tenaient à distance, dans un coin du salon.

Henriette avait été, en raison de cette grave circonstance, invitée à rester cette nuit là à l'hôtel de Linières. Pour la première fois, depuis qu'elles avaient été brusquement séparées sur le Pont-Neuf, à leur arrivée à Paris, les deux orphelines allaient coucher, comme autrefois chez Mde Gérard, dans le même lit. Elles se trouvaient heureuses de cette circontance qui leur permettrait de causer longuement avant de s'endormir, ainsi qu'elles avaient l'habitude de faire quand elles étaient petites filles.

Aussi leur semblait-il que la soirée se prolongeait beaucoup, et ce fut avec un soupir de satisfaction qu'elles accueillirent la permission que leur donnait la comtesse de Linières de se retirer dans leur chambre.

Vous me remplacerez auprès de Louise pour cette fois, dit Mde Linières, s'adressant à Henriette qui, ayant poussé le bras de l'aveugle sur le sien, s'apprêtait à la conduire dans sa chambre qui, on se le rappelle, n'était séparée de celle de la comtesse que par un couloir.

Diane embrassa les deux jeunes filles et les conduisit jusqu'au seuil. Elle avait hâte d'être seule, elle aussi, pour s'abandonner entièrement, et sans temoins, aux réflexions douloureuses qui assaillaient sa pensée depuis qu'elle savait l'operation décidée irrévocablement pour le lendemain.

Quand les deux orphelines se trouvèrent dans cette petite chambre que la comtesse avait voulue coquette et délicieueement ornée, comme si la pauvre aveugle qui devait l'habiter eût pu se rendre compte de tous le luxe de bon goût qui avait présidé à l'aménagement, Henriette attira son amie dans ses bras et l'y retint étroitement serrée en s'écriant :

Oh ! ma Louise bien-aimée, nous voilà réunies, comme nous l'étions jadis, dans notre petite chambrette d'Evreux.

Je suis heureuse, Henriette, bien heureuse, je t'assure ! Il me semble que nous n'avons jamais été séparées l'une de l'autre, et que c'est hier que nous sommes descendues du coche.

Elle poussa un soupir de joie, puis embrassant à son tour Henriette :

Quand je te sens près de moi, je me figure être encore aux jours de notre enfance, nous restions longtemps assises sur le lit à causer tout bas des mille choses qui nous venaient à l'esprit. Tu avais vu pour moi pendant la journée, tu me contais tout ce que tu avais vu et j'oubliais que j'étais aveugle.

Eh bien, chérie, demain tu ne le seras plus aveugle du tout et dans quelques jours tes yeux seront charmés par la vue de toutes les merveilleuses choses qui se trouvent réunies dans cette grande ville de Paris.

Et serrant avec tendresse la main de l'aveugle ;

Comme il doit te tarder de ne plus être dans les ténèbres !

Oh ! oui ! répondit Louise. Admirer toutes ces merveilles dont tu parles, ce doit être une très grande joie, un très grand bonheur. Mais il existe une joie plus grande encore, un bonheur cent fois plus précieux...

Et, s'animant au souvenir de Pierre, elle ajoutait d'une voix que faisait trembler l'émotion.

Voir en face de soi et pouvoir enfin regarder ceux dont la pensée occupe toute notre âme et dont le visage nous est inconnu ! S'assurer que leurs traits sont bien réellement empreints de l'expression de douceur, de bonté, de tendresse qu'on leur prêtait, lire dans leurs regards et pouvoir se dire enfin : "Mon cœur ne s'était pas trompé et son image est bien telle que je la rêvais !"

C'est de la comtesse que tu parles, interrompit vivement Henriette.

[A CONTINUER.]

PAS D'ETE.

Tout le monde, à quelques rares exceptions près, a dû entendre parler de l'année terrible de ce siècle.

Au moment où tous parlent de la présente saison qui est quelque peu anormale, quelques détails sur l'année 1816, connue sous le nom de "l'an sans été," intéresseront certainement les lecteurs de l'ETOILE.

Cette année 1816 en Europe et en Amérique a été la plus froide dont la génération présente a gardé le souvenir.

Voici quelques notes météorologiques sur cette année.

Janvier fut tellement doux que l'on n'avait pas besoin de feu dans les maisons. Le mois de décembre précédent avait été très froid.

Février ne fut pas froid à l'exception de quelques jeurs.

Mars fut froid et ténébreux pendant la première partie, puis le reste du mois fut doux.

Avril fut chaud au commencement, mais devint bientôt froid et se termina dans la neige et la glace, avec une température convenant plutôt à l'hiver qu'au printemps.

Mai fut très froid ; les fleurs gelerent ; la glace sur le sol avait un pouce et demi d'épaisseur.

Le mois de juin fut tellement froid qu'on en avait jamais vu de semblables. Les gelées, la glace et la neige n'étaient pas rares. Toute végétation fut tuée dans sa racine. Il tomba dix pouces de neige dans le Maine et trois pouces dans New York et le Massachusetts.

Juillet fut accompagné de gelées et de glace. Le cinq une gelée ayant l'épaisseur d'une vitre ordinaire couvrit les champs dans la plupart des Etats de la Nouvelle-Angeterre, et les récoltes furent détruites.

Août fut un peu plus chaud que le mois précédent,mais les champs furent couverts d'un pouce de glace. En Europe comme en ce pays, tout ce qui avait poussé fut gelé. Des journaux reçus d'Europe disaient que 1816 serait connu plus tard sous le nom "d'année sans été."

En septembre, les deux premières semaines furent assez douces, mais le reste fut très froid.

Octobre fut encore plus froid ; la glace et la neige étaient abondantes.

Novembre fut froid et tempêtueux. Il tomba assez de neige pour aller en voiture d'hiver.

Quant à décembre, il fut doux et confortable.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

KEMO, Le grand destructeur de Punaises, détruit Punaises et insectes dans un instant. A vendre par les épiciers et droguistes

CARNOT TUE.

Le Président de la République Francaise.

TOMBE VICTIME D'UN ASSASSIN ITALIEN.

Au Moment ou il se Rendait au Theatre a Lyon.

Paris, 24 juin—Sadi Carnot, le président de la République française, a été blessé mortellement d'un coup de poignard à 12 h. 40, ce soir, à Lyon, par Cezarl Giovanni Santo, un anarchiste italien de 21 ans.

Le président Carnot s'était rendu à Lyon pour visiter l'Exposition des Beaux-Arts, des Sciences et de l'Industrie. C'est après le banquet donné en son honneur par la Chambre de Commerce de Lyon qu'il a été assassiné. Il quitta la salle du banquet vers 12 heures et marcha jusqu'à sa voiture qui l'attendait sur la place de la Bourse. Il s'était à peine assis que Santo, un journal dans la main, se fraya un passage à travers la foule et sauta sur les marches du carrosse. Le président Carnot se rejeta en arrière, mais Santo, retirant un poignard de dessous son journal, l'enfonça dans l'abdomen du président. Le président s'affaissa et perdit connaissance. Il fut aussitôt transporté à la préfecture et les plus habiles chirurgiens de la ville furent appelés.

Aussitôt après le crime, Santo fut arrêté. La nouvelle de l'attentat se répandit rapidement dans tous les quartiers de la ville ; une foule excitée et en fureur remplit les rues. Avant 10 heures, un restaurant italien avait été attaqué et la police eut fort à faire pour protéger le consulat italien.

Le président Carnot était arrivé à Lyon hier et il avait l'intention d'y demeurer jusqu'à mardi. Il était accompagné par le général Borius, le chef de sa maison militaire,le premier ministre Dupuy, M. Burdeau et autres membres du cadinet. Il fut reçu à la gare par le maire et les officiers de district qui dans 27 landaus tirés par des chevaux couverts de drapeaux tricolores, l'escortèrent jusqu'à l'Hôtel de Ville, distant d'environ 3 kilomètres.

Les rues, sur tous le parcours, étaient bondées et le président fut salué par de bruyantes acclamations, des vivats,etc. Le peuple de Lyon lui fit une réception comme il ne lui en avait été rarement faite d'aussi grandiose.

Un lunch fut servi à l'Hôtel de Ville et dans la soirée eut lieu un grand dîner à la préfecture. Sur le balcon de la préfecture, le président passa en revue une grande procession aux flambeaux qui fut suivie par des illuminations et des feux d'artifice. Ensuite le programme pour dimanche, lundi et mardi fut soumis en détail au président qui exprima sa satisfaction des arrangements qui avaient été faits pour le bien recevoir. Aujourd'hui le président alla visiter l'Exposition dans le Parc de la Tête d'Or.

L'ASSASSIN AGIT.

Plus tard, le président Carnot assista au banquet de la Chambre de Commerce, et annonça qu'il irait de suite après au Grand Théâtre, place de la Comédie. Il était très joyeux pendant le banquet, étant particulièrement enchanté de la réception qui lui avait été faite hors de l'édifice et aussi par les invités. Il fut acclamé incessamment à partir du moment qu'il quitta la Chambre de Commerce jusqu'à ce qu'il fut assis dans sa voiture qui devait le conduire au Grand Théâtre.

L'enthousiasme de la foule et la confusion qui régnait permirent à l'assassin de se faufiler sans être remarque jusqu'auprès du carrosse du président.

Rendu à quelques pieds du président, l'assassin fut aperçu, mais comme il portait un journal, on crut que c'était quelqu'un qui désirait présenter une requête et on ne l'appréhenda pas. Il fut saisi au moment où il sautait hors de la voiture du président et allait jeter son poignard.

LA MORT DU PRÉSIDENT.

Le président eut plusieurs hémorrhagies après qu'il eût été transporté à la Préfecture. Il faiblit petit à petit jusqu'à 1 h. 40 ce matin, quand il mourut. Mde Carnot et ses deux fils quittèrent Paris à 11 h. 50, hier soir, dans un train spécial pour Lyon. Tous les ministres qui n'étaient pas allés à Lyon avec le président étaient en conférence à minuit à propos de la mort du président. Le Senat et la Chambre des Députés seront convoquées en assemblée aujourd'hui.

COMMENT L'ATTAQUE FUT FAITE

Une dépêche reçue à minuit de Lyon donne les détails suivants sur l'assassinat du président : Le président Carnot était déjà monté dans son carrosse quand l'attaque fut faite sur lui par Santo. Il venait de sortir de la salle de banquet de la Chambre de Commerce et la procession qui l'avait escorté à partir de l'Exposition s'était reformée sur la place des Cordeliers et s'était mise en marche pour le Grand Théâtre, où une représentation de gala avait été préparée en son honneur. Le carrosse venait à peine de partir par la rue de la République, au milieu des acclamations dé milliers de spectateurs. Le président Carnot saluait la foule. En face du Crédit Lyonnais, un homme courut soudainement en avant, vers le carrosse, sauta sur les marches et frappa le président dans la région du cœur avec un poignard qu'il tenait caché sous ses vêtements. Un témoin oculaire, qui marchait en avant du carrosse du président avec Adrien Dupuy, le frère du premier ministre, dit qu'au moment où le carrosse contenant Carnot s'approchait du Crédit Lyonnais, sa propre attention fut attirée par une légère altercation sur les premières lignes de la foule. Il vit peu après le carrosse s'arrêter. Le président était tombé sur les coussins et sa figure était devenue livide.

Aussitôt la nouvelle se répandit et des centaines de personnes se mirent à crier qu'une tentative de meurtre avait été commise sur la personne du président.

Pendant ce temps-là, M. Rivaud, le préfet du Rhône, donnait un terrible coup de poing à l'assassin qui s'abattit sur le sol. Il fut environné par une foule furieuse et l'on entendit de tous côtés des cris de "lynchez-le ! lynchez-le !!" Ce n'est qu'avec le plus grande difficulté que la police parvint à protéger l'assassin contre la fureur du peuple. De fait, si ce n'eût été de plusieurs grades à cheval qui assistèrent la police, le prisonnier aurait tombé entre les mains de la foule qui l'aurait tué.

A 9 heures, hier soir, toutes les personnes qui avaient été invitées d'assister à la représentation de gala en l'honneur du président s'étaient réunis au Grand Théâtre. Tous les sièges étaient occupés et l'audience attendait avec impatience l'arrivée du président et de sa suite. Tout à coup deux hommes arrivèrent à la course à l'entrée principale et annoncèrent que le président venait d'être assassiné. Cette nouvelle fut comme un coup de tonnerre pour tout l'auditoire. Quelques femmes se mirent à pousser des cris d'horreur, mais un grand nombre de personnes présentes refusèrent de croire que cette nouvelle fût vraie.

AU GRAND THÉATRE.

Plusieurs officiers du gouvernement, qui étaient présents, quittèrent immédiatement le théâtre pour aller s'informer. On aurait dit que tout Lyon était assemblé place de la Comédie et dans les rues adjacentes. Soudain un landeau, conduit par des gendarmes, dans lequel se trouvaient Adrien Dupuy, M. Chaudy et M. Rivaud, le préfet, arriva sur les lieux. La foule crut que c'était le carrosse du président et se mit à crier : "Vive Carnot ! Vive la République !" Chaudy à droite et Rivaud à gauche crièrent d'une voix émue : "Une tentative vient d'être faite pour tuer le président." Ces paroles électrisèrent la foule qui se mit à pousser des cris de vengeance et d'exécration.

Le landau poursuivit sa route et se rendit au Grand Théâtre où MM. Rivaud et Chaudey s'acheminèrent vers la loge préparée pour le président. En les voyant entrer dans la loge, l'audience se leva comme un seul homme et M. Rivaud, la voix entrecoupée par les sanglots, dit : "Le président de la République a été assassiné." En apprenant cette tragique nouvelle, les personnes présentes se mirent à crier : "A mort ! à mort ! vengeance !"

M. Rivaud annonça ensuite que la représentation ne pouvait avoir lieu.

Un Bon Barbier

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 cts.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 5 JUILLET. 1894. Soyons Distingues. No. 41

Indicateur de Chemin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.
DIVISION OUEST.
Commencant le 21 Janvier 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.
Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 15, 12 45, 2 30 3 15, 4 10, 5 10, 6 20, 7, 9 25, p m; Dimanches, 7 30 8 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 50, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (1 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 25 a m; 12 05, 5 15, et 7 50, p m.
Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 6 20 p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 4 10, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec—8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.
Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 1 Juillet 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 10, 11, a m; 1 45, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m;
Dimanches, 8 45, a m.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 44, a m; 12 17 1 43, ¶3 03, 4 00, *4 10, 4 33, *5 21, *5 43, *6 28, *7 47, §8 46 p m; Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 03, p m.
Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.
☞ Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.
Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m. Via South Lawrence, 6 30, a m.
☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, 9 45, 10 13 a m, 12 11, 12 57, 1 44, 1 59, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanche, 10 02 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 44, 5 42, †8 13 p m.
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 44 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 43 a m; 1 56 et †3 43 p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, *via* la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, †8 13 p. m.
Pour Montréal et Québec, *via* Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 3 43 p. m.
Express de Québec via White River Junction — 1 59, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.
† Tous les jours pour Montréal.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt-Gén., Lowell.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parloir et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferree Passant par le Pont de Poughkeepsie

ENTRE

Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-lortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.
Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.
W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.
D. J. FLANDERS, Agt-général.

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement fait sur commande Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDD E.

☞ Son assortiment de Draps, ☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du ☞ dernier goût et de patrons les ☞ plusnouveaux.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches

Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
258 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.

Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES d'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.

Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.

DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!!

A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
☞ Allez faire une visite at vous serez satisfaits.

Francis W. Qua,
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

Raynold's Bay State,
TEINTURERIES
De toutes sortes,
27 RUE PRESCOTT.

CE COMMISSARIAT

Nous lisons dans le *Monde*:

Ceux de nos compatriotes de Chicago qui veulent à tout prix l'établissement d'un commissariat canadien au milieu d'eux ne se laissent décourager ni par les articles des journaux de l'est américain ni par la rebuffade de la *Minerve*.

Ils viennent de confier à M. Girouard, député des Deux-Montagnes, la tâche de demander au gouvernement s'il a reçu une requête signée par la plupart des Canadiens de l'état de l'Illinois demandant l'établissement d'une agence pour protéger les intérêts du Canada dans le Nord-Ouest Americain. Cette requête suggérait-elle quelques personnes à nommer comme agent? Est-ce l'intention du gouvernement d'établir tel bureau?

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 15 Juin 1894.

M. l'Administrateur,

Le plus dégoûtant spectacle pour l'étranger qui visite Rome, est sans contredit la manière dont il voit sans cesse traiter les chevaux. Des charretiers sans cœur frappent ces pauvres bêtes d'une manière féroce pour leur donner une vitesse que leurs jambes refusent. Ces misérables chevaux mal nourris, mal pansés, mal harnachés n'ont généralement que les os et la peau. L'habitude d'une mauvaise nourriture leur donne une peau terne, un gros ventre et les fait ressembler à des chèvres plutôt qu'à des trotteurs. Pour la plupart de ces bêtes, l'avoine est un régal inconnu, le foin, la nourriture des jours de fête. L'herbe des fossés l'été, la paille l'hiver, tel est leur nourriture. Le fouet supplée à l'avoine, et je vous assure que c'est un copieux supplément. Le résultat d'un pareil regime est que, perpétuellement, on voit les chevaux à terre, et que sauf les chevaux de princes et de cardinaux, toutes ces pauvres bêtes ont les geroux marqués de l'ignoble stigmate qui déshonore le coursier et lui enlève la moitié, les trois quarts de son prix. Quel bien ferait ici une société protectrice des animaux!

Mardi dernier, le prince de Naples, monté sur un superbe pur sang, se rendait à la chasse réservée d'Ostia-Sibérina. Un agent de police, trop zélé, voyant, d'un œil, approcher le cortège et de l'autre œil avisant une pauvre rosse attelé à un char d'herbage, lequel encombrait la route où devait passer le prince, se met à frapper durement la bête pour accélérer sa marche. Mais le pauvre cheval, sans doute à jeun, (peut-être un peu troublé à la vue du prince), tombe lourdement sous les coups de l'agent brutal, et celui-ci de redoubler. Alors, le prince de Naples arrête son coursier, descend de selle, prend le numéro du policeman et l'envoie avec indignation passer cinq jours en prison. Ce n'est pas mal, mais le prince aurait été meilleur prince encore, s'il avait condamné le propriétaire de la bête à passer deux picotins d'avoine par jour à l'animal qui fait le plus gros du travail.

En ce moment, il se déroule à Rome un immense procès entre Tanlongo, Monzilli et toutes les hautes dignités de la banque romaine. Ces messieurs sont simplement accusés d'avoir volé la modeste somme de 13 millions. Toutefois le développement du procès prouve assez clairement que la *pudding* a été fraternellement partagée avec les ministres alors au pouvoir.

Micotera, ancien ministre, ancien général garibaldien, franc maçon militant et très haut perché dans la secte, vient de rendre son corps à la poussière et son âme.... Ce lieu enant de François Crispi a passé sa vie en attaques, insultes, moqueries contre le Vatican. Le pauvre homme pourtant n'est plus et le Vatican existe encore, et le Pape qui y commande et y règne, gouverne l'Eglise et la Catholicité avec plus d'autorité que jamais. L'Etat, ému par le souvenir des grands services (?) rendus à la cause italienne par le défunt député Nicotera lui a voté des funérailles solennelles aux dépens des finances du royaume. Encore une canaille qui va manger l'argent si rare des contribuables italiens, déjà si misérables, même après sa mort.

L'ambassade de la Russie auprès du Vatican, et du Vatican près la cour de Russie, vient à peine d'être officiellement instituée que déjà les excellents effets s'en font sentir. Le Czar a levé la défense qui prohibait aux archevêques et évêques russes et polonais de se rendre à Rome. Il a également autorisé les journaux russes à publier tous les documents, lettres, encycliques du Pape et des SS. Congrégations romaines. Il a ordonné de faire imprimer et d'envoyer à toutes les paroisses catholiques russes, la lettre du Pape aux évêques polonais, encyclique magnifique à laquelle est due le revirement d'esprit et de volonté du Czar vers Rome et le Pape. Léon XIII, très sensible à toutes ces marques de bonne volonté, a déclaré vouloir créer un cardinal russe au prochain consistoire qui aura lieu en octobre prochain.

La province romaine a fait le foin. La récolte est abondante et généralement de bonne qualité. En ce moment commence la moisson. Tous les faucheurs se sont transformés en moissonneurs, et les montagnards descendent de leurs sommets neigeux pour aider les escadres trop faibles des moissonneurs de la plaine. Les moissonneurs commencent le travail à trois heures du matin, et ne s'arrêtent qu'à huit heures a. m. Alors ils déjeunent. Ce déjeuner dure 20 minutes. Il se compose d'un morceau de lard ou de fromage, de trois gros oignons et d'une livre de pain. Le tout est arrosé par une quart de vin consciencieusement baptisé. Alors commence le plus rude de la besogne. Ces pauvres gens depuis huit heures et demi a. m., jusqu'à deux heures p. m. travaillent, poussés par des contremaitres, au milieu de la poussière, des mouches et sous les rayons brûlants du soleil romain. A deux heures, dîner. Deux livres de pain, deux litres (quarts) de vin, six oignons, six plantes de salade, un morceau de morue bouillie à mêler à la salade. Le repas qui dure une demi-heure est suivi d'une demi-heure de repos. Les uns dorment, les autres fument, le plus grand nombre va se baigner dans les eaux du Tibre. A trois heures, reprise du travail jusqu'à huit heures du soir. Alors les moissonneurs se retirent dans les cabanes de feuillages qu'ils se sont construites; là ils reçoivent une ration de fèves ou de patates, un morceau de lard, une livre de pain, une quart de vin, six gros oignons. La distribution faite, ils se groupent par brigade, improvisent un cuisinier, vont chercher le bois, font un gros souper chaud, fument une pipe et s'endorment jusqu'au lendemain à trois heures. Il n'ont pas plus de 8 heures et demie par jour pour manger ou dormir. Il n'y a pas de vie de galérien comparable à celle du moissonneur italier..

Bien à vous,
WM. BREEN.

SUICIDE D'UN CANADIEN.

New Bedford, Mass., 29 juin—Amédée Quintin, commerçant de bois et charbon, demeurant au numéro 882 rue South Water, a été trouvé pendu dans sa grange vers dix heures hier matin.

A 9 h. 30 il était dans sa cour à bois; revenant de remplir une commande, il rencontra sa femme et lui dit qu'il allait se pendre. La femme ne prit pas cela au sérieux. Elle lui dit qu'elle préviendrait la police s'il répetait ces paroles et rentra à la maison. Quelques instants après, deux jeunes filles vinrent commander du bois. Un employé de M. Quintin chercha son maître; ne le voyant point, il monta sur le grenier de l'écurie où il le trouva attaché par le cou à une poutre.

Le jeune homme se précipita au bas de l'escalier et rencontrant l'officier de police Callanan, lui dit ce qui était arrivé.

Mme Quintin, voyant le serviteur courir ainsi, comprit ce que cela signifiait. Elle courut au grenier et coupa elle-même la corde fatale.

L'officier de police Callanan fit prévenir immédiatement le Dr St Germain qui vint en toute hâte, mais il était trop tard, le malheureux Quintin avait cessé de vivre.

Mde Quintin a été très affectée par ce douloureux événement, et quoiqu'elle eut assez de présence d'esprit et de force pour couper elle-même la corde, dans l'espoir de sauver son mari, elle eut ensuite de fortes crises de nerfs.

Le défunt laisse une femme avec neuf enfants, dont le plus jeune n'avait que neuf mois. Les plus vieux des enfants travaillaient à la manufacture; ils accouraient à la nouvelle de ce malheur. Impossible de décrire leur surprise et leur chagrin.

M. Quintin était bien connu dans le sud de New-Bedford et jouissait de l'estime de tous. C'était un homme généreux, n'hésitant jamais, quand il s'agissait de faire un sacrifice. Une foule d'amis sont venus témoigner de leur sympathie pour la famille éprouvée.

Le coroner Hough, après une enquête et examen, a déclaré que la mort avait été causée par la strangulation.

On se demandait de toute part quelle pouvait être la cause de ce malheur: et cela reste pour tous un mystère. A Dieu seul appartient de juger; des embarras financiers, quelque chagrin intérieur, un moment d'aliénation mentale, sont autant de suppositions qui peuvent être plausibles.

OBSEQUES DE CARNOT

La Nation Francaise Paie son dernier Tribut.

Aux Restes de celui qui est Mort pour la République

LA PROCESSION ET LES CEREMONIES FUNERAIRES DECRITES.

Des Pompes Funebres comme on en Voit peu souvent a Paris.

Paris, Ier juillet—Malgré une chaleur tropicale et les rayons brûlants du soleil montant dans un ciel sans nuages, tout Paris, plus des milliers de visiteurs venus des provinces et des diverses contrées du continent européen ont assisté aujourd'hui à l'un des plus imposants spectacles qu'on ait vus sous une république en France. Les rues furent bondées, d'une foule endimanchée dès les premières lueurs du jour; tous les rangs de la société étaient représentés, à partir du gamin de Paris jusqu'au dignitaire vêtu de noir et décoré. Beaucoup de personnes portaient un crêpe au bras ou à la boutonnière.

Les habitations étaient drapées de noir et des fleurs en quantité extraordinaires avaient été envoyées au Palais de l'Elysée, où étaient exposés les restes du défunt président.

Toute la journée samedi Paris fut sur pied. Les visiteurs arrivaient en grand nombre et des foules énormes restèrent sur les boulevards jusqu'au matin pour examiner les couronnes de fleurs, ornées de cartes portant les noms des donateurs, que les fleuristes avaient placées sur les trottoirs en attendant leur translation au Palais de l'Elysée. Les cafés chantants des Champs Elysées étaient bondés de monde, et dans les jardins publics des fanfares firent entendre toute la journée de la belle musique appropriée à la circonstance, pour encourager la foule.

Un grand nombre de personnes se postèrent, samedi soir, dans des endroits avantageux sur les trottoirs et y passèrent la nuit, afin d'être bien sûrs de conserver leurs postes.

LES DÉCORATIONS.

Toutes les fenêtres sur le parcours du cortège funèbre furent louées à des prix fabuleux. Des échelles sur les trottoirs furent louées un franc ou plus l'échelon. Il y avait aussi une quantité énorme de chaises.

Par toute la ville et spécialement sur les rues où devait passer la procession, des ouvriers ont travaillé toute la nuit pour décorer les édifices avec du crêpe et autres emblèmes de deuil. Les décorations, pour la plupart, étaient artistiques et très riches. La plupart des édifices publics étaient drapés de noir et la façade du Panthéon était complètement cachée par du drap noir bordé de blanc.

L'église Notre Dame était aussi drapée, quoique pas autant que le Panthéon, et un immense drapeau tricolore, qui était bordé et drapé, avait été hissé entre les piliers de l'immense édifice.

Le Palais Bourbon, où se trouve la Chambre des Députés, était abondamment orné de crêpe et des drapeaux tricolores à mi-mât flottaient sur plusieurs des édifices du gouvernement. A presque chaque fenêtre et toiture, spécialement dans les quartiers les plus pauvres, le pavillon français, tout drapé, était hissé, et les boutiques, même les plus petits bateaux sur la Seine, étaient décorés et pavoisés.

Les cheveaux d'omnibus portaient de petits pavillons français par groupes de trois ou quatre fixés à la bride et autres parties du harnais, avec un goût qui prouvait bien le talent artistique inné dans tout Français.

LA STATUE DE JEANNE D'ARC sur la rue de Rivoli portait un pavillon tricolore drapé de noir.

Toutes ces décorations ressemblaient à celles qu'on a vues pendant les fêtes russes, mais elles n'étaient pas tout à fait aussi considérables. De bonne heure, dimanche matin, des délégations commencèrent à arriver au Palais de l'Elysée portant des couronnes et autres emblèmes de deuil. Les rues conduisant au Palais étaient bordées d'agents de police, et seuls ceux qui portaient des cartes purent entrer à l'intérieur dont les murs étaient tendus de noir bordé de blanc et ornés de drapeaux et de médaillons portant les lettres "R. F."

Sur l'immense catafalque qui se trouvait au centre de la grand cour avait été placé une large banderolle portant 2 grosses lettres blanches, la lettre "C" et un dais noir garni en argent recouvrait le cercueil

Le catafalque était environné de fleurs innombrables données par les parents et les amis de l'illustre défunt. Un certain nombre de candelabres étaient placés à la tête du catafalque et sur lesquels on lisait: "Envoyés par le président Casimir-Périer, le Czar de Russie, le roi du Portugal, le roi d'Espagne, le roi des Belges, le roi de Roumanie, le bey de Tunis et le Grand Duc de Luxembourg." A gauche se trouvaient les couronnes envoyées par la reine d'Angleterre, la reine du Portugal, l'empereur d'Allemagne et plusieurs autres têtes couronnées.

Le catafalque, qui se trouvait à bloquer la principale entrée du palais, était gardé par des soldats et quatre religieuses qui se tenaient à genoux et priaient en arrière du cercueil. De chaque côté, un passage conduisait au grand escalier.

SALUANT LE MORT.

Les délégués, après avoir salué les restes du président défunt, s'avancèrent silencieusement le long des deux passages, et se rendirent dans les diverses pièces du palais qui étaient toutes tendues de noir

Le cercueil fut placé sur un catafalque environné d'une forêt de cierges. Dans le chœur avaient pris place les hauts dignitaires de l'eglise, vêtus de leurs riches habits sacerdotaux. Ils s'avancèrent vers le catafalque en récitant des prières et ils l'entourèrent

Une basse-messe fut dite au maître-autel. Saint-Saens, le célèbre musicien, toucha l'orgue et en fit sortir une mer de notes harmonieuses, mais tristes comme cette journée de deuil, ce qui émut tous les assistants. Le chœur chanta "Mors et Vita" de Gounod, "Dies Iræ" et des parties du "Pie Jesu."

L'ORAISON FUNÈBRE

fut prononcée par l'archevêque de Paris qui a dit: "M. Carnot était l'intégrité personnifiée, dans la vie publique comme dans la vie privée. Il a payé sa dette à son pays et il a accompli son devoir envers Dieu. Puisse sa vie et sa mort être une leçon pour tous les fils de la France, afin qu'ils se rallient au patriotisme et à la religion."

Après son oraison funèbre, l'archevêque de Paris donna l'absolution, puis la procession se reforma et le corps fut transporté au Panthéon, au son des cloches de toute la ville.

Au Panthéon des discours furent prononcés par plusieurs hommes politiques en vue.

Le cercueil fut alors placé temporairement dans la crypte, entre les corps de Rousseau et de Victor Hugo. Plus tard il sera mis dans la voûte au côté du général Lazare Carnot, grand-père du défunt.

Jamais depuis 20 ans, des pompes funèbres ont été aussi imposantes que celles d'aujourd'hui.

Mde Carnot s'est rendue toute seule à l'église Notre-Dame où elle a assisté à la messe de requiem chantée pour le repos de l'âme de son illustre époux mort au sommet de la gloire.

ACCIDENTS.

Comme le cortège quittait le Palais de l'Elysée, une branche d'arbre trop chargée de monde se brisa, précipitant plusieurs personnes sur le pavé. Plusieurs d'entre elles ont été blessées, dont une ou deux grièvement. Il y a eu plusieurs autres accidents peu graves, ce qui est remarquable dans une circonstance semblable.

A L'EGLISE NOTRE-DAME.

Le cortege arriva à Notre-Dame à 12 h. 30. Au moment où le cercueil pénetrait dans l'immense église, les cloches sonores se mirent à sonner.

La nef et les balcons latéraux étaient abondamment drapés en drap noir frangé d'argent.

Les murs étaient ornés de nombreux écussons portant les lettres "R F." (République Française) et "C." (Carnot).

Le cercueil fut placé sur un catafalque environné d'une forêt de cierges. Dans le chœur avaient pris place les hauts dignitaires de l'église, vêtus de leurs riches habits sacerdotaux. Ils s'avancèrent vers le catafalque en récitant des prières et ils l'entourèrent

Une basse-messe fut dite au maître-autel. Saint-Saens, le célèbre musicien, toucha l'orgue et en fit sortir une mer de notes harmonieuses, mais tristes comme cette journée de deuil, ce qui émut tous les assistants. Le chœur chanta "Mors et Vita" de Gounod, "Dies Iræ" et des parties du "Pie Jesu."

L'ORAISON FUNÈBRE

fut prononcée par l'archevêque de Paris qui a dit: "M. Carnot était l'intégrité personnifiée, dans la vie publique comme dans la vie privée. Il a payé sa dette à son pays et il a accompli son devoir envers Dieu. Puisse sa vie et sa mort être une leçon pour tous les fils de la France, afin qu'ils se rallient au patriotisme et à la religion."

Après son oraison funèbre, l'archevêque de Paris donna l'absolution, puis la procession se reforma et le corps fut transporté au Panthéon, au son des cloches de toute la ville.

Au Panthéon des discours furent prononcés par plusieurs hommes politiques en vue.

Le cercueil fut alors placé temporairement dans la crypte, entre les corps de Rousseau et de Victor Hugo. Plus tard il sera mis dans la voûte au côté du général Lazare Carnot, grand-père du défunt.

Jamais depuis 20 ans, des pompes funèbres ont été aussi imposantes que celles d'aujourd'hui.

Mde Carnot s'est rendue toute seule à l'église Notre-Dame où elle a assisté à la messe de requiem chantée pour le repos de l'âme de son illustre époux mort au sommet de la gloire.

ACCIDENTS.

Comme le cortège quittait le Palais de l'Elysée, une branche d'arbre trop chargée de monde se brisa, précipitant plusieurs personnes sur le pavé. Plusieurs d'entre elles ont été blessées, dont une ou deux grièvement. Il y a eu plusieurs autres accidents peu graves, ce qui est remarquable dans une circonstance semblable.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

Les Sensations d'un Noyé.

Un M. C. A. Hartley raconte dans la *Revue Scientifique (Revue Rose)* les impressions qu'il a rapportées d'un accident qui l'a mis au ras de la mort.

Il avait alors vingt ans; il se baignait avec un de ses camarades dans l'Ohio. La rivière avait en cet endroit près de 5 mètres de profondeur. Les deux jeunes gens s'amusaient à plonger pour ramasser des cailloux. L'eau était tiède, excellente; M. Hartley prolongea ses plongeons et resta au fond le plus longtemps possible; ne remontant qu'au moment où il était à bout de respiration. Une fois, il était à peine à cinquante centimètres de la surface, quand il ressentit un choc violent dans le dos, entre les deux épaules. C'était son ami qui, plongeant à son tour, ne le voyant pas revenir, l'avait malencontreusement heurté Sous le choc, le peu d'air qui restait dans les poumons de M. Hartley fut chassé et l'asphyxie commença son œuvre. Le jeune baigneur coula au fond comme une pierre et s'abattit sur le lit de la rivière. Quelles furent ses impressions?

"Je me trouvais, raconte-t-il, dans un état de demi-insouciance; je voyais mes parents, mes amis m'entourer en foule les yeux pleins de larmes. Tous les événements de ma vie passèrent lentement devant ma vue, bonnes ou mauvaises actions et même indifférentes. Je me souvenais avec une netteté absolue des faits les plus minimes de ma vie de tout petit enfant. Je sentais bien que je me noyais et je me rappelle que je pensais: ce n'est pas après tout si douloureux de se noyer. Mais je me demandais où l'on pourrait bien retrouver mon corps; je frémissais à la pensee que jamais peut-être il ne serait retrouvé; je cherchais aussi à deviner si mon camarade s'était aperçu du malheur qu'il avait involontairement causé, s'il plongeait pour me repêcher. Puis je me représentais mon enterrement, j'entendais les cailloux résonner sur mon cercueil descendu au fond de la fosse, et enfin je songeais que bientôt les mères citeraient ma mort à leurs enfants pour leur faire peur. Je percevais des tintements dans les oreilles, des sons de cloche venant d'une certaine distance. Puis j'apercevais des tableaux où s'entremêlaient toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Ces tableaux m'enchantaient. Et je ne ressentais aucune crainte ni aucune souffrance. Tout s'apaisait autour de moi, les bruits de toute sorte s'évanouissaient. Je jouissais d'un bien être tout particulier, par une température agréable, ni chaude ni fraîche. Enfin je me sentis m'élever de terre, flotter dans l'espace, de plus en plus haut, et regarder le monde étendu à mes pieds."

A ce moment, le noyé devait être le plus près possible de la mort. Il ne vit plus et ne se rappelle rien jusqu'au moment où il se retrouva étendu sur l'herbe ayant à côté de lui son ami qui était parvenu à le sortir de l'eau et à le ramener à l'existence au moyen de frictions et des pratiques ordinaires de respiration artificielle prolongée.

LOUIS CYR.

Sa Lutte Contre Sandow au Mois d'Aout.

Louis Cyr, notre fameux athlete canadien, le roi des hommes forts du monde, est à Montréal de ce temps-ci, et, comme bien on pense, il a été interviewé par les reporters.

Il dit que ses forces augmentent de jour en jour; il lève maintenant 273 livres et un quart au bout de son bras droit, 244 au bout de son bras gauche, et 3,900 sur son dos.

Interrogé au sujet de sa rencontre avec les hommes forts des Etats-Unis, au Madison Square Garden, à New York, il a déclaré qu'il ne craignait rien, et qu'il était certain de remporter la ceinture présentée par M. Richard K. Fox, le propriétaire de la *Police Gazette*. Cette rencontre aura lieu dans le mois d'août et voici le nom de ceux contre qui il luttera: MM. Komulus et Mills, les hercules romains venus expressément pour la rencontre; Sandow et McCane, les deux hommes forts de Londres; Apollon, l'athlète parisien; J. W. Kennedy, le Prof. Jefferson, Athillie Jackson, et tout probablement notre jeune canadien Horace Barré. Ces noms font présager une lutte comme on n'en a jamais vu de nos jours. Si Cyr est vainqueur, il partira pour l'Australie, et s'il en rencontre un plus fort que lui, il abandonnera le metier complètement. Richard Fox lui sert de caution. La ceinture est évaluée à $2,500. A cette rencontre, il s'agira de lever les poids les plus lourds de différentes manières.

Partout où le samson canadien est allé, il a étonné les spectateurs qui remplissaient les salles où il donnait ses représentations.

Louis Cyr est accompagné de son jeune frère, Pierre. Ce jeune homme, doué lui aussi d'une force prodigieuse, fait des tours de force étonnants. Il a déclaré qu'il était prêt à rencontrer n'importe quel "middleweight." Il mettra un enjeu de $500 dans quelques semaines, au parc Sohmer, pour le titre de champion "middleweight," et les athlètes suivants seront invités à le rencontrer: Miller, Labatte, Poitevin et quelques autres.

Après leur engagement au parc Sohmer, les deux Cyr se rendront à leur résidence de St Jean de Matha, où ils séjourneront quelque temps.

Plusieurs journaux americains sont d'avis que Louis Cyr, lorsqu'il se rencontrera avec Sandow, qui se glorifie d'être le champion du monde, remportera la victoire.

A WASHINGTON

Un Incident Touchant l'Assassinat du President Carnot.

On se livre à de nombreux commentaires dans les cercles diplomatiques, à Washington, sur ce fait qu'aucun des hauts fonctionnaires du gouvernement fédéral n'a eu la politesse d'aller faire une visite à l'ambassade de France depuis l'assassinat du président Carnot. Tous les ambassadeurs, ministres et chargés d'affaires des nations étrangères à Washington ont fait leur visite à l'ambassade française dans le délai réglementaire de vingt-quatre heures. Les généraux de l'armée des Etats-Unis et plusieurs officiers de la marine se sont conformés à cet usage. Quelques membres du Sénat et de la Chambre des Représentants au Congrès sont également allés déposer leurs cartes à l'ambassade. Mais aucun des fonctionnaires du pouvoir exécutif ne s'est dérangé, et aucun message de condoléance n'a été envoyé par eux, à l'exception de la dépêche adressée par le secretaire d'Etat, M. Gresham, à l'ambassadeur des Etats-Unis, à Paris, M. Eustis.

D'après l'étiquette, le secrétaire particulier de M. Cleveland aurait dû porter la carte du président à l'ambassade de France dans les vingt-quatre heures qui ont suivi la visite faite par l'ambassadeur de la République française à la Maison Blanche pour annoncer la nouvelle de la calamité qui venait de s'abattre sur son pays. Le secrétaire Gresham aurait dû de son côté se rendre en personne à l'ambassade, et les autres membres du cabinet devaient aller y déposer leurs cartes. Mais aucun d'eux ne s'est conformé à l'étiquette et leur négligeance provoque beaucoup de critiques.

Entre belle-mère et gendre:
—Ma fille est une perle, apprenez-le, monsieur?
—Eh bien, alors! c'est clair, vous êtes une huître!

En classe:
—E'ève Jolimuffle, quels changements se sont produits depuis deux ans dans la carte d'Europe?
—On l'a vernie deux fois, m'sieu!

Bal blanc:
—Vous paraissez beaucoup aimer la danse, mademoiselle?
—Mon Dieu! Monsieur, le médecin m'a ordonné de transpirer le plus possible...

l'ennemi de quel bois il se chauffait.

Sur la cannebière:
—Vrai! mon cher, il avait le nez si long qu'il ne pouvait pas se retourner dans sa chambre sans casser quelque chose.
—Te? J'ai vu plus fort. Un de mes amis, mon bon, qui avait un nez si grand que lorsqu'il respirait, il ne sentait que le lendemain.

Chez un préfet:
Un solliciteur se présente pour faire valoir ses prétentions à un emploi recherché.
—Enfin, dit-il en terminant, vous reconnaîtrez, monsieur le préfet, que je ne suis pas le premier venu.
—Sans doute, fait gravement le préfet, il en est déjà venu une cinquantaine avant vous.

KEMO, Le grand destructeur de Punaises, détruit Punaises et insectes dans un instant. A vendre par les épiciers et droguistes

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.
CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public with out cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. $3 a year. Specimen copies sent free.
Building Edition, monthly $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine
par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
L'ETOILE.
67 rue Market, Lowell, Mass

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 5 JUILLET 1894.

LA CRISE AU CANADA.

Le chroniqueur ouvrier qui écrit dans le *Monde* de Montréal donne de bons conseils à la classe ouvrière de Montréal; il lui recommande principalement de faire des économies, si elle en est capable, car l'hiver sera rude. Au cours de cet écrit, cet écrivain nous donne une idée de la crise au Canada; on y verra que le travailleur n'y est pas mieux qu'aux Etats-Unis. Alors, Canadiens des Etats-Unis, pourquoi retourner au Canada? Il vaut mieux attendre le retour de la prospérité en ce pays, car elle ne saurait tarder à venir, vu que le Sénat achève la discussion du tarif. Aussitôt que cette question sera réglée, les choses reprendront leur état normal, et le marché s'améliorera, surtout si les républicains remportent la victoire aux élections congressionnelles de l'automne prochain.

Voici l'article de M. Urbain Lafontaine, le chroniqueur ouvrier du *Monde*:

"Tout porte à croire que les temps seront durs, l'hiver prochain.

"La saison d'été fournit peu de travail et l'automne ne paraît pas devoir être meilleur sous ce rapport.

"Le commerce est très restreint et l'industrie souffre beaucoup. Plusieurs manufactures ne fonctionnent que les trois-quarts du temps et d'autres ont complètement suspendu leurs opérations.

"Il est probable que cet état de choses ne s'améliorera pas avant le printemps prochain.

"La misère et la désolation vont envahir le domicile de l'ouvrier.

"Celui qui a du travail doit s'efforcer d'économiser, afin de se mettre à l'abri du besoin durant les mois d'hiver.

"Il y a la nourriture, le chauffage et le loyer à payer. Les quelques sous qui seront mis de côté d'ici là, seront d'une grande utilité.

"On devra prendre tous les moyens possibles pour faire face à la misere qui nous menace.

"Pour arriver à le conjurer, il faut dès maintenant se mettre à l'œuvre. Se priver du superflu, s'en tenir au stricte nécessaire, si l'on veut que la famille ne soit pas exposée au froid et à la faim.

"Faites vos provisions d'hiver.

"Dans les temps de crise, ne comptez que sur vous-même, sinon, vous vous trouverez à la merci de la charité publique.

"Ceux qui pourront s'empêcher d'avoir recours à la soupe des sociétés de bienfaisance se sentirons heureux.

"Les travailleurs sont avertis, qu'ils soient sur leurs gardes.

"Le seul moyen pratique de détourner le malheur qui les menace, c'est l'économie.

"Tous les sous comptent!

"Les plus malheureux seront les ouvriers qui subissent déjà un chômage forcé.

"Il n'y a pas à dire, ceux-là ont raison de s'alarmer.

"La corporation peut se préparer à en prendre soin.

"Tous ces honnêtes ouvriers et pères de familles, qui viennent d'être jetés sur le pavé, dans les différents départements de la corporation et qui sont incapables de se procurer du travail, vont être les premiers à demander du secours à nos édiles.

"Il ne faudra pas attendre que la famille souffre pour leur accorder l'aide voulue.

"Les quelques centaines de piastres que la ville a économisées sur le salaire de ces malheureux seront dépensées en charités pour les tirer de l'embarras.

"Les sociétés ouvrières, elles aussi, doivent prendre des mesures de précaution pour venir au secours de leurs membres. Le temps est arrivé où il faut prouver que l'union fait la force, en rendant service à ses frères unionistes.

"Si chacun y met du sien il sera possible de diminuer les souffrances d'un grand nombre de familles qui, autrement, auraient à endurer les déchirements de la faim.

"Il est évident que si la corporation de Montréal ne se décide pas à faire exécuter les travaux projetés que la plus grande détresse va régner dans la métropole."

Voilà pour la ville la plus importante de toute la Confédération Canadienne. Dans les autres villes, les choses doivent être dans un pire état.

Maintenant parlons des campagnes.

C'est un fait reconnu depuis longtemps que l'agriculture n'est pas payante au Canada. Pourquoi? Principalement parce que l'agriculteur canadien est obligé d'aller vendre ses produits sur le marché anglais distant de plusieurs centaines de milles et où il ne reçoit que les plus bas prix pour ce qu'il vend, vu que l'Angleterre est un marché libre où toutes les nations agricoles de la terre vont s'y faire une concurrence la plus acharnée. Autre chose si le Canada possédait des villes nombreuses et populeuses où se ferait une grande consommation de produits agricoles. Avec un marché domestique important, l'agriculture ne tarderait pas à devenir rémunératrice, car la terre est bonne, nul ne le niera.

Si le Canada avait une réciprocité de commerce avec les Etats-Unis, son agriculture en bénéficierait aussi, car les provinces de Québec et d'Ontario, même le Nord-Ouest alimenteraient pour une bonne part les gros centres consommateurs de la Nouvelle-Angleterre.

Sans ces avantages, les cultivateurs canadiens sont, en général, loin d'être prospères et la preuve, c'est qu'un million d'entre eux ont dû venir vivre aux Etats-Unis.

Quant à la colonisation, c'est encore moins tentant. D'ailleurs, ce n'est pas le temps d'aller, en plein été, tenter de la colonisation, au risque de mourir de faim pendant l'hiver.

Le plus sage, croyons-nous, dans les circonstances présentes, c'est de rester où nous sommes, évitant des déplacements dispendieux et nous tenant prêts à jouir de la prospérité dès qu'elle reviendra.

L'Anarchie et la Société.

L'histoire nous enseigne que: le roi mort, vive le roi!

Le président Carnot est mort, dimanche au soir, regretté par la France entière, et les gouvernements de tous les pays civilisés ont envoyé le tribut de leurs sympathies et de leurs condoléances sincères, à la famille de l'homme qui a succombé victime et martyr de son dévouement de son intégrité et de sa fidélité à la République.

Grâce à sa constitution, la France a élu mercredi, sans secousses, sans perturbations, son nouveau président, M. Casimir-Périer.

Je me demande en quoi la cause du parti anarchiste a progressé, en admettant tant soit peu, qu'il existe un parti de ce genre ou une cause quelconque de ce nom à défendre. A quoi ce meurtre, cet assassinat monstrueux et inutile peut-il servir? Cet acte idiot est le fait d'un crétin qui supprime un homme de bien et qui, dans sa lutte avec la justice, se propose probablement de braver les juges, les jurés. Dans sa crânerie de voyou il croit passer pour un grand homme, un martyr du prolétariat, et espère trouver au dehors, 500 imbéciles écrivant des lettres de menaces et cherchant à intimider et à arrêter la justice dans son cours.

Ce misérable mourra probablement sur l'échafaud d'une façon théâtrale, en jetant dans une dernière vocifération sa bave à la multitude venue pour lui voir jouer son dernier acte et l'applaudir à son apothéose.

La possibilité d'un état de chose pareil ne montre-t-il pas un point faible de notre société, plaie ou gangrène, exploitée par un microbe virulent, le pire des microbes, la presse socialiste.

Une presse malsaine, une presse semant la discorde entre les citoyens, une presse jetant, cultivant et entretenant la haine entre les ouvriers et ceux qui les emploient, une presse qui glorifie le meurtre et voudrait faire poser en martyr des bandits tels que Ravachol et des voyous tels que Vaillant ou Henry! Cette presse qui a pour coryphées des énergumènes hystériques tels que Louise Michel et Michelin!

Cette presse et ce journalisme ont pris pour principe et pour devise: la terrorisation du bourgeois.

Terroriser le bourgeois! Mais pauvre bourgeois, bonnet de coton, tu n'es pas le lapin de Lafontaine, tu es en état de te défendre; ta dignité et ta sécurité te l'ordonnent!

Tu as pour toi l'assistance de l'Etat; l'aide du vrai ouvrier connaissant ses intérêts, et au lieu de te laisser terroriser, applique la loi!

On enferme de pauvres fous sous prétexte qu'ils sont furieux, mais leur folie est de l'enfantillage dans ses résultats, à comparer avec celle de ces névrosés. On pourchasse les loups sous prétexte qu'ils sont malfaisants, et on laisse courir en liberté des fauves autrement dangereux à la société. Et, si on continue à les laisser faire, non seulement ces décentralisateurs dissoudront la société, mais encore ils démembreront anatomiquement les unités sociales.

Quel remède employer? Il n'y en a qu'un: le leur.

De même que d'un corps sain on retranche un membre gangrené; de même, il faut isoler, au secret, ces perturbateurs de la société. Une fois leur crime prouvé, pas de bruit, pas de publicité, pas d'apparât; que ses complices surtout ignorent même ce qu'il est devenu: en prison, au secret, en France, à Cayenne, Calédonie ou décapité.

Ah! s'ils veulent terroriser la société, enlevez le spectacle, enlevez tambours et trompettes, enlevez surtout les journalistes qui nourrissent cette curiosité malsaine, qui poussent à l'imitation et excitent le premier imbécile venu, las de la vie et de ses conséquences, à vouloir finir en héros.

Qu'il sache bien qu'il ne laissera pas derrière lui son portrait affiché dans toutes les mansardes et sa mémoire glorifiée par toute cette presse morbide.

Rien d'aussi épouvantable que l'inconnu; quand personne ne saura jamais comment ce condamné est mort, s'il a parlé, s'il s'est tu; s'il s'est bien ou mal tenu, si oui ou non il s'est confessé; s'il a ricané ou pleuré, s'il a demandé grâce ou s'il a été cynique jusqu'au bout, cela changera.

Eh bien, si tous les condamnés qui tuent au nom de leurs vices, de leurs appétits, ou de leurs doctrines malsaines étaient exécutés vingt-quatre heures après jugement, dans les mystères de la prison, sans parade, sans public et sans cortège, et s'ils se savaient immédiatement destinés à cette mort sans témoins, il y aurait moins de crimes et moins de bombes.

Car l'anarchiste, en raison même de la civilisation moderne, de sa vie de mollesse, a l'épiderme très sensible et ne tient qu'à jouir. Jouir quand même, même de l'épatement de la masse à son trépas; s'entendre proclamer héros et pouvoir encore se délecter la vue de l'extase de la foule à l'aspect de son plus ou moins de crânerie ou de cynisme.

L'anarchie, utopie de décentralisation par excellence, améliorait-elle la situation ouvrière, cette grande question d'économie sociale serait-elle avancée d'un cran, ou résolue par ce régime? Non!

L'ouvrier qui se laisse prendre aux grands mots vides de sens de ces messieurs sans principes, s'aperçoit tôt ou tard qu'il n'a été qu'un jouet entre les mains d'êtres hybrides, qui se sont servis de sa naïveté comme d'un piedestal, pour arriver à satisfaire leur ambition.

Certes, ce ne sont pas là les grands principes immortels de notre grande Révolution, et ce ne sont pas là les renseignements que nous montre l'étude des droits de l'homme! Pauvre ouvrier qui recherche souvent dans la violence ce qu'il peut opérer le plus pacifiquement du monde, n'a-t-il pas en main le levier le plus puissant: son bulletin de vote. Chaque citoyen n'a-t-il pas le droit de concourir à la formation de la loi, par la nomination de ses mandataires ou de ses agents. Cet article raisonné et appliqué ne ferait-il pas plus de bien à la cause ouvrière que toutes les boîtes à sardines, à conserves ou marmites chargées à la dynamite?

Ouvrier, fais ton devoir d'honnête homme et de citoyen, et sous quelque latitude que tu habites, tu avanceras la cause du progrès social et le bien-être matériel du pays que tu habites, ainsi que ta propre prospérité.

JULES HIRTZ.

Anarchie et Violence

Chicago, 2 juillet.—Nos lecteurs savent qu'une grève considérable vient d'être déclarée à Chicago par les employés de la manufacture de wagons Pullman, qui employait plusieurs milliers d'hommes.

Eh bien, M. Geo. M. Pullman, président de la compagnie qui porte son nom, a bien défini la situation où se trouve sa compagnie dans le boycott organisé par l'Union des chemins de fer américains.

Les ouvriers de notre compagnie, qui appartiennent à cette union, a dit M. Pullman, se sont mis en grève parce qu'on voulait leur imposer une réduction de salaire, et ils ont immédiatement proclamé la mise en interdit des wagons Pullman. Cette mise en interdit équivalait à un appel adressé aux ouvriers et employés de chemins de fer appartenant à d'autres associations, pour qu'ils refusent de travailler si les compagnies persistaient à employer des wagons Pullman.

Cependant, a ajouté M. Pullman, nous payons de bons salaires à nos employés, aussi élevés que le marasme des affaires peut le permettre.

La grève n'est plus seulement contre notre compagnie.

Les chemins de fer sont plus intéressés que nous dans la solution. Il s'agit de savoir si les compagnies de chemin de fer ont le droit de contrôler sur leurs lignes et peuvent gérer leurs affaires.

Ce mouvement n'est en réalité qu'une démonstration anarchiste dans toute l'acception du mot.

Le premier acte de violence des grévistes vient d'avoir lieu.

Près de deux cents hommes se sont réunis près de la gare de l'Illinois Central, de cette ville, et ont attaqué à coups de pierres et de briques, l'ingénieur et le chauffeur d'un train qui était sous pression.

Les émeutiers se sont emparés de la locomotive et l'ont remisée sous un hangar.

La police a été appelée et a dispersé les assaillants.

A Sacramento et à San Francisco, les employés de la ligne du Southern Pacific se sont mis en grève et s'opposent au départ des trains.

La récolte de fruits près de Sacramento est prête pour l'expédition et le moindre retard va faire éprouver des pertes considérables aux horticulteurs.

Les marchands en gros de viandes à Chicago se trouvent dans l'impossibilité de se procurer ce comestible, et le prix des viandes a augmenté notablement dans la métropole de l'Ouest depuis quelques jours. On craint une disette. Même dans l'Est, les marchands de viandes, qui n'avaient pas un gros stock, ont dû hausser leurs prix.

DOUBLE TRAGEDIE.

Un Amoureux se Noie et sa Fiancee s'Empoisonne.

London, Ont., 2 juillet—Une double tragédie est arrivée ici hier matin. Le cadavre de Henry Herbert Thompson, un jeune Ecossais, a été trouvé dans la rivière à une faible distance de la ville.

Thompson était fiancé à Mlle Bellu McKeachnie. Quand cette demoiselle apprit la mort de celui qu'elle aimait, elle avala trois onces d'acide hydracianique et mourut au bout de quelques moments.

On a appris, depuis la mort de Thompson, que ce jeune homme devait quatre semaines de pension et plusieurs autres notes.

L'enquête qui a été faite hier soir a aussi révélé le fait que le poison employé par Mlle McKeachnie lui a été fourni par Thompson. On en déduit que le double suicide avait été prémédité.

Le jeune couple alla faire une promenade en chaloupe sur la rivière hier soir, et Thompson escorta sa fiancée jusqu'à sa résidence. Ensuite il retourna à son bateau, et quand il fut rendu au milieu de la rivière, il se jeta dans les eaux profondes.

UN HARDI VOLEUR.

Leominster, 2 juillet. — Un nommé Burdett, pharmacien, avait placé $25 en or dans sa vitrine et il donnait une clef à chaque pratique qui achetait pour une valeur de 25 cents dans son établissement. La pièce d'or devait être mise dans un coffre-fort quand toutes les clefs auraient été distribuées, et les personnes possédant la clef capable d'ouvrir le coffre-fort aurait eu le $25 en or.

La nuit dernière, un hardi voleur a brisé la glace de la vitrine et s'est emparé de la pièce d'or.

Un gardien de la paix entendit le bruit de la glace tombant en morceaux et aperçut le voleur qui se sauvait.

Il lui ordonna d'arrêter et tira deux coups sur lui, une balle allant se loger dans un arbre et l'autre dans la devanture d'un magasin de nouveautés.

Le voleur riposta par deux coups de feu sans atteindre le policier et il n'a pas été arrêté.

PLUS DE 750 DECES.

Le Fleau Continue ses Ravages a Hong Kong.

San Francisco, 2 juillet.—Le steamer *Peru*, qui est arrivé de Hong Kong et de Yokohama, hier soir, apporte la nouvelle que le fleau à Hong Kong a augmenté ses ravages, la peste noire s'étant déclarée dans de nouveaux districts.

A partir du sept au quatorze juin, 751 personnes sont mortes de la peste et plus de 75,000 chinois se sont enfuis de la ville. On rapporte qu'un bateau chinois ayant à son bord quatre cents passagers venant de Hong Kong et fuyant l'épidémie a sombré.

Pourvu que ce fléau n'entre pas aux Etats-Unis.

110 DEGRÉS À OKLAHOMA.

Perry, O. T., 2 juin.—Hier a été la journée la plus chaude de la saison à Oklahoma. Le thermomètre marquait 110 degrés à l'ombre et 126 degrés au soleil.

Ce n'est pas trop mal,

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—Sur la foi d'information prises du coroner, nous avons annoncé, que l'inconnu trouvé noyé à Saint-Vincent de Paul était Martin O'Hara.

Or, on a découvert que O'Hara était plein de vie et que l'inconnu restait tel.

Après la pseudo-reconnaissance du cadavre, le fils du père O'Hara, demeurant à la Pointe St-Charles, fut prévenu de la chose.

Peu après, il arriva à la morgue. Ayant examiné le cadavre, il déclara que ce n'était pas celui de son père.

Le coroner, sachant qu'O'Hara était disparu de chez les Petites Sœurs des Pauvres et voulant en avoir le cœur net, dépêcha son officier, M. Charles Lacroix, auprès de la supérieure de l'établissement.

Là, M. Lacroix apprit que Martin O'Hara était plein de vie et se trouvait à l'étage supérieur de la bâtisse.

On lui raconta qu'au mois de mai, le bonhomme disparut, un jour, sans qu'on put savoir ce qu'il était devenu.

Il y a quelque temps, le père O'Hara se présenta chez les Petites Sœurs qui, très étonnées de le revoir, lui posèrent diverses questions.

O'Hara leur apprit qu'après avoir quitté la maison, il s'était enivré et que la police l'avait conduit devant le Recorder. Il fut condamné et passa tout son temps en prison. Quand il s'est présenté à l'hospice, il venait directement du pied du courant.

Maintenant, l'individu de la Rivière des Prairies reste plus inconnu que jamais.

—A la collation des diplômes et honneurs de fin d'année, à cette institution, ont obtenu leurs degrés de M. D. V.: MM. P. J. A. Janelle, N. Lecours, E. Lahaie, G. Allard, G. Boyer. Sont bacheliers en médecine vétérinaire: MM. P. Gatien, P. E. Maurice, W. Reid, P. Corbeil, A. Lalande, A. Laurin, E. P. Marcil et A. Dionne.

Une médaille en or, présentée par le Dr E. P. Lachapelle, M. D., pour la saison 1892-93, a été décernée à Adalbert Dufresne, Montréal.

Une autre médaille, également présentée par le Dr E. P. Lachapelle, M. D., session 1893-94, a été remportée par J. A. Janelle, La Baie.

Une médaille en argent, présentée par Picault et Contant, pharmaciens, a été gagnée par G. Allard, Danville.

Comme couronnement de fin d'année, tous les élèves de l'Ecole sont à la Villa Crillon, de M. le directeur Daubigny, à Lachenaie.

M. et Mme Daubigny et leur fille adoptive, Mlle Peauzé, ont offert la plus gracieuse hospitalité aux visiteurs.

QUEBEC,

—Un cocher de nuit, M. Pagé, domicilié à l'encoignure des rues Déligny et Latourelle, s'est endormi dans sa voiture en retournant chez lui.

Son cheval, une bête qu'il a échangée depuis quelques jours à peine, descendit la rue Déligny, passa la maison et continua sa route jusqu'au bord de la falaise près de chez M. Rowbottom.

Effrayé à la vue de la hauteur de la falaise, l'animal tourna bride si rapidement que la voiture versa. M. Pagé, réveillé par le contre-coup, n'eut que le temps de sauter de l'autre côté et de saisir son cheval. Il réussit à le dételer, et il essayait de retenir sa voiture lorsqu'il a été entraîné par le poids et a dégringolé la falaise, haute à cet endroit de quelque 200 pieds.

On a trouvé M. Pagé quelque temps après le crâne fracturé et une jambe cassée, sans compter plusieurs contusions serieuses. Il est en danger de mort.

Va sans dire que la voiture a été mise en pièces.

—Il paraît décidé que Québec n'aura pas d'exposition provinciale. Nous ne serions surpris que du contraire.

OTTAWA,

—Le *Herald* de Montréal croit que la session finira dans deux semaines. Dans ce cas elle aurait duré quatre mois.

—Le *Toronto News* nous apprend que M. Meredith n'a nullement l'intention de déserter son poste de chef de l'opposition à la législature d'Ontorio.

LEVIS,

—Le Dr Belleau, coroner du district, a tenu une enquête sur le corps du noyé trouvé à Lévis et le verdict du jury a été "Trouvé noyé." Le cadavre a été identifié par le père du défunt comme étant celui d'Odilon Trepanier disparu sur le quai de Lévis au mois d'octobre 1893. Trépanier demeurait à St Sauveur et exerçait le métier de cordonnier.

ST HYACINTHE.

—L'hon juge Tellier vient de rendre jugement dans la fameuse affaire de l'église succursale de Pike River et la poursuite intentée à Mgr Moreau, évêque de St Hyacinthe, pour faire annuler le décret canonique d'érection.

Le savant magistrat a débouté l'action du demandeur, sur la défense en droit, et donné gain de cause à l'évêque. Il a d'abord fait la distinction entre le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir civil, entre l'Eglise et l'Etat. Il a cité ce passage de l'encyclique "Immortal Dei," dans laquelle Léon XIII parle de la division du genre humain en deux puissances, l'une préposée aux choses divines l'autre aux choses humaines; chacune d'elles en son genre souveraine, chacune renfermée dans les limites parfaitement déterminées et tracées en comformité de sa nature et de son but spécial.

Dans la cause en question, le requérant attaquait l'autorité de l'évêque et demandait au pouvoir civil d'annuler le décret épiscopal.

Le juge a émis l'opinion que l'appel comme l'abus n'existe plus au Canada depuis la cession du pays à l'Angleterre, car la position des catholiques à changé.

L'ordonnance dont on demande la nullité n'érige pas une nouvelle paroisse, ne change point les limites du territoire; elle a créé une succursale et prie les fidèles de continuer à faire des sacrifices pour l'érection du nouveau temple; elle ne donne pas l'ordre de construire.

L'évêque, en lançant ce décret, agissait dans les limites de ses attributions. A-t-il bien ou mal fait? Le juge n'est pas appelé par ses fonctions à interpréter le droit canon, et la cour Supérieure ne peut intervenir dans le cas où les droits civils ont été violés.

Or, dans l'espèce, les droits civils du demandeur n'ont pas été lésés; il ne l'a pas démontré à la cour, et il n'y a pas lieu à accorder les dommages-intérêts ($20,000) qu'il demande, car l'évêque avait le droit de faire ce qu'il a fait.

MM. Lussier et Gendron étaient les avocats de l'evêque, et MM. Mercier, Gouin et Lemieux, avocats du requérant.

SHERBROOKE,

—Les nouvelles de la récolte sont en général des plus encourageantes dans les Cantons de l'Est.

SOREL,

—Un individu s'est présenté au guichet du bureau de poste, dit le *Sorelois*, et a demandé: "Y a-t-il des lettres pour moi?"—Qui êtes-vous, dit le commis?—"Eh bien! répond l'étranger, regardez sur l'enveloppe et vous le saurez."

On voit d'ici la figure de l'employé de Sa Majesté.

LACOLLE,

—Depuis quelque temps des vols de chevaux étaient commis dans les environs du dépôt de Lacolle, sans en pouvoir découvrir l'auteur. Dernièrement, un cheval de M. L. Carpentier disparut de son parc. Soupçonnant un vol, M. Carpentier partit aussitôt dans la direction d'Alburg et de Winooski et ne tarda pas à découvrir la trace du voleur et le lieu de sa retraite. Il s'assura de suite les services de deux détectives qui se dirigèrent vers Cornwall-Est et Zéphir Tremblay fut arrêté dans l'écurie d'une des fermes de cet endroit pendant qu'il brossait vigoureusement le cheval volé, le préparant probablement pour aller le vendre.

Le jeune Tremblay est devenu d'une effronterie excessive, car la veille de son arrestation, il a été vu avec ce cheval dans les rues de Winooski où il savait que M. Carpentier a deux de ses frères et un de ses fils.

Il est incarcéré dans la prison de Windsor pour deux. ans.

M. John Laramée, qui eut un cheval de volé le 8 avril dernier, le trouva aussi à Cornwall en possession de M. Jos. Vincelette, à qui il avait été vendu par Zéphir Tremblay 15 jours auparavant. Le cheval de M. Cyrille Boudreau, disparu depuis le mois de novembre 1893, fut aussi trouvé au même endroit, ainsi que le harnais de M. Denis Trembley et la voiture de M. T. Laramée. Ce n'est pas sans beaucoup de peine et de dépenses que ces chevaux et objets furent reconquis. Espérons qu'à l'expiration de son trop court terme d'emprisonnement, d'autres dépositions seront faites contre ce jeune bandit, afin qu'il subisse la juste punition de ses fautes.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les phramaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass..

Propriétaires du Dr Delisle's Kinlin Compound.

LE CRIME D'UNE MERE.

Elle Pend ses Quatre Jeunes Enfants.

DES TROUBLES DOMESTIQUES LA CAUSE DE LA TRAGEDIE.

Oette Femme Pretend que son Mari Etait Jaloux.

St Alban, Vt., 2 juillet.—Une épouvantable tragédie a causé la consternation parmi la population de Montgomery, un magnifique petit village situé dans les montagnes, à cinq milles d'East Berkshire.

Merrill Baker et sa femme ont eu depuis quelques années de grands troubles domestiques et se sont séparés maintes et maintes fois. C'est un couple encore jeune qui avait quatre enfants.

Samedi matin, une nouvelle querelle eut lieu dans ce triste ménage, et ils décidèrent de se séparer encore une fois.

Baker mit une partie des meubles dans une voiture et partit pour se rendre chez son frère demeurant à Enosburg, distant de huit milles.

Sa femme et ses enfants demeurèrent à la maison.

LE CRIME.

Peu de temps après le départ du mari, Mde Baker saisit ses quatre enfants dont le plus âgé n'avait que six ans et elle les pendit aux poteaux de son lit. Elle leur mit une corde autour du cou et les étrangla en les attachant étroitement aux poteaux du lit. Elle pendit aussi deux petits oiseaux qui étaient dans une cage et qu'elle paraissait aimer beaucoup.

Comme il n'y avait personne dans les environs, les cris des pauvres petites victimes ne purent être entendus.

Quand on les découvrit un peu plus tard, ils avaient rendu le dernier soupir. Les quatre corps avaient été jetés sur le lit par leur mère.

Au premier abord on ne put trouver cette femme, mais après quelques instants passés à la chercher, on la découvrit cachée dans les broussailles près de la maison.

Elle fut aussitôt placée en état d'arrestation. On croit qu'elle a subitement perdu la raison.

Les corps des petites victimes sont à la charge des autorites qui les feront enterrer.

Baker était ivrogne et jaloux de sa femme, ce qui causait le trouble.

On rapporte que Mde Baker n'avait pas toutes ses facultés mentales depuis deux ou trois mois Elle était adonnée à l'usage de la morphine et elle dit qu'elle était sous l'influence de ce narcotique quand elle commit son crime.

ELLE PARLE.

Devenue plus calme, après 24 heures d'emprisonnement, Mde Baker, qui n'est âgée que de 22 ans, a donné des détails additionnels sur la tragédie dont elle a été l'auteur.

Elle prétend toujours, cependant, qu'elle n'avait pas sa connaissance lorsqu'elle a pendu ses enfants, étant fortement sous l'influence de la morphine.

Son nom de fille est Lottie Blum. Elle est née de parents canadiens-français et étant toute jeune elle vint demeurer dans une famille américaine chez laquelle elle demeura jusqu'à l'âge de 18 ans.

"La plupart du temps, depuis mon mariage, a dit Mde Baker, il y avait juste assez de vivres dans la maison pour m'empêcher de mourir de faim. Quand mon premier bébé naquit, toutes les provisions dans la maison consistaient en une petite quantité de farine que je mis en pâte et mangeai.

"Pendant plusieurs jours je n'eus qu'un peu de farine pour toute nourriture, ainsi que mon bébé."

IL ETAIT JALOUX.

Cette femme poursuivit: "Mon mari était jaloux sans raison et prétendait que mon bébé n'était pas de lui. Il en fut de même pour tous les autres. Cependant, je ne lui ai jamais donné la moindre raison de douter de ma fidélité.

"Mon mari a toujours été un fameux buveur, et il m'a battue maintes et maintes fois. L'argent que m'envoyait mon frère à Chelsea, Mass., était dépensé par lui pour boire. J'étais obligé d'en cacher pour acheter des vivres.

"Non seulement cela, mais tout ce qu'il gagnait servait à acheter de la boisson.

"Il me menaça souvent de m'enlever mes enfants. Les malheurs me firent désirer de mourir. J'appris que la morphine me ferait oublier mes peines et j'en achetai. Quand j'étais trop malheureuse j'en prenais une dose.

ELLE N'AVAIT PAS CONCIENCE.

"Vendredi soir, après une nouvelle querelle avec mon mari, je montai me coucher et je pris une forte dose de morphine. J'allai au lit où mes enfants dormaient, je les embrassai, puis je me couchai.

"Je passai toute la nuit dans un état de demi connaissance, et de bonne heure le lendemain j'entendis mon mari qui transportait le peu de meubles que nous avions dans une voiture.

"Je me levai et descendis, mais j'étais si étourdie que je pouvais à peine me tenir debout.

"Je ne puis me rappeler ce que je dis à mon mari, mais je me rappelle que ma vue était si embrouillée que je pouvais à peine le voir.

"Je décidai qu'il ne me trouverait pas vivante quand il reviendrait chercher les enfants, et prenant mon bébé le plus jeune dans mes bras, j'avalai le reste de la morphine et je m'assis pour mourir.

"Je ne me rappelle plus de rien à partir de ce moment jusqu'au temps où je repris connaissance sur un sofa dans la demeure de mon père, à peu de distance de notre habitation. Il y avait plusieurs hommes dans la maison et je demandai mon bébé.

"Mon Dieu, Lottie, s'écria mon père, tu as pendu tes quatre enfants.

"Je ne savais pas ce qu'il voulait dire, et je demandai encore une fois mon bébé. J'essayai alors de me lever, mais ils me tinrent assise et me firent comprendre ce que j'avais fait.

"Dieu sait que je n'avais pas l'intention de pendre mes enfants. Tout ce que je voulais, c'était me suicider."

AUTOUR D'UNE MITRE

Il se fait en ce moment d'étranges tripotages autour de l'archevêché de St Boniface et il nous semble que bien du monde met la main à la pâte pour régler cette affaire de succession qui semblait pourtant devoir aller seule.

On venait de nommer à Mgr Taché un coadjuteur, Mgr Langevin, dont les journaux bien pensants nous faisaient les plus grands éloges.

Comme coadjuteur, il paraissait avoir toutes les vertus.

Comment se fait-il donc que, maintenant qu'il s'agit de poser sur sa tête la mitre à laquelle sa position lui donne droit, on découvre dans certains cercles une foule d'inconvénients à sa nomination?

Il y a quelque chose là-dessous et le revirement a été trop soudain pour que la politique n'ait pas eu à y dire son mot.

Serait-ce le sermon de Mgr Langevin, dans lequel celui-ci disait que les auteurs de la mort de Mgr Taché étaient ceux qui l'avaient trompé et qui avaient violé leur promesse?

Le lendemain même du jour où ces mémorables paroles étaient prononcées, M. Larivière, le courtier laïque de l'archevêché de St Boniface, était appelé à Ottawa.

Pourquoi?

Se méfierait-on déjà du coadjuteur de Mgr Taché, et redoute-rait-on qu'il n'ait pas l'échine assez souple pour se plier aux arrangements conçus à Ottawa?

Cela en a tout l'air.

La *Presse*, inspirée, comme on le sait, dans ces questions, par M. Royal, insiste beaucoup sur la nécessité de choisir l'archevêque de St Boniface parmi le clergé séculier et elle en profite pour donner un large coup de pâte aux ordres étrangers implantés au Canada.

Ce précédent-là pourra servir plus tard.

Il est de toute évidence que le gouvernement d'Ottawa est enfoncé jusqu'au cou dans le règlement de cette question; c'est lui qui dicte cette campagne contre Mgr Langevin qu'il considère comme un candidat dangereux et peu malléable.

Par exemple ces dissensions ont fait naître un grand danger et voilà que l'on a déjà lancé dans le public un ballon d'essai dont on ne saurait trop se méfier.

On ne parle rien moins que de transporter l'évêché de St Boniface à Winnipeg avec la nomination d'un évêque [illegible] pour concentrer, dit-on, toute la population catholique du Nord-Ouest dans un intérêt commun.

C'est le dernier projet et il est bien dangereux.

La réalisation de ce plan serait la mort définitive des écoles françaises au Manitoba. On sait que les catholiques de langue anglaise s'accommodent parfaitement des écoles publiques et qu'à Ottawa, même, ils les aident de préférence aux écoles séparées.

Evidemment, ils n'ont pas le même intérêt que les Canadiens-français à l'existence de ces ecoles Pour les Canadiens-français elles répondent à deux besoins: le besoin religieux et le besoin français Les Irlandais ne perdent à l'établissement d'écoles publiques que l'éducation religieuse qui peut se donner à l'eglise et au catéchisme. Les Canadiens français y perdent tout, langue et religion.

La nomination au Manitoba d'un évêque de langue anglaise serait la mort de la langue française au Nord-Ouest et au Manitoba.

Cette sublime combinaison a dû prendre naissance dans le cabinet fédéral.

Cela sent son Wallace d'une lieue!—*La Patrie.*

UN DERAILLEMENT.

UN TRAIN DU PACIFIQUE CANADIEN EN BAS D'UN REMBLAI.

Quatre Personnes Tuees sur le Coup. Plusieurs Blesses.

Bangor, 2 juillet.—Vers les sept heures, ce matin, l'express de Montréal sur le chemin de fer du Pacifique Canadien, a déraillé à sept milles de Greenville.

Il y avait vingt-trois voyageurs dans les wagons et tous ont été plus ou moins blessés, sans compter quatre morts.

Un train contenant des médecins fut envoyé de Brownville Junction, et les blessés furent retirés des décombres.

Un hôpital provisoire fut préparé. Plus tard les morts et les blessés furent transportés à Greenville Junction, puis à l'auberge Moosehead qu'on changea en hôpital.

On diffère d'opinion sur la cause de l'accident.

ACTUALITES.

On savait dit que si la monnaie métallique était faite d'un alliage d'or et d'aluminium, il serait presque impossible de fabriquer de la fausse monnaie.

Prendergast, l'assassin du maire Carter Harrison, de Chicago, devait être pendu le 2 juillet. Le juge Payne lui a accordé du sursis en attendant que le procès qu'il subit actuellement, soit terminé.

Le président Casimir-Perier se promenait vendredi dernier dans l'après-midi avec ses deux secrétaires. Au moment où il traversait la place de l'Opéra, le président a été reconnu par des passants et la foule l'a acclamé. On se pressait autour du président et beaucoup de personnes voulaient lui serrer la main. Au moment où M. Casimir-Perier s'éloignait, la foule a crié: "Bravo; ça c'est du courage!" et "Les anarchistes ne lui font pas peur."

Des centaines de personnes ont suivi le président à la chambre. Au moment où M. Casimir-Périer traversait le pont de la Concorde, un détachement de troupes qui passait s'est arrêté, a présenté les armes, les tambours ont battu et le public a acclamé le président de la République.

M. Guillemin, maître d'école de Bussières-les-Clermont, dans le département de la Marne, (France) démontrait à ses élèves comment le président Carnot avait été tué; il sortit, à cet effet, un long couteau. Les enfants se pressaient autour de lui pour l'écouter. L'un d'eux, un gamin de huit ans nommé Gérard, dans son empressement à s'approcher, tomba sur le couteau qui lui perça le cœur. La mort fut instantanée.

Les enfants se précipitent, en criant, hors de l'école. Guillemin, resté seul, essaye alors de se tuer avec le couteau même qui avait frappé l'écolier. Deux personnes que les cris des enfants avaient attirées, sont entrées dans l'école à temps pour empêcher Guillemin d'accomplir, jusqu'au bout, son dessein. Il ne s'est que blessé légèrement.

Guillemin était aimé de tous ses élèves et les parents du petit Gérard ont supplié les autorités de ne pas poursuivre le maître d'école.

LA CHALEUR DANS LE SUD.

Nouvelle-Orléans, 2 juillet.—Hier a été la journée la plus chaude à la Nouvelle-Orléans depuis le commencement de la saison. Le mercure marquait 99 degrés à l'ombre et 115 au soleil. Dans une ville adjacente, le thermomètre a marqué 105 degrés à l'ombre. Le résultat de cette chaleur: cinq personnes sont mortes et plusieurs autres sont malades.

Are you a Friend to the cause of Protection of American Interests?

Are you willing to work for the cause of Protection in placing reliable information in the hands of your acquaintances?

If you are, you should be identified with

THE AMERICAN PROTECTIVE TARIFF LEAGUE,
135 W. 23d St., New York.

Cut this notice out and send it to the League, giving your position, and also a helping hand.

☞ Notre Magasin sera ouvert mardi soir, 3 Juillet, et sera clos toute la journée Mercredi 4 Juillet.

BON MARCHE.

Choses Necessaires pour Celebrer le "Grand et Glorieux Quatre."

Dept. des ROBES.

Une jolie Robe en Duck est ce qu'il faut pour le Qatre Juillet.

ROBES EN DUCK de $3 a $1.98.
ROBES EN DUCK de $4 a $2 49.
ROBES EN DUCK de $4.50 a $2.98
ROBES EN DUCK de $5 a $3.49.

Shirt Waists dans tous les styles, 15, 25, 59, 75, 98c, $1 23 et $1 49 chacun.

Corsages en Linon blanc, styles nouveaux et chics, 42, 75, 98c, $1 19 et $1 98.

Gants et Menottes

Ce qu'il faut pour couvrir les mains.

Menottes en Soie noire et de couleur pour plaire à tous les goûts. 15, 19, 25, 35 et 49.

Gants Mousquetaires en Chamois blanc avec attaches Foster.

$1.00 la paire.

Gants en Chamois blanc, doublure et bordure noire, avec quatre gros boutons.

98 Cts.

Gants en Chamois Jaune,

59 Cts.

Gants en Chamois blanc,

75 Cts.

Gants à Doigts brevetés.

49 Cts.

Dept. des Modes.

Vous avez besoin d'un Chapeau pour cette occasion.

Chapeaux garnis de $2.00 pour 98 Cts.

Chapeaux garnis de $2 00 pour $1.49.

Chapeaux garnis de $4 00 Pour $1.97.

Un lot de Chapeaux en Leghorn blanc, garnis en matériel de fantaisie, fleurs et rubans, se vendaient 3 et $4.

Prix du 4 Juillet, $1.97.

Dept. des Bijouteries

Ici il y a une panique dans les prix du Quatre Juillet.

Boutons de poignet, étaient 50c. et $1.00, 25 cts. la paire.

Epingles en Argent Sterling, étaient vendues à $2.00, à présent 28 Cts.

Epingles "Stick Pins" de 20 cts pour 7 Cts.

Epingles "Stick Pins," de 25 cts pour 10 Cts.

Epingles "Stick Pins," de 75 cts pour 25 Cts.

Epingles à cheveux de 75 cts pour 25 Cts.

Pour Messieurs.

Laissez-nous vous aider à célébrer.

Les choses nécessaires

Chemises Négligées et blanches pour hommes, — **49 Cts.**

Chemises non blanches en Percale française et en fin Madras importé, pour hommes, **75 Cts.**

Chemises en Madras bleu, pour hommes, **29 Cts.**

Sweaters pour hommes et garçons, — **49 Cts.**

BAS, BAS.

On ne peut célébrer sans cela Prix des fêtes.

Bas beiges pour hommes, 12 1-2c.

Bas barrés de fantaisie pour hommes, 12 1-2c.

Bas de Dames, couleurs de fantaisie, 2 paires pour 15c.

Bas barrés de fantaisie pour Dames, 12 1-2c.

Bas beiges pour Dames, grosse valeur, à 25c.

Sous-vetements.

Aux Prix du Quatre Juillet.

Corps en Jersey pour Dames, 4c.
Corps en Jersey pour Dames, 9c
Corps en Jersey pour Dames, couleur assorties, 19c.
Corps en fine Gauge pour Dames manches longues ou courtes 19c.
Corps en Jersey pour hommes, et Sous-vêtements en Balbriggan, 25 sts.

Lisez cette Liste :

Il peut y avoir ici quelque chose que vous avez oublié.

Ceintures, Parfums, Articles de Toilette, Eventails, Savons, Papier à écrire, Parasols, Ombrelles, Boîtes à extension, Sacs de voyage, Portefeuilles, Rubans, Dentelles, Voilings, Mouchoirs, Cols Windsor, Chemisettes, Bonnettes en Mull pour enfants, Corsets d'Été, Sous-vêtements en Coton, Tabliers, Cols pour hommes, Machines à la crème à la glace, Sets à Limonade, à Crème à la Glace, &c., &c., tous aux

Prix du Quatre Juillet.

NOTES LOCALES.

Le Revd. Pere Marion, O. M. I., est en villégiature à Tewksbury pour quelques jours.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

Mlle Ernestine Alexander, du couvent de Holyoke, Mass., est venue passer ses vacances d'ete au milieu de ses parents.

J. S. Marion, photographe ne renom, est passé maitre en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

M. Victor Gauthier, de Webster, Mass., est en visite depuis hier chez son frère, M. Aimé Gauthier, de l'ETOILE.

Le plan du nouveau cimetière canadien sont exposes dans une des salles du presbytere. C'est un chef d'œuvre d'architecture.

L'officier Provencher s'est fait grièvement blesser aux doigts et à la tête, samedi soir, pendant une bagarre d'ivrognes sur la rue Front.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

L'officier Breault a tué, à coups de revolver, dimanche, sur la rue Salem, un gros chien enrage qui, depuis quelques heures, semait la terreur dans plusieurs quartiers de la ville.

Comme lotion pour enlever les taches de rousseur et toutes affections de la peau, vous ne trouverez rien de mieux que la Royal Cream. 75c la bouteille. En vente chez tous les pharmaciens canadiens.

Ceux qui désirent conserver des souvenirs de leur Première Communion ou de Confirmation, nous leur conseillons d'aller faire prendre leur photographie au Toupret Studio c'est la place par excellence pour les prix réduits

Mme Frank Beaudry, ses deux enfants et sa sœur, Mlle Albertine Provençal, sont partis vendredi dernier pour une promenade de cinq ou six semaines au pays natal; ils visiteront Montréal, Joliette, St Gabriel et St Liguori. Nous leur souhaitons un bon voyage et un heureux retour.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville. R. I.

M. Joseph Albert est allé hier à Manchester, par affaires.

M. Henri Lafaille, de New Bedford, est en promenade à Lowell pour quelques jours.

M. Hugh A. Brogan a acheté hier la propriété de Justice Vallerand, situé sur la rue Aiken.

Mde Télesphore Rainville est partie pour St Jean de Matha, où elle passera une partie de l'été.

Mlle Christine Dumont doit partir ce soir pour aller visiter ses parents au Canada. Bon voyage.

M. et Mde Arthur Grimard sont partis ce matin pour Woonsocket, R. I., et les environs. Ils seront de retour à la fin de la semaine.

M. Edouard Dulong doit partir ce soir avec sa famille pour Montcalm, P. Q., où il demeurera à l'avenir. Nous lui souhaitons un heureux voyage.

Nous apprenons avec plaisir que Mlle Emma Gélinas vient d'entrer comme teneur de livres au magasin populaire de M. J N. Tarte, rue Salem.

M. J. B. D. Jacques, étudiant en droit, part jeudi matin pour Ithaca, N. Y., où il doit suivre les cours d'été à l'université Cornell. Nous lui souhaitons du succès.

Notre compatriote, M. Joseph O. Beaumont, si bien connu de toute notre population canadienne, est parti avec sa dame pour le Canada. Ils doivent visiter les principaux centres de la province de Québec et seront de retour dans six semaines. Nous leur souhaitons un bon voyage.

Gratis : Aux Dames Souffrantes

Une dame qui souffrait depuis plusieurs années de la leucorrhée, déplacement de l'utérus et d'autres maladies et irrégularités qui attaquent souvent les femmes, suite de trop de travail, de l'indiscrétion ou d'autres causes, a trouvé un simple remède domestique qui l'a complètement guérie, sans besoin de voir un médecin. Elle l'enverra, gratis, a chaque sœur souffrante qui enverra son adresse, à

MRS. REV. A M. TURNER,
South Bend, Ind , U. S. A.

Naissances.

En cette ville, l'épouse du Dr Louis V. Rochette, une fille qui a reçu au baptême les noms de Marie Anna Romula.

Parrain et marraine, M. Stephen Rochette et Mlle Romula Bigonèse.

En cette ville, le 30 juin, Mde Hector L'Ecuyer, un garçon. Parrain et marraine, M. et Mde Herbert Denault. La mère et l'enfant se portent bien.

En Costume de Bain.

Dimanche soir, à Crescent Beach, Perry Sutton de Revere et George Carter de Lowell ont été arrêtés, le premier accusé d'assaut et batterie, l'autre d'être intervenu avec la police.

Sutton et Carter, qui sont deux amis, étaient au moment de leur arrestation habillés en costume de bain et depuis quelques jours insultaient les femmes qui prenaient leur ébats sur la plage.

Carter arrêta la voiture d'un nommé Silverstin de Boston, et frappa la femme et les enfants de celui-ci à coups de poing.

Six policiers avertis arrivèrent et nos deux hommes furent ligottés. La foule qui avait assisté à l'arrestation voulut faire un mauvais parti à Sutton et Carter en leur lançant des pierres à la tête.

Lorsque la voiture de la patrouille arriva, les deux prisonniers y furent logés toujours vêtus de leur costume de bain. Il est plus que probable qu'ils ont comparu en cour municipale ce matin dans ce costume léger.

Simon-Martel.

Dimanche au presbytère des RR. PP. Oblats, M. Auguste Simon, employé au laboratoire de Wood, unissait ses jours à ceux de Mlle Annie Martel. Le Révd Père Emard donna la bénédiction nuptiale.

Après la cérémonie religieuse, les nouveaux mariés se rendirent à leur résidence, rue Appleton, où eut lieu une spendide réception. M. et Mme Simon reçurent de magnifiques cadeaux venus de toutes parts.

Un succulent souper fut servi et la soirée se passa on ne peut plus agréablement.

Nos meilleurs souhaits.

DES NOUVEAUX ARRIVES.

Notre Population a Augmente de 30 la Semaine Derniere.

La semaine dernière les baptêmes suivants ont été enregistrés au presbytère des RR. PP. Oblats :

James E. Noël, un garçon.
William Renaud, un garçon.
Joseph Mandeville, un garçon.
Elzéar Reault, un garçon.
Maréchal A. St Ooge, une fille.
Joseph Beaulieu, un garçon.
Olivier Courtois, un garçon.
Joseph Duford, un garçon.
Aimé Gauthier, un garçon.
Pierre Labrie, un garçon.
Napoleon Lanctôt, un garçon.
Olivier Levasseur, une fille.
Hormidas Courchêne, une fille.
Charles Pilotte, un garçon.
Jérémie Champagne, une fille.
Josaphat Grégoire, une fille.
Adléard Lessard, un garçon.
David Sabourin, une fille.
Jos. H. L'Heureux, une fille.
Hector L'Ecuyer, un garçon.
Alex. Fournier, une fille.
Louis Gagnon, un garçon.
Jeffré Roux, une fille.
Jacques Hamel, une fille.
Emery Eno, un garçon.
William Trudeau, une fille.
Gustave Francq, un garçon.
Gare à l'A. P. A!

Perdue.

Le 20 juin dernier, du No. 161 rue Middle aux moulins du Boott, la somme de $210. La personne qui donnera les renseignements ou qui les rapportera aura $25.00 de récompense. Veuillez vous adresser à Mlle Adeline Larochelle, au No. 161 rue Middle.

AVIS IMPORTANT.

Nous commencerons la semaine prochaine à expédier les comptes à tous nos abonnés arriérés. Vu les temps durs, à l'avenir tout souscripteur à notre journal qui sera arriéré de trois mois aura son nom enlevé de nos listes, et le compte sera donné à un collecteur. Il nous fait peine d'en venir à cette détermination, mais il nous est impossible, dans cette crise, d'avancer des sommes considérables, vu notre grande circulation

Nous espérons que nos abonnés pendront cela en bonne part et se rendront à notre juste demande. Un petit montant de $1 00 est bien peu pour un particulier, mais pour nous sur 6 à 7000 lecteurs c'est d'une importance majeure. Ainsi, nous vous remercions à l'avance pour l'acceuil bienveillant que vous ferez à votre compte.

L'ADMINISTRATION.

PENIBLE NOYADE.

Le Dr Bradt Perd la Vie a North Chelmsford.

Le Dr G. J. Bradt, connu de toute notre population, a perdu la vie en se baignant dimanche dans la Leach's Pond à North Chelmsford. La nouvelle qui est arrivée en cette ville vers 7 heures, ce matin, s'est répandue comme un coup de tonnerre.

Vers 9 20 hrs., dimanche soir, le Dr Bradt et M. George Wilson de la pharmacie Carter de la rue Westford partaient en voiture pour faire une promenade en campagne. Chemin faisant, ils se décidèrent d'aller prendre un bain dans la Leach's Pond à North Chelmsford. Arrivés sur les lieux, ils se déshabillèrent et mirent leurs vêtements dans la voiture.

Le Dr Bradt, qui était un bon nageur, prit le devant et gagna bientôt le large. Son compagnon qui, au contraire, ne savait pas nager resta sur les bords de l'etang. Ce dernier bientôt fatigué cria au docteur qu'il en avait assez et qu'il se retirait de l'eau. Le Dr lui repondit qu'il allait bientôt le suivre. Wilson se rhabilla et se plaça dans la voiture en attendant son compagnon. Il s'endormit et ne se réveilla qu'à 3 heures ce matin.

Quelle ne fut pas sa surprise en voyant alors à ses côtés les vêtements du Dr. Il cria alors de toutes ses forces, et comme il ne recevait pas de réponse, il fut certain qu'un accident était arrivé et que le docteur s'était noyé pendant que lui dormait d'un si profond sommeil. Il vint alors donner l'alarme à Lowell.

La victime était âgée d'environ 45 ans et était considéré comme étant un nageur de première force. Peu de journées se passaient sans qu'il n'allât prendre son bain dans quelque étang. Il était bien connu et respecté de toute notre population.

Il laisse pour déplorer sa perte une épouse, deux jeunes enfants, Peter B. et David Bradt de Worcester et une sœur, Mde Larrabée de Lowell. Un de ses frères fut assassiné dans le Montana et un autre fut tué à Nashua il y a quelques années.

On croit que le docteur a été pris de crampes ou de convulsions au moment où il gagnait le rivage. L'eau à cet endroit a environ 18 pieds de profondeur.

Il était plein de santé et sa perte laissera un grand vide dans notre ville.

Cadavre Retrouve.

Durant toute la journée de lundi, on continua les recherches pour retrouver le cadavre du Dr Bradt.

Un plongeur expérimenté de Boston, qui avait été mandé par télégramme, arriva alors et après avoir endossé son costume, il plongea à environ 75 pieds du bord, en face de l'endroit où le docteur avait été vu la dernière fois par son compagnon Wilson. Il n'était sous l'eau que depuis environ 4 minutes lorsqu'il donna le signal de la découverte. Il ramena le cadavre à la surface et il fut transporté chez M. Weinbeck, entrepreneur de pompes funèbres.

La victime appartenait à plusieurs sociétés américaines et avait une assurance sur la vie pour le montant de $20,000.

La saison des fleurs est arrivée, ornez vos chapeaux de belles plumes qui regardent fraîches; pour cela allez voir Fred. Varin, l'artiste par excellence.

Profession Religieuse.

A 7 hrs., lundi matin, le Noviciat de Tewksbury était témoin d'une touchante cérémonie.

Le Rév. Frère Wilfrid Marion prononçait, en présence du Très Saint Sacrement et de toute la communauté réunie, ses vœux de cinq ans. Le Rév. Père Marion, oncle et parrain du nouvel Oblat, présidait la cérémonie. Dans une magnifique allocution, il éleva bien haut les avantages de l'esprit de sacrifice qui fait du jeune homme un imitateur de Jésus-Christ, un héros, un saint.

La partie musicale était sous la direction du R. P. Campeau, O. M. I., actuellement chargé de la desserte de la Maison des Pauvres, à Tewksbury, en remplacement du R. P. Gigault, O. M. I., qu'une indisposition passagère, espérons-le, éloigne de tous travaux.

Le Noviciat O. M. I. de Tewksbury compte présentement dix Frères Convers et cinq Frères Scolastiques, dont plusieurs appartiennent aux vieilles familles de Lowell. Tous sont sous la direction du R. P. Pelletier dont le souvenir est encore vivace parmi la population canadienne de Lowell.

Un Matelot sur Terre.

Vers 6 hrs., dimanche soir, un bris de vitres attirait sur la rue Merrimack, près de la rue Suffolk, une foule de curieux anxieux de savoir ce qui se passait dans ces environs. On eut bientôt appris que l'auteur de ce tapage infernal était un matelot du nom d'Adolphe Langlois, qui était ivre et mettait tout sans dessus dessous dans les appartements de son beau-père, M. Desrosiers, de la rue Merrimack. L'officier Breault apparut sur les lieux et trouva notre homme qui paradait sur la rue dans un costume indécent; il était grièvement blessé à une main. Il fut conduit au poste de police où il cuva son vin.

Excursion au Canada.

L'excursion au Canada organisée par Mrs. H. Chagnon aura lieu le 20 juillet. Les prix aller et retour : Montréal, $8 50; Québec, $10.50

L'Ouvrage sur la 1ere Rue.

Ils avancent assez rapidement, les travaux de prolongement de la 1ère rue, quoique les sommes votees à cet effet soient presque completement épuisées.

Un autre emprunt sera nécessaire pour compléter l'entreprise.

Joyeux Anniversaire.

Samedi soir, c'était fête à la résidence de M. Alexis Lamarre de Clinton avenue, Pawtucketville. Ses nombreux amis de Lowell et de Lawrence s'y étaient réunis pour fêter le 37ème anniversaire de sa naissance.

M. Lamarre venait d'arriver de Springfield, Mass, où il travaille actuellement et grande fut sa surprise, lorsqu'il vit la célébration qui avait été préparée en son honneur.

La réunion au complet, M. Alfred Leblanc s'avança vers le héros de cette joyeuse fête et après lui avoir lu une magnifique adresse, lui présenta au nom des amis de Lowell et de Lawrence, un riche set de salon en crin anglais et une belle table en marbre.

M. Lamarre, plein d'émotion, remercia ses nombreux amis pour cette nouvelle marque d'estime qu'ils venaient de lui donner et il les invita à prendre possession de ses appartements et de s'amuser comme on le fait toujours en pareille circonstance.

On ne se fit pas prier : le chant et la musique furent en vogue durant toute la soirée. De nombreux rafraichissements furent servis et M. et Mme Lomarre firent grandement les choses.

Parmi les invités de Lawrence, on remarquait M. et Mme Désiré Theberge, M. et Mme Moïse Sansoucy et M. George Theberge, fils.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux,)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6.50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D Delisle & Co., Lowell, Mass.

LE PRIX DE LA VIANDE.

Les Greves de l'Ouest se Font Ressentir a Lowell.

Le prix des viandes a considérablement augmenté depuis hier et la cause principale n'est autre que les grèves qui sévissent dans l'Ouest depuis une semaine.

Ce matin, les consommateurs ont été surpris quand en faisant leurs provisions ils ont été obligés de payer pour leurs viandes 50 à 60 pour cent de plus qu'à l'ordinaire.

Si ces grèves continuent encore quelques jours, il est plus que probable que nos grands centres auront l'expérience d'une famine de bœuf.

Un marchand bien connu de la ville nous disait ce matin que cette augmentation ne pouvait durer plus de quinze jours.

Le prix du bœuf en gros est aujourd'hui de 10 cts. la livre et le steak de première qualité se vend jusqu'à 35 cts. la livre Il est plus que probable que le prix du porc sera monté à 20 cts. la livre avant la fin de la semaine. La semaine dernière la viande de porc se détaillait de 7 à 10 cts. la livre.

Heureusement cette augmentation arrive à une époque de l'année où l'on peut vivre avec un peu moins de viande, vu les grandes chaleurs: on peut se nourrir d'aliments plus légers.

Accident de Voiture.

Un peu après 11 heures, lundi soir, MM. Z. Perusse, contracteur et Fred. Roderick, tous deux résidant à Riverside Park, s'en allaient en voiture lorsqu'arrivés près du Cimetiere Lowell, l'équipage qui allait bon train, alla frapper contre un reverbère avec une telle force que le véhicule fut mis en morceaux et que les occupants furent lancés lourdement sur le pavé. M. Perusse, qui a souffert le plus de l'accident, souffrait d'une concussion du cerveau et Roderick dans la chute s'est disloqué un bras et s'infligea d'autres blessures très douloureuses. Les deux blessés furent ramenés dans l'ambulance à l'hôpital St-Jean, et ce matin les médecins avaient peu d'espoir de sauver la vie de M. Pérusse.

Bieres et Liqueurs.

Tous ceux qui ont visité le Germania Beer Garden, situé aux Nos 73-75 et 77 rue Market, n'ont pu s'empêcher de dire que c'était l'endroit où l'été on pouvait prendre un bon verre de bière à son aise.

Rendu là on se croit dans un véritable jardin et c'est un plaisir que d'y passer quelques minutes avec les amis.

Cette maison si connue et dont les propriétaires sont MM. P. Lynch et Co., font ce commerce au détail et M. Eugène Bailly, que toute notre population connaît, se fait un plaisir de remplir avec promptitude tous les ordres qui leur sont confiés.

Cour de Police.

Le juge Hadley a imposé plusieurs fortes sentencés aux ivrognes mardi matin.

James Hinds et Philipp Carroll, pour ivrognerie, à $10 d'amende. Ellen McDonald, pour ivrognerie, à $10 d'amende.

Jos. Guynan, Thomas O'Neil et Edward Ivers, pour ivrognerie, furent condamnés à $3.

Ed. Davis et Margaret Kenney, pour ivrognerie, ont été condamnés, le premier à 4 mois et la deuxième à 5 mois de prison. Wm. Parr, 4 mois à la maison d'industrie. James F. McGarvey, 6 mois à Bridgewater.

John Hinds, pour s'être évadé de la maison d'industrie, passera 6 mois à la prison de la rue Thorndike.

John J. Gray a plaidé coupable à l'accusation de vente illégale de boissons enivrantes et il fut condamné à une amende de $100. Il en appela à la Cour Supérieure.

Horman Boyles a plaidé coupable à l'accusation de vol avec effraction chez Gilbert P. Morton, il a été mis sous une caution de $600 pour comparaître au prochain terme de la cour criminelle en octobre prochain.

W. Cassidy et Margaret Noorran, accusé d'avoir battu Mary Lahiff, plaidèrent non-coupable, mais le juge les condamna à une amende de $5

Mary Allen, accusé d'avoir acheté des effets payables à la semaine et d'avoir vendu ces effets avant de les avoir payés, fut condamnée à une amende de $15.

John J. Cassidy, pour ivrognerie habituelle, a été condamné à 4 mois de prison. Il en appela à la Cour Supérieure.

Deces.

Philippe Francq, âgé de 1 jour, enfant de Gustave et de Lédu Francq, est décédé au No 300 rue Middlesex.

Roméo Préville, âgé de 9 mois et 16 jours, enfant d'Olivier et de Georgiana Préville, est décédé au No 9 Fulton court.

M. Joseph Albert est chargé des funérailles.

Grave Accident.

Lundi matin, vers 9 heures et demie, le fils de M. Roussel, épicier de la rue Salem, s'en allait sur la rue Pawtucket avec sa voiture à viandes, lorsqu'une des roues devant de la voiture se brisa, et le contre-coup précipita le jeune Roussel entre le cheval et l'essieu

Le cheval eut peur et prit la poudre vante trainant sur le pavé le jeune Roussel qui n'avait pas eu le temps de se relever de sa chute. Le cheval fut arrêté après avoir couru plusieurs arpents et le jeune Roussel fut alors retiré de sa position périlleuse.

Ceux qui avaient été témoins de l'accident pensaient que le pauvre enfant était déjà mort, car plusieurs fois il avait heurté un arbre, une pierre et autres corps durs.

Des médecins furent appelés et constatèrent que la victime n'était pas morte, mais qu'elle avait plusieurs côtes cassées et avait reçu des blessures internes qui donnent peu d'espoir de le sauver. Le jeune Roussel fut transporté à la résidence de son pere, No 6 Morey's Blk, rue Salem.

Chute de 50 Pieds.

L'enfant de Thomas Oueilette, âgé de 4 ans et se nommant Joseph, est monte sur la couverture de l'edifice à quatre étages dans lequel il demeure, et perdant l'équilibre, il est tombe sur le sol. Des arbres ont adouci sa chute et il n'a pas été tue sur le coup. Mais il est grièvement blessé. C'est sur la rue Lawrence, vis-a-vis la rue Charles, vers 6 h ½ lundi soir, que l'accident est arrivé

LA RELIGION.

Une seule chose est absolument nécessaire : l'étude de la religion. Il est, en effet, absolument necessaire de savoir s'il y a une cause première antérieure à l'existence du monde que nous voyons et de ceux qui échappent à nos regards. Il est absolument nécessaire d'examiner si nous avons des devoirs à remplir par rapport à cette cause première, et si notre vie doit se prolonger au delà de ses limites actuelles.

Et, cependant, eu égard au nombre immense d'habitants qui peuplent l'Univers, beaucoup de personnes s'abstiennent de cette etude, et des conséquences que peut entraîner cette étude. C'est pour essayer de les soustraire à une si incroyable abstention, que nous osons entreprendre la publication de quelques preuves de la Religion Catholique, preuves qui n'ont pas été sans utilité pour nous-même, et qui peut-être offriront à d'autres un intérêt sérieux

Ce que nous avons à présenter ici n'a toutefois aucun caractère theologique et doctrinale proprement dite. L'Eglise est, nous le professons hautement, seule juge en matiere de foi. Nous désavouons donc d'avance ce qui, dans nos réflexions, ne serait pas conforme à son enseignement.

DIEU

Tous les peuples, tous les siècles, toutes les traditions s'accordent à reconnaître qu'il n'y a pas d'effet sans cause, et que le monde n'a pu se creer tout seul.

Il est également hors de doute qu'une force et une intelligence surhumaines ont présidé à la création de tous les êtres, et que si par la combinaison de deux corps, l'homme peut donner naissance à un troisième, c'est à la condition expresse que ce troisième corps ne renferme rien de plus que les éléments constitutifs dont il a été formé et qu'il ne possèdera jamais que ce qu'il aura reçu.

"Le chimiste, dit judicieusement Auguste Cahours dans son *traité de chimie générale* : Le chimiste pourra peut être arriver un jour à reconstituer les divers principes immédiats, mêmes les plus complexes, qui constituent la graine ou l'œuf, point de départ de tout être organisé; mais à coup sûr, il ne refera jamais une graine ou un œuf quelconque, susceptibles de reproduire, dans les conditions où la graine ou l'œuf se développent, des espèces vivantes, appartenant au règne animal ou végétal connus ou présentant avec elles quelques ressemblances. Il ne déposera jamais, dans cette graine ou dans cet œuf, cet inconnu, ce germe, qui, fécondés sous des influences particulières, leur assurera la descendance d'êtres identiques.

"Peut-être un jour parviendra-t-il à connaître d'une manière certaine, le véritable arrangement des atômes dans les molécules. En tous cas, il n'arrivera jamais à produire que des composés, inertes comme les éléments dont il dispose pour les façonner."

Qu'on reporte la difficulté aussi loin qu'on le voudra on arrivera toujours à un moment, si reculé qu'il soit, où, sous l'influence d'une cause surnaturelle, la matière inanimée d'abord et la vie ensuite auront fait leur apparition.

S'il est impossible au plus simple bon sens de méconnaître que le monde n'ait pas existé de toute eternité, qu'il a commencé, qu'il a été créé par une cause préexistente que l'on a toujours appelée que nous appelons toujours Dieu, —la création et la fin du monde sont non moins établis par la science.

Voici ce qu'écrit à ce sujet l'abbé Moigno dans les *splendeurs de la foi*. "La Thermodynamique enseigne que, dans un milieu donné, une quantité quelconque de travail peut toujours être transformée en une quantité équivalente de chaleur. Mais il n'y a travail produit que lorsqu'une une quantité de chaleur passe d'un corps chaud sur un autre plus froid. Or, il est de l'essence de la chaleur de tendre à se diffuser entre les corps, jusqu'à ce que l'équilibre des températures soit obtenu. On peut donc dire que, en vertu des lois de la Thermodynamique, l'univers doit aboutir à un état, où tous les éléments se trouvant à la même température, aucun travail ne pourra plus se produire. C'est la fin du monde démontrée."

Il y a plus: non-seulement le monde finira, mais il a commencé; et en effet, s'il n'existait depuis toute éternité, il y a une eternité déjà qu'il aurait dû finir, puisque la tendance à l'anéantissement de tout travail, et à l'equilibre final de température, agissant de toute éternité, aurait dû se réaliser entierement, depuis une éternité déjà.

PAUL BAUDRY.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

Le *Courrier du Canada* publie en entier le jugement du juge Jetté condamnant la *Vérité* à payer $200 à M. Sauvalle et fait suivre cette publication de commentaires si sévères que, si nous sommes bien informé, M. Sauvalle va citer le directeur du *Courrier* devant les tribunaux

— Un Ravachol local nous a adressé vendredi une lettre qu'un retard malheureux ne nous a permis de recevoir que ce matin. Or, ce retard, comme on le verra plus loin, met nos précieuses vie, et notre non moins précieuse propriété en un danger que rien ne peut détourner. Malgré la chaleur du jour et le ton menaçant de la lettre, nous nous sentons un courage égal aux circonstances et en attendant la sauterie nous livrons à la publicité la dynamiteuse missive. Elle se lit comme suit :

Je vous défends de faire sortir votre journal, same li. Si vous le faites, malgré ma défense, vous jumper dans l'immensité de l'infini avant la fin du mois prochain.

Vous pourrez le publier ensuite tant que vous voudrez, j'ai un colossal intérêt à ce qu'il ne paraisse pas demain.

Choisissez entre les deux : s'il est publie vous sauterez, je vous en previens; s'il n'est pas publié vous ne jumperez pas.

Il est colossalement possible d'introduire..... par les soupirails (?). Souvenez-vous du *Witness*.

XXX

Sur le *verso* de l'enveloppe se lit ce qui suit :

Vive
Ravachol
DeMartigny
Vaillant
Pellant
Henry
Mercier.

— *Le Monde.*

—Vers 11 heures, samedi soir, les personnes qui passaient sur le pont Wellington virent avec effroi, un individu assez âgé se lancer dans le canal.

On lui jeta promptement des perches et des câbles, afin de le sauver, mais tout fut inutile.

Le malheurex se noya. Le corps a été retrouvé. On l'a transporté à la morgue où une enquête doit avoir lieu. Le défunt se nommait Pierre Genier et il demeurait au No 136 rue des Manufactures.

—Un accident des plus déplorables est arrivé, vers 5 heures du matin, au No 116 rue l'Université, à la résidence de Mme Hughes.

Entendant tout à coup son jeune fils, âgé de 6 ans, pousser des cris lamentable, elle accourut à lui, affolée, et l'aperçut se tordant dans les flammes.

Le feu avait pris à ses vêtements on ne sait trop comment.

La mère, en voulant le sauver, se brûla horriblement les mains et les bras.

Quant à l'enfant, il a été littéralement rôti.

Les Drs Lafleur et Sheppard ont été appelés à soigner les deux victimes de ce triste accident. Malgré tous leurs soins, ils désespèrent de sauver l'enfant.

Quant à la mère, elle en sera quitte probablement pour quelques jours de souffrances.

WATERLOO,

—Durant les orages de mardi soir, le 19 juin dernier, la foudre a mis le feu aux granges de M. Théophile Beauregard, de la montagne de Shefford. Tout a été consumé.

QUEBEC,

—M. N. K. Connolly, président de la compagnie de navigation du Richelieu et Ontario, MM. Michael Connolly et Joseph Louis, directeurs, et M. Myrand, l'agent de la compagnie à Québec, ont eu une entrevue à l'hôtel de ville avec le comité des finances au sujet de l'erection en cette ville des usines de la compagnie.

M. le président a donné les conditions de la compagnie. Celle-ci compte naturellement sur une exemption de taxes pendant dix ans, et si la corporation y ajoute un bonus de $20,000 ou $5,000 par année pendant quatre ans, procure l'usage du bassin Louise pour l'hivernement des bateaux et un site pour les usines sur la Jetée, la compagnie érigera des édifices au coût d'au moins $10,000, hivernera ici au moins dix de ses bateaux et paiera en gages le même montant qu'elle payait autrefois à Sorel. Une longue discussion a ensuite eu lieu.

Quelques conseillers disent que la Cité ne peut promettre l'usage du Hâvre qui ne lui appartient pas.

Finalement il est résolu de convoquer le comité de finances pour la semaine prochaine pour prendre définitivement action sur cette proposition.

RICHMOND,

—L'érection de notre nouveau bureau de poste sera commencée immédiatement après la clôture de la session fédérale. Des soumissions seront demandées d'ici à quelques jours. Les bureaux de la douane et du revenu de l'intérieur seront installés dans la même bâtisse.

—On nous informe qu'un syndicat composé de capitalistes et d'entrepreneurs de Montréal et à la tête duquel se trouve un membre de l'Assemblée Législative de cette Province, est en voie de formation dans le but d'exploiter la carrière d'ardoise de M. J. U. Messier. Cette carrière est située sur la ligne du Grand-Tronc, entre cette ville et Windsor Mills, on peut l'apercevoir des convois du chemin de fer, elle se trouve au terminus du tramway de la carrière d'ardoise de New Rockland et elle offre toutes les facilités d'expédition et d'exploitation requises.

—Les carrières d'ardoise et les mines d'amiante de Danville sont en pleine opération, on extrait actuellement onze tonnes d'amiante par jour de cette dernière. Un ingénieur de mines Allemand a fait dernièrement l'examen de ces exploitations. Il dit que la mine d'amiante est la meilleure du monde entier, et que la carrière d'ardoise surpasse en qualité et en richesse les meilleures carrières du pays de Galles.

On y a découvert récemment une veine de ce minerai de dix-huit pieds de profondeur. Les veines moyennes dans les exploitations de ce genre ne dépassent jamais dix pieds. Cette ardoise est manufacturée en ardoises pour les écoles, en tuiles à couvrir les toits, en lavabos, cuvettes, devants de cheminée, marches d'escalier, tables de billards, auges, tablettes, planchers, etc. M. J. N. Greenshields, C. R, contrôle maintenant ces travaux, mais il espère sous peu les transporter à un syndicat allemand pour le compte duquel cet ingénieur en a fait l'examen. On parle aussi de mettre ces propriétés en communication avec la ligne du Grand Tronc à Danville, par un tramway électrique dont le pouvoir serait fourni par les chutes de la rivière Nicolet.

—La compagnie du chemin de fer du Mont Oxford doit conduire sa voie jusqu'ici. La distance du terminus actuel à Kingsbury n'est que de dix milles. Les travaux vont commencer de suite et la ligne sera complétée à l'automne. Avec les avantages qu'elle possède, notre ville va bientôt devenir un centre tres important.

ARTHABASKAVILLE,

—Le procès de Goodfellow, accusé d'avoir infligé des blessures avec intention de tuer le jeune Johnson, s'est terminé samedi soir.

Le jury a déclaré l'accusé non coupable.

Goodfellow s'était d'avance reconnu coupable d'assaut.

BROMTON,

—Les opérations au moulin à scie sont suspendues pour d'ici au printemps prochain.

—On agite la construction d'une usine à pulpe au rapide *Birkhead* situé à un demi mille du village.

FEUILLETON

93

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIE.

XVI

...De la comtesse... Oui, oui, répondit Louise subitement rendue à elle-même, c'est de la comtesse qu'il s'agit Quelle autre affection pourrais-je avoir conçue?

Tu m'en aurais confié le secret, ma chérie, car nous nous aimons...

Comme au temps où nous étions deux pauvres orphelines, dit Louise.

Orphelines! répondit Henriette, est-ce que nous avons cesssé de l'être?

Je ne le suis plus, dit Louise, depuis le jour où s'est tendue vers moi la main secourable de Mde de Linières. Je ne le suis plus depuis que je me sens entourée de cette tendre affection à laquelle je serais bien ingrate de ne pas répondre par une tendresse filiale.

C'est vrai tu as réellement une mère!

Et toi-même, ma sœur, ne sais-tu pas que le comtesse considère le chevalier comme son propre fils et lorsque vous serez unis l'un à l'autre n'auras-tu pas, ainsi que moi, une mère bien-aimée?

C'est encore vrai, dit Henriette, d'un voix attendrie. Après tant de souffrances et de larmes, le ciel nous a prises en pitié.

Et les deux jeunes filles, doucement bercées par des rêves d'espérance et de bonheur, gardèrent le silence. Elle ne dormaient pas cependant, chacune d'elles murmuraient tout bas un nom; le nom de Pierre et celui de Roger.

Diane aussi veillait. Après être demeurée dans sa chambre, pendant plus d'une heure, à prier pour la reussite de l'opération qui devait être pratiquee le lendemain, elle ne put résister plus longtemps à la tentation d'aller dans la chambre où reposaient les deux orphelines. Elle se glissa furtivement par le couloir et écouta à la porte. Aucun bruit de voix ne parvenant jusqu'à elle, Diane se risqua à soulever le loquet; doucement, et, avec d'infinies précautions, elle marcha jusqu'au chevet du lit. Elle s'arrêta, haletante, pour écouter le bruit de la respiration des deux dormeuses. Et son cœur de mère battit bien fort, à l'idée que, dans quelques jours, sa fille, tant pleurée autrefois, ouvrirait ses grands yeux, pour la regarder, la voir, qu'elle lui souriait.

Affolée d'espoir, toute tremblante d'émotion, la comtesse n'y tint plus. Elle se pencha et, doucement, elle effleura de ses lèvres le front de son enfant. Songeant à la profonde tendresse qui l'unissait à Henriette, qui pendant les longues annees, l'avait remplacée auprès de sa Louise, elle se pencha de nouveau, et sur son front aussi déposa un baiser. Puis le cœur tout ému elle s'éloigna sur la pointe des pieds. Et quand la porte se fut refermée, Louise murmura à l'oreille de son amie:

Tu vois bien que nous ne sommes plus orphelines!

Lorsque le docteur Hébert se présenta, tout le monde était déjà depuis longtemps sur pied, à l'hôtel de Linières. Le comte était allé s'enfermer, plus tôt que d'habitude, dans son cabinet de travail, laissant la comtesse à ses maternelles préoccupations.

Diane était dans un état d'agitation extrême, bien qu'elle fît tout le possible pour dissimuler ses impressions. De grand matin elle s'était rendue dans la chambre où elle s'attendait à trouver Henriette et Louise encore couchées et dormant peut-être encore.

Mais les deux jeunes filles étaient déjà levées et habillées. Assise l'une à côté de l'autre, elles causaient à voix basse, lorsque la comtesse ayant ouvert la porte avec précaution se trouva tout à coup devant elles. Henriette se leva aussitôt pour saluer Diane. Mais déjà celle-ci s'était avancée et prenait à deux mains la tête de l'aveugle qu'elle embrassait longuement sur les deux joues.

Comment, mon enfant, dit-elle d'un ton de doux reproche, vous n'avez donc pas dormi?

Et son regard inquiet interrogeait Henriette.

Nous avons causé, madame la comtesse, nous avions tant de choses à nous dire, car depuis bien longtemps nous n'avons plus l'habitude de partager le même lit.

Puis adressant un sourire à Mde de Linières. Louise me parlait, madame la comtesse, de la profonde affection qu'elle ressentait pour vous, elle me disait encore combien il lui tarde que M. le docteur arrive.

Chère enfant!

Oui, madame, reprit l'aveugle, il me tarde... de vous voir!

Diane pour cacher l'émotion qu'elle éprouvait, prit Louise par la main et la conduisit dans le salon attenant à la pièce que, la veille, M. Hébert avait disposée pour l'opération.

Henriette les suivit. Et quand elles furent toutes trois réunies, Diane leur annonça que le docteur ne tarderait pas à venir.

Il est arrivé, dit le docteur qui parut à ce moment même sans avoir permis à Picard de l'annoncer.

M. Hébert ne voulut pas laisser une minute de réflexion à l'aveugle, chez laquelle il redoutait une défaillance qui pouvait se produire au dernier moment. Il demanda à la comtesse la permission de passer immédiatement dans la pièce où, depuis la veille, tout avait été préparé. Et il prit Louise par la main, en lui disant:

Venez mon enfant; vous voyez que je tiens ma promesse; à vous maintenant, de ne pas oublier la vôtre. Vous m'avez promis d'être calme et forte.

Je le serai, M. le docteur.

On était arrivé dans le boudoir. La comtesse et Henriette s'avançaient pour aider le docteur si besoin était, M. Hébert leur fit de la main signe de s'arrêter.

Je n'ai besoin de personne, dit-il et je craindrais qu'une émotion trop vive de votre part provoquât chez notre jeune amie quelque mouvement involontaire. Donc je vous recommande de demeurer là, où vous êtes, pendant que je vais, moi-même, faire prendre à cette chère enfant la position qui convient.

Il conduisit Louise jusqu'au canapé; et l'aida à s'y étendre, comme aurait pu faire une mère présidant au coucher de son enfant. Il prit soin de lui placer un oreiller sous le cou de façon que la tête fût maintenue absolument droite, sur la même ligne que le corps.

Je suis prête, dit l'aveugle d'une voix assurée.

Et pendant les quelques instants que durèrent les préparatifs, elle ne bougea plus. Diane et Henriette, restées sur le seuil, avaient joint les mains et priaient mentalement.

M. Hébert ouvrit la trousse, y prit un lancette finement affilée. C'était le moment suprême. Le docteur sembla se recueillir. On eût pu voir sur son front perler une rosée de sueur jaillissant subitement. Mais cette émotion ne durera qu'une seconde. M. Hébert dit à Louise:

Ouvrez bien grands les yeux, mon enfant!

Et tandis que de la main gauche il soutenait la paupière supérieure, il fit de la droite, une incision entre la cornée et la sclérotique, puis appuyant sur la cornée il fit jaillir par l'incision qu'il venait de pratiquer une sorte de petit verre dépoli de la forme d'une lentille. C'était le cristallin qui ayant perdu sa transparence empêchait les rayons limineux d'arriver jusqu'au nerf optique. L'opération avait duré quelques secondes.

A l'autre maintenant! prononça le docteur.

Et quelques secondes après, il saisit la bande de fine toile qui se trouvait sur le guéridon, à portée de sa main. Avec une dextérité remarquable il recouvre les yeux de Louise, d'un bandeau épais qui doit intercepter complètement la lumière. Tout joyeux alors, il se retourne vers Diane et Henriette en s'écriant:

Vous pouvez approcher maintenant, c'est fini.

La comtesse eut un long tressaillement; et regardant le médecin, avec des yeux pleins d'anxiété, elle lui demanda à voix basse.

Y verra-t-elle docteur?

Vous savez ce que je vous ai dit, comtesse, c'est maintenant Dieu qui vous répondra dans quelques jours.

A l'hôpital Saint-Louis, Pierre attendait avec plus d'impatience ce jour-là que les autres, la visite du docteur Hébert. Aussi lorsque le médecin parut sur le seuil de la chambre, le jeune homme eut il un mouvement pour quitter le fauteuil sur lequel il était condamné à rester, la jambe étendue.

Tout beau! fit M. Hébert en arrêtant d'un geste l'élan de son protégé. Vous vous croyez déjà solide au point de commettre des imprudences. Encore un mouvement comme celui-là, monsieur l'ex-boiteux, et je retarde les béquilles de quinze jours encore.

Puis s'avançant pour serrer la main de Pierre.

Eh bien, c'est fait, mon ami, ajouta-t-il avec un sourire; et si mes prévisions se réalisent, Mlle Louise y verra des deux yeux, en même temps que vous pourrez hardiment marcher droit sur vos jambes.

Pierre voulut parler, mais l'émotion lui ôtait la voix. Son visage prit alors une grande expression de joie; ses yeux brillèrent et ses joues s'enluminèrent d'un vif incarnat.

On aurait eu peine à reconnaître en ce beau garçon, au visage si doux, aux traits si réguliers, le pauvre rémouleur au teint hâlé d'autrefois, aux regards éteints, et dont la physionomie reflétait la souffrance. En quelques mois, la transformation s'était opérée complète, non seulement dans la physionomie de l'individu, mais aussi dans son intelligence, qui se développait rapidement. Pierre était désormais en état de faire très bonne figure partout où il se présentait. Chaque jour M. Hébert, ravi, avait constaté un nouveau progrès chez lui dont il avait voulu faire un homme dans toute l'acception du mot.

Allons, allons, dit-il, du calme; pas tant d'émotion pour l'instant! Il faut en réserver un peu pour des circonstances autrement importantes qui peuvent se produire, bientôt, dans votre existence.

Pierre put enfin balbutier quelques phrases de remerciement; puis, s'animant, il témoigna avec une réelle éloquence du cœur toute la reconnaissance qu'il ressentait pour le docteur qui venait de rendre la vue à sa chère aveugle. Il en parlait même avec tant de chaleur que M. Hébert lui fit observer, avec une nuance de malice, que c'était presque une révélation d'amour qu'il faisait là.

Ce fut la goutte d'eau froide qui éteignit, subitement, les transports d'enthousiasme du jeune homme. Pierre baissa la tête, comme un écolier surpris en faute.

Causons d'abord de vous, mon ami, continua le docteur. Je n'avais pas seulement cette excellente nouvelle à vous apporter. Ce doit être, je le reconnais, une geande joie pour vous de savoir votre ancienne petite protégée sur le point de recouvrir la vue. Mais cela ne suffirait pas, je suppose, à votre bonheur.

Si fait! s'éxclama Pierre en portant vivement la main à son cœur, comme pour témoigner sa sincérité.

Et il ajouta plus bas:

Est-ce... qu'autrefois je n'aurais pas supporté, sans me plaindre, toutes les misères, subi tous les mauvais traitements pour apporter un peu de soulagement aux souffrances de cette pauvre chère demoiselle. Est-ce que, pour la sauver, je n'étais pas résolu à faire le sacrifice de ma vie?

Et d'une voix plus grave il ajouta:

Est-ce que je n'ai pas sacrifié sa vie...à lui...mon fr...

A ce souvenir donné à la mort de Jacques, le jeune homme devint d'une pâleur livide et ses traits se contractèrent disant le remords qui lui troublait la conscience. M. Hébert l'interrompit par ces mots prononcés d'une voix grave:

Ce n'est pas vous, mon ami, qui l'avez frappé. J'ai examiné très attentivement la blessure de ce malheureux, et j'affirme que dans sa fureur aveugle, il s'est jeté lui-même sur le couteau dont vous étiez armé. J'affirme que vous pouvez vivre en paix avec votre conscience, et que vous avez été l'instrument dont s'est servi le ciel pour punir un coupable. Oubliez donc ce douloureux passé, relevez la tête, mon ami, et souvenez-vous que vous avez l'estime et l'affection d'un homme qui n'a jamais transigé avec l'honneur.

Ah! s'écria le jeune homme ému jusqu'aux larmes et portant vivement les mains de son bienfaiteur à ses lèvres, c'est le baptême pour une existence nouvelle que vous me donnez en ce jour; et cette existence sera, je vous en fais le serment, consacrée au souvenir de vos inépuisables bontés.

Bon! bon! mais je vous promettrai, mon jeune ami, interrompit le docteur en souriant, d'en consacrer une...notable partie... à une autre personne.

Tout faisait prévoir, maintenant, qu'après les aventures si dramatiques qu'avaient traversées les deux orphelines et Pierre le rémouleur, il n'y eût plus qu'à attendre et à espérer pour eux une existence désormais heureuse. M. Hébert ne doutait pas que, dans quelques semaines, Louise et Pierre n'auraient plus besoin des secours de la science.

Quant à Henriette, l'excellent homme admirait la résignation qu'elle s'imposait depuis le départ du chevalier. Mais, intérieurement, il était obligé de s'avouer qu'il n'était pas sans inquiétude au sujet de Roger, car M. de Vaudrey était en ce moment, pensait-il, exposé à tous les hasards de la guerre.

XVII

On a vu précédemment avec quelles manifestations sympathiques, la population de Paris avait accompagné, dans le faubourg Saint-Honoré, les volontaires que le général de Lafayette emmenait avec lui en Amérique, et qu'il se proposait d'enrégimenter dans sa fameuse brigade de *riflemen*.

Ces volontaires formaient une brigade, forte d'environ deux mille hommes, que le général français avait choisi, pour la plupart, parmi les anciens soldats qui avaient conservé la haine de l'Anglais, et les jeunes gens désireux de se mesurer avec l'ennemi héréditaire de la France.

Les troupes françaises s'embarquèrent sur le *Foudroyant*, en direction d'Amérique. Avant d'arriver au port, elles eurent à se mesurer contre des flottes anglaises beaucoup plus fortes qu'elles, et le chevalier de Vaudrey s'est montré un véritable héros dans maintes occasions. Les Français furent vainqueurs et purent débarquer leurs troupes qui avaient reçu l'ordre de rejoindre le corps commandé par Lafayette et qui était débarqué quelque temps auparavant.

Un bon matin, les Français commandés par le chevalier de Vaudrey faisaient leur jonction avec les troupes de Lafayette. Celui-ci, de son côté, venait de rejoindre les forces de Washington. Il était temps de se rencontrer, car, ce même jour, les Anglais les attaquèrent à l'improviste. Le combat fut long et acharné. Les Anglais faillirent enfin et furent battus à plate couture.

Roger, Gaspard et Rabusson, mélangés aux volontaires du Vermont, avaient fait des prodiges de valeur et pris un certain nombre de drapeaux à l'ennemi qu'ils poursuivirent loin dans sa fuite. A l'issue de la bataille, Lafayette et Washington se tenant sur un tertre, reçurent les félicitations des chefs et dessoldats. Le chevalier de Vaudrey, porteur du faisceau de drapeaux pris à l'ennemi, s'approcha à son tour. Lafayette le présenta à Washington.

Général, dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter M. le chevalier de Vaudrey, neveu du lieutenant de police de sa majesté Louis XVI.

Washington reçut les étendards anglais. Et s'inclinant devant le jeune gentilhomme qu'on lui présentait:

Trois de ces étendards reviennent de droit à l'allié généreux qui a bien voulu nous envoyer des soldats tels que vous, monsieur le chevalier. J'ajoute que je ne puis vous prouver mieux le cas que je fais de votre valeur comme capitaine, qu'en vous chargeant d'aller porter au roi de France ces drapeaux que vous avez, vous Français, conquis pour la plus grande gloire et le triomphe de la noble cause de l'indépendance américaine.

Le chevalier de Vaudrey était radieux. La renommée qu'il était venu chercher dans les batailles du nouveau monde, il l'avait acquise d'emblée, éclatante. Désormais, il pouvait retourner en France, avec la certitude que la nouvelle de ses exploits, depuis qu'il s'était embarqué jusqu'à ce moment où il recueillait la récompense inespérée d'une idée de génie, l'y aurait précédée. Aussi quand Lafayette, prenant à son tour la parole, l'eut felicité chaudement, Roger ne fut-il pas maître de son émotion. Il saisit la main que lui tendait le général et l'étreignit avec force sans trouver une parole pour répondre aux éloges que lui adraissait Lafayette.

Le soir de cette mémorable jounée fut marquée par une imposante cérémonie. Washington avait décidé que les drapeaux pris sur l'ennemi seraient portés devant toutes les troupes rangées en bataille. En outre, il voulait que toute la brigade des volontaires défilât devant l'armée qu'elle avait si puissamment contribué à préserver d'un désastre dont les conséquences eussent été incalculables. Or, ce fut encore, pour le chevalier de Vaudrey, l'occasion d'une véritable marche triomphale. Comme il tenait la tête de la brigade que l'on fêtait, au fur et à mesure qu'il passait devant le front du régiment, un formidable hurrah l'accueillait, auquel de nouvelles acclamations ne tardaient pas à se succéder. Or, ces manifestations, à la fois sympathiques et enthousiastes, se reproduisirent jusqu'à ce que le chevalier et sa vaillante brigade eussent atteint l'extrême limite de la ligne américaine.

Cette nuit-là, bien qu'accablé de fatigue, le chevalier de Vaudrey la passa tout entière sous la tente où s'étaient réunis Gaspard, d'Ouvelles et Marianne. Tout à coup, pendant que la conversation allait son train, un homme se dressa comme un spectre, à l'entrée de la tente, où il demeura immobile, le front incliné.

Rabusson! s'écrièrent en même temps tous les assistants.

D'Ouvelles s'était précipité vers le trapeur dont la poitrine était couverte de sang.

Vous êtes blessé! s'écria-t-il.

Mais avant que Rabusson eût pu répondre, Marianne s'était précipitée, et aidait son mari à faire entrer le blessé dans la tente. Puis, s'agenouillant à côté de celui qui l'avait sauvée, Marianne prononça ces mots, d'un ton d'attendrissement:

C'est moi qui vous soignerai; c'est moi qui vous sauverez à mon tour!

Le trappeur se tourna vers celle qui lui parlait avec cette douceur, des regards disant tout ce qu'il y avait d'amour pour elle dans ce cœur qui allait cesser de battre. Le blessé saisit la main de Marianne et, vivement, la porta à ses lèvres. Puis après avoir regardé tour à tour chacun des assistants, comme pour lui adresser un adieu, il ferma les yeux. Un long soupir s'exhala de ses lèvres. Rabusson était mort en tenant dans sa main, la main de Marianne.

Lorsque quinze jours plus tard, le chevalier de Vaudrey prit congé des généraux Washington et Lafayette, pour se rendre au port d'embarquement, déjà la nouvelle de la mémorable victoire à laquelle il avait pris une part si active, s'était répandue dans toutes les provinces. Au port d'embarquement une frégate allait appareiller pour transporter en France ceux des volontaires qui blessés grièvement ou amputés, voulaient retourner dans la mère-patrie. Le chevalier, fier de cette garde-du-corps qu'on lui donnait, passa en revue, sur le quai, ces hommes qui avaient donné l'exemple du courage, de l'intrépidité. Et les habitants amassés pour assister à ce spectacle émotionnant acclamèrent tous ces braves qui étaient tombés au champ d'honneur, en combattant pour la cause de l'indépendance américaine.

Gaspard, l'endiablé faubourien, avait pris, auprès de Lafayette, la place que le chevalier de Vaudrey laissait vacante. Le lieutenant d'Ouvelles et Marianne furent admis comme passagers à bord de la frégate. D'Ouvelles tenait ainsi la promesse qu'il avait faite à sa femme de la ramener en France, à Paris, afin de lui permettre de racheter ce qu'elle appelait son crime. On se rappelle qu'une des conditions que la jeune prisonnière avait mise à son mariage, était que le lieutenant lui permettrait de rechercher et de prendre avec elle, l'enfant de Madeline Bachelin. C'était donc pour retrouver son enfant que le lieutenant d'Ouvelles quittait l'Amérique.

Pendant le trajet qu'il avait fallu accomplir pour atteindre le port d'embarquement, Marianne et le chevalier purent causer de tous les événements qui s'étaient passées depuis le jour où Roger avait assisté, au Havres, au départ du brick le *Glorieux*, qui allait transporter Marianne qui par reconnaissance, se sacrifiait pour sauver de l'infamie, l'innocente Henriette Gérard. En apprenant, qu'après tant de douloureuses épreuves, tant de malheurs, la jeune orpheline allait devenir la femme du chevalier de Vaudrey, Mde d'Ouvelles versa des larmes d'attendrissement.

La frégate attendait le vent pour appareiller. Un matin, la population tout entière se porta sur le port pour assister à la cannonade qui s'échangeaient entre le bâtiment français et les forts. La frégate, sous voile, envoyait le salut reglementaire au pavillon américain!

XVIII

Les nouvelles arrivées d'Amérique avaient produit une impression profonde en France. Les succès remportés par le général Lafayette et la part si importante qu'avait prise le corps expéditionnaire français à toutes les grandes batailles livrées dans le nouveau monde, étaient un aliment nouveau pour l'orgueil national. En outre l'annonce de l'envoi, par Washington, des étendards pris aux Anglais, était recueillie à la cour avec joie. Les courtisans de Louis XVI en profitaient poua exalter la valeur française dans lr personne du souverain.

Le roi ayant décidé qu'on donnerait un éclat à la cérémonie de réception de l'envoyé de Washington, pendant plusieurs jours on ne s'occupa, à Versailles, que de la fête qui devait avoir lieu à Trianon. La reine avait donné des ordres pour que le Grand-Trianon servît de décor à une de ces merveilleuses réceptions dont le règne précédent avait été si prodigue, et dont la tradition s'était peu à peu perdue. Quant à Louis XVI, après avoir consenti avec peine, et pour ainsi dire à regret, au départ des troupes dont Lafayette avaient sollicité l'envoi en Amérique, il attendait maintenant, avec la plus grande impatience, l'arrivée de l'officier qui apportait les témoignages de reconnaissance du grand patriote américain. Il était satisfait qu'on eût pensé au souverain qui avait daigné entendre l'appel du grand peuple, combattant avec une indomptable énergie pour la conquête de son indépendance. Le roi avait fort apprécié, du reste, l'idée heureuse qu'avait eue Washington de choisir un Français pour la mission qu'il eût pu confier à un des officiers de son état-major. Et quand le lieutenant de police, appelé, se présenta à Versailles:

Monsieur le comte, lui dit le roi, je tenais à être le premier à vous annoncer une heureuse nouvelle. Pour cette fois seulement suis mieux renseigné que mon lieutenant de police.

M. de Linières, incliné, attendait que le roi continuât.

Apprenez donc, fit Louis XVI en élevant la voix, que votre neveu s'est, paraît-il, couvert de gloire.

Le chevalier de Vaudrey...

Est passé d'emblée grand homme de guerre.

M. de Linières, très ému, fléchissait le genou. Le roi le releva d'un geste amical. Et, reprenant la parole:

M. le chevalier de Vaudrey vous racontera, du reste, bientôt, lui-même, ses exploits, car je suis avisé de son prochain rejtour.

Puis sur un ton de douce bonhomie qui lui était habituel quand il parlait à ses courtisans:

Je ne vous cacherai pas monsieur, que je verrai arriver le chevalier avec plaisir, et que j'ai donné des ordres pour que l'envoyé du général Washington soit reçu avec les mêmes honneurs que les ambassadeurs des grandes puissances amies de la France.

Et sans attendre que M. de Linières fût revenu de sa surprise, le roi continua en ces termes:

Le chevalier de Vaudrey a mérité cet honneur; vous pouvez en juger vous-même en lisant cette lettre que m'adresse le général Washington.

M. de Linières prit d'une main tremblante, le pli que lui tendait Louis XVI. Et comme il hésitait:

Lisez, monsieur, insista le roi.

Le lieutenant de police obéit. A peine avait-il parcouru les premières lignes, que son visage s'anima. Une vive rougeur envahit ses joues, quand Louis XVI, reprenant la parole, dit;

Vous voyez, monsieur, que le chevalier de Vaudrey pourraitt selon une expression demeurée célèbre, se passer d'aïeux. Il s'est fait un nom qui demeurera célèbre dans les annales militaires de cette jeune Amérique, appelée à de grandes destinées, je crois. Et je suis heureux, monsieur, que ce soit à l'un des vôtres qu'échoit la bonne fortune de donner au monde une preuve de plus de génie militaire de notre nation.

Sa Majesté me comble, bulbutia le comte.

Je rend justice à l'officier qui s'est montré à la fois intrépide et tacticien habile. Aux actions d'éclat, il faut une récompense éclatante et digne de nous!

Le chevalier, hasarda M. de Linières, ne saurait obtenir une plus belle récompense que d'avoir l'honneur d'être admis en présence de votré majesté, et de lui présenter les étendards enlevés à l'ennemi.

Louis XVI parut réfléchir pendant quelques secondes. Puis brusquement:

J'avais songé au chevalier de Vaudrey pour l'attacher à ma personne. Il n'a pas dépendu de moi que la faveur royale s'étendît sur votre neveu...

M. de Linières courba le front sous le regard du roi. L'allusion était trop claire pour qu'il ne la saisît pas tout de suite. Il s'attendait, après les paroles bienveillantes à l'adresse du chevalier, à ce que le monarque manifestât plus impérieusement que jamais sa volonté à choisir une épouse à Roger. La désobéissance du chevalier, en pareil cas, devait pensait il, englober toute la famille dans la même disgrâce. Mais le trouble qui envahit l'esprit du comte se changea en une violent impression d'angoisse, lorsque Louis XVI ajouta:

J'espère que M. de Vaudrey se montrera, à l'avenir, plus docile à nos désirs.

Et, d'une voix plus sévère:

J'ai aussi une police secrète, monsieur; et je n'ignore pas que le chevalier a songé, malgré notre volonté, à disposer de sa personne et de son nom!

M. de Linières garda le silence. Au moment de joie qu'il n'avait pu contenir en apprenant la satisfaction qu'éprouvait le roi de la conduite de Roger, en tant que soldat, succédaient, à présent, les plus violentes appréhensions. En même temps la promesse qu'il avait faite au chevalier lui revenait à la pensée. Il se rappelait les expressions qu'il avait employées pour donner l'assurance qu'il ne mettait qu'une condition à son consentement au mariage de Roger avec Henriette Gérard. Or, le chevalier avait absolument rempli cette condition exigée, et il allait venir demander qu'on tienne la promesse faite.

Que pourrait-on lui répondre? Si le roi s'obstinait à s'occuper des destinées de Roger, lui, comte de Linières, manquerait-il à sa parole? Et Diane? et Henriette? comment leur ferait-il accepter un changement aussi radical de ses intentions si nettement formulées?

M. de Linieres passait, dans cette minute qui suivit les paroles prononcées par le roi, par toutes les émotions douloureuses de l'âme, quand Louis XVI s'interrompant tout à coup.

Le chevalier de Vaudrey sera, dans deux jours, à l'Ile-d'Aix. J'ai envoyé un courrier au devant de lui. J'ai décidé que la réception officielle de l'envoyé du général Washington aurait lieu dans huit jours. Et ajouta-t-il, quand le lieutenant-général de police aura pris toutes les dipositions qui dépendent de son ministère, le comte de Linières viendra occuper, dans les rangs de nos ministres et des personnages attachés à notre personne, la place que notre faveur toute spéciale lui accorde.

Le comte fut sur le point de s'arrêter à une grand résolution en suppliant le roi de le relever de ses fonctions de lieutenant de police. Louis XVI ne lui laissa pas le temps de prendre la parole:

La personne que M. de Vaudrey a choisie pour fiancée me sera amenée par vous.

Votre Majesté sait...

Je sais que vous accompagnerez cette jeune personne à Versailles. Je veux la voir à Trianon, le jour même où je recevrai le chevalier de Vaudrey; et j'espère leur faire entendre raison, à l'un et à l'autre. J'aurai d'avance donné les ordres nécessaires pour que votre... protégée (et il appuya sur le mot,) soit admise et puisse attendre ce que j'aurai décidé à son égard.

Et, d'un geste, Louis XVI fit comprendre au lieutenant de police que l'entretien avait pris fin.

Pendant que le comte de Linières reprenait, tout troublé, le chemin de Paris, il y avait grande agitation à l'hôtel du lieutenant de police. Picard s'était, en effet, rendu au ministère de la marine, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire plusieurs fois par semaine, son excellent ami l'huissier lui avait appris le retour prochain du chevalier de Vaudrey. Et comme le dit huissier était très renseigné sur la correspondance du ministre, il avait pu mettre son bon ami Picard au courant de toutes les aventures par lesquelles le chevalier avait passé, depuis son départ de l'Ile d'Aix. Le vieux serviteur de la famille de Vaudrey avait écouté en s'agitant comme un possédé, sur sa chaise, chaque fois qu'il apprenait, de la bouche de l'huissier, quelque mésaventure de Roger ou quelque action d'éclat accomplie par le chevalier.

(A CONTINUER.)

L'examinateur—Que fit Agathocle en debarquant sur la côte d'Afrique?

Le candidat.—Il brûla ses vaisseaux.

L'examinateur. — Dans quel but?

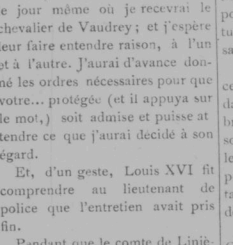
Le candidat.—Pour montrer à Bien nature!

La vieille baronne de C..., devenue sourde, disait, hier, à sa femme de chambre.

—C'est bien singulier, ma bonne Mélanie, je vois toujours, dans les rues, des orgues de Barbarie, mais elles ne jouent plus.

KEMO DETRUIT sur le champ les Puces, Fourmis, Mites, &c. A vendre par tous les Epiciers et roguistes.

SAVENA



ON EARTH

Each Package SAVENA contains a

DIFFERENT PRESENT

AND A

USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

Scene aux Communes Anglaises.

On va bien en Angleterre!

Le socialiste commence à s'y implanter. Qu'on lise la dépêche suivante, et l'on nous en dira des nouvelles:

Sir William Vernon Harcourt, chef du parti libéral dans les Chambres Anglaises dans les communes anglaises, appuyé par A. J. Balfour, chef du parti conservateur, a présenté une résolution pour qu'un message de félicitations soit envoyé à la Reine, à propos de la naissance d'un prince héritier au trône, dans la personne du fils du duc de Yord.

Alors s'est passé une scène assez étrange pour un pays anglais où le loyalisme avait l'habitude d'être la plus grande vertu des hommes publics.

M. James Keir Hardie, représentant démocrate et socialiste, a fréquemment interrompu l'orateur et s'est levé en disant: "Je ne dois allégeance à aucun souverain héréditaire."

"Cette proposition veut rehausser un événement qui arrive tous les jours.

"J'apprends avec plaisir que l'enfant jouit d'une bonne santé.

"Je m'empresserais de présenter mes félicitations aux parents si je les rencontre. Mais, quand la Chambre des Communes, qui représente le peuple, est forcée de s'unir pour adresser des félicitations unanimes, alors, au nom de la dignité de la Chambre, je proteste.

"D'après un précédent établi, on a requis la présence d'un ministre du cabinet, lors de la naissance de cet héritier. Un procédé semblable ne sert pas à rehausser la dignité de la Chambre aux yeux de la nation. (Fréquentes interruptions et cris de "à l'ordre," "blague."

"Vous pouvez dire "blague," continua M. Hardie, mais si vous entendiez ceux que vous représentez, vous apprendriez que le peuple voit ces choses d'une différente manière.

"Il me semble qu'une protestation a ici son utilité. Il nous importe peu de savoir que notre futur souverain soit légitime, de sang royal, ou d'autre origine.

"Cette proposition est faite parce qu'un enfant vient de naître dans la famille royale. La Chambre a le droit de demander quels sont les bienfaits accomplis pour le peuple par cette famille royale, pour qu'on oblige les représentants du peuple de s'unir dans des félicitations.

"Il y a le prince de Galles. Quelle est donc la bénédiction spéciale qu'il a conférée au peuple pour qu'on puisse se réjouir avec lui?"

A ce moment, au milieu des applaudissements de la Chambre, le chef des orangistes, le colonel Saunderson, à demandé que l'on defende à l'orateur de continuer, mais à la prière de sir William Harcourt, la motion n'a pas été mise aux voix et M. Hardie a ajouté:

"Je ne vois rien dans la carrière de Son Altesse Royale qui se recommande particulièrement à mon attention.

"On demande à la Chambre de se réjouir parce qu'un enfant vient de naître.

"Mais, jusqu'à présent, on ne connaît aucun de ses talents dans la gouverne d'un grand royaume.

"Je trouve étrange que des gens, qui ont tant à redire ailleurs sur l'élément héréditaire, s'obstinnent de déclarer leurs opinions ici. Le principe est le même dans les deux cas.

"Cet enfant sera entouré de flatteurs et d'adulateurs qui lui feront croire qu'il est un être supérieur. Pendant ce temps il fera le tour du monde traînant derrière lui mille rumeurs d'unions mornagatiques dans ses voyages. (Récriminations dans l'auditoire.)

M. Kair-Hardie a terminé ses remarques en disant: "Puisque la Chambre n'a pas trouvé letemps de voter des condoleances aux orphelins et aux veuves des victimes du désastre des mines Albion, dans e pays de Galles, je proteste contre la présente proposition."

Malgré cela la proposition a été adoptée au millieu des applaudissements prolongés des membres de la Chambre.

La discussion du budget a en suite été reprise, mais presque tous les membres s'étaient retirés dans les couloirs, où l'on discutait avec animation l'incident scandaleux qui venait de se produire.

A CAUSE D'UNE FILLE.

Deux Jeunes Gens se Talochent d'Importance.

New York, 28 juin—Une lutte à coups de poing à cause d'une jeune fille a eu lieu dans une écurie de l'avenue Hudson, à Brooklyn, hier soir.

Les pugilistes étaient Frank Mergle, âgé de 21 ans, fils d'Anton Mergle, un riche boucher, et Ed Trabold, âgé de 18 ans, fils d'Hugo Trabold, un propriétaire de buvette.

Jusqu'à ces jours derniers, les deux jeunes gens étaient les meilleurs amis du monde. Mais ils devinrent amoureux de la même jeune fille; alors eut lieu le désaccord, suivi d'une querelle.

Un jour ils convinrent de se battre à coups de poing, et le vainqueur devait avoir la jeune fille. Les deux jeunes gens s'entraînèrent pendant une semaine; puis la rencontre eut lieu à l'endroit indiqué plus haut.

La lutte devait avoir lieu suivant toutes les règles de la boxe; elle ne dura que trois rondes. Mergle renversa son rival d'un maître coup de poing sur un œil et la bataille prit fin.

Les gants que portaient les deux pugilistes étaient en peau et faisaient très juste sur la main, et c'était pour ainsi dire une bataille à poings nus. Ils ne portaient pour tout vêtement qu'un pantalon, et chaque coup porté sur le corps ou la tête laissa sa marque.

A la troisième ronde, le jeune Trabold fut renversé et ne put se relever à temps.

Plusieurs témoins ont assisté à cette rencontre.

UN CLUB REPUBLICAIN.

West Gardner, 25 juin—A l'assemblée régulière du Club Républicain Canadien-Français, les officiers suivants ont été élus pour les six mois qui suivent: Président, P. G. Lafleur; vice-prés., Frank Schiller; secretaire, T. Blanchette; ass.-sec., Félix Montville; trésorier, Alexis Marion, père; sec.-corr., Edouard Turgeon; com.-ord., Nelson Beaudette; directeurs, Treflé Cormier, Edouard Massé, A Léonce Marion, Alexis Marion, jr., Célestin Hulette.

La prochaine assemblée aura lieu à la Commercial House.

EDOUARD TURGEON,
Sec.-correspondant.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Phitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érésipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang connu et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MRS M. M. YEARY.
Springfield Green, County, Mo.

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.
Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés: Je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les irruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et déagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.
(Signé) J. D. JOHNSTON,
Savann

City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 cts.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 12 JUILLET. 1894. Soyons Distingues. No. 42

Indicateur de Chemin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.
DIVISION OUEST.
Commencant le 1er Juillet 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston — A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 1 15, 12 45, 2 37 3 15, 4 10, 5 10, 6 20, 7, 9 25, p m; Dimanches, 7 30 8 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, 8 m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20 a m; 12 05, 5 35 et 7 50, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 25 a m; 12 05, 5 35, et 7 50, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 6 20 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, 8 m; 12 15, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le 1er après le 1 Juillet 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 44, a m; 12 17 1 41, ¶3 03, 4 00, *4 10, 4 33, *5 21, *5 43, *6 28, *7 47, §7 46 p m; Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

Express, § seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m. Via South Lawrence, 6 30, a m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 5 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, 9 45, 10 13 a m, 12 11, 1 57, 1 44, 3 53, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p m. Dimanche, 10 02 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River junction — 9 45, a m; 12 11, 1 44, 5 42, *8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 44 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 56 et †8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, *8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River junction — 1 59, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gen. des Passagers et Billets.

H. C. TAFT, Agt-Gén., Lowell.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taxe les bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferree passant par le Pont de Poughkeepsie

ENTRE

Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Details plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux bureaux de Billets.

A. F. BERRY, Gerant du Trafic général

F. E. ANDERS, A. G. P. A.

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement fait sur commande Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND,
„Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDD E.

Son assortiment de Draps, Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du dernier goût et de patrons les plusnouveaux.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches

Plumes nettoyées, teintes et frisées, renduc aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.

258 Rue Merrimack.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.

Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure maniere. Robes entieres de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.

Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.

MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.

Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.

DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON ! !
CHARBON ! !
CHARBON ! !
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

Francis W. Qua,
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

Raynold's Bay State,
TEINTURERIES
De toutes sortes,
27 RUE PRESCOTT.

UN SUICIDE.

Le Sort d'un Bostonais a Washington.

Washington, S juillet.—Un homme inconnu a sauté du haut d'un pont dans la rivière Potomac, hier après-midi, et s'est noyé.

Le corps a été recouvré hier soir. A la morgue où il fut examiné, on remarqua que le suicidé était un hommme bien bâti de 180 livres et bien mis. On ne trouva pas d'argent dans les poches.

La chemise était blanche et portait les initiales "H. J. P.," et l'initiale "P." sur le mouchoir. La redingote portait le nom de "Brooks" Boston, et le nom d'une maison de Boston était imprimé sur le collet en toile que portait le malheureux. Par conséquent, on croit que le suicidé était un Bostonais.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 22 Juin 1894.

M. l'Administrateur,

Ce matin, dans le village de Mentana, à 18 milles de Rome, s'est déroulé un drame d'une sauvagerie épouvantable: c'est à faire pâlir un peau-rouge.

Un certain Luca Ciciarelli, jeune propriétaire de l'endroit, est un joueur enragé. Après avoir perdu 500 gallons de vin, une partie de sa récolte, il perdit, la nuit passée, $100. Cette somme est forte surtout pour l'Italie. Ne la trouvant pas dans son coffre fort, il oblige sa femme à aller la réclamer à ses parents. Celle-ci refuse; alors querelles, injures et menaces. Ciciarelli enfin avertit sa femme qu'il sort pour deux heures et qu'après ce temps il reviendra à la maison prendre les $100 qu'elle aura dû réclamer à ses parents, les Fédérici; que si la somme n'est pas arrivée elle recevra trois coups de poignard dans le cœur. La pauvre femme n'en fait rien, mais plutôt prépare un bon déjeuner, pensant bien que son mari au retour s'occupera de calmer son appétit et non de sa demande insensée; que d'ailleurs sa menace est trop féroce pour qu'il la mette à exécution. Mais rien n'est trop feroce pour un italien excité. Ciciarelli rentre à l'heure dite. Ne voyant pas l'argent, il le demande; sur la réponse négative de sa femme, il saute dessus et lui donne, non pas trois, mais dix coups de poignard mortels. Le crime achevé, il se sauve dans ses vignes. Les frères de l'assassinée, les Fédérici, qui ont appris le fait sanglant presqu'aussitôt apres avoir été commis, s'arment tous, ils sont sept, et se mettent à la poursuite du meurtrier. Après deux heures de recherches ils le trouvent sous un gros figuier. Aussitôt, en le maudissant, ils le mettent en joue et lui logent une quinzaine de balles dans le corps. Vous voyez que l'Amérique n'a pas le monopole du lynchage.

Le télégraphe vous aura certainement appris qu'un ouvrier sans travail a déchargé deux coups de pistolet sur le premier ministre Crispi. Celui-ci, qui a la vie dure, n'a pas été atteint, mais l'attentat a relevé son prestige pas mal applati ces temps derniers.

En ce moment de moisson, les champs de blé fourmillient de monde. Mais ce monde-là n'est pas tout moissonneur. Il se compose en grande majorité de glaneurs et de glaneuses qui s'en vont, derrière les moissonneurs, recueillir les épis échappés. Ces pauvres gens font ce métier durant les deux mois que dure la moisson, et chose digne de remarque, beaucoup d'entre eux recueillent là tout le grain qu'ils consomment pendant l'année. Ce qui prouve que le métier de Ruth est lucratif, même en Italie, même sous les murs de Rome.

Les préparatifs de la fête St-Jean-Baptiste à St Jean de Latran font présager une grande solennité. Capocci, le maître de chapelle, a composé des vêpres et une messe nouvelles; les décorations velours et or sont déjà mises; les ouvriers achèvent de disposer l'illumination qui sera vraiment féerique. Mais St Jean de Latran est la première basilique du monde en antiquité et la seconde en richesse.

Léon XIII a donné audience, cette semaine, à un grand nombre de hauts personnages. Le premier a été le roi des Grecs. Ce monarque a eu une longue entrevue avec le Souverain Pontife pour régler la position de l'épiscopat catholique en Grèce. On assure aussi qu'une ambassade grecque auprès du St Siège sera prochainement établie. Le grand duc Alexis de Russie et son épouse ont également eu une audience pontificale. Après lui le patriarche latin de Constantinople et le patriarche des Arméniens catholiques.

Au bazar des pauvres de Rome, organisé à l'occasion du centenaire de la naissance de Pie IX, la reine d'Italie, sans doute avec de bonnes intentions, avait offert un service à café en porcelaine, mais le comité n'a pas cru devoir l'accepter et l'a courtoisement remercié. Ceci donnera un démenti radical aux prôneurs du rapprochement entre le Quirinal et le Vatican. Comme le disait encore dernièrement le cardinal Rampolla: "entre le Pape quelqu'il soit et la maison de Savoie, il y a un abîme et cet abîme est la brèche sanglante de la Porta Pia."

Les italiens en général, les romains en particulier, traitent aussi mal leur prêtre, leur curé qu'ils sont pleins d'égards pour le médecin. Quelques faits, pris au vol, vous en convaincra.

La naissance d'un enfant est sans contredit la plus grande circonstance de la vie de l'homme, et le prêtre qui en fait un chrétien devrait en recevoir un souvenir matériel au moins égal au médecin qui lui aide à voir le jour. Point du tout. En Italie le médecin qui, dans ces sortes de choses est généralement une femme, reçoit de $3 à $10 de plus, le jour du baptême C'est une autre reconnaissance pécuniaire de la part du parrain et de la marraine, et un grand lunch de la part de la mère. Pour le pauvre prêtre, on lui fait le présent ridicule d'un cierge d'une ou de deux livres. Quand les parents sont des richards, ils daignent par, ostentation, inviter le curé au lunch du médecin. Comment trouvez-vous cela?... Mais il y a mieux. Le médecin soigne un malade; à force de remèdes le patient, qui pouvait en réchapper, finit par devenir moribond, puis quelques pillules encore et il est cadavre. Le prêtre avec une sollitude angélique a visité le moribond, assisté le mourant, prié sur le cadavre du défunt. La famille pleine d'admiration et de reconnaissance pour le docteur qui a si savamment drogué le trépassé, lui envoie force paniers de cerises, de figues, de poires, de pommes, et pour aider la digestion du digne homme les fruits sont accompagnés de plusieurs gallons de vin. Pour le curé, on n'y pense même pas. Il a aidé le défunt à monter en paradis, c'est son devoir, et il sera récompensé dans l'autre vie, le médecin a consciencieusement travaillé pour l'entrepreneur des pompes funèbres, c'est un digne homme tout de même, et il mérite toute la reconnaissance de la famille. Et remarquez bien qu'ici les médecins sont tous payés par la municipalité. Ils tirent 60, 100, 200, 300 dollars par mois, selon la population et la richesse de la ville où ils opèrent les prêtres au contraire, ne reçoivent absolument rien de la municipalité; ils vivent de leurs honoraires de messe, d'un bien maigre casuel de mariage et d'enterrement, et de quelque dotation d'église laissée par quelque mourant charitable et plus chrétien que le commun des fidèles. C'est ainsi que se passent les choses dans la catholique Italie. Combien l'Amérique est au dessus de cela!...

Bien à vous,

WM. BREEN.

Intervention Fédérale.

La grève des employés de Pullman, qui cause des torts non seulement aux compagnies de chemins de fer, mais à toute la nation, en arrêtant le service des convois de l'Ouest où l'Est surtout va se ravitailler, en est rendue à un point où les autorités fédérales sont justifiables d'intervenir.

Lorsqu'on va jusqu'à interrompre le service sur tous les réseaux de chemins de fer d'un pays, nous croyons que c'est abuser du droit de faire des grèves.

Les employés de la Cie Pullman ne sont pas plus dans le bon chemin en causant des pertes à tout le monde qu'un individu qui, armé d'un revolver, empêcherait les citoyens d'une ville de circuler dans les rues, sous prétexte que la municipalité a voulu réduire ses gages.

Nous dirons comme le grand-maître des Chevaliers du Travail, M. Sovereign: "Les grèves ne sont avantageuses que dans des cas fort rares, quand tous les autres moyens pour en venir à une entente ont échoué. La plupart du temps, les grévistes se mettent la corde au cou en se révoltant contre leurs patrons."

Ces paroles sont dictées par la sagesse; celui qui les a prononcées est un homme qui a beaucoup étudié depuis de nombreuses années les questions ouvrières, et ses opinions valent la peine qu'on s'y arrête.

Les travailleurs se laissent trop souvent influencer par des meneurs qui cherchent à acquérir de la notoriété et de l'argent en fomentant des discordes dont la classe ouvrière est la première à souffrir. Certaines unions ont à leur tête des hommes intrigants, ambitieux qui font l'effet de maîtres-chanteurs: on dirait que toute leur ambition est de faire chanter les patrons en soulevant les préjugés des ouvriers à la moindre occasion.

Cela semble être l'opinion des autorités fédérales, car le télégraphe nous apprend que le procureur-général, M. Olney, en est venu à la décision de faire arrêter Eugène V. Debs, le président de l'Union des chemins de fer américains, qui est à la tête de la présente grève.

Des ordres en conséquence ont, paraît-il, été donnés. Le procureur-général a pris cette détermination après consultation avec le président Cleveland. Certaines unions, prétend le procureur-général, ne sont ni plus ni moins que des monopoles qui visent à l'exploitation des patrons pour le bénéfice des chefs.

Debs ne sera pas le seul poursuivi, car tous les autres chefs d'unions d'employés de chemin de fer faisant partie de cette grève désastreuse sont coupables, et ils auront, eux aussi, à rendre compte de leur conduite.

Dans certaines circonstances, une grève a sa raison d'être et ceux qui l'entreprennent méritent toutes nos sympathies. Mais dans le cas présent, l'opinion générale est que le boycottage des voitures Pullman qui a eu pour corollaire la désorganisation du service des transports en général est une action malheureuse qui causera les plus grands torts aux ouvriers.

Nous allons voir si nos cours de justice vont appuyer le procureur-général dans ses poursuites contre les chefs ouvriers de l'Ouest, M. Debs en tête, et nous saurons une bonne fois si les intérêts de tout un pays ne doivent pas primer ceux d'un certain nombre d'employés de M Pullman.

Si cette grève, qui a déjà pris des proportions formidables, continue à s'étendre, si elle pénètre même au Canada où des représentants de l'American Railway Union sont en pourparlers avec les employés du Pacifique Canadien et du Grand Tronc, la Nouvelle-Angleterre dont l'agriculture ne produit pas assez pour ses besoins et dépend pour ses viandes surtout sur l'Ouest américain, va éprouver une affreuse disette de comestibles telle qu'on en n'a jamais vue de semblable en cette partie du pays. Déjà les viandes ont haussé et se font rares.

Ce serait tomber de Charybe en Sylla, car après des jours de chômage, quand l'argent se fait rare dans la bourse, beaucoup de pauvres gens se trouveraient incapables de payer des prix très élevés pour leurs provisions de bouche.

C'est pourquoi nous croyons que les autorités fédérales font bien d'intervenir et de tâcher de règler le litige au plus tôt, tout en agissant d'une manière juste et légale.

Le Socialisme d'Etat.

Nous détachons ce qui suit d'un long article de l'*Indépendant* de Fall River sur ce sujet si plein d'actualité:

Les conséquences de la grève des chemins de fer, dont Chicago a été le point de départ et qui menace de s'étendre à tout le réseau principal des grandes voies américaines, pourraient être beaucoup plus graves qu'on ne serait porté à le croire de prime abord.

Non seulement il est déjà résulté de cette suspension du transport des marchandises une rareté de produits désastreuse pour les consommateurs; mais, l'intervention des troupes fédérales étant devenue nécessaire pour rétablir la circulation des trains, on a commencé, dans certains quartiers, à se demander sérieusement si le temps n'est pas arrivé où l'Etat devrait s'emparer du contrôle des voies ferrées, soumettre ce service à une discipline quasi-militaire et empêcher ainsi le retour des perturbations qui paralysent actuellement le commerce.

De là à admettre l'opportunité d'établir ici une espèce de socialisme d'Etat, il n'y a qu'un pas qui serait vite franchi si certains radicaux avaient leurs coudées franches.

Tout pour l'Etat et l'Etat pour tous; telle est la doctrine qui sert de base au système de ces novateurs.

Sur une échelle plus restreinte, ce principe de solidarité est appliqué par les grévistes, à cette différence près que leur organisation, formant un Etat dans l'Etat, protège les intérêts d'une classe à l'exclusion du reste de la société qu'elle n'hésite pas à sacrifier à ses propres convoitises.

A mesure que les voies de communications devenaient plus faciles, le classement de la production s'est fait graduellement. L'ancien équilibre s'est déplacé.

Telle région qui naguère encore suffisait à tous ses besoins de consommation est devenue tributaire d'autres centres, agricoles ou industriels, suivant le cas, qui lui fournissent ce qui lui manque, en échange de certains autres produits qu'elle fabrique en trop grandes quantités pour son propre usage.

C'est ainsi que, dans la Nouvelle Angleterre, l'agriculture est loin de pouvoir subvenir aux besoins de notre nombreuse population industrielle,

Nous fabriquons surtout des vêtements, des machines, etc., que nous vendons ailleurs, et nous faisons venir de très loin la majeure partie des comestibles que nous consommons.

L'Ouest nous fournit la farine et les viandes de boucherie. Le temps n'est plus où le nombre des animaux élevés, engraissés et abattus chez nous pouvait approvisionner nos marchés.

Ce qui paraissait impossible il y a trente ans, est devenu un fait accompli. Chicago est le grand centre de distribution, non seulement pour les farines et pour les salaisons, mais encore pour la viande fraîche. Grâce à un admirable système de réfrigération, grâce surtout à la rapidité des communications, les principales villes des Etats du Nord reçoivent, en excellente condition, des viandes de boucherie achetées à Chicago, qu'elles distribuent dans les autres localités.

Il en est de même d'une quantité d'autres produits. Interceptez les communications entre l'Est et l'Ouest et vous privez de leurs principaux articles d'alimentation les populations urbaines qui habitent les régions principalement affectées à l'industrie manufacturière.

Déjà une hausse considérable s'est produite dans le prix de la viande, et si cela devait continuer nous serions menacés d'une disette de comestibles. L'intervention opportune du gouvernement sera donc saluée avec satisfaction par le peuple de la Nouvelle-Angleterre.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'on ne se soit pas un peu plus hâté de faire comprendre aux grévistes qu'il ne leur est pas permis de dépasser certaines bornes marquant la limite de leurs droits et de leurs devoirs.

LA SITUATION.

Il ne faut pas s'alarmer outre mesure parce que des employés de chemins de fer font les cent coup dans l'Ouest. Les gros orages sont toujours les moins longs A force d'excès, ces grévistes vont completement compromettre leur cause déjà pas mal avariée, et ils ne tarderont pas à se rendre au bout de leur fusée.

C'est aussi l'opinion du gérant de la Cie Pullman que cette grève ne saurait être de longue durée.

Nous l'espérons de tout cœur

Maintenant que la question du tarif paraît en bonne voie de règlement, nous pouvons espérer une amélioration dans l'état du marché. Le tarif le plus mauvais est encore préférable à cet état d'incertitude dans lequel est plongé le pays depuis que les démocrates, si lents en besogne, ont entrepris de changer nos lois douanières.

Le marché se trouve maintenant vide de marchandises, et quand la loi sur le tarif aura été acceptée par les deux Chambres qui se seront entendues sur les amendements à adopter ou à rejeter, l'industrie se mettra à l'œuvre pour rencontrer les demandes qu'on n'osait faire parce que les affaires étaient paralysées.

Il est bien probable, il est même certain que nous ne verrons pas le retour de la prospérité républicaine; les gages qui ont été réduits resteront ainsi; mais au moins l'ouvrage se fera moins rare, et les Canadiens émigrés se trouveront encore mieux, en général, que leurs frères du Canada, car dans notre patrie le contre-coup de la crise causera plus de misères qu'aux Etats-Unis, vu que c'est un pays pauvre.

L'*Electeur* de Québec nous donne une idée de ce que le Canada souffre déjà à cause de la crise américaine. Voici l'article de notre confrère:

"Si nous n'avons pas encore la réciprocité des échanges avec les Etats-Unis, il en est une qu'il ne semble pas au pouvoir des gouvernements de nous épargner: c'est la réciprocité des crises financières.

"La crise qui règne chez nos voisins depuis l'an dernier, causée par la dépréciation du monétaire d'argent et le brusque changement du régime économique, n'a pas encore éclaté en grand au Canada. Mais il n'y a pas à se dissimuler que les affaires sont encore moins bonnes que l'an dernier.

"L'un des plus sûrs indices de l'état des affaires est le nombre des faillites. Or, nous avons maintenant sous les yeux les statistiques complètes du premier semestre de l'année, et *Bradstreet* nous révèle qu'il y a eu au Canada 957 faillites du 1er janvier au 30 juin, contre 887 pendant le semestre correspondant de l'an dernier, et que le passif collectif est cette année de $9,509,342 contre $8,215,759 l'an dernier.

"C'est une augmentation de 8 p. c. sur le nombre des faillites, et de 16 p. c. en valeur. Détail à noter: la province de Québec est plus affectée que ses voisines. Elle a en effet 49 faillites de plus que l'an dernier, Ontario 38, le Nouveau-Brunswick 5, le Manitoba 4, la Colombie Britannique 2; les autres provinces en comptent moins que l'an dernier. En passif, il y a augmentation de 62 p. c. à Québec, et 12 p. c. à Ontario."

Tout nous encourage donc à persévérer dans la ligne de conduite que nous avons tenue jusqu'ici, c'est-à-dire de ne pas jeter le manche après la cognée, mais d'attendre avec confiance des jours meilleurs aux Etats-Unis.

UN MIRACLE.

Lettre Ouverte a Emile Zola, Auteur de Lourdes.

Monsieur,

Lorsque j'appris, l'an passé, que vous alliez publier votre livre sur Lourdes, je fis la réflexion suivante: "M. Zola est, paraît-il, un écrivain consciencieux. Il aime, dit-on, à s'entourer de tous les documents relatifs aux questions qu'il traite. Je vais lui fournir un document: sûrement il en tirera parti." Je vous écrivis alors, en vous demandant la permission de vous raconter une petite histoire, et le *Clocher de Bordeaux* du 29 janvier 1893 publia la lettre que je vous adressai. Je l'avais rendue publique pour que ma bonne foi ne pût être mise en doute. On ne proclame pas *urbi et orbi* un fait dont on n'est pas absolument certain.

Malheureusement, vous n'avez pas reçu ma lettre ou du moins vous ne l'avez pas lue. Ce qui le prouve, c'est votre feuilleton du *Gil Blas* où je ne retrouve pas un mot de ce que je vous racontais Car, que l'on vous ait fait connaître un miracle sans que vous en parliez dans un livre sur Lourdes, c'est ce qu'il m'est impossible d'admettre. Agir de la sorte serait renier tous vos antécédents littéraires, abjurer votre méthode, et nous forcer à croire que vous n'êtes pas sérieux. Donc, vous n'avez pas lu ma lettre: c'est entendu. Peut-être la poste a-t-elle mal fait son devoir, peut-être étiez-vous absorbé outre mesure par votre amour pour l'Académie. Car je me souviens que déjà, à cette époque, vous aspiriez à faire asseoir, en votre personne, la Mouquette à côté du duc d'Aumale.

Quoi qu'il en soit, je crois que ce que j'ai de mieux à faire est de vous raconter de nouveau la petite histoire en question. La voici. Vous pourrez encore en faire usage, ainsi que je vous l'expliquerai tout à l'heure.

Il y a de cela une quinzaine d'années, j'étais à Lourdes. J'avais des opinions très peu orthodoxes et l'ironie railleuse de mes vingt ans. On m'avait mené là, au milieu d'un pèlerinage, avec l'intention évidente de faire naître en moi de bons sentiments. J'avais assisté à la grand'messe, le matin, et entendu déjà un sermon; aussi, à l'heure des vêpres, je m'esquivai au moment où le prédicateur montait en chaire. Je descendis la petite colline que domine la basilique, et je me trouvai seul au bord de la grotte.

Là, il n'y avait absolument personne. J'étais bien loin de penser à Notre-Dame de Lourdes, je vous l'assure! Je regardais la verdure sombre des arbres qui grimpaient sur les rochers, j'écoutais le bruit monotone de l'eau voisine et je n'avais aucune idée pieuse en tête. Je restais là parce que le site était beau et que je m'y sentais à l'aise loin de la foule des pèlerins.

Et alors je vis ceci: J'étais seul, monsieur Zola, et ce détail est important, parce qu'on ne joue pas la comédie pour un seul homme, et pour un homme qui se trouve présent par hasard. Une jeune fille arriva, portée sur une civière Depuis cinq ans, je le sus plus tard, elle ne pouvait pas marcher.

Deux personnes venaient derrière elle, sa mère et son frère. Avec bien des soins, les brancardiers pénétrèrent dans la maisonnette où était la piscine. La mère les suivit. Le frère, un jeune homme de dix-huit ans, s'arrêta près du seuil, haussa les épaules, puis, la porte de la maisonnette s'étant refermée, il s'éloigna avec un sourire d'incrédulité. Il passa devant la grotte sans la moindre manifestation de piété, tira de sa poche une cigarette qu'il alluma et, en se promenant près du Gave, il se mit à fumer tranquillement.

Je fus alors témoin d'un spectacle inoubliable! Comme, dès traitement, je regardais du côté de la piscine (les deux hommes qui avaient porté la jeune fille, étaient là, bavardant près de la porte), je vis, debout sur le seuil, apparaître l'infirme toute à l'heure, radieuse et transfigurée. Elle marcha, et, sans un mot, avec un calme que je n'oublierai jamais, elle se dirigea vers son frère qui ne la voyait pas venir et qui, tournant le dos à la grotte, s'éloignait lentement en suivant le bord du Gave.

Entendant marcher, il se retourna, et tout à coup il vit sa sœur qui venait vers lui, souriante et pleine de santé.

Il fut absolument bouleversé, il n'embrassa pas même sa sœur, il ne dit rien, jeta sa cigarette brusquement, alla vers la grotte, distante de quelques pas, et se prosterna sur les dalles en sanglotant et en frappant la pierre de son front.

Je retournai à l'église où les vêpres se chantaient toujours, et je dis à mon ami, plus dévôt que moi (car il avait écouté le sermon)—Je viens de voir un miracle!

Pendant ce temps, les brancardiers avaient averti les prêtres qui officiaient, de sorte que la malade guérie fit une entrée solennelle dans la chapelle. Les chants liturgiques cessèrent, tous les fidèles entonnèrent le *Magnificat*, et la jeune fille traversa la foule en triomphatrice pour aller s'agenouiller près de l'autel, tandis que le peuple chantait: *Fecit mihi magna qui potens est et sanctum nomen ejus.*

J'ai su plus tard que la malade guérie était de Lesparre (Gironde) et qu'elle s'appelait Mlle de Calvinhac.

***

Voyons, monsieur Zola, que pensez-vous de mon histoire? Je vous garantis l'absolue authenticité du fait. Informez-vous et vous reconnaîtrez son exactitude.

Il vous reste à dire qu'on peut guérir instantanément d'une maladie quelconque en se plongeant dans l'eau froide. C'est en effet la thèse que vous avez exposée, assez timidement d'ailleurs, à un rédacteur du *Gaulois*, chargé de vous interviewer. Eh bien, monsieur, ici je vous tiens. Voilà quarante ans, d'après son propre aveu, que M. l'abbé Kneipp, le célèbre curé de Wœrishofen, aujourd'hui si à la mode, immerge des malades dans un bain froid pour les guérir.

Lisez son ouvrage intitulé *Ma cure d'eau*. Il soulage ses clients bien à la longue et plus ou moins, mais jamais, jamais, il n'a guéri personne subitement. Pourquoi cela? Si l'eau froide a la vertu de guérir instantanément, pourquoi n'opère-t-elle pas à Wœrishofen et dans tous les instituts Kneipp comme à Lourdes?

Voilà, Monsieur, ce que je voulais vous raconter. Il est fâcheux que ma lettre ne vous soit pas parvenue l'an dernier, car vous auriez du insérer mon récit dans votre livre, à titre d'épisode. Mais il n'y a que demi-mal et tout n'est pas perdu. Je vous autorise à l'ajouter à votre roman, en manière d'appendice.

Recevez, Monsieur, mes sincères salutations.

GASTON LACAZE.

(Dans le *Peuple Francais* de Paris.)

KEMO DETRUIT sur le champ les Punaises, Fourmis, Mites, &c. A vendre par tous les Epiciers et droguistes.

Votre confort exige que vous fumiez le cigare *Old Hundred*,

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

BEAU SUCCES.

Magnifique Concert au Couvent St Joseph.

Le concert préparé par le Révd Pere Emard, et dont le programme a été exécuté dimanche soir au couvent St Joseph, a obtenu un véritable succès financier et artistique.

Bien avant l'heure annoncée, la salle était bondée et bon nombre de personnes ont été obligées de s'en retourner désappointées, faute de place.

Les RR.PP. Oblats et les Rvdes Sœurs ont assisté à la soirée.

Tous ceux qui y ont participé ont cueilli de nouveaux lauriers, s'il faut en juger par les nombreux applaudissements entendus après chaque article du programme.

Mlles A. et E. Alexander ouvrirent la séance par un magnifique duo de piano.

Le Club Rossini, sous la direction de M. Philéas David, a comme toujours obtenu sa part d'applaudissements mérités dans ses chœurs "Sol Canadien" et "France."

Mlle Eugénie Lambert, de Holyoke, Mass., qui pour la première fois paraissait devant un auditoire à Lowell, a chanté à la perfection "Ombre Légère. Par sa voix puissante et juste elle tint son auditoire dans l'admiration pendant l'exécution de cette romance qu'elle a rendue avec un talent extraordinaire. Au rappel, elle chanta un splendide air canadien.

Mlle Elodie Gagnon, que toute notre population connaît aujourd'hui, chanta à merveille "Valse Chantée." Comme toujours l'exécution de ce morceau de maître fut goûté de l'auditoire, et Mlle Gagnon, de l'aveu de tous ceux qui l'ont entendue, s'est encore surpassée hier soir. Les nombreux applaudissements qui retentirent dans la salle après l'exécution de cette première romance lui valurent un rappel plus que mérité.

M. Ferdinand Desrosiers, notre comique populaire, y était, et avec sa "puce" il a fait tordre les côtes de tous les spectateurs et ce n'est qu'après qu'il eut promené le "chien de sa sœur" qu'on lui donna le temps d'aller se préparer pour prendre part à la comédie intitulée "A la Salle de Police." Cette dernière quoiqu'ayant déjà été jouée une fois à encore soulevé l'auditoire et tous les spectateurs s'en sont donnés à cœur joie pendant vingt minutes. MM. Henri Daigle, Albert Pelletier et Ferdinand Desrosiers remplissaient les différents rôles de cette comédie.

Dans la deuxième partie du concert Mlle Lambert chanta avec le même succès que la première fois, "Faust" de Gounod.

Mlle Gagnon a aussi très bien rendu "La Capricieuse" et reçut alors un magnifique bouquet de la part d'amis.

Mlles A. Lemaître, A. Alexander et Mde J. N. Tarte accompagnaient les artistes au piano.

En un mot tous ceux qui ont participé à cette soirée méritent des félicitations de toutes parts.

LE TARIF BILL.

La Chambre n'Accepte Pas les Amendements du Senat.

Washington, 8 juillet. — Le *Tarif Bill*, tel qu'amendé et voté par le Sénat, a été renvoyé devant la Chambre basse qui a voté la non-acceptation des amendements faits par le Sénat.

Alors la Chambre a nommé sept de ses membres qui rencontreront les sept représentants du Sénat dans une conférence ayant pour but de mettre d'accord les deux Chambres. Ce comité de conférence, comme on l'appelle, commencera sa besogne lundi midi. On espère qu'il pourra faire un rapport final d'ici à deux semaines.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH
Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT
AND A
USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an. $1.00
Six mois. 50
Trois mois. 25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

Le Canado-Américain,
F. X. Voyer, 83 Harbor St.

Le Canado-Américain, a weekly newspaper entered at the Post-Office at Salem, Mass., as second class mail matter.

SALEM, JEUDI, 12 JUILLET 1894

Une Guerre Religieuse.

Nous lisons dans l'*Electeur* de Québec :

"Un ami nous communique le supplément de la *Montreal Gazette* du 12 juin dernier, dans lequel était reproduit un article fulminant contre les catholiques.

"Pour en donner une idée, nous copions la première phrase :

"**The Threatening Conflict with Romanism.**

A religious war is impending in American politics, in which the Catholics will be opposed by men of all other and by men of no religion at all, and will be so overwhelmingly defeated that the ward politician will shun their friendship as he would shun disease and pestilence.

(Traduction).

Guerre Imminente Contre les Papistes

Une guerre religieuse est à la veille d'éclater dans la politique américaine, guerre dans laquelle les catholiques auront à faire face aux hommes de toutes les autres religions et à ceux qui n'en professent aucune, et seront si bien écrasés que le politicien de quartier fuira leur contact comme il fuirait la peste."

"Le reste de l'article est dans la même note.

"Comme cette reproduction peint bien l'esprit orangiste qui anime la *Gazette* !

"Qu'on remarque que ce n'était pas une communication adressée à la *Gazette*, mais un article emprunté à un journal américain. L'attaque est faite de propos délibéré, méchamment."

Le journal fanatique qui annonce une guerre religieuse dans la politique aux Etats-Unis doit savoir qu'un grand nombre de protestants et surtout de journaux s'opposent avec force contre l'immixtion de la religion dans la politique, et que les catholiques, appuyés comme ils le sont, sont parfaitement en état de se défendre si on les attaque, car ils ont la force que donne le droit.

Chronique Ouvriere.

GRÈVE ET BOYCOTTAGE.

La grève des chemins de fer aux Etats-Unis est d'une nature toute particulière et ne ressemble nullement aux grandes grèves dont les Etats-Unis ont été le théâtre pendant ces dernières années.

Il s'agit, dans cette affaire, beaucoup moins d'une question de salaire, d'une différence plus ou moins sérieuse entre le capital et le travail que du règlement d'une difficulté relevant de ce qu'on appelle les Institutions patronales.

***

Un charmant guide de voyage "Vingt jours dans le Nouveau Monde," par M. Octave Uzanne, fait de Pullman City la description suivante :

"Le grand philanthrope, M. Pullman, n'a point seulement su créer une importante et curieuse manufacture, il a surtout fourni au vieux monde l'exemple d'une direction extra-humanitaire, en installant autour de son usine toute une ville spécialement affectée à ses ouvriers, en ouvrant des banques de crédit à leur usage, en permettant à chacun d'eux une vie large, heureuse, à l'abri de tout besoin.

"La Pullman City n'a pas, je crois, de rivale au monde ; son organisation financière et sociale mériterait d'être étudiée par tous ceux qui expérimentent tant de belles théories sur l'amélioration du sort de la classe laborieuse. Ici la mise en pratique des plus nobles idées de charité confraternelle fonctionne à souhait et je doute que dans le district de Pullman City, il se trouve un seul nécessiteux, un seul revolté, un seul socialiste.

"Lorsqu'on visite la ville proprement dite, ses jolies maisons ouvrières plus confortables que beaucoup de nos plus coquettes villas suburbaines, lorsqu'on voit le mécanisme admirable qui fait vivre et prospérer des milliers de familles, on est convaincu de la nécessité des réformes sociales, on en saisit les possibilités, on espère que cette ville ouvrière si sagement administrée servira de modèle et de preuve concluante pour tous ceux qui se dérobent encore derrière des arguments, des difficultés dans la réalisation du problème.

"On trouve à Pullman City en un joli passage couvert des fournisseurs de toute nature, une énorme bibliothèque mise à la disposition de tous les ouvriers et dont le fonctionnement, l'installation, la propreté et le luxe confondent nos préjugés français à tous points de vue. Il existe également un théâtre, un immense théâtre d'une contenance de quinze cents à deux mille spectateurs au moins, où les fréquentes représentations sont gratuites ; cette salle est un bijou d'architecture et de décorations. Je dirai de même pour l'église, située dans le même centre. Il y a ainsi chaque jour sur un même point, offertes aux travailleurs, trois consolations souveraines, l'instruction par la lecture, la recréation intellectuelle formant la joie des yeux, et enfin le recueillement de la conscience.

"Nous étions tous véritablement émus, mes compatriotes et moi, en quittant Pullman City, car nous venions de comprendre ce que l'intelligence d'un ancien ouvrier, devenu millionnaire, avait pu réaliser en grande partie dans sa sphère, c'est-à-dire un programme admirable que les socialistes d'Europe mettront encore longtemps de longues années à discuter, sans parvenir de sitôt à vaincre l'entêtement obstiné des capitalistes.

"Un homme ne fait-il pas plus par sa volonté créatrice que toutes les commissions et assemblées législatives du monde? Ce spectacle fut l'un des plus réconfortants que l'Amérique nous ait montrés."

Et ce spectacle si beau a donné naissance à un drame grandiose, dont personne aujourd'hui ne peut prévoir le dénouement.

L'étonnement de M. Uzanne devant cette œuvre américaine a lieu d'étonner quand on se rappelle que l'Exposition d'Economie Sociale présentait des créations aussi belles, aussi philanthropiques que celle de M. Pullman et montrait aux visiteurs la plus belle œuvre sociale qu'on ait encore créé et qu'aucun capitaliste n'a imitée : le phalanstere de Guise, de M. Godin.

L'histoire du mouvement social de cette dernière moitié du siècle est là pour nous montrer que toutes ces institutions patronales, quelqu'admirable qu'ait été l'idée qui les a créées, ont dans de trop nombreux cas donné naissance à des grèves formidables.

La première en date est celle du Creuzot, France, due à une question d'administration de caisse de secours mutuels dont les fonds étaient fournis par les patrons.

La dernière, celle des Pullman, peut être résumée en quelques lignes.

M. Pullman, durant la stagnation des affaires et dans le but d'obtenir du travail pour ses ouvriers avait, d'après sa version, pris des contrats à prix réduits, et diminué en proportion le salaire de ses ouvriers.

Mais cette diminution de salaire ne joue qu'un rôle secondaire dans la grève, le principal grief des ouvriers, c'est que la diminution des salaires avait été accompagnée d'une diminution de l'intérêt des dépôts des caisses d'épargne Pullman et que les loyers des maisons Pullman n'avaient pas été diminués en proportion de la réduction de salaires.

Je n'ai pas l'intention d'étudier aujourd'hui les causes mêmes de cette grève,—j'ai du reste, traité depuis longtemps dans "La Presse" cette question du danger des institutions patronales—grève qui n'aurait eu qu'une importance très restreinte si elle n'avait servi de prétexte à la grève actuelle des chemins de fer.

Pour parler plus exactement on doit dire que la grève Pullman a donné naissance au boycottage des chemins de fer.

C'est une erreur, une grave erreur, un abus monstrueux de la force momentanée que donne, aux ouvriers de chemin de fer, l'organisation du travail, abus dont toute la cause ouvrière souffrira cruellement pendant longtemps.

Les 800,000 membres de cette nouvelle union font souffrir des millions de personnes absolument étrangères au conflit Pullman et qui ne peuvent en aucune façon intervenir pour y mettre fin.

Le souvenir des pertes éprouvées par toutes les classes de la société, par les agriculteurs, les fermiers, les marchands, les fabricants, etc., etc., sera suffisant pour faire de ceux qui ont souffert injustement des ennemis d'autant plus implacables des ouvriers qu'ils auront à redouter le renouvellement de la crise actuelle si des lois sévères ne sont pas édictées pour en empêcher le retour.

Les coups de force, les triomphes dus à la surprise ne donnent que des résultats éphémères et la réaction sera d'autant plus forte que le boycottage des chemins de fer n'a été précédé d'aucun préliminaire, d'aucun avis, d'aucune tentative d'arrangement et que l'opinion publique accuse ouvertement ceux qui l'ont ordonné, de l'avoir fait plus pour se mettre en évidence que pour venir en aide aux ouvriers de M. Pullman.

JEAN-BAPTISTE GAGNEPETIT.

(Dans la *Presse*.)

Conseil d'Arbitrage.

Il est aujourd'hui parfaitement reconnu que les grévistes de Chicago et surtout leur chef Eugène Debs ont déclaré sans raisons suffisantes une guerre au Capital : c'est pourquoi dans toutes les parties du pays des sociétés ouvrières refusent de leur prêter main-forte et vont jusqu'à offrir au président Cleveland leurs services dans l'intérêt de l'ordre et de la paix.

On peut donc en conclure une defaite pour les grévistes.

D'ailleurs, les actes de violence qu'ils ont commis les ont placés dans une mauvaise position, en forçant les autorités fédérales à leur tomber dessus.

En face de la loi appuyée par la force armée, les grévistes doivent infailliblement reculer, sinon ce sera la guerre civile avec toutes ses horreurs. Et ils finiront toujours par être vaincus, parce que tous les éléments sains, amis des lois, en ce pays se lèveront contre eux pour les anéantir.

La manière la plus heureuse et la plus rapide pour régler le différend serait un arbitrage, mais la compagnie Pullman, qui a évidemment le dessus, ne veut pas en entendre parler.

Une loi qui obligerait le Travail et le Capital à soumettre à des arbitres tout litige survenant entre eux serait, croyons-nous, une très bonne chose. Le principe qui s'applique aux individus peut être mis en force avec un aussi bon résultat quand des collectivités de citoyens sont en cause. Puisque les querelles entre individus vont se vider devant les juges, quand on ne veut pas céder ni d'un côté ni de l'autre, pourquoi les chicanes qui surviennent entre les patrons et leurs employés ne seraient-ils pas réglées par un haut tribunal qu'on nommerait Conseil d'Arbitrage?

La présente grève va sans doute faire comprendre au Congrès qu'une loi créant un Conseil d'Arbitrage pour régler tous les différends ouvriers est devenue une nécessité, afin d'éviter autant que possible la répétition des scènes malheureuses dont Chicago vient d'être le théâtre.

Le Signe de la Croix.

Il y avait une fois, dans une contrée des vieux pays, un brave paysan qui était veuf et n'avait qu'un fils.

L'enfant n'était pas bête. A l'école, il apprit bien vite tout ce que le maître lui enseignait.

Un jour le jeune homme dit au père :

"Père, envoyez-moi donc au collège. Je veux étudier et devenir médecin.

—Mon ami, fais à ta volonté.

Le garçon partit pour le collège, puis pour l'université.

A vingt-six ans il savait tout ce qu'il faut savoir pour guérir... ou tuer les malades, et il reçut ses diplômes.

Mais le jeune médecin était devenu glorieux comme un paon. Il avait honte d'être le fils d'un modeste "habitant" et de loger dans une maisonnette basse et sans étage.

Aussitôt qu'il eut amassé un peu d'argent, il demanda des maçons pour bâtir ce qui manquait ; si bien que, trois mois plus tard, il logeait en haut, dans une belle chambre, à côté de laquelle il y en avait une autre pour les gens riches et haut placés qui venaient lui rendre visite.

Comme autrefois, le père couchait en bas, dans un coin de la cuisine. Certes, le pauvre homme était bien un peu triste de voir son fils si glorieux ; mais il ne se plaignait point.

Il faut dire qu'à cette époque Napoléon, le grand guerrier, était maître du pays et qu'il ne riait que tout juste lorsqu'on lui déplaisait. Un jour il visita la contrée, s'attarda dans les champs et demanda l'hospitalité au médecin. Celui-ci, naturellement, lui offrit la belle chambre, à l'étage, en laissant toujours son vieux père dans un coin, en bas.

Un coup d'œil avait suffi à l'empereur pour se rendre compte de la situation et il résolut de faire la leçon à l'orgueilleux Seulement, comme il était fatigué, il remit la chose au lendemain.

Après avoir mangé, au déjeuner, de bonnes tartines de pain de méteil, avec quelques fines tranches de jambon, le tout arrosé de thé—faute de café, à cause du blocus continental projeté—Napoléon dit au jeune homme :

—Vous avez prié avant de manger, c'est très beau ; mais faites donc encore le signe de la Croix.

Surpris, mais sans hésiter, le docteur s'exécuta de bonne grâce.

—Veuillez recommencer, dit l'empereur, et prononcer les paroles à haute voix.

Le savant du village porta la main droite à son front et dit :

—Au nom du Père...

Puis, descendant la main jusqu'à sa poitrine, il continua :

—Et du Fils...

—Halte ! commanda le conquérant... La main au front, tout en haut, pour le père, n'est-ce pas?

—Oui, sire.

—Et au bas, pour le fils, pas vrai?... Dans votre maison, il n'est pas ainsi, cependant... Le fils est en haut et le père en bas. Il faut que cela change à partir de ce jour, sinon il vous en cuira.

Puis, s'approchant du vieillard qui, les mains jointes, se disposait à intervenir pour excuser son fils, Napoléon dit d'un ton sévère :

—Malheur aux familles où ne règne pas l'amour filial, malheur aux enfants qui n'aiment et n'honorent pas leurs parents !

Tout en parlant, il tendit au brave homme une belle tabatière d'or, le pria de la conserver en souvenir de lui et rejoignit son escorte qui, le cherchant depuis la veille, venait justement de s'arrêter devant la porte du docteur.

A partir de ce jour, le père eut sa chambre à l'étage et les affaires du fils n'allèrent pas plus mal, au contraire.

LA SITUATION EN FRANCE.

Jacques Saint-Cère envoie au *New York Herald* la dépêche suivante, qui résume la situation en France :

La semaine dernière a été très tranquille après la semaine précédente, si fertile en agitations. Le président Casimir Perier a adressé un message à la chambre et l'accueil qu'on lui a fait permet de prédire ce que sera sa présidence. Il sera soutenu par les modérés, critiqué par les radicaux et attaqué furieusement par les socialistes ; de l'autre côté, M. Casimir-Perier peut s'attendre à une guerre acharnée. Le président voit l'avenir avec calme ; il est décidé à faire son devoir jusqu'au bout et à faire sentir son autorité personnelle dans les décisions gouvernementales, mais chacun de ceux qui le connaissent traitent de ridicule ce que l'on dit sur ses idées monarchiques. M. Casimir-Perier est républicain jusqu'au fond de l'âme, du reste la vie politique s'endormira bientôt ; la session des chambres se terminera le douze juillet.

La politique internationale en Europe est calme. Les dernières démarches de Guillaume II ont produit un excellent effet en France, où la presse méprise les articles de certains journaux allemands blâmant les amabilités de l'empereur.

La France n'interviendra pas dans le différeud soulevé entre la Chine et le Japon par la question de l'occupation de la Corée.

Il n'y a rien de nouveau dans la guerre à l'anarchie. L'adoption de mesures internationales contre les anarchistes paraît toujours de plus en plus probable.

REVOLTE A BOSTON.

Des Prisonniers ont Assailli un Gardien.

Boston, 9—Environ 100 prisonniers à l'ouvrage dans la maison de correction, devenant lassés d'obéir aux ordres de leurs gardiens, se sont révoltés ce matin.

Les gardiens réussirent à les maîtriser.

D'après ce qu'on a pu apprendre, cette révolte avait pour but une évasion en bloc.

Les gardiens étaient armés de revolvers et plusieurs des prisonniers avaient des bâtons.

Il y eut une courte bataille, pendant laquelle plusieurs coups de feu ont été tirés.

Un des prisonniers a été blessé à une joue par une balle. Sa blessure est grave sans être dangereuse.

Toute la bande fut fourrée dans les cellules où elle fit retentir les murs de la prison par ses cris et ses menaces.

UNE BOMBE

Fait Explosion et Demolit un Edifice.

Boston, 9 juillet.—On vient de découvrir qu'une tentative a été faite le matin du 4 juillet pour démolir l'édifice Taylor à Wollaston.

L'orage de samedi après-midi est la cause qui a fait faire cette découverte.

L'édifice commença à s'ébranler et quand on examina la toiture on remarqua un trou de deux pieds carrés qui avait été fait par une bombe chargée avec une matière explosive.

Cette bombe avait fait explosion, mais n'avait pas fait grand train.

Une récompense a été faite pour la découverte des auteurs de cet attentat.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—Le *Telegraph* dit qu'une autre loge de la P. P. A. vient d'être fondée à Montréal. Elle compterait déjà 250 membres.

—Le gérant-général du Grand Tronc, M. Sargeant, a nié la nouvelle qu'une enquête soit actuellement faite sur des irrégularités commises dans les bureaux de la compagnie.

—M. Elzéar Rousseau, notaire, a donné instruction à son avocat, M. F. L. Sarrazin, d'intenter une poursuite en dommages de $50,000 aux Frères de la Charité de St Vincent de Paul qui dirigent l'asile St Benoit-Joseph à la Longue-Pointe.

Le demandeur prétend avoir été interné dans cette institution sans autorisation légale. La déclaration contient des allégations tellement graves que nous croyons plus juste de nous abstenir de les mentionner.

—Un cas de misère bien pénible est venu à la connaissance des officiers du poste de police No 6.

Une pauvre femme, accompagnée de cinq petits enfants, dont le plus jeune est un bébé d'un mois, s'est présentée au poste, demandant protection pour la nuit

La malheureuse mere a raconté que ne pouvant payer son loyer, le propriétaire de la maison qu'elle occupait l'avait mise dehors avec ses enfants et ses meubles. Ces derniers sont encore dans la rue, a-t-elle ajouté.

L'officier lui ayant demandé où se trouvait son mari, elle a répondu qu'elle ne pouvait le dire mais qu'il devait être quelque part en ville.

Les pauvres enfants avaient à peine de quoi se couvrir décemment.

L'un des enfants, un petit garçon de 3 ans, a le bras cassé.

—Le *N. Y. World* prétend avoir découvert une entente entre le Pacifique Canadien, le Vermont Central et certains Chinois de Montréal pour passer aux Etats-Unis en contrebande des enfants du Céleste Empire. Les reporters du journal New Yorkais ont passé plusieurs semaines à surveiller secrètement ce qui se passe au Canada et surtout à Montréal et c'est sur leurs données que notre confrère se base.

Il n'est pas improbable que le Pacifique et le Vermont demanderont au *World* de retracter ou de faire une preuve complète.

—C'est aujourd'hui que M. Tarte doit faire au parlement d'Ottawa une démonstration motivée et detaillée contre certains de nos magistrats. Ce sont, paraît-il, les juges Bossé, Davidson, Mathieu et Pagnuelo. Ce document nous affirme quelqu'un qui l'a lu, est particulièrement sévère pour deux d'entre eux.

—Dans la matinée, le Dr W. Johnson a fait l'autopsie du corps de Rose Coulombe, décédée soudainement, au No. 222 rue Craig.

A cinq heures, la défunte s'est levée et paraissait être en parfaite santé.

Quelques instants après elle était morte.

Une enquête qui va s'ouvrir établiera les causes de la mort.

L'autopsie a révélé cependant que la défunte était adonnée à la boisson.

Il paraît que depuis deux ans, elle vivait maritalement avec un individu de sa connaissance.

Ils habitaient à l'adresse ci-dessus une pièce louée dans un logis déjà habité par deux ménages.

Elle était séparée d'avec son mari depuis huit ans. Elle venait de Québec.

Deux de ses enfants demeurent chez sa mère et son frère à Hochelaga.

QUEBEC,

—Le correspondant montréalais de l'*Electeur* télégraphie ce qui suit à son journal :

On disait que M. Curran était nommé juge en chef. Interrogé à ce sujet, l'un des rédacteurs de la *Gazette* a répondu que cette nouvelle n'était pas exacte. C'est M. Taillon, a-t-il ajouté, qui va remplacer le juge en chef Johnson. La nomination sera faite sitôt que le parti se sera entendu sur le choix de son successeur comme premier ministre.

On dit ici que M. Chapleau penche en faveur de M. Nantel. Celui-ci est arrivé de Québec et est très réticent.

Déjà des libéraux importants ont été approchés pour les faire consentir à une élection par acclamation à Chambly.

—La *Gazette* nous apprend que le gouvernement provincial va recourir à des moyens très rigoureux pour faire payer l'impôt à ceux qui ne se sont pas encore exécutés.

—On mande des Antilles que la fièvre jaune y fait les plus grands ravages.

Parmi les décès de la dernière quinzaine se trouvent ceux de M. l'abbé Aurélien Angers, curé de Santa-Cruz, diocese de Trinidad, de son vicaire M. l'abbé Veilleux, de sa menagère, Mme Demers et de son serviteur, un petit nègre. Ils ont été enterrés sans tarder.

MM. Angers et Veilleux étaient prêtres du diocèse de Québec.

Ils étaient allés accepter la charge de l'église de Santa-Cruz dans l'intérêt de leur santé.

—Depuis quelque temps les vols de porte-monnaies étaient devenus très fréquents sur les marchés de Québec.

Les détectives Fleury et Patry ayant reçu nombre de nouvelles plaintes se mirent à la recherche des voleurs.

Certaines gens croyaient que la belle saison avait invité les pick-pockets yankees à venir opérer dans l'ancienne capitale.

Il n'en est rien.

Ce sont de tout jeunes gens qui ont été pincés par la police comme auteurs des vols dont on se plaint. Cinq sont sous les verrous en ce moment.

Les accusés sont des garçons de 15 à 18 ans. Ils se nomment Dupuis, Lépine, Dufresne, et deux jeunes Blouin.

Lépine et Dufresne demeurent sur la rue St Joseph Les Blouin sont les fils d'un brave cultivateur de la Petite Rivière. Ils ont quitté la maison paternelle il y a quelques semaines et s'étaient mis en pension dans la basse ville. Depuis travaillait dans une manufacture.

On a trouvé sur les voleurs une somme totale d'environ $60.

Un billet de $20 que les détectives savaient avoir été volé manquait et chacun des accusés rejetait sur son voisin ce vol, mais le détective Patry a retracé ce billet et la personne qui l'a changé reconnaîtra le voleur.

Deux porte monnaies seulement ont été trouvés en la possession des voleurs, ils avaient la précaution de les jeter à l'eau les trouvant sans doute trop compromettants. L'un des porte-monnaies a été reconnu par M. E Roy, de St Apollinaire.

Les Blouin sont vêtus comme de petits princes et ont l'aplomb de *vieux oiseaux* ; ils ont même opposé quelque résistance à Fleury et Patry.

Les trois autres, bien que jeunes encore, ont déjà subi une condamnation pour vol.

Il y a un sixième complice, mais les détectives attendent des preuves avant d'opérer son arrestation.

Les détectives connaissent aussi deux jeunes filles qui font le même métier pour leur propre compte. Leur arrestation n'est qu'une question de temps.

—S'il faut en croire la *Gazette*, M. Taillon a déclaré que la législature de Québec ne serait pas convoquée pour le 8 octobre, mais pour les premiers jours de novembre. Ce n'est pas là l'opinion des collègues du premier ministre.

—La perception des taxes se fait fort lentement et le gouvernement de Québec s'en plaint. Les menaces de poursuites et les poursuites mêmes n'y font rien et les trois quarts des gens refusent encore de payer. L'impôt est moins populaire que jamais. Les journaux ministériels rappellent inutilement aux récalcitrants l'arrêt des tribunaux reconnaissant la légalité des taxes.

—En conversation avec un juge fort distingué d'une haute cour canadienne, celui-ci a déclaré au *Canada* que le gouvernement devrait accorder une enquête à M. Tarte, pour lui permettre de prouver ses accusations contre la magistrature de la province de Québec. S'il manquait de faire sa preuve, le député de l'Islet serait censuré en chambre et dans le cas contraire, une épuration du banc deviendrait nécessaire.

—La première réunion des élèves de l'Ecole Normal Laval, a eu lieu le 2 et 3 juillet dernier.

Les élèves finissants de l'année 1884 se sont réunis après dix ans de séparation dans leur Alma Mater. Voici les noms de ceux qui s'étaient rendus à l'invitation de M. le secrétaire Magnan :

M. l'abbé Ths. G. Rouleau, président honoraire de l'Union Laval et principal de l'Ecole Normale ; MM. les abbés Aristide Magnan et Aug. Marcoux, professeurs au collège de Lévis, et S. Giguère de l'Isle Verté ; MM. J. D. Frère, C. J. Magnan, professeurs à l'Ecole Normale ; P. R. Pagé, marchand à St-Euphrem de Tring ; Dr Plante, St-Charles ; Frs. Chatigny de la Chevrotière et M. Ls. Belleau, Québec.

M. C. J. Magnan, l'ancien secrétaire, a été élu président, et M. Ls. Belleau, secrétaire.

La prochaine réunion aura lieu le 1er juillet 1899.

—L'atmosphère est aussi chargée de grosses rumeurs politiques que d'électricité depuis quelques jours.

Il est clair que le retour, enfin accompli, de l'honorable G. A. Nantel était attendu pour mettre fin à certaines situations équivoques et embarrassantes.

D'abord, il paraît à peu près hors de doute que l'honorable M. Taillon sera, d'ici à la fin de la vacance, nommé juge en chef de la Cour Supérieure, en remplacement de feu juge en chef Johnston.

Nous voilà donc avec un nouveau gouvernement sur les bras d'ici à peu de semaines. La démission du premier ministre entraînant celle du cabinet tout entier, la porte va se trouver du coup ouverte à bien des ambitions à la fois.

Qui sera premier ministre? Les rumeurs vont déjà leur train, et les paris sont engagés comme pour le grand prix des courses.

Les uns disent que ce sera M. Nantel, d'autres inclinent pour M. Flynn. Le procureur-général Casgrain est aussi mentionné, de même que M. L. P. Pelletier. Jamais le parti conservateur n'aura plus éprouvé les perplexités de l'embarras du choix.

OTTAWA,

—M. P. McLeod, du *Hansard*, a pris un mieux sensible et paraît maintenant sauvé.

—La prorogation, écrit M Joncas, n'aura pas lieu le 12 de ce mois, ainsi que l'annonce la *Gazette*, car il reste encore trop à faire, et je ne crois pas que la chose soit possible. Mais nous partirons probablement vers le 20

LACHUTE,

—M. J. Palisser, avocat de Lachute, vient d'intenter une action de six mille piastres à M. V. S. Vipond, de cette ville.

Cette poursuite est provoquée par une transaction entre le défendeur et M. Simpson, député d'Argenteuil, concernant l'éclairage électrique de Lachute.

ANSE DU CAP,

—Une lettre privée de l'Anse du Cap nous fait part de la mort prématurée de Mme C. N. Savage (née Anne Belle Manger), décédée le 23 juin dernier.

Les funérailles ont eu lieu le 26, au milieu d'un vaste concours de parents et d'amis, bon nombre venus des paroisses voisines.

Mme Savage n'avait que vingt-six ans. Elle laisse deux enfants à son époux, qui lui-même ne nous est pas inconnu, ayant été élève du Séminaire de Rimouski et du Collège de Ste Anne Lapocatière. Mme Savage avait pris son éducation au convent de Carleton. Elle était la fille de M. R. Manger, ancien marchand à Ste Adelaïde de Pabos.

Nos vives condoléances à M. Savage et à la famille en deuil.

SHERBROOKE,

—Le juge Rioux, de Sherbrooke, est toujours dans le même état.

—Le juge Rioux, de Sherbrooke, est toujours fort mal.

On ne croit pas qu'il vive plusieurs jours.

ST HYACINTHE,

—Souvent, trop souvent, nous avons eu l'occasion de voir entre les mains d'ivrognes ou d'ivrogresses des certificats de curé Voici qu'à son tour l'*Union*, de St Hyacinthe, constate le même fait. Nous reproduisons.

Un individu de St Valérien a été arrêté pour ivresse jeudi. Cet homme qui quêtait dans les rues de cette ville, implorant la charité des citoyens, demandant la charité au nom du bon Dieu, avait en main un certificat de son curé et en banque un joli montant d'argent.

Nous remarquons qu'il y en a beaucoup de ces gens qui exhibent au public des certificats de curés, l'avant-midi, et qu'on voit sortir des hôtels l'après midi, ivres ou à moitié. Certaines gens, croyons-nous, ont une facilité extraordinaire pour accorder de ces certificats qui sont de véritables attrappe-monde.

STE MARTINE,

—L'église paroissiale de Sainte Martine a été samedi le théâtre d'une des plus belles cérémonies du culte catholique : l'ordination d'un prêtre.

Mgr Emard est venu y donner l'onction sacerdotale à M. l'abbé Léandre Gagnier, enfant de la paroisse.

Sur six prêtres sortis de Ste Martine, la famille Gagnier en a fourni trois.

Il y a eu messe pontificale célébrée en grande pompe. M. l'abbé Quesnel, curé d'Ormstown, a prononcé le sermon de circonstance.

Le nouveau prêtre a chanté sa première messe au milieu d'un grand concours de fidèles.

Après l'ordination, samedi, il y a eu dîner et souper de gala chez M. Antoine Hébert, important marchand de l'endroit.

Mgr Emard, les prêtres venus à la cérémonie et les notables de la place ont joui de l'hospitalité de M. Hebert.

Comme complément de la fête, Mgr Emard conféra le baptême et la confirmation à une dame de Ste Martine, nouvellement convertie au catholicisme.

LOUISEVILLE,

—De ce temps-ci, les voleurs opèrent à Louiseville.

Ces jours derniers, ils ont vidé la glacière de M. C. Damphouse, emportant une quantité considérable de comestibles.

Les voleurs se sont rendus ensuite chez des voisins et ont enlevé des porcs.

Il les avaient si bien muselés que personne ne s'est aperçu du vol.

CHICOUTIMI,

—Il y a 22 ans, un nommé Georges Bélanger qui exerçait le métier de tanneur dans une maison appartenant aujourd'hui à M. Théodule Gauthier, père, au bassin, était obligé de quitter Chicoutimi avec toute sa famille pour gagner les Etats-Unis où il espérait trouver l'ouvrage qui lui faisait défaut ici. Il laissait en partant des dettes assez importantes.

Vingt deux ans de travail à Chicago lui ont permis de s'amasser un petit capital et la semaine dernière M Bélanger se présentait chez ses créanciers d'autrefois pour mettre ordre à ses affaires. On eut beaucoup de difficulté à retracer les montants que devait Bélanger, mais celui-ci avait bonne mémoire et en certains cas, ce fut lui qui donna toutes les renseignements voulus.

Tous les comptes que Bélanger a payés étaient prescrits. C'est là un bel exemple d'honnêteté.

WINNIPEG,

—Le lieutenant-gouverneur MacKintosh souffre du sciatique et on lui a ordonné un séjour de quelques semaines à Banff.

L'assemblée législative du Nord Ouest se réunira probablement le 2 d'août

ST AIME,

—Le village de Saint Aimé a maintenant un téléphone : celui de M. Paré, de St Hyacinthe, lequel est installé et en pleine exploitation dans Granby, Farnham, Waterloo, Iberville, St Jean, Acton, Upton, St Liboire, St Théodore, Ste Rosalie, Clairvaux, S Simon, St Hugues, St Alphonse, L'Ange-Gardien, Angéline, St Joachin, Roxton Pond, South Roxton, Milton East, Ste Cecile, St Valérien, l'Egypte.

Le prix des messages est de 15 cts.

On nous dit que des mesures vont être incessamment prises pour étendre cette ligne téléphonique jusqu'à Saint David et Yamaska, et de ce dernier endroit jusqu'à Sorel.

BEAUHARNOIS,

—L'enquête préliminaire dans l'affaire de la banque des Cantons de l'Est contre Boyd et Somerville s'est conduite devant le juge Loupret.

M. W. H. Robinson, gérant local de la banque des Cantons de l'Est à Huntingdon, a été transquestionné. Le témoin dit que l'entrée des billets sur le relevé, au compte de billets recevables, lui avait paru une preuve suffisante que la maison Boyd & Cie avait les créances entre ses mains d'ivrognes ou d'ivrogresses des certificats de curé Voici qu'à son tour l'*Union*, de St Hyacinthe, constate le même fait. Nous reproduisons.

Un individu de St Valérien a été arrêté pour ivresse jeudi. Cet homme qui quêtait dans les rues de cette ville, implorant la charité des citoyens, demandant la charité au nom du bon Dieu, avait en main un certificat de son curé et en banque un joli montant d'argent.

Nous remarquons qu'il y en a beaucoup de ces gens qui exhibent au public des certificats de curés, l'avant-midi, et qu'on voit sortir des hôtels l'après midi, ivres ou à moitié. Certaines gens, croyons-nous, ont une facilité extraordinaire pour accorder de ces certificats qui sont de véritables attrappe-monde.

BELŒIL,

—Le coroner est venu à Beloeil y tenir une enquête sur le corps d'un vieillard de 75 ans, Octave Robet dit Lafontaine, trouvé mort dans son jardin, jeudi après-midi. Ce sont des personnes qui passaient sur la route en longeant le jardin qui ont découvert le vieillard. Il y avait deux heures et demie qu'il avait cessé de vivre et les personnes de la maison située à quelques pas seulement du jardin, n'ont reçu la nouvelle qu'à l'arrivée des étrangers.

L'enquête a révélé que le vieillard était mort de "causes naturelles."

ON CRAINT DES TROUBLES.

Montréal, 10 juillet—Le 12 juillet approche.

Depuis l'assassinat de Hackett en 1877, les Orangistes n'ont pas [illegible] ainsi tout un émoi a-t-il été causé en ville, hier, lorsque l'on apprit que la loge Derry devait se rendre processionnellement à l'église baptiste de la Côte Saint Antoine, pour entendre le sermon orangiste du 12.

Le constable de faction voyant une foule se rassembler aux abords de la salle des orangistes, rue Saint Jacques, téléphona au poste central et avertit le détective Lafontaine qu'il redoutait du désordre.

Jimmy se rendit promptement sur les lieux et voyant que le constable avait raison de craindre, il appela en un clin-d'œil tous les fourgons de patrouille.

En quelques instants 50 constables étaient rendus sur le parcours de la procession.

Les 300 membres de la loge Derry portant leurs insignes se mirent en marche, escortés par la police.

Par ci, par-là, on entendit des huées, des paroles peu charitables, mais la présence de la police empêcha tout désordre.

A la rue Peel, la police rebroussa chemin sans avoir fait une seule arrestation.

Les orangistes continuèrent leur marche jusqu'au petit temple de la Côte, où le pasteur Graham fit un sermon.

En revenant, sur la rue St Georges, le fourgon No 5 ramassa un ivrogne cuvant son vin sur le trottoir et le logea au poste.

Le détective Lafontaine dit qu'il a agi comme il a fait pour éviter toute manifestation hostile et prévenir une bagarre dont on ne pouvait prévoir les résultats.

M. Galbraith, ancien grand-maître des orangistes de cette province, disait hier soir que la sortie de la police n'avait pas sa raison d'être. Il prétend que la chose aura de mauvais résultats à travers la province.

A Toronto, il y a eu une grande procession orangiste hier.

A Ottawa, l'hon Clarke Wallace marchait dans les rangs.

UN QUAI S'ECROULE

Et Six Cents Personnes Tombent a l'Eau.

Québec, 9 juillet—Un quai du Grand Tronc à Lévis, sur lequel 600 personnes attendaient l'arrivée d'un steamer devant les conduire à Ste Anne de Beaupré, s'est subitement écroulé cette après midi, précipitant tout ce monde-là dans l'eau.

Une femme, dont le nom ne nous est pas encore connu, a été noyée ; les autres ont été secourus. Plusieurs personnes ont bien failli y rester.

LE PAPE SE MEURT

Vienne 10. — Les cardinaux d'Autriche et de Hongrie ont reçu une note émanant du Vatican, annonçant que la santé de Léon XIII est alarmante.

Il leur est enjoint en même temps d'être prêts au premier appel pour le conclave qui sera tenu à Rome, dès que le Pape sera mort.

Le sculpteur Morani, le plus célèbre de Rome et de l'Italie, est à sculpter le tombeau de Léon XIII, et cela sur l'ordre du Pape.

Le monument est en marbre blanc de Carrare. Sur le couvercle du tombeau se trouve un lion ayant une griffe sur la tiare. A droite, la statue de la Foi un flambeau d'un main, les Saintes Ecritures de l'autre. A gauche, la statue de la Vérité, portant d'une main un miroir, de l'autre les armoiries du Pape. Audessous du lion, sur le flanc du sépulcre, une inscription concise, simple et humble, est taillée dans le marbre en grandes lettres noires :

HIC, LEO XIII P. M.
PULVIS EST.

Ci-gît Léon XIII, Souverain Pontife Poussière.

N. B.—Cette dépêche est transcrite textuellement, nous ne la donnons cependant que sous toutes réserves.

La théorie n'est pas plus la pratique que la photographie n'est l'individu même.

Il est étonnant comme un trou se trouve beaucoup plus profond, lorsqu'on est tombé dedans.

Une bonne coquille toute grande ouverte dans une revue financière :

"MM. les actionnaires pourront se présenter au *piège* de la Société pour toucher leurs dividendes."

La camérière, coiffant sa maîtresse.—Madame, voici un cheveu blanc.

La dame.—Vite, arrache-le.

La camérière.—Mais, il va y avoir dix de ses parents qui vont assister aux funérailles.

La dame.—Tant mieux ; ils seront obligés de se mettre en noir pour y aller.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de debilité generale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du systeme nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irregulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes phar

AVIS.—Notre magasin sera fermé Mardi, Mercredi, Jeudi et Vendredi soirs a 6 hrs pendant les Chaleurs.

BON MARCHE!

VENTE de RIDEAUX en CHENILLE!

Un stock de manufacturier de Rideaux en Chenille arrivé directement des fabriques sera vendu a moins de la moitié du Prix. C'est une opportunité qui ne se présente pas souvent d'embellir vos maisons en cette ville, au village ou aux places d'eau a un cout insignifiant.

200 Paires de Rideaux en Dentelle,

Bonne qualité, tous des nouveaux patrons et des nuances désirables. Ils valent de $4.00 a $5.00 la paire. Le choix dans ce lot a

$1.97 la Paire,

Voyez ces marchandises dans notre vitrine.

La Vente commence Vendredi matin, le 13 Juillet a 9 hrs.

La Place des Occasions Rares.

NOTES LOCALES.

M. Georges Caisse est venu passer ses vacances d'été dans sa famille de la rue Salem.

Nous apprenons avec regret, que M. Louison St Denis est dangereusement malade.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

Dame Misaël Martin de Montréal est en visite a Lowell pour deux mois chez sa mère Dlle Gagnon No 57 rue Middlesex.

J. S. Marion, photographe renom, est passé maître en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

Le taux de la taxe sera annoncé le mois prochain. On s'attend à une hausse, à cause de nombreux emprunts que la municipalité a faite.

Plusieurs de nos commerçants sont dans de mauvaises affaires depuis quelques jours. Il est à espérer que le tout s'arrangera à l'amiable sous peu.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

La saison des fleurs est arrivée, ornez vos chapeaux de belles plumes qui regardent fraîches; pour cela allez voir Fred. Varin, l'artiste par excellence.

La fontaine sur la rue Merrimack, vis-à-vis Barrister's Hall, n'a pas encore donné d'eau cet été. Bien des passants aimaient pourtant a s'y desaltérer.

Au Louvre Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

Dimanche soir, les membres de la société des Peres de Famille ont eu leur réunion mensuelle à l'église St Joseph. Le Revd Père Forget fit le sermon de circonstance.

Les travaux à la nouvelle église St Jean-Baptiste avancent rapidement. La façade donnant sur la rue Moody est presque terminée. On peut aujourd'hui se faire une idée de la spendeur de cette église une fois terminée.

On nous apprend que M. J. T. Roy, de la maison J.L. Chalifoux, doit aller, à la fin du mois d'août, prendre la gerance du magasin de M. Chalifoux, à Birmingham, Alabama. M. Roy remplacera M. S. St Onge, qui doit s'établir dans la Nouvelle-Angleterre.

La misère se fait sentir partout, s'il faut en croire l'histoire racontée à l'hôtel de ville à propos d'un jeune homme qui, la semaine dernière, se présentait devant le greffier de la ville et après avoir reçu son certificat de mariage lui demanda où et chez qui il pourrait se marier à meilleur marché. Est-ce l'économie ou la misère qui l'a poussé à poser cette question?

Bon nombre de nos compatriotes partent depuis quelques jours pour le pays natal où ils vont prendre un repos bien merité. A tous nous souhaitons bon voyage et heureux retour.

Il y aura une foule au Bon Marché vendredi matin, vu que des rideaux en chenille de $4.00 et $5.00 seront vendus à $1.97 la paire. Voyez-les dans leur vitrine.

Mde Moore est partie vendredi dernier avec son jeune fils pour Ste Anne de Lapocatière, P. Q., où elle doit passer deux mois Nous souhaitons à Mde Moore et à son jeune fils un heureux séjour au Canada.

Bonnes mères, songez à vos enfants, ne laissez pas leur santé s'altérer faute d'un bon remède qui les rendra forts et pleins de vie. Donnez-leur à prendre le Dr. Delisle's Kinium Compound. Seulement $ 1 00 la bouteille. En vente chez les pharmaciens canadiens des Etats-Unis.

Nous avons appris avec plaisir que l'officier Eloi N. Brault avait repris son poste hier. Sa suspension, qui n'a duré qu'une couple de jours, n'était due qu'à une futilité et l'affaire était loin d'être grave, comme plusieurs ont pu le penser.

Mlles Délia Gingras, Eugénie Lambert, Délia et Emma Viens, de Holyoke, Mass., sont en promenade en cette ville, et sont descendues chez les demoiselles Alexander de la rue Common. Toutes ces demoiselles sont des musiciennes de première force, que plusieurs de nos compatriotes ont eu le plaisir d'entendre et d'applaudir.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville. R. I.

Ed. PINAULT,

40 Rue Perkins,

BOULANGER DE 1ière CLASSE

Fait tous les jours les plus excellentes Patissseries, Biscuits, etc

A toujours en mains des marchandises toutes fraiches

Aussi Cigares et Tabac.

OFFICIERS INSTALLES.

L'Association Catholique est encore l'Objet d'une Magnifique Fete.

Les salles de la Corporation des Membres de l'Association Catholique étaient richement décorées mardi à l'occasion de l'installation de ses officiers élus pour le prochain semestre.

Pour cette circonstance cette association avait préparé une petite fête pour les membres et leurs amis, et, comme toujours, l'organisation avait été parfaite et le succès fut complet.

Après l'assemblée régulière qui fut tenue au 1er étage, et où une dizaine de nouvelles recrues furent admises et presentées, les membres défilerent deux par deux dans la salle du haut qui avait été transformee en salle de banquet et où l'installation devait avoir lieu. Ici le tout avait été décoré de couleurs américaines et françaises.

Sur les tables fumait une succulente soupe aux pois, préparée pour la fête par M. Gagnon, restaurateur de la rue Merrimack, et les cent convives qui étaient présents ont dégusté avec appetit ce bon met canadien dont M. Gagnon seul a le secret de faire si bon.

Le jambon et d'autres plats furent alors servis; ils furent arrosés de doux rafraîchissements, presentés à la société par M. H. A. Toupin, le pharmacien populaire de la rue Canot.

Le souper fini, on passa la pipe et le tabac et tout le monde se ouvrit les oreilles pour entendre les discours.

Le Revd. Père Forget, chapelain de la société, qui avait été nommé maître des cérémonies, s'occupa de l'installation des officiers d'après les nouvelles formules adoptées par la société Tous les nouveaux officiers, revêtus de leurs insignes, prêterent le serment de fidelité et les ceremonies d'installation farent des plus imposantes.

Les nouveaux officiers furent placés à leurs sièges respectifs escortés par M. William Drapeau M. E. Lauzière agissant comme "toast master." M. A. Pelletier chanta alors une chansonnette comique, puis les discours commencèrent.

Les principaux orateurs de la soiree furent le Revd. Père Forget, MM. J. H. Guillet, E. H Choquette, Adélard Guimond, H. Daigle, Geo Crépeau, P. L. Denault, E. H Duprez et A. Pelletier.

Les discours du Révd Père Forget, de MM. J. H. Guillet et E. H. Choquette ont été justement applaudis. Ces messieurs, en termes éloquents, rappelèrent des souvenirs de l'Association et parlèrent du bien que faisait des sociétés comme de l'Association.

M. le professeur A. Mirault présidait au piano et inutile d'ajouter que la musique a été magnifique. Du chant, il y en eut en quantité; parmi ceux qui y ont le plus participé on remarquait MM. E. H. Duprez, Jos. Marin, L. V. Poulin, A. Pelletier, F. Poulin, S. Martel, Louis Flamand, J. H. L'Heureux, E. Lauzière, E. Côté et J. Desmarais.

Après le chant de "Bonsoir mes amis, bonsoir," tout le monde se sépara vers minuit, gai et content du nouveau succès obtenu par l'Association Catholique.

De Passage a Lowell.

M. Auguste H. Jean, contremaître (overseer) à la manufacture du Lawrence, est allé samedi à Lawrence, Mass., avec son fils, pour assister au mariage de sa sœur Orhédie avec M. Joseph Morin, de la maison Morin et Fréchette. Le mariage a été des plus fashionnable et les nouveaux époux ont reçu de riches et nombreux cadeaux de la part d'une foule de parents et d'amis.

Lundi, M. et Mme Joseph Morin étaient de passage à Lowell, et sont descendus chez M. Aug. H. Jean, où une agréable soirée a eu lieu. Ils doivent continuer leur voyage de noces à travers les principaux centres de la Nouvelle-Angleterre. Nos meilleurs souhaits.

Gratis: Aux Dames Souffrantes

Une dame qui souffrait depuis plusieurs années de la leucorrhée, déplacement de l'utérus et d'autres maladies et irrégularités qui attaquent souvent les femmes, suite de trop de travail, de l'indiscrétion ou d'autres causes, a trouvé un simple remède domestique qui l'a complètement guérie, sans besoin de voir un médecin. Elle l'enverra, gratis, à chaque sœur souffrante qui enverra son adresse, à

MRS. REV. A. M. TURNER,
South Bend, Ind., U. S. A

Election d'Officiers.

Lawrence, Mass., 11 juillet—A la dernière assemblée du Cercle Montcalm, tenue le 8 courant, les messieurs dont les noms suivant ont été élus officiers pour les prochains six mois:

Président, W. N. Hamel; 1er Vice-Présid., A. Cloutier; 2ème Vice-Présid., W. Cyr; Sec Arch., Ernest Dionne; Ass Sec.-Arch., And. Gélineux; Trésorier, Chs. Benoit, réélu; Sec.-finan., Arthur Blanchet; Sec.-Cor., V. J. Huot; Direc-Dram., A. D. V. Bourget; Ass. Dir.-Dram., Magloire Dionne; Com.-Ord., P. Denis; Ass.-Com.-Ord., Eug. Lamothe.

Après l'élection des officiers M. Hamel, le nouveau président fut escorté à son siège par les messieurs W. Robichaud, ex-secrétaire, et Chs. Benoit, trésorier.

M. Magloire Dionne, président sortant de charge, ainsi que les autres officiers, ont reçu de nombreux remerciments et de chaleureuses felicitations pour la manière sage et habile avec laquelle ils ont administré les affaires du Cercle pendant qu'ils ont été en office.

M. Dionne a occupé le siège présidentiel pendant trois semestres consécutifs et aurait pu être réélu une quatrième fois si sa modestie bien connue ne lui eût suggéré l'idée de laisser à un autre l'honneur d'être le premier officier du Cercle Montcalm.

Le Cercle qui marche toujours de succès en succès est aujourd'hui dans un état très prospere et la panique qui sévit partout et dont tout le monde se plaint est impuissante à affecter la prospérité du Cercle Montcalm.

SOVEREIGN SERA ARRETE.

Washington, 10 juillet—J. W. Hayes du conseil exécutif des Chevaliers du Travail est arrivé ici ce soir, accompagné par C. A. French et F. P. McGuire, ses associés.

M. French a dit qu'il venait d'être informé que le Grand Maître Général Sovereign allait être arrêté demain.

Le Pique-Nique des Chambres de Commerce.

Lawrence, 10 juillet—Le pique-nique annuel des Chambres de Commerce de la vallée du Merrimack à Glen Forest, aujourd'hui, sous les auspices de la Chambre de Commerce de Lawrence, a obtenu un gros succès.

Les assistants étaient très nombreux et des discours ont été prononcés par le gouverneur Greenhaige, le maire Rutter, Charles E. Adams, H. W. Eastman, et plusieurs autres.

DEUX HOMMES TUES.

Boston, 10 juillet.—Cet avant-midi, une partie du quai Commercial s'est écroulé, ensevelissant cinq hommes dans les ruines avec 300 tonnes de charbon.

Les employés de la goëlette *Jennie Hall* étaient à décharger du charbon pour l'International Steamship Co., lorsque le quai, qu'on croyait pourtant solide, céda sous la charge.

Trois hommes ont été retirés des ruines grièvement blessés et ils furent transportés à l'hôpital.

Les deux autres, Michael Driscoll et William Smith, furent retirés morts des ruines.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux.)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6.50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

Nouvelles de Salem, Mass.

Le CANADO-AMERICAIN sera déposé à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer 83 rue Harbor.

M. Victor Garneau, est allé faire une visite, chez ses parents à New Bedford, Mass.

M. Jos. Ouellet, de Lowell, Mass., a acheté la boulangerie de M. Théophile Beaudry.

M. Georges Potvin, qui était allé au Canada, faire une promenade, est revenu de son voyage.

M. Arthur Chamberlain a quitté Salem cette semaine pour aller faire une promenade au pays natal.

Mde Louis Bergeron, a poursuivi en dommages Mde Abraham Corriveau, pour avoir attaqué son caractère. Le montant de l'action est de $1000.

Les dépouilles mortelles de Dame André Dorion, décédée la semaine dernière ont été transportées à St. Alexis de Matapédiac.

M. George Desjardins qui depuis quelques semaines avait quitté Salem pour aller s'établir à Montréal, nous est revenu pour se fixer ici. Qu'il soit le bienvenu.

Une assemblée générale de la société St. Jean-Baptiste a eu lieu mardi dernier a sa salle de réunion ordinaire. Le Rév. J. O. Gadoury, chapelain de la société avait convoqué cette assemblée.

Notre compatriote, M. Xavier Nadeau, employé à la gare du Boston & Maine, s'est fait voler des outils pour la valeur de cinquante dollars. La police n'a pas encore découvert l'auteur du vol.

Mde Appollinaire Beaulieu, décédée la semaine dernière à l'Isle Verte, Canada, a été recommandée aux prières dimanche dernier. La famille Beaulieu, avait quitté Salem, depuis le mois de mars dernier pour aller se fixer au Canada.

Les élections de la Bande Lafayette ont eu lieu dimanche dernier et ont donné le résultat suivant: Président, N. J. E. Paré; vice président, Joseph Sirois; secrétaire-archiviste, Honoré Pelletier; secrétaire-correspondant, Chs. Marois; trésorier, Joseph Giroux; commissaire ordonnateur, Elzéar Emond.

Du Nouveau.

Les commentaires vont leur train sur les changements inattendus dans le personnel du *Courrier du Massachusetts*. Le correspondant du CANADO à Salem, a été informé de la chose par M. De Vicq de Cumptich, rédacteur de ce journal. M. De Vicq n'a pas soufflé mot de M. Dumont, qui est un de ceux qui n'ont plus affaires au *Courrier*; mais à propos de M. J. C. Tourangeau, il a déclaré qu'il avait été mis de côté parce qu'il était trop bruyant. Qui aurait pu croire ça? Mais oui, c'est réel; on a des boxeurs de profession parmi nos Canadiens de Salem. Il faut être *infatiguable* pour s'exhiber ainsi en plein jour sur la rue Lafayette. Oh! la! la!

DEBS A ETE ARRETE.

DES GREVISTES RETOURNENT A L'OUVRAGE.

Soyéreign Fait Mettre en Greve les Chevaliers du Travail.

Chicago, 10 juillet—Eugène V. Debs, président de l'A. R. U., George W. Howard, le secrétaire Kelisher, M. Rogers et J. S Meiwin furent arrêtés cette après-midi et ils ont comparu devant les tribunaux cette apres-midi pour conspiration en incitant les grévistes à empêcher le bon fonctionnement du service postal.

Debs a été arrêté au Leland Hotel, à 5 heures, et Kelisher, au Uhlichs Hall, une demi-heure plus tard.

La caution dans chaque cas a été fixée à $10,000. La pénalité est de $1,000 à $10,000.

RAPPORT DU COMITÉ.

Le comité nommé par l'assemblée des "trades unions" dimanche soir pour travailler à un arbitrage, a rapporté que ses efforts avaient été futiles, la Cie Pullman refusant de s'entendre. On s'attend maintenant à ce qu'une grève générale soit déclarée dans les 24 heures. Ce sera une grève de pas moins de 150,000 hommes à Chicago.

DEBS PARLE.

Le président Debs a dit aujourd'hui que toutes les industries de Chicago allaient être arrêtées demain matin. Il a ajouté qu'il n'était plus dans son pouvoir de contrôler les troubles. Il se dit, naturellement, certain du succès.

UNE GRÈVE GÉNÉRALE.

Les travailleurs de cette ville quittent l'ouvrage et les industries sont paralysées.

LES CHEVALIERS DU TRAVAIL.

Chicago, 10 juillet—Le grand-maître des Chevaliers du Travail, M. Sovereign, s'adresse à l'organisation dont il est le chef de se mettre en grève, pour aider les employés de chemin de fer.

RETOURNENT À L'OUVRAGE.

Fort Wayne, Ind., 10 juillet—La grève des employés de la Cie Nickle Plate ici, qui avait été déclarée pour aider les grévistes de Chicago, s'est terminée ce matin quand les grévistes ont informé leurs patrons qu'ils étaient prêts à reprendre l'ouvrage.

A CHICAGO.

A Chicago les trains chargés de viandes circulent librement et l'on prétend que les grévistes perdent du terrain.

Cependant, ce qui est grave et donne un nouvel avantage aux grévistes, c'est l'action des boulangers de la ville qui ont décidé à l'unanimité hier de quitter l'ouvrage. Les employés dans les brasseries se réunissent ce soir et ils en feront probablement autant.

Les mouleurs dans les fonderies ont quitté l'ouvrage, ce qui sera un inconvénient pour les chemins de fer qui ont chaque jour de commandes à donner aux fonderies.

Cinq unions de cigariers ont aussi décidé de se mettre en grève, ce qui consiste en 4 000 hommes.

LES GREVISTES DE HAMMOND

Hammond, Ind., 10 juillet—Une bande de grévistes ont mis le feu à un pont de chemin de fer sur la rivière Calumet, à trois milles au sud d'ici. Ce pont avait plusieurs pieds de longueur et était à 70 pieds du niveau de l'eau. Il n'y avait aucune milice sur les lieux pour en faire la garde et les grévistes eurent beau jeu.

A PROPOS DES CHEVALIERS DU TRAVAIL.

Cheyenne, Wyo., 10 juillet—Il paraîtrait que malgré l'ordre de leur Grand Maître, M. Sovereign, tous les Chevaliers du Travail ne se mettront pas en grève. Au cours d'une entrevue, hier après-midi, M. Britenstein, qui est "District Deputy Grand Master" des Chevaliers du Travail de District Assembly No. 82, consistant en tous les Chevaliers au service de l'Union Pacific, a dit que l'union dont il est le chef remettrait plutôt sa charte que de se mettre en grève pour venir en aide aux grévistes de Chicago et il prétend que le Grand Maître Sovereign a outrepassé ses droits en lançant un ordre pour une grève générale de tous les Chevaliers du Travail.

A BUFFALO.

En cette ville, il n'est pas probable qu'une grève soit declarée. Le président de la branche locale de l'American Railway Union dit qu'il n'obligera pas ses hommes à quitter l'ouvrage à moins qu'il ne soit visible qu'ils puissent y gagner quelque chose.

LA MILICE DE NEW YORK.

New York, 10 juillet—La milice de New York se tient prête à marcher au premier signal, au cas où la grève s'étendrait jusqu'en cette ville.

LES MINEURS S'EN MÊLNT.

Chicago, 10 juillet—Après une conférence avec le président Debs, le vice président Howard, Grand Maître Sovereign et autres, hier soir on rapporte que le président McBride de l'National Miners Association a décidé de lancer un ordre obligeant les 45,000 mineurs qui fournissent du charbon aux chemins de fer mis en interdit de quitter l'ouvrage. Voilà qui est sérieux.

ILS REFUSENT.

Pittsburg, 10 juillet—Les employés du chemin de fer Pittsburg & Western ont reçu l'ordre du président Debs de se mettre en grève ce midi, mais, après une assemblée qui a eu lieu cette après midi, il fut décidé de ne pas obéir à cet ordre.

LES TRAINS CIRCULENT.

Les trains de Detroit circulent avec régularité. Les grévistes ont retourné à l'ouvrage.

A St Louis, les trains de marchandises circulent sur les chemins de fer Wabash et Clover comme avant la grève.

A Topeka, Kansas, il n'y a plus de grève, tout marche comme autrefois.

A Los Angeles, les grévistes semblent avoir perdu du terrain et presque tous les trains locaux circulent à la fois sur le chemin de fer Santa Fe et le Southern Pacific.

A Omaha, les trains circulent

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait d'fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclarcit le teint. En vente chez les phramaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass..

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

L'Empire Britannique.

A [illegible] fils du [illegible] York, quelques-unes de nos feuilles ont dit que, depuis la création, jamais empire était né qui fût [illegible] sur un aussi grand [illegible] que celui dont le Canada fait partie. C'est précisément parce que les Canadiens sont des sujets britanniques qu'il est de notre devoir, à nous tous, de nous assurer qu'en répétant ces paroles, en présence d'étrangers instruits, nous ne nous exposerions pas à passer pour des ignorants

***

L'empire britannique est de création toute moderne; mais, à l'orient du Vieux-Monde, nous voyons un énorme groupe de contrées excessivement peuplées, connu sous le nom de Chine et qui existe à l'état d'empire depuis des milliers d'années. Rome n'était pas fondée encore que cet empire était déjà ce qu'il est aujourd'hui. La Chine est plus peuplée que l'empire britannique et à cette supériorité elle joint celle de ne renfermer que des populations d'autant plus homogènes que par leur race, leur langue et leurs mœurs antiques, elles se séparent entièrement du reste de l'humanité.

La Chine propre étend de plus sa souveraineté sur la Corée au Nord et le Thibet au Sud et, jusqu'à ces derniers temps, elle était suzeraine du Tonkin, de l'Annam, du Cambodge et de la Cochinchine, quatre principautés aujourd'hui au pouvoir de la France.

***

Il n'est pas de lecteur, si ignorant qu'il soit, qui n'ait entendu parler des Macédoniens, à qui Alexandre-le-Grand tailla dans le Vieux-Monde un empire qui comprenait la Grèce, la Turquie d'Europe et d'Asie, l'Egypte, la Perse, tout le sud de ce qui est aujourd'hui l'empire des Russes, l'Afganistan, les provinces occidentales de la Chine actuelle, le nord de l'Hindoustan, l'Arabie, l'Egypte et la Régence de Tripoli en Afrique. Cet empire se maintint pendant plusieurs siècles, sous le règne des Macédoniens, bien qu'il fût divisé en plusieurs principautés souvent en guerre entr'elles.

***

Mais l'empire idéal fut, sans contredit, celui des Romains, qui le bâtirent pièce à pièce autour de la Méditerranée, et qui comprirent dans sa composition l'Italie, la Sicile, la France, la Belgique, le Pays-Bas, un large territoire sur la rive droite du Rhin, l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal, la Suisse, toute l'Allemagne au sud du Danube, la Bohême, l'Autriche, la Hongrie, la Roumanie, la Bulgarie, la Turquie d'Europe et d'Asie tout entier, toutes les îles de la Méditerranée, l'Egypte et tout le nord de l'Afrique, où s'élevaient alors de nombreuses villes, non moins opulentes et grandes que Rome elle-même Ce fut, sans aucun doute, l'empire le plus solide qu'il y eût jamais sur terre, à cause de cette merveilleuse qui facilitait les communications entre tous les membres de ce puissant colosse.

***

Toutefois, l'empire le plus peuplé de nations guerrières dont l'histoire ait parlé est celui de Charles-Quint, qui avait réuni sur sa tête les couronnes du Saint-Empire, de l'Espagne, du Portugal, de la Hongrie, du duché d'Autriche et du duché de Bourgogne. N'eût été la France, Charles-Quint se serait trouvé plus près qu'aucun prince ne l'a jamais été de réaliser à son profit le rêve de la monarchie universelle. Sa domination s'étendait sur tout ce qui compose l'empire d'Allemagne de nos jours moins le duché polonais de Posen, sur toutes les possessions de l'Empereur contemporain d'Autriche-Hongrie moins la Bosnie et l'Herzégovine, sur les provinces aujourd'hui françaises de la Franche-comté et de la Flandre française, sur l'Espagne et toutes ses vastes possessions, sur la Portugal et ses riches colonies en Afrique et en Asie, sur la Lombardie et plusieurs duchés voisins et enfin sur le Royaume de Maples et la Sicile. Dans le Nouveau Monde, presque toutes les Antiles reconnaissaient sa loi, ainsi que le Mexique, l'Amérique Centrale et toutes les vastes républiques de l'Amérique du Sud. En Orient, il possédait le riche et populeux archipel des Philippines. C'est en parlant de ce puissant souverain qu'on dit, de son temps, que le soleil ne se couchait jamais sur son empire;—dicton que les Anglais ont appliqué depuis à leurs propres possessions.

***

Mais, d'une manière absolue, l'empire le plus vaste et le plus peuplé qu'il y ait jamais eu est celui qui fonda le Mongol Gengiskan, au treizième siècle, et qui comprenait l'empire chinois, l'Hindoustan, la Perse, une bonne partie de la Turquie actuelle, la Bulgarie et presque tout l'empire russe—Jamais la terre n'avait vu pareille chose et espérons que jamais plus elle ne la verra, car les grands empires sont vraiment l'œuvre du démon.

***

Et cet empire russe lui-même, n'est il pas certainement plus solidement bâti que son rival, l'empire britannique? Moins peuplé que ce dernier, il a sur lui ce double avantage d'être fait tout d'une seule pièce, ce qui permettra bientôt à une locomotive de voler d'une extrémité de l'empire à l'autre, des frontières de la Prusse aux rives de l'océan Pacifique, sans sortir du territoire moscovite. Ce vaste territoire est habité par plus de cent millions d'êtres humains dont les hommes, tous d'un caractère belliqueux, obéissent au moindre geste de leur souverain, comme à bord d'une frégate, tout l'équipage obéit aveuglement au sifflet du contremaître.

***

Ce qui fait la faiblesse de l'empire britannique, c'est que les fragments qui le composent sont disséminés aux quatre vents de la terre et qu'à l'exception du cœur, —c'est-à-dire de la Grande-Bretagne,—tous les membres du colosse sont, soit de vastes territoires presque inhabités, soit des contrées peuplées de gens qui se font gloire d'être des lâches.

Encore il y a quinze jours, la *Gazette* reproduisait un article d'une feuille d'Angleterre, où il était dit qu'à l'exception de quelques tributs des montagnes, l'Hindoustan ne renferme que des peuples efféminés, aussi fiers de leur couardise que le sont la plupart des femmes, et qui s'en vantent hautement comme d'un mérite. L'Australie est aussi vaste qu'un continent; mais elle ne renferme pas quatre millions d'habitants; l'Hindoustan a une population de trois cent cinquante millions; mais cent mille soldats anglais les font trembler de peur! A quoi servent les vastes solitudes? A quoi servent les légions innombrables de lâches?

***

A cette conference intercoloniale qui vient de s'ouvrir à Ottawa, à trois pas des Etats-Unis, et à laquelle la politique britannique a dû se faire un point d'honneur de réunir tout ce que l'Empire a de plus présentable en fait de populations civilisées, que voyons-nous? Des représentants du Canada, de l'Australie et du Cap, et toutes ces possessions réunies ne font pas un total de dix millions d'habitants! En cas d'une guerre à mort avec la Russie, quels éléments de force l'Angleterre puiserait-elle dans ces trois cent cinquante millions de sujets hindous dont elle est si fière, dans ces Zoulous, ces Cafres, ces Matabeles et même dans ces Boërs hollandais d'Afrique, ces colons anglais disséminés aux antipodes et ces Canadiens dont la politique est et sera de rester étrangers aux guerres que la métropole pourra faire aux nations d'Europe? Dans les trois Royaumes-Unis eux-mêmes, il s'en trouve un, l'Irlande, dont toute l'aspiration se borne à se séparer de l'Angleterre, sa voisine détestée.

***

Tel qu'il est, toutefois, avec ses immenses faiblesses et ses innombrables richesses, ses énergies celto-saxonnes, dispersées dans les millions de races inférieures qui grouillent comme la vermine sur une plaie, à l'ombre de l'*Union Jack*, en Afrique et en Asie, l'empire britannique est encore digne des admirations des peuples; mais c'est mentir à l'histoire que de le représenter comme le plus grand de tous ceux sur lesquels le soleil se soit jamais levé. De tous les empires que l'homme a vus s'élever, briller et s'écrouler, celui-là est encore le moins fort.

—Le *National* de Montréal.

--Haswell's Studio--

MEILLEURS PORTRAITS CABINET

—A DES—

PRIX POPULAIRES.

—AU NO.—

214 Rue Essex,

Salem, Mass.

F. X. VOYER,

83 Rue Harbor,

L'ENDROIT PAR EXCELLENCE POUR VOS

CHAUSSURES

Aux Plus bas Prix de la Ville.

Encouragez un Compatriote.

ON LA CROYAIT MORTE.

Une Jeune Fille Allait etre Enterree Vivante.

Rondout, N. Y., 10 juillet.—Le petit village de Sprakers a été jeté dans un état d'excitation indescriptible au moment de l'enterrement de Mlle Eleanor Markman.

Cette jeune fille, âgée de 22 ans, avait été déclarée morte par un médecin qui l'avait soignée pendant une longue maladie et son corps avait été mis dans un cercueil pour être porté en terre.

Hier, au moment où ils transportaient le cercu il au corbillard, les porteurs entendirent un bruit léger à l'intérieur, ce qui les effraya beaucoup.

Le cercueil fut ramené dans la maison et ouvert.

A la grande suprise et à la frayeur des personnes présentes, la jeune fille se leva et dit d'une voix assez forte: "Je ne suis pas morte. « Non, je ne suis pas morte."

Effrayés, les témoins de cette scène reculèrent d'horreur, car ils ne pouvaient en croire leurs yeux.

Mais il fallut bien se rendre à l'évidence.

Mlle Markman était bien vivante. On la mit au lit et l'on espère maintenant qu'elle va revenir à la santé.

Si elle avait été portée en terre dans l'état de catalepsie où elle se trouvait, quel affreux réveil elle aurait fait au fond d'une fosse!

On frémit rien qu'à y penser.

Mlle Markman dit qu'elle avait conscience de ce qui se passait autour d'elle pendant les préparatifs pour son enterrement, mais qu'elle n'était pas capable de faire ni un mouvement ni de pousser un cri. Ce n'est qu'au moment où on la transportait au corbillard qu'elle put donner signe de vie.

CLEVELAND MENACE.

Un Homme Sans Emploi Ecrit des Lettres au President.

Philadelphie, 10 juillet—Des detectives ont arrêté aujourd'hui Fred Max Toepfer, qui demeure au No. 705 rue Vine depuis trois mois.

Toepfer a été pendant quelque temps un détenu dans l'asile des aliénés à Utica.

Récemment il écrivit au Dr Bloomer qu'il avait demandé une situation au président Cleveland.

Sa lettre était si remplie de menaces que le Dr Bloomer l'envoya au procureur général Olney qui la renvoya au chef de police de Philadelphie.

Le prisonnier déclare qu'il a écrit quatre ou cinq lettres au président et à Mlle Cleveland leur demandant une situation et menaçant de leur faire du mal s'ils n'acquiesçaient pas à sa demande.

Il ajouta qu'à moins d'avoir un emploi très prochainement il ferait descendre Cleveland du siège présidentiel et assumerait cette position lui même.

Il fut envoyé à l'asile Blockley.

FEUILLETON

96

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIE.

XVIII

Mais, quand le narrateur en arriva au passage de son récit, qui concernait la grande bataille, où, grâce à une inspiration du chevalier de Vaudrey, l'armée anglaise avait été littéralement taillée en pièces, Picard faillit devenir fou de joie. Il voulut se lever et retomba sur sa chaise dont le bois craqua sous le poids de son corps. Il voulut parler, mais de sa gorge contractée, il ne put sortir que des sons bizarres qui allaient, en une gamme comique, du jappement du carlin au gloussement de la poule.

L'huissier, qui prétendait avoir toujours été consulté par M. de la Pérousse, essaya en vain de conserver sa gravité. Au spectacle si réjouissant que lui donnait Picard, il partit d'un homérique éclat de rire. Quant au vieux serviteur, il était, à la fin, parvenu à retrouver la voix. Et il s'écriait, avec un accent des plus comiques:

Ah! c'est magnifique ce que nous avons fait là.

Et continua-t-il en s'animant: Celle que nous aimons sera ravie, transportée quand elle apprendra, de notre propre bouche tout ce que nous avons fait de glorieux, d'immense, de sublime!

Puis, revenant à la conversation interrompue:

Quand arrivera mon maître?

On l'attend bientôt, puisque les fêtes sont commandées dans huit jours.

Des fêtes? On va nous donner des fêtes? s'exclama Picard.

Oui, répliqua l'huissier d'un ton solennel. Le roi daigne accueillir avec des honneurs inusités...

Le chevalier de Vaudrey? interrompit le vieux serviteur en se trémoussant comme un convulsionnaire de l'Inde.

Et, se redressant de toute sa hauteur:

Quels honneurs compte-t-on inaugurer pour nous, pour notre réception?

L'huissier, tout guindé de son attitude solennelle, répondit lentement, en scandant sa phrase:

On recevra votre maître avec tout le cérémonial usité pour les réceptions officielles des ambassadeurs et des envoyés extraordinaires, chargés d'une mission auprès de notre bien-aimé souverain!

Pour le coup, Picard ne se contenant plus de joie, se mit à pirouetter sur ses talons, en lançant son chapeau sous son bras. Mais inhabile à cet exercice, il jeta le couvre-chef en pleine face de l'huissier. Et, sans entendre le juron que celui-ci lui adressait, Picard abandonna son chapeau et s'élança, tête nue hors de l'antichambre. Quatre à quatre, il dégringola l'escalier, et en se retrouvant dans la rue, il huma l'air à pleins poumons; puis avisant un carrosse qui passait à vide, il hêla le cocher et se fit conduire à l'hôtel de Linières. En le voyant arriver, tête nue et le visage enluminé, les domestique l'avaient entouré aussitôt; mais, lui, repoussant des coudes toute cette valletaille avide de nouvelles, il pénétra dans l'appartement particulier de la comtesse, sans s'inquiéter du valet de chambre qui lui criait:

Mais où aliez-vous donc comme ça, M. Picard? madame la comtesse est en société de Mlle Gérard et du docteur Hébert.

Ah! tant mieux! s'exclama Picard pour toute reponse.

Et après avoir discrètement frappé à la porte du boudoir, il apparut subitement aux regards des trois personne qui s'y trouvaient. Et se précipitant à deux genoux aux pieds de la comtesse de Linières:

Nous revenons, Madame la comtesse, prononça-t-il d'une voix saccadée par l'émotion; nous avons remporté des victoires éclatantes, à nous seul, oui... à nous toute seule!

Et reprenant bruyamment haleine:

Nous sommes vainqueur, nous paraîtrons devant notre souverain, tout inondé de gloire; c'est notre génie qui a sauvé Washington et Lafayette; c'est notre valeur qui a anéanti l'armée du roi Georges!

M. Hebert voulut couper la parole au vieux serviteur; mais celui-ci se relevant d'un bond, courut à Henriette en s'écriant:

Et c'est pour notre fiancée que nous avons accompli tous ces exploits, et que nous sommes devenu l'égal de ces grands capitaines dont les noms sont inscrits dans l'histoire, pour servir d'exemple aux générations futures.

Et avec un geste d'un comique irrésistible:

Oui, nous leur servirons d'exemple à ces générations! Elles répéteront notre gloire et nos... nos.. nos...

Epuisé par cette improvisation folle, le pauvre Picard porta vivement les deux mains à ses yeux, d'où s'échappaient d'abondantes larmes. Et comme le docteur et Henriette s'empressaient auprès de lui, il répétait à mi-voix:

C'est la joie, c'est le bonheur qui m'étouffe! ah! je ne vivrai jamais assez longtemps pour jouir de toute la félicitation qui remplit mon âme.

Pressé de questions, il cherchait encore à rappeler ses esprits et à mettre un peu d'ordre dans ses idées, quand le comte de Linières parut sur le seuil. Le visage sérieux et presque sombre, le lieutenant de police contrastait si fort avec la figure rayonnante du vieux serviteur, que Diane comprit tout de suite que le comte rapportait des nouvelles graves de Versailles. Ce fut le docteur Hébert qui prit la parole.

Vous m'interrogez, lui répondit M. de Linières, et à l'anxiété que je lis sur tous les visages, je n'ai qu'une réponse à faire: le roi attend l'arrivée du chevalier de Vaudrey, chargé de présenter au roi de France les drapeaux pris aux troupes du roi Georges d'Angleterre!

Quel bonheur! s'écrièrent en même temps, la comtesse et Henriette.

Seulement, il y a une ombre au tableau, reprit M. de Linières dont le front se plissa. Sa Majesté m'a donné un ordre qu'il me faudra exécuter, quoi qu'il puisse m'en coûter...

Et après un court silence:

Oui, ajouta le lieutenant de police avec effort, et en dirigeant son regard sur Henriette, le roi *veut*, (il souligna le mot), voir Mlle Gérard; et il m'a ordonné de la lui amener à Versailles.

Le docteur et Diane comprirent, à la façon dont la phrase avait été prononcée, quel sens il fallait lui donner. A ce moment la portière du fond se souleva livrant passage à un nouveau personnage, qui allait prendre part à la scène qui se déroulait dans le boudoir. C'était Louise. Louise qui avait recouvré la vue et dont les regards se dirigèrent, immédiatement sur Henriette qui, la tête baissée et le sein haletant, paraissait en proie à une douloureuse émotion.

Qu'as-tu donc, ma sœur? s'exclama Louise en se précipitant vers la jeune fille...quelle nouvelle a-t-on reçues de... M. le chevalier de Vaudrey?

Puis, s'apercevant seulement alors, de l'air contraint des autres personnes qui se trouvaient là, Louise alla s'incliner devant le comte de Linières en disant:

M. le comte ne me laissez pas supposer qu'un malheur a pu fondre sur...votre...famille! dites-moi, je vous en conjure, si vous avez reçu des nouvelles...

Roger se porte à merveille, mon enfant, répondit Mde de Linières intervenant.

Et il sera de retour sous peu, s'empressa d'ajouter le docteur.

Mais alors, fit Louise en dardant sur le comte des regards où se lisait la plus vive anxiété, pourquoi Henriette baisse-t-elle ainsi les yeux? Pourquoi est-elle si triste; pourquoi son front se penche-t-il comme lorsqu'un coup inattendu vous frappe à l'improviste?

Ma sœur, répondit Henriette en faisant un effort pour assurer sa voix, M. le comte ignore sans doute ce que Sa Majesté médite à mon égard et pourquoi il a désiré me voir...à Versailles!

Toi? fit vivement Louise... à Versailles? Le roi aura appris que tu es un noble cœur, et que tu es digne d'être heureuse, après tant de vicissitudes subies, tant de... douleurs éprouvées. Ah! si Sa Majesté veut que tu ailles à Versailles, ce ne put être, ma sœur bien-aimée, que pour te donner la récompense, la seule que désire ton cœur, et que tu as si bien méritée par tes vertus!

Diane, allant aux deux jeunes filles, les réunit dans un même embrassement, pendant que le comte emmenait le docteur Hébert.

Les huit jours qui suivirent furent pour tous les hôtes de l'hôtel de Linières, huit jours d'anxiété, avec des alternatives d'espérance et de découragement. A Versailles, la cérémonie de la réception de l'envoyé de Washington s'annonçait comme devant avoir un caractère grandiose, mais exclusivement national. Le roi avait voulu ménager la susceptibilité des puissances amies; et partant, avait décidé que les ambassadeurs ne seraient pas invités à Versailles, pour la circonstance. Louis XVI voulait en outre, que la salle du trône fût, pour la cérémonie, remplacée par le salon d'honneur du Grand-Trianon. Les tapissiers de la couronne furent chargés de disposer tout pour que sa Majesté royale se trouvât dans un cadre digne d'elle.

Marie-Antoinette avait suggéré au roi la pensée de faire arriver M. de Vaudrey directement à Versailles, dans le costume qu'il portait sur le champ de bataille. Donc, le courrier envoyé au devant du chevalier était chargé de lui communiquer les ordres formels de Sa Majesté. Roger n'avait pas à hésiter. La seule permission qu'il obtint fut d'annoncer, par un express, son arrivée au comte et à la comtesse de Linières. Au surplus, le lieutenant de police s'était tenu au courant de tout ce qui se passait à Versailles; et au jour dit, il quitta son hôtel en compagnie d'Henriette.

Quand le comte de Linières se présenta, le roi se trouvait seul, arpentant le délicieux jardin où il aimait, d'habitude, à aller s'isoler pendant quelques heures. Au nom de M. de Linières que prononçait le chamebllan de service, Louis XVI s'arrêta dans sa promenade. Et congédiant le chambellan:

Je vous attendais, monsieur, dit-il au comte.

Henriette, toute tremblante, demeurait inclinée.

Voici Mlle Henriette Gérard! prononça, le lieutenant de police d'une voix émue.

Le roi leva les yeux sur la jeune fille. Et, faisant aux deux personnes présentes signe de le suivre, il les précéda dans un des doudoirs où, au Petit-Trianon, la reine recevait familièrement ses invités.

Veuillez tenir compagnie à mademoiselle, dit il à la dame d'honneur qui attendait dans le boudoir.

Puis le roi, toujours aussi mystérieux, emmena le lieutenant de police au Grand-Trianon.

Par les ordres du roi une escorte d'honneur était allée attendre M. de Vaudry à la porte de Versailles. Lorsque le chevalier fut à proximité de l'escadron, les trompettes le saluèrent d'une éclatante fanfare. Et l'officier qui commandait l'escorte s'avança au devant de Roger, en prononçant ces mots:

Sa Majesté a daigné me charger de vous accompagner auprès de sa royale personne.

Le chevalier de Vaudrey, salua de l'épée par trois fois, celui qui parlait au nom du roi. Puis il prit les devants, au pas de son cheval, précédé par les trompettes, et suivi, à distance réglementaire, par l'officier et l'escadron d'honneur.

La population s'était portée en grande hâte, au devant de l'officier arrivant du nouveau monde. Elle s'était massée formant la haie, sur tout le parcours que devait suivre l'escorte pour arriver à la grille du palais de Versailles. A la vue du chevalier, auquel le teint bronzé par le hâle, donnait un aspect martial, des acclamations éclatèrent dans le public, se communiquant de groupe en groupe, au fur et à mesure que l'officier, qui était l'objet de cette manifestation, avançait dans son trajet. Et lorsque la grille du palais se fut refermée derrière l'escadron, une foule, avide de spectacle, demeura sur la place, se faisant de plus en plus houleuse, pour se masser le plus près possible de la grille.

Les officiers du roi attendaient le chevalier à l'entrée du parc. Roger mit pied à terre, et après les salutations échangées, il se dirigea en compagnie de l'introducteur des ambassadeurs, vers le Grand-Trianon.

Les gardes du corps, rangés en bataille, occupaient tout le devant de la résidence royale. Sur le passage de l'envoyé du général Washington, ils présentèrent les armes et les trompettes sonnèrent. Aussitôt la porte du vestibule s'ouvrit et le chevalier de Vaudrey, portant les étendards anglais, traversa une double haie d'officiers et de gentilshommes, pour arriver à l'entrée de la salle d'honneur. Sur le seuil, il s'arrêta, tandis que l'introducteur des ambassadeurs allant s'incliner devant le roi, au pied de l'estrade sur laquelle étaient placés les fauteuils occupés par Louis XVI et Marie-Antoinette, prononçait au milieu d'un silence solennel, ces mots:

J'ai l'honneur de présenter à Leurs Majestés, M. le chevalier de Vaudrey, envoyé du général Washington.

Roger s'avançant alors sur un signe du roi, vint à son tour jusqu'au pied de l'estrade. Et fléchissant le genou, attendit que le souverain l'engageât à parler.

Je reçois avec plaisir l'envoyé du général Washington, fit Louis XVI avec un sourire, et j'écouterai avec plaisir les messages dont le généralissime américain vous a chargé pour nous.

Sire, répondit le chevalier, d'une voix que l'émotion assourdissait légèrement, le général Washington m'a fait l'insigne honneur de me choisir pour venir présenter, de sa part à Votre Majesté ces étendards pris par le corps auxiliaire français, à l'armée anglaise. En offrant à Votre Majesté ces trophées d'une éclatante victoire, à laquelle ont puissamment contribué les Français, le général Washington a désiré témoigner de son respect pour votre royale personne et de sa réconnaissance pour la généreuse intervention de Votre Majesté dans la cause de l'Indépendance américaine.

Après avoir prononcé ces mots, le chevalier de Vaudrey inclina par trois fois les étendards anglais jusqu'aux pieds du roi de France. Louis XVI, se levant alors, reçut, de la main du chevalier de Vaudrey, les trois étendards qu'il passa à son premier chambellan. Au dehors, les sonneries de trompettes éclatèrent. Quand la cérémonie de la remise des trophées eût pris fin, le souverain s'adressa à Roger en ces termes:

Je remercie le général Washington du présent qu'il me fait; je l'accepte au nom de ceux de mes sujets qui ont combattu vaillamment à côté des troupes américaines. Je suis heureux, monsieur, ajouta le roi, que le général ait choisi pour son envoyé extraordinaire un gentilhomme que j'ai remarqué, et que je veux attacher, désormais, à ma personne.

Et, s'adressant aux personnages groupés autour et au pied de l'estrade, le souverain prononça, en élevant la voix:

Ce que le chevalier de Vaudrey ne peut dire, messieurs, c'est la part éclatante qu'il a pris aux grandes actions militaires qui viennent de s'accomplir au delà de l'Atlantique. Le chevalier s'est d'abord improvisé, je le sais, marin habile, préludant, par des actes remarquables de clairvoyance et d'audace, au rôle éclatant qu'il devait jouer plus tard, en votre présence, messieurs, mes félicitations au chevalier de Vaudrey.

Roger demeurant incliné.

Relevez-vous, monsieur, lui dit le roi en descendant de l'estrade.

Et, appuyant sa main sur l'épaule du chevalier il ajouta d'un ton de bienveillance extrême:

Je vous dois une réconpense, monsieur, peur le lustre nouveau que vous ajoutez à notre gloire militaire.

Et comme Roger ému, demeurait confondu:

Je sais, poursuivit à voix basse le souverain, que vous avez résisté à notre désir de vous voir devenir l'époux d'une personne de très haute naissance, que nous avions choisie, estimant que vous seriez heureux et reconnaissant de voir se reporter sur vous les faveurs dont nous avons comblé votre famille. J'espère, monsieur, que cette fois je ne vous trouverai plus aussi révolté contre mes désirs! Je vais donc vous présenter moi-même à celle qui, je l'exige aujourd'hui, portera votre nom!...

Et sans donner au chevalier le temps de se reconnaître, Louis XVI ajouta, d'un ton de suprême autorité:

Suivez-moi, monsieur!

Témoin de cette scène, le comte de Linières avait passé par de violentes angoisses, pendant tout le temps que le roi s'était entretenu à voix basse avec Roger. Mais, quand il vit le chevalier suivre le souverain et disparaître avec lui, pour passer dans une pièce contiguë à la salled'honneur, M. de Linières eût un moment de vertige. Il vit sa fortune politique s'effondrant tout à coup par le fait de la désobéissance du chevalier aux désirs du roi.

Monsieur, dit Louis XVI s'adressant au chevalier de Vaudrey, je vous ai choisi une épouse que je vais vous présenter tout de suite.

Roger eut un mouvement indiquant à la fois la surprise et l'angoisse. Mais redevenant aussitôt maître de soi, il osa répondre.

Votre Majesté m'accorde le plus grand honneur qu'un souverain puisse accorder à un de ses plus humbles sujets. J'ai pour la faveur dont Votre Majeste daigne me combler, la plus vive reconnaissance. Aussi, est-ce ..

Le roi l'interrompit d'un geste. Et allant lui-même soulever la portière dissimulant la porte d'un boudoir, il fit un signe. Aussitôt Henriette Gérard s'avança, le front incliné, et en proie à une émotion violente. Alors le roi, s'adressant à Roger:

Voici l'épouse que je vous destine, monsieur! prononça-t-il d'un ton qu'il voulait rendre sévère. J'espère que vous ne vous opposerez pas, cette fois, à l'accomplissement de mes désirs et que je ne serai pas contraint de vous donner impérieusement l'ordre d'épouser Mlle Henriette Gérard.

La jeune fille, après avoir passé par des transes mortelles, ressentait une joie si subite et si forte, qu'elle demeurait silencieuse et tremblante. Quant à Roger, les paroles prononcées par le roi le trouvaient si peu préparé que, pendant quelques secondes il sembla avoir perdu l'esprit. Puis tout à coup, il se précipita aux genoux de Louis XVI, et saisissant la main que le roi lui tendait pour le relever, il la porta vivement à ses lèvres. Pendant ce temps, Henriette revenue à elle, était allée s'agenouiller à côté de son fiancé; si bien que le souverain semblait donner, lui-même, la bénédiction nuptiale aux deux êtres qu'il unissait pour toute une existece de bonheur et d'amour.

Le caractère paternel du roi se manifestait, une fois de plus en cette circonstance. Et, après avoir laissé le lieutenant de police se morfondre dans les transes de l'incertitude, il jugea le moment venu de cesser les angoisses de l'oncle de Roger. Entrebâillant la porte qui ouvrait sur la salle d'honneur, il se trouva tout à coup en présence du comte de Linières qui, peu à peu, s'était rapproché de la pièce où Louis XVI s'était enfermé avec le chevalier.

Votre présence ici, dit en souriant le souverain, me dispense, monsieur de vous faire appeler auprès de moi. Venez donc assister à une scène de famille qui me paraît être, pour moi, un véritable succès d'auteur.

Et sa Majesté poussa doucement M. de Linières devant les deux jeunes gens qui étaient demeurés à genoux, côte à côet, la main dans la main et le front incliné. Le roi autorisa alors le chevalier à accompagner son oncle qui allait ramener Henriette à Paris. Roger ne reparut donc plus dans la salle d'honneur que pour prendre congé de Leurs Majestés. Pendant que cette dernière cérémonie s'accomplissait, le comte de Linières quittait Trianon avec la fiancée de Roger, pour monter dans le carrosse qui devait les tranporter à Paris.

Tout le monde était sur pied à l'hôtel de Linières, quand le comte, accompagné de Roger et d'Henriette y arriva. Picard était, depuis des heures, occupé à faire les cent pas devant l'hôtel. Et sa pauvre tête était pleine de pensées bourdonnantes qu'on devinait à la pantomine comique qu'exécutait le vieux serviteur. Aussi, fut-il le premier à se précipiter pour ouvrir la portière du carrosse. En lisant la joie et le bonheur dans les yeux des deux jeune gens, il fallait s'évanouir. En vain essayait-il de parler; ses lèvres s'agitaient dans un mouvement convulsif et nulle parole n'en pouvait sortir. Le comte eut pitié de lui.

Oui, Picard, dit-il, c'est fait! Le roi consent.

Alors Picard retrouvant subitement la parole, s'écria:

Ah! quelle reconnaissance ne devrons-nous pas à sa Majesté! Nous allons donc enfin pouvoir nous marier!

Et sans perdre une seconde, le brave serviteur s'élança dans le vestibule, en criant à la valetaille accourue pour voir Roger:

Nous avons l'agrément de Sa Majesté! Le roi nous comble de ses faveurs! Nous sommes le plus heureux des gentilshommes de France! Et nous nous marions!

La comtesse de Linières et Louise attendaient anxieuses.

Quant Roger parut sur le seuil, donnant le bras à Henriette, Diane voulut se précipiter au devant d'eux; mais elle chancela et, s'appuyant sur le bras de Louise:

Ah! mes enfants, mes chers enfants, s'écria-t-elle, je vois, je comprends, je devine.

Oui Diane, fit le comte en courant prendre la comtesse dans ses bras, désormais vos vœux seront accomplis!

Déjà Roger et Henriette étaient aux genoux de Diane, que M. de Linières avait doucement conduite à un fauteuil. Picard avait suivi ses maîtres. C'est lui qui apprit à Louise l'accueil que Louis XVI avait fait au chevalier de Vaudrey et à Henriette.

XIX

On ne s'occupait plus à l'hôtel de Linières, que du mariage du chevalier de Vaudrey, dont la nouvelle, répandue dès le lendemain de la réception de Trianon, avait fait grand bruit à la cour. On n'avait pas tardé à apprendre, en effet, que l'épouse du chevalier de Vaudrey, aussitôt le mariage célébré, serait présentée, et que la reine l'attacherait à sa personne en qualité de dame d'honneur.

Henriette acceptait avec modestie cette perspective d'une vie si nouvelle. Elle eut préféré continuer à vivre dans la simplicité, entre le mari aimé et cette bonne et donce Louise.

Du reste il y avait, il faut le dire, un nuage à son bonheur. Depuis que Louise avait recouvré la vue, l'orpheline paraissait subir une affection de langueur. Elle s'efforçait de se montrer heureuse et presque gaie, lorsqu'elle était en présence de la comtesse. Mais dès qu'elle parvenait à s'isoler, elle ne tardait pas à s'abandonner à une profonde mélancolie. Henriette n'avait pas été longtemps à s'en apercevoir, et elle résolut de saisir la première occasion qui se présenterait de causer avec son amie d'enfance, pour l'amener à une confession complète.

De son côté, le docteur Hébert, qui n'avait pas perdu l'habitude de rendre visite à ses "chers malades" de l'hôtel de Linières, ainsi qu'il appelait Diane et Louise, ne se dissimulait pas non plus qu'il importait de guérir Louise de cet état de langueur qui mensçait de porter, en se prolongeant, une atteinte sérieuse à la santé de la jeune fille. Et comme Henriette, de plus en plus inquiète, lui faisait part de ses observations concernant la mélancolie qui envahissait chaque jour plus profondément Louise, le docteur répondit, avec un sourire:

Je connais un remède infaillible à cette maladie-là, mon enfant

Eh bien! monsieur le docteur, pourquoi ne le prescrivez vous pas tout de suite à Louise? riposta ingénuement la fiancée de Roger.

Parce que, mademoiselle, je m'occupe de préparer moi-même, et le plus soigneusement possible...

Le remède?

Oui, fit en riant M. Hébert.

Mais, malgré ce que lui avait dit le célèbre praticien, Henriette n'abandonna pas son projet de confesser son amie. Et un jour qu'elle se trouvait seule avec Louise, dans le boudoir bleu où avait eu lieu l'opération, et qui donnait sur la rue, Henriette entama la conversation, résolue à obtenir des confidences, coûte que coûte.

Louise commença-t-elle, n'es-tu pas, ainsi que moi, heureuse d'avoir vu se réaliser mes vœux les plus chers? N'avais-tu pas, comme moi, de continuelles inquiétudes...pendant l'absence de Roger? oui, assurément, car maintes fois nous avons pleuré ensemble, en songeant à celui qui s'était expatrié, courait de si grands dangers.

Par amour pour toi! soupira Louise.

Alors, dis-moi franchement pourquoi je te surprends parfois devenant subitement triste, quand je suis si heureuse, moi! Mais parle-moi en toute sincérité, comme tu le faisais autrefois, lorsque nous causions de nos chagrins d'enfant; et, lorsque plus tard, nous nous communiquions nos impressions douloureuses...

Mais je t'assure, essaya Louise...

Puis, rougissant à l'idée de faire un mensonge, elle baissa les yeux sous le regard perçant de son amie.

Tu vois bien, méchante, que tu me caches quelque chose, fit Henriette. Eh bien? si j'avais deviné, moi le secret que tu refuses de me faire partager? Si je te disais pourquoi tu viens te pencher, rêveuse, à cette croisée; pourquoi maintenant que tu vois, tu plonges tes regards dans la rue, comme si tu attendais quelqu'un?

Henriette! Que me dis-tu là?

Je te dis, ma sœur, que tes regards avides ne cherchent pas uniquement pour le spectacle de la vie du mouvement qui se fait dans la rue, de tant de choses dont tu avais été privée, pendant cette longue nuit que la cécité!... Je te dis, Louise, que tu attends quelqu'un qui tarde à venir, qui ne viendra peut-être jamais!

Louise avait fait un mouvement pour saisir les deux mains de son amie; mais celle-ci refusa l'étreinte qu'on lui offrait.

Non, dit elle, tu n'as plus confiance en moi, comme autrefois, puisque tu refuses de me faire partager tes joies ou tes chagrins, tes inquiétudes ou tes espérances!

Et la conversation s'interrompit, les deux jeunes filles étant allées s'accouder à la croisée. Ce fut Henriette qui, au bout d'un assez long instant de silence, reprit:

Quelle animation dans ce Paris? N'est-ce pas Louise, que tu ne te doutais pas, alors qu'un sombre voile s'étendait sur tes yeux, que cette grande ville était aussi vivante? Tiens, regarde ces marchands qui passent, en poussant devant eux leurs boutiques ambulantes. Et ceux-ci qui portent à leurs bras des papiers bondés de fruits. Et tout ce monde qui se rend à ses occupations! Te figurais-tu, autrefois, que les rues que tu traversais étaient encombrées de passants ainsi qu'elles le sont?

Hélas! interrompit Louise je me contentais du peu qui me restait et ne pouvant voir j'accoutais? J'en étais arrivée à reconnaître... certaines gens... de loin, de très loin même, au timbre de leur voix.

Et aussi aux cris de la rue, n'est ce pas?

Puis brusquement:

Ne te semble-t-il pas, Louise, qu'il y a bien longtemps qu'il n'est passé de rémouleurs devant l'hôtel? Au commencement de ton séjour ici, tous les jours la même voix criait, sous mes croisées: "A r'passer les couteaux, les ciseaux!"

Tu te souviens de cela, Henriette?

Et toi, ma sœur?

Mais sans repondre directement à la question, Louise prononça dans un murmure:

C'est vrai, il ne vient plus!

C'est de Pierre que tu veux parler, n'est-ce pas? Pourquoi me le cacherais-tu? N'ai-je pas deviné, depuis bien longtemps, l'amitie, la sympathie que tu as conservées au pauvre garçon! Ne sais-je pas que tu te souviendras toujours des soins qu'il avait pour toi, des bonnes paroles qu'il t'adressait pour te donner de l'espoir et du courage, alors que lui-même désespérait!

Et vivement:

C'est donc parce que tu n'entends plus le rémouleur que tu... t'abandonnes ainsi à la mélancolie?

J'ai peur, balbutia Louise, qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur!

Henriette en savait assez. Elle évita, à partir de ce jour, de parler de nouveau du rémouleur. Mais chaque fois que le docteur Hebert venait rendre visite à ses "chers malades", la fiancée de Roger trouvait l'occasion de le prendre un instant à part, pour lui poser cette même question:

Mt. le docteur, est-ce que vous préparez toujours le remède qui doit guérir ma bien-aimée cœur?

Si Louise se préoccupait du sort de Pierre, celui-ci n'avait pas oublié sa compagne de misère. Après les premiers aveux que lui avait arrachés M. Hebert, le jeune homme ne cessait de parler à son protecteur de celle qui occupait toute sa pensée, toute son âme. Pierre avait, au surplus, largement profité de l'instruction que lui donnait le docteur. Son intelligence s'était rapidement développée par l'étude à laquelle il consacrait tout son temps. Grâce à son assiduité, il était parvenu, en quelques mois, à pouvoir subir des examens sérieux. Et M. Hébert put se rendre compte des progrès extraordinaires qu'avait fait son protégé. C'était maintenant un jeune homme de fort bonnes manières, et et dans lequel il eut été impossible de retrouver l'ancien rémouleur boiteux et ignorant. Pierre était lui-même tellement étonné de sa métamorphose qu'il avait l'habitude de dire à son protecteur:

Vous m'aviez promis que je marcherais comme tout le monde, monsieur le docteur; mais, vous ne m'aviez pas dit de quels biens mille fois plus précieux me doterait l'instruction que vous m'avez fait donner.

Puis, avec un soupir mélancolique, il ajouta:

A présent que vous m'avez ainsi transformé, ne craignez vous pas que je me trouve malheureux de...tant de bonheur!

Oh! oh! répondait sournoisement M. Hébert, voilà que nous devenons ambitieux et que nous nous préoccupons de notre avenir, ce me semble. Eh bien! soit, je ne vois pas d'inconvenient à ce que vous sachiez le sort qui vous est réservé!

Pierre crut saisir une allusion dans cette replique; aussi baissa-t-il la tête, comme si à ce moment, le souvenir d'un passé terrible, fut venu assiéger sa pensée. Était-ce l'effet qu'avait voulu provoquer le docteur pour faire naître une occasion de causer sérieusement avec son protégé, de ses intentions et de ses projets? Toujours est-il, qu'après un court moment de silence, le docteur reprit:

Depuis que je vous ai fait entrer à l'hôpital pour pratiquer l'opération...que vous ne regrettez pas, je suppose, vous avez consenti à vous laisser appeler d'un autre nom que le vôtre.

Le front de Pierre s'étant tout à coup rembruni, M. Hébert continua:

H. COSTELLO & CO.,

Vins, Liqueurs, &c., 154 Beach, Boston,

Vins de raisin directs de Californie; Vins Claret et Rouge de 75c. à $2 le gallon; Vins de Porto et Sherry Angelica et Muscatel de $1 à $3 le gallon; Brandy de Raisin pur de $2.50 à $3 le gallon; Whiskey de $1.25 à $5 le gallon en grande quantité; Whiskey extra en bouteilles de $8 à $14 la cause, selon l'âge. Envoyez pour la liste des prix.

KEMO, Le grand destructeur de Punaises, détruit Punaises et insectes dans un instant. A vendre par les épiciers et droguistes.

LA GRANDE GREVE.

Un Millier de Wagons Brulés a Chicago.

UNE RENCONTRE DE MILICIENS ET DE GREVISTES.

Plusieurs Personnes Tuees ou Blessees Grievement.

Chicago, 8 juillet.—Le siège de la guerre entreprise par les employés de chemins de fer a été transporté aujourd'hui à Hammond, dans l'Indiana, de l'autre côté des frontières, où une bande de grévistes s'est portée à la violence.

Dans l'après-midi il y eut une rencontre entre un régiment de miliciens et les grévistes. Plusieurs personnes ont été tuées ou blessées pendant l'engagement.

Le trouble avait commencé dès le lever du jour par une bande d'émeutiers qui, depuis la veille, faisait les cent coups dans ces parages, s'emparant des wagons de chemin de fer, enlevant les rails, pillant ci et là, mettant le feu aux voitures Pullman, etc.

Quelques minutes après le lever du soleil, un train arrivant du Nord entra en gare. Aussitôt qu'il fut arrêté, les grévistes l'entourèrent et ordonnèrent au mécanicien ainsi qu'au chauffeur de descendre de la locomotive.

LES TROUPES INTERVIENNENT.

Plusieurs grévistes étaient armés de pierres et de bâtons. Le mecanicien et le chauffeur, voyant que toute résistance était inutile, obéirent sans mot dire. Alors un gréviste monta dans la locomotive et conduisit le train sur une voie d'evitement.

Un télégramme fut envoyé à Chicago, par les employes du train, demandant l'envoi des troupes pour remettre le train en circulation.

Vers les 11 h. ½, la Compagnie Dorforte de 35 hommes, arriva sur les lieux. Les grévistes reculèrent à l'approche des soldats, mais proférèrent des menaces. La compagnie militaire se mit en frais de remettre le train sur sa voie. Pendant ce temps-là les grévistes augmentaient en nombre, et quand ils furent environ deux mille, ils tentèrent d'empêcher les 35 soldats d'accomplir leur besogne. Le capitaine télégraphia demandant des renforts qui lui furent envoyés, et la foule d'émeutiers fut tenue en respect à la pointe des baïonnettes.

Cependant les grévistes ne se dispersèrent pas, mais vers 1 h., le train qui avait été stoppé put reprendre sa route.

Le shérif Fredericks lut alors à la foule un télégramme qu'il venait de recevoir du gouverneur Mathews, leur apprenant que des renforts considérables allaient arriver à Hammond le soir pour aider aux troupes à maintenir l'ordre.

On s'attend à Hammond à de sanglantes émeutes, si les grévistes ne cèdent pas.

A CHICAGO.

En cette ville, les choses ne se sont pas améliorées.

Vers les 3 heures, aujourd'hui, des grévistes ont fait dérailler un convoi de chemin de fer de vingt wagons remplis de charbon qu'on tentait de faire entrer dans la ville. Des troupes furent envoyée, sur les lieux, et au bout d'une heure, le train de charbon était remis sur la voie et conduit à sa destination à la barbe des grévistes qui n'osèrent intervenir, par crainte de la milice.

LES TROUPES TIRENT.

Samedi après-midi, les choses ne se sont pas passées aussi paisiblement. Vers les quatre heures, la bande de grévistes postée au coin des rues Loomis et 49ème devint si turbulente que les troupes fédérales qui étaient sur les lieux durent tirer sur elle, afin de maintenir l'ordre. Les grévistes retournèrent le feu avec des revolvers. On rapporte qu'une douzaine de personnes ont été blessées grièvement, deux d'entre elles sont mortes.

LES TYPOGRAPHES S'EN MÊLENT

L'Union typoghaphique de Chicago a envoyé hier une dépêche au président Cleveland lui demandant de rappeler les troupes fédérales. Cette union a voté mille dollars pour venir en aide aux grévistes et elle a condamné les journaux qui n'appuient pas les employés en grève.

DANS LES AUTRES VILLES.

Des représentants de l'Union des chemins de fer américains qui est maintenant en grève sont à Baltimore, à Toledo, à Pittsburg, et de fait dans toutes les principales villes pour inciter les employés de chemins de fer à faire partie de la grande grève. Dans les deux premières villes nommées ci-dessus, ces employés ne se sont pas encore mis en grève, mais tout indique qu'ils le feront sous peu, ayant reçu du président Debs des ordres péremptoires à cet effet.

DES CHEFS ARRÊTÉS.

Une dépêche de Caire, dans l'Illinois, mande qu'Edward A. Dwyer, président de la branche locale de l'American Railway Union, et plusieurs autres chefs des grévistes dans cette localité ont été arrêtés et conduits à Springfield. Ces arrestations ont tranquillisé les grévistes.

MILLE CHARS BRULÉS.

Chicago, 7 juillet—Trois personnes tuées et cinq autres blessées, voilà le résultat des émeutes qui ont eu lieu hier à Chicago.

Pendant vingt-quatre heures, soixante-deux alarmes du feu ont été sonnées, appelant les pompiers dans la partie sud où les grévistes mettaient le feu aux propriétés de chemin de fer. Le nombre d'alarmes depuis le 1er juillet jusqu'à dix heures, hier soir, a été de 334. Ceci fait voir que les pompiers de Chicago ont de l'ouvrage par le temps qui court.

On calcule que la grève des employés de Pullman est la cause que plus de 100,000 travailleurs employés dans divers établissements industriels de Chicago sont sans ouvrage. Une grande quantité de fabriques et d'usines, ne pouvant recevoir de charbon et de matières premières, ont dû fermer leurs portes en attendant la fin de la grève.

Sur le chemin de fer Pan Handle, les grévistes ont incendié environ 1000 chars depuis le commencement de la grève. Ce chemin de fer a déjà perdu un million de dollars.

Nous accusons réception d'un numéro spécial de quatorze pages publié par le *Défenseur* de Holyoke à l'occasion de notre fête patronale. Cet exemplaire imprimé sur papier de luxe est magnifique sous tous les rapports. Nos félicitations à qui de droit.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Phitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de coeur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je le fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'ate jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MRS M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo.

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P

Pat. Chase
City Librarian

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 cts

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 19 JUILLET. 1894. Soyons Distingues. No. 43

Indicateur de Chemin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.

DIVISION OUEST.

Commencant le 1er Juillet 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Centre, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 15, 12 45, 2 30 3 15, 4 10, 5 10, 6 20, 7, 9 25, p m; Dimanches. 7 30 8 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 50, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 25 a m; 12 05, 5 35, et 7 50, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 6 20 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m — 12 15, 4 10, 5 10, p m; Dimanch 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B. Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 1 Juillet 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, ‡7 01, ‡7 18, ‡7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 44, a m; 12 17, 1 43, ¶3 03, 4 00, *4 10, 4 33, *5 21, *5 43, *6 28, *7 47, §8 46 p m; Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn — ‡7 01, 7 45, 11, a m; ¶3 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

☞ Express, § seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 45, 5 50, p m. Via South Lawrence, 6 30, a m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 7 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, 9 45, 10 13 a m, 12 11, 12 57, 1 44, 1 59, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p m.; Dimanche, 10 02 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 44, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 44 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 43 a m; 1 56 et ¶8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 59, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

¶ Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

H. C. TAFT, Agt-Gén., Lowell.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parloir et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferree

Passant par le Pont de Poughkeepsie

ENTRE

Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.

J. FLANDERS, Agent général des Passagers.

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement fait sur commande

Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur,
14 RUE MIDDLE.

☞ Son assortiment de Draps, ☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du ☞ dernier goût et de patrons les ☞ plusnouveaux.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
258 Rue Merrimack.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!!
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

Raynold's Bay State,
TEINTURERIES
De toutes sortes,
27 RUE PRESCOTT.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
☞ Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

Francis W. Qua,
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

En conformité avec la loi que vient de passer la législature de l'Etat de New York, tous les bureaux municipaux de New York ont commencé à donner congé aux employés qui ne sont pas citoyens des Etats-Unis. Jusqu'aux gratteurs des rues qui sont renvoyés.

Les mobiles des crimes sont, parfois, bien extraordinaires.

Voici une femme de chambre de Paris qui a mis, par deux fois, le feu à la maison de campagne de sa maîtresse.

Par vengeance? Non. Uniquement pour rester à la ville, où elle se plaisait.

Devenir incendiaire, risquer l'échafaud parce qu'on aime mieux habiter la ville que d'aller passer l'été à la campagne, c'est pousser un peu loin la haine de la villégiature!

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 29 Juin 1894.

M. l'Administrateur,

Hier matin, je me rends ponctuellement au tribunal correctionnel: histoire de rire un peu. Au cour de la procédure le juge appelle Archimède Amadoli.—Présent, M. le juge! s'écrie un guenilloux échevelé, en quoi puis-je servir votre Excellence?—Répondez, avez-vous domicile?—Oui, M. le juge?—Dans quelle rue?—Ah! pour cela M. le juge, ne m'en parlez pas. On change tant de fois le nom des rues que je ne sais même plus à cette heure dans quelle j'habite.—On dit vous avoir trouvé bras dessus bras dessous avec des sujets compromettants, des gibiers de potence.—Remarquez bien, M. le juge, que je ne donne le bras à personne, que seulement les agents de police me les saisissent de temps en temps pour m'amener devant votre Excellence. Les policemen étant d'ailleurs les sujets que je fréquente habituellement, le compliment que vous faites indirectement d'eux n'est peut-être pas ce qu'ils attendent encore moins ce qu'ils désirent.—Taisez-vous!..... Vous êtes accusé d'avoir volé une paire de bottes à un état.—Pardon, M. le juge. Je ne les ai pas volées, je les ai seulement empruntées sans en avertir le propriétaire. Mon intention, je vous le jure, était de les lui rendre à Noël!.... —Insolent!.... quatre mois de prison pour le larçin, et 18 jours pour manque de respect à l'autorité judiciaire.

Archimède Amadoli se retire en sifflant l'hymne royal italien. Il n'y a pas d'ailleurs motif de s'étonner de ce dernier incident, attendu qu'Humbert Ier, comme injuste détenteur des Etats Pontificaux, est conséquemment le royal modèle de tous les larrons italiens.

Aujourd'hui, à midi, à l'occasion de la fête de St Pierre, les chanoines de l'archi basilique Vaticane se sont rendus auprès du Souverain-Pontife pour faire acte de soumission, lui rendre hommage et recevoir sa bénédiction apostolique. Mgr Pifferi a présenté la clef d'or de la basilique sur un plateau d'argent ciselé. Léon XIII a pris la clef, l'a tenue un instant dans ses mains, puis l'a remise dans le plateau. Un des chanoines a lu une courte adresse écrite sur vélin en lettres d'or et ornée de signatures artistiques; un autre chanoine portait un beau bouquet de lis. Le Pape a répondu en remerciant et a regretté le temps où le Souverain-Pontife du haut de la Loggia de St Pierre bénissait solennellement toute la population romaine rassemblée devant la basilique. "Mais, a-t-il ajouté, ce temps reviendra, car Jésus-Christ est appelé le lion de Juda, et comme il l'a toujours fait dans le passé, ainsi dans l'avenir le lion vaincra." Le jour de la fête de St Pierre Léon XIII a distribue dix mille francs ($2,000) aux pauvres de Rome.

Malgré l'absence de toute solennité extérieure, la fête de St-Pierre est restée la fête des romains. Dès la veille jusqu'au 29 au soir la basilique ne se désemplit pas. Durant ces deux jours tout ce qui vit dans Rome, excepté quelques mécréants fanatiques, se font un rigoureux devoir de venir faire une visite à la statue et au tombeau de St Pierre. Devant le tombeau du prince des apôtres, ils font une prière, courte ou longue selon leur dévotion; à la statue ils baisent le pied et inclinent le front en signe d'amour et de soumission. Beaucoup récitent un Credo.

La statue de bronze de St Pierre, de grandeur un peu plus que naturelle, est pour la circonstance revêtue d'un pluvial or et pourpre, sur la tête une tiare d'une richesse incomparable, à l'index droit l'*anneau du pêcheur*; ce fameux anneau qui sert à sceller toutes les bulles et encycliques du Pape.

Cette année le tombeau de St Pierre était complètement recouvert de fleurs de lis, d'oranger et de roses blanches. Quelle délicieuse odeur, quel gracieux coup d'œil pour qui s'approche de ce sépulcre sacré.

Le télégraphe nous a déjà appris le grand et sinistre évènement du jour: l'assassinat de Carnot, président de la république française. Carnot, bien que peu pratiquant en religion, est mort en catholique. Le cardinal archevêque de Lyon l'a confessé et communié; durant son agonie, il a reçu l'extrême-onction. Le Pape, averti à temps par le télégraphe, lui a envoyé télégraphiquement sa bénédiction avec indulgence plénière *in articulo mortis*. Le cardinal Rampolla au nom de Léon XIII a ensuite télégraphié ses condoléances et celles de toute la cour romaine à Mme Carnot et au peuple français. Cet acte de douloureuse courtoisie a d'ailleurs été imité par tous les gouvernements d'Europe. Le roi d'Italie a été un des premiers à remplir ce devoir, regrettant hautement que l'assassin du président français soit un italien. Il est bien certain que ce triste évènement ne sera pas à reconcilier les deux nations déjà si désunies.

L'assassin de Carnot est milanais de 22 ans, anarchiste nommé Santo Cesario. Pour commettre un crime, après avoir caché un poignard oriental dans un bouquet de fleurs, il est monté sur le marche-pied du landeau du président. Le but extérieur de cet acte était d'offrir des fleurs au chef de l'Etat qui visitait l'exposition de Lyon, mais tout d'un coup Cesario tire le poignard et le plonge dans le flanc de Carnot qui expire quelques heures après. L'indignation publique a été telle en France que toute la population s'est soulevée contre les italiens et les a chassés du pays. On les vit revenir par tous les trains; désormais la France leur est fermée.

Les hommes intelligents d'Italie, tout en regrettant la chasse donnée à leurs compatriotes par les Français, reconnaissent que les Italiens à l'étranger se comportent trop souvent en brigands.

Aussitôt après l'élection de Casimir-Périer à la présidence, le ministre de France a télégraphié la nouvelle au Pape. Celui-ci a répondu sur le champ, félicitant la nation française d'avoir élu un homme modéré et d'un grand talent administratif, félicitant Casimir-Perier lui-même, et lui envoyant sa bénédiction apostolique.

Pendant que Billot, l'ambassadeur français auprès du roi d'Italie, se rendait au Quirinal pour annoncer l'élection de Casimir-Périer, un ouvrier calabrais s'est mis à crier: "A bas la France!" puis a pointé un revolver sur l'ambassadeur. Heureusement que deux policemen présents à la scène ont sauté sur l'assassin et l'ont traîné en prison. L'Italie n'est plus seulement la terre de la misère, c'est encore la patrie du crime.

Bien à vous,

WM. BREEN.

CES IMMIGRANTS.

Une tête de turc pour certains grincheux qui voudraient établir en ce pays une muraille de Chine, ce sont les immigrants. Quand il se fait quelque chose de mal aux Etats-Unis, quand il y a émeutes, effusion de sang, destruction de la propriété, comme la chose vient d'avoir lieu à Chicago, on lit dans les journaux que ce sont des étrangers qui ont commis tous ces crimes.

C'est un parti pris, on le voit bien.

Il paraîtrait que parmi toutes les personnes nées en ce pays ou possédant leurs lettres de naturalisation, il n'y a ni émeutiers, ni anarchistes, ni grévistes violents. Quand une grève est déclarée, si quelqu'un se porte à des actes de violence, ce ne peut être que des immigrants, des gens qui, ne parlant pas l'anglais, ne valent pas grand chose.

On oublie, il nous semble, un peu trop facilement que c'est l'immigration qui a fait ce que les Etats-Unis sont aujourd'hui.

Nous ne prétendons pas que tous ceux qui immigrent en ce pays sont des agneaux; il en arrive même qui ne sont pas "très comme il faut." Mais ce n'est pas sensé de mettre tous les immigrants dans le même sac, car un grand nombre d'entre eux, s'ils ne parlent pas l'anglais dès qu'ils posent le pied sur le sol américain, (il faut bien leur donner le temps de l'apprendre) n'en sont pas moins une bonne acquisition pour cette République.

Que d'hommes qui aujourd'hui occupent des postes en vue dans les arts, les sciences, l'industrie, le commerce aux Etats-Unis et qui sont nés sous d'autres cieux!

Que de talents dont a profité ce pays, que d'inventeurs dont le génie a créé ces merveilles qui brencement le Palais des Inventions à Washington, ont commencé à bégayer une autre langue que l'anglais!

Le gouverneur même de cet Etat, M. Greenhalge, un orateur de haute volée doublé d'un politique expérimenté, a vu pour la première fois le jour à des milliers de milles de la terre américaine.

Il ne faut donc pas trop mépriser ces pauvres immigrants qui formeront peut-être, à une époque relativement rapprochée, la crème de la nation. Avant de leur imputer tous les méfaits que commettent des collectivités en temps de troubles ouvriers comme ceux que nous traversons, il serait bon et raisonnable de s'assurer si parmi les coupables il ne se rencontre pas des indigènes ainsi que des gens devenus citoyens américains au moyen de lettres de naturalisation.

Coxey et tous les chefs des armées de vagabonds qui ont été pendant si longtemps une menace pour le pays sont-ils des aubains? Non, ce sont des citoyens américains.

Debs, Sovereign et consorts, qui ont poussé tant de milliers de travailleurs à l'oisiveté dans un temps où le travail quelque peu rémunéré qu'il soit est une bénédiction, ces potentats du royaume du Travail qui ont été la cause, en déclarant une grève insensée, de tant de misères, de pertes de vie, de ruines, sont-ce des immigrants?

Suum cuique: donnons à chacun sa part. Ne cherchons pas à faire porter aux autres la responsabilité de nos fautes.

Le plus beau titre de gloire pour l'Américain, c'est d'être équitable, libéral, ennemi du chauvinisme.

QUI PAIERA?

Le *New-York Press* demande avec raison qui paiera les pots cassés de la grande grève qui, aux Etats-Unis cette année, a déjà causé pour près de sept millions de dommages.

Le président Debs, dit ce journal, prétend que ce ne sont pas les membres des unions ouvrières qui ont commis ces excès et que le mal est imputable aux malfaiteurs et aux vagabonds qui infestent nos villes.

Cette déclaration a son importance, mais cela n'empêche pas que les dommages sont causés et que le paiement des pertes individuelles reste encore à faire.

Les chefs de l'Union des chemins de fer américains auraient pu empêcher les émeutes, car ils ont prouvé leur pouvoir en ordonnant la grève.

Ce qu'il y a le plus à déplorer en ceci, c'est que les pertes retomberont sur les contribuables au lieu d'être payées par ces folles organisations.

Le comté d'Alleghany, dans la Pennsylvanie, paie encore, sous forme d'impôts, les dommages causés par les grévistes lors des émeutes de 1877.

La cause des troubles vint d'une réduction de 10 o|o dans les salaires des employés de chemins de fer et les dommages à la propriété dépassèrent cinq millions de dollars.

Une action fut intentée par les compagnies contre le comté d'Alleghany en recouvrement des pertes subies par elles.

Les compagnies obtinrent jugement pour une somme de $3,000,000.

Le *New-York Press* se demande quel sera le montant que devra payer le comté de Cook, dans l'Illinois, pour la grève actuelle, si le comté d'Alleghany, en 1877 a été forcé par les cours de payer trois millions à une seule compagnie de chemin de fer.

Une question non moins importante à considérer en ceci: Les compagnies de chemins de fer aux Etats-Unis perdent de l'argent tous les jours et malgré cela un bien petit nombre d'entre elles ont réduit le salaire de leurs employés. Elles retardaient de jour en jour le moment fatal. Par la destruction des propriétés, en paralysant le trafic, le commerce et les recettes des différentes lignes de chemins de fer à Chicago, les grévistes ont rendu une réduction de salaires inévitable.

D'ailleurs, beaucoup de compagnies sont à la veille de faire banqueroute et leur passif net, dans nombre de cas, se chiffre par des millions de dollars.

LE RESULTAT.

La grève des employés de chemins de fer, nos lecteurs l'apprendront avec joie, est à peu près terminée.

Les émeutes sanglantes, dont l'Ouest, surtout Chicago, a été depuis quelque temps, hélas! si fréquemment le théâtre paraissent dissipées pour tout de bon. On signale bien encore quelques actes de violence par ci par là, principalement en Californie et dans les régions minières, mais la prompte intervention des troupes ne tardera pas à les faire cesser.

Enfin, l'on peut dire que cette fameuse grève, qui a failli tourner en guerre civile, tire à sa fin.

Et quel en est le résultat? La défaite des grévistes. C'est bien malheureux pour ces pauvres gens d'avoir obéi à des ordres donnés par des chefs irréfléchis; nous sympathisons avec eux dans cette grande calamité qui s'est abattue sur eux, mais nous les blâmons aussi de ne pas avoir écouté la voix de la raison qui, en cette circonstance, au moyen de la presse, s'est fait entendre dans toutes les parties du pays.

C'est surtout grâce aux travailleurs de l'Est des Etats Unis si cette grève, qui n'avait pas sa raison d'être et ne pouvait résulter qu'en un fiasco, va bientôt cesser, laissant par derrière elle tant de ruines, tant de malheurs.

Le grand-maître des Chevaliers du Travail, M. Sovereign, a fait un appel à tous ses fidèles pour qu'ils se mettent aussitôt en grève par sympathie pour les employés de Pullman. Une quinzaine de mille ouvriers à peine sur cent mille à Chicago ont répondu à cet ukase. Quant aux associations ouvrières des principales villes de la Nouvelle-Angleterre, celles de New York, de Boston et de Brooklin, elles ont agi bien sagement en refusant de prendre part à cette guerre du Travail contre le Capital à laquelle elles étaient intéressées que très indirectement.

Si ces asociations s'étaient laissé influencer par le Grand Maître des Chevaliers du Travail et avaient levé les boucliers, la grève aujourd'hui battrait son plein, et Dieu sait de quelles horreurs nous serions témoins!

Nous croyons bien sincèrement qu'une nouvelle guerre civile, peut-être aussi désastreuse que la première, serait venue arroser ce sol avec le sang de milliers de citoyens américains.

Et les ouvriers auraient infailliblement été défaits en cette lutte contre l'autorité, car leur triomphe aurait été celui de l'anarchie.

Les classes ouvrières de la Nouvelle-Angleterre méritent donc des félicitations pour avoir compris le véritable état de la situation, pour ne pas s'être laissé aveugler par des ressentiments de haines qu'il vaut mieux étouffer que leur donner libre cours. La colère est mauvaise conseillère.

Si les travailleurs veulent vaincre, il faut d'avorb qu'ils aient raison. Dans le cas présent, la chose a été suffisamment démontrée, ils avaient tort.

En fin de compte, ce sont les employés de la compagnie Pullman qui vont payer plus cher les pots cassés.

On sait que les usines Pullman n'étaient exploitées dans ce temps de dépression générale que pour fournir de l'emploi aux employés de cette compagnie, les contrats ayant été acceptés à des taux beaucoup plus bas que par le passé. En conséquence, les gages avaient été quelque peu diminués. Il valait mieux travailler à prix réduits en attendant le retour de la prospérité que de ne pas travailler du tout.

Aujourd'hui les grévistes demandent tous à reprendre leurs postes. La compagnie Pullman se trouve dans l'impossibilité de leur donner à tous de l'emploi, précisément à cause de cette malheureuse grève qui a tellement aggravé la crise que les commandes pour les wagons Pullman ont notablement diminué. Les compagnies de chemins de fer ne sont peut-être pas trop pressé maintenant de se servir de ces wagons, par crainte d'un nouveau boycottage?

Toujours est-il que l'ouvrage va être plus rare dans les usines Pullman et que beaucoup de grévistes vont être obligés de chômer.

C'est ainsi: quand on veut trop avoir, on risque de tout perdre.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

La Responsabilite des Grevistes.

Nous lisons dans l'*Indépendant*:

Quelques-uns des chefs de la grève ont risqué quelques timides observations rejetant sur la canaille de Chicago les actes de violence et brigandage qui ont paralysé le commerce et fait couler le sang de citoyens inoffensifs.

A les croire, c'est contre leur gré, que la circulation a été bloquee, que les marchandises ont été détruites et que les employés des convois ont été lapidés. Cela ne les empêche pas de déverser leurs invectives les plus virulentes contre la force armée coupable d'être intervenue pour protéger la propriété et la vie des administrés.

Quelques journaux désireux de faire de la démagogie affectent de croire que la grève n'a eu rien à faire avec tous ces désordres. Un peu plus et ils accuseraient les compagnies de chemin de fer d'avoir fait tout le mal.

En attendant, pour se montrer conciliants, ils affectent de croire que la compagnie Pullman est bien coupable, surtout depuis qu'elle a refusé de confier à des arbitres choisis en partie par ses adversaires le soin de décider si elle doit ou si elle ne doit pas continuer à fabriquer des wagons dont elle n'a que faire, pour le simple plaisir de payer à des ouvriers le prix qu'ils jugeront à propos de fixer.

Quant à l'attitude prise par les unions ouvrières qui ont décrété la mise en interdit de toutes les voies ferrées se servant des wagons Pullman, elle est tellement stupide que, même en les exonérant de toute la responsabilité des actes de brigandage commis au nom de la grève, il est impossible de justifier l'intervention de ses auteurs dans le différend entre la compagnie Pullman et les employés de ses usines.

Depuis que la grève s'étend, de par la volonté de MM. Sovereign, Debs et consorts, on se demande par exemple ce que les garçons barbiers, les cigariers, les brasseurs, etc., peuvent avoir à faire avec les constructeurs de wagons-dortoirs.

A en juger par la façon dont se propagent ces grèves dites de sympathie, on dirait qu'un mobile tout à fait étranger à la question du salaire pousse à la révolte tous ces gens qui se mettent en grève en déclarant que pour leur compte ils sont satisfaits de leur propre sort.

On dirait que, inconsciemment ou non, les réunions ouvrières obéissent au mot d'ordre des anarchistes. On dirait qu'elles attendaient avec impatience un prétexte pour declarer la guerre à toute la société sous couleur de combattre le capital. On dirait que l'occasion favorable tardant à se présenter, les conjurés ont saisi à la hâte le premier prétexte venu pour donner le signal du soulèvement.

Le choix a été des plus maladroits. Ce ne sont pas les capitalistes qui seront le plus douloureusement atteints par cette levée de boucliers.

C'est la classe ouvrière, c'est le petit consommateur, c'est le pauvre peuple enfin qui endurera toutes les privations.

Ce sont des femmes et des enfants bien innocents de toutes les fautes que les deux camps se reprochent mutuellement, ce sont des êtres faibles qui souffriront la faim.

Ce sont des humbles qui recevront tous les coups s'il y a conflit à main armée.

C'est dans les familles de travailleurs que les malheurs de temps feront verser les larmes les plus amères.

L'organisation du travail aurait pu faire beaucoup de bien si elle se fut bornée à résister par des moyens légitimes aux empiètements réels du capital. Du moment qu'elle devient injuste et tyrannique, elle perd à la fois et sa raison d'être et toute la popularité qu'elle devait à son esprit de justice.

Le peuple n'aime pas les tyrans, quel que soit le nom qu'ils adoptent. Une association formée dans le but de protéger le faible contre le fort cesse d'avoir les sympathies de la foule dès qu'abusant de la force qu'elle doit à cette dernière, elle entreprend de la sacrifier aux caprices autoritaires des chefs qu'elle a élevés sur le pavois.

La décision injuste et arbitraire que M. Debs et ses fidèles ont prises d'intervenir dans une affaire qui ne les regarde pas, et de mettre le blocus sur les voies ferrées, sachant que par ce moyen ils répandraient la famine dans le pays, comptant même sur les souffrances des femmes et des enfants de la classe pauvre pour exercer une pression sur une compagnie qui n'avait jamais eu rien à faire avec eux, dénote le plus profond mépris des intérêts de l'ouvrier.

Il est évident que c'est à la société qu'on en veut bien plus qu'aux capitalistes.

Ceux-ci seront toujours à l'abri de la gêne tandis que les honnêtes, les déshérités, ceux qui ont le plus besoin de protection, ceux que les unions ouvrieres sont sensées protéger, reçoivent tous les coups, endurent toutes les misères et subissent dans toute sa rigueur le pénible contre-coup de toutes les pertes de temps, de marchandises et d'argent.

Puisque ces agitateurs, despotes au petit pied, n'ont ni cœur, ni pitié, ni sentiments, ni intelligence; puisqu'ils n'hésitent pas à plonger l'ouvrier dans un abîme de misère pour satisfaire leur sotte vanité, au gouvernement incombe le devoir de protéger le public contre leurs agissements.

Le *Journal* de Providence propose la promulgation d'une loi appliquant au service des chemins de fer les dispositions qui régissent le service maritime.

Les matelots ne se mettent jamais en grève. Toute cessation de travail de leur part avant l'expiration de leur engagement est considéré comme un acte de mutinerie et puni comme tel.

Toutes les nations civilisées se sont entendues pour adopter sur ce point un code uniforme.

On a considéré que si l'on mettait le transport maritime à la merci du caprice des matelots, la vie et la propriété des intéressés seraient constamment en danger.

Qu'un matelot refuse de faire son service pendant la traversée, il est aussitôt mis aux fers et à son arrivée dans le port il est condamné à un châtiment exemplaire.

C'est l'application de cette loi internationale qui rend impossible les grèves dans la marine marchande.

L'employé de chemin de fer qui quitte son travail après pour paralyser le commerce de transport est aussi coupable que le marin et le soldat qui se révoltent contre leurs chefs.

Les conséquences de son refus de rendre voyageurs et marchandises à destination peuvent être tout aussi désastreuses que le serait un cas d'insubordination ou d'indiscipline navale ou militaire.

L'employé de chemin de fer ne devrait pas être engagé qu'à la condition expresse de ne pas quitter son travail avant d'avoir fini son temps ou sans avoir donné avis en temps opportun.

Tout départ précipité devrait être considéré comme une désertion. Tout refus de travailler devrait être considéré comme un acte de mutinerie de la part d'un employé de chemin de fer, et puni comme tel par les lois du pays.

De cette façon, le public ne serait plus exposé à se voir couper les vivres à tout propos et hors de propos par le premier étourdi que le caprice des employés pourrait mettre à la tête de leur association.

L'ARBITRAGE.

Nous lisons dans la *Presse*:

Si la grève des employés de chemins de fer aux Etats-Unis semble à peu près finie, il n'en est pas de même du mouvement ouvrier qui y a donné lieu. Plus que jamais, en effet, les organisations du travail demandent des bureaux d'arbitrage chargés de régler les différends entre patrons et ouvriers. Et cette demande a d'autant plus de chance cette fois d'être entendue favorablement à Washington qu'elle est appuyée par les organes de l'opinion publique qui ont le plus vigoureusement combattu la grève et les grévistes.

La PRESSE a maintes fois exprimé son avis sur cette question: l'arbitrage obligatoire en matière de salaire est une utopie. L'idée de forcer patrons et ouvriers, les premiers à offrir et les seconds à exécuter de l'ouvrage à des prix qui ne conviennent ni aux uns ni aux autres, est tellement impraticable que nous nous étonnons de l'entendre discuter sérieusement. Ce n'est pas dans l'arbitrage mis dans la modification du mode de rémunération qu'il faudra chercher la règle d'or du prix du travail.

Il ne faudrait pas conclure toutefois que les bureaux d'arbitrage seraient inefficaces à prévenir les grèves. Que de conflits entre le capital et le travail naissent de ces dissensions d'atelier causées par des règlements vexatoires. Or ce sont ces conflits, ces dissensions et ces règlements qui devraient surtout, en temps utile, faire le sujet des enquêtes officielles. C'est, du reste, ce qui se pratique en Angleterre devant les bureaux d'arbitrage créés par M. Mundella et devant les conseils de Prud'hommes, en France et en Belgique.

Pour ne parler que de ce dernier pays, les bureaux d'arbitrage et de conciliation, depuis leur création en 1877, ont en mainte circonstance réussi à prévenir les grèves en réglant des disputes d'atelier; en portant à la connaissance des patrons les petits griefs de leurs employés; en faisant mieux connaître aux ouvriers les véritables intentions des patrons; bref en rétablissant en toute occasion, la bonne harmonie entre le capital et le travail, par la suppression des coups d'arbitraire et le redressement des griefs fondés.

En d'autres termes, les bureaux de conciliation et d'arbitrage ont pour objet en Belgique de maintenir l'harmonie entre les patrons et les ouvriers, de corriger les injustices commises par les contremaîtres et de créer un conseil dans lequel le capital et le travail sont représentés par des délégués chargés d'entendre tout grief respectif.

Au-dessus de ces bureaux de conciliation se trouve une espèce de cour d'appel dont le personnel se compose de représentants élus par les divers bureaux d'une même industrie.

Dire que les institutions de ce genre ont réussi dans tous les cas à prévenir les grèves serait une prétention risquée, mais ce qu'il y a de certain c'est qu'elles ont énormément contribué à sauvegarder l'ordre public, et à développer la prospérité des ouvriers et des patrons. Il n'en faut pas davantage, croyons-nous, pour les recommander à l'attention des autorités américaines, et, par la même occasion, à l'attention des autorités canadiennes.

QUATRE ARRESTATIONS

Et la Greve a Galveston s'est Terminee.

Galveston, Tex., 14 juillet.—Quatre chefs de grévistes, Cornet, Davis, Stell et Phoenigh, ont été arrêtés ici hier, sous l'accusation d'avoir mis des obstacles à la circulation de la malle des Etats-Unis. Ils furent placés sous une caution de $500, en attendant leur procès.

Depuis l'arrestation des chefs, la grève a été déclarée terminée ici. Les trains circulent comme par le passé.

La Central Labor Union de Lawrence

Lawrence, 15 juillet—La Central Labor Union de cette ville, à une assemblée cette après-midi, a adopté des résolutions comme suit: "L'Union est d'opinion que l'attitude des Cies de chemins de fer, de la compagnie Pullman et du procureur-général Olney vis-à-vis les grévistes mérite la condamnation de tout patriote américain, que cette attitude est autocratique à un degré qui aurait déshonoré la Russie et vient à l'encontre de tout principe garanti par la déclaration de l'Indépendance et de la Constitution des Etats Unis."

KEMO, Le grand destructeur de Puces, punaises, détruit Puraises et Insectes dans un instant. A vendre par les épiciers et droguistes.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH
Each Package SAVENA contains a DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

L'ETOILE

Publié le jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 19 JUILLET 1894.

Nouveau Feuilleton.

Nous commencerons la semaine prochaine un nouveau feuilleton, **LeTresor du Forcat,** par lefameux romancier français Xavier de Montepin.

Ceux qui aiment à lire un roman intéressant au plus haut degré, rempli d'épisodes les plus émotionnants, tout en étant très moral, ne devraient pas manquer de lire ce fameux feuilleton qui surpasse en beauté presque tout ce que nous avons publié par le passé, ce qui n'est pas peu dire.

Le Tresor du Forcat est l'un des chefs-d'œuvre d'Xavier de Montépin; on ne peut lire cette histoire poignante sans être remué jusque dans le fond de son cœur. Il y a des scènes où les larmes vous en viennent aux yeux, où vous sentez un frémissement agiter tout votre être, où vous vous ecriez: "Que c'est beau!"

Ce roman n'est pas aussi long que *Les Deux Orphelines*, et l'on arrive promptement au dénouement. Pas de langueurs, pas de détails ennuyants, pas de chapitres qui ne veulent rien dire. Tout s'enchaine, tout se fond dans un ensemble admirable,et quand on a fini de le lire on dit: "Il a été trop court."

Cet ouvrage, tout récent, du grand auteur français, est écrit de main de maitre. Le style est enchanteur; il coule comme le ruisseau au milieu de verdoyantes prairies toutes émaillées des fleurs les plus adorantes. Enfin, c'est une bonne fortune pour nos lecteurs et nos lectrices de pouvoir commencer bientôt la lecture d'un feuilleton aussi magnifique.

La Langue de Nos Peres.

Le *National* de cette ville, dont le rédacteur a des prétentions à la pédagogie, voulant faire remarquer que certains Canadiens de Lowell parlent mal le français, citait la conversation suivante:

—"Travailles-tu, toi? Non.—Que fais-tu donc?—Je *loafe* et je me promène sur le *sidewalk*, en attendant que j'ai de la *work* pour me mettre sur la *string* afin d'aller prendre un *ride* avec ma *chum* qui est *daisy*, je t'assure. Tas de butors! qui ne savent comment dépenser leur argent ni comment parler le bon français."

Un correspondant de la *Semaine Politique* de Québec, qui signe R. R., initiales bien connues à Lowell puisque celui qui les porte est un ancien lowellois, écrit ce qui suit, après avoir fait la citation où le *National* finit par traiter ses compatriotes de butors:

"Il y a, là-dedans, pour le moins, une bonne moitié d'exagération.

"Je suis demeure aux Etats-Unis, précisément à Lowell, pendant assez longtemps pour constater que nos nationaux de l'autre côté de la ligne quarante-cinquième n'en sont pas encore arrivés à un si haut degré d'abatardissement.

"Cependant, je ne puis pas écrire qu'ils ont conservé intacte la langue de leurs pères. Non. Malheureusement, ils ont adopté une foule de mots qu'ils ont pour la plupart francisés et qu'ils débitent naturellement au cours de la conversation."

Ah! la langue de nos pères, parlons-en. Pour la conserver intacte, cette chère langue de nos pères, il fallait, ce semble, la recevoir intacte. Malheureusement elle a été transmise au plus grand nombre d'entre nous dans un état qui laissait pas mal à désirer; il s'en fallait de beaucoup qu'elle fût intacte. On n'a pas besoin de quitter le Canada et de venir aux Etats-Unis pour entendre mal parler le français.

Si les Canadiens des Etats-Unis dont la plupart sont nés au Canada et y ont été éleves avaient appris sur le sol natal à parler un *francais intact*, on pourrait leur reprocher de parler leur langue maternelle imparfaitement. Mais un grand nombre de nos compatriotes ne connaissaient rien ou à peu près en fait de langue française quand ils sont arrivés en ce pays, sinon qu'ils la parlaient comme leurs pères, c'est-à-dire très mal. Leur éducation sous ce rapport avait été absolument négligée. N'ayant jamais appris à corriger leurs fautes, ils étaient naturellement dans le chemin pour en faire de plus grandes. D'ailleurs nous sommes tous,nous Canadiens, au Canada comme aux Etats-Unis, plus ou moins dans le même cas.

Mais une chose dont on peut se convaincre en venant faire une visite dans nos centres canadiens, c'est que nos classes instruites ne parlent pas plus mal la langue de leurs pè es que ne le font les Canadiens instruits du Canada. Nos prêtres, nos médecins, les élèves dans nos écoles paroissiales, nos marchands instruits peuvent subir la comparaison avec ceux qui occupent les mêmes degrés de l'échelle sociale au Canada.

Quant aux classes populaires, ici comme au Canada, même en France, leur langage laisse à désirer pour la raison primordiale qu'elles n'ont jamais su le français, qu'on ne le leur a jamais enseigné et que n'ayant appris aucune règle qui servirait à les diriger, elles parlent suivant le milieu où elles se trouvent: en France, c'est le patois qui défigure leur français; au Canada et aux Etats-Unis, ce sont des mots anglais mis à la place des mots français et des expressions baroques, contournées.

Nous avons aux Etats-Unis des écoles paroissiales où un excellent français est enseigné par des professeurs qui sont pour la plupart nés en France. La génération qui pousse actuellement et qui fréquente ces écoles à l'avantage d'apprendre d'une manière satisfaisante la belle langue de Racine.

Si le Canada cessait de nous envoyer des gens qui ne savent ni lire ni écrire, comme il l'a fait par le passé, ce qui prouve que l'instruction dans notre patrie ne s'est pas aussi généralisée qu'on voudrait le faire croire, nous pourrions assez rapidement, grâce à nos écoles, relever le niveau de notre français dans toutes les classes.

Avant de nous jeter la pierre, nos compatriotes du Canada devraient se regarder ou plutôt s'écouter parler, et nous sommes sûrs qu'ils trouveraient un vaste champ où exercer leur critique, pour leur grand bien et aussi le nôtre.

LES SUITES D'UNE FAUTE.

Montréal, 16 juillet. — On a parlé d'une affaire mystérieuse qui sera bientôt du domaine de la justice.

Pour le moment, le coroner va s'occuper d'éclaircir le mystère dans l'enquête qui va avoir lieu cette après-midi.

En effet, la malheureuse est décédée, de bonne heure, samedi matin, à l'hôpital Notre-Dame.

Le nom de la défunte est Nathalie Danis, âgée de 29 ans, demeurant, dit-on, à St-Henri.

Voici ce que l'on nous raconte maintenant que la victime est passée de vie à trépas:

Il paraît que depuis cinq mois, cette malheureuse fille cherchait par tous les moyens possible à faire disparaître les traces de sa faute.

Elle s'est rendue chez deux médecins afin de les consulter et de se procurer des médicaments.

Le premier à qui elle s'adressa refusa net de l'écouter et la mit à la porte de sa résidence. Avec le second docteur, Nathalie eut plus de succès; celui-ci lui donna une prescription et la renvoya chez un pharmacien qui lui vendit les remèdes indiqués.

Elle a dit qu'elle s'en était procurée deux fois avec la même ordonnance qui, disons-le de suite, n'était pas signée, paraît-il.

Il y a environ une dizaine de jours, se sentant beaucoup plus mal, Nathalie a quitté sa résidence et s'est rendue à pied à l'hôpital Notre-Dame où elle arriva le matin vers 7.30 heures, aggravant ainsi considérablement sa maladie.

Après avoir donné les explications voulues au médecin, l'infortunée fut placée dans une chambre privée et pendant quelques jours elle a paru prendre du mieux.

Mardi elle commença à affaiblir. Sentant sa fin prochaine, elle fit des révélations d'une nature telle que des arrestations sont imminentes.

Le Dr Ethier ayant mis le coroner McMahon au courant de l'affaire, celui-ci fit prévenir le magistrat de police. Le juge Dugas s'est rendu à l'hôpital et a entendu la victime sous serment.

Un des beaux-frères de la victime, M. Louis Filion, rue Ste Marguerite, St-Henri, a conféré longuement avec le juge Dugas.

Le papier contenant l'ordonnance a été déchiré par la défunte quelques heures seulement avant sa mort. Le médecin de l'hôpital avait vu, dit-on, le papier entre les mains de la malade, mais il ne lui est pas venu à l'idée de le lui enlever et de le conserver.

Ce papier était d'une importance capitale pour l'enquête.

Des mandats d'arrestation sont signés et n'attendent plus que l'ordre du procureur-général pour être exécutés.

A l'exception de sa sœur mariée, à St-Henri, la défunte n'avait pas de parents.

Avant de mourir Nathalie Danis a reçu les secours de la religion; elle n'a pas fait d'autres révélations que celles confiées au juge Dugas.

Le séducteur de la malheureuse Nathalie Danis est connu, nous assure-t-on.

SUPPLICE DU FOUET.

Montréal, 16 juillet—Narcisse Picard, condamné, il y a quinze jours, par le juge Desnoyers, à purger une sentence de 18 mois de détention et à recevoir trente coups de fouet pour assaut criminel sur une jeune fillette du nom de Rosanna Bernard, âgée de 9 ans, a reçu, samedi matin, une première flagellation.

Picard est d'un extérieur repoussant; figure bestiale, couverte d'une barbe en broussaille; trapu, solidement charpenté, plus petit que grand, œil vague mais méchant, caché sous des sourcils épais. Il est entré dans la salle du supplice stoïquement, d'un pas assuré; sur sa figure et dans tout son sale individu, impossible de déçouvrir la moindre trace d'émotion.

La flagellation a eu lieu à 7 heures 30 précises, en présence du gouverneur de la prison, du député shérif Franchère, du Dr Desmarteau, médecin de la prison, de l'officier Bessette, de quelques gardes et d'un certain nombre de reporters.

Le condamné s'est prêté de très bonne grâce aux exigences du supplice. Les gardes qui l'escortaient n'ont pas été obligés d'user de violence; au contraire, le misérable paraissait vouloir leur rendre la tâche la plus légere possible. Il s'est lui-même dépouillé de sa chemise et est ensuite allé, d'un pas ferme, la tête haute, se faire attacher au chevalet. Il a, dit-on, déjà goûté de soixante coups de fouet. On comprend que se voir condamné à quinze coups seulement n'était pas pour lui très effroyable.

Au signal du député-shérif, l'exécuteur fit jouer le fouet. Au dixième coup, les chairs rougirent. Le supplicié n'a pas bronché ni fait entendre la moindre plainte. On le reconduisit immédiatement à l'infirmerie de la prison où le médecin lui fit une application de saumure.

En sortant de la salle d'exécution, le misérable dit assez haut pour que tout le monnde l'entendit: "Mais, c'est un amusement, une absinthe avant déjeûner."

Il recevra l'autre moitié de sa sentence six mois avant sa sortie de prison. C'est un célibataire; il est âgé de 45 ans. Il a déjà été condamné à douze mois de prison pour attentat à la pudeur. Une seconde fois il a été acquitté aux assises criminelles.

L'exécuteur était l'un des gardes de la prison sur lequel le sort est tombé. Autrefois, on avait recours à des personnes engagées au dehors, mais les abus étaient devenus si graves, que les autorités décidèrent d'avoir recours à un autre mode d'exécution: depuis deux ans, c'est parmi les gardes de la prison que l'on choisit l'exécuteur. Le choix se fait la veille, tiré au sort; on peut croire que cette lugubre tâche n'est guère enviée. Mais la justice doit avoir son cours, et le malheureux garde, sur qui le sort tombe, accomplit courageusement son devoir envers la société outragée.

LA PRISE DE LA BASTILLE.

On a célébré en France samedi dernier 14 juillet l'anniversaire de la prise de la Bastille.

C'est le 14 juillet 1789, que le peuple Parisien se rua sur cette prison d'Etat et, après une lutte restée mémorable dans les annales de l'histoire, s'empara d'un établissement qui fut toujours considéré comme un tombeau. De ce triomphe date une ère nouvelle.

Le régime ancien cède au gouvernement du peuple par le peuple.

C'est sous Charles V que la Bastille fut commencée.

Hugues Aubriot, prévôt des marchands, en posa la première pierre le 22 avril 1369.

Cette prison-forteresse fut pendant des siècles la terreur des gens.

L'horloge de la Bastille était célèbre. On y voyait autour du cadran des chaînes liant un vieillard et un jeune homme. En effet, la Bastille ne respectait ni l'âge, ni le rang, ou plutôt elle s'attaquait surtout au rang, car elle était la prison des politiques et des nobles.

Toutes les horreurs que l'on peut imaginer s'y passèrent et toutes les souffrances qui font frémir eurent ce triste séjour pour lieu de rendez-vous.

C'est pendant que les troupes Suisses, Croates et Autrichiennes étaient aux portes de Paris et dans la ville même, que Camille Desmoulins harrangua la foule, lui apprit le renvoi de Nectar, le ministre populaire, que l'on arbora la cocarde rouge et bleue, puis que l'on se rendit à la Bastille sommer le gouverneur de Launay de sortir avec sa garnison.

Après une résistance opiniâtre, le peuple fut vainqueur.

Une statue de la Liberté orne aujourd'hui la place où s'élevait cette lugubre prison.

Les pierres de la Bastille furent employées à la construction du pont dit de la Révolution et de vingt-trois fac-simile de l'odieuse prison, fac-simile qui furent distribués à autant de départements.

LE RAPATRIEMENT.

L'*Electeur* de Québec nous peint un tableau de la manière dont les Canadiens émigrés sont traités par le gouvernement canadien. Il y a les journaux conservateurs qui nous crient: "Revenez, revenez." Tout se borne à des paroles. Quant aux actes, ils sont nuls.

Nous ne nous en plaignons pas, parce que, dans de semblables conditions, le séjour du Canada ne nous tente que médiocrement, mais nous aimons à faire voir quelle est la sollicitude du gouvernement canadien à notre égard.

Si l'émigration canadienne n'était pas un cauchemar pour le parti au pouvoir dans notre patrie, les Canadiens émigrés seraient encore traites de canaille, comme la chose a eu lieu au début de cet exode. On disait: "Laissez-les partir, c'est la canaille qui s'en va."

Maintenant, sentant leur influence politique décroître, la presse conservatrice fait semblant de désirer notre rapatriement. Au fond elle s'en soucie comme de l'an quarante. Ce qu'elle en parle, c'est pour la frime.

Nous ne tomberons pas dans le panneau; nous ne nous laisserons pas prendre à ces paroles mielleuses, et le rapatriement ne continuera à exister que dans certaines cervelles tories.

Voici l'article de l'*Electeur*:

"Depuis la Confédération jusqu'à l'avènement du gouvernement actuel, on encourageait le rapatriement de nos compatriotes en votant des sommes plus ou moins considérables à cette fin.

"Mais nos grands patriotes ont changé cela. Ils votent encore des sommes considérables pour faire venir de l'étranger des hommes qui ne parlent pas notre langue, souvent qui ne connaissent rien de nos institutions politiques et municipales, qui ont aussi au cœur la haine de nos institutions religieuses et de la foi de nos pères Ceux-là sont reçus, nourris, choyés aux dépens de la province. Qu'un compatriote revienne des Etats-Unis ou d'ailleurs, on n'aura rien pour lui, pour sa femme et ses enfants.

"Et des étrangers mangeront et boiront aux dépens de la Province, quand ses enfants revenant au berceau de leurs familles, sur leurs terres qu'ils cultiveront désormais, n'auront pas droit à l'aumône d'une simple assiétée de soupe.

"En 1890, lors du gouvernement Mercier, on votait des sommes sous la rubrique agriculture, immigration, *rapatriement* et colonisation. En 1894, sous ce régime bienfaisant du gouvernement Taillon, on ne lit plus que les mots agriculture, immigration et colonisation (voir statue de 1894, ch. Ier, cédule B). Plus de rapatriement, aidé et encouragé par la Province!

"D'ailleurs, cela n'a pas lieu de nous étonner de la part d'un gouvernement qui en 1892 a tenté d'enlever le droit de vote à tous les Canadiens résidant aux Etats-Unis depuis six mois, mais encore propriétaires d'immeubles dans cette province.

"On leur ôtait le droit de vote, seul moyen qui leur restait de protéger leurs propriétés que l'on couvrait de taxes odieuses à la même session et presqu'à la même séance!

"Croit-on par hasard que nous sommes trop nombreux dans cette province?"

Les farceurs du Canada qui veulent nous rapatrier en nous traitant de la manière qu'on vient de voir devraient bien, une bonne fois, cesser d'employer cette corde-là, car elle est aujourd'hui complètement usée. Il y a un bout pour se moquer des gens et faire des dupes. Nous' n'en sommes plus.....

Dans un café de petite ville où se réunissent les fonctionnaires, on entend à toute minute retentir l'appel:

"Marie trempe ton pain! Marie trempe ton pain!"

—Tiens, quel drôle de nom! fait un voyageur de passage. Patron, est-ce que votre servante s'appelle réellement ainsi?

—Non, Monsieur, elle s'appelle Marie. Ce sont ces messieurs qui lui ont donné l'autre nom... par abréviation.

Fred (lisant les journaux).—Papa, qu'est-ce que ça signifie, quand un orateur dit: "sur ma parole d'honneur de gentilhomme?"

Le papa.—Ca ne veut rien dire, mon fils.

LA GREVE.

Gros Proces en Perspective a Chicago.

LES CHEMINS DE FER VEULENT REDUIRE LES GAGES.

Les Employes de Pullman Veulent Retourner a l'Ouvrage.

Chicago, 16 juillet—Le président des grévistes à Pullman a écrit à Debs jeudi lui enjoignant de déclarer que la grève est terminée. Il n'a reçu aucune réponse. La majorité des employés de Pullman désirent reprendre l'ouvrage.

La Cie Pullman dit que cela prendra une semaine avant que ses usines puissent être ouvertes. Elle espère pouvoir annoncer leur ouverture dans le courant de cette semaine.

ON CRAIGNAIT UNE EMEUTE.

Chicago, 16 juillet—Cinq cents policemen nouveaux ont été chargés de faire la garde près des abattoirs aujourd'hui, vu qu'on avait appris qu'une bande d'émeutiers avait menacé de pénétrer de force dans les abattoirs et d'en faire déguerpir les employés Ces émeutiers, cependant, ont eu peur et ne se sont pas montrés.

RÉDUCTION DE GAGES

Wilwaukee, Wiss., 16 juillet—Il est rumeur ici que les chemins de fer Chicago & North-western et Chicago, Wilwaukee & St Paul vont opérer une réduction de gages de 10 pour cent sur le salaire de leurs employés,pour entrer en force le 1er août. Cette action est le résultat de la grève.

LES PERTES.

Chicago, 16 juillet—Le président Debs refuse de déclarer la grève terminée; il dit que l'American Railroad Association ne peut céder. Cependant les employés de Pulliman veulent à tout prix retourner à l'ouvrage. Mais Debs veut résister jusqu'au bout.

Les pertes des chemins de fer s'élèvent au moins à 5 millions de dollars et peuvent atteindre $8,000,000. Le gérant général St John du chemin de fer Rock Island dit que les pertes de sa compagnie s'élèvent à environ 1,000,000. Des avocats pour les chemins de fer sont déjà à l'œuvre pour poursuivse le comité de Cook et la cité de Chicago en réclamations de dommages-intérêts.

LES TROUPES.

On a demandé au gouverneur Altgeld quand allait-il donner l'ordre aux troupes de se retirer de Chicago. Le gouverneur a répondu comme suit: "Je n'ai pas considéré du tout le sujet du rappel des troupes de Chicago. La chose dépend entièrement de la situation. Certainement, je ne les rappellerai pas avant que le maire Hopkins sente qu'il est capable avec sa police seule de maintenir aisément l'ordre et de protéger les propriétés. La semaine dernière je me suis occupé de me procurer des armes, afin d'augmenter l'effectif des troupes, si la chose fût devenue necessaire, mais comme la grève semble tirer à sa fin, je suppose que les troupes pourront être bientôt rappelées."

La nouvelle que les employés de Pullman avaient demandé de retourner à l'ouvrage à prix réduits a été confirmée.

De son côté Debs crie: "La grève n'est pas terminée; nous sommes encore forts. Encore trois mois et tous les chemins de fer à Chicago seront en banqueroute. Nous lutterons jusqu'à la fin."

Chicago, 17 juillet—Une dépêche spéciale de Hammond, Ind., mande qu'une bande de cinq cents grévistes armés de pics et de barres de fer ont tenté d'enlever les rails du chemin de fer Michigan Central,à cinq milles à l'est d'ici, quelques minutes avant minuit, la nuit dernière.

La nouvelle vint de Tolleston ou le conducteur d'un train de voyageurs allant vers l'est qui avait quitté Hammond à 11 h. 20, a télégraphier, demandant de l'aide. Il disait que lorsque son train arriva à une courbe, quelqu'un lui fit des signaux d'arrêt.

Le mécanicien eut des soupçons et diminua la vitesse du train, sans cependant arrêter complètement. Rendu un peu plus loin, le mécanicien aperçut les grévistes qui n'avaient pas encore eu le temps d'enlever les rails.

Quand les grévistes s'aperçurent que le train ne s'arrêtait pas, ils se mirent à tirer sur les wagons.

Le mécanicien augmenta la vitesse du train qui eut bientôt disparu dans le lointain.

A la première gare, le conducteur télégraphia la nouvelle à Hammond.

Un corps de miliciens de l'Etat, sous le commandement du général Robbins, fut envoyé sur les lieux. A son approche, les grévistes se sont enfuis.

LE RAPPEL DES TROUPES.

Le général Miles, qui commande les troupes fédérales à Chicago, a écrit une lettre au maire Hopkins pour lui demander si la police était capable de maintenir l'ordre et de protéger les propriétes, avec l'aide de la milice de l'Etat si les troupes fédérales étaient rappelées.

Le maire a répondu que la ville était non seulement capable de faire face à la situation, mais qu'elle l'avait toujours été.

On ignore si le général Miles va trouver cette réponse satisfaisante; d'ailleurs, c'est le departement de la guerre à Washington qui décidera si les troupes fédérales doivent maintenant être rappelées.

DEBS EN COUR.

Debs et les autres chefs des grévistes qui ont été arrêtés à Chicago ont comparu en Cour ce matin.

La cause a été remise à lundi prochain. Le juge a ordonné aux défendeurs de fournir une caution additionnelle de $3000 chacun.

Debs et trois de ses assistants ont annoncé qu'ils iraient plutôt en prison que de demander à leurs amis de fournir ce supplément de caution.

ACTES DE VIOLENCE.

En divers endroits les grévistes se sont portés à des actes de violence. A Fort Wayne, ils ont battu hier soir un aiguilleur et l'ont laissé pour mort sur le sol Le malheureux respirait encore et il fut transporté à l'hôpital.

Ce matin, le conducteur Mulcahy fut frappé à la figure et renversé avec une grosse pierre.

Plusieurs autres employés ont été assaillis et fort malmerés.

A Oswego, N. Y., les hommes de chantier en grève se sont rendus à la fabrique de boîtes de l'Oswego M'f'g Co. et ils ont obligé les employés à abandonner l'ouvrage. Hier soir, des incendiaires ont mis le feu à 40,000,000 de pieds de bois dans les cours de cette manufacture.

La milice a été appelée.

A Birmingham, des bandes de grévistes en sont venues aux mains et quatre personnes ont été tuées. L'excitation est à son comble. Les troupes sont sur les lieux. Plusieurs tentatives pour brûler des wagons ont été faites pendant la nuit. C'est le regne de la terreur.

DE LA DYNAMITE.

Oakland, Cal., 17 juillet—Hier soir, une bruyante explosion s'est fait entendre dans les environs des rues Kirk Hall et Seventh. Le train de 9 heures stoppa et l'on trouva que les vitres avaient été mises en pièces.

Une foule énorme se réunit et l'on découvrit bientôt que des grévistes avaient placé de la dynamite sur la voie.

Aucune personne n'a été blessée.

UN COUPLE

Arrete et Accuse d'Adultere

Manchester, N. H., 17 juillet—Anthony Malone de Clinton et Mde Mary L. Boyd de Hudson, Mass., qui ont fui ensemble en avril, ont été arrêtés ici ce matin. Avec eux se trouvaient les quatre jeunes filles de Mde Boyd; tous demeuraient dans la même chambre.

Le mari de la femme Boyd était au commissariat de police quand l'arrestation a été opérée et il s'est chargé de ses enfants.

Le couple, accusé d'adultère, à défaut de caution a été envoyé en prison en attendant son procès.

UNE PARTIE DE BALLE.

Qui se Termine par une Bagarre.

Philadelphie, 17 juillet—Une bagarre a eu lieu aujourd'hui pendant une partie de base ball entre un club de cette ville et un club de Boston.

L'un des Bostonais voulut se servir d'un truc qui ne plut pas aux spectateurs. Les arbitres ayant pris fait et cause pour le club de Boston, une bagarre s'ensuivit.

Les spectateurs se jetèrent dans l'arène et chassèrent les bostonais. Il fallut un peleton de policemen pour rétablir le paix.

Un des Bostonais s'est fait briser la mâchoire par l'un des spectateurs.

PUNI SUR LE FAIT.

Il Voulait Frapper son Pere et se Tua.

Greenfield, 17 juillet—George P. Wentworth, âgé de 21 ans, demeurant sur Northfield Mountain, se mit en état d'ivresse et voulut frapper son vieux père avec la crosse d'un fusil qu'il tenait dans ses mains.

Le père évita le coup, et l'arme alla frapper le côté de la maison, ce qui fit partir le coup.

La balle alla s'enfoncer dans les intestins du jeune homme qui est mort au bout de trois heures.

Rouleau.—Le fromage de Brie, qu'est-ce que ça goûte?

Bouleau. — Ca goûte ce que sent le Rochefort.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—En revenant de la Longue-Pointe, M. R. S. Clift a été arrêté par un individu qui lui a dit que des malfaiteurs, au nombre desquels se trouvait sa femme, voulaient le tuer.

M. Clift vit aussitôt qu'il avait affaire à un toqué et lui offrit de le conduire à la ville en voiture, lui conseillant d'aller raconter son histoire à la police et de faire arrêter sa femme.

L'individu consentit à tout et M. Clift le conduisit au poste de police le plus rapproché.

Le pauvre diable y a passé la nuit et a été envoyé à l'asile le lendemain.

Le nom de ce malheureux est Geo. William Painter, natif de Sunderland, Angleterre. Il a déja passé quelque temps dans l'Amérique du Sud. Depuis deux ans, il travaillait à la brasserie Molson, en cette ville. L'affaiblissement de ses facultés mentales est dû à une maladie récente.

Painter est marié depuis sept mois.

—Vers une heure, samedi après-midi, un jeune homme est entré dans le bureau de M. Weir, banquire, rue Notre-Dame, et lui a demandé de vouloir bien lui donner en argent, la valeur d'un chèque de $2,500 qu'il présentait.

Ce chèque était de la banque d'Hochelaga et signé par Andrew Bell.

Le jeune homme s'informa en même temps de ce qu'on lui chargerait. M. Weir répondit qu'il lui prendrait $3.12, soit ⅛ d'un pour cent.

Le jeune visiteur déclara que ce n'était pas cher. M. Weir lui demanda alors d'attendre un instant et se rendit à la banque d'Hochelaga où on découvrit que le chèque était de $25 et qu'il avait été majoré à $2,500.

M. Weir s'empressa de retourner à son bureau,mais il n'y trouva pas son client. Le jeune homme était parti en disant qu'il reviendrait. Le chèque en question a été fait par M. Andrew Bell; il était bon pour $25, payable à M. R. R. Stevenson et endossé par Charles D. Robertson.

Les employés de la banque disent qu'une affaire semblable est arrivée vendredi, mais que dans les deux cas, la banque n'a souffert aucune perte.

QUEBEC,

—Les petits garçons arrêtés il y a quinze jours pour vols de porte-monnaie ont été condamnés à trois ans de pénitencier et le jeune Blouin à trois ans d'école de réforme.

—Un jeune Frenette s'est noyé à l'Ile d'Orléans, en se baignant, samedi.

—Une vieille fille, âgée de 75 ans, a été trouvée morte sur le plancher de sa résidence par sa servante, Mlle Cosgrow. On dit que la défunte a toute une fortune enfouie quelque part.

—Les pluies abondantes de la dernière quinzaine ont retardé la rentrée des foins.

La récolte sera abondante, cette année.

Les récoltes de pommes de terre et d'avoine ont aussi été endommagées par les pluies.

OTTAWA,

—Il est peu possible que la session fédérale se terminera cette semaine.

—La *Gazette* laisse entendre que la révision des listes électorales de la Puissance se fera sous peu.

—On a beau dire, on a beau nier, ça *sent* les élections générales. Pendant que les politiciens ayant quelque autorité jurent, sur tout ce que l'on veut, qu'il y aura une session à l'automne, d'autres politiciens aussi bien informés, ayant l'oreille des ministres, parlent de l'imminence de la dissolution et se lancent de la façon la plus sérieuse dans les calculs, les hypothèses, etc.

Autre signe encore plus concluant: les entrepreneurs de fournisseurs n'ont qu'une opinion: c'est que nous approchons des élections. Si ceux-là ne sont pas une autorité, qui l'est?

Il y a bien d'autres signes, tels que la résurrection de journaux disparus aux époques d'accalmie, —le *Trait d'Union*, pour n'en citer qu'un. Mais la note suivante, cueillie dans la *Minerve* de lundi, a peut-être plus de signification que tout cela.

"On se souvient, dit notre confrère, de la requête aux trois branches du parlement, envoyée par l'épiscopat canadien, au sujet de la question scolaire. Cette requête ne restera pas sans réponse. Avant que la session touche à sa fin, il est probable qu'un député anglais proposera une motion exprimant l'espoir que le gouvernement de Manitoba modifiera sa législation de manière à rendre justice aux catholiques et à faire disparaître tout sujet de plainte. Le gouvernement, ajoute la rumeur,acceptera la motion."

Nous sommes plus que jamais convaincu que les élections sont proches. Il n'y a, pensons-nous, qu'une très mauvaise récolte qui pourrait les faire retarder.

Celles de la province suivront de près, s'il n'y a pas malheur.

TORONTO,

—La police a empêché la circulation des tramways dimanche.

Tas de puritains!

—En réponse à certain entrefilet paru dans l'*Expositor* de Brandford, Ont., l'accusant de pousser M. Eventurel à réclamer un portefeuille de ministre, l'*Empire* écrit ce qui suit:

M. Eventurel est un homme de capacité et de valeur, qui pourrait relever la dignité et augmenter la vigueur de n'importe quel gouvernement; mais oin d'aiguiser ses aspirations, nous l'avons combattu. Nous n'avons aucune confiance dans le gouvernement Mowat et nous lui souhaitons la défaite; dans ces circonstances, ce serait folie de notre part de travailler à fortifier ce gouvernement et c'est ce que nous ferions en aidant à l'entrée dans le cabinet d'Ontario d'un "parlementaire" puissant comme M. Evanturel.

Avec ce *gifted french Canadian* en dehors du gouvernement, nous croyons que sir Oliver pourra être facilement vaincu. Mais le ministere ayant dans son sein un homme vigoureux, vigilant et inflexible comme le député de Prescott, nous sommes convaincu qu'il faudrait renoncer à l'idée de renverser sir Oliver.

SOREL,

—Lundi ont eu lieu les funérailles de M. Elie Sénécal, ancien manufacturier de chaussures, décédé subitement vendredi.

Il a été frappé d'apoplexie dans son jardin.

WINNIPEG,

—Albert Ferté, assistant trésorier de cette ville, a été arrêté.

On l'accuse d'avoir volé la corporation; on a constaté jusqu'ici la disparition de $7,000.

ST BONIFACE,

—Le testament de Mgr Taché a été déposé au greffe. Il est très simple: "Je ne donne rien, car je n'ai rien à léguer. Les membres de ma famille n'attendent pas de legs de moi. Ils connaissent l'affection que je leur porte et cela leur suffit."

ST CESAIRE.

—Le sénateur Chaffers, de St Césaire, est dangereusement malade à St Hyacinthe.

Guerison Miraculeuse a Lourdes.

Nous lisons dans *La Croix* de Montréal:

Un ami nous écrit d'Audenarde, Flandre Orientale, Belgique:

Le 15 mai dernier a eu lieu le pèlerinage annuel à Lourdes.

Parmi les pèlerins se trouvait un jeune homme d'Audenarde, M. Jean de Brouwer, âgé de vingt-neuf ans, et malade depuis plus de treize ans.

Jean était ce que l'on appelle un homme perdu. La jambe droite, complètement paralysée, une maladie des poumons arrivée au dernier degré, enfin une péritonite bien caractérisée, deux maladies mortelles et une infirmité grave!... Les médecins se déclaraient impuissants et tous ceux qui connaissaient le malade s'attendaient à sa mort prochaine. Lui, cependant, prétendait guérir. Il résolut de partir pour Lourdes. S'il n'avait plus la moindre confiance dans la science humaine, il lui restait une foi sans limites à la puissance de la Vierge Immaculée que l'on n'appelle pas en vain le Secours des infirmes et la Consolation des affligés.

Sept amis le transportèrent à la gare et le déposèrent sur un lit dans le compartiment qu'on lui avait réservé. Son état était si misérable que tous ceux qui le virent partir lui dirent mentalement un dernier adieu. Non, pensaient-ils, notre pauvre Jean ne reviendra plus, il n'arrivera pas même à destination."

Lui priait et espérait.

Et la bonne Vierge eut pitié de lui. Délivré de toutes ses infirmités, il quitta la grotte miraculeuse, bénissant Dieu et remerciant, dans la joie de son cœur, celle qui avait récompensé sa foi et écouté son humble prière.

Des centaines de témoins s'agenouillèrent avec lui et unirent leurs actions de grâces à celles qui montaient de son cœur reconnaissant au trône de Dieu et de sa sainte Mère.

Le départ de Lourdes se fit au milieu de l'allégresse générale, car Jean n'était pas le seul pour qui la Reine du Ciel avait obtenu, de son divin Fils, des grâces signalées.

A l'arrivée du train à Charleroi, une foule innombrable et enthousiaste voulut voir l'heureux pèlerin et s'assurer de la réalité de sa guérison. Un médecin, quelque peu libre penseur, qui avait assisté au départ des pèlerins, déclara qu'il n'avait pas bien examiné le malade. Ce bonhomme avait eu sans doute des yeux pour ne pas voir. Mais ceux qui connaissaient Jean depuis son enfance, les voisins, les amis, les parents qui l'avaient visite et consolé ces dix-sept derniers mois sur son lit de douleur, ceux-là avaient vu et bien vu, ceux-là savaient et proclamaient hautement qu'un miracle éclatant s'était accompli sous leurs yeux, ceux-là ne niaient pas le soleil en plein midi!...

Mais c'est surtout à l'arrivée des pèlerins dans la ville natale de Jean que se passèrent des scènes devant la description desquelles l'écrivain le plus savant dépose la plume, l'orateur le plus éloquent reste muet.

Au moment où Jean voulut descendre du train, des centaines de bras se tendirent vers lui et il fut porté en triomphe.

A peu d'exceptions près, toutes les maisons étaient illuminées, ornées de drapeaux, de bannières et de guirlandes. La police fut impuissante à maintenir la foule. Et ceci ne doit surprendre personne: La population flamande est restée croyante, profondément et sincèrement catholique. Comme je l'ai dit plus haut, tout le monde ici connaissait le pèlerin miraculeusement guéri, tout le monde l'avait vu malade et avait eu pitié de lui, tout le monde voulait le voir, lui serrer la main et le féliciter.

Des larmes jaillirent de tous les yeux, lorsque la sœur de Jean se jeta dans ses bras.

A l'hôpital, la grande salle avait été ornée avec un luxe inouï, les Flamands n'ont jamais trouvé leur maître dans l'art d'élever des arcs de triomphe en fleurs et en verdure, et cette fois-ci ils s'étaient surpassés. Au milieu s'élevait un autel avec la statue de Notre-Dame de Lourdes et un prie-Dieu pour le héros de cette fête si fraternelle et si vraiment chrétienne. Tout le clergé de la ville était présent ainsi que le comité d'administration et entourait l'heureux jeune homme qui, après avoir été le plus éprouvé des malades, venait pour ainsi dire de sortir du tombeau et de renaître à une nouvelle vie. Le docteur Van Butselen embrassa et félicita M. de Brouwer. Il l'avait "bien examiné" lui,avant son départ et il reconnaissait humblement la puissance de Dieu et l'intercession efficace de Marie.

Le Révd. Doyen et un malade de l'hôpital souhaitèrent la bienvenue à M. de Brouwer, et lui, si longtemps connu sous le nom de *Zieke Jan*, Jean le malade, tomba à genoux et, au chant du *Magnificat*, déposa aux pieds de sa Libératrice céleste l'humble tribut de sa foi et de sa reconnaissance. Puis, d'une voix que l'émotion et la joie faisaient trembler, il remercia la nombreuse assistance. "Vous avez prié pour moi, chers amis, dit-il; à mon tour, j'ai prié et je prierai encore pour vous, afin que Dieu vous bénisse, que sa sainte Mère vous protège et que vous soyez heureux dans cette vie et dans l'autre."

On se sépara enfin, aux cris joyeux: "Vive notre cher ami Jean! Honneur et gloire à Notre-Dame de Lourdes."

UN BELGE,

Lecteur de *La Croix* de Montréal.

La dame.—Est-ce vrai, capitaine, que vous étiez dans le nord ouest à la bataille de Batoche, dans le nord-ouest?

Le capitaine.—Oui, madame.

La dame.—Alors, vous avez pu voir ce que c'est qu'une bataille?

Le capitaine.—Presque pas.

La dame.—En effet, la fumée, la flamme de l'artillerie! Je comprends.

Le capitaine.—Pas tant cela qu'un arbre qui ma bouché la vue presque tout le temps.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qui ont obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 av

BON MARCHE !

VENTE DU MILIEU DE L'ETE DANS NOTRE SOUS-SOL.

Des Prix plus bas que jamais pour de Semblables Valeurs.

LISEZ LA LISTE :

FERBLANTERIE.

Seaux à Diner de 25c.
17 cts.

Plats à Tarte, toutes les grandeurs, de 5c.
2 cts.

Arrosoirs de 4 qts. de 37c.
19 cts.

Seaux à Diner qui se ferment, de 50c
25 cts.

Cafetières à fond en Cuivre de 50c, 3 grandeurs,
25 cts.

Plateaux à Gâteaux Van Dusen de 20c.
10 cts.

Patteurs d'œufs Dover de 15c.
5 cts.

Couloirs en Fil de Fer de 10c.
7 cts.

Théières plaquées en Nickel de $1.50.
89 cts.

Bouilloires en Agate de 6 qts. de 75c.
59 cts.

Sablières de 10c.
5c. la boite.

Savon blanc Daisy.
4c. la palette.

Cuillères à Thé de 50c. bien finies,
25c. la Doz.

100 Bouilloires à lavage, fond en Cuivre, prix régulier 87c
49 cts.

VERRERIE.

25 barils de Verres à table, première qualité, prix régulier 50c,
19c. la Doz.

30 Doz. de Sellières en Verre, prix régulier 7c.
2c. chacune.

10 Doz. de Bouteilles à Eau gravées,
49c. chacune.

300 Doz. de Verres à Gelée, prix régulier 29c,
19c. la Doz.

5 barils de Beurriers en Verre de fantaisie, avec couvercle, prix 12 1-2c.
6c. chacun.

Jarres à Fruits Globe,
98c. la Doz.

Articles pour le Diner.

25 seulement. Sets à Diner imprimés anglais de 112 morceaux, prix régulier $8.00,
$5.98 le set.

25 seulement Sets de toilette décorés de 10 morceaux, prix régulier $2.79.
$1.97 le set.

1000 Sauciers décorés, mais dépareillés et Beurriers individuels, prix réguliers 5 et 10c,
1c. chacun.

780 Plants dépareillés pour le Diner et le Thé, tous décorés, prix réguliers de $1.25 à $1.50 la doz
5c. chacun.

50 Doz. de Plats à Fruits et à Biscuits de fantaisie, prix réguliers 15 et 25c,
9c. chacun.

2000 Beurriers Japonais, valant 20c,
10c. la Doz.

300 Théières Japonaises, valant 20c,
10c. la Doz.

300 Théières Japonaises de 15c.
7c. chacune.

400 Plats à farine d'avoine (oat meal) Japonais, valant 12c.
7 cts.

Poêles à l'huile un "burner," tous sont garantis,
39c. chacun.

Théières à Poêle à l'huile,
21 cts.

Mèches de Poêle à l'huile,
2c. chacune.

500 Cordes à linge de 50 pieds,
3c. chacune.

200 Chevalets à Serviette de 5 bras,
3c. chacun.

1200 pièces de Papier de fantaisie pour tablettes, prix régulier 10c,
6 1-4c. la piece.

200 manches de Mop de 12 1-2c.
7c. chacun.

Screens de Châssis, cadre en Cerisier, ajustables, prix régulier 25c,
15c. chacun.

Nos Screens de Châssis de 39c,
25c. chacun.

ARGENTERIE.

25 Sets de Couteaux et Fourchettes Rogers 1846, plaqués en argent (six chacun)
$2.98 le set.

500 sets de Cuillères à Crême à la Glace, beau plaqué, prix régulier $1.25,
69c. le set.

60 dou. de Cuillères à thé de Holmes & Edward, très célèbres, prix régulier $2.75 la doz,
Prix de Vente, $1.98 la doz.

34 doz. de Fourchettes moyennes, la même qualité que le lot précédent, prix régulier $5.50.
Prix de Vente, $3.49 la doz.

14 doz. de Cuillères à Dessert Rogers,
Prix de Vente, $1.59 la doz.

12 doz. de Cuillères à thé Rogers 1847,
Prix de Vente, 97c. le set.

LA PLACE DES OCCASIONS RARES.

NOTES LOCALES.

Mlle Blanche Cordeau, de Fall River, est venue passer quelques jours au milieu de nous.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

Mlle Caroline Alexander est allée passer ses vacances à New Bedford. Bon amusement.

Mlle Lumina Blondin est allée passer une vacance chez son frère Edmond, de Manchester, N. H.

J. S. Marion, photographe ne renom, est passé maitre en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

Mlle Emélie Dupont est partie ce midi pour Worcester, Mass., pour passer quelque temps dans sa famille. Nous lui souhaitons beaucoup de plaisir.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

Le bureau d'hygiène a placé un placard dans la cour Perry, annonçant que cet endroit est clos par son ordre et qu'il ne peut être ouvert sans sa permission. Cependant, quelques locataires restent encore dans cette cour.

Voyez ce pauvre jeune homme qui se meurt d'épuisement. Et dire que pour $1 seulement, il aurait pu se procurer, chez n'importe quel pharmacien canadien des Etats-Unis, une bouteille du Dr Delisle's Kinium Compound qui, en enrichissant le sang, lui aurait rendu la force et la santé!

Il nous arrive des nouvelles de l'ami J. B. D. Jacques qui étudie le droit dans l'université Cornell, à Ithaca, N. Y. Nous avons été heureux d'apprendre qu'il est en bonne santé, et qu'après quelques jours d'ennui, ce qui était tout naturel, il commence à jouir de son nouveau séjour.

Le lac Magog a reçu hier la visite de plusieurs de nos compatriotes bien connus de cette ville. Parmi ceux-ci se trouvaient des pêcheurs qui ont été, paraît-il, troublés dans leurs exploits par la détonation de fusées et pétards que les amies faisaient partir le long de la grève. Tous ne sont pas revenus hier soir.

Une lettre pressée contenant $20 demande de suite le Dr. Breton à Fall River, Mass., auprès d'un patient qui a déjà été sous ses soins. Chose remarquable, les temps sont durs, l'argent est rare, mais cependant les affaires du Dr. Breton augmentent de plus en plus. Les clients qui n'ont pu rencontrer le Dr. Breton à ses bureaux, lundi dernier, sont avertis que la raison de cette absence est qu'il fut, par dépêche, obligé de se rendre en consultation à l'asile de Danversport pour un cas particulier.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

La saison des fleurs est arrivée, ornez vos chapeaux de belles plumes qui regardent fraiches; pour cela allez voir Fred. Varin, l'artiste par excellence.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville. R. I.

DeLeon, Texas, 23 juillet 1893.
MM. LIPPMAN BROS.,
Savanah, Ga.

Messieurs,

J'ai pris presque quatre bouteilles de la P. P. P., j'étais affligé de la tête aux pieds. Votre P. P. P. m'a guéri de la difficulté de la respiration et de la palpitation du cœur et m'a guéri de toutes les maladies. Depuis 10 ans je ne pouvais respirer par le nez; aujourd'hui je respire avec facilité.

Je n'ai pas dormi sur aucun des côtés depuis deux ans et j'avais peur de voir venir la nuit; aujourd'hui je puis dormir d'un profond sommeil toutes les nuits.

Je suis âgé de 59 ans, mais j'espère bientôt être capable de tenir les manchons de la charrue. Je suis fier d'avoir employé la P. P. P. et je la recommande de tout cœur à mes amis et au public en général.

Respectueusement,
A. M. RAMSEY,

Comté de Comanche, Etat du Texas.

Avant de donner le certificat ci-dessus, A. M. Ramsey, après avoir été assermenté en personne, a juré que ce témoignage de lui concernant les propriétés de la P. P. P. est vrai.

A. M. RAMSEY.

Assermenté et a signé devant moi le 4 août 1891,

J. M. LAMBERT, N. P.
Comanche Co., Texas.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousselures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co.
Lowell Mass..

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound

IL IRA A PIED.

Le Gouverneur Greenhalge ne veut pas de Chevaux Mutiles.

Nous lisons dans le *Times*, journal démocratique de cette ville:

M. l'éditeur: Pourquoi tous les journaux de Lowell ne publieraient-ils pas l'ordre que le gouverneur Greenhalge a donné à son état-major? Il a dit que pas un membre de son état-major ne devait monter, pour l'accompagner, un cheval courtaudé. Est-ce que le peuple ne se souvient pas que le gouverneur Greenhalge a été pendant plusieurs années président de la Société Humanitaire? Je crois que tous doivent concéder que le gouverneur est un homme conséquent, car quelques-uns des membres de la Société Humanitaire de Lowell possèdent des chevaux ayant la queue coupée et s'en servent.

Quand le gouverneur Greenhalge tenta d'acheter un cheval à Boston il y a quelque temps, on lui dit qu'il était presqu'impossible de trouver un cheval de prix dans cette ville qui n'avait pas été courtaudé. "Alors, répliqua Son Excellence, j'irai à pied."

Un homme comme le gouverneur Greenhalge devrait être président des Etats Unis et j'espère que je verrai le temps quand il occupera la plus haute position en ce pays. Honneur au gouverneur Greenhalge!

HUMANITARIAN.

Un Cheval Retif.

Deux jeunes amoureux partaient dimanche pour faire un tour en voiture à Nashua. Le cheval était loué dans une écurie de la rue Middlesex et le départ eut lieu vers 3 heures de l'après-midi. Tout alla bien pour se rendre à destination, mais le retour ne se fit pas sans incidents désagréables.

Avant d'arriver à Tyngsboro, leur cheval qui était rétif ne voulut plus marcher et le galant amoureux fut obligé de passer une corde au cou de l'animal et de le ramener ainsi jusqu'à Lowell, laissant sa bien-aimée toute seule dans la voiture. Cest ce que l'on peut appeler une promenade peu agréable.

Buisson-Buisson.

Mardi dernier, M. Odinas Buisson, autrefois de cette ville et résidant maintenant au Lac à la Tortue, P. Q., conduisait à l'autel Mlle Alia Buisson.

Mde P. Buisson, âgée de 96 ans, qui est l'arrière-grand'mère de la jeune mariée, a assisté aux fêtes de la noce et a pris part à tous les divertissements et a même dansé au bal donné le soir de la noce.

Cette dame, malgré son âge avancé, jouit encore de toutes ses facultés et il y a tout lieu d'espérer qu'il sera donné à ses petits-enfants de célébrer dans quatre ans le centième anniversaire de sa naissance.

Mde Buisson est la grand'mère de MM. Elizée, André et Ludovic Buisson de cette ville.

Nous offrons aux jeunes époux nos vœux de bonheur et nous leur souhaitons d'atteindre le bel âge de leur vieille parente.

Liqueurs Analysees.

Lundi, l'inspecteur du revenu, M. Donaldson, a envoyé à Boston des échantillons du vin confisqué samedi soir au Petit Canada, pour être soumis aux chimistes.

Ce matin, il a reçu le résultat de l'analyse qui démontre que les liqueurs confisquées contenaient 11.08 et 11.79 pour cent d'alcool, soit plus de 10 pour cent de plus que ce que la loi permet.

Fete des Forestiers.

La grande fête annuelle des Forestiers de cette ville aura lieu le 18 août prochain. De grands préparatifs se font à cet effet et déjà quatre fanfares ont été retenues pour la circonstance.

M. N. H. Roy, past chief-ranger de la Cour Samuel de Champlain a été nommé "général manager" pour le programme de la fête.

Ils Retournent a l'Ouvrage.

Les membres de l'Union "Ingrain Weavers" de la Lowell Carpet Co., se sont réunis lundi soir pour prendre action sur la question de savoir si l'union accepterait les offres de la compagnie et retourner à l'ouvrage samedi matin.

Environ 300 personnes étaient présentes, et après que les faits furent exposés, il fut décidé après plusieurs votes d'accepter les conditions de l'agent Lyon.

LE CONSUL DE SHERBROOKE.

BENJAMIN LENTHIER DE LOWELL MIS DE COTE.

Les Democrates Veulent un Americain a sa Place.

Une dépêche de Washington mande que le président Cleveland a nommé hier James R. Jackson, du New Hampshire, consul américain à Sherbrooke, P. Q., en remplacement de Benjamin Lenthier de Lowell, le Sénat ayant refusé par deux fois de ratifier la nomination de ce dernier.

Le président a compris que l'opposition faite à M. Lenthier ne pouvait être vaincue, et il nomma un Américain pour remplacer le Canadien.

M. Jackson est un démocrate du New Hampshire qui était depuis longtemps un candidat à ce poste.

Sous l'administration démocratique, les Canadiens sont mis de côté pour faire place aux Américains.

Comme Canadien-français, nous regrettons cette attitude du parti démocratique envers notre nationalité, quoique la grande majorité de la population canadienne-française ne voyait pas d'un bon œil la nomination de M. Lenthier.

Nous aurions aimé, comme nous l'avons déjà dit, qu'un Canadien compétent et qualifié sous tous les rapports fût nommé à ce poste, car nous savions que cette nomination provenait d'un seul démocrate influent—Josiah Quincy.

Cleveland aurait pu remplacer M. Lenthier par un autre Canadien qui aurait eu les qualifications voulues. Il ne l'a pas fait, parce que, sans doute, il s'est aperçu que les Canadiens sont mal vus par son administration.

On viendra encore nous parler du *grand amour* des démocrates pour notre nationalité!

Pour ceux qui vont au Canada.

La date du voyage à Montréal, organisé par M. Chs. H. Chagnon, est fixée au 25 juillet prochain. Avis à ceux qui désirent profiter de cette occasion à bon marché. Le nombre des billets est limité à 100.

Gratis: Aux Dames Souffrantes

Une dame qui souffrait depuis plusieurs années de la leucorrhée, déplacement de l'utérus et d'autres maladies et irrégularités qui attaquent souvent les femmes, suite de trop de travail, de l'indiscrétion ou d'autres causes, a trouvé un simple remède domestique qui l'a complètement guérie, sans besoin de voir un médecin. Elle l'enverra, gratis, a chaque sœur souffrante qui enverra son adresse, à

MRS. REV. A. M. TURNER,
South Bend, Ind., U. S. A.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux,)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6.50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

Nouvelles de Salem, Mass.

Le CANADO-AMERICAIN se dépose à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer 83

Mardi de cette semaine trois de nos compatriotes, MM. J. E. Leblanc, T. H. O. Pinault et Fred. Desroches sont allés camper pour une semaine à South Framingham, Mass.

Il nous fait plaisir d'apprendre que notre brave concitoyen, M. Eug. Larivée, vient d'obtenir un jugement de $3,000 en sa faveur, dans une cause contre Alphonse Deslauriers de Pawtucket, R. I. Hourrah pour les Canadiens de Salem!

Il y a eu la semaine dernière une partie de tir au blanc, aux quartiers généraux de la compagnie H. du 5ème régiment. T. H. O. Pinault a fait 21 et 22 points, M. J. E. Leblanc 16 et 17 points, ce qui leur donne droit à une médaille.

Inutile d'acheter le *Courrier de Massachusetts* avec un S; notre compatriote, M. Ouellette, boulanger, en a acheté un grand nombre à un prix extrêmement bas les clients qui achèteront un petit pain auront un *Courrier gratis*, mais pas de nouvelles fraiches, bien entendu.

Dimanche dernier, un accident qui aurait pu avoir des suites graves est arrivé à l'un de nos compatriotes, M. Léon Jacques. En débarquant à la rue Leach, avec trop d'empressement, il fit une culbute qui lui fit voir au moins cinq cents chandelles. On nous informe qu'il est parfaitement rétabli de son accident.

Les votants canadiens-français ont eu une grande assemblée, dimanche dernier, à la salle St. Joseph. M. Eugène Lariv e fut nommé président et M. Arthur C. Pelletier agissait comme secrétaire. Plusieurs discours patriotiques et en rapport à la circonstance furent prononcés sur cette importante question, et 66 noms furent donnés pour leurs derniers papiers. C'est un beau résultat dont nous félicitons les promoteurs du mouvement de la naturalisation. Fidèles à la voix de leur patriotique pasteur, le Rév. J. O. Gadoury, qui à la grand'messe avait fait un chaleureux appel à ses paroissiens de devenir citoyens américains, les Canadiens se sont rendus en grand nombre à cette assemblée. Nos félicitations à tous. Nous sommes chargés d'informer les intéressés que tous ceux qui désirent faire remplir leurs premiers ou derniers papiers peuvent se dresser à MM. Arsène Dubé et J. N. A. Beaudry. La prochaine assemblee est convoquée pour le deuxième dimanche d'août.

Arrivee Trop Tard

Une carte postale reçue la semaine dernière nous demandait la signification de: *Cum grano salis*: Avec plaisir, lecteur, cela se traduit par les mots: *avec un grain de sel*. L'application se fait avec délicatesse et il faut qu'elle soit bien appropriée pour rendre l'idée de ces trois mots.

Les Beau-Jours sont Courts

Pauvre *Courrier* qui n'a pas le courage de s'ajouter un S, joue de malheur, car son gérant l'a abandonné. Le prote, un jeune homme de talent et de bon sens, a fait la même chose, ne pouvant naturellement vivre de promesses du *Comte* de M. DeVicq. A quand la dégringolade de ce château de cartes qui, né dans l'iniquité, mène une existence qui fait pitié.

Le journal se décompose de plus en plus; rempli des fautes les plus grossières, il est sur le bord de la culbute.

L'argent est rare, nous assurent-on, et son rédacteur court le risque de mourir tristement. Attendons les événements pour donner à qui de droit la dose qui lui convient.

LA TERREUR

South Framingham, 16.—Ce qui ressemble à un veritable règne de la terreur existe à Cordaville, un village ordinairement visible sur la principale ligne du chemin de fer Boston & Albany.

La maison du gardien de la prise Dorr a été incendiée samedi soir, et d'après toutes les apparences c'est un incendiaire qui a mis le feu. La raison pour un tel crime c'est qu'on voulait se venger de Dorr, qui s'est montré très sévère envers certains délinquants de la localité.

Peu après l'incendie de la maison de Dorr, l'entrepôt de la Cordaville Woolen Company fut aussi incendiée par un incendiaire.

Et ce matin, pour compléter la série de ses crimes, un homme a été trouvé plus mort que vif dans un ravin, où il avait été jeté après avoir été volé de ses objets de valeur.

Tous ces attentats ont été commis à un quart de mille de la gare.

Le blessé est un nommé Thomas Jordan d'East Boston qui travaillait dans cette localité pour le Boston Water Works. Il prenait sa pension chez Luke Quinn, près de la gare.

Jordan quitta sa maison de pension après dîner dimanche en compagnie d'un autre pensionnaire nommé Morgan. Ils se rendirent à Oklahoma, à deux milles de Cordaville. Plus tard ils se rendirent à la maison malfamée de Kelly à Hopkinton.

Morgan retourna à sa maison de pension de bonne heure dimanche soir et monta se coucher. Mde Quinn se leva à 4 heures le lendemain matin et elle entendit des cris et des plaintes venant des bois non loin de sa maison.

Elle réveilla ses pensionnaires qui allèrent voir et trouvèrent Jordan étendu dans l'eau au fond d'un ravin. Il était à demi sans connaissance et souffrait terriblement. Il fut nécessaire de se procurer des cordes pour le retirer du précipice.

Le Dr Butterfield d'Ashland fut appelé. Il trouva que Jordan était grièvement blessé, mais pouvait en revenir. Le nez et la peau aux environs des yeux sont mutilés et il ne peut remuer les bras qui sont peut-être brisés.

Jordan fut transporté à l'hôpital de Boston.

Le long du trajet, il reprit assez connaissance pour raconter qu'à son retour à sa maison de pension pendant la nuit, il fut rencontré par deux jeunes gens qui lui demandèrent son argent. Sur son refus ils l'attaquèrent et c'est tout ce qu'il se rappelle.

Jordan est âgé de 55 ans.

Cet attentat a causé tout un émoi dans le village.

LE CHOLERA EN RUSSIE.

Londres, 17 juillet—Une dépêche de St Pétersbourg mande ce qui suit: L'épidémie du choléra est plus dangereuse que les deux années précédentes.

Le fléau est entré dans la Finlande, qui jusqu'à ce temps n'avait pas été visité par le choléra.

Les autorités sanitaires prennent de grandes mesures de précautions pour enrager les progrès de la maladie.

Nouvelles Générales.

Bath, Me., 16 juillet—Préférant la mort à la prison pour vente de liqueurs enivrantes sans licence, George P. Kimmond, un mouleur, s'est coupé la gorge d'une oreille à l'autre ce midi dans sa maison sur la rue Sheppard.

Il y a quelques semaines, Kimmond ouvrit une buvette. Samedi dernier, la police lui rendit une visite et saisit une certaine quantité de whiskey.

Kimmond comparut en cour de police ce matin et il fut condamné à $100 d'amende et les frais. Il en appela à la Cour Supérieure et fut placé sous une caution de $200. Ne pouvant pas fournir la caution, il devait attendre son procès en prison.

Il se rendit à sa demeure avec le shérif pour changer de vêtements. Laissant le shérif au premier étage, Kimmond monta à sa chambre, où il sortit un rasoir et se coupa la gorge d'une oreille à l'autre. Il tomba sur le plancher qu'il rougit de son sang.

Le shérif, lassé d'attendre, monta et découvrit Kimmond baignant dans son sang.

A cause de ses habitudes d'intempérance, la femme et les quatre enfants de Kimmonds l'avaient laissé, jeudi dernier.

Kimmond était âgé de 45 ans.

Nouvelle-Orléans, 16 juillet.—Pendant un fort orage accompagné de tonnerre et d'éclairs, le bateau à vapeur *Mexico* fut frappé par la foudre.

Ce bateau était dans une cale sèche à Algiers, vis-à-vis la Nouvelle Orléans. Il y avait 19 hommes à l'ouvrage dans ce bateau en ce moment. Tous ces hommes perdirent connaissance, à cause du choc.

Quand on vint les secourir, Peter Thompson était mort, et les autres hommes étaient étendus près de lui et paraissaient morts. Ils revinrent à eux, cependant, après quelque temps.

Marshall, Ill., 16 juillet—Le village de West Union, à 10 milles au sud d'ici, a été la scène d'un cas d'empoisonnement en gros, causé par de la crême à la glace qui a été mangée pendant une fête dans une église, mardi dernier.

Mde Robert Donoham en est morte samedi, après une affreuse agonie. Trois autres personnes sont en danger de mort et 52 ont souffert plus ou moins des suites de cet empoisonnement.

On croit que c'est l'œuvre d'un misérable, mais on n'a rien découvert de précis à ce sujet. Il est plus probable que la rouille d'une machine à faire la crême à la glace aura été le poison qui conduisit tant de personnes aux portes du tombeau.

Pittsfield, 16 juillet.—Sylvestro Vistro, un Italien âgé de 30 ans, a tenté de se suicider dans la prison de Northampton, vendredi, où il purgeait une sentence pour vente illégale de boisson à North Adams.

Le shérif Ready partit avec Vistro pour le conduire dans une autre prison. Rendu à la gare, Vistro sauta sur la voie en face d'un train qui approchait. Le shérif réussit à le retirer avant qu'il fut atteint. Ce soir on a appris ici que Vistro avait réussi à s'échapper et qu'en sautant hors du train, il s'était fait tuer.

New York, 16 juillet—James Whiskey a comparu en cour de police pour répondre à une accusation d'ivresse.

"Il me semble que vous portez bien votre nom, remarqua le magistrat, mais quoique vous soyez un Whiskey, vous ne devez pas laissez votre nom vous influencer au point de vous enivrer."

Whiskey pencha la tête et dit que c'était la première fois que le whiskey jouait un mauvais tour à Whiskey.

Le juge eut pitié d'un malheureux affligé d'un tel nom et lui accorda sa liberté.

Manchester, N. H., 16 juillet.—Le Dr Joseph E. E. Roy, Edward J. Caron, Orville Béchard et Armand P. Côté ont comparu en Cour de Police aujourd'hui, sous l'accusation d'avoir joué aux cartes. La police les surprit à jouer aux cartes dans les bureaux du Dr Roy. Ils furent mis sous une caution de $200 en attendant leur comparution devant la Cour Suprême.

Fall River, 16 juillet—Nous venons d'apprendre que M. Rémi Tremblay, rédacteur de l'*Indépendant* de cette ville, a quitté cette position après neuf mois de services. On ignore où M. Tremblay doit aller se caser et ce qu'il doit faire.

Victoria, C. A., 16.—Les journaux de Hong Kong contiennent le récit d'actes de violence que des Chinois ont fait subir à deux jeunes femmes américaines qui faisait partie d'une mission évangélique presbytérienne.

Les noms des deux missionnaires sont Mlle Bemler et Mlle Haverstone.

Elles se promenaient ensemble sur la route d'Honamad, près de la ville de Canton, quand elles rencontrèrent un Chinois couché sur le chemin.

Elles le relevèrent, lui firent respirer des sels et boire une tasse de thé.

Le Chinois reprit ses sens pendant qu'on le transportait à l'hôpital sur un brancard. Il s'informa et demanda à plusieurs de ses compatriotes si les dames lui avaient administré des remèdes.

Sur leur réponse affirmative il éprouva une violente colere, fit quelques mouvements, puis retomba sur sa couche et expira.

Les chinois qui s'étaient assemblés s'émurent de la mort subite de leur camarade et tout leur ressentiment se traduisit en insultes grossières contre les deux américaines. Les chinois se portèrent à des voies de fait sur les deux missionnaires, les dépouillèrent de leurs vêtements et les frappèrent avec violence.

Un officier de la douane, attiré par le bruit, accourut, porta secours aux deux malheureuses et dispersa les Chinois.

Mlle Bemler a été sérieusement blessée d'un coup de poignard à la cuisse, tandis que sa compagne a éprouvé un choc nerveux si violent, qu'elle est à l'article de la mort.

Cette affaire a créé la plus grande excitation dans toute la ville de Canton, où la superstition populaire est telle que l'on attribue la peste à la présence des missionnaires.

Newcastle, Penn., 16 juillet.—Wm. Bartle, de Big Beaver, un homme qui s'était séparé trois fois d'avec sa femme depuis 12 ans qu'il était marié, envoya chercher sa tendre moitié et lui dit qu'il était résolu de vivre de nouveau avec elle jusqu'à la fin de ses jours. Bartle fit beaucoup de promesses et sa femme revint auprès de lui. Peu de temps après l'arrivée de Mde Bartle, le couple se querella, et elle refusa de continuer la vie commune. Bartle, cependant, ne cessait de s'écrier qu'il aimait sa femme et qu'il voulait vivre avec elle.

Tout à coup Bartle monta à sa chambre, en disant:

"Je t'aime et je vais mourir à cause de toi."

Rendu dans sa chambre, Bartle sortit un revolver et se tira une balle dans la tête, en présence de son frère et de sa sœur.

Cet homme était âgé de 27 ans; il avait 3 enfants.

Mde Bartle est maintenant folle de douleur.

--Haswell's Studio--

MEILLEURS PORTRAITS CABINET

—A DES—

PRIX POPULAIRES.

— AU NO. —

214 Rue Essex,

Salem, Mass.

F. X. VOYER,

83 Rue Harbor,

L'ENDROIT PAR EXCELLENCE POUR VOS

CHAUSSURES

Aux Plus bas Prix de la Ville.

Encouragez un Compatriote·

HORRIBLE.

PLUSIEURS MINEURS MIS EN PIECES.

Personne pour Raconter la Catastrophe.

Haselton, Pa., 17 juillet—Une terrible explosion a eu lieu ce matin dans la mine de Stockton No. 2.

Deux cents livres de dynamite ont fait explosion au milieu d'une foule de mineurs qui se préparaient à partir pour aller commencer leur journée. Tous ces infortunés ont été lancés en l'air et sont retombés en pièces sur le sol. On ne connaît pas exactement le nombre des personnes tuées, mais on croit qu'il s'élève à huit ou onze.

La véritable cause de l'explosion ne sera jamais connue, vu que toutes les personnes présentes ont été tuées.

Un seul corps a été reconnu; les autres sont disséminés de ci de là et ne sont pas reconnaissables.

Huit boîtes furent remplies de membres humains et sorties des mines. Vu que les restes étaient trop mutilés pour que les parents et les amies puissent les reconnaître, il fut décidé de transporter les boîtes au chemin de fer et de les cacher à la vue des personnes présentes, car leur vue était vraiment horrible.

Le choc de cette épouvantable explosion a été ressenti à de grandes distances, comme si c'eût été un tremblement de terre.

Tous les habitants du village ont été jetés dans un émoi facile à comprendre à la nouvelle de cette catastrophe.

Plus de Justification.

M. Benjamin R. Tucker, éditeur de la *Liberty*, de New-York, vient d'introduire dans les colonnes de cette feuille un nouveau style de composition typographique dont ce paragraphe-ci est un fidèle échantillon. M. Tucker dit que la justification des lignes n'est nullement nécessaire et qu'elle fait perdre à peu près un tiers de journée à chaque compositeur. Si cette assertion est fondée, deux ouvriers typhographes qui ne justifieraient pas leurs, lignes pourraient faire l'ouvrage de trois compositeurs qui justifieraient les leurs. Il en résulterait une économie de temps considérable, surtout pour la correction des épreuves.

Il n'y a donc qu'à faire accepter cette mode typographique par le public. Pourquoi désespérerait-on d'y arriver? N'était-ce pas la grande mode, il y a huit ans, de se servir de papier à lettre aux bords déchiquetés? Les dames les plus fashionables écrivaient leurs lettres sur du papier dont les bords semblaient avoir été grossièrement tailladés, leurs enveloppes mêmes étaient découpées dans de semblables feuilles. Pourquoi n'habitueraient-on pas le lecteur à voir les lignes de ce qu'il lit avoir l'apparence d'être inachevées? Cette interruption produirait une petite révolution dans le journalisme.

Un bibliomane achète moyennant un prix très élevé certain volume insignifiant:

"Il est bien cher, lui dit-on.

—Oui, mais il est fort rare.

—Mais si on venait à le réimprimer?...

—Le réimprimer, fi donc! personne ne l'achèterait."

Ed. PINAULT,

40 Re Perkins,

BOULANGER DE 1ière CLASSE

Fait tous les jours les plus excellentes Patissseries, Biscuits, etc

A toujours en mains des marchandises toutes fraiches.

Aussi Cigares et Tabac.

La Famille des Perier.

Un détail curieux concernant la famille du nouveau président de la République française.

On sait que la famille des Perier a depuis cent cinquante ans donné nombre d'hommes remarquables au commerce, à l'industrie, à la finance, à la politique et même à l'Eglise, un membre de cette famille ayant été évêque—d'ailleurs constitutionel—d'Avignon.

Mais l'on n'avait pas dit encore qu'une parente du grand-père du président de la République, une femme d'un grand cœur, d'un grand caractère, fût morte en odeur de sainteté, après avoir fondé, en Amérique, la société des religieuses du Sacré-Cœur.

Rose Philippine Duchesne Perier était fille de Pierre François Duchesne et de Rose Euphrosie Perier. Née à Grenoble le 29 août 1769, elle mourut à Saint-Louis, aux Etats-Unis, le 18 novembre 1852. Elle était cousine au second degré du grand-père du président. Cette Rose Duchesne-Perier, qui, à neuf ans, faisait de l'histoire romaine sa lecture quotidienne, se sentait dès l'enfance une vocation pour les grandes choses. Elle prit l'habit religieux en 1801 et entra au couvent du Sacré-Cœur.

En 1833, pendant que le choléra sévissait aux Etats-Unis, Mme Duchesne-Perier se signala en prodiguant ses soins aux malades. Hiver comme été, elle portait la même robe, les mêmes bas et les mêmes souliers usés et rapiécés. Elle mangeait dans une écuelle de fer-blanc, les restes de la table de la communauté. Elle qui appartenait à une des plus riches familles de France, elle faisait cela naturellement, simplement, pour ne rien perdre et pour donner davantage aux pauvres et de meilleures choses.

Mais elle avait, pardessus tout, l'ambition d'évangéliser et de civiliser les Indiens.

En apprenant qu'elle allait faire partie de la mission des Montagnes Rocheuses, Mme Duchesne écrit: "Cette nouvelle a tellement réveillé mon ardeur que je me suis sentie comme ressuscitée." Elle avait alors soixante et onze ans. Quelque temps après, elle écrit à l'une de ses sœurs: "Si Alexandre, arrivé au bord de l'océan, pleurait de ne pouvoir pousser plus loin les conquêtes, je serais tentée de pleurer aussi de ne pouvoir, à cause de mon grand âge, tirer de la barbarie tant de pauvres gens."

Un pareil regret ne fait-il pas le plus grand honneur à la femme énergique et bienfaisante qui l'a exprimé?

Le jeune amoureux.—Puis-je obtenir une place dans votre cœur?

La belle Heloise.—Oui, en vous hâtant; mais les bonnes places sont prises.

FEUILLETON

97

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIE.

XIX

Mais, je comprends que vous ne puissiez être présente, dans le monde, sous un pseudonyme. Vous pensez bien, mon ami, que le nom de Louis Raymon que je vous avais trouvé, ne pouvait vous convenir qu'autant que vous seriez resté le remouleur sans éducation, que voulait protéger le docteur Hebert, un original, celui-là, qui a la manie de s'occuper d'un tas de choses qui ne le regardent pas. Mais, du moment que vous êtes devenu un jeune homme instruit, élégant, il vous faut un nom, un vrai nom sonnant bien aux oreilles, et qui puisse donner à celui qui le porte, l'accès des salons le plus aristocratiques.

Pierre écoutait avec un profond étonnement. Où M. Hébert allait-il en venir? pensait Pierre. Il ne fut pas longtemps à l'ignorer.

Vous vous rappelez, mon ami, lui dit le docteur, que je vous parlais un jour du pouvoir qu'avait le roi de vous autoriser à changer de nom!

Je m'en souviens, en effet, fit Pierre.

Je dois donc, avant de faire une démarche en ce sens auprès de Sa Majesté, m'assurer de votre consentement à cette substitution de nom?

L'ancien remouleur baissa les yeux. Les paroles prononcées par H. Hebert lui remettaient en mémoire toute son existence d'autrefois. Et, c'est en balbutiant qu'il répondit:

Il vous semble donc, ah! mon généreux bienfaiteur! que je n'ai pas été assez comblé par vous. Vous désirez augmenter, si c'est possible, le nombre des bienfaits que vous avez prodigués au pauvre diable protégé par vous. Je ne puis que m'incliner humblement, acceptant d'avance tout ce qu'il vous plaira de faire et vous bénissant pour toutes vos bontés.

Alors, mon ami, tout s'arrangera à merveille et je puis, dès à présent, vous dire qu'il existe un homme qui sera heureux de vous adopter...

M'adopter? moi!

Oui! vous!

Et cette...personne...quelle est-elle?

Une sorte d'original, mon ami, qui a négligé de se marier, quand il en était temps encore; et qui maintenant qu'il a passé l'âge où l'on se conjoint, se sent tout à coup envahi par un impérieux besoin d'amour paternel. Et si vous voulez que je précise, eh bien! cet original, ce père adoptif que j'entends vous donner, c'est le docteur Hebert!

Vous? s'exclama Pierre en sursautant. Vous? Je porterais votre nom?

Pourquoi pas? Voyons, vous étiez quelque peu...détérioré et je vous ai raccommodé! Voilà pour la partie matérielle de votre individu! Quant au moral, votre intelligence sommeillait, je l'ai brusquement réveillée. N'ai-je pas acquis quelque droit à cette paternité de convention qui se nomme l'adoption?

M. Hébert avait à peine achevé que Pierre se jetait à ses pieds, en s'écriant:

Oh! mon bienfaiteur! Oh! mon!...mon père!

—Allons, allons, prononça le docteur, en relevant le jeune homme auquel il serra les mains avec force. Voilà qui est convenu, vous acceptez! Je cours tout de suite à Versailles; c'est pressé, très pressé, car j'oubliais de vous dire, mon ami, qu'il se pourrait que vous soyez bientôt obligé de faire usage du nom que vous allez recevoir de moi!

Pierre avait sans doute compris à quoi le docteur voulait feire allusion, car son visage rayonna et ses yeux exprimèrent la joie qui, subitement, illuminait son âme. M. Hébert avait tenu son protégé au courant de tout ce qui concernait Louise. Pierre avait attendu, avec anxiété, que s'écoulât la période aigue qui devait suivre l'operation de la cataracte. Le docteur, on se le rappelle, redoutait des complications, dont la paralysie du nerf optique pouvait être la plus grave. Aussi, chaque jour, Pierre attendait-il que le docteur fût de retour de sa visite à l'hôtel de Linières. Et il s'empressait de s'informer de l'état de sa chère aveugle. Enfin le jour arriva où le docteur entrant joyeux s'écria:

Elle voit! Elle voit comme vous et moi! Décidément, j'ai joué deux fois de bonheur, c'est beaucoup!

Puis regardant Pierre, il ajouta avec un sourire:

C'est beaucoup, mais ce ne serait pas assez si je ne réussissais pas... une troisième opération très délicate, oh! mais extrêmement délicate. Figurez-vous, mon ami, qu'il s'agit pour moi d'obtenir un succès sur trois personnes à la fois.

Pierre était trop habitué à la façon de parler et d'agir de son protecteur, pour ne pas saisir cette nouvelle allusion. Et il s'attendait presque à la surprise que lui ménageait le docteur, lorsqu'un jour, celui-ci lui dit:

Il y a réception, ce soir à l'hôtel de Linières; on y célèbre à la fois et le retour du chevalier de Vaudrey et la complète guérison de Mlle Louise, et aussi... les fiançailles du chevalier avec Henriette Gérard!

Pierre ayant fait un mouvement, le docteur ajouta:

Le roi a lui-même présenté les deux fiancés l'un à l'autre. Aussi la joie est-elle grande à l'hôtel de Linières, comme vous pourrez en juger par vous-même, M. Pierre Hébert.

C'était la première fois que le docteur appelait de ce nom son protégé.

A moins toutefois, mon ami, que vous n'acceptez pas que je vous présente à M. le comte de Linières et à la comtesse.

Pour annnoncer ainsi à son protégé la bonne nouvelle qui devait combler celui-ci de joie, M. Hébert s'était, auparavant, assuré l'accueil qui serait fait au jeune homme. Il avait poursuivi son but, avec une habileté remarquable, ce docteur qui avait la prétention d'être, pour ses malades, le médecin de l'âme aussi bien que le médecin du corps.

Voyons, comtesse, avait-il dit à Mde de Linières, ne vous êtes-vous pas aperçu que notre chère "aveugle" (c'est ainsi que le docteur continuait à désigner celle à qui il avait rendu la vue), est encore dans un état alarmant?

Louise?

Mais oui; seulement aujourd'hui, il faut aller chercher plus profondément la cause de sa langueur. Eh! oui, comtesse, tenez pour certain que Mlle Louise n'est pas sans envier, intérieurement, le bonheur de son amie Henriette.

Vous supposez, docteur...

Qu'il faudrait deux mariages le même jour à l'hôtel de Linières.

Quoi? Marier cette chère enfant?

Et plus bas:

Me séparer d'elle? déjà! Alors que j'ai encore eu si peu de temps à l'aimer.

Puis regardant son interlocuteur d'un air effaré:

Mais vraiment, cher docteur, vous ne voyez d'impossibilité nulle part.

Parbleu! répliqua finement M. Hébert, je sais bien d'avance ce que vous allez me dire: Pour marier Mlle Louise, il faut avoir pour elle un fiancé tout prêt, et qui soit du goût de la jeune personne! A cela je répondrai, comtesse, que Mlle, ayant subi une longue cécité, n'a pu comme d'autres jeunes filles, se créer un idéal.

Par conséquent, n'ayant jamais ouvert son cœur à une tendre affection, elle sera plus facilement accessible à une sympathie qui, peu à peu,deviendrait de l'amour. Au surplus, voulez-vous tenter l'expérience. J'ai tout prêt le "charmant jeune homme" qui sera "trop heureux" d'obtenir la main de Mlle Louise. Je viens d'employer, comtesse, le langage banal dont on se sert pour formuler les demandes de ce genre. A vous de me répondre sur le même ton.

Mais docteur, je verrai, je réfléchirai, je consulterai...

Qui? Louise? C'est inutile! Il vaut mieux, croyez-moi, que l'entrevue ait lieu sans que ma chère petite aveugle se doute qu'on songe à la marier. Nous serons là pour observer, et juger de l'impression produite de part et d'autre.

Il savait bien d'avance, l'excellent homme, qui arriverait bientôt au couronnement de son œuvre.

La présentation eut lieu, et Pierre obtint un véritable succès auprès du comte de Linieres, auquel le docteur raconta une histoire de son invention, laquelle représentait le jeune homme comme un orphelin qu'il avait fait élever et qu'il avait adopté,afin de lui léguer,un jour,toute sa fortune.

Comme vous voyez,M. le comte, fit plaisamment le docteur, mon fils d'adoption ne sera pas un parti à dédaigner, quand il voudra songer à se créer une famille pour me remplacer.

M. de Linières regarda fixement son interlocuteur pendant quelques secondes; puis serrant la main de M. Hébert:

Causez de cela avec la comtesse, cher docteur!

C'était donc chose convenue avec M. et Mde de Linières, quand M. Hébert parla, pour la première fois, à Louise, de la présentation qui devait avoir lieu. Cette nouvelle trouva la jeune fille sinon indifférente, elle ne pouvait l'être absolument quand il s'agissait d'un protégé du docteur, mais tout à fait calme. Comme Henriette lui demandait si elle n'était pas au moins curieuse de voir le jeune homme dont M. Hébert avait l'air de faire si grand cas,elle répondit par un soupir, indiquant une préoccupation émue et peut-être même douloureuse.

Tout le monde, à l'exception de Louise, attendait l'heure de la présentation. Quand le docteur Hebert se fit annoncer, Roger et Henriette allèrent au pevant de lui. Pierre fut reçu avec l'affabilité qu'on devait au protégé du médecin, qui avait acquis des droits à la reconnaissance et à l'amitié de toute la famille. M. de Linières serra la main du jeune homme, et la comtesse accepta ses salutations avec un bienveillant sourire qui disait tout bas qu'elle était dans la confidence des projets de M. Hébert.

Quand Pierre dut enfin s'incliner devant Louise, le pauvre garçon fut contraint de faire appel à toute sa force de volonté, pour maîtriser l'émotion qui s'était emparée de lui. Son cœur battait avec violence, et un frisson lui glissa tout le long des veines, lorsqu'il se trouva sous le regard de Louise. De son côté, la jeune fille éprouva un surprise, une émotion dont elle ne pouvait s'expliquer la cause.

Le trouble, l'agitation, la vive admiration qui se lisaient sur le visage du jeune homme, le bonheur qu'il ressentait en la revoyant, la troublaient elle-même et certaines intonations de la voix du jeune homme qui lui rappelaient la voix si connue de Pierre, resonnaient comme un écho lointain jusqu'au fond du cœur de Louise. En sorte que tous ceux qui assistaient à cette présentation, demandaient par quel charme étrange une si vive sympathie pouvait naître tout à coup, dans l'âme de ces deux jeunes gens.

Pendant toute la soirée, le hasard sembla avoir à tâche de les rapprocher et de favoriser entre eux l'échange de paroles qu'ils s'efforçaient vainement, l'un et l'autre, de rendre banales. Il tardait à Louise de se retrouver seule avec Henriette, pour causer de ce nouveau venu. Elle, si réservée, quand on cherchait à deviner les impressions de son âme, aspirait, maintenant, à les communiquer à sa sœur, la confidente de ses joies et de ses tristesses d'enfant. Et quand, après le départ du docteur et de Pierre, la comtesse eut autorisé les jeunes filles à se retirer dans la chambre qu'Henriette partageait avec Louise, celle-ci s'empressa de prendre la parole. Et s'exprimant avec une animation dont elle n'était pas coutumière, elle fit part à son amie de ce que M. Hébert n'eut jamais, avant cette soirée, partagé. Elle s'étonna que cette présentation eut été ménagée à son insu, et comme si ont eu voulu lui ménager une surprise et se rendre compte de l'impression qu'elle en ressentirait, Henriette eut un sourire pour répondre:

Il paraît, ma chère Louise, que c'est ainsi que cela se passe dans le grand monde, quand on veut arranger...un mariage!

Que dis-tu là, Henriette? On songerait à...

Te marier? Mais pourquoi? Si la comtesse a voulu s'occuper de tou avenir, est-ce que tu refuserais de te rendre à ses désirs?

Louise ne répondit pas; mais sa tête se pencha sur sa poitrine et des larmes brillèrent au bout de ses longs cils.

Comment? tu pleures? fit Henriette, en attirant son amie dans ses bras. Mais si ce n'est pas de joie, je ne comprends pas!

Puis, après un court silence pendant lequel elle avait embrassé tendrement Louise:

Ma sœur, lui dit-elle, lorsque dans la situation où tu te trouves, la perspective d'un mariage provoque d'autres larmes que des larmes de joie, c'est qu'on a disposé, soi-même, de... son cœur! Et je ne suppose pas ma Louise...

Oh non! non! s'empressa de répondre la jeune fille.

Alors, ne trouves-tu pas comme moi que le protégé de M. Hébert est tout à fait charmant?

Il m'a paru...fort bien!

Pourquoi ta voix a-t-elle tremblé en prononçant ces mots?

Pourquoi me questionnes-tu ainsi, ma bonne Henriette?

Pour m'assurer que je ne m'étais pas trompée, en croyant m'apercevoir que la présence du protégé de M. Hébert ne t'avait pas été...

Désagréable? mais non!

Pas indifférente! Ce qui est mieux!

Cette nuit-là on ne dormit pas beaucoup dans la petite chambre des jeunes filles. Henriette confessa habillement son amie, et elle put, dès le lendemain, donner à Roger l'assurance que Louise avait, au fond du cœur, un chagrin qu'entretenait un souvenir. Et la fiancée du chevalier en concluait que trop docile et trop reconnaissante pour refuser un mariage approuvé par la comtesse, la jeune fille aurait à combattre un souvenir profondément gravé dans son cœur. Le docteur menait rondement son projet, et il ne restait plus qu'à consulter Louise. Ce fut Henriette qui fut chargée de lui faire part de la recherche dont elle était l'objet.

Je m'attendais à cette proposition, interrompit la jeune fille, dès les premiers mots prononcés par son amie. Et je suis prête à te répondre. Certes, celui que l'on me destine pour mari doit réunir toutes les quatités désirables, puisque Mde la comtesse l'a agréé. Je devais donc m'estimer heureuse et accepter avec joie de devenir l'epouse du fils de M. Hebert. Je ne cacherai même pas la sympathie qui s'est manifestée en moi, dès ma première entrevue avec celui qui aspire à ma main.

Eh bien! qu'est-ce qui empêcherait qu'il se célébrât en même temps que celui du chevalier et Mlle Henriette, interrompit le docteur Hébert en ouvrant discrètement la porte de la chambre où s'échangeait la conversation.

Louise demeura interdite pendant quelques secondes. Mais devant le bon sourire paternel qu'on lui adressait, elle reprit contenance. Et c'est avec une émotion qu'elle ne cherchait plus à dissimuler, qu'elle répliqua:

Pourquoi cacherais-je plus longtemps ce que j'éprouve? Je regretterais d'ailleurs qu'on pût interpréter, au desavantage de celui qui veut bien demander ma main, une réserve sur laquelle je dois et je veux m'expliquer. Et puisque vous voici réunies ici, les deux seules personnes qui puissent comprendre ce qui se passe en moi, je vais vous ouvrir mon cœur, comme ce serait mon devoir de le faire à une sœur bien-aimée, à un père affectionné.

Alors, avec une simplicité touchante, la jenne fille ajouta, s'adressant d'abord à Henriette.

Quand le malheur s'abattit sur nous, le jour où nous fûmes séparées, et que la malheureuse aveugle se trouva seule au milieu de cette immense ville, un pauvre être me prit en pitié, et c'est grâce à lui, à ses consolations, à ses soins, à ses prévenances, que je dois de n'avoir pas succombé au désespoir. Il m'exhortait à la patience, réconfortait mon âme, et m'aidait à ne pas perdre l'espoir de te retrouver un jour, Henriette. J'ai suivi ses conseils et j'ai repris courage. J'ai subi les plus odieux supplices; j'ai patiemment souffert tout ce qu'une malheureuse aveugle sans défense pouvait endurer de la part de ces misérables entre les mains desquels j'étais tombée. Pour moi, cet infortuné a subi les cruels traitements infligés par une mère dénaturée, par un frère odieux et infâme. Je n'ai oublié ni les souffrances de ce malheureux, ni les consolations qu'il m'a prodiguées et j'ai voué à cet ami, qui se sacrifiait pour moi, une reconnaissance éternelle!

C'est de Pierre Frochard que tu parles interrompit Henriette.

C'est de lui, en effet qu'il s'agit. Après avoir attendu vainement l'occasion de le revoir, je dois vous révéler le secret que je gardais enfermé dans mon cœur, comme il gardait lui-même au fond du sien. Pierre m'aimait!

Que dis-tu?

Il m'aimait de l'amour le plus pur, le plus dévoué, le plus saint. Il m'aimait! Et il s'était dit l'infortuné:

"Une aveugle! Je ne serai pour elle, moi pauvre déshérité, pauvre infirme, je ne serai point un objet de répulsion, de dégoût. Elle ne connaîtra de moi que mon dévouement sans bornes, ma tendresse sans limite."

Et il se prenait à espérer! Il m'aimait enfin, il m'aimait! Et moi, pour qui il a tant souffert, moi pour qui, sans hésiter, il donnait sa vie dans cette lutte mortelle contre son misérable frère, je ne peux pas engager mon avenir sans l'avoir revu, sans lui dire: C'est à vous Pierre, que je dois d'avoir revu la lumière du ciel et retrouvé une famille bien-aimée et je ne me reconnais pas le droit de disposer de moi-même sans que vous m'ayez dit:

Allez où vous appelle votre cœur, Louise soyez heureuse.

Des larmes coulaient de yeux de la jeune fille et, de sa voix tremblante elle ajouta:

Vous m'avez promis, M. le docteur, de nous mettre, Pierre et moi, en présence l'un de l'autre et je fais appel à cette bonne promesse.

Soyez satisfaite, dit le docteur, je remplirai religieusement l'engagement que j'ai pris, vous reverrez bientôt cet ami, ce consolateur de vos jours de souffrances et de larmes et quisqu'il vous faut son assentiment au mariage que j'ai rêvé pour vous, je crois, ajouta-t-il en souriant je crois bien qu'il vous le donnera... sans hésiter.

Et quand le reverrai-je? Quand le verrai-je, veux-je dire, car, hélas! mes yeux n'ont jamais contemplé son visage et je ne connais de lui que le dévouement de son cœur et la générosité de son âme.

Eh bien! dit M. Hébert, demain, si vous le voulez, je vous mettrai en présence l'un de l'autre.

Demain?

Il suffira, pour cela, que vous vous rendiez chez moi.

Et comme Henriette et Louise regardaient le docteur d'un air étonné, celui-ci reprit:

Rien de plus facile, du reste, que d'obtenir de la comtesse qu'elle vous accorde la permission de venir me rendre visite. Picard vous accompagnera, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire quand vous veniez en consultation.

Le docteur Hébert avait bien combiné son plan en ce qui concernait le mariage de Louise. Mais c'est aussi à la fiancée de Roger que l'excellent homme ménageait une surprise,de concert,il est vrai, pour cela, avec le chevalier de Vaudrey.

Roger, on le sait avait fait le voyage d'Amérique en France sur le navire qui ramenait le lieutenant d'Ouvelles et Marianne. Après toute les péripéties subies par ces derniers, le lieutenant prit une part brillante à la campagne en combattant à côté du chevalier de Vaudrey.

Et lorsque la victoire décisive eut donné aux généraux la certitude que les armées américaines auraient à jouir d'un assez long repos, plusieurs volontaires se décidèrent à retourner en France. De ce nombre était le lieutenant d'Ouvelles.

Le mari de Marianne poursuivant un but de réparation voulait, comme on le sait, retrouver l'enfant de Madeleine Bachelin. Aussi son premier soin, en arrivant à Paris, fut-il de se rendre à l'atelier où Marianne avait commis l'acte dont elle s'était repentie.

La première visite des époux d'Ouvelles fut donc pour la couturière chez laquelle Marianne avait fait son apprentissage. Ce ne fut pas sans la plus violente émotion que l'ancienne ouvrière se trouva devant cette maison qu'elle avait quittee comme une voleuse. Le lieutenant dut comprendre ce qu'il y avait d'angoisse dans l'âme de la repentie, car il pria Marianne de l'attendre pendant qu'il montera chez la couturière.

Mde Poidevin le reçut avec politesse. Mais, aux premiers mots échangés, elle passa par toutes les phases de la surprise en apprenant l'histoire de Marianne. Elle s'empressa d'aller prévenir toutes les ouvrières de ce qui arrivait.

Et profitant de l'émotion qui s'était emparée de ses ouvrières, Mde Poidevin leur raconta, en quelques mots, ce qu'était devenu leur ancienne camarade d'atelier, et comment elle n'avait, par une vie toute de dévouement, de sacrifice et de courage héroïque racheté ses fautes passées.

Vous allez la voir, du reste, dans un instant, prononça la couturière, jugeant qu'elle répondait, en cela, au désir que toutes ces braves jeunes filles brûlaient de manifester. Vous allez la voir, mesdemoiselles, car elle est ici...

Puis entrebâillant la porte derrière laquelle attendait le lieutenant:

Je vous serais obligée, monsieur,dit-elle, de nous présenter Mde d'Ouvelles.

Mais déjà les ouvrières avaient ouvert la fenêtre et appelaient Marianne. Aussi le lieutenant, en se tournant, aperçut-il sa femme sur le palier.

En se trouvant en face de Mde Poidevin, entourée des ouvrières, Marianne faillit s'évanouir. Elle courba le front, et, se précipitant sur la main que lui tendait Mde Poidevin, elle la porta vivement à ses lèvres en murmurant:

Oh! merci! merci! merci, madame!

Alors ce fut à qui, parmi toutes ces ouvrières attirerait Marianne dans ses bras. Emu, le lieutenant d'Ouvelles contemplait silencieusement ce spectacle attendrissant.

Quand Marianne eut successivement embrassé chacune de ses anciennes camarades d'atelier, on causa de l'enfant de Madeleine Bachelin.

Le petit garçon avait été placé chez une brave femme des environs de Paris, devenue récemment veuve.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

Vous allez la rendre bien malheureuse en lui reprenant cet enfant, qui maintenant est sa seule compagnie, insinua Mde Poidevin.

Marianne échangea un regard avec son mari:

Nous le lui laisserons, dit Marianne; car si elle y consent, nous la prierons de venir vivre avec nous!

Le lieutenant approuva d'un signe de tête.

Lorsque Marianne se fut arrêtée à la décision de recueillir celle qui avait pris soin de l'enfant de l'atelier, elle ne voulut pas quitter Paris avant d'avoir tenu deux promesses formelles qu'elle s'était faites à elle-même. En premier lieu, elle voulait aller se jeter aux genoux de sœur Geneviève et solliciter sa bénédiction. Mais, à la Salpêtrière, elle apprit que la supérieure était morte il y avait quelques semaines à peine.

Jusqu'au dernier moment, sœur Geneviève n'avait cessé d'implorer de la miséricorde divine le pardon de ce qu'elle considérait comme le seul péché qu'elle eut commis de sa vie, le pieux mensonge qui avait permis à Marianne et de substituer à Henriette Gérard et de partir en son lieu et place pour le pénitentier de la Louisianne.

Avant de rendre le dernier soupir, sœur Geneviève s'était fait apporter le dernier le christ d'ivoire au pied duquel elle avait l'habitude de se prosterner chaque jour. Et l'approchant de ses lèvres agitées par les convulsions de l'agonie, elle avait murmuré:

C'était pour sauver un pauvre fille innocente et racheter un coupable, et vous me pardonnez, mon Dieu, d'avoir menti! Oui, vous me pardonnez, je le sens. Vous me pardonnez.

Et son âme s'était doucement envolée vers le ciel!

Marianne avait quitté la Salpêtrière le cœur douloureusement impressionné.

Celle que j'allais voir n'est plus! dit-elle à son mari qui l'avait attendue à la grille.

Puis prenant le bras d'Ouvelles, Marianne dit:

Pourvu que je retrouve le docteur!

C'était, en effet, la seconde personne que Marianne désirait voir avant de quitter Paris peut-être pour toujours. Et ce n'est pas sans anxiété qu'elle se dirigea vers l'hôtel du médecin. Cette fois, Marianne avait voulu que son mari se chargeât de l'annoncer.

M. Hébert savait par Roger l'histoire de la prisonnière déportée à la Louisianne.

Il reçut le lieutenant avec les plus grands égards.

Amenez-moi bien vite Mde d'Ouvelles! dit-il. Pourquoi ne vous a-t-elle pas accompagné?

Et, tout en parlant, le docteur allait lui-même chercher Marianne, qui avait voulu attendre dans l'antichambre. L'entrevue, M. Hébert l'ayant voulu ainsi, fut très cordiale de sa part, très émotionnante pour Marianne.

Le médecin raconta à la jeune femme les derniers moments de celle qui s'était appelée, en religion, sœur Geneviève.

Marianne pleura au récit de cette agonie d'une sainte.

Mais je ne vous tiens pas quitte avec cette première visite, fit M. Hébert après avoir réfléchi pendant quelques instants.

Puis il ajouta, en serrant affectueusement la main du lieutenant:

Revenez me voir.

Et s'adressant à Marianne:

Je compte sur vous après-demain, à trois heures.

Puis avec un sourire:

Heure militaire, n'est-ce pas, lieutenant!

Cette première visite précédait d'un jour la conversation que le docteur avait eue avec Louise et Henriette, à l'hôtel de Linières, et à la suite de laquelle M. Hebert avait donné, on s'en souvient, rendez-vous aux deux jeunes filles chez lui pour le lendemain.

XX

A partir du moment où le docteur eut promis à Louise qu'il la mettrait en présence de son ami le remouleur, la jeune fille attendit avec impatience l'heure de se rendre à l'hôtel du médecin.

Et quand Picard se présenta pour les accompagner, Henriette et elle, ce fut Louise qui courut demander à la comtesse la permission de partir.

Comme te voilà émue, mon enfant! fit Diane en déposant un baiser sur le front brûlant de sa fille. Il semble que depuis hier, tu te fasses une fête d'aller rendre visite à notre cher decteur! Si c'est la reconnaissance pour les bons soins qu'il t'a donnés qui te met ainsi l'âme en joie, je ne puis que te féliciter, mon enfant, de ce sentiment!

Mais tout en simulant la surprise, Mde de Linières clignait de l'œil à Marianne comme pour lui dire;

"C'est bon signe!"

En effet Diane n'aspirait qu'à voir se réaliser le projet de Mariage avec le fils d'adoption de M. Hébert, et elle supposait que sous l'empressement qu'on mettait à se rendre auprès du docteur, se cachait le plaisir de revoir le prétendant.

Depuis qu'il n'était plus question que de mariage à l'hôtel de Linières, Picard ne se sentait plus d'aise. Il s'attribuait tout le mérite d'avoir menacé à bien l'affaire des amours du chevalier avec Henriette, et prenait à l'égard des autres serviteurs, des attitudes de conquérant de plus puissant effet.

Mais quand Louise fut recherchée à son tour par un prétendant à sa main, maître Picard se trouva en présence d'une difficulté qui le rendit absolument perplexe. Il se demandait lequel de ces trois maîtres il allait servir, à présent.

"C'est que j'aime tout ce monde-là! s'avouait le brave Picard. Et je mourrais de chagrin si je devais cesser de les voir les uns et les autres!"

Toutefois, en attendant la solution du problème que le tourmentait si fort l'esprit, le vieux serviteur se multipliait.

Aussi attendait-il dans l'antichambre depuis plus d'une heure déjà, quand Henriette et Louise vinrent le rejoindre pour se faire accompagner cher le docteur.

Pendant tout le trajet, Picard ne tarit pas d'éloges, tant sur son maître que sur le jeune homme qui aspirait à devenir l'époux de Louise. Il jurait ses grands dieux qu'on pourrait parcourir l'univers tout entier avant de retrouver une *seconde paire* de fiancée semblable à ceux-là.

Henriette souriait; mais Louise n'écoutait que d'une oreille distraite tout ce que pouvait improviser Picard. Elle allait se retrouver en présence du rémouleur. Elle allait, pour la première fois, le voir; et son âme éprouvait des sensations étranges.

Louise se demandait, en effet, si ce pauvre diable de rémouleur ne se trouvait pas mal à l'aise devant elle; s'il ne rougirait pas d'être *vu*, lui que sa difformité et sa mine chétive avaient fait surnommer "l'avorton."

Certes elle se promettait bien de ne paraître s'apercevoir de sa difformité. Elle lui témoignerait la même sympathie qu'autrefois, et lui ferait comprendre, par de douces paroles, combien elle avait pensé à lui, combien elle se trouvait heureuse de le voir!

Dans sa tête, Louise cherchait à l'avance le petit discours qu'elle allait tenir à son ancien compagnon de misère. Et tout ce qui lui venait à la pensée ne lui semblait jamais assez affectueux.

C'est dans ces conditions d'esprit qu'elle arriva chez le docteur M. Hebert avait lui-même fixé l'heure, et il attendait ses deux amies dans son cabinet de consultation.

Lorsqu'on vint lui annoncer qu'elles venaient d'arriver, accompagnées par le fidèle Picard, il alla au devant d'elles. Et tirant sa montre:

Vous êtes en avance de cinuq minutes, mesdemoiselles, fit-il en souriant à Louise.

Au lieu de rougir ainsi qu'elle en avait l'habitude quand on mettait sa timidité à l'épreuve, la jeune fille regarda son interlocuteur et répliqua.

C'est que j'avais hâte de me rendre ici, j'espérais même que... quelqu'un m'y aurait précédée... Puis son regard parcourait le cabinet, comme pour s'assurer que Pierre n'était pas là.

Mon enfant, dit M. Hebert, je suis heureux de l'empressement que vous témoignez! Je vous ai tenu parole. Vous pourrez bientôt vous entretenir avec celui que vous désirez voir. Puis se tournant vers Henriette qui ayant laissé Picard dans l'antichambre, était entrée à la suite de Louise:

(A CONTINUER.)

LA PESTE EN CHINE.

Victoria, B. C., 14 juillet—On a appris ici que depuis le 17 juin le nombre de décès causés par la peste noire à Hong Kong s'est élevé à 1879.

Deux américaines qui voulurent porter secours à des personnes souffrant de la peste à Canton ont été attaquées par des indigènes qui les ont fort maltraitées.

MET LE FEU A SA MAISON.

Amesbury, 14 juillet.—James W. Taylor a avoué avoir mis le feu à sa maison le matin du 12 juillet, afin d'obtenir l'assurance de $2400 placée sur l'ameublement.

En cour, ce matin, Taylor a cependant plaidé non coupable. Il a été envoyé en prison en attendant son procès devant la Cour Supérieure, à défaut de $4000 de caution.

KEMO DETRUIT sur le champ les Puces, Fourmis, Mites, &c. A vendre par tous les Epiciers et droguistes.

LA FAMEUSE GREVE.

ELLE TIRE A SA FIN, MAIS N'EST PAS TERMINEE.

Les Grevistes Retournent a l'Ouvrage en Grand Nombre.

Chicago, 14 juillet.—Quoique la fameuse grève des employés de chemins de fer tire à sa fin, elle n'est pas encore terminée.

L'entente entre les grévistes et leurs patrons ne semble pas vouloir se faire très rapidement, et le président Debs veut donner un dernier coup pour vaincre.

Mais les grévistes sont lassés et ils semblent désirer retourner à l'ouvrage. L'embarras, c'est que leurs patrons ne peuvent pas tous les reprendre, vu le mauvais état du marché que cette malheureuse grève a servi à aggraver.

RETOURNENT À L'OUVRAGE.

Le Building Trades Council, une organisation composée de 25,000 travailleurs de Chicago, a tenu une assemblée hier soir. Il y avait 160 délégués présents, et pendant près de cinq heures ils discutèrent la situation. Ensuite ils votèrent le retourner à l'ouvrage. Aucune résolution de sympathie ne fut adoptée en faveur de l'American Railway Union. Voilà une action qui enleve aux grévistes toute chance de vaincre.

LES CHEVALIERS DU TRAVAIL.

Le grand-maître des Chevaliers du Travail a dit qu'il était résolu d'appuyer Debs dans sa nouvelle détermination.

Quant au président Gompers de la Fédération du Travail, il ne veut plus entendre parler de la grève.

LES DEUX COTÉS.

Les chefs des grévistes disent aujourd'hui que la grève n'est pas terminée et que la guerre contre les corporations devra être poussée jusqu'à ses extrêmes limites.

Les patrons, de leur côté, prétendent que la grève est maintenant une chose du passé. Ils disent que plusieurs de leurs anciens employés ont repris l'ouvrage. Les trains circulent régulièrement.

DES ACTES DE VIOLENCE.

Chicago, 15 juillet.—Les grévistes se sont encore portés à quelques actes de violence ici, bloquant les voies ferrées et retardant quelques trains. La police a été parfaitement capable de faire face à la situation et les troupes ne furent pas appelées.

AUDACIEUX VOLEUR.

Veut Acheter un Revolver et Vole un $10.

Keene, N. H., 14 juillet—Un vol en plein jour a été commis en ce village aujourd'hui.

Un homme entra dans le magasin de ferronneries de Spencer & Co. et demanda un revolver. Il en examina plusieurs, puis en trouvant un qui lui plaisait, il le chargea, et s'emparant d'un billet de dix dollars appartenant à une autre pratique, il pointa le revolver sur les personnes présentes, en leur commandant de demeurer où elles se trouvaient sous peine de mort.

Ensuite, cet audacieux voleur recula jusqu'à la porte et partit à la course.

Les commis se mirent à sa poursuite, et après une chasse excitante de près d'un mille, le voleur fut capturé dans les cours du Fitchburg Railroad par George Robertson, l'un des commis de Spencer & Co., qui se jeta sur le voleur en dépit de son revolver avec lequel il le menaçait.

DEUX ENFANTS BRULES VIFS.

San Francisco, 15 juillet.—Vingt maisons ont été consumée hier à North Beach. Les pertes sur les propriétés sont de $50,000.

Après le feu on a trouvé dans les cendres les corps de deux petits garçons.

COLLISION DE TRAINS.

Chicago, 14 juillet.—Au moment où le train suburbain du chemin de fer Chicago & Northern Pacific, venant de Forest Home, entrait en cette ville à une vive allure, une voie d'évitement laissée ouverte causa une collision avec un train de marchandises.

Trois voyageurs ont été blessés, les deux locomotives ont été démolies, ainsi que deux wagons.

On dit que l'accident a été causé par le manque d'attention d'un aiguilleur.

LES GREVISTES DE FALL RIVER.

Fall River, 15 juillet—Les fileurs en grève de la King Philli tous membres de l'Union, ont eu une assemblée hier soir et ont décidé que les quelques fileurs à l'ouvrage devraient retourner à la fabrique lundi, et les autres en feront autant aussitôt que l'agent Chase les fera demander.

C'est la fin d'une grève.

NOS LEGISLATEURS.

QU'EST-CE QUE LE CONGRES VA FAIRE CETTE SEMAINE.

On dit que le Tarif Bill ne Passera Pas.

Washington, 15 juillet—C'est intéressant pour tous les lecteurs de l'ETOILE de savoir ce qui se fait au Congrès des Etats-Unis, contrôlé par les démocrates du Sud.

Il est dit que toutes les mesures d'intérêt général qui sont maintenant devant la Chambre des Représentants seront discutées cette semaine, à l'exception du projet de loi sur le tarif.

Tout indique que l'ajournement du Congrès n'est pas très éloigné.

Mais le *Tarif Bill* est dans le chemin, et dans la Chambre des Représentants il rencontre, tel qu'amendé par le Sénat, une formidable opposition. A moins que les deux chambres ne fassent des concessions mutuelles, aucune entente ne semble possible.

Le comité de conférence fera, sous peu, son rapport, et l'on saura alors s'il y a accord ou non.

En tout cas, ce projet de loi ne sera pas voté avant août, la date fixée pour sa mise à effet.

Dans certains quartiers l'on croit que ce bill ne passera pas, vu que les deux chambres ne s'entendront pas sur les amendements faits par le Sénat et que la chambre basse a refusé de ratifier. D'autres espèrent que le 10 août verra le président signer ce projet de loi.

A Vendre.

Une jolie maison de 10 appartements située sur la Rockdale Ave. Pour informations adressez-vous à M. Joseph Lefebvre, 3 Rockdale Ave.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Phitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisieme ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, cious, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et tait des guerisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigne par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MRS M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo.

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,—Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark

City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 cts

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 37 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 26 JUILLET. 1894. Soyons Distingues. No. 44

Indicateur de Chemin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.
DIVISION OUEST.
Commencant le 1er Juillet 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 15, 12 45, 2 30 3 15, 4 10, 5 10, 8 20, 7, 9 25, p m; Dimanches, 7 30 8 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 50, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 25 a m; 12 05, 5 35, et 7 50, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 6 20 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 1 Juillet 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 44, a m; 12 17 1 43, ¶3 03, 4 00, *4 10, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 47, §8 46 p m; Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

☞ *Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m. Via South Lawrence, 6 30, a m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, 9 45, 10 13 a m, 12 11, 12 57, 1 44, 1 59, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanche, 10 02 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 44, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 44 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 43 a m; 1 56 et ¶ 1 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 59, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

¶ Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

H. C. TAFT, Agt-Gén., Lowell.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parloir et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,
La nouvelle ligne de voie ferree passant par le Pont de Poughkeepsie
—ENTRE—
Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Details plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux bureaux de Billets.

W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.

D. J. FLANDERS, Agent général des Passagers et Billets.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
☞ Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

Francis W. Qua,
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.

Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'établissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les mercredis.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
258 Rue Merrimack.

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
☞ Son assortiment de Draps,
☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du
☞ dernier goût et de patrons les
☞ plusnouveaux.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.

Notre magasin est assorti de toutes les nouveautés de la saison. Les prix sont très réduits.

MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES d'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.

Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.

DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON ! !
CHARBON ! !
CHARBON ! !
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO,
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MDIDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

F. P. Rivet & A. O. Hamel
AVOCATS,
Merchants Bank Block
65 Rue Merrimack,
Chambres 3 et 4.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH
Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT
AND A
USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 5 Juillet 1894.

M. l'Administrateur,

Ici, le quatre juillet passe sans gloire et surtout sans pétards. Seuls l'ambassade, le consulat et le collège américains arborent l'étendard étoilé, mais dans le plus religieux silence. Moi, qui voulai, ce jour-là, me distraire un peu, je suis allé aux prisons d'état, et me prévalant de ma double qualité d'américain et de journaliste, je me suis fait expliquer par le directeur le système des pénitenciers italiens.

Ce directeur, un vieux capitaine en retraite, qui, après avoir trahi le Pape en 1870 est passé au service du roi, a grande confiance en la prison cellulaire. La plus grande peine à affliger à un homme, c'est, à son avis, de le condamner à la cellule pour la vie. Ne voir personne autre que le geôlier; ne faire rien autre chose que réfléchir à sa condamnation et à son crime. Je suis de l'avis du directeur pour ce qui regarde le *chatiment*, mais non pour ce qui regarde l'*exemple*. La peine de mort est plus exemplaire et par conséquent effraie plus les criminels que la réclusion à vie dans une cellule, bien que cette dernière peine soit atrocement cruelle pour le malheureux qui l'endure.

En passant dans les cours je vis les condamnés aux travaux forcés, à temps ou à perpétuité; les premiers sont habillés moitié rouge, moitié noir, les autres entièrement rouge. Ces malheureux ont tous tué ou commis des vols, des incendies, d'autres crimes inommables.—Voyez ce vieillard, me dit-il, c'est un homme d'une avarice extraordinaire. Avant son crime, il possédait une honnête aisance. Un jour, il y a de cela 12 ans, on vient lui annoncer que son fils a perdu 5,000 francs au jeu. Le vieillard devient fou de rage et lorsque son fils rentre à la maison, il lui brûle la cervelle. Il fut condamné à perpétuité. Cependant comme sa conduite, depuis son incarcération, est exemplaire, je veux lui accorder aujourd'hui tout ce que le règlement le permet; s'il me demande sa grâce, je ferai moi-même instance auprès du roi. Que voulez-vous, après tout, le pauvre homme a succombé à un moment d'ivresse sanglante, et je suis maintenant convaincu que ce n'est pas un criminel invétéré, un homme dangereux pour la société.—Ce disant, nous nous avançons vers le vieillard qui regarde tristement l'horizon par dessus la muraille de la prison.—Voyons Beppo, lui crie le directeur, je suis content de toi, et je suis prêt à t'accorder une grâce.—Vraiment, Monsieur; vous êtes bien bon!—Eh! bien, dis-moi, que veux-tu?—Après avoir réfléchi quelque temps le vieillard relève la tête: "Monsieur le directeur, dit-il, si vous m'accordez ce que je demande, je serai le plus heureux des hommes!" Le directeur pince les lèvres pensant bien que le brave homme va réclamer sa mise en liberté: Allons, parle toujours, on verra.—Eh! bien, Monsieur le directeur, je voudrais un melon d'eau!...—Nous avons peine à retenir un formidable éclat de rire; mais le bonhomme est si sérieux que nous nous contentons de nous regarder, et le directeur répond: "Mais mon pauvre Beppo, les melons d'eau ne sont pas encore murs, il faut attendre la fin d'août."—Eh! bien, répond stoïquement le vieillard, j'attendrai.

J'ai vu le fameux banquier Cuciniello, condamné à vie pour avoir volé 3,000,000, et son confrère l'autre banquier Bernardo Tanlongo, accusé d'en avoir volé vingt millions. Cuciniello, vieillard de 68 ans, et gros court, chauve. En raison de son âge et peut-être aussi par égard pour sa richesse passée, Cuciniello n'a d'autre occupation que de passer le plumeau sur les fenêtres, les boiseries, etc. Tanlongo, n'étant pas encore condamné, est tenu en prison préventive dans une cellule.

J'ai vu le fameux brigand Fioravanti, qui fut douze ou quinze ans la terreur de la province de Rome. Cet homme qui a tué vingt personnes, au moins, et qui en a dévalisé des milliers, a trouvé un code pénal assez naïf, assez bénin pour n'être pas condamné à mort. Un jour Fioravanti et sa bande se trouvait près de Civita-Vecchia. Aussitôt le capitaine de gendarmerie fait sonner l'alarme, et saute en selle suivi de 25 gendarmes à cheval. Fioravanti se trouvait à déjeuner tranquillement dans une ferme; il n'avait avec lui qu'un de ses lieutenants. Le capitaine de gendarmerie, qui a reconnu son homme, pousse droit devant lui et crie au bandit: "Fioravanti! tu es mon prisonnier!"

Pas du tout, capitaine, c'est vous qui êtes le mien! Et le chef de bandits siffle. Aussitôt soixante voleurs se redressent pointant leur fusil sur les gendarmes surpris qui se rendent à discrétion. Fioravanti fut clément cette fois et se contenta de leur argent et du revolver du capitaine.

Le régime des prisons italiennes est assez dur. Lever à 4 heures l'été, à 5 heures l'hiver. Deux repas par jour: le premier à neuf heures, le second à cinq heures. Coucher à sept heures l'hiver, à neuf heures l'été. Le repas du matin est invariablement un morceau de viande de cheval bouilli, et une soupe aux patates, ou aux fèves. Le repas du soir consiste en un plat de pâte connue en Amérique sous le nom de *macaroni*. Ces macaroni sont bouillis dans de l'eau, puis arrosé d'un jus composé de lard et de tomates.

Les condamnés sont obligés de prendre un bain chaque semaine. Pour le grand nombre, habitués à la malpropreté comme le son presque tous les italiens, se mettre à l'eau est un supplice. Comme partout les condamnés ne sont pas désignés par leur nom mais par un numéro. Ce numéro est inscrit sur leur bonnet rouge et sur l'épaule gauche. Voici le peu que j'ai retenu de ma visite aux prison de Rome.

Bien à vous,

WM. BREEN.

L'IMBROGLIO.

C'est drôle de voir les démocrates aux prises, malgré que la chose ne soit pas rare depuis l'élection de Cleveland.

C'est encore la question du tarif qui est sur le tapis! La Chambre des Représentants a voté une espèce de loi sur le tarif et le Sénat lui a apposé un tas d'amendements à n'en plus finir.

Maintenant, la Chambre des Représentants refuse de ratifier ces amendements et de son côté le Sénat n'en veut pas démordre.

Les uns tirent à hue, les autres à dia. Et voilà!

Quel beau régime! Comme les choses vont bien! C'est admirable, vraiment.....

Le président Cleveland trépigne de rage, il se debat, il frappe du pied, du poing, mais rien n'y fait: ses partisans se fichent de lui comme de leurs premieres chemises.

En voilà un beau parti qui prétend gouverner le pays!

C'est un tas de bavards, qui font des discours à la brasse et n'avancent pas d'un pas les choses d'intérêt majeur pour le pays.

Cleveland a voulu y mettre le doigt et il a fait un four monumental. Le Senat a tout simplement déclaré que son intervention, au moyen d'une lettre adressée à M. Wilson pour prôner l'admission en franchise des matières premières, était un acte de perfidie politique.

Attrapez, M. Cleveland!

Il y a même un sénateur qui a prétendu que cette lettre allait causer la défaite du *Tarif Bill*.

Voilà Cleveland mis au ban de son parti. Il veut l'admission des matières premières en franchise, mais la députation du Sud, qui a à sauvegarder les intérêts des propriétaires de mines de charbon et de minerai de fer des Etats sudistes, ne veut pas entendre parler de la chose.

Tout annonce que dans cette lutte entre le président et ses partisans, ceux-ci seront vainqueurs, c'est-à-dire que s'ils ne réussissent pas à faire adopter par la Chambre le tarif tel qu'amendé par le Sénat, ils causeront au moins sa défaite.

Les républicains ont aussi leur mot à dire et voici ce que le représentant Hopkins pense de la lettre du président:

"La lettre du président Cleveland est sans précédent dans l'histoire de ce pays. La reine d'Angleterre, même les rois Georges dans leurs jours les plus arbitraires, n'auraient pas osé exprimer de semblables opinions à un corps législatif. Cette lettre va empêcher le passage du projet de loi sur le tarif. Le Sénat ne peut céder sans humiliation et sans déshonneur après avoir pris connaissance d'une semblable lettre, et la Chambre ne peut venir à l'encontre des vues du président en acceptant les amendements des sénateurs. Au cas où la Chambre cèderait, il est facile de s'apercevoir par cette lettre que le président apposerait son véto sur ce bill. Par conséquent, le président a rendu tout règlement de la question du tarif impossible."

C'est franc, n'est-ce pas? Cela a du bon sens.

Une autre opinion:

Le sénateur Hawley, (Rép. Conn.) a dit: "C'est la plus grande faute qu'un président des Etats-Unis ait jamais faite et cette lettre devrait être retirée."

Le sénateur Hill, de New York, qui se croit plus démocrate que le président, envisage la question sous un autre point de vue:

"Je préfère ne rien dire en ce moment, a dit Hill, concernant la convenance et la sagesse de cette lettre. Elle est venue un peu tard; elle peut compliquer la situation tout entière et causer la défaite du projet de loi sur le tarif. Si le président, au lieu d'écrire une lettre, m'avait assisté, par son influence, à me procurer des votes en faveur de l'admission en franchise des matières premières, quand je faisais la lutte au Sénat, les maheureuses complications présentes auraient été évitées."

Voilà où les choses en sont rendues.

C'est joli la politique démocratique!

Qu'en dites-vous?

LA VILLE DE PULLMAN.

La compagnie Pullman, dont il a tant été question à propos des grèves, fut fondée au capital de $30,000,000 par actions. D'après les cours actuels les actions ont doublé de valeur. M. Geo. Pullman acheta une propriété de plus de trois mille acres de terrain, sur les bords du lac Calumet, à quatorze milles du centre de la ville de Chicago. Suivant l'exemple des Krupp à Essen, en Allemagne. M. Pullman construisit et organisa ce qu'il appela une ville modèle, laissant absolument de côté les principes fondamentaux des institutions américaines, s'arrangeant pour être le maître absolu dans sa ville.

Toute la ville qui porte son nom, y compris les rues, appartiennent encore aujourd'hui, en pleine propriété, à la compagnie Pullman. Les terrains marécageux que M. Pullman avait achetés presque à vil prix furent assainis; les rues furent tracées, on réserva des espaces très suffisants pour des squares et des jardins; on construisit des écoles, fonda une caisse d'épargne, créa une bibliothèque. Les maisons furent bâties avec tous les perfectionnements modernes. Bref, M. Pullman, qui dirigeait tout lui-même, fit réellement une merveille et la valeur de ses terrains s'accrut dans des proportions phénoménales.

Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que l'œuvre de M. Pullman n'avait absolument rien de philantropique et constituait une gigantesque entreprise commerciale. Tout était si bien arrangé que ses employés et ouvriers des ateliers de construction de wagons étaient, de fait, obligés de devenir les locataires et les clients de la compagnie Pullman, qui leur fournissait absolument tout ce qui est nécessaire à la vie, à des prix réellement exorbitants. Ainsi pour ne citer que quelques exemples, la compagnie Pullman, qui était propriétaire de l'usine à gaz, comme de tout le reste de la ville, faisait payer à ses ouvriers $2.25 par mille pieds cubes le gaz qui lui revenait à elle exactement à 33 cts.

La compagnie se faisait fournir l'eau par la ville de Chicago au prix de 4 cents le mille gallons, qu'elle faisait payer 10 cents par ses locataires, ce qui lui permettait de se procurer pour rien toute l'eau dont elle avait besoin pour ses usines et ses ateliers.

En somme, comme nous l'avons dit, la compagnie Pullman fournit absolument tout, à l'exception des boissons alcooliques, aux habitants de sa ville.

Pour trouver des cabarets, les habitants de Pullman sont obligés de se rendre à Kensington, un village voisin; mais le tramway qui les y conduit appartient lui-même à la compagnie

Tout cela devait provoquer une réaction. Les habitants de la ville-modèle n'ont pas tardé à s'apercevoir qu'ils se trouvaient sous l'entière dépendance de son fondateur et, un beau jour, par un vote presque unanime, ils se prononcèrent pour l'annexion à Chicago. La ville modèle est devenue ainsi un faubourg de Chicago, envers et contre M. Pullman, qui n'a, dit-on, jamais pardonné ce vote à ses ouvriers et locataires. Mais la compagnie n'en reste pas moins propriétaire et maîtresse absolue du nouveau faubourg de Chicago.

L'EGLISE D'ORIENT.

C'est la dénomination par laquelle on désigna d'abord les Eglises fondées par les apôtres dans la Grèce, puis toutes les provinces soumises plus tard à l'empire d'Orient et dans lesquelles on parlait grec. Aujourd'hui c'est une secte séparée de la grande Eglise chrétienne, répandue en Russie, en Turquie et en Grèce Elle a été fondee au IXe siècle par Photius, patriarche de Constantinople, et affermie au XIe par le patriarche Michel Crularius Beaucoup de tentatives furent faites pour réunir les deux Eglises, spécialement aux conciles de Lyon, en 1274, et de Florence, en 1439.

L'Eglise grecque n'admet pas que le Saint-Esprit procède du Fils, n'accepte que les canons des huit premiers conciles œcuméniques et nie l'existence du purgatoire; elle célèbre ses offices en langue vulgaire, administre le baptême par l'immersion du corps tout entier, et la communion sous les deux espèces du pain et du vin; elle ne veut dans les édifices sacrés d'autres images que des tableaux et d'autre musique que la voix humaine; enfin elle ne reconnaît pas la suprématie du pape. En Russie, le chef de la religion est le czar; partout ailleurs, le prtriarche de Constantinople. On la nomme aussi *Eglise grecque schismatique* parce qu'elle est tombée dans le schisme en se séparant de l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

Le grand Léon XIII a lui aussi tenté de ramener dans le bon chemin cette Eglise égarée. Dans sa lettre apostolique aux princes et aux peuples de l'univers, il a écrit:

"C'est pour l'âme un cruel désenchantement d'avoir à se trouver dans la suite en face d'une époque malheureuse, où de funestes conjonctures, trop bien servies par des suspicions et des ferments d'inimitiés, arrachèrent du sein de l'Eglise romaine de grandes et florissantes nations. Quoiqu'il en soit, confiant dans la grâce et la miséricorde—de ce Dieu tout-puissant, qui sait seul quand les temps sont mûrs pour ses largesses, qui seul aussi tient en sa main toutes les volontés humaines pour les incliner où il lui plaît,—Nous nous tournons vers ces peuples, et, avec une charité toute paternelle, Nous les prions et conjurons d'effacer toute trace de division et de revenir à l'unité.

"Et tout d'abord, Nous portons affectueusement Nos regards vers l'Orient, berceau du salut pour le genre humain. Sous l'empire d'un ardent désir, Nous ne pourrons nous défendre de cette douce espérance que le temps n'est pas éloigné où elles reviendront à leur point de départ, ces Eglises d'Orient, si illustres par la foi des aïeux et les gloires antiques Aussi bien, entre elles et nous, la ligne de démarcation n'est-elle pas très accentuée: bien plus, à part quelques points, l'accord sur le reste est si complet, que souvent pour l'apologie de la foi catholique, nous empruntons des autorités et des raisons aux doctrines, aux mœurs, aux rites des Eglises orientales. Le point capital de la dissidence, c'est la primauté du Pontife romain. Mais qu'elles remontent à nos origines communes, quelles considèrent les sentiments de leurs ancêtres, qu'elles interrogent les tradictions les plus voisines du commencement du christianisme, et elle trouveront là de quoi se convaincre jusqu'à l'evidence que c'est bien au Pontife romain que s'applique cette parole de Jésus-Christ: *Tu es Pierre, et sur cette pierre je batirai mon Eglise.* Et dans la série de ces Pontifes romains l'antiquité en vit plusieurs que les suffrages étaient allés chercher en Orient: au premier rang Anaclet, Evariste, Anicet, Eleuthère, Zosime, Agothon, dont la plupart eurent cette gloire de consacrer de leur sang un gouvernement tout empreint de sagesse et de sainteté.—On n'ignore pas d'ailleurs l'époque, la cause et les auteurs de cette fatale discorde. Avant le jour où l'homme sépara ce que Dieu avait uni, le nom du Siège Apostolique était sacré pour toutes les nations de l'univers chrétien; et à ce Pontife romain, qu'ils s'accordaient à reconnaître comme le légitime successeur de Saint-Pierre, et partant comme le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, ni l'Orient, ni l'Occident ne songeaient à contester le tribut de leur obéissance.—Aussi, si l'on remonte jusqu'aux origines de la dissidence, on y voit que Photius lui-même a soin de députer à Rome des défenseurs de sa cause: on y voit, d'autre part, que le Pape Nicolas I, peut, sans soulever d'objection, envoyer des légâts de Rome à Constantinople, avec mission "d'instruire la cause du Patriarche Ignace, de recueillir d'amples et sûres informations, et de référer le tout au Siège Apostolique." De sorte que toute l'histoire d'une affaire qui devait aboutir à la rupture avec le Siège de Rome, a fourni à celui-ci une éclatante confirmation de sa primauté.—Enfin, nul n'ignore que dans deux grands Conciles, le second de Lyon, et celui de Florence, Latins et Grecs, d'un accord spontané et d'une voix commune, proclamèrent comme dogme, la Suprématie du Pontife romain."

UN ANARCHISTE

Qui Vient Faire de la Propagande aux Etats-Unis.

Plusieurs journaux de New-York critiquent sévèrement les inspecteurs du bureau de l'émigration pour avoir laissé débarquer la semaine dernière sans la moindre difficulté, un agitateur anarchiste anglais Charles Wilfred Mowbray, qui s'est acquis une certaine notoriété à Londres, et qui se targue ouvertement de venir donner un nouvel essor à la propagande anarchiste aux Etats-Unis.

Mowbray est l'éditeur d'un journal anarchiste de Londres, le *Commonweal*, dont il a été beaucoup question il y a deux ans. Le *Commonweal* avait publié, en effet, en 1892, un article demandant l'assassinat du juge Hawkins, de l'inspecteur de police Melville et du secrétaire de l'intérieur.

Mowbray, et le rédacteur en chef du *Commonweal*, J. D. Nicoll, furent poursuivis à Londres, à propos de cet article, pour excitation à l'émeute et au meurtre.

Nicoll fut condamné à dix-huit mois de prison; mais Mowbray fut acquitté. Néanmoins, Mowbray, ayant subi diverses condamnations en Angleterre, tombait sous le coup de la loi interdisant le débarquement des repris de justice aux Etats-Unis.

Aussi s'étonne-t-on de la négligence des inspecteurs de l'immigration qui l'ont laissé débarquer, d'autant plus qu'ils ont été prévenus depuis longtemps de sa prochaine arrivée, et que lui-même se vante de ne pas chercher le moins du monde à cacher son identité.

Quoi qu'il en soit, Mowbray n'était pas plus tôt débarqué qu'il se rendait à Newark, N. J., où il a, paraît-il, des amis, et y prenait ce que l'on appelle ses "premiers papiers de naturalisation."

Mowbray est revenu ensuite à New-York, et il a déclaré à un représentant de la presse qu'il venait y raviver la propagande anarchiste. "Les réunions publiques, la distribution de brochures et la publication de journaux, a dit Mowbray, tels seront mes moyens de propagande parmi les ouvriers. Je ne me propose pas de les exciter à l'émeute, bien que je ne pense pas que nous puissions atteindre notre but sans avoir recours à la violence. La fédération de toutes les associations ouvrières, et ensuite la grève générale, voilà ce qui nous conduira à notre but. Mais il faut d'abord instruire l'ouvrier, et, pour cela, je me propose d'organiser de fréquentes réunions."

Mowbray s'est déjà mis en relation avec divers groupes anarchistes de New-York. Mais il n'a pas encore commencé sa propagande, et, tant que le surintendant Byrnes sera à la tête de la police, il est bien douteux que le nouvel apôtre de l'anarchie obtienne plus de succès que le fameux Johann Most, à peu près tombé aujourd'hui dans l'oubli.

Avant de Mourir, Salut, Cesar!

S'il est une chose dont les thuriféraires du gouvernement de Québec se complaisent à le vanter, c'est son beau dévouement pour l'Agriculture. On dirait, à les entendre, qu'avant M. Beaubien, rien n'avait été fait pour la classe agricole.

Tout ce que M. Mercier a fait, les gros octrois qu'il a donnés, la commission agricole qu'il a nommée, la création de l'Ordre du Mérite Agricole, l'aide qu'il a accordée aux municipalités, les ponts en fer qu'il a jetes partout, les chemins qu'il a ouverts à la colonisation, les voies ferrées qu'il a fait construire pour rapprocher les colons des centres commerciaux, tout cela doit être oublié, devant le *trèfle blanc* de M. Beaubien!

Halte là! Nous ne vous permettrons pas de travestir ainsi l'histoire et de vous parer des plumes des autres. Nous allons voir ce que ces grands bienfaiteur ont fait pour la classe agricole.

Quelle a été leur conduite, dès la première session? Ils ont commencé,—pour bien montrer leur tendresse pour les cultivateurs,—par retrancher du budget de l'agriculture et de la colonisation préparé par M. Mercier le modeste denier de $50,000! Mais le subside du Harras de M. Beaubien, les ministres se sont bien gardés d'y toucher.

Non contents de cette saignée pratique au détriment de la classe agricole, ils ont fait pleuvoir sur elle les taxes les plus vexatoires. Pendant les élections, ils avaient bien promis de ne pas en imposer, mais une fois la farce jouée, au diable les "habitants"! Ils sont faits pour être taillés à merci.

Le moindre petit marchand, le plus modeste industriel est obligé de payer la taxe au gouvernement Et les cultivateurs, de leur côté, ne sont pas épargnés.

Taxes pour l'entretien des aliénés!

Taxes pour l'entretien des jeunes délinquants!

Taxes sur les successions!

Taxe sur les ventes à réméré!

Taxe sur donations!

Taxe sur ventes ordinaires!

Taxe sur toutes translations de propriété pourvu bien entendu que cette propriété ne soit pas une limite à bois. Celle-là, par exemple, elle est exemptée. C'est le bien des mignons du gouvernement! Mais le colon et le cultivateur, nenni!!

Quand ils ont payé tous ces impôts ruineux, le gouvernement fédéral arrive à son tour et leur arrache un tribut de quarante à cinquante pour cent sur tout ce qu'ils achètent et consomment.

N'est-ce pas qu'elle est gaie, la position du cultivateur, sous le régime béni des conservateurs? Ceux-ci se vantent d'accorder une protection puissante à l'agriculture, et ils se complaisent à faire circuler les rapports de certains caissiers de banques qui trouvent que nous avons un bon gouvernement.

Mais la belle histoire! Ces caissiers sont intéressés à maintenir les hommes actuels au pouvoir, ils font admirablement leur affaire. Seulement, ils ne font pas également celle de la classe agricole.

Toutes les classes ici, à peu près, ont des privilèges. Ainsi, le salaire des ouvriers n'est saisissable que pour un quart, celui des employés publics pour une petite proportion à Québec, et insaisissable à Ottawa. Ah! que les cultivateurs demandent qu'un quart seulement de leurs récoltes soit déclaré saisissable, et vous entendrez des hurlements s'élever. M. Bernatchez a proposé un amendement à l'effet d'accorder aux cultivateurs et aux colons *un privilège sur les propriétés de tout commercant insolvable, pour le prix des produits qu'ils lui auront vendus dans l'année précédant immédiatement sa faillite.*

C'est une fameuse occasion pour les ministres et leurs amis de montrer qu'ils voulaient protéger l'agriculture, n'est-ce pas? Eh bien! ils ont tous voté contre la proposition de M. Bernatchez, sauf M. Savaria!

Allez, après cela, braves cultivateurs, vous pâmer d'admiration devant ces faux protecteurs qui vous pillent, vous ruinent, vous écrasent d'impôts et chassent vos enfants aux Etats-Unis. Si ce régime vous plaît, à la bonne heure, applaudissez nos grands ministres, mais préparez vos malles pour prendre avant longtemps le chemin de l'exil.—*L'Electeur.*

Naissances.

Le 19 de ce mois, l'épouse de M. Louis Malhiot, un fils. Parrain et marraine, M. et Mde Antoine Beausoleil. On a donné à l'enfant les noms d'Antoine, Arthur et Roméo.

A Pelham, N. H., l'épouse de M. Joseph Thibault, un garçon. Parrain et marraine. M. David Côté et Mlle Eugénie Côté. La mère et l'enfant se portent à merveille.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en une

EXPLOSION A LYNN.

Trois Gardiens de la Paix Blesses Grievement.

Lynn, Mass., 21 juillet—Une sérieuse explosion s'est produite à 3 h. 25, la nuit dernière, dans un édifice de six étages sur la rue Union, près du square Central, la propriété d'Edward E. Strout.

Le gardien de la paix Wells entendit des volumes d'eau s'abattant dans l'édifice et il téléphona aussitôt au commissariat central de police. On tenta d'ouvrir la porte de l'édifice, mais n'y pouvant réussir, on envoya querir le propriétaire.

Les gardiens de la paix Wells, Cryan et Neagles, un monsieur Strout et A. B. Preston, télégraphiste de nuit à la gare du Boston & Maine, pénétrèrent dans la bâtisse par une porte du sous-sol et ils firent cesser l'éruption de l'eau qui provenait des arrosoirs automatiques. Ensuite ils se mirent à la recherche du foyer de l'incendie qu'ils trouvèrent dans un appartement occupé par la Lynn Electrical Co., au deuxième étage.

Le gardien de la paix marchait le premier, tenant dans sa main une lanterne.

La porte donnant sur l'appartement dans lequel les flammes faisaient leurs ravages fut forcée et il s'ensuivit immédiatement une formidable explosion qui ebranla tout l'édifice.

Le gardien de la paix Wells fut grièvement blessé et il gît dans un état critique à l'hôpital; il a les mains et la figure brûlées et tailladées.

M. Strout a d'horrible blessures à la tête et aux mains; il respira aussi des flammes. Il était encore sans connaissance dans sa demeure à dix heures ce matin, mais on croit à sa guérison.

Le gardien de la paix Cryan s'est fait brûler et couper la figure et les mains; il a été transporté à l'hôpital.

Le gardien de la paix Neagles et le télégraphiste Preston ont aussi été blessés comme les précédentes victimes et ils sont à l'hôpital.

L'explosion a probablement été causée par un volume de gaz produit par l'action de la chaleur et de l'eau sur des matières chimiques dans les bureaux de la Cie Electrique et qui serait venu en contact avec la lanterne du gardien de nuit.

On est aussi porté à penser que cette explosion aurait bien pu être causée par du gaz de napthe.

Les Jommages causés dans toute la bâtisse sont très considérables.

UN ENNEMI

Cherche a se Venger d'un Riche Entrepreneur.

Providence, 21 juillet.—Frank M. Slavin, un riche entrepreneur de cette ville, a un ennemi qui lui rend la vie bien amère.

Il y a quelques mois, un incendiaire mit le feu à ses vastes écuries qui furent complètement consumées, ainsi que huit chevaux, dont un trotteur évalué à pas moins de $4500.

Depuis cette époque des tentatives pour incendier la demeure et les dépendances du riche entrepreneur ont été faites deux ou trois fois, mais aucune n'a réussi: les flammes purent être éteintes avant d'avoir eu le temps de causer de grands dommages.

La police a été avertie que chacun de ces incendies avait été causés par un incendiaire.

Il y a une semaine tous les chevaux de Slavin tombèrent subitement malade, et il y a deux jours trois d'entre eux tombèrent mort dans leur écurie.

Une enquête fit découvrir que tous ces chevaux avajent absorbé du poison qui leur avait été administré par une personne inconnue.

A huit heures et demie, hier soir, Slavin découvrit que ses nouvelles écuries étaient en feu, et quand il fut rendu sur les lieux il découvrit que le feu avait été mis à quatre endroits différents.

L'incendiaire avait accompli son œuvre d'une manière si habile que les écuries furent consumées de fond en

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE,
67 rue Market, Lowell, Mass

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 26 JUILLET 1894.

LES BAINS FROIDS.

Vu la température torride qui nous accable de ce temps-ci, beaucoup sorgent à se rafraîchir en prenant un bain dans l'eau fraiche d'une rivière. C'est une bonne idée. Rien ne délasse les membres engourdis par le travail, rien n'assouplit les muscles, ne donne du ton aux nerfs que des ébats dans l'eau froide. Pourvu que le bain ne soit pas trop prolongé, il n'y a que du bien à en retirer.

Voici d'ailleurs ce que le célèbre abbé Kneipp, un Allemand qui a opéré et opère encore chaque jour tant de guérisons merveilleuses au moyen de l'eau, dit à propos des bains dans les rivières :

" La durée du bain froid général est de trois minutes au maximum.

" C'est là ma maniere de voir, sur laquelle je reviendrai plusieurs fois encore. Ici je vous ferai observer qu'il y a vingt ans j'étais d'en avis différent : je prescrivais des bains de plus longue durée et j'étais dans la persuasion que les établissements d'hydrothérapie ne pouvaient s'écarter beaucoup de cette methode que je croyais la meilleure.

" Une longue expérience et la pratique journalière sur moi et sur d'autres ont modifié mes idées et m'ont appris d'une manière irrévocable que, dans les bains à eau froide, le vrai et juste principe est le suivant : *Plus la durée du bain froid est courte, plus son action est bonne.* Celui qui reste une minute dans le bain général froid agit plus sagement que celui qui y reste cinq minutes.

" Je condamne absolument tout bain de ce genre s'il dure plus de trois minutes, que ce soit des malades ou des personnes bien portantes qui en usent.

" A propos des bains dans les rivières, je rappelle qu'il y a des gens qui en prennent un ou deux par jour, de la durée d'une demi-heure chacun. Je ne veux pas parler des bons nageurs qui s'agitent beaucoup et qui, au sortir de l'eau, se nourrissent bien. Une nature robuste supplée promptement ce que le bain lui a soustrait. Mais les personnes qui ne savent se remuer et qui, pendant une demi-heure, se trainent lourdement, comme une tortue dans la riviere, ces personnes non seulement n'en retirent aucun profit, mais un pareil bain, surtout s'il est répété souvent, leur nuit beaucoup, parce qu'il énerve et fatigue. Au lieu de faire du bien à l'organisme, il exerce sur lui une action spoliatrice ; au lieu de le fortifier et de le nourrir, il le ronge et l'amaigrit.

" Pour être dans les dispositions voulues pour un bain froid général (dans une baignoire ou la iviere), il faut que le corps tout entier soit parfaitement chaud. Si donc vous êtes bien réchauffé, soit auprès du poêle, soit par le travail ou la marche, vous vous trouvez dans l'état prescrit. Quand, au contraire, vous éprouverez quelque frisson ou que vous aurez les pieds froids, ne prenez jamais un bain froid général avant de vous être convenablement réchauffé par un exercice. Si par contre vous transpirez ou que vous soyez même tout en nage, ne craignez rien, mais prenez tranquillement votre bain, pourvu toutefois que vous soyez bien portant.

" Il y a beaucoup de gens, même des gens réfléchis et expérimentés, qui ne craignent rien que l'immersion froide quand le corps est en sueur. Et pourtant rien n'est moins dangereux. Oui, j'ose soutenir la proposition bien étudiée et basée sur une longue expérience : plus la sueur est abondante, mieux cela vaut et plus le bain sera efficace.

" Nombre de personnes, qui avaient cru que cette "cure de cheval" produirait nécessairement un coup d'apoplexie, ont déposé, après un seul essai, toute crainte et tout préjugé.

" Qui donc, en rentrant tout en nage, quand le liquide salin lui coule du visage et que les doigts paraissent se coller ensemble, qui donc hésite ou craint de se laver les mains et la figure, même la poitrine et les pieds? Chacun fait cela, car il s'en trouve bien. Est-ce que l'effet—c'est une conclusion nécessaire—ne doit pas être le même sur le corps tout entier? Ce qui fait tant de bien aux parties sera-t-il préjudiciable au tout? Mais il faut bien prendre garde de rester longtemps dans l'eau. Tout est là."

Nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir mis sous les yeux ces excellents conseils en une saison où tant de gens, ignorant la science de l'hydrothérapie, prennent des bains froids qui durent parfois jusqu'à des heures et sortent de la rivière tout transis, complètement engourdis par le froid, le bout des doigts blanc parce que le sang s'est retiré des extrémités, affaiblissant ainsi tout l'organisme entier au lieu de le renforcer par un bain de durée raisonnable. L'abus de toute chose est toujours dommageable. Il faut manger pour vivre, mais si vous faites des excès de table, vous attrapez une indigestion et vous vous prédisposez à la dyspepsie.

Se baigner est une bonne chose, mais trop longtemps c'est mauvais pour la santé.

L'abbé Kneipp fait aussi remarquer qu'il faut se donner de l'exercise d'une manière assez violente, comme courir ou marcher vivement, après un bain froid, afin de donner au plus tôt au corps sa chaleur naturelle.

A Propos de Conventions.

Les conventions canadiennes-françaises sont à l'ordre du jour ; après celle du Dakota-Nord voici qu'on annonce pour les 11 et 12 septembre prochains celle des Canadiens du Connecticut.

Nos lecteurs savent ce que nous pensons de ces conventions. Depuis que des Canadiens vivent sous le drapeau étoilé, plusieurs de ces assises solennelles ont été tenues, ce qui a coûté fort cher, et l'on se demande aujourd'hui : "Quel en a été le résultat?"

Cette question fait supposer que le bien qu'on a pu retirer de ces conventions n'est pas fort visible. En effet, nous croyons qu'il faut de bonnes lunettes pour l'apercevoir.

Il est bien vrai que ces sortes de réunions ont donné à nos tribuns l'occasion de prononcer des discours eloquents, de faire du patriotisme en paroles ; elles ont aussi permis à certaines personnalités de se créer de la popularite et de faire du prosélytisme politique, afin de pouvoir entrer dans quelques gras fromages.

Mais nos paroisses, nos maisons d'éducation, nos sociétés nationales ont été fondées sans que ces conventions aient eu à y voir ; sans elles nous avons progressé, nous avons pris une place honorable dans la société américaine, nous nous sommes frayé un chemin à travers les obstacles sans nombre qui encombrent tous les états en ce pays.

Une convention canadienne a eu lieu il n'y a pas bien longtemps à Chicago. En cette circonstance, de belles paroles ont été dites, d'admirables résolutions ont été adoptées. Maintenant quelqu'un pourrait-il nous démontrer qu'il est résulté de cette convention quelque chose de pratique?

L'*Indépendant* de Fall River abonde dans notre sens quand, au cours de ses commentaires sur la prochaine convention canadienne du Connecticut, il dit :

" A part une seule exception, tous les journalistes canadiens des Etats-Unis se sont hautement déclarés en faveur de ces mouvements nationaux auxquels il n'y a qu'un reproche réel à faire en ce moment, celui de ne pas avoir de résultats suffisamment pratiques.

" Prenons, par exemple, la dernière convention tenue à Bridgeport puisque nous en sommes à parler du Connecticut.

" Tant sous le rapport des délégués que sous celui des discours éloquents prononcés par des compatriotes distingués, il est impossible de contester le succès de cette convention. Là, comme dans toutes les autres réunions de ce genre qui l'avaient précédée, on a discuté des questions de première importance au point vue de notre avenir comme race en ce pays.

" On s'est déclaré en faveur d'un clergé national, des écoles paroissiales, de nos sociétés nationales, de la naturalisation des nôtres, de l'encouragement à donner à la presse canadienne des Etats-Unis, etc.

" Les discours prononcés à l'appui de ces différents sujets avaient été soigneusement préparés, ont été bien débités et naturellement grandement applaudis.

" Mais ce qui s'est passé à Bridgeport n'a été après tout, que la répétition de séances du même genre tenues en divers autres centres canadiens tant de l'Est que de l'Ouest.

" Ce qui va avoir lieu à Taftville dans quelques semaines vaudra-t-il mieux? Il y a lieu d'en douter.

" Voyons depuis un an, dans le Connecticut,—puisque nous y sommes—quels progrès ont fait les questions débattues et décidées à Bridgeport.

" Y a-t-il eu un seul prêtre canadien amené dans l'Etat, une seule société canadienne nouvelle fondée, un seul compatriote naturalisé, un seul journal canadien établi ou encouragé ; en un mot, y a-t-il eu un seul indice pour démontrer que la convention de Bridgeport ait eu un résultat pratique? "

Avant de continuer à convoquer de ces conventions, on devrait au moins répondre à ces questions.

Voici, pour terminer, notre attitude sur ce sujet : Si le résultat de ces conventions équivaut à l'argent qu'elles coûtent, l'ETOILE est en leur faveur ; autrement, nous n'en sommes pas.

Cela est franc et sans ambiguïté.

Les sommes qu'on dépense pour aller pérorer à de grandes distances peuvent-elles être employées d'une manière plus profitable? Encore une question dont la réponse sera reçue avec satisfaction.

Qu'on nous comprenne bien. Nous ne sommes pas contre le principe en lui-même des conventions nationales, qui est excellent. Ce à quoi nous nous opposons, c'est à la manière dont ces conventions sont conduites, de sorte qu'elles coûtent cher et ne donnent pas un résultat visible à l'œil nu.

ACTUALITES.

Un journal nous apprend que Mde Carnot distribuait tous les jours en aumônes une somme qui n'était jamais inférieure à deux cents dollars.

Un représentant du Nébraska à Washington vient de présenter au Congrès un projet de loi imposant une taxe de $100 sur tous les immigrants qui voudront venir aux Etats-Unis.

D'après un savant russe — les savants ont toutes les audaces ! — on pourrait reconnaître les individus destinés à devenir criminels à la seule couleur de leurs yeux.

Chaque spécialiste criminel, en effet, aurait une couleur spéciale d'yeux.

Les meurtriers et les voleurs ont toujours des yeux couleur marron ; ceux qui pratiquent l'abus de confiance sous toutes ses formes, ont des yeux couleur de canelle ; les vagabonds ont des yeux couleur bleu-azur !

Les yeux noirs et bleus brillent par leur absence dans le monde des criminels.

Cette théorie du savant russe, sagement appliquée par les limiers de la préfecture de la police, peut être évidemment d'un très grand secours pour la découverte des criminels.

Seulement qu'ils ne s'y fient pas trop.

L'enquête qui se fait actuellement à New York sur la police de cette ville a tellement révélé de hontes que les journaux ne parlent plus de ce corps connu "The Finest."

Aujourd'hui, on dit "The Meanest." Il est des agents de police qui ont été jusqu'à faire cirer leurs chaussures gratuitement par les gamins qui font ce métier et exiger cinquante sous pour leur permettre de demeurer à tel ou tel coin de rue pour la journée.

Quant aux pots de vin reclamés aux hôteliers, lupanars, colporteurs, etc, ils se comptent par légions.

Les renvois faits ou à faire sont nombreux. Malgré cela, on a trouvé de beaux exemples de dévouement, de courage et de désintéresssement parmi les hommes du surintendant Byrnes

Un drame poignant s'est déroulé à Escandido, Col. Un jeune homme du nom de Washington Irving, que l'on dit être un neveu du célèbre écrivain du même nom, est tombé ces jours derniers en état de léthargie. On a cru qu'il était mort. Les médecins eux-mêmes s'y sont trompés, et finalement on s'est décidé à l'enterrer. Or, le service religieux venait à peine d'être terminé, et les parents et amis défilaient devant le cercueil, lorsqu'on a entendu des coups frappés à l'intérieur. Il est facile d'imaginer l'émoi qui s'en est suivi.

Cependant, quelques personnes qui avaient conservé tout leur sang-froid, se sont empressés d'ouvrir le cercueil. Irving s'est alors levé sur son séant. Il paraissait d'abord étourdi, mais il n'a pas tardé à reprendre complètement l'usage de ses sens, et l'on s'est empressé de le reconduire chez lui.

Aux derniers avis, Irving était presque complètement rétabli.

Un reporter du *New-York Herald* vient de visiter la ville de Pullman. Les détails qu'il télégraphie à son journal sont navrants.

Pendant la grève, un comité de secours donnait du pain et de la viande aux familles. Le charbon devenant rare, trois ou quatre ménages s'entendaient pour faire cuir les aliments au même fourneau.

Aujourd'hui, on a cessé de distribuer des provisions et les pères de famille sont au désespoir et ne savent comment donner du pain aux leurs.

Plusieurs ont dû voler du charbon et de la viande dans les cours des chemins de fer.

Ceux qui l'ont pu, ont quitté Pullman.

Les maisons pour lesquelles Geo. Pullman demande $17.50 se louent $12 par mois à Kinsington, faubourg voisin.

On parle en certains endroits, d'évictions prochaines.

Il est certain que si l'on tente de mettre les locataires de Pullman sur le pavé qu'il y aura du sang de repandu.

Pour la deuxième fois, la Chambre a voté une forte majorité une résolution proposant que les senateurs soient élus par le peuple et non par la législature de chaque Etat.

M. Benjamin Lenthier trouve-t-il toujours que le président Cleveland aime plus les Canadiens-français que les présidents républicains? Encore une légende à l'eau.—Le *Monde.*

Mardi après-midi, entre 1 et 2 heures, 4 pierres d'une pesanteur chacune de 24,000 lbs, ont été placées en haut du grand portail de la nouvelle église Notre-Dame de Lourdes à Fall River, Mass. C'est une chose qui ne s'est encore jamais vue aux Etats-Unis et ne se verra pas de sitôt.

Pendant le service religieux qui a eu lieu à l'église St-Sulpice de Paris à l'occasion des funérailles de M. Leconte de Lisle, un individu a essayé de poignarder M. du Taigny, qui représentait le président Casimir-Perier aux obsèques.

L'inconnu a été arrêté et l'on croit que c'est un fou.

Le projet de loi contre les immigrants a été favorablement accueilli par le comité de l'immigration à la Chambre à Washington.

La loi vise particulièrement les Canadiens qui sont employés sur les bateaux américains. Il paraîtrait que les Canadiens ne sont pas autant aimés par les Démotes qu'on le disait.

Le collégien le plus choyé, le plus fêté actuellement est sans contredit M. Claude Casimir-Perier, fils du président de la République française.

Bon élève, toujours jovial, enfant gâté, le jeune Claude—il est âgé de quatorze ans—suit, comme externe, les cours de troisième au lycée Janson-de-Sailly.

Le jour du congrès de Versailles, aucun des camarades du lycéen ne doutait de l'élection du "papa de Claude" à la présidence.

Les condisciples du jeune homme, après avoir connu le résultat du vote, avaient essayé de donner le change au fils de M. Casimir-Perier. Ils s'étaient mis à danser une ronde, dans la cour de récréation, en criant : "Vive Dupuy ! Vive Dupuy !"

Mais Claude savait que "papa" était élu. Comme bien on pense, il se montrait joyeux et il avait répondu, avec sa bonne humeur habituelle, aux railleries de ses camarades. Et le fils du nouveau président fut l'objet d'une ovation.

Depuis, le jeune Claude porte le sobriquet de "Toto président", et chaque jour il ne cesse d'entendre cette requête : "Toto, n'oublie pas de demander à ton père un jour de congé."

Et "Toto" promet toujours. Heureux "Toto !"

Encore du boulangisme.

Pendant le procès de la haute cour, et, plus tard, à l'époque où le parti national se raréfiait autour des urnes, puis enfin après le drame du cimetière d'Ixelles, ceux qui savaient que le général Boulanger avait encore sa mère reportaient leur pensée vers le cinquième étage de l'avenue de Breteuil où elle habitait avec sa nièce, Mlle Griffith.

Surtout après la mort du général, le public s'informa. Il s'attendrit quand il eut connaissance des précautions de mille sortes que prenait Mlle Griffith pour que Mde Boulanger restât dans l'ignorance de ce qui s'était passé. Elle mettait chaque jour à la poste un journal vieux de plusieurs années, et, quand celui-ci arrivait, lisait à la mère radieuse l'exposé des espérances du parti revisionniste. Ce pieux mensonge dura des mois. Il n'en est plus besoin aujourd'hui.

Mde Boulanger, paralysée depuis longtemps, s'est éteinte à l'âge de 92 ans. Elle est morte en croyant encore au succès de son fils, dont on lui promettait, chaque matin, le prochain retour.

Si les volontés du général sont exécutées, le corps ne sera pas enterré à Paris. Le caveau d'Ixelles, en effet, contient trois fosses. Deux sont déjà occupées. La troisième attendait Mde Boulanger mère.

Nathan Strauss est un philanthrope de New York, dont les pauvres bénissent le nom de ce temps-ci.

Il a établi des kiosques à divers endroits, où l'on vend de grands verres de lait pour un sou.

Le lait est d'excellente qualité et stérilisé, de sorte que les mères le recherchent pour leurs enfants.

Il se vend plus de 1000 pintes de lait par jour dans les kiosques de Strauss.

Les livres du département municipal des impôts montrent que le plus petit contribuable de New-York est un nommé Jerry Connell, demeurant à Kingsbridge.

Connell paye un impôt foncier annuel d'un *cent* pour un terrain qu'il possède entre Giles Place et Fort Independence street.

Ce terrain avait jadis l'étendue des lots ordinaires de la vie, c'est-à-dire 25 pieds sur cent ; mais, par suite de l'ouverture de diverses rues il a été tellement diminué qu'il n'est plus marqué sur le cadastre que par un point, et que le département des impôts ne l'évalue qu'à $1.

La mère de Santo, l'assassin du président Carnot, est devenue folle en apprenant le crime de son fils.

Quand on lui parle, elle dit : "Ne mentez pas, c'est le roi d'Italie, le bon roi Humbert qui est mort, ce n'est pas Carnot.

Le chagrin a fait perdre la tête à la pauvre femme et tous ses cheveux sont devenus blancs comme de la neige.

Elle demeure avec son fils Carlo Eurico, un batelier demeurant à Motta Visconti, près de Milan.

Santo a un frère hôtelier en cette ville.

La famille Santo jouit d'une excellente réputation ici.

Sa mère et ses frères ont tenté à plusieurs reprises de l'arracher au club anarchiste, mais il retournait toujours.

DANS LES RAPIDES.

Un Pere Oblat et Trois Montrealais les Sautent en Canot.

Montréal, 24 juillet—Quatre à cinq cents personnes s'étaient rendues à l'île Héron, samedi après-midi, pour voir sauter les rapides de Lachine en canot par trois montréalais, MM. Robert Logie, de la *Verdun Navigation Company* ; Fred Lewis, marchand ; Lorenzo Prince, de la rédaction du *Monde* et le père Desjardins, O. M. I., du noviciat de Lachine, tous sous la garde du populaire chef indien *Big John.*

D'écrire toute l'émotion qui a empoigné la foule réunie sur les bords de l'île Héron, ainsi que les téméraires excursionnistes, lorsque le frêle esquif a fait le premier plongeon dans les flots bouillants d'écume est chose impossible.

Pendant 50 secondes, l'embarcation a été ballottée par les redoutables vagues contre les rochers et la vie des excursionnistes n'a tenue qu'à un fil.

Mais le chef indien a ramené, d'un vigoureux coup d'aviron le canot dans le chenal qui avec une vitesse vertigineuse a franchi sans accident les tourniquets des seconds rapides.

Big John est âgé de 54 ans et de son nom indien il s'apelle Sawatis. C'est un sauvage d'une haute stature, bien proportionné et doué d'une force prodigieuse. Il élève une nombreuse famille de garçons qui l'accompagnent toujours dans ses périlleuses expéditions.

La première fois que *Big John* a sauté les rapides de Lachine il est resté une demi-heure avec son canot dans un tourniquet au milieu du danger et de la mort.

Il a reçu nombre de témoignages en récompense de son courage et de sa bravoure.

Il conserve avec orgueil dans sa demeure à Caughnawaga le portrait et l'autographe qu'il reçut des mains mêmes de la reine Victoria lors de son voyage en Angleterre en 1876.

Le père Desjardins a souvent, dans ses missions, sauté des rapides en canot avec des indiens, aux environs de la Témiscamingue, mais n'a jamais éprouvé autant d'émotion, nous assure-t-il.

GRANDE SOIREE.

Taunton, Mass., 25 juillet—Une grande soirée dramatique, musicale et oratoire, sous les auspices da la société St Jean-Baptiste, aura lieu le 26 juillet, c'est-à-dire demain, à l'occasion du 9ème anniversaire de la fondation de cette société. La "Chaumière Bretonne," pièce en trois actes, sera jouée par un Cercle d'Amatrices.

Des discours seront prononcés par les RR. PP. Roach et Little, ainsi que les révérends messieurs Ryan et Kérouac de New Bedford. M. L. S. Laroche de Taimton et le Dr Z. Normandin de New Bedford adresseront aussi la parole.

UN HEROS.

Fitchburg, 23 juillet—L'un des plus charmants et intelligents enfants de la ville est Tommy Milligan, qui est en train de passer pour un véritable héros. Il vient justement de sauver la vie à un petit garçon qui se noyait dans le lac Washacum.

Cependant le jeune Tommy n'est âgé que de 12 ans et c'est la troisième fois qu'il sauve la vie à des personnes en train de se noyer.

Il est petit pour son âge, mais ses yeux noirs sont vifs et toute sa figure annonce qu'il est fort intelligent.

Il est né en Ecosse le 2 janvier 1882 et avait 3 ans lorsque ses parents émigrèrent en ce pays.

Tommy n'avait que cinq ans lorsqu'il apprit à nager. La première fois qu'il se mit à l'eau il se mit à nagar comme un vieux loup de mer ; personne ne lui montra l'art de la natation, c'était inné en lui.

A la grande consternation de ses parents, le petit Tommy passait la plus grande partie de ses journées, pendant la saison des bains, à s'abattre dans la rivière, et au bout de quelques mois c'était merveilleux de voir avec quelle rapidité et quelle aisance il nageait, avec quelle facilité il plongeait, faisait la planche et culbutait dans les eaux. On l'avait surnommé le "petit poisson."

Il pouvait demeurer au fond de l'eau bien plus longtemps que ses petits compagnons, et parfois quand sa mère le regardait nager, il restait au fond si longtemps que la pauvre femme s'effrayait et se mettait à crier : "Mon Tommy s'est noyé !"

Mais Tommy revenait à la surface en souriant et en un clin d'œil il était revenu sur la plage et embrassait sa mère qu'il aimai tendrement.

Il n'avait pas tout à fait 8 ans lorsqu'il sauva la vie d'un de ses petits compagnons. Ils étaient à se baigner sous un pont et l'un des petits baigneurs heurta une grosse pierre qui l'étourdit et il enfonça sous les eaux.

Tommy plongea, mais le courant avait emporté son petit compagnon. Alors il s'élança au large et plongea plusieurs fois, restant à chaque coup plusieurs minutes au fond de la rivière. Enfin, il trouva le corps de son compagnon, le ramena à la surface et l'entraîna vers le rivage où de prompts secours lui firent reprendre connaissance.

Depuis ce temps-là Tommy a sauvé la vie de deux autres jeunes garçons.

A BOUT D'UNE CORDE.

L'Acte de Desespoir d'un Amoureux.

Indianapolis, 23 juillet.—Une odeur nauséabonde flottait dans l'air aux environs de la rue North Vogle, hier soir. Les personnes demeurant dans cette partie de la ville se mirent en quête pour découvrir la cause de cette putréfaction et elles ont fait une découverte lugubre.

En pénétrant dans la boutique du cordonnier J. Hoes, elles trouvèrent le corps du propriétaire ballottant dans l'espace, une corde autour du cou.

Le corps était très décomposé. Hoas n'avait pas été vu depuis jeudi, et l'on suppose qu'il s'est pendu ce jour-là.

On a dû enfoncer la porte de sa boutique pour y entrer.

On a découvert toute une histoire relative à ce suicide.

Hoas avait laissé sa fiancée dans sa ville natale en Allemagne et était venu en Amérique, espérant, quand il en serait capable, de la faire venir en ce pays où le mariage aurait lieu.

Quand, en mai dernier, Hoas eut accumulé $50 à force d'économies, il envoya cette somme à sa fiancée pour payer ses frais de voyage en Amérique.

Puis le pauvre cordonnier commença à surveiller tous les trains qui arrivaient, espérant toujours en voir descendre celle qui lui avait juré un amour éternel.

Mais rien ne venait.

Le cordonnier, en désespoir de cause, se mit à écrire lettre sur lettre à sa fiancée, mais il ne recevait aucune réponse.

Enfin, la semaine dernière une réponse vint, mais elle était datée de Paris et était signée par un homme qui apprit au cordonnier que sa fiancée était devenue sa femme et que tout ce qu'il avait à faire était de cesser d'écrire des lettres d'amour à sa femme ou qu'il lui en cuirait.

En apprenant cette nouvelle, le pauvre cordonnier se mit à sanglotter comme un enfant et jeudi dernier il se pendait.

LA FIN DE LA SESSION

Discours de Lord Aberdeen

Ottawa 23.—A trois heures cette après-midi Son Excellence le gouverneur-général s'est rendu dans la salle des séances du Sénat où s'étaient déjà assemblés les membres de la chambre des Communes, et à pris place dans le fauteuil.

Il a plu alors à Son Excellence de proroger la quatrième session du septième parlement de la puissance du Canada par le discours suivant :

Honorables Messieurs du Sénat,
Messieurs de la Chambre des Communes.

En venant clore cette laborieuse session du parlement, je dois vous remercier de l'assiduité et du zèle que vous avez montrés dans les différents travaux qui vous ont été soumis.

Je me réjouis de l'empressement avec lequel l'invitation de mon gouvernement à celui des autres colonies a été acceptée en leur demandant d'envoyer des représentants au Canada pour conférer sur des sujets où leurs intérêts étaient mutuels, et sur le fait que le gouvernement de Sa Majesté a rehaussé la dignité et l'utilité de cette conférence en envoyant un représentant pour assister aux délibérations.

On espère, en toute confiance, que les travaux de cette conférence seront d'un grand avantage pour les colonies et l'empire en général.

La ratification du traité de commerce avec la France, amènera, je l'espère, une forte augmentation dans nos exportations et consolidera nos relations amicales avec ce pays.

J'espère que les lourds travaux accomplis dans la révision de notre tarif douanier auront pour résultat d'adopter la nouvelle loi à la condition présente des diverses classes de notre population.

Les rapports de la session démontreront que les lois d'intérêts publics ont été revisées et sagement amendées par nos efforts et j'observe que vous avez en même temps pourvu aux améliorations qui sont de nature à faciliter le trafic et le transport à travers le pays.

Messieurs de la Chambre des Communes,

Je vous remercie des appropriations libérales que vous avez faites pour l'exercice de l'année courante.

Honorables Messieurs du Sénat,
Messieurs de la Chambre des Communes,

En vous relevant de vos devoirs présents, je prie que vos travaux fructifient et soient utiles au pays et quand vous rentrerez dans vos foyers vous apprendrez qu'une abondante récolte va récompenser les laborieux cultivateurs et que les bienfaits de la Providence seront dispensés abondamment sur tous les autres intérêts du peuple que vous représentez.

En Voila une Bonne !

On raconte une bonne petite histoire à l'occasion de la mort du Président Carnot.

La chose s'est passée à Lévis, P. Q., chez un marchand de la Côte-du-Passage, le lendemain de l'élection de Casimir-Perier.

Un habitant de St-Isidore étant entré, dit au marchand :

—Mais ! c'est-y vrai, ça. On dit que le Président Français a été tué par un Italien ?

—Oui, monsieur, répondit l'autre. Croyez-vous. Quel deuil pour la France !

—Il parait qu'on n'a pas été lent à le remplacer.

—En effet, il y en a un autre de nommé.

—Il parait que c'est un *Canayen*, à ce qu'on m'a dit, qui a été choisi : un nommé Pierre Guay (Perier).

—Tout de bon ! dit le marchand, simulant la surprise. Où avez-vous pris cette nouvelle ?

—Dame ! on m'a conté ça en descendant. Serait-ce par hasard le gros Pierre Guay qui demeurait autrefois à St. Henri ?

—Cela se peut. Quelle chance il aurait eu, hein ?

—En effet, conclut l'autre, je n'ai pas de peine à le croire, car il ne demeure plus à St. Henri depuis longtemps.

Quatre Preuves de Conviction.

Des résultats merveilleux qu on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—Vers cinq heures dimanche matin, des hurlements épouvantables se faisaient entendre au Parc Sohmer.

Les résidents du voisinage crurent que les animaux étaient sortis de leurs cages.

On se trompait.

Les premiers hurlements poussés furent ceux de la tigresse "Maggie," qui venait de donner naissance à trois petits. En mettant un au monde elle le tua d'un coup de pied. Les deux autres petits tigres ont bonne envie de vivre.

Quand "Prince", le père des nouveaux-nés, entendit hurler "Maggie", il se mit à pousser des cris de son côté.

En un instant, toutes les bêtes faisaient chœur.

Peter, le gardien, apaisa les animaux en leur jetant de la viande et en barricadant les cages avec des planches.

Les personnes présentes au Jardin Zoologique n'ont pas le désir d'assister de sitôt à une naissance de tigres.

—Un accident qui a eu des suites fatales est arrivé à Lachine, dimanche soir.

M. Henry Durand, barbier et marchand de tabac, rue St Laurent, s'est rendu en buggy à Lachine en compagnie de Mlle Alzalea Ethier.

Près de la ville, un coussin du buggy tomba par terre, mais M. Durand ne s'aperçut de la chose que rendu à quelques verges de distance.

Alors il arrêta son cheval et pria un homme qui se trouva là de vouloir bien tenir l'animal par la bride, car il était très ombrageux.

L'étranger consentit à la chose, mais au moment où M. Durand s'éloignait, le cheval effrayé par un bruit quelconque, fit un bond de côté et partit à la course.

Mlle Ethier qui était restée dans la voiture fut si effrayée qu'elle sauta par terre se frappant violemment la tête sur le pavé durci.

Quand on la releva elle était privée de connaissance.

La blessée a été transportée chez le Dr Murphy, à Lachine. Celui-ci, voyant la gravité de la blessure fit appeler l'ambulance de l'Hôpital Général.

Mlle Ethier souffrait d'une hémorrhagie cérébrale. Les médecins lui ont fait la trépanation, mais le choc avait été trop violent, la malade a rendu le dernier soupir dans la matinée.

Mlle A. Ethier était âgée de 29 ans. Elle tenait un magasin de bonbons et de fruits sur la rue St-Laurent, près de la rue Sherbrooke. Elle était fiancée à M. Durand qui devait la marier prochainement.

—Il y a eu toute une scène scandaleuse, lundi matin, à l'église St. Patrice.

Le prêtre venait de bénir un mariage et les époux joyeux et contents s'en allaient chez eux, quand à la porte de temple, la mariée reçut tout à coup une demi-douzaine de coups bien appliqués.

Puis avant qu'elle put revenir de sa surprise, on lui arracha sa robe.

C'était la sœur de la mariée qui protestait contre la consommation d'un mariage qui n'était pas de son goût.

QUEBEC,

—Ce n'est pas un bon point pour les libéraux irlandais de Québec, dit le *Chronicle*, que d'être forcés d'aller à Montréal pour avoir un candidat dans Québec Ouest. S'imagine-t-on que Montréal viendrait choisir un représentant ici?... Mais l'amour-propre engagera les libéraux de Québec à chercher un candidat dans leur ville et choisir un homme au fait des besoins de la cité. Quel serait, par exemple, le vote de M. McShane sur la question du pont ou sur la question du service rapide transatlantique? Ses intérêts sont ceux de Montréal.

OTTAWA,

—La *Gazette* dit que le gouvernement Mowat pourrait difficilement faire mieux qu'en s'adjoignant M. Evanturel, mais elle croit que celui-ci ne sera nommé ministre que par un gouvernement de Patrons.

—M. Gouin, maître de poste de cette ville, a été attaqué sur la rue par des malfaiteurs qui, après l'avoir battu, l'ont dévalisé de sa montre et de son argent et l'ont laissé étendu à demi-mort sur la rue Elgin.

C'est vers dix heures hier soir que la chose a eu lieu.

—Il y a deux jours, un nommé Dubois, travaillant à la scierie de Buckingham, est devenu fou et s'est enfui en costume d'Adam. Il n'a pas été revu. On le croit mort en quelque coin du bois.

TROIS-RIVIERES,

—Un confrère annonce pour la seconde fois que M. l'abbé Mathieu, du grand Séminaire de Québec, sera fait coadjuteur de Mgr Lafleche. Nous ignorons si la nouvelle est vraie, mais ce que nous savons c'est que M. Mathieu est un des prêtres les plus distingués, les plus savants et en même temps modestes que nous connaissions. Il est de l'école des Bégin et des Hamel, et en lui Trois-Rivières aurait un chef diocésain comme nous en souhaitons à tous les diocèses de ce continent. M. Mathieu est un "jeune," trente-huit ans au plus.

Plus tard.—L'*Electeur* nous apprend que cette nouvelle n'est pas confirmée par les autorités ecclésiastiques de Québec.

LONGUEUIL,

—Vers cinq heures samedi après midi, un incendie s'est déclaré à Longueuil, dans un hangar situé en arrière de la maison de M. Gingras, notaire. Le feu s'est communiqué aux maisons de MM. Gingras, Joseph Marcotte, ferblantier, et Stanislas Lalumière, cordonnier. La brigade du feu de Longueuil a promptement répondu à l'alarme et a reussi à éteindre les flammes après une heure de travail. La maison de M. Gingras a été complètement détruite. Les pertes ont élevées.

Vers 2 h. 15 lundi matin, un autre incendie s'est declaré à Longueuil, dans une maison vacante appartenant à M. Trudeau. Le feu a été éteint avant de faire beaucoup de dommages.

LOUISEVILLE,

—Ces jours derniers, le gérant de l'hôtel des Sources St Léon, s'apercevant qu'un de ses employés devenait fou le renvoya.

L'employé en question, irlandais d'origine, remplissait à l'hôtel les fonctions de tonnelier.

Un matin, le bonhomme fut embarqué sur une voiture et conduit jusqu'à Louiseville. Un jeune garçon l'accompagnait.

Il faut croire qu'en route tout n'avait pas été rose pour le bambin, car en arrivant à Louiseville il demanda à être débarrassé de son compagnon parce qu'il avait peur.

Un jeune homme de l'endroit ayant eu l'audace d'aller se mesurer avec l'irlandais afin de le chasser de la voiture, celui-ci se défendit avec énergie.

On entendit crier au meurtre, au secours, il fut même question de revolver, mais il n'y eut pas d'effusion de sang et, après quelques minutes, le bonhomme fut laissé libre de continuer sa route, car tout le monde se disait : C'est un toqué.

Va sans dire que celui qui l'avait ramené des Sources ne l'a pas attendu.

On n'entendit pas parler de l'inconnu, car à Louiseville personne ne le connaissait, jusque dans l'après-midi, où il est allé au presbytère et puis à l'église

En entrant dans le temple, l'ex-tonnelier des Sources se dirigea vers la balustrade en gesticulant d'une manière étrange.

Tout-à-coup, au grand scandale de quelques bonnes âmes qui, à ce moment, priaient dans le lieu saint, le toqué franchit la balustrade et s'avance jusque sur marche-pied du grand autel. Là, il se mit à faire des gambades et des culbutes d'un comique si achevé que les personnes présentes dans l'église ne purent tenir leur sérieux.

Cependant plusieurs hommes ayant été prévenus, se dirigèrent vers le chœur et réussirent à s'emparer du malheureux qu'ils enfermèrent dans le chaanier situé près de l'église.

Il paraît que le bonhomme n'aimait pas sa prison improvisée et qu'il a fait des efforts inouïs pour en sortir.

Il est demeuré dans le charnier jusqu'au passage du convoi qui l'a transporté à Trois-Rivières où il a été incarcéré dans la prison du district.

LEVIS,

—Depuis quelque temps les autorités fédérales font transporter de la poudre de la citadelle de Québec à Halifax.

Cette poudre est traversée à bord des bateaux de la Traverse, tout comme l'autre bagage et placée dans le hangar du fret à la gare de l'Intercolonial en attendant le départ du train.

Il y a certainement là imprudence, car cette matière dangereuse devrait être traversée dans des bateaux spéciaux, des bateaux à voile par exemple et envoyée immédiatement à destination par train spécial.

Les gens demeurant près de la gare de l'Intercolonial ont porté plainte et s'opposent fortement à ce que cette poudre séjourne ainsi pendant des jours à Lévis, dans un endroit si peu sûr.

On s'imagine les conséquences désastreuses si le feu se déclarait à un moment donné dans ce hangar, ou encore si la poudre faisait explosion dans le bateau.

BON MARCHE.

Voyez-le-Graveur-sur-Verre-dans-notre-Vitrine.

Ouvrages de toutes sortes pour Loges, Sociétés, Clubs ou Familles faits d'une maniere des plus artistiques.

OFFRE SPECIALE.—Verres minces en Verre Souffle, Initiales gravees, 59 Cts. la Doz,

VENTE SPECIALE de Chapeaux de Paille de Vendredi matin,

Se Vendaient de $1.25 a $2.50, Prix de Vente, **9c.** chacun.

FERBLANTERIE.

25 Seaux à Diner avec Ta ses, **17 cts.**

Arrosoirs de 4 qts de 25c. pour **19 cts.**

Seaux à Diner de 50c. pour **25 cts.**

Cafetières à dessous en Cuivre de 50c. 3 graneurs, pour **25 cts.**

Plat à Gâteaux Van Dusen de 20c, pour **10 cts.**

Bat eurs d'œufs Dover de 15c, pour **5 cts.**

Cou oirs en Fil de Fer de 10c pour **7 cts.**

Théières plaquées en Nick l de $1 50 pour **89 cts.**

Théières en Agate de 6 qts de 75c, pour **59 cts.**

Sel de 10c. la boite pour **5 cts.**

Savon Blanc Daisy, **4c. la Palette**

Cuillers à Thé de 50c. gtrés bien ornementées, **25c. la Doz**

100 Bouilloires à Laver, dessous en Cuivre, qualité régulière de 87c, pour **49 cts.**

VERRERIE.

25 barils de Verre à Table soufflé minces, prix régulier 60c **39c. la Doz.**

30 Doz. de petites Sellières en Verre prix régulier 7c. **2c. chacune.**

20 Bouteilles à Eau gravées. **49 cts.**

VERRERIE.

300 Doz de Verres à Gelée, prix régulier 25c, **19 cts la Doz.**

5 barils de Beurriers en Verre de fantaisie, avec couvercle, prix régulier 12 1-2c, **6c. chacun.**

Jarres à Fruits Globe, **98 cts la Doz.**

Pour le Diner.

25 Sets à Diner Anglais Imprimés, de 112 morceaux, prix régulier $8.00, à **$5.98 le Set.**

25 Sets de Toilette décorés de 10 morceaux, prix régulier $2 79. à **$1.97 le Set.**

25 Sets de Toilette 56 morceaux, prix régulier $3.50, à **$2.69 le Set.**

780 Plats à Diner et à Thé dépareillés, tous décorés, prix réguliers de $1 25 à $1 50 la Doz **5c. chacun.**

50 Doz. de Plats de fantaisie à Fruits et à Gâteaux. prix réguliers 15 et 19c, **9c. chacun.**

2000 Beurriers Japonais, valant 20c, **10c. la Doz.**

300 Théières Japonaises, valant 15c, **7 cts.**

400 Plats à Oat Meal Japonais, valant 12c. **7 cts.**

Poèles à l'huile, un burner, tous garantis, **39 cts.**

Théières à Poèle à l'Huile, **21 cts.**

POUR LE DINER.

Mèches de Poèle à l'Huile, **2 cts.**

500 Cordes à Linge, 50 pieds de longueur, **3 cts.**

200 Chevalets à Serviettes, 5 bras, **3 cts.**

1200 Morceaux de Papier de fantaisie à tablette, prix régulier 10c, à **6 1-4c. le morceau.**

200 Manches de Mop, prix régulier 12 1-2c, à **7 cts.**

Screens de Châssis ajustables, cadre en Cerisier, prix régulier 15c, **12 1-2c.**

Nos Screens de Châssis à prix régulier de 39c, à **25 cts.**

ARGENTERIE.

25 Sets de Couteaux et Fourchettes plaqués en argent de Rogers 1847 (six chacun), **$2.98 le Set.**

50 Sets de Cuillers à Crème à la Glace, beau plaqué, prix régulier $1.25, à **69 cts le Set.**

60 Doz. de Cuillers à Thé Holmes & Edwards, prix régulier $2.75 la Doz. **$1.98 la Doz.**

34 Doz. de Fourchettes moyennes, la même qualité et fabrication que le lot précédent. prix régulier $5 50, à **$3.49 la Doz.**

14 Doz. de Cuillers à Dessert Rogers, **$1.59 la Doz.**

12 Doz. de Cuillers à Thé Rogers 1847, à **97 cts le Set.**

NOTES LOCALES.

Les ouvriers ont commencé à recouvrir le sanctuaire de la nouvelle église St Jean-Baptiste.

J. S. Marion, photographe renommé, est passé maitre en son art. N'oubliez pas d'aller lui faire une visite.

Les syndics des pauvres ont dépensé pour venir en aide aux nécessiteux cette année $800 de plus que l'an dernier. Cette augmentation est due à la crise.

Voyez l'étalage dans la vitrine du Bon Marché de verrerie, ferblanterie et vaisselle. Portez attention aux bas prix. Vente spéciale cette semaine dans le sous-sol.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

Plusieurs changements sont opérés par nos RR. PP. Oblats qui desservent nos églises canadiennes.

Les commissaires de licence vont faire la guerre aux hôteliers qui vendent des liqueurs au sexe faible.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et à des prix qui défient la concurrence.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

La saison des fleurs est arrivée, ornez vos chapeaux de belles plumes qui regardent fraîches; pour cela allez voir Fred. Varin, l'artiste par excellence.

Samedi prochain à 7 heures, à St Joseph, sera chanté le service anniversaire de Julie Lacharité, épouse de David Labonne.

Henri S. Lapierre, employé aux manufactures de laine de Dracut, a été pris entre deux machines samedi et s'est grièvement blessé.

On nous dit que M. John B. Swift va construire deux édifices à huits logements, près de l'encoignure des rues Suffolk et Broadway.

Jusqu'à nouvel ordre, les employés de certains départements du Lawrence travailleront trois jours par semaine, lundi, mercredi et vendredi.

Dimanche prochain à 7.30 heures aura lieu la deuxième communion des enfants. Les costumes et les cérémonies seront les mêmes que lors de la première communion.

Les employés du Belvedere Woolen Mill No. 2 et des Sterling Mills feront une excursion à Nantasket Beach, samedi prochain. Si la moitié seulement des employés font partie de cette excursion, ces fabriques seront closes ce jour-là.

Le "Masque" est une des affections les plus désagréables de la peau. Vous le ferez disparaître en peu de temps par l'usage de la *Royal Cream* que vous trouverez chez tous les pharmaciens canadiens. Le prix n'est que de 75 cents la bouteille.

Les travaux à la Lowell Manufacturing Co, (Carpet) ont été repris lundi matin après une fermeture de plusieurs semaines, la majorité des anciens employés ayant repris leurs places. Il est à espérer qu'une meilleure entente existera maintenant entre la compagnie et ses employés.

M. le Dr. L. Z. Lajoie de St Hyacinthe, P. Q, est en promenade à Lowell depuis quelques jours. M. Lajoie, avant son retour pour le Canada, visitera les principaux centres de la Nouvelle-Angleterre. Il paraît enchanté de son voyage aux Etats-Unis.

La petite fille de 12 ans, Mary Moffat, demeurant sur la rue Lawrence, qui a été envoyée par sa mère faire une commission, samedi avant-midi, et qui n'a pas été revue depuis, reste toujours introuvable. Les parents sont dans une mortelle inquiétude, comme bien on pense.

La femme sent depuis quelque temps un malaise qu'elle ne peut définir; elle est pâle, manque d'appetit, nerveuse, elle a des douleurs dans les reins et le bas du corps. Vite, mari, achetez à votre épouse une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" et un "Female Plaster" du Dr Larivière, et tout le système reprendra ses fonctions normales. A vendre partout, ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville. R. I.

HORRIBLE TROUVAILLE.

Un Enfant Nouveau Ne Place dans une Canistre a Lait.

M. Uldéric Chaput et plusieurs autres ouvriers canadiens qui travaillent à la construction du nouveau collège d'Andover, à quelques milles d'ici, ont fait une horrible trouvaille vers la fin de la semaine dernière.

Ils étaient occupés à transporter du bois lorsque l'un d'eux alla donner du pied sur une canistre à lait. Ils n'y portèrent d'abord aucune attention. Ce n'est qu'à leur retour qu'ils s'aperçurent qu'elle contenait quelque chose. Elle fut vidée et qu'elle ne fut la surprise de ceux qui venaient de faire la découverte en voyant sortir le corps d'un enfant nouveau-né qui était dans un état de décomposition avancé.

Les ouvriers de M. Edwards, contracteur, allèrent avertir qui de droit et le cadavre fut enterré à quelques pieds plus loin de l'endroit où il avait été trouvé.

DeLeon, Texas, 23 juillet 1893.

MM. LIPPMAN BROS.,
Savanah, Ga.

Messieurs,

J'ai pris presque quatre bouteilles de la P. P. P., j'étais affligé de la tête aux pieds. Votre P. P. P. m'a guéri de la difficulté de la respiration et de la palpitation du cœur et m'a guéri de toutes les maladies. Depuis 10 ans je ne pouvais respirer par le nez; aujourd'hui je respire avec facilité.

Je n'ai pas dormi sur aucun des côtés depuis deux ans et j'avais peur de voir venir la nuit; aujourd'hui je puis dormir d'un profond sommeil toutes les nuits.

Je suis âgé de 59 ans, mais j'espère bientôt être capable de tenir les manchons de la charrue. Je suis fier d'avoir employé la P. P. P. et je la recommande de tout cœur à mes amis et au public en général.

Respectueusement,
A. M. RAMSEY,

Comté de Comanche, Etat du Texas.

Avant de donner le certificat ci-dessus, A. M. Ramsey, après avoir été assermenté en personne, a juré que ce témoignage de lui concernant les propriétés de la P. P. P. est vrai.

A. M. RAMSEY.

Assermenté et a signé devant moi le 4 août 1891,

J. M. LAMBERT, N. P.
Comanche Co., Texas.

Un Chien Intelligent.

George Watson, le boulanger, est le possesseur d'un joli chien de terre-neuve qui est très intelligent. Une preuve de son intelligence: Il y a quelques jours, l'employé de M. Watson entra dans la pharmacie Dow pour prendre un verre de soda. Le chien se rendit en arrière du comptoir et passa dans une chambre du fond où il alla se désaltérer dans un bassin.

Dimanche dernier, ce même chien passait en face de la même pharmacie, lorsque le commis qui était sur le seuil, demanda au chien s'il voulait encore un coup. Le chien parut comprendre et entra dans la pharmacie; il se rendit directement dans la chambre du fond et se désaltéra.

Les Commissaires s'en Melent

Le conseiller Collins qui est tenancier d'une licence de 1ère et de 4ème classe a eu un peu de trouble depuis samedi. Depuis le 1er de mai son établissement était situé rue Suffolk, et dernièrement il avait demandé son transfert à la rue Cabot près de la rue Merrimack. Les nouveaux commissaires des licences devaient s'être entendus sur ce point.

Samedi, M. Collins dont le changement de licence n'avait été signé que par un des trois commissaires, ouvrit son nouvel établissement rue Cabot.

Dans le cours de l'après-midi, les commissaires de licences ayant eu vent de l'ouverture forcèrent M. Collins de fermer ses portes tant que sa licence ne serait pas changée comme elle devait l'être.

A 11 hs, mardi matin, M. Collins a réussi à faire signer son transfert de licence par un autre des commissaires et il pourra maintenant continuer son commerce plus à son aise.

Hebert *vs* Demers.

Il y a quelque temps, M. P Z. Hébert, marchand de meubles, du Petit Canada, vendait du mobilier à un nommé Frank Demers. M. Demers alla s'établir à Lawrence, important avec lui les meubles qu'il avait négligé de payer.

M. Hébert le fit arrêter. Après que Demers eut passé huit jours en prison, M. Hébert consentit à le faire sortir moyennant qu'il paierait tant par semaine. Demers lui promit, mais n'en fit rien. Au contraire il prit le chemin du Canada, emportant tout le mobilier de M. Hébert.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinitu.

UNE TERRIBLE CHUTE.

Un Enfant de 3 Ans Tombe d'une Hauteur de 50 Pieds.

Un des enfants de M. Ernest Jubinville, qui réside dans l'édifice Hénotte, de la rue Austin, vient d'être victime d'un accident sérieux et c'est un miracle qu'il n'y ait pas eu de suites fatales.

La jeune victime qui n'est âgée que de trois ans s'amusait sur la toiture de sa maison avec d'autres enfants de son âge. Tout-à-coup, elle s'approcha de la vitre qui recouvre le ventilateur de l'édifice et ne connaissant pas le danger s'y aventura. La vitre céda sous son pied et l'enfant fut précipité dans le vide.

Tombant dans l'ouverture du ventilateur, il alla tomber dans la cave de la maison d'une hauteur d'au moins 50 pieds.

Les petits enfants donnèrent aussitôt l'alarme et l'on fit des recherches. La grand'mère trouva la victime tombée sur un tas de bois.

Aussitôt que l'enfant aperçut celle-ci il lui dit: "Grand'mère je viens de me faire bien mal," puis regardant ses blessures il se mit à pleurer. Les Drs Mignault furent appelés et constatèrent que le jeune Jubinville s'était infligé de nombreuses blessures sur tout le corps.

L'enfant souffre beaucoup.

UNE REVOLTE.

A Bord d'un Bateau et Deux Hommes Tues.

College Point, L. I., 24 juillet—Il y a eu une révolte à bord de la goélette P. R. King, hier soir.

Deux matelots portugais, Frank et James Durard, les deux frères, ont été tués par le capitaine du vaisseau pendant la révolte.

L'un des révoltés, Frank Durard, n'a pas été tué sur le coup et il put monter dans une barque pour se rendre sur le rivage.

Il fut trouvé tout sanglant sur la plage, ayant une balle dans la tête.

La police fut avertie et elle se rendit à bord du vaisseau, où le capitaine, armé d'un revolver, continuait à menacer ses employés.

La police, après investigation, arrêta le capitaine.

Frank Durard est mort peu après.

FRANCAIS ET ANGLAIS.

St John, N. F., 24 juillet.—Des rencontres ont eu lieu entre des pêcheurs français et anglais près de Terreneuve, où se fait la pêche des peignes et de la morue.

Le vaisseau de guerre anglais *Cleopatra* s'est rendu sur les lieux pour faire une enquête.

On craint que les troubles d'il y a deux ans ne se renouvellent.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux,)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50. réduits à $5.50 et $6.50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

Nouvelles de Salem, Mass.

Le CANADO-AMERICAIN sera déposé à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer 83

Beaucoup de canadiens partent pour le Canada pour y passer une vacance.

M. William Marquis a perdu son petit garçon, Alexandre, âgé de 1 aus et 6 mois.

La bande Lafayette à donné des concerts la semaine dernière au Centennial Grove.

Mde G. Blaquière à donné ces jours derniers, naissance a une grosse fille. Nos félicitations.

M. F. X. Voyer de la rue Harbor, est de retour depuis vendredi d'une promenade qu'il a faite au Canada.

Pour un journal local et qui a l'effronterie de s'appeler l'organe des canadiens-français de Salem, son numéro de la semaine dernière fait pitié et nous plaignons le conseiller qui a investi $125.00 dans cette blague bâtarde. Qui vivra verra!

Vraiment, c'est désolant pour les personnages *patriotiques*, qui ont travaillé à la fondation du *Courrier*, ils sont bien récompensés. Pauvre journal, écrit en iroquois, traduction épouvantable, et morale insignifiante. Nous vous disons aurevoir!

Pauvre *Courrier du Matta chusette*, le voilà rendu bien bas, ça ne prend que deux minutes pour lire ses nouvelles et dire qu'il y a des gens respectables qui ont investi de l'argent dans cette entreprise belge. Nous attendons la fin on va vous passer, au fil de l'épée, soyez-en assurés.

Napoléon Labrecque qui s'est noyé à Lawrence était autrefois de Salem et avait demeuré ici pendant 8 ans. M. Labrecque quitta Salem le printemps dernier pour aller demeurer à Lawrence où il tenait une Pool room. Sa mort tragique est sincèrement regrettée à Salem où il était très estimé.

Une perle, parmi des mille, trouvé dans le *Courrier*:

"Mr. Leblond, qui travillait sur la rue Congress, s'est casse le bras droit au dessus du poignet étant occupé à poser une corniche et l'échaffaudage qui était posé sur des tonneaux s'étant renversé."

Nous laissons aux hommes intelligents à juger du charretier ignorant qui a écrit ces lignes, devrait être condamné au pénitencier pour la vie. Il faut être belge pour écrire des bêtises semblables inexplicables.

Pauvre DeVicq, il a la berlue, voici ce qu'il écrit dans sa dernière édition du *Courrier du Massachusett* sans S: "Les journaux Canadiens-français qui avaient jeté les hauts cris lorsque *notre compatriote* Ben. Lenthier, (nous vous nions le droit de nous nommer notre compatriote, vous êtes belge restez-y) avait été nommé consul, seront les premiers à crier à tue-tête qu'une grande injustice a été commise." Pauvre fin-fin, êtes vous capable de trouver un seul journal républicain qui a approuvé la nomination de Benj. Lenthier? et de plus un seul canadien démocrate respectable qui était satisfait de cette nomination? C'est naturel que vous penchiez en sa faveur vous êtes du même calibre; vivre au dépens des *innocents*.

Parti de Baton.

On nous informe que dimanche soir, il y a eu à Leach Point un parti de baton. Les acteurs étaient MM. J. O. Jacques, Arthur Caron, Théo. Beaudry et Philias Chartier. Si la rumeur est vraie l'ami Beaudry a été coulé, c'est le fameux athlète Caron qui a pris le *cake*. Chartier criait au meurtre, Jacques s'arrachait les cheveux, Beaudry était dans la *soupe*, Caron chantait le coq.

Je cours le risque d'être massacré par ces quatre Messieurs mais pour ne pas passer pour un lâche je les invite à me rencontrer chez l'ami F. X. Voyer, 83 rue Harbor, a 3 heures du matin samedi le 28 courant.

PETIT LOUIS.

ETRANGE ACCIDENT.

Un Jeune Garcon se Tue en Jouant.

Fall River, 24 juillet.—George Crowley, âgé de 15 ans, demeurant sur la 67ème rue, a été victime d'un accident assez étrange sur le parc du Sud, cet après-midi.

Il prenait part à une course avec deux compagnons et le but était un poteau en fer à l'extrémité du parc.

Crowley atteignit le but le premier et il se heurta à l'abdomen sur le poteau avec une telle force qu'il en résulta une hémorrhagie interne et il en mourut au bout de 20 minutes.

Le pauvre garçon ne reprit jamais connaissance après l'accident.

PETITES NOUVELLES.

DIMINUTION DES PRIX DE PASSAGE

New York, 23 juillet — La North German Lloyd Steamship Company a annoncé ce matin qu'elle réduisait ses prix d'entrepont à $18 pour tous les ports du continent. C'est une réduction de $8. D'autres lignes de transatlantiques vont probablement suivre cet exemple.

LE CHOLÉRA EN TURQUIE.

Constantinople, 23—Quatre cas de choléra et trois décès ont été apportés d'Adrianople.

Un ordre a été émis pour que les trains s'arrêtent à dix milles de la ville. Une quarantaine a été déclarée contre tous les vaisseaux arrivant ici des ports d'Europe.

LA CONTREFACON.

Boston, 23 juillet—Un nouveau billet de banque contrefait marqué $20 a fait son apparition. Ce billet est tiré sur la banque nationale de Barre, Vt., il porte la lettre A, charte No. 2109, trésor No. D 56,255, John Allison, registrateur, F. E. Spinney, trésorier. Ce billet est une production pauvrement exécutée à l'encre et à la plume.

ILS NE VEULENT CÉDER.

Lacramento, 23 juillet.—A une assemblée des membres de l'American Railway Union, comprenant moins de la moitié des grévistes, a eu lieu hier soir. Des résolutions ont été adoptées déclarant que la grève se continue toujours. Plusieurs des personnes présentes étaient des hommes dont les places ont été remplies.

Cape May, 23 juillet.—Le cardinal Gibbons, qui est l'hôte de Cockroft Thomas de Philadelphie, a assisté hier soir à un banquet qui fut donné en son honneur, à l'occasion du 60ème anniversaire de sa naissance. Une vingtaine de personnes étaient présentes, y compris l'archevêque Kain de St-Louis, l'archevêque Ryan de Philadelphie, l'évêque O'Hara de Pennsylvanie et Mgr Seton d'Orange, N. J.

Brunswick, Ga., 23 juillet—J. F. Nelson, le plus vieux chef de train sur le chemin de fer Brunswick et Western, a été tué d'un coup de feu qui lui a transpercé le cœur, aujourd'hui, sur son train, à 30 milles de Brunswick, au moment où il tentait de faire cesser une bataille de nègres qui étaient ivres.

Six arrestations ont été faites et beaucoup d'émoi exite dans la région.

Manistee, Mich., 23 juillet—Le petit village de Mousetown, un faubourg de Manistee, contenant trente habitations, a été entièrement détruit par les flammes la nuit dernière. Le feu a pris dans une grange où des enfants s'étaient amusés à jouer dimanche pendant que leurs parents assistaient aux offices religieux.

Neuf enfants ont bien failli brûler dans une maison où leurs parents les avaient mis sous clef en attendant leur retour de Manistee où ils étaient allés faire la noce.

Fort Wayne, Ind., 23 juillet—Un train de voyageurs sur le chemin de fer Grand Rapids et Indianapolis, s'en allant, vers le sud, a déraillé vers minuit à La Otto. Des grévistes sont responsables de se déraillement; ils avaient placé des obstructions sur la voie.

La locomotive passa par dessus les obstacles sans encombre, mais le tender, les wagons-fumoir et à bagage quittèrent la voie.

Soixante-quinze excursionnistes de Fort Wayne étaient à bord de ce train. Aucun n'a été blessé grièvement.

Detroit, 23 juillet — Treize detenus dans la prison du comté ont fait une tentative d'évasion.

Au moment où le guichetier conduisait un barbier dans les cellules pour raser les détenus et à l'instant où il ouvrait la porte d'une cellule, les treize détenus se jetèrent sur lui, lui enlevèrent ses clefs et se sauvèrent dans la rue.

Les sentinelles tirèrent sur les fugitifs et parvinrent à les capturer, à l'exception de deux. Un des treize détenus à été grièvement blessé.

Paris, 23 juillet—De grandes précautions seront prises durant le procès de Santo Caserio, le meurtrier du président Carnot. Le procès commencera à Lyon le 27 courant. Pour se rendre de la prison au tribunal, le prisonnier sera gardé par plusieurs gardiens de la paix et des soldats.

Le palais de justice sera gardé par l'infanterie et un peloton d'agents de police.

Des détectives à chaque porte feront subir un interrogatoire à toutes les personnes devant assister au procès. [illegible] qui se[illegible] aux [illegible]

St L[illegible], 23 juillet — Trois [illegible] poêle à gasoline [illegible] dans le restaurant et la maison garnie de William Hancock. Dans le temps quinze personnes dormaient au deuxième et troisième étage. Les personnes qui ont été tuées sont: Mary Maher et John O'Malley.

Les blessés sont: John Connely, retiré sans connaissance des débris, va en mourir; William Hancock, le propriétaire, brûlé grièvement aux mains et à la figure; un homme inconnu, grièvement blessé en aspirant de la fumée.

Les pertes matérielles s'élèvent à $7000.

New York, 23 juillet—A l'assemblée générale de la société St. Vincent de Paul, qui a eu lieu hier soir dans l'école de la cathédrale, 111 50ème rue Est, le président Jeremiah Fitzgerald du conseil supérieur de New York a annoncé que le conseil général de la société à Paris avait prohibé l'admission comme membre de cette société de toute personne engagée dans le commerce de boisson.

Cette nouvelle a été reçue au milieu des applaudissements par les représentants de la 57ème conférence de New York qui étaient présents.

UN ENLEVEMENT.

UN COCHER S'ENFUIT AVEC UNE VEUVE.

Les Commeres Jouent de la Langue a Manchester.

Manchester, N. H., 24 juillet—Encore une affaire à sensation en cette ville! Il paraîtrait qu'un jolie veuve et son amoureux,—un homme marié, s'il vous plaît—ont pris la poudre d'escampette ensemble, dans un but très facile à comprendre.

On dit que la veuve en question est celle de feu Charles O. Phelps, qui de son vivant était surintendant des rues. Cette femme était l'une des personnes les plus respectées de la partie ouest.

Le séducteur est John Lewis, un cocher à l'emploi de John E. Towle.

Les deux ont disparu de la ville sans dire, bien entendu, où ils allaient.

L'épouse de Lewis dit qu'elle n'a aucun doute que le couple est parti ensemble.

Toute l'histoire est assez intéressante. Depuis quelque temps Lewis et la veuve Phelps étaient vus fort souvent ensemble, et ces amours illicites faisaient parler les commères.

Il paraîtrait que Lewis devint tellement épris de la veuve qu'il résolut de l'épouser. Il a la trouver sa femme et lui dit tout; il lui raconta qu'il était amoureux fou de la veuve, qu'il était incapable de vivre sans elle et qu'il était déterminé à l'épouser. Il ajouta qu'il allait lui intenter un procès en divorce, et termina par ces paroles:

"Tu pourras venir vivre avec nous si tu le désires, mais il faut que je marie la veuve."

Mde Lewis dit qu'elle répondit à son mari qu'elle refusait de divorcer d'avec lui.

"Je n'ai aucun doute, a dit la femme abandonnée, qu'ils sont partis ensemble et qu'ils s'amusent bien. Eh bien, laissez-les s'amuser. Je suis parfaitement consentante tant qu'ils me laisseront tranquille"

Lewis, en quittant sa demeure pour n'y plus revenir, a dit qu'il partait pour un voyage qui durerait une semaine ou dix jours.

Mde Lewis prétend que lorsqu'il sera lassé de la veuve il reviendra.

Un reporter s'est rendu à la demeure Phelps à West Manchester et a vu Mlle Phelps qui lui a dit que sa mère était partie depuis une semaine.

Mlle Phelps fréquentait la meilleure société. Elle est fort jolie.

Mde Lewis prend les choses très froidement. Elle est âgée de 59 ans et paraît être une femme fort estimable sous tous les rapports.

REED SUR LES RANGS.

Biddeford, Me., 24 juillet.—A la première convention congressionnelle républicaine aujourd'hui, Thomas B. Reed de Portland a été réélu candidat à l'unanimité des voix.

GROS INCENDIE À MONTRÉAL

Montréal, 24 juillet.—De bonne heure, ce matin, le feu a détruit 26 édifices de plusieurs logements dans le quartier St Jean Baptiste.

Les dommages s'élèvent à $35,000; les assurances, $21,000.

On n'a à déplorer aucune perte de vie.

--Haswell's Studio--

MEILLEURS PORTAITRS CABINET

—A DES—

PRIX POPULAIRES.

—AU NO.—

214 Rue Essex,

Salem, Mass.

F. X. VOYER,

83 Rue Harbor,

L'ENDROIT PAR EXCELLENCE POUR VOS

CHAUSSURES

Aux Plus bas Prix de la Ville.

Encouragez un Compatriote.

LA GREVE.

Les Grévistes Sont Divisés en Deux Factions.

Sacramento, Cal., 23 juillet.—Les grévistes qui se rebellent contre l'action de la branche locale de l'A. R. U. déclarant la grève terminée à Sacramento, ont distribué des circulaires aujourd'hui dans les rues, pour conseiller aux grévistes de continuer la lutte.

Maintenant, comme on le voit, les grévistes sont divisés en deux factions.

Cependant, la plupart des grévistes sont résolus de retourner à l'ouvrage quels que soient les gages qu'on leur offrira. Les aiguilleurs, les chauffeurs et les serre-freins vont faire application pour de l'ouvrage.

PROCÈS DEVANT DES JURÉS.

Chicago, 23 juillet.—Debs et ses compagnons ont comparu en Cour et leur avocat a demandé pour eux un procès par jury. Le tribunal n'a pas encore rendu sa decision.

On fait circuler des circulaires en cette ville demandant des secours financiers pour défrayer les frais du procès intenté aux chefs des grévistes.

SOVEREIGN PARLE.

Omaha, Neb., 23 juillet.—On annonçait hier que des Chevaliers du Travail qui sont mécontents de Sovereign veulent le remplacer par Powderly, leur ancien Grand-Maître Général.

Quant à Sovereign, il veut toujours continuer la grève et il prétend que tous les employés des abattoirs de Chicago vont quitter l'ouvrage demain, à moins que les gages payés le 1er août 1893 leur soient accordés de nouveau. Il dit qu'il est prêt à appuyer Debs pour boycotter de nouveau les wagons Pullman.

BIRMINGHAM EN DANGER.

Birmingham, Ala., 23—Des troupes nombreuses ont été chargées de veiller sur cette ville, car on appréhende une attaque des mineurs en grève qui ont menacé de brûler et de piller cette partie de la ville qui n'a pas été détruite par les flammes samedi matin.

On est d'opinion en général que la conflagration de samedi a été causée par les mineurs ou leurs amis.

Les autorités prétendent qu'elles ont appris que les mineurs s'étaient assemblés et avaient résolu de s'emparer de la ville pour remettre en liberté leurs 125 camarades qui sont en prison en cette ville, puis de mettre le feu à toutes les habitations.

L'effectif de la police et du corps des pompiers a été plus que doublé et des citoyens en armes se tiennent près à repousser toute attaque.

Le 3ème régiment des troupes de l'Etat est arrivé ici hier et le 2ème est depuis quelque temps sur les lieux. Des sentinelles ont été placées près de l'aqueduc et autour de la prison.

Les citoyens portent des armes et des espions circulent aux alentours de la ville pour faire la surveillance et avertir les autorités en cas de danger.

Le gouverneur Jones est ici et l'on se fie en son habileté pour faire face à la situation qui est menaçante.

DE LA DYNAMITE.

Uniontown, Pa., 23 juillet—La maison de James Vaugh, un employé non-unioniste, a été mise en pièces par une bombe de dynamite, de bonne heure ce matin.

Vaugh et sa femme ont été lancés à quelque distance, mais n'ont pas été blessés grièvement, ce qui est providentiel. Vaugh avait été menacé par les grévistes. Une grande assemblée de grévistes aura lieu aujourd'hui.

Ed. PINAULT,

40 Re Perkins,

BOULANGER DE 1ère CLASSE

Fait tous les jours les plus excellentes Patissseries, Biscuits, etc

A to jours en mains des marchandises toutes fraiches.

Aussi Cigares et Tabac.

LE TARIF.

"LE BILL DU SENAT OU RIEN DU TOUT."

Le President Cleveland Critique par ses Partisans.

Washington, 25 juillet—Voilà un an que le Congrès américain travaille à la réforme du tarif, sans être plus avancé aujourd'hui que le premier jour. Aussi une centaine d'hommes d'affaires de Chicago viennent-ils d'adresser une pétition au Congrès, le priant de prendre un parti, quel qu'il soit. Le plus mauvais tarif serait encore préferable que cette incertitude dans laquelle sont tenus le commerce et l'industrie depuis un si grand nombre de mois.

M. Cleveland a adressé, lui aussi, à M. William Wilson, président de la Commission des Voies et Moyens de la Chambre, une lettre dans laquelle il lui recommande de tenir haute et ferme la bannière de la démocratie. Le président fait bon marché de la fiction d'après laquelle un citoyen porté à la présidence cesse d'être l'homme d'un parti pour devenir le fonctionnaire de tout un peuple. M. Cleveland parle, en effet, dans cettre lettre, en homme de parti et le mot *démocratique* ne se retrouve pas moins de vingt-huit fois dans cette écrit.

Le président Cleveland est critiqué sévèrement par ses partisans, à propos de cette lettre. Hier, le sénateur Gorman, qui est contre l'entrée en franchise des matières premières, lui est tombé dessus; il a dit, entre autres choses, que le tarif désiré par Cleveland est celui qui favoriserait un syndicat de riches capitalistes de New York qui a acheté les mines de charbon des provinces maritimes du Canada.

Une dépêche expédiée de Washington aux journaux de New York, mande ce qui suit: "Les sénateurs n'ont qu'une réponse à faire à la question qu'on leur pose sur la chance qu'a le projet de loi sur le tarif d'être adopté, et la voilà: Le tarif tel qu'amendé par le Sénat passera ou nous n'en aurons aucun."

Cependant le sénateur Jones croit qu'on va en venir à un compromis.

Comme les lecteurs le savent, il y a désaccord entre la Chambre et le Sénat à propos du tarif. Le Sénat a fait des amendements que la Chambre a fait de ratifier. On a tenté de s'entendre, mais sans succès.

Tout indique que la session sera prolongée et ne sera pas prorogée avant octobre.

FEUILLETON

99

LES

DEUX ORPHELINES

GRAND ROMAN

PAR

ADOLPHE D'ENNERY

CINQUIEME PARTIE.

XX

Et vous aussi mon enfant, dit-il, vous allez revoir une personne qui attend impatiemment l'instant où elle pourra se rencontrer avec vous.

Moi? fit Henriette étonnée.

A ce moment un domestique parut.

Vous n'aurez pas attendu longtemps ajouta le docteur qui fit entrer une femme dont un voile épais dissimulait les traits.

Madame, dit alors Henriette, M. Hébert assurait tout à l'heure que vous éprouviez un vif désir de me voir.

Un très ardent désir de vous voir et de vous embrasser, Mlle Henriette et vous aussi Mlle Louise.

Moi, dit Louise étonnée...

Qui donc êtes-vous? madame, firent ensemble les deux jeunes filles.

Regardez, répondit l'inconnue en relevant le voile, qui recouvrait son visage.

Marianne! s'écria Henriette.

Marianne, dit Louise!

Et Henriette, ouvrant les bras, attira la jeune fille sur son cœur...

Pendant quelques instants, toutes deux se tinrent embrassées, muettes de saisissement et de joie, tandis que des larmes inondaient leur visage.

Marianne! répétèrent les deux orphelines!

Quelle joie de revoir, dit Henriette, vous qui m'avez sauvée du déshonneur; vous à qui je dois de devenir la femme de Roger!

Et de nouveau elle serra la jeune femme sur son cœur!

Après ce premier moment de surprise et de joie, les amis se racontèrent leur histoire, depuis le jour où elles s'étaient quittées à La Salpêtrière. Ce fut M. Hébert qui dut interrompre cet entretien qui menaçait de durer encore longtemps.

Dites-vous adieu, mes enfants, dit-il, car nous attendons une autre visite et celle-là, si je ne me trompe, ne sera pas non plus exempte de surprise...et d'émotion.

C'est de lui, de Pierre que vous voulez parler, dit Louise toute tremblante.

C'est de lui, en effet, dit le docteur, et je pense qu'il ne fera pas attendre longtemps.

A peine M. Hébert venait-il de prononcer ces dernières paroles qu'un cri lointain se fit entendre. Le cri du rémouleur:

A repasser les couteaux, ciseaux, canifs, à repasser...les couteaux!

C'était bien la voix d'autrefois, cette voix éraillée, plaintive, lamentable que Louise avait si souvent entendue. Elle écoutait anxieusement et agitée d'un tremblement nerveux.

Et la voix, qui se rapprochait, devenait, peu à peu, moins douloureuse et moins triste, puis à quelque distance de la maison du docteur, elle résonnait comme un chant d'espérance et de consolation!

L'histoire toute entière de l'existence passée du pauvre rémouleur, était pour ainsi dire retracée par les nuances diverses de cet humble cri professionnel. Leurs longues et cruelles souffrances à lui et à elle, les tortures qu'ils avaient subies ensemble, puis, après la délivrance de Louises, une famille retrouvée par la jeune fille.

Et lorsque la voix se fit entendre, se rapprochant de nouveau, elle éclata comme un chant de bonheur et de joie triomphante! Et ces paroles si banales, si vulgaires: A repasser les couteaux, ciseaux, canifs, à repasser... les couteaux non plus criées, mais chantées, cette fois semblaient dire:

Plus de désespoir, plus de larmes; salut à la joyeuse aurore qui se lève, salut au bonheur qui m'enivre; la bien-aimée est retrouvée!

Louise écoutait au ravissement, elle s'élança vers la fenêtre, puis, se ravisant tout à coup, elle prit Henriette et Marianne par la main:

Vous le connaissez toutes les deux, dit-elle, toi Henriette, tu l'as vu mon pauvre Pierre, le jour où tu es venu m'arracher des mains de la Frochard et vous, Marianne...

Oui, oui, dit celle-ci, rougissant au souvenir de Jacques: Je le connais, je le connais aussi ce pauvre Pierre!

Et toutes les trois, s'approchèrent de la fenêtre.

De l'autre côté de la rue se trouvait le rémouleur, portant sur son dos courbé, sa meule et tous les accessoires de métier. Il marchait en boitant, et portait les misérables vêtements d'autrefois, son visage était entièrement caché sous les larges bords de son chapeau.

Oui, oui, je le connais, c'est lui, dit Henriette!

C'est bien lui, ajouta Marianne.

Sans tourner les yeux de leur côté, le rémouleur se débarrassait de sa boutique et la déposait à terre.

Pierre! Pierre! s'écria Louise d'une voix tremblante d'émotion.

A ce cri, le rémouleur se retourna vivement, fit quelques pas, la jambe bien tendue, et se redressant de toute sa hauteur, enleva vivement son chapeau et releva vers la jeune fille son visage rayonnant.

Vous! vous! s'écria Louise!

Elle avait reconnu le fils d'adoption du docteur et comprenait que Pierre et son fiancé ne formaient qu'un seul et même personnage.

C'était lui, docteur, disait-elle, ivre de joie...lui, que vous avez ainsi métamorphosé!

Je l'ai, en effet, quelque peu redressé physiquement, dit joyeusement M. Hébert, je savais que je vous rendrais la vue, il fallait bien rendre présentable ce brave garçon qui vous adorait.

Pierre, pendant ce temps, avait franchi les marches de l'escalier. Il était venu se jeter aux genoux de Louise en disant:

Vous vouliez me demander l'autorisation de donner votre main à un autre...

Et reprenant son parler d'autre fois, il ajouta:

C'n'est pas moi, mamzelle Louise, qui voudrais vous empêcher d'prendre pour mari l'fils adoptif de M'sieur l'docteur et m'opposer à vot'bonheur.

Ni au bonheur de ton rival, mon ami Pierre, dit en riant M. Hébert.

*** Quinze jours plus tard, l'église Saint-Sulpice regorgeait de monde. Toute l'aristocratie avait voulu répondre aux invitations du lieutenant général de police. On célébrait le mariage du chevalier de Vaudrey avec Henriette. A la même heure, dans une chapelle latérale, le prêtre donnait également, la bénédiction nuptiale à Louise et à Pierre.

Le comte de Linières avait tout combiné pour que les invités assistassent aux deux mariages à la fois.

Picard, pendant tout le temps qu'avait duré la double cérémonie, se tenait sur le parvis. Et, du haut des marches, gesticulant comme un fou, il criait aux serviteurs du comte réunis devant l'église:

Mariés, mes amis, nous sommes heureux, bien heureux tous les quatre! Tous les cinq, veux-je dire... car je suis un peu de la famille, moi. Et le brave homme riait et pleurait à la fois.

FIN

Qui Peut Savoir s'il y a un Dieu.

Tout homme sensé et réfléchi en est convaincu. Si, en effet, une horloge prouve un horloger, si un palais annonce un architecte, comment l'univers ne démontrerait-il pas un Créateur et un organisateur parfaitement intelligent et tout puissant?

Toutes les créatures ont un commencement, par conséquent un Créateur. Voici un œuf: d'où vient-il?—D'une poule.—Et la poule?—D'un œuf.—Et le premier œuf.—De la première poule?—Et la première poule, d'où vient-elle impossible de l'expliquer, sinon en reconnaissant qu'elle a été créée par un Etre souverain qui est Dien.

La chose est si évidente que même les hommes les moins chrétiens se sont indignés contre l'athéisme.

"Nier Dieu, disait Victor Hugo, c'est donc un aveuglement et une folie."

"Les athées, écrivait Cuvier, ne sauraient être que des fous ou des fripons."

"Tenez votre âme en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, et vous n'en douterez jamais." Ces dernières paroles de J. J. Rousseau découvrent le secret des athées.

Ils ne veulent par admettre Dieu, parce qu'ils ont peur de sa justice. Mais leurs négations ne l'empêcheront pas d'exister. S'ils ne veulent pas le connaître pour le servir, ils seront bien obligés de subir la sentence qu'il portera contre ses créatures coupables.

Fermeture de Fabriques.

Lawrence, 21 juillet.—Les fabriques Pemberton, à cause du mauvais état du marché, fermeront leurs portes samedi pour quatre semaines.

NOUVEAU FEUILLETON.

No 1.

—— LE ——

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

PREMIERE PARTIE.

I

C'était au lendemain de la révolution de juillet, 1830. Le peuple de Paris venait de renverser une dynastie, de remplacer les fleurs de lis par le coq gaulois, et de mettre les d'Orléans sur le trône des Bourbons.

Ni la grande ville ni la France n'étaient encore revenues du trouble, de l'émotion, de la fièvre qui suivent fatalement de telles commotions. Tous les regards se tournaient vers l'avenir, tous les esprits se demandaient si le trône nouveau reposait sur des bases plus solides que ce trône antique, qui semblait inébranlable, et qui cependant venait de s'écrouler en trois jours. A cette époque, les feuilles politiques, peu nombreuses et de dimensions exiguës, consacraient à peine un bulletin de quelques lignes aux séances de la cour d'assises lorsqu'une affaire de haute importance préoccupait vivement l'attention publique. Or, pendant les premiers mois qui suivirent immédiatement la révolution, l'attention publique était ailleurs. Les procès politiques seuls jouissaient du privilège de la passionner.

Ceci doit expliquer à nos lecteurs comment le drame judiciaire sur lequel repose la première partie de notre œuvre passa presque complètement inaperçu, malgré les circonstances étranges et mystérieuses qui l'enveloppaient, et comment il serait difficile d'en retrouver la trace dans les journaux de l'époque où il s'accomplit.

Des recherches heureuses, opérées au sein des archives de la préfecture de police, nous ont mis sur la trace de ce drame. Il nous a paru curieux et émouvant au plus haut point. Nous avons fait des efforts couronnés de succès pour en connaître tous les détails et toutes les conséquences, et c'est lui que nous allons raconter.

En 1830, comme de nos jours, le Marais était le quartier le plus calme et le moins populeux de Paris, et la rue du Pas-de-la-Mule pouvait passer à bon droit pour une des rues les plus silencieuses et les moins fréquentées de ce quartier morne et quasi désert, jadis aristocratique et brillant entre tous.

Au point central, à peu près de la rue dont nous venons d'écrire le nom existait en 1830 une maison très ancienne, démolie depuis, ainsi que ses voisines, pour céder la place à des constructions industrielles.

Cette maison, d'un aspect misérable quoique sa façade fût en pierres de taille noircies par le temps, était haute de deux étages et n'offrait qu'une médiocre profondeur. Au rez-de-chaussée se voyaient deux fenêtres garnies de respectables barreaux de fer, et une porte à laquelle on arrivait en gravissait trois marches de pierres usées par les souliers ferrés de dix générations. Cette porte donnait accès dans un couloir, au près duquel se trouvait un escalier conduisant au premier et au second étage.

La maison n'avait pas de concierge. Une porte latérale, percée à gauche dans le couloir, servait d'entrée au logement du rez-de-chaussée. Un balcon de fer, très en saillie, fort ouvragé, selon l'ancienne mode, et rongé par une rouille séculaire, régnait dans toute la largeur du premier étage percé de trois fenêtres, et semblait indiquer que jadis la pauvre demeure avait appartenu ou tout au moins servi d'habitation à des gens d'une condition presque relevée.

Au moment où commence notre récit, une enseigne de petite taille, clouée au-dessus de l'une des fenêtres du-rez-de-chaussée, portait ces mots:

LERIDON

BROCANTEUR

vend et achète marchandises neuves et d'occasion. — Paye comptant les reconnaissances du mont-de-piété, ou dégage les objets, à la volonté des personnes.

Les rares flâneurs, qui en foulant les pavés disjoints de la rue du Pas-de-Mule, jetaient un regard curieux à travers les barreaux dont nous avons parlé, apercevaient dans les deux pièces servant de magasin et de boutique au brocanteur un étrange et monstrueux amas des objets les plus disparates, les moins incohérents, les moins faits pour se trouver les uns à côté des autres. Leridon vendait de tout; du moins, ce qui ne revient pas absolument au même, il y avait de tout dans sa boutique, où rarement on voyait entrer un acheteur.

. De quoi vit-il? se demandaient parfois les voisins, étonnés de cette solitude persistante.

Ils ne pouvaient répondre à cette question singulièrement indiscrète, mais le fait est que bien ou mal, le brocanteur vivait et ne devait rien à personne. Il importe même d'ajouter que, lorsqu'on lui proposait quelque acquisition, il trouvait toujours au fond de sa poche, si l'affaire lui semblait bonne, l'argent nécessaire pour terminer sur le champ et payer à l'instant même. Leridon se suffisait à lui-même et n'avait ni servante ni femme de ménage. Il semblait homme de mœurs douces et de relations faciles. Seulement, il n'aimait pas les curieux. Une ou deux fois, depuis quatre ans qu'il habitaient le quartier, quelques-uns de ces gens qui veulent tout savoir s'étaient avisés de le questionner au sujet de ses affaires, il les avait rembarrés assez vertement pour leur ôter toute envie de recommencer.

Nous ne tarderons guère à faire une connaissance plus intime avec le brocanteur, et nous saurons alors à quoi nous en tenir sur son compte. En attendant, nous montons l'escalier conduisant au premier étage. Le long du balcon en saillie dont nous avons constaté la présence à cet étage, des crampons de fer soutenaient une longue planche rabotée soigneusement et peinte en noir. Sur cette planche était tracée, en grandes lettres de couleur claire, l'indication suivante:

JEAN VAUBARON.

MÉCANICIEN, CISELEUR ET FONDEUR.

Derrière les vitres de trois fenêtres se voyaient des rideaux blancs, d'une percale grossière et à bon marché, mais d'une propreté irréprobable. Nous conduirons bientôt nos lecteurs dans l'appartement de Jean Vaubaron.

Le logement du second étage était inhabité et attendait vainement un locataire, ainsi que l'annonçait l'écriteau suspendu à côté de la porte de la maison. Deux ou trois ouvrières très pauvres, sortant dès le matin et ne rentrant que le soir, occupaient les mansardes.

Si quelqu'un avait eu la fantaisie de s'arrêter dans la rue du Pas-de-la-Mule, de manière à se trouver précisément en face de la maison dont nous venons de décrire l'extérieur, il aurait vu, à la droite de cette maison, une contruction sans caractère, habitée par des petits rentiers besoigneux et dont nous n'avons en aucune façon à nous occuper. Du côté gauche, il n'en était point ainsi. Un mur de trois mètres de hauteur, entretenu avec un soin extrême et percé d'une haute et large porte cochère qui couronnait un fronton monumental, servait de clôture à une vaste cour. Au fond de cette cour, flanquée de deux pavillons renfermant les écuries et les remises, s'élevait un hôtel d'un grand style et de dimensions imposantes, bâti sous Louis XV pour un fermier général dont le nom nous échappe.

L'hôtel était occupé en totalité, depuis une dizaine d'années, par son neveu propriétaire, un vieux garçon qui sortait peu, ne recevait personne et sur lequel la curiosité des habitants du quartier n'avait pu réunir que des renseignements vagues, incertains et en petit nombré. On savait que ce vieux garçon se nommait ou se faisait nommer le baron de Viriville. On supposait généralement qu'il avait été banquier quelque part et qu'il s'était retiré des affaires après avoir réalisé une fortune considérable. On n'ignorait point qu'il n'avait auprès de lui qu'un petit nombre de domestiques, un valet de chambre, un cocher, une cuisinière. On possédait enfin la certitude qu'à la tête de la maison se trouvait une sorte de gouvernante ou de femme de charge, du nom d'Ursule Renaud, à laquelle soit à tort soit à raison, on attribuait une influence sans bornes sur le vieux garçon.

Lorsque nous aurons visité successivement le logement du premier étage et la boutique du rez-de-chaussée de la maison noire et sombre, nous franchirons le seuil de l'hôtel, car c'est dans cette maison et cet hôtel que doivent se passer les scènes principales du prologue de notre drame.

C'était au commencement de la seconde moitié du mois de septembre de l'année 1830, et dans l'après-midi d'une jounée brûlante comme un jour de juillet. Le soleil déclinait vers l'horizon, mais il avait versé pendant de longues heures sur Paris des torrents de plomb fendu. Les rues de la grande ville offraient la température des fournaises incandescentes, et pas un souffle d'air venait combattre cette accablante et stupéfiante chaleur.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien graver en notre compagnie les marches de l'escalier conduisant chez Jean Vaubaron, le mécanicien. La porte s'ouvrira devant nous, et nous pénétrerons dans un appartement bien modeste où nous attend l'un de ces tableaux profondément tristes qui serrent les cœurs les plus endurcis et mouillent de larmes involontaires les yeux les plus secs. Une pièce assez vaste, meublée seulement d'une table de bois blanc et quelques chaises de merisier garnies de crin noir, servait sans doute de salle à manger et d'antichambre tout à la fois, et communiquait avec une chambre à coucher, éclairée par deux fenêtres donnant sur la rue, et réunissait en ce moment les trois personnes qui composaient la famille de Jean Vaubaron.

Cette chambre, dont tout objet de luxe était rigoureusement banni, n'offrait cependant point un aspect misérable et semblait, au premier coup d'œil, garnie, les meubles ne manquaient pas, en effet, mais une demi-minute d'examen permettait de constater leur extrême pauvreté. Dans le fond de la pièce se voyait un lit, ou plutôt une de ces humbles couchettes fabriquées avec quelques ais de sapin grossièrement assemblés, et que dédaignent les artisans du plus bas étage; mais de grands rideaux blancs, pareils à ceux des fenêtres, enveloppaient à demi cette couchette et modifiaient sa fisionomie. Un petit lit d'enfant en osier avait sa place tout près de là. A côté de ce berceau, un matelas était jeté à terre sur le carreau net et luisant. Entre les deux fenêtres un établi en bois de chêne, surchargé d'outils de toute sorte, recevait en plein la lumière vive et pure.

Sur la cheminée il n'y avait pas de pendule. Quelques pauvres fleurs cueillies depuis plusieurs jours déjà sans doute, achevaient de se flétrir dans un petit vase à demi rempli d'eau. Trois ou quatre chaises de paille se profilaient le long des murailles. Entre la cheminée et la fenêtre on voyait un antique fauteuil en bois de noyer, tout vermoulu et recouvert en tapisserie fanée. Ce vieux meuble semblait presques confortable au milieu de son entourage plus que mesquin.

Enfin, au milieu de la chambre, sur une petite table de bois blanc, un vieux livre, remarquable à plus d'un titre, devait attirer l'attention. C'était une Bible protestante, imprimée sur vélin, à la fin du dix-septième siècle. Cette Bible, reliée en chagrin noir, avait des fermoirs d'argent tellement oxydés qu'ils ressemblaient à du fer grisâtre. La tranche était d'un rouge éteint. Sur le plat se voyaient les ors ternis d'un écussion seigneurial que timbrait la couronne du marquis.

II

Trois personnes, composant toute la famille du mécanicien, se trouvaient réunies, nous l'avons dit, dans la chambre que nous venons de décrire. C'était d'abord Jean Vaubaron lui-même, assis devant l'établi et tenant dans sa main droite un rouage de fer poli, faisant partie d'un petit modèle de mécanique qu'il était en train de construire. En ce moment l'artisan ne travaillait pas. Son coude reposait sur l'établi; sa joue s'appuyait sur sa main; ses yeux baissés semblait sans regard; il s'absorbaient dans une méditation profonde et d'une nature évidemment triste.

Jean Vaubaron, vêtu d'un pantalon de gros couti et d'une chemise très blanche à col rabattu, était un homme de vingt-six ans, d'une taille élevée, d'une apparence vigoureuse et d'une remarquable beauté. Rien en lui ne décelait l'homme du peuple, l'artisan destiné à vivre et à faire vivre sa famille du travail de ses mains. Tous les symtômes de ce qu'on est convenu d'appeler *la race* se retrouvaient au contraire dans son visage et dans sa tournure. Si simple, si pauvre même que fût son costume, Jean Vaubaron réalisait pour les connaisseurs le type de plus en plus rare du gentilhomme. La blouse professionnelle qu'il revêtait pour certains travaux prenait sur ses epaules l'air d'un déguisement. Mais ce qu'il nous paraît opportun de signaler, au moins autant que la distinction native du jeune homme, c'était l'expression de douceur, de bienveillance, de bonté froide, empreinte sur ses traits et qui se lisait clairement dans son regard et dans son sourire. Le visage de Jean Vaubaron ne pouvait tromper. A coup sûr, sous cette enveloppe d'une beauté si fière, il y avait un cœur généreux, une âme noble, une haute intelligence.

Le mécanien, nous l'avons dit, avait vingt-six ans, mais il paraissait de quelques années plus âgé qu'il ne l'était réellement. Des rides naissantes commençaient à rayer son front de marbre, un sillon bistré se dessinait sous ses paupières, un pli fréquent se creusait aux angles de sa bouche, sous l'impession de quelque pensée amère. Il y avait en effet dans la vie de Jean Vaubaron une de ses douleurs profondes sous le fardeau desquelles l'homme le mieux trempé sent que ses épaules ploient et que la force lui fait défaut. Cette douleur, nous ne tarderons point à la connaître.

Le bruit léger, presque indistinct d'un soupir se fit entendre tout à coup. Jean Vaubaron releva la tête par un mouvement brusque, comme si l'étincelle d'une machine électrique venait de le toucher. Ses yeux mornes s'animèrent et son regard se tourna avec une inquiète sollicitude vers le lit, que ne cachaient point pour lui les rideaux entr'ouverts.

Sur ce lit reposait une jeune femme de vingt-trois ans à peine, dont le délicieux visage offrait cette empreinte sinistre, désolante, révélant que la vie est attaquée dans sa source et que la dernière heure est proche. Figurez vous, sur l'oreiller en désordre et noyée dans les flots épais de ses longs cheveux blonds, une tête pâle aux yeux fermes, aux traits aussi fins, aussi purs que ceux des Vierges de Raphaël. Les cils de soie des paupières abaissées projetaient une ombre transparente sur les joues aussi blanches que les pétales du camélia, mais marquées à chaque pommette d'une large tache d'un rose vif. Ces taches roses, hélas! c'est le signe funeste, c'est la marque fatale imprimée aux jeunes victimes que la mort a touchées du bout de son aile et qu'elle viendra bientôt emporter.

Les lèvres étaient étrangement décolorées. Un des bras, sorti du lit et reposant sur la couverture, offrait les traces d'un amaigrissement douloureux à contempler. La main effilée semblait presque diaphane. L'anneau nuptial, devenu trop large, était près de s'échapper du doigt qui ne le retenait plus qu'à peine.

La jeune femme blonde dormait d'ailleurs d'un sommeil profond et qui paraissait calme. Une respiration égale et douce soulevait sa poitrine à des intervalles réguliers. C'était pendant son sommeil et à son insu qu'un soupir venait de s'échapper de ses lèvres.

Un seul coup d'œil suffit à Jean Vaubaron pour s'assurer de ce que nous venons de dire; il passa lentement la main sur son front, et le pli d'angoisse qui venait de se creuser entre ses sourcils s'effaça pour un instant.

Son regard, après s'être reposé pendant quelques secondes sur la dormeuse avec une expression attendrie, changea de direction et se tourna vers le vieux fauteuil vermoulu dont nous avons parlé.

Entre les bras de ce meuble antique une enfant, un blond chérubin, une petite fille de six ans tout au plus, était assise ou plutôt étendue et reposait, la tête inclinée. Aucune description ne saurait donner une idée exacte de la grâce et du charme de cette frêle et mignonne créature, qui ressemblait tout à la fois à son père et à sa mère, Jean Vaubaron et la jeune et blonde mourante.

Elle aussi ne semblait point s'attacher à la vie par les racines bien solides. On ne devinait pas en elle cette surabondance de sève qui déborde chez certains enfants. La finesse de ses formes allait jusqu'à la débilité. Une large teinte d'azur estompait le contour de ses grands yeux. Des gouttes de sueur, s'échappant de la racine épaisse de ses cheveux d'un blond pâle, perlaient sur ses tempes blanches et nacrées.

Son sommeil était loin d'être aussi calme que celui de sa mère. Une fièvre latente faisait monter à ses joues le sang de ses veines. Ses paupières closes battaient sur ses prunelles comme si elles allaient se soulever et se disjoindre. De fréquents soubressauts secouaient son corps svelte comme celui de ses anges immatériels que les artistes du moyen âge sculptaient aux porches des cathédrales avec l'ardeur de leur foi naïve.

L'enfant s'effrait, il était impossible d'en douter. Une grosse larme, une de ses larmes amères qui jaillissent d'un cœur déchiré, ainsi que le sang s'échappe d'une [illegible] suspendit aux cils du mécanicien et roula sur sa joue.

Mon Dieu! murmura-t-il d'une voix sourde, en essuyant ses yeux avec le revers de sa main, mon Dien! prenez pitié de moi... Mon Dieuz, vous voyez que je succombe...accordez-moi le courage qui me manque... rendez moi la force qui s'en va!

L'enfant fit un mouvement soudain. Sa tête appuyée sur son épaule jusqu'à ce moment, se renversa contre le dossier du fauteuil. Elle ouvrit les yeux, et ses petites main écartèrent les cheveux qui ruisselaient autour de ses tempes.

Jean Vaubaron quitta son siège. Il alla s'agenouiller auprès de sa petite fille, qui lui sourit silencieusement avec une expression angélique; il effleura de ses lèvres les joues brûlantes de l'enfant; il prit ses deux mains entre les siennes et, rapprochant de sa poitrine émue cette tête adorée, il balbutia tout bas, afin de ne point troubler le sommeil de la jeune femme:

Blanche, chère petite Blanche, est-ce que tu te sens malade?

Oui, père, répondit l'enfant d'une voix faible.

D'où souffres-tu?

De partout.

As-tu la fièvre?

Je ne sais pas.

Pour pouvoir essayer de te soulager, il faut que je sache où est ton mal. Dis-moi donc ce que tu éprouves, chère Blanche...dis-moi tout.

C'est difficile à expliquer, père.

Essaye, mon enfant, je te comprendrai bien, moi, va!

Il me semble que ma tête est lourde... plus lourde que le reste de mon corps. Quand je la remue elle me fait grand mal...

Et ensuite?

J'étouffe, comme si j'étais enfermée dans un endroit très étroit, où je ne pourrais pas respirer. La chambre est grande cependant, et les fenêtres sont ouvertes.

Ne ressens-tu pas autres choses encore?

J'ai trop chaud, je brûle autant que si je courais en grand soleil, sans chapeau; ce que maman m'a bien défendu. Mes jambes sont brisées, comme si j'avais couru longtemps, et tu sais aussi bien que moi, père, que je ne suis point sortie d'ici depuis plus de trois jours. Je viens de dormir, ça ne m'a pas reposée. Je sentais, tout en dormant, que je ne pouvais plus respirer.

Vaubaron ne répondit pas. Il se leva; il mouilla le coin d'un linge, et il passa à plusieurs reprises ce tissu, trempé d'eau fraîche, sur le visage de la petite fille.

Il fit ensuite très adroitement une sorte d'éventail avec un vieux journal qui se trouvait sur l'établi, et se mit en devoir d'agiter l'air autour de la tête blonde et charmante de son enfant. Blanche se prit à sourire d'un air charmé, et sa physionomie devint toute joyeuse.

Cela te fait du bien? demanda Vaubaron vivement.

Oui, père et ça m'amuse... oh! mais beaucoup...beaucoup...beaucoup...

Le pâle et beau visage du mécanicien rayonna.

Pere, reprit la petite fille, comment ça s'appelle-t-il ce que tu tiens là?

Un éventail

Est ce toi qui l'as inventé!

Non mon enfant, presque toutes les femmes ont des éventails pour combattre la grande chaleur, et ce que je viens d'improviser avec du papier se fait souvent en ivoire, en acre, en satin, en toute sorte de matières précieuses avec de belles peintures, et des ornements d'or et d'argent.

Ces éventails-là rafraîchissent-ils mieux que le tien?

Je ne le crois pas.

Eh bien, donne-moi celui-là.

Sauras-tu t'en servir?

Très bien, tu vas voir.

L'enfant prit l'éventail en papier, et, en vertu de la coquetterie innée des filles d'Eve au berceau, elle se mit à l'agiter aussi gracieusement qu'aurait pu le faire une Espagnole de seize ans. Jean Vaubaron la regardait avec une admiration et une adoration extatique.

Pere, dit la petite fille, embrasse-moi.

Le mécanicien ne se fit pas répéter deux fois cette prière. Au moment où le visage de son père toucha le sien, la petite fille murmura:

Te souviens-tu, père, de ce que tu m'as promis?

Quoi donc?

Une belle poupée que tu feras toi-même, bien plus belle que celle des marchands, et qui marchera toute seule, comme si elle était une vraie petite fille.

Cestes, je ne l'ai point oublié.

Et tu promets toujours?

Je ne dis jamais.

Comme tu es bon! s'écria l'enfant avec un mouvement de joie. Vraiment la poupée pourra marcher?

Elle pourra marcher, s'asseoir, remuer les yeux, agiter les bras et les jambes.

Quel bonheur! Et parlera-t-elle?

C'est bien possible, mais je n'ose te l'affirmer, car je n'ai pas encore trouvé le moyen de faire parler les poupées. Cependant je ne désespère point d'y parvenir.

L'enfant frappa joyeusement ses deux mains l'une contre l'autre.

[A CONTINUER.]

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

KEMO DETRUIT sur le champ les Punaises, Fourmis, Mites, &c. A vendre par tous les Epiciers et droguistes.

ECHOS DE LA GREVE.

LA MILICE SERA RAPPELEE DE CHICAGO.

Quatorze Grevistes Condamnes Pour Mepris de Cour.

Chicago, 22 juillet—Le général Wheeler, commandant de la milice de l'Illinois, qui est maintenant en cette ville, a dit, paraît-il, au vice-président Wyckes qu'à moins que la compagnie Pullman en vienne à une décision immédiate concernant l'ouverture de ses fabriques, les autorités de l'Etat vont ordonner le rappel des troupes.

Si la compagnie Pullman ne peut reprendre son ouvrage, elle aura à faire garder ses propriétés par qui elle voudra.

Wyckes a dit hier que la compagnie Pullman serait capable de recommencer ses exploitations cette semaine, probablement jeudi. Il a ajouté qu'il espérait que la présence des troupes allaient bientôt devenir inutile.

LA FIN DE LA GRÈVE.

Sacramento, Cal, 22 juillet—La branche de l'A. R.U., en cette ville, a déclaré la grève des employés de chemins de fer terminée à Sacramento. Tous les grévistes, excepté ceux qui ont détruit des propriétés, seront repris comme employés des compagnies de chemins de fer.

De son côté, E. Seyler, le président du comité de médiation de l'A. R. U. à Dunsmuir, qui est présentement en cette ville, dit que la grève n'est pas terminée et que la branche de l'A. R. U. en cette ville ne peut déclarer sa fin sans les deux tiers des votes du système entier du Southern Pacific.

GRÉVISTES CONDAMNÉS.

Santa Fe, N. M., 22 juillet—Les quatorze grévistes arrêtés à Raton, il y a deux semaines, ont été trouvés coupables par le juge Seeds et ils furent condamnés à quelques jours de prison.

UNE RENCONTRE.

Wichita, Kas., 21 juillet—Des soldats et une bande de grévistes se sont rencontrés hier à South Enid, près d'ici, et plusieurs coups de feu ont été tirés. Des Indiens tentèrent de surprendre les troupes qui gardaient le pont, probablement dans l'intention de le démolir, mais ils furent reçus chaudement, et dans la mêlée qui s'ensuivit le caporal Gleanes a été légèrement blessé par une balle qui lui entra dans le côté gauche.

Les détonations attirèrent sur les lieux un détachement de soldats, et les émeutiers furent dispersés. L'un des grévistes nommé Charles Shearer fut poursuivi jusque dans sa demeure à South Enid et il fut mis en état d'arrestation.

NOUVELLE REPUBLIQUE.

Hawai Renonce a la Monarchie.

San Francisco, 21 juillet—Le steamer *Rio Janeiro*, qui est arrivé d'Orient ce matin, a apporté d'Hololulu les nouvelles suivantes, en date du 13 juillet:

La semaine dernière a été rendue remarquable par l'inauguration de la nouvelle république d'Hawaï.

Le lundi après-midi, les royalistes eurent une grande assemblée au Palace Square, dans le but de prendre les moyens de protéger la monarchie contre les partisans d'une nouvelle constitution. Peu de personnes ont assisté à cette assemblée.

L'INAUGURATION.

A 7 h. ½, une foule commença à se réunir sur le square. Les barrières du parlement furent ouvertes et la foule envahit l'immense vérandah et les degrés du perron.

Aucun dignitaire ni autre personne ne furent spécialement invités. L'amiral Walker et son état-major étaient présents, ainsi qu'un certain nombre de consuls et d'officiers de marine.

A 8 heures, le président Dole et les membres de son cabinet avec le juge en chef descendirent les deurès du perron du milieu. Le président prononça une harangue, courte, mais éloquente, et il termina par ces mots: "Et maintenant, au nom des hommes qui ont lutté pour cette cause et qui étaient résolus de donner leur vie pour sa défense, au nom des femmes qui ont prié pour sa réussite afin que leurs maris, leurs fils et toute la nation en bénéficie, moi, Sanford B. Dole, président du gouvernement provisoire des Iles d'Hawaï, en vertu de la charge qui m'a été donnée par le conseil exécutif du gouvernement provisoire et par un acte daté du 3 juillet 1894, proclame la souveraineté de la République d'Hawaï sur toutes les îles à partir d'aujourd'hui, et aussi je déclare que la constitution adoptée à la convention constitutionnelle de 1894 est la constitution et la loi suprême de la République d'Hawaï, et en vertu de cette constitution j'assume présentement l'office et l'autorité de président de cette république. Dieu sauve la République!"

Après un tonnerre d'applaudissements, J. W. Kalua lut la proclamation en langue d'Hawaï et le drapeau d'Hawaï fut hissé sur les édifices du parlement.

La batterie salua par plusieurs coups de canon et la fanfare joua.

Le président prêta alors le serment d'office et annonça les noms de ceux qui devaient faire partie de son cabinet, les mêmes que ceux du gouvernement provisoire.

Le ministre des Etats-Unis Willis, en reconnaissant officiellement la nouvelle république, a dit qu'il espérait que le président Cleveland donnerait au nouveau gouvernement son approbation cordiale.

Les divers consuls ont reconnu la nouvelle République.

PETITES NOUVELLES.

UNE AUTRE BOMBE A ROME.

Rome, 21 juillet—Une bombe a fait explosion aujourd'hui dans une rue près de l'ambassade anglaise. Personne n'a été blessé et les dommages sont insignifiants.

CORBETT VEUT RENCONTRER JACKSON.

Belfast, 21 juillet.—James C. Corbett, le pugiliste américain, a dit aujourd'hui qu'il n'avait pas l'intention de rencontrer Fitzsimmon ou autre avant d'avoir règlé ses comptes avec Jackson.

Voleurs de Bijoux.

Samedi soir, d'habiles filous se sont introduits dans la résidence de M. S. Vivier de la rue Salem et se sont emparés d'une quantité de bijouteries au montant d'une centaine de dollars. La police informe.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Phytolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, do ne de la force aux nerfs faibles chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang poison mercuriel, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que le P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et un des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'ale jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MME M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo.

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés: Je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et dé-agréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri. (Signé) J. D. JOHNSTON.

Savannah, Ga.

Témoignage du maire de Sequin, Tex.

Séquin, Tex. 14 juin 1893.

MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de

City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 cts

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 2 AOUT. 1894. Soyons Distingues. No. 45.

Indicateur de Chemin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.
DIVISION OUEST.
Commencant le 1er Juillet 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston — A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 15, 12 45, 2 30 3 15, 4 10, 5 10, *6 20 7, 9 25, p m; Dimanches. 7 30 8 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, 2 m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, 2 m; 12 05, 5 35 et 7 50, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 25 a m; 12 05, 5 35, et 7 50, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 6 20 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 4 10, 5 10, p m; Dimanches 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Exeport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 1 Juillet 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 44, a m; 12 17 1 43, ¶3 03, 4 00, *4 10, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 47, §8 46 p m; Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

☞ Express, § seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m. Via South Lawrence, 6 30, a m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, 9 45, 10 13 a m, 12 11, 12 57, 1 44, 4 59, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanche, 1 02 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 44, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 44 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 43 a m; 1 56 et ¶8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, *via* Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 59, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

☞ Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

H. G. TANT, Agt-Gén., Lowell.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rende ni sans changement, entre Boston et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,
La nouvelle ligne de voie ferrée
Passant par le Pont de Poughkeepsie

Nouvelle-Angleterre a le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

A. F. BERRY, Gérant du Trafic général.

J. R. WANNER, Agt général des

THE ANIMAL EXTRACTS
Prepared according to the formula of
DR. WM. A. HAMMOND,
In his laboratory at Washington, D. C.
CEREBRINE, from the brain, for diseases of the brain and nervous system.
MEDULLINE, from the spinal cord, for diseases of the cord. (Locomotor Ataxia, etc.)
CARDINE, from the heart, for diseases of the heart.
TESTINE, from the testes, for diseases of the testes. (Atrophy of the organs, Impotency, etc.)
OVARINE, from the ovaries, for diseases of the ovaries.
MUSCULINE, thyroline, etc.
Good, Five Drops. Price (2 drachms), $2.50.
The physiological effects produced by a single dose of Cerebrine are acceleration of the pulse with feeling of fullness and distention in the head, obliteration of spirits, increased urinary excretions, augmentation of the expulsive force of the bladder and peristaltic action of the intestines, increase in muscular strength and endurance, increased power of vision in elderly people and increased appetite and digestive power.
Where local druggists are not supplied with the Hammond Animal Extracts they will be mailed, together with all existing literature on the subject, on receipt of price, by
THE COLUMBIA CHEMICAL CO.,
Washington, D. C.

A Vendre.

Une joli maison de 10 appartements située sur la Rockdale Ave. Pour imformations adressez-vous à M. Joseph Lefebvre, 3 Rockdale Ave.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
258 Rue Merrimack.

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
☞ Son assortiment de Draps,
☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du
☞ dernier goût et de patrons les
☞ plusnouveaux.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
☞ Allez faire une visite at vous serez satisfaits.

Francis W. Qua,
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les mercredis.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

A. B. Stevens.
PIANOS
A Tres bas Prix.
Grande variete de toutes les Fabriques.
De Styles les plus Nouveaux,
—A—
Conditions Faciles,
SUCCURSALE de BOSTON.
No. 128,
Rue Merrimack,
Lowell, Mass.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 14 Juillet 1894.

M. l'Administrateur,

Le parti ouvrier en Amérique est à s'acquérir une triste renommée en Europe, et particulièrement à Rome. Nombre d'Européens, de Parisiens, de Romains, attardés dans le géographie politique, comme le calendrier russe dans le système astronomique, voulaient à tous prix croire que l'Amérique fût encore peuplée par ces terribles sauvages dont Fenimore Cooper s'est fait l'historien-romancier; les journaux, la vue des Américains, touristes en Europe, les avaient un peu ébranlé dans leur persuasion peu honorable pour nous, quand les sauvageries commises par les employés des railways viennent confirmer, enraciner, reverdir les anciens préjugés déjà quasi secs!...

Le Vatican est très surpris des événements de Chicago. L'idée qu'il y a certainement parmi les émeutiers un très grand nombre de catholiques, affl ge profondément Léon XIII. Le Souverain Pontife a dit au supérieur du Collège Américain, Mgr O'Callahan: "Je m'abstiens de porter un jugement quelconque sur la cause de l'émeute, mais l'émeute elle-même avec ses circonstances barbares, je la condamne comme ministre de la paix, de la justice et du progres."

En ce moment l'Europe eutière a les yeux tournés vers les Etats-Unis. Cette grande nation fort connue en deça de l'Atlantique pour ses machines, ses lards, ses grains, était jusqu'à ce jour peu observé au point de vue politique et social. En ce moment tous les politiciens, tous les esthétistes français, italiens et Allemands font et publient des études sur le système politico-social américain.

Avant-hier matin, le cocher du cardinal Vanutelli, monté sur le siège du carrosse cardinalice, s'en allait tranquillement au palais de son maître, pour, ensuite, le transporter au Vatican. Au détour de la Via Nazionale et du Corso, les deux magnifiques chevaux noirs du cardinal rencontrent une brigade de vélos en jerseys blancs et filant certainement plus de dix milles à l'heure. Les deux coursiers épouvantés de cette apparition inattendue, s'emportent, prennent le triple galop à travers le Corso, brisent le devant du carrosse, les tirants, jettent le cocher à terre, laissent le carrosse en route, et après une course vertigineuse, s'arrêtent à la porte del Popolo, en sautant dans un tramway qui leur barre le passage. Le cardinal Vincent Vanutelli, à qui la chose est arrivée, a dû emprunter le carrosse du cardinal Séraphin Vanutelli, son frère, pour se rendre au Vatican.

A ce propos, l'on se demandera peut-être pourquoi les Cardinaux vont toujours en carrosse à deux chevaux noirs. C'est l'étiquette rigoureuse de la cour vaticane. Les Cardinaux sont princes, princes de l'Eglise; ils font partie de la famille pontificale, comme les descendants de la reine Victoria font partie de la famille d'Angleterre. En leur qualité de princes, ils faut donc qu'ils maintiennent un certain décorum. Ce décorum consiste à habiter un palais, (et il en a tant dans Rome) et à ne sortir dans les rues de la cité qu'en carrosse tiré par deux chevaux noirs (couleur noble et sévère) conduit par un cocher accompagné d'un valet de pied.

Les cardinaux, pour esquiver un peu les rigueurs de cette obligation de ne sortir *dans Rome* qu'en carrosse, se font conduire au coucher du soleil autour des murs de Rome, en dehors des portes. Là, ils se rencontrent, à pied; ils disent leur bréviaire en se promenant lentement; jouissent de l'air et font un peu de mouvements, deux choses absolument nécessaires à ces esprits toujours si tendus, toujours si préoccupés

Le cardinal Gibbons, un américain sans façon, lorsqu'il vint à Rome recevoir le chapeau rouge, continua après le consistoire à parcourir les rues à pied. Léon XIII lui fit gentiment remarquer qu'un cardinal doit aller en voiture. Son Eminence s'excuse et obeit. Au sortir du Vatican le cardinal américain fait approcher une de ces innombrables voitures découvertes dont la place St Pierre est encombrée. Ces fiacres disloqués sont ordinairement traînés par des rosses grises, blanches, baies, alezanes, etc. Léon XIII ayant appris le fait, fit remarquer encore plus gentlment au cardinal Gibbons qu'un prince de l'Eglise, fût-il le fils le plus démocrate de la république américaine, doit aller en voiture fermée, tirée par deux chevaux noirs, et accompagné d'un valet de pied.

Son Eminence se soumit non sans regretter la noble simplicité des mœurs américains.

Le Souverain Pontife souffre un peu des chaleurs excessives de l'été romain. Son médecin a ordonné des douches d'eau de mer pour activer le sang et conserver l'appétit. Le Pape ne pouvant franchir les murs du Vatican où il est emprisonné, le majordome envoie chaque nuit un charretier à la mer qui n'est distante que de 10 milles. Cela n'empêche pas Léon XIII de vaquer à toutes ses occupations. Sa Sainteté célèbre chaque matin la messe dans sa chapelle privée. Hier matin, le cardinal Aloisi-Masella, préfet de la S. Congrégation des rites, a reçu du Souverain Pontife les décisions touchant le nouveau règlement de la musique sacrée. Beaucoup la voulaient totalement proscrire des temples catholiques pour y substituer exclusivement le plain-chant ou chant grégorien, mais il n'en sera rien. Sa Sainteté exige seulement qu'il ne soit plus exécuté de morceaux d'opéras avec des paroles sacrées. Il faudra que la musique religieuse soit digne, pieuse, sévère, et composée expressément pour l'église.

Comme on le voit, la décision est marqué au coin du grand bon sens dont Léon XIII donne chaque jour de nouvelles preuves.

Hier à dix heures a. m. le curé de Santa Maria in Via Lata, portait les derniers sacrements à un malade, quand il fut assailli par un voleur qui voulait lui enlever la pixyde et le vase d'argent contenant les Stes Huiles Aux cris du prêtre, les passants accoururent, les policemen regardèrent de loin, mais comme il n'était *question que d'un prêtre* (!) nul ne fit un pas et le voleur put fuire impunément.

Quel délicieux pays? quelle chevalereuse gouvernement que celui d'Italie! Il ne faut pas s'en étonner, car la franc-maçonnerie fanatique, militante, enragé, contrôle ici. toutes les administrations gouvernementales.

Bien à vous,

WM. BREEN.

Discours de S. Em, le Cardinal Richard.

Voici le texte du discours prononcé à Notre Dame par S. Em. le cardinal Richard à la fin de la messe célébrée pour le repos de l'âme de M. Carnot:

Monsieur le président, Eminences, Messeigneurs, Messieurs,

Les voiles funebres dont notre antique église métropolitaine de Notre-Dame est aujourd'hui revêtue, ne sont qu'une faible expression du deuil de la France. Nous avons tous ressenti la profonde et douloureuse émotion qui a saisi le pays entier à cette funèbre annonce: le chef de l'état est mort victime d'un odieux attentat. A l'unanimité des sentiments manifestés par tout un grand peuple, on reconnu l'âme de la patrie française qui, malgré les dissentiments et les diversités d'opinions, fait vibrer à l'unisson tous les cœurs dans les circonstances solennelles de notre vie nationale.

La France, je ne crains pas de le dire messieurs, n'a pas perdu la notion chrétienne du pouvoir social. Elle a ses heures d'oubli et d'égarement, mais avec le ferme bon sens que lui ont donné quatorze siècles d'existence chrétienne, elle reconnaît dans le chef de l'Etat, quel que soit le mode de transmission du pouvoir et quelle que soit la forme des institutions politiques, le caractère auguste du représentant de l'autorité divine dans la société: ce sera toujours l'honneur de ceux qui gouvernent une grande nation.

Des voix plus autorisées que la mienne à traiter les questions de l'ordre politique vous rappelleront les qualités éminentes qui méritèrent à M. Carnot d'être élu président de la République française. Je me contenterai de répéter ici la parole qui a été sur toutes les lèvres pendant les années de sa magistrature: "C'était l'homme intègre dans la vie publique, dans la vie privée."

Il est des paroles, messieurs, qui plus que les longs discours font l'éloge des hommes que l'on pleure et demeurent gravées dans la mémoire du peuple.

Mais je ne serais pas fidèle à mon ministère si je me bornais à ces pensées qui ne s'élèvent pas au-dessus de l'ordre terrestre. Vous attendez de moi, dans cette chaire, une parole évangélique.

Comment, en effet ne pas regarder plus haut et plus loin que la terre dans ces catastrophes souraines où se révèle la toute-puissance de Dieu? Quand un homme parvenu au faite de l'autorité et de l'honneur est frappé inopinément dans l'exercice de la magistrature suprême, comment dans cet évanouissement subit des grandeurs humaines, ne pas répéter la parole de l'écriture: *Vanitas vanitatum et omnia vanitas*, vanité des vanités et tout est vanité?

Ce texte qui convient à tous les Etats et à tous les évènements de notre vie, par une raison particulière, devient propre à mon lamentable sujet, dirais-je en me servant des paroles mêmes de Bossuet dans l'Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre.

Mais j'ai hâte d'ajouter avec le grand orateur de la chaire française: "L'homme que Dieu a fait à son image n'est-il qu'une ombre? Ce que Jésus-Christ est venu chercher du ciel en la terre, ce qu'il a cru pouvoir sans se ravilir, racheter de tout son sang, n'est-ce qu'un rien!" Concluons avec Bossuet: "Tout est vain en l'homme si nous regardons ce qu'il donne au monde. Mais, au contraire, tout est important si nous regardons ce qu'il doit à Dieu".

Cette dette sacrée, l'homme que nous pleurons l'a acquittée envers Dieu après avoir noblement payé sa dette à la patrie.

Merveilleuse harmonie des choses du ciel et de la terre: ce qui nous empêche d'entendre aucune note discordante dans le concert des regrets publics, ce qui unit la France autour de ce cercueil que nous contemplons avec émotion, c'est que l'homme dont il renferme la dépouille mortelle n'a quitté la terre qu'après avoir reçu la bénédiction de Dieu. Messieurs, la France, notre chère France demande, appelle l'union des cœurs.

Laissez-moi déposer sur la tombe du président Carnot le vœu que sa vie sacrifiée au devoir soit une grande leçon d'union entre tous les enfants de la patrie française s'accomplissant par l'alliance du patriotisme et de la foi.

Ces pensées se présentaient à mon esprit lorsqu'il y a quelques jours à peine je demandais à Léon XIII de bénir la France si cruellement éprouvée par l'attentat qui venait de lui ravir le chef de l'Etat.

Il m'était bon d'entendre une fois de plus la voix de cet auguste vieillard, que tous les peuples respectent, bénir la France avec un accent de tendresse particulière, et plus que jamais nous convoquer à l'union des cœurs et des volontés suivant la prière du Christ Jésus.

Nous ne saurions clore ce discours sans offrir un hommage de profonde et respectueuse sympathie à la famille de M. le président Carnot, si digne de recueillir l'héritage d'intégrité et d'honneur qu'il lui a légué en mourant. Grâce à Dieu, messieurs, elles sont toujours nombreuses en France, les familles dans lesquelles une épouse, une mère, garde le trésor des vertus douces et fortes qui font le charme et l'énergie de la vie. Honneur à ces femmes chrétiennes qui sont une des meilleures espérances de l'avenir. Cet hommage, il m'est doux de le déposer au seuil d'un foyer dont le deuil est celui de la France entière.

Et maintenant, chrétiens, nous unirons nos prières pour demander à notre Dieu qui juge les justices, *justitia jusdicabo*, mais qui est surtout le Dieu de la miséricorde et du pardon, *cui proprium est misereri semper et parcere*, de donner place à celui que nous pleurons dans le lieu du repos, de la lumière et de la paix. Ainsi soit-il.

Insultes Démocratiques.

Il s'est passé au sénat de Washington un incident que nous ne pouvons laisser passer inaperçu. Nous en aurions parlé auparavant si nous n'avions pas voulu attendre des développements, afin d'être bien sûr de rendre à César ce qui appartient à César.

Eh bien, nous pouvons dire aujourd'hui que les démocrates qui nous gouvernent de ce temps-ci d'une manière si déplorable sont les plus grands ennemis des Canadiens-français.

Non contents de perdre leur temps en discussions stériles sur la question du tarif, ces braves démocrates qu'on voulait faire passer pour nos plus grands amis nous déchirent à belles dents.

C'est un monsieur Kyle, sénateur démocratique du Dakota-Sud, qui a attaché le grelot. Cet insulteur ne nous a pas ménagé; il nous a mis au rang des émigrants les plus inférieurs qui arrivent d'Europe, comme les Arméniens, les Slaves, les Italiens, les Juifs, etc. Enfin, ce démocrate a poussé l'audace et la mauvaise fois jusqu'à demander au gouvernement américain de mettre une barrière à l'émigration canadienne-française en ce pays.

Les autres sénateurs démocratiques, qui forment la majorité dans la Chambre haute à Washington, ont laissé sans protester ce Kyle lancer à son aise, sur les Canadiens-français toutes les invectives dont son âme haineuse, intolérante et rétrécie était chargée. Nous avons été éclabousses de la belle manière; la boue jaillissait en tous sens.

C'était un démocrate dans une Chambre démocratique qui nous injuriait de la sorte

Quand ce calomniateur éhonté eût fini, les Canadiens-français ont alors été défendus par plusieurs sénateurs républicains, le sénateur Gallingher du New Hampshire, le sénateur Platt du Connecticut le sénateur Aldrich du Rhode-Island, le sénateur Frye du Maine, les sénateurs Hoar et Lodge du Massachusetts.

Les democrates, eux, ont gardé le silence, un silence coupable, qui montre bien quelle antipathie ils nourrissent dans leurs cœurs contre nous.

Après avoir refusé de ratifier la nomination faite par le président Cleveland d'un Canadien-français à un poste *pas très important* dans le service civile, afin de causer un Américain, ils nous insultent. Les voilà nos amis!

Avant les élections ils nous comptaient fleurette. Plusieurs des nôtres s'y sont laissé prendre.

Aujourd'hui qu'ils sont au pouvoir, ils ne se contentent pas de nous ignorer complètement, de nous tourner le dos, ils cherchent à nous écraser avec des bordées d'injures.

Heureusement que cette saleté démocratique nous laisse froid, car les Républicains sont là pour nous défendre avec talent.

Mais comme les démocrates ont le pouvoir et qu'ils peuvent voter les lois qu'ils désirent, ils peuvent nous faire un mal énorme, malgré l'opposition républicaine. Ainsi, le télégraphe nous apprenait samedi que les membres du sous-comité chargé d'étudier le projet de loi pour la protection des ouvriers américains s'étaient déclarés favorables à la mise en force d'une telle loi. Or, aux termes de cette loi *l'entrée des Etats-Unis est interdite aux travailleurs canadiens*, loi dont la violation rendra ceux-ci passibles d'une amende de cent dollars ou de trois mois d'emprisonnement. Pour pouvoir émigrer en ce pays, tout travailleur étranger devra posséder au moins $75 sinon on ne lui permettra pas de debarquer sur le sol américain.

Heureusement que cette loi n'est encore qu'à l'état de projet. Avant que le jour du vote ne soit arrivé, les élections congressionelles à l'automne ont le temps d'arriver, et les républicains, qui seront sans aucun doute portés au pouvoir avec une écrasante majorité diront aux démocrates: "C'est nous maintenant qui gouvernons et, comme le sénateur Aldrich vous l'a déjà dit, il n'y a pas de meilleure classe de gens, à notre avis, aux Etats-Unis, que les Canadiens-français qui viennent vivre et travailler parmi nous, par conséquent, votre projet de loi pour restreindre cette émigration va aller au panier, la seule place qui lui convienne."

EST-CE LA GUERRE?

L'Europe, depuis quelques années, jouit de la paix et ses gouvernements semblent avoir assez à faire, avec leurs propres sujets profondément travaillés par les doctrines socialistes et anarchistes, pour ne pas se chercher querelle.

Cette fois, le nuage s'élève sur les confins de l'Asie. La Chine et le Japon se disputent la prédominance sur la presqu'île de Corée, située entre la mer du Japon et de la Chine.

La Corée est un petit pays d'environ 10,000,000 d'habitants, qui touche du côté sud à la Chine, du côté nord à la Sibérie, partie de l'empire russe, et fait face au Japon, dont il n'est séparé du côté ouest que par un détroit. L'étendue territoriale de la Corée ne dépasse pas 200,000 milles en superficie, mais la contrée est riche en minerais, très fertile, et peut offrir, le long de la côte, d'excellents ports pour le commerce. Placé entre trois puissants voisins, nous pourrions dire quatre, vu que l'Angleterre a des intérêts commerciaux de premier ordre à sauvegarder de ce côté, c'est un objet de convoitise pour les intéressés.

Mais la Chine et le Japon dont les empires sont limithrophes ou à peu près sont plus spécialement concernés dans la possession de la Corée. Celle-ci, jusqu'à il y a huit ans, était tributaire de la Chine qui alors a abandonné ses droits de suzeraineté, pour s'éviter de payer à la France une indemnité au sujet du massacre par les Coréens de missionnaires français.

Une veritable révolution existe toujours en Corée. Les familles puissantes sont sans cesse en lutte.

De là, l'origine de troubles avec le Japon qui compte une dizaine de mille sujets dans la presqu'île. Le Japon, très ambitieux, très progressif, en a profité pour établir de concert avec la Chine en 1885, une sorte de protectorat sur la Corée, comptant qu'à un moment donné il étendrait assez sa sphère d'action, s'implanterait suffisamment dans le pays pour supplanter la Chine elle-même.

Si les difficultés n'ont pas surgi plus vite, c'est que la Chine et le Japon ont redouté un empire encore plus puissant qu'eux, la Russie qui, à plusieurs reprises, a fait mine de s'établir en Corée, de s'y créer un port; ce qu'elle aurait exécuté sans les protestations de l'Angleterre.

Cette fois, l'assassinat par des émissaires coréens d'un sujet japonais, la participation de la Chine à ce crime, ont soulevé la colere du Japon qui veut tirer vengeance, coûte que coûte, bien decidé à faire la conquête de la Corée, s'il en a l'occasion et le pouvoir.

Voilà où en sont les choses. Les hostilités ont déjà commencé. Un poste de soldats japonais établis, en Corée, pour la protection des sujets du Japon, a été attaqué par les Coréens aidés de Chinois. Les Japonais ne demandaient pas mieux, ils ont repoussé leurs adversaires. Aujourd'hui, la Chine et le Japon concentrent autant de leurs troupes qu'il est possible sur le territoire disputé depuis si longtemps.

Quelle sera l'issue du conflit? Il est très possible qu'un arrangement intervienne, grâce à la médiation ou à l'intervention de l'Angleterre et de la Russie. Sinon, la fortune des combats en décidera.

La Chine a le nombre pour elle. Elle peut tirer plus d'un million d'hommes, pour son armée, de son immense population; le Japon ne peut guère disposer que de 250,000 hommes. Mais ses troupes sont meilleures, plus courageuses, mieux disciplinées, mieux armées que celles de la Chine. La marine japonaise est de beaucoup supérieure à celle de la Chine, de telle sorte qu'en cas de défaite en Corée, le Japon, qui est situé sur une île, à peu près comme l'Angleterre, est à l'abri des coups qu'on pourrait lui porter sur son propre territoire.

Mais ses chances de succès sont incontestablement plus grandes que celles de la Chine. Il peut par une campagne rapide faire la conquête de la Corée avant que son adversaire ait pu mobiliser assez de bonnes troupes pour arrêter la marche du vainqueur. La guerre après un tel coup de main ne se prolongerait pas. Les Chinois accepteraient le fait accompli, ne voulant pas s'exposer eux-mêmes à la révolution que les dynasties jalouses sont toujours prêtes à engager chez eux.

D'ailleurs, et c'est la conclusion la plus probable, si la paix ne se retablit pas immédiatement, l'Angleterre et la Russie auront le dernier mot à dire aux belligérants — La *Minerve*.

PARIS STUPIDES.

Deux steamers, le *Majestic*, anglais, et le *Paris*, américain, partent ensemble de New York pour Liverpool. Ils sont d'égale force, ou peu s'en faut, et pendant trois jours naviguent côte à côte, bord à bord, sans pouvoir se gagner de vitesse. Les paris s'engagent sur la question de savoir lequel des deux navires arrivera le premier à Liverpool, mais cela ne change pas la situation, et les deux navires sont toujours *dead head*, nez à nez.

Le capitaine du *Paris* a alors une idee infernale. Brusquement, sans crier gare, il vire de bord et se jette par le travers du *Majestic* pour lui couper la route. Et tous les passagers du *Majestic* qui pendant une minute, sentent planer la mort sur leurs tête. Heureusement le capitaine Parselles, commandant le *Majestic*, ne perd pas la sienne, il sacrifie l'honneur de l'avance au devoir du salut, fait immediatement machine en arrière et évite l'abordage.

Mais, pendant ce temps-là, *Paris* a pris une avance imperdable, et arrive le premier à destination

Si le capitaine du *Majestic* s'était entêté 2000 personnes y perdaient la vie.

L'affaire fait depuis un tapage des cinq cent mille diables; elle a même dû aller jusque devant la Chambre des Communes, où le colonel Howard Vincent se disposait, dit-on, à interpeller, à ce propos, le président du *Board of Trade*, sa conclusion devant être —naturellement—que des mesures internationales, dûment sanctionnées, soient prises pour interdire désormais aux paquebots transatlantiques des expériences aussi périlleuses pour les équipages et les passagers.

Les passagers du *Majestic* n'étaient pas contents, parce que leur peau avait été en danger. Ils auraient probablement manifesté moins d'émotion s'il s'était agi de la peau des autres; à preuve l'histoire suivante:

Un jour, sur le pont de Londres, un pauvre diable monte sur le parapet et pique une tête dans la Tamise. Aussitôt, la foule s'entasse pour suivre le spectacle et au milieu du brouhaha des voix, on distingue surtout des cris de parieurs:

—Il se noiera!

—Il ne se noiera pas!

—Deux contre un qu'il se noie!

—Trois guinées qu'il se tire d'affaire!

Cependant, deux ou trois mariniers se sont jetés en canot et ils font force de rames pour secourir le malheureux. On l'atteint, on va le hisser dans l'embarcation, quand une volée de cris furieux descend du pont:

—Laissez-le, vous n'avez pas le droit d'y toucher. Il y a des paris d'engagés!

Sur quoi, les mariniers, respectueux du droit des parieurs, laissent tomber leurs avirons et refusent de prêter main forte au misérable, qui se noie sous leurs yeux.

Vegetaux Comme Plante Medecinales

Les carottes crues tiennent lieu de vermifuges pour les enfants. Le jus de carotte sans cuisson calme la toux chez les enfants. La carotte râpée et appliquée sur les cancers et les dartres douloureuses, apaise sensiblement les douleurs. Employées pour les brûlures, les carottes empêchent les cloches de se former. Des infusions de graines de carotte augmentent l'appétit et facilitent la digestion.

Le chou rouge est utilisé pour les inflammations chroniques des poumons, en faisant avec le jus de ce chou et du sucre un sirop pectoral. L'eau qui a servi à n'importe quelle variété de choux, combat l'enrouemnet et la toux. Le poireau a les mêmes propriétés que le chou.

La citrouille râpée et appliquée sur les brûlures procure un soulagement rapide. Les graines de citrouille pilées dans un mortier, avec du sucre, font un excellent vermifuge.

La racine du fraisier est durétique astringente. Une décoction de cette plante rend de grands services dans les hémorrhagies.

Les cataplasmes de laitue cuite calment les érysipèles et les inflammations.

Le sirop navets est très efficace pour les maladies de poitrine.

Les oignons sont opératifs et diurétiques; cependant, crus, ils sont nuisibles aux tempéraments sanguins et bilieux. L'oignon cuit sous la cendre et mangé à l'huile est un remède contre l'enrouement; l'oignon cuit employé à l'usage externe fait mûrir les clous et les panaris.

Le persil est employé en tisane pour combattre les fièvres intermittentes, etc., etc.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un.

COXEY ABANDONNE SON ARMEE

Washington, 27 juillet.—De nombreuses délégations de l'armée des sans-travail sont venues hier à la salle de la Commission du travail, demander des secours. Il appert que Coxey, Frye et Kelley ont abandonné leurs partisans et que les sans-travail meurent de faim.

Ceux qui ont suivi Kelley de la côte du Pacifique sont dans la plus grande in lignation.

Hattsville, Md., 27—Les sans-travail n'ont plus de provisions et ils font la chasse aux baies qui poussent dans les environs. Cinq coxéyistes ont été emprisonnés hier pour vol d'aliments divers.

Coxey a visité le camp hier et a déclaré aux hommes qu'il y avait peu de succès à espérer et qu'à l'avenir il leur faudrait s'occuper de se trouver de la nourriture, chacun pour soi.

Il ajouta qu'il avait fait tout ce qu'il pouvait pour eux et qu'il n'avait pas de quoi se payer un billet de chemin de fer. Coxey et son fils sont partis pour Massillon, Ohio.

Les sans-travail venus de Chicago demeureront dans les environs jusqu'au 1er septembre, alors qu'ils marcheront sur le Capitole.

CENTRAL LABOR UNION.

Comites Pour la Celebration du "Labor Day"

La Central Labor Union a consacré son temps dimanche pour faire des arrangements relatifs à la célébration du *Labor Day*.

Les comités suivants ont été formés:

Sports—MM. Moynahan, Farley, Bushe, McCulloch, Grierson, Dally, Joyal, St Léger, Doyle et Hurley.

Balle — MM. Reilley, Joy, Saunders, Peppard, Hogan, Ring, Maguire, Kivel et Weeks.

Imprimerie — MM. Connolly, Beers et Buckley.

Musique—MM. Meehan, Weeks et Cryan.

Guichet—MM. Peppard, Saunders et Grierson.

Brrière—MM. Roberts, Kendall, Sparks, Mahon et Ring.

Rafraîchissements et terrain—MM. Mahon, McCulloch et Rafferty.

Police—MM. Garvey, Ring et Rafferty.

Le président Meehan a été nommé gérant général, Thomas F. Connolly, secrétaire, et James Cryan, trésorier des comités.

L. W. Weeks de l'Union des Cigariers a été élu chef de la parade. M. Weeks a demandé que toutes les sociétés se réunissent cette semaine et nomment leurs chefs de parade et leurs assistants. Il a été décidé de ne solliciter aucune aide du public pour défrayer les dépenses de la démonstration.

Les Chevaliers du Travail ont contribué $10. La Dracut Textile Union paradera au nombre de 250 à 300. Les pompiers, les voituriers, les mouleurs et autres corps de métier ont dit qu'ils paraderaient en grand nombre. Les facteurs de Salem paraderont aussi et ils ont demandé qu'une fanfare aille les recevoir à la gare.

Frappe d'Insolation.

Un jeune homme du nom de Henry Boyle, a été frappé d'insolation, dimanche vers 11 heures, à Pawtucketville. Ses amis avec qui il venait de passer une couple d'heures dans le bois le transportèrent dans une maison où on lui prodigua les soins nécessaires Il a été frappé du même mal il y a quinze jours.

KEMO, Le grand destructeur de Punaises, détruit Punaises et insectes dans un instant. A vendre par dre les épiciers et droguistes.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH
Each Package SAVENA contains a
DIFFER

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an. $1.00
Six mois. 50
Trois mois. 25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell, Mass

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 2 AOUT 1894.

Projet de Loi Insensé.

Le bill Lockwood, dirigé contre le Canada et le Mexique, est ni plus ni moins une législation chinoise. Frapper d'une amende de cent dollars ou d'un emprisonnement de quatre-vingt-dix jours tout sujet canadien ou mexicain qui viendra vivre sous le drapeau étoilé, s'il ne possède pas $75 à son arrivée en ce pays, voilà qui rappelle les fameuses murailles de Chine et les édits contre les étrangers qui ont été si longtemps en force dans l'Empire du Milieu.

Assurément, nous retrogradons et vite!...

Voyons un peu, pourquoi veut-on restreindre l'immigration canadienne? A-t-on une raison plausible pour vouloir éloigner les Canadiens de ce pays où depuis une trentaine d'années nous avons été un élement de prospérité pour les grands industriels qui nous ont employés?

Non, on n'en a aucune. Il y a bien ce démocrate de Kyle, un sénateur, qui prétend que nous ne valons pas plus que certaines hordes d'immigrants européens qui sont arrivés en ce pays imbu d'idées anarchistes, subversives, et dont les mœurs sont aux antipodes, si l'on peut s'exprimer ainsi, de celles du peuple américain. Il prétend aussi que nous prenons la place des Américains dans les manufactures et que nous travaillons à des salaires plus bas que les autres travailleurs. Des sénateurs républicains n'ont pas tardé à lui démontrer qu'il patauageait dans l'erreur et qu'il parlait en homme préjugé, haineux, qui s'est laissé de parti pris aveugler.

Les Canadiens-français valent au moins—et M. Kyle devrait bien se le tenir pour dit—les meilleures classes d'immigrants qui viennent chaque année planter leurs tentes sur ce sol, qu'elles soient anglaises, irlandaises, allemandes ou suisses. Nous ne forçons personne à nous céder leurs places et les gages que nous recevons sont aussi eleves que ceux de tous les autres employés de manufacture. Cela est facile à constater.

Quand on émigre, c'est qu'on est pauvre. Ceux qui partent d'Europe comme ceux qui quittent le Canada pour émigrer aux Etats-Unis sont dans une situation de fortune qui laisse à désirer, cela se conçoit. Cela ne veut pas dire qu'ils sont vicieux. La pauvreté n'est pas un vice.

Pourquoi alors exiger d'eux qu'ils possèdent une certaine somme d'argent? Pense-t-on qu'une personne qui a en poche $75 fera un meilleur émigrant qu'une autre qui ne possède que $60. C'est assez cocasse de juger du caractere moral d'un individu à la pesanteur de sa bourse.

En venant aux Etats-Unis, le Canadien-français n'a pas l'intention de flâner ou de vivre aux dépens de la charité publique. Il arrive ici avec le ferme espoir d'améliorer sa situation par un travail honnête, son énergie, ses aptitudes, sa bonne conduite. Il se familiarise bien vite avec les institutions, les mœurs, les coutumes américaines et sa moralité peut rendre des points à celle de plusieurs nationalités qui affectent de nous regarder avec mépris parce que, nouvellement arrivés sur ce sol, nous vivons modestement pour jeter de nouveau les bases de notre prospérité nationale.

Comment? est-ce qu'aux yeux d'un Kyle ou d'un Lockwood il n'y aurait que l'argent qui comperait à quelque chose en ce bas monde? Est-ce que le talent, l'intelligence, l'obéissance envers les superieurs, l'activité, l'amour du travail, toutes des qualités que possèdent en général les Canadiens-français, seraient des quantités negligeables?—Si vous ne possédez pas soixante-quinze dollars, dit le nouveau projet de loi sur l'émigration, vous ne pourrez entrer en ce pays.

Est-ce assez ridicule? Pourquoi n'exige t-on pas que ceux qui viennent vivre aux Etats-Unis soient millionnaires?

On tolère bien en ce pays un anarchiste comme Herr Most, qui disait dernièrement à qui voulait l'entendre que ce qu'il faudrait pour affranchir le bas peuple, ce serait d'occire, de dynamiter, de mettre en pièces tous les riches, tous les chefs d'Etat.

Un partisan de la propagande par le fait, qui s'amuse subrepticement à charger de dynamite des boîtes de conserve pour lancer les gens dans les airs, ou à exprimer des idées subversives, s'il possède une bourse bien garnie devra être un grand personnage en ce pays et accueilli à bras ouverts.

Le surintendant de police de New York, M. Byrnes, prétend que l'on ne se doute pas du nombre des anarchistes qui ont établi leur domicile dans la grande métropole américaine.

Mais un brave cultivateur canadien qui quitte sa ferme pour venir tenter fortune dans un centre industriel de la Nouvelle-Angleterre, cet homme qui ne veut de mal à personne et ne demande que la rémunération légitime de son travail, ne pourra poser son pied aux Etats Unis s'il n'a pas un certain nombre de dollars en sa possession!

Espérons, pour l'honneur de ce pays, qu'un projet de loi aussi insensé sera défait, mais il ne faut pas trop se fier aux démocrates....

INVENTIONS ET DECOUVERTES.

On trouve dans le commerce une variété de savons de luxe, à l'usage des personnes appelées à voyager souvent; elle n'est pas très connue et mérite d'être signalée. Il s'agit de petits morceaux de papier, un peu plus grands que les cartes de visites, enduits de chaque côté d'une mince couche de savon ordinaire ou de savons diversement colorés et parfumés. Ces papiers-savons se mettent dans les carnets d'adresse. Chaque feuille sert de savon pour une fois et s'emploie comme la savonette ordinaire. En somme, c'est du savon facilement transportable et pouvant être offert à un compagnon de voyage, car chaque carré est vierge, ne devant servir qu'une fois. Nous qualifions cette invention d'heureuse; car, elle rendra de véritables services aux voyageurs, touristes, excursionistes, bicyclettistes.

***

Les bicyclettistes, hélas! envahissent tout.

Ainsi, dans une réunion de ces galants messieurs, on a décidé qu'à l'avenir les piéton, maintenant peu nombreux, patageraient dans la rue à la suite des camions et qu'eux, les cyclistes, se promèneraient sur les trottoirs. Il est donc intéressant de suivre les perfectionnements que l'on apporte tous les jours à une machine sur le dos de laquelle grimpent hommes, femmes et enfants. Nous devons parler de la machine à courir de Valère. La machine Valère est de conception presque naïve. Elle ajoute, sur une bicyclette simple, le travail que peuvent fournir les bras à celui que fournissent les jambes. Les bras aident les jambes dans un mouvement de rotation. Et c'est tout.

Mais l'originalité du système n'est pas là. Avant M. Valère, grand nombre d'inventeurs avaient imaginé d'utiliser en vélocipédie les bras, soit comme moteur principal, soit comme moteur adjoint. L'originalité du système Valère consiste dans le mode d'application très ingénieux de ces deux genres de moteurs sur une même roue dentée. Le cavalier sur cette machine, n'exécute que des mouvements naturels, ceux de l'*homme qui court*—d'où le nom de baptême donné à l'instrument: machine à courir.—M. Valère est un rameur, de célèbre nom, et, surpris, lui habitué au dur travail des bras qu'exigent l'aviron et la pagaie, de voir l'inaction qui, en vélocipédie est infligée à nos membres supérieurs, si vigoureux cependant, il eut immédiatement la conception d'une machine qui utiliserait ces muscles dédaignés et chercha, avant tout, à construire la machine rationnelle, c'est-à-dire, qui ne contrariât pas les mouvements naturels de l'homme en marche. Les mouvements qu'exige cet appareil sont donc naturels, *instinctifs* même. La vitesse est inouïe. Ainsi, la bicyclette ordinaire développe, au maximun, 5m 75; celle de M Valère en développe, sans la moindre fatigue supplementaire pour le cavalier, 10 mètres!

Et les inventeurs, non contents de faire aller ces machines sur la terre, voilà qu'ils les font aller sur l'eau. Je dis: "bateau-vélocipède."

***

En effet, depuis l'été dernier, on voit sur l'eau des lacs du bois de Boulogne, de petits canots de promenade qui sont mus par une hélice actionnée au moyen de pédales.

Le mécanisme en est ingénieux. L'idée de remplacer les rames par des roues à aubes ou par une hélice mue avec des pédales, n'est pas nouvelle; mais, c'est la première fois que nous la voyons réalisée d'une façon aussi pratique. Le moteur du nouveau bateau, imaginé par M. Vallet, rappelle tout-à-fait la bicyclette, c'est ce qui a fait adopter le nom de bateau-vélocipède. Le moteur se compose d'un arbre horizontal traversant l'arrière du bateau et portant l'hélice; sur cet arbre sont calés deux pignons d'angle qui viennent engrener, l'un ou l'autre à volonté, avec un troisième pignon monté sur un axe vertical; celui-ci reçoit le mouvement des pédales par l'intermédiaire d'une chaîne sans fin agissant sur un engrenage. Quant à la direction, elle s'obtient au moyen d'un guidon, analogue à celui des vélocipèdes, et qui commande le gouvernail.

***

Mais, vélocipèdes sur terre, vélocipèdes sur mer, il va être diablement difficile de se *gouverner* de manière à ne pas aller perdre le souffle au fond de quelque rivière ou à ne pas se casser le cou quelque part.

Le cas échéant, vous *profiterez* encore des inventions et découvertes modernes, car l'industrie croque-mortuaire se propose de substituer le verre au bois dans la confection des cercueils. "Le verre, dit leur organe spécial, isolera les cadavres et leur permettra de se momifier tranquillement; de plus, la terre cessera de véhiculer des miasmes putrides, c'est-à-dire que tout le monde, morts et vivants, y gagneront." Ainsi s'exprime l'organe-prospectus qui gâte malheureusement cette dialectique par un affreux jeu de mots. "Désormais, s'écrie-t-il, on dira indifféremment, bière de verre et verre de bière."

PIERRE GROUVELLE.

Le Vol a l'Américaine.

De tous les vols qui se commettent à Paris, il n'en est pas sur lesquels les journaux se lamentent plus que sur les vols dits à "l'américaine". C'est à l'envie que les feuilles quotidiennes s'écrient: "Encore une victime du vol à l'américaine! Le public est donc sourd? Nos lecteurs ne nous lisent donc pas? Nous avons cent fois dévoilé le truc! c'est à désespérer, vraiment!"

Ne vous désolez pas, journalistes qui faites profession de donner au public de bons conseils. Mais, à votre tour, écoutez un peu. Peut-être reconnaîtrez-vous que votre sagacité ordinaire est en défaut dans l'approbation du vol à l'américaine. Vous vous imaginez que dans ce genre de vol il n'y a qu'un voleur—l'Anglais—et un volé, le brave homme, l'excellent homme, qui a confié à l'Anglais son porte-monnaie en échange de la sacoche classique toute bondée de rouleaux, supposes rouleaux de pièces d'or, en réalité rouleaux de gros sous?—Eh bien, pas du tout! Dans le vol à l'américaine, il y a un voleur de profession, l'Anglais, oui, mais il y a aussi un voleur d'occasion qui, en fin de compte, se trouve un voleur volé, et c'est ce brave homme sur lequel vous vous apitoyez bien à tort. Cette sacoche contre laquelle il a si bénévolement, si facilement, livré son porte-monnaie—sans qu'on puisse jamais s'expliquer raisonnablement pourquoi—il avait tout simplement l'intention de l'emporter à son tour, durant l'absence momentanée du faux Anglais.

Faites bien attention et veuillez vous rappeler les circonstances mille fois signalées du vol à l'américaine. Un homme sort du hall du Crédit lyonnais ou de la Banque de France. Il vient d'encaisser un chèque ou des coupons dont il a mis soigneusement le montant dans son porte-monnaie. Il s'en va la figure épanouie, flânant un peu après cette agréable opération.

Un monsieur bien mis "ayant un fort accent anglais"—qui ne l'a pas perdu de vue depuis le hall et qui a suivi d'un œil attentif ces préliminaires—l'accoste à sa sortie et lui demande où se trouve telle rue.

La rue est éloignée: il faut prendre deux fois à droite, tourner ensuite à gauche, enfiler le bout de la place, etc. L'Anglais propose au brave homme vingt francs s'il veut bien l'accompagner. Le brave homme ne demande pas mieux. Vingt francs pour un quart d'heure de chemin, c'est une aubaine.

Décidément, voilà un heureux jour! En route, on lie conversation: Paris est une belle ville, les gens y sont bien aimables et les passants si polis! Bref, l'Anglais propose d'entrer dans un café et de s'y rafraîchir. Le brave homme accepte: boire et vingt francs au bout.

Les Anglais sont véritablement meilleurs que leur réputation. On s'attache. A un bock succède une fine champagne, à la fin une chartreuse.

L'Anglais raconte qu'il est venu à Paris pour acheter, au nom d'une richissime maison de Liverpool, des kilomètres d'étoffes de soie, et puis encore des bijoux pour le fils de son patron qui va se marier. On fait si bien le bijou à Paris!

Tout cela va coûter cher, mais il est parti muni de la forte somme. Il montre sa sacoche qui ferme avec une mignonne petite serrure à combinaison. Il tire une clef microscopique et en deux tours il l'ouvre: C'est un tabernacle où les rouleaux dorment pressées les uns contre les autres. Chaque rouleau porte un cachet. L'Anglais les a touchés le matin même, à la Banque, contre une traite de sa maison de commerce. Le brave homme commence à ouvrir des yeux émerveillés. Le grand commerce, il n'y a que cela, décidément: commission, exportation, richesse, fortune, ces mots dansent dans la bouche des deux hommes.

L'Anglais, devenu familier, sent le besoin de fumer un bon cigare. Il veut sortir pour aller en chercher à deux pas. Il fouille dans sa poche et en tire un porte-monnaie rempli d'or, mais d'or anglais. Quel ennui! Les bureaux de tabac ne reçoivent pas les guinées, ni les demi-couronnes. Alors, amicalement gentiment, il dit à son interlocuteur:

—Gardez-moi ma sacoche et prêtez-moi votre porte-monnaie pour aller acheter quelques bons cigares.

Et il suspend au cou de son compagnon cette plantureuse sacoche qui contient des mille et des cents. Et l'autre lui passe son porte-monnaie... L'Anglais sort pour acheter les havanes.

C'est bien là l'opération, n'est-ce pas? vous la connaissez. Vous l'avez lue à maintes reprises dans les journaux. Et vous vous êtes dit: mais est-il bête ce brave homme? Est-il sot? L'Anglais ne va pas revenir, c'est certain. Comment a-t-il été assez niais pour lui confier son porte-monnaie?

Il n'a pas été niais: il a été canaille. La vérité, si vous voulez la connaître, la voici. Quand l'Anglais est sorti du café, le soi-disant honnête homme s'est empressé de sortir aussi, la sacoche au cou, et de s'esquiver—car les consommations étaient payées par l'Anglais au fur et à mesure qu'on les servait, avec de la monnaie de la poche. Eh! que lui importe de laisser entre ses mains son porte-monnaie, où il y avait quelques centaines de francs a peine, alors qu'il emporte, lui, une fortune en beaux rouleaux d'or. Il rentre chez lui par des chemins détournés et là, portes closes, il ouvre la sacoche, fracturant la serrure, et que trouve-t-il dedans? Des rouleaux de gros sous et quelques-uns même remplis de sable. Alors il est refait!

Furieux, fou de rage, volé, alors qu'il comptait sur une fortune insperée, que fait le brave homme? Il court chez le commissaire. On lui a volé son porte-monnaie—Anglais—fort accent—café—sorti pour acheter cigares—remis porte-monnaie—en échange, confié sacoche—rien du tout dedans! Y a-t-il du monde canaille, grand Dieu!—Tel est son récit.

Ne nous apitoyons donc pas sur les victimes des vols à l'américaine. Ces victimes ne sont pas à plaindre: ce sont des voleurs volés. Ne nous étonnons pas surtout de voir que les avertissements des journaux ne servent de rien. On ne convainc jamais un coquin qu'il peut trouver plus coquin que lui. C'est la pourtant le seul enseignement à tirer de ce genre d'escroquerie.

PAS D'ENTENTE.

Washington, 30 juillet—Quand les membres démocratiques du comité de conférence se sont ajournés en attendant l'arrivée de leurs collègues républicains, il y avait autant de désaccord entre eux sur la question du tarif qu'il n'y en avait jamais eu auparavant. C'est bien simple: on ne veut céder ni d'un côté ni de l'autre sur les clauses concernant le charbon, le minerai de fer et le sucre.

Par conséquent, la situation n'est aucunement changée.

La desunion bat toujours son plein.

Pendant un certain temps, les membres du comité entendirent dire que la Chambre des Représentants avait l'intention de rappeler ses conférenciers et d'accepter les changements dans le projet de loi Wilson qui ont été faits par le Sénat; mais une telle attitude est sans précédent, et la nouvelle ne semble pas fondée.

Ce sont les démocrates qui ne peuvent s'entendre entre eux, et les républicains ne sont aucunement responsables des retards apportés dans la mise en force du nouveau projet de loi sur le tarif.

PERE INHUMAIN

Il Outrage sa Fille dans un lieu Desert

Providence, 30 juillet. — Jacques Boucher, un canadien-français demeurant avec sa famille à Pontiac, alla avec sa fille âgée de 15 ans dans les bois des environs, dimanche matin, et il l'entraîna dans un marécage où il l'outragea de force.

Il empêcha sa fille de crier en lui remplissant la bouche avec des feuilles d'une certaine plante qui poussait en abondance près de là. Après avoir commis son crime, ce père inhumain retourna à sa demeure, laissant sa fille à demi nue et presque sans force dans le marécage. Les cris de la jeune fille attirèrent l'attention d'un homme et de sa femme qui s'en allaient à Ponctiac, venant d'un village voisin, et après l'avoir habillée, ils l'emmenèrent avec eux.

Boucher fut arrêté un peu plus tard dans la journée. L'état de la jeune fille, quoique sérieux, n'est pas dangereux. Elle eut une attaque hystérique qui dura jusqu'à ce matin. Elle souffre aussi de plusieurs blessures que lui a infligées sa brute de père pendant la lutte qu'elle eut à soutenir contre lui et qui a résulté d'une manière si déplorable.

SON AMBITION.

Debs, le président de la Société des employés de chemins de fer, qui a ordonné la fameuse grève de Chicago dont les résultats à tous les points de vue ont été si déplorables, a enfin montré le bout de l'oreille. Ce que cet ambitieux désire, le but vers lequel il tend de toutes ses forces, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, de voir les capitalistes à ses genoux, vaincus, humiliés, prêts à rendre les armes. Non, vous n'y êtes pas. Cet auteur de tant de mal veut ni plus ni moins atteindre le Capitole à Washington. C'est un politicien qui tire ses ficelles, c'est un *wire-puller*, comme disent les Américains.

Debs voudrait aller au Congrès. Voilà le mot de l'énigme! Un jour, dans un moment d'expansion, le chef des grévistes a dit à l'un de ses amis les plus chers qu'il était convaincu, en déclarant la grève des employés de chemins de fer, qu'il serait vaincu, mais qu'il avait precipité cette grande calamité pour faire comprendre aux travailleurs que s'ils voulaient tout conduire à leur guise en ce pays, il était pour eux de toute nécessité de se former en association ouvrière et d'élire le jour des grands comices populaires des gens dévoués à leur cause qui sauraient prendre leur défense en Chambre, des hommes comme lui Debs, comme Sovereign et les autres chefs des grévistes.

Casser la jambe à un homme pour lui apprendre à marcher, quelle belle méthode!

Voilà les ambitions de cet homme! Il veut être *Congressman* à tous prix.

Que lui fait la misère de milliers de travailleurs! que lui fait la destruction des propriétés, les pertes de vie, les actes de violence, pourvu qu'il atteigne son but!

Il savait que la classe ouvrière ne remporterait pas la victoire et il a déclaré quand même cette malheureuse grève, afin de se donner de la popularité au prix des larmes des femmes et des enfants, du sang de ses compatriotes et du malheur de toute une nation. C'est un misérable!

Il pouvait engager les travailleurs, comme nous l'avons fait nous-même, à se faire représenter à Washington par des hommes qui auraient plus à cœur la cause ouvrière que les démocrates qui nous gouvernent aujourd'hui, mais il s'est mis au rang des criminels en cherchant à s'élever sur le pavois en usant de moyens aussi désastreux que ceux auxquels il a eu recours.

Un homme de ce calibre-là ne mérite pas de représenter la classe ouvrière, parce qu'il ne sait pas favoriser ses intérêts. Si notre parlement était rempli de Debs, l'anarchie ne tarderait pas à hurler d'un bout à l'autre du pays, comme une bête féroce dans son bouge.

Oui, travailleurs, réparez l'erreur que vous avez faite lorsque vous avez donné, vous la classe la plus nombreuse et partant la plus puissante en ce pays, le contrôle des affaires publiques à un parti qui s'amuse à s'entredéchirer à belles dents plutôt que de promouvoir les intérêts de toute la nation. Vous avez la force en mains; c'est à vous de vous en servir de manière à en retirer des bénéfices. Soyez unis en politique pour élire aux élections congressionnelles de l'automne prochain des hommes qui sauront remettre le char de l'Etat dans le chemin de la prospérité, mais méfiez-vous de Debs et consorts, ces socialistes d'Amérique qui se rient de la souffrance de toute une classe, pourvu que leurs ambitions soient satisfaites.

AU PAYS DES CONTREBANDIERS.

Québec, 31.—La paroisse de Saint-Jean, Ile d'Orléans, est en ce moment le théâtre d'une révolte contre le gouvernement fédéral.

Situé à une distance de dix-sept milles de Québec, St-Jean est une place d'eau assez fréquentée.

La population est affable, mais excessivement chatouilleuse. La jeunesse est aguerrie et tous sont marins et ont fait la contrebande à maintes reprises en défiant les officiers de la loi. En temps d'élection ces contrebandiers font la terreur du beau comté de Montmorency.

La cause du trouble actuel remonte à 1890, quand le gouvernement fédéral, cédant aux instances de la compagnie du Quai acheta ce quai avec l'idée bien arrêtée d'imposer une taxe d'un centin par cent livres sur le fret débarqué en cet endroit.

Le gardien du phare de St-Jean, M. Chas. Langlois, fut nommé percepteur. Langlois entra en fonctions, mais il ne put collecter un centin, les gens de l'endroit lui riaient au nez. Il envoya plusieurs rapports au gouvernement, et finalement deux hommes de la police fédérale furent envoyés à St-Jean où ils arriverent jeudi dernier. Ce sont les constables Giroux et McCuaig.

Jeudi soir, à l'arrivée du bateau, les constables saisirent plusieurs articles sur lesquels on avait refusé de payer la taxe. Les gens se contentèrent d'injurier les hommes de police en leur promettant de revenir bientôt.

Vendredi soir, à l'arrivée du bateau, une quarantaine d'hommes s'étaient réunis sur le quai. Il s'agissait d'enlever plusieurs quarts de farine et autres colis sans payer la taxe.

Il y avait là un nommé Dupuis, forgeron, et un autre colosse de St-François de l'Ile d'Orléans. Ces hommes incitaient les habitants de l'endroit à la révolte. Le nommé Dufour s'empara d'un quart de farine et le lança avec ses bras sur les officiers qui faillirent être écrasés sous le poids.

On se mit à crier: "A l'eau, jetons-les à l'eau." La foule allait s'emparer des hommes de police lorsque ceux-ci se voyant en état de légitime défense, tirèrent leurs revolvers et les braquèrent à la tête des émeutiers les défiant de mettre leurs projets à exécution. N'ayant pas d'armes à feu les gens n'osèrent avancer.

Le gardien du phare s'est sauvé en jurant qu'il ne retournerait plus au phare même si le gouvernement devait le destituer. La foule enleva plusieurs colis, puis se dispersa après avoir adressé force menaces aux agents.

Samedi soir, une vingtaine d'hommes armés de revolvers se rendirent en face de la pension Gosselin, où logeaient Giroux et McCuaig. Cette pension est située au bout du quai. Les belligérants crièrent au propriétaire de mettre les hommes de police à la porte, et sur le refus de Gosselin de se rendre à leur demande, ils criblèrent les fenêtres des chambres des agents de police de balles, puis ils se dispersèrent en jurant vengeance.

Les agents, craignant pour leurs jours, viennent de décider qu'ils ne resteraient plus à l'Ile, car ils se voyaient rendus à l'alternative de tuer quelqu'un ou de s'exposer à perdre la vie eux-mêmes.

Un reporter est allé à St-Jean avant-hier; il a été reçu cordialement par le maire de l'endroit, M. P. C. Blouin. Ce monsieur a fait tout en son pouvoir pour pouvoir apaiser les esprits, mais n'a pu réussir à empêcher les excès commis, vendredi et samedi soir.

Les personnes de l'endroit qui connaissent la population s'accordent à dire qu'il y aura certainement du sang de versé. Ce soir, le vapeur emportera encore des marchandises et il n'y a pas de doute que l'émeute va recommencer avec plus d'acharnement.

Les paroisses avoisinantes sympathisent avec les habitants de St-Jean.

Les deux députés du comté de Montmorency ont fait tout en leur pouvoir pour que le gouvernement fédéral retire ses agents, mais le gouvernement veut avant tout faire observer la loi.

On s'attend à des troubles déplorables.

C'est cette population qui a tant déployé d'énergie dans la contre bande de liqueurs alcooliques et a forcé le gouvernement de construire des croiseurs du genre "Constance."

On raconte qu'il y a trois ans une équipe de douaniers fut mise en déroute après avoir découvert un riche dépôt de contrebande sans pouvoir y toucher.

La population entière, voire même les femmes, juraient la mort des agents du revenu.

LA RÉCOLTE DU COTON.

Nouvelle Orléans, 31 juillet—H. M. Niell, le statisticien bien connu, a publié un rapport de ses estimés sur la récolte probable du coton aux Etats-Unis. Il calcule qu'il y a 21,000,000 d'âcres de terrain ensemencés en coton, et la récolte sera au moins de 8,900,000 ballots, soit 2,450,000 pour le Texas et 6,450,000 ballots pour tous les autres Etats.

UNE BARRIQUE D'OR

Volee pendant le Trajet entre New-York et Paris.

ELLE CONTENAIT DE L'OR POUR 50,000 PIASTRES

C'est une disparition tout a fait Mysterieuse.

Paris, 31 juillet—La police de France est à faire des investigations concernant la disparition d'une barrique remplie d'or venue des Etats-Unis.

C'est probablement l'un des vols les plus remarquables que les annales de la police fassent mention, et l'on croit que les autorités des Etats-Unis seront appelées à prendre part aux recherches.

Une barrique d'or venant de New York, évaluée à $50,000, a été volée fort habilement entre le Havre et Paris.

Le transatlantique français *La Touraine*, commandé par le capitaine Santelli, a quitté New York le 21 juillet pour le Havre, ayant à son bord 40 barriques remplies d'or américain évaluées à 2 millions de dollars, expédiées à diverses maisons de commerce.

La Touraine arriva au Havre le 29 juillet. On assure que les 40 barriques d'or ont été débarquées au Havre et qu'elles ont été toutes mises sur un train allant du Havre à Paris.

Mais quand les barriques furent comptées à leur arrivée à Paris, il n'y en avait plus que 39. La quarantième barrique contenant pour $50,000 d'or américain était disparue d'une manière des plus mystérieuses, et la police est aux abois sans pouvoir rien découvrir qui pourrait aider à dépister les auteurs de ce vol gigantesque.

Cette disparition de la barrique d'or a donné lieu à plusieurs suppositions concernant la manière dont ce vol a dû être commis.

On croit dans certains cercles de la police française que les barriques d'or ont été suivies par des voleurs de New York qui ont eu connaissance de leur expédition. Ils ont attendu une chance pour s'emparer d'une dès précieuses barriques; elle a dû se présenter pendant le trajet entre le Havre et Paris. On croit aussi avec assez de raison que plusieurs personnes sont impliquées dans ce vol, car la barrique d'or ne pesait pas moins de 200 livres, et même l'homme le plus fort n'aurait pu transporter tout seul à une certaine distance un poids aussi lourd.

Une supposition qui pourrait bien être la bonne est la suivante: Le ou les voleurs ont dû se cacher dans le wagon contenant l'or américain et pendant le trajet la barrique aurait été jetée hors du wagon, dans un lieu désert où des complices s'en seraient emparés.

Il y a des personnes qui se demandent si l'on ne se trouve pas plutôt en présence d'une erreur plutôt qu'un vol. Les barriques auraient pu être mal comptées. Mais cela n'est pas probable. Les officiers à bord de *La Touraine* disent qu'ils sont sûrs d'avoir débarqué les 40 barriques et que le vol, d'ailleurs, ne pouvait être commis à bord du steamer, car elles avaient été placées dans un endroit qui ressemble plutôt à un immense coffre-fort qu'à toute autre chose et qui est à l'épreuve des tentatives des voleurs. Et puis, on a la preuve que les 40 barriques ont été débarquées et mises à bord du train de Paris.

Toujours est-il que c'est un cas remarquable.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kidium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulieres ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle [illegible] Mass.

RUDY'S PILE SUPPOSITORY

Est garanti pour guérir les Hémorrhoïdes et la Constipation, ou l'argent est remis. 50 cts. la bouteille. Envoyez deux timbres de poste pour circulaire et pour un Echantillon Gratuit à Marzin Rudy, Pharmacien Diplômé, Lancaster, Pa. On ne répond pas aux Cartes Postales. En vente partout par les Pharmaciens de première classe et à Lawrence, Mass., chez M. F. Sullivan, Clarke & Son et Otto Muller.

Votre confort exige que vous fumiez le cigare *Old Hundred*.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—Un pénible accident vers 9 hrs du matin dans la cour de la bâtisse Dansereau, coin des rues Craig et Montcalm.

Un jeune enfant de trois ans, Albert Arcand, est tombe du quatrième étage de la bâtisse sur le pavé de la cour et s'est fracturé le crâne,

Le Dr Bastien fut appelé aussitôt après l'accident, mais ses soins n'ont rien pu faire, l'enfant a expiré après quelques minutes.

La mère du jeune defunt dit qu'elle ignore comment l'enfant a pu faire pour tomber, car la barrière placée au haut de l'escalier était fermée par un crochet.

Mme Arcand est arrivée dans cette maison depuis le mois de juin. Son mari est absent.

Le petit défunt était bossu.

Le coroner a été prévenu et une enquête aura lieu demain.

—La police de la caserne No 6 est à la recherche d'un homme, âgé d'environ 55 ans, qui va de maison en maison dans le quartier et escroque de l'argent aux gens.

Voici son truc:

Il s'adresse surtout aux veuves et leur tient à peu près ce langage:

—Bonjour Madame X. Vous avez un cousin, un frère ou un oncle en Amérique?

—Oui, monsieur.

—Je suis bien peiné pour vous, mais il est mort.

—O mon Dieu!

—Mais, il y a dans sa mort quelque chose de bon pour vous: il vous laisse un gros héritage!

—Ah! ah!

—Oui, je sais où trouver l'argent, mais il me faut pour cela trois piastres, cinq piastres, etc., pour les frais des pièces dans cette cause.

Puis, notre homme disparaît et l'héritage apparaît comme le mouvement perpétuel ou la semaine des trois jeudis.

QUEBEC,

—Certain article paru samedi dans l'*Evénement* indique clairement que le gouvernement de Québec à l'intention d'abolir la loi qui accorde 100 âcres de terre à toutes les familles ayant douze enfants.

—Il s'en passe de drôles à la prison de Québec. C'est l'*Electeur* qui parle:

"Avant-hier les passants remarquaient avec surprise deux prisonniers, dont l'un jouit d'une réputation des moins enviables, qui travaillaient sans surveillant en dehors des murs de la prison, et se disaient que c'était pour le moins une grave imprudence.

Ces prisonniers étaient sous la garde du tourne-clef Smudler, mais celui-ci s'était absenté pour quelques instants.

Quand il revint, les prisonniers avaient pris le large.

On n'eut de leur nouvelle que quelques heures après: ils venaient eux-mêmes se reconstituer prisonniers.

On ne remarqua rien d'étrange dans leurs allures jusqu'au moment du coucher. On s'aperçut alors qu'ils étaient ivres. Ils avaient profité de l'absence du tourne-clef pour venir à la ville et se procurer de la boisson.

Il a fallu quatre hommes pour les interner dans leurs cellules. Dans la bagarre, l'un des prisonniers a reçu plusieurs contusions heureusement sans gravité.

—L'*Evénement* croit que le départ de sir A. P. Caron pour l'Europe, dimanche prochain, va retarder l'élection de Québec-Ouest.

OTTAWA,

—Si, comme nous le pensons, les élections générales à date rapprochée dépendent surtout d'une bonne récolte, soyons certain de les avoir avant février, car les récoltes annoncent bien, très bien. De partout les nouvelles sont excellentes.

—Dix maisons ont été détruites par un incendie à Alymer, P. Q., samedi. Les pertes s'élèvent à $10,000.

—Une tempête épouvantable a semé la mort sur son passage sur le haut de l'Ottawa, vendredi dernier. A Pointe Bonnechère, un vieillard de 60 ans M. Ferguson a été tué dans son champ par le tonnerre. A Renfrew les dépendances de M. Fraser ont été détruites avec leur contenu par la foudre. Pertes, $5,000.

A Bristol, sur le côté de Québec, une grange de 40 par 55 pieds a été emportée; M. Magoon a vu ses deux remises également s'effondrer; M. J. Davis de même, M. Craig aussi, tandis que le portique de la maison de M. Davis fils était arraché et emporté.

TROIS-RIVIERES,

—Trois jeunes gens, les nommés Verret, Guillemette et Vadeboncœur, âgés de 14, 15 et 17 ans, se sont noyés hier, en se baignant.

ST LEON,

—M. Louis Lamy, commerçant de St Léon, comté de Maskinongé, est le propriétaire d'une vache phénoménale, d'après le *Courrier de Maskinongé*.

Le dix-neuf juillet, d'après le confrère, cette vache aurait donné en une seule traite, 65½ livres de beurre...! On a voulu dire sans doute 65½ livres de lait. Oh! les coquilles!

COTEAU JUNCTION,

—Samedi matin, la scierie appartenant à M. James Rayside a été détruite par le feu. Les pertes sont d'environ $3,000 sans assurances.

LOUISEVILLE,

—La retraite annuelle des Frères de l'Instruction Chrétienne, dont la maison-mère est à Laprairie, s'est ouverte hier matin à Louiseville, dans le magnifique collège que l'on vient d'ériger.

La messe d'ouverture a été célébrée par M. le chanoine Boucher. C'était en même temps l'inauguration de la chapelle que l'on vient de construire dans le nouveau collège.

M. Boucher a tenu à célébrer lui même la première messe dans cet établissement qui comptera au nombre des grandes œuvres qu'il a accomplies durant son apostolat, et qui, en meme temps, sera un mémorial de sa générosité.

La retraite, commencée hier, est prêchée par M. l'abbé Baril, du Séminaire des Trois-Rivières.

Environ soixante-quinze religieux en suivent les exercices.

La clôture aura lieu dimanche prochain. A cette occasion Sa Grandeur Mgr Laflèche sera à Louiseville où il arrivera samedi prochain à une heure de l'après-midi.

Dimanche après midi, Mgr des Trois-Rivières fera la bénédiction solennelle de la chapelle et du collège.

Hier, M le curé Tessier a fait appel à ses ouailles, les engageant à se préparer à faire beau et grand pour la circonstance.

Tout fait prévoir une démonstration grandiose pour dimanche prochain.

SOREL,

—M. Léon Leduc, ex-membre du parlement pour le comté de Richelieu, a été élu marguiller de l'église de Sorel, en remplacement de M. Elie Senécal, décédé dernièrement.

—Vendredi, M. Ol. Houde, de l'hôtel Richelieu à Sorel, a vu un chat sauvage, venu on ne sait d'où, entrer sur la propriété de M. Octave Plante, de la Cie Richelieu. Il alla aussitôt avertir de cette visite inaccoutumée. M. Plante saisit son fusil et en déchargea le contenu sur l'étrange visiteur qui avait grimpé au sommet d'un arbre.

Ce chat pesait 15 livres.

ROUGEMONT,

—M. Campbell, de St Hilaire, veut se faire nommer senateur en remplacement de feu M. Chaffers.

On est à faire signer des requêtes dans son intérêt, mais une foule de personnes ont refusé de signer parce qu'elles veulent un canadien-français pour représenter la division sénatoriale de Rougemont.

En outre, les libéraux de cette région s'agitent pour faire nommer un de leurs amis, car ils prétendent que les sénateurs libéraux devraient être remplacés par des libéraux si l'on veut qu'il y ait encore un parti libéral au sénat.

ARGENTEUIL,

—La cause française et catholique fait des progrès dans le comté d'Argenteuil. A la Pointe-au-Chêne, il n'y a ni chapelle, ni école pour les nôtres. Or, à une assemblée des francs-tenanciers de l'endroit, $975 ont été souscrites, et il n'en faut que $1,000 pour assurer la construction de la chapelle et de l'école. Mgr l'archevêque d'Ottawa sera consulté cette semaine.

POINTE A GATINEAU,

—M

BON MARCHE.

Grande Vente a Reduction

De Sous-vetements en Coton et de Robes pour Enfants.

La Vente Commencera Mercredi Matin a 9 hrs.

Nous avons pris tous nos lots dépareillés et nos petits lots dans notre stock de Sous-vetements et nous les avons placés sur des Comptoirs séparés. Dans plusieurs cas les prix couvriront environ le cout de les garnir. Ceux qui prennent des vacances et ceux qui restent a la maison devraient profiter de cette vente.

Robes de Chambre.

Les lots suivants de Robes sont toutes faites avec des manches courtes. Sous tous les rapports ce sont des marchandises parfaites. Les manches courtes nous poussent à réduire les prix. Ne manquez pas ces lots à prix des manches courtes.

23 Doz. de Robes de Chambre pour Dames, vingt styles, les prix étaient $1.50 et $1 60,

A présent 98c.

14 Doz. de Robes de Chambre pour Dames, vingt styles, les prix étaient $2.25 et $2 75,

A présent $1.47.

11 Doz. de Robes de Chambre pour Dames, six styles, les prix étaient $2.98 et $3.25.

A présent $1.97.

Jupes de Dames.

16 Doz. de Dames, avec trois rangs de plis, volants en batiste et bordure en broderie, le prix était 75 cts.,

A présent 49c.

24 Doz. de Jupes de Dames, garnies en larges volants, insertions, torchon, &c., les prix étaient $1.25 et $1.39.

A présent 98c.

16 Doz. de Jupes de Dames, avec plis et volants très larges, les prix étaient $1.69 et $1.75.

A présent $1.23.

12 Doz. de Jupes pour Dames, garnies avec rangées de plis, jolie broderie; volants en batiste, dentelle, &c., les prix ont été de $1.97, $2.25 et $2 50,

A présent $1.47.

8 1-2 Doz. de Jupes de Dames, garnies avec la plus fine broderie, beaux plis, volants ourlés, &c, les prix étaient de $2.75 à $3.75.

A présent $1.97.

Calecons Pour Dames.

27 Doz. de Caleçons pour Dames, garnis en larges volants, insertion en dentelle torchon, plis et insertion de Hambourg, &c. Les prix étaient 69 et 75 cts.

A présent 49c.

14 Doz de Caleçons pour Dames, garnis en beaux plis, avec dentelle et insertion, &c. Les prix étaient $1.25 et $1.50,

A présent 75c.

Cache-Corsets.

Environ 30 Doz. de Cache-Corsets pour Dames, belles qualités, à yoke garni en broderie, &c.

Cache-Corsets de 50c.

Pour 39 cts.

Cache-Corsets de 75c.

Pour 49 cts.

Cache-Corsets de 89c

Pour 59 cts.

Robes Blanches pour Enfants.

7 Doz. de Robes blanches pour Enfants, garnies de plis, d'insertions et de broderie Les prix étaient $1.25, $1.47 et $1 69.

A présent 98c.

9 Doz. de Robes blanches pour Enfants, garnies avec de la broderie la plus fine, des plis, des insertions. Les prix étaient de $1 98 à $2 75.

A présent $1.49.

Romans.

Environ quatre ou cinq mille Romans à couvert en papier viennent d'arriver. Ils sont venus un peu trop tard, mais nous ne pouvons rien y faire. Doivent être vendus de suite. Il y a environ 300 titres de Romans, parmis lesquels se trouvent "Ships that pass in the night," "Dodo,", &c. Prix régulier 25 cts,

A présent 9c.

La Vente est Commence Mercredi Matin a 9 Heures.

NOTES LOCALES.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

Vendredi matin, à 8 heures, sera chanté le service de Congrégation de Ste Anne de feu Mde F. X Moisan.

Au Loupret Studio, vous pouvez vous procurer des photographies les meilleures de la ville et a des prix qui défient la concurrence.

Le Révd Père Gladu, O. M. I., de Montréal, était dimanche à Lowell, et il a prêché le sermon à la grand'messe à l'église St Joseph.

On peut se procurer les pilules du Dr. Lariviere, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

La saison des fleurs est arrivée, ornez vos chapeaux de belles plumes qui regardent fraiches; pour cela allez voir Fred. Varin, l'artiste par excellence.

Les fabriques Massachusetts ont déclaré des dividendes de $20 par action. La Thornkike M'f'g Co. a de son côté déclaré des dividendes de 4 p. pour cent.

Ne manquez pas la vente de sous-vêtements en coton qui est commencée ce matin au Bon Marché. Les prix n'ont jamais été aussi bas. Lisez l'annonce.

Samedi soir, un vol avec effraction a été commis dans le magasin de M. Gordon de la rue Middlesex et plusieurs montres et chaines pour une valeur de $100 sont disparues.

Le fameux Henry McMillan Brown, qui a forgé plusieurs chèques à Lowell, est recherché pour délits semblables dans presque tous les centres de la Nouvelle-Angleterre.

Le "Masque" est une des affections les plus désagréables de la peau. Vous le ferez disparaitre en peu de temps par l'usage de la *Royal Cream* que vous trouverez chez tous les pharmaciens canadiens. Le prix n'est que de 75 cents la bouteille.

La cérémonie de la deuxième communion des enfants, a eu lieu dimanche matin, à 7.30 heures à l'église St. Joseph. Ces cérémonies ont été aussi imposantes que celles de la première communion. Les enfants étaient sous la direction des Révdes. Sœurs et des RR. Frères.

Une de ces nuits dernières, un voleur pénétra dans une chambre à coucher sur la rue Oliver où un homme dormait à poings fermés. Le rôdeur de nuit s'empara de $35 qu'il y avait dans le pantalon du dormeur et y laissa 35 cents en menue monnaie, ainsi qu'une note signée "Voleur" dans laquelle il était écrit que la victime avait le sommeil dur.

Les travaux de réparations au pont de la rue Cabot sont terminés depuis hier.

Ne negligez pas de toujours tenir vos plumes de chapeaux en bon ordre. Nous avons un conseil à vous donner, le meilleur endroit de la ville est chez Fred Varin, rue Merrimack, près du Merrimack dépot.

De la Contrefacon.

Le chef de police Davis a été informé mardi que de l'argent contrefait a été mis en circulation dernièrement. D'apres lui cet argent contrefait sont des billets de banque de $2, vignette de William Windom, lettre C., série 1891; Rosecrans, régistrateur, Nebecker, trésorier. La plus forte circulation est actuellement dans l'Est et il n'y a aucun doute qu'une tentative sera faite à Lowell.

Cet argent est manipulé par des Italiens.

Newnamville, Fla., 5 juin 1891.

MM. LIPPMAN BROS.,

Savannah, Ga.

Messieurs,

Je désire donner mon témoignage à l'égard de votre excellente médecine P. P. P. pour la guérison du rhumatisme, nevralgie, dyspepsie, bile, etc. En 1861 j'etais atteint de rhumatisme bilieux et musculaire et depuis ce temps j'étais un vrais martyr. J'ai essayé toutes les médecines connues et tous les médecins de renom, mais je n'ai trouvé qu'un leger soulagement, les souffrances étaient parfois si horribles que je ne savais pas si j'allais vivre ou mourir.

Ma disgestion était si mauvaise, que je detestais tout ce que je mangeais. Ma femme aussi souffrait terriblement de dyspepsie que sa vie était un martyre et elle fut obligée de garder le lit à plusieurs intervalles, elle souffrait de manque de sommeil. Dans le mois de mars je fus conseillé de prendre la P. P. P. et avant que nous, (ma femme et moi) eusent fini la seconde bouteille de P. P. P. Notre digestion commença à s'améliorer. Mes souffrances diminuèrent tellement que je fus capable de travailler et je me sens exactement tel que j'étais y a un grand nombre d'annees. Nous avons continué a prendre la P. P. P. jusqu'a ce que nous fumes parfaitement guéris et nous la recommandons avec plaisir à l'humanité souffrante.

Respectueusement,

J. S. DUPRISS.

AVIS IMPORTANT.

Tous les comptes de nos abonnés arriérés, en dehors de la ville, ont été expédiés. Nous le répétons de nouveau, tout abonné arriéré de plus de trois mois sera rayé de nos listes. La crise que nous traversons nous force à agir ainsi. Nous ne pouvons avancer de l'argeut à des milliers de souscripteurs pendant des années. Nous espérons que l'on comprendra et que nos nombreux lecteurs se rendront à notre juste et légetime demande.

L'AMINISTRATION.

Ils Veulent des Noms

The Russell Art Publishing Co du No. 929 Arch Street, Philadelphia, désire les noms et l'adresse de quelques personnes dans chaque ville, qui sont intéressées aux ouvrages d'art et pour se les procurer elle offre d'envoyer, gratis "Cupid Guides the Boat" un superbe portrait exécuté a couleur d'eau, grandeur 10x13 pces. convenable pour être encadré et seize autres portraits de la même grandeur, en couleurs, à quiconque enverra *de snite* les noms et l'adresse de dix personnes (amateurs de beaux portraits) avec six timbres de poste de 2 cts. pour payer les frais de la malle, etc. Le prix régulier de ces portraits sont $1.00, mais on peut se les procurer gratuitement en envoyant les noms et les timbres *immédiatement*.

Nota-Bene. — L'éditeur de ce journal a déjà reçu des copies de ces portraits et les considère réellement: des chefs-d'œuvre d'art.

PORTEURS DE JOURNAUX.

En Pique-Nique a Mountain Rock.

Le cinquième banquet annuel des petits porteurs de journaux de la ville donné gratuitement par notre distingué compatriote, M. J. L Chalifoux, a eu lieu hier matin à Mountain Rock.

Ils étaient au delà de 600. Ils arrivèrent sur les lieux vers 9 heures et bientôt ils organisèrent un programme de sports, sous la direction de M. Chalifoux et d'une dizaine de ses employés. Il y eut partie de base-ball, courses et jeux de tous genres.

Vers midi, ils se mirent à table et au son de la musique, ils dégustèrent avec un appétit de loup le menu préparé pour la circonstance et consistant en Clam Chowder, fèves, jambon, biscuits, crême à la glace, etc.

La joie a règné durant tout le dîner, les convives accompagnant la fanfare avec leurs cuillères et assiettes. Plusieurs dames étaient presentes au pique nique.

Le retour s'est effectué vers deux heures et tous quelques minutes plus tard de crier leurs journaux à pleins poumons.

TERRIBLE CONFLAGRATION.

LA TANNERIE WHITE BROS. VISITEE PAR UN INCENDIE.

Dommages Considerables.—L'Origine du Feu est encore Inconnue.

A peine l'alarme du feu, boîte 131, était-elle sonnée, à 11 h. lundi matin, qu'une grande partie du quartier de Belvidere était envahie par une fumée intense. Une partie de la tannerie de MM. White Bros. & Co., qui est située le long du canal et à proximité des manufactures de laine de Belvidere, était en flammes.

L'édifice où le feu a pris naissance était une vieille construction en bois et servait pour tremper et sécher les peaux brutes.

A l'arrivée des premiers pompiers, le chef Hosmer, voyant que le feu avait trop gagné de terrain, fit sonner une alarme générale. Tout le département du feu, la police et l'ambulance furent bientôt rendus sur les lieux. En un clin d'œil la bâtisse ne forma plus qu'une masse de flammes et le contrôle des flammes devint de plus en plus difficile.

Toutes les machines à vapeur fonctionnèrent et onze jets d'eau furent lancés sur l'élément destructeur.

Nos pompiers firent preuve d'un grand courage et prouvèrent qu'ils connaissaient leur besogne.

Les gardiens de la tannerie White faisaient aussi fonctionner leurs appareils de sauvetage. Une heure après que l'alarme fut sonnée, il ne restait presque plus rien de l'édifice enflammé.

La fumée et la chaleur étaient intenses et les pompiers ne travaillaient qu'avec beaucoup de difficulté. Plusieurs d'entre eux furent suffoqués par la fumée; d'autres ont été plus où moins grièvement brûlés.

Le feu était alimenté par un vent assez fort et les matières inflammables renfermées dans l'édifice furent la cause que les sauvetages devinrent presque impossible.

Les pompiers, montés sur leurs échelles, culbutèrent et les débris de peaux emportés par le vent faisaient la terreur dans tous les environs. On croyait à toute minute que tout le voisinage allait devenir la proie des flammes.

Au moment où le feu fut découvert trois ouvriers travaillaient à faire sécher des peaux dans la bâtisse. Ils ne savent comment l'incendie a pris naissance. Sur la toiture d'autres ouvriers faisaient des réparations et ils ont été les premiers à s'apercevoir qu'un incendie s'était déclaré.

Les sauvetages ont été grandement retardés par la construction du pont de la rue East-Merrimack, les pompiers ayant dû faire le grand tour par la rue Andover pour se rendre sur les lieux.

L'édifice incendié appartenait, nous dit-on, à la Middlesex Co. et était loué par la compagnie de la tannerie. Il contenait environ 25 à 30 mille peaux de veaux brutes évaluées de 75 cents à $1 chacune.

Un espèce de laboratoire était aussi situé dans cette partie de la tannerie.

Les constructions voisines n'ont été sauvées qu'avec peine.

Plusieurs accidents peu graves ont été rapportés pendant le feu.

Le montant total des pertes s'élève, croyons-nous, à environ $50,000 en partie couvertes par les assurances dont MM. Church & Son et Norcross sont les agents.

LES FÔRESTIERS.

Preparatifs pour leur grande Parade.

Le chef de parade Boyers à convoqué une assemblée dimanche après-midi pour terminer les préparatifs de la célébration. Tous ses assistants étaient présents.

Après quelques débats, le costume suivant a été adopté pour les assistants: Haute-forme en soie redingote noire, ceinture rouge, blanche et bleue, pantalons blancs, chausses noires et gantelet.

Le chef de parade Boyers portera le complet uniforme des Chevaliers de la Forêt de Sherwood, y compris une ceinture bleue.

Le chef de l'état-major James W. Finnegan portera aussi le costume des Chevaliers, avec une ceinture rouge, et l'adjudant Michael Lee sera revêtu du même uniforme que les assistants, excepté que sa ceinture sera bleue.

Le comité général de la parade s'est aussi assemblé et il s'est occupé de quelques détails concernant la célébration.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait des fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousselures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Dettele & Co. Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Dettele's Kinium Compound.

Nouvelles de Salem, Mass.

Le CANADO-AMERICAIN se dépose à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer 83

Orage Terrible

L'orage de mercredi de la semaine dernière a été terrible ici. Depuis 1892, Salem n'a été visité par un tel orage accompagné de tonnerre et d'éclairs. Parmi les accidents nous avons a constater la mort de Katie Cashin âgée de 15 ans. La jeune fille était placée près d'un evier occupée à laver des plats, lorsqu'un éclair fatal la jeta morte aux pieds de son père. Cette terrible tempête se fit sentir vers les 7 heures et demontra que Salem était frappé d'un éclair qui causa une alarme du feu. L'orage ironda la ville dans toutes ses parties. Le spectacle était terrible et les habitants de Salem étaient dans la consternation.

Horrible Accident.

Dans le moulin Naumkeag, un accident navrant est arrivé. Anna Larey, depuis 20 ans employée dans le moulin Naumkeag, fut prix par les cheveux, dans le (one shaft) arbre de couche et si fit enlever le cuir chevelu. Les employés s'aperçurent de l'accident par les lamentations de la victime.

Le contre-maître Bennett arrêta de suite les machines et commença à faire des recherches. En passant dans un bas côté il aperçut la femme Larey étendue sur le plancher. Lorsqu'elle fut découverte, elle souffrait horriblement sans pousser trop de plaintes. L'ambulance fut demandée et elle fut transportée à l'hôpital.

Le cuir chevelu est complètement enlevé. On trouva les cheveux étant solidement collés au *shaft* Le contre-maître Bennett enleva la chevelure et la plaça sur la tête de la femme et la remit en position avec des linges. La blessée fut transportée dans cet état à l'hôpital.

A 11 heures les médecins étaient occupés à coudre la chevelure à sa place naturelle.

L'opération parait bien réussie et la victime a une grande chance de survivre à cet horrible accident.

17,000 VISITEURS.

Voila le Record pour une seule Journee.

Sous ces titres nous lisons dans le *World* de New York de vendredi dernier:

"La neuvaine à l'occasion de la fête de Ste Anne, mère de la Sainte Vierge, dans la petite église St Jean-Baptiste, sur la 76ème rue-est, s'est terminée hier soir.

"Durant l'avant-midi, hier, des messes furent dites à chaque heure. A 8 heures, hier soir, un court sermon fut prononcé, puis eut lieu la bénédiction du Très Saint Sacrement.

"Toute la journée les paroissiens bondèrent leur modeste temple lequel, érigé pour être le sanctuaire de la petite colonie de Canadiens-français ici, est devenu, grace à l'acquisition d'une relique sacrée, le lieu de pèlerinages annuels de milliers de catholiques.

"Les cinq prêtres qui desservent cette paroisse ont été constamment occupés à conduire la foule des fidèles par la grande allée jusqu'à la châsse dans laquelle se trouve la relique de Ste Anne, puis les pieux visiteurs se retiraient en passant par les bas côtés.

"Ce fut une procession continuelle composée en partie de femmes et d'enfants dont plusieurs étaient apparemment des invalides. Après la génuflexion, un moment était accordé pour prier, puis il fallait se retirer pour faire place à ceux qui suivaient.

"Le R. P. Tétreau, un frère du curé de la paroisse, a dit hier soir que pas moins de 17,000 personnes avaient vénéré les reliques pendant la journée, et il ajouta qu'il calculait que le nombre total des visiteurs durant la neuvaine ne s'élevait à pas moins de 60,000 ou 65,000."

C'est le R. P. Gladu de Montréal, autrefois de Lowell et de passage ici dimanche, qui a prêché cette belle et fructueuse neuvaine.

Aberdeen, O., 21 juillet 1891.

MM. LIPPMAN BROS.,

Savannah, Ga.

Chers Messieurs,

J'ai acheté une bouteille de votre P. P. P. à Hot Springs, Ark., et cela ma fait plus de bien que trois mois de traitement aux Hot Springs.

Avez-vous des agents dans cette partie du pays, ou laissez-moi savoir quel sera le prix de trois ou six bouteilles, de votre ville par l'expresse.

Respectueusement,

JAMES M. NEWTON.

Aberdeen, Brow County, O.

QUASI UN MEURTRE.

UN HOMME QUI AIMAIT LA FEMME DE SON FRERE.

Un Coup de Couteau dans la Gorge Tristes Details.

Greenfield, 30 juillet.—Un drame épouvantable s'est passé hier soir, quelques minutes avant minuit à Brush Valley, dans Warwick, près de West Orange.

Tout indique que les amours illicites d'un homme pour sa belle-sœur, la jalousie et la boisson ont causé cette affaire sanglante. La victime est Mde Carrie Southworth, une femme d'environ quarante-cinq ans. On craint que ses blessures ne tournent à mal.

L'assaillant est Albert Southworth, un homme de bonne mine âgé de 50 ans, qui était employé par George Wheeler dans une manufacture de boites près d'ici. Cet homme est le frère du mari de la victime qui travaille à Brockton.

Albert prenait autrefois sa pension dans la famille, mais on dit que les deux frères se querellèrent, parce que le mari, qui était obligé de s'éloigner de sa demeure pour aller travailler à Brockton, était devenu jaloux de son frère qui restait avec sa femme à la maison.

Après cette querelle, Albert alla prendre sa pension chez son ami William Paul. Il y a quelques années cet homme se sépara d'avec sa femme. Aujourd'hui il ignore complètement où se trouve sa tendre moitié; il a une fille et un fils qui demeurent à Brockton.

Hier soir, Albert Southworth, sa belle-sœur, la fille mariée de celle-ci Mde Benjamin Wilard, E. H. Barrows et C. W. North étaient à converser pla samment dans le parloir lorsqu'Albert Southworth dit à sa belle-sœur: "Carrie, je desire te parler pendant une minute." Et il se rendit dans la cuisine, où il n'y avait aucune lumière. Mde Southworth se rendit sans méfiance auprès de son beau-frère, et un instant plus tard l'assaut meurtrier était commis.

La fille de la victime accourut à la course en entendant des cris et quelle ne fut pas son horreur en ouvrant la porte de la cuisine, de voir sa mère étendue sanglante sur le plancher, et Southworth, agenouillé près d'elle, la frappant à coups redoublés dans la poitrine avec un grand couteau inondé de sang.

La jeune fille poussa un cri strident. Les deux hommes qui étaient à converser dans le salon, Barrows et North, arrivèrent à la course et sans perdre une seconde ils se jetèrent sur Southworth qui se défendit comme un possédé, mais à la fin il fut terrassé et ligoté.

On envoya aussitôt quérir un médecin et un gardien de la paix.

La victime, malgré les affreuses blessures qui venaient de lui être faites, eut la force de parler, et l'on comprit que le crime avait été commis parce que Albert Southworth était en amour avec elle et qu'il était soudain devenu jaloux de North.

L'assaillant fut conduit à Orange où on l'incarcéra. Ce matin il refusa de parler du drame, mais il finit par dire que ce qu'avait compte sa belle-sœur n'était que mensonges et que "l'accident" était arrivé parce que Mde Southworth s'était emportée.

Il ajouta qu'il était en train de couper du tabac, lorsque sa belle-sœur arriva dans la cuisine; elle tenta, en colère, de saisir son couteau et pendant la lutte qui s'ensuivit elle se blessa grièvement.

La gorge et la poitrine de Mde Southworth sont entaillées d'une terrible manière, et ce que raconte l'auteur de l'attentat à propos d'un accident n'est pas croyable.

Néanmoins, il subsiste un certain mystère à propos de cette affaire.

L'assaillant qui avait bu pendant la journée paraissait assez sobre lors de l'assaut.

UN NEGRE.

Qui Epouse une Jeune Americaine Tres Jolie.

Manchester, N. H., 31 juillet—Une grande sensation a été causée en cette ville par le mariage d'un nègre avec la jolie Mamie Lavery, une jeune fille blanche de bonne famille.

Les parents, naturellement, étaient opposés à ce mariage et ils firent tout en leur possible pour empêcher sa réalisation. Le couple se maria en secret et la famille de Mlle Lavery dut accepter le fait accompli.

Cependant, une tentative fut faite pour séparer les nouveaux mariés.

M. Lavery dit à sa fille que si elle voulait abandonner son mari d'ébène, il lui donnerait $5000, sinon elle serait déshéritée.

Mamie préféra garder son mari.

Voyant que ses offres n'étaient pas acceptées, M. Lavery enleva sa fille et la tint prisonnière dans sa demeure.

[illegible] et menaça de [illegible] si on ne la restituait pas son épouse.

Toute la ville de Manchester s'est émue et les conversations ne roulaient plus que sur ce sujet.

Le nègre Thomas parcourait la ville et disait qu'il allait se rendre chez les parents de sa femme et qu'il enlèverait de force sa jeune épouse.

M. Lavery entendit parler de la chose, et armant un revolver, il s'écria qu'il tuerait Thomas si jamais il mettait les pieds dans sa maison.

La jeune épouse réussit à s'échapper de la demeure de ses parents et courut avertir son mari des menaces de son père.

Thomas résolut d'aller vivre à Haverhill, Mass, avec sa jeune épouse, et quelques minutes plus tard le couple prenait un train pour le Massachusetts.

LES ETRANGERS

Sont en Danger en Chine de ce Temps-ci

New York, 31 juillet—Une dépêche de Hong Kong mande ce qui suit:

Le traitement auquel sont soumis les gens atteints de la peste à Hong Kong a donné l'occasion aux promoteurs d'un mouvement pour l'expulsion des étrangers de mettre leur projet à exécution, en ameutant les classes illettrées contre les européens. A moins que de promptes mesures ne soient prises par les ministres étrangers à Pekin, il est tout probable que plusieurs pertes de vie seront le résultat de cette haine que nourrissent les Chinois contre les étrangers.

Le commerce étranger avec la Chine va être interrompu.

L'église presbytérienne à Shekluug a été démolie par la populace, et une personne a été tuée.

Les autorités font garder l'église catholique romaine et deux émeutiers ont été arrêtés.

Maintenant l'église à Tung Ching est en danger.

UN GROS PROCES.

A cause d'un Poele qui etait Defectueux.

Franklin, 31 juillet George H Cochran de Saugus a intenté un procès de $20,000 de dommages intérêts contre la ville de Franklin pour être demeuré incarcéré dans la prison commune tandis que le poele qui réchauffait les appartements remplissait les cellules de fumée.

Il y a plus d'un an, Cochran a été arrêté et placé dans une cellule de la prison commune. Pendant sa détention la cheminée se boucha et le poele remplit les cellules de fumée. Cochran fut presque asphyxié avant que l'accident fut découvert.

Cochran poursuit maintenant la municipalité pour $20 000 de dommages-interêts.

L'avocat du demandeur et celui du defendeur ont eu une entrevue et le premier a demandé combien la ville de Franklin était prête à donner pour règler l'affaire. On lui répondit que la ville ne paierait pas un sou.

Par conséquent, le procès aura lieu.

UNE QUERELLE

Ayant Pour Resultat la Mort de Deux Hommes.

Tecumseh, Neb., 31 juillet—Charles Schulz, un riche fermier, et ses deux fils, Charles et Frank, demeurant à 14 milles d'ici, ont eu récemment plusieurs querelles avec James Abbot, un autre fermier.

Hier, Charles Schulz blessa mortellement le fermier Abbott d'un coup de revolver.

La police se mit à la poursuite de Schulz qui, avec ses deux fils, s'étaient sauvés dans un buggy.

Trois detectives ordonnèrent aux fugitifs d'arrêter, mais ils refusèrent. Alors les detectives tirèrent. Le vieux fermier fut tué du coup. Charles Schulz fut blessé à l'épaule, mais parvint à fuir. Frank Schulz fut capturé.

UN PERRON S'EOROULE

Et une Cinquantaine de Personnes Font la Oulbute.

Nantucket, 31 juillet—Un accident assez sérieux est arrivé hier soir au *Springfield*, l'un des plus gros hôtels de cet endroit.

Au moment d'un bal donné par les dames au profit de l'église unitérienne, une cinquantaine de personnes, après une danse, vinrent prendre le frais sur le perron construit à dix pieds du sol.

Le poids était trop lourd pour le perron qui s'écroula et les cinquante personnes furent précipitées avec violence sur le sol.

Une dame s'est fait fracturer les deux jambes et un homme a eu un poignet brisé. Les autres personnes ont reçu des blessures moins graves.

A Vendre a Lawrenc.

Une maison de pension, avec son contenu, comprenant 18 chambres garnies. Le site est un des plus jolis de la ville, coin des rues Common et Amesbury. Pour information, s'adresser à M. Arthur Beauchesne, No. 323 rue Common, Lawrence, Mass.

--Haswell's Studio--

MEILLEURS PORTAITRS CABINET

—A DES—

PRIX POPULAIRES.

— AU NO. —

214 Rue Essex,

Salem, Mass.

F. X. VOYER,

83 Rue Harbor,

L'ENDROIT PAR EXCELLENCE POUR VOS

CHAUSSURES

Aux Plus bas Prix de la Ville.

Encouragez un compatriote

CRIME D'INCENDIE.

UNE MODISTE DE BONNE APPARENCE ARRETEE.

Elle Avait Tout Prepare Pour Incendier sa Maison.

Dedham, 31 juillet.—Mde Susan J. Taylor de Walpole, propriétaire d'un magasin de modes dans cette ville, a comparu devant le juge Grover à Needham, cette après-midi, sur une plainte du détective Pratt de North Abington.

Cette femme est accusee d'avoir fait une tentative pour incendier sa maison sur la rue West, à Welpole, dans laquelle elle demeurait.

Elle plaida la non-culpabilité.

Mde Taylor est âgée de 34 ans; elle s'habille bien, a fort bonne apparence et a l'air d'une véritable dame.

Pendant l'enquête préliminaire elle resta fort calme et ne montra qu'une seule fois qu'elle était émue.

Les principaux témoignages contre Mde Taylor ont été rendus par le détective Pratt et Frank Lamb, son assistant.

Ils racontèrent qu'ils avaient des soupçons concernant la conduite de Mde Taylor et hier ils résolurent de faire bonne garde autour de sa maison. C'est alors qu'ils aperçurent Mde Taylor en train d'empaqueter divers effets.

De bonne heure ce matin Mde Taylor monta en bicyclette et se rendit à la gare pour y prendre le train de Boston.

Les détectives la rencontrèrent à la gare et la ramenèrent dans sa maison où ils trouvèrent que le sofa avait été couvert d'huile de charbon ainsi que la table sur laquelle une lampe avait été renversée, comme pour faire croire à un accident.

Dans les coins avaient été placés des paquets imbibés d'huile.

En face de ces preuves, les détectives arrêtèrent Mde Taylor.

L'accusée a aussi rendu témoignage. Elle prétendit qu'elle n'avait eu aucune intention criminelle en agissant comme elle l'avait fait.

Il paraîtrait que Mlle Foster qui fut arrêtée comme témoin en même temps que Mde Taylor est une détective au service de Pratt. Elle vivait avec Mde Taylor depuis plusieurs semaines, et le plan de cette dernière était de tout préparer pour incendier sa maison puis de s'en aller et de laisser Mlle Foster faire le reste.

C'était un moyen pour retirer une forte somme provenant de ses assurances sur sa maison.

A défaut de $1000 de caution, Mde Taylor a été logée dans la prison de Dedham.

UN AMERICAIN

Fait une Tentative de Meurtre sur une Jeune Fille.

Londres, 31 juillet.—Un homme qu'on dit être Sidney Bennett, un avocat américain, a tenté aujourd'hui de tuer Mlle Edith Andrews, une jeune fille dont il était profondément épris. Il lui tira un coup de revolver, mais sa main trembla et la balle n'atteignit pas la jeune fille.

Mlle Andrews se sauva, et Bennett, au lieu de la poursuivre, tourna le revolver vers lui-même et s'infligea une grave blessure.

Le drame s'est passé dans une maison à Kensington, un faubourg de New York.

Ed. PINAULT,

40 Re Perkins,

BOULANGER DE liere CLASSE

Fait tous les jours les plus excellentes Patissseries, Biscuits, etc

A toujours en mains des marchandises toutes fraîches.

Aussi Cigares et Tabac.

UNE AUTRE BATAILLE.

UN BATEAU DE GUERRE CHINOIS COULE.

Les Chinois sont encore Defaits par les Japonais.

Tien Tsin, 31 juillet.—Une bataille navale a eu lieu hier entre les flottes chinoises et japonaises. Les Japonais ont coulé le vaisseau de guerre chinois *Chen-Yuen*, et deux gros croiseurs qu'on suppose avoir été construits par l'anglais Armstrong pour la Chine, ont été capturés et détruits.

Le *Chen-Yuen* était un vaisseau de guerre de 7400 tonnes de déplacement. Faisaient partie de sa batterie quatre canons de 12 pouces et deux canons Krupps plus petits.

C'était l'un des vaisseaux de guerre les plus puissants de la marine chinoise. Seul le *Ting-Yuen* le surpassait en puissance.

Les Japonais sont meilleurs marins que les Chinois et dans la rencontre ils ont eu l'avantage. Le vaisseau chinois portait presque mille hommes et l'on rapporte qu'un grand nombre ont été tués ou se sont noyés. Deux officiers allemands qui commandaient le *Chen-Yuen* ont été tués.

La nouvelle de la défaite des Chinois a été apprise ici presqu'aussitôt, et les autorités admettent que si la nouvelle est vraie, le pouvoir de la Chine pour lutter contre le Japon sur les mers s'est évanoui. Aucun vaisseau de guerre chinois n'osera sortir des ports si c'est vrai que le *Chen-Yuen*, un vaisseau de première classe, a été coulé par les Japonais.

LE TARIF.

On a Toujours Espoir de s'Entendre.

Washington, 31 juillet.—Le "deadlock" sur la question du tarif subsiste toujours, mais il paraitrait que la Chambre, voyant qu'elle ne peut faire céder le Sénat, a l'intention de faire des concessions.

Si la chose est vraie, le bill sur le tarif ne tardera pas à devenir loi.

De son côté le Sénat ne veut faire aucune concession.

Le sénateur Jones a dit que tout homme qui comprenait la situation savait bien que le Sénat se trouvait dans l'impossibilité de changer d'attitude sur la question du tarif.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR :-: IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux,)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6.50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

FEUILLETON

2

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

PREMIERE PARTIE.

III

Prends garde, chère Blanche, prends garde, dit vivement Jean Vaubaron, tu vas réveiller ta mère.

Je ne dors plus, mon ami, fit une voix très douce et très faible qui partait du lit.

La jeune malade venait en effet de se réveiller, et elle attachait sur son enfant et sur son mari un regard chargé d'attendrissement et d'amour. Jean Vaubaron courut à elle et appuya ses lèvres sur son front pâle.

Tu vas mieux, n'est-ce pas? lui demanda-t-il d'une voix que sa profonde émotion rendait tremblante.

Non seulement je vais mieux, répondit la mourante, dont un sourire charmant illumina les lèvres décolorées, mais il me semble que je vais bien tout à fait. J'ai dormi d'un calme sommeil qui m'a reposée et ranimée. Je me sens si forte et si vaillante que je veux essayer de me lever. Je suis sûre que je marcherai sans peine.

Ne crains-tu pas de te fatiguer.

Je te dis que ma force est revenue. D'ailleurs, tu vas en juger... Songe donc, voici déja longtemps que je suis malade. Il faut bien que la convalescence arrive, à la fin, car ma patience est à bout. Si tu savais comme ça me tourmente de te voir chargé seul de tous ces petits soins du ménage qui ne regardent pas les hommes! Tu as tant d'autres choses à faire bien plus sérieuses, bien plus utiles... Ah! j'ai souvent maudit le médecin qui me guérissait trop lentement.

Le médecin faisait de son mieux, ma bien-aimée Marthe.

Je n'en doute point. C'est un homme rempli de science et de bonté, mais il ne comprenait pas, il ne pouvait pas comprendre combien j'ai besoin de ma santé pour toi et notre enfant. Les femmes riches peuvent se soigner pendant des mois entiers, rien ne souffre autour d'elles: mais dans un pauvre ménage comme le nôtre, il faut chasser la maladie bien vite. A vingt-trois ans on a tant de force et de vie... ça doit être facile de guérir. Crois-moi, la nature a fait pour moi plus que la science, puisque depuis une semaine, le médecin n'ordonne rien et que cependant me voici tout à fait remise.

Ces paroles auraient dû remplir Jean Vaubaron de joie et d'espoir, et cependant son visage n'exprimait point une confiance aussi complète que celle de la jeune femme. Malgré lui, son regard s'attachait avec persistance sur ses deux taches d'un rose vif, qui tranchaient avec la pâleur livide du visage de la malade; ses yeux se remplissaient de larmes, des soupirs étouffés montaient de sa gorge à ses lèvres.

Il ne savait que trop combien sont fréquentes les illusions suprêmes des phtisiques, qui se cramponnent à la vie avec une ardeur dévorante au moment même où la vie va leur échapper. L'immense sécurité de Marthe, sa ferme croyance à la guérison prochaine, l'épouvantaient au lieu de le rassurer. Il voyait là un symptôme alarmant, un terrible pronostic d'une prochaine catastrophe. Etonnée du silence de son mari, la jeune femme leva les yeux sur lui.

Mon Dieu! s'écria-t-elle avec épouvante, mon Dieu! tu pleures?

C'est de joie! balbutia le malheureux, qui n'avait plus la force de contenir ses larmes.

A la bonne heure! reprit Marthe en souriant. Sais-tu, mon ami, que tu viens de me faire grand'peur? Mais me voici déjà rassurée. Laisse couler tes larmes. Ne cherche point à me les cacher. Elles sont douces, ces larmes de joie, et ton ange gardien les recueillera comme un muet témoignage de ta reconnaissance envers Dieu. Tu aurais pu me perdre, et je te suis rendue. Dieu est bon!

Rien au monde ne pouvait être plus déchirant pour Jean Vaubaron que d'entendre cette naïve et brûlante action de grâces s'exhaler de ses lèvres que peut-être la mort allait bientôt glacer. Il ne répondit pas. Des torrents de pleurs baignèrent son visage; il saisit les deux mains de Marthe et les couvrit de baisers avec une sorte de fiévreux transport.

Ceci, d'ailleurs, ne dura que quelques secondes. La petite Blanche avait quitté le grand fauteuil qui lui servait de lit de repos. Elle s'était approchée de la couchette. Elle ne songeait plus ni à son éventail de papier, ni à la merveilleuse poupée mécanique qui lui était promise. Elle ne comprenait pas bien ce qui se passait sous ses yeux, elle regardait avec un profond étonnement son père en pleurs et sa mère souriante. La jeune malade revint à l'idée qu'elle venait d'exprimer un instant auparavant.

Jean répéta-t-elle, je veux me lever. Donne-moi mes vêtements, je t'en prie.

Le mécanicien décrocha une modeste robe d'indienne suspendue à un petit portemanteau derrière les rideaux du lit, et il apporta cette robe à Marthe.

Merci, mon ami, dit cette dernière; et, maintenant, tu vas voir comme je suis forte.

En parlant ainsi elle se souleva et fit un mouvement rapide pour changer de position et s'asseoir sur le bord de la couchette. Hélas! ces forces sur lesquelles elle comptait la trahirent au moment précis où elle leur adressait un appel si plein de confiance. Tout son corps s'affaissa comme si déjà le sang avait cessé de circuler dans ses veines. Sa tête retomba sur l'oreiller. Un soupir, qui ressemblait à un râle d'agonie, s'échappa de sa bouche. Elle devint si pâle que Jean Vaubaron vit avec épouvante les deux taches rouges de ses joues s'amoindrir et disparaître. Ses yeux se fermèrent et elle perdit connaissance.

Le mécanicien poussa un cri sourd, et la plus épouvantable angoisse se peignit sur son visage bouleversé.

Elle est morte! balbutia-t-il ensuite, elle est morte! Dieu m'abandonne!

Puis, tombant à genoux auprès du lit, cet homme si énergique cacha sa figure dans les draps, éclata en sanglots comme un enfant et s'abîma dans son désespoir.

Il fut tiré de sa crise horrible par la petite Blanche, qui lui jeta autour du cou ses deux bras, et l'étreignant avec une violence pleine de caresse, murmurait à son oreille:

Père, console-toi... père, ne pleure plus. Maman n'est pas morte... elle dort... elle va se réveiller.

Jean Vaubaron crut entendre la voix d'un ange. Il n'eut pas un instant de doute, l'enfant ne pouvait se tromper. Il sentit descendre en son âme la certitude que Marthe, en effet, n'était pas morte. Son désespoir irréfléchi s'envola, ses larmes se sécherent, il se reprit à espérer.

Dieu sait avec quelle effusion il embrassa Blanche, qui venait de l'arracher ainsi aux abîmes d'une véritable agonie morale, puis il fit ce que dès le premier moment il aurait dû faire, c'est à-dire qu'il appuya sa main sur le côté gauche de la poitrine amaigrie de Marthe. Il sentit le cœur battre faiblement sous cette pression, mais, si légers que fussent ces indices de vie, ils n'étaient point trompeurs... la jeune femme existait encore.

Jean Vaubaron eut recours, sans perdre une minute, à la médication simple et puissante qui lui avait si bien réussi avec Blanche quelques instants auparavant. Il effleura d'un linge imbibé d'eau le front et les tempes de la malade qui tressaillit et, presque aussitôt, ouvrit les yeux.

La petite Blanche, à la vue de sa mère qui s'agitait, s'écria avec l'expression d'un triomphe enfantin:

Tu vois bien, père, tu vois père, elle dormait.

Pauvre ami? balbutia Marthe d'une voix faible comme un souffle, tu m'as crue morte, n'est-ce pas?

Le mécanicien ne se sentit pas le courage de répondre; il fit seulement un geste brusque de dénégation.

Ah! poursuivit la malade, tu l'as cru... tu as dû le croire, puisque un instant j'ai eu peur moi-même. Tu te trompais, par bonheur, je suis vivante, et pourtant je ne vaux guère mieux que si j'étais morte. Comme je m'abussais tout à l'heure, mon pauvre ami moi qui te parlais de mes forces! Je suis plus faible qu'un enfant qui vient de naître. Une mouche qui vole et qui bourdonne a plus de vigueur dans ses petites ailes que je n'en ai, moi, dans toute ma personne. Est-ce que ce n'est pas mauvais signe, cela mon ami?

Non, dit Jean qui sentait sa tête s'égarer.

Bien vrai?

Je te le jure.

Tu ne me caches rien, n'est-ce pas? demanda Marthe en étudiant avec une attention inquiète le visage de son mari. Je ne suis point en danger de mort!

Jean sentait le regard de sa femme plutôt encore qu'il ne le voyait. A tout prix il fallait tromper la mourante. Il commanda donc à ses yeux de rester secs, à ses lèvres de sourire, à sa voix de ne pas troubler et il répondit:

En danger de mort, chère enfant? Allons! est-ce sérieusement que tu me fais une aussi folle question? Ta maladie est sans gravité, quoiqu'elle se prolonge plus longtemps que je ne l'avais cru d'abord, mais le médecin me rassure d'une façon complète, explicite. Je n'ai jamais éprouvé et je n'éprouve aucune crainte.

Marthe poussa un soupir de soulagement, et son regard limpide et pur prit une expression presque joyeuse.

Oh! oui, oui, dit-elle vivement, je te crois, mon ami, je veux te croire. Il serait trop triste de s'en aller en laissant ici-bas tout ce qu'on aime avec tant d'ardeur. Dieu ne nous a point unis pour nous séparer si vite. Dieu ne nous a pas donné notre chère Blanche, ce doux trésor, pour en faire une orpheline. Je suis retenue ici-bas par des liens sacrés qui ne peuvent se rompre. Je t'aime et j'aime notre enfant, je n'ai pas le droit de mourir.

Aussi tu vivras, chère bien-aimée, balbutia Jean Vaubaron suffoqué par les sanglots qu'il comprimait, tu vivras pour notre fille et pour moi.

Mets Blanche auprès de moi, dans mes bras, dit la mourante.

Vaubaron obéit. Marthe embrassa l'enfant à vingt reprises et avec toute l'ardente effusion de sa tendresse maternelle. A les voir ainsi pressées l'un contre l'autre, on eût dit une jeune fille appuyant contre sa poitrine sa plus jeune sœur. Marthe reprit:

Oui, je vivrai, je le sens bien, mais mon Dieu! que ma convalescence sera longue!

Moins longue peut-être que tu ne le crois. Tout à l'heure tu t'exagérais tes forces, maintenant tu t'exagères ta faiblesse.

Marthe secoua doucement la tête. Vaubaron continua:

Dans tous les cas, arme-toi de patience, chère enfant, je te soignerai si bien que je te ferai trouver courtes les heures et rapides les journées.

O mon ami, s'écria Marthe, je sais bien que tu es bon comme Dieu lui-même, et c'est parce que je suis si fière et si heureuse d'être ta femme que j'ai peur de mourir.

Le mécanicien allait répondre. Il n'en eut pas le temps. Un coup de sonnette se fit entendre à la porte de la pièce précédant la chambre à coucher et donnant sur l'escalier.

Qui donc peut venir? demanda Marthe.

Le médecin, sans doute, répliqua Jean, c'est le moment de sa visite quotidienne.

Quelle heure est-il? reprit la jeune femme:

Je ne sais pas au juste, murmura le mécanicien avec embarras. Quatre heures, je crois.

Où donc est la montre?

Vaubaron fit semblant de n'avoir point entendu cette question et sortit de la chambre pour aller ouvrir.

IV

C'était bien en effet le médecin, homme de quarante-cinq à cinquante ans, grand et maigre, figure en l'arme de couteau, lunettes d'or sur des yeux gris, costume noir, correct et complet, haute cravate blanche très empesée. Ce médecin jouissait de quelque réputation dans le quartier. Ce n'était ni un méchant homme ni un homme absolument avide. Néanmoins il attachait une notable importance à toucher avec exactitude le prix de ses visites. Il entra d'un air souriant.

Eh! bonjour, monsieur Vaubaron, dit-il, comment va notre malade aujourd'hui!

Je la trouve bien faible, monsieur le docteur, j'éprouve de très vives inquiétudes. Tout à l'heure elle a voulu se lever.

C'était une imprudence capitale.

Dès les premières tentatives elle est tombée en défaillance.

Rien ne m'étonne moins. Je vais la gronder comme il faut.

Le médecin se dirigea vers la chambre à coucher, mais Vaubaron le retint dans la première pièce.

Monsieur le docteur, dit-il en baissant la voix.

Eh bien?

La petite fille m'inquiète aussi...

Qu'est-ce qu'elle a donc, cette enfant?

La fièvre, sans cesse, du moins je le crois. Elle se plaint de se sentir la tête lourde et douloureuse et la poitrine brûlante.

Nous allons voir... nous allons voir...

Examinez la, monsieur le docteur, mais sans paraître la croire malade. Il ne faut pas que ma pauvre Marthe puisse se douter que notre enfant souffre. Dans l'état où elle se trouve elle-même, le moindre soupçon à cet égard, j'en ai la conviction, pourrait la tuer sur-le-champ.

Soyez tranquille, monsieur Vaubaron, et rapportez-vous-en à moi.

Les deux hommes entrèrent dans la chambre, et le docteur s'approcha du lit.

Eh bien! chère dame, dit-il d'un ton enjoué, qu'est-ce que votre mari m'apprend? Vous avez voulu faire la vaillante, tout à l'heure, sans la permission du médecin, et vous en avez été punie.

Je me croyais forte, balbutia la jeune femme.

Et vous ne l'étiez pas encore, c'est tout naturel. Les forces reviendront, mais il faut leur laisser le temps Pas d'imprudence, chère dame, sinon vous retarderez indéfiniment votre guérison.

Monsieur le docteur, reprit Marthe, je vous promets d'être très patiente et très prudente, mais vous me guérirez n'est-ce pas?

Parbleu! qui est-ce qui en doute?

Vous êtes bien certain que je ne cours aucun danger?

Pas le moindre.

C'est que, voyez-vous, monsieur le docteur, j'ai tant besoin de vivre, mon mari et mon enfant ne pourraient se passer de moi. Qu'est-ce qu'ils deviendraient, mon Dieu, si je m'en allais? Rien que d'y penser ça me fait froid jusque dans la moëlle des os.

Voilà de vilaines idées, chère dame, chassez les bien vite! Non soulement vous ne vous en irez pas, mais votre convalescence sera prompte. Je vous trouve très bien aujourd'hui. Avez vous quelque appétit?

Je ne crois pas, monsieur le docteur.

C'est naturel... l'inaction... Enfin, si l'appétit venait, par hasard, vous pourriez manger sans le moindre inconvénient.

Que faudrait-il lui donner? demanda Vaubaron.

Tout ce dont elle aura envie. Je ne défends rien, car rien ne me paraît dangereux en ce moment. Vous voyez que je suis un médecin facile!

Un tressaillement nerveux décomposa pendant une seconde les traits du mécanicien. Une facilité si grande lui semblait suspecte; il la trouvait plus inquiétante que des restrictions sévères. Il reprit:

Vous n'écrivez pas d'ordonnance, monsieur le docteur?

Ma foi, non. Du repos, du calme, aucune préoccupation, la tranquillité d'esprit, voilà tout ce qu'il faut à notre malade, qui bientôt ne le sera plus. Ca n'a pas besoin d'être écrit ces choses-là.

Il changea de ton et il ajouta:

La chaleur est étouffante aujourd'hui. On se croirait au milieu du mois de juillet. Nous pourrions bien avoir de l'orage la nuit prochaine. Je me sens tout accablé et je vous demande la permission de me reposer un instant chez vous.

Vaubaron se hâta d'avancer le grand fauteuil garni de tapisserie. Le docteur s'assit et s'éventa avec son mouchoir pendant quelques secondes; puis, faisant un signe amical à la petite Blanche, qui le regardait d'un air de curiosité craintive, il lui dit:

Est-ce que je vous épouvante, ma jolie enfant?

Oh! non monsieur le docteur, pas du tout.

Dans ce cas, venez donc un peu ici, près de moi, plus près encore. Asseyez-vous sur mes genoux.

Blanche obéit. Le docteur engagea avec elle une conversation enfantine qu'il nous semble inutile de reproduire, puisque cette conversation n'était qu'un prétexte, et tout en causant il trouva facilement l'occasion de placer tout à tour sa main, sa main, sans affectation et comme par hasard, sur le poignet et sur la poitrine de l'enfant.

Tandis qu'avait lieu cette petite scène, à laquelle Marthe souriait de son lit sans la comprendre, Vaubaron se disait, avec une angoisse indicible, que peut-être en ce moment le médecin prononçait dans son for intérieur l'arrêt de mort de l'enfant avec lequel il semblait jouer. Un indifférent, survenu tout à coups, n'aurait vu dans tout ceci qu'un gracieux tableau d'intérieur. Sous cette tranquille apparence se cachait cependant le plus poignant de tous les drames. Le drame du cœur paternel torturé, déchiré, et cachant avec un héroïsme sublime ses déchirements et ses tortures.

Me voici reposé tout à fait, dit le médecin quand il eut terminé son rapide examen. Au revoir, chère dame, et bonne espérance, Monsieur Vaubaron, au revoir.

Le mécanicien accompagna le docteur dans la première pièce.

Eh bien! lui demanda-t-il vivement, en se penchant vers lui et en approchant ses lèvres de son oreille, afin de mieux étouffer le son de ses paroles. Eh bien!

Je vous dois la verité, fit le médecin, et je vais vous la dire. Vous ne vous trompiez pas, l'enfant est minée par une fièvre lente et continue.

Mais alors, balbutia Vaubaron anéanti, mais alors, elle est en danger... en danger de mort?

Pas d'exagération je vous en prie. Je n'ai rien avancé de semblable. Le danger peut venir, j'en conviens, mais il n'existe point encore.

Hélas! il viendra, docteur, il ne viendra que trop vite.

Non, si vous prenez contre lui toutes les précautions nécessaires.

Ah! fallût-il donner mon sang pour ma fille, Dieu m'est témoin que je n'hésiterais pas!

Le docteur reprit:

L'enfant tient de sa mère plus que de vous. Sa constitution est faible. Cependant elle ne paraît point mauvaise, et j'ai la ferme croyance qu'elle peut se fortifier. Si vous étiez dans une situation de grande aisance, je vous engagerais à faire respirer à votre fille l'air du Midi pendant un ou deux hivers, mais sans doute vos ressources ne vous permettraient point un tel déplacement?

Oh! non, balbutia le mécanicien avec un profond soupir.

Je me bornerai donc, continua le docteur, à vous recommander un régime tonique sans être trop excitant. Une alimentation substantielle, viandes saignantes pour nourriture, de vieux vin de Bordeaux pour boisson. Vous voyez que ce traitement est bien facile à suivre.

Vaubaron poussa un nouveau soupir et ses sourcils eurent une contraction passagère. Le médecin reprit:

Je vous recommande soutout de faire prendre à votre enfant beaucoup d'exercice et de lui procurer autant de distraction que vous le pourrez. Je ne répondrais de rien si la petite fille devait rester sédentaire dans un appartement clos. Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas?

Oui, monsieur le docteur, je vous ai promis. Vos recommandations seront suivies. Je ferai le possible et même l'impossible. Voilà pour l'enfant, monsieur le docteur, maintenant, je vous en prie, parlez-moi de la mère. Savez-vous bien que vous m'avez épouvanté tout à l'heure en disant que vous ne lui défendiez rien parce que désormais rien ne vous semblait dangereux pour elle? Je me suis souvenu que c'est de cette façon qu'on agit avec les malades dont on désespère, et, malgré moi, j'ai frissonné. Dites-moi bien vite, au nom du ciel, que cette interprétation était erronée et que je dois prendre vos paroles dans le sens le plus naturel!

Le medecin hésita avant de répondre. Le visage pâle de Vaubaron pâlit encore, et son expression devint suppliante.

Monsieur le docteur, murmura le malheureux mécanicien, pourquoi vous taisez-vous?

Ecoutez, fit brusquement le médecin; vous êtes un homme, vous devez avoir le courage d'un homme. D'ailleurs, un peu plus tôt ou un peu plus tard, il faudra bien que vous sachiez la vérité.

Vaubaron tressaillit comme un condamné qui voit subitement la hache du bourreau se lever sur sa tête. Ses lèvres s'agitèrent, mais il lui fut impossible de prononcer un seul mot; ses yeux semblèrent s'agrandir dans leurs orbites; il remua la tête pour un signe affirmatif, puit il tomba dans la muette immobilité d'une statue de douleur. Le médecin fit un geste de pitié. Mais à quoi bon mentir en face de l'évidence? Il continua:

Votre femme est poitrinaire, monsieur Vaubaron, vous ne l'ignorez pas. Depuis longtemps vous avez dû prévoir le coup qui vous frappe.

On sait, et pourtant on espère toujours, balbutia Vaubaron d'une voix étrange, qui semblait sortir de tombe.

Eh! bien, il ne faut plus espérer.

Le mécanicien porta la main à sa poitrine. Une douleur aiguë le mordait au cœur.

Votre femme est arrivée à la dernière période de la phtisie pulmonaire. La science humaine doit avouer son impuissance en face de cette maladie terrible. Un miracle seul pourrait sauver madame Vaubaron.

En ce moment, l'infortune dont le dernier espoir anéantissait, était effrayant à contempler. Il ne pleurait pas, il paraissait calme, mais on voyait sa poitrine se soulever avec violence et les veines de son front grossir. Il demanda de sa même voix étrange et méconnaissable:

Ainsi, c'est fini, elle va mourir!

Oui, répondit le médecin?

Quand?

Je ne puis vous cacher que, de sa vie est proche. C'est tout au plus si quelques jours lui restent, et, ces quelques jours, une circonstance imprévue, une émotion quelconque, peuvent les abréger encore. A mon regret, je ne puis rien désormais pour elle. Mes soins et mes visites deviennent inutiles. Je croirais manquer de discrétion en les prolongeant. En conséquence...

Le docteur s'interrompit, il tira de la poche de son habit noir un portefeuille de maroquin rouge, qu'il ouvrit et dans lequel il prit un papier étroit et long, chargé d'écriture et de chiffres.

En conséquence, continua-t-il, tout en présentant ce papier à Vaubaron, voici ma petite note, que j'avais préparé d'avance, dans la prévision de ce qui arrive. Quatre-vingt-deux visites à trois francs, cela nous donne juste un total de deux cent quarante-six francs. Je vous ferai observer, monsieur Vaubaron, que je taxe mes visites à la somme modeste d'un petit écu, parce que vous appartenez à l'intéressante classe ouvrière. Pour mes clients riches, c'est cent sous, et même quelquefois dix francs.

Vaubaron avait pris le papier, mais absorbé en lui-même, il n'écoutait plus son interlocuteur.

Ne vous gênez d'ailleurs en aucune façon, poursuivit le médecin, je ne vous demande point mon argent aujourd'hui même. Que diable! on n'a pas toujours deux cent quarante-six francs dans sa poche. Prenez votre temps, je repasserai dans quatre ou cinq jours et vous m'obligerez en me soldant alors, car je ne saurais vous cacher que les rentrées sont en ce moment un peu difficiles.

Le docteur aurait pu parler longtemps encore sans être interrompu. Le mécanicien ne l'entendait pas.

Au revoir donc monsieur Vaubaron, dit-il, et grand courage je vous souhaite. Il vous en faut beaucoup, c'est vrai, mais, que diable! vous êtes un homme. Je reviendrai dans quatre jours.

Il prit son chapeau et sortit. Au bout de quelques secondes, Vaubaron s'aperçut qu'il était seul, sa tête se pencha sur sa poitrine et il murmura dans un sanglot:

Tout est fini! elle va mourir!

V

La malade devait s'étonner, s'inquietter peut être d'une trop longue absence de son mari. Vaubaron le comprit. Il refoula son désespoir dans le plus profond de son âme, il commanda à son visage de paraître calme, à son cœur de ralentir ses battements tumultueux et il rentra dans la chambre à coucher.

Mon ami, lui demanda Marthe, que te disait donc le docteur-teur?

Vaubaron prit un air surpris.

Le docteur? répondit-il. Mais, il y a plus de cinq minutes qu'il est parti.

Il me semblait entendre un bruit de voix.

Tu sais bien qu'il m'arrive quelque fois de penser tout haut?

Alors, que faisais-tu, seul, dans la pièce voisine?

Je fouillais vainement mes cartons pour y trouver un plan de machine dont j'ai besoin, et qui échappe à toutes mes recherches.

Cette explication vraisemblable satisfit complètement la jeune malade. Ses yeux se fixèrent par hasard sur un papier plié que son mari tenait à la main.

Quest-ce que cela? reprit-elle avec curiosité.

Vaubaron tressaillit. Il ne se souvenait pas.

Cela, dit il en déployant vivement le papier et le regardait, c'est la note du docteur.

Il t'a donné sa note...déjà!

Mon Dieu, oui, comme tu vois.

Monte-t-elle bien haut?

Vaubaron chercha le total.

Deux cent quarante-six francs, fit-il ensuite.

Un étonnement douloureux se peignit sur le visage de Marthe.

Mais c'est énorme! s'écria-t-elle, c'est effrayant! Une pareille somme à payer, rien que pour les visites du médecin! Ah! mon pauvre ami, que d'argent ma maladie te coûte! Cela va te gêner horriblement!

Le mécanicien fit un geste plein d'insouciance.

Ne t'inquiète de rien, mon enfant, dit-il à Blanche; c'est peu de choses. J'ai à toucher de l'argent dans dix endroits. D'ailleurs, le médecin n'est pas pressé.

Mais pourquoi t'avoir remis cette note aujourd'hui? Il ne doit donc plus revenir?

Il paraît que non, et c'est naturel. Ton état lui semble à tel point satisfaisant qu'il juge ses visites inutiles désormais, et qu'il les cesse, ce qui est agir en honnête homme.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

UN MYSTERE ECLAIRCI.

TROIS ENFANTS ONT ETE TROUVES MORTS

Au Fond d'une Garde-Robe Dans un Wagon.

Hartford, Conn., 29 juillet—Les trois enfants Gorman de cette ville qui étaient disparus depuis jeudi dernier ont ete trouvés cette apres midi, mais ils étaient tous trois morts.

Cette disparition a été si mystérieuse que toute la ville s'est intéressée au sort de ces enfants.

Le chef de police Bill donna l'ordre ce matin de fouiller tous les wagons à la gare et dans les cours de fret. Quelques minutes après 10 heures, les gardiens de la paix Grady et Manti, qui faisaient depuis deux heures des perquisitions dans les wagons du chemin de fer New York, New Haven et Hartford, se sont aperçus, en entrant dans le wagon des employés d'un train de marchandises, qu'une odeur nauséabonde comme celle qui s'exhale d'une charogne flottait dans l'air.

La porte d'une garde-robe fut enfoncée et les corps tout nus des trois enfants et couverte de vermine furent trouvés.

Freddy, âgé de quatre ans, était étendu sur le plancher et ses deux frères, Raymond, âgé de 9 ans et Leroy, âgé de 7 ans, couchés sur lui. Sous les trois enfants étaient étendus les vêtements que portaient ces enfants lorsqu'ils quittèrent la demeure de leurs parents.

Tout indique que ces enfants sont morts asphyxiés. Une autopsie a été pratiquée et on a trouvé sur leurs corps aucune marque de violence.

Il paraîtrait que ses enfants allerent se baigner près de la voie ferrée, ce qui n'est pas permis, et en apercevant soudain un gardien de la paix qui s'en venait de leur côté, les jeunes baigneurs coururent prendre leurs vêtements et se sauvèrent dans le wagon, où ils se renfermèrent dans la garde-robe, qui n'avait que 5 pieds de hauteur et 28 par 15 pouces de superficie. Soudain la porte à serrure mécanique se referme sur eux et les voilà pris comme dans une souricière. Ces enfants n'ont pas dû vivre longtemps dans cet espace étroit, et les médecins qui ont pratiqué l'autopsie prétendent qu'ils ont dû perdre connaissance, faute d'air, au bout de 15 ou 20 minutes. Leur mort a dû avoir lieu une cinquantaine de minutes plus tard.

Le wagon où les corps des victimes furent découverts se trouvait près de la rivière Park.

Le père de ces enfants est conducteur sur un train du chemin de fer New York, New Haven et Hartford.

Le Tonnerre dans l'Eau.

Pendant l'orage de dimanche soir, la foudre est tombée dans l'étang Nagog, à North Acton, à environ 30 pieds d'une chaloupe dans laquelle se trouvaient deux jeunes gens et deux jeunes filles.

Les rameurs travaillaient de toutes leurs forces pour atteindre le rivage et ils éprouvèrent un grand choc qui leur fit lâcher leurs rames. Les jeunes filles poussaient des cris de frayeur. Ils étaient trempés jusqu'aux os quand ils atterrirent.

Did you ever see one of the famous waterproof Interlined Collars or Cuffs? It's very easy to tell, for they are all marked this way

TRADE ELLULOID MARK.

They are the only Interlined Collars and Cuffs, and are made of linen, covered with waterproof "CELLULOID." They'll stand right by you day in and day out, and they are all marked this way

TRADE ELLULOID MARK.

The first cost is the only cost, for they keep clean a long time, and when soiled you can clean them in a minute by simply wiping off with a wet cloth—that is the kind marked this way

TRADE ELLULOID MARK.

These collars and cuffs will outlast six linen ones. The wearer escapes laundry trials and laundry bills—no chafed neck and no wilting down if you get a collar marked this way

TRADE ELLULOID MARK.

Ask your dealer first, and take nothing that has not above trade mark, if you desire perfect satisfaction. All others are imitations absolutely.

If you can't find collars or cuffs marked this way, we will send you a sample postpaid on receipt of price. Collars, 25 cts. each. Cuffs 50 cts. pair. Give your size and say whether stand-up or turned-down collar is wanted.

THE CELLULOID COMPANY, 427-29 Broadway, NEW YORK.

VIENT DE PARAITRE

Amour et Haine ou le Drame de Bicetre.

MAGNIFIQUE VOLUME DE $2 50 POUR 25 CENTS.

Cet ouvrage vient de paraître en France et le *Petit Journal* quotidien qui a la renommée de publier les plus beaux feuilletons, s'est empressé d'en donner la primeur à ses lecteurs.

La Presse le publie actuellement sous le titre de "Amour et Haine."

L'*Evénement* de Québec le publie sous son vrai titre: "Le Drame de Bicêtre."

Le *Messager* de Lewiston, Etats-Unis, le publie sous le titre de "Un Drame dans un Asile."

L'empressement avec lequel ces journaux publient cet ouvrage est la preuve la plus évidente que c'est un chef-d'œuvre de littérature sous tous les rapports et nous avons lieu de croire que tous s'empresseront de s'en procurer une copie.

Qu'on se hâte d'acheter *Amour et Haine* ou *Le Drame de Bicêtre* à 25 cents, pendant les quelques jours qu'il sera en vente dans les dépôts de journaux. Adressez par lettre, Leprohon et Leprohon, éditeurs de la Nouvelle Société de Publications Françaises, 25 rue Saint-Gabriel, Montréal, Canada.

N.-B.—Mentionnez le journal.

Mlle Boisvert Recoit ses Amies.

Dimanche après-midi, Mlle Boisvert, fille de l'ex-conseiller Chs H. Boisvert, du No 94 Lilley avenue, donnait une charmante réception en l'honneur de ses amies.

Plusieurs duos sur le piano ont été exécutés avec un talent remarquable par Mlles Georgiana et Exilda Boisvert.

Des solos sur le piano ont aussi été joués d'une manière admirable par Mlles M. L. Charette et Y. Montmarquet.

Mlle Eveline Baril a chanté avec goût plusieurs jolies chansons.

Des rafraîchissements ont été servis et Mlle Boisvert à su faire à la perfection les honneurs de la demeure de ses parents.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Phitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigne par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MRS M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo.

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 jnillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,—Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON.—A tous les intéressés: Je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les irruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.

(Signé) J. D. JOHNSTON.

Savannah, Ga.

Témoignage du maire de Séquin, Tex.

Séquin, Tex. 14 juin 1893.

MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement

CAPT. W. M. RUST, Avocat

Livre sur le Sang, en oyé gratuitement.

Tous les Pharmaciens le vendent.

LIPPMAN BROS.,

Propriétaires.

Bloc Lippman, Savannah, Ga.

KEMO DETRUIT sur le champ les Punaises, Fourmis, Mites, &c. A vendre par tous les Epiciers et droguistes.

Abonnez-vous à l'ETOILE, seulement 25 cents par mois.

City Library
Merrimack St

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 cts

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 9 AOUT. 1894. Soyons Distingues. No. 46

Indicateur de Chemin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.
DIVISION OUEST.
Commencant le 1er Juillet 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 00 a m; 12 15, 12 45, 3 30 3 15, 4 10, 5 10 7 20, 7, 9 25, p m; Dimanches. 7 30 8 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 00, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 15, et 7 50, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 25 a m; 12 05, 5 15, et 7 50, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 6 20 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10 p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le 1 et après le 1 Juillet 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; *1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, §9 50, 11 03, 11 44, a m; 12 17 *1 43, ¶3 05, 4 00, *4 10, 4 33, *5 21, *5 43, *6 28, *7 47, §8 46 p m; Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, §4 25, 6 03, p m.

☞ *Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m. Via South Lawrence, 6 30, a m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—6 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, 9 45, 10 13 a m, 12 11, 12 57, 1 44, 1 59, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanche, 10 02 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 44, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction.—9 45 a m; 1 44 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 43 a m; 1 56 et 11 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a m; 1 12 11, ¶8 13 p m.

Pour Montréal et Québec, *via* Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 59, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

¶ Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

H. C. TAFT, Agt-Gén., Lowell.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferree passant par le Pont de Poughkeepsie

ENTRE

Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Details plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux bureaux de Billets.

F. E. BOOTH, Gérant du Trafic gé-

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement fait sur commande Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.

☞ Son assortiment de Draps, ☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du ☞ dernier goût et de patrons les ☞ plusnouveaux.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches

Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.

258 Rue Merrimack.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!!
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone 114-2.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de BIJOUTERIES DE LOWELL.

Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.

MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.

Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.

DURANT & ROGERS,
Au coin des Rues
Central & Middle.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

☞ Allez faire une visite at vous serez satisfaits.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.

Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pontalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 5 p. m. excepté les mercredis.

REPRENNENT L'OUVRAGE.

Phillippsburg, Pa., 5 août—Tard, hier soir, la convention des mineurs a decidé de déclarer que la grève était terminée et l'ouvrage sera repris dans la plupart des mines, mardi matin, aux termes annoncés en premier lieu par les patrons—40 cents la tonne.

Le vote a été de 137 contre 96. Treize mille mineurs étaient représentés.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH

Each Package SAVENA contains a DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

A Tort et a Travers.

Depuis quelque temps on n'entend parler que de tempérance. Jusqu'en France où les *teetotallers* font une croisade.

Les membres de cette ligue antialcoolique se proposent de faire une tournée chez tous les marchands de vins pour exhorter le peuple à ne plus boire.

L'idée n'est pas nouvelle, dit un confrère parisien. Balandard, lui aussi, prétendit fonder une société de tempérance. Ca lui permettait même de se procurer des absinthes à bon marché.

Quand il voyait un monsieur se disposant à porter son verre à ses lèvres, il s'élançait en criant:

—Horrible poison! Infect pour la santé! Je vous sauve la vie!

Et, prenant le verre, il en avalait le contenu d'un trait. Seulement, il se trouvait des gens qui, furieux, le gratifiaient en outre, d'un pourboire... avec leur botte.

⁂

On sait que la Société catholique d'abstinence totale des Etats-Unis est maintenant en convention à St Paul, dans le Minnesota.

Comme on devait s'y attendre cette société a approuvé la décision rendue par Mgr Satolli, le delégué du Pape en ce pays, lors qu'il a déclaré que Mgr Watterson de Columbus avait le droit, comme premier pasteur de son diocèse, de refuser l'absolution aux marchands de boisson qui vendent le dimanche et de chasser tous les propriétaires de buvettes du sein des sociétés catholiques.

Mgr Ireland, dans un éloquent discours prononcé au début de cette convention, a dit:

"L'intempérance est le fléau du pays. Fasse le ciel qu'il vienne un jour où il n'y aura pas un nom de catholique sur les enseignes des buvettes!"

Certaines feuilles protestantes viendront encore prétendre que l'Eglise catholique ne fait pas la lutte en faveur de la tempérance.

⁂

Nos lecteurs se rappellent qu'un projet de loi contre les canadiens et les mexicains qui émigrent en ce pays avait été placé devant le Congrès. Si ce bill fut devenu loi, tout Canadien venant travailler en ce pays n'aurait pu passer la ligne 45ème si son gousset n'eût pas contenu $75, sinon c'était l'amende ou la prison. Eh bien! ce projet de loi insensé, comme nous l'avons qualifié, a été rejeté par le comité de la Chambre sur l'immigration. Cela n'empêche pas qu'un inspecteur nommé DeBarry voulant faire excès de zèle vient de persuader aux officiers du département de l'immigration qu'il était urgent d'appliquer la loi en vigueur contre les immigrants venant d'Europe aux Canadiens qui veulent entrer aux Etats-Unis.

⁂

Tandis que nous sommes à parler des projets de loi qui n'ont pas le sens commun, nous ne passerons pas celui-ci sous silence: il est par trop cocasse. Il paraîtrait qu'un M. Bowen, représentant populiste du Minnesota au Congrès, vient de déposer un projet de loi interdisant aux étrangers la propriété d'aucunes terres aux Etats-Unis. Trois ans après la sanction de cette loi, on confisquera tous les terrains appartenant aux propriétaires non naturalisés. La somme d'argent provenant de la vente sera remise au propriétaire dépossédé.

Ce M. Bowen mérite d'être encadré.

Les Allemands sont loin d'avoir la galanterie des Français dans leurs rapports avec le beau sexe. Qu'on en juge:

Neuf fois sur dix, les femmes qui comparaissent devant la justice altèrent la vérité, dès qu'il s'agit de la déclaration de leur âge.

On connaît l'histoire de cette comédienne qui, interrogée par le président, répondit: "...ante-deux ans."

La chose n'a point, en France, de conséquences fâcheuses et les magistrats, très galants comme on sait, se contentent de sourire quelqu'invraisemblable que leur paraisse la déclaration du témoin.

En Allemagne, il n'en est pas de même et une Mme Kaufman, qui avait dix lustres accomplis, vient d'être condamnée à une amende de deux cents marcs, pour avoir déclaré en justice n'avoir que vingt-six ans.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un.

Compatriotes Attention.

Sous ce titre, nous lisons dans l'*Opinion Publique*, de Worcester:

"Nous apprenons de source certaine que durant la retraite des prêtres du diocese de Springfield, au Collège Holy Cross, de cette ville, un document important venant du delégué Apostolique, Mgr Satolli, a été communiqué, à un certain nombre des membres du clergé diocésain.

"M. le Grand-Vicaire Power, administrateur du diocèse, a dû répondre à ce document, qui concerne surtout les paroisses et les missions desservies par des prêtres, ne parlent pas du tout ou fort peu le français et où les Canadiens forment une partie notable de la population. Cette démarche serait le résultat de plaintes portées à Mgr Satolli, par des Canadiens, ignorés de leurs prêtres, et privés des secours de leur religion, qu'ils ne peuvent pratiquer, parce qu'il ne comprennent pas suffisamment l'anglais.

L'intérêt que Son Excellence, le Délégué Apostolique, prend à cette cause, fait présager une ère nouvelle, pour les Canadiens, de ce diocèse qui, jusqu'à ce jour, n'ont pas toujours été desservis, d'une manière juste et équitable.

Si jamais l'union, la bonne entente, ont été nécessaires, c'est bien à l'heure présente. Que l'on se tienne unis, et que l'on se defie des pièges, qui pourront être tendus, pour surprendre la bonne foi de nos compatriotes Canadiens, dans certains centres. La nécessité du moment, et le moyen le plus efficace d'aider ce mouvement à produire tout le bien possible, c'est que chaque centre, chaque groupe Canadien, prennent les mesures de pouvoir donner une statistiqué exacte du nombre de familles, des âmes, et des communiants, disséminés dans les différentes missions et dans les paroisses, où l'exercice de leur religion est rendu difficile, et même impossible à des milliers de Canadiens, à cause de leur peu de connaissance de la langue anglaise.

LE PREMIER REMEDE.

Sous ce titre, un correspondant de l'*Indépendant* de Fall River écrit ce qui suit:

M. le rédacteur,

Ayant lu certaines remarques "à propos de conventions" dans votre numéro du 21 courant et croyant que l'INDÉPENDANT se "fait un plaisir et un devoir d'ouvrir ses colonnes à tous ceux qui se sentiront disposés à considérer cette question importante," j'ai l'audace, sinon la témérité, de vous adresser ce qui suit.

J'ai résidé plusieurs années dans le Connecticut et je pourrais vous citer des *faits* à l'appui de mes arguments. Aujourd'hui je vous adresse le "premier remède;" j'en ai d'autres à vous envoyer, si celui-ci est par vous admis à la publication.

Si les premiers organisateurs de conventions avaient eu en vue les intérêts de la race canadienne-française dans notre pays d'adoption de préférence à leurs intérêts personnels, ils auraient appris, pendant le dernier quart de siècle, à agir d'une manière différente; et tous les Canadiens-français immigrés dans ce pays, tant de la province de Québec que d'ailleurs, auraient pu ressentir les bons effets de leurs actes patriotiques.

Loin de là—et c'est un fait admis aujourd'hui—les premiers instigateurs de conventions nationales n'ont eu d'autre but que leur avancement personnel. Ce ne furent que des spéculateurs égoïstes se jouant du sentiment le plus noble: l'amour de la patrie!

Le premier mouvement donné, les conventions subséquentes ont tourné dans le même cercle vicieux.

Le *moi* a toujours par trop prédominé. Nos conventions nationales n'ont été qu'une série de séances dont la plupart des acteurs n'etaient bons qu'à jouer le second violon dans une société d'admiration mutuelle.

On dit que nous sommes un million de Canadiens-français de ce côté de la frontière.

Ce million a-t-il jamais été justement représenté dans nos assises nationales?

Ne sont-ce pas toujours les *soi-disant représentants* qui ont fait mine de faire toute la besogne?

Le système de représentation n'a-t-il pas toujours péché par la base?

Voilà le premier défaut de nos conventions passées; notre élément national—le seul intéressé—a toujours été mal ou faussement représenté.

Il ne s'agit pas seulement d'avoir cent ou deux cents Canadiens beaux parleurs pour délibérer; il faut surtout avoir des représentants attitrés et responsables.

Il faut, quand une société nomme un ou plusieurs délégués à une convention nationale, que cette même société soit disposée à accepter tout ce que telle convention aura déciaé comme fait admis, et que, lorsque son ou ses délégués reviennent, elle soit prête à travailler de concert avec les autres associations qui y avaient des délégués autorisés, pour l'avancement général des nôtres en ce pays d'après les moyens que la convention a jugés bons et praticables.

Le grand défaut de nos conventions passées a été que les membres des dites conventions n'ont jamais agi comme délégués, mais comme individus.

Donc, sans trouver à redire des travaux accomplis, mais ayant plutôt l'expérience du passé pour nous guider, nous offrons comme *Premier Remède* qui puisse faire du bien à nos frères du Connecticut ce conseil aussi sage que patriotique.

Que chaque Société Nationale soit représentée par des Canadiens qui comprennent ses idées et que ses représentants soient, avant de partir, pleinement instruits sur toutes les questions à discuter.

Si ce conseil est suivi et mis en pratique, il n'y aura pas à Taftville de discours inutiles et impraticables.

Un concours de sourds-muets qui savent se comprendre est de mille fois préférable à une agglomération de beaux "discoureurs" dont les belles phrases, n'ayant aucun effet pratique, n'aboutissent à rien.

Vaut encore mieux ne rien dire et agir que dire beaucoup et ne rien faire.

Premier remède: Que chaque société nationale se fasse dignement et convenablement représenter.

SANS RANCUNE.

Pourquoi les Femmes Veulent Voter?

Voici que le télégraphe nous apporte le programme formulé au nom des lignes de femmes d'Angleterre par Mme M. Walters. Il se lit comme suit:

Nous voulons le droit de voter:

1. Parce qu'une femme est "citoyen" à l'égal de l'homme;

2. Parce qu'étant tenue d'obéir aux lois et n'étant pas à l'abri des pénalités qu'entraîne la transgression de ces lois, la femme doit jouir des bénéfices qui en découlent;

3. Parce que si la femme paie des taxes, elle doit avoir un mot à dire sur la façon d'en dépenser le produit;

4. Parce que c'est la base de l'esclavage que de laisser une partie de l'humanité se faire régenter par l'autre;

5. Parce que cette privation du droit de vote met la femme au niveau des idiots, des criminels, des pauvres, des lunatiques et des mineurs;

6. Parce que c'est le devoir de la femme de veiller à la moralité nationale et d'exercer son influence sur tout ce qui peut profiter au bien public;

7. Parce que c'est le devoir des femmes de chercher à se protéger mutuellement dans tout ce qui se rattache au mariage, au divorce, au travail, à la propriété, etc;

8. Parce que le suffrage féminin donnera de l'élan à la cause de la tempérance;

9. Parce que les femmes sont appelées à faire beaucoup au point de vue matériel et industriel.

Charlot.—As-tu vu? Il y a eu 92 degrés de chalaur à l'ombre!

Pierre.—En avons-nous eu de la chance, de travailler au soleil!

Le nouveau papa. — Quelles nouvelles, docteur?

Le médecin.—Très bien. Un fils.

Le nouveau papa—Rien qu'un! Moi qui viens de gagner à la rafle une voiture de bébés double!

Le père.—Mon fils, on ne peut pas manger son gateau et l'avoir encore.

Le fils.—Je le sais; mais on peut toujours manger celui d'un autre.

Il y des volumes qui vous font pleurer malgré vous: les volumes de fumée surtout.

"VIVE L'ANARCHIE!"

Caserio Cherche a Faire une Scene.

IL CRIE: "VIVE LA REVOLUTION SOCIALE!"

Le Miserable est Condamne a Mourir sur l'Echafaud.

Lyon, 3 août.—Le deuxième jour du procès de l'assassin Santo Caserio s'est terminé par la condamnation de l'accusé.

Le premier témoin, aujourd'hui, a été le soldat Leblanc qui, ayant été arrêté pour désertion, avait été envoyé à l'hôpital à Cette dans le même temps que Caserio était un des patients de l'institution.

Leblanc raconta les conversations qu'il avait eues avec Caserio. Il persista à dire, malgré les dénégations de l'accusé, que Caserio lui avait dit que des anarchistes devaient tuer soit un président de République ou un roi. Il raconta aussi que Caserio lui avait dit que des anarchistes avaient tiré au sort et que c'était lui qui avait été choisi pour assassiner Carnot à Lyon.

Caserio, comme nous l'avons dit plus haut, nia avoir raconté ces choses au soldat Leblanc, mais il avoua avoir prêché des doctrines anarchistes à cet homme. Concernant le tirage au sort, Caserio dit que l'anarchiste conservait sa liberté d'action absolue et qu'il n'accomplissait aucune action simplement parce que le hasard lui avait fait tirer un mauvais numéro.

LES PLAIDOYERS.

A neuf heures et demie, le procureur général Folcher commença son plaidoyer. Ses premières paroles furent à l'adresse du défunt président dont il vanta les grandes qualités comme citoyen privé et premier magistrat du pays. Il se déclara extrêmement heureux que l'auteur du crime ne fût pas un habitant de Lyon et même un citoyen français. Caserio appartient pour ainsi dire à aucune nation; ce n'est qu'un lâche anarchiste.

Ensuite M. Folcher détailla les incidents du crime.

Comme le procureur de la République stigmatisait la sauvagerie des anarchistess, Caserio murmura une protestation.

M. Folcher termina par une profession de foi dans les progrès de la démocratie que l'anarchie, a-t-il dit, était incapable d'enrayer.

M. de Breuil, l'avocat du prisonnier, prit ensuite la défense de Caserio. Il commença lui aussi par le panégyrique du président assassiné. Ensuite il donna ses raisons pour avoir pris.

LA DÉFENSE DE L'ASSASSIN.

Il a dit qu'il s'était chargé de défendre Caserio parce qu'il était le doyen du barreau de Lyon, et au cas où le prisonnier n'aurait pu trouver aucun avocat pour le défendre, il était obligé par son serment professionnel de le défendre si on le lui demandait. Il était de son devoir de défendre même les pires criminels.

En entendant ces paroles, Caserio se mit à rire.

Quand M. De Breuil parla de la mère en larmes et désespérée de l'assassin, Caserio pencha la tête et pleura. M. De Breuil profita de cet attendrissement de l'accusé, le premier indice de repartir depuis le commencement du procès et pour bien dire le seul point en faveur de Caserio, afin d'émouvoir les jurés vers lesquels il se tourna en disant: "Est-ce que ce pauvre jeune homme est complètement responsable? Son esprit est détraqué."

M. De Breuil ajouta que Caserio n'avait été qu'un simple instrument entre les mains des anarchistes.

—Non, s'écria Caserio sautant sur ses pieds, ce n'est pas vrai.

Le prisonnier, fort excité, se tourna vers son avocat et insista pour qu'il terminât incessamment son plaidoyer.

Le président du tribunal fit asseoir l'accusé et le menaça de le renvoyer dans son cachot, sans attendre la fin de son procès, s'il ne se tenait pas tranquille.

De Breuil termina ensuite son plaidoyer.

Le tribunal posa ces questions au jury:

"Est-ce que le prisonnier, Santo Caserio, a assassiné le président Carnot? Est-ce que le crime fut prémédité?"

Le jury se retira à midi et cinq et fut absent 13 minutes. Il revint et rendit une réponse affirmative sur chaque question.

LA SENTENCE DE MORT.

Alors le président du tribunal condamna Caserio à expier son crime sur l'échafaud.

En entendant cette sentence, Caserio faillit tomber à la renverse, puis d'une voix faible il cria: "Vive la révolution sociale!"

Puis d'une voix plus forte, il s'écria: "Courage, camarades, vive l'anarchie!"

L'ETAT CABARETIER.

On sait que dans la Caroline du Sud l'Etat s'est fait cabaretier. Des buvettes qu'on nomme dispensaires, afin d'en imposer aux gobe-mouches, ont été ouvertes pour la vente des spiritueux au profit du gouvernement.

Cette tentative a presque causé toute une révolution dans la Caroline du Sud. Les citoyens ont continué, malgré la défense des autorités, à faire le trafic des liqueurs, ce qui a donné lieu à de gros procès et même à des émeutes.

Enfin la Cour Suprême de l'Etat, comme on doit s'en rappeler, décida que la loi des dispensaires etait inconstitutionnelle, et les buvettes du gouvernement durent fermer.

Mais tout récemment un nouveau juge qui monta sur la banc de la Cour Suprême se montra l'ami du gouvernement et en faveur de la loi des dispensaires. Ce juge se mit dans la tête de mettre en force la loi pour la vente des alcools par l'Etat au moyen de plusieurs compagnies de miliciens.

Du coup la guerre se trouva rallumée et l'on ignore encore quels en seront les résultats.

Cette querelle entre les citoyens et l'autorité dans la Caroline du Sud est fort malheureuse et beaucoup de sang a déjà été versé pour mettre en force une loi qui paraît fort arbitraire et liberticide.

Ce nouveau plan pour régler la vente des liqueurs touche, il nous semble, de trop près au socialisme d'Etat pour qu'il soit bon. Partis dans cette voie, ceux qui ont la force dans la Caroline du Sud peuvent se rendre bien loin. Puisque l'Etat s'arroge le droit de vendre des spiritueux, rien ne l'empêche de s'improviser marchand de nouveautés, boucher ou épicier. Vous voyez où cela peut conduire. L'Etat pour tous, tout pour l'Etat. Enfin l'accomplissement du rêve des communistes.

Ces tentatives à la Proudhon dans la Caroline du Sud, qui pourraient devenir contagieuses, sont loin de faire honneur, croyons-nous, à ce pays de toutes les libertés légitimes.

Un Triste Roman.

On écrit de Paris:

Un fait vraiment digne des époques les plus légendaires des prisons d'Etat vient de se passer à Lisbonne.

A en juger par les détails que nous apportent les journaux portugais l'administration judiciaire est singulièrement organisée sur les bords du Tage. Qu'on en juge.

Un malheureux Français, condamné jadis par les tribunaux de Porto à deux années de prison et 200 francs d'amende, a été *oublié* dans une des plus abjectes prisons de Lisbonne pendant plus de dix ans.

Rien n'y a fait: explications, réclamations, supplications, tout a été inutile. En vain le malheureux a-t-il, pendant ces huit années de misère, essayé d'intéresser, ou tout au moins d'attendrir ses impitoyables geôliers, l'administration est restée sourde à ses prières.

Enfin, après dix années de souffrances, le misérable condamné a vu tout à coup les portes de son cachot s'ouvrir devant lui avec une désinvolture égale à celle qu'on avait mise à les tenir closes pendant cent vingt mois.

—Allez, lui a-t-on dit, vous pouvez vous retirer.

Et le pauvre diable, ahuri, oublie de ses parents et de ses amis sans relations, sans un sou, s'est trouvé un beau matin sur le pavé aussi embarrassé de sa personne que de sa liberté.

—Mais, a-t-il osé demander, puisque vous avez eu la bonté de vous souvenir de moi, ayez au moins la compassion de me rapatrier.

—Pardon, monsieur, a répondu le geôlier chef, nous ne vous connaissons pas, nous ne savons même pas qui vous êtes et ce que vous faisiez chez nous. Voilà assez longtemps que vous nous gênez, allez-vous-en, et... plus vite que ça.

L'affaire en était là, lorsqu'un passant, pris de pitié devant cette infortune, a raconté l'incident à un journaliste, qui, lui, a crié au scandale.

On dit aujourd'hui que le gouvernement français s'est ému de ce lamentable roman et a demandé des explications à qui de droit.

A TORT ET A TRAVERS.

Le maire d'Ottawa propose d'établir un impôt sur les célibataires. Le projet n'a rien qui puisse nous surprendre; en tout cas, il n'est pas nouveau, car il y a déjà quelque temps qu'il a été mis en exécution en Europe, notamment en France. Tout au plus pourrions-nous être légèrement étonnés qu'il prenne naissance au Canada, dans le pays même où les gens se marient jeunes et où les familles sont nombreuses. Les législateurs ont-ils épuisé toutes les sources de revenu et en sont-ils vraiment réduits à cette extrémité pour essayer de combler le déficit de leur caisse? Le célibat deviendrait-il à la mode là aussi et chercherait-on à en enrayer les progrès?

Nous ne nous attarderons pas à examiner la question. Quel qu'en soit le motif, l'impôt sur le célibat est assez juste.

Quand les Etats-Unis seront à bout de ressources fiscales, ils feront bien de recourir à cette mesure. Cependant, s'il faut y voir autre chose qu'un moyen de remplir les coffres de l'Etat et s'il s'agit de frapper les propagateurs du célibat, on devra en toute justice se demander si ce sont les hommes ou les femmes qui devront payer l'impôt aux Etats-Unis.

Pour trancher la question du premier coup, on pourrait mettre le deux sexes sur un pied d'égalité sous ce rapport, avec la certitude que les femmes ne seraient pas maltraitées.

Au contraire de leurs sœurs d'Europe, les Américaines sont élevées dans l'idée que le mariage n'est pas désirable et qu'elles peuvent facilement s'en passer. L'esprit d'indépendance les pousse à cette conclusion. En vain quelques-unes d'entre elles s'insurgent-elles contre l'usage qui les réduit à un rôle passif. Si elles jouissent de la même liberté que l'homme relativement à la recherche du mariage, il n'y aurait pas grand'chose de changé à la situation. Il y a tant de célibataires parce que beaucoup de femmes ne désirent pas se marier. Il ne serait donc pas juste d'imposer une taxe sur les deux sexes, surtout dans un pays où les femmes voulant jouir des mêmes droits que l'homme, doivent s'attendre à avoir les mêmes devoirs.

⁂

Cette question du célibat est très sérieuse, surtout au point de vue de l'avenir des races, dans un pays comme l'Amérique. Tandis que la race anglo-saxonne ne progresse que fort lentement, la race française se développe d'une manière merveilleuse et menace d'envahir tout le nord de l'Amérique. Où trouver un pendant à ce fait que les journaux viennent de nous signaler: une femme de 30 ans, mère de 17 enfants? Que ne peut-on attendre d'un peuple qui se soumet avec un tel entrain à toutes les obligations de la vie de famille? En considérant ce qu'était le petit peuple canadien il y a tout au plus cent ans, et ce qu'il est aujourd'hui, on ne peut prévoir ce qu'il sera demain.

S'ils persévèrent dans la voie qu'ils ont si bien suivie jusqu'à présent, l'influence des Canadiens sera considérable, et l'on peut à bon droit se demander si, au lieu de se fondre dans l'élément américain, ils ne finiront pas par le réduire en minorité dans certains Etats.

Il y a des gens, des Américains mêmes, qui ne croient pas à la durée de l'Union. Leur opinion se base sur le fait qu'un pays si vaste deviendra bientôt trop peuplé pour qu'un gouvernement unique puisse donner satisfaction à ses intérêts si divers, et souvent opposés. Et puis vient la question des races, qui n'est pas la moins importante. Le jour est peut-être plus proche qu'on ne croit où les Etats du Sud seront tentés de renouveler leur tentative de sécession, cette fois dans des conditions tout autres et avec de bien meilleures chances de succès. Les noirs se tourneront contre leurs anciens libérateurs du Nord et forts de leur majorité dans les Etats du Sud, chercheront à s'y créer une république indépendante. On a cherché à détourner ce danger en imaginant toutes sortes de plans pour décider les populations noires à retourner au pays de leurs ancêtres, mais on n'y a point réussi.

On peut s'imaginer ce qui se passerait dans l'Ouest si l'Union menaçait de se dissoudre. Quant à l'Est, appuyé sur la province de Québec, il serait prêt à se reconstituer sur de nouvelles bases.

Le démembrement de cette grande république est-il désirable? Non. Mais la question n'est pas là. Il s'agit de savoir si ce démembrement peut se produire un jour ou l'autre, et dans ce cas, il faut se préparer à en tirer le meilleur parti possible.

Voilà pourquoi les Canadiens peuvent conserver précieusement leur nationalité avec l'espoir de la voir arriver un jour à de hautes destinées. En tous cas, leurs efforts ne seront pas perdus, car ils contribuent chaque jours aux développements de l'Amérique.

⁂

Voilà, direz-vous, un bien grave sujet pour un titre qui ne l'annonce guère. Que voulez-vous? une fois n'est pas coutume, et c'est peut-être là un des cas où l'on peut mentir sans remords. L'exécution répond-elle toujours au programme? Le moraliste ne suit pas toujours sévèrement ses préceptes. Le traiterez vous de menteur pour cela? Si vous avez un article quelque peu sérieux au lieu de badinages ordinaires, direz-vous qu'on vous a trompés? Si l'épicier du coin m'annonce qu'il vend le sucre à 8 sous la livre et que pour 8 sous il m'en donne une livre un quart, le traiterai-je de menteur et de fripon? Je m'en garderai bien, n'est-ce pas? Voilà pourtant ce que voudraient faire accroire quelques-uns de mes correspondants dans leurs réponses à ma question sur la vérité bonne ou mauvaise à dire Il ne faut pas prendre les choses trop à la lettre et les juger davantage par leurs intentions et leurs résultats.

Un farceur m'écrit qu'il y a une personne à laquelle on n'est pas tenu de dire la vérité. Elle n'y a pas droit, dit-il, parce qu'elle ment constamment par le titre qu'elle porte. C'est la belle-mère.

Pauvre femme! elle a vraiment bon dos.

LOUIS DE SAINTES.

UN VOLEUR

Qui Fait une Erreur Fatale.

Samedi après-midi, un voleur de chevaux s'est pris dans son propre piège, grâce à l'intelligence de l'animal qu'il voulait dérober.

Joseph Fay était à collecter le prix de ses loyers sur la rue Adams, lorsqu'un individu du nom de John Fitzgerald s'empara de son attelage et partit pour Lawrence.

M. Fay sortit peu de temps après, et quelqu'un lui apprit que son attelage avait été volé. M. Fay se procura une autre voiture et se mit à la poursuite du voleur.

Pendant ce temps-là Fitzgerald s'était rendu à Centralville, en route pour Lawrence. La demeure des MM. Fay se trouve dans ces parages et l'intelligent animal, un joli poney que tout le monde admire, apercevant de loin l'écurie de son maître monta la montée à la course et s'élança dans la cour de la demeure des MM. Fay.

Le père de M. Joseph Fay, qui était à travailler sur la ferme, aperçut le poney et vint à sa rencontre. Le voleur, ignorant chez qui il se trouvait, demanda à M. Fay quelle route il devait suivre pour se rendre à Lawrence.

—Je vais vous indiquer la route que vous devez prendre, s'écria M. Fay en sautant sur le voleur qu'il tint en respect, malgré la résistance opiniâtre de celui-ci. Quelques instants plus tard Jos. Fay arriva et conduisit, avec l'aide d'un autre homme, le voleur au commissariat de police dans la même voiture qu'il avait tenté de voler.

KEMO, Le grand destructeur de Punaises, détruit Punaises et Insectes dans un instant. A vendre par tous les épiciers et droguistes.

Francis W. Qua,
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.
67 rue Market, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 9 AOUT 1894.

ENCORE LE TARIF.

Le nouveau à propos de la fameuse question du tarif n'est pas nouveau ; c'est toujours la vieille histoire : les démocrates ne peuvent s'entendre !

Les membres du comité de conférence sont maintenant divisés sur le sucre. Il n'y a pas encore eu d'entente non plus à propos du charbon et du minerai de fer.

Comme on le voit, le désaccord est aussi complet qu'aux premiers jours.

Le pays est pourtant bien lassé d'attendre.

Samedi dernier, le télégraphe nous a causé une courte surprise : il annonçait que l'entente avait enfin eu lieu, que dans dix jours le président Cleveland allait signer la nouvelle loi douanière que le Sénat avait réussi à faire adopter ses amendements par la Chambre des Représentants.

Nous avouerons ici que nous ne pouvions en croire nos yeux. Des démocrates qui sont unis ! C'était la chose la plus extraordinaire qui pouvait arriver. Mais il fallait bien se rendre à l'évidence : tous les journaux étaient d'accord pour annoncer la grande nouvelle.

Malgré tout il nous restait des doutes. Ce que nous pouvons appeler nos pressentiments ne nous ont pas trompé. Lundi nous étions désabusé. Pas d'entente.... les démocrates sont toujours à couteaux tirés.... on est toujours rendu au même point, etc....

Voilà où les choses en sont rendues.

Ceux qui sont contents ne sont pas difficiles.

La situation au sein du comité de conférence est celle-ci : La Chambre insiste pour que le Sénat fasse quelques concessions sur le charbon et le minerai de fer ; la chambre haute refuse.

Quant à la clause relative au sucre, qui est une fameuse cause de division, les représentants de la Chambre dans le comité de conférence sont tous d'avis d'accepter les termes d'une clause qui a été récemment rendue publique et a été préparée sur la base d'un-cinquième. Les sénateurs ayant des intérêts directs dans la question du sucre ont aussi résolu d'accepter cette clause. Mais il y a des bâtons dans les roues, car les sénateurs de la Louisiane, ainsi que les sénateurs Allen et Kyle sont opposés à ce que le Sénat fasse de telles concessions. Ces quatre votes alliés au vote du sénateur Hill et probablement de celui du sénateur Irby seraient bien capables de causer la défaite du projet de loi.

Des politiciens très au fait des choses de la politique, même des démocrates, sont aujourd'hui d'opinion que le *tarif bill* ne deviendra jamais loi.

Nous commençons aujourd'hui à croire qu'ils disent vrai.

Heureusement que les élections congressionnelles approchent, ce qui donnera aux républicains l'avantage de mettre un peu d'ordre et d'union au sein du parlement fédéral.

La Guerre a l'Alcoolisme.

M. Chamberlain vient d'émettre un projet pour la réglementation du commerce des boissons spiritueuses dont l'application, aura, d'après son auteur, pour effet de diminuer la consommation des alcools et par conséquent les ravages de l'alcoolisme.

Ce projet est basé sur le principe que s'il est impossible de rendre le peuple sobre par un acte de Parlement, le Parlement n'a pas moins le pouvoir de prendre des mesures pour le rendre plus sobre qu'il n'est.

Si ce plan était adopté le nombre des bars serait immédiatement réduit de moitié et les boissons seraient vendues par des personnes qui n'auraient absolument aucun intérêt à pousser la vente des boissons alcooliques.

Le vendeur, ou plutôt le *barkeeper* recevrait un salaire fixe plus une commission, une forte commission sur la vente des boissons non-enivrantes, alors qu'il n'en aurait aucune sur celle des boissons contenant de l'alcool à un degré quelconque.

Comme on le voit, ce projet ne manque ni de nouveauté, ni d'originalité.

Les ravages de l'alcoolisme dans le Royaume-Uni ont toujours préoccupé et inquiété les hommes d'Etat anglais, et M Chamberlain a depuis longtemps cherché une mesure, un plan d'application facile et pratique pouvant venir efficacement en aide au mouvement de la tempérance.

Ses études et ses efforts ont été dirigés dans une direction différente de celle que les prohibitionnistes suivent, car il fait partie du groupe des hommes d'Etat qui ne croient pas que la prohibition absolue de la fabrication et de la vente des boissons enivrantes soit possible.

Il ne croit pas non plus qu'il serait juste de supprimer subitement un commerce fait depuis si longtemps sous l'empire et la protection des lois de licences, sans qu'une compensation soit accordée aux commerçants subitement privés de leur source de revenus.

Il y a déjà dix-huit ans, après avoir minutieusement étudié ce système suédois que *La Presse* a longuement exposé à ses lecteurs, M. Chamberlain présenta à la Chambre des Communes sous le nom de "Système de Gothenburg," un projet qui fut longuement discuté en Chambre et dans la presse, mais qui ne fut pas adopté.

Malgré cet échec la discussion laissa dans l'esprit des gens modérés l'impression que ce projet indiquait une réforme qui tôt ou tard s'imposerait à l'opinion publique.

La réunion publique à laquelle M. Chamberlain exposa son nouveau plan était présidé par le duc de Westminster, qui, en ouvrant la séance, cita les paroles prononcées par John Bright, en présence de sir Wilfrid Lawson, ce grand avocat de la tempérance, lors de l'inauguration d'un *Café Palais*, à Birmingham.

"Il faut préparer," disait ce grand homme d'Etat, "un plan "qui ne soit ni violent, ni injuste ; "qui respecte les habitudes et les "coutumes du peuple, plan que "les partisans de la tempérance "pourront adopter, autrement les "conditions essentielles du succès "seront perdues. Les habitudes "contractées par le pays depuis "si longtemps sont telles qu'elles "rendent presque sans espoir de "réussite toute autre tentative que "celles qui auraient pour effet "d'améliorer lentement la présen"te situation."

Le plan de M. Chamberlain est dans l'ordre d'idées exposé par John Bright. Il ne veut pas l'abolition de la vente, mais sa réglementation et l'élimination de tout bénéfice pour le vendeur.

En premier lieu il est proposé que le Parlement accorde à une compagnie de fidei-commissaires le droit d'acheter les licences d'une ville ou d'un district. Naturellement ces licences une fois achetées, il ne pourra en être accordées d'autres dans le district, à moins que cela ne soit reconnu nécessaire, et en ce cas ces licences seront émises au nom de la compagnie.

La compagnie ainsi constituée ne pourra en aucun cas servir de devidende à ses actionnaires au-delà de l'intérêt payé sur le capital versé, cet intérêt sera fixé par les taux payés aux porteurs des valeurs de premier ordre ; probablement les consolidés.

Si la compagnie réalisait des bénéfices au-delà de cet intérêt, ces bénéfices seraient versés à des institutions publiques ne recevant aucune subvention gouvernementale ou municipale.

Une telle mesure aurait, dans l'opinion de ses partisans, pour but de réduire immédiatement de moitié le nombre des licences d'un district, non pas tant dans l'intérêt de la tempérance que dans celui de la compagnie.

Cette réduction diminuerait en effet de moitié les loyers, les taxes et les frais d'administration de la compagnie.

Il est certain que dans ces conditions, la compagnie couvrirait ses frais et pourrait avoir un léger surplus, même sans activer la vente.

Les bars restant seraient administrés par des directeurs, probablement les licenciés actuels, qui n'auraient absolument aucun intérêt à violer la loi et qui au contraire veilleraient à ce qu'elle soit respectée : leur position dépendant de leur bonne conduite.

Les avocats de ce projet ont formé une "Association de Réforme des Bars" et appuient leur demande de réforme sur les bons résultats obtenus en Suède et en Norvège par une loi dont le projet actuel rappelle les grandes lignes.

L'expérience a été tentée par la Suède il y a trente ans ; elle fut couronnée de succès et le système fut appliqué à tout le pays.

La Norvège l'adopta peu après, et aujourd'hui la vente des boissons alcooliques est faite dans ces deux pays en dehors de tout bénéfice personnel pour les vendeurs,

Aucun citoyen de ces deux Etats ne voudrait revenir à l'ancien système, au système en force dans tous les autres pays du monde, car ils sont convaincus, et il est démontré, que leur plan, leur loi, a eu pour effet de diminuer considérablement l'ivrognerie et l'alcoolisme, et d'augmenter sensiblement la sobriété du peuple.

—*La Presse.*

L'IMPORTANCE D'UNE VOIX.

Faute d'un Point, Martin Perdit son Âne.

Le défunt général James Craig, de Saint-Joseph, Missouri, est un des rares hommes politiques que l'histoire nous dit avoir été défaits par une seule voix dans une lutte électorale. Oui, battu par une voix. Cela lui arriva quand il se porta candidat au Congrès en 1880.

Nous pourrions citer de mémoire deux ou trois cas semblables dans l'histoire des Etats-Unis. Ainsi on rapporte de Marcus Morton qu'après avoir été battu 16 fois de suite à la charge de gouverneur du Massachusett, il se présentait une dix-septième fois devant l'électorat, en 1840, quand un de ses adversaires, frappé de sa ténacité, vota pour lui et fut cause de son élection.

Il y a 60 ans, Daniel Stone, de l'Ohio, était candidat à la Législature. Le matin de l'élection, il rencontre une connaissance qui s'en allait voter pour l'autre candidat, et le persuède de voter pour lui. Ce vote élut Stone. Cela donna à son parti une voix de majorité à la législature. Cette majorité envoya Tom Ewing au Sénat des Etats-Unis.

Le vote d'Ewing en faveur de la nomination de Van Buren comme ministre des Etats-Unis en Angleterre décida le vice-président à voter contre, Van Buren ne fut pas ministre, mais fut élu aux élections suivantes vice-président, et dans la suite président des Etats-Unis.

Une voix envoya Cromwell au Long Parlement et Charles Stuart à l'échafaud, révolutionnant ainsi l'Angleterre.

Pour finir une voix a décidé la guerre avec le Mexique, et a donné le Texas et la Californie aux Etats-Unis.

PARTI INDEPENDANT.

Lundi s'est ouverte à Boston la convention ouvrière la plus importante qui ait été tenue dans la Nouvelle - Angleterre depuis un grand nombre d'années.

Le président de la Fédération du Travail dans le Massachusetts, un monsieur Robbins, a présidé les assises. Les soixante-cinq délégués représentaient 86,000 travailleurs faisant partie des sociétés ouvrières de cet Etat.

Un comité avait été formé l'an dernier pour voir aux questions politiques. Le président, M Frank K. Foster, a, dans un grand discours, stigmatisé comme elle le mérite l'administration démocratique présente dont l'incapacité notoire cause la ruine du pays. Il a ajouté qu'en face d'une telle incurie, les travailleurs devraient se former en association politique pour élire des hommes capables de les bien représenter, surtout de travailler en Chambre à leur avancement, à leur bien-être. M. Foster demanda la formation d'un parti ouvrier indépendant des partis politiques maintenant en existence.

Voilà donc que le plan de Debs est en train d'être mis à exécution dans cet Etat. On se rappelle que le fameux chef de l'Union des employés de chemins de fer, s'apercevant mais un peu tard que l'administration démocratique, au lieu de protéger la classe ouvrière, lui faisait une guerre à mort de connivence avec les monopoleurs, en envoyant des troupes aider les capitalistes à vaincre les travailleurs en grève, a jeté le cri : "Unissons-nous politiquement, en dehors des partis politiques qui existent présentement, et notre cause ne sera jamais mieux servie que par nous-mêmes."

Les travailleurs du Massachusetts ont entendu cet appel et voilà qu'ils s'organisent.

Cependant, nous trouvons qu'ils font une grande erreur en fondant un parti ouvrier indépendant Après avoir élu Cleveland et avoir payé si cher cette folie, ils ont honte de retourner vers les républicains : c'est pourquoi ils veulent leur indépendance politique.

Ce supposé parti indépendant est peut-être un truc de ces braves démocrates qui s'aperçoivent que la défense de leur parti n'est plus possible et veulent se servir d'un autre moyen pour se hisser au pouvoir. Un changement de nom, le parti ouvrier au lieu du parti démocrate et au fond ce sera la même chose.

Que les travailleurs, avant de s'isoler comme ils ont l'intention de le faire ou de se laisser duper, comprennent donc que seul le parti républicain peut remettre le char de l'Etat dans la bonne voie et qu'il est plus sage de voter pour des hommes qui ont su administrer d'une manière admirable les affaires publiques pendant trente ans que d'envoyer en parlement des hommes qui, à l'instar de Debs, peuvent causer des torts incalculables à la cause ouvrière pour s'élever sur le pavois.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 25 Juillet 1894.

M. l'Administrateur,

C'est, à Rome, le grand moment des vacances. Et tous ceux qui le peuvent s'échappent de la ville, comme d'une prison, pour respirer un air nouveau.

La haute noblesse romaine passe les Alpes pour aller aux stations d'eaux françaises, à Vichy, à Biarritz, à Aix-les-bains, à Vals, etc., ou bien encore pour aller escalader les montagnes de la Suisse et faire des excursions sur les lacs bleus de la belle et fraîche Helvétie. Mais comme ce genre de villégiature exige beaucoup d'argent, rares sont ceux, même de l'aristocratie romaine, qui peuvent s'en payer la fantaisie. Grand nombre de ces pauvres princes demi-ruinés sont obligés d'aller cacher leur gêne dans les délicieuses villas que leur a légué leur père. C'est pour eux une grande mortification, pour moi ce serait une grande jouissance !

Une villa romaine !... Mais c'est mieux qu'un Haggett's Pond, mieux qu'un Long Pond, mieux qu'un Ting's Island, mieux qu'un Willow Dale, mieux même, bien mieux qu'un Lakeview avec tous ses charmes.

Une villa romaine, c'est un terrain immense entouré de hautes murailles. Sur ce terrain vous trouvez tout ce que l'esprit humain peut rêver. Ici c'est un bois d'accacia aux fleurs embaumées, là un bois de thérébinthe, plus loin un délicieux bosquet d'orangers, vis-à-vis d'un groupe de citronniers. Là-bas un bois de sapin, une longue allée d'ormeaux, parallèle à une autre allée de sycomores ; puis une promenade circulaire de chênes verts, une autre de buis, une troisième d'encalyptus, et tout cela entrecoupé de prairies, de pelouses, de lacs, de cascades, de fontaines, de rivières, de jets d'eau. Là, dans un bosquet de roses parfumées, s'élève un gymnase où l'on peut se livrer à tous les exercices du corps ; à côté, un beau lac bleu, bordé de myrthes verts, sert de bain ; un peu plus loin une belle et vaste allée circulaire ombragée par des lauriers séculaires sert de manège pour toutes les courses, *trotting race, derby, steeplechase*, etc.

La villa romaine a un théâtre, elle a une bibliothèque, une galerie de peinture, de sculpture, de céramique ; un casino pour les jeux de salons, une salle de billard, une salle d'armes, une chapelle. Dans le centre se trouve un jardin où sont réunies les fleurs les plus rares comme les plus parfumées. Dans un coin éloigné, discrètement éloigné, se trouve la ferme qui chaque jour donne au prince du lait frais, des œufs frais, du beurre frais, des poulets tendres, de jeunes canards, des oies et des dindons dodus. Dans un autre coin sont les écuries où piaffent les purs-sang destinés aux carrosses ou à la selle. Et voyez un peu comme est fait l'esprit humain : le prince et la princesse romaine, (la princesse surtout), au lieu de bénir soir et matin le ciel de leur avoir conservé ce paradis terrestre, le prince et la princesse sèchent et dépérissent parce qu'ils ne peuvent, faute d'argent à profusion, aller étaler leur luxe à l'étranger !... Pauvres esprits fêlés, va !...

La petite noblesse et la grosse bourgeoisie s'en va aux bains de mer, à Sinigaglia, à Livorne, à Naples, à Nettuno. C'est sur ces plages que la vanité moyenne et forcément modéré va étaler sa futilité. On dépense modérément, on se baigne un peu, on danse beaucoup et on soit la mode. Il est certain qu'à Nettuno, par exemple, qui est aux portes de Rome, l'on peut jouir immensément en ne dépensant que $2 par jour. A Nettuno c'est chaque jour une attraction nouvelle : aujourd'hui, course aux chevaux ; demain, course des vélos ; feu d'artifice tous les soirs, suivi d'illuminations des collines, du port, de la ville ; ascension en ballon, régattes, concours entre bandes voisines, etc., etc.

Les petits bourgeois, les employés s'envolent vers les montagnes de la Sabine. Là pour 50, 60, 75 cents par jour, ils respirent un air pur et fortifiant, ils engloutissent œufs frais, jambons, fruits ceuillis sur l'arbre, pain brun, viande d'agneaux et de chevreaux, puis s'en vont à la chasse dans les bois, fumant triomphalement une pipe d'un sou à l'aller et au retour. L'idéal de ces gens-là, c'est la montagne ; parmi les montagnards en guenilles, le petit bourgeois et l'employé, même avec des vêtements de rebut, paraît toujours un seigneur, il réalise ainsi la devise de César : "je préfère être le premier dans un hameau que le second à Rome !"

Il y a une autre catégorie de villégiateurs qui doit se contenter d'aller passer le dimanche et les fêtes dans les gracieux villages qui entourent Rome et que l'on appelle *Castelli*. Cette catégorie moins fortunée est celle des commerçants et des ouvriers bien rétribués. Vous les voyez le dimanche, prendre d'assaut les trains qui conduisent à Tivoli, à Frascati, à Marino, à Albano, etc. Avec quels cris de joie ils partent et vont se reposer des fatigues de la semaine. Dans les castelli, l'air est pur, les vivres sont d'un prix modéré, le vin est généreux. Aussi le soir combien de romains ont à se reprocher la faiblesse du bonhomme Noé !...

Les *Castelli Romani* servent aussi de villégiature aux divers collèges ecclésiastiques, dont les étudiants suivent les cours des universités romaines : Grégorienne, Apollinaire, Minerve, Sapienza, Propaganda. Chaque nationalité a sa villa plus ou moins humble, plus ou moins riche, mais toujours fraîche, toujours silencieuse, toujours délicieuse. Les Américains l'ont à Albano, les Allemands à Palestrina, les Ecossais à Frascati, les Jésuites à Tivoli, les Oblats de Marie à Terni, les Français à Albano, les Anglais à Marino, les Franciscains à Tivoli, etc.

Durant les mois de chaleur, il ne reste à Rome que les ouvriers et les mendiants. Les ouvriers qui sont obligés de travailler du matin au soir et chaque jour à un prix bien médiocre pour soutenir l'existence de leur nombreuse famille, s'en vont le soir prendre l'air au Pincio ou à la villa Borghèse. La mère porte un pain frais, le père a acheté pour quelques sous de pêches ou de figues, et la famille fait joyeusement un goûter sous les grands arbres ou dans le parfum des bosquets de roses et d'orangers.

Le mendiant reste à Rome pour exploiter les couvents et les étrangers. Et puis où irait-il ! Il n'a pas le sou et les chemins de fer ne font pas la charité : il n'a pas de chaussures, il lui serait difficile de se rendre à Nettino ou aux Castelli. Force lui est donc de s'embusquer au coin des rues pour sauter sur les touristes étrangers qui visitent Rome même dans les mois de canicule et de chercher à émouvoir leur pitié : d'ailleurs ces bandes de la misère ne meurent jamais de faim : à midi chaque jour les couvents de Rome servent une ration de soupe à tous ceux qui se présentent : hommes ou femmes : et dans la journée il est fort rare qu'un mendiant ne se procure pas deux ou trois sous, ou bien quelques morceaux de pain, des fruits, etc. Cette race nomade est à mon avis la moins à plaindre. Le pauvre ouvrier qui travaille, suant sang et haut pour élever honnêtement sa famille, est beaucoup plus à compatir.

Il est enfin un autre personnage qui ne quitte pas Rome durant les insupportables chaleurs de juillet et d'août, c'est celui qui s'appelle le serviteur des serviteurs de Dieu, le prisonnier du Vatican, le Pape Léon XIII.

Là sur la colline vaticane, comme autrefois son Maître au jardin de Gethsemani, le vicaire de J. C. prie et veille pour continuer l'œuvre de Rédemption commencée il y a vingt siècles par le Sauveur des hommes. En acceptant la succession de St Pierre, il en a accepté toutes les amertumes, et il les boit à long trait, simplement, héroïquement, sans se plaindre ni s'enorgueillir, comme le Sauveur au jardin des Olives. Les cardinaux, la cour romaine, les congrégations, les militaires du Vatican, ont quelques semaines de villégiature : seul le Pape reste au Vatican, accomplissant sévèrement tous les jours les grands devoirs de sa charge sublime.

Bien à vous,

WM. BREEN.

UN CROQUEMORT

Qui Ressemble a un Restaurateur

Tout le monde a entendu parler de M. J. W. Brooks, le fameux entrepreneur de pompes funèbres de Lowell. Nous vous souhaitons de ne jamais avoir de rapport avec lui. Il paraîtrait que ce monsieur, qui devrait avoir un air macabre, a l'apparence d'un restaurateur. C'est un joli gros homme, à figure débonnaire et joviale comme celle de ces aimables personnages qui vivent parmi les victuailles et jouissent de cet aimable commerce.

Le physique de M. Brooks, quoique plaisant, lui a joué parfois de fort bons tours.

Un jour, il se trouvait dans un restaurant avec un ami lorsqu'un individu entre et s'approche de M. Brooks pour lui demander un bon *steak*. M. Brooks sursauta sur sa chaise et s'écria : "Mais je ne suis pas le propriétaire de ce restaurant !"

Deux minutes plus tard un monsieur bien mis, évidemment un voyageur, entre dans le restaurant.

M. Brooks, ayant oublié le premier incident, était à faire la causette avec son ami, lorsque le nouvel arrivé s'approche et dit, en s'adressant directement à lui : Faites-moi donc servir une omelette au jambon, du pain et une tasse de thé.

M. Brooks se leva en colère et s'écria : "Fichez-moi la paix ; je ne suis pas restaurateur et ne le serai jamais de ma vie."

L'étranger comprit qu'il avait fait erreur et s'éloigna en s'excusant.

Un quart d'heure plus tard une jeune demoiselle, très gentille qui possèdait les plus beaux yeux du monde, entra et se dirigea tout droit vers M. Brooks à qui elle demanda si elle pouvait avoir une aide de poulet et un pudding.

M. Brooks, en homme galant, se leva de table et accompagna la jeune fille jusqu'au comptoir du restaurant, puis avec le plus agréable sourire, il lui dit en la quittant : "Je serais bien heureux de vous servir, mais ce restaurant ne n'appartient pas."

Puis M. Brooks fait signe à son ami et s'esquive au plus vite.

Il y a une limite pour la patience d'un homme....

Dimanche dernier, M. Brooks était à Nantasket humant avec délice les douces brises de la plage. Quand l'heure du dîner arriva, il se rendit à l'Arlington House. Comme il était en train de manger son potage, un jeune homme s'approcha de lui dit : "j'attends mon plat de poisson depuis quinze minutes ; vous devriez bien dire à vos employés de se hâter un peu plus.

M. Brooks, avec la plus parfaite bonhomie, répondit : Mon cher monsieur, mes employés viennent de partir pour aller pêcher le poisson que vous désirez. Ils seront de retour demain matin.

Le jeune homme, furieux, prit son chapeau et *s...cra son camp*.

Progres du Catholicisme aux Etats-Unis.

Aux Etats-Unis, l'on compte aussi bon nombre de conversions. Dernièrement, dans l'église de Saint-François-Xavier à New-York, 23 protestants ont abjuré solennellement l'hérésie et ont été baptisés par le R. P. Campbell, S. J. Dans la Nouvelle-Angleterre, autrefois le château-fort du puritanisme, le catholicisme gagne toujours du terrain. De l'aveu d'un ministre protestant de Newport, les catholiques s'emparent peu à peu du Rhode-Island et du Massachusetts. Il y a maintenant dans la République voisine, disent les récentes statistiques, plus de 12 millions de catholiques.

Le pays compte 16 archevêques, 71 évêques. Nous y trouvons 9,717 prêtres, dont 7,732 font partie d'ordres religieux : jésuites, franciscains, rédemptoristes, etc.

Il y a 8,720 églises et 5,704 chapelles ou stations ; il y a 8 universités et 25 séminaires préparant au saint ministère 2,076 élèves. Les ordres religieux ont, en outre, 11 séminaires et 1,156 élèves ; nous voyons 172 hautes écoles pour les garçons, et 148 pour les filles, et 3,772 écoles paroissiales, donnant l'instruction à 715,388 enfants, plus 753 institutions de charité. Le nombre total des enfants dans les écoles catholiques est de 860,396.

L'augmentation dans l'année est pour la population catholique de 96,000, de 320 prêtres et de 252 églises.

En 1790, il n'y avait que 30,000 catholiques ; en 1894, la population des Etats-Unis est de 62 millions ; celle des catholiques de 12 millions ; on calcule qu'en 1900 elle dépassera 15 millions.

L'archevêché de New York tient la tête du mouvement, il compte plus de 800,000 catholiques, 555 prêtres et 212 églises. Cette province qui embrasse l'Etat de New York, a les évêchés d'Albany, de Buffalo, de Brooklyn, de Newark, d'Ogdensburg, de Rochester, de Syracuse et de Trenton, 8 évêques et un archevêque ; n'est-ce pas autant qu'un grand Etat ?

C'est là un progrès merveilleux et dont il faut bénir la Providence.

Chez nos voisins, les nègres sont aussi l'objet d'un apostolat actif. L'année dernière a eu lieu la dédicace d'un nouveau séminaire fondé à Baltimore pour les étudiants noirs. L'on compte maintenant aux Etats-Unis, 160,174 noirs catholiques : ils possèdent 29 églises ; 34 prêtres exercent le ministère parmi eux. En 1893, 5,009 enfants et 360 adultes ont été baptisés. Ils comptent aussi 102 écoles fréquentées par 8,531 élèves, et plus de vingt institutions dirigées par des religieuses de différentes congrégations. Le diocèse de New York renferme à lui seul 90,000 noirs ; ils sont pour la plupart dans les Iles Bahama. Dans la ville de New York, il y en a environ, 3,000 : ils ont une église à leur usage.

Semaine Religieuse de Montréal.

A Propos de Sang.

Une personne qui a volontairement versé son sang pour une autre, a-t elle ensuite le droit de réclamer des dommages-intérêts, si elle tombe malade des suites de cette opération ? Telle est la cause que les tribunaux français viennent d'avoir à juger.

Un M. Lefebvre étant malade à en mourir, ses médecins voulurent essayer de la transfusion du sang pour le sauver. Le jardinier du château du malade offrit généreusement son sang pour enrichir celui de son maître. L'opération réussit parfaitement et M. Lefèvre fut remis sur pied ; mais, à quelque temps de là, le jardinier étant malade à son tour, attribua sa maladie à la perte de son sang et réclama la somme de 60,000 francs à M. Lefèvre. Ce dernier regimba et le jardinier confia sa réclamation à un avocat. Entre temps, le pauvre diable mourut et sa veuve n'en fut que plus acharnée à poursuivre le châtelain. Cependant, les médecins avaient fait l'autopsie du corps et ils avaient découvert que le jardinier était mort d'un cancer à l'estomac. L'opération de la transfusion du sang n'y était pour rien. D'ailleurs, le tribunal civil de la Seine a décidé que, lors-même que l'opération eût amené la mort du jardinier, M. Lefèvre ne devrait rien à sa veuve, puisque l'offre du sang avait été volontaire.

C'est fort bien ! mais le châtelain, qui doit sa vie au sang de son jardinier, ne doit il, moralement, rien à la veuve ?

Les Anarchistes aux Etats-Unis.

Un projet de loi élaboré au département du trésor et approuvé par le secrétaire d'Etat, projet ayant pour but de restreindre encore l'immigration aux Etats-Unis, a été déposé au sénat par M. Hill, président du comité de l'immigration. L'objet principal de ce projet de loi est d'empêcher les anarchistes de débarquer en Amérique.

Le projet contient un article très sévère à cet égard. Il stipule que de nouveaux inspecteurs de l'immigration seront stationnés dans les principaux ports où s'embarquent les immigrants, et les personnes munies de certificats visés par ces inspecteurs seront seules autorisées à débarquer aux Etats-Unis.

Les anarchistes et autres individus louches, qui réussiront à arriver en Amérique seront renvoyés aux frais des Etats-Unis, et une seconde tentative de débarquement constituera de leur part un délit qui sera puni de la peine de l'emprisonnement.

Avant de déposer le projet de loi au sénat, le comité avait entendu plusieurs personnes, notamment M. Hermann Schultes, un agitateur ouvrier, qui avait proposé divers amendements, entre autres d'élever à $10 la capitation à payer par les immigrants, de façon à écarter la classe pauvre. Les membres du comité ont été unanimes à penser qu'il n'était pas nécessaire d'augmenter les cas d'exclusion, bien qu'ils se soient tous prononcés en faveur d'une loi sévère pour empêcher l'entrée des anarchistes aux Etats-Unis.

Interlined "Celluloid" Collars and Cuffs turn water like a duck's back and show neither spot nor soil. They are not effected by perspiration, and always look as if right out of the box. When they get soiled you can clean them in a minute by simply wiping off with a wet cloth. These are but a few of the advantages of wearing the "Celluloid" Collars and Cuffs. There are many others that you will readily discover the first time you wear one.

They are the only waterproof interlined collars and cuffs made. Be sure to get the genuine with this trade mark

TRADE CELLULOID MARK.

stamped inside, if you desire perfect satisfaction. Made in all sizes and all styles. If you can't get them at the dealers, we will send sample postpaid, on receipt of price : Collars, 25 cents each. Cuffs, 50 cents pair. State size, and whether you want a stand-up or turned-down collar.

THE CELLULOID COMPANY,
427-29 Broadway, NEW YORK.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—Une fille nommée Tillie McAllister est actuellement sous la surveillance de la police et un mandat a été émis pour son arrestation.

Tellie demeure au Sheltung Home.

Ce sont les histoires racontées par cette fille à plusieurs personnes, qui ont attiré l'attention de la justice sur sa personne.

Elle raconte que, il y a quelques mois, elle a été trompée par un individu qui a comparu en Cour du Banc de la Reine sous l'accusation de complicité après le fait, dans une affaire de meurtre, mais qui a été acquitté. Depuis, il est mort de mort violente.

A cette époque, elle était servante dans une famille bien connue dans le high life, mais elle fut chassée de cette maison quand on s'aperçut de sa faute.

Cependant, elle réussit à se trouver une autre situation dans une famille de la partie Ouest.

Il y a eu samedi huit jours, des ouvriers travaillaient dans la maison occupée par la famille en question ; ils étaient occupés dans la cave. Ce jour-là, pendant le dîner, Tillie descendit dans la cave. D'après ce qu'elle rapporte, elle a glissé dans l'escalier et, quelques minutes plus tard, elle devenait mère.

Elle a jeté aussitôt l'enfant dans un trou pratiqué par les ouvriers qui travaillaient aux fondations Ensuite elle a recouvert le petit cadavre avec de la terre et les ouvriers ont comblé le trou plus tard sans rien remarquer.

Vendredi, la jeune fille raconta son aventure et quelques heures plus tard le coroner était informé de la chose.

C'est depuis lors que Tillie est gardée à vue.

Samedi, des recherches minutieuses ont été faites à l'endroit indiqué, mais on a rien découvert

Les recherches vont être continuées, afin de voir ce qu'il y a de vrai dans cette histoire.

QUEBEC,

—La misère la plus grande règne parmi les diverses tribus d'indiens du Labrador. La destruction du gibier par d'immenses feux de forêts a privé les tamilles de la seule ressource qu'elles avaient pour subsister. Déjà nombre d'indiens sont arrivés à Mingan où déjà une soixantaine de familles languissent dans la plus noire misère.

Un chef de famille indien gagne environ $1000 par saison de pêche et de chasse, mais ils sont si peu prévoyants qu'ils dépensent le fruit de leur travail au fur et à mesure qu'ils le reçoivent.

La compagnie de la baie d'Hudson avec qui les indiens traitent pour la vente de peaux d'animaux vient de couper les vivres aux sauvages en les avertissant de chercher des avances ailleurs, car il ne leur était plus possible d'en faire.

—Vendredi, un grand émoi a été causé à Lorette, par la nouvelle qu'un jeune homme de 22 ans du nom de J. B. Robitaille avait frappé son père et son frère à coups de couteaux.

Une plainte a été déposée contre lui en cour de police par son père et le constable Sylvain, de la police provinciale, a été chargé de l'arrestation. Pendant toute l'après-midi de samedi le policier l'a cherché. Dans la soirée, il a réussi à le pincer.

Son frère est gravement blessé à la gorge et garde le lit. Quant à l'accusé, il a été amené à la cour de police.

Le pauvre diable est en état d'aliénation mentale. Il est probable qu'il sera envoyé à l'asile de Beauport.

—Le Dr Rinfret, ancien échevin de Québec et ancien député de Québec-Centre, est mort hier. Le défunt était un vieux libéral.

—On disait à Québec, vendredi soir, que le Dr Delaney, du département des Terres de la Couronne, s'était noyé dans la rivière Saint-Charles. Il n'en est rien. En passant sur le pont du Québec et Lac Saint-Jean, le docteur s'est fait enlever son chapeau par le vent. Ceux qui ont repêché le couvre-chef dans la riviere, ont cru, en voyant à l'intérieur le nom de M. Delaney, à un accident.

M. Delaney est à Charlesbourg en parfaite santé.

—On pousse activement les préparatifs de l'exposition de Quebec.

Voici les noms des officiers et directeurs pour cette année : Président, l'hon. P. Landry ; vice-président, l'hon. J. Sharples ; secrétaire-trésorier, R. Campbell ; assistant-sec.-tresorier, M. P. T. Légaré.

Bureau des directeurs : MM. Isidore N. Belleau, R. Campbell, Henri Carrier, J. A. Charlebois, J. Bell Forsyth, J. J. Frémont, Ph. Landry, P. T. Legare, John Sharples, Lawrence Stafford, Gust. G. Stuart, A. J. Turcotte.

Représentant du gouvernement : MM. H. M. Price et J. E. Bédard.

Représentants du conseil de ville : MM. A. H. Cook, P. J. Côté, Philéas Gagnon, Jos. H. Gignac, Daniel Griffin, Jules Tessier.

—On vient de découvrir le mariage de Charles H. Hutchison de New Haven, Con., avec Cora Allen.

La jeune femme n'était de retour du Canada que depuis quelques jours.

C'est le 22 juin que le pasteur Scofield a célébré le mariage du jeune couple.

Avant de jurer amour à son mari, Mlle Allen avait eu l'intention d'entrer dans un cloître et elle avait même écrit à la supérieure d'un couvent de Québec qui lui avait fixé la date de son entrée.

Comme son mariage avec Hutchison devait rester un secret, Mlle Allen retourna chez son tuteur après la cérémonie nuptiale.

Deux jours après, elle se rendait au noviciat d'une congrégation religieuse de Québec.

M. Hutchison ayant découvert la chose est allé chercher sa femme qui a quitté le cloître.

OTTAWA,

—Hier, à St Thomas d'Alfred, M. Evanturel a prononcé un long discours sur la situation politique dans Ontario et tout spécialement sur les droits de nos compatriotes. M. Evanturel ne paraît pas très certain d'être ministre, mais il n'est pas éloigné de regarder comme certain son élection comme Orateur de l'Assemblée.

M. Evanturel a mis les électeurs en garde contre M. Claron qui se fait ou essaie de se faire passer pour cultivateur et patron de l'Industrie, afin d'arriver à capter les votes des électeurs de Prescott aux prochaines élections fédérales.

—Les habitants du comté de Northumberland viennent de demander au gouvernement de fixer une période pendant laquelle la pêche aux grenouilles sera prohibée.

L'exportation des cuisses de grenouilles a pris une si grande extension que cette pêche est devenue une industrie très exploitée

—Les orangistes vont célébrer le centenaire de leur ordre l'an prochain.

On va organiser un congrès en cette ville et on compte qu'il viendra ici 15,000 membres des loges, le 12 juillet prochain.

—La police vient d'avoir une surprise. Elle a arrêté un individu du nom de John Brett sous l'accusation d'avoir fait du tapage.

Quand on a fouillé le prisonnier on a trouvé plus de deux mille dollars dans ses poches. A voir Brett, on l'aurait pris pour un tramp de la plus belle eau.

SHERBROOKE,

—On a découvert que le sourd-muet arrêté l'autre jour pour avoir collecté des aumônes pour un asile que personne ne connait, se nomme O'Gilvie.

L'asile pour lequel il quête a fermé ses portes en 1887. On trouve le nom de plusieurs des premiers citoyens de Montréal sur ses livrets de perception.

POINTE au CHENE,

—M. Cameron, de la Pointe au Chêne, comté d'Argenteuil, a souscrit $300 pour l'église catholique de l'endroit. M. Cameron est protestant.

STE AGATHE des MONTS,

—En quittant la maison du comte d'Ivry à Ste Agathe des Monts, samedi, M. Couch, capitaine du Sarnia et M. Villeneuve, de la maison Pratt, eurent à gravir une forte côte.

Le siège de la voiture cédant, les deux occupants furent précipités hors du véhicule et roulèrent jusqu'en bas de la côte.

On les transporta au village où un médecin leur donna les soins requis par leur état. Malgré une blessure dans le dos, M. Couch a pris le commandement de son navire et quittait notre port hier.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le

BON MARCHE.

Lisez les Attractions Offertes dans notre SOUS-SOL cette Semaine.

REMARQUEZ LES PRIX!

SOUS-SOL,

Vente Speciale de Vaisselle, de Verrerie et d'Ustensiles de Cuisine.

Aux prix les plus bas que nous ayons jamais vus pour cette sorte de marchandises.

Plusieurs lots annoncés la semaine dernière sont partis, mais des nouveaux d'une égale valeur ont pris leur place.

EXPOSITION GRATUITE !

Pendant cette semaine, un habile graveur sur Verre donnera une exposition de ses œuvres dans notre Sous-sol. Toute personne achetant de a Verrerie pourra faire graver un article sans payer.

Vaisselle,

Il y a quelques semaines, nous avons mis en vente un lot échantillon de Poterie du Royal Hanover Art. Il dura environ une semaine. Par chance exceptionnelle, nous nous sommes procuré un autre lot, le dernier que nous pouvons avoir. Les prix sont exactement la moitié du prix régulier. Il n'y a pas deux morceaux pareils.

3 Doz. de Plateaux à Peigne et à Brosses décorés de Ridgewood, prix régulier $1.39, à **71c. chacun.**

25 Jolies Coupes à Café décorées, prix régulier $2 la doz., à **98c. la doz.**

8 Doz. de Plats à Lunch en Faience Haviland, nouvelles décorations, prix régulier $5 la Doz., à présent **25c. chacun.**

3 Doz. de Plats à Huîtres en Faience Haviland, décorés en couleur et d'or, prix régulier $1.75 chacun. **A present 69c.**

FAIENCE FRANCAISE,

Pour décorer. Nous offrons cette semaine notre stock entier de Faience pour décorer à 25 pour cent de moins que les prix réguliers. Nous avons une ligne immense de ces marchandises, et nous faisons cette offre pour cette semaine seulement.

Vaisselle,

35 Sets à Diner anglais et décorés de 112 morceaux, une forme entièrement nouvelle, couleur brune et bleue, un set régulier de $10, à **$7.98.**

15 Sets de Toilette décorées de 110 morceaux, couleur bleue et brune, prix régulier $3.50, à présent **$2.69 chacun.**

Vaisselle Blanche Anglaise. A prix réduits.

6 Plats de 6 pcs, prix régulier $1, à présent **69c. la Doz.**

Plats de 7 pcs, prix régulier $1.15, **A présent 79c. la Doz.**

Plats de 8 pcs, prix régulier $1.25. **A présent 98c. la Doz.**

Plateaux de 6 pcs, prix régulier 10c, **A présent 6c. chacun.**

Plateaux de 8 pcs, prix régulier 15c, **A présent 9c. chacun.**

Plateaux de 10 pcs, prix régulier 25c, **A présent 19c. chacun.**

Plateaux de 12 pcs, prix régulier 39c, **A présent 29c. chacun.**

Petits Bols, prix régulier, 15c, **A présent 10 cts.**

Petits Crémiers, prix régulier 15c, **A présent 10 cts.**

Tous les autres Plats aux mêmes **Prix Réduits.**

Ferblanterie,

3 grosses de Seaux à Diner de 25c **Pour 17 cts.**

5 Doz de Seaux à Diner à combinaison, prix régulier 50c, **25c. chacun.**

6 Doz. de Cafetières en Ferblanc pesant, dessous en Cuivre, prix régulier 50c, **25c. chacune.**

Couloirs en Fil de fer, prix régulier 10c, **7 cts.**

Plats à Tarte en Ferblanc, tous les points, prix régulier 5c. **2c. chacun.**

Un petit lot de grandes Bouilloires pour laver, à fond en Cuivre, prix régulier 87c, à **49c. chacune.**

1 grosse de Collanders en Ferblanc pour être vendus cette semaine à **9c. chacun.**

Articles en Bois.

50 boîtes d'Epingles à Linge de 1ère qualité, 1c. la doz.

Une grosse de Brosses à plancher avec manche, 10c. chacune

Une grosse de Racks à Serviettes de 5 bras, 3c. chacun.

5 grosses de Cuillères en bois, toutes les grandeurs, 4c. chacune.

20 Doz. de Brasseurs de Citrons en Bois, 9c. chacun.

Un lot de Rouleaux à Serviettes, 9c. chacun.

Un lot de Sièges de Chaise perforés, 9c. chacun.

Une grosse de Boîtes en Bois, 7c. chacune.

Verrerie,

150 Doz. de Verres à Gelée, dessus en Ferblanc, prix régulier 25c, à 19c. la Doz.

2 barils de Beurriers à couverts en Verre, 6c. chacun.

10 Doz. de Jarres à Fruit Globe, dessus en Verre breveté, prix réguliers $1.25 et $1.39, à présent 98c. la Doz.

100 Doz. de Gobelets de fantaisie, prix régulier 75c, à 49c. la Doz.

25 Doz. de Pots à l'Eau en Verre, 19c. chacun.

5 barils de Verres à Table minces, prix régulier 75c, à présent 59c. la doz.

La Place des Occasions Rares.

NOTES LOCALES.

M. Arthur Baribault, de Salem, est en promenade à Lowell.

La saison théatrale commencera à Lowell vers le commencement de septembre.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

On peut se procurer les pilules du Dr. Lariviere, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

On nous apprend qu'un cercle d'amis doit mettre à l'étude, sous peu, une splendide comédie française qui sera jouée au commencement de l'hiver.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Si vous désirez un magnifique portrait, pas de meilleur endroit, dans la ville que d'aller au Loupret Studio, Mansur Block, rue Central. Tout ouvrage qui sort de cet atelier, est du dernier fini et atteint la perfection.

Bonnes mères, songez à vos enfants, ne laissez pas leur santé s'altérer faute d'un bon remède qui les rendra forts et pleins de vie. Donnez-leur à prendre le Dr. Delisle's Kinium Compound. Seulement $1.00 la bouteille. En vente chez les pharmaciens canadiens des Etats-Unis.

M. Pierre Demers, qui depuis plus de 19 ans était le fidele agent des édifices Harris du Petit Canada, vient de quitter cet emploi M. Harris perd en M. Demers un employé dévoué qui toujours savait s'attirer l'estime de ses nombreux locataires. M. Ernest Daigle, qui était sous les ordres de M. Demers depuis 4 ans, a aussi abandonné de travailler pour M. Harris.

Pris sur le Fait.

Les inspecteurs du revenu ont arrêté lundi un nommé George H. Kerwin, à la pharmacie située au coin des rues Gorham et Madeson. Il a été pincé au moment où il opérait la vente d'une bouteille de lager.

Nous Irons a Lawrence.

Ceux qui prétendent connaître quelque chose dans l'affaire disent que le chemin de fer électrique Lowell, Lawrence & Haverhill sera complète jusqu'en cette ville vers le milieu d'octobre.

Vive les Lowellois

La partie de base ball entre les ediles de Lowell et ceux de Lawrence à Mountain Rock Grove, lundi, a été très intéressante. La partie a été chaude. Les lowellois ont été vainqueurs.

Nouveau Systeme.

M. Joseph S. Ludlam, agent de la manufacture Merrimack, dit que tout probablement les manufacturiers de Lowell vont payer leurs tisserands d'après le nombre de livres de coton tissé, au lieu de les payer à la verge, tel qu'ils font actuellement.

Noyee a Leach Pond.

Emma Leblanc, âgée de 3 ans ans et 4 mois, enfant d'Augustin et d'Elmire Leblanc, s'est noyée lundi soir vers 6 heures dans le Leach Pond, à North Chelmsford. L'enfant était avec ses parents près de la grève lorsqu'en jouant elle tomba à l'eau. Ils ne s'aperçurent de l'accident que trop tard pour lui porter secours. Le cadavre fut retrouvé et ramené à la résidence des parents, 66 rue South.

Que Fait le Bureau de Sante?

Les membres sont probablement en vacances et pendant ce temps notre population souffre de leur manque d'attention. Depuis quelques jours tous les passants qui passent rue Merrimack, au coin de la rue Cabot, près de la pharmacie Hénotte, ont des hauts de cœur, une odeur nauséabonde s'échappant de l'égout construit en cet endroit et qui n'est pas nettoyé tel qu'il devrait l'être.

On y apportera remède probablement lorsque les voisins auront contracté quelque maladie contagieuse. Depuis hier le Dr Hénotte a placé des désinfectants à l'ouverture de l'égout en question. Le bureau de santé devrait y voir au plus tôt.

Grand Opera House.

La Grand Opera House de Boston commencera sa septième saison régulière samedi soir 11 août, par la représentation de *White Squadron*, un mélodrame patriotique et romantique de A. Y. Pearson.

Pendant l'été le théâtre a été décoré à neuf, de nouveaux tapis ont été posés et plusieurs autres améliorations ont été opérées pour le confort des personnes qui patronnent ce théâtre.

La nouvelle direction, celle de MM. Mansfield et Magee, pour se tenir à la hauteur du siècle, a réduit considérablement ses prix. Néanmoins, ils promettent des attractions supérieures à toutes celles qui ont été vues, au Grand Opera House.

Il y aura, comme par le passé, trois matinees chaque semaine, le mardi, le jeudi et le samedi. Ces matinées sont particulièrement recommandables pour les dames et les enfants, surtout ceux des villes suburbaines.

Tous les comptes de nos abonnés arriérés, en dehors de la ville, ont été expédiés. Nous le répétons de nouveau, tout abonné arriéré de plus de trois mois sera rayé de nos listes. La crise que nous traversons nous force à agir ainsi. Nous ne pouvons avancer de l'argeut à des milliers de souscripteurs pendant des années. Nous espérons que l'on comprendra et que nos nombreux lecteurs se rendront à notre juste et légetime demande.

L'AMINISTRATION.

Newnamville, Fla., 5 juin 1891.

MM. LIPPMAN BROS.,
Savannah, Ga.

Messieurs,

Je désire donner mon témoignage à l'égard de votre excellente médécine P. P. P. pour la guérison du rhumatisme, nevralgie, dyspepsie, bile, etc. En 1861 j'étais atteint de rhumatisme bilieux et musculaire et depuis ce temps j'étais un vrais martyr. J'ai essayé toutes les médecines connues et tous les médecins de renom, mais je n'ai trouvé qu'un léger soulagement, les souffrances étaient parfois si horribles que je ne savais pas si j'allais vivre ou mourir.

Ma disgestion était si mauvaise, que je detestais tout ce que je mangeais Ma femme aussi souffrait terriblement de dyspepsie que sa vie était un martyre et elle fut obligée de garder le lit à plusieurs intervalles, elle souffrait de manque de sommeil. Dans le mois de mars je fus conseillé de prendre la P. P. P. et avant que nous, (ma femme et moi) eusent fini la seconde bouteille de P. P. P. Nctre digestion commença à s'améliorer. Mes souffrances diminuèrent tellement que je fus capable de travailler et je me sens exactement tel que j'étais y a un grand nombre d'années. Nous avons continué à prendre la P. P. P. jusqu'à ce que nous fumes parfaitement guéris et nous la recommandons avec plaisir à l'humanité souffrante.

Respectueusement,
J. S. DUPRISS.

Notes Manufacturieres.

Les travaux à la manufacture Middlesex ne seront probablement pas repris avant le Ier septembre.

M. Thomas, du Tremont & Suffolk, nous disait hier matin que les travaux seraient repris à cette manufacture lundi prochain.

A la manufacture de tapis les ordres ne viennent pas encore en quantité, mais une grande partie des tisserands sont à l'ouvrage.

Il est tout probable que tous les employés de la filature du Lawrence reprendront l'ouvrage eux aussi lundi prochain, 13 courant.

Les travaux semblent reprendre un peu de vigueur dans les différentes "Machine Shops," où les ouvriers ont dû subir dernièrement de nouvelles réductions de gages.

On dit que la manufacture Massachusetts adoptera le Ier septembre le nouveau système de payer les tisserands à la livre au lieu de les payer à la verge (cut.) Les femmes employées à préparer ces (cuts) n'aiment pas ce nouveau système qui aussitôt mis en opération les mettra sur le pavé. D'après ce nouveau système de paiement, deux hommes dans chaque chambre aura la charge de la pesée du coton tissé. L'un devra la transporter à la balance, tandis que l'autre tiendra le compte de tout le coton tissé par chaque tisserand.

L'Audace des Chirurgiens.

Décidément, les chirurgiens ne connaissent plus d'obstacles.

Voici qu'on s'avise de décoller momentanément le nez de son emplacement naturel, de façon à aller visiter les régions situées au-dessous de lui.

C'est M. le docteur Schwartz à qui revient l'avantage de tenir le record de cette opération originale.

L'année dernière, un beau jour, on amena dans son service un pauvre diable qui venait de recevoir deux balles dans la tête.

Le malheureux, soigné à souhait, quelque quinze jours plus tard sortait de l'hôpital. Cependant, trois semaines après, il était atteint d'hémorragies nasales des plus violentes qui l'obligeaient à rentrer dans le service de M. le docteur Schwartz.

Celui-ci, devant la gravité du cas, n'hésita pas un instant. Successivement il pratiqua des ligatures aux deux artères carotides externes du patient, de façon à diminuer l'afflux du sang dans la tête.

L'opération, quelque peu audacieuse demeura inefficace.

M. Schwartz alors recourut aux grands moyens. Il sectionna le nez de sa racine à sa base, le rabattit de façon à découvrir les os de la face et, après avoir, à l'aide du maillet et de la gouge, enlevé ceux-ci, il parvint jusqu'aux sinus sphénoïdaux auxquels il fit subir un nettoyage complet.

Cela fait, toutes les parties de la face furent en place, le nez soigneusement recousu et toutes les plaies pansées.

L'opération, du reste, a réussi à souhait, et, aujourd'hui, l'opéré de M. Schwartz, qui possède toujours ses deux balles dans la tête, se porte à ravir, en dépit de son nez coupé et de ses artères ligotées.

LE CONDAMNE CASERIO.

Lyon, 6.—A très que le juge eut prononcé la sentence de mort contre Caserio, deux gendarmes ont saisi le condamné et l'ont fait sortir de la salle d'audience pour le reconduire dans sa cellule.

Dans l'intention de porter la cause en cour de cassation, M. Debreuil a demandé que le discours du juge Breuillac au jury soit mentionné au dossier, ce à quoi la cour a consenti.

Caserio avait écrit un discours qui a été lu par un interprète. Ce discours est un ramassis de pensées anarchistes; le condamné y affirme que des centaines de personnes sont mortes de faim et de froid, que des femmes et des enfants travaillent quinze heures par jour pour une maigre pitance, mangeant du pain noir, tandis que les riches dissipent leur fortune dans le luxe.

"Quand j'étais enfant, ajoute-t-il, je croyais en Dieu. En vieillissant, j'ai vu que ce n'était pas Dieu qui avait créé l'homme, mais que l'homme avait créé Dieu. Bien que je ne sois resté que peu de temps ici, j'ai vu beaucoup d'injustices. Dans le nord, les grévistes après trois mois de privation ont été forcés de retourner au travail aux mêmes salaires de famine qu'auparavant.

"Les autorités, non satisfaites, ont ensuite puni ces pauvres misérables, les ont persécutés et ont fait des perquisitions domiciliaires chez toutes les personnes de notre secte. Aussi longtemps qu'on agira ainsi, nous répondrons avec la dague et la dynamite.

"Les dernières paroles des martyres de Chicago ont été: "Vive l'anarchie!" "Mort à la société!" Ces paroles ont traversé l'océan et les échos des montagnes les répéteront partout, jusqu'à ce que les idées de notre secte prévalent. Quand les ouvriers mourant de faim ne seront plus portés à se suicider, et quand notre secte ne sera plus persécutée; quand les chefs d'Etats et les législateurs seront extirpés, alors cessera l'ère de persécution des ouvriers et le règne du bonheur commencera."

MORT D'UN SCULPTEUR.

Paris, 7 août—Auguste Nicolas Cain, le fameux sculpteur français, est mort.

Nouvelles de Salem, Mass.

Le CANADO-AMERICAIN se dépose à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer 83

Cinq canadiens ont pris lundi dernier, leurs derniers papiers de naturalisation. Encore des votants, c'est ce qu'il nous faut.

Les membres du Club Social au nombre d'une vingtaine, sont allés dimanche dernier prendre quelques heures de repos bien mérité, à Baker's Island. On dit qu'ils se sont bien amusés.

Notre constable spécial M. Fred. Marchand, a fait ces jours derniers sa première arrestation. Il a arrêté un nommé Patrick Thibodeau, sur la rue Union, cet individu était gommé comme un polonais et se permettait des libertés contraires aux règlements de la ville.

Avis.

Notre agent visitera cette semaine nos abonnés de Amesbury, Newburyport, Rockport, Ipswich et des centres environnants. Nous espérons que partout on lui preparera le petit montant qui nous est dû afin de lui éviter le trouble de retourner.

Assemblee Importante

Il y aura dimanche prochain, à la Salle St. Joseph, une grande assemblée dans le but de promouvoir la naturalisation. Il y va de l'intérêt de tous ceux qui ne sont pas naturalisés de s'y rendre en foule afin de connaître les avantages immenses que retireront ceux qui deviennent citoyens américains. Rendez-vous en foule et faites un dernier effort pour jouir de ce droit indispensable.

Ca se Decolle.

Enfin maître DeVick, s'est décousu dans la dernière édition de son *Courrier du Massachusett* sans s. Il a sacrifié tout son journal pour nous servir un plat qu'il a pris une semaine à fabriquer Tout est dédié au CANADO-AMERICAIN, il n'a pas même eu le temps de donner une seule nouvelle à ses lecteurs. En voilà par exemple un journaliste qui doit souffrir horriblement durant ces jours caniculaires. Nous lui conseillons d'aller aux Willows et de rafraîchir sa bile, parfois trop échauffée. Oh! le petit bonhomme, nous le prendrons en pitié et nous lui ferons la grâce de ne pas refuter ces petites élucubrations fort échevelées et qui ne signifient rien.

M. DeVicq nous parle d'insinuations, que nous laisserions à entendre qu'il va tomber, que ses employés ne peuvent vivre de promesses, etc. M. DeVicq nous dit que son temps est restreint et qu'il ne peut se livrer à une longue dissertation; pas tout-à-fait logique le confrère car il ne prend pas moins de six colonnes de son *Courrier* pour nous tomber dessus.

Le mot Massachusetts le rend chatouilleux et il nous donne des preuves claires comme de la boue qu'il est dans son droit. Il nous parle de sauvages et cependant dans ses explications il en vient à la conclusion qu'il devrait écrire Massachusetts avec un S. Ce n'était pas la peine, assurément, de se casser la tête pour ne rien prouver, il prétend que cela lui prendait des années pour se livrer à l'étude approfondie de la question.

M. le vicomte ne s'en tient pas là et tombe sur le dos de M. Dumont pour blâmer sa conduite louche. Il prend partie pour l'ami Tourangeau et lui décerne des flatteries après avoir répété à qui voulait l'entendre que ce monsieur était un exalté.

M. DeVicq nous traite d'envieux! Oh! là! là! on peut-être envieux d'un supérieur, mais de M. DeVicq, nenni!

Assez pour aujourd'hui, nous continuerons la semaine prochaine à démolir le petit château de cartes élevé par le fameux puriste M. J. B. DeVicq de Cumptich.

Deces.

John Imbeau, un brave compatriote de Salem, est décédé en cette ville, vendredi dernier. Les funérailles ont eu lieu lundi dernier. Il laisse pour déplorer sa perte, une femme et cinq enfants inconsolables.

BONNE CAPTURE.

Une Bande de Contrefacteurs Arretee

Danbury, 6 août—Des detectives au service du département du Trésor viennent de réussir à mettre le grappin sur une bande de contrefacteurs dont Russell D. Hoyt et Samuel Massey, qui sont maintenant sous arrêt à New-York, sont les chefs.

Hier soir Lorenzo Hoyt, le frère de Russell D. Hyot, qui demeure à Bethel, a été arrêté par les détectives qui l'ont dupé de la belle manière. Ils se rendirent à sa demeure et lui dirent qu'ils étaient au courant de ses agissements et que c'etait preferable pour lui de tout avouer.

Hoyt raconta alors que le matériel pour la fabrication des fausses pièces de monnaie avait été enterré dans le jardin. Aujourd'hui, d'après les indications de Hoyt, les détectives se mirent à creuser dans le jardin, et des machineries, des bank-notes, etc., furent trouvés. Il y avait pour $13,000 de billets de banque de la valeur de $10 chacun. Ces billets étaient fort bien imités. De fait les banques en ont accepté plusieurs, les prenant pour les véritables.

Les clichés ayant servi à l'impression de ces faux billets ont été trouvés enterrés dans le même endroit.

Les détectives disent que cette bande de contrefacteurs aurait pu faire passer pour un million de faux billets avec le materiel qu'elle avait en sa possession, s'ils n'étaient parvenu à découvrir le pot aux roses.

Un certain nombre de magnifiques outils de graveur ont aussi été découverts.

On suppose que Hoyt, en apprenant l'arrestation de ses associés à New York, a tout enterré dans le jardin.

Hoyt est âgé de 35 ans, il a passé la plus grande partie de sa vie à Bethel, il est chapelier de son métier et était fort estimé. Il avait toujours joui d'une bonne réputation.

Les detectives sont encore ici, et l'on s'attend à d'autres arrestations.

GREVE EN PERSPECTIVE.

LES EMPLOYES DE FABRIQUES A FALL RIVER DISCUTENT

La Reduction des Gages Annoncee par leurs Patrons.

Fall River, 7 août—Ce soir, le comité exécutif représentant les associations de tisserands et de fileurs, a tenu une assemblée pour s'occuper de la réduction des gages que les manufacturiers veulent imposer à leurs employés.

A l'assemblée des fileurs, ce sujet a été longuement discuté de ne recommander aucune échelle de prix pour le présent.

A l'assemblée du comité exécutif des tisserands, une nouvelle proposition a été faite et discutée en vue d'obtenir la véritable opinion des tisserands, aussi bien que celle du public en général.

Il a été déclaré que ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée de convoquer une assemblée des tisserands pour adopter des résolutions invitant les manufacturiers à diminuer leur production en ne fonctionnant que trois ou quatre jours par semaine en attendant des changements dans l'état du commerce, et les tisserands pendant ce laps de temps accepteront une réduction de gages de cinq pour cent au lieu de la réduction maintenant offerte. Une assemblée régulière de l'association aura lieu mardi soir et l'on en viendra probablement à une décision concernant ce plan.

Tout indique cependant que l'Association des Tisserands de cette ville va s'opposer à la réduction des gages si les patrons ne veulent pas faire de concessions L'on croit qu'une grève est imminente.

Des placards annonçant la réduction ont été affichés dans les fabriques.

RAPPEL DE LA MILICE.

La Police Prend sa Place a Chicago.

Chicago, 7 août—La dernière des compagnies de milice fédérale a été rappelée aujourd'hui. Maintenant aucune troupe ne se trouve à Chicago.

Trois compagnies du Ier régiment de Chicago, qui avaient été mises de fuction à Pullman et ses environs, ainsi que quatre compagnies du 2ème régiment, aussi de Chicago, qui faisaient la garde aux abattoirs, ont aussi été rappelés ce matin.

La place des miliciens a été prise par la police.

Le rappel des troupes a été suivi par plusieurs attaques sur les travailleurs. L'assistant *yard master* Thomas du Michigan Central a été affreusement battu par des personnes inconnues à Kensington.

Deux tentatives ont été faites hier soir dans le district des abattoirs pour incendier des wagons de marchandises du chemin de fer Chicago & Erie.

Aberdeen, O., 21 juillet 1891

MM. LIPPMAN BROS.,
Savannah, Ga.

Chers Messieurs,

J'ai acheté une bouteille de votre P. P. P. à Hot Springs, Ark., et cela ma fait plus de bien que trois mois de traitement aux Hot Springs.

Avez-vous des agents dans cette partie du pays, ou laissez-moi savoir quel sera le prix de trois ou six bouteilles, de votre ville par l'expresse.

Respectueusement,
JAMES M. NEWTON.
Aberdeen, Brow County, O.

Nouvelles Générales

Pittsburg, 6 août—Une femme a été arrêtée et conduite au commissariat de police aujourd'hui pour avoir tenté de se suicider. Elle ne voulut pas dire son nom, pretendant qu'en le faisant elle déshonorerait un de ses oncles qui est l'un des juges de la Cour Suprême.

Cette femme a fait une scène dans les bureaux des MM. Laird & Rex, marchands de chaussures en gros au No. 417 rue Liberty. Elle demanda à M. Richard Laird, l'un des propriétaires, de lui donner une certaine somme d'argent. M. Laird raconta à la police que cette femme l'importunait depuis longtemps et qu'il lui donna $125 il y a trois semaines, et ces jours derniers $20 et un billet de chemin de fer pour Chicago, afin de s'en débarrasser.

M. Laird dit qu'ils se sont rencontrés à Boston. Quand il lui refusa de l'argent aujourd'hui, elle tira une éponge de sa poche et la porta à sa bouche en s'écriant: "Si vous ne venez pas avec moi, je vais me suicider devant vos yeux!"

L'éponge était imbibée d'éther, un violent poison.

M. Laird fit demander la police et cette femme fut arrêtée.

Charleston, S. C., 6 août—De grandes pluies ont inondé cette région. Les ruisseaux de Florence ont submergé leurs berges, des ponts ont été emportés et les récoltes sont très endommagées.

Des trains ont été retardés par l'inondation à la rivière Noire, à 21 milles de Fayetteville.

Rome, 6 août—Six anarchistes ont été arrêtés au moment où ils tenaient une assemblée à huis clos, en cette ville, hier soir.

On dit que les 2,000 anarchistes qui ont été arrêtés par la police depuis deux mois vont être déportés. Un groupe de 50 a été récemment embarqué à Naples, à destination Massowah, sur la Mer Rouge.

Fall River, 6 août.—A une assemblée de la Cotton Manufacturer's Association, qui a été tenue cette après-midi dans le but de réduire les gages, les fabricants ont décidé d'opérer cette réduction devant prendre effet le 20 août.

Archangel, (Russie) 6 août—Le steamer Windward, ayant à son bord les membres de l'expédition polaire de Jackson, est parti hier de Harbourova en route pour le pôle nord.

Tous les expéditionnaires sont en bonne santé et tous ont foi dans le succès de leur entreprise.

Shanghaï, 6 août.—On n'a reçu aucune nouvelle bien importante aujourd'hui du siège de la guerre. Aucune bataille n'a été livrée. Les troupes des deux pays se préparent pour une grande rencontre qui devra bientôt avoir lieu.

La seule chose de quelque intérêt est l'assassinat de Jules Léon Dutreuil, de Rheims (France), un explorateur français, qui a perdu la vie au Thibet. Son corps a été trouvé dans une rivière. Son journal n'a pu être trouvé.

Le ministre français à Pékin a protesté à propos de ce crime et a demandé au gouvernement chinois de recouvrer le cadavre et les papiers de l'explorateur, puis d'indemniser la famille de la victime.

Il pourrait bien s'ensuivre des troubles entre la France et la Chine relativement à cet assassinat.

Hingham, Mass., 6 août.—Cyrus F. Clark de Boston a été blessé grièvement dans un wagon de chemin de fer.

M. Clark allait sortir, lorsque le train arrêta si subitement que le choc, qui fut terrible, le renversa sur une banquette.

Une de ses oreilles a presque été arrachée et il a reçu d'autres blessures si graves que son médecin désespère de lui sauver la vie.

Hartford, 6 août—Cette après-midi, John Purcell de Florence, Mass., a lancé un poids de 56 livres à une distance de 29 pieds et 10 pouces, ce qui ne s'était jamais vu auparavant.

Le meilleur record accompli par Purcell était celui de West un Bostonnais qui lança un poids identique à 28 pieds et 7 pouces. West passait pour le champion du monde.

Purcell vient de le battre.

Paris, 6 août—Le procès des trente anarchistes arrêtés depuis quelque temps est commencé aujourd'hui.

Ce procès durera environ une semaine.

Les prisonniers Bertani, Cherichotti et Bellotti ont comparu avec leurs femmes qui sont aussi accusées. La seule femme autre que celles-ci qui a comparu a été la veuve de Milanacieo.

Les principaux accusés autres que ceux mentionnés ci dessus sont Jean Grave, Julien Ledot et Charles Chatel, tous trois écrivains; Sébastien Faure, agitateur, et Félix Fenson qui fut employé au ministère de la guerre et dans le pupitre duquel furent trouvées de la dynamite et de la littérature anarchiste.

En outre de l'énumération de délits particuliers aux anarchistes comme inciter des gens à lancer des bombes de dynamite, conseiller des hommes du type de Henry et Vaillant à ressortir à la force brutale, les chefs d'accusation mentionnaient des crimes ordinaires commis par plusieurs des accusés, entre autres le pillage, l'effraction et le vol sur la personne.

Albany, N, Y., 6 août—Dimanche dernier, pendant son sermon dans l'église St Joseph à Cohoes, le R. P. Dugas a lu la lettre de Mgr Satolli relative à l'éviction des marchands de boisson du sein des sociétés catholiques.

Le R. P. Dugas déclara qu'il ne pourrait plus dorénavant reconnaître comme société catholique une association qui aurait dans ses rangs des propriétaires de bars, et il a ajouté qu'il devra à refuser les sacrements aux marchands de boisson qui vendront des spiritueux le dimanche.

Nashua, N. H., 6 août—Un nommé Haskell et son épouse, de Pelham, traversaient en voiture la voie du Concord & Montreal Railroad, au passage de la rue Bridge, cet avant-midi, lorsque le cheval eut peur de quelque chose et s'élança à l'épouvante sur la voie.

La voiture fut complètement brisée et Mde Haskell se fit fracturer une hanche.

Quant à M. Haskell il s'en sauva avec quelques égratignures peu graves.

LE SANG-FROID

D'un Mecanicien Previent une Attaque Contre un Train

Cleveland, Ind., 7 août—Le train de voyageurs No. 12 de la compagnie Lake Shore est arrivé dans la gare Union ce matin, après avoir failli être pillé par une bande de malfaiteurs au milieu des plaines de l'Indiana.

Le train approchait de Kessler, quand le mécanicien remarqua qu'une voie d'évitement était ouverte et que de grosses pièces de bois avaient été placées sur la voie.

Le mécanicien crut remarquer que ces obstacles pouvaient être passés sans encombre et il lança son engin à pleine vapeur. La locomotive projeta les pièces de bois à côté de la voie et le train put continuer sa route.

Le mécanien aperçut en cet endroit un groupe d'hommes masqués qui tirèrent plusieurs coups de feu sur le train, mais personne ne fut blessé.

Le wagon des messageries faisait partie de ce train et contenait une forte somme d'argent. On croit que les brigands étaient au courant de ce fait et qu'ils espéraient pouvoir mettre la main sur ce magot.

Il y a juste un an que des bandits ont tenté de piller le même train au même endroit.

ENCORE RIEN.

Un Caucus Democratique Sans Resultat.

Washington, 7 août—Les démocrates ont tenu aujourd'hui un grand caucus, dans l'espoir de faire avancer les choses relativement au tarif. Ce caucus dura une heure et demie. Il fut décidé de ne donner aucune instruction aux membres du comité de conférence.

Par conséquent la situation reste exactement la même.

Des résolutions qui avaient été préparées par M. Bynum, un représentant qui travaille le plus en faveur de ce caucus, ne furent pas adoptées.

Ce caucus causa un grand désappointement à tout le monde, car on espérait qu'il aiderait à faire rapidement règler le différend qui existe entre le Sénat et la Chambre. Les personnes qui ont assisté à ce caucus ont aussi été désappointées parce que M. Wilson ne leur a pas dit quels progrès avaient été faits au sein du comité de conférence.

DOUBLE CRIME.

Coupe la Gorge de sa Femme et se Tue.

Chicago, 7 août—Cette après-midi, Henry Russell, après une violente querelle avec sa femme, lui coupa la gorge et la jeta par un châssis du deuxième étage.

Ensuite Russell se coupa la gorge d'une oreille à l'autre et il est mort au bout de quelques minutes.

Mde Russell rendit le dernier soupir au moment où on la conduisait à l'hôpital.

PAS COUPABLE.

Boston, 7 août—Les commissaires de police ont rendu cette après-midi leur décision dans la cause du sergent W. J. Sheehan, accusé d'avoir accepté des pots-de-vin pour protéger des maisons malfamées. Les commissaires ont déclaré que le sergent Sheehan n'était pas coupable. Cette nouvelle a été apprise avec joie dans tous les commissariats de police de la ville.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette à l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement les Boutons, les taches de rousseurs (rousselures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix de la bouteille.

Preparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass.

Propriétaires du Delisle's Kinium Compound

--Haswell's Studio--

MEILLEURS PORTAITRS CABINET

—A DES—

PRIX POPULAIRES.

— AU NO. —

214 Rue Essex,

Salem, Mass.

F. X. VOYER,

83 Rue Harbor,

L'ENDROIT PAR EXCELLENCE POUR VOS

CHAUSSURES

Aux Plus bas Prix de la Ville.

Encouragez un compatriote

Ed. PINAULT,

40 Rue Perkins,

BOULANGER DE 1iere CLASSE

Fait tous les jours les plus excellentes Patissseries, Biscuits, etc

A toujours en mains des marchandises toutes fraiches.

Aussi Cigares et Tabac.

Louis Alexander,

[Successeur de F. W. Emerson.]

TAILLEUR : : IMPORTATEUR,

37 Rue Central.

(Porte voisine de J. L. Chalifoux,)

Nous désirons votre patronage. Nous avons le plus gros stock et les dernières modes.

Meilleures valeurs de la ville pour l'argent.

Pantalons de $7.50 et $8.50 réduits à $5.50 et $6.50.

Habillements de $30, réduits à $25.

Venez profiter d'un Bargain.

Votre confort exige que vous fumiez le cigare *Old Hundred.*

FEUILLETON

3

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

PREMIERE PARTIE.

V

A la faveur des ténèbres mal dissipées par l'incendie du château, Gontran et la petite troupe des huguenots restés sains et saufs atteignirent sans être poursuivis l'anse de Penmark, où se trouvait un brick appartenant au marquis. Ce brick transporta les fugitifs sur une terre étrangère.

Les premières nouvelles arrivées de France apprirent à Gontran de Vaubaron que ses biens étaient confisqués, sa tête mise à prix, et que jamais quand même il prendrait l'humiliant parti de sa soumission, ce qui, certes, était loin de sa pensées, le vieux roi ne pardonnerait à lui et à ses descendants sa révolte et sa résistance.

Sa ruine devenait absolue et définitive, son exil était immuable, le marquis ne possédait plus au monde que son petit navire et quelques diamants qu'il avait emportés en quittant le château. Il vendit le brick, il fit argent des diamants et, après avoir réalisé une somme à peu près suffisante pour ne pas mourir de faim, il se consacra tout entier à l'éducation de son enfant.

Trois ans plus tard, le marquis mourait subitement, épuisé par le chagrin, par la nostalgie, laissant à son fils les trente mille écus qui constituaient son unique fortune, ainsi que la Bible calviniste déjà connue de nos lecteurs et dont il lui avait dit :

Plus tard, mon fils, quand tu auras atteint l'âge d'homme, tu sauras que cette Bible est pour toi te plus précieux des biens et que grâce à elle, peut-être tes fils deviendront un jour ce qu'on été nos pères.

Gontran de Vaubaron se réservait d'expliquer, dans l'avenir, ces paroles mystérieuses qui glissèrent sur l'esprit de l'enfant et n'y laissèrent aucune trace. La mort vint le surprendre à l'improviste et ne lui en donna pas le temps. Le fils du marquis grandit, fit à l'étranger un mariage modeste, vécut dans une obscurité profonde et mourut à son tour en laissant lui-même un fils. L'agonie d'une grande race était commencée.

Nous ne suivrons point pas à pas, avec la loupe d'une investigation trop curieuse, les différentes générations de Vaubaron qui se succédèrent au milieu des ténèbres d'une existence bourgeoise et d'une médiocrité touchant presque à la pauvreté. Les membres de la famille déchue savaient bien qu'ils étaient d'origine française ; ils se disaient même parfois, les uns aux autres, que leurs aïeux avaient été riches et puissants, mais ils n'ajoutaient qu'une foi médiocre à cette tradition nébuleuse et légendaire, qui ne reposait sur rien de précis. Plus d'un siècle s'écoula.

En 1830, un Vaubaron rentra en France et vint s'établir à Paris. C'est la première fois depuis la révocation de l'édit de Nantes, qu'un descendant du marquis Gontran passait la frontière. Ce Vaubaron, ce citoyen Vaubaron, ainsi qu'on disait alors, était un homme d'une médiocre intelligence, d'habitudes dissolues, adonné à la boisson et au jeu. Il eut le tort immense de se marier, et le tort plus grand encore de se dégoûter absolument de son intérieur au bout de quelques mois de mariage. Alors sans plus s'occuper de sa femme que si elle n'existait pas, et sans même se souvenir qu'il allait être père, il se replongea à corps perdu dans les désordres de sa vie antérieure. Il dévora rapidement le peu qu'il possédait, et il fit main-basse sur la petite dot que lui avait apportée sa femme.

Vainement la pauvre créature se traînait à ses genoux en le suppliant d'avoir pitié d'elle et de l'enfant qu'elle portait dans son sein. Il lui répondait que les femmes, êtres incomplets, au cerveau mal organisé, ne comprenaient rien à l'existence. Il l'engageait à se rassurer, d'ailleurs, et il lui promettait pour l'avenir une grande fortune et une position bien supérieuse à celle qu'ils occupaient en ce moment.

Le malheureux n'était point méchant et, en parlant ainsi, il exprimait véritablement sa pensée. Comme tous les joueurs, il avait foi dans son étoile, il comptait sur des gains fabuleux, sur des bénéfices illusoires. Le jeu est pareilau hatchich, il enivre ses adeptes, ou plutôt ses victimes, et leur fait voir l'avenir à travers des prismes éblouissants et menteurs. Le dernier écu du Vaubaron qui nous occupe se fondirent sur les tapis verts des tripots. Quand il fut bien prouvé à ce misérable qu'il se trouvait complètement à sec, qu'il ne lui restait ni ressources, ni crédit, et que désormais il lui faudrait travailler ou voler pour vivre et faire vivre sa femme, il sentit sa tête s'égarer.

Il se savait incapable de tout travail. La pensée du vol l'épouvantait. Cette nature faible et malsaine pouvait bien aller jusqu'au vice et s'y vautrer, mais elle n'avait pas même l'énergie du crime. En conséquence, la situation dans laquelle il s'était placé lui paraissait désespérée et sans issue, le citoyen Vaubaron commit sa dernière lâcheté et se fit sauter la cervelle.

Le méprisable égoïste ne pensait qu'à lui et ne s'inquiétait ni de ce que sa femme allait devenir ni du sort réservé à l'enfant près de naître. Au moment où l'on rapportait sur une civière, au domicile conjugal, le cadavre du suicidé, la pauvre créature ressentait les premières douleurs de l'enfantement. Elle appelait à son aide, et personne ne venait ; elle implorait son mari absent, ce fut la mort qui lui répondit.

A la vue du corps sanglant, hideux, mutilé, elle tomba à la renverse en poussant un cri d'agonie. Elle ne reprit plus connaissance et s'éteignit sans avoir eu la joie suprême et douloureuse de serrer dans ses bras son petit enfant nouveau-né. Le lendemain, un convoi de dernière classe transportait deux cercueils à la fosse commune. Quant à l'enfant, l'officier municipal le faisait inscrire sur les registres de l'état civil sous le nom de *Jean Vaubaron*.

VI

Au rez-de-chaussée de la maison où la mère de Jean Vaubaron venait de mourir, demeurait un serrurier et sa femme. C'étaient de braves gens, déjà vieux. Le mari travaillait avec énergie depuis quarante ans, sans être parvenu à réaliser de bien notables économies. La femme, douce et bonne créature, avait passé sa vie à demander à Dieu un enfant sans voir sa prière exaucée. Ces braves gens s'appelaient Claude et Mathurine Simon. La femme dit au mari le jour de la terrible catastrophe que nous venons de raconter :

Mon homme, qu'est-ce que va devenir ce pauvre petit diable qui vient de naître et qui n'a plus ni père ni mère?

Que veux-tu qu'il devienne? On va le porter aux Enfants-Trouvés, c'est certain.

Ca me fait de la peine à penser, mon homme, si tu voulais...

Eh bien! si je voulais...quoi?

Nous lui tiendrions lieu des parents qu'il a perdus... Nous le prendrions avec nous. Nous aurions grand soin de lui.

Y songes-tu, femme? Nous ne sommes pas riches, tant s'en faut.

Qu'est-ce que ça fait? Un enfant ne coûte pas cher à nourrir Quant il y en a pour deux dans un ménage il en a pour trois. Tu t'attacherais à cet orphelin et tu lui apprendrais ton état.

L'âge arrive. Je ne tarderai pas bien longtemps, peut-être, à me retirer du métier.

Justement! Lorsque tu n'auras plus rien à faire, tu t'ennuieras.

L'enfant te servirait de distraction. Ca sera, d'ailleurs, une bonne action, et tu n'auras point lieu de t'en repentir, j'en répondrais sur ma tête.

Eh bien! puisque tu en as si grande envie, répliqua le serrurier, que ta volonté soit faite. Je vais tout de ce pas réclamer le petiot.

Claude Simon se rendit en effet chez le commissaire de police, et lui déclara que son intention était de se charger du nouveau-né. Le magistrat municipal approuva fort la charitable intention du digne homme et lui fit remettre l'orphelin, sans oublier la vieille Bible armoiriée, trouvée sur le lit de mort de sa mère.

Jean Vaubaron, malgré les circonstances déplorables qui avaient présidé à sa naissance, semblait destiné à jouir d'une constitution robuste et la santé la plus vigoureuse. Il se développa rapidement dans une atmosphère de tendresse et de soins touchants, car ses parents adoptifs le traitèrent comme si véritablement il avait été leur fils. Il recevait d'eux, tout à la fois, la nourriture du corps et celle de l'âme. Claude et Mathurine faisaient de lui un travailleur et un honnête homme.

Les années s'écoulèrent. Le vieillard oubliait ses projets de retraite et ne songeait plus à quitter son enclume et ses marteaux. Jean Vaubaron, âgé de quinze ans, *mordait* à la serrurerie de façon à surpasser les espérances et les désirs de son père adoptif. Il n'avait pas son pareil pour assembler les pièces d'une serrure de sûreté et pour *établir* une clef solide et élégante. Il se montrait merveilleusement inventif. Il avait construit, en se jouant, le modèle d'un coffre fort à combinaison et à secret, qui remplissait son vieux maître d'une admiration sincère. Dans de telles conditions, Claude et Mathurine se trouvaient les plus heureuses gens du monde, et s'applaudissaient quotidiennement de leur bonne action d'autrefois, quand un triple malheur fondit à l'improviste sur eux.

Une paralysie soudaine atteignit le bras droit du serrurier et le contraignit à l'inaction la plus complète. En même temps le banquier auquel le ménage avait confié ses économies prit la fuite en emportant l'argent de ses clients ruinés et désespérés. Ecrasé par cette double catastrophe, Simon vendit son établissement pour une somme inférieure à la valeur véritable. Un dernier coup l'attendait. Son successeur fit de mauvaises affaires, ne le paya point et ferma sa boutique. Ce fut alors qu'apparut dans tout son éclat la vérité de l'adage radieux et consolant : *Un bienfait n'est jamais perdu*. Les deux vieillards avaient été la providence de l'orphelin. L'orphelin devint à son tour leur providence.

Ils m'ont aimé, ils m'ont fait vivre, se dit Jean Vaubaron à lui-même. Je ne suis point ingrat, je les aime et je les ferai vivre.

Le jeune homme tint parole. Avec un dévouement sublime, que dans l'exquise bonté de son cœur il trouvait parfaitement naturel, il se consacra tout entier à Claude et à Mathurine. Il travailla pour eux sans trêve et sans relâche, leur apportant intégralement le salaire de ses journées et se réservant à peine la plus modeste part du pain qu'il leur donnait. Quoique épuisé souvent de fatigue par ce labeur, il prenait chaque nuit deux ou trois heures sur son sommeil, afin de travailler encore, non plus des bras, mais de la tête. Il se sentait poussé par un secret intinct vers la science si belle, mais si ardue, de la mécanique. La flamme de ce génie mystérieux qui fait les inventeurs échauffait son sang dans ses veines et lui donnait la fièvre.

Il y a là quelque chose! disait il, en se frappant le front.

Il lisait, étudiait, il dessinait ; enfin, à force de volonté, il se donnait à lui-même cette éducation sérieuse, réfléchie, spéciale, sans laquelle, ici-bas, rien de grand n'est possible.

Une telle existence, magnifique de pureté, d'abnégation, de courage dura trois années. Au bout de ce temps, Claude Simon s'éteignit en bénissant son fils d'adoption, et Mathurine suivit presque immédiatement son mari dans la tombe.

Jean Vaubaron pleura les deux vieillards comme il aurait pleuré sa mère s'il l'avait connue. Pour la seconde fois depuis sa naissance, il se trouvait seul au monde ; il redevenait orphelin. Jean Vaubaron en profita, non pas pour travailler autrement. Il laissa de côté, d'une façon presque absolue, ce labeur purement matériel qui ne pouvait servir qu'à lui donner du pain. Il quitta la forge d'un serrurier pour entrer dans l'atelier du mécanicien. En un mot, et qu'on nous permette d'employer ici une expression peut-être impropre, mais qui rend parfaitement notre pensée, d'artisan qu'il etait, il se fit artiste.

Jean Vaubaron se jetait à corps perdu dans une voie hérissée d'obstacles sans cesse renaissants, de difficultés bien souvent insurmontables. Avec toute l'ardeur et la foi de la jeunesse, il allait marcher, ou plutôt courir vers le but resplendissant qui l'attirait Il ne bornait point son ambition à devenir un mécanicien de premier ordre. Il voulait être un inventeur.

Nous devons ajouter que le jeune homme était loin de débuter sous de tristes augures dans la carrière qui l'attirait invinciblement. Le mécanicien pour le compte duquel il travaillait, homme éclairé et intelligent, accordait à Jean Vaubaron une estime et une affection toutes particulières, et rendait pleine justice à son mérite naissant. Souvent il applaudissait aux essais de Jean Vaubaron, lorsque ce dernier cherchait et trouvait quelque moyen ingénieux de simplifier un mécanisme compliqué. Il lui prédisait alors un bel avenir, et certes il était de bonne foi. Parfois même, dans le secret de sa pensée, le patron du jeune homme songeait à intervenir un peu plus tard pour arranger cet avenir à sa guisse.

Quoiqu'il fût dans l'aisance et que Jean Vaubaron ne possédât pour toute fortune que son talent, son courage et ses deux mains, il se demandait si ce ne serait pas une bonne affaire, à tous les points de vue, d'élever son ouvrier à la dignité d'associé.

Il allait plus loin encore. Jean Vaubaron avait plus de vingt ans. Lui-même possédait une fille unique, qui bientôt en possédait quinze et qui promettait d'être jolie. Eh bien! il ne repoussait pas comme inadmissible l'idée d'un mariage entre les jeunes gens quand quatre ou cinq années de plus auraient passé sur leurs deux têtes. Peut-être le bonheur de notre héros était-il dans la réalisation de ce rêve. Mais la destinée inflexible avait décidé que ce rêve ne se réaliserait point.

VII

Jean Vaubaron n'était rien moins que romanesque. Adonné corps et âme au travail intellectuel et au labeur physique, il vivait dans un insolement à peu près complet, il ne formait de liaison avec aucun de ses compagnons, il ne connaissait et n'enviait point les distractions toujours si chères à la jeunesse, et le mot *amour*, souvent répété dans les chansons joyeuses de ses camarades d'atelier, n'éveillait aucun écho dans son cœur, ne faisait naître aucun trouble dans sa pensée.

Il habitait une mansarde située au sixième étage d'une pauvre maison de l'un des plus pauvres quartiers de Paris. Il avait meublé cette mansarde avec un lit de sangle, une table en bois blanc et un petit poêle de fonte, qu'il allumait seulement dans les grands froids, afin de pouvoir travailler chez lui à des dessins de machines pendant les longues soirées de l'hiver. Il quittait cette mansarde dès le point du jour, il y revenait, après avoir pris un repas modeste dans quelque restaurant décent et à bon marché ; rarement il gravissait ses six étages pendant les heures destinées au travail.

La mansarde située en face de la sienne etait habitée par deux femmes, auxquelles il n'avait jamais parlé. Quelquefois, à la vérité, il les rencontrait dans l'escalier, vêtues l'une et l'autre avec une simplicité presque misérable mais en même temps avec une propreté irréprochable. L'une d'elles avait de cheveux gris presque blancs, une figure très pâle, des joues caves et des yeux rougis. Elle paraissait infirme et souffrante ; elle marchait lentement et non sans difficulté. L'autre une jeune fille, presque une enfant, offrait aux regards un frais et délicieux visage, de magnifiques cheveux blonds, de grands yeux pleins de candeur et de lumière, une petite bouche un peu triste, mais qui bien facilement sans doute aurait appris le sourire. Ces deux femmes étaient la mère et la fille.

Lorsque Jean Vaubaron se trouvait sur leur passage, il s'arrêtait pour leur faire place et il les saluait avec respect, car il devinait instinctivement en elles les victimes de quelque grande infortune noblement supportée. Il continuait sa route ensuite, et l'image de la mère infirme et de la radieuse enfant s'effaçait presque aussitôt de son esprit qu'occupait exclusivement des pensées dont nous connaissons la nature exclusive et envahissante. Jean Vaubaron, nous ne saurions le répéter trop, restait d'ailleurs absolument étranger à tout ce qui se passait dans la maison.

Un jour, la nécessité de venir chercher un dessin de machine, qu'il avait oublié de porter à l'atelier le matin, le ramena dans son logis vers les deux heures de l'après-midi Un spectacle triste et imprévu l'attendait sur le seuil Deux tréteaux, disposés dans l'allée étroite, supportaient un cercueil recouvert d'une draperie de deuil et entouré de quelques cierges.

La loge du portier se trouvait au premier étage, selon la coutume presque invariable des maisons à allées. Presque jamais le jeune homme n'adressait la parole à ses concierges, non par fierté, mais parce qu'il était l'ennemi déclaré du temps et des discours inutiles. Ce jour-là, cédant à une curiosité involontaire, il fit une courte halte devant la loge et il questionna :

Qui donc est mort dans la maison? demanda-t-il.

Comment monsieur Vaubaron, vous ne le savez pas! s'écria la portière.

Non, en vérité.

Eh bien! c'est l'une de vos voisines.

Quelles voisines?

Celles qui demeurent en face de votre chambre. Vous les connaissez bien.

Je ne les connais nullement, au contraire.

Si c'est possible! Mais après ça vous êtes plus souvent dehors que dedans, monsieur Vaubaron, et vous ne fréquentez guère le tiers et le quart. Eh bien! elles étaient deux, vos voisines... une vieille et une jeune... une dame à cheveux gris et une jolie blonde... bref, madame Bernard et sa fille.

Pour la première fois de sa vie Jean Vaubaron éprouva une émotion profonde, et ressentit une trépidation intérieure qui le remua jusque dans les abîmes de son âme.

Mon Dieu! balbutia-t-il avec trouble et une inquiétude dont il ne se rendit point compte et que par conséquent il ne chercha pas à cacher. Mon Dieu! est-ce que ce serait la fille...?

Il s'interrompit.

Qui vient de mourir? acheva la concierge. Non, non monsieur Vaubaron, ce n'est pas elle...c'est la mère, mais ça n'en est pas moins malheureux tout de même pour la pauvre enfant, car enfin je vous demande un peu ce qu'elle va devenir, toute seule en ce monde?

Le jeune homme ne répondit pas à cette question ; il fit un geste pour remercier la concierge des renseignements qu'elle venait de lui donner et il monta rapidement jusqu'à sa mansarde.

En passant devant la porte qui faisait face à la sienne, il entendit, à travers les ais mal joints, un bruit de sanglots étouffés qui lui fit mal. C'était la jeune fille qui pleurait sa mère. Cette enfant n'était pour notre héros qu'une étrangère, presque une inconnue, il n'avait pas le droit de se mêler à sa vie, d'intervenir dans sa douleur, de lui offrir des consolations.

Seule sur la terre aussi! se dit-il, orphelin comme moi, et bien plus malheureuse que moi qui, n'ayant pas connu ma mère, n'ai pu la regretter!

Son cœur se serra. Il prit dans sa chambre le dessin qu'il venait chercher et il regagna l'atelier. Il lui semblait, par une étrange hallusination, que le bruit étouffé des sanglots de l'orpheline arrivait jusqu'à lui. Quand il rentra le soir, il prêta l'oreille en s'arrêtant devant la mansarde où venait de passer la mort. Un silence profond régnait dans cette mansarde. La jeune fille dormait sans doute, épuisée de fatigue et de chagrin.

Elle va reprendre des forces dans le repos, pensa Jean Vaubaron.

Et il se sentit momentanément soulagé. Comme de coutume il alluma sa lampe, il s'installa devant sa petite table, il disposa sur cette table un traité de mécanique, des papiers et des crayons, et il essaya de travailler, mais ce fut une tentative inutile. Ses idées confuses se heurtaient dans son cerveau, ses yeux ne se fixaient qu'avec une distraction invincible sur les figures géométriques qui les sollicitaient en vain.

Le jeune homme, comprenant bien que le travail lui serait mementanément impossible, se jeta sur son lit et voulut dormir. Il ne put venir à bout de fermer les yeux. Une pensée unique, incessante éloignait de lui le sommeil. Il croyait voir sans cesse, au milieu des ténèbres qui l'environnaient, la blonde enfant, pâle et brisée, semblable à une statue de la Douleur.

Toute la nuit se passa ainsi, et cette nuit fut longue. Lorsque enfin sonna l'heure de quitter sa mansarde pour retourner à l'atelier, Jean Vaubaron n'avait pas goûté un seul instant de repos. Que passait-il donc dans cette âme? quel sentiment nouveau, d'une puissance incomparable, s'en emparait ainsi victorieusement, et causait en elle un bouleversement si complet? Jean Vaubaron, interrogé, aurait répondu sans doute que ce sentiment était de la pitié. Mieux éclairés que lui, nous pouvons affirmer que c'était de l'amour : un amour d'autant plus invincible qu'il s'ignorait lui-même, que le jeune mécanicien ne le soupçonnait pas ne pouvait le combattre, ce que peut-être s'il l'avait connu, il aurait essayé de faire en se disant :

Je suis trop pauvre pour avoir le droit d'aimer.

Huit jours s'écoulèrent. Le soir du huitième jour, Jean rentra plus tard que de coutume. La portière l'arrêta au moment où il passait devant sa loge.

Monsieur Vaubaron, lui demanda-t-elle, vous n'avez pas aperçu votre petite voisine, ces temps-ci?

Non, répondit Jean.

Elle m'inquiète, la pauvre innocente, savez vous bien?

Pourquoi?

Figurez-vous que depuis le jour de l'enterrement, elle n'est sortie que deux fois. Comment et de quoi vit-elle, puisqu'elle n'achète rien à manger? Comprenez ça si vous pouvez! Hier, je suis montée pour la voir. Il a fallu que je frappasse plus de dix fois à la porte avant qu'elle se décidât à m'ouvrir. Elle était blanche autant qu'une morte. Elle avait l'air de quelqu'un qui va tomber. Je lui ai dit comme ça : "M'zelle Marthe, c'est pour savoir si vous n'avez pas besoin de quelque chose. N'importe qu'est-ce, j'irais vous le chercher avec plaisir." Elle m'a répondu bien poliment qu'elle me remerciait, mais qu'elle n'avait besoin de rien, et elle a refermé la porte. Aujourd'hui, elle est sortie. Elle tenait un petit panier sous son châle. Elle marchait si lentement, que ça faisait peine à regarder. Quand elle est rentrée, au bout d'une demi-heure, elle avait un visage de l'autre monde, comme on voit sur les lits d'hôpital, et je me suis dit : "Voilà une pauvre jeunesse qui file un vilain coton!"

Eh quoi! demanda vivement Jean Vaubaron, croyez-vous donc qu'elle soit dangereusement malade?

Je ne sais pas si elle est malade, mais j'ai l'esprit frappé d'une chose : c'est qu'elle veut se laisser mourir.

Le mécanicien fit un mouvement brusque et ses sourcils se contractèrent la seule pensée d'une résolution si funeste l'atteignait en plein cœur.

Comment empêcher cela? balbutia-t-il.

A votre place, monsieur Vaubaron, je tâcherais de lier connaissance avec mamz'elle Marthe Bernard. Entre jeunes gens comme elle et vous, ça ne doit pas être difficile, et je ferais tout pour la distraire. C'est le chagrin, voyez-vous, et la solitude, qui la détruisent, cette pauvre enfant. Ferez-vous ça monsieur Vaubaron?

J'essayerai du moins, répondit Jean, qui se mit en devoir de gravir lentement ses six étages.

Chemin faisant, il murmurait avec une anxiété profonde :

Lier connaissance...distraire de ses pensées sombres cette malheureuse jeune fille... l'arracher à la mort, peut-être, oui, certes, je le voudrais de tout mon cœur, mais comment?

Et il ne pouvait résoudre cette question si grave, qui nous semble, comme à lui, à peu près insoluble. L'escalier n'étant plus éclairé à partir de dix heures du soir, il en était onze en ce moment, Jean Vaubaron opérait son ascension dans une obscurité complète ; mais il avait une trop grande connaissance de la maison pour qu'il lui fut possible de se tromper d'étage. Machinalement et par la force de l'habitude, il s'arrêta quand il eut franchi cent cinquante marches. Il se trouvait devant sa porte. Il tira sa clef de sa poche et il se mit en devoir de l'introduire dans la serrure.

A la minute précise où, cette opération préliminaire étant achevée, la porte allait tourner sur ses gonds, un bruit inattendu fit courir un frisson sur l'épiderme du jeune homme ; il se rapprocha rapidement de la mansarde qui faisait face à la sienne et il colla son oreille contre cette cloison. Le bruit entendu était, nous devons le dire, de la nature la moins rassurante. C'était un soupir, ou plutôt un gémissement rauque, inachevé, et qui ressemblait à un râle. Mais dans la disposition d'esprit où se trouvait Jean Vaubaron, il pouvait avoir été dupe d'une illusion, d'une erreur de ses sens. Il le crut d'abord, car, pendant quelques instants, il n'entendit que les battements précipités de son cœur qui résonnaient sourdement dans le silence, et sans doute il allait quitter la place, quand pour la seconde fois, le même gémissement inarticulé, sinistre, arriva jusqu'à lui d'une façon nette et distincte. Il lui devenait impossible de s'y méprendre. Ce n'était ni un sanglot, ni une lamentation, ni la prière émue d'une âme désolée, qui frappait son oreille. L'agonie seule a de tels accents.

Jean Vaubaron, nos lecteurs le savent, était d'une trempe vigoureuse, au physique aussi bien qu'au moral. Il fut cependant près de tomber en défaillance, à l'instant terrible où il eut la révélation et presque la preuve qu'à quelques pas de lui Marthe Bernard expirait. Cette prostration de l'âme et du corps n'eut d'ailleurs que la durée d'un éclair. Le mécanicien se redressa, plein de force, d'énergie, de décision.

Je la sauverai! se dit-il à lui-même. Oui, de par Dieu, je la sauverai!

Et, sans même réfléchir à ce que son action pouvait avoir d'excessif en cas d'erreur, sans appeler à l'aide et sans donner l'alarme, il recula de trois ou quatre pas ; puis, prenant son élan, il heurta d'un coup d'épaule formidable la porte de la mansarde. La porte ainsi attaquée n'était point faite d'éléments assez solides pour résister à un pareil choc. Du premier coup les ais vermoulus craquèrent et se disjoignirent, la serrure et les gonds furent arrachés, les planches disloquées tombèrent en dedans. Jean Vaubaron voulut bondir aussitôt, mais il fut contraint de s'arrêter sur le seuil.

VIII

En dépit des ardeurs exaltées de son dévouement, le jeune homme se sentit irrésistiblement repoussé par les flots de gaz méphitique qui s'échappèrent de la mansarde au moment où la porte tomba en dedans. Braver une atmosphère irrespirable, toute chargée des âcres émanations du gaz acide carbonique, c'était courir à une mort presque certaine. Malgré lui, nous l'avons dit, Vaubaron s'arrêta.

Un seul regard suffit d'ailleurs pour lui donner le mot de l'énigme sinistre. Un amas de charbon de bois se consumait lentement dans un réchaud placé au milieu de la mansarde, que ses lueurs bleuâtres et internes éclairaient d'une façon lugubre. L'unique fenêtre était soigneusement fermée. La jeune fille, avant d'accomplir son funeste projet, avait poussé la prévoyance jusqu'à coller des bandes de gros papier gris sur les jointures, afin que pas atome des exhalaisons meurtrières ne put s'échapper. Elle s'était ensuite étendue sur le lit, entièrement vêtu de noir, les mains jointes, les yeux tournés vers le ciel où elle voulait aller rejoindre sa mère, et elle avait attendu la mort.

La mort, obéissante, serait venue vite si les sourds gémissements d'une agonie douloureuse n'avaient frappé l'oreille de Jean Vaubaron. Déjà Marthe Bernard ne donnait plus signe de vie. Ses lèvres restaient muettes, ses yeux étaient fixes et sans regard : son cœur avait cessé de battre. Une seconde suffit, sinon pour dissiper, du moins pour amoindrir les torrents du mauvais air. Le mécanicien s'élança. Sans se préoccuper des coupures facilement dangereuses, il fit éclater à coups de poing plusieurs des carreaux de la fenêtre, qu'il aurait trouvé trop long d'ouvrir. Il prit ensuite entre ses bras le corps inanimé de la jeune fille et il l'emporta dans sa chambre, où il la coucha sur son propre lit ; puis, avant même d'avoir allumé sa lampe, il ressortit de la mansarde, et, se penchant vers le profondeurs de l'escalier, il cria de toute la force de ses poumons :

Au secours, au secours! une femme se meurt!

Cet appel, qui retentit soudain comme un coup de tonnerre, était à peu près inutile. Tous les locataires de la maison avaient entendu non sans épouvante le bruit de la porte renversée par le choc de Vaubaron ; plusieurs d'entre eux, dans tout le désordre d'un deshabillé de nuit, gravissaient déjà les marches pour connaître les causes de ce tapage si insolite dans une demeure habituellement paisible.

Bientôt une douzaine de personnes, en tête desquelles était la concierge, se trouvèrent réunies dans la chambre du mécanicien. Alors eut lieu ce qui ne manque jamais d'arriver en pareil cas, c'est-à-dire qu'au lieu de prodiguer à la mourante les soins immédiats que réclamait son état, tout le monde voulut être renseigné au sujet de la catastrophe accomplie, et toutes les voix interrogèrent Jean Vaubaron. Ce dernier ne répondait à aucune question. Il ne pouvait que répéter, avec l'accent du désespoir et de la folie :

Vous voyez bien qu'elle se meurt! sauvez-là!

Enfin une idée raisonnable traversa le cerveau de la concierge.

Le plus pressé, dit-elle, serait d'aller chercher un médecin.

Où? demanda Vaubaron d'une voix sourde.

Il y en a un dans la rue même où nous sommes, à trois portes d'ici...à droite. Son nom est sur une plaque, à côté du cordon et de la sonnette.

Déjà le mécanicien n'écoutait plus et descendait l'escalier comme un tourbillon. Il reparut au bout d'un temps incompréhensiblement court, accompagné du médecin qu'il avait contraint à se lever sans prendre une minute, et auquel il n'avait laissé qu'à peine le temps de s'habiller. Ce médecin déclara tout d'abord que le cas était grave, et qu'en présence de l'asphyie à peu près complete, il ne pouvait répondre de rien. Il ajouta qu'il fallait de l'air à la jeune fille, beaucoup d'air ; il ouvrit la fenêtre et fit sortir tout le monde, excepté Jean Vaubaron et la concierge, qui avec un dévouement où la curiosité entrait bien pour quelque chose, offrit de passer la nuit auprès de la malade, en compagnie du mécanicien.

Au bout de moins d'une heure de soins la jeune fille poussa un long soupir et ses paupières se soulevèrent. Jean Vaubaron, qui déjà la croyait morte, ne put retenir un cri de joie en la revoyant vivante.

[A CONTINUER.]

"Ca va suffire pour le présent," disait le gamin qui volait un chat pour l'offrir à sa tante le jour de sa fête.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

KEMO DETRUIT sur le champ les Punaises, Fourmis, Mites, &c. A vendre par tous les Epiciers et droguistes.

FIN D'UNE GREVE.

L'AMERICAN RAILROAD UNION DECLARE

Que la Lutte contre les Chemins de Fer est Terminee.

Chicago, 5 août—A une assemblée qui a été tenue en cette ville aujourd'hui des membres du comité général de l'American Railroad Union, il a été décidé de déclarer que la grève des chemins de fer était enfin terminée.

Il y a exception pour les deux chemins de fer Chicago & Eastern Illinois et le Santa Fe Road, dont les employes ont voté de continuer la grève, afin de règler des différends qu'ils ont avec leurs patrons, vu qu'ils ont l'espérance de pouvoir bientôt remporter une victoire éclatante.

Vingt-quatre sociétés ouvrières de Chicago étaient représentées et chaque représentant avait reçu l'ordre de voter contre la continuation de la grève, excepté ceux des deux chemins de fer mentionnés plus haut.

L'assemblée a été tenue à huis clos.

Cependant la décision à laquelle on en est venue ne s'applique pas aux chemins de fer hors de Chicago et les employés de Pullman devront règler leurs affaires comme ils l'entendront.

Des résolutions expliquant les raisons qu'on a eues pour faire cesser cette grève ont été adoptées.

L'exemple des sociétés ouvrières de Chicago sera immédiatement suivi par toutes les autres sociétés de l'Ouest, et mercredi soir la fameuse grève sera terminée d'un bout du pays à l'autre, si l'on en excepte celle des employés du Chicago & Eastern Illinois et le Santa Fe.

Le président Debs a quitté la ville cette après-midi pour Terre Haute où il réside ; de là il se rendra à New York où il fera une conférence.

Une maison de Boston a offert à Debs un salaire très élevé pour donner des conférences dans les principales villes de la Nouvelle-Angleterre. On croit que Debs va accepter cette offre.

LES MARCHANDS DE BOISSON.

Doivent se Conformer aux Ordres des Commissaires.

Les commissaires des licences ont fait la visite, samedi, des buvettes de cette ville pour voir à ce que les propriétaires n'enfreignent pas la loi relative aux fenêtres de ces sortes d'établissements et qu'on nomme "screen law".

En plusieurs endroits des placards, des gravures, etc garnissaient les fenêtres, et les propriétaires durent les faire enlever. Quelques-uns s'objectèrent, mais cela ne servit de rien : ils durent tous obéir aux ordres des commissaires. *Dura lex, sed lex.*

Aucune porte de derrière ne fut trouvée ouverte.

On dit que sous peu les commissaires des licences enverront aux marchands de spiritueux une lettre pour leur apprendre ce qu'on attend d'eux.

Cependant, les commissaires n'exigeront pas des changements coûteux à l'intérieur des bars, vu que les licences ont été accordées dans les conditions présentes. Mais l'an prochain ces grandes améliorations devront avoir lieu.

Vols Avec Effraction.

Samedi dans la nuit, des voleurs sont entrés dans les demeures particulières de Frank J. Ladd et du Dr William G. Ward, sur la rue Fairmount, à Belvidere.

Dans la demeure de M. Ladd, les voleurs pillerent le garde-manger et n'enlevèrent rien autre chose que des comestibles.

Chez le Dr Ward, les malfaiteurs ne s'emparèrent que de quelques cigares et cigarettes, malgré que plusieurs articles de valeur auraient pu être enlevés. Mde Ward entendit les voleurs qui marchaient dans la maison et elle les vit qui se sauvaient par la porte de devant.

Ces cambrioleurs entrèrent chez M. Ladd par le châssis de la cave.

Le chien qui dormait sur le perron aboya quand les voleurs entrèrent dans la maison, ce qui éveilla Mde Ward.

L'ILE STE HELENE.

L'Ile Ste Hélène fut découverte par les Portugais en 1501, le 1er mai. Ils lui donnerent le nom de la mère de l'empereur Constantin, celle à laquelle les chrétiens doivent la découverte de la vraie croix, et qui, dans le martyrologe romain, porte le nom de sainte Hélène.

Napoléon Ier succomba dans la nuit du 5 mai à la maladie qui le minait depuis longtemps. Voici comment un de ses serviteurs raconte les phénomènes surnaturels qui s'accomplirent durant l'agonie de l'Empereur.

Pendant qu'une vive consternation remplissait Longwood, l'île Sainte Hélène et l'Océan étaient en proie à une furieuse tempête. Déjà une comète nous était apparue, et les marins superstitieux avaient vu là un signe fatidique. Napoléon, à qui on avait parlé, manifesta par la contraction des muscles de sa physionomie, l'impression pénible que cet astre malfaisant produisait sur lui ; mais dans cette nuit d'horreur, dans cette nuit avant-courrière de la plus grande perte que le monde pouvait faire, un ouragan des Antilles tombait sur nous, sa véhémence ébranlait jusqu'aux rochers qui soutenaient Longwood.

Des fleuves d'eau chutaient du ciel, dont les cataractes semblaient ouvertes ; ils se précipitaient, ils roulaient en vagues immenses, entraînant les buissons, les arbres et la terre autour de nous. Le saule sous lequel Napoléon prenait ordinairement le frais avait été enlevé le premier, toutes nos plantations venaient d'être déracinées et emportées sur les montagnes, dans les abîmes ou volaient vers la nuit.

"...Rien de ce qu'aimait Napoléon ne devait lui survivre ; tout fut détruit, dispersé, anéanti dans cette horrible nuit.

Ces vers de Victor Hugo sont le commencement de ce tableau :

En Corse, à Sainte-Hélène encore,
Dans les nuits d'hiver, le nocher,
Si quelque orageux météore,
Brille au sommet d'un noir rocher,
Croit voir le sombre capitaine,
Projetant son ombre lointaine,
Immobile, croiser ses bras :
Et dit que, pour cette dernière fête,
Il vient régner dans la tempête,
Comme il régnait dans les combats!

VIVE L'AMERICAIN!

Paris, 5 août.—Au Vélodrome de la Seine aujourd'hui la bourse Tourville a été gagnée par A. A. Zimmerman, le vélocipédiste américain Louvet, le champion des vélocipédistes français, est arrivé bon second. La course a été de 2000 mètres.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Phitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT,
$1.00 par annee, 6 mois, 50 ct

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 16 AOUT. 1894. Soyons Distingues. No. 47

Indicateur de Chemin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.
DIVISION OUEST.
Commencant le 1er Juillet 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 15, 12 45, 3 30 3 15, 4 10, 5 10, 8 20, 7, 9 25, p m; Dimanches. 7 30 8 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 50, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 25 a m; 12 05, 5 15, et 7 50, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 6 20 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 1 Juillet 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 44, a m; 12 17 1 43, ¶3 03, 4 00, *4 10, 4 33, *5 21, *5 43, *6 28, *7 47, §8 46 p m; Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

☞ Express, § seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m. Via South Lawrence, 6 30, a m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 45, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, 9 45, 10 13 a m, 12 11, 12 57, 1 44, 1 59, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 02 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 44, 5 42, †8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 44 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 43 a m; 1 56 et †8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, par la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, †8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 59, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

H. C. TAFT, Agt-Gén., Lowell.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parloir et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferrée Passant par le Pont de Poughkeepsie

—ENTRE—

Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.

D. J. FLANDERS, Agent général des

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement fait sur commande Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND,

Marchand - Tailleur.

14 RUE MIDDLE.

☞ Son assortiment de Draps,
☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du
☞ dernier goût et de patrons les
☞ plusnouveaux.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
258 Rue Merrimack.

Francis W. Qua,
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de BIJOUTERIES DE LOWELL.

Notre magasin est assorti de toutes les nouveautés de la saison.
Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES d'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.

Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.

DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
☞ Allez faire une visite at vous serez satisfaits.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les mercredis.

CAUSE CELEBRE.

La fin du Proces des Anarchistes.

Paris, 12 août—Le fameux procès des anarchistes s'est terminé aujourd'hui par l'acquittement des trente personnes accusées d'anarchisme. Cependant, trois des prisonniers ont été trouvés coupables sous d'autres chefs d'accusation

Aux assises, ce matin, les derniers plaidoyers pour la défense ont été prononcés. Le prisonnier Jean Grave a pris sa propre défense; il fit un discours peu long, mais impressionnant qu'il termina par ces mots: "Mon communisme est celui de Proudhon; il n'appartient pas à l'histoire du crime, mais à celle de la pensée."

Un autre accusé, Sébastien Faure, a parlé éloquemment: "Mon seul crime, a-t-il dit, est d'avoir prêché comme le Christ, d'avoir avocassé le bonheur universel."

Bernard et Chericotti ont aussi parlé brièvement, puis le président du tribunal soumit soixante questions au jury.

Après deux heures de délibérations, le jury acquitta les prisonniers sur un des chefs d'accusation le plus grave, celui d'anarchisme, mais ils condamnèrent Ortiz pour vol et Chericotti et Bertani pour recel.

Ortis a été condamné à quinze ans d'emprisonnement, Chericotti à 8 ans aux travaux forcés et Bertani à sept mois de prison.

LONGUEUIL,

—Félix Dansereau, hôtelier de Longueuil, a déposé son bilan ce matin à la demande de J. O. Villeneuve & Cie. Passif, environ $3,200. Principaux créanciers: Michel Viger, $1,300; J. O. Villeneuve & Cie, $405, &c.

Les Troubles de Québec.

Nous déplorons beaucoup les troubles qui ont eu lieu à Québec ces jours derniers. Une populace s'est portée à des actes de violence sur des missionnaires baptistes qui ont eu la hardiesse d'aller fonder une mission à St Rock, un faubourg essentiellement canadien-français et catholique. Un entrefilet, paru dans l'*Electeur* et écrit par un reporter imprévoyant qui n'avait pas assez calculé la portée de son écrit dans un moment où les têtes étaient montées, a causé cette malheureuse affaire dont le contre-coup a été ressenti jusqu'en ce pays.

Comme la ville historique de Champlain passe pour être le boulevard de notre race, ces désordres religieux dans ses murs ont donné aux autres nationalités, soit aux Etats-Unis, soit au Canada, une fort mauvaise opinion de nous; ils étaient de nature à nous faire passer pour une population intolérante, remplie de préjugés, fanatique à l'extrême, ce qui n'est pas.

Nos ennemis—et ils sont nombreux—en ont profité pour crier à notre adresse: Haro sur le beaudet!

Cet attentat à la liberté, quelque louables que fussent les intentions, nous a causé, à nous Canadiens des Etats-Unis, un tort incalculable dans un milieu comme celui dans lequel nous vivons, où les moindres fautes commises par les nôtres nous font voir d'un mauvais œil par des races jalouses qui ne cherchent qu'à nous rabaisser et saisissent toujours avec joie la moindre occasion de nous déprécier.

Nous répudions donc les auteurs de cette échauffourée laquelle, en certains quartiers, a été malicieusement exagérée. Nous protestons aussi hautement contre les écrits et les paroles de personnes qui voudraient rendre toute notre race solidaire des actes d'une populace qui s'est oubliée et que tous les journaux canadiens-français et notre nationalité en général ont blâmée vertement.

Pour donner une idée des commentaires qui ont été faits sur ces désordres de ce côté-ci de la frontière, nous allons traduire l'article du *Mail*, un journal protestant de cette ville.

"La liberté de discussion, dit le *Mail*, est la soupape de sûreté qui a empêché plusieurs explosions sociales. Un homme qui est habitué à entendre ou à voir ses opinions controversées apprend à avoir de l'empire sur lui-même, à être patient et tolérant envers les croyants sincères. Rager, tempêter, lancer des pierres ou tirer des balles sur ceux qui diffèrent d'opinion avec nous, cela démontre un état inférieur de civilisation. Les troubles à Québec donnent de l'actualité à ce lieu-commun qui devrait se trouver souvent dans notre bouche. Hélas! Ces chrétiens de Québec ont encore à apprendre sa signification."

Plus loin le *Mail* prend la défense des baptistes et des salutistes, puis il ajoute que l'attaque commise sur eux est une disgrâce pour notre civilisation de fin-de-siècle. Il exagère en disant que 5000 hommes ont pris part à ces scènes disgracieuses. Quand deux individus avinés se battent sur une rue, il se forme bientôt un rassemblement. Mais tous ces gens-là ne sont pas des batailleurs. A Québec, quelques meneurs se sont portés à la violence et une foule, comme à un incendie ou sur le théâtre d'un accident, est venue voir ce spectacle. A Lowell, une chose qui est d'occurence journalière comme d'ailleurs dans toutes les villes, c'est bien l'arrestation d'un pochard. Eh bien! chaque fois qu'un ivrogne titubant est recueilli par la police, l'on voit un rassemblement.

C'est donc faux de dire que 5000 personnes ont pris part aux émeutes à Québec. Il faut faire la part des badauds, des curieux qui sont toujours nombreux dans de semblables occasions.

Ce n'est pas une raison parce qu'une bande de têtes chaudes de Québec ont commis les actes déplorables que nous savons pour prétendre que la population de cette ville, qui est de 65,000 habitants, est en général intolérante.

Si les journaux québecois reflètent l'opinion publique de leur ville, nous pouvons conclure de leur unanimité à stigmatiser ceux qui ont ainsi jete du discrédit sur notre race, que la population entière, à l'exception des auteurs de l'échauffourée qui sont loin d'être aussi nombreux qu'on l'a dit, désapprouve ces actes de violence et les regrette amèrement.

Le *Mail* termine par ces lignes:

"En général, les Canadiens-français de Lowell sont bons observateurs des lois. La Nouvelle-Angleterre devrait envoyer à Québec une députation de Canadiens-français américanisés, pour enseigner à leurs compatriotes à connaître et à respecter les principes de la liberté civile et religieuse. Ces émeutiers de Québec ont besoin d'une semblable instruction."

Voilà des compliments que nous n'acceptons qu'avec répugnance, parce qu'ils sont fort mal tournés. Le *Mail* aurait pu dire que les Canadiens des Etats-Unis, qu'ils soient américanisés ou qu'ils ne le soient pas, observent en général les lois du pays. Quant à aller donner une leçon à ceux des nôtres à Québec qui ont mal fait, il y a assez de Canadiens-français qui les blâment dans la province de Québec pour la leur donner comme il convient, ce qu'ils ont déjà commencé de faire au moyen de la presse.

Nous n'avons jamais tenu toute la race anglaise solidaire d'une bande de fanatiques laquelle, en pleine province d'Ontario, a attaqué un prélat de l'Eglise romaine parce que, entouré de ses prêtres et de quelques fidèles, il faisait une procession du T. S. Sacrement dans son jardin un jour de grande fête religieuse. Ceux qui se croient tant supérieurs à nous devraient au moins faire preuve d'un même bon sens.

Partout, au Canada, aux Etats-Unis, le Canadien respecte la liberté des autres races avec lesquelles il vit, mais il peut se rencontrer parmi nous, comme il s'en trouve dans toutes les races, des gens violents, des têtes chaudes: on a tort de nous jeter la pierre à cause d'eux.

Anarchistes et Toques.

Il est de nouveau question à Washington des précautions prises pour mettre la famille du président à l'abri d'un coup de main possible de la part des anarchistes. On sait que Mde Cleveland et ses deux petites filles sont en ce moment à Gray Gables, dans le Massachusetts, et d'après les bruits qui courent il y aurait en ce moment a Gray Gables trois agents de la sûreté appartenant au département du trésor et qui seraient spécialement chargés de veiller sur la femme de Grover et ses enfants toutes les fois qu'elles sortent de leur maison de campagne. Pas plus au département du trésor qu'à la Maison Blanche, il n'a été possible d'obtenir la confirmation ou le démenti de ces bruits; à la Maison Blanche, les personnes interrogées ont simplement haussé les épaules et déclaré qu'il ne fallait pas croire toutes les histoires absurdes mises en circulation.

Il n'est pas douteux que M. Cleveland s'est toujours préoccupé de sa sécurité personnelle et de celle de sa famille. Il a toujours exigé des gardiens de la Maison Blanche une surveillance très active. Dès qu'à commencé le mouvement inauguré par Coxey et son armée industrielle, le nombre des gardiens a été augmenté et on a pris des précautions extraordinaires pour la sécurité des hôtes de la Maison Blanche; on les prend encore. Depuis que M. Cleveland est revenu à la Maison Blanche, il a toujours veillé à ce que ses enfants fussent bien gardées toutes les fois qu'elles sortaient. Immédiatement avant le départ pour Gray Gables de Mme Cleveland et de ses enfants, elles étaient surveillées plus étroitement que jamais. Tous les jours on menait les enfants jouer dans le jardin qui se trouve derrière la Maison Blanche; pendant qu'elles y étaient les grandes grilles en fer ouvrant sur ce jardin étaient fermées, deux ou trois policemen se tenaient aux alentours et un agent en bourgeois était chargé de tenir à l'écart les personnes à la mine suspecte.

On sait à Washington depuis des mois que l'équipage de la Maison Blanche est soigneusement gardé toutes les fois qu'une personne de la famille sort en voiture pour faire une course ou une promenade. Il y a donc tout lieu de croire qu'on ne se sera pas relâché de cette surveillance depuis le départ de Mme Cleveland et de ses enfants pour le bord de la mer, et il est probable que les bruits qui courent sont fondés. Il est tout naturel que M. Cleveland ait requis pour ce service des agents de la sûreté du trésor, qui sont à la disposition du chef du pouvoir exécutif.

Un Recit de M. Francois Coppee.

"Je veux vous dire une histoire, qui me fut contée à Lyon, il y a quelques années.

"Une fillette de la campagne arrive en ville par le chemin de fer, avec son panier et ses petits paquets, pour entrer en condition dans une famille respectable. Mais, à la gare, elle s'aperçoit avec terreur qu'elle a perdu l'adresse de la maison où elle était attendue. L'enfant est jeune, jolie; et la voilà seule, sans argent, perdue dans cette grande cité, exposée à bien des périls. Que va-t-elle devenir?

"Or, la petite a toujours eu une dévotion particulière à la Vierge. Là-haut, sur la colline, dominant cette ville dont elle a peur, elle voit se dresser la basilique de Notre-Dame de Fourvière. Elle passe le pont, gravit les pentes, va s'agenouiller devant la bonne Vierge, se recommande à elle dans une ardente prière; puis, comme elle sort de l'église, un jeune homme vêtu de noir, dont la physionomie respire la bonté, s'avance vers elle, lui demande pourquoi elle a le front soucieux et les yeux rouges.

"A cet inconnu, qui lui inspire confiance, la jeune paysanne avoue la cause de son chagrin.

"—Allez donc, lui dit alors le jeune homme, chez Madame une telle qui demeure en ville, à tel endroit. C'est ma mère. Vous lui direz simplement que c'est son fils qui vous envoie. Allez, vous serez bien reçue.

"La fillette obéit, se rend à l'adresse indiquée, est d'abord introduite dans un salon où se trouve un portrait fort ressemblant de l'obligeant jeune homme. Puis une dame âgée et en grand deuil la rejoint et l'interroge. Mais, quand la jeune fille lui dit: "Je viens de la part de votre fils," la vieille dame pousse un cri de douleur:

"—Mon fils est mort!... Je le pleure depuis trois ans!

"Alors la petite paysanne, éperdue et tremblante, raconte son aventure, sa prière à Notre-Dame, sa rencontre et son entretien, sur le seuil de l'église avec ce jeune homme, dont voici le portrait.

"On devine le dénouement. Ce n'est pas comme une servante, c'est comme une fille d'adoption que la pauvre mère accueillit cette pieuse enfant, à elle adressée par son fils qui est au ciel."

NOTRE LANGUE.

Les Canadiens-français, émigrés aux Etats-Unis, ont toujours lutté pour la préservation de leur langue. Dans un milieu comme le nôtre, nous avons passé pardessus bien des obstacles pour ne pas perdre ce dépôt sacré, surtout au début de l'émigration canadienne. Aujourd'hui, les dangers sont assurément moins grands, mais il est nécessaire, de temps à autre, de faire connaître à tous, afin qu'on ne les oublie pas, les raisons pour lesquelles nous devons conserver notre idiome national.

D'abord, nous gardons notre belle langue française par fierté, ce qui est bien légitime. C'est avec orgueil que nous nous disons fils de la France, ce noble pays qui a inspiré à l'un de nos poètes ces vers magnifiques.

Terre aux grands deuils suivis d'éclatants lendemains!
Noble Gaëlie, pays de l'antique vaillance,
Qui sus toujours unir, merveilleuse alliance,
Au pur esprit des Grecs l'orgueil des vieux Romains!

Oui, nous aimons à parler français parce que nous sommes descendants de Français, ce qui est un honneur.

Puis les premiers mots que nous avons bégayés sur les genoux de nos mères furent des mots français. C'est en français qu'on nous a enseigné notre religion; c'est en français que nous avons appris notre catéchisme et qu'on nous a fait connaître toutes les vertus chrétiennes. Voilà pourquoi nous voulons que nos enfants parlent cette belle langue, et nous fondons des écoles paroissiales dans ce but.

Nous avons aussi d'autres raisons qui nous engagent à conserver la langue de nos pères sur cette terre étrangère.

La langue française est le lien qui nous tient unis, nous forme en groupe, et, par conséquent, nous aide à fonder des paroisses catholiques; elle fait que nous conservons notre physionomie distincte de catholiques et nos vieilles mœurs dont la moralité est la base.

Par la langue française nous rallions à nous nos compatriotes qui arrivent du Canada. Si nous ne parlions qu'anglais, ils seraient des étrangers pour nous, vu que nous ne pourrions pas même les comprendre. En arrivant dans nos centres canadiens, ces compatriotes se trouvent pour ainsi dire comme en famille: le français est la langue au moyen de laquelle ils peuvent nous parler, être compris de nous, et dans nos églises, c'est dans cet idiome qu'ils reçoivent les instructions religieuses.

C'est grâce à la langue française si nous avons des prêtres qui connaissent nos coutumes, nos aspirations, nos besoins et sont pour nous de véritables pères.

Ne négligeons donc pas d'apprendre cette belle langue française, la nôtre, langue si riche, si douce, si harmonieuse et dont la connaissance nous accorde chaque jour les avantages que nous venons de mentionner!

La Bourse de Chicago.

Rabelais parle d'un philosophe qui, ayant un jour montré du doigt un vagabond, celui-ci lui montra deux doigts. Sur ce le philosophe en présenta trois à l'homme qui, exaspéré, lui mit le poing sous le nez. Le philosophe était enchanté. "Voyez vous, disait-il à ses amis, en montrant un doigt à cet homme, je lui disais clairement qu'il y a un Dieu; lui, levant ses deux doigts, m'a rappelé qu'il y a le Père et le Fils. Alors de mes trois doigts, je lui ai signifié qu'il y a trois personnes en Dieu, et en me montrant le poing, il m'a répondu que les trois personnes ne font qu'un seul et même Dieu."

Le Français qui entre pour la première fois à la Bourse de Chicago, se croit transporté dans une Académie silencieuse dont les membres s'expliquent par signes. Un doigt levé signifie qu'on offre 1-8 de *cent* au-dessus de la cote du blé à l'ouverture de la séance. Deux doigts veulent dire 2-8, soit 1-4. Deux doigts avec le pouce en travers se traduisent par la moitié de la différence entre 2-8 et 3-8. Naturellement, trois doigts signifient 3-8; quatre doigts, 4-8 ou 1-2; cinq doigts écartés, 5-8, et si les cinq doigts sont serrés les uns contre les autres, c'est le signe de 6-8 ou 3-4. Le pouce levé et les autres doigts fermées, signifient 7-8 cote à la hausse; mais si le pouce est tourné vers le sol, comme faisaient les Vestales quand elles voulaient que le gladiateur fût tué, cela veut dire 7-8 la cote à la baisse. Le poing fermé signifie un cent. Celui qui veut vendre, montre aussi ses doigts, mais en faisant le signe d'éloigner de soi quelque objet dont on veut se débarrasser. Dans ce cas, chaque doigt signifie 5,000 minots de blé. Ainsi, celui qui a à vendre 50,000 minots, lève les deux mains, en séparant les dix doigts et faisant le signe de repousser quelque chose. On n'est pas bavard à Chicago.

Les Etats-Unis et les Anarchistes.

Nos voisins sont avant tout gens pratiques. Ils ne se paient pas de mots, ni de théories creuses; il leur suffit généralement de voir le mal, pour y appliquer immédiatement le remède efficace.

Pendant que les vieilles nations de l'Europe, où a pris naissance ce virus de l'anarchisme, tâtonnent, au milieu de récriminations violentes, ne sachant trop comment s'y prendre pour faire face au fléau, les Américains trouvant que le vieux monde leur a déjà envoyé trop de ses perturbateurs, mettent subitement un terme à cette importation.

Dorénavant, si la Chambre approuve la mesure prise par le Sénat, aucun anarchiste étranger ne pourra mettre les pieds sur le sol de la grande République. Une commission spéciale sera chargée de faire une enquête minutieuse sur les antécédents, les opinions politiques de l'immigrant soupçonné d'anarchisme. Elle recherchera ses accointances avec les sociétés ou associations anarchistes, prendra en considération les listes reçues par les polices étrangères et renverra d'où il vient tout individu marqué de la tare anarchiste.

La procédure est fort simple, sans être sommaire. La prévenu subira un véritable jugement et aura toute opportunité d'établir son innocence, s'il est faussement accusé; mais s'il ne peut faire cette preuve, il sera renvoyé au lieu d'embarquement aux frais de la compagnie qui l'aura amené, à bord de l'un de ses vaisseaux, et s'il est venu par terre, il sera reconduit à la frontière aux frais du gouvernement fédéral des Etats-Unis.

Tout individu ainsi expulsé, qui sera repris sur le territoire des Etats-Unis, sera arrêté et condamné au pénitencier pour quatre ans au plus et ensuite expulsé de nouveau.

Voilà les grandes lignes de la nouvelle loi, qui nous paraît être une mesure de protection fort légitime. Les Américains ne se sont pas laissés émouvoir par les étranges théories qui sont énoncées aujourd'hui en Europe en opposition aux mesures anti-anarchistes:

"Vous n'avez pas le droit de punir une opinion, qu'elle soit ou non manifestée par la parole ou la publication. Votre droit se borne à punir le fait, le delit, le crime."

Eh bien! La provocation au crime n'est-elle pas elle-même un crime dans tous les codes et chez toutes les nations civilisées?

Sans doute, les mesures de répression doivent se limiter au mal que l'on veut atteindre, bien préciser le but et l'action des lois de protection, et non pas être une menace pour les libertés légitimes; mais, ces précautions prises, un pays qui veut réellement se protéger, doit sévir vigoureusement.

Les sans-patrie qui ont déclaré une guerre de sauvages à la société, proclament avec cynisme leur implacabilité. Il serait donc bien niais de faire, à leur égard, du sentiment et des théories.

La mesure prise par les Etats-Unis n'est-elle pas un bon exemple pour le Canada?

Sans doute, jusqu'à présent, nous ne paraissons pas souffrir tant que nos voisins de l'importation des anarchistes. Mais, outre que ces ennemis communs peuvent fort bien utiliser notre pays comme route des Etats-Unis, pour éviter le rigoureux examen des ports d'entrée, rien ne nous dit que nous sommes assurés contre ce virus et qu'il ne nous envahira jamais.

Du reste, contre un danger commun, il faut une action commune; contre les sans-patrie, il faut l'union des patries; contre les ennemis de toute autorité, de tout gouvernement, il faut le concours de toutes les autorités, de tous les gouvernements.

Il sera donc opportun de proposer, à la prochaine session du parlement fédéral, une mesure analogue à la nouvelle loi anti-anarchiste des Etats-Unis.

—*La Croix de Montréal.*

Le Revolver-Rec'ame.

La réclame à la cour d'assises est tout ce qu'il y a de plus à la mode en ce moment.

Quand un monsieur éprouve le besoin de faire savoir quelque chose à ses concitoyens, vlà! vlan! Il tire deux ou trois coups de revolver sur un inoffensif passant.

Aussitôt il comparaît devant les jurés et leur raconte sa petite affaire.

—Parlons un peu de ce malheureux que vous avez failli assassiner! ne cesse de dire le président.

—Je ne le connais pas ce monsieur; pourquoi voulez vous que je m'occupe de lui? riposte sèchement l'accusé. Je n'ai, d'ailleurs, tiré sur cet individu que pour venir exposer mes idées en public!

Le jury, charmé, écoute le petit boniment, et renvoie ensuite l'accusé à ses chères études de tir.

Il est évident que ce procédé, facile à suivre en justice, ne tardera pas à devenir d'un emploi général.

Voici un commerçant qui veut lancer un nouveau produit de son invention. Il lui suffit de s'armer d'un revolver et de tirer sur le premier venu. Un gardien de la paix l'empoigne. Et alors, devant la cour d'assises, la petite fête commence:

—Messieurs les jurés, s'écrie l'accusé, vous allez me comprendre. Je suis inventeur d'un nouveau savon, le savon de Madagascar. Un savon supérieur! Ça décrasse tout! Tenez, vous m'en direz des nouvelles.

Il va tranquillement distribuer un savon à chacun des membres du jury, et continue:

—Fleurez-moi ça, messieurs. C'est un parfum magnifique, de plus appréciés là bas.

Le président.—Mais cet homme que...!

L'accusé, sévèrement.—Il me semble, monsieur le président, que la défense est libre! (*Aux jurés.*) Messieurs, vous avez apprécié mon produit. J'espère que, désormais, le public se précipitera en foule dans mes vastes magasins pour s'arracher ce savon délicieux, qui blanchit, pâlit, polit, vernit, adoucit, rajeunit! J'ai dit.

Il se rassied au milieu des applaudissements, et le jury l'acquitte, avec mention très flatteuse pour son savon.

L'industriel pourra faire placarder dans sa boutique:

Savon sans rival
Adopté par les cours étrangères
Acquitté avec éloges par le jury de la Seine.

On s'habituera à ce genre de réclame. Il n'y aura plus que les gens qui essuieront les coups de revolver, pour quelque émotion. Et même de crainte d'accident, on vendra des armes spéciales très bruyantes, avec cartouches à blanc.

On en arrivera bien vite à tirer un coup de pistolet pour faire arrêter un fiacre, pour demander le cordon à son concierge ou pour siffler son chien.

Dans un café, un consommateur, fatigué d'appeler le garçon, tirera simplement son révolver et fera feu deux ou trois fois. Puis il dira tranquillement:

—Un bock... bien tiré!

Ceux qui voudront faire beaucoup d'effet seront obligés d'avoir recours à la dynamite-réclame.

Un jour, on entendra une explosion épouvantable sur la place de la Concorde. Aussitôt tout le monde d'accourir.

Un gardien de la paix arrête l'auteur de l'attentat présumé.

—Vous faites erreur, s'écrie celui-ci; je ne suis pas un anarchiste, je suis un marchand de pommade pour les cors. Avez-vous des cors mon agent? Voici une boîte. C'est souverain!

Les poètes font on ne lit pas les vers, les peintres méconnus pourront également employer ce moyen afin d'attirer sur eux l'attention publique.

Ce sera cha mant.

JULES DESMOLLIENS.

ETATS-UNIS.

Les cinquante-cinq délibéraient en 1787, sur la future constitution des Etats-Unis.—On venait de rentrer dans la question si brûlante de la représentation, lorsque Franklin, que son grand âge avait jusque-là retenu sur son fauteuil, se leva et se tourna vers Washington:

"Monsieur le président, au milieu de cette assemblée qui erre à tâtons dans les ténèbres, à la recherche de la vérité politique, à peine capable de la saisir, même lorsqu'on la lui présente, comment se fait-il que nous n'ayons point encore songé à invoquer humblement le Père des lumières, pour qu'il éclaire nos intelligences?... J'ai vécu de longues années, et plus je vis, plus je suis frappé de cette vérité que c'est Dieu qui gouverne les affaires des hommes. Si un passereau ne peut tomber en terre sans sa permission, un empire pourra-t-il s'élever sans son appui?

(*Vie de Washington*, par C. de Witt.)

ST MARTIN.

—Vendredi matin, M. Félix Trudeau, de St Martin, a reçu un coup de pied de cheval dans le côté; l'accident est arrivé dans l'écurie de M. Benoit de la place Jacques-Cartier. M. Trudeau a été conduit à l'hôpital Notre-Dame où les médecins ont constaté qu'il avait plusieurs côtes brisées.

KEMO DETRUIT sur le champ les Punaises, Fourmis, Mites, &c. A vendre par tous les Epiciers et Droguistes.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH
Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT
AND A
USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

Waterproof collars and cuffs that you can clean yourself by simply rubbing off with a wet sponge. The genuine look exactly like linen and every piece is marked this way:

TRADE CELLULOID MARK

They are made by covering a linen collar or cuff with "celluloid," and are the *only* waterproof goods made with an interlining, and the only goods that can stand the wear and give perfect satisfaction. Never wilted nor affected by moisture. Try them and you will never regret it. Ask for them with above trade mark and refuse any imitations. If your dealer does not have them we will mail you a sample direct on receipt of price. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair. State whether stand-up or turned-down collar is wanted.

The Celluloid Company,
427-429 Broadway, New York.

SUR LE PAVE.

EVICTIONS DES GREVISTES DE PULLMAN CITY.

Les Logis sont Necessaires pour les Nouveaux Employes.

Chicago, 12 août.—Hier, M. Pullman, le czar de Pullman City, s'est mis dans l'idée de mettre sur le pavé ses anciens employés qui se sont mis en grève. Ces évictions seront faites au commencement de la semaine.

Les papiers timbrés nécessaires sont en voie de préparation dans les bureaux de l'avocat Runnell; ils sont préparés d'après les ordres formels de M. Pullman.

M. Runnell a refusé d'être interviewé, mais le deuxième vice-président Wickes a été approché et il a avoué que la nouvelle était vraie. Par conséquent, les grévistes de Pullman seront mis à la porte des logis de la compagnie le plus tôt possible.

Pour s'excuser d'agir de la sorte, la compagnie prétend que ces logis sont nécessaires pour loger ses nouveaux employés.

Il y a à présent presque 400 maisons vacantes dans Pullman City, ce qui suffit amplement pour loger les nouveaux employés d'ici à quelque temps.

Si les évictions qu'on annonce ont lieu, la ville de Pullman va se trouver tout à coup presque déserte. Environ 5000 hommes, femmes et enfants vont se trouver dans la rue. On calcule que 1500 grévistes habitent les logis de la compagnie et la plupart ont de grosses familles. Peu d'entre eux ont payé un dollar de loyer depuis le commencement de la grève. La plupart sont à la veille de manquer de tout, surtout de nourriture; ils sont si pauvres qu'ils ne peuvent payer un charretier pour déménager le peu d'articles de ménage qu'ils possèdent.

Ces employés en grève ont toujours eu l'espoir, jusqu'à ces jours-ci, que la compagnie ne les mettrait jamais sur le pavé et que le différend finirait par être réglé.

Que Dieu ait pitié des directeurs de la compagnie, s'ils tentent de nous mettre dehors, a dit Robert Combes, un des membres du comité des grévistes. Je n'aime pas à songer à ce qu'il va arriver. Je voudrais m'en aller avant que ces troubles arrivent."

La situation pour les grévistes de Pullman est bien sombre. La compagnie continue à prendre à son service de nouveaux hommes.

Bientôt la compagnie se trouvera avec près de 1700 hommes, soit 300 de moins que le nombre qu'elle désire employer cet hiver. La plupart de ces hommes sont de nouveaux employés.

—On parle beaucoup, dans les cercles douaniers du Canada et des Etats-Unis, de l'arrestation de MM. John Henry, ex-député-collecteur des douanes aux Etats-Unis, et A. C. Matthews. Ce dernier est bien connu à Montréal. Après son arrestation il a été conduit à Plattsburg et remis en liberté sous un cautionnement de $500. Henry a été arrêté à Fort Covington, N Y. Tous deux sont accusés de complicité dans une affaire de contrebande. On prétend que d'autres arrestations seront faites sous peu.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.
67 rue Market, Lowell, Mass

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 16 AOUT 1894.

Un Peuple Trompé.

Ce qu'il faut le plus sous une administration democratique, c'est de la patience. Un jour on annonce que la question du tarif est réglée ; le lendemain, le télégraphe démentit cette nouvelle. Et les jours, les semaines, les mois s'écoulent, tandis que le peuple souffre, chôme, quitte le pays, en attendant que messieurs les démocrates aient fait l'accord, ce qui n'est pas une mince affaire, parait-il.

Les journaux à la dévotion du gouvernement actuel, afin de faire prendre patience à leur public, contiennent de temps à autre des études sur la situation qui est embellit à dessein. Depuis longtemps ils nous crient : "La crise tire à sa fin ; les affaires reprennent de l'activité ; le marché s'améliore, etc."

Et nous nous reprenons à espérer.

Les mois s'écoulent et c'est toujours la même chose.

C'est agaçant à la fin.

Comme c'était bien différent quand les républicains étaient au pouvoir ! On ne languissait pas ainsi ; les affaires allaient bon train, l'activité régnait partout.

Qui est l'homme, l'ouvrier comme le professionnel, qui ne regrette pas les beaux jours d'antan ? Il y en a, ceux que l'esprit de parti aveugle, qui n'avoueront jamais avoir éprouvé ce regret ; mais dans leur cœur ils diront : "C'est vrai, on était bien sous l'administration republicaine."

Le temps perdu ne se recouvre jamais : les jours de chômage sont donc perdus à jamais. Supposons le retour de la prospérité, l'ouvrier qui n'a travaillé que la moitié ou le tiers des jours ouvrables depuis la date néfaste qui a vu Cleveland s'asseoir sur le siège présidentiel pourra-t-il reprendre l'argent qu'il aurait gagné s'il eût travaillé ?

Non, c'est impossible ; il ne travaillera qu'une journée par jour. Voilà une vérité de la Palisse qui rend bien, malgré sa trivialité, toute notre pensée.

Les millions qui se sont envolés à cause de l'incurie de la présente administration ne reviendront jamais ! Il faut en faire son deuil.

Hier, on nous apprenait que la chambre avait resolu d'adopter les amendements du Sénat et que la nouvelle loi serait bientôt soumise au president pour qu'il la signe.

Eh bien ! malgré toute notre bonne volonté, nous ne pouvons nous convaincre que ce soit vrai, nous avons été trompés tant de fois. Cependant, comme c'est dans l'ordre des choses possibles qu'une entente se fasse à Washington, nous laisserons notre pessimisme de côté et nous dirons : Tant ! mieux Une loi douanière défectueuse est encore préférable à cet état d'incertitude dans lequel le pays tout entier est plongé depuis si longtemps.

Or, si les amendements du Sénat sont adoptés par la chambre, nous aurons un tarif qui sera le Bill McKinley mitigé, ayant des droits un peu moins élevés. Voilà tout. Pas de tarif pour les besoins du Trésor seulement. A vau l'eau les principes du parti démocratique tels que les contient le programme que nos adversaires ont adopté à Chicago et sur lesquels ils ont fait les dernières elections présidentielles.

Voila ce qui s'appelle tromper le peuple dans les grands prix.

GAUSERIE SUR LE CALENDRIER.

Pourquoi nous n'aurons pas d'Annee Bissextile en 1900.

Jules Cesar mit fin à la confusion du calendrier romain en l'an 45 avant notre ère, en supprimant le mois intercalaire que l'on donnait à l'année romaine et en rendant l'année conforme au cours du soleil. Pour obtenir ce résultat il ajouta dix jours à l'année qui compta dès lors 365 jours et il les distribua entre les mois de 29 jours, de telle sorte que janvier, août et décembre furent augmentées de deux jours et les autres d'un seulement. Enfin pour les six heures que Cesar considerait comme completant l'année solaire, il décréta qu'on ajouterait un jour intercalaire a tous les quatre ans et que l'année qui recevrait ce jour serait appelee bissextile. On donna au nouveau calendrier le nom de Julien en mémoire de son réformateur Jules Cesar. Mais on croit que l'idée de Jules César, qui avait pour but de faire commencer le printemps à peu près à la même date de l'année, ne pouvait être rigoureusement accomplie, par sa réforme, après un assez grand nombre d'années. En effet, l'année julienne, ayant une durée moyenne de 365.25000 jours, est plus longue que l'année solaire de .00778 de jour, la durée de l'année solaire moyenne n'étant que de 365.24221 jours. Cette perturbation annuelle de 11 minutes et 12 19 secondes fait rétrograder d'un jour l'équinoxe vernal dans l'espace de 129 ans, de trois jours dans l'espace de 400 ans et de 365 jours dans la longue période de 46.915 ans. Déjà au seizième siècle l'equinoxe vernal qui aurait dû être au 21 mars n'avait lieu qu'au 11 de ce mois. Le calendrier julien avait donc gagné 10 jours sur le soleil. Ce retard de l'équinoxe du printemps sur le calendrier présentait des inconvénients insurmontables dans l'arrangement général des fêtes de l'année et aussi par le fait que chacune des quatre saisons devait successivement commencer dans les divers mois de l'année, pour revenir aux mêmes dates au bout de 46,915 ans. Une réforme efficace était donc nécessaire. Elle fut accomplie en 1581 par le Souverain Pontife régnant d'alors, le pape Grégoire XIII, d'après les avis de Louis Lilio, astronome de Naples. Afin de regagner les jours en retard, il fut décidé que le 4 novembre 1582 serait le 15 et ainsi de suite ; et pour éviter le retour des mêmes inconvénients il fut décidé que l'on retrancherait les bissextiles dans toutes les années séculaires qui ne seraient pas les multiples de 400. De sorte que l'année 1600 fut bissextile tandis que 1700 et 1800 furent ordinaires comme 1900 le sera. De même les années 2000, 2400 et 2800 seront bissextiles, vu qu'elles sont exactement divisibles par 400. La durée moyenne de l'année Grégorienne, qui est de 365.24250 jours, excédant celle de l'année tropicale seulement de .00028 de jour, le retard de l'équinoxe du printemps sur le calendrier gregorien ne sera que d'un jour dans 3600 ans. Cette petite erreur peut être corrigée en changeant en années ordinaires toutes les années qui sont les multiples de 4000. De cette façon l'erreur ne sera que d'un jour au bout de 100,000 ans.

Le nouveau calendrier fut immédiatement adopté par toutes les nations catholiques, mais les protestants le rejetèrent longtemps, préférant rester en désaccord avec la nature que d'accepter une réforme papale. Ce n'est qu'avec les années que messieurs les protestants furent amenés à accepter, après beaucoup de détours et d'hésitations, ce calendrier dont ils ne pouvaient se dispenser et qui est une réforme scientifique qui s'impose à tout peuple civilisé. L'Angleterre ne se décida qu'en 1752 à accepter la nouvelle réforme. Enfin mieux vaut tard que jamais. Mais c'était presqu'une révolution chez messieurs les Anglais, car, chez eux, l'année commençant le 25 mars, il fallait en même temps la faire commencer au 1er janvier et de supprimer, non pas dix jours, mais trois mois. Vieillir tout d'un coup de trois mois, c'est terrible ! Les belles *ladies* londoniennes firent d'abord la guerre à un pareil projet, laissant à entendre qu'il n'y avait de raison pour ne pas recommencer le même tour. Mais les événements reprirent bientôt leur cours habituel sans qu'il ne se versât de sang et puis la terre continua de tourner.

Aujourd'hui encore la Russie persiste à se servir du calendrier Julien. Leurs almanachs sont maintenant en retard de 12 jours sur les nôtres et dans six ans ils le seront de 13. Ainsi en Russie le 1er août est le 13 chez nous.

Encore un point et je finis. Tout le monde sait que l'ère chrétienne n'a pas été imaginée il y a dix-huit siècles et ne date pas de la naissance de Notre-Seigneur puisqu'il vint au monde le 25 décembre et que l'année ne commence qu'au 1er janvier. Mais un fait qui n'est pas aussi universellement connu, c'est que nous vivons réellement dans la 1898ème année depuis la Venue de Jésus-Christ. Je n'entreprendrai pas d'expliquer ce fait, je laisse la tâche à Camille Flammarion, savant français dont la renommée est universelle. Voici ce qu'il disait dans une revue française il y a quelques années :

"Nos lecteurs savent, dit-il, que l'ere chrétienne n'a pas été imaginée il y a dix-huit siècles et ne date pas pratiquement de la naissance de Jesus, encore moins de sa conception, malgré l'ancienne formule *ad incarnatione Christi*. Cette ère fut proposée pour la première fois au sixième siècle seulement, par un moine du nom de Denys, surnommé le Petit, qui vivait à Rome vers l'an 580. Ses calculs l'avaient conduit à admettre pour l'incarnation de Jésus l'an de Rome 753, et cette base est le fondement de l'ère chrétienne, qui n'a été adoptée qu'en l'an 800, par Charlemagne après son couronnement. Mais le calcul de Denys le Petit est en erreur de 4 jours, attendu que, d'après la tradition même, Jésus est né sous le règne d'Hérode, lequel est mort l'an de Rome 750. Des calculs qu'il serait trop long d'énumérer ici, indiquent pour la naissance de Jésus la fin de l'année 749 de la fondation de Rome, et pour sa mort la 36 année après cette date. L'ère chrétienne adoptée qui fait mourir Jésus à 33 ans, est trop courte de quatre ans. Le 1er janvier de l'an 1 est le 1er janvier de l'an 750, et non de l'an 754. L'année 1892 est en réalité la 1896ème année après la naissance de Jésus."

Malgré l'erreur reconnue on ne change rien aux habitudes, l'ère chrétienne, telle qu'acceptée par Charlemagne, ayant servi de base aux peuples européens depuis plus de mille ans.

PIERRE CARON,

Salem, Mass.

LE ROMAN

D'un Jeune Homme Pauvre et d'un Mariage Secret.

Nous lisons dans le *Progrès de Valleyfield* :

Saint Timothée vient d'être le théâtre d'une aventure romanesque qui a fait sensation. Un garçon de la localité, demeurant chez son père, visitait quelquefois la famille d'un voisin où il s'amusait particulièrement à causer avec une des jeunes filles de la maison. Aucune liaison particulière ne paraissait exister entre ces jeunes gens, très réservés et pas du tout familiers. Personne n'avait fait attention aux relations qu'ils avaient ensemble, d'abord, parce qu'ils jouissent tous deux d'une excellente réputation, et ensuite, vu que rien dans ces relations n'était contraire aux usages antiques et solennels.

La jeune fille, étant devenue malade, consulta d'abord madame Bayard, puis M. F. St-Jean, et enfin un médecin dûment diplômé qui lui conseilla d'aller à Montréal se faire traiter par des spécialistes. Un oncle de la malade partit avec elle un matin par la voie du Grand Tronc. Arrivés à Montréal, les voyageurs montèrent en voiture pour se rendre à destination. Ils allaient quitter la gare, lorsque quelqu'un leur cria d'arrêter.

C'était le jeune visiteur de St Timothée qui, s'approchant de l'oncle, lui dit : "Votre nièce est ma femme légitime depuis près d'un an. Nous nous sommes mariés en novembre dernier à Montréal devant un prêtre catholique.

L'oncle, interloqué, se tourna du côté de la nièce pour savoir ce qu'il allait penser de cette histoire. La jeune fille déclara que tout cela était vrai. Incrédule, l'oncle donna l'ordre au cocher d'aller à l'église qu'on lui nomma. A sa stupéfection il y trouva la preuve de ce qu'il venait d'entendre. Ces deux jeunes gens étaient bel et bien mariés depuis environ dix mois. Ils s'étaient entendus pour tenir leur mariage secret, vu leur pauvreté. Chacun était retourné chez son père et on avait continué de vivre comme auparavant. La jeune femme avait préféré mettre sa réputation en danger que de manquer à sa parole. On dit que les plus stupéfaits de ce dénouement romanesque sont les deux pères qui n'avaient soupçonné ni mariage passé, ni mariage futur."

Les Treize Commandements du Commercant,

Au musée industriel à Glauchan (Saxe) se trouve, en forme de tableau, un tissu qui porte les treize commandements suivants à l'adresse des industriels :

Pour tes produits achèteras
Bonne matière constamment.

De tout temps tu fabriqueras
Beaux produits exclusivement.

Et toujours tu travailleras
Sans surmenage, sagement.

Clients solvables rechercheras
Qui payeront exactement

Tes dettes, tu les payeras
Rubis sur l'ongle mêmement.

De tes clients ne laisseras
Te molester aucunement.

Mauvais payeurs éviteras
Et chicaneurs également.

Sans cesse tu t'observeras
Pour vendre sans entrainement.

Dans sa maison tu veilleras
A l'ordre rigoureusement.

En tout moment t'occuperas
De tes affaires seulement.

De l'industrie remarqueras
Les progrès attentivement.

Les ouvriers tu traiteras
En frères fraternellement,

Nouveaux Reglements.

De nouveaux règlements viennent d'être adoptés par le Comité Républicain de la ville de Lowell ; ceux qui concernent les caucus sont d'un grand intérêt pour tous les votants et nous allons en mentionner les principaux points.

Cependant nous devons faire remarquer ici que ces règlements n'ont pas encore été publiés et que c'est à titre d'essai que les membres du Comité désirent les faire connaître au public au moyen de la presse, afin de s'assurer si en général le parti les approuvent.

D'abord, d'après les nouveaux règlements, il est demandé que tous les républicains de notre ville, en autant que la chose est possible, aient leurs noms inscrits sur la liste des votants républicains du quartier dans lequel ils vivent. Aucune personne dont le nom n'est pas inscrit sur la liste ne devra voter aux caucus républicains. Cependant, par omission ou autrement, il pourrait se faire que certains républicains ne fussent pas inscrits ; alors, d'après les nouveaux règlements, trois membres du Comité de Quartier pourront, en n'importe quel temps, mettre sur la liste les noms de qui que ce soit.

Avant ou le premier jour de septembre, si le secrétaire et le président n'en décident pas autrement, cette liste de votants républicains devra être placée entre les mains du secrétaire du Comité Républicain, de sorte que seuls les républicains reconnus comme tels puissent assister aux caucus. On a antérieurement remarqué que souvent un grand nombre de démocrates se faufilaient dans les caucus et causaient la nomination de candidats que le parti républicain, en général, n'approuvait pas : de là de nombreuses défaites.

Il y a aussi divers règlements pour dicter la conduite à suivre aux politiciens qui briguent une nomination. Comme ces règlements ne concernent pas le gros public et que les personnes qui veulent être nommés candidats sont ordinairement des gens très ferrés sur les détails de la politique de quartier, nous les passerons sous silence. D'ailleurs, il faut faire remarquer que ces règlements ne sont pas encore acceptés par le parti tout entier et que des changements pourront y être apportés, si la chose est reconnu nécessaire. Par conséquent, le Comité Républicain recevra avec plaisir tous les conseils qu'on voudra bien lui donner relativement à l'adoption de règlements tendant à nous faire tenir des caucus de premier ordre.

LA NATION CANADIENNE.

Sous ce titre, un visiteur français qui après avoir admiré les splendeurs de l'Exposition Colombienne, est venu se reposer en parcourant le Canada, a écrit un resumé de ses impressions. Ce livre est des plus intéressants. L'auteur "*a beaucoup vu et beaucoup retenu*," et il fait part de ses réflexions dans un style simple, sans emphase, mais cependant sans froideur qui se lit avec plaisir et souvent avec profit. La division des chapitres est parfaite et donne un tableau extrêmement varié du Canada, depuis les côtes de l'Atlantique jusqu'au Pacifique. L'ouvrage est complet et écrit par un homme profondement sympathique à notre pays. Il suffit de lire les chapitres intitulés : *Mission providentielle* ; et la troisième partie qui traite de la destinée politique et sociale de notre Canada et les dernières pages qui se terminent par ces lignes que nous tenons à citer.

"La plus belle, la plus grande, la plus prospère des jeunes nations auxquelles la France a donné naissance, c'est ce Canada français qu'a méprisé Voltaire, mais que nous retrouvons aujourd'hui grand, glorieux et toujours fier de son ancienne patrie.

Séparé d'elle à jamais par les liens politiques, il lui demeure uni par les liens bien plus forts de l'histoire et du patriotisme. Si l'on peut relever dans une partie de la presse canadienne des attaques à l'adresse des institutions gouvernementales qu'à tort et à raison il nous a plu de nous donner, ces polémiques ne diffèrent en rien de celles dont la moitié de notre presse elle-même accable ces institutions. Pouvons-nous faire un reproche aux Canadiens de dire de nous ce que nous en disons nous-mêmes ? Jusque dans leurs attaques ils demeurent Français. Leurs divisions, leurs luttes, leurs inimités ne sont pas autres que les nôtres ; vous pouvez, près de beaucoup d'entre eux, dire tout le mal que vous voudrez du gouvernement français, mais auprès d'aucun ne dites de mal de la France !

"Notre destinée, dit M. Chauveau, séparée depuis si longtemps de la sienne, s'y rattache encore par des liens mystérieux et invisibles ; que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, nous ne pouvons nous empêcher de nous réjouir avec elle, de nous affliger avec elle, de nous humilier avec elle, et, s'il nous échappe quelques paroles amères à son adresse, elles sont dues à notre amour qui nous fait sentir, comme si elles étaient faites à nous-mêmes, les mutilations qu'elle s'inflige dans le délire des révolutions."

Ces sentiments, rien ne les déracinera du cœur des Canadiens ; vouons donc à leur patrie un amour égal à celui qu'ils conservent à la nôtre. Ces deux patries d'ailleurs ne sont-elles pas communes, et le Canada français n'est-il pas resté, malgré la conquête, la plus belle, non pas des possessions françaises, mais des "libres colonies du peuple français" ?

Une terre où résonne notre langue, où le culte de la France est si pieusement gardé, n'est elle pas une terre française bien plus que celles que nous conquérons et que nous gouvernons sans y implanter notre race et y propager notre sang ?

Tâchons de nous pénétrer des larges idées de nos voisins ; cessons de croire que là, où est l'hôtel du gouverneur et la caserne, où sont la direction des douanes, les bureaux et les administrations, là est la colonie. Non : la calonie est là où est le peuple, là où sont les colons. Si le peuple est français, quels que soient les liens de protectorat politique qui l'attachent à une nation étrangère, c'est là, dans le vrai sens du mot, une colonie française. A ce titre, réjouissons-nous de la formation de la jeune nation canadienne ; elle fait partie de la patrie française, applaudissons à ses progrès et efforçons-nous de les encourager."

PAS D'AUTRE REDUCTION.

Providence, 13 août—La réduction de gages dans les fabriques de Fall River et de New Bedford ne sera pas suivie dans les fabriques du Rhode Island, vu que les manufacturiers de cet Etat sont convaincus que le pire a été atteint et qu'une amélioration dans l'état du marché se fera bientôt sentir, d'après tous les indices.

Les employés de fabrique du Rhode Island sont en faveur d'une diminution de la production au lieu d'une réduction de salaire jusqu'à ce que la situation devienne meilleure et permette une exploitation au grand complet.

Si les employés de fabriques de Fall River et de New Bedford acceptent une réduction de gages, il va s'en suivre immédiatement une réduction similaire dans les fabriques du Rhode Island.

LA MAISON DU CRIME.

Ceux qui l'Habitent sont Ennuyes par les Visiteurs.

Fall River, 14 août—Les occupants de la fameuse maison Borden où une tragédie épouvantable a eu lieu se sont plaints au chef de police qu'ils étaient importunés tout le jour par un pélerinage non interrompu de visiteurs par trop curieux, et lui ont demandé la protection à laquelle ils ont droit. Il semble que l'intérêt des étrangers n'a pas diminué touchant la mystérieuse tragédie qui s'est déroulée là il y a deux ans le 4 août courant. On ne se contente pas d'examiner le théâtre du crime du trottoir : on veut pénétrer à l'intérieur, visiter la remise et les poiriers qui ornent la cour. L'autre jour un riche citadin de New Bedford a offert $25 à un des habitants de la maison, s'il voulait le laisser entrer et lui donner en autant qu'il le pourrait, toutes les explications possibles sur les détails de l'évènement. La plupart ne sont pas si généreux et veulent entrer gratis. L'officier qui fait la patrouille dans ce quartier a reçu ordre d'éloigner de la maison les curieux, mais il paraît qu'il va trouver la besogne fatigante.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—Dans sa dernière lettre au *Globe*, M. John Ewan explique que les troubles du Nord-Ouest et que les attaques périodiques de la presse d'Ontario et d'ailleurs contre certaines institutions de notre province ont ralenti la marche envahissante de l'influence anglaise dans la province de Québec.

M. Ewan dit aussi que pour les Canadiens-français, rien n'est plus sacré que l'église et que rien n'est plus cher que la langue française. Pourtant, dit-il, il ne faudrait qu'une langue au Canada si l'on veut faire un pays homogène et, bien entendu, c'est la langue anglaise. C'est-à-dire qu'on aurait le droit de parler le français, l'espagnol, etc., mais que tout le monde devrait d'abord savoir l'anglais.

C'est la vieille et absurde légende : il faudrait renier notre idiome, notre origine, notre histoire, nos gloires nationales et nous faire saxons. Ca serait si noble !

Le correspondant du *Globe* ajoute que le clergé catholique est opposé à la diffusion de la langue anglaise dans la province de Québec, mais que, malgré lui, le temps fera son œuvre.

M. Ewan persiste à croire que nos campagnes finiront par copier Montréal et que la langue anglaise dominera partout, même jusque dans nos hameaux les plus reculés.

—Dans le *Coin du feu*, Jacqueline demande au Recorder de Montréal :

N'y aurait-il pas un moyen de trouver, pour les vagabonds, les ivrognes et les malfaiteurs de toutes sortes que la police présente chaque matin à votre tribunal, une pun tion qui n'affectât qu'eux-mêmes et non leur innocente famille ?

Le délinquant a souvent le choix entre l'amende et la prison. Si sa femme a quelques petites économies amassées au prix d'un pénible travail, ou si elle a la possibilité d'emprunter, le choix de l'amende sera fait sans hésitation. Ce parti implique les privations, la misère pour toute la famille. Le moins à plaindre sera encore le coupable, qui n'en fumera pas une pipe de moins, et sera à même de reprendre tout à son aise le cours de ses excès interrompus par l'intervention de la justice.

—Nous avons annoncé ces jours derniers la disparition de Wilmot, jeune homme qui se disait trois fois millionnaire et qui devait épouser une jeune fille de Trois-Rivières.

On avait annoncé à grands cris que les 400 personnes du High Life invitées à la noce seraient transportées à Québec sur le "Canada" nolisé tout exprès pour le voyage.

Au dernier moment, Wilmot disparut.

On vient d'apprendre que Wilmot de son vrai nom Walter Jamieson est actuellement au service de la Cie du Grand-Tronc entre Sarnia et Toronto.

Jamieson est un jeune homme qui a été longtemps marchand de journaux sur le Canada Atlantique.

Ayant fait des épargnes, il s'en alla à Toronto, où il se fit tout un magot en pariant aux courses. Une fois qu'il eut de l'argent, il paria qu'il viendrait à Montréal, serait admis dans le monde élégant et conduirait le Montréal select.

La mise à exécution de ce projet donna lieu à un pari et Wilmot nous arriva avec $5,800.

Ca lui a coûté $3,100 pour éblouir les gens du St-James Club, et *tutti quanti*.

—L'hon Ed. Blake était à Montréal dimanche, retour d'Angleterre et en route pour Toronto.

QUEBEC,

—Le feu s'est déclaré, dimanche après-midi, à la maison de campagne du séminaire de Québec, à Beauport. Une bâtisse contenant divers instruments aratoires a été entièrement consumée.

Les pertes s'élèvent à $700 et sont couvertes par les assurances.

—Il n'y a pas eu de troubles hier en cette ville. Presque tous les curés ont conseillé à leurs ouailles, du haut de la chaire, de laisser les prédicants et leurs disciples pratiquer leur religion comme ils l'entendent.

Les baptistes ont fait l'office en paix dans leur salle.

Nombre de curieux y sont venus suivre l'office. La police était sur pied. Tout s'est bien passé. On ne croit pas qu'il y ait de nouveaux désordres.

—M. l'abbé B. Robin, curé de St. Antoine de Tilly, se retire du ministère.

M. l'abbé A. Blanchet remplace M. Robin à St. Antoine.

M. l'abbé P. Pelletier remplace M. Blanchet à St. Pierre de Broughton.

St. Marcel, mission de St. Cyrille, comté de l'Islet, sera pourvu d'un curé, dont le nom n'est pas encore connu.

Pour répondre aux besoins d'un territoire aussi vaste que celui de l'archidiocèse, Mgr Bégin a nommé deux missionnaires agricoles pour chaque comté. Chacun d'eux donnera des conférences dans les paroisses avoisinant la sienne. L'abbé Poirier ayant obtenu de cesser de voyager pour cette fin recevra un autre poste.

OTTAWA,

—Vendredi soir, vers onze heures, Eugène Foubert, barbier, 35 rue St André, a été dardé à six endroits par F. Laberti, cocher de place, caractère dangereux qui a déjà comparu en Cour des délits plusieurs fois.

Le frère de Laberti était en chicane avec Foubert. Frank voulut prendre part et d'un mot à l'autre en vint à se servir de son couteau.

Il enfonça son arme dans l'aine de Foubert lui infligeant une blessure d'un pouce et demi de profondeur, puis dans le dos, dans l'estomac, sur l'épaule et dans le bas des reins.

Le blessé a été transporté à la pharmacie où ses blessures furent pansées.

Liberti a été arrêté par le policeman Hanrahan. Il est probable que Foubert survivra à ses blessures.

VERCHERES,

—Nous apprenons de source certaine qu'un grand nombre de libéraux de Verchères se proposent d'offrir à M. Rodolphe Lemieux, avocat, la candidature pour le siège laissé vacant par la mort de feu M. Geoffrion. M. Lemieux est l'un des jeunes auquel l'avenir assure le plus de succès et ce serait un maître début qu'une élection à Verchères.

POINTE ST-CHARLES,

—Un bien triste accident a eu lieu hier matin à la Pointe St-Charles. Wm. Griegg étant allé se baigner avec des amis, perdit tout à coup l'équilibre, roula en bas d'une cage et se noya. Tous les efforts de ses camarades pour le secourir ou repêcher le cadavre ont été inutiles.

Le défunt était âgé de 28 ans. Il était natif de Chippewa et résidait à Montréal depuis deux ans ; il était employé à la brasserie de Dow. Griegg, était célibataire et demeurait avec sa sœur Mme Fard au No. 19 rue Eléonor.

Le corps n'a pas encore été retrouvé jusqu'à present.

ST HERMAS,

—Le R. P. Lalande, S. J., s'est rendu samedi à St Hermas pour assister aux noces de son père et de sa mère, M. et Mde Charles Lalande.

Cette fête de famille sera chômée avec beaucoup d'éclat.

SAULT-aux-RECOLLETS,

—Le Sault-aux-Récollets a été le théâtre d'une bagarre disgracieuse.

Trois jeunes gens avinés sont entrés à l'hôtel Vervais et ont demandé du whiskey. On leur a répondu qu'on n'en vendait pas le dimanche, mais qu'on leur donnerait du ginger ale, s'ils en voulaient.

Ils acceptèrent, mais quel ne fut pas l'étonnement des commis, de voir les visiteurs tirer un flacon de whiskey de leur poche et en verser le contenu dans le breuvage de tempérance placé devant eux.

On voulut protester, mais les jeunes gens se moquèrent de tout le monde refusant même de payer leur consommation.

Ce mauvais vouloir irrita le propriétaire et les commis qui flanquèrent les polissons à la porte.

Là, les malappris se mirent à blasphémer et à insulter le monde. Une bagarre s'en suivit et pendant quinze minutes une vingtaine de gens plus ou moins émêchés ou voulant défendre un ami, s'administrèrent des coups.

L'arrivée de deux wagons de la Cie de l'Ile et du Parc empêcha un meurtre.

En effet, un jeune Lacoste, pris dans la mêlee pour défendre un ami, a failli être assommé.

Lundi soir, on disait sur la rue qu'un homme avait été tué au Sault. Il n'en est rien, mais il est quelque vingt hommes et jeunes gens qui ont la tête endolorie, le corps écchymosé aujourd'hui.

Les témoins disent qu'il fallait voir les femmes essayer par de grands gestes, des cris et des supplications, d'empêcher la chicane et cesser le combat.

CAUGHNAWAGA,

—Caughnawaga devait être ce matin le théâtre d'un grand mariage entre la fille du sous-chef et le fils d'un brave de la tribu iroquoise.

Semblable cérémonie est le signal de grandes réjouissances et tout le village y prend part.

Comme les chefs des pompiers des Etats-Unis visiteront Caughnawaga jeudi prochain, on a résolu de remettre jusque-là la cérémonie nuptiale.

Ce jour-là le village sauvage sera sur pied et on saluera la visite des Américains en tirant force coups de canon.

Le canon employé en cette circonstance avait été enlevée aux Yankees.

LE PRESIDENT

SIGNERA LE TARIF BILL, DIT GRESHAM.

Le Sort Probable des Quatre Bills Separes.

Washington, 14 août. — "Le président signera le Tarif Bill," a dit le secrétaire d'Etat ce matin à un ami.

M. Gresham paraît bien certain de son fait, mais il reste encore des doutes dans l'esprit de plusieurs.

Le président a dix jours pour signer tout projet de loi. On prétend qu'il attendra à la fin des 10 jours pour apposer sa signature au bas de la nouvelle loi douanière. Nous ne voyons pas pourquoi il attendrait si longtemps et laisserait encore le pays tout entier dans l'incertitude relativement à cette question qui est sur le tapis depuis si longtemps. Ceux qui sont dans l'intimité du président disent qu'il attendra le dernier jour pour signer, afin de connaître les intentions du Sénat concernant les projets de loi séparés votés par la chambre mettant le charbon, le fer, le sucre et le fil de fer barbelé sur la liste en franchise.

Le Tarif Bill sera envoyé au président demain après-midi. Demain avant-midi le Speaker et le vice-président le signeront.

L'AJOURNEMENT DU CONGRÈS.

On se demande naturellement quand le Congrès a l'intention d'ajourner. L'ajournement depend de deux choses : La première est le laps de temps que le président jugera nécessaire pour la considération du bill, et deuxièmement l'action du senat relativement aux bills pour l'admission en franchise du charbon, du fer, etc.

On croit, cependant, que le Congrès sera en état d'ajourner le 25 courant.

QUE FERA LE SÉNAT.

On se demande, naturellement, ce que le Sénat va faire avec les bills pour l'admission en franchise du charbon, du fer, etc.

Plusieurs sénateurs démocrates voudraient que le Sénat s'en occupât de suite. Cependant, ces projets de loi ont été lus une première fois au Sénat, mais ils devront être lus trois fois en des jours différents.

Demain, ils seront lus une deuxième fois, et le sénateur Manderson va demander l'application de la clause 4 du réglement 14 qui declare que chaque projet de loi qui a été lu une première et une deuxième fois, sans être référé à un comité, soit, s'il n'y a aucune objection de faite, mis au tableau.

Ceci enlèvera au Comité des Finances toute responsabilité en la matière et permettra au Sénat de considérer n'importe lequel de ces bills.

C'est sur la question du sucre que la lutte sera la plus terrible. Les républicains, sur cette question, auront pour alliés dans leur opposition au sucre en franchise les sénateurs de la Louisiane et les populistes.

Il est probable que les bills de la Chambre ne seront pas votés par le Sénat.

LE MOUVEMENT PERPETUEL

Un Homme de San Francisco Pretend l'Avoir Decouvert.

San Francisco, 15 août—Un mécanicien italien de San Francisco nommé Antonio de la Torre prétend avoir inventé le mouvement perpétuel.

La petite machine fonctionne sans désemparer sans être mue par aucun moteur, tels que la vapeur, le gaz, l'électricité ou l'eau.

La friction existe toujours, mais elle est compensée par le pouvoir produit par une hélice. Cette machine a tout simplement la forme d'un cercle tournant mu par des balles roulantes, ce que les inventeurs ont tenté de faire la découverte depuis un temps immémorial.

La base du moteur est une fondation circulaire en bois qui contient une demi-douzaine de petites roues. Sur ces petites roues circule une autre roue plus vaste, ayant 13 pouces de diamètre, touchant à un arbre de couche de 12 pouces de hauteur. Cette grande roue a 168 dents d'engrenage.

Ces roues circulent avec une rapidité vertigineuse et font mouvoir un éventail qui tourne si vite qu'on ne le voit pas.

Ce même inventeur est aujourd'hui à fabriquer un mouvement perpétuel de dimension plus vaste que celui qu'il vient de faire connaître au public. Cette nouvelle machine aura une force motrice de beaucoup plus considérable que la première.

L'inventeur est né à Cuba de parents italiens ; il est âgé de 50 ans et il apprit la mécanique dans sa jeunesse en Angleterre. Il voyagea beaucoup et habita presque tous les pays du monde.

Il vit en Amérique depuis 15 ans, dont 10 ans dans les raffineries de sucre de la Floride. Il a déjà inventé plusieurs machines pour raffiner le sucre. A mesure que les inventions lui rapportaient quelqu'argent, il le dépensait tout entier dans de nouvelles expériences.

Il cherchait à découvrir le mouvement perpétuel depuis trois ans.

MACHINE INFERNALE.

Tentative d'Assassinat sur un Echevin.

Chicago, 14 août—Une tentative fut faite aujourd'hui pour assassiner l'échevin John Coughlin à qui une machine infernale fut envoyée.

L'échevin ouvrit le paquet contenant la dynamite de telle manière que l'explosion ne se produsit pas. C'est ce qui lui a sauvé la vie.

On suppose que cette tentative de meurtre a été faite par un Chinois à qui l'échevin Coughlin fit de la misère en faisant faire une descente par la police dans son établissement où il faisait un gros commerce illégal d'opium.

FATALE JALOUSIE

Crawfordsville, Ind., 14 août —Mlle Orfy Paridan, une jeune fille fort belle de Wayneton, a été trouvée morte hier la nuit dans sa chambre. Elle avait avalé un plein verre à vin d'acide carbolique, ce qui ne tarda pas à causer sa mort. Jusqu'à hier soir, elle avait été de bonne humeur et apparemment heureuse, mais quand elle apprit que son fiancé, Ora Pitchett, avait conduit une autre jeune fille au théâtre, sa jalousie devint si violente qu'elle tomba dans le plus affreux désespoir. Elle se sauva dans sa chambre en poussant de grands cris et on ne la revit plus vivante.

EMEUTE A MALDEN.

Malden, 14 août.—Ce matin, environ 25 employés italiens employés à la construction d'un égout sur la rue Elm se sont mis en grève à cause d'une réduction de gages.

Un certain nombre d'Italiens vinrent de Boston pour prendre la place des grévistes.

Ces Italiens et les grévistes se battirent à coups de pelles et de pics et plusieurs furent grièvement blessés.

A la fin, les nouveaux arrivés eurent le dessous et durent déguerpir.

Ensuite, la paix se rétablit.

Nouvelles de Lawrence.

Une centaine de personnes de Lawrence se sont rendues à Salisbury Beach dimanche en tramways électriques et par le bateau "Merrimack."

Des milliers de personnes ont visité Glen Forest dimanche. De 4 à 6 heures p. m. la Germania Brass Band a rendu un magnifique concert qui a été bien apprécié par la multitude présente.

Maurice Collins a été arrêté lundi matin pour attentat félonieux sur la personne de Bridget Murphy, au No. 2 Everett Place, rue Union. Collins est âgé de 30 ans et réside sur la rue Methuen ; il est bien connu de la police, ayant été arrêté plusieurs fois.

Les édiles de Methuen offrent une récompense pour l'arrestation de toutes personnes qui aura cassé les vitres des lampes électriques posées dans les rues ; c'est un amusement qui semble devenir très en vogue parmi certaines personnes, mais les *selectmen* veulent s'en tenir au vieux dicton : "Qui casse les verres les paye."

Le sergent Mahoney, accompagné des officiers de police Tluckman et Thompson, a fait une descente chez le nommé Harry Gravansuane, au No. 94 rue Common, et ils ont saisi un peu de boisson. Gravansuane a été arrêté et une accusation de tenir de la liqueur illégalement a été portée contre ; lui il fut condamné à $75 d'amende et à 4 mois à la maison de correction.

La manufacture de coton de Methuen, qui est fermée depuis le 30 juin dernier, a subi de grandes réparations : un grand nombre de vieilles machines ont été remplacées par de nouvelles, et quoiqu'on ne sache pas encore quand les employes seront demandés pour aller reprendre leur ouvrage, il est certain que lorsque les réparations seront terminées la reprise de l'ouvrage ne tardera guère.

Charles McCarthy et Robert Lindsay, deux batailleurs, ont été arrêtés à 8 30 heures dimanche soir, par les officiers de police Tloughton et Johnson, dans une ruelle entre les rues Lawrence et Valley. Les officiers pass

BON MARCHE.

Nous tiendrons cette semaine le Pot aux Occasions rempli de Verrerie, d'Articles de Toilette, de Broderies Artistiques et de Parasols a Reduction.

LE SOUS-SOL,

Verre, Verre, Verre,

Vente spéciale cette semaine. Les lots et les prix annoncés sont pour cette semaine seulement.

Avis. — Le graveur sur Verre restera une autre semaine ici. Remarquez que chaque pratique achetant de la Verrerie de nous cette semaine a droit de faire graver gratis un morceau. Les Articles suivants vous donneront une idée des valeurs offertes durant cette vente.

150 Doz. de Gobelets à Table, cette semaine
35c. la Doz.

25 Doz. de Beurriers à couvercle en Verre, cette semaine
4c. chacun.

100 Doz. de Verres à Table, minces, cette semaine
47c. la Doz.

100 Doz. de Verres à Gelée, un nouveau lot qui vient d'arriver, cette semaine
19c. la Doz.

25 Doz. de Sellières en Verre, cette semaine
2c. chacune.

25 Doz. de Globes en Verre Opal, cette semaine
12c. chacun.

Bols Roses, très gros, prix ordinaire 25c, cette semaine
12½c. chacun.

5 Barils de Pots à l'Eau en Verre, prix ordinaire 25c. cette semaine
14c. chacun.

3 Barils de Verres gravés, prix ordinaire $2 la Doz., cette semaine
98c. la Doz.

2 Barils de Bouteilles à Eau gravées, prix ordinaire. $1.25, cette semaine
49c. chacune.

Articles de Toilette.

Les Dames trouveront que c'est un Dépt. attrayant, vu qu'il correspond directement à leurs besoins et à leurs bourses.

10 Grosses de Fers à Friser, prix ordinaire 7c, cette semaine
3 cts.

5 Grosses de Poudre Lubin, cette semaine
10c. le Paquet.

3 Grosses de Brosses à Dents de A Dupont, cette semaine
10c. chacune.

Vaseline "Blue Seal," cette semaine
5c. la Bouteille.

Witch Hazel de 25c, cette semaine
12½c. la Bouteille.

Rum et Quinine,
19 cts.

Esprit de Lavande, grosses bouteilles,
79c. la Bouteille.

Eau de Floride Colgate,
25 cts.

Poudre Swansdown,
4 cts.

Poudre à Dents Martin,
15 cts.

Dentl Foam,
19 cts.

Boîtes en Verre pour Poudre avec Poudre, petit lot,
15 cts.

Nettoyeurs magiques d'Habits,
15 cts.

Deux Grosses de Bay Rum St. Thomas, importé,
25c. la Bouteille.

Extraits de Delettrez.
Extraits de Colgate,
Extraits de Guizot,
Extraits de Lundborg,
Extraits de Lubin,
Extraits de Cresp & Cie.

Poudre Confort, **39c.**
Sels "Crown," **49c.**
Crème "White Clover," **29c.**
Gloria Water, **99c.**

Broderie Artistique, Marchandises.

1 grosse de Tapis de Table de 36 pcs, frangés sur tous les bords, et à dessins de couleur, cette semaine
49 cts.

45 Doz. de Tillies, Doylies, Nattes, Squares, &c., imprimés de fantaisie et dessins à jour, cette semaine
5c. chacun.

25 Doz. de Tray Cloths en Toile de Damas, bonne dimension et frangés, cette semaine
12½ cts.

14 Doz. de Felt Scarfs et Tapis de Table, brodés et de couleur, prix ordinaire $1 et $1.25, cette semaine
49c. chacun.

25 pièces de Franges en Toile de couleur
7c. la verge.

9 Doz. de Scarfs en Toile de Damas dorée, frangés sur tous les côtés, cette semaine
39 cts.

15 Doz. de Scrafs Momie, frange nouée au bout, imprimés, nouveaux patrons. cette semaine
25c. chacun.

PARASOLS ! PARASOLS !

Nous avons fait notre réduction finale sur nos Parasols. LISEZ !

Tous nos Parasols de $1.25, $1.-37, $2 et $2 50, qu'on devra tous vendre cette semaine à
98c. chacun.

!! LA PLACE DES OCCASIONS RARES !!

NOTES LOCALES.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

On peut se procurer les pilules du Dr. Lariviere, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Si vous voulez avoir une chaussure élegante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

On rapporte que les Merrimack Print Works seront obligés de fonctionner le soir pour exécuter toutes les commandes reçues recemment.

Faites graver votre verrerie cette semaine au Bon Marché. Lisez leur annonce de valeurs spéciales aujourd'hui dans nos colonnes. Nous conseillons à nos pratiques d'aller visiter ce vaste établissement.

Le gouverneur Greenhalge a accepté l'invitation de prononcer un discours durant la campagne politique dans le Maine. C'est le 7 septembre, un vendredi, et probablement à Portland qu'il adressera la parole aux électeurs du Maine.

Si vous désirez un magnifique portrait, pas de meilleur endroit, dans la ville que d'aller au Loupret Studio, Mansur Block, rue Central. Tout ouvrage qui sort de cet atelier, est du dernier fini et atteint la perfection.

Hier soir, Albert Theberge, demeurant sur la rue Lee, est arrivé en cette ville ayant en sa possession l'une des plus grosses tortues qu'on ait vues à Lowell depuis quelque temps. M. Theberge a pris cette tortue dans un ruisseau près de Nashua.

Bonnes mères, songez à vos enfants, ne laissez pas leur santé s'élérer faute d'un bon remède qui les rendra forts et pleins de vie. Donnez-leur à prendre le Dr-Delisle's Kinium Compound. Seulement $1.00 la bouteille. En vente chez les pharmaciens canadiens des Etats-Unis.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce de Louis Alexander, 65 rue Central. Ce marchand tailleur est un artiste dans son métier. La coupe qu'il connait à fond est la meilleure de la ville, ses ouvrages sont garantis, ses marchandises sont du dernier goût et satisfaction vous est garantie sous tous rapports.

Le Prix du Whiskey

Peter H. Donohoe, le marchand de boisson en gros de Lowell, a reçu un télégramme hier lui apprenant que le prix du whiskey allait être augmenté de 13 cents par gallon à cause du passage du Tarif Bill. Ce sera une bonne nouvelle pour les partisans de la tempérance.

Hymenee.

Lundi matin a été célébré, à l'église St Joseph de notre ville, le mariage de M. Henri Lemire avec Mlle Sarah Gauthier.

Le garçon d'honneur fut M. Noé Landry et la fille d'honneur, Mlle Emma Lavigne.

La toilette de la mariée consistait en une robe en satin blanc, garnie en passementerie, chapeau crêpé blanc, épis d'or, bouquet d'œillets blancs et souliers en satin blanc.

La fille d'honneur portait une robe en cachemire blanc garnie en rubans et en dentelle crême, souliers en kid blanc, bouquet à la taille.

Le souper a été pris chez le père de la nouvelle mariée, M. Sinaie Gauthier. Au delà de cinquante couples ont pris part à ce repas de noces. Les mets étaient on ne peut mieux préparés. M. et Mde Gauthier ont su faire les honneurs de leur demeure d'une manière parfaite.

Ensuite eut lieu une réception, et les cadeaux suivants ont été reçus par le nouveau couple:

Plateau en argent, don de M. Jacques Boisvert et de sa dame; un magnifique cadre avec porte-cadre, par M. Alfred Gosselin et sa dame; un beurrier en argent, par le garçon et la fille d'honneur; un marinier en argent, par M. et Mde Oisard; une douzaine de verres à ramages et cabaretier, par l'officier Provencher et sa dame; un set à limonade, par Mlle Emma Julien; un marinier en argent, par M. et Mde Gendreau; un set à vin, par Mlle Anna Perron; un mouchoir en soie, par M. et Mde Lussier; diamant pour les cheveux, par M. et Mde Sirois, et d'autres cadeaux beaucoup trop longs à énumérer.

Il y eut du chant, de la musique et on passa des rafraichissements de toutes sortes.

Nos souhaits de bonheur au nouveau couple.

UN AMI.

Remerciments.

A l'assemblée régulière de la Corporation des Membres de l'Association Catholique, tenue mardi 14 août, les résolutions suivantes ont été adoptées à l'unanimité et avec beaucoup d'entrain.

La Corporation des Membres de l'Association Catholique offre ses remerciements les plus sincères à notre intelligente population canadienne toujours empressée à faire de bonnes actions pour avoir répondu avec autant d'empressement à l'invitation que notre Association lui avait faite d'assister en grand nombre au Festival donné mercredi le 8 août dernier, lequel a obtenu un si beau succès.

Cette Association remercie tout particulièrement toutes les dames et demoiselles ainsi que les messieurs qui ont bien voulu prêter leur précieux concours pour le succès de cette soirée.

Au Prof. Mirault et aux membres de son excellente fanfare qui a rehaussé par sa belle musique l'éclat de cette magnifique veillée qui fera époque dans les annales de notre jeune société, nous disons merci.

TAXES ET APPROPRIATIONS.

Des Faits sur l'Etat Financier de notre Ville.

Les assesseurs ont terminé leur rapport annuel, et l'on y trouve, ce qui intéressera beaucoup les payeurs de taxes, l'évaluation totale de la ville comparée à celle de l'an dernier, le taux de la taxe et le nombre des polls.

Le taux de la taxe pour l'année est de $17.40, contre $16.40 l'an dernier. C'est une augmentation de $1 par mille dollars d'évaluation; c'est le taux le plus élevé que la population de cette ville ait eu à payer, à l'exception de 1884 dont le taux était de $17.50.

Le rapport suivant sera lu avec interêt, vu qu'il donne la comparaison avec l'an dernier.

Evaluation personnelle, 1893, $18,000,105; évaluation personnelle, 1894, $17,046,121; perte pour 1894, $954,083.

Biens-fonds, 1893, $50,849,-490; biens-fonds, 1894, $52,038,-120; gain pour 1894, $1,188 630; gain total pour 1894, $234,-546.50.

L'évaluation des édifices en 1893, $25,141,600; en 1894, 26,024,-100; gain pour 1894, $882,500. Evaluation des terrains, 1893, $25,707, 890; en 1894, $26,041,-020; gain pour 1894, $306,130.

Evaluation totale pour 1894, $69,084,241.50; pour 1893, $68,-849.695; gain net, $234,546.

Voici le montant des taxes prélevées pendant ces deux années:

	1893.	1894.	
Appro.	$1,013,100.00	$1,110,390.00	$97,290.00inc
Taxe d'Etat	70,725.00	56,580.00	14,145.00dec
Taxe de comté,	57,751.55	61,876.65	4,125.10inc
Taxe de l'armée	4,914.26	4,914.20	
Totaux	$1,146,490.84	$1,233,760.94	

Augmentation en faveur de 1894, $87,278.10.

Il y a aussi la taxe des banques (non-resident bank tax) et la taxe des couvertures (overlayings) sans importance. Avec ces deux taxes, le total complet de toutes les taxes prélevées atteint les chiffres suivants: Pour 1893, $1,191,406.-53; pour 1894, $1,264,340.50. Augmentation pour 1894, $72,-933.99.

POLLS PAR QUARTIERS.

Voici une comparaison des polls par quartiers tels qu'évalués:

		1894	1893
1er	Quartier,	3153	3009
2ème	"	3535	3393
3ème	"	4372	4293
4ème	"	4132	4179
5ème	"	4392	4496
6ème	"	3160	3067

Gain pour 1824, 307.

HOMMES MASQUES.

PENETRENT PENDANT LA NUIT DANS UNE MAISON.

Une Domestique qui a Failli Perdre Connaissance.

La partie de la ville de Lowell qu'on nomme les Highlands a été le champ d'action des bandits, dimanche dernier.

Comme d'habitude, ils ont visité les maisons dont leurs propriétaires étaient absents.

Ces malfaiteurs étaient masqués.

Dimanche soir, ils pénétrèrent dans la demeure d'Archibald A. Niblock, au No. 19 rue Osgood.

M. et Mde Niblock sont en promenade dans le Rhode Island. Une domestique et sa sœur ont la garde de la maison.

Dimanche soir, ces jeunes filles sortirent et revinrent à la maison vers les dix heures et demie.

Au bout de quelques minutes, elles entendirent un bruit insolite venant de la cave, puis des pas dans l'escalier du premier étage qui, de ce temps-ci, se trouve dépourvu de tapis.

La domestique, toute tremblante, eut cependant le courage de se rendre jusqu'à la porte donnant sur le corridor pour voir ce qu'il y avait. En ouvrant la porte elle tomba face à face avec deux hommes bâtis en hercules et portant un masque. L'un des malfaiteurs dit à la jeune fille d'une voix impérieuse que si elle tentait de monter au deuxième étage, il lui enverrait une balle dans la tête. En même temps le voleur exhiba un revolver de gros calibre qu'il tenait dans sa main droite.

La jeune fille faillit perdre connaissance. La peur la clouait sur place. Cependant elle parvint, dans un suprême effort, à reprendre son sang-froid et elle se sauva dehors en compagnie de sa sœur, laissant tout seuls les cambrioleurs en train de piller la maison.

Les jeunes filles allèrent à la caserne des pompiers, sur la rue Westford, et ils demandèrent du secours.

Oon téléphona à la police qui ne tarda pas à arriver sur les lieux, mais les oiseaux de nuit s'étaient envolés.

La domestique dit qu'elle ne sait pas combien d'objets ont été enlevés par les voleurs, vu qu'elle est au service de M. Niblock que depuis peu de temps, mais elle croit qu'il manque des argenteries et des vêtements.

Les détectives recherchent les coupables.

Ces voleurs masqués ont dû pénétrer dans la maison par la cave.

Nouvelles des Manufactures

La United States Cartridge Company emploie environ 250 hommes et fonctionne la journée tout entière.

J. G. Peabody & Sons, propriétaires des fabriques Wamesit, ont reçu la semaine derniere la plus forte commande qu'ils aient eue depuis plusieurs mois. Leurs fabriques fonctionnent au complet.

Les fabriques Merrimack, la corporation la plus puissante de Lowell, fonctionnent avec un personnel presque complet.

Tous les "cloth mills" de la Lawrence Manufacturing Company, à l'exception d'une seule, vont recommencer lundi à fonctionner, après une fermeture de courte durée. Le département de la *hosiery* n'a pas été clos et il ne le sera pas.

L'ouvrage sera repris le 27 courant dans les fabriques du Tremont & Suffolk.

L'Appleton a été fermé pour quinze jours, samedi soir, mais son voisin, le Hamilton, fonctionne te l'on s'attend à ce qu'il continue de la sorte.

La seule fabrique sérieusement menacée, maintenant, c'est le Carpet Mill, dont l'approvionnement de laine est devenu presque complètement épuisé, depuis que cette fabrique recommença à fonctionner dans l'espoir d'un rapide règlement de la question du tarif. Les directeurs ne veulent pas acheter de laine avant que le bill soit finalement adopté. Cependant, l'action de la Chambre des Représentants en adoptant les amendements du Sénat va les rassurer.

Une Jeune Fle qui s'est fait Arrachre la Chevelure.

Salem, 13 août—Annie Leary, la jeune fille qui s'est fait arracher accidentellement la chevelure par un mécanisme dans la manufacture Naumkeag, il y a trois semaines, continue à prendre du mieux de jour en jour. Les médecins de l'hôpital ont maintenant bon espoir de la sauver.

Elle prend des forces graduellement. Sa tête guérit sensiblement, mais il est peu probable qu'elle ait jamais de chevelure.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

Nouvelles de Salem, Mass.

Le CANADO-AMERICAIN se dépose à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer.

Avis

Notre agent M. Jules D'Amour a commencé cette semaine la collection des abonnements à notre journal à Salem et à Lynn. Nous espérons qu'on lui fera partout bon accueil.

L'ADMINISTRATION.

Mde Joseph Voyer est parti aujourd'hui pour le Bic, P. Q.

M. Baptiste Ouellette, barbier sur la rue Harbor, est en promenade à Great Falls, N. H.

Mde Jean Baptiste Blouin a été transportée aujourd'hui à l'hôpital pour y subir nne opération grave.

Monsieur Flavien Ruest, étudiant en médecine, est en promenade chez son oncle à New Bedeford.

On dit que Mlle Learey qui a été scalpée il y a quelque temps aux manufactures, est en voie de guérison.

M. J. N. A. Beaudry, organiste, et sa dame doivent partir cette semaine pour une promenade à Montréal.

M. Clément Boie est parti cette semaine pour Biddeford, Maine. M. Boie est en visite chez son oncle qui est dangereusement malade.

Ned Marchand, le frère du nouveau policeman canadien, Fred. Marchand, a comparu mardi matin en Cour de Police sous la grave accusation d'avoir vendu illegalement de la boisson à un nommé Thibodeau.

Grave Accident

Un bien triste accident est arrivé le 5 août (dimanche) pendant les offices religieux: Isaie Gosselin de Lynn, Mass., demeurant sur la rue Pilkin, était à s'amuser à causer avec Dame Lucier quand tout à coup le feu prit dans un chaudron. Et lui de courir et en y mettant les yeux plus proches que les mains, il s'est fait brûler la figure. On craint qu'il ne soit capable de travailler avant bien longtemps.

CA SE DECOLLE.

(*Suite*)

Enfin l'éminent rédacteur du *Courrier* de Salem avoue qu'il écrit contre l'usage le mot Massachusetts sans un S; mais il ne veut pas en conclure qu'il a tort. Ainsi, amis lecteurs, ne soyez pas surpris qu'un de ces matins vous rencontrerez M. DeVicq vêtu en costume de Zoulou ou de Mahométan, et même, s'il lui en prend la fantaisie, il se pavanera dans les rues en costume de Chinois avec la tête ornée d'une queue de 4 pieds de long. Suivant lui, il sera dans son droit, mais il agira contre l'usage et se trouvera exposé à la risée du public. N'est-ce pas, lecteurs?

Il en sera ainsi avec le mot Massachusetts tant qu'il persistera à l'écrire sans S.

M. DeVicq appuie fortement sur les mots *honnête homme*. Qu'est-ce qu'un honnête homme? Suivant les gens sensés, c'est une personne qui fait honneur à ses obligations et qui paie ses dettes légitimes. Même vis-à-vis nous M. DeVicq n'a pas rempli toutes ses obligations. La parole est à *l'honnête* M. DeVicq.

Dans son échauffourée de six colonnes à notre adresse, l'illustre DeVicq dit qu'on lui a demandé de venir à Salem.

Nous aimerions à connaître dix noms de citoyens respectables qui l'aient demandé de venir s'établir à Salem. Il ajoute qu'il est entré par la porte et non par la fenêtre comme le journal de Lowell, qui a été imposé à Salem et répandu au sein d'une population qui ne veut pas le lire! Vous mentez comme un arracheur de dents dans ces deux derniers avancés. Le CANADO-AMERICAIN a été implanté à Salem à la sollicitation réitérée de M. J. C. Tourangeau, qui, dans un voyage à Lowell, nous a décidé à le publier dans ce centre. Nous avons fait un voyage à cet effet à Salem, et les marchands les plus influents nous ont promis leur patronage. Comme preuve, nous vous nommerons M. Tourangeau et nous vous défions de prouver le contraire. C'est clair, n'est-ce pas? Si vous connaissez quelque chose en fait d'honneur, rétractez-vous ou bien le public aura le droit de vous faire passer pour un aventurier et un menteur! Quant à votre popularité à Salem, nous vous proposons le défi suivant: Convoquez une assemblée des Canadiens de Salem, nous prendrons un vote et si le CANADO n'a pas les trois quarts en sa faveur; nous mettrons des deux côtés $100 à l'enjeu, et si vous avez le quart vous aurez les $100; mais ayez bien soin de passer le chapeau avant la réunion. C'est explicite, n'est-ce pas? Dépêchez-vous, les temps sont durs, $100 c'est bon à gagner pour un journaliste qui remplit tout à la fois le rôle de rédacteur, d'administrateur, de reporter, de collecteur, de typographe, de balayeur, etc.

Ce n'est pas tout. Le savant s'emballe de plus en plus, il nous accuse de puiser notre existence à la crèche d'un parti politique. C'est encore un effronté mensonge et nous vous défions de prouver que nous avons reçu un seul sou autre que pour ouvrage légitime d'un parti politique quelconque. Nous ne sommes pas comme vous, une girouette que quelques dollars peuvent faire tourner à volonté. Dans la rédaction de nos quatre journaux, nous prouvons que nous avons des convictions et nous n'avons jamais craint de tomber sur nos amis politiques lorsque justice n'était pas rendue à nos compatriotes. Notre passé en est une preuve évidente. Nous ne jouons pas votre rôle, lorsque dans votre prospectus vous vous déclarez indépendant, tandis que votre passé prouve que vous êtes un démocrate enragé, qui essaie à se cacher sous la peau de l'agneau, mais vos oreilles d'âne apparaissent et le public intelligent sait à quoi s'en tenir sur votre titre de journal indépendant.

Si vous aimez tant les Canadiens, pourquoi dernièrement n'avez-vous pas élevé la voix en leur faveur lorsqu'un Kyle nous a insultés et qu'un Lockwood a voulu faire voter une loi pour mettre les Canadiens au rang des Chinois?

Il est connu, votre patriotisme: vivre aux dépens des innocents qui ne veulent pas voir clair.

M. DeVicq termine son fameux réquisitoire en posant en victime. C'est dans l'ordre, c'est le jeu des lâches. Mais cela ne prend pas avec les hommes intelligents.

Pardons, lecteurs, c'est bien trop de temps gaspillé à donner de l'importance à un homme qui n'en mérite pas.

CORRESPONDANCE.

Salem, Mass., 14 août 1894.

M. le rédacteur,

Accordez-moi, s'il vous plait, un tout petit espace dans votre intéressant journal, pour répondre aux accusations insignifiantes portées contre moi par M. DeVicq de Cumptich, rédacteur du *Courrier* et je vous remercie à l'avance de votre générosité.

Dans un numéro de son journal du 5 août je lis ce qui suit:

"Si je devais me baser sur les "racontars j'en aurais plus long à "dire sur votre "prote" ou sur "votre jeune homme de talent" "mais je préfère me taire et mé-"priser par mon silence la con-"duite louche et peu loyale qu'il "a tenu à mon égard depuis qu'il "ne travaille plus au COURRIER."

Quelle est cette "conduite louche et peu loyale" que vous me reprochez, M. le rédacteur du *Courrier*? Serait-ce d'avoir travaillé jour et nuit au succes de l'entreprise sans en avoir retiré aucun bénéfice? Serait-ce qu'après avoir quitté une position permanente de $16 par semaine pour entrer à votre service comme prote, pour en retirer que par miette le salaire que vous m'aviez promis? (ce salaire a été la cause de mon départ d'avec vous.) Sans la bonne volonté d'un intéressé au journal, cette remarque "que vous ne me devez pas un sou" n'aurait pas été à sa place.

Monsieur le rédacteur du *Courrier*, vous faites fausse route, au lieu de me remercier des services que je vous ai rendus, comme typographe, collecteur et commissionnaire, vous portez contre moi des accusations fausses et banales.

Mais M. DeVicq, comment se fait-il que vous comblez M. J. C. Tourangeau de vos remerciements, pour les services qu'il vous a rendus comme agent d'annonces après l'avoir ridiculisé maintes et maintes fois, pendant que j'étais au *Courrier*. Vous avez cherché un moyen pour l'expulser, ayant pour raison qu'il avait des ennemis et que plus tard il ferait tort au journal.

Je suis heureux de vous voir revenu à de meilleures sentiments, vous reconnaissez aujourd'hui qu'il était indispensable au *Courrier*.

Ces remerciements de votre part sont bien dus. Il vaut mieux tard que jamais.

Mais vous ne parlez plus des 33 pour cent qui sont réduits à "la reconnaissance du cœur".

Mais M. le rédacteur du *Courrier*, si vous ne voulez pas reconnaître mes services, soyez au moins assez généreux pour ne pas m'offenser.

Mais avant de terminer, laissez-moi vous dire, M. DeVicq, que je me suis fait plus de dommages que de bien en travaillant au *Courrier*. En premier lieu, en perdant une position permanente. chez qui j'étais autrefois; en second lieu en travaillant dans un atelier de troisième ordre comme celui du *Courrier*.

Mais, inutile, je ne dis plus rien, et je vous invite à agir mieux à mon égard, car je pourrais me décider à vous faire prouver vos avancés.

EMILE DUMONT.

Nouvelles Générales

Genève, Ont., 13 août.—Un cyclone s'est abattu sur North Madison, comté de Lake, ce matin, ravageant les forêts et détruisant les récoltes.

L'ouragan arriva du lac et se fraya un passage de trois milles de longueur et un quart de mille de largeur.

Le vent était accompagné de grêle. Les récoltes qui étaient sorties de terre furent abattues, les toits de plusieurs maisons et granges furent enlevés et pas une vitre ne fut laissée intacte dans le district dévasté. On n'a heureusement aucune perte de vie à déplorer.

Boston, 13 août—Le corps d'un homme a été trouvé dans le réserveir de Cambridge, hier. On a découvert aujourd'hui que c'est le cadavre d'Arthur J. Cummings de Dorchester, un ex-employé de la Cie du Gaz de Boston.

Le malheureux était malade depuis quelque temps et il était sorti de l'hôpital depuis peu. En quittant sa demeure pour la dernière fois, cet homme avait dit qu'il ne serait probablement pas longtemps en vie.

Amsterdam, 13 août—Un nouveau cas de choléra et un décès causé par le fléau ont été rapportés à Harlem, hier. Six nouveaux cas ont été rapportés dans cinq autres villes de la Hollande.

St Pétersbourg, 13 août—Du 5 août au 11 août, on a rapporté à St Pétersbourg 156 cas de choléra et 101 décès causés par ce fléau.

New Bedford, 13 août—L'avis suivant a été affiché aujourd'hui dans toutes les fabriques de cette ville.

"Avis est donné qu'une réduction dans les gages des employés de cette corporation prendra effet lundi 20 août. La liste des nouveaux prix sera fournie par les contre-maîtres."

RÉDUCTION À DOVER.

Dover, N. H., 13 août.—Les fabriques Cocheco, qui devaient être rouvertes lundi ne reprendront pas leur exploitation avant le 27 sous une réduction de gages de dix pour cent.

LA SEMAINE.

La politique est en vacances par ces temps de canicule; la scene est déserte et les acteurs sont aux bois (que les typographes ne vous fassent pas dire "aux abois.")

N'était la guerre que se font les Japonais et les Chinois à l'autre extrémité de la terre, on ne saurait que dire des évenements de cette semaine.

LA GUERRE D'ORIENT.

Heureusement pour le chroniqueur, ces Orientaux mongols sont entrés en scène et que l'entrain avec lequel ils se canardent promet de beaux jours au journalisme d'Europe et d'Amérique!

Précisément au moment où nous disions, vendredi dernier, que les Japonais avaient pleinement le droit d'attaquer ce bâtiment anglais qu'ils avaient surpris amenant des troupes chinoises sur le théâtre de la guerre en Corée, deux Anglais d'une autorité incontestable sur les questions du droit des gens, les professeurs Westlake et Thomas E. Holland, adressaient au *Times* de Londres des lettres dans lesquelles ils se prononçaient dans le même sens que le *National*. Seulement, ces messieurs oubliaient une circonstance indiquée par nous et qui rend notre argumentation plus forte,—c'est le *transport* anglais étant tombé entre les mains de ses passagers révoltés, n'était plus qu'un simple pirate et perdait tous ses droits à la protection du pavillon britannique.

Ainsi s'en vont en fumée toutes ces menaces que les chauvins anglais répandus dans le monde avaient proferées contre le Japon, à propos de cette affaire du *Kow Chang*.

La série des victoires japonaises se continue d'ailleurs en Corée. Mais rappelons-nous que ce fut aussi par des victoires que débutèrent les troupes confédérées sur les champs de bataille de la Virginie et du Tennesse. A la longue, la puissance du nombre finit par assurer l'avantage définitif aux Etats du Nord, et il ne serait pas impossible que la Chine, douze fois plus peuplée que le Japon, ne finit, elle aussi, par écraser ce dernier.

Les amis de la Chine espèrent beaucoup de Li Hung Chang, qui vient de se préparer à entrer en scène, par un acte de mortification, à l'exemple de ces valeureux croisés qui jeûnaient et faisaient pénitence à la veille d'un combat. Li Hung Chang a prié, en effet, l'empereur de lui retirer la veste jaune que son souverain lui avait donnée comme marque de haute considération.

Voici donc le fin diplomate qui se met de la partie lorsqu'on ne pourra pas dire de lui qu'il emporte sa veste, puisqu'il la laisse à son palais.

LA GRAND'MISÈRE

Mais qu'avons nous besoin d'aller en extrême orient pour nous attendrir sur le sort des humains; n'avons nous pas assez de misère à nos propres portes?

Plus d'agents de police à Montréal, plus de tombereaux pour arroser nos rues, plus de balayeurs publics, plus de réparations à nos voies publiques, plus rien en un mot. La caisse municipale est vide, l'administration n'a plus qu'à fermer sa boutique et à mettre la clef sous la porte.

Un moment, on avait cru se procurer les fonds en élevant les taxes municipales; mais les avocats de l'hôtel-de-ville viennent de déclarer que c'est là un moyen illégal. Il n'y a donc plus qu'à se résigner à voir l'herbre croître dans nos rues.

Le président de la Commission des finances dit que ce n'est pas sa faute si les divers comités ont dépensé en six mois tous les fonds qu'on leur avait alloués pour le service de toute une année.

C'est là un singulier état des choses. Dans quelle administration organisée sur les bases du bon sens accorde-t-on à un comité ou à un département une somme d'argent en bloc pour en faire ce qu'il voudra, des choux ou des raves, et les dépenser en quelques jours? Ca ne se fait qu'à Montréal.

Dans toutes les autres administrations, chaque dépense est spécifiée de la manière la plus catégorique; la somme allouée pour faire face doit être affectée à cette dépense et à aucune autre, et les *virements de fonds* sont considérés comme criminels. Si un corps législatif accorde $10,-000 pour faire un pont et $5,000 pour acheter une machine, il n'est pas permis à l'administration d'acheter une machine de $10,000 et de faire construire un pont de $5,000.

Aussi, dans ces administrations, les surprises désagréables du genre de celle qui nous attend la semaine prochaine ne sont-elles pas possibles. Tout est prévu douze mois à l'avance; chaque chef de département sait, au mois de janvier, à une piastre près, quelles seront ses dépenses au mois de décembre, et combien de fonds il aura en caisse pour y faire face.

Ah! il y a bien des choses à réformer à notre hôtel de ville.

SCÈNES DE DÉSORDRE À QUÉBEC

Sans exagérer l'importance des scènes de désordre qui viennent d'avoir lieu à Québec et qui ont été amenées par un article de l'*Electeur*, nous avouerons qu'elles ne peuvent que nuire à M. Laurier, dont ce journal passe pour être l'organe favori, et qu'elles auront un contre coup fâcheux pour les réclamations des catholiques du Manitoba et des territoires du Nord Ouest.

Nous ne sommes plus aux jours de Torquemada, où l'on faisait entrer la foi dans l'âme des hérétiques à coups de marteau de forgeron. De nos jours, nous devons tous jouir de la liberté de conscience, et si nous nous indignons d'apprendre que des Chinois ont détruit les églises des missionnaires européens et américains qui ont traversé les mers pour aller combattre la religion de la Chine, à plus forte raison devons nous permettre à des Canadiens de prier Dieu à leur façon dans leurs propres demeures. En bons chrétiens, ne faisons pas aux autres ce que nous n'aimons pas qu'on nous fasse. Evitons soigneusement de mériter le qualificatif de *fanatique* que nous sommes si empressés de jeter à la tête des protestants.

—*Le National* de Montréal.

TUE SUR LE COUP.

Un Employe de la Cie Electrique Victime d'un Accident.

Lawrence, Mass., 4 août.—Benjamin Mooney, employé par la Cie électrique du chemin de fer Lowell, Lawrence & Hargerhill, a été tué sur le coup, au moment où il était en train de réparer un fil électrique, au coin des rues Essex et Newberry, vers six heures du soir.

Mooney se tenait sur l'un des wagons élevés quand, soit faute de perdre l'équilibre et tomba sur le sol d'une hauteur de 15 pieds. Quand on le releva il était mort. Ses yeux n'étaient pas moins [illegible] Général.

[illegible] Hawes a [illegible] cadavre, mais [illegible] aucune fracture du crâne. Dans son opinion [illegible] Mooney s'est tué sur le fil électrique.

La victime était âgée de 24 ans et habitait Andover; et [illegible] n'avait [illegible] en cette ville.

Incendie à Haverhill.

Haverhill, Mass., 14 août.—La grange de John P. Tilton de cette ville a été complètement réduite en cendres, y compris 100 tonnes de foin qu'elle contenait.

On suppose que le feu a été mis par main criminelle. Les pertes s'élèvent à $7000; il n'y a pas d'assurance.

LE CHOLERA ASIATIQUE.

St Paul, 14 août.—Beaucoup d'émoi excité à Cokato, Minnesota, à cause d'un supposé cas de choléra asiatique qui a été découvert dans la famille d'Eric Erickson, à trois milles d'ici.

Le mari est tombé malade; au bout de 15 heures son corps était devenu noir et il est mort dans les convulsions.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York.

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les Marchandises d'Automne et d'Hhiver sont maintenant en exhibition.

Haswell's Studio

MEILLEURS PORTAITRS CABINET

—A DES—

PRIX POPULAIRES.

— AU NO. —

214 Rue Essex,

Salem, Mass.

F. X. VOYER,

85 Rue Harbor,

L'ENDROIT PAR EXCELLENCE POUR VOS

CHAUSSURES

Aux Plus bas Prix de la Ville

Encouragez un compatriote.

Ed. PINAULT,

40 Rue Perkins,

BOULANGER DE 1re CLASSE

Fait tous les jours les plus excellentes Patisseries, Biscuits, etc

A toujours en mains des marchandises toutes fraiches.

Aussi Cigares et Tabac.

FEUILLETON 4

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

PREMIERE PARTIE.

IIIA

Marthe Bernard se souleva sur son lit et promena autour d'elle un regard effaré, où se lisaient clairement l'inquiétude et la terreur, et qui se fixa tour à tour sur le médecin qu'elle n'avait jamais vu, et sur Jean Vaubaron qu'elle ne reconnut pas. Un immense travail se faisait en ce moment dans son esprit. Elle avait voulu mourir, toutes les angoisses de l'agonie s'étaient succédé pour elle; ces angoisses avaient amené à leur suite la défaillance, l'anéantissement, et, maintenant que la vie un instant suspendue reprenait son cours, ce n'était point un réveil, c'était une résurrection.

Si c'est la vie, se demandait la jeune fille, ou suis-je donc? Si c'est la mort, pourquoi ma mère ne se montre-t-elle pas à moi pour me recevoir et m'embrasser?

Ces questions insolubles, ces problèmes étranges augmentaient encore le désordre des pensées de la pauvre enfant. Elle sentit sa tête s'égarer; elle cacha son visage dans ses deux mains et elle éclata en sanglots.

J'attendais cette crise salutaire, dit tout bas le docteur au mécanicien. En pareil cas, les larmes sont un souverain remède. Le danger n'existe plus.

Vaubaron, transporté de joie par ces paroles, saisit la main du docteur et la serra avec une indicible effusion. Le vieux médecin sourit.

Comme vous l'aimez! murmura-t-il à l'oreille du jeune homme.

Moi! balbutia ce dernier avec un trouble subit. Mais c'est à peine si je la connais...

Le médecin ne répondit pas. Il se contenta de secouer la tête avec une incrédulité manifeste, et il quitta la mansarde en annonçant sa visite pour le lendemain matin.

Je ne puis passer la nuit dans cette chambre, dit alors Jean Vaubaron à la concierge; ce ne serait pas convenable. Restez auprès de cette pauvre enfant, et soignez-la bien. Je reviendrai quand il fera jour.

Mais où allez-vous aller? où dormirez-vous? demanda la portière.

Ne vous inquiétez pas de moi, répondit Jean; je trouverai sans peine un gîte.

Et il sortit. Le jeune homme n'alla pas loin. Après avoir refermé la porte derrière lui, il s'assit sur la plus haute marche de l'escalier, puis appuyant ses coudes sur ses genoux et sa tête dans ses mains, il se mit, non point à dormir, mais à penser.

Pendant bien des heures il commenta sans trêve et sans relâche les paroles du docteur. Ces trois mots *comme vous l'aimez!* furent pour lui toute une révélation; ils firent briller la lumière au milieu des ténèbres de sa pensée, ils lui livrèrent le secret de son cœur.

Eh! bien, oui, c'est vrai, se dit-il enfin, je l'aime.

Aussitôt qu'il se fut fait à lui-même cet aveu, il sentit se calmer la fiévreuse agitation qui le dévorait et grâce à l'heureuse faculté dont la jeunesse seule a le privilège, il oublia les tristes présages qui semblaient présider à la naissance d'un amour révélé si brusquement, et il se mit à échafauder les plans d'avenir et de bonheur. Lorsque parurent les premières lueurs de l'aube, ce fut avec une émotion prodigieuse qu'il frappa à la porte de la mansarde.

Eh bien? demanda-t-il vivement à la concierge qui vint lui ouvrir.

Elle ne va pas mal, répondit la brave femme. Elle dort en ce moment. Parlons bas afin de ne point la réveiller. Nous avons causé beaucoup cette nuit. La pauvre demoiselle voulait *se périr* par grand chagrin de se trouver toute seule en ce monde, et aussi parce qu'elle sait qu'une jeunesse honnête a bien du mal à gagner son pain en travaillant dur. J'lui ai dit qu'il ne fallait jamais désespérer de rien et que souvent on trouvait des amis sur son chemin au moment où l'on y comptait le moins. Enfin je lui ai parlé de vous, monsieur Vaubaron. Elle sait qu'elle vous doit la vie.

La jeune fille venait de se réveiller et avait entendu ces derniers mots.

Oui, je sais cela, monsieur, murmura-t-elle d'un voix faible, et je crains que vous ne m'ayiez fait un triste présent en me donnant la vie. Je vous en remercie néanmoins du cœur, car je commettais un grand crime en disposant ainsi de moi-même, je le comprends bien, maintenant que l'exaltation folle qui me faisait agir est passée. J'aurai du courage désormais. J'irai tant que mes forces me le permettront, et j'attendrai, sans une défaillance et sans une plainte, que Dieu et ma mère me rappellent. Voulez-vous me donner votre main, monsieur Vaubaron? J'ai besoin de la presser entre les miennes comme celle d'un ami que le ciel m'envoie.

En écoutant ces douces paroles, prononcées par la douce voix de Marthe Bernard, le mécanicien eut besoin de tout son empire sur lui-même pour ne point s'agenouiller devant la jeune fille comme on se prosterne devant une image sainte. Il prit en tremblant la main blanche et frêle qu'elle lui tendait, mais il ne put que serrer faiblement cette main, et il la laissa aller presque aussitôt sans avoir la force et l'audace de l'élever jusqu'à ses lèvres. Il essaya ensuite de balbutier une réponse dans laquelle Marthe aurait pu trouver l'assurance d'un respect sans bornes et d'un dévouement qui ne se démentiraient pas, mais cette tentative fut sans résultat; ses lèvres s'agitèrent en vain, aucun son distinct ne s'échappa de sa gorge haletante et contractée.

Un tel état de choses (nous voulons parler de la situation des deux jeunes gens) devait infailliblement subir de prochaines et radicales modifications. Marthe Bernard ne pouvait continuer à vivre dans l'isolement profond où la mort de sa mère venait de la placer; d'un autre côté, il ne lui était guère possible non plus, sous peine de braver avec une sorte d'imprudence l'opinion du monde, d'accepter la protection, la tutelle, d'un homme aussi jeune que Vaubaron. Quelque inattaquables et fraternelles que fussent des relations de cette nature, les commentaires malveillants, les suppositions injurieuses de locataires de l'immense ruche humaine où se passaient les faits que nous racontons, ne leur manqueraient pas longtemps sans doute.

Je ne sais quel instinct pudique faisait entrevoir à Marthe ce résultat, malgré sa complète ignorance des choses de la vie. Jean Vaubaron, lui, savait mieux encore à quoi s'en tenir à cet égard, et le moindre soupçon flétrissant qui s'attaquerait à la jeune fille lui semblait devoir être un irréparable malheur. Il aimait Marthe Bernard d'un amour aussi loyal et aussi chaste qu'il était ardent et exclusif. Il n'avait qu'un but, qu'un désir, qu'une espérance: faire de la jeune fille la compagne de son existence entière et partager avec elle toutes les joies et toutes les douleurs que lui gardait l'avenir inconnu. Marthe n'avait pas encore seize ans; Vaubaron en avait vingt à peine. Malgré cette jeunesse excessive de part et d'autres, malgré le manque absolu de ressources de l'orpheline, et quoique lui-même n'eût point de position faite, le mariage ne l'effrayait pas.

J'ai bien survenu à tous les besoins de mon père et de ma mère adoptifs, se disait-il. Je possède aujourd'hui autant de courage et plus de force et de savoir que je n'en avais alors, je puis soutenir, sans ployer, le fardeau d'un ménage.

Quinze jours environs après le suicide avorté de la pauvre enfant, le jeune mécanicien fit un appel à toute sa résolution, et comprimant un immense battement de cœur, il dit à Marthe d'une voix ému et avec une simplicité grave et touchante:

Nous sommes orphelins tous deux, pauvres tous deux, isolés dans ce monde, sans famille et sans amis. Voulez-vous que nous soyons l'univers l'un pour l'autre? voulez-vous être ma femme?

Oui, je le veux, répondit Marthe en mettant sa main tremblante dans la main de Vaubaron, et ma mère, si elle nous voit, si elle nous entend du haut du ciel, est consolée, heureuse, et bénit ses enfants!

IX

Le mariage étant décidé, il ne restait qu'à se marier le plus tôt possible. Aucun obstacle, du reste, ne pouvait venir retarder l'union des deux jeunes gens. Orphelins l'un et l'autre, ils n'avaient besoin du consentement de personne. Il suffisait, pour obtenir la publication des bancs, de déposer à la mairie, en même temps que les actes de décès de leurs ascendants. Jean Vaubaron s'occupa de ces détails essentiels avec un empressement qui prouvait toute l'impatience de son amour. Il lui semblait que le jour béni du mariage n'arriverait jamais assez vite.

Marthe, dans une certaine mesure, partageait cet empressement. Elle se sentait si bien aimée, elle éprouvait pour son fiancé tant de reconnaissance et de tendresse, qu'elle avait hâte de se voir sa femme et qu'elle croyait fermement au bonheur pour l'avenir. Une invincible mélancolie ne la quittait guère, néanmoins, malgré ses croyances et ses espérances. Trop peu de temps s'était écoulé depuis la mort de sa mère: la blessure profonde ne se cicatrisait pas encore. Si, par instants quand Marthe parlait à son fiancé, un sourire venait à ses lèvres, ce sourire était de courte durée, et sans transition, des larmes abondantes jaillissaient des yeux de la jeune fille.

D'après ce que nous avons dit précédemment, nos lecteurs doivent facilement comprendre que le mécanicien vivant au jour le jour et étudiant beaucoup son art, n'avait pour devers lui que de bien faibles avances. Très indifférent à toutes les jouissances matérielles, il se contentait de peu; il se trouvait satisfait de sa situation présente et ne formait pas de désirs. Aussitôt que le mariage eût été décidé tout ceci changea. Ce que Jean Vaubaron acceptait comme plus que suffisant pour lui même lui sembla misérable et inadmissible quand il s'agit de le faire partager à sa chère Marthe.

Ainsi, il n'admit point la pensée d'instaler sa femme dans une étroite et sombre mansarde, garnie seulement d'une table et d'un lit. Il résolut de louer à l'un des étages inférieurs un petit logement de deux ou trois pièces et de le meubler d'une façon simple, mais convenable.

La concierge ne pouvait qu'approuver ce projet de location. Elle fit voir à Jean, au quatrième étage, ce qu'elle nommait son bijou d'appartement, c'est-à-dire trois chambres donnant sur la rue et tendues d'un petit papier bon marché, mais tout neuf, aux teintes vives et gaies. Le jeune homme enchanté conclut sur le champ, en recommandant à la concierge une discrétion absolue, car il se reservait de faire à Marthe, le jour du mariage, une joyeuse surprise en l'introduisant à l'improviste dans l'humble sanctuaire préparé pour elle.

Restait la question des meubles, question grave, car pour la résoudre il fallait quelque peu d'argent comptant et Vaubaron n'en avait pas du tout. Le jeune homme résolut d'imiter pour la premiere fois ses camarades d'atelier, d'avoir recours à son patron et lui demander une avance; il s'y résolut, disons-nous, mais non sans peine, car cette démarche si simple cependant, coûtait beaucoup à sa nature fière et même un peu sauvage.

Nous devons ajouter qu'il était d'ailleurs sans exemple qu'une pareille demande, formulée par un ouvrier travailleur et bon sujet, eût été accueillie par un refus. Désirant en finir sans retard avec une situation qu'il trouvait pénible le jeune homme entra dans le cabinet du chef de l'établissement.

Monsieur, lui dit-il en tortillant sa casquette entre ses doigts avec un embarras manifeste, vous avez toujours été très bon pour moi. Je viens vous annoncer que je me marie.

L'industriel fit un geste de profonde surprise, et son front se plissa. Nous savons déjà qu'il avait des vues sur l'avenir de Jean Vaubaron. Les paroles si complètement inattendues du jeune homme anéantissaient de fond en comble des projets auxquels il attachait une réelle importance.

Vous vous mariez! répéta-t-il avec une sorte d'incrédulité et comme quelqu'un qui ne peut ajouter foi à ce qu'il entend.

Oui, monsieur.

Est-ce sérieux? Est-ce possible?

Oui, monsieur, sérieux et certain.

A votre âge!

L'âge ne fait rien à la chose. J'aurai vingt ans dans six mois; il y a déjà longtemps que je ne suis plus un enfant et que je trouve dans mon travail des moyens d'existence.

Oh! je sais que vous êtes un garçon courageux et un excellent sujet; mais enfin, que diable! on ne se marie point à vingt ans!

Si, monsieur, on se marie, puisque la loi ne le défend pas.

La femme que vous voulez pousser, j'en ferais le pari, est plus âgée que vous.

Vous perdriez votre pari, monsieur, ma future n'a que quinze ans et demi.

Ses parents sont-ils dans l'aisance, au moins?

Elle est orpheline comme moi, monsieur.

Dans ce cas, elle jouit de son bien?

Elle n'a pas un sou, monsieur.

Le patron regarda Jean Vaubaron avec stupeur, presque avec colère. On voyait clairement qu'il se demandait s'il avait affaire à un insensé.

Pas un sou! répéta-t-il. Et vous l'épouserez?

Oui, monsieur.

Mais pourquoi?

Parce que je l'aime.

Ce n'est pas une raison, cela!

C'en est une au contraire, monsieur, et je la crois bonne.

Voyons, réfléchissez un peu, mon ami, dit le patron d'un air d'intérêt paternel. Une telle union fera certainement le malheur de toute votre vie!

Le jeune homme secoua la tête.

J'espère bien, au contraire, qu'elle en fera le bonheur, répondit-il.

Vous n'avez rien...votre femme, pas d'avantage. C'est le mariage de la faim et la soif.

J'ai mes deux bras, mon intelligence et mon courage. Avec ça on ne connaît ni la faim ni la soif.

Les enfants viendront.

Ils seront les bienvenus.

Ils amèneront la misère avec eux.

Je me charge de la chasser. D'ailleurs, à la grâce de Dieu.

Enfin, vous êtes décidé?

Parfaitement... Nous sommes affichés à la mairie... Le mariage aura lieu dans douze jours.

Ah ça! mais vous ne venez donc pas me demander mes conseils?

Non, monsieur, je viens tout simplement vous annoncer la chose

Dans ce cas, répondit le patron à Jean Vaubaron, sans se donner le peine de cacher sans mécontentement, il ne me reste pas un mot à ajouter. Mettez-vous la corde au cou, si cela vous convient! ceci vous regarde seul. Jetez-vous dans la rivière, puisque vous avez envie de vous noyer! je ne m'en mêle point et je n'y puis rien.

Vous pouvez du moins, monsieur, reprit le jeune homme avec un grand battement de cœur, vous pouvez me rendre un service pour lequel je me suis permis de compter sur vous.

Un service! vous allez réclamer de moi un service?

Oui, monsieur, et en ne repoussant point ma requête, vous me tirerez d'un grand embarras.

De quoi s'agit-il? fit le patron d'un air rogue, derrière lequel se cachait un refus prémédité.

Il s'agit, monsieur, d'une avance que je sollicite. J'ai besoin d'un peu d'argent pour meubler un petit logement que je viens de louer, et dans lequel je désire installer ma jeune femme le jour de notre mariage.

L'industriel, en écoutant cette demande si simplement et si naïvement formulée, eut aux lèvres une sourire plein d'ironie.

Ah! ah! fit-il, vous avez compté sur moi pour les frais de votre instalation.

Oui, monsieur.

Eh bien! vous avez eu tort.

Jean Vaubaron ne pouvait en croire ses oreilles.

Eh quoi! monsieur s'écria-t-il, vous refusez de me venir en aide?

Parfaitement.

Ce que je vous demande, cependant, vous l'avez accordé plus d'une fois sans peine à tous mes camarades d'atelier.

C'est vrai, mais il ne me convient point aujourd'hui d'encourager par une sorte de complicité ce que je considère comme un acte de démence. Je ne suis pas assez riche, d'ailleurs, pour m'exposer à perdre mon argent.

Perdre votre argent répéta Jean Vaubaron avec une extrême animation. Vous n'avez pas le droit de me parler ainsi monsieur! vous savez bien que je suis un bon ouvrier et un honnête homme!

Je sais cela à merveille, mais je sais aussi qu'à peine marié, vous allez vous trouver en butte à des nécessités sans cesse renaissantes, que tous les résultats de votre travail ne parviendront point à satisfaire. Comment donc, dans une telle situation et n'ayant que le misère en perspect ve, pourriez vous venir à bout de me rembourser mes avances?

Jean Vaubaron était fier, et, si humble que fût sa condition, aucune des plus délicates susceptibilités ne lui manquait. La réponse qui venait de lui être faite ne lui permettait pas d'insister.

Croyez, monsieur, dit il avec une raideur involontaire, que je regrette vivement une démarche dont je ne prévoyais pas l'issue. Je me suffirai seul.

Je le souhaite plus que je ne l'espère, répliqua l'industriel, ou, pour parler nettement, j'ai la certitude du contraire.

Le jeune mécanicien salua et sortit, la tête haute, mais l'âme remplie d'angoisse et le cœur horriblement ulcéré. Quelles humiliations et quelles douleurs lui réservait donc l'avenir, puis qu'un homme qu'il croyait bon et de qui, jusqu'à ce jour et jusqu'à cette heure, il n'avait reçu que des marques d'intérêt, refusait de se rendre *complice* d'un mariage qu'il semblait regarder non seulement comme une folie, mais encore une folie dangereuse et coupable.

Ceci, d'ailleurs, ne pouvait rien changer à la détermination de notre héros. Il ne songe même pas à meubler le petit logement dont il voulait faire surprise à sa fiancée. En conséquence, il s'adressa à un brocanteur juif du quartier, qui consentit à lui vendre, à vingt cinq pour cent audessus de la valeur mais sans recevoir d'argent comptant, les meubles extrêmement modestes dont il avait besoin, et les quelques autre objets qui sont de première nécessité dans le plus pauvre ménage!

Hélas! Jean Vaubaron venait de laisser prendre une de ses mains dans le premier engrenage de cette infernale et insatiable machine qui s'appelle la *dette*, et qui rarement, quand elle s'est emparée d'un seul doigt, lâche sa victime avant d'avoir broyé le corps tout entier!

L'union de Jean et Marthe fut célébrée sous les plus sombres auspices. Le jeune mécanicien, n'ayant point d'amis, dut s'adresser à des indifférents, presque à des inconnus, pour leur demander d'être ses témoins et ceux de sa femme; ceci rendit singulièrement triste la séance à la mairie la messe du mariage et l'humble déjeuner qui suivit et que les nouveaux époux ne purent se dispenser d'offrir, à leurs témoins du hasard, pour les payer en quelque sorte du dérangement qu'ils venaient de subir.

Le soir de ce même jour Jean Vaubaron reçut une courte lettre de son patron, qui obéissant à un sentiment de lâche rancune, le prévenait qu'il n'avait plus d'ouvrage à lui donner et l'engageait à se mettre en quête d'un autre atelier.

Ce fut un rude coup. Le jeune ménage pouvait manquer du nécessaire dès le lendemain des noces, si Jean Vaubaron ne trouvait pas un travail immédiat. Grâce à Dieu, il n'en fut pas ainsi. Le jeune homme sans se laisser abattre, se mit en quête à l'instant, et ses démarches furent couronnées d'un prompt succès; il s'installa dans l'atelier d'un autre patron, et il parvint vite à s'y faire apprécier selon sa valeur.

Alors, malgré les privations, malgré la gêne, nous pourrions presque dire la misère, Jean et Marthe se trouvèrent heureux; ils regardèrent l'avenir à travers le prisme de leur amour; la vie leur sembla belle et radieuse, parce qu'ils avaient le paradis dans le cœur...

X

Au bout d'un an de mariage, la petite Blanche vint au monde La naissance de cette enfant doubla le bonheur des jeunes époux, tout en doublant leurs privations et leur gêne.

Nous devons en quelques mots expliquer cette gêne qui pourrait sembler invraisemblable à nos lecteurs, car tout le monde sait que le salaire d'un habile mécanicien est plus que suffisant pour permettre à un humble ménage de vivre dans une aisance relative. Afin de se bien rendre compte de l'exacte situation de choses, il ne faut point oublier la dette contractée par Jean Vaubaron vis-à-vis du brocanteur juif auquel il avait acheté ses meubles. Cette dette, minime dans l'origine, jouait le rôle du rocher de Sisyphe. Elle retombait sans cesse de tout son poids sur le malheureux, qui ne s'étant point trouvé en mesure à l'époque du premier payement, precédait par voie de renouvellements et d'accomptes, c'est-à-dire s'arrangeait de façon à centupler la créance du juif et à métamorphoser en une somme très lourde un capital primitivement insignifiant.

Les frais à payer, les intérêts judaïques et l'argent donné chaque mois au marchand de meubles absorbaient le plus clair du prix des journées de Jean Vaubaron.

Le jeune homme, en outre, ne consacrait pas tout son temps au travail payé par son patron. Rien au monde ne saurait empêcher un inventeur pauvre de marcher dans cette voie dangereuse, hérissée d'obstacles et de déceptions, qui doit presque toujours le conduire à la misère absolue. Jean Vaubaron, insouciant pour lui-même, était avide de fortune pour sa fille. Or, plein de foi en son génie, il avait la conviction que, un peu plus tôt ou un peu plus tard, cette fortune résulterait de quelque invention éclatante, de quelqu'une de ces grandes et utiles découvertes qui font époque dans l'industrie et dans le monde. Il cherchait donc avec une ardeur infatigable. Il ne se laissait point décourager par l'insuccès. Il employait chaque jour des heures à ses recherches. Il faisait preuve d'un grand talent dans ses combinaisons ingénieuses, mais il n'arrivait point au résultat pratique et pécuniaire; aussi, nous le répétons, la gêne augmentait et prenait d'effrayantes proportions.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

Pendant la troisième année qui suivit le mariage des deux jeunes gens, une éclaircie sembla se faire dans le ciel sombre de notre héros qui peut croire un instant que son étoile, longtemps voilée, commençait à briller parmi les nuages. Un modèle de machine à battre, envoyé par lui à une exposition départementale, obtint une médaille de première classe, et la propriété absolue de ce modèle lui fut achetée quatre mille francs par un industriel qui prit un breuvet d'invention et gagna baucoup d'argent à l'exploiter. A peine à la tête des quatre mille francs (la première somme de quelque importance qui se fût trouvée dans ses mains), Jean Vaubaron se crut riche, ou, du moins, au moment de le devenir.

Marthe ne partageait que jusqu'à un certain point l'éblouissement de son mari; non qu'elle doutât de son avenir, mais elle possédait ce bon sens modeste qui voit les choses tels qu'elles sont... Tout inventeur est un poète, Jean, dans le ménage, représentait la poésie, Marthe jouait le rôle de la prose.

Payons nos dettes, dit-elle à son mari. La tranquillité complète, c'est la moitié du bonheur.

Eh! chère enfant, s'écria le mécanicien, que parles-tu de tranquillité? Ne vois-tu pas que nous marchons à grands pas vers la richesse et la renommée? Je perce! j'arrive! Bientôt mon nom ne sara plus obscur. Vais-je donc, faute de quelques écus, m'arrêter en si beau chemin? Franchement ce serait de la folie!

Que comptes-tu donc faire? Garder notre argent et continuer ce que je fais... travailler... m'efforcer... te donner fortune et gloire...

Marthe soupira et ne dit plus rien. Vaubaron, lui, n'hésita point à prendre le plus déplorable de tous les partis, celui de s'abandonner complètement et sans partage à sa vocation d'inventeur, de travailler chez lui et pour son propre compte, et de voguer enfin à pleines voiles vers la réalisation de ses rêves.

En conséquence, il quitta l'atelier de son patron. Il loua, rue de Pas-de-la-Mule, l'appartement dans lequel nous l'avons trouvé installé au début de ce récit, et il se mit à l'œuvre, plein d'espérance. C'est à peine si le marchand de meubles reçut un acompte suffisant pour lui faire prendre patience pendant quelques mois.

Nous ne pouvons entrer dans les détails de l'existence difficile du pauvre ménage durant les années qui s'écoulèrent, à partir du jour où Vaubaron quitta définitivement son atelier, jusqu'à celui où commence notre drame.

Ces années furent un acheminement lent et continue vers une catastrophe inévitable. Une fois les quatre mille francs dépensés (et ils ne durèrent pas bien longtemps), c'est à grand'peine que le mécanicien, perdu dans ses hautes combinaisons et dédaignant les travaux vulgaires, vint à bout de gagner le pain quotidien. Ceci ne l'effrayait et ne l'attristait pas le moins du monde. Ses illusions restaient intactes. Il se croyait sans cesse au moment d'atteindre le but qui toujours reculait devant lui.

Qu'importe la gêne aujourd'hui... se disait-il puisque demain viendra l'opulence? Le présent n'existe pas! l'avenir est tout.

En attendant ce douteux avenir, chaque semaine il fallait vendre un peu linge ou quelque meuble, et l'intérieur, qui n'avait jamais été riche, devenait de plus en plus pauvre. Bref, le vent du malheur se mit à souffler. Marthe était d'une nature frêle, nous le savons, et d'une santé délicate, qui cependant n'inspiraient aucune inquiétude à son mari. La jeune femme devint soudainement languissante. Elle se plaignit d'éprouver une grande faiblesse, de ressentir de sourdes douleurs. C'est ainsi que débutent presque toujours ces affections terribles, ces maladies de poitrine qui ne pardonnent pas! La phtisie venait de se déclarer.

Au moment où nous avons conduit nos lecteurs dans l'appartement de Jean Vaubaron, le mal avait fait de tels progrès, qu'il ne restait aucun espoir de sauver Marthe. Nous avons entendu le médecin lui-même prononcer l'arrêt fatal et déclarer que ses visites, désormais, devenaient inutiles. Ce n'est pas tout encore, et depuis quelques jours la petite Blanche offrait des symptômes alarmants à l'œil épouvanté de son père. A tant d'inquiétudes, d'angoisses, de douleurs, se joignaient des embarras d'argent poignants et inextricables. La maladie de Marthe avait coûté bien cher. De tous côtés surgissait la dette hargneuse et criarde. Presque chaque jour le malheureux Vaubaron était assailli, jusque chez lui, par des réclamations persistantes et parfois insolentes, qu'il lui fallait cacher à Marthe dont il entretenait la sécurité par toutes sortes de pieux mensonges.

Nous devons parler en outre d'une autre dette, bien autrement grave et alarmante, puisqu'elle ne tendait à rien moins qu'à menacer la liberté du mécanicien. Malgré l'inévitable prostration dans laquelle tant de chagrins et d'inquiétudes devaient plonger Jean Vaubaron, deux idées véritablement fécondes et pouvant amener de grands résultats pécuniaires avaient pris naissance et s'étaient développées dans son esprit.

Voici quelles étaient ces deux idées:

[ACONTINUER.]

INDECIS.

Les Employes de Fall River ne Savent que Faire.

Fall River, 12 août—On a tenté de savoir ce que les employés des fabriques avaient l'intention de faire en face de la réduction de gages de 10 pour cent que leurs patrons veulent leur imposer. Plusieurs reporters allèrent dans les demeures d'un grand nombre d'employés pour les interviewer. Tous parurent dans une grande incertitude relativement à la conduite à suivre lundi prochain, quand la réduction sera mise à effet. Mais, en général, ils paraissent peu disposés à entreprendre une grève.

Demain soir, leurs représentants se réuniront pour discuter l'affaire et considérer les trois propositions suivantes: Premièrement, accepter une réduction de cinq pour cent et ne travailler que cinq jours par semaine; deuxièmement, prendre volontairement une vacance de trois semaines à partir du 20 août; troisièmement, accepter la réduction proposée par les fabricants avec l'entente qu'une résistance sera faite à la première occasion.

Les tisserands préfèrent beaucoup la première de ces propositions, mais les manufactures ne veulent pas entendre parler de réduire leur production.

Quant aux fileurs, ils paraissent préférer la dernière proposition, prétendant qu'ils ne pourraient rien obtenir en se mettant en grève dans un pareil moment de dépression.

Plusieurs manufacturiers sont d'opinion que si leurs employés acceptent de travailler sous une réduction de gages, les fabriques dans les autres centres vont se trouver obliger de fermer, et Fall River va, en fin de compte, se trouver à y gagner.

QUE DIT-ON

Aujourd'hui a Propos de la Qustion du Tarif?

Washington, 12 août — Les dernières nouvelles relativement au tarif sont que la chambre va enfin céder, quelle est presque décidée d'adopter les amendements du Sénat et d'en finir une bonne fois avec cette fameuse question.

Maintenant on se demande ce que va faire le président Cleveland qui est, comme on le sait, opposé aux amendements du sénat, si le bill tel qu'amendé est voté par la chambre et porté devant lui pour qu'il le signe. Le président a le droit de véto, c'est-à-dire la liberté de refuser d'apposer sa signature au bas de cette loi. Cependant, ceux qui sont les plus dans l'intimité de Cleveland prétendent que le président signera toute loi sur le tarif qui lui sera soumise après avoir été approuvée par les deux branches du gouvernement.

LA VENGEANCE D'UN PERE.

Memphis, 12 août.—William Wershbred, un nègre accusé d'avoir fait subir les derniers outrages à une petite fille de huit ans, près de Rossville, fut tué par le père de la victime au moment où le shérif le conduisait à la prison.

Une foule s'était rassemblée pour lyncher le coupable, mais le père mit un terme à tout en sortant de sa poche un revolver de gros calibre et en tuant le misérable nègre.

NOUVELLES LOCALES.

A Lakeview.

"Billee Teyler" est l'opéra annoncé pour cette semaine au Théâtre de Lakeview. La compagnie tout entière le jouera. Les tableaux vivants continueront à attirer la foule; leur liste a été complètement changée.

Perte de $600.

Un homme se rendit à la Central Fire Station, un de ces soirs derniers, pour emprunter une lanterne, disant qu'un homme avait perdu $600 entre Lawrence et cette ville. L'argent était placé dans un grand portefeuille.

On ignore si cette somme a été retrouvée. La police n'a pas entendu parler de la chose.

KEMO, Le grand destructeur de Punaises, détruit Punaises et insectes dans un instant. A vendre par dre les épiciers et droguistes.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

—Ces jours derniers, sur la dénonciation de MM. Morgan et Cie, le détective Gladu a opéré l'arrestation d'Annie Murphy, épouse d'Edward Clarke, accusée de conspiration.

Madame Clarke demeure au No. 104 rue Durocher où elle tient une maison de pension fashionable.

Ses pensionnaires sont, pour la plupart, des jeunes gens occupant des positions, en apparence, lucratives.

Depuis quelques mois, les pensionnaires de Madame Clarke avaient pris l'habitude de visiter les principaux magasins de la ville et d'y faire des achats plus ou moins considérables, avec prière de les envoyer avec le compte au No. 104 rue Durocher.

Dernièrement, la maison Morgan vendit pour $171 de marchandises, qui furent envoyées à l'adresse ci-haut.

Quelques jours plus tard, le collecteur de la maison se présenta pour toucher le prix des marchandises.

A sa grande stupéfaction, les gens qui avaient fait l'achat n'y étaient plus et il apprit que les marchandises avaient été transportées ou revendues.

Questionnée à ce sujet, Madame Clarke a répondu qu'elle croyait ses pensionnaires partis pour les Etats-Unis.

On accuse maintenant la maîtresse de pension d'avoir été de connivence avec les voleurs.

Le détective Gladu a opéré l'arrestation de Mme Clarke et l'a conduite devant le juge Dugas.

Elle a plaidé non-coupable.

M. G. England, son avocat, a demandé que sa cliente fut admise à caution, mais le juge a refusé.

En conséquence l'accusée passera huit jours en prison en attendant son procès.

Plusieurs marchands ont été dupes de ce système d'escroquerie, entr'autres MM. Turner, St-Pierre & Cie, rue St-Laurent; MM. Fortier et Robillard, rue St-Laurent, A. Wilder et Cie, rue Notre-Dame.

QUEBEC,

—Dit l'*Electeur*:

On nous rapporte d'une paroisse de ce district, que nous ne croyons pas devoir désigner pour le moment un fait assez émouvant.

Le vendredi, 27 juillet, au lendemain d'un grand pèlerinage à Ste Anne de Beaupré, une femme revenue chez elle était prise de maladie, et au retour de son mari qui avait couru chercher du secours, on la trouvait agonisante. Quelques instant après, elle tombait dans une insensibilité offrant si bien les apparences de la mort qu'on décida de ne pas aller au médecin, mais de voir aux funérailles.

Mais, lorsque tous le funèbres détails eussent été arrangés, on constata que l'ensevelie était couverte de sueurs; peu après, elle donnait des signes de vie. Vite, on fait disparaître tout l'appareil funèbre, l'on remet la femme dans son lit, et l'on court au médecin le plus proche, à la paroisse voisine; ce qui prit un temps précieux. Le médecin, après avoir pratiqué des incisions, déclara que la vie était bien éteinte, et l'on procéda alors aux funérailles au jour d'abord indiqué.

Depuis ce temps, il est resté dans l'esprit de plusieurs un doute affreux: la femme était-elle bien morte, n'avait-elle pas été enterrée vivante?

Nous rapportons les faits tels qu'ils nous sont communiqués, sans prétendre résoudre la question.

—On rapporte que M. John E. Owens, l'un des membres de la commission américaine d'immigration, vient d'être suspendu de ses fonctions, à la suite d'une aventure qui mérite d'être racontée.

Il y a quelque temps une jeune immigrante de 24 ans, appelée Miss Williams, jolie à croquer, arrivait à Québec par le steamer "Lake Ontario," en route pour Chicago viâ le Grand-Tronc.

Au moment du départ du convoi, on s'aperçut de l'absence de Miss Williams et on la retrouva en compagnie d'Owens.

Les autorités locales du Grand Tronc logèrent une plainte contre M. Owens à l'agent en chef du gouvernement fédéral M. Doyle.

M. Owens et Miss Williams logeaient au même hôtel à Québec.

Aux questions du propriétaire, la jolie fille répondit qu'elle était en âge, maîtresse de ses actes et que M. Owens s'était conduit envers elle en ami et en gentilhomme.

Mis au fait, M. Doyle a fait rapport au chefs de son département, et M. Levy, chef de la commission américaine a fait un rapport semblable à Washington.

—Une histoire à faire frémir les plus braves arrive de Charlesbourg. Un reptile de trois pieds de longueur sur trois pouces de circonférence commençait à s'enrouler autour de la jambe d'une dame lorsque le mari l'aperçut et l'abattit d'un coup de hache. L'aventure est arrivée dans une dépandance servant de cuisine. Comment le serpent a-t-il pu pénétrer jusque-là? C'est encore un mystère pour les occupants de cette maison.

OTTAWA,

—Nous avons déjà dit à nos lecteurs que le maire d'Ottawa proposait l'imposition d'une taxe sur les célibataires.

Un vieux garçon écrit au *Journal* que le maire Cox devrait s'entendre avec le Conseil National des Femmes pour trouver des épouses à ceux qui n'en ont pas et établir une Agence Matrimoniale.

—L'édifice que les Oblats font bâtir au coin des rues Théodore et Cumberland vis-à-vis l'église du Sacré-Cœur, à Ottawa, sera prêt pour Noël.

On va y loger les jeunes gens qui étudient dans le but d'entrer plus tard dans la Congrégation des Oblats.

Cette maison est connue sous le nom de juniorat. Avec l'édifice St-Joseph, l'Université et l'église du Sacré-Cœur, ses édifices formeront un carré de bâtisses, toutes sous le contrôle des Oblats.

SHERBROOKE,

—Henry Johnson, qui avait été arrêté avant-hier sous l'accusation d'assaut sur une jeune fille, vient d'être mis en liberté. Le père de la jeune fille a déclaré au tribunal qu'il avait exagéré des faits et qu'il ne voulait pas poursuivre Johnson.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Philologue et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érispèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais afflégé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'ale jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MME M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo.

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés: Je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remè

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 23 AOUT. 1894. Soyons Distingues. No. 48

Indicateur de Chemin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.
DIVISION OUEST.
Commencant le 1er Juillet 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 15, 12 45, 2 30 3 15, 4 10, 5 10, 6 20, 7, 9 25, p m; Dimanches. 7 30 8 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 50, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 25 a m; 12 05, 5 35, et 7 50, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 6 20 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 1 Juillet 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 44, a m; 12 17 1 43, ¶3 03, 4 00, *4 10, 4 33, *5 21, *5 43, *6 28, *7 47, §8 46 p m; Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *5 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

☞ *Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m. Via South Lawrence, 6 30, a m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, 9 45, 10 13 a m, 12 11, 12 57, 1 44, 1 59, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanche, 10 02 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 44, 5 42, †8 13 p m.

§ Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 44 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 43 a m; 1 56 et †8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, *via* la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, †8 13 p m.

Pour Montréal et Québec, *via* Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 59, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt-Gén., Lowell.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferree Passant par le Pont de Poughkeepsie

—ENTRE—

Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.
D. J. FLANDERS Agent général de

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement fait sur commande Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.

☞ Son assortiment de Draps,
☞ Tweeds et d'Etoffes de tou-
☞ tes sortes est ce qu'il a du
☞ dernier goût et de patrons les
☞ plusnouveaux.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
258 Rue Merrimack.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.

Notre magasin est assorti de toutes les nouveautés de la saison. Les prix sont très réduits.

MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES d'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.

Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.

DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MDIDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les mercredis.

Francis W. Qua,
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite at vous serez satisfaits.

Un jeune homme de vingt ans, du nom de Frederick Weilde, a été arrêté à Perth Amboy, N. J., sous accusation d'avoir lancé une bombe de dynamite sur une femme du nom d'Annie Conway.

C'est la deuxième fois, dit-on, que le jeune Weilde essaye de tuer Annie Conway avec de la dynamite, et les deux attentats sont le résultat d'une vieille haine de famille. Weilde avait fabriqué sa bombe à l'aide d'une bûche qu'il avait creusée et dans laquelle il avait mis une cartouche de dynamite. Il a lancé sa bûche sur miss Conway, qui se tenait devant la porte de sa maison. Mais il a mal visé, et la bombe est allée tomber et éclater sur une pile de bois, sans faire de mal à personne ni causer de dégâts dignes d'être mentionnés. Néanmoins Weilde a été écroué jusqu'à plus ample informé sous l'accusation de tentative de meurtre.

KEMO, Le grand desinfecteur de Punaises, détroit Punaises et insectes dans un instant. A vendre par les épiciers et droguistes.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 4 Août 1894.

M. l'Administrateur,

Cette semaine, huit personnes et 32 chevaux sont morts d'insolation sur le pavé de Rome. On dit qu'au Canada le froid fait fendre les arbres; ici la chaleur fait fendre la terre. Dans la campagne romaine, la sécheresse extraordinaire a fait ouvrir des crevasses assez larges et assez profondes pour y ensevelir un bœuf.

La récolte des patates est à peu près nulle, celle du blé d'Inde absolument nulle. Les taxes croissent en proportion directe de la diminution des récoltes.

Les populations en Sardaigne et en Sicile trament de nouveaux troubles et des rebellions nouvelles.

La célèbre bande noire en Sicile se rit des chapeaux à claque et des moustaches imposantes des gendarmes inoffensifs. Les bandits qui sentent le cuir de la gendarmerie d'aussi loin que le pas des lourds chevaux militaires, rançonnent les riches, pillent les villages, s'emparent de la poste et des caisses-fortes des chemins de fer, puis, lorsque les gendarmes essoufflés arrivent en essuyant la sueur de leur trogne rougeaude, alors tranquillement, en silence, comme une troupe de chartreux recueillis, les brigands se retirent dans les bois en rabattant leur capuchon sur la tête.—Où sont-ils passé? s'écrie le capitaine, ventru, écartelé sur son cheval ventru.—Par là, répond un paysan.—Peloton! dans cette direction, feu à volonté!... Le peloton alors brûle une centaine de cartouches dans la direction du bois d'oranger. Les pommes d'or tombent comme la grêle, et après le divertissement des *fire works*, les intrépides soldats, capitaine en tête, s'en vont s'asseoir à l'ombre parfumée des arbres d'orange et se rafraîchir le bec avec les mandarines descendues par des balles destinées aux voleurs. Au retour le capitaine relève sa moustache d'un air vainqueur et vous couche sur papier ministre un rapport dont le canevas est invariablement. Celui-ci:

"Toujours attentifs au moindre bruit qui pourrait indiquer violation de la paix publique, rebellion, etc., les gendarmes, hier, vers 5 heures p. m., ont entendu des cris et des détonations dans la direction de Capecelatro. Les susdits gendarmes ont sauté en selle et sont partis à bride abattue dans la direction du susdit village. Arrivés sur les lieux une vive fusillade s'est engagée entre les susdits gendarmes et les brigands. Ceux-ci ont dû céder le terrain et grâce à l'épaisseur des bois ont pu se retirer emportant leurs blessés (1) Les gendarmes après avoir fait une reconnaissance dans le bois qui sert de repaire aux bandits se sont retirés laissant la population pleinement rassurée (!)"

Et le lendemain ce rapport du *Capitan Fracassa* paraît en première page à l'officiel!... Quelle farce!... Les Italiens du XIX siècle sont tous plus ou moins taillés sur le patron de polichinelle double comme fin de siècle du Tartarin tarasconnais d'Alphonse Daudet.

Un symptôme des plus inquiétants est l'anarchisme militaire qui s'est manifesté ces jours-ci devant les manœuvres en plein champ. En Lombardie le soldat Murrachioli et plusieurs autres ont tiré sur leur chef, le lieutenant De Donati; en Ombria, entre Foligno et Terni, plusieurs soldats ont reçu des balles qui étaient évidemment tirees contre les chefs par des mains maladroites autant que perverses; dans la Basilicate deux chevaux d'artillerie à côté du colonel ont été mitraillés par des balles durant un feu de peloton. Il est certain que ces projectiles n'étaient pas destinés aux nobles bêtes mais bien au chef du régiment.

Hier après-midi, deux chevaux demi domptés se sont échappés des écuries du roi et ont traversé Rome au grand galop. Arrivés à la montée du Janicule, déjà un peu fatigués, ils ont été rencontrés et poursuivis par trois campagnards romains qui s'en retournaient à la ferme, montés sur leurs chevaux demi-sauvages. Les coursiers du roi ont été repris et remis à deux gendarmes. Au moment de la remise des chevaux surviennent deux policemen qui intiment contravention aux campagnards pour avoir lancé leurs chevaux à fond de train dans les rues de Rome!... Voilà des pauvres gens qui sont désormais convaincus qu'il n'y a rien de plus faux que le proverbe: "Un bienfait n'est jamais perdu!" De plus un vieux romain s'écriait au moment de la contravention: "Si "vous imposez une amende de 15 "francs à ces gens qui, bons ca-"valiers, guidaient fort bien "leurs chevaux, et les lançaient "à fond de train dans une excel-"lente intention, quelle contra-"vention paiera le roi qui, à cause "de la négligence de ses pale-"freniers, a épouvanté la ville "par ses deux chevaux indomp-"tés et blessé plusieurs citoyens "trop lents à se mettre de côté?"

Le roi d'abord ne saura absolument rien de l'accident, s'il ne le voit dans les journaux. Et si par hasard l'escapade lui tombe sous les yeux, le chef de police appelé complimentera sa majesté sur la magnifique race chevaline dont il est le propriétaire, et Humbert Ier respirera l'encens du fonctionnaire en se rengorgeant dans son faux-col de toile de Hollande... C'est tout...

La princesse Caëtani a un adorable bambin blanc et rose dont les questions imprévues font le désespoir de la maman. Depuis quelque temps l'enfant dans ses promenades au Pincio remarquait que les soldats sont invariablement en compagnie des servantes, cuisinières et bonnes d'enfants.—"Maman, dit le jeune Caëtani, les soldats sont donc aussi comme nous obligés d'être accompagnés d'une bonne, chaque fois qu'ils vont en promenade?"

Léon XIII se montre sérieusement préoccupé des hostilités qui viennent de surgir entre la Chine et le Japon; cette préoccupation n'a pas uniquement pour motif l'horreur du sang répandu, horreur qui a naturellement sa place dans l'âme du prince de la paix, vicaire du Dieu de paix. La raison principale est la crainte qu'a le Souverain Pontife, d'apprendre un beau jour que pour se venger de leur insuccès, Japonais ou Chinois, (chinois surtout) se mettant à détruire toutes les chrétientés naissantes et à massacrer tous les catholiques. Il est vrai que la France, protectrice d'office de tous les catholiques de l'Orient, a fait assurer le Pape qu'elle se tient prête à toute éventualité. "C'est bien, très bien, "répondait Léon XIII au cardi-"nal Rampolla, mais l'interven-"tion généreuse de la France "n'aura lieu qu'après que des "centaines de têtes, peut-être, au "ront roulé à terre, et des cen-"taines d'églises réduites en cen-"dre!"

Le Pape qui jouit d'une santé incontestablement meilleure que l'hiver dernier, sourit paisiblement quand on lui lit les télégrammes alarmants envoyés aux journaux étrangers, aux anglais particulièrement. Sa Sainteté a même ajouté dernièrement: "Ces "bruits malintentionnés n'éloi-"gneront ni rapprocheront le "jour et l'heure indiquée par le "doigt de Dieu!"

Léon XIII hier matin a reçu la princesse Frederic-Charles de Prusse qui est catholique, et plusieurs évêques des colonnies françaises et anglaises. Le Souverain Pontife est à mettre la dernière main à son encyclique sur l'abolition de la guerre par un tribunal d'arbitrage. La semaine dernière le Pape a reçu tout le procès pour la béatification de Jeanne d'Arc et de la Vénérable mère Dorville fondatrice des Sœurs Grises d'Ottawa.

Bien à vous,

WM. BREEN.

Au cours d'un tournoi donné sous les auspices du Boston Caledonian Club, à Spy Hood, un Canadien nommé Gédéon Perrie a lancé un poids de 56 livres à une distance de 29 pieds et 10 pouces et demi, battant le plus haut *record* du monde par un demi pouce.

Le *Star* de cette ville est un journal très blagueur. D'abord il prend ses lecteurs pour un tas de butors, ni plus ni moins. Pas plus tard que samedi, le *Star* paraissait vers une heure de l'après-midi avec un compte rendu détaillé de la parade des Forestiers *qui n'avait pas encore eu lieu.* Tout y était, le défilé, l'harmonie qui devait règner, etc. La parade en question n'eut lieu que plus tard. Oh! la la... Fiez-vous maintenant aux comptes rendus du *Star* de Lowell. Il y a des gens qui ont pu lire le rapport de la procession avant d'aller la voir passer. Quelle espèce de journalisme fait donc notre confrère?

SANTO CASERIO.

Enfin l'ignoble assassin du président Carnot, ce jeune homme à l'âme perverse dans un corps annonçant la douceur et la bonté, ce misérable devoyé que des lectures trop fortes comme les *Chatiments* de V. Hugo ont égaré, cette brute humaine a payé sa dette à la société!

Sept semaines après l'horrible crime l'exécution a eu lieu. La justice française, inflexible, inexorable, a agi promptement, afin de frapper les esprits par un prompt châtiment.

Il n'y a pas eu d'hésitation, il n'y a pas eu de crainte chez les jurés qui ont causé par leur verdict la condamnation de l'assassin: ils ont accompli leur pénible devoir sans appréhension, sans délai. C'est ainsi qu'il faut agir avec les bêtes fauves qu'on nomme anarchistes.

Pour donner une idée des sentiments qui animent ces êtres-là, voici le *factum* que Caserio se proposait de lire à la cour d'assises, ce que le juge lui a refusé:

"Depuis ma plus tendre enfance, j'ai été frappé par cette lutte inégale et souverainement injuste entre la pauvreté travailleuse et le capital orgueilleux.

"J'ai froidement tué le président Carnot parce qu'il incarnait le mieux le type du bourgeois, parce qu'il était tyran, roulant carrosse, avec des valets autour de lui, le servant comme des bêtes, tandis que dans de méchantes mesures des êtres humains n'ont pas de quoi vivre...."

Voilà! tuons les riches parce que nous sommes pauvres.

Avec un semblable système, où irait-on? Un homme qui rencontrerait une personne apparemment plus heureuse que lui l'assassinerait. "Quoi! tu es né avec un meilleur caractère que moi, tu es joyeux tandis que je suis triste; tu prends la vie du bon côté quand j'ai le spleen: tu mérites la mort!" Et un autre de s'écrier "Je suis malade, j'ai une constitution faible, souffreteuse, voilà un passant gros, gras, l'air épanouie. Je vais l'envoyer dans l'autre monde."

Puis un troisième: "Je suis laid, mais Adonis est beau comme un cœur: il n'a pas droit à la vie."

Quel serait le résultat de tous ces assassinats? Est-ce que l'atrabilaire, l'acariâtre deviendrait doux, joyeux? Est-ce que le maladif aurait plus de santé? Est-ce que le laid embellirait?

Eh bien! l'anarchiste, dans sa rage de tuer, parce qu'en regardant l'échelle sociale il voit des gens occupant des échelons plus élevés que le sien, ce jaloux sans énergie pour faire la lutte de la vie, le *struggle for life*, ce raté ou ce vicieux n'obtient rien pour lui-même, pour son bonheur ou celui des autres par l'explosion de ses bombes de dynamite ou la lame de son poignard entrant jusqu'à la garde dans la poitrine d'un président Carnot!

Caserio a eu le cou coupé: les pauvres sont-ils moins pauvres, les riches moins riches?

Puis si tous ceux qui voient quelqu'un au-dessus d'eux employaient la dynamite ou le stylet pour anéantir les gens qui leur portent ombrage, il ne resterait bientôt plus sur terre qu'un ramassis de misérables, d'envieux, d'assassins. Et en poussant ces conclusions un peu plus loin, nous arrivons à ceci: Tous ces anarchistes, restés seuls sur terre, se mettraient aussitôt à s'entretuer. Dès que l'un d'eux serait dans une meilleure situation que ses compagnons, vite il serait lancé dans l'éternité. A la fin, il ne resterait plus qu'un seul homme au monde qui, après avoir aidé à égorger tous ses semblables, se trouverait si misérable de vivre ainsi tout seul parmi les bêtes de la création, dont le nombre menacerait sa sécurité, qu'il se couperait le cou, afin de rejoindre ses victimes.

Nous ne terminerons pas sans exprimer le regret que Caserio, avant de mourir, ne se soit pas repenti: un prêtre lui a offert ses services et il les a refusés jusqu'au bout. Ce jeune homme était donc un athée: s'il eût connu plus Dieu, il ne serait certainement pas mort de la sorte. Il a fallu que la société au milieu de laquelle il a grandi fût bien peu chrétienne, bien matérialiste, pour que l'âme de cet adolescent fût fermée à tout sentiment religieux, même en face de l'éternité!

On est confondu, dit la *Croix* de Montréal, devant un tel aveuglement, devant ce fanatisme omnipotent qui s'est emparé de l'âme de cet enfant (car il n'avait pas 21 ans) et la domine à tel point que la conscience semble n'avoir plus d'action sur elle.

On est confondu, mais surtout effrayé, à la pensée que les théories anarchistes aient une telle puissance. Mais quel souffle de folie passe donc sur notre fin de siècle pour inspirer de tels crimes, les faire commettre froidement et sûrement et donner au coupable assez de force pour affronter la mort sans un remords apparent?

C'est à détruire les théories qu'il faut surtout s'attacher, car les mesures de répressions les plus sévères et les plus justifiées n'atteindront pas la source du mal. Ce mal est la corruption de l'âme empoisonnée par les pires doctrines, les mauvaises lectures, l'impiété et l'athéisme.—C'est la foi chrétienne qu'il faut réveiller dans les générations assoiffées de jouissances terrestres, avides de fortune et de plaisirs.—A l'égoïsme opposons la charité, à l'orgueil, l'humble résignation, au blasphème, la prière, et la paix renaîtra dans les esprits, et dans la sôciété.

Un Peu de Pudeur, S. V. P.

Le *National* de Lowell, toujours sympathique au parti qui a semé la ruine dans tous les états du pays et réduit presque à la mendicité le peuple ouvrier en forçant les manufacturiers à suspendre les travaux, essaie encore une fois de nous faire prendre des vessies pour des lanternes. Il a l'air tout surpris de voir que la presse républicaine demande où sont ces fameux amis des Canadiens, que le parti démocratique offrait au peuple ouvrier, il y a deux ans.

Il a le toupet de dire à ses lecteurs que les républicains, seuls, *pouvaient* défendre les Canadiens contre les diatribes du fameux Kyle, l'ami des démocrates, puisqu'il vote toujours avec eux—parce qu'ils représentaient la Nouvelle-Angleterre.

Le *National* daignera-t il nous dire où se trouvaient, ce jour-là, MM. Lewis Sperry, James P. Pigott et Robert E. Deforest, du Connecticut? Où se trouvaient donc aussi MM. Joseph H. O'Neil, Michael J. McEttrick et le grand William Everett, et le fameux Moses Stevens, qui, à lui seul, se chargeait de tous les ouvriers du Massachusetts et à qui les Canadiens ont accordé leurs votes? Le *National* a-t-il oublié ce dernier et peut-il nous dire si tous ces gens-là dormaient l'autre jour au Congrès ou s'ils représentaient à la Chambre les habitants du Kamtchatka ou ceux de la Nouvelle-Angleterre? Ce journal les admire de n'avoir pas osé dire un mot en notre faveur; il devrait avoir au moins la pudeur de ne pas imprimer des inepties semblables. —*L'Observateur.*

Réd.—Voilà une râclée que le *National* n'a pas volée. Cette petite feuille prétentieuse, impudente et mensongère ne contient jamais deux idées qui aient du bons sens: son rédacteur ne s'en croit pas moins la perle des journalistes. Un peu d'humilité, s'il vous plait.

Un Ouvrage Precieux

Se serait-on jamais douté qu'il y eût, au Canada, au delà de 4,000 mots, expressions et locutions, dont l'usage appartient surtout aux Canadiens-Français? Le fait est pourtant indéniable, et il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir le superbe ouvrage que M. Sylva Clapin vient de publier, sous le titre neuf et significatif de *Dictionnaire Canadien-Français.*

En réalité il y a là, dans ces pages, 4,136 chefs d'articles, avec les origines et étymologies de chaque mot important, et illustrés à l'aide de nombreux exemples, embrassant tout le champ de la littérature, depuis les écrivains "vieux français" jusqu'aux auteurs canadiens les plus contemporains. D'habitude les mots canadiens ne se perçoivent que par l'oreille; mais dans l'ouvrage de M. Clapin, l'œil a aussi sa part de surprises, et les "canadianismes" y reçoivent, de par la magie de la lettre d'imprimerie, une intensité de vie nouvelle, équivalant à une véritable résurrection. Tout cela est vraiment merveilleux de patience, de bonne volonté, nous dirons même d'ingéniosité, et nous en félicitons sincèrement M. Clapin.

On aurait tort cependant de croire que ce *Dictionnaire Canadien-Francais* n'est qu'une œuvre purement de curiosité, et ne pouvant intéresser que les friands de choses linguistiques. Cet ouvrage s'impose aussi en même temps comme un instrument d'éducation de premier ordre, vu que les locutions vicieuses, si répandues parmi les Canadiens-Français, sont toutes là, soigneusement indiquées avec leurs corrections. Dans un article paru dans *La Patrie* de Montréal, du 21 juillet dernier, M. Louis Fréchette dit à ce sujet:

"Ce livre comptera, je l'espère, parmi les travaux intellectuels les plus utiles et les plus patriotiques de notre génération."

Le *Dictionnaire Canadien-Francais* de M. Sylva Clapin forme un fort volume de 500 pages, élégamment relié en percaline gaufrée, et se vend $5.00, livré franco dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis. Toute personne qui désirerait voir et examiner l'ouvrage avant d'acheter, en recevra un exemplaire sur demande, sans qu'il lui en coûte aucun frais. S'adresser à l'auteur, M. Sylva Clapin, 7 Park Square, Boston.

—*L'Opinion Publique* de Worcester. 14 août 1894.

ENTETEMENT.

Le *Messager* de Lewiston s'entête: il veut absolument qu'on dise qu'il a raison d'avoir prétendu que la nomination de Benjamin Lenthier au consulat de Sherbrooke n'a pas été ratifiée par le Senat de Washington parce que la population anglaise de cette petite ville des Cantons de l'Est s'y opposait. Cependant tout le monde trouve qu'il a tort; jusqu'au *Pionnier* de Sherbrooke qui lui fait un bout de leçon à ce sujet. Lisons:

"Nos lecteurs savent que le Sénat de Washington, auquel toutes les nominations présidentielles doivent être soumises, a refusé de sanctionner celle de M. B. Lenthier comme consul de la république étoilée à Sherbrooke.

"Cet incident a naturellement provoqué des commentaires dans la presse américaine et surtout dans les journaux français de la Nouvelle-Angleterre.

"Quelques-uns de ces derniers se sont permis d'assigner à la déconvenue de M. Lenthier une cause qui mérite d'être relevée.

"Suivant ces confrères, la nomination aurait été désavouée parce que la population anglaise de notre ville voyait ce fonctionnaire d'un œil particulièrement hostile.

"Comme disent nos gais cousins des rives de la Seine: elle est bonne celle-là!

"Décidement les anglais de Sherbrooke mentiraient aux traditions de leur race, s'ils ne se laissaient pas aller à un profond sentiment d'orgueil en constatant l'importance dont ils jouissent aux yeux des augustes sénateurs d'un vaste pays comme les Etats-Unis. On pourrait en effet provoquer, à moins, la vanité des peuples les plus humbles de la terre.

"Nos concitoyens d'origine britannique figurent pour 3,755 âmes dans le chiffre total de notre population.

"Heureux 3,755! si peu nombreux et jouir du privilège de dicter des conseils à l'Oncle Sam, lui qui compte 40 millions de sujets.

"Nos confrères de la presse française des Etats-Unis devraient pourtant être capables de trouver chez eux des explications à cet incident administratif, sans venir en chercher au nord de la ligne 45e. Ils s'exposeraient moins à émettre des hypothèses aussi ridicules que celle que nous signalons.

"Nous ignorons quels sont les ressorts qui ont été mis en jeu pour priver M. Lenthier de la position à laquelle le président Cleveland l'avait appelé, mais nous sommes convaincu que les habitants de Sherbrooke, sans distinction de nationalité, ont été parfaitement étrangers à cette mesure.

"Le fait est que M. Lenthier a su, dès son arrivée parmi nous, conquérir l'estime et la sympathie de tout le monde. Et chacun se plait à reconnaître qu'il a rempli les devoirs de sa charge à la satisfaction générale. Nous n'avons jamais entendu la moindre expression en sens contraire.

"Sa destitution a causé une surprise et des regrets universels parmi les citoyens de Sherbrooke."

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un.

La Guerre de l'Avenir.

On écrit de Paris que la commission des inventions réunie au ministère de la guerre a donné son avis définitif sur la nouvelle invention de M. Turpin: à la majorité, la commission a décidé qu'il y avait lieu d'ordonner des expériences. Dans le rapport très détaillé qu'ils ont adressé au général Mercier, ministre de la guerre, les membres de la commission ont dit qu'ils croyaient nécessaire et urgent que, en présence des renseignements qui leur avaient été fournis par M. Turpin et en présence des pièces et documents du dossier, des expériences s'imposaient.

Le décret instituant la commission contient un article disant qu "en aucun cas l'auteur n'assistera aux expériences de son invention." M. Turpin ne manquera pas de dire que si les expériences n'ont pas réussi, c'est qu'il ne les aura pas dirigées lui même et il pourra prétendre que l'officier qui en aura pris la direction n'avait pas la même compétence que lui.

L'engin inventé par M. Turpin ne consiste pas en projections qui se subdivisent, mais en une boîte à mitraille. L'engin est très simple, il exige cependant une complète réfection de notre matériel d'artillerie.

L'invention de Turpin a, sur la boîte à mitraille que la France possède actuellement, un immense avantage. Plus perfectionnée que l'autre qui éclate toujours à distance fixe, elle fait explosion à une distance déterminée et reglée à volonté.

Il suffit, pour faire exploser cette boîte à un nombre de verges désigné, de deboucher l'évent, avec un dégorgeoir à vrille, au nombre de secondes correspondant aux milles indiqués sur la fusée, comme cela se pratique pour nos obus fusants.

Une fois l'évent débouché, le projectile est placé sur un appareil special, celui dont Turpin a donné le mécanisme à la commission des inventions, et il est enflammé au moyen d'une étoupille nouveau modele.

L'engin est alors lancé avec une force trois fois plus grande que celle obtenue jusqu'alors par la mélinite, grâce à la nouvelle poudre dont Turpin a trouvé le secret.

Cinq cents verges avant le but, le projectile éclate. Il part alors en éventail et la mitraille qu'il renferme forme, pour ainsi dire, un vaste cercle de fer, qui englobe tout sur son passage.

Hommes, chevaux, caissons, voitures, tout est rasé. On comprendra que, pour obtenir une telle force, il faut une puissance de balistique vraiment extraordinaire. C'est en cette puissance que réside surtout le "clou" de l'invention.

Il faudra nécessairement que des expériences soient faites; mais après la façon claire et précise dont Turpin a expliqué devant la commission le fonctionnement du nouveau mécanisme, il est plus que probable que les expériences seront concluantes.

On comprendra aisément pourquoi la commission des inventions n'a pas adopté d'emblée l'appareil que lui a soumis Turpin. Si cette invention est jugée efficace et surtout pratique, c'est la mort des pièces de Bange et des projectiles que l'on fabrique actuellement.

Attendons les expériences pour marquer les coups du nouvel explosif.

L'Aspirant Electeur.

Un incident typique s'est produit au greffe du comté d'Hudson, à Jersey City.

Le greffier allait fermer son bureau lorsque deux inconnus sont entrés. "Je viens, dit l'un des visiteurs, un Irlandais prétendant se nommer Rogers, prendre un certificat définitif de naturalisation.—Fort bien, répond le greffier; montrez-moi le certificat attestant que vous avez fait votre demande, il y a au moins deux ans." Rogers a tiré aussitôt de sa poche un papier ayant toute l'apparence d'un document judiciaire et l'a tendu au greffier. Celui-ci, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur le document, n'a pu s'empêcher de regarder d'un air ahuri son interlocuteur pendant quelques instants. Le pauvre greffier était tellement stupéfait qu'il semblait d'abord ne pas savoir que dire.

Finalement le greffier, s'étant un peu remis de sa surprise, a demandé à l'aspirant électeur s'il n'avait pas d'autre document pour appuyer sa demande, et, sur sa réponse négative, il lui a dit: "Je suis fâché pour vous; mais ce document ne saurait vous servir dans l'Etat du New-Jersey pour vous faire naturaliser. Il constate simplement que vous avez été condamné à trois ans de prison et que vous avez subi votre peine à Sing Sing."

Rogers a paru très surpris et très désappointé à son tour, disant qu'en sortant de prison on lui avait déclaré que son certificat de libération lui suffisait pour se faire naturaliser sans la moindre difficulté, parce qu'il établissait qu'il était demeuré au moins trois ans aux Etats-Unis. Le greffier lui ayant répondu que trois ans de séjour sur les bords de l'Hudson ne suffisaient pas, l'aspirant-électeur s'est retiré avec son compagnon sans demander de plus amples explications.

On n'ignore pas qu'une loi récente votee par le parlement de la Nouvelle-Zélande a accordé aux femmes de ce pays le droit de vote.

Les Néo-Zélandaises viennent d'être appelées à exercer leurs nouveaux droits. Il n'y a presque pas eu d'abstention, car sur 100,000 femmes électeurs inscrites, 90.000 ont exprimé leurs suffrages.

A Auckland, sur 6.600 femmes inscrites, 5.283 ont voté; à Wellington sur 7.280 il n'y a eu que 1100 abstentions.

Les femmes ont donné à cette occasion l'exemple aux hommes qui, en Nouvelle-Zélande, comme ailleurs du reste, font preuve d'une singulière négligence lorsqu'il s'agit d'élire les représentants chargés de veiller aux intérêts du pays.

Dans une commune appelée Onchunga, le maire élu est une femme. Cette dame est, paraît-il, d'une sévérité excessive avec ses conseillers municipaux. On

Les époux Prédisi, le mari, chanteur ambulant, âgé de vingt-un ans; la femme, de vingt-quatre ans, habitaient la rue Saint-Jacques, à Bordeaux, où le mari était connu pour sa brutalité.

Une violente discussion survint et Prédisi se porta à des voies de fait sur sa femme. Celle-ci pour se défendre, le menaça d'un couteau. Prédisi n'en tout rien et redoublant de violences, la jeune femme lui porta un coup. Le malheureux s'abattit, mortellement atteint. La lame avait traversé le cœur.

THE CELLULOID
A Clean Collar
One that you can keep clean all the time—a collar that does not wilt when you get over-heated; that does not fray on the edge, or tear out at the buttonholes, and can be cleaned by simply wiping off with a wet sponge or cloth. These collars and cuffs are made by covering linen collars or cuffs on both sides with waterproof "celluloid," thus giving strength and durability. They are the *only* waterproof goods so made, and every piece is stamped as follows:
TRADE CELLULOID MARK.
Ask for this, and refuse to take any imitation if you expect satisfaction. If your dealer does not keep them, send direct to us, enclosing amount, and we will mail you sample. Collars 25 cts. each. Cuffs 50 cts. pair. State size, and whether stand-up or turned-down collar is wanted.
THE CELLULOID CO.,
427-429 Broadway,
New York.

SAVENA
THE BEST WASHING POWDER ON EARTH
Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT
AND A
USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

L'ETOILE

Publié le jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an. - - - - - - - - - $1.00
Six mois. - - - - - - - - .50
Trois mois. - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.

67 rue Merrick, Lowell, Mass

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 23 AOUT 1894.

La Taxe sur les Revenus.

Nous empruntons au *Protecteur Canadien* de Fall River les détails suivants sur cette taxe qui sera mise en force avec la nouvelle loi douanière :

De 1er janvier 1895 au 1er janvier 1900 il sera prélevé, perçu et payé chaque année sur tous gains, profits ou revenus réalisés durant l'année précédente par tout citoyen des Etats-Unis résidant au pays ou à l'étranger, ou par tout individu citoyen ou non citoyen habitant les Etats-Unis, que ces gains, profits ou revenus proviennent de propriétés, loyers, intérêts, dividendes ou salaires quelconques, ou de toute profession, de tout commerce, emploi ou métier exercé aux Etats-Unis ou ailleurs, ou de quelqu'autre source que ce soit, un impôt de deux pour cent, pourvu que ces gains, etc., soient de ou dépassent $4,000 ; un impôt égal devra aussi être prélevé et perçu sur tous gains, profits ou revenus provenant de toute propriété, de l'exercice de toute profession, commerce ou métier pratiqué aux Etats-Unis par une personne ne résidant pas au pays.

Le revenu, tel qu'évalué par les percepteurs, comprendra tous les profits de sûreté excepté les obligations non imposables des Etats-Unis.

Les intérêts dûs perçus ou non perçus seront également imposés s'ils sont considérés comme bons et pouvant être perçus. Ainsi que toute prime sur obligations, billet ou coupons, le montant des ventes de stock vivant, de sucre, de coton, de laine, de beurre, de fromage, de porc, de bœuf, de mouton ou autres viandes, de foin ou de grains, ou de tous autres produits durant l'année sur la propriété de la dite personne, moins le montant dépensé pour frais d'acquisition ou de production du dit stock ou produit de la terre, non compris aucune partie du dit stock ou produit directement dépensé pour la nourriture ou l'entretien de la famille ; l'argent et la valeur de toute propriété provenant de dons ou héritage ; tous les autres gains, profits, revenus provenant de toute autre source quelconque.

Les dépenses d'affaires seront déduites, ainsi que l'intérêt dû ou payé durant l'année pour dette courante. Les dettes encourues, ou toute autre perte non couverte par les assurances pourra aussi être déduite, mais non la dépréciation de valeur d'une propriété achetée dans le courant des deux années précédentes. Aucune dépense faite dans le but d'améliorer une propriété, telle que bâtisse, ne pourra être déduite, et aucune déduction ne devra excéder la somme de $4000 dans une famille où les enfants sont mineurs. Les tuteurs pourront faire cette déduction pour chaque pupille en particulier, à moins qu'il n'y en ait deux ou trois d'intérêts communs, c'-à-d. de la même famille.

Toute personne d'âge légal ayant touché un revenu de plus de $4000 durant l'année impossible devra en faire rapport selon la manière qu'il plaira au percepteur du revenu intérieur. Les déclarations devront se faire sous serment. On ne demandera pas compte des revenus n'atteignant pas la somme précitée. En cas de refus de faire rapport, ou de fausses déclarations, le percepteur devra faire lui-même l'estimé le plus juste possible des revenus de la personne réfractaire en y ajoutant 50 o/o de plus. S'il est prouvé que la personne a volontairement trompé le percepteur, celui-ci devra doubler le montant de l'estimé.

Toute personne, compagnie, corporation ou association croyant ses intérêts lésés par une décision injuste du percepteur pourra en appeler au percepteur du district dont l'avis, à moins d'être renversé par le commissaire du revenu de l'intérieur, sera sans appel.

Les non résidents seront traités de la même manière que les individus ou corporation résidents, pourvu qu'ils fassent leur rapport de la même manière, et sont sujets aux mêmes avis et aux mêmes pénalités. Mais, dans les cas où la personne n'habite pas les Etats-Unis, la taxe n'atteint que les entreprises qu'elle y dirige ou exploite. . . . . .

Excepté tel que prévu, il sera imposé une taxe de 2 o/o chaque année sur les profits nets ou revenus excédant les frais de fonctionnement, y compris les frais encourus pour achats de matériel de manufacture ou de matériel à revendre, les pertes et l'intérêt sur obligations et autres dettes de toutes banques, institutions de prêt, institutions d'assurance contre la mort, le feu, désastres maritimes et autres accidents, compagnies de chemins de fer, de canaux de barrières de téléphone, de télégraphe, de transport, d'éclairage électrique, de gaz, d'eau, de chars urbains, etc., et toutes autres corporations, compagnies ou associations exploitant une branche d'affaire à leur profit aux Etats-Unis, de quelques manières quelles aient été organisées.

Les profits nets ou revenu de toutes corporations, compagnies ou associations comprendront les sommes payées aux actionnaires ou dépensées pour construction ou agrandissement de local, ainsi que toute autre dépense ou placement fait à même les profits nets réalisés durant l'année par les dites corporations, compagnies ou associations.

Ces dispositions ne s'appliquent pas aux Etats, comtés ou municipalités, ni aux corporations, compagnies ou associations organisées et exploitées dans un seul but de charité, de religion ou d'éducation, y compris les sociétés, ordres ou associations de secours mutuel ; ni aux stocks, actions, fonds ou sûretés possédés par un actionnaire d'une maison de charité, de religion ou d'éducation ; ni aux institution de constructions et de prêt qui ne prêtent qu'à leurs actionnaires ; ni aux institutions d'épargne n'ayant d'autre capital que les dépôts de leurs clients et d'autres actionnaires que leurs déposants ; ni aux compagnies d'assurance gérées sur le plan d'une société de secours mutuel, pourvu que les parts possédées dans une compagnie soient de nature différente. Les taxes de l'Etat ou de la municipalité devront être comprises dans les dépenses d'exploitation.

Les salaires des employés civils des Etats-Unis sont taxés selon la loi. Le maître de paie devra déduire 2 o/o des émoluments excédant la somme de $4000. Toute corporation payant à un employé un salaire de plus de $4000 sera requis d'en faire rapport aux autorités.

Les salaires dus aux membres du gouvernement municipal ou d'Etat en seront exempts.

Les secrets divulgués aux percepteurs concernant les revenus, la source de ces revenus, etc., devront être strictement tenus sous silence, excepté dans certains cas spécifiés par la loi.

Chaque percepteur devra, de temps en temps, envoyer ses adjoints à travers le pays pour s'enquérir des personnes sujettes à l'impôt ou possédant ou ayant la gestion d'objets susceptibles de payer, de faire une liste de leurs noms et d'énumérer les dits objets.

Si les représentants de quelque association ou corporation refusent de donner au percepteur les informations nécessaires, celui-ci devra procéder selon que spécifié plus haut, et estimer leur propriété ou revenu au meilleur de sa connaissance.

Toute corporation, etc., faisant affaire à son profit devra faire, au percepteur de son district le ou avant le premier lundi de mars de chaque année, un rapport complet assermenté, selon le mode assigné par le percepteur de ses profits bruts, de ses dépenses, non compris l'intérêt et les dividendes, de ses profits nets, du montant payé en intérêts ou en dividendes, et de la somme payée en salaires.

Le Tarif des Syndicats.

Les démocrates sont passablement embêtés avec leur tarif. On le serait à moins.

Dans sa lettre à Wilson, le président Cleveland a déclaré que la nouvelle loi douanière ne s'accordait pas avec les principes démocratiques. Pour qu'on ne suspecte pas notre bonne foi, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs ce passage de la lettre de Cleveland au président du Comité des Voies et Moyens :

"On doit admettre qu'aucune loi douanière ne peut être en accord avec les principes et les promesses démocratiques ou porter le véritable sceau de notre parti si elle n'admet pas les matières premieres en franchise. Dans les circonstances présentes, nous avons raison d'être surpris de voir que des démocrates sont prêts à mettre de côté le plus démocratique de tous les principes de tarif, qu'ils suggèrent, pour se disculper de cette absurdité et de cette inconséquence, d'admettre la laine en franchise et qu'ils demandent l'imposition de droits sur le minerai de fer et le charbon des corporations et des capitalistes. Comment pourrons-nous aller nous montrer devant le peuple après avoir violé nos principes d'une manière aussi outrageante?"

Voilà le jugement que le président Cleveland a porté sur le présent tarif.

Maintenant, est ce qu'aux prochaines élections nos adversaires vont avoir l'effronterie de venir prôner ce tarif que leur chef a stigmatisé de la sorte et que la Chambre des Représentants n'a accepté qu'au pis aller, après l'avoir attaqué de toutes les manières?

Nous ne le croyons pas, car ce serait se moquer du peuple.

Cleveland l'a dit sans ambiguité : *Comment pourrons nous aller nous montrer devant le peuple après avoir violé nos principes d'une manière aussi outrageante?*

Avec la lettre à Wilson, les républicains sont certains de remporter une victoire facile.

Voici maintenant une appréciation faite ces jours derniers par le *Star*, le journal le plus fanatiquement démocrate de Lowell :

"Il ne reste plus que 84 jours avant les élections ! Quatre-vingts jours pour s'excuser devant le peuple d'avoir refusé d'acquiescer à sa demande explicite d'une réforme du tarif."

Et le même journal, quelques jours plus tard, disait : "C'est un abîme bien profond dans lequel le parti démocratique a été jeté par le Sénat."

Eh bien ! quel est ce tarif que les plus chauds démocrates répudient de la sorte ? C'est une loi que des *combines*, des *trusts*, des syndicats, comme celui du sucre qui est en train de rafler quarante millions de dollars, comme l'a dit M. Wilson lui-même, ont réussi à imposer dans leur intérêt privé.

Nous voyons de beaux gâchis quand les démocrates sont au pouvoir !...

Evangile Populaire.

Jésus-Christ, pour rendre plus durables et plus efficaces les leçons de justice et de charité données à ses diciples, a voulu être notre nourriture, notre breuvage pour développer en nous la vie surnaturelle, principe du dévouement.

PROMESSES DE L'EUCHARISTIE

Les foules montèrent dans les barques et allèrent à Capharnaum pour chercher Jésus ; et l'ayant trouvé de l'autre côté du lac, ils lui dirent : "Maître, comment êtes-vous venu ici ?"

Jésus leur répondit : "En vérité, en vérité, je vous le dis : ce n'est point pour avoir vu des miracles que vous me cherchez, mais à cause des pains que vous avez mangés, et parce que vous avez été rassassiés. Faites en sorte d'avoir un aliment qui ne se corrompe pas, mais qui se conserve jusque dans la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera ; car Dieu le Père a mis sur lui son signe."

Ils lui dirent : "Quel signe faites vous, afin que nous croyions ? Quelles sont vos œuvres ? Nos pères ont mangé la manne dans le désert, comme il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du Ciel."

Jésus leur dit : "En vérité, en vérité, je vous le dis : Moïse ne vous a pas donné le pain du Ciel, c'est mon père qui vous donne le pain du Ciel. Car le pain de Dieu est celui qui descend du Ciel et qui donne la vie au monde." Ils lui dirent donc : "Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain."

Jésus leur répondit : "Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura point faim ; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif." Les Juifs murmuraient donc contre lui, parce qu'il avait dit : "*Je suis le pain vivant descendu du Ciel* ;" et ils disaient : "N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment dit-il donc : Je suis descendu du Ciel ?"

Jésus leur répondit : "Ne murmurez point entre vous. En vérité, en vérité, je vous le dis ; celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de la vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et sont morts. Je suis le pain vivant, descendu du Ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai pour la vie du monde, c'est ma chair."

Là-dessus les juifs disputaient entre eux disant : "Comment cet homme nous peut-il donner sa chaire à manger ?" Jésus leur dit : *si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang vous n'aurez point la vie en vous.* Celui qui mange ma chair et boit mon sang à la vie éternelle et je ressusciterais au dernier jour ; car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage.

Plusieurs de ses disciples dirent "Cette parole est dure, et qui peut l'écouter ?" et il se retirèrent et n'allèrent plus avec lui. Jésus dit donc aux Douze :

"Et vous aussi, voulez-vous vous retirer ?" — *Séigneur*, lui répondit Simon Pierre, *à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle !!"*

Comme chrétiens et comme français répétons avec conviction et avec amour ces paroles de saint Pierre : *Aqui irions-nous? Vous avez les paroles de vie !"*

Franklin, fondateur de l'indépendance américane, proclamait que le salut des nations est en Jésus-Christ : "Je crois fermement que sans le secours de Dieu nous ne réussirons pas dans notre édifice politique."

P.-M. PAGÈS.

Trois Demoiselles Entreprenantes.

Deux jolies filles, toutes jeunes et coquettement habillées, ont été traduites pendant la matinée devant le tribunal de police de Yorkville, à New York, sous la grosse accusation de vol qualifié. Cela ne paraissait pas d'ailleurs les inquiéter le moins du monde, elles trouvaient au contraire la chose très drôle et paraissaient beaucoup plus s'intéresser à la maniere dont se rend la justice à New York, qu'à s'occuper de leur propre cas.

Les deux jeunes filles avaient été arrêtées pendant la soirée à la grande gare du New York Central Railroad, à la 42e rue, au moment même où elles se disposaient à prendre leurs billets pour Chicago. L'arrestation a été opérée à la demande, par dépêche, de la police de Bridgeport, (Connecticut). Les deux prisonnières n'ont fait d'ailleur aucune difficulté pour donner leurs noms, prénoms, lieu de naissance, etc. L'une était Mamie Lane, âgée de quinze ans, dont la mère, qui est veuve, tient une maison meublée et pension à Bridgeport, et l'autre était Mamie O'Brien, dont le père est débitant de boissons dans la même ville.

Les deux jeunes filles étaient des amies d'enfance, et Mamie Lane avait reçu ces jours derniers une lettre d'une autre de ses amies actuellement établie au Montana et l'invitant à aller la voir. Elle a communiqué la lettre à Mamie O'Brien, et elles ont décidé de partir toutes deux le plus tôt possible pour le Nord-Ouest. Le voyage serait des plus amusants et puis elles ne pouvaient manquer de trouver là-bas des maris charmants. Il y avait bien leurs parents qui s'opposaient, sans aucun doute, à leur beau projet ; mais elles n'avaient pas besoin de leur en faire part. Le tout était de trouver l'argent nécessaire pour résoudre la difficulté.

C'est Mamie Lane qui a su se procurer la première l'argent nécessaire. Sa mère étant sortie pendant l'après-midi, la jeune fille a pris $100 dans le tiroir d'une commode, et à neuf heures et demie du soir, les deux amies prenaient le rapide de New York. Mais Mde Lane s'étant déjà aperçue de la disparition simultanée de sa fille et de ses $100, avait immédiatement prévenu la police de Bridgeport, qui, sans perdre de temps en vaines recherches, avait télégraphié à celle de New York. C'est ainsi que les deux précoces aventurières ont été arrêtées avant qu'elles aient pu prendre le train de Chicago.

Lorsqu'elles ont été traduites devant le tribunal de police de Yorkville, les deux jeunes aventurières ont déclaré formellement au juge qu'elles avaient le désir d'aller au Montana et que la seule chose qu'elles regrettaient c'était d'en avoir été empêchées par la police. Elles ont été confiées à la garde de la société protectrice de l'enfance, en attendant l'arrivée de leurs parents qui doivent venir les chercher.

LES EXPLOITS D'UN BŒUF EN FURIE

Une excitation très grande a été causée dans le quartier des abattoirs, "Stock Yards", à Chicago, par suite de la fugue d'un bœuf sauvage qui essayait, par la fuite, à échapper au supplice. L'animal a presque tué l'agent de police Michael Jones et jeté l'effroi parmi ses nombreux collègues. En s'échappant de l'enclos, la bête affolée se trouvant libre s'élança dans la direction de l'avenue Stewart et la 45e rue et se mit à charger tête basse dans plusieurs groupes d'enfants qui jouaient dans la rue. Il prit ensuite vers le sud sur la voie du chemin de fer Wabash, poursuivi par une bande toujours grossissante de gamins qui augmentaient la furie de l'animal par leurs cris. Le passsage du sauvage bœuf du Texas jeta l'alarme parmi les habitants du voisinage, et la police avertie arriva en voiture de patrouille ; les agents Jones et Megeghan étaient armés de carabines. Arrivés à la hauteur de l'avenue Ashland ils aperçurent la brute et M. Jones fit feu deux fois de son arme sans autre effet que d'attirer son attention dans la direction du véhicule de la police ; le policeman voyant venir l'adversaire, descendit à terre pour lui faire face et au moment où la bête bondissait en avant, fit feu mais sans effet immédiat. Ayant épuisé ses munitions, Jones dut fuir devant l'animal qui le chargeait et, abandonnant son arme, essaya de se réfugier sur un poteau de télégraphe ; mais épuisé par la course il tomba et en un clin d'œil la brute fut sur lui, le frappant de la tête au-dessous de l'œil droit, puis avec les cornes dans les côtés, causant de nombreuses blessures. Abandonnant sa victime, le bœuf tomba à peu après affaibli par la perte de son sang. Les blessures de l'agent de police Jones n'ont pas beaucoup de gravité.

LA LUTTE COMMENCE.

New Bedford, 20 août. — Ce matin, les employés dans les fabriques de cotonnades de cette ville, au nombre de 11,000 mille, ont inauguré leur grande grève.

Sur les trente-sept fabriques de cette localité, il n'y en a plus que cinq en exploitation, et l'on croit que ces cinq-là vont aussi bientôt fermer.

Les manufacturiers n'ont peu de chose ou rien à dire, mais l'avis d'une réduction de gages est toujours affiché.

Le secrétaire Ross de l'Union des Fileurs a dit ce matin que les membres de cette union étaient prêts à faire une longue lutte et avaient confiance dans leur succès, même s'il leur fallait faire une grève de six mois

Des milliers de travailleurs se sont assemblés aux barrières des fabriques, ce matin, mais à l'exception d'un ou de deux fabriques au sud de la ville, il ne s'est pas présenté assez d'employés dans les autres manufactures pour que cela eût valu la peine de mettrec les machines en mouvement.

Dans les fabriques Rotch, Howland et New Bedford, les employés ont été retenus jusqu'au midi pour terminer l'ouvrage commencé. A midi, ils s'en sont allés rejoindre les grévistes.

Au "City mill", une foule énorme s'est réunie et la police fut appelée, mais ses services ne furent pas requis, car il n'y eut aucun trouble. Quelques employés se rendirent dans les fabriques Wamsutta pour y travailler, mais les directeurs les renvoyèrent, vu qu'ils n'étaient pas assez nombreux. A leur sortie ils furent salués par des rires et des insultes.

A une assemblée des grévistes qui a eu lieu ce matin, le secrétaire Ross a raconté qu'il avait assez bien réussi à Boston, et qu'on lui avait donné l'assurance que l'organisation nationale prendrait fait et cause pour les grévistes de New Bedford. Cette nouvelle fut saluée par un tonnerre d'applaudissements.

Dans la partie sud de la ville, on dirait qu'on est à célébrer une fête. Les rues sont bondées de grévistes et les fabriques sont closes. On ne parle de rien autre chose que de la grève.

Quoique l'opinion publique soit en faveur des grévistes, on regarde la situation comme une calamité publique.

Aux environs de chaque barrière de fabrique, ce matin, les grévistes se tenaient en foule pour empêcher qu'on y aille travailler. Quelques travailleurs—bien peu—entrèrent dans les fabriques et les grévistes se moquèrent d'eux et allèrent jusqu'à les appeler "scabs," leur lancer des toufles de gazon, du sable et de petites pierres

On ne signale, cependant, aucun cas de violence excessive. Les chefs firent tout en leur possible pour prévenir une émeute.

RETOUR DES EMPLOYÉS.

New Bedford, 20 août.—La Card Room Union a tenu une grande assemblée à 1 h. ½, cette après-midi, quand un message circula, signé par William D. Howland des fabriques Howland, Rotch et de la New Bedford Mfg Co., annonçant que les avis de réduction de gages dans ces fabriques avaient été enlevés. L'Union a alors voté d'ordonner à tous les employés de ces fabriques de retourner à leur besogne aussitôt que l'ouvrage sera repris. On dit que le même message sera lu aux fileurs ce soir. Allons, tant mieux !

FATALE EXPLOSION.

Byron, Ill., 21 août. — Une locomotive a fait explosion à cinquante milles au sud d'ici, aujourd'hui.

Cinq enfants de 9 à 14 ans, qui se tenaient près de la locomotive, ont été si grièvement blessés qu'ils vont en mourir.

Deux hommes ont reçu des blessures légères. La locomotive a été mise en pièce.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—Un nommé McDougall, de Longueuil, voyant son enfant, une petite fille âgée de sept ans, atteinte de diphtérie, eut la lumineuse idée de la placer à l'Hôpital Général. Il n'y a pas de mal à cela. Il fallait une autorisation. Ce en quoi surtout le père de famille en question a manqué, c'est qu'il a fait transporter son enfant sur le bateau traversier, d'abord, puis ensuite dans une voiture de place, s'exposant ainsi à répandre la contagion. Les autorités sanitaires sont résolues de prendre des procédures contre lui pour avoir transgressé les règlements civiques.

—Voici le verdict que vient de rendre un jury du coroner de Montréal au sujet d'un enfant mort-né :

"Nous déclarons que l'enfant est *mort* de causes naturelles, car il était hydropique avant de naître et, de toutes les manières, cette maladie aurait amené la *mort*, s'il avait *jamais vécu*."

Cela peut se passer de commentaires.

QUEBEC.

—Le *Chronicle*, l'*Electeur* et le *Daily Telegraph* ont annoncé, ces jours derniers, qu'un matelot anglais avait été blessé sérieusement par un hôtelier de la Côte Ste Geneviève, qui l'avait battu à coup de marteau.

Cette nouvelle a eu du retentissement en dehors de Québec, à Montréal particulièrement, où on est sous l'impression que cette agression est le complement de l'échauffourée de St Roch.

Nos confrères, dit l'*Evénement*, auraient dû contrôler plus soigneusement leurs informations à ce sujet, et ils auraient appris que l'hôtelier en question était en état de légitime défense et qu'il a dû avoir recours à des moyens extrêmes pour protéger sa femme et sa fille contre les brutalités d'un ivrogne.

—On suggère au comité de l'exposition de Québec d'organiser le bombardement de la ville par les frégattes en visite.

Voici le plan d'après la lettre de M. Théo. Hamel :

"La défense pourrait être faite par la garnison de la ville renforcée par les écoles d'infanterie et d'artillerie qui campent en ce moment à St Joseph de Lévis. Vers la fin de la semaine de l'exposition les vaisseaux de guerre resteront dans le port pour le défendre, les frégattes anglaises qui seront ici, en ce moment, pourraient sortir de la rade dans l'après midi et remonter le fleuve à la brunante sous prétexte de surprendre Québec. Découverts par la garnison du fort de St Joseph de Lévis, il y aurait ce soir-là un commencement d'engagement entre le fort et la flotte si toutefois les lois militaires permettent de brûler de la poudre à la nuit tombée. La cade *search-lights* qui, vus de Québec, constitueraient un spectacle admirable. Le lendemain matin, les militaires du camp de St Joseph traverseraient de bonne heure à Quebec en laissant aux trois forts de Lévis les forces suffisantes pour coopérer avec la Citadelle et les remparts de la ville. La flotte anglaise pourrait remonter le fleuve et commencer le bombardement de la ville défendue dans le port par les vaisseaux français et des deux côtés du fleuve par des garnisons représentant la force militaire du Canada qui fait en ce moment ses exercices annuels sous la direction immédiate du commandant en chef le général Herbert. La ville serait cernée, capituler après une défense d'une heure ou à peu près, ou pourrait être prise d'assaut par les marins qui débarqueraient et se rendraient sur les plaines d'Abraham terminer ce que j'appelerai une grande revue des assiégeants et des assiégés."

—On annonce la mort de Mme Mathieu, l'épouse du surintendant des travaux du département de la milice à Québec.

La défunte était la fille aînée de M. Auguste Laberge, entrepreneur bien connu de cette ville, et belle-sœur de M l'abbé O E. Mathieu, directeur du Séminaire de Québec.

—On a fait l'expérience de l'étuve à désinfection de la ville, commencée par M. Maguire et terminée par M. Drolet. Les expériences ont donné pleine et entière satisfaction.

Son Honneur le maire Parent, les échevins et conseillers, les représentants de la presse et quelques invités étaient présents.

—L'un de nos plus grands marchands de vaisselle de cette ville s'apercevait depuis quelque temps que plusieurs articles disparaissaient de son magasin. Il résolut d'en avoir le cœur net.

L'un de ces derniers matins, le marchand volé se rendit de bonne heure à son magasin et s'embusqua derrière des boîtes d'emballage.

A cinq heures, il vit arriver son contre-maître accompagné d'un autre homme portant un panier. Il regarda de tous ses yeux et vit le contre-maître remplir le panier d'objets divers, puis s'en aller comme il était venu.

Le marchand resta coi jusqu'à ce que la porte fut fermée. Mais alors il téléphona à la police, et lorsque le voleur vint commencer sa journée il fut tout étonné de se voir empoigner au collet.

La police est muette sur cet incident : l'affaire a probablement été arrangée à l'amiable.

—Un journal d'Ontario raconte que sir John Thompson a été surpris dans sa villégiation de l'Ile Rousseau, par une chaude après-midi, faisant un bon somme sur l'herbe, couché sur le dos, les pieds nus, avec des fourmis sur les orteils, et pour tout vêtement un pantalon de toile et une chemise de flanelle grise.

Shocking.

OTTAWA,

—Le *Temps*, tel sera le titre d'un nouveau journal français qui paraîtra prochainement à Ottawa. La compagnie est formée et on fera incessamment la demande des lettres-patentes d'incorporation. M. Oscar MacDonnell, durant plusieurs années rédacteur du *Canada*, en sera l'éditeur. Le nouveau journal sera libéral en politique.

CHATEAU-RICHER,

—Un soir, plusieurs jeunes gens de cette paroisse s'amusaient à exercer leurs chevaux au trot.

M. Arthur Julien, qui s'était fait battre par M. Charles Cauchon, organiste de la paroisse, demanda à celui-ci de faire une autre course. A peine avaient-ils fait quelques arpents qu'ils rencontraient un *sleigh* conduit par M. Arthur Gariepy et qui, comme eux, allait à fond de train. Les deux voitures vinrent en collision, et les quatre hommes qui les montaient furent jetés sur la chaussée. Les voitures de MM. Julien et Cauchon furent mises en pièces. Les médecins de l'endroit et le curé furent appelés en toute hâte. M. Julien fut relevé sans connaissance. Son état est des plus graves. M. Cauchon n'a pas perdu connaissance, mais il est horriblement défiguré. Ses blessures ne sont pas considérées très graves. Quant à MM. Gariépy et Cauchon qui montaient l'autre voiture, ils en ont été quittes pour la peur.

LACHUTE,

—Un pénible accident a eu lieu ce matin à dix heures et demie. Le convoi du Pacifique étant entré en gare, trois jeunes gens dont un nommé Trépanier, de Ste Thérèse, sont descendus pour aller prendre quelque chose à un hôtel.

Le train était déjà en marche quand ils sont revenus pour remonter à bord et, en voulant sauter sur la première marche, après ses deux camarades, le pied lui a manqué et il a roulé sur la voie ferrée.

Tout le train lui a passé sur a jambe droite.

Ces trois jeunes gens se rendaient à Ottawa.

LACHINE,

—C'est par erreur qu'il a été dit, dans la narration de l'assaut de Lachine, que le Dr O. Fortin, M. V, a été condamné.

M. Fortin a été honorablement acquitté. La preuve a démontré qu'il n'avait été pour rien dans l'affaire.

WATERLOO.

—Depuis quelques jours la compagnie manufacturière a reçu des commandes pour vingt chars de chaises, et on a dû engager un nombre extra d'employés pour pouvoir les livrer au temps voulu.

VERCHERES,

—Dans les cercles libéraux, on ne croit pas qu'il y ait d'élection à Verchères parce qu'alors il faudrait en faire une à Québec-Ouest.

A l'venant une lutte dans le comté du regretté M. Félix Geoffrion avant les élections générales, il paraît certain que M Decharme sera le candidat conservateur.

STE. GERTRUDE.

—M. Nap. Charland, marchand général de Ste. Gertrude, comté de Nicolet, autrefois assistant maître de poste, a été nommé gérant en chef dans ce même emploi, en remplacement de M. Léon Champoux qui se retire d'affaires.

SAINT-JEAN, Que.

—Un français nommé Comeau, âgé de 30 ans et demeurant à Sabrevois, s'est noyé en tombant du haut de la passerelle du pont d'un bateau dans la rivière, près de Rouse's Point. Le défunt était membre des Oddfellows et revenait d'une excursion donnée à bord du "Rindeer" par sa société.

UNE CATASTROPHE.

UNE MAISON S'ECROULE A WORCESTER.

Et Plusieurs Hommes et Enfants ont ete Blesses.

Worcester, 21 août—Vers les dix heures et demie, ce matin, un édifice à deux étages, au coin des rues Ward et Richland, s'est écroulé. Plusieurs hommes et enfants qui étaient dans cette maison ont été ensevelis dans les ruines.

Cet édifice était bâti sur un lot récemment achete par la municipalité pour y élever une maison d'école.

La maison avait été vendue à Charles Garrity qui était en train de la démolir, avec l'aide de deux hommes. C'était une habitation à double logement, mais ne contenait pas des mur en brique à l'intérieur.

Tous les enfants du voisinage avait reçu la permission de pénétrer dans la maison pour y prendre de vieilles pièces de bois qui ne servaient plus. Ces enfants, pour avoir plus de bois, attaquèrent les murs en planches qui s'affaiblirent de plus en plus et finalement tombèrent avec fracas.

Le toit avait été enlevé et M. Garrity, avec ses deux hommes, se trouvait au dernier étage. Ces hommes furent entraînés jusqu'au sol, mais heureusement ils ne reçurent aucune blessure grave. Les seules parties de la maison qui demeurèrent debout furent deux cloisons en bois.

On a craint d'abord de trouver plusieurs enfants ensevelis dans les ruines, mais on n'en a trouvé aucun.

Quatre enfants ont été blessés par la chute des madriers. Willie Sullivan, âgé de 14 ans, a été blessé assez grièvement dans le dos ; il fut transporté à l'hôpital de la municipalité.

Un jeune garçon Suédois âgé de 17 ans a été partiellement enseveli dans les ruines, mais il ne fut pas grièvement blessé.

John McGovern, âgé de 9 ans, a reçu une blessure à la poitrine ; il fut conduit à l'hôpital.

Willie Ward s'est fait briser un bras.

DETROUSSEURS DE TRAINS.

L'un se Jette en bas d'un Rapide en Mouvement.

Indianapolis, Ind., 21 août—Les voyageurs à bord du train de Monan, qui est arrivé ici hier, ont eu de l'émotion pendant le voyage, si l'on en juge par le récit suivant :

Le train venait de quitter la gare de Delphi, lorsque trois malfaiteurs qui étaient montés à bord à cet endroit, se rendirent dans le wagon-dortoir rempli de personnes appartenant à l'ordre des Chevaliers de Pythias et ils se mirent en frais de les dévaliser. On entendit le cri : "Au voleur !" Les malfaiteurs eurent peur et sortirent en toute hâte pour aller se refugier sur le dessus du wagon. Au même moment plusieurs voyageurs s'aperçurent qu'ils avaient été volés et ils donnèrent une nouvelle alarme.

Les femmes du sleeping-car prirent peur et tombèrent dans un état d'excitation indescriptible ; on en entendait qui pleuraient et criaient à pleins gosiers.

Les malfaiteurs retraitèrent jusqu'à l'autre bout du wagon, et les employés sur le train, armés de revolvers, montèrent sur le wagon pour capturer les détrousseurs.

Ceux-ci eurent un instant la velleité de sauter en bas du convoi, mais un seul eut ce courage. Le train allait alors à une vitesse de quarante milles à l'heure.

Les deux autres malfaiteurs ont été arrêtés et on les a forcés à rendre gorge.

ILS MEURENT ENSEMBLE.

UNE FEMME ET SON AMANT SE DONNENT LA MORT.

Ils Etaient Tous Deux des Libres Penseurs Avances.

New York, 21 août—Les corps d'un homme et d'une jeune femme ont été trouvés dans Central Park, ce matin. Tous deux sont morts par amour. Ils avaient décidé de mourir ensemble au lieu de risquer d'être séparés ici-bas.

La femme avait une balle dans la poitrine et son amant s'était transpercé le cœur d'un coup de feu.

L'une des lettres écrites par la femme était adressée à H. Fournier, à Brooklyn, et était conçue comme suit : "Pardonne-moi ; je suis désespérée et je préfère mourir. C'est en parfaite santé que nous nous décidons à mourir. Nous mourons par amour et nous sommes heureux. Nous désirons qu'aucune autopsie ne soit faite sur nos corps et que nous soyons enterrés dans la même fosse. Nous sommes tous deux libres penseurs et nous nous préoccupons peu de savoir dans quel cimetière nous serons inhumés."

Si l'on en juge par la position des corps quand ils ont été trouvés, l'homme aurait tué son amante avant de se donner la mort. Elle était étendue la face contre terre et le corps de son amant était tombé sur elle.

Dans une des poches d'habit de l'homme on trouva une partie de journal contenant un écrit par l'athée Robert G. Ingersoll sur le droit que les hommes ont de se suicider.

On a appris que la femme était Mde Juliette Fournier de Williamsburg, âgée de 17 ans. Elle avait épousé il y a dix mois son oncle, un homme de 40 ans. Elle raconta à ses voisines qu'elle était malheureuse avec son mari à cause de la disparité de leurs âges.

Récemment un agent d'assurance d'Utica nommé Julius de Marcus, vint demeurer à Williamsburg. Le couple s'était aimé avant le mariage de la jeune fille, et après le retour de Marcus, ils étaient souvent vus ensemble.

Hier matin, Mde Fournier quitta sa demeure et le soir elle n'était pas de retour.

Quand son mari apprit ce matin la mort de sa jeune épouse, il devint presque fou de douleur.

LA SITUATION

A Fall River ne Parait pas s'Ameliorer.

Fall River, 21 août—La situation ouvrière, en cette ville, ne s'améliore pas. On relève 11 fermetures, sept fabriques qui fonctionnent au complet de dix-neuf autres dont les heures d'exploitation ont été diminuées.

Des tisserands se sont réunis au South Park, aujourd'hui, pour entendre quelques discours qui furent faits par les officiers de leur Association et deux meneurs de la ville nommés Evans et Booth.

Arnold B. Sanford, trésorier des Globe Yarn Mills, et R. C. Kerr Thread Mill ont averti leurs employés qu'ils devraient dorénavant travailler sous une réduction de gages.

Les employés acceptèrent cette offre et continuèrent à travailler.

UNE GRÈVE PROBABLE.

Fall River, 21 août—Le Comité Executif de l'Association des Fileurs s'est assemblé de nouveau ce soir et il a décidé d'envoyer des agents aux fabriques demain, dans l'espérance de pouvoir s'entendre avec les patrons. Si l'on n'en vient pas à un règlement du différend, il y aura probablement une grève.

COUP DE COUTEAU.

Un Anarchiste Francais Fait une Erreur.

Paris, 21 août—Albert Daudey, un anarchiste, a porté un coup de coûteau au sergent de police Babestan dans la rue de la Cité, hier soir. Le sergent va en revenir.

Daudey fut arrêté. Il dit qu'il a pris Babestan pour le gardien de la paix Poisson, celui-là même qui a opéré l'arrestation d'Emile Henry au péril de sa vie.

Cet anarchiste—car c'en est un—dit que quelqu'un de ses amis va tuer Poisson à sa place, maintenant qu'il est arrêté.

Après la mort de Poisson, cet anarchiste prétend que ce sera le tour du premier ministre Dupuy et du président Casimir-Perier.

LA GREVE DE NEW BEDFORD

New Bedford, 21 août—Il paraîtrait que toutes les fabriques de fil (yarn) dans la ville vont suivre l'exemple des corporations Rotch et Howland ainsi que la New Bedford Manufacturing Company, c'est-à-dire qu'elles vont accorder les anciens prix à leurs employés.

Par conséquent, 3000 employés qui sont maintenant en grève vont reprendre l'ouvrage, si ce qu'on rapporte est bien vrai. Quant aux autres fabriques, elles ne veulent céder et leurs 7000 employés demeureront en grève.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delis

BON MARCHE.

Est-ce que ces Occasions vous Interessent

Eh bien ! ne retardez pas de venir visiter cette semaine notre Sous-sol et nos Dépts. d'Ouvrage de fantaisie et d'Articles de Toilette.

SOUS-SOL

Attraction Extra,

Stock de Manufacturier comprenant des

THEIERES et des CAFETIERES.

En Agate Ecaillee.

C'est la véritable marchandise vraie Agate Ecaillée, bordure de Porcelaine, dessus en Nickel, manches de couleur. Elles viennent en deuxième lieu seulement pour le fini, et sont garanties en tous points. Le lot est petit et sera mis en vente

Mercredi Matin a 9 hrs.

LES PRIX

Points reguliers de $1.25 **Pour 98 cts.**

Points reguliers de $1.50 **Pour $1.17.**

Points reguliers de $1.75 **Pour $1.23.**

Points reguliers de $2.00 **Pour $1.39.**

Tous ceux qui ont employé ces marchandises apprécieront les valeurs ci dessus. Tous ceux qui ne les ont pas employées devraient profiter de l'avantage de cette vente.

Parasols.

49 et 98c. sont les Prix.

Tous nos Parasols de fantaisie de $1, 1.25 et 1.50, partiront cette semaine à **49c chacun.**

Tous nos Parasols de fantaisie dans notre stock sont en vente aujourd'hui à **98c. chacun.**

Ce lot consiste en tous nos points les plus beaux, jusqu'à ceux de $3.00.

Dépt. des Ouvrages de Fantaisie.

Un lot de Tidies, Doylies, Squares, Nattes Couvre-pieds, &c., à impression de fantaisie et dessins à jour, **5c. chacun.**

Un lot de Frange en Toile de couleur, **7c. la verge.**

Un lot de Tray Cloth en Toile de Damas, frangés et de bonne dimension, **12½c. chacun.**

Un lot de Cravates Momie, Nœuds frangés au bout, toutes imprimées et nouveaux patrons, **25c. chacune.**

Un lot de Tapis de Table en Damas Doré, frangés sur tous les côtés, **39c. chacun.**

Un lot de Tapis de Table de 36 pcs, frangés sur tous les côtes, imprimés avec dessins de coul ur, **49c. chacun.**

Un lot de Felt Scrafs et de Tapis de Table à broderie de couleur, se vendaient $1 et 1.25, **49c. chacun.**

Articles de Toilette.

Nous invitons cordialement les Dames de venir examiner notre ligne d'Articles de Toilette et de demander nos prix, &c.

Extraits de Lubin. Extraits de Lundborg. Extraits de Cresp & Cie. Extraits de Guizot. Extraits de Colgate. Extraits de Delettrez. Poudre "Comfort,"	39 cts.
Sels "Crown,"	49 cts.
Gloria Water,	69cts.
White Clover Cream,	29 cts.
Rum et Quinine,	49 cts.
Poudre "Swansdown,"	4 cts.
Denti Foam,	19 cts.
Poudre à Dents Martin,	15 cts.
Nettoyeur d'Habits "Magic."	15c.
Eau de Floride, larges bouteilles,	25c.
Le meilleur Bay Rum Importé St Thomas,	25c.
Esprit de Lavende, large bouteille,	79c.
Witch Hazel de 25c.	12½c. la bouteille.
Blue Seal Vaseline,	5c. la bouteille.
Brosses à Dents de A. Dupont,	10c. chacune.
Poudre Lubin,	10c. le paquet.

La Place des Occasions Rares.

NOTES LOCALES.

Mlle Manda Actil, de New-Bedford, est en promenade à Lowell.

M. Georges Lemaitre, pharmacien, est revenu d'un agréable voyage passé au Canada.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

Le maire Pickman et le surintendant Crowley a accordé à M. Alfred Leblanc un contrat pour 300 cordes de bois.

Lisez l'annonce du Bon Marché aujourd'hui dans nos colonnes. Vente spéciale de marchandises en agate dans le sous-sol.

On peut se procurer les pilules du Dr. Lariviere, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

William N. Wilson, âgé de 44 ans, a failli se faire asphyxier récemment par une fuite de gaz au Franklin House. Il est à l'hôpital St. John.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Mlle Albina Frappier, modiste de la rue Tucker, est de retour d'une promenade de quelques jours passée à la campagne.

M. Jos. Gagnon, de St Maurice, P. Q., est en promenade en cette ville chez son gendre M. Olivier Levasseur, de la rue Moody.

M. Louis Lemay est revenu d'une promenade passée au Canada. Il a visité St. Paulin, Louiseville, Yamachiche, Nicolet, etc., et il est charmé de sa tournée au pays natal.

Si vous désirez un magnifique portrait, pas de meilleur endroit, dans la ville que d'aller au Loupret Studio, Mansur Block, rue Central. Tout ouvrage qui sort de cet atelier, est du dernier fini et atteint la perfection.

Quand vous voulez faire disparaître ces boutons, ces taches de rousseur qui vous sont si desagréables, faites usage de la *Royal Cream* preparée par Dr J. D. Delisle & Co. Vous la trouverez dans les pharmacies canadiennes 75c la bouteille.

Vers 9 hs, mardi matin, sur la rue Merrimack, en face de l'hôtel de ville, un nommé John Ryan a failli se faire écraser par un tramway électrique en courant après son chapeau qui venait d'être emporté par le vent. Grâce au sang-froid du mécanicien, Ryan a échappé à une mort certaine.

Au Canada.

Une belle excursion aura lieu à Ste Anne de Beaupré le 4 septembre prochain. Pour ceux qui désirent terminer leurs vacances par un beau voyage, c'est une magnifique occasion. Pour informations, s'adresser au magasin de MM. LAMONTAGNE, 326 rue Moody.

Nouvelle Guerre.

Depuis quelques jours une nouvelle guerre s'est déclarée entre de jeunes Canadiens et de jeunes Irlandais. Lundi après-midi, vers 5 heures, ils se sont rencontrés au coins des rues Merrimack et Suffolk et si ce n'eût été de l'intervention de la police on aurait aujourd'hui à enregistrer quelque malheur

Les jeunes Irlandais étaient armés de couteaux et même de revolvers.

Un jeune Canadien a été frappé à la tête et a reçu une blessure assez grave.

La police fera bien de faire le guet et mettre fin au plus tôt à cette espèce d'émeute.

MAGNIFIQUE CLOTURE.

Fetes Imposantes a l'Eglise St Joseph.

La neuvaine en l'honneur de l'Assomption, prêchée avec tant de succès par le R. P. Nolin, a été suivie par la totalité des Demoiselles de la paroisse. On estime à deux mille le nombre de communions distribuées dimanche matin. Le soir, à l'heure de la clôture, la vaste église de St. Joseph était litteralement remplie. Les Congréganistes, vêtues des couleurs de l'Immaculee-Conception, occupaient le centre de la nef. L'autel de la Ste. Vierge offrait un coup d'œil ravissant. Des centaines de lumieres faisaient resplendir la statue de N.-D. de Lourdes, reposant sur un fond d'azur. Au-dessus de sa tête, on lisait l'inscription suivante, brodée en fleurs naturelles: "*La glorieuse Assomption de Marie au Ciel!*" A ces pieds s'echelonnaient de riches bouquets de marguerites, de lis et de roses, étincelants de beauté, de parfums et des pieuses retraitantes. L'un de ces bouquets remarquable par sa grandeur avait la forme d'un superbe ostensoir surmonté d'un *Ave Maria*. Un triple cercle de lampions aux flammes bleues, rouges et blanches, encadraient cette délicieuse parure. Après le sermon de persévérance, qui fut à la fois une hymne exaltant les gloires de Marie et une chaleureuse exhortation à suivre ses exemples, le R. Père Prédicateur présida la cérémonie de la réception; près de cinquante demoiselles prononcèrent leur acte de consécration à la Ste Vierge. Huit cents congréganistes défilèrent en procession dans l'église, à la suite de la bannière et de la statue de N.-D. de Lourdes: c'était un spectacle à ravir les anges! La bénediction du T. S. Sacrement, donné par le R. Père Guillard, termina cette belle fête religieuse, dont les retraitantes garderont un impérissable souvenir. Les Demoiselles du Chœur de N.-D. de Lourdes, les Demoiselles Sacristines et les autres Dignitaires de la Congrégation méritent des éloges pour la manière admirable dont elles se sont acquittées de leurs fonctions respectives.

AVIS.

Notre agent visitera cette semaine nos abonnés à l'ETOILE HEBDOMADAIRE. Nous espérons qu'on lui fera partout un bon accueil en lui préparant à l'avance le petit montant qui nous est dû.

L'ADMINISTRATION.

Newnamville, Fla., 5 juin 1891.

MM. LIPPMAN BROS., Savannah, Ga.

Messieurs,

Je désire donner mon témoignage à l'égard de votre excellente médécine P. P. P. pour la guérison du rhumatisme, nevralgie, dyspepsie, bile, etc. En 1861 j'étais atteint de rhumatisme bilieux et musculaire et depuis ce temps j'étais un vrais martyr. J'ai essayé toutes les médecines connues et tous les médecins de renom, mais je n'ai trouvé qu'un léger soulagement, les souffrances étaient parfois si horribles que je ne savais pas si j'allais vivre ou mourir.

Ma disgestion était si mauvaise, que je détestais tout ce que je mangeais. Ma femme aussi souffrait terriblement de dyspepsie que sa vie était un martyre et elle fut obligée de garder le lit à plusieurs intervalles, elle souffrait de manque de sommeil. Dans le mois de mars je fus conseillé de prendre la P. P. P. et avant que nous, (ma femme et moi) eusent fini la seconde bouteille de P. P. P. Notre digestion commença à s'améliorer. Mes souffrances diminuèrent tellement que je fus capable de travailler et je me sens exactement tel que j'étais y a un grand nombre d'annees. Nous avons continué à prendre la P. P. P. jusqu'à ce que nous fumes parfaitement guéris et nous la recommandons avec plaisir à l'humanité souffrante.

Respectueusement,
J. S. DUPRISS.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussélures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kidium Compound

FLAMAND - GAUDETTE.

Noces Grandioses—Cadeaux Magnifiques.

Mardi après-midi, à 2 heures, au presbytère des RR. PP. Oblats, M. Louis J. Flamand, un de nos jeunes typographes des plus populaires de Lowell et employé aux ateliers de l'ETOILE, conduisait à l'autel Melle Minnie Gaudette, une de nos plus charmantes canadiennes de cette ville. Le R. P. Forget, chapelain de la Corporation des Membres de l'Association Catholique, société dont M. Flamand fait partie, fit prononcer le *oui* conjugal qui les a unis pour la vie.

M. Médard Flamand, frère du marié, et Melle Liza Duprez agissaient comme garçon et fille d'honneur.

Les costumes portés par les nouveaux époux et leur suite étaient splendides.

Après les cérémonies nuptiales, un somptueux dîner fut servi à la residence des parents de la mariée, rue Broadway.

Sur la gracieuse invitation de Mme Flamand, mère du nouveau marié, une grandiose réception eut lieu le soir à sa demeure au No. 210 rue Salem. Des centaines d'invités répondirent à son appel et les vastes appartements furent bientôt trop petits pour contenir les nombreux amis de M. et Mme. Flamand.

Durant la soirée il y eut des amusements divers et tout le monde de s'en donner à qui mieux mieux. De succulents rafraîchissements furent servis et durant toute la veillée la joie débordait des cœurs de tous les invités qui se rappelleront longtemps ces charmantes noces.

Les riches cadeaux reçus par les nouveaux époux sont une preuve de leur popularité au milieu de nous et il n'y a aucun doute que M. et Mme Flamand les conserveront longtemps en mémoire de ce jour si mémorable.

Parmi ces cadeaux nous avons remarqué un magnifique set de chambre, par M. et Mme L. Gaudette; un pot à l'eau et verre en argent, par MM. A. Gauthier, M. Lépine, C. Bélanger et H. J. Lanthier, propriétaires de l'ETOILE; une horloge en marbre, par MM. J. A. Smith, L. A. Biron, A. Pelletier, L. P. Leblanc, Eusèbe Lépine, J. Duverger et D. Blazon, employés de l'ETOILE; un service de toilette, du conseiller Labarge et sa dame; une boîte à mouchoirs, de Melle F. Labarge; un tapis de Turquie, de M. T. Gaudette; un couvre-pied blanc, par Melles M. et A. Leduc; articles de fumeurs et porcelaines, par Delle Alice Lavoine; chaise berceuse en jonc, par M. et Mme Jos. L'Heureux; tapis de table en chenille, par Delle Ora Phaneuf; tapis de Turquie, par MM. Octave et William Gaudette; cadre sur piédestal par Delle Rosa Charron et M. H. L'Heureux; service de carafe et verres, par Delle Marie-Louise Baril et M. Jos. Caron; beurrier et couteau en argent, par M. Pierre Comtois et ses demoiselles Alexandrine et Anna; plateau à fruits en argent, par Delle Nichols; plateau à bonbons en argent, par Delle Eliza Duprez; plateau en argent par Delles Rose Anna et Angelina Racette; service de table en porcelaine, 112 morceaux, par MM. M. Racette, H. Lavoine, E. Gervais, J. Caron, O. Caillé et F. Rousseau; huilier, par M. M. Flamand; cuillères à fruits et couteaux à beurre en argent, par Delle Eva Phaneuf; ronds à serviette en argent, par M. Octave Pagé; anneaux à serviette par Delle Marie Anne Caron et M. Chs. Bonin; pot à cure-dents en argent, par Delle Angélina Gaudette; pot à cornichons, par Delle Cordélia Hébert; carafe d'odeur par Delle Maria Lavoine; tasse à thé en porcelaine, par Delle Parmélia Ducharme; verres et bouteille en cristal, par M. Aldéric Racette; gâteaux de noces monté par MM. Chs. Dion et Fred Eno; cuillères à thé en argent, par M. et Mme Louis Gaudette; bouteille en argent de fantaisie pour fumeur, par M. Geo. Gaudette; service à limonade, par des amis; plateau à oranges en argent, par Delle Caroline Gaudette et M. Thomas Rainville; splendide châle fait à la main, par Delle Maude Lavoie; pot à cornichons, par M. J. B. Boudreau; cuilleres à soupe en argent, par Delle Victoria L'Heureux; une splendide lampe de salon, par MM. P. Martel, A. Bonin, S. Martel et H. Baril, ainsi que d'autres cadeaux de circonstance trop longs à énumérer. Les liqueurs et les rafraîchissements servis durant la soirée ont été fournis par M. Désiré Lavoine.

Les nouveaux époux sont partis hier en voyage de noces à travers les principaux centres environnants, emportant avec eux les meilleurs souhaits de leurs nombreux amis.

A M. et Mme Flamand, nos meilleurs souhaits de bonheur et de prospérité.

Nouvelles de Salem, Mass.

Le CANADO-AMERICAIN se dépose à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer.

Avis

Notre agent M. Jules D'Amour a commence cette semaine la collection des abonnements à notre journal à Salem et à Lynn. Nous espérons qu'on lui fera partout bon accueil.

L'ADMINISTRATION.

Mde Joseph Tebel est partie pour aller passer quelques mois au milieu de ses parents à Cacouna P. Q. Heureux voyage.

La police a fait une descente dans une salle de club samedi dernier et a confisqué une quantité considérable de liqueurs.

MM. Télesphore et Philippe St. Pierre sont partis dans leur yacht pour une excursion dans le Maine. Ils doivent se rendre à Bar Harbor.

M. J. A. Levasseur, de Lynn, Mass., est parti pour le Bix, comté de Rimouski, où il a été appelé par la mort de son oncle, M. Sylvain Levasseur, décédé la semaine dernière.

Un nommé Pat. Martin s'est fait tuer lundi le 20 par un train, sur la ligne de Marblehead. Cet homme était employé pour la compagnie du chemin de fer. Il laisse une femme et une fille.

Pendant qu'un jeune Canadien dormait dans la salle d'un club de cette ville, un compagnon charitable s'est approché de lui et à son réveil il découvrit qu'il était *minus* de $11 en argent.

Joseph Roy, de la rue Congress, est décédé dimanche soir, 19 août, à l'âge de 45 ans. M. Roy est né à Québec et résidait à Salem depuis plusieurs années. Il laisse pour déplorer sa perte une épouse inconsolable, plusieurs enfants et de nombreux amis.

Beaucoup de nos compatriotes se proposent de profiter de l'excursion à Ste Anne de Beaupré qui aura lieu le 4 septembre pour aller passer quelque temps au Canada. L'organisation de l'excursion à Salem a été confiée à M. Wilfrid Bélanger, du No. 7 rue Congress.

Les pompiers de Salem et de Beverley ont été appelés dimanche dernier pour combattre un incendie qui s'était déclaré dans un des ateliers du Boston et Maine, situé au pied de la rue Northey. Malgré tous leurs efforts ils ne purent se rendre maîtres de l'élément destructeur qu'avec beaucoup de difficultés. Les pertes sont évaluées à $75,000.

Le Meurtre de Haverhill

Haverhill, Mass., 20 août — Le détective Hammond est arrivé ici vers les six heures ce soir, ayant sous sa surveillance Frank Little, l'individu qu'on soupçonne avoir assassiné Henry E. Crosby.

Little a été arrêté à Manchester, N. H. Il n'a fait aucune objection pour venir dans le Massachusetts, mais il refuse de parler. Il a été logé dans une cellule du commissariat de police.

C'est un homme de taille moyenne, pesant environ 130 livres.

Le détective Hammond croit qu'il a mis la main sur le véritable, coupable qui a eu, paraît-il deux complices.

Aberdeen, O., 21 juillet 1894

MM. LIPPMAN BROS., Savannah, Ga.

Chers Messieurs,

J'ai acheté une bouteille de votre P. P. P. à Hot Springs, Ark., et cela ma fait plus de bien que trois mois de traitement aux Hot Springs.

Avez-vous des agents dans cette partie du pays, ou laissez-moi savoir quel sera le prix de trois ou six bouteilles, de votre ville par l'expresse.

Respectueusement,
JAMES M. NEWTON.
Aberdeen, Brow County, O.

PETITES NOUVELLES.

LE PRÉSIDENT DE RETOUR.

Buzzards' Bay, 21 août.—Le président Cleveland a quitté sa maison de campagne à trois heures et demie, cette après-midi pour Washington.

UN INVENTEUR BLESSÉ.

Berlin, 21 août—On rapporte que Herr Dowe, qui a inventé une cuirasse à l'épreuve des balles, a été blessé à Aachen, hier soir, au moment d'un essai de sa fameuse cuirasse, une balle ayant passé au travers.

LAPORTE ARRÊTÉ.

Keene, N. H. 21—"Billy" Laporte, un malfaiteur notoire qui a blessé si grièvement le gardien de la paix George, l'hiver dernier, puis était disparu, a été capturé hier soir en cette ville. Il a été condamné aujourd'hui à trois mois de prison.

L'ACTE D'UN FOU.

Newark, N. J., 20 août—Le deuxième étage d'une petite habitation à Kearney était occupé par la famille de Thomas Hewitt, comprenant le père, la mère, quatre enfants et le frère de Mde Hewitt, un nommé Purcell.

Récemment, Hewitt tomba malade des fièvres typhoïdes. Samedi dans la nuit, il eut le délire, mais après avoir laissé échapper quelques paroles incohérentes, il s'endormit profondément. Alors Mde Hewitt se coucha fatiguée, et ne tarda pas à s'endormir aux côtés de son mari malade.

Deux heures plus tard, Mde Hewitt s'éveilla en sursaut et elle aperçut son mari qui était tout nu au milieu de l'appartement, après avoir mis ses vêtements de nuit en pièces.

Avant que Mde Hewitt pu faire un pas, le mari arriva auprès d'elle et lui dit: "Ma femme, mon heure est arrivée. Il faut que je meure. Pour la grâce de Dieu, prie pour moi." Alors il s'élança dans la cuisine et apparut de nouveau portant dans sa main un grand couteau aiguisé servant à trancher les viandes.

La peur empêcha Mde Hewitt de faire un seul pas. Alors le mari profita de son immobilité pour lui enfoncer son couteau dans l'épaule, lui infligeant une blessure de quatre pouces de longueur. Comme il levait son couteau une seconde fois pour porter une nouveau coup, Mde Hewitt empoigna la lame de sa main gauche; mais le mari retira si fortement le couteau que la main de la pauvre femme faillit être tranchée de part en part.

Le frère de Mde Hewitt fut réveillé par le bruit et il accourut au secours de sa sœur.

Hewitt se jeta sur son beau-frère et parvint à le renverser sur le plancher; puis il lui porta un coup de couteau dans la poitrine. De nouveau Hewitt leva son arme et Purcell tenta d'éviter le coup avec sa main droite. La lame lui trancha plusieurs doigts.

Le fou s'élança ensuite vers le lit où ses enfants dormaient et il porta un coup de couteau à son aînée Adel. Le coup fut mal porté et la lame alla s'enfoncer dans le cou de l'enfant, lui infligeant une épouvantable entaille. La pauvre petite fille s'éveilla en poussant un cri de désespoir, ce qui fit que le père échappa son couteau.

Alors le malheureux traversa à la course l'appartement et alla se jeter tête baissée par la fenêtre. Il fut relevé par des voisins accourus sur les lieux au bruit de cette chute. Il était sans connaissance; il portait une entaille profonde à la tête de laquelle le sang s'échappait à flot.

Les blessures de toutes les victimes furent promptement pansées; cependant, Hewitt ne reprit pas connaissance et il est mort au bout de quelques heures.

On nourrit un faible espoir de sauver Mde Hewitt et son frère Purcell.

La blessure de la petite fille, quoique dangereuse, n'est pas considérée comme mortelle.

CHAUDE RECEPTION.

Le Grand Maitre Sovereign a Failli se Faire Echarper.

Philadelphie, 20—Le Grand Maître des Chevaliers du Travail, M. Sovereign, est venu en cette ville hier. En compagnie du secrétaire Hayes et de quelques membres du Conseil Exécutif Général, MM. Maguire et Martin, il a tenté inutilement de prendre part à l'assemblée spéciale du District Assembly No. 1.

Sovereign et ses compagnons ont bien failli se faire écharper par les délégués.

Environ 350 Chevaliers du Travail étaient présents quand H. C. Traphagan, qui avait été mis de côté comme "master workman," tenta d'appeler l'assemblée à l'ordre dans le but d'élire un délégué pour la convention annuelle, et aussi pour considérer l'opportunité d'admettre trois délégués locaux.

Les membres de l'ordre refusèrent de prendre part à ces cérémonies. Alors le Grand Maître Général Sovereign tenta de contrôler l'assemblée, mais ces paroles furent sifflées.

M. Sovereign devint rouge de colère et demanda au sénateur Fitzgerald de bien vouloir expliquer les règlements de l'ordre. Le sénateur se leva, et au lieu de prendre en faveur du Grand Maître Général, il lui dit que s'il tentait de tout mener à sa guise, il allait le faire jeter dans la rue.

Cependant, Sovereign, ne se tenant pas pour battu, tenta de parler, mais le désordre était si complet qu'il ne put se faire entendre. L'un des membres qui, dit-on, avait été suspendu illegalement s'élança vers Sovereign et il le menaça du poing, tout en le dénonçant comme étant l'instrument du secrétaire Hayes.

Alors, M. Sovereign, sentant la soupe trop chaude, quitta précipitamment la salle.

La cause principale du trouble, c'est une tentative qui a été faite d'élire l'ex Grand Maître Traphagan, délégué à la convention de novembre.

Traphagan devait prendre durant la convention les intérêts de Sovereign, ce que n'approuvait pas la majorité des délégues.

Comme on le voit, l'accord est loin de régner parmi les Chevaliers du Travail

Nouvelles Générales

Cleveland, O., 20 août.—La dédicace de la nouvelle église polonaise sur la rue Fremont, hier, a donne lieu à une émeute sanglante.

Dans l'après-midi, une procession des fidèles fut formée pour se rendre de l'église au cimetière, à la suite du Père Kolasquewski Le cimetière en question devait être consacré ce jour-là.

Soudain des paroissiens rivaux se jettent sur les processionnistes et une formidable mêlée s'ensuivit. Les femmes et les filles, affolées, poussaient des cris de terreur, tandis que les hommes jouaient du poing On lança des pierres et l'on tira même du revolver

La procession put cependant se rendre au cimetière Au retour des processionnistes, les troubles-fête, qui attendaient au coin d'une rue, recommencèrent à faire du tapage Après que les soldats qui faisaient la garde auprès de la personne de l'évêque Vilatte furent passés, les émeutiers s'en donnèrent à qui mieux mieux.

Un nommé David Gioyzila aperçut son fils au plus fort de la mêlée et il partit pour aller le défendre. Il n'avait pas fait cinq pas qu'un homme debout sur un perron sortit un revolver et tira dans la foule. La balle alla se loger dans la jambe gauche de Giozila. Heureusement que la blessure n'est pas mortelle.

Les soldats revinrent sur leurs pas et firent une charge sur les assaillants. Mais l'individu qui avait tiré le coup de revolver était parvenu à s'enfuir.

St Pétersbourg, 20 août—Une dépêche de Rydckin, un centre commercial important situé sur la rive droite du Volga, mande qu'un ouragan épouvantable s'est abattu sur cette ville et ses environs, ces jours derniers.

Les dommages causés aux propriétés ont été très considérables.

Le vapeur *Uspiekhs*, qui se trouvait dans le temps à l'embouchure du Sohxna et du Volga, a été atteint par l'ouragan au moment où il s'avançait au plus fort du courant

Il y avait une centaine de passagers à bord de ce vapeur et ils furent jetés dans un état de terreur indescriptible. Le vent soufflait avec une force épouvantable, la pluie tombait par torrents, les ténèbres étaient impénétrables.

Le capitaine, voyant le danger que courait son vaisseau, donna ordre au pilote de le diriger en toute hâte vers la rive. Mais avant que cette manœuvre put être exécutée, le bateau sombra.

Tous les passagers furent lancés à l'eau. En dépit de la fureur de l'orage, des vaisseaux plus résistables qui passaient dans le moment vinrent au secours des naufragés. Ils purent secourir tout le monde, à l'exception du capitaine et de cinq passagers qui se noyèrent.

Il Faut etre Arme pour y Voyager.

Lufkin, Tex., 20 août—Samedi soir, une locomotive sur la voie ferrée de l'Etat se rendait de la gare de Wells à un camp de mineurs, à environ 18 milles plus loin, lorsque le mécanicien aperçut un amas de madriers qui encombrait la voie. Aussitôt il fit machine en arrière et tous les gens du parti sautèrent hors de la locomotive.

Au moment où le Dr Drowery de Rusk débarquait, un homme masqué sortit de derrière un buisson et lui envoya une balle en plein crâne, le tuant instantanément.

Tenant les autres en respect à la pointe de son revolver, ce hardi brigand fouilla dans les poches d'habits du docteur tombé mort à ses pieds; il put ainsi s'emparer de $20 en monnaie, d'un chèque de $26 tiré sur la First National Bank de Rusk et d'une montre en or avec chaine.

Le voleur croyait évidemment qu'il avait affaire au payeur des mines. Il est parvenu à s'enfuir sans être appréhendé.

Fall River, 20 août—La plupart des départements dans les fabriques de cette ville sont closes, les employés ayant décidé de prendre volontairement des vacances, en attendant l'amélioration du marché. Seulement le tiers des métiers dans les fabriques sont en opérations.

Les Comités Executifs des associations des cardeurs et des fileurs ont eu des assemblées ce soir et ils sont sur le bord d'ordonner une grève.

La friction entre les patrons et les ouvriers est toujours considérable.

Montréal, 20 août—Entre onze heures et minuit, samedi soir, le constable Létourneau, du poste No 11, à Hochelaga, a été averti qu'un jeune homme s'était suicidé en se jetant à l'eau au bout du grand quai.

Le constable, qui se trouvait dans les environs, se rendit à l'endroit indiqué et fit en son pouvoir pour sauver le malheureux, mais sans succès.

Il appert que l'infortuné jeune homme se nomme Lamoureux. Son corps a été retrouvé ce matin et le coroner tiendra une enquête cette après-midi.

Boston, 21 août.—Josiah Quincy vient de donner sa démission comme président du Comité Démocratique de l'Etat. M. Quincy veut avoir à l'avenir plus de temps pour la transaction de ses affaires personnelles.

UN ENFANT

ACCUSE D'AVOIR CAUSE LA MORT D'UN COMPAGNON.

Il est en Prison et il Avoue Etre Coupable.

Somerville, 22 août—Dans une cellule de la prison de cette ville a été logé un jeune garçon de 13 ans nommé Raffael Ropo qui est accusé d'avoir noyé malicieusement un de ses petits compagnons âgé de 10 ans, il y a une quinzaine de jours, dans un étang où plusieurs enfants étaient à canoter.

Au temps de la noyade, tout le monde crut que c'était un accident; personne ne pouvait même penser que ce garçon était coupable d'avoir commis un crime aussi épouvantable. Le corps du noyé ne portait aucune marque de violence, et comme les deux enfants ne s'étaient querellés, on n'était pas porté à croire que le jeune Ropo avait noyé son petit compagnon.

Celui-ci et sa victime étaient cousins, ils avaient l'habitude de jouer fort souvent ensemble. On dit qu'ils ne se querellaient jamais.

Le jeune Ropo a été arrêté samedi. Il a avoué avoir jeté son petit cousin à l'eau. On dit que ce jeune Ropo est déjà un enfant vicieux.

Il paraîtrait qu'il a des instincts meurtriers. Il avait déjà menacé ses compagnons de jeu de les tuer s'ils n'obéissaient pas à tous ses caprices.

Il a, malgré son extrême jeunesse, une figure de malfaiteur. Il a 13 ans, mais il a l'air en avoir au moins 15. Il est court, mais trapu.

Il est taciturne et n'aime pas à parler.

Le père de cet enfant est un ouvrier italien qui jouit d'une bonne réputation.

L'accusé subira son procès au terme d'octobre de la Cour Supérieure à Lowell.

Maintenant, on se demande quel mobile ce garçon avait-il de noyer son jeune cousin? On se perd en conjectures à ce sujet, car l'auteur du crime ne veut pas le dire.

McKINLEY APPLAUDI.

Nashville, Tenn., 21 août—H. C. Jones, du Comité Exécutif de l'Etat, a appelé la convention républicaine à l'ordre aujourd'hui.

L'Hon. O. B. Rowman, le président *pro tempo re*, dans un discours éloquent, parla du parti des Grands, des Blaine et des McKinley.

Le nom de McKinley fut couvert par des applaudissements prolongés.

LE PAPE A UNE SYNCOPE.

Rome, 21 août—On vient d'apprendre que le Pape a eu une syncope dimanche et pendant quelque temps son état inspira de grandes inquiétudes à son entourage. Cependant, il a repris connaissance et aujourd'hui on le dit en excellente santé.

QUATRE NOYADES

Meat Cove, B. C., 21 août—Valentine Pickipes, son fils âgé de 10 ans, Charles Vigneau, âgé de 18 ans, Simon Cy, âgé de 12 ans, et Nelson Cummings, âgé de 20 ans, se sont noyés près des îles de la Madeleine, ce matin. Ils étaient à faire la pêche lorsque leur embarcation a chaviré.

Haswell's Studio

MEILLEURS PORTAITRS CABINET

—A DES—

PRIX POPULAIRES.

— AU NO. —

214 Rue Essex,

Salem, Mass.

F. X. VOYER,

85 Rue Harbor,

L'ENDROIT PAR EXCELLENCE POUR VOS

CHAUSSURES

Aux Plus bas Prix de la Ville.

Encouragez un compatriote.

Grande Excursion

— A —

Ste-Anne de Beaupre,

LE 4 SEPTEMBRE, 1894.

Billets bons pour revenir tous les jours jusqu'au 3 Oct. 1894.

Pour Montréal ou Québec,

PRIX : Aller et Retour

$10.50,

Départ de Lowell, Dépot de la Rue Central à 4 10 hrs. P. M.
De Lawrence à 4 58 hrs, P. M.
De Haverhill à 5 13 hrs, P. M.
De Manchester, N. H. à 4 25 hrs, P. M.
De Salem, Mass. 4 05 hrs, P.M.
De Nashua, N. H. à 4 12 P. M.
De Somerworth, $9.00 seulement, départ à 6 15 hrs, P. M.

Les touristes qui feront cette Excursion, pourront visiter la

Grande Exposition Provinciale

Qui sera tenue du 10 au 15 Septembre.

All Aboard pour le Canada !

Ed. PINAULT,

40 Rue Perkins,

BOULANGER DE 1ère CLASSE

Fait tous les jours les plus excellentes Patissseries, Biscuits, etc

A toujours en mains des marchandises toutes fraiches.

Aussi Cigares et Tabac.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York,

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleur valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français

Les Marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

FEUILLETON

5

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

PREMIERE PARTIE.

X

Les chemins de fer n'existaient point encore en 1830, du moins en Europe, et Vaubaron ne songeait nullemet à utiliser la vapeur; mais il avait conçu et établi le plan d'une sorte de locomotive marchant toute seule, grâce à un mécanisme intérieur qui mettait ses roues en mouvement. Telle était l'invention capitale, celle sur laquelle il comptait le plus.

La seconde, moins importante sans contredit dans ses résultats possibles, pouvait devenir cependant une source de bénéfices très considérables, quoiqu'elle s'appliquât à des objets d'une utilité secondaire, c'est-à-dire à des jouets d'enfants. Notre héros avait trouvé le moyen de donner la vie et le mouvement aux poupées, de faire, en un mot, de véritables automates, sans pour cela augmenter de beaucoup leur prix. Ces jouets, d'un usage si répandu dans tous les pays du monde, devaient, malgré leur immense perfectionnement, rester à la portée des bourses les plus modestes.

Peut-être Jean Vaubaron ne se trompait-il point en croyant fermement qu'il y avait dans ces deux idées les bases d'une fortune colossale. Malheureusement il fallait faire des essais, tenter des expériences, il fallait tâtonner avant d'arriver à la solution définitive, et l'argent manquait au mécanicien pour l'achat des matières premières, des outils dispendieux dont il avait besoin, et pour le prix de main-d'œuvres des parties du mécanisme destinées aux engrenages de la locomotive, qu'il ne pouvait fabriquer lui-même chez lui.

Malheureusement encore, et c'est à dessin que nous écrivons ce mot pour la seconde fois, Vaubaron trouva du crédit chez un constructeur de machines dont la rapacité commerciale jouissait d'une célébrité pareille à celle de ses immenses ateliers. Lorsque le compte de l'inventeur eut atteint le chiffre de dix huit cent francs, le constructeur arrêta son crédit et présenta sa note.

Vaubaron n'avait bas un sou et demanda du temps. Trois mois lui furent accordés, mais il dut souscrire un billet de deux mille francs à quatre vingt-dix jours.

Les quatre-vingt-dix jours s'écoulèrent. Vaubaron, plus gêné que jamais, ne put même songer à payer son billet. Les huissiers entrèrent en campagne aussitôt. La terrible artillerie des frais judiciaires ouvrit son feu à boulets rouges contre le malheureux: on vit se succéder protêt, assignation devant le tribunal de commerce, condamnation à payer par toutes voies de droit et *même par corps* (trois mots sinistres qui bruissaient comme une porte de prison)! Enfin signification du jugement par défaut, auquel Vaubaron, qui n'entendait absolument rien aux affaires, forma opposition par le conseil de l'huissier.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il ne se fit même point représenter au tribunal de commerce, et qu'au moment où commence notre récit le jugement définitif pouvait être signifié d'une heure à l'autre. Or ce jugement entraînait la contrainte par corps c'est-à-dire le droit, pour le créancier inexorable, de faire arrêter et mettre à Sainte-Pélagie, son malheureux débiteur.

Telle était l'exacte et déplorable situation de notre principal personnage, et maintenant que nous avons placé sous les yeux de nos lecteurs tous ces détails préliminaires, un peu longs peut-être, mais indispensables, rien ne nous empêchera d'entrer dans le vif du drame étrange que nous nous proposons de raconter.

XI

Il était six heures du soir. Un homme d'apparence modeste et d'âge indécis marchait à pas comptés sur l'un des bas côtés de la rue Valois-Palais-Royal, de l'air d'un flâneur que rien ne presse, que personne n'attend, et qui n'a point hâte d'arriver.

Cependant un observateur attentif aurait remarqué peut être que cet homme, après avoir parcouru un espace de dix ou douze toises, ne manquait pas de s'arrêter comme pour examiner une enseigne ou lire une affiche manuscrite collée sur la muraille, et profitait de ce temps d'arrêt pour jeter derrière lui un coup d'œil rapide et furtif. Ce coup

Non loin du passage Radzivill existait alors, et peut être existe encore aujourd'hui, un de ces restaurants de dixième ordre que le peuple de Paris, dans son langage plus pittoresque qu'élégant, appelle des gargotes. Au-dessus de la porte de ce restaurant se lisaient, en grosses lettres rouges ces mots:

A la Renommée des pieds de mouton à la poulette.

Les deux vastes salles destinées au public, et garnies d'un grand nombre de petites tables, étaient situées au rez-de-chaussée, mais à cet étage souterrain qu'on nommait caves autrefois, et que les propriétaires contemporains ont baptisé du titre de sous-sols. On y descendait par un escalier de dix ou douze marches. Sur la plus haute de ces marches trônait une écaillère fraîche et rebondie, à côté d'une imposante collection de bourriches, les unes éventrées, les autres encore intactes.

Le promeneur qui nous occupe s'engagea dans l'escalier, après avoir répondu, avec un accent tudesque très prononcé: *Pon chour, mon choli fille...* au salut et au sourire que l'écaillère lui adressait comme un habitué de l'endroit; il traversa la première salle, dont toute les places étaient occupées, et il alla s'asseoir dans la seconde pièce, à une petite table restée libre et sur laquelle deux couverts se trouvaient placés. Un des garçons de service accourut avec empressement.

Monsieur dîne seul? demanda-t-il.

Ya, tute seul, répondit l'étranger.

Alors, j'enlève le second couvert?

C'êlre bas la beine... il fiendra beaud'être guelgu'un.

Que faut il servir à monsieur?

L'étranger, doué selon toute apparence d'un appétit formidable, commanda divers mets parmi lesquels dominaient la choucroute, les saucisses fumées, le jambon rôti et les cuisses d'oie.

Quel vin boira monsieur?

Eine ponne pouteille te fin te Porteaux.

Monsieur sera servi dans l'instant.

Tandis que le garçon s'éloigne pour faire executer les ordres qu'il venait de recevoir, examinons un peu ce robuste dîneur.

C'était, nous l'avons dit, un homme d'un âge indéterminé. Il pouvait n'avoir que trente-cinq ans, il pouvait en avoir cinquante. La figure placide et germanique, s'encadrait dans les meches plates d'une longue chevelure d'un blond pâle. Des favoris et un collier de barbe presque incolore s'ébouriffaient le long de ses joues et sous le menton. De grands yeux d'un noir vif tranchaient bizarrement au milieu de ce visage blafard et sans expression; mais ces yeux semblaient endormis et disparaissaient aux trois quarts sous des paupières rougies et clignotantes, que recouvraient de larges lunettes à verres bleuâtres.

Notre personnage était de haute taille et taillé en force, mais ses épaules se voûtaient comme celles d'un homme maladif et fatigué. Son costume consistait en un pantalon gris, demi-collant, en une de ces redingotes dites *polonaises*, à peu près inconnues de la moderne génération et qui presque toutes étaient en drap vert, ornées d'un petit collet d'*astracan*, et munies de brandebourgs de laine noire croisés sur la poitrine. Le chapeau n'offrait rien de particulier. Bref, costume et figure s'accordaient parfaitement ensemble.

En prenant possession de sa chaise, notre personnage avait déposé à côté de lui une forte canne, de l'aspect le plus vulgaire, mais dont la pomme, recouverte de cuir natté, devait contenir une masse de plomb d'un poids imposant.

Le garçon apporta les mets demandés, déboucha la bouteille de vin de Bordeaux, et l'Allemand vrai ou faux, se mit à faire honneur au repas servi devant lui. De minute en minute cependant il levait la tête et lançait un regard investigateur du côté de la porte d'entrée.

Au bout de dix minutes ou environ, une étincelle brilla dans ce regard qui ne se détacha plus d'un petit homme ayant le costume et l'allure d'un bourgeois et descendant les marches de l'escalier avec une prudente lenteur. Ce petit homme traversa, sans s'arrêter, la première salle et vint droite à la table occupée par notre personnage. Ce dernier lui tendit la main et lui demanda avec ce notable accent tudesque que nous avons signalé, mais que nous nous abstiendrons désormais de reproduire par l'orthographe:

Dînez-vous avec moi, Richard?

Volontiers, monsieur Werner, ça n'est pas de refus.

Ceci fut fait à l'instant même et le nouveau vénu se mit à manger consciencieusement, en homme qui voulait réparer le temps perdu et rattraper au plus vite son amphitryon. Lorsque la première fougue de l'appétit se fut appaisée de part et d'autre, M. Werner, à qui nous conserverons ce nom jusqu'à nouvel ordre, mit ses deux coudes sur la table et, se penchant vers le nouveau venu, qui prit une semblable attitude, il lui dit d'une voix étouffée à dessein pour échapper aux oreilles indiscrètes:

Y a-t-il du nouveau?

Oui.

De quoi s'agit-il?

Vol-au-Vent, Mouche-à-Miel et Ripainsel ont travaillé comme de braves garçons la nuitdernière.

Sur mes indications?

Bien entendu.

Ensemble, ou séparément?

Chacun de leur côté.

Et les résultats?

Superbes.

Procédons par ordre: Vol-au-Vent d'abord?

Il a visité l'armoire à glace et les tiroirs de cette petite actrice de la Gaîté qui demeure rue des Fossés-du-Temple. Partie pour la campagne hier soir, la demoiselle n'a dû revenir que ce matin. Tout a marché comme sur des roulettes. Vol-au-Vent nage dans la joie.

Qu'a-t-il trouvé?

Fort peu d'argent, mais des bijoux, dont quelques-uns sont très beaux.

Vous les avez vus?

Oui, il y a entre autre un bracelet en émail noir, enrichi de trois diamants d'une jolie taille. J'estime le butin à vingt mille francs tout au moins.

Diable! fit M. Werner, c'est joli! Et la demoiselle n'a que douze cents livres d'appointements fixes à son théâtre? Ce que c'est pourtant que l'économie! Occupons-nous présentement de Mouche-à-Miel.

Il a dévalisé en partie, mais non sans risque et sans péril, l'horloger du faubourg Saint-Denis dant la boutique est située un peu plus haut que la prison Saint-Lazare. L'horloger s'est réveillé trop tôt, il a crié au voleur et tiré un coup de pistolet. Le poste de Saint Lazare a pris les armes et Mouche-à-Miel s'est empressé de disparaître avant d'avoir complètement dégarni les comptoirs.

Qu'a-t-il emporté!

Une trentaine de montres, dont dix en or, un paquet de chaines et quelques couverts, le tout peut valoir mille écus.

Ca vaut mieux que rien. Quant à Ripainsel?

Ripainsel est entré par le jardin, selon vos instructions, dans l'hôtel et dans le boudoir de la comtesse Lublinski, aux Champs-Elysées, et il a fait main-basse sur deux écrins renfermés dans un petit meuble. Les écrins contiennent une parure de rubis et une de saphirs, admirables, incomparables, au dire de Ripainsel, mais je ne les ai pas vues.

Tout ceci me paraît fort bon. Les gaillards n'ont pas perdu leur temps. Maintenant qu'ils sont nantis de bijoux, ils ont besoin du père Legrip?

Cela va de soi, monsieur Werner.

Sont-ils pressés?

Tellement pressés que si Legrip ne pouvait terminer leur affaire aujourd'hui même ils s'adresseraient ailleurs, mont-ils dit.

Werner haussa les épaules et murmura:

Les idiots? Où pourraient-ils dénicher un acheteur aussi consciencieux, aussi accomodant, aussi sûr que ce digne père Legrip?

C'est certain... c'est certain... fit Richaud. Mais ces gaillards ne réfléchissent point à cela.

Quand les reverrez-vous!

Dans deux heures. Sachant vous rencontrer ici, je leur ai donné rendez-vous. Ils m'attendent à l'estaminet de l'Epi-Scié.

Eh bien! dites-leur de se trouver, à dix heures précises, avenue de Neuilly. Le père Legrip les recevra.

Ensemble?

Non pas! Le père Legrip n'ouvre jamais sa porte à plus d'une personne à la fois, c'est moi qui lui ai conseillé.

Excellent conseil, sur mon honneur, monsieur Werner!

Ces bons garçons tireront au sort, s'ils le veulent, à qui passera le premier.

C'est cela même. L'un entrera et les deux autres fumeront une pipe en plein air pour se distraire. Pas autre chose à ne dire, monsieur Werner? Aucune recommandation à me faire?

Rien pour aujourd'hui.

Dans ce cas, je vais à mon rendez-vous. Au revoir, monsieur Werner.

Au revoir, Richaud.

Le petit homme se leva et [illegible] s'éloigna [illegible]

Qu'y a-t-il? demanda l'Allemand?

Oh! peu de chose. J'ai seulement oublié de vous faire une confidence.

Laquelle?

C'est que je suis sans un sou.

C'est juste. Voici vingt francs.

Grâce merci, monsieur Werner.

Et le petit homme s'éloigna, définitivement cette fois.

Garçon! cria l'Allemand resté seul.

Que désire monsieur?

Papier, plume et encre, tout de suite.

Voilà, monsieur, voilà!

Werner prit une des feuilles de papier que le garçon venait de placer devant lui, et, d'une écriture correcte et même élégante, il traça les lignes suivantes:

"Ma toute belle et tendre amie, une affaire de famille de la plus haute importance, mais que je maudis cordialement puisqu'elle me privera du bonheur de vous voir aujourd'hui, me force à m'éloigner de Paris ce soir même. Je ne serai de retour que demain. Ne m'attendez donc pas pour souper, charmante Ursule. Vous savez que mon unique ambition serait de passer mon existence à vos pieds. Plaignez-moi et pensez à moi, comme, de mon côté, je penserai à vous.

"A demain, mon adorable et tout adorée? Je hâte de mes vœux les plus ardents l'heureux jour où le titre doux et sacré de votre époux me permettre de vous consacrer ma vie et de ne plus me séparer de vous un instant.

"Votre fidèle et passionnément épris,

"RODILLE."

M. Werner, après avoir signé du nom de Rodille ce prétentieux billet doux, le plia, le cacheta et écrivit cette suscription:

"Mademoiselle Ursule Renaud, femme de charge, en l'hôtel de M. le baron de Viriville, rue du Pas-de-la-Mule, au Marais —Très pressé."

Ceci fait il paya sa dépense, il gratifia d'un large pourboire le garçon respectueux et empressé, et il quitta le restaurant. A vingt pas de là, sur le seuil de l'un des passages conduisant de la rue de Valois aux galeries du Palais-Royal, stationnait un commissionnaire médaillé. Werner lui fit signe d'approcher.

Mon garçon, lui dit-il sans aucune nuance germanique, voici vingt sous. Prenez vos jambes à votre cou, allez-vous-en rue du Pas-de-la-Mule, et remettez cette lettre en mains propres à la personne à qui elle est destinée.

Mais, fit observer le commissionnaire, si je ne trouve pas cette personne?

Vous la trouverez. Allez, mon garçon, allez vite.

Le commissionnaire partit d'un bon pas, et Werner-Rodille se dirigea vers le passage Radzivil.

Tout le monde le connaît, ce

XII

passage Radzivile, bizarre et hideux, tel encore aujourd'hui qu'il était en 1830, sombre même en plein jour, orné de honteuses petites boutiques, servant de lieu d'asile à des industries suspectes et entre-croisant, en façon de labyrinthe, les rampes de ses escaliers toujours boueux qui montent de la rue Valois à la rue des Bons-Enfants.

Le personnage passablement énigmatique que nous venons de présenter à nos lecteurs, s'engagea dans le passage; puis, parvenu au niveau de la rue des Bons-Enfants, prit un escalier latéral, très étroit, très mal éclairé, très gluant, et il escalada les hauteurs de la maison, en ayant soin de s'arrêter pendant une ou deux secondes chaque fois qu'il rencontrait quelqu'un, afin de se bien assurer que ce quelqu'un continuait à descendre et ne s'occupait pas de lui.

Il atteignit ainsi le sixième et dernier étage et il pénétra dans un couloir assez long percé de plusieurs portes ayant chacun un numéro. Il s'arrêta devant celle qui portait le numéro 5, et, certain qu'il était seul dans le corridor, il tira de sa poche une clef, il ouvrit, et il pénétra dans une petite chambre de l'aspect le plus bizarre.

Cette chambre ayant pour tout mobilier un lit d'acajou, une table de toilette et une de ces grandes glaces mobiles, dites parfaitement à l'arrière-boutique d'un marchand d'habits. Une soixantaine de porte-manteaux, disposés symétriquement à côté les uns des autres le long des murailles, supportaient des vêtements de toutes les formes et de toutes les nuances. Le vestiaire d'un théâtre n'aurait pas été mieux fourni.

Là, toute les classes de la société se trouvaient représentées par leurs costumes distinctifs. Le bourgeois, l'ouvrier, le dandy, le prêtre, le soldat, l'officier de [illegible] et de tout grade, le [illegible] commissionnaire, le cocher de cabriolet, etc..., auraient rencontré, parmi ces amas de défroques, les vêtements qui convenaient à leurs goûts, à leurs habitudes, à leurs professions. Les coiffures et les perruques n'étaient ni moins nombreuses, ni moins variées.

Werner-Rodille fit retomber une portière d'étoffe qui rendait impossible tout espionnage du dehors par le trou de la serrure; il jeta sur le lit son chapeau, ses lunettes, sa canne et sa polonaise, il enleva en un tour de main sa perruque blonde aux longs cheveux plats, son collier de barbe incolore, et il passa sur son visage, à deux ou trois reprises, une serviette amplement mouillée.

Jamais changement plus rapide ne fut en même temps plus prodigieux. Personne au monde, témoin de la métamorphose du personnage, n'aurait pu reconnaître en lui l'Allemand blafard, au visage-terne, aux yeux éteints, aux épaules voûtées.

Cet Allemand avait disparu. Il restait à sa place un homme de trente-deux ou de trente-trois ans, robuste et bien découplé, aux cheveux noirs naturellement frisés, aux yeux hardis, étincelants d'esprit et d'audace, au teint plutôt coloré que pâle, en somme une figure très remarquablement belle, mais déparée par une indéfinissable expression d'astuce et de cynisme. Par instant même, une légère et involontaire contraction de la bouche, une sorte de rictus, donnait au bas du visage quelque chose de bestial et de cruel.

Quiconque, en ce moment, aurait jeté sur Werner-Rodille un regard attentif et intelligent, aurait pu dire à coup sûr: cet homme est un habile et dangereux coquin! et ceci (nous prenons sur nous de l'affirmer) n'aurait point été, certes, un jugement téméraire!

Après s'être entièrement déshabillé, le personnage qui nous occupe fit le tour de la chambre en examinant avec une profonde attention les vêtements suspendus aux porte-manteaux. Sans doute il hésitait avant de se décider pour un costume.

Enfin, ayant arrêté son choix, il procéda rapidement à sa toilette. Il chaussa des bottes fines garnies d'éperons sonores, et il revêtit un pantalon d'un bleu clair, très ample des hanches, très plissé à la ceinture, très étroit sur le coude-pied, enfin un de ces pantalons à la husarde qui rendent la taille mince comme le ferait un corset de femme. Une redingote bleu foncé, orné d'un ruban rouge à la boutonnière, un gilet de poil de chèvre d'un jaune pâle, et une autre cravate busquée et garnie de baleine, complétèrent une élégante tenue de jeune officier de cavalerie venant passer joyeusement à Paris son congé de semestre. Une paire de longues moustaches brunes, d'une perfection inimitable, et un chapeau de feutre retroussé des bords et cambré de forme, achevèrent de donner au personnage un merveilleux cachet de réalité.

Werner-Rodille, ou plutôt Rodille tout court, car nous lui conserverons désormais ce seul nom, se regarda dans la psyché, de face, de profil et de trois quarts, et fut content de sa personne, car sa main droite ébaucha un geste de satisfaction.

Il glissa ensuite dans la poche de côté de sa redingote collante un petit portefeuille brodé d'or, contenant des cartes de visite armoriées, il roula négligemment entre ses doigts une paire de gants paille, il alluma un cigare, et il sortit de la chambre numéro 5, dont il referma soigneusement la porte derrière lui.

Deux minutes après il traversait la rue de Valois, il passait sous la colonnade illustrée tout à la fois par le fameux café des Aveugles et par la boutique de Corcelet, si chers aux gourmands, et il pénétrait, en retroussant ses moustaches fausses et en faisant sonner ses éperons, dans le jardin du Palais Royal.

Ce jardin ne ressemblait guère à cette époque au quadrilatère maussade et relativement désert qu'il est devenu de nos jours. En 1830 il réunissait encore toutes les séductions qu'un vote de la chambre des députés devait lui faire perdre quelques années plus tard. Les maisons de jeu, les galeries et les odalisques attiraient dans ses enceintes une foule innombrable et avide de jouissances. L'Europe entière parlait avec une envieuse admiration des merveilles et des délices du Palais-Royal; la première action de l'étranger et du provincial, en débarquant à Paris, était de se faire conduire au Palais-Royal. La grande ville, enfin, semblait s'être résumée tout entière dans le Palais-Royal!

Au moment de l'arrivée de Rodille, le crépuscule succédait au jour. Les réverbères et les quinquets, précurseurs du gaz, s'allumaient de toutes parts, les magasins étincelaient, les promeneurs affluaient, les cafes regorgeaient de monde.

En 1830 comme de nos jours le propriétaire du café de la Rotonde achetait, moyennant une grosse somme annuelle, le droit de placer sous une vaste tente, dans l'intérieur même du jardin, de petites tables et des chaises.

Rodille attendit qu'une de ces tables fût libre sur l'extrême limite de l'espace concédé; il s'assit et il se fit servir une glace panachée, qu'il dégusta avec une sensualité. A peine avait-il achevé cette glace qu'un homme mal vêtu, ayant toute l'apparence d'un mendiant, s'approcha de lui et murmura, sur une mélopée plaintive et dolente, et tendant la main:

La charité, s'il vous plaît, mon bon monsieur, pour l'amour de Dieu.

Rodille se fouilla et mit une pièce de monnaie dans la main du mendiant. Il fit suivre cette aumône d'un geste hiéroglyphique, auquel le quémandeur répondit silencieusement par un geste pareil. Rodille aussitôt paya le garçon, se leva et se mit à marcher sans affectation derrière l'homme déguenillé qui s'éloignait avec lenteur.

Ils furent ainsi tous deux une centaine de pas, en se dirigeant du côté de la fameuse maison de jeu qui portait le numéro 113. Au moment d'arriver devant la porte splendidement illuminée de cette maison, la plus fréquentée de tout Paris, le mendiant ralentit sa marche, de manière à se laisser rejoindre par Rodille auquel il dit tout bas et vivement:

C'est Longjumeau qui m'envoie. Il est là, près du 113.

Compris, murmura Rodille sans s'arrêter, en franchissant l'une des grilles ouvettes qui séparaient les galeries du jardin et en marchant droit à un grand jeune homme blond, vêtu avec élégance et qui se promenait de long en large devant un café-restaurant situé au rez-de-chaussée de la maison de jeu.

Rodille passa son bras sous le bras du jeune homme blond, en lui glissant dans l'oreille ces mots:

Eh bien, qu'y a-t-il?

Une bonne affaire, du moins je le crois, monsieur Auguste.

Rodille ne sembla nullement surpris de s'entendre donner ce nom. C'était vraisemblable celui du costume qu'il portait en ce moment.

Au fait! reprit-il, va droit au fait! Tu vois que j'attends.

Approchez-vous du café et regardez par le vitrage. Qu'est-ce que vous voyez à la première table à gauche, à côté de la porte?

Un fort beau garçon, assez mal vêtu, la tête d'un prince et le costume d'un ouvrier endimanché. Il me semble que je connais déjà cette figure-là. J'ai dû la rencontrer quelque part. A! ça! mais il est pâle comme un mort, ce garçon. On croirait qu'il va se trouver mal.

Si vous l'aviez vu tout à l'heure, c'était bien autre chose. J'ai véritablement pensé qu'il allait mourir. C'est moi qui l'ai soutenu pour le faire entrer au café et qui ai démandé pour lui le petit verre d'eau de vie qu'il consomme en ce moment et qui va le remettre tout à fait.

Peste, Longjumeau, comme tu deviens empressé et charitable à l'endroit de ton prochain!

Vous pensez bien que j'avais mes motifs.

Naturellement. D'où sortait-il, ce garçon?

Du 113, parbleu!

Il a joué?

Oui, monsieur Auguste, et avec une crâne veine, j'ose le dire!

Il a gagné beaucoup?

Dix mille deux cents francs, environ.

Joli denier! et il a son argent sur lui?

Oui, monsieur Auguste, en billets de banque, un petit rouleau dans la poche de sa redingote, qui, comme vous voyez, n'est point boutonnée.

Et pourquoi n'as-tu pas fait le coup toi-même pendant que tu soutenais ce jeune homme?

Impossible. Il y avait plusieurs personnes autour de moi, je ne voulais pas risquer de compromettre l'épération par une maladresse et de me faire empoigner. Dame, monsieur Auguste, moi, je débute, je ne suis pas de votre force!

Rodille accueillit avec un sourire ce compliment naïf.

Longjumeau, dit-il, nous avons du temps devant nous, raconte-moi ce qui s'est passé.

Vous m'avez enjoint, monsieur Auguste, commença le débutant, d'aller parfois me mette en observation dans les maisons de jeu et de vous signaler les heureux joueurs dont une veine favorable a gonflé les goussets.

Ce langage fleuri me plaît. Continue, Longjumeau.

Donc, pour vous obéir, tout à l'heure j'étais au 113, je pontais quarante sous, pour la troisième fois, sans aucune espèce de succès. Entre ce garçon, il venait au jeu pour la première fois de sa vie, ça se voyait clair comme le jour, il avait l'air étonné, ahuri, presque honteux, il ne savait seulement pas où il fallait se placer pour jouer. Bref, j'aurais bien ri de sa mine et de son embarras, si je n'avais en ce moment perdu mes quarante sous pour la troisième fois.

Tout à coup ce garçon se décida, il tira de sa poche une pièce de vingt francs, il ferma les yeux et il la jeta au hasard. Elle tomba sur la rouge, la rouge passa.

"Ai-je perdu! demanda-t-il.

"Vous avez gagné! Vous retirez-vous?

"Non, je laisse."

La rouge passa encore, elle passa neuf fois de suite. Au neuvième coup, le jeune homme gagnait dix mille deux cents francs.

Assez! cria-t-il alors d'une voix toute drôle, assez! je ne tiens plus!

On le paya en billets de banque. Quand il eut cette grosse somme dans les mains, il sembla près de devenir fou, toute son corps tremblait, et j'ai vu deux grosses larmes couler sur ses joues. Un homme qui pleure parce qu'il gagne! est-ce bête, monsieur Auguste! Il fit un rouleau de ses billets et il fourra ce rouleau dans sa poche de côté. Je me dis à moi-même: *Toi, mon gaillard, je ne te lache pas!* et comme il se dirigeait vers la porte, je me faufilai derrière lui. C'est au bas de l'escalier qu'est arrivé ce que je vous ai raconté tout à l'heure. Ce garçon s'est mis à chanceler, il est devenu blanc comme un linge, il ne pouvait plus se soutenir, il allait tomber, et c'est alors que je l'ai pris par le bras et que je l'ai fait entrer au café. Faut-il qu'il aime l'argent, Dieu de Dieu! Moi, si je gagnais dix mille francs, je ne songerais guère à me trouver mal, au contraire! Bref, pour en finir, flairant une bonne aubaine, je vous ai expédié Larifla qui montait la garde auprès de la porte. Vons êtes venu, et voilà.

Silence! dit vivement Rodille, et éloigne-toi. Le voici qui sort.

En effet, le jeune homme aux dix mille francs, très pâle encore quoiqu'un peu remis, et le visage rayonnant d'une joie surhumaine, quittait le café d'un pas mal assuré et s'avançait dans la galerie. Ce jeune homme était Jean Vaubaron.

(ACONTINUER.)

UNE TETE DURE

Une Chute de Trois Etages sans la Casser.

Middleton, Conn., 19 août—Hier après-midi, Auguste Johnson, un charpentier, est tombé du troisième étage d'un édifice en cours de construction. Après avoir tourné une couple de fois sur lui-même, Johnson est tombé sur la tête.

Eh bien! cet homme avait la tête si dure qu'elle n'a pas été fracturée.

Cette chute a été causée par un cable soutenant un échafaudage qui soudain s'est brisé.

C'est vraiment providentiel que le pauvre homme ne se soit pas tué sur le coup. Bien plus, les blessures qu'il a reçues étaient si peu graves qu'il a pu reprendre son ouvrage quelques heures plus tard.

EMPOISONNEMENT.

Un Cas Mysterieux a Elizabeth, N. J.

Elizabeth, N. J., 19 août — Deux petits enfants de Michael Connolly, un employé de douane à New York, ont été empoisonnés hier matin d'une manière très mystérieuse.

Les médecins qui ont été appelés à leur chevet ne comprennent rien à la chose.

Les deux enfants étaient allés jouer dans les rues et à leur retour ils tombèrent malade. Au bout d'une heure ils perdirent connaissance.

On croit qu'un voisin leur a donné des bonbons qui contenaient du poison.

Ce soir ils sont à l'article de la mort.

Il Connaissait 72 Langues.

Le cardinal Mezzofanti, qui est mort en 1849, était probablement la personne sur terre qui connaissait le plus grand nombre de langues. Il parlait 30 langues "fort bien," en parlait 9 autres "couramment," 11 autres "moins bien," 8 autres "imparfaitement," 14 autres étudiées dans les livres; total 72. Il parlait ou comprenait 36 dialectes.

KEMO DETRUIT sur le champ les Puces, Punaises, Fourmis, Mites, &c. A vendre par tous les Epiciers et droguistes.

UN MEURTRE.

Commis par des Hommes Masqués a Haverhill.

QUI ETAIENT EN TRAIN DE PILLER UNE HABITATION.

La Victime Fut Tuee en se Rendant sur les Lieux.

Haverhill, 18 août.—Un meurtre a été commis en cette ville par des cambrioleurs. La victime est Edward Crosby, un fermier bien connu demeurant dans les environs de Merrimac, près de la colline Sanders. Le pauvre homme s'est fait tuer en se rendant chez son frère, qui demeurait non loin de lui, afin de lui prêter main-forte contre trois hommes masqués qui étaient pénétrés dans la maison et menaçaient de tous les tuer.

Edward Crosby fit la rencontre des voleurs et une lutte violente s'ensuivit. Crosby ne voulut céder et l'un des malfaiteurs lui tira une balle dans le corps. Les trois hommes masqués réussirent à s'enfuir sans être appréhendés.

Voici un compte rendu détaillé de la tragédie.

Jacob Crosby est un fermier à l'aise; il habite une vieille mais très vaste habitation sur la côte sud du chemin conduisant à Merrimac, près de la colline Saunders.

Les membres de cette famille comprend le père, la mère, un garçon de 13 ans, trois enfants plus jeunes et un bébé n'ayant pas encore un an. George Sargent, un garçon de ferme, couchait aussi dans la maison.

Quelques minutes avant 11 hrs, hier soir, Mde Crosby entendit du bruit dans une partie de la maison. Tout d'abord, elle n'y prêta pas beaucoup attention, mais en ouvrant une porte elle aperçut trois hommes masqués qui se rendirent à la porte de devant et demandèrent la permission d'entrer.

M. Crosby se leva et alla les recevoir à la porte et les voleurs lui demandèrent son argent.

Alors M. Crosby refusa de les laisser entrer et les malfaiteurs menacèrent de lui tirer une balle. En ce moment, le bébé s'éveilla et se mit à pleurer et les malfaiteurs se mirent à dire: "Si tu ne nous laisses pas entrer nous allons tuer ton enfant." Un coup de feu fut alors tiré et la balle traversa la porte en verre, mais M. Crosby ne fut pas atteint.

M. Crosby avait un fusil dans une grange, et voyant que les malfaiteurs étaient résolus, il se décida d'aller le chercher. Prenant sa femme et son bébé avec lui, il se rendit à la grange, après avoir envoyé son homme engagé et son fils aîné chez les voisins, pour demander de l'aide.

Le frère de M. Crosby, ayant aussi entendu le bruit, arriva sur les lieux, sans arme.

M. Crosby, pendant ce temps-là, s'était rendu à la grange, mais n'avait pu trouver son fusil. Alors il partit pour se rendre dans une maison voisine et emprunta une arme.

Les voleurs avaient pénétré dans la maison et Edward Crosby, le frère de Jacob, se porta à la rencontre des trois malfaiteurs qui le blessèrent grièvement à coups de revolver. Une balle lui pénétra à travers le corps.

Ensuite les malfaiteurs prirent la fuite.

La police de Merrimac fut avertie et des gardiens de la paix se mirent à fouiller les champs et les chemins des alentours dans l'espoir de trouver les cambrioleurs qui avaient été vus se dirigeant vers Rocks Village.

On téléphona à Haverhill et plusieurs agents de police ne tardèrent pas à apparaître sur le théâtre de la tragédie.

On ne put obtenir qu'une bien faible description des hommes masqués et il va être difficile de les rejoindre.

Le pauvre Edward Crosby a succombé à ses blessures, une balle ayant pénétré dans son corps, près du cœur.

La police a découvert que l'homme engagé de Crosby était un des complices des voleurs qui devaient connaître parfaitement les lieux, car avant de faire leur tentative, ils avaient fouillé la grange et enlevé le fusil qui s'y trouvait, afin que le propriétaire ne pût s'en servir pour se défendre.

Les voleurs n'ont pu s'emparer que de 80 cents.

L'AJOURNEMENT.

LE CONGRES ACHEVE SA BESOGNE.

Les Deux Chambres sont Dans l'Attente a Propos du Tarif.

Washington, 19 août—On a de bonnes raisons de croire que cette semaine verra la fin de la deuxième session du 53ème Congrès.

La besogne du Sénat est terminée.

La seule chose qui tient les sénateurs à leur poste, c'est le tarif. C'est l'impression générale maintenant que le président permettra que la nouvelle loi douanière soit mise en force aussitôt que le Trésor le jugera à propos. On croit que le président va signer ce bill.

Après demain, il est probable que le Sénat va ajourner en attendant la décision du président relativement à la question du tarif.

Les Veterans.

Trente vétérans de la guerre de sécession qui retirent une pension ont été avertis de se présenter devant le Conseil des Examinateurs qui veut sans doute leur enlever leur pension, afin que les gens du Sud n'aient pas à supporter tant de vétérans.

Oh! ces gens du Sud.

Obseques de Mme Versailles

Une foule nombreuse de parents et d'amis a assisté lundi matin à 9 heures, à l'église St. Joseph, aux funérailles de Mme Ovila Versailles, décédée samedi à l'âge de 22 ans, au No. 18 rue Davidson.

L'église était revêtue de ses plus beaux habits de deuil.

Le service funèbre a été chanté par le Révd Père Paquette, assisté des RR. PP. Lamothe et Forget comme diacre et sous-diacre. Le chœur sous la direction de M. A. N. Duval chanta la messe des morts harmonisée. M. E. Vincelette accompagnait à l'orgue.

Les porteurs étaient MM. A. Leblanc, A. Morin, A. Desgagné et J. Dagenais.

L'inhumation a eu lieu au cimetière St. Joseph, M. Jos. Albert ayant charge des funérailles qui ont été des plus imposantes.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Phitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient méiancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement gueries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre medecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MME M. M. YEARY.
Springfield Green, County, Mo.

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 jiillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés: Je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.
(Signé) J. D. JOHNSTON,
Savannah, Ga.

Témoignage du maire de Séquin, Tex.

Séquin, Tex. 14 juin 1893.

MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P, pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri.

City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 30 AOUT. 1894. Soyons Distingues. No. 49

Indicateur de Chemin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.
DIVISION OUEST.
Commencant le 1er Juillet 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.
Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 15, 12 45, 2 30 3 15, 4 10, 5 10, 6 20, 7, 9 25, p m; Dimanches 7 30 8 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.
Four Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 50, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 25 a m; 12 05, 515, et 7 50, p m.
Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 6 20 p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 4 10, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.
Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 15 p m.

DIVISION SUD.
Le et après le 1 Juillet 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 44, a m; 12 17 1 43, ¶3 03, 4 00, *4 10, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 47, § 46 p m; Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 03, p m.
Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, 8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.
*Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.
Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m. Via South Lawrence, 6 30, a m.
Les heures données plus bas sont du Northen Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, 9 45, 10 13 a m. 12 11, 12 57, 1 44, 1 59, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanche, 10 02 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 44, 5 42, †8 13 p m.
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 44 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 43 a m; 1 56 et †8 43 p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, †8 13 p. m.
Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.
Express de Québec via White River Junction — 1 59, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.
† Tous les jours pour Montréal.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt-Gén., Lowell.

BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parloir et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
La Cote du Pacifique,
La nouvelle ligne de voie ferree
Passant par le Pont de Poughkeepsie
—ENTRE—
Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.
Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.
Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.
W F. BERRY. Gérant du Trafic général

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
Son assortiment de Draps, Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du dernier goût et de patrons les plusnouveaux.

CLEANED AND CURLED
FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
258 Rue Merrimack.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautés de la saison.
Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite at vous serez satisfaits.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les mercredis.

Francis W. Qua,
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

Rit bien qui rit le premier, quand c'est son supérieur qui fait un jeu de mots.

Le dernier roman s'appelle: *Une bouteille de champagne.* Un critique le trouve *extra sec.*

Quand on songe au prix du violon, on se demande comment il y en a autant qui dansent.

Les femmes ne devraient rien cacher à leurs maris, excepté leurs mauvais coups, bien entendu.

Comment expliquer cette antipathie? On ne peut pas entrer chez un dentiste sans lui montrer les dents?

Un enfant soigneux doit toujours constater, lorsqu'il reçoit sa premiere montre, si les 175 morceaux qui la compose y sont bien tous.

Le père (voulant faire la morale à son fils)—Sais-tu, mon enfant, que je n'ai jamais depensé un sou pour la boison?

Le fils—Vraiment, papa! Comment vous y preniez-vous?

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 9 Août 1894.

M. l'Administrateur,

Une idée pratique. Sur le numéro de la *Lanterna* sorti ce matin, on pouvait lire en gros caractères sur la première colonne.—Avis—"La *Lanterna* suspend ses publications durant les grandes chaleurs. La publication sera reprise du 15 au 20 de septembre prochain."

Ne serait-ce que la chaleur qui gêne la publication du journal socialiste de Rome?... Ne manquerait-il pas surtout un peu *d'huile* à cette lanterne-là?...

Léon XIII vient d'envoyer un bref à l'empereur Guillaume pour le supplier d'interposer toute son autorité impériale dans l'Afrique Allemande, afin que la traite des nègres soit réprimée. C'est là qu'opère un primat romain, dernier musulman, le primat Maffir Spada. Il paraît que ce brigand illustre est appuyé dans sa besogne par les autorités allemandes qui administrent les colonies prussiennes du centre africain. Ces bons allemands vendent des fusils, des cartouches, etc., à la bande arabe commandée par le primat Spada.

La Grèce est en banqueroute. Le roi George et son ministre des finances Tricoupis ont prié la France, l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre, de les dispenser pour cette année de payer la rente des obligations grecques. La France a consenti; l'Angleterre et l'Allemagne ont répondu en montrant les dents, mais la pauvre Italie qui elle aussi court à une banqueroute prochaine a jeté des cris d'oie que l'on plume. Les journaux ministériels sont sur ce point remplis de protestations, de menaces et d'injures à l'adresse de la Grèce.

La reine Marguerite d'Italie est une grosse femme de 40 ans possédant encore des souvenirs de beauté, grande fumeuse de cigarettes Maryland, cavalière enragée, mais pas toujours heureuse. Cette semaine dans la Villa de sa mère, la duchesse de Gênes, la reine Marguerite montait un magnifique cheval brun de race hongroise. La bête était des meilleures pour les sauts de barricades. Lo reine arrive à une haie qui masquait un fossé plein d'eau sale. Elle frappe son cheval. Le coursier saute... au milieu du fossé puant et fangeux, y dépose d'une secousse sa gracieuse souveraine et prend le galop à travers le parc. Aussitôt, irruption d'aides de camp, de serviteurs en livrée et en galon pour arracher la reine à sa position incommode. Toutefois, rien de plus qu'une terrible peur.

Depuis l'explosion d'une bombe à la porte du Vatican, explosion qui a failli coûter la vie à un soldat de la garde Suisse, le Pape envoie chaque soir l'aumonier militaire pontifical au poste des gardes pour leur donner l'absolution à la fin de la prière. "C'est, dit Léon XIII, une mesure "de prudente charité, car qui sait "si tous ces braves soldats revert"ront le soleil se lever au dessus "des montagnes de l'Orient? qui "c'est si quelqu'un d'eux victime "de la méchanceté humaine ne se "reveillera pas dans l'éternité?"

En ce moment, la campagne romaine est tout en feu. L'immense spectacle de flamme et de fumée qui dévore la plaine donne une idee saisissante de ces fameux feux de prairies, jadis allumés par les sauvages pour y suffoquer les audacieux colons qui venaient s'emparer de leurs terres de chasses pour en faire des champs cultivés.

Pourquoi les romains allument-ils ces feux?.. Est-ce par sauvagerie? Retournent-ils à la barbarie?...

Sauvagerie, barbarie! deux mots sur lesquels on ne peut donner aucune réponse sans se compromettre. Je vous dirai seulement sur le motif de cet incendie géneral de la plaine romaine est d'engraisser le terrain. Les cultivateurs romains ont deux méthodes d'engraisser le terrain: la première par le pâturage des bêtes. Après la fauchaison et après la moisson, il est ici coutume de laisser errer les bêtes en liberté la nuit comme le jour. Bœufs, vaches et chevaux, ânes, mulets et porcs, s'en vont où bon leur semble mangeant, digérant et.... engraissant partout où ils passent. Vous vous demanderez peut-être comment dans cette étrange confusion de tous les hameaux d'un même village et parfois de plusieurs villages différents, comment le propriétaire peut reconnaître son bien?... Par la marque. Sur la cuisse ou l'épaule de chaque bœuf, vache, cheval, âne, mulet, etc. l'initiale du propriétaire est marquée au fer rouge quand l'animal à un an. Cette marque reste indélébile tant que la bête vit. Cette lettre initiale jointe à d'autres signes plus généraux font que chacun sans contestation reconnaît sa propriété.

La seconde méthode pour engraisser les terrains est l'incendie de la paille ou de l'herbe sèche Deux mois après la fauchaison et la moisson, quand les bêtes ont mangé toute l'herbe mangeable, quand le violent soleil de juillet et d'août a dessèché la paille des champs de blé, d'avoine, de blé-d'inde et des prairies, le propriétaire arme ses hommes de torches enflammées et les envoie incendier tout ce qui s'élève au-dessus du sillon. Et vous voyez ces hommes au teint brun, à la longue chevelure noire, vêtu d'un seul caleçon blanc s'élancer à travers les près fumants et flamboyants en brandissant leur torche incendiaire. Ce spectacle sinistre, vu de nuit surtout, vous donne le tableau vivant d'une vision infernale. Le pétillement de la paille enflammée, le sifflement de la flamme, les hurlements des incendiaires, leur course, leurs gestes, la fumée, le feu rougeâtre courant sur une largeur de 10 ou 15 milles, sur une profondeur d'un mille environ. Tout cela contribue à vous émotionner vivement.

La Ste Vierge possède à Rome un très grand nombre d'oratoires, chapelles, basiliques. Depuis l'humble oratoire des Oblats de Marie Immaculée sur le Mont Esquilin jusqu'à l'immense et magnifique archibasilique de Ste Marie Majeure où 22 mille fidèles peuvent assister aux pompes imposantes d'une messe solennelle célébrée par le Souverain Pontife, il y a au moins 50 églises dédiées à la Reine des Cieux. Dans chacune d'elle la Mère de Dieu est invoquée et honorée sous un titre spécial. Quelques-uns de ces titres sont singulièrement naïfs ou profondément consolant. Il y a Santa Maria del Orto, où les jardiniers potagers vont au printemps faire bénir la semence qu'ils confieront à la terre et offrir à la Vierge les prémices de la saison: choux fleurs, artichauds, laitue, cerises, etc. Santa Maria Libératrice, où les mères qui ont accouché heureusement s'en vont remercier la Vierge Mère et lui offrir leur enfant; Santa Maria dell'Anima, où toutes les prières se récitent du matin au soir pour le repos des âmes du purgatoire; Santa Maria del miracoli, où les murs disparaissent sous les innombrables et incalculables ex-votos déposés par les fidèles reconnaissants après quelque grâce miraculeusemeut obtenue; Santa Maria della Pace, où les nouveaux mariés s'en vont entendre une messe le lendemain de leur union, afin de jouir en famille d'une concorde perpétuelle; Santa Maria della Victoria, ou sont exposés tous les drapeaux pris par les chrétiens dans leurs antiques et nombreux combats contre les Turcs; Santa Maria della Navicella (du navire), où l'on prie perpétuellement pour ceux qui voyagent sur l'eau et où les marins sauves du naufrage s'en vont comme à N. Dame de la Garde en France, brûler un cierge et entendre une messe d'action de grâce; Santa Maria di Sant Agastino, Vierge la plus antique de Rome et très populaire pour les grâces miraculeuses qu'on y obtient. Cette statue porte au moins six joncs d'or à chaque doigt, une douzaine de bracelets à chaque bras et une dizaine de colliers d'or ou de perles fines: et ces parures sont changées chaque semaine.

Touts ces objets sont autant d'ex-voto d'action de grâce donnés par ceux qui ont obtenu des faveurs inespérées. J'ai vu dans le trésor de la sacristrie une corbeille d'or où se trouvaient pèle-mèle plus de 1200 joncs; une autre corbeille de vermeille où s'entassaient 400 ou 500 bracelets d'or et de pierres précieuses; une vitrine où 268 colliers d'or, de corails, de perles fines, même de diamants étincelaient comme, la nuit, les étoiles du firmament.

Lorsqu'en 1870 les Garibaldiens ouvrirent la breche de la porte Pia pour venir *délivrer Rome(!)* du *joug pontifical(!!!)*, ces magnanimes guerriers n'eurent rien de plus pressé que de courir à la Madone de Saint-Augustin pour y faire une razzia sacrilège. Le général Cadoma, commandant en chef de l'armée piémontaise, trouvant en son âme un reste de pudeur, envoya aussitôt un escadron de cavalerie pour protéger la Madone contre les déprédations de ces vendales en chemises rouges. C'est sans doute cette bonne action qui a valu au général Raphaël Cadorna de mourir un peu mieux qu'il avait vécu.

Bien à vous,

WM. BREEN.

L'OUVERTURE DE LA CAMPAGNE.

Elle vient de se faire à Boston par un banquet que le Marketmen's Republican Club vient de donner.

Le premier orateur a été le général John A. Swift, et son discours résume la situation, c'est pourquoi nous nous faisons un plaisir de le mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Le général a commencé par dire qu'il était à la veille de s'en aller dans le Maine, et qu'il était heureux de profiter de l'occasion pour se mettre en verve, afin de faire une bonne lutte dans l'Etat du célèbre Tom Reed.

Le nom de Tom Reed a été applaudi à outrance.

Le général Swift a poursuivi:

"C'est la première réunion républicaine de la campagne de 1894, et c'est l'avant-coureur de la grande victoire républicaine qui va avoir lieu en 1896.

"Je suppose que vous avez tous entendu parler de votre compatriote Grover Cleveland. S'il y a quelqu'un qui connaît le parti démocratique, c'est bien lui. Dans une lettre envoyée récemment au Congressman Wilson, le président Cleveland a profité de l'occasion pour parler des actions du congrès démocratique comme un parti perfide et déshonorant. C'est une bonne autorité, n'est-ce pas? Nous pouvons le croire: c'est la vérite.

"J'ai toujours désiré être juste en politique comme en toutes choses, mais s'il y a quelque chose qui puisse rehausser l'administration démocratique que nous avons présentement, j'aimerais bien à le savoir, et vous aussi, n'est-ce pas? Qu'on se rappelle qu'au temps où les banques tombaient en faillite d'un bout du pays à l'autre et que le peuple américain souffrait de la faim, Grover Cleveland quittait le siège présidentiel et s'en allait à la chasse!...

"Plus on examine la loi douanière des démocrates plus on la trouve partisane et personnelle."

La campagne est déjà ouverte: les républicains sont les agresseurs.

Pauvres démocrates! comme votre cause est mauvaise...

Naturellement, cette ouverture de campagne n'est pas celle qui sera faite officiellement après la convention républicaine et la nomination des candidats: c'est seulement un premier pas qui vient d'être fait.

CES EMIGRES

Nous sommes des émigrés, il est vrai, mais nous n'en sommes pas plus méchants. On n'a jamais entendu parler d'un Canadien-français qui fût anarchiste; jamais l'un des nôtres n'a poussé les siens à se mettre en grève pour s'élever sur l'amas de ruines que ces troubles causent toujours, comme l'américain Debs l'a fait.

Nous sommes des hommes libres qui trouvons plus d'avantages aux Etats-Unis: c'est pourquoi nous y venons; nous avons autant le droit de planter notre tente ici que qui que ce soit.

Ouvriers habiles, peu portés aux grèves, habitués au travail, les industriels américains sont fiers de nous employer dans leurs fabriques où plusieurs des nôtres occupent des postes importants.

Un grand nombre de Canadiens sont déjà influents en politique; dernièrement l'un de nos compatriotes a été nommé juge.

En affaires, nous allons bien si l'on prend compte de notre population.

Ces émigrés ne veulent que vivre en paix avec toutes les autres nationalités qui habitent ce sol et ceux qui parlent, comme le sénateur Kyle, de les ostraciser au moyen de lois draconiennes sont des gens qui travaillent à faire disparaître de ce pays un élément de force et de prospérite.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un.

Tous les Américains bien pensants devraient donc s'élever contre ces grincheux qui veulent priver ce pays du concours d'une population qui apporte avec elle tant de qualités.

Nous demandons, dans l'intérêt de la justice, qu'on fasse une comparaison entre les immigrants d'Europe et ceux du Canada.

Qu'on le sache bien: nous considérons comme une insulte et un manque d'intelligence, ces discussions dans certains collèges américains sur ce sujet: "Est-ce que l'immigration canadienne est désirable?"

Voilà une question qu'on aurait pu peut-être discuter il y a une trentaine d'années, mais aujourd'hui nous sommes assez connus pour qu'on n'agisse pas ainsi à notre égard.

Il nous faut revenir sur ce sujet de temps à autres, car on paraît avoir l'entendement dur en certains quartiers.

L'UNION CANADIENNE

Une grande polémique a lieu en ce moment dans notre presse au sujet de nos conventions nationales. Tout le monde s'accorde à reconnaître qu'elles ne produisent pas tous les résultats qu'on est en droit d'en attendre. Trop de paroles, dit-on, trop de discours ronflants et pas assez d'actes. Là-dessus, grande discussion, échange de mauvais compliments, de considérations rétrospectives, mais en somme peu ou point de suggestions utiles et pratiques.

Cela ne semble-t-il pas prouver que les conventions ne peuvent donner guère plus que ce qu'elles ont produit jusqu'à présent? Ce point une fois admis, la pensée vient naturellement à l'esprit de chercher s'il ne serait pas possible d'arriver au but désiré par d'autres moyens.

Si bien qu'elles emploient leur temps, des conventions periodiques ne peuvent traiter d'une manière satisfaisante toutes les questions qui leur sont soumises En outre, elles n'ont qu'une influence régionale et forcément limitée quant au territoire et au temps. Leur action, surtout morale, ne survit guère, de nos jours, à la durée de leurs séances.

Un but tel que celui que se proposent les Canadiens, la conservation de leur bien national exige des efforts unis et constants, une centralisation puissante. Comme le dit très bien un de nos confrères, "la paroisse et la presse ne peuvent pas suffirent dans la lutte de la conservation de notre héritage familial et traditionnel; il faut un concert d'action, un point de ralliement, un conseil de direction." Notre confrère indique comme moyen definitif la fédération de toutes nos sociétés existantes. Parfait. Cependant il ne faut pas oublier que ces sociétés ont un but spécial, l'assurance par exemple, et que comme telles, elles peuvent n'avoir pas la même influence qu'une société qui se donnerait pour uniique mission l'étude des meilleurs moyens de conserver l'union canadienne aux Etats-Unis.

Si nous avions à formuler un projet, le voici en quelques lignes:

Tous les groupes canadiens-français des Etats-Unis sont invités à tenir au plus tôt une réunion publique à l'effet de nommer un bureau chargé d'organiser une série de conférences et d'assemblées pour étudier les questions d'intérêt national.

Ces bureaux locaux sont nommés pour une année au moins. Ils doivent se réunir à des dates fixes. Ils sont en rapports constants avec leur bureau provincial ou directement avec le bureau central, pour se communiquer le resultat de leurs études.

Le bureau central a pour objet spécial de réunir tous les efforts et de les faire converger vers un but commun. Il s'inspire des désirs des bureaux locaux et tient compte de leurs observations et de leurs expériences.

Conformément aux règles de la représentation populaire, le bureau central devrait être élu par la généralité des intéressés ou tout au moins par les bureaux locaux; mais pour simplifier les choses et éviter des frais, il pourrait être entendu que le bureau élu par le plus grand centre canadien compose de droit le comité central. Par la même raison, on formerait de la même manière les bureaux provinciaux ou d'Etat.

Comme il convient qu'il y ait unité et simultanéité d'action, nous suggérons qu'un de nos grands centres canadiens prenne l'initiative du mouvement, c'est-à-dire que ses sociétés diverses s'entendent pour constituer un bureau tel que nous l'avons indiqué et qu'elles invitent par la voix de la presse tous les autres centres canadiens à suivre leur exemple.

N'est-il pas relativement facile, avec un peu de bonne volonté, de créer une semblable organisation? Ne voit-on pas tous les avantages que l'on peut retirer de cette foule de petits comités ayant un but spécial, bien déterminé, reliés entre eux et convergeant vers un comité central dont ils reçoivent l'impulsion puissante en même temps qu'ils lui communiquent un peu de la leur?

Ce n'est plus l'effort passager d'une convention de quelques jours, mais un travail presque constant sur tous les points des Etats-Unis où il y a des Canadiens.

Inutile d'insister davantage sur ce sujet pour le moment Le peu que nous avons dit suffira aujourd'hui, croyons-nous, pour exposer notre idee et montrer à nos confrères si, à leur avis, elle vaut la peine d'être discutée.

—*Le Messager.*

Réd.—Voici une idée nouvelle qui peut avoir du bon; nous l'étudierons et nous en donnerons une appréciation.

LES EXAMENS.

L'époque des examens, en France, inspire à M. Oscar Havar, du *Monde* de Paris, un intéressant article, dont voici l'amusante et pratique note finale:

Nos lecteurs connaissent peut-être l'histoire de ce brave garçon qu'on interrogeait sur la littérature grecque:

"Monsieur, commença l'examinateur, savez-vous dans quelles circonstances est mort Socrate?

—*La cigue,*" souffle tout bas un camarade compatissant.

Le candidat, l'œil illuminée d'intelligence et de joie:

"Socrate est mort de *lassitude.*

—C'est très bien, monsieur, répond d'un ton goguenard le professeur. On voit que vous avez lu le *Banquet* de Platon. Passons maintenant à l'histoire romaine: parlez-nous un peu de Sylla, par exemple; qu'est-ce que c'était que Sylla?

Le souffleur: "Le rival fameux de Marius..."

Le candidat heureux:

"Sylla, monsieur? c'était la *riche femme* de Marius!

—De mieux en mieux? Vous connaissez Tibère assurément. Quel était le favori de cet empereur?

—*Séjan,* murmure le souffleur.

—*C'était Jean!* tonne le candidat avec une assurance qui fait les délices du jury.

—Vraiment, monsieur?... Voyons à présent si vous connaissez aussi bien la littérature française que celle des Grecs et des Romains Quels furent sous Louis XIV les principaux orateurs de la chaire chrétienne?

—Bourdaloue, Bossuet, Fléchier.

—Et avant eux?

Le candidat se gratte le front et les camarades obligeant lui soufflent le nom de *Mascaron.*

—*Scarron!* répond le pauvre ingénu.

Parfait! Vous pouvez vous retirer.

Attendez, dit un autre examinateur, il ne faut pas effaroucher ce garçon-là. Si vous l'interrogiez sur des choses qu'il connaît, vous auriez à coup sûr, de bonnes réponses. Ne vous troublez pas, mon ami. Et d'abord, d'où êtes-vous?

—Je suis de Cholet.

—Très bien! Est-ce un beau pays?

—Oui, monsieur, arrosé par de nombreuses rivières, très sain, très fertile.

—De mieux en mieux. Et que fait M. votre père?

—Il fabrique de la toile, monsieur, des serviettes, des mouchoirs surtout. Nous en expédions dans toute la France et même en Amérique.

—Mais c'est parfait? Vous voyez, ajouta l'honnête savant, en s'adressant à ses collègues, que le jeune homme répond à merveille quand on lui demande les choses qu'il sait. Retournez à Cholet, mon ami, présentez nos civilités à M. votre père et laissez la littérature grecque et latine; assez de Marius et de Sylla comme cela, et ne faites desormais que de la toile. Il me semble que c'est votre vocation!"

La scène n'est-elle pas suggestive? Le candide enfant de Cholet s'incline et sort enchanté. Hélas! tous les "ajournés" ne sont pas aussi philosophes! Quels graves mécomptes n'infige pas la plupart du temps un verdict négatif! Que de calculs déjoués, que de beaux rêves anéantis!

O. H.

A Propos d'Annonces.

Le public généralement lit aujourd'hui beaucoup plus les annonces qu'autrefois.

On en trouve la raison dans les annonces elles-mêmes. Les annonceurs sont plus particuliers qu'autrefois.

Ils font leurs annonces plus attrayantes. Quelques-uns même en font une spécialité, et le public les lit tous les jours avec un réel plaisir.

Voici un lot de choses intéressantes dans le commerce Régalez les différentes pages de ce journal. Regardez dans les colonnes des nouvelles locales et télégraphiques et vous verrez que la plus grande partie de ces faits ont rapport à quelques fait d'affaires.

Le journal va droit dans la maison du lecteur et s'assied avec lui. Il est à sa table quand il mange et dans ses mains quand il fume après le repas.

C'est le temps de lui parler de votre commerce, clairement, avec conviction, tout comme un homme parle à un autre.

A ce point de vue l'annonce dans un journal a de la valeur et ne manque jamais son but

—*Le Protecteur Canadien.*

—C'est une brute, ce Balthazar; il voulait bien me donner la volée ce matin.

—Comment peux-tu supposer une telle chose? Tu te trompe sur ses intentions!

—S'il n'en avait pas l'intention, pourquoi est-ce qu'il l'a fait?

Un ami, entrant chez un marchand de hardes faites—C'est moi qui en ai une bonne à te conter.

Le marchand d'habits, prenant son ami à l'écart—Ne me contes pas cela à présent. J'ai deux pratiques qui essaient des habillements et s'ils venaient à rire trop fort les boutons tomberaient.

La plus grande sottise dans le ménage c'est de ne pas acheter ce dont vous avez besoin parce que c'est cher et d'acheter ce dont vous n'avez pas besoin parce que c'est bon marché.

Prenez un bassin plein d'eau. Plongez-y le doigt pendant une minute. Observez, en le retirant, le trou qu'il laisse dans l'eau Vous aurez l'image parfaite de l'impression que vos conseils laissent dans l'esprit d'un jeune homme.

La statistique nous apprend que la moyenne des familles aux Etat-Unis se compose de quatre personnes et un sixième. Le sixième represente probablement la belle-mère

Jeune fille.—C'est honteux, papa! Un homme de votre rang qui traîne les rues et arrive nue tête en plein jour.

Le père (tibulant) —J'pouvais pas, cherère, (hic). J'rencontré c'blanbec qu'j'avais mis à l'porte parce qu'il v'lait t'pouser (hic). C'tsé un bon garçon; a payé des traites! T'sais j'lui dit d'te prendre.

La jeune fille.—Vrai, où est-il?

Le père—Sais pas (hic) l'police l'amène en brouette.

TRISTE SORT

Un Inconnu Victime d'un Accident a Fall River

Fall River, 26 août—Un inconnu a été tué ce soir sur le chemin de fer N. Y., N. H. et H. Railroad, entre les rues Pond et Water. Son corps a été trouvé sur une voie d'évitement; un de ses bras avait été coupé et il portait d'affreuses blessures à l'abdomen.

Personne ne semble capable de dire comment l'accident est arrivé

On suppose que cet infortuné, après être débarqué d'un train, s'avança sur une voie et fut heurté par une locomotive.

Cet homme avait environ cinq pieds et dix pouces de haut, les yeux et la moustache noirs et des traits d'Irlandais. Il était vêtu d'habits de travail, ayant une forte odeur de poisson.

Le corps a été transporté chez l'entrepreneur de pompes funèbres D. D Sullivan, où l'on attend quelqu'un capable d'identifier le corps.

KEMO. Le grand destructeur de punaises, détruit Punaises et insectes dans un instant. A vendre par les épiciers et droguistes

We can Collar and Cuff any man in America
and do it too in a way that he will like. Every man that wears collars and cuffs should know about the "CELLULOID" Interlined. A linen collar or cuff covered with waterproof "CELLULOID." They are the only Interlined Collars and Cuffs made.
They are the top notch of comfort, neatness and economy. They will go through the day with you in good shape, no matter how hot or how busy you get. You can clean one yourself in a minute, without dependence on busy wives, unskillful hired girls or uncertain and distant laundries. Simply wipe them off.
Every piece is marked as follows:
TRADE CELLULOID MARK.
You must insist upon goods so marked and take nothing else if you expect satisfaction.
If your dealer should not have them, we will send you a sample postpaid on receipt of price. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair. Give size, and specify standup or turned-down collar as wanted.
THE CELLULOID COMPANY,
427-29 Broadway, NEW YORK.

L'IVRESSE

Est la Cause des Malheurs de cet Homme.

Old Orchard, Me., 25 août—Après Stockbridge, un surveillant de nuit à la Montréal Hôtel, s'enivra, et dans un moment de délire il tira un coup de revolver dans la salle d'attente de la gare. La balle a failli atteindre un garçon d'hôtel.

Stockbridge fut arrêté et conduit devant le juge Goguill qui le condamna à une amende de $10 pour ivresse et le renvoya devant le grand jury pour tentative de meurtre.

Stockbridge est sorti de prison sous caution.

Voilà une "brosse" qui va lui coûter cher.

FATAL ACCIDENT.

L'Explosion d'une Lampe Brûle une Jeune Fille.

Nashua, N. H., 26 août—Dans un édifice à plusieurs logements sur l'avenue Stevens, ce soir, une lampe a fait exploision, mettant le feu à la robe de Mlle Belle Rose.

Tous les vêtements que portait l'infortunée furent consumés et elle reçut une blessure probablement mortelle.

Elle a été transportée à l'hôpital.

ETRANGE SUICIDE.

Peabody, 26 août — Samuel Petterson, âgé de 74 ans, demeurant à Lynfield, s'est jeté dans l'étang de Craigs, ce matin, et s'est noyé en se tenant la tête sous l'eau tant qu'il ne fut pas mort.

Cet homme n'avait pas tout son bon sens.

Disparu.

Christopher Leavitt est disparu de cette ville depuis le 21 de ce mois. Il est âgé de 37 ans et demeurait avec sa femme dans l'édifice Wallman, coin des rues Merrimack et Bridge. Sa femme lui avait demandé d'aller chez un boucher et d'acheter de la viande pour le diner et c'est la dernière fois qu'elle l'a vu.

Grande Excursion au Canada.

Par le Boston & Maine *via* Vermont Central et Québec Central, pour Montréal, St Hyacinthe, Acton et Québec. Billets $10 aller et retour. Les informations et renseignements seront donnés demain dans l'ETOILE et aujourd'hui au No. 504 rue Middlesex.

SAVENA

Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT
AND A
USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

L'ETOILE.

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an.	$1.00
Six mois.	.50
Trois mois.	.25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.

97 rue Market, Lowell, Mass

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second-class mail matter.

LOWELL, 30 AOUT 1894.

LA POLICE.

Aux Etats-Unis, depuis quelque temps, la police se fait malmener, non par les pochards et les malfaiteurs, mais par dame Justice qui n'entend pas laisser impunis des faits de corruption dont on accuse certains gardiens de la paix.

A New York surtout, dans cette immense métropole où la police forme un corps si important, des démonstrations ont été suivies par la condamnation des prévaricateurs. Il a été dévoilé que des capitaines de police et jusqu'à de simples agents acceptaient des pots-de-vin en retour de leur haute protection qu'ils étendaient sur ces lupanars, des maisons de jeux et autres établissements analogues. Les procès que ces accusations ont donné lieu causèrent un vif émoi, non seulement à New York, mais dans tout le pays. Dans presque toutes les villes on s'est demandé : "Est-ce que notre police serait venale elle aussi?" On a fait des recherches et le mal a été découvert dans plusieurs autres grandes et petites villes

C'est une bonne chose que ce nettoyage d'écuries d'Augias, mais il révèle un état de choses alarmant. Où peut-bien aller un pays quand le vice est protégé par ceux qui sont spécialement chargés de voir à ce que les lois ne soient pas enfreintes?

Heureusement que la plaie purulente est mise à nu, et, dans l'intérêt du bien public, il est bon qu'on y applique au plus tôt le scalpel.

Les faits de corruption dont s'est rendue coupable la police de certaines villes américaines sont une gangrène qui paraît s'être très répandue, car le Maine en est affecté tout comme les Etats du Sud et de l'Ouest. A Sioux City, dans l'Iowa, on se rappelle qu'on y a découvert un grand scandale dans le département de la police : plusieurs centaines de dollars provenant des impôts imposés aux lupanars ont, paraît-il, été volés par des agents de police, ce qui a donné lieu à une enquête dont le résultat a été le renvoi d'un capitaine et de plusieurs agents.

Dans le Maine, on se plaint un peu partout que la police laisse les maisons de jeu en paix et l'on se doute qu'elle reçoive des récompenses pour son amabilité envers les propriétaires de ces établissements louches, sans avoir pu encore vérifier ce fait.

Nous savons bien qu'il y a en ce pays des corps de policiers sans tache, qui remplissent leurs devoirs à la lettre ; mais ils ont des confreres qui leur font un tort énorme en mettant dans l'esprit de tout le monde des doutes sur leur compte. Qui est exempt du soupçon?

Il importe donc, pour l'honneur de la police en général de ce vaste pays et pour le bien du peuple, que les membres gangrenés soient découverts et amputés sans merci.

C'est dans le choix des agents de police qu'il y a un soin tout particulier à apporter. Que seuls les hommes dont la vie passée est immaculée puissent entrer dans la force de police.

Le peuple qui paie a le droit d'avoir un service irreprochable en autant que la chose est possible.

NHUMÉE DANS LES FLEURS.

Isles of Shoals, N. H., 28 août —Les funérailles de Mde Celia Thaxter, une célèbre poétesse américaine, ont eu lieu aujourd'hui.

La fosse qui a reçu les restes de cette femme était presque remplie de fleurs quand la tombe y a été descendue.

Le Dr X... a la prétention de traiter ses malades en huit jours. Un pharmacien lettré lui a délié le morceau suivant :

Lundi, je verrai le malade,
J'irai le saigner mardi.
Je prescrirai la limonade,
On le purgera mercredi.
Jeudi, je ferai ma visite ;
Vendredi soir, il testera.
Samedi, nous irons plus vite....
Et dimanche on l'enterrera.

Emploi Demande.

Un barbier de longue expérience, parlant l'anglais et le français. S'adresser à Albert Chenel 32 rue Armory, Manchester N. H.

TIPITE VALLERAND.

Le narrateur de la présente signait Joseph Lemieux ; il était connu sous le nom de José Caron ; et tout le monde l'appelait Jos. Violon.

Pourquoi ces trois appellations? Pourquoi Violon? Vous m'en demandez trop.

C'était un grand individu dégringandé qui se balançait sur les hanches en marchant, hâbleur, gouailleur, ricaneur, mais assez bonne nature au fond pour se faire pardonner ses faiblesses.

Et au nombre de celles-ci—bien que le mot "faiblesse" ne soit peut être pas parfaitement en situation—il fallait compter au premier rang une disposition, assez "forte" au contraire, à lever le coude un peu plus souvent qu'à son tour.

Il avait passé sa jeunesse dans les chantiers de l'Ottawa, de la Gatineau et du Saint-Maurice ; et si vous vouliez avoir une belle chanson de cage ou une bonne histoire de cambuse vous pouviez lui verser deux doigts de jamaïque, sans crainte d'avoir à discuter sur la qualité de marchandise qu'il vous donnait en échange.

Il me revient à la mémoire une de ses histoires, que je veux essayer de vous redire en conservant, autant que possible, la couleur caractéristique et pittoresque que Jos Violon savait donner à ses narrations.

Le conteur debutait généralement comme ceci :

—Cric crac, les enfants! parli parlo parlons! pour en savoir le court et le long, passez le crachoir à Jos Violon; sacatabi sac-à-tabac, à la porte ceux qu'écoutent pas!

Cette fois-lé, nous serrâmes les rangs et Jos Violon entama son récit en ces termes :

—C'etait donc pour vous dire, les enfants, que c't'année-là j'étions allés faire du bois pour les Patton dans le haut du Saint-Maurice,—une rivière qui, soit dit en passant, a jamais eu une grosse réputation parmi les gens de chantiers qui veulent rester craignant Dieu.

C'est pas des cantiques, mes amis, qu'on entend là, tous les soirs!

Aussi les ceuses qui parmi vous autres auraient envie de faire connaissance avec le diable peuvent jamais faire un meilleur voyage que celui-ci du Saint-Maurice, pour avoir la chance de rencontrer le jeune homme à quèque detour. C'est Jos. Violon qui vous dit ça!

J'avions dans not'gang un nommé Tipite Vallerand de Trois-Rivières ; un invécrable fini, un sacreur numéro un.

Trois-Rivières, je vous dis que c'est ça la ville pour les sacres! Pour dire comme on dit, ça se bat point.

Tipite Vallerand, lui, les inventait les sacres.

Trois années de suite, il avait gagné la torquette du diable à Bytown contre tous les meilleurs sacreurs de Sorel.

Comme sacreur, il était plusse que dépareillé, c'était un homme hors du commun. Les cheveux en redressaient rien qu'à l'entendre.

Avec ça, toujours à moitié plein, ça va sans dire.

J'étions cinq canots en route pour la rivière aux Rats, oùs' qu'on devait faire chantier pour l'hiver.

Comme il connaissait le Saint Maurice dans le fin fond, Tipite Vallerand avait été chargé par le boss de gouverner un des canots—qu'était le mien.

J'aurais joliment préféré un autre pilot, vous comprenez ; mais dans ces voyages-là, si vous suivez jamais la vocation, les enfants, vous voirez qu'on veut ce qu'on peut, et non pas ce qu'on veut.

On nageait fort toute la journée ; le courant était dur en diable ; et le soir, ben fatigués, on campait sur la grève—oùs' qu'on pouvait.

Et puis, y avait ce qui s'appelle les portages—une autre affaire qu'à pas été inventée pour agrémenter le voyage et mettre les camarades de bonne humeur, je vous le persuade.

J'avions passé les rapides de la Manigance et de la Cuisse au milieu d'une tempête de sacres.

Jos. Violon—vous le savez—a jamais été bien acharné pour bâdrer le bon Dieu et achaler les curés avec ses escrupules de couscience ; mais, vrai, là, ça me fait frémir.

Je défouis pas devant un petit torrieux de temps en temps, c'est dans le carractère du voyageur ; mais, tor-nom, y a toujours un bout pour envoyer toute sainternité chez le diable, c'pas?

Par malheur, notre canot était plus gros, plus pesant et plus chargé que les autres ; et—par une rancune de boss, que je présume, comme dit M. le curé! on nous a donné deux nageurs de moins.

Comme de raison, les autres canots avaient pris les devants, et le nôtre s'était dégradé dès le premier rapide.

Ca fait que Tipite Vallerand, ayant plus d'ordres à recevoir de personne, nous en donnait sur les quat'faces, et faisait son petit Jean Lévesque en veux-tu en v'là, comme s'il avait été le bourgeois de tous les chantiers, depuis les chevaux jusqu'à la hauteur des terres.

Fallait lui voir sortirça de la margoulette, les enfants ; c'est tout ce que j'ai à vous dire!

A chaque sacre, je m'attendais à voir le ciel se crever sus notre tête pour nous acrapoutir, ou la rivière s'ouvrir sour le canot pour nous abîmer tous au fond des enfers, avec chacun un diable pendu à la crignasse.

Il me semble voir encore le renégat avec sa face de réprouvé crachant les blasphèmes comme le jus de sa chique, la tuque sur l'oreille, sa chemise rouge ouverte sur l'estomac, les manches retroussées jusqu'au coudes, et le poing passé dans la ceinture flêchée.

Un des jurons les plus dans son élément, c'était : Je veux que le diable m'enlève tout vivant par les pieds! C'était là, comme on dit, son patois.

J'avais pour voisin de tête un nommé Tanfan Jeannotte, de Sainte Anne de la Pérade, qui pouvait pas voir arriver c't'histoire-là, sans grogner. Je l'entendais qui marmottait :

Il t'enlèvera bien sûr à quèque détour, mon maudit! et c'est pas moi qui fera dire des messes pour ta chienne de carcasse.

J'avions passé la rivière au Caribou, une petite machine de rivière grosse comme rien ; mais une bougresse qui se mêtine un peu croche le printemps, je vous le persuade, les enfants!

Jos. Violon en sait quèque chose pour avoir passé trois jours et trois nuits, à cheval chez un billot, en pleine "jam," là ous que le diable y aurait porté secours.

Ça fait rien ; j'en suis revenu comme vous voyez, avec les ermittes aussi solide que n'importe qui pour la drave, et toujours le blanc d'Espagne dans le poignet pour la grand'hache, Dieu merci!

Enfin, on arrivait à la Bête-Puante—une autre rivière qu'est pas commode non plus, à ce qu'on dit—et comme le soir approchait, les hommes commencèrent à parler de camper.

—Camper à la Bête-Puante! allez vous faire sacre! dit Tipite Vallerand. Je veux que le diable m'enlève tout vivant par les pieds, si on campe à la Bête-Puante!

—Mais pourtant, que dit Tanfan Jeannotte, il est ben trop tard pour rejoindre les autres canots ; où donc qu'on va camper?

Toi, tu peux te fermer! beugla Tipite Vallerand, avec un autre sacre qui me fit regricher les cheveux sur la tête ; si y en a parmi vous autres qui retroussent le nez pour se rebicheter, je sais ben oùs' que je vous ferai camper, par exemple, mes vices! c'est tout ce que j'ai à vous dire?

Parole de voyageur, j'suis pourtant d'un naturel bonasse, vous me connaissez ; eh ben, en entendant ça, ça fut plus fort que moi ; j'pus pas m'empêcher de me sentir rougir les oreilles.

Je me dis : Jos Violon, si tu laisses un malfaisant comme ça débriscailler le bon Dieu et victimer les bons sentiments à six Canayens qu'ont du poil aux pattes avec un brin de religion dans l'équipet du coffre, t'es pas un homme à te rencontrer le sifflet dans la Pointe-Lévis, je t'en signe mon papier!

—Tipite, que je dis, écoute, mon garçon! C'est pas une conduite, ça. Y a des imites pour massacrer le monde. Tu vas nous dire tout de suite ous' qu'on campe, ou ben j'fourre mon aviron dans le fond du canot.

—Moi étout! dit Tanfan Jeannotte.

—Moi étout! moi étout crièrent tous les autres.

—Ah! oui-dà oui!... Ah! c'est comme ça!... Eh ben, j'vais vous le dire en effette ous' que j'allons camper, mes crimes! fit Tipite Vallerand, avec un autre sacre à faire trembler tout un chantier. On va camper au mont à l'Oiseau, entendez-vous? Et si y en a un qui fourre son aviron dans le fond du canot, ou qui fourre son nez ous' qu'il n'a pas d'affaire, moi je lui fourre un coup de fusil entre les deux yeux!

Et tout le monde entendit claquer le chien d'un fusil que le marabout venait d'aveindre d'un sac de toile qu'il avait sous les pieds

Comme on savait le pendard capable de détruire père et mère, chacun fit le mort.

Avec ça que le nom du mont à l'Oiseau était ben suffisant pour nous calmer tout ce que j'étions,, qûe la moiquié en était de trop.

A la pensée d'aller camper là, mes petits cœurs une souleur nous avait passé dans le dos, et je nous étions remis à nager sans souffler motte.

Seulement je m'aperçus que Tanfan Jeannotte mangeait son ronge, et qu'il avait l'air de ruminer quelque manigance qu'annonçait rien de bon pour Tipite Vallerand.

Faut vous dire que le mont à l'Oiseau, c'est pas une place ordinaire.

N'importe quel voyageur du St-Maurice vous dira qu'il aimerait cent fois mieux coucher fin seul dans le cimmiquère, que de camper en gang dans les environs du mont à l'Oiseau.

Le pied du cap timbe dret dans l'eau, comme on dirait à l'équerre ; avec par-ci par-là des petites anses-là ous' que dans le besoin, y aurait toujours moyen de camper comme ci comme ça, à l'abri des roches ; mais je t'en fiche, mes mignons? Allez-y voir! Les anses du mont à l'Oiseau, ça s'appelle, touches-y pas. Ceuses qu'ont campé là une fois, y ont pas campé deux, je vous le garantis.

D'abord, ces trous-là, pour dire comme on dit, c'est pas beau tout de suite.

Quand vous avez, droit au-dessus de vot' campe, c'te grande brringue de montagne du diable qui fait la frime de se pencher en avant pour vous reluquer le Canayen avec des airs de rien de bon, je vous dis qu'on a pas envie de se mettre à planter le chêne pour faire des pieds de nez!

C'est pas une place ous' que je conseillerais d'aller faire de la broche avec leurs blondes au clair de la lune. Mais c'est pas toute, la vlimeuse de montagne en fait bien d'autres, vous allez voir.

D'abord elle est habité par un gueulard.

Un gueulard, c'est comme on dirait une bête qu'on a jamais ni vu ni connu, vu que ça n'existe pas.

Une bête, par conséquence, qu'appartient ni à la congrégation des chrétiens ni à la race des protestants.

C'est ni anglais, ni catholique, ni sauvage : mais ça vous a un gosier, par exemple, que ça hurle comme pour l'amour du bon Dieu... quoique ça vienne ben sûr au fond de l'enfer.

Quand un voyageur a entendu le gueulard, il peut dire : mon testament est faite ; salut, je t'ai vu ; adieu, je t'ai vu ; autour de mon cercueil avant la fin de l'année, c'est tout ce que j'ai à vous dire.

Et puis, à ce qu'on appelle la danse des jacks mistigris.

Vous savez pas ce que c'est les jacks mistigris, vous autres comme de raison. Eh ben, j'vas vous dégoiser ça dans le fin fil.

Vous allez voir si c'est une rôdeuse d'engeance que ces jacks mistigris. Ca prend Jos. Violon pour connaître ces poissons-là.

Figurez-vous une bande de scélérats qu'ont pas tant seulement sur les os assez de peau tout ensemble une paire de mitaines à un quêteux.

Des esquelettes de tous les gabarits et de toutes les corporations : de petits, des grands, des minces, des ventrus, des élingués, des tortus-bossus, des biscornus, des membres de chrétiens avec des corps de serpents, des têtes de bœufs sus des cuisses de grenouilles, des individus sans cou, d'autres sans jambes, d'autres sans bras, les uns plantés tout droit debout sur un ergo, les autres se traînant à quatre pattes comme des araignées,—en fin une vermine de diable.

Tout ça avec des faces de démons, des comportements d'impudiques et des gueules puantes à vous faire passer l'envie de renifler pour vingt ans.

Sur les minuits le gueulard pousse son hurlement ; et alors faut voir ressoudre c'te pacotille infernale. en dansant, en sautant, en se roulant, en se culbutant, grimaçant, piaillant, ruant, gigotant, se bousculant pêle-mêle, et se faisant craquer les jointures et cliqueter les osselets dans des contorsions épouvantables, comme une fricassée de mardis-gras.

Une sarabande de damnés, quoi!

C'est ça, la danse des jacks mistrigris.

Si y a un chrétien dans les environs, il est fini. En dix minutes il est sucé, vidé, grignotté, viré en esquelette ; et s'il y a la chance de pas être en état de grâces, il se trouve à son tour emmorphosé en jack mistigris, et condamné à mener c'te vie de chien-là jusqu'à la fin du monde.

Je vous demande à c'te heure si c'était réjouissant pour nous autres d'aller camper au milieu de c'te nation d'animaux-là!

On y fut pourtant.

Disons, pour piquer au plus court, que nous v'là arrivés, la pince du canot dans le sable, et les camarades dans les cailloux, avec les ustensiles de couquerie sur le dos.

Pas moyen de moyenner ; Tipite Vallerand était là avec son fusil, qui watchait la manœuvre, et qui sacrait toujours le bon Dieu et tous les saints du calendrier comme cinq cent mille possédés.

Fallait ben obéir ; et comme j'avions tous une faim de chien, un bon feu de bois sec fut vite allumé, et la marmite se mit à mijoter sa petite chanson comme dit M. le curé.

Y avait là une grosse talle de bouleaux, et j'en avion crochi un gros pied ben solide, qu'on avait amarré, en le bandant avec la bosse du canot, comme on fait pour les pièges à loups.

C'est comme ça qu'on pend la crémailière, dans le voyage, quand on a une chance et qu'on est pressé.

Pas la peine de vous raconter le souper, c'pas.

Je vous promets que la peur du gueulard et des jacks mistigris nous empêcha pas de nous ravitailler les intérieurs, et de nous licher les babines.

Ces documents là, ça peut couper l'appétit aux gens qu'on leux trois bons repas par jour ; mais pas quand il est sept heures du soir, et qu'on a nagé contre le courant comme des marcenaires depuis sept heures du matin, avec tant seulement pas le temps d'allumer, et sans autre désennui que des sacres pour accorder sus l'aviron!

Seulement, après le souper, on avait le visage d'une longueur respectable ; et j'avions pas besoin de dire à personne de fermer sa boîte, je vous en parle!

On se regardait tous sans rien dire, excepté, comme de raison Tipite Vallerand, qui lâchait de temps en temps sa bordée de sacres, que c'était comme une rente.

Personne grouillait ; et c'est à peine si on osait tirer une touche, quand Tanfan Jeannotte—le sournois!—se met à rôder, à rôder, comme s'il avait jonglé quèque plan de nègre.

A chaque instant, il nous passait sur les pieds, s'accrochait dans nos jambes étendues devant le feu ; enfin, v'là la chicane prise entre lui et Tipite Vallerand.

Comme de raison, une nouvelle bourrasque de blasphèmes.

Moi, ça me crispait.

—C'est pire qu'un mal de ventre, que je dis, de voir un chrétien maganer le bon Dieu de c'te façon-là!

—Le bon Dieu, que reprend le chéti en ricanant, il peut se fouiller, je l'ai enterré avant de partir.

Et renotant son jurement d'habitude qu'était viré pour lui en vraies zitanies de convention :

—Si y a un bon Dieu par icitte, qu'il dit, je veux que le diable m'emporte tout vivant par les pieds!

Bon sang de mon âme! Jos. Violon est pas un menteur ; eh ben, croy-moi ou croy-moi pas, Tipite Vallerand avait pas lâché le dernier motte, qu'il sautait comme un crapaud les quat'fers en l'air, en poussant un cri de mort capable de mettre en fuite tous les jacks mistigris et tous les gueulards du Saint Maurice à la fois.

Il se trouvait tout simplement pendu par les pieds, au bout de not' bouleau, qu'avait lâché son amarre ; et l'indigne se payait une balancine, à six pieds de terre et la tête en bas, sa longue crignasse échevelée faisant qu'un rond, et fouettant le vent comme la queue d'un cheval piqué par une nuée de maragouins.

Tout à coup fifre! la tête de mon sacreur venait de passer tout près de nos tisons et... ft... ft... ft...vlà-t-y pas le feu dans le balai!

Une vraie flambée d'étoupe, les enfants!

Ca devenait terrible, c'pas?

Moi, je saute sur ma hache, je frappe sur l'âbre, et, crac! vlà mon Tipite Vallerand le dos dans les ferdoches, sans connaissance, avec pus un brun de poil sur le concombre pour se friser le toupet.

Pas besoin de vous dire que, cinq minutes après, toute la gang était dans le canot, et, quoique ben fatiguée, nageant à tour de bras pour nous éloigner de c'te montagne de malheur, ous' que personne passe depuis ce temps-là sans raconter l'aventure de Tipite Vallerand.

Quant à lui le bougre, il fut quinze jours bien malade, et pas capable d'ouvrir les yeux sans voir Charlot-le-diable lui tâter les pieds avec un nœud coulant à la main.

Comme de raison, tout le chantier croyait trouver là-dedans une punition du bon Dieu, un miracle.

Mais moi qu'avait watché Tanfan Jeannotte, je l'avais trop vu nous piler sur les pieds, se faufiler dans nos jambes et tripoter la chaîne de la marmite, pour me douter que, dans l'affaire du bouleau, pouvait ben y avoir une punition du bon Dieu, mais en même temps une petite twist de camarade.

C'est mon opinion.

Quoi qu'il en soit, comme dit M. le curé, ce fut fini fret pour les sacres.

Tipite Vallerand passa l'hiver dans le chantier, sans lâcher tant seulement un "ma foi de gueux."

Il suffisait de dire : diable emporte! pour le faire virer sur les talons comme une toupie.

J'ai revu le garnement quatre ans après ; il était en jupon noir et en surplis blanc, et tuait les cierges dans la chappelle des Piles, avec une espèce de petit capuchon de ferblanc au bout d'un manche de ligne.

—Tipite! que je lui dis.

—De quoi! qu'il me répond.

—Tu reconnais pas Jos. Violon?

—Non!... qu'il me dit tout sec en me regardant de travers, et en prenant une shire, comme si je lui avais mis une allumette à la jupe.

Ce qui prouve que s'il s'était guéri de sacrer, il s'était pas guéri de mentir.

Et cric crac cra! sacatabi, sac-à-tabac, mon histoire finit donc par là. Serrez les ris, ouvrez les rangs ; c'est ça l'histoire à Tipite Vallerand!

LOUIS FRÉCHETTE.

CLEVELAND ET SES LETTRES.

Avec ses deux lettres, l'une à Wilson et l'autre à Catchings, le président Cleveland, sans le vouloir, a de beaucoup favorisé la cause républicaine. Sa dernière missive surtout est extraordinairement avantageuse pour nous.

Comment le parti démocratique sortira-t-il de ce pétrin dans lequel il s'est mis?

A force d'audace et de blagues, les orateurs démocratiques réussiront peut-être à faire voir sous un bon œil par quelques naïfs, cette loi douanière que le président Cleveland trouve assez mauvaise pour refuser de la signer.

Mais la masse du peuple, qui a été si grandement trompée par le parti au pouvoir, ne tombera pas dans le panneau.

Ce tarif-là, les républicains n'en veulent pas, Cleveland n'en veut pas, les démocrates de la Chambre des Représentants l'ont votée à la dernière heure, après l'avoir maintes et maintes fois décriée, pour ne pas venir se montrer à leurs commettants sans avoir adopté une loi douanière quelconque.

De qui est donc ce tarif honni et conspué par tant de monde?

Cleveland nous l'a appris dans sa lettre au Congressman Catchings, par ces mots :

"Les *trusts*, les syndicats, le communisme de l'argent, dont les machinations nous ont empêchés d'atteindre le résultat que nous désirions, ne devraient pas être oubliés ni pardonnés."

Oui, ce sont certains puissants syndicats qui ont fait tourner à leur gré cette girouette qu'on nomme le parti démocratique, et le résultat a été, comme chacun sait, une loi douanière faite dans l'intérêt de quelques mignons.

Ecoutons encore Cleveland : "Il y a des clauses dans ce bill qui ne s'accordent pas avec les principes d'une *honnête* réforme du tarif."

Donc, c'est une réforme de tarif *malhonnête* que l'administration présente nous a donnée.

A la vue de ces déclarations du président Cleveland, nous serons en droit de crier aux tribuns démocrates qui viendront, en temps d'élections, nous prôner ce tarif : "Voilez-vous la face!"

LA JALOUSIE ET LA BOISSON

Newburyport, 27 août. — T. Connors a tenté de tuer sa femme, cette après-midi, en lui entaillant la gorge à deux endroits avec un rasoir. Elle fut conduite à l'Anna Jaques Hospital, où ses blessures furent pansées. Elle n'en mourra pas. Connors a été arrêté. La jalousie et la boisson sont les causes de cette tragédie.

GROS FEUX DE FORÊTS.

Troy, 27 août—De gros feux de forêts, commencés il y a quelques semaines dans la montagne Grafton, continuent toujours leurs ravages. Environ 1000 acres de forêts ont déjà été consumés, ainsi que trois fermes, y compris une grande quantité de bois de chauffage.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

—Le *Hamilton Times* apprend narquoisement à son confrère le *Spectator* que M. Ouimet vient d'être père d'un douzième enfant et qu'il travaille ainsi à la *french domination*. Le *Spectator* maintenant tournera probablement ses canons du côté du ministre des travaux publics.

—Un jeune garçon de treize ans, Antoine Moreau, rue des Manufacturiers, s'est noyé dans le canal de renvoi de l'aqueduc, quartier Saint Gabriel. Il se baignait de compagnie d'un enfant de sept ans, lorsque tout à coup il a enfoncé pour ne plus reparaître.

L'enquête a eu lieu ce matin, à la morgue. Le jury a rendu un verdict de "noyé accidentellement," mais il regrette que les employés de la corporation qui les voyaient faire, ne les aient pas empêchés de se baigner à cet endroit ; le jury demande que les dits employes ne permettent à personne de se baigner dans le canal de renvoi.

—M. l'abbé Colin, supérieur du Séminaire, est de retour de France.

Il est revenu avec les abbés Pelletier et Porcher et trois frères de St Gabriel.

—M. l'abbé Sentenne continue à prendre un peu de mieux.

QUEBEC,

—L'*Electeur* est content de ce que la compagnie d'exposition à Quebec ait proscrit le drapeau tricolore. Histoire de faire du "loyalisme."

L'*événement* au contraire prétend avec raison que la compagnie aurait certainement pu faire comme ailleurs et se dispenser de l'ukase des drapeaux.

—La crise est conjurée.

Le dîner de Montmorency a eu un effet merveilleux.

Dès le potage M. Hall s'est trouvé beaucoup mieux.

Au dessert, il a annoncé qu'il retirait sa démission.

Et, entre la poire et le fromage on a cherché le moyen de payer les quatre millions de l'emprunt français pour lesquels il doit être pourvu avant le 31 décembre.

Enfin, pour le moment, rien de changé dans le cabinet, sauf qu'il faut faire une élection dans Compton.

C'est là qu'on va s'amuser.

—Les Sœurs de la Charité ouvrent, cette année, un nouveau couvent au Cap St-Ignace. Mgr Paquet en fera la bénédiction le 5 septembre.

—Trois femmes sont tombés récemment au fond d'un précipice d'une hauteur de 30 pieds pendant qu'elles ramassaient des bluets à Ste Anne de Chicoutimi. Ce sont mesdames J. Tremblay, H. Dufour et J. Renard.

Mde Tremblay n'a repris connaissance qu'au bout de douze heures après l'accident.

Toutes trois sont sous les soins des médecins.

magé. Il faudra probablement le reconstruire. Les pertes matérielles s'élèvent, dit-il, à 175,000

Le gardien du chantier dit avoir aperçu deux vagabonds près des piles de bois. Ils étaient occupés à faire cuire du saucisson sur une assiette en ferblanc, mais il est plus que probable que le feu n'a pas été mis accidentellement.

OTTAWA,

—L'incendie le plus désastreux qui ait visité cette ville depuis plusieurs mois a eu lieu samedi, vers cinq heures de l'après-midi, aux chantiers de M. J. R. Booth, à Rochesterville.

M. Booth, on s'en souvient, a vu incendier ses moulins il y a quelques mois seulement, aux Chaudières. L'hypothèse que l'incendie de samedi a été l'œuvre d'incendiaires paraît juste.

Les feu s'est déclaré pendant qu'une partie de la brigade était occupée à combattre un autre incendie dans la partie est de la ville. Les pompiers de la partie ouest, qui seuls étaient disponibles, n'ont pu arrêter le progrès des flammes qui des piles de bois s'étaient communiquées à l'école publique de la rue Cedar. Le chemin de fer du Pacifique Canadien a été fortement endom-

SCOTSTOWN,

—Le jeune Fontaine qui a accidentellement perdu la vie l'autre jour, par la décharge d'une arme à feu, n'était âgé que de vingt ans. Le coroner Woodward a tenu une enquête et un verdict de mort accidentelle a été rendu. Le coroner a condamné le fusil qui a été la cause de ce pénible accident et l'a fait détruire, afin d'éviter une répétition d'un semblable malheur.

SOMERSET,

—Un envoyé du Grand Tronc accompagné de M. P. C. Bourk, est allé à Ste. Julie, ces jours derniers, pour régler les pertes et dommages des pélerins qui ont tombé à l'eau au commencement de juillet dernier. Le règlement a été assez difficile : ces messieurs n'offraient rien et disaient aux plaignants : si vous n'acceptez pas cela vous n'aurez rien ; finalement l'affaire s'est réglée à l'amiable et à bon marché. Les plaignants ont décidé de ne plus prendre les bains à Lévis si possible, ça ne paie pas!

ST. EUSTACHE,

Les funérailles de M. l'abbé Guyon, curé de St. Eustache, ont eu lieu samedi, au milieu d'un grand concours de prêtres et de fidèles.

Mgr Fabre a chanté la messe de requiem. Mgr Decelles et le T. R. P. Antoine, abbé de la Trappe d'Oka, assistaient aux obsèques.

VALLEYFIELD,

—L'enquête sur le meurtre présumé de Théodore Myre, près de Cazaville, qui avait été ajournée vendredi, n'a été recommencée qu'à une heure, samedi après-midi. Curry, sur qui pèsent les soupçons, a été le premier témoin entendu. Il dit que pendant la soirée du crime il s'en revenait de St Anicet, où il était allé vendre des moutons. Etant entré dans l'hôtel pour boire un coup, il vit quatre de ses amis qui jouaient aux cartes au nombre desquels se trouvait Myre. Tous acceptèrent l'offre de trinquer avec lui.

En causant avec les joueurs, Curry fit remarquer à Myre qu'il le connaissait bien, mais qu'il connaissait sa femme encore mieux. Myre s'étant indigné en entendant ces paroles, Curry lui fit des excuses qui n'eurent pas l'effet de satisfaire Myre.

L'hôtelier Dupuis voulant éviter du tapage, appella Curry à part et le pria de s'en aller, ce à quoi Curry répondit qu'il ne voulait pas troubler la paix dans l'hôtel. Il partit après que l'hôtelier lui eût donné une bouteille de whisky, mais en laissant entendre qu'il n'avait point peur de Myre et qu'il lui donnerait son compte quand il voudrait.

Lorsque Curry quitta l'hôtel, il était entre dix et onze heures.

Deux témoins, Dupuis et Castagnier, ont corroboré cette conversation entre la victime et Curry et un troisième nommé Hurteau a été entendu à propos de la trouvaille d'une peau de mouton sur la route à deux milles de Ste Barbe ; cette même peau de mouton ayant été vue sur le siège de la voiture de Myre lorsqu'il quitta l'hôtel Dupuis.

Ce témoin fut le dernier entendu à l'enquête.

Ed. Curry, sur qui ont pesé les soupçons jusqu'aujourd'hui, est d'origine anglaise.

Les habitants de la localité où le crime a été commis parlent durement de lui.

Il croit qu'il pourra poursuivre les journaux qui ont mêlé son nom à cette affaire de meurtre tandis qu'il peut prouver que lorsque le crime a été commis il était tranquillement assis dans sa maison à Cazaville.

Le détective Carpenter, aidé de deux confrères, essaie de débrouiller le mystère.

Curry est toujours sous la surveillance de la police.

STE-ROSE de LIMA,

—Grande fête jeudi prochain à Ste-Rose de Lima, dans le diocèse d'Ottawa. Il y aura bénédiction de chapelle, conférences, &c. Mgr Duhamel, l'hon. M. Ouimet, M. C. Devlin, député, et autres seront présents.

JOLIETTE,

—L'*Etoile du Nord* se plaint amèrement de ce que le C. P. R persiste à ne pas donner de nouvelle gare à la petite ville de Joliette.

STE SCHOLASTIQUE,

—Vers les sept heures, samedi dernier, le tonnerre est tombé sur l'arrière-magasin de M. Felix Raymond, à Ste Scholastique.

La foudre a leché la cheminée et est pénétrée par le toit pour aller ensuite jouer dans la vaisselle et sortir enfin par une croisée.

Le feu qui venait de se déclarer, fut immédiatement étouffé.

Mde Raymond qui était à quelques pas de la vaisselle mise en bouille par le tonnerre a failli mourir de peur.

Les dommages ne sont pas considérables.

VALCOURT,

—Pendant une noce, l'autre jour, à Valcourt, P. Q., alors que l'heureux couple recevait les félicitations de tous les amis et des invités, un violent orage éclata au dehors et la foudre fit irruption dans l'appartement et, frappant la table à laquelle le marie était assis, lui enleva ses chaussures ; le laissant pieds nus, mais sans lui causer d'autres inconvénients qu'un étourdissement passager.

L'ASSOMPTION,

—Nous apprenons que l'école d'Agriculture de l'Assomption va passer sous la direction d'un prêtre qui s'entend fort dans la culture et que cette institution va être poussée dans la voie du progrès.

UN GOUVERNEUR ARRETE.

Il est Accusé d'avoir Décacheté une Lettre.

ON DIT QUE C'EST UNE VENGEANCE POLITIQUE.

Tout l'Etat du Colorado est en Emoi.

Denver, 28 août—Le gouverneur Waite du Colorado a été arrêté ce soir sous l'inculpation d'avoir ouvert et gardé illégalement une lettre adressée à Mde Likens, une femme qui était autrefois de service au commissariat de police.

Le mandat d'arrestation a été signé par Hinsdale, le commissaire des Etats Unis, qui a aussi fait arrêter Dennis Mullins, président de la Chambre de Police, Hamilton Armstrong, chef de police, et Kate Dwyer, matronne au commissariat de police.

La lettre qui a causé ces arrestations a été écrite par Jesse Parr de Pueblo et était adressée à Mde Likens.

M. Parr écrivit à Mde Likens, alors employée au commissariat de police, pour lui offrir le poste de ménagère dans sa famille. Deux mots furent soulignés au crayon, et Parr prétend que ce n'est pas lui qui les a soulignés. Par conséquent, il croit que la lettre a été ouverte en chemin.

Environ 6 jours après que cette lettre eût été reçue, Mde Likens fut remerciée de ses services. On dit qu'un complot a été ourdi contre Mde Likens et que la lettre en question passa par les mains des accusés.

Le gouverneur Waite, après son arrestation, a créé toute une scène dans les bureaux du commissaire Hinsdale. Le chef d'accusation fut lu et le gouverneur répondit "non coupable".

L'avocat Rhodes, chargé de la poursuite, demanda : "Quand serez-vous prêt, gouverneur?—Je suis prêt des maintenant, répondit le gouverneur.

M. Rhodes demanda alors que la cause fut remise à jeudi, afin de lui donner le temps de faire venir des témoins, et de placer les prisonniers sous une caution de $5000.

Très excité, le gouverneur se mit à appenter l'appartement en s'écriant : "Je ne fournirai pas de caution. Je suis le gouverneur de cet Etat et ces procédures vont m'empêcher d'accomplir les devoirs que m'impose mon poste de premier magistrat de cet Etat. Je ne fournirai pas de caution, vous pouvez m'envoyer en prison."

Le gouverneur nia ensuite avoir eu la lettre en sa possession.

L'avocat Rhodes répliqua : "Pour vous prouver que nous avons des raisons pour vous poursuivre, je vais vous passer le rapport écrit du chef de police qui dit qu'il a reçu de vous la lettre en question.

—Armstrong fait erreur, répliqua le gouverneur.

A la fin, la caution du gouverneur fut réduite à $100 et les autres furent remis en liberté provisoire sur parole.

Des populistes en vue disent que c'est un complot tramé par les adversaires du gouverneur pour lui causer des torts dans sa carrière politique.

UNE BOMBE

Fait Explosion a Natick, Mardi Matin.

Natick, 28 août.—Vers 1 heure, ce matin, les personnes habitant la maison de pension de Hiram P. King, dans la cour Foskett, et ceux des environs furent éveillées en sursaut par une bruyante explosion.

Plusieurs personnes accoururent sur les lieux et découvrirent qu'une bombe chargée d'une matière explosible avait été lancée dans la cave de la maison de King, où elle avait f

BON MARCHE.

Jours d'Occasions dans le Sous-Sol.

Mercredi, Jeudi, Vendredi et Samedi.

Chaque item est une Occasion Positive. Chaque Lot annonce sera en vente Mercredi Matin.

FERBLANTERIE.

3 grosses de Bidons à Lait "Boston," de 1 quart, prix de vente, **7c. chacun.**

5 grosses de Plats à Tartes en Fer-blanc, toutes les grandeurs, prix de vente, **2c. chacun.**

2 grosses de Tamis à Farine, prix de vente, **3c. chacun**

2 grosses de Bouilloires de 6 quarts, prix de vente, **7c. chacune.**

18 grosses de Bouilloires en Fer-blanc, prix de vente, **19c. chacune.**

3 grosses de Dippers à long manche en Fer blanc, prix de vente. **7c. chacun.**

1 grosse de Théières, prix de vente. **7c. chacune.**

200 Bidons à l'Huile de 2 quarts, prix de vente, **13c. chacun.**

100 Racks à Tartes ou à Plats, prix de vente, **19c. chacun.**

125 Chaudières galvanisées, prix de vente, **29c. chacune.**

1000 Nattes à Poêle en Asbestos, prix de vente, **3c. chacune.**

300 Batteurs d'Œufs à spirale, prix de vente, **3c. chacun.**

100 Bidons à Conserves à dedans en Porcelaine, de 2 quarts, prix de vente, **14c. chacun.**

50 Bidons à Conserves à dedans en Porcelaine, de 3 quarts, prix de vente, **19c. chacun.**

Théières et Cafetières en Agate, prix de vente, **98c. chacune**

Fers à Repasser de Mme Potts, 3 par set, plaqués en Nickel, prix de vente, **98c. le Set.**

Papier de Toilette, larges paquets, prix de vente, **4 pour $1.**

5 grosses de Bouteilles d'une quart d'Ammoniac, **3 Bouteilles pour 25c.**

VERRERIE.

Vases à Fleurs en Imitation de Verre coupé, prix de vente *9c. chacun.*

25 Bols roses en Verre de fantaisie, prix de vente, *12½c chacun.*

Cruches à Eau de fantaisie, de 25c, prix de vente, *14c. chacune.*

Bouteilles à Eau gravées de $1, prix de vente, *49c. chacune.*

Cruches à Sirop en Verre de fantaisie de 15c, prix de vente, *9c chacune.*

Plats à Fruits en Imitation de Verre coupé de 25c, prix de vente. *15c. chacun.*

Verres à Table soufflés de 25c, prix de vente, *59c la Doz.*

Verres à Table en Imitation de Glace coupée de $1.75, prix de vente, *98c la Doz*

10 caisses de Verres à Gelée à dessus en Fer-blanc, prix de vente, *19c la Doz.*

5 barils de Gobelets de fantaisie de 75c, prix de vente, *49c. la Doz.*

3 barils de Verres d'Hôtel extra pesants, *69c. la Doz.*

ARGENTERIE.

50 Doz. de Cuillères à Thé Rogers, n'importe quelle initiale gravée, plaquée pesant sur métal blanc, prix de vente, *71c. le Set*

50 Doz. de Couteaux plaqués en argent pesant sur métal blanc, prix de vente, *69c. le Set.*

50 Doz. de Fourchettes, garanties en plaqué d'argent sur Nickel, prix de vente, *49c. le Set.*

Articles en Bois.

100 Cuvettes à Lavage de 1ère qualité, prix de vente, *39c. chacune.*

1000 Epingles en Bois, prix de vente, *4c. chac.*

Cuillères en Bois, toutes les grandeurs, prix de vente, *3c. chacune.*

Brosses à Laver, avec manche, prix de vente, *7c. chacune.*

500 Cordes à Linge Sisal de 50 pieds, prix de vente, *5c. chacune.*

F. G. MITCHELL & CO.

NOTES LOCALES.

On n'a pas encore eu vent de Chistopher Leavitt qui est disparu depuis plus d'une semaine.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

Une application a été faite aux autorites de la ville demandant la permission de fonder un abattoir dans les limites de la ville.

On peut se procurer les pilules du Dr. Lariviere, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Quand vous voulez faire disparaitre ces boutons, ces taches de rousseur qui vous sont si desagréables, faites usage de la *Royal Cream* préparée par Dr J. D. Delisle & Co. Vous la trouverez dans les pharmacies 75c la bouteille.

Un jeune homme de 14 ans, nommé Emile Freeburn, apprenti aux bureaux du *Star*, est disparu depuis samedi et on n'a pas reçu de ses nouvelles depuis. Certains de ses amis le croit refugié dans les environs de Boston.

Un nommé Patrick Gleason est tombé en bas du seuil de porte du magasin de chaussures de Boulger & McOsker, à Centralville, hier, et il s'est fracturé deux côtes. Il fut transporté à l'hôpital.

On rapporte qu'un vieillard a été attaqué lundi soir sur la rue Grand par des individus qui l'ont depouillé de sa montre. La victime était ivre au moment du vol et ne peut donner le signalement de ses agresseurs.

Si vous désirez un magnifique portrait, pas de meilleur endroit, dans la ville que d'aller au Loupret Studio, Mansur Block, rue Central. Tout ouvrage qui sort de cet atelier, est du dernier fini et atteint la perfection.

Aberdeen, O., 21 juillet 1894.
MM. LIPPMAN BROS.,
Savannah, Ga.

Chers Messieurs,

J'ai acheté une bouteille de votre P. P. P. à Hot Springs, Ark., et cela ma fait plus de bien que trois mois de traitement aux Hot Springs.

Avez-vous des agents dans cette partie du pays, ou laissez-moi savoir quel sera le prix de trois ou six bouteilles, de votre ville par l'expresse.

Respectueusement,
JAMES M. NEWTON.
Aberdeen, Brow County, O.

Blesse un Petit Enfant de Deux Ans.

Dimanche après-midi, au moment où M. Casson, de North Billerica, faisait une promenade dans le village, tenant par la main son jeune fils, James, âgé de deux ans, une vache maligne s'approcha du bambin, et avant que M. Casson put l'en empêcher, l'animal donna un coup de corne à l'enfant qui alla rouler à dix pieds plus loin.

Le père réussit à faire fuir la vache et à secourir son enfant qui avait été blessé à la figure.

Les blessures du pauvre petit ne sont pas dangereuses quoique douloureuses.

Encore Chanceux.

Le 21 août dernier, M. Ralph W. Wheeler avait la douleur de se faire enlever son bicycle par on ne sait qui. Il vint pleurer sa perte au bureau de police qui s'occupa des recherches.

Samedi on retrouvait son vélocipède dans un bois de Manchester, à côté duquel on a trouvé un costume de sports, un revolver et d'autres articles de fentaisie.

Ralph est rentré en possession de son bicycle hier soir.

Il Courait Vite.

Lundi après-midi, vers 4 heures, deux jeunes bambins d'une quinzaine d'années étaient à se promener en voiture sur les boulevards de Pawtucketville, lorsque l'idée de faire courir leur cheval leur vint à la tête.

Exécuter cette décision fut pour eux l'affaire d'un instant. L'animal fouetté allait vite, si vite même que les deux occupants furent lancés hors de l'équipage, ne s'infligeant heureusement que de légères blessures.

Le cheval fut arrêté près de la Forest-House.

DISPARU

Aucune Nouvelle de Christopher Leavitt Depuis Une Semaine.

Où est Christopher Leavitt?

Telle est la question qui est posée depuis quelques jours, par un grand nombre de personnes de notre ville. Le 18 août dernier, Leavitt, qui residait dans l'édifice Wellman, de la rue Merrimack, quittait son épouse qui venait de l'envoyer chercher certaines provisions. Il était fileur de profession et habitait Lowell depuis 20 ans; il avait appris son métier à Manchester. Son épouse a été entrevue hier et dit qu'elle n'avait pas vu son mari depuis le 18 août.

Elle a averti la police qui n'a pu faire aucune decouverte. "Nous attendions de la visite le 19, dit cette femme et j'envoyai mon mari acheter des provisions a l'Union Market de la rue Middlesex." Elle lui remit $1.00 pour payer ses provisions. Il avait dans le temps environ 50 cents dans ses poches.

Je ne croyais pas qu'il reviendrait tout de suite, ayant l'habitude de s'amuser un peu le samedi. Il était près de trois heures lorsqu'il quitta la maison et au souper je commençai à avoir des inquiétudes.

Leavitt travaillait en dernier lieu à la manufacture du Boott, mais n'était employé que par intervalle.

Il n'était pas buveur et était de bonne humeur lorsqu'il quitta la maison. Leavitt à des parents qui résident à Laconia. Mme Leavitt se perd en conjectures sur la disparition de son mari, et cependant elle croit qu'il a quitté la ville pour aller travailler ailleurs.

L'affaire semble être entourée d'un mystère. L'homme possédait toutes ses facultés et on ne voit aucune raison pour qu'il ait quitté le toit conjugal. Il est âgé de 36 ans et n'a pas d'enfants.

Nouvelle Mariee en Feu.

Un accident assez étrange est arrivé pendant les cérémonies du mariage d'un couple juif de cette ville.

Le long voile que portait la fiancée vint en contact avec une bougie et prit feu, ce qui causa tout un émoi dans l'assistance.

Heureusement que les flammes purent être éteintes rapidement

La nouvelle mariée ne reçut aucune brûlure.

Newnamville, Fla., 5 juin 1891.
MM. LIPPMAN BROS.,
Savannah, Ga.

Messieurs,

Je désire donner mon témoignage à l'égard de votre excellente médécine P. P. P. pour la guérison du rhumatisme, nevralgie, dyspepsie, bile, etc. En 1861 j'etais atteint de rhumatisme bilieux et musculaire et depuis ce temps j'etais un vrais martyr. J'ai essayé toutes les médecines connues et tous les médecins de renom, mais je n'ai trouvé qu'un léger soulagement, les souffrances étaient parfois si horribles que je ne savais pas si j'allais vivre ou mourir.

Ma disgestion était si mauvaise, que je détestais tout ce que je mangeais. Ma femme aussi souffrait terriblement de dyspepsie que sa vie était un martyre et elle fut obligée de garder le lit à plusieurs intervalles, elle souffrait de manque de sommeil. Dans le mois de mars je fus conseillé de prendre la P. P. P. et avant que nous, (ma femme et moi) eusent fini la seconde bouteille de P. P. P. Notre digestion commença à s'ameliorer. Mes souffrances diminuèrent tellement que je fus capable de travailler et je me sens exactement tel que j'étais y a un grand nombre d'années. Nous avons continué a prendre la P. P. P. jusqu'a ce que nous fumes parfaitement guéris et nous la recommandons avec plaisir à l'humanité souffrante.

Respectueusement,
J. S. DUPRISS.

UN SANS-CŒUR

IL DESERTE SA FEMME ET SES ENFANTS

Apres leur Avoir Pris tout leur Argent

Peter Beck, qui était depuis quelque temps à l'emploi de la fabrique de tricot Shaw et demeurait dans la demeure faisant le coin des rues Puffer et C, a déserté sa femme et ses trois petits enfants, après avoir contracté des dettes que Mde Beck est incapable de payer.

Beck avait prémédité sa désertion, car il averti a ses patrons, une semaine avant son départ, qu'il allait cesser de travailler pour eux.

Cependant, il ne souffla pas mot de ses intentions à sa femme, quoiqu'il racontât à des voisins qu'il s'en allait en Californie.

Mde Beck a été interviewée hier par un reporter et elle a raconté qu'il y avait eu du trouble dans sa famille à propos des enfants de son mari qui était veuf quand elle l'a épousé. Elle est catholique et Beck est protestant, et ils sont mariés depuis onze ans.

Beck eut trois enfants de sa première femme, et Mde Beck prétend qu'elle en prit un grand soin. Dernièrement, ces enfants insultèrent leur belle-mère et causèrent du trouble dans le ménage.

Cette femme donna aussi à Beck trois enfants qui sont encore en bas âge.

Jeudi dernier, Beck vendit tous les articles qu'il put et même brisa de petits coffrets appartenant à ses enfants pour y enlever les épargnes qu'ils contenaient, soit $16 Mde Beck pense qu'il aurait vendu la maison s'il en avait été capable, mais cette maison est aussi à son nom.

Beck a laissé sa femme et ses enfants sans un sou et il contracta plusieurs emprunts avant son départ que Mde Beck ne peut solder.

Les trois enfants du premier lit son maintenant en pension sur la rue Smith, et elle croit qu'ils entretiennent une correspondance avec leur père. Ces enfants sont assez âgés pour se tirer d'affaires tout seuls.

Le Chemin de fer Electrique.

Les travaux sont commencés depuis lundi dernier sur le chemin de fer électrique Lowell, Lawrence & Haverhill, et ceux qui s'y entendent prétendent que ce chemin de fer atteindra les limites de la ville de Lowell le 1er octobre.

Mauvaise Chute.

Mde O'Connell, épouse de John O'Connell, le garde-barrière de la rue Merrimack, a été victime, mardi matin, d'un pénible accident.

Elle réside au No. 198 rue First, dans une des maisons de M. Thomas Fay. En face de sa demeure est construite une clôture haute de 14 pieds. Mde O'Connell, qui s'y était avancée par mégarde, perdit l'équilibre et alla tomber dans le vide, s'infligeant de douloureuses blessures sur tout le corps.

Les cris attirèrent l'attention des voisins qui se portèrent à son secours. Elle fut ramassée sans connaissance et transportée chez elle, où les médecins furent appelés.

Mde O'Connell souffrira longtemps des suites de cette chute.

Voleur Desespere.

Mardi midi, un voleur avec une grande audace, vola le cheval et la voiture appartenant à M. D. H. Wilson, plombier de la rue Dutton. Il fut pris sur le fait et poursuivi par quelques personnes qui parvinrent à le rejoindre sur Broadway.

Il fut ramené, sous bonne escorte, à l'établissement de M. Wilson et pendant qu'on téléphonait pour la voiture de la patrouille, le prisonnier, qui était tenu au dehors par un des employés de M. Wilson, se jeta sur ce dernier, lui administra plusieurs bons coups de poing et se sauva cette fois sans pouvoir être rejoint. A l'arrivée de la voiture de la patrouille, l'homme n'y était plus.

CLEVELAND PARLE

Washington, 27 août—Le président Cleveland a écrit la lettre suivante au représentant Catchings du Mississipi, dans laquelle il fait connaître ce qu'il pense du nouveau tarif et donne ses raisons pour ne pas le signer:

Maison Blanche, Washington,
27 août.

A l'Hon. T. C. Catchings,
Mon cher Monsieur,

Depuis l'entretien que j'ai eu avec vous et M. Clarke d'Albany, il y a quelques jours, relativement à ce que je devais faire avec le "tarif bill" qui est maintenant devant moi, j'ai donné à ce sujet ma considération la plus sérieuse. Le résultat est que je suis plus résolu que jamais à laisser ce bill devenir loi sans ma signature. Quand le Congrès commença à législérer sur la question du tarif qui, je l'espérais, devait s'accorder avec les principes démocratiques, j'étais loin de m'attendre à un résultat que je ne pourrais pas approuver promptement et avec enthousiasme.

IL EST DÉSAPPOINTÉ.

C'est donc avec un sentiment de désappointement profond que je refuse de sanctionner cette loi. Je ne prétends pas être meilleur que la masse de mon parti; je ne veux pas non plus me soustraire à aucune responsabilité qui, à cause de l'adoption de ce tarif, retombe sur mes épaules comme membre de l'organisation démocratique. Je ne veux pas non plus me tenir séparé de mon parti au point d'apposer mon véto sur ce tarif lequel, malgré qu'il soit désappointant, est le fruit du travail des démocrates.

Mais il y a des clauses dans ce bill qui ne s'accordent pas avec les principes d'une honnête réforme du tarif, et il contient des inconséquences, des ébauches informes qui ne devraient pas se trouver dans un tarif quel qu'il soit. En outre il y a eu, comme vous savez aussi bien que moi, des incidents qui ont accompagné l'adoption de cette loi par le Congrès capables de causer de la peine à tout réformateur sincère du tarif, tandis que certaines influences mises en jeu, dans ces derniers temps, en vue de sa construction finale, n'auraient pas dû être écoutées ni tolérées par les démocrates occupés à faire une reforme du tarif.

LA TRAHISON.

Je prends place dans les rangs de ceux qui, au sein du parti démocratique, croient en une réforme du tarif et savent la manière de l'opérer, et je veux être l'un de ceux qui refusent d'accepter cette loi comme étant le dernier coup de canon tiré en faveur des principes démocratiques; je suis l'un de ceux qui n'ignore pas le fait que la livrée de la réforme du tarif des démocrates a été volée pour être mise au service de la protection républicaine, et j'ai remarqué les endroits où la trahison, matière explosible fatale, a fait sauter le camp des braves à l'heure du danger.

Les *trusts* et les syndicats, le communisme de l'argent, dont les machinations nous ont empêchés d'atteindre le résultat que nous désirions, ne devraient pas être oubliés ni pardonnés.

. . . . . .

La réforme du tarif ne sera pas terminée tant que cette question ne sera pas règlée honnêtement et raisonnablement, dans l'intérêt d'un peuple patient, mais souffrant depuis longtemps.

Votre très dévoué,
GROVER CLEVELAND

DES ACCUSATIONS.

Deux ex-Forcats Comparaissent Devant les Commissaires.

Boston, 29 août—Patrick J Hanley et Patrick Diggins, deux ex-forçats qui ont été detenus dans le pénitencier de Charlestown, ont comparu hier après-midi devant les commissaires du pénitencier et ont porté de graves accusations contre les directeurs de cette institution pénale.

Voici un résumé des accusations qui ont été portées:

Premièrement, eux et les autres prisonniers auraient été traités brutalement.

Deuxièmement, les prisonniers à Charlestown auraient en leur possession des revolvers et des munitions.

Troisièmement, pendant leur incarcération il n'était pas difficile d'obtenir quelque chose du dehors.

Quatrièmement, des effets appartenant à l'Etat auraient été envoyés par les prisonniers à des amis jusque dans l'Etat de New-York.

Cinquièmement, les prisonniers de Charlestown auraient des cartouches de dynamite en leur possession.

Ces accusations donneront probablement lieu à une enquête.

LASSES DE VIVRE.

Un Homme Cherche a Tuer sa Femme, Puis Lui-Meme.

Lewiston, Me., 28 août.—A 10 heures du matin, aujourd'hui, Thomas Mansfield, un commerçant à l'aise de Lewiston, a tenté de tuer sa femme, puis de se suicider, dans sa maison de campagne située à quatre milles au sud d'Auburn.

Le mari et la femme n'ont pas reçu de blessures dangereuses.

Mansfield a été arrêté et il a raconté que sa femme et lui étaient lassés de vivre et qu'ils s'étaient entendus pour se suicider.

Mde Mansfield est malade depuis longtemps; elle est âgée de 60 ans.

LE COMTE DE PARIS MALADE.

Londres, 28 août—L'état du comte de Paris est alarmant. Il est très faible et la fièvre dont il souffre grandement lui enlève tout appétit. Il est entouré par tous les membres de sa famille.

Nouvelles de Salem, Mass.

Le CANADO AMERICAIN sera déposé à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer.

Mardi dernier, trois canadiens ont pris leur papier de naturalisation à la cour du district.

Ernest Caron, a été condamné à six mois de prison pour différents vols commis depuis un an.

MM. Eugène L'Arrivée, Joseph Filion et Frank Voyer sont allés faire une partie de pêche mardi dernier, et sont revenus chargés de poissons et de fatigue.

Deces

M. Auguste Theriault, de la rue Harbor a perdu sa petite fille âgée de 2 mois.

Mariages

Lundi dernier, à l'église St Joseph, M. Alodemir DeLongle unissait sa destinée à celle de Mlle Marianna Tonireau, ainsi que M. Hermel Tremblay avec Mlle Elise Parizeau.

Une Charmente Reunion

Jeudi de la semaine dernière, un grand nombre d'amis se reunissaient chez M. Alfred Provost, contracteur de la rue Gardner et lui causaient une agréable surprise. En reconnaissance de la manière obligeante envers ses employés et de l'amabilité qu'il a toujours montrée envers ses amis, ces derniers se sont cotisés pour lui présenter une magnifique bague en or d'une grande valeur. L'adresse de circonstance fut faite par M. N. Gagnon, qui excella dans un petit discours bien approprié.

M. Provost, quoique pris dans saut sut répondre par d'heureuses paroles à cet acte de délicatesse. Ses remarques furent applaudies à outrance.

La maison fut ouverte aux joyeux convives et l'on procéda au programme de la soirée qui fut passée à faire du chant, de la musique et à se réjouir en réparties gauloises. Mlle Louise Provost, nous récita deux pièces de déclamation avec un chic admirable.

De copieux rafraîchissements furent servis avec accessoires d'occasion, et tout le monde y fit grandement honneur.

Pour ceux qui connaissent l'hospitalité proverbiale de la famille Provost, sont convaincus que les choses ont été faites à la perfection.

En terminant ce court compte rendu je suis heureux d'offrir mes félicitations les plus cordiales à la famille Provost qui mérite cette preuve de sympathies de la part de leurs nombreux amis.

UN AMI

TROIS HOMMES BLESSES.

UNE EXPLOSION DANS UNE FABRIQUE DE CARTOUCHES.

Deux Jeunes Filles ont Perdu Connaissance.

Bridgeport, Conn., 28 août.—Une explosion s'est produite dans le département des balles à mitraille de la fabrique de cartouches Union de cette ville quelques minutes avant huit heures, ce matin.

Trois personnes ont été grièvement blessées, mais leurs blessures ne sont pas mortelles.

John Foley travaillait sur une machine à charger, quand soudain un éclair suivi d'une épouvantable explosion le renversa sur le sol. Foley fut brûlé à la figure et aux mains; quand on le releva il avait les jambes paralysées.

Henry Callahan, qui se trouvait dans un appartement voisin, a aussi été grièvement blessé, la cloison en bois ayant été mise en pièces par l'explosion; l'une de ses côtes fut fracturée et il reçut des blessures internes.

Nicholas Malone qui se trouvait à quelque distance, était en train de transporter un bidon de poudre lorsque l'explosion se produisit, et il fut blessé légèrement.

Un certain nombre de filles à l'ouvrage dans des salles voisines ont été fort effrayées et deux d'entre elles perdirent connaissance, mais elles ne tardèrent pas à reprendre leurs sens et elles furent transportées à leur demeure.

Le petit édifice dans lequel l'explosion a eu lieu a été complètement démoli.

Les filles à l'ouvrage dans ce département furent renvoyées et ne reprendront leur besogne que le lendemain.

Les directeurs de la fabrique sont incapables de découvrir la cause de la catastrophe, mais ils croient qu'elle est due à une balle à mitraille qui fut placée trop près d'un réservoir à poudre.

C'est le premier accident qui arrive dans cette fabrique depuis plus de quatre ans.

Nouvelles Générales

Salem Falls, N. H., 27 août—La Salem Falls Manufacturing Company sera obligée de fermer ses fabriques demain à cause de l'eau de la rivière qui est très basse. Environ 600 personnes vont se trouver sans ouvrage. La reprise du travail se fera quand l'eau sera assez haute.

Newburg, N. Y., 27 aou — La sécheresse qui sévit dans cette partie de l'Etat est devenue très sérieuse. Il y a des parties dans le comtés d'Orange, d'Ulster et Dutchesse où il n'est pas tombé une goutte de pluie depuis le mois de mai. Dans ces comtés les récoltes de maïs, d'avoine, de patates et de blé seront presque nulles, ce qui ne s'est pas vu depuis plusieurs années. La récolte de fruits a aussi beaucoup souffert; les pommes et les raisins sont rares.

Il n'y a pas de pâturage pour les bestiaux et les fermiers sont obligés de les nourrir.

L'approvisionnement de l'eau à Highland, à Marlborough et dans d'autres petites villes est presque complètement épuisé.

Quelques maisons de pension dans les comtés d'Orange et d'Ulster ont des hommes engagés allant chercher de l'eau jusqu'à huit milles.

Dans les églises de Newburg, de Fishkill, de Cornwall et de Goshen, hier, on a fait des prieres à Dieu pour avoir de la pluie. Des forêts étaient en feu hier soir près de North Beacon.

Dover, N. H., 27 août—La situation dans les fabriques Cocheco, cette après-midi, est toujours la même. La moitié des métiers dans la fabrique No. 1 fonctionnent, mais ils sont arrêtés dans toutes les autres manufactures.

A 4 heures, cette après-midi, l'agent Holland ordonna que tous les métiers dans les fabriques Nos 8 et 2 soient arrêtés jusqu'à nouvel ordre. Par conséquent 1400 métiers sont oisifs et 250 tisserands se trouvent sans ouvrage.

Les autres métiers dans ces fabriques continueront à fonctionner aussi longtemps que possible, puis ils arrêteront, à moins d'une amélioration dans l'état du marché.

New Bedford, 27 août.—En remettant en exploitation les fabriques Bennett et Columbia, mercredi, environ le tiers des employés en grève vont reprendre l'ouvrage.

Il est évident que les fabricants se soumettent et que la grève ne saurait durer longtemps.

Ce sont les tisserands qui tiennent la clef de la situation, car ils sont encore en grève et il n'y a aucun indice de règlement de leur litige.

Un grand nombre de Canadiens-français, plutôt que d'attendre le résultat de la grève, s'en retournent au Canada. Des Anglais et des Ecossais partent aussi pour les vieux pays.

Berlin, 27 août.—Un mineur imbu de principes socialistes, nommé Lodz, a été reconnu coupable par la Cour Criminelle d'Essen d'avoir insulté un dignitaire royal et il fut condamné à deux semaines de prison.

Aussitôt que la sentence eût été prononcée, Lodz sortit un revolver et le pointa sur les juges.

A la vue de l'arme, les juges se sauvèrent.

Lodz tira deux coups de feu sur eux, mais sans les atteindre.

Puis il tourna son arme vers lui dans l'intention de se tuer, mais les officiers de la détectesse maîtriserent avant qu'il eût accompli son dessein.

New Haven, Conn., 27 août—Il n'y a plus aucun doute maintenant que Mde Charles Chidsey Smith de cette ville s'est suicidée dans sa demeure hier au moyen du poison.

Elle était séparée de son mari depuis trois mois et celui-ci était à la veille de lui intenter un procès en divorce.

Seattle, Wash., 25 août—Une terrible catastrophe est arrivée hier dans une mine de charbon de l'Oregon Improvement Company à Franklin. Le feu a pris dans la mine et 37 mineurs n'ayant pu sortir ont été suffoqués par la fumée et sont morts; leurs corps ont été ramenés à la surface par un parti de sauveteurs.

On croit que plusieurs autres mineurs sont encore dans la mine et n'en peuvent sortir; on cherche à les sauver.

Le spectacle autour des puits est bien pénible: les parents des victimes se sont réunis et poussent des cris de douleur à fendre l'âme

On pense que le feu a été mis par la combustion spontanée.

Washington, 27 août—Le fait que le secrétaire du Trésor, M. Carlisle, a envoyé, ce matin, des instructions aux collecteurs de la douane, à propos de la mise en force du nouveau tarif, est regardé comme un indice que le président Cleveland n'apposera pas son véto sur cette loi.

Tiffin, Ohio, 27 août—La sécheresse prolongée a rendu l'eau de la rivière Sandusky si basse que les poissons meurent par milliers sur les rocs où ils sont à sec, ce qui est une menace pour la salubrité publique.

—A Fall River, les employés sont toujours en vacances et tout est tranquille.

—Une dépêche de la Chine mande que les Japonais ont essuyé une défaite. Ces derniers ont perdu 1300 hommes lors de cet engagement.

Toutes les bâtisses à Gurneville Col, à l'exception d'une écurie et une maison d'école, ont été la proie des flammes samedi. Le Dr J. A. Burns et Oscar McKeen ont été tués par des murs qui sont tombés sur eux.

—Une dépêche du Maine nous apprend que la campagne a été ouverte dans cet Etat à Old Orchard samedi par une grande assemblée républicaine à laquelle assistaient plusieurs hommes politiques en vue, entre autres l'ex-Speaker Reed.

—Une chaudière dans la sciérie Kramer, à Frankfort, a fait explosion hier, tuant deux hommes et en blessant plusieurs autres. L'édifice a été complètement démoli. L'explosion a ébranlé toutes les maisons du voisinage et en a brisé les vitres.

A Waltham, dimanche matin, deux hommes et un jeune garçon de 8 ans se sont noyés au moment où ils tentaient de jeter un chat pardessus bord, ce qui fit chavirer l'embarcation. Quant au chat, il ne s'est pas noyé, ayant pu atteindre le rivage à la nage.

—La situation à New Bedford est toujours la même. Tout est assez tranquille. La deuxième semaine de la grande grève est commencée. Quelques manufactures ont repris leurs opérations, hier, sous l'ancienne échelle de prix. L'Union des Tisserands prélève des fonds pour secourir les grévistes et faire une lutte acharnée.

—Les journaux anglais racontent, avec force détails, un match des plus originaux, qui a eu lieu à Londres, ces jours derniers, entre deux jeunes femmes du meilleur monde.

Il s'agissait de savoir laquelle des deux se fatiguerait la première: l'une jouant des valses au piano, l'autre les dansant.

Pendant une heure un quart, sans s'arrêter une seconde, la pianiste a exécuté les plus brillants morceaux de son répertoire; mais elle a dû cesser, prise de crampes effroyables dans les doigts.

La valseuse, au contraire, a tourné pendant une heure et demie, et ne s'est arrêté que sur la demande des spectateurs qui commençaient à avoir le vertige.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousselures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co.
Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinnun Compound.

Haswell's Studio

MEILLEURS PORTAITRS CABINET

—A DES—

PRIX POPULAIRES.

— AU NO. —

214 Rue Essex,

Salem, Mass.

F. X. VOYER,

85 Rue Harbor,

L'ENDROIT PAR EXCELLENCE POUR VOS

CHAUSSURES

Aux Plus bas Prix de la Ville.

Encouragez un Compatriote.

Ed. PINAULT,

40 Rue Perkins,

BOULANGER DE 1ère CLASSE

Fait tous les jours les plus excellentes Patissseries, Biscuits, etc

A toujours en mains des marchandises toutes fraiches.

Aussi Cigares et Tabac.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York,

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a to jours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les Marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

VOLEURS EN BICYCLES.

LE COUPLE QUI A VOLE UN FERMIER DE METHUEN.

Une Partie de l'Argent Cachee dans un Bicycle.

Lawrence, 25 août.—Milton E. Sanborn, 18 ans, et Isaac B. Fellows, 19, ont été arrêtés et renvoyés devant le grand jury à Methuen sous l'accusation d'avoir volé samedi dans la nuit dans l'habitation du fermier J. H. Pond la somme de $600 et une montre en or.

Ce vol a été commis avec beaucoup de hardiesse, l'argent ayant été enlevé de la chambre dans laquelle dormait Pond.

Samedi dans la nuit ces deux jeunes gens quitèrent Manchester, montés sur leurs bicycles et se rendirent à Methuen; ils laissèrent leurs bicycles sur la route près de la ferme de Pond et attendirent que le fermier se fut retiré, ce qu'il fit vers les 11 heures.

Plus tard Sanborn et Fellows prirent une échelle et au bout de quelques minutes il se trouvaient dans la chambre à coucher du fermier Pond. Ils étaient en train de remplir leurs poches d'argent quand l'un d'eux échappa une pièce d'or sur le plancher, ce qui éveilla le fermier.

Alors les deux jeunes cambrioleurs se sauvèrent par la fenêtre; et comme ils s'enfuyaient, Pond crût reconnaître Sanborn qui avait déjà travaillé pour lui.

Les voleurs, apres avoir quitté la ferme, cachèrent l'argent et la montre dans un mur en pierre tout près, et le lendemain au milieu de la nuit ils allèrent chercher les fruits de leur brigandage.

Pendant ce temps-là le fermier avait averti la police de Methuen qui, à son tour, avait télégraphié la chose aux autorités de Manchester.

Quand les deux jeunes malfaiteurs furent arrêtés, ils se déclarèrent coupables, mais ils prétendirent avoir pris moins de $600.

Cependant, en Cour ils plaidèrent la non-culpabilité.

Sur la personne de Sanborn furent trouvés $112 28 et sur Fellows $91 83. Ils dirent que $120 avaient été cachés dans le bicycle de Fellows, et en effet on trouva cette somme cachée adroitement dans le vélo.

FEUILLETON

6

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

PREMIERE PARTIE.

XII

Le matin de ce même jour, c'est-à-dire le lendemain de la visite du docteur à laquelle nous avons assisté, Vaubaron, assis comme de coutume devant son établi, à quelques pas du lit de Marthe et de la couchette de Blanche, travaillait avec un découragement profond et s'avouait à lui même que la situation lui semblait désespérée.

La prodigieuse faiblesse de la jeune mourante avait encore augmenté depuis la veille, une somnolence lourde s'emparait d'elle et lui donnait par avance l'aspect d'une morte étendue sur sa couche funèbre. Bientôt, sans doute, dans quelques heures peut-être, elle allait s'endormir pour ne plus se réveiller jamais.

Blanche dormait comme sa mère, mais d'un sommeil fiévreux, agité. Plusieurs fois, pendant la nuit précédente, Vaubaron l'avait entendue murmurer d'une voix indistincte des plaintes sourdes.

Le malheureux père, en proie à une insomnie facile à comprendre, s'était élancé du matelas qui lui servait du lit, et s'approchant du berceau, il avait appuyé ses lèvres sur le front brûlant de la petite fille.

Elle aussi! elle aussi! balbutia-t-il, la mort plane sur ces êtres chéris, elle va me ravir, et je ne puis la contraindre à reculer! Et cependant je donnerais ma vie, je verserai mon sang goutte à goutte. Dieu qui m'entend sait avec quelle joie! pour les sauver toutes deux!

Le danger n'existait pas encore pour Blanche, nous ne l'ignorons pas, et le docteur l'avait affirmé mais il fallait à l'enfant une nourriture choisie et substantielle, des distractions, des promenades de l'air surtout, beaucoup d'air.

Je ferai tout pour sauver ma fille! s'était écrié Jean Vaubaron, tout, même l'impossible!

Or, cet impossible le débordait, car le temps et l'argent lui manquaient à la fois. Pouvait-il interrompre, pouvait-il abandonner ses travaux inachevés? Pouvait-il enfin sacrifier une heure quand le pain allait manquer dans sa maison? Non, cent fois non, il ne le pouvait pas! Non, cent fois non, il ne le pouvait pas! Trois jours auparavant il avait porté sa montre au mont-de-piété, et, sur la faible somme obtenu en échange de ce gage, il ne lui restait que vingt francs et quelque monnaie. Une fois ces vingt francs épuisés, et ils le seraient le lendemain, où chercher, où trouver d'autre argent? L'infortuné se posait avec effroi cette question, et il ne pouvait se répondre.

Un coup de sonnette retentit à la porte de la première pièce. Il était en ce moment neuf heures du matin. Vaubaron se leva doucement et sortit sans bruit, afin de ne réveiller ni sa femme, ni sa fille, et il ouvrit au visiteur matinal la porte qui donnait sur l'escalier. Il ne put réprimer un petit mouvement nerveux en se trouvant face à face avec l'huissier chargé de le poursuivre pour le recouvrement de la créance du constructeur de machines.

Cet huissier était un brave garçon d'une trentaine d'années, très honnête, très humain, à qui la fréquentation du papier timbré et l'habitude des assises n'avaient point encore paralysé le cœur. Il habitait le quartier; il connaissait la triste position du mécanicien; il le plaignait de toute son âme; il cherchait quelque bon et utile conseil à lui donner, et, enfin, marque suprême de considération et d'égards, il venait lui signifier en personne les actes de procédure.

Eh! mon Dieu! oui, monsieur Vaubaron, dit il avec une sorte d'humilité en voyant passer un nuage sur la figure du débiteur, c'est encore moi! Ma visite vous est pénible, je le comprends bien, mais qu'y faire? J'espérais tout jours que vous passeriez à l'étude comme je vous l'avais tant recommandé, et que vous m'apporteriez au moins un acompte. Peut-être dans ce cas, et en présence de votre bonne volonté, serais-je venu à obtenir un délai de votre créancier pour le payement du capital restant dû.

Mon Dieu! monsieur Baudier, murmura Vaubaron, ce n'est pas la bonne volonté qui m'a manqué, croyez-le bien?

Vos affaires ne vont donc pas mieux?

Le mécanicien eut aux lèvres un sourire plein d'amertume.

Non, répondit-il; oh! non, elles ne vont pas mieux! Elles vont de mal en pis, au contraire, et, sans doute, votre visite de ce matin ne m'annonce rien de bon?

Je vous apporte, à mon grand regret, la signification du jugement définitif. Voici l'acte.

Que de papier timbré pour balbutia le mécanicien en prenant l'exploit que lui présentait l'huissier. Et, à présent, que va-t-il arriver?

Je reviendrai après-demain vous signifier le commandement.

Et ensuite la saisie, n'est-ce pas? Triste saisie, monsieur Baudier! Vous ne trouverez pas grand'chose ici. Tous est vendu. Tout est engagé.

Le créancier ne se fait aucune illusion à cet égard. Aussi j'ai l'ordre de ne point exécuter, mais de remettre immédiatement les pièces au garde du commerce.

Au garde du commerce! répéta Vaubaron, dont le visage devint blanc comme un linge.

Hélas! oui.

Mais c'est l'arrestation... la prison pour dettes!

Malher et Cie l'ordonnent ainsi.

Mais c'est infâme, mais c'est une absurde et inutile cruauté! La prison, je vous le demande, me donnerait-elle les moyens de payer? Elle ne pourrait que me les enlever.

Le créancier se persuade qu'en face d'une arrestation imminente, vous chercherez et vous trouverez de l'argent. J'ai fait ce que j'ai pu, je lui ai dit ce qu'il fallait lui dire, mais il est inflexible.

Le mécanicien prit sa tête dans ses deux mains avec un geste de désespoir.

Allons, murmura-t-il d'une voix brisée, que ma destinée s'accomplisse!

L'huissier reprit:

Votre liberté ne sera sérieusement menacée que dans quatre jours; mais alors, croyez-moi, monsieur Vaubaron, quittez votre logement et cachez-vous bien, car Malher et Cie, j'en ai la certitude, ne perdront pas une minute et feront marcher les choses rondement. Je les connais. Ils mettront l'éperon dans le ventre du garde du commerce, en lui promettant une prime.

Vaubaron releva la tête.

Non, monsieur Baudier, dit-il en étendant la main vers la porte de la chambre voisine; non, je ne quitterai pas cette maison...non, je ne me cacherai pas...Ma femme et mon enfant sont là... ma femme mourante... ma fille bien malade... On les tuera l'une et l'autre, en m'emmenant, et mon créancier sera leur assassin!

L'huissier ne répondit pas. La douleur indignée de Jean Vaubaron lui semblait juste et légitime, et il porta sa main à ses yeux pour essuyer une larme furtive. Le mécanicien reprit:

Cet homme avide et sans pitié est d'ailleurs son propre ennemi en même temps qu'il est le mien. Il anéantit sa créance au moment précis où je touchais au but, il me terrasse à l'heure où j'allais réussir, car j'ai la certitude que mon invention capitale est désormais complète, et que rien au monde ne peut plus entraver la réussite.

Avez-vous réellement cette certitude, monsieur Vaubaron? demanda l'huissier.

Je vous le jure sur l'honneur!

Eh bien! écoutez un excellent conseil et surtout suivez-le. Faites bon marché de votre amour-propre. Allez trouver Malher. Il vous recevra mal, je le crains, mais qu'importe? Priez-le, ne vous laissez pas rebuter par un premier refus, faites luire à ses yeux l'espérance d'un prochain payement, promettez-lui, au besoin, une part de vos futurs bénéfices. Obtenez de lui enfin, à force d'instances, qu'il vous accorde un délai. Ce délai ne fût-il que d'un mois, c'est une chance qui vous est rendue... Peut-etre, dans ce laps de temps, aurez-vous réussi tout à fait...

Merci du conseil, monsieur Baudier, je le suivrai. Je vais sortir et je verrai Malher.

S'il consent à ce que vous lui demanderez, apportez-moi un mot de lui par lequel il m'autorisera à ne pas vous signifier le commandement.

Oui, monsieur Baudier .. oui... je passerai chez vous.

L'huissier serra la main de Vaubaron et quitta ce logis désolé, où il venait d'apporter une nouvelle et poignante angoisse.

Allons, se dit le mécanicien resté seul, cette démarche, humiliante à coup sûr, inutile sans doute, il faut la faire! Je n'ai pas le droit de reculer! Du courage donc, et en avant!

Il s'habilla sans perdre une minute, il embrassa Mertee qui sommeillait toujours, Blanche qui venait de se réveiller, et il prit le chemin de la rue Menilmontant, où se trouvaient les ateliers de la maison Malher et Cie.

Nous n'entrerons point dans les details de l'entrevue de Vaubaron avec le constructeur de machines. Il nous suffit d'apprendre à nos lecteurs que le débiteur sortit du cabinet de son créancier, le front brissé, les yeux pleins de larmes, les joues pourpres de confusion et de douleur. Il n'avait obtenu qu'un refus brutal, accompagné de recrimination offensante. Il avait entendu mettre en doute sa probité, sa bonne foi, son talent de mécanicien, et jusqu'à la réalité de ses inventions, fallacieuses amorces, s'était écrié Malher, trompeuses apparences qui ne lui servaient qu'à faire des dupes!

La tête en feu, le cœur ulcéré, l'âme bouleversée, Jean Vaubaron se remit en marche pour regagner son logis. Tandis qu'il allait devant lui presque au hasard, s'absorbant en ses pensées sombres et guidé seulement par une sorte d'instinct machinal, les paroles suivantes, échangées entre ouvriers qui cheminaient dans la même direction que lui trappèrent ses oreilles et s'incrustèrent dans sa memoire, mais sans arriver en ce moment jusqu'à son esprit.

Pourquoi qu'il ne travaille plus? demandait l'un.

Et pourquoi qu'il travaillerait? repliquait l'autre.

Pour vivre donc! A-t-il des rentes?

Un peu, qu'il en a.

Si c'est possible!

Oui, mon vieux, des milles et des cents? Il est riche comme un *banquetier*.

Et où donc qu'il a volé son argent?

Il ne l'a pas volé, il l'a gagné.

A faire des bois de lit en acajou? Plus souvent! lui qui était flâneur comme pas un.

Il n'est pas question de bois de lit. Il a gagné le magot au jeu, rien qu'avec un unique écu de cent sous qui lui restait de sa paye au samedi d'avant.

Et où donc qu'il l'a joué, son unique écu.

Au Palais-Royal, au 113.

Eh bien, mazette, il *a évu* de la chance!

T'en aurais autant si tu voulais, et moi pareillement. Il est reconnu qu'un particulier qui joue pour la première fois de sa vie n'a jamais manqué de gagner.

Pour lors, la chose m'est inférieure, car j'ai joué plus de trois cents fois au bouchon, étant gamin. Je ne risquerai donc point ma monnaie.

Les deux ouvriers hâtèrent le pas, Vaubaron cessa de les entendre et rentra chez lui; mais dans l'après midi, tandis que d'amères et navrantes réflexions débordaient en lui, le souvenir de ce dialogue naïf et populaire lui revint tout à coup avec une netteté surprenante; il se rappela les moindres mots, et jusqu'aux intonations des interlocuteurs plébiens. Le mécanicien, lui aussi, avit entendu répéter souvent que la fortune accorde toujours ses faveurs à qui les lui demande pour la première fois.

Si c'était vrai, pourtant! se dit-il. Je n'ai jamais franchi le seuil d'une maison de jeu, moi! je n'ai jamais touché une carte! J'aurais donc non seulement la probabilité, mais la certitude de gagner! Gagner! répéta-t-il, ce serait le salut, la vie!

A partir de cette minute, l'idée que Vaubaron venait de formuler ainsi se représenta sans relâche et sous toutes les formes à son âme et se livraient en elle un combat acharné. C'était, d'une part par la soif ardente de conquérir quelques poignées de cet or dont personne au monde n'avait un plus impérieux besoin; c'était, d'autre part, la crainte de perdre la faible somme, l'humble et dernier napoléon, unique et suprême ressource qui devait prolonger de deux ou trois jours l'existence de toute la famille.

Une voix mystérieuse murmurait à l'oreille de Vaubaron;

Va jouer, tu gagneras, tu seras sauvé.!

Mais, en même temps, une autre voix disait:

Prends garde! En toute chose le hasard est contre toi! Tu perdras! Prends garde, prends garde!

De ces deux voix, ce fut la première, celle de l'espérance, qui parla le plus haut et qui fut le mieux écouté. Vers six heures du soir, Vaubaron mit ses vêtements des jours de fête, les seuls qu'il possédât encore avec son costume d'atelier.

Mon ami, lui demanda Martee, où vas tu?...

Je reviendrai bientôt, chère enfant, répondit-il d'une façon évasive, et j'espère te rapporter une bonne nouvelle.

Puis, il sortit. Il allait au Palais-Royal.

Ce n'était pas la première fois que Vaubaron mettait le pied dans ces galeries où les vices du monde entier se donnaient rendez-vous, mais jusqu'alors il n'avait fait que les traverser rapidement comme un passage conduisant d'un lieu à un autre. Jamais il ne s'y était arrêté, jamais il n'y était venu le soir, jamais, enfin, la pensée de franchir le seuil d'une maison de jeu n'avait effleuré son esprit. Pour le déterminer à un acte aussi complètement en dehors de ses principes et de ses mœurs, il ne tallait rien moins que la conscience de sa position désespérée, et surtout le souvenir de ces paroles que le hasard lui avait permis d'entendre et qu'une sorte de superstition lui faisait regarder comme un avis mystérieux envoyé par son bon génie.

C'est à peine si le jeune homme remarqua les illuminations éblouissantes du Palas-Royal; cette atmosphère enivrante, chargée de parfums et donnant la fièvre à quiconque la respirait, ne lui fit aucune émotion; comme il ne voulait demander son chemin à personne, il erra dans les galeries jusqu'au moment où il vit étinceler en face de lui, sur un transparent lumineux, les chiffres qui formaient le numéro 113.

Il entra rapidement dans la maison de jeu, homme pressé d'en finir; il franchit l'escalier en quelques élans, et, arrivé au premier étage, il éprouva une profonde surprise en s'entendant réclamer poliment son chapeau, dans l'antichambre, par un laquais superbe et galonné sur toutes les coutures qui lui remit en échange un carton numéroté. Les larges portes des salles des jeu s'ouvrent alors à deux battants pour lui.

Nous savons déja, par le récit de Longjumeau à Rodille, ce qui se passa immédiatement après, et comment Jean Vaubaron, ayant jeté au hasard sur la table de rouge et noir son unique pièce d'or, se trouva au bout de neuf coups successifs, par suite d'un *paroli* tout à la fois naïf et audacieux, possesseur d'une somme de plus de dix mille francs. Nous avons qu'aussitôt arrivé à ce chiffre, il s'arrêta, et que, saisi par une sorte de vertige, il s'enfuit, au grand étonnement des habitués, après avoir glissé dans sa poche le rouleau de billets de banque représentant la somme relativement énorme qu'il venait de gagner. Il avait la tête perdue. Il fallut que le valet de l'antichambre l'interpellât à plusieurs reprises pour le décider à reprendre son chapeau qu'il oubliait. Il céda cependant, et il descendit enfin l'escalier, sans s'apercevoir qu'il était suivi par Longjumeau.

L'affidé de Rodille se trouvait à deux pas de lui tout au plus au moment où, brisé par la violence des émotions qu'il éprouvait, il fut près de perdre connaissance; il le soutint dans ses bras, le fit entrer au café et parut l'abandonner à lui-même. Vaubaron se remit rapidement et fut bien vite à même de s'avouer dans toute sa plénitude le sentiment de joie immense dont son âme était inondée.

Une heure auparavant, la situation du mécanicien était de celles que rien ne put modifier dans un sens favorables, à moins qu'un miracle ne se fasse. Le miracle venait de s'accomplir. Les dix mille francs enlevés aux croupiers du numéro 113, c'était le salut de Blanche, c'était peut-être la vie de Marthe.

Avec cette somme qui après tant de jours de misère profonde lui semblait inépuisable, il payerait les dettes humiliantes et criardes qui le persécutaient; il solderait la lettre de change menaçante; il prodiguerait à sa femme et à son enfant ces mille soins dont elles avaient été forcément privées jusque-là. Il quitterait Paris avec elles, s'il le fallait, et il les mènerait respirer l'air tiède et vivifiant du Midi. Les dix mille francs, croyait-il, devaient suffire à tout cela.

Ainsi l'espérance, lontemps disparue, rentrait dans le cœur de Vaubaron avec son cortège inévitable d'illusions. Ce qui venait de se passer lui faisait paraître toute chose facile. Le premier miracle (il n'en doutait pas) devait être forcement suivi de plusieurs autres.

Marthe est condamné par le médecin, se disait-il; mais combien de fois, après tout, n'a-t-on pas vu les médecins les plus habiles se tromper! combien de malades déclarés incurables par eux, sont aujourd'hui pleins de vie et de santé! La nature offre des ressources prodigieuses et inattendues, and la malade a vingt-trois ans à peine, et, d'ailleurs Dieu vient de me prouver visiblement qu'il ne nous abanbonnait pas! Je n'ai la con viction, j'en ai la certitude, je sauverais Marthe.

Telles étaient les dispositions d'esprit de Jean Vaubaron, à l'instant où il quittait le café du numéro 113, et nos lecteurs ne doivent plus s'étonner, nous le croyons, de l'expression de joie surhumaine qui rayonnait sur le visage du jeune homme.

Il restait pâle encore cependant, et sa demarche n'avait repris ni la fermeté, ni l'élasticité qui lui étaient habituelles. Ceci s'explique facilement. Jean Vaubaron se trouvait dans la situation d'un homme qui s'est laissé dompter pat l'invincible ivresse d'un vin capiteux. Longtemps après que cette ivresse a disparu, les traces en restent visibles... longtemps la pensée est obscure et la force physique amoindrie.

Eloigne toi! venait de dire Rodille à son compliee, le voici!

Longjumeau disparut comme une muscade escamotée. Vaubaron s'avançait lentement dans la galerie. Rodille se glissa dans le jardin, et suivit la même direction que le mécanicien, qu'il ne perdait point de vue mais dont il se trouvait séparé par les grilles qui ferment les arcades.

Au momemt où le jeune homme allait atteindre le peristyle le voisin de l'extrémité de la rue de Valois et de la double entrée du passage Radzivill, Rodille l'y devança et ce perdit au milieu de la foule toujours très compacte en cet endoit. Au bout de quelques secondes, marchant non plus dans le même sens que Jean Vaubaron mais au contraire venant droit à lui, il se cambrait comme un fat enchanté de sa personne, portant la tête haute, faisant sonner ses éperons sur les dalles, lançant à droite et a gauche ses regards impertinents et envoyant à la voûte du péristyle la fumée de son cigare. Huit ou dix pas à peine séparaient les deux hommes.

Le mécanicien, absorbé dans ses reflexions et se faisant par avance une fête de la joie de sa femme quand il éparpil erait les billets de banque sur son lit en s'écriant: *Regarde, Marthe! Regarde, ma bien-aimée, tout cela est a nous! nous sommes riches!* le mécanicien, disons-nous, baissait la tête, s'isolait au milieu de la foule et ne regardait guère devant lui. Rodille de son côté feignait, avec un remarquable talent de comédien, une préoccupation d'un autre genre, mais non moins absolue. Trois pas encore, de part et d'autre, et l'abordage anrait infailliblement lieu.

A ce moment précis, Rodille s'arrêta net, et se mit à suivre des yeux la spirale bleuâtre qui s'échappait de ses èvres entr'ouvertes. Vaubaron, lui, n'interrompit point sa marche et vint se heurter contre le personnage immobile qui lui barrait le chemin.

Quoique le choc n'eût pas été rude, Rodille chancela, comme surpris à l'improviste par une agression inattendue, mais il reprit auss tôt son equillibre. Il fit un mouvement rapide qui le ramena près de Vaubaron, il étendit sa main droite de manière à toucher la poitrine de ce dernier, et le repoussant alors avec une extrême violence, il s'écria en jurant abominablement:

Sacrebleu! ventrebleu! manant, butor, sot animal et rustre grossier, ne pouvez-vous regarder devant vous, drôle, et faudra-t-il vous corriger vertement, faquin, pour vous apprendre à marcher droit?

Vaubaron, arraché brusquement à ses douces rêveries et rappelé à lui-même désagréablement par cette main brutale qui le rejetait en arrière et par ce débordement d'injures, chancela à son tour, mais d'une façon plus sérieuse que Rodille, et sentit le feu de la colère lui monter au visage. Le visage particien des fiers Vaubarons, ses ancêtres, s'agitait dans ses veines. Il eut la force et le courage, néanmoins, de se contenir.

Succédant à bien des jours de souffrance et d'obscurité, un rayon de lumière et de bonheur étincelait dans son ciel éclairci. Le désespoir et le découragement cédaient la place à la souffrance renaissante. Pouvait-il en une telle occurence, accepter la plus absurde de toutes les causes? Pouvait-il, sans motif sérieux, affronter les chances d'un duel avec un inconnu? Assurément non. Ses devoirs sacrés d'époux et de père lui défendaient impérieusement de disposer de se vie dont Marthe et Blanche avaient tant besoin.

XIV

En outre Vaubaron, ne pouvant soupçonner la préméditation de Rodille, se croyait quelque peu dans son tort et se reprochait d'avoir heurté, sans le vouloir et sans le savoir, son violent adversaire. Pour toutes ces raisons, notre héros imposa silence à sa colère qui grondait en lui, prête à déborder. Il salua Rodille, qui, le pied gauche en avant, le poing sur la hanche et l'air mauvais, venait de prendre une physionomie fanfaronne et une pose de capitan, et lui dit, d'une voix altérée:

Je regrette, monsieur, qu'une distraction de ma part ait amené le choc dont vous avez été la victime. Je n'avais point l'intention de vous offenser, et je vous en fais mes excuses, quoiqu'une offlence si involontaire mritât bien peu les expressions injurieuses que vous venez de m'adresser si libéralement.

Rodille se cabra comme un cheval de race dont un chevalier inexpérimenté fatigue la bouche.

Ah! de par tous les diables! s'écriat-il, il me semble, mon petit monsieur, que vous avez la prétention plus qu'étrange de me donner une leçon, Vertudieu? ceci est de l'outrecuidance et ne se passera point ainsi. Mardieu? vous aurez affaire à moi!

Vaubaron écoutait ces paroles d'un air stupfait, et se demandait tout bas s'il avait affaire à un fou. Rodille continua avec un redoublement de provocation et d'insolence:

Je me suis servi, vis-à-vis de vous, des expressions dont il m'a plu de me servir, et, si j'en ai fait usage, c'est qu'il était juste et convenable d'en faire usage! Quiconque est d'un avis contraire est un crebleu! entendez-vous?

Toute patience humaine a des bornes. Notre héros comprit que la sienne allait lui échapper. Il eut peur de lui-même et de son impétuosité native, car, nous le répétons, à aucun prix il ne voulait se laisser entraîner dans une querelle.

Au diable, le fou! murmura-t-il à demi-voix. Puis, parfaitement décidé à battre en retraite, sans accorder une seconde d'attention aux provocations nouvelles qui sans doute allaient l'assaillir, il fit un mouvement pour percer le triple rang de badauds formant un cercle compacte autour de lui et de son adversaire.

Mais il avait compté sans la curiosité féroce de ces bons Parisiens pour qui tout est spsctacle, un ivrogne endormi sur un tas d'ordures, deux chiffonniers qui se battent dans la rue, un chien qui se noie dans la Seine etc., etc. Personne ne bougea, personne ne fit mine de reculer d'un centimètre. Une querelle entre un bourgeois et un officier (la galerie prenait Rodille pour un officier) semblait un régal de très haut goût à ces avides d'émotions pimentées. Vaubaron, s'il persistait à rompre l'étreinte de cercle au cent yeux, allait être forcé d'employer la violence.

Tandis qu'en proie à la contrariéte la plus vive, il délibérait en lui-même sur le parti à prendre, Rodille retroussait furieusement les longues moustaches dont il avait orné sa lèvre supérieure, il allumait tous les éclairs de sa prunelle, il donnait à son visage une expression terrible, et il s'écriait d'un voix tonnante, commençant sa phrase par un abominable blasphème que nous ne pouvons reproduire ici:

Impertinent drôle, si je vais au diable, nous irons de compagnie! Je te donnerai demain matin un coup d'épée qui te servira de passeport pour ce voyage, et voici, en attendant un acompte immédiat sur le châtiment que tu mérites!

En même temps Rodille levait la main pour frapper au visage Vaubaron pâle, chancelant, éperdu. Cette main ne retomba pas. Sous le coup de l'insulte imminente, le mécanicien poussa un cri sourd, et saisissant au vol le bras menaçant qu'il tordit avec tureur, il ne lâcha ce bras que pour repousser son adversaire de toutes les forces de sa vigoureuse organisation.

Rodille ne s'attendait point à une telle résistance; il serait tombé à la renverse si le premier rang des spectateurs ne l'avait soutenu, étayé comme une muraille vivante. Il semblait ivre de colère, il était cramoisi et sa bouche écumait; il revint à la charge impétueusement, non plus pour souffleter Vaubaron, mais pour le frapper en pleine poitrine. Le mécanicien était sur ses gardes, une lutte corps à corps s'engagea.

Les curieux entassés autour des deux hommes, et dont le nombre augmentait de seconde en seconde, s'attendaient au spectacle le plus émouvant. Ils comptaient sur une scène de cette boxe homérique si chère aux cockneys de Londres: ils supputaient par avance le nombre des dents brisées, des côtes enfoncées, des yeux jaillissant de leurs orbites.

XV

Cette légitime espérance fut déçue d'une façon à peu prés complète. La lutte corps à corps, si impétueusement commencée, ne dura que quelques secondes, et cela par le fait de l'agresseur lui-même. Presque aussitôt arpès avoir saisi Vaubaron à bras-le-corps, comme s'il voulait user de toutes ses forces pour l'enlever de terre et le renverser, Rodille lâcha prise et se rejeta en arrière. Le mécanicien crut à un retour agressif, et se mit en défense; mais aucune attaque nouvelle ne devait avoir lieu.

En vérité, s'écria Rodille, je suis fou de me commettre en public avec ce malotru, dans un combat à coups de poing, comme un cocher de fiacre ou un fort de la Halle. Si cet homme se trouve offensé, qu'il vienne chez moi, je daignerai lui faire l'honneur de me mesurer avec lui, l'épée ou le pistolet à la main! Voici mon adresse et mon nom.

En parlant ainsi, Rodil'e joignant l'action aux paroles, tirait de sa poche le petit portefeuille bordé d'or que nous avons signalé. Il y prit deux ou trois cartes armoriées; il les jeta au pied de Vaubaron, puis, pirouettant sur ses talons d'un air de grand seigneur, il fit un geste tellement impérieux que le cercle s'ouvrit devant lui, et il se perdit dans la foule.

Une minute plus tard, il quittait le Palais-Royal et disparaissait parmi les tenèbres à peine transparentes de la rue de Valois, plus qu'imparfaitement eclairée à cette époque. A peine venait-il de faire une vingtaine de pas, qu'il entendit répéter derrière lui à plusieurs reprises d'un ton très bas et par une voix que semblait chercher à n'être entendue que le moin possible;

Psitt! psitt! psitt!

Selon toute apparence, c'était à lui que s'adressait cet appel discret et mystérieux. Il s'arrêta. Longjumeau le rejoignit presque aussitôt.

Ah! ah! lui dit Rodille, tu ne m'avais pas perdu de vue, à ce qu'il paraît.

Bien entendu, mon maître, je tenais trop à m'instruire à votre école.

Et tu viens réclamer ta prime?

Je viens un peu pour cela, et beaucoup pour vous complimenter avec enthousiasme et sincérite! Foi de Longjumeau, je suis pétrifié d'admiration. Je regardais de tous mes yeux, j'etais prévenu et pourtant je n'y ai vu que du feu! Tudieu! quel homme vous êtes! Je désespère presque, moi qui vous parle, de jamais arriver à cette force-là.

Et tu pourrais avoir raison! répliqua Rodille avec une conviction orgueilleuse. Je n'ai jamais eu et je n'aurai jamais de rival! Voilà tes quatre louis et une cinquièn e pièce d'or que je te charge de remettre à Larifla.

Merci, mon maître, la commission sera faite. A propos, je voudrais bien vous adresser une question.

Vas-y gaiement, et je te répondrai peut être.

Pourquoi donc vous êtes-vous repris à deux fois avec l'homme aux dix mille francs? Quand je vous ai vu le repousser à bout de bras, j'ai cru que l'affaire était dans le sac, et je n'en revenais pas lorsque vous avez provoqué ce pauvre diable, qui n'avait guère envie de se battre.

Tu es un imbécile, Longjumeau!

La chose est, ma foi, bien possible.

Tu aurais dû comprendre, sans avoir besoin de me demander une explication à cet égard, que ma première tentative avait échoué et qu'il était devenu indispensable de simuler une lutte corps à corps pour m'emparer des billets de banque. Sur ce, jeune et naïf débutant, bonsoir. Trouve-toi demain soir au Palais-Royal à la même heure qu'aujourd'hui, il est probable que j'y viendrai.

Bonsoir, mon maître, répondit Longjumeau. Je serai exact, et, en attendant, je vais travailler un peu pour mon compte. Histoire de me former la main et de collectionner des mouchoirs de poche et des tabatières.

L'apprenti voleur rentra dans les galeries du Palais-Royal, et Rodille, après avoir décrit plusieurs circuits, à la façon d'un renard qui fait détour sur détour avant de rentrer au gîte, se dirigea vers le passage Radziville et regagna la chambre aux costumes où nous ne le suivrons pas.

Rejoignons, s'il vous plaît, Jean Vaubaron. Du moment que le mécanicien n'avait plus d'adversaire, il cessait d'être un objet de curiosité. La foule qui l'entourait se dispersa comme par enchantement, non sans témoigner tout haut les vifs regrets que lui causait un dénouement si incomplet et si brusque. Vaubaron ne se donna même pas la peine de ramasser l'une des cartes jetées à ses pieds par Rodille. Peu lui importait le nom de ce fou malfaisant qu'il comptait bien ne jamais revoir.

Quelle sotte et ridicule affaire! se dit-il en se dirigeant vers la place du Palais-Royal. Quelle tuile imposible à prévoir est venu me tomber à l'improviste sur la tête! Il était grandement temps que tout cela finît! La colère commençait à me dominer. Je suis deux fois plus fort que cet homme, et certes, je l'aurais tué!

Vaubaron, qui venait de parler, sentait en ce moment trè faible. Quelques minutes plus tôt, la colere et l'indignation décuplaient sa vigueur, mais la réaction inévitable avait lieu, les nerfs, trop surexcites, se détendaient.

Je n'arriverai jamais à pied, se dit le jeune homme, et cependant j'ai hâte.

[A CONTINUER.]

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

KEMO DETRUIT sur le champ les Punaises, Fourmis, Mites, &c. A vendre par tous les Epiciers et Droguistes.

LE CONGRES.

LA FIN DE LA SESSION. PLUS DE LEGISLATION.

La Cloture se Fera Mardi a Deux Heures.

Washington, 26 août.—Si l'on entretenait encore quelque espoir de légiférer encore avant la prorogation des chambres, cet espoir s'est évanoui grâce à une remarque faite vendredi dernier par le sénateur Quay qu'il devait être entendu que le temps pour légiférer pendant la présente session était passé. Les autres sénateurs ont acquiescé.

Les derniers jours de la session ont été marqués par un certain nombre d'incidents étranges. L'un de ces incidents a été la transaction à huit clos des affaires législatives.

Les sénateurs des deux partis ont un certain nombre de mesures qui requièrent seulement l'action finale du sénat, mais les républicains ne veulent pas qu'il y ait de quorum, et ils s'opposent aussi à une discussion libre par crainte que les démocrates trouvent l'opportunité de prononcer les discours de campagne qu'ils ont préparés.

C'est pour cette raison que tout s'est passé à huis clos jeudi et vendredi. Par conséquent, les démocrates n'ont pu prononcer des discours qui auraient servi d'arguments pour la prochaine campagne.

Il n'y aura probablement pas de législation d'aucune sorte demain ou mardi.

La séance de demain sera probablement très courte, donnant au vice-président l'occasion d'annoncer qu'il a signé les divers bills.

Mardi le président enverra un message annonçant sa décision relativement au tarif bill et autres lois, et à deux heures de l'après-midi la deuxième session du 53me congrès sera ajournée *sine die*.

LES FILEURS DE DOVER.

Dover, N. H., 26 août—Samuel Ross, le secrétaire de l'Association Nationale des Fileurs, aujourd'hui assisté à la séance de la société locale qui a voté de ne pas accepter une réduction de 10 pour cent quand les fabriques reprendraient demain leurs opérations.

Les fabriques sont closes depuis le 31 juillet.

Les fileurs de cette localité sont prêts à accepter les prix de Fall River, mais pas moins.

LE PRESIDENT CLEVELAND.

Washington, 25 août—Le président, a dit le secrétaire privé, n'a pas encore décidé s'il quitterait Washington le jour de la prorogation des chambres. Cependant M. Cleveland va probablement quitter la ville mercredi matin pour se rendre directement à Gray Gables, à moins qu'il se décide de demeurer à Washington jusqu'à jeudi pour participer aux démonstrations des Chevaliers de Pythias qui campent présentement en cette ville.

A SUNCOOK

La Greve n'y sera pas de Longue Duree

Suncook, N. H., 26 août—Les grévistes sont demeurés paisibles aujourd'hui; lundi ils fonderont une association et vont tenter d'inluire tous les tisserands à se joindre à eux.

Vendredi prochain sera le jour de paie et les directeurs des fabriques paieront ce qu'ils doivent à leurs employés.

Les grévistes sont maintenant 700, c'est à-dire environ la moitié du montant total des employés.

Samedi il a été voté de rester dehors la semaine prochaine.

On ignore ce que la compagnie a l'intention de faire. Cependant, on ne croit pas que cette grève soit de longue durée.

Les employés en grève désirent prendre une vacance, mais ils ne veulent pas que leurs places soient prises par d'autres.

VOLEURS EN BICYCLES.

LE COUPLE QUI A VOLE UN FERMIER DE METHUEN.

Une Partie de l'Argent Cachee dans un Bicycle.

Lawrence, 25 août.—Milton E. Sanborn, 18 ans, et Isaac B. Fellows, 19, ont été arrêtés et renvoyés devant le grand jury à Methuen sous l'accusation d'avoir volé samedi dans la nuit dans l'habitation du fermier J. H. Pond la somme de $600 et une montre en or.

Ce vol a été commis avec beaucoup de hardiesse, l'argent ayant été enlevé de la chambre dans laquelle dormait Pond.

Samedi dans la nuit ces deux jeunes gens quittèrent Manchester, montés sur leurs bicycles et se rendirent à Methuen; ils laissèrent leurs bicycles sur la route près de la ferme de Pond et attendirent que le fermier se fut retiré, ce qu'il fit vers les 11 heures.

Plus tard Sanborn et Fellows prirent une échelle et au bout de quelques minutes il se trouvaient dans la chambre à coucher du fermier Pond. Ils étaient en train de remplir leurs poches d'argent quand l'un d'eux échappa une pièce d'or sur le plancher, ce qui éveilla le fermier.

Alors les deux jeunes cambrioleurs se sauvèrent par la fenêtre; et comme ils s'enfuyaient, Pond crût reconnaître Sanborn qui avait déja travaillé pour lui.

Les voleurs, après avoir quitté la ferme, cachèrent l'argent et la montre dans un mur en pierre tout près, et le lendemain au milieu de la nuit ils allèrent chercher les fruits de leur brigandage.

Pendant ce temps-là le fermier avait averti la police de Methuen qui, à son tour, avait télégraphié la chose aux autorités de Manchester.

Quand les deux jeunes malfaiteurs furent arrêtés, ils se déclarèrent coupables, mais ils prétendirent avoir pris moins de $600.

Cependant, en Cour ils plaidèrent la non-culpabilité.

Sur la personne de Sanborn furent trouvés $112 28 et sur Fellows $91 83. Ils dirent que $120 avaient été cachés dans le bicycle de Fellows, et en effet on trouva cette somme cachée adroitement dans le vélo.

UN AÉRONAUTE TUE.

Schoolcroft, Mich., 26 août—Le professeur Alonzo Kendall a fait hier une ascension en ballon. Rendu à 100 pieds de terre, le parachute fut frappé par l'aérostat et fut brisé.

Le professeur Kendall tomba sur le sol et fut tué instantanément.

Une foule énorme était présente.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Pinitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassit de domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang poison mercuriai, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est dû à la menstruation irrégulière, sont spécialement guries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expérience en hauts termes de votre medecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai depensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligé des maladies ci-haut mentionnées.—MRS. M. M. YEARY.

Springfield Green, County, M

F. A. Chase. Lowell Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 6 SEPTEMBRE. 1894. Soyons Distingues. No. 50

Indicateur de Chemin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.

DIVISION OUEST.

Commencant le 1er Juillet 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Centre, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 15, 12 45, 2 30, 3 15, 4 10, 5 10 6 20 7, 9 25, p m; Dimanches 7 30 8 20 m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20 a m; 12 05, 5 35 et 7 50, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 25 a m; 12 05, 5 35, et 7 50, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 6 20 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 1 15, 5 35 p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30 a m; 12 15, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 1 15, 5 35 p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan et Rockland 8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Quebec—8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Eastport et St John (par bateau) lundis et vendredis 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 1 juillet 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 50, ¶5 50, *7 45, ¶9 00, *9 00, 11, a m; *2 00, ¶3 00, 4 30, ¶5 00, p m. Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 46, 6 14, ¶6 53, ¶7 01, ‡8, ‡9 27, ¶7 46, ¶8 57, 9 03, *10 03, a m; 12 27, *1 42, ¶3 03, 4 00, *4 10, 4 33, *5 21, ¶5 45, *6 26, *7 47, § 46 p m; Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; 5 25, 6 05, p m.

Pour Woburn — ¶7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, ¶5 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; ¶4 25, 6 03, p m.

*Express. § seulement Northen Div. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 35, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—¶7 38 a m; 1 25, 5 50, p m. Via South Lawrence, 6 30, a m.

Les lignes données plus haut sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 45, 5 42 p m; Dimanches, 4 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, 9 45, 10 13 a m, 12 11, 12 57, 1 44, 1 59, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanche, 10 02 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 44, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 44 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 43 a m; 1 56 et ¶ 1 43 p m.

Pour Montpelier, Montreal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montreal et Quebec, via Montreal et Boston Air Line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Quebec via White River Junction — 1 59, 8 13, p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

¶ Tous les jours pour Montreal.

D. J. FLANDERS, Agt gen. des Passagers et Billets.

E. C. TAFT, Agt-Gén., Lowell.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec wagons-salons chars-parloir et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferree passant par le Pont de Poughkeepsie

entre

Nouvelle-Angleterre et le Sud et l'Ouest.

Trains magnifiques avec wagons des chars-dortoirs qui se rendent sans changement entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les billets, les taux, les directions, horaires de Billets, etc., s'adresser aux Agents de Billets de la Compagnie.

W. F. BERRY, Gérant de Billets.

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement fait sur commande

Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND,

Marchand - Tailleur.

14 RUE MIDDLE.

Son assortiment de Draps, Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du dernier goût et de patrons les plusnouveaux.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes d'Autruches
Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour rendre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
258 Rue Merrimack.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!

A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond.
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc
Téléphone 114-3.

Dr. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Habits d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes enlevées de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 9 p. m. excepté les mercredis.

Durant & Rogers
BIJOUTIERS,
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison.
Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

Francis W. Qua,
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

Une vente aux enchères, probablement unique dans son genre, vient d'avoir lieu dans l'ancien pays des Indiens Cherokees, récemment livré à la colonisation.

Un colon du nom de William Cardwell, se trouvant sans argent, a fait annoncer, il y a quelques jours, qu'il vendrait sa femme publiquement au plus offrant et dernier enchérisseur. La vente vient d'avoir lieu devant la maison de Cardwell, et, comme Mme Cardwell était encore jeune et jolie, il est à peine nécessaire de dire qu'il y avait foule. Les enchères ont été des plus animées, et finalement Mme Cardwell, que cela paraissait amuser beaucoup, a été adjugée à un veuf du nom de John Insley pour une somme de $100 en espèces, un cheval, un poulain et un lot de meubles!

Insley a donné aussitôt tout ce qu'il avait promis et est parti pour le Texas avec Mme Cardwell.

LA TERRE.

Dernièrement, un grand journal américain conseillait sérieusement aux fermiers de l'Ouest qui ont essuyé des déboires—et ils sont nombreux—de venir s'emparer des terres de la Nouvelle-Angleterre. Il disait: Le sol environnant nos grands centres manufacturiers n'est peut-être pas aussi riche que celui du Minnesota ou de l'Illinois, mais il a l'immense avantage qu'on ne saurait trop apprécier de se trouver à proximité d'immenses marchés. Un cultivateur de la Nouvelle-Angleterre qui connaît un tantinet la culture, peut réussir, car tout ce que sa terre produit, il le vend à prix élevés. Le transport ne lui coûte presque rien, car il demeure aux environs des villes, et il est toujours certain d'avoir un marché avantageux. D'un autre côté, ces inondations, ces feux de prairies, ces sécheresses, ces désastres dont l'Ouest américain est si souvent le théâtre ne se voient pour bien dire presque jamais dans ce territoire-ci du pays. Il y a une foule d'autres considérations qui devraient engager un grand nombre de cultivateurs de l'Ouest américain à venir tenter fortune de ce côté-ci."

Ces paroles qui s'adressent aux agriculteurs américains ne feront-ils pas réfléchir certains de nos *habitants* du Canada qui perdent de l'argent tous les jours, faute d'un marché rémunérateur? Nous avons toujours été convaincus qu'un bon cultivateur canadien, ayant la force, l'énergie, l'intelligence qui distinguent la plupart de nos fermiers du Canada, ne tarderait pas, sur une ferme de la Nouvelle-Angleterre, à réaliser de beaux bénéfices, fruits de son travail et des avantages qu'offrent les grands centres consommateurs de l'Est.

Nous revenons assez souvent sur ce sujet, car nous y attachons une grande importance. Nous sommes venus en ce pays pour y rester. Or, le meilleur moyen de s'implanter avec avantage dans la Nouvelle - Angleterre, c'est de s'emparer du sol, de cette bonne terre nourrice du genre humain. Nous ne sommes pas réellement *at home* tant que le sol sur lequel nous habitons ne nous appartient pas.

Nos compatriotes des villes de l'Est américain, surtout ceux qui travaillent dans les fabriques, devraient améliorer leur condition en s'emparant des fermes de la Nouvelle-Angleterre, à proximité des centres industriels.

LES REPUBLICAINS ET L'A. P. A.

Depuis assez longtemps la presse démocratique des Etats Unis et surtout celle de la Nouvelle-Angleterre ne laisse pas passer une seule occasion sans dire que la ligue dite "American Protective Association" n'est composée que de républicains et que les catholiques ne devraient pas suivre ce parti pour la raison qu'ils nous sont antipathiques. En un mot qu'il n'y a pas place dans le parti républicain pour les catholiques, et que ce parti n'est composé que de fanatiques.

A plusieurs reprises nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs que non seulement il y avait des républicains dans cette société de fanatiques, mais aussi qu'il y avait des démocrates, des libre-échangistes, des protectionistes et autres; que cette société recrutait ses membres dans tous les rangs et dans tous les partis politiques, et qu'à tout prix il fallait combattre ceux qui se mettraient sous cet étendard.

Dernièrement encore, un bon canadien de notre ville nous disait: "Moi, je serais bien républicain, mais c'est impossible; "quand je vois une société telle "que l'A. P. A. qui n'est composée presque complètement "que de républicains, faire la "guerre à tout ce qui est catholique, c'est plus fort que moi, on "peut dire bien des choses contre "nous, mais attaquer mes croyances religieuses, c'est trop fort."

Mais nous lui disions qu'il y avait des démocrates, même plus qu'il ne le croyait, qui font parti de cette association. Oui, dit-il, mais la tête est républicaine, ce sont les républicains qui ne veulent pas de catholiques.

Eh bien, à tout ceci nous dirons que c'est faux, et pour appuyer nos avances, nous reproduisons ici une lettre d'un des chefs du parti républicain, un homme qui a fait ses preuves et dont le nom est mis de l'avant comme candidat à la présidence en 1896. Voici ce que l'Hon. Thos. A. Reed dit dans sa lettre:

"Une accusation a été portée fréquemment depuis quelque temps, dans certains cercles politiques, que les succès remportés ça et là par le parti républicain étaient dus en grande partie à l'influence de l'A. P. A., comme si cette organisation secrète et intolérante, était naturellement affiliée aux principes républicains.

"Pour moi, un républicain, dans la force du terme, je répudie fortement de telles insinuations et je préférerais mille fois être battu dans une lutte honorable, avec le drapeau du G. O. P. flottant sans tache au-dessus de moi, que d'obtenir la victoire avec un aide semblable, et l'homme qui fait reposer ses espoirs politiques sur cette société composée de fanatiques, d'étrangers et d'anti-américains, est voué d'avance au désastre, au déshonneur et à la défaite."

Après cela on nous dira que les républicains protègent cette association de fanatiques! Allons donc! les américains sont trop intelligents pour agir ainsi.

Où trouve-t-on ces fanatiques? Est-ce parmi les américains! Non! Ce sont parmi les étrangers, ces fanatiques importés qui ne viennent ici que pour essayer à vivre aux dépens des badauds. Ce sont eux qui crient: "Attention! les catholiques sont sur le point de s'emparer de tout; il faut sauvegarder les intérêts du peuple américain."

Eh bien! nous croyons qu'il est grandement temps que cette société anti-américaine change de nom. On devrait l'appeler aujourd hui: "The American Destructive Association."

SOYONS PRETS.

Nous voici arrivés à l'époque des luttes électorales. Partout on se prépare, on commence à faire le choix des candidats aux différentes positions.

Nous, Canadiens, nous avons déjà démontré nos forces et il est de notre devoir de prouver une fois de plus ce que nous pouvons et ce que nous sommes capables de faire.

Le résultat de la dernière élection présidentielle, qui a été la cause de la terrible crise que nous traversons depuis bientôt près de deux ans, devrait induire nos compatriotes à se montrer forts, en se faisant naturaliser.

Pourquoi rester inactifs? quand après un séjour de cinq ans aux Etats-Unis on peut devenir citoyen américain et alors choisir des hommes qui s'occuperont de notre avancement.

Parlons de naturalisation entre nous. Ceux qui ont déjà obtenu leurs documents nécessaires et dont les noms sont inscrits sur les listes électorales se feront toujours, nous en sommes sûrs, un plaisir de vous donner tous les renseignements nécessaires à ce sujet si important de la naturalisation.

Tous les ans aussi vers cette époque, des clubs s'organisent à cet effet et on a constaté qu'ils avaient fait des progrès sensibles depuis une couple d'années.

Toute personne qui habite les Etats-Unis depuis cinq ans et qui a pris ses premiers papiers il y a deux ans, ne devrait pas perdre une minute pour se présenter devant un juge, afin de pouvoir déposer son vote aux prochaines élections.

Tout jeune homme arrivé aux Etats-Unis avant l'âge de 18 ans, et qui habite le pays depuis cinq ans, peut par le fait même se faire naturaliser en prenant de suite ses premiers et derniers papiers.

Ceux de nos compatriotes qui atteignent leur majorité et dont le père est citoyen américain, deviennent par ce fait électeurs en allant déposer leur nom au bureau d'enregistrement.

Encore ceux de nos compatriotes nés aux Etats-Unis. Ces derniers n'ont qu'une formalité à remplir pour avoir le droit de vote. Ils n'ont qu'à aller jurer au bureau de l'enregistrement qu'ils sont nés aux Etats-Unis et leur nom figurera sur les listes électorales.

Comme on le voit la question de la naturalisation est bien simple et chacun de nous qui est en état de devenir citoyen Américain ne devrait pas perdre de temps, afin qu'aux élections nous puissions démontrer, comme nous l'avons déjà fait, que nous Canadiens nous comptons pour quelque chose dans notre nouvelle patrie d'adoption.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

UN LIBRE PENSEUR.

Un libre penseur causait un jour affaires chez un fervant catholique, quand se présenta le petit Frère quêteur des Capucins. Le maître de la maison fut généreux, selon sa coutume. L'impie, souriant d'un air moqueur: "Combien vous coûte, chaque année, l'entretien de ces moines, des bonnes sœurs, de vos curés, de vos sacristains et de vos confréries?—Près de cinq fr. par jour.—Et il y a longtemps que vous faites ce métier-là? - Quarante ans passés.—Eh! bien, si vous l'aviez placé à intérêt vous pourriez aujourd'hui rouler carrosse.—Supposé que je ne l'eusse point jeté aux juifs du Panama, qui en font certes moins bon usage que nos religieux et nos religieuses; mais vous, reprit l'interlocuteur, ne donnez-vous jamais rien pour les bonnes œuvres? — Moi, jamais — Parfait, alors, allons faire un tour dans le carrosse que vous avez dû acheter avec vos économies."

Le libre penseur ne sut que répondre. Il ne lui restait même pas de quoi se faire enterrer. L'argent qu'il ne donnait ni aux pauvres ni aux œuvres se fondait ailleurs. L'aumône n'appauvrit jamais, dit le proverbe. Et l'Evangile nous apprend que prodigue dans la débauche se ruine toujours.

ASSEMBLEES DU LUB INDEPENDANT.

Une assemblée a eu lieu mardi soir dans la salle du Club Indépendant, au-dessus du bureau de M. le maire Hamilton, en vue de l'élection des officiers et le bureau suivant a été construit:

Wm C. Roussin, président, réélu; J. B. Paré, 1er vice-président; Joseph Chamberland, 2me vice-président; N. E. Larabée, sec. archiviste; Max. L. Lizotte, sec.-correspondant; F. X. Jeannelle, ass.-sec.-correspondant; Philippe Massé, trésorier.

Comité exécutif: J. B. Morin, Joseph N. Bourque, Wm G. Roussin, Raphaël Martel, Joseph Dion, jr., Israël Valley, comm.-ordonnateur.

Cette assemblée a été assez nombreuse et plusieurs membres éminents de la colonie canadienne y assistaient.

Hier soir a eu lieu une autre réunion, au cours de laquelle on a procédé à l'élection d'un comité ouvrier. Plusieurs remarques intéressantes ont été faites et l'organisation du club ne laissant rien à désirer, on peut dire, dès à présent, que les résultats seront satisfaisants. —*L'Observateur.*

QUELQUES CONSIDERATIONS.

En réduisant les droits, cela facilite l'importation, c'est-à-dire que les produits que nous allons chercher à l'étranger sont plus considérables du moment que les barrières fiscales sont abaissées. Plus l'Américain achète à l'étranger, moins le travailleur des Etats-Unis, qui aurait pu fabriquer ces produits qu'on importe, a du travail. Cela est limpide comme de l'eau de roche. Moins de travail pour les ouvriers américains, cela signifie la gêne, peut-être la misère pour un grand nombre.

Une autre considération: En Europe la main d'œuvre reçoit des gages de moitié plus petits que le travailleur de ce pays. Tous ceux qui traversent l'Atlantique et voyagent sur le continent européen sont à même de constater ce fait. Alors si vous donnez à ce *cheap labor* étranger l'avantage de faire une concurrence acharnée au travail américain, vous forcez nécessairement les industriels de ce pays à placer les gages qu'ils accordent à leurs employés au niveau de ceux des ouvriers européens.

Et le résultat de tout ceci, c'est que l'argent américain passe par masses plus abondantes de l'autre côté de l'Atlantique, c'est que l'ouvrage se fait plus rare ici et que les gages sont réduits de moitié.

Est-ce qu'il y a des avantages capables de compenser ces pertes immenses? Jamais!

Le premier discours d'Abraham Lincoln a fait sur le tarif fut court, mais, comme on dit en anglais, *to the point*. Il commença par dire modestement qu'il ne se croyait pas un savant en économie politique, mais qu'il croyait reconnaître assez la question pour comprendre que lorsqu'un Américain paiyait vingt dollars pour de l'acier à un manufacturier anglais, les Etats-Unis se trouvaient à avoir l'acier et l'Angleterre les vingt dollars; mais quand l'Américain achetait son acier en ce pays, les Etats-Unis avaient et l'acier, et les vingt dollars.

Voilà ce qui s'appelle donner une bonne explication du principe de la protection. Les démocrates du Sud qui cherchent à anéantir ce principe, mais qui n'ont pas pu y réussir à cause d'une coalition formidable de syndicats qui ont imposé au pays le bill Gorman, ces démocrates qui n'attendent que le jour de leur revanche travaillent donc à causer des torts à ce pays.

Les laisserons-nous faire? Nous ne le croyons pas: le peuple doit comprendre ses intérêts.

Mais la diminution des droits du bill Gorman, sans réaliser les vœux des étrangers qui convoitent notre immense marché, va, dans une certaine mesure, faire avancer les affaires des industriels d'Europe.

En France, en Allemagne, en Angleterre, on se réjouit, sans toutefois avoir la joie qu'on y aurait éprouvée si nos démocrates du Sud avaient pu faire à leur guise. Le *Temps* de Paris, dans un récent article que nous publions ci-dessous, fait bien voir que le commerce français a grandement intérêt à la baisse des droits aux Etats-Unis.

"On sait, dit ce journal, que le département des affaires étrangères avait chargé notre consul général à Chicago, M. Brouwaert de défendre à Washington les intérêts français, d'accord avec les représentants des principales industries intéressées.

"Bien que le nouveau tarif ne donne pas complète satisfaction au commerce français, de très importants avantages ont été obtenus. On peut calculer que, si l'exportation française aux Etats-Unis atteint les chiffres de l'année dernière, c'est-à-dire 380 millions de francs de marchandises, notre commerce aura à payer environ 50 millions de moins de droits de douane.

"Dans ce calcul, les tissus profitent d'une réduction de 33 millions un tiers, savoir: 24 millions un quart pour les lainages, 7 millions pour les soieries, un million et demi pour les cotonnades, trois quarts de million pour le lin. La réduction pour les gants est de 4 millions, pour les fourrures un demi million, pour l'article de Paris, deux millions et demi. Les boissons gagnent 2 millions, répartis entre les vins pour un quart et les spiritueux pour les trois quarts, les pâtes, fruits et conserves ensemble 1 million et quart, la porcelaine 2 millions, la verrerie 1 million, les produits chimiques 650.000 francs, les objets en métal, orfèvrerie et bronze 1 million, les œuvres d'art 8 millions.

"Ces prévisions s'appuient sur les chiffres de l'exportation de l'année dernière, qui a été restreinte par des tarifs presque prohibitifs. Les taxes plus libérales qui viennent d'être votées ne peuvent manquer de donner un nouvel essor au commerce français avec les Etats-Unis."

Drame Sanglant.

On mande de New York qu'un drame sanglant, causé encore par la jalousie, s'est déroulé à Hoboken.

Paul Gans, âgé de trente-deux ans et quatrième mécanicien à bord du steamer de la ligne américaine "New York", a tué à coups de revolver une femme du nom de Clara Ahrens, âgée de vingt-huit ans et avec laquelle il vivait maritalement.

Clara était, dit-on, fort jolie, et vivait depuis un an environ avec Gans dans un petit appartement coquettement meuble. Toutefois Gans était très jaloux et soupçonnait Clara d'entretenir des relations avec d'autres individus pendant qu'il était en mer, il en résultait de fréquentes querelles entre eux.

Depuis le retour de Gans de son dernier voyage, il y a quelques jours à peine, les querelles ont été plus fréquentes et plus violentes encore que par le passé. Lorsque Gans est allé se faire raser, il aurait dit à son barbier que la journée ne se passerait certainement pas sans qu'il tuât quelqu'un.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à son retour à la maison, Gans a continué à se quereller avec Clara et finalement leurs voisins ont été mis en émoi par quatre détonations successives d'arme à feu. Quand ils sont accourus dans l'appartement de Clara, ils se sont trouvés en présence d'un spectacle terrible. Gans, son revolver encore fumant à la main, était penché sur le corps de la pauvre femme étendue au milieu d'une mare de sang. A la vue des voisins qui arrivaient, le meurtrier a soulevé le corps de sa victime, lui appuyant la tête sur sa poitrine et criant: "Ma pauvre femme! ma pauvre femme!" On eût dit un fou cherchant à ranimer la personne qu'il venait de tuer.

Un détective étant arrivé sur ces entrefaites et ayant voulu arrêter Gans, celui-ci a d'abord refusé de le suivre. "Laissez-moi ici, criait le meurtrier, laissez-moi auprès de ma pauvre femme."

Ses vêtements, ses mains, son visage et même ses cheveux étaient couverts d'éclaboussures de sang.

Le détective a dû se faire aider par plusieurs hommes de bonne volonte pour conduire au poste de police le meurtrier qui se débattait comme un forcené. Arrivé au poste, Gans a recommencé à se livrer à toute sorte de violences, et se mit à embrasser le sang qu'il avait sur les mains: "Laissez-moi, criait-il au sergent de service, embrasser le sang de ma femme. C'est moi qui l'a tuée, et je sais bien que je serai pendu pour cela. Mais ne m'enferrez pas. Laissez-moi retourner auprès d'elle."

Il a fallu plusieurs policemen vigoureux pour conduire et enfermer Gans dans une cellule. Toutefois, plusieurs personnes qui ont assisté aux scènes que nous venons de rapporter sont d'avis que Gans n'était pas aussi fou qu'il voulait le paraître.

LES TEMPS MEILLEURS.

Malgré que nous entendions parler, avec plaisir, bien entendu, du réveil des affaires, la crise que nous avons traversée a tellement bouleversé toutes les couches de notre société qu'il faudra encore bien du temps, croyons nous, pour que les choses retombent dans leur état normal. En effet, on signale un peu partout des grèves, comme celles de New Bedford, de Fall River, de Woonsocket, etc.

Cependant, comme on le sait fort bien, un tarif quelconque, même le plus mauvais, est préferable à cette incertitude dans laquelle ont été si longtemps plongés les industriels de ce pays.

Les manufactures, comme nous l'avons dit au commencement de la crise, ne pouvaient demeurer closes, éternellement: hélas! elles l'ont été bien trop longtemps, à cause de l'incurie inqualifiable des démocrates.

Nous n'avons jamais cru que tant que nos adversaires seraient au pouvoir les fabriques resteraient inexploitées. Oh! non, cela aurait ete absolument absurde.

Mais même si les fabriques fonctionnent, la condition ouvrière pourra laisser grandement à désirer. Les manufacturiers qui ont reduit les gages de leurs employés ne paraissent pas décidés à les hausser de sitôt. C'est inévitable; quand les droits baissent les gages en font autant.

Que verrions-nous donc si les démocrates du Sud avaient pu faire adopter le bill Wilson au lieu de la loi Gorman presente?

Mais Wilson ne se compte pas pour battu: il veut se reprendre aux prochaines élections, et Cleveland est là pour lui donner un coup d'épaule.

Les travailleurs du Nord vont-ils laisser fouler aux pieds leurs intérêts les plus chers?

L'expérience acquise depuis l'avenement au pouvoir de Cleveland sera, croyons-nous, suffisante pour faire subir une écrasante défaite à ceux qui méritent de porter un grand coup, le dernier sans doute, pour abattre le chêne vert et ombreux de la protection sous lequel le peuple américain a progressé de maniere à étonner jusqu'à la vieille Europe si blasée ne devaient dans certains cas être des plus sérieuses.

Ainsi, comme on vient de le constater à Washington, par la négligence des membres du Sénat dans la rédaction d'un de leur six cents et quelques amendements que la chambre des représentants a été contrainte d'avaler sans faire la grimace, mais non sans tirer quelque peu la langue, les diamants se trouvent sur la liste franchise.

Quelqu'un pourrait vous répondre qu'il n'y a pas là matière à tant critiquer, qu'on n'a après tout fait que mettre un point et virgule à la place d'un point. Admis! mais quand une erreur de ponctuation peut avoir d'aussi graves conséquences, on met ses lunettes et l'on y regarde à deux fois avant de mettre une virgule où il n'en faut point.

C'est un fait connu que la taxe sur les diamants rapportait beaucoup au Trésor et elle était assez importante que grand nombre de marchands de New York avaient des personnes engagées expressément pour voyager d'Europe en Amérique et passer autant de diamants que possible en les portant sur elles comme leur propriété personnelle; ils réussissaient ainsi à éviter le paiement de l'impôt et y faisaient un profit considérable.

Plus besoin de subterfuges maintenant! les diamants sont exempts de tout droit grâce à l'erreur cléricale commise par l'auteur du fameux amendement et qu'il est impossible de corriger.

Une autre faute assez inexplicable, c'est l'inscription des instruments de musique parmi les matière explosives.

Et c'est vrai!

Un malin prétend que le sénateur qui a proposé de mettre cet amendement dans cet endroit spécial l'a fait à dessein pour se venger de certain voisin dont la fille piochait du matin au soir sur son piano de seconde main.

Tout de même, ça y est!

Il est beau le fameux bill Wilson-Gorman et plus on en étudie les détails plus on devient convaincu de l'incapacité des démocrates à se mêler d'aucune législation, surtout lorsqu'elle touche un sujet aussi important que le tarif.

Heureusement que le peuple aura son mot à dire en novembre prochain et si jamais les démocrates croient confondre la musique avec les matières explosives, ils vont entendre un air qui aura non seulement le son d'une bombe qui fait explosion mais qui en donnera le même résultat.

—*L'Indépendant.*

LA TRAVERSEE

De l'Ocean de 51 Minutes plus Courte.

New York, 31 août — Le steamer *Lucania* de la ligne Cunard est passé à Sandy Hook, cette après-midi, et, comme les anglais disent, il a brisé tous les records. La plus courte traversée de l'Atlantique avait été faite par le *Campania*, de la même ligne, qui en cinq jours, neuf heures et vingt-neuf minutes couvrit la distance de Queenstown à Sandy Hook.

Le *Lucania* vient de faire mieux: il est parti de Queenstown le 29 août et vient d'arriver ici à 4.58 p. m.; il a donc fait le trajet en 5 jours, 8 heures et 38 minutes.

LA SITUATION

A New Bedford est Toujours la Meme.

New Bedford, 31 aout—La situation ouvrière est peu ou point changée. La visite aujourd'hui de M. Mirney, l'inspecteur des fabriques de l'Etat, a causé un peu d'excitation parmi les employés, car il a obligé plusieurs directeurs de fabriques à afficher sur les métiers le prix accordé par livre et la description de chaque espèce de marchandises.

La Card & Picker Room Union a eu une assemblée cette après-midi et a décidé de convoquer une grande assemblée pour dimanche à trois heures de l'après-midi sur le parc public.

GREVE A WOONSOCKET

Woonsocket, R. I., 31 août—Une centaine d'employés de la River Spinning Co se sont mis en grève, ce matin, parce que la compagnie a refusé de les payer à la journée comme par le passé, au lieu d'à la livre. Ces employés prétendent que le nouveau système signifie pour eux une réduction de 15 à 20 pour cent, ce qui est trop après une réduction de 15 pour cent du printemps dernier.

L'agent Leclercq prétend, lui, que le nouveau système est plutôt une augmentation qu'une réduction pour les employés s'ils travaillent comme ils doivent le faire.

Il n'y a pas eu de trouble.

LA POLICE DE NEW YORK

Plusieurs Nouveaux Agents Trouvés Coupables.

New York, 31 août—Les commissaires de police, cette après-midi, ont été en session, pour considérer des accusations portées contre les capitaines de police William S. Devery, Adam A. Cross, Edward Glennon, George Smith et Edward Burns.

Le résultat a été que les accusations étaient fondées et ces agents de police ont été expulsés de la force de police.

LES CHINOIS

Fondent une Societe Revolutionnaire

Omaha, Neb., 31 août—Un journal de cette ville raconte qu'une convention de riches chinois venus de diverses parties des Etats-Unis a eu lieu à Omaha, mercredi soir. Pendant cette convention une société révolutionnaire a été fondée dans le but de se mêler des affaires de Chine, et, si possible, renverser la dynastie qui y règne présentement.

Le journal qui donne cette nouvelle dit qu'un reporter connaissant le chinois était présent aux assises de la convention et qu'il est sûr de ce qu'il avance.

Des délégués ont été élus pour assister à une convention qui aura lieu à Chicago le mois prochain.

LEAVITT N'EST PAS MORT

Un Constable l'Avait Conduit en Prison.

La disparition de Christopher Leavitt, qu'on déplorait depuis une couple de semaines, est plus un mystère. Jamais il n'a quitté Lowell et n'a eu l'intention de se séparer de son épouse.

Il est aujourd'hui à la prison de la rue Thorndike, où il a été incarcéré par le constable civil Bourbeau pour refus de paiement de taxe.

Ceux qui étaient au courant de cette affaire auraient au moins dû avertir la famille plus tôt, qui était dans les transes depuis si longtemps.

Waterproof collars and cuffs that will not wilt, are not effected by moisture and look just like linen are all the fashion now. They are made by covering a linen collar or cuff with "celluloid" and are the *only* waterproof goods made with an interlining, consequently the only ones that will stand wear and give perfect satisfaction. Try them and you will never regret it. Always neat, and easily cleaned. When soiled simply wipe off with a wet cloth or sponge. Every piece of the genuine is stamped as follows:

TRADE ELLULOID MARK.

Ask for those so marked and refuse any imitations, as they cannot possibly please you. If your dealer does not keep them, we will send a sample direct on receipt of price. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair. State size and whether stand-up or turned-down collar is wanted.

THE CELLULOID COMPANY,
427-429 Broadway, New York

KEMO DETRUIT sur le champ les Punaises, Fourmis, Mites, &c. A vendre par tous les Epiciers et Droguistes.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH

Each Package SAVENA contains a DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

ERREURS CLERICALES

Il ne restait plus que cela!

Après avoir commis faute sur faute, nos bons démocrates qui devaient faire mer et monde en arrivant au pouvoir sont forcés d'admettre que dans la rédaction même du fameux bill hybride qui a eu Wilson pour parrain et Gorman pour père putatif ils ont fait des pas de clerc inexcusables.

Ca serait extrêmement drôle si les conséquences de ces bourdes

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ...50
Trois mois, ...25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell, Mass

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 6 SEPT. 1894.

LES TEMPS MEILLEURS.

Malgré que nous entendions parler, avec plaisir, bien entendu, du reveil des affaires, la crise que nous avons traversée a tellement bouleversé toutes les couches de notre société qu'il faudra encore bien du temps, croyons-nous, pour que les choses retombent dans leur état normal. En effet, on signale un peu partout des grèves, comme celles de New Bedford, de Fall River, de Woonsocket, etc.

Cependant, comme on le sait fort bien, un tarif quelconque, même le plus mauvais, est préférable à cette incertitude dans laquelle ont été si longtemps plongés les industriels de ce pays.

Les manufactures, comme nous l'avons dit au commencement de la crise, ne pouvaient demeurer closes éternellement : hélas ! elles l'ont été bien trop longtemps, à cause de l'incurie inqualifiable des démocrates.

Nous n'avons jamais cru que tant que nos adversaires seraient au pouvoir les fabriques resteraient inexploitées. Oh ! non, cela aurait été absolument absurde.

Mais même si les fabriques fonctionnent, la condition ouvrière pourra laisser grandement à désirer. Les manufacturiers qui ont réduit les gages de leurs employés ne paraissent pas décidés à les hausser de sitôt. C'est inévitable : quand les droits baissent les gages en font autant.

Que verrions-nous donc si les démocrates du Sud avaient pu faire adopter le bill Wilson au lieu de la loi Gorman présente ?

Mais Wilson ne se compte pas pour battu : il veut se reprendre aux prochaines élections, et Cleveland est là pour lui donner un coup d'epaule.

Les travailleurs du Nord vont-ils laisser fouler aux pieds leurs intérêts les plus chers ?

L'expérience acquise depuis l'avènement au pouvoir de Cleveland sera, croyons-nous, suffisante pour faire subir une écrasante défaite à ceux qui méditent de porter un grand coup, le dernier sans doute, pour abattre le chêne vert et ombreux de la protection sous lequel le peuple américain a progressé de manière à étonner jusqu'à la vieille Europe pourtant si biasée.

ERREURS CLERICALES

Il ne restait plus que cela !

Après avoir commis faute sur faute, nos bons démocrates qui devaient faire mer et monde en arrivant au pouvoir sont forcés d'admettre que dans la rédaction même du fameux bill hybride qui a eu Wilson pour parrain et Gorman pour père putatif ils ont fait des pas de clerc inexcusables.

Ca serait extrêmement drôle si les conséquences de ces bourdes ne devaient dans certains cas être des plus sérieuses.

Ainsi, comme on vient de le constater à Washington, par la négligence des membres du Sénat dans la rédaction d'un de leur six cents et quelques amendements que la chambre des représentants a été contrainte d'avaler sans faire la grimace, mais non sans tirer quelque peu la langue, les diamants se trouvent sur la liste de franchise.

Quelqu'un pourrait vous répondre qu'il n'y a pas là matière à tant critiquer, qu'on n'a après tout fait que mettre un point et virgule à la place d'un point. Admis ! mais quand une erreur de ponctuation peut avoir d'aussi graves conséquences, on met ses lunettes et l'on y regarde à deux fois avant de mettre une virgule où il n'en faut point.

C'est un fait connu que la taxe sur les diamants rapportait beaucoup au Trésor et elle était assez importante que grand nombre de marchands de New York avaient des personnes engagées expressément pour voyager d'Europe en Amérique et passer autant de diamants que possible en les portant sur elles comme leur propriété personnelle ; ils réussissaient ainsi à éviter le paiement de l'impôt et y faisaient un profit considérable.

Plus besoin de subterfuges maintenant ! les diamants sont exempts de tout droit grâce à l'erreur cléricale commise par l'auteur du fameux amendement et qu'il est impossible de corriger.

Une autre faute assez inexplicable, c'est l'inscription des instruments de musique parmi les matières explosives.

Et c'est vrai !

Un malin prétend que le sénateur qui a proposé de mettre cet amendement dans cet endroit spécial l'a fait à dessein pour se venger de certain voisin dont la fille piochait du matin au soir sur son piano de seconde main.

Tout de même, ça y est !

Il est beau le fameux bill Wilson-Gorman et plus on en étudie les détails plus on devient convaincu de l'incapacité des démocrates à se mêler d'aucune législation, surtout lorsqu'elle touche un sujet aussi important que le tarif.

Heureusement que le peuple aura son mot à dire en novembre prochain et si jamais les démocrates croient confondre la musique avec les matières explosives, ils vont entendre un air qui aura non seulement le son d'une bombe qui fait explosion, mais qui en donnera le même résultat.

—L'Indépendant.

ILS S'EN REVIENNENT

Depuis que les gros établissements industriels de cette ville ont recommencé à fonctionner pour tout de bon, un grand nombre de Canadiens-français, qui étaient allés passer les temps difficiles sur leurs fermes du Canada, sont revenus, et il nous en vient chaque jour.

Nous avons prédit ce qui arrive.

Le nombre de logis inoccupés dans le Petit Canada diminue sensiblement, et cela est un indice que nos compatriotes s'en reviennent.

Nous souhaitons cordialement la bienvenue à ces compatriotes qui nous reviennent. Leur retour va certainement faire faire la grimace aux partisans du rapatriement qui se berçaient de l'espoir de garder sur le sol natal tous ceux qui nous ont quittés momentanément, dans un temps d'adversité qui ne pouvait durer.

Nous aurons encore quelque chose à dire sur le sujet quand ce retour des nôtres aura pris des proportions plus considérables.

LE BILAN D'UN PARTI.

Rien d'éloquent comme des chiffres ! Les statistiques ont souvent une force de raisonnement dont sont souvent dénués les discours pompeux ; il en découle parfois des résultats qu'on n'avait pas même soupçonnés.

Le Bureau des Statistiques du Travail du Massachusetts, ce grand Etat manufacturier, vient de jeter un jour complet sur les pertes immenses que l'industrie a essuyées depuis que les démocrates sont arrivés au pouvoir.

Nous ne pouvons résister au désir de placer ces statistiques si intéressantes sous les yeux de nos lecteurs.

Dans toutes les industries prises en leur ensemble, la valeur du stock en 1893 accusait une décroissance, comparée à celle de 1892, de 7.32 pour cent :

" La valeur totale des marchandises manufacturées dans tous les établissements industriels en 1893, comparée à celle de 1892, est moindre de 8.10 pour cent.

" En 1892, le nombre de personnes employées dans les 4397 établissements industriels de cet Etat, représentant toutes les industries, était de 306,203, et en 1893 ce nombre n'était que de 293,169, une diminution de 4.26 pour cent.

" En 1893, les gages ont baissé en moyenne de 7.75 pour cent, comparés à 1892."

Il y a beaucoup d'autres chiffres, mais les derniers sont les plus frappants : la valeur des produits des manufactures du Massachusetts a essuyé une réduction de quarante-six millions de dollars en une seule année qui a vu les démocrates s'amuser à massacrer le tarif sous prétexte de le réformer.

Voilà pour l'Etat du Massachusetts seulement.

Combien ces chiffres seraient plus considérables si c'était pour le pays tout entier !

Des statisticiens ont calculé que la classe ouvrière, pendant la crise, a perdu chaque jour plus d'UN MILLION DE DOLLARS.

Une administration démocratique vous a coûté bien cher, ô travailleurs !

Heureusement que l'ouvrier a son vote et qu'il peut s'en servir pour punir ceux qui le méritent. Il est facile de distinguer qui est coupable.

L'ère démocratique a vu des grèves désastreuses, comme celle des employés de chemins de fer, semer la misère, le sang et la destruction presque d'un bout du pays à l'autre. Les femmes et les enfants ont versé d'abondantes larmes quand les maris et les pères se battaient contre les troupes du pays et versaient leur sang au sein d'émeutes épouvantables.

On a vu, sous l'administration de Cleveland, des armées de sans-travail, composées d'affamés en haillons et nu-pieds qui, pour ne pas crever de faim, avaient profité du plan d'un Coxey d'aller à Washington en mendiant collectivement le long de la route. C'était un moyen de vivre aux dépens du pays puisqu'on ne pouvait pas trouver d'ouvrage.

Sous Cleveland on a vu, nous allions l'oublier, la grande grève des mineurs qui a causé pendant un certain temps une disette de charbon. Si la chose fût arrivée en plein hiver, que de souffrances chez les pauvres n'aurait pas causé ce manque subit de houille ?

De fait, le pays, pendant que les démocrates se chamaillaient en parlement, n'a été témoin que de malheurs qui tombaient sur lui dru comme grêle.

Quelle époque néfaste !

Le peuple est irrité et sa vengeance sera terrible.

ACTUALITES.

Le juge Bartlett, de Brooklyn, a décidé que l'on pouvait exclure des écoles publiques, les enfants non vaccinés.

La rumeur que le pape devait rappeler Mgr Satolli avant l'année prochaine n'est point confirmée.

Tout au contraire, on affirme que Léon XIII veut établir une légation permanente aux Etats-Unis et que Mgr Satolli conservera pour le moment le titre de délégué apostolique.

M. G. de Tonnancourt est entré comme rédacteur à l'*Indépendant* de Fall River. M. de Tonnancourt est une de nos meilleures plumes de ce côté-ci de la frontière, et c'est certainement une bonne fortune pour l'*Indépendant* d'être rédigé par ce journaliste expérimenté.

La loi des Etats-Unis contre les étrangers vient d'être appliquée à un Canadien nommé William Joy, de Toronto.

Joy avait traversé la frontière il y a environ trois semaines et avait trouvé du travail comme maçon près d'un entrepreneur chargé de la construction d'une école publique. Il a été renvoyé.

Le gouverneur a écrit aux directeurs de l'hôpital d'Etat à Poughkeepsie, N. Y., les avertissant de ne pas se mettre en contravention avec la loi en employant des étrangers pour le service de l'hôpital.

Le congresman Stevens a écrit une lettre à M. Pearson, le président du comité démocratique de Lowell, pour lui apprendre que sa santé et ses affaires personnelles ne lui permettaient pas d'accepter de nouveau une nomination et que, par conséquent, il ne ferait pas la lutte aux prochaines élections. On parle de l'Hon George W. Fifield de Lowell, de Guy Currier de Lawrence et de Samuel D. Stevens, le fils du congressman, comme remplaçant de ce politicien dans l'arène du Cinquième district aux élections congressionnelles.

Baromètres fantaisistes. Le baromètre de la grenouille est connu de tous. Il se compose, on le sait, d'un vase plein d'eau d'une grenouille et d'une petite échelle de bois. Si la grenouille grimpe à l'échelle et sort de l'eau, la pluie est imminente. Mais les sangsues barométriques sont moins connues. Elles sont cependant tout aussi véridiques. Le Dr Marryweather, de Whitby, a imaginé un appareil à l'aide duquel il faisait sonner une cloche par une sangsue à l'approche d'une tempête. En règle générale, les sangsues restent au fond de leur bocal quand le temps est beau ; mais s'il doit se produire un changement de temps, elles l'annoncent souvent vingt-quatre heures à l'avance en venant à la surface, pour ne redescendre qu'après que le temps est redevenu beau. Il y a dans ce fait de quoi réhabiliter les sangsues.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

La Fete du Travail.

La fête du Travail a été fondée en 1882, aux Etats-Unis, à l'occasion de la réunion à New York de l'assemblée générale des Chevaliers du Travail. C'est le 5 septembre 1882 que toutes les associations ouvrières faisant partie de l'Union centrale du Travail ont défilé pour la première fois en corps dans les principales rues de New York.

Cette démonstration s'est ensuite renouvelée chaque année et, en 1887, la législature de l'Etat a fait de la fête du Travail un jour de fête légale.

Les ouvriers du Canada n'ont pas tardé à suivre l'exemple de leurs frères aux Etats-Unis et à adopter la fête du Travail. Elle fut célébrée à Toronto, en 1885, par une grande démonstration où presque toutes les associations ouvrières du pays étaient représentées par de nombreux délégués.

A Montréal, la Fête du Travail fut chômée, pour la première fois, en 1886, sous le patronage de l'Union des Cigariers No. 58.

A Québec, cette fête fut célébrée pour la première fois en 1891, à l'occasion de la réunion du Congrès Ouvrier de la Puissance du Canada.

Ainsi, peu à peu, la Fête du Travail fut adoptée dans tous les principaux centres ouvriers des Etats-Unis et du Canada et même des grandes villes d'Europe.

Aujourd'hui, la Fête du Travail est pour ainsi dire universelle.

C'est aux Chevaliers du Travail, aidés des unions de métiers, que revient l'honneur de la fondation de cette fête.

Cette puissante association, qui a maintenant des ramifications sur tout le continent américain, est la première association ouvrière qui ait réuni, groupé ensemble, un aussi grand nombre d'ouvriers.

Ses débuts ont été difficiles.

Elle fut fondée par Uriah S Stevens, à Philadelphie, en 1869.

Les membres de la première assemblée se virent condamnés à travailler en secret et leur existence même ne fut point connue avant qu'ils ne fussent de force à braver ouvertement leurs ennemis.

Leur déclaration de principes fut alors formulée et repandue.

En peu de temps un nombre immense d'ouvriers se joignit au mouvement et se rangea dans l'armée des Chevaliers du Travail, pour travailler à la grande cause des réformes ouvrières.

En janvier 1878, eut lieu à Reading, Pe., la première grande assemblée des Chevaliers. Ce fut dans cette convention solennelle que Uriah S. Stevens fut proclamé grand-maître ouvrier général.

L'année suivante, T. V. Powderly était choisi à St Louis, Mo., pour lui succéder.

Il occupa cette charge jusqu'au mois de novembre 1893. A la convention tenue à Philadelphie, le 10 de novembre dernier, après certaines difficultés survenues avec un membre du comité exécutif général, il résigna sa position et fut remplacé par le maitre-ouvrier général actuel, J. R. Sovereign.

Les grands principes humanitaires que les Chevaliers proclament si hautement dans leur déclaration de privilèges suscitent des sentiments de sympathie dans le cœur de millions d'ouvriers.

La preuve de la puissance que possède l'association des Chevaliers du Travail, se trouve dans la persistance avec laquelle ses ennemis cherchent à la détruire.

Le mensonge, la calomnie, l'or, les monopoles, tout a été mis en jeu pour l'écraser. Rien n'y fait. Ses principes sont là pour défier tous les coups de Jarnac portés à l'Ordre. Les Chevaliers du Travail ont confiance dans leur cause et sont sûrs de triompher.

L'AMMONIAQUE

L'Arme Defensive d'un Pharmacien Attaque par des Voleurs.

M. Frederick Windolph, un pharmacien de State street, à Brooklyn, vient de découvrir un moyen tout à fait nouveau de prendre les voleurs.

M. Windolph, qui couche dans son arrière-boutique, a été réveillé en sursaut pendant la nuit par deux malfaiteurs s'introduisant dans le magasin par le vasistas situé au-dessus de la porte. N'ayant pas d'arme chez lui, M. Windolph ne savait d'abord que faire ; mais une idée lumineuse lui a traversé l'esprit et il l'a mise aussitôt en pratique. Se rendant à pas de loup derrière son comptoir, le pharmacien a versé de l'ammoniaque concentré dans un verre et l'a lancé ensuite au visage du premier malfaiteur, qui, ne le voyant pas, s'approchait du comptoir. Le malfaiteur a chancelé, demandant à son complice qui l'avait frappé, et est tombé presque aussitôt sans connaissance sur le parquet. Pendant ce temps, le pharmacien remettait de l'ammoniaque dans le verre et le lançait également à la tête du second malfaiteur. Mais celui-ci, ayant été atteint au cou, n'a pas été étourdi et s'est élancé vers la porte en poussant un cri perçant. C'était une porte vitrée et comme elle était fermée, le malfaiteur affolé n'a pas hésité à passer au travers la glace qu'il a brisée d'un coup de coude.

Un policèman, qui se trouvait dans le voisinage, attiré par le bruit du verre brisé, est arrivé juste à temps pour arrêter le malfaiteur évanoui, au moment même où il commençait à reprendre ses sens. Traduit depuis devant le tribunal de police de Butler street, le prisonnier a déclaré se nommer Joseph Philips, être âgé de dix-neuf ans et demeurer dans Madison street à New York. On croit que le nom qu'il a donné est faux ; mais il n'en a pas moins été écroué en attendant son procès.

Les Fiancailles de Lorette

Par Ph. Saint-Hilaire.

Cet ouvrage surpasse en style et émotions tout ce que "La Bonne Littérature Française" a publié jusqu'à ce jour.

Lorette, l'héroïne de ce drame émouvant, est une jeune fille très chrétienne, douée d'un patriotisme admirable. Française, elle aime la France comme l'aiment tous ses enfants, et se désole de ne pouvoir rien faire pour la défense de sa patrie. Ce drame se passe en temps de guerre (1870) et Lorette qui ne peut voler au secours de la France, veut que son fiancé soit soldat, et fasse généreusement le sacrifice de ses rêves de bonheur.

En lisant ces pages on est ému jusqu'aux larmes, et les lecteurs seront touchés de tant d'abnégation de la part de cette jeune fille aimante, patriote et ardente.

L'auteur ferme son livre par un dénouement tout-à fait inattendu. Ce volume est en vente pour dix centins dans tous les dépôts de journaux et chez les éditeurs.

Leprohon & Leprohon, éditeurs, 25 St Gabriel, Montréal.

N. B.—Mentionnez le journal.

NOUVELLES DE ST SEBASTIEN D'AYLMER.

—Notre paroisse qui, eu égard à sa population, s'est déjà signalée par son esprit de progrès, notamment dans sa jolie église et son presbytère, l'organisation et le maintien d'un corps de musique, l'établissement d'une école modèle, la création d'un cercle agricole et la formation de deux compagnies de volontaires qui constituent la moitié du 23ème bataillon va recevoir enfin la récompense de son dévouement et de son énergie. Bientôt nous verrons la locomotive traverser notre paroisse, et nous donner des communications faciles avec tous les grands centres. L'embranchement de Tring traversera St Sébastien sur un parcours de 10 milles et passera près de l'eglise. Les travaux de construction amènent ici une foule d'étrangers qui sont tous surpris de nous trouver si prospères. Nous avions déjà deux bons moulins à scie mus par la vapeur ; la voie ferrée, en facilitant les communications, a inspiré la construction de deux autres établissements semblables qui seront prêts à fonctionner l'hiver prochain. Tout cela conduit à la colonisation. Il s'est vendu cette année un grand nombre de lots et les nombreux abattis qui se font nous rappellent ce qui se passait il y a 40 ans, lorsque nous défrichions les premiers lots de terre de la paroisse.

Nous avons encore une fromagerie bien patronnée qui fabrique beaucoup de bon fromage. Le revenu de cette industrie donne au colon de quoi suffire à ses besoins quotidiens.

Malgré le grand nombre d'étrangers présents, tout est sage dans le village. Il n'y a point d'auberge et tous les citoyens se sont donné la main pour empêcher l'entrée de la boisson durant la construction du chemin de fer.

Les savants ne se sont pas encore entendus sur la question de savoir si le serpent à la queue plus longue que le corps.

"Quel bonheur que de se promener à une pluie qu'on a prédite !" disait le redacteur météorologique d'un journal quotidien.

Madame Patrick.—Mais vous travaillez jour et nuit !

Madame Flanigan.—Il le faut ; la Bouleau m'a fait donner un cautionnement de trente dollars de ne pas la battre.

Madame Patrick.—Ce n'est pas une raison pour vous faire mourir au travail.

Madame Flanigan.—Il faut que je les aie, les trente dollars !

"Ce que je suis populaire !" s'écriait un voleur de profession. "Dans toutes les villes où je passe on offre une récompense pour mon retour."

Nouvelles du Canada.

QUEBEC.

—Une quantité de fourrures, saisies, il y a un an, par l'inspecteur du gouvernement, sont presque entièrement mangées par les mites.

Ces fourrures étaient évaluées à $60,000.

La Compagnie de la baie d'Hudson, à qui ces fourrures appartiennent va, dit-on, intenter une action en dommages aussitôt que la saisie sera réglée.

—MM. Law et Eaton, du département de géologie du gouvernement de la puissance, sont de retour de leur expédition à la baie d'Hudson, dans le Labrador.

Ils rapportent que les saults de la rive Hamilton sont les plus grands et les plus beaux de l'univers.

Ils ont exploré le lac Michikamaw qu'ils disent être plus grand que le Mistassimi. Le Michikamaw a plus de cent milles de longueur.

Ils ont découvert plusieurs lacs surpassant en grandeur le lac Saint Jean.

Ils ont une précieuse collection de pierres et de métaux.

—Sir Narcisse Belleau a pris du mieux.

—Faustin Boivin, de Roberval, envoyé en prison, il y a quelque temps, pour défaut de paiement d'une amende à laquelle il avait été condamné pour vente de liqueurs sans licence, est dangereusement malade. L'offense, dit-on, consistait en la vente d'une bouteille de bière par sa femme à un pensionnaire, pendant que M. Boivin était malade. Ce dernier étant en danger de mort à la prison, on fait signer à Chicoutimi une pétition pour sa mise en liberté.

—Le "Blake," la "Tourmaline" et le "Bartridge" sont probablement rester ici jusqu'à la fin de l'exposition. Le "Canada" et la "Magicienne", partis vendredi, se rendront à Bluefields, Nicaragua.

La frégate française la "Naïade," portant le pavillon de l'amiral Maigret, le "Nielly" et le "Rigault de Genouilly" sont arrivés en rade ici.

A huit heures du matin la "Naïade" a salué de 22 coups de canon les couleurs britanniques déployées sur la citadelle.

La "Naïade" est un croiseur à batterie de 1,800 tonneaux. Elle est commandée par M. Antoine, capitaine de vaisseau.

Le "Nielly" est un croiseur de troisième classe qui jauge 1,700 tonneaux. Il est sous le commandement du capitaine de vaisseau Deschamps.

Le "Rigault de Genouilly", croiseur de troisième classe, 1,400 tonneaux, est commandé par M. Testard, capitaine de frégate.

—M. Jos. S. Drapeau, agent d'assurance, se faisait voler, il y a une couple de mois, $100, par un de ses camarades, à Montréal, et la même chose lui est arrivée à Québec ces jours derniers. Son camarade, un jeune homme de bonne famille, perdit son emploi et partit pour la métropole, emportant avec lui tout ce qui lui tomba sous la main, soit une valeur de $25.

—L'épouse du sergent Jalbert, de la police de cette ville, est morte subitement d'une syncope de cœur.

—Un garçon de 9 ans, fils de M. Joly, a été victime d'un terrible accident à la Grande-Rivière, Ste Anne de Beaupré.

Il est tombé sous les roues d'une charrette chargée de bois.

La roue lui a passé sur la tête. Le malheureux a eu le cuir chevelu emporté et a reçu une horrible blessure à la tête d'où le sang a coule abondamment.

Son état inspire de sérieuses inquiétudes.

HULL,

—Les voleurs continuent à opérer ici.

Il y a quelque deux semaines, M. J. B. Massie, rue Wright, ouvrait la série des victimes. Une semaine après, M. John McPyke, commis de buvette, se faisait voler sa montre en or dans des circonstances plus que mystérieuses.

Avant-hier soir, c'était au tour de M. Godefrroy Moreau, hôtelier, rue Wright, à deux pas de la maison de M. Massie.

On dit que c'est à deux heures du matin que la chose est arrivée.

Tout le monde dormait à l'hôtel Montcalm. Et il paraît que quand le maître de céans dort, ce n'est pas facile de l'éveiller.

Les voleurs ont pénétré dans l'établissement en brisant une vitre dans la croisée donnant sur le grand chemin, tout à côté de l'entrée principale de l'hôtel. Ils ont ensuite enlevé la barre qui tenait la fenêtre fermée, puis levant le châssis, ont sauté dans la maison.

Montant au premier, ils ont pénétré dans la chambre à coucher où patront ont enlevé une montre en or avec chaîne massive, évaluée à plus de $280, puis $12 dans les poches de ses pantalons, que l'on a trouvés le matin sur le comptoir, dans la buvette.

Les voleurs sont ensuite entrés dans la chambre de la fillette que M. Moreau élève, ont fait main-basse sur une somme de $2, puis avant de déloger se sont emparés d'une bouteille de bon brandy.

La police a passé la journée et la nuit à faire des recherches.

Mais, pendant que nos limiers s'occupaient à retracer les coupables, un autre crime était commis en pleine rue Main, entre neuf heures et demie et dix heures.

M. Georges Labelle, huissier, clerc au bureau de M. l'avocat Major, était occupé à lire son journal en attendant les débiteurs, car c'était jour de paye chez Eddy, quand un individu entra soudain. M. Labelle se leva pour lui offrir un siège, mais il n'avait pas eu le temps d'adresser le *bon soir* à son homme, qu'il recevait un terrible coup de bâton sur la tête.

Ce qui arriva par la suite, nul ne le sait. Georges revint à ses sens longtemps après. Il appela, mais ses cris ne furent pas entendus. Ayant repris un peu de force il ferma le bureau. Il perdait énormément du sang par la blessure qu'il avait à la tête. Quelqu'un arriva sur les entrefaites et le conduisit chez le Dr Aubry. Il fallut sept points pour suturer la coupure.

Labelle a été reconduit chez lui dans un grand état de faiblesse. Il peut à peine donner les signalements de son agresseur tellement l'affaire a été vite faite.

—Il est probable que le R. P. Lauzon, O. M. I., supérieur de la maison de cette ville et curé de la paroisse, va être remplacé.

Le conseil des Oblats a siégé à Montréal, ces jours derniers, et on y a décidé, dit-on, plusieurs changements.

—Les scieries Hurdman n'ont pas fonctionné avant-hier, les billots ayant manqué. Cette disette de bois en grume se fera occasionnellement sentir dorénavant, l'eau basse empêchant la flotte des billots.

JOLIETTE,

—Vers six heures du soir, M. Cornellier, avocat de cette ville, se rendait, par affaire, à Ste Julienne. Après avoir parcouru une dizaine de milles son cheval prit le mors aux dents et lança son conducteur ainsi que M. Martel, hors de la voiture. Dans sa course furibonde, l'animal traîna M. Cornellier environ cent verges. Quelques fermiers qui travaillaient dans les champs, voyant sa situation critique sont allés à son secours et sont parvenus à arrêter le cheval.

M. Cornellier a été transporté à Ste Julienne, où un médecin a été appelé en toute hâte pour prodiguer ses soins au blessé. Celui-ci souffre de lésions internes et a des blessures à la tête et au bras.

Le lendemain M. Cornellier avait pris un mieux sensible ; cependant ses blessures sont assez graves. Cette nouvelle a causé un grand émoi à Joliette, Ste Julienne et dans tout le comté, et même à Montréal où M. Cornellier compte une foule d'amis.

Un reporter s'est rendu à la résidence de M. Cornellier, rue Dorchester, Côte St Antoine, et a eu une courte entrevue avec madame Cornellier. Celle-ci paraissait très nerveuse et a dit qu'elle venait justement de recevoir une dépêche lui annonçant que son mari prenait du mieux.

Un message de Joliette nous apprend que le blessé a été ramené à sa maison de campagne, à Joliette. Ses blessures exterieures à la figure et au bras sont graves ; mais les médecins ne voient heureusement aucun signe de lésion interne sérieuse.

Il est probable que M. Cornellier se rétablira complètement.

Quant à M Martel, il en a été quitte pour une chute de voiture aussi désagreable que violente. Il n'a pas la moindre blessure.

SWEETSBURG,

—Le procès des hôteliers James Wilson et M. L. Jeune, qui sont accusés d'avoir ourdi un complot pour mener à bonne fin l'attentat où M. W. W. Smith de l'Union de tempérance a failli perdre la vie vient de commencer.

Un nommé Kelly, qui a commis l'assaut, a témoigné contre ses complices et a incriminé plusieurs personnes bien connues.

Plusieurs arrestations seront opérées.

SHERBROOKE,

—La convention annuelle des Forestiers Indépendants a terminé ses travaux. Les officiers suivants ont été élus pour l'exercice prochain : Victor Morin, de Montréal, grand chef ranger ; Dr Slack, de Farnham, chef ranger ; J. W. Stocks, de Sherbrooke, grand secrétaire ; M. Miller, de Windsor Mills, grand trésorier ; M Lavallée, grand conseiller ; Dr Carette, de Québec, médecin ; L. J. Rose et A. W. N. Kelly, auditeurs.

Les délégués dont les noms suivent iront à la convention de la cour suprême qui aura lieu à Londres, Angleterre, l'an prochain : Peter Strathearn, de Montréal ; Rév. M. Hewlon, de Lachine ; J. N. Ducharme, de Ste Cunégonde ; Prof Walters, de Québec ; M. Lighthall, de Montréal ; F. H. Hebert, de Sherbrooke ; M. Graham, de Granby, et M. A. Raymond, de Montréal. Substituts : Dr Slack, de Farnham ; M. Gosselin, de Montréal ; M. DeCow, de Montréal ; M. Cypiot.

HUNTINGTON,

—La moisson est à peu près terminée et s'est accomplie dans d'excellentes conditions. On ne connaîtra la moyenne du rendement qu'au moment du battage. A part quelques beaux champs, on s'est plaint que le blé était atteint de rouille et que les épis étaient peu remplis.

Le blé d'Inde promet beaucoup surtout comme fourrage vert. Dans bien des endroits il atteint 12 pieds de haut.

—Un violent orage est passé sur cette localité. Deux granges ont été frappées par le tonnerre et complètement détruites.

RICHMOND.

—Malgré un temps menaçant, il y avait foule à l'ouverture de l'exposition agricole annuelle de Richmond. Les exposants ont à la fois fait preuve de bon vouloir et de goût et des prix ont été décernés aux plus méritants.

L'hon. M. Beaubien, ministre de l'agriculture, a fait l'ouverture de l'exposition.

LACHINE,

—Certains rapports publiés dernièrement donnent une idée tout à fait fausse des travaux que le gouvernement se propose de faire dans le canal Lachine.

A la dernière session le ministre des chemins de fer a mis dans ses estimes une somme de $50,000 pour commencer l'élargissement de la cunette du canal Lachine. Le cout de ces travaux devra nécessairement dépasser un demi-million de piastres, car il s'agit d'abaisser le niveau du mouillage de douze pieds qu'il est aujourd'hui à quatorze pieds et de donner à la cunette une profondeur de 15 pieds, depuis St Gabriel à Lachine. L'année prochaine, une très forte somme sera votée par le gouvernement à cet effet. Des soumissions ont été demandées il y a environ trois semaines ; elles seront closes le 4 septembre à midi.

Ces travaux donneront au canal Lachine le même mouillage que tous les canaux du St Laurent, soit quatorze pieds ; les travaux du canal Cornwall et ceux du canal Lachine seront probablement terminés vers 1898 et les vaisseaux d'un tonnage de 1,500 à 2,000 tonneaux pourront descendre des grands lacs jusqu'à Montréal. Le canal Beauharnois n'a que neuf pieds de mouillage ; celui de Soulanges aura quatorze pieds.

Ces travaux seront faits par contrat.

WINDSOR,

—Une caverne de faux monnayeurs a été découverte. A la suite d'une indication et en moins d'une heure, deux individus, Edward Ryan, peintre, de Toronto, et W. Weaver, au service de Sol. White, ont été arrêtés et jetés en prison pour avoir fabriqué de la fausse monnaie. Les deux hommes logeaient dans la même chambre. Dans cette dernière on a trouvé un moule en plâtre, du métal, un creuset, quelques faux dollars américains et des pièces de 25 cents également fausses. Ni les dollars ni les autres pièces ne sont d'une imitation parfaite. On croit que les faux monnayeurs faisaient des expériences dans leur logis et qu'ils ont un attirail complet d'outils quelque part en ville. On croit aussi qu'ils ont des complices à Détroit où Ryan faisait, dit-on, passer sa fausse monnaie.

Une Greve a Lawrence.

Lawrence, Mass., 3 septembre —A 10 heures, vendredi matin, les tisserands de Brown & Ackroydes, manufacturiers de lainages, se sont mis en grève à cause de leurs gages qu'ils trouvent trop peu élevés.

En moyenne ils reçoivent $6.50 par semaine. Cet établissement compte 48 métiers et emploie 24 tisserands.

La nuit, le même nombre d'employés sont à l'ouvrage.

Les tisserands disent que leurs gages ont été réduits de 40 pour cent depuis l'automne dernier.

Les grévistes ont eu une entrevue avec M. Brown, l'un de leurs patrons, et ce monsieur a refusé d'augmenter leurs gages de 15 pour cent.

CLUB FREMONT.

Nouvelle Organisation Politique Fondee a Boston.

Dimanche dernier, M. J. B. Dupont, de Sommerville, Mass., convoquait au Clarendon Hotel, à Boston, plusieurs canadiens républicains de différents centres dans le but d'organiser un club qui aura des représentants dans tout l'Etat du Massachusetts.

Voici ceux qui se sont rendus à l'appel et qui représentaient les centres suivants :

Fall River, Hugo A. Dubuque ; Lowell, Aimé Gauthier ; Holyoke, Orphyr E. Genest ; Salem, J. C. Tourangeau ; Somerville, J. B. Dupont ; West Medford, A. B. Lachapelle ; Marlboro, Alf. Beaudry et A. L. Beauchamp ; Arlington, N. J. Hardy, N. J. Marcotte et J. B. Marcotte ; Malden, E. G. Foisy, P. L. Foisy et G. E. Falardeau ; Cambridge, F. X. Massé, Paul Lavoie, Geo. Fortin, Donatien Dubé, Jos. Paquette, Chs. Landry, E. Métivier, Geo. O. Girard, Arthur Authier, snr., Arthur Authier, jnr. et Jos. Brassard ; Boston, T. D. Monast, E. M. Poitevin, Théo. E. Langlois, J. B. Rouillard et E. G. N. Desmeyers.

M. J. M. Authier, de l'*Espérance* de Central-Falls, R. I., était présent.

L'Hon. Aram J. Pothier, maire de Woonsocket, R. I., écrit la lettre suivante :

J. B. DUPONT, Ecr.

Monsieur,

Je regrette ne pouvoir assister à votre réunion, à l'Hotel Clarendon, étant appelé ailleurs ce jour-là. Je me réjouis, cependant, de cette démarche des amis de la cause républicaine dans le Massachusetts et souhaite tout le succès possible. Comptez sur ma bonne volonté toujours. Je serai heureux de pouvoir être utile.

Avec respect,

A. J. POTHIER

Septembre 1er, 1894.

L'assemblée s'ouvrit à 3 heures, P. M. M. Dupont expliqua succintement et en termes heureux le but de cette réunion. Après quoi M. Genest, d'Holyoke, fit motion d'élire un président et un secrétaire *pro tempore*. M. J. B. Dupont fut élu président et M. Théo. E. Langlois secrétaire.

Plusieurs adressèrent la parole et tous endossèrent l'idée lumineuse de M. le président, c'est-à-dire de former un club dans tout l'Etat du Massachusetts auquel feraient partie les principaux Canadiens de chaque ville.

Aussitôt un comité fut formé pour élaborer une constitution et des réglements. Ce comité était composé comme suit :

Orphyr E. Genest, président ; Hugo A. Dubuque, secrétaire, et de MM. Dupont, Langlois, Gauthier, Rouillard, Massé, Monast, Poitevin et Hardy.

Ces noms furent soumis à l'assemblée et acceptés, et l'on procéda de suite à l'élection des officiers pour l'année courante : elle donna le résultat suivant :

President : J. B. Dupont, Sommerville ; Vice-Présidents : H. A. Dubuque, Fall-River ; J. B. Rouillard, Everett ; Aime Gauthier, Lowell ; V. J. Huot, Lawrence ; C. Marion, Haverhill ; N. J. Hardy, Beachmont ; F. X. Massé, Cambridge ; O. E. Genest, Holyoke ; A. Beaudry, Marlboro ; T. D. Monast, Boston ; J. C. Tourangeau, Salem ; Dr Marc Fontaine, Spencer ; E. Tessier, Boston ; M. Biron, Springfield ; J. N. Lamoureux, Chicopee Falls ; Ed. Vadnais, North Adams ; E. J. Beaudrault, Amesbury ; G. DesRivières, Fitchburg ; Dr Grisé, West Gardner, et un grand nombre d'autres que les officiers ont le droit de s'adjoindre.

M. T. D. Monast fut élu trésorier, M. Théo. E. Langlois secrétaire et M. F. X. Massé secrétaire adjoint.

Après plusieurs remarques faites dans l'intérêt du nouveau club et de la cause republicaine, il fut décidé de donner un grand banquet le 11 octobre prochain.

Un comité fut nommé à cet effet et les membres de ce comité entendent faire les affaires rondement.

A plus tard pour plus amples renseignements et les détails de cette organisation qui est appelée, sans aucun doute, à rendre des services immenses à l'élément canadien-français et au succès du parti républicain.

On n'est pas maître de la distraction. Un savant arpentait l'autre jour les rues en marchant un pied sur le trottoir et un pied dans le ruisseau.

Un ami le recontre et s'informe de sa santé.

—Je suis très bien, reprend-il ; mais depuis une demi-heure, je me suis pris à boiter

BON MARCHE.

Soyez prets Jeudi Matin a 9 hrs.

1000 PAIRES de RIDEAUX en DENTELLE de HAUTE MODE a 50c. dans la Piastre.

Ces Rideaux sont sujets à de légères impérfections subies dans la manufacture; dans la plupart des cas elles sont à peine visibles et ne détériorent aucunement ces Rideaux.

Rideaux Nottingham,

LONGUEUR ET LARGEUR COMPLETES,

Tous des Dessins Nouveaux.

Rideaux Nottingham, prix régulier 75c,
Prix de vente, 39c. la paire.
Rideaux Nottingham, prix régulier $1,
Prix de vente, 59c. la paire.
Rideaux Nottingham, prix régulier $1.25,
Prix de vente, 69c. la paire.
Rideaux Nottingham, prix régulier $1.50,
Prix de vente, 79c la paire.
Rideaux Nottingham, prix régulier $1.75,
Prix de vente, 98c. la paire.
Rideaux Nottingham, prix régulier $2.00,
Prix de vente, $1.23 la paire
Rideaux Nottingham, prix régulier $2.50,
Prix de vente, $1.48 la paire
Rideaux Nottingham, prix régulier $3.00,
Prix de vente, $1.98 la paire
Rideaux Nottingham, prix régulier $3.50,
Prix de vente, $2.25 la paire
Rideaux Nottingham, prix régulier $4.50,
Prix de vente, $2 50 la paire
Rideaux Nottingham, prix régulier $5.50,
Prix de vente, $2.98 la paire

1 lot de Rideaux Suisses, toujours vendus à $6 la paire,
Prix de vente, $3.98 la paire
1 lot de Rideaux Suisses, toujours vendus à $8.50
Prix de vente, $5.98 la paire

RIDEAUX EN MADRAS.

20 paires de Rideaux en Madras, prix régulier $2 50,
Prix de vente, $1.47 la paire
25 paires de Rideaux en Madras, prix régulier $3.50,
Prix de vente, $1.98 la paire.
21 paires de Rideaux en Madras, prix régulier $5.50,
Prix de vente, $2.98 la paire.
19 paires de Rideaux en Madras, prix régulier $7.00,
Prix de vente, $3.98 la paire.

Rideaux en Points d'Irlande.

Rideaux en Points d'Irlande de $4.50, pour cette vente
$2.98 la paire.
Rideaux en Points d'Irlande de $5.50, pour cette vente,
$3.75 la paire.
Rideaux en Points d'Irlande de $7.50, pour cette vente,
$4.50 la paire.
Rideaux en Points d'Irlande de $9, pour cette vente,
$5.00 la paire.
Rideaux en Points d'Irlande de $12, pour cette vente,
$7.98 la paire.
Environ 40 paires de Rideaux en Mousseline froncée, prix régulier $2.75 la paire, prix de vente
$1.71 la paire.

RIDEAUX SUISSES.

1 lot de Rideaux Suisses, toujours vendu à $5 la paire,
Prix de vente, $2.98 la paire

A partir du 7 Septembre notre Magasin sera ouvert le Vendredi soir,

F. G. MITCHELL & CO.

NOTES LOCALES.

Le Bon Marché a une nouvelle annonce aujourd'hui que toutes les dames devraient lire.

Pour vos photographies de tou genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

Deux autres individus ont été arrêtés samedi sur la rue Chelmsford, pour cruauté envers un cheval.

On peut se procurer les pilules du Dr. Lariviere, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

La rentrée des classes au college et au couvent St. Joseph, ont eu lieu mardi. La rentrée aux écoles publiques aura lieu lundi prochain.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Dimanche matin, un nommé John Costello, du No 56 rue Williams, a été trouve mort dans son lit. On suppose que la mort a été causée par une hémorrhagie.

Des avis ont été placardés à la Pickering Hesiery, annonçant que les travaux seraient repris lundi prochain. Les travaux étaient suspendus dans cette manufacture depuis un an.

Toutes nos manufactures commencent à fonctionner et déjà plusieurs de nos compatriotes, partis le printemps dernier, reviennent pour s'établir de nouveau au milieu de nous.

Si vous désirez un magnifique portrait, pas de meilleur endroit, dans la ville que d'aller au Loupret Studio, Mansur Block, rue Central. Tout ouvrage qui sort de cet atelier, est du dernier fini et atteint la perfection

La retraite des Enfants de Marie est commencée à l'église St Joseph, depuis dimanche après-midi. Elle est prêchée par le Révd Père Paquette. Dimanche il y aura réception dans la Congrégation des Enfants de Marie.

L'élargissement et le creusage du canal de la Wamesit Power Company sont poussés avec vigueur. Ces travaux vont augmenter de beaucoup le pouvoir des fabriques Faulkner, Stirling, Belvidere No. 2 et de l'American Belt Company.

Une mauvaise digestion est un acheminement vers toutes les maladies possibles. En donnant plus d'activité aux voies digestives, le Dr. Delisle's Kinium Compound fait le bonheur de ceux qui ont assez de souci de leur santé pour faire usage de cet excellent tonique. $1 la bouteille. En vente dans toutes les pharmacies.

Quel Temps il Fera.

L'astronome Clayton de l'observatoire de Blue Hill prédit que le temps sec qu'il fait depuis quelque temps va durer jusqu'au 20 de ce mois, puis nous aurons de la pluie jusqu'au 10 octobre.

Une bonne Occasion.

Qui ne se présentera peut-être jamais. Avant de retourner en France, M. et Mde Varin montreront à friser et réparer les **Plumes d'Autruche** à toute personne désirant apprendre un bon métier.

Pour conditions s'adresser ou écrire à

FRED VARIN,
258 rue Merrimack, Lowell, Mass

2000 ailes (Wing-) naturelles toujours vendues 25c., 10c. au choix.

"Fleur des Neiges."

Nous accusons réception d'un roman ayant nom "Fleur des Neiges."

I est de la plume de l'auteur de "Mater Dolorosa," "Mère et Martyre," "La Reine de l'Or," "Grand Cœur" et d'autres œuvres charmantes de Paul d'Aigremont.

Nous avons lu la première partie de cette perle littéraire, tout d'un trait.

Rien de plus empoignant et de plus moral à la fois.

La maison Leprohon et Leprohon, éditeurs, 25 rue St Gabriel, Montréal, a fait un réel tour de force pour offrir ce roman, en brochure, à cinq centins la copie.

On se dispute "Fleur des Neiges" chez les marchands de journaux.

N. B.—Mentionnez le journal.

Atmosphere Capricieuse

L'atmosphère dimanche ressemblait beaucoup à la fameuse "journée jaune" que nous avons eue le 6 septembre 1881. Cependant l'obscurité n'était pas aussi grande. En 1881, il a fallu se servir de lumières artificielles durant toute la journée. La cause dans le temps n'a jamais pu être expliquée par les astronomes.

Une théorie qui pourrait avoir son poids, c'est que dimanche le soleil était couvert par la fumée des immenses feux de forêts qui sévissent dans l'ouest.

Decede au Canada.

A Ste Anne de la Pérade est décédé M. Narcisse Grimard, à l'âge de 74 ans, 2 mois et 9 jours, après une longue et pénible maladie soufferte avec résignation.

M. Grimard avait habité Lowell pendant vingt ans; il laisse pour deplorer sa perte, une epouse inconsolable et 12 enfants, dont 3 garçons et 9 filles, MM Arthur et Eugène à l'emploi de O'Donnell & Gilbride, 41 petits-enfants et 2 arrière-petits-enfants.

Les funérailles auront lieu mercredi matin, à Ste Anne de la Pérade.

M. Grimard était bien connu de toute notre population et sa perte laissera un grand vide dans la famille Grimard si estimée parmi nous.

Naissance.

En cette ville, mardi, l'épouse de M. Jos. E. Moreau, typographe, une fille. La mère et l'enfant se portent bien.

Bureau de S. Cherry,
21 Drayton St.
Savannah, Ga., 16 Dec. 1890.

MM. LIPPMAN, BROS, Savannah, Ga.

Chers Messieurs,—Je désirerais ajouter mon témoignage a l'effet presque miraculeux de la P. P. P. dans le cas de Mary Ingraham, une femme qui réside chez moi; elle a eu un rhume continuel, mal de gorge, débilité, etc., et était rendue à un tel degré qu'elle était incapable de quitter le lit, étant abandonnée des médecins; elle a pris les soi-disantes médécines pour le sang sans le moindre effet, jusqu'à ayant pris la P. P. P. elle commença de suite à prendre du mieux et aujourd'hui elle est en bonne santé comme jamais de sa vie. Vous pouvez vous adresser à moi dans aucun temps sur l'effet de la P. P. P. dans ce cas présent.

Respectueusement,
SAMUEL CHERRY.

En vente par tous les droguistes.

HEUREUX FACTEURS

Les Amis de Salem Viennent Visiter Willow Dale.

Une vingtaine de facteurs de Salem, accompagnés de leur maître de poste, M. Coss, et les facteurs de Lowell ayant à leur tête leur patron, G. W. Pearson, se sont réunis hier à Willow Dale pour y célébrer la fête du travail.

Un char spécial conduisit les visiteurs sur les lieux du piquenique. Une partie de base-ball fut organisée. Les deux maîtres de poste commencèrent comme "pitchers." A la fin de la 4ème inning la partie était de 26 à 18 points en faveur des facteurs de Salem. Ici la balle fut perdue et la partie fut décidée 18 à 18.

La partie de football a été gagnée par les facteurs de Salem par une série de 2 à 1.

Un programme de sport fut organisé et le tout se passa dans le plus grand ordre.

A 5.30 hrs eut lieu le souper, et les courses de l'après-midi avaient ouvert l'appétit de tous les invités MM. A. Vigeant et F. X. Berger avaient la direction de la table des rafraîchissements sur le terrain et ils se sont on ne peut mieux acquittés de leur tâche.

Les amis de Salem sont partis par le train de 8.46 hrs gais et contents de leur voyage à Lowell.

LA FETE DU TRAVAIL.

MAGNIFIQUE PARADE et SPORTS ATTRAYANTS.

Les Travailleurs se Sont Distingues.

C'était fête lundi en cette ville et la température ne pouvait être plus agréable pour ceux qui devaient parader: il faisait frais. Le soleil ne se montra que vers midi.

Toutes les principales rues de la ville furent bondées dès le matin par une foule endimanchée accourue pour voir la parade.

Il y avait peu de décorations; seuls quelques marchands avaient orné la façade de leurs magasins.

La première parade des travailleurs de cette ville eut lieu le 2 septembre 1889. Ce jour-là la population de Lowell prit un tel intérêt dans cette fête que tous les édifices publics, les banques, etc., demeurèrent fermés toute la journée.

Vers les 9 heures du matin, hier, les diverses organisations ouvrières commencèrent à faire leurs préparatifs pour la parade.

La première division fut formée sur la rue Shattuck, la deuxieme sur la rue Palmer et la troisième sur la rue Middle.

Un grand nombre de personnes étaient en ligne et le départ se fit vers les 10 heures, sous les ordres du Chief Marshal Weeks.

L'itinéraire fut le suivant: les rues Market, Central, Middlesex, Thorndike, Adams, Cabot, Merrimack, Bridge et Sixth; contremarche par les rues Bridge, Merrimack, Central et Gorham jusqu'aux Fair Grounds, où les processionnistes furent passés en revue par le Chief Marshall et des juges qui ont rendu le verdict suivant:

L'Union la plus nombreuse: Cotton Spinuers' Union.

L'Union offrant la plus belle attraction: Granite Cutters.

L'Union marchant la mieux: Textile Union No. 60 de Dracut.

L'Union ayant la meilleur apparence: Building Laborers.

Aux Fair Grounds, dans l'après-midi, un programme de sports a été exécuté et des prix ont été accordés aux vainqueurs.

Il y eu aussi une course de deux milles en bicycle.

Le *tug of-war* fut le dernier article de sport de l'après-midi.

Dans la soirée environ 600 personnes ont assisté à un grand bal donné dans la salle Huntington.

Quoique la fêtede lundi n'ait pas égalé celle qui ont déjà été chômées ce même jour en cette ville, on peut dire que les travailleurs se sont encore une fois distingués.

P. P. P. Une médecine merveilleuse, elle donne l'appétit la vigueur et la force.

P. P. P. Guérit le rhumatisme et tous les points de côté, du dos et des épaules, des genoux, des hanches, des poignets et des jointures.

P. P. P. Guérit le syphilis dans toutes ses phases, vieil les ulcères, troubles des plaies et des rognons.

P. P. P. Guérit le catarrhe, l'eczema, erisypèle, toutes les maladies de la peau, et d'empoisonnement par le mercure.

P. P. P. Guérit la dispepsie maladies chroniques des femmes et constitution de la hué et perte de vitalité.

P. P. P. La meilleur purificateur du sang. A fait plus de guérisons permanentes que tous les autres remèdes pour le sang.

TOUT EET TRANQUILLE A NEW BEDFORD.

New Bedford, 4—Rien de nouveau à propos de la grève. Aucune nouvelle fabrique n'a tenté de reprendre ses opérations ce matin, soit sous une réduction ou en accordant les anciens gages.

LE PRÉSIDENT OUBLIÉ.

Denver, 4 sept—Le programme du parti démocratique du Colorado, adopté par la convention hier soir, se prenonce en faveur de l'argent, mais ne dit rien du président Cleveland ni de son administration.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York,

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les Marchandises d'Automne et d'Hiiver sont maintenant en exhibition.

FEUX DE FORETS.

Quatre cent Cinquante Cadavres Trouvés.

MAISONS DETRUITES SUR UNE DISTANCE DE 25 MILLES.

La Pluie a Mis un Terme à Cette Devastation.

Duluth, Minn., 3—Les feux de forêts continuent leurs ravages et ils ont déjà fait de nombreuses victimes, sans compter les pertes matérielles incalculables qu'ils ne cessent de causer.

Le village de Hinckley a été complètement incendié et 150 à 200 personnes y ont perdu la vie.

On a envoyé des secours sur les lieux, mais on n'a pu sauver ces pauvres gens. Les flammes se propageaient avec tant de rapidité que les habitants de ce village ne purent les fuir et ils ont été brulés vifs.

Une autre petite ville, Tokegama, a aussi été la proie des flammes. Un train envoyé sur les lieux pour secourir les habitants de cette ville fut incendié.

Des secours furent envoyés de tous côtés.

Missen Creek, Baronette et Granite Lake, trois autres petites villes, ont été complètement incendiées et on compte plusieurs pertes de vie.

Cinq millions de pieds de bois de construction ont été brûlés à Baronette et cinq millions de pieds à Granite Lake.

Ces feux de forêts ont complètement devasté une étendue de territoire de 140 milles, entre Chippewa Falls et Superior. Les fils telegraphiques sont par terre et les voies ferrées détruites. Dans ces parages, les pertes de vie dépassent de beaucoup la centaine.

Cornelius Vanderbilt, le millionnaire new-yorkais, est l'un des plus gros perdants, ayant placé un million de dollars sur du bois qui a été consumé.

DERNIERS CALCULS.

Duluth, Minn., 3—A la dernière heure, aujourd'hui, on calculait qu'entre 800 à 1500 personnes avaient été brûlées vives ou suffoquées par les feux de forêts dans le nord du Minnesota. La grande différence entre ces chiffres est une preuve qu'il est impossible, pour le présent, de calculer avec un certain degré de certitude le nombre des pertes de vie.

West Superior, Wis., 3—Les dernières nouvelles reçues du nord du Wisconsin et de l'est du Minnesota nous apprennent que les feux de forêts, au lieu de diminuer, augmentent en intensité, et les pertes de vie se multiplient.

Voici la liste des villes qui ont été complètement incendiées: Shell Lake, Baronette, Bashaw dans le Wisconsin; Hinckley, Miller, Finlayson, Rutledge, Sturgeon Lake, Moose Lake Partridge et Sandston dans le Minnesota. La population de ces villes s'élève à environ 5000.

Ashland, Ohio, 3—On vient d'apprendre que Burbank, une ville de 1000 habitants sur le chemin de fer Erie, à dix-huit milles à l'est d'ici, est en flammes. Des locomotives ont été envoyées sur les lieux

Duluth, Minn, 4—La liste des victimes des feux de forêts continue à se remplir, et maintenant on a les noms de plus de 650 personnes qui ont péri dans les flammes, dont la plus grande partie sont des femmes et des enfants.

Des familles entières ont été lancées dans l'eternité dans un clin d'œil.

Ce matin, une bande d'hommes de chantier est partie pour parcourir le théâtre de la destruction et rapporter les cadavres qu'elle rencontrerait. Sur une lisière de terre ayant une longueur de 26 milles et 15 milles de largeur, pas une habitation n'a été laissée debout, excepté une maison d'école à Miller, et sur toute cette étendue des cadavres d'hommes, de femmes, d'enfants, de chevaux et de bes iaux ont été trouvés.

Là où le feu a passé pas un seul arbre n'est demeuré intact. Environ 72 maisons de pionniers ont été incendiés; il y avait à peu près 500 personnes dans ces habitations. A Brookdale, au sud de Hinckley, où environ 90 personnes étaient allées se réfugier dans l'eau d'un petit bassin, 67 cadavres ont été retirés.

Les comités de secours de Duluth ont accompli une besogne admirable. Des centaines de personnes, y compris celles qui occupent une place élevée dans la société de cette ville, ont travaillé jour et nuit depuis samedi dernier pour prendre soin des femmes et des enfants sans asile et sans le sou. Plus de $8000 ont été jetés dans la caisse de secours, et beaucoup de vivres, de vêtements, etc., ont été donnés.

Un train spécial a recueilli hier près de Skunk Lake les corps de Mde Lind et de ses cinq enfants, dont la demeure se trouvait située à un demi mille à l'ouest de la voie ferrée.

Ce même convoi a recueilli près du chemin de fer les corps de Little et Elder, deux télégraphistes de la North American Telegraph Company, qui avaient été envoyés sur les lieux et y ont péri. Plusieurs autres cadavres, y compris celui du General Passenger Agent Rowley de Winnipeg, ont été ramenés en cette ville.

Dans le comté de Westerland sept cadavres ont été recueillis.

Le coroner du comté de Pine a dit que 187 cadavres avaient été trouvés dans Hinckley seulement et l'on s'attend à en trouver plusieurs autres.

LE NOMBRE DES CADAVRES.

Pine City, Minn., 4—Le comité général chargé de recueillir les cadavres a fait le rapport suivant qui couvre les recherches opérées jusqu'à présent: Hinckley, 271 corps; Sandstone, 77; Miller, 15; entre Skunk Lake et Miller, 12; Pokegama, 29; dans les chantiers de bois, 50; total, 450.

LA PLUIE! LA PLUIE!

Detroit, 4—Des nouvelles reçues du nord du Michigan marquent que la pluie d'hier y a été générale et que les feux de forêts ont été presque complètement éteints, là où la main n'avait pu mettre un frein à la fureur des ondes de feu. On calcule que dans les comtés de Dickinson, de Houghton et d'Ontonagon, situés dans le Michigan, et dans les comtés de Florence et de Marinett, situés dans le Wisconsin, 700 millions de pieds de pin blanc sont devenus la proie des flammes.

ENCORE DES FEUX DE FORÊTS!

Mora, Minn., 4—Des feux de forêts menacent cette ville. Les citoyens luttent contre les flammes.

Marsfield, Wis., 4—Une dépêche de Spencer aujourd'hui demande des secours, vu que les flammes environnent la ville. Spencer compte environ 400 habitants.

AU MOMENT PRECIS

Un Homme Sauve la Vie d'un Enfant sans y Penser

Boston, 5 septembre—Ce n'est pas souvent qu'un homme sauve une vie humaine simplement en passant sur un trottoir et en se mêlant de ses propres affaires. C'est cependant ce qui vient d'arriver à Boston.

Un M. Cowen de cette ville a sauvé la vie d'un jeune enfant sans même y penser. M. Cowen s'en allait tranquillement sur la rue Jeffries, lorsque rendue en face de la maison portant le No. 46 rue Jeffries, il sentit un poids lourd lui tombant sur la tête. C'était le jeune Freddie qui, voulant regarder dans la rue, s'était trop avancé par la fenêtre du troisième étage et était tombé dans la rue.

M. Cowen, qui passait en ce moment là, reçut le jeune Freddie sur la tête, ce qui amortit la chute du jeune enfant qui n'a que 4 ans et pèse 40 livres.

Si M. Cowen ne se fût pas trouvé en ce moment précis juste à cet endroit, l'enfant se tuait instantanément sur le pavé.

M. Cowen ne reçut qu'une blessure sans gravité à la tête et l'enfant, quoique plus grièvement blessé, n'en mourra pas.

L'AMITIE DE SA FEMME

Il l'Evalue a la Somme de $15,000.

Lewiston, 4 sept—Wallace W. Clark de cette ville a intenté un procès à O. P. Dexter de Bangor dans la somme de $15,000 pour avoir aliéné l'affection de sa femme née Carrie Weber.

M. Clark est un courtier en moyens.

Carrie Weber travaillait dans une fabrique de chaussures, il y a quatre ans, à Auburn, et gagnait $12 par semaine. Clark fit sa connaissance et l'épousa à Great Falls, N. H. Après son mariage, Mde Clark, qui apprenait la musique, alla passer deux ans à Florence pour étudier sous Liergi Vaunuccivi, un fameux virtuose. C'est son mari qui paya ses dépenses, mais le mariage ne fut pas connu avant son retour d'Italie.

Mde Clark apprit le chant, et à son retour elle chanta dans divers concerts.

Mde Clark rencontra un jour Decker et elle l'aima à première vue. Un jour Clark apprit que sa femme vivait maritalement avec son amant à Bangor. Clark alla voir et découvrit que tout ce qu'on lui avait rapporté était vrai.

Clark intenta alors un procès à Decker qui est à l'aise.

Freddy, qui a fait le tour de la ferme.—Oh! maman, j'ai vu de beaux cochons anglais!

La maman.—Comment as-tu vu qu'ils étaient anglais?

Freddy.—Il y en a un qui m'a parlé. Il m'a dit: *Yes, yes.*

VICTOIRE REPUBLICAINE.

UNE MAJORITE DE PLUS DE 25,000 VOTES.

Les Democrates Balayes dans le Vermont.

Burlington, 4 sept.—Les républicains de cette ville ont remporté une éclatante victoire aujourd'hui. Leur candidat au poste de représentant, C. P. Smith, a été élu par une majorité de 262. Les votes donnés en faveur des candidats au poste de gouverneur ont été les suivants: Woodbury, 1504; Smith, 760; divers, 53.

La majorité de Woodbury est donc de 691. Ce candidat républicain a remporté tous les quartiers en cette ville. C'est la première fois que les républicains accomplissent ce tour de force depuis 1885 quand Woodbury fut élu maire.

Sur 243 localités, soixante-cinq ont donné 23 000 de majorité à Woodbury, et tout indique que cette majorité sera portée à plus de 25,000 quand les derniers rapports seront reçus.

A White River Junction, à St Johnsbury, à Brattleboro, à Montpelier, à St Albans, à Northfield, à Bennington, etc., les républicains ont été victorieux sur toute la ligne.

It's a republican year.

UN ENLEVEMENT.

LE PERE ETAIT MENAÇANT ET ILS S'ENFUIRENT.

Tout un Emoi Cause a Ware.—Derniers Details.

Ware, 4 sept.—Il y a beaucoup d'émoi en ville ce soir à cause de l'enlèvement de la jeune fille d'un riche fermier de cette localité.

Cette jeune fille, âgée à peine de 19 ans, a pour père Marshall Richards, qui réside à deux milles au nord de ce village.

Le jeune homme qui a opéré l'enlèvement est Byron H. Barnes; il est âgé de 22 ans et le fils de William H. Barnes, un propriétaire de biens-fonds très riche de ce village.

Le couple s'aimait depuis plusieurs mois, mais le fermier détestait le jeune Barnes et un jour il défendit au jeune homme de revenir dans sa maison, sinon il lui tirait un coup de fusil.

Le jeune Barnes se le tint pour dit et ne retourna plus chez le fermier. Cependant les deux amoureux se rencontraient au village, à la dérobée. C'est pendant l'une de ces rencontres qu'ils complotèrent leur fuite.

Lundi, aux courses de chevaux, le jeune Barnes apprit que le fermier Richards avait eu vent de ses projets et qu'il empêchait sa fille de sortir.

Le jeune Barnes résolut alors d'agir sans plus de retard; il courut chez le greffier du village pour se procurer un permis de mariage. Ensuite il loua une voiture et se rendit dans un lieu isolé, non loin de la demeure de sa dulcinée et y attendit jusqu'à une heure avancée de la nuit. Quand le fermier se fut retiré, le jeune Barnes fit les signaux convenus et Mlle Richards, les ayant entendus, mit ses plus beaux vêtements et vint le rejoindre.

Ce matin, le couple se rendit devant un ministre à West Brookfield, où le mariage fut celebré.

Le jeune couple n'est pas encore de retour, mais il ne tardera pas à le faire, car le fermier Richards leur a écrit qu'il leur pardonnait et qu'il les attendait.

PENDANT SON SOMMEIL

Un Fermier se fait Voler par un Pick-Pocket.

Providence, R. I., 4 sept—Sylvester Wheeler, un fermier de White Rock, vint en cette ville hier soir avec ses deux enfants, Georgie, une fillette de 12 ans, et Arthur, âgé de 15 ans. Le jeune garçon était sujet à des attaques d'épilepsie et son père avait l'intention de le conduire à l'hôpital.

Le fermier et ses enfants descendirent à l'Arlington Hotel. On donna une chambre à la petite fille et à son frère.

Le père sortit et prit quelques verres. Quand il fut passablement étourdi, il s'assit sur le seuil d'une porte et s'y endormit profondément. Il n'avait que dix dollars sur lui, et pendant son sommeil un pick-pocket fouilla dans ses poches et lui vola tout son argent.

Ah! la boisson...

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousselures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

Haswell's Studio

MEILLEURS PORTAITRS CABINET

—A DES—

PRIX POPULAIRES.

—AU NO.—

214 Rue Essex,

Salem, Mass.

F. X. VOYER,

85 RUE HARBOR.

L'endroit par excellence pour acheter vos Chaussures de toutes sortes pour Hommes, Femmes et Enfants Satisfaction est garantie a tous ou l'argent sera remis.

Nos prix défient la concurrence.

Ainsi nous esperons que nos compatriotes nous accorderont de prefence leur patronage et nous leur promettons que tous seront servis avec honnetete et courtoisie.

Encouragez un Compatriote!

Ed. PINAULT,

40 Rue Perkins,

BOULANGER DE 1ère CLASSE

Fait tous les jours les plus excellentes Patissseries, Biscuits, etc

A toujours en mains des marchandises toutes fraiches.

Aussi Cigares et Tabac.

LA GUERRE EN CHINE.

UN SUPPOSE ESPION TORTURE PAR LES AUTORITES.

Une Province se Rebelle contre le Gouvernement.

Londres, 4 sept—Une dépêche de Shanghaï mande qu'un grand nombre de recrues chinoises arrivent chaque jour à Tien Tsin, où on leur donne des armes et des munitions.

La province de Shan Tung est presque en rebéllion contre le gouvernement de la Chine; elle est mécontente et se prononce contre la guerre avec le Japon; elle refuse d'envoyer des approvisionnements et des soldats sur le théâtre de la guerre comme l'ont fait les autres provinces.

Les autorités de cette province prétendent, pour se justifier, que le Japon n'en veut qu'au gouvernement de la Chine, non au peuple chinois.

Un homme a été arrêté à Wing Po ces jours-ci; on le prenait pour un espion japonais. Il fut affreusement torturé. On apprit plus tard que cet homme n'était pas un espion espagnol, qu'il était natif du sud de la Chine et faisait un pélerinage à Foo Chow.

Deux Japonais qu'on croit être des espions furent arrêtés à Shanghaï sur le terrain du consulat américain. Les prisonniers furent remis aux autorités chinoises. La population étrangère est indignée à cause de cette action du consul américain.

Les autorités chinoises prétendent avoir le droit d'arrêter des Japonais dans les limites du consulat.

CRIME AFFREUX.

Une Femme du Rhode Island Outragee et Assassinee.

Providence, 4 sept.—Mde Gilbert Potter a été assaillie brutalement par des personnes inconnues à Rice City, un petit village à environ 24 milles de Providence, dimanche dans la nuit. Le mari de cette femme était un colporteur de poisson, et samedi soir il quitta sa demeure pour aller pêcher.

Mde Potter et son jeune enfant, âgé de 5 ans, restèrent seuls à la maison.

Lundi matin, un voisin remarquait que ni Mde Potter ni son enfant ne se montraient, conçut des soupçons et alla voir. Il trouva que Mde Potter avait été outragée, puis assassinée. L'enfant dormait dans une garde-robe où il avait été renfermé.

On croit que ce crime affreux a été commis par deux vagabonds qui flânaient depuis quelques jours dans les environs.

Des fermiers avec leurs chiens fouillent les bois des environs, à la recherche des deux "tramps," mais jusqu'à présent on n'a pu découvrir, aucune trace des assassins.

Gilbert Potter, le mari de la femme assassinée, est revenu à sa demeure, et dans le village les uns croient que c'est lui qui a tué sa femme et d'autres prétendent que non.

On a appris qu'il avait acheté un revolver 24 heures avant le meurtre, et à son retour cette arme contenait quatre balles de même calibre que celle que les médecins ont retirée de la tête de la victime. Une des chambres du revolver de Potter était vide.

PETITES NOUVELLES

RUSSELL PRÉSIDERA.

Boston, 4 sept.—L'ex-gouverneur W. E. Russell a accepté l'invitation qui lui a été faite par le comité démocratique de l'Etat de présider la convention des démocrates du Massachusetts devant avoir lieu à Boston le 8 octobre prochain.

UNE GROSSE PERTE.

Boston, 4—Mlle Honora Crowley, de cette ville, s'est fait voler $1250 ce matin dans un magasin. Cette demoiselle avait retiré cette somme d'une banque d'épargnes et elle l'avait mise dans un sac à main. Un pick pocket brisa le sac et vola l'argent si habilement que Mlle Crowley ne s'en aperçut que plus tard.

LES TAILLEURS EN GRÈVE.

New York, 4 sept—Le comité chargé d'effectuer un règlement a fait rapport que les chances d'une entente étaient bien maigres. On s'attend à ce que ce soir 15,000 tailleurs de New York et de Brooklyn se mettent en grève.

LA PRISON A PERPÉTUITÉ.

Portland, Me., 4 sept.—August M. Prawda a été conduit aujourd'hui devant le juge Bonny et recevoir sa sentence pour le meurtre de sa belle-mère, Mde Woodbury Myers.

Il fut condamné à la prison à perpétuité.

JOURNÉE DE HUIT HEURES.

Londres, 4 sept—Le Congrès des corps de métiers qui a lieu à Norwich s'est déclaré aujourd'hui en faveur d'une journée de huit heures et de forcer les patrons à l'accepter.

UN MEUTRIER.

Parti Pour le Canada. Son Beau-Frere Arrete.

Lewiston, Me., 3 sept.—J. B. Ouellette, qui est supposé avoir tué Daniel Thibaudeau à Jay Bridge, samedi, était en cette ville dimanche et il descendit chez son beau-frère Arthur Chouinard.

Il avait beaucoup marché et était épuisé de fatigue. Il dit à Chouinard qu'il avait tué un homme à Jay Bridge et il le supplia de lui donner les moyens de se sauver. "Conduis-moi à Lewiston Junction, s'écria Ouellette, à environ six milles d'ici, afin que je puisse prendre le train du soir pour le Canada."

Chouinard acquiesça à cette demande et Ouellette partit pour le Canada.

Le meurtrier a un frère à St Jean, à 20 milles de Québec, et l'on suppose qu'il s'y est rendu.

Chouinard a été arrêté; il admet avoir conduit son beau-frère à Lewiston Junction.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

FEUILLETON 7

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

PREMIERE PARTIE.

XV

Il se souvint alors qu'il était devenu riche; néanmoins il hésita avant de se décider à prendre une voiture, mais une dépense qui devait le ramener auprès de sa femme et de sa fille était une dépense légitime. Il fit donc signe au cocher de l'un des fiacres qui stationnaient sur la place du palais Royal, il monta dans ce fiacre, et il donna l'adresse de la rue du Pas-de-la-Mule.

Le véhicule se mit à rouler. Jean Vaubaron se renversa dans l'un des angles et renoua le fil des pensées riantes si malencontreusement brisé par la rencontre que nous connaissons. Tout en contemplant l'avenir à travers un prisme enchanteur, notre héros éprouva un désir machinal de caresser cette liasse de billets de banque qui servait de base à tant d'espérances. Sa main droite disparut sous le revers de sa redingote et explora les profondeurs de sa poche de côté. Cette main ne rencontra que le vide.

Ce fut une sensation atroce. Vaubaron frissonna de la tête au pieds et les racines de ses cheveux se mouillèrent d'une sueur froide. Son échafaudage s'écroulait? Des sommets radieux il retombait dans les abimes du désespoir. Pendant quelques secondes il essaya de lutter contre la realité matérie le.

C'est impossible! se dit il. Ces billets, je n'ai pu les perdre...on n'a pu me les voler Sans doute je me souviens mal, sans doute i s sont dans une autre poche, et je les retrouverai tout à l'heure.

Vaubaron parlait ainsi, il ne se croyait point lui-même. I chercha cependant, il fouil ait toutes ses poches, lentement d'abord, minutieusement. puis avec violence, puis avec rage. Il ne trouva rien, sauf, dans un de ses goussets treize pièces d'or, c'est-a-dire le premier napoléon apporté par lui, et les deux cent quarante francs formant le solde de son gain. Ces douze louis prouvaient jusqu'à l'évidence qu'il n'avait pas rêvé, qu'il s'était bien réellement trouvé possesseur d'une somme, il n'avait pas su la conserver.

Figurez-vous un condamné à mort à qui on vient annoncer que la clémence royale lui fait remise pleine et entiere de sa peine; figurez-vous sa joie, son délire, son ivresse, et supposez que tout à coup il apprend qu'on l'a trompé, que l'echafaud se dresse pour lui, et qu'au lieu de la liber é c'est le bourreau qui l'attend.

La situation de ce condamné est celle de Jean Vaubaron nous semble presque identiques, car si ce n'était pas dans sa propre vie, c'etait du moins dans celle de sa femme et de sa fille que l'inventeur se trouvait menacé. Il eut une crise de douleur, courte, mais effrayante. A cette crise succédèrent quelques minutes de prostration absolue, puis une réaction complète, un retour d'énergie fébrile. Il se sentit la force de vouloir. Il frappa contre la vitre du fiacre, pour appeler l'attention du cocher. Ce dernier arrêta ses chevaux et se retourna sur son siege.

Qu'est-ce qu'il y a mon bourgeois?

Nous changeons de route.

Ou allons-nous donc maintenant?

D'où nous venons... au Palais-Royal.

Suffit?

Et la voiture se mit en march dans la direction opposé à celle qu'elle avait suivie jusqu'alors.

J'ai gagné une fois, je gagnerai encore! venait de se dire Vaubaron. Le hasard, qui m'a protégé ce soir, ne peut pas se démentir. Le but que je me propose est sacré. Dieu lui-même sans doute, est pour moi.

Au bout de moins d'un quart d'heure il gravissait de nouveau les marches de l'escalier du numéro 113. Il laissa son chapeau entre les mains du valet, sans que celui-ci, cette fois eût besoin de le lui demander, et il entra d'un pas résolu dans les salles de jeu comme un habitué de ce lieu maudit.

Quelques-uns des pontes fanéliques, occupés à piquer des cartes autour des tables de trente et quarante, de roulette et de rouges et noire, reconnurent l'heureux joueur dont le veine persistante avait une heure auparavant,ébloui la galerie. Ils ignoraient ce qui venait de se passer. Ils devaient croire que ce joueur était encore muni de l'argent si rapidement gagné. Ils échangèrent entre eux un coup d'œil significatif et de favorable augure pour le caissier de la ferme des jeux.

Non seulement Vaubaron voulait gagner, mais il voulait gagner vite. Or, plus la première mise serait forte, plus vite il atteindrait le résultat convoité. Il avait douze louis dans son gousset. Il en prit cinq, et il plaça sur la noire.

Le jeu est fait, messieurs, rien ne va plus, dirent les croupiers de cette voix monotone et bizarrement timbrée qui leur était particulière.

La roue tourna. La rouge sortit. Vaubaron avait perdu. Les râteaux enlevèrent l'or gagné par la banque, et les croupiers reprirent:

Faites votre jeu, messieurs!

Le mécanicien, déjà démoralisé par ce fâcheux début qui lui démontrait clairement que le hasard ne le protégeait plus, voulut du moins se réserver plusieurs chances. Il lui restait sept pièces d'or. Il en prit une, et la mit sur la couleur qui venait de passer. Ce fut la noire qui sortit.

Nous ne retarderons point, par les artifices du récit, l'entière connaissance d'un résultat prévu par nos lecteurs. Il n'y eût pas pour Vaubaron de ces alternatives de perte et de gain qu'on appelait des intermittences, et donnaient aux joueurs malheureux la fièvre de l'évolution et de l'espoir déçu. Cinq tours de roues successifs enlevèrent au malheureux cinq pièces d'or.

Quand il ne lui resta plus qu'un seul napoléon, il le changea contre de la menue monnaie, et au lieu de jouer vingt fr ncs il joua quarante sous. Cela lui donnait dix coups encore pour tenter la fortune. La fortune fut inflexible. Les pièces d'argent s'évanouirent, ainsi que s'etaient évanouies les pièces d'or.

Quand la dernière eut disparu, quand il ne resta plus un seul sou à notre heros désespéré, il prit sa tête dans ses deux mains et il la serra convulsivement, comme s'il eût senti que son crâne bouillonnant allait éclater.

Il sortit ensuite de la salle de jeu, calme en apparence et avec un étrange sourire sur les lèvres, mais la décomposition de son visage etait effrayante, et son sourire ressemblait à celui de l'idiotisme ou de la folie.

XVI

Nous ne saurions trop le répéter, le Paris de 1830 ressemblait si peu à celui de nos jours, qu'un Parisien de naissance transplanté en province pendant quarante ans et ramené aujourd'hui dans la grande ville ne parviendrait point à s'y reconnaître et appellerait en vain à son aide ses souvenirs d'autrefois, qui réussiraient seulement à le dérouter de plus en plus.

Les Champs-Elysées étaient à cette époque une sorte de futaie marécageuse, impraticable lorsqu'il avait plu, fort mal hantée aussitôt que le crépuscule succédait au jour, et non moins redoutable pendant la nuit que la célèbre forêt de Bondy, de légendaire mémoire.

Les hauteurs des quartiers du Roule et de Chaillot offraient de vastes solitudes, des steppes inféconds, auxquels rien ne prédisait le brillant avenir qui leur était réservé. L'Arc de Triomphe n'existait pas.

L'avenue de Meuilly commençait à la barrière de l'Etoile et se prolongeait au milieu d'un désert aride, entre une double rangée de vieux ormes, jusqu'au pont magnifique jeté sur la Seine entre Neuilly et Courbevoie. A peine, de distance en distance, sur les bas côtés innondés de poussière ou ruisselants de boue, selon l'état de l'atmosphère, se voyaient quelques maisons mal bâties, d'aspect sinistre, cabarets de bas etages pour la plupart.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien nous accompagner le jour, ou plutôt le soir du jour où se sont passés les événements racontés par nous dans le cours des précédents chapitres. Nous les conduirons au commencement de l'avenue de Neuilly, presque en face de la porte Maillet, à l'endroit précis qu'occupent aujourd'hui la muraille d'enceinte et les fossés des fortifications.

Là s'élevaient côte à côte et adossées l'un à l'autre deux petites maisons jumelles, anciennes déjà solidement bâties et d'une apparence beaucoup moins misérable et repoussante que les demeures ténébreuses dont nous parlions il n'y a qu'un instant. Chacune de ces maisonnettes avait un rez-de-chaussée et un premier étage, trois fenêtres. De forts barreaux de fer, profondement scellés dans la pierre, garnissant les ouvertures et devaient, au besoin, rendre infructueuses les tentatives hardies des voleurs.

On savait vaguement que ces maisons appartenaient au même propriétaire, mais, ce propriétaire, personne ne le connaissait. L'une d'elles était toujours déserte. On ne se souvenait point d'avoir vu sa porte s'ouvrir.

Parfois cependant, la nuit, une pâle lueur brillante derrière les vitres crasseuses de ses fenêtres si bien défendues. Parfois les passants attardés entendaient frapper doucement, dans les ténèbres contre sa porte massive hérissée de grosses têtes de clous, et cette porte gemissait alors en tournant sur ses gonds; mais comme les passants étaient rares et les deux maisons isolées, ces nocturnes visites et ces apparences de mystère n'étonnaient et ne préoccupaient personne.

La demi après neuf heures venait de sonner à l'horloge du clocher lointain de Neuilly. Le ciel, très pur et brillant d'étoiles pendant toute la première partie de la soirée, s'était chargé soudain de nuages énormes qu'un vent orageux chassait devant lui.

Les coups de vent se succédaient rapidement et passaient avec des frémissements lugubres dans les ramures agitées des vieux ormes. Quelques gouttes de pluie tombaient chaudes et larges, et semblaient les avant coureurs d'une averse diluvienne.

Un de ces cabriolets de régie, si nombreux et dont il serait impossible de se procurer un seul exemplaire aujourd'hui, montait au grand trot l'avenue des Champs-Elysées. Le cocher, stimulé sans doute par la promesse d'un large pourboire, fouettait vigoureusement son cheval lorsque la pauvre bête faisait mine de ralentir son allure.

Le cabriolet dépassa la barrière de l'Etoile et s'arrêta en face des maison jumelles dont nous venons de tracer un croquis rapide. Un homme descendit, paya le cocher, et attendit sur le bord de la chaussée que la voiture eût repris le chemin de Paris et que le bruit de ses roues se fût perdu dans l'éloignement.

Cette homme fit alors une centaine de pas, à droite et à gauche, dans l'avenue, sans rencontrer homme qui vive. Certain que la solitude était absolue, il se rapprocha des deux maisons, introduisit une clef dans la serrure de celle qui passait pour être toujours et absolument déserte, il ouvrit la porte et entra. Si opaques que fussent les nuages qui couvraient le ciel, si insuffisant, que fut l'éclairage des reverbères, placés à de grandes distances les uns des autres et s'échelonnant comme de pâles lucioles le long des profondeurs de l'avenue,les ténèbres du dehors étaient transparentes, lumineuses pour ainsi dire, à côté des ténèbres de l'intérieur.

L'homme venu en cabriolet tira de sa poche un de ces briquets dont Fumade était l'inventeur et qui jouissait d'une vogue énorme Il plongea une alumette dans la microscopique bouteille de phosphore. Une flamme bleuâtre jaillit, et il attacha cette flamme à la mèche d'une petite bougie de cire jaune, vulgairement nommée *rat de cave*.

La lueur de ce rat de cave éclaira les boiseries grises d'une pièce assez vaste occupant la moitié du rez-de-chaussée de la maison. Des volets intérieurs très solides, matelassés, et sur lesquels retombaient encore des rideaux d'étoffe épaisse, garnissaient les fenêtres et rendaient matériellement impossible d'apercevoir dehors la plus faible émanation lumineuse.

Le personnage qui nous occupe s'approche de la cheminée et alluma les bougies des deux flambeaux. Ce personnage était encore Rodille, non Rodille-Werner que nous avons vu attablé dans le petit restaurent de la rue de Valois, non le Rodille absolument naturel et sans préparation de la mansarde du passage Radzivill, mais un Rodille bourgeois, d'une cinquantaine d'années, à chevelure grisonnante et à physionomie honnête et placide.

La tablette de la cheminée supportait de pitites fioles, bes brosses, des pinceau, des pots de couleur. A droite et à gauche de la glace, deux quinquets à réflecteurs étaient suspendus à la boiserie.

Rodille ouvrit un grand coffre placé sous une table et il en tira une vieille houppelande en toile peinte, qui dattait au moins des dernières années du XVIIIe siècle, une longue barbe pointue d'un blanc sale, et l'une de ses perruques, faites pour le théâtre, figurant un crâne absolument chauve dans sa partie supérieure, et pourvue seulement, sur les tempes et à la nuque, de quelques mèches frissonnantes de cheveux blancs.

Muni de ces objets, il se plaça devant la glace,dénoua sa cravate, vêtit la houppelande, coiffa la perruque, ajusta la barbe, débocha les fioles et le pots, et se mit à *faire sa figure*, comme on dit en langage de couliasses. Rodille était un grime de première force, nos lecteurs le savent déjà. Peu de minutes lui suffirent pour obtenir un résultat surprenant. Un seul coup de pinceau déguisa le point de jonction du crâne fictif et du front réel; quelques touches d'ocre rouge et de pistre creusèrent les yeux, amaigrirent les joues, sillonnèrent le visage de rides profondes, métamorphosèrent enfin un homme dans toute la force de l'âge en un vieillard quasi centenaire.

Ceci fait, Rodille prit un flambeau, se dirigea vers un placard et appuya sur un ressort. Le fond se déplaça aussitôt, démasquant une ouverture assez large pour qu'il fût possible d'y passer. Rodille s'y engagea sans hesiter, et se trouva dans une pièce à peu près pareille à celle qu'il venait de quitter. Cette pièce formait le rez-de chausse de la maison voisine. Elle était divisée en deux parties égales par un grillage de fil de fer très épais, s'appuyant sur de forts madriers de chêne qui montaient du plancher au plafond. Ce grillage s'étendait jusqu'à la porte donnant sur l'avenue de Neuilly, porte qu'il était possible d'ouvrir sans quitter l'abri protecteur des mailles de fer.

Un rideau d'étofle verte, sans aucune transparence, garantissait interieusement cette sorte de cage percée de deux guichets à son point central. Derrière ces guichets, et du même côté que Rodille, se trouvait un antique bureau, recouvert de bazane rouge et supportant une petite lampe; des balances de cuivres, deux paires de pistolets et une sébile. Ce bureau et un fauteuil vermoulu composaient tout le mobilier. L'autre moitié de la chambre était absolument vide. On n'y voyait pas même une chaise.

Rodille alluma la petite lampe, qu'il recouvrit d'un abat-jour vert pour en amortir la clarté. Il éteignit la bougie. Il examina successivement les quatre pistolets Il s'assura que les detentes jouaient facilement, et que la poudre des amorces n'étaient point humide.

Cet examen achevé, il tira de ses poches quelques billets de banque, et un certain nombre de rouleaux d'or qu'il éventra et dont il entassa le contenu dans la sébile. Ceci fait, il regarda sa montre. Elle indiquait dix heures moins cinq minutes. Rodille se laissa tomber sur le fauteuil vermoulu en murmurant:

Tout est en ordre. Ces trois bons garçons peuvent venir maintenant quand ils voudront.

Quelques mots sur le passé, sur les allures, sur le caractère, sur les aptitudes de l'important personnage que nous mettons en scène et qui doit joue un rôle capital dans ce récit, nous semblent nécessaires.

Ce personnage avait trente-trois ans. S'appelait-il véritablement RODILLE? Il nous serait impossible de répondre d'une manière positive à une telle question; nous pouvons seulement affirmer que, douze ans auparavant,il avait subi sous un autre nom une condamnation à deux années de prison, la seule qui jamais eût pu l'atteindre. Entré dans la maison centrale de Possy avec un germe de tous les mauvais instincts qui devaient par la suite se développer si largement, il en était sorti, après l'expiation de sa peine, avec l'expérience, de la résolution, les ruses et les roueries d'un scélérat consommé.

Il faudrait bien se garder, d'ailleurs, de confondre Rodille avec la tourbe des coquins vulgaires qui pullulent dans les bouges du Paris ténébreux. A côté de ces subalternes du crime et du vice, le jeune homme atteignait les proportions gigantesque. Il avait quelque instruction, ou plutôt il s'était instruit lui-même. Son énergie, sa puissance de volonté, son intelligence auraient fait de lui certainement un homme remarquable à plus d'un titre, si ses précieuses facultés s'etaient tournées vers le bien.

Très ambitieux et très orgueilleux, la vie au jour le jour de ses pareils lui semblait odieuse. Il rêvait une grande fortune; souvent il se jurait à lui-même de devenir millionnaire. Pour atteindre plus vite ce but, auquel il tendait de toutes ses forces, il ne reculait devant rien. Tuer un homme, ou forcer un coffre-fort lui semblaient choses également indifférentes. La cupidité le rendait feroce. Deux fois déjà ses mains avaient versé le sang, et deux fois il était parvenu à échapper aux soupçons.

Voleur, assassin, recéleur tout à la fois, affilié à une bande de misérables qu'il dominait, qu'il conseillait et qu'il exploitait, il possédait une merveilleuse habileté pour combiner un plan de crime, comme un dramaturge prépare un scenario de drame. Personne au monde ne poussait si loin le grand art de dépister les recherches de la police et de faire arrêter à sa place des innocents que de fausses apparences, groupées et préparées de longue main, désignaient à la justice abusée.

Rodille, en vertu d'un système qu'il mettait sans cesse en pratique et dont les résultats prouvaient l'excellence, s'était créé de nombreuses individualités, parfaitement tranchées, parfaitement distinctes. Les précautions que les scélérats vulgaires prennent contre l'œil de lynx des agents de la sûreté, il les prenait, lui, contre ses propres complices.

Aucun des coquins avec lesquels il se trouvait chaque jour en rapport ne connaissait ni son nom réel, ni son vrai visage, ni sa demeure. Il était pour les uns *monsieur Werner*, pour ceux-ci *monsieur Auguste*, pour ceux-là *le père Legrip*, et bien d'autres personnages encore. Nul ne soupçonnait que ces individualités innombrables s'incarnait en un seul homme, et que cet homme était Rodille.

Or si l'on veut bien se souvenir que presque toujours les malfaiteurs se livrent les uns les autres à la police, aussitôt qu'ils ont l'espoir d'attirer sur eux l'indulgence par d'utiles révélations, on conviendra que Rodilie se mettait à l'abri, avec une merveilleuse prudence, de toute les chances de trahison...

Comment le désigner? Où le prendre? Multiple et changeant comme Protée, il se rendait, comme Protée, insaisissable.

Dix heures sonnèrent. Les vibrations de l'horloge cessaient à peine de se faire entendre quand on frappa trois coups, espacés d'une façon particulière,à la porte de la petite maison de l'avenue de Neuilly.

Rodille tressaillit. Il quitta son siège et, saisissant dans la main gauche un pistolet tout armé, il se dirigea du côté de la porte. Là il passa sa main droite à travers le grillage et il appuya un de ses doigts sur une des grosses têtes de clous rouilles qui, au dedans aussi bien qu'au dehors, hérissaient les panneaux de cette porte. Un bruit sec se fit entendre et une sorte de judas, larges de quelques pouces à peine s'entr'ouvrit. L'obscurité de la nuit ne permettait point de regarder par ce judas, mais il laissait à la voie un passage libre

Qui êtes-vous, vous qui frappez si tard? demanda Rodille en imitant, avec sa perfection habituelle, l'organe enroué et saccadé d'un vieillard. Qui êtes-vous, et que voulez-vous?

XVII

Un instant de silence succéda à cette question.

Qui êtes-vous, et que voulez vous, répéta Rodille en se penchant le plus possible pour rapprocher son oreille du guichet qu'il venait d'ouvrir.

Je suis un ami, mon bon monsieur Legrip, répondit une voix rauque qui cherchait vainement à s'adoucir. Un ami qui vient pour affaires.

Les amis ont des noms. Dites le vôtre.

Vol-au-Vent.

—Ah! c'est vous, mon garçon? Bien... bien...Etes-vous seul?

J'ai avec moi les deux camarades.

Vous savez que je ne reçois jamais plus d'une personne à la fois.

Nous savons cela parfaitement, et c'est moi qui passe le premier.

Attendez-je vais ouvris.

Un cordon,disposé comme ceux des loges de concierge, pendait à portée de la main de Rodille. Il pesa sur ce cordon et la porte s'ouvrit aussitôt, ou plutôt s'entrebailla, de manière à laisser libre un étroit passage.

Vol-au-Vent se glissa par ce passage et pénetra dans l'intérieur de la pièce. La porte mise en mouvement par un puissant contre-poids, se referme d'elle-même aussitôt que le visiteur eut franchi le seuil.

Déjà Rodille était retourné s'asseoir derrière le petit bureau, vis-à-vis des deux guichets pratiqués dans le grillage.

Vol-au-Vent était un tout jeune homme maigre, à mine de furet. Des cheveux d'un blond plus qu'ardent et des yeux rouges bordés de cils blancs complétaient sa ressemblance avec le petit quadrupède que nous venons de nommer. Il pouvait poser avec un succès incontestable pour le type du gamin, ou plutôt du *voyou* de Paris dans toute sa laideur.

Qu'est-ce qui me procure l'avantage de votre visite, Vol-au-Vent? lui demanda Rodille.

Tiens! tiens! s'écria le jeune bandit d'un air étonné, est-ce que vous n'avez pas vu Richaud ce soir?

Je l'ai vu.

Dans ce cas, il a dû vous dire que j'ai *travaillé* la nuit dernière avec assez d'agrément.

Il m'en a touché deux ou trois mots, en effet.

En conséquence de quoi, mon bon monsieur Legrip, poursuivit Vol-au-Vent, je viens vous demander quelque monnaie.

Nous ne ferons pas affaire ensemble, mon garçon, répliqua sèchement Rodille.

Ah! bah! et pourquoi donc cela?

Je n'achète plus... à vous du moins.

Que m'apprenez-vous là, mon bon monsieur Legrip!

L'exacte vérité.

Est-ce que j'aurais eu le malheur de vous offenser ou de vous déplaire? Ce serait bien sans le vouloir.

Vous avez eu l'imprudence de dire à Richaud que si je ne terminais point avec vous ce soir même, vous vous adresseriez ailleurs. Vous êtes parfaitement libre, je ne retiens personne. Adressez-vous à qui vous voudrez, puisque vous pouvez vous passer de moi.

Mon bon monsieur Legrip... commença Vol-au-Vent.

Assez de paroles! interrompit Rodille. Bonsoir!

Je ne pensais pas un mot de ce que j'ai dit à Richaud.

Alors, il ne faut pas le dire.

Me voici prêt à déclarer que je suis un malavisé.

Ce ne sera que la franchise.

Je vous aime tant, mon bon monsieur Legrip, que je traiterais avec vous, rien que pour le plaisir de vous voir.

Grand bien vous fasse!

Je vous jure de ne jamais rien vendre à un autre, ne fût-ce qu'une boucle d'oreille cassée, quand bien même cet autre m'offrirait juste le double de ce que vous me payez vous-même.

Parlez-vous sérieusement?

Vol-au-Vent n'a jamais menti! répliqua le voleur avec une solennité magnifique.

Allons je me laisse attendrir.

Vous êtes bon comme le bon pain, mon bon monsieur Legrip!

Où sont les objets?

Les voici.

En disant ce qui précède, Vol au-Vent tirait des profondeurs d'une poche pratiquée sous sa blouse un paquet de médiocre grosseur, enveloppé d'un mouchoir de cotonade à carreaux. Il défit les nœuds de ce mouchoir et il posa sur la tablette formant saillie devant chacun des guichets trois poignées de bijoux variés: colliers, bracelets, bagues, breloques et boucles d'oreilles, la plupart enrichis de pierres précieuses. Rodille prit ces bijoux successivement et fit miroiter les diamants,les rubis et les topazes sous les faux voiles de la lampe à abat-jour vert.

Il rassembla ensuite en un seul morceau les bijoux qui ne contenaient que de l'or, et il pesa cet amas de métal.

Qu'est-ce que vous voulez de tout cela? demanda-t-il après avoir achevé son examen et sa pensée.

Dame! il me semble que cela vaut beaucoup d'argent.

Ce qui signifie?

Quelque chose comme une dizaine de mille francs.

Le faux père Légrip fit entendre, derrière la toile verte qui le mettait à l'abri du regard, les éclats d'un rire asthmatique.

Dix mille francs! répéta-t-il au bout d'un instant en riant toujours. Ah! vous voulez dix mille francs! Pourquoi pas un million? Il ne vous en aurait pas coûté davantage! Reprenez tous ces bibelots, Vol-au-Vent, et portez-les chez les bonnes gens qui vous en donneront dix mille francs.

Le jeune voleur semblait vivement démoralisé.

Mais enfin, murmura-t-il, cela vaut bien quelque chose, cependant...

Oh! sans aucun doute. Seulement, ce quelque chose est beaucoup moins que vous ne le supposez.

Qu'offrez-vous?

Trois mille francs.

C'est peu!

C'est trop. Je cours de grands risques. Pour me défaire de ces pierreries il me faudra les envoyer à l'étranger. Quant à l'or des bijoux il est rempli d'alliage qu'il ne vaut guère que son poids d'argent. Croyez-le bien, ô Vol-au-Vent, l'affaire que je conclus avec vous n'est point brillante.

Pour moi se dit à lui-même le jeune voleur, en accompagnant cet aparté d'une véritable grimace de singe.

Est-ce entendu? reprit Rodille. Eh! ne faut-il pas toujours en passer par où vous voulez? J'accepte les trois mille francs.

Voulez-vous l'or ou des billets de banque?

Je préfère de l'or. Le métal est moins compromettant, et l'on n'a pas besoin de changer.

Voici la somme.

Grand merci. L'un de nous deux fait fortune aujourd'hui, mon bon monsieur Legrip, mais je crois bien que ce n'est pas moi.

Ingrat! Je suis votre bienfaiteur, vous êtes mon obligé et, en cette qualité, je réclame de vous ma petite prime.

Laquelle?

Comme toujours, un ou deux renseignements sur quelque bonne opération à tenter. Je communiquerai ces renseignements à M. Werner, un habile homme s'il en fut. Il tracera pour vous de jolis plans d'exécution que je vous ferai transmettre par Richaud, sans vous rien demander pour ça.

Je ferais bien volontires ce que vous désirez, mon bon monsieur Legrip, mais à l'impossible nul n'est tenu. Pour le quart d'heure, je n'ai rien en vue.

Vrai?

Foi de Vol-au-Vent!

De telle sorte que vous allez dévorer vos trois mille francs dans l'oisiveté... en toutes sortes de *noces* et de bombances.

Ca m'en a, ma foi bien l'air.

Malheureux jeune homme, je vous plains!

Pourquoi donc?

Vous êtes dans une voie déplorable.

Vous allez compromettre la lucidité de votre intelligence et la dextérité de votre main.

Ah! bah! tout cela reviendra en temps et lieu! Bonsoir, mon bon monsieur Legrip, et au plaisir de vous revoir moins dur à la détente!

Bonsoir, mon garçon, je vais ouvrir. A propos, c'est, je suppose, Ripainsel et Mouche-à-Miel qui sont là dehors.

En personnes véritables et naturelles.

Eh! bien, faites entrer l'un des deux.

Vol-au-Vent sortit, et ce fut Mouche-à-Miel qui les remplaça. Ce bon garçon, comme disait Rodille, était un gaillard d'une trentaine d'années, aussi grand, aussi gros, aussi brun que Vol-au-Vent était petit, fluet et roussâtre. Il avait des sourcils épais, des cheveux touffus, plantés très bas sur le front et d'énormes favoris noirs.

D'où pouvait lui venir ce sur nom de *Mouche à-Miel* contrastant avec son herculéenne apparence? Tout simplement de la douceur de sa voix, véritable organe de soprano, mélodieux et velouté. En le regardant et en l'écoutant, on devait penser involontairement aux notes perlées d'une flûte traversière, s'échappant de la gueule de cuivre d'un trombone. En parlant de cet organe dans leur langage populaire, les compagnons du robuste filou s'étaient écriés vingt fois: c'est un miel!... De là au sobriquet, au nom de guerre de Mouche-à-Miel il n'y avait qu'un pas. Ce pas fut franchi.

Le nouveau coquin introduit dans la maison de l'avenue de Neuilly n'apportait que des montres, des chaines d'or et des couverts d'argent. Son compte fut établi en un instant; il reçut huit cents francs et il s'en alla, après avoir donné à Rodille-Legrip quelques renseignements de peu d'importance sur ses petits brigandages ne promettant qu'un maigre butin.

Ripainsel, le dernier du trio, lui succéda. Ce troisième coquin était un assez joli garçon; il affichait certaines prétentions à l'élégance; il ne portait point la blouse comme ses deux collègues; il dédaignait la pipe et fumait des cigares. Hardi voleur d'ailleurs, s'il en fût, il recherchait les expéditions hasardeuses et n'hésitait pas à pénétrer avec effraction dans une maison pleine de monde ou dans un hôtel gardé par vingt domestiques.

Ripainsel entra d'un air triomphant. Il s'approcha avec un agréable balancement des hanches, vers l'un des deux guichets et il dit d'un ton délibéré,tout à fait différent des allures humbles et discrètes de Mouche-à-Miel et de Vol-au-Vent:

Eh! bonsoir donc,papa Legrip! je vous apporte du nanan!... Oh! mais là, du beau, du bon, du brillant! Vous n'avez jamais rien vu de pareil. Il vous va falloir ouvrir toutes vos sacoches et m'aligner des piles de jaunets à n'en plus finir.

Bien...bien...nous parlerons de cela tout à l'heure; mais montrez-moi d'abord les objets, mon bon garçon.

Les objets demandés, voilà...

Ripainsel tira de ses poches et déposa sur la tablette deux écrins d'assez grande dimension, l'un en velours grenat, l'autre en chagrin bleu. L'un et l'autre étaient armoriés et portaient la couronne aux neuf perles.

Nos lecteurs se souviennent peut-être que ces écrins, renfermant une parure de saphirs, avaient été dérobées, la nuit précédente, dans le boudoir de l'hôtel occupé, aux Champs Elysées, par la comtesse Lublinisky, Polonaise qui menait grand train. Les deux écrins disparurent derrière la toile.

Papa Legrip, reprit Ripainsel, je vous préviens que je veux quinze mille francs ou qu'il n'y aura rien de fait. C'est à prendre ou à laisser.

(A CONTINUER.)

KEMO, Le grand destructeur de Punaises, détruit Punaises et insectes dans un instant. A vendre par les épiciers et droguistes

LES TRAVAILLEURS

De Chicago sont en Grande Partie a l'Ouvrage

Chicago, 31 août.—Joseph Gruenhut, un célèbre staticien de cette ville, calcule que les trois-quarts des travailleurs qui chômaient il y a une année ont maintenant de l'ouvrage. Il se base dans ses calculs sur les rapports des inspecteurs de fabriques.

Les travailleurs sans ouvrage à Chicago en septembre dernier, suivant M. Gruenhut, se chiffraient à pas moins de 100,000. La dépression a duré jusqu'à tout récemment. Puis l'ouvrage a été repris en maints endroits, et maintenant pas plus de 25,000 sur les 100,000 que compte cette ville sont oisifs.

Il y a 800 boutiques de tailleur à présent en opération en cette ville, tandis que l hiver dernier il y en avait à peine la moitié de ce nombre.

TERRIBLE ACCIDENT.

Le Feu dans un Laboratoire de Fabrique.

Saratoga, N. Y., 31 août.—Un incendie s'est déclaré ce matin dans le laboratoire de la fabrique de Farr & Brightman, au No. 149 Madle avenue, ce qui a mis le feu a de l alcool contenu dans des bocaux. Ce liquide en feu se répandit sur les vêtements de George E Newland et de sa femme et les flammes ne tardèrent pas à les envelopper.

Avant que le feu put être éteint, Mde Newland fut tellement brûlée qu'elle va en mourir. M. Newland est aussi grièvement brûlé, mais on espère lui sauver la vie.

Wallace French et Oscar Guernsey, qui étaient employés dans ce laboratoire, ont été brûlés aux mains et aux bras en cherchant à sauver M. et Mde Newland.

LE GOUVERNEUR WAITE.

Est Reconnu Innocent de l'Accusation Portee contre lui.

Denver, Col., 31 août — Le commissaire Insdale, cette après-midi, a décidé que le gouverneur Waite, accusé d'avoir retenu et ouvert une lettre ne lui appartenant pas, était innocent de l'accusation portée contre lui. Les autres accusés Dwyer, Mullins et Armstrong ont été renvoyés devant le grand jury sous une caution de $500.

Le gouverneur Waite nia vigoureusement avoir trempé dans cette vilaine affaire et termina en disant qu'il espérait que le commissaire lui rendrait justice.

Une dame Love vint raconter qu'elle avait eu une conversation avec le gouverneur et qu'il lui avait dit explicitement que Mde Likens,la matronne au commissariat de police, avait été remerciée de ses services à cause de la lettre de Parr et pour aucune autre raison.

LA GUERRE CHINOISE.

Les Corps de Nombreux Japonais Flottent dans une Riviere.

Londres, 31 août—Une dépêche de Shanghaï mande ce qui suit: On a appris de Che Foo que des vaisseaux de guerre japonais, transportant un nombre assez considérable de Japonais faisant partie de l'armée de terre, sont arrivés au port de Liau Yie Shan le 30 août dernier. Ces troupes se rendirent de suite à Port Arthur, et pendant ce temps-là les vaisseaux japonais bombardaient le fort de cette place. Le but des Japonais est de détruire les docks et les forts de Port Arthur, afin d'empêcher que les vaisseaux y viennent se faire réparer.

Shanghaï, 31 août—Le cuirassé anglais Redpole est parti de Che Foo pour se rendre à Port Arthur.

On rapporte ici que de nombreux corps de Japonais flottent à l'embouchure de la rivière Tatung, ce qui indique qu'une rencontre des armées ennemies a eu lieu dans ces parages et que les forces japonaises ont essuyé une défaite.

Plusieurs centaines de bateaux-fleurs qui parcouraient la rivière Canton pour voler les corps flottant de soldats tués dans le dernier combat naval ont été incendiés, et ceux qui les montaient n'ont pu s'échapper: un millier sont morts.

DES TEMPS MEILLEURS.

SONT ANNONCES PAR UNE REVUE COMMERCIALE.

Les Recoltes de Ble et de Mais Aident l'Ouest.

New-York, 31 août.—Bradstreet, la fameuse revue commerciale de cette ville, annonce ce qui suit:

Des télégrammes reçus des principales villes nous apprennent qu'il y a des indices que des jours meilleurs sont à la veille de poindre. Les fabriques de lainages de la Nouvelle-Angleterre ont reçu de fortes commandes pour des lainages épais.

Dans l'ouest, les récoltes font du bien au commerce général. Des nouvelles reçues de tous les centres importants de l'Ouest, à l'exception de Cincinnati, de Cleveland, de Détroit et d'Omaha, indiquent que le volume du commerce cette semaine a été distinctivement plus considérable que celui des mois derniers.

Dans le sud, seuls Atlanta et Birmingham n'ont pas eu un volume d'affaires plus considérable que par le passé. Il est à remarquer que la condition financière des marchands du Texas est meilleure qu'elle ne l'avait été depuis plusieurs années.

A Boston, un bon commerce se fait dans les nouveautés; les prix pour les tissus en coton demeurent élevés, à cause des grèves de New Bedford et de Fall River.

MORT CE MATIN.

Le General N. P. Banks, un des Grands Hommes de l'Etat.

Waltham, Mass, Ier sept.,—Le général N. P. Banks est mort ce matin à 8 heures à sa résidence à Walthan Mass., après avoir souffert d'une maladie de cerveau depuis deux ans. Républicain en politique, il était l'un des plus grands hommes de l'Etat du Massachusetts. Sa carrière dans le service public fera époque dans notre histoire. Il était âgé de 78 ans et était natif de Waltham.

Tout jeune, il fut employé comme "bobbin boy" à la manufacture du Merrimack de cette ville.

Il fut membre du Congrès, puis gouverneur du Massachusetts. Sa carrière comme militaire ne pourra jamais être surpassée. Il était le père de Maude Banks, l'actrice de renom que notre population a entendue à plusieurs reprises.

Cette mort est une grande perte pour l'Etat du Massachusetts.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Phitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, cious, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MMK M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo.

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M Lippman Bros., Savannah, Ga.,—Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 13 SEPTEMBRE. 1894. Soyons Distingues. No. 51

Indicateur de Chemin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.

DIVISION OUEST.

Commencant le 1er Juillet 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 1 15, 12 45, 2 30 3 15, 4 10, 5 10, 5 20, 7, 9 25, p m; Dimanches 7 30 8 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, 2 m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, 2 m; 12 05, 5 35 et 7 50, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 25 a m; 12 05, 5 15, et 7 50, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 6 20 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 1 30, a m; 12 15, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 1 Juillet 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 44, a m; 12 17 1 43, ¶3 03, 4 00, *4 10, 4 33, *5 21, *5 45, *6 28, *7 47, §8 46 p m; Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, ¶5 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

*Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m. Via South Lawrence, 6 30, a m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, 9 45, 10 13 a m, 12 11, 12 57, 1 44, 1 59, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanche, 10 02 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 44, 5 42, †8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 44 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 43 a m; 1 56 et †5 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, par la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, †8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, *via* Montreal et Boston Air Line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 59, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

H. C. TAFT, Agt-Gén., Lowell.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferree Passant par le Pont de Poughkeepsie

—ENTRE—

Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans change ment, entre Boston, et Philadelphie Baltimore et Washington.

Details plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.

D. J. FLANDERS, Agent général de Passagers et Billets.

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement fait sur commande

Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND,

Marchand - Tailleur.

14 RUE MIDDLE.

Son assortiment de Draps, Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du dernier goût et de patrons les plus nouveaux.

FRED. VIARIN,

TEINTURIER DE

Plumes d'Autruches

Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.

Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.

258 Rue Merrimack.

Francis W. Qua,

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass,

CHARBON!!

CHARBON!!

CHARBON!

A Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO.

Bureau, 38 rue Middle

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone 114-2.

Durant & Rogers

BIJOUTIERS

La plus Grande Maison de BIJOUTERIES DE LOWELL.

Notre magasin est assorti de toutes les nouveautés de la saison.

Les prix sont très réduits.

MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES

de toutes sortes,

BOUCLES D'OREILLES,

LUNETTES, &c., &c.

Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.

DURANT & ROGERS.

Au coin des Rues

Central & Middle.

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensiles de Cuisine

en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

DR. G. C. BATES,

DENTISTE,

Angle des Rues

MIDDLESEX ET ELLIOTT,

Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

CRUAUTE ET ABANDON.

Un Bebe de Quatre Semaines Meurt de Misere.

Brockton, 9 sept—Un triste cas de cruauté et d'abandon vient d'être porté à la connaissance des autorités de cette ville.

Horatio Jacobs, qui demeure au coin des rues North Montello et Charles, a abandonné sans le sou il y a quelques jours sa femme et ses deux enfants.

Mde Jacobs désirait quitter son logis, mais le propriétaire refusait de lui permettre d'emporter ses effets, vu qu'elle lui devait des arrérages.

Hier, cette pauvre femme conduisit ses deux enfants, âgés respectivement de quatre ans et de quatre semaines, chez un voisin nommé Clatenburg, et comme il n'y avait personne dans la maison dans le temps, la femme Jacobs laissa ses enfants dans une chambre, puis elle alla dire aux voisins qu'elle partait pour Hyannis.

Mde Clatenburg revint dans la soirée, et apercevant dans sa maison les enfants de sa voisine, elle alla avertir la police. A leur arrivée les gardiens de la paix trouvèrent le plus jeune enfant mourant, et le pauvre petit était décédé avant que le coroner fut arrivé.

L'autre enfant fut transporté à l'asile des pauvres.

Le bebé est certainement mort faute de nourriture.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 23 Août 1894.

M. l'Administrateur,

Voici un comble: En Italie les soldats retirent un salaire de deux sols par jour, soixante cents par mois. Eh! bien, devant ses caisses vides et son trésor ruiné, le ministre des Finances Boselli a eu le cerveau sillonné d'un éclair de génie! Il a taxé le revenu (!) des soldats, et les pauvres défenseurs de la pauvre Italie devront desormais payer au fisc la somme annuelle de 5 francs et dix-sept sols!... Ce qui fait qu'au lieu de retirer 36 francs et dix sous par an, ils n'en tireront plus que 30 francs et neuf sols. Si comme on l'assure cet humble salaire du soldat italien est pour acheter fil, aiguille, cirage, etc, l'armée italienne, affligée d'une taxe imprévue sur un revenu microscopique, donnera bientôt l'édifiant spectacle de bataillons à culottes défoncées, d'escadrons à bottes, harnais rougis par le frottement et l'absence de vernis!

A Rome, il existe un marché de monnaie fausse fréquenté en général par les valets d'hôtel, de café, de restaurant. Ce marché, qui naturellement s'entoure de mystère, se trouve dans le *Ghetto* (quartier juif). La race de Judas ne peut dégénérer. Une pièce de cinq francs fausse se paie deux francs ou deux francs et demi de bon argent. Une pièce de deux francs vaut de dix à quinze sols; une pièce d'un franc est payée cinq cents.

On trouve très rarement de la monnaie d'or fausse et cela pour deux raisons. D'abord le dessin qui en est très fin, et généralement aussi très difficile à imiter; ensuite la contrefaçon de l'or exige un atelier et un outillage très coûteux en même temps que des connaissances scientifiques très spéciales.

Ce matin, n'ayant rien à faire, je vais (ce qui m'arrive souvent) flâner un instant dans la salle de la cour de police. Voici le dialogue que j'entends entre le juge et un témoin: "Etiez-vous présent "quand l'accusé a tiré le premier "coup de revolver?—Je crois "bien!—A quelle distance étiez-"vous?—A deux pas, M. le ju-"ge.—Et quand il a tiré le se-"cond?—A deux milles!..."

L'Italien en général, le romain en particulier, est le bipède le plus fanfaron que je connaisse. On parle des espagnols, des marseillais, des gascons. Ce monde-là n'est certainement pas à la hauteur du Romain. S'il est vélocipédiste, qu'il vous conte une de ses formidables courses, il vous dira immanquablement:

1er. Que la route était dans un état horrible;

2ème. Que le vent était constamment contraire;

3ème. Qu'il s'est trompé de route deux ou trois fois, faisant ainsi un parcours beaucoup plus considérable que de raison;

4ème. Que son tube pneumatique s'est dégonflé trois fois, lui faisant ainsi perdre un temps infini;

5ème. Que toutes les routes étaient en montée, (de sorte qu'à cette heure le vélocipédiste romain devrait être perché pas mal haut dans les nuages, n'ayant jamais trouvé, le malheureux, une route en descente).

Malgré toutes ces difficultés, lui, vélo romain, n'en est pas moins arrivé 2 heures, 55 minutes, 3 secondes et 2 tierces avant le temps préétabli!... Eh! bien, que dites-vous de celle-là?...

En voilà une autre.... de romain! C'est le chasseur. Il ne confesse jamais avoir manqué un coup; un seul! L'alouette, la caille, la perdrix s'en sont allés gaiement en chantant à la gueule de son fusil fumant encore, mais le chasseur romain jure d'avoir laissé derrière lui des nuées de plumes. Avec ces plumes on pourrait faire des oreillers pour la moitié de l'humanité!... Quand par hasard, il lui arrive de frapper quelque malheureux bipède, le Nemrod romain se rengorge et vous dit: "Il était déjà hors de portée!... Mais moi!..." Si vous le prenez en flagrant délit de maladresse cela dépend invariablement de la poudre qui est mauvaise, des cartouches qui sont mal faites, de l'air qui est humide, etc., etc.

Et le pêcheur, donc!... Un jour j'en vois un tirer violemment son filet hors de l'eau... Il était vide! —"Malédiction, s'écrie-t-il en me "voyant, je viens de laisser échap-"per un poisson de trois livres!" Après une demi-heure, repassant par là, j'entends mon homme parler avec animation avec d'autres pêcheurs. Le poisson qu'il a perdu pesait déjà six livres. Le soir le même poisson pesait douze livres. Puis dans la suite, toutes les fois que mon romain a eu occasion de parler d'un poisson perdu, il n'a jamais manqué de rappeler qu'un jour, un énorme poisson de quasi 30 livres lui était échappé, etc etc. En un mot le poisson augmente avec le temps.

Les tireurs romains, c'est vraiment du guignon, font toujours des coups splendides quand il n'y a personne. A trois cents verges de distance, ils n'ont aucune difficulté de casser à volonté la jambe gauche ou la jambe droite d'une....mouche! Puis quand il y a des spectateurs les balles vont obstinément prendre domicile dans les nuages. Le tireur romain n'avouera jamais qu'il a mal visé. Jamais! C'est la poudre qui est faible, le fusil mal rayé, le vent qui agite la cible, etc.

Les nageurs italiens vous ont la manie de faire croire qu'il restent sous l'eau durant un espace de temps incroyable. Et il y a un peu de vérité là dedans. J'en ai vu un une fois, qui ne serait certainement jamais revenu à la surface si l'on n'était pas allé le repêcher. Et puis les vieux nageurs n'ont que des sourires de paternelle indulgence, et même de mépris pour les exploits des jeunes.—Autrefois, quand j'étais à votre âge, je etc. etc., et en avant l'histoire de courses merveilleuses avec une mer en furie, un vent à plier en deux les poteaux télégraphiques, etc.

Je ne vous parlerai pas des marcheurs. Leurs courses racontées avec toute la modestie (?) possible, font toujours frémir.—Une fois, dit le romain, je me décidais d'aller de Naples à Turin (400 milles) "comme ça, pour "faire deux pas. A Rome (120 "milles de Naples) je m'aperçus "que j'avais oublié ma pipe à la "maison. Devinez un peu ce que "je fis alors?—Eh! bien!... "avec deux sous vous en avez "acheté une autre.—Mais rien "du tout; je retournais à la mai-"son prendre la mienne. Dans "les pipes neuves je fume si "mal, moi."

Un blagueur romain est de retour d'un voyage en Afrique.—"Avez-vous vu des lions, lui de-"mandent ses amis?—Des lions? "Mais vous saurez que là-bas "les lions sont aussi communs "qu'ici les chiens. Un jour je "sors du campement: c'était le "soir. Je vois entre les feuilles "d'une haie briller deux yeux "enflammés. J'abaisse mon fu-"sil et... boum!... Je cours "voir... Un magnifique lion "noir, le plus terrible des habi-"tants du désert... Je fais un "quart de mille de marche le "soleil avait disparu à l'horizon: "on n'y voyait que fort peu. Je "découvre une masse énorme "qui se dirigeait vers moi par "bond prodigieux. J'abaisse mon "fusil... boum!... j'etends un "autre lion les quatre fers en "l'air!... Je fais encore un bout "de chemin, quand, à l'impro-"viste, j'entends un rugissement "terrible: j'abaisse mon fusil, "et..."

A ce point, l'un des auditeurs exaspéré se lève avec les poings serrés et les yeux hors de la tête s'écriant: "Si tu tues encore un "lion je te mets les yeux au "beurre noir, entends-tu!" Et ce ne fut qu'à cette sortie soudaine que le troisième lion dut d'avoir la vie sauve!...

Le chimiste Rossi vient de trouver un excellent moyen pour maintenir le caoutchouc des bicycles. On sait qu'avec le temps, le caoutchouc, par l'effet de l'eau et de l'air, perd de son élasticité et qu'alors il se coupe facilement. Voici que le chimiste Rossi a trouvé que l'acide phénique maintient pour toujours le caoutchouc en bonne condition. Pour cela, il fait laver tous les jours de course le caoutchouc de son bicycle avec une solution de 2 pour cent d'acide phénique. Avec deux parties d'acide et 98 d'eau pure le savant est arrivé à un résultat complet. Avis aux vélos!...

Le fils du roi Humbert vient d'être nommé chef du corps d'armée d'occupation en Sicile. Cette décision a été prise par les ministres afin d'essayer de ramener au calme les populations siciliennes. Mais hélas! ce ne sont pas les honneurs, la présence des princes qu'il faut à ce misérable peuple: c'est du travail, c'est du pain, c'est de l'instruction. La faim, l'ignorance et le désœuvrement, dans tous les pays du monde, sont de fort mauvais conseillers.

Bien à vous,

WM. BREEN.

BELLE CONDUITE.

Les employés de fabrique de New Bedford sont en grève; ceux de Fall River prennent volontairement des vacances en attendant que leurs patrons conviennent de ne pas réduire leurs gages encore une fois. C'est presque la même chose dans les deux cas. Nous ne voulons pas ergoter sur le sujet; tout ce que nous tenons à faire remarquer avec un sentiment d'orgueil bien légitime, c'est que ces deux villes sont des centres canadiens, que la plupart des travailleurs qui y sont en grève ou en vacances appartiennent à notre nationalité et qu'on n'a signalé aucun trouble, aucune émeute depuis le commencement des hostilités entre ces ouvriers et leurs patrons. La paix la plus complète n'a cessé de régner dans ces deux grandes villes manufacturières, malgré le grand nombre de travailleurs oisifs, se promenant dans les rues ou se réunissant sur les parcs publics ou dans les halles pour faire la discussion sur la situation.

Nous en avons bien vu des grèves aux Etats-Unis, et dans la plupart des cas il y a eu batailles, effusion de sang, souvent pertes de vie. La grève de Pullman, celle des mineurs et bien d'autres sont autant de preuves de nos avancés.

Mais les Canadiens-français de Fall River et de New Bedford font une lutte pacifique pour la revendication de leurs droits. Leur conduite est vraiment digne des plus grands éloges. Ils ont pris la meilleure maniere de vaincre, et déjà le télégraphe nous apprend que les manufacturiers de New Bedford sont sur le point de céder.

En n'enfreignant aucune loi, en demeurant paisibles, mais fermes, les travailleurs des deux villes mentionnées plus haut ont favorisé de beaucoup leur cause qui prend une tournure vraiment encourageante.

Si les récents grévistes de Chicago, au lieu de brûler les wagons de chemin de fer et de se battre en bataille rangée contre les troupes fédérales et de l'Etat, s'étaient tenus tranquilles, ils auraient peut-être été vainqueurs.

Nous espérons, pour l'honneur de notre nationalité et pour leur plus grand bien, que les grévistes de New Bedford et les employés en vacances de Fall River vont continuer à suivre la ligne de conduite dont ils ne se sont pas écartés depuis le commencement du présent litige, ce qui leur a valu des paroles flatteuses de la part d'un grand nombre de journaux du pays.

MEURTRE OU SUICIDE.

Triste Fin d'un Jeune Homme.

Montréal, 6 sept.—Un crime horrible a été commis hier soir dans un restaurant de la place Chaboillez, tenu par MM. Moore et Crevier. Cette nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre et en moins d'une demi-heure, la place Chaboillez était encombrée de curieux. On apprit bientôt que deux individus, vers les six heures du soir, s'étaient présentés au restaurant tenu par Crevier et Moore pour y prendre une consommation. Les deux inconnus paraissaient être sobres. Ils s'installèrent dans une chambre située en arrière du *bar* de l'hôtel. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées qu'on entendit la détonation d'une arme à feu.

Les personnes présentes accoururent à ce bruit et pénétrèrent dans la chambre où gisait le corps d'un jeune homme baignant dans son sang. Il avait la tempe droite percée d'une balle et un revolver du calibre 32 se trouvait sur le plancher, près de lui.

Il est impossible de décrire l'agitation qui règna parmi les spectateurs de cette scène sanglante.

On télephona à l'hôpital Notre-Dame, et la voiture d'ambulance transporta le cadavre du malheureux jeune homme, qui fut connu par M. Albert Plante, de la rue Ontario, comme étant celui de C. A. Lepailleur, fils de feu J. A. L. Lepailleur, huissier de cette ville.

On ignore encore quels ont été les motifs de ce crime et l'on se demande si l'on est en présence d'un suicide ou d'un meurtre.

Le jeune homme, qui n'était âgé que de 23 ans, avait déshonoré sa famille. Il avait été arrêté pour détournement de fonds.

Chose singulière, c'est que le compagnon du jeune Lepailleur a disparu soudainement de l'hôtel et que ni les personnes présentes, ni les agents de la sûreté ne se sont inquiétés de sa disparition.

Lepailleur appartenait à une famille respectable. Il est le petit-fils du grand patriote de ce nom. Mais, en dépit des soins paternels dont sont enfance a été entourée, sa vie a été entachée de méfaits.

Ayant obtenu une bonne position à la banque d'Epargne, il y a quelques années, il abusa de la confiance que ses supérieurs reposaient en lui et réussit à leur enlever par des moyens frauduleux une somme de $250.

Découvert, il s'enfuit à Chicago d'où il fut ramené et livré à la justice. Sans le dévouement et la commisération de son père, qui fit le sacrifice de ses économies pour sauver son fils du déshonneur, il aurait été conduit au pénitencier.

Lepailleur, à peine remis en liberté, s'adonna de nouveau à ses débauches. Livré au vice de la boisson, allié à des amis de son espèce, il ne mena plus qu'une vie de désordre.

Depuis quelque temps qu'il était à Montréal, il ne fit rien pour amender sa vie et mardi dernier, il exprima à ses amis le désir de mettre fin à ses jours.

Ce trop sinistre projet vint de se réaliser.

Plusieurs personnes ont cru que Lepailleur était victime de meurtre, mais les preuves de circonstances démontrent qu'il s'est suicidé.

IL EST CAUSE DE LA MORT DE SON PERE.

Trois mois après sa mise en liberté, ses actes de débauche affectèrent tellement son père que celui-ci tomba malade pour ne plus se relever. Le 3 novembre, le pauvre vieillard rendait le dernier soupir à sa résidence, No. 170 rue Sanguinet. Ses dernières paroles furent: "Que Dieu ait pitié de mon fils."

Quelque temps après la mort de son père, le jeune Lepailleur partit pour le Texas, mais là encore la honte de ses crimes le poursuivit. Il perdit toutes les positions qu'on lui accorda et revint à Montréal où il continua la vie de débauche en compagnie de gens de son espèce.

Vendredi dernier, il disait à un ami: "Si tu avais un revolver à me donner, je me tuerais en ta présence." Ses compagnons toutefois n'attachaient que peu d'importance à cette menace de suicide.

Le défunt avait de bonnes qualités et des amis qui lui donnaient de bons conseils qui l'auraient tiré de sa pénible route s'il les avait écoutés.

La Rentrée des Classes.

Les vacances, les belles et joyeuses vacances, sont passées. Vite, écoliers, reprenez, sac au dos, le sentier qui mène à l'école! Après le repos le travail. Vous vous êtes bien amusés, vos membres sont dégourdis, votre esprit ne se ressent plus des fatigues de la dernière année scolaire, vous êtes frais et dispos: rouvrez vos livres d'école déjà couverts de poussière, et recommencez à gravir, courageux et confiants, la montagne de la science.

Plus heureux que bien d'autres, vous avez eu des vacances; plus chanceux qu'un grand nombre, vous êtes à même de recevoir ce baptême de l'instruction qui fera de vous des hommes vraiment dignes de ce nom, comme le sacrement de baptême de notre sainte religion fait d'un païen un chrétien, un catholique.

C'est une époque fort précieuse que celle des études. A celui qui gaspille ces journées fructueuses est bien coupable. Le temps perdu ne revient jamais. O écoliers, vos parents qui font des sacrifices pour vous faire instruire, vos instituteurs qui se dévouent pour orner votre intelligence, votre bonheur futur demandent que vous profitiez le plus possible de ces années que vous passez sur les bancs de l'école.

Votre avenir dépend de votre conduite à l'école. Caserio, ce jeune anarchiste italien qui a poignardé le président Carnot, puis a payé de sa tête ce crime odieux, a dit quelque temps avant de monter sur l'echafaud que s'il avait été un meilleur élève il ne serait jamais descendu si bas.

Maintenant, un mot aux parents. Vous devez—c'est l'un de vos plus grands devoirs—faire donner une éducation chrétienne à vos enfants. La connaissance des sciences profanes, c'est bien beau, bien utile, mais inculquez aux enfants, à cet âge où leur âme est malléable comme la cire chaude, de bons principes, des idées et des opinions saines, c'est obligatoire si vous voulez qu'ils fassent de bons citoyens, des époux modèles.

Les Canadiens-français des Etats-Unis ont fait et font chaque jour de grands sacrifices pour la fondation et le soutien de magnifiques écoles paroissiales, afin qu'une éducation comme tout bon catholique, tout descendant de Français désire voir donner aux siens puisse être l'apanage de leurs enfants.

Recevoir un enseignement foncièrement religieux; apprendre convenablement le français, la plus belle langue du monde, cet idiome si harmonieux que nos mères sur leurs genoux nous ont fait bégayer, heritage sacré qui nous vient d'un grand peuple, la gloire de l'humanité: ce sont deux avantages primordiaux que seules en ce pays les maisons d'éducation que nos deniers ont fait surgir peuvent accorder à nos fils et à nos filles, cette génération qui grandit, qui vieillit vite et qui est l'avenir.

Si nous voulions rester ce que nous sommes, résister avec avantage à l'envahissement anglo-saxon, notre seul espoir—ne l'oublions jamais—réside dans nos écoles paroissiales. Si nos descendants négligent d'apprendre notre idiome national, la langue française ne tardera pas à disparaître des Etats-Unis, à moins que les Américains, plus sages que nous, ne se fassent un honneur de l'étudier et même de la parler, pour faire montre de leur supériorité sur nous qui ne parlerons plus que le rude langage de Shakspeare.

Pour terminer, voici quelques bons conseils qu'un correspondant de la *Croix* de Montréal donne aux parents, à la rentrée des classes:

Je vous le demande, parents chrétiens, qui vous vous imposez de bon cœur les plus grands sacrifices pour le bonheur de vos chers enfants, pouvez-vous leur laisser un meilleur héritage qu'une bonne éducation? Non, n'est-ce pas?

Si vous avez dans votre jardin ou votre verger un arbre qui porte de bons fruits, vous y conduisez volontiers vos enfants pour leur laisser ramasser, chaque matin, ces belles pommes ou ces poires succulentes qu'ils aiment tant à savourer. L'école est comme ce arbre. Les paroles qui tombent des lèvres du maître ou de la maîtresse sont les fruits savoureux de la science. Faites en sorte que vos fils et vos filles soient là pour les recueillir sans en perdre une seule.

Songez bien que si dans la nature, les saisons se répètent chaque année, il n'en est pas de même dans la vie de l'homme. Nous n'avons qu'une jeunesse, qu'un printemps, qu'un seule époque favorable pour former notre esprit et notre cœur.

Envoyez donc à l'école ces chers enfants que vous désirez armer efficacement pour les combats de la vie.

Confiez-les à des maîtres savants et vertueux, capables de leur apprendre à surmonter les épreuves, à vaincre les obstacles qu'ils rencontreront certainement plus tard. Vous ne devez pas en faire des savants, mais vous en rendrez compte à Dieu, si par votre faute, ils sont ignorants, c'est-à-dire infirmes au point de vue moral.

Profitez de l'occasion qui vous est offerte et épargnez à ceux que vous aimez d'un amour si sincère et si tendre, la peine cruelle de s'écrier en constatant leur impuissance:

Pourquoi n'ai-je pas au moins appris à lire et à écrire?...

LA COLERE.

"Mettez-vous en colère, et ne pèchez pas," dit la Sainte Ecriture, dans les *Psaumes*. Il y a donc une colère qui est permise, une colère dont la cause peut être juste e raisonnable, une colère qui provoque le zèle, sans provoquer les sens, une colère enfin dont on est, dont on sait être maître et comprimer les excès.

Telle, évidemment, ne doit pas être la colère que l'Eglise a placée au nombre des péchés capitaux.

Pour se traduire parfois par des manifestations moins générales, et être moins fréquentes, si l'on veut, que dans les siècles qui nous ont précédés, la colère n'a cependant pas disparu des mœurs modernes. Si son action semble quelquefois être moins universelle et sanguinaire qu'à certaines époques reculées, cela ne tient pas toujours à une tendance vertueuse, mais à l'effet d'un scepticisme pratique qui envahit de plus en plus les sociétés, et qui, après avoir battu en brèche la plupart des préjugés religieux, s'attaque aujourd'hui à tout ce qui represente un principe quel qu'il soit.

L'époque contemporaine est généralement blasée et indifférente. Rien, pour ainsi dire, qui éveille les sentiments, rien non plus qui les offusque. Les caractères disparaissent. Par suite des révolutions successives qui ont modifié l'état politique et social des nations, chacun s'est habitué à vivre, les uns à côté des autres, sans se soucier beaucoup des opinions réciproques que l'on se faisait autrefois un point d'honneur et un devoir de conscience de maintenir et de défendre.

En l'absence d'une ligne de conduite sûre et déterminée, devant le parti pris de se moquer à peu près de tout, de tout ménager, de tout sacrifier au calme et à la tranquillité, les sujets de discussion ont disparu, partant, les motifs de colère sont de moins en moins fréquents.

Je ne parle pas, bien entendu, de la froide et criminelle irritabilité dans laquelle se maintiennent perpétuellement à l'égard de ceux qui ont su gagner et conserver quelque chose, les envieux qui aspirent à ne rien faire et à vivre aux dépens des autres. Il y a là un état bizarre, incompréhensible, anormal, que rien n'explique, que rien n'explique, que rien surtout ne justifie, et dont les coupables prétentions ne méritent aucun nom, aucune classification dans aucun pays du monde civilisé.

Mais, pour tendre à disparaître des relations actuelles—ce qui, je le répète, est plus encore le résultat de l'abaissement des caractères, que de l'amélioration morale du genre humain—la colère n'a pas pour cela dit son dernier mot.

Dans les rangs inférieurs de la société, et aussi dans les rangs de la société qui se pique de distinction et de savoir-vivre, il y a encore, et il y aura probablement toujours des gens incapables de discuter tranquillement. Il y a, et il y aura probablement toujours des gens incapables de dire deux mots, sans les accompagner d'un nombre égal d'insolences. Que voulez-vous! c'est, paraît-il, plus fort qu'eux, c'est pour eux comme un besoin irrésistible d'agir ainsi, une sorte de genre qu'ils affectent pour viser à une célébrité, et se donner les allures d'hommes supérieurs et affairés.

Que si parfois ils sortent de leur attitude personnelle pour s'occuper des autres et ouvrir leur bourse aux indigents, ce n'est que trop souvent encore pour accompagner leurs générosités de paroles dures et offensantes, qui diminuent grandement le mérite de leurs aumônes de leurs charités.

On parle beaucoup des bourrus bienfaisants, disait un jour devant moi un de nos plus saints prélats; pour moi j'apprécie surtout et avant tout ceux qui sont bienfaisants sans être bourrus.

PAUL BAUDRY.

LE FRERE DE SANTO.

La Honte lui fait Perdre la Tete.

Un journal de Milan, le *Sera*, rapporte qu'après avoir reçu le télégramme de Lyon lui annonçant l'exécution de Caserio, son frère, établi cabaretier à Milan, quitta subitement son logis avec sa femme, sans mentionner où il allait. Il dit simplement au garçon qu'il reviendrait dans quelques jours et qu'en attendant, il allait fermer ses deux boutiques, celle de la rue Degli Orti et celle de l'allée Vigentina, en mettant sur la porte de chacune l'écriteau: "Fermé pour deuil de famille." Les deux boutiques sont encore closes. Un journaliste parisien avait vu récemment le frère de Caserio. Celui-ci lui avait paru dans un état inquiétant de surexcitation. Depuis le crime de Lyon, il s'était adonné à la boisson et négligeait beaucoup son commerce. Les clients abondaient, mais il comprenait parfaitement qu'ils ne venaient chez lui que dans un but de curiosité. "Ils viennent voir le frère de l'assassin de M. Carnot," disait-il. Et le malheureux pleurait à chaudes larmes, accablé par tant de honte.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un.

Did you ever see one of the famous waterproof Interlined Collars or Cuffs? It's very easy to tell, for they are all marked this way

TRADE ELLULOID MARK.

They are the only Interlined Collars and Cuffs, and are made of linen, covered with waterproof "CELLULOID." They'll stand right by you day in and day out, and they are all marked this way

TRADE ELLULOID MARK.

The first cost is the only cost, for they keep clean a long time, and when soiled you can clean them in a minute by simply wiping off with a wet cloth —that is the kind marked this way

TRADE ELLULOID MARK.

These collars and cuffs will outlast six linen ones. The wearer escapes laundry trials and laundry bills—no chafed neck and no wilting down if you get a collar marked this way

TRADE ELLULOID MARK.

Ask your dealer first, and take nothing that has not above trade mark, if you desire perfect satisfaction. All others are imitations absolutely.

If you can't find collars or cuffs marked this way, we will send you a sample postpaid on receipt of price. Collars, 25 cts. each. Cuffs 50 cts. pair. Give your size and say whether stand-up or turned-down collar is wanted.

THE CELLULOID COMPANY,
427-429 Broadway, NEW YORK.

A LIRE ET A FAIRE LIRE.

On lit dans l'*Indicateur de la Savoie*:

Dans le public la presse catholique a des sympathies. On aime sa franchise, son indépendance, et cependant, chose curieuse, tout en la louant on l'abandonne à elle-même. Va-t-on en voyage? On achètera un journal, mais soyez sûr que l'on n'osera pas acheter un journal franchement catholique.

On est peut-être bien abonné à un de ces journaux. Survient-il un évènement, heureux ou malheureux, comique ou sérieux, on ne se donnera pas la peine d'écrire, de l'envoyer sous enveloppe ouverte avec un sou d'affranchissement. Non, on laissera ce soin au correspondant du journal incrédule ou hostile, puis on se plaindra de ce que son journal soit moins bien informé que l'autre.

A-t-on une annonce à publier? Oh! n'ayez pas peur: on n'ira pas la porter à son journal, à celui qui soutient vos opinions que vous estimez, que vous soutenez même parfois. Non: on la portera chez l'ennemi, dont on accroît ainsi les ressources, et on lui fournit ainsi des verges pour se faire fouetter.

C'est de la nigauderie, de l'inconséquence, c'est presque de la trahison, mais, sur cent catholiques, il y en a bien—et des meilleurs—qo qui agissent ainsi.

Puis, ils se plaignent que tout va de mal en pis.

Eh! messieurs, un peu de logique: soutenez qui vous soutient; combattez qui vous combat ou au moins ne fournissez pas à votre ennemi les chaînes avec lesquelles il vous tient prisonnier.

Achetez les bons journaux, abonnez-vous y, abonnez-y vos amis, portez-y vos annonces, donnez lui des nouvelles, et vous verrez si tout ne s'améliorera pas bientôt.

LE CANAL DE PANAMA.

New York, 8 sept.—Un cablegramme de Panama mande ce qui suit: On vient d'apprendre ici que l'ouvrage sur le canal sera repris avant deux mois.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH

Each Package SAVENA contains a

DIFFERENT PRESENT

AND A

USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an. - - - - - - - - - $1.00
Six mois. - - - - - - - - .50
Trois mois. - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell, Mass

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 13 SEPT. 1894.

CHOSES ET AUTRES.

Le Saint-Siège, dit l'*Indépendant*, vient de décreter que la délégation apostolique, aux Etats-Unis, sera permanente.

Cette nouvelle sera reçue avec plaisir par tous ceux qui s'intéressent au sort de l'Eglise catholique, en ce pays.

Le titulaire actuel, Mgr Satolli, est un prélat d'une vaste érudition, et il s'est déjà rendu très utile à l'Eglise, en donnant plusieurs décisions empreintes d'une sagesse remarquable.

Les Canadiens-français immigrés se rappelleront toujours avec reconnaissance que le Délégué apostolique a reconnu tacitement leur droit d'avoir un clergé national, en faisant venir de son pays des prêtres chargés de prendre la desserte des paroisses italiennes.

Mgr Satolli a toujours fait preuve d'un jugement sûr, dans ses décisions. S'—et nous ne saurions en douter un instant,—ses successeurs se montrent aussi fins diplomates et aussi dévoués apôtres que lui, la délégation apostolique continuera certainement de rendre au clergé américain d'inestimables services.

Il était rumeur samedi qu'une délégation composée de démocrates de Lowell s'était rendue auprès de M. C. I. Hood, le grand fabricant de remèdes, pour lui offrir la succession de M. Stevens, le congressman sortant. Il paraîtrait que c'est un canard. M. Hood a dit, paraît-il, à un reporter qu'il n'avait pas été approché par ce qu'on pourrait appeler une "délégation." Cette réponse indique que quelqu'un lui a parlé d'une nomination démocratique. M. Hood aurait ajouté, "Même si j'étais certain d'avoir tous les votes du district, je ne pourrais accepter une nomination d'aucun parti. Mes affaires ne me permettent pas de faire une lutte politique."

M. Hood a toujours passé pour marcher avec les républicains; il fut l'un des bras droits du Col. Allen pendant les campagnes congressionnelles de celui-ci

Les candidatures ne se dessinent pas rapidement chez nos adversaires, et leur tentative auprès de M Hood prouve tout simplement qu'ils sont aux abois.

Le *Star* dit: "William E Russell peut être élu gouverneur cette année. Pourquoi ne pas le nommer?" Eh! oui, tachez d'avoir celui-là, puisque vous n'en trouvez pas d'autre, mais nous croyons que William E. preferera que ce soit John E., quoique celui-ci donnerait bien sa place à celui-là.

Le poète le plus éminent qui vit de nos jours en Irlande est Timothy D. Sullivan, l'ex-lord maire de Dublin. C'est un *nationaliste* qui a pris part à toutes les luttes en faveur de son malheureux pays depuis 1848. C'est l'auteur de "God Save Ireland."

Ce poète politicien et patriote doit venir sous peu donner des conférences en ce pays.

COUP DE BALAI.

Il faudrait être bien difficile pour ne pas être satisfait au suprême degré du *coup de balai* magistralement appliqué par les républicains du Maine à leurs adversaires, messieurs les démocrates. Après la victoire éclatante que les nôtres ont remportée dans le Vermont, ce nouveau triomphe jette la terreur chez l'ennemi qui compte ses blessés et ses morts avec le désespoir dans l'âme.

A chaque engagement c'est une défaite humiliante qui l'attend. Les bataillons démocratiques sont en pleine déroute; ils ont beau tenter de se rallier, nos phalanges les dispersent, les pourchassent l'epée dans les reins.

Pauvres démocrates de l'Etat du Maine, vos petits canons n'ont pas eu grand effet! Il est vrai que vous êtes habitués à la défaite, car le Maine est depuis longtemps un château-fort républicain, mais vous résistiez avec quelque avantage, vos coups faisaient mordre la poussière à quelques uns de vos adversaires. Lundi, lors de l'engagement électoral vous avez fait si piteuse figure, que votre débandade vous couvre de ridicule. Ces grands pourfendeurs quand les républicains étaient au pouvoir, sont de vrais pygmées maintenant qu'ils ont tenté de diriger la barque de l'Etat.

On reconnaît l'arbre à ses fruits. De mauvais fruits annoncent un mauvais arbre.

Les démocrates sont découragés; on le serait à moins. Ils sentent que le sol s'entrouvre sous leurs pieds, qu'ils vont être irremédiablement engloutis.

Pensez-y, le candidat républicain au poste de gouverneur, l'Hon. Cleaves, a obtenu une majorité de **37,000 voix** sur son adversaire démocratique! C'est une chose inouïe, une majorité comme on n'en avait jamais vu dans cet Etat.

A Biddeford, Me., où l'*Observateur* a fait une lutte vaillante, le revirement de l'opinion publique a été complet. Quelques chiffres vont prouver cet avance.

En 1892, Cleaves, le candidat républicain, n'y obtint que 818 voix, tandis que son adversaire obtenait 1044 voix. Lundi dernier le vote de Biddeford a été 1086 pour Cleaves et seulement 616 pour Johnson, le candidat démocratique. Voilà ce qui s'appelle un changement! Nous savons que les nombreux Canadiens-français qui demeurent à Biddeford ont fait leur devoir et que la victoire républicaine de lundi leur est due pour une bonne part. Nous nous empressons de les féliciter, en attendant que nos compatriotes de Lowell suivent leur exemple.

ATUALITES.

On compte 2500 pharmacies dans l'Etat du Massachusetts.

L'Egypte, Ceylan et le Japon nous envoient un légume qui, dans le premier de ces pays, porte le nom de *luff* De là, le nom de *luffa* sous lequel cet article est connu. Qu'est-ce donc que le luffa? C'est une espèce de concombre qui, cuit, est bon à manger, et qui sec tient lieu d'éponge. Ces éponges durent aussi longtemps que celles de la mer. On en importe de grandes quantites en Angleterre et en Allemagne, par balles de 1,000 à 1,500.

On annonce que la compagnie du chemin de fer Pacifique Canadien est entrée en négociations avec les propriétaires du Boston & Maine pour acheter cette importante voie ferrée américaine.

Un syndicat de capitalistes de Baltimore, Md, vient de faire l'acquisition de la tour Eiffel, de Paris.

Le but du syndicat est de transporter cette tour aux Etats-Unis et de l'ériger à Baltimore.

Une rencontre des pugilistes Corbett et Courtney a eu lieu devant 15 personnes réunies dans le laboratoire de M. Edison à Grange, N. Y.

Courtney est un jeune pugiliste de Trenton qui a fait ses preuves.

Le combat n'a duré que quinze minutes. A la sixième reprise, Courtney s'est déclaré vaincu.

Corbett a reçu $5,000 de prime. $500 ont été donnés à Courtney.

Le détail des reprises a été transmis à un kinetoscope, le nouvel appareil inventé par M Edison. L'expérience a parfaitement réussi.

Le *Boston Transcript* dit: "Ces jours derniers, Josiah Quincy et ses associés ont adressé des demandes de brevets d'invention aux gouvernement de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Autriche, du Canada et du Mexique. On a formé une compagnie pour exploiter les diverses inventions de Victor Bélanger. Au nombre des actionnaires figurent MM. Quincy, Bélanger et les courtiers d'immeubles Wood, Harmon & Cie. Actuellement cette compagnie n'a pas l'intention d'entreprendre elle-même la fabrication d'unicycles, mais elle fait fabriquer à South Boston les parties brevetées par M. Bélanger. Il s'agit d'une entreprise privée et, en vertu des conventions faites, les actionnaires ne pourront exploiter les inventions de M. Bélanger qu'en commun. Sous peu on devra commencer la fabrication d'une bouteille qui ne peut être emplie d'une fois et dont M. Bélanger est l'inventeur."

De *Daily News* de Londres commente en ces termes la perspective que l'on a de voir reprendre les travaux du canal de Panama: "Les biens et les concessions de la compagnie telle qu'elle est constituée n'ont pas une valeur énorme; de plus, les capitalistes américains et français ne sont pas gens à les payer beaucoup trop cher par pur sentiment. Si 500,000,000 de francs suffisent pour compléter les travaux, il n'y a assurément aucune raison pour que le succès commercial ne favorise pas quelque jour cette entreprise."

Thibodeau, la malheureuse victime de Ouellet, a succombé au coup de couteau qu'il avait reçu dans l'abdomen.

Chouinard, qui a conduit Ouellet à la jonction de Lewiston, Me., a été arrêté sous accusation d'avoir aidé à la fuite du prisonnier, et conduit à la prison du comté de Franklin, à Farmington. Son procès aura lieu dans la troisième semaine de septembre. Il a été libéré moyennant un cautionnement de $1000.

Causerie Intime.

Etiquette.—Beaucoup d'hommes se figurent que, pour se rendre du salon à la salle à manger, ils doivent offrir le bras droit aux femmes, et le bras gauche pour en revenir.

Entre nous, cet usage d'offrir le bras aux femmes pour faire quatre pas sur un parquet ou un tapis, tandis qu'elles marchent le plus souvent sans appui à la promenade, aux côtés d'un homme, cet usage est d'un cérémonial suffisamment solennel pour qu'on n'y ajoute pas de chinoiseries.

En toutes circonstances, en allant et en revenant, c'est le bras gauche que l'homme offre à la femme (exception est faite en faveur des seuls officiers lorsqu'ils sont armés, par la seule raison qu'ils portent l'épée à gauche]. L'homme a pris cette habitude de conserver son bras droit pour le faire servir à la défense de la dame qu'il accompagne, si le cas se présentait.

—Bien des gens sont embarrassés au sujet de la place à donner aux personnes qu'ils font monter dans leur voiture: la place d'honneur est au fond de la voiture et à droite.

Une femme ne se lève pas pour saluer un homme, mais aucun homme ayant un peu d'éducation ne restera assis pour saluer une femme.

Lorsqu'à la promenade on passe et repasse devant une femme, on la salue une fois, à la première rencontre. La réitération des saluts serait chose insupportable pour tout le monde. Mais si on croise une femme dans la rue le matin et qu'on se retrouve sur son chemin, là ou ailleurs, dans l'après-midi, on la saluera l'une et l'autre fois.

Histoire de la Biere.

Quelle est l'origine de la bière? Elle se perd dans la nuit des temps. Cependant, si l'on s'en rapporte à M. Fournier, on pourrait lui fixer une date approximative: de l'an 800 à 1,000 de notre ère. Mais, bien avant on préparait du vin d'orge; c'est pour cette raison que l'on accorde à la bière une origine égyptienne. Les pharaons auraient eu une brasserie importante à Peluse. On a retrouvé dans les hiéroglyphes de divers obélisques la mention de la bière; on la retrouve aussi inscrite sur les monuments des bords de l'Euphrate, c'est-à-dire vingt siècles avant notre ère! Xénophon la signale 400 ans avant Jésus-Christ. César et Tacite racontent que les Germains n'avaient pas de vin, mais une boisson de grains fermentés ne constituait pas la bière actuelle. Ce fut vers le neuvième et le dixième siècles qu'on se servit de houblon en France et en Bavière. L'usage s'en est généralisé au douzième siècle. L'Angleterre défendit la fabrication des boissons fermentées jusqu'au seixième siècle et ce ne fut qu'au dix-septième que la bière houblonnée se répandit dans ce pays. On sait si aujourd'hui elle a envahi tous les pays du nord et du centre de l'Europe.

ORIGINE DES COUVERTURES.

Les étoffes confortables de laine ou de coton dont nous couvrons aujourd'hui nos lits pour nous garantir du froid extérieur, les couvertures:—que nos voisins d'outre-Manche dénomment *Blanket*—ne seraient pas d'un usage relativement ancien, s'il faut s'en rapporter à la version du *Good Health*.

En l'année 1349, vivait en Angleterre un manufacturier important qui ne cessait de bougonner contre sa femme parce que cette dernière, quand les nuits étaient froides, tirait toujours sur elle-même les jupes et autres effets qu'elle avait déposés sur le lit et n'en laissait aucune sur son mari, qui demeurait ainsi exposé aux intempéries d'un hiver rigoureux. Pour obvier à cet inconvenient, notre industriel eut la pensée de fabriquer des pièces d'etoffe assez larges pour pouvoir les fixer de chaque côté du lit afin qu'elles pussent garantir également les deux personnes qui y étaient couchées. Cet industriel se nommait Thomas Blanket: ces pièces d'étoffe eurent un très grand succès et il fit fortune dans la vente de ces préservatifs du froid qui n'étaient connus que sous son nom. Les couvertures étaient... découvertes!

COUP DE BALAI.

LES REPUBLICAINS DU MAINE SONT VAINQUEURS.

Le Gouverneur Cleaves Reelu Par 38,000 de Majorite.

Portland, 10—L'election qui a eu lieu aujourd'hui s'est terminée par une éclatante victoire républicaine. Les républicains ont lutté en rangs serrés et un grand nombre d'anciens ennemis se sont joints à eux. Le vote démocratique a subi une baisse extraordinaire, comparé au vote des deux années précédentes. Dans plusieurs villes le vote démocratique a baissé d'un tiers.

Le gouverneur Cleaves a été réélu par une pluralité d'environ 38,000.

Les quatre congressmen républicains, Reed, Boutelle, Milliken et Dingley ont été réélus avec des majorités encore plus fortes que par le passé. Dans le premier district, la pluralité de Reed est de 8500. La législature qui élira un sénateur fédéral sera presque complètement républicaine; il n'y aura aucun sénateur et peu de représentants démocrates.

LE VOTE DES VILLES.

	Cleaves,	Johnson,	Perdus.
Auburn	1181	493	186
Augusta	1210	305	94
Bangor	1738	782	142
Bath-	942	272	96
Biddeford	1086	616	...
Calais	680	192	53
Gadiner	554	74	90
Hallowell	514	51	110
Lewiston	1086	1274	97
Portland	3996	2216	196
Saco	783	208	17
Waterville	844	634	40

Augusta, Me., 10 sept.—Le président du Comité Républicain, M. Manley, a envoyé ce soir le télégramme suivant au gouverneur Cleaves:

Le parti républicain arriva au pouvoir dans le Maine en 1856 en donnant à Hannibal Hamlin une majorité de 25,000 voix. Deux fois depuis ce jour dans l'histoire de ce parti les candidats républicains ont obtenu une majorité excédant 20,000. En 1865, Samuel Cony eut 22,000 de majorité sur son adversaire démocrate, et en 1866 le général Chamberlain remporta la victoire par une majorité républicaine de 27 000.

Aujourd'hui le parti républicain vous a donné une majorite de 37,000 sur M. Johnson, le candidat démocrate, ce qui est la majorité la plus considérable obtenue dans cet Etat. Nous avons remporté tous les comtés du Maine et nous aurons au moins 127 représentants à la Chambre sur les 151, ce qui assure la réélection de l'Hon. William P. Frye au poste de sénateur à Washington, vu qu'il n'a aucun concurrent.

Nous avons élu l'Hon. Thomas B. Reed, l'Hon. Nelson Dingley, l'Hon. Seth L. Milliken et l'Hon. C. A. Boutelle au Congrès par des majorités allant de 8000 à 9500. Le vote total atteindra 110,000. Votre vote excèdera 72,000. La population du Maine a de la manière la plus expressive protesté contre une politique néfaste qui tend à détruire notre édifice industriel érigé par la protection.

(signé) J. H. MANLEY,

Président du Comité Républicain de l'Etat.

CE QUE PESE UN MILLIARD.

Si l'on vous demande à brûle pourpoint: "Savez-vous le poids que représente un milliard?" Il y a gros à parier que vous resteriez bredouille. Un de nos confrères pose la question et y fait la réponse.

Un milliard pèse: en argent, 5,000,000 kilogr.; le kilogramme vaut deux livres et une fraction; en or, 322,580 kilogr.; en billets de 1,000 fr., 1,780 kilogr.; en billets de 100 fr., 11,580 kilog. Pour le transport de 1 milliard en admettant qu'un homme porte 100 kilog., il faudrait: en billets de 1,000 fr., 18 hommes; en billets de 100 fr, 115 hommes; en or, 3 225 hommes; en argent, 50,000 hommes. Un milliard en billets de 1,000 fr., formerait 2,000 volumes de 500 feuillets.

LA SEMAINE.

NOUVELLES D'ORIENT.

Dans une description de l'Irlande se trouve un chapitre intitulé: *Les serpents en Irlande*,—et qui ne contient que ces mots: "Il n'y a point de serpents en Irlande." On pourrait condenser aujourd'hui, en aussi peu de mots, le chapitre des *Nouvelles d'Orient* "Il n'y a point de nouvelles d'Orient."

On dit bien que des transports chargés de troupes chinoises ont été envoyés à l'île Formose, convoitée par des cuirassés; mais on ignore s'ils ont pu arriver sans être attaqués par l'escadre japonaise.

L'empereur de Chine aurait distribué des récompenses entre 700 officiers de son corps d'armée en Corée; mais on met ce chiffre en doute; car s'il y avait eu 700 officiers chinois à une bataille quelconque en Corée, le chiffre de leurs troupes se serait élevé à 50,000 hommes et il est hors de doute que la Chine n'a pas ce nombre de soldats dans cette péninsule.

Les Hollandais sont toujours à mitrailler la capitale du rajah insurgé, sans que rien puisse faire prévoir la fin de ce bombardement.

EN EUROPE.

La grande nouvelle d'Europe,—du moins pour nous, Français,—c'est la mort du comte de Paris. L'héritier de la maison d'Orléans est un tout jeune homme qui n'a donné jusqu'à présent aucune preuve de ces talents dont les causes royales ont un si grand besoin pour se relever. Peut-être qu'arrivé à la position de prétendant, il sentira mieux la responsabilité qui s'attache à ce titre.

Il vient d'y avoir en Angleterre un congrès des délégués des unions et métiers. La parole la plus remarquable qui s'y soit prononcée est celle de John Burns, un des chefs du mouvement ouvrier, qui a dit que les unions d'ouvriers avaient fait leur temps et que le jour était venu de se jeter dans le mouvement social.

AMÉRIQUE CENTRALE.

Le gouvernement de Nicaragua continue à sévir contre les Anglais et les Américains qui ont pris part d'une manière quelconque au mouvement insurrectionnel du prince Clarence dans la Mesquitie. Les deux gouvernements de la Grande-Bretagne et des Etats Unis, spectateurs des drames sanglants qui se déroulent sur cette terre lointaine, semblent être indifférents. Ils ne prennent aucune mesure pour protéger leurs nationaux, ce qui déroute complètement ces derniers. La Mosquitie a été trop longtemps une cause de différends entre ces deux puissantes nations. Il est preferable qu'elle reste une partie integrante du Nicaragua.

LES SINISTRES DANS L'OUEST.

Jamais on n'avait vu les grands incendies de forêts dont les Etats de l'ouest sont si souvent le théâtre, prendre d'aussi effroyables proportions que dans le sinistre qui vient de ravager le Minnesota, le Wisconsin et le Michigan. De grosses bourgades ont été réduites en cendres sans laisser aux habitants le temps de s'enfuir. On a trouvé dans les cendres près de cinq cents cadavres.

Il est difficile à l'homme qui n'a pas été témoin de ces incendies de se rendre compte de la rapidité vertigineuse avec laquelle les flammes se propagent, même en l'absence de grands vents. Parfois elles devancent un cheval à la course. Le plus prudent est de chercher le salut dans la fuite, dès qu'on reçoit la première nouvelle de l'approche du fléau. Dans un des villages incendiés, les habitants ont eu quatre heures pour se sauver après avoir aperçu les premières lueurs de l'incendie. Elles étaient si loin d'eux qu'ils ont cru avoir le temps de réunir leurs principales richesses pour les emporter. Les flammes sont arrivées comme ils faisaient ces apprêts, et il ne s'en est pas sauvé un seul. Il y aura là bien des misères à soulager.

AU CANADA.

Le seul sujet important que nous transmette le télégraphe, est celui de la marche triomphale de M. Laurier dans les contrées de l'Ouest. Partout les populations accourent pour saluer le *Commoner* populaire. C'est à qui lui fera plus fête; toutes les populations veulent l'entendre.

Les conservateurs attendaient avec impatience le chef de l'opposition à Winnipeg, espérant le trouver fort embarrassé, quand les catholiques lui parleraient des écoles séparées. Ces espoir a été déçu. M. Laurier a su esquiver la difficulté en disant que, le jour où il arriverait au pouvoir, il nommerait une commission qui serait chargée de s'assurer s'il est vrai que les écoles publiques de la province sont réellement des écoles protestantes. Dans le cas d'une réponse affirmative, il saurait prendre des mesures pour protéger la minorité catholique contre la tyrannie de la majorité protestante.

Et vraiment, M. Laurier pouvait-il parler autrement? Aujourd'hui, n'ayant pas la puissance dans les mains, ce n'est pas à lui à indiquer le remède. S'il arrivait demain au pouvoir, aurait-il *le droit* d'agir d'après les seuls renseignements que les prélats ont livrés à la publicité? Ne serait-il pas de son devoir de ministre impartial de faire faire une enquête officielle? En sa qualité de catholique, il ajoute foi, sans aucun doute, aux déclarations des prélats; mais dans sa position de chef d'un gouvernement où les protestants dominent, pourrait-il se prononcer d'après les seules preuves, *ex-parte*, comme on dit au palais? Ne serait-il pas indispensable de prendre pour point de départ de toute action une déclaration *officielle*? C'est déjà beaucoup que M. Laurier ait déclaré à la face des électeurs du Manitoba, que si leurs écoles publiques ne sont en réalité que des établissements protestants, il est d'ores et déjà décidé à protéger la minorité catholique.

Le *National* de Montréal.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

—Le *Herald* publie l'histoire de la résignation de M. Hall. C'est de l'inédit et ça ne manque pas de piquant.

Il y a environ deux mois, les ministres provinciaux auraient demandé à leur collègue, M. le trésorier, de leur trouver $200,000 pour payer les entrepreneurs du palais de justice de Montréal, alléguant que cette année, dans cette scandaleuse entreprise, on avait dépassé de ce montant les chiffres consignés dans les estimés budgétaires.

M. Hall leur a répondu par sa résignation, qui fut acceptée. M. Taillon allait le remplacer par M. White, lorsque quinze députés conservateurs se sont réunis en caucus à Montréal et ont signé un "round-robin" qu'ils ont adressé au premier ministre et par lequel ils menaçaient de passer à l'opposition si M. Hall était remplacé par M. White. C'est alors que, des influences ayant été mises en jeu, le trésorier actuel retira sa résignation et rentra dans les rangs.

Mais ce que le *Herald* ne dit pas et ce que nous ignorons, c'est comment s'est règlée la difficulté des $200,000.

Est-il bien vrai qu'on veut faire recommencer la danse des écus autour de cette boîte à tripotages qu'on appelle le Palais de Justice?

Est-il bien vrai qu'il doit y avoir encore des extras dans cette affaire?

Vraiment, il n'en faudrait pas beaucoup d'entreprises comme ce palais de justice pour miner notre pays à la banqueroute.

—M. H. C. St Pierre, avocat, s'est presqu'empoisonné samedi en mangeant des tomates. M. St Pierre était encore trop indisposé aujourd'hui pour se rendre à son bureau.

—Les tisserands des Globe Woolen Mills, situés au coin des rues Ontario et Papineau, sont en grève depuis le 7 de ce mois.

Voici comment ils expliquent leur action:

Le gérant actuel, M. Somerville, est à la tête de la manufacture depuis cinq ans.

Un an après son arrivée, il a diminué les gages de 25 pour cent.

On a accepté la réduction.

Il y a trois mois, nouvelle diminution de 15 à 25 pour cent.

Jendi dernier, M. Somerville annonçait qu'à l'avenir tous les fils manquant dans leur quart de verge seraient payable à 3 centins.

C'est une amende comme on n'en a jamais vu.

Un ouvrier a pris trois jours pour tisser une pièce de 61 verges. On devait le payer $2 30 pour cet ouvrage. Il n'en a rien été. Grâces aux amendes on lui a donné 30 centins!!

En présence de cet abus, les 32 tisserands ont fait grève.

Avant de prendre cette détermination on demanda au gérant de rétablir les salaires tels qu'ils étaient il y a trois mois et d'abolir l'amende vexatoire. Il refusa.

Si l'on ne se rend pas aux vœux des grévistes, ils resteront en grève trois mois, s'il le faut. Ils entendent qu'on en revienne à l'ancienne échelle.

On ne gagne guère plus de 70 à 80 centins par jour avec le système actuel.

SHERBROOKE,

—Un jeune garçon de 11 ans, fils de M. A Guillet, du canton d'Orford, en jouant avec ses petites sœurs, a été victime d'un pénible accident. L'une d'elles avait une paire de ciseaux dans les mains. En se penchant brusquement la pointe des ciseaux frappa son frère dans l'œil y pénétrant près d'un quart de pouce et provoquant l'évacuation du liquide de l'œil. L'infortuné est sous les soins du Dr A Dussault, spécialiste, qui espère le guérir sans qu'il soit nécessaire de faire l'ablation.

QUEBEC,

—On a lu dimanche dans toutes les églises de Québec, un mandement du cardinal archevêque, Mgr Taschereau, annonçant qu'il se retire du ministère et que l'administration du diocèce passe entièrement entre les mains de son coadjuteur.

La santé de Son Eminence est loin d'être bonne.

Mgr Taschereau aura 75 ans en février 1895. Il a été élu archevêque de Québec en 1870 et créé cardinal en 1886.

—Québec est bondé de visiteurs venus à l'exposition qui s'est ouverte aujourd'hui. Tous les trains sont bondés. Il y a huit cents exposants et les étalages sont à peu près complets. Le *Trois-Rivières* es arrivé avec huit cents excursionnistes de Montréal.

On organise pour samedi une excursion au Lac St Jean. Ce sera le couronnement de la visite à l'exposition.

—Il y a eu tout un émoi sur le terrain de l'exposition samedi soir.

Un ours appartenant à un Italien s'est échappé par une affreuse tempête de pluie. L'ours s'est naturellement dirigé vers la bergerie, mais en apercevant des journalistes près du restaurant Lavallée il courut vers eux. Ceux-ci ayant pris refuge dans le restaurant, virent l'ours rôder aux abords du restaurant cherchant à entrer.

Le sergent Genest, gardien du manège militaire, lui tira une balle dans la tête.

C'était une bête superbe. l'Italien pleura amèrement lorsqu'il trouva l'ours mort.

—Le sergent-major Barrington a fait une étude attentive du canon trouvé sur les Plaines d'Abraham, sur la propriété de M. Joncas, M. P. Le sergent dit que ce canon appartient aux Français et qu'il a été encloué lors de la bataille des Plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759. Une députation de journalistes a prié le colonel Montizambert de faire transporter ce canon sur le terrain de l'Exposition. Le colonel s'est exécuté avec beaucoup de courtoisie. Le canon a été exposé dans le musée de M. Lapointe.

—Mlle Déry, âgée de 36 ans, demeurant sur la rue St George, s'est suicidée samedi en avalant une forte dose de vert de Paris.

La défunte était une personne très pieuse. Il a été impossible de découvrir les raisons qui ont poussé cette malheureuse à se donner la mort.

OTTAWA,

—Le *Chronicle* de Halifax est d'opinion que le gouvernement d'Ottawa ne fera pas d'élection partielle avant le retour de Sir A. P. Caron. Sir John Thompson, ajoute ce journal, prise plus que jamais la valeur de sir Adolphe *as a collecter and manipulator of election boodle*.

—L'*Advertiser*, de L'Orignal, Ont., dit que M. Evanturel refusera la présidence de la législature d'Ontario, si cette position lui est offerte.

WINNIPEG,

—Dans toutes les églises catholiques du Manitoba on a fait signer des requêtes pour demander à M. Greenway de rendre les écoles séparées à nos co religionnaires. Ceux-ci se réuniront en assemblée à Winnipeg, afin d'arrêter les grandes lignes de l'entrevue qu'ils auront mardi avec le gouvernement provincial.

—La récolte de blé dans le Manitoba sera énorme cette année et dépassera 20 millions de boisseaux de plus que celle de l'an dernier.

Tous les greniers sont remplis et le blé est de première qualité.

ROXTON FALLS,

—Depuis une dizaine de jours, un grand vieillard à barbe grise parcourt les bois, se tenant caché le jour, et la nuit parcourant la campagne, frappant aux portes pour demander à manger.

Les allures de cet inconnu sont des plus étranges et mystérieuses et l'on croit que c'est quelque grand coupable qui fut la justice, voire un assassin.

Les gens sont effrayés et tous les soirs les portes et les fenêtres se barricadent.

Le constable Brunelle a écrit au chef des détectives à Montréal, l'informant de la chose et le priant d'envoyer quelqu'un pour constater si l'on ne pourrait pas découvrir l'identité de ce individu.

BEAUCE.

—Les mines d'or de St François, Beauce, ont été vendues par le shérif du district de Beauce, dans la cause de Linière Taschereau vs W. P. Lockwood, et ont été adjugées à A. McArthur, le grand marchand de bois de Toronto. Les mines ont été fermées mardi dernier, après que tous les hommes eussent été payés.

ARTHABASKAVILLE,

—La foudre est tombée sur les maisons de MM. Albert Boislard et J. Trotier, dans St Norbert d'Arthabaska. Elle a fait beaucoup de dommages à la maison de M. Boislard.

La cheminée a été en partie démolie, le poèle mis en pièces, le plancher brisé ainsi que le solage de la maison. Personne ne se trouvait dans la maison dans le moment. Chez M Trottier les dommages sont peut considérables. Madame Trottier se trouvait dans la maison et n'a reçu aucun mal sinon un léger choc.

Un négociant de Boston, qui, en été, demeure à la campagne avait ordonné à son premier commis de lui envoyer, à un jour fixé, une dépêche en chiffres lui donnant certains renseignements de la plus haute importance. La dépêche n'arrivant pas, le négociant se décida le lendemain à faire une visite à la ville. Arrivé à la gare, il demanda au télégraphiste s'il n'avait pas quelque message pour lui. "Mais oui, répondit celui-ci; il m'en est venu un, hier; mais comme je n'y ai absolument rien compris, j'ai pensé que ce n'était pas la peine de vous l'envoyer!" Trop fin pour être télégraphiste cet homme-là.

Le sénateur romain Fortis, un des fondateurs du régime actuel, a tué sa femme et l'un de ses fils. Il avait été attaqué à coups de couteau par ses deux fils, auxquels il reprochait des dettes de jeu.

Ayant été blessé, il saisit son revolver et brûla la cervelle à l'un des assaillants.

La mère accourut et reçut une balle dans le cœur.

Les deux fils du sénateur Fortis faisaient rouler les millions de leur père avec un sans-gêne que celui ci ne pouvait plus tolérer. Ce crime a causé une très pénible impression à la cour du roi Humbert.

On ne saurait trop répéter que les idées des deux nations qui se font la guerre, la Chine et le Japon, ne ressemblent point aux nôtres. Ainsi, quand un Japonais se trouve insulté, il se tue; tandis que, chez les chrétiens, l'insulté cherche à tuer l'insulteur. Si un Chinois croit avoir à se plaindre de quelqu'un, il se rend, la nuit, devant la demeure de ce dernier et se pend au montant de la porte, afin de porter malheur à son ennemi.

Sous ce dernier rapport, nous avons parmi nous des hommes d'affaires qui ressemblent aux Chinois, en se plaignant continuellement des "temps durs." Ces hommes ne voient pas qu'en parlant ainsi, ils sont les premiers à rendre les temps difficiles.

Accordé au comptoir de la salle des pas-perdus d'un grand hôtel, un nouveau-venu, armé d'une plume, traçait des barres sur le régistre des voyageurs. Le commis de l'hôtel, qui le surveillait avec impatience, lui dit à la fin, en plaçant son index sur la page: "Etranger, que signifient ces barres,

II II IIIII

Prenez-vous ce régistre pour le cahier d'un écolier qui apprend à écrire? Pourquoi abîmez-vous ainsi cette page?

Sans s'émouvoir, le voyageur traça quelques liaisons entre ces barres, et dit au commis: "Voyez!" et le jeune homme lut avec confusion ces noms:

H. H. HILL.

"Messieurs, dit le commis en s'adressant aux flâneurs groupés près du comptoir, je m'avoue battu. Que voulez vous prendre? des cigares ou une larme de pur?"

On vient d'inhumer au cimetière Oskland, à Westchester, Pen., un sieur Richard Ellicott, qui possédait une certaine fortune, avait une peur atroce d'être enterré vivant et, quelques heures avant sa mort, il avait fait, pour parer à toute éventualité, ses recommandations qui ont été suivies à la lettre. Le cercueil contenant le corps du défunt avait été déposé dans un caveau provisoire et, dans le cercueil, sous la main du mort, on avait placé un bouton électrique se rattachant par un fil à une sonnerie installée dans le logement du gardien du cimetière. Dans le cas où M Ellicott serait revenu à la vie, il n'aurait eu qu'à presser le bouton et le gardien serait accouru pour le délivrer. Mais un mois s'est écoulé sans que la sonnerie électrique ait retenti et, le délai fixé par M. Ellicott lui-même étant expiré, on a coupé le fil rattachant le cercueil à la sonnerie et on a définitivement inhumé le défunt.

FUNÉRAILLES DU COMTE DE PARIS.

Londres, 11 sept.—Le corps du comte de Paris sera transporté par train spécial à Waybridge, demain matin. Le cardinal Vaughan et l'évêque de York assisteront aux funérailles. Le roi de Portugal sera officiellement représenté par le duc d'Oporto.

LE CHOLÉRA EN AUTRICHE.

Vienne, 11 sept—Il y a eu huit nouveaux cas de choléra et quatre décès à Lemberg, un de ces jours derniers, et l'épidémie se propage rapidement. Une dépêche d'Odessa nous apprend que le choléra continue à y faire des victimes en grand nombre.

PAUL JONES A CHICAGO.

IL PRETEND AVOIR GAGNE $2,400 DEPUIS SON DEPART.

Quelques-unes de ses Aventures et de Ses Besognes.

Chicago, 12 sept—Paul Jones est en cette ville. On se rappelle que cet homme hardi entre tous est parti de Boston le 12 février pour faire le tour du monde après avoir parié qu'il accomplirait ce tour de force en un an et qu'il reviendrait ayant en poche la somme de $5000 qu'il aurait gagnée pendant son voyage. Il devait partir tout nu et sans un sou, ce qu'il fit. Il ne devait pas non plus mendier, emprunter ou voler.

Il fit son départ dans une chambre du Club de la Presse de Boston. Après avoir enlevé ses vêtements, il se confectionna ingénieusement un habit avec les feuilles d'un journal, puis il partit. Il se rendit en premier lieu chez un photographe, suivi d'une foule énorme; il se fit photographier, puis vendit ses portraits. Avec ces recettes, il alla chez un marchand d'habits tout faits et se vêtit des pieds à la tête. Ainsi équippé il était en état de quitter Boston.

Sept mois se sont écoulés depuis le départ de Paul Jones, et il prétend avoir déjà gagné $2,400, soit presque la moitié de la somme requise.

Jones est versatile. Il cire les bottes, vend du soda, est garçon d'hôtel, porte les colis, distribue des circulaires, donne des leçons de boxe, vend ses portraits, agit comme commis dans les magasins et prononce des discours dans lesquels il raconte les péripéties de son voyage. Ce soir, à la *Palmer House*, il a fait une conférence qui lui a rapporté une forte somme d'argent.

Il a engagé un homme chargé d'annoncer son arrivée dans les villes qu'il désire visiter. Cet agent va trouver les marchands, les propriétaires de théâtres, les hôteliers, les journalistes avec lesquels il fait des arrangements pour l'utilisation de Jones dès son arrivée.

Jones voyage en char-palais et loge dans les meilleurs hôtels.

Une jolie veuve le poursuivit de ses attentions à Newark, mais il réussit à s'en débarrasser. Un toqué lui a donné un billet au porteur de $5 pour qu'il le jette dans l'océan vis-à-vis Melbourne, après l'avoir mis dans une bouteille. La personne qui trouvera ce billet pourra le faire escompter aux banques à son propre profit. Un autre individu lui a donné un portefeuille fait en peau de nègre, un autre un revolver, un autre une monnaie ayant cent ans d'âge. Tous ces objets doivent faire le tour du monde avec lui, puis ils devront être remis à leurs propriétaires qui donneront à Jones une belle récompense pour le payer de son trouble.

Jones a déjà visité New York, Albany, le New Jersey et le Rhode Island, ainsi que Pittsburg, Fort Wayne et South Bend. De Chicago il se rendra à St Paul et à Minneapolis, puis il se dirigera vers San Francisco. De là il prendra place à bord d'un steamer en partance pour l'Australie; il passera par le canal de Suez et il se rendra à Paris, ensuite à Londres, puis il reviendra à Boston six semaines avant la fin de son année, soit vers le 1er janvier.

Cette semaine Jones est en exhibition dans un gros magasin de nouveautés de cette ville.

L'ELECTION DANS LE MAINE.

Portland, Me., 11 sept—L'*Advertiser* estime que la Chambre des Représentants contiendra 137 républicains et 14 démocrates. A la dernière session elle contenait 107 républicains et 44 démocrates. Au Sénat il n'y avait qu'un seul democrate, mais à la prochaine session tous les sénateurs seront des républicains.

Voilà ce qui s'appelle une victoire!..

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a delivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infa

BON MARCHE.

VISITEZ NOTRE

Departement de Voiles

On ne peut trouver en ville un stock qui l'égale.

Aussi une Ligne Complete de

Mouchoirs de Dentelles, Flouncings, Hamburgs, &c,, &c.

VERRERIE.

Vases à plantes en Imitation de Verre coupé. **9c. chacun**
Bols à Roses en Verre de fantaisie. **12½c.**
Pots à l'Eau de fantaisie. **14c. chacun.**
Bouteilles à Eau, gravées d'un dollar, **49c. chacune.**
Pots à Sirop en Verre de fantaisie. **9c. chacun.**
Plats à fruits en Imitation de Verre, **15c. chacun.**
Verres à table, soufflé. **59c. la Doz.**
Verres à table en Imitation de Verre coupé. **98c. la Doz.**

Argenterie.

Cuillers à thé Rogers, initiales gravée, plaqué épais sur métal blanc, **71c. le set.**
Un lot de Fourchettes, fort plaqué d'argent sur métal blanc. **69c. le set.**
Un lot de Fourchettes, garanties plaqué d'argent sur Nickel, **49c. le set.**

Objets en Bois.

Cuvettes de 1ère qualité, **39c. chacune.**
Un lot d'Epingles en Bois, **4c. chacune.**
Un lot de Cuillers en bois, toutes les grandeurs, **3c. chacune**
Un lot de Brosses à planch r, à manches, **7c. chacune**
Un lot de Cordes à Linge Sisal de 50 pieds, **5c. chacune**

Ferblanterie.

Un d'Assiettes à tarte, toutes les grandeurs, 2c. chacune.
Un lot de Tamis à Farine, 3c. chacun.
Un lot de Nattes à Poèle en Asbestos, 3c. chacune.
Un lot de Batteurs d'Œufs Spiral, 3c chacun.
Un lot de Bidons à lait Boston d'une quart, 7c. chacun.
Un lot de Cuillers à pots à long manche en fer-blanc, 7c chacuna.
Un lot de Bidons à l'huile de 2 quarts, 13c. Chacun.
Un lot de Bouilloires en fer-blanc, 19c. chacune.
Un petit lot de Boîtes à thé, 7c chacune.
Un lot de Racks en fil de fer pour tarte ou plats, 19c. chacun.
Un lot de Bocaux à conserves à bordure en porcelaine, de 2 quarts, 14c. chacun.
Un lot de Bocaux à conserves à bordure en porcelaine de 3 quarts, 19c. chacun.
Un lot de Théières et Cafetières en Agate, 2ème qualité des fabricants, 98c chacune.
Un lot de Seaux à vidanges galvanisés, 29c. chacun.
Fers à repasser de Mme Potts, trois par Set, complet plaqué en Nickel, 98c. le set.
Papier de toilette, larges paquets, 24 paquets pour $1.
Un lot de Bouteilles d'Ammoniaque d'une quart, 3 bouteilles pour 25c.

VENTE DE LAMPES.

Un lot Lampes "Princess," complètement en Nickel, avec globe et abat-jour, serait une occasion à $1.25, 79c. chacune.

Un lot de Lampes de Banquet, en Nickel et dorée, bec dit "center draft burner," à bon marché à $2, $1.49 chacune.

Petits Objets.

Un lot de Soie noire pour machine à coudre, 3c. l'échevau.
Un lot de Fil noir, 2 écheveaux pour 5 cts.
Un lot de Boutons d'écaille, toutes les grandeurs, prix ordinaire 10c, 5c. la Doz
Un lot d'Aciers argentés, toutes les longueurs, 10c. la doz.
Un lot d'Aciers à Robes Taylor, noirs, blancs et beige, prix réguler 25c, 10 cts la doz.

CORSETS ! CORSETS !

Un petit lot de beaux Corsets Jean, pour être vendus de suite, sont en Satinade barrée, cousus avec de la Soie, longueur complète. on les a toujours vendus comme occasion à 50c, à présent 39c. chacun.

Département des Arts.

Il nous reste encore de ces Tapis de table "Columbian," semblables à ceux vendus la semaine dernière, ils ont 50 par 54 pcs, jolies couleur, apparence damassé, frangés sur tous les côtés. faits pour se vendre $1, tant qu'il y en aura notre prix sera de 49c. chacun.

ROMANS, ROMANS.— Il n'y en aura pas toujours à ce prix. nous parlons de ces deux lots à couvert en papier à 12 1-2c. et 9 cts l'exemplaire.

F. G. MITCHELL & CO.

RUES MERRIMACK ET KIRK.

NOTES LOCALES.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Les conseillers ont eu leur assemblée régulière mardi. Plusieurs requêtes envoyées par des particuliers ont été référées aux divers comités. Ensuite nos conseillers ont fait la discussion sur la disposition des vidanges. Nos édiles se sont aussi occupés de la transaction d'autres affaires de routine sans grande importance pour nos lecteurs.

Si vous désirez un magnifique portrait, pas de meilleur endroit, dans la ville que d'aller au Loupret Studio, Mansur Block, rue Central. Tout ouvrage qui sort de cet atelier, est du dernier fini et atteint la perfection.

Lundi, des hommes qui étaient à travailler dans le canal Western, ont trouvé enfermé dans une boîte à chaussures, le cadavre d'un enfant nouveau-né. Le corps de la petite victime était bien proportionné et ne semblait pas avoir séjourné bien longtemps dans l'eau.

L'officier de police Buchanan fut averti et la trouvaille fut transportée chez M. Brooks, entrepreneur de pompes funèbres.

A l'heure qu'il est on n'a pas encore pu retrouver les coupables de cet acte ignoble.

La police informe.

Presque Terminee.

Dans une couple de jours le spacieux édifice que vient de faire construire M. Exodias Dupont, au coin de la Willie et Hancock Avenue, sera terminé et habitable. Dans son genre, c'est une des plus belles constructions de la ville et située dans un quartier très tranquille.

Elle est bâtie à 4 étages et divisée en douze logements, avec toutes les commodités possibles. C'est un modèle d'architecture.

L'édifice a été construit par notre entrepreneur bien connu, M. A. Bibeault, qui n'a rien épargné pour faire de cette construction une des mieux finies de la ville.

Quelques Accidents.

Walter Sherwell, le jeune fils du payeur Sherwell de l'American Bolt Company, qui est âgé de 10 ans, s'est fracturé un bras sur la rue Hanks dans une chute qu'il fit ces jours-ci. Ce jeune garçon était à cheval sur l'âne de l'échevin Dunlap, lorsque perdant soudain l'équilibre, il alla tomber sur le pavé avec le pénible résultat que l'on sait.

Un lowellois portant le nom de Thomas J. Larkin est tombé en bas d'un train en mouvement à Lawrence, lundi soir, et les roues lui passèrent sur un pied. A l'hôpital où il fut transporté on jugea l'amputation du pied nécessaire.

Un de ces soirs derniers, des voleurs pénétrèrent dans le jardin de M. Smith rue Osgood et le pillèrent; ils s'emparèrent de son blé d'Inde et en jetèrent quelques épis dans le jardin d'à côté pour donner à penser que le voleur était le voisin. Si ces pillards sont pincés ils paieront cher leur méfait.

Un M. Greeley de cette ville a été victime d'un accident de voiture sur la rue Central, mardi avant-midi: son cheval prit l'épouvante, glissa et alla tomber un peu plus loin. Le contre-coup projeta M. Greeley dans la rue; il tomba sur la tête et se blessa assez grièvement. Il fut transporté à sa résidence sur la rue Westford, après avoir reçu les premiers soins dans les appartements d'un médecin du voisinage.

Bureau de S. Cherry,
21 Drayton St.
Savannah, Ga., 16 Dec. 1890.
MM. LIPPMAN, BROS, Savannah, Ga.

Chers Messieurs,—Je désirerais ajouter mon témoignage a l'effet presque miraculeux de la P. P. P. dans le cas de Mary Ingraham, une femme qui réside chez moi; elle a eu un rhume continuel, mal de gorge, débilité, etc., et était rendue à un tel degré qu'elle était incapable de quitter le lit, étant abandonnée des médecins; elle a pris les soi-disantes médécines pour le sang sans le moindre effet, jusqu'à ayant pris la P. P. P. elle commença de suite à prendre du mieux et aujourd'hui elle est en bonne santé comme jamais de sa vie. Vous pouvez vous adresser à moi dans aucun temps sur l'effet de la P. P. P. dans ce cas présent.

Respectueusement,
SAMUEL CHERRY.

En vente par tous les droguistes.

Emoi dans une Maison

Mardi matin, dans la résidence d'une de nos bonnes familles canadiennes de la rue Merrimack, un gros rat est monté au deuxième étage. La demoiselle de la maison voyant la petite bête d'un mauvais œil s'empara d'un balai et lui fit la chasse.

Le rat rusé lui saute aux jambes. Fiche le balai, par terre et la seule arme de défense qui lui reste est de crier au secours: le rat décampe.

Les cris "au secours" mirent toute la maisonnée sur pied, et jugez des rires lorsque l'affaire fut mise au jour.

P. P. P. Une médecine merveilleuse, elle donne l'appétit la vigueur et la force.
P. P. P. Guérit le rhumatisme et tous les points de côté, du dos et des épaules, des genoux, des hanches, des poignets et des jointures.
P. P. P. Guérit le syphilis dans toutes ses phases, vieilles ulcères, troubles des plaies et des rognons.
P. P. P. Guérit le catarrhe, l'eczema, erisypèle, toutes les maladies de la peau, et d'empoisonnement par le mercure.
P. P. P. Guérit la dispepsie maladies chroniques des femmes et constitution de la hué et perte de vitalité.
P. P. P. La meilleur purificateur du sang. A fait plus de guérisons permanentes que tous les autres remèdes pour le sang.

Une mauvaise digestion est un acheminement vers toutes les maladies possibles. En donnant plus d'activité aux voies digestives, le Dr. Delisle's Kinium Compound fait le bonheur de ceux qui ont assez de souci de leur santé pour faire usage de cet excellent tonique. $1 la bouteille. En vente dans toutes les pharmacies.

Mort de Mlle Bernard

Notre population apprendra avec peine la mort d'une de nos jeunes canadiennes les plus populaires, Mlle Ernestine Bernard, décédée mardi matin, à l'âge de 29 ans, au No. 49 rue Bartlett, munie des secours de la Sainte Religion et après avoir souffert avec résignation depuis quelques mois.

La défunte était une de nos cantatrices des plus distinguées, et le chœur de l'église St. Joseph perd en elle un de ses membres les plus dévoués.

Depuis des années Mlle Bernard était toujours à la tête de nos différentes soirées canadiennes, et c'est une grande perte pour ses amis qui l'aimaient et l'estimaient tant.

Bedard-Ooté.

Lundi matin, à l'église St Joseph, une messe de congréganiste était chantée, à l'occasion du mariage de M. Augustin Bédard avec Mlle Delvina Côté. Le Révd Père Marion, O. M. I. donna la bénédiction nuptiale. Les témoins étaient MM. Louis Côté et Elie Côté.

Le déjeuner de noces fut servi chez le cousin de la mariée, M. Nap. Bibeault, de la rue Moody. Le soir il y eut réception et les nouveaux époux reçurent de nombreux et riches cadeaux.

Nouvelles de Salem, Mass.

Le CANADO-AMERICAIN se dépose à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer.

Assemblee Canadienne.

Jeudi soir dernier, il y a eu une grande assemblée de Canadiens-français dans le soubassement de l'église, dans le but d'inviter les Canadiens à se faire naturaliser.

Il nous fait plaisir de constater qu'à la première assemblée soixante six Canadien sont fait remplir leurs papiers de naturalisation et à la deuxième, jeudi dernier, tous se sont présentés.

Si cela continue on peut s'attendre à un beau résultat cet automne.

A l'assemblée de jeudi des discours ont été prononcés par les Révds MM. J. O. Gadoury et Levesque; MM. Poitevin, Hardy, Rouillard, E. Larivée, Langevin, Blaquière, Dr. Rouillier et le conseiller Chaput.

C'est à M. Arsène Dubé que revient en grande partie le succès de ce mouvement en faveur de la naturalisation qui, jusqu'à aujourd'hui, a si bien réussi.

Nos félicitations aux Canadiens de Salem pour leur patriotique entreprise.

Avis

M. Edouard Moreau, boulanger de Salem, continuera à servir ses pratiques de Salem et de Lynn, en leur vendant du pain de première classe pesant trois livres. Comme preuve de son succès il viens d'acheter une voiture à cet usage, coûtant $150.00.

VOL ET MEURTRE.

UN LAITIER DE BURLINGTON EST LA VICTIME.

Une Scene Sanglante pres de Billerica Center.

A minuit, mardi, Roy Foster, âgé de 46 ans, un citoyen respectable de Burlington, a été tué d'un coup de revolver par trois voleurs de grand chemin près de Billerica Center.

M. Foster était un laitier; il revenait de Boston en voiture lorsque rendu à quatre milles au sud de Billerica il fit la rencontre de trois hommes qui étaient aussi en voiture. Ces individus étaient des malfaiteurs qui, à la pointe de leurs revolvers, forcèrent M. Foster à leur donner tout son argent et ses objets de valeur tels que montre, etc.

M. Foster obéit; puis il se rendit en toute hâte à Billerica pour demander de l'aide. En route il rencontra deux citoyens de Burlington qui étaient de ses connaissances; il leur raconta son aventure, et tous trois se rendirent chez le constable Livingston de Billerica Center.

Le constable fut réveillé et l'histoire du vol lui fut dite.

M. Livingston s'arma à la hâte, sauta dans la voiture de Foster, et les deux autres hommes prirent place dans leur phaéton, et tous quatre se dirigèrent vers le lieu de l'attaque.

Deux milles plus loin, ils rencontrèrent les trois malfaiteurs qui s'en allaient au petit trot, comme des gens qui ont la conscience bien tranquille.

—*Stop!* cria le constable.

En entendant ce commandement, les voleurs comprirent de suite à qui ils avaient affaire, et sans hésiter ils sautèrent dans la rue, puis se mirent à tirer du revolver sur Livingston et ses trois compagnons. Ceux-ci ripostèrent du mieux qu'ils purent, mais comme ils n'étaient pas assez bien armés pour tenir tête aux brigands, ils abandonnèrent la partie.

En les voyant retraiter, les malfaiteurs sautèrent dans leur voiture et ils s'éloignèrent au grand galop du côté du sud.

En les voyant s'eloigner, le constable Livingston, qui était débarqué de voiture, regarda tout autour de lui: il cherchait l'attelage de Foster pour y monter et suivre les malfaiteurs à la piste. Grande fut sa surprise de ne pas apercevoir la voiture du laitier. Il regarda un peu plus loin, mais l'attelage n'y était pas. Les coups de feu avaient effrayé le cheval qui s'était enfui.

Le constable fit quelques pas et quel ne fut pas son étonnement mêlé d'horreur en apercevant Fostor étendu comme sans vie dans le milieu de la route. Le malheureux avait une balle dans la tête.

—Je crois qu'il est mort, dit le constable.

Les trois hommes s'approchèrent du malheureux Foster et ils ne tardèrent pas à découvrir que l'infortuné laitier n'était plus.

Le sang coulait à flot d'une affreuse blessure que la victime portait à la tête.

Foster a évidemment été atteint par un coup de feu tiré au hasard par l'un des voleurs. La balle pénétra dans le crâne par la base et la mort a dû être instantanée.

Le constable, laissant les deux autres hommes près du cadavre, alla donner l'alarme à Billerica. Un cheval de course fut loué et trois autres citoyens, armés jusqu'aux dents, montèrent en voiture et se mirent à la poursuite des malfaiteurs qui furent suivis jusqu'au chemin d'Andover. Les voleurs prirent la route de Woburn et s'échappèrent.

Ceux qui les poursuivaient abandonnèrent la partie et revinrent auprès du corps de Foster qu'ils transportèrent à Billerica. Ensuite ils vinrent avertir la police de Lowell qui, à son tour, avertit les autorités de tous les villages adjacents de faire la chasse aux brigands.

On n'a qu'une très vague description des trois voleurs de grand chemin, à cause de la noirceur qu'il faisait à l'endroit où le meurtre a été commis.

Foster laisse une femme et cinq enfants, soit trois fils et deux filles.

A la dernière heure, les auteurs de ce vol suivi de meurtre n'avaient pas encore été repris. La police est sur le qui-vive.

LE MEURTRE DE GRANITEVILLE.

Une autopsie a été pratiquée dimanche sur le corps de Charles Reed, qui a été tué par son frère dans sa demeure à Graniteville. Le médecin autopsiste a trouvé que la balle était allée se loger dans la tête au-dessous de l'oreille droite.

Vers midi, lundi, la mère des deux frères revint de Worcester où elle se trouvait en visite lors de la tragédie. Un télégramme lui avait été adressé pour lui apprendre le crime qu'un de ses fils avait commis.

Cette pauvre vieille femme est brisée par le chagrin. Trouver l'un de ses enfants morts et l'autre en prison sous l'accusation de meurtre, en voilà assez pour crever le cœur d'une mère!

Mde Reed descend d'une famille respectable de Groton. Elle eut quatre enfants, Auguste, Charles, Willard et une fille qui demeure à Lowell. Son mari et son fils aîné allèrent à la guerre; ce dernier est mort des suites de l'amputation d'un bras qui fut blessé pendant un engagement.

On s'accorde à dire que Charles et Willard Reed étaient des hommes habiles quand ils laissaient la boisson de côté. Tous deux ont travaillé dans l'usine Sargent à Graniteville. Ils passaient pour ingénieux et pour de bons travailleurs, mais ils ne travaillaient que lorsqu'il le jugeaient à propos. Ils avaient un caractère irritable et violent.

Un jeune homme raconte que Charles, la victime, passait il y a quelques années par le village, portant son fusil sur l'épaule, lorsqu'une bande de gamins jetèrent sur lui quelques pommes, pour le faire endêver. Charles se retourna aussitôt, visa sur les enfants et tira. Heureusement que son fusil n'était pas chargé à balle, car il en aurait tué quelques-uns, tant il était fâché.

Quelques-uns des jeunes garçons reçurent cependant des blessures assez graves, le petit plomb dont le fusil était chargé les ayant atteints en divers endroits du corps.

On rapporte aussi qu'il y a un mois Charles, qui était l'aîné et le plus fort des deux, battit cruellement son frère Willard au cours d'une querelle, et l'on croit que c'est le souvenir de cette volée qui donna à Willard la pensée, le jour de la tragédie, de porter le premier coup.

Dans la maison parternelle, les deux frères habitaient un côté de la maison, tandis que les appatements de leur mère se trouvaient à l'autre bout. Le contraste qu'offre ces deux parties de la maison est frappant. Autant les appartements de la mère sont propres, autant ceux des frères sont sales et en désordre.

Quand Willard Reed a comparu devant le juge à Ayer il demanda à être défendu par l'Hon, John H. Morrison de Lowell, qu'il dit avoir connu étant jeune garçon.

Samedi prochain, il comparaîtra de nouveau et sera renvoyé devant le grand jury.

L'enterrement de la victime a lieu aujourd'hui.

MEURTRIERE OU FOLLE.

Nashua, N. H., 10 sept.—Les autorités de cette ville ont reçu ce matin une lettre bien singulière qui a créé toute une sensation. Cette missive fut écrite par une femme, autrefois bien connue, qui est à l'asile des folles de Concord. Les personnes mentionnées dans la lettre demeuraient et sont mortes en cette ville. Voici le contenu de cette communication:

Concord, N. H., 6 Sept.

A M. A. S Eaton, chef de police,

Monsieur:—Je demeurais sur la rue Hollis il y a quatorze ans, et en ce temps-là j'ai empoisonné Mary A. Walker et son frère Alfred K. Walker. Tous deux sont enterrés dans le cimetière de la rue Hollis. Ce sont les enfants de Mde F. Walker dont j'ignore le lieu de résidence ne m'est pas connu. Mon but en racontant ces choses, c'est de faire accomplir un acte de justice, grâce à mon arrestion, et je vous implore d'agir rapidement, pour obliger une amie dans le trouble.

(signé) LINA A. HERBERT.

Dans un postcriptum, Mde Herbert fait allusion à sa détention dans un asile d'aliénés et elle ajoute que cela ne fait aucune différence. Elle supplie que la chose ne soit pas racontée à ses amies.

Cette femme dit-elle la vérité ou est-ce les hallucinations d'un esprit égaré? Voilà ce que l'enquête qui va être fait prouvera.

On a commencé à faire des recherches, et dans les livres de l'entrepreneur de pompes funèbres qui a inhumé les personnes supposées avoir été assassinées, on a trouvé que Mary et Alfred Walker étaient morts de pneumonie.

Mde Herbert est la veuve du Rev T. W. Herbert; elle a une fille qui demeure en cette ville; elle est dans un asile depuis cinq ans.

LA FOUDRE

Guerit une Jeune Fille Sourde-Muette.

Winfield, L. I. 10 sept—Mary Fisher, une jeune fille de 13 ans, dont les parents demeurent à New York, et qui était sourde-muette depuis huit ans, a recouvré la parole et l'entendement samedi soir, après avoir été renversée par la foudre.

Cette fillette et sa mère étaient en promenade depuis une semaine chez un parent, John Zelinka, de ce village. M. Zelinka, Mde Fisher sa fille et un voisin causaient dans la salle à manger, samedi soir, lorsqu'un orage éclata. Soudain un éclair, puis un coup de tonnerre ébranlent la maison, ce qui fut suivi par de cris de terreur. Le silence se rétablit presque aussitôt: les quatre personnes nommées plus haut étaient tombées à la renverse et avaient perdu connaissance.

Tout ce monde-là reprit bientôt ces sens, et comme la petite sourde-muette se relevait, elle s'écria: "Maman, j'ai entendu le coup; allons-nous-en chez nous." C'étaient les premiers mots qui sortaient de sa bouche depuis huit ans. Aujourd'hui elle parle comme vous et moi.

Cette jeune fille eut, à l'âge de 5 ans, une attaque de fièvres et quand elle revint à la santé elle était sourde-muette.

Ce coup de tonnerre ne blessa personne grièvement.

AU MEURTRE!

Cottage City, 10 sept—Le chef de police Jason T. Dexter fut réveillé en sursaut de bonne heure ce matin par les cris "au meurtre!" En compagnie du gardien de nuit Leroy S. Lewiss, il se rendit en toute hâte à l'endroit d'où les cris partaient. Il trouva Richard Blount, un nègre de Fall River, étendu baignant dans son sang près de la maison d'un voisin.

Blount était un frotteur de bottes au Metropolitan Hotel cet été, et il avait pour compagnon de chambre un autre nègre nommé Charles E. Offley.

Blount avait plus de $100 en sa possession, et il raconta qu'Offley avait tenter de l'assassiner dans son lit avec une hachette, pour s'emparer de son argent. Il réussit à sortir de son lit et il sauta par une fenêtre en appelant au secours.

Le malheureux frotteur avait des entailles profondes à la tête, au cou, à l'épaule, au dos et jusque sur la poitrine. Cette dernière blessure paraissait avoir été faite avec le tranchant d'une hachette.

Le Rev Winthrop Butler de Veneyard Haven prit plusieurs heures pour panser ses blessures

Blount pourrait bien en mourir; ses blessures à la tête sont telles que s'il recouvre la santé il restera fou.

Offley a été capturé peu après le crime et il fut logé dans la prison d'Edgartown. Il prétend que Blount l'a assailli le premier; mais en route pour la prison, il dit: Je suis peiné de ne pas l'avoir tué, puis de ne pas m'être suicidé."

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussellures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les phramaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

Depeches Condensees.

Québec, 10 sept.—Le cardinal Taschereau a résigné comme archevêque de Québec, à cause de son mauvais état de santé. Mgr Bégin, son coadjuteur, le remplacera.

New York, 13 sept—Trois nouveaux cas de petite vérole ont été rapportés aujourd'hui au bureau d'hygiène.

Londres, 10 sept—Il fut décidé définitivement ce matin que les obsèques du comte de Paris auront lieu à Weybridge, Surrey, mercredi prochain.

Fall River, Mass., 10 sept.—Le maire John W. Coughlin a dit ce midi qu'il annoncera jeudi sa position relativement à la candidature au poste de lieutenant-gouverneur.

Fall River, 10 sept—Le *Globe* donne un aperçu de la situation en ces termes: "La quatrième semaine de la vacance des tisserands commence sous les circonstances les plus favorables. Les directeurs des fabriques continuent à garder le silence, et rien n'indique aujourd'hui qu'ils ne suivront pas cette ligne de conduite pendant encore deux ou trois semaines. "Le secrétaire Whitehead est toujours convaincu que les tisserands ne retourneront pas à l'ouvrage sous la réduction de gages offerte il y a trois semaines."

New York, 10 sept—L'enquête sur la police de cette ville se continue toujours, et les "blue coats" passent un vilain quart d'heure de ce temps-ci.

Plusieurs témoins ont été entendus à la séance d'aujourd'hui.

Un des témoins a dit, dans son témoignage, que le commerce de fausse monnaie pouvait aussi bien réussir à Philadelphie et à Chicago qu'à New York.

Un autre témoin est venu jurer qu'un marchand de fausse monnaie nommé McNally avait payé la police pour qu'elle le protège.

Newport, R. I., 10 sept.—Charles Johnson, un Suédois en train de nettoyer un vieux puits sur l'avenue Calendar, a trouvé la mort d'une manière assez étrange: Il descendit dans le puits pour enlever le couvercle qui s'y trouvait peut-être depuis des années. Il commençait à peine sa descente lorsqu'il poussa un cri étouffé et il tomba aussitôt dans les deux pieds d'eau et de boue qui formaient le fond du puits.

George Underwood voulut secourir Johnson; il se mit en frais de descendre dans le puits, mais lui aussi il eut le même sort que son compagnon.

Ces deux hommes ont été asphyxiés par les vapeurs pestilentielles séjournant dans le puits.

Underwood a laissé une femme et trois petits enfants. Johnson avait deux enfants.

Deux ou trois personnes tentèrent de descendre dans le puits pour retirer les cadavres et elles faillirent y mourir. Les corps ont dû être retirés au moyen de pics.

Ashland, Wis., 11 sept—Des vents très forts ont attisé les feux de forêts dans ces parages, et les flammes causent un peu partout des ravages. Elles ont traversé hier ce qui est connu sous l'appellation de chemin du cimetière, au sud d'Ashland, et les édifices de l'Ashland Driving Park Association sont en danger.

Le feu est tout près du cimetière de Mount Hope et aussi du cimetière catholique, et le vent lui fait faire de rapides progrès.

Washburne est demeure envoloppé toute la journée d'une épaisse fumée.

La dépêche suivante a été reçue de Saxon hier: "Des feux de forêts font des ravages ici. On transporte l'eau dans des voitures, dans l'espoir d'éteindre les flammes. Les citoyens quittent leurs demeures et s'enfuient aussi prestement qu'il le peuvent.

Bradford, Vt., 11 sept.—Le corps de Robert Johnson a été trouvé dans les bois de Piermont, N. H., à cinq milles d'ici, samedi soir.

Cet homme était mort depuis si longtemps que sa tête se détacha du tronc quand on remua le corps.

Le 11 juillet dernier, Johnson qui travaillait pour la Pike Manufacturing Company se querella avec un de ses compagnons qu'il battit cruellement; craignant d'être arrêté, il se sauva dans les bois du New Hampshire, après avoir acheté une cruche de spiritueux.

Depuis ce temps jusqu'au jour de la découverte de son cadavre, ce malheureux ne fut pas revu.

Une enquête a été tenue, mais aucun fait nouveau n'est venu éclaircir le mystère qui enveloppe ce décès.

On suppose que Johnson a bu jusqu'à ce qu'il fût ivre-mort, puis étant tombé la face contre terre, il sera mort asphyxié.

Chicago, 11 sept — Thoma Cantwell, le fils d'un brasseur qui est président de l'Eagle Brewing Company, a été tué instantanément à 2 heures, la nuit dernière, par le cabaretier Thomas Morgan, dont l'établissement se trouve sur la rue State.

Cantwell et deux compagnons entrèrent dans la buvette au moment au Morgan était en train de compter ses rentrées. Les trois hommes demandèrent à Morgan de leur remettre son argent. Cantwell, qui s'était le plus avancé, menaça le cabaretier de son revolver.

Celui-ci ne se laissa pas intimider: il s'empare prestement d'un pistolet et fait feu sur Cantwell. La balle vient pénétrer au dessus de l'œil droit du jeune malfaiteur qui tombe raide mort.

Alors les deux compagnons de Cantwell s'enfuirent. Morgan a été arrêté.

PETITES NOUVELLES.

LE CZAR EST MALADE.

Paris, 11 sept.—Il circule en cette ville de fâcheuses nouvelles sur l'état de santé du czar de Russie. On rapporte qu'il est sérieusement malade; il souffre de la maladie de Bright et d'une affection pulmonaire qui est devenue incurable depuis son attaque d'influenza du printemps dernier.

TUÉS PAR UN TRAIN.

Whitehall, N. Y., 11 sept.—M. et Mde Orson Higgins de Benson, Vt., ont été tués instantanément à Putnam, N. Y., au moment où ils tentaient de traverser en voiture la voie ferrée en avant d'un rapide.

Mary Manley, une petite fille, qui était aussi dans la voiture a été blessée mortellement.

UNE BANQUE EN FAILLITE.

Plattsmouth, Neb., 11 sept.—La Citizen's Bank est en faillite. Sur application des actionnaires, le juge Chapman a nommé Charles C. Parmalee liquidateur.

Le capital-action était de $100,000; passif, $92,000; actif, $142.000.

Cette faillite s'élève à environ $200,000. Ce sont les fermiers qui perdent le plus.

CYCLONE DÉSASTREUX.

Orange, 11 sept — L'orage d'hier qui s'est abattu sur le comté de Franklin, ressemblait à un cyclone et, il a causé des pertes évaluées à $50,000.

Le vent à démoli une douzaine de maisons et de granges; plusieurs bestiaux ont été tués et de gros arbres sont tombés en travers des routes, ce qui les rend impraticables.

Ce cyclone a causé des ravages sur une longueur de sept milles environ.

Fete Patronale.

Pendant quelques heures, hier soir, nous nous serions crus dans le vieux St Roch de Québec. Urbanité chez tous les conviés, rires francs et joyeux, tout était comme dans la nature au lever du soleil d'un beau jour. Il s'agissait de la fête patronale d'une de nos bonnes Canadiennes, Mme Côté de la rue Ford. Ses demoiselles, voulant faire part à leurs amis du noble sentiment qui les animaient, les avaient conviés à ce joli banquet de famille.

Vers neuf heures, Mlle N. Côté, accompagnée de M. Bessette, lut une adresse de circonstance avec une expression que peut seul inspirer le sentiment de l'amour filial. Mme Côté reçut aussi de ses enfants un magnifique cadeau (huilier en argent) et des fleurs parlant le plus beau des langages, le langage du cœur.

A peine Mme Côté avait-elle dit un mot de reconnaissance, qu'une de ses petites-filles, Stella Dumond, vint aussi payer son tribut à sa grand'mère. Elle lui présenta un joli bouquet en disant quelques bonnes paroles avec toute la grâce de ses cinq ans.

Quoique fort surprise, Mme Côté avait recouvré la vigueur de ses vingt ans et engagea tout le monde à passer la veillée dans l'abondance et la douce gaieté.

Je regrette réellement que l'espace me manque pour donner les noms de tous les heureux qui ont eu le plaisir de prendre part à cette fête de famille. Qu'il me suffise de dire que l'assistance était composée des personnes les plus en vue de la ville, si j'en juge par la délicatesse avec laquelle elles ont fait toutes choses. Je me contenterai de spécifier les musiciens et les musiciennes dont la mélodie du chant, les doux accords de la musique ont été tels que cette soirée s'est écoulée comme le plus beau des rêves. Mlles A. Alexander, Rose Lauzière, N. Côté et Nadeau, ainsi que le notaire Bossé, le dentiste Gagnon, F. Desrosiers, L. Piché, H. Marin, A. Fournier, Bessette et L. Simard ont spécialement attiré notre attention et méritent un juste tribut d'éloges.

Soit dit en passant, M. Bossé, dans sa réponse à la santé des dames, s'est réellement surpassé et parla avec beaucoup d'à propos du rôle de la femme.

Bref, nous felicitons les demoiselles Côté de leur succès tout en ajoutant qu'il serait quelquefois regrettable de voir les jours s'écouler avec tant de rapidité si nous n'en gardions pas le souvenir.

UN TÉMOIN.

La fortune laissée par le comte de Paris, dit le *Times* de Londres, dépasse 100 millions de francs.

Haswell's Studio

MEILLEURS PORTAITRS CABINET

—A DES—

PRIX POPULAIRES.

—AU NO.—

214 Rue Essex,

Salem, Mass.

F. X. VOYER,

85 RUE HARBOR.

L'endroit par excellence pour acheter vos Chaussures de toutes sortes pour Hommes, Femmes et Enfants. Satisfaction est garantie a tous ou l'argent sera remis.

Nos prix défient la concurrence.

Ainsi nous esperons que nos compatriotes nous accorderont de prefence leur patronage et nous leur promettons que tous seront servis avec honnetete et courtoisie.

Encouragez un Compatriote !

Ed. PINAULT,

40 Rue Perkins,

BOULANGER DE 1ère CLASSE

Fait tous les jours les plus excellentes Patissseries, Biscuits, etc

A toujours en mains des marchandises toutes fraîches.

Aussi Cigares et Tabac.

ULRIC ST-PIERRE, ..

Cordonnier

Invite tous les Canadiens de lui faire une visite aux coins des Rues

New Derby et Lafayette,

Salem, Mass.,

Où il vous promet que vous serez servis avec courtoisie.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York,

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les Marchandises d'Automne et d'Hhiver sont maintenant en exhibition.

FEUILLETON

8

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

PREMIERE PARTIE.

XVII

Laquelle?

Comme toujours, un ou deux renseignements sur quelque bonne opération à tenter. Je communiquerai ces renseignements à M. Werner, un habile homme s'il en fut. Il tracera pour vous de jolis plans d'exécution que je vous ferai transmettre par Richaud, sans vous rien demander pour ça.

Je ferais bien volontires ce que vous désirez, mon bon monsieur Legrip, mais à l'impossible nul n'est tenu. Pour le quart d'heure, je n'ai rien en vue.

Vrai?

Foi de Vol-au-Vent!

De telle sorte que vous allez dévorer vos trois mille francs dans l'oisiveté... en toutes sortes de *noces* et de bombances.

Ca m'en a, ma foi bien l'air.

Malheureux jeune homme, je vous plains!

Pourquoi donc?

Vous êtes dans une voie déplorable.

Vous allez compromettre la lucidité de votre intelligence et la dextérité de votre main.

Ah! bah! tout cela reviendra en temps et lieu! Bonsoir, mon bon monsieur Legrip, et au plaisir de vous revoir moins dur à la détente!

Bonsoir, mon garçon, je vais ouvrir. A propos, c'est, je suppose, Ripainsel et Mouche-à-Miel qui sont là dehors.

En personnes véritables et naturelles.

Eh! bien, faites entrer l'un des deux.

Vol-au-Vent sortit, et ce fut Mouche-à-Miel qui les remplaça. Ce bon garçon, comme disait Rodille, était un gaillard d'une trentaine d'années, aussi grand, aussi gros, aussi brun que Vol-au-Vent était petit, fluet et roussâtre. Il avait des sourcils épais, des cheveux touffus, plantés très bas sur le front et d'énormes favoris noirs.

D'où pouvait lui venir ce surnom de *Mouche-à-Miel* contrastant avec son herculéenne apparence? Tout simplement de la douceur de sa voix, véritable organe de soprano, mélodieux et velouté. En le regardant et en l'écoutant, on devait penser involontairement aux notes perlées d'une flûte traversière, s'échappant de la gueule de cuivre d'un trombone. En parlant de cet organe dans leur langage populaire, les compagnons du robuste filou s'étaient écriés vingt fois: c'est un miel!... De là au sobriquet, au nom de guerre de Mouche-à-Miel il n'y avait qu'un pas. Ce pas fut franchi.

Le nouveau coquin introduit dans la maison de l'avenue de Neuilly n'apportait que des montres, des chaines d'or et des couverts d'argent. Son compte fut établi en un instant; il reçut huit cents francs et il s'en alla, après avoir donné à Rodille-Legrip quelques renseignements de peu d'importance sur ses petits brigandages ne promettant qu'un maigre butin.

Ripainsel, le dernier du trio, lui succéda. Ce troisième coquin était un assez joli garçon; il affichait certaines prétentions à l'élégance; il ne portait point la blouse comme ses deux collègues; il dédaignait la pipe et fumait des cigares. Hardi voleur d'ailleurs, s'il en fût, il recherchait les expéditions hasardeuses et n'hésitait pas à pénétrer avec effraction dans une maison pleine de monde ou dans un hôtel gardé par vingt domestiques.

Ripainsel entra d'un air triomphant. Il s'approcha avec un agréable balancement des hanches, vers l'un des deux guichets et il dit d'un ton délibéré, tout à fait différent des allures humbles et discrètes de Mouche-à-Miel et de Vol-au-Vent:

Eh! bonsoir donc, papa Legrip! je vous apporte du nanan!... Oh! mais là, du beau, du bon, du brillant! Vous n'avez jamais rien vu de pareil. Il vous va falloir ouvrir toutes vos sacoches et m'aligner des piles de jaunets à n'en plus finir.

Bien...bien...nous parlerons de cela tout à l'heure; mais montrez-moi d'abord les objets, mon bon garçon.

Les objets demandés, voilà...

Ripainsel tira de ses poches et déposa sur la tablette deux écrins d'assez grande dimension, l'un en velours grenat, l'autre en chagrin bleu. L'un et l'autre étaient armoirés et portaient la couronne aux neuf perles.

Nos lecteurs se souviennent peut-être que ces écrins, renfermant une parure de saphirs, avaient été dérobées, la nuit précédente, dans le boudoir de l'hôtel occupé, aux Champs Elysées, par la comtesse Lublinisky, Polonaise qui menait grand train. Les deux écrins disparurent derrière la toile.

Papa Legrip, reprit Ripainsel, je vous préviens que je veux quinze mille francs ou qu'il n'y aura rien de fait. C'est à prendre ou à laisser.

Papa Legrip ne répondit pas. Quelques secondes s'écoulèrent dans un profond silence, puis on entendit ce bruit aigre et agaçant que produit une lime d'acier en attaquant un corps très dur qui résiste à son action.

Ah ça! s'écria Ripainsel en se penchant par l'ouverture du guichet mais sans parvenir à satisfaire sa curiosité, que diable fabriquez-vous donc là dedans?

Il obtint pour toute réponse un éclat de rire asthmatique que nous connaissons déjà, puis le bruit de la lime recommença de plus belle à se faire entendre.

Nom d'un tonnerre! reprit le coquin, dont l'étonnement commençait à se mêler d'un peu d'inquiétude, j'espère bien, papa Legrip, que vous ne détériorez pas mes objets!

A peine avait-il achevé ces mots que les deux écrins, tout ouverts, reparurent sur la planchette.

Les voilà, vos objets, répliqua Rodille avec sa voix de centenaire, les voilà, mon pauvre garçon; je vous les rends de bien bon cœur. C'est très joli... très joli... Les pierres sont fausses, mais, mais à cause de la monture, qui est en argent, ça vaut cent francs. Vous en trouverez peut-être cinquante.

Ripainsel poussa un rugissement.

Derrière le grillage et la toile verte, Rodille, ou plutôt le père Legrip, riait toujours, comme un spectateur désintéressé que réjouit une très plaisante comédie. Cette hilarité, en présence de la colossale déception qui l'écrasait, semblait redoubler l'irritation de Ripainsel. Il donna sur la tablette où reposaient les écrins un grandissime coup de poing, en répétant d'une voix altérée:

Les pierres sont fausses?

Mon Dieu! oui, tout ce qu'il y a au monde de plus faux.

C'est impossible!

Est-ce que par hasard vous douteriez de ma parole? demanda le recéleur d'un ton sec.

Du tout... oh! du tout, papa Legrip, se hâta de répondre Ripainsel.

Alors, pourquoi dites-vous que c'est impossible?

Songez donc que j'ai pris ces écrins dans un hôtel...l'hôtel d'une comtesse.

Eh bien?

D'une grande dame.

Après?

Richissime à ce qu'on prétend.

Qu'est-ce que vous voulez en conclure, mon bon garçon?

Est-il vraisemblable, je vous le demande, qu'une comtesse, une grande millionnaire, ait des parures de pierres fausses?

Rodille haussa les épaules comme si Ripainsel avait pu le voir.

Ce qui vous étonne si fort, répondit-il, est la chose du monde la plus naturelle. Cela prouve tout simplement que cette comtesse est moins riche qu'on ne le suppose, qu'elle dépense plus que ses revenus et qu'elle se voit réduite à se servir de camelotte pour faire de l'effet et pour éblouir le monde. Cette chose-là a lieu tous les jours, et bien d'autres comtesses, je vous l'affirme, sont logées à la même enseigne.

En attendant, je suis volé? s'écria Ripainsel. Ah! la gredine!

Vous serez plus heureux une autre fois.

C'est bientôt, dit papa Legrip, mais en attendant me voici dans le pétrin jusqu'au cou.

Vous exagérez.

Je comptais sur une grosse somme et je me trouve sans un sou.

Bah! vous récolterez bien un peu d'argent dans les poches des passants.

Je n'aime pas travailler de cette façon-là, ça ne rapporte pas assez. Sans compter que Florestane ne va pas me laisser tranquille.

Qu'est-ce que c'est que Florestane?

C'est ma conquête. Me croyant au moment d'être très *calé*, ce matin, je lui avait promis un cadeau.

Donnez-lui les deux écrins.

Du *toc!* merci! plus souvent! mes conquêtes n'en portent pas. Voyons, papa Legrip, soyez bon enfant.

Je le suis toujours.

Tirez-moi de là!

Et comment?

Avancez-moi une vingtaine de jaunets Vous me retiendrez ça sur la première affaire que nous ferons ensemble. Ca vous va-t-il?

Non, mon garçon, ça ne me va pas.

Je vous rendrai trente louis, quarante louis.

Vous m'en offririez cent que je vous répondrais toujours: *non...* Je ne fais jamais d'avances et je ne prête pas un sou. C'est le seul moyen de ne point me brouiller avec mes clients.

Que diable! je ne peux pourtant pas rester à la côte.

Tirez-vous-en, mon bon garçon, mais tirez-vous-en sans moi.

Voyons, dix jaunets.

Ni dix, ni cinq.

Vous m'avez dit tout à l'heure que les montures étaient en argent et valaient cent francs.

Je l'ai dit et je le répète.

Prenez-le-moi pour ce prix-là.

Nenni, mon fils. En vous donnant cinquante francs, je ne serai pas sûr d'y gagner.

Ecoutez, papa Legrip, j'ai absolument besoin de cent francs. Donnez-les-moi et je vous dirai deux mots d'une affaire que je comptais garder pour moi seul et où il y a des monceaux d'or à gagner.

Voyons l'affaire.

Donnerez-vous l'agent?

Voyons l'affaire, je vous répondrai ensuite.

Diable d'homme! il faut toujours qu'on fasse ses trente-six volontés! Eh bien! voici de quoi il s'agit; dans la rue du Pas-de-la-Mule, au marais, se trouve un grand hôtel situé entre cour et jardin et habité par un vieux monsieur aussi riche, à lui tout seul, que tous le Crésus de Paris.

Rodille, dès les premiers mots, était devenu singulièrement attentif, et un léger tremblement nerveux agitait ses mains.

Ce vieux monsieur, continua Ripainsel, s'appelle le baron de Viriville. Il vit là-de-dans avec une femme de charge, que je crois un peu servante maîtresse, et qui se nomme Ursule Renaud. Les domestiques sont peu nombreux: un cocher, un valet de chambre, un cuisinier, voilà tout; le cocher loge au dessus de l'écurie, qui occupe un des pavillons de la cour.

Le valet de chambre et le cuisinier couchent dans les mansardes. L'appartement du maître est au rez-de-chaussée et celui de la femme de charge également. Or, dans la chambre à coucher du vieux, il y a un coffre-fort, et dans ce coffre-fort, des liasses de billets de banque et des monceaux d'argenterie.

Etes-vous sûr de l'exactitude de tous ces détails? demanda Rodille, dont la voix ne témoignait aucune émotion.

Oui, j'en suis sûr.

De qui les tenez-vous?

D'un frotteur que le valet de chambre fait venir pour cirer les apppartements quand le baron est sorti. J'ai lié connaissance avec ce frotteur; je l'ai amené au cabaret, et il a bavardé entre deux bouteilles. C'est un garçon sans préjugés qui, dans sa jeunesse, a eu beaucoup à se plaindre de M. le procureur du roi.

Je comprends qu'il vous ait bien renseigné. Mais comment pénétrer dans l'hôtel?

Pour une centaine d'écus le frotteur me céderait sa place une ou deux fois, en me recommandant au valet de chambre comme un camarade. Je lèverais les empreintes de la serrure et on fabriquerait de fausses clefs. Le reste irait tout seul. L'affaire du reste, ne me semble pas mûre encore et je n'y ai point suffisamment réfléchi; mais je suis convaincu dès à présent qu'elle sera magnifique. Qu'en pensez-vous, papa Legrip?

Je n'en pense rien encore. Pour qu'elle soit magnifique, il faut d'abord qu'elle soit possible.

Elle l'est, j'en réponds.

Je ne me formerai d'opinion à cet égard que lorsque j'aurai examiné les choses de mes propres yeux.

Dites-vous cela pour ne pas me payer cent francs mes deux parures et mon renseignement?

Non, car voilà vos cinq pièces d'or.

Merci, papa Legrip. Vous êtes un bon enfant et je vous reaudrai cela un jour ou l'autre.

J'y compte bien.

N'allez pas perdre de vue l'opération de la rue du Pas-de-la-Mule.

Soyez tranquille.

Quand vous en occuperez-vous?

Au premier jour, et, dès que j'aurai besoin de vous, je vous ferai prévenir par Richaud.

Ripainsel sortit. La porte se referma derrière lui, et Rodille, resté seul, se rassit dans le vieux fauteuil, en se disant à lui-même avec une expression d'étonnement et de colère manifestes:

Maudit soit le hasard qui jette ce misérable au beau milieu de mes plans les mieux ourdis et de mes combinaisons les plus savantes, pour les déranger et les compromettre! Comme se peut-il faire que ce sot personnage se trouve sur la piste de l'immense et splendide affaire préparée par moi de longue main avec tant de patience et de tels efforts de génie! Je comptais attendre encore pour agir, mais maintement il faut me hâter. Il faut qu'avant huit jours je sois riche, oh! cette fois, vraiment riche! J'ai été bien inspiré, ce soir, en écrivant à Ursule Renaud.

Rodille s'absorba pendant quelques secondes dans ses réflexions. Il en sortit pour attirer à lui les deux écrins laissés par Ripainsel sur la tablette, et dont il venait d'acheter la possession au prix de cent francs. Il plaça les parures sous les feux de la lampe, concentrés par l'abat-jour jouant le rôle de réflecteur, et il se mit à rire à plein gosier, d'un rire sonore et inextinguible.

Rodille, mon garçon, murmura-t il ensuite, je suis content de toi! Tu joues la comédie à miracle et tu possèdes le grand art de te faire tirer les marrons du feu au meilleur marché possib'e! Acheter cinq louis ce qui vaut au moins trente mille francs, c'est le *nec plus ultra* du mérite et du plaisir, et rien n'est plus gaillard que voler un voleur!

Après ce rapide monologue, Rodille remit tout en ordre sur le petit bureau, glissa dans ses poches les pièces d'or et les billets de banque qui restaient dans la sébile, fit un paquet des bijoux et de l'argenterie, ralluma sa bougie, éteignit sa lampe, et retourna dans la maison voisine par le passage mystérieux que lu seul connaissait sans doute.

Une fois qu'il eut franchi le seuil de la pièce où nous l'avons vu se déguiser en *père Legrip*, il referma le placard de telle sorte qu'il devint impossible de soupçonner une ouverture secrète derrière ces planches parfaitement assemblées et reposant, en apparence, sur une muraille intacte.

Ces précautions prises, il se dirigea vers l'une des angles de la chambre et il se mit à genoux sur le parquet, composé de madriers de chêne entrecroisés avec une solidité qui semblait prodigieuse. Il chercha et il trouva sans peine une sorte de cheville, faite d'un bois plus foncé et sur laquelle il appuya fortement. Un carré long du plancher glissa aussitôt sur des rainures invisibles, démasquant une ouverture béante et les premières marches d'un escalier.

Rodille se releva. D'une main il prit son flambeau, de l'autre le paquet de bijoux. Il s'engagea dans l'ouverture et il descendit les marches. Il se trouva bien vite sous la voûte d'une petite cave d'honnête apparence, bien sablée, point humide, et qui paraissait ne contenir que des tonneaux vides. Rodille dressa l'un de ces tonneaux et le recula de quelques pas. Il balaya le sable à la place que cette barrique occupait. Il souleva une trappe, et des milliers de flèches lumineuses s'échappèrent de la cavité béante démasquée par lui.

Cette cavité contenait le trèsor du receleur. Elle renfermait une masse considérable de bijoux et de pierreries qui miroitaient sous les clartés de la bougie. La police, en fouillant cette cachette, aurait pu retrouver une bonne partie des objets précieux volés dans Paris depuis quatre ou cinq ans.

Rodille joignit à cet amas, si volumineux déjà, les nouveaux bijoux qu'il apportait. Pendant quelques secondes il attacha sur ce trésor infâme un regard étincelant, puis il s'écria:

Je suis riche! mais bientôt je serai plus riche encore!

Il remit ensuite toutes choses en bon ordre, et il regagna le rez-de-chaussée, où il échangea le costume et la physionomie du père Legrip contre la physionomie et le costume du Rodille bon bourgeois que nous connaissons.

Quand il eut achevé cette transformation nouvelle, il était environ onze heures et demie. Il mit des pistolets dans ses poches, il éteignit la lumière, il sortit de la maison que tout le monde croyait inhabitée et il reprit pédestrement le chemin de Paris, à travers les Champs-Elysées dont la tourmente nocturne faisait s'entre-choquer les vieux arbres.

XIX

Tandis que Rodille descendait dans la cave inconnue de sa maison pour y visiter et pour y grossir son mystérieux trésor, Ripainsel rejoignait les deux voleurs, ses amis, qui l'attendaient en fumant sous les ormes de l'avenue.

Ni Mouche-à-Miel, ni Vol-au-Vent n'étaient contents, ce soir-là, du père Legrip. Vol-au-Vent surtout se plaignait énergiquement d'avoir été exploité, volé par le vieux recéleur, au delà de toute mesure.

Toi et moi, Mouche-à-Miel, disait-il à son compagnon, nous sommes les poules, il est le renard. Plumes un tant soit peu, rien n'est plus juste, nous devons le supporter sans crier, mais trop c'est trop. Bientôt cet avare impitoyable ne se contentera plus de nos plumes, il lui faudra notre chair avec. Il nous dévorera tout vifs, et ne fera de nous qu'une bouchée!

L'arrivée de Ripainsel interrompit ces touchantes doléances.

Eh bien! lui dit Vol-au-Vent, le père aux écus a-t-il fait les choses convenablement avec toi?

Ne m'en parle pas! répliqua Ripainsel.

Pourquoi donc?

Je suis volé comme dans un bois.

Par Legrip?

Non. Legrip est un vieux filou, la chose est positive, mais enfin, où il n'y a rien on ne peut rien on ne peut rien prendre. C'est la comtesse de la nuit dernière qui s'est permis d'abuser de ma bonne foi, mes enfants, d'une façon révoltante: les deux parures sont en pierres fausses.

Vol-au-Vent semit à rire.

Tu trouves ça drôle, toi, méchant gamin? continua Ripainsel d'un ton piqué.

Ma foi, oui! répondit le jeune voleur avec effronterie.

Puis il demanda:

Naturellement, les pierres étaient fausses, Legrip a refusé de te les acheter?

Naturellement, comme tu dis.

Alors, tu les a toujours?

Legrip a pris les parures pour la valeur de la monture.

Combien t'a-t-il donné?

Cent francs.

Vol-au-Vent se mit à rire de plus belle, mais cette fois d'un air gouailleur, à l'expression duquel il était impossible de se méprendre.

Qu'est-ce que tu as donc encore, mauvais moucheron? s'écria Ripainsel presque avec colère. Je veux savoir de quoi tu ris? Réponds ou prend garde à ta peau!

Parbleu! je ris de toi, bon enfant, empochant les cent francs du père aux écus, et disant *merci* par-dessus le marché! Je ris de la figure que tu devais faire, tandis que le vieil avare t'extirpait, sans douleur, une molaire d'une vingtaine de mille francs! Ah! ah! mon pauvre Ripainsel, il n'est pas bête, le père aux écus! En voilà un qui nous mettrait tous dans un sac, s'il le voulait, et qui nous irait vendre au marché!

Que veux-tu dire?

Je veux dire que les pierres étaient fines, mon bon homme, tout ce qu'il y a de plus fin, et que tu t'es laissé dindonner comme un sot!

Si je le savais!... balbutia Ripainsel furieux.

Que ferais-tu?

Je mettrait je feu, séance tenante, à la *cassine* du vieux scélérat. Mais, non... non... je ne te crois pas... tu te trompes... les pierres étaient fausses.

Veux-tu la preuve du contraire?

Oui, donne.

Frappe à la porte, rentre dans la maison, propose à Legrip de lui restituer les cent francs et de te rendre les colliers. S'il accepte, moi qui te parle, je te les achète cinq mille francs, et je te les paye tout de suite.

Ripainsel ne répondit pas un mot, mais il s'approcha de la porte contre laquelle il se mit à frapper, doucement d'abord, puis plus fort, puis très fort.

Voyant que rien ne donnait signe de vie dans la maison et que personne ne faisait mine de se déranger, il ramassa un caillou de bonne grosseur et il s'en servit en guise de marteau pour produire un fracas retentissant.

L'immobilité, le silence intérieurs restèrent les mêmes. Il y avait pour cela de très excellentes raisons. La conversation qui précède avait pris quelques minutes. Or, au moment où Ripainsel commençait à frapper, Rodille était rentré déjà dans sa maison et descendait à la cave. Il n'entendait rien, par conséquent, de ce qui se passait au dehors.

Je crois qu'en voilà assez, mon compère, dit Vol-au-Vent au bout d'un instant. Le père Legrip est fin comme l'ambre. Il se doute de quoi il retourne et ne t'ouvrira pas cette nuit. La porte est solide, en outre, et je te défie de l'enfoncer. Cesse donc un tapage qui finira par nous mettre sur le dos quelque patrouille égarée. Prends ton parti en brave, et allons nous-en.

Le conseil était bon, Ripainsel le suivit, mais en murmurant avec une rage sourde:

C'est dur tout de même d'être filouté comme ça; mais patience, le vieux coquin me le payera cher, et cela plus tôt qu'il ne pense?

Les trois hommes s'étaient mis en marche et se dirigeaient vers la barrière de l'Etoile. On ne voyait, dans les ténèbres, que trois points lumineux placés à égale distance les uns des autres et cheminant avec lenteur. C'étaient les trois fournaux de leurs pipes incandescentes. Tout à coup le colossal Mouche-à-Miel se mit à dire, de sa voix douce e flûtée:

Savez-vous bien, mes petits amis, qu'il doit être terriblement riche à l'heure qu'il est, le père Legrip!

Un vrai sac à millions! appuya Vol-au-Vent.

De la cave au grenier, la maison doit être remplie d'or et de bijoux, reprit Mouche-à-Miel.

C'est complètement mon avis, dit Ripainsel. Le vieux coquin fait d'assez brillantes affaires pour cela. C'est nous qui travaillons, c'est nous qui courons les risques, et c'est lui qui profite. Il n'y a donc pas de justice en ce monde!

Il me vient un idée, reprit Mouche-à-Miel.

Ton idée, je la connais, interrompit Vol-au-Vent, il y a beau temps déjà qu'elle m'est venue, à moi pour la première fois.

Es-tu sûr que ce soit la même?

J'en suis si sûr que je vais te la dire à l'instant. Tu penses que la maison est isolée, que Legrip y vit seul, et que lui faire restituer en masse tout ce qu'il nous a pris en détail serait une excellente opération. Est-ce cela, oui ou non?

Eh bien! oui, c'est cela.

Tonnerre! s'écria Ripainsel avec enthousiasme, l'idée me paraît rudement fameuse, à moi! Quand vous voudrez aller de l'avent, vous n'aurez qu'à me faire un signe, et je ne bouderai point à la besogne...

Commence par parler moins haut, interrompit Vol-au-Vent. Souviens-toi que nous sommes en plein air et que tu n'as pas affaire à des sourds! Oui, certainement, l'idée est bonne, mais l'exécution me paraît difficile.

Pourquoi donc ça?

D'abord, le moyen d'entrer? Les fenêtres sont garnies de barres de fer grosses comme mon bras, et la porte est solide.

Demain je viendrai prendre l'empreinte, répliqua Mouche-à-Miel, et nous ferons faire une fausse clef.

Mes enfant, dit Vol-au-Vent, vous vous mettrez le doigt dans l'œil. Il ne s'agit point ici de fausses clefs, elles ne serviraient à rien. Legrip est un malin singe qui en sait long, et qui se défie. La porte a des verrous en dedans, et d'ailleurs elle s'ouvre au moyen d'un ressort dont nous n'avons pas le secret.

Diable! murmura Ripainsel, je n'avais pensé à cela.

On ne pense pas à tout.

Comment donc faire?

Il a un moyen... hasarda Mouche-à-Miel.

Lequel?

Nous attendons quelques jours. L'un de nous fait dire à Legrip, par Richaud, qu'il a des bijoux à lui vendre. Legrip donne rendez-vous. Nous arrivons tous les trois. Celui qui passe le premier empêche la porte de se refermer et fait entrer les deux autres. Il me semble que la chose est simple et qu'elle peut très bien réussir.

Réussir à nous faire tuer comme des mouches! dit Vol-au-Vent avec un geste ironique. Oh! pardieu! c'est un résultat infaillible.

Nous faire tuer? demande Mouche-à-Miel, pourquoi et comment?

Voici pourquoi et voici comment: une fois dans la maison, nous ne sommes guère plus avancés que dans la rue, puisque entre nous et le père Legrip se trouvent un grillage et un rideau vert!

Tonnerre! fit Ripainsel avec un rire ironique, le gamin s'inquiète pour pas grand'chose! Un rideau et un treillage, ne voilà-t-il pas des obstacles bien insurmontables?

Plus insurmontables que tu ne le crois, géant, riposta Vol-au-Vent, car derrière ce rideau que tu dédaignes, et qui permet à Legrip de nous voir sans être vu lui-même, se trouvent une demi-douzaine de pistolets armés.

Comment le sais-tu?

Je ne le sais pas, mais j'en suis sûr. Réfléchissez pendant une seconde et vous en serez sûrs comme moi. Or, aussitôt que le coquin soupçonnera nos intentions hostiles, il ne se gênera guère pour nous brûler la cervelle à tous les trois, sans courir personnellement le moindre danger, et on ne pourra même pas l'inquiéter à ce sujet, car il lui sera possible de prouver qu'il était dans le cas de légitime défense.

Mouche-à-Miel se gratta la tête d'un air embarrassé. Ripainsel répéta pour la seconde fois:

Comment donc faire?

Attendre et réfléchir, mes petits enfants, répondit Vol-au-Vent, qui semblait posséder malgré son apparence exiguë un certain empire sur ses volumineux compagnons, et qui, sans aucun doute, les dominaient par l'intelligence. L'idée en elle-même est excellente, et la preuve c'est qu'elle m'est venue en même temps qu'à Mouche-à-Miel. Seulement elle demande à mûrir. Dévaliser le père Legrip et le *refroidir* au besoin, c'est parfait; mais avant de commencer une telle entreprise, il faut être certain de réussir, et voilà le point difficile. Pensons-y donc chacun de notre côté, travaillons-nous d'esprit, cherchons, et ça sera bien le diable si, à nous trois, nous ne trouvons pas.

Les dernières répliques de ce dialogue si menaçant pour Rodille s'échangeaient dans les Champs-Elysées, à la hauteur du carré Marigny. Nous ne suivrons pas plus longtemps les trois misérables, nous les laisserons rejoindre leurs bouges, et nous retournerons au Marais dans la rue du Pas-de-la-Mule.

XX

Le lendemain, lorsque les premiers rayons de l'aube naissante naissante pénétrèrent dans la grande pièce servant de chambre à coucher à la famille du mécanicien, ils éclairèrent Jean Vaubaron, étendu tout habillé sur le matelas qui lui servait de lit et dormant d'un lourd sommeil.

Rien ne saurait donner une idée exacte de la pâleur du malheureux jeune homme et de l'expression de souffrance empreinte ses traits bouleversés. Des plis profonds se creusaient sur son front et aux angles de sa bouche. Un large cercle de bistre estompait les contours de ses paupières rougies. Des taches livides marbraient ses joues et donnaient à son visage un aspect cadavérique.

Brisé par les émotions, par les déceptions, par les désespoirs de la soirée précédente, Jean Vaubaron, anéanti, se soutenant à peine, était rentré à plus de minuit. Il avait trouvé Marthe éveillée encore et l'attendant. L'espérance de la bonne nouvelle, promise par son mari, ranimait la jeune mourante.

Mon ami, lui dit-elle de sa voix si douce et si faible, tu m'as annoncé quelque chose d'heureux pour ce soir, et je n'ai pas voulu m'endormir avant ton retour.

Un sourire amer plissa les lèvres de Vaubaron.

Chère enfant, murmura-t il en s'efforçant de donner à sa réponse le calme qui n'était pas dans son âme, ce bonheur, sur lequel je t'avais dit de compter, m'a manqué aujourd'hui. Il faut attendre encore.

Eh bien! j'attendrai, répliqua Marthe. Tu n'ignores pas que je savais attendre. La maladie a cela de bon de donner de la patience à ceux qui souffrent.

Comment te trouves-tu maintenant?

Mieux, toujours mieux, mon ami, et sans l'étrange faiblesse qui me cloue sur cette couche, je croirais que je suis guérie.

Vaubaron soupira. Cette faiblesse dont parlait sa femme, hélas! c'était la mort prochaine!

Tu dois être fatigué, reprit Marthe, car ton absence a duré bien des heures, et, depuis que tu t'es fait garde-malade, tu as perdu l'habitude des longues courses. Couche-toi, mon ami, et dors.

[A CONTINUER.]

DRAME TERRIBLE.

Assassine Pour Avoir Embrasse une Jeune Fille.

Dadeville, Ala., 7—Un drame poignant s'est déroulé près de New York, comté de Tallapoosa (Alabama).

Un riche fermier du nom de James Ashley et Robert se sont rendus dans un champ dans lequel travaillait un jeune fermier de leurs voisins nommé Robert Cross. Robert Ashley s'est jeté à l'improviste sur Cross et s'est mis à le tenir par les bras, tandis que Ashley père tirait successivement sept coups de revolver à bout portant sur le jeune fermier. "Je ne cesserai de tirer, disait Ashley père, que lorsque ce coquin aura rendu l'âme." Les meurtriers se sont enfuis ensuite abandonnant le corps de Cross dans le champ. Il paraît que Cross avait accompagné, dimanche dernier, la fille d'Ashley au temple et lui avait simplement volé un baiser en toute et c'est pour cela seulement qu'Ashley l'a tué.

Ce drame a causé le plus vif émoi dans tout le comté, où les familles Ashley et Cross étaient trés considérées jusqu'à présent. Le shérif et de nombreux agents et hommes de bonne volonté sont à la poursuite d'Ashley père et fils et il est très probable qu'ils seron lynchés s'ils sont pris.

PETITE PAIE.

Boston, 9 sept.—Une grève a été déclarée aujourd'hui dans la fabrique Apple & Co. Environ 20 filles ont abandonné leur besogne, parce qu'elles ne pouvaient pas même gagner $3 par semaine. Les temps difficiles sont la cause de ces petites paies.

Achetez lapoudre à laver SAVENA et voyez ce que vouaurez comme présent. Uu cadeau ans chaque paquet.

LE COMTE DE PARIS.

IL EST MORT SAMEDI MATIN A STOWE HOUSE.

Il Avait Pris Part a Notre Guerre Civile.

Londres, 8 sept.—Le comte de Paris est mort ce matin à Stowe House quelques instants avant huit heures. Il a commencé à décliner visiblement à minuit, mais par intervalles il reprenait connaissance et reconnaissait son épouse et ses enfants qui se tenaient à ses côtés. Tous les membres de sa maison etaient auprès de lui quand il rendit le dernier soupir.

Le corps sera inhumé à Weybridge Surreeg, mais la date des funérailles n'a pas encore été choisie.

Paris, 8 sept.—Le *Gaulois* dit qu'il y aura aujourd'hui conseil des ministres pour discuter la question de permettre l'inhumation du corps du comte de Paris à Dreux, si la famille demande ce privilège.

SES SERVICES EN CE PAYS.

Washington, 8 sept.—Le département de la guerre va probablement faire quelque chose d'une manière officielle en reconnaissance des services rendus aux Etats-Unis pendant la guerre civile par le comte de Paris qui vient de rendre son âme à Dieu.

Racontés succintement ces services sont les suivants:

Dans l'automne de 1861, le comte de Paris et son frère, le duc de Chartres, accompagnèrent leur oncle, le prince de Joinville, aux Etats-Unis. Sur l'invitation du général George B. McClellan, les jeunes princes entrèrent dans l'armée américaine; ils firent partie de l'état-major du général McClellan en qualité de capitaines. Ils stipulèrent qu'ils ne recevraient aucune solde et pourraient désigner leurs commissions quand bon leur semblerait. Ils servirent dans l'état-major du général McClellan jusqu'à la fin de la campagne de la Virginie, à la retraite de l'armée du Potomac en juin 1862. Ensuite ils retournerent en Europe.

En temps de guerre, ces jeunes princes ont souvent pris part à des engagements. A Gaynes Mills ils firent preuve de courage et de zèle en portant les dépêches et en tentant de remettre en bon ordre la ligne de bataille qui s'était rompue.

NOTES BIOGRAPHIQUES.

Louis Philippe Albert, prince d'Orléans, comte de Paris, et petit-fils de Louis Philippe, roi des Français, était le fils aîné de feu le duc d'Orléans qui était le fils aîné du roi Louis Philippe. Le comte de Paris naquit le 4 août 1838. En 1864, il épousa sa cousine, l'infante d'Espagne Marie de Montpensier. De cette union naquirent quatre filles et deux fils. L'aîné des fils est Louis Philippe Robert duc d'Orléans, qui naquit en 1869. L'aîné des filles est Amella qui est l'épouse du présent roi de Portugal. Le seul frère du comte de Paris est le duc de Chartres qui naquit en 1840.

Le comte de Paris a presque toujours vécu en Angleterre, vu que la loi française ne lui permettait pas de retourner dans son pays natal.

Louis Philippe Robert, duc d'Orléans, fils et héritier des prétentions de son père le comte de Paris, est maintenant âge de 25 ans. Comme nos lecteurs doivent s'en rappeler, quand le jeune duc atteignit sa 20ème année, en 1889, il passa en France et offrit ses services à l'armée, mais fut arrêté et condamné à la prison. Il fut gracié par le président Carnot.

Par la mort de son père le duc devient l'héritier des titres, des biens et des prétentions de la famille d'Orléans, qui porta pour la première fois la couronne de France lors de l'établissement de la monarchie de juillet, en 1830, et depuis la mort du comte de Chambord cette famille concentre en elle les prétentions des deux maisons royales de France.

UN FRATRICIDE

GRANITEVILLE EST LE THEATRE DU CRIME.

La Boisson est au fond de l'affaire.

Charles Reed, qui a été blessé d'un coup de pistolet samedi matin, à Graniteville, un village aux environs de Lowell, par son frère Willard, dans un petit cottage sur le chemin de Groson, est mort à 1 heure de l'après-midi, le même jour.

Le crime a eu la boisson pour cause principale.

La victime était un homme d'une cinquantaine d'années et son frère qui l'a tué a environ 40 ans. Depuis la mort de leur père, il y a plusieurs années, les deux frères demeuraient avec leur mère sur la ferme paternelle. Fils d'un homme débauché, ils menaient la vie à grandes guides; ils passaient leur temps à boire du cidre et toutes leurs épargnes ne tardèrent pas à tomber dans le gousset d'Edwin Gould, un fabricant de cidre du voisinage.

Les deux frères ne se marièrent jamais.

D'après ce qu'on a pu apprendre, il appert que Charles Reed quitta sa besogne dans le champ de patates d'un M. Wright et se rendit à la demeure paternelle où son frère Williard se préparait à partir pour Lowell. Charles s'objecta à ce qu'il partit et il y eut querelle. Williard enleva ses bottines et monta dans le grenier au dessus de la cuisine. Charles l'y suivit avec un fusil chargé.

Willard s'empara d'un pistolet qui se trouvait près d'un lit, il était chargé d'une balle, et comme son frère Charles arrivait au haut de l'escalier il tira sur lui à bout portant. La balle atteignit Charles au dessus de l'œil droit; le malheureux, échappant son fusil, tomba au bas de l'escalier, et sa tête vint se heurter à un coffre d'outils.

Willard fut obligé de passer pardessus le corps de son frère mourant pour sortir de la maison. Il était presque fou de peur et ne comprenait qu'à demi ce qu'il avait fait.

Un médecin fut appelé, mais il ne put sauver la victime.

Le matin de la tragédie les deux frères étaient en état d'ivresse.

Le fratricide, après son crime, courut chez ses voisins et leur raconta que c'était un cas de légitime défense quand il avait tué son frère.

Plus tard, sur l'avis d'un voisin, il alla se livrer au constable Eugène De Rohen qui l'amena à Ayer où il comparut devant un juge. Il a été conduit à la prison d'East Cambridge en attendant son procès.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Philologue et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érispèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expérience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un mal de coeur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MRS. M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo.

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par année, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 20 SEPTEMBRE. 1894. Soyons Distingues. No. 52

Indicateur de Chemin de Fer.

BOSTON & MAINE R. R.

DIVISION OUEST.

Commencant le 1er Juillet 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 00 a m; 12 15, 12 45, 2 30 3 15, 4 10, 5 10, 6 20, 7, 9 25, p m; Dimanches. 7 30 8 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 50, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 25 a m; 12 05, 5 35, et 7 50, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 6 20 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; ¶12 15, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 1 Juillet 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 44, a m; 12 17 1 43, ¶3 03, 4 00, *4 10, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 47, §8 46 p m; Dimanches, §7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn — 7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

☞ Express. § seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m. Via South Lawrence. 6 30, a m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord — 7 57, 9 14, 9 45, 10 13 a m, 12 11, 12 57, 1 44, 1 59, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p m; Dimanche, 10 00 a m, 8 Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 44, 3 42, ¶5 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 44 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 43 a m; 1 56 et ¶8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, *via* Montreal et Boston Air Line—9 45 a. m.; 8 43 p m.

Express de Québec via White River Junction — 1 59, 8 13, p m, tous les jours excepté le Dimanche.

☞ Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

H. C. TAFT, Agt-Gén., Lowell.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un service magnifique de char jusqu'à

Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie terree passant par le Pont de Poughkeepsie

—ENTRE—

Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

W. F. BERRY, Gérant du Trafic général.

J. R. ANDERS, Agt. Gen. Pass.

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement fait sur commande Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND,

Marchand - Tailleur.

14 RUE MIDDLE.

☞ Son assortiment de Draps, ☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du ☞ dernier goût et de patrons les ☞ plus nouveaux.

FRED. VARIN,

TEINTURIER DE

Plumes d'Autruches

Plumes nettoyées, teintes et frisées, rendue aussi belles que neuves.

Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.

258 Rue Merrimack.

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensiles de Cuisine

en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

DR. G. C. BATES,

DENTISTE,

Angle des Rues

MIDDLESEX ET ELLIOTT,

Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers

BIJOUTIER

La plus Grande Maison de BIJOUTERIES DE LOWELL.

Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.

MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES

de toutes sortes,

BOUCLES D'OREILLES,

LUNETTES, &c., &c.

Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le comermce vous donneront satisfaction.

DURANT & ROGERS.

Au coin des Rues

Central & Middle

Francis W. Qua,

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass.

CHARBON!!

CHARBON!!

CHARBON!

A Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO.

Bureau, 38 rue Middle

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone 1114-2

CLIFFORD'S DYE HOUSE

No. 2 et 4 Rue Andover.

Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.

L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les mercredis.

PARKHURST COMME CONFERENCIER.

New York, 16 sept—On a offert au Rev. Charles H. Parkhurts, qui s'est rendu célèbre dans sa lutte comme la corruption de la police de la métropole, la jolie somme de $30,000 pour une série de cent vingt conférences.

Le contrat n'a pas encore été signé.

A PROPOS DE LIMITATION.

Birmingham, Ala., 15 sept.—John et Alexander Tyler, les deux freres qui demeuraient sur des fermes voisines l'une de l'autre, près de Northport, se sont querellés à propos de limitation de terre.

Hier matin, ils se sont rencontrés sur la route passant en face de leurs demeures et la querelle prit une tournure tragique. Ils se mirent à tirer du revolver l'un sur l'autre à dix pas de distance.

John, frappé au cœur, est tombé raide mort.

Alexander fut atteint par deux balles, et ses medecins n'ont aucun espoir de le sauver.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 29 Août 1894.

M. l'Administrateur,

Une curieuse horloge est celle qui vient d'être exposée à Rome, dans les salles du Musée du Vatican. Ce n'est pas une horloge dans le sens stricte du mot, car elle ne marque pas les heures. Elle est en retour destinée à représenter les mouvements apparents des astres et des planètes sur le firmament. Au lieu et place des deux lancettes mobiles, il y a une tige fixe horizontale en cuivre qui représente l'horizon céleste, et la face de l'horloge tourne 23 heures, 56 minutes et 4 secondes, laps de temps précis que la terre emploie pour tourner sur son axe. Il suffit donc de regarder cette curieuse horloge pour se rendre compte de la position exacte des corps célestes à n'importe quel moment de la journée.

Cette nouvelle invention est due au talent astronomique du Rév. Père de Angelis, Jésuite, professeur au collège romain.

Un drame terrible arrivé hier à la Porte Saint Panerace, Rome Francesca Del Moro, sa fille Carmela et le fiancé de celle-cif Antonio Tommassoni, revenaient de la villa Doria Pamphili où ils avaient fait un petit pique-nique à trois.

Les deux fiancés, bras dessus bras dessous, caquetaient amoureusement, pendant que la vieille mère, péniblement, marchait devant eux, fatiguée qu'elle était de la longue marche.

Tout à coup le bruit d'un baiser donné par Carmela à son fiancé oblige la vieille à se retourner.

Oubliant sa lassitude, elle s'arrête, gourmande sévèrement sa fille, lui donne une bonne tape sur la joue et la menace de tout conter à son père, une fois arrivés à la maison.

Carmela ne répondit rien, mais dès ce moment elle prend la résolution d'une terrible vengeance. Elle se presse plus amoureusement contre son fiancé et tout d'abord lui propose de fuir au loin et d'aller vivre ensemble; puis elle lui murmure à l'oreille: "Nous sommes seuls. Tu as juré de m'aimer éternellement. Eh! bien, vois: personne ne nous voie... Tue ma mère!...

Antonio eut un instant de révolte devant cette horrible proposition, et il tente de dissuader cette fille dénaturée.... mais les caresses de la brune Carmela sont si suaves; son regard si doucement passionné!

Pendant ce temps la pauvre femme continuait à marcher devant ses deux bourreaux, certainement bien loin d'imaginer ce qu'il se tramait contre elle.

Carmela, plus séduisante que jamais, insistait en poussant son fiancé au crime: "Vois, nous sommes toujours seuls. Si tu le voulais, ce serait si vite fait!... Tu n'en as peut-être pas le courage? Mais alors tu ne m'aimes pas; tu ne m'as jamais aimée; comment veux-tu que je crois à tes serments.

Antonio, séduit, fasciné, cédait du terrain peu à peu; en même temps Carmela ne lui ménageait ni les baisers ni les caresses. Déjà, ils étaient en vue de la Porte Saint Panerace. La vieille mère, qui n'en peut plus, leur propose de s'asseoir un moment sur l'herbe à l'ombre des frais sapins. Et, de fait, quittant la grande route, ils vont s'asseoir sous les sapins d'un pré voisin: la vieille mère ne tarda même pas à s'endormir.

Alors Carmela renouvelle l'assaut; elle embrasse tendrement son fiancé, lui murmurait: "Je suis à toi... je t'aimèrai toujours... mais tue-la... allons, tue-la!" Antonio, ivre de caresses et des baisers, quasi fou, se lève, tire son pistolet et à bout portant, et en présence de Carmela qui, enragée de vengeance, l'encourage, il fracasse d'un seul coup de feu le crâne de celle qui devait être sa mère.

La pauvre femme fait un brusque soubresaut; pousse un grand soupir et tombe sans vie à la renverse.

Les deux amants prennent la fuite, mais bientôt poursuivis par les gendarmes, ils ne tardent pas à tomber entre les mains de la justice et confessent leur crime. Chose horrible à dire, pendant qu'Antonio, repentant, pleure sans cesse, Carmela n'a qu'une parole, qu'une réponse: "Je me suis vengée!"

Le vaste plan d'une étude historico-critique sur la Vie de Jeanne d'Arc, entrepris en France depuis quelques années par le Rév. Père Ayroles, Jésuite, a reçu les justes applaudissements du monde savant pour les volumes déjà publiés. Ces applaudissements sont aujourd'hui couronnés par une récémpense suprême, cette lettre authentique et autographe de Léon XIII au Rév. Père Ayroles:

A mon cher fils Jean-Baptiste Ayroles, Jésuite, Paris. Léon XIII Pape.

Mon cher Fils, Salut et Bénédiction apostolique.

"Vous avez entrepris une grande et magnifique œuvre, pour immortaliser la mémoire de cette vierge vénérable qui a nom Jeanne d'Arc, et vous n'avez nullement désappointé la foule des savants et des critiques qui attendait votre œuvre avec impatience. Bien que vous n'ayez besoin ni d'encouragement ni de louange pour continuer un travail qui est la passion de votre âme, toutefois je ne puis me retenir de vous combler d'éloge et de vous presser vivement de continuer votre œuvre grandiose. Car si Jeanne d'Arc est une gloire éclatante pour notre patrie, elle est une gloire égale pour l'Eglise sa mère; car c'est sous l'égide de l'Eglise que la France a pu dans tous les siècles se couvrir d'une gloire que nulle autre nation ne saurait lui contester. Que votre œuvre donc obtienne le résultat que vous desirez, les triomphes de la religion et de l'héroïne, sorties toutes deux intactes et victorieuses de la guerre qui leur est livrée par l'ennemi commun. Il y a en effet une certaine école qui veut absolument dépouiller l'œuvre de Jeanne d'Arc de l'intervention divine, attribuant ses miraculeuses victoires à la seule énergie naturelle; d'autres critiques d'une mauvaise foi manifeste veulent faire retomber sur l'Eglise et ses ministres l'inique sentence qui fit monter l'héroïne sur le bucher. Il importe souverainement de réfuter l'une comme l'autre de ces erreurs en mettant en lumière tous les monuments et documents contemporains: par là vous aurez également bien mérité et de la France et de l'Eglise. En avant donc, cher fils, courage, surtout en ce moment qu'un décret émané de Nous, accélèrera de son côté la cause de bestification de la vénérable et héroïque servante de Dieu. Cependant, que la bonté de Dieu vous aide et vous éclaire dans le reste de votre œuvre comme dans son dessein général, en formulant ce souhait de tout cœur, je vous renouvelle notre bénédiction apostolique."

Donné à Rome, près St Pierre 25 août 1894, dix-septième de Notre Pontificat.

LEO PP. XIII.

L'abbé Monteneuil, rédacteur au *Moniteur de Rome*, accusé d'avoir insulté l'Italie dans un de ses articles, a cependant été absout aux assises correctionnelles de la Capitale. Le Ministère Public en annonçant l'absolution à *cette soutane (!)* n'a pu résister à l'envie de lui donner l'injurieux coup de pied de l'âne et il lui a annoncé son acquittement en ces termes: "L'Italie et le tribunal qui méprisent vos attaques vous témoigne ce mépris en vous renvoyant absout comme un être inoffensif!" A quoi l'abbé répondit: "Monsieur, je vous remercie de l'acquittement, pour le mépris je vous le retourne amplement." Ces simples paroles ont fait sur la presse maçonnique l'effet de l'aiguillon sur le taureau. Toute la *raticaille* a bondi, mugi, se battant les flancs prête à mettre en pièce l'insolent prêtre qui osa se servir du même sentiment et des mêmes paroles que l'avocat général du roi Humbert, et cela pour répondre à l'insolent défi du susdit avocat général, persuadé qu'un humble prêtre n'oserait jamais braver sa haute dignité siégeant en plein tribunal.

La princesse Ruspoli, épouse du Maire de Rome donnait, avant-hier, un grand dîner à la diplomatie internationale accréditée auprès du Roi d'Italie.

Le ministre de Hollande et le ministre du Danemarck se font attendre un quart d'heure, une demi-heure. On commence à perdre patience et la princesse Ruspoli se tournant vers les invités présents: "Dois-je faire servir, Messieurs les ambassadeurs?"—Le ministre d'Allemagne, baron de Morrenheim, gros, roux, aux bajoues pendantes, répond avec humeur: "Sans doute, princesse, d'autant mieux que dînant nous attendons également ces messieurs, et qu'attendant nous ne dînons pas!... En voilà un ambassadeur qui pue la choucroute nationale! hein!..."

Jeudi dernier, au jardin d'acclimatation de la Villa Borghèse à Rome, on pouvait assister à un spectacle absolument neuf!. Tous les singes renfermés dans l'enclos de fer fumaient comme des turcs. Les cigarettes leur avaient cordialement été offertes par des farceurs; et gorilles, et chimpanzés aspiraient et respiraient la fumée aromatique avec une volupté qui ne se rencontre que dans les palais de Bagdod ou de Constantinople.

Un officier de la garde royale arrivant de Turin, où est en ce moment le roi, m'a déclaré que dans les dernieres chasses, le monarque était toujours accompagné de son homme de confiance. Cet homme en un type d'hercule dort dans l'antichambre du roi de sorte que personne ne peut approcher Humbert Ier sans subir son inspection préventive.

C'est une nouvelle précaution exigée par le ministre Crispi. Après l'assassinat de Lion, le ministre a obligé le roi à tenir près de lui, jour et nuit, une personne de confiance, de sang froid, bien armé, de force herculéenne, qui en toute rencontre puisse faire de son corps un bouclier à la personne du Souverain. Ce type a été trouvé dans la personne d'un vigoureux et valeureux maréchal de gendarmerie. Ce garde du corps spécial accompagne le roi comme son ombre, et la nuit couche en travers de la porte royale, interrompt toute communication entre l'intérieur et l'extérieur. Comme c'est gai d'être roi d'Italie!...

Bien à vous,

WM. BREEN.

CLEVELAND ET LES VETERAN.

Les soldats de la Grande Armée de la République, surtout les vétérans, ne brûlent pas aujourd'hui d'un amour bien grand pour Cleveland et son administration. L'incident que nous racontons ci dessous en est une preuve des plus convaincantes.

Une dépêche de Braddock, dans la Pensylvanie, où plusieurs régiments de la Grande Armée sont en campement, nous apprend que les autorités de cette ville, en l'honneur des soldats, ont fait ériger un arc de triomphe, au coût de $100, vis-à-vis l'Hôtel de Ville, sur l'avenue Braddock. Cet arc fut orné avec les portraits de plusieurs héros américains, y compris Washington, Lincoln, Grant, Sherman, Sheridan et Meade. Un des édiles, sans doute un démocrate, eut l'inspiration de fixer sur l'arc le portrait de Cleveland.

Alors que s'est-il passé? Vous allez le voir.

Les militaires qui faisaient à quelque distance de l'arc de triomphe leurs préparatifs pour une grande parade s'aperçurent tout à coup que le portrait de Cleveland se trouvait parmi les décorations. Cette découverte ne leur plut pas du tout. Une grande clameur s'élève. On entend des protestations.

—A bas Cleveland! crie-t-on.

Alors il y a conseil de guerre, et les soldats refusent carrément de passer sous l'arc de triomphe si le portrait de Cleveland n'est pas enlevé.

Les autorités ont dû se soumettre.

Après la parade, plusieurs soldats furent entendus disant qu'ils respectaient Cleveland pour le haut poste qu'il occupait, mais pas à cause de ses actions.

Que dites-vous de cet incident, lecteurs?

UNE FARCE.

Hier au tribunal correctionnel de Rome un réparteur de parapluie qui s'en va de village en village exercer son métier et.... d'autres aussi, comparaît sous l'accusation d'avoir volé divers objets à un marchand de ferraille, négociant ambulant lui aussi. Naturellement l'arrangeur de parapluie proteste de son innocence. Cependant le corps du délit est là sur une table; il consiste en deux étrilles de cheval, un gril, deux fers à repasser, quatre sonnettes de bœuf et une écumoir.

"Comment, demande le juge, êtes-vous arrivé en possession de tous ces objets?—Je les ai trouvés à terre, Excellence!"—"Sont-ils fortunés ces voleurs! Ils trouvent toujours quelque chose et moi, jamais rien!"—"Ah! Monsieur le juge, c'est que voyez-vous ça demande de l'intelligence!" Hilarité prolongée dans la salle.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un.

Des Chats Echaudés.

C'est une mauvaise année pour les démocrates. Les estimés que nous donnons ci-dessous vont le prouver. Cinq élections d'Etat ont déjà eu lieu. En février la Pensylvanie a élu un membre du congrès pour remplir une vacance; en avril le Rhode Island a eu ses élections d'Etat; en juin l'Oregon a élu un gouverneur et deux membres du prochain congrès, et en septembre le Vermont a élu ses officiers d'Etat et deux membres du prochain congrès. Enfin le Maine vient d'avoir ses élections d'Etat et il a élu quatre membres du prochain congrès.

En tout huit membres du prochain congrès ont été élus, et CE SONT TOUS DES RÉPUBLICAINS.

Pas de démocrates, pas un seul!

C'est une mauvaise année pour nos adversaires, n'est-ce pas?

Maintenant voici les estimés des votes dans ces cinq Etats.

Etats.	Rép.	Dém.	Pop.	Pro.
Pensylvanie	486,260	279,566	5,327	11,180
Rhode Island	29,179	22,924	——	2,217
Oregon	41,039	17,498	20,033	2,700
Vermont	42,968	14,600	613	400
Maine, estimé	73,000	35,000	2,500	1,000
Totaux,	672,386	370,648	34,473	18,006

Ce furent toutes des élections d'Etat régulières, à l'exception de celle de la Pensylvanie qui fut spéciale, afin de remplir une vacance qui s'était produite dans le dernier congres. Cependant, le vote donné dans la Pensylvanie n'en est pas moins un indice que le vent est favorable aux républicains dans cet Etat comme il l'a été dans les quatre autres.

Dans ces cinq Etats, les démocrates ont fait une perte de 33 pour cent ou le tiers.

Perdre le tiers de ses partisans, c'est beaucoup; cela équivaut, d'après les calculs les plus exacts, à 185, 154 votes. Voilà le nombre de votes que les candidats démocratiques ont eu de moins qu'en 1892.

C'est le Maine qui a mis le comble, avec sa majorité républicaine de plus de 38,000.

Les démocrates riaient de M. Manley, le président du Comité Republicain de l'Etat, lorsqu'il prédisait que le candidat républicain obtiendrait une majorité de 18,000 ou 20,000 voix. Mais rira bien qui rira le dernier. Cette prédiction s'est plus que réalisée puisque la majorité du gouverneur Cleaves sur son adversaire démocratique a été le double de celle que M. Manley avait annoncée.

Ce beau triomphe continue à faire le sujet des commentaiaes des politiciens. Les démocrates n'en reviennent pas; ils ont la figure longue et se grattent la tête comme des hommes en peine. Leur préoccupation a sa raison d'être, car ils voient approcher une foule d'autres élections, et ils craignent de nouvelles défaites. Chat échaudé craint l'eau froide.

Le Congrès de la Paix.

Le congrès international de la paix vient de se réunir à Anvers. Le comité est composé de membres du parlement danois, du conseil national et des Etats suisses, du président de la Ligue de la paix et de la liberté, M. Emile Arnaud, de M. Frédéric Passy, sénateur français, de membres du parlement italien, du reichstag allemand, du parlement roumain, de la chambre des Communes, etc.

Quand, il y a près de vingt-cinq ans, un petit cercle d'hommes généreux, dédaigneux des quolibets, se réunirent pour constituer le noyau de la Ligue de la paix et de la liberté, ce fut un éclat de rire général; on ne ménagea point à ces vaillants précurseurs les épithètes malsonnantes, on les invitait à tenir leurs réunions à Bicêtre, à Charenton ou à Bedlam.

Ils poursuivirent leur œuvre sans se laisser décontenancer; par la parole, par la plume, par une propagande incessamment poursuivie, bien que sans fracas inutile ou suspect, ils agirent peu à peu sur les esprits; et tel est dès aujourd'hui le succès de cette action, que, de plus en plus, la pratique de l'arbitrage entre dans les mœurs internationales, devient une des précieuses ressources de la diplomatie, qu'on y a recours dans des questions très délicates, comme celle de l'"Alabama," et plus récemment celle des pêcheries de Behring, et que telles contestations de ce genre, qui eussent infailliblement amené autrefois des guerres désastreuses, sont réglées ainsi par la raison, le bon sens et les mutuelles concessions.

On ne rit plus des congrès de la paix, on n'en fait plus des gorges chaudes, car les esprits les moins ouverts aux idées de justice et de fraternité commencent à comprendre qu'il n'y a plus guère que ce moyen de paralyser les efforts des chercheurs de massacres et d'éviter la destruction des peuples civilisés par l'emploi des engins perfectionnés. On souhaite que les chaleureux sentiments qui animent ces partisans de la paix librement acceptée, dont le nombre augmente tous les jours, dont l'autorité morale s'impose de plus en plus aux gouvernements, aboutissent à la préparation du règlement définitif, honorable pour tous, des difficultés ou des injustices historiques, anciennes ou récentes, qui divisent encore les nations. Ce souhait n'est sans doute pas près d'être accompli, mais les progrès que la Ligue de la paix et de la liberté a faits dans l'opinion, les résultats qu'elle a déjà obtenus sur le terrain pratique, permettent d'entrevoir le jour où la réalisation en deviendra possible.

LA VALLEE DE LA MORT.

M. Martin, agent spécial du Land Office, à Washington, qui était à la tête d'une nouvelle expédition organisée pour explorer la fameuse vallée de la mort au Colorado, vient de retourner avec ses compagnons à San Francisco dans une état pitoyable.

Pendant leur voyage, qui a duré quatre mois et demi, les explorateurs ont affreusement souffert de la chaleur intense qui régnait dans cette région et des privations de toute sorte. Ils ont reussi pourtant à pénétrer dans ce pays inhospitalier jusqu'à une distance de soixante à soixante-dix milles au sud de Tule Canyon. Mais ils ont été réduits, pour se nourrir, à manger de gros lézards à l'exemple des Indiens Digger. Tous les membres de l'expedition sont devenus d'une maigreur affreuse, et M. Martin déclare qu'il préférerait donner sa démission que de recommencer un pareil voyage.

La Vallée de la Mort est une région encore presque inconnue. Tout ce que l'on en sait, c'est qu'il y règne une chaleur telle que les corps des animaux morts ne s'y décomposent pas. On a, paraît il, de sérieuses raisons de croire qu'il existe de riches mines d'or et d'argent dans la Vallée de la mort. On raconte qu'il y a quelques années un aventurieux chercheur d'or s'est aventuré à l'entrée de la vallée et y a trouvé le corps d'un autre mineur. A côté du cadavre était un seau en bois dans lequel se trouvait une grosse pépite d'or d'une grande valeur. A son retour en Californie, le chercheur d'or a commis l'imprudence de montrer la pépite à un groupe de mineurs, dans la cupidité a été tellement excitée qu'ils l'ont odieusement torturé pour lui faire dire où il avait fait cette trouvaille, persuadés qu'il avait découvert une mine des plus riches et qu'il ne voulait pas révéler l'endroit où elle se trouvait.

Les membres de l'exploration, organisée par le Land Office, étaient spécialement chargés de —dresser la carte de la Vallée de la mort et d'en rapporter des animaux et des insectes qu'ils y trouveraient.

L'heritier du Trone de France.

Après les funérailles du comte de Paris, le duc d'Orléans est venu à Londres et a reçu à l'hôtel Grosvenor. Il a parlé en ces termes à ses visiteurs: "C'est avec une douloureuse émotion que je reçois l'hommage de votre dévouement et que je vous en remercie. Votre présence témoigne non seulement de votre respect et de votre attachement pour celui que nous avons perdu: mais il prouve encore votre fidélité au principe de la monarchie nationale et traditionnelle dont je suis le représentant et dont le défunt m'a transmis l'héritage. Je connais les droits de cet héritage. Il me donne des devoirs que je devrai remplir, guidé par l'exemple magnifique que m'a donné mon père durant sa vie et qu'il a consacré par la manière courageuse dont il a fait face à la mort. Fort de votre aide et de celle des amis absents qui, de toutes les parties de la France m'ont envoyé déjà l'expression de leur dévouement, et faisant appel à tous les hommes de cœur, je remplirai sans faiblir la mission qui m'incombe. Quoique jeune encore, j'ai conscience de mes devoirs et, avec mon grand amour pour la France, je consacrerai toute ma force et toute mon énergie à leur accomplissement."

Mille royalistes environ ont assisté à la réception à l'hôtel Grosvenor. Le duc d'Orléans a parlé d'une voix forte et résolue. Le *Daily News* annonce qu'il demeurera à Londres, où un comité royaliste a été formé. Le duc a accepté la démission du comte d'Haussonville, qui était le représentant officiel de la famille d'Orléans en France. Il a l'intention de s'entourer de partisans plus jeunes et plus actifs.

UN JEUNE CANADIEN.

Victime d'une Attaque Meurtriere en cette Ville.

Le jeune Joseph Daigle de Centralville a été victime dimanche vers les neuf heures et demie, d'un assaut brutal dans les corporations, près de la rue Moody.

Ce jeune homme s'en allait bien tranquillement à Centralville lorsque deux individus parlant anglais se sont rués sur lui, sans aucune provocation, et l'on frappé sans merci.

Un coup de poing bien appliqué sur un œil fit tomber le jeune garçon à la renverse. Ensuite les deux assaillants se mirent en frais de le frapper à coups de pied, sur la tête, le corps, etc.

Le jeune Daigle se mit à crier au secours de toute la force de ses poumons. Quelques personnes habitant les maisons voisines, entendant les cris du malheureux, sortirent à la hâte, ce qui fit fuir les deux mécréants.

Le jeune homme fut relevé et transporté dans une maison du voisinage où des soins empressés lui furent prodigués. Quand il fut un peu remis et en état de marcher, on le conduisit jusqu'à la rue Merrimack où il prit les tramways électriques pour se rendre chez lui.

Quant à la police, elle n'y était pas.

Le lieu de l'attaque se trouve situé près de l'une de nos principales rues.

Si les choses continuent, il va falloir porter des armes pour circuler le soir dans les rues de cette ville.

Le jeune Daigle ne connait aucunement ses agresseurs qui l'ont évidemment pris pour un autre.

CRIMES ATROCES

Un Pere et sa Fille Assassines, Puis Brules.

Atchison, Kansas, 15 sept—On vient d'apprendre qu'un double meurtre a été commis dans le comté de Jackson.

Joseph Strong, un vieil habitant qui avait la réputation d'être un avare, demeurait avec sa fille âgée de 14 ans, dans une petite habitation située à plusieurs milles de toute autre maison.

Depuis plusieurs jours personne n'avait vu le vieux fermier ni sa fille. On alla voir et l'on trouva la maison en cendres. Les restes calcinés du fermier et de sa fille furent découverts dans les cendres. Tout indique que les deux malheureux ont été assassinés par des voleurs qui ont mis ensuite le feu à sa maison, afin de cacher toute trace de leur crime.

LA GUERRE DE COREE.

Les Japonais Remportent de Grandes Victoires.

Londres, 15 sept.—Une dépêche de Tokio mande ce qui suit: On a appris ici qu'un corps de soldats japonais venus de Genian a mis en deroute à Sing Chuen une armée chinoise et que les avant-postes japonais avaient aussi défait les chinois à Chung-Chwa. Les chinois ont retraité jusqu'à Vingian. Les détails manquent.

Six des survivants des troupes chinoises à bord du vaisseau de guerre Chean qui a sombré sous les boulets japonais à Chettung lorsqu'il était en route pour Formosa, ayant à son bord 1400 hommes, sont arrivés à Shanghaï. Ils rapportent que 200 soldats à bord de ce vaisseau se sont noyés.

NOTES DE LA POLICE.

Une Chasse a l'Homme, Brigandage, Vols Etc.

Vers les quatre heures, dimanche après-midi, une chasse à l'homme a causé toute une sensation en cette ville. Un ivrogne s'amusait à trapper de jeunes enfants qu'il rencontrait sur la rue Lawrence. Deux citoyens en voiture se mirent à sa poursuite. L'ivrogne prit ses jambes à son cou, et rendu sur la rue Church, un policeman se mit de la partie. L'ivrogne avait une bonne avance et il allait bon train. Environ 200 ou 300 citoyens, qui avaient entendu parler qu'un homme avait failli tuer sa femme à coups de couteau, se mirent aussi à la poursuite de l'ivrogne, croyant bien que c'était l'auteur du crime précité.

Le fils de Bachus prit parles rues George, Warren, Central, Jackson, Bowditch, Eliot et Davis, toujours poursuivi par la foule qui avait fait des recrues le long de la route et s'élevait à environ 1000 personnes.

Soudain l'ivrogne entre dans une maison et disparait: on n'a pu le retrouver. Les 1000 personnes étaient consternées.

Un Arménien a failli se faire donner des coups de couteau sur la rue Middlesex, de bonne heure samedi soir. Cet Arménien se querella avec un ivrogne et celui-ci, couteau en main, se mit à sa poursuite. Rendu à la voie ferrée, l'Arménien traversa en avant d'un train, et l'ivrogne dut attendre que la voie fut libre pour passer à son tour, ce qui permit au premier de s'enfuir assez loin pour ne plus craindre le terrible couteau. L'ivrogne mit alors le couteau dans sa poche et rebroussa chemin.

La rue Middlesex est toujours très fréquentée cela n'empêche pas les partisans du couteau et du poignard d'y avoir beau jeu.

La mère.—Pourquoi as-tu donné cette lettre à ton mari? Tu sais bien qu'il va oublier de la mettre à la poste.

La jeune femme.—C'est précisément pour cela. Je suis obligée d'inviter cette madame Blanqui à ma soirée; mais je ne veux pas qu'elle vienne.

La maîtresse qui entre inopinément dans la cuisine, trouve un pompier caché dans l'armoire.

—Comment, Brigitte, un homme ici?

—Madame, il faut que ça soit l'autre cuisinière qui l'ait oublié là?

Premier Swell.—Tiens, voilà Miller qui passe; c'est l'homme le plus riche de la ville. C'est malheureux qu'il n'ait pas de fille.

Second Swell.—Pourquoi cela?

Premier Swell.—Elle me ferait une si charmante et bonne femme!

—Voilà un jeune homme qui a l'air d'en savoir plus long que toi.

—La belle affaire! je suis son père.

(En se séparant)—Me jures-tu que tu seras fidèle à nos amours pendant mon absence?

—Oui! Mais ne soit pas trop longtemps.

THAT'S QUEER!

You say a collar and cuff that are waterproof?

Yes.

And perspiration will not affect them?

Yes.

And when dirty you need only wipe them off with a wet cloth or sponge?

Yes.

Wonderful! How are they made?

A linen collar covered on both sides with waterproof "CELLULOID." Looks exactly like a linen collar.

Is it the only waterproof collar and cuff made?

No, but it is the only one made with the linen interlining and consequently the only one that can give entire satisfaction, because it is the best.

How can I know that I get the right kind?

Because every piece is stamped as follows:

TRADE CELLULOID MARK.

Inquire for that and refuse anything else, or you will be disappointed.

Suppose my dealer does not have them?

He probably has, but if not, send direct to us, enclosing amount. Collars 25c., Cuffs 50c. State size, and whether collar wanted is stand-up or turned-down.

THE CELLULOID COMPANY,
427-429 Broadway, NEW YORK.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EAR

L'ETOILE

Publié le jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT:

Un an, ... $1.00
Six mois, ...50
Trois mois, ...25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell, Mass

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 20 SEPT. 1894.

"L'ETOILE."

Cette semaine, l'ETOILE entre dans sa neuvième année, ayant apparu pour la première fois sur la scène du journalisme franco-américain le 16 septembre 1886.

Les débuts de notre journal ont été fort modestes, mais avec du travail, de la bonne volonté, de l'énergie et de bons principes, il est bien rare que le succès ne vienne pas couronner nos efforts.

L'ETOILE hebdomadaire qu'elle était depuis sa naissance est devenue quotidienne il y a un an et demi; elle a sans essuyer d'avaries traversé la crise terrible qui a renversé tout d'établissements respectés solides; elle a vogué sans sombrer, sans même faire eau, sur un océan tourmenté, en proie à la tempête: aujourd'hui que le calme revient, que des jours meilleurs apparaissent, elle est plus que jamais en état de poursuivre la route qui conduit au but, à l'idéal vers lequel elle tend, c'est-à-dire devenir un journal toujours de plus en plus parfait, de plus en plus aimé du public qui se complait dans la lecture.

Nous ne pouvons laisser passer cette occasion sans remercier cordialement tous ceux qui durant ces huit années ne nous ont pas marchandé leur encouragement, espérant qu'ils continueront à s'abonner à notre journal et à y publier leurs réclames. Nous ferons toujours en sorte de les satisfaire le plus possible, comme par le passé.

En passant, nous ferons remarquer que nous progressions ensemble, et cela sans l'aide de personne autre que la clientèle légitime de notre journal, tandis que d'autres feuilles publiées dans notre voisinage, malgré l'or d'un millionnaire, la canaile, les coup de jarnac, le *humbug*, la rouerie et les efforts d'une confrérie, sont aujourd'hui dans le néant, à cause de leurs appels réitérés au fanatisme, de leurs mensonges éhontés, et surtout de leur manque absolu de bons et sains principes. *Honesty is the best policy.*

Nous disons encore une fois à ceux qui nous encouragent: merci.

A TRAVERS LES ETATS-UNIS.

—L'association américaine pour l'avancement des sciences a tenu sa 43ème réunion à l'Institut Polytechnique de Brooklynn, le 16 août dernier. Cette société qui a des habitudes un peu nomades en ce sens qu'elle tient des séances dans différents endroits, compte aujourd'hui environ 2,000 membres recrutés dans toutes les spheres de l'activité scientifique.

—Le département des postes à Washington vient de décider que l'auteur d'une lettre en reste le propriétaire, et a droit de la réclamer, tant qu'elle n'a pas été délivrée. Pour cela il suffit de prouver, à la satisfaction du bureau de poste où la lettre a été déposée, que le réclamant est réellement l'auteur de la lettre en question. Le gouvernement américain se considère comme agent et ne prétend avoir aucun droit de propriété sur les lettres qu'il transporte.

Ce point de vue nous semble très rationel.

—Le *Sun*, de New York, reproche avec raison au gouvernement sa négligence et son manque de courtoisie vis-à-vis du St Siège, en ne retournant pas au musée du Vatican les objets précieux que Léon XIII avait daigné prêter pour l'exposition de Chicago. Aux demandes réitérées de Mgr Satolli, de Mgr Ireland et d'autres dignitaires ecclésiastiques, le Secrétaire d'Etat a répondu qu'il n'avait pas de vaisseau à sa disposition pour effectuer le transport des effets réclamés. D'après les conventions intervenues entre le Vatican et le gouvernement, ces objets précieux devaient être transportés sur un vaisseau de guerre et sous escorte militaire. S'il faut en croire M. Gresham, il serait très difficile de les retourner dans ces conditions. Il paraîtrait néanmoins que des ordres vont être donnés bientôt à cet effet par le gouvernement américain. Ce sera le moment de dire: Vaut mieux tard que jamais.

—La mort vient de frapper un des publicistes les plus fanatiques qui aient écrit contre les catholiques dans la presse américaine: Eugène Lawrence. C'est dans le *Harper's Weekly* que cet individu deversa, il y a une douzaine d'années, ses mensonges et ses calomnies. Il falsifia l'histoire avec une telle impudence que même des protestants s'en irritèrent, et les Harper ont dû, dans l'intérêt de leur clientèle, renoncer à publier plus longtemps les élucubrations de Lawrence et de son ami Thomas Nast.

—L'université catholique de Washington vient de recevoir un legs de $4,000 de la succession du R. P. J. Lavin, de Necedah, Wis.

Madame Celina Whiteford, de Baltimore, a récemment donné à la même université une somme de $50,000 pour l'établissement d'une chaire qui sera connue sous le nom de "James Whiteford Chair," en souvenir du mari de la donatrice.

—L'Institut des Dominicains à Sherman Park, comté de Westchester, N. Y., doit recevoir prochainement de Lyon, France, un contingent de douze professeurs et de quarante élèves. On sait que les Dominicains ont à Sherman Park un noviciat et une maison d'étude.

—Un grand nombre de catholiques de New York sont allés visiter dernièrement le nouveau séminaire théologique de St Joseph à Yonkers, N. Y. C'est le plus grand séminaire des Etats-Unis. La bâtisse a 35 pieds de front, avec deux ailes de 85 pieds faisant saillie sur chaque côté. C'est une construction à quatre étages, couronnée par un dôme superbe. Soixante âcres de terre environnants font partie de la propriété.

—Le premier Congrès eucharistique tenu en Amérique l'a été les 7 et 8 août dernier à l'Université Notre-Dame, Indiana, sous les auspices de la Ligue eucharistique des prêtres. Cette association, qui compte 30,000 membres dans le monde entier, a son siège principal à Paris, 27 avenue Friedland. Les premiers membres recrutés en Amérique l'ont été par les évêques de Burlington et de San Antonio. Le chef actuel de la ligue sur ce continent est Mgr Maes, évêque de Covington, Ky.

Dans son discours d'ouverture du Congrès, Maes a rappelé avec beaucoup d'apropos le souvenir des premiers missionnaires: les Peres Marquette, Allouez, Petit et DeSelle.

Parmi les travaux qui ont été lus au Congrès on a fort remarqué une conférence de l'abbé J. H. MacMahon, de New York, l'apostolat du Clergé séculier.

Quelles Differences entre l'Homme et la Femme.

Un homme n'essaie pas d'enfoncer un clou avant d'avoir trouvé un marteau. Une femme n'hésite pas, dans ce cas, à utiliser les pincettes, le talon de ses souliers ou le dos de la brosse.

***

L'homme considère le tire-bouchon comme absolument nécessaire pour déboucher une bouteille. La femme essaie de retirer le bouchon avec les ciseaux, le couteau ou bien un tire-bouchon. S'il ne sort pas facilement, elle l'enfonce, car l'essentiel est bien de pouvoir retirer ce qu'il y a dans la bouteille.

***

Pour l'homme, le rasoir n'existe que pour un seul objet. La femme a une opinion plus étendue de son application. Elle s'en sert pour couper les crayons et les cors, et cet emploi secret fait que l'époux maudit les rasoirs et ses fabricants.

***

Quand un homme écrit, tout doit convenir à cet événement: la plume, le papier et l'encre doivent être comme ceci ou comme cela, et toute la famille est mise au ban du silence et n'ose même pas penser.

La femme, elle, cherche un papier blanc quelconque, — la feuille détachée de quelque carnet ou le dos de quelque enveloppe. Elle affile le crayon avec les ciseaux, pose le papier sur un vieil atlas, croise les pieds, se balance sur la chaise et confie ses pensées au papier en suçant à chaque instant la plume ou le crayon. Peu importe qu'on fasse du bruit autour d'elle.

"Il" gronde et crie, quand il ne trouve pas le buvard à la portée de sa main; "elle" sèche l'encre en soufflant, agite le papier dans l'air ou bien le tient sur la lampe jusqu'à ce qu'il commence à sentir le brûlé.

Quand l'encre est trop épaisse ou trop délicée, "il" en dit des choses que la plume se refuse à répéter. "Elle" gratte tranquillement le fond de l'encrier, pour rendre à l'encre sa consistance nécessaire et finit son épître avec patience, la salive aidant.

L'homme glisse sa lettre sans hésitation dans la boîte; la femme relit encore l'adresse, s'assure que l'enveloppe est bien fermée et la jette enfin avec force à la boîte.

Chez l'homme, l'"adieu" signifie la fin de la conversation et le moment de la séparation; chez la femme, c'est le commencement d'un nouveau chapître, car c'est quand elles se quittent que les femmes ont le plus à se dire.

***

La femme commence la lecture d'un livre par la fin et écrit dans son carnet n'importe où; l'homme dans les deux cas, procède avec ordre.

La femme ne se lasse pas de rajuster avec chagrin les morceaux d'un objet cassé; l'homme le met de côté et oublie ce qui est sans remède.

CLUB FREMONT.

Cette organisation, fondée il y a deux semaines, a eu dimanche dernier chez le président M. J. B. Dupont de West Somerville une réunion du Comité exécutif pour faire les préparatifs du grand banquet qui aura lieu le 11 octobre prochain dans Faneuil Hall, à Boston. Les affaires ont été bâclées rondement, vu que le temps était très court.

Le prix des billets pour le banquet a été fixé à $2.00, ce qui est bien minime et à la portée de toutes les bourses. Les billets seront expédiés jeudi prochain aux principaux représentants républicains de tous les centres canadiens de l'Etat. Les amis du parti sont priés de faire diligence et de s'assurer au plus vite du montant des billets devant être vendus, car le nombre en sera limité.

Pour autres informations concernant le Club, adressez-vous au secrétaire, M. Théo. E. Langlois, 46 Equitable Building, Boston, Mass.

Pour faire partie du Club on n'a pas à payer de prix d'entrée; des blancs seront envoyés à plusieurs des nôtres et ceux qui désireront devenir membres voudront bien les signer et les retourner à qui de droit.

De plus amples renseignements seront donnés sous peu dans tous les journaux français républicains. Les fondateurs de ce Club veulent en faire une puissante organisation qui sans conteste donnera une grande importance à l'élément canadien-français.

Ainsi que tous les intéressés donnent leur plus fort appui à ce mouvement patriotique.

Les orateurs qui ont accepté l'invitation d'assister au banquet d'inauguration le 11 octobre et d'y adresser la parole sont: Le Gouverneur Greenhalge, les sénateurs Lodge et Hoar, le Colonel Winslow, les Hon. Coghwell, McCall et autres, et il est plus que probable que l'Hon. Tom B. Reed sera présent.

Nos compatriotes qui adresseront la parole sont: MM. H. A. Dubuque de Fall River, Orphyr E. Genest de Holyoke, J. B. Rouillard d'Everett et Aimé Gauthier de Lowell.

On s'attend à ce que ce banquet fasse époque dans les annales des phalanges canadiennes-françaises du parti républicain.

ATUALITES.

On va ériger une statue à Carnot, à Lyon, sur l'emplacement où il a été assassiné.

Dans le monde entier il a'y a que $3,582,605,000 d'or monnayé et $4,042,700,000 d'argent monnayé.

Nous accusons réception d'un livret intitulé "Obstract of the Eleventh Census: 1890." Merci à qui de droit.

Un vieux proverbe dit que si les orages en septembre sont suivis de chaleur, il n'y aura pas de grosses tempêtes en hiver.

A la convention des Canadiens-français tenue à Taftville, E. U, le Dr LaRue a dit qu'il manquait dans l'Est américain une maison de haute éducation pour les garçons. Depuis bien longtemps, a-t-il remarqué, nous envoyons chaque année, au Canada, des centaines de garçons pour apprendre le français et obtenir une bonne éducation. N'avons-nous pas assez de Canadiens dans la Nouvelle-Angleterre pour avoir un collège? Quels moyens notre clergé peut-il nous suggérer pour avoir un collège où nos enfants pourront être instruits sans les envoyer à des centaines de milles de chez nous?

Le Révd J. E. Cartier a répondu: "Nos écoles ne font que commencer; attendons qu'elles grandissent et plus tard nous aurons des collèges"

M. l'abbé Roy a appuyé son confrère, et la question a été renvoyée au comité des résolutions.

On lit dans les annonces d'une agence matrimoniale:

"Demoiselle à marier, fort instruite, connaissant à fond sept langues, et sachant, au besoin, retenir la sienne."

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—La misère à Montréal.

Lundi matin, un malheureux ouvrier, père de cinq enfants, s'est rendu au Séminaire pour y demander du secours.

C'est les larmes aux yeux qu'il a imploré la charité de messieurs de St Sulpice.

Il dit qu'il n'a pu, malgré tous ses efforts, trouver de l'ouvrage; et ne peut nourrir sa famille qui, depuis trois jourss n'a pas mangé.

"Mes enfants, dit-il, se meurent de faim, et ils n'ont plus la force de crier. Donnez-moi au moins un petit pain afin d'apaiser leur faim".

M. le curé Deguire à qui le malheureux père s'adressait, lui a donné de quoi subvenir aux besoins de sa famille d'ici à quelques jours.

—On annonce que M. Marceau vient d'être nommé ingénieur en chef des canaux du St Laurant, à la place de M. Parent et que M. Conway est maintenant le successeur de M. Kennedy.

QUEBEC,

—Son Honneur le juge Casault a rendu jugement dans l'affaire Odell-Gregory.

Le savant juge a fait une revue du procès et à déclaré que l'adultère chez le mari ne justifie pas la séparation.

La cour a accordé la séparation de corps et de biens.

Une foule énorme de curieux remplissait la salle d'audience.

La garde des enfants est confiée au mari.

—Vers trois heures du matin, le restaurant Bowling Alley, situé sur la rue du Palais et tenu par M. Wilfred E. Dery, fils du propriétaire de l'hôtel Québec, a été complètement détruit par les flammes.

Les pertes s'élèvent à $6000, en partie couvertes par les assurances.

—Feu M. Narcisse Belleau doit laisser une fortune immense. Un québecois porte le chiffre à $600,000.

—M. O. Ménard, maître-menuisier, a apporté de Pasbébiac, une morue qui pesait 60 livres, mesurant quatre pieds et demi de longueur.

—M. Crawford, cultivateur de Gros Pin, a tué un ours pesant 300 livres, à Valcartier, et en a apporté la peau à Québec, qu'il a vendue à un marchand de fourrures.

—Les évêques venus à Québec pour la réunion de la section catholique du Conseil de l'Instruction publique sont retournés dans leur diocèse respectif.

Comme toujours la réunion a eu lieu à huis-clos.

On dit que le Conseil s'est surtout occupé de la distribution des octrois ordinoires qui s'élèvent à $200,000, et aussi du fonds pour les écoles pauvres dans les districts récemment ouverts à la colonisation et qui se peuplent rapidement.

La question de la codification des lois concernant l'éducation a été déférée au gouvernement.

STE SCHOLASTIQUE,

—Il n'y a pas de salle publique à Ste Scholastique, comté des Deux-Montagnes, et on a toujours l'habitude d'y faire les réunions politiques et autres dans la grande salle du palais de justice. Contrairement à cette vieille habitude, le procureur-général Casgrain a refusé ces jours derniers aux libéraux la permission d'y avoir une conférence.

M. Tarte devait aller parler à Ste Scholastique à la fin du mois, mais maintenant cette assemblée est remise indéfiniment faute de salle.

HEMMINGFORD,

—Vers trois heures du matin des voleurs ont tenté de faire sauter le coffre-fort de la gare du Grand-Tronc ici, mais ils n'ont pas réussi.

La détonation a été entendue par le chef de gare qui est accouru et a effrayé les voleurs.

MONTEBELLO.

—L'*Interprète*, mort il y a quelques mois à Montebello, va renaître prochainement et sera publié à Papineauville.

OOTAN,

—Les sociétés de bienfaisance de cette ville et de Roxton Falls ont fait une grande démonstration aujourd'hui, en l'honneur de l'Alliance Nationale.

Le cercle d'Acton a remporté le drapeau au concours, en juin dernier.

Il y a eu messe, sermon, piquenique et discours.

ST. HYACINTHE.

—M. le magistrat Loupret est dangereusement malade.

POINTE CLAIRE,

—On se rappelle l'accident arrivé mardi dernier, sur le lac St. Louis, près de la Pointe Claire, accident dans lequel trois jeunes gens ont perdu la vie d'un façon restée jusqu'ici inexplicable.

Tout ce que l'on sait de positif c'est que lundi dernier au soir, par un temps très calme, trois hommes se sont embarqués dans une chaloupe pour aller faire une promenade sur le lac et ne sont pas revenus.

Deux des cadavres ont été retrouvés hier et le troisième ce matin.

Les deux premiers ont été découverts par M. A. J. Charlebois, de Valois, ils flottaient non loin de la pointe de ce nom.

M. Charlebois les a attirés sur la grève, aidé d'un jeune homme du nom de Carrière.

La nouvelle parvint bientôt à Beaconsfield et M. F. Upton, gérant de l'hôtel Grove, se transporta à Valois, où il reconnut les deux cadavre comme ceux de ses employés disparus depuis lundi.

M. Upton téléphona aussitôt à la morgue et, hier midi, les employés de M. Dumaine allèrent chercher les corps.

Ce matin, un autre noyé a été également trouvé à Valois et on croit que c'est la troisième victime.

Les employés de la morgue ont reçu ordre d'aller le chercher cette après-midi.

M. Upton dit que les trois défunts étaient employés dans son hôtel. Mais il n'a jamais su leur noms qu'ils affectaient, paraît-il, de laisser ignorer à tout le monde.

Cependant, on croit avoir reconnu ceux qui ont été amenés à la morgue hier soir.

L'un d'eux serait William Taylor et l'autre Joseph Prior. Le nom de ce dernier est imprimé sur ses habits et on dit qu'il a déjà été au service de Lunkin.

On ignore encore le nom du dernier retrouvé.

Il paraît que Taylor a un frère employé à l'hôtel Roberval, au lac St. Jean.

Cet accident fait le sujet de toutes les conversations à la Pointe Claire et dans les environs. On se demande comment il se fait que étant sobres tous les trois et par un temps très calme, il se soient noyés sans qu'un seul ait eu la chance de se sauver.

Une foule ds gens de la Pointe Claire et de Beaconsfield disent qu'ils ont vu les trois hommes sur le fleuve, mais si on ose leur poser des questions, ils sont d'une réticence désespérante.

TORONTO, Ont,

—On nous apprend que les curés de l'ouest d'Ontario et du Michigan boycottent le *Progrès*, de Windsor, parce qu'il a critiqué la conduite de Mgr Satolli à l'égard des hôteliers.

UN ENFANT

Age de Cinq Ans Enleve Par Son Pere.

Springfield, 17 sept.—William Laperle, un barbier de Providence, est venu aujourd'hui et il a réussi à enlever son propre enfant, un garçon de cinq ans, qui vivait avec sa mère à la résidence de la sœur de Mde Laperle, sur l'avenue Baxter.

Mde Laperle arriva en cette ville, venant de Providence, il y a environ six semaines; elle venait d'être brutalement battue par son mari: c'est pourquoi elle l'avait quitté. Un peu plus tard elle lui intenta un procès en divorce.

Mde Laperle vint demeurer chez Mde Lavallée, sa mère.

Mde Laperle était assise dans la maison, ayant son enfant à ses côtés, lorsque son mari fit soudain son apparition et s'empara du pauvre petit qui se mit à crier. Laperle voulut passer par la porte de devant, mais il tomba face à face avec son beau-frère, un nommé Stevens, qui lui barra le passage.

Laperle sortit de sa poche un revolver de gros calibre et menaça son beau-frère. Celui-ci ne broncha pas et Laperle dut rebrousser chemin; il traversa de nouveau la maison en courant, tenant toujours son enfant dans ses bras, et il alla sauter par une fenêtre. Il se sauva ensuite par la rue King, ayant à ses trousses toute sa famille.

Laperle les dépista et loua une voiture qui le conduisit à la gare où il prit un train.

On ignore quelle direction il a pris.

Le peintre et le marchand.

—Que me donnez-vous de cette toile? demande-t-il.

—Vingt-cinq francs...

—Vous plaisantez! Je ne meurs pas encore de faim.

Alors, le marchand:

—C'est bien! j'attendrai.

Un jeune Anglais, établi depuis peu à Paris, se présente dans les bureaux d'un grand journal pour demander à faire du reportage.

Le directeur lui pose les questions d'usage:

—Avez-vous déjà écrit?... Et, enfin, êtes-vous débrouillard?

—Oh! oui, monsieur, des brouillards... de la Tamise.

PETITE REVUE.

A propos d'écoles neutres, voici un extrait d'un bon article de notre confrère le *Trifluvien*:

On parle beaucoup de ce temps-ci, dans les journaux, des écoles neutres, de la neutralité dans l'enseignement, etc. Plusieurs ne savent trop à quoi s'en tenir tant cette chose est absurde et malhonnête.

Absurde, avons-nous dit? En effet, est-il possible qu'un instituteur qui passe sa vie au milieu de cette jeunesse si curieuse, si avide de savoir, s'en tiennent toujours à ces banalités, à ces phrases si vides de sens, que celui qui les dit souvent ne se comprend pas lui-même? Est-il possible qu'un instituteur, dont la mission est de remplacer le père et la mère, que les besoins matériels de la vie retiennent l'un à l'atelier et l'autre au foyer domestique et empêchent par là de donner à leurs chers enfants cette instruction et cette éducation qui feront d'eux plus tard des citoyens dignes de figurer dans une société, du moins honnête, si nous ne pouvons dire chrétienne; qu'un instituteur dise dont la mission est si grande n'ose formuler aucune opinion quand il s'agit de questions religieuses?

Cet instituteur est un homme, et comme tel il a, certes, une opinion en matières religieuses, comme en toute autre chose; bonne ou mauvaise cette opinion il cherchera naturellement et inconsciemment à la faire partager par ceux qui la lui demanderons. Mais supposons qu'il n'en ait pas, et qu'à cette question: Y a-t-il un Dieu? Il réponde: Je ne sais pas. Cet homme est un sceptique, c'est-à-dire un parfait imbécile ou une profonde canaille, un ennemi excessivement dangereux, car ceux qui font le plus de mal à l'Eglise ce ne sont pas ceux qui la vilipendent du matin au soir, mais ceux qui ne cessent de jeter par leurs paroles véritablement sataniques des semences de doute, dans l'âme de leurs auditeurs ou lecteurs. Le doute et le silence sont deux armes terribles pour le mal. Une calomnie provoque une défense et un démenti, mais que dire à un homme qui ne dit rien ou doute et veut persévérer dans son doute.

Voici un plan pour prevenir toute guerre en Europe; nous citons de Ch. Des Ecorres, correspondant de la *Patrie*.

Ce plan grandiose consiste à former une Triple-Alliance extérieure entre la France, l'Angleterre et la Russie.

Voilà à évidemment trois noms qui paraissent vouloir hurler d'être accolées ensemble.

Mais laissons de côté toute value sentimentalité, qui, quelle que légitime qu'elle soit, ne doit jouer qu'un rôle secondaire en politique. Rappelons-nous que nous sommes ici sur le terrain positif des questions d'intérêts, le seul qui vraiment soit digne d'attention dans les alliances entre les gouvernements.

En effet, qui oserait bouger sur les vieux continents, si ces trois pays unissaient leurs efforts dans leur intérêt commun.

A la guerre, vous le savez, la force prime le droit malheureusement, eh bien, puisque nous parlons de guerre, il nous faut bien envisager ce facteur principal: la force. En Europe, la Triple Alliance centrale ne pourrait lever un doigt sans autorisation.

Et puis vous voulez des conquêtes coloniales, eh bien, partagez-vous l'Asie et l'Afrique. La Russie et l'Angleterre se tailleraient de magnifiques possessions en Asie, et la France trouverait d'amples compensations en Afrique.

Ce serait là une question de partage des dépouilles, fort séduisante pour des gens toujours armés jusqu'aux dents.

Et ensuite, plus d'effusion de sang, en Europe du moins, car la supériorité sur terre et sur mer de la Triple Alliance extérieure en question, serait si évidente que tout s'obtiendrait sans combat.

Enfin voilà un projet qui trancherait admirablement toutes les difficultés actuelles existantes.

L'EXPOSITION DE 1900.

Nous avons dit que M. François Deloncle persistait dans son projet d'établir, à l'exposition de Paris de 1900, un puissant télescope permettant de voir la lune à trois mètres. A ce propos, M. Deloncle adresse à *L'Echo de Paris* la lettre suivante:

Paris, 5 septembre

Monsieur le directeur,

Je lis dans votre numéro du 1er septembre l'enquête que vous avez fait faire auprès de divers savants sur la possibilité de construire un instrument permettant de-voir "la lune à un mètre."

Je n'ai rien à répondre à cette enquête, sauf que jamais je n'ai parlé moi-même de la lune à un mètre; jamais je n'ai proposé la construction d'un appareil capable de montrer la lune à un mètre. Cette expression qu'on a grandement raison de qualifier d'idiote, a été inventée par un de nos confrères qui probablement voulait ridiculiser, à ce moment, mon projet de grand télescope pour 1900.

J'ai beau m'évertuer à lutter contre cette détestable formule, vous comprenez fort bien comment et pourquoi elle a été reçue et propagée avec empressement par le public.

Mais quels que soient les rires peu loyaux, le scepticisme moins que courtois et les insinuations malhonnêtes de certaines gens, évidemment dépités de mon initiative, rien ne m'empêchera de poursuivre la réalisation de mon idée, qui est la construction, pour l'exposition de 1900, d'un puissant appareil astronomique marquant un progrès considérable et appelé, lui-même, à ouvrir une ère nouvelle dans l'exploration céleste.

Agréez, monsieur le directeur, les assurances de ma considération la plus distinguée.

FRANCOIS DELONCLE.

LES PLANTEURS.

Quittent les Rangs Democratiques au Nombre de 800.

Nouvelle Orléans, La., 17 sept—Les planteurs de canne à sucre ont abandonné le camp démocratique pour entrer dans les rangs républicains.

Aujourd'hui a lieu une grande assemblée des planteurs qui se sont montrés dignes et déterminés.

Huit cents personnes étaient présentes; c'étaient tous des hommes ayant une grande influence politique. La salle était littéralement bondée.

Des discours ont été prononcés par le général Behan, le colonel Gus Breaux, et plusieurs orateurs en renom. Tous déclarèrent que l'industrie sucrière de la Louisianne avait besoin de protection qui ne pouvait être obtenue que par les efforts des républicains.

Des résolutions furent adoptées en faveur du parti républicain, et on proposa d'organiser un comité d'Etat pour promouvoir les intérêts politiques des planteurs. Il fut aussi décidé de fonder des clubs dans tout l'Etat. Tous les orateurs prônèrent le parti républicain; il n'y eut aucune divergence d'opinion et par conséquent nul débat.

Ces planteurs ont l'intention de faire la nomination des candidats et de contrôler la politique de l'état en faveur du parti républicain.

SEPT BRULES VIFS.

L'Incendie d'une Fabrique de Matelas a Washington.

Washington, 18 sept.—L'incendie qui a détruit la fabrique de matelas de Stump Bros et un certain nombre d'edifices voisins, comme on l'a rapporté hier, a eu des résultats fatals. Sept personnes ont péri dans les flammes. Quatre corps ont déjà été retirés des ruines; trois d'entre eux ont été reconnus: ce sont J. E. Vaughan, W. P. Tennyson et Willie Ashe. Un autre corps a été retiré des débris, mais n'a pas encore été identifié.

LE JAPON.

Est Maintenant Reconnu comme Nation Civilisee.

Washington, 18 sept—Le Japon est en train de faire des traités avec les grands pouvoirs du monde, y compris les Etats Unis. Cet événement passe pour être aussi important dans les cercles diplomatiques que la guerre de Corée, car c'est la première fois que le Japon traite avec les pouvoirs d'Europe et d'Amerique comme si il était une nation civilisée. Les termes du traité avec la Grande-Bretagne viennent d'être rendus publics. Un traité dans le même genre sera négocié avec les Etats-Unis, puis viendra un traité avec l'Allemagne.

Pour la première fois le Japon est reconnu comme nation civilisée.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux que obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulieres ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

DETROUSSEURS DE TRAINS.

UNE TENTATIVE POUR DEVENIR RICHE

Aux Depens d'une Compagnie d'Express Americaine.

Fort Madison, Iowa, 18 sept—Quatre hommes masqués ont tenté de dévaliser le rapide du Colorado sur le chemin de fer Atchison, Topeka et Santa Fe, près de Gorin, Mo., à 75 milles à l'ouest d'ici, vers les trois heures du matin.

Le mécanicien, un nommé Prescott, a été blessé mortellement.

Cette tentative de pillage d'un train n'a pas eu de succès. Le combat fut ourdi il y a trois semaines.

Les directeurs des compagnies de chemin de fer eurent vent de la chose et ils envoyèrent un espion au camp des bandits.

Ce mouchard apprit aux compagnies l'heure de l'attaque des brigands et ils chargèrent des détectivess de faire bonne garde.

Les détrousseurs de trains espéraient s'emparer d'au moins $50,000 que le rapide du Colorado devait avoir dans son coffre-fort lorsqu'ils le pilleraient.

J. A. Matthews, l'espion des compagnies de chemin de fer, arriva hier à Galesburg; il apportait de grandes nouvelles: les voleurs devaient se rendre le même jour dans un endroit isolé près de Memphis, Mo., et attendre que le train passât pour tenter de s'enrichir aux dépens d'une compagnie d'express.

Quand le train arriva à l'endroit où les bandits étaient cachés, ceux-ci firent les signaux du danger et le mecanicien arrêta sa locomotive.

Les bandits, armés jusqu'aux dents, apparurent soudain et tentèrent de monter dans le wagon des messageries où l'argent devait se trouver; mais ils tombèrent face à face avec des détectivès bien armés que la compagnie avait chargés de défendre ses propriétés.

Il n'y avait que quatre bandits, et ils étaient masqués. Les détectives étaient au nombre de dix.

L'un des malfaiteurs, plus agile que ses compagnons, s'approcha le premier de la locomotive, tandis que ses compagnons couraient au wagon des messageries et il cria au mecanicien: "Haut les mains." Presque au même instant, comme le mécanicien ne remuait pas, il leva son fusil et tira.

Le mécanicien fut atteint à la poitrine et tomba à la renverse.

Aussitôt les détectives se mettent à tirer sur les hommes masqués qui, sentant la soupe trop chaude, se sauvèrent dans les bois.

Ce qui est étrange, c'est que pas un des voleurs n'a été atteint par les balles, malgré qu'un grand nombre de coups leur aient été tirés.

Les voleurs avaient des chevaux qui les attendaient à quelques cents verges de la voie.

Quand les détectives arrivèrent sur les lieux, ils aperçurent un cheval qui galopait à quelque distance. Un coup de feu abattit l'animal, mais il portait aucun cavalier.

Le shérif de Gorin et six hommes à cheval, avec des chiens, se sont mis de suite à la poursuite des hardis brigands, et on espère qu'ils seront arrêtés avant longtemps, car ils sont connus.

Quand le train est arrivé à Gorin, le mécanicien Prescott fut transporté dans une maison particulière où les meilleurs soins lui furent prodigués.

DERNIÈRE NOUVELLE.

Memphis, Mo., 18—Deux des détrousseurs de train ont été arrêtés ce matin. Ils furent ramenés en cette ville et logés en prison. Le troisieme est encore en liberté.

MARIAGE DE HAUT TON.

Newport, R. I., 18 sept.—James P. Scott, le veuf millionnaire de Philadelphie, a épousé aujourd'hui Mlle Helen Taft de Providence, une nièce de l'ex-gouverneur de ce nom.

La cérémonie du mariage a eu lieu à la résidence de M. Charles M. Oelrich, parce que les parents de la jeune fille voyaient ce mariage d'un mauvais œil.

C'est le R. P. Coyle de l'église catholique St Joseph qui a donné la benédiction nuptiale, la nouvelle mariée s'étant convertie tout récemment à la foi catholique. Cette conversion avait exaspéré la famille Taft.

UN OURAGAN

S'abat Soudain sur Plusieurs Villages

Perry, O. T., 18 sept—Un ouragan épouvantable, venant du sud-ouest, s'est abattu hier, sans le moindre avertissement, sur plusieurs villages des environs, entre autres Jennings et Mining.

Cinquante maisons ont été démolies dans ces deux villages, et trois personnes, une femme et deux enfants, ont été tuées, tandis que plusieurs autres recevaient des blessures plus ou moins graves.

Dans le village de Mining, les poêles renversés mirent le feu aux débris et tout le village fut la proie des flammes.

Des cultivateurs des campagnes environnantes firent tout en leur possible pour sauver les propriétés et donner des soins aux blessés dont plusieurs vont en mourir.

L'ouragan a brisé les fils téléphoniques et télégraphiques.

Mining était un village de 300 habitants.

LES CHINOIS DEFAITS.

Plus de 17,000 Tues, Blesses ou Faits Prisonniers.

Londres, 18 sept.—Une dépêche reçue de Ping Yang, une ville de Corée, mande que les forces japonaises et chinoises se sont rencontrées dans les environs et que l'armée de la Chine a essuyé une défaite humiliante.

Les pertes totales des Chinois s'élevent à plus de 17,000 hommes tués, blessés ou faits prisonniers.

La cavalerie japonaise continue à poursuivre les Chinois qui ont réussi à s'échapper, et un détachement de soldats ramènent ici à chaque heure des bandes de Chinois qui ont été faits prisonniers.

Plusieurs des principaux commandants Chinois ont été capturés.

Ces prisonniers seront transportés au Japon.

ETAT DE NEW YORK.

Levi P. Morton est le Candidat Republicain.

Albany, N. Y., 18 sept.—A la convention républicaine tenue en cette ville, l'ex-president Levi P. Morton a été élu candidat au poste de gouverneur de l'Etat de New York.

Le gouverneur Flower ne fera pas la lutte contre M. Morton; il a annoncé publiquement aujourd'hui qu'il ne permettrait pas que son nom soit mis en évidence à la convention démocratique qui aura lieu la semaine prochaine.

Le gouverneur Flower s'aperçoit que les démocrates perdent du terrain et il ne veut pas courir le risque d'être défait. La prudence est la mère de la sûreté.

UN JUGE.

Qui a failli etre Assassine.

Rutland, Vt, 18 sept—Une tentative a été faite vers midi aujourd'hui pour assassiner le juge Geo. E. Lawrence.

David O'Hearn, qui n'a pas tout son esprit, entra dans les bureaux du juge et tira sur celui-ci trois coups de feu. Aucune balle n'a atteint le juge; cependant l'une d'elles passa à travers le revers de sa redingote.

O'Hearn a été promptement arrêté et logé en prison.

On ignore encore le mobile qui a poussé ce détraqué à commettre cette mauvaise action.

BATAILLE EN REGLE.

Chicago, 18 sept.—A 2 heures de l'après-midi, une foule de passants s'est réunie en face d'une maison en jeu sur la rue Clark, pour être témoin d'une bataille en règle entre 25 détectives de Pinkerton et 100 joueurs. Les combattants ne se servirent pas d'armes à feu, mais plusieurs des deux côtes furent blessés sérieusement à coups de bâton, de marteaux, etc.

Cette lutte fut le résultat d'une tentative faite par les détectives de l'agence Pinkerton pour clore les maisons de jeu.

L'Autopsie de Foster.

Le docteur Irish a soumis ce matin au juge Hadley l'autopsie du corps de Duroy Foster qui a été trouvé sur le bord du chemin de Billerica et s'suppose avoir été tué. Cette autopsie a été tenue par ordre du procureur de district, Fred W. Wier, à Billerica le 12 septembre. Etaient témoins le Dr John B. Tyler et Everett W. Livingston. Le corps était en parfaite condition; une blessure au bas du crâne paraissait avoir été faite par une balle. Il est de l'opinion du docteur que Foster est mort d'une blessure causée par une balle qui a été tirée par une ou des personnes qui lui sont inconnues.

Entre puristes:

—Il est des expressions vraiment bien prétentieuses. Par exemple, celle-ci: "Je nageais dans des flots d'harmonie."

—Oui, il serait plus simple de dire: "Je prenais un bain de son."

Un de nos bons propriétaires cherche à louer une maison de campagne qu'il possède à Savonnières, sur les bords du Cher:

—C'est si gai! disait-il dernièrement. A chaque instant, l'été, sans me déranger de ma fenêtre, je vois des gens se noyer!

BON MARCHE

Voyez notre Vitrine de Couvertures

Mais ne vous arretez pas la, visitez cette semaine notre Dept. de Couvertures de Lit.

Pourquoi attendre? Les nuits froides s'en viennent. N'est-ce pas une bonne idée d'être prêt à les rencontrer? " N'attendez pas que le cheval ait été volé pour fermer la porte de l'étable à clef." Nos prix sont un grand facteur avec le public que nous cherchons à p aire. Deux attractions dans les Serviettes, une bonne occasion dans les Damas Rouges, une nouvelle ligne de Toiles viennent d'arriver.

Couvertures ! Couvertures ! ! Couvertures ! ! !

Un lot de Couvertures grises, 10 x 4, **49 cts la paire.**
Un lot de Couvertures grises, 10 x 4, **59 cts la paire.**
Un lot de Couvertures blanches, 10 x 4, **69 cts la paire.**
Un lot de Couvertures blanches, 11 x 4, **$1.19 la paire.**
Un lot de Couvertures blanches, 11 x 4, **$2.50 la paire.**
Un lot de Couvertures blanches, 11 x 4, **$3.75 la paire.**
Un lot de Couvertures blanches, 12 x 4, **$3.50 la paire.**
Un lot de Couvertures blanches, 12 x 4, **$3.75 la paire.**
Un lot de Couvertures blanches, 12 x 4, **$4.50 la paire.**
Un lot de Couvertures blanches, 12 x 4, **$6.95 la paire.**

Serviettes ! Serviettes ! ! Serviettes ! ! !

25 Doz. de Serviettes en Damas blanc, frange nouée, prix régulier 50c., pour les introduire, nous les avons mis à un seul prix, elles ont 45 et 26 pcs.
29 Cts chacune, 29 Cts chacune,

19 Doz. de Serviettes en Damas blanc, tout toile, bordures assorties, 45 x 25 pcs, attireront la foule,
25 Cts chacune, 25 Cts chacune,

DAMAS ROUGE DE TURQUIE.

15 pièces de Toile de Damas Rouge de Turquie, pour être vendue à
19 cts la verge, 19 cts la verge.

Toiles et Serviettes de Table.

Nous invitons cordialement toutes les Dames, (les ménagères, propriétaires d'hôtel, maîtresses de pension et de restaurant en particulier) de venir examiner ce qui nous arrive en fait de nécessités de chaque jour. Voyez nos marchandises.

Demandez nos prix !

La Place des Occasions Rares.

NOTES LOCALES.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

Un nommé Dick Reardon est tombé de sa voiture hier après-midi sur la rue Market et s'est blessé au front.

On peut se procurer les pilules du Dr. Lariviere, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

L'enfant de Télesphore et d'Emilie Gagnon est décédé au No. 182 rue Perkins. M. Jos. Aibert a la charge des funérailles.

Le Bon Marché a une annonce aujourd'hui qui intéresse toutes les femmes. Lisez-la attentivement, puis allez visiter leur vaste magasin.

"Henri, vous seriez le plus joli garçon au monde, si vous n'aviez pas ces boutons sur la figure. Faites donc usage de la Royal Cream du Dr J. D. Delisle. Pour 75 cents vous vous en procurerez une bouteille."

On rapporte que les trains locaux entre Chelmsford et Lowell sur le chemin de fer N. w York, N. w Haven & Hartford ne circuleront plus après le 1er octobre. La clientèle de ce chemin a été transférée, dit-on, au chemin de fer électrique.

Si vous désirez un magnifique portrait, pas de meilleur endroit, dans la ville que d'aller au Loupret Studio, Mansur Block, rue Central. Tout ouvrage qui sort de cet atelier, est du dernier fini et atteint la perfection.

Bureau de S. Cherry,
21 Drayton St.
Savannah, Ga., 16 Dec. 1890.
MM. LIPPMAN, BROS, Savannah, Ga.

Chers Messieurs,—Je désirerais ajouter mon témoignage à l'effet presque miraculeux de la P. P. P. dans le cas de Mary Ingraham, une femme qui réside chez moi; elle a eu un rhume continuel, mal de gorge, débilité, etc., et était rendue à un tel degré qu'elle était incapable de quitter le lit, étant abandonnée des médecins; elle a pris les soi-disantes médecines pour le sang sans le moindre effet, jusqu'à ayant pris la P. P. P. elle commença de suite à prendre du mieux et aujourd'hui elle est en bonne santé comme jamais de sa vie. Vous pouvez vous adresser à moi dans aucun temps sur l'effet de la P. P. P. dans ce cas présent.

Respectueusement,
SAMUEL CHERRY.

En vente par tous les droguistes.

MARIAGE FASHIONABLE.

M. et Mde Gaudette ont Reçu de Magnifiques Cadeaux.

Mardi après-midi, au presbytère des RR. PP. Oblats, M. Octave L. Gaudette, premier commis au St Lawrence Hotel, a uni sa destinée à celle de Mlle Emma Molleur.

M. William Gaudette fut garçon d'honneur, et Mlle Evélina L. Molleur, sœur de la mariée, fille d'honneur.

Le R. P. Lamothe a donné la bénédiction nuptiale.

Les costumes portés par les nouveaux mariés et leur garçon et fille d'honneur étaient vraiment superbes; la nouvelle mariée et la fille d'honneur avaient la tête ornée de magnifiques couronnes.

Après la cérémonie du mariage, il y eut réception à la résidence des parents de la nouvelle mariée, rue School. On fit du chant, de la musique et un somptueux lunch fut servi pendant la veillée. Des rafraîchissements furent passés maintes et maintes fois pendant cette charmante réception.

Le nouveau couple reçoit de la part des parents et amis plusieurs magnifiques cadeaux dont voici la liste:

Chaise de salon en peluche, donnée par le propriétaire et les employés du St Lawrence Hotel; lampe de salon, par M. William Gaudette et Mlle Evelina Molleur; set à thé, par Mlle Celina Molleur; plateau en argent, par M. et Mde J. Frémeau; tapis de table en chinchilla, par Mlle Maud Lavoie; tapis de table en chinchilla, par M. O. L. Laflamme; tapis de table, par Mde P. Beauregard; set de toilette, par MM. Jos. Brodeur et Henry Gaudette; une berceuse, par M. V. Coulem; un album, par M. John O'Brien; sucrier en argent, par M. Louis Bernier et Mlle Rose Beauregard; une demi douzaine de couteaux et fourchettes en argent, par M. P. M. Reagan; beurrier en argent, par M. et Mde Louis J. Flamand; cuillère à soupe en argent, par M. et Mde A. Audette; beurrier en argent, par Mde D. P. Doyle; pot à marmalade en argent, par M. Louis Laflamme; beurrier en argent, par Mlle Mary Paul; pot à barbe, par M. Fred Laflamme; set à thé, par Mlle Delia Stackpole; vases à fleurs, par M. O. Beauregard; tapis de table, par M. et Mde Lavigne; toile à table, par M. John Sears et Mlle Victoria Lavigne; objets de toilette, par des parents de Haverhill; couvre-pied, par la famille Molleur; couvre-pied, par Mlle Mary O'Brien; set à vin, par M. et Mde J. B. Laflamme; set à vin, par Mlles Josie Sheehan et Jennie Chalmers; couvre-pied en dentelle et dessus d'oreiller, par M. et Mlle P. Beauregard; sac de fantaisie, par M. et Mde Dufresne; boîte de cigares, par M George E. Duglale, et plusieurs autres trop longs à énumérer.

Le nouveau couple prit le train de huit heures et treize pour Montréal. Plusieurs amis allèrent les reconduire à la gare. Durant leur voyage de noces, M. et Mde Gaudette visiteront Québec et plusieurs autres endroits du Canada.

Nos meilleurs souhaits de bonheur et de prospérité au nouveau couple.

Une Brute de Lowell.

Une dépêche de Newburyport nous apprend que James Bailey, de cette ville, s'est enivré samedi soir, puis s'est rendu à la demeure de sa femme avec laquelle il ne vivait pas depuis deux ans, et il l'a frappée plusieurs fois avec un couteau.

Bailey fut arrêté et en cour lundi il a été placé sous une caution de $1000 en attendant les suites de son crime.

Merci, M. Harrington.

Nos plus cordiales félicitations à M. John H. Harrington, trésorier de notre ville, pour l'acte de justice qui vous a fait en nous envoyant une annonce assez considérable sans que nous en ayons fait la demande. Chose digne de remarque: c'est la première fois qu'un chef de département, soit républicain ou démocrates nous rend justice.

Cependant, les officiers de la ville auraient toujours dû nous donner comme aux autres journaux notre part de patronage. Les électeurs canadiens, et principalement ceux qui payent des taxes et les autres intéressés dans les travaux publics sont en droit d'être renseignés sur ce qui se fait et se passe à l'hôtel de ville.

Nous espérons que cet exemple donné par M. Harrington sera suivi par les autres employés de la ville.

A Louer

Une boulangerie en bon ordre avec remise et écurie, située à South Fitchburg, Mass.

Pour informations s'adresser à Dame Zoé Lambert, Box 8.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York,

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les Marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

Les Gros Contribuables.

Voici ceux qui payent les plus fortes taxes à Lowell.

C B. Coburn, $2071; F. G. Mitchell, $3048; F. Hildreth, les héritiers, $6851; O'Donnell & Gilbride, $2353; A G. Pollard & Co, 1240; Daniel Gage, $4653; J. M. G. Parker, $4298; W. B. Spaulding, $2444; A. C Wheelock, $6555; Geo Runels, $5248; C. I. Hood & Co, $2484; Davis & Sargent, $2191; J. A. Coram, $2003; G. W. Fifield, $2304; C. J. Gliddens, $3200; W. A. Ingham, $2193; E. C. Swift, $3050; W. E. Livingston, $2662; E. A. Smith, $2029; J. C. Ayer Co, $10,863; Patrick Dempsey, $2421; T. H. Elliott, $2079; H. Emery, $2888; Daniel Swan, $2229; White Bros & Co, $3968; H. D. O'Dowd, $3031; E. A. Smith, $4336; W. H. Anderson, $2969; B. F. Butler, succession, $4253; J. K. Fellows, $2315; C. I. Hood, $2197; John Nesmith, suc, $2740; H B. Shattuck, $3879; F. B. Shedd, $3550; Tyler Jona, suc, $10,815; College Dartmouth, $3012; D. C. Southwick, suc, $3506; W.W. Wyman, suc, $4270; Josh Bennett, héritiers, $2422.

Voici maintenant les taxes que devront payer les corporations.

American Bobbin Co., $652; American Bolt Co., $1166; American Card Clothing Co., 907; Appleton Manf. Co., 10,930; Appleton Nat'l Bank, 2662; Belvidere Manf. Co., 3179; Boot Cotton Mills, 26,187; Boston and Maine R. R., 6934; Burke Temperance Institute, 322; Consumers' Brewing Co., 1658; First Nat'l Bank, 478; Hamilton Manf. Co., 33,618; Highland Club, 353; Howe Lumber Co., 532 John Pulling Co., 455; J. C. Ayer Co., 727; Kitson Machine Co., 1716; Lamson Store Service, 2052; Lawrence Manf. Co., 42,496; Locks and Canals, 10,662; Lowell Bleachery, 8803; Lowell Courier Co., 574; Lowell Electric Light Co., 3504; Five Cent Savings Bank, 981; Lowell Gaslight Co., 17,735; Lowell Hosiery Co., 1762; Lowell Institution for Savings, 736; Lowell Land Co., 676; Lowell Machine Shop, 16,114; Lowell Mfg. Co., 28,437; L. & S Street Railway, 3308; Lowell Wadding Paper Co., 487; Mass. Cotton Mills, 30,357; Mass. Mohair Plush Co., 1044; Mechanics Savings Banks, 1131; Merchants National Bank, 765; Merrimack Mfg. Co., 50,158; Middlesex Co., 12.61; Odd Fellows' Assn., 1783; Nashua & Lowell R. R., 2003; Props. Odd Fellows' Hall, 1026; Old Colony R. R., 1676; Permanent Peace Fund (trustees), 486; Prescott National Bank, 522; Railroad National Band, 835; Shaw Stocking Co., 3905; South Cong. Meeting House, 1740; Standard Worsted Co., 557; Sterling Mills, 1787; Thorndike Mfg. Co., 813; Tremont & Suffolk, 27.251; Wamesit Power Co., 3835; Wamesit Steam Mills, 356; Whittier Cotton Mills, 1120.

Les Canadiens qui paient les plus fortes taxes sont: Paul Vigeant, $408; J. L Chalifoux, $1625; A. Bibeault, $757; L. T. Montferrand, $380; M. Duprez, $409; RR. PP. Oblats, $1014.

Heureux Hymen.

Dimanche, au presbytère des RR. PP. Oblats, M. Joseph H Cyr unissait ses jours à ceux de Dlle Sophie Brussard.

M. Joseph Gaudette, cousin du marié, lui servait de garçon d'honneur et Dlle Minnie Myette, de Boston, cousine de la mariée, était la fille d'honneur.

Les costumes des mariés étaient magnifiques; la mariée portait une robe de drap blanc garnie en riche dentelle et elle avait à son corsage un bouquet de fleurs d'oranger.

Après les cérémonies du mariage, l'heureux couple se rendit à la résidence de M. Joseph Charbonneau, rue Marshall, où plusieurs de leurs parents et amis sur leur invitation s'étaient rendus, afin de les féliciter. Dlle Annie Pessin, amie de la mariée, chanta une chanson composée pour la circonstance, et elle présenta un magnifique bouquet à la mariée. Le nouveau couple reçut ensuite de riches cadeaux.

Après avoir servi des rafraîchissements, on fit du chant et l'on s'amusa bien, jusqu'à l'heure où les époux durent partir pour leur voyage de noce; ils sont allés à Boston, où résident de leurs parents. Que nos vœux de bonheur les accompagnent.

UNE AMIE.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseiures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kliniu m Compound.

MANUFACTURE DETRUITE.

Le quartier situé entre les rues Grand et McIntyre, sur la rue Middlesex, a été mis en jeu mardi matin par un terrible incendie qui s'est déclaré dans la manufacture de boîtes de MM. Davis et Sargent.

Vers 6 h. 45, une alarme fut sonnée à la boîte 42ème, et elle fut bientôt suivie par un appel général. Tout le département du feu fut bientôt rendu sur les lieux. A l'arrivée des pompiers, le feu alimenté par les matières combustibles avait fait des progrès considérables, et tout indiquait que la lutte serait terrible.

La cause de cet incendie est encore un mystère.

A 6 h 10 un nommé James Johnson, employé par F. P. Wilson, était occupé à charger une voiture avec des déchets de bois lorsque quelques minutes plus tard, presqu'au moment où il terminait sa besogne, il aperçut des flammes à quelques pas de son attelage. Il avertit aussitôt le mécanicien H. Barns, qui voyant le danger et voulant empêcher un courant d'air d'alimenter les flammes, alla fermer la porte de la remise où était la voiture de Johnson, coupant toute retraite au cheval qui fut bientôt asphyxié et succomba avant que l'on put le secourir.

Du sous-sol, le feu se communiqua bientôt aux étages supérieurs et atteignit la toiture. Tous les jets d'eau possibles furent lancés sur l'élément destructeur. Une fumée intense envahissait tout le voisinage et les pompiers eurent toutes les peines du monde à se tenir près de l'édifice. Plusieurs d'entre eux furent suffoqués par la fumée, ce qui les obligea de se retirer.

L'édifice incendié était en brique et occupé par plusieurs fabricants de marchandises en bois. Il était séparé en deux parties par un mur épais qui a concentré le feu dans la partie occupée par MM. Davis et Sargent, sauvant ainsi les établissements situés de l'autre côté et qui étaient menacés.

Depuis plusieurs années l'établissement de Davis & Sargent a été le théâtre de plusieurs incendies.

En 1876, toute cette manufacture fut brûlée ainsi que deux maisons voisines.

Le sous-sol où le feu a commencé ses ravages servait de remise pour les déchets de bois de la manufacture de boîtes de MM. Davis et Sargent qui est située au premier étage. Aux étages supérieurs se trouvait la manufacture de meubles de MM. Marshall et Crosby. Ceux-ci ont subi le plus de pertes. Du matériel pour une valeur de $5000 a été complètement détruit.

A 9 heures, le feu n'était pas encore subjugué; il ravageait d'énormes piles de bois entassées dans l'édifice.

On a appris ce matin qu'hier après-midi, vers 5 heures, après que les ouvriers eussent quitté l'établissement, M. Nathan Burns, surintendant de la manufacture de MM. Davis & Sargent, avait découvert un commencement d'incendie dans un tas de copeaux et on croit que c'était l'œuvre d'un incendiaire. Ce matin, le même malfaiteur a peut-être tenté une seconde fois de mettre le feu à cet établissement, avec malheureusement plus de succès que la veille.

Les pertes totales sont évaluées à environ $15.000, complètement couvertes par les assurances.

P. P. P. Une médecine merveilleuse, elle donne l'appétit la vigueur et la force.

P. P. P. Guérit le rhumatisme et tous les points de côté, du dos et des épaules, des genoux, des hanches, des poignets et des jointures.

P. P. P. Guérit le syphilis dans toutes ses phases, vieilles ulcères, troubles des plaies et des rognons.

P. P. P. Guérit le catarrhe, l'eczema, erisypèle, toutes les maladies de la peau, et d'empoisonnement par le mercure.

P. P. P. Guérit la dispepsie maladies chroniques des femmes et constitution de la hué et perte de vitalité.

P. P. P. La meilleur purificateur du sang. A fait plus de guérisons permanentes que tous les autres remèdes pour le sang.

Un monsieur, veuf depuis quelques mois, reçoit la visite d'un ami. Et comme celui-ci lui adresse les compliments de condoléance:

—Ah! répliqua-t-il, le mal est réparé.

—? ?

—Oui, je suis remarié.

Le chent de restaurant.—Vous ne prétendrez pas que ce bifteck a été fait pour un chrétien.

Le patron, en se frottant les mains.—Nous ne demandons jamais la religion de nos clients.

Nouvelles Générales

New Bedford, Mass., 17 sept.—Henry L. Rock, chez qui la police a opéré une saisie de liqueurs samedi soir, et qui était disparu depuis ce temps-là, a été trouvé mort dans son magasin ce matin.

Cet homme fut trouvé étendu sur un sofa dans son magasin; on crut tout d'abord qu'il dormait.

Rocks souffrait d'une affection interne qui a pu être la cause de sa mort.

Un médecin légiste a examiné le corps et il a déclaré que la mort était due à des causes naturelles.

Hartford, Conn., 17 sept.—A Thompson, hier soir, Andrew Howland revint chez lui en état d'ivresse et battit sa pauvre femme malade si brutalement qu'elle va en mourir.

Howland est un homme paisible quand il est sobre, mais la boisson développe chez lui des instincts de brute.

St Jean, N. B., 18 sept—Il y a quinze jours, un citoyen de Carleton ramassait sur son perron un petit enfant nouveau-né qui y avait été abandonné par ses parents dénaturés.

L'enfant, transporté à l'asile, y mourut peu de temps après.

La police se mit aussitôt à la recherche de ceux qui avaient exposé le petit innocent à la mort.

On vient d'arrêter Eva Bostwick, du comté de Queen's, mère de l'enfant.

Le père, Thomas Hetherington, fils de l'ancien député de ce nom, a été coffré à son tour.

Hetherington est de plus accusé de bigamie.

La fille Bostwick prétend que déjà marié et père de trois enfants, Hetherington l'a épousée à Boston.

Boston, 17 sept.—Le 264ème anniversaire de la fondation de la ville de Boston a été célébré aujourd'hui. Des drapeaux flottaient sur tous les édifices publics.

Harrisburg, Pa., 17 sept—Un pont considérable à l'est de Middletown a été emporté par une inondation la nuit dernière.

M. et Mde Christian Brill de Conewage, ne sachant pas que le pont était parti, firent avancer leur attelage, à cause des ténèbres, jusque dans la rivière. Mde Brill s'est noyée. M. Brill et ses deux enfants purent se sauver.

Londres, 17 sept—Une dépêche de Tokio mande que quatre généraux chinois, Tso Packivoi, Wei Juikivoi, Ma Yukowong et Sei Kinlin, ainsi que 14.500 autres soldats et officiers, ont été faits prisonniers par les Japonais à Ping Yang. Les Japonais étaient trois fois plus nombreux que les Chinois.

Nw York, 17 sept—La grève des tailleurs est terminée; les grévistes ont gagné leur point et ils ont repris l'ouvrage fort satisfaits.

FAITS DIVERS.

—Quatre chinois ont été arrêtés à Boston hier après-midi pour s'être introduits frauduleusement aux Etats-Unis. Ces chinois venaient du Canada.

—Almon Brown, âgé de 33 ans, de Chester, N. H., s'est fait ruer par un cheval, samedi, et son crâne a été fracturé. Il est mort lundi à l'hôpital Elliott, à Manchester, N. H.

—C'était fête en l'honneur de Bismarck dimanche à Varzin, (Allemagne), et des milliers de personnes s'y sont assemblées pour payer le tribut de leur respect au vieil homme d'Etat.

—George Conway de North Conway, N. H., un vétéran, a tenté de se suicider à Pittsburg, dimanche, en se coupant la gorge. Ce malheureux n'avait pas tout son esprit et était malade depuis longtemps.

—Un incendie qui s'est déclaré lundi dans la fabrique de matelas de Stumph Bros, à Washington, D. C., a consumé cet édifice et plusieurs personnes ont péri dans les flammes. Trois corps ont déjà été retirés des ruines.

—Dimanche dernier, le plancher du porche d'une église baptiste à Springfield s'est écroulé sous le poids des fidèles. Quinze personnes ont été projetées à une distance de dix pieds et elles reçurent des blessures plus ou moins graves.

—Une descente de la police de Boston a été faite dimanche dans la *Coolidge House*, où un débit important de spiritueux se faisait depuis quelque temps à la barbe des autorités. Une grande quantité de spiritueux a été confisquée, deux garçons d'hôtel ont été arrêtés ainsi qu'une centaine d'hommes qui étaient ivres dans cet hôtel, le plus considérable dans West End.

Nouvelles de Salem, Mass.

Le CANADA AMERICAIN se dépose à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer.

Les agents de la Compagnie d'Assurance Metropolitain sont en promenade à New York, aux frais de la compagnie.

Deces

Mde Jos. Bouchard de la rue Perkins est décédée jeudi matin. Les funérailles ont eu lieu samedi.

Avis

M. Edouard Moreau, boulanger de Salem, continuera à servir ses pratiques de Salem et de Lynn, en leur vendant du pain de première classe pesant trois livres. Comme preuve de son succès il viens d'acheter une voiture à cet usage, coûtant $150.00.

CORRESPONDANCE.

Salem, Mass., 18 Sept. 1894.

M. l'Editeur:

J'ai toujours retardé de repondre à une correspondance, non signée, qui a paru dans votre journal il y a bientôt deux mois, parceque je voulais connaître l'individu sans cervelle qui en était l'auteur.

Dans cette correspondance, cet être mal équilibré disait que j'étais un traître à ma nationalité et un canadien sans cœur: que j'avais serré la main et félicité un un des officiers de police, rejeté par le maire, pour être remplacé par un de nos compatriotes, pour le succès qu'ils avait obtenu dans le bureau des échevins qui l'avaient gardé dans le service. Permettez-moi, M. l'editeur, de démasquer ce triste sire et de montrer aux lecteurs intelligents de votre bon journal, la petitesse et la mesquinerie de ce monsieur, lorsque j'ai travaillé et fais des démarches en faveur d'un de nos compatriotes pour le placer sur la force de police.

J'ai travaillé de bonne foi, pour une cause regrettable et que je ne puis nommer, j'ai été obligé de cesser mes démarches, lorsque est venu le temps pour le maire d'avantager les canadiens, au lieu de nommer un de nos compatriotes pour remplir une place vacante, il a été placé en opposition, dans la balance du vote des échevins, contre un des meilleurs hommes de police de la ville, le résultat de cette manœuvre était connue d'avance par le maire et lui seul peut en porter la responsabilité.

Ce même individu dit dans sa correspondance que je n'étais voteur que depuis un an et que je devais attendre et apprendre davantage avant de me mêler en en rien aux affaires politiques parmi les canadiens; il m'accuse aussi d'avoir (viré mon capot). D'abord, M. l'éditeur, ce monsieur qui réside rue Congress a viré son capot deux ou trois fois, et c'est même fait ôter les bulletins aux polls ou on n'avait pas besoin d'hommes qui travaillaient pour les deux partis, ce monsieur m'avertit de faire attention à moi et d'apprendre avant de vouloir, comme il le dit, m'imposer aux canadiens de Salem; ce serait plutôt à lui de se tenir tranquille; certains petits souvenirs de Québec et de Salem s'ils étaient rappelés au public suffirait, je crois, pour faire convenir ce monsieur que ses propres affaires méritent sa plus sérieuse attention, et qu'ils y gagnerait beaucoup en se tenant tranquille et en n'insultant pas et ne méprisant pas ceux qui vont leur chemin sans se mêler de ce qui ne les regardent pas.

Tant qu'à la part que ce monsieur me reproche de prendre aux affaires politiques des canadiens, je dirai, M. l'éditeur, que j'ai toujours eu à cœur l'avancement de mes compatriotes et que lorsque j'ai joint le parti républicain j'y suis entré avec une bonne réputation et un grand désir de travailler à l'avancement des miens; cette bonne réputation je l'ai gardée, et ce travail je l'ai accomplie au mieux de ma connaissance. Ce correspondant jaloux ne pourrait en dire autant.

Déjà plusieurs fois par différentes sociétés et organisations, ce monsieur, que la jalousie rouge, cherche à éclabousser tous ceux qui ne partagent pas et ses idées malsaines et sa petite manière de voir les choses.

Je pourrais en dire plus long, mais ce serait donner une importance imméritée à ce triste individu dont je regrette d'avoir entretenu si longuement vos lecteurs.

Merci, M. l'éditeur pour votre bonne patience.

Je suis votre tout dévoué
J. C. TOURANGEAU.

ULRIC ST-PIERRE,

Cordonnier

Invite tous les Canadiens de lui faire une visite aux coins des Rues

New Derby et Lafayette,

Salem, Mass.,

Où il vous promet que vous serez servis avec courtoisie.

Haswell's Studio

MEILLEURS PORTAITRS CABINET

—A DES—

PRIX POPULAIRES.

— AU NO. —

214 Rue Essex,

Salem, Mass.

F. X. VOYER,

85 RUE HARBOR.

endroit par excellence pour acheter vos hausures de toutes sortes pour Hommes, Femmes et Enfants Satisfaction est garantie a tous ou l'argent sera remis.

Nos prix défient la concurrence.

Ainsi nous esperons que nos compatriotes nous accorderont de prefence leur patronage et nous leur promettons que tous seront servis avec honnetete et courtoisie.

Encouragez un Compatriote !

Notes Personnelles.

M. Charles Beauparlant de Lewiston, Me., est en promenade à Lowell.

Mde Ephrem Pelletier et ses deux sœurs, Mlles Fitzgibbon, sont parties ce matin pour Montréal.

Mlle Minnie Mitchell de Burlington Vt, est en visite chez M. A N. Duval, pour quelques jours.

M. T. Rock est à organiser un grand concours de jeu de dames entre les membres de l'Association Catholique.

Mlle Gignac est de retour du New Hampshire et doit ouvrir sous peu une salle de modes avec Mde F. Piché au No. 750 rue Merrimack.

Nous avons appris avec peine la mort de Frédéric Lord, de Biddeford, Me., frère de M. Edouard Lord, pharmacien de cette ville.

M. Edouard Gariépy s'est assez grièvement blessé au dos dimanche, en tombant d'un tramway électrique, au coin des rues Willie et Broadway.

Anniversaire.

Le 15 septembre dernier, M. J. Ménard fêtait son 25ème anniversaire de naissance.

Plusieurs amis étaient présents et de magnifiques cadeaux lui furent présentés. C'est Mlle Lucia Verville qui a lu l'adresse, et la présentation des présents a été faite par Mlle Mina Rousseau.

On passa ensuite une agréable soirée. M. et Mde Ménard ont su faire les honneurs de leur demeure d'une manière charmante.

"DETTE PAYEE."

Nous venons de lire *Dette Payée*, la deuxième partie des *Fleurs des Neiges*. Cette seconde livraison couronne magnifiquement l'œuvre si émouvante de Paul d'Aigremont.

Comme la première fois, l'exemplaire ne coûte que 5 cents.

Les MM. Leprohon & Leprohon, éditeurs, 25 rue St Gabriel, Montréal, ont droit de se féliciter du choix de ce roman et de son succès à Montréal.

LES FEMMES.

Leur Influence en Politique dans le Kentucky.

Chicago, 18 sept.—Le colonel Bain Anderson du Kentucky, qui est maintenant en cette ville en route pour New York, a été interrogé hier sur la defaite de Breckinridge. Il a répondu:

—Cette défaite va enseigner une leçon au monde, c'est-à-dire celle-ci: que même dans le Kentucky c'est dangereux de se faire pincer.

—Avez-vous lutté contre Breckinridge? fut-il demandé au colonel Anderson.

—Non, répondit-il, pas avant ces derniers temps. Jusque'il y a quelques semaines j'étais en sa faveur.

—Et quelque chose que vous avez découvert vous fit changer d'idée?

—Oui, je puis dire que j'ai découvert quelque chose. D'abord, je vous dirai qu'une femme est au fond de l'affaire. Vous savez que je suis un veuf sans enfant, sans responsabilité morale d'aucune sorte, et je ne voyais pas pourquoi Breckinridge ne pouvait pas être élu candidat. Mais une femme de ma connaissance qui demeure près de Paris, Ky., m'a fait complètement changer d'idée. Depuis longtemps je la suppliais de m'agréer comme époux, mais elle me remettais toujours à plus tard. Cependant il y a quelques semaines je la rencontrai et elle me dit que si je voulais travailler contre Breckinridge elle consentirait à m'épouser aussitôt après l'élection. Je me mis aussitôt en guerre contre Breckinridge et j'aidai beaucoup à sa défaite. Vous savez, ce que femme veut... Si Breckinridge n'eût pas eu le beau sexe contre lui, il eut été élu candidat aussi sûr que je suis à Chicago aujourd'hui.

Ed. PINAULT,

40 Rue Perkins,

BOULANGER DE 1ère CLASSE

Fait tous les jours les plus excellentes Patissseries, Biscuits, etc

A toujours en mains des marchandises toutes fraîches.

Aussi Cigares et Tabac.

DIX CAUSES DE PAUVRETE.

Le *Journal de Namur*, qui s'interesse tout particulièrement au sort des ouvriers, publie ce qui suit:

1. Tous les hommes se plaignent et tous fument.
2. Beaucoup gémissent sur les mauvaises récoltes et se *consolent en prenant un verre*.
3. On gémit sur le prix élevé du lait, et on boit du *cognac*.
4. On verse des larmes sur la décadence des métiers et l'on n'achète que des marchandises étrangères.
5. On se plaint de la dureté des temps, et l'on va souvent à l'auberge.
6. On se lamente sur la vie de famille, et l'on se fait recevoir membre de dix sociétés.
7. On s'effraie du prix du pain, et l'on achète les articles de mode les plus nouveaux.
8. Tous critiquent l'abus des fêtes et tous y courent à l'envie.
9. On trouve les vêtements trop chers, et l'on a honte de porter des habits demi-laine.
10. On se plaint du manque de bons ouvriers de campagne et l'on envoie tous les jeunes garçons à la ville ou dans des bureaux. Qu'on cesse donc de se plaindre aussi longtemps qu'on n'aura pas changé tout cela!

LORD ROSEBERRY

Lord Roseberry vient de faire un séjour de quelques semaines à Paris. *La République Française* rappelle, à ce propos, une anecdote qui prouve à quel point le premier ministre d'Angleterre aime les chiens.

Il faisait un jour la traversée de Liverpool à Dublin; son chien favori "Mutton," qui ne le quittait jamais, saute, en jouant, par dessus le bordage du bateau et tombe à l'eau.

—Arrêtez! renversez la machine! crie lord Roseberry au capitaine.

—Impossible! répond celui-ci; je ne puis m'arrêter que dans le cas où un homme tomberait à l'eau.

—Qu'à cela ne tienne! riposte-t-il.

Et d'un bond il saute dans l'eau.

Aussitôt le navire stoppa, et le futur *premier* et son chien furent ramenés sains et saufs à bord.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

FEUILLETON

9

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

PREMIERE PARTIE.

XX

Tu n'as besoin de rien, chère Marthe?

De rien que de sommeil. Le sommeil me rendra, sans doute, ces forces dont j'ai tant besoin.

Vaubaron embrassa sa femme, puis la petite Blanche qui reposait dans son berceau. Ensuite, sans même avoir le courage de quitter ses vêtements, il se laissa tomber sur sa couche dure et solitaire.

Presque aussitôt ses yeux se fermèrent, et malgré les inquiétudes de son esprit, malgré les tortures de son cœur, il s'endormit d'un sommeil pesant et quasi léthargique. La matière reprenait ses droits, l'âme subissait l'engourdissement du corps épuisé.

Le mécanicien fut réveillé brusquement par un rayon de soleil tombant sur ses yeux. A peine ses paupières venaient-elles de s'entrouvrir, que déjà le sentiment de sa situation se présentait à lui dans toute son horreur. Cette situation, si cruelle déjà, s'était empirée depuis la veille, puis la dernière et frêle ressource du pauvre ménage avait disparu.

Il est des réalités à tel point terribles, il est des nécessités si impérieuses, qu'elles semblent à peine vraisemblables et que l'esprit humain recule épouvanté devant elles.

Vaubaron se trouvait face à face avec une de ces réalités terribles. Le pain manquait, et, pour en acheter, il ne possédait plus un sou. Marthe, agonisante, ne mangeait guère, mais Blanche, son enfant bien-aimée, la chair de sa chair, Blanche allait avoir faim. Que faire?

Vaubaron promena autour de la chambre un regard empreint d'un si violent désespoir, que le cœur le plus farouche, en présence de cette infortune, se serait senti ému de pitié. Ce regard cherchait quelque objet qu'il fût possible de vendre ou d'engager.

Vaine recherche! Tout ce qui, dans l'humble logis, offrait quelque apparence de valeur, avait déjà disparu. Il fallait trouver, cependant!

Les yeux du mécanicien s'arrêtèrent machinalement sur son établis, qu'encombraient les outils, spéciaux et variés nécessaires pour les travaux auxquels il se livrait. La plupart de ces outils, d'un acier de premier choix et d'une trempe supérieure, avaient coûté fort cher.

En des jour plus heureux Vaubaron s'était donné le luxe innocent de polir et de ciseler leurs montures, faites de bois de chêne ou de noyer. Il s'était plu à faire courir sur les poignées brillantes quelques ornements pleins de goût et d'élégance, parmi lesquels se detachaient, en creux ou en relief, le J et le V, lettres initiales de son prénom et de son nom.

Son parti fut pris aussitôt. Il fit un paquet de ceux de ses outils dont l'emploi lui semblait devoir être d'une nécessité moins immédiate; et tandis qu'il les roulait dans la moitié d'un journal déchiré, il sentit ses yeux se remplir de larmes et il murmura tout bas:

Adieu, chers compagnons de mes labeurs, vous dont je croyais ne me séparer jamais. Vous, mes amis, que je regardai comme les instruments de ma fortune et de ma gloire, adieu, adieu pour toujous.

Il sortit sans bruit de la chambre à coucher, puis de la première pièce. Il descendit l'escalier, il s'engagea dans le couloir du rez de chaussée et il ouvrit la porte conduisant à la boutique, ou plutôt au capharnaum poudreux du brocanteur Leridon.

Ce brocanteur était un petit homme d'une quarantaine d'années, avec la plus extrême négligence, parfaitement chauve, sauf deux petites mèches de cheveux d'un blond verdâtre végétant au-dessus de chaque oreille. Sa laideur originale et grotesque avait quelque chose de répulsif. Le regard perçant et glacial de ses petits yeux inégaux et d'un gris pâle arrêtait sur les lèvres le sourire prêt à naître à l'aspect d'un teint couleur de brique, d'un nez crochu, tout à fait semblable au bec d'un perroquet gigantesque, et d'une bouche énorme et lippue, allant de l'une à l'autre oreille et meublée d'un petit nombre de dents en mauvais état.

Une disposition particulière des épaules faisait paraître Leridon tout à fait bossu, quoiqu'il ne le fût qu'à demi. Il possédait d'ailleurs cet organe *sui generis*, qu'on nomme *voix de polichinelle* et qui presque toujours accompagne les gibbosités complètes.

Le passé du brocanteur peut se raconter en un petit nombre de lignes. Le père de Leridon, honorable marchand fairailleur (on appelait ainsi jadis les industriesr dont la spécialité étaut d'acheter de vieilles voitures pour les dépecer et en vendre les matériaux), le père de Leridon, disons-nous avait rêvé pour son fils de hautes destinées.

Il s'était fait une loi de le mettre au collège, et, ses basses classes terminées tant bien que mal, plutôt mal que bien, il l'avait casé, en qualité de petit clerc, dans une étude d'huissier.

Huissier! ce mot seul, pour Leridon père, résumait toutes les dignités et tous les honneurs de ce bas monde!

Leridon fils semblait créé tout exprès pour réaliser les espoirs et les vœux paternels. La procédure et la chicane furent bientôt les objets de ses prédilections les plus chaudes. Les protêts et les assignations avaient pour lui mille charmes... Les saisies lui donnaient un bonheur sans mélange. Au milieu d'un océan de papier timbré, il frétillait comme le poisson dans l'eau.

Avec de si brillantes dispositions, il devait faire et il fit en effet un chemin rapide. Rempli du désir d'arriver, il travaillait d'ailleurs en conscience, il refrénait ses instincts pillards, et c'est à peine s'il se permit de loin en loin quelques légères infidélités qui passèrent inaperçues ou que son patron attribua à d'involontaires erreurs.

Bref, en peu d'années, Leridon fils devint premier clerc et prit en quelque sorte la direction des affaires de l'étude. C'était beaucoup déjà, ce n'était pas assez. Leridon père voulait, avant de mourir, voir son fils investi du titre convoité. Ne se trouvant pas assez riche pour lui acheter une charge à Paris, il traita pour lui d'une étude dans une petite ville du département de la Seine.

Une fois instalé, indépendant et maître absolu de sa position, le nouvel huissier cessa de veiller sur lui-même avec le même soin qu'auparavant et il ne tarda point à faire preuve d'une *habileté* si grande, que le procureur du roi dut intervenir officieusement dans les affaires de l'étude.

Bref, au bout de deux ans d'exercice, il reçut l'ordre de se démettre de ses fonctions, et, au sein de sa fortune, il dut se trouver heureux d'éviter des poursuites correctionnelles.

En présence de ce résultat si complètement inattendu, l'ex-ferrailleur mourut de chagrin. Leridon hérita d'une somme assez ronde et se lança dans ces industries bizarres habituellement réservées aux hommes aventureux qui vivent en marge de la société et du code.

Il fonda tour à tour une agence de remplacement militaire, un bureau de renseignements, une hôtellerie borgne destinée à loger les domestiques sans emploi, etc. Ces diverses entreprises n'obtinrent que de médiocres succès, mais en revanche, elles mirent Leridon en rapport avec une foule de coquins de bas étage. Ces coquins et l'huissier révoqué étaient faits pour s'apprécier. Ils comprirent qu'ils pouvaient se rendre, les uns aux autres, de grands services. Leridon rassembla ce qui lui restait d'argent, prit une patente de marchand brocanteur et s'instala rue du Pas-de-la-Mule.

Cette patente, on le comprend, n'était en réalité qu'un pavillon destiné à couvrir des marchandises plus que suspectes. Leridon demandait au recel les bénéfices que lui refusait son commerce de brocanteur. Il exerçait la même industrie que Rodille, mais sans faire concurrence à ce dernier.

Possesseur de capitaux importants, le personnage à multiple face de passage Radzvill et de l'avenue de Neuilly achetait, nous le savons, les bijoux, les pierres précieuses, les matières d'or et d'argent. Moins riche et plus modeste, Leridon se contentait d'acquérir toutes sortes d'objets moins précieux et plus encombrants. Il ne faisait pas une bien grosse fortune à ce dangereux métier, mais il trouvait moyen de vivre largement et de satisfaire ses mauvais instincts.

Au moment où nous venons de franchir le seuil de la boutique en compagnie de Jean Vaubaron, l'ex-huissier n'était pas seul. Il étalait sous les yeux d'une cliente le contenu d'un grand carton, où s'entassaient en désordre de superbes dentelles un peu rousses et de magnifiques guipures anciennes de Flandres et de Venise. Dentelles et guipures provenant de vols.

La cliente du brocanteur était une femme d'une quarantaine d'années, mais elle semblait plus jeune au premier coup d'œil, sans doute à cause de son excessive coquetterie et des soins innombrables qu'elle prodiguait à sa personne.

Evidemment cette femme avait été belle, quoique d'une beauté commune et prétentieuse. Petite plutôt que grande, et trop grasse, elle se serrait à outrance dans son corset, de manière à conserver à sa taille une trompeuse apparence de sveltesse. Le sang, cruellement détourné de son cours naturel par les baleines inflexibles de l'instrument de torture, se vengeait en montant avec violence au visage, dont les joues se couperosaient et dont le nez, d'un forme très pure, prenait des nuances violacées, visibles même sous l'épaisse couche de blanc de perle qui les recouvrait. Les cheveux, très épais et légèrement crépus, offraient des tons d'un noir bleuâtre et sans mélange de fils argentés. Les yeux brillaient d'un éclat encore juvénile. Les lévres, un peu fortes, étaient sensuelles et gourmandes.

Telle que nous venons de la décrire, le client de Leridon pouvait plaire encore et paraître infiniment séduisante à certains hommes peu difficiles. Elle portait une toilette du matin très riche, trop voyante et de mauvais goût. Elle exhalait les parfums violents et capiteux du musc, du pacchouli et de l'eau de mousseline. Deux lourdes chaînes d'or, supportant une montre et un lorgnon, étalaient leurs orfeveries sur son corsage volumineux et sanglé.

XXI

Le brocanteur semblait professer à l'égard de sa cliente la considération la plus haute, et cependant il lui parlait avec familiarité.

Il la quitta pour quelques secondes quand le mécanicien ouvrit la porte, et il s'approcha de ce dernier, en disant:

Eh! mais, je ne me trompe pas... c'est monsieur Vaubaron, mon voisin du premier étage... Votre serviteur, monsieur Vaubaron... Votre femme était malade, je crois?... Va-t-elle mieux?

Le mécanicien secoua la tête.

Ah! tant pis... tant pis... continua le brocanteur, mais enfin il faut espérer que le mieux viendra. Vous avez à me parler, monsieur Vaubaron?

Oui.

Eh bien, je suis à vous tout à l'heure... Le temps de terminer une petite affaire avec une autre voisine... Mde Ursule Renaud... Vous permettez n'est-ce pas?

Et, sans attendre la réponse de Vaubaron, l'ex-huissier s'empressa de rejoindre la femme de charge, ou plutôt la servante-maîtresse du baron de Viriville.

Vaubaron, cachant de son mieux sous sa blouse de travail les outils dont il voulait se défaire pour subvenir aux plus pressants besoins, se retira dans un coin sombre de la boutique, s'assit sur un escabeaux boiteux et se mit à vivre avec ses pensées, sans s'occuper de ce qui se passait auprès de lui.

Voyons, ma petite mame Ursule, disait d'un ton insinuant le brocanteur à la coquette surannée, décidez-vous pour ce col et ces manches de point d'Alençon, c'est superbe, c'est riche, et ça vous ira comme un charme. Sa Majesté la reine des Français ne porte rien de plus magnifique.

Combien voulez-vous me vendre ça, monsieur Leridon?

Une bagatelle... moins que rien 50 francs.

Par exemple! voilà ce que vous appelez moins que rien!

Les marchandes de modes de la rue Vivienne et des galeries de Bois vous en demanderaient cent écus, c'est un vrai cadeau que je veux vous faire.

Merci du cadeau! c'est trop cher pour moi.

Rien n'est trop cher pour une jolie femme, et vous disputeriez avec avantage le prix de la beauté à la déesse Vénus en personne, ma petite mame Ursule! et trop heureux cent fois serait le berger Pâris chargé de décider entre vous.

Ursule Renaud minauda notablement.

Vous êtes d'une galanterie, monsieur Leridon! fit-elle.

Galant, non pas, mais sincère, interrompit le brocanteur. Faut-il vous envelopper ces dentelles?

Ce serait folie à moi de les prendre à ce prix-là.

Ah! bah!

Me croyez-vous donc millionnaire, monsieur Leridon?

Si vous ne l'êtes pas encore, du moins il ne s'en faut guère. Vous puisez dans une bourse que toutes les dentelles de Belgique et d'Angleterre ne parviendrait point à dégonfler.

Qui dit cela?

Tout le monde.

Eh bien! tout le monde se trompe. Le baron de Viriville, j'en conviens, est rempli de bontés pour moi, je ne me mêle en aucune façon de ses affaires précuniaires. Les indemnités qu'il me supplie d'accepter et ma modeste fortune personnelle suffisent à toutes mes dépenses.

Je ne dis pas non, ma petite mame Ursule, mais la fortune du baron sera la vôtre un jour, c'est du moins le bruit du quartier.

Et comment cela arriverait-il, je vous prie?

Mon Dieu, d'une manière tout simple. Il existe quelque part, je le parierais, un bon petit testament en votre faveur.

Ursule Renaud devint écarlate de satisfaction orgueilleuse.

La chose est bien possible, dit-elle, le baron n'a pas d'héritiers et m'est fort attaché, mais je ne sais seulement pas s'il a pris ses dispositions dernières. Je suis d'une nature si désintéressée, si peu ambitieuse.

Oh! vous êtes un ange, mame Ursule, un véritable ange! C'est encore le bruit du quartier. Dans la rue du Pas-de-la-Mule, c'est à qui chantera vos louanges. Je vais vous arranger un petit paquet de ces dentelles, n'est-il pas vrai?

Oui, décidément, je les prends.

Il ne vous faut que cela?

Pour aujourd'hui, oui. Mais un de ces jours je viendrai. Voilà vos quatre louis, monsieur Leridon.

Grand merci.

A propos, reprit Ursule Renaud en regardant à la dérobée du côté du mécanicien, qui ne songeait guère à prêter l'oreille, je voudrais vous demander un petit service.

Vous savez bien, mame Ursule, que je suis tout à votre disposition.

Avez-vous vu M. Rodille, hier?

Hier, non.

Devez-vous le voir aujourd'hui?

C'est possible. C'est même à peu près certain.

Eh bien, mon bon monsieur Leridon, si M. Rodille vint chez vous dans la journée, chargez-vous de lui remettre ceci, je vous prie.

Ursule Renaud tira de son corsage une lettre soigneusement cachetée et la tendit au brocanteur.

C'est comme s'il l'avait, répondit-il en la prenant et en la glissant dans un tiroir. Ah! l'heureux coquin que ce Rodille!

Rien ne retenait plus désormais la femme de confiance du baron de Viriville: elle quitta la boutique, et Leridon la reconduisit obséquieusement jusque dans la rue.

Oui...oui...se dit-il ensuite tout bas en rentrant chez lui et en refermant la porte, elle sera riche! un jour, la commère! riche à millions! et l'on pourra chanter la chanson:

La boulangère a des écus
Qui de lui coûtent guère!

Ah!- ce serait un fier coup de maître de tourner la tête à cette femme-là et de l'épouser, mais je ne suis ni assez jeune ni assez beau pour l'entreprendre, et d'ailleurs la place est prise par Rodille, et Rodille ne la lâchera pas.

Vaubaron, se voyant seul enfin avec le brocanteur, s'était levé et avait quitté son coin sombre.

Me voici tout à vous, mon voisin, lui dit l'ex-huissier. De quoi s'agit-t-il?

Le mécanicien défit lentement l'enveloppe du petit paquet et en étala le contenu sur une table avec un sentiment de profonde humiliation.

Je voudrais me défaire de ces objets. Voulez-vous me les achete? demanda-t-il d'une voix basse et troublée.

Pourquoi? Tout dépendra du prix.

Combien m'en offrez-vous?

C'est à vous de m'apprendre vos prétentions. Mais, dites-moi, voisin, ça va donc terriblement mal, les affaires, que vous en êtes réduit à vendre vos outils?

Oui, répondit le mécanicien avec une simplicité si terrible que Leridon lui-même en fut vaguement ému, cela va bien mal, il n'y a pas de pain à la maison.

L'émotion du brocanteur était un phénomène et les phénomènes sont de courte durée. Cette émotion invraisemblable fut suivie de ce raisonnement très positif:

Puisqu'il n'y a pas de pain chez lui, j'aurai ses outils à meilleur marché!

L'ex-huissier se montrant tout entier, et tel qu'il était, dans cette pensée simple et concise.

Je vous plains bien sincèrement, mon cher voisin, reprit-il ensuite, et je ne demande qu'à vous obliger. Voyons, qu'est-ce que vous voulez de tout cela?

Voubaron réfléchit pendant un instant.

Je voudrais en avoir cent cinquante francs, dit-il avec une hésitation manifeste.

Le brocanteur fit un bond.

Cent cinquante francs s'écria-t-il. Allons, allons vous plaisentez voisin!

Les outils ont coûté plus du double, murmura Vaubaron.

Eh! je ne dis pas le contraire, mais acheter et vendre c'est deux! Vous avez acheté neuf, je revendrai d'occasion, ça fait une triple différence sur la valeur des choses!

Les outils sont en bon état.

Certainement, mais n'eussent-ils jamais servi, je n'en trouverais pas leurs prix. Quand on vient se fournir chez le marchand de bric-à-brac, voyez vous, c'est qu'on veut payer bon marché! D'ailleurs, vous avez gravé vos lettres sur les montures, c'est très joli, je ne dis pas non, mais ça ôte du prix aux objets.

Eh bien, donnez-m'en au moins cent francs, balbutia le mécanien, qui sentait à peine le courage et la force de défendre ses interêts, cent francs, c'est bien peu de chose.

Impossible! les affaires sont les affaires, que diable! les temps sont durs, l'argent se fait rare.

Enfin, combien pouvez-vous, combien voulez-vous m'offrir?

Ecoutez, mon cher monsieur Voubaron, je vais vous dire tout de suite mon premier et mon dernier prix. Il n'y aura point à marchander après cela, c'est à prendre ou à laisser.

Le mécanicien baissa la tête, comme un homme qui s'attend à recevoir un coup de massue. Leridon reprit:

A un autre, qui ne m'inspirerait pas d'intérêt, je refuserais certainement vingt-cinq francs, à vous j'en offre cinquante.

Leridon fit semblant d'examiner de nouveau les outils avec une attention minutieuse. Redressant la tête, il ajouta:

C'est une mauvaise affaire que je fais, mais, ma foi, tant pis pour moi. Nous sommes voisins et je veux vous êtes utile. Donc c'est cinquante francs, je ne m'en dédis pas.

Vaubaron poussa un sourd gémissement.

Cela vous va-t-il? demanda l'ex-huissier.

Peut-être trouverais-je ailleurs un prix plus élevé, murmura le mécanicien avec embarras.

Libre à vous d'en courir la chance, répliqua sèchement Leridon; seulement, une fois sorti d'ici, ne vous donnez pas la peine d'y revenir. Je vous préviens que je n'achèterais pas à aucun prix.

Il me resterait, dans ce cas, la ressource du mont-de-piété.

Le brocanteur se mit à rire joyeusement, et surtout bruyamment.

Voisin, dit-il, quand cet accès d'hilarité se fut calmé, je vous donne cent francs de ces broutilles si le mont-de-piété vous prête cent sous! Finissons en d'ailleurs, je vous prie, car j'ai des comptes à faire. Voulez-vous cinquante francs, oui ou non?

Oui, fit Vaubaron d'une voix faible, j'accepte, il le faut bien.

Voici l'argent... Au revoir voisin... enchanté d'avoir pu vous être bon à quelque chose et tout à votre service à l'avenir.

Le mécanicien, sans prononcer une parole, mit dans sa poche les dix pièces de cent sous et sortit pour aller acheter les provisions de la journée.

Leridon, aussitôt après son départ, ouvrit le registre sur lequel la police exige que tous les achats conclus par les brocanteurs soient relatés, jour par jour, ainsi que le nom et l'adresse du vendeur. Avons-nous besoin d'ajouter que le registre de l'ex-huissier, ainsi que tous ceux de tous les coquins de son espèce, était tenu, du moins en apparence, avec une régularité merveilleuse! Il allait mentionner son acquisition quand la porte s'ouvrit brusquement et quand un nouveau personnage fit son entrée dans la boutique.

Ce personnage était Rodille, un Rodille tout à fait nouveau et complètement différend de ceux que nous connaissons déjà. Figurez-vous un beau gros garçon de robuste encolure, de mine joyeuse, d'allures vives et effrontées, le type enfin, parfaitement réel et tout à fait complet, de ces commis voyageurs bruyants, bavards et bon vivants, dont nous croyons que la race est aujourd'hui perdue. Evitons de la regretter.

A voir ce visage haut en couleur, ces yeux étincelants de verve et de gaité, cette bouche souriante, tout cet ensemble enfin rempli de pétulance et de bonne humeur, le juge d'instruction le plus habile et le plus retors aurait eu grand'peine à deviner un dangereux scélérat, à soupçonner les terribles mystères d'une étrange et criminelle existence.

Le costume adopté par Rodille complétait merveilleusement la physionomie du type dont nous venons de parler. Rien n'y manquait. Chapeau à longs poils, nommé bolival, légèrement incliné vers l'oreille droite en casseur d'assiettes. Cravate éclatante à larges rayures tricolores. Redingote bleu clair à boutons de métal avec un collet très élevé et des manches à gigot. Gilet de cachemire rouge pinçant la taille et dessinant les hanches. Pantalon de nankin à la hussarde, échancré sur des bottes fines et pointues.

Rodille faisait pirouetter dans sa main droite, avec une adresse de tambour-major ou de professeur émérite de boxe et de bâton, un superbe bambou terminé par une pomme d'argent guillochée, et orné d'un énorme gland de soie rouge

Cette tenue voyante et de mauvais goût, les déhanchements de l'attitude, les rapides evolutions de la canne, indiquaient clairement un de ces piliers d'estaminet dont la vie est une succession non interrompue de pipes culottées, de petits verres et de carambolages. Rodille voulait qu'il en fût ainsi, et, grâce à son miraculeux talent de transformation, il y réussissait de manière à tromper les yeux les plus observateurs, les regards les mieux exercés.

XXII

Le brocanteur lais a r omber sa plume pleine d'encre et s'éloigna du registre sur lequel il allait écrire.

C'est monsieur Rodille, s'écria-t-il. Eh! bonjour donc, monsieur Rodille. Vous arrivez comme marée en carême! Quand on parle du soleil, on en voit les rayons?

L'ex-Werner, l'ex-père Legrip, prit la position d'un maître d'armes qui va commencer un assaut, et se servant de son bambou comme d'un fleuret, il se fendit et fit mine de toucher le brocanteur en pleine poitrine, à plusieurs reprises, tout en chantonnant sur un vieil air:

Bonjour, monsieur Leridon,
Don, don, don, don,
Dondaine, don, don!...

Puis il ajouta de sa voix naturelle:

Le soleil demandé, voilà! Vrai, vous parliez de l'ami Rodille?

Il n'y a pas encore cinq minutes.

Et peut-on savoir qui vous donnait la réplique en cet entretien plein de charmes?

Une jolie femme de votre connaissance.

Ce n'est point répondre cela, et je ne comprends pas, fit Rodille, qui cependant comprenait à merveille.

Je connais tant de jolies femmes.

Celle dont il s'agit vous adore.

Toutes les femmes qui me connaissent sont folles de moi. Expliquez-vous mieux, ami Leridon? De quoi s'agit-il?

De Mde Ursule Renaud.

Une déesse, s'il en fut jamais! Et que disait-elle de moi, la charmante?

Elle me chargeait de vous remettre ce poulet, répondit Leridon en prenant dans le tiroir et en présentant à Rodille la lettre qui lui était destinée et que ce dernier lut aussitôt.

Il n'y a pas de réponse? demanda l'ex-huissier avec un sourire qu'il voulait rendre malicieux.

Il y en a une, au contraire, mais je la ferai moi-même.

Ah! monsieur Rodille, quelle affaire! s'écria Leridon. Et que vous êtes heureux d'être si beau garçon!

Je comprends et j'apprécie mon bonheur; mais cette affaire dont vous parlez, qu'elle est-elle?

Pardieu! votre mariage avec Ursule Renaud. Le vieux baron ne bat plus que d'une aile, je l'ai vu passer l'autre jour dans sa voiture, il était jaune comme un coing La fine mouche héritera de tout, et vous vous réveillerez millionnaire un beau matin. Seulement, ce jour-là, j'en ai bien peur, vous ne reconnaîtrez plus les amis.

Je les reconnaîtrez si bien, répondit Rodille, que j'ai le projet, dans le cas où je deviendrais riche, de vous commanditer de cent mille écus, mon vieux Leridon.

Ah! monsieur Rodille que de reconnaissance!

Attendez pour remercier. Le mariage n'est pas fait.

Mais il se fera!

Je le crois, car Ursule et moi nous nous adorons comme deux tourtereaux.

Alors vous voyez bien que je puis compter sur les cent mille écus!

N'y comptez point trop vite, le baron n'est pas mort.

Je vous répète qu'il branle dans le manche, ce pauvre homme, e qu'il ne saurait tarder à prendre un grand parti. Cent mille écus! ma fortune est certaine!

Ne vous hâtez point de chanter victoire! le testament n'est pas encore ouvert.

Sans doute mais on l'ouvrira, ce bienheureux testament, et l'on y trouvera Mde Ursule Renaud couché tout au long en qualité de légataire universelle. Quelle allégresse ce jour-là, monsieur Rodille! Vive la joie! branle-bas général, et allez donc!

Laissons Leridon en train de prouver à son futur commanditaire combien sont probables et prochaines ses chances de fortune, et remontons au premier étage, dans le logis du macanicien. Un temps assez long s'était écoulé. Il pouvait être deux heures de l'après-midi. Marthe sommeillait. La petite Blanche, qu'agittaient par instant les frissons d'une fièvre lente, jouait mélancoliquement auprès de son père.

Jean Vaubaron, assis comme de coutume, devant son établi, essayait vainement de traveiller; sa tête était lourde et brûlante, ses mains tremblaient; son regard se tournait, avec une expression d'amour et de douleur, vers sa femme et vers sa fille.

Une idée étrange, étrange du moins dans la situation actuelle du jeune homme, assiégeait son cerveau et ne lui laissait pas une minute de paix et de trève, depuis le moment où il avait conclu avec Leridon le marché que nous connaissons. Il se prit à révoquer en doute les terribles, les désolantes affirmations du docteur par qui sa femme avait été condamnée. Il nia la science moderne et cette mystérieuse seconde vue qui permit à ses adeptes de lire dans les profondeurs de l'organisation humaine, et de prononcer des arrêts sans appel. Il accusa le médecin de mensonge et d'erreur. Il refusa d'admettre, enfin, qu'un créature si jeune, si belle, si aimée, fût au moment de mourir, en le laissant seul au monde avec une enfant orpheline. Tout cela, c'était le doute, et ce doute, apportait un soulagement réel à de poignantes souffrances. Mais déjà ce soulagement ne suffisait plus à Vaubaron; il lui fallait une certitude consolante, et, pour acquérir, il était tout prêt à se précipiter à corps perdu dans l'absurde et dans l'impossible.

A l'époque où se passaient les faits que nous racontons, Paris s'occupait beaucoup d'un personnage bizarre, disciple des Mesmer et des Cagliostro, d'un médecin allemand qui se nommait, ou du moins se faisait appeler *Fritz Horner*.

(A CONTINUER.)

EST-CE VRAI?

Un Homme Drogue, Puis Induit a Voler par ses Parents.

Lima, Ohio, 15 sept. — Un homme qui souffrait de délire fut débarqué hier du train de Pensylvanie. Il fut conduit chez un médecin au bout de quelque temps il revint plus raisonnable, et il expliqua qu'il s'était rendu coupable de détournement de fonds. On apprit plus tard que cet homme disait la vérité.

Voici l'histoire racontée par cet homme.

Il était teneur de livres pour Roberts Bros., de Chicago. Un jour son beau-frère, sa femme et sa sœur le firent boire, puis ils le droguèrent et lui persuadèrent de voler $1700 à ses patrons. Dans sa folie causée par la drogue qui lui avait été donnée, le pauvre homme fit ce qu'on lui disait de faire. Ensuite ses parents s'emparèrent de l'argent volé, puis ils le mirent à bord d'un train, afin de le faire disparaître.

La police s'est occupée de l'affaire, et une partie de l'argent a pu être recouvré.

L'individu en question a été mis en prison en attendant la police de Chicago qui doit venir le chercher. Son histoire est-elle bien vraie? L'enquête expliquera tout.

ANARCHISTES A ROME.

Rome, 16 sept.—La police aujourd'hui a surpris quatre anarchistes en train d'afficher des manifestes incendiaires dans les environs de la Marine.

Ces anarchistes ont résisté à la police et une lutte s'en est suivie. Trois des anarchistes sont parvenus à s'enfuir et le quatrième a été arrêté.

Rome est infestée par les anarchistes. Dernièrement on en a surpris deux dans les jardins du Vatican. Avaient-ils l'intention de se porter à des voies de fait sur le Pape? Nul ne le sait: ils n'ont pas voulu parler.

Toujours est-il que les gardes du Vatican ont été doublés pour la sûreté personnelle du Saint Père.

LA GREVE A SUNCOOK.

Suncook, N. H., 16 sept — Onze cents personnes, la plupart des employés de fabrique en grève, se sont réunis à China cette après-midi pour entendre des discours qui furent prononcés par Emery Lapierre et Joseph Phaneuf de Concord, deux orateurs populaires, qui ont encouragé les grévistes à continuer la lutte, leur prédisant une victoire éclatante à brève échéance.

Lapierre a conseillé aux grévistes de se rendre dans d'autres villes où des employés de fabrique étaient demandés.

Achetez lapoudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Uu cadeau dans chaque paquet.

BRECKINRIDGE BATTU.

L'ETAT DU KENTUCKY N'EN VEUT PLUS.

Mœurs Electorales Dans cette Partie du Pays.

Lexington, Ky., 16 sept.—Hier, les démocrates de cet Etat ont eu une convention, afin de choisir un candidat pour le congrès

Le congressman Breckinridge, de scandaleuse mémoire que son procès avec Madeline Pollard a fait connaître d'un bout du pays à l'autre, était sur les rangs. Son rival était un democrate en vue, l'Hon. Owens.

La convention s'est déclarée en faveur de ce dernier.

Breckinridge ne se compte cependant pas pour battu; il veut contester le choix de la convention.

Les rues de Lexington sont bondées de monde depuis le matin, et l'on n'entend parler que d'élection.

Les gens du Kentucky ont le sang chaud et les rixes sont fréquentes. Plusieurs meurtres ont déjà été commis depuis le commencement de la contestation entre Breckinridge et Owens. Depuis le matin même les querelles ont été fréquentes. Un nommé George Hukill a tiré un coup de feu sur Wm Wallace; ce dernier était un partisan de Breckinridge, tandis que le premier parlait en faveur d'Owens.

A Paris, Jeptha Butler, un partisan de Breckinridge, et J. Horace Miller, un adversaire, ont lutté près de la Christian Church. Ces deux hommes étaient discrets dans cette même église. Au sortir d'un service religieux ils parlèrent de l'élection d'hier, et d'un mot à l'autre ils en vinrent aux coups. Butler arracha les favoris de son adversaire; celui ci frappa le premier sur la tête avec son parapluie. Des amis les séparèrent.

LE MEURTRE REED

Williard Reed Renvoye Devant la Cour Supreme.

Ayer, Mass., 15 sept—En Cour de District, aujourd'hui, a comparu Williard Reed, le fratricide de Westford, un village à quelque distance de Lowell.

La cour était bondée.

Le prisonnier fut amené ici, de Cambrige par le shérif Sherman; il est arrivé vers les 9 heures.

L'Hon. Henry Morrison de Lowell prit la défense du prisonnier. Le procureur de district Weir a comparu pour le gouvernement.

Une vingtaine de témoins ont été interrogés.

La Cour trouva l'accusé probablement coupable et le renvoya devant la Cour Supérieure dont les assises s'ouvriront à Lowell le troisième lundi d'octobre. Le prisonnier fut conduit à la prison de Lowell. Il est accusé de meurtre.

DANGEREUX VOYAGE.

Un Sherif qui Visite un Campement de Brigands.

Fort Smith, Ark., 16 sept—Le shérit W. C. Smith est de retour d'un voyage périlleux que peu d'hommes peuvent faire sans se faire casser la tête.

Ce shérif, qui est d'une hardiesse sans pareille, a visité le campement de la bande de brigands Cook Dalton, qui vient d'être organisée en réunissant le restes des hommes de l'ancienne bande de Bill Dalton à celle de Cook.

Le shérif Smith voulait à tout prix voir Bill Cook pour l'induire à cesser sa vie de brigandage. Cook a déjà travaillé pour Smith, avant de se mettre à la tête d'une bande de malfaiteurs.

Le shérif trouva que la bande était composée de 13 hommes résolus.

M. Smith a toujours passé pour l'un des hommes les plus braves des Etats-Unis, et son récent voyage au campement des brigands est une preuve que la bravoure forme le fond de son caractère.

C'est d'une manière assez curieuse que M. Smith est parvenu à découvrir le campement des brigands.

Naturellement il y a une femme au fond de l'affaire.

M. Smith apprit que l'un des brigands avait une fiancée à Sapulpa, I. T., et il alla lui rendre visite il y a une dizaine de jours. La jeune fille se laissa persuader que le shérif voulait du bien à son amant, et elle fut induite à le conduire tout seul au campement.

Le shérif put converser avec Bill Cook, qui lui déclara qu'il était maintenant trop avancé dans la voie du crime pour pouvoir abandonner cette carrière.

Le shérif Smith quitta le camp sans être molesté; les brigands admirèrent son courage et ils lui dirent qu'il serait pénible de tuer un homme si brave.

PAS DE REGLEMENT.

La Situation a Fall River est Toujours la Meme.

Fall River, 15 sept.—Les manufacturiers de cette ville disent qu'ils ne tenteront pas de mettre leurs fabriques en opération, et ils prétendent qu'ils ne se préoccupent aucunement de ce que peuvent faire leurs employés.

A l'assemblée des fileurs ce matin, une foule énorme était présente. La recommandation de l'Amalgamated Association pour résister à une réduction de gages fut acceptée sans débats. Les fileurs employés dans la fabrique Durfee No. 2 recevront l'ordre de l'Union de quitter l'ouvrage si une tentative est faite lundi matin de rouvrir cette fabrique sous une réduction de gages. On fera la même demande aux fileurs de la fabrique Kerr si une augmentation de gages ne leur est pas offerte.

Il fut voté de payer aux grévistes $4 par semaine, pour la première semaine, avec le supplément ordinaire de 25 cents pour chaque enfant. La seconde semaine, le supplément restera le même, mais les grévistes ne recevront plus que $3.

A l'assemblée des tisserands, il fut voté de ne pas retourner à l'ouvrage lundi matin sous une réduction de gages. Les grévistes de la fabrique King Phillip recevront une demi paie durant quatre semaines de chômage.

LE DANGER D'ETRE RICHE.

New York, 15 sept—Une dépêche de Sacramento, mande que J. M. Mann, le sportman millionnaire de Portland, Oregon, a disparu mystérieusement. Il avait l'intention de faire concourir ses fameux chevaux durant l'exposition agricole de cet Etat. Quand on l'a vu pour la dernière fois, il avait plusieurs milliers de dollars sur sa personne. On craint qu'il n'ait été victime de voleurs.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Pinitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercuriel, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est dû à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MRS M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo.

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark. et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés: je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagreable sur la figure. J'ai employe tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.

(

P. A. Chase Lady Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par année, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressez-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 27 SEPTEMBRE. 1894. Soyons Distingues. No. 53

Indicateur de Chemin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.

DIVISION OUEST.

Commencant le 1er Juillet 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Centre, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 40 a m; 12 15, 12 45, 2 30 3 15, 4 10, 5 10, 6 20, 7, 9 25, p m; Dimanches. 7 30 8 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 40 a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 50, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 25 a m; 12 05, 5 15, et 7 50, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 6 20 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, 9 m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Québec—8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Et et après le 1 Juillet 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, §7 01, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §; 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 44, a m; 12 17 1 43, ¶3 03, 4 00, *4 10, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 47, §8 46 p m; Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 15, 6 03, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

¶ Express, § seulement Northen Depot.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m. Via South Lawrence, 6 30, a m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 5 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, 9 45, 10 13 a m, 12 11, 12 57, 1 44, 1 59, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanche, 10 02 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 44, 5 42, †8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont junction — 9 45 a m; 1 44 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 56 et †3 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, †8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 59, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

H. C. TAFT, Agt-Gén., Lowell.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et le seul changement de char jusqu'à

La Côte du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferree passant par le Pont de Poughkeepsie

—ENTRE—

Nouvelle-Angleterre et le Sud et l'Ouest,

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Pour plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

F. E. BERRY, Gérant du Trafic général.

W. E. DAVIS, Agent général de

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement fait sur commande

Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND,

Marchand - Tailleur.

14 RUE MIDDLE.

Son assortiment de Draps, Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du dernier goût et de patrons les plus nouveaux.

DR. G. C. BATES,

DENTISTE,

Angle des Rues

MIDDLESEX ET ELLIOTT,

Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers

BIJOUTIER

La plus Grande Maison de

BIJOUTERIES DE LOWELL.

Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison. Les prix sont très réduits.

MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES

de toutes sortes,

BOUCLES d'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.

Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le comermce vous donneront satisfaction.

DURANT & ROGERS.

Au coin des Rues

Central & Middle

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensiles de Cuisine

en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

Allez faire une visite at vous serez satisfaits.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHRABON!

A Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO.

Bureau, 38 rue Middle

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone 114-2

CLIFFORD'S DYE HOUSE

No. 2 et 4 Rue Andover.

Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.

L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les mercredis.

Le nom de M. J. Bte Rouilliard, directeur de l'*Union Continentale*, de Boston, qui est sur la liste des orateurs devant adresser la parole au prochain banquet du Club Frémont, a été omis bien involontairement dans notre article de samedi. M. Rouilliard voudra bien accepter nos excuses

On mande de Buenos Ayres que les autorités judiciaires ont découvert la preuve d'un crime particulièrement atroce commis par un professeur en bactéréologie qui peut passer maintenant à juste titre, pour un Borgia moderne.

Le professeur Beauregard a empoisonné successiouement, en mélangeant le microbe du choléra aux aliments qu'il servait à ses invités, quinze personnes qui sont mortes du terrible mal après avoir dîné chez le professeur.

Les témoignages au cours de ce procès ont été écrasants pour l'accusé.

Le professeur Beauregard qui avait habilement caché une pilule contenant un poison mystérieux dans une dent aurifiée s'est suicidé dans sa cellule avant que le procès soit terminé.

Le *Protecteur Canadien* nous adresse les bons souhaits suivants:

"L'*Etoile* de Lowell vient d'entrer dans sa neuvième année d'existence. C'est un vaillant journal; nous faisons des vœux pour sa prospérité afin qu'il continue à taper dur sur les ânes attaqués de la maladie de la persécution."

Merci, confrère.

Bureau d'Informations.

Toute personne désirant se procurer des billets de chemin de fer pour toutes les parties du Canada et l'Ouest aura tous les renseignements nécessaires en s'adressant à Chs. H. Chagnon, 504 rue Middlesex.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 6 Sept. 1894.

M. l'Administrateur,

On a ouvert un nouveau marché à Rome pour le quartier du Testaccis. Quelle solennité, dieux de l'Olympe!... J'en frémis, j'en pâlis, j'en blémis, j'en verdis encore. Je ne me serais jamais imaginé dans l'étroitesse de mon cerveau que la municipalité en faillite de Rome puisse développer tant de pompe, aligner tant de pompiers et dérouler tant de discours à propos d'huîtres, de choux et de navets.

Les gens du Testaccis, quartier nouveau, mais populeux autant que crasseux, se plaignaient depuis longtemps de n'avoir que peu ou pas d'eau, peu ou pas d'éclairage la nuit, peu ou pas de policemen aux heures de bagarres, aucune ligne de horsecars pour les transporter au centre de la ville, aucun bout de trottoir (side walk) pour marcher à pied sec quand il pleut, et pas une ombre de marché où la population puisse acheter les provisions fraîches qui, été comme hiver, abondent dans tous les autres quartiers de Rome

M. le maire et ses assesseurs, après avoir délibéré, assemblé tous les ingénieurs civils et militaires de la province, nommé des comités et des sous-comités, en sont venus après une année révolue d'études, de discussions et de réflexions, à doter le Testaccis d'un marché, où désormais il sera permis *de vendre et d'acheter* (ainsi le déclare l'ordonnance municipale) du bœuf, du veau, du cheval, du porc, de la volaille et du gibier; des fruits de toutes saisons, raisins, figues, melons, pêches, poires, etc; des légumes d'hiver et d'été, poivrons, cornichons, citrouilles, laitues, chicorées, ciboulettes, etc. Les etc. qui laissent matière à doute, laissent aussi matière à contravention et amendes, car il va sans dire que lorsqu'un policeman sera en pique avec quelque pauvre marchand, il lui prouvera que son produit n'est nullement contenu dans l'etc., et que, par conséquent, il est passible tère de confiscation, 2ème d'amende. Le décret municipal déclare que l'on pourra, par faveur spéciale et vu l'engouement du peuple pour l'article, vendre aussi des grenouilles, des calimaçons et tous les autres poissons de rivières et de mer, y compris les tortues de toutes dimensions. Que n'avons-nous donc ici ce Dextra qui fait si avantageusement parler de lui à Lowell sur l'article des tortues!...

A 9 heures a. m., jeudi dernier, le conseil municipal est réuni sur la plus grande place du quartier Testaccis. M. le maire est perché sur une estrade enguirlandée de drapeaux et de fleurs. L'installation du marché va avoir lieu. Sur l'estrade, à la gauche du maire, un officier municipal, le decret en main. C'est un homme au ventre large, aux poumons puissants; il a été choisi spécialement parce que sa voix tonitruante ira frapper les échos les plus éloignés. Toujours sur l'estrade, la bande des pompiers romains qui ouvre la séance par l'hymne royal; quel honneur pour les citrouilles et les navets!... Après l'hymne royal le lecteur déclame le decret au grand ébahissement et contentement de la foule qui se presse et s'écrase sur la place du marché. Cette foule se compose avant tout du régiment des pompiers en haut uniforme, des boutiquiers en plein vent, des paysans et paysannes et de leurs ânes chargés des produits de la campagne. Ces fantasques quadrupèdes, ne sachant pas garder le silence dans cet instant solennel, M. le maire menace de les faire évacuer; et les ânicrs, alors, de caresser leurs bêtes pour les persuader de se comporter d'une manière plus civile. La lecture s'achève. On applaudit à tout rompre, et les ânes qui sentent le moment venu de se *déboutonner* entonnent un hymne de leur composition, lequel ferait sans doute envie à Wagner, mais, pour moi, me fait dresser les cheveux.

La bande des pompiers entonne l'hymne de Garibaldi. Pendant ce temps les boutiquiers et les paysans se hâtent d'exposer leurs produits. A côté d'un modeste quartier de veau, se dresse insolemment une demi douzaine de citrouilles monumentales appuyées contre une pyramide de choux et le tout à l'avenant. M. le maire, gros, rougeau, pansu, le ventre étranglé dans son écharpe tricolore, passe tout en revue, a des mots d'encouragement pour chacun, s'extasie devant chaque produit, recueille les félicitations et les compliments de tous les vendeurs. Ces petits négociants n'ont d'ailleurs qu'une installation fort élémentaire. Les marchands de légumes ont jeté leur marchandise sur le pavé et l'offre telle quelle aux chalands; les marchands de poissons ont la leur dans des corbeilles, les marchands de viande découpent leur bœuf, leur veau, leur porc ou leur cheval sur des boîtes renversées, et personne n'a l'air d'être mécontent de cette patriarcale simplicité. Tout d'un coup, M. le maire s'aperçevant que certains boutiquiers se permettent de vendre des chandelles de suif, de savon noir, des souliers, des seringues, des perruques et des habits de seconde.... main, fait avertir à son de trompe que ce genre de transaction n'appartient pas à ce marché et qu'il sera puni d'amende.

Après une heure de promenade à travers les viandes et les légumes, le maire, précédé de la bande des pompiers, entouré du conseil municipal au grand complet, et suivi du vaillant régiment des éternels pompiers romains, se dirige vers le Capitol pour dresser procès-verbal de ce qu'il vient d'arriver.

Le départ des autorités n'es pas même remarqué, tant les magnères et les marchands sont préoccupés à se disputer les uns pour l'épargne les autres pour le gain.

A midi le canon du château St Ange annonce que les marchés sont fini. Alors malheur à qui vend ou achète pour un sou d'oignon!... Il lui pleuvra sur le dos une amende terrible dont il se souviendra le restant de ses jours.

Le soir grand concert, suivi d'un non moins grand feu d'artifice sur la place du marché. Durant le concert qui est naturellement donné par l'inévitable bande des pompiers, toute la canaille du quartier danse à fond de train sur le pavé de la place, à la clarté des lanternes japonaises et des feux de Bangale. Le spectacle est pittoresque assurément, mais il ne pêche pas par excès d'élegance.

Voi-là comment, à Rome, un marché s'inaugure.

Personne n'a oublié le féroce Behazin, roi du Dahomey, tout dernièrement vaincu par le général Dodds. Tout le monde sait que ce terrible monarque jouait avec une incroyable désinvolture avec la vie de ses sujets, et qu'il en envoyait des centaines au supplice, comme il les aurait envoyé à une fête. Pour lui, les sacrifices humains étaient un doux spectacle, et les cris, les hurlements des victimes mourantes, une intéressante récréation. Eh! bien les missionnaires du Dahomey viennent de télégraphier à la Propagande que Behazin se fait instruire par un prêtre de Fort-de-France afin de devenir catholique. Cette nouvelle a fort surpris la cour romaine, mais ce qui l'a plus surpris encore c'est d'apprendre que le prince noir veut se faire baptiser à Rome au baptistère de St Jean de Latran. Ce roi vaincu a encore de grandes idées!...

La Reine Marguerite d'Italie avait un magnifique chien de race St Bernard haut de quatre pieds et long en proportion. La superbe bête est tout à coup devenue enragée, et dans sa fureur s'est jetée sur plusieurs jardiniers, palefreniers, serviteurs du palais en mordant deux à la jambe, un à la poitrine, et un autre à la main Un des gardes du palais a tué l'animal d'un coup de sabre, et les infortunés serviteurs mordus ont été transportés à l'hôpital des hydrophobes.

Chose étrange, la douce reine n'a trouvé des paroles de regret que pour son superbe chien: aux serviteurs, elle n'y a pas même pensé!...

Ce matin, un commis de banque comparaissait devant le juge de Rome, sous l'inculpation d'avoir détourné 13,000 francs ($2600) à son bourgeois. Convaincu, il est condamné à 3 ans de prison et aux travaux forcés. Le brave commis, fort mécontent d'une telle condamnation, tire un revolver, en décharge cinq coups sur le jury et sur le juge, puis avec le sixième se brûle la cervelle.

Au même tribunal, une heure après, le juge qui par fortune a eu grand peur mais pas de mal, reprend son siège et se met à questionner un témoin pas mal *gris*. "Comment pouvez-vous "vous présenter devant la cour "en un pareil état d'ivresse?"— "Oh! oh! M. le juge, vous "oubliez donc le proverbe de "nos pères: *in vino veritas!*" Les membres de la cour rient de la saillie du Romain, mais le juge ne l'en gratifie pas moins de deux jours de prison.

Léon XIII vient d'envoyer une encyclique à tous les évêques de France et d'Espagne pour qu'ils exhortent les fidèles à ne plus assister aux exécutions capitales. "Il faut, écrit le Pape, que la justice humaine ait son cours, mais il est indigne d'un homme portant le glorieux nom de catholique d'aller jouir du spectacle sanglant donné par un frère coupable et malheureux. Laissons aux païens antiques et aux barbares modernes le triste plaisir de voir couler le sang humain, mais nous, à l'heure des exécutions capitales, malheureusement trop fréquentes de nos jours, retirons-nous dans nos demeures ou dans nos églises et prions pour celui que la sentence de mort envoie devant le Souverain Juge."

Quel grand et beau langage que celui de Léon XIII.

Bien à vous,

WM. BREEN.

LE CLUB FREMONT.

Un Banquet qui aura lieu le 11 Octobre Prochain

Comme nous l'avons déjà annoncé, mais d'une manière succincte, un club franco-américain dont le nom apparaît en tête de cet article a été fondé récemment à Boston. Si nous revenons aujourd'hui sur ce sujet et lui consacrons un article de rédaction, c'est que nous attachons une très grande importance à la réussite de cette entreprise qui devra, si nos espérances ne sont pas déçues, donner de très grands avantages en politique aux républicains canadiens français de cet important Etat.

Disséminés par-ci par-là dans toutes les parties de cet Etat, sans un seul lien pour les unir entre eux, les Canadiens naturalisés appartenant au parti républicain n'ont pu jusqu'à ce jour travailler d'un commun accord et pour ainsi dire la main dans la main à promouvoir leurs intérêts les plus chers.

Ils étaient divisés; chaque centre canadien avait sa phalange qui agissait indépendamment de celle de la ville voisine. Pas de concert d'action, pas d'union qui fait la force.

Aussi les résultats obtenus jusqu'à ce jour ont-ils toujours laissé à désirer.

Comment réunir tous ces efforts pour les faire tendre vers un même but? C'etait facile, et nous ne voyons pas pourquoi ce plan si simple ne fut pas mis à exécution avant ce jour: il consistait à fonder un club auquel appartiendraient tous les républicains canadiens de l'Etat.

Grâce à l'initiative de M. J. B Dupont de Somerville, ceci fut entrepris à Boston et le Club Frémont a vu le jour.

Ils sont patents les bénéfices que l'élément canadien-français peut retirer d'une semblable organisation fondée sur une échelle aussi vaste. Qui ne connaît la sage devise du gouvernement des Etats-Unis: *United we stand, divided we fall.* Eh bien! si l'union est nécessaire à un gouvernement pour se maintenir fort et éviter la décadence, à plus forte raison avons-nous besoin d'être unis, nous Canadiens du Massachusetts qui formons une minorité, si nous voulons que toujours et partout la majorité nous rende justice, que nos droits soient reconnus, que nous occupions en politique le rang et jouissions de l'importance dus à notre nombre et aux services rendus par nous à notre parti

La lacune qui existait depuis si longtemps est enfin comblée Maintenant, si chacun y met un peu de bonne volonte le succès dépassera certainement toutes les attentes des organisateurs.

Allons! mettons-nous à l'œuvre, et que personne ne tire de l'arrière

Vous demandez: que faut-il faire? Voici: fonder au plus tôt dans tous les centres canadiens du Massachusetts des clubs qui seront affiliés au club central de Boston et en seront par conséquent les branches, les ramifications.

Au nom du Club Frémont, l'ETOILE fait un chaleureux appel à tous les Canadiens ayant quelque importance dans leur localité de convoquer des assemblées pour mettre sur pied des organisations qui rallieront tous les républicains appartenant à notre nationalité et seront, si nous pouvons nous exprimer ainsi, comme les succursales de la maison-mère de Boston.

Aussitôt que ces clubs locaux auront été fondés, on est prié de faire parvenir au secrétaire-général, M. Théodore E. Langlois, 46 Equitable Building, à Boston, la liste complète des membres et des officiers.

Comme il a été décidé que l'admission dans ces clubs serait gratuite cette année, nous ne croyons pas qu'un seul Canadien républicain soit assez apathique, assez peu soucieux d'aider dans la mesure de ses forces à donner de l'importance politique à notre nationalité, pour ne pas se donner le trouble de faire partie de cette vaste organisation devant tourner sur le pivot qui est le Club Frémont.

Déjà, comme nous l'apprend M. le président Dupont, plusieurs Canadiens en vue demeurant dans divers centres où les nôtres sont un facteur important ont compris la nécessité de fonder des clubs tel que le demande la société de Boston, et ils se sont aussitôt mis à l'œuvre avec enthousiasme et ardeur.

Qu'on suive partout cet exemple et tout ira comme sur des roulettes, pour nous servir d'une expression courante assez pittoresque.

Maintenant, parlons un peu, pour faire diversion, ce qui plaît toujours, du grand banquet que le Club Frémont organise pour le 11 octobre. Ces agapes vraiment fraternelles pendant lesquelles des santés seront bues à la prospérité des Canadiens émigrés auront lieu dans l'historique Faneuil's Hall; elles commenceront vers les sept heures du soir. Le menu ne laissera rien à désirer, les gourmets pourront nous en dire des nouvelles à leur retour Quant à la musique, ca il faudra aussi tout en réjouissant le palais enchanter les oreilles, ce sens de l'ouïe si délicat, si impressionable chez la plupart des mortels, des flots d'harmonie seront répandus par le fameux orchestre que dirige si habilement l'Africain, notre virtuose canadien: c'est dire que la partie musicale sera à la hauteur de la circonstance.

Quand l'heure heureuse de la digestion aura sonné, que les excellents produits de la Havane répandront des nuages embaumés dans la vaste salle, les convives verront se lever des Cicérons, des Démosthènes comme les Greenhalge, les sénateurs Lodge et Hoar, qui tiendront leurs auditeurs sous le charme si suave de l'art oratoire qu'ils connaissent à fond, en artistes! Ces fameux tribuns ont promis chacun un discours pendant le banquet.

Sans s'élever peut être à de si grandes hauteurs, les orateurs canadiens qui parleront en cette occasion feront honneur à notre nationalité, nous en sommes sûr: ce sont l'Hon. H. A. Dubuque de Fall River, M. O. E Genest, avocat de Holyoke et M. Aimé Gauthier, notre directeur. Ceux-ci, c'est en français qu'ils nous parleront, dans cette langue si douce, si harmonieuse, si propre aux élans oratoires, cet idiome qui est le nôtre et que nous aimons.

Les Hons. Tom B. Reed du Maine, Cogswell et McCall, le maire Bancroft de Cambridge, le maire Pothier de Woonsocket et J. M. Authier, de l'*Espérance* de Central Falls, R. I, ont été invités d'assister à ce banquet comme hôtes du Club Frémont

Les dames seront admises gratuitement dans les balcons.

Pour la modique somme de deux dollars on pourra se procurer un billet pour ce grand banquet qui devra laisser un si beau souvenir chez tous ceux qui auront la bonne fortune d'y prendre part

Sommes-Nous des Fous?

L'article du *Protecteur Canadien* sur la misère qui règne, paraît-il, à Fall River depuis que les employés des fabriques ont décidé de chômer plutôt que d'accepter des gages réduits, a servi de prétexte aux partisans du rapatriement au Canada pour faire une propagande en faveur de notre retour au pays natal.

S'il y a une grève aux Etats-Unis, si une crise sévit, vite on nous crie: Revenez.

Nous trouvons cela fort cocasse.

Que dirait-on au Canada si, chaque fois qu'il y a de la misère dans une localité, nous faisions une campagne en faveur de l'émigration, si nous disions à nos frères du Canada: "Il y a des nécessiteux dans tel endroit de la province de Québec; or, le plus sage pour vous tous, c'est de faire vos paquets et venir nous rejoindre. Laissez-là vos églises, vos maisons d'éducation, brisez les liens qui vous attachent à ce sol natal arrosé de vos sueurs, et tous, entendez-vous bien, du premier jusqu'au dernier, passez la frontière."

Si nous avions parlé de la sorte on nous aurait avec raison traité de toqués.

C'est pourtant ce que certains journaux de la province de Québec qui se sont donné la mission de nous rapatrier à tout prix ne cessent de nous crier dès que la moindre adversité, le plus petit chômage nous atteignent.

On dirait qu'au Canada on est exempt de tout revers de fortune, qu'il n'y a jamais de misère, que tout le monde nage dans l'abondance. Pourtantles mendiants pullulent dans la province de Québec: ils pourraient former une armée assez considérable si l'on prenait fantaisie de les enrégimenter, afin de les voir faire collectivement l'assaut des bourses du reste de la population. Nous sommes en mesure d'affirmer qu'il y a beaucoup de gêne, de souffrances parmi la classe ouvrière de Montréal, de Quebec et des autres villes du Canada. Est-ce une raison pour que tous les Canadiens émigrent. Non, pas plus que le chômage de Fall River ne doit nous engager à retourner au Canada.

D'ailleurs, le *Protecteur Canadien* a dû exagérer quelque peu, afin de frapper les esprits et forcer en quelque sorte ceux qui sont dans l'aisance à délier sans plus tarder les cordons de leur bourse, afin de secourir les indigents, qu'ils soient nombreux ou qu'ils ne le soient pas. Une exagération dans un cas semblable est bien excusable, à cause de l'intention qui était excellente.

"Après tout, dit le *Protecteur Canadien*, 2000 nécessiteux dans Fall River ne représentent qu'un nécessiteux par 45 personnes.

"Cette proportion d'un à 45 est même exagérée chez nos compatriotes, car la majorité des pauvres se compte certainement chez la classe irlandaise, race imprévoyante et que la misère prend toujours au dépourvu."

Les journaux du Canada qui sont en faveur du rapatriement font une peinture surchargée des plus belles couleurs de la vie champêtre, du bonheur de vivre à la campagne, des avantages innombrables qu'on trouve sur les fermes, puis ils terminent par un tableau épouvantablement sombre, quand ils se horrifie, qui fait frémir, du travail dans les manufactures américaines. Si ce que ces journalistes disent est vrai, nous sommes tous des idiots, Canadiens émigrés qui formons une population d'un million. Il n'y a pas à sortir de là: nous avons perdu la tramontane. Mais pensez-y donc: la plupart d'entre nous avons été élevés à la campagne; par conséquent, nous avons connu ce paradis terrestre. Un jour, las d'être bien, de nager dans le bonheur, si les partisans du rapatriement sont véridiques, nous avons abandonné la ferme que nous cultivions pour venir vivre dans un véritable enfer, aux Etats-Unis. Et après avoir connu les deux genres de vie si dissemblables, nous préférons rester dans un lieu de souffrances, tandis qu'il nous serait si facile de retourner aux champs où nous pourrions être si heureux!.. Si les choses sont ainsi, nous sommes mûrs pour les asiles d'aliénés, à moins que nous ne soyons des martyrs endurant volontairement toutes les misères imaginables pour atteindre les plus hautes places dans le ciel.

Nous sommes, nous Canadiens émigrés, plus en état de connaître quel pays nous offre le plus d'avantages que ceux qui n'ont jamais vécu les deux sortes d'existence, au Canada et aux Etats-Unis. Nous savons à quoi nous en tenir, nous le répétons pour la centième fois sur ce qui nous attendrait au pays natal s'il nous prenait fantaisie d'y retourner.

Pendant la crise, la population flottante de Lowell qui n'habitait ce pays que temporairement est retournée au Canada. Nous aurions été souverainement surpris si le contraire avait eu lieu Mais aujourd'hui que des temps meilleurs sont arrivés, que les manufactures ont été mises de nouveau en exploitation, il nous arrive chaque jour du Canada des compatriotes qui viennent prendre les places vacantes dans nos établissements industriels, et pour peu que ce mouvement continue, la population canadienne de cette ville atteindra bientôt le chiffre qu'on lui reconnaissait quand la prospérité régnait d'un bout du pays à l'autre.

Voilà une preuve que le rapatriement, dans les circonstances présentes, n'est pas praticable

Répondez, compatriotes du Canada: Avez-vous pu garder avec vous les Canadiens qui, pendant la crise, ont repris le chemin de la patrie?

Vous dites non? Eh bien! tant que l'émigration canadienne n'aura pas cessé, ne venez pas nous parler de rapatriement.

Commencez par le commencement, s'ils vous plaît.

Les Etats-Unis, comme tous les pays du monde, ne sont pas à l'abri des malheurs, comme les grèves, les crises, etc. Mais si la population de chaque pays du monde s'en allait vivre sous d'autres cieux chaque fois qu'un malheur fondrait sur lui, il y en aurait des Juifs-Errants de par le monde! Quelle cohue sur notre globe! C'est pour le coup que les compagnies de chemins de fer et de bateaux à vapeur nageraient dans l'or et l'argent.

Les Canadiens ont assez imité Ashavérus jusqu'aujourd'hui pour que nous ayons raison de nous opposer à ces continuelles pérégrinations du Canada aux Etats-Unis et *vice versa*.

La Langue Francaise aux Etats-Unis.

On se rappelle, dit la *Croix de Montréal*, les efforts tentés contre l'enseignement des langues étrangères dans les écoles catholiques et leur usage dans la prédication, par quelques évêques américains, et notamment par Mgr Ireland.

Une grande discussion a eu lieu, il y a quelques années, sur ce sujet et les journaux canadiens-français des Etats-Unis, entre autres, ont revendiqué avec énergie les droits des catholiques de langue française à leurs paroisses françaises et à leurs écoles françaises.

Le grand désir de quelques Américanissimes de fusionner en un peuple homogène parlant une seule et même langue, la population hétérogène des Etats-Unis, leur avait fait perdre de vue le vrai système catholique qui est la prédication de l'évangile dans toutes les langues et à toutes les populations sans égard aux liens politiques ou nationaux.

Un instant, la haute position, l'influence et la popularite de ces adversaires des langues étrangères parut menaçante, non seulement pour l'enseignement, l'usage, le maintien de ces langues, mais encore et surtout pour la foi des catholiques étrangers qui, privés de la prédication en leur idiome national, seraient bientôt tombés dans l'indifférence religieuse.

Heureusement, la raison a fini par prévaloir et la victoire semble définitivement assurée aux paroisses et aux écoles de langues étrangères aux Etats-Unis. Une dépêche d'hier nous annonce que "dans une lettre envoyée au Vatican par le délégué apostolique, Mgr Satolli, ce prélat fait connaître au Pape la misère dans laquelle se trouvent, au point de vue religieux, les Canadiens de paroisses mixtes. Le Vatican a répondu de faire le dénombrement des catholiques des diverses langues dans les paroisses, d'y nommer des curés en raison de la langue qui domine, mais ces curés devront toujours connaître les deux langues qui dominent dans sa paroisse.

Les écoles libres ou paroissiales devront aussi être réglées sur la même base. Le délégué apostolique reçoit ordre et plein pouvoir de procéder à ces réformes nécessaires, mais il doit le faire lentement, avec prudence et opportunité."

De leur côté, nos compatriotes fixés chez nos voisins ont montré sur ce point une fermeté admirable. Ils ont maintenu hautement et énergiquement leurs droits et leur attitude résolue leur a valu le respect de leurs écoles et de leurs paroisses.

Tout dernièrement encore, un prélat des Etats de l'Est assurait à nos compatriotes leur droit à la prédication française et à leurs paroisses nationales.

Nous sommes d'autant plus heureux du succès de nos compatriotes émigrés, qu'il est dû à leur bon esprit. Ils nous ont donné là une grande leçon que nous devrions tous méditer avec soin.

Ils ont compris, ces braves gens, que,

"Quand on tient à quelque chose,
On se bat pour le garder."

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un.

COLLARS AND CUFFS that are *waterproof*. Never wilt and not effected by moisture. Clean, neat and durable. When soiled simply wipe off with a wet cloth. The genuine are made by covering a linen collar or cuff on both sides with "celluloid" and as they are the *only* waterproof goods made with such an interlining, it follows that they are the only collars and cuffs that will stand the wear and give satisfaction. Every piece is stamped as follows:

TRADE ELLULOID MARK.

If anything else is offered you it is an imitation. Refuse any but the genuine, and if your dealer does not have what you want send direct to us, enclosing amount and stating size and whether a stand-up or turned-down collar is wanted. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair.

The Celluloid Company,
427-429 Broadway, New York.

ASSAUT GRAVE.

Un Colporteur Attaque Dans le Petit Canada.

Samedi soir, vers les neuf heures et demie, John Kaplan, un colporteur de nouveautés, fut assailli dans le Petit Canada par quatre hommes qui avaient évidemment l'intention de le dévaliser.

Le malheureux colporteur fut battu comme blé par ses agresseurs brutaux, et pendant la mêlée il se fractura un pouce.

Le colporteur alla raconter son aventure à la police qui opéra l'arrestation de Napoléon Gilbert, d'Antoine Geoffrion et d'Alderick Frappier sous l'accusation d'avoir commis l'assaut.

En premier lieu, les trois accusés se prétendirent innocents, mais Kaplan les reconnut. D'ailleurs, Gilbert portait au moment de son arrestation le chapeau du colporteur. Se voyant déclarés, les accusés avouèrent avoir commis l'assaut, mais ils disent qu'ils étaient en état de légitime défense.

Arthur St George, le quatrième agresseur, a été arrêté hier soir.

Les quatre coupables sont âgés de 18 ans environ.

Malenfant-Bergeron.

A 8 heures, lundi, à l'église St Joseph, M. Narcisse Malenfant conduisait à l'autel Mlle Marie Bergeron. Les témoins étaient MM. Joseph Côté et Frank Lachance.

Le Révd Père Lamothe leur fit prononcer le *oui* qui les a unis pour la vie.

Le déjeuner de noces a été servi chez M. Frank Lachance, édifice Morin, rue Moody, où a eu lieu aussi une réception Les nouveaux époux ont reçu de riches et magnifiques cadeaux. Une foule d'amis ont passé la journée avec M. et Mde Malenfant.

Il y eut chant, musique, etc, par M. Georges Miller, Mlles Blondin, Bélanger et plusieurs autres.

Aux nouveaux époux nous présentons nos meilleurs souhaits de bonheur et de prospérité.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH

Each Package SAVENA contains a

DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

PATENTS

CAVEATS, TRADE MARKS, COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have been engaged fifty years in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. $3 a year. Specimen copies sent free.

Building Edition, monthly $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ... 50
Trois mois, ... 25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE,

67 rue Market, Lowell, Mass

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 27 SEPT. 1894

DES GENS PRUDENTS,

Les démocrates sont en quête de candidats, et comme l'année est mauvaise, que le terrain est d'une maigreur désespérante, les candidatures (nous parlons des bonnes) ne poussent pas vite.

Le gouverneur Flower de l'Etat de New York a quitté l'arène. Le congressman Stevens du 5ème district en a fait autant. De tous côtés on entend parler de politiciens démocrates qui battent prudemment en retraite.

Pour remplacer M. Stevens on avait parlé de l'ex-maire Fifield, mais ce monsieur a dit carrément qu'il ne voulait pas cette candidature pas plus qu'une autre.

Dans le 7ème district congressionel, on a tenté de lancer l'ex-gouverneur W. E. Russell contre l'Hon. W. E. Barrett, le candidat républicain. On s'est heurté à un refus énergique donné en ces termes par l'ex-gouverneur Russell lui-même : "Je nie d'une manière formelle qu'il y ait du vrai dans cette histoire de ma candidature au poste de membre du congrès. Personne ne m'a rien dit à ce sujet et je n'en ai pas parlé à qui que ce soit. Je n'accepterais une candidature à aucune condition. Je ne puis être plus explicite que cela. Je m'occupe à présent de mes affaires professionnelles."

—Alors, vous n'accepterai aucune candidature à aucun office ? s'enquit-on.

—Vous pouvez dire, a répondu l'ex-gouverneur, que je ne veux d'aucune nomination. Je remplis en autant que je puis le faire mes devoirs professionnels et j'ai l'intention de continuer de suivre cette ligne de conduite."

Encore un qui ne veut pas courir le risque d'une defaite !

Nous ne savions pas nos adversaires si prudents.

TOUT VA BIEN.

Le comité general du parti républicain chargé de la direction de la prochaine campagne congressionelle a son quartier general à Washington ; c'est vers lui que les comités locaux convergent.

De ce temps-ci les membres du comité général sont dans la jubilation ; à chaque victoire républicaine ils applaudissent des deux mains, et predisent un revirement complet de l'opinion publique d'ici à la prochaine lutte qui ne saurait tarder, car les jours passent vite.

Le triomphe dans le Vermont et celui du Maine indiquent que la population du nord des Etats-Unis n'entend pas se laisser mener l'epée dans les reins par les gens du sud. D'ailleurs la résistance de la Nouvelle-Angleterre pendant le grand combat qui lui a été livré au congres lors de la dernière session, est une preuve que la partie la plus riche et la plus populeuse du pays saura toujours sauvegarder ses interêts.

Le Nord est républicain. Pourquoi? Parce que ses intérêts demandent que la protection telle que l'entend les républicains ne soit pas abolie, car s'il a été prospère avant l'administration démocratique durant une période de trente années, c'est grâce au système protectionniste.

La protection regne encore. Les démocrates qui avaient l'intention d'établir ici le libre-échange, comme les Wilson, les Cleveland et leurs amis, n'ont heureusement pas eu beau jeu. On ne les a pas laissé faire. Mais ils ont l'esperance de prendre leur revanche coûte que coûte ; il faut qu'ils gagnent les prochaines élections, et que le Sud remporte la victoire au détriment du Nord. La "reforme du tarif," comme ils appellent leurs tentatives libre-échangistes, doit se faire, sinon tout d'un coup, au moins par degré, petit à petit. Du moins, c'est ce qu'ils esperent.

Le mal qu'ils meditent, les laisseront-nous faire?

Si nous voulons voir revenir la crise que cause toujours le manque de confiance dans une mauvaise administration, si nous aimons à être temoin du spectacle de nos législateurs se chamaillant durant de longs mois sur la question du tarif, tandis que tout le pays sera de nouveau dans l'attente, que les fabriques seront closes et que le chômage sera à l'ordre du jour, si nous aimons à souffrir de la faim, eh bien ! c'est bien facile, votons en faveur du parti de la "réforme du tarif."

Il vous en fera de la réforme, puisque vous en voulez ; en attendant, vous n'auriez pas d'ouvrage. D'une crise à l'autre, les années passeront et..... la mort arrivera

Mais non, le peuple en a assez de la gouverne démocratique ; il en a tellement par dessus la tête qu'à chaque élection il donne aux candidats républicains des majorités comme on n'en avait jamais vu de semblables avant cette époque.

Notre comité général a donc raison de se réjouir, lui qui s'intéresse aux élections de tous les Etats : il trouve la tournure des choses si encourageante que l'avenir lui apparaît sous les plus belles couleurs. Cet optimisme ne nous étonne pas, car les démocrates ont fait assez de bévues depuis qu'ils sont au pouvoir pour assurer au parti républicain le plus beau triomphe que l'histoire de ce pays ait jamais fait mention.

Nous pouvons donc dire : Tout va bien !

ACTUALITES.

L'hon. M. Mercier a eu une rechute et il est très souffrant.

Le nouveau roman d'Emile Zola intitulé "Lourdes" a été mis à l'index. Il est donc défendu aux catholiques de lire cet ouvrage.

Le *Journal Officiel* de Paris publie un decret nommant un comité pour étudier la question d'un canal pour relier l'Atlantique à la mer Mediterranee.

Madeline Pollard, la jeune fille mêlée au scandale Breckinridge, voulait être actrice. L'Union des Artistes des Etats Unis a résolu de lui interdire l'entree dans cette association.

Un journal spécialiste remarque que malgré les incessants efforts des Ligues form es contre son usage, le tabac prend chaque jour une extension plus grande. En Amérique notamment, sa consommation excède celle du pain, et le sel tient seul contre lui le record de la consommation.

Les fumeurs de chaque nation ne ressentent pas les mêmes effets. Le tabac rend les Français plus gais, et les Espagnols plus graves ; il confirme les Allemands dans leurs tendances à la philosophie speculative et fanatise les musulmans ; il donne aux Hollandais le calme et la sérénité dont ils ne se départissent jamais.

La plantation des arbres fruitiers à l'automne doit avoir lieu immédiatement après la chute des feuilles. Mais préalablement à cette plantation et quelques mois à l'avance, il est important de préparer le terrain en le drainant et en opérant un labour sur toute sa superficie et en tout sens, afin qu'il soit régulièrement défoncé si les arbres plantés sont de deux à trois ans et plus.

Un terrible cyclone a traversé une partie de l'Iowa vers huit heures du soir le 21 courant.

Nombre de maisons ont été renversées et plusieurs personnes ont été tuées ou blessées.

Dans différentes localités une forte grêle est tombée et a causé des dommages considérables.

La violence du vent a déraciné des arbres et détruit un grand nombre de granges dans les campagnes.

Un curieux discours du général Hippolyte, président de la république d'Haïti, antérieur aux troubles et aux fusillades sommaires que l'on sait, nous est apporté par les derniers journaux de Port-au-Prince. Après avoir dit que plusieurs de ceux qui avaient travaillé à son avenement semblaient le traiter de voleur et qu'il savait que les mecontents devaient prendre les armes, le général Hippolyte a ajouté :

" Je ne me laisserai pas faire comme le président Carnot. Car les aides de camp qui sont près de moi savent tous ce qu'il leur adviendrait, alors seulement qu'ils auraient la mollesse de laisser un individu s'approcher de moi. On pourra encore me lancer un coup de fusil. On n'a qu'à l'essayer ; on n'aura pas même besoin de mon ordre pour que le quartier d'où partirait le coup disparaisse inexorablement."

Cueillies dans le dernier numéro du journal de la Société contre l'abus du tabac les lignes suivantes qui se passent de tout commentaire :

CHERCHEZ LE TABAC — Dans tous les journaux qui ont rendu compte du procès de l'assassin Caserio, on a pu lire, à propos de la déposition de l'accusé :

A son départ de Vienne pour Lyon, il acheta pour deux sous de pain, un paquet de tabac de six sous, et il fit la route à pied en fumant des cigarettes.

D'autre part, le 25 juillet, avant son exécution capitale, Noray, âgé de vingt trois ans a demandé "à fumer une cigarette."

Comme tous les assassins, Caserio et Noray étaient des amateurs de tabac.

Et l'on peut dire, au sujet de tous les crimes : "Cherchez le tabac."

Ce à quoi ne pensent pas toujours les juges d'instruction, constate avec tristesse l'excellent président de la Société.

On nous écrit de Lewiston, Me :

Samedi soir, une femme déguisée en homme prenait place dans un char ; elle avait le cigare à la main et son travestissement était si bien réussi que son mari, qu'elle suivait et qui écrit dans la même voiture qu'elle, ne l'avait pas remarquée. Ils descendirent tous deux dans la même rue, où le mari avait un rendez-vous avec une autre femme. Il paraît que le dénouement qui ne s'est pas fait attendre, n'était pas du goût du mari.

Le *World*, de New York, dit que le vice-roi de Chine, Li Hung Chang, ne subira pas l'humiliation de se voir degrader à cause de la défaite des troupes chinoises.

Le vice-roi est un politicien habile, doublé d'un excellent militaire et il est très estimé dans tout l'empire chinois.

Avant de voir ses jours menacés, Li Hung Chang se mettra à la tête des troupes qui lui sont devouées corps et âme et formera un empire où il règnera en maître.

Un curieux procès se déroule actuellement devant la cour de Bruxelles (Belgique).

Voici les faits qui ont donné lieu à cette curieuse action en restitution.

Au mois de mars dernier, une jeune femme de vingt-cinq ans, nouvellement mariée, fit une chute si malheureuse qu'il fallut pratiquer la désarticulation de la jambe.

Le chirurgien qui fit l'opération, considérant le membre amputé comme sa propriété, le fit mettre dans un bocal et placer dans son salon d'attente, comme preuve sans doute de son habileté chirurgicale, en l'accompagnant d'une notice explicative expliquant le nom, l'adresse et l'âge de l'ex-propriétaire.

Le mari de la blessée ayant appris l'usage que le praticien faisait de la jambe de sa femme, lui fit enjoindre de cesser une exhibition qu'il considère comme inconvenante et de lui restituer la jambe de sa femme. Le chirurgien s'y étant refusé, en offrant seulement d'en ever la notice, le procès suivra son cours.

L'HON. M. MERCIER.

Nous ne croyons pas exagérer en disant que la famille franco-canadienne éprouve en ce moment une anxiété extraordinaire.

Depuis quelques semaines, dit l'*Electeur*, la nouvelle s'est répandue que M. Mercier est frappé d'une maladie qui pardonne rarement. L'ex-premier ministre lui-même, disent les bulletins télégraphiques, a perdu toute illusion sur son état. En ce moment, il voit venir la mort avec le même calme stoïque, la même sérenité de philosophe chrétien avec lesquels il acceptait sa défaite il y a trois ans. Il s'y prépare avec le soin minutieux qu'il a apporté à tous les actes importants de sa carrière, met ordre à ses affaires, recommande sa famille à ses amis et son âme à Dieu. Voilà les attristantes nouvelles qui volent de bouche en bouche depuis quelques jours.

Nous comprenons l'émotion causée par cette désolante pensée : "Mercier va mourir !" Notre ancien chef a pu commettre des fautes ; que tous ceux qui ont échappé à cette loi de la nature se lèvent et lui jettent la pierre. Il a eu les défauts de ses qualités ; qui n'en a pas? Mais, quoi qu'on ait dit ou pensé de lui, il est un mérite qu'on ne lui contestera pas : c'est qu'il a été, et restera dans la mémoire de ses compatriotes, l'homme public le plus essentiellement français qui soit passé au Canada depuis Papineau. L'histoire le désignera comme une incarnation des qualités généreuses et chevaleresques de sa race. Il ne lui a manqué que d'être secondé par ceux dont il voulait le bien.

Parler de M. Mercier, c'est époquer toute une période de luttes fratricides. Il s'était donné pour mission de les faire cesser : il en a été la plus infortunée victime. Dans un pareil moment, ne pouvant écarter de notre esprit l'obsédante pensée que ces lignes pourraient être les dernières qu'il lira, nous rappelons ces choses sans colère, nous nous mettons à l'unisson de ses sentiments. Mais en même temps nous réfléchissons profondément aux amers retours de tout ce qui est humain et terrestre. Resté puissant, M. Mercier eût peut-être été moins grand dans l'estime de ses concitoyens que relégué dans la retraite où l'a jeté un coup de force brutale, et y attendant la mort avec calme. A cette heure, tous ceux qui ont pu pendant un temps perdre la mémoire de sa politique large et généreuse ne se rappellent plus que du bien qu'il a fait, et dans les villes comme dans les plus humbles hameaux on prie le ciel d'épargner une tête pour laquelle les hommes ont été impitoyables.

Les Esclaves Blancs.

Howard Gould, un des fils du fameux milliardaire Jay Gould, a un valet de chambre dont le principal emploi est de briser les chaussures neuves de son jeune maître. Le malheureux valet est parfois obligé de porter, nuit et jour, ces souliers destinés à son seigneur. Un jour, le richissime nabab ordonna à son valet de mettre une paire de légers escarpins dont il voulait se chausser lui-même le lendemain, pour aller au bal. Le domestique obéit ; mais, dans le courant de la soirée, ses souffrances étaient si atroces que, pour les alléger, il leva quelque peu le coude. L'eau-de vie le grisa et la police le ramassa dans la rue. Le lendemain matin, quand il comparut devant le juge de police du marché Jefferson, le malheureux raconta naïvement au magistrat par quelles tortures il avait passé la veille. Le juge, plein de pitié pour le pauvre diable, envoya chercher une voiture qui transporta le prisonnier à la résidence seigneuriale du jeune Gould, et, le soir, ce dernier enlevant ses escarpins a son valet, les chaussa lui-même et s'en alla faire le beau à son bal. Le valet avait porté ces souliers 36 heures, sans se déchausser une minute. On a aboli l'esclavage des nègres ; mais il reste bien des esclaves blancs aux Etats-Unis.

DANS UNE EGLISE.

Knoxville, Tenn., 24 sept.—Le congressman G. C. Honck est arrivé hier soir du comte de Sevier, où il a fait une tournée électorale et prononcé plusieurs discours. Samedi soir, il a fait sa dernière harangue et la séance s'est terminée par une bataille en règle.

Il devait parler dans l'église baptiste à Gatlingburg, et au moment où il s'y rendait, quelqu'un l'avertit que plusieurs partisans de son adversaire, Gibson, allaient tenter de l'interrompre, même de l'empêcher de parler.

Le congressman n'en continua pas moins sa route en disant qu'il ferait arrêter les tapageurs. Il avait à peine dit quelques paroles que les partisans de son adversaire se mirent à l'insulter et à faire un tapage d'enfer. Le congressman n'en continua pas moins son discours, et vers la fin de la séance, le shérif Seaton, qui avait été prévenu, entra dans l'église avec un mandat d'arrestation contre l'un des tapageurs pour port d'arme illégal.

Au moment où le shérif saisissait son homme, les amis du prisonnier se mirent de la partie et une bagarre s'ensuivit.

Le shérif demanda de l'assistance et la mêlée ne tarda pas à devenir générale.

On sortit des revolvers, des pierres furent lancées, et une quinzaine d'hommes se battirent comme des chiens durant cinq minutes.

Avery Goodill, le chef de la bande d'interrupteurs, s'est fait fracturer le crâne d'un coup de crosse de fusil, et Redmond Maples, que le shérif voulait arrêter, s'est aussi fait casser la tête. Ces deux hommes vont mourir des suites de leurs blessures.

Plusieurs autres ont été plus ou moins blessés, mais aucun ne l'est mortellement.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux que obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Unis, les Etats-Unis, le bref que le Gouvernement des Etats Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle

Abonnez-vous à L'ETOILE, 25 cents par mois.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

—Le *Mail* est d'opinion que le procès du *Canada Revue* contre Mgr Fabre ne devrait pas être régle hors de cour, afin de laisser décider par les tribunaux jusqu'où peut aller la liberté de la presse dans notre province.

—Encore les chats de madame Morley !

Les résidents de la rue St Hubert, de St Laurent et d'autres endroits encore n'ont probablement pas oublié Mde Morley, dite la Dame aux Chats.

On sait que ce nom lui vient de son amour sans bornes pour les matous.

Sa maison est un véritable réfugium de tous les spécimens de la race feline. Malheureusement, les gens n'aiment guère le voisinage de cette académie de chats.

Parfois ils font connaître leur ennui à Mde Morley et lui jouent des tours.

His dictis, on apprendra avec plus ou moins d'intérêt, que le grand connétable Bissonnette est allé à la Longue Pointe samedi soir, sommer huit cultivateurs de l'endroit d'avoir à comparaître en cour ce matin sous accusation d'avoir conspiré pour troubler la paix de Mde Morley, d'avoir brisé les vitres de sa maison, etc.

Tous ceux qui ont reçu cet ordre étaient devant le magistrat, à l'heure indiquée.

Après avoir fourni caution, ils ont été renvoyés jusqu'à mercredi prochain.

Il paraît qu'on est plus que fatigué des chats de Mde Morley et du voisinage de son interessante ménagerie.

—Les constables Proulx et Simoun, de St Louis du Mile-End, ont arrêté dimanche matin, une petite fille du nom de Délima Guilbault, âgée de 14 ans, qui se promenait en compagnie de deux jeunes gens, vers une heure après minuit.

La jeune fille et ses compagnons étaient en voiture et avaient fait la noce.

Le père de l'accusée était en cour, et a déclaré que la fillette était une vagabonde. Elle était partie de chez elle samedi soir, en compagnie de sa petite sœur pour aller faire des achats à une épicerie voisine. Rendue là, elle a quitté sa sœur et n'a plus été revue qu'après son arrestation.

Elle était tout en pleurs, le matin, et prête à faire toutes promesses imaginables. Il est probable qu'elle sera renfermée au Bon-Pasteur.

Les deux jeunes gens devront reparoître de leur conduite devant le magistrat.

QUEBEC.

—Sir Adolphe Caron est arrivé d'Europe après un voyage de six semaines. Il est parti cette après-midi pour Ottawa, avec Mlle Caron et son fils M. Adolphe Caron.

ST ALBAN,

—Il y a quelques mois, lors du grand éboulis qui ravagea St Alban, P. Q., Joseph Audy perdit tous ses biens.

Aujourd'hui, Audy est malade et sans moyens de subvenir aux besoins de sa famille. Le curé de St Alban et les Peres Oblats lui ont donné des lettres le recommandant à la charité du public et Audy a reçu quelques secours. Mais... tout arrive de nos jours, il y a cinq ou six Audy se recommandant à la commisération des gens et tous portent des certificats semblables à celui de la victime du désastre de St Alban.

Voici comment la chose est arrivée : Audy a été assez naïf pour permettre à certains résidents de St Sauveur de prendre copie conforme de son certificat.

Ces gueux ont fabriqué des lettres semblables à l'original, et passant par les rues en posant en victimes.

Les prêtres de l'Archevêché de Québec ayant eu vent de la chose, ont donné une nouvelle lettre de recommandation au pauvre Audy et cette pièce lui servira d'identification.

ST NICOLAS,

—Nous lisons dans l'*Electeur* :

" Une question bien sérieuse vient d'être soulevée dans la paroisse de Saint Nicolas, comté de Lévis, celle de savoir qui, du curé et des marguilliers, a droit de nommer un organiste.

" Le curé soutient qu'il a ce pouvoir.

" Les marguilliers lui contestent ce droit.

" Le curé a nommé un organiste.

" Les marguilliers en ont nommé un autre.

" Lequel des deux organistes aura l'avantage de charmer l'ouïe des paroissiens?

" Des procédures sont sur le point d'être instituées à ce sujet.

" M. F. X. Lemieux, C. R., représente les marguilliers."

ST EUSTACHE,

—Il était question depuis assez longtemps de construire une nouvelle église à St Eustache.

M. le curé Ouimet a fait à ce sujet des remarques patriotiques qui ont créé une certaine sensation dans cette paroisse. Il a déclaré qu'il fallait conserver comme une pieuse relique la vieille église dont la façade porte encore les plaies que lui ont faites les balles de 1837. Il a parlé des soldats de Chenier comme étant des héros qui nous ont acheté de leur sang les libertés constitutionnelles dont nous jouissons aujourd'hui.

Ces remarques du curé Ouimet ont été fort appréciées des paroissiens de St Eustache.

ST LIN,

—Lundi a eu lieu à St Lin la bénédiction de la nouvelle academie que l'on vient de construire dans cette paroisse.

Cette institution destinée à l'éducation des garçons, a été confiée aux Frères du Sacré-Cœur, et compte actuellement 130 élèves.

C'est une bâtisse en pierre à 3 étages, de 52 x 45 pieds.

Mgr l'archevêque Fabre a présidé la cérémonie. Mgr a également béni une cloche destinée au collège.

Mgr Fabre a adressé la parole après la messe.

Après la benédiction, le jeune Laurier, un des élèves de l'académie, a lu une adresse à Monseigneur.

Au couvent c'est Mlle Albertine Bélanger qui a présenté les hommages de la communauté à Sa Grandeur.

Au nombre des prêtres présents se trouvaient MM. les abbes Proulx, vice-recteur de l'Universite Laval, et curé de St Lin, Nantel, supérieur du séminaire de Ste Thérèse ; Cousineau, professeur de philosophie à Ste Thérèse ; Pauzé, directeur du collège de l'Assomption ; Lamarche, professeur à l'Assomption ; Dubois, du St Esprit ; Dugas, de Ste Anne ; Charette, vicaire au St Esprit ; Poyette et Ethier, de St Lin.

Hier soir à 7 h ½, il y a eu réunion de la Ligue du Sacré-Cœur et sermon par M. l'abbé Proulx. Le prédicateur a parlé de l'education.

STE GENEVIEVE,

—Samedi, le coroner a été appelé à Ste Genevieve pour y tenir une enquête sur le corps d'une jeune fille nommée Caroline Leblanc.

Mlle Leblanc était disparue depuis jeudi soir et samedi dans la journée, on a trouvé son cadavre dans la rivière.

Il a été démontré à l'enquête que la défunte s'était jetée délibérement à l'eau.

Elle ne jouissait pas de la plénitude de ses facultés mentales depuis environ trois ans. Elle était surtout jalouse des autres jeunes filles qui avaient des amoureux ; pendant qu'elle se voyait delaissée.

Le jury a rendu un verdict conforme aux faits.

La defunte était âgée de 22 ans.

BELŒIL,

—Nos campagnes sont depuis quelque temps infestées de mauvais sujets à mine souvent rebarbative. On les appelle *tramps* et ils signalent généralement leur passage par des vols.

A St Hilaire, ils sont plus dangereux.

Dans la nuit de samedi, un brave cultivateur de St Mathias, nommé Bérard, revenait du charmant village de St Hilaire et s'en retournait tranquillement chez lui en voiture. Il était à traverser le parc Otterburn, quand un quidam sauta dans sa voiture en lui demandant la permission d'embarquer. Il faisait alors très noir Bérard n'eut pas le temps de se retourner qu'il était déjà empoigné par cet individu et recevait un coup de couteau dans la région du cœur. Il répondit par un vigoureux coup de poing qui étendit le *tramp* insensible dans la charrette.

Un deuxième *tramp* allait sauter sur Bérard, mais celui-ci put l'éviter et il fouetta son cheval pour se sauver à fine course de cet endroit dangereux. Arrivé chez lui, il envoya chercher le médecin. La blessure fut jugée grave, mais non mortelle, et on lui fit les pansements voulus.

SHERBROOKE,

—Un vieillard respectable de cette ville, M. Michel Bilodeau est mort subitement pendant qu'il jouait au jeu de dames avec un ami.

M. Bilodeau avait été demandé pour porter le corps de feu Onésime Brunelle, un autre vieillard, décédé cettre semaine et dont les funérailles avaient lieu ce matin ; il ne s'attendait pas à ce qu'on lui rendrait ce même office à lui-même aussitôt.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

UN PATRON TRES DOUX.

Dernièrement arrivait en cette ville un jeune campagnard en quête, comme Pâturot, d'une position sociale. Son nom était Jean-Baptiste. Ce jeune homme, qui avait été habitué dès son enfance à tenir les mancherons de la charrue et à planter des choux, rencontra peu après son arrivée un sien ami, un *pays*, qui s'intéressa à lui. Un jour l'ami dit au campagnard : "Tiens, voici pour toi une lettre de recommandation ; va la porter à M. Papillon, qui est un gros marchand de cette ville : je lui ai parlé de toi ; s'il te trouve bien, il te prendra à son service.

Jean-Baptiste se rendit chez le négociant.

M. Papillon était dans son bureau.

Jean Baptiste, un peu gauche et timide, se découvrit et dit :

—Je suis le jeune homme dont on vous a parlé ; je viens....

—Pardine ! interrompit Papillon, je pense bien que vous n'avez pas 92 ans ! Ce n'est pas la peine de me dire que vous êtes un jeune homme. Vous figurez vous que je suis aveugle par hasard ? Eh bien ! qu'est-ce que vous voulez ?

—Je viens de... je viens pour... pardon, voici une lettre de....

—Une lettre ! Ah ça ! pour qui me prenez-vous ? Pour un imbécile ? Est-ce que vous croyez que je ne suis pas assez grand pour distinguer une lettre d'un sac de charbon ? Eh ! je le vois bien que c'est une lettre... Donnez-la-moi et taisez-vous. Vous ne feriez pas mal de réfléchir un peu avant de parler. Bon. Expliquez-vous, maintenant !

—Monsieur, j'espère que je ferai votre affaire ; votre maison est....

—Plaît-il ? Qu'est-ce que vous avez à dire sur ma maison ? Allons ! je vous attends. Qu'est-ce qu'elle a ma maison ? Parlez ! voyons un peu votre opinion sur ma maison ?

—Je crois, monsieur, que votre maison....

—Quoi ? quoi ? Qu'est-ce que vous me chantez ? Je veux qu'on soit franc avec moi. Pas de détours, pas de subterfuges ! Qu'est-ce que vous croyez ? Allons, dites ! Vous allez peut-être prétendre aussi que je vous empêche de parler ? Pas de faux-fuyants.... Qu'est-ce que vous croyez ? Je ne serais vraiment pas fâché de savoir ce que vous croyez...

—Je ne demande pas mieux que de vous satisfaire, mais peut être ne comprenez-vous pas....

—Alors, je suis une fichue bête ?

—Je ne dis pas cela, monsieur, mais je crois que vous faites....

—Ah ! très bien ! vous me provoquez, maintenant ! J'en étais sûr. J'aurais juré que vous en arriveriez là, avec votre air de sainte Nitouche. Heureusement, je n'ai pas peur de vous. J'ai servi dans l'armée américaine, moi monsieur ! Avez-vous été soldat, vous ? Non ! vous avez l'air trop serin pour ça ! En tout cas, sachez qu'on ne se moque pas de moi. Je suis M. Papillon, Aristide Papillon....

—Mais, monsieur, vous vous trompez, je pense que...

—Que pensez-vous ? Que je me trompe ? Dites tout de suite que je suis un imposteur et que je m'appelle Jesse James, le fameux bandit américain !.... Faites bien attention à ce que vous dites, mon garçon. Les sergents de ville ne sont pas loin, vous savez....

—Je ne veux pas vous offenser, monsieur, je viens de la part de M. Auriol qui...

—M. Auriol est mon ami, monsieur ! Je ne souffrirai pas que vous disiez du mal de lui... Je ne tolérerai pas qu'un drôle, qu'un paltoquet de troisième classe se permette, moi présent, de dire quoi que ce soit sur mon ami Auriol. Vous entendez : quoi que ce soit !

—M. Auriol m'a donné....

—Il ne vous a rien donné, vous mentez !

—Il m'a remis une lettre pour vous...

—Où est-elle, cette lettre ?

—Sur votre bureau, monsieur, ici....

—Assez ! je sais ce que j'ai à faire chez moi, mon bon. Personne ne touche à mon bureau, personne que moi ! Voilà pour votre gouverne ! Voyons un peu cette lettre... [Il l'ouvre.]

—Ah ! c'est vous qui venez pour être commis ?

—Précisément.

—Pourquoi ne le disiez-vous pas, plutôt que de m'étourdir avec tous vos discours ? Vous préférez faire le malin, le fendant ! Vous voulez m'épater avec vos histoires ! Vous savez, je n'aime pas beaucoup les fanfarons, moi, ni les malins.... Ainsi, veillez sur vous !

—.....

—Ah ! ah ! vous changez de ton, maintenant ! Ce n'est pas trop tôt ! Revenez demain et je vous direz si j'ai besoin de vous.

Jean-Baptiste, rouge comme un homard cuit, sortit et il n'avait pas fait cinq pas qu'il rencontre M. Auriol, son ami, qui lui dit :

—Et M. Papillon, pensez-vous pouvoir vous accorder avec lui ?

—Oh ! parfaitement, répondit le jeune campagnard. Je n'ai vu le patron qu'un quart d'heure, *mais il m'a paru très doux et très gentil.*

L'EX-MAIRE FIFIELD.

Le Candidat Democratique Pour le Congres.

Lawrence, 25 sept.—La convention congressionnelle démocratique du 5ème district a eu lieu aujourd'hui en cette ville.

John J. Hogan de Lowell, le président du comité de ce district, a lu une lettre du congressman Moses T. Stevens, déclinant l'honneur d'une nouvelle nomination.

Frank J. Symonds de Lowell fut nommé président de la convention et E. S. Arundel de Lawrence secrétaire.

Le comité des lettres de créance a rapporté que 141 délégués étaient présents.

Philip J. Farley de Lowell présenta le nom de George W. Fifield comme candidat pour le congrès.

John F. Curtis de Lowell s'opposa vigoureusement à la nomination de M. Fifield et une discussion épicée s'ensuivit. Soudain Marcellus Fletcher de Lowell se leva et attribua l'opposition faite par M. Curtis au fait que M. Fifield lorsqu'il était maire avait refusé de signer une licence pour la vente des spiritueux accordée à Curtis.

W. J. Bradley de Lawrence présenta le nom de Joseph M. Bradley d'Andover.

Il y eut ensuite ballotage, ce qui donna le résultat suivant : Fifield, 80 ; Bradley, 62 ; Joseph O'Neil, 1.

Alors W. J. Bradley fit motion que la nomination de Fifield fut rendue unanime. Cette motion passa.

Des résolutions furent ensuite adoptées approuvant la ligne de conduite tenue au Congrès par M. Stevens.

UNE FEMME.

Tue son Mari qui Battait sa Mere

New York, 25 sept—George Joseph Young, âgé de 33 ans, un serre frein sur le chemin de fer New York Central, a été tué par sa femme la nuit dernière dans sa demeure sur la 9ème avenue, 303.

Mde Young et sa mère, Mde Catherine Foster, qui est âgée de soixante ans, ont été arrêtées en moins de cinq minutes après le meurtre.

Ce couple était marié depuis trois ans, mais n'avait pas d'enfant.

La police raconte que Yong se rendit à sa demeure quelques minutes après minuit, qu'il était très ivre et ne pensait qu'à battre quelqu'un, si vraiment il avait la faculté de penser.

En arrivant chez lui, Young eut une querelle avec sa belle-mère et Mde Foster prétend que son gendre se mit en frais de lui donner des coups de poing. Alors la femme de l'ivrogne se jeta entre son mari et sa mère. Young voulut alors frapper sa tendre moitié, mais celle-ci n'était pas de composition à se laisser faire sans protester : elle s'empara d'un revolver, et Young, en apercevant l'arme, prit la fuite du côté de l'escalier qu'il descendit à la hâte. Mais sa femme le suivait de près et elle lui tira quatre balles avant qu'il put atteindre la porte. Trois balles entrèrent dans la tête du malheureux homme qui tomba sur le parquet baignant dans son sang.

Il fut transporté en toute hâte à l'hôpital où il est mort ce matin à huit heures et demie.

Suicide a Lawrence.

Lawrence, 25 sept.—Un pardessus a été trouvé sur le bord du canal hier soir. Ce fait a été rapporté à la police.

Ce vêtement contenait un faux-col, un col, deux photographies de femmes, et deux notes, dont l'une fut datée de Bethel, Me., en août, et est adressée à "Ma chère femme," et signée "Ton mari qui t'aime, Will."

Vienne, 24 sept.—Le choléra a tellement diminué qu'on ne le rencontre plus que dans quelques districts. Douze districts qui étaient infestés n'ont plus aucun cas de choléra depuis le 11 septembre.

St Pétersbourg, 24 sept.—Les bureaux d'hygiène rapportent que durant la période comprise entre le 2 et le 15 septembre, 245 nouveaux cas de choléra et 16 décès causés par cette maladie ont été entrés dans les registres en cette ville. A Warsaw il y a eu 151 nouveaux cas et 88 decès pendant ce temps.

PRIS AU CANADA.

Trois-Rivières, P. Q., 24 sept—J. R. Ouellette, qui a assassiné Daniel Thibaudeau à Jay's Bridge, près de Lewiston, Maine, il y a trois semaines, a été arrêté en cette ville grâce à l'intervention des directeurs de la poste de Lewiston.

Après avoir blessé mortellement sa victime d'un coup de couteau, Ouellette se sauva dans la province de Québec, où il travailla sur des chemins de fer sans être reconnu. Puis il se rendit dans la ville de Québec où il lut dans les journaux de Montréal que la police était à ses trousses. Alors il partit pour Grand'Mère, dans le district de Saint Maurice. Il était sans le sou et étant incapable de trouver de l'ouvrage, il écrivit à sa femme qui était restée dans le Maine de lui envoyer de l'argent. Ouellette évita de signer son vrai nom au bas de cette lettre, mais les employés de la poste à Lewiston, remarquant que cette lettre venait de la province de Québec, s'imaginèrent avec raison qu'elle venait du meurtrier et ils l'ouvrirent. Puis la lettre fut recachetée avec soin et portée à la femme Ouellette qui répondit à son mari et mit sa lettre, sans défiance, à la poste.

Aussitôt le shérif Blake partit pour Grand'Mère, près de Trois-Rivières, où il trouva et arrêta le meurtrier.

Le constable Dusablon de Trois-Rivières amena ici le prisonnier et des procédures pour l'extrader sont commencées.

Après le départ de Ouellette pour Trois-Rivières, une lettre de sa femme arriva à Grand'Mère.

PETITE GUERRE.

Sturgis, Ky., 24 sept—Si le capitaine Blackwell met à exécution ses menaces, il va y avoir effusion de sang dans cette localité d'ici à 48 heures.

Blackwell a déclaré vouloir à tout prix collecter la taxe sur les obligations (bond tax), et les contribuables disent de la manière la plus solennelle qu'il ne fera rien.

Des deux côtés on fait des préparatifs de guerre. Le gros canon à Dokoren, dont on s'est servi pendant la guerre civile, fut placé en position hier et chargé de poudre et de plomb jusqu'à la gueule. L'endroit où ce canon a été placé est le sommet d'une colline d'où il commande l'arrondissement qui doit la taxe.

A l'approche des hommes du percepteur des taxes, il sera tiré, et ce sera le signal pour la population de former ses rangs pour rencontrer l'ennemi. La sitationu est critique et une guerre en règle paraît imminente.

Hier, plusieurs ministres protestants se rendirent auprès du capitaine Blackwell et le supplièrent d'abandonner son projet. Le capitaine fut sourd à leur prière et leur dit :

"Mes hommes sont prêts et mes fusils, achetés à Boston, sont arrivés. Je refuse de dire où je les ai fait mettre. Je ne ferai pas connaître non plus le jour de notre départ, ne désirant pas que l'ennemi soit au courant de mes projets. Les gens doivent la taxe et ils doivent la payer. Quant aux balles qu'ils nous réservent, je crois que nous pouvons les affronter, car je ne prends à mon service que des hommes qui ont reçu le baptême du feu."

Holyoke, 24 sept.—James et Mary Sullivan, qui habitaient un logement sur la rue Park, 247, ont été trouvés tous deux fort ivres dans leur maison aujourd'hui.

Sur le lit avec la femme se trouvait un bébé, âgé de 10 jours, qui était mort. C'était une petite fille.

La mort avait été causée par les cordons de la robe de l'enfant qui avait été serrés autour de son cou si fortement que la pauvre petite avait été étranglée.

Le couple a été arrêté, et le corps de l'enfant a été transporté au commissariat de police où une autopsie sera faite.

Les parents de la pauvre petite créature étaient trop ivres lors de leur arrestation pour rapporter comment les choses se sont passées ; demain ils seront interrogés.

Est-on en présence d'un infanticide ou d'un accident ?

La police va chercher à éclaircir ce mystère.

UN ENFANT

Qui Tente de s'Empoisonner avec du Vert de Paris.

Providence, R. I., 25 sept—Un jeune enfant de 10 ans, demeurant chez sa sœur près de Fisk Village Corners, a tenté de se suicider hier en absorbant une forte dose de vert de Paris. De bons soins lui ont sauvé la vie. Il a été envoyé à l'Ecole de Reforme. Cet enfant est atteint d'une maladie incurable, c'est ce qui l'a jeté dans le désespoir.

BON MARCHE.

Attendez-vous a voir cet Evenement,

NOUS PARLONS DE NOTRE

Ouverture des Modes d'Automne, ...

- - - Manteaux et Etoffes a Robes.

Notre Annonce paraitra plus tard.

Exposition Gratuite de Nourriture d'Armour cette Semaine.

Un Beau Lunch servi Gratuitement. Entrez!

VENTE SPECIALE de RUBANS tout Soie

A Environ la Moitie du Prix.

ACHETEZ VOS RUBANS DE CETTE SAISON DURANT CETTE VENTE.

100 verges de Ruban Gros Grain satiné tout Soie, ligne complète de couleurs convenables pour Robes et ouvrage de fantaisie aux plus bas prix qu'il y ait pour de semblables valeurs.

No. 5, *No. 9,* *No. 16.*
7c. la verge, 10c. la verge, 15c. la verge.

7800 vgs de Ruban Gros Grain à bordure satinée, tout Soie, dans toutes les couleurs voyantes,

Nos. 5 et 7, *No. 9,* *Nos. 12 et 16.*
5c. la verge, 8c. la verge, 10c. la verge.

1000 pièces de Ruban Baby, une bonne ligne de couleurs, 10 verges dans une pièce.

10 Cts la piece.

Rubans en Satin noir, bonne qualité, tout Soie, un lot seulement aux prix suivants:

No 5, *No. 7,* *No. 9,* *No. 12.*
15c. la verge, 19c. la verge, 25c. la verge. 29c. la vg.

☞ Prix réguliers 25, 29, 39 et 50c. la verge.

Ruban satiné double, noir seulement, le Ruban populaire pendant cette saison,

No. 22. *No. 40,* *No. 60,*
25c. la verge. 28c. la verge. 39c. la verge.

☞ Prix réguliers 39, 50 et 69c.

3500 verges de Ruban de fantaisie de 2 à 5 pces de large, en Brocarts, Barrés, Plaids, &c., unis et de fantaisie, valant de 25 à 50c, à présent 15c. la verge.

No. 22, *No. 40,* *No. 60,* *No. 80,*
25 cts. 29 cts. 39 cts. 49 cts.

☞ Prix réguliers, 37, 49, 59, 62 cts.

500 pièces de Ruban Importé, véritable Ruban français satiné, bordure cordée, double face, en jolies couleurs, prix régulier 25 cts la verge,

Prix de vente 10 Cts la verge.

150 pièces de Ruban Tinsel Importé, juste ce qu'il faut pour garniture, prix régulier 25 cts.

Prix de vente 10 Cts la verge.

NOTES LOCALES.

Les pilules du Dr Larivière, pour le mal de tête, en vente à la pharmacie Toupin. Essayez-les.

La compagnie des tramways électriques est à réparer la voie ferrée sur la rue Cabot.

Pour vos photographies de tous genres visitez l'atelier de J. T. Fontaine, rue Merrimack.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Des attractions aujourd'hui au Bon Marché: une vente spéciale de rubans à moitié prix, un lunch gratuit. Lisez l'annonce.

M. Edouard Lord, pharmacien, est revenu hier de Biddeford, Me, où il est alle assister aux funérailles de son frère décédé à cet endroit.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

"Henri, vous seriez le plus joli garçon au monde, si vous n'aviez pas ces boutons sur la figure. Faites donc usage de la Royal Cream du Dr J. D. Delisle. Pour 75 cents vous vous en procurerez une bouteille."

Si vous désirez un magnifique portrait, pas de meilleur endroit, dans la ville que d'aller au Loupret Studio, Mansur Block, rue Central. Tout ouvrage qui sort de cet atelier, est du dernier fini et atteint la perfection.

Un de nos amis est revenu d'une excursion de pêche de 5 jours et nous venons d'apprendre que durant tout ce temps, il n'avait pas eu l'occasion de tirer un coup de fusil sur quoi que ce soit. Il a cependant rapporté un lièvre pris au piège. Il faut croire que la chasse n'est pas bonne de ce temps-ci.

Il y a environ quatre mois, une femme qui prétendait porter nom de Minnie Chase et demeurer à Boston, mit son jeune enfant âgé d'un an en pension chez une dame de Dracut et paya d'avance.

On n'a pas vu ni entendu parler de cette femme depuis ce temps-là, et le pauvre petit a été transporté à la Day Nursery de la rue Kirk.

Bureau de S. Cherry,
21 Drayton St.
Savannah, Ga., 16 Dec. 1890.
MM. LIPPMAN, BROS, Savannah, Ga.

Chers Messieurs,—Je désirerais ajouter mon témoignage a l'effet presque miraculeux de la P. P. P. dans le cas de Mary Ingraham, une femme qui réside chez moi; elle a eu un rhume continuel, mal de gorge, débilité, etc., et était rendue à un tel degré qu'elle était incapable de quitter le lit, étant abandonnée des médecins; elle a pris les soi-disantes médécines pour le sang sans le moindre effet, jusqu'à ayant pris la P. P. P. elle commença de suite à prendre du mieux et aujourd'hui elle est en bonne santé comme jamais de sa vie. Vous pouvez vous adresser à moi dans aucun temps sur l'effet de la P. P. P. dans ce cas présent.

Respectueusement,
SAMUEL CHERRY.

En vente par tous les droguistes.

$5,000 de Dommages

MM. Rivet et Hamel, avocats, vont poursuivre la compagnie du Hamilton, pour dommages causés par la mort de M. Albert Lefebvre, qui a été tué hier en travaillant sur un des ascenseurs de cette manufacture.

Naissance.

En cette ville, ces jours derniers, Mde E. H. Choquette, une fille. Parrain et marraine, M Jérémie A. Choquette et Dlle Corinne Pelletier. L'enfant a reçu au baptême les noms de Jeannie Bernadette.

Jeu de Dames.

Le concours de jeu de dames organisé par M. T. Rock et qui aura lieu entre les membres de l'Association Catholique commencera lundi prochain; y prennent part: MM. E. Choquette, J T. Fontaine, J. B Lelacheur, J Choquette, F. A. Gilbert, W Drapeau, S. Rousseau, V. C. Lalois, E. Provost, W. Barrette, E. Latour, T. Rock et G. Rock.

Le concours durera toute la semaine.

Partie de Peche.

Une partie de pêche organisée par M. Chs. H. Chagnon a lieu aujourd'hui à Swampcott. Feront partie de l'excursion des officiers de police, des constables, des médecins, des agents de chemin de fer, des boulangers, des juges de paix, des épiciers, des colporteurs de "toniques", des pharmaciens, des hôteliers, des agents pour la vente des machines à coudre, etc. Le poisson sera partagé demain soir au St Lawrence Hôtel... s'il y en a. Bien du plaisir!

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseurs) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass.

Proprietaires du Dr. Delisle's Kintum Compound.

ACCIDENT FATAL!

Un Canadien Nomme Albert Lefebvre en est la Victime.

Un terrible accident est arrivé ce matin à la manufacture Hamilton, vers 8 h. 45. Albert Lefebvre, qui faisait fonctionner l'ascenseur du département No. 2, descendait lorsque tout à coup il fut pris entre l'ascenseur et le plancher dans un espace d'environ un pouce. Plusieurs ouvriers, témoins de cet accident, se portèrent au secours du malheureux, et après beaucoup de difficultés, ils le retirèrent de cette pénible position. Le corps de la victime s'était trouvé pris à l'abdomen entre le plancher et l'ascenseur qui, par le fait même, était demeuré bloqué.

L'ambulance fut appelée et lorsque le Dr Ricker arriva, M Lefebvre respirait encore. On voulut le transporter à l'hôpital, mais il rendit le dernier soupir avant d'y arriver.

La cause de l'accident n'est pas connue. Certaines personnes prétendent qu'une des cordes qui fait fonctionner l'ascenseur s'est brisée; d'autres, que M. Lefebvre ne s'est pas garé assez vite au moment d'atteindre l'endroit où il a été frappé.

Le malheureux Lefebvre n'était âgé que de 27 ans, marié depuis quelque temps seulement et ne travaillait au Hamilton que depuis quinze jours. Il résidait dans l'édifice Dexter, rue Middlesex.

Le cadavre fut transporté chez M. Brooks, où le Dr Irish fit une enquête et de là il fut remis à M. Jos. Albert, entrepreneur de pompes funèbres.

C'est un bien triste accident, et nous offrons à la famille Lefebvre si douloureusement éprouvée l'expression de nos condoléances les plus sincères.

Funerailles de M. Lefebvre.

Les funérailles de M. Albert Lefebvre, âgé de 27 ans, victime de l'accident qui est arrivé à la manufacture du Hamilton, lundi dernier, ont eu lieu à 8 heures hier matin à l'église St Joseph, au milieu de nombreux parents et amis.

Le service funèbre a été chanté par le Révd. Père Amyot, assisté des RR. PP. Marion et Paquette, comme diacre et sous-diacre.

Le chœur, sous la direction de M. A. N. Duval, chanta la messe des morts.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. A. Rochefort, A. Meunier, J. Ouimette, F. Camiré, E Martin et P. Roy.

La sépulture a eu lieu au cimetière St Joseph sous la direction de M. Jos Albert.

Epargnez votre argent et allez acheter vos meubles de toutes sortes chez Grégoire Frères, coin des rues Race et Merrimack.

L'ENQUETE

Concernant le Meurtre du Laitier Foster

Le deuxème témoin fut Henry P. Cox. Il habite Burlington; il est forgeron. La nuit de mardi 11 septembre, la veille du meurtre, il se coucha vers les 10 heures et fut éveillé par Foster, le laitier, une demi-heure plus tard. L'avocat Weir expliqua que Cox n'était pas un gardien de la paix, mais qu'il avait le droit de faire une arrestation s'il était certain qu'un acte de felonie avait été commis.

Cox ajouta qu'en allant avec Foster pour arrêter les trois prisonniers il avait agi de bonne foi.

Cox et Foster partirent en voiture et se dirigèrent vers Billerica Centre. Vis-à-vis la maison de Pasho, ils dépassèrent la voiture des prisonniers.

Le témoin et Foster se dirigèrent alors en toute hâte chez Livingston, le constable.

On montra au témoin les fers enlevés au cheval des prisonniers, et il dit que les empreintes sur la route avaient été faites par des fers de cette sorte-là.

Quand les premiers coups furent tirés, le témoin ne vit pas les prisonniers frapper quelqu'un; il s'éloigna, pour ne pas être atteint par les balles.

Charles A. Nichols fut le troisième témoin. Il raconta s'être rendu sur les lieux du meurtre en compagnie de Foster et du constable. En rejoignant les prisonniers, le constable les somma de se rendre. Lui, Nichols, sortit son revolver de sa poche et visa à la tête le voleur qui tenait son cheval par la bride, tandis que Livingstone le visait à l'estomac. Quand les prisonniers tirèrent leur deuxième coup, le témoin déchargea son arme. Il avait essayé de tirer auparavant, mais le coup n'était pas parti.

Ensuite Nichols se sauva du côté que Foster avait pris et il trouva son corps sur le bord de la route.

Etant transquestionné par l'avocat de la défense, Nichols dit: "J'étais près de Nagle quand les deux coups de revolver ont été tirés. J'ai tiré sur les deux sans en viser un particulièrement. J'ai entendu Livingston crier au meurtre. Je n'ai pas eu de conversation avec M. Livingston dans laquelle je lui aurais dit qu'il pouvait avoir tué Foster. Quand les accusés sont montés dans leur voiture, j'étais allé chercher de l'aide à la maison Leinhart."

Albert W. Allen dit: "Je suis revenu de Boston dans le dernier train; j'a lais à Billerica et c'était le 11 septembre, la veille du meurtre. J'ai pris le chemin le plus direct entre Billerica et East Billerica. J'ai rencontré une voiture que j'ai reconnue plus tard. Avant de rencontrer cette voiture, j'avais entendu des coups de pistolet."

En transquestion il dit: "La voiture que j'ai rencontré allait très vite; c'était un "Express Waggon," les toiles étaient relevées et il contenait deux personnes. Je suis allé chez moi et je me suis couché pensant qu'il n'y avait rien d'étrange. J'ai entendu parler du meurtre le lendemain matin et me suis rappelé la voiture que j'avais rencontrée. J'ai été emmené à Woburn et c'est là que j'ai reconnu la voiture.

Michael Gaffeney de Somerville dit: "j'ai vu Patrick Sullivan le 11 septembre vers 6 heures p. m. et je l'ai vu ensuite après souper; il était seul, il est parti et est revenu plus tard dans ma cour avec Foley. Ils ont arrangé la voiture de McGaffety et Sullivan est parti, puis il est retourné vers 7.45 p. m. et je lui ai aidé a atteler le cheval. Le côté droit du timon avait été cassé. Une demi-heure plus tard, il est revenu, et est reparti. J'ai vu la voiture le lendemain matin vers les six heures. Vers les dix heures, deux hommes sont venus demander Sullivan. Nagle était un de ces hommes."

En transquestion, il dit: "Je me suis couché vers les 10 heures. Je suis resté aux environs de la maison jusqu'à l'heure du coucher." Son témoignage fut comme le précédent pour les autres questions:

James McGaffety dit qu'il était colporteur et demeurait à Somerville. Son témoignage fut à peu près semblable à celui du dernier témoin, excepté qu'il avait vu les trois accusés ensemble vers les 9 heures p. m.

Edward Fountain, officier de police de Woburn, dit que le 11 septembre au soir, vers les neuf heures et quart, une voiture contenant trois hommes était passée sur une des rues où il était de faction et s'était arrêtée un peu plus loin où il y a une buvette. Il a remarqué la voiture parce que le cheval était petit et la voiture petite. Quand les hommes sont débarqués, il a reconnu les trois accusés. Ils entrèrent dans la buvette et ils en sortirent 10 minutes plus tard. Sullivan et Nagle embarquèrent dans la voiture et Foley marcha sur la rue et revint au bout d'une dizaine de minutes. Foley monta dans la voiture et les trois partirent ensemble.

En transquestion, il dit: "J'ai vu Foster à Woburn ce soir-là. Je le connais depuis 25 ans. Il était sobre. Sullivan portait un chapeau mou et une blouse noire. Nagle avait un casque et tous trois portaient des habits foncés. Foley et Nagle portaient des habits courts. Ils avaient tous des pantalons gris."

Philipp A. McKenna dit: "J'ai vu la voiture qui contenait les accusés à Wobun le 11 sept., j'ai vu Nagle lorsqu'il est sorti de la buvette. Sullivan menait le cheval. J'ai vu la voiture depuis dans la la cour de Sullivan à Somerville. Les roues de devant étaient rouges et les roues en arrière étaient noires.

La Cour s'ajourna à 1 h 45 de l'après-midi.

SÉANCE DE MARDI

Le premier témoin a été Francis H. Marion de Burlington, qui prétend avoir rencontré l'attelage des meurtriers sur la route de Woburn la nuit du meurtre.

Il avait été retenu à l'église ce soir-là, à cause d'une assemblée de la lodge des Bons Templiers, et il était 10 heures quand il partit pour se rendre à sa demeure. Après avoir rencontré les prisonniers, il fit un peu plus loin la rencontre de Foster qui se parlait à lui-même et tenait un couteau dans sa main.

Le témoin dit qu'il ne remarqua pas particulièrement l'attelage des prisonniers; cependant il dit qu'il reconnaît Foley comme l'un des hommes qui marchaient en avant du cheval.

Le constable Livingston fut rappelé et ne dit rien de particulièrement intéressant.

Le gardien de la paix Ernest F. West de Stoneham fut ensuite interrogé. Il raconta avoir vu l'attelage des prisonniers vers les 3 heures la nuit du meurtre à Stoneham. Il lui sembla qu'il y avait deux hommes dans la voiture. Le témoin a vu plus tard le cheval et la voiture à Woburn et il les a reconnus.

Le gardien de la paix Daniel L. Bowker de Malden raconta avoir vu l'attelage à 3.40 heures, sur la rue Main, la nuit du meurtre. Il a revu l'attelage à Woburn et l'a reconnu; le nom de "P. Sullivan" était peint sur la voiture.

George A. Stearns, le propiétaire de la *Stearns House* à Billerica, est venu dire qu'il fut réveillé vers 1 heure la nuit du meurtre, par un coup de sonnette et la voix d'un homme. Il se leva et appris la lugubre nouvelle. Il donna ordre à un serviteur d'aller atteler, puis il se rendit au lieu du meurtre. Le long de la route il ramassa plusieurs parties de harnais que dans leur fuite les malfaiteurs avaient perdues.

Le Dr Irish donna les détails de l'autopsie pratiquée sur le corps de la victime et autres particularités.

Stephen A McDanald, un employé d'une dame Noyes de Billerica, vint dire que des voleurs s'étaient introduits la nuit du meurtre dans la grange de sa maîtresse et s'étaient emparés d'une partie de harnais et du grain.

Timothy Lyons de Somerville raconta que sa mère était propriétaire de l'écurie dans laquelle Sullivan, l'un des prisonniers, mettait son cheval. Mardi après-midi, c'est-à-dire la veille du meurtre, le témoin alla à Boston et revint à 6 heures. A sa demeure il vit Sullivan, Foley et McGaffigan près de l'écurie. Il entendit Sullivan et McGaffigan parler de payer Foley. McGaffigan répondit qu'il avait payé Foley. Alors les trois hommes partirent pour aller faire reparer la voiture de Sullivan qui était avariée. Plus tard dans la soirée le témoin aperçut l'attelage de Sullivan quittant la cour, mais il ne put voir qui était dedans.

Benjamin E. Spaulding de Billerica, qui demeure à deux milles du village, a raconté que la nuit du meurtre on lui avait dérobé un collier de cheval, un harnais et un sac d'avoine. Il trouva le harnais et l'avoine le jeudi suivant à la *Stearns House.*

Le policier Thomas Kelley de Somerville a dit dans son témoignage qu'il avait été averti par un gardien de la paix que l'attelage des prisonniers était passé par cette ville. Alors le témoin s'enquit de Sullivan et apprit qu'il s'était rendu à Newton, puis était revenu a Somerville. Il donna instruction à ses hommes de conduire Sullivan au commissariat de police s'ils le trouvaient, ce qui fut fait peu après. Sullivan fut conduit au bureau du chef de police, où on lui demanda s'il possédait un "express wagon". Sullivan répondit affirmativement. On lui demanda ensuite s'il avait loué sa voiture la veille du meurtre, et il répondit que non. Il ajouta qu'il s'en était servi pour se rendre à West Newton. Sur ce Sullivan fut mis formellement en état d'arrestation.

Foley fut ensuite interrogé par le capitaine de police Kelley qui le rencontra peu après l'arrestation de Sullivan. Foley admit s'être rendu avec son beau-frère Sullivan à West New on la nuit du meurtre. Quand on avait demandé à Sullivan s'il s'était rendu la même nuit à Woburn, il avait répondu négativement, c'est pourquoi on l'avait arrêté, car des personnes étaient venues dire qu'elles l'y avaient vu. Foley nia s'être rendu à Billerica et à Burlington cette même nuit et il fut arrêté.

L'avocat du gouvernement, M. Weir, déclara que tous ses témoins avaient été entendus.

Les prisonniers ont été renvoyés à la prison de Lowell, et on ajourna la séance jusqu'à vendredi matin, quand les témoins de la défense seront entendus.

P. P. P. Une médecine merveilleuse, elle donne l'appétit la vigueur et la force.

P. P. P. Guérit le rhumatisme et tous les points de côté, du dos et des épaules, des genoux, des hanches, des poignets et des jointures.

P. P. P. Guérit le syphilis dans toutes ses phases, vieilles ulcères, troubles des plaies et des rognons.

P. P. P. Guérit le catarrhe, l'eczema, erisypèle, toutes les maladies de la peau, et d'empoisonnement par le mercure.

P. P. P. Guérit la dispepsie maladies chroniques des femmes et constitution de la hué et perte de vitalité.

P. P. P. La meilleur purificateur du sang. A fait plus de guérisons permanentes que tous les autres remèdes pour le sang.

UNE VISITE

Dans un des Plus Beaux Magasins de la Ville.

Nous venons de visiter le superbe établissement de MM. Parthenais Frères, les gros marchands du haut de la ville. Eh bien! disons-le sans plus tarder: nous avons été émerveillé; nous ne nous attendions pas à trouver dans cette partie de la ville une maison de commerce aussi vaste, ayant un stock aussi considérable et possédant tant d'améliorations modernes.

Une fois décidés d'agrandir leur magasin et de l'améliorer, MM. Parthenais frères se sont mis dans la tête de faire grand, et ils ont réussi au delà de leurs espérances.

Et si l'on jette un regard rétrospectif sur les débuts de ces trois entreprenants Canadiens, on reste surpris du chemin qu'ils ont accompli dans un laps de temps relativement court. C'est en 1877 que ces messieurs sont venus s'établir dans la "Spindle City", avec la ferme détermination de se faire un avenir par leur énergie, leur travail, leur honnêteté et leurs talents. D'abord ils occupèrent des postes de confiance dans nos meilleures maisons de commerce, afin de se briser aux affaires et faire quelques épargnes.

C'est dans le printemps de 1885, qu'ils débutèrent dans le commerce de chaussures dans l'un des trois magasins qu'ils occupent présentement. Un an plus tard ils ouvrirent une succursale sur la rue Middlesex, puis en 1890, pour concentrer leurs efforts sous le même toit, ils réunirent leurs deux magasins à leur place d'affaires actuelle en louant le local voisin pour faire le commerce des chapeaux et des articles de toilette pour hommes.

Ne voulant pas s'arrêter en si bonne voie, MM. Parthenais firent un peu plus tard l'acquisition d'un troisème magasin, dans lequel ils installèrent un département d'habits tout faits. Ces trois magasins formaient un magnifique établissement, mais nos entreprenants compatriotes avaient l'ambition de venir à posséder une maison de commerce pouvant rivaliser avantageusement avec les plus gros établissements de cette ville.

Ils viennent d'atteindre leur but, grâce au succès qui a couronné leur carrière. Aujourd'hui leur établissement a été agrandi considérablement, l'ancien fut remis à neuf d'un bout à l'autre, des améliorations pour des sommes énormes ont été faites, enfin ils se trouvent maintenant dans un local spacieux, admirablement éclairé, commode sous tous les rapports et contenant un stock au moins deux fois plus gros qu'antérieurement.

La superficie de leur établissement est d'environ 6000 pieds carrés. Leur sous-sol, qui a la même étendue que le magasin proprement dit, est magnifique; un large escalier y conduit; c'est là que le stock de réserve est placé en attendant qu'on le mette sur les comptoirs, ainsi que le département des valises, sacs de voyage, etc.

MM. Parthenais peuvent aussi se vanter de posséder l'un des magasins les mieux éclairés de l'Etat. Qu'il fasse sombre, que la température soit pluvieuse, de vastes judas qu'on appelle ici *sky lights* laissent tomber la lumière en abondance dans le magasin, de sorte qu'on peut distinguer parfaitement les moindres détails des marchandises qu'on désire acheter, comme la qualité, le fini, etc. Inutile d'ajouter que de gros magasins du centre de la ville n'ont pas un système d'éclairage aussi parfait, car ils sont souvent obligés de se servir de gaz ou de lumière électrique en plein jour.

Le soir, le vaste établissement de MM. Parthenais frères est inondé par les rayons de nombreuses lampes électriques disséminées un peu partout, afin qu'il y ait dans tous les endroits une clarté égale.

L'espace nous manque pour donner une description détaillée de toutes les améliorations faites dans cette maison de commerce. Qu'il nous suffise pour aujourd'hui de mentionner qu'elle est pourvue d'un "cash system," ce qu'il y a de mieux dans le genre, qu'elle sera chauffée à la vapeur, que ses tables sur lesquelles les marchandises ont été placées sont en noyer noir, ouvragées, massives et coûtant $75, qu'il y a un magnifique salon de toilette pour les dames, que le département des chaussures est approvisionné d'escaliers portatifs d'un genre tout nouveau, permettant aux commis d'atteindre en un clin d'œil les rayons les plus élevés et pouvoir servir les pratiques rapidement et avec facilité, que ses deux vastes vitrines sont superbement ornées, embellies, et que l'étalage qu'on est en train d'y mettre fera l'envie des autres marchands.

Naturellement, MM. Parthenais frères, en agrandissant leur magasin, ont dû augmenter de beaucoup leur stock. Aujourd'hui leur département de chapeaux est le plus beau, le plus considérable de la ville. Cela est un fait et l'on n'a qu'à aller le visiter pour s'en convaincre; il occupe toute une aile où un nombre incalculable de chapeaux les plus récents ont été placés dans de magnifiques et nombreuses armoires vitrées qui sont un véritable ornement.

Le stock dans leurs départements de chaussures et d'habits tout faits (hardes faites en canayen) a été aussi fort augmenté, de sorte que le choix qu'on y trouve est difficile à surpasser.

Pour la commodité de leurs pratiques, MM. Parthenais frères ont fait l'acquisition chez Welsh, le marchand de meubles, de deux moëlleux fauteuils garnis en peluche, avec dossier élevé et rembourré.

Enfin ils n'ont rien épargné pour avoir un établissement de première classe.

Qu'on n'oublie pas que ce soir aura lieu la grande ouverture de ce spacieux magasin, et que toute notre population est cordialement invitée d'aller y entendre de la belle musique qui sera faite par l'orchestre Mirault et de visiter de fond en comble cette maison de commerce qui contient tant de belles choses.

Estropie Pour la Vie.

Elie Albert, âgé de 14 ans, fils d'Edouard Albert, sacristain de l'église St Joseph, et résidant rue Lee, a été mardi victime d'un douloureux accident.

Le jeune Elie est employé à la manufacture du Boott. Dans le cours de l'après-midi il était à travailler près d'une machine en mouvement, lorsque glissant, il alla étendre la main sur la machine, qui en moins de temps qu'il le faut pour le dire fut en partie enlevée. On courut à son secours et l'ambulance fut mandée.

La jeune victime fut envoyée à l'Hôpital des Corporations où les médecins jugèrent nécessaire l'amputation d'une partie de la main droite, y compris le pouce, l'index et le medius. Le jeune Albert souffre beaucoup. Nous sympathisons avec la famille.

O Bon 20 100 O.

Conservez votre santé et soyez heureux.

Je, soussigné, pour suivre ces bons préceptes, je me suis assuré les services de M. Fred Varin, ancien sommelier dans deux des premières maisons de vins de Paris. Et de plus j'ai fait des arrangements avantageux avec les meilleurs producteurs de Californie pour me fournir les meilleurs crûs que je puis livrer à la consommation pour 60 cts. le gallon délivré. Cela fait seulement 15c. la quart pour du très bon vin Claret! C'est un très bon vin de table. Mise en bouteilles et aménagements des vins pour qu'ils se conservent et se bonifient. Prix spécial par barrique.

L. P. TURCOTTE.

Haswell's Studio

MEILLEURS PORTRAITS CABINET

—A DES—

PRIX POPULAIRES.

— AU NO. —

214 Rue Essex,

Salem, Mass.

F. X. VOYER,

85 RUE HARBOR.

Il roit par excellence pour acheter vos haussures de toutes sortes pour Hommes, Femmes et Enfants Satisfaction est garantie a tous ou l'argent sera remis.

Nos prix défient la concurrence.

Ainsi nous esperons que nos compatriotes nous accorderont de prefence leur patronage et nous leur promettons que tous seront servis avec honnetete et courtoisie.

Encouragez un Compatriote!

Nouvelles de Salem, Mass.

Le CANADO-AMERICAIN se dépose à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer.

M. Telesphore St. Pierre doit partir dans quelques jours pour Long Island, N. Y.

Mlle Caroline Ouellette de Fall River, Mass., est en visite chez son oncle M. F. Voyer.

M. Clément Boies de la rue Naumkeag est de retour d'une promenade au Canada.

M. Joseph Signeault, d'Ipswick, Mass., était de passage à Salem mercredi dernier.

Mde Antoine Gauthier est revenue d'une longue promenade chez ses parents au Canada.

M. Flarien Ruest part cette semaine pour Montréal où il doit continuer ses études médicales.

Les charpentiers employés par M. Leblanc, contracteur se sont mis en grève la semaine dernière.

Mlle Emélie Bilodeau de Saccarappa, Maine est en promenade chez son beau-frère M. Louis Giroux.

M. John St. Onge, de Worcester, Mass., est en promenade à Salem. Il a fait le voyage en bicycle.

M. Philias Chartier, barbier de la rue Derby, a fait faire des réparations considérables à son établissement.

Les agents de la compagnie d'assurance, Métropolitain, sont revenus enchantés de leur excursion de New York.

Les nombreux amis de M. George Pinault apprendront avec plaisir qu'il donne des exhibitions de tours de force dans l'Etat de Pennsylvanie.

Edouard Marchand a été traduit en cour mardi dernier sous accusation d'avoir vendu une pinte de whiskey à Patrick Thibodeau.

M. Tancrède Soucy, notre populaire barbier de la rue Lafayette, vient de faire l'acquisition d'une magnifique chaise et s'est assuré les services de M. J. N. Paré qui est toujours heureux de servir ses amis avec courtoisie.

Mariages.

Le 24, M. Alfred Talbot et Mlle Célina Hamilton. Le 25, M. Joseph Richard, épicier de Nashua N. H., et Mlle Natha Dufresne.

Naissances.

La dame de M. Louis Giroux, de cette ville, le vingt courant, a donné naissance à une grosse fille de dix livres.

La dame de M. Amédée Soucy, le 19 courant, un garçon de 12 livres.

Deces.

Cyriac Bouchard est décédé le 22 courant, les funérailles ont eu lieu lundi dernier.

Pierre Bouchard, âgé de 20 ans, est décédé à l'hôpital. Les funérailles ont eu lieu samedi dernier.

REPRISE DE L'OUVRAGE.

Lewiston, Me., 25 sept—Des placards ont été affichés aujourd'hui dans les fabriques Dale annonçant la reprise complète de l'ouvrage le Ier octobre.

Depuis quelque temps ces fabriques ne fonctionnaient que quelques heures par semaine.

Ed. PINAULT,

40 Rue Perkins,

BOULANGER DE 1ère CLASSE

Fait tous les jours les plus excellentes Patissseries, Biscuits, etc

A toujours en mains des marchandises toutes fraîches.

Aussi Cigares et Tabac.

URIC ST-PIERRE, ..

Cordonnier

Invite tous les Canadiens de lui faire une visite aux coins des Rues

New Derby et Lafayette,

Salem, Mass.,

Où il vous promet que vous serez servis avec courtoisie.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les Marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

St. Paul, Minn., 42 sept—Un Canadien du nom d'Isidore Delamoux de Centreville prétend avoir découvert une mine d'or avec des traces d'argent et de mica.

Il fixe l'emplacement sur les emplacements 25, 26 et 27. M. Delamoux semble être appuyé dans ses dires par une analyse de certains chimistes de New York.

Creston, Iowa, 24 sept—Au moment où D. M. Stevenson, qui demeure près de Clearfield, allait en voiture hier en compagnie de sa femme et de ses trois enfants, un cheval à l'épouvante vint se lancer sur leur voiture. Deux des enfants furent instantanément tués et Stevenson fut si grièvement blessé qu'il est mort peu après l'accident.

UN MÉDECIN EN COUR.

Boston, 25 sept.—En Cour Supérieure, aujourd'hui, le Dr Robert A. Clark *alias* Munroe a plaidé coupable à l'accusation d'avoir pratiqué une opération criminelle en juin dernier sur la personne de dame Jennie L. Norcross de Winchendon, qui est morte le jour suivant. La sentence sera prononcée plus tard.

OURAGAN ET INONDATION.

San Francisco, 25 sept—Le steamer "City of Rio Janeiro," qui est arrivé aujourd'hui, apporte la nouvelle qu'un ouragan affreux s'est abattu dernièrement sur Akita et Izate deux provinces du Japon, et qu'il fut suivi par une grande inondation.

Plus de 300 personnes se sont noyées et plus de 15,000 maisons ont été détruites.

Au Bijou.

La Lanworth's Colored Vaudeville Co., qui a fait son apparition à Lowell cette semaine et qui donne ses représentations au théâtre Bijou, est un ensemble de ce que l'on peut trouver de mieux en fait de spécialités théâtrales.

Tous ceux qui font partie de la compagnie sont des nègres dont la réputation comme comédiens, chanteurs et danseurs est faite depuis longtemps. Ils représentent aussi plusieurs scènes réelles des pays du Sud qui sont bien goûtées du nombreux auditoire qui assiste tous les soirs à cette représentation dans laquelle il n'y a absolument rien d'indécent.

La compagnie jouera ici toute la semaine.

FEUILLETON

10

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

PREMIERE PARTIE.

XXII

Ce médecin procédait par le magnétisme. Il avait auprès de lui une jeune fille, une somnambule douée, disait-on, d'une lucidité prodigieuse. Les consultations de Fritz Horner attiraient la foule, et le bruit public affirmait que les conseils de la somnambule avaient sauvé un grand nombre de malades dont l'état passait pour désespéré.

Vaubaron, comme tout le monde, avait entendu parler des prodigues accomplis par le magnétise et par la voyante. L'idée de s'adresser à eux venait de traverser son esprit, et il avait accueilli cette idée comme une inspiration du ciel.

Une seule chose arrêtait l'élan du mécanicien. Les consultations coûtaient cher, et nous connaissons la situation de ses finances, situation déplorable qui, de toute dépense, faisait une folie dangereuse et coupable. De là sa préoccupation... de là le combat acharné qui se livrait dans son âme.

L'issue de ce combat ne pouvait d'ailleurs être douteuse. Les mirages radieux de l'espérance devaient l'emporter sur les conseils de la froide raison. De même que Vaubaron, la veille, s'était décidé brusquement à courir à la maison de jeu, de même il prit le parti d'aller consulter la somnambule. Aussitôt qu'il eut cessé de faire résistance à la tentation qui l'obsédait, il lui sembla sentir sa poitrine déchargée d'un poids énorme. Ceci lui parut de bon augure.

Il quitta son établi, et prenant dans l'un des tiroirs d'une commode les vêtements simples mais propres qni composaient le costume des dimanches de la petite Blanche, il se mit en devoir d'habiller l'enfant. Il se souvenait que deux jours auparavant, le médecin avait ordonné des distractions pour cette dernière. Déshabituée depuis longtemps déjà de toute promenade, Blanche regardait avec une surprise joyeuse les préparatifs de son père.

Nous allons donc sortir, papa? demanda-t-elle d'une voix hésitante, car elle craignait qu'une réponse négative n'anéantît son espoir.

Oui, chère petite, nous allons sortir, répondit le mécanicien.

Cela te fait-il grand plaisir?

Oui, papa, oh! oui, papa, quel bonheur! Je ne regrette qu'une seule chose.

Lequelle?

C'est que ma petite maman ne puisse pas venir avec nous.

Chère enfant! balbutia Vaubaron, ému jusqu'au larmes par cette réponse si simple et si touchante.

Il souleva la petite fille dans ses bras, et il l'appuya à deux reprises contre son cœur en la couvrant de baisers.

Papa, reprit Blanche après avoir rendu à son père les caresses qu'il venait de lui prodiguer, irons-nous loin d'ici? verrons-nous ces belles rues qui sont si larges, où passent tant de gens, tant de chevaux, tant de voitures?

Nous verrons tout cela, mon enfant chérie, car nous irons sur le boulevard.

Blanche frappa ses deux petites mains l'une contre l'autre.

Quel bonheur! quel bonheur! répéta-t-elle. J'en aurai pour longtemps à me souvenir, car cette rue où nous demeurons est bien triste, papa, et l'on n'y voit jamais personne.

Aussitôt que la toilette de Blanche fut terminée, Vaubaron s'habilla à son tour. Il achevait à peine au moment où Marthe sortit de la somnolence lourde qui depuis quelque temps lui devenait habituelle.

Ma bien-aimée, ma chère Marthe, lui dit-il en l'embrassant, quelques affaires réclament ma présence au dehors. Blanche se trouvera bien d'un peu d'exercice et je l'emmène. N'as-tu besoin de rien et peux-tu rester seule pendant une heure ou deux.

Parfaitement, répondit la jeune malade, et je suis très contente que Blanche se promène. Il me semble, depuis quelques jours, que la chère enfant pâlit.

Mets-la donc sur mon lit, afin que je puisse lui dire au revoir dans un baiser. Sortez ensuite sans inquiétude. Ferme la porte et prends la clef.

Un instant après, Jean Vaubaron, tenant la petite fille par la main, marchait d'un bon pas dans les rues étroites dont il fallait parcourir le labyrinthe avant d'arriver au boulevard.

C'est sur le boulevard du Temple que le peuple de Paris appelait alors généralement *boulevard du Crime* (sans doute à cause de l'agglomération, en un même endroit, de plusieurs théâtres de mélodrame), que se trouvait située la maison du médecin allemand Fritz Horner. Nous allons accompagner jusqu'au bout de leur course le mécanicien et Blanche, dont les transports devenaient très vifs et très expensifs à mesure que se déroulaient sous ses yeux charmés les merveilles du boulevard du Crime.

XXIII

En 1830, sur ce même boulevard du Temple où s'élèvent aujourd'hui d'immenses maisons à six étages, tout près du théâtre de Mde Saqui, devenu depuis le théâtre des Délassements-Comiques, et à deux pas du fameux Curtius, qui n'existe plus depuis nombre d'années, se voyait une sorte de clôture assez élevée, ou plutôt de murailles en planches.

Une petite porte soigneusement fermée et parfaitement solide trouait cette clôture. A droite pendait la chainette de fer destinée à mettre en branle une cloche assez grosse suspendue à l'intérieur. Au point central de la porte on lisait, gravés en creux sur une plaque de cuivre étincelante, ces mots:

FRITZ HORNER

DOCTEUR MÉDECIN DE L'UNIVERSITÉ DE DUSSELDORF,—MEMBRE DES ACADÉMIES DE SIENNE, DE STUTTGART ET DE BERLIN.

Et plus bas:

Consultation magnétiques, de 11 heures à 5 heures.

De l'autre côté de la muraille de planches s'étendait un jardin dessinée à la française, bien planté d'ifs taillés en forme de boules, de dés, de pyramides, et garni de charmilles alignées symétriquement. Ca et là quelques statues de plâtre écaillé et de terre cuite rougeâtre se dressaient sur des piédestaux décrépits. Ce jardin, d'une mode vieillotte et surannée, descendait jusqu'à la rue des Fossés-du-Temple, l'une des plus salles et des plus boueuses de Paris à cette époque. Au milieu de cet espace relativement très considérable et dont la valeur, alors minime, est colossale aujourd'hui, s'élevait une petite maison, ou plutôt un pavillon carré, ayant un rez-de-chaussé, un premier étage et des mansardes.

Fritz Horner avait loué ce pavillon, et il l'occupait en totalité avec sa somnambule et ses domestiques. Pour arriver à la porte, dont Vaubaron connaissait l'emplacement, il fallait passer devant le salon de Curtius et traverser la foule compacte des flâneurs, des pantalons rouges (autrement dits *tourlourous*) et des bonnes d'enfants, contemplant, les yeux grands ouverts et la bouche béante, un de ces spectacles naïfs dont la curiosité insatiable des badauds parisiens ne les lasse jamais.

Voici quel était ce spectacle. L'établissement de Curtius offrait, à l'extérieur, à peu près l'aspect de ces grandes baraques improvisées sur les champs de foire par les montreurs de curiosités, les dompteurs de bêtes farouches, enfin les *exhibitionistes* de toute espèce. Cinq ou six marches de bois conduisaient le public à la porte d'entrée que masquait, en façon de portière, un large rideau de coutil à raies blanches et rouges. Un invalide, coiffé de son tricorne et son briquet entre les jambes, occupait une chaise placée à côté du petit bureau du préposé à la recette. Cet invalide représentait tant bien que mal la force publique chargée d'établir le bon ordre et de le faire respecter.

A gauche de la baraque, et, faisant face au bureau, une sorte d'estrade supportait un groupe de figures de cire, offert au public comme échantillon des œuvres émouvantes et incomparables que lui réservait l'intérieur.

Le groupe en question nous devons le dire, était des plus dramatiques et des mieux composés. Il représentait le dernier acte, ou plutôt l'épilogue du drame lugubre d'un assassinat.

La *victime*, morte ou mourante, était un homme de bonne mine, à visage pâle, à gros favoris, renversé à demi entre les bras de deux femmes éplorées, habillées comme pour aller au bal, qui le soutenait d'une main, tandis que de l'autre elles portaient leur mouchoir à leurs yeux. La chemise à jabot, rougie, entr'ouverte sur la poitrine, laissait voir une profonde blessure.

Le *scélérat*, brandissant un grand poignard ensanglanté et serrant une bourse contre sa poitrine, s'enfuyait en tournant la tête à demi et reproduisait très exactement l'attitude, donné au meurtrier par Prudhon dans son tableau de la *Justice et la Vengeance divine poursuivant le Crime*.

Justice et Vengeance se trouvaient ici figurées par deux magnifiques gendarmes ornés de leurs chapeaux galonnés, de leurs baudriers jaunes, de leurs bottes lortes et de leurs grands sabres de cavalerie. Ils barraient le passage à l'assassin et ils se montraient l'un à l'autre les menottes et les chaines préparées pour lui.

Une telle scène, aussi compliquée, aussi intéressante, aussi bien rendue, offerte gratuitement aux curieux, à titre de *bagatelle de la porte*, ne devait-elle pas exercer sur eux une attraction irrésistible et les décider à payer au plus vite l'humble rétribution qui pouvait leur livrer l'entrée du sanctuaire? Rétribution bien humble, bien modeste en effet, car elle n'était que de *deux sous*, ainsi que le répétait de minute en minute une sorte d'*aboyeur* se promenant de long en large devant la porte, et ajoutant aussitôt après:

MM. les militaires et MM. les enfants au-dessous de six ans ne payeront que demi-place. Entrez, messieurs, entrez, mesdames, entrez!

Et les badauds se pressaient sur les marches de l'escalier, et les gros sous tombaient comme une pluie bienfaisante dans l'escarcelle du puraliste.

Vaubaron et Blanche arrivèrent à quelques pas du salon de Curtius. La petite fille, fascinée par le spectacle inattendue qui s'offrait à elle et qui dépassait tous les rêves de sa jeune imagination, esseya de s'arrêter.

Père, dit-elle d'une voix suppliante, père, attends un moment, je t'en prie, c'est bien beau, je voudrais bien voir.

Nous savons déjà quels désirs et quelles espérances poussaient en avant le mécanicien. Nous savons combien il avait hâte de connaître la solution du problème de vie ou de mort. Il ne ralentit donc point sa marche, et il se contenta de répondre à Blanche.

Plus tard, mon enfant, plus tard. En ce moment, c'est impossible.

La pauvre petite ne fit entendre aucun murmure et suivit son père avec une résignation muette. Vaubaron fit halte devant la porte de l'enclos et sonna. La porte s'ouvrit toute seule et se referma de même lorsqu'il fut entré avec Blanche.

Une allée droite conduisait à la maison. Il suivit cette allée, et, sur le seuil du vestibule décoré d'une façon élégante mais bizarre, il se trouva face à face avec un grand valet en livrée de fantaisie, galonné sur toutes les coutures, coiffé d'une perruque poudrée, la mine rogue et l'air insolent. Ce valet toisa le mécanicien de la tête aux pieds, et ne trouvant point sans doute que son costume annonçait un client riche et aristocratique, il lui dit d'un ton brusquement et qui frisait de très près l'impertinence:

Que demandez-vous?

La préoccupation de Jean Vaubaron était trop grande pour lui permettre d'accorder la moindre attention aux formes inconvenantes d'un valet. Il répondit donc:

Je désire consulter le docteur Horner.

Vous savez quel est le prix des consultations? reprit le laquais.

Pas précisément, et je vous serais très obligé de me l'apprendre.

Eh bien, c'est vingts francs.

Vingt francs! répéta Vaubaron, presque épouvanté par l'énormité de la somme.

Oui, et l'on ne marchande pas ici, je vous en préviens.

L'hésitation toute machinale du jeune homme ne pouvait avoir que la durée d'un éclair. Il n'aurait reculé, quand bien même, au lieu de lui demander vingt francs, on eût exigé la totalité de la somme qu'il possédait.

Il tira de sa poche quatre pièces de cinq francs et il les tendit au laquais. La physionomie de ce dernier se modifia aussitôt. De hargneuse et désobligeante qu'elle était, elle devint souriante. Il ouvrit une petite cassette placée sur une console dans le vestibule, il en tira une sorte de jeton d'ivoire sur lequel le chiffre 7 était imprimé en rouge, et il présenta ce jeton au mécanicien.

Voilà, monsieur, dit il. Maintenant, donnez-vous, s'il vous plaît, la peine d'entrer au salon.

En même temps il soulevait une portière de velours vert et il ouvrait une porte latérale. Vaubaron se dirigea de ce côté; mais, au moment de franchir le seuil, il s'arrêta. Dans une grande pièce, qui lui parut meublée avec une richesse prodigieuse, il voyait cinq ou six personnes, les unes assises, les autres se promenant de long en large. Cette assemblée se composait exclusivement d'hommes.

Quels sont ces messieurs? demanda-t-il au laquais.

Ce sont des clients de la maison. Ils viennent comme vous, consulter le docteur Horner.

Ne serai-je donc pas seul avec le docteur?

Vous serez seul avec lui et avec la somnambule, gardez-vous d'en douter.

Cependant, toutes ces personnes que voilà?

Elles attendent leur tour et elles entreront successivement dans le cabinet.

Alors, moi je n'entrerai qu'après elles?

Naturellement, puisque vous avez le No. 7, vous ne passerez que le septième. C'est bien simple et de toute justice.

Vaubaron fit un geste de découragement et d'ennui.

Ah! il ne faut pas vous plaindre, reprit le valet. Vous êtes bien heureux d'être venu aujourd'hui, et vous avez eu de la chance! Il y a des jours où plus de vingt et de trente personnes attendent dans le salon que voilà. J'ai vu bien souvent des gens arriver ici à onze heures et ne parvenir auprès du docteur qu'à cinq heures moins un quart. Que voulez-vous? Nous avons la vogue!

Combien de temps pensez-vous que je doive attendre?

C'est difficile à dire bien exactement.

Mais enfin?

Dame! une heure, au moins... deux au plus.

Et suis-je obligé de rester là?

Pas le mois du monde. Si vous avez des affaires dans le quartier, ne vous gênez pas. Pourvu que vous soyez là quand le numéro 6 aura consulté, je vous réponds que personne ne vous floutera votre place.

C'est bien, dit Vaubaron reprenant Blanche par la main, je reviendrai dans une heure.

Il sortit de la maison Horner et remonta l'allée droite et légèrement inclinée qui conduisait à la petite porte.

XXIV

Vaubaron et Blanche se trouvèrent pour la seconde fois au milieu des groupes formés sur le boulevard vis-à-vis du salon de Curtus. L'*aboyeur*, petit homme grêle à physionomie mélancolique, mais doué d'un voix infatigable, se promenait de long en large devant l'estrade, et répétait de minute en minute, d'un ton monotone et sans inflexions:

"Entrez, messieurs, entrez, mesdames! C'est ici qu'il faut voir le grand et curieux spectacle qui fit l'admiration des souverains de plusieurs cours étrangères et des diverses autres têtes non moins couronnées. Vous y verrez la reine d'Egypte, la belle Cléopâtre désespérée par le départ et l'inconstance du célèbre empereur Marc-Antoine, et voulant se soustraire aux tourments de la jalousie et de l'existence, se faire piquer par un serpent de l'espèce des vipères, dont la blessure est mortelle et qui s'élance d'une corbeille d'abricots. Vous y verrez le grand roi Henri IV, attable chez le fermier Michaud, et promettant la poule au pot à son bon peuple de Paris. Vous y verrez les assassins exécrables de ce pauvre M. Fualdès, sans oublier le joueur d'orgue qui tournait sa manivelle pour détourner les soupçons sur l'air de *Bouton de rose*, tandis que les scélérats coupaient le cou à leurs victimes infortunées, dans la maison de la veuve Bancal. La scène est reproduite avec une vérité si parfaite que chacun frissonne en la contemplant, et que, hier encore, trois dames du grand monde, qui étaient venues dans leurs carrosses, se sont trouvées mal en la regardant. Vous y verrez bien d'autres choses, enfin, dont l'énumération serait trop longue, et qui vous rempliront d'un tel contentement que vous voudrez revenir demain.

"Entrez, messieurs, entrez, mesdames! Prenez la file, suivez le monde! Cela ne vous coûtera que la bagatelle de deux sous! Il faudrait vraiment ne pas avoir deux sous dans sa poche pour s'en priver. MM. les militaires non grades et MM. les enfant au-dessous de six ans ne payeront que demi-place. Entrez, entrez, suivez le monde!"

Blanche avait écouté avec un ravissement, avec une surprise, avec une curiosité indicibles, les mirifiques promesses de ce *banniment* (c'est l'expression consacrée). Ses joues étaient devenues d'un rose vif, ses yeux brillaient, son petit cœur battait violemment dans sa poitrine émue.

Père, dit-elle d'une voix tremblante, qui décelait toutes les ardeurs d'un désir chauffé à blanc, père faites-moi voir toutes ces belles choses. Père, je t'en prie. Je serai si contente, si contente! Père, n'est-ce pas que tu veux bien?

Vaubaron hésita pendant le quart d'une seconde. Mais comment résister à la prière d'une enfant adorée? Le médecin, d'ailleurs, n'avait-il pas ordonné des distractions, et quelle distraction pouvait être moins coûteuse?

Tu veux bien, père? répéta Blanche.

Oui, répondit le mécanicien.

L'enfant eut toutes les peines du monde à contenir un cri de joie, et elle entraîna son père vers l'escalier dont les marches poudreuses conduisaient au pays des merveilles.

Vaubaron donna trois sous au buraliste, et la toile rayée qui fermait l'ouverture fut soulevée devant lui et sa fille. Tous deux traversèrent un couloir assez sombre au bout duquel un petit nègre, habillé de rouge, ouvrit à deux battants pour eux les portes du salon de Curtius.

Ce salon était une immense pièce en rotonde qu'une coupole vitrée éclairait par en haut. Une estrade circulaire, peu élevée, supportait les nombreux groupes de figures de cire. Autour de cette estrade régnait une balustrade qui, sans gêner la vue, défendait Henri IV, Fualdès, Cléopâtre, et *tuitti quanti*, contre les attouchements indiscrets de mains trop curieuses. Une tenture d'étoffe rouge couvrait les parois de la rotonde. Les figures balfardes ou fortement colorées des mannequins se détachaient d'une façon très nette sur ce fond de nuance éclatante.

Le programme de l'*aboyeur* n'était point chimérique comme tant d'autres programmes. Il restait même plutôt en deça de la vérité. Nous ne saurions énumérer le nombre réellement prodigieux de personnages historiques ou célèbres, de scènes pittoresques, gracieuses ou terribles, que le public avait le droit de contempler pour deux sous. Les rois de l'Europe, les beautés en réputation du bon vieux temps, les brigands illustres, le Grand Turc, Geneviève de Brabant, sa biche, son enfant et le traître Golo, etc., etc., attiraient l'attention tour à tour.

Il serait malaisé de peindre les sentiments tumultueux de la petite Blanche, quand elle eut franchi le seuil du salon rouge et qu'elle se trouva au milieu de toutes ces figures immobiles et bizarres qui toutes à la fois, sollicitaient ses regards et son admiration. L'enfant se sentit d'abord comme éblouie; une stupeur profonde s'empara d'elle. Il lui sembla qu'elle venait de quitter le monde réel où elle vivait d'habitude et qu'elle se trouvait transportée dans le royaume des songes et des enchantements. Peu à peu, cependant, cette sensation trop vive s'affaiblit, et Blanche recouvra le calme nécessaire pour jouir du spectacle magique qui s'étalait sous ses yeux.

Outre Vaubaron et sa fille, une vingtaine de personne visitaient en ce moment le salon de Curtius. Au milieu de ces curieux circulait un homme de bonne mine, correctement vêtu de noir, portant une culotte courte, une cravate blanche, des bas de soie et des souliers à boucles, comme un huissier de cabinet.

Cet homme étalait sur les revers de son habit noir une chaîne d'argent, et tenait à la main une baguette d'ébène terminée par une petite pomme d'argent. Il se mettait avec une obligeance intarissable à la disposition des visiteurs; il leur donnait toutes les explications qu'ils semblaient désirer, et il se servait de sa baguette d'ébène pour désigner et pour toucher au besoin chaque figure. Ce personnage, plus important et surtout plus complaisant qu'un cornac vulgaire, n'était rien moins que le directeur-propriétaire de l'établissement.

Peu à peu le nombre des spectateurs diminua, et au bout d'un quart d'heure, Vaubaron et Blanche restaient seuls dans le salon de figures de cire. Le directeur s'approcha d'eux, et frappé de la physionomie remarquable et intelligente du mécanicien, il entama la conversation avec lui.

Vaubaron apprit alors, non sans surprise, que depuis le très illustre Curtius, premier du nom, les impresarios des figures de cire se succédaient sans interrègne, comme les rois d'une même dynastie, et que tous faisaient fortune en peu de temps.

On ne reçoit ici que du cuivre, dit le directeur en terminant, avec un agréable sourire, et cependant on y fait de l'or. Moi qui vous parle, je compte bien me retirer dans dix ans, et je serai riche.

Si vous voulez, répliqua Vaubaron, vous pourriez vous retirer dans cinq ans, et plus riche que vous ne le serez dans dix.

Et, pour cela, que faudrait-il faire, je vous prie?

Perfectionner, tout simplement.

Un sourire d'incredulité railleuse vint aux lèvres du directeur.

Et que diable voyez-vous donc dans mes salons qui se puisse perfectionner, mon cher monsieur? demanda-t-il. Jetez donc un coup d'œil sur toutes ces figures, elles sont irréprochables. Quand par hasard quelques-unes d'entre elles se trouvent détériorées ou fanées, je les fais refondre à l'instant. Je me tiens au courant des nouveautés. Le personnel de mes grands hommes et de mes beaux criminels augmente tous les ans. Les costumes (je vous en fais juge) sont d'une fraîcheur au-dessus de tout éloge! Rien n'est épargné, ni pour l'effet ni pour la façon! Vous ne pourriez pas me montrer ici une seule tache ni un seul trou, excepté dans les ajustements du bandit calabrais et mendiants napolitains, et c'est uniquement par respect pour la vérité locale que j'ai fait le pénible sacrifice de les affubler de haillons. Divers des vêtements qui s'étalent sous vos yeux ont une grande valeur. La robe de Cléopâtre, par exemple, est brodée en or fin, et la veste de velours vert du Grand Turc est ornée d'une garniture de cailloux du Rhin magnifiques, qui ont coûté très cher à tailler. Je parle pas du tout du reste. Bref, j'ai la conscience qu'on ne saurait faire mieux que moi pour satisfaire un public éclairé et idôlâtre, et qu'aucune amélioration n'est possible.

Je conviens très volontiers que vos figures de cire sont parfaites dans leur genre, répondit Vaubaron; aussi les perfectionnements dont je vous parle sont-ils d'une toute autre nature.

Expliquez-vous alors, cher monsieur. Je vous écoute avec attention et intérêt.

Vous avez là des figures, ou plutôt des statues de cire, remarquables par la perfection du modèle et la surprenante immitation du coloris. Ces figures ressembleraient véritablement vivantes, si leur immobilité ne détruisait l'illusion. Il leur manque, par conséquent, une chose essentielle.

Quelle est cette chose?

Le mouvement.

Allons, allons, je vois que vous plaisantez! fit le directeur en souriant de nouveau.

Je suis très sérieux au contraire, répliqua Vaubaron, et j'affirme qu'il serait possible et facile de donner à ces mannequins, par des moyens mécaniques, la vie factice qui leur fait defaut et qui centuplerait l'effet de chaque scène. Voilà, par exemple, un groupe composé de trois acteurs, la reine Cléopâtre, l'esclave et le serpent.

Admirez le naturel de l'attitude de la reine, la beauté de son visage, l'effroi qui se peint sur la figure de l'esclave à la vue du reptile, et l'aspect séduisant des fruits veloutés. On en mangerait! s'écria presque malgré lui le directeur entraîné par l'habitude.

J'admire certainement autant que vous, mais le groupe est inerte et comme pétrifié. Au bout de quelques secondes l'émotion ressentie au premier regard se dissipe. Supposez au contraire un instant que les choses se passent ainsi que je vais vous le dire. La reine Cléopâtre est seule étendue sur son lit de repos. Une tenture s'entr'ouvre, l'esclave paraît, sa corbeille à la main: la reine se soulève, l'esclave fait deux pas en avant. Cléopâtre prend la corbeille, elle écarte les fruits, l'aspic se déroule en sifflant et mort la poitrine de la reine, tandis que l'esclave, épauvanté, recule en detournant la tête. Que penseriez-vous d'un tel spectacle?

Cestes ce serait un résultat merveilleux, mais je crois tout à fait impossible de l'atteindre. Des figures de cire ainsi douées de mouvement deviendraient de véritables automates.

Eh bien, pourquoi donc pas?

Ignorez-vous que le fameux *Joueur de flute* de Vaucanson a coûté quelque chose comme vingt-cinq ou trente mille francs à établir?

Non, je le sais à merveille, au contraire.

Or j'ai dans mon cabinet deux cent cinquante ou trois cents figures. Calculez! Qu'avez-vous à répondre?

Ceci: je suis mécanicien, j'ai longuement cherché, et j'ai enfin trouvé le moyen d'obtenir, presque sans dépense, ou du moins avec une dépense extrêmement minime, des résultats tout aussi surprenants que ceux qui coûtaient si cher à Vaucanson.

Et vous vous chageriez d'entreprendre pour moi un pareil travail?

Je me chargerais non seulement de l'entreprendre, mais encore de le mener à bonne fin.

Eh bien, donnez-moi la preuve que vous ne vous faites point illusion.

Comment vous donner cette preuve?

Laissez-moi votre adresse. Je vais envoyer chez vous, ce soir même, une de mes figures. Faites de cette figure un automate dont le prix de revient soit abordable, et, non content de vous payer libéralement vos travaux, je vous associerai à mon entreprise, car il me semblera très juste et très légitime que vous ayez une large part de la fortune immense que je vous devrai... Acceptez-vous cette proposition?

Si je l'accepte! s'écria le mécanicien, dont une joie profonde illumina le mâle visage; oui, oh! oui, je l'accepte, monsieur, et je bénis le ciel qui m'a conduit ici!

XXV

Près d'une heure s'était écoulée pendant l'entretien qui précède. Blanche avait tout vu, tout regardé, tout admiré. La satiété commençait à s'emparer d'elle, et ses yeux éblouis se fatiguaient.

Vaubaron donna son adresse au directeur du salon de Curtius, et sortit, consolé, ranimé, plein d'espérance. Pour la première fois depuis bien longtemps, l'avenir lui semblait lumineux. Ses inventions allaient cesser d'être une chimère irréalisable et improductive. Son travail donnerait l'aisance, la fortune, peut être, aux deux êtres qu'il aimait plus que sa vie.

Un bonheur vient rarement seul! se disait le jeune homme, en proie à une sorte d'enivrement. La somnambule, qui jamais ne se trompe, va me révéler, je le pressens, que les médecins ont menti par ignorance et qu'a force de soins et d'amour Marthe peut être sauvée!

Telles étaient les pensées de Vaubaron, au moment où il réprit avec Blanche le chemin de la maison du docteur Horner.

Vous arrivez juste au bon moment, monsieur, dit à notre héros le laquais galonné sur toutes les coutures qui faisait fonction d'huissier chez le magnétiseur, la consultation du No 6 est commencée depuis dix minutes.

En même temps il ouvrit la porte du salon.

Mais, murmura Jean Vaubaron, très surpris, embarrassé, je vois dans cette pièce plus de monde qu'il y a une heure.

Tranquillisez-vous, monsieur. Tous ces gens là sont arrivés après vous, et ne passeront qu'après vous, si même ils passent aujourd'hui, ce qui me paraît douteux, car il se fait tard. Prenez-donc un de ces bons fauteuils, asseyez-vous sans vous inquiéter de rien, et quand on appellera le numéro 7, entrez dans le cabinet du docteur.

Vaubaron s'assit, comme le lui conseillait le valet, et il attira Blanche sur ses genoux. Quelques minutes s'écoulèrent, puis une petite porte latérale, parfaitement dissimulée sous les plis de la tenture, s'ouvrit lentement, et une voix sourde et gutturale, empreinte d'un accent germanique très prononcé, cria ces trois mots:

Le numéro 7!

Vaubaron s'empressa de se rendre à l'appel de cette voix; il passe le seuil de la petite porte et ne put se défendre d'une involontaire émotion, et d'une inquiétude vague qui ressemblait presque à de la frayeur.

La pièce dans laquelle il venait de pénétrer avec sa fille était vaste entièrement tendu d'un velours de nuance si sombre qu'il paraissait noir; des draperies pareilles, retombant devant les fenêtres, produisaient, même en plein jour, une obscurité profonde. Les clartés faibles d'une lampe astrale à globe dépoli, suspendue au plafond, combattaient seules cette obscurité factice et donnaient une apparence singulière à tous les objets.

Le cabinet n'avait d'autres meubles que quelques sieges disséminés çà et là un large divan adossé à la muraille, et un immense fauteuil à dossier renversé occupant le point central de la pièce. Un tapis d'un rouge vif et d'une extrême épaisseur assourdissait complètement le bruit des pas. Dans le grand fauteuil était étendue, ou plutôt à demi couchée, une jeune femme vêtue de blanc et pouvant paraître belle malgré sa pâleur excessive, ses traits fatigués et le cercle sombre qui se dessinait autour de ses paupières et qu'on eût dit tracé à l'estompe.

Cette jeune femme était si mince ou plutôt si maigre, qu'en la voyant assise, on se demandait comment elle pouvait se tenir debout et marcher, sans se ployer et sans se briser à chaque pas. Des nattes épaisses de cheveux, d'un noir violent encadraient un visage régulier mais sinistre. Vaubaron devina qu'il avait sous les yeux la somnambule.

Le docteur Horner homme de trente cinq à quarante ans, grand maigre et vigoureusement constitué, se tenait debout auprès du fauteuil. Il portait un habit de velours noir, d'une coupe singulière, un vaste gilet blanc à revers échancrés, une culotte collante de drap gris-perle, et des bottes molles montant jusqu'au genou. Ses lunettes d'or produisaient l'effet le plus bizarre avec ce costume à la Werther.

[ACONTINUER.]

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

FETE GRANDIOSE

La fête religieuse qui a eu lieu dimanche à l'occasion du pas age au milieu de nous du Très Révd. Père Soullier, Supérieur Général de la communauté des Oblats, restera longtemps gravée dans la mémoire de toute notre population.

Dès les premières heures du jour, ceux qui devaient prendre part aux cérémonies étaient sur pied le cœur joyeux comme l'est toujours celui de tout bon Canadien dans une telle circonstance.

Vers les neuf heures, les membres de la Corporation de l'Association Catholique se réunirent dans leurs salles, sur la rue Merrimack, et des délégations des autres sociétés vinrent se joindre à eux.

A neuf heures et demie, la procession, étant formée, se mit en marche vers l'église St Joseph, où la fête devait avoir lieu.

Elle défila dans l'ordre suivant: fanfare Mirault, sous la direction de M. le prof. A. Mirault, l'Association Catholique, 200 membres, voitures dans laquelle se trouvaient les porteurs de la bannière, voiture contenant les RR PP. Garin et Forget et MM. A. Guimond et Jos Choquette, président et vice-président de l'Association Catholique, gardes à cheval, voiture contenant le Très-Révd Père Soullier, son assistant, le R. P. Antoine, le Révd Père Guillard, provincial, et le Révd Père Amyot. De chaque côté de cette voiture, MM. Damase Lamontagne et Frank Leblanc, à cheval, agissaient comme gardes d'honneur. Suivaient des voitures portant les RR. PP. de la maison St Joseph et les invités.

Puis venaient les délégations des sociétés de l'Ange Gardien, de la Corporation St André, de l'Union St Joseph et de la Société St Jean-Baptiste.

Les commissaires ordonnateurs de la procession étaient MM. Victor Salois, Wilfred Barret et Louis V. Poulin. Des milliers de curieux étaient stationnés sur les rues le long du parcours de la procession et tous furent unanimes à dire que ce fut l'une des plus belles processions qui ait eu lieu à Lowell depuis longtemps.

La Corporation des Membres de l'Association Catholique s'est plus que jamais distinguée. C'était beau de voir défiler cette jeune société dont tous les membres portaient un magnifique uniforme; elle a reçu des félicitations bien méritées.

Lorsque la procession arriva à la rue Lee, la vaste église St Joseph était presque bondée de fidèles.

Nos sociétés prirent place dans les allées et jusque dans le sanctuaire où des chaises avaient été mises à leur disposition.

La messe solennelle a été chantée par le Révd. Père Amyot, assisté des RR. PP. Dacey et Campeau comme diacre et sous-diacre. Le sermon a été prêché par le Revd. Père Guillard, provincial, qui fut fort éloquent.

Un chœur nombreux, dont faisaient partie des membres du chœur des deux églises, rendit d'une manière admirable la *Missa pro Pace* de Theo. Von La Hache. A l'offertoire, Mlle M. A. Mogé chanta avec âme l'*Ave Maria* de Neidlinger.

M. A. N. Duval dirigea le et président de la Corporation St-André, s'avança vers le Très Révd. Père Soullier, et, au nom chœur avec l'habileté qu'on lui connaît et M. E. Vincelette a touché l'orgue.

Dans l'église, le Très Révd. Père Soullier avait à sa droite le Révd. Père Antoine et à sa gauche le Révd. Père Paquette.

La messe terminée, la fanfare joua *Adeste Fideles*, et alors M. Charles H. Bélanger, un de nos plus anciens compatriotes qui est trésorier de la société St Joseph de la paroisse, il lui lut une magnifique adresse.

Le Très Revd Père Soullier s'adressant ensuite à ses *chers Canadiens*, comme il nous appela, il les remercia de tout son cœur de la belle réception qu'ils venaient de faire en son honneur. Puis, très éloquemment il nous parla de notre paroisse datant de 25 ans et en fit un résumé historique. Il se déclara heureux des progrès marquants que nous avons faits depuis la fondation de notre paroisse sous l'habile direction du Révd Père Garin.

"Au Révd Père Antoine qui m'a accompagné du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, a ajouté le R. P. Soullier, et qui avant-midi a eu le bonheur de passer parmi les Canadiens, revient en grande partie l'hommage de votre reconnaissance.

"Je vous remercie de vo[illegible] cordialité. Notre congrégation [illegible] reçu nulle part autant de preuv[illegible] de sympathie que nous en avons reçu ici. Il y a 53 ans, quatre missionnaires Oblats partaient de France pour venir s'établir sur les bords du St Laurent, et aujourd'hui je suis heureux de constater que nous comptons des centaines de Canadiens, missionnaires Oblats, qui vont s'établir partout, même près des mers glaciales. Vous venez de donner des détails de votre dévouement dans votre belle adresse. J'ai été dans l'admiration cette semaine en faisant la tournée des écoles, en voyant vos enfants si bien mis, si bien élevés, placés sous une si bonne surveillance. Vous avez ici tout ce que vos cœurs patriotiques peuvent désirer.

"C'est le bon Père Garin qui a remué toutes les pierres des riches et belles institutions que vous possédez aujourd'hui, avec l'aide des Canadiens catholiques. Des grandes villes ont droit de vous envier. Si de grandes choses ont été faites à Lowell, elles ont été faites avec votre secours. Vous avez beaucoup donné, mais par contre vous avez beaucoup reçu. Vous représentez ici et bien le Canada dans ses points, dans sa foi et sa religion.

"Continuez à maintenir au milieu de vous ces bonnes et saintes traditions que vous avez puisées sur les bords du St Laurent.

"Encore une fois, je vous remercie du fond du cœur, en mon nom, au nom de notre congrégation, au nom du Révd Père Antoine, et croyez que j'emporterai en France de bons et heureux souvenirs de ce que j'ai vu à Lowell."

La fanfare joua alors "Chief Shark March" et la procession se reforma dans le même ordre pour retourner au presbytère des RR. PP. Oblats.

Le Chœur Rossini, sous la direction de M. P. David, chanta aux vêpres dans l'après-midi et le programme musical que nous avons publié vendredi dernier a été exécuté à la perfection.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Phitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassit. de domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercuriel, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érysipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guerisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre medecine. J'etais affligé d'un maladie de coeur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de doiars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine a tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MRS M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo.

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.

Aberdeen Brown County, O.

CA

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 4 OCTOBRE 1894. Soyons Distingues. No. 54

Indicateur de Chemin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.

DIVISION OUEST.

Commencant le 1er Juillet 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston — A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 15, 12 45, 2 30 3 15, 4 10, 5 10, 6 20, 7, 9 25, p m; Dimanches, 7 30 8 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 50, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 25 a m; 12 05, 5 35, et 7 50, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 6 20 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 1 Juillet 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — *5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — *5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §, 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 44, a m; 12 17 1 43, ¶3 03, 4 00, *4 10, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 47, §8 46 p m; Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

¶ Express, § seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m. Via South Lawrence, 6 30, a m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m—Dimanches, 2 15 p m.

9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 41 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Petersboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, 9 45, 10 13 a m. 12 11, 12 57, 1 44, 1 59, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanche, 10 02 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 44, 5 42, †8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 44 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 43 a m; 1 56 et †8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, *via* la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, †8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, *via* Montréal et Boston Air Line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 59, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

H. C. TAFT, Agt-Gén., Lowell.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferree Passant par le Pont de Poughkeepsie

ENTRE

Nouvelle-Angleterre et le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

F. E. BERRY, Gérant du Trafic général.

THE ANIMAL EXTRACTS
Prepared according to the formula of
DR. WM. A. HAMMOND,
In his laboratory at Washington, D. C.
CEREBRINE, from the brain, for diseases of the brain and nervous system.
MEDULLINE, from the spinal cord, for diseases of the cord. (Locomotor-Ataxia, etc.)
CARDINE, from the heart, for diseases of the heart.
TESTINE, from the testes, for diseases of the testes, atrophy of the organs, impotency, etc.
OVARINE, from the ovaries, for diseases of the ovaries.
MUSCULINE, myosine, etc.
Dose, Five Drops. Price (2 drachms), $2.50
The physiological effects produced by these Extracts are acceleration, strengthening of the action of the heart, fullness and distention in the blood vessels, elevation of spirits, increased urinary excretion, augmentation of the expulsive force of the bladder and peristaltic action of the intestines, increase in muscular strength and endurance, in creased power of vision, in elderly people and increased appetite and digestive power.
When you call for these Extracts we supplie with the Hammond Animal Extracts they will be sealed, together with a Descriptive Literature on the subject, on receipt of price, by
THE COLUMBIA CHEMICAL CO.,
Washington, D. C.

Durant & Rogers
BIJOUTIER
La Plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Nous, magasin est assorti de toutes les nouveautés de la saison.
Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c.. &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le comermce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au com des Rues
Central & Middle

L'endroit
par Excellence
Pour avoir un Habillement
fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
Son assortiment de Draps,
Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du
dernier goût et de patrons les plus nouveaux

A. FENTON
653 Rue Merrimack
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO,
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les mercredis.

On peut lire sans commisération l'histoire du médecin du service civil de Madras, telle que la racontent les journaux de cette ville, qui se montrent quelque peu scandalisés de l'excès de moralité dont a fait preuve en cette occasion le gouvernement de la présidence.

Une fois qu'il se promenait en dog-cart avec la femme d'un étranger, le pauvre docteur fut pris d'un vif désir de l'embrasser et il lui en demanda la permission.

D'autres n'auraient demandé qu'après, mais le héros de cette aventure était trop modeste... et sa compagne refuse.

De retour à la maison, il entendit le cri de sa conscience, prit une plume et rédigea une lettre d'excuses à l'adresse de la dame; la dame montra la lettre à son mari, qui l'envoya au gouvernement de Madras, qui somma le docteur de démissionner. Celui-ci obtint non sans peine de rester au service quelques mois, jusqu'à ce qu'il eût les titres à une pension de retraite minimum: on l'envoya les passer dans une station ignorée de la haute Birmanie.

Perdre ses rentes, ses espérances et sa carrière pour un baiser, c'est un peu dûr; ce doit l'être bien plus, quand le baiser n'a pas même été donné.

LETTRE DE ROME

(De notre correspondant spé[cial])

ROME, 14 Sept. 18[94]

M. l'Administrateur,

Deux cents touristes amér[icains] sont arrivés à Rome. Ils on[t l'in]tention d'y rester dix jours [pour] visiter les plus belles mer[veilles] de la Ville Eternelle. Ces [braves] gens qui dépensent sans co[mpter] font l'étonnement et la joie [des] pauvres italiens. Le petit [com]merce: marchands de sou[venirs], marchands de fruits, mar[chands] de fleurs, marchands d'o[bjets] s'attachent à eux comme d[es sang]sues.

Les Yankees ont visité [...] la reine des lagunes; ils o[nt l'in]tention de visiter Naples [et son] golfe, puis de parcourir la [Sicile]. Je leur conseille fort, da[ns le cas], de ne pas oublier leur re[tour!...] La Sicile, ces jours-ci [...]aut le Texas.

Ce matin, le frère sac[ristain de] la basilique St Lauren[t, hors les] murs, trouve, sous le ma[ître autel], un homme occupé à c[acher un] paquet. Le frère, sans p[erdre de] temps, fait signe à deux [hommes] de venir à lui. A trois [on vous] empoigne l'individu ca[ché et son] paquet qui fume. C'est [...] plus ni moins qu'une bombe; e[t le misé]rable se préparait à f[aire sauter] l'autel et la magnifiq[ue basilique] de St Laurent, pour la [plus gran]de gloire de l'anarchie.

Il y a une affaire [mys]térieuse au Vatican. Les autori[tés pontifi]cales comme les autor[ités italien]nes la tiennent secr[ète]. Mais il n'en est pas moins [cer]tain qu'un complot, un attentat [même a eu] lieu contre le Souv[erain-Pontife]. On parle de deux [as]sassins qui auraient tenté de tir[er sur Léon] XIII, pendant que S[a] Sainteté récitait son rosaire dan[s les jardins] du Vatican. Comment c[es misérables] ont-ils pu s'introdu[ire auprès] du Pape?... Mystère. [Le fait est] que les gardes ont é[té doublées] aux portes des SS. Pa[lais; le fait] est, de plus, que le[s patrouilles] de gendarmes italie[ns qui font] cesse la ronde au[tour du Va]tican, sont plus nombreuses que jamais. Une douzaine de détectives sont sans cesse à se promener sur la place St Pierre.

A Rome, via de Crociferi, les touristes américains qui comprennent l'italien ont pu lire à leur grand étonnement: "Frères Bartelli perruquiers. Maison fondee en 1748 par autorisation de N. S. Père le Pape Benoit XIV. Fabricants de perruques pour les ecclésiastiques, les juges, les avocats, les notaires. On travaille également avec soin pour les dames. Les frères Bartelli ont été breveté par une des dames de compagnie de Sa Majesté la reine Marguerite." N'en voilà-t-il pas assez pour faire l'apologie des frères Bartelli. Etonnez-vous après cela que leur boutique soit toujours pleine de dames.... passées de fraîcheur!....

Léon XIII se prépare à vendanger?... Oui, à vendanger. Le Souverain-Pontife ne cultive pas seulement la vigne spirituels de son Sauveur et Maître, il a encore dans ses jardins du Vatican une grande et belle vigne couverte de beaux raisins dorés. Le Pape a fait cultiver cette vigne en s'aidant de tous les moyens que peuvent fournir la science et l'expérience réunies. Le résultat est ce que l'on devait attendre: la récolte sera magnifique. Aucun producteur italien ne pourra égaler les vins de Léon XIII. Les vins de la vigne pontificale serviront de vins de messe pour les chapelles Vaticanes et pour la basilique St-Pierre. Le Pape, pour être utile à l'immense classe des vignerons italiens, fait publier en brochure décrivant par le menu tous les moyens qu'il a employé pour faire arriver sa vendange à la perfection. Cette brochure sera expédiée gratuitement à tous les propriétaires de vignobles italiens qui en feront la demande.

Comme on le voit, Léon XIII ne pense pas seulement au progrès spirituel de ses enfants. Du fond de la prison où l'Italie officielle l'a relégué, le Souverain-Pontife sait encore aider de tout son pouvoir le progrès matériel de ses compatriotes.

Vous savez que le Grand Orient, maître suprême de la franc-maçonnerie italienne, ne se distingue que par la guerre à mort qu'il a déclaré non seulement à la Papauté, mais au christianisme tout entier. Grâce à une cohorte maçonnique très peu nombreuse, mais extrêmement bruyante et surtout en grande partie israélite, il tient en échec toute une nation de 30 millions d'habitants, et il patronne des sénateurs comme l'infâme Carducci. Or qu'est-ce que Carducci?... Un scélérat ambitieux qui fut jadis démagogne et que la famine a converti au monarchisme. Mais cette conversion subite n'aurait jamais conduit Carducci au sénat, même italien, s'il n'avait écrit l'*Ode à Satan*, devenue le cantique des cantiques pour toutes les sectes luciférienes qui reçoivent les ordres du juif Adrien Lemmi. Croyez-vous que, du moins, ce blasphème a du souffle, de l'inspiration même infernal?... Allons donc. Rien n'est glacial comme l'ode de Carducci; on en peut juger par cette courte citation:

1—"A toi, principe immense de l'être, matière et esprit, raison et sens!

2—Pendant que, dans les coupes, le vin scintille comme l'âme brille au fond de la prunelle,

3—Pendant que sourient la terre et le soleil en échangeant des paroles d'amour,

4—Et que court un frémissement de secret hyménée venant des monts et que palpite la pleine féconde,

5—Vers toi s'élance mon vers hardis! Je t'invoque, ô Satan, roi du Festin!

6—Arrière ton goupillon, prêtre, et ta psalmodie! Non, prêtre, Satan ne recule pas.

7—Vois: la rouille ronge l'épée mystique de Michel

8—Et l'archange déplumé dégringole dans le vide. La foudre s'est glacée dans la main de Jehovah.

9—Planètes éteintes, pâles météores, les anges tombent comme la pluie du haut du firmament.

10—Dans la matière qui jamais ne se repose, roi des phénomènes, roi des formes,

11—Satan vit: c'est lui qui règne dans la lueur tremblante d'un œil noir."

Avez-vous compris quelque chose à ce pathos?.. Moi je n'y ai saisi qu'un immense blasphème... Pauvre Italie, va, qui a de tels sénateurs pour conduire tes destinées!...

Rome au milieu de la misère et de la dégradation où la traînée le gouvernement actuel est encore riche de trois choses. C'est la ville des églises. Il y en a 340 et la plus modeste d'entre elle ferait encore grand honneur à n'importe quelle cité d'Amérique. C'est la ville des fontaines. Ni Paris, ni New York ne peuvent donner une idée de la quantité d'eau prodigieuse qui dans Rome s'élance de la bouche artistique d'un millier de fontaines monumentales. Sur la place St Pierre, deux superbes chateaux d'eau, lancent le liquide pulvérisé au visage des passants que la chaleur suffoque. Sur la place du dépôt central, sur la place Trévi, sur la place Farnèse, sur le Mont Janicule, sur la place du Peuple, et sur autres endroits, de véritables torrents d'eau fraîche et l'impide, réconforte seulement par le joyeux bruit des flots qui tombent avec fracas d'en de vastes bassins de marbre sculpté.

La troisième richesse de Rome, c'est le nombre et la variété des bibliothèques. Il y en a pour tous les goûts, pour tous les âges, pour toutes les professions et elles ont l'avantage d'être continuellement ouvertes au public. De huit heures a. m. à 10 heures p. m., tous ceux qui le désirent peuvent aller puiser sans mesure dans ces trésors accumulés depuis des siècles, pour enrichir l'esprit humain dans les générations futures.

Il est bon de vous dire comme épilogue que ces superbes églises, que ces belles fontaines, que ces riches bibliothèques sont l'œuvre des Papes, depuis les premiers siècles jusqu'à la prise de Rome par les Piémontais.

Bien à vous,

WM. BREEN.

Wilson en Angleterre.

Il est un fait qu'on ne nous contestera pas, c'est que la présente loi douanière ne plait à personne en ce pays, si l'on en excepte les syndicats qui nous l'ont imposée, parce qu'ils y voyaient leurs avantages.

D'abord, le Nord n'aime pas ce tarif; puisqu'on réduisait les droits, il voulait au moins en compensation le fer et le charbon en franchise, mais ce que les démocrates promettent en temps d'élection ne compte pas à grand chose après la lutte. Le Sud libre-échangiste est mécontent parce que le Bill Wilson n'a pas été voté, et l'Ouest regarde la nouvelle loi d'un mauvais œil parce que les intérêts de ses fermiers ont été ignorés.

Enfin, en général, le tarif que nous avons présentement est déprécié. Jusqu'à Cleveland qui a refusé de le signer et a déclaré qu'il n'avait pas été fabriqué d'une manière honnête.

Qui donc aime ce tarif?

Les étrangers, en particulier l'Angleterre.

Nous allons donner une preuve éclatante de cet avancé.

Nos lecteurs savent que le congressman W. L. Wilson de la Virginie-Ouest, celui-là même qui a préparé la mesure douanière portant son nom et que le Sénat a refusé d'adopter. est passé en Europe dans l'intérêt de sa santé passablement compromise, nous assure-t-on. M. Wilson est de ce temps-ci à Londres, et une dépêche datée du 28 courant nous apprend qu'un banquet lui a été offert à l'hôtel Métropole, la veille, par la Chambre de Commerce de la capitale anglaise.

Soixante-dix personnes, recrutées parmi les financiers les plus distingués de la métropole, ont assisté à ce banquet. Naturellement, il y eut force discours. Il faut bien activer la digestion.

L'un des orateurs, un Anglais haut coté dans les finances, sir Albert Rollit, a dit entre autres choses: "Le nouveau tarif américain ne réalise peut être pas les aspirations de ses promoteurs, mais il a établi un système plus libre de commerce entre mon pays et le vôtre, M. Wilson. Des bénéfices en ont déjà été obtenus en Angleterre. Des fabriques qui étaient closes depuis longtemps ont été remises en exploitation dans le pays de Galles et le Yorkshire, et un élan a été donné à l'industrie textile."

Comme on le voit, les Anglais sont contents de notre présent tarif qui fait rouvrir leurs manufactures, au détriment des nôtres.

M. Wilson mérite bien un banquet pour avoir tant travaillé à mettre complètement notre immense marché à la merci des industries anglaises: s'il n'a pas réussi au gré de ses désirs, on ne doit pas lui en tenir compte, car il a fait son grand possible. Les Anglais le savent bien, c'est pourquoi ils l'honorent par des banquets; ils ont aussi l'espérance que si les démocrates sont victorieux aux élections d'automne, les législateurs libre-échangistes du sud, M. Wilson en tête, seront cette fois assez forts pour faire à leur guise, ce qui serait tout à l'avantage des pays étrangers où la main d'œuvre peut s'obtenir à si bon marché.

Club Fremont du Massachusetts.

QUARTIERS GÉNÉRAUX,
46 Equitable Bldg.,
Boston, 29 septembre 1894.

LETTRE ADRESSÉE À TOUS LES VICE - PRÉSIDENTS DU CLUB FREMONT.

Les rapports qui arrivent de tous les centres de l'Etat, au sujet du Club Frémont et spécialement au sujet du banquet qu'il donnera sous peu, nous permettent de vous assurer que le Club est fort prospère et que le banquet du 11 octobre prochain fera époque dans l'histoire des Franco-Américains de l'Etat du Massachusetts. Plus que jamais redoublons d'efforts pour augmenter l'influence qu'aura le Club sur l'autorité politique pour la protection de nos intérêts. Vous avez été nommé chef des Franco-Américains de votre localité et vous avez été reconnu tel parce que les personnes qui vous ont élu ont, d'un commun accord, trouvé en vous les qualités requises pour être le chef de nos concitoyens de langue française. Ces personnes s'attendent à ce qu'en votre qualité de vice-président, vous fassiez tout en votre pouvoir pour que le rapport final de votre centre soit des plus satisfaisants. Nous nous attendons à ce que votre localité, par votre entremise, contribue de toutes ses forces à la réussite de notre entreprise. Mettez-nous au courant à mesure que les affaires du banquet marcheront. Si vous avez besoin de renseignements ne vous gênez pas, nous sommes là pour vous servir et notre dévouement est à toute épreuve.

Bien à vous

THEO. E. LANGLOIS, Sec.,
46 Equitable Bldg., Boston.

François de Bourbon, fils de feu l'infant don Henri et frère du duc de Séville, déclare qu'il est l'héritier de la couronne de France, comme descendant du comte de Chambord.

L'AMI DES AVOCATS.

C'est une chance pour la profession légale que le président des Etats-Unis soit un avocat. Cleveland a pris un soin tout spécial de ses confrères depuis mars 1893. Quand le commerce était prospère, le peuple n'avait besoin que rarement des avocats, sinon pour augmenter ses affaires, fonder de nouvelles entreprises, etc. Les avocats chômaient souvent en ce temps-là.

Mais tout est bien changé. Cleveland est arrivé au pouvoir apportant avec lui l'abondance pour les fils de Thémis. Depuis le triomphe démocratique, les avocats font des affaires d'or. Les faillites, les grèves, les hypothèques, les mutations de propriétés, les collections—toutes ces choses qu'on voit en si grande abondance en temps de crise servent à remplir l'escarcelle de l'avocat. Comme une épidémie fait faire fortune aux médecins, les temps difficiles enrichissent ceux qui vivent de chicanes.

Nous ne voulons pas dire de mal des avocats; ils sont nécessaires, comme le sont les membres des autres professions; il est préférable que les différends se règlent devant les tribunaux avec des arguments, qu'à coups de revolver. L'avocat ne cause pas les procès; ce sont les procès qui font les avocats. Si personne ne plaidait, le barreau perdrait de son utilité ou plutôt n'existerait pas.

Donc, les avocats étaient pleinement dans leur droit de profiter de la manne que Cleveland a laissé tomber dans leurs bureaux. Si une maladie contagieuse se propageait en cette ville, les médecins qui en profiteraient pour arrondir leur magot ne seraient pas à blâmer, pas plus que ne le sont les entrepreneurs de pompes funèbres quand le chiffre de la mortalité atteint un degré élevé.

Il faut que ce soit le métier ou la profession de certaines gens de vivre du malheur de leurs semblables.

Mais celui qui, par négligence ou méchanceté, causerait une épidemie serait très coupable.

Le parti démocratique, en causant une crise laquelle, par ricochet, donne de l'ouvrage aux avocats, mérite d'être tancé, parce qu'il a fait subir au peuple des pertes énormes, peu importe que soit au profit de MM. les avocats, huissiers ou autres. Tandis que les travailleurs sont dans la misère, ceux que Cleveland a enrichis roulent carrosse, vivent dans des demeures somptueuses et nagent dans la richesse.

Les Bicycles.

Pas de triomphe qui n'ait son ombre. La bicyclette n'a pas plutôt conquis les cœurs que les médecins s'empressent dédéclarer que les cœurs ont gravement tort de se laisser conquérir par elle. Oui, n'en déplaise aux robustes déteneurs de *records*, n'en déplaise aux agiles sylphides qui, par cette heureuse demi-saison, glissent le long des routes de la campagne, le tourbillonnement trop rapide des deux roues d'acier a un écho funeste dans les contractions rythmées des ventricules et des oreillettes. Vainement un naïf, plus psychologue, prétendrait-il qu'il fait de la bicyclette pour se donnér du cœur. Esculape, impitoyable, répondra que le cœur s'en va, au contraire, sous l'influence de cet exercice, et que les émotions de course, compliquées de trop violents efforts musculaires, ne se traduisent que trop vite par d'inquiétantes palpitations.

Hippolyte Violeau, dans sa légende des *Corriquets*, représente un vieil avare dont le cœur, chaque nuit, est rongé par de malins petits génies. Chaque nuit les invisibles bureaux s'asseyent sur ce cœur et le déchiquètent. Le moment vient où tout a disparu, et où les supplications les plus tendres ne peuvent plus émouvoir le vilain homme.

Car la veille, achevant son repas préféré,
Le corriquet vorace avait tout dévoré.

Le corriquet, paraît-il, c'est la bicyclette. M. le docteur Petit le fait entendre dans un langage qu'il s'efforce de rendre bienveillant, mais dont la sévérité, malgré tout, épouvante ce qu'on pourrait appeler la conscience physique du lecteur. Ce titre de *conscience du corps* a été donné à l'estomac. Le cœur ne pourrait-il aussi le revendiquer? Ce serait—que les philosophes le remarquent bien—le moyen d'identifier harmonieusement la conscience physique et la conscience morale; les gros péchés, comme les grandes courses en bicyclette, ayant l'habitude de se traduire uniformément par des battements plus pressés de notre quadruple viscère.

M. le docteur Petit n'anathématise pas absolument la bicylette. Certains mortels vigoureusement constitués peuvent se payer le luxe de surexciter ce que Descartes appellerait la production des esprits animaux. Il désirerait seulement que nul s'avisât d'enfourcher cette monture apocalyptique sans avoir interrogé sérieusement ce qui se passe dans son cœur. Il voudrait que nul ne commençât à jouer du piston avec ses tibias sans s'être soumis à un véritable conseil de revision. Dans ce temps de socialisme d'Etat et de reglementation minutieuse de la vie privée, on pourrait aisément porter la chose à la tribune des deux Chambres et exiger que personne ne se mit en selle, sans avoir, en croupe de sa bicyclette, un docteur autorisé qui l'ausculterait tout le temps de la promenade et qui arrêterait la danse des mollets, quand commencerait celle des ventricules. Il y aurait là, pour le cycliste placé devant, un petit supplement de travail et d'émotion qui ne pourrait qu'améliorer le fonctionnement tranquille et normal de sa machine pectorale, source du sang artériel et des grandes pensées.

Il est terrible, M. le docteur Petit, et ses théories jettent une belle douche d'eau froide sur l'enthousiasme de notre jeune génération pour les exercices physiques. Quelle pauvre patraque que l'homme, et quel cercle vicieux que la vie! Travaillez, gare à la myopie; amusez-vous, gare à la névrose; mangez, gare à la goutte; mangez peu, gare à l'anémie; restez assis, gare à l'apoplexie; restez debout, care aux varices; la vie tranquille et douce, dépourvue d'effort, conduit tout droit à la dégénérescence; les exercices violents détraquent le cœur. Cyclistes, cavaliers, touristes, hommes de bureau, femmelettes endormies dans le coton, ascensionnistes intrépides, tirez-vous donc de ce guêpier.

G. D'A.

LE "MAIL" ET M. MERCIER.

Le *Mail*, de Toronto, est un des journaux qui ont le plus rudement combattu M. Mercier et un de ceux qui ont contribué à sa déchéance par de furibonds appels à l'élément anglais.

Ce journal a publié ces jours derniers sur l'ancien premier ministre de Québec un long et superbe article au cours duquel il a retracé les principaux événements de sa carrière et les incidents de son émouvante agonie.

Après avoir parlé de Chapleau et de Mercier comme de deux admirables orateurs, de deux grands meneurs d'hommes et de deux hommes d'Etat essentiellement canadiens-français, après avoir fait allusion à l'entrevue de mardi entre le lieutenant-gouverneur et l'ex-premier, le *Mail* s'écrie:

"Les journaux canadiens-français sont remplis de longs rapports sur M. Mercier, tout comme aux anciens jours de sa splendeur. Il est redevenu ce qu'il était autrefois, un grand homme, un chef fameux. En face de la mort, comme on le représente, son nom et sa renommée revivent. Cette reconnaissance sur son lit de mort évoque naturellement la gloire de sa carrière et la tragédie de ses revers. Jamais homme politique canadien ne s'est élevé si soudainement à des hauteurs vertigineuses; mais, en revanche, on n'a pas d'exemple de chute aussi étourdissante."

Le *Mail* termine son article par le paragraphe suivant:

"M. Mercier s'est placé dans l'opinion de ses compatriotes français à des hauteurs auxquelles aucun autre Canadien-français ne pourrait aspirer et il est ensuite tombé pour tout perdre en l'espace de quelques semaines. Sa disparition sera celle d'un homme remarquable. Rejeté par les siens comme chef, il les quittera héros, presque idole."

Les héritiers de David Morrison, de Pittsburg, Penn., viennent de découvrir dans une vieille bibliothèque, appartenant au défunt, un coffret contenant $75,000 en or et en billets.

Les héritiers savaient que Morrison était riche, mais malgré d'actives recherches ils n'avaient pu encore découvrir trace de la fortune de leur parent.

CRIME MYSTERIEUX

DECOUVERTE DU CADAVRE D'UNE FEMME

La Mort Causee par un Coup de Revolver

North Scituate, 30 sept.—Une découverte macabre vient d'être faite dans un sentier désert, au milieu d'un bois, aux environs de cette localité: c'est le cadavre d'une femme inconnue.

C'est un nommé Everett, en errant dans ce bois, qui trouva le corps.

Le cadavre avait le derrière de la tête enfoncé et le visage horriblement mutilé.

L'endroit où Everett a fait cette lugubre trouvaille est près du vieux village Bank, dans North Scituate.

Le meurtre a évidemment été commis ailleurs et le cadavre transporté à cet endroit, afin de dérouter la police. Il n'y avait aucun indice d'une lutte et les traces d'un buggy qui avait tourné dans le chemin, autour du cadavre, étaient les seuls signes visibles du passage de quelqu'un.

Le cadavre est celui d'une femme de 40 ans, et d'après la manière dont elle était vêtue on pouvait juger qu'elle n'appartenait pas au canton. Elle était vêtue d'une robe noire et portait une chaîne d'or et un loquet autour du cou. Ses mains étaient gantees de noir.

Le cadavre avait été déposé en cet endroit la nuit précédente; il a été transporté à Providence, où une autopsie a été pratiquée samedi avant-midi par le Dr Walker J. Smith.

L'autopsie a établi le fait que la mort de cette femme a été causée par un coup de feu. La balle de calibre 38 s'était logée dans l'estomac, un peu au dessus du cœur.

On n'a pu encore rien découvrir relativement à l'identité de la victime.

Quant au meurtrier, on n'en a eu ni vent ni nouvelle.

La police informe.

183 OFFICIERS

Arretes pour Propagande Anarchiste-Socialiste.

Berlin, 30 sept.—Une grosse sensation a été causée par l'arrestation de 183 officiers d'artillerie de l'école militaire d'Invalidstrasse, sous l'accusation d'avoir pris part à une propagande anarchiste-socialiste et aidé à la direction d'une fabrique pour la fabrication d'explosifs dans un but révolutionnaire.

Les prisonniers ont été surpris hier soir par un détachement du 4ème régiment des Gardes, qui arrivèrent sur eux la baïonnette au bout du fusil. Ils furent conduits à minuit à la gare de Potsdam, où attendait un convoi spécial, et ils furent transportés dans la forteresse de Magdebourg. A midi aujourd'hui ils furent reconduits à Berlin.

Tous les prisonniers appartiennent à la haute classe. On croit en certains quartiers qu'ils n'auront pas de difficultés à se laver des accusations portées contre eux.

LA FERMETURE

De Grosses Manufactures de Lainages.

New York, 29 sept.—Les fabriques de A. Priestly & Co., sur la 7ème rue et l'avenue Jefferson, à Centralville, New Jersey, sont closes depuis hier.

Ces fabriques ne fonctionnaient pas régulièrement depuis l'automne dernier. Les employés durent subir une réduction de gages de vingt-cinq pour cent. Quand l'ouvrage régulier fut repris il y a quelques jours, les anciens gages ne furent pas restaurés, et les employés protestèrent des plaintes.

Deux cents fileurs demandèrent à leurs patrons de leur accorder les gages d'avant la crise. M. Priestly répondit que c'était impossible. L'état du marché des lainages, a ajouté le grand manufacturier, est entièrement différent de ce qu'il était en 1892, et sous le nouveau tarif même les gages réduits qu'il leur accordait étaient trop élevés.

Alors les employés se mirent en grève. M. Priestly leur dit que leur action allait lui faire économiser de l'argent, car depuis quelque temps ses fabriques étaient exploitées à perte.

Les fabriques de lainages Highland ont aussi été closes pour la même raison. John T. Bottomly, le surintendant de ces fabriques, a dit au comité ouvrier qui s'était adressé à lui pour régler le différend:

After THREE MONTHS of Daily Wear

This Collar
Is Still in Good Condition.
That's because it's the "CELLULOID" Collar. Its original cost was 25 cts. and it cost the wearer nothing afterwards to keep it clean. When soiled, simply wipe off with sponge or wet cloth.
These collars and cuffs are *waterproof*, and are the only waterproof goods made with an interlining of linen; therefore the only ones that can last and give absolute satisfaction. Every piece of the genuine is stamped as follows:
TRADE CELLULOID MARK.
Refuse anything that is not so marked, and if your dealer has not got the right kind send direct to us, enclosing amount, and we will mail you a sample postpaid. Collars 25 cts. each. Cuffs 50 cts. pair. Give size, and state whether stand-up or turned-down collar is wanted.
THE CELLULOID COMPANY,
427-429 Broadway, NEW YORK.

—Nous ne pouvons payer des gages républicains en temps démocratique.

Woonsocket, R. I., 29 sept.—Les tisserands dans les fabriques de lainages Whipple à Barrillville se sont mis en grève ce matin, parce que leurs gages ont été réduits de 10 pour cent.

ON LE DIT FOU.

Hubbard, qui a Tiré sur sa Femme, est en Prison.

Chicago, 29 sept.—D. B. Hubbard, un avocat de Worcester, Mass., qui a tiré sur sa femme et le jeune Frank Gorsuch, jeudi soir, a passé une mauvaise nuit en prison, pleurant et demandant des nouvelles de sa femme.

"J'étais insane depuis plus d'un mois, a-t-il dit. Je sentais que je ne pourrais vivre sans ma femme, et quand elle m'eut écrit que nous ne pouvions vivre de nouveau ensemble, j'accourus à Chicago où je tentai de la tuer. Je ne savais pas ce que je faisais dans le temps."

Aussitôt rendu à la prison, Hubbard fit demander le colonel Geo. R. Davis, l'ex-directeur général du "World's Fair." Ce dernier viut voir de suite le prisonnier. Il ne l'avait jamais rencontré auparavant, mais il apprit que son frère, l'avocat Davis de Worcester, était un vieil ami de Hubbard.

Le colonel Davis eut un long entretien avec le prisonnier. Au moment où il allait quitter la prison, le colonel dit: "Cet homme est fou. Il m'a dit que si je voulais cautionner pour lui, il me ferait rentrer en possession du montant de ma caution au bout de six heures. Sans doute qu'il le ferait en se brûlant la cervelle."

Ni Mde Hubbard, ni le jeune Gorsuck ne sont blessés dangereusement.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH
Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT
AND A
USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an,	$1.00
Six mois,	50
Trois mois,	25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell, Mass

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 4 OCT. 1894.

PORTRAIT D'UN "RISQUE-TOUT."

L'ennemi du président Cleveland, celui qui, en sous-main, par tous les subterfuges que lui suggérait sa rouerie en politique, cherchait à enfoncer son adversaire plus heureux que lui puisque son parti l'avait choisi comme chef suprême, ce politicien hai neux autant qu'habile, c'est David B. Hill que les démocrates de l'Etat de New York viennent de nommer candidat au poste de gouverneur.

Le *Post* de New York, une feuille democratique qui a toujours pris la defense de Cleveland, a fait un portrait d'une exactitude rigoureuse du sénateur Hill; notre confrère l'*Indépendant* de Fall River nous donne la traduction française de ce morceau que nos lecteurs liront sans doute avec interêt. Nous citons:

"Nous considérons M. Hill comme l'homme le plus dangereux dans la vie publique americaine. C'est un "risque-tout" et il est charmé d'être considéré comme tel. Il a de l'attrait pour Tammany Hall et pour tous les "bosses" et les mauvais elements de la societe parce qu'il représente ce que tous ceux ci visent et recherchent. En jetant un coup d'œil retrospectif sur la liste des chefs démocrates dans l'Etat de New York, où trouvons-nous quelqu'un qui lui ressemble? Ou le placer dans la liste avec Van Buren, Marcy, Wright, Seymour, Tilden, Cleveland? Tous ces hommes ont marqué par des services rendus à l'Etat. Ils avaient tous de l'ambition. Ils ont eu leurs luttes, ils ont eu des amis et des ennemis, et cependant le jugement impartial d'aujourd'hui reconnait que chacun d'eux pouvait à juste titre prétendre à des qualites d'homme d'Etat. Qu'est-ce que David B. Hill a fait ou voulu faire qui lui donne le droit de reclamer une place dans ce cortège? Le peuple de l'Etat de New York se doit à lui-même de mettre fin à sa carriere sans principes et à ses mauvais exemples. Nous ne doutons pas le moins du monde que c'est là ce que fera le peuple aux prochaines elections. La majorite contre lui devrait être plus forte encore que contre Maynard, parce que c'est lui qui a eté le principal agent alors que Maynard n'etait que le mannequin et l'instrument."

Voilà l'homme que la démocratie new-yorkaise, ce monument de corruption ebontée ayant pour base le trop fameux Tammany Hall, vient de pousser dans l'arène pour defaire le candidat republicain, l'ex-vice-président Morton, ce citoyen intègre, ce politicien à large envergure qui mérite à tous egards d'être elu gouverneur de l'Etat-Empire.

Hill, ce "risque-tout," comme l'a si bien surnomme le *Post*, va en effet aux prochaines élections risquer beaucoup, sinon toute sa carrière publique, dans l'espoir d'atteindre le fauteuil présidentiel, qu'il convoite avec tant d'ardeur. Le fait qu'il a accepté la candidature au poste de gouverneur de l'Etat de New York implique son intention d'être le prochain candidat démocratique à la présidence des Etats-Unis. Mais comme toujours il est prudent; il a résolu de ne pas démissionner comme sénateur avant l'election. Cela prouve qu'il appréhende une défaite.

Un homme qui va faire travailler ses amis pour défaire le sénateur Hill, ce sera probablement Cleveland qui ne se laissera pas tondre la laine sur le dos sans crier quelque peu et porter quelques coups à son tondeur. L'occasion est belle, et Hill n'a qu'à bien se tenir. Le président Cleveland, cet ancien gouverneur de New York, a encore des amis dans cet Etat, et il nous paraît que le *Post* reflete l'opinion de cette faction, si l'on en juge par les lignes que nous reproduisons plus haut.

Divisés, luttant les uns contre les autres, les démocrates de New York ayant à vaincre un homme aussi fort, aussi populaire que Levi P. Morton vont, nous en avons aucun doute, essuyer une defaite de premier ordre, et le sénateur Hill ne sera pas candidat à la presidence; ayant perdu ses atouts dans cette partie qu'il joue avec si peu de chances de succès!

Cet automne, la lutte sera plus acharnée dans l'Etat de New York que partout ailleurs, car c'est de cette région populeuse qu'il verra probablement sortir un des candidats présidentiels en 1896; et si New York avec ses 36 colleges électoraux est républicain, le prochain président des Etats-Unis sera, nous pouvons risquer sans crainte cette prophétie, l'un des nôtres.

Quelques Considérations.

Les républicains viennent de remporter une éclatante victoire dans le Connecticut; partout les nôtres y ont fait des gains considérables; des châteaux-forts démocratiques y ont été pris d'assaut. C'est un nouveau *coup de balai*.

Nous avons raison de nous réjouir, car ces triomphes qui se font de plus en plus nombreux présagent une victoire complète aux prochaines élections congressionnelles.

Nous marchons de victoire en victoire, comme les aigles de Napoléon volaient de clocher en clocher. Notre étendard flotte en mains endroits triomphant.

Le Maine, le Vermont, le Connecticut, voici des preuves que les démocrates perdent chaque jour du terrain.

On a beau dire qu'il n'y a pas de revirement d'opinion, il faut bien se rendre à l'évidence. En 1892, les démocrates triomphaient sur toute la ligne; et Cleveland, porté au fauteuil présidentiel, trônait dans toute sa gloire.

Que les temps sont changés! Celui que les démocrates regardaient comme un dieu de l'Olympe politique américain, est aujourd'hui conspué par la plupart de ses anciens partisans qui ne reconnaissent en lui qu'un autocrate, qu'un Czar de Russie au petit pied. En envoyant les troupes fédérales à Chicago pour faire la guerre aux travailleurs en grève, Cleveland s'est aliéné le parti ouvrier.

Les démocrates ont beau crier comme par le passé: Notre parti est celui de l'ouvrier! On ne les croit plus.

—C'est de la blague, s'écrie-t-on.

On a des exemples devant les yeux.

Voyant que cette corde-là ne prend plus, qu'elle est complètement usée, les démocrates essaient de duper tout le monde en prétendant que le parti républicain est la *chose*, la *machine* de l'A. P. A.

Cela ne prendra pas.

Non, jamais.

Pourquoi? Parce que c'est tout à fait insensé.

L'A. P. A. est une société anti-catholique. Ce dernier mot dit tout. Or, dans tous les partis politiques, il y a des catholiques, et cette société qui ne cherche qu'à ostraciser les catholiques essaie depuis sa fondation à se caser quelque part, afin de faire le plus de mal possible. Heureusement qu'aucun parti n'en veut. Il y a, à vrai dire, des démocrates, des républicains, des populistes, etc., dans cette société, mais seuls les démocrates cherchent à en faire du capital politique, espérant faire accroire au public que l'A. P. A. est une invention républicaine.

Ils rencontrent des individus assez naïfs pour les croire. Pauvres gens!

Un des chefs républicains les plus éminents, c'est certainement Tom B. Reed, de l'Etat du Maine; cet homme célèbre dont on parle depuis longtemps comme candidat probable à la présidence des Etats-Unis, a, dans un de ses récents discours, déclaré hautement en qualite de "leader" de son parti que l'A. P. A. était une association malhonnête et que le parti républicain n'avait rien à faire avec elle.

Cette déclaration devrait suffire à toute personne de bon sens.

Nous demandons une seule chose: que les journaux démocratiques prouvent que l'A. P. A. et le parti républicain marchent de concert. Mais les preuves leur manquent absolument. Cela ne les empêche pas de lancer des accusations à tort et à travers.

Est-ce que le peuple se laissera blaguer de la sorte?

Non; dans le Connecticut, comme dans le Vermont et le Maine, l'électorat comprend que ces appels au fanatisme religieux n'ont pour but que de détourner l'attention sur la conduite déplorable des démocrates au pouvoir à Washington.

ANNEE REPUBLICAINE.

Norwich, Conn., Ier oct.—Les républicains ont été victorieux à Norwich par 550 de majorité; ils ont élu tous leurs candidats, excepté le greffier de la ville. Ledyard, un château-fort démocratique, a élu les candidats républicains par 40 de majorité. Preston a répété sa victoire républicaine de l'an dernier. Bozrah et Colchester, républicains l'an dernier, sont démocrates cette année. Sur les 27 localités dont on a reçu les rapports, 19 sont républicains et 8 sont démocrates. New London a élu un democrate pour maire, mais les républicains seront en majorité au conseil.

Winsted, Ier oct.—Dans toutes les localités du comté de Litchfield, les républicains ont fait des gains importants. A Winsted, les républicains ont de 300 à 400 voix de majorité, et une majorité de 53 voix en faveur des licences. Norfolk est républicain par 53 de majorité; Torrington, républicain par 250 de majorité et 141 voix de majorité en faveur des licences; New Hartford, républicain par 85 de majorité et 18 de majorité pour les licences; Riverton, républicain par 9 de majorité, et pas de licence par 131 de majorité; Hartland, républicain par 20 de majorité.

New Haven, Conn., Ier oct.—La plupart des localités dans le Connecticut ont élu leurs édiles aujourd'hui et se sont prononcées sur la question des licences. Orange, un fameux endroit de villégiature, a élu tous les candidats républicains par de bonnes majorités, ce qui est un complet revirement depuis l'an dernier. Milford a élu les candidats républicains pour la première fois depuis 30 ans. Les rapports des autres localités du comté indiquent un vote républicain plus considérable que par le passé.

Stamford, Ier oct.—Cette ville aujourd'hui a donné aux republicains la plus forte majorité depuis la guerre. Le premier *selectmen*, Edwin S. Holley, a reçu 519 de majorité et les autres de 200 à 300. La majorité en faveur de l'octroi des licences est de 203.

Hartford, Ier oct.—Les rapports des quarante localités de cette région indiquent que les républicains ont été victorieux en maints endroits; le vote républicain accuse une augmentation considérable dans chacune de ces localités; par conséquent le vote démocratique a baissé en proportion.

A Middletown, les républicains ont été triomphants dans tous les quartiers et tous leurs candidats ont été élus.

Par tout l'Etat, seuls les républicains ont fait des gains.

C'est un beau triomphe qui indique un revirement complet de l'opinion publique dans le Connecticut.

La Fin de M. Mercier.

[De l'*Electeur*.]

Toute la presse du pays continue à entretenir le public des scènes finales de la vie de M. Mercier.

Le *Mail* y consacrait l'autre jour un article qui a été fort remarqué, et dans lequel le journal anti-catholique rendait un juste tribut d'hommages à l'immense talent et à l'incontestable dévouement de l'ancien premier ministre à l'égard de ses co-nationaux.

Le *Progrès* de Valleyfield publiait aussi, au même sujet, samedi, un article qui tranche sur l'appréciation qu'on fait généralement des événements qui se déroulent en ce moment.

Voilà pourquoi nous croyons devoir en mettre le texte sous les yeux de nos lecteurs.

M. MERCIER.

"M. Mercier se meurt," telle est la nouvelle qui nous est arrivée de Montréal mardi soir, avec le récit d'une touchante entrevue entre M. Chapleau et l'ancien premier ministre.

Beaucoup de nos vieux amis libéraux, qui n'ont jamais pu s'habituer à la disparition de M. Mercier de la scène politique, ont pleuré en lisant les détails de cet entretien suprême des deux vieux ennemis.

Nous avons, pour notre part, été douloureusement affecté, en apprenant la nouvelle de la fin prochaine de notre ancien chef.

A tort ou à raison, nous avons cru que M. Mercier était le seul homme capable de relever le peuple canadien-français de l'ornière où il s'enfonce chaque jour. Et cette croyance n'est pas tout à fait bannie de notre esprit.

Quelques-uns s'imaginent encore que la tempête qui a causé la ruine de cet homme de valeur fut amenée par sa politique financière. Quelque blâmable qu'ait pu être cette politique, M. Mercier n'a été victime que des susceptibilités de nos concitoyens anglais. M. Angers et ceux qui l'ont secondé ont été les instruments inconscients du fanatisme anti-français.

Dans la petite crise de cabinet qu'il traverse, M. Taillon a pu s'assurer que ce n'est pas une mince affaire que de différer d'opinion avec un collègue anglais.

En apprenant la chute de M. Mercier, le fameux McCarthy s'est écrié: "Les écoles catholiques du Manitoba sont fermées pour toujours." Il avait raison. Sa victoire, jusque-là douteuse, était maintenant complète.

Et M. Mercier n'a fait qu'exprimer le sentiment général en disant à M. Chapleau qu'il craignait bien que justice ne fut jamais rendue à nos coréligionnaires.

Il nous semble rêver en relisant les journaux conservateurs anglais et français de la dernière lutte contre M. Mercier. Tous ces journaux du premier au dernier, paraissaient convaincus à cette époque que notre chef valait moins qu'un voleur de grand chemin. Des ministres mêmes se permettaient de lui dire: Nous vous enverrons au pénitencier pour le reste de vos jours.

Et la lutte terminée ils essaient de mettre leur menace à exécution.

Cependant, l'annonce de la mort de ce VOLEUR, pour lequel on devrait n'avoir que du mépris, fait couler les larmes des hommes les plus éminents du parti conservateur. Cet escroc reçoit la bénédiction du Pape, qui sait comment il est tombé. Pour comble d'inconséquence, le vengeur attitré de la moralé publique en ce pays, le ministre de la justice, sir John Thompson, envoie prendre de ses nouvelles.

Mais ce voleur qui avait été mis hors la loi n'était donc pas un voleur, puisque MM. Chapleau, Thompson, Taillon, Pelletier, Nantel se croient tenus en honneur d'aller lui offrir le témoignage de leurs sympathies!

Alors ce charivari épouvantable qui ne s'arrêta pas pendant six mois passés, n'était donc qu'une simple manœuvre électorale. Eh oui! pour les conservateurs français, il s'agissait simplement de prendre le pouvoir; mais, pour les conservateurs et les libéraux anglais, — car les deux s'entendaient parfaitement, — c'était la bataille des plaines d'Abraham qui recommençait. Il fallait étouffer dès sa naissance cet esprit d'indépendance que M. Mercier se permettait de répandre dans notre province. L'exécution de Riel et l'écrasement de M. Mercier faisaient partie d'un même programme qui comprend la suppression de nos écoles, au Nord-Ouest, et après, dans Québec.

CURIEUX APOTRES!

Il y a dans ce bas monde des gens qui y gagnent fort peu à être connus de près.

Ce sont les "esprits forts," les philosophes incrédules, les hommes trop savants—à leurs propres yeux—pour croire tout ce que nous racontent les curés."

Pour quelques naïfs, ces soi-disant libres-penseurs sont de grands génies, des bienfaiteurs de l'humanité, des héros.

Ne cherchent ils pas à nous procurer la plus belle des libertés, celle qui nous permet de vivre à notre guise, sans craindre le grand compte final, dont la perspective vient si souvent empoisonner la coupe de nos plaisirs?

Les uns, comme Voltaire le menteur, brisant brutalement les vitres et proclamant que "la paix de l'âme gît dans la négation de Dieu." Les autres, comme Rousseau et les pères de la "grande" révolution, ne refusent pas à l'"Etre Suprême" une petite place sous le soleil, mais ils lui défendent formellement de se mêler de leurs affaires et surtout de faire des miracles.

L'aplomb avec lequel ils débitent toutes ces belles choses leur donne un air crâne qui en impose parfois aux observateurs superficiels.

Pensez donc! Ne pas craindre de dire aux prêtres: "Mêlez-vous de vos affaires et ne quittez pas vos sacristies!..." Et à Dieu même: "Votre règne est fini; désormais nous seuls aurons le droit de tout règler ici-bas!" cela demande plus que de l'esprit et du courage: il faut, pour parler ainsi, du génie et de l'audace!...

Mais, quand on les examine de près et attentivement, ces faux grands hommes perdent rapidement tout leur prestige. Loin de les admirer, on les trouve drôles, très petits et surtout superlativement ridicules.

Pour se faire écouter, ils commencent toujours par proclamer de grands principes. Ils veulent se montrer les sauveurs du genre humain. Liberté absolue pour tout le monde, surtout la plus belle de toutes les libertés, celle de la conscience, "que les prêtres cherchent à opprimer au nom de la religion."

Cela sonne très bien! Mais... quand à notre tour nous disons à ces beaux parleurs: "Soit, messieurs; vous voulez la liberté de raisonner et même de déraisonner, cela ne nous contrarie nullement. Prenez-en largement, sans vous gênez. Seulement, laissez-en un peu pour nous. Certains préceptes de la religion vous offusquent, certaines pratiques vous déplaisent, certaines vérités vous gênent.... Niez, repoussez tout cela... et laissez-nous admettre, croire et pratiquer en paix..."

—Pas de ça! s'écrient-ils; vous ne nous comprenez pas, tas d'imbéciles et de crétins que vous êtes! Si nous demandons, si nous exigeons la liberté la plus absolue, il doit être compris que c'est seulement pour nous et nos opinions. Nous vous accordons la liberté de suivre notre exemple, de lire nos écrits, d'accepter nos discours comme parole d'Evangile. Hors de cela, rien!

Pauvres gens!

Nous pourrions peut-être les prendre au sérieux, s'ils parvenaient à se croire et surtout à se comprendre eux-mêmes! Mais de tout leur beau courage, de toute leur grandeur d'âme, de toute leurs orgueilleuses affirmations, il ne reste rien au moment de l'épreuve. De même qu'un coup d'épingle suffit pour dégonfler un ballon, le moindre souffle renverse le château de cartes philosophique des des libres-radoteurs. Ce qui leur manque, c'est la conviction, c'est la foi en leurs propres affirmations.

Il ne faut pas que leurs principes leur coûtent autre chose qu'un peu de jactance: jamais ils ne se glorifieront d'avoir des martyrs dans leur calendrier.

Pas même des pauvres volontaires.

"Sous le Directoire, raconte un témoin oculaire, lorsqu'on commençait à se remettre de la Terreur qui avait si lourdement pesé sur la France, le citoyen La Réveillère-Lepaux, un collègue de Barras, imagina de créer une religion, qu'il décora du nom de théophilanthropie. C'est un amalgame de toutes les maximes, de toutes les prescriptions morales qu'il avait recueillies ça et là dans les sages de l'antiquité, dans les philosophes et même dans l'Evangile.

Fier de sa trouvaille et heureux de pouvoir détrôner à tout jamais, disait-il, la religion de Jésus-Christ, il s'agitait comme un vrai possédé, afin de multiplier les apôtres et les adeptes de sa doctrine.

Malgré ses efforts, la nouvelle Eglise ne progressait nullement. Fatigué, découragé même, la Réveillère-Lepaux va trouver Barras, son acolyte.

—Décidément, mon cher collègue, lui dit-il, ma religion ne prend pas! Pourtant c'est un chef-d'œuvre de morale et de philosophie... Comment Jésus-Christ a-t-il pu faire pour donner l'essor à sa doctrine, soutenue et propagée seulement par quelques pauvres bat liers?

—Tenez-vous à réussir? répliqua Barras.

—Sans doute; à quoi serviraient donc mes insomnies, mes démarches et tous mes tracas?

—Oh! alors, répliqua Barras, imitez l'exemple de Jésus-Christ; faites-vous crucifier un vendredi et tâchez de ressusciter le dimanche suivant.

Il va sans dire que l'apôtre de la théophilanthropie eut bien soin de ne pas se faire crucifier. Il planta là sa nouvelle religion et ses trois adeptes.

"La religion, disent les philosophes libres-penseurs, est bonne tout au plus pour les enfants et les vieilles gens..."

Ils devraient ajouter: "Et pour ceux qui meurent," s'il leur coûte trop cher de l'accepter pour ceux qui vivent... à leur manière.

Car, heureusement pour eux, au moment suprême, lorsque tout s'écroule autour d'eux, ils s'estiment toujours heureux de pouvoir s'accrocher à la croix et recevoir les secours d'une religion qu'ils ont méconnue pendant leur vie.

JEAN DES ERABLES.

JOHN E. RUSSELL.

Il se Sacrifiera encore cette Annee.

Boston, 3 oct—Enfin il est entedu que l'Hon. John E. Russell va accepter la nomination démocratique au poste de gouverneur du Massachusetts. Plusieurs chefs démocrates sont allés lui rendre visite ce soir, et M. Russell a fini par accepter.

En premier lieu, il demanda qu'on nomme un homme plus jeune que lui pour être le porte-étendard de son parti cette année. On le supplia tellement qu'il finit par consentir à se sacrifier encore une fois. Il est probable que Henry F. Hurlbut de Lynn sera le candidat démocratique pour procureur général et Charles C. Spallman de Springfield pour secrétaire d'Etat.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—Pour ne pas infliger une élection à Montréal, il est à peu près entendu que M. Morris sera fait ministre sans portefeuille et que M. King succèdera à M. Hall. Ce dernier a eu une longue entrevue avec sir Adolphe.

—M. Cressé est arrivé de New York et nous apprend que le maire de Rome ne viendra pas à Montréal.

Montréal a la réputation d'être une ville hospitalière et de bien recevoir les gens.

Nos lecteurs aimeraient sans doute à savoir combien le métier d'hôtes lui coûte.

L'an dernier, on a dépensé $10,000 en frais de réception.

Pendant les mois d'été qui viennent de s'écouler, c'est $5,000 que l'on a déboursés.

Voici d'ailleurs ce qu'ont coûté les fêtes organisées lors du passage à Montréal de divers personnages illustres, de sociétés savantes ou d'événements remarquables.

En 1879, $1,000 pour célébrer l'anniversaire de la reine.

Visite du prince de Galles, en 1869. $1,000.

1881, le grand duc Alexis nous visite et le trésor débourse $2,428 pour lui rendre les honneurs dus à son rang.

En 1875, réception des delégués des compagnies de chemins de fer, $478.

En 1882, réception de l'Association Scientifique Américaine, $2,000. En 1884, réception de l'Association Scientifique Anglaise, $5,000 et $3,000 pour recevoir les étrangers venant prendre part à notre fête nationale.

En 1886, réception du cardinal Taschereau, $1,237.

L'année précédente la même somme avait été votée pour recevoir Albani.

Carnaval de 1883, $1,237.

En 1887, réception des marins de la "Minerve," $400.

Réception de la "Tourmaline," $200.

En 1889, réception de la "Tourmaline" et du "Plyade," $505.

En 1890, pour le prince George. $900.

En 1891, réception des échevins de Minneapolis, $1.873

La même année, $2,766 pour la Société Royale du Canada et $2,000 pour la convention des électriciens. Autres réceptions de cette même année, $9,000.

En 1884, réception de Lord Lansdowne, $1,207.

En 1868, funérailles de Darcy McGee, $2 300 et lors de celle de sir John A. Macdonald, $639, pour payer les frais de voyage de la délégation Montréalaise.

Lundi, un anglais nommé William Atwater, arrivé en Canada depuis environ trois semaines, a reçu l'agréable nouvelle qu'il venait d'hériter d'une fortune de £200,000.

La lettre qui annonce l'héritage donne à Atwater des détails précis sur la mort de l'oncle de sa mère, arrivée en Suisse.

Le nom du défunt est Watson. Il paraît qu'il a voyagé pendant plusieurs années. Il a visité l'Amérique il y a environ six ans.

Il est venu à Montréal et logea au Windsor.

C'était en juin 1888.

Au retour de Watson en Angleterre, Atwater lui demanda de lui faire un prêt. Le grand oncle d'Atwater refusa à moins que son neveu ne partit aussitôt pour Montréal.

L'autre consentit et reçut £50.

Deux semaines plus tard, Atwater arrivait ici.

Les £50 épuisés, le jeune homme retourna en Angleterre à bord d'un vapeur chargé d'animaux. Là, il s'informa de ce qu'était devenu Watson et il apprit qu'il était en Russie. Le pauvre garçon continua à végéter et finalement, il y a trois semaines, il revint au Canada.

Depuis son arrivée ici, Atwater n'a pas été sur un lit de roses.

Il a eu recours à la charité publique pour vivre, car il ne pouvait trouver d'ouvrage. Hier matin, il a été secouru à la maison de refuge de l'Armée du Salut, puis après avoir mangé il se rendit au bureau de poste. Là, il demanda s'il y avait quelque chose à son adresse. On lui remit une lettre qu'il ouvrit en tremblant.

Il avait laissé sa sœur en Angleterre et elle aussi était plongée dans la misère.

Il craignait d'ouvrir la lettre, redoutant de recevoir de mauvaises nouvelles.

Mais bientôt ses craintes disparurent pour faire place à une joie indicible. On lui apprenait qu'il était riche.

En effet, la lettre lui révélait la mort du grand oncle Watson, arrivée en Suisse.

Le défunt lègue toutes ses propriétés et son argent à son petit neveu, William Atwater.

Le nouveau millionnaire doit partir la semaine prochaine pour aller recueillir son riche héritage.

M. Rowe, riche fermier d'E-, de passage à Montréal en e pour la Colombie Anglaise, victime d'un filou.

'individu s'est présenté à M. e comme un compatriote et disposé à lui aider à expé- es bagages.

mme on se rendait à la gare, ollecteur est venu réclamer au laisant personnage un comp- pension de $35.

mme l'individu devait aller r sa tente dans la Colombie, Rowe crut devoir le tirer arras en lui passant la somcessaire pour payer sa pencontre remise d'un chèque 500, accepté en garantie.

ourd'hui, le pseudo-colon sparu, M. Rowe est plus de $35 et le chèque est ains de la police.

le d'ajouter qu'il ne vaut 0.

Chapeau est un peu et il est très probable qu'il assister au dîner de la se.

olice de Québec est en se faire une belle répar suite des émeutes qui ent d'une façon presque à l'ancienne capitale.

eur Larivière s'est renwa pour demander la du département de la ur la mission baptiste de

torités fédérales interprobablement, puisque tés municipales se perde ne pas accorder égale à tous les citoyens

eu de la discorde à la e juive. Un des anciens e et un colporteur du Sahtz se sont pris de

s mots on passa aux ahtz fut trouvé à moitié pavé.

Tous les juifs craignant la police, étaient disparus.

Un nommé Basile Blais, un employé de Carrier et Lainé, a été écrasé sur une voiture chargée de rivets de fer. La mort a été instantanée.

TROIS-RIVIERES,

M. G. A. Barthe, ancien magistrat, va bientôt publier un journal hebdomadaire.

BOUCHERVILLE,

Le coquet village de Boucherville a beaucoup fait parlé de lui pendant la belle saison qui vient de s'écouler.

Ces fêtes de nuit grandioses n'ont pas peu contribué à lui faire un nom et les délégués à la Convention des pompiers n'oublieront jamais le spectacle dont ils ont joui lors de la mémorable excursion qu'ils ont faite.

Mais, le *Go ahead* est le mot d'ordre à Boucherville, aussi nos lecteurs ne seront-ils pas surpris d'apprendre que cette charmante place d'eau va être dotée d'un hôtel flottant.

M. Chas Desmarteau et le capitaine Paul se sont entendus et dès le 15 mai prochain un hôtel de 250 pieds de long par 60 s'élèvera près de la côte en face de la résidence du président du Club Nautique. L'ancien vapeur "Transfer" servira de base pour asseoir l'édifice qui contiendra 100 chambres.

L'hôtel sera relié à la terre ferme par une passerelle.

M. Pontbriant a été chargé de mener les travaux à bonne fin.

L'hôtel sera entouré de galeries de 12 pieds de large et construit en bois. Il sera éclairé à la lumière electrique tout comme le village, car on vient d'acquérir des dynamos d'une puissance satisfaisante à cette fin.

Le coût de l'hôtel sera de $20,000 à $25,000.

LONGUEUIL,

M. le maire Ovide Dufresne et ses collègues du conseil de ville de Longueuil viennent de terminer une opération financière très importante et tout à l'honneur et au profit de cette petite ville. Ils ont négocié un emprunt de $150,000, au pair et au taux de 4½ pour cent. C'est une des plus heureuses operations du genre que l'on connaisse. De plus elle est exempte de commissions, faux frais, etc. C'est une affaire claire qui a éte très habillement conduite et dont Longueuil retirera de grands bénefices.

Le produit de l'emprunt servira à couvrir des échéances prochaines, à améliorer l'aqueduc, les égouts et les rues de la ville et à d'autres fins publiques.

Longueuil est une ville coquette déjà et très appropriée au goût de ceux qui veulent y résider en toute saison; l'été surtout, c'est une place d'avenir. Déjà la demande de propriété est énorme.

Lawrence, Ier oct—Ce soir la convention sénatoriale du 6ème district d'Essex a eu lieu à l'hôtel de ville, et le sénateur Gage de cette ville a été de nouveau nommé candidat.

IL PALIT.

Un Policeman de New York Fait du Mauvais Sang.

L'ENQUETE SUR LA POLICE DE LA METROPOLE.

Les Bons Policemen sont Obligés de Resigner.

New York, 3 oct.—Une femme russe, Mde Urchittell, qui vint dire hier que la police avait extorqué de l'argent, fut de nouveau interrogée ce matin.

Mde Urchittell raconta une étrange histoire; elle prétendit que ses enfants lui avaient été enlevés sans aucune cause.

Ensuite le policeman Ambrose W. Hussey fut appelé.

—Connaissez-vous Joseph Black? demanda l'avocat Moss.

—Oui.

—Avez-vous déjà arrêté Mde Urchittell?

—Oui.

M. Moss lut dans un registre que cette femme avait été arrêtée le 10 mai 1893, sur la plainte de Joseph Taketa, par le policeman Hussey, sous l'accusation de tenir une maison malfamée.

Le témoin nia alors avoir extorqué de l'argent à cette femme.

—N'avez-vous pas mentionné le nom d'un policeman qui aurait enlevé de l'argent à Mde Urchittell il y a quelque temps?

—Oui, j'ai dit que M. Black m'avait raconté qu'un policier était l'auteur du vol en question.

—Quel est le nom de ce policier?

—Charles A. Place du 11ème arrondissement.

M. Moss lut deux affidavits accusant Place de chantage au détriment de deux femmes, Mde Urchittell et Mde Schamyl.

Le témoin prétendit ne rien savoir des vols de Place.

UNE DÉNÉGATION.

Le policeman Charles A. Place fut ensuite appelé, et il nia carrément les accusations portées contre lui.

Mde Urchittell fut de nouveau appelée et elle renouvela ses accusations.

—Mde Urchittell, demanda l'avocat, êtes-vous certaine que c'est l'officier Hussey qui vous a arrêté et vous a volé $25?

—C'est cet homme-là, dit en pleurant Mde Urchittell en montrant Hussey du doigt.

—A-t-vous vu Hussey depuis?

—Oui, une fois sur la rue, et je l'accusai d'avoir pris mon argent et mes enfants. Il me dit que c'était un autre policeman qui avait fait le coup.

—Avez-vous vu d'autres personnes à ce sujet.

—Oui, deux hommes il y a quelque temps, ils me dirent que si je venais rendre témoignage contre Hussey et Hockstem, j'aurais du trouble.

ENCORE HUSSEY.

Le policeman Hussey fut rappelé encore une fois.

—Hussey, lui dit l'avocat Goff, vous avez menacé de tuer un homme dans cette cour?

—Non. Je lui ai seulement dit qu'il n'était pas fait pour vivre.

—Que prétendiez-vous dire par ces paroles?

—Je voulais faire entendre que c'était bas d'accuser un innocent.

—Avez vous un revolver sur votre personne?

—Non.

—Maintenant voulez-vous jurer que vous n'avez pas dit à l'homme que voici que s'il n'arrêtait pas les procédures vous alliez lui envoyer une balle à travers le corps.

—Je jurerai que je n'ai rien dit de tel,

—Jurez-vous que vous n'avez pas menacé M. Pfeffer de le tuer?

—Je jure de nouveau que je n'ai pas dit cela.

—Avez-vous parlé à Pfeffer.

—Oui, je l'ai appelé un sale individu.

Pfeffer vint alors dire que Hussey avait menacé de le tuer. Le portier Martin D. Bradley, Samuel Marcus, un officier de la cour, H. H. Alexander, un sténographe, vinrent tour à tour jurer avoir entendu Hussey menacer Pfeffer.

Hussey, pâle comme la mort, fut rappelé; il avait l'air d'un homme qui allait se trouver mal. Il s'écria: "Si je me suis servi d'un tel langage, je devais être fou."

Après un intermède, la séance fut reprise, et Annie Treibusch vint dire qu'elle avait été obligée de payer $5 au policeman Nichols pour avoir le droit de vendre des journaux à son comptoir.

Jacob Hafen, le propriétaire d'une buvette, a raconté qu'un policeman lui chargeait $5 par semaine pour qu'il reste ouvert le dimanche.

Adolph Forst, qui possède un café sur la rue Clinton, raconta avoir donné deux fois $10 au policeman Hockstem pour pouvoir jouer aux cartes dans son établissement.

Un ex-policeman vint ensuite rendre témoignage au cours duquel il prétendit qu'on l'avait forcé de résigner parce qu'il était honnête.

UN FERMIER

Pendu par une Bande de "Vigilants."

Marion, Ky., 3 oct—Berry Rich, un fermier qui demeurait dans la partie nord de ce comté, a été pendu par une bande de vigilants vers les quatre heures, hier matin. Rich et William Goode, un autre fermier, étaient accusés depuis quelque temps d'avoir incendié plusieurs granges et d'avoir volé des porcs appartenant à leurs voisins. On les soupçonnait aussi d'être des voleurs de grand chemin.

Goode disparut il y a quelque temps et l'on suppose qu'il a quitté le pays.

Hier matin, Rich fut demandé à sa porte par quelques hommes qui lui dirent que Goode était à quelques arpents plus loin et désirait le voir. Rich partit en compagnie de ces hommes et ne revint pas. Son fils trouva un peu plus tard son corps pendu à un arbre dans la forêt voisine.

LE SPORT.

Corbett Accepte de se Mesurer Avec Fitzsimmons.

Derby, Conn., 5 oct.—Fitzsimmons a reçu un télégramme du *Herald* de New York lui annonçant que Corbett acceptait de se mesurer avec lui et qu'il avait déposé $1000.

Fitzsimmons est heureux; il dit qu'il va rencontrer Corbett aux bureaux du *Herald* le 11 octobre pour signer un arrangement relativement à leur rencontre.

Il ajoute qu'il est prêt à faire tout sacrifice raisonnable pour que la bataille ait lieu. Il se battra en février ou après la tournée théâtrale de Corbett; il préfère que la rencontre ait lieu devant le Club Olympique, mais il se battra n'importe où et sous presque toutes les conditions.

LA TRAGEDIE DE SCITUATE.

LAWRENCE KEEGAN ARRETE SOUS SOUPCON.

Il a ete Vu Plusieurs Fois avec Mde Chambers.

Providence, 3 oct.—Lawrence Keegan, [illegible] à l'emploi d'une des plus grosses maisons de nouveautés de la ville, mais sans emploi depuis quelque temps, a été arrêté sous l'accusation d'avoir assassiné Emily Chambers. Il a été logé dans une cellule du commissariat de police, en attendant l'enquête qui va bientôt avoir lieu.

Keegan a avoué avoir eu des relations avec la femme assassinée, mais il nia avoir eu connaissance du meurtre.

Le détective Parker est convaincu que Keegan est le véritable coupable. Keegan raconte des histoires contradictoires, et il a été pris plusieurs fois en flagrant délit de mensonge. Il admet qu'il était dans l'intimité de la femme assassinée et qu'il est sorti plusieurs fois en sa compagnie.

Il y a une semaine il fit un tour de voiture en sa compagnie. Il dit au détective Parker qu'il emprunta un revolver d'Arthur J. Taylor lundi dernier et qu'il le lui remit le mercredi suivant. De son côté Taylor dit qu'il prêta son revolver à Keegan jeudi matin, le jour de l'assassinat de la femme Chambers et qu'il lui fut retourné samedi. Cinq chambres étaient vides et le revolver avait été soigneusement nettoyé.

Mde Baker, chez qui Keegan prenait sa pension, dit qu'il était dans sa demeure mercredi et jeudi soir, et que jeudi il prit ses trois repas chez elle comme d'habitude.

Le meurtre a probablement été commis entre 7 et 9 heures, jeudi soir, donnant à Keegan le temps suffisant pour venir à la ville sans éveiller les soupçons.

La police de cette ville se croit sûre que Keegan a fait le coup.

L'ETAT DE M. MERCIER.

(*Dernières nouvelles.*)

Montréal, 3 oct—Les nouvelles que nous avons eues de l'hon. M. Mercier sont peu satisfaisantes.

M. Mercier commence à se sentir fatigué et à s'inquiéter. L'inflammation est rendue à la tête et fait très sérieusement souffrir le malade.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet

On Demande

Trois bons commis d'expérience pour le département des habits tout faits. Travail du soir. S'adresser à Parkhenais frères.

BON MARCHE.

Annonce Speciale.

Notre Ouverture d'Automne

— DE —

CHAPEAUX, MANTEAUX,

&c., aura lieu

Vendredi Apres-midi et dans la Soiree,

Le 5 Octobre, 1894.

Musique par l'ORCHESTRE AMERICAN au complet,

Soit 12 Instrumentistes.

Nous Invitons Cordialement les Dames de Lowell d'assister a cette Ouverture.

F. G. Mitchell & Co.,

Rue Merrimack et Kirk.

Voyez notre Journal de Vendredi pour le Programme du Concert !

NOTES LOCALES.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Samedi, des filous se sont introduits dans les écuries de M W. V. Adams, et au moment ou ils allaient déguerpir avec des harnais, ils furent surpris par un chien qui les mit en fuite.

Si vous désirez un magnifique portrait, pas de meilleur endroit, dans la ville que d'aller au Loupret Studio, Mansur Block, rue Central. Tout ouvrage qui sort de cet atelier, est du dernier fini et atteint la perfection.

Un Canadien dont la police n'a pu obtenir le nom, rapporte que samedi dernier, en revenant de la rue Salem, où il avait été voir des amis, il a été attaqué par trois individus qui lui ont enlevé sa montre et sa chaine.

Nous avons eu cette semaine à nos bureaux, la visite de Messieurs A. L. Beauchamp et Frank Gauvin, de Marlboro, Mass., étaient à nos bureaux ce matin. Ces vieux amis étaient délégués à la convention républicaine qui s'est tenue ici mercredi. M. Gauvin est l'un de nos Canadiens les plus prospères de la Nouvelle-Angleterre; il est marchand; c'est un ancien manufacturier de chaussures. M. Beauchamp est imprimeur; c'est le seul Canadien de ce métier à Marlboro; il y possède un atelier typographique.

La Vie, la Sante et la Force

Apalachicola, Fla., 17 Fév. 1889.

MM. Lippman Bros,

Je vous écris pour vous informer que j'étais affligé de la maladie du sang. J'ai essayé une bouteille xxx et elle ne m'a rien fait. Je gardais le lit depuis sept mois. J'ai essayé des médécins distingués et ils ne m'ont rien fait. J'ai lu votre annonce de la P. P. P. dans le "Apalachicola Times" et j'ai pensé de l'essayer. La bouteille que j'ai eu ce soir en vaut sept ou huit et maintenant oh! que je suis bien. Depuis ce temps je vais à mes affaires, comme inspecteur de bois de charpente. Vous pouvez publier ceci si vous le desirez. J'ai dit la chose à mes amis que la P. P. P. est la vie, la santé et la force.

M. P. Boleen.

Vendu par tous les droguistes et les magasins en général, Lippman Bros, Prop. et Pharmaciens, Savannah, Ga.

Explosion de Dualine.

Un pénible accident est arrivé samedi rue Marshall; Délia Perreault, âgée de 7 ans en a été la victime. Son père est employé où l'on se sert de dualine pour miner. Samedi il en rapporta un petit morceau dans ses poches, et sa petite fille, curieuse comme le sont les enfants de cet âge, eut le malheur de mettre la main dessus. Elle ne connaissait pas le danger, et en jouant la dualine fit explosion et elle fut atteinte à la main qui fut horriblement lacérée. La blessée fut transportée à l'hôpital et il est probable qu'elle perdra la main.

Encore une fois, les parents ne devraient jamais laisser des choses aussi dangereuses à la portée de leurs enfants.

Une Conference.

La troisième conférence des personnes charitables et philanthropiques de la Nouvelle-Angleterre aura lieu à Newport, R. I., les 10, 11, 12 et 13 octobre prochains. Tous les directeurs et les officiers des sociétés de secours mutuels et les personnes s'occupant de philanthropie, sont invités d'assister à cette conférence qui aura lieu dans Masonic Hall, rue Church. Des discours fort intéressants seront prononcés par des personnages en vue.

Voleur Vite Pince

Ce matin, un nommé Fred Herbert, qui travaille à la manufacture Tremont et Suffolk et qui pensionne au No. 24 Columbus Avenue a été arrêté par les détectives Laflamme et Allen. Pendant le déjeuner il s'empara du porte-monnaie de sa maîtresse de pension lequel contenait $18. Des soupçons furent portés sur lui, ayant déjà eu maille à partir avec la justice.

Acte de Bravoure.

Hier soir, vers 6 heures, un cultivateurs des environs était à souper dans un restaurant de la rue Merrimack, près de la rue Tilden et avait laissé à la porte ses deux chevaux auxquels il avait passé leur sac d'avoine autour du cou. Ils étaient débridés et n'étaient pas attachés.

Effrayés par les tramways électriques, ils partirent à fond de train. M. Wilfred Gendreau, employé chez M. S. E. Mongeau, qui venait d'être témoin de ce qui s'était passé, n'écouta que son courage et se jeta bravement à la tête des deux chevaux qu'il parvint à arrêter, évitant ainsi un malheur.

L'acte de M. Gendreau a été apprécié par tous ceux qui l'ont vu faire.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

UN CANADIEN

Trouve sans Connaissance dans une Cour.

Dimanche soir, le gardien de la paix Dunbey trouva un homme d'environ 30 ans du nom d'Eugène Bernier étendu sans connaissance dansune cour en arrière de l'édifice Bassett, coin des rues Market et Adams.

Le malheureux avait le crâne fracturé.

Au premier abord, le policier ne put trouver personne capable de donner des explications concernant la manière dont les choses s'étaient passées. Finalement, deux hommes dans l'édifice racontèrent que le malheureux Bernier était tombé en bas de la plateforme sur laquelle il était monté et s'était blessé dans sa chute.

L'ambulance fut appelée et l'on transporta le blessé à l'hôpital St Jean. A minuit on le disait dans un état critique. On doute qu'il puisse en revenir.

Le sergent de police Kew, qui fit des recherches au sujet de cet accident, ne put découvrir rien qui l'induisit à croire que Bernier a été la victime d'un attentat.

Les deux hommes qui prétendent avoir été témoins de l'accident disent que Bernier était ivre lorsqu'il perdit l'équilibre. Cependant on a appris ce matin que le jeune homme n'avait pas l'habitude de s'enivrer.

Mme Bernier, la mère du jeune homme, est allée à l'hôpital ce matin et n'a pas pu voir le blessé, dont l'état n'a guère changé depuis hier soir. Il n'a pas encore repris connaissance.

0 Bon 20 100 0.

Conservez votre santé et soyez heureux.

Je, soussigné, pour suivre ces bons préceptes, je me suis assuré les services de M. Fred Varin, ancien sommelier dans deux des premières maisons de vins de Paris. Et de plus j'ai fait des arrangements avantageux avec les meilleurs producteurs de Californie pour me fournir les meilleurs crûs que je puis livrer à la consommation pour 60 cts. le gallon délivré. Cela fait seulement 15c. la quart pour du très bon vin Claret! C'est un très bon vin de table. Mise en bouteilles et aménagements des vins pour qu'ils se conservent et se bonifient. Prix spécial par barrique.

L. P. Turcotte.

ROYAL CREAM.

Seul article de tollette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseiures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infalliblle; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les phramaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

CONVENTION REPUBLICAINE

Coevention de Mardi.

La convention pour la nomination d'un membre du conseil du gouverneurre présentant le 6ème district a eu lieu dans la halle Jackson, mardi.

Deux candidats étaient sur les rangs: le Dr. J. S. Harlow de Woburn et E. S. Shaw de Chelmsford.

Comme la halle Jackson était trop petite pour ne nombre des délégués, les conventionnels votèrent de descendre dans la vaste salle Huntington, ce qui fut fait au commencement de la séance.

Plusieurs discours ont été prononcés, et après une lutte formidable, le Dr. Harlow de Woburn fut élu au premier tour du scrutin.

Le ballottage a donné le résultat suivant:

Nombre total,	289
Nombre nécessaire,	145
John S. Harlow,	191
Elisha H. Shaw,	98

Le Dr. Harlow prononça ensuite un assez long discours, égayé par plusieurs anecdotes.

Le "councillor committee" a été formé comme suit:

C. E. Goss of Methuen, N. T. Kimball of Lawrence, A. Swallow of Dunstable, G. O. Bent of South Framingham, C. L. McManus of Natick; A. E. Bliss of Malden, G. J. Burns of Ayer, E. M. Wier of Woburn, E. S. Bigelow of Lowell, W. H. Brigham of Hudson, W. N. Davenport of Marlboro.

Ensuite eut lieu l'ajournement.

Convention de Mercredi.

La convention républicaine des délégués du comté Middlesex a été tenue mercredi dans la salle Huntington. Il s'agissait de faire le choix des candidats pour les postes de commissaire du comté, du trésorier du comté et de deux "registars of deeds," l'un pour le Nord et l'autre pour le Sud du comté.

La convention fut appelée à l'ordre par James Pierce de Malden et il fut élu par acclamation président de la convention.

M. H. W. Pittman, de Cambridge, fut nommé secrétaire. Un comité de sept délégués fut nommé pour vérifier les lettres de créance. Il rapporta que la convention avait droit à 453 délégués et que sur ce nombre 300 étaient présents.

Pour le poste de "registars of deeds," M. A. G. Pollard proposa M. Jos. P. Thompson qui reçut la nomination par acclamation.

M. Charles B. Stevens de Cambridge reçut la nomination pour le Sud du comté à la même position.

Pour le poste de commissaire du comté, pour 3 ans, M. S. A. Uphom de Waltham reçut la nomination par acclamation.

M. Jos. O. Hayden fut aussi le choix de la convention pour le poste de trésorier du comté pour 3 ans.

L'ancien comité du comté fut aussi réélu pour l'année courante.

L'assemblée ne dura que quelques minutes et jamais on n'a vu autant d'ordre durant une convention politique.

Convention de Mercredi Soir

Le temps des élections approche et les conventions se succèdent. Hier soir, c'était au tour des délégués sénatoriaux républicains de la ville qui se sont réunis dans la salle Jackson pour faire la nomination de leur candidat pour le Sénat en opposition à P. J. Brady qui recevra probablement la nomination des démocrates la semaine prochaine.

L'assemblée fut appelée à l'ordre à 8 heures et fut présidée par M A. M. Chadwick, du quartier 6. M. E. T. Swapp, du quartier 5, fut choisi comme secrétaire. Un comité chargé de reviser les lettres de créance et composé d'un délégué de chaque quartier déposa le rapport suivant: Sont présents 52 délégués, soit le nombre complet de la convention.

La lutte pour la nomination pour le poste de sénateur commença à ce point.

L'Hon. Francis Jewett dans un éloquent discours proposa le nom de M. Alonzo G. Walsh.

M. Larkin T. Trull à son tour fit un splendide discours retraçant le passé politique de M. Ether S. Foss dont il présenta le nom comme candidat aux délégués de la convention.

La lutte entre les deux candidats ci-haut nommés paraissait également divisée et sur la demande de M. Coburn du quartier 5, on procéda au ballottage.

Au premier tour du scrutin, les scrutateurs déposèrent le rapport suivant:

Nombre de votes, 52.

Nécessaire pour le choix, 27.

Walsh, 23, Foss, 29.

Ce résultat fut accueilli par un tonnerre d'applaudissements, et M. Francis Jewett qui avait présenté le nom de M. Walsh proposa que la nomination de M. Foss fût acceptée à l'unanimité.

M. Walter Coburn du quartier 5 fut alors choisi comme membre du comité central républicain.

M. Ether Foss fit son entrée dans la salle et il fut acclamé comme le prochain sénateur du 7ème district.

Cour de Police.

Patrick Harrington a été condamné à une amende de $3 pour ivrognerie.

Frank Jones, Francis Kneeland, Patrick Kane et Frank Wilson, quatre paresseux qui prenaient leur pension dans les maisons de la corporation du Massachusetts et qui étaient en boisson la moitié du temps, ont été arrêtés hier soir et envoyés ce matin à la maison d'industrie de l'Etat à Bridgewater pour 6 mois.

Charles Moon, qui était un de leurs compagnons, a promis de retourner à Amesbury et le juge lui a accordé 24 heures pour quitter la ville.

Ed. F. Kelcy, accusé d'ivrognerie, a plaidé non-coupable, mais après avoir entendu les témoignages le juge le trouva coupable et le condamna à 4 mois de prison. Il en appela à la Cour Supérieure et fut mis sous une caution de $200 pour comparaître au prochain terme de la Cour Supérieure.

Philippe Breen, un homme qui avait promis de quitter la ville il y a quelques jours, a été arrêté en état d'ivresse hier soir. Le juge le condamna à 3 mois à la maison de correction de Lawrence.

Charles Claveau, accusé d'avoir enfoncé la buvette de John Mahoney et d'avoir volé 1000 cigares, 1000 cigarettes et 3 bouteilles de whiskey, plaida coupable et il fut renvoyé devant le grand jury.

Ellen Robinson et Mary Lynch, deux jeunes femmes qui était accusées de paresse et de passer leur temps dans les buvettes avec les ivrognes, ont été condamnées à 15 mois à l'Ecole de Réforme pour les femmes à Shurburn.

Félix Pouliotte et Edouard Larose étaient accusés d'assaut sur Joseph J. Robert. Pouliotte a quitté la ville et Ed Larose a plaidé non-coupable, mais après avoir entendu les témoignages, le juge le condamna à $12 d'amende.

Durant, Miss., 12 dec. 1890.

Bureau de J. S. Rosamond.

MM. Lippman Bros,

Savannah, Ga.

Messieurs,

Lorsque j'étais à San Antonio, Texas, le printemps dernier, j'ai lu votre annonce de la P. P. P. (Pricly) Ash Poke Root and Potassium) dans le journal pour la guérison du rhumatisme et j'ai pensé d'en essayer une bouteille, ayant ressenti un bon soulagement, à mon retour chez moi, j'avais mon pharmacien M. John McClellan pour me procurer ce dont j'avais besoin. Après avoir pris je pense une dizaine de bouteilles, je n'ai jamais été malade, en comparaison de ce que j'avais souffert depuis 25 ans et je n'avais jamais eu aucun résultat satisfaisant jusqu'à ce que j'ai essayé la P. P. P., et maintenant je suis heureux de le recommander à tous.

Respectueusement,

J. S. Rosamond.

Rue Dangereuse.

La rue Merrimack, à la hauteur de la rue Hanover, devient dangereuse et c'est du devoir du comité des rues d'y voir au plus tôt. Hier vers midi, M. Honoré Bourget découvrait que sur la rue en face de son magasin certains pavés s'écroulaient, et en voulant se rendre compte de la situation, il a failli être victime d'un accident. Le pavé céda sous son poids et on s'aperçut bientôt que la route avait été considérablement minée par l'eau à cet endroit.

Afin d'éviter des accidents un quart fut placé sur les lieux et le comité des rues fut averti. Il a fallu une demi-douzaine de tombereaux de terre pour remplir le trou qui heureusement a été découvert à temps.

Le comité des rues devrait se tenir sur ses gardes.

Societe St Jean-Baptiste

Hier soir, à l'assemblée de la société St Jean-Baptiste, il a été décidé de suspendre les règlements ayant rapport avec les membres endettés jusqu'au Ier janvier prochain. Plusieurs membres en dette ont été rayés.

La motion règlementaire relative aux devoirs du médecin envers la société a été discutée et adoptée. Dorénavant lorsqu'un membre fera application pour bénéfices le médecin devra le visiter durant toute la durée de la maladie.

Sur le rapport favorable du médecin la société arrêtera les bénifices pour maladie.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un.

Achetez vos pardessus et autres habits tout faits chez Parthenais frères et vous aurez une bonne marchandise à bon marché.

Nouvelles de Salem, Mass.

Le Canado-Americain sera déposé à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer.

M. Auguste Lepage est parti la semaine dernière pour Rimouski, Canada.

La police a les yeux sur les vendeurs de boisson et leur fait une guerre à mort.

M. Charles Dubois a été admis membre du Cercle Social à la dernière séance du cercle.

Le *Courrier du Massachusett* faisait si peu de bruit du temps de son vivant, qu'il a trepassé sans que le public s'en aperçût.

Le directeur du Canado, remercie de tout cœur, M. Emile Dumont, pour sa généreuse invitation d'assister à la grande soirée de lundi dernier. Des engagements antérieurs l'ont privé d'avoir le plaisir de se rendre à cette soirée qui a du être irreprochable.

La police a fait trois arrestations lundi, dont une pour ivrognerie. Les deux autres formaient un heureux couple qui a été surpris dans une maison de la rue Derby de bonne heure le soir. La police eut accès à la chambre occupée par le couple au moyen d'une échelle. Les deux oiseaux se nomment George Lessard et Elisabeth Sullivan.

CORRESPONDANCES.

Salem, Mass., 2 oct. 1894.

M. l'administrateur,

Les canadiens voteurs de cette ville recevaient, le 15 septembre dernier, chacun une carte postale signée "Le Club" les priant de se rendre sans faute le lundi suivant, 17 septembre, au 108 Derby Square. Fidèle à cet appel chaleureux, les canadiens allèrent en grand nombre au lieu du rendez-vous; quelques-uns d'entre eux entre voyant déjà, à travers le voile de ces manœuvres, la divinité bienfaisante qui veut à tout prix, présider aux destinées des canadiens de Salem.

Enfin nos compatriotes surent bien vite par la bouche même de M. J. C. Tourangeau qu'il les avaient appelés là pour leur apprendre qu'il s'était nommé, de sa propre autorisation, candidat comme délégué des Canadiens à la convention républicaine de Boston et en conséquence il les pria de se rendre tous au caucus républicain, promulqué, dans le [illegible], afin de voter comme un seul homme pour sa candidature. Quelques malins ont eu à redire contre la manière d'agir de M. Tourangeau, il nous fait plaisir de déclarer que nous ne saurions partager l'opinion de ces messiéurs.

Après tout ce "plush" infatigable finira par servir les intérêts des Canadiens en démontrant aux Américains qu'ils s'occupent de la chose publique.

Nos sincères félicitations à M. Tourangeau pour avoir réussi a se faire élire.

Communiqué.

Il y a eu une assemblée des canadiens dimanche dernier dans la salle de l'Union St. Joseph dans le but d'établir une branche du Club Fremont de Boston, organisation patriotique à laquelle le Canado-Americain consacrait plusieurs colonnes de son dernier numéro. M. Eugène Larrivée fut élu président et M. Arsène Dubé secrétaire de l'assemblée. Les orateurs de la circonstance, qui, à l'exception d'un seul, ont provoqué à plusieurs reprises, par des discours éloquents, des torrents d'applaudissements, furent les messieurs suivants:

Messieurs J. B. Rouillard et F. X. Massé de Cambridge; J. B. Dupont et L. Hardy de West Somerville; Eugène Larrivée, A. Dubé, P. Chouinard et J. Giroux de Salem; M. J. C. Touranger a commencé a parler à plusieurs reprises, mais il fut obligé de se retirer à chaque fois; l'assemblée lui criant à fendre l'air:

Pas de Tourangeau, pas de Tourangeau,
C'est un homme d'esprit qu'il nous faut.

Comme conclusion, c'est l'avis de presque tous ceux qui ont assisté à l'assemblée que, si le Club Fremont eut été mieux réprésenté à Salem, on aurait pas eu à constater des scènes qui ne devraient pas être dans une réunion de Canadiens et le Club Fremont, lui-même, n'aurait pas perdu l'enrolement de plusieurs bons citoyens qui seraient heureux de grossir ses rangs.

Communiqué.

Note de la Redaction.

Nous regrettons de constater que la désunion de nos compatriotes de Salem semble s'accentuer fortement. Nous reproduisons ce que notre correspondant nous envoie, car nous le croyons parfaitement honorable et nous rapporte fidèlement ses impressions journalières.

Societe St. Jean-Baptiste

La Société St. Jean-Baptiste de Salem a élu les officiers suivants pour les prochains six mois.

Arsène Dubé, president; Joseph Giroux, vice-président; Aremis Gagnon, sec.-archiviste; Gel. Blaquière, ass.-secr.-archiviste; Pierre Michaud, secr.-corr.; Damase Lamontagne, trésorier; Nap. Thibault, collecteur; Ones. Dervy, ass.-coll.; Désiré Bernier, com.-ord.; J. Bte. Martin, ass.-comm.-ord; comité d'enquête, Oct. Ouellet, Max. Caisse, Alph. Bouchard, Eus. Pelletier, Ant. Richard; comité de visite, Pierre Tardif, Claude Lebel, Zephir Thibault, Ludger Michaud, Léonce Thibault.

La société est dans un état prospère, elle a maintenant $3.000 en banque et $1.500 en valeur mobilière. Elle compte 275 membres et le nombre s'accroit a chaque semaine.

Salem, Ier oct.—Les républicains du 14ème district d'Essex ont eut une assemblée hier soir en cette ville et ils ont nommé Cyrus A. Jordan par acclamation candidat représentant.

AFFREUX CYCLONE.

DESTRUCTION D'UN ASILE D'ALIENES.

Plusieurs Personnes ont ete Tuees.

Little Rock, Ark., 3 oct—Un épouvantable cyclone s'est abattu sur cette ville la nuit dernière et a causé de nombreuses pertes de vie, sans compter des pertes matérielles considérables.

La toiture de la prison d'Etat a été enlevée par le vent et plusieurs bâtisses adjacentes, où se trouvaient plusieurs forçats, ont été détruites. Plusieurs forçats ont été grièvement blessés et l'un d'eux est mort une heure après.

A l'angle des rues Main et Second toutes sortes de débris sont empilés au point de rendre la circulation impossible.

Tout le long des rues de commerce et Markham les édifices sont plus ou moins endommagés.

Quelques-uns sont complètement détruits.

Toutes les rues sont encombrées par des poteaux télégraphiques brisés et des fils électriques qui se croisent en tous sens.

On estime que les pertes dépassent un demi million de dollars.

John Edward, avec son bébé dans les bras, a été trouvé mort [illegible] Rock. [illegible] femme ont aussi été trouvés morts dans leur hutte dont la toiture avait été enlevée.

Le député Monroe a reçu des blessures telles que ses médecins désespèrent de lui sauver la vie.

Le quartier général du gouverneur Fishback dans l'édifice Martin est une masse de ruines.

C'est à l'asile des aliénés que les dommages ont été les plus considérables. La toiture du corps de logis principal a été complètement démolie, et plusieurs murs ont été abattus.

Plusieurs fous et folles s'enfuirent, mais furent repris. On ignore combien de fous ont été ensevelis dans les ruines, mais on croit que leur nombre est considérable. Le Dr Jacob T. Ingate, le médecin de l'institution, a été tué.

Les dommages causés à cet asile s'élèvent à $125.000.

IL N'A PAS PEUR.

Corbett lance un defi a six Boxeurs.

Boston, 2 oct—James J. Corbett a ce soir lancé le défi suivant: "Je déposerai $10.000 entre les mains de David Blanchard de Boston comme preuve de ma bonne foi, et je consacrerai une semaine après le Ier juillet pour rencontrer un adversaire par soir. Ce sera la derniere fois que je m'entrainerai pour une rencontre pugilistique. Maintenant, tous les soi-disant champions, y compris Robert Fitzsimmons, Peter Jackson, Ed Smith et Peter Maher, sont par les présentes mis au défi. Je me battrai devant le club qui offrira la plus grosse somme. Je n'excepte personne."

GAINS REPUBLICAINS.

Hartford, Conn., 3 oct—Des rapports reçus de 131 localités qui ont eu leurs élections lundi indiquent que 83 sont républicaines, 25 démocratiques, et 23 divisées. L'an dernier 75 étaient républicaines, 38 démocratiques, 21 divisées.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les Marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

Haswell's Studio

MEILLEURS PORTRAITS CABINET

—A DES—

PRIX POPULAIRES.

— AU NO. —

214 Rue Essex,

Salem, Mass.

F. X. VOYER,

85 RUE HARBOR.

L'endroit par excellence pour acheter vos Chaussures de toutes sortes pour Hommes, Femmes et Enfants. Satisfaction est garantie a tous ou l'argent sera remis.

Nos prix défient la concurrence.

Ainsi nous esperons que nos compatriotes nous accorderont de prefence leur patronage et nous leur promettons que tous seront servis avec honnetete et courtoisie.

Encouragez un Compatriote !

MONTREAL,

—Il y a eu une heure de débats piquants et intéressants devant M. le juge Tait au palais de Justice. Il s'agissait de la fameuse cause de McFarlane qui réclame $400,000 de la compagnie du chemin de fer de la Baie des Chaleurs.

M. O. Desmarais, l'avocat du demandeur, avait donné avis à M. F. Bisaillon, l'avocat de la défenderesse, d'avoir à procéder incessamment dans cette cause qui traîne déjà assez longtemps.

M. Bisaillon a exposé au tribunal qu'il ne pouvait procéder maintenant, attendu que son client et son principal témoin, M. C. N. Armstrong, était en Europe.

M. Desmarais et M. Atwater ont prétendu que cette raison n'était pas sérieuse et qu'il fallait procéder incessamment. Et alors, finalement, on a fait l'histoire du grand scandale [illegible] a amené la [illegible] du gouvernement Mercier, des législations fédérale et provinciale concernant la Baie des Chaleurs, etc.

Finalement, le juge a remis la partie afin de permettre à M. Bisaillon de produire des affidavits au soutien de ses prétentions.

La banque d'Ontario, qui a avancé les fonds à M. McFarlane dans cette entreprise de chemin de fer, veut maintenant être remboursée.

—Une brosse qui s'est terminée devant M. de Montigny, c'est celle qu'a prise, hier, Stanislas Bélanger, conducteur, demeurant rue Panet.

Ayant bu plus que de raison, il se rendit à la résidence de son frère. En entrant dans la maison, Stanislas aperçut sa belle-sœur et s'élança sur elle. Il réussit à l'entraîner dans une chambre, mais la jeune femme parvint à se dégager des bras de l'ivrogne.

Elle allait s'éloigner, quand son beau-frère la saisit de nouveau, l'ayant assis sur ses genoux, il se mit à la serrer si fort que le sang s'échappait par le nez de la pauvre femme.

La police ayant été mis au courant de ce qui se passait, Stanislas fut arrêté et conduit devant le recorder.

Ce matin, il a été condamné à $30 d'amende ou trois mois de prison.

—Quel grand niveleur et quel puissant magicien c'est que l'amour.

Un jour, il fera oublier son rang à quelque haut et puissant seigneur et le conduira à l'autel avec une humble fille des champs.

D'autrefois, c'est la fille d'un Crésus qui unira ses jours à ceux d'un employé de son père, pauvre gueux sans le sou.

Les romans qu'écrit Cupidon sont légion et les prodiges qu'il opère épatants.

Le petit dieu vient d'exercer son pouvoir à Montréal et ce n'est plus sur le rang, ni sur la fortune qu'il a joué, mais sur une matière plus difficile encore à manier: l'âge.

Oui, en plein quartier St Jacques, Cupidon a réussi à faire vivre du même souffle les frimas de l'hiver et les fleurs du printemps.

C'est au pied de l'autel du Sacré Cœur, à l'église St Jacques, qu'un rentier de la paroisse a uni ses 63 hivers au 23 printemps de sa nièce.

On a donc raison de dire que l'amour est un grand niveleur et un grand magicien et qu'il fait tout oublier, rang, fortune, années, dès qu'il a touché de sa flèche deux cœurs qu'il veut unir pour jamais.

Club Fremont.

Les billets pour le grand banquet du 11 octobre sont en vente chez MM. Louis P. Turcotte, P. A. Brousseau, Chs H. Boisvert, Evariste Pagé, Théophile A. Bertrand et Aimé Gauthier aux bureaux de l'Etoile. Vu que le rapport de la vente des billets doit être fait dimanche prochain, ceux qui ont l'intention d'assister à ces agapes fraternelles sont instamment priés de se procurer leurs billets au plus tôt.

Erreur n'est pas Compte

La loi exige que toute personne désirant faire mettre son nom pour la première fois sur la liste des votants puisse lire cinq lignes de la constitution de l'Etat. Récemment un aspirant se mit en frais de lire les cinq fameuses lignes; il alla assez bien jusqu'à la dernière qui se lit comme suit: "His title shall be His Excellency" qu'il lut ainsi: "His tail shall be his exclamation."

Affaire Reglee

On nous apprend que la veuve de M. Albert Lefebvre qui s'est fait tuer la semaine dernière au Hamilton a règlé avec la compagnie.

L'avocat Morrison, qui était chargé des réclamations, n'étant pas en ville aujourd'hui, nous n'avons pu savoir qu'elle était le montant payé. On sait cependant que Mde Lefebvre n'a reçu qu'une bagatelle.

Deces

Joseph Lanier, âgé de 2 ans et 6 mois, enfant de Pierre et de Mathilda Lanier, est décédé au No 99-2 rue Prince.

L'enfant de Joseph et d'Hattie Godbout est décédé au No 103 rue East Merrimack.

Joseph Payette, âgé de 3 mois et 27 jours, enfant d'Hercule et de Virginie Payette, est décédé au No 8 rue Howard.

M. Jos. Albert a la charge de ces funérailles

NOTES PERSONNELLES.

On nous apprend que le congressman Stevens est sérieusement malade à sa demeure à Andover.

Mde M. L. Giguère, après avoir visité les principales villes du Canada et de l'Est, partira ce soir pour San Francisco.

M. E. Marier, de Boston, distingué cornetiste canadien, était hier de passage en cette ville, en compagnie de M. N. E. Miville, pharmacien de Lawrence, Mass.

Mlle Agnes Charcot sera au Music Hall les trois derniers soirs de cette semaine. Ne manquez pas d'aller la voir. Sa compagnie se compose de comediens de première force.

M. Joseph Lanthier a reçu un télégramme ce matin lui annonçant la mort de sa sœur, Mde Esther Dupuis, arrivée ce matin à 5 heures, à Holyoke, Mass. Mde Dupuis était âgée de 79 ans.

L'alarme à la boîte 16 hier soir a été occasionne par un feu de cheminée dans la buanderie Scriptu-

FEUILLETON

10

—LE—

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

PREMIERE PARTIE.

XXV

La figure du docteur ne pouvait inspirer la sympathie. Son nez long et crochu se recourbait comme le bec d'un oiseau de proie Ses yeux gris lançaient, sous les verres brillants de ses lunettes, des regards durs et perçants. Sa bouche aux lèvres minces semblait avoir été fendues par un coup de couteau. Ses lèvres se collaient sur des dents blanches, aiguës, e séparées les unes des autres comme celles d'un loup. Ce visage inquiétait d'abord et finissait par épouvanter.

Le passé du magnétiseur peut, sinon se raconter, du moins s'analyser en un petit nombre de lignes. Fritz Horner (nous jurons convenable de lui laisser le nom qu'il avait cru devoir se choisir pour remplacer le sien) était véritablement Allemand, véritablement savant. Après de très brillantes études, il avait acquis dans sa ville natale une réputation méritée. Son talent et son intelligence pouvaient et devaient le mener promptement à la gloire et à la fortune par les voies les plus droites et les plus légitimes. Par malheur, de violentes passions le dominaient, et la force d'âme nécessaire pour les combattres lui faisait défaut. Sa science, sa position, la confiance et l'estime qu'il inspirait, il fit tout servir à l'assouvissement de ses instincts funestes.

Ceci ne pouvait durer longtemps. Le masque d'hypocrisie tomba, ou plutôt fut arraché avec un scandaleux éclat. Une de ces condamnations infamantes, dont il est impossible de se relever, frappa le docteur. Il trouva moyen d'échapper à la prison qui l'attendait, et, emportant avec lui une assez forte somme, il gagna la France et accourut à Paris, ce centre du monde où vient fatalement aboutir tout ce qui est grand par le génie ou grand par le crime.

Fritz Horner ne se faisait d'ailleurs aucune illusion; il savait à merveille qu'il ne pouvait que végéter à Paris, et mourir de faim après avoir épuisé son capital, s'il lui fallait, étranger et inconnu comme il l'était, exercer obscurément la médecine et courir après une clientèle qui s'obstinerait à le fuir. Aussi, il resolut de remettre à la mode le magnétisme, dont personne ne s'occupait en 1830 et dont le nom même était à peu près oublié.

En sa qualité d'Allemand, Fritz Horner avait étudié longuement cette science étrange et mystérieuse qui ne saurait rencontrer que des fanatiques ou des incrédules. En sa qualité de matérialiste, il se rangeait parmi ces derniers, il ne croyait point au magnétisme. Il en niait absolument tous le phénomènes. Les adeptes étaient pour lui des jongleurs et les croyants des dupes Mais que lui importait cela? Il ne s'agissait pas de croire lui-même; l'essentiel était de persuader les autres. Il se mit à l'œuvre sur-le-champ.

Le hasard, toujours prêt à favoriser le mal, le mit en rapport avec une fille qui lui ressemblait moralement. Cette fille, nommée Paméla Verrier, jeune encore, elle avait vingt-cinq ans à peine, très intelligente mais très vicieuse, ne trouvait de précaires ressources que dans une beauté déjà flétrie. Fritz Horner la jugea créée et mise au monde tout exprès pour le rôle qu'il lui destinait. Il s'ouvrit à elle, il lui offrit de la métamorphoser en somnambule, il lui proposa son association, elle accepta tout cela avec empressement.

Fritz Horner loua aussitôt la petite maison du boulevard du Temple, la fit décorer avec luxe et commença sans retard à donner des consultations magnétiques.

La nouveauté charma les Parisiens. Le succès ne se laissa point attendre. Fritz Horner et Paméla étaient l'un et l'autre des comédiens de premier ordre. Les plus sceptiques se laissèrent prendre au sommeil lucide de la somnambule et aux réponses qu'elle faisait, d'un air inspiré et avec des obscurités du plus heureux effet, à des questions posées habilement

La reputation du magnétiseur grandit et se propagea comme un incendie dans un toit de chaume. Les dupes affluèrent. Bientôt Fritz et Paméla ne suffirent qu'à grand'peine aux demandes de consultations. Chaque client payait un louis. Les docteur gardait les deux tiers de la somme et la somnambule se trouvait très heureuse d'empocher le dernier tiers.

Telle était la situation de Fritz Horner et de son associée, ou plutôt de sa complice, où nous venons de présenter à nos lecteurs ces deux nouveaux personnages. Peut-être la description de l'intérieur du cabinet et le rapide croquis du médecin allemand auront-ils suffisamment fait comprendre l'émotion passagère, mais profonde, de Jean Vaubaron.

Monsieur, lui dit le magnétiseur de cette voix gutturale et germanique avec laquelle il avait appelé le numéro 7, mon temps et celui de mademoiselle (il désignait Paméla) sont précieux pour l'humanité. Nous n'avons pas le droit d'en perdre une minute. Dites-moi donc tout de suite et brièvement ce qui vous amène, ou plutôt répondez à mes question, sans ambages et sans périphrases. Est ce pour vous-même que vous venez consulter la somnambule?

Non, répondit le mécanicien.

Pour l'enfant qui vous accompagne?

Non plus.

Pour qui donc, alors?

Pour une personne qui m'est bien chère, et que la maladie cloue sur son lit de souffrance. Je veux connaître les moyens (s'il en existe) de la soulager, de la sauver. Votre science pourra-t-elle m'apprendre tout cela, monsieur?

La science dont je suis le ministre, et dont mademoiselle est la prêtresse inspirée, n'a point de limites. Vous saurez donc ce que vous voulez savoir, si toute-fois vous avez eu le soin de vous munir d'un objet ayant appartenu à cette personne ou ayant été porté par elle. Ceci est indispensable.

Ces paroles firent passer un frisson d'inquiétude dans les veines du mécanicien. Il n'avait pas même songé à prendre cette précaution, que le docteur déclarait indispensable. Par bonheur il se souvint que depuis le jour de son mariage, il portait sans cesse sur sa poitrine, suspendu à un cordon de soie, un médaillon renfermant sous son double verre une petite mèche des cheveux soyeux et cendrés de Marthe. Il détacha ce médaillon et il le présenta à Fritz Horner.

C'est bien, fit alors ce dernier. Je vais endormir la voyante.

Puis il se tourna vers la somnambule, et demanda:

Pensez-vous, mademoiselle, que le sommeil doive se faire attendre longtemps?

Non, répondit Paméla d'une voix si basse qu'elle était à à peine distincte. Il viendra vite je le sens. Ne m'écrasez donc point sous des torrents de fluide, epargnez-moi, car je suis brisée.

Le docteur Fritz fit un signe d'adhésion en commença les passes magnétiques.

L'indication exacte de la mise en scène du tableau que nous allons placer sous les yeux de nos lecteurs est indispensable pour l'intelligence de ce qui va suivre. Voici comment nos personnages se trouvaient disposés dans le cabinet du magnetiseur. D'abord, sur le premier plan, c'est-à-dire au centre de la pièce et sous les clartés de la lampe astrale, Paméla, toujours à demi-couchée dans le fauteuil qu'elle n'avait pas quitté un instant.

En face de Paméla, et tounant le dos à Jean Vaubaron, Fritz Horner, debout, le haut du corps légèrement incliné, et les deux mains étendues vers la somnambule.

Derrière lui, à trois ou quatre pas, en pleine lumière, Jean Vaubaron, muet, immobile, très pâle, agité, et se disant tout bas qu'il allait connaître dans un instant le mot, consolant ou terrible, de l'énigme de vie ou de mort.

Enfin, au même plan que Paméla, mais sur le côté, dans une pénombre à peine lumineuse et près du divan, la petite Blanche les yeux largement ouverts, étonnée, inquiète, presque effrayée, et se demandant, sans pouvoir se répondre, si elle était au moment d'assister à un nouveau spectacle, plus étrange, plus merveilleux encore que celui des figures de cire.

Le médecin allemand, tout en donnant à ses traits d'oiseau de proie une savante et bizarre expression de commandement, continuait ses passes avec une lenteur calculée. A mesure que ses mains longues et blanches effleuraient presque le visage et la poitrine de Paméla, et semblaient décharger sur elle les effluves du fluide magnétique, la somnambule éprouvait de faibles secousses incessamment renaissantes, et une sorte de trépidation nerveuse agitait tout son corps.

Peu à peu ces tressaillements et ces secousses s'arrêtèrent. L'expression d'un calme profond, d'un repos complet, d'une béatitude infinie, remplaça la fatigue sur la figure de Paméla. Pendant un instant sa tête roula de droite à gauche et finit par s'arrêter sur son épaule droite. Ses paupières s'abaissèrent et sa respiration se ralentit.

Fritz Horner prit un air triomphant et discontinua ses passes.

Elle dort, murmura-t-il en se retournant vers Jean Vaubaron.

XXVI

Elle dort, répéta le magnétiseur.

Et, demanda timidement Jean Vaubaron, mademoiselle peut parler malgré le profond sommeil dans lequel elle est plongée?

Je le pense.

N'en êtes-vous pas certain?

Non, en ce moment du moins. Le sommeil magnétique est parfois silencieux.

Comment vous en assurer?

En la questionnant.

Fritz Horner fit quelques passes sur le front de Paméla avec la main droite, et lui dit:

Vous dormez, n'est-ce pas?

Il y eut un instant de silence, puis la somnambule s'agita, on vit sa poitrine se soulever violemment, et enfin, sans presque remuer les lèvres, elle répondit ou plutôt elle murmura:

Oui, je dors.

Etes-vous lucide? continua le magnétiseur.

Oui.

A quel degré?

Au degré le plus haut.

Ainsi, vous voyez?

Si vous m'ordonnez de *voir* je *verrai*...

Et si je vous interroge, vous répondrez?

Oui.

Fritz Horner se tourna vers Jean Vaubaron.

Le hasard vous favorise, lui dit-il, rarement la somnambule m'a paru mieux clairvoyante et plus docile.

Puis-je lui demander maintenant ce que j'ai tant d'intérêt à savoir? fit le médecin, qui ne connait ni jonglerie, ni charlatanisme, dans ce qui se passait sous ses yeux.

Vous le ferez en vain, répliqua le docteur, elle ne pourrait ni vous entendre ni vous répondre. C'est à moi directement que vous devez parler, et je lui répéterai vos question. Mais d'abord il me faut la mettre en rapport magnétique avec la personne qui vous intéresse.

Fritz Horner prit le médaillon remis dans ses mains par Vaubaron, un instant auparavant; il appuya ce médaillon sur le côté gauche de la poitrine de Paméla, et il lui dit en même temps:

Quelle est la femme dont ce bijou contient des cheveux?

Ce ne fut pas la somnambule qui répondit à cette question. A peine le magnétiseur venait-il d'interroger, qu'une voix enfantine, mais si tremblante, si changée, que Vaubaron tressaillit en l'entendant et qu'il eut à peine à la reconnaître, s'éleva dans l'obscurité transparante de la partie éloignée du cabinet, et cette voix, celle de Blanche, murmura distinctement:

C'est ma mère.

Silence enfant! s'écria le docteur, ne troublez pas les mystères qui s'accomplissent en votre présence, mais que vous ne pouvez comprendre.

Ne me commandez point de me taire! répliqua la petite fille, d'un ton plus ferme et plus rassuré. Ordonnez-moi de parler au contraire, car mon âme flotte dans l'espace, bien loin de mon corps endormi, et mes yeux voient en ce moment ce que des yeux éveillés ne sauraient voir.

Très étonné d'une telle réponse, qui lui semblait à bon droit étrange dans la bouche d'une enfant de cinq ans, Fritz Horner s'approcha du divan, à côté du quel la petite fille se tenait debout au debut de cette scène.

Blanche était maintenant étendue sur ce divan et l'un des coussins servait de point d'appui à sa tête blonde et à ses épaules. Ses paupières étaient closes; ses joues, tantôt très pâles et tantôt colorées d'une vive rougeur; une expression de fiévreuse inquiétude passait et repassait sur son visage, pareille à ces nuages qui reflètent dans le miroir d'une eau transparente leur image mobile.

Il devenait impossible d'en douter, et Fritz Horner ne s'y trompa point, Blanche Vaubaron dormait du sommeil magnétique; elle entendait, elle voyait, et en un mot, elle était lucide!

Voici quelle étrange chose venait de se passer dans ce séjour habituel de l'imposture adroite et de la ruse éhontée. Tandis que le docteur allemand jouait vis-à-vis de Paméla sa comédie de tous les jours et de toutes les heures, tandis qu'il se livrait à la classique jonglerie des passes et que la fausse somnambule feignait de céder par degrés à l'action irrésistible du fluide, Blanche sentait vaguement un courant bizarre passer dans ses cheveux, une torpeur irrésistible s'emparait d'elle, une invincible électricité faisait frissonner toutes les fibres de son corps. Enfin, au moment où Fritz Horner désignait Paméla et se tournant vers Vaubaron, disait: Elle dort! Blanche, terrassée par le sommeil, se renversait, endormie, sur le divan.

Pendant quelques secondes une stupeur profonde, inouïe, indicible, paralysa le magnétiseur. Sa situation était comparable à celle d'un augure sceptique de l'antiquité, toujours disposé à rire de lui-même aussi bien que des dupes prêtes à l'écouter avec un religieux respect, et à qui l'on serait venu révéler soudainement qu'il jouissait à son insu du don de prophétie, et qu'il rendait, sans le savoir, des oracles réels.

Un seul instant triomphait de toute une vie d'incrédulité! L'éternelle et systématique négation du docteur se brisait contre un fait matériel et palpable. Ce que tant de livres n'avaient pu faire, le sommeil de Blanche le faisait, car ce sommeil prouvait le magnétisme.

Conclusion bizarre et inattendue de l'une de ses fourberies accoutumées! Fritz Horner se voyait forcé de s'avouer à lui-même que la science qu'il pratiquait sans y croire n'était pas le charlatanisme pur! La lucidité de certains sujets devenait incontestable pour lui! il possédait réellement ce mystérieux et terrible pouvoir qui faisait de Cagliostro un être légendaire! Ecrasé, foudroyé en quelque sorte, tout d'abord, par l'évidence, le docteur eut cependant assez d'empire sur lui-même pour reprendre bien vite son sang-froid et pour cacher aux regards de Vaubaron sa stupeur et son trouble. Le mécanicien, témoin lui aussi de ce qui se passait, ne s'étonnait point, par l'excellente raison qu'il ne comprenait pas encore.

Regardez, lui dit le médecin avec une solennité de commande, regardez combien est immense le pouvoir dont je dispose! L'atmosphère de cette pièce, chargée d'effluves magnétiques, vient d'exercer sur votre enfant une influence victorieuse. Elle est endormie et elle est lucide, et c'est elle-même qui va vous apprendre ce que vous voulez savoir de sa mère.

Eh quoi! s'écria Vaubaron avec épouvante. Blanche est somnambule! Ce que les savants eux-mêmes ignorent, Blanche le sait!

Le docteur ne répondit que par un signe affirmatif. Vaubaron poursuivit d'une voix qui faisait trembler l'angoisse intérieure.

Ce sommeil m'effraye, monsieur. Combien de temps durera-t-il?

Une seconde seulement, si vous le voulez. Je puis réveiller votre fille à l'instant. Mais pourquoi ne point pousser l'expérience jusqu'au bout, puisque la *voyante* ne court aucun danger et puisque rien de fâcheux ne saurait résulter pour elle de cet état de somnambulisme qui vous inquiète?

Vous m'affirmez cela monsier?

Je vous en donne l'assurance positive. Ne doutez donc plus et cessez de craindre.

S'il en est ainsi, murmura Vaubaron, interrogez Blanche. Je consens.

Que voulez-vous lui demander? reprit le docteur. Je ne puis, je ne dois être que votre interprète.

Le mécanicien se recueillit et posa des questions que Fritz Horner répéta aussitôt à la jeune voyante. Nous ne voulons point entrer ici dans les détails du long et minutieux interrogatoire durant lequel Blanche n'eut ni une seconde d'hésitation ni un moment de trouble et d'incertitude. Ses réponses semblèrent confirmer, dans une certaine mesure, les espérances qui avaient amené Vaubaron chez le magnétiseur.

Tout en affirmant avec une désolante certitude que le principe même de la vie était attaqué dans l'organisation de Marthe, tout en abordant à cet égard des explications tellement techniques et d'un ordre si élevé que le docteur avait besoin de faire appel à ses profondes connaissances médicales pour mettre ces explications à le portée du mécanicien, la petite fille déclarait que la vie de sa mère pouvait se prolonger pendant longtemps encore, si Dieu lui daignait accorder ces deux dictames souverains qui s'appellent le calme et l'aisance. Mais elle ajoutait en même temps qu'il suffirait d'une vive douleur, d'un violent ébranlement moral, pour tuer la jeune femme avec la rapidité de la foudre. Vainement Fritz Horner, à plusieurs reprises et sous diverses formes, posait cette question:

Laquelle de ces deux destinées l'avenir garde-t-il à votre mère?

Blanche répondit obstinément: Je ne sais pas et je ne puis le dire. Cet avenir que vous voulez connaître, un nuage épais le cache à mes yeux.

Traversez ce nuage et voyez! commandait le magnétiseur.

Le visage de l'enfant prenait une expression de découragement et de fatigue, et sa voix affaiblie répondait.

J'essaye... j'essaye... mais je ne peux...

Evidemment le sujet était épuisé, et il devenait désormais impossible de tirer de la jeune somnambule autre chose que ce qu'elle avait révélé déjà.

Fritz Horner, curieux de pousser aussi loin que possible une expérimentation remplie pour lui du plus immense intérêt, se mit alors à interroger Blanche, non plus sur sa mère, mais sur son père et sur elle. Tant qu'il parla du passé et du présent, tout alla bien. Les réponses qu'il obtint furent lumineuses et transparentes comme du cristal de roche; mais, quand ses questions abordèrent l'avenir, l'enfant devint très pâle et garda le silence.

Fritz Horner voulut faire usage de ce pouvoir à peu près absolu qui met la somnambule à la discrétion du magnétiseur. Il cessa de prier, il commanda.

Voyez et répondez! dit-il d'un ton impérieux...je le veux! je l'ordonne!

Le résultat fut immédiat, mais non point celui qu'il attendait. Une décomposition soudaine, accompagnée de la plus livide pâleur, se manifesta sur les traits de la petite fille: son corps, socousé par un tremblement convulsif, se rejeta en arrière; ses paupières se soulevèrent, dévoilant ses prunelles immobiles dont l'étrange regard semblait fixé sur un monde invisible, avec une indicible expression d'horreur et d'effroi. Les lèvres s'entr'ouvrirent, un cri rauque entrecoupé par des sanglots s'échappa de la gorge, et Blanche se tordit sur le divan, en proie à une violente attaque de nerfs.

Vaubaron, au comble de la terreur et de l'angoisse, fut au moment de s'élancer sur le magnétiseur avec la rage d'une lionne dont on égorge les petits. Fritz Horner comprit le danger qui le menaçait et voulut le conjurer.

Ceci n'est rien, dit-il, absolument rien, je vous le jure. Cette crise nerveuse n'a d'autre cause qu'un peu de fatigue et de surexcitation. Je vais réveiller votre enfant et vous la rendre calme et souriante.

Faites-le donc! et surtout faites-le vite! murmura Vaubaron, car malheur à vous, s'il arrivait malheur à Blanche.

XXVII

Quelques passes, faites en sens inverse des passes primitives, suffirent pour amener d'une façon instantanée le résultat promis par Fritz Horner à Jean Vaubaron. La crise nerveuse prit fin comme par enchantement: les yeux de la petite fille se fermèrent, mais pour se rouvrir aussitôt, le corps s'assouplit, les lignes du visage se détendirent, Blanche s'éveilla, et voyant les regards du docteur fixés sur elle avec une curiosité avide, elle eut peur et se jeta dans les bras de son père, afin d'y chercher un refuge.

J'ai tenu ma parole, vous le voyez, monsieur, dit le magnétiseur. Maintenant, je vous prie, demandez-lui si elle se souvient.

Blanche, interrogée par son père, ne comprit même pas les questions qui lui étaient adressées. adressées. Au moment de son réveil tous les souvenirs du sommeil magnétique avaient disparu, comme ses vapeurs nocturnes que dispersent les premiers rayons du soleil matinal. Tandis que Vaubaron embrassait sa jeune fille avec un redoublement de tendresse, Fritz Horner se livrait à de rapides mais profondes réflexions.

Une comédie habile, se disait-il, fait ma fortune. Que serait-ce donc si, au lieu d'un mensonge adroit, mais qui n'est enfin qu'un monsonge, je pouvais offrir au public une belle et bonne réalité? Une fausse somnambule, prodigue d'oracles obscurs que chacun est libre d'interpréter à sa fantaisie, attire chez moi la foule des curieux et des dupes. Une somnambule véritablement lucide, une enfant que les plus incrédules eux-mêmes ne pourraient accuser d'être de connivence avec moi, me rendraient millionnaire en moins de deux ans! Evidemment il y a là une affaire magnifique! Il faut que cette affaire magnifique! Il faut que cette affaire se fasse!

Le résultat de ces réflexions et de ces calculs ne se fit pas attendre. Fritz Horner au lieu de congédier au plus vite Vaubaron et sa fille, afin de rendre la place nette pour les clients qui se morfondaient dans le salon d'attente, Fritz Horner, disons-nous, engagea le mécanicien à s'asseoir, et lui demanda sans préambule:

Etes-vous riche?

Pourquoi cette question, murmura Vaubaron très étonné.

Ce n'est point une curiosité stérile qui me la dicte, croyez-le bien, et répondez moi, continua le magnétiseur. Encore une fois êtes-vous riche?

Eh bien, non, je ne suis pas riche, je suis pauvre...très pauvre même!

Voulez-vous cesser de l'être? Voulez-vous vous trouver en situation de donner dès demain à votre femme malade, presque mourante, cette aisance et ce calme qui prolongeraient sa vie?

Oh! oui, certes, je le voudrais! s'écria Vaubaron. Pour obtenir cela je verserais joyeusement tout mon sang!

Eh bien, je vous offre la fortune.

Vous, monsieur, vous?

Oui! moi. Ecoutez bien, ceci est sérieux, et je ne vous promets que ce que je puis tenir. Si vous acceptez le marché que je vais vous proposer, je vous remettrai à l'instant même une somme de dix mille francs, et je prendrai l'engagement, pardevant notaire au besoin et en fournissant des garanties plus que suffisantes, de vous compter tous les mois trois cents francs, pendant dix ans. Que dites-vous de cela?

Vaubaron ébloui, croyait faire un rêve; il n'eut que la force de balbutier:

Mais ce marché, monsieur, ce marché en échange duquel vous me proposez tant de choses, quel est-il?

Oh! il est bien simble et bien facile à exécuter. Il s'agit tout bonnement d'un acte régulier, engagement en bonne forme, par lequel vous me céderez, pour un laps de dix ans, tous vos droits paternels sur l'enfant que voilà.

Vaubaron ne comprenait pas encore.

Tous mes trois parternels? répéta-t-il.

Oui.

Dans quel but voulez-vous cela?

Dans le but unique de prendre votre fille avec moi, de me charger d'elle pendant dix ans et de la rendre heureuse et riche.

Et que pourriez-veus faire de la pauvre petite? demanda le mécanicien stupéfait.

Je me servirais d'elle pour la plus grande gloire de la science et pour le grand bonheur de l'humanité. Je mettrais à profit cette lucidité prodigieuse dont elle est si amplement douée. Je l'emploierais enfin à suppléer Mlle Paméla, ma somnambule habituelle, de qui la santé chancelante demande les plus grands ménagements.

Une expression de dégoût et d'effroi se peignait sur le visage de Vaubaron. Il serra plus étroitement Blanche contre sa poitrine, et il répondit:

Abandonner mon enfant! la laisser seule dans une maison étrangère, l'éloigner de ceux pour qui elle est tout et qui sont tout pour elle! Jamais, monsieur, jamais!

Réfléchissez bien, je vous le conseille, avant de vous prononcer ainsi, reprit le docteur. Mes propositions sont de celles qu'on ne saurait repousser sans folie.

Cependant je les repousse et je n'hésite pas une minute à vous le déclarer irrévocablement.

Vous regretterez un jour...prenez garde!

Non, monsieur, non! je ne regretterai pas!

Peut-être trouvez-vous mes offres insuffisantes. Eh bien, voyons, j'augmenterai la somme payée comptant, je doublerai les rétributions mensuelles! Que voulez-vous, enfin? parlez!

Vous m'offririez cent mille francs, monsieur, vous m'offririez un million, vous mettriez à ma disposition une fortune royale, que je refuserais encore!

C'est votre dernier mot?

Le premier et le dernier, oui, monsieur.

Dans ce cas, que votre volonté soit faite. Vous êtes libre d'agir au mépris de vos intérêts; mais vous pourrez vous dire qu'une fois en votre vie la fortune aura passé près de vous et que vous aurez détourné la main pour ne la point saisir.

Mieux vaut la pauvreté que la fortune acquise à ce prix-là! répliqua Vaubaron. Si vous étiez père, monsieur, vous comprendriez comme moi que le plus infâme de tous les marchés est fait pour lequel on vend son enfant!

Sortez maintenant de moi du moins votre nom et votre adresse.

A quoi bon?

Peut-être aurai-je besoin de vous revoir dans quelques jours.

Ce serait tout à fait inutile, monsieur, car vous ne pourriez que m'offrir de nouveau ce que j'ai refusé déjà, ce que je refuserai toujours.

Fritz Horner n'insista pas. Il comprenait à merveille qu'il se heurtait vainement contre une obstination inébranlable, et que Vaubaron était un de ces hommes qui ne transigent point avec ce qu'ils regardent comme un devoir de cœur et de conscience. Néanmoins il ne renonçait point à son projet, mais il se proposait d'arriver, par d'autres moyens, au résultat convoité.

N'en parlons plus, répliqua-t-il d'un ton froid. Vuos êtes le seul maître et le juge unique. C'est fini.

En même temps il frappa sur un timbre. Une porte tourna sans bruit sur ses gonds, un valet parut.

Reconduisez monsieur et mademoiselle, dit-il à ce valet, qui s'effaça pour laisser passer Jean Vaubaron et la petite Blanche, après avoir répondu par un clignement d'œil à un geste presque invisible de son maître.

A peine le père et la fille venaient-ils de disparaître, que Fritz Horner s'élança vers une autre porte, l'ouvrit et pénétra dans une pièce que remplissait la fumée blanche et parfumée d'un excellent cigare. Un jeune homme, étendue sur un vaste fauteuil à côté d'une petite table, fumait avec une parfaite nonchalance, tout en se préparant un grog au rhum et au citron, fortement chargé d'alcool. Ce jeune homme était l'étrange et multiple personnage que depuis le commencement de notre récit, nous retrouvons sans cesse, Rodille, enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Eh bien, docteur, s'écria ce dernier entre deux bouffées de tabac que se passe-t-il donc, et pourquoi diable entrez-vous ici comme un ouragan? La maison est-elle en feu? l'aimable Paméla vient-elle d'avoir une vraie crise de catalepsie, et comptez-vous sur moi pour la réveiller?

Allons debout mon Rodille! répondit le médecin allemand. Debout vivement et en chasse!

Rodille se trouva sur ses jambes comme s'il eût été mû par un ressort. Il avala d'un trait le contenu du verre placé devant lui, et il demanda:

Ily a quelqu'un à suivre?

Oui.

Qui?

Un homme jeune encore et une petite fille qui sortent à l'instant de mon cabinet. Ils sont dans le jardin et on ne leur ouvrira la porte donnant sur le boulevard que lorsque vous serez en mesure de ne les point perdre de vue.

Suffit? Il vous faut l'adresse et le nom?

Comme vous dites.

Compris! Je pars et je reviens.

Rodille se coiffa du feutre à longs poils que nous connaissons. Il saisit sa canne qu'il avait placée dans un angle de la pièce, et il sortit avec une vivacite de bon augure. Au moment où il quittait le vestibule de la petite maison, Vaubaron et Blanche allaient atteindre l'extrémité de l'allée droite conduisant à la porte de sortie. Un mot de Rodille apprit au valet qu'il pouvait tirer le cordon, et le misérable s'élança sur les traces du père et de la fille.

Rodille connaissait à merveille un axiome fondamental de toute police intelligente, axiome qui se formule ainsi *le plus sur moyen de suivre un homme sans lui donner l'éveil, c'est de marcher devant lui.* En conséquence, aussitôt qu'il fut, à son tour arrivé sur le boule vard, il louvoya parmi les groupes et s'arrangea de manière à dépasser le mécanicien. En voyant la figure de Jean Vaubaron, il ne put retenir un mouvement de surprise.

Ah, par exemple, se dit-il à lui-même, voilà qui est tout à fait curieux! Ce particulier que Fritz Horner me charge de suivre est précisement le même que j'ai si proprement dévalisé l'autre soir au Palais-Royal! Je ne suis point superstitieux, et cependant le hasard etrange qui, pour la seconde fois, me jette en travers du chemin de cet homme, ne me présage rien de bon pour lui!

Du boulevard au temple à la rue du Pas-de-la-Mule la distance n'est pas bien longue, mais Blanche marchait lentement et Vaubaron se detourna quelque peu de son chemin, pour se rendre à l'etude de l'hussier qui tout en le poursuivait, lui témoignait une réelle bienveillance. Vaubaron, fondant de grandes espérances sur les travaux qu'il allait entreprendre pour le directeur du cabinet des figures de cire, comptait supplier cet huissier de lui accorder un très court délai, s'engageant sur l'honneur à donner avant huit jours un fort accompte à son créancier

L'officier ministériel était sorti signifier des actes de procédure, et le mécanicien ne put que charger un de ses clercs de lui transmettre sa requête. Ceci fait, il se dirigea sans plus tarder du côté de son logis.

(A CONTINUER.)

Un des médecins les plus populaires de Newport, Ark., le docteur R. P. Watson, a été tué à coups de revolver par le chef de la police, Robert Simmons, avec lequel il s'était pris de querelle dans la rue. Simmons a été arrêté.

SUICIDE D'UN "CRANK".

Il Ecrivait des Lettres Compromettantes aux Femmes.

Attleboro, 29 sept—La cause du suicide de B. F. Boomer qui a eu lieu hier soir en cette localité vient d'être connue et a créé toute une sensation. Depuis trois semaines, une personne inconnue s'amusait à envoyer des lettres aux femmes des citoyens les plus en vue de cette localité, accusant leurs maris d'infidélité.

Ces lettres furent portées à la police qui fit une enquête et découvrit que c'était Boomer qui en était l'auteur et l'expéditeur. Boomer qui allait être arrêté eut vent de la chose et résolut de mourir. Il se rendit à sa chambre, où il écrivit à sa maîtresse de pension qu'il aimait sa fille, que son corps serait trouvé dans la riviere Ten Mile, et qu'il laissait à sa fille $2000 revenant à ses héritiers après sa mort, étant assuré pour ce montant dans l'Ordre des Ouvriers Unis.

Boomer passait pour un toqué.

UNE COLLISION.

Un Train et une Locomotive s Heurtent.

Philadelphie, 30 sept—Le rapide de New York est venu en collision cette après-midi avec une locomotive au passage de la 13me rue, en cette ville. Six personnes ont été blessées, et tous les voyageurs à bord du convoi ont été secoués fortement. Personne n'a été grièvement blessé, et à l'exception d'une seule personne, tous les blessés purent poursuivre leur voyage et se rendre à destination.

La locomotive qui est cause de cette collision n'avait pu se garer à temps pour laisser passer le rapide. Le mécanicien et le chauffeur évitèrent la mort en sautan à bas de leur locomotive.

Heureusement que le rapide allait dans le temps à petite vitesse, car la collision aurait été de beaucoup plus terrible.

Après un retard de quelques heures, le convoi de voyageurs put continuer sa route.

UN ENFANT

Meurt dans des Circonstances Etranges.—Derniers Details.

Haverhill, 30 sept.—Eddie E., l'enfant de 10 mois de M. et Mde Edward F. Hart, qui est mort vendredi, n'a pas encore été inhumé, parce qu'on est incapable d'obtenir du bureau d'hygiène un permis d'inhumation.

Le Dr Hubbard, qui a soigné l'enfant pendant sa maladie, dit que la mort a été causé par le manque de soins.

Il y a quelques semaines, la mère plaça l'enfant en nourrice chez un fermier de Groveland. Quelques jours plus tard la mère rendit visite à son enfant, et n'aimant pas la manière dont on en avait soin, elle le ramena chez elle, et vendredi dernier le pauvre petit rendait le dernier soupir.

Il est probable qu'une enquête aura lieu.

NOUVELLES FERMETURES.

Toutes les Fabriques de Plaques de Metal.

Pittsburg, Pa., 29 sept—aujourd'hui toutes les fabriques de plaques de métal, fer et fer-blanc, vont être closes, et plusieurs milliers de personnes vont se trouver sans ouvrage. Il y aura probablement une seule exception à cette fermeture générale, c'est la fabrique de fer blanc d'Elizabeth, N. J.

Dans les fabriques de la United States Iron & Tin Plate Company à Domler, qui ont été closes hier, des placards ont été affichés annançant que cette fermeture avait pour cause la réduction du tarif.

FITZSIMMONS

Dit que Corbett a Peur de le Rencontrer.

Bridgeport, 30 sept. — Bob Fitzsimmons est en cette ville ce soir avec son impressario, le capitaine Good de Newark. Ils doivent se rendre à New York demain pour déposer $1000 au *Herald* en vue d'une rencontre avec Corbett. Si Corbett n'dépose pas autant d'ici à 36 jours, Fitzsimmons réclamera le titre de champion du monde. Il dit que Corbett a peur de se battre avec lui.

Fitzsimmons a signé des arrangements avec le Club Olympique de la Nouvelle-Orléans pour une bourse de $25,000.

LE MONDE OUVRIER.

Le Chomage de Fall River et la Greve de New Bedford.

Fall River, 30 sept—Comme le télégraphe vous l'a annoncé la semaine dernière, il y a eu une conférence entre les fileurs et leurs patrons en vue d'en venir à une entente. Malheureusement les deux parties n'ont pu tomber d'accord, et cette conférence dont on attendait tant de bien n'a servi qu'à faire empirer la situation. Aujourd'hui on est aussi éloigné d'un règlement du litige qu'on ne l'a jamais été.

A New Bedford, on ne signale aucun changement dans la situation.

TROIS HOMMES

Ensevelis sous Dix Pieds de Terre.

Haverhill, 29 sept.—A 8 heures, ce matin, comme Joseph Cusson, Pierre Pascal et Patrick Covall étaient à pratiquer une excavation sur la rue Tremont, le sol de chaque côté tomba dans le trou, ensevelissant les trois hommes sous dix pieds de terre.

Pascal se fit fracturer les deux jambes, eut un œil sorti de son orbite et reçut plusieurs entailles à la tête. Il fut transporté à l'hôpital. Les deux autres reçurent des blessures internes; ils furent transportés à leur demeure.

ILS MEURENT EN BLASPHEMANT

Paris, Tex., 30 sept—Tom Moore et Eugène Fulks, deux blancs, ont été exécutés ici pour plusieurs meurtres commis sur le Territoire Indien.

Tous deux blasphémaient comme on les conduisait à l'échafaud; ils refusèrent jusqu'à la fin les services d'un ministre.

Une Grande Soiree.

Une grande soirée dramatique et musicale donnée par Mde Charles Campbell et ses élèves, aura lieu dimanche prochain 7 octobre à la salle du collège St Joseph. Un magnifique programme a été préparé pour la circonstance. Nos meilleures musiciennes y prendront part. L'on représentera aussi un drame en trois actes intitulé "Marie, ou à la Grâce de Dieu," dans lequel figurent une vingtaine de nos charmantes canadiennes.

Cette soirée promet de remporter un grand succès.

Nous donnerons le programme plus tard.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Pinitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickly Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre medecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soignè par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnees.—MME M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés: Je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions vitaine et désagréable sur la figure. J'ai employe tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.

(Signé) J. D. JOHNSTON.

Savannah, Ga.

F A Chase
City Librarian

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 11 OCTOBRE 1894. Soyons Distingues. No. 55

ndicateur de Chemin de Fer.

BOSTON & MAINE R R.

DIVISION OUEST.

Commencant le 1er Juillet 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 15, 12 45, 2 30 3 15, 4 10, 5 10, 6 20. 7, 9 25, p m; Dimanches. 7 30 8 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20. 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 50, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 25 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 25 a m; 12 05, 5 35, et 7 50, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 15, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 15, 2 30, 3 40, 4 10, 6 20 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 15, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 15, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 15, 3 00, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 15, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 15, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 15 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 1 Juillet 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m;

Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 34, ¶6 53, §7 01, § 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 44, a m; 12 17, 1 43, ¶3 03, 4 00, *4 10, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 47, § 46 p m; Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 15, 6 03, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, 8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 15, 6 03, p m.

☞ *Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m. Via South Lawrence, 6 30, a m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 12 57, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, 9 45, 10 13 a m, 12 11, 12 57, 1 44, 1 59, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanche, 10 02 a m, à Nashua seulement, 2 00 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 44, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 9 45 a m; 1 44 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 56 et ¶8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 59, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

H. C. TAFT, Agt-Gen., Lowell.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlotr et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et seul changement de char jusqu'à

la Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de vote ferrée passant par le Pont de Poughkeepsie

—ENTRE—

Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement entre Boston et Philadelphie Baltimore et Washington.

Pour les plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

F. E. BERRY, Gérant du Trafic général.

L'endroit
par Excellence
Pour avoir un Habillement
fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur.
14 RUE MIDDLE.
☞ Son assortiment de Draps,
☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du
☞ dernier goût et de patrons les
☞ plus nouveaux.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repas és.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les mercredis.

Francis W. Qua,
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!
A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2

Durant & RogerS
BIJOUTIERS
La plus Grande Maison de
BIJOUTERIES DE LOWELL.
Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison.
Les prix sont très réduits.
MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES d'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.
Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle

UN POLICEMAN

Arrete pour avoir ete Brutal.

San Francisco, 7 oct.—Le "général" Kelly, le chef d'une des Armées Industrielles qui s'est rendue l'été dernier à Washington, était en frais de prononcer un grand discours devant une foule énorme à Oakland, hier soir, lorsque le policeman Scanlan vint lui dire de cesser. Kelly refusa, et Scanlan l'arrêta sans plus de cérémonie.

Le policeman et son prisonnier n'étaient pas rendus bien loin, lorsque le gardien de la paix se mit à frapper Kelly à coups de bâton sur la tête.

Les coups furent si énergiquement appliqués que Kelly eut le crâne fracturé.

Plusieurs centaines d'hommes témoins de cet acte brutal se rendirent à l'hôtel de ville et exigèrent l'arrestation de Scanlan.

Les autorités, craignant qu'il n'y eût du trouble, acquiescèrent à cette demande.

Kelly est en danger de mort.

Accident de Voiture.

Dimanche, vers six heures et demie, comme M. Kirkley Hyde, sa mère et sa sœur passaient en voiture sur la même rue, le cheval prit le mors aux dents et alla se lancer sur un arbre près de la rue Methuen.

La voiture fut fort endommagée et le contre-coup projeta sur le pavé les trois personnes qui se trouvaient dans le vehicule.

M. Hyde et sa sœur ne furent pas blessés grièvement, mais il fallut appeler un médecin pour donner ses soins à la vieille dame, vu qu'elle paraissait avoir reçu des blessures internes.

INONDATIONS EN AUTRICHE.

Vienne, 6 oct—De grandes pluies et des inondations causent de grands dommages en Autriche Plusieurs villages sont submergés, quelques habitations et des ponts de chemins de fer ont été détruits.

L'inondation augmente.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 22 Sept. 1894.

M. l'Administrateur,

En ce moment la campagne romaine offre le curieux spectacle de la vendange. Le temps est venu pour le vigneron de récolter le raisin, sa principale richesse. Cette année la récolte est au-dessous de la moyenne pour la quantité, mais c'est une bonne saison pour la qualité. Au grand désespoir des ivrognes, le vin pourra supporter une addition d'eau claire sans trop se trahir.

Voulez-vous avoir une idée de la vendange à la mode romaine? Voici comment on procède:

Huit ou dix jours avant le temps fixé pour la vendange, le vigneron sort tous ses tonneaux de ses caves profondes. Il les examine avec soin, bouche les trous avec de l'étoupe et du souffre, puis enlève un des fonds de chaque tonneau. Il faut entendre alors dans chaque village le charivari des marteaux battant les cercles de fer, rajustant les dœlles des tonneaux, égalisant le fond resté, faisant sauter celui qui est de trop. De l'aube au crépuscule, c'est un vacarme épouvantable, tel que ne le produisaient pas Noé et son fils, les premiers vignerons de l'univers. Ce bruit assommant a, toutefois, le don de réjouir puissamment les populations vitico les: il sonne à leurs oreilles l'heure de la récompense.

Les tonneaux calfatés, rajustés, défoncés, le vigneron les range debout sur deux lignes dans son cellier. C'est là dedans que le raisin cueilli viendra s'entasser pour fermenter; et c'est précisément pour y jeter plus commodément la vendange que les tonneaux sont placés droit, défoncés d'une part et sur deux lignes. Les tonneaux de la ligne droite sont destinés au raisin rouge qui produira ce beau et généreux vin vermeil; les tonneaux de la ligne gauche recevront le raisin blanc, source du pétillant vin doré qui se boit comme de l'eau, mais qui fait traîtreusement sentir ses effets quand il n'est plus temps, hélas, d'y remédier.

Il faut vous dire aussi que ces tonneaux sont les *tonnes*, car leur contenance moyenne est de 1,000 quarts, quelques-uns atteignent même 300 gallons.

Le jour de la vendange est arrivé. Le vigneron saute du lit avant l'aube et va lestement réveiller sa famille encore endormie. A son épouse le soin de préparer un déjeuner immense, un dîner pantagruélique, un souper monumental; car les ouvriers seront nombreux désormais. Le fils aîné doit voler sur la place du marché prendre le nombre de femmes nécessaires pour la cueillette du raisin. Quelques minutes après, comme un caporal à la tête de son peloton, il s'en vient, suivi de 10, 12, 15, 20, 30 vendangeuses, toutes armées d'un couteau recourbé et d'un petit baquet de bois. Et à l'œuvre à couper les grappes et à emplir le baquet. Au bout de chaque rangée de vignes, de grands baquets servent de déversoirs aux petits, et le fils aîné, *overseer* des femmes, a aussi pour mission de tasser et d'écraser le raisin dans ces grands baquets de manière à y faire entrer le plus de raisin possible, sans cependant que le jus s'échappe des bords.

Le fils puîné, quasi un jeune homme, est alle sur la place de l'abreuvoir louer deux mulets bâtés, et il s'en vient triomphalement sur l'une de ces montures comme feu Sancho Pança sur son historique aliboron. Arrivé dans la vigne, le muletier aidé de son frère aîné ou de son père lie les baquets foulés de raisins au bât du mulet, et lorsque les deux, trois, quatre bêtes sont ainsi chargées, il prend la première par le licol et s'en va au cellier. Dans le cellier se trouvent deux hommes. L'un sans bottes, sans bas, les culottes retroussées aussi haut que possible au dessus du genou, la chemise relevée au dessus des coudes. Cette homme danse continuellement dans un vaste auge circulaire, où le raisin des baquets passe avant d'être mis dans les tonnes. Le travail du broyage de la vendange se fait avec les pieds, parcequ'étant fort pénible il faut toutes les forces des jambes et le poid du corps pour y résister une journée entière. L'opération du broyage est très importante, car elle fait sortir tout le jus du raisin des grappes et des graines et en facilite immensément la fermentation et l'ébullition. Lorsque le raisin est consciencieusement broyé par le danseur, l'autre homme qui a pour mission d'aider le muletier à décharger ses baquets, vide dans d'autres baquets le raisin pillé et le jette dans une des tonnes en ligne, à droite ou à gauche, selon la couleur du raisin.

Les filles du vigneron vendangent ou aident leur mère dans les multiples exigences du ménage durant la vendange. Le vigneron est partout: dit son mot partout; met sa main à tous les baquets, à toutes les tonnes; surveille le cellier, la vigne et la cuisine. Durant la cueillette du raison la maison du viticulteur est une ruche, où toutes les abeilles travaillent avec joie et chantent à pleins poumons les chansons les plus grotesques, les plus héroïques, les plus lamentables ou les plus joyeuses.

A 8 heures a. m. déjeuner. Le vigneron et sa femme passe à tous les ouvriers une livre de pain et des fruits: pêches, figues, poires, etc. Car au raisin, il ne faut pas y toucher. Le raisin c'est du vin; le vin c'est de l'argent; et grand Dieu! l'argent est si rare dans la belle Italie!...

A 1 heure p. m. dîner. Une friture de patates; une salade de fèves; une livre de pain: des fruits en quantité.

A la fin de la journée, souper. Une livre de pain; un ragoût de haricots de lantilles ou de farine de blé d'inde; une salade de chicorée, et à la fin, comme au commencement... comme dans les siècles des siècles, des fruits en quantité. Le souper englouti, les femmes reçoivent 20 sols, les hommes 30 et les muletiers 50 Ainsi se passent toutes les journées de la vendange. Ces journées sont de 5 à 25 et même 30, selon l'étendue et le nombre des vignes de chaque vigneron: selon, bien entendu, le nombre d'ouvriers employés. Il y a des vignerons qui remplissent 10 tonnes, d'autres, mais ils sont très rares, qui en remplissent 200, même 250

La vendange terminée; le raisin broyé entassé dans les tonnes, on lui donne de 15 à 20 jours pour fermenter. Cela dépend de la température. Il faut moins de temps si l'atmosphère est chaude et sèche; beaucoup plus au contraire si la température est froide et pluvieuse. Après la fermentation ou ébullition, ordinairement vers la St Martin, le vigneron tire son vin au clair.

Pour ne pas écraser les bienveillants lecteurs de l'ELOILE sous une trop longue dissertation viticole, je remets à plus tard de tirer le vin au clair avec tous les accessoires et les conséquences qui accompagnent cette importante opération.

Hier à 3 heures p. m., Léon XIII a reçu les élèves du séminaire du Vatican (maîtrise de St Pierre) dans les jardins pontificaux. Après s'être promenés une heure à travers les allées, les bosquets et la vigne, les étudiants ont été invités à prendre un goûter consistant en un petit pain frais, du raisin, des pêches, des figues et du jambon et un verre de vin du Pape. A la fin de la petite réfection, Léon XIII s'est approché de ces jeunes étudiants d'élite qui, un jour, seront tous des prélats, évêques, cardinaux, et après plusieurs sages conseils le Souverain Pontife a terminé en disant:

"L'impie et le libertin sont des "amis pernicieux.—Le joueur "et l'intrigant sont des amis qui "nous entrainent à la ruine.— "L'homme vain et celui qui veut "la richesse à tout prix, sont de "faux amis. Le railleur et le "bavard sont des amis en- "nuyeux.—Le médisant et cau- "seur à tous propos sont des "amis qu'il faut craindre.—Le "flatteur et le mauvais conseiller "sont des amis funestes.—L'ex- "travagant, l'excentrique, le sus- "ceptible, sont des amis mal "commodes —Le capricieux et "le sans-cœur sont des amis "tyraniques.—La haine de tous "ces gens-là, mes enfants, vous "sera toujours moins insupporta- "ble que leur amitié."

Après cela Léon XIII a béni les étudiants, leur a recommande à chacun de prendre une rose dans le jardin. Cette fleur devant être le souvenir des conseils du Pape.

Le séminaire du Vatican, maîtres et élèves, s'est retiré enthousiasmé de l'accueil du Souverain Pontife.

Le commandeur Jean-Baptiste de Rossi, le plus fameux archéologue du siècle, vient de mourir. Léon XIII qui s'attendait à cette catastrophe, ayant envoyé ce matin même une indulgence plénière à l'illustre savant, a cependant été fort ému de cette perte.

Le commandeur de Rossi s'est illustré par de nombreuses découtes dans les catacombes de Rome; mais c'est surtout dans les immenses travaux de St Calixte que son génie s'est révélé. Les catacombes de St Calixte d'une étendue de 25 à 30 milles ont été fouillées sous son habile direction. E grâce à la sagacité de l'immortel archéologue l'histoire de milliers de saints oubliés ou inconnus a été publiée en détail instructifs autant qu'édifiants et intéressants.

La fête du 20 septembre, anniversaire de l'entrée des troupes piémontaises par la brèche de la *porta Pia* à Rome en 1870, a été un grand fiasco par toute l'Italie, mais surtout à Rome. Même les *nouveaux romains* se sont abstenus de montrer de l'enthousiasme à cause de la glace le manque absolu d'argent!... Et le Piémont qui devait apporter l'âge d'or à cette pauvre Italie!...

Bien à vous,

WM. BREEN.

Acces de Francophobie.

De ce temps-ci un vent d'indépendance souffle au sein de la population française de la province de Québec. Les conservateurs, qui avaient toujours aimé et pratiqué la servilité devant l'Anglais, afin de capter ses bonnes grâces, commencent à se lasser de lécher les bottes de ce maître arrogant qui les a toujours remerciés de leurs bons procédés par des coups de pied énergiquement appliqués.

Le trésorier Hall, en sortant du cabinet Taillon parce que le gouvernement ne voulait plus se laisser mener par lui suivant son bon plaisir, a causé une levée de boucliers presque générale contre la francophobie qui a fait des siennes depuis si longtemps sur le seul coin de terre en Amérique où le Canadien-français devrait se trouver vraiment chez lui.

Voici la vraie cause de tout l'incident: Hall, en Anglais présomptueux et prétentieux, appuyé par une minorité qui a toujours cherché à conduire la majorité par le bout du nez, voulait lancer l'emprunt provincial de quatre millions sur le marché anglais, mais le premier ministre Taillon trouva des avantages plus grands en France et y opéra cette opération financière, malgré la colère de l'Anglais Hall qui par dépit a démissionné.

Le tout se résume à un accès de francophobie. Les Anglais et leurs journaux ne critiquent pas l'emprunt en lui-même, mais leur mauvaise humeur provient de ce qu'il a été opéré chez des Français.

La haine du Français est là qui perce.

Les Anglais espéraient faire une grosse peur au parti conservateur; mais ils se sont trompés du tout au tout: les journaux bleus de langue française leur ont répondu sur un ton qui a dû leur faire comprendre que leurs rodomontades n'en imposaient à personne.

Voici un extrait de la *Presse* qui fera voir que le vent d'indépendance dont nous parlions souffle bien réellement et qu'il peut avoir de bons effets:

"La population canadienne a toujours traité et est toujours disposée à traiter la population anglaise avec toute la libéralité possible et à lui laisser une large part dans le gouvernement de la province. Mais elle n'a jamais voulu et elle ne voudra jamais se laisser gouverner par la minorité. Les Canadiens de la province de Québec auraient tout autant le droit d'exclure les Anglais du gouvernement que les Anglais du Manitoba et d'Ontario celui d'exclure les Canadiens des cabinets de ces provinces; ils ne le font pas parce qu'ils ont le respect des droits de la minorité, qu'ils sont justes et tolérants, mais enfin il ne faudrait pas prendre leur justice et leur tolérance pour de la bêtise ou pour de la peur, car on se lasse de tout à la fin, surtout comme on dit dans le peuple: "de se faire piler sur les pieds."

Le *Quotidien* fait aussi la leçon aux Anglais:

"Le comble de l'impudence, pour le moment c'est, dit-il, d'entendre l'élément anglais de cette province faire des niches au gouvernement provincial, parce que celui-ci a jugé à propos de contracter un emprunt dans une immense institution française, à des conditions exceptionnellement avantageuses. Pour avoir le calme et la paix avec ces messieurs, il aurait fallu, paraît-il, négocier cet emprunt dans une maison anglaise.

"Est-il possible que ce système puisse continuer encore bien longtemps.

"En bonne vérité, pour qui nous prend on?

"Nous comptons dans la province pour les cinq-sixièmes au moins de la population. Rien dans notre constitution ne nous oblige à donner à l'autre sixième un représentant dans le cabinet.

. . . . . .

"Quant à cette prétention du *Star* que le premier-ministre aura de la difficulté à trouver un successeur anglais au trésorier démissionnaire, elle est fausse, car ils ne sont pas rares les anglais qui se feront un honneu bien légitime de succéder à l'hon. M. Hall.

"Au reste, s'il n'y a pas d'anglais prêt à la recueillir, cela n'entrainera pas de conséquence plus grave que le choix d'un Irlandais ou d'un canadien-français.

"Messieurs les intolérants se nuiront eux-mêmes, voilà tout."

Jusqu'où iras-t-on de ce côté-là, dans cette route qu'on aurait dû prendre depuis longtemps? Il est difficile de le dire, car les conservateurs n'ont pas pour habitude de marcher la tête haute devant l'Anglais. Espérons cependant que l'ère de la courbette est passée dans la province de Québec, et qu'à l'instar des autres provinces, la majorité ne se laissera pas conduire par la minorité.

NOS AMATEURS

Le *Protecteur Canadien* de Fall River reproduit notre récent article intitulé "Le Théâtre," qu'il fait suivre de commentaires qui intéresseront probablement nos lecteurs. Nous sommes heureux d'avoir l'approbation de ce journal, car nous croyons qu'il est grand temps qu'une réaction s'opère quant au sujet qui nous occupe.

Quand finira-t-on par comprendre, dit notre confrère, qu'un journal n'est pas un encensoir et qu'on se rend ridicule de vouloir faire croire au public que son talent d'acteur est inimitable quand réellement tous les auditeurs dorment debout de nous entendre.

Il s'est joué ici tous les hivers des drames et des comédies à la douzaine. Si on a lu à l'étranger les rapports qu'en faisaient les journaux canadiens locaux on a bien dû se dire: Dans cet heureux pays *tout homme est.... acteur.*

Jean, gros garçon d'excellent caractère mais pas du tout littérateur, est monté une fois sur les planches, et le lendemain le *papier* entourait son nom d'une auréole que ne connurent point des pleïades d'acteurs d'un mérite immense comparé aux sien. Toutes les épithètes, depuis *gentil* jusqu'à *prodigieux* y ont passé.

Jugez de l'épatement de Gros Pierre, le "cousin du Canada," en lisant ce fatras.

Je connais un commis-marchand qui avait un jour à remplir un rôle de gendarme. Le rideau était levé, le héros de la pièce, un voleur, venait d'achever un monologue à faire pâlir toute l'éloquence de mon ancien confrère, Ernest P..., maintenant député-protonotaire au palais de justice du comté de B...

Le moment arrive pour le gendarme de paraître. Il ne paraît pas. Le voleur ne s'embarrasse pas pour si peu et s'écrie quand même: "Monsieur, je suis innocent du crime que vous m'imputez, mais vous représentez la loi et je vous suis." Il sort, quelques secondes s'écoulent, le gendarme paraît, la vue du public le trouble, il ne voit plus rien et d'une voix défaillante, seul sur la scène, récite son boniment: "Monsieur je... je... vous somme ou nom de la loi... etc.," La salle éclate d'un fou rire, et l'acteur déconfit disparaît poursuivi par les sifflets. Le lendemain il courait ses amis sur la rue pour leur montrer comment ces journalistes l'avaient bien vengé en le citant parmi ceux qui avaient remplis leur rôle à merveille!

L'habitude de mettre tout le monde dans le même sac pour ne déplaire à personne finit toujours par choquer à ceux qui possèdent un réel talent. Les compliments ont plus ou moins de saveur pour les gens intelligents, quand ils sont discernés à dose égale aux imbéciles.

Qu'on ne soit donc pas surpris si à l'avenir le *Protecteur* est moins prodique de louanges qu'il n'a pu l'être par le passé.

ABUS D'AUTORITE.

Il se passe souvent des choses, dans l'Etat du Maine, qui sont réellement surprenantes, pour ne pas dire plus. Sans doute que des erreurs judiciaires se produisent dans toutes les parties du monde, mais qu'un homme soit retenu dans une prison pendant de longs mois comme témoin, est un abus d'autorité qui mérite une punition exemplaire.

On comprend drôlement la justice ici. Par exemple, que de fois on a vu des meurtriers condamnés à quelques années de prison seulement; des banquiers, coupables d'avoir dépouillé de braves familles de tout leur avoir qu'elles avaient amassé sou par sou à force de travail et d'économies, recevoir pour ces forfaits quelques mois de détention, payer une amende ou encore être libérés, tandis que de pauvres malheureux, pour s'être enivrés ou avoir vendu quelques verres de boisson, étaient enfermés pendant de longs mois dans les prisons ou forcés à payer d'énormes amendes qui souvent servent à corrompre l'électorat.

Ce qui vient de se passer à Alfred, dans le comté de York, est bien fait pour révolter les honnêtes gens. Un soir de l'été dernier, vers dix heures, un nommé Charles Richardson, de Lewiston, temporairement employé à Biddeford, était accosté par deux individus qui lui demandèrent quelques futiles renseignements que Richardson s'empressa de leur donner. Mais ce n'était que prétexte, car les deux voyous se jetèrent sur Richardson, et après l'avoir étouffé jusqu'à ce qu'il perdit connaissance, lui volèrent $10 70, tout l'argent qu'il possedait. Aussitôt revenu à lui, Richardson alla porter plainte contre ses assaillants qui furent immédiatement arrêtés et identifiés comme étant deux dangereux récidivistes du nom de Willard Nason *alias* Smith et Milton Curtis. Maintenant le plus révoltant de la chose, c'est que Richardson a été fourré en prison avec ses deux assaillants pour servir de témoin dans le procès. Il eut beau protester, peine inutile On le fit travailler comme s'il eût été coupable de quelques méfaits, et cela pendant trois mois et dix-sept jours. Le malheureux était sans amis. Ce qui surpasse toute compréhension, c'est que ses assaillants lui ont fait subir toutes sortes de mauvais traitements durant sa détention, Nason ayant même été nommé gardien par le shérif—*le voleur ayant la charge du volé!* Pour combler le tout, Richardson fut amené en cour, l'autre jour, enchaîné avec l'un et conduit par l'autre de ses assaillants.

Le juge Foster, indigné de ces procédés, a adressé de sévères remontrances aux shérifs et aux personnes coupables d'une pareille énormité et nul doute que la punition qu'il leur infligera servira de leçon.

La femme et l'enfant de Richardson étaient à Lewiston durant sa détention, privés de leur soutient.

Un autre fait que nous ne voulons pas laisser passer inaperçu vient de se dérouler à Augusta. Cette fois-ci, il s'agit d'un de nos compatriotes du nom de Chamberland. Le malheureux était accusé d'avoir ouvert une boîte aux lettres et forcé un coffre-fort. Ces deux tentatives ne rapportèrent rien à Chamberland, la boîte et le coffre ne contenant aucune valeur. Pour cela, le malheureux a été condamné à vingt ans d'exil, à Thomaston.

Certes, nous sommes loin d'excuser les actes de Chamberland, mais cette sentence nous paraît trop arbitraire. Il est évident qu'on eût été plus indulgent si le prisonnier n'eût été un *foreigner*.

—Le *Messager* de Lewiston.

Voici bien le testament le plus excentrique qui se soit jamais vu

Un millionnaire de Memphis, (Tenn.) a inséré dans ses volontés une clause obligeant ses héritiers à déposer dans son cercueil sa canne de pêche, ses lignes, mouches et hameçons, disant qu'au cas où il trouverait de l'eau dans l'autre monde, il n'entendait pas être privé des délices qu'il avait goûtés sur la terre.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un.

Le *Monde* de Montréal reproduit notre récent article sur le dépeuplement des campagnes dans lequel nous prétendons que si l'agriculture était plus rémunératrice au Canada, l'émigration aux Etats-Unis ne serait pas aussi considérable.

Quatre nouveaux cas de petite vérole ont été découverts pendant les dernières vingt-quatre heures par les inspecteurs du conseil d'hygiène de New York. Les malades, qui demeuraient tous dans le quartier est, dans Ludow street et le voisinage, ont été transportés à North Brother Island, et toutes les précautions d'usage ont été prises.

La province de Québec comprend dans ses limites actuelles (sans y comprendre le territoire qu'elle revendique jusqu'à la baie d'Hudson) 120,763,000 acres, dont 10 678,000 sont compris dans les anciennes seigneuries, et 11,744 000 plus récemment occupés. Il reste donc une aire de 98,341 000 acres disponibles dont 20 millions de bonnes terres arables. Il y en a 6 millions d'arpentés.

Cinq officiers de douane à Montréal viennent de recevoir un avis d'augmentation de salaire: MM. Thos Chambers, John Porteous, John Davis, William Roberts et Tobias Butler, l'augmentation est de $50 à $100 par an.

Est ce qu'il n'y a pas de Canadiens-français employés à la douane de Montréal?

Cela n'en a nullement l'air.

Ces cinq employés portent tous des noms anglais. C'est probablement à cause de cela qu'ils sont si privilégiés.

Après cela, vous verrez que les journaux anglais se plaindront encore que leurs compatriotes sont maltraités dans la province de Québec.

L'*Electeur* de Québec contenait le comble suivant:

"On nous raconte un fait unique, croyons nous, dans les rapports entre maîtres et serviteurs.

"Un certain marchand de cette ville avait à son emploi un jeune commissionnaire qu'il payait $1 par semaine plus la nourriture.

"Le jeune garçon vient d'être renvoyé.

"Son père, voulant connaître la cause de ce renvoi, se rend chez le marchand et il apprend à sa grande stupéfaction que son enfant... *mangeait trop!!!*"

Et dire qu'il y a encore des gens pour s'étonner que les canadiens rendus aux Etats Unis ne reviennent pas parmi nous.—*La Patrie.*

Nous voilà en pleine récolte des patates. Elles sont, en partie, pourries dans la terre, et ce que l'on va encaver est exposé à subir le même sort.

Il y a un moyen bien simple et bien sûr de prévenir cette perte, c'est d'étendre de la chaux sur les patates en les encavant, dans la proportion d'un plat (un pot) pour 100 minots. Avec ce moyen, on peut sans crainte encaver les patates, quand même elles seraient humides. Depuis vingt ans, je suis ce procédé, dit un cultivateur bien connu, et je n'ai jamais tiré de ma cave une seule patate gâtée. Bien plus, il m'est arrivé assez souvent de trouver des patates qui avaient été encavées à demi gâtées; eh bien! cette partie gâtée était devenue noire et dure comme fer, et l'autre partie était restée parfaitement saine.

Ce procédé, qui est ainsi sûr que simple, peut rendre de grands services. Qu'on l'essaye.

MAUVAIS ANTECEDENTS

DE KEEGAN, LE SUPPOSE ASSASSIN D'EMILY CHAMBERS.

Mde Rebecca Laird a Failli etre sa Victime.

Providence, 8 oct.—Des développements les plus sensationnels viennent d'être rendus publics relativement à l'assassinat de Mde Emily Chambers par Lawrence Keegan, qui est en prison en attendant le jour de son procès.

Il appert que ce même Keegan a tenté de tuer une femme dans les bois de Warren, une couple de jours avant le crime dont Emily Chambers a été la victime.

Cette femme se nomme Rebecca Laird; elle est âgée de 40 ans.

Keegan lui proposa de l'emmener avec lui en Australie où il prétendait avoir d'immenses propriétés. Ils devaient partir le mercredi suivant. Mardi, c'est-à-dire la veille du supposé départ, le couple alla faire un tour de voiture. Keegan fit prendre à son cheval la direction du chemin Warren qui est boisé de chaque côté.

Mde Laird, qui se croyait certaine de partir le lendemain pour l'Australie, avait vendu ses meubles et en avait remis l'argent à Keegan.

Cette femme avait aussi un livret de banque; elle retira cet argent, environ $100, et le mit dans un petit sac fixé à sa ceinture.

Keegan connaissait parfaitement toutes ces choses, et il convoitait les $100 que Mde Laird refusait de lui remettre.

Quand Keegan s'aperçut qu'il était rendu dans un endroit solitaire, il proposa à la femme Laird de débarquer et d'aller s'asseoir sur un tronc d'arbre, ce qu'elle accepta sans aucune appréhension.

Quand cet homme et cette femme furent rendus dans l'épaisseur du bois, à l'ombre d'arbres géants, Keegan sortit de sa poche un couteau-poignard, et s'élançant sur sa compagne, il lui dit d'une voix menaçante:

—Donne-moi ton argent ou je te tue comme un chien.

La femme Laird, qui est très forte, saisit le bras de son amant, et parvint à lui enlever son arme; puis elle fit un bond de côté, se rendit au chemin, sauta dans la voiture, prit les rênes et fouetta le cheval qui partit à la course. Une minute plus tard elle était déjà loin.

Keegan retourna à pied à Providence.

Hier, le shérif Johnson conduisit la femme Laird à la cellule de Keegan qui pâlit en apercevant celle qu'il avait voulu tuer; cependant, il nia avoir jamais connu cette femme.

Waterproof collars and cuffs that will not wilt, are not effected by moisture and look just like linen are all the fashion now. They are made by covering a linen collar or cuff with "celluloid" and are the *only* waterproof goods made with an interlining, consequently the only ones that will stand wear and give perfect satisfaction. Try them and you will never regret it. Always neat, and easily cleaned. When soiled simply wipe off with a wet cloth or sponge. Every piece of the genuine is stamped as follows:

TRADE ELLULOID MARK.

Ask for those so marked and refuse any imitations, as they cannot possibly please you. If your dealer does not keep them, we will send a sample direct on receipt of price. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair. State size and whether stand-up or turned-down collar is wanted.

THE CELLULOID COMPANY,
427-429 Broadway, New York

SAVENA

Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT
AND A
USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.
CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued every week, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. $3 a year. Specimen copies sent free.
Building Edition, monthly, $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address,
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE,
67 rue Market, Lowell, Mass.

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 11 OCT. 1894.

BICYCLOGIE.

Le bicycle est un instrument
Qui donne bien de l'agrément!
Je veux chanter, nouvel adèle
Dont le Pégasse est en acier,
La gloire du vélocipède.
Intrépide et noble coursier;
Sublime vélocipédiste,
Je veux chanter ta gloire aussi,
Avec la voix d'un rapsodiste,
Et sur le refrain que voici:

Le bicycle est un instrument
Qui donne bien de l'agrément!

C'est une idéale monture:
Cheval fougueu sans mors aux dents,
Sans cocher, coquette voiture,
Chemin de fer .. sans accidents.
Quant au bicycliste, il abonde
En vertus, et du plus haut prix,
S'il écrase parfois le monde,
Ce n'est jamais de son mépris!

Le bicycle est un instrument
Qui donne bien de l'agrément!

C'est un passe-temps solitaire,
Car, bien qu'on ait le "tandem"
Il est un proverbe, au contaire,
Qui dit: "Non bicycle in idem!"
Le bicycliste pourtant semble
Sociable avec volupté,
Car, dès qu'il est plus d'un ensemble,
Il fonde une société....

Le bicycle est un instrument
Qui donne bien de l'agrément!

Bicycliste, de ta machine
Tu peux à bon droit être fier;
S'ils ne l'ont pas connu en Chine,
Elle ne date pas d'hier!
Songes-y bien, quand tu galoppes:
Les dieux en "vélo" voyageaient,
Et, dit-on, le nom des Cyclopes
Leur vient des cycles qu'ils fo.geaient.

Le bicycle est un instrument
Qui donne bien de l'agrément!

WILLY.

COUPABLE.

Avec des hommes comme Greenha'ge et Wolcott à la tête des phalanges republicaines, on peut se dire certains des maintenant de la victoire aux prochaines élections.

L'an dernier ces mêmes hommes ont été vainqueurs avec une majorité écrasante, et cette année, après douze mois de misère démocratique, ils ont à battre le même adversaire,—le libre-échangiste John E Russell. N'est ce pas que leurs avantages se sont considérablement accrus? N'est-ce pas que le candidat, démocratique n'a aucune chance d'obtenir même un vote sortable?

Aussi Russell n'a pas grand confiance dans son succès, et il n'a pas caché ce sentiment lorsqu'il a accepté on peut dire *malgré lui* la candidature que son parti lui a offert comme à l'homme le plus capable de faire ce sacrifice. Dans le discours qu'il a prononcé pour annoncer qu'il acceptait la nomination, on l'a entendu dire ceci: "Ce serait folie de nier que nous avons des adversaires formidables. C'est un Etat républicain. Nous sommes habitués à la défaite dans le Massachusetts; notre parti a grandi sous son ombre comme le chêne sous l'orage. *Nous allons perdre parce que les temps sont contre nous.*"

Maintenant entendez cette déclaration qu'il fit un peu plus loin: "Quoique nous n'ayions pas rempli nos promesses faites au peuple, nous avons frappé un coup dont le McKinleyisme ne pourra jamais se relever."

C'est un aveu, cela, et des plus importants. John E. avoue candidement que son parti n'a pas rempli ses promesses. Eh bien! si ce parti s'est moqué de la sorte de l'électorat, on ne peut plus raisonnablement avoir confiance en lui. Les antécédents d'un accusé influencent ordinairement le verdict: s'il a un passé sans tache, on sera plutôt porté à lui pardonner que si sa vie est entachée de fautes.

Les antécédents du parti démocratique sont contre lui, si l'on en croit John E Russell lui-même, et le verdict que le peuple du Massachusetts sera appelé à rendre ne laisse aucun doute: ce sera celui de COUPABLE

LA SOUPE CHAUDE.

Nous ne nous attendions pas à celle-là!

Bourke Cockran, ce congressman new-yorkais, ce *silver-tongued orator*, ce fameux défenseur des principes démocratiques, vient d'annoncer son intention de fuir le champ du combat et de rentrer paisiblement dans la vie privée.

Si tous les *gros canons* de nos adversaires sont encloués, la bataille va tourner en farce. Jusqu'à Bourke Cockran, cet éloquent Irlandais, l'espoir de son parti à l'heure du péril comme au temps présent, jusqu'à ce pilier démocratique qui ne peut plus soutenir l'amas des fautes commises par la présente administration. Il a annoncé sa détermination au maire Gilroy dans la lettre suivante:

"Mes affaires privées ont été très négligées l'an dernier, et je me vois obligé de décliner l'honneur d'une nouvelle candidature. Cependant, jusqu'au jour de l'élection, je n'aurai d'autre occupation que celle de travailler avec toute l'énergie que je possède à faire élire David B. Hill et à la *conservation* du parti démocratique de cet Etat."

En effet, la démocratie de New York a besoin de conservation, car elle s'en va rapidement à l'abime, surtout depuis que l'enquête sur la police a fait voir au grand jour un peu de cette corruption, de ce cloaque puant que Tammany Hall tenait caché sous son aile protectrice, comme la poule ses poussins.

Il faut qu'il y ait grand danger dans la forteresse démocratique de New York pour que les généraux comme Bourke Cockran l'abandonnent au moment de la bataille.

C'est si vrai que les démocrates s'attendent à être défaits cette automne, que des journaux à la dévotion de nos adversaires ne se gênent pas pour dire qu'il *est fort possible* que le parti républicain revienne au pouvoir en 1896. Voici ce que nous lisons dans l'*Opinion Publique*, feuille démocratique de Worcester, Mass:

"Le parti républicain comprend parfaitement la situation sans que cela y paraisse et si, *ce qui est fort possible*, les élections de 96 le ramènent au pouvoir, il y arrivera instruit par sa propre expérience et disposé à accepter une politique fiscale plus en harmonie avec les besoins de la nation."

Puisque les démocrates eux-mêmes se croient aussi sûrs de notre victoire que cela, pourquoi en douterions-nous? Ils ont le flair bon, et ils ont senti la soupe chaude.

L'ABUS DES ALCOOLS.

Un jour il y avait grand conseil des ministres... au fin fond des enfers.

Lucifer lui-même présidait.

Après avoir bu un grand verre d'acide sulfurique et fait une grimace tellement laide que tout son entourage eut un fri-son d'horreur, il s'exprima à peu près en ces termes:

—Mes amis, nos affaires marchent mal. Les prédicateurs catholiques nous arrachent chaque jour un nombre considérable d'âmes. Nous avons bien pour nous les écrivains libres-penseurs, les maisons de jeu, les lieux de débauche, l'orgueil et les autres péchés capitaux, mais, malgré tout cela, je vois chaque jour beaucoup trop d'âmes qui entrent au paradis. Il faut que cela change!

Alors les princes des ténèbres parlèrent à tour de rôle. Chacun indiquait un moyen de relever le commerce infernal, mais le mécontentement du maître ne cessait de croître, lorsque tout à coup Asmodée, le diable boiteux, qui revenait d'un voyage à travers le continent européen, s'écria d'un air triomphant:

—Eurêka! j'ai trouvé le moyen de doubler, de tripler en quelques jours le chiffre de nos affaires!

—Parle vite, hurlèrent tous les démons.

—La chose est facile... Je vois d'ici, là-haut sur la terre, un chimiste courbé sur ses alambics. Il cherche à composer une boisson enivrante, cent fois plus forte et plus méchante que la bière ou le vin; glissons parmi les matières qu'il cherche à distiller un de nos plus méchants esprits et, avant un an d'ici, la moitié des humains nous appartiendront corps et âme."

De bruyants applaudissements accueillirent ces paroles. La proposition, mise aux voix, fut adoptée à l'unanimité...

Et le lendemain, le chimiste, ivre-mort, offrit à ses amis un petit coup de brandy.

Depuis lors les moralistes appellent cette boisson—l'eau de feu des sauvages—le diable en bouteilles, et, ma foi, ils n'ont pas tout à fait tort.

***

Je n'écris pas pour les savants. Ceux là savent aussi bien que moi à quoi s'en tenir à propos de l'abus des boissons alcooliques. Je n'aurai pas recours, pour combattre cet abus, aux digressions scientifiques: des faits, rien que des faits.

Dans ma première étude, que j'envoyai au *Pionnier* de Sherbrooke, je racontais l'histoire suivante:

Je fus appelé, il y a trois semaines à donner mes soins à un malade d'une localité voisine de la mienne. Je connaissais cet homme depuis longtemps pour l'avoir rencontré dans les chantiers, où sa force herculéenne lui permettait d'abattre double besogne. Je l'avais aussi vu quelquefois en passant, sur une terre qu'il avait achetée avec ses épargnes. J'avais grand plaisir à causer avec lui, lorsqu'il arrêtait son attelage pour laisser souffler ses bœufs qui paraissaient petits, malgré leur belle taille, à côté de ce géant aux membres souples et à le figure toujours souriante.

Quel bel homme ça faisait!

Quand il conduisait sa charrue, il avait l'air de s'amuser, de se promener dans le sillon fumant que traçait le fer toujours luisant de sa charrue. A vrai dire, les plus rudes travaux n'étaient qu'un jeu pour lui, car, bâti comme il l'était, il ne devait pas connaître la fatigue.

Depuis une couple d'années je l'avais perdu de vue. Quand j'arrivai à son chevet, je le reconnus à peine. Il avait l'air d'un vieillard, non d'un vieillard qui arrive sain et bien portant à la fin d'une carrière laborieuse et bénie, mais d'un homme usé, décrépit, d'un corps en ruine que l'esprit, je dirais presque l'âme, a quitté depuis longtemps.

Pauvre Grégoire! Il parut tout honteux quand je lui pris la main. Cependant on ne doit pas rougir d'une maladie qui tombe parfois sur nous comme la grêle sur un champ d'avoine et nous abat sans nous crier gare. La ménagère me semblait aussi malade que son mari; je l'eus à peine regardée, qu'elle se détourna pour me cacher deux grosses larmes qui coulaient lentement sur ses joues flétries. Autour d'elle se tenaient des enfants déguenillés, mal lavés, pas peignés, mais qui paraissaient sains et vigoureux malgré leur crasse, sauf le dernier, un bébé pâlot et chétif, que la tombe attendait. Le ménage était en désordre et tout annonçait la douleur et la misère dans cette demeure rustique où j'avais vu régner autrefois la joie et l'abondance.

J'eus bientôt la clef de cette triste énigme.

Grégoire buvait, ou plutôt il avait bu, car en ce moment il n'avait plus la force de donner l'accolade à la bouteille maudite qui avait détruit sa santé, ruiné sa constitution robuste, brisé ses membres d'acier, tué son intelligence, cette étincelle divine que la providence lui avait donnée si puissante; le bon sens de ce cultivateur modeste et peu lettré m'avait bien souvent surpris... autrefois. Mais en ce moment!...

Je ne pouvais rien pour lui. Au moment donné, les secours de l'art sont impuissants à combattre les terribles ravages de l'alcoolisme. Je pus tout au plus calmer quelque peu ses douleurs, diminuer l'intensité du feu qui brûlait sa poitrine, l'empêcher—qu'on me permette l'expression—de crever comme une bête dans les spasmes dégoûtants du delirium tremens!

Je passai la nuit au chevet de cette malheureuse victime des boissons spiritueuses. Il se confessa et mourut repentant, laissant après lui une veuve et de pauvres petits enfants que sa déplorable passion avait plongés dans la plus affreuse misère.

Tous les buveurs ne meurent pas ainsi, mais tous abrègent leur vie et beaucoup détrisent leurs plus belles facules intellectuelles.

Consultez à ce propos les médecins et les aumôniers des prisons et des asiles; ils vous diront que je n'exagère pas.

DOCTTUR X.

OLIVER WENDELL HOLMES

Est Mort Hier a sa Residence de Beverly.

Beverly, 7 oct—Oliver Wendell Holmes, le dernier des grands poètes américains, est mort cette après-midi dans sa résidence sur sa ferme de Beverly.

Oliver Wendell Holmes, fils du Rev. Abiel Holmes, naquit à Cambridge le 29 août 1809 Il obtint ses grades au Harvard, puis etudia le droit, mais il abandonna cette étude pour celle de la médecine. Il passa plusieurs années dans les hôpitaux de Paris et autres grandes villes et reçut le degré de M. D. en 1836. En 1838, il fut nommé professeur d'anatomie et de physiologie au collège de Dartmouth et en 1847 il occupa la même chaire au Harvard.

Il montra dès son jeune âge des inclinations poétiques, et acquit rapidement de la distinction dans cette ligne; ses poèmes d'après diner etaient specialement heureux.

Comme auteur de poèmes, il occupe la première place; il a été beaucoup lu. Il est le père du juge O. U. Holmes de la Cour Suprême.

ACTUALITES.

L'Hon. M. Mercier est dans sa 54ème année d'existence, étant né le 15 octobre 1840.

M. Charles R. Daoust autre fois de Lowell, vient d'entrer à la rédaction du *Protecteur Canadien* de Fal River, en remplacement de M. F. Asselin.

Une publication intéressante, c'est le *Owl*, revue publiée mensuellement par les étudiants de l'université d'Ottawa; nous venons de recevoir la livraison de septembre.

Les Chinois sont en pleine déroute sur tous les points de l'empire.

Aussi les différentes nations étrangères commencent-elles à s'émouvoir.

La nouvelle se confirme que le docteur LaRue de Putnam a été choisi comme candidat démocratique au poste de sénateur pour le seizème district électoral du Connecticut. Ce district comprend Eastford, Ashford, Killingly, Putnam, Thompson et Woodstock.

Un correspondant romain écrit:

La cour du Vatican et les nombreux amis romains du comte Honoré Mercier ont appris avec plaisir qu'un mieux sensible s'est opéré dans la santé de l'ex-premier ministre. C'est une opinion ici que Dieu réserve cet homme hardi autant qu'intelligent à quelque grand évènement au Canada.

L'abbé Jos. G. Perrault de Grand Forks, D. N., vient d'intenter une action en libelle au montant de $50,000 à Mgr Shanley, son évêque, qui lui a interdit les fonctions sacrées du ministère pour un an.

Cet interdit avait été lancé le 12 octobre 1893 Depuis, Mgr Shanley se dit prêt à répondre en cour de Rome de cet acte d'autorité.

La police de Chicago vient de procéder à une arrestation qu'on croit assez importante; c'est celle d'une femme d'un certain âge qui ôdait autour de la gare Union.

Elle était porteur d'un paquet assez volumineux que la police a ouvert et dans lequel elle a trouvé des écrits et des journaux anarchistes, notamment plusieurs circulaires signées: "Lizzie Loftus, reine des anarchistes." Il était dit dans ces circulaires que la ville de Chicago devait être détruite vers le 6 octobre.

La femme arrêtée, qui était mise avec simplicité, a refusé de répondre à toutes les questions; elle n'a voulu faire connaître ni son nom ni son domicile, et on l'a écrouée à la prison en attendant qu'une enquête fasse la lumière sur ses antécédents.

Un remède contre le choléra.

C'est un savant de la Faculté de Berlin, le docteur Wenick, qui vient de le découvrir.

Ce remède, c'est le tabac!

Le docteur Wenick a fait part de ses observations au "congrès de la pipe" qui vient de se tenir a Vienne.

"Dans les cigares travaillés, a-t-il dit, cigares qui contiennent 1 million 500,000 microbes pour chaque centimetre cube,—rien que cela!—tous les microbes meurent en vingt-quatre heures."

Ces cigares ont été examinés scientifiquement à Hambourg. L'examen a démontré qu'ils ne contiennent aucune trace de choléra et que les microbes du choléra meurent généralement une heure après avoir été mis en contrat avec la fumée de tabac.

C'est égal, les Sociétés antitabacanistes vont être bien ennuyées!

CLUB FREMONT.

Le grand banquet de jeudi le 11 courant obtiendra, nous n'en doutons aucunement, un véritable succès. Dimanche dernier, les rapports du Comité Exécutif ont été des plus réjouissants. Plus de 250 billets étaient vendus.

Au nom des organisateurs, qui n'ont rien épargné pour assurer le succès de ce patriotique mouvement qui intéresse toute notre nationalité, nous faisons un dernier appel à tous les amis de la cause républicaine: s'ils n'ont pas encore acheté leurs billets qu'ils s'adressent de suite au secrétaire, M. Théo. E. Langlois, 46 Equitable Building, Boston, Mass,

Nous pouvons vous le prédire, ce sera sans conteste l'occasion la plus belle d'entendre les meilleurs orateurs de la Nouvelle-Angleterre. Le gouverneur Greenhalge, les sénateurs Hoar et Lodge, l'Hon. Hugo A. Dubuque et une dizaine d'autres personnages de distinction adresseront la parole. Ne manquez pas ce banquet, car c'est la première fois qu'une aussi bonne aubaine se rencontre. Un effort, compatriotes, tâchez de faire le sacrifice de quelques dollars pour démontrer aux autres nationalités que nous sommes fiers et orgueilleux de prendre une part sérieuse aux destinées futures de notre beau pays d'adoption. Les américains ont les yeux fixes sur nous; si notre succès est brillant, comme nous l'espérons, cet événement remarquable fera époque dans l'histoire des Canadiens réunis à Faneuil Hall pour la première fois. Cette salle rappelle de bien beaux souvenirs, ceux que nos ancêtres ont laissés sur le sol américain par leur bravoure et leur génie. Cela devrait suffire pour nous engager à assister à ces agapes vraiment fraternelles.

Après cent ans les descendants de Lafayette et de Rochambeau vont se réunir aux enfants du sol, dans un but différent, mais à notre point de vue dans une idée noble et grande, c'est-à-dire s'organiser pour marcher tous ensemble, citoyens américains, la main dans la main, et travailler d'un commun accord au progrès et à l'avancement de cette vaste république.

Encore une fois, soyons présents en grand nombre, et nous vous l'assurons à l'avance que tous nous reviendrons enchantés de notre visite dans la ville surnommée l'Athènes des Etats-Unis.

SUICIDE DRAMATIQUE.

Un drame à sensation vient de se dérouler dans une petite ville de l'Ohio. Un nommé Henry Tolley a attiré dans un guet-apens et essayé d'outrager une jeune fille du nom de Gertrude Lewis, et s'est ensuite donné la mort.

Miss Lewis qui est la fille d'un juge du tribunal civil de Medina (Ohio), devait se marier avec Tolley; mais elle avait voulu rompre toutes relations avec lui parce qu'il l'avait trompée sur sa situation de fortune.

Tolley qui était à cette époque commis-voyageur pour une grande maison de Chicopee Falls (Massachusetts), a renoncé ces jours derniers à cette situation pour venir prendre à New York la direction de l'agence locale de la Diamond Rubber Company.

Avant de partir, Tolley a voulu revoir Miss Lewis et lui a écrit que sa mère à lui désirait la voir. Miss Lewis s'est rendue sans méfiance chez les Tolley, et a trouvé son ancien fiancé seul à la maison, Mme Tolley mère était absente.

Tolley a enfermé alors son ancienne fiancée dans une chambre, et a essayé de la chloroformer, dans le but de l'outrager ensuite. Il s'en est suivi une lutte terrible entre Tolley et la jeune fille, qui s'est mise à appeler au secours de toute la force de ses poumons. Un facteur de la poste, étant arrivé sur ces entrefaites et entendant les cris de la jeune fille, a enfoncé la porte de la chambre. La jeune fille s'est enfuie alors tout échevelée, abandonnant son chapeau et son manteau chez Tolley, et est allée porter plainte au poste de police.

Pendant ce temps, Mme Tolley mère, qui ignorait absolument le rendez-vous donné en son nom à Miss Lewis, est rentrée chez elle, et a trouvé son fils étendu mort sur le parquet. Après la délivrance de Miss Lewis par le facteur de la poste, Tolley s'était tiré deux coups de revolver dans le cœur.

Un jour on demandait:

—Mon père est marié en secondes noces avec une des sœurs de ma mère. Dois-je appeler cette seconde femme ma tante ou ma mère?

J'entends dire souvent par des personnes qui ont des bourdonnements dans les oreilles, par exemple, si c'est l'oreille droite, que quelqu'un parle d'elles en bien, si c'est l'oreille gauche quelqu'un parle d'elles en mal. De même pour les yeux: si la prunelle de l'œil droit palpite d'elle même, ils vont avoir de la joie; si c'est l'œil gauche ils vont avoir de la peine. Est-ce de la superstition de croire cela?

Voici la réponse:

—Par révérence pour votre père vous devez appeler sa femme ma mère, à moins que vous ne soyez à peu près de son âge, ou encore qu'elle ne soit pour vous une marâtre, dans le mauvais sens du mot.

C'est de la superstition toute pure d'interpréter comme vous le dites les bourdonnements des oreilles et autres choses du genre.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats Unis, a délivré à l'inventeur, la lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité generale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du systeme nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Dépôt: Rexall Drug Co.

Dépôt pour le Dr. J. P. Delisle — Cor. Merrimack & Dutton Sts.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

—M. Tarte, deputé de l'Islet, est retenu chez lui par la maladie et ses médecins lui ont recommandé un repos absolu.

—L *Hazel's Annuary*, publié à Londres, nous apprend que le lieutenant-gouverneur de la province de Québec se nomme Chaphan.

—La deuxième séance du cercle des notaires a eu lieu samedi soir à 8 heures.

M. Léandre Bélanger a agi comme président, et M. Amédée Bouchard comme secrétaire.

Remarqués parmi les notaires présents: MM. J. L. Coutlée, C. E. Leclerc, H. P. Pépin, A. A. Brien, Ls Bédard, J. Bonin, Z. Morin, P. A. Beaudoin, A. C. A. Bissonnette, J. A. Brunet, O. Crépeau, J. M. A. Dorval, M. Dubreuil, R. Jasmin, B Joubert, P. C. Landry, C. M. Lippé, J. H. Olivier, H. Schetagne, et W. Proulx.

A l'ouverture de la séance, M. le président donne lecture d'une lettre de M. le notaire Alexandre Gagnon, des Trois-Pistoles.

Cette lettre est une démonstration élaborée et fortement documentée de la nécessité pour notre province d'avoir, à l'instar de la France, des cercles de notaires comme celui qui vient d'être fondé à Montréal.

Le secrétaire fait lecture de lettres dans le même sens, de MM. A. J A. Roberge, de Laprairie, et E. L'Archevêque de Montréal.

Puis le sujet à l'ordre du jour "Le Notariat en France" est traité par M. Lippé avec un talent qui lui a valu d'être chaudement félicité par tous les membres présents.

M. Lippé a fait un travail sérieux au cours duquel il a démontré qu'en France la limitation du nombre des notaires a été regardée par tous les gouvernements comme une protection pour le public plutôt que pour les notaires. Ces derniers, en France, étaient devenus tellement nombreux, à une époque donnée, que l'on y en comptait pas moins de 40,000

Le conférencier se basant sur des autorités françaises, a ensuite prouvé qu'il était juste qu'un notaire qui a consumé ses veilles, usé ses forces pour se créer une clientèle et posséder un greffe, put transmettre son étude à son fils ou à celui qui aurait partagé ses travaux.

Sur proposition de MM. Joubert et Olivier, on discutera à la prochaine séance le sujet traité par M. Lippé.

—Le trolley a encore fait une victime samedi après-midi, au coin des rues Ste-Catherine et St-Charles Borromée.

Un jeune homme de 21 ans, Edward Michael Maher, demeurant 154 rue Colborne, a perdu la vie dans les circonstances suivantes, révélées à l'enquête qui a eu lieu ce matin à la morgue.

La mort a été presque instantanée; le malheureux a eu la poitrine broyée par deux des roues d'un wagon chargé de voyageurs.

Voici comment un témoin raconte l'affaire:

Le Dr Hudon dit qu'il a vu Maher traverser du char moteur annexe, la main ou le pied lui a manqué et, tournant sur lui-même, il est tombé et a été entraîné sous les roues.

Le tramway se dirigeait vers l'ouest et allait à une allure modérée.

Aussitôt après l'accident, l'annexe a quitté la voie et est venu s'arrêter près d'un carrosse d'un cocher stationné au coin des rues Ste-Catherine et St Charles Borromde. Il y avait plusieurs personnes sur la plateforme à l'arrière du char.

Lors de l'accident l'annexe contenait 70 à 75 passagers. M. Flanders dit qu'il se tenait debout sur le char parce qu'il n'avait pas de siège. On allait à une allure modérée.

—Nous avons parlé à différentes reprises des efforts faits à New York et dans plusieurs grandes villes de ce continent pour venir en aide aux pauvres.

On nous signale une œuvre que vont entreprendre quelques-uns de nos citoyens et qui mérite tous les encouragements.

Cette œuvre est le Fonds pour la distribution gratuite de bois et de charbon aux pauvres pendant les mois d'hiver.

On sait que le chômage et la misère sont grands à Montréal en ce moment.

Avec la neige, la pauvreté se fera encore plus sentir.

Le Players' Club a donc résolu de donner prochainement au Queen's une série de représentations dont les bénéfices serviront à l'acquisition d'une quantité de combustible.

Les pauvres de toutes nationalités et de toutes croyances auront part dans la distribution, sur présentation de certificats prouvant leur honorabilité et leur besoin.

M. Varney, trésorier du Queen's et un des promoteurs de cette œuvre de bien, nous dit que l'on reçoit de toutes parts des encouragements qui font prévoir le succès des représentations et par suite de ce fonds de secours qui empêchera maints pauvres de geler dans leurs mansardes pendant les froids que nous avons de décembre à mai.

—Le chef Benoît du département des incendies, indisposé depuis quelques jours, est tombé gravement malade, samedi après-midi, d'une méningite cérébro-spinale.

Les Drs Rottot, Lachapelle, Poupart, G. de Cotret et Lamoureux ont été appelés en consultation la nuit dernière et ont trouvé leur patient dans un état critique.

Ce matin, le chef a reposé quelque peu, mais on ne laisse pas d'entretenir des craintes sérieuses à son sujet.

—Un accident qui va probablement coûter la vie à un homme est arrivé dimanche après midi sur la rue Notre-Dame, tout près du palais de justice.

La victime est Samuel Brazier, 38 ans, demeurant au No. 87 rue St André.

Brazier était à bord d'un tramway annexe, bondé de voyageurs, et se tenait sur la petite plateforme latérale.

En s'engageant sur la double voie, près de la cour, l'annexe tourna si vite que Brazier perdit l'équilibre et tomba.

Le malheureux a eu le bras gauche fracturé à trois endroits et à demi-arraché.

Il a en outre la clavicule et l'omoplate détachées du tronc.

Brazier a été transporté à l'hôpital Notre-Dame par ambulance.

Il a été administré hier et son état est très critique.

C'est un célibataire.

Il était à l'emploi de MM. Latourneau, fils et Cie, rue St Paul.

QUEBEC,

—Nous n'avons pas besoin de dire que le départ précipité de Mgr Bégin pour les Etats-Unis, mardi dernier, et l'annonce de l'arrivée prochaine de Mgr Satolli à Québec intriguent bien du monde.

De quoi s'agit-il? Ces dignitaires ne voyagent jamais pour leur plaisir. Leur temps est trop précieux.

Serait-il question, répond l'*Electeur*, de faire étendre la juridiction de Mgr Satolli au Canada, de façon à en faire le représentant du Pape dans toute l'Amérique?

S'agit il de déterminer une action commune pour tâcher d'arrêter cet empiètement continu sur les droits garantis aux catholiques par tous les traités et par la constitution?

S'agit-il de faire demander par l'épiscopat et la cour Romaine aux autorités impériales de vouloir bien tenir compte de loyauté constante des citoyens catholiques du Canada et d'empêcher une majorité mal inspirée de détruire les garanties données dans le passé?

Voilà tout autant de questions que l'on se pose dans les cercles ecclésiastiques et laïques.

—Schatz, l'infortuné Juif qui a été si maltraité par ses compatriotes, à la synagogue de cette ville, n'a pas eu grand succès avec son procès.

Tous les témoins en cette cause, des Juifs, ont juré le contraire de ce qu'il affirmait.

La cause a été renvoyée.

Schatz n'en a pas moins été battu.

—Un des exposants de la dernière exposition, M. A. R. Roy, photographe de St Roch, a confié à son avocat, M. F. X. Lemieux, le soin d'intenter contre la compagnie une action dont voici les allégations: 1. M. Roy n'a pas eu le premier prix, bien qu'il eut le droit de l'avoir; 2 Les autres exposants ne s'étaient pas conformés au règlement au sujet du nombre et des dimensions des photographies; 3. Les juges dans cette ligne étaient incompétents.

On est en présence d'un procès destiné à faire du bruit.

OTTAWA,

—On a arrêté samedi, un vieillard du nom de Dubois qui mendiait sur les rues, sans permis. Dubois est âgé de 112 ans.

Sault Ste Marie, Mich, 8 oct—Un express venant de Boston sur le chemin de fer Soo a passé à travers un pont près du lac Pelican, Wis, de bonne heure ce matin.

Le chauffeur a été tué et le mécanicien a été blessé mortellement. On ignore ce qu'il est advenu aux voyageurs, vu que l'agent du chemin de fer Soo en cet endroit refuse de donner de plus amples informations.

Nouvelles Générale.

Columbia, S. C., 8 oct.—On sait que dans la Caroline du Sud l'Etat s'est fait cabaretier, c'est à-dire que lui seul a le droit de vendre ou de faire vendre des spiritueux.

Des dispensaires furent établis où ce débit se fait par le gouvernement qui empoche les profits.

Le printemps dernier, cette loi des dispensaires fut déclarée inconstitutionnelle.

Voilà maintenant que la Cour Suprême déclare que cette loi est constitutionnelle. Le gouverneur Tillman va immédiatement commencer à faire la guerre aux débitants de spiritueux qui pullulaient sans molestation depuis le printemps dernier.

Seuls maintenant les dispensaires devront vendre de la boisson.

Ironwood, Mich., 8 oct.—John Ravell, un mineur, a placé ce soir sur son fourneau de cuisine une boîte de dynamite pour la faire dissoudre, afin de pouvoir l'employer le lendemain matin.

La famille, consistant en six personnes, était réunie autour du poêle et conversait avec une voisine, Mde Peterson.

Soudain la dynamite fait explosion avec un bruit terrible, et cinq des personnes qui se trouvaient dans la maison ont été tuées, et trois autres reçurent de graves blessures.

La maison fut complètement démolie.

Kansas City, Mo., 8 oct—Le vice-consul anglais Burroughs a été averti officiellement que Frank Ledger, un Anglais de Buckingham, Angleterre, avait été assassiné près de Guthrie, dans l'Oklahoma.

Le corps de Ledger a été trouvé flottant dans la rivière Cottonwood, le 30 septembre dernier, et l'enquête du coroner a révélé le fait que le corps fut jeté à l'eau après que la vie fut éteinte.

Le vice-consul a employé des détectives pour rechercher les meurtriers, les autorités d'Oklahoma, dit-il, n'ayant montré aucune inclination de s'occuper de la chose. "On devra rendre justice aux sujets britanniques dans n'importe quelle partie du monde, même dans l'Oklahoma," a dit Burroughs.

Ottawa, 9 oct—Voici des notes assez intéressantes sur ce nom d'Aberdeen et la famille qui le porte:

En géographie, c'est un port de mer d'Ecosse sur la Dee, à quelque distance d'Edinbourg; ville très ancienne que l'on croit être la Devana de l'itinéraire d'Antonin. Aberdeen forme deux villes distinctes: le vieil Aberdeen (old Aberdeen) et le nouveau (new), 68 000 habitants.

Il y a aussi un comté maritime d'Ecosse de ce nom; entre l'embouchure de la Dee et celle du Deveron; son chef-lieu est Aberdeen.

George Hamilton Gordon Aberdeen fut un célèbre homme d'Etat et pair d'Angleterre né en 1784 et mort en 1860 En 1813 il fut nommé ambassadeur à Vienne, il détacha l'Autriche de l'alliance française, la fit entrer dans la coalition formée contre Napoléon, se rendit ensuite à Naples et décida Murat à tourner ses armes contre la France. Il signa le traité de paix du 1er juin 1814 avec Louis XVIII. En 1852, il forma un cabinet dont l'acte le plus important fut l'alliance offensive et défensive conclue avec la France.

Il y a aussi une race bovine des environs d'Aberdeen qui porte ce nom.

Le présent gouverneur-général du Canada est un Aberdeen.

Chicago 8 oct—A partir de ce matin une guerre dans le prix du sucre a été inaugurée par les épiciers en gros de Chicago. En mai dernier les épiciers formèrent une association pour faire un profit uniforme sur le sucre Vendredi une lettre fut envoyée à tous les membres de l'association les avertissant qu'après le 8 octobre la société serait dissoute.

La cause de cette action est l'état du marché, tous les marchands de gros en épiceries ayant plus de sucre qu'ils peuvent en vendre.

On prédit que le prix du sucre durant la semaine prochaine atteindra le degré le plus bas qu'on ne lui ait jamais vu depuis plusieurs années.

Rome, 8 oct. — Un journal de cette ville rapporte qu'un complot anarchiste, dont les ramifications s'étendent par toute l'Italie, a été découvert par les autorités. Cette vaste conspiration, dit la même feuille, est dirigée par le notoire anarchiste Albini.

Une bombe dont la mèche était en feu a été trouvée attachée à la porte principale du commissariat central de police à Milan, hier soir. La mèche put être éteinte avant que la bombe put faire explosion. Plusieurs personnes ont été arrêtées.

Boston, 8 oct.—La convention des démocrates de cet Etat fut appelée à l'ordre aujourd'hui par le juge Corcoran, le président du Comité d'Etat, qui présenta l'ex-gouverneur William E. Russell comme président de la convention.

En assumant le fauteuil présidentiel, l'ex-gouverneur Russell prononça un très long discours pour défendre la politique démocratique qui en a grandement besoin, tout le monde l'avouera.

Ensuite John E. Russell fut nommé candidat gubernatorial. John E se leva au milieu des applaudissements et déclara qu'il acceptait la nomination.

Les autres nominations furent les suivantes: Charles E. Stratton, de Boston, pour lieutenant-gouverneur; Charles A. De Courcey, de Lawrence, secrétaire d'Etat; James S. Grinnell, de Greenfield, trésorier et receveur général; Alfred C. Whitney, de Boston, auditeur; Henry F. Hurlburt, de Lynn, procureur général.

Un programme fut ensuite adopté, dans lequel nous lisons que les démocrates du Massachusetts endossent le Wilson Bill. Cet endos suffit pour assurer leur défaite.

Middletown, N. Y., 8 oct—John Tierney et sa femme ont été trouvés morts hier dans leur demeure. L'homme avait une balle dans la tête et la femme en avait une autre de même calibre dans l'estomac.

Le couple n'était marié que depuis cinq semaines.

La police prétend qu'on est en présence d'un double meurtre, mais il pourrait bien se faire que ce fût un cas de meurtre suivi de suicide.

Des soupçons planent sur le fils du premier lit de Mde Tierney, qui était veuve lorsque Tierney l'a épousée. Ce jeune homme, dit-on, s'était fortement oppose au mariage de sa mère.

Detroit, Mich., 8 oct.—Une tentative fut faite la nuit dernière pour incendier la demeure de l'ermite Chauvin qui fut assassiné. Le lit fut couvert d'huile de charbon, puis le feu y fut mis.

Les voisins éteignirent les flammes avant que la hutte fut complètement détruite.

On croit que cette tentative a été faite pour faire disparaître le testament que le riche ermite avait prétendu avoir fait, mais qu'on n'a jamais pu trouver, malgré les plus actives recherches.

Montréal, 9 oct.—M. Mercier a été transporté dimanche soir à l'hôpital Notre-Dame. Sa famille en est venue à cette détermination parce qu'il sera plus facile aux medecins de lui faire subir ainsi les traitements spéciaux que requiert son état.

On croit qu'il pourra vivre encore une couple de semaines, même peut-être plus. Il n'est pas plus mal que ces jours derniers et dimanche soir il a pu jouer aux cartes pour se distraire.

Fayetteville, N. C, 8 oct—Louis Crawford, un malfaiteur qui avait passé une partie de sa vie en prison, attaqua le géolier Clark dans le préau de la prison, dans l'espoir de s'évader.

Le géolier s'empara de son revolver et tira, blessant mortellement le prisonnier.

Crawford réussit cependant à jeter par terre le géolier et à l'y tenir en respect.

Plusieurs autres prisonniers accoururent au secours de Crawford, et pendant la mêlée qui s'ensuivit avec quelques autres officiers de la prison que le bruit avait fait accourir, le revolver du géolier Clark fut tiré une seconde fois, blessant l'assistant géolier Bramble et un prisonnier.

Après une lutte terrible, les prisonniers furent vaincus.

Tushkahoma, I. T., 8 oct.—Silas Lewis, un prisonnier politique, devait être fusillé ici samed à trois heures de l'après-midi, qu était l'heure fixée pour l'exécution.

Tous les préparatifs étaient terminés, et le prisonnier, les mains et les pieds attachés derrière le dos, avait été mis en position, et deux soldats se tenaient à quelque distance, prêt à le fusiller à bout portant.

Les fusils étaient braqués sur le prisonner qui attendait la mort les yeux fermés, quand soudain on entend une voix qui crie de ne pas tirer.

On se retourne et l'on apercoit à une centaine de verges un cavalier dont la monture couverte d'écume arrivait à fond de train.

Le cavalier

ON DEMANDE IMMEDIATEMENT. — Deux ou trois bons Vendeurs.

BON MARCHE.

Collerettes ! Collerettes !

$15 Collerettes pour **$10**

VENTE SPECIALE de COLLERETTES en ASTRAKAN.

100 Collerettes en Astrakan, 30 pcs de long, complete ligne parcourue, valent actuellement $15.00, pour cette vente notre prix est

$10.00 chacune,

La Vente Commence Mercredi Matin.

AVIS.---Venez chercher vos Gants en Kid nettoyes GRATIS a notre Comptoir des Gants.

Voyez NOTRE ETALAGE DE COLLERETTES DANS NOTRE VITRINE.

F. G. Mitchell & Co.

NOTES LOCALES.

On peut se procurer les pilules du Dr. Lariviere, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

On a commencé hier à réparer le pont de la rue Dummer qui en avait grand besoin.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Des employés de la cité sont à nettoyer la rue Broadway, vis-à-vis les écuries de la ville.

Si vous désirez un magnifique portrait, pas de meilleur endroit, dans la ville que d'aller au Loupret Studio, Mansur Block, rue Central. Tout ouvrage qui sort de cet atelier, est du dernier fini et atteint la perfection.

Grande vente de collerettes au Bon Marché. Lisez l'annonce puis courez faire votre choix parmi une quantité presque infinie.

Un nommé Edouard Duclos a été assailli lundi par un inconnu sur la rue Moody. Il a été frappé au dessus d'un œil avec quelque instrument qui lui fit une mauvaise blessure. Une femme qui vit l'assaut, appela au secours et l'assaillant se sauva.

A. G. Pollard & Cie ont une annonce importante aujourd'hui. Lisez ce qu'ils vont vendre cette semaine pour 3c. la verge.

Le corps de la femme disparue la semaine dernière du No. 117 rue Merrimack et portant le nom d'Elizabeth E. Chase a été trouvé hier midi dans un canal de cette ville. Cinquante piastres de récompense avaient été offertes à celui qui la trouverait. On croit que cette femme s'est suicidée.

La Vie, la Sante et la Force

Apalachicola, Fla., 17 Fev. 1889.

MM. Lippman Bros,

Je vous écris pour vous informer que j'étais affligé de la maladie du sang. J'ai essayé une bouteille xxx et elle ne m'a rien fait. Je gardais le lit depuis sept mois. J'ai essayé des médécins distingués et ils ne m'ont rien fait. J'ai lu votre annonce de la P. P. P. dans le "Apalachicola Times" et j'ai pensé de l'essayer. La bouteille que j'ai eu ce soir en vaut sept ou huit et maintenant oh! que je suis bien. Depuis ce temps je vais à mes affaires, comme inspecteur de bois de charpente. Vous pouvez publier ceci si vous le désirez. J'ai dit la chose à mes amis que la P. P. P. est la vie, la santé et la force.

M. P. BOLEEN.

Vendu par tous les droguistes et les magasins en général, Lippman Bros, Prop. et Pharmaciens, Savannah, Ga.

C'ETAIT GEORGES MARTEL.

Les Restes Sont Ramenes a Lowell Aujourd'hui.

Le cadavre du jeune homme qui a été trouvé coupé en deux sur la voie ferrée près de Haverhill, a été reconnu lundi comme étant celui de Georges Martel, résidant en cette ville avec ses parents au No. 232 rue Appleton.

M. Joseph Albert est parti ce matin pour Haverhill avec certains membres de la famille et le corps a été ramené ici pour y être inhumé.

Georges Martel était âgé de 23 ans.

L'ESCROC CONTINUE

A s'Enrichir aux Depens de la Loge Wamesit.

L'inconnu qui se fait un jeu d'escroquer de l'argent à la loge Wamesit des Knights of Pythias de cette ville continue ses exploits; il est parvenu à faire escompter deux nouveaux ordres de la loge Wamesit, l'un à Schenectady, N. Y., et l'autre à Utica, N Y. Cela fait en tout 12 ordres escomptés par l'escroc, qui a empoché jusqu'aujourd'hui $240.

C'est vraiment surprenant que ce malhonnête individu ait pu commettre ces vols durant plus de trois semaines sans tomber entre les mains de la police, et l'affaire prend une tournure mystérieuse.

Il nous semble que toutes les loges du pays devraient avoir entendu parler de l'escroc; cependant, il continue impunément sa série d'escroqueries.

Quelques descriptions de ce voleur ont été reçues la semaine dernière, mais elles sont plus vagues les unes que les autres.

Une Jolie Assemblee.

Mardi soir, les membres du Club Franco - Américain Républicain se sont réunis à la Citizen Committee Room. L'assistance était très nombreuse. Après la lecture des procès-verbaux, on procéda à l'election d'un président pour remplacer M. Evariste Pagé, qui à la dernière assemblée avait donné sa résignation, à cause de ses occupations multiples qui l'empêchaient de donner le temps voulu aux devoirs de ce poste important.

Sur motion, M. P. L. Denault fut élu président à l'unanimité, au milieu des applaudissements enthousiastes de l'assemblée. Ce choix est excellent. M. Denault fera un président modèle, actif, dévoué à tout mouvement patriotique, et l'ouvrage du Club sera très fructueux durant la prochaine campagne.

Après plusieurs remarques très judicieuses faites par plusieurs membres, il fut décidé d'avoir une assemblée tous les dimanches après la grand'messe.

Il nous a fait plaisir de constater que près de 25 compatriotes étaient venus pour faire remplir leurs derniers papiers de naturalisation. De suite M. Brousseau s'est mis à l'ouvrage. Des listes vont immédiatement être ouvertes pour recueillir l'argent nécessaire à ceux qui n'ont pas les moyens de payer pour devenir citoyens américains. Bravo! ça va marcher. Tout indique que l'on comprend aujourd'hui l'importance de compter pour quelque chose en cette ville. Nous reviendrons sur le sujet.

Mariage.

A la résidence des RR. PP. Oblats, mardi après-midi, M. J. T Fontaine unissait sa destinée à celle de Dlle Jeanne Blazon. La bénédiction nuptiale fut donnée par le Révd. Père Marion.

Les témoins étaient MM. T. Fontaine, père du marié, et John Descheneaux, oncle de la nouvelle mariée.

Après la cérémonie, les nouveaux époux se rendirent à la résidence de Mde Vve Blazon, rue Moody, où un somptueux souper de noces fut servi. La veillée se passa au milieu des amusements de toutes sortes; seul les parents étaient présents. La nouvelle mariée reçut deux superbes bouquets, don de Mde. Fred Varin.

Le nouveau couple est parti pour un voyage de noces à travers la Nouvelle-Angleterre, et à son retour le 14 courant une réception aura lieu à la résidence de M. J. T. Fontaine.

Nous souhaitons beaucoup de bonheur à M. et Mde Fontaine.

Durant, Miss., 12 dec. 1890.

Bureau de J. S. Rosamond.

MM. Lippman Bros, Savannah, Ga.

Messieurs,

Lorsque j'étais à San Antonio, Texas, le printemps dernier, j'ai lu votre annonce de la P. P. P. (Pricly) Ash Poke Root and Potassium) dans le journal pour la guérison du rhumatisme et j'ai pensé d'en essayer une bouteille, ayant ressenti un bon soulagement, à mon retour chez moi, j'avais mon pharmacien M. John McClellan pour me procurer ce dont j'avais besoin. Après avoir pris je pense une dizaine de bouteilles, je n'ai jamais été malade, en comparaison de ce que j'avais souffert depuis 25 ans et je n'avais jamais eu aucun résultat satisfaisant jusqu'à ce que j'ai essayé la P. P. P., et maintenant je suis heureux de le recommander à tous.

Respectueusement,
J. S. ROSAMOND.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

ECHEVINS ET CONSEILLERS.

La Licence du Bijou Theatre Revoquee.

Mardi soir, les deux branches de notre gouvernement municipal ont eu chacune une assemblée, celle des échevins étant spéciale.

BUREAU DES ECHEVINS.

Tous les membres étaient présents, excepté Lovejoy. Le maire Pickman a présidé.

Des jurés ont été nommés pour la Cour Suprême et la Cour Supérieure.

Plusieurs requêtes envoyées par des particuliers ont été référées aux comités; les unes pour un égoût, une autre pour l'enlèvement d'un arbre, etc., ce qui n'intéresse que médiocrement nos lecteurs.

Le comité des rues a donné lecture de quelques rapports favorables, comme suit: l'acceptation de la rue Powell jusqu'à la rue Chelmsford, l'acceptation de la rue Lamp; la pose de pierres sur l'avenue Whitney; un trottoir sur le côté nord de la rue Sheldon; un trottoir sur le côté ouest de la rue Harvard; trottoir sur la rue May.

Le comité est aussi en faveur de l'acceptation au nom de la ville d'un trottoir sur la rue Royal. Une résolution fut alors passée à ce t effet.

Les échevins ont ensuite révoqué la license du Bijou Theatre

LES CONSEILLERS.

Vingt membres ont assisté à cette assemblée, sous la présidence de M. Sparks. Rien de bien important n'a été fait par le conseil; le tout se résume à quelques affaires de routine.

GIGANTESQUE PROJET.

Une Route de Bicycliste de New York a Chicago.

Cleveland, Ohio, 9 oct—Le projet de construire une route de bicycliste entre New York et Chicago occupe beaucoup les vélocipédistes de cette ville.

On propose de faire contruire une voie de deux pieds de largeur de chaque côté du chemin public; on désire aussi que tous les bicyclistes entre New York et Chicago s'occupent activement de la mise à exécution de ce gigantesque projet.

Les Clubs de Bicyclistes de chaque ville entre les deux métropoles devront se charger de la construction d'un bout de voie chacun, de sorte que toute la route pourra été terminée en peu de temps et à peu de frais pour chaque club.

Le Club des Bicyclistes de Cleveland va nommer des comités qui devront se mettre de suite à l'œuvre; d'abord ils auront à faire réunir les bicyclistes des diverses villes pour qu'ils puissent marcher de concert, puis ils verront à ce que des comités simulaires soient formés.

PAS ENCORE REGLEE.

La Greve de New Bedford Peut Continuer.

New Bedford, 9 oct.—Cette après-midi, il nous arrive des nouvelles peu encourageantes relativement à la grève qui devait prendre fin demain.

Il paraîtrait maintenant que le différend n'est pas définitivement règlé, et qu'un grand nombre de fileurs sont mécontents des arrangements qui ont été faits avec les directeurs des fabriques au cours de la récente conférence. Ils sont surtout mécontents parce qu'il a été entendu qu'ils accepteraient comme un règlement final le résultat du chômage de Fall River.

Il est rumeur que des écrits circulent parmi les membres de l'Union, répudiant l'œuvre du comité qui a opéré l'entente avec les patrons.

UN INSENSÉ TUE.

New York, 9 oct—James Kine, un fabricant de pianos, âgé de 31 ans, eut une attaque d'insanité hier vers les six heures du matin et il commit un meurtre atroce, puis se fit sauter le caisson. Kine pénétra dans les appartements de Robert Perrazo et lui tira une balle dans le dos. Ensuite il se brûla la cervelle.

L'ETAT DE M. MERCIER.

(Dernières Nouvelles.)

Montréal, 9 oct—L'honorable M. Mercier a passé hier une journée assez agitée et a pris du repos ce matin seulement à quatre heures.

Néanmoins son état de santé n'indique aucun changement notable.

Louis Alexander,
Tailleur Importateur,
65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les Marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

Nouvelles de Salem, Mass.

Le CANADO-AMERICAIN se dépose à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer.

M. Joseph Lemieux, de Willton, N. H., est en promenade à Salem.

Le Cercle Social est tout heureux de compter dans ses rangs un membre de plus dans la personne de M. Pierre Poulet.

M. Georges Potvin part cette semaine avec sa famille pour Ste Anne de la Pérade, P. Q. Ses nombreux amis lui souhaitent tous les succès possibles au pays natal.

MM. Pierre Therriault, Joseph Filion et Philippe St Pierre sont partis de mardi matin pour Albany, N. Y. Après avoir jeté un coup d'œil sur cette ville, ils se rendront à New York, où ils passeront plusieurs jours à visiter les points les plus intéressants de cette ville.

Un club dramatique et musical a été fondé sous le nom de Fréchette, et les officiers suivants ont été élus: Amédée Côté, président; A. Desjardins, vice-président; H. Peltier, sec. archiviste; H. Chartier, ass sec.-arch.; N. Gagnon, sec.-correspondant; J. Côté, trésorier; N. J. E. Paré, directeur de pièces; J. A. Paradis, gérant; J. B. Chartier, Z. Thibault, syndics; J. Sirois, C. Maurais, F. Dubé, conseillers.

Trente-cinq de nos compatriotes se sont rendus à Boston lundi pour prendre leur dernier papier de naturalisation. Ce qu'il y a de plus encourageant sur le compte de ces nouveaux citoyens, c'est qu'ils sont tous en état de voter au mois de novembre prochain. M. Eugène Larrivée, président du club de naturalisation, et M Arsène Dubé, secrétaire, ont droit à tous les remerciements pour leur dévouement à la cause de la naturalisation.

Belle Soiree.

Une belle soirée dramatique et musicale qui, sans contredit, a surpassé toutes les soirées de ce genre données à Salem par des Canadiens, a eu lieu dans la belle et spacieuse salle du Couvent des Sœurs de la Charité de la rue Lafayette, au profit des orphelins de cette institution. Les efforts faits pour mener à bonne fin une soirée dont le profit est destiné à un si noble but ne peuvent manquer d'être secondés par notre généreuse population. C'est ce qui a été prouvé dans cette occasion-ci: la salle était comble et l'auditoire a su apprécier le mérite de la soirée. Le profit réalisé est de $250, ce qui est un succès incontestable.

Les acteurs sont les Messieurs suivants: Emile Dumont, directeur, P. Bélanger, N. Gagnon, O. Bélanger, A. Brassard, E. Gagnon, J. Genest.

La musique, qui d'ailleurs a été excellente, a été donnée par l'Oxford Musical Club.

Mariage

Lundi, le 8 courant, M. Octave Devault unissait sa destinée à Mlle Elmire Bélanger.

A Louer

Une boulangerie en bon ordre avec remise et écurie, située à South Fitchburg, Mass.

Pour informations s'adresser à Dame Zoé Lambert, Box 8.

CORRESPONDANCES

Salem, Mas., 8 oct. 1894.

M. l'Editeur,

Seriez-vous assez bon de m'accorder un petit espace dans votre estimable journal pour réfuter les malicieuses accusations que contient une correspondance de J. C. du 18 septembre.

Ce malotru dit qu'il a retardé de répondre à une correspondance parue il y a deux mois. Qu'il a la mémoire courte, ce pauvre J. C., il voulait connaître l'individu; il le connaissait depuis longtemps; cependant il l'a mieux connu lors de la dernière assemblee publique des citoyens, convoquée le 17 septembre dernier, lorsqu'il nous a appris qu'il s'était fait nommer délégué pour la convention sénatoriale, et qu'il nous fallait, bon gré mal gré, ratifier cette nomination. Il me reproche n'avoir pas signé ma correspondance. Règle générale, quand on envoie une correspondance contre un innocent, on signe jamais son nom de peur d'être jugé comme tel. Il me dit aussi, "que je le traite de lâche et de sans cœur". Oui, M. l'éditeur, je l'ai nommé ainsi et je le répète, un homme qui n'a pas de cœur pour ses compatriotes, on le juge de la sorte. Qu'il se rappelle donc lorsque notre ami Gauthier est venu à Salem fonder notre beau journal LE CANADO il était sans emploi ce grand timbré! notre ami fut très généreux pour lui. Qu'a-t-il fait lorsqu'il lui passa par la tête de devenir propriétaire d'un journal et qu'il fonda son *Courrier* avec le fameux DeVicq? Il a méprisé notre beau journal, il croyait qu'avec ses paroles jalouses et insensées, il le ferait disparaître; mais rit bien qui rit le dernier. Le CANADO est plus vivant que jamais, et ton *Courrier* J. C., où est-il? Tu as été un traître c'est pour cela que tu es dans la *soupe* et tu le seras toujours avec tous tes projets. Tu me dis aussi que tu as travaillé pour nos deux compatriotes pour qu'ils entrent sur la *force* de police; c'est faux! tu les as méprisé tous les deux.

Ceci je puis te le prouver, attend nos assemblées publiques, tu ouvriras tes grandes oreilles d'âne et tu entendra les preuves de tes méfaits. Tu m'accuses d'avoir virer mon capot. Apprends que je ne suis pas J. C. Le public intelligent de Salem me connaît trop bien pour cela. On pourrait t'appeler la girouette, car tu vires à tous les vents.

A propos de petits souvenirs de Québec que tu t'imagines connaître et qui ne sont pas, ça ne me dérange guère on ne repond pas à des sottises. Occupes-toi seulement de ton passé, et sonviens-toi lorsque tu as eu à choisir entre l'asile de Beauport et l'Etat du Maine.

Nous n'avons seulement qu'à questionner M. W. G. Webber, la nous puiserons des renseignements qui prouveront encore plus ton ingratitude. Un autre reproche insensé. Tu me dis que j'ai été rejeté des organisations, au fait, une seule fois; c'était un traître comme toi qui était en tête; cependant il est reconnu qu'en toute organisation de secours mutuel, il faut être exempt de toutes maladies héréditaires ou incurables; de sorte que J. C., ne possédant pas ses facultés mentales ne peut joindre ces organisations.

Ce n'est pas tout, un beau matin, le lendemain d'un caucus, vers six heures ce pédant fait la rencontre d'un monsieur, sur la rue Lafayette, il lui demande s'il avait assisté au caucus de la veille, le monsieur lui demande pourquoi? en voila une question, tu ne sais pas? "je vais à Washington dit-il, comme délégué pour nommer le sénateur Berry; mais, mon cher ami, vous vous trompez, répond ce dernier, c'est à Marblehead qu'à lieu la convention, et J. C. retourna sur ses pas tout embarrassé, prend le chemin de Danvers, il était complètement hors de ses gonds.

Le seul passage qu'il à oublié de parler de ma dernière correspondance, est que je lui disais: qu'il aspirait à supplanter le conseiller Chaput et qu'il n'aurait pas dix voix des Canadiens.

Nous, les canadiens votants du quartier cinq, allons avoir une assemblée après les élections de l'Etat; nous prendrons un vote sur ta candidature, et là tu pourras compter tes votes; très-peu *s'il vous plait.* Jamais tu seras le représentant des Canadiens de Salem au Conseil de Ville, et ce que tu dis du maire ça ne vaut pas la peine d'y répondre. On sait que tu t'es proclâmé l'âme des canadiens de Salem, dans les journaux, et à Boston, je devrais écrire l'âne des canad ens.

Attends donc à la fin des élections, il y en aura un qui te fera connaitre comme il le faut, aux americains.

Dors tranquille en attendant et réfléchis.

M. l'éditeur, voici le défi que je propose à J. C. Tourangeau, qu'il convoque les votants de Salem où bon lui semblera, et là, en présence de ces messieurs, je lui prouverai ce que j'ai dit dans mes correspondances.

J'attends la reponse de ce défi.

Merci M. l'Editeur, de votre bonne obligeance.

Votre tout devoué serviteur,
PHILIPPE CHOUINARD,
No. 37 Rue Congress,
Salem, Mass.

M. l'Editeur,

Je lis dans le *News* du 4 octobre que "*Le Courrier" défunt*, va ressusciter et que ses cendres à peine refroidies vont nous doter d'un nouveau journal qui s'appellera *L'Aigle*, le titre est pompeux, etc."

J'en suis certain, c'est encore un coup de Tourangeau, nous verrons. Merci, M. l'editeur.

SA MAGACE.

En Passant

Qu'est donc devenu l'illustre J. B. DeVicq de Cumpstich? mystère! on me dit qu'avent son départ il a laissé un souvenir à son ami de cœur qui avait affligé Salem de cette plaie d'Egypte; C'est le cadeau d'une tresse de longs cheveux que l'inconmensurable Belge portait si crânement et qui lui donnait une figure de poupée.

***

O Vanité! des Vanités! tout n'est que Vanité sur cette terre semée d'écueils; Le *Courrier du Massachusett* sans *S* est disparu, la faulx implacable de la mort lui a coupé le fil. Pleurez fils dévouée des bons principes; gémissez âmee charitables et chrétiennes, votre argent et votre influence ont failli, cependant vous supportiez un aventurier de préférence à d'honnêtes pères de famille; morale: Soyez prudents et conséquents en tout.

***

Personne ne m'a encore fait connaître les dernières volontés du défunt *Courrier* et où les cendres avaient été transportées. Un malin bien renseigné prétend que tout le bibelot est dans le caveau d'un parent de Lynn.

G. RE-BOAM.

L'ARME DE KEEGAN.

UNE BOUTEILLE ET UN VOILE FURENT TROUVES.

Details Supplementaires sur ce Crime Atroce.

Providence, 10—Les lecteurs de l'ETOILE se souviennent du crime atroce dont un nommé Keegan s'est rendu coupable. Ce misérable a ni plus ni moins entraîné une femme du nom d'Emily Chambers dans un bois pour l'y assassiner, ce qu'il fit avec une brutalité révoltante.

Avant de commettre cet attentat, ce même Keegan avait tenté de tuer à coups de couteau une dame Laird à Barneyville, mais il n'avait put y réussir.

La police se mit aussitôt à rechercher le couteau dont l'agresseur s'était servi pour attaquer Mde Laird et qu'il avait laissé tomber pendant la lutte entre lui et celle dont il voulait faire sa victime.

On a découvert qu'après être revenu à la ville, Keegan etait retourné au lieu de l'assaut dans l'espoir d'y retrouver le couteau et les autres articles qui y avaient été laissés et pouvaient le faire reconnaître.

Il paraîtrait que Keegan avait pris le couteau à l'etable de Young, rue Carpenter, où il avait loué l'attelage, et avait dit à Mde Laird que c'était par précaution, car la campagne était infestee de vagabonds.

Lorsqu'on communiqua cette information à M. Young, hier, il se rappela un couteau de boucher que les employes gardaient dans le bureau et avec lequel ils coupaient des éponges.

M. Young envoya chercher ce couteau, mais on ne le trouva pas. C'est un grand couteau ordinaire avec manche noir. On le tenait toujours soigneusement aiguise.

On a raison de croire que Keegan s'est emparé de ce couteau lorsqu'il a loué Bishop, le cheval blanc, qui devait le conduire à Fall River avec Mde Laird.

Il est donc évident qu'il avait premédité le meurtre de cette pauvre femme.

Un couteau, un voile et une bouteille ont été trouvés sur le chemin de Fall River ces jours derniers par un fermier nègre du nom d'Alexandre Simmons et un nommé Ernest Haniman. Ce dernier raconte avoir trouve le couteau sur le bord du chemin, dans un endroit qui ressemble à celui d'écrit par Mde Laird comme étant le lieu de l'attaque.

Ces objets vont être rapportés ici; le voile sera montré à Mde Laird et s'il lui appartientelle va sans doute le reconnaître. Young, le propriétaire de l'écurie de louage dont le couteau a été enlevé, examinera l'arme qui a été trouvee pour s'assurer si ce n'est pas le couteau qu'on lui a pris.

Keegan, ce misérable assassin qu'on ne saurait trop flétrir, avait probablement l'intention de se débarrasser des deux femmes, Mde Laird et Mme Chambers, vers le même temps, car il avait loué une autre voiture à l'écurie de Franklin & frères pour le mercredi après-midi. Mais après avoir manqué son coup la première fois, il eut probablement peur et n'alla pas demander l'attelage. On remarquera que la voiture qui a servi à conduire Mde Chambers au lieu du meurtre avait été louée par cette femme elle-même. Keegan, comme on le voit, agissait prudemment.

La police recherche deux femmes qui, paraît il, suivaient en voiture le buggy contenant Keegan et Mde Chambers lorsque ceux-ci sont passés par le village d'Old Bank. Ces femmes ont été vues par une jeune fille nommée Oatley. Elles sont revenues sur leurs pas quelques minutes plus tard.

Le shérif Colvin est actuellement occupé à découvrir comment Keegan peut avoir visité de nouveau la scène de l'attaque mercredi dernier et à quelle écurie il loua un cheval pour s'y rendre.

Enfin, des preuves circonstancielles continuent à s'annoncer sur la tête de Keagan, et sa culpabilité des maintenant ne fait déjà plus l'ombre d'un doute.

Haswell's Studio
MEILLEURS PORTRAITS CABINET
—A DES—
PRIX POPULAIRES.
— AU NO. —
214 Rue Essex,
Salem, Mass.

F. X. VOYER,
85 RUE HARBOR.

L'endroit par excellence pour acheter vos Chaussures de toutes sortes pour Hommes, Femmes et Enfants Satisfaction est garantie a tous ou l'argent sera remis.

Nos prix défient la concurrence.

Ainsi nous esperons que nos compatriotes nous accorderont de prefence leur patronage et nous leur promettons que tous seront servis avec honnetete et courtoisie.

Encouragez un Compatriote !

UN LYNCH

D'un Jeune Homme sur des Preuves Circonstancielles.

Irving, Ky, 9 oct.—Une populace a enfoncé la porte de la prison vers minuit la nuit dernière et s'est emparée d'Alexander Richardson, puis l'a pendu haut et court à un pont de chemin de fer à environ une centaine de verges plus loin.

Richardson, un jeune homme de 21 ans, fut arrêté sous soupçon d'avoir assassiné Mde Wylie, une femme de 30 ans, mère de cinq enfants, qui demeurait à quatre milles d'ici. Mde Wylie fut trouvée morte près de sa maison, la tête et la figure écrasées. Un gourdin couvert de sang se trouvait auprès du cadavre.

Les preuves de circonstance étaient très fortes contre Richardson, qui nia avoir commis ce meurtre, mais il raconta plusieurs histoires contradictoires, ce qui le perdit. C'était le fils du plus proche voisin de la femme assassinée.

Amesbury, 8 oct.—Un individu dont on ignore le nom a parcouru la semaine dernière les demeures des catholiques de cette localité et des environs pour leur vendre des rosaires, afin, disait-il, de ramasser assez d'argent pour reconstruire un couvent incendié à Roxbury. Hier, le curé de la paroisse a averti ses ouailles que l'individu en question était un blagueur.

New York, 5 oct—A une assemblée des tailleurs dans les manteaux de cette ville ce soir, il fut décidé d'ordonner une guerre générable devant être inaugurée demain matin. Le but de cette grève est l'abolition de l'ouvrage à la pièce et l'adoption d'heures fixes de travail. Les grévistes demandent $18 par semaine de gages pour neuf heures d'ouvrage par jour.

MINE EN FEU.

LE RESULTAT DE LA CONDUITE D'UN HOMME.

Cinq Mineurs ont Perdu la Vie. Tristes Details.

Shamokin, Pa, 9 oct. — La négligence d'un charpentier a été la cause que cinq hommes ont perdu la vie dans la mine de Luke Fidlur, près d'ici.

Cinquante autres mineurs sont parvenus à s'échapper après avoir bien failli périr, car ils durent se frayer un passage à travers une fumée épaisse et des gaz délétères.

Un charpentier, qui était à faire certaines réparations dans la mine, alluma une lampe malgré la défense qu'on lui avait faite. Aussitôt le feu prit à la mine, et le charpentier ainsi que quatre autres mineurs ont été incapables de s'enfuir.

En peu de temps, les flammes s'étaient répandues dans toute la mine, et à l'heure qu'il est l'incendie continue ses ravages.

Si les flammes ne sont pas bientôt éteintes, il va falloir inonder la mine, et le résultat sera plusieurs mois de chômage pour les 900 mineurs qui y sont employés.

Deux hommes étaient suffoqués par la fumée lorsqu'on les a retirés de la mine, mais à force de bons soins on est parvenu à leur faire reprendre leurs sens, et il est peu probable qu'ils en meurent.

Programme du Parti Republicain.

Une part égale dans le gouvernement pour tout citoyen.

Les meilleurs gages possibles pour chaque travailleur.

Le marché américain pour le travail américain.

Chaque piastre payée par le gouvernement, en or, en argent ou en papier de la Constitution est intègre et constante en valeur et égale entre elles.

Des meilleures lois d'immigration.

Des meilleures lois de naturalisation.

Aucun vagabond, anarchiste, criminel ou indigent ne peut faire partie de la Société des citoyens, afin que cette dernière ne soit ni profanée ni souillée.

La sympathie avec la liberté et le gouvernement républicain chez soi ou à l'étranger.

L'Américanisme partout.

Le drapeau jamais avili ni déshonoré.

Ne pas se soumettre à la politique de Samoa.

Aucune reine barbare faisant décapiter les hommes dans Hawaï.

Pas de châtiments hors la loi.

Pas de punition sans procès.

Maintenir la loi envers les pensionnaires du gouvernement.

Aucun ancien soldat honnête ne doit être envoyé à la maison des pauvres.

La suppression de la vente et de l'usage des boissons alcooliques au verre.

Une ecole aux dépens du public, ouverte à tous les enfants et exempte de tout contrôle partisan ou sectaire.

Pas de distinction de naissance ou de croyance religieuse dans les droits de la citoyenneté américaine.

Politique saine.

Administration honnête.

Pas d'influences occultes inavouables.

Réforme de tous abus.

Des voies plus élevées pour la direction.

Les esprits toujours prêts à recevoir la vérité nouvellement révélée et à accomplir les nouveaux devoirs dictés par les leçons des nouvelles années.

L'Ouvrage Reprend

Pour travailler sans fatigue il ne faut pas avoir de cors, de dartes, de brûlures, de plaies, etc., et pour les guérir servez-vous de l'ONGUENT LEBLANC, en vente chez les pharmaciens et épiciers, 25 cents la boite.

N. B —La vente augmente tous les jours, ce qui prouve que cet onguent donne satisfaction.

UN SUICIDE

Cause par le manque d'Ouvrage.

Bridgeport, Conn., 9 oct—Edward A. Conan, un mécanicien âgé de 43 ans, s'est tué ce matin d'un coup de revolver. La balle a pénétré au dessous du cœur.

Ce malheureux a commis cet acte de désespoir parce qu'il ne pouvait trouver de l'ouvrage.

Il laisse une femme et deux enfants.

Nous vous conseillons d'acheter vos machines à coudre de M. Hubert Denault.

FEUILLETON

11

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

PREMIERE PARTIE.

XXVII

Ce fut avec un vif étonnement que l'espion le vit s'engager dans la rue du Pas-de-la-Mule, et son étonnement redoubla lorsque le mécanicien entra dans la maison où lui-même, Rodille, venait presque chaque jour chez le bro canteur Leridon. Désireux de s'assurer que Vaubaron ne res sortirait pas, et que c'était bien là qu'il demeurait, Rodille se plaça en embuscade vis-à-vis la porte du couloir. Au moment où le père et la fille passaient devant l'entrée du magasin de bric-à brac, Leridon lui-même apparut, un papier timbré à la main.

Voici, dit-il, on a, pendant votre absence, apporté ceci pour vous, et comme on a trouvé là haut porte close, on a laissé ces chiffon chez moi.

Merci, monsieur Leridon, murmura l'inventeur, qui ce papier sinistre produisit l'effet d'un coup de massue au milieu du crâne, merci!

Et il s'engagea dans l'escalier.

XXVIII

Bon! se dit Rodille, aussitôt que le mécanicien et sa fille ne furent plus en vue, les renseignements ne se feront pas attendre. Quelle chance!

Et il entra chez Leridon.

Déjà de retour dans ce quartier, monsieur Rodille? s'écria le brocanteur.

Oui, mon vieux, mais pas pour longtemps: je ne fais que toucher barre, et je m'en vais.

Chez Mlle Ursule Renaud, j'imagine?

Vous êtes curieux, ami Leridon, je vais où je veux et ne rends de compte à personne. Je n'aime point à être questionné; mais, en revanche, je questionne volontiers. Et, à propos de question, dites-moi donc un peu quel est cet homme qui vient de rentrer à l'instant même dans la maison avec une petite fille, et à qui vous avez remis un papier?

C'est M. Vaubaron, mon voisin d'au dessus, répondit le brocanteur, un pauvre diable d'honnête homme, mécanicien de son état, et si fort à plaindre en ce moment que, parole d'honneur! moi qui n'ai pas le cœur bien tendre, je m'apitoie presque sur son sort.

A plaindre, dites-vous?

Oh! oui!

Pourquoi?

Parce qu'il n'a pas le sou, parce qu'il ne gagne rien, en travaillant comme un cheval de fiacre, parce qu'il en est réduit à me vendre ses outils pour avoir de quoi manger (de beaux outils, soit dit entre nous! vous les avez sous la main), parce que le papier timbré pleut chez lui et que je viens de lui remettre un commandement contenant signification de la contrainte par corps pour une somme de deux mille francs et les frais, parce que, enfin, sa femme, qu'il adore, est bien malade et que je ne lui donne pas huit jours à vivre. Si vous connaissiez quelque part, en ce bas monde, monsieur Rodille, un homme plus malheureux que celui-là, je l'irais dire à Rome.

Rodille haussa les épaules d'un air de parfaite indifférence. Tout en écoutant Leridon, il avait pris sur le comptoir un des outils vendus par le mécanicien, un burin de ciseleur merveilleusement affilé, et il l'examinait distraitement.

Qu'est-ce que c'est que cette marque-là? demanda-t-il en désignant les initiales gravées sur le manche

Ce sont les deux premières lettres de son nom et de son prénom: *Jean Vaubaron*

Rodille laissa retomber l'outil.

Ce Vaubaron n'a qu'un enfant? poursuit-il.

Oui, la petite fille que vous venez de voir. Est-ce que par hasard, vous avez quelque motif particulier pour vous occuper de ce pauvre diable?

Ma foi, non. C'est la première, et aussi la dernière fois que j'en tends parler de lui.

Pourquoi donc alors m'interrogez-vous ainsi sur son compte?

Je n'en sais vraiment rien. Curiosité pure! J'ai parlé pour parler.

Il ment comme un arracheur de dents! se dit Leridon. Mais ceci ne me regarde pas.

Rodille regagna le boulevard de Temple et la maison du magnétiseur.

Eh bien? lui demanda Horner.

C'est fait. J'ai su vi l'homme et [illegible]

[illegible] ssez le nom et la demeure?

Parfaitement. Jean Vaubaron, mécanicien, rue du Pas-de-la Mule. No.***, très honnête, très pauvre, des dettes, un seul enfant et une femme mourante. Voilà les renseignements en question. Ils sont courts, mais ils sont complets.

Rodille, vous êtes un garçon d'esprit intelligent et actif, vous arriverez...

Parbleu! je le sais bien. Avez-vous besoin de moi pour autre chose, savant docteur?

Fritz Horner ne répondit pas tout d'abord. Pendant quelques secondes il se promena de long en large dans son cabinet, avec une agitation manifeste. Il semblait hésiter et se consulter sur le parti qu'il devait prendre. Enfin cette irrésolution cessa. Il interrompit sa promenade saccadée. Il s'arrêta devant Rodille et lui dit:

Oui, mon cher, j'ai besoin de vous.

De quoi s'agit-il?

D'une chose importante.

Parlez.

Je vais le faire et j'irai droit au but.

Vous aurez grandement raison... *Fin contre fin fait de mauvaise doublure!* C'est un proverbe qui le dit et qui n'est pas bête.

Vous ne manquez ni de résolution, ni d'énergie, continua le docteur.

J'en ai à revendre! il ne s'agit que me bien payer pour en avoir la preuve.

Vous ne reculez devant rien. Pas même devant l'impossible, si l'on veut y mettre le prix.

Avez-vous remarqué l'enfant de Jean Vaubaron?

Une petite fille gentille à croquer, un amour!

J'ai demandé tout à l'heure au père de me céder tout ses droits sur cette enfant pour un laps de dix années, et je lui ai offert en echange une somme importante.

Il a refusé?

Oui.

L'imbécile!

Je ne puis le contraindre, et cependant il faut, vous entendez bien, il faut que cet enfant devienne ma propriété! il faut qu'elle disparaisse de sa famille, et que toutes les recherches faites pour la retrouver restent sans résultat

Diable! s'écria Rodille.

Croyez-vous donc que ce soit impossible? demanda vivement et avec anxiéte Fritz Horner.

Je crois que rien n'est possible.

Alors vous chargerez-vous de faire ce que je désire?

Cela dépend.

De quoi?

Du prix que vous y mettrez. comme je le disais ii n'y a qu'un instant.

Je vous offre trois mille francs en cas de succès.

Rodille se mit à rire avec ironie.

Peste! dit-il ensuite d'un ton moqueur, trois mille francs! vous êtes généreux, savez-vous! Si vous avez fait à Vaubaron des offres aussi magnifiques, je ne m'étonne plus qu'il n'ait pas accepté. Je fais comme lui, croyez-le bien, je refuse avec enthousiasme!

Eh bien, voyons six mille. Je vous propose six mille francs.

Rodille secoua la tête.

Qu'exigez-vous donc? reprit Fritz Horner. Que vous fait-il?

Les risques sont grands. Enlever un enfant de six ans, en plein Paris, c'est très dangereux! On court la chance des travaux forcés, ce qui manque de charme. Donnez dix mille francs, docteur, ou je ne me mêle pas de l'affaire.

Et moyannant dix mille francs, vous remettrez la petite filie en mes mains?

Oui, et je ferai même plus que cela; je prendrai l'engagement qu'on ne viendrait jamais réclamer l'enfant.

Comment donc vous y prendrez-vous pour obtenir un tel résultat?

Ceci est mon secret. Peu vous importe, d'ailleurs, comment je compte agir, pourvu que je réussisse. Est-ce marché conclu?

Oui, répondit Fritz Horner, c'est marché conclu.

Dans ce cas, docteur, touchez là, et préparez vos dix mille francs, je les aurai bientôt gagnés.

Une fois les deux coquins si parfaitement d'accords, rien ne retenait plus Rodille à la maison du boulevard du Temple. Il prit donc aussitôt le chemin de la rue du Pas-de-la-Mule, en marchant d'un pas lent et la tête basse, comme un homme dont l'esprit travaille et qui s'efforce de mettre l'ordre dans des combinaisons compliquées.

Avant d'aller plus loin, la nature et l'origine des relations de Rodille et de Fritz Horner doivent êtres expliquées en quelques mots

La fausse somnambule, Paméla Verrier, avait servi de trait d'union entre l'intrigant et le bandit. Cette fille comptait Rodille au nombre de ses amants à l'époque où elle vivait dans les plus ténébreux bas-fonds du Paris souterrain. Elle le rencontra par hasard, peu de jours après son entrée en fonction chez le magnétiseur, et très fière de sa nouvelle fortune, elle le mit au courant de ses brillantes destinées en l'engageant à venir la voir. Il n'y manqua pas et Fritz Horner, excellent physionomiste, le reconnut du premier coup d'œil pour un habile et hardi compagnon, sans foi ni loi, sans préjugés et sans scrupules.

Ce gaillard, pensa-t-il, peut dans un cas donné, me devenir extrêmement utile. Ne le laissons point échapper.

Rodille, de son côté, se sentit *apprécié* par le docteur, et, comme Fritz Horner lui semblait mériter toute son estime, il devint l'hôte assidu, le familier de la maison du boulevard, et ne tarda guère à rendre au plutôt au magnétiseur des services de plus d'un genre,

Ainsi, par exemple, à une époque où la publicité par la voie des journaux et des affiches n'existaient point encore, ou du moins était au berceau, il se transformait volontiers, mais non gratuitement, en reclame vivante, pérorant avec une verve intarissable dans les lieux publics, à propos du magnétisme en général et du médecin allemand en particulier, et vantant à tout propos la lucidité hors ligne et les revélations véritablement prodigieuses de la somnambule Pamela.

Ou bien encore, lorsque se faisait sentir le besoin de stimuler la confiance générale à l'endroit de cette étonnante lucidité, Fritz Horner avait soin d'ajourner au lendemain quelque client de riche apparence, venu dans une voiture de maître, mais arrivé trop tard pour obtenir un tour immédiat. Rodille suivait discrètement ce client d'importance, se renseignait à son égard, et le jour suivant, transmettait des détails très précis et très authentiques au magnétiseur et à la somnambule, qui savaient en faire un habile usage, et confondaient haut la main les incrédules.

Rodille, nos lecteurs le voient, était loin de tromper les prévisions et les espérances du docteur, et le moment venait d'arriver où il allait prouver enfin toute l'ampleur de son mérite, et se signaler par un coup d'Etat.

Voici quelles étaient les causes de la préoccupation de Rodille et le sujet de ses reflexions. Tout en cheminant, il se proposait cette question complexe:

Comment placer le père dans l'impossibilité absolue de veiller sur sa fille? Comment s'emparer de l'enfant? Comment prévenir toutes réclamations et rendre inutile toutes recherches?

Soudain il se frappa le front d'un air inspiré, et ainsi qu'Archimède s'écriant: *Eureka!* il se dit, mais à voix basse et en bon français:

J'ai trouvé!

Il venait de trouver, en effet, la plus infernale combinaison que jamais âme scélérate ait enfantée! Il venait de fondre en un seul deux projets de crimes parfaitement distincts, de les étayer l'un par l'autre, et de faire du premier la cheville ouvrière de la perpétration du second.

Rodille, ce jour-là, ne se rendit point à son mystérieux petit logement du passage Radziville; il ne revêtit aucun déguisement; il ne se montra ni dans les salons souterrains de la *Renommée des pieds de mouton à la poulette* ni dans le jardin du Palais-Royal La pensée d'une grande entreprise lui faisait négliger momentanément ses opérations accoutumées, et, comme en général habile qui voit approcher l'heure d'une bataille décisive, il appliquait toutes les facultés de son esprit à prévoir les moindres éventualités et à ne rien laisser au hasard.

Pendant près de dix minutes il stationna rue du Pas-de-la-Mule, devant la maison habitée par le brocanteur et par le mécanien, et il étudia avec un soin tout particulier la disposition des fenêtres du logement de Vaubaron. Ces fenêtres, nous le savons, étaient au nombre de trois, et le balcon de fer de l'une d'elles formait saillie directement au dessus du toit peu élevé des écuries de l'hôtel du baron de Viriville

Ce sera commode comme un grand escalier! murmura Rodille en achevant son examen. Décidément, le diable est pour moi!

Cet examen une fois terminée, il alla dans un petit restaurant du quartier, il passa une partie de la soirée à jouer la poule au fond d'un estaminet borgne, et enfin, quelques minutes avant dix heures, il revint rue du Pas-de-la-Mule et il s'adossa silencieusement à l'un des pilastres de la porte cochère de l'hôtel.

Dix heures sonnèrent au clocher de la plus prochaine église. A dix heures du soir, au Marais, en 1830 les rues étaient solitaires et silencieuses plus que celles jugea donc à propos de couper d'une petite ville de province. Les chiens errants et les chats affamés prenaient seuls possession de la voie publique.

Rodille, au moment où les premières vibrations de l'airain commençaient à monter dans l'air, se servit du pommeau plombé de sa canne pour frapper trois petits coups contre l'un des panneaux de chêne. Ces trois coups étaient un signal attendu avec impatience. La petite porte pratiquée dans la grande s'ouvrit aussitôt.

Une main de femme saisit la main de Rodille et une voix émue lui dit tout bas, avec un accent passionné:

Enfin c'est vous! ami bien cher! ami trop cher! Deux jours tout entiers sans vous voir! Mon Dieu, mon Dieu, que le temps m'a semblé long!

Et à moi donc, adorable Ursule, répliqua chaudement le bandit en appuyant ses lèvres sur la main trop potelée de la femme de charge. Je me consumais, je me desséchais, je dépérissais dans l'attente du moment bien doux qui nous rassemble enfin!

La cour de l'hôtel était sombre. Ursule Renaud marcha la première et Rodille la suivit sans hésitation, en homme qui connaît parfaitement les lieux où il se trouve. Ils gravirent ensemble les marches du perron, ils traversèrent un grand vestibule, puis un petit salon qu'éclairait à peine la lueur d'une veilleuse.

Marchez bien doucement, dit Ursule d'une voix étouffée en s'engageant dans ce salon. Le baron a son accès de goutte, il souffrait ce soir comme un damné, et je ne suis pas du tout sûre qu'il soit endormi.

Entre nous et lui il n'y a donc que cette porte? damanda Rodille en assourdissant aussi ses paroles.

La femme de charge lui répondit par un signe affirmatif. La recommandation que nous venons d'entendre était d'ailleurs à peu près inutile. L'amant d'Ursule Renaud jouissait au plus haut degré de la faculté précieuse de ne point faire de bruit en marchant, faculté commune à beaucoup de voleurs celèbres, et dont l'illustre Jacques Sheppard tirait une vanité singulière.

Rodille et Ursule arrivèrent à l'appartement composé de trois pièces, décorées et meublées avec un grand luxe et remplies de tableaux de maîtres et d'objets précieux. Jamais, au grand jamais femme de charge ne fut ainsi logée, et quiconque aurait franchi le seuil de la dernière chambre dans laquelle Ursule introduisit Rodille, ce serait à l'instant même avoué que la subalterne prétendue devait être en réalité la maîtresse de la maison.

Rien ne pouvait dépasser l'élégance et la richesse de cette pièce, au milieu de laquelle se dressait une table ronde supportant deux couverts et tous les apprêts d'un souper servi dans une porcelaine de vieux sèvre magnifique. Sur une autre table plus petite se voyaient, rangées en bon ordre, une multitude de bouteilles, de toutes les provenances. Ursule Renaud se connaissait en vins exquis et liqueurs fines. Elle prenait plaisir, comme elle le disait elle-même, *à décoiffer les fioles*, et ceci pouvait expliquer sans doute la couperose ardente dont ellle essayait sans grand succès de dissimuler les ravages sous une couche épaisse de blanc de perle.

Charmant spectacle! s'écria Rodille en désignant les bouteilles. Délicieux escadron, mis en bataille par les belles mains de Vénus elle-même!

C'est la fine fleur de la cave du baron, qui était jadis un fameux gourmet, le pauvre homme! répondit Ursule. Il y a là du xérès de 1780 et du chambertin de 1113, sans compter tout le reste, qui ne vaut guère moins. J'ai voulu que mon Rodille, mon chéri, mon futur mari, eût à son souper, ce soir, des vins tels que le roi Louis Philippe n'en boit certainement pas aux Tuileries!

Ursule! ô Ursule? fit Rodille avec une exaltation de commande, vous êtes une cérature sans pareille! Vous méritez d'être idolâtrée par tous les princes et par les rois de la terre!

La femme de charge s'épanouit sous le choc de cette flaterie énorme, et répondit en minaudant:

Que m'importent les rois et les princes! Je ne veux qu'un seul amour en ce monde, l'amour de mon Rodille!

Et vous l'avez, Ursule, vous l'avez! Je ne vis, je ne respire que pour vous! J'en prends à témoin Cupidon lui-même, dieu de Paphos et de Cythère, et les ombres de tous les Rodilles, mes aïeux!

Ciel et terre! balbutia la femme de charge éperdue. Qu'il est beau cet homme! qu'il est chevaleresque! qu'il est irrésistible!

Rodille avait dîné très mal et se proposait de souper très bien. Il

---

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

---

très court au marivaudage et il dit:

A table, mon idole, à table! On ne saurait être mieux, pour parler d'amour, qu'en mangeant un blanc de volaille ou en savourant une tranche de quelque pâté de bonne mine.

Rodille, cher Rodille, balbutia la femme de charge très émue, celui-ci est de perdrix rouges, aux truffes de Périgueux. Puisse-t-il vous sembler passable!

Nous allons lui rendre nos devoirs sur-le-champ, à ce pâte de si noble origine.

Et nous l'arroserons, n'est-ce pas, pour le mieux honorer, de quelques verres de ce vieux vin d'Espagne?

A nos amours, mon infante!

A notre prochain mariage, mon Rodille!

Le bandit replaça sur la table son verre vide et murmura d'un air assombri:

Notre prochain mariage! Hélas! chaque jour il recule et fuit à l'horison. Je suis comme sœur Anne, moi, j'ai beau regarder, je ne vois rien venir! Nous ne pouvons nous marier, vous le savez bien, que lorsque le baron aura rendu son âme, et ce vieil entêté s'obstine à ne point partir!

Ursule prit une physionomie joyeuse et mystérieuse à la fois. ses yeux rayonnèrent, elle se pencha vers Rodille et lui répondit d'une voix basse et d'un ton confidentiel:

Un peu de patience encore, doux ami. Le baron partira plus tôt que vous ne pensez.

Ah! bah! fit Rodille stupéfait.

Oui, oui, continua la femme de charge il a beau s'entêter, je vous garantis que son heure est proche.

Vous croyez?

J'en suis sûre.

Et comment le savez-vous?

Je vous ai déjà dit que le baron était atteint d'une maladie de foie.

Sans doute, mais avec une maladie de foie on vit cent quinze ans, comme les perroquets, ma chère.

Hier, poursuivit Ursule, le baron souffrait beaucoup de la goutte, j'ai fait demander le médecin et il est venu.

Eh bien?

Eh bien, naturellement je l'ai questionné en le reconduisant, et, comme nous sommes au mieux ensemble, il m'a promis... c'est-à-dire il m'a affirmé que la maladie faisait des progrès à tel point rapide que le baron en avait desormais tout au plus pour quelques jours. Du reste il n'y a qu'à le regarder, ce bien digne homme, pour voir à l'instant même que le médecin ne se trompe pas. Il est jaune comme un louis d'or, il n'a que le souffle, il ne peut plus se tenir debout et n'est bien que dans son lit, quoiqu'il veuille encore de temps en temps sortir en voiture.

Rodille était devenu tout à coup préoccupé, et pendant deux ou trois minutes il garda le silence.

A quoi donc pensez-vous? lui demanda vivement Ursule.

Je pense à mon bonheur futur et prochain, en s'arrachant à sa rêverie.

Puis aussitôt, il ajouta:

Et le testament?

Il est fait.

Vous l'avez vu?

Oui.

Vous l'avez lu?

Non.

Mais alors, chère Ursule, puisque vous ne l'avez pas lu, vous ignorez si les dispositions dernières du baron...

Sont en ma faveur? interrompit la femme de charge. Oh! je suis bien tranquille à cet égard. Le baron m'a parlé plus de vingt fois de ses intentions. D'ailleurs, à qui léguerait-il sa fortune? Il n'a pas de parents, pas de famille, pas d'amis. Je suis tout pour lui. Donc comment admettre, je vous le demande, qu'il songe seulement à me déshériter? Il serait par trop ingrat!

XXIX

Rodille se mordit violemment les lèvres, afin de comprimer une hilarité presque irrésistible. Ursule Renaud parlant de l'*ingratitude* du baron de Viriville lui semblait splendide. Il reprit:

Vous avez raison, ma toute belle, et je suis loin de vous contredire; mais enfin les vieillards son quinteux et changeants. On a vu bien souvent des hé itages échapper tout à coup à ceux qui croyaient déja les tenir.

Oh! ceci n'arrivera point pour moi. J'en répondrais sur ma tête et sur la vôtre. Le baron m'est attaché plus que je ne saurais le dire.

C'est tout simple: quiconque vous voit devient votre esclave! Cependant, le mieux encore serait de s'assurer.

De quoi?

De ce que contient le testament. Si ce contenu ne vous satisfaisait pas d'une façon absolue on pourrait prendre des mesures pour remettre le moribond dans la bonne voie et lui faire recommencer son griffonnage.

J'en conviens. Mais comment savoir?

N'entrevoyez-vous aucun moyen?

Aucun.

Savez-vous où se trouve le testament?

Oui... Le baron l'a placé, en ma présence, dans son coffre-fort

Où est le coffre-fort?

Dans un cabinet qui touche à la chambre à coucher.

Où est la clef de ce cabinet?

A la serrure. La porte reste toujours ouverte.

Ces réponses trop évasives d'Ursule ne satisfaisaient pas Rodille. Il frappa du pied et dit avec im patience:

Mais où est la clef du coffre-fort?

Sous l'oreiller du baron. Il ne s'en sépare jamais.

Vous seraient-ils possible de vous emparer de cette clef pour quelques minutes?

Quand?

Cette nuit même.

Que me proposez-vous là, grand Dieu!

Une chose très utile, indispensable même au point de vue de vos intérêts, qui me sont plus chers cent fois que les miens propres. Voyons! ce que je vous demande est-il possible, oui ou non?

Je n'ose répondre affirmativement.

Pourquoi?

Le baron est sans doute encore éveillé, et si, par hasard, il dort, j'interromprais infailliblement son sommeil en entrant dans sa chambre et en fouillant sous son chevet.

Eh, qu'importe! Les prétextes ne vous manqueront pas pour tout expliquer. Vous aurez craint qu'il ne soit plus mal, vous serez venue lui donner des soins. Tout au plus pourrez-vous paraître coupable d'un excès de zèle Prendre la clef, entrer dans le cabinet, ouvrir le coffre-fort, vous saisir du testament, et me l'apporter dans le salon qui précède la chambre, cela peut être l'affaire d'une minute.

Et que feriez-vous du testament?

J'en prendrais connaissance, tandis que vous soulageriez les douleurs du malade pas des frictions ou des tisanes. Un acte de ce genre est bientôt lu. Une fois édifié sur ce qu'il contient, je vous le rendrais de la même façon que vous me l'auriez donné et toutes choses seraient par vous remises en place en moins d'un instant.

Je ne demanderais par mieux, mais un obstacle insurmontable nous arrêterait dès les premiers pas.

Un obstacle? Lequel?

L'enveloppe qui renferme le testament est scellée d'un grand cachet de cire rouge et garde l'empreinte d'une bague que monsieur porte toujours à son doigt. Vous ne pourriez ni briser ce cachet, ni déchirer l'enveloppe sans laisser des traces ineffaçables d'effraction, et vous comprenez à merveille qu'il n'en faudrait pas plus, cher Rodille, peur me perdre à jamais dans l'esprit du baron et détruire du même coup nos beaux projets d'avenir.

N'est-ce que cela qui vous inquiete, ma toute belle?

Il me semble que c'est bien assez!

Erreur! complète erreur! J'ai quelque expérience en ces matières, ayant fait des études, dans ma première jeunesse, chez un graveur en armoiries. Un cachet de cire n'a rien qui m'arrête, et je vous rendrai l'enveloppe et l'empreinte si parfaitement intactes que je mettrais l'expert le plus habile au defi de s'apercevoir, après mûr examen, de ma petite opération d'escamotage et de passe-passe.

Vous êtes bien certain d'arriver à ce résultat, cher Rodille?

Pardieu! me croyez-vous capable, ô ma divinité, de vous mettre dans l'embarras par ma faute?

Je ne me pardonnerais jamais de douter de vous, mon Rodille. D'ailleurs la femme doit obéissance à son mari, et je serai bientôt votre femme. Je cède donc et je vais essayer de vous donner le testament.

Vous n'êtes pas une créature humaine! vous êtes un ange des régions célestes, s'écria le misérable en se frottant les mains avec un immense contentement.

Venez avec moi fit Ursule.

XXX

Ursule Renaud s'était levée et avait pris l'un des flambeaux placée sur la table chargée des mots à peine entamés du souper si vite interrompu. Elle sorti de son appartement et d'un pas rapide et silencieux, se dirigea vers celui du baron.

Rodille la suivit comme son ombre. La figure du bandit offrait en ce moment une expression bizarre qui ne lui était pas habituelle. Le doute, l'hésitation, la cupidité, se réflétaient tour à tour sur les traits de ce visage plus mobile que l'onde, plus changeant que les sables du désert.

Si véritablement Ursule hérite comme elle le croit, se disait le misérable, voilà qui change tous mes plans, qui modifie tous mes projets. Je laisse le baron mourir en paix. J'épouse, je deviens millionnaire et peut-être me déciderais-je, pour occuper mes nombreux loisirs, à me transformer en honnête homme. Rien n'est impossible, à ce qu'on prétend, surtout quand on a beaucoup d'argent. Mais Ursule hérite-t-elle? C'est la grande question, c'est l'énigme dont tout à l'heure je saurai le tout.

La femme de charge et Rodille arrivèrent sans avoir prononcé une seule parole, à ce salon d'attente qui précédait la chambre à coucher de M. de Viriville.

C'est là qu'il faut m'attendre.

Rodille se laissa tomber dans un large fauteuil, se renversa en arrière, et, croisant ses jambes l'une sur l'autre, fit un geste qui signifiait:

Me voici parfaitement bien installé, et la patience ne me manquera pas.

Ursule appliqua son oreille contre la porte de la chambre à coucher, et, pendant une ou deux secondes, elle écouta avec la plus grande attention.

Je n'entends absolument rien, murmura-t-elle. Peut-être le baron est-il endormi déjà.

Sa main gauche tenait le flambeau, sa main droite fit tourner doucement le bouton de la serrure, la porte s'ouvrit aussitôt sans produire le moindre bruit, et Ursule franchit le seuil. A peine ven it-elle de disparaître que Rodille quitta le fauteuil dans lequel nous l'avous vu s'asseoir; à son tour il s'approcha de la porte restée entr'ouverte et écouta avidemment.

La chambre du baron était vaste, très haute d'étage, avec des boiseries blanches à filets d'or, un plafond peint, semé de déesses mythologiques et de petits amours, et garni d'un mobilier de style Louis XV; quelque toiles galantes de Boucher et de Doyen s'accrochaient aux panneaux.

Evidemment M. de Viriville aimait à s'entourer de couleurs vives et claires et de sujets riants. D'immenses rideaux de satin de Chine brodé dérobaient le lit sous leurs plis lourds et soyeux.

A peine la femme de charge avait-elle fait cinq ou six pas sur le tapis de Savonnerie, qu'une sorte de frémissement convulsif agita les rideaux et qu'une voix effarée cria:

Qui va là? que me veut on?

Eh! cher monsieur le baron, répondit Ursule d'un ton mielleux et caressant, qui donc serait-ce, si ce n'était moi?

Ah! c'est vous, ma bonne Ursule, reprit la voix, agitée d'un tremblement involontaire. Et quelle circonstance imprévue vous amène à cette heure auprès de moi?

L'inquiétude.

Mon Dieu! suis-je donc plus malade que je ne le croyais?

En aucune façon; mais comme votre goutte vous faisait beaucoup souffrir ce soir, lorsque je vous ai quitté, j'ai voulu prendre de vos nouvelles avant de m'enfermer dans ma chambre.

Quelle heure est-il donc?

Pas encore tout à fait onze heures et demie, et je viens vous offrir, pour peu que vous ayez besoin de mes soins, de passer la nuit dans un fauteuil auprès de vous.

Tandis que s'échangeaient les répliques qui précèdent, Ursule s'était avancée près de la couche du baron. Les clartés vives de la bougie qu'elle portait tombaient en plein sur le visage maigre et tiré du vieillard, coiffé d'un haut bonnet de coton attaché sur le front par un ruban, selon l'ancienne mode, et disparaissant aux trois quats sous les ruches plissées d'un oreiller luxueux.

Ce visage, sillonné de rides innombrables et percé de deux petits yeux brillants et inquiets, offrait ne nuance insolite, presque semblable à celle de l'écorce d'un citron mûr. On eût dit la face parcheminée d'un nabab indien se mourant de la fièvre jaune Malgré l'excessive chaleur de l'atmosphère, le corps chétif du baron était surchargé d'épaisses couvertures ouatees. Le médecin essayait de combattre énergiquement, par l'emploi des sudorifiques, les douloureux accès d'une goutte opiniâtre.

Vous êtes bonne comme toujours, chère Ursule, murmura le malade, et je vous remercie de tout mon cœur. Mais je n'ai besoin que de sommeil, et ce n'est pas vous, malheureusement, qui pouvez me donner ce précieux dictame. Je n'accepte donc point le sacrifice que vous voulez me faire et je tiens à ce que vous goûtiez le repos qui me sera peut-être refusé cette nuit.

[ACONTINUER.]

GREENHALGE ET WOLCOTT.

DE NOUVEAU NOS PORTE-ETENDARD.

Ouverture de la Campagne par les Republicains.

Boston, 6 oct.—La convention des républicains de l'Etat du Massachusetts a eu lieu dans Music Hall aujourd'hui. La vaste pièce était ornée de drapeaux, ce qui lui donnait une apparence de fête.

Etaient présents 1823 délégués; la salle, par conséquent, était remplie.

A dix heures quarante, le colonel Samuel E. Winslow de Worcester, le président du comité républicain de l'Etat, appela l'assemblée à l'ordre.

C'est l'Hon. William Cogswell de Salem qui devait présider la convention, mais à cause de la maladie dont il souffre présentement, il fut remplacé au fauteuil présidentiel par le colonel Winslow.

Le discours que le général Cogswell devait prononcer durant cette convention fut lu par une des personnes présentes et fut fort applaudi.

Ensuite le sénateur Hoar lut le programme républicain au milieu des applaudissements.

L'Hon. Henry Cabot Lodge de Nahant présenta le nom de Frederick T. Greenhalge comme candidat gubernatorial pour un deuxième terme.

Cette nomination fut faite par acclamation au milieu du plus grand enthousiasme.

Le lieutenant-gouverneur Wolcott fut ensuite nommé candidat au même poste par acclamation.

UN MEURTRE.

Un Sherif Tue par un Policeman.

Denver, Col., 6 oct—Le shérif Smith a été tué instantanément d'un coup de revolver hier soir par le policeman Boykin.

Les hommes du shérif sont républicains tandis que les membres du département de la police sont populistes.

Ces deux factions étaient en guerre ouverte depuis longtemps et il y eut plusieurs luttes à propos de prisonniers.

Smith était un homme aux formes athlétiques, pesant 200 livres. Il était à se quereller avec une femme sur la rue quand deux gardiens de la paix s'approchèrent et lui intimèrent l'ordre de circuler.

Une altercation brûlante s'ensuivit, et le tout se tourna en affaire politique. On sortit les revolvers, et l'un des policemen, nommé Boykin, tira sur le shérif, le tuant instantanément.

Ce crime fut commis dans un quartier des plus vilains de la ville et pendant un certaien temps on crut qu'une bataille générale allait en résulter.

Une voiture chargée de gardiens de la paix arriva sur les lieux et l'ordre fut rétabli.

TROUVE MORT.

Un Livret Contenant le Nom du R. P. Forget.

Haverhill, 7 oct. — Le corps d'un inconnu, âgé apparemment de 22 ou 25 ans, a été trouvé sur la voie du Boston & Maine à Ward Hill, cematin.

La mort a évidemment été causée par un wagon dont les roues lui ont passé sur l'abdomen.

Le corps était vêtu d'une redingote en laine bleue et d'un paletot en beaver noir.

Sur son bras gauche avaient été écrites avec de l'encre de Chine les initiales "G. M.," aussi une croix et un cercle, et sur le poignet une étoile et un cercle.

La figure avait été rasée tout récemment. Dans une poche se trouvait un livret contenant des souscriptions pour une montre d'or raflée par la Société St Jean-Baptiste de Lowell. Ce livret contenait aussi le nom du R. P. Forget et un autre qu'on fut incapable de déchiffrer.

Les habits venaient d'un magasin de Lowell.

Le corps a été transporté chez Weaver, un entrepreneur de pompes funèbres de cette ville.

UNE GUERRE DE RACE.

Parce que les Negres Voyageaient en Seconde Classe.

Howe's Valley, K., 7 oct—Une bataille en règle a eu lieu hier soir à la gare de Power à l'ouest de cette ville entre une trentaine de nègres et quelques blancs.

Un train d'excursion revenait de la foire d'Owensborough, quand les nègres devinrent furieux parce qu'on les avait fait monter en seconde classe. Pour se venger ils s'élancèrent dans les autres voitures et traiterent brutalement les femmes et les enfants.

Une panique s'ensuivit, et les noirs ne tardèrent pas à sortir leurs revolvers et à tirer.

Le sherif Bullington et quelques autres ripostèrent.

Il y eut une fusillade, mais les noirs furent repoussés; puis le train partit, laissant à la gare les voitures de seconde classe et les fils de Cham.

Plusieurs blancs ont été blessés, mais pas un n'a été tué, quoique toutes les fenêtres aient été brisées par des balles.

Le sherif Bullington et ses camarades disent qu'au moins sept nègres ont été tués et que plusieurs autres furent blessés.

UN DROLE DE MALFAITEUR

Il Etait Instruit et ne Buvait pas.

Middletown, Conn., 6 oct—James Brown, un cambrioleur qui a été blessé d'un coup de revolver par le policeman Joseph Day, mercredi soir, est mort ce matin. Une enquête du coroner aura lieu cette après-midi.

Brown avoua avoir commis plusieurs vols avec effraction et avoir passé plusieurs années de sa vie en prison.

Il a ajouté qu'il vagabondait depuis 20 ans. Il refusa de dire son véritable nom. C'était un homme intelligent qui paraissait avoir reçu une bonne éducation. Il prétendait n'avoir jamais dit une mauvaise parole, n'avoir jamais bu de spiritueux dans toute sa vie et de ne fumer jamais.

L'ETAT DE M. MERCIER.

(*Dernières nouvelles.*)

Montréal, 8 oct—La condition de l'hon. M. Mercier a peu changé depuis la semaine dernière. L'enflure de ses jambes a diminué faiblement, l'appetit et le sommeil lui sont revenus quelque peu.

Ses médecins sont eux-mêmes surpris de l'étonnante force physique dont le malade peut encore disposer. Si M. Mercier revient à la santé, il devra sa guérison autant au courage et à l'énergie dont il est doué qu'à sa robuste constitution.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Phytolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, do ne deja force aux nerfs faibles chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre medecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'ai jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnees.—MME M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et desagréable sur a figure. J'ai employe tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P P. et maintenant, je suis entièrement guéri.

(Signé) J. D. JOHNSTON

Savannah, Ga.

Témoignage du maire de Sequin, Tex

Sequin, Tex. 14 juin 1893

MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation

City Library
H. A. Chase City Librarian

Abonnez-vous à
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 18 OCTOBRE 1894. Soyons Distingues. No. 50

BOSTON & MAINE R R

ARRANGEMENT D'HIVER.

DIVISION OUEST.

Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 1 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15 7, 9 30, p m; — Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30; 11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 1 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 5, 7 00, 9 30 (1 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 15, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 8 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 6 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland -8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateau) mardis et vendredi à 12 00 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machias port(via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §8 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, ¶11 03, a m; 1 12 00, m, 1 41, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶ 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, 8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

*Express. § seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 P m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m; 5 42 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m, 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 7 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 7 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 5 42, †8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River —9 45 a m; †5 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m; 12 11, †8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m; 8 43 p m.

Express de Québec via White River Junction — 1 59, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D J FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

H. C. TAFT, Agt-Gén., Lowell.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre à l'

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoir pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, arrangement de char jusqu'à Kansas City.

La Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie ferrée passant par le Pont de Poughkeepsie

ENTRE

Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest,

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Avoir plus particuliers concernant les tout et les taux aux principaux Bureaux S'Billets.

F. E. RY Gérant du Trafic général.

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement fait sur commande Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND,

Marchand - Tailleur,

14 RUE MIDDLE.

Son assortiment de Draps, Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a de dernier goût et de patrons les plus nouveaux.

Durant & Rogers

BIJOUTIERS

La plus Grande Maison de BIJOUTERIES DE LOWELL.

Notre magasin est assorti de toutes les nouveautés de la saison. Les prix sont très réduits.

MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES

de toutes sortes,
BOUCLES d'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.

Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.

DURANT & ROGERS,

Au coin des Rues Central & Middle

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!

A Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.

Bureau, 38 rue Middle

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc

Téléphone 114-2

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensiles de Cuisine

en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

Francis W. Quaine,

AVOCAT

No. 3 Barristers' Hall, Lowell, Mass.

CLIFFORD'S DYE HOUSE

No. 2 et 4 Rue Andover.

Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.

L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les mercredis.

DR. G. C. BATES,

DENTISTE,

Angle des Rues MIDDLESEX ET ELLIOTT,

Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Les planteurs sucriers de la Louisiane quittant en masse le parti démocratique à cause du nouveau tarif, n'est-ce pas là un de ces spectacles qui prouvent l'importance des questions de douane? Ces hommes, qui haïssaient le parti républicain, parce que, non content de leur enlever leurs esclaves, il avait élevé ces derniers à leur niveau, en leur conférant les droits politiques, s'enrôlent néanmoins dans ce parti odieux, dès que leur vieux parti, auquel ils ont tout sacrifié, refuse de continuer la prime sur le sucre que le tarif républicain de McKinley leur accordait!

Pendant la semaine qui finit le 15 septembre, il y a eu 207 faillites aux Etats-Unis et 44 au Canada. L'an dernier, pendant la semaine correspondante, il y eut 314 faillites en ce pays et 27 au Canada, c'est-à-dire que, pendant cette semaine-là, les faillites ont diminué de 55 pour cent aux Etats-Unis et ont augmenté de 39 pour cent au Canada.

Ensuite parlez-nous du rapatriement.

DE LA NEIGE EN PENSYLVANIE

Altoona, Penn., 14 oct—Il a neigé toute la journée et le thermomètre marquait 40 degrés.

A Wapsononock, la montagne est blanche de neige.

L'ETAT DE M. MERCIER.

(Dernières Nouvelles.)

Montreal, 13 oct.—L'hon M. Mercier est mieux aujourd'hui. Il a passé une nuit paisible et il a [illegible]

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 27 Sept. 1894.

M. l'Administrateur,

La classe bureaucratique, en Italie, est innombrable; Rome en sa qualité de capitale en est infestée. Cette catégorie d'êtres humains n'a d'intérêt que pour le moraliste; je n'hésite cependant pas à vous en esquisser quelques types, les plus obscurs, les moins rafinés; ceux qui se trouvent entre les jambes de tout le monde et plus encore dans les petits pays que dans les grandes villes.

Dans chaque village ou ville de troisième ordre, vous trouvez invariablement un juge. Ce digne personnage au dessus du fauteuil duquel s'étale en grosses lettres noires cette sentence sacrée: "La justice est égale pour tous," ce digne homme a bien soin de ne porter aucune sentence sans examiner l'habit des deux personnages en litige: le mieux vêtu perd rarement son procès. Si les deux hommes sont munis d'un habit de valeur égale, alors le juge renvoie la cause et la sentence à huit jours. Pourquoi cela? pour s'informer à l'aise des facultés financières des deux plaideurs. Car il y a en Italie un hideux abus parfaitement connu du gouvernement; et cet abus par lequel le juge attend avec impatience et reçoit avec empressement un présent de la partie gagnante, pousse cet indigne magistrat à donner perpétuellement gain de cause à celui qui peut lui faire le présent le plus considérable. Celui qui n'a rien ou peu de chose est invariablement condamné, à moins que plus habile que riche, il ne fasse précéder son procès d'un présent appréciable et n'en promette un autre dix fois plus considérable. Alors, mon juge, prenant deux pigeons avec la même fève, s'arrange de manière à ne condamner personne, mais à recevoir la gratification de tous deux.

Ce n'est donc pas sans raison, que depuis quelques mois, il n'y a qu'un cri en Italie, pour demander le renouvellement de la magistrature, et pour réclamer une règlementation sévère sur ses faits et gestes. La magistrature italienne!... n'a-t-elle pas absout Tanlongo, voleur de 22 millions?

Avec le juge, chaque village a son maire. Cet important personnage passe sa journée dans les rues à faire de la popularité avec Jacques le cordonnier, Jérome le tailleur, Benoît le charcutier, Egiste le boucher, Grégoire le boulanger, etc., etc. Avec chacun d'eux, après s'être dignement rengorgé, il avoue que leurs suggestions ont du bon, de l'excellent, qu'il va les mettre à l'étude; et ces bons artisans, flattés de la condescendance du premier magistrat de leur village, s'empressent de l'inviter à vider quelques verres à la buvette voisine; ce que le maire accepte sans façon, quitte lorsqu'il a bu comme une éponge, à se retirer à la hâte sous prétexte de devoirs d'office, mais en réalité de crainte de payer son écot. Je connais plusieurs maires des environs de Rome qui, tous les soirs, sont tellement ivres que la garde doit les ramener chez eux, dans la crainte de quelque *magistral* scandale.

Le maire, ici comme partout ailleurs, n'est pas payé; c'est une charge et un titre honorifique. Toutefois notre homme sait fort bien en faire une charge productive. A Pietro qui lui donnera discrètement dix ou vingt gallons de vin, il oubliera de taxer une vigne. A Prolo qui lui portera un sac de froment, il ignorera un champ, le jour de la perception des impôts. Il fera avoir le travail de réparation des ponts, de l'église, de l'école à Tizio qui lui expédiera chaque semaine un agneau, chaque mois un jambon et chaque année un baril d'huile. Il s'abstiendra de mettre à l'amende, même de réprimander ses subordonnés pourvu que ceux-ci lui paient une dîme mensuelle, ou même annuelle.

Je connais un maire de village qui exige un dollar (cinq francs) toutes les fois qu'il appose sa signature à un document. Le fait est arrivé devant moi à propos d'un document mortuaire.

Et notez bien que ces braconnages, faits sur le terrain de la loi, sont connus des autorités, qui n'en ont et n'en veulent avoir aucun souci.

Et le médecin!... Ce bipède-là est payé par la commune qui a réclamé ses services; logé aux frais de la municipalité. Mais je vous en conjure, ne tombez pas malade la nuit, ni quand il prend ses repas, ni quand il fait sa méridienne, car alors tant pis pour vous, le docteur n'est plus de ce monde. Et puis, marchant sur les traces du juge, cet employé soigne ses malades selon l'élégance de leur maison, selon la prime qu'il en attend. Un pauvre ouvrier étendu sur un misérable grabat est vite envoyé dans l'autre monde: s'il en échappe, s'il fait fausse route, c'est que Dieu a voulu faire un miracle et donner un démenti solennel au médecin. A la guérison ou à la mort, malheur à la famille qui n'envoie pas au docteur un panier de fruits choisis, quelques gallons de vin, une paire de poulets, oui malheur à cette famille-là, car si plus tard quelqu'un retombe encore malade chez elle, le médecin s'en souviendra et la fera payer cher. Ce seront des retards, des oublis, des erreurs, etc., qui remplissant la famille d'angoisse, aggraveront la situation du malade, mais le médecin aura donné une leçon de mémoire à ses clients!... Quel homme!

C'est un être comme cela, ou plutôt deux de ses individus qui dans la commune du maire dont je parlais il y a un instant, ont réclamé personnellement deux dollars pour signer un document mortuaire. De sorte qu'entre eux et le maire pour attester, par un seul mot, le décès d'une personne, ils ont levés sur un misérable **la taxe de 25 francs.** Le fait sera rapporté au préfet, au ministre de l'intérieur, et celui-ci faisant l'affaire, vous répondra que ce n'est pas de ses affaires, que d'ailleurs ce n'est qu'une invention...

Le plus cynique de tous est indubitablement le garde-champêtre. Ce fonctionnaire a pour mission de veiller sur les propriétés rurales des citoyens de la commune. Il doit faire des contraventions aux voleurs de fruits, de grains, d'animaux pris en flagrant délit, il doit même, selon les circonstances, les faire incarcérer. Lorsqu'il rencontre des animaux étrangers sur la propriété d'autrui son devoir est d'imposer une amende. Mais son règlement à lui est tout autre. Le jour, il passe consciencieusement son temps dans les buvettes où les délinquants, ses compères, le font enivrer, pendant que leurs fils ou leurs parents s'en vont voler à l'aise et ce qui leur plait, bien certain que le garde-champêtre est entre les bras de Bacchus. La nuit c'est une autre histoire, notre homme s'en va lui-même jeter les animaux des propriétaires qui refusent de lui payer une dîme, dans les propriétés d'autrui, et le lendemain matin, il s'en vient avec force témoins, constater le dégât fait par ces bêtes et frapper le propriétaire d'icelles de la plus forte amende prévue par la loi. Et cela arrive journellement et dans toutes les communes d'Italie. On demandera après cela pourquoi il y a tant d'assassinats de garde-champêtre. C'est que la patience humaine, surtout lorsqu'elle est italienne, arrive vite à son comble; et alors la question se vide une nuit, derrière une haie, le poignard, le pistolet ou le fusil en main.

La vénalité, tel est le vice dominant du fonctionnaire italien. Fort peu, trop peu payé par le gouvernement, il se ratrappe en taxant, rançonnant de gré ou de force tous les misérables citoyens qui dépendent de son administration.

La faucheur étant revenue à Rome, Léon XIII n'habite plus son *cottage* de la tour de Léon IV, dans les jardins du Vatican. Sa Sainteté se contente d'aller y passer les trois ou quatre heures les plus chaudes de la journée.

Le Souverain Pontife par cette sorte de villégiature s'est remis parfaitement en force, et il a décidé de réciter lui-même le Rosaire, tout haut dans la chapelle Pauline, paroisse des SS. Palais du Vatican. Toute sa cour, tous les gendarmes, gardes suisses, gardes nobles, employés de toutes espèces, devront assister chaque soir du mois d'octobre.

La cérémonie aura lieu de 6 à 7 heures p. m.: Rosaire, chant des litanies, benédiction du St Sacrement.

Le roi d'Italie n'étant pas satisfait des services du comte Tornielli, ambassadeur à Londres et du comte ambassadeur à Paris, les a rappelés pour leur donner d'autres postes un peu moins importants.

Le prince de Naples est nommé général de division à Florence et son plus chef de corps d'armée en Sicile. La révolte implacable et sans pitié se prépare dans l'île. Avant peu le sang coulera par torrant; et ce sera le gouvernement qui l'aura voulu et préparé.

Bien à vous,
WM. BREEN.

Charité Bien Ordonnée.

Les journaux bleus du Canada, qui parlent rapatriement pour avancer leurs petites affaires de parti, crient sans cesse que les Canadiens émigrés sont dans la misère; ils s'apitoient sur notre sort et versent des larmes de crocodile sur nos prétendus malheurs, oubliant un proverbe qu'il devraient bien mettre en pratique: *Charité bien ordonnée commence par soi-même*

Oui, gardez votre pitié pour vos pauvres, vos ouvriers sans ouvrage, vos nombreux misérables: vous n'en aurez pas à prêter.

"L'hiver approche, dit la *Presse* de Montréal, accompagné de son cortège de chômage et de misère. Nos ouvriers vont avoir à souffrir, malgre le bienveillant concours de toutes les institutions et de tous les fonds de secours.

"Les généreux bienfaits ne pourront suppléer à la grandeur du mal.

"On craint la prochaine saison encore plus que par le passé; l'été a rapporté si peu à la classe pauvre!

"Il faut constater comme nous, dans notre Bureau de Travail, les nombreuses demandes d'emploi, pour se convaincre.

"A peine les heures fixées peuvent-elles suffire à répondre à tous les gens en détresse...."

Allons! cessez vos jérémiades sur notre compte, ce qui ne nous apporte rien et vous fait peut-être oublier que la misère est grande à votre porte même.

Le Discours du Sénateur Hoar.

Nous avons promis à nos lecteurs de leur donner une traduction du magnifique discours prononcé par l'éloquent sénateur Hoar au banquet du Club Frémont à Boston. Notre espace fort restreint ne nous permet pas de publier ce morceau en entier; nous nous bornerons à en donner les points les plus saillants.

Le sénateur Hoar a fait l'exode suivant: "Je me compte comme étant particulièrement honoré d'être votre hôte ce soir. Je suis heureux de rencontrer un aussi grand nombre de compatriotes de race française.

"Si jamais un peuple s'est acquis un droit à la reconnaissance d'un autre, c'est bien la race française dans ses relations avec la population de la Nouvelle-Angleterre. Nous voyons partout des marques indélibiles du courage, de la générosité, de l'esprit chevaleresque des Français. Dans toute notre histoire il n'y a qu'un nom qui partage avec Washington l'amour des citoyens libres américains; et ce nom est celui de Lafayette.... Nous avons réglé définitivement la question de l'admission d'autres nationalités dans notre pays, et il ne peut plus y avoir d'équivoque sur ce point... Vous êtes venus ici parce que vous vouliez travailler aux prix américains. Au lieu d'un demi-dollar, vous vouliez le dollar. Au lieu de six hommes à la recherche d'un emploi, vous vouliez six employeurs à la recherche d'un homme."

Après avoir dit que c'était avec plaisir qu'il voyait la population de langue française se mêler à la race anglo-saxonne et que notre émigration avait été profitable à la Nouvelle-Angleterre, le sénateur Hoar attaqua vigoureusement cette néfaste association de fanatiques qui cherché à ostraciser les catholiques de toute participation à la transaction des affaires publiques.

"Je remarque avec une peine infinie, a dit l'éloquent tribun, ces tentatives pour causer des haines à propos de religion et de nationalité parmi la population du Massachusetts. Cet Etat a ouvert ses barrières hospitalières aux citoyens de toutes les nations quelle que soit la religion qu'ils professent; il n'impose aucune autre condition pour être admis sur son sol que de la loyauté à l'égard du drapeau étoilé, mettant de côte toute autre allégeance, comme l'amour de la liberté constitutionnelle, l'obéissance aux lois, etc. La question de l'immigration n'est plus maintenant qu'un hors-d'œuvre. Nous devons vivre ensemble pour le mieux ou le pire, pour le bien ou le mal, malades ou en santé; ce mariage devra durer aussi longtemps que cet Etat ou la nation elle-même. Il ne reste plus qu'une question et la voici: Vivrons-nous en frères, en amis, comme des compatriotes ou comme des ennemis? A ceci il ne devrait y avoir qu'une seule réponse dans tous les cœurs de tous les citoyens du Massachusetts. Nous pouvons différer d'opinion sur des questions politiques; nous pouvons déplorer que quelques-uns de nos frères qui ont fui la pauvreté, l'oppression, le travail mal rémunéré dans d'autres contrées se montrent disposés, dans leur erreur et leur aveuglement, de favoriser une administration qui dépend sur la Nouvelle-Angleterre ces mêmes maux qu'ils ont dû fuir. Nous espérons et croyons qu'ils s'apercevront de leur erreur. Mais qu'ils soient de notre opinion ou qu'ils diffèrent d'avec nous, ils sont unis à nous par le lien sacré de la belle fraternité que se doivent tous les citoyens Américains, et c'est par cette fraternité que nous pouvons défier le monde."

Le sénateur Hoar expliqua ensuite que le Canadien-français était venu en ce pays pour améliorer sa situation. "Ce n'est pas à cause de la domination anglaise que cette immigration s'est produite, a-t-il dit. La reine Victoria, sur ses 250 000 000 de sujets, n'en a pas eu de plus dociles que les Canadiens-français du Canada. Tous les efforts de nos ancêtres, toute la diplomatie de Franklin n'ont pu les induire à se joindre à nous en temps de révolution. Leur seul grand attachement est pour la France d'où ils sont sortis. Je me rappelle avoir lu il y a plusieurs années un discours d'un homme d'Etat canadien français de grande distinction dans lequel se trouvaient ces paroles remarquables et qui me frappèrent: Si quelqu'un doute de l'amour que nourrissent les Canadiens-français envers leur mère-patrie, que celui-là aille, pendant la présente guerre franco-prussienne, poser sa main sur la poitrine du plus humble de nos paysans, puis lui dise que la France a été vaincue, et il sentira son cœur battre violemment d'émotion et de chagrin.

Les Canadiens-français sont venus aux Etats-Unis parce qu'ils désiraient les gages américains. Ils sont venus parce que les 50 ou 75 sous par jour dans leur pays sont $1 et $1 50 dans la Nouvelle-Angleterre, et parce que l'ouvrage est ici abondant. Ils sont venus parce que sous le tarif républicain ils pouvaient obtenir de meilleurs gages, de meilleures habitations, de meilleurs vêtements, de bonnes écoles pour leurs enfants. Je n'ai jamais pu comprendre comment des hommes venus des autres pays pouvaient, quand ils avaient leur droit de suffrage, voter pour renverser et détruire cette prospérité qu'ils étaient venus chercher dans ce pays. Comment le Canadien peut-il voter pour mettre les gages dans la Nouvelle-Angleterre au niveau de ceux du Canada? Comment les Irlandais qui ont quitté leur île si verte, si magnifique, qu'ils aiment d'un si grand amour, peuvent-ils voter en masse compacte pour que le travail soit aussi peu rémunéré en ce pays qu'en Angleterre et en Irlande?

"Je crois qu'ils commencent à s'apercevoir de leur erreur; je crois qu'ils vont finir par distinguer la différence entre la prospérité républicaine et la crise démocratique, et les causes de cette différence. Je crois que la plupart préfèrent des temps comme sous Grant et Harrison à ceux que nous avons sous Cleveland."

Et la péroraison du grand tribun américain fut digne des autres parties de son magistral discours, mais on comprendra qu'une traduction ne peut que bien imparfaitement rendre justice à l'original.

Le sénateur Hoar a terminé par ces paroles qui furent couvertes par des applaudissements prolongés:

"Dans notre grand conflit avec l'Angleterre, pour acquérir notre indépendance nationale, des Français comme Lafayette et Rochambeau vinrent combattre à nos côtés; nous espérons que vous ne nous abandonnerez pas durant cette seconde bataille pour rendre nos manufactures indépendantes"

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un.

VOL GIGANTESQUE.

Des Détrousseurs de Trains Dérobent $150,000.

SEPT BANDITS MASQUES ET ARMES JUSQU'AUX DENTS

Arretent un Train et Font Sauter un Wagon d'Express.

Washington, 13 oct.—Le tout Washington a été étonné d'apprendre ce matin que sept hommes masqués avaient arrêté un train à quelques milles de la capitale, puis avaient fait sauter au moyen de la dynamite le wagon de la Cie d'Express Adams, et s'étaient emparés d'une somme s'élevant à environ $150 000 ou $180.000. Ensuite les bandits ont détaché la locomotive et s'en sont servis pour s'enfuir avec leur butin.

Voici les détails complets de ce vol gigantesque:

Le train pille est un express de la Cie Richmond, Fredericksburg & Potomac, qui est parti de Richmond, Va, à sept heures hier soir. Ce train quitta la gare de Fredericksburg à 8 h 58, qui est son heure régulière.

Le vol a été commis près d'Acquia Creek, entre les gares de Brooks et de Wide Water, une région déserte et très convenable à l'exécution d'un crime de ce genre. On ignore à quel endroit les bandits montèrent à bord du train. A l'endroit précité, deux des malfaiteurs passèrent par dessus le tender et atteignirent la locomotive où ils ordonnèrent au mécanicien et au chauffeur d'arrêter le train sous peine de mort. Les deux employés, en apercevant des revolvers braqués sur eux, hésitèrent quelque temps, puis finirent par obéir à l'injonction des deux brigands.

Le mécanicien et le chauffeur reçurent l'ordre de descendre de la locomotive et d'aller s'asseoir sur le bord de la voie, ce qu'ils firent.

Ensuite les bandits au nombre de sept, tous masqués ou portant un mouchoir sur la figure, s'élancèrent vers le wagon de la compagnie d'express Adams, que le messager J. S. Crutchfield avait sous ses soins.

L'un des bandits entra dans le wagon. Le messager Crutchfield le décrit comme un homme bâti en hercule et portant un accoutrement de fermier, quoiqu'il parut être très au courant des affaires d'express. Il portait un mouchoir rouge sur le bas de la figure.

Quand le train eut stoppé, l'employé ouvrit la porte de son wagon, et c'est alors que le bandit s'élança pour pénétrer à l'intérieur. L'employé referma la porte vivement, tandis que le bandit déchargeait son revolver.

Le bandit cria:

—Ouvrez la porte. Ouvrez, où je la fais sauter avec de la dynamite.

Comme la porte ne s'ouvrait pas, le bandit la fit sauter. La porte et son cadre ainsi qu'une partie du wagon volèrent en éclats.

Le contre-coup projeta sur le sol l'employé qui ne tarda pas à se remettre sur pied. Le bandit, qui était entré dans le wagon, tandis que ses compagnons faisaient la garde au dehors et s'amusaient à tirer des coups de feu pour effrayer les voyageurs, se fit ouvrir le coffre-fort et il prit tout ce qu'il contenait, environ $150,000.

Comme il ne pouvait emporter tout l'argent tout seul, il appela un de ses compagnons qui bourra ses poches de billets de banque.

Le pillage dura environ sept minutes. Le bandit qui l'opéra et qui était évidemment le chef de la bande, était calme et agissait sans se presser le moindrement. Il se fit ouvrir tous les paquets, et s'empara de toutes les valeurs qui s'y trouvaient.

La nuit était sombre et l'endroit désert.

Le mécanicien et le chauffeur demeurèrent tout le temps assis sur le bord de la voie ferrée.

Les brigands, après leur vol, détachèrent la locomotive et s'enfuirent.

La police les recherche.

ELECTIONS CONGRESSIONNELLES.

Une feuille canadienne qui a toujours montré de fortes sympathies envers les démocrates publie ce qui suit:

Quelle sera l'issue de la lutte entre les démocrates et les républicains, après la complication d'événements, qui est née depuis l'avènement des démocrates en 1892? Personne ne peut le dire à coup sûr, bien que les élections de fonctionnaires, qui ont eu lieu jusqu'ici, dans plusieurs Etats, indiquent un revirement considérable d'opinions chez l'électorat américain. Les républicains semblent gagner du terrain, et le Sud, —le solide Sud,—jusqu'ici si fidèle aux démocrates, ne leur donne plus un appui énergique. Dans la Géorgie et dans l'Arkansas, des majorités de 60.000 viennent d'être réduites à 20 000 et 25 000. Le conflit récent entre les deux Chambres, à Washington, sur la question du tarif, le long travail que ce conflit a nécessité, les dissensions au sein du parti démocratique, qui se continuent à la veille même des élections, ont inévitablement produit un mauvais effet.

Tous les jours, le sentiment protectionniste, contre tout le commerce étranger, se manifeste aux Etats-Unis. On crie là contre la liberté de la navigation, contre le parcours libre des canaux, contre les libres transactions sur les produits agricoles, miniers et forestiers. Les Etats-Unis n'acceptent que ce que la nécessité et le besoin leur suggèrent, ils s'irritent et s'agitent contre toutes les nations dont ils ne peuvent obtenir de privilèges.

Quelles que soient les promesses d'amélioration et de prospérité, dans sa situation, que l'on fera dans les élections présentes, au peuple américain, au nom du libre-échange ou de la réciprocité, il s'est instruit à sa propre expérience. Libre à lui d'en profiter.

Le seul indice de reprise d'affaires, aux Etats Unis, provient de ce que l'incertitude de la loi douanière a cessé, chez eux, pour quelque temps. C'est pour cela que le parti démocratique autrefois si fort et si solide dans son organisation, n'ayant rien créé, s'est affaibli et court à sa perte.

Les républicains paraissent avoir tous les atouts en mains. Leur victoire est probable.

DES SORELOIS SE FONT VALOIR A FALL RIVER.

Nous lisons dans le *Sorelois*:

"Il paraît qu'un certain nombre de personnes, que l'on dit appartenir à Sorel, se sont fait valoir à Fall River, samedi dernier, dans la soirée.

"Le constable McGlynn ayant voulu arrêter un individu qui faisait partie de ce qu'on appelle là-bas la "Bande Cournoyer," fut traité pas mal cavalièrement et dut abandonner la partie. Un peu plus tard McGlynn tenta d'arrêter un nommé Cournoyer, qui était un peu rond, mais les camarades vinrent au secours de ce dernier, que McGlynn dut lâcher. Plus tard encore, McGlynn rencontra un nommé Lavallée, qu'il reconnut comme l'un de ceux qui avaient défendu Cournoyer, et il voulut l'arrêter. Mais la "Bande Cournoyer" n'était pas loin. Le temps de le dire, et McGlynn était entouré par des gaillards n'ayant pas froid aux yeux et qui le talochèrent tant et si bien que McGlynn lâcha son prisonnier. Celui-ci, fier de se retrouver en liberté, se mit à rire de McGlynn, qui devint furieux et s'empara de nouveau de Lavallée. Mais Cournoyer était là et il cria: "Allons, les Canadiens, faisons-nous valoir." Notre constable fut aussitôt empoigné, on lui enleva son bâton et on lui administra une raclée dont il se souviendra longtemps. Il va de soi que Lavallée avait de nouveau été relâché et que bientôt toute la "Bande Cournoyer" s'était évaporée.

"Tout de même McGlynn a pu voir que les Sorelois ont le bras mortel et que ce n'est pas en vain qu'on se frotte à eux."

Voici le dénouement de cette affaire, qui s'est déroulé en Cour de Police de Fall River, tel que rapporté par le *Protecteur Canadien*:

"Narcisse et Pierre Cournoyer sont les deux jeunes gens impliqués dans la bagarre qu'il y a eu samedi soir dans l'établissement de MM. Rousseau et Côté, dans la Point. On se rappelle que Elséar Dubé qui avait été d'abord arrêté et accusé d'avoir troublé la paix a été acquitté de cette offense.

"Pierre Cournoyer plaide coupable aux deux accusations portées contre lui, l'une pour ivresse et l'autre pour avoir troublé la paix. Il est condamné à $5 d'amende pour ivresse et à $15 pour la seconde offense.

"Narcisse Cournoyer plaide non coupable.

"Les mêmes témoins appelés dans le procès Dubé sont de nouveau entendus, puis Dubé lui-même et deux autres témoins, MM. Côté et J. A. Larivière.

"Narcisse Cournoyer ne dit rien pour sa défense, est trouvé coupable et condamné à $15 d'amende.

"Des amis des deux Cournoyer paient les amendes et ils s'en vont soulagés."

Si le *Sorelois* est fier de voir les frères Cournoyer représenter la population de Sorel à Fall River, il a le sentiment de l'honneur passablement avarié.

Pas Contents.

Soixante Canadiens qui sont allés travailler à la brique à East Rochester, N. H., sont revenus samedi sans avoir reçu un sou pour leur travail. Ils ont travaillé plusieurs mois et ont été obligés de revenir sans avoir pu se faire payer. Ils sont mécontents; on le serait à moins.

Un Avocat Condamné.

L'avocat Charles W. Cowley de Lowell, qui a subi un procès pour avoir exigé il'également certains frais relativement à l'octroi d'une pension de retraite, a été condamné à $100 d'amende par le juge Nelson de la Cour du District à Boston.

Cheval à l'Epouvante.

Lundi matin, un cheval appartenant à M. Victor Gélinas a pris le mors aux dents sur la rue Middlesex. La voiture de M. Gélinas a heurté une autre voiture et lui a cassé une roue. Ensuite le cheval a pris la rue Central et est tombé en face de la gare, mais il se releva de suite et poursuivit sa course sur la rue Central et tomba de nouveau en face du bureau de poste où il fut empoigné. Le cheval était conduit par MM. Richard et Bernard.

Naissances.

En cette ville, le 13 courant, Mde Auguste Lambert, un fils qui reçut au baptême les noms de Léo-Joseph-William. Parrain et marraine, M. et Mde William Drapeau.

La mère et l'enfant se portent bien.

En cette ville, Mde Joseph Beausoleil, une fille, qui fut baptisée sous les prénoms de Marie, Rosanna, Aurore. Parrain et marraine, M. C. Beausoleil et Mde Dauville.

Did you ever see one of the famous waterproof Interlined Collars or Cuffs? It's very easy to tell, for they are all marked this way

TRADE ELLULOID MARK.

They are the only Interlined Collars and Cuffs, and are made of linen, covered with waterproof "CELLULOID." They'll stand right by you day in and day out, and they are all marked this way

TRADE ELLULOID MARK.

The first cost is the only cost, for they keep clean a long time, and when soiled you can clean them in a minute by simply wiping off with a wet cloth—that is the kind marked this way

TRADE ELLULOID MARK.

These collars and cuffs will outlast six linen ones. The wearer escapes laundry trials and laundry bills—no chafed neck and no wilting down if you get a collar marked this way

TRADE ELLULOID MARK.

Ask your dealer first, and take nothing that has not above trade mark, if you desire perfect satisfaction. All others are imitations absolutely.

If you can't find collars or cuffs marked this way, we will send you a sample postpaid on receipt of price. Collars, 25 cts. each. Cuffs 50 cts. pair. Give your size and say whether stand-up or turned-down collar is wanted.

THE CELLULOID COMPANY,
427-429 Broadway, NEW YORK.

SAVENA

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell, Mass

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 18 OCT. 1894.

Le Retour des Notres.

Durant la crise démocratique que nous venons de traverser, les utopistes dont la marotte est le rapatriement ont entrepris une campagne en faveur de notre retour sur le sol natal. Plusieurs Canadiens émigrés, trompés par la presse bleue du Canada qui ne cessait de prôner les avantages immenses que l'agriculture dans la province de Québec était supposée tenir en réserve pour eux, se sont décidés à reprendre le chemin de la patrie, malgré des frais de voyage onéreux, surtout pour les familles composées d'un grand nombre de personnes, et surtout en dépit de nos avertissements.

Disons en passant que chez les Canadiens les petites familles sont rares.

Qu'avons-nous dit pour détourner ces compatriotes de leur velléité de retour au Canada? Nous avons écrit force articles pour démontrer que les causes de l'émigration canadienne existaient encore, que malheureusement notre patrie ne nous offrait pas aujourd'hui de plus grands avantages que le jour de notre départ pour les Etats-Unis, que l'agriculture n'y était pas rémunératrice, et que c'était folie de parler rapatriement tant que nos frères des campagnes de la province de Québec se trouveraient obligés d'abandonner leurs fermes pour venir nous rejoindre ici.

Et nous ajoutions que ceux qui retourneraient ne tarderaient pas à le regretter et à revenir.

Nous n'avions pas besoin d'être prophète pour faire cette prédiction ; l'expérience du passé servait à nous dicter ces paroles.

Eh bien! ce retour, nous le voyons de nos yeux. La reprise des affaires a été le signal pour un accroissement considérable dans le chiffre de l'immigration canadienne. Ceux qui partirent durant la crise s'en reviennent, malgré que ce pays ne jouisse pas d'une aussi grande prospérité que par le passé, quand les républicains dirigeaient la barque de l'Etat. Songez maintenant aux proportions de ce retour, si Harrison occupait encore le siège présidentiel!

Jusqu'aux journaux conservateurs du Canada qui constatent que les nôtres s'en reviennent.

Ecoutons la *Presse* de Montréal :

"On constate avec peine qu'un nombre assez considérable des Canadiens revenus dernièrement des Etats-Unis retournent depuis quelques jours sur la terre étrangère."

Le fait est là patent, indéniable.

Pourquoi le *Courrier de St-Hyacinthe* qui s'est donné tant de mal pour compter les familles de retour au pays et en grossir le nombre à dessein ne nous donne-t-il pas le chiffre exact chaque semaine de ceux qui maintenant nous reviennent?

La Misere sur la Cote Nord

Il nous arrive de Québec le récit suivant :

M. R. P. Vallée, magistrat de district, vient d'arriver de la côte Nord, après un voyage de cinq mois, à bord de son yacht le "Magistrat." Accompagné du percepteur du Revenu, M. Henry Topping, et du constable provincial M. Tho. Simard, il a visité tout le Labrador Canadien, l'île d'Anticosti et les comtes du Saguenay et de Charlevoix.

Un des rédacteurs de l'*Evénement* a eu une entrevue avec M. Vallée et a appris ce qui suit sur ces régions :

Le long voyage de M. Vallée s'est effectué heureusement, bien qu'il ait eu à traverser, avec son frêle navire, sept grandes tempêtes.

La tempête sur la côte Nord a été extrêmement froide tout l'été ; le thermomètre a varié de 44 à 58, mais n'a pas été au-delà.

La pêche a été mauvaise sur la côte du Labrador, meilleure à la Pointe-aux-Esquimaux, à Longue-Pointe, à Magpie, et médiocre aux autres places de pêche ordinaires. Par malheur pour les pêcheurs, le prix de la morue est tombé de 50 à 30 centins le quintal.

La misère sera considerable l'hiver prochain sur la plus grande partie de cette côte. Et la perspective est d'autant plus décourageante que la population des chantiers craint beaucoup de ne pas avoir d'ouvrage cet hiver, car les établissements qui exploitent la coupe de bois ne semblent faire aucun préparatif pour ouvrir leurs chantiers. On dit même que les chantiers seront complètement fermés au Sault-au Cochon, à Laval et Portneuf.

Les affaires judiciaires ont été considérables, surtout à la Pointe-aux-Esquimaux et à Magpie où les maisons de commerce ont forcé la collection et le règlement des comptes.

M. Vallée a constaté cette année une grande amélioration dans le commerce des liqueurs alcooliques.

Les vendeurs de boissons n'ont pas eu leurs coudées franches, et en conséquence il y a eu une grande diminution dans la vente des liqueurs alcooliques sur la côte. Plusieurs traiteurs et côtiers ont été arrêtés et condamnés pour vente de boisson.

Les sauvages qui vivent sur cette partie du Labrador sont des Montagnais. Ils n'ont d'autres moyens de subsistance que le produit de leurs chasses. Or, cette année, la chasse a été très pauvre et les postes de la compagnie de la Baie d'Hudson, en plusieurs endroits, ont refusé de leur faire des avances.

En conséquence, un grand nombre de familles de sauvages sont retournées dans les bois sans provisions. On dit que les raisons qui ont engagé la compagnie de la Baie d'Hudson à refuser de faire des avances aux sauvages, sont : 1. Que les sauvages ne sont pas fidèles à leurs engagements de remettre leurs pelleteries à ceux qui leur avancent des provisions ; 2. Qu'ils échangent ces pelleteries pour de la boisson.

Les sauvages se plaignent que la chasse a beaucoup diminué depuis quelques années, à cause des grands feux de forêts qui ont ravagé l'intérieur des territoires. Cet été, un incendie considérable a dévasté 150 milles de terrain de chasse, en arrière des rivières Outarde et Manicouagan. La fumée de cet incendie a nui à la navigation pendant plusieurs jours.

Après la Côte Nord, M. le magistrat a visité l'île d'Anticosti. La population de l'île continue de diminuer ; elle ne consiste plus maintenant qu'en une trentaine de familles qui ne vivent que du produit de la pêche. Il n'y a pas de liberté de commerce. Seul l'agent de la *Governer Anticosti Island Co.*, à qui l'île appartient, a droit à un comptoir. La pêche a été assez bonne cette année.

M. Vallée n'a pas voulu s'aventurer sur les côtes de l'île d'Anticosti à bord de son yacht, tant ces parages sont difficiles et dangereux. Il s'est rendu sur cette terre inhospitalière à bord d'une barque de pêcheurs. Quelques heures après son arrivée, dans la nuit, une violente tempête éclata. La barge fut jetée à la côte ainsi qu'une barque norvégienne. Le naufrage de cette barque a été complet. L'équipage a été sauvé et recueilli par les habitants de l'île.

Le voyage de M. Vallée a duré 157 jours pendant lesquels il a parcouru 2,496 milles de navigation.

Effets Démocratiques.

Un recensement industriel vient d'être terminé en ce pays par des personnes compétentes et impartiales, et le résultat de ces investigations est pénible à constater. La mauvaise administration des démocrates a eu des effets on ne peut plus désastreux. Nous avons ce travail devant les yeux, et à chaque page ce n'est que pertes énormes, diminution dans les salaires et la production, chômage enlevant à la classe ouvrière des sommes eiffelesques, fermetures de fabriques, etc. Parcourir ce recensement, c'est tomber de Charybde en Scylla.

Succintement, voici les pertes de la classe ouvrière cette année, sous une administration démocratique :

On calcule que les ouvriers ont reçu cette année 45 pour cent moins de gages qu'en 1892.

On calcule que cette année 30 pour cent des travailleurs n'ont pas eu d'ouvrage.

On calcule que la production des fabriques américaines a diminué cette année de 44 pour cent.

On calcule que les ouvriers qui ont pu travailler ont gagné $55 de moins chacun cette année qu'en 1892.

On calcule que la circulation de la monnaie fut moindre cette année de plusieurs billions de dollars—des billions de dollars, entendez-vous!

Voilà le bilan des démocrates.

C'est une véritable banqueroute, un effondrement, une chute inouïe ; c'est un malheur national, une plaie d'Egypte.

Voici maintenant un tableau donnant la comparaison entre le recensement industriel de 1890, sous la loi McKinley, et celui de 1894, sous le tarif que Cleveland lui-même a traité de *malhonnête* :

RECENSEMENT DE 1890.

Le nombre des employés, - -	4,711,832
Gages accordés,	$2,282,823,265
Valeur de la production,	9,370,107,624
Coût du matériel, -	5,158,868,353

RECENSEMENT DE 1894.

Employés sans ouvrage,	1,413,550
Gages perdus, -	$1,027 270,469
Diminution de la production, - -	4,122,847,355
Matériel non employé,	2,208,042,145

Voilà pour les établissements industriels dans 39 Etats et territoires.

L'ouvrier de nos fabriques a-t-il assez perdu?

Qu'en dites-vous, Canadiens-français qui avez passé une partie de l'année à ne rien faire, vous surtout qui êtes maintenant dans les dettes pardessus la tête et qui n'avez pour toute consolation que des gages réduits?

Si les démocrates gagnent la prochaine élection, ils vont encore entreprendre une révision du tarif et la crise, comme ces cyclones destructeurs, viendra de nouveau causer de grands désastres d'un bout du pays à l'autre.

KNOX EST SUR DE VAINCRE

Par une Campagne Active le 5eme District est a Lui.

Parmi les démocrates bien informés il semble n'exister aucun doute que le cinquième district congressionnel cette automne sera représenté par un républicain, et qu'il sera élu avec une bonne majorité. Ce district a été remporté par le congressman Stevens avec un peu plus de mille de pluralité, mais personne ne désire être élu d'une manière aussi peu admirable que lui. Cela ne vaut pas la chandelle.

Les grands centres industriels du district, où tant de travailleurs se sont trouvés sans ouvrage un si long temps, et où les gages ont été réduits sous la présente administration au plus bas degré qu'on puisse les voir, n'aiment pas de tout leur cœur la démocratie et sont loin de désirer la perpétuation d'un pareil régime.

M. Knox est l'un des meilleurs politiciens de l'Etat, et il va obliger le riche manufacturier dans le fer de Lowell, Fifield, de se remuer passablement s'il veut avoir un vote sortable cette automne. On voit que les démocrates de ce district tiennent à avoir des candidats riches et généreux plutôt que des candidats de toute autre sorte, et que malgré qu'ils ne s'attendent pas à élire leur homme, ils passeront un agréable moment avec son or comme s'ils étaient au théâtre, et son gousset aidera à préparer la voie pour d'autres candidats.

UN DEFI.

Il y a déjà quelques semaines, dit le *Protecteur Canadien*, un ministre protestant du nom de Dunn tenta de justifier l'existence de l'A. P. A. en affirmant que les citoyens catholiques des Etats-Unis ne sont pas et ne peuvent pas être des citoyens bons et sincèrement loyaux ; que l'encyclique du 10 janvier enseigne que les lois civiles ne lient les catholiques qu'en autant qu'elles sont conformes à la religion catholique romaine et que c'est un devoir de résister à toute loi civile hostile à toute ordonnance de l'Eglise et un crime de lui obéir.

Le Révd John O'Brien, qui publie la *Sacred Heart Review*, a vivement relevé cette fausse et malicieuse accusation et dans le dernier numéro de cette revue religieuse, il lance au ministre Dunn un défi que celui-ci sera bien forcé de relever s'il ne veut pas avoir la réputation d'être un lâche calomniateur.

Le Révd M. O'Brien propose de soumettre la question à une commission composée uniquement de Protestants qui aura à décider s'il y a quoi que ce soit dans l'encyclique en question qui puisse être interprêté dans le sens que lui a attribué gratuitement M Dunn.

Cette commission devra être composée d'hommes d'un caractère élevé, jouissant de la confiance publique, au-dessus de tout soupçon de bigotterie et de partialité, dont l'habileté sera hors de tout doute et qui seront suffisamment connus pour donner à leur décision une telle force qu'elle s'imposera par tout le pays.

Et le Révd M. O'Brien suggère les noms suivants : le président Eliot de l'université Harvard, le colonel Thomas W. Higginson, l'Hon. juge E. R. Hoar, le professeur Starbuck, d'Andover, et le Rév. Dr Beach ou le Rév. Dr McKenzie, de Cambridge.

Il s'engage en outre à déposer $1,500 pour payer les frais des avocats de l'A. P. A. si celle-ci veut se faire représenter devant la commission.

La parole est au Rév. M. Dunn.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

MGR SATOLLI EN VILLE.

—Sa Grandeur Mgr Satolli, délégué du St Siége aux Etats-Unis, est arrivé en cette ville à 7.30 heures, lundi matin, accompagné de son secrétaire.

Une dépêche reçue samedi à l'archevêché avait annoncé la visite de Sa Grandeur et MM. les chanoines Leblanc et Martin sont allés lui souhaiter la bienvenue à la gare.

En arrivant à l'archevêché, Mgr Satolli a célébré la messe.

Le Délégué Apostolique a passé la matinée à l'archevêché où il a pris le dîner.

Les représentants de la presse sont allés saluer Mgr Satolli, le lendemain.

Le délégué ne parle pas français. Son secrétaire, M. Papi, qui parle l'anglais, a interprété Sa Grandeur.

Mgr Satolli a rencontré Mgr Fabre à Baltimore, il y a cinq ans.

Mgr Satolli est un homme de petite taille, l'œil vif et parlant très vite.

Mgr Satolli ne peut dire que quelques mots en anglais. Son secrétaire s'exprime fort bien en cette langue.

Avec Mgr Fabre et les prêtres de l'archevêché, il cause en latin.

Le délégué n'a aucune mission officielle.

Il ne connaît rien au sujet de la question des écoles du Manitoba.

La décision donnée aux Etats-Unis au sujet des écoles séparées ne s'applique pas nécessairement au Canada.

La doctrine de l'Eglise à ce sujet exige des écoles paroissiales et catholiques. Mais l'Eglise est obligée de faire des exceptions suivants les besoins.

Le catholicisme fait nombre de conversion aux Etats-Unis.

Mgr Satolli dit que la A. P. A. est un danger pour les catholiques des Etats-Unis et tout à fait contraire aux institutions américaine.

Le décret sur la vente des boissons dans le diocèse de Columbus, Ohio, ne lie pas les catholiques des autres diocèses.

Mgr Watson est maître chez lui.

Mgr Satolli trouve que Montréal, avec ses institutions religieuses, rappelle les grands centres catholiques d'Europe.

En disant la messe à la cathédrale, le délégué s'est cru à St Pierre de Rome.

LA PREMIÈRE NEIGE.

—La première neige de la saison est tombée dimanche soir pendant un quart d'heure environ.

Lundi matin, vers 8 heures, il en est encore tombé un peu.

C'est la première fois depuis plusieurs années que l'on voit de la neige à pareille date.

A 11 heures, dimanche soir, le vent était d'une vélocité de 38 milles à l'heure. La température a été la plus froide que nous ayons eue, dans le mois d'octobre, depuis 3 ans.

$5,000 OFFERTS AU VAINQUEUR DE LOUIS CYR.

—Louis Cyr et son frère Pierre ont paru à St Paul, Minnesota, vendredi et samedi dernier.

Richard Fox, de la *Police Gazette*, offre $5,000 à tout homme fort qui se montrera supérieur à Louis Cyr.

UNE MAIN HUMAINE.

—M. J. B. Brousseau a trouvé ces jours derniers, dans un champ en arrière du No 76 avenue Duluth, une main à laquelle il manquait le pouce. Les quatre doigts sont parfaitement conservés.

Cette main n'est pas décharnée. M. Brousseau l'a portée à la caserne No 14 et de là elle a été envoyée à la morgue, où une enquête aura lieu.

L'AMOUR.

—Les journaux du dimanche annoncent la disparition d'un médecin de cette ville, professeur à l'Université McGill.

Epris des beaux yeux d'une actrice qu'il a soignée, il serait parti si précipité.

QUEBEC,

MORT DE M. DESBARATS.

—M. W. E. Selby Desbarats, fils de M. Geo. P. Desbarats, un des citoyens les mieux connus de Québec, est mort samedi à l'âge de 53 ans. Il a été emporté par une méningite.

UNE TAXE CONTRE LES JUIFS.

—Toutes les paroisses du comté de Bellechasse ont résolu d'imposer des taxes sur les colporteurs juifs qui inondent les campagnes et nuisent beaucoup au commerce.

MONNAIE DE FER-BLANC.

—La compagnie de tramways de la rue St Joseph trouvant que, comparativement à l'an dernier, la recette de cette année avait bien baissé, a imaginé il y a quelque temps de changer le mode de perception : elle a remplacé le timbre indicateur par une boîte portative en forme de tronc dans laquelle le voyageur déposait lui-même par l'interstice ses 5 centins.

On dit que par ce nouveau mode la compagnie a réussi a collectionner un si grand nombre de rondelles de fer-blanc qu'elle a décidé d'en revenir à l'ancien, préférant être vole par un employé infidèle qui finit toujours par se découvrir que par des voyageurs peu scrupuleux.

LE POIGNARD.

—Le sergent Burke et le constable Thorne, de la police provinciale, ont arrêté lundi soir, un nommé Charles Burke, accusé d'avoir poignardé un nommé James Malone, jeudi soir, de la rue Champlain.

Burke, paraît-il, ne jouit pas de toutes ses facultés mentales ; c'est l'un de ces détraqués si facilement excitables et qui ne sont plus responsables de leurs actes lorsqu'on les pousse à bout.

Burke était paisiblement assis sur le bas d'une porte lorsque Malone en passant se mit à le taquiner. Burke s'emporta et le frappa avec un couteau. Cet individu serait plus à sa place à l'asile qu'en prison.

ST HYACINTHE,

LE YAMASKA.

—Tout l'été les eaux de la rivière Yamaska ont été extrêmement basses. En deça du barrage qui est établi en face de l'aqueduc, le lit de la rivière ne présentait depuis plusieurs mois qu'une surface rocheuse où les enfants prenaient leurs ébats autour de rares flaques d'eau. Depuis quelques jours le niveau s'élevait sensiblement ; enfin dans la nuit du 10 au 11, le barrage a été franchi et jeudi matin on revoyait la belle nappe d'eau et d'écume dont la vue nous manquait depuis si longtemps.

UN CHINOIS.

—Ti-Ka-Ron est le nom d'un Chinois qui vient d'ouvrir une buanderie à St Jérôme.

ST VINCENT de PAUL,

MORT D'UN FORCAT.

—Les docteurs Pominville et Gaudet ont tenu une enquête samedi, sur le cadavre du forçat John Kehoe, trouvé mort dans son cachot.

On a cru tout d'abord à un suicide, car Kehoe était depuis longtemps en proie à une sombre mélancolie.

L'autopsie a révélé que le malheureux souffrait d'une hypertrophie du foie et qu'il avait succombé à ce mal.

Il avait cet organe cinq fois la grosseur d'un foie humain ordinaire.

Comme Kehoe n'a aucun parent, il a été inhumé dans le cimetière du pénitencier, où sept autres forçats dorment leur dernier sommeil.

Avant de l'enterrer, samedi, M. l'abbé Harel, aumônier du pénitencier, a chanté un *libera* sur les restes mortels du defunt.

Le coroner tiendra une enquête le 23, sur son décès que l'on croyait un empoisonnement, causé par l'absorption d'une quantité de us de tabac.

HIOOUTIMI,

PERDU DANS LES BOIS.

—Lundi avant-midi, M. Ernest Gauthier étant allé à la chasse, s'est perdu dans les bois à Latterrière. Ne le voyant pas revenir le soir, ses parents et un grand nombre d'amis se mirent à sa recherche et firent des perquisitions pendant toute la nuit et même mardi avant-midi.

Ce n'est que vers 1 heure p. m. que M. Gauthier a pu être retrouvé.

Il était exténué de fatigue et très faible, n'ayant pas mangé depuis plus de 30 heures.

ZOLA ET GARNIER.

Québec, 15 oct.—Le public de Québec porte beaucoup d'attention à la cause du libraire Desjardins, accusé d'avoir vendu des livres immoraux.

Tous les témoins entendus ont déclaré que les ouvrages de Zola et du Dr Garnier étaient ordduriers.

Desjardins plaide lui-même sa cause.

Quand on a assermenté le jury, le prisonnier était debout, en habit et cravate noirs, la figure impassible, la tête haute, regardant bien en face chaque jury appelé, [illegible]isant des pieds à la tête, ch[illegible]nt à deviner s'il lui est favo[illegible] non ; il faut croire que cet ex[illegible]n était le plus souvent favorable, car il en a récusé bien peu.

Le jury se compose comme suit : MM. Alexander Drysdale, John Dion, G. Gastonguay, Pierre Asselin, Patrick Kelley, jr, P. Bilodeau, W. Welsh, Albert Lalonde, W. Walsh, Jos. Labbé, Hy Higgins, John Maloin.

Elzéar Sylvain, un jeune homme de dix-sept ans, est le premier témoin entendu.

Il s'est rendu chez Desjardins le 12 juin dernier pour acheter deux livres dont il donne les titres. C'était le mardi. Desjardins lui a dit que ces livres coûteraient $2 30, mais qu'il ne pourrait les lui procurer que le vendredi soir. Le témoin n'a reçu les livres en question que le samedi soir. Il identifie les livres qui lui sont montrés comme ceux qu'il a achetés.

Desjardins transquestionne le témoin.

Le Dr Vallée dit qu'il ne connaît rien d'utile dans ces livres à la médecine ou au public qu'ils sont censés instruire. M. Vallée ajoute que ces livres peuvent plutôt contribuer à dépraver la jeunesse. La médecine a ses livres qui traitent tous ces sujets, et elle puise dans ces livres pour son instruction et non pas dans ceux produits, où plus d'une histoire grivoise est pour le moins superflue, et plus d'une description n'a pas sa raison d'être.

En transquestion, M. Vallée dit qu'il ne croit pas que ces livres puissent guérir certaines pratiques criminelles.

L'accusé demande s'il n'est pas vrai que ces pratiques vicieuses s'acquierent par l'ignorance.

Le témoin ne le croit pas.

Il a vu des mourants continuer ces pratiques inavouables même sur leur lit de mort, sachant bien qu'elles les faisaient mourir.

Le docteur admet que les ouvrages de médecine ne peuvent être compris de tout le monde.

M. l'abbé Mathieu, directeur du Séminaire.—Ces livres lui sont bombés sous la main ; il s'est cru obligé de les lire dans les circonstances où il se trouvait placé. Il y a dans l'un de ces livres toutes les descriptions possible du crime connu sous le nom d'onanisme. Il ne croit pas que sur cent personnes, une seule se procure ce livre pour s'instruire, mais pour faire le mal. Les descriptions qu'il contient sont obscènes. Dans le livre de Z la deux chapitres pour le moins peuvent aussi être classés dans la même catégorie.

En réponse à Son Honneur le juge Blanchet, M. l'abbé dit qu'il ne voit pas l'utilité de ces livres.

En réponse à l'accusé, M. l'abbé dit que dans sa préface l'auteur prétend qu'il se propose la vulgarisation de la science, mais que quant à lui il appellerait plutôt cela la vulgarisation de la saleté.

M. le Dr Dionne a eu occasion de parcourir les livres produits, dont l'un, dit-il, a des prétentions littéraires, et l'autre des prétentions scientifiques. Le seul résultat possible de celui-ci est de pervertir la jeunesse et il n'est d'aucune utilité pour un médecin, encore moins pour le public en général. Quant à l'autre de Zola, il appartient à une série qu'il considère entièrement mauvaise. Il ne voudrait voir aucun livre comme ceux produits dans la bibliothèque publique.

Les Commis Canadiens.

On doit s'entr'aider les uns les uns les autres, Canadiens ; nous devons acheter dans les magasins où l'on parle français.

Il est bien vrai que la plus grande partie des Canadiens parlent également bien les deux langues. Mais le fait de se servir de la langue anglaise dans les magasins peut porter les marchands américains à croire que les commis canadiens ne sont qu'une nécessité fort secondaire et indirectement nous avons empêché une grande partie de nos jeunes gens de se procurer des places avantageuses et de faire leur chemin dans la voie du commerce.

De prime abord la chose paraît insignifiante, mais en y pensant sérieusement nous verrons qu'il y va de notre intérêt.

1. Si nous nous donnions la main et parlions toujours le français dans les magasins, les commis canadiens obtiendraient une influence et nous leur aiderions à monter dans l'échelle commerciale jusqu'à ce qu'ils puissent eux-même ouvrir magasin à leur propre compte.

Augmenter le nombre des commerçants canadiens, c'est en même temps augmenter notre influence.

2. Si nous parlions toujours en français dans les magasins les marchands seraient forcés d'employer un plus grand nombre de commis canadiens et une foule de jeunes gens intelligents auraient l'avantage de faire de bons gages dans les grands magasins et d'apprendre le commerce eux-mêmes.

Les américains qui sont avant tout des hommes pratiques se hâteraient d'employer plusieurs commis canadiens des deux sexes pour attirer les pratiques.

3. Si nous tenions à parler le français dans les magasins on apprendrait à nous connaître comme Canadiens, on se débarrasserait de ce préjugé que l'on nourrit contre nous, que les Canadiens vivent comme des ermites en n'achetant que le plus nécessaire, l'indispensable : pendant que l'on sait partout que c'est tout le contraire et que l'on doit s'accuser trop souvent d'extravagance et de prodigalité.

REOUVERTURE DES FABRIQUES.

Fall River, 15 oct.—Comme on l'avait annoncé toutes les manufactures de la ville qui sont en état de fonctionner ont été rouvertes ce matin, suivant la promesse des manufacturiers, et tous les ouvriers disponibles sont retournés à l'ouvrage, à part de 1,500 à 2,000 tisserands qui font partie de l'Union et qui ont voulu suivre à la lettre la décision prise à l'assemblée de samedi dernier.

C'était un gai spectacle, pourtant, ce matin, de voir ces milliers d'hommes et de femmes reprendre joyeux le chemin de la manufacture dont la grève les avait tenus éloignés pendant huit longues semaines.

LES TISSERANDS PARADENT.

De 2,000 à 2,500 tisserands paradaient, drapeaux en tête, cette matinée sur la rue Main. On se demande à quoi peuvent aboutir des démonstrations de ce genre. Si ces processions sont un défi lancé aux manufacturiers, ceux-ci s'en moquent bien, et l'expérience du passé est là pour démontrer que quels que soient les griefs des ouvriers, ils sont obligés à la fin de se soumettre aux conditions de leurs patrons après avoir subi des pertes irréparables.

Après la parade, les tisserands se sont réunis sur le parc où des discours ont été prononcés par Thomas Rooney, Thomas Evans, James Whitehead, John Slater, non-unioniste, James Arthurn, Eli Booth, l'ex-président J.-B. Downey.

La foule a applaudi ces orateurs avec un enthousiasme rendu nécessaire par le froid excessif et les femmes ont crié plus fort que tous les autres.

Après l'assemblée tous les manifestants précédés de deux drapeaux, dont l'un est celui de l'Union des tisserands, ont paradé sans ordre dans les rues de la ville, passant par les rues Main, Pleasant, 14ème, Bedford, North Main, jusqu'à la manufacture Sagamore, où ils ont fait halte pour attendre l'heure à laquelle les ouvriers sortent de cette manufacture, afin de leur persuader de ne pas travailler.

Dans cette procession formée par environ 6,000 personnes il n'y avait certainement pas plus de 3,000 tisserands.

Les autres étaient pour la plupart des désœuvrés qui ne demandent pas mieux que de prendre part à toutes les manifestations et font plus de bruit que les véritables ouvriers.

LA SITUATION A FALL RIVER.

Fall River, 15 oct.—Comme on devait raisonnablement s'y attendre le nombre des tisserands à l'ouvrage dans les diverses manufactures augmente rapidement.

Il n'y a qu'à Bowenville et au village Globe où le résultat continue à être en faveur des grévistes.

Le nombre de tisserands employés au Border City et à la Osborn, s'est augmenté ce matin, paraît-il, mais il a diminué à la Sagamore. Il n'en reste presque plus dans le No. 2.

A la Shove, 300 métiers sont en opération.

Il n'y a pas de tisserands à la Hargrave No. 2, à la Laurel Lake et à la Conanicut. Ce sont les seules manufactures où il n'y ait pas un seul tisserand.

A la Granite une partie du département des cardeurs a été fermée.

Il y a peu de tisserands à la Chace et le surintendant a dit que s'ils ne revenaient pas il fermerait boutique et que les ouvriers crèveraient de faim avant qu'il ne se décide à la rouvrir.

La Segamore No. 2 est fermée, paraît-il.

Le trésorier de la Stafford attend que les tisserands reviennent et si aucun changement n'a lieu avant samedi il fermera boutique pour un mois ou plus.

VOLEURS EN LIBERTE

La Police Avoue son Impuissance.

Washington, 19 oct—Les directeurs de la compagnie d'express Adams à Washington sont désappointés, parce que la police se reconnaît incapable de retrouver les bandits qui ont dévalisé un train à Aqua ces jours derniers et se sont emparés de $150,000.

Ces malfaiteurs n'ont laissé aucune trace et les autorités sont aux abois.

MERCIER ET FRECHETTE.

Montréal, 16 oct—L'hon. M. Mercier est toujours dans le même état.

M. Louis Fréchette est revenu ce matin de son voyage d'Europe.

Il est bien portant, gai et charmé de son séjour en France.

Tous ses amis seront enchantés d'apprendre son heureux retour.

UNE CONFESSION.

CLARENCE ROBINSON AVOUE AVOIR COMMIS L'ATTAQUE.

Il Pretend que sa Femme a Tire le Coup Fatal.

Cleveland, 16 oct—Clarence Robinson, qui est en prison en cette ville ainsi que son épouse, sous l'inculpation d'avoir assassiné un avocat nommé Montgomery Gibbs dans les rues de Buffalo, en avril dernier, a fait une confession complète.

Robbinson a raconté qu'il avait commis l'attaque sur la personne de l'avocat, et que pendant qu'il luttait contre sa victime, sa femme avait tiré un coup de revolver qui avait causé la mort de Gibbs.

"Quand nous arrivâmes à Buffalo le printemps dernier, a dit Robinson, nous n'avions plus le sou. Nous passâmes une semaine dans une pension, et comme nous ne montrions pas la couleur de notre argent, et pour cause, nous allions être mis à la porte. Un soir, nous sortîmes ma femme et moi, portant chacun un revolver chargé. Mon épouse avait mis des habits d'homme. Nous nous promenâmes pendant quelque temps sur l'avenue Delaware. Soudain nous aperçûmes Gibbs qui s'en venait vers nous. Je dis à ma femme : Sadie, voici un *dude*. Et ma femme me répondit : Il me semble un peu gros pour nous.

Pendant ce temps-là l'avocat s'approchait toujours de nous ; alors, levant mon revolver, je lui ordonnai de lever les mains au dessus de sa tête. Au lieu d'obéir, Gibbs me frappa avec une canne ou un parapluie. Ensuite il s'empara de mon poignet droit et il chercha à saisir mon revolver. Pendant qu'il me tenait par le poignet, le revolver partit, mais la balle n'atteignit personne. Un moment plus tard, une autre détonation résonna à mes oreilles : c'était ma femme qui avait déchargé son revolver sur Gibbs. L'avocat, atteint au bras gauche, tomba sur le sol et m'entraîna dans sa chute. Je me relevai presque aussitôt et je me mis à fouiller dans ses poches. Mais quelqu'un arriva sur ces entrefaites et nous nous sauvâmes en sautant pardessus une haie. Rendus entre deux maisons, nous nous séparâmes pour nous rencontrer un peu plus loin dans une ruelle. Puis nous retournâmes sur l'avenue et nous nous rendîmes à un arpent environ de l'endroit où gisait l'avocat Gibbs. Nous avons vu relever le blessé qu'on plaça dans une voiture pour le conduire à l'hôpital."

Après avoir fait ce récit, Robinson se mit à pleurer amèrement.

De son côté, la femme Robinson prétend que c'est son mari qui a tué Gibbs et qu'elle ne s'est pas servi de son revolver.

Le procès que ce couple va subir sera très intéressant.

EFFUSION DE SANG.

Resultat de la Campagne du Colonel Breckinridge.

Louisville, Ky., 16 oct.—Encore un attentat résultant de la campagne contre le colonel Breckinridge, de scandaleuse mémoire. Voici ce qui se dit sur la rue : Un nommé Buchanan Berry est mourant à Turner, situé à 44 milles à l'est d'ici, des suites d'un coup de feu reçu en pleine poitrine.

C'est un nommé C. James, un employé de chemin de fer, qui a commis ce crime. Ces deux hommes étaient hier à faire la discussion à propos de politique, lorsque James dit :

"Breckinridge est un homme au côté duquel j'ai combattu durant toute la guerre civile ; il portait une bible sur une épaule et une femme de mauvaises mœurs sur l'autre."

Ces paroles mirent en colère Berry qui est un chaud partisan de Breckinridge, et s'emparant d'une chaise il en frappa James sur une épaule.

Alors James sortit son revolver de sa poche, et au moment où Berry allait le frapper de nouveau, il tira, avec le résultat que l'on sait.

Des témoins de la tragédie prétendent que James était en état de légitime défense. Cela n'empêche pas qu'il est gardé à vue à l'hôtel, en attendant l'enquête.

Ce James est un cousin du fameux bandit Jesse James.

LA PECHE

La Mer Fait Plusieurs Veuves et Orphelins

Gloucester, 16 oct.—La saison de la pêche sur les bancs de Gloucester cette année a été la plus désastreuse que l'histoire ait jamais enregistrée. Les pertes de vie ont été beaucoup plus considérables que les années dernières, et les vaisseaux qui ont sombré ont fait monter le chiffre des pertes matérielles à un haut degré.

Ce sont les armateurs qui perdent les plus fortes sommes. Il est vrai que ces vaisseaux étaient assurés, mais ces assurances ne couvraient que la moitié de la valeur environ de ces propriétés.

Dans la plupart des cas, les veuves et les orphelins ont été laissés sans le sou.

Le total des vaisseaux engloutis s'élève à 29, tandis que l'an dernier 10 seulement ont péri. Les pertes de vie cette année se sont élevées à 113 et l'an dernier à 53.

BATAILLE EN PERSPECTIVE.

LES ARMEES CHINOISES ET JAPONAISES EN VUE.

Face a Face sur les Bords de la Riviere Yalu.

Londres, 16 oct.—Une dépêche adressée au *Central News* et arrivant de Wiju mande ce qui suit : Les deux armées ennemies sont en présence sur les bords de la rivière Yalu. Les Chinois n'ont pas tiré un seul coup de feu, mais ils travaillent jour et nuit dans le but de se fortifier.

Le comte Yamagate, le commandant japonais, attend l'arrivée d'un corps d'artillerie plus puissant avant d'attaquer les chinois.

Les espions japonais rapportent que les forces chinoises s'élèvent à 25,000 hommes.

L'artillerie chinoise est, paraît-il, moins forte que les Japonais le supposaient.

On s'attend bientôt à une attaque décisive.

Voici d'autres nouvelles qui arrivent du siège de la guerre :

Une dépêche de Tokio mande que plusieurs centaines de prisonniers chinois qui ont été capturés durant la bataille de Ping Yang sont arrivés aujourd'hui à Tokio. Une foule encombrait les rues pour voir les captifs qu'ils suivirent de la gare à la prison. Cette populace se conduisit paisiblement ; elle n'insulta pas les prisonniers.

L'EXPLOSION D'UNE LAMPE.

Cause des Pertes Evaluees a 500,000 Piastres.

Houston, Tex., 16 oct — La nuit dernière, un incendie s'est déclaré dans la pension de San Jacinto, au coin des rues Franklin et Jacinto, et avant qu'on put éteindre les flammes, deux personnes perdirent la vie, sans compter des pertes matérielles évaluées à un demi million de dollars.

Les flammes atteignirent en peu de temps l'infirmerie catholique St Joseph sur l'avenue Franklin, et en dépit des efforts des pompiers, cet édifice fut entièrement consumé.

Deux religieuses, les sœurs Jeanne et Doriel, ont péri dans les flammes.

Deux infirmes qui se trouvaient à l'un des étages supérieurs n'ont pas été vus depuis l'incendie ; on croit qu'il ont été brûlés vifs.

Une autre religieuse, Révde Sœur Clothilde, a été grièvement brûlée à la tête et aux bras, mais on espère qu'elle n'en mourra pas.

De l'infirmerie St Joseph les flammes se propagèrent jusqu'à la pension Alexander, et de là jusqu'aux magasins avoisinants.

Cette conflagration dura de 2 h. 45 à 4 h. 1-2, et causa pendant ce temps la ruine de plus d'une douzaine d'édifices.

Les pertes, comme nous l'avons dit plus haut, s'élèvent à un demi million de dollars. Il y a des assurances pour environ la moitié de cette somme, mais on n'a pu apprendre le montant exact.

On suppose que cette conflagration a été causée par une lampe qui a été accidentellement renversée.

CHEMIN DE FER ELECTRIQUE

Marlboro, Mass., 17 oct.—On doit commencer de suite à lever des plans pour la construction d'un chemin de fer électrique devant relier cette ville à Westboro. La compagnie chargée de cette entreprise a un capital de $100,000 et presque toutes les actions ont déjà été disposées. La distance entres les deux villes est de sept milles.

L'électricité est en train de détrôner la vapeur.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que

Chambres a Louer dans l'édifice du Bon Marché, convenables pour bureaux, chambres de modiste, etc., aussi quelques bonnes chambres garnies, avec ascenseur. Adressez-vous au bureau.

BON MARCHE.

"UN HOMME NE PEUT SIFFLER

Et boire en meme temps." Mais notre vente d'Etoffes a Robes de 50 et 75c. a 29c. la verge ont fait siffler nos concurrents. Venez et sifflez avec nous cette semaine. Souvenez-vous que ce sont des Etoffes a Robes de 50 et 75 cents a 29 cents. Lisez la liste des attractions.

SOUS-SOL.

Notre vente spéciale dans notre sous-sol a intéressé les dames de Lowell, voilà ce qui nous force à la continuer aux mêmes bas prix cette samaine. Ne manquez pas cette chance.

Papier de toilette, larges paquets, compte complet,
24 Paquets pour $1.

Nous vendrons un millier de boîtes de ces cure-dents en bois à
1c. la boite.

Un autre lot de ces Globes à Gaz, les mêmes que la semaine dernière, à
29c. chacun.

Ce qui nous reste de ces Porte-Parapluies Japonais de $1.25 à
86c chacun.

Un lot de ces Seaux à Eau peints, toujours vendus à 19 cents, à présent
9c. chacun.

Nous en avons reçu beaucoup, nous parlons de ces Englies à linge qui partent rapidement, le même prix.
1c. la douzaine

Un lot de Tables à trois pieds en Chêne poli la même qualité que vendue ordinairement à 50c, à présent
32 cents.

Un lot de Lampes de Banquet, avec bec au centre, base en métal poli, statue en argent supportant le pied, toutes complètes avec abat-jour toutes les couleurs, à
$2.49 chacune.

Encore un lot de Verres soufflés et minces de 49 cents, à
25c. la douzaine

Un lot de Services à Dîner anglais et imprimés, 112 morceaux, à $7.50 le service, à
$5.98

Dept. des GANTS.

Venez faire nettoyer vos Gants de Kid gratuitement à notre comptoir des gants.

Vient d'arriver, une nouvelle ligne de Gants en Cachemire, à
19, 25, 38, et 49c.

Gants d eKid. Un lot de Gants de Suède à 4 boutons et de couleurs pour dames, à
49c. la paire.

Un lot de Gants en chamois de couleur pour dames, à
49c. la paire.

Un lot de Gants de Suède à 4 boutons, nuances de fantaisie, à
69c. la paire.

Un lot de Gants Glacés à 4 boutons, pour dames, tous des nuances d'automne nouvelles, prix régulier $1.25, à
$1 la paire.

Articles de Toilette pour Hommes.

Quelques faits et quelques prix que les hommes doivent considérer. Un dollar fera double devoir ici; essayez une seule fois.

Chemises de travail pour hommes 50c
39 cents.

Chemises blanches non blanchies pour hommes, dos et devant doubles, devont tout tolle, etc., vendues ailleurs comme occasion à 50c, notre prix
38c. chacune.

Nos attractions spéciales ont déjà acquis une jolie réputation. C'est une valeur extraordinaire pour l'argent qu'on en demande. Demandez à voir la Chemise nonblanchie du "Bon Marché", qui a 38 pcs. de long, aussi bien finies que nos chemises de 75c, au prix ridicule de
49 cents.

Dept. des Draperies.

Voici une semaine d'occasions.

40 paires de Rideaux en Chenille, bonne qualité, dessus et dessous brodés et frangés, valant $5, à
$3 98 la paire.

Un petit lot de Rideaux en Points Irlandais, il n'y en aura plus à ces prix; les prix suivants sont pour cette semaine et ce lot seulement:

Rideaux de $4 à $2.47 la paire.
Rideaux de $5 à $2.98 la paire.
Rideaux de $6 à $3.47 la paire.
Rideaux de $7.50 à $4.98 la paire.

Ce sont de véritables occasions, des rideaux désirables sous tous rapports; venez vite si vous en désirez.

Une nouvelle ligne de Corduroy fleurie vient d'être reçue, prix régulier $1.25,
98c. la verge.

Environ 30 paire de Rideaux en Soie barrée, couleurs pâle et sombres; ce lot devra être vendu de suite, se vendaient à $4.50 et $5 la paire, votre choix à
$2.98 la paire.

Nous venons justement de recevoir une nouvelle Crétonne double. 45 pcs. de large, très désirable pour rideaux et portières,
75c. la verge.

Rideaux en Mousseline en grande variété, nous ne pouvons pas les détailler, vu notre espace fort restreint. Nous invitons cordialement tous les intéressés de venir examiner ces marchandises, demander nos prix pour le matériel et nos estimés pour la confection. Les prix sont de
10 à 50c. la verge.

NOTES LOCALES.

On dit que Sam Chapin est candidat à l'échevinage dans le quartier cinq.

Dimanche, des gamins ont brisé quarante carreaux aux fenêtres de l'église française protestante.

Le Bon Marché continue à attirer la foule. Ce n'est pas étonnant, vu que notre population lit ses annonces.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Le contracteur Works dit qu'un côté du nouveau pont pourra être mis à la disposition du public samedi soir. Comme on le voit, les choses vont rondement.

Ouverture des écoles du soir lundi soir, afin d'inscrire les noms des aspirants désirant être admis comme élèves. A l'école de Green, 155 noms furent inscrits, et dans toutes les autres écoles, les aspirants étaient nombreux.

Si vous désirez un magnifique portrait, pas de meilleur endroit, dans la ville que d'aller au Louvre Studio, Mansur Block, rue Central. Tout ouvrage qui sort de cet atelier, est du dernier fini et atteint la perfection.

Le bureau d'hygiène a décidé de faire tout en son possible pour assainer le ruisseau Brook, ce foyer d'infection. Il vient d'écrire au greffier de la ville demandant d'affecter la balance de l'argent voté pour l'amélioration des rues à la construction d'un égoût à travers les rues Gorham et Thorndike. Cette balance ne suffira pas à compléter cet égoût, mais sera suffisante pour le mettre en bonne voie de parachèvement. Les échevins s'occuperont de la chose à leur prochaine assemblée.

Durant, Miss., 12 dec. 1890.

Bureau de J. S. Rosamond.

MM. Lippman Bros,
Savannah, Ga.

Messieurs,

Lorsque j'étais à San Antonio, Texas, le printemps dernier, j'ai lu votre annonce de la P. P. P. (Pricly) Ash Poke Root and Potassium) dans le journal pour la guérison du rhumatisme et j'ai pensé d'en essayer une bouteille, ayant ressenti un bon soulagement, à mon retour chez moi, j'avais mon pharmacien M. John McClellan pour me procurer ce dont j'avais besoin. Après avoir pris je pense une dizaine de bouteilles, je n'ai jamais été malade, en comparaison de ce que j'avais souffert depuis 25 ans et je n'avais jamais eu aucun résultat satisfaisant jusqu'à ce que j'ai essayé la P. P. P., et maintenant je suis heureux de le recommander à tous.

Respectueusement,
J. S. Rosamond.

Billet de Faveur.

Nous accusons réception d'un billet de faveur pour assister aux soirées que donnent de ce temps-ci la Humane Society dans la salle Huntington de cette ville.

Naissance.

En cette ville, le 14 du courant, Mde Joseph Picard de Pawtucket, un garçon. Parrain et marraine, M. George Thériault et Mlle Corinna Vallerand.

Vol dans un Magasin.

Vendredi dernier, M. Jacques Hamel, qui possède un magasin sur la rue Aiken, s'est fait voler sept dollars dans son tiroir-caisse pendant qu'il était occupé dans un autre endroit de son magasin. Il y avait plus d'une personne dans l'établissement, mais les doutes se portent sur un certain colporteur.

Deux Voyous.

Vers sept heures, mardi soir, deux voyous ont poursuivi un de nos petits porteurs de journaux sur la rue Sutherland, à Centralville. Nous avertissons la police de surveiller ces endroits et de voir à ce que ces oiseaux de nuit n'attaquent pas les passants.

Singuliere Coincidence.

Lundi matin, un républicain a payé sa police à un agent d'assurance, et parmi les billets de banque qu'il dut donner se trouvaient deux billets de cinq dollars dont l'un avait été émis par l'Appleton Bank de cette ville et était signé par l'Hon. Geo. W. Fifield qui en était président, et l'autre avait été émis par l'Arlington Bank de Lawrence et était signé par l'Hon. Wm S. Knox, président. La première signature était à l'encre noire et l'autre à l'encre rouge.

Les deux signataires sont aujourd'hui les deux candidats en présence dans le 5ème district congressionnel.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass..

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinin Cure.

Abonnez-vous à L'ETOILE, 25 cents par mois.

BEC DE GAZ OUVERT.

Deux Vieillards Victimes d'un Accident dans un Hotel.

Deux vieillards qui ont dit se nommer Garrett Barrett, âgé de 65 ans, et Wm Collins, âgé de 70 ans, sont venus à Lowell lundi et le soir ils ont été logé à l'hôtel Farragut. Mardi matin ils ont été trouvés sans connaissance dans leur chambre qui était remplie de gaz. Barrett est mort vers les 10 heures, et Collins a repris connaissance et est revenu à la vie.

Un des employés de l'hôtel prétend avoir entendu sortir quelqu'un de cette chambre vers les 4 heures du matin.

Le chef de police a téléphoné aux autorités de Lawrence et ils ont promis de s'occuper de l'affaire et de trouver les parents s'ils demeurent dans cette ville. Le bec de gaz qui était ouvert le matin avait sans aucun doute été laissé ouvert par les vieux quand ils se sont couchés.

La Vie, la Sante et la Force

Apalachicola, Fla., 17 Fév. 1889.

MM. Lippman Bros,

Je vous écris pour vous informer que j'étais affligé de la maladie du sang. J'ai essayé une bouteille xxx et elle ne m'a rien fait. Je gardais le lit depuis sept mois. J'ai essayé des médecins distingués et ils ne m'ont rien fait. J'ai lu votre annonce de la P. P. P. dans le "Apalachicola Times" et j'ai pensé de l'essayer. La bouteille que j'ai eu ce soir en vaut sept ou huit et maintenant oh! que je suis bien. Depuis ce temps je vais à mes affaires, comme inspecteur de bois de charpente. Vous pouvez publier ceci si vous le désirez. J'ai dit la chose à mes amis que la P. P. P. est la vie, la santé et la force.

M. P. Boleen.

Vendu par tous les droguistes et les magasins en général, Lippman Bros, Prop. et Pharmaciens, Savannah, Ga.

Un Mariage.

A St Cyprien, le 9 courant, M. Anatole Fortin unissait ses jours à ceux de Mlle Maxima Martineau.

La bénédiction nuptiale a été donnée par le Révd M. Tassé, curé de la paroisse, qui chanta ensuite une grand'messe solennelle.

Les témoins étaient M. Téode Fortin pour son fils et M. Trefflé Turgeon pour la mariée.

Après la messe il y eut réception chez M. Fortin. M. et Mde Fortin sont partis dans l'après-midi pour un voyage à Montréal, à Québec, etc. Nos souhaits de bonheur les accompagnent.

Haut de Maison a Louer.

Tout le haut d'une maison à louer, 75c. par semaine seulement au No. 35 Lilley Avenue.

CORRESPONDANCE.

M. le Rédacteur,

J'ai eu l'honneur, il y a quelque temps, d'adresser à plusieurs prêtres de l'Etat du Massachusetts une lettre qui a singulièrement offensé les "saltimbanques évangéliques." Cette charmante expression est sortie de la cervelle d'un des leurs. Je suis on ne peut plus satisfait du succès magnifique obtenu par cette lettre; les récriminations et les insultes grossières qu'elle m'a attiré es de la part du rédacteur de la "guenille," nom donné au journal de M. Dorion par un grand saltimbanque évangélique, me prouvent que j'ai frappé juste et que j'ai donné un vilain coup de pied à ce pauvre protestantisme canadien-français qui ne vit que de détritus et de mensonges; il est plus que probable que cette poignée de protestants canadiens sera sous peu ensevelie dans l'oubli; c'est ce que redoutent plusieurs saltimbanques comme en font foi les lettres que j'ai en ma possession. Un d'entre eux me disait un jour, "nous faisons ce métier parce que nous sommes obligés de gagner notre vie;" ce n'est pas le dévouement qui dévore ces pieux saltimbanques, mais bien l'amour de l'argent, l'amour du bien-être et surtout la pieuse fainéantise évangélique; quoiqu'il en soit, le plus tôt on chantera le "Libera" de cet infect protestantisme canadien, le mieux ce sera pour ceux qui se sont laissé tromper par ces hommes à l'extérieur hypocrite et austère, et le mieux ce sera surtout pour Messieurs les Américains, car ils pourront employer mieux à propos l'argent qu'ils donnent inutilement pour une œuvre qui est une vraie blague et qui est à l'agonie, depuis qu'elle a vu le jour; et n'allez pas croire, vous qui lirez ce que je dis ici, que ce ne soit là que mon opinion personnelle, j'ai trois ou quatre lettres écrites par de pieux saltimbanques qui en font foi et que je livrerai à la publicité s'il le faut. Ce que disait M. de Joux, pasteur protestant de Genève, en l'année 1813, nous prouve que le protestantisme ne vaut pas cher. "Pour moi, dit-il— je blâmerais un catholique qui se ferait protestant, parcequ'il n'est pas permis à celui qui a le plus de chercher le moins; mais je ne saurais blâmer un protestant qui se ferait catholique, parcequ'il est bien à celui qui a le moins de chercher le plus." En 1825, M. le pasteur de Joux abjura le protestantisme et se convertit à la foi de l'Eglise.

La mère de Melanchton, un des plus fameux disciples de Luther, avait été entraînée par son fils, et l'avait suivi dans la prétendue réforme Luthérienne; sur le point de mourir elle fit appeler le réformateur, et, dans ce moment suprême, elle l'interrogea solennellement: "Mon fils, lui dit-elle, c'est par votre conseil que j'ai abandonné l'Eglise catholique pour embrasser la religion nouvelle. Je vais paraître devant Dieu, et je vous adjure par le Dieu vivant, de me dire, sans me rien cacher, dans quelle foi je dois monrir". Melanchton baisse la tête et garde un moment le silence; l'amour du fils luttait en son cœur contre l'orgueil du sectaire, ou si on l'aime mieux du "grand saltimbanque". Ma mère, répondit-il enfin, "la doctrine protestante est plus facile, la doctrine catholique est plus sûre". voir Audin, vie de Luther, tome III, page 288. Que dites-vous de cet aveu, M. le redacteur de la guenille, et qu'en disent tous vos confrères...

Si la religion catholique est plus sûre, il faut donc la prendre, et surtout il ne faut point la quitter pour aller au moins sûr. C'est ce raisonnement de simple bon sens qui engagea le roi Henri IV à se faire catholique. Une conférence sur la religion avait lieu à St Denys, en présence du roi et de toute sa cour. Les controversistes étaient, d'une part, plusieurs théologiens catholiques, et, d'autre part, les ministres Duverdier, Morlas, Salette et quelques autres.

"Le roi, dit l'histoire Péréfix, histoire d'Henri IV, page 200, voyant qu'un des ministres n'osait pas nier qu'on pût se sauver dans la religion catholique, Sa Majesté prit la parole et dit: "Quoi! vous tombez d'accord qu'on puisse se sauver dans l'église romaine?" Le ministre répondit "qu'il n'en doutait pas, pourvu qu'on vécut bien." "Et vous Messieurs, dit le roi aux docteurs catholiques, pensez-vous que je puisse faire mon salut en restant protestant?" — "Nous pensons, Sire, et nous vous déclarons qu'ayant connu l'Eglise véritable, vous êtes obligé d'y entrer, et qu'il n'y a pas de salut pour votre âme dans le protestantisme."

Sur quoi le roi repartit fort judicieusement, en se tournant vers les ministres: "La prudence veut donc que je sois de la religion des catholiques, et non point de la vôtre, parce qu'étant de la leur, je me sauve selon eux et selon vous, et étant de la vôtre, je me sauve bien selon vous, mais non pas selon eux; or, la prudence demande que je suive la plus assurée." Et il abjura son erreur. Je conseille aux pieux saltimbanques du Massachusetts d'en faire autant; car ce qui pousse au protestantisme, c'est tout simplement l'ignorance crasse, les mauvaises passions, l'oubli de la justice divine etc... La droiture de la conscience, la science véritable, l'amour du vrai et la crainte de Dieu ramènent les âmes à l'Eglise catholique. Il avait bien compris cette vérité le pasteur qui m'écrivait ces paroles: "Le protestantisme n'est pas autre chose qu'une comédie, faisons les comédiens, gagnons de l'argent et moquons-nous d'eux." C'est de celui-là que feu M. Cyr disait: "mentir est une jouissance et une nécessité pour lui... son but est de gagner de l'argent... il veut en taire par n'importe quels moyens..." Voilà qui est évangélique...

Mais je dois abréger et me contenter de demander au rédacteur de la "guenille" de vouloir bien me dire dans quelle rue se trouve la maison si suspecte où j'ai dû coucher; s'il peut me répondre, c'est bien pour lui, s'il ne le peut pas il sera attaqué en diffamation; il y a assez longtemps que ce rédacteur de guenille bave sur tout un chacun pour qu'il apprenne mieux... qu'il n'oublie pas non plus le numéro de cette maison; quand il me l'aura dit, je lui apprendrai quelque chose de très édifiant au sujet de certains confrères qui comme lui prêchent l'Evangile et qui ont été vus "com meretricibus."

M. le rédacteur de la guenille ferait bien, pour son édification, de prendre des renseignements à Central Falls, auprès du Rév. M. Benoit, fils, au sujet d'un de ses amis et il découvrirait probablement quelque chose d'assez puant pour sa guenille; sa fameuse feuille est comme un cloaque ou tout ce qu'il y a d'immondices va se jeter... elle est comme un sépulcre ouvert pendant la chaleur, qui exhale une odeur capable de corrompre tous ceux qui la lisent ou la touchent; c'est, en un mot, ce qu'on peut appeler du protestantisme en fiole.

J'ai en ma possession, M. le rédacteur de la guenille, plusieurs de vos lettres qui me prouvent jusqu'à l'évidence que vous vous nourrissez plus souvent de détritus que de pain. Vous me dites dans une de ces lettres que si l'œuvre *saltimbanique* n'avait pas fait plus de progrès à Worcester, c'était parce qu'un certain saltimbanque que vous me nommez et qui est plein de vie au moment où j'écris ceci, avait été surpris dans sa salle peu évangélique avec... devinez... Si vous l'avez oublié je vais vous le dire.... avec une belle b.... Voilà qui est évangélique, et voilà qui prouve que dans votre guenille, vos lettres, etc., vous ne vous plaisez que dans la saleté; c'est là, d'ailleurs, le propre du protestantisme. Je ne valais pas mieux que les autres quand je faisais partie des saltimbanques; "Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es."

Vous avez la sottise d'écrire que si j'ai quitté les saltimbanques évangéliques, c'est parce que je n'ai jamais cru à l'Evangile. Voilà qui est bien.... Mais misérable que vous êtes, si je n'y ai jamais cru, pourquoi m'avez-vous écrit cinq ou six lettres, que je conserve, pour m'inviter et me supplier même d'aller prêcher chez vous à Manchester? C'est là ce qu'on peut appeler saltimbanque au superlatif. Mentez, mentez, M. le rédacteur de la guenille, plus vous mentirez, mieux ce sera, les catholiques romains apprendront à vous connaître, et une fois qu'il vous connaîtront comme il faut, ils vous fuiront comme le diable fuit l'eau bénite.

Si je vous publiais vos lettres dans un journal, elles prouveraient au public que vous avez eu la plus grande confiance en moi et que vous vous démentez vous-même en publiant dans votre guenille que je n'ai jamais cru à l'Evangile. J'ai aussi en ma possession des lettres d'hommes éminents dans le *saltimbancanisme* et qui prouvent qu'ils avaient une grande confiance en moi. J'ai de plus une requête signée par tous les protestants de Spencer qui pourrait vous prouver que pendant tout le temps que j'ai vécu avec les saltimbanque, je valais autant qu'eux.

Je regrette que MM. les Américains gaspillent leur argent pour faire vivre des gens qui n'ont aucun amour pour eux et qui ne méritent que la géhenne sempiternelle, encore style protestant.

Si vous le désirez, M. le rédacteur de la guenille, je publie les cent cinquante ou deux cents lettres que j'ai en ma possession pour vous faire connnaître comme vous le méritez.

En attendant, je vous conseille de mettre un peu d'eau dans votre vin.

G. Joseph Motte, Ptre.

UNE MERE

Elizabeth, N. J., 15 oct—Une terrifiante tragédie s'est passée ce matin en cette localité.

Mde Thomas Harrigan, âgée de 30 ans, qui demeurait sur l'avenue Grier, prit dans ses bras ses trois enfants âgés respectivement de cinq et trois ans et six mois, puis elle alla se placer sur une meule de foin à laquelle elle mit le feu. La mère et ses trois enfants ont été brûlés vifs.

On croit que cette malheureuse a commis cette action dans un moment d'aliénation mentale.

Voici des détails supplémentaires sur cette effroyable tragédie:

A 6 heures, ce matin, le mari de cette femme quitta sa demeure pour se rendre à Newark. Plus tard Mde Harrigan alla quérir du lait chez un voisin, mais rien d'étrange dans ses allures ne fut remarqué. A dix heures on s'aperçut que l'habitation Harrigan était en feu. Quelques voisins accoururent et parvinrent à éteindre les flammes.

Quelques minutes plus tard on trouva la grange en feu. Les pompiers furent appelés et ils subjuguèrent les flammes. Ce n'est qu'après ce deuxième incendie qu'on remarqua la disparition de Mde Harrigan et de ses trois enfants.

On se mit aussitôt à la recherche des disparus, et, à la grande horreur des voisins, les corps de la femme et de ses enfants tous affreusement brûlés furent trouvés dans la grange. Un bidon à l'huile et quelques allumettes furent aussi découverts près de l'endroit où s'élevait la meule de foin, ce qui est une preuve que le crime avait été prémédité.

SCENE NOCTURNE.

Portland, Me., 15 oct—A Cumberland Centre, la nuit dernière, une escarmouche émotionnante a eu lieu entre des voleurs et quelques citoyens.

Des cambrioleurs enfoncèrent la boutique de forge d'Adams & Whitney et ils s'emparèrent d'outils avec lesquels ils ouvrirent un châssis du magasin de James Dunn, qui est aussi le bureau de poste.

Le maître de poste Dunn, qui demeure en face de son magasin, fut réveillé par un bruit insolite, et s'armant à la hâte il alla se poster derrière une clôture en arrière de son magasin, tandis que son beau-frère, George Jordan, faisait la surveillance en avant de l'établissement et que d'autres citoyens environnaient l'édifice.

Les voleurs qui étaient entrés dans le magasin aperçurent Jordan dans la rue et ils tirèrent sur lui à travers la porte vitrée du bureau de poste. Aucune balle n'atteignit Jordan, mais l'une d'elle faillit blesser Mde Dunn, qui se tenait dans une fenêtre de sa maison sur l'autre côté de la rue.

Les voleurs ouvrirent la porte de devant du magasin et on s'aperçut qu'ils étaient quatre. Tous s'enfuirent vers Yarmouth, et s'échappèrent en s'enfonçant dans les bois.

Dans le magasin ils avaient eu le temps de perforer un trou dans le coffre-fort, et d'y mettre de la poudre; mais ils furent surpris avant d'avoir pu allumer la mèche.

Ils n'ont emporté que de la menue monnaie trouvée dans le tiroir-caisse.

TENTATIVE DE MEURTRE.

Brockton, 15 oct.—Une tentative de meurtre a été commise sur la personne d'un agent de la police spéciale nommé Ewing G. Knight de Randolph, une ville voisine.

Cet agent de police avait été envoyé à l'exposition agricole de Brockton pour pincer les marchands de spiritueux sans licence qui tenteraient de faire ce commerce à la barbe des autorités. Plusieurs délinquants furent amenés par Knight devant les tribunaux, ce qui fit naître des haînes terribles contre ce policier.

Knight était en tramway électrique à Randolph hier soir quand l'attentat qui heureusement n'a pas eu de conséquences graves a été commis. Comme le tramway passait en face des écuries Avon, une voiture couverte arriva du côté de l'ouest et s'approcha du char. Deux ou trois passagers se trouvaient sur la plate-forme à l'arrière du tramway. A l'intérieur, qui était éclairé, se trouvaient quelques personnes et le conducteur. Knight occupait un siège sur le côté ouest du char et il se trouvait à tourner le dos à la voiture couverte qui s'approcha très près du tramway. Tout à coup une détonation se fait entendre et une balle traverse l'étroit châssis du char et vient se loger sous le siège de l'agent de police Knight, sans blesser personne.

Ce coup de feu avait été tiré par quelqu'un se trouvant dans la voiture couverte qui aussitôt s'éloigna fort rapidement. On avait évidemment visé sur Knight, mais dans la précipitation où devait se trouver le tireur, il tira trop bas, ce qui sauva la vie de l'agent de police.

La voiture couverte se dirigea vers le village de Randolph et ne tarda pas à disparaître.

Les auteurs de ce mauvais coup n'ont été vus par personne; la voiture couverte paraissait contenir deux ou trois personnes qu'on ne put distinguer à cause des ténèbres qu'il faisait au dehors. De la manière que le cheval était conduit on est porté à croire que ces personnes étaient ivres.

Comme l'agent de police Knight s'est fait des ennemis très redoutables, on se croit en présence d'une tentative pour l'assassiner.

JOHN L, SULLIVAN

Il dit qu'il a cesse de Boire pour tout de Bon

Philadelphie, 17 oct—John L. Sullivan a invité hier soir les journalistes à assister à la représentation dont il tient le premier rôle, et après la séance l'ex-champion raconta ses petites affaires aux publicistes.

Il leur dit qu'un nommé Johnson était prêt à lancer un défi de $20,000 que lui, John L. Sullivan, battrait le vainqueur dans la prochaine rencontre de Corbett et de Fitzsimmons. Sullivan a ajouté qu'il avait l'intention de faire une tentative suprême pour regagner le titre de champion. "J'ai cessé de boire pour tout de bon dimanche dernier, s'est écrié Sullivan, et je vais être maintenant un tout autre homme. Je me rencontrerai avec tous ceux qui oseront se présenter. Je n'en ai pas pour longtemps à m'occuper de théâtre."

BLESSE SON FRERE.

New Haven, Conn., 15 oct—Elisha Trowbridge, un homme âgé, a blessé cette après-midi d'un coup de revolver son frère Chas. H. Trowbridge, le caissier de la Mechanic National Bank. La balle alla se loger dans la jambe. La tragédie s'est passée dans les bureaux de la banque.

Il appert que Elisha Trowbridge était dans la banque et conversait avec son frère depuis quelques minutes, puis fit mine de vouloir sortir. Rendu à la porte, il se retourna, sorti un revolver de sa poche et fit feu avec le résultat que l'on sait.

Ensuite l'auteur de ce mauvais coup sortit précipitamment, mais il n'avait fait que quelques pas au dehors qu'un agent de police qui avait entendu la détonation et était accouru, lui mettait la main au collet.

Trowbridge n'opposa aucune résistance et donna son arme sans dire un mot

Le caissier Trowbridge est très bien connu partout l'Etat et il est fort populaire dans les cercles financiers.

Elisha, celui qui a fait le coup, a déjà été employé à la City Bank de cette ville, et il y a une semaine il s'est fait une mauvaise renommée en volant plusieurs centaines de dollars à sa maîtresse de pension.

On croit que cet homme n'a pas toute sa raison, et quelques personnes disent qu'il a déjà été renfermé à l'asile de Middletown.

La cause de la tragédie n'est pas connue.

BATTUS ET VOLES.

Rockland, Mass., 16 oct.—Des voleurs ont pénétré la nuit dernière dans la demeure de M. et Mde Stephen Whitney, deux vieilles personnes, et ils les ont battus comme blé.

Mde Whitney, pour secourir son mari, jeta une lampe à la tête des voleurs, mais elle manqua son but. L'un des malfaiteurs se jeta alors sur elle et la frappa brutalement sur la tête et les épaules.

Ces brigands en furent pour leur peine, car ils ne trouvèrent rien ayant une certaine valeur dans la maison.

Whitney pense qu'il reconnaîtrait ses assaillants si la police parvenait à s'en saisir.

Ballston, N. Y., 16 oct.—Katherine et Elizabeth Nolan, de Waterford, les deux sœurs âgées respectivement de 22 et 17 ans, ont comparu devant les tribunaux hier après-midi sous l'accusation d'avoir administré une dose d'arsenic à leur frère, John Nolan, afin de le faire mourir et pouvoir ensuite obtenir le montant de sa police d'assurance.

Un commis pharmacien est venu raconter qu'il avait vendu de l'arsenic aux deux sœurs avant la date du crime.

Comme le père, la mère et une sœur des deux accusées sont morts dans des circonstances suspectes dans l'espace de huit mois et que tous avaient des polices d'assurance, l'on croit avec raison que ces personnes ont été empoisonnées par les deux sœurs.

L'enquête qui se poursuit au moment où nous écrivons ces lignes révélera tout, espérons-le.

F. X. VOYER,

85 RUE HARBOR.

M. Voyer a aujourd'hui recu son assortiment complet de

Chaussures d'Automne et d'Hiver,
Claques,
Bottes en Caoutchouc, etc.

Chaussures d'hommes qui se vendaient $1.50 et $2.00,

Aujourd'hui $1 et $1.75

et une foule d'autres spécialités aux plus bas prix de la ville.

NAUMKEAG MARKET,

21 a 23 Rue Front.

Roti Frais	12c. la livre
Epaules Fraiches	10c. "
Quartier d'Agneau	5 a 7c. "
Bon Bifteck	10c. "
Butterine	16c. "
Fromage de Creme	14c. "
Fleur Haxall, meilleur qualité	$4.25 a $4.50
Fleur en sac meilleure qualité 25 lbs.	55c.
Saindoux	7 1-2c. a 10c.

Maintenant reçus toutes espèces de Poisson Salés, Saumon, Hareng, Anguilles du Canada. Aussi Epiceries, Provisions à l'usage des familles, etc.

Nouvelles de Salem, Mass.

Le Canado-Americain sera déposé à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer.

Le Canado-Américain sera en vente à l'avenir chez M. P. Pelletier, Jefferson Ave., Castle Hill.

Notre ami, M. Isaïe Dupont, a eu la douleur de perdre sa vieille mère décédée la semaine dernière à Gardner, Mass.

La Bande Lafayette est allée vendredi dernier faire une excursion à Peabody. Partout on l'a applaudie sur la route.

Il est rumeur qu'une compagnie canadienne doit se former sous peu à Castle Hill pour préparer le cuir pour le commerce.

Le Naumkeag Market n'a pas besoin de réclame, les prix de ses marchandises ne sont pas surpassés. Une seule visite vous convaincra.

Nos lecteurs sont informés que toute correspondance signée d'un nom de plume n'a pas été écrite par notre correspondant M. Frank Voyer.

On demande dans plusieurs quartiers l'adresse du *comte* de Vicq de Cumptich. Ses anciens amis sont priés de ne pas trop s'empresser de répondre tous à la fois.

MM. Pelletier & Laforme, prop, du Naumkeag Market, ont reçu la semaine dernière deux chars de farine. C'est la raison qu'ils peuvent vendre meilleur marché que qui que ce soit.

Pour un belge et surtout un puriste dans la langue française, ce n'est pas joli ni poli, d'abandonner la publication d'un journal sans faire ses adieux. Mais que voulez vous, arrivé sans tambour ni trompette, il a disparu tel qu'il est venu.

MM. Pelletier et Laforme, ayant aujourd'hui ouvert deux nouveaux magasins, un à Castle Hill et l'autre à Gloucester, se trouvent en position de vendre meilleur marché que les autres épiciers et marchands de viande et provisions.

Naissance.

La semaine dernière, Mde Philippe Caron, un garçon.

Parrain et marraine, M. et Mde Joseph St Pierre.

LE OZAR FAIBLIT

St Pétersbourg, 17 oct.—Un bulletin signé par le professeur Leyden et les médecins Zachinera, Poppf et Beljaminoff contient ce qui suit: "La maladie des rognons dont souffre le czar fait des progrès. Les forces de Sa Majesté diminuent. On espère que le climat de la Crimée aura un heureux effet sur la santé de notre illustre patient."

Alexandre III, Czar de Russie, règne depuis 1881, quand les Nihilistes réussirent à assassiner son père, Alexandre II. Le Czar est né le 10 mars 1845.

ARRESTATION D'UN JUGE.

Beaver City, Neb., 16 oct.—L'Hon. D. T Weltz, un juge du quatorzième district judiciaire, a été arrêté et conduit devant le juge Anderson, sous l'accusation d'avoir accepté des pots-de-vin d'un plaideur.

La plainte a été portée par A. D. Gibbs qui occupait tout récemment une position de reporter à la cour. Le juge Weltz lui donna son congé: de là son animosité.

Le procès aura lieu le 25 octobre prochain.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les Marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

Candidat au Congrès.

New Bedford, 15 oct—Robert Howard, le chef ouvrier de Fall River, a été nommé candidat au congrès aujourd'hui par les démocrates du 13ème district.

Journal Quotidien à Chicago.

Chicago, 14 oct.—On annonce la fondation prochaine d'un journal français quotidien, à Chicago. M. Daniel Bergevin, avocat, est à la tête de l'entreprise.

De la Neige.

Boston, 15 oct.—Le Massachusetts a eu sa première neige de bonne heure ce matin, et d'autres parties de la Nouvelle-Angleterre ont eu la même visite.

Première Neige à New York.

Middletown, N. Y., 15 oct — La première neige de la saison est tombée sur les comtés d'Orange et de Sullivan, la nuit dernière. Il est aussi tombé une assez grande quantité de neige dans les comtés de Delaware et de Chenango.

Québec, 15 oct—M. E. J. Paradis, le fameux rameur du Lachine Boat Club de Montréal, est arrivé à Québec à 10 h. 55 du matin après avoir fait le trajet de Montréal à Québec en canot.

M. Paradis a quitté Montréal mardi à 7 h.a.m. Le premier jour il a fait 110 milles et a couché à Port Saint François où il a été retenu toute la journée du lendemain par le mauvais temps. Jeudi, la même raison a empêché M. Paradis de faire plus de 27 milles.

Parti vendredi matin à 7 heures du Cap Santé, M. Paradis est entré dans notre port à 19 h. 55.

Il a accompli le trajet en 23 heures 40 minutes, une moyenne de plus de 7½ milles à l'heure.

Pillage d'un Coffre-Fort.

Springfield, Mass, 16 oct—Des cambrioleurs ont fait sauter un coffre-fort au moyen de la dynamite dans les bureaux de la Hampden Brick Company, en cette ville, la nuit dernière, et ils se sont enfuis en emportant une boîte contenant environ $125 et un certain nombre d'actions de la California Mining Co.

Terrible Conflagration.

Fort Wayne, 17 oct—Presque tout le village de Liberty Centre a été la proie des flammes hier. C'est un incendiaire qui a mis le feu. Les pertes s'élèvent à $100,000. On soupçonne trois vilains garnements d'avoir fait le coup.

FEUILLETON

12

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

PREMIERE PARTIE.

XXX

Eh bien, soit, mais laissez-moi du moins remédier au désordre de votre lit. Ces oreillers sont mal disposés, ils s'affaissent sur vous et vont vous étouffer.

Sans attendre la réponse du baron, Ursule plaça son flambeau sur un meuble, derrière le rideau, et se mit en devoir avec toute apparence d'un infatigable dévouement, de réparer un désordre qui n'existait pas. Or, tandis qu'elle disposait les oreillers autour de la tête et des épaules du vieillard, elle glissa sous le traversin sa main agile et saisit la clef du coffre fort.

A présent, demanda-t-elle, êtes-vous mieux?

Oui, beucoup mieux, je me sens tout à fait bien?

Dans ce cas, je vais me retirer plus tranquillement, mais pas avant de vous avoir fait boire une bonne tasse de votre infusion de pavot.

Le vieux baron voulut se regimber contre la proposition d'Ursule de prendre une seconde tasse de tisane:

J'en ai pris une il y a deux heures à peine, dit-il, vous le savez bien.

Puisque la première n'a produit aucun effet, vous voyez que la seconde est nécessaire.

Mais l'infusion est froide maintenant.

Dans quelques secondes elle sera chaude. La lampe à esprit-de-vin est là.

Ursule reprit son flambeau, saisit une cafetière en argent placée sur la table de nuit, et entra dans le cabinet dont le rideau du lit cachait la porte au baron. Ce dernier poussa un profond soupir et garda le silence. Il connaissait depuis trop longtemps Ursule Renaud, il la connaissait trop bien pour ne pas savoir qu'avec cette terrible servante-maîtresse mieux valait céder que discuter.

La femme de charge ouvrit rapidement le coffre fort, s'empara d'une enveloppe fermée par un cachet de cire rouge, et portant pour suscription:

CECI EST MON TESTAMENT

Elle glissa cette enveloppe dans son corsage, elle alluma sous la cafetière d'argent une petite lampe à esprit-de-vin, elle traversa la chambre en murmurant du ton le plus naturel: *Avant une demi minute votre infusion sera prête*, et elle regagna le salon, où Rodille l'attendait.

Hâtez-vous, hâtez-vous, dit-elle d'une voix si basse qu'il devina ses paroles plutôt qu'il ne les entendit. Nous n'avons à nous que quelques instants.

Rodille, muni du testament, s'élança dans la direction de l'appartement d'Ursule, tandis que celle-ci retournait auprès du baron et entamait pour lui tout une série de ces lieux communs consolants dont les gardes-malades défilent volontiers le chapelet sur le lit des patients confiés à leurs soins.

Quittons, si vous le voulez bien, la femme de charge et le vieillard, et suivons Rodille. Le hardi né s'arrêta qu'auprès de la table ronde, sur laquelle se trouvaient deux candélabres allumés. Il prit un couteau de dessert à lame d'argent très mince, et il présenta à la flamme de l'une des bougies cette lame flexible jusqu'à ce qu'elle fût devenue d'un rouge vif. Ceci fait, et avec une dextérité qui prouvait une grande habitude de ces sortes de choses, il glissa le métal incandescent entre le papier de l'enveloppe et le cachet armorié, de manière à détacher la cire sans altérer l'empreinte nette et profonde de l'écusson surmonté du tortil baronial.

Ce procédé bien simple, fort usité jadis aux beaux jours du cabinet noir, réussit de la façon la plus prompte et la plus complète. L'enveloppe s'entrouvrit. Rodile en tira un papier plié en quatre et couvert d'une grosse écriture. Il lut rapidement, sans que son visage impassible exprimât la surprise, le mécompte ou la joie.

Sa lecture achevée, il se leva, et fouillant dans l'un des tiroirs d'un petit meuble servant de secrétaire à Ursule, il y prit une feuille de papier de même dimension que celle dont s'était servi le baron. Il plia en quatre cette feuille blanche, la glissa dans l'enveloppe à la place du testament qu'il mit dans sa poche; puis, faisant chauffer de nouveau la lame d'argent, il s'en servit pour recoller le cachet avec une perfection si grande que les moindres traces d'effraction disparurent comme par enchantement.

Trois minutes avaient suffi pour accomplir tout ce qui précède. Avant que la quatrième minute se fût écoulée, Rodile était de retour dans le petit salon et tendait l'enveloppe à Ursule, qui guettait son arrivée avec une impatience et avec une anxiété faciles à comprendre.

Aucune question, aucune réponse, ne furent échangées en ce moment entre les deux complices. La femme de charge se hâta de restituer au coffre-fort le dépôt violé, et après avoir replacé la clef sous l'oreiller, et contraint le baron à boire jusqu'à la dernière goutte une grande tasse d'infusion de pavot, elle courut rejoindre Rodille dans l'appartement où il était retourné l'attendre, et où elle le trouva occupé à se servir une formidable tranche de pâté de rouge aux truffes de Périgueux.

Eh bien, lui demanda-t-elle d'une voix haletante, avez-vous réussi?

Parbleu! est-ce que, lorsque, j'entreprends quelque chose, je ne réussi pas toujours?

Vous avez lu le testament?

Oui, et ce n'a pas été bien long.

Que contient-il?

Une seule clause, mais fort explicite et telle absolument que vous pouviez la désirer, ma belle et tendre amie.

Et cette clause, cette clause, Rodille?

La voici textuellement: "Je donne et lègue, sans restriction d'aucune sorte, tous mes biens, meubles et immeubles, ainsi que l'argent qui se trouvera chez moi à l'heure de mon décès, à mademoiselle Ursule Renaud, mon unique et fidèle amie..."

En entendant ces mots, qui réalisaient, qui dépassaient même ses plus chères espérances, Ursule éprouva une si vive émotion qu'elle se sentait défaillir. Son visage couperosé devint très pâle, et elle serait certainement tombée à la renverse si Rodille ne s'était hâté de la soutenir dans ses bras, de l'asseoir dans un bon fauteuil, de lui frapper dans les mains et de lui jeter à la figure quelques gouttes d'eau fraîche. Cette syncope causée par l'allégresse fut d'ailleurs de courte durée. Ursule revint à elle-même et balbutia d'une voix encore mal assurée:

Légataire universelle! Tous ses biens! Plusieurs millions! Le digne homme! l'excellent homme! Ah! je savais bien qu'il ne serait point ingrat! C'est à peine s'il lui reste maintenant huit jours à vivre! Quel bonheur! Rodille, mon Rodille, tu me devras ta fortune. Cette pensée me rend folle de joie.

Rodille toujours parfaitement calme, remplit un grand verre de vin de Xerès et le présenta à Ursule en lui disant:

Calmez-vous, tendre amie, calmez-vous et buvez ceci.

Ursule vida le verre d'un seul trait.

Maintenant, reprit le bandit, causons.

XXXI

La conclusion de l'entretien d'Ursule et de Rodille fut que le mariage projeté aurait lieu dès le lendemain de la mort du baron de Viriville, par conséquent, selon toute apparence, dans un avenir très rapproché.

En attendant, et pour éviter tout retard quand arriverait l'heureux moment, rien n'empêchait de commencer à l'instant même les publications légales, dont à coup sûr le baron, dans son état d'isolement et de souffrance, ne serait point instruit. Il fut convenu que le lendemain à dix heures du soir, Rodille reviendrait souper et qu'il emporterait les papiers de famille d'Ursule Renaud, papiers indispensables pour afficher les bans sous le petit grillage de la mairie de l'arrondissement.

Il était environ deux heures du matin, quand le bandit quitta sa fiancée un peu mûre, qu'il laissa complètement ivre d'amour, de xérès et d'espérance.

Pour obéir aux exigences impérieuses de ses multiples travaux, Rodille avait dans le quartier du Temple, un pied-à-terre consistant en une petite chambre au sixième étage d'une maison sans portier et fort mal habitée. Dès qu'il eut regagné ce domicile et qu'il se fut procuré de la lumière en battant le briquet, il se laissa tomber sur une chaise; il tira de sa poche le testament du baron de Viriville, et il se mit à rire longuement et silencieusement, à la façon du vieux *Bas de-Cuir* des immortels romans de Cooper.

Ah! rh! la pauvre sotte! murmura-t-il ensuite. Comme le vieux roué s'est moqué d'elle! Compter sur plusieurs millions et hériter de six cents livres de rentes! quelle chute! Vraiment ce sera charité pure d'éviter à cette chère Ursule une déception qui la tuerait!

Il déploya la feuille de papier pliée en quatre et il relut à demi-voix les phrases suivantes:

"Aujourd'hui, 1er juillet de l'année 1830, me trouvant sain d'esprit, mais malade de corps, j'écris ce testament olographe, qui contient mes dispositions dernières.

"Je lègue tous mes biens, meubles et immeubles, à mes héritiers du sang, qu'il m'est impossible de désigner, par l'excellente raison que j'ignore même s'ils existent. J'avais un frère, je n'ai point entendu parler de lui depuis plus de quarante ans. Je ne sais s'il vit encore, s'il est marié, s'il a des enfant, et je ne veux faire à ce sujet, personnellement, aucune recherche.

"Mon frère se nommait Simon Besnard, comme moi; le nom et le titre de baron de Viriville lui sont certainement inconnus. Il est originaire, ainsi que moi, du hameau de Saint-Féréol, dans le Jura.

"Je choisis pour exécuteur testamentaire M. Durand-Menneville, mon notaire, et je le charge des démarches nécessaires pour retrouver mes héritiers. Cette besogne sera sans doute bien facile, car les millions possèdent, comme l'aimant, le privilège d'attirer.

"Je prie M. Durand-Menneville de vouloir bien accepter, à titre de souvenir, un diamant de quelque prix qui se trouvera dans un petit écrin de chagrin rouge, parmi les valeurs que contient mon coffre-fort.

"Sur les capitaux liquides et disponibles de ma succession, il sera prélevé la somme nécessaire pour constituer une rente viagère de six cents livres au profit de ma femme de charge, Ursule Renaud. Ce chiffre de six cents livres représente le montant des gages annuels de ladite Ursule Renaud, et ce revenu, joint à ce qu'elle a dû mettre de côté depuis dix ans qu'elle administre ma maison, lui suffira certainement pour vivre. A défaut d'héritiers naturels, je lègue ce que je possède à l'Etat."

Suivait le détail de tous les biens composant la fortune du baron. Ces biens arrivaient à former la somme imposante de quatre millions. A la suite de ces dispositions se lisait, tracé d'une main ferme, la signature:

"ANDRÉ BESNARD, connu sous le nom de BARON DE VIRIVILLE."

Ceci vaut peut être beaucoup d'argent, se dit Rodille à lui-même, en repliant l'acte et en le mettant avec soin dans son portefeuille. Si le notaire n'a point un double de ce testament, et, ma foi, la chose me paraît possible, je pourrai me donner à moi-même la mission philanthropique de retrouver les héritiers, et il ne sera pas difficile, avec un peu d'adresse, de leur vendre bien cher le secret de leur fortune. J'entrevois là-dedans le germe d'une opération magnifique. J'y penserai certainement plus tard, lorsque j'aurai expédié les affaires pressées.

Puis après ce court monologue, Rodille se coucha et s'endormit. Il sentait le besoin de réparer ses forces, car une grande et terrible besogne l'attendait la nuit suivante.

Le baron de Viriville, ou plutôt André Besnard, puisque nous savons que tel était son véritable nom, avait mené, pendant sa longue carrière, une existence fort accidentée.

Fils d'un paysan besoigneux des montagnes du Jura, il s'était dit de très bonne heure qu'une famille pauvre ne peut et ne doit être qu'un embarras et qu'une entrave, dont il importe à tout homme intelligent de se débarrasser les plus tôt possible. En conséquence, à peine âgé de dix-huit ans, il avait quitté son vieux père, son frère un peu plus jeune que lui, et il était parti pour courir le monde et faire fortune.

Faire fortune! combien essayent! combien peu réussissent! André Besnard devait réussir.

Il possédait au plus haut degré l'intelligence du commerce et des affaires, et celle de ses propres intérêts. En revanche, il manquait absolument de cœur et de sens moral. Il était honnête, néanmoins, mais surtout parce que l'honnêteté lui semblait le meilleur de tous les moyens d'inspirer la confiance et de se pousser dans le monde.

Les hasards d'une vie errante, et très difficile à ses debuts, le conduisirent au Havre. Là il s'embarqua sans un sou, en qualité d'apprenti matelot, sur un navire en partance pour l'Amérique. Il passa une bonne partie de sa jeunesse à New York, où il réalisa le problème de faire quelque chose avec rien. Il gagna péniblement un peu d'argent au rude travail du déchargement des vaisseaux. Il entreprit ensuite le commerce, il risqua et il agrandit ses modestes capitaux dans des spéculations hardies et qui toutes furent heureuses. Enfin il regagna la France, au bout de quatorze ou quinze ans, avec une somme ronde de cinq cent mille francs.

Déjà riche, il s'établit au Havre, où il devint tout à la fois banquier et armateur. Ses opérations réussirent miraculeusement, son argent fit la boule de neige, et il acquit, en quelques années, la fortune magnifique dont nous connaissons le chiffre splendide.

Arrivé à l'âge de cinquante-huit ans, André Besnard éprouva le besoin de se reposer enfin et de jouir de l'opulence qu'il avait acquise... Il liquida ses affaires, vendit ses navires et résolut de se fixer à Paris et d'y goûter tous les plaisirs que la grande ville offre aux millionnaires avec une infatigable prodigalité.

Parmi les domaines achetés par lui en Normandie, comme placements de fonds, se trouvait une petite terre formant autrefois la baronnie de Viriville et ayant appartenu à une famille éteinte pendant la révolution.

André Besnard, au moment de devenir Parisien, jugea tout à fait convenable d'échanger son nom roturier contre une appellation plus sonore. Il prit le nom de sa terre et il se donna en outre, de son autorité privée, le titre de baron, chose toute naturelle et légitime selon lui.

Il avait pour agir ainsi, deux motifs. D'abord une satisfaction de vanité puérile, ensuite un très vif désir de n'être pas découvert dessous son pseudonyme par quelque membre de sa famille, restée pauvre sans doute, tandis que lui-même s'enrichissait. On voit que le nouveau baron demeurait fidèle, dans l'âge plus que mûr, aux principes de sa jeunesse.

C'est alors, et pour réaliser ses plans de délicieux loisirs, que M. de Viriville acheta l'hôtel de la rue du Pas-de-la-Mule, qu'il s'y installa avec une demi-douzaine de domestiques, et qu'il se livra corps et âme à sa passion dominante et chérie, l'égoïsme.

C'est par égoïsme qu'André Besnard ne s'était jamais marié. Il prodiguait, à l'égal de la peste, les embarras et les sujétions de toutes sortes qu'une femme et des enfants ne manqueraient point d'amener avec eux dans son intérieur. Il voulait conserver une indépendance absolue, jouir de cette liberté sans limites qu'il est impossible, croyait-il, de rencontrer ailleurs qu'au sein du célibat. Ses songes dorés lui montraient l'existence du vieux garçon riche, à Paris, comme le *nec plus ultra* de félicité humaine.

Tout alla bien pendant quelque temps, et le baron n'avait point trop à se plaindre des déceptions, lorsqu'un beau jour il éprouva quelques fatigues à diriger lui-même sa maison et à commander ses domestiques. En conséquence, il se mit en quête d'une femme de charge, et ne tarda pas à s'en voir présenter une qui devait lui convenir sous tous les rapports.

Cette femme de charge était Ursule Renaud, pourvue des meilleurs certificats qui se puissent imaginer, Ursule Renaud, de dix ans plus jeune, très jolie, fraîche encore, point couperosée, l'idéal enfin de la demoiselle de compagnie d'un vieux garçon. Il l'accueillit, naturellement, avec un empressement indicible.

L'animal qui s'appelle homme peut bien, par suite d'aberrations déplorables qui ne sont que trop communes, méconnaître et fouler aux pieds les lois sociales et les lois morales. Un moment arrive où la morale et la société prennent leur revanche et sont vengées d'une façon cruelle. Ce moment ne se fit guerre attendre pour M. de Viriville.

Resté célibataire par amour pour la liberté, il se trouva bien vite, et presque sans le savoir, dans la dépendance absolue d'Ursule Renaud. Lorsque, enfin, il s'aperçut de la domination qu'il subissait, il ne pouvait déjà plus revenir sur les faits accomplis. La force lui faisait défaut pour rompre les anneaux solidement forgés de la chaîne qui l'enlaçait.

Cette chaîne allait devenir d'autant plus pesante qu'elle était à peu près indissoluble. Ursule Renaud, très immorale et très dangereuse créature, valait cependant mieux que Rodille. Elle avait à l'endroit du bien et du mal, il est vrai, des notions assez confuses, mais elle aurait reculé devant le crime pour assouvir ses instincts cupides. Elle tyrannisait le vieillard et le rendait parfaitement malheureux, sans qu'il osât lui résister et se plaindre. La patience, la soumission du baron n'avaient pas de bornes devant cette femme.

Ursule, ayant rencontré Rodille chez le brocanteur Leridon, s'était prise pour lui d'une de ces passions violentes qui métamorphose une femme. Elle voulait l'épouser, se faire sa servante et son esclave, et lui apporter la fortune.

Nous savons déjà qu'elle comptait très fermement hériter des millions de l'ex-banquier, et celui-ci l'entretenait à desseins dans cette confiance décevante. La désillusions terrible d'Ursule et sa chute foudroyante du haut de ses espérances, telle était la vengeance posthume que le vieillard laissait à son testament le soin d'accomplir. Il se souciait fort peu de ses héritiers légitimes, mais il tenait pas-dessus tout à soutraire aux griffes avides de la servante-maîtresse les millions amassés par lui.

Un mot encore et nos lecteurs n'ignoreront plus rien de ce qu'ils doivent savoir relativement à la position de nos personnages. Cet héritier du sang, ce parent inconnu que M. de Viriville, ou plutôt André Besnard, laissait à son notaire le soin de chercher, il l'avait tout près de lui et presque sous ses yeux.

Marthe Vaubaron, la jeune agonissante du mécanicien, s'appelait avant son mariage, nous l'avons dit, Marthe Besnard. Elle était la fille unique du frère cadet du baron de Viriville, Simon Besnard, devenu soldat et mort sans aucune espèce de fortune, avec le grade de lieutenant et une modeste pension de retraite. Etrange caprice de la destinée! Une richesse immmense, quatre million! devait appartenir, de par les lois, de par la nature, de par la volonté du vieillard, à Marthe Vaubaron, et après elle à sa fille Blanche, et ces deux femmes, la mère et l'enfant, languissaient et se mouraient au millieu de toutes les privations, de toutes les humiliations de la misère, à quelques pas à peine de ce millionnaire et de ces millions qu'elles ne connaissaient pas, qu'elles ne connaîtraient sans doute jamais!..

Chose plus étrange encore peut-être, Rodille, possesseur du testament devenu inutile entre ses mains, Rodille, à la veuille d'assassiner M. de Viriville, s'apprêtait à faire peser une accusation capitale sur le malheureux Vaubaron, dont il dépouillait la femme et dont il proposait d'enlever l'enfant!

Le hasard n'est-il pas le plus fécond, le plus bizarre, le plus fantaisiste des romanciers?

XXXII

Dans l'après midi de la journée du lendemain, Rodille se rendit chez Leridon et, tout en causant avec le brocanteur de choses indifférentes, il attendit qu'un client quelconque se présentât.

Les clients du marchand de bric-à-brac étaient rares, nous le savons; aussi Rodille attendait longtemps, mais enfin un acheteur parut, et, tandis que cet acheteur demandait le prix de quelque objet de peu d'importance, accaparant ainsi l'attention de Leridon, le bandit saisit et fit disparaître sous son vêtement, avec son adresse accoutumée, le burin de graveur qu'il avait longuement examiné la veille, et qui portait en relief sur la poignée les initiales de Jean Vaubaron. Or, cet instrument, dans les mains de Rodille, pouvait devenir une arme plus terrible que le stylet le mieux affilé.

Une fois en possession de l'outil convoité par lui, le bandit quitta la rue du Pas-de-la-Mule, gagna le passage Radzwill, s'engaga dans l'escalier tortueux et franchit le seuil de cette chambre aux costumes où nous avons pénétré déjà, et qui était tout à la fois son quartier général, son vestiaire et son entrepôt..

Avec une petite clef qu'il portait toujours sur lui il ouvrit une grande malle adossée à la muraille et dont le contenu, placé sous les yeux de M. le procureur du roi, aurait pu suffire à défrayer un nombre infini de réquisitoires. Tout l'arsenal du brigandage, tous les instruments du vol avec effraction et escalade, se trouvaient réunis dans ce coffre massif aux lourdes ferrures.

Rien n'y manquait, ni les trousseaux de fausses clefs, des formes et des dimensions les plus diverses, ni les crochet destinés à forcer les serrures et que les voleurs appellent *rossignols*, ni le limes à scier les barreaux, ni les cisailles à couper le fer, ni les leviers forgés tout exprès pour opérer des *pesées* irrésistibles, ni ces marteaux en miniature terminés par une pointe de diamant, et dont les vitriers se servent pour entailler le verre. Il y avait là mille autres choses encore, caractéristiques, effrayantes, curieuses, mais dont le détail serait trop long.

Parmi cet amas monstrueux d'effrayables richesse, Rodille nechosit que deux objets: une très petite pince aux branches tranchantes, et une corde à nœuds, longue et flexible, très forte quoique très mince, munie à l'une de ses extrémites d'un crampon d'acier.

Ceci fait, il referma le coffre et il fouilla les rayons d'un placard rempli de choses sans nom, qui toutes, cependant, devaient à un moment donné servir à consommer quelque infamie. Il y prit un de ces flacons que leur seul aspect désigne comme sortant de l'officine d'un pharmacien. Celui-ci à en juger par sa taille microscopique, ne pouvait contenir qu'une préparation très énergique. Un épais papier bleu, collé sur le verre, le recouvrait entièrement. Une étiquette blanche, large comme l'ongle d'un enfant, portait ces deux mots: *Acide prussique*.

Rodille se déshabilla à demi. Il roula autour de son torse vigoureux la corde dont nous avons parlé et qui disparut entièrement sous le gilet et sous un ample vêtement boutonné jusqu'au cou. Les poches profondes de ce vêtement recellèrent, outre le burin, la pince et le flacon, une fausse barbe et de longues moustaches postiches.

Je n'oublie rien, se dit alors le misérable, j'ai tout ce qu'il me faut. Inutile de s'embarrasser d'un attirail de fausses clefs et de rossignols, puisque je sais où prendre la véritable clef.

Aussitôt après ce court soliloque il quitta la chambre aux costumes, et nous l'abandonnerons à lui-même pour ne le rejoindre qu'à dix heures du soir.

Quoique le mois de septembre fût près de finir, la journée avait été aussi chaude que si les ardeurs du soleil de juillet embarrassaient encore les pavés poudreux. La soirée était orageuse, lourde, étouffante. De grands nuages noirs, immobiles, que traversaient par instants de rapides éclairs, formaient une sobre et menaçant coupole à la cité haletante. L'air, surchargé d'électricité, oppressait et brûlait les poitrines. On entendait, dans les quartiers silencieux, les grondements d'un tonnerre lointain. Il était facile de prévoir qu'un ouragan formidable se déchaînerait sur Paris avant la fin de la nuit. Comme la veille au soir, au moment précis où dix heures sonnèrent, Rodille frappa légèrement à la porte de l'hôtel du baron de Viriville, et cette porte lui fut ouverte par Ursule sans une minute de retard.

Ah! ch r Rodille, murmura la femme de charge, aussitôt qu'elle eut entraîné dans l'intérieur de l'hôtel l'homme qu'elle adorait et dont elle se croyait déjà la femme, avec qu'elle impatience je vous attendais! D'abord j'ai toujours soif de votre présence, et puis cette nuit, il y a dans l'air je ne sais quoi qui m'effraye. Il me semble que quelque chose de terrible me menace. La solitude m'était insupportable. Mais enfin vous voilà, et je n'ai plus peur! je vous vois et je suis heureuse!

Idole de mon âme, répondit Rodille en souriant, votre impatience était partagée, vous n'en doutez pas, je l'espère? Loin de vous je ne vis point, je languis, je m'étiole. Mais dites moi, chère Ursule, que craignez-vous donc pour cette nuit?

Eh! le sais-je moi-même? Il n'y avait rien de positif et de défini dans ma pensée. J'éprouvais un effroi vague, voilà tout... une terreur inexplicable et sans cause.

Que je puis vous expliquer, cependant, interrompit Rodille, car cette cause je la connais. Vous êtes nerveuse, tendre amie, comme le sont toutes les jolies femmes. Vous redoutez instinctivement l'orage, le seul péril qui vous menace aujourd'hui, et ce péril, ma présence ne suffit point pour le conjurer.

Eh! que m'importe? répliqua Ursule avec exaltation. Quand vous êtes près de moi, mon Rodille, rien ne peut m'effrayer, pas même la mort! Rodille, je t'aime tant, vois-tu, je t'aime si follement, que mourir de ta main me semblerait encore un bonheur!

En parlant ainsi, Ursule Renaud semblait vraiment belle. La passion sincère, ardente, impetueuse, qui débordait en elle la transfigurait. Les prétentieuses afteteries, les vices et les ridicules, tout disparaissait sous les rayonnements de cette passion. La poupée hors d'âge et plâtrée à outrance redevenait femme par l'amour. Le bandit sourit de nouveau, d'un sourire étrange indefinissable, énigmatique, mais il ne répondit pas.

Un instant après la femme de charge et Rodille étaient à table tous deux, en face d'un souper, plus délicat peut-être encore que celui de la veille et s'apprêtaient à y faire honneur. Ce repas ne fut point triste, ainsi qu'on pourrait le croire. Rodille semblait le prolonger à dessein. Il se montrait gai et animé comme de coutume; il faisait preuve d'une complète liberté d'esprit; il déployait les richesses de cette verve intarissable qui n'avait pas contribué médiocrement à fasciner Ursule Renaud.

Deux heures s'écoulèrent dans une causerie pleine de tendresse et de projets d'avenir. Vers minuit, le bandit demanda tout à coup:

Mon trésor, âme de ma vie, les avez-vous trouvés, ces papiers de famille qui doivent faire de moi le plus heureux des hommes en me permettant de rapprocher le jour de notre mariage?

Ils sont là.

Voulez-vous me les donner?

Si je le veux, mon Rodille! Ah! je crois bien je le veux, et à l'instant même encore!

La femme de charge quitta rapidement la table et se dirigea vers un petit bonheur-du-jour placé dans le fond de la pièce. A peine eut elle tourné le dos que Rodille se pencha, tenant à la main le flacon recouvert en papier bleu. Le verre d'Ursule était aux trois quarts rempli d'un vin de Chypre, couleur de topaze. Rodille versa dans ce verre quelques gouttes d'une liqueur incolore et transparente, puis le flacon disparut. Ursule se retourna et revint s'asseoir.

Voilà mon acte de naissance, dit elle, et voilà l'acte de décès de mes parents. Mon Dieu? mon Dieu! cher Rodille, malgré moi je frissonne en vous donnant ces actes. Si vous alliez cesser de m'aimer, quand vous verrez que je ne suis plus toute jeune, j'en mourrais!

Idole de mon âme! répondit le misérable avec la plus onctueuse galanterie, je cesserai de vivre avant de ne plus vous aimer. La beauté n'a jamais l'âge, et vous êtes belle comme Venus.

Il examina les papiers pendant quelques secondes avec un semblant d'attention, puis il reprit:

Tout ceci est parfaitement en règle. Dès demain, M. le maire aura de nos nouvelles. Et maintenant, ô mon adorée, buvons à notre prochain mariage...buvons à notre flamme éternelle.

Ursule saisit son verre avec enthousiasme et le porta joyeusement à ses lèvres, heureuse et fière de tout l'amour qu'elle inspirait à celui qui, pour elle, était le plus beau de hommes. Rodille, lui aussi, souleva son verre; mais au lieu de boire, il attacha sur la malheureuse un regard froidement curieux. L'effet produit fut prompt comme la foudre. Ursule ne poussa pas un cri, aucun tressaillement n'agita son corps, son verre échappe de sa main, roula sur le tapis, ses yeux s'ouvrirent démesurément, sa tête se renversa en arriere, elle était morte...

Elle n'a pas souffert une seconde! se dit Rodille avec la satisfaction d'un homme dont la tâche est accomplie. Parole d'honneur! si j'avais le choix de mon genre de mort, c'est celui-là que je préférerais à tous les autres. Allons, la partie est bien commencée! ajouta-t-il, il ne s'agit plus que de la continuer de même! L'enjeu en vaut la peine!

Il se mit en devoir, immédiatement, de faire disparaître tous les objets de nature à prouver, le lendemain, qu'Ursule Renaud n'avait pas soupé seule. Il ne laissa sur la table qu'un seul couvert; il replaça les papiers de sa victime au fond du petit meuble encore entr'ouvert, puis, sans toucher au corps déjà froid qui semblait endormi dans le fauteuil où la mort l'avait frappé, il prit un flambeau et il se dirigea d'un pas léger vers l'appartement du baron.

Il s'arrêta pendant quelques minutes dans le salon qui précédait la chambre à coucher, et où, la nuit précédente, il avait attendu que la femme de charge lui vînt apporter le testament dont la clause principale devait être pour elle un arrêt de mort définitif et sans appel.

Là il monta sur une console, afin de se rapprocher de la corniche, et, à l'aide de la pince tranchante dont nous avons parlé il coupa le fil de fer qui faisait correspondre le cordon suspendu dans l'alcôve du vieillard avec les sonnettes d'appel placées à divers endroits de l'hôtel.

Cette précaution prise, Rodille prit la pince dans sa poche; il en tira le burin de Jean Vaubaron, il reprit la bougie et il ouvrit résolument la porte de la chambre à coucher.

XXXIII

Le baron de Viriville, enfoui sous les triples couvertures qui de son lit faisaient une étuve, attendait vainement le sommeil depuis le commencement de la nuit. La pesanteur de l'atmosphère, le développement excessif d'électricité qui toujours précède et accompagne les orages, agitaient et oppressaient le vieillard et rendaient plus insupportables encore que de coutume les douleurs aigues de la goutte. Autant que le lui permettaient sa jambe gonflée et ses articulations raidies, il se tournait et se retournait sur sa couche, espérant trouver quelque bien être dans un changement de posture, et poussant des plaintes sourdes que lui arrachait la douleur.

La vaste pièce n'était éclairée que par une veilleuse placée sous une sorte de petite tour crénelée en porcelaine à demi transparente. Au moment où Rodille ouvrit la porte, une lumière plus vive, projetée par le flambeau qu'il tenait

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

ÉMPLUMES.

Deux Missionnaires Mormons Malmenes.

Centertown, N. Y., 14 oct—Elder Freeman et Merces, deux missionnaires mormons qui ont converti à leur foi cinquante personnes de cette ville et de environs dont la plupart sont des femmes, ont été emplumés par une bande de citoyens indignés à 1 heure, vendredi dans la nuit.

Ensuite les deux missionnaires ont reçu l'ordre de déguerpir au plus vite, ce qu'il ont promis de faire.

PAS DE PUGILAT EN FLORIDE.

Nouvell-Orléans, La., 13 — Un télégramme a été reçu ici hier, signé par le gouverneur Mitchell de la Floride, en réponse à cette question-ci: "Est-ce que Corbett et Fitzsimmons pourront se rencontrer en Floride?" Le gouverneur Mitchell dit que ce pugilat n'aura pas lieu dans son Etat, même s'il lui faut convoquer la législature pour passer des lois à cet effet.

A FALL RIVER.

Fall River, 13 oct.—L'association des cardeurs doit distribuer, cette après-midi, 1,200 livres de bœuf salé et de choux aux personnes qui sont dans le besoin.

Les membres de l'Union des Cardeurs se sont réunis, cet avant-midi, dans le Hibernian Hall, 8 rue Pleasant.

Apres une assez longue discussion on procéda à voter sur la question de continuer ou de mettre fin à la grève.

Le vote fut de 194 à 290, près les deux tiers se declarant en faveur de reprendre l'ouvrage lundi et de cesser la grève.

On sait que les fileurs ont été les premiers à accepter la réduction de 5 p. 0/0 offerte par les manufacturiers.

LES TISSERANDS.

Une nombreuse assemblée des tisserands a été tenue, ce matin, dans le Music Hall, dans le but de prendre une decision définitive sur la question de continuer la grève ou de retourner à l'ouvrage.

Le secretaire de l'Union, M. Whitehead, fut le principal orateur. Il rappela les griefs des tisserands et les appuya par des faits.

Il dit que depuis des années ils n'ont pas reçu des manufacturiers la considération méritée et qu'en toutes circonstances les fileurs ont reçu des faveurs et des preferences à leur detriment.

Il rappelle le fait que l'année derniere, lorsque les salaires des fileurs étaient réduits de 10 pour cent les leurs l'étaient de 15 pour cent.

Et, cette fois-ci encore, tandis que les manufacturiers font des concessions aux fileurs et réduisent leurs salaires de 5 pour cent seulement, aucun avantage semblable ne leur est offert.

Sur motion il est décidé de procéder à voter au scrutin secret pour décider si, oui ou non, ils retourneront à l'ouvrage lundi matin.

Le résultat a été déclaré comme suit:

Nombre total des votes 950. Non, 875; oui, 75.

Ce qui fait une majorité de 800 sur un total de 950 en faveur de la continuation de la grève.

LA FEMME STEVENS.

ELLE N'AVAIT PAS L'INTENTION DE SE SUICIDER.

Elle Avait Bu du Sherry Avec une Inconnue.

Après avoir passé une bonne nuit, la femme qui a été repêchée dans le canal de la rue Dutton, vendredi soir, se leva samedi matin en assez bon état, et elle parut pour la première fois réaliser pleinement dans quelle position elle se trouvait.

Au contraire de tant d'autres qui ont passé par les mêmes epreuves, cette femme ne chercha à rien cacher à la police. En premier lieu, elle avoua qu'elle n'osait parler parce qu'elle avait honte de ce qu'elle avait fait. Finalement, après avoir été encouragée, elle consentit à raconter toute une histoire qui semblera, croyons-nous, assez intéressante à nos lecteurs.

Elle commença par dire que son nom était Grace Stevens et qu'elle n'était âgée que de 22 ans, quoiqu'elle en parut beaucoup plus.

Elle demeurait à Lowell depuis une semaine, venant d'Exeter, N. H., où elle avait eu de l'emploi dans une manufacture.

Avant de travailler dans les fabriques, cette femme était une actrice de cette espèce qu'on nomme en ce pays des "variety ac-resses."

Sur les planches, elle n'eut pas grand succès, et abandonna bientôt cette carrière.

Vendredi après-midi elle se décida à quitter cette ville, où elle ne pouvait obtenir de l'ouvrage. Elle se rendit à la gare pour y attendre le train. Là elle fit la connaissance d'une femme etrangère qui l'emmena dans un hôtel du voisinage où la femme Stevens but quelques verres de sherry, puis quitta l'hôtel dans un etat d'ivresse passablement avancé. Elle erra sur la Dotton, et s'approcha du canal où elle tomba accidentellement.

Voilà l'histoire racontée par cette femme.

Est-elle vraie? C'est difficile à dire.

On se rappelle qu'après avoir été repêchée, cette femme a raconté qu'elle avait voulu se suicider parce que son mari la maltraitait.

Le quel des deux récits est le véridique?

Comme on sait, cette femme a été envoyée à la maison de refuge de Shaw

Bagarre pendant une Noce.

Samedi soir, il y avait des noces dans une maison de la rue Williams, auxquels prenaient part des Polonais, des Belges et autres.

La fête se termina par une sanglante bagarre.

Quand le gardien de la paix Hick on arriva sur les lieux, les combattants étaient rendus dans la rue.

Le gardien de la paix à la gare Boston & Maine avait déjà opéré l'arrestation d'un nommé Félix Burke, qui était tout couvert de sang et avait la tête passablement avariée.

Plus tard la police arrêta dans la cave de la maison où la bagarre avait eut son commencement Hendrick Dymky et John Nowosk, qui se tenaient cachés. On suppose qu'ils sont les assaillants de Burke.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Phitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassit de domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érysipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames ont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre medecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soign par les meilleurs médecins et j'ai depensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'ai jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligé des maladies ci-haut mentionnees.—MRS M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M Lippman Bros., Savannah, Ga.— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Env

7 A Chase
City Librarian

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 25 OCTOBRE 1894. Soyons Distingues. No. 57

BOSTON & MAINE R R

ARRANGEMENT D'HIVER.

DIVISION OUEST.

Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Centrai, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B. Halifax, N. S., Montreal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport(via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 02, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

*Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 1 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 8 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 5 42, †8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; †3 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, †8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air Line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 1 59, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

H. C. TAFT, Agt-Gén., Lowell.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis ars sans changement de char jusqu'Inge

La Cote du Pacifique.

La nouvelle ligne de voie ferre Passant par le Pont de Poughkeepsi

ENTRE

Nouvelle-Angleterre e le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

F. E. BERRY Gérant du Trafic général.

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement fait sur commande

Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND,

Marchand - Tailleur.

14 RUE MIDDLE.

Son assortiment de Draps, Tweeds et d'Etoiles de toutes sortes est ce qu'il a du dernier goût et de patrons les plus nouveaux.

Durant & Rogers

BIJOUTIERS

La plus Grande Maison de BIJOUTERIES DE LOWELL.

Notre magasin est assorti de toutes les nouveautés de la saison.

Les prix sont très réduits.

MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES
de toutes sortes,
BOUCLES d'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.

Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.

DURANT & ROGERS.

Au coin des Rues

Central & Middle

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!

A Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO.

Bureau, 38 rue Middle

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone 114-2.

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensiles de Cuisine

en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

Allez faire une visite at vous serez satisfaits.

DR. G. C. BATES,

DENTISTE,

Angle des Rues

MIDDLESEX ET ELLIOTT,

Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Francis W. Qua,

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass.

CLIFFORD'S DYE HOUSE

No. 2 et 4 Rue Andover.

Hardes d'hommes et de dames teintes, et net toyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.

L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les mercredis.

Ou Parlera le Gouverneur.

Voici les endroits où le gouverneur Greenhalge devra porter la parole pendant la présente campagne:

20 Oct., Uxbridge; 22 Oct., Boston; 23 Oct., Athol et Orange; 24 Oct., au dîner du Club Républicain dans le Music Hall, Boston; 25 Oct., Webster et Southbridge; 26 Oct., Fall River; 29 Oct., Arlington; 30 Oct., New Bedford: 31 Oct., Scandinavian rally, Union Hall, Boston; 1er Nov., Gloucester; 2 Nov., Winthrop Hall, Quartier 20, Boston; 3 Nov., Chelsa et Boston; 5 Nov., après-midi, Lynn; le soir, Lowell.

Joyeux Anniversaire.

Le 18 du mois courant, Mde J. J. E. Bellemare, du No. 15 rue Decatur, a éprouvé une agréable surprise, Ce sont ses amis qui ont profité du 33ième anniversaire de sa naissance pour lui laisser un souvenir de ce jour mémorable. Vingt à vingt-cinq de ses intimes se donnèrent rendez-vous à sa résidence et Mlle E. Turcotte présenta à l'héroïne du jour une adresse des plus flatteuses.

Puis la charmante compagnie passa la soirée à faire du chant et de la musique. Des rafraîchissements furent servis en abondance et l'on s'amusa à la bonne franquette.

Plusieurs articles de prix furent offerts à Mde Bellemare en souvenir de cette soirée remarquable.

Il se faisait déjà tard lorsque l'on se quitta en se disant: au revoir.

DES PREUVES.

Les démocrates sont aux abois; ils ne savent comment s'y prendre pour cacher aux yeux du public le gâchis sans pareil qu'ils ont fait à Washington. Prôner le tarif des syndicats qu'ils ont donné au pays pour son malheur, cela ne prend pas, vu que le président Cleveland n'a pas même voulu le sanctionner en y apposant sa signature. Attaquer la politique républicaine, cette politique si avantageuse pour la nation entière, c'est donner de grands coups d'épée dans l'eau.

En désespoir de cause, ils ont jeté leur dévolu sur l'A. P. A. Eux qui se noient, ils croient avoir trouvé leur planche de salut.

Dans leur for intérieur ils ont dû se dire: "Nous sommes coulés, car nos représentants à Washington se sont conduits bien tristement, et c'est inutile de tenter de défendre leurs actions, le public se moquera de nous. Un seul moyen nous reste pour duper la population: crions sur les toits que l'A. P. A. est une invention républicaine, faisons appel au fanatisme, soulevons des animosités de race et de croyance, et à la faveur de ces troubles nous réussirons peut-être à garder le pouvoir."

C'est pourquoi, depuis que la campagne est ouverte, nous voyons tous les journaux démocrates, avec un touchant ensemble, prétendre que tous les A. P. A. sont des républicains.

Prouver leurs avancés, c'est le cadet de leurs soucis.

Il y a bien le *Messager* de Lewiston qui a fait un grand effort afin de donner quelques semblants de preuve. Il a déniché dans un journal une dépêche annonçant une victoire remportée, paraît-il, à Springfield, Mass., par les partisans de l'A. P. A., dans les caucus de quartier, et il en conclut que c'est l'A. P. A. qui mène le parti républicain.

Puis, s'imaginant qu'il va être cru sur parole, il s'écrie:

"L'*Etoile* nous demandera-t-elle d'autres preuves maintenant que l'A. P. A. marche de concert avec le parti républicain."

Eh bien! non, on ne vous demandera pas d'autres preuves, puisqu'il est si évident que vous n'en trouvez pas d'autres.

Vous êtes assez embêté comme cela.

Ceux qui seront assez gobemouches pour croire qu'une dépêche c'est parole d'Evangile, tant pis pour eux.

Maintenant, il nous reste à démontrer par des preuves convaincantes que l'A. P. A. est répudié par notre parti en général. Cette tâche va nous être facile.

Que lisons-nous dans le programme adopté par notre parti à sa récente convention d'Etat? Nous y remarquons ce camouflet appliqué vigoureusement à l'A P. A:

"Pas de distinction de naissance ou de croyance religieuse en ce qui concerne les droits de la citoyenneté américaine."

Voilà qui est clair. Notre parti s'oppose carrément à ces distinctions *de race ou de croyance religieuse* que l'A. P. A. s'est donné la mission de causer, afin de pouvoir ostraciser les catholiques de la politique américaine.

Puisque les principes du parti républicain et ceux de l'A. P. A. sont si diamétralement opposés, comment le *Messager* peut-il prétendre avec un semblant de raison que cette société de fanatiques marche de concert avec les phalanges républicaines?

Ce n'est pas tout. Ecoutez bien ceci, confrère de Lewiston. L'Hon. Jeremiah Crowley est un des chefs les plus influents du parti démocrate en cette ville. C'est un véritable pilier démocratique. Depuis trente ans qu'il défend les principes de son parti, il s'est montré un partisan dévoué, d'un zèle infatigable, un de ces hommes toujours prêts à se jeter dans la mêlée. Enfin, il est difficile de trouver dans tout le pays un démocrate plus profondément démocrate que M. Crowley. Eh bien! c'est ce même homme qui a dit récemment en plein caucus démocratique en cette ville ces paroles impartiales: "C'est le raffinement de la cruauté de dire aux catholiques, après les avoir instruits dans les écoles publiques, qu'ils ne pourront occuper aucun poste public et de les traiter plus iniquement que les esclaves du Sud. Mais, Dieu merci, le peuple américain *ni la majorité du parti républicain* ne professent de tels sentiments. C'est une clique de la Nouvelle-Ecosse et des autres provinces maritimes qui veut l'ostracisme des catholiques, mais cette organisation mourra misérablement."

Allons! un bon mouvement, confrère, et avouez que vous avez fait fausse route.

C'est concluant, n'est-ce pas? Un démocrate de distinction, un des mieux écoutés dans les conseils de son parti, vient dire aux siens que c'est une clique des provinces maritimes, non le parti républicain, qui professe ces sentiments anti-américains et inconstitutionnels à l'égard des catholiques de ce pays.

Quelles preuves désirez-vous encore?

Nous ajouterons, ce que nous avons dit maintes fois, chose connue de tous, à savoir que nos chefs politiques, comme les Greenhalge, les Hoar, les Lodge, etc., ont répudié les fanatiques de l'A. P. A.

Ceux qui ont assisté au récent banquet du Club Frémont à Boston savent ce que l'A. P. A. a attrapé d'horions en cette circonstance.

Puisque les républicains les plus influents et les principes de notre parti ne s'accordent pas avec l'A. P. A., c'est donc le comble du mensonge éhonté de dire comme le *Messager* que tous les membres de cette société néfaste se recrutent dans les rangs du parti républicain.

Nous ne venons pas, nous, assurer une chose sur la foi de dépêches plus ou moins véridiques, envoyées on ne sait trop par qui. Les paroles que nous citons ont été entendues par des centaines de personnes, et le programme de notre parti a été publié par tous les journaux.

Maintenant nous ne dirons pas qu'il n'y a pas de membres de l'A. P. A. dans les rangs du parti républicain. Il s'en trouve assurément, comme le parti démocrate en compte dans son sein. Ces gens-là n'ont pas un écriteau sur le front portant les lettres l'A. P. A., c'est pourquoi ils peuvent se faufiler partout sans trop être remarqués. Mais jusqu'aujourd'hui ils n'ont pas réussi à faire grand mal, pour la bonne raison que tous les partis les conspuent et cherchent autant que possible à les éliminer de leurs rangs.

L'*Indépendant* de Fail River démontre d'une manière limpide le manque de logique de nos adversaires.

"Les deux partis, dit ce confrère, reconnaissent le libre exercice des cultes; tous deux admettent la liberté de la pensée et celle de la parole, et l'on se met au rang des aveugles ou des fourbes en tenant l'un ou l'autre parti responsable des actes individuels de ses membres.

"Il n'y a pas à sortir de là. La logique est ou elle n'est pas, et tous les écrivains du parti démocratique ne sauraient en changer les règles immuables."

En terminant, nous mettons nos compatriotes en garde contre ceux qui cherchent à faire du capital politique avec la religion, afin que les véritables questions à débattre durant la présente campagne, celles qui intéressent le plus vivement la classe ouvrière qui a tant souffert depuis que les démocrates sont au pouvoir, restent ensevelies dans l'oubli. Le peuple a senti les tiraillements de la faim, il a vu le spectre hideux de la misère venir s'asseoir à son foyer, il a entendu ses enfants, cette chair de sa chair, pleurer parce que le nécessaire leur manquait, il a fait connaissance avec le papier timbré, les avocats, les huissiers, les shérifs, il a senti avec désespoir une masse énorme de dettes s'amonceler sur sa tête et l'écraser: s'en est fait, il ne fera aucun cas des appels au fanatisme religieux poussés par la presse démocratique, il ira au but sans dévier un instant de la ligne droite, c'est-à-dire qu'il jettera sur la roche Tarpéienne cette démocratie qui a tant abusé du pouvoir.

Et ce ne sera que justice!

L'A. P. A. et le Pere McGlynn.

Le Dr McGlynn avait été invité à une grande réunion de l'*American Protective Association* tenue au Prohibition Park (Staten Island) sous la présidence de M. T. K. Funk, le grand avocat de la prohibition.

Le Dr McGlynn s'avança sur l'estrade et déclara qu'il lui avait été posé trois questions auxquelles il désirait répondre.

Voici les questions qui avaient été posées:

Y a-t-il dans la constitution de l'Eglise catholique quelque chose qui soit une menace à la forme de gouvernement républicain?

Est-il vrai que les vœux de la prêtrise catholique interviennent dans l'exercice loyal du droit de citoyen dans une contrée républicaine comme la nôtre?

L'évêque de New York n'a-t-il pas été obligé d'intervenir dans l'exercice de vos droits de citoyen à cause de votre enthousiasme politique?

Le Père McGlynn a répondu comme suit à ces questions:

A la première, il répondit catégoriquement: non. L'Eglise catholique ne menace pas ce pays. Le Pape ne cherche pas à créer de changement dans ce pays; au contraire, il n'y a pas de contrée où la pratique du catholicisme n'exerce plus à son gré qu'aux Etats-Unis.

A la seconde question, le Père McGlynn répondit: Les prêtres ne font pas de vœux; ils ne font que des promesses lors de leur ordination. Ces promesses lient le prêtre seulement dans l'observance de ses devoirs religieux et du célibat.

Quant à la troisième question, je répondrai oui: mais, ceux qui m'ont condamné se sont trompés. J'ai été excommunié, mais la blessure est guérie et je ne conserve aucune rancune.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 5 Oct. 1894.

M. l'Administrateur,

Dimanche dernier a été pour l'Italie et ses prétendus grands hommes une journée de *monuments*.

A Pise, une statue à Victor Emmanuel et à son copain le ministre Cavour; à Rimini, une statue à Garibaldi; à Reggio Emilio, une statue au moine impie et défroqué Geordano Bruno; à Teramo, une statue à Garibaldi; à Pistoria, une statue à Victor Emmanuel; à Siracuse, une statue à Garibaldi. A l'inauguration de tous ces monuments ont été débités discours ordinaires, émaillés des phrases stéoripées qui se déclament depuis 25 ans par quelque ministre ou sous-secrétaire, désireux de se faire applaudir par un peuple affamé. Il faut avouer que la révolution victorieuse en Italie tire tout le parti possible du génie artistique et de l'amour du beau naturel aux Italiens, et si elle les affame sans miséricorde, elle leur prodigue les statues, les fêtes officielles et la rhétorique charivaresque. Mais tournons un peu la médaille et lisons sur le revers: "Le village de Sandier d'Ivaro a été vendu en bloc à l'encan par l'ordre de l'exacteur des impôts. Les habitants de cette commune, flagellés par la grêle depuis deux ans, n'avaient pas même récolté de quoi vivre, moins encore de quoi payer des taxes s'élevant à 65 pour 100!... L'exacteur ayant fait une exécution générale, toute la population est restée sans terre et sans domicile, de sorte qu'elle a dû s'embarquer tout entière pour l'Amérique du Sud. Le curé a suivi son troupeau dans cet exil forcé." Un autre fait.—Les biens de la Confraternité de St Roch à Rome ont été confisqués par les offices du Fisc. De ces biens volés qui s'élèvent à la somme de deux millions, le ministre des cultes passe, par miséricorde, au vieux chapelain, une petite maison de trois chambres et 30 cents par jour. Maintenant le Fisc qui a tout enlevé au curé veut que celui-ci paie les taxes de ce qui ne lui appartient plus, et parce que son nom est inscrit sur les rôles pour deux millions, l'exacteur le menace de vendre le presbytère et de saisir les 30 cents par jour, s'il ne solde l'impôt exigé!... Et combien de ces semblables l'on pourrait citer. Voici le revers de cette rayonnante médaille qui resplendit de fêtes, de monuments, de discours!...

L'épouse du général Rocca, gouverneur militaire de Rome, est une femme qui se croit seule ou presque seule au monde. Ayant perdu son toutou, elle a toutefois fait imprimer cent affiches pour en informer les terriens dont elle soupçonne l'existence. Voici la facture, je n'y ajoute ni retranche une virgule:

"GÉNÉREUSE RÉCOMPENSE
A QUI TROUVERA UN PETIT CHIEN
COULEUR ORANGE."

Comme vous le savez, Emile Zola a écrit un roman impie contre Lourdes et le Pape. L'histoire et la Foi y sont foulés aux pieds. Les insultes contre la Foi retombent sur l'auteur, et d'ailleurs le Vatican a déjà mis à l'index cette œuvre infâme. Les erreurs historiques ont eu la réponse qu'elles méritaient dans l'excellent livre que Mgr Ricard, vicaire-général d'Aix, vient de faire paraître. *La vraie Bernardette* est l'histoire authentique de Lourdes et des prodiges qui s'y sont accomplis. Voici la lettre que le Cardinal Rampolla, sur l'ordre du Souverain-Pontife, vient d'écrire au vaillant prélat: "Monseigneur, le roman de Messir Emile Zola sur *Lourdes* ne pouvait qu'occasionner une profonde douleur à tous les cœurs catholiques. Il était donc souverainement désirable qu'il s'élevât des rangs catholiques une réfutation plus complète que celles qui ont été esquissées par les journaux, et que la vérité fût pleinement vengée et mise en lumière. Monseigneur, vous avez accompli cette œuvre pleine de mérite et d'utilité. Aussi N. S. Père le Pape, accueillant avec reconnaissance l'hommage de votre livre, *La vraie Bernardette*, vous en félicite chaleureusement et souhaite que votre travail trouve un accueil favorable dans le monde entier."

La petite république de St Marin, située au centre même de l'Italie, vient d'inaugurer un magnifique palais gouvernemental. Parmi les plus ou moins illustres personnages invités à la cérémonie se trouvait le trop fameux Giosué Carducci, le poëte de Satan. Cette fois, cependant, le pauvre homme a cru devoir laisser Lucifer dans son enfer pour aller chercher Dieu dans son paradis. Vous vous souvenez peut-être des quelques exploits dédiées à Satan par Carducci et que je me suis un jour permis de vous envoyer comme spécimen de blasphème littéraire italien. Lisez maintenant ce passage du discours de San Marin: "Ni la haine, ni la superstition tyrannique, ni l'orgueil des sophistes ne chasseront Dieu de l'histoire. Dieu, la plus sublime vision, vers qui les peuples s'élancent dans la force de leur jeunesse, Dieu, qui unique et universel, élève son éternelle figure au dessus de toutes les formes de religion.

"Là où l'idée divine s'élève seraine et forte, là les villes et les peuples prospèrent et florissent. Là où l'idée divine vacille et s'obsurcit, les villes et les peuples tombent et languissent."

Comme on le voit Carducci parle comme un père de l'Eglise, St Augustin ne renierait pas ces phrases, échappée au poëte de Lucifer. Est-ce que le pauvre poète voudrait se réconcilier avec Dieu, ou bien, autre singe de Crispi, plus zélé même que son modèle, veut-il faire du déisme pour faire des écus et obtenir des honneurs. Laissons à l'avenir le temps de décider. Il y a un proverbe romain qui affirme que *le temps est honnête homme*.

La petite république de St Marin est d'ailleurs catholique et le peuple exempt de taxes est dans une prospérité qui fait honte à l'Italie et à ses gouvernants.

Léon XIII vient d'envoyer une lettre aux évêques et archevêques du Mexique pour leur concéder un office propre en l'honneur de Notre-Dame de la Guadeloupe. Cet office comprend, outre le bréviaire, une messe et des vêpres spéciales. La Vierge de la Guadeloupe, vénérée à Mexico dans un sanctuaire magnifique, est une dévotion nationale qui remonte à l'introduction du catholicisme dans l'empire de Montézuma. Et le Pape, pour réveiller la foi un peu abattue et malheureusement trop superstitieuse des mexicains, a cru devoir leur accorder une faveur spéciale qui ne peut tourner qu'au triomphe de la religion catholique.

Ce matin une bombe a éclaté sous le grand portail du palais royal du Quirinal, à Rome. Elle a fait sauter la guérite du soldat de faction, blessé celui-ci au visage et à la poitrine, tué un chien qui passait et déterré plusieurs pavés de la plate-forme située devant le portail. La bombe n'a pas été vue avant l'explosion; ce qui en restait après était une enveloppe de zinc semblable pour la forme à un petit melon d'eau et peint extérieurement de la couleur de ce fruit. Cette bombe plus faite pour effrayer que pour causer de grands dégâts n'était pas chargée de dynamite, mais de poudre de chasse. On regarde le fait plutôt comme une bravade contre le roi que comme une intention vraiment homicide.

Les italiens sont quelquefois polichinelle jusqu'à la potence. Un soldat a été fusillé, hier, dans la caserne Ste Marthe. Avant d'être passé par les armes, l'officier commandant le peloton d'exécution, va selon la coutume lui demander s'il ne désirerait rien avant de mourir.—Si lieutenant; on joue la *Favorite* ce soir à l'Argentina; "c'est un bel opéra que je n'ai jamais vu représenter Je demande à y assister."

Le lieutenant, sans répondre, bande les yeux au miltaire, et une seconde après quinze balles l'envoient dans l'autre monde. Il est mort sans voir jouer la *Favorite*!...

La Sicile n'a pas de Jack l'éventreur, mais elle a d'autres *Jacks*. Hier, vers midi, une femme de Caltanisetta se rendait aux champs pour porter à manger à des travailleurs; son mari la suivait à quelque distance chargé d'un baril d'eau et de vin. Tout d'un coup un homme armé de fusils, de pistolets et de poignards s'élance d'un buisson, saisit la malheureuse par les cheveux et d'un vigoureux coup de coutelas lui détache la tête du corps. Le mari qui voit cela et qui n'a rien pu faire pour conjurer la catastrophe pousse des cris terribles, mais quand les gens voisins arrivent sur le théâtre du crime, l'assassin est déjà loin.

C'est le quatrième assassinat de ce genre opéré sur des femmes et tous ont eu lieu autour de Caltanisetta où cent soldats et 20 gendarmes sont en garnison.

C'est vraiment une honte de dépenser tant d'argent pour entretenir une armée dont l'inutilité est si évidente, même pour réprimer les sauvageries d'un affreux brigand

Bien à vous,

WM. BREEN.

LE PETIT DE L'A. P. A.

Donnez-nous des gants. Nous avons affaire à quelque chose de fort malpropre: c'est une petite feuille suintant le fiel qui vient de voir le jour en cette ville; elle se nomme le *Lowell Semi-Wheekly Herald*. Le titre ne laisse pas soupçonner ce que les colonnes de ce journal contiennent de mensonges éhontés, d'appels au fanatisme le plus irascible, de haîne féroce contre la religion catholique, d'insultes gratuites aux nouveaux arrivés sur cette terre qu'on a surnommée le "pays de la liberté."

Nous dirons tout en quelques mots. Nous sommes en présence d'un pygmée grotesque, contrefait, boîteux, enfin une espèce de monstruosité que l'A. P. A. a mis au monde une de ces nuits ténébreuses et orageuses, heures funèbres qui favorisent les malfaiteurs.

On ignore quels sont les éditeurs de ce petit journal malicieux; les rédacteurs sont loin de signer leurs articles de leurs véritables noms, car ils ne prennent même pas un nom de plume. Tout ce que l'on sait, c'est que le Rev Claude Raboteau, ce ministre protestant qui ne perd jamais une occasion de manger du catholique, s'en va en Europe pour étudier de près ce qu'il appelle le *romanisme*, c'est-à-dire l'Eglise catholique, et qu'il publiera dans ce "porte ordures" tout ce que son esprit inventif pourra engendrer de saletés contre ce que les catholiques vénèrent.

Nous sommes fixé sur ceux qui publient ce journal: c'est la clique d'anglais et d'écossais fanatiques des provinces maritimes, ce sont ces étrangers, tous orangistes dans leur pays et membres de l'A. P. A. ici, qui ont lancé au vent de la publicité ce sale torchon.

Et ces gens-là poussent l'impudence jusqu'à écrire que le *Herald* n'est pas l'organe de l'A. P. A., tandis que les colonnes de cette feuille sont remplies d'écrits en faveur de cette societé de sectaires et d'attaques inqualifiables contre les catholiques!

Peut-on mentir ainsi....

Voici maintenant l'un des principaux principes de ces fanatiques. Dans un de leurs articles qu'ils adressent à leurs lecteurs—espérons qu'ils n'en ont pas et n'en auront jamais—nous lisons: "Nous avons été mis sur terre pour faire de l'argent."

Voilà les aspirations de ce monde là! Tout se borne à ceci: faire de l'argent.

Pendant l'absence de Moïse qui s'entretenait avec Dieu au haut du mont Sinaï, le peuple hébreu s'éleva contre Aaron, et lui dit: "Faites-nous des dieux qui marchent devant nous." Un veau d'Or fut formé, et les Hébreux l'adorèrent avec des chants et des danses.

Eh bien, à la fin du XIXè siècle, à cette époque éclairée, nous voyons des hommes qui cherchent cependant à moraliser leurs frères se prosterner devant le dieu Argent et l'adorer, comme au temps si reculé de Moïse les Hébreux oubliaient le vrai Dieu pour un veau d'or. Nous sommes nés pour faire de l'argent, disent-ils. Sauver son âme par la pratique des vertus chrétiennes, faire le bien, aimer et adorer Dieu, ce n'est pas pour cela que les écrivains du *Herald* prétendent être créés: ils sont sur terre pour amasser des trésors.

Ce sont des gens sans principes comme ceux-là qui insultent dans leur feuille les Canadiens, les Irlandais et autres nationalités nouvellement arrivées en ce pays, parce que nous sommes catholiques et qu'ils espèrent pouvoir battre monnaie en déchaînant contre nous le fanatisme le plus aveugle.

Le nouveau journal dit qu'il n'est l'organe d'aucun parti politique. Le renard de la fable, lui, prétendait que les raisins étaient trop verts tout simplement parce qu'il était incapable de les atteindre. La feuille de l'A. P. A. se trouve dans le même cas: c'est parce qu'aucun parti n'en veut qu'elle se dit indépendante en politique.

Nous n'avons aucun doute que tous les journaux, tant républicains que démocrates vont répudier cette feuille qui est une honte pour la population de Lowell.

LA GREVE A FALL RIVER.

DES MANUFACTURES VONT ETRE FORCEES A FERMER.

Un Autre Mois de Chomage en Perspective.

Fall River, 20 oct —La grève que nous croyions définitivement réglée, il y a une semaine aujourd'hui, se continue toujours bien que sur une plus petite échelle.

Tous les ouvriers sont retournés à l'ouvrage, lundi, à l'exception d'un certain nombre de tisserands qui réclamaient avec justice les mêmes avantages que les fileurs avaient reçus.

Mais les grévistes ne sont pas restés inactifs, car dans le cours de la semaine, ils n'ont pas fait moins de trois parades et chaque jour ils ont fait tous leurs efforts auprès de leurs confrères retournés à l'ouvrage pour les décider à se joindre à eux.

Et, il faut bien l'admettre, leur travail a été couronné de succès.

A tel point qu'aujourd'hui nous touchons à une crise et, si la situation ne change pas, plusieurs manufactures seront forcées à fermer de nouveau leurs portes, faute de mains.

La parade d'hier dans le quartier de la Flint a eu pour résultat d'entraîner un grand nombre de tisserands qui étaient à l'ouvrage à suivre les grévistes.

A la Barnard où plus de neuf cents métiers fonctionnaient dans la matinée, il n'y en avait pas plus qu'une vingtaine en opération dans l'après-midi.

A la Flint, le nombre des métiers a été réduit de 1,158 à 450; à la Wampannoag, de 2,170 à 300; à la Stafford le nombre a diminué de moitié.

On évalue le nombre total des métiers abandonnés hier par les tisserands à près de cinq mille.

Il est vrai que, ce matin, les fabriques ont fait des gains remarquables et, comme le disait un manufacturier, c'est un va et-vient continuel.

Les propriétaires des fabriques ne s'entendent pas sur la ligne de conduite à suivre.

Plusieurs étaient, ce matin, en faveur de fermer les portes aujourd'hui et de suspendre les opérations pour quatre semaines à venir.

Mais l'opinion de la majorité a prévalu et il a été décidé de tenir toutes les portes ouvertes lundi matin et d'essayer encore une semaine.

TRISTE DRAME.

Un terrible drame vient de se dérouler dans un quartier pauvre de la rive gauche, rue Henri Regnault, à Paris.

Un ouvrier carreleur nommé Hoffmann, qui depuis six semaines était sans ouvrage, a abandonné sa femme qui pour vivre était forcée de mendier aux portes des églises avec ses cinq enfants pendus à ses jupes.

Achetez lapoudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

The Railroad Man, The Clergyman, The Business Man,

and all other men who have to look neat while at work, should know about "CELLULOID" COLLARS AND CUFFS. They look exactly like linen, wear well and being *waterproof* do not wilt down with heat and moisture. They do not soil easily and can be cleaned in a moment by simply wiping off with a wet sponge or cloth. Do not confuse these in your mind with composition goods. Every piece of the genuine is stamped like this:

TRADE CELLULOID MARK.

Ask for these and refuse anything else if you wish satisfaction. Remember that goods so marked are the *only* waterproof goods made by coating a linen collar with waterproof "Celluloid," thus giving strength and durability. If your dealer should not have the "Celluloid" send amount direct to us and we will mail you sample post-paid. Collars 25c. each. Cuffs, 50c. pair. State size and whether stand-up or turned-down collar is wanted.

THE CELLULOID COMPANY, 427-29 Broadway, New York.

Mme Hoffmann, autant que de sa détresse, souffrit de cette trahison de son mari. Au moment le plus terrible, il la laissait avec ses petits. Lui s'en allait dégagé, tandis que dans le galetas elle allait souffrir avec les mioches.

Demeurée seule, elle tomba dans un désespoir morne. Elle alla s'asseoir dans la cour, sur les marches du perron. Elle y allaitait son dernier enfant.

Dans la chambre dénudée, les cinq enfants ne tardèrent pas à reprendre leur lamentable refrain: "Du pain, m'man." Un peu plus tard, les plaintes cessèrent et un grand silence plana sur le pauvre logis.

La mère était allée chercher du charbon de bois à crédit. Faute d'un réchaud, elle l'avait jeté en tas sur le carreau. Patiemment elle l'avait allumé; les enfants réunis autour du brasier se félicitaient de ce feu qui réchauffait leurs membres engourdis.

On allait manger peut-être.

—Non, dit la mère, nous allons nous coucher.

A travers la cloison les voisins entendaient. Ils ne se doutaient pas de toute l'horreur du drame.

La mère se jeta toute habillée sur le sommier du lit de fer, tenant en ses bras son dernier enfant. Les autres enfants se rangèrent autour d'elle pour avoir moins froid.

—Dormez! commanda-t-elle.

Ces petits êtres étaient sans révolte. Dans leur passivité, ils fermèrent les yeux.

Dans la soirée Hoffmann retourna ivre au logis. Comme personne ne lui répondait il défonça la porte et pénétra dans l'appartement.

Un spectacle horrible s'offrit à ses yeux. Les voisins accoururent et sur le lit on trouva six cadavres. Les morts semblaient n'avoir pas souffert.

Hoffmann, subitement dégrisé, comprit sa faute. Il entra dans un violent accès de désespoir et se frappa le front contre les murs.

Le commissaire de police, qui a fait constater les six décès, a gardé à sa disposition le carreleur, dont le repentir tardif n'excusait pas l'inconduite passée.

Accident.

John Keer, qui travaillait dans la manufacture Suffolk, a eu une attaque d'épilepsie et est tombé sur une machine en fer. Il a reçu une blessure à la tête. Il a été transporté à l'hôpital de la ville. Sa blessure n'est pas grave.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.
67 rue Market, Lowell, Mass

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 25 OCT. 1894.

A PROPOS D'ARGENT GASPILLE.

Il paraitrait qu'au Canada on commence à s'apercevoir que c'est l'Oncle Sam qui accapare la plus grande partie des immigrants racolés à grands frais en Europe avec l'or du gouvernement canadien.

M. Urbain Lafontaine, le chroniqueur-ouvrier du *Monde* de Montréal, nous en parle en ces termes dans sa dernière chronique :

" Le gouvernement féderal serait disposé, parait il, à mettre un frein aux dépenses encourues pour venir en aide à l'immigration indigente d'Europe.

" Il se serait aperçu qu'il se faisait jouer par un grand nombre de ces importés.

" Rendu au Canada, il est si facile, pour qui le veut, de traverser la ligne imaginaire qui sépare ce pays des Etats-Unis.

" Le gouvernement en avait été averti, mais n'en voulait rien croire.

" Cependant le dernier recensement a fini par ouvrir les yeux à nos ministres.

" Le gouvernement qui ne voulait pas se rendre à l'évidence, a été étonné de constater le peu d'augmentation qu'il y a eu dans la population depuis les derniers dix ans.

" On s'est aperçu que le Canada payait pour faire augmenter la population de nos voisins."

M. Lafontaine suggère ensuite comme moyen d'encourager la colonisation de garder les Canadiens au Canada et il ajoute que si les deux cent mille dollars dépensés chaque année par le gouvernement à encourager une émigration européenne souvent malsaine avaient servi à la colonisation, l'exode vers les Etats-Unis aurait diminué notablement.

Voilà qui est parler le langage du bons sens. C'est une preuve n'est pas causée en général par la paresse, le manque de conduite et autres défauts que la *Croix* nous trouve, mais par un vice dans la législation.

Baptiste au Canada a toujours trop payé pour des choses qui ne lui rapportaient rien ou à peu près ; il finissait par se lasser et par prendre la route des Etats-Unis.

Mauvais Serviteurs.

La campagne est ouverte.

L'assemblée républicaine dans la salle Huntington, hier soir, a suffisamment démontré que la démocratie est honnie par le peuple qui reconnait maintenant ses véritables amis.

Les démocrates ont promis bien des choses avant les élections de 1892, et celle qu'ils ont tenues ne remplissent même pas le creux de notre main.

Ils parlaient du charbon en franchise. Les pauvres qui n'ont pas de quoi se chauffer cet hiver parce qu'ils ont voté en faveur des candidats démocratiques trouvent que le parti démocratique est le parti de la blague.

On accuse les républicains de crier : Calamité ! calamité ! Si un incendie se déclarait dans votre maison vous n'auriez pourtant pas tort de faire retentir les airs de ces mots : Au feu ! au feu !

Les démocrates ont causé les malheurs du peuple et aujourd'hui ils voudraient bien faire taire ce même peuple qui ne cesse de dire : "Ils ont mal fait !" Ils n'y réussiront pas, l'indignation publique est soulevée contre eux.

Non, messieurs les démocrates, vous ne réussirez pas à éviter les reproches que vous avez mérités par votre conduite si déplorable. Vous méritez une punition exemplaire et vous l'aurez.

Hier soir, le sénateur Lodge et l'Hon. W. S. Knox vous ont tancés vertement ; ils ont pavé la voie, *paved the road*, comme les Américains disent, au châtiment qui vous attend le jour de la votation.

A l'œuvre on reconnaît l'ouvrier. Les démocrates ont prouvé qu'ils étaient incapables d'administrer les affaires publiques d'une manière convenable et l'électorat n'attend que l'occasion pour les remercier de leurs services.

Les mauvais serviteurs méritent d'être renvoyés.

Bob Fitzsimmons a signé les clauses du contrat pour sa prochaine rencontre avec Corbett.

Le *Catholic News*, de New York, dénonce la Catholic American Protective Association créée pour combattre l'A. P. A.

Le confrère dit que l'on doit combattre les bigots ouvertement.

L'*Indépendant* de Fall River, Mass., vient d'entrer dans sa deuxième année d'existence comme journal quotidien. Notre confrère est un vaillant champion des doctrines républicaines, et nous sommes heureux de lui adresser nos meilleurs souhaits de succès.

TROUVEE MORTE

Vendredi après midi, à Montréal, un des constables du parc de la montagne a découvert le cadavre, encore chaud, d'une femme âgée d'environ 60 ans. Le corps de l'infortunée a été transporté à la morgue où une enquête s'est ouverte.

A la morgue, on s'est aperçu que le corps dégageait une forte odeur d'acide carbolique. Sur ses lèvres il y avait des traces de brûlures causées par l'acide carbolique.

Dans les poches de vêtements de la défunte, on a trouvé un paquet de chiffons dans lesquels il y avait une lettre placée dans une enveloppe portant la suscription suivante :

"Mde veuve Damareau, 403 rue Guy."

L'enveloppe porte le timbre de Cornwall.

La lettre est écrite en anglais et est l'œuvre de la défunte.

On suppose que la femme Damareau s'est échappée du Church Home, puis elle s'est rendue sur la montagne et là, elle s'est empoisonnée avec de l'acide carbolique qu'elle aura découvert dans la maison.

Mgr Satolli Insulté.

Les journaux et les dépêches nous apportent les détails d'une triste affaire qui a eu lieu samedi, au presbytère du R. P. Smith, à Patterson, N. J.

Mgr Satolli y était descendu avec M. l'abbé Papi, son secrétaire, en visite d'amitié au curé.

Pendant qu'il se reposait, une délégation des paroissiens se présenta à la porte du presbytère et demanda à la sœur de M. Smith d'avertir le Délégué Apostolique qu'on voulait lui parler.

Mlle Smith répondit que Son Excellence était fatigué et qu'il avait fermé sa porte à tout le monde.

Sur ce, les délégués poussèrent Mlle Smith de côté et entrèrent au salon du presbytère, parlant à haute voix et en déclarant qu'il leur fallait voir Mgr Satolli.

M. Papi descendit et déclara aux visiteurs que le Délégué ne pouvait les recevoir.

La députation insista, gesticulant et vociférant, accusant Mgr Satolli d'avoir trompé la paroisse.

Au beau milieu de ces discours, le représentant de Léon XIII fit son apparition.

Un richissime épicier, du nom de Gibson, lui déclara qu'il fallait à tout prix expulser le curé Smith et réintégrer le vicaire Murphy.

Affreusement pâle, Mgr Satolli répondit que la cause était jugée, que le curé resterait à son poste et qu'il avait agi au nom de l'Eglise.

Sur ce, on entoura le prélat, le menaçant et lui reprochant de ne pas savoir l'anglais, etc.

Mgr Satolli sortit alors du salon, pour remonter à sa chambre.

Dans l'escalier, il mit le pied sur sa soutane et tomba.

L'épicier Gibson s'avança alors vers lui menaçant et s'écriant : "Quelle belle position pour le représentant de l'Eglise ! Vous allez apprendre ce que c'est que la liberté en Amérique, etc., etc."

Son Excellence retourna dans ses appartements, après avoir jeté un regard foudroyant à Gibson.

Toute la difficulté provient de ce que le curé Smith a interdit au Club Catholique de tenir ses réunions dans l'ancienne église.

Il en a agi de la sorte parce que l'on y buvait de la bière et que l'on y demeurait à des heures indues.

Dès ce moment, la paroisse fut divisée en deux factions.

Ce qui aggrava les choses, se fut le renvoi du vicaire Murphy, accusé de conduite scandaleuse.

Les mécontents et les partisans de l'ex-vicaire en appelèrent au Délégué Apostolique qu'ils allèrent trouver à Washington.

Là, ils se firent interpréter par Signor Boccelli, un Italien, que le Délégué a déclaré un apostat, à Patterson.

Après avoir exposé leur version à Washington, les mécontents reçurent une lettre pour remettre à Mgr Corrigan, archevêque de New York, leur disant que cette missive réglait la question.

Les visiteurs ouvrirent la lettre et y lurent que M. l'abbé Smith devait rester à son poste et ce qui avait été fait était bien fait.

Les mécontents se montèrent et déclarèrent qu'ils ne souffriraient pas cela ; Mgr Satolli les renvoya, après avoir déclaré qu'il aviserait.

Comme les faits sont tels que représentés tout d'abord, le Délégué maintient sa décision.

Ce sont des Allemands et des Irlandais qui protestent.

Endormie Depuis 12 Ans.

On ne parle dans les cercles médicaux à Paris que de la dormeuse de Thénelles que le sommeil n'a point quittée depuis douze ans.

Le cas est assez curieux pour être cité tout au long :

Il n'y a guère que quatorze ans, le 28 mai 1882, Marguerite Bouyenval, mettait au monde un enfant qui mourait le lendemain.

Mais la mort du petit ne fut pas sans faire jaser dans le hameau. On jasa même tant et si fort que la gendarmerie d'abord et le parquet ensuite s'en émurent.

Marguerite, à la première vue du représentant de la justice, fut prise d'une crise de nerfs terrible, puis elle tomba en léthargie.

Depuis ce jour, soit depuis douze ans et cinq mois, elle ne s'est pas réveillée.

Les curieux depuis quelque temps affluent chez la mère de la cataleptique qui est en train d'arrondir son magot.

A un visiteur, la mère dit :

—Ah ! monsieur, me dit-elle, on ne doit point inculper le bon Dieu, je le sais ; on me l'a toujours appris, et cependant, c'est bien dur, allez, de "vivre si longtemps avec la mort !" On me l'a demandé, ma fille, pour l'exposition de Chicago ; on me l'a demandée pour les hôpitaux de Paris. Je ne veux pas la donner. M. le Dr Charlier sait bien que je donne toute liberté aux médecins pour la soigner, mais je ne veux pas qu'on me l'enlève.

La pauvre fille est étendue sur son lit.

Sa respiration soulève timidement le drap supérieur. La physionomie blanche avec le petit bonnet collé à la tête et tombant sur les côtés jusqu'au dessous des oreilles, évoque assez exactement je ne sais quelle image de sœur de charité.

Des objets de piété aux alentours du lit donnent à la chambrette un aspect de sacristie.

La tête n'est pas trop amaigrie. Les yeux sont fermés ; les lèvres serrées : il semble qu'elles sont collées ; j'y porte la main. L'attouchement amène un rictus singulier de la bouche, comme si la "dormeuse" allait fondre en larmes.

Le docteur soulève son bras : c'est une barre de fer ; il relève légèrement le gros orteil du pied gauche ; un danse effroyable, macabre, s'en suit. Cela dure vingt bonnes minutes.

Le Dr Charlier dit qu'à des intervalles assez éloignés, pendant les premières années, des accès convulsifs violents, pendant lesquels la malade, très agitée, se déchirait la figure avec ses ongles, interrompaient momentanément son immobilité morbide sans qu'elle reprit connaissance. Depuis longtemps, ces accès ont disparu, et l'attitude de la malade est celle d'une personne dormant naturellement.

LE GRAND PAPE.

L'influence de Léon XIII est d'un magnétisme merveilleux. Dernièrement un grand nombre de protestants ont eu une entrevue avec Sa Sainteté, et tous ont été frappés de la grandeur de son caractère. Un protestant de Cincinnati a eu il y a quelques semaines par l'intermédiaire de Mgr O'Connell, une audience du Pape, et, parlant de l'événément, il dit : "Je ne suis pas catholique, mais j'ai été forcé d'admirer la fermeté et le caractère du Pape. C'est un merveilleux vieillard. Nous avions un interprète pour traduire nos paroles. J'ai trouvé que le Pape était remarquablement renseigné sur les affaires des Etats-Unis. Je suis content, de voir qu'il est mieux renseigné sur nos affaires politiques que nos meilleurs sénateurs et députés ne le sont sur les affaires d'Europe."

La même personne dit que les trois plus grandes figures du monde aujourd'hui sont le Pape, Gladstone et Bismarck. Personne ne peut douter aujourd'hui que le plus grand parmi les hommes d'Etat, les philosophes et les dominateurs du monde, soit celui qui tient maintenant les clefs de St Pierre, et qui est lui-même sous clef en quelque sorte dans le palais du Vatican.

UN DUEL.

Montréal vient d'être le théâtre d'un duel.

Le sujet : Une jolie et jeune blonde.

Les armes : Les poings des combattants.

Dans un hôtel fashionable de la partie ouest, travaille une vraie Vénus. Un des commis-voyageurs les plus en vue de la métropole s'éprit de la belle, lui fit maints cadeaux et crut enfin, après des sorties et des soupers sans nombre, qu'il pouvait croire à sa fidélité.

Il avait compté sans l'ambition de son amie. Survint un acteur.

Il est chose connue qu'une légion de jeunes filles se laissent séduire par la mise en scène et l'éclat des feux de la rampe.

Aussi, quand le nouveau venu voulut prendre le chemin du cœur de la blonde demoiselle, lui causa-t-il théâtre et la possibilité pour elle de figurer sur la scène.

Elle tourna le dos au commis-voyageur et dès ce moment ne jura plus que par l'artiste.

Les rivaux se rencontrèrent, s'adressèrent des compliments plus ou moins flatteurs, puis résolurent de se battre.

Dans ce pays, on ne règle généralement pas ces question, par l'épée ou le pistolet.

Fidèle à la tradition, on résolut de se servir de ses poings et de se rencontrer à tel jour, à telle heure et à tel endroit.

Vint le moment de la lutte ; l'acteur était au lieu désigné.

Quant au commis-voyageur.... un ami vint le remplacer et administrer une raclée dans les prix majeurs au comédien.

Le vendeur d'étoffes ne put pas longtemps chanter le coq.

L'artiste le rencontra, se rua sur lui et lui mit les yeux en deuil pour quinze jours.

On dit que le voyageur va non-seulement voyager, mais encore immigrer, car son aventure est connue.

Quant à la blonde jeune femme, elle est plus que jamais attachée à son artiste et avec lui, elle doit partir dans quelques jours pour New York et s'enrôler dans une compagnie.

On n'attend pour cela que l'acteur soit remis... de ses émotions.

DIFFICILE A ENTERRER.

On écrit de Rome :

Lundi soir, on repêche un cadavre dans le Tibre et, après enquête, 20 personnes au moins le reconnaissent pour un Cesare Lucchesi, boucher, disparu depuis trois jours sans donner de nouvelles. Mardi matin, le cadavre déposé dans la tombe va être porté au cimetière quand soudain apparaît Cesare Lucchesi, de retour de Perouse où il a été retenu plus longtemps qu'il ne pensait pour ses affaires.

Le procureur du roi, tout morfondu, fait venir d'autres témoins qui cette fois reconnaissent clairement l'ingénieur O. Marotta, disparu depuis cinq jours sans laisser de nouvelles. Cette fois, le croque-mort convaincu, sur l'ordre du procureur, plus convaincu encore, dépose Marotta dans la bière, l'y cloue solidement, et quand on va le porter à l'église, voilà que l'ingénieur, en chair et en os, descend d'une voiture publique de retour de Civita-Vecchio où il a dû visiter trois engins de vaisseaux marchands.

L'enquête est à recommencer, et de fait elle recommence en présence du procureur du roi extrêmement agacé. Après examen solennel, le noyé est reconnu pour un certain Pictrino Aloysi, receveur d'impôts, disparu de son domicile depuis un mois, laissant un vide considérable dans la caisse de l'exacteur, des dettes innombrables dans son quartier, et une épouse déjà consolée de sa perte, car elle ne jouit de la paix conjugale que depuis la disparition de son tendre époux. Et cette fois, Pictrino Aloysi, bien et dûment confronté, est cloué dans la tombe, porté à l'église, où le clergé solennellement lui chante un libera solennel.

Mais, voilà qu'au moment de l'aspersion dernière, Pictrino Aloysi entre dans l'église et proteste tout bas mais énergiquement à l'oreille du croque-mort, lequel se croit obligé, au nom de la loi, de suspendre la cérémonie.

Et les choses en sont là.

Faute d'identité le cadavre est conservé dans la glace jusqu'à nouvel ordre et toute la police de Rome est en chasse.

On Veut Assassiner Harrison.

Pendant que l'ex-président des Etats-Unis, M. Harrison, parlait à Logansport, Ind., samedi, on a vu deux hommes sauter d'une des fenêtres de la salle, où se tenait l'assemblée, brandissant des revolvers ; ils sont disparus dans les bois en disant : "Quand il sortira, il faut le tuer."

Les détectives ont veillé sur M. Harrison, après cette affaire.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

NOUVEAU JOURNAL.

—On annonce pour le 28 octobre, l'apparition d'un journal du dimanche, en français.

LE COMTÉ LABELLE.

—C'est maintenant chose décidée que M. H. Bourassa, de Montebello, sera le candidat libéral dans le comté Labelle lors des prochaines élections fédérales. Le *Free Press* croit que son adversaire sera M. Kaby de St André Avelin, et on annonce même que celui-ci a été choisi comme porte-drapeau ces jours derniers à un caucus de chefs conservateurs à St André Avelin.

Cependant, les conservateurs de Buckingham ont aussi un candidat à amener de l'avant : c'est M. Franchot. Et, il n'est pas probable qu'ils cèderont le pas.

On devra convoquer une convention générale de tout le comté pour sonder la situation.

IL SE MEURT.

—M. Joseph Duhamel est à la dernière extrémité. Il a reçu le Viatique.

—M. Geo. Lebel a été nommé agent d'immigration du gouvernement provincial, en remplacement de feu M. Selby Desbarats.

UNE NOYADE.

—Vendredi après-midi, deux enfants, les deux frères nommés Bowen, s'amusaient sur les quais, en arrière de la manufacture de caoutchouc, lorsque l'un d'eux, âgé de 10 ans, tomba à l'eau, en voulant saisir un morceau de bois.

Son compagnon cria au secours, mais l'autre se noya après être remonté trois fois à la surface de l'eau.

Mde Bowen est inconsolable de la perte de son enfant.

Le corps n'a pas encore été repêché.

MORTS SUBITES.

—Une dame Delorme, âgée de 59 ans, demeurant coin des rues Roy et Cadieux, est décédée subitement hier matin. On l'a trouvée morte dans son lit.

Le Dr Laurier a été appelé, mais n'a fait que constater la mort. Il n'y aura pas d'enquête.

La défunte est la mère de M. Delorme, commerçant au marché Bonsecours.

Vers huit heures, lundi matin, un jeune homme de 29 ans, nommé Granger, demeurant 204, rue Barré, est allé à la messe. De retour de l'église il se mit à table pour déjeûner. A peine s'était-il assis qu'il tomba mort. Granger était marié.

FRAPPÉE À MORT.

—Mde Legault, née Lucie Chartrand, demeurant au No. 6 avenue Bishop, est décédée subitement samedi soir à Ste Cunégonde.

Mde Legault était en visite chez un de ses fils, lorsque vers 9 h. ½, elle se sentit tout à coup malade et avant l'arrivée du médecin qu'on était allé chercher en toute hâte, elle a rendu le dernier soupir.

Le chef de police Hébert prévenu de ce qui venait d'arriver, téléphona à l'hôpital Notre-Dame, et l'ambulance transporta la défunte chez elle.

Madame Legault était âgée de soixante ans. Elle a succombé à une maladie de cœur.

Le coroner n'a pas jugé utile de tenir une enquête.

QUEBEC,

PAUVRE SIR HECTOR !

—Le major Perley, l'ancien ingénieur du département des Travaux Publics qui fut décapité à la suite de l'enquête dans le fameux scandale Langevin - McGreevey, vient de rentrer dans les bonnes grâces du gouvernement d'Ottawa.

On lui a confié un travail de compilation sur tous les ports et havres du Canada.

Il n'y a donc plus que ce pauvre Sir Hector en défaveur et il reste seul hélas ! à porter les responsabilités.

ODELL GREGORY.

—Mde Odell en a appelé du jugement du juge Casault dans le procès que l'on connaît.

L'appel est inscrit. Cette affaire entre dans une nouvelle phase et promet des développements à sensation.

OTTAWA,

COUP DE PIED FATAL.

—Le fils de M. J. B. Courcelles, électricien à la compagnie du Pacifique, est mort des suites d'un coup de pied reçu dans le côté, en jouant au *football*. Il n'était âgé que de 9 ans.

TROIS-RIVIERES,

TRISTE ACCIDENT.

—Sur l'embranchement du Pacifique Canadien à Piles, un nommé Lemay est tombé d'un train et a eu les deux jambes coupées.

SHERBROOKE,

NOUVEAU CONSUL.

—Le nouveau consul américain, M. James Jackson, est arrivé Sherbrooke et a pris possession de son bureau.

Et Ben Lenthier, qu'en fait-on ?

NICOLET,

MGR GRAVEL.

—Mgr Gravel vient d'arriver à Rome, écrit-on à l'*Electeur*. Sa Grandeur est descendue au collège canadien, rue des Quatre-Fontaines. Ce n'est pas seulement le devoir du voyage triennal de la visite *ad limina* qui amène l'éminent prélat à Rome. Il s'agirait encore d'une autre affaire dont Mgr Satolli aura le dernier mot.

COMPTON,

TRIOMPHE CONSERVATEUR.

—Les conservateurs ont gagné avec plus de 700 voix.

Le *Quotidien*, conservateur, est très surpris.

Plus d'un politicien conservateur n'aurait pas osé parier un sou, hier soir, sur le résultat de l'élection, sachant les moyens employés par nos adversaires pour écraser le porte-drapeau du gouvernement.

Pour l'*Evénement* le triomphe du candidat conserverteur prouve :

1o Que ceux qui crient contre l'intolérance Canadienne-française dans la province de Québec se trompent et ne nous connaissent pas, puisque dans un comté où nos compatriotes ont la majorité, ils choisissent un anglo-canadien pour les représenter au parlement.

2. Que tous les calculs des libéraux pour faire croire que l'emprunt Taillon est mauvais, n'ont eu et n'auront aucun effet sur l'électorat pas plus que les sales articles de journaux fondés spécialement pour fêter sur les ministres actuels, l'ordure et le mensonge.

3. Que les électeurs anglais de notre province ne faisaient pas comme les députés anglais qui, au moyen d'un "round robin" ont signifié à M. Taillon qu'ils cesseraient d'avoir confiance en lui s'il ne prenait pas les moyens de retenir M. Hall dans son cabinet.

ST MARTIN,

ELLE SE DONNE LA MORT.

—A trois heures lundi après-midi, le coroner McMahon va se rendre à la jonction Saint Martin pour y tenir une enquête sur le corps d'une jeune fille nommée Dion.

Lundi dernier, la malheureuse a absorbé une quantité de vert de Paris et, malgré les soins du médecin, elle a expiré dimanche dans la nuit.

La défunte n'était âgée que de 18 ans.

Ses parents demeurent à Ste Dorothée.

On croit que c'est le chagrin qui l'a portée à cet acte de désespoir.

La défunte demeurait non loin de la Jonction.

LA GUERRE D'ORIENT

La Chine va Continuer ses Preparatifs de Combat.

Washington, 22 oct—Les attachés à la légation chinoise en cette ville nient carrément qu'il y ait quelque fondement à la nouvelle que la Chine est en négociations avec le Japon pour obtenir la paix.

"La saison froide, a dit l'un de ces attachés, est déjà si proche que les hostilités devront nécessairement cesser dans quelques semaines pour être reprises le printemps prochain. Pendant ce temps-là la Chine va continuer ses préparatifs de guerre."

LE CZAR DE RUSSIE.

St Pétersbourg, 22 oct—Le Czar a pu se lever aujourd'hui et même sortir ; il s'est promené dans son parc durant quelques heures. C'est un mieux temporaire, car il est atteint d'une maladie qui ne pardonne pas : la phtisie.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co. Lowell, Mass.

Les Collegiens.

Plusieurs anciens collégiens de cette ville doivent avoir une assemblée prochainement, afin d'organiser une grande soirée, qui consistera à un beau concert et un grand bal.

UNE CAUSE CELEBRE.

Boston, 22 oct—En Cour Supérieure à East Cambridge, la semaine dernière, a été plaidé un procès pour rupture de promesse de mariage qui peut être classé parmi les "causes célèbres" de ce tribunal.

Les péripéties de ce procès ont été suivies avec autant d'intérêt par la population de Boston et de ses environs que le scandale Breckinridge-Pollard lui-même.

Comme Mlle Pollard, la demanderesse a poursuivi pour rupture de promesse de mariage, mais l'homme en cause, au lieu d'être vivant et bien portant comme Breckinridge, est mort depuis 1890. Son nom est Dr Henry J. Bigelow de Boston, qui fut aussi éminent dans sa branche que le fut Breckinridge en politique. Il occupa un rang si élevé dans la profession médicale que le Dr David N. Cheeves, un professeur du Harvard, a dit dans son témoignage que dans son opinion le Dr Bigelow était le plus grand médecin que l'Amérique eût produit.

La demanderesse a ceci de commun avec Mlle Pollard, qu'elle n'était pas connue du public avant le procès qui lui a donné beaucoup de notoriété. Elle se nomme Mary E. Bartlett de Malden ; elle est la fille d'un fermier et elle est âgée de 51 ans.

PREMIÈRE RENCONTRE.

L'histoire de la première rencontre du Dr Bigelow avec Mlle Bartlett est presque semblable à celle de Mlle Pollard avec Breckinridge.

Le Dr Bigelow était beaucoup plus âgé que Mlle Bartlett qui n'avait alors que 25 ans, tandis qu'il en comptait 54. Il la vit pour la première fois dans un endroit public, comme le congressman Breckinridge vit Mlle Pollard, et comme l'orateur du Kentucky, il fit sa connaissance sans passer par les formalités d'une introduction.

Mlle Bartlett fut éblouie par le talent, les manières et la position du Dr Bigelow, tout comme Mlle Pollard quand elle fit la connaissance du congressman, et elle alla lui rendre visite maintes et maintes fois à son domicile. Ici, cependant, la similitude prend fin, excepté qu'elle prétend qu'il lui a promis le mariage, car Mlle Bartlett jure qu'ils n'ont jamais eu de relations illicites.

Il paraîtrait que le Dr Bigelow n'a pas seulement promis à Mlle Bartlett de l'épouser, mais de lui donner la somme de $150,000 parce qu'elle avait accepté à la demande du docteur de remettre à plus tard la date de leur mariage. C'était en juin 1877 ; leur engagement durait depuis huit ans.

En 1890, le Dr Bigelow est mort avant d'avoir épousé Mlle Bartlett et avant même de lui avoir douné les $150,000 promis.

Alors Mlle Bartlett résolut d'intenter à la succession un procès en réclamation de $175,000, c'est-à-dire $150,000 qui est la somme promise et $25,000 d'intérêts depuis 1887.

EXPOSÉ DE LA CAUSE.

M. l'avocat Hadlock, qui occupait pour la poursuite, a donné l'exposé suivant de cette cause célèbre :

" Mlle Bartlett descend d'une des familles les plus anciennes de la Nouvelle-Angleterre. Le Dr Bigelow lui-même fit des recherches à ce sujet et trouva des traces de sa famille jusqu'à 1066. Son père était un homme compétent, mais sans grande richesse. Mlle Bartlett a reçu une éducation supérieure, d'abord au *High School* à Everett, puis dans une école normale. Ensuite elle étudia la musique sous des grands maîtres à Boston. C'est alors qu'elle fit la rencontre du Dr Bigelow.

" La rencontre se fit pendant un voyage de Boston, où elle poursuivait son cours musical, à Newburyport, où demeurait sa famille. Le wagon dans lequel elle se trouvait était rempli et il prit un siège près d'elle. Un vieux soldat ayant perdu ses deux bras pendant la guerre passa dans le wagon pour vendre des brochures aux voyageurs. Le Dr Bigelow en acheta une et la donna à Mlle Bartlett. Ce léger cadeau servit d'introduction et la connaissance se fit sans autre formalité. Le Dr Bigelow s'enquit de sa famille, de ses aspirations, etc. Mlle Bartlett lui raconta toute sa vie. Avant de débarquer le Dr Bigelow dit à la jeune fille qu'il avait quelques magnifiques peintures dans sa demeure et qu'il aimerait beaucoup à les lui faire voir. Mlle Bartlett promit d'aller lui rendre visite à son retour à Boston, ce qu'elle fit après avoir consulté sa mère.

"Leur intimité se consolida et Mlle Bartlett continua à visiter le Dr Bigelow, qui était célibataire. C'était en 1868. Une année plus tard le père de Mlle Bartlett mourut, mais ce décès ne causa aucune interruption dans leurs relations. Cependant, en 1870, Mlle Bartlett écrivit au Dr Bigelow pour mettre un terme à leur intimité. Quatre ans plus tard Mlle Bartlett et le Dr Bigelow se rencontrèrent sur la rue et le docteur demanda à son ancienne amie si elle était mariée. Sur la réponse négative de Mlle Bartlett, il la supplia de revenir le voir comme par le passé et leur intimité fut renouée.

"Quelques années s'écoulèrent, puis un jour le Dr Bigelow, qui avait promis le mariage à Mlle Bartlett, fixa une date pour cet événement. Il l'avait traitée noblement et elle avait grande confiance en lui. Ils devaient passer en Europe où le mariage devait avoir lieu. Mais le mariage fut remis à plus tard, et le Dr Bigelow partit seul en Europe. A son retour, il fut entendu entre eux que les noces auraient lieu en juin 1881. Encore une fois le mariage fut remis à plus tard, c'est-à dire en octobre 1887. Pendant tout ce temps-là le Dr Bigelow et Mlle Bartlett continuèrent à se voir, et quand elle ne pouvait se rendre à la demeure du docteur, elle lui écrivait souvent à sa demande et il lui répondait régulièrement. Cependant, à la demande du Dr Bigelow, Mlle Bartlett détruisit toutes ces lettres.

"Le 1er juin, le Dr Bigelow tomba malade des suites d'un accident et il demanda que la date du mariage fût remise encore une fois. "J'ai un million de dollars, dit le Dr Bigelow à Mlle Bartlett, et je puis vous laisser assez d'argent pour que vous soyiez heureuse quand je mourrai." C'est alors qu'il lui promit $150,000."

PAS DE VERDICT.

Le jury, après plusieurs heures de délibérations, ne put s'entendre sur le verdict à rendre. Un nouveau procès va probablement avoir lieu.

PETITES NOUVELLES.

UN HOMME TUE SON FILS.

Richmond, Ind., 23 oct.—A Cambridge City, hier, John Waltz a tué son fils, un enfant de deux ans, puis s'est suicidé.

Waltz était dans le trouble domestique pardessus la tête ; sa femme l'avait quitté, et depuis cette désertion il avait l'esprit dérangé.

DES MISSIONNAIRES TUÉS.

Rome, 23 oct—On a appris au Vatican qu'un certain nombre de missions en Chine ont été détruites et les missionnaires ainsi que leurs ouailles massacrés.

Le Vatican va demander aux diverses puissances de voir à ce que les missionnaires soient protégés dans l'Empire du Midi.

LA SECHERESSE.

Nouvelle Orléans, 23 oct—Un problème sérieux confronte les citoyens de la Nouvelle Orléans et de villes environnantes. Ils ne savent pas où trouver de l'eau potable et la soif les torture.

La sécheresse dure depuis une couple de mois. Les citernes sont toutes vides et les puits sont secs.

UN AN SANS CONNAISSANCE.

Brooklyn, 24 oct.—James B. Macomb, âgé de 71 ans, est mort en cette ville hier. C'était un marchand bien connu de Boston jusqu'à il y a trois ans. Depuis quinze mois, il souffrait d'une affection cérebrale, et depuis un an il était sans connaissance.

UN CANADIEN SUR LES RANGS.

Manchester, N. H., 24 oct—Nous apprenons que M. Emile H. Tardivel, avocat de Manchester, et ex-rédacteur du défunt *Travailleur*, vient d'être choisi par les démocrates comme candidat à la législature pour l'arrondissement de McGregorville, le premier sur la liste.

M. Tardivel est l'un de nos hommes les plus distingués aux Etats Unis.

ENCORE LES ARMES À FEU.

Ottawa, 23 oct—On a appris ici, hier soir, qu'un accideut, causé par une arme à feu, était arrivé à un jeune homme de cette ville, John Ahearn, âgé d'une vingtaine d'années.

L'infortuné jeune homme était allé camper avec plusieurs amis depuis quelques jours sur le Petewawa, à 30 milles de la station de la rivière Chalk sur la ligne du Pacifique.

En voulant monter dans un canot avec un de ses camarades, nommé John Goodwin, il saisit son fusil par le canon et appuya la crosse sur le bord de la chaloupe. Malheureusement un faux mouvement fit lever le chien qui se rabattit aussitôt et le coup est parti. Le pauvre Ahearn reçut toute la décharge dans le cou. La mort a été instantanée.

Abonnez-vous à L'ETOILE, 25 cents par mois.

LA SITUATION.

LES FABRICANTS PARLENT DE CLORE DE NOUVEAU.

On Suggere un Bureau d'Arbitrage Pour Regler les Difficultes.

Fall River, 23 oct.—On nous saura gré de suivre toutes les péripéties de la lutte de géants que les travailleurs de Fall River soutiennent contre les puissants manufacturiers.

Voici un exposé de la situation :

Personne dans les cercles manufacturiers ou ouvriers ne prétend prophétiser comment se terminera la présente situation perplexe en cette ville.

Las manufacturiers ont été forcés de reconnaître le pouvoir de l'Union des Tisserands, car hier, sur un total de 59,000 métiers, il n'y en avait que 25,000 en opération.

Si les tisserands devaient être les seuls à être affectés par n'importe quelle action ils pourraient prendre, il n'y a pas le moindre doute que les manufactures seraient fermées de nouveau pour une période indéfinie.

Quelques manufacturiers disaient qu'ils ne donneraient pas raison aux grévistes pour aucune considération jusqu'à ce que ceux-ci retournent à l'ouvrage, pour la raison qu'ils craignent une continuation des présentes méthodes s'ils remportent la victoire cette fois-ci.

Il y a d'autres manufacturiers qui, après avoir vu le pouvoir des tisserands, trouvent maintenant qu'une grande erreur a été commise lorsqu'ils ont fait une distinction entre les fileurs et les autres employés. Ils croient que le seul moyen de sortir de cette impasse est de rectifier l'erreur aussitôt que possible et de rétablir l'ancienne bonne harmonie entre patrons et employés.

Plusieurs manufacturiers dont les établissements sont inactifs aimeraient ce plan, mais il est inutile de le mettre à exécution maintenant parce que la condition des affaires ne le permet pas. Mais le plus grand nombre parlent fortement de fermer de nouveau pour plusieurs semaines.

On a suggéré qu'un bureau d'arbitrage spécial fût nommé pour décider le litige. Un bureau spécial serait préférable parce que le bureau de l'Etat n'est pas tenu en grande estime par l'une et l'autre partie.

UN MARI

Tue sa Femme Infidele et son Amant.

Memphis, Tenn., 23 oct.—On vient d'apprendre la nouvelle d'une effroyable tragédie qui s'est déroulée près de Shebby, Miss.

On raconte ce qui suit :

John Thomas avait une femme volage et sa vie domestique était depuis quelque temps violemment troublée. Un jour Mde Thomas quitta son mari pour aller demeurer chez un de ses amants, un nommé Donald Hill.

Dimanche, Thomas s'arma d'un fusil Wincester et alla se poster à quelque distance de la demeure de son rival, puis il attendit la sortie de sa femme et de son amant.

Le mari n'eut pas à attendre longtemps. Quand Mde Thomas et Hill, bras dessus bras dessous, s'approchèrent de l'endroit où le mari se tenait caché, celui-ci ouvrit le feu sur eux.

Le premier coup atteignit Mde Thomas en pleine poitrine et elle tomba morte sur le sol.

Hill fut blessé d'un deuxième coup de feu, mais il réussit à se sauver dans un marécage où on croît qu'il est mort.

Thomas, après son crime, s'est enfui et la police est à sa recherche.

TRAIN D'EXCURSION

Une Personne Tuee et Plusieurs Blessees.

St Louis, Mo., 23 oct.—Un train d'excursion bondé de monde s'en allait à Granite, Ills., hier, lorsqu'un des serre-freins, en passant dans un endroit dangereux, cria à la porte d'un wagon : "Danger !"

Presque tous les voyageurs crurent qu'une collision était imminente et tous ceux qui le purent se jetèrent hors du wagon, qui par la porte, qui par les fenêtres.

Heureusement que le train allait à petite vitesse, car ils se seraient tous fait tuer.

Un nommé John Miller s'est fracturé un bras et Carl Wendel eut le crâne défoncé, ce qui causa sa mort une heure plus tard.

Six autres ont été blessés plus ou moins grièvement.

NOUS N'EN VOULONS PAS.

Londres, 24 oct.—Un certain nombre d'anarchistes anglais et appartenant à d'autres nationalités quittent Londres et se dirigent vers l'Amérique, parce que la police de Londres les harasse trop.

Chambres a Louer.—dans l'édifice du Bon Marché, convenables pour bureaux, chambres de modiste, etc., aussi quelques bonnes chambres garnies, avec ascenseur. Adressez-vous au bureau.

BON MARCHE.

Dept. du SOUS-SOL.

Quatre Jours d'Occasions: Mercredi, Jeudi, Vendredi et Samedi. Des lots et des Prix durant ces jours seulement.

LISEY! LISEZ! LISEZ! LISEZ!

VERRERIE.

50 Doz. de Verres à Vin de fantaisie prix réguler 57c. la doz.
— Prix de vente 3c. chacun.

100 Doz. [pas plus] de Verres de table, minces et soufflés. prix régulier 6½c.
— Prix de vente, 25c. la doz.

10 barils de Verres à Gelée, toujours vendus 39c
— Prix de vente, 29c. la doz.

5 Doz. de Sets à Table de cinq morceaux, toujours vendus 75c.
— Prix de vente, 49c. le Set.

120 Pots à Sirop importés, décorations de couleur, toujours vendus 62c.
—Prix de vente, 59c. chacun

21 Doz. de Plats à Beurre couverts en verre, toujours vendus 15c.
—Prix de vente, 10c. chacun

5 Doz. de Sets à Vin Australiens, décorations de couleur, le pot, le plateau et sept verres, toujours vendus $1.49.
— Prix de vente, 98c. le Set.

Ferblanterie.

30 Grosses de Bidons à Lait de 2 quarts, toujours vendus 15c.
—Prix de vente, 10c. chacun.

3 Grosses de Plats à Pain profonds [très grand], toujours vendus 14c.
—Prix de vente 10c. chacun.

4 Grosses de Peleurs de Citron,
— Prix de vente, 4c. chacun.

1 Grosse de Chaudières avec Goblet pour ouvriers, toujours vendus 25c.
— Prix de vente, 19c. chacune

5 Grosses de Porte-Ordures Japonais,
—Prix de vente, 3c. chacun.

5 Doz de Pots en Cristal pour Conserves, de 6 quarts, toujours vendus 69c.
—Prix de vente, 49c. chacun.

1000 Racks à Serviettes en fil de fer, finis en cuivre, nickel ou en fer oxydé, toujours vendus 10c.
—Prix de vente, 4c. chacun.

500 Bouteilles d'Ammoniaque 16°, garanti.
—Prix de vente, 8c. la bouteille.

5 Grosses de Pelles à feu en fer,
—Prix de vente, 3c. chacune.

11 Boites de Papier de toilette, larges paquets,
— 24 paquets pour $1.00.

Fers à Repasser de Mme Potts, plaqué en Nickel, toujours vendus $1.50,
— Prix de vente, 86c. le Set.

200 Sets de Couteaux Sperry, toujours vendus 75c.
— Prix de vente, 49c. le Set.

Pour le Diner.

40 Services à Diner anglais imprimés, 112 morceaux, toujours vendus $8.00.
—Prix de vente $6.98.

10 Services à Diner en Faïence anglaise, 112 morceaux, fines décorations françaises, nouvelles formes, toujours vendus $18,
—Prix de vente, $12.98.

40 Services à Diner en Faïence anglaise de Furnival, 112 morceaux. nouvelles décorations fleuries en brun, myrtle et perle, toujours vendus $27.
—Prix de vente, $11.98.

LAMPES.

Nous venons de recevoir 30 doz. de ces Lampes de Banquet en Nickel, à bec au centre,
—Prix de vente, $1.49 chacune.

3 Doz. de Lampes forme vase décorées, base en métal, toujours vendus $1.49,
—Prix de vente, 98c. chacune

25 Lampes décorées, forme vase, bec central, base en métal. abat-jour forme dôme de 10 pcs décorées, toutes complètes, toujours vendues $3.75,
—Prix de vente, $2.49 chacune.

10 seulement 10 Lampes de Banquet en bon métal, finies en or, bec Miller, de $16.00.
—Prix de vente, $14.49 chacune.

5 Doz. d'Abat-jour en Soie de fantaisie, toutes les couleurs, toujours vendues $3.
—Prix de vente, $2.25 chacun.

5 Doz. de Veilleuses, réservoir et globe décorés,
—Prix de vente, 69c. chacune.

4 styles de Lampes de Corridor avec Globes en verre de fantaisie,
—Prix de vente, $1.98 chacune.

TABLES

Un autre lot de Tables en Frêne à trois pieds,
31c. chacune.

100 tables en Chêne de 18 pcs, avec rayon au dessous,
—Prix de vente, 98c chacune.

100 Tables mélangées en Chêne et en Cerisier, très bien finies, ornées en cuivre, toujours vendues $3.50, —Prix de vente
$2.49 chacune.

500 Easels, en Bambou,
Prix de vente, 39c. chacune.

Faience de Fantaisie.

60 styles de Coupes et Soucoupes Japonaises, toutes nouvelles,
—Prix de vente, 49c. chacune.

200 Vases à plantes Japonais, toujours vendus 25c.
—Prix de vente, 45c.

20 Services à Thé en Faïence allemande, à Teintes roses et bleues, toujours vendus $2.50.
—Prix de vente, $1.40 chacun.

20 styles de Vases importés, décorations blanc et or.
—Prix de vente, 25c. chacun.

100 Doz. de Coupes et Soucoupes en fine Faïence allemande, or et de couleur, valant 37c.
—Prix de vente, 15c.

—— LA PLACE DES OCCASIONS RARES. ——

OUVERTURE DE LA CAMPAGNE

MARDI SOIR PAR UNE MAGNIFIQUE ASSEMBLEE.

Discours de Knox, Lodge et Marden—Grand Enthousiasme.

La grande assemblée républicaine qui a eu lieu mardi soir dans la salle Huntington a attiré une foule énorme.

La salle Huntington était littéralement bondée et un grand nombre de personnes ont dû s'en retourner, sans pouvoir entendre les discours.

Les orateurs de la circonstance sont arrivés quelques minutes avant 8 heures, et ils furent reçus dans la salle de réception par un comité spécial.

Ensuite, l'Hon Wm. S. Knox, notre candidat au congrès, et le sénateur Cabot Lodge furent escortés sur la scène et les principaux républicains de la ville prirent place à leurs côtés.

M. Kileski, le président du Comité Républicain de cette ville, annonça que l'Hon. George A. Marden présiderait l'assemblée.

M. Marden demanda à ses auditeurs s'ils avaient jamais vu un temps où les démocrates faisaient autant pour aider le parti républicain à élire ses candidats que pendant la présente campagne (rires). Puis il présenta à l'auditoire M. Knox qui se leva au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

M. Knox prononça un long discours et il fut fréquemment applaudi. Sans être un Mirabeau, M. Knox a la parole facile et ses discours sont toujours très argumentés; s'il ne soulève pas son auditoire par des périodes ronflantes, il le convainc, ce qui vaut souvent bien mieux.

Si on en juge par la manière dont M. Knox a été écouté et acclamé hier soir, on peut prophétiser sans crainte que son élection est un fait assuré. La population est lasse de la gouverne démocratique; elle veut un changement et elle sait qu'elle ne l'obtiendra qu'en envoyant des républicains au Congrès.

CABOT LODGE.

Un homme qu'on aime toujours à entendre, c'est le sénateur Lodge, pouvu qu'on ne soit pas démocrate, car le "parti du déshonneur et de la perfidie" n'a pas de chance avec lui.

Hier soir, le sénateur Lodge a été à la hauteur de sa grande réputation comme orateur. Nous ne pouvons donner son discours en entier, faute d'espace; nous nous bornerons à placer sa péroraison sous les yeux de nos lecteurs.

"Vous avez fait l'essai du parti démocratique pendant 18 mois et vous savez ce qui est arrivé. Vous avez fait l'essai du parti républicain pendant toute une vie et vous savez ce qui est arrivé. Nous avons pu faire quelques fautes, quelques erreurs, mais nous avons maintenu l'Union intact; nous n'avons jamais descendu notre drapeau nulle part, en ce pays ou à l'étranger (appl. réitérés), nous avions une bonne circulation monétaire, nos valeurs étaient bonnes, nous faisions d'excellentes affaires en accordant des prix raisonnables, et partout la prospérité et le contentement régnaient. (appl.) Si vous nous redonnez le pouvoir, nos meilleurs efforts seront faits en votre faveur, et ce que "our best" veut dire, vous pouvez en avoir une idée par l'état des choses qui existait en ce pays de 1861 à 1890. (appl.)"

L'assemblée s'est terminée au milieu du plus grand enthousiasme.

Un fait digne d'être remarqué, c'est qu'un grand nombre de démocrates étaient présents.

Le succès de l'assemblée d'hier nous fait augurer une victoire éclatante le jour de la votation.

Dostalair-Forest.

M. Frank Dostalair, gérant du marché Pike, rue Middlesex, de cette ville, a épousé lundi après-midi à Newburyport Mlle Pauline Forest.

Le nouveau couple a reçu de riches cadeaux. M. et Mde Dostalair demeureront rue Woodbury, en cette ville.

Nos meilleurs souhaits.

A propos d'un Meurtre.

Nous lisons dans le *Mail* de cette ville:

Le meurtre de Patrick Buckley samedi dernier commis par un mineur qui était ivre et venait d'être mis à la porte d'une buvette, est une affaire qui devrait causer une investigation, afin d'apprendre où ce jeune homme a obtenu la boisson qui l'a enivré, et quand cette information aura été obtenue, les personnes qui ont souffert pourront demander des dommages-intérêts du marchand de boisson qui a de la sorte violé la loi. D'après les lois de l'Etat sur la vente des spiritueux, toute personne qui souffre dans sa personne, ses propriétés ou ses moyens de support par un individu en état d'ivresse, a le droit de recours contre la personne ou les personnes qui ont été la cause de l'ivresse. C'est aussi contraire aux lois de vendre de la boisson enivrante à un mineur, ou de permettre à un mineur de flâner dans une buvette, de sorte que quelqu'un, si l'investigation est bien conduite, est succeptible d'être puni sévèrement en sus de la personne qui a jeté la pierre sur Buckley, ce qui a causé sa mort.

Musique et Cigares.

Dimanche, à deux heures et demie de l'après-midi, aura lieu dans les salles de l'Association Catholique une séance musicale pour les membres et leurs amis seulement. Le prix d'admission n'est que de dix centins. Pendant la séance, des cigares *Old Hundred* seront passés gratuitement

Nous accusons réception de billets de faveur. Merci à qui de droit.

Durant, Miss., 12 dec. 1890.

Bureau de J. S. Rosamond.
MM. Lippman Bros,
Savannah, Ga.

Messieurs,

Lorsque j'étais à San Antonio, Texas, le printemps dernier, j'ai lu votre annonce de la P. P. P. (Pricly) Ash Poke Root and Potassium) dans le journal pour la guérison du rhumatisme et j'ai pensé d'en essayer une bouteille, ayant ressenti un bon soulagement, à mon retour chez moi, j'avais mon pharmacien M. John McClellan pour me procurer ce dont j'avais besoin. Après avoir pris je pense une dizaine de bouteilles, je n'ai jamais été malade, en comparaison de ce que j'avais souffert depuis 25 ans et je n'avais jamais eu aucun résultat satisfaisant jusqu'à ce que j'ai essayé la P. P. P., et maintenant je suis heureux de le recommander à tous.

Respectueusement,
J. S. ROSAMOND.

Cour Criminelle.

Lundi après-midi, George Howard plaida non-coupable à l'accusation d'avoir volé la jument de Thomas F. Fay. M. Fay dit qu'il avait mis sa jument dans un parc où quelqu'un s'en empara. Son garçon Joseph vint dire qu'il avait parcouru une partie de la Nouvelle-Angleterre à la recherche de la jument, et lorsqu'il fut arrêté, Howard avoua qu'il savait où était la bête, mais ne voulait pas dire l'endroit. L'accusé dit qu'il voyageait avec le circle de Main quand le cheval a été volé, et il nia être coupable du vol. La cause fut ensuite soumise aux jurés.

Thomas J. Robinson, un jeune homme qui avait défoncé un magasin de la rue Market, plaida coupable et il fut condamné à l'Ecole de Réforme.

Rooney, pour s'être évadé de la prison de la rue Thorndike, a été condamné à 3 mois à la maison de correction.

John Hayes plaida coupable à l'accusation de vol de dentelles, rideaux, etc., au préjudice de Mathieu Malouf, et il fut condamné à deux ans à la maison de correction.

Le juré est revenu rendre un verdict de coupable dans la cause de George Howard.

Burt Marton, accusé d'avoir volé $123, au préjudice de son oncle J. N. Carter, a plaidé non-coupable, mais après avoir entendu les témoignages, le jury ne prit que quelques minutes pour trouver le défendeur coupable. Il recevra sa sentence plus tard.

John J. Gray plaida coupable de ventes illégales de boisson enivrante et sa sentence est remise à plus tard.

Willard P. Reed, de Westford, accusé d'avoir tué son frère Charles, a plaidé coupable. Après les plaidoyers des avocats Weir et Morrison, le juge dit qu'il pensait que Williard avait pris un mauvais moyen de se défendre contre son frère. Cependant étant pris dans grenier sans aucune issue par où passer pour fuir son frère qui le menaçait de mort, l'accusé était sans doute excusable à un certain degré. Le juge le condamna à 1 an à la maison de correction à Cambridge.

La cause de Catherine Connors, qui avait été condamnée à une amende en Cour de Police pour vol de $1.50 au préjudice de Catherine White, a été soumise au jury à 12 40 heures.

Ensuite la cause de Joseph Daigle, accusé d'avoir défoncé la maison de John T. Quinn et d'y avoir volé un jonc, un habit, $2.75 en argent, et autres articles, a été appelée.

Après avoir entendu le premier témoin dans cette cause, le jury dans la cause de Connor revint avec le verdict de non-coupable et elle fut libérée.

Joseph Daigle, accusé de vol de bijouteries et autres effets, dans la résidence de John P. Quinn, a été trouvé coupable. Comme Daigle avait déjà purgé plusieurs sentences, il fut condamné à 3 ans à la prison de l'Etat. Il avait demandé d'être envoyé à l'Ecole de Réforme pour apprendre à lire et à écrire parce qu'il est manchot, mais la cour n'acquiesça pas à sa demande.

Edward F. Keloy n'était pas présent lorsque sa cause pour ivrognerie a été appelé et il a été condamné par défaut. John Reagan et Julia Keloy sont ses cautions.

Joseph Kelley a plaidé coupable à l'accusation d'ivrognerie et il fut mis sous protection.

James Stewart et Wm Woods, deux jeunes gens accusés d'avoir défoncé le bureau de H. D. Hildreth de Westford, le 14 juillet, et d'y avoir volé des habits et ensuite un cheval et une voiture, ont plaidé coupable. Woods a été condamné à l'Ecole de Réforme et Stewart à 3 ans à la prison de l'Etat.

George Howard, qui avait été trouvé coupable du vol de la jument de Thomas Fay, a été condamné à 3 ans à la prison de l'Etat.

Horman Voyer, qui était accusé de vol d'argent, de bijouteries et d'une voiture appartenant à Gilbert P. Morton, plaida coupable. M. Morton, sa femme et sa fille rendirent témoignage et demandèrent au juge de gracier Voyer en le mettant sous la surveillance de la police parce qu'il appartenait à une bonne famille. Son père est marchand au Canada. Le juge dit qu'il ne voyait pas qu'il pouvait lui accorder cette faveur, mais il remit la sentence à plus tard.

Ce matin, la première cause fut celle de John P. Lasky et de Joséphine Daniels, accusés d'avoir vécu maritalement ensemble. Après avoir entendu les témoignages, le jury se retire et revint en cour à 12.45 heures avec un verdict de coupable, et sur demande de l'avocat de la défense, la sentence fut remise à plus tard.

Fred Chalifoux plaida coupable à l'accusation d'avoir violé la loi des laitiers et il a eu sa cause mise au dossier.

Charles Goodwin et Dennis Shea, deux jeunes gens accusés de tentative d'effraction dans les magasins de Paul et Timothé Vigeant, ont plaidé comme suit: Goodwin coupable et Shea non-coupable. Shea fut acquitté et la cause de Goodwin fut mise au dossier.

Thomas Ray, un jeune homme accusé d'avoir brisé une vitre de la buvette de Henry J. Collins et d'y avoir volé 7 chopines de whiskey, plaida non-coupable. Le jury était à entendre les témoins lorsque la cour s'ajourna.

C'est Rigolo.

Un entrefilet paru dans le *Sun* lundi soir à propos de M. Chs T. Roy a bien fait rire tout le monde, démocrates comme républicains. L'encens est à bon marché de ce temps-ci chez nos adversaires; il est vrai qu'ils en ont grandement besoin. Mais c'est peine perdue, messieurs nos confrères du *Sun*, car les assemblées démocratiques cette année ne produiront pas plus d'effet sur les votants canadiens qu'un cautère sur une jambe de bois.

Le peuple a assez souffert depuis dix-huit mois pour ne pas se payer de baliverses démocratiques.

UNE FEMME

Veut Mourir parce qu'Elle n'est pas Aimee.

Saco, Me., 23 oct.—Mde Eva Simpson a tenté de se suicider hier soir en prenant une dose de laudanum. Elle prit une dose trop forte, ce qui l'a sauvée.

Elle est divorcée depuis peu, et l'on dit qu'elle a été poussée à commettre cet acte de désespoir parce qu'elle aimait à la folie un jeune homme de Saco qui est loin de la payer de retour.

L'ETAT DE M. MERCIER

Dernières Nouvelles.

Montréal, 23 oct.—(Bulletin de 1.30 p. m.)—A 1 heure, cette après-midi, M. Mercier a perdu connaissance et quelques minutes après il est tombé en agonie.

(Bulletin de 3 heures p. m.)—L'agonie de M. Mercier se continue.

UNE FEMME

Qui a Empoisonne son 6eme Mari.

Spokane, Wash., 24 oct—Helen Grier, une vieille femme accusée d'avoir empoisonné son sixième mari, a été condamnée à passer dix ans dans un pénitencier. Cette femme a protesté hautement de son innocence et elle accuse ses filles d'avoir conspiré contre elle.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussetures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclarcit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co.
Lowell Mass..

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinina Compound.

Nouvelles de Salem, Mass.

Le CANADO-AMERICAIN sera déposé à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer.

Le CANADO-AMÉRICAIN sera en vente à l'avenir chez M. P. Pelletier, Jefferson Ave., Castle Hill.

M. Victor Garneau, est revenu d'une promenade qu'il a passé chez ses parents à Marlboro, Mass.

Le premier numero du nouveau journal canadien, *L'Aigle*, doit paraître aujourd'hui. Le propriétaire de la nouvelle feuille est M. J. B. Rouillard, de Everett.

Nous avons reçu cette semaine une correspondance anonyme. Nous ne pouvons pas la publier sans avoir un nom responsable. C'est une règle que nous suivons à la lettre dans toute occasion.

La semaine dernière, un enfant âgé de 4 ans s'est jeté à l'eau au pied de la rue Naumkeag. On s'est empressé de lui porter secours, mais ce n'est qu'avec beaucoup de difficultés que ses sauveteurs ont pu le rappeler à la vie.

C'est avec un véritable enthousiasme que la population canadienne de Salem a reçu la nouvelle que le Cercle Ste. Cécile de Nashua s'est décidé à venir jouer de nouveau la représentation "La Veille du Jour de l'An", qui a remporté le succès que l'on sait lorsqu'elle a été jouée en mai dernier et a laissé dans l'esprit de ceux qui ont pu être témoins des scènes émouvantes qui ont été représentées, des impressions dont ils garderont longtemps le souvenir. "La Veille du Jour de l'An" est la représentation fidèle et émouvante des coutumes de la vie canadienne et des scènes qui ont lieu au Jour de l'An au Canada, sous le toit de toute bonne famille canadienne. Aussi les reporters des journaux de Salem qui ont assisté a la soirée en mai dernier en on fait un rapport élogieux dans leur feuille respective. Nous prevenons donc ceux qui désirent être au Mechanic Hall le 8 novembre prochain d'acheter au plus vite leurs billets qui sont en vente chez tous les marchands canadiens et aussi par les membres de la bande Lafayette. Le Cercle Ste. Cécile a pour directeur M. A. E. R. Larrivée de Nashua, N. H.

Mariage.

En cette ville, le 22 courant, M. William Belanger unissait sa destinée à celle de Mlle Elise Jauvin.

Nouvelles Générales

Parsons, Kansas, 22 oct.—Un train de voyageurs du Missouri Pacific a été arrêté par quatre ou cinq hommes masqués à Corbett's Sidings, à environ sept milles à l'est de Wagoner, I. T., à 10 heures, hier soir.

Les malfaiteurs avaient mis des wagons vides sur la voie et le train vint les heurter.

Le convoi fut obligé de stopper, et les brigands se mirent aussitôt en trais de piller les voyageurs dont quatre ou cinq ont été blessés.

Peu d'argent a été emporté par les brigands, qui ont dévalisé le coffre-fort.

Pendant la fusillade, Jack McHara, l'agent de la McHara Show Company, a reçu une balle dans la tête.

Ce vol a été l'œuvre de Cook et de sa bande qui ont terrorisé récemment la population de cette partie du pays et commis plusieurs crimes.

Tous ces brigands sont parvenus à s'enfuir sans être inquiétés.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernisr style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avoir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les Marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

THE ANIMAL EXTRACTS

Prepared according to the formula of

DR. WM. A. HAMMOND,

In his laboratory at **Washington, D. C.**

CEREBRINE. from the brain, for diseases of the brain and nervous system.
MEDULLINE. from the spinal cord, for diseases of the cord. (Locomotor-Ataxia, etc.)
CARDINE. from the heart, for diseases of the heart.
TESTINE. from the testes, for diseases of the testes. (Atrophy of the organs, Impotency, etc.)
OVARINE. from the ovaries, for diseases of the ovaries
MUSCULINE. thyrodine, etc.

Dose, Five Drops. **Price (2 drachms), $2.50.**

The physiological effects produced by a single dose of **Cerebrine** are acceleration of the pulse with feeling of fullness and distention in the head, exhilaration of spirits, increased urinary excretion, augmentation of the expulsive force of the bladder and peristaltic action of the intestines, increase in muscular strength and endurance, increased power of vision in elderly people and increased appetite and digestive power.

Where local druggists are not supplied with the Hammond Animal Extracts they will be mailed, together with all existing literature on the subject, on receipt of price, by

THE COLUMBIA CHEMICAL CO.,
Washington, D. C.

F. X. VOYER,

85 RUE HARBOR.

M. Voyer a aujourd'hui recu son assortiment complet de

Chaussures d'Automne et d'Hiver,
Claques,
Bottes en Caoutchouc, etc.

Chaussures d'hommes qui se vendaient $1 50 et $2.00,

Aujourd'hui $1 et $1.75

et une foule d'autres spécialités aux plus bas prix de la ville.

NAUMKEAG MARKET,

21 a 23 Rue Front.

Roti Frais	12c. la livre
Epaules Fraiches	10c. "
Quartier d'Agneau	5 a 7c. "
Bon Bifteck	10c. "
Butterine	16c. "
Fromage de Creme	14c. "
Fleur Haxall, meilleur qualité	$4.25 a $4.50
Fleur en sac meilleure qualité 25 lbs.	55c
Saindoux	7 1-2c. a 10c.

Maintenant reçus toutes espèces de Poisson Salés, Saumon, Hareng, Anguilles du Canada. Aussi Epiceries, Provisions à l'usage des familles, etc.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

MORT SUBITE.

—Tout un émoi a été causé en cette ville, mardi matin, à la nouvelle que M. Armand Larocque était décédé subitement à sa résidence, coin des rues Sherbrooke et St-Hubert.

M. Larocque souffrait depuis très longtemps d'une maladie de cœur.

Depuis deux jours il était indisposé, et, lundi, il n'est pas sorti.

Mardi matin, vers sept heures, il s'est levé et a circulé comme d'habitude dans la maison.

Vers huit heures, il est entré dans son étude et ayant pris un cigare, il s'est dirigé vers le cabinet de toilette.

Quelques minutes plus tard, la plus âgée de ses petites filles l'aperçut étendu par terre.

L'enfant appela au secours et le Dr E. P. Lachapelle fut prévenu en toute hâte, mais il n'a fait que constater le décès.

Le défunt était âgé de 39 ans.

Il était marié à Mlle Eugénie Stearns, fille de l'honorable M. Stearns, conseiller législatif. Il laisse deux petites filles.

M. EMMANUEL ST LOUIS

—M. Emmanuel St Louis s'est rendu au Palais pour fournir les cautionnements requis par sa mise en arrestation, c'est-à-dire un cautionnement personnel de $2000 et deux autres cautionnements de $1000 par M. Cousineau et M. le Dr Rodier.

L'hon. M. Hall, qui représente le gouvernement dans cette affaire, est parti pour New York, mais avant son départ il a consenti à ce que l'enquête soit fixée à lundi. M. Geoffrion et M. Emard ont accompagné M. St Louis chez M. le juge Dugas.

Cette arrestation de M. St Louis a provoqué partout des commentaires qui sont loin d'être sympathiques au gouvernement fédéral. Vraiment, ça sent l'odieuse persécution.

Samedi on lui intente une poursuite de cent quarante et quelque mille dollars et on le fait arrêter pour la même offense.

On le traite comme s'il était un étranger dans le parti conservateur et on veut en faire le bouc émissaire de tous les péchés d'Israël. Il ne devrait pourtant pas être le seul à porter toutes les responsabilités.

QUEBEC.

LE FEU A QUÉBEC.

—Le feu a détruit quinze cottages occupés par des ouvriers à la Petite Rivière, près Québec, la nuit dernière.

Un nommé Tozer est tombé du toit de sa maison et s'est blessé sérieusement.

Les gens se sont sauvés en costume de nuit.

LA GUERRE AUX PROSTITUÉES

—La police de Québec est partie en guerre contre les maisons de prostitution qui cherchent à s'implanter de plus en plus dans St. Roch et St. Sauveur.

OTTAWA

ECHOS D'OTTAWA.

—Lady Thompson qui s'était fracturé le poignet se rétablit.

—Les Danois de cette ville viennent de fonder un institut pour les compatriotes dans le besoin.

SIR RICHARD CARTWRIGHT.

—Le *World*, de Toronto, nous arrive avec une nouvelle qui fera sensation dans le monde politique: la retraite forcée de Sir Richard Cartwright.

Il paraît que Sir Richard a négligé son comté et ses électeurs, qu'il ne les a pas visités assez souvent, qu'il a oublié de souscrire à ceci et à cela, etc., parce que sa grandeur le retenait au rivage.

Pendant ce temps-là, des chefs libéraux importants du comté de South Oxford, qui désirent arriver, ont "travaillé" les électeurs, se sont mis bien avec la masse et la conséquence de ces intrigues, c'est que Sir Richard ne sera pas choisi comme candidat par la convention libérale de son comté. Du moins, c'est ce qu'affirme le *World*, qui a toute une colonne de renseignement à ce sujet.

M. James et M. Andrew Patullo, de la *Sentinel-Review*, sont ceux qui auraient le plus de chances d'avoir la candidature libérale dans le comté de South Oxford.

C'est un comté essentiellement libéral.

LONGUE POINTE.

UN FOU EVADÉ.

—Il y a environ deux semaines, un patient de l'asile St Jean de Dieu, à la Longue Pointe, nommé Joseph Villeneuve, profitant d'un moment où il était dans la cour, a trompé la vigilance de son gardien et s'est enfui.

Villeneuve s'est d'abord rendu à Montréal. De là il a filé jusqu'à Ottawa.

On ne sait trop comment il a fait le trajet, mais on suppose qu'il a dû en faire la plus grande partie à pieds.

De la capitale, Villeneuve a gagné à pied Pickanock, dans la vallée de la Gatineau.

La femme et les parents de Villeneuve demeurent à Pickanock. Bien entendu que son arrivée aussi soudaine qu'imprévue a causé tout un émoi dans le canton, car on le craint beaucoup.

Sa famille crut d'abord qu'il était guéri, mais bientôt on eut la preuve du contraire et on se mit en relations avec les autorités de l'asile, afin d'assurer le retour du patient à la Longue Pointe.

C'est un des gardiens de l'asile qui est allé le chercher et l'a ramené dimanche matin.

Villeneuve a déjà séjourné à l'asile a plusieurs reprises. Il est très excité et parle continuellement. Parfois il devient violent. Il est âgé d'environ 45 ans.

SHERBROOKE

UNE NOUVELLE INDUSTRIE.

—On est à poser la toiture de la bâtisse destinée à l'établissement de salaison de la Cie Hovey.

C'est une construction en brique solide et qui, avec l'outillage nécessaire, va coûter au-delà de cinq mille piastres.

NICOLET,

NOUVEL EVEQUE.

—Les dernières nouvelles que nous recevons de Nicolet nous apprennent que M. l'abbé H. Bruneau sera le futur évêque de ce diocèse, que Mgr Gravel se retirera dans une riche et populeuse paroisse des environs de la ville de Nicolet et que M. le Grand-Vicaire Thibaudier ira résider avec lui.

Cette dernière nouvelle se répétait hier après-midi à l'évêché de Trois-Rivières. Il paraît que le choix de M. l'abbé Bruneau est très bien vu de tout le clergé trifluvien, tant de la rive nord que de la rive sud du St. Laurent.

NOTES LOCALES.

M. Edward Lord a accepté une situation dans une pharmacie à Augusta, Me.

M. Joseph Mercil, de Biddeford, Me., a accepté une situation chez J. E. Shanley.

Miles Marie Anne Caisse et Emma Maynard ont été nommées institutrices à l'école Bartlett.

M. John St Martin, de Knowlton, Canada, est en visite chez son fils, M. Henry St Martin, domicilié rue Nichols.

MM. Eugène Moisan et Joseph Moisan sont partis pour Ishpeming, Mich. Nous leur souhaitons un heureux voyage.

On peut se procurer les pilules du Dr. Lariviere, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Si vous voulez avoir un belle photographie, allez au Louprет's Studio, Mansur Block, coin des rues Central et Market.

M et Mde Philippe Raymond sont partis mardi soir pour aller faire une promenade de deux mois à Drummondville, P. Q.

Une vente spéciale de quatre jours au Bon Marché, dans le sous-sol, est commencée ce matin. Lisez les prix dans l'annonce.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Frank Venner a été arrêté ce matin dans l'écurie de Charles Hanson, sur la rue Rock, pendant qu'il se battait avec le gérant de l'écurie. Venner travaillait pour Hanson et le gérant et lui ne s'accordaient pas toujours.

Mlle G. Lévesque ainsi que sa sœur Evelida sont parties ce matin pour Ipswich où toute la famille Lévesque doit bientôt se fixer. Nous leur souhaitons beaucoup de succès et un heureux séjour au lieu de leur nouvelle résidence.

Une femme du nom d'Annie Proctor a été arrêtée par l'agent de police J. B Crowley sous l'accusation d'avoir assailli un homme inconnu. Cette femme était à peine rendue au poste qu'elle tombait subitement malade et on dut la transporter à l'hôpital St Jean.

M. M. Pelletier, représentant la Vermont Marble Work de Holyoke, Mass., est arrivé en cette ville pour s'y établir définitivement. M. Pelletier continuera à représenter l'etablissement ci-dessus, et son champ d'action comprendra, outre Lowell, les villes de Lawrence, Haverhill et autres dans les environs. Nous lui souhaitons beaucoup de succès.

Costume Pour l'Hiver.

Nous avons rencontré aujourd'hui sur la rue un homme qui portait un épais paletot et un chapeau de paille.

Mauvaise Chute.

Mme Louisa Worthley, domiciliée au No. 19 rue Wilson, a été victime d'un pénible accident samedi après-midi. Elle descendait l'escalier lorsqu'elle fit un faux pas et alla tomber sur le parquet; dans sa chute elle se démit le poignet gauche à deux endroits.

Accident de Voiture.

Lundi, vers midi, les demoiselles McSorley descendaient en voiture la rue Middlesex, lorsque leur cheval, effrayé par quelque chose, partit à l'épouvante. La voiture alla se heurter à un poteau, vis-à-vis le marché Walsh, et les Mlles McSorley furent projetées dans la rue, mais elles ne furent pas blessées grièvement, ce qui est assez étrange.

Tramways Electriques.

Les échevins ont décidé lundi après-midi que le tramway électrique reliant cette ville à Lawrence pourrait passer sur la 1ère rue.

Il a aussi été accordé au Lowell & Suburban Street Railway le droit de prolonger sa voie sur la rue Rogers jusqu'à Dracut.

Un ordre fut aussi adopté permettant au Lowell, Lawrence & Haverhill Railway de passer sur le terrain des particuliers, ce qui était nécessaire pour légaliser la procédure.

La Cie des Tramways s'engage à payer tous les dommages, s'il y en a.

Pour les Pauvres.

Un grand parti aux huîtres, organisé par le R. P. Forget, O. M. I., cet infatigable travailleur pour les pauvres et l'église St Jean-Baptiste, aura lieu à la salle Huntington les 7 et 8 novembre prochains.

Les recettes seront distribuées aux familles dans le besoin.

Voici la saison froide qui approche à grands pas et avec elle le spectre de la misère pour le pauvre monde. Après le chômage de l'été, on doit s'attendre à ce que beaucoup de nos compatriotes aient besoin de secours. Pensons aux indigents, à ceux qui souffrent du froid et de la faim; songeons à ces pauvres petits enfants, bien innocents des vices que peuvent avoir leurs parents, et qui endurent des souffrances atroces parce que le père est ivrogne ou paresseux; n'oublions pas les orphelins, les malades, les infirmes, tous ces misérables qui voient venir l'hiver avec un serrement de cœur.

La charité est l'une des plus belle vertus. Rappelons-nous de cette belle parole: Qui donne aux pauvres prête à Dieu.

Soyons charitables comme des chrétiens, des catholiques doivent l'être.

Voici une occasion magnifique de secourir les indigents tout en passant une agréable soirée; assistons à ce parti d'huitres et cette bonne œuvre nous sera comptée pour le ciel.

Avis Important.

Nous avons expédié cette semaine plusieurs comptes à nos abonnés arriérés de plus de trois mois. Si nous ne recevons pas de réponse à notre demande légitime, nous serons dans l'obligation de rayer de nos listes ceux qui ne sont pas en règle avec l'administration de notre journal. L'abonnement à l'avenir sera invariablement payable d'avance. Vu les temps durs et les pertes que nous avons subies de la part des mauvais payeurs, nous sommes obligé d'en venir à cette détermination.

L'ADMINISTRATION.

Foss pour Senateur.

Le parti républicain ne pouvait choisir un candidat plus recommandable, plus honnête pour le poste de sénateur dans notre législature d'Etat que M. Foss.

Il mérite à tous égards d'être élu par une bonne majorité.

Une Belle Soiree.

Lecteurs, n'oubliez pas la soirée musicale organisée par Mde LaBelle et ses élèves et qui aura lieu mardi prochain le 30 de ce mois. Mde John P. Quinn, une cantatrice très distinguée, se fera entendre en cette circonstance. Achetez vos billets de suite.

La Vie, la Sante et la Force

Apalachicola, Fla., 17 Fév. 1889.
MM. Lippman Bros,

Je vous écris pour vous informer que j'étais affligé de la maladie du sang. J'ai essayé une bouteille xxx et elle ne m'a rien fait. Je gardais le lit depuis sept mois. J'ai essayé des médécins distingués et ils ne m'ont rien fait. J'ai lu votre annonce de la P. P. P. dans le "Apalachicola Times" et j'ai pensé de l'essayer. La bouteille que j'ai eu ce soir en vaut sept ou huit et maintenant oh! que je suis bien. Depuis ce temps je vais à mes affaires, comme inspecteur de bois de charpente. Vous pouvez publier ceci si vous le désirez. J'ai dit la chose à mes amis que la P. P. P. est la vie, la santé et la force.

M. P. BOLEEN.

Vendu par tous les droguistes et les magasins en général, Lippman Bros, Prop. et Pharmaciens, Savannah, Ga.

FEUILLETON

14

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

PREMIERE PARTIE.

XXXIII

à la main, envahit la chambre et pénétra jusque sous les rideaux de satin brodé. Le baron murmura d'une voix dolente :

Est-ce vous Ursule? Ah ma chère amie, je me sens bien mal!

Rodille referma la porte derrière lui lui, poussa le verrou, afin d'éviter toute surprise, et répliqua :

Non, monsieur le baron, ce n'est pas Ursule.

En même temps il s'avança vers le lit.

M. de Viriville se sentit frissonner d la tête aux pieds en apercevant tout à coup cet homme inconnu, vigoureusement éclairé par la bougie et dont la figure offrait une expression sinistre.

Qui donc êtes-vous? balbutia-t-il.

Je suis le médecin, répondit le misérable avec un épouvantable cynisme.

Que venez-vous faire ici?

Vous guérir de tous vos maux.

Le geste du bandit servit de commentaire à ces monstrueuses paroles, car en les prononçant il leva le burin dont il était armé, et le millionnaire vit étinceler l'acier de la lame aiguë et menaçante. M. de Virriville comprit toute l'imminence du péril qui le menaçait.

Il joignit ses deux mains tremblantes et il balbutia :

Au nom du ciel ne me tuez pas! Je ne suis qu'un pauvre viellard, je ne vous ai point offensé. Prenez tout ce qui est ici, tout ce que je possède, je vous donne tout. Je vous jure que je ne vous dénoncerai jamais, mais laissez-moi vivre. Oh! par pitié, monsieur, laissez moi vivre.

Faire un appel à la pitié de Rodille, autant valait demander de la compassion à un tigre! Un ricannement fut la seule réponse du bandit, et son bras étendu s'abaissa pour frapper. Galvanisé par une épouvante surhumaine, le baron trouva la force de se soulever ; il se jeta presque dans l'alcove, et saisissant le cordon de la sonnette, il l'agita furieusement. Aucun son ne se fit entendre. Nous savons déjà que le fil de fer avait été coupé quelques instants auparavant.

Le temps se passe! il faut en finir! murmura Rodille, qui, pour la seconde fois, essaya de frapper le vieillard.

Mais ce corps usé, soufireteux, presque agonissant renfermait un reste d'énergie et de vitalité sur lequel n'avait pas compté le bandit.

M. de Viriville réuissit à éviter le choc, il se tordit comme un serpent, il se crampouna au bras de Rodille, il lui déchira les mains avec les ongles en s'efforçant de le désarmer. La lutte fut terrible, mais courte. Son issue, d'ailleurs, ne pouvait être douteuse. La force herculéenne du bandit et sa résolution sauvage tranchait par avance la question. Un cri étouffé retentit, un lugubre gémissement se fit entendre. Le corps du baron retomba lourdement en arrière. La lame du burin venait de disparaître jusqu'au manche dans sa poitrine trouée.

Rodille eut la présence d'esprit de ne point retirer de la plaie l'arme mortelle et il se rejeta vivement en arrière. Un filet de sang tiède jaillissait sur ses mains et éclaboussait son visage.

La seconde partie de l'œuvre était achevée, il fallait maintenant conduire à bonne fin l'épilogue du drame hideux. Rodille s'assura d'abord que M. de Viriville, frappé au cœur, était bien mort, et qu'aucune puissance humaine ne parviendrait à le ranimer, ne fût-ce que pour un instant. Il prit ensuite sous l'oreiller la clef du coffre-fort, il passa dans le cabinet voisin et il se trouva en face d'une de ses immenses caisses en fer forgé que leurs poids énorme et la solidité de leur serrures semblent mettre à l'abri de toute tentative d'enlèvment et d'effraction.

Si calme, si impassible que fût la nature de ce monstre qui venait de commettre avec un inaltérable sang-froid deux meurtres abominables, une émotion profonde agitait sa main tandis qu'il introduisit la clef dans la serrure et qu'il la faisait lentement tourner.

La porte d'acier s'ouvrit. Rodille eut un accès de ce rire silencieux que nous connaissons, à l'aspect des sommes entassées sous ses regards. La partie intérieure du coffre-fort était entièrement remplie de sacs d'or et d'argent et des pièces d'argenterie, mais le bandit ne pouvait songer à s'approprier cette riche partie du butin, trop lourde et trop encombrante pour être transportable.

Ce qui le comblait d'une joie voisine du délire, c'était la vue d'une vingtaine de liasses de billets de banque rangées en bon ordre sur l'un des rayons les plus élevés de la caisse et toutes de même épaisseur. Le bandit en défi une et compta les billets. Il y en avait dix, de mille francs! Deux cent mille francs! quel coup de filet! L'assassin eut beaucoup à faire pour dominer son ivresse et contenir ses transports.

Les poches de ses vêtements étaient amples et nombreuses. toutes les liasses disparent dans ces cavités béantes, qui reçurent en outre quelques rouleaux de napoléons et quelques bijoux, entre autres le diamant destiné par M. de Viriville à son exécuteur testamentaire, et renfermé dans un petit étui de chagrin rouge.

Ayant ainsi commencé son acte de brigandage infâme, Rodille revint dans la chambre à coucher, et, à quelques pas de ce cadavre encore chaud dont les yeux tout ouverts étaient tournés vers lui et semblaient le regarder, il s'occupa de faire disparaître les traces de sang qui souillaient ses mains et qui maculaient son front et ses joues.

Il ajusta ensuite à son visage la barbe et les moustaches postiches dont il avait eu soin de se munir, et s'était ainsi rendu complètement méconnaissable, il sortit de l'hôtel, où il se promettait bien de ne jamais rentrer, et il se rendit dans la cour, auprès du petit bâtiment des écuries qui se trouvait immédiatement au-dessus du balcon de Jean Vaubaron.

L'orage, imminent depuis bien des heures, semblait maintenant devoir éclater d'une minute à l'autre. Le vent s'élevait. Les nuages, immobiles jusqu'alors, commençaient à courir sur la surface du ciel. Des éclairs de plus en plus fréquents les illuminaient. Les roulements lointains du tonnerre se rapprochaient et augmentaient de sonorité.

Rodille défit rapidement la corde à nœuds roulée autour de son corps, et il se préparait à jeter le crampon sur la gouttière du toit des écuries, mais il se ravisa aussitôt.

La lucarne pratiquée au milieu de ce tout était pourvu d'une poulie en fer destinée à monter les bottes de paille et de foin et les sacs d'avoine dans le grenier à fourrage. La lueur d'un éclair venait de montrer au bandit une corde suspendue à cette poulie, et qui pendait presque à terre. Il la saisit, ét grâce à ses habitudes de gymnastique, s'enleva par la force des poignets ; en trois élans il fut sur le toit. Une ou deux minutes lui suffirent pour reprendre haleine. Une espace de quelques pieds, tout au plus, le séparait du balcon placé au-dessus de sa tête.

Il déroula de nouveau la corde à nœuds et il la lança sur lebalcon. Du premier coup le crampon mordit. Rodille commença son ascension singulièrement facilitée cette fois par le nœuds qui lui servaient de points d'appui. En moins d'une seconde il touchait au but, et il enjambait la balustrade.

Me voici presque dans la place! murmura-t-il! Malheureusement pour entrer il me faut casser un carreau, et ce Vaubaron est capable de crier au voleur, comme s'il y avait quelque chose à voler chez lui!

Le bandit fit deux pas en avant, puis il s'arrêta avec un vif mouvement de joie, en se disant à lui-même :

Décidément la chance me favorise jusqu'au bout! La fenêtre est entr'ouverte, et je vois de la lumière dans la chambre.

Laissons pour un instant Rodil le sur le balcon et pénétrons avant lui dans la demeure du mécanicien.

Le directeur du salon de Curtius s'était montré fidèle à sa promesse.

La veille au soir, en rentrant chez lui avec Blanche, à la suite de la longue séance magnétique à laquelle nos lecteurs ont assisté, Vaubaron avait reçu des mains d'un commissionnaire une figure de cire enveloppée soigneusement, sur laquelle rien ne l'empêchait d'expérimenter aussitôt son ingénieux mécanisme. Il se mit à l'œuvre sans perdre une minute, avec un grand courage, avec une immense ardeur.

Ce travail, plein d'attrait pour lui et dans lequel il avait la certitude matérielle de réussir, n'allait-il pas amener à sa suite, au sein du pauvre ménage, cette aisance et ce calme grâce auxquels la vie de Marthe pourrait être prolongée pendant bien longteups encore? La fatigue, d'ailleurs, semble douce, quand des êtres chéris doivent recueillir les fruits d'un labeur acharné!

Vaubaron travailla toute la nuit. Au point du jour il céda, mais non sans peine, aux instances de sa femme, et s'accorda deux heures de repos. Après cette courte interruption il se remit à la besogne avec un redoublement de fiévreux entrain, et c'est tout au plus s'il se décida à quitter ses outils pendant quelques minutes pour soutenir ses forces par un peu de nourriture.

Ainsi se passa la journée. L'œuvre avançait. L'inerte poupée de cire commençait à obéir aux rouages et aux ressorts combinés avec art qui devaient lui donner le mouvement et la métamorphoser en automate.

La petite Blanche battait des mains avec toutes les actes d'une joie enfantine. Marthe admirait silencieusement et se disait tout bas qu'elle devait se trouver une femme bien heureuse, car son mari était un grand homme.

Le crépuscule arriva, puis la nuit, une nuit orageuse et brûlante, nous le savons. La chambre commune, dans laquelle travaillait le mécanicien, était chaude comme une fournaise. Quoique les fenêtres fussent entr'ouvertes, aucun souffle d'air ne faisait vaciller la flamme des deux chandelles tourbillonnaient des nuées de moucherons. Les veines du cou de Vaubaron se gonflaient, et de grosses gouttes de sueur coulaient le long de ses tempes. Il ne s'en apercevait même pas et il continuait à limer, à ajuster les pièces de son mécanisme.

Mon ami, lui dit Marthe d'une voix suppliante, tu t'épuises! Je t'en supplie, repose-toi. Voilà toute une nuit et tout un jour que tu te courbes sur tes outils. La vigueur humaine à des bornes. Demain tu termineras ce travail.

Chère enfant, répondit Vaubaron, accorde-moi une heure encore...plus qu'une heure, et j'aurai fini.

Rien qu'une heure, bien vrai?

Je te l'affirme! Ce n'est pas, tu le comprends bien, au moment où la victoire est décidée, que le soldat peut quitter le champ de bataille, ce serait une folle désertion!

Travaille donc encore un peu, murmura la Jeune femme. Mais je retiens ta parole et dans une heure je veux te voir endormi.

Peut-être l'ivresse du succès me tienda-t-elle éveillé cette nuit, répliqua le mécanicien en souriant. Mais rassure-toi, chère enfant, une telle insomnie ne fatigue pas, elle repose.

XXXIV

Aucun bruit de passant ou de voitures ne troublait le silence profond de la rue du Pas-de-la-Mule. Les grondements sourds du tonnerre retentissaient seuls dans le lointain, de brusques éclairs traversaient par instants l'obscurité. Ces clartés intermittentes effrayaient Blanche et lui donnaient une agitation nerveuse excessive. Vaubaron l'embrassa à plusieurs reprises pour la calmer, il la coucha délicatement auprès de Marthe et il referma les rideaux du lit sur la mère et sur l'enfant, puis il revint s'asseoir à mon établi.

Une demi-heure s'écoula. L'atmosphère lourde pesait d'un poids écrasant sur le travail obstiné, la fatigue commençait à paralyser ses mains, ses paupières rougies s'abaissaient malgré lui sur ses brûlantes, une irrésistible torpeur s'emparait de tout son être. En vain il essaya de lutter contre ce sommeil envahissant, sa tête se pencha sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent : il dormait.

L'orage approchait rapidement. C'était l'instant précis où Rodille venait d'escalader la balustrade du balcon. Un immense éclair illumina tout à coup la terre et le ciel, faisant succéder aux ténèbres profondes des flots de clartés blanches et fulgurantes. Vaubaron s'éveilla en sursaut et crut rêver. Un homme dont le visage disparaissait presque entièrement sous une barbe brune et touflue, était en face de lui et le regardait. La première pensée du mécanicien fut qu'un danger quelconque menaçait Marthe et sa fille. Il saisit un marteau sur l'établi, et instinctivement il se mit en défense. En même temps ses lèvres s'ouvrirent pour pousser un cri d'appel. L'inconnu, ou plutôt Rodille, l'arrêta par un geste impérieux et lui dit d'une voix basse et d'un ton persuasif :

Vous n'avez rien à craindre de moi, aucun péril ne peut vous atteindre. Soyez calme, chassez toute frayeur et n'éveillez ni votre femme ni votre enfant, qui dorment sans doute auprès de nous.

Ces paroles, et surtout la manière dont elles furent prononcées, dissipèrent en partie les inquiétudes de Vaubaron, mais n'amoindrirent point la stupeur causée par cette apparition inattendue et inexplicable, qu'un esprit faible et superstitieux n'aurait point manqué de croire surnaturelle.

Je n'ai pas peur, je n'ai peur de rien, répondit-il en mettant sa voix au même diapason que celle de Rodille. Mais j'ai le droit et la volonté de savoir comment et pourquoi vous vous êtes introduit dans ma demeure au milieu de la nuit. Et, d'abord, qui êtes-vous?

Je suis un envoyé de la Providence.

Que venez-vous faire ici?

Vous sauver.

Que pouvez-vous pour moi? Vous parlez par énigmes...expliquez-vous plus clairement.

J'y suis tout disposés, répliqua Rodille. Vous vous nommez Jean Vaubaron, vous êtes un honnête homme et un homme de talent, ce qui ne vous a point empêché jusqu'à ce jour, d'échouer dans tout ce que vous ne parvenez point à écarter de votre logis la gêne et la misère. Vous vous débattez avec courage, mais vous succombez sans cesse, et sans moi vous seriez définitivement perdu. Vous vous trouvez à cette heure sous le coup de poursuites qui menacent votre liberté. Demain on peut vous arracher à votre famille pour vous jeter en pâture à la prison pour dettes, dont rien ne pourra vous tirer. Tout cela est-il vrai?

Oui, tout cela est vrai! trop vrai! murmura Vaubaron. Oh! je vois que vous me connaissez bien!

La preuve que je vous connais bien, c'est que vous m'inspirez un immense intérêt! reprit Rodille. La destinée, le hasard et le mon de sont depuis trop longtemps injustes envers vous ; je veux réparer leurs torts. Il me plaît de jouer parfois, ici-bas, le rôle de la Providence. J'aime à m'envelopper d'un mystère impénétrable pour soulager ceux qui souffrent et pour consoler ceux qui pleurent. Vos soucis, vos embarras, vos chagrins, je veux tout effacer. Prenez ceci, que je suis venu vous apporter, payez votre dette, travaillez, soyez libre et soyez heureux.

En disant ce qui précède, Rodille laissait tomber sur l'établi quatre billets de banque de mille francs. En même temps sa main agile glissait furtivement parmi les outils un objet d'un très petit volume, inaperçu de Vaubaron.

Ce dernier, confondu, anéanti par une libéralité si prodigieuse, si imprévue, accompagnée de circonstances tellement bizarres, ne sut point tout d'abord trouver de phrases pour exprimer sa reconnaissance ; mais son cœur débordait, des larmes d'attendrissement et d'émotion remplissaient ses yeux ; il étendit les deux mains vers celui qui véritablement pour lui était un envoyé de la Providence, ses lèvres balbutièrent des mots interrompus, entrecoupés d'actions de grâces ; il était au moment de se jeter à genoux devant Rodille. Le misérable ne lui en laissa pas le temps.

Ne me remerciez pas! lui dit-il, je vous le défends. Ce que j'ai fait n'en vaut pas la peine! Contribuer au bonheur d'une honnête famille, voilà la seule réponse que j'ambitionne. Ce but est atteint. Maintenant, adieux.

Monsieur, murmura le mécanicien d'un ton suppliant, au nom du ciel, ne partez pas ainsi, du moins apprenez-moi votre nom, afin que ma femme et ma fille puissent le répéter et le bénir.

Rodille secoua la tête.

Je ne puis, ni ne veux, vous apprendre ce que vous désirez savoir. La main droite doit ignorer toujour le peu de bien que fait la main gauche.

Je n'ose insister, reprit Vaubaron, mais mon bienfaiteur aura beau vouloir rester un inconnu pour moi son visage et sa voix sont gravés dans mon cœur, et, si longue que doive être ma vie, son souvenir et ma reconnaissance dureront autant qu'elle.

Diable! pensa Rodille. Heureusement que je suis tout à fait méconnaissable, avec cette barbe de sapeur! mais j'aurais dû déguiser mieux mon organe.

Il se dirigea vers la porte et ajouta :

Adieu de nouveau, adieu.

Non, répliqua le mécanicien avec toute l'exaltation de la reconnaisance, non pas adieu, mais au revoir! Je ne sais quel pressentiment mystérieux m'avertit que nons nous reverrons.

J'espère bien le contraire, se dit Rodille à lui-même, en sortant de la chambre.

Vaubaron, une lumière à la main, voulut l'accompagner sur l'escalier et ne rentra chez lui qu'après avoir entendu la porte donnant sur la rue s'ouvrir et se refermer. En ce moment l'orage éclatait. D'énormes gouttes de pluie commençaient à tomber avec bruit sur les toits et sur les pavés ; les éclairs déchiraient les nuées ; le vent mugissait ; les coups de tonnerre se succédaient sans interruption. Marthe, réveillée brusquement par ce premier fracas de la tempête déchaînée, entr'ouvrit, tremblante, les rideaux de son lit.

Mon Dieu! balbutia-t-elle, que se passe-t-il donc?

Vaubaron se hâta de fermer la fenêtre et revint auprès de sa femme.

Il ne se passe rien que de très heureux, chère Marthe, répondit-il ; tandis que tu dormais, la Providence est venue nous rendre visite.

Comment? que veux-tu dire?

En quelques mots, le mécanicien raconta l'étrange visite qu'il venait de recevoir. A mesure qu'il parlait, l'étonnement de la jeune femme, et, nous pouvons dire aussi son incrédulité, redoublaient.

Mais, mon ami, s'écria-t-elle lorsque fut achevé le court récit des faits que nous connaissons, tout cela est impossible! Toi aussi tu as dormi, sans doute, et tu prends pour des réalités les rêves de ton sommeil!

Vaubaron eut un moment de profonde inquiétude. L'invraisemblance des événements accomplis le frappait à son tour. Ne venait-il pas, en effet, comme le croyait Marthe, d'être la dupe d'une illusion décevante?

Nous allons savoir! dit-il enfin, en s'élançant vers l'établi.

Aussitôt il poussa un cri de joie, et il revint en agitant dans sa main frémissante les quatre billets de banque.

En bien, non, je n'avais pas rêvé! reprit-il, en voici la preuve irrécusable. En face de cette palpable évidence, il faut convenir que l'impossible même est vrai! Tu ne peux comprendre, n'est-ce pas? Eh! mon Dieu, moi non plus! Je cherche vainement à sonder ce mystère, et mon esprit n'y voit que ténèbres. Mais, qu'importe, après tout? Nous sommes sauvés, voilà l'essentiel!

*** Dès l'aube du jour, après avoir embrassé bien doucement, pour ne point troubler leur sommeil, sa femme et sa fille endormies, Vaubaron prit trois billets de banque, les plia, les mit dans la poche de côté de son gilet, et se dirigea vers la demeure de l'huissier chargé d'exercer contre lui de rigoureuses poursuites. Il avait hâte de se soustraire à l'épée de Damoclès de la contrainte par corps, suspendue sur sa tête. Il lui semblait qu'il ne se sentirait vraiment libre, vraiment maître de l'avenir, que lorsque le fatal billet à ordre serait soldé et anéanti. Son impatience légitime ne fut point néanmoins et ne pouvait pas être satisfaite sur le champ. Il lui fallait attendre près d'une heure l'ouverture de l'étude et l'arrivée de l'hussier dans son cabinet. Enfin le mécanicien put franchir le seuil de ce sanctuaire.

Je ne devine que trop bien ce qui vous amène, monsieur Vaubaron, lui dit l'officier ministériel avec une physionomie compatissante ; mon maître clerc m'a répété les choses touchantes que vous lui avez dites pour moi avant-hier. Malheureusement j'ai les mains liées. Je ne suis qu'une machine à signiher des actes, hélas! Je suis retourné chez le créancier. Il est inflexible plus que jamais. Il ne veut absolument rien accorder? répéta Vaubaron d'un ton de joyeuse insouciance. Voilà qui se rencontre à merveille, puisque je ne lui demande rien.

Vous avez trouvé le moyen de m'apporter un fort acompte? s'écria l'hussier, surpris.

Mieux que ça!

Comment le capital?

Le capital, les intérêts, les frais, monsieur Baudier ; toutes les herbes de la saint-Jean! Je paye intégralement.

Eh bien, mon cher monsieur Vaubaron, je vous félicite de tout mon cœur! Vous êtes très heureux que les gens sur lesquels vous comptiez se soient exécutés à heure fixe, car on tient bien rarement parole quand on a promis de l'argent.

Par état, moi qui vous parle, je sais cela mieux que personne. Si vous n'étiez pas venu ce matin, j'allais être forcé d'envoyer les pièces au garde du commerce. Devoir penible, mais devoir!

Oui, mais je suis venu, et le garde du commerce n'a plus rien à voir dans mes affaires. Où est mon dossier?

Le voici, mon cher monsieur Vaubaron.

Et voilà les fonds. Vous aurez à me rendre sur trois mille francs. Faites votre compte ; moi je n'ai pas de monnaie.

Le mécanicien tira de son gousset les billets de banque et les présenta à l'huissier qui après les avoir déployés, les laissa tomber sur son bureau avec un geste d'étonnement et d'effroi.

Qu'y a-t-il donc? demanda Vaubaron, Qu'avez-vous?

Il y a du sang sur ces billets, repondit l'huissier devenu très pâle.

Du sang, répéta Vaubaron.

Voyez vous-même.

Le mécanicien ramassa les précieux chiffons et frémit à son tour en apercevant de larges taches rougeâtres, toutes fraiches et mal effacées qui marbraient çà et là le papier soyeux. Dans l'obscurité à peine combattue de la nuit précédente, ces maculatures sinistres n'avaient point attiré son attention.

C'est vrai, murmura-t-il, c'est du sang!

Ne le saviez-vous pas?

Comment l'aurais-je su?

Vous avez donc bien peu regardé ces billets en les recevant?

Oui, bien peu ; d'ailleurs il faisait sombre quand on me les a donnés.

Ah! dit l'huissier dont la physionomie exprima une soudaine défiance.

Ce changement de visage n'échappa point à Vaubaron, qui n'en comprit point la cause véritable mais qui néanmoins se sentit blessé. M. Baudier reprit :

D'où vous viennent-ils, ces billets?

Que vous fait cela? répliqua sèchement le mécanicien, mécontent de cette sorte d'interrogatoire, l'essentiel est que je les possède.

Vous avez raison, oh parfaitement raison! murmura l'huissier. En effet, ce n'est pas moi que le reste regarde!

En disant ceci, il se leva et s'éloigna de Vaubaron avec une hâte significative.

J'ai sept cent vingt-cinq francs à vous remettre, continua-t-il, les voilà. Votre serviteur, monsieur Vaubaron.

Il plaça sur le dossier la somme qu'il venait d'énoncer et il enferma les trois billets de banque au fond de sa caisse. Vaubaron prit l'argent et les papiers, qu'il mit dans ses poches.

Au revoir, monsieur Baudier, dit-il ensuite ; vous avez été bon pour moi, autant que vous l'avez pu, pendant mes ennuis, je vous en remercie de tout mon cœur.

L'huissier ne répondit rien. Vaubaron lui tendit la main. M. Baudier fit semblant de ne pas apercevoir ce geste et ne tendit pas la sienne. Le mécanicien sentit le sang lui monter avec violence au visage. Il fut au moment d'éclater et de demander compte à l'huissier de ses procédés inexplicables. Mais il se contint, et, se contentant de hausser les épaules, il quitta l'étude et reprit le chemin de la maison.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIEME PARTIE

I

Vaubaron était sorti de chez lui l'âme joyeuse et dans la plus heureuse disposition d'esprit où il se fût trouvé depuis longtemps. Mais son entrevue avec l'huissier et les procédés de ce dernier, procédés blessants auxquels il était si loin de s'attendre, venaient de le rendre à sa tristesse, à ses préoccupations habituelles. Il marchait lentement, la tête basse, plongé dans de profondes réflexions, agité par des pressentiments vagues et de mauvais augure ; il s'épuisait en conjectures, dont aucun ne se rapprochait de la vérité ; il se demandait, sans pouvoir se répondre :

Que se passe-t-il autour de moi d'inquiétant et de néfaste? Pourquoi donc y avait-il du sang sur ces billets? Quel est le bienfaiteur étrange qui me les a remis?

C'est en s'adressant à lui-même cee question insolubles qu'il arriva arriva devant sa maison. Là il s'aperçut, non sans étonnement, que la rue, si habituellement déserte, était pleine de monde et que les groupes, agités en apparence d'une sorte de fievre, se livraient à des conversations confuses et bruyantes. Tout entier à ses pensées, il n'accorda aucune attention au paroles qui se croisaient et se répandaient autour de lui. Il franchit les trois marches, longea le couloir, gravit l'escalir et rendra dans son logement. Il était neuf heures du matin. Marthe venait de s'éveiller après un sommeil long et réparateur. La petite Blanche achevait de s'habiller ; elle courut à la rencontre de son père qui la prit dans ses bras et la serra avec effusion contre sa poitrine.

Mon ami, lui demanda la jeune femme, il ne t'est rien arrivé de fâcheux pendant ta course matinale? Tu n'as point appris de mauvaises nouvelles?

Non, en vérité, répondit le mécanicien, très surpris de ces questions, mais pourquoi me demandes-tu cela?

Parce que tu as la figure toute bouleversée!

Eh bien, ma figure est menteuse, murmura Vaubaron en appelant sur ses lèvres un sourire un peu contraint ; elle ne devrait exprimer que la joie et la confiance! Ne pas se trouver heureux et douter de l'avenir serait faire acte d'ingratitude!

Me voici déja rassurée. Mais, dis-moi mon ami, quel est donc ce bruit bizarre qui se fait dans la rue?

Le mécanicien prêta l'oreille. Il entendit une rumeur sourde et continue, presque pareille aux voix de l'Océan, lorsque la marée montant vient se briser sur les galets.

On dirait qu'une grande foule est arrêtée devant notre maison, reprit la malade. Va-t-on faire un révolution nouvelle? as tu rencontré des émeutes?

Vaubaron secoua la tête.

Paris est calme, répliqua-t-il ; une émeute d'ailleurs, amène un bien autre tapage de clameurs et de chants.

Enfin que se passe-t-il dans la rue?

Vaubaron ouvrit une fenêtre et s'avança sur le balcon. La foule, rassemblée au dessous de lui, était maintenant vingt fois, cent fois plus compacte que lorsqu'il l'avait traversée, quelques instants auparavant, pour entrer au logis. Elle obstruait la rue dans toute sa largeur, à droite et à gauche, aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

Uu groupe composé d'une dizaine de personnes stationnait au milieu de la cour de l'hôtel du baron de Viriville. Trois hommes, vêtus de noir, étaient debout sur le toit de l'écurie qui dominait le balcon. L'un de ces hommes aperçut le mécanicien et le désigna immédiatement aux deux autres. La foule, de son côté, regardait avec une extrême attention les croisées de premier étage

Au moment où parut Vaubaron, il se fit tout à coup un silence profond, mais qui ne dura guère que la deuxième partie d'une seconde, et qui fut suivi d'un redoublement d'animation et de bruit. Au milieu de cette rumeur grandissante et confuse, le mécanicien crut vaguement distinguer ces deux mots : le voilà! le voilà! répétés par mille voix ; mais ce ne pouvait être qu'une erreur. Evidemment ses oreilles le servaient mal, et il n'attacha aucune importance à ce qu'il lui semblait entendre. Il revint auprès du lit et dit à Marthe :

Un rassemblement très nombreux s'est formé sous nos fenêtres. J'ignore la cause. Veux-tu que je descende et que je m'informe?

A quoi bon?

A satisfaire ta curiosité, chère enfant.

Elle n'existe plus. Il est clair comme le jour, n'est-ce pas, que ce qui se passe en ce moment dans la rue ne peut avoir avec nous aucun rapport? Dès lors, que m'importe?

Vaubaron, lui non plus, ne tenait guère à savoir. Il alla reprendre sa place accoutumée auprès de son établi, afin de terminer le travail interrompu la nuit précédente, par le sommeil d'abord, et ensuite par la visite de Rodille.

Au bout de quelques secondes il tressaillit involontairement. Une immense clameur s'élevait dans la rue, et cette clameur, dont on ne pouvait deviner ni le sens ni le but, offrait à son esprit quelque chose de terrible et de menaçant, en parfaite harmonie avec la nature triste et sombre de pensées qui l'agitaient depuis son entrevue avec l'huissier. La clameur populaires abattit tout à coup. Un calme étrange lui succéda. On aurait pu croire que la foule venait de disparaître comme une volée de passereaux.

As-tu entendu? demanda Marthe.

Oui ; tout cela est vraiment bizarre

Il me semble que j'ai peur!

De quoi donc? murmura Vaubaron en souriant.

Je ne sais pas.

Eh bien, rassure-toi, chère enfant. Je t'affirme que l'apparence même du danger n'existe pas.

Vaubaron achevait à peine, quand un bruit de pas lourds et réguliers retentit dans l'escalier, suivi du fracas métallique de plusieurs crosses de fusils, frappant les briques du carré.

En même temps on sonna à la porte d'entrée avec une extrême violence. Vaubaron quitta son siège. Marthe saisit le bras de son mari, et frissonnante de la tête aux pieds, elle balbutia :

N'y va pas, mon ami, n'y va pas! Je te répète que j'ai peur!

Et moi, chère folle bien aimée, je te répète qu'il n'y a rien à craindre! répliqua le mécanicien. La sonnette, mise en branle de nouveau, fit ententre pour la seconde fois ses vibrations convulsives.

Vaubaron se dégagea de l'étreinte suppliante de sa femme et courut à la porte, qu'il ouvrit.

Plusieurs personnages vêtus de noir, attendaient au dehors. L'un d'eux portait une écharpe tricolore. Le mécanicien le reconnut pour l'un des hommes qui se livraient à une exploration très active, un quart d'heure auparavant, sur le toit du pavillon voisin. Dans l'escalier se voyaient les uniformes et les baïonnettes d'une douzaine de soldats d'infanterie.

[ACONTINUER.]

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un.

UN MEURTRE A LOWELL.

Un Vieillard Tué par un Ivrogne.

UNE GROSSE PIERRE FUT LANCEE SUR LA VICTIME.

Patrick Buckley de Belvidere Succombe a l'Hopital.

Une querelle s'est élevée samedi soir dans la buvette de E. T. Cushing, Nos. 34 et 36 rue Concord, entre deux jeunes gens portant les noms de Roche et Martin et qui étaient en état d'ivresse. Le résultat a été le meurtre de Patrick Buckley, un citoyen âgé de 75 ans, qui n'avait pris aucune part à la chicane.

Voici des détails les plus précis possible sur cette affaire sanglante :

Vers les huit heures et demie, les deux jeunes gens ci-haut nommés âgés de 18 ans environ se trouvaient dans la buvette de Cushing ; ils étaient tous deux en état d'ivresse. Un vieil Anglais, qui avait servi dans l'armée anglaise, était à montrer à Martin les médailles qui lui avaient été accordées en récompense de ses longs et loyaux services. Martin se mit à gouailler le vétéran, ce qui mit Roche de mauvaise humeur. Ce dernier s'approcha tout à coup de Martin et lui reprocha vertement son manque de respect envers le vieillard.

Les deux jeunes gens échangèrent des gros mots et ils devinrent si turbulents que Cushing dû les mettre tous deux à la porte.

Martin et Roche continuèrent à se chicaner dans la rue et ils se mirent à se poursuivre en se jetant des pierres. Une dame qui vint à passer en ce moment fut atteinte par l'un des projectiles, mais heureusement elle ne fut pas blessée.

Les deux jeunes ivrognes continuèrent à se jeter des pierres qui volaient dans toutes les directions, mettant en danger la vie des passants ; puis ils prirent la ruelle entre les rues Everett et Andover.

Patrick Buckley, un journalier à l'emploi de la municipalité, se tenait à l'encoignure des rues Fayette et Everett et conversait bien paisiblement avec son fils sans se douter le moindrement du danger qu'il courait.

Soudain une lourde pierre fut lancée par l'un des jeunes gens qui se trouvaient sur la rue Everett et elle vint frapper Buckley sur le côté de la tête, le projetant sans connaissance sur le sol.

L'ambulance fut aussitôt appelée, et on fit transporter l'infortuné Buckley à l'hôpital St Jean, où mourut quelques minutes après.

La police fut avertie, et après quelques investigations, le capitaine Moffat, le détective Allen et l'officier Hurley arrêtèrent Martin qui était au lit à la demeure de son père, encoignure des rues High et Merrimack-Est.

On apprit au jeune homme la mort de Buckley quand on le renferma dans une cellule, mais il assuma un air d'indifférence complète, comme s'il n'eût pas compris dans quelle position il se trouvait placé. Il est vrai qu'il était encore en état d'ivresse.

Pendant la journée, hier, il parut comprendre toute l'énormité de son crime, et quoiqu'il refusât de s'avouer coupable, il dit qu'il croyait bien qu'il en aurait pour 15 ans. Son nom tout au long est Michael J. Martin.

Martin prétend être incapable de se rappeler les détails de cette malheureuse affaire.

Roche, de son côté, prétend que la querelle a commencé hors de la buvette.

La police croit que les détails donnés plus haut sont corrects.

Buckley laisse une femme et plusieurs enfants.

Une autopsie a été pratiquée à l'hôpital hier par les Drs Irish, Meigs, Jones et Ricker qui ont trouvé le crâne considérablement fracturé.

L'ETAT DE M. MERCIER

Dernières Nouvelles.

Montréal, 20 oct—Aucun changement ne s'est produit dans la condition de l'honorable M. Mercier. Il continue à affaiblir et à endurer de grandes souffrances. Il n'a pu fermer l'œil de la nuit Depuis quatre jours, nous disait ce matin, un membre de sa famille, il n'a guère eu plus de quatre ou cinq heures de sommeil paisible. Les médecins s'attendent à une fin prochaine.

LA VIE PERPETUELLE.

New York, 22 oct—Un détenu de la prison du comté de Clinton dit avoir découvert un nouvel élixir de vie. Il s'agit, paraît-il, d'un mélange de beurre et d'alcool. Le prisonnier ne livrera son secret que si on lui donne la liberté.

Une Nouvelle Poudre.

M. Paul Thellen, 13 Lakeview Ave., vend une nouvelle poudre à pâtisseries appelée : "La Canadienne." Cette poudre est merveilleuse et surpasse tout ce qui s'est vue jusqu'aujourd'hui. Vous pouvez vous la procurer en livre ou en ½ livre. Essayez-là et vous serez surpris de sa supériorité ; elle vous donnera assurément parfaite satisfaction. Des milliers de témoignages attestent qu'elle n'est pas surpassée par aucune autre poudre.

Votez pour le bon Candidat.

L'intérêt de la classe ouvrière demande qu'un candidat qui a des idées saines concernant le tarif soit élu membre du congrès.

En élisant M. Fifield, le candidat démocratique, le travailleur se causera un grand tort pour la bonne raison que les démocrates s'engagent, s'ils sont élus, à réviser denouveau nos lois douanières On sait la crise que leur révision du tarif a causée. Le pays était dans une incertitude telle que les fabricants préféraient clore leurs établissements plutôt que d'accroître leur production.

Du coup les employés de nos fabriques se trouvèrent sans ouvrage et la misère règna d'un bout du pays à l'autre.

L'élection de M. Fifield aidera à faire revivre ces jours de malheur.

Au contraire, l'Hon. Wm S. Knox, notre populaire candidat, comprend la situation d'une manière tout à fait avantageuse pour l'ouvrier, et son élection—ce qui ne fait aucun doute—va aider à faire renaître la prospérité d'antan.

Le travailleur a donc toutes les raisons du monde pour voter en faveur des candidats républicains.

A Vendre

Un coffre-fort (safe) à très bonnes conditions, s'adresser à

JOSEPH ALBERT,
57 rue Cheever.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Philologue et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation Irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MME M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo

**Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Ma

City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 1er NOVEMBRE 1894. Soyons Distingues. No. 58

BOSTON & MAINE R R.

ARRANGEMENT D'HIVER.

DIVISION OUEST.

Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 1 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 35, 9 00 p m; — Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (1 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (1 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Caribou, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport(via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 12 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 12 03, a m; 12 00, m, 1 43, ¶3 05, 4 02, 4 33, *5 21, *5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00 p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

*Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m, 12 11, 1 30, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p m; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 5 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 5 42, †8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; †5 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, par la ligne du Central Vermont—9 45 a m; 12 11, †8 13 p m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a m; 8 43 p m.

Express de Québec via White River Junction — 1 59, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

H. C. TAFT, Agt-Gén., Lowell.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, aussi changement de char jusqu'à Ogden.

La Cote du Pacifique,

La nouvelle ligne de voie terre par le Pont de Poughkeepsie

—ENTRE—

Nouvelle-Angleterre et le Sud et l'Ouest.

Trains chaque jour, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement, entre Boston et Philadelphie, Baltimore et Washington.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux prochains Bureaux de Billets.

F. E. BOYKIN, Gérant général.

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement fait sur commande

Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND,

Marchand - Tailleur.

14 RUE MIDDLE.

Son assortiment de Draps, Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du dernier goût et de patrons les plus nouveaux.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!

A Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO,

Bureau, 38 rue Middle

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone 114-2.

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensiles de Cuisine

en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

Allez faire une visite at vous serez satisfaits.

DR. G. C. BATES,

DENTISTE,

Angle des Rues

MIDDLESEX ET ELLIOTT,

Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

CLIFFORD'S DYE HOUSE

No. 2 et 4 Rue Andover.

Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.

L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les mercredis.

Francis W. Qua,

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass

Durant & Rogers

BIJOUTIERS

La plus Grande Maison de BIJOUTERIES DE LOWELL.

Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison.

Les prix sont très réduits.

MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES

de toutes sortes,

BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.

Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.

DURANT & ROGERS.

Au coin des Rues

Central & Middle

UN NOUVEAU PLAN

Pour les Vagabonds de Voler dans les Maisons.

Un vagabond récemment frappa à la porte de cuisine d'une demeure particulière sur les hauteurs de Centralville et demanda à la servante la permission de se servir du *water closet*.

Comme le maître de séant se trouvait dans un autre appartement, la servante ne voulut rien promettre au "tramp" avant d'en parler au propriétaire. Celui-ci acquiesça à la demande du vagabond.

Avant le retour dans la cuisine du chevalier des grandes routes, le maître se rappela avoir oublié un jonc dans la chambre de bain, et quand le vagabond revint, il lui demanda s'il avait aperçu l'objet en question.

Le vagabond jura ses grands dieux qu'il n'avait pas vu de jonc dans la chambre de bain.

Pendant ce temps-là la servante était allée voir et elle revint dire à son maître que le jonc était disparu. Celui-ci menaça alors le vagabond d'arrestation et il l'intimida tellement qu'il finit par lui faire rendre gorge.

Le jonc était caché dans la doublure du chapeau du "tramp."

Cet individu peu scrupuleux demande sans doute à visiter les lieux d'aisance, afin d'avoir la chance de visiter les appartements voisins avec l'intention de faire main basse sur tous les objets de prix qui s'y trouvent.

Gare au nouveau truc!

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 13 Oct. 1894.

M. l'Administrateur,

Rome, comme la plupart des villes antiques du continent européen, est environnée de murailles, et pour entrer dans la ville, il faut passer par des portes. L'un des portes de Rome s'appelle la Porta Pia. C'est par cette entrée ou du moins par une brêche faite à coup de canon, près de cette porte, que les piémontais en 1870 s'introduisirent violemment dans Rome. Une autre de ces entrées s'appelle Porta del Popolo. Or, hier, trois individus s'introduisaient dans Rome par la Porta del Popolo: Un homme d'une obésité extraordinaire, un bossu affligé d'une gibosité lamentable et une bonne grosse nourrice portant dans ses bras un bébé aussi gras que pacifique.

Au passage de ces trois individus, l'employé municipal, chargé de faire payer les taxes sur l'introduction des viandes, liqueurs, vins, laitages, dans la ville de Rome, eut comme un soupçon d'être dupé par la nourrice et les deux difformés. Il flaire une contrebande et, au risque de faire de profondes excuses, s'il s'est trompé, le digne employé siffle un policeman et s'en va inviter les trois soupçonnés de passer à l'office de la douane. Le ventru se récrie; le bossu se fâche; la nourrice pousse un quasi-gémissement. Mais devant les agents de la force disparaît même l'idée de la résistance, et tous trois se dirigent rêveurs vers les bureaux de l'octroi. Là l'employé frappe sur le ventre de l'obèse et sur la bosse du bossu. Sous le poing du douanier, le ventre comme la bosse rendent un son métallique qui raffermi l'employé dans ses soupçons. Il ordonne carrément au bossu de déposer sa bosse sur la table et à son compagnon d'y déposer son ventre. Les deux compères, qui se voient découverts, s'exécutent sans hésiter et déposent sur la table de l'office des douanes deux bidons de zinc remplis d'alcool. C'est maintenant le tour de la nourrice. Avec elle, la visite ne prend pas de temps. L'employé saisit le silencieux bébé et le reconnaissant du coup pour un récipient de caoutchouc, le dépose entre les deux bidons de zinc. La visite achevée, la confiscation opérée, l'employé municipal passe les trois contrebandiers à son compère le policeman qui les conduit à la prison de *Regina Cæli*, réfléchir durant trois mois sur les inconvénients qu'il y a à porter un ventre démesuré, une bosse encombrante, un bébé qui ne pleure pas.

Il faut avouer d'autre part que cette taxe vexatoire qui consiste à frapper d'impots tout produit de la campagne que l'on veut introduire dans la ville est tout à fait odieux. La campagne et la ville sont ainsi comme deux pays ennemis qui se protègent l'un contre l'autre à coups de tarif. Il en résulte, pour l'industrie agricole, une langeur, une paralysie, qui, en Italie surtout, achève de ruiner et de décourager l'habitant des campagnes.

L'escadre américaine de la Méditerranée est en visite à Toulon. Les officiers de l'escadre iront jusqu'à Paris, présenter leurs hommages au président Casimir-Périer. Après cette visite, le commandant, amiral Kerkland, hissant le pavillon amiral sur le cuirassé *Chicago*, se rendra avec trois autres cuirassés au port de Gênes pour y visiter l'Italie. Les officiers américains visiteront Rome, et sur leur demande seront reçus en audience par Léon XIII d'abord, par le roi Humbert ensuite. Les officiers iront ensuite à Naples où les attendront les quatre cuirassés. Les marins américains auront aussi, à tour de rôle, quelques jours de congé pour visiter les principales villes de France et d'Italie.

La France prépare, pour accueillir l'escadre américaine, des fêtes qui ne le cèderont en rien aux réjouissances données à Toulon et à Paris à l'occasion de la visite de l'escadre russe sous le commandement de l'amiral Avellane. Il est probable que l'Italie ruinée par les sacrifices qu'elle fait par un amour exagéré envers le *Triplice*, ne fera rien ou peu de chose pour acceuillir l'escadre de l'Union américaine.

On construit en ce moment à Rome un asile pour les enfants trouvés. Comme cet asile s'élève à la suite de contributions privées, il va de soit que vu la misère des *prives* en Italie, l'asile monte bien tranquillement. Hier un collecteur se présente au Juif directeur de la *tribuna*, journal israélite qui à Rome fait une fortune colossale en insultant, le Pape, la religion, les religieux et les religieuses surtout. Le collecteur prie le richissime journaliste hébreux de souscrire pour l'asile.—"Ah! tenez, répond le juif, en fait de souscription ce qui me plait avant tout c'est la modestie. Aussi moi quand j'ai une forte somme à donner, je mets après le chiffre *anonyme*. Quand donc vous recevrez un beau montant avec cette signature, ce sera le jour quej'aurais décidé d'être généreux!" Quelle hypocrisie! quel pharisaïsme!! Quel réclame!!! Quel ballon gonflé!!!!

Savez-vous pourquoi les italiens sont si désireux d'émigrer aux Etats-Unis; dans l'Ouest surtout de l'Union Américaine?... Le voici: Il suffit, dit-on par ici, de gratter la superficie du sol américain pour y trouver des lires d'or. Dans l'ouest surtout, l'or est tellement abondant, que les bêtes à cornes en revenant des champs, rapportent de la poudre d'or dans leur sabot fondu. Les étables sont couvertes d'or rapporté des prés par les vaches, les bœufs, les brebis et les chèvres.

Vous tombez dans un fleuve; c'est pour vous une fortune, car vous faites sécher vos habits et puis l'opération faite vous trouvez vos poches remplies de dollars... en or!... Le travail ne s'y paie qu'en or; les couverts au lieu d'être de nickel sont d'or, etc., etc. Et ces fables roulent en se grossissant parmi la malheureuse classe des ouvriers affamés dont l'Italie regorge. Le résultat de ces fables burlesques est que tous les misérables veulent s'embarquer pour les Etats-Unis: et le gouvernement américain devra bientôt, pour se protéger de l'invasion italienne, trouver un nouveau Gerry qui veuille renouveller contre les sujets du roi Humbert la loi protectrice, dirigée contre les chinois.

Une histoire qui n'est pas un conte.—Dimanche après déjeuner le commandeur Moriconi, maître de chapelle à Ste Marie Majeure, monte dans un fiacre public, tire sa montre et après l'avoir concordée avec celle du cocher, décide qu'il est 10 heures a. m., et demande une heure de promenade autour des murs de Rome. Après un bon tour de voiture, ils passent devant l'horloge publique de la place Colonna, qui comme presque toutes les horloges publiques de Rome, va un peu comme le bon Dieu veut. L'horloge marque 9 heures 45 minutes.—Ohé! cocher crie le commandeur Meluzzi. Je vous ai pris à dix heures; il est dix heures moins un quart; vous me devez donc encore une heure et quart de promenade ou 25 sous d'idemnité. Choisissez!..." Le cocher ahurri, ne sait que répondre, quand pour le tirer d'embarras le maitre de chapelle lui jette un fronc et s'en va à ses affaires. Le voiturin empoche les 20 sols en grommelant entre ses dents: "Ti possino amazzare, te, orlogo, e chi t'a fatta!" (Puisse-tu crever, vilain cadran, toi et qui t'a fait.)

Le roi d'Italie est sous l'impression d'une nouvelle lune. Il a décidé que désormais, il serait perpétuellement suivi de deux sténographes à pied, quand il serait à pied, ou quand il irait à cheval. Ces deux sténographes auront pour mission de prendre note de tout ce que le monarque dira, et de le lui présenter à la fin de la journée pour être corrigé et retouché. Ce retouchage et ce corrigé sera ensuite envoyé à la *Gazetta Ufficiale*, sur laquelle les autres journaux auront la rigoureuse obligation de copier tout ce qu'ils voudront mettre dans la bouche du roi... En voilà encore une farce! Et dire que parmi les médecins du Quirinal on n'a pas encore nommé un aliéniste!...

Bien à vous,

WM. BREEN.

La Tactique du "Sun."

Le *Sun* de cette ville, qui comprend toute l'importance du vote canadien, fait des efforts surhumains de ce temps-ci pour engager les Canadiens à se prononcer en faveur des candidats démocratiques. Mais les moyens dont il se sert pour atteindre ce but donnent une bien piètre idée du caractère de notre confrère. Evidemment, il s'est dit: La fin justifie les moyens.

Eh bien! nous allons le suivre sur ce terrain, non parce que nous craignons de voir nos compatriotes laisser le *Sun* leur faire prendre des vessies pour des lanternes; mais pour démasquer une bonne fois ces gens qui font un vil métier.

D'abord, le *Sun* avance en perroquet que M. Foss, le candidat républicain au poste de sénateur, est l'allié de l'A. P. A. Quelles sont les preuves que notre confrère fournit à l'appui de cette assertion? Aucune. Et nous pouvons demeurer certains que s'il en connaissait l'ombre d'une, il ne tarderait pas à le crier sur les toits.

Mais il ne se trouble pas pour si peu.

Si nous étions aussi mal intentionné, aussi peu soucieux de la logique et de notre bonne renommée, nous pourrions lancer de semblables accusations contre les candidats démocratiques. On nous demanderait sans doute des preuves de nos avancés, mais nous n'aurions qu'à faire la sourde oreille.

Ensuite, le *Sun* essaie de prouver que les Canadiens ont intérêt à s'affilier au parti démocratique.

Pour une blague, voilà une bonne blague.

Mais pour qui nous prend-on dans l'officine du *Sun*? Nous croit-on une bande de sots, une population d'aveugles?

Qu'a fait le parti démocratique de Lowell pour les Canadiens?

Les faits sont là patents, et le nier serait comme prétendre que le soleil n'existe pas.

Ecoutez bien ceci: quand les démocrates ont le pouvoir, les Canadiens sont mis de côté pour faire de la place à une race rapace et haïneuse, qui nous déteste bêtement, sans raison aucune. Cette race, si elle pouvait accaparer tous les postes, elle le ferait sans se gêner. Voilà sa devise: Tout pour moi, rien pour les autres.

En compte-on beaucoup aujourd'hui de Canadiens-français à l'emploi de la municipalité? Il n'y en a pas une dizaine; on en compte sept, nous dit-on, sur la liste de paie. C'est toujours ainsi quand la démocratie avide et goulue a le haut du pavé.

Quelle différence quand les républicains sont à la tête du département des travaux de Lowell! La municipalité employait jusqu'à près de 200 Canadiens sous la dernière administration républicaine.

C'est drôle comme le *Sun* et tous les chefs démocrates s'occupent de nous avant les élections; ils sont obséquieux, empressés, aimables.

Après les élections, ils nous tournent le dos.

Messieurs du *Sun*, sachez que les Canadiens voient clair et qu'ils ne seront pas vos dupes.

Les républicains ont de bons candidats sur les rangs et les Canadiens vont faire plus que leur part, si la chose est possible, pour assurer leur élection.

Maintenant, un dernier mot aux scribes du *Sun*.

Vous usez et abusez de votre plate tactique qui consiste à fomenter des guerres de race et de croyance, dans l'espoir de vaincre à la faveur de ces troubles. Sachez que c'est mal, c'est très mal ce que vous faites-là. Vos furibonds appels au fanatisme causent des torts incalculables aux catholiques qui devraient, en toute justice, vous considérer comme leur pire ennemi. Ne comprenez-vous pas qu'en mêlant ainsi la religion à la politique, vous poussez les protestants à se liguer pour défendre leurs droits qu'ils croient menacés par le soulèvement que vous cherchez à provoquer?

Nous n'irons pas par quatre chemins pour le dire: Si le pays ne comptait pas de journaux fanatiques comme le *Sun*, l'A. P. A. n'aurait pas la force qu'on lui reconnaît. Les véritables américains, comme l'a dit M. Courtney à l'assemblée démocratique de jeudi soir, abhorrent cette société de sectaires. Eh bien! si le *Sun* et les journaux de son calibre continuent à semer la zizanie et la haine parmi les diverses dénominations religieuses de ce pays, les Américains dont parlaient M. Courtney vont avoir des préventions contre les catholiques, et l'A. P. A. en profitera pour faire parmi eux de nombreux adeptes, sous prétexte que ce sera leur seul moyen de se défendre, vu qu'ils se croiront attaqués.

Nous mettons donc en garde contre le *Sun* tous ceux qui veulent que la bonne harmonie règne en ce pays entre les citoyens qui professent des religions différentes et qui s'opposent à l'immixtion de la religion dans la politique.

UNE REVELATION.

New York, 26 oct.—Il a été fait une révélation bien importante pendant une récente séance de la commission sénatoriale présidée par M. Lexow, sur la police de cette ville.

C'est l'avocat Goff, occupant pour la poursuite, qui a révélé ces choses étonnantes dont nous parlons. Voici sa déclaration.

"Pour la première fois depuis l'ouverture de l'enquête je me trouve dans la nécessité de demander un ajournement. Je vous ai informés, il y a quelques semaines, qu'un des témoins les plus importants et dont la déposition devait éclipser toutes les révélations qui ont été faites jusqu'à présent, nous avait été enlevé. C'était une femme qui avait été assignée à comparaître devant vous un matin. Mais on est allé la réveiller au milieu de la nuit. C'est à peine si on lui a laissé le temps de s'habiller, et on l'a emmenée en voiture, afin qu'elle ne pût pas être interrogée devant vous quelques heures plus tard. Nous avons perdu sa trace et nous avons acquis la conviction que c'était la police avec ses agents qui lui avaient fait prendre la fuite.

"Après de longues et difficiles recherches, nous avons suivi la trace de la fugitive de Jersey City au Canada, et du Canada dans une grande ville de l'Ouest. Je dois dire incidemment que plus de cent femmes qui avaient payé des sommes très considérables à la police pour qu'elle les laissât se livrer à leur trafic illégal, sont maintenant à Chicago et y attendent l'ajournement définitif de cette commission. Nos agents ramenaient de Chicago la femme que nous avions recherchée si longtemps, lorsqu'ils ont été arrêtés, sous l'accusation d'enlèvement, à la gare de Jersey City, au moment où ils descendaient du train avec elle. Voilà pourquoi je vous demande de vous ajourner."

Un coup de foudre n'aurait pas causé une plus grande excitation que cette révélation.

La commission s'ajourna et l'on apprit que la femme en question était une allemande du nom de Messiia Herman, qui aurait tenu quatre maisons de débauche dans la 3ième rue Ouest à New York, et qui aurait payé plus de $40,000 à la police en deux ans. Messila Herman, qui est âgée de quarante ans environ et dont le prétendu mari habite à Hoboken, était déjà, avant sa fuite, sous le coup de plusieurs accusations criminelles à New York, et il eût été facile d'obtenir une extradition de l'Etat de l'Illinois. Mais elle a consenti à revenir de bon gré avec le sergent d'armes Carny et le détective Wells, de la commission sénatoriale, et M. Coff comptait pouvoir la produire devant la commission.

M. Goff avait compté sans la rouerie des policiers intéressés, qui avaient déjà fait disparaître Messila. Lorsque Carny, Wells et Messila Herman sont descendus de wagon à Jersey City, ils ont été abordés par un avocat de Hoboken, le sénateur Daly, qui s'était fait accompagner d'un policeman. "De quel droit vous proposez-vous de faire sortir cette femme contre son gré de l'Etat du New Jersey?" a demandé M. Daly au sergent d'armes et au détective de la commission Lexow. Il s'en est suivi une scène à la gare, et c'est alors que le sénateur Daly a fait arrêter Carny et Wells sous l'accusation d'enlèvement. Messila a été arrêtée aussi en même temps, sous l'accusation de parjure commis à New York, et les trois prisonniers sont détenus maintenant à Jersey City jusqu'à plus ample informé. La commission Lexow s'est réunie de nouveau dans l'après-midi; mais elle s'est ajournée aussitôt en attendaut que l'affaire de Jersey City soit réglée.

Ce qu'Ils ne Disent Pas.

Nos lecteurs ont dû remarquer comme nous que les démocrates évitent avec un grand soin de faire la discussion sur les questions politiques du moment, surtout celles qui intéressent le plus la population ouvrière. Sur ce sol mouvant, ils n'osent s'aventurer. Ils passent leur temps à parler de l'A. P. A., une société de sectaires répudiée par les deux partis et qui n'a pas l'importance que nos adversaires lui reconnaissent.

Le principal article du programme politique de la présente élection, c'est celui qui traite du tarif. Si le pays possède de bonnes lois douanières, il prospère; au contraire, si son tarif est défectueux, l'industrie et le commerce péréclitent. Or, quand il y a crise, c'est l'ouvrier qui souffre le plus, parce que c'est lui qui est le moins en état de trayerser les temps d'ifficiles sans trop en souffrir. Le travailleur a donc un intérêt bien grand à être renseigné le plus complètement possible sur les sujets qui touchent de plus près à la bonne ou mauvaise administration des affaires publiques, afin qu'en temps d'élection il puisse voter avec connaissance de cause.

Les journaux démocratiques ne s'occupent du tarif que le moins possible; parcourez l'un d'eux et vous y trouverez plusieurs colonnes remplies d'appels au fanatisme, de questions de race et de religion, d'attaques inqualifiables contre des hommes des plus honorables.

Ils veulent laisser le peuple dans l'ignorance, et lui faire prendre l'ombre pour la proie.

Heureusement que les orateurs et les journaux républicains abordent les questions politiques qui intéressent le plus la classe ouvrière, et en agissant ainsi ils prouvent tout simplement qu'ils ont à cœur le bien-être de ceux qui vivent du fruit de leur travail manuel.

Parlons un peu de certaines choses que nos adversaires se donnent bien garde d'entretenir leurs lecteurs.

Vous savez que les démocrates se vantent d'avoir réduit le tarif. Ils prétendent avoir fait un grand bien au peuple par cette réduction.

Rien de plus fallacieux que cette prétention.

D'abord, il est bon de faire remarquer que si le tarif est réduit, il faut nécessairement une augmentation des importations pour produire un revenu semblable à celui qu'on obtenait précédemment, afin de rencontrer les dépenses gouvernementales. Or, que signifie une augmentation dans les importations? Tout simplement ceci: une diminution dans la production industrielle du pays. Naturellement, plus le peuple américain achète de produits à l'étranger, moins il en fabrique chez lui; des manufactures americaines sont dans l'obligation de clore leurs portes, et l'employé américain se trouve sans ouvrage, tandis que dans les pays étrangers l'industrie est des plus prospères.

Maintenant, si l'on considère la liste des articles réduits par les démocrates, on s'aperçoit qu'ils ne se sont préoccupés pour ainsi dire que du riche; les rentiers, les millionnaires, les syndicats, ceux qui tiennent le haut du pavé ont été écoutés par les soi-disant réformateurs du tarif.

Quant aux travailleurs, aux classes moyennes, la démocratie ne s'en occupe qu'avant les élections.

Voici quelques exemples pour prouver cet avancé.

Sur les cigares de Havane, le brandy, les dentelles et les broderies de prix, les soies, les peluches, les velours, les peintures, les boutons d'écaille, l'opium, les bijoux, etc., les droits ont été réduits.

Qui bénéficie de ces changements dans le tarif? Ce sont tous des articles de luxe; pas un n'a sa place sur la listes des nécessités. Les riches seuls vont profiter de ces réductions.

D'un autre côté, le sucre a été taxé, vu que c'est un produit que le pauvre consomme tout comme le riche.

Voilà le tarif que les orateurs démocratiques viennent nous prôner sans rougir de honte.

Ils ont du toupet!

LES CALOMNIATEURS.

Je n'entends nullement parler ici de telle ou telle personne, ni relater des faits qui ont eu telle ou telle ville pour théâtre...

Car je suis l'ennemi juré des personnalités aussi bien que des polémiques à coups de couteau, voire même à coups d'épingle.

Je veux attaquer de front une race qui est presque aussi vieille que le monde et qui a sans aucun doute des représentants plus ou moins nombreux dans toutes les contrées de la terre:

Les calomniateurs.

Si maintenant mes lecteurs s'attendaient à une étude complète, à un portrait entièrement réussi, je les prierais humblement de chasser cette illusion.

La calomnie affecte tant de formes, connaît si bien l'art de se déguiser, se cache si adroitement sous le voile de l'aménité, s'affuble avec tant d'aplomb du masque de la vertu, qu'on la prend so vent pour la vérité, qu'on l'accepte comme parole d'Evangile.

Voyez ce pré couvert herbe tendre à laquelle des fleurs de toute forme et de toute couleur donnent l'apparence du plus riche tapis. Voyageur fatigué, vous croyez trouver là un lit bien doux sur lequel vous pourrez dormir à l'aise et réparer vos forces... Prenez garde! Sous l'herbe fleurie se cache peut-être une vipère, dont la morsure est funeste.

Un reptile.... Voilà le mot tout trouvé! Le calomniateur est une vipère, un serpent, une bête venimeuse dont la langue distille le poison et qui souille tout ce qu'elle touche.

Nous appelons voleurs ceux qui en veulent à notre bourse. Parmi ces gens-là s'en trouvent beaucoup qui ont assez d'intelligence pour devenir des membres utiles de la société, pour s'enrichir honnêtement, s'ils voulaient faire un bon usage de leur imagination féconde et de leurs nombreux talents. Ils préfèrent voler, sous prétexte que cela va plus vite et ne songeant pas que, fatalement, ils doivent tomber tôt ou tard entre les mains de la justice. Ce sont les chevaliers d'industrie, les escrocs de grand genre; ils constituent *la haute pègre* comme on dit en argot du monde interlope.

D'autres se mettent en guerre ouverte contre la société; armes jusqu'aux dents, ils prennent de force tout ce qui leur convient, ils tuent ceux qui leur résistent: ce sont des brigands.

Après ceux-là viennent les vulgaires voleurs. C'est *la basse pègre*. Ces misérables menent une vie d'enfer et courent de nombreux dangers pour de minces... bénéfices. Ils ne mangent pas tous les jours et souvent ils se font mettre en prison pour avoir un asile et du pain.

Les premiers exploitent le grand-monde. Ils portent habit noir et cravate blanche. Leurs bottines vernies et leurs gants frais leur donnent l'air de vrais gentlemen. Ils en ont aussi le langage.

Les seconds prennent les grands chemins pour théâtre de leurs exploits.

Les derniers se faufilent partout; ils sont dans la foule les jours de fête, ils pillent les champs et les jardins, ils pénètrent dans les clos et les maisons et font main basse sur tout ce qu'ils peuvent emporter.

Chacun a donc sa spécialité, mais tous ont soin de cacher leur "honorable profession;" aucun d'eux n'écrira sur sa casquette ou sur son chapeau: "je suis un voleur."

Il en est de même des calomniateurs.

Depuis le littérateur qui déchire les réputations pour satisfaire ses rancunes personnelles, jusqu'à la vieille radoteuse qui médit de son prochain pour passer le temps; depuis le journaliste qui calomnie moyennant finances les adversaires de ses maîtres, jusqu'à l'ouvrier qui dénigre ses compagnons d'atelier dans le but de se faire passer pour un serviteur modèle; depuis l'homme "comme il faut" —mais comme il n'en faudrait pas—qui exerce sa langue empoisonnée dans les salons, jusqu'au rustre qui parle mal des absents dans la cabane du pauvre, vous ne trouverez personne qui dira franchement: "Je suis un calomniateur."

On me demandera maintenant pourquoi j'écris ces lignes et si j'espère convertir les mauvaises langues.

Le poète grec Eschyle, mort 436 ans *avant* Jésus-Christ, a parlé des calomniateurs et des médisants qu'il appelle "Chiennes d'enfer."

A-t-il détruit cette race immonde?

Nullement. Elle grouille toujours sur notre pauvre terre comme la vermine; elle croit et se propage comme les mauvaises herbes.

Après Eschyle, des philosophes et des savants ont dit et écrit à ce sujet des choses admirables: mais la calomnie n'a pas désarmé, elle n'a pas cessé d'exercer ses ravages.

Le Christ, descendu du ciel pour sauver le monde, a été calomnié.

Ses apôtres et ses disciples ont été calomniés pour lui.

L'Eglise a toujours eu et aura jusqu'à la fin des siècles des ennemis dont l'arme fut, est et sera toujours la calomnie.

—Mais, si vous ne pouvez convertir les calomniateurs, pourquoi vous occuper d'eux?

Pour les démasquer, cher lecteur, pour vous empêcher, aimable lectrice, de leur prêter l'oreille.

Pour vous dire, à vous tous qui détestez le mal, pour vous dire que vous encouragez le mal quand vous écoutez ses gens qui médisent de leur prochain.

Croyez-moi, envoyez promener ces "vertueux" personnages qui ont toujours quelques petites histoires peu édifiantes à débiter sur le compte de leur prochain. En agissant ainsi, vous n'aurez pas détruit les calomniateurs, mais vous aurez neutralisé leur poison, vous aurez bien souvent sauvé l'honneur de votre prochain, vous vous serez épargné à vous-même de cruels remords.

JEAN DES ERABLES.

THAT'S QUEER!

You say a collar and cuff that are waterproof?

Yes.

And perspiration will not affect them?

Yes.

And when dirty you need only wipe them off with a wet cloth or sponge?

Yes.

Wonderful! How are they made?

A linen collar covered on both sides with waterproof "CELLULOID." Looks exactly like a linen collar.

Is it the only waterproof collar and cuff made?

No, but it is the only one made with the linen interlining and consequently the only one that can give entire satisfaction, because it is the best.

How can I know that I get the right kind?

Because every piece is stamped as follows:

TRADE CELLULOID MARK.

Inquire for that and refuse anything else, or you will be disappointed.

Suppose my dealer does not have them?

He probably has, but if not, send direct to us, enclosing amount. Collars 25c., Cuffs 50c. State size, and whether collar wanted is stand-up or turned-down.

THE CELLULOID COMPANY,
427-29 Broadway, NEW YORK.

Les Ecoles du Soir.

Une semaine s'est écoulée depuis l'ouverture cette année des écoles du soir, et l'on est en état de prédire maintenant que le nombre des élèves sera moindre que les années dernières, à l'exception du High School où les élèves sont en plus grand nombre que par le passé.

La cause de cette diminution, prétend le surintendant Smith, ce sont les temps difficiles que nous traversons présentement. Depuis la fermeture des écoles du soir l'an dernier, plusieurs centaines de familles ont quitté la ville, et ces familles contenaient plusieurs enfants qui auraient suivi les cours des écoles du soir, s'ils fussent demeurés à Lowell.

La conséquence de cette diminution sera que la municipalité aura moins d'instituteurs et d'institutrices à engager, ce qui fera faire une épargne à la cause publique.

La décroissance est considérable, car M. Smith mentionne que dans une école primaire plus de cent élèves sur 200 qu'il y avait l'an dernier manquent cette année.

Les instituteurs et institutrices pour les écoles du soir, vont probablement être engagés lundi soir, et plusieurs d'entre eux devront être remerciés de leurs services.

Quand il y a crise, tout le monde en souffre, même les maitres et maîtresses d'école.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH

Each Package SAVENA contains a

DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ...50
Trois mois, ...25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.
67 rue Market, Lowell, Mass

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 1er NOV 1894.

Une de leurs Promesses.

Une des vantardises des chefs démocrates avant les élections de 1892 était que le fardeau des taxes serait plus leger quand ils auraient révisé le tarif dans l'intérêt, disaient-ils, des consommateurs.

Beaucoup de personnes les ont alors crus sur parole.

Le temps de remplir leurs promesses est venu, mais ce fut le cadet de leurs soucis.

Les gages ont été réduits, mais le prix des denrées n'a pas subi de réduction.

On paie tout aussi cher maintenant que sous la loi McKinley, et on ne gagne pas autant, il s'en faut de beaucoup.

Le consommateur, c'est-à-dire tout le monde, se trouve donc perdant.

Voilà le plus clair de ce que l'administration démocratique nous a rapporté.

Voyons un peu si sous le nouveau tarif nous avons tout à bon marché.

Chaque homme, femme et enfant se servent de sucre ; il va coûter plus cher qu'autrefois parce que, pour faire plaisir à un gros syndicat, nos fameux réformateurs du tarif ont mis des droits assez élevés sur cet article.

Il est bien vrai que la bière de Bass, à la caisse, peut être achetée maintenant pour $1 90, au lieu de $2, comme autrefois, que les brandies, les cordiaux, les fines liqueurs coûtent un peu meilleur marché mais le whiskey ordinaire du travailleur est plus cher ou bien il obtiendra une plus mauvaise sorte pour le même prix qu'avant la révision du tarif.

Comme on voit, les intérêts du pauvre homme ont été ignorés complètement par la démocratie vantarde et gasconne. Le riche, celui qui peut remplir sa cave de fines boissons, ou ses garde-robes de robes de soie, de peluche et de velours, couvrir ses murs de peintures de grands maîtres, porter des bijoux scintillant comme des étoiles, paiera meilleur marché pour tous ces objets que l'on ne voit pas souvent dans la maison du travailleur.

Si la classe ouvrière vote de nouveau en faveur des candidats démocratiques, c'est qu'elle aime à payer cher ce qu'elle achete et à gagner de petits salaires.

Religion et Politique.

Nous n'entreprendrons pas, dit l'*Indépendant*, de faire comprendre à certain confrère démocratique qu'il s'expose au ridicule en disant que l'A. P. A. est une secte républicaine. Ce serait trop long. Au reste, à quoi nous servirait pareille entreprise? Il est sourd parce qu'il ne veut pas entendre, et jamais il ne conviendrait qu'il a tort.

Laissons la tâche de faire du zèle apostolique à ceux qui, à défaut de science politique, se rabattent sur la Religion, qu'ils servent si mal, du reste, en la mêlant à toutes les sauces.

Nous sommes républicains parce que nous avons foi dans les *principes politiques* du parti de Lincoln et de Blaine.

Et nous sommes assez naïf pour croire que, le gouvernement américain n'étant pas théocratique, mais libre de toute attache religieuse, les questions de religion sont decidement déplacées dans le domaine de la politique.

Quand tous les républicains seraient membres de l'A. P. A., cela n'empêcherait pas la Protection d'être le système politique le plus compatible avec les intérêts généraux du pays. D'un autre côté, la piété angélique de notre suave confrère ne saurait rendre le libre-échange plus acceptable au peuple américain.

Nous aimons à croire que le Clergé dénoncerait le parti républicain, s'il était une menace pour les droits des catholiques de ce pays. Jusqu'ici nos amis politiques nous ont traités avec justice

Dans plusieurs endroits de la Nouvelle-Angleterre ils ont même contribué au développement de nos paroisses canadiennes ; et, au reste, tant qu'ils seront disposés à donner aux Etats-Unis une administration progressiste, nous n'avons pas à leur demander s'ils sont chrétiens, musulmans ou boudhistes!

Un confrère nous dit qu'il ignore ce qu'ont pu faire les républicains pour les paroisses canadiennes. Nous ne le contredirons pas sur ce point.

Il y a peut-être plusieurs autres choses qu'il ignore, et cependant, cela n'empêche pas le soleil de briller toujours avec le même éclat. Pour se renseigner, il n'a qu'à s'adresser à la plupart des prêtres canadiens de la Nouvelle-Angleterre.

Nous comprenons le but que se proposent les journaux démocratiques en parlant de l'A. P. A. ; ils veulent tout simplement détourner l'attention publique du triste état de choses qui existe partout, grâce à l'administration Cleveland.

Au lieu d'ergoter sur une question qui ne concerne en rien le problème politique, ils feraient mieux d'expliquer la conduite étrange de leurs chefs, à Washington,—le vote du sénateur Hill contre le tarif Wilson, la lettre du président Cleveland à l'auteur de la nouvelle loi douanière, la corruption de Tammany Hall, etc.

Soyez de bonne foi, confrères La Religion, dont la liberté est reconnue par la Constitution, peut se passer de vos efforts mal dirigés, surtout lorsque ses intérêts ne sont nullement en danger.

Si la cause politique que vous appuyez est trop mauvaise pour être défendue publiquement, rappelez vous que le silence est d'or!

Agissons Sagement.

Nous sommes forcé de revenir sur un point qui, à nos yeux, a une bien grande importance pour nos nationaux. Nous sommes aptes à nous répéter, mais les vérités doivent être dites souvent, afin que personne ne les oublie.

Nous faisons allusion à la nécessessité pour les Canadiens-français de voter en faveur de M. Foss, notre candidat au poste de sénateur.

M. Foss est l'ami des Canadiens ; c'est un riche contracteur qui en emploie toujours un grand nombre, et il n'a toujours eu que des paroles de louange pour notre nationalité qu'il estime et admire.

Remarquez que Brady, l'adversaire de M. Foss, est l'allié d'un parti qui nous déteste souverainement et que nous n'avons rien à attendre de lui. Aux élections dernières, il a été élu, et qu'a-t il fait pour nous? C'est bien difficile à dire ; ses services ne sont pas visibles à l'œil nu.

De l'aveu des journaux démocratiques eux-mêmes, le choix d'un sénateur a une grande influence sur l'élection municipale, laquelle, jusqu'à un certain point, nous intéresse plus que celle de l'Etat, puisque nous pouvons y trouver plus sûrement la récompense de nos services.

Donc, Canadiens-français, agissons d'une manière intelligente en aidant le plus possible à élire M. Foss qui saura bien nous rendre ce que nous aurons fait pour lui.

Si nous aimons à voir un grand nombre des nôtres au service de la municipalité, ne négligeons aucun moyen d'atteindre ce but. M. Foss est un républicain ; M. Brady est un démocrate. Quand les démocrates sont à la tête du département des travaux publics, les Canadiens sont remerciés de leurs services pour faire de la place à des gens qui semblent croire que la municipalité est obligée de les faire vivre.

Nous ne doutons pas que tous les votants canadiens vont agir avec intelligence et qu'ils ne s'enlèveront pas le pain de la bouche pour faire plaisir à Brady et à ses assistants qui ne nous aiment pas.

Soyons sages et consequents.

Propos du Docteur.

LE SAIGNEMENT DE NEZ.

Une très interressante communication, faite par le professeur Verneuil, à l'Académie de Médecine de Paris, vient d'appeler l'attention sur le traitement d'une maladie que, bien à tort, on considere comme étant toujours sans danger. Je veux parler de l'hémorragie nasale ou du saignement de nez.

On distingue deux sortes d'hémorragie nasale, l'une dite active ou spontanée, l'autre symptôme d'une autre affection qui souvent est fort grave.

La première s'observe dans l'état de santé, surtout chez les personnes sanguines. Les adultes, vers l'époque de la puberté, y sont sujets d'une manière toute particulière ; elle est toutefois plus fréquente chez les jeunes filles. A cette âge une cause souvent légère, l'exercice, une marche fatiguante, l'exposition au soleil, un travail intellectuel soutenu, quelquefois même une émotion, suffisent pour déterminer une hémorragie nasale. Ajoutons l'influence des saisons, un régime excitant, l'abus des boissons alcooliques, un choc ou une violence extérieure sur le nez ou la simple introduction du doigt dans la narine, en un mot tout ce qui peut amener une déchirure des vaisseaux de la membrane pituitaire.

Le plus souvent cette hémorragie se montre spontanément, mais parfois elle est précédée de mal de tête, d'un peu d'agitation et de quelques symptômes de congestion cérébrale, lesquels se dissipent progressivement pendant que l'écoulement du sang a lieu

Le saignement de nez peut être héréditaire, et il n'est pas rare de voir des individus chez qui des accidents de cette nature souvent fort graves dans l'enfance, diminuent puis disparaissent à une époque plus avancée de la vie. Il en est aussi qui présentent pendant toute la durée de leur existence une disposition congénitale aux hémorragies spontanées.

Il est souvent difficile de distinguer le genre d'affection dont je viens de parler de celle qui n'est qu'un symptôme, surtout quand la maladie principale est encore à l'état latent.

Le saignement de nez se présente souvent au début d'une fièvre typhoïde ; il est symptomatique dans quelques fièvres éruptives dans le scorbut, dans certaines affections du cœur, du poumon et des reins. Dans les maladies du foie, dans la jaunisse grave, dans la fièvre jaune, les hémorragies sont fréquentes.

Dans le plus grand nombre des cas l'hémorragie s'arrête d'elle-même, le sang se coagule dans la narine, et ce coagulum fait alors office d'un tampon ; aussi quand le caillot se déplace par l'action de se moucher ou d'éternuer, voit-on l'hémorragie recommencer.

Lorsque le saignement est peu abondant, il est suivi d'une sorte de soulagement ; mais quand il est excessif et qu'on ne parvient que très difficilement à l'arrêter, il peut en résulter les plus graves accidents. Tout le monde ne peut supporter impunément une perte de sang de 2 à 3 kilogrammes comme on en a cité des exemples. Une perte de cette importance amène presque inévitablement l'abord une véritable anémie avec pâleur de la face, puis les extrémités se refroidissent, il y a des sueurs et des syncopes. La mort même peut s'en suivre. Quoique cette terminaison fatale soit très rare, il n'en résulte pas moins que le pronostic de l'hémorragie nasale peut être grave et qu'il importe de s'en rendre maître dès qu'il devient menaçant. J'en indiquerai les moyens dans un prochain article.

DOCTEUR Z.

Aux Travailleurs.

C'est dans l'intérêt du travailleur d'envoyer des républicains au congrès, car si les démocrates y ont encore la majorité, ils vont de nouveau se mettre en frais de réviser le tarif et la crise renaîtra, avec accompagnement de fermetures de fabriques, de chômage forcé, de misère générale.

Si le congrès devient républicain, le tarif restera nécessairement tel quel jusqu'en 1896, c'est-à-dire tant que Cleveland n'aura pas quitté le siège présidentiel.

Eh bien! il vaut mieux pour l'industrie que l'on ne change pas le tarif à tout instant. Même une mauvaise loi douanière est préférable à cette incertitude fatale dans laquelle était plongé le pays entier quand les démocrates s'amusaient à se chamailler comme de grands enfants qu'ils sont sur la question du tarif.

En 1896, si les républicains sont victorieux, ils pourront ensuite améliorer d'une manière normale la loi douanière, de manière à favoriser beaucoup plus l'industrie et la classe ouvrière, sans causer les désastres comme les démocrates l'ont fait en laissant le pays durant de longs mois sous la menace d'un règne libre-échangiste.

Donc, travailleurs qui ne voulez plus manquer d'ouvrage, vous devez de toute nécessité voter en faveur de l'Hon. Wm. S. Knox, le candidat républicain au congrès. Ne vous laissez pas duper par ceux qui vous diront : Fifield, le candidat démocratique, comprend la question du tarif de telle ou telle manière, il favorisera l'ouvrier, etc.

Mensonges que tout cela.

M. Fifield, s'il est élu congressman, suivra son parti tout simplement. D'ailleurs, que pourrait-il faire tout seul. Vous voyez que c'est folie de prétendre que M. Fifield imposera ses vues à son parti sur la question du tarif. Le démocratie libre-échangiste, les phalanges du sud surtout, comptent des chefs qui ont vieilli dans l'arène parlementaire et ce n'est pas un nouveau venu comme M. Fifield qui pourrait leur faire abandonner leurs principes pour adopter les siens. M. Fifield n'aurait d'autre alternative que de suivre son parti ou de s'en séparer. Dans les deux cas il ne pourrait faire adopter les mesures qu'il lui plairait.

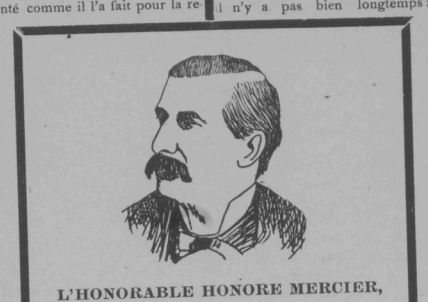
C'est donc préférable d'envoyer au congrès M. Knox qui appartient à un parti dont les principes sont avantageux pour la classe ouvrière. C'est le plus sûr moyen de ne plus chômer comme par le passé.

Travailleurs, pensez à vos femmes et à vos enfants.

MERCIER.

Comme un chêne géant que la hache du bûcheron vient d'abattre, Mercier, le grand homme d'Etat et patriote, a enfin succombé sous les coups de la mort, après un long combat contre une maladie implacable,—lutte qui fut la dernière de toutes celles qu'a livrées ce fameux lutteur !

Et devant cette tombe entr'ouverte, on s'écrie : Pourquoi n'a-t-il pas bataillé pour conserver sa santé comme il l'a fait pour la recouvrer : il ne serait pas mort si tôt. En effet, dévoré par une activité étonnante, Mercier a toujours trop présumé de ses forces, et, puisqu'il faut le dire, des malheurs comme ceux qui couronnent —splendide auréole—la tête de tous les hommes célèbres, ont hâté sa fin.



L'HONORABLE HONORE MERCIER,

Décédé à Montréal, le 30 octobre 1894, âgé de 54 ans.

Il n'est donc plus! Mais sa mémoire, ses grandes œuvres ne périront pas.

Quoiqu'on s'attendît depuis longtemps à ce décès, le vide qu'il cause, la grandeur de l'homme tombé, la place que le défunt occupait parmi les siens, tout nous rend cette perte plus sensible et remue nos fibres les plus intimes.

Nous sommes de ceux qui ont espéré jusqu'au dernier moment. Nous le croyions véritablement l'homme de la Providence, comme on se plaisait à le surnommer Quoi! tant d'intelligence et de talents ne sont plus....

Qui eût songé à ce destin quand Mercier, il y a à peine quelques années, était plein de force et de santé ; il occupait encore le sommet altier où le peuple l'acclamait, le fêtait, l'aimait. Naguère encore Lowell entendait sa voix puissante revendiquant pour sa nation un rang parmi les pays libres de l'univers. C'est le cas de dire avec Eugénie de Guérin, que la vie est remplie de contrastes perpétuels.

Admirable fut sa vie!

Parti des rangs obscurs de la société, il s'est élevé par ses seuls talents à l'un des plus hauts degrés qui se puissent atteindre, comme ces météores dont on ignorait l'existence et qui apparaissent soudain dans l'immense étendue, globes d'or versant sur le monde des flots de doux rayons. Puis, Dieu voulant qu'il eût la consécration de son génie, permit qu'il fît une chute retentissante. Mais l'histoire dira que sous le coup de viles et odieuses persécutions, lorsque l'Envie accouplée à la Haîne le traînait devant les tribunaux comme un vulgaire malfaiteur, Mercier fut encore plus grand dans le malheur qu'aux jours de ses triomphes.

D'ailleurs l'Eternel, pour faire comprendre à l'humanité que tout est bâti ici-bas sur le sable, que la gloire est éphémère, a permis que la plupart des grands hommes dont s'honore la race humaine, après s'être élevés à des hauteurs vertigineuses, tombassent souvent aussi bas qu'ils étaient montés. Voyez, dans les temps anciens, Thémistocle, cet illustre général, l'orgueil de la Grèce, le reconstructeur des murs d'Athènes, qui fut banni par ses propres compatriotes devenus jaloux de sa gloire Tout exilé qu'il était, il fut mis en jugement et condamné à mort ; se voyant poursuivi de tous côtés, il se réfugia chez Admète, roi des Molosses, puis de là à la cour d'Artaxerxès. Thémistocle, ayant été commandé de combattre contre sa patrie, aima mieux mourir et il s'empoisonna.

Dans les temps modernes, Napoléon Ier, après avoir conquis presque toute l'Europe, n'est-il pas mort sur une petite île solitaire, perdue au milieu de l'Atlantique, loin de sa femme et de son fils, gardé dans sa captivité par le léopard anglais?

La postérité sera cependant sévère pour ceux qui ont fait le lâche métier de persécuteurs, qui ont attendu que le grand homme fût par terre pour le fouler aux pieds. La tache que ces hommes ont au front est ineffaçable, et nous dirons avec Musset

La mer y passerait sans laver la souillure.

Dans ces quelques phrases jetées à la hâte sur le papier, sous l'empire de l'émotion et du chagrin que cette mort nous a causés, nous n'entreprendrons pas la tâche de faire la biographie de l'illustre défunt. D'ailleurs, cette vie publique a été comme un livre constamment ouvert dans lequel nous avons tous pu lire, et le raconter serait dire des choses que tout le monde a presentes à la mémoire.

Nous nous bornerons à faire remarquer que Mercier fut l'homme d'Etat canadien-français qui, depuis Papineau, a eu le sentiment le plus élevé du patriotisme ; cette grande figure restera comme le prototype le plus parfait de notre race. Un de ses plus grands adversaires disaient il n'y a pas bien longtemps : "Mercier, avec toutes ses fautes, avait une grande qualité : il a été le plus français de nos hommes publics."

Oui, il était patriote, et c'est son plus beau titre de gloire! Jamais on ne l'a vu, en cette ère de courbettes et de servilisme, s'humilier devant les puissants du jour, devant l'Anglais arrogant, afin d'obtenir des titres honorifiques. Il n'a été le plat valet de personne. Quel bel exemple, mais aussi quel reproche vivant! n'a-t-il pas été pour ceux de nôtres qui ont cédé sans cesse le pas aux ennemis de notre race, sanctionné tous les empiétements, approuvé toutes les ignominies dont on nous a abreuvés? Au moins Mercier marchait la tête haute, et il a préféré tomber que de se courber. L'Anglais ne lui faisait pas peur, à lui ; s'il a été haï, au moins il était respecté par ses ennemis qui voyaient en lui un homme d'une énergie indomptable, toujours sans peur sinon sans reproches.

C'est lui qui, dans un grand mouvement populaire, supplia ses compatriotes de cesser leurs luttes fratricides, afin de venger la mort de Riel! C'est lui qui se glorifiait d'être issu d'une famille de cultivateurs! C'est lui qui fonda les écoles du soir, afin que le pauvre ouvrier peinant tout le jour sur son ingrate besogne pût s'instruire! C'est lui qui, au risque de perdre le pouvoir, règla la fameuse question des Jésuites, donnant à Dieu ce qui appartenait à Dieu, malgré les menaces de César! C'est lui qui revendiqua hautement pour sa province ce que le gouvernement fédéral lui avait enlevé! C'est lui qui fut le champion de l'autonomie des provinces, des écoles catholiques, des droits de ses nationaux, et qui osa élever la voix en faveur de l'indépendance de son pays!

Il n'était pas parfait ; il avait les défauts de ses qualités. Ne faut-il pas des ombres au tableau? Il n'en fut pas moins l'homme le plus populaire de son temps.

Sa mort a été bien belle. Il a beaucoup souffert et n'a succombé qu'après avoir défendu vaillamment jusqu'à son dernier souffle que réclamait la Parque impitoyable. Ceux qui ont passé leur vie à combattre meurent ainsi.

Et que dire de ses sentiments religieux, de sa foi vive, de cette fin édifiante, sous les caressantes effluves de la bénédiction du Pape, tandis que le baume des derniers sacrements adoucissait ses douleurs? Après avoir vécu en grand homme, il a usé du droit de mourir en grand chrétien.

Voilà une bien douce consolation pour sa famille en larmes et ses amis qui le regrettent. Voilà un bel exemple pour tous ses compatriotes parmi lesquels il a occupé une si haute place.

Qu'il repose en paix!

PATRIOTISME AMERICAIN.

Dans l'*Echo de l'Ouest* :

Le dimanche 7 octobre, de l'an de grâce 1894, la colonie Scandinave de Duluth était en liesse.

Elle célébrait l'anniversaire de la découverte de l'Amérique par .....Leif Erickson.

C'était son droit.

A cette occasion, ces fougeux citoyens américains, dans les rangs lesquels se recrutent la majorité des membres de la soi-disant Société de protection américaine, voulurent donner un brillant exemple de leur patriotisme.... américain.

Au mât surmontant la Normanna hall, ils déployèrent fièrement le drapeau étoilé? le drapeau de la république américaine?

Non, le drapeau du roi de Suède.

Un sergent de la police de Duluth, Louis Ratty, canadien-français d'origine, mais américain de cœur, un homme qui sait ce que vaut le serment d'allégeance aux Etats-Unis, protesta.

Il demanda qu'au dessus du drapeau scandinave flottât le drapeau américain.

On refusa.

Seul, le drapeau du roi de Suède devait déployer ses brillantes couleurs dans cette ville de la républiqu e américaine.

En vrai patriote américain qu'il est, Louis Ratty insista : "les deux drapeaux ou aucun," tel était sa devise et sur le refus des scandinaves, et malgré la foule hurlante qui l'entourait, il descendit le drapeau étranger.

Sa conduite fut dignement récompensée, car, quelques jous plus tard, le maire de Duluth, M. Roy P. Lewis, le.... révoquait de ses fonctions.

Que voulez-vous? nous sommes en pleine campagne électorale et l'influence de ces protecteurs de l'Amérique refusant d'arborer le drapeau américain est grande.

Mais l'incident ne passa pas inaperçu.

A leur tour, les citoyens de Duluth entendaient protester.

Un comité, à la tête duquel se trouvent un américain, un écossais et un allemand, s'organisa ; une souscription s'ouvrit pour offrir publiquement et en grande pompe, au sergent Louis Ratty, une médaille d'or commémorative et au moment où nous quittons Duluth cent cinquante dollars étaient déjà trouvés.

D'un autre côté, une pétition demandant qu'il reprenne sa position de sergent de police se couvre des signatures des hommes proéminents de Duluth.

C'est bien.

Il est vraiment temps qu'on sache si, dans la République Américaine, nous sommes citoyens libres de la libre Amérique, ou si nous sommes les sujets des sujets du roi de Suède.

LEROUX.

PARCE QU'IL RONFLAIT.

Fort Wayne, Ind., 29 oct.—Une sanglante tragédie dont la cause est assez étrange s'est déroulée vers les trois heures, la nuit dernière, dans l'un des dortoirs de l'hôpital St Joseph de cette ville.

Voici les détails que nous avons pu nous procurer.

Il paraîtrait que deux vieillards nommés Hubert Alles et John Hoffman, qui faisaient l'office de gardiens dans l'hôpital, occupaient le même lit dans un dortoir, en compagnie de quatre autres vieux.

Hoffman s'est procuré récemment un revolver dans l'intention de tué son compagnon Alles parce qu'il ronflait affreusement fort en dormant.

La nuit dernière, Alles ronfla plus fort encore que d'habitude, et Hoffman, dans sa rage, s'empara de son revolver et tira sur son compagnon. La balle pénétra dans le cou du pauvre Alles, au dessous de l'oreille droite, pour venir se loger sous la mâchoire.

Quand Hoffman réalisa toute l'horreur de son crime, il tourna son arme vers lui et lâcha la détente. La balle lui fractura le crâne. Il reprit connaissance et put raconter ce qui s'était passé.

Les deux vieillards sont encore vivants, mais on s'attend à leur mort d'un moment à l'autre.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Theo. A. Bertrand & Cie.

MM. Bertrand & Cie, 364 rue Broadway, Noble's Block, ont ouvert vendredi le 26 courant, un magasin d'épiceries, provisions, viandes, légumes, etc., à l'endroit ci-dessus mentionné. Ils invitent cordialement le public canadien à leur faire une visite. Ils promettent que le prix de leurs marchandises donneront à tous pleine et entière satisfaction.

N. B.—N'oubliez pas que M. Bertrand prend toujours des ordres pour le meilleur charbon de la ville.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

MOUVEMENT JUDICIAIRE.

—Il est à peu près certain que le juge Ouimet sera transféré à Montréal et que M. Beaudin sera fait juge pour le district de Richelieu.

IL VOLE SON MAITRE.

—Ces jours derniers, M. E. Hamilton, de Londres, Angleterre, arrivait à Montréal et descendait au Windsor. S'étant trouvé malade, le gérant de l'hôtel lui donna un infirmier dans la personne du nègre Charles Arter. Celui-ci était considéré comme un des employés les plus intelligents du Windsor.

M. Hamilton était fort satisfait de son valet et lui faisait souvent des petits cadeaux. Vendredi dernier, M. Hamilton donna dix souverains à Arter et l'envoya chercher un costume qu'il avait commandé chez M. Gibb, tailleur de la rue St Jacques.

Arter n'etant pas revenu, le constable spécial Downie du Windsor se mit à sa recherche. Vendredi soir, il rencontra le fugitif.

Arter déclara au constable qu'il avait payé M. Gibb. L'agent confia son prisonnier à un des employés de l'hôtel et se rendit à Lachine à la résidence de M Gibb, pour savoir si réellement le compte avait été soldé. Comme on s'y attendait Arter n'avait pas payé.

Dans l'intervalle, Arter s'évada de l'hôtel. Downie, averti de sa disparition, se mit aussitôt à sa poursuite. Il découvrit bientôt que Arter et sa femme s'étaient rendus à la gare Bonaventure et avaient acheté un billet de passage pour Boston. Comme le couple avait manqué son train, Arter fi échanger son billet pour un autre lui donna t droit de voyager sur la route de Portland.

Samedi matin, à une heure, M Dunning, gérant du Windsor, M. Hamilton et le constable Downie sont descendus à la gare Bonaventure, et après avoir pris des informations, télégraphièrent le signalement d'Arter et prièrent la police de l'arrêter.

A deux heures samedi matin, M. Hamilton reçut un télégramme lui annonçant que Arter avait été arrêté à Richmond.

Le voleur a été ramené à Montréal samedi soir et a comparu lundi en cour de police, devant le juge Dugas. Il a plaidé noncoupable.

Arter et sa femme sont bien connus à Montréal. Ils ont déjà fait partie d'une troupe de comédiens nègres qui a donné des représentations en cette ville, l'an dernier.

PAUVRE FEMME.

—Une polonaise, Mde Zabolowski, accompagnée de deux enfants, est à la gare Bonaventure attendant depuis trois jours, des nouvelles de son mari qui, paraît-il, est à Chicago.

Cependant, l'on n'a pu en avoir aucune nouvelle par le télégraphe Mde Zabolowski ne parle que le polonais.

Elle n'a pas assez d'argent pour se faire transporter à Chicago avec ses enfants, et elle attend la providence dans la salle d'attente de seconde classe de la gare Bonaventure.

RETOUR DE M. LAURIER.

—M. et Mde Laurier sont arrivés de l'Ouest. Ils avaient laissé Winnipeg vendredi soir et ont passé une demi journée à St Paul.

Le chef libéral est tout rayonnant de santé et il ne s'est jamais mieux porté ; l'air vivifiant de grandes plaines et des montagnes ne lui a fait que du bien et on ne dirait pas qu'il revient d'une tournée de 10,000 milles, qu'il a tenu soixante assemblées, qu'il a prononcé plus de quatre-vingt discours et qu'il a passé deux mois et demi à haranguer les populations.

Un rédacteur a eu l'honneur d'aller lui presser la main et de lui demander ses impressions sur le *far west*.

—C'est un pays incomparable, nous a-t-il répondu en substance Le sol est de la plus grande fertilité, mais le progrès du pays est arrêté par le tarif. Un changement, une modification importante du tarif déterminerait une ère nouvelle, un meilleur ordre de choses et on y verrait un mouvement d'émigration comme dans les meilleures années aux Etats-Unis. L'ouest serait certainement prospère avec la réciprocité, mais comment voulez-vous qu'il en soit de même sous le régime de la protection? Aujourd'hui ils ne peuvent vendre leur blé que 38c et cependant tout ce qu'ils ont à acheter et tous leurs produits sont surtaxés.

M. Laurier est encore sous le charme des manifestations qu'on lui a faites et jamais il ne se serait attendu à d'aussi cordiales réceptions. Dans une foule de localités, on oubliait les rivalités politiques et tout le monde se donnait la main pour lui souhaiter la bienvenue.

Il a visité les centres canadiens-français de St Jean-Baptiste, de St Vital, etc., et on jugerait, nous a-t-il dit, qu'on y est en pleine province de Québec, tant nos gens ont conservé les mœurs et les usages du pays natal.

QUEBEC,

PETITES NOUVELLES.

—L'*Electeur* retire les accusations portees contre l'honorable M. Taillon au sujet de l'emprunt.

—Le *Chronicle*, de Québec, exprime l'opinion que le voyage de M. Laurier à travers l'Ouest ne produira pas l'effet qu'on en attend.

MALADE.

—Le R. P. Rossback, rédemptoriste, curé de St Patrice, à Québec, est malade au lit.

OTTAWA,

CONTENTEMENT.

—Le *Canada* raconte que samedi matin sir John Thompson descendait à pied la rue Sussex. Ottawa, quand un nègre de la plus pure couleur sauta devant lui prestement, en lui montrant deux rayonnantes rangées de dents blanches et lui tendant avec chaleur deux grosses mains qui sollicitaient le plaisir de presser celle du premier ministre. Sir John se rendit au désir de cet enthousiaste qui roula avec délices des yeux larmoyants dans des orbites démesurément écarquillés. "Mas sa'as glorious hero", dit le nègre en s'esquivant.

LE CANADA ET L'AUSTRALIE.

—L'honorable M. Mackenzie Bowell est parti mardi pour Montréal, où il doit avoir une entrevue avec les membres du Board of Trade, pour discuter la question du commerce entre le Canada et l'Australie.

On va prendre les mesures nécessaires en vue d'étendre davantage les relations commerciales entre ces deux colonies.

ST HYACINTHE,

L'ASSASSIN DE JESSIE.

—On a peu de renseignements sur Amédée Chatelle qui est né en cette ville et qui vient de se rendre coupable d'un crime atroce et monstrueux et outrageant et en égorgeant une petite fille de 14 ans, Mlle Jessie Keith.

Chatelle a quitté St Hyacinthe depuis environ 30 ans et a beaucoup voyagé. Il revint en juillet dernier rendre visite à ses parents et obtint de l'emploi aux ateliers de la compagnie d'électricité aux rapides Plats. Ses patrons disent qu'il était un ouvrier consciencieux, zélé et industrieux.

Il est resté au service de la compagnie pendant deux mois, puis partit.

On n'entendit plus parler de lui jusqu'au jour du crime pour lequel il vient d'être emprisonné.

BRANTFORD, Ont.,

MDE HARTLEY ACQUITTÉE.

—Le fameux procès de Mde Hartley, accusée d'avoir empoisonné son mari avec de l'arsenic, s'est terminé à 7 heures samedi soir.

Les discours de l'avocat de la couronne comme celui de la défense ont été longs et éloquents.

Les jurés se sont retirés dans leur salle immédiatement après l'adresse du juge et trois heures après, ils rapportaient un verdict d'acquittement en faveur de la prisonnière.

Les applaudissements ont éclaté aussitôt parmi la foule ; mais ils ont été promptement réprimés.

La prisonnière a alors été remise en liberté.

BERTHIERVILLE,

LA BETTERAVE.

—L'industrie betteravière occupe actuellement l'attention de tous les hommes sérieux comme étant celle de l'avenir qui relèvera la classe agricole et contribuera bientôt dans une large mesure, à la richesse publique. C'est avec cette conviction qu'un grand nombre de principaux hommes d'affaires de Montréal se sont rendus samedi à l'invitation de M. l'échevin Théodule Lefebvre et sont allés visiter l'usine à sucre de Berthierville.

Deux chars palais étaient à la disposition des excursionnistes.

La factorerie est une grande construction de pierre couvrant une superficie de quatre acres. Elle est pourvue des machineries les mieux perfectionnées et les plus coûteuses. Cent vingt dollars sont payés quotidiennement en gages et au delà de mille dollars par semaine sont dépensés pour l'achat des betteraves qui sont cultivées sur une grande échelle dans les districts environnants.

Cet établissement a été construit en 1880. Il était, à cette époque, la propriété de plusieurs capitalistes canadiens, parmi lesquels figuraient le lieutenant-gouverneur Chapleau, MM. Jacques Grenier, L. Tranchemontagne, de Berthier, et plusieurs autres.

Des discours furent prononcés par MM. Jacques Grenier, Clendinneng, Kleckzwowski, consul général de France, R. L. Gault, Musy, Tranchemontagne, Prieur, Foisy, de Péréra, Galibert, J. X. Perreault, l'échevin Savignac, Laferrière, de Berthier, et autres.

Il est à peine nécessaire de dire que MM. Lefebvre et Cie ont été chaleureusement félicités de leur courtoisie et de leurs succès en affaires.

Les excursionnistes sont ensuite retournés à Montréal enchantés de leur voyage.

LE CANADA-REVUE A PERDU

La Poursuite Deboutee avec Depens

Montréal, 30 oct.—Ce matin, à 10½ hrs., Son Honneur le juge Doherty a prononcé son jugement dans la poursuite en dommage instituée par la compagnie de publication du *Canada-Revue* contre Sa Grandeur Mgr Fabre.

Le juge a fait un résumé des témoignages entendus au cours du procès.

Selon lui, il y a une différence entre une critique des œuvres d'un écrivain, qui livre sa personne à l'appréciation du public en se faisant écrivain, et les injures proférées contre la personne même de l'écrivain.

Il ajoute qu'il faut apprécier les critiques selon les droits que chacun doit avoir d'exprimer son opinion d'une manière convenable dans l'intérêt public.

Chacun a le droit d'exprimer librement son opinion sur les écrits d'un journaliste. Selon l'honorable président du tribunal, Sa Grandeur Mgr Fabre n'a fait qu'exprimer ce qu'elle avait droit de dire ; sa lettre pastorale ne contient aucun libelle.

Dans le cas actuel, il n'a pas été prouvé que le défendeur avait agi malicieusement. La cour ne peut pas, sans aucune preuve, déclarer que la condamnation de la *Canada Revue* n'était pas raisonnable, parce que la condamnation défendait la publication d'un livre déjà à l'index. Il n'était pas nécessaire au défendeur de lire tous les numéros de la *Canada-Revue* pour justifier la condamnation.

C'est un axiome que personne ne fait tort à un autre en exerçant ses propres droits.

Donc la poursuite instituée contre Mgr Fabre est renvoyée avec dépens.

M. H. St Louis a immédiatement manifesté son intention de porter la cause en cour de Révision.

REPRISE DE L'OUVRAGE.

Fall River, 30 oct—Comme nous l'annoncions hier, la grande grève des tisserands de Fall River, qui a commencé par une vacance de quatre semaines il y a dix semaines, a été déclarée terminée, et ce matin tous les employés sont retournés à l'ouvrage. Ils ont été défaits par les manufacturiers et ils ont repris leurs anciennes places en vertu d'une échelle de salaires réduits.

Durant huit semaines environ 23,000 ouvriers furent privés l'emploi, et durant les deux dernières semaines, environ 8,000 personnes se sont trouvées affectées par la grève.

Les ouvriers ont perdu environ $1,500,000 en salaires, tandis que les pertes éprouvées par les fabriques n'ont pas été aussi considérables, étant donné la dépression dans le commerce.

La sympathie du public a été tout en faveur des grévistes, mais on éprouve beaucoup de satisfaction de tous les côtés que la longue lutte soit enfin terminée.

Olub Fremont.

Nom des orateurs qui ont adressé la parole dans la présente campagne électorale et qui parleront jusqu'à la fin de la lutte :

Oct. 26, Ware, Mass., Aimé Gauthier et E. M. Poitevin.

Oct. 29, Fall River, H. A. Dubuque, Orphyr E. Genest et Dr C. Fréchette.

Oct. 30, Chicopee Falls, Dubuque et Fréchette.

Oct. 31, Lynn, Dubuque, Gauthier et Dr Bédard.

Nov. 1, New Bedford, Gauthier, Dubuque et Peloquin.

Nov. 2, West Gardner, Dubuque et Fréchette.

Nov. 5, Lowell, Mass., Dubuque et Genest.

Funerailles.

Les funérailles de Joseph Cormier ont eu lieu mardi matin à 9 heures, à l'église St Joseph.

Le R. P. Lamothe officiait et M. A. N. Duval dirigeait le chœur.

Un grand nombre de parents et d'amis étaient présents.

Les porteurs des coins du poèle étaient MM. Elzéar Perron, Hector Richer, Ismaël Tremblay, Joseph Brouillette, Esdras Castonguay et François Tremblay.

M. Joseph Albert avait la charge des funérailles.

Chambres a Louer.—dans l'édifice du Bon Marché, convenables pour bureaux, chambres de modiste, etc., aussi quelques bonnes chambres garnies, avec ascenseur. Adressez-vous au bureau.

BON MARCHE.

Occasions dans notre Vaste Sous-Sol.

Attention! Menageres. Voici votre chance.
La vente va durer toute la Semaine.

FERBLANTERIE.

Un lot de Chaudières pour ouvrier, avec gobelet, de 25c. à 19c.

Un lot de Porte-ordures la onai, 3 cts.

Un lot de Chaudières à Conserve en Cristal, de 6 quarts, 69c. à 49 cts.

Un lot de Racks à Serviettes en fil de fer, finis en Nickel, en Cuivre oxidé, de 10c. à 4 cts.

Un lot d'Ammoniac de 16°, garanti, 8 cts la bouteille.

Un lot de Pelles à feu en fer, 3c.

Fers à repasser de Mme Potts, en Nickel, $1.50, à 86 cts le set.

Un lot de Couteaux Sperry, prix régulier 75c. à 49 cts le set.

Un lot de Bidons à Lait de 2 quarts, de 15c. à 10 cts.

Un lot de Plats à Pain très profonds et très grands, prix régulier 14c. à 10 cts.

Un lot de Peleurs de Citron, 4c.

TABLES.

Un lot de Tables en Frêne de trois pieds, à 31 cts.

Un lot de Table en Chêne de 18 pcs. avec ravon au-dessous, 98 cts.

Un lot de Tables assorties en Chêne et en Cerisier, garnitures en cuivre poli, de $3 50, à $2.49

Pour le Diner.

Comme attraction spéciale, nous offrons 50 Services à Diner anglais imprimés, de 1 2 morceaux, nouvelles décoration, prix régulier $12.50, à $7.89.

Un lot de Services à Diner Décorés de 112 morceaux, décorations bleues et brunes, prix régulier $10, à $7.98.

Un lot de Services à Diner en Faïence anglaise, 112 morceaux, belles décorations françaises, nouvelles, formes, prix régulier $18, à $12.98.

Un lot de Services à Diner Furnival, en Faïence anglaise, 112 morceaux, nouvelles décorations florales, perle, myrtle et bruns, pri réguler $17, à $11 98.

Verrerie.

Un lot de Verres à Vin de fantaisie, prix régulier 57c la Doz., à 3 cts chacun.

Un lot de Beurriers à couverts en Verre, prix régulier 15c, à 10c.

Un lot de Verres à Table, souffés minces, prix régulier 69c, à 25 cts la Doz.

Un lot de Verres à Gelée cannelées, prix régulier 39c, à 29c la doz.

Un lot de Services à Table en Verre de cinq morceaux, prix régulier 75c, à 49 cts.

Un lot de Pots à Sirop importés, belles décorations colorées, prix régulier 62c. à 39 cts.

Un lot de Verres à Vin australiens, décorations de couleur, Pot, Cabaret et sept Verres, prix régulier $1.49, à 28 cts.

Faïence de Fantaisie

Notre attraction spéciale — 50 Services à thé en Faïence allemande, six morceaux à teintes de fantaisie, jamais vendus à moins de $2.50, pour cette semaine 98 cts.

Un lot de Coupes et Soucoupes en Faïence allemande, décorations or et de couleurs, prix régulie 37c, à présent 15 cts.

Un lot de Vases à Plantes Japonais, de 25c, à 15 cts.

Un lot de Vases importés, 20 styles différents, décorations blanc et or, à 25 cts.

Un lot de Coupes et Soucoupes Japonaises, toutes nouvelles, prix ordinaire 75c, à présent 49 cts chacune.

Lampes.

Viennent d'arriver, encore un lot de Lampes de Banquet en Nickel, avec bec au centre, à $149.

Un lot de Lampes Décorées, base en métal, prix ordinaire $1.19, à 98 cts.

Un lot de Veilleuses, Globes, et Réservoir décorés, à 98 cts.

Un lot de Lampes de Corridor, quatre styles différents, à Globes en verre de fantaisie à $1.98.

Un lot de Lampes décorées, bec au centre, base en métal, abat-jour à dôme décoré de 10 pcs, toutes complètes, prix régulier $3.75, à $2.49.

Un petit lot de ces Lampes de Banquet en métal solide, finies en or, bec de centre Miller, prix régulier $16, à $14.49.

Un lot d'Abat-jour en Soie de fantaisie, toutes les couleurs, prix régulier $3, $2.25.

Nous - Sommes - les - Bienfaiteurs - du - Peuple.

NOTES LOCALES.

Foss est l'ami des Canadiens; il mérite d'être élu.

On peut se procurer les pilules du Dr. Lariviere, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Roger Ayotte, le propriétaire d'une maison borgne sur le chemin de Lawrence, a été condamné à $100 d'amende et à quatre mois de prison par le juge Lilley, en Cour Supérieure, à Lawrence, pour vente de boisson sans licence.

Si vous voulez avoir un belle photographie, allez au Loupret's Studio, Mansur Block, coin des rues Central et Market.

Deux amis intimes nous ont informé que le sénateur Brady, le ministre Leclaire et M. Geo. T. St Germain causaient ensemble en grande intimité. Ce trio disparate a été le sujet de nombreux commentaires en ce temps où la politique est à son plus haut diapason.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Nous apprenons avec plaisir que M. M. Peltier, agent de la Vermont Marble Works, dont MM. F. X. Dansereau & Co., de Holyoke, Mass., sont les propriétaires, est définitivement établi ici dans la Willie Ave., Dupont's Block. Nous invitons tous nos compatriotes qui ont besoin de monuments, plaques, pierres tumulaires, clôtures pour cimetières, corniches, statues, etc., à lui rendre une visite. Pour informations s'adresser à M. Peltier, sur Willie Ave., Dupont's Block.

Club Franco-Republicain.

Nous avons reçu ce matin l'heureuse nouvelle que l'Hon. Hugo A. Dubuque, de Fall River, Mass., et M. Orphyr E. Genest, avocat, de Holyoke, Mass., adresseront la parole lundi soir le 5 novembre à la salle Jackson. Tous les Canadiens sans distinction de parti sont cordialement invités d'être présents afin d'entendre discuter par de bons orateurs les grandes questions politiques du jour.

Durant, Miss., 12 dec. 1890.

Bureau de J. S. Rosamond.

MM. Lippman Bros,
Savannah, Ga.

Messieurs,

Lorsque j'étais à San Antonio, Texas, le printemps dernier, j'ai lu votre annonce de la P. P. P. (Pricly) Ash Poke Root and Potassium) dans le journal pour la guérison du rhumatisme et j'ai pensé d'en essayer une bouteille, ayant ressenti un bon soulagement, à mon retour chez moi, j'avais mon pharmacien M. John McClellan pour me procurer ce dont j'avais besoin. Après avoir pris je pense une dizaine de bouteilles, je n'ai jamais été malade, en comparaison de ce que j'avais souffert depuis 25 ans et je n'avais jamais eu aucun résultat satisfaisant jusqu'à ce que j'ai essayé la P. P. P., et maintenant je suis heureux de le recommander à tous.

Respectueusement,
J. S. Rosamond.

Mariage.

Dimanche soir, à la résidence des RR. PP. Oblats, M. Edmond Charron unissait sa destinée à celle de Mlle Antoinette Savard. M. Silva Charron, frère du marié, était garçon d'honneur et Mlle Ernestine Bernard fille d'honneur.

Après la cérémonie, les nouveaux époux se rendirent chez M. Charron de la rue Brooks où un somptueux souper de noce fut servi aux invités.

Avis Important.

Nous avons expédié cette semaine plusieurs comptes à nos abonnés arriérés de plus de trois mois. Si nous ne recevons pas de réponse à notre demande légitime, nous serons dans l'obligation de rayer de nos listes ceux qui ne sont pas en règle avec l'administration de notre journal. L'abonnement à l'avenir sera invariablement payable d'avance. Vu les temps durs et les pertes que nous avons subies de la part des mauvais payeurs, nous sommes obligé d'en venir à cette détermination.

L'ADMINISTRATION.

Soiree de Mde LaBelle.

Malgré la pluie, un très nombreux auditoire a applaudi Mde LaBelle et ses élèves, ainsi que quelques autres musiciens en reprise de cette ville, mardi soir, dans le Odd Fellows' Hall. Une partie de l'élite des nationalités canadienne, américaine et irlandaise était présente.

Ce fut un beau succès dont Mde LaBelle, qui le méritait bien, doit être fière.

Les exécutantes, très bien exercées, ont joué admirablement, sans une seule exception. Les demoiselles dont les noms suivent ont rendu des morceaux de piano qui ont été fort goûtés:

Mlles Albina Roussin, Alméria Hénotte, Louisa Saynich, Suzie O'Keefe, Yvonne Gauthier, Carrie Downey, Nellie Clark, Marguerite LaBelle, Linda Fee, Mary Hubin, Mary Joyce, Aggie Slack, Lizzie Conway, Lizzie Gookin, Julia Roussin, Maria Gervais, Juliette Gervais, Lottie Fee, Jenny Caton, M. Shanahan, Sadie Murphy, Malvina Montplaisir, O. de Grandmont, Mde David Parthenais, Messieurs Willie Clark et Francis Fee.

Le petite Rita Quinn a très bien chanté "Baby Dance Darling Baby." M. David Martin a aussi rendu une chanson qui a été très apprécié.

Master Roland Huxley mérite une mention spéciale; il a exécuté sur le violon plusieurs morceaux de grands maîtres avec une maestria remarquable.

Mde John P. Quinn, une cantatrice de renom, a droit à de chaleureuses félicitations pour ses chansons "Estudiantina" et "When the tide comes In."

La petite Marguerite LaBelle, qui a accompagné, est vraiment étonnante; cette enfant est précoce et donne certainement de grandes espérances.

Somme toute, cette soirée a été fort brillante.

Nos félicitations à Mde LaBelle.

La Vie, la Sante et la Force

Apalachicola, Fla., 17 Fév. 1889.

MM. Lippman Bros,

Je vous écris pour vous informer que j'étais affligé de la maladie du sang. J'ai essayé une bouteille xxx et elle ne m'a rien fait. Je gardais le lit depuis sept mois. J'ai essayé des médécins distingués et ils ne m'ont rien fait. J'ai lu votre annonce de la P. P. P. dans le "Apalachicola Times" et j'ai pensé de l'essayer. La bouteille que j'ai eu ce soir en vaut sept ou huit et maintenant oh! que je suis bien. Depuis ce temps je vais à mes affaires, comme inspecteur de bois de charpente. Vous pouvez publier ceci si vous le désirez. J'ai dit la chose à mes amis que la P. P. P. est la vie, la santé et la force.

M. P. Boleen.

Vendu par tous les droguistes et les magasins en général, Lippman Bros, Prop. et Pharmaciens, Savannah, Ga.

Aventures d'un Jeune Canadien.

Les parents du jeune Philippe Ouellette, qui a été envoyé à l'Ecole de Réforme la semaine dernière, vont faire des efforts pour faire sortir le jeune homme de cette institution.

Il y a à peu près trois semaines, le jeune Ouellette prit la voiture de son père, Félix Ouellette du Petit Canada, afin de transporter une valise à la gare, pour un nommé Durand. Rendu sur la rue Cabot, Durand tomba et la voiture lui passa sur le cosps. Le jeune Ouellette pensa que Durand était mort, et craignant d'être arrêté, il laissa la voiture, courut à la gare et prit le premier train pour Montréal où il demeura à peu près une semaine. Lorsqu'il fut de retour, il n'avait rien à manger et craignant de se faire reconnaître en allant chez lui, il vola des fers à repasser au Bon Marché. Pour ce délit il fut envoyé à l'Ecole de Réforme.

LE GLACIAL QUINCY

Les démocrates, qui ressentent le besoin de blaguer le peuple, ont eu leur deuxième assemblée publique dans la salle Huntington, lundi soir.

Les orateurs ont été Josiah Quincy et le jeune J. F. Fitzgerald.

Pour attirer la foule, on fit une procession.

Une chose remarquable, c'est que personne n'a parlé à cette assemblée de celui qui occupe la première place dans les rangs des candidats démocratiques. Par les discours qui ont été prononcés en cette circonstance, personne n'aurait pu savoir que les démocrates ont un candidat au poste de gouverneur.

Pauvre John E. Russell, comme on l'oublie! Il est vrai qu'on n'a pas le moindre espoir de l'élire.

Quincy a été aussi froid, aussi impassible, aussi glacial qu'à l'ordinaire, et il n'a pu réchauffer son auditoire.

Le bouillant Fitzgerald s'est excité en parlant de l'A. P. A, mais ses auditeurs étaient loin de toujours goûter ses tirades échevelées qui péchaient le plus souvant par la base: la logique.

L'homme le plus comique de la soirée a été le commodore Pierce qui a voulu faire le bel esprit, mais il a oublié que

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

C'est le "spirituel" commodore qui a présidé. Il a commencé par la farce suivante: "Compatriotes des deux sexes (rires), je suis un démocrate (rires) parce que quoique je ne prétende pas que notre parti ait toujours bien agi, je le crois le plus compétent pour administrer les affaires du pays (rires)."

Tout le monde se tordait. Peut-on.... peut-on....

Ensuite l'humoriste M. Pierce dit avec un grand sérieux que déjà la prospérité comme les rayons d'un soleil bienfaisant rayonnait sur toutes les demeures américaines.

Un fou-rire accueillit cette saillie.

On n'a jamais vu un président si facétieux.

Le contraste fut grand quand Quincy, froid comme un bloc de glace, se mit en frais d'assommer son auditoire à coups de périodes réfrigérantes. Josiah Quincy prétendit que la crise était causée non par les démocrates mais par les républicains. Si l'auditoire n'eût pas été déjà si figé, il aurait assurément protesté contre cette blague monumentale.

Josiah Quincy a oublié de raconter les détails de son passage dans le département du service civile et sa manière si déplorable de faire des nominations.

Le Jeune Fitzgerald.

Cet orateur, qui est assez éloquent, était réservé pour la fin, afin de réveiller l'auditoire endormi par Quincy. Il aurait assurément réussi, s'il ne se fût pas empêtré dans de vieilles rangaines contre l'A. P. A. C'est toujours la même chose que les démocrates nous chantent à ce sujet. Ils n'ont qu'une corde et elle sonne faux.

Le président Pierce a terminé l'assemblée en annonçant qu'une grande assemblée républicaine aurait lieu le lendemain soir (mardi) dans la même salle, et en conseillant à tout le monde d'y assister.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseurs) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible: elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co.
Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinim[illegible]

On est oublié par les démocrates. Votons pour Foss, le candidat républicain.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central:

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les Marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

BEAUCOUP D'ENTHOUSIASME.

Magnifique Assemblée a la Salle Huntington.

WOLCOTT, THOMAS ET CHANCE ONT PORTE LA PAROLE.

Le Maire Pickman a Parle de son Administration.

Malgré la mauvaise température, la salle Huntington s'est remplie mardi soir d'une foule intelligente et paisible venue pour assister à l'assemblée républicaine. Un grand nombre de dames et leur compagnie occupaient la galerie.

La fanfare Union a escorté les orateurs jusqu'à la salle et pendant la soirée elle a rendu plusieurs magnifiques morceaux qui ont été fort goûtés.

Une réception fut donnée en l'honneur des distingués orateurs, l'Hon. Roger Wolcott, lieutenant-gouverneur, et l'Hon. Mahlon Chance de New York.

L'assemblée fut appelée à l'ordre par M. L. H. Kilecki, le président du Comité Républicain de cette ville, qui présenta le maire Pickman comme président. Dans la longue liste des vice-présidents nous remarquons les noms canadiens suivants: MM. Eugène Hébert, Pierre Latour, Auguste Sarre, Aimé Breault, William A. Parthenais, Arthur N. Boulais, Jean L. Breault, Charles L. Charron, François J. Leblanc, Joseph A. Plante.

Le Discours du Maire.

Son Honneur fut reçu par un tonnerre d'applaudissements. "Un tel auditoire par un tel soir, a-t-il dit, est d'un bon augure." Puis il s'est étendu sur les grandes questions politiques du moment. "Les républicains ont cru à la protection, s'est écrié Son Honneur, pour favoriser le travail américain. Les démocrates étaient divisés; quelques-uns étaient en faveur du libre-échange et d'autres pour un tarif de revenu pur et simple. Le parti républicain fut défait, et aussitôt après la dépression commença à se faire sentir. Nous avons eu deux ans d'administration démocratique. Comparez l'administration du président Harrison avec celle du président Cleveland. Des démocrates éminents ont avoué que le prix du travail avait baissé sous le règne de la démocratie. Mais ils disent que les temps s'améliorent. Oui, ils sont quelque peu meilleurs, mais cela est dû en grande partie au fait que le congrès démocratique achève et que les républicains approchent du pouvoir. Nous avons eu des nouvelles du Maine et du Vermont, et nous voyons des indices dans l'atmosphère politique qui indiquent une victoire républicaine à New York. Le parti républicain est assez vaste pour recevoir dans ses rangs tous les citoyens, à quelque nationalité ou croyance qu'ils appartiennent. (Appl. réitérés)."

Le maire Pickman a été éloquent et cette dernière phrase qui démontre que les républicains répudient sans crainte les menées de l'A. P. A. a surtout soulevé l'enthousiasme des auditeurs.

L'Hon. Roger Wolcott

fut ensuite présenté à l'auditoire. Notre lieutenant-gouverneur, qui est un homme d'une prestance superbe, a été reçu et écouté on ne peut mieux. Il a traité de la question politique et a prouvé que le devoir des électeurs était d'envoyer M. Knox au Congrès.

Le Colonel H. A. Thomas,

le secrétaire du gouverneur Greenhalge, a prononcé ensuite un bref discours, et il a été suivi par l'Hon. Mahlon Chance de New York, un bouillant orateur, plein de feu et d'éloquence persuasive, qui prédit que le gouverneur Greenhalge allait être élu cette année par 60,000 de majorité.

M. Chance a été fréquemment applaudi.

Le maire Pickman a clos l'assemblée en répondant au facétieux commodore Pierce, qui a présidé la dernière assemblée démocratique et en a profité pour attaquer Son Honneur. Le maire a fait remarquer que si le taux de la taxe cette année est élevé à Lowell, c'est dû à la crise que nous ont donnée les démocrates. La dépression a causé un retrait de $850,000 dans les stocks des manufactures et des magasins, et par conséquent les taxes que la ville retirait des fabricants et des marchands n'étant pas aussi élevées, il a fallu hausser le taux.

Cette explication a du bon sens.

Cette assemblée a été très belle, très paisible, et fait honneur aux républicains.

Imposantes Ceremonies.

Les funérailles de Prosper Lefebvre ont eu lieu mardi matin à 8 heures, à l'église St Joseph.

Un grand nombre de parents et amis assistaient au service, ainsi qu'une délégation de 8 membres de l'Association Catholique.

Le Révd P. Forget a officié et les RR. PP. Marion et Fast étaient diacre et sous-diacre.

Un nombreux chœur, sous la direction de M. A. N. Duval, a très bien rendu une messe de requiem en musique. L'église était revêtue de ses plus beaux habits de deuil.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. Jean-Baptiste Dubois, Jesse Alexander, Lévi Simard, Emile Provost, Jérémie Choquette et Joseph Blazon.

M. E. H. Duprez avait la direction des funérailles.

Canadiens-français, votez pour Foss, candidat républicain au poste de sénateur.

Qui sera Sénateur?

Brady commence à douter de son succès, et ses lieutenants ne savent pas sur quoi se jeter, afin d'augmenter ses chances d'être élu. Le fanatisme religieux est leur grand cheval de bataille. Pour employer de semblables moyens, il faut qu'ils s'aperçoivent que le sol tremble sous leurs pieds. Le terrain n'est pas sûr, en vérité.

D'abord, ils est bon de faire remarquer que Brady s'est mis à dos un certain nombre de démocrates. *Toute demeure divisée périra.* C'est une parole de l'Evangile qui est applicable dans ce cas-ci. Les démocrates sont loin d'être unis. Qui ne connaît la sage devise du gouvernement américain: *United we stand, divided we fall.*

D'ailleurs, le peuple n'a pas confiance en des gens qui ont pour tactique de fomenter des guerres de religion, afin de pouvoir atteindre le but de leurs ambitions à la faveur des troubles qu'ils auront causés. Au lieu de prêcher la conciliation, nos adversaires soulèvent les mauvaises passions des masses et en agissant ainsi ils font un tort incalculable à la cause catholique qu'ils prétendent servir... par intérêt.

Abyssum, abyssum invocat, a dit le psalmiste. Oui, l'abîme appelle l'abîme, la violence appelle la violence; et pendant que Brady et ses lieutenants font mine d'ignorer cette grande vérité, il se prépare contre eux de terribles répressailles.

Un indice que le candidat républicain au poste de sénateur, M. Foss, qui est recommandable sous tous les rapports, a de grands avantages dans la présente lutte, c'est le fait que les paris en sa faveur se font de 2 contre 1 et malgré tout il est très difficile pour les parieurs de trouver quelqu'un qui veuille parier contre eux.

Un autre indice de succès pour notre candidat: les démocrates qui s'opposent à l'élection de Brady dans le quartier trois travaillent pour Foss.

Les démocrates prétendent que l'augmentation dans le nombre des votants inscrits sur les listes électorales leur donne un grand avantage. Ils parlent ainsi parce qu'ils sont loin de bien connaître la situation. On s'apercevra le jour de l'élection que Brady n'a pas été le seul à s'occuper de faire inscrire des votants.

M. Foss est un homme populaire et puissant; c'est un lutteur infatigable; il est actif et son passé est sans tache. Voilà des avantages considérables.

Ceux qui ont la cause républicaine à cœur, tous les travailleurs qui ont manqué d'ouvrage, enfin toutes les personnes qui sont lassées de la démocratie, vont voter pour tous les candidats républicains sans exception, et M. Foss sera notre prochain sénateur. L'ouvrier pourra alors être certain que ses intérêts seront sauvegardés et que les principes républicains ne seront pas foulés aux pieds.

Nouvelles de Salem, Mass.

Le Canado-Americain se dépose à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer.

Le Canado-Américain sera en vente à l'avenir chez M. P. Pelletier, Jefferson Ave., Castle Hill.

M. Arias Ouellet est parti cette semaine pour une promenade à Matane, Canada.

M. Alfred Levesque a été admis membre du Cercle Social Canadien, à la dernière séance du cercle.

M. M. J. E. Paré a laissé la compagnie d'assurance Metropolitan pour entrer au service de M. Foley, barbier.

Plusieurs jeunes canadiens, employés chez M. Page, manufacturier de chaussures, se sont mis en grève la semaine dernière pour faire rentrer un àmi qui a été renvoyé.

Mariage

Dimanche soir, le 28 courant, M. Xavier Lebrun a épousé Mademoiselle Ernestine Gagné.

M. MERCIER

Expire apres une Cruelle Maladie.

SES DERNIERES PAROLES ET SES DERNIERS INSTANTS.

Les Obseques au Gesu, Vendredi Prochain.

Montréal, 30 oct.—M. Mercier n'est plus.

Après des semaines d'une lente et cruelle agonie, il a rendu son âme à Dieu, à neuf heures moins vingt minutes, ce matin.

Depuis déjà longtemps, on avait perdu tout espoir et la lutte opiniâtre faite contre le mal, par le malade, était une cause de surprise pour les médecins comme pour la famille.

Hier, M. Mercier a passé une partie de la journée sans connaissance.

Dans la soirée, il reprit ses sens et fut en proie à d'indicibles douleurs.

Pour donner un peu de repos à leur patient, les médecins lui injectèrent de la morphine.

L'ex-premier-ministre s'endormit après cette opération et goûta quelque calme, depuis dix heures de la soirée jusqu'à deux heures ce matin.

A son réveil, la respiration était difficile et saccadée, néanmoins on ne crut pas que la fin fut encore si proche.

Vers huit heures et demie, Mde de Cazes, qui veillait au chevet du malade, s'aperçut tout à coup d'un changement.

Une sueur mortelle couvrait le visage de M. Mercier et la respiration devenait de plus en plus haletante.

Elle se hâta d'appeler la famille qui entoura la couche de son chef, en sanglotant.

Dix minutes après, Honoré Mercier avait cessé de vivre.

Il était alors neuf heures moins vingt minutes.

Cinq minutes après, par toute la ville, on annonçait la mort de l'ancien chef du gouvernement.

Sur les rues et dans les bureaux on se communiquait la nouvelle et partout elle était accueillie par des exclamations de sympathies et de regret.

Dès neuf heures, le drapeau flottait en berne à l'hôtel de ville et çà et là, on exposait, drapé de noir, le portrait du défunt.

Le R. P. Garceau, S. J., est arrivé à la résidence de la rue St-Denis quelques instants après la mort de l'ancien premier ministre pour offrir à Mde Mercier et à ses enfants en pleurs les consolations que la religion inspire en ces douloureux moments.

Hier le R. P. Garceau avait récité avec la famille, les prières suprêmes et donné au malade les indulgences accordées aux agonisants.

Pendant sa maladie, M. Mercier a reçu la Ste Communion à plusieurs reprises et toujours avec les sentiments d'un chrétien profondément convaincu.

Le cadavre a été embaumé et a été exposé à la résidence, où les amis et le public seront admis à voir les restes mortels du grand Canadien que le pays vient de perdre.

On répète ce matin les dernières paroles prononcées samedi, par le mourant, en présence de sa famille.

M. Mercier, après avoir été en proie à d'intolerables angoisses, eut un moment de repos.

Sachant parfaitement que son mal était sans remède, il se tourna vers les siens et dit:

"Je suis prêt à mourir, mais c'est chose bien triste! Ma chère femme et mes pauvres enfants, dites à mes amis que mes dernières pensées ont été pour eux.

Dites à mes adversaires que j'ai tout oublié! Dites à tous que j'ai travaillé pour le pays!!"

M. Mercier avait été obligé d'abandonner son bureau le six août dernier. C'est après ces trois mois de souffrances indescriptibles qu'il succomba au diabète.

Il laisse quatre enfants: MM. Henri et Paul, Mme Lomer Gouin et Mlle Eva.

Les obsèques auront lieu au Gésu vendredi prochain, fête des Morts, à dix heures du matin.

L'office du jour sera avancé d'une heure à cette fin.

L'inhumation aura lieu au caveau de la famille, à la Côte des Neiges.

M. Mercier a visité ce caveau, le 12 mai dernier, lors de la mort d'un de ses petits-fils.

Reposent déjà dans ce caveau, M. Alex. P. Mercier, M. St-Denis, père de Mde Mercier, et trois enfants de M. Lomer Gouin.

Les clubs libéraux sont à l'œuvre et organisent une assemblée monstre, où l'on adoptera des résolutions de sympathies et de regret.

Cette assemblée aurait lieu, jeudi soir, au Monument National.

Les clubs Letellier et Papineau se réuniront demain soir, au No. 1474 rue Ste-Catherine, afin de ayant de formuler leurs résolutions de condoléances et de décider d'une sortie en corps lors des funérailles.

F. X. VOYER,

85 RUE HARBOR.

M. Voyer a aujourd'hui recu son assortiment complet de

Chaussures d'Automne et d'Hiver,
Claques,
Bottes en Caoutchouc, etc.

Chaussures d'hommes qui se vendaient $1 50 et $2.00,

Aujourd'hui $1 et $1.75

et une foule d'autres spécialités aux plus bas prix de la ville.

NAUMKEAG MARKET,

21 a 23 Rue Front.

Roti Frais	12c. la livre
Epaules Fraiches	10c. "
Quartier d'Agneau	5 a 7c. "
Bon Bifteck	10c. "
Butterine	16c. "
Fromage de Creme	14c. "
Fleur Haxall, meilleur qualité	$4.25 a $4.50
Fleur en sac meilleure qualité 25 lbs.	55c.
Saindoux	7 1-2c. a 10c.

Maintenant reçus toutes espèces de Poisson Salés, Saumon, Hareng, Anguilles du Canada. Aussi Epiceries, Provisions à l'usage des familles, etc.

TERMINEE.

Fall River, 29 oct—Grandes réjouissances hier au village Globe. On a annoncé que la grève des fabriques King Philip, qui durait depuis l'hiver dernier, avait été déclarée terminée. Comme presque toujours les manufacturiers n'ont pas le dessous.

Les tisserands retourneront à l'ouvrage aux taux offerts le 31 mars dernier. Sur 500 tisserands 350 s'étaient mis en grève, laquelle avait passé par diverses phases que nous avons mentionnées dans le temps. Depuis 31 semaines que durait la grève, les grévistes ont perdu plus de $1,500,000 de gages. Tous les départements seront bientôt mis en opération.

Considérant l'incertitude de la situation, ces ventes pour livraison future sont très bonnes; car les acheteurs n'aiment pas à contracter quand il y a un risque que les contrats ne seront pas exécutés.

Il paraît évident que si une bonne fois les fabriques se mettaient en opération, le marché aurait assez de vie. Il a fermé samedi ferme à 2¾ cents.

Les grévistes ont voté samedi par une majorité de 44 voix seulement quoiqu'il y eu près de mille votants en faveur de retourner à l'ouvrage. Après ce vote les tisserands des diverses fabriques se sont réunis séparément en assemblées et ils votèrent de déclarer que la fameuse grève était terminée. Cette nouvelle a été accueillie avec des manifestations de joie par tous les Canadiens qui sont, en général, ennemis des grèves.

Cour de Police.

Hier matin, à l'ouverture de la Cour, 6 délinquants accusés d'ivrognerie on été libérés, et deux autres, Joseph Eltonne et Julien Valence, ont été condamnés à une amende de $3.

Wm. A. Hoywood, pour avoir vendu des marchandises le dimanche, a payé une amende de $5.

Louis Rosenthal, accusé de la même offense, comparaîtra de nouveau vendredi prochain.

Marguerite D. Walsh, une femme d'une assez bonne apparence, était accusée de vol d'une paire de bottines dans le magasin de Chas. Glidden sur la rue Central. Elle plaida non-coupable, et Mme Glidden vint dire qu'elle avait vu la femme Walsh prendre les chaussures, et qu'elle l'avait dit à un agent de police qui trouva la paire de chaussures sous le châle de l'accusée. Le juge l'a placée sous une caution de $200 pour comparaître demain matin.

George McCoy, un jeune homme, était accusé de détournement de fonds au préjudice de Mary Ann Tasker. Il plaida non-coupable et elle vint dire qu'elle connaissait McCoy depuis le 4 juillet et qu'elle lui avait donné $5 et plus toutes les semaines pour les conserver pour elle jusqu'à ce qu'ils fussent prêts à se marier. Il y a quelques jours ils partirent pour Boston où elle espérait se marier. Mais au contraire il la déserta et elle fut obligée d'écrire à ses parents pour avoir de l'argent, afin de revenir à Lowell. Elle réclamait $45. Le marché ayant été fait sous contrat de mariage, le juge lit que c'était une cause civile et il acquitta l'accusé.

Harry Woodworth, Michael et James McHale étaient accusés d'avoir battu Martin J. Howarth de la rue West Fourth. Ils plaidèrent non-coupable, et Howarth vint dire que samedi soir vers 11 heures il revenait chez lui avec une chaudière de bière, quand il fut attaqué par les trois accusés qui le frappèrent à coups de pied et de poing. Il fut ramassé et porté chez lui et un docteur pansa ses blessures. Il exhiba plusieurs blessures au visage et à la tête. La cour s'ajourna avant la sentence.

Chemin de Fer Boston & Maine.

Heures des trains pour l'Hiver.

LES TRAINS QUITTENT SALEM POUR

Lynn et Boston à *5 15, 6, 6 30, 6 56, 7 14, 7 35, 7 48, *8 13, *8 40, *8 48, *9 20, *9 45, 10 48, 11 22, 12 M., *12 20, 12 47, 1 17, 2 08, 3 35, 3 59, 4 20, 5 17, 5 40, 6 25 Samedi seulement, 6 48, 7 05, 8, *8 53, 9, 9 53, 10 50 P. M. Dimanche, 5 15, 8 35, 9 32, 10 30 A. M., 1 02, 2 27, 3 50, 5 07, 5 37, 6 57, 8 28, 9 28 P. M.

* Ces trains marqués d'un astérique n'arrêtent pas à Swampscott. † n'arrêtent pas à Lynn.

Pour Beverly, 6 50, 7 55, 8 08, 9 05, 10 45, 11 25, 11 55 A. M.; 1 09, 2 24, 2 50, 3 51, 4 00, 5 14, 5 32, 6 12, 6 36, 7 05, 7 15, 10 07, 11 50 P. M. Dimanches, 5 07, 9 05, 10 45, A. M; 12 32, 2 02, 4 02, 6 02, 6 55, 7 15, 8 57, P. M.

North Beverly, 6 50, 8 08, 10 45, 11 55 A. M., 1 09, 2 24, 5 14, 6 12, 6 36, 7 15, P. M. Dimanches, 9 05, A. M., 7 15 P. M.

Pour Wenham, 6 50, 8 08, 10 45, 11 55 A. M., 1 09, 2 24, 4 00, 5 14, 6 12, 6 12, 6 36, 7 15, P.M. Dimanches, 5 07, 9 05, A. M., 7 15 P. M.

Pour Ipswich, 6 50, 8 08, 10 45, A. M., 1 09, 2 24, 4 00, 5 14, 6 36, 7 15, P. M. Dimanches, 5 07, 9 05, A. M., 7 15 P. M.

Pour Newburyport, 6 50, 8 09, 10 45 A. M., 1 09, 2 24, 4 00, 5 14, 6 36, 7 15, P. M. Dimanches, 5 07, 9 05, 9 38 A.M., 7 15 P. M.

LIGNE DE LAWRENCE.

Pour Peabody, 6 15, 7 00, 8 58, 11 30, A. M., 12 40, 2 55, 3 32, 4 40, 5 18, 6 00, 6 50, P. M, 12 10 a. m.

Pour Danversport et Danvers, 6 15, 7 00, 8 58, 11 30, A. M; 12 40, 2 55, 3 32, 4 40, 5 18, 6 00, 6 50 P. M., 12 10 a. m.

Pour Beaver Brook, Asylum station et Mindleton, 6 15, 7, 8 58, 11 30, A. M; 3 32, 4 40, 6 00 P. M.

Pour Lawrence, 7, 11 30 A. M., 4 40, 6, P. M.

LIGNE DE MARBLEHEAD.

Salem pour Marblehead, 7, 7 57, 8 50, 9 35, 10 50 A. M., 1 10, 2 32, 4 10, 5 15, 6 05, 7 17, *10 15 P. M.

Marblehead pour Salem, 6 38, 7 30, 8 25, 9 08, 10 25 A. M., 12 32, 1 55, 3 20, 4 50, 5 40, 6 45, *7 42 P. M.

Tous les trains arrêtent à Atlantic et à Forest River quand on en fait le signal.

Les trains marqués d'un (*) astérique ne fontionnent que les samedis dans la nuit.

Les trains quittent Boston pour Salem à 6 05, 7 10, 7 55, 8 20, 9 00, 10, 10 45, 11 10, 11 55, a. m., 12 30, 1 40, 2 15, 2 50, 3 20, 3 30, 4 00, 4 40, 5 00, 5 15, 5 35, 6 00, 6 10, 6 20, 6 40, 7 10, 7 50, 9 20, 10 15, Samedi seulement, 11 10, 11 20 P. M.

D. J. FLANDERS,
G. P. et T. A.

FEUILLETON

15

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

DEUXIEME PARTIE

I

Vaubaron, profondément étonné, et un peu ému, fit quelques pas en arrière, ce qui permit aux personnages vêtu de noir de pénétrer dans la première pièce. Derrière eux avancaient et s'alignèrent aussitôt les baïonnettes et les uniformes.

Messieurs, murmura le mécanicien, n'y a-t-il point ici quelque méprise? est-ce bien moi que vous demandez?

Je suis commissaire de police, dit l'homme à l'écharpe.

Vaubaron salua. Le commissaire reprit:

J'ai quelques questions à vous adresser.

Je suis à vos ordres, monsieur.

Vous vous nommez Jean Vaubaron?

Oui, monsieur.

Votre état?

Mécanicien.

Vous êtes locataire du logement dans lequel nous vous trouvons?

Oui, monsieur.

Vous avez des fenêtres donnant sur la rue?

Oui, monsieur, j'en ai trois.

Garnies de balcons?

Oui, monsieur.

Voyons ces fenêtres.

Le commissaire de police fit un mouvement dans la direction de la première pièce. Ses compagnons et les soldats s'ébranlèrent et se disposèrent à le suivre.

Monsieur, dit alors Vaubaron avec un trouble facile à comprendre, quoique j'ignore le but de votre démarche je m'y soumets avec empressement; mais permettez-moi de vous faire observer que ma femme très malade et alitée, ainsi que ma petite fille, se trouvent dans la chambre dont vous allez franchir le seuil.

Très bien, monsieur, répondit le commissaire de police. Les lois de l'humanité ne sont heureusement point inconciliables avec les devoirs que mes fonctions m'imposent. Deux de ces messieurs seulement me suivront.

Les soldats reçurent l'ordre de modérer leur zèle et firent halte dans la première pièce et sur l'escalier commune. Marthe, au comble de la terreur, se souleva à demi sur son lit, et, pâle comme une morte, attacha sur les visiteurs inattendus des regards effarés. Le commissaire de police salua la jeune femme avec une respectueuse compassion, mais ne lui adressa pas la parole. Il alla droit à la fenêtre dont le balcon dominait les écuries de l'hôtel voisin; il ouvrit cette fenêtre, il se pencha sur le balcon, et son examin des localités se prolongea pendant deux ou trois minutes. Il fit alors un signe à ses deux compagnons qui s'approchèrent, et il échangea avec eux quelques mots à voix basse.

Tout cela est lumineux comme le soleil, leur dit-il en terminant, et le doute même me semble impossible.

C'est évident! répondirent les deux hommes.

Le commissaire de police s'adressa ensuite au mécanicien, qui attendait avec plus de curiosité que d'inquiétude, car la réflexion venait de le rassurer complètement, et il lui demanda:

Monsieur Vaubaron, prétendez vous et êtes-vous en mesure de faire affirmer par des témoins dignes de foi que vous avez passé la nuit dernière hors de cette maison, en compagnie de gens respectables?

Mais, monsieur, répliqua le mécanicien stupéfait, je ne prétends rien de semblable.

Vous êtes donc resté, depuis hier soir dans ce logement?

Oui monsieur, et n'en suis sorti que ce matin, vers sept heures. Puis-je vous prier de m'apprendre quels sont vos motifs pour m'adresser de semblables questions?

Le commissaire de police fixa ses yeux sur les yeux de Vaubaron, comme s'il eût voulu descendre jusqu'au plus profond de son âme. Le mécanicien soutint ce regard avec le calme et la fermeté qui résultent d'une conscience sans reproche.

Ni trouble, ni terreur! se dit le magistrat à lui-même. Une telle assurance me confond! Cet homme est innocent, ou cet homme est un monstre.

Monsieur, reprit Vaubaron, vous ne me répondez pas. N'ai-je pas le droit de savoir ce que vous attendez de moi et ce qui vous amène ici?

Ce qui m'amène, ici monsieur, répliqua le magistrat en continuant à couvrir le mécanicien de son regard inventicateur, c'est un devoir pénible, une mission rigoureuse. Jean Vaubaron, je vous arrête au nom de la loi.

En attendant ces mots terribles: *Je vous arrête au nom de la loi!* Marthe, dont la tête était retombée en arrière sur l'oreiller, poussa un cri sourd et se souleva frémissante. Vaubaron courut à elle, saisit ses main et les serra dans les siennes en lui disant:

Chère bien-aimée, rassure-toi, ce qui se passe en ce moment est le résultat d'un malentendu sans gravité réelle. Je n'ai que quelques mots à dire à monsieur, et tout va s'expliquer.

Puis le mécanicien, s'adressant au magistrat qui l'écoutait avec un étonnement profond, ajouta d'un ton parfaitement calme:

Je comprends maintenant, monsieur, ce qui tout à l'heure, me semblait incompréhensible. Il est bien vrai que je me trouvais ce matin encore sous le coup du jugement que vous venez faire exécuter, mais je sors de chez l'huissier chargé de poursuivre, je l'ai payé et le billet est rentré dans mes mains, ainsi qu'il m'est facile de vous en donner la preuve.

C'était au tour du commissaire à ne plus comprendre.

Que voulez-vous dire? demanda-t-il à Vaubaron, et de quel billet parlez-vous?

De celui-ci, répondit Vaubaron en présentant au magistrat la petite liasse de papier timbres qui venait de lui être remise par l'huissier

Le commissaire examina rapidement les pièces de la procédure.

Vous passiez dans votre quartier, et dans votre maison, pour être très gêné, fit-il ensuite.

Et je l'étais en effet, monsieur, répliqua le mécanicien. Je n'ai pas à rougir de ma pauvreté, elle ne provient point de l'inconduite.

Avec quoi avez-vous payé?

Avec trois billets de mille francs

Pourquoi vous êtes-vous acquitté ce matin plutôt qu'hier?

Parce qu'hier je ne possédais pas la somme nécessaire pour désintéresser mon créancier.

Vous avez donc touché de l'argent depuis hier?

Oui, monsieur.

Une somme importante?

Quatre mille francs.

Cette somme vous était due?

Non, monsieur.

Prêtée!

Pas d'avantage.

Donnée, alors?

Oui monsieur.

Hier soir, ou cette nuit?

Cette nuit.

Par qui?

Vaubaron devint pâle et hésita. Pour la première fois il commençait à pressentir vaguement un danger immense et inévitable.

Eh bien, continua le commissaire de police, vous ne répondez pas? Je vous ai demandé, je vous demande de nouveau par qui cette somme de quatre mille francs vous a été donnée?

Monsieur, murmura le mécanicien, pour répondre à cette question il me faut vous raconter toute une histoire.

Pourquoi donc? Il ne s'agit au contraire, ce me semble, que de prononcer un nom, le nom de l'ami ou du bienfaiteur qui vous est si généreusement venu en aide.

C'est que ce nom je l'gnore.

Ah! vous l'ignorez!

Oui, monsieur.

Le commissaire et les deux personnages vêtus de noir échangèrent un regard et un sourire. Vaubaron reprit vivement:

Mais je puis vous expliquer... et je vais le faire.

C'est inutile, interrompit le magistrat. Je n'ai plus besoin de recevoir de vous aucune explication à ce sujet. Qu'avez-vous fait du quatrième billet de mille francs?

En sortant de la maison, ce matin, je l'ai l'aissé sur l'établi que voilà, il doit s'y trouver encore, répondit Vaubaron.

L'un des hommes noirs s'approcha de l'établi désigné, et, dérangeant quelques outils, il trouva sans peine le billet de banque, qu'il apporta au commissaire, ainsi qu'un objet d'un très petit volume, auquel dans son trouble, le mécanicien ne prit point garde. Le magistrat déploya d'abord le billet de mille francs et l'examina pendant quelques secondes.

Il est taché de sang, dit-il ensuite, et il ajouta avec un accent indéfinissable: Vous l'ignorez aussi, n'est-ce pas?

Les trois autres étaient également tachés, balbutia Vaubaron. Je ne m'en suis aperçu qu'en les mettant aux mains de l'huissier. C'est lui qui me l'a fait remarquer.

Le ton du magistrat s'était modifié d'une façon absolue depuis le début de ce rapide interrogatoire. Sa parole, toujours polie, mais bienveillante dans l'origine, avait pris peu à peu des inflexions d'une froideur glaciale. Son visage, après avoir exprimé l'émotion, presque la sympathie, devenait impassible comme un visage de marbre. Il concentrait maintenant son attention sur le second objet trouvé à côté du billet de banque. Il le tournait et le retournait dans ses doigts.

Qu'est-ce que ceci? fit il brusquement, en montrant au mécanicien le petit étui de chagrin rouge volé par Rodille dans la caisse du baron.

Le malheureux, anéanti par la vue de cet écrin dont il ne soupçonnait pas la présence, tressaillit de tous ses membres et ne trouva pas de réponse.

Ceci, balbutia-t-il, ceci, mon Dieu! qu'est ce donc?

Je vous le demande, mais il paraît que vous refusez de me l'apprendre.

Tout en parlant, le magistrat appuya sur le ressort. L'écrin s'ouvrit. Un rayon de soleil levant tomba sur la pierre précieuse, d'où jaillit une gerbe de feux éblouissants.

Ce diamant est magnifique et d'une grande valeur, continua le commissaire. Vous vient il aussi de cet inconnu généreux qui vous apporte la nuit des billets de banque tachés de sang?

Ces mots remplis de la plus écrasante ironie furent pour Vaubaron un trait de lumière. Ils illuminèrent les ténèbres au milieu desquelles, depuis un instant, il sentait chavirer sa raison.

Oui, oui, s'écria-t il, c'est cela! Oh! c'est bien cela! L'homme de cette nuit était debout à cette place, près de la fenêtre, il aura laissé tombé ce joyau en déposant le billet de banque sur l'établi. Vous le voyez, monsieur, tout s'explique.

En effet, appuya le commissaire de police, tout s'explique. Allons, monsieur, il faut nous suivre.

Vous suivre! répéta Vaubaron, pourquoi vous suivre? ne vous ai je pas dit, ne vous ai-je pas prouvé que je ne devais plus rien?

Monsieur, répliqua le magistrat d'une voix sévère, vous espérez vainement abuser la justice. Personne ne sait mieux que vous qu'il ne s'agit point ici d'une arrestation pour dettes.

Une arrestation! répéta le mécanicien avec l'accent de la plus immense terreur! Une arrestation! mais c'est impossible, monsieur! Je n'ai rien fait de mal! le n'ai rien à me reprocher, rien au monde, je vous le jure!

Vous direz cela au juge d'instruction, devant qui vous comparaîtrez aujourd'hui même, et je souhaite que vous parveniez à le convaincre! Partons, monsieur, évitez-moi l'extrémité toujours pénible d'avoir recours, pour vous contraindre, à la force dont je dispose.

Mais enfin, qu'ai-je fait? oui, qu'ai-je fait? cria Vaubaron d'une voix étranglée, en se tordant les bras avec désespoir. De quoi m'accuse-t-on! Au nom du ciel! par pitié, monsieur, apprenez-moi de quoi l'on m'accuse.

D'avoir commis cette nuit un double assassinat suivi de vol, répondit le commissaire de police avec une netteté foudroyante.

Un assassinat! un vol! et l'on m'accuse! moi... moi. .moi... commença le mécanicien en élevant ses deux mains vers le ciel pour un impuissante protestation.

Il ne put achever, ses paroles étouffèrent dans son gosier; la terre se déroba sous ses pieds, l'obscurité se fit autour de lui, il lui sembla qu'il devenait fou, il lui sembla qu'il allait mourir. Il tomba sur une chaise et pendant quelques secondes, son immobilité fut aussi profonde que celle d'un homme frappé de paralysie.

Marthe n'avait pas prononcé un mot, elle n'avait pas poussé un cri. C'est à peine si un gémissement faible s'était échappé de ses lèvres. Seulement, son visage devenu livide, semblait modelé dans une cire vierge, son corps raidi ne tressaillait pas et ses yeux largement ouverts n'avaient plus de regard.

Pour le commissaire de police, comme pour quiconque aurait été témoin de la scène que nous venons de raconter, la culpabilité du mécanicien était un fait indiscutable. Les preuves matérielles abondaient, elle même était un fait indiscutable, qui ne trouvait pas même une parole de défense à leur opposer. Dans de telles circonstances, la prostration si absolue de l'accusé pouvait n'être qu'une comédie; en la supposant sincère, elle n'était que l'abattement inévitable du criminel tombé au mains de la justice. Il importait de ne la point laisser se prolonger outre mesure.

Le magistrat appuya sa main sur l'épaule de Vaubaron en lui disant:

Levez-vous, il est temps de partir.

Le mécanicien tressaillit comme s'il sentait la morsure d'un fer chaud. Il se dressa d'un bond, il se tint debout en chancelant et il balbutia d'un voix éteinte:

Je vous suis, monsieur, j'obéis. mais me permettez vous au moins d'embrasser ma pauve femme avant de m'éloigner avec vous?

La réponse du magistrat fut affirmative. Vaubaron s'avança, ou plutôt se traîna jusqu'au lit; il souleva dans ses bras le corps de Mathe et il murmura près de son oreille ces mots entrecoupés:

Oh! sois sans crainte, mon enfant chérie, je reviendrai, je vais revenir. Dieu est avec les innocents. Il ne m'abandonnera pas. Attends-moi, Marthe, attends moi avec patience, et pour me donner du courage, embrasse-moi.

Mais à peine venait-il de parler ainsi qu'il recula glacé d'épouvante; il n'avait point senti, sur sa joue, le souffle de Marthe; les bras de Marthe ne lui avaient pas rendu son étreinte; les lèvres de Marthe ne lui avaient pas répondu son étreinte; les lèvres de Marthe ne lui avaient pas répondu.

Blanche! cria-t-il d'une voix rauque et méconnaissable; Blanche, ma fille, ma pauvre fille, que Dieu ait pitié de toi. On emmène ton père et ta mère est morte!

Cet homme est bien coupable sans doute, mais il est aussi bien malheureux! pensa le commissaire de police, ému malgré lui par ce cri déchirant.

A son tour l'agent s'approcha du lit et appuya sa main pendant quelques secondes sur la poitrine de Marthe. Sous cette pression légère, il sentit battre le cœur faiblement.

Votre femme n'est point morte, monsieur, dit-il ensuite en se tournant vers Vaubaron; elle n'est qu'évanouie, et je crois pouvoir affirmer qu'elle reprendra connaissance.

Hélas! balbutia le mécanicien, ne vaudrait-il pas mieux qu'elle fût morte!

A ceci le commissaire de police n'avait rien à répondre. Il se contenta de répéter:

Venez, monsieur, il faut partir.

Vaubaron ne se sentait pas la force de parler. Il inclina la tête sur sa poitrine par un geste de passive résignation; il souleva dans ses bras et il pressa contre son cœur, avec une tendresse passionnée et douloureuse, la petite Blanche, glacée d'effroi. Il promena un long regard autour de cette chambre qu'il abandonnait, et dans laquelle, à cette heure suprême, il lui semblait qu'il avait été heureux; ensuite il alla se placer de lui-même entre les deux agents et il se dirigea vers a porte.

Certes, en ce moment, le mécanicien ne croyait pas qu'il fût possible d'ajouter encore à l'épouvantable angoisse qui l'écrasait et qui faisait chanceler sa raison dans son cerveau. Il se trompait cependant. Ce chemin du calvaire qu'il allait parcourir lui réservait une nouvelle et indicible torture.

II

La rue du Pas-de-la-Mule, nous le savons, était pleine de monde, et, de minutes en minutes, malgré les efforts des soldats de la ligne et desgendarmes chargés de maintenir l'ordre, les flots du populaire devenaient plus pressés et plus tumultueux. A l'instant précis où l'accusé, facilement reconnaissable à la pâleur de son visages, à ses traits décomposés, à son regard morne et à sa démarche chancelante, parut sur le seuil de la maison, précédé et suivi par le groupe des agents et des soldats, une clameur immense s'éleva, clameur de haine et de mort, clameur féroce et qui devait sembler hideuse, même si elle avait été juste.

Cette foule, ou plutôt cette tourbe, car c'est exclusivement la plus vile populace des grandes villes qui prend plaisir à de pareils spectacles et à de telles manifestations, trouvait une jolie farouche à voir à l'échafaud, avec de rauques hurlements, la tête du malheureux qu'elle considérait comme un assassin. Les yeux etincelants menaçaient Jean Vaubaron comme autant de poignards. En même temps que les bouches crispées indignées le couvrait de boue. La multitude s'enivre facilement de sa propre fureur; les cris qu'elle pousse l'exaltent comme le pourrraient faire les alcools suspects et les vins frelatés des tavernes. Cette ivresse atteignit bientôt son paroxysme.

Le sang veut du sang! hurlèrent toutes les voix. Il a tué! Qu'onle tue! Tuons-le!

Et chacun, après s'être constitué juge pour prononcer la peine de mort, voulut se faire bourreau, afin d'exécuter la sentence. Il fallut que le commissaire de police donnât l'ordre aux soldats de serrer les rangs et de croiser la baïonnette autour de l'accusé, pour le soustraire à cette immédiate application de la sanglante loi de Lynch.

Sans cette ceinture de fer aiguisés, qui fit reculer les plus résolus, Jean Vaubaron, saisi, entraîné, allait être mis en pièces à l'instant sans autre forme de procès, et la foule, après avoir commis par esprit de justice ce monstrueux forfait, aurait traîné ses restes informes dans tous les ruisseaux de la ville.

Enfin le magistrat et son escorte parvinrent à traverser les flots de cette mer vivante et frémissante, et il atteignirent l'une des extrémités de la rue. Là, par bonheur, stationnait un fiacre.

Le commissaire de police mit ce véhicule en réquisition. Il prit place dans l'intérieur avec l'accusé et deux agents. Un soldat monta sur le siège à côté du cocher, qui reçut l'ordre de toucher à la Conciergerie. Une heure après, le mécanicien était au secret, en attendant que le juge d'instruction lui fît subir un premier interrogatoire.

Retournons rue du Pas-de-la-Mule et remontons où nous avons laissé Marthe Vaubaron, évanouie. Une demi-heure s'était écoulée. Blanche, agenouillée auprès du lit et le visage enfoui dans les couvertes, sanglottait et fondait en larmes. Certes la pauvre enfant ne pouvait comprendre tous les détails du drame sinistre qui venait de se jouer sous ses yeux, elle ne pouvait deviner toute l'étendue du malheur qui la frappait dans son père et dans sa mère à la fois, elle ignorait ce que c'est qu'un crime ne soupçonnait point ce que c'est que la mort, et cependant elle se sentait désespérée, et il lui semblait qu'elle serait, désormais, seule au monde et abandonnée.

Marthe fit un faible mouvement; elle ouvrit les yeux, elle entendit le bruit saccadé et intermittent des sanglots de Blanche, elle se souleva dans son lit l'esprit mal ranimé et, ne se souvenant de rien, elle demanda:

Blanche, ma petite Blanche, pourquoi pleures-tu donc ainsi?

L'enfant essaya de répondre, mais suffoquée par les larmes, il lui fut impossible de prononcer une parole.

Mon Dieu! balbutia la jeune femme qui sentit son cœur se serrer, qu'y a-t-il? que se passe-t-il donc? je vais le demander à Vaubaron, il me le dira lui...

Elle appela son mari à deux reprises. Le silence lui répondit seul, et l'enfant, en entendant prononcer le nom de son père se tordait les mains de désespoir, tandis que ses sanglots redoublaient. Marthe allait appeler Vaubaron pour la troisième fois, mais ses lèvres entr'ouvertes semblèrent paralysées tout à coup, ses yeux agrandis prirent une expression effarée, des gouttes de sueur froide perlèrent sur son front et à la racine de ses cheveux.

Le réveil de son esprit se faisait. Elle commençait à regarder en arrière, mais elle ne pouvait croire encore à ces choses effrayantes et presque impossibles que lui retraçait sa mémoire. Soudain la lumière se fit, le dernier voile tomba déchiré. Un cri rauque, suivi d'un de ces gémissements qui décèlent une souffrance plus qu'humaine, s'échappa de la gorge contractée de Marthe.

Ah! je me souviens, balbutiat-elle, je me souviens, car ce n'est pas un rêve! Il est accusé... accusé d'un double crime... un vol... un assassinat...; il est arrêté, il sera jugé, il sera condamné peut être, et pourtant, sur ma vie, je le jure sur ma vie, il est innocent! Qu'importe ce qu'ont dit ces hommes? Qu'importe qu'il y ait du sang sur les billets? Cela ne prouve rien! Vaubaron n'est pas coupable. Vaubaron n'a rien fait de mal, il n'a jamais eu que deux amours en ce monde; moi et sa fille, il est le meilleur des hommes, il en est le plus honnête, et ceux qui l'accusent sont des misérables et des fous! Pourquoi donc l'ont-ils emmené? pourquoi me suis-je évanouï lâchement pendant qu'on l'entraînait? Je l'aurais défendu, moi, je ne l'aurais pas laissé partir! je leur aurais crié à tous: "Il est innocent! vous me tuez! Vous tuez une pauvre femme expirante! Ne m'arracher pas celui qui est ma vie!" Mais ce que je n'ai pas fait, je vais le faire il est temps encore; j'irai trouver ses juges, je leur raconterai toute l'existence du juste qu'on ose soupçonner, je leur montrerai que cette existence est pure non seulement d'un crime, mais d'une faute. Ils me comprendront, ils me croiront, ils me rendront mon mari, m'entends tu Blanche? ils me rendront ton père! Nous allons partir, mon enfant, je vais t'emmener, chère petite, il doit avoir tant de hâte, ton pauvre père, de nous embrasser toutes deux.

A mesuré que Marthe parlait ainsi, une exaltation profonde, ou plutôt un véritable délire, s'emparait d'elle et grandissait rapidement. Sa maladie, sa faiblesse, son impuissance, elle oubliait tout, elle n'avait plus qu'une pensée, plus qu'une volonté: proclamer l'innocence de son mari, l'arracher aux mains de la justice et le ramener avec elle. Elle s'élança hors de son lit, et galvanisée pour un instant par la violence de l'idée fixe qui la dominait, elle eut la force de se tenir debout, et elle se mit à s'habiller rapidement.

Hélas! cette surexcitation fiévreuse et factice qui la soutenait ne pouvait avoir et n'eut en effet que la durée d'un élair. Avant que quelques secondes se fussent écoulées, Marthe se sentit redevenir d'autant plus faible qu'elle avait fait un plus grand effort. Un anéantissement absolu s'empara de tout son être et la ploya comme une fleur dont la tige est brisée.

Ella comprit qu'elle allait tomber; elle essaya de se soutenir en saisissant à pleines mains les rideaux de son lit; l'étoffe frêle se déchira sous ses doigts; elle s'abattit sur le sol, non pas à la renverse, mais agenouillée, et elle se traîna vers la porte en poussant des gemissements à peine distincts, et des plaintes entrecoupées de sanglots convulsifs.

Cette crise suprême fut courte. Le coup qui venait de frapper la malheureuse femme était un coup mortel. L'effrayante catastrophe dont nous venons de raconter les péripéties brisait les derniers fils qui la rattachaient à la vie.

Ses mouvements devinrent de plus en plus lents, ses plaintes de plus en plus faibles. Bientôt ses yeux en pleurs cessèrent de se mouvoir dans leurs orbites.

Ses lèvres ne s'agitèrent plus. Le tremblement convulsif qui secouait son corps ne se manifesta que par des secousses intermittentes qui se ralentirent et s'éteignirent enfin tout à fait. Un dernier souffle s'exhala de sa bouche entrouverte. Elle se renversa en arrière, immobile et glacée.

Marthe était morte, morte après une agonie désespérée, morte sans qu'un prêtre fût venue s'agenouiller près d'elle et murmurer à ses oreilles des paroles consolantes en lui montrant les portes du ciel ouvertes pour la recevoir, morte sans qu'une main amie fût là pour lui fermer les yeux.

La petite Blanche crut d'abord que sa mère venait de s'endormir et voulant respecter son sommeil; elle eut peur de ses yeux ouverts et dilatés qui n'avaient pas de regard, et de cette peur toujours croissante qui changeait un visage de marbre Elle voulut réveiller sa mère. Elle lui prit les mains; elle les sentit froides et inertes comme les mains d'une statue.

Alors une épouvante immense s'empara d'elle et la rendit presque folle. Elle comprit vaguement que l'âme avait quitté le corps et que maintenant elle se trouvait seule auprès du cadavre. Elle recula jusqu'au fond de la chambre, en poussant des cris sourds et des gémissements inarticulés, en se tordant les bras, en appelant son père.

Bien des heures se passèrent ainsi; puis les forces manquèrent à l'enfant, ses plaintes déchirantes se changèrent en un râle étouffé, ses yeux devinrent fixes et secs, une sorte de vertige remplit son cerveau et en chassa la pensée et le souvenir, elle s'accroupit sur le carreau et elle demeura immobile comme si, à son tour, elle eût cessé de vivre.

La journée tout entière s'écoula, la nuit vint, les ténèbres remplirent la chambre. Blanche ne bougeait pas; seulement, par instant, un frémissement nerveux secouait ses membres endoloris, et ses dents s'entrechoquaient. Soudain elle tressaillit et se dressa par un mouvement brusque. Elle venait d'entend e dans la pièce voisine un faible bruit, le bruit d'un pas furtif, étouffé à dessin. En même temps la porte s'ouvrit.

III

Un nouveau personnage entra dans la place où se trouvait la petite Blanche et le cadavre de Marthe. Ce personnage referma la porte de derrière lui, et, pendant quelques secondes, demeura immobile auprès de cette porte. L'obscurité était profonde. Blanche, aux milieu des ténèbres, ne pouvait distinguer ni le visage, ni même la forme du visiteur nocturne; mais le murmure à peine perceptible de se respiration frappait son oreille et redoublait l'effroi qui depuis si longtemps l'obsédait.

Tout à coup une lueur faible brilla dans la nuit. Cette lueur grandit rapidement, rayonna et éclaira la chambre tout entière. Le nouveau venu venait de dévoiler l'âme d'une très petite lanterne sourde qu'il tenait de la main gauche et dont il dirigea successivement la clarté sur le corps de la morte et sur le visage de l'enfant.

Cet inconnu n'en est pas un pour nous, quoique rendu complètement méconnaissable par l'un de ses déguisements habituels. Une fois déjà, la nuit précédente, il a traversé sous nos yeux cette même pièce et y a laissé le crime, le malheur, le désespoir et la mort. Nos lecteurs ont déjà nommé Rodille!

Le misérable semblait parfaitement calme, et nous pouvons affirmer qu'au moment d'accomplir une infamie nouvelle, aucune émotion, aucun remords ne faisaient battre son cœur de bronze. En apercevant le corps de Marthe étendu sur le carreau, en contemplant ce visage livide où la mort avait gravé son empreinte, un hideux sourire contracta sa lèvre supérieure. Il éprouvait la joie légitime du joueur dont toutes les combinaisons réussissent, il s'applaudissait d'avoir obtenu si complètement le résultat convoité et prévu par lui. Il s'approcha de la malheureuse femme, se dernière victime. Il se pencha sur elle et toucha sa main.

Elle est morte depuis bien des heures, murmura-t-il en soulevant le cadavre et en la portant sur le lit. Il faut qu'ici tout soit en bon ordre, ajouta-t-il, et que rien dans cette chambre ne puisse étonner ceux qui viendront.

Ceci fait, il se dirigea lentement vers Blanche qui, debout et muette dans un angle obscur, le regardait avec des yeux agrandis, comme on regarde un spectre apparu tout à coup. A mesure qu'il avançait, l'enfant, presque anéantie jusqu'alors par la terreur, étendait machinalement les mains en avant pour repousser l'effrayante vision, et ses lèvres s'entrouvraient afin de livrer passage au cri terrible prêt à jaillir.

Ce cri d'appel retentissait à l'improvisite au milieu du silence de la nuit pouvait attirer l'attention, faire échouer l'entreprise si bien commencée, et mettre Rodille dans une situation critique. Il fallait ou l'étoufler par la violence, ou l'empêcher de naître. Ce dernier parti était assurément le meilleur, et le bandit ne pouvait hésiter entre les deux. Il s'arrêta donc aussitôt, et il demanda d'une voix basse et très douce:

Est-ce que je vous fais peur, mon enfant?

Blanche ne se trouvait pas en état de pâleur et son geste effaré répondait éloquemment pour elle. Rodille continua d'un ton de plus en insinuant et velouté:

Je serais au désespoir de vous alarmer par ma présence, chère petite, et je me retirerais à l'instant même si votre bon père, qui vous aime si tendrement, ne m'avait pas charger pour vous d'une mission qu'il faut bien que j'accomplisse.

En comptant sur ses paroles comme sur un talisman, Rodille ne s'était pas trompé. L'effet fut magnifique et immédiat. La petite Blanche sentit sinon se dissiper tout à fait, du moins s'atténuer à l'instant même l'épouvante sans bornes qui glaçait son sang dans ses veines.

Vous connaissez papa? balbutia-t-elle d'une voix si faible, si altérée, que Rodille devina les mots qu'elle prononçait, plutôt qu'il ne les entendit.

Je le connais, répondit-il, je suis de ses amis... son meilleur ami peut-être.

Vous l'avez donc vu, monsieur? continua la petite fille.

Oui, mon enfant, je l'ai vu.

Quand?

Il y a tout au plus une heure que je l'ai quitté.

Et c'est lui qui vous a dit de venir?

C'est lui.

Pourquoi n'est-il pas venu avec vous?

Il ne le pouvait pas. Les hommes qui l'ont emmené ne lui rendront la liberté que dans quelques jours.

Ils sont bien méchants, ces hommes-là, s'écria Blanche d'un ton déjà plus ferme. Mon pauvre papa ne leur avait cependant point fait de mal, ni à eux ni à personne, n'est-il pas vrai, monsieur?

Oui, sans doute! il est impossible d'être plus innocent et plus injustement accusé qu'il ne l'est; aussi il se trouve bien malheureux, et, dans son chagrin, une seule chose pourra le consoler un peu, c'est de voir et d'embrasser sa petite Blanche.

Oh! moi aussi, je voudrais bien l'embrasser, je le voudrais de tout mon cœurs, mais puisqu'il ne peut venir ici, comment faire?

Il faut venir le trouver. Je vous conduirai auprès de lui, chère petite. C'est pour cela qu'il m'a envoyé.

(A CONTINUER.)

—Se laver les dents, oui, sans doute: mais l'inconvenient, ça les déchausse.

—Alors, à ce compte-là il ne faudrait jamais se laver les pieds; ça les déchausse bien davantage.

Journse du Cardinal Taschereau.

L'*Electeur* raconte ainsi la journée du cardinal-archevêque de Québec:

Beaucoup de gens s'imaginent que la position de cardinal ou d'archevêque de Québec est plutôt honorifique que laborieuse. Ils se figurent que le métropolitain, en dehors de ses devoirs religieux, a, comme l'on dit, bien du *bon temps*. C'est là une singulière erreur. Le meilleur moyen de détromper ceux qui pourraient entretenir une idée aussi fausse du travail et des obligations imposés à Son Eminence le cardinal Taschereau, c'est de raconter comment il employait sa journée avant d'avoir remis à Mgr Bégin l'administration du diocèse.

Son Eminence se lève tous les matin, en été comme en hiver, à 4 h. 30. A cinq heures, il se met en oraison, exercice auquel il ne manque *jamais*, nous dit son biographe Mgr Têtu. Cette oraison mentale dure une heure.

A six heures, Son Eminence va dire sa messe au maître-autel de la basilique, à moins que des cérémonies religieuses ne l'appellent dans quelque communauté de sa ville épiscopale.

Après son action de grâce, il prend un déjeuner frugal qui dure à peine dix minutes, souvent moins.

Son déjeuner terminé, Son Eminence, qu'il fasse froid ou chaud, dit encore Mgr Têtu, tempête ou beau temps, pluie, neige ou soleil, va faire sa promenade dans le grand jardin du séminaire. C'est là qu'il va ranimer ses forces par un exercice modéré. S'il fait beau, il récitera en même temps son bréviaire.

On ne saurait se figurer combien Son Eminence est attachée au séminaire dans lequel il a passé au-delà de la moitié de son existence. Quand le Cardinal fut fait évêque en 1871, le coup le plus terrible pour lui, ce fut d'abandonner cette maison "où, disait-il, j'ai trouvé des pères dévoués, des confrères plein d'affection, des enfants qui m'ont payé au centuple, par leur docilité, le peu de bien que j'ai essayé de leur faire." Puis dans sa réponse aux élèves du séminaire, il disait encore:

"J'avais naguère un beau jardin que je cultivais avec amour, en compagnie de frères dévoués; belle pensée étrangère ne pouvait m'en arracher; j'aimais à m'y promener, j'aimais à suivre l'épanouissement de ces fraîches roses que le retour de l'année scolaire faisait éclore, et que le soleil de l'étude, avec la douce rosée de la piété, mûrissait peu à peu et convertissait en fruits de bénédiction."

A huit heures, et quelquefois avant, Son Eminence est à son bureau de travail et y reste jusqu'à midi, travaillant aux nombreuses affaires de son diocèse. A midi, le premier coup de cloche le fait descendre au réfectoire, et à midi et demi son dîner est fini. Le Cardinal est un *tempérant* par excellence. Il ne boit ni thé, ni café, ni vin, ni bière: l'eau claire et le lait lui suffisent.

Son dîner terminé, Son Eminence prend un peu de recréation, tantôt en marchant dans le jardin du séminaire, tantôt dans la cour où sont les élèves du Petit Séminaire.

A une heure et demie il récite une partie de son breviaire qu'il termine dans le courant de l'après-midi. Il reste à son bureau jusqu'à 6 h. ½ travaillant aux affaires de son diocèse. Cela nécessite un travail considérable. Pour s'en former une idée, qu'il suffise de savoir que les seules lettres enregistrées qu'il a écrites forment six volumes in-folio, d'à peu près neuf cents pages chacun. Et ses mandements et ses circulaires forment deux gros volumes.

A six heures et demie, Son Eminence prend un souper qui dure au plus vingt minutes et retourne au Séminaire pour une heure de récréation, passée avec les élèves du petit Séminaire ou du grand Séminaire.

A huit heures, le cardinal fait sa prière et sa visite au Saint Sacrement, résite son chapelet, et, à neuf heures précises, il se met au lit.

Voilà ce que rapporte Mgr Têtu, dans un joli opuscule publié en 1891.

Depuis que Son Eminence a remis à Mgr Bégin l'administration du diocèse, il n'a guère changé ses habitudes

Comme il n'a plus à s'occuper des affaires d'administration, il emploie les heures qu'il y consacrait autrefois à méditer, à prier plus longuement, à faire sur le balcon du palas cardinalice, des promenades plus fréquentes, mais qui durent moins longtemps.

Quand le temps le permet, le Cardinal fait une promenade en voiture vers trois ou quatre heures de l'après-midi, chose qu'il ne faisait pas autrefois. Aussi longtemps qu'il a conservé sa vigueur, il préférait faire sa promenade à pied qu'en voiture, mais aujourd'hui son grand âge ne lui permet plus.

Chaque mois, à une date marquée sur le calendrier. Son Eminence prend un jour, et une fois chaque année six jours pour se livrer aux exercices de la retraite spirituelle. Tous les samedis de l'année, à cinq heures précises, Son Eminence se rend à pied à l'église de la Basse-Ville pour prier devant le Saint Sacrement et devant la statue de Notre-Dame des Victoires.

Voilà, n'est-ce pas, une journée, comme une vie bien remplie?

Fete Remise.

Une fête devait avoir lieu aux salles de l'Association Catholique, dimanche, pour leurs membres et Dieu dispose. A cause de la mort d'un des membres de cette société, la fête a été remise au mois de décembre.

Un assez joli programme avait été préparé pour cette occasion et un nombre considérable de personnes s'étaient rendues aux salles de l'Association où on leur apprit la pénible nouvelle.

Cependant des rafraîchissements furent servis et les excellents cigares que le généreux W. H. I. Hayes avaient envoyés furent distribués. M. Hayes méritent des félicitations et des remerciements

Votez Pour Foss.

M. Foss, qui représente les principes républicains, mérite les suffrages de tous ceux qui désirent voir renaître l'ère si avantageuse, si prospère du républicanisme. Le peuple est dégoûté de la démocratie et le meilleur moyen de s'en débarrasser pour longtemps, c'est de voter en faveur des candidats républicains.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Phitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MARK M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 8 NOVEMBRE 1894. Soyons Distingues. No. 59

BOSTON & MAINE R R.

ARRANGEMENT D'HIVER.

DIVISION OUEST.

Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m ; — Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (1 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 1 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (1 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 15, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 1 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35 p m.

Pour St Johns, N. B. Halifax, N. S., Montreal et Quebec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Easport et St John (par bateau) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 15, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, ¶7 01, ¶8, ¶7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 43, ¶3 02, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 45, *6 26, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; ¶4 25, 6 00, p m.

Pour Woburn — ¶7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; ¶4 25, 6 03, p m.

☞ Express, ¶ seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—¶7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 5 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Antrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, *00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, ¶5 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; ¶5 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

¶ Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parloir et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique.

Details plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement ait sur commande Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND, Marchand - Tailleur.

14 RUE MIDDLE.

☞ Son assortiment de Draps, ☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du ☞ dernier goût et de patrons les ☞ plus nouveaux

CLIFFORD'S DYE HOUSE

No. 2 et 4 Rue Andover.

Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.

L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m., excepté les

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!

A Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO.

Bureau, 38 rue Middle

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone 114-2

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensiles de cuisine

en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

Francis W. Qua,

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass

Durant & Rogers

BIJOUTIERS

La plus Grande Maison de

BIJOUTERIES DE LOWELL.

Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison.

Les prix sont très réduits.

MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES

de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.

Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.

DURANT & ROGERS.

Au coin des Rues

Central & Middle

DR. G. C. BATES,

DENTISTE,

Angle des Rues

MIDDLESEX ET ELLIOTT.

Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 19 Oct. 1894.

M. l'Administrateur,

Une loi faite l'année dernière, oblige tous les fonctionnaires municipaux de l'Italie à faire un exercice militaire de 28 jours. Comme aux Etats-Unis, les milices font durant l'été certains campements, certains exercices de stratégie et de tactique. Avec ces 28 jours, passés sous les armes, les conseillers municipaux (aldermen) échappent aux trois ans de service obligatoire. Or, comme cette loi est nouvelle, elle n'avait encore jamais été appliquée avant le cas du conseiller municipal Rienzi. Ce citoyen romain, comme soldat, doit revêtir l'uniforme des défenseurs de la Patrie, (celle d'Italie s'entend, non pas celle du Canada). D'autre part le susdit citoyen doit assister chaque soir aux délibérations très peu intéressantes du conseil municipal. Enfin, c'est là le *tu autem*, il existe un décret municipal qui défend aux conseillers, maires, adjoints, etc., d'assister au conseil municipal en uniforme, quel qu'il soit. Comment, alors, concilier l'obligation de faire les 28 jours d'exercices militaires imposes aux employés municipaux et de rester durant ce temps en uniforme, avec la règle pour tous les conseillers municipaux romains, d'assister aux séances quotidiennes du Capitole, et cela en froc et en cravate blanche!... D'un côté, c'est la prison militaire, de l'autre côte, c'est l'amende pour l'absence et l'expulsion pour l'uniforme. Pauvre Nicolo Rienzi, tire-t-en comme tu pourras; il faudrait pour te sauver l'intervention, désormais impossible, de la sagesse de Salomon.

Un régiment de lanciers a été transfere de Rome à Naples. La semaine qui a suivi le départ de ces cavaliers, plus de cent matronnes romaines avaient perdu leurs servantes. Où s'étaient elles enfuies?... Elles étaient allées rejoindre fidèlement leur lancier dans la nouvelle garnison du régiment. On assure qu'à cette occasion le salaire des filles de service va diminuer à Naples, après l'invasion des romaines.

Le prince Salviati était, ce matin, à la chasse aux alouettes, à deux milles de Rome, dans un endroit désert. Son domestique lui chargeait les fusils et le prince tirait, faisant bonne chasse. Durant ce temps son fils, âgé de sept ans, s'amusait à ceuillir les fleurs d'automne sur le bord des faussés. Soudain apparaît un aigle énorme, espèce de condor fort rare en Italie, qui plane un instant sur le fils du prince et finalement fond sur le pauvre enfant et l'enlève. Le domestique est le premier à s'apercevoir du fait. Le prince, épouvanté, craignant de frapper son fils, ou bien encore que l'aigle ne le tua en le laissant tomber, ne sait que faire, quand un vieux paysan qui dit au noble romain: "Vite, promets moi vingt sous et je te donne ton *monello*, (moineau). — "Vingt mille francs, hurle le prince!" Le vieux alors, arrache le fusil des mains du prince Salviati, et comme il sait que l'armée est chargé à plomb, y jette une pierre. Il vise, fait feu, et l'aigle tombe lentement sans lâcher l'enfant. Le paysan, habile comme tous ces hommes qui passent leur vie dans la campagne romaine, a brise une aile à l'oiseau de proie; de cette manière, l'aigle n'a pas lâché sa victime et tombant une aile ouverte a amorti la chute de l'enfant. Le prince Salviati, sautant au cou du vieux romain, lui dit: "Je te donnerai vingt-cinq mille francs, ($5,000), mon vieux!" "Oh! M. le prince, répond le tireur, de l'argent c'est bien beau, même assez bon, mais tenez, il y en a tant de faux ces jours-ci que, sans vous offenser, je me méfie même du vôtre. Donnez-moi cinq litres (quarts) de vin et nous serons quitte!"

Le prince, en homme satisfait et en père reconnaissant, a fait embarquer le vieux paysan dans son *mylord*, puis après l'avoir consciencieusement saoulé, l'a fait dormir dans un bon lit net.

Quelle nouveauté pour le vieux qui en se réveillant se croyait au paradis ou du moins dans l'anti-chambre.

Aux dernières nouvelles, le prince avait nommé le sauveur de son fils directeur d'une de ses fermes, ce que le vieux a subitement accepté avec le plus grand enthousiasme.

La *roulette* est un jeu défendu dans toute l'Europe, mais particulièrement en Italie, parce qu'on y perd vite et gros. Or les jeunes princes romains passionnés pour un jeu qui les ruine, avaient imaginé un curieux expédient pour dérouter la police. La salle de jeu pouvait, en touchant deux boutons, se transformer subitement en chapelle. Hier soir donc la jeune aristocratie jouait avec rage, quand tout à coup la sentinelle annonce l'arrivée de la police. Vite, tous les joueurs passent d'un côté de la salle: on fait jouer les boutons et la *bisque* devient chapelle. Un des joueurs, instantanément transformé en prédicateur, fait une chaude exhortation à la vertu de charité à tous les assistants émus. La police, toutefois, ne croit qu'à demi à la cérémonie religieuse. Et après des recherches persévérantes parvient à trouver les deux boutons accusateurs. Toute la compagnie a eu 1000 francs ($200) d'amende.

Comme vous le savez, l'illustre Compositeur du Trouvère de Bigoletto, Ernani, des Lombards, le fameux Verdi est allé à Paris faire jouer ses deux dernières œuvres le Falstaff et Otello. Casimir-Perier, pour honorer en lui l'art d'Italie, lui a conféré une des plus hautes décorations françaises, la Grand'Croix de la légion d'honneur. Verdi, revenu dans ses foyers, a eu le bonheur de voir le roi d'Italie confirmer et même surpasser la haute distinction reçue en France. Verdi a reçu du roi le collier de l'Annunziata, la plus haute distinction du royaume d'Italie. Distinction qui donne à celui qui en est l'objet le titre de cousin du roi. Voilà donc Verdi, fils d'ouvrier, et surtout fils de ses chefs-d'œuvre, devenu cousin d'Humbert Ier roi d'Italie.

Le Négus Ménélick n'a aucune s'ympathie pour les Italiens, et beaucoup d'antipathie pour le roi Humbert, chef de l'Etat. Il reproche à l'Italie de jeter des regards de concupiscence sur l'Abyssinie, le royaume noir dont il est le souverain incontesté. Mais cette quasi-haine pour ce qui est italien, Ménélick ne l'étend pas au Pape; loin de là, car avant hier le Vatican recevait un télégramme de Naples, annonçant que l'empereur d'Abyssinie, Négus Ménélick envoyait au Souverain Pontife Léon XIII, une girafle et une autruche. L'officier qui accompagne ce rare présent, est porteur d'une lettre de félicitation au Pape qui a daigné envoyer des missionnaires parmi les noirs abyssins.

Léon XIII, à la suite de l'assemblée des patriarches orientaux pour la réunion de l'église schismatique grecque à l'église catholique romaine, instituera une section spéciale dans la S. Congrégation de la Propagande. Cette section s'appellera: *Congregatio pro unione utriusque ecclesiæ* Congrégation pour la réunion des deux églises et le cardinal Ledokowski en sera très probablement le préfet.

Hier, à la ville Borghèse a eu lieu la grande cause internationale des vélos. L'Angleterre, la France, l'Amérique, l'Italie étaient seules représentées. Le champion français Dutrieux est arrivé le premier, second l'italien Alaimo, troisième Charlie Zimmerman, champion Américain; enfin le fils de John Bull, Edward, a fermé la marche.

Il y a eu un match entre une française Mlle Dutrieux, la sœur du vainqueur, et une italienne, Mlle Vigo de Turin. Celle-ci a gagné d'une demi-roue.

La course a été des plus animées. Les spectateurs et les spectatrices en grande toilette ont parié à outrance. Il s'est fait des affaires d'or, mais aussi certains sportmen italiens se sont retirés presque ruinés. Ils ne prévoyaient pas une victoire française.

Bien à vous,

WM. BREEN.

LA BOUTEILLE ENCHANTEE.

Nous voyons par le *Boston Journal* qu'un syndicat s'est formé à Boston pour exploiter l'une des nouvelles inventions de M. Victor Bélanger, à savoir: la bouteille qui ne peut servir qu'une fois. L'on sait que le grand inconvénient avec les bouteilles ordinaires, c'est que des commerçants peu scrupuleux se servent de bouteilles originales pour y couler des imitations, des contrefaçons, des mélanges qu'ils vendent ensuite pour l'article réel au grand détriment du consommateur.

L'on nous sert chaque jour des drogues, des médecines, des liqueurs plus ou moins frelatées dans des bouteilles qui ont déjà contenu l'article vrai, mais dont on se sert de nouveau pour tromper le public. Avec la bouteille de M. Bélanger, rien de tel ne pourra avoir lieu et les grandes maisons qui ont une marque de commerce connue et qui vendent la bonne marchandise seront certaines que l'on ne pourra plus falsifier, réduire ou contrefaire leurs drogues ou leurs liqueurs impunément; le consommateur du moins, s'il est trompé, le sera volontairement. En exigeant la bouteille Bélanger, il sera certain que le breuvage est tel qu'il a été embouteillé par le fabricant. Une fois qu'elle a été vidée la bouteille inventée par M. Victor Bélanger ne peut plus s'emplir de nouveau. Il obtient ce résultat au moyen d'un tube introduit dans le goulot de la bouteille, avec une valve qui se ferme hermétiquement dès qu'on cherche à y introduire un liquide quelconque; c'est arrangé de telle façon qu'une fois en place l'on ne peut l'enlever sans briser la bouteille. La bouteille est d'abord remplie, le tube introduit ensuite et elle peut faire ainsi le tour du monde défiant les plus adroits filous du commerce; elle donnera ce qu'elle contient, mais se refusera à recevoir une seule autre goutte de quoi que ce soit. Il y a, dit-on, une fortune dans cette invention de M. Bélanger.

LA MORT DU CZAR.

Yalta (Russie) Ier nov—Le czar est mort aujourd'hui à une heure et demie de l'après-midi.

Il devint évident hier que son décès n'était plus qu'une question de quelques heures, à cause de ses fréquents accès de suffocation. Durant cette journée il passa plusieurs heures sans connaissance. De bonne heure, ce matin, Sa Majesté essaya de lire des dépêches traitant de questions d'Etat, mais il ne le put à cause de sa grande faiblesse. Pendant ses violents accès de toux il expectorait des particules de poumon.

A midi aujourd'hui les battements du cœur devinrent plus faibles, puis le czar perdit connaissance et à une heure et demie le pouls cessait de battre.

Alexandre III, czar de Russie, était un descendant en ligne directe de Pierre III, qui fut détrôné, emprisonné et finalement assassiné sur l'ordre de sa femme Catherine, qui mourut subitement la même année des suites de ses débauches.

Pendant son règne, Alexandre III fut un autocrate de première force, et il fut particulièrement dur envers les juifs et les polonais. L'Histoire le blâmera vertement pour cette sévérité un peu barbare.

Il était courageux. Quoiqu'il fut toujours en dangér d'être tué, il ne craignait pas de sortir souvent en public, sans paraître éprouver la moindre crainte. Il faillit plusieurs fois être la victime des Nihilistes.

Son physique était imposant; il avait six pieds et quatre pouces de hauteur, et il était gros en proportion.

Il est né le 10 mars 1845. On n'aurait jamais cru qu'un homme aussi puissamment bâti mourrait si jeune et surtout de consomption.

UN PROPHETE

New York, Ier nov.—Une dépêche spéciale au *Recorder*, venant de Guadlajara, dans le Mexique, mande ce qui suit; "Juan Maria Sojores, qui se dit un prophète et qui a acquis beaucoup de notoriété par ses prédictions, a annoncé il y a cinq ans que le volcan de Colima commencera à lancer de la lave vers le milieu de novembre 1894 et que ces éruptions seront précédées par les plus épouvantables tremblements de terre que la côte du Pacifique au Mexique ait jamais éprouvés. Ces perturbations causeront, d'après Sojores, un grand nombre de pertes de vie, et des dommages incalculables aux propriétés.

Comme le moment de la réalisation de cette prophétie approche, l'émoi est à son comble parmi les classes inférieures qui résident aux environs du volcan, et un grand nombre de personnes ont déjà quitté leurs demeures, pour ne revenir que lorsque la période fixée par le soi-disant prophète pour la catastrophe sera passée.

Sojores prétend que sa prophétie est basée sur des principes scientifiques. Lui-même a quitté son habitation dans la ville de Colima pour venir habiter Guadlagara.

UN DEUIL NATIONAL.

25,000 Personnes Visitent la Chambre Mortuaire.

PLUS DE 3.000 PERSONNES AU MONUMENT NATIONAL.

Adoptent des Resolutions de Condoleances.

DÉTAILS COMPLETS DES IMPOSANTES FUNÉRAILLES DE L'ILLUSTRE DÉFUNT.

Montréal, 2 nov.—Depuis la mort de Pape en premier ministre de la Province de Québec, la chambre mortuaire formée en chapelle ardente, ne cesse d'être envahie par une foule compacte, d'amis ou d'admirateurs de l'illustre défunt.

Avant que les portes du tombeau se ferment à jamais sur sa dépouille mortelle, tous sont anxieux de venir jeter un dernier regard sur cette personnalité remarquable, certainement la plus brillante de l'époque où elle a vécu, verser des larmes d'adieu ou faire l'offrande d'une dernière prière sur sa tombe muette.

Aussi, hier, durant le cours de la journée, près de 25,000 personnes se sont pressées autour des restes mortels du grand homme d'Etat, du patriote et du grand chrétien, qui va descendre aujourd'hui dans la tombe froide pour y dormir son dernier sommeil.

Hier soir a eu lieu dans les salles du Monument National la grande assemblée publique de tous les membres des clubs libéraux de cette ville.

L'assemblée s'est prolongée jusqu'à minuit et plus de 3 000 personnes étaient présentes.

M. Wilfrid Mercier, avocat, présidait et a ouvert la séance par un discours très éloquent.

Des discours ont aussi été prononcés par l'hon. M. Robidoux, l'hon. J K Ward, O. Desmarais, J. I. Tarte, G. W. Stephens, A Bourassa, le petit fils de L. J. Papineau; l'hon. James McShane, R. Lemieux, H J K Dandurand, A. Turgeon, M.P P., et M. Deschêne, M.P.P

Le discours de M. Tarte a été particulièrement éloquent; nous le publions ci-dessous:

Messieurs, dit-il, je vous félicite d'avoir choisi le Monument National pour adopter les resolutions de condoléances à l'occasion de la mort du grand citoyen dont nous deplorons la perte aujourd'hui.

Il n'existait pas de local plus favorable pour pleurer sur la tombe du grand patriote qui sera plongé demain dans la nuit sombre du tombeau.

J'ai vu disparaître plusieurs politiciens de renom au cours de ma carrière d'homme public.

J'ai vu la mort effleurer de son aile des personnages illustres comme Cartier, Mackenzie, Dorion, Sir John Macdonald: tous avaient joué un grand rôle sur la scène politique.

Cependant, la mort de Mercier m'impressionne davantage et me cause une plus vive et saisissante émotion.

En effet, voyez cet homme. Après une chute terrible, relégué dans les froides régions de l'opposition, ne pouvant disposer des faveurs ministérielles, cet homme, dis-je, à sa mort voit tout un peuple réuni près de son cercueil, le proclamer le heros le plus sublime et le patriote le plus illustre de son époque.

Oui, messieurs, le nom de Mercier sera inscrit en lettre d'or au Panthéon de la patrie canadienne-française.

Laissez moi vous dire, messieurs, vous aimez trop les morts et pas assez les vivants. Nos compatriotes ont découvert trop tard l'étincelle du génie chez notre illustre compatriote Mercier.

Nous jugeons trop sévèrement nos hommes politiques: pour eux nous sommes sans merci.

Mercier a eu ses fautes, sans doute, mais que celui-ci qui est sans péché aille demain au Mont-Royal et lance la première pierre sur sa tombe.

J'ai été l'adversaire politique de celui que nous pleurons aujourd'hui, mais lorsque notre pays s'est trouvé en péril, j'ai toujours été à ses côtés.

Il aimait la France d'un amour tendre; aussi la France a demandé une place dans son cortège par l'entremise de son consul.

Mais avant la France, messieurs, il aimait DIEU. Demain, ses restes mortels seront déposés au cimetière Mont-Royal et il y goûtera cette paix qu'il n'a pas eu sur la terre.

Après les discours des résolutions de condoléances furent adoptées.

TRIBUTS FLORAUX.

Outre les fleurs, des bouquets spirituels ont été envoyés, comme suit: Les familles Jetté et Boivin, 50 messes; des amis de Québec, 300 messes; la *Croix* du Canada, 100 messes, avec cette inscription: "Au distingué fils du "Canada français, à l'homme "d'Etat catholique, décoré par le "pape Léon XIII, au chrétien "qui mort dans la paix et l'amour de l'Eglise de Rome."

Le Collège Ste Marie, 75 messes, 933 communions, 12 chemin de croix, 2,072 chapelets de la Sainte Vierge et 1,632 chapelets du Sacré Cœur. Sur la carte nous lisons: "Nos cœurs ne dérosent point le parfum des fleurs sur votre tombe, mais nous vous envoyons celui de nos prières."

LES FUNÉRAILLES.

Notre ville, ou plutôt notre province, a rendu, ce matin, les derniers devoirs à l'hon. M. Mercier.

Les funérailles de l'illustre défunt devaient avoir lieu à dix heures, mais dès huit heures et demie, la foule se rassemblait déjà près de sa résidence, rue St Denis.

Des pelotons se formaient ici et là; on causait à voix basse; on pressentait déjà combien était grande la cérémonie qui était sur le point d'avoir lieu.

Le transport des restes mortels de l'illustre personnage était une chose grave et solennelle.

Le spectacle de cette imposante cérémonie laissera dans le cœur de tous une trace ineffaçable.

Lorsque le cercueil contenant les restes de l'ancien premier ministre de la province de Québec dût être transporté au corbillard qui devait conduire ces derniers à leur dernière demeure.... la foule recueillie se découvrit, puis silencieuse forma le cortège.

Un sentiment lourd de profonde émotion étreignait tous les cœurs, puis le convoi s'ébranla.

C'est là, à ce moment, que chacque spectateur sentit que tout était bien fini; qu'une noble figure disparaissait pour toujours, et, tout ému, chacun rendait hommage au génie du grand patriote.

De la rue Bleury le cortège funèbre se dirigea lentement vers l'église du Gésu où eût lieu la cérémonie religieuse.

Nos compatriotes formaient une double haie chaque côté de la rue et on estime à près de 75,000 les personnes qui étaient venues saluer au passage la dépouille mortelle de l'ancien premier ministre.

Le cortège défila durant près de deux heures, et il était plus que onze heures, lorsque la procession funèbre arriva à l'église.

La levée du corps a été faite par M. le grand vicaire Gravel, curé de Beloeil, ancien confrère de classe de l'ex-premier ministre, assisté du R. P. Garceau, le confesseur du distingué défunt.

L'office divin a été celebré par le R. P. Renault, provincial des Jésuites, assisté des R. P. Hyacinthe Hudon, recteur du Collège Ste Marie, comme diacre et du R. P. Garceau, chapelain du 65e bataillon, comme sous-diacre.

L'église était richement décorée.

Partout des inscriptions appropriées à la circonstance.

Quatre larges banderolles aux couleurs jaunes et noires, retenues par une couronne, partaient d'une extrémité à l'autre de la nef pour se rendre au sommet de l'immense catafalque. Ce dernier formait une véritable chapelle ardente et le cercueil disparaissait sous les flots de mille lumières étincelantes.

Les chapelles latérales étaient splendidement ornées de sombres draperies ainsi que les nombreuses colonnes du temple.

Le chœur du Gésu exécuta avec accompagnement d'orchestre la messe des Morts harmonisée, en altérant avec le chœur des élèves de l'établissement.

Les porteurs du coin du poèle étaient l'hon. Wilfrid Laurier, chef du parti libéral à Ottawa, l'hon. F. G. Marchand, chef du parti libéral à Québec, l'hon. juge en chef Lacoste, de la Cour du Banc de la Reine, l'hon. Joly de Lotbinière, ancien premier ministre de la province de Québec, l'hon. James McShane, ancien ministre et maire de Montréal, l'hon. Pierre Garneau, ancien ministre des Travaux Publics, à Quabec, l'hon. juge Bourgeois, de Trois-Rivières, son ancien associé lorsqu'il pratiquait le droit à St Hyacinthe, L. O. David, président de la société St Jean-Baptiste, Robert McKay, représentant les libéraux anglais, le maire Dessaulles de St Hyacinthe.

Un détachement des membres de police, au nombre de 70, sous les ordres de l'inspecteur Lapointe, ouvrait la marche funèbre.

Puis venaient les membres du corps de musique de la police, qui durant le parcours, firent entendre plusieurs marches funèbres.

Suivaient les membres de la brigade sous les ordres des sous-chefs Naud et Dubois.

Puis les cadets du collège Ste Marie, à l'allure martiale, firent leur apparition.

Ils portaient leur carabine renversée au bras et leur étendard était voilé de crêpe.

Puis les étudiants en droit avec leurs quatre drapeaux prirent place dans les rangs de la procession, ainsi que les élèves de la Faculté de droit et de l'Ecole préparatoire.

Puis la voiture contenant tous les tributs floraux reçus par les membres de la famille avance solennellement, et précède le corbillard.

Ce dernier est traîné par six chevaux et un gardien est placé à la bride de chacun d'eux.

MM. Léon St George et Calixte St Pierre sont les deux suisses de la circonstance et graves et silencieux ils marchent à pas cadencés.

Immédiatement après le corbillard, au premier rang, (suivant l'usage antique chez les comtes romains), le vieux serviteur de l'hon. M. Mercier, Auguste Caron, qui l'a soigné durant sa dernière maladie avec un dévouement admirable, portait sur un coussin l'épée et le chapeau du comte romain, ainsi que les cadres de décorations auxquelles M. Mercier appartenait: la plaque de grand commandant de l'ordre de St Grégoire le Grand, la croix d'officier de la Légion d'Honneur de France, celle de commandeur de l'ordre de Léopold de Belgique, des décorations pontificales et autres magnifiques titres honorifiques.

Le deuil était conduit par les fils du défunt, ses frères, M. Lomer Gouin, son gendre, et les membres des familles St-Denis et Boivin.

Puis venaient les échevins, les employés de la corporation, la magistrautre, le Barreau, les employés du Palais de Justice. Ensuite vinrent les délégués et les membres du Club Letellier, du Club Laurier, du Club Papineau, du Club Chénier, du Club National de St-Hyacinthe, accompagné de son corps de musique la "Philharmonique."

Les membres de l'Union Allet ont assisté en corps aux funérailles. Tous les zouaves portaient la médaille "Bene Merenti" qu'ils reçurent des mains de l'Hon. M. Mercier, à Tourouvre, il y a déjà quelques années.

Les membres du Club le Canadien avec drapeaux voiles de crêpe faisaient aussi parti du défilé. L'hon. Mercier était leur président honoraire- Tous portaient des insignes.

Après la cérémonie funèbre les restes de l'ex-premier ministre ont été déposés au cimetière de la Côte des Neiges, dans la voûte de famille, qui est adjacente à celle de l'hon. T. D'Arcy McGee. Cette voûte, construite il y a quelques années, contient déjà les tombes de M. Alex. Mercier, frère de l'hon. H. Mercier, du père de Mme Mercier, M. St-Denis, et trois petits-enfants de M. Mercier. La dernière fois que ce dernier avait visité le cimetière, c'était le 12 mai dernier, à l'enterrement d'un de ses petits-enfants, et dans cette occasion il avait, en regardant la voûte, fait allusion dans les termes les plus touchants à sa fin prochaine.

M. Mercier laisse quatre enfants: deux fils, Henri et Paul, et deux filles, Mme Gouin et Mlle Eva Mercier. Quatre frères lui survivent: MM. Jean-Baptiste, Edouard, Joseph et Xavier Mercier.

Le cercueil était en fonte métallique et d'une grande richesse. Il a été importé de Manchester, N.-H.

Sur une plaque en argent on lisait:

HONORE MERCIER.

Comte Romain, Grand Croix de l'Ordre de St Grégoire le Grand, Officier de la Légion d'Honneur, Commandeur de l'Ordre de Léopold Ier, Roi des Belges, Conseil de la Reine, Docteur en Droit de l'Université Laval, de l'Université de Fordham, de l'Université Georgetown, Etc., Etc.,

ANCIEN PREMIER MINISTRE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC,

Né le 15 octobre, 1840,
Décédé le 30 octobre, 1894.

DÉCORATIONS.

De bonne heure, ce matin, on a commencé à orner la façade des bâtisses dans les rues Ste Catherine, St Laurent, Notre-Dame, St Jacques, carré Victoria, Craig et Bleury.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

COLLARS AND CUFFS that are *waterproof*. Never wilt and not effected by moisture. Clean, neat and durable. When soiled simply wipe off with a wet cloth. The genuine are made by covering a linen collar or cuff on both sides with "celluloid" and as they are the *only* waterproof goods made with such an interlining, it follows that they are the only collars and cuffs that will stand the wear and give satisfaction. Every piece is stamped as follows:

TRADE ELLULOID MARK.

If anything else is offered you it is an imitation. Refuse any but the genuine, and if your dealer does not have what you want send direct to us, enclosing amount and stating size and whether a stand-up or turned-down collar is wanted. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair.

The Celluloid Company,
427-429 Broadway, New York.

Tous les marchands se sont donnés la main pour faire les choses grandement.

PAR UN ASCENSEUR.

MDE MARGARET GRIFFIN SE FAIT BLESSER.

On Raconte deux Histoires de l'Accident.

Le deuxième accident causé par des ascenseurs la semaine dernière est arrivé à onze heures quarante cinq, samedi avant-midi. La victime est une femme dépassant la soixantaine, nommée Margaret Greffin et demeurant au coin des rues Market et Suffolk. L'accident est arrivé au Tremont & Suffolk.

L'un des gardiens de la manufacture raconte que cette vieille femme était à nettoyer près du mécanisme de l'ascenseur lorsque le machine se mit en mouvement. Un morceau de coton que la vieille femme tenait dans sa main fut pris dans l'engrenage, et elle n'eut pas la présence d'esprit de la lâcher tant qu'elle n'eût pas été entraînée elle-même dans l'engrenage. De suite l'ascenseur stoppa et c'est ce qui lui sauva la vie.

Un autre récit, qui diffère du précédent, a été raconté par le médecin de l'ambulance comme suit: La vieille femme était employée comme balayeuse dans le sous-sol de la fabrique. L'ascenseur était parti pour monter aux étages supérieurs, et la femme Griffin se mit en frais de nettoyer en dessous de l'ascenseur qui descendit subitement et la heurta avant qu'elle eût le temps d'éviter le coup.

Ses cris furent entendus par le gardien de l'ascenseur; il vola au secours de l'infortunée qui avait été grièvement blessée.

Elle fut transportée par ambulance à l'hôpital des corporations où l'on découvrit qu'elle s'était fait fracturer la clavicule, sans compter quelques blessures légères à la tête et aux jambes.

C'est une coïncidence assez étrange que Mde Griffin ait été blessée de la même manière au Tremont & Suffolk que Mde Bridget Nestor l'a été dans le Massachusetts il y a quelques jours.

Cette dernière est encore à l'hôpital des corporations, et on l'a dit en bonne voie de guérison.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH

Each Package SAVENA contains a DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ... 50
Trois mois, ...25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.
67 rue Market, Lowell, Mass

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 8 NOV 1894.

A NOS INSULTEURS.

Nous avons eu l'honneur d'être insulté par l'organe de l'A. P. A., le *Herald* de cette ville, en compagnie des membres de notre clergé et des dévoués religieux et religieuses qui enseignent dans nos écoles paroissiales.

Des insultes comme cette feuille malpropre nous en adresse nous rehaussent dans l'opinion de toutes les personnes bien pensantes. Cela suffit pour faire notre contentement.

Il est vrai que nous avons frappé vigoureusement; mais nous n'employons des menagements qu'avec ceux qui sont en etat de les apprécier. Comme les scribes du *Herald* ne sont pas dans cette catégorie-là, nous y avons été fermement et nous nous en réjouissons: la dose a produit son effet qui s'est traduit par un flot d'injures.

Nous n'avons accompli que notre devoir en stigmatisant comme elle le méritait une feuille remplie de diatribes, de mensonges éhontés à l'adresse des catholiques, comme si seuls les orangistes importés qui rédigent cette feuille malicieuse avaient le droit de vivre à l'ombre du drapeau étoilé.

Quand ce pays a lutté pour acquérir son indépendance, des catholiques français ont traversé l'Atlantique pour venir répandre leur sang sur les champs de bataille américains, et sans cette aide des catholiques, qui sait si les treize colonies n'auraient pas été vaincues! Et cette noble guerre fut entreprise précisément contre ces étrangers, ces orangistes d'Angleterre dont les descendants immigrent aujourd'hui en ce pays et cherchent à se rattraper de la défaite de leurs aieux en voulant gouverner le pays à leur façon.

Mais les choses ne se passeront pas ainsi. Le peuple américain en général a trop d'intelligence, est trop liberal d'idées et il possède une trop bonne mémoire pour ne pas voir combien sont coupables et dangereuses pour la paix de ce pays ces cliques qui cherchent à fomenter en ce pays des guerres de religion.

La Constitution des Etats-Unis, si admirable, met toutes les religions sur le même pied, et c'est travailler contre cette Constitution que de chercher par toutes espèces de mensonges à ameuter une partie de la population contre l'autre parce qu'elles ne professent pas la même religion.

Il faut être bien arriéré, avoir l'esprit bien obtus pour agir de la sorte.

Le *Herald* a publié une traduction de notre article dans lequel nous le fustigeons. Incapable de trouver un seul argument pour nous réfuter, il nous insulte sous le voile de l'anonyme, et ressort à quelques mensonges pour pouvoir attaquer le prêtre catholique et nos écoles paroissiales.

D'abord le *Herald* prétend que c'est un révérend pere (holy father) qui a écrit pour nous l'article en question. C'est un compliment qu'il se trouve à nous faire, sans trop s'en douter.

Voilà pour son premier mensonge. Il y a un proverbe qui dit *menteur comme un arracheur de dents*. Quand on a fait ce proverbe, les scribes du *Herald* n'étaient pas nés, car il ne serait pas tel qu'on le voit aujourd'hui. Assurer une chose sans même un semblant de preuve, voilà le genre du *Herald*.

Notre affirmation vaut autant que celle de ces gens-là; eh bien, la voici: Le clergé n'a jamais, depuis que notre journal existe, écrit des articles de rédaction pour les rédacteurs de l'ETOILE.

Passons au deuxième mensonge.

Le *Herald* prétend que les rédacteurs de l'ETOILE sont nouvellement arrivés en ce pays, depuis à peine six mois, ce qui ne serait pas après tout un grand mal. Tout de même c'est faux.

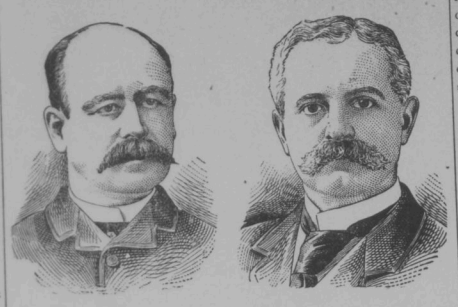
Ceux qui rédigent notre journal habitaient les Etats-Unis avant que le Rev. Hugh Montgomery, un homme qui veut tout mener à sa guise en cette ville, eût mis les pieds à Lowell.

Nous n'avons pas autant de prétentions; nous ne cherchons pas à régenter tout le monde; mais quand on nous attaque, nous avons le courage de nous défendre.

Les scribes qui font deux fois par semaine dans le *Herald* et qui sont, suivant une expression de Shakespeare, les oiseaux salissant leur nid, peuvent insulter à droite et à gauche, à la faveur des profondes ténèbres qui les dérobent à la vue. C'est rare qu'on cherche à se cacher de la sorte quand on fait le bien. C'est la nuit, à la faveur de l'obscurité que les oiseaux nocturnes, comme les hibous, les chauves-souris, font leurs mauvais coups.

Nous demandons pardon à nos lecteurs d'avoir consacré tant d'espace à des gens que nous devrions laisser croupir dans l'oubli d'où ils cherchent à sortir en éclaboussant une partie respectable de la population de cette ville; mais qu'ils restent assurés qu'une fois n'est pas coutume: si le *Herald* n'avait pas prétendu faussement qu'un de nos articles avait été écrit par un des membres de notre clergé, nous aurions certainement passé sous silence ses injures; mais nous devions à la vérité outragée de rétablir les faits, afin que personne ne se laisse induire en erreur.

DEUX VAINQUEURS!



HONS. F. T. GREENHALGE et ROGER WOLCOTT.

LES VIPERES.

Je ne vais pas, chers lecteurs, faire la concurrence aux professeurs de nos collèges et vous donner une leçon d'histoire naturelle.

Cependant nous allons, si vous le voulez bien, faire ensemble un peu de zoologie morale et étudier, pour commencer, la race des vipères. Plus tard, nous nous occuperons d'autres animaux de la même espèce.

Voyez ce monsieur à la mine souriante; il salue tout le monde, il a pour chacun une bonne parole, un geste bienveillant. On dirait que son plus grand bonheur serait de voir régner partout la paix et l'union. Les éloges ne lui coûtent rien et les louanges tombent de ses lèvres comme l'eau d'une gouttière, un jour de pluie battante. Seulement, tout en gémissant sur les plaies qui affligent l'humanité, il trouve toujours le moyen de faire quelques taches aux portraits-flatteurs qu'il a tracés.

"Pierre est un brave homme, mais...

—Mais quoi?

—Vous ne savez pas?

—Non.

—Cela m'étonne."

Puis il vous plante là. Si vous n'avez pas le caractère fortement trempé, vous restez sous l'impression que Pierre a commis quelque forfait.

L'homme vipère qui a fait entrer le doute dans votre esprit a atteint son but. Vous vous méfierez désormais de Pierre et vous croirez facilement tout le mal qu'on vous dira de lui.

La vipère humaine n'attaque jamais en face celui dont elle veut ternir la réputation. Elle se glisse dans l'ombre, elle rampe inaperçue. Elle ajoute du miel à son venin, elle mord en caressant, elle empoisonne sans qu'on s'en aperçoive.

La vipère fait toujours semblant de partager les convictions de ceux à qui elle parle; au fond, elle n'est d'accord qu'avec le diable, cet ennemi éternel du genre humain.

Et dire que c'est elle qui fait et défait les réputations! Ah! les calomniateurs et les médisants ont une grande puissance, une puissance infernale, capable d'effrayer les plus vaillants, de perdre les plus forts.

Comment expliquer cela?

La chose est bien simple; ils ont une alliée qui les sert fidèlement: la crédulité humaine.

Oui, avouons-le franchement, notre fragile nature nous porte à croire sans hésitation tout le mal qui se débite sur le compte du prochain. On dirait que cela nous flatte, que nous nous croyons meilleurs, plus vertueux, à mesure qu'on nous prouve que les autres sont plus mauvais.

Nous devrions nous dire, quand les calomniateurs se permettent de déchirer devant nous la réputation de l'une ou de l'autre personne de notre entourage, qu'à notre tour nous serons traînés sur la claie quand nous ne serons plus là.

Nous devrions savoir que ceux qui médisent du prochain exagèrent ses torts, révèlent ses défauts, l'accusent de méfaits souvent imaginaires, n'agissent ainsi que pour cacher leurs propres torts, leurs défauts et leurs mauvaises actions.

L'homme vraiment vertueux est toujours prêt à excuser et à pardonner; il ne juge pas, afin de ne pas être jugé à son tour par Celui qu'on ne trompe pas.

"S'il n'y avait pas de recéleurs il n'y aurait pas de voleurs," dit le proverbe; s'il n'y avait pas de gens crédules, toujours prêts à les écouter, il n'y aurait ni médisants ni calomniateurs.

Lecteurs, s'il vous arrivait de voir ramper à vos pieds une vipère, vous l'écraseriez ou, du moins, vous ne chercheriez pas à la caresser. Agissez de même pour les vipères à deux pattes... La loi, qui protège les mauvais aussi bien que les bons, vous défend de leur tordre le cou; mais vous pouvez les tuer moralement, en les envoyant... au diable, qui, s'il n'est pas leur père, est pour le moins leur cousin.

Essayez de suivre ce conseil et vous verrez qu'il y a du bon. Lorsque l'un ou l'autre de ces beaux messieurs viendra vous chanter: "Un tel a dit ceci de vous, un tel a dit cela," répondez-lui que c'est très bien et que vous demanderez à "un tel" si tout cela est exact. C'est surtout ce que craignent les vipères qui ont des nouvelles à communiquer sous le sceau du secret.

Vivons bien, remplissons nos devoirs le plus exatement possible et ne nous inquiétons pas à propos de ce que l'on pourrait dire de nous.

Et, surtout, ne nous occupons pas de ce que font les autres. En ceci on peut appliquer le proverbe: "Chacun pour soi."

JEAN DES ERABLES.

ACTUALITES.

Le pape a refusé d'accorder à M. Emile Zola, l'auteur français, une audience sous aucune condition.

Un bon souvenir, une prière tous les jours du mois pour les chères âmes qui souffrent dans le purgatoire et nous crient, du fond de leur prison:

"Ayez pitié de nous, vous au moins qui fûtes nos amis."

—Jennie Behl, une jeune femme de Hoboken, N J, est tombée morte à une heure du matin pendant qu'elle dansait à Jersey City à un bal donné par la Winfield Weed Association. On suppose que cette infortunée a succombé à la rupture d'un anévrisme.

On vient de découvrir à l'enquête tenue au sujet de la police à New York qu'il existe en cette ville, 500 maisons, médecins, matronnes et charlatans qui se chargent de faire des opérations criminelles. Ce qui est encore plus abominable, c'est que ces gens exercent leur métier, grâce à l'argent qu'ils versent à la police.

Le révérend docteur Campbell dit que les Chinois de Montréal sont très anxieux d'apprendre le français. Ces Mongols se montrent en cela plus éclairés que nos compatriotes anglais, qui font fi de notre langue. A part les Canadiens-français, il n'y a pas de pays au monde où l'on apprenne moins le français qu'au Canada.—Le *National* de Montréal.

Lu dans un journal anglais:

On dit que le cordonnier est souvent le plus mal chaussé; mais il y a en Angleterre une personne qui est encore plus mal chaussée que n'importe quel cordonnier. Cette personne, c'est Victoire, reine de la Grande-Bretagne et Impératrice de toutes les Indes. Notre souveraine abomine les chaussures neuves et les vêtements neufs. La généralité des dames donnent à leurs domestiques ou aux pauvres leurs vieilles robes et leurs bottines usées, la reine fait tout le contraire: elle donne les chaussures et les robes neuves et n'est jamais si heureuse que lorsqu'elle peut marcher avec une vieille paire de savates aux pieds et sur le corps une vieille blouse noire, sans corset.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remede garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

TOUJOURS LES GRANDS PROJETS.

L'annexion de Terreneuve est dans l'air; il est facile de voir que c'est un projet cher aux conservateurs et que l'on est décidé à le pousser à tout prix.

Cela se conçoit: les tories doivent naturellement, par la force même des choses, être poussés vers la réalisation de ce vœu cher à leur ancien chef sir John Macdonald.

Cependant, les vues qui les poussent actuellement ne sont pas les mêmes qui faisaient agir le "vieux renard," comme l'appelait irrévérencieusement le *Monde*.

Son but à lui était bien simple: il voulait compléter l'œuvre de la Confédération, c'est-à-dire l'englobement des Canadiens-français et de la province de Québec dans les Anglais et les provinces anglaises. Terreneuve, ayant une majorité anglaise et un foyer d'orangisme à Saint-Jean remplissait parfaitement le but qu'il s'était proposé.

Cela faisait une nouvelle pierre au cou de l'influence française.

Mais il n'eut pas le temps de pouvoir compléter son œuvre.

La mort l'atteignit trop tôt.

Ses successeurs reprennent aujourd'hui son projet en sous-main et tout fait prévoir un mouvement sérieux dans ce sens aux prochaines élections fédérales.

Mais la tentative s'est complétée d'un job colossal, fantastique comme, seuls, peuvent en concevoir les pillards qui règnent à Ottawa.

Séduits par l'histoire de Sir John et incapables de trouver quelque chose de nouveau, ils rêvent un autre Pacifique qui leur donne le pouvoir pour vingt ans à venir.

Aussi voilà le plan qu'ils ont conçu:

Il ne s'agit rien moins que de construire un chemin de fer de Québec à St Jean de Terreneuve par la côte Nord jusqu'au détroit de Belle Isle.

On avouera qu'il nous en coûtera cher, dans ces conditions, d'avoir longtemps au pouvoir les Haggart, Ouimet, Angers, Curran, Thompson, etc.

Mais il n'y a rien de trop beau pour ces messieurs les bleus, "les honnêtes gens!"—La *Patrie*.

Un mari rentre à six heures du matin.

Scène de l'épouse.

Ma chérie, ne me gronde pas. Je te jure que j'assistais à une réunion publique.

Et tu rentres à pareille heure?

Le président avait oublié de lever la séance.

DEUX CRIMES.

Paulding, Ohio, 5 nov—George et Nellie Good, âgés respectivement de neuf et six ans, enfants de Samuel Good, qui demeure à environ trois milles au nord de Paulding, ont été trouvés assassinés dans les bois voisins.

Dimanche après-midi, ces enfants s'amusaient dans le chemin près de la demeure de leurs parents, et tout en jouant ils s'enfoncèrent dans les bois avoisinants.

Le soir vint et comme ils n'étaient pas de retour, leurs parents, très inquiets, se mirent à leur recherche en compagnie de quelques personnes du voisinage.

Les corps des petites victimes furent trouvés dans un buisson.

La tête de la fillette avait été écrasée, sa gorge était tranchée et et ses entrailles avaient été arrachées.

La tête du jeune garçon tenait à peine au tronc et tout son corps était affreusement mutilé.

Les deux corps étaient attachés l'un à l'autre avec une corde goudronnée, puis ils avaient été jetés dans le buisson auquel le feu avait ensuite été mis, mais les flammes n'avaient pas tardé à s'éteindre, à cause de l'humidité. Les deux corps ne furent que noircis par la fumée.

Il n'y a qu'une seule conjecture relativement à la cause de ce double crime, et c'est la suivante: la petite fille a été outragée, puis assassinée; ensuite son petit frère fut tué pour l'empêcher de révéler le premier crime.

Le shérif Staley a arrêté sous soupçon Charles Hart, âgé de 19 ans, qui demeurait près de la demeure de la famille Good. Hart est un jeune homme sans aucune instruction et quelques-uns le disent aliéné. Son arrestation est due à ses actions étranges.

Leo Cain, un nègre qui a été le compagnon de Hart, a aussi été arrêté et logé en prison.

Paulding se remplit bientôt d'hommes qui parlaient de lyncher les deux prisonniers.

Le juge Snook et les principaux citoyens ont fait des efforts pour tranquilliser la foule en prononçant plusieurs discours l'assurant que justice serait faite.

A trois heures cette après-midi une bande d'hommes et un mastif se rendirent sur les lieux de l'effroyable tragédie.

L'attitude de la foule devient de plus en plus menaçante.

Prédication en Plein Air.

Un nommé Morgan, qui est de retour d'Angleterre, écrit ce qui suit à un journal de Québec:

Comme la question de la prédication en plein air créait quelque excitation dans votre bonne ville, lors de mon départ, j'ai cru vous intéresser en vous expédiant sous ce pli le premier journal qui m'est tombé sous la main à Moville ce matin, vu qu'on y rapporte une décision de la Cour d'Appel à Londres, qui a affirmé avec dépens contre le ministre une décision condamnant à l'amende un ministre methodiste, le Révérend R. R. Corwell, pour avoir prêché l'Evangile en plein air. En rendant sa décision, la Cour a déclaré que sous la loi anglaise, deux ou trois femmes pouvaient s'objecter à ces assemblées et prédications, et faire condamner à l'amende ceux qui auraient ainsi voulu changer la voie publique en chapelle.

M. Morgan accompagne sa lettre d'un extrait du *Courrier de Liverpool*, qui se lit comme suit:

Dans la cause du Révérend R. Corwell, ministre méthodiste de Londres, qui avait été récemment poursuivi et condamné pour prédication en plein air, la Cour d'Appel de Londres vient de confirmer avec dépens contre le Révérend, unanimement, la décision du tribunal inférieur.

Par ce jugement il appert que deux ou trois personnes peuvent, si la chose leur déplait, empêcher toute prédication en plein air en s'adressant aux tribunaux.

RESURRECTION.

Le docteur P. J. Gibbons, un spécialiste de talent de Syracuse, N. Y., prétend que les criminels qui ont expié leur crime sur la chaise électrique ne sont point morts par le choc qu'ils ont reçu et qu'ils sont bel et bien disséqués vivants par les médecins qui font l'autopsie de leur corps.

Le docteur Gibbons dit que l'insensibilité du corps peut durer plusieurs heures après que le courant électrique a frappé la victime et que tout ce qu'il faut faire pour ramener le supplicié à la vie est de rétablir la respiration à l'aide d'un appareil qu'il a inventé et dont il a fait l'expérience avec succès.

Le gouverneur Flower a promis au docteur Gibbons de lui laisser tenter l'expérience sur un condamné à mort nommé Wilson et qui est actuellement détenu à la prison d'Auburn.

Wilson a, dit-on, consenti à se soumettre à l'épreuve dans l'intérêt de la science, pourvu qu'on lui fasse grâce si le docteur réussit.

Le docteur Gibbons paraît assuré du succès.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

MESURE DE RIGUEUR.

—Le juge Pagnuelo a émis une règle de cour contre la ville *re* le prolongement de la rue St Laurent. La ville devra répondre à cette procédure vendredi et donner les raisons qui peuvent justifier son attitude.

DEUX CLAUSES.

—Voici les deux seules clauses du testament de M. Mercier—fait le 20 août dernier—qui peuvent être portées à la connaissance du public:

1. Je meurs en communion avec l'Eglise de Rome dont je partage les croyances et sollicite les prières. Je désire que mes funérailles aient lieu dans l'église du Gésu, en cette cité, de la manière la plus simple et la plus modeste possible.

2. Je pardonne à ceux qui m'ont fait du mal et je demande pardon à ceux que j'aurais offensés, soit dans ma vie privée, soit dans ma vie publique.

LES SPIRITES DÉNONCÉS.

—Hier, à l'église Notre-Dame, M. le curé Déguire et M. l'abbé Daniel ont tour à tour dénoncé le spiritisme et les nombreux adeptes qu'il a faits depuis quelque temps dans notre ville et dans certains villages de notre région.

C'est le démon, ont dit ces Révds Pères, qui fait marcher les "planchettes."

Les spirites sont maintenant tellement nombreux à Montréal, qu'ils parlent fortement d'organiser un congrès dans le cours de l'hiver.

ENCORE MERCIER.

—En date du 5 novembre: "Il y a deux ans, à pareille date, M. Honoré Mercier était acquitté devant les tribunaux de Québec. Le lendemain, Montréal lui faisait une ovation."

LE SUICIDÉ RECONNU.

—L'étranger que l'on a trouvé pendu samedi matin, sur la rue St Hubert, a été reconnu comme étant M. Pierre Thibodeau, marchand général à St Grégoire, comté de Nicolet.

Le coroner a tenu une enquête

Le Dr Geo. Villeneuve a été entendu le premier et a expliqué les causes de la mort. Il a ajouté que les blessures qu'il a remarqués sur le défunt sont les mêmes que si la corde dont il s'est servie pour se pendre avait été placée après la mort.

M J. B. Paré raconte comment il a trouvé le défunt. "Il était accroupi, dit-il, et ses mains pendaient chaque côté de lui; son sac de voyageur et son parapluie étaient déposés à ses côtés."

M. Luc Thibodeau, de St Grégoire, frère du défunt, rend son témoignage.

Il dit que son frère est âgé d'environ 58 ans. Il a quitté St Grégoire mercredi dernier pour venir à Montréal et de là, se rendre à la Longue-Pointe pour se faire soigner par des médecins spécialistes. C'est M. le curé Panneton qui lui a conseillé d'aller à la Longue-Pointe. C'était là le but de son voyage.

"Depuis quelque temps, continua le témoin, on s'apercevait que mon frère n'était pas le même.

Il ne mangeait et ne dormait pas.

Sa femme était plongée dans une grande inquiétude en le voyant partir ainsi pour la ville. Je suis venu à Montréal afin de tranquiliser ma belle-sœur et de surveiller mon frère.

J'ai appris sa mort sur le marché."

M. Damase Pilon, commis chez M. David Madore, dit qu'il a vu le défunt vendredi lorsqu'il est allé payer un compte. Il lui a dit qu'il était mal à l'aise et qu'il venait de se faire soigner.

Les affaires du défunt prospéraient.

Il était hautement apprécié par les maisons de gros.

En venant à Montréal il a passé par Trois-Rivières où il a payé un compte.

A Montréal il a également soldé tout ce qu'il devait.

En présence de tous ces faits, le jury a rendu un verdict de "suicide dans un moment d'aliénation mentale."

Le corps a été transporté à St Grégoire.

GRAVURES OBSCÈNES.

—Le détective Carpenter a arrêté samedi un jeune homme du nom d'Eugène Côté, employé dans une assurance de cette ville, pour avoir vendu et avoir expédié par la malle des gravures obscènes.

Il appert que Coté faisait un commerce considérable de ces portraits au Canada et aux Etats-Unis.

Le prisonnier a été traduit devant le juge Dugas et a été admis à caution. En cour de police, l'accusé a plaidé non-coupable et son procès a été fixé à vendredi prochain.

C'est M. Sharp, avocat, qui poursuit cette affaire au nom du gouvernement.

Ces gravures, comme beaucoup d'autres de ce genre, sont importées de Hollande.

VENTE D'UNE FABRIQUE.

—M. L. E. N. Pratte, le fabricant et marchand de pianos bien connu de Montréal, vient d'acheter la fabrique de G. W. Cornwall & Cie à Huntingdon, Québec.

Cette manufacture était fermée depuis un an.

M. Pratte va profiter de cette occasion pour perfectionner l'outillage de sa nouvelle fabrique et de plus se propose de transporter ses ateliers de Montréal à Huntingdon tout en continuant les affaires dans ses magasins de la rue Notre-Dame.

A la demande d'un certain nombre de capitalistes, M. Pratte a résolu de former une compagnie limitée au capital de $200,000, afin de fabriquer sur une plus grande échelle et satisfaire aux demandes de ses clients.

NOMINATIONS.

—Mgr Fabre a fait les ordinations et nominations suivantes:

Diaconat: Eugène P. Guilbault, Montréal; P. J. McKeon, London; J. H. Brennan, Manchester; T. R. Halpin, New York; W. A. Grefillan, Springfield; D. J Meloche, Valleyfield.

Sous-diaconat: Jos. Forest, Art. Forest, Montréal.

M. Alph. Bourgeois, vicaire à St Charles de Montréal

M. J. B. Desrosiers, vicaire à St Esprit.

M. Odilon Forest, vicaire au Sacré-Cœur, Montreal.

M. Gustave Melançon, vicaire à St Martin.

QUÉBEC.

—L'*Electeur* nous apprend qu'au caucus libéral de vendredi, il a été question de la candidature de M. Joly à Bonaventure. D'autres disent que les noms de MM. Chs et Chrysostôme Langelier ont été mentionnés aussi.

Comme M. Laurier compte sur M. Joly pour les Communes, il est probable que ce dernier n'ira pas à Bonaventure.

LANORAIE,

MORT DE M. DEQUOY.

—M. l'abbé L. P. A. Dequoy, ancien curé de Lanoraie, est décédé samedi chez son frère, M. le curé de Contrecœur.

Demain, à neuf heures et demie, on chantera un service pour le repos de son âme dans la paroisse de Contrecœur.

Mercredi, à la même heure, nouveau service à Lanoraie.

M. l'abbé Louis Alfred Dequoy dit Ricard était né à l'Assomption, le 25 octobre 1834.

Il était fils de Jean-Baptiste Dequoy et Elizabeth Pelletier.

Après avoir été vicaire à St Jérôme, à Saint Clément et à Ste Philomène, il fut curé de Sainte Adèle, de Saint Placide et de Lanoraie.

LAOHUTE,

LE FEU.

—Nous apprenons que les dommages causés par le feu aux moulins de M. J. C. Wilson & Cie, fabricants de papier, à Lachute, sont loin d'être aussi considérables que nos dépêches l'avaient d'abord annoncé.

Le feu a originé dans la salle des machines et une seule presse a été endommagée.

Les moulins fonctionneront sans interruption.

UNE MENACE.

On Tentera d'Enlever les Restes Mortels de M. Mercier.

L'un des plus hauts fonctionnaires de l'hôtel de ville de Montréal a reçu une lettre anonyme lui annonçant que dans la nuit de dimanche une audacieuse tentative serait faite au cimetière de la Côte des Neiges. Des brigands de Buffalo, N. Y., affiliés à la P. P. A. dont on connaît les ramifications dans Ontario, auraient résolu de venir enlever les restes mortels de l'ex-premier ministre.

Ce bruit lugubre s'est répandu dans la ville comme une traînée de poudre. On a, dit-on, décidé de monter la garde autour du tombeau de M. Mercier durant une quinzaine de jours. On se rappelle qu'une garde armée a protégé durant un mois la dépouille de sir John Macdonald.

Le père de Mlle Hortense veut lui faire épouser un monsieur riche.

—Mais, papa, il est vieux.

—Bah! à peine cinquante ans.

—J'en aimerais mieux deux de vingt-cinq!

DANS LE MASSACHUSETTS.

GREENHALGE ELU PAR PLUS DE 70,000.

Knox est Sans Aucun Doute Elu Membre du Congres.

A cause de la tempête, les rapports ne nous sont pas arrivés aussi promptement qu'on l'espérait.

Même à l'heure présente, tous les rapports ne sont pas connus; cependant on en a reçu assez pour pouvoir dire, sans crainte de faire erreur, que le gouverneur Greenhalge a été réélu par au moins 70,000 de pluralité.

Knox, candidat républicain au Congrès, est élu sans aucun doute; on ignore encore le chiffre exact de sa majorité. Six villes du 5ème district ont donné à Knox (rép) 5014; Fifield (dém) 4111. Les mêmes villes l'an dernier ont donné à Knox (rép) 4336; Stevens (dém) 5038, pertes totales des démocrates, 1835.

Lawrence—Knox 3344, Fifield 3186.

Voici la liste des congressmen élus dans le Massachusetts: Wright, North Adams, R; Gillette, Springfield, R; Walker, Worcester, R; Apsley, Hudon, R; Knox, Lawrence, R; Cogswell, Salem, R; Barrett, Melrose, R; McCall, Winchester, R; Fitzgerald, Boston, D; Atwood, Boston, R; Draper, Hopedale, R; Morse, Canton, R; Simpkins, Yarmouth, R, soit douze républicains et un démocrate.

Nous donnons ci-dessous un tableau du vote des differentes villes du Massachusetts en faveur de Greenhalge et de Russell, avec le vote de l'an dernier.

	1894		1893	
	Greenhalge	Russell	Greenhalge	Russell
Boston,	29984	33076	29327	39042
Lowell,	6797	5600	6520	6779
Haverhill,	2217	1081	2620	1799
Medford	1055	515	1311	811
New Bedford	3380	1382	3149	1791
No. Brockfield,	340	315	373	420
Rochester,	81	8	104	21
Scituate,	149	45	106	96
Sharon,	158	74	151	98
Sherborn,	87	51	95	54
Somerset,	234	75	219	92
Spencer,	555	326	641	535
Yarmouth,	254	45	286	65
Foxboro,	351	115	305	171
Westboro,	463	182	507	334
Belmont,	206	210	197	154
Arlington,	590	347	571	469
Barre,	202	51	210	106
Bedford,	86	26	106	38
Berkley,	116	6	138	10
Halifax,	57	15	62	24
Brookline,	1147	693	1663	894
Pepperell,	336	105	340	178
Grafton,	366	125	404	222
Orleans,	195	25	190	41
Eastham,	64	6	64	21
Wellfleet,	131	26	133	44
Lexington,	315	126	325	198
Marion,	83	30	85	54
Mattapoiset,	167	60	180	20
Hanson,	117	21	144	59
Braintree,	433	192	486	365
Duxbury,	151	43	203	110
Andover,	610	249	593	255
Lawrence,	3369	3171	3123	3487
Nahant,	64	82	50	101
Saugus,	445	157	441	267
Swampscott,	353	71	362	111
Belchertown,	185	80	213	116
North Adams,	1494	742	1519	948
Chelmsford,	334	111	353	158
Tewksbury,	207	32	174	61
Billerica,	374	94	327	148
Cohassett,	173	60	203	100
Dover,	64	18	65	33
Freetown,	166	12	158	23
Melrose,	1150	480	1101	612
No Reading,	94	17	97	34
Bridgewater,	355	168	427	253
Georgetown,	199	95	246	180
Hingham,	394	145	429	253
Holliston,	254	239	294	319
Hubbardston,	120	43	133	74
Dracut,	205	150	224	153
Dana,	66	10	61	37
Rutland,	75	33	84	51
Winthrop,	363	105	306	131
Dunstable,	58	34	50	35
Groveland,	207	116	182	170
Bradford,	304	148	437	207
Avon,	183	144	179	170
Brewster,	119	26	105	29
Boxford,	78	26	88	39
Harwich,	250	55	299	92
Whitman,	491	27	563	386
Chilmark,	17	9	34	26
Carlisle,	34	10	61	16
Truro,	83	8	97	22
Abington,	400	212	441	382
Hull,	42	46	40	65
Ipswich,	392	126	440	201
Lakeville,	49	11	86	38
Lancaster,	183	70	273	83
Mansfield,	258	72	343	153
Peabody,	950	817	951	994
Princeton,	111	14	125	33
Raynham,	127	9	78	21
Salem,	3771	1707	2895	2145
Webster,	496	339	491	356
Tyngsboro,	64	31	62	4
Falmouth,	300	47	316	84
Mashpee,	52	2	51	5
Chatham,	184	37	228	80
Sandwich,	147	78	198	119
Bourne,	145	35	177	47
Dennis,	332	23	335	38
Holbrook	213	67	266	213
Carver,	41	27	41	45
Reading,	515	92	503	211
Westport,	183	15	222	31
W. Bridgewater,	136	44	199	78
Winchester,	555	334	500	417
Westford,	211	78	233	138
Canton,	334	309	346	435
Randolph,	285	340	308	436
Stoughton,	498	361	516	420
Groton,	187	51	213	108
Auburn,	108	29	106	54
Adams,	547	337	559	379
Florida,	50	7	48	6
Clarkesburg,	70	7	92	28
Peru,	37	14	37	26
Southampton,	113	17	120	34
Danvers,	744	294	799	444

54eme CONGRES.

LES REPUBLICAINS ONT FAIT PARTOUT DES GAINS.

Le Nombre des Congressmen Elus Dans Divers Etats.

Il y a eu des élections congressionnelles dans 41 Etats — le Maine, le Vermont et l'Orégon ont eu les leurs précédemment. Nous donnons ci-dessous un tableau le plus correct possible du résultat des élections dans toutes les parties du pays. On verra qu'à New York les républicains ont gagné par plus de 100,000 de majorité. Le sénateur Hill et Tammany Hall ont été défaits à plate couture. Le président du Comité Républicain prétend que Levi P. Morton, le candidat républicain pour gouverneur de New York, a une pluralité de 150,000.

Il nous arrive la rumeur que Wilson a été défait dans la Virginie-Ouest. Nous ne pouvons pas garantir que cette nouvelle est vraie; quand les dernier rapports seront reçus, on saura au juste si Wilson est élu ou défait.

Tout indique que les républicains vont avoir le contrôle de la Chambre des Représentants à Washington.

Voici le tableau donnant le nombre de congressmen élus dans chaque Etat de l'Union d'après les derniers rapports:

Alabama — Pour le Congrès: huit démocrates; un populiste.

Arkansas—Congrès: six démocrates.

Californie—Congrès: trois républicains.

Colorado—Congrès: deux républicains.

Connecticut—Congrès: un républicain.

Caroline du Sud — Congrès: trois démocrates.

Dakota-Nord — Congrès: un populiste-démocrate.

Dakota-Sud — Congrès: deux républicains; six démocrates.

Floride—Congrès: deux démocrates.

Georgia—Congrès: dix démocrates.

Illinois—Congrès: quatre républicains.

Indiana—Congrès: deux républicains; deux démocrates.

Iowa—Congrès: neuf républicains; un démocrate.

Kentucky—Congrès: huit démocrates.

Louisiane — Congrès: quatre démocrates.

Maine—Congrès: quatre républicains.

Maryland—Congrès: trois démocrates.

Massachusetts—Congrès: douze républicains; un démocrate.

Michigan—Congrès: six républicains.

Minnesota — Congrès: quatre républicains.

Mississippi— Congrès: sept démocrates.

Missouri—Congrès: neuf démocrates.

New Hampshire — Congrès: deux républicains.

New Jersey—Congrès: deux républicains.

New York—Congrès: seize républicains; six démocrates.

Oregon—Congrès: deux républicains.

Ohio—Congrès: dix-sept républicains; quatre démocrates.

Pensylvanie — Congrès: vingt-un républicains; cinq démocrates.

Rhode Island—Congrès: deux républicains.

Texas—Congrès: six démocrates.

Vermont—Congrès: deux républicains.

Virginie—Congrès: sept démocrates.

Virginie-Ouest — Congrès: un républicain.

Wisconsin — Congrès: quatre républicains; trois démocrates.

Quant aux autres Etats, nous aurons les rapports plus tard.

Le "French Vote."

Le *Sun* (dém.) dit:

"Le changement de front du vote canadien, ainsi que la candidature de Thomas F. Connolly, ont causé la défaite de Brady.

"Brady a reçu 338 votes de moins que Foss et 195 de moins que Fifield par toute la ville.

"Dans le Quartier Quatre Fifield a eu 620, Brady 539, une différence de 81."

Accident.

Ces jours derniers, Mde Jean-Ba

CHAMBRES A LOUER—Dans l'Edifice du Bon Marché convenables pour Bureaux, Salles de confction pour modistes, &c. Aussi quelques bonnes chambres garnies, avec service de l'ascenseur. Adressez-vous aux bureaux du Bon Marché.

BON MARCHE.

Une autre VENTE qui Reveille,

- - - - dans notre Sous-sol.

Cette semaine ce sont de nouvelles importations de Services pour le Diner. Les lots et les prix mentionnés sont pour cette semaine. Ne faites pas d'erreur quant au temps. Ne les cherchez pas après cette semaine.

Sous-Sol, Sous-Sol,

SETS A DINER.

Un lot de nouveaux Services à Diner, imprimés et anglais, 112 morceaux, à fleurs bleues, valant $10.00,

$6.98 le Service.

Un lot de nouveaux Services à Diner, nouvelles formes avec légères décorations, valant $12,

$7.98 le Service.

Un lot de Services à Diner, imprimés, nouvelles formes et décorations, valant $12,

$7.98 le Service.

Un lot de Services à Diner Furnival, nouvelles et jolies décorations bleues et saumon, valant $15,

$11.98 le Service.

Un lot de Services à Diner Grindley, forme française et belles décorations françaises, valant $16.50,

$12.98 le Service.

Un lot de Services à Diner Royal semi-porcelaine, décorations Mayflower, valant $16,

$12.49 le Service.

Un lot de Services à Diner en semi-porcelaine, avec décorations de fleurs délicates 130 morceaux, valant $20,

$16.49 le Service.

Seulement 10 Doz. de Services à Dîner, nouveaux, bleus, jolies décorations, importés pour être détaillés à $17,

$14.69 le Service.

Services Blancs.

100 Doz. de Plats de 7 pcs, **67 cts la Doz.**

75 Doz. de Plats de 5 pcs, **45 cts la Doz.**

7 Doz. de Plats de 10 pcs, **25 cts chacun.**

20 Doz. de Plats à Pain de 5 pcs, **6 cts chacun.**

25 Doz. de Sauciers, **3 cts chacun.**

100 Doz. de Coupes et Soucoupes à thé en Faïence allemande, **98 cts la Doz.**

Voyez le Graveur sur Verre dans notre Sous-Sol.

NOTES LOCALES.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Si vous voulez avoir un belle photographie, allez au Loupret's Studio, Mansur Block, coin de rues Central et Market.

Nous saluons avec plaisir l'arrivée au milieu de nous de deux compatriotes, MM. Théodore Hétu et Euclide Fleury, autrefois de Ste Melanie, P. Q.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Une Œuvre Democratique.

Mardi soir, un Canadien-français, M. Wm Bouilliane, un fidèle employé municipal, reçut son congé, paraît-il, pour avoir eu le malheur d'exprimer ses tendances républicaines. Les chefs canadiens républicains s'occupent de trouver et de punir les coupables. Ce ne sera pas long et l'avenir dira ce qui en sera résulté.

En Foule!

En foule, ce soir, à la salle Huntington, pour assister au Grand Parti d'Huîtres organisé par le R. P. Forget.

C'est pour les pauvres et l'église St Jean Baptiste; tous les catholiques ne doivent pas manquer cette opportunité d'amasser des trésors pour le ciel, tout en passant une agréable soirée.

En foule à la salle Huntington!

Le Rev. Montgomery.

Lundi soir, pendant la grande assemblée républicaine, le Rev. Hugh Montgomery voulut aller s'asseoir sur la scène, en compagnie des orateurs républicains.

M. Frank W. Howe, ex-sénateur, demanda au Rev. Montgomery s'il avait reçu l'invitation de venir prendre place sur la scène et sur la réponse négative du ministre, M. Howe lui dit que sa présence n'était pas requise.

Le Révd Hugh Montgomery dut se retirer.

Il suffit d'être connu pour un membre de l'A. P. A. et les gens bien pensants nous tournent le dos. Le Révd Hugh Montgomery a appris cette vérité là à ses dépens hier soir.

La Premiere Tempete de Neige.

La première tempête de neige de la saison a fait son apparition lundi soir.

Le vent soufflait avec une grande force et les ténèbres étaient épaisses. Ceux qui durent sortir pendant la soirée trouvèrent cette température tout à fait désagréable.

Le service télégraphique et téléphonique, quoique manœuvrant mal, n'a pas été interrompu.

Mardi matin, ceux qui n'avaient pas mis le nez dehors hier soir sont restés tout surpris de voir le sol couvert d'une couche assez épaisse de neige, ainsi que les toits et les arbres. On se serait cru en plein hiver.

Aujourd'hui le temps s'est éclairci et ce soir la neige aura presque complètement disparu.

La Vie, la Sante et la Force

Apalachicola, Fla., 17 Fév. 1889.
MM. Lippman Bros,

Je vous écris pour vous informer que j'étais affligé de la maladie du sang. J'ai essayé une bouteille xxx et elle ne m'a rien fait. Je gardais le lit depuis sept mois. J'ai essayé des médécins distingués et ils ne m'ont rien fait. J'ai lu votre annonce de la P. P. P. dans le "Apalachicola Times" et j'ai pensé de l'essayer. La bouteille que j'ai eu ce soir en vaut sept ou huit et maintenant oh! que je suis bien. Depuis ce temps je vais à mes affaires, comme inspecteur de bois de charpente. Vous pouvez publier ceci si vous le desirez. J'ai dit la chose à mes amis que la P. P. P. est la vie, la santé et la force.

M. P. Boleen.

Vendu par tous les droguistes et les magasins en général, Lippman Bros, Prop. et Pharmaciens, Savannah, Ga.

Mariage.

Lundi matin, à la résidence des RR. PP. Oblats, M. Joseph R. Gélinas, un jeune et populaire typographe employé au *Times* de cette ville, unissait ses jours à ceux de Mlle Albertine Asselin.

M. Dolphis J. Giroux et Mlle Délia Renaud agissaient comme garçon et fille d'honneur.

Après la cérémonie, l'heureux couple se rendit à la résidence des parents du marié où un dîner des plus succulents fut servi. Ils reçurent de nombreux cadeaux.

Dans la soirée ils partirent pour une tournée de noces de quelques jours.

Nos meilleurs souhaits les accompagnent.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousselures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Dellsle & Co Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Dellsle's Kinbun Compound.

Durant, Miss., 12 dec. 1890.

Bureau de J. S. Rosamond.
MM. Lippman Bros,
Savannah, Ga.

Messieurs,

Lorsque j'étais à San Antonio, Texas, le printemps dernier, j'ai lu votre annonce de la P. P. P. (Pricly) Ash Poke Root and Potassium) dans le journal pour la guérison du rhumatisme et j'ai pensé d'en essayer une bouteille, ayant ressenti un bon soulagement, à mon retour chez moi, j'avais mon pharmacien M. John McClellan pour me procurer ce dont j'avais besoin. Après avoir pris je pense une dizaine de bouteilles, je n'ai jamais été malade, en comparaison de ce que j'avais souffert depuis 25 ans et je n'avais jamais eu aucun résultat satisfaisant jusqu'à ce que j'ai essayé la P. P. P., et maintenant je suis heureux de le recommander à tous.

Respectueusement,
J. S. Rosamond.

Resolutions de Condoleances.

A une grande assemblée des Canadiens de Lowell qui a eu lieu dimanche après-midi dans la salle Jackson, les résolutions de condoléances suivantes ont été adoptées, pour rendre hommage à la mémoire de feu Honoré Mercier.

Proposé par M. Aimé Gauthier, secondé par M. P. L. Denault, président du club Franco-Républicain, et appuyé unaniment par l'assemblée:

Que les Canadiens-français de Lowell, Mass, ont appris avec un profond chagrin la mort de l'Hon. Honoré Mercier, qui mérite leur reconnaissance pour les services qu'il leur a rendus lorsqu'il était à la tête du gouvernement de la province de Québec;

Que les Canadiens de Lowell se souviennent avec bonheur de la visite que leur a faite ce grand compatriote dans l'été de 1893 et des bonnes paroles qu'il leur a dites;

Qu'en rendant hommage à la mémoire de ce grand homme d'Etat, les Canadiens de Lowell reconnaissent qu'il fut un patriote, un defenseur des droits de ses nationaux et un sujet d'orgueil pour sa nationalité par ses talents transcendants, ses belles qualités et sa brillante carrière;

Que les Canadiens de Lowell offrent à la famille pleurant une si grande perte ses plus cordiales condoléances;

Et que copies de ces résolutions soient adressées à la famille Mercier et aux journaux.

Une Bonne Occasion

Pour quelqu'un qui désire se livrer au commerce d'épiceries et de provisions: Mde R. Desrochers vendra son établissement sur la rue Aiken. C'est un des plus anciens magasins d'épiceries et provisions du Petit Canada; il est situé dans la meilleure localité, ce qui serait très avantageux pour un commençant. On vendra tout le stock avec cheval et voiture ainsi que la bâtisse si l'acheteur le désire, ou bien si l'acheteur aime mieux louer le magasin, on le lui louera à bonne condition.

VICTORIEUX!

Les Republicains Donnent une Bonne Raclee aux Democrates.

LE SENATEUR BRADY VAINCU PAR ETHER S. FOSS.

Wm. S. Knox a aussi une Majorite en cette Ville.

Personne n'a été surpris, car tout le monde, même les plus chauds démocrates, s'attendait à une victoire républicaine. Cependant, tous ne croyaient pas que le coup de balai serait aussi vigoureusement appliqué. Les appels au fanatisme n'ont pas eu d'effet. L'A. P. A., que nos adversaires voulaient faire passer pour une clique très puissante, n'a pas fait grand mal; son influence s'est bornée à peu de chose, sinon à rien

La température ne favorisait pas beaucoup les républicains, mais il était visible que la tempête de neige de lundi devait servir à ensevelir la démocratie qui, à l'heure qu'il est, doit être plus morte que vive.

De bonne heure, mardi soir, les démocrates avaient perdu tout espoir, et leur mine disait trop bien qu'ils avaient le cœur malade.

Comme les rapports commençaient à arriver, il devint évident que Brady allait être battu et que Fifield allait avoir le même sort, s'il ne faisait pas des gains énormes dans les quartiers républicains, ce qui était fort problématique.

Le premier bureau de votation dont on a eu le rapport a été le "precinct" 2 du Quartier Un, qui est arrivé quelques minutes après six heures. Les autres sont arrivés à intervalles raisonnables jusqu'à neuf heures et demie, puis il y eut un intermède d'une heure environ, puis le rapport du bureau de votation No. 4 du Quartier Trois arriva.

Dans le "precinct" 2 du Quartier Cinq, il y a eu 52 Canadiens qui ont voté; les autres votant sétaient des démocrates. M. Knox n'y a obtenu que 62 voix, ce qui prouve que le vote canadien a été complètement en sa faveur.

Le gouverneur Greenhalge a remporté la ville par 1100 de majorité, ce qui est à peu près le nombre de votants canadiens que l'on compte à Lowell. Il est évident que presque tous les Canadiens ont voté pour Greenhalge.

Un fait qui crève aussi les yeux de tous, c'est que dans les bureaux de votation où le vote canadien avait de l'importance, les candidats républicains, Greenhalge, Knox, Foss, etc., ont eu une majorité.

Les Canadiens de Lowell ont, en général, compris leur devoir; ils ont agi avec sagesse, la main dans la main. L'union a fait leur force, et aujourd'hui le parti républicain leur doit une dette de reconnaissance qu'il soldera rubis sur l'ongle, nous en avons le ferme espoir.

Nous ne saurions trop féliciter nos compatriotes de cette attitude si digne, si conséquente.

A onze heures et demie, les rapports de tous les quartiers étaient connus.

Les républicains ont élu comme représentants à la Legislature de l'Etat les candidats suivants:

E. S. Foss, sénateur; comme députés (representatives), Putnam du Quartier Deux, Bennett de Tynsboro, Hayes du Quartier Cinq et Roper du Quartier Quatre (qui sont représentants du 24ème district).

M. Knox, le candidat républicain au Congrès, a remporté Lowell par une faible pluralité, soit 76 votes. Cependant, les amis de Fifield, l'adversaire de M. Knox, se disaient sûrs d'avoir une forte majorité en cette ville. Stevens, l'an dernier, avait remporté la ville de Lowell par 874 de majorité sur Knox. On voit que la dégringolade a été complète.

Les démocrates de cette ville n'ont réussi qu'à élire trois représentants à la Législature, dans leurs châteaux-forts, comme suit: Roarke du Quartier Un, O'Connor du Quartier Trois et Hoban du Quartier Six.

Voici le vote détaillé pour cette ville:

VOTE POUR GOUVERNEUR.

QUARTIER UN.

	Russell, dém	Greenhalge, rép.	Cary, people's	Richardson, pro.	Taylor, socialist.
Prec. 1,	163	180	13	5	
2,	175	125	8	3	
3,	314	74	5	1	7
4,	281	97	3		2

QUARTIER DEUX.

Prec. 1,	88	188	10	3	
2,	93	299	1	2	
3,	263	249	4	2	1
4,	38	286	1	9	
5,	277	177	12	3	1

QUARTIER TROIS.

Prec. 1,	388	142	11	3	
2,	415	91	1	3	1
3,	256	217	2	3	2
4,	279	285	2	6	
5,	179	348		7	2

QUARTIER QUATRE.

Prec. 1,	234	297	7	8	
2,	88	434	4	9	
3,	64	490	2	13	
4,	62	507	6	14	
5,	54	241	3	54	

QUARTIER CINQ.

Prec 1,	102	209	5	2	
2,	260	76	6	7	
3,	219	230	7	4	1
4,	187	357	1	8	
5,	99	230	4	4	1

QUARTIER SIX.

Prec. 1,	186	144	5	5	
2,	239	96			
3,	213	193	3	4	1
4,	283	267	6	4	2
5,	101	269	1	6	

LIEUTENANT-GOUVERNEUR.

QUARTIER UN.

	Stratton, dém.	Wolcott, rép.	Shapleigh, pro.	Dwinell, people's	Rutler, socialist.
Prec. 1,	166	137	40	13	1
2,	178	107	16	6	
3,	313	70	6	7	1
4,	276	75	23	2	

QUARTIER DEUX.

Prec. 1,	95	138	40	10	2
2,	87	261	40	3	2
3,	262	221	30	5	
4,	38	249	43	1	1
5,	75	155	20	12	2

QUARTIER TROIS.

Prec. 1,	379	118	25	11	2
2,	406	81	20	1	
3,	254	177	40	3	
4,	276	242	53	2	
5,	176	254	95	2	

QUARTIER QUATRE.

Prec. 1,	220	237	53	9	1
2,	86	354	78	7	
3,	61	432	69	3	
4,	60	382	133	4	
5,	57	201	40	4	

QUARTIER CINQ.

Prec. 1,	104	191	15	4	1
2,	250	70	16	8	1
3,	218	190	28	16	1
4,	176	302	66	1	2
5,	100	195	15	5	

QUARTIER SIX.

Prec. 1,	178	113	35	8	
2,	241	68	20	1	2
3,	206	170	23	4	
4,	285	231	28	7	2
5,	104	239	31		

POUR LE CONGRES.

QUARTIER UN.

	Fifield, dém.	Knox, repub.	Taylor, pro.
Prec. 1,	185	160	2
2,	187	116	2
3,	330	59	
4,	284	96	2

QUARTIER DEUX.

Prec. 1,	106	170	1
2,	100	281	3
3,	286	227	1
4,	50	276	4
5,	302	155	3

QUARTIER TROIS.

Prec. 1,	407	115	2
2,	433	72	2
3,	284	189	6
4,	312	247	3
5,	195	332	3

QUARTIER QUATRE.

Prec. 1,	256	275	7
2,	118	409	7
3,	87	469	7
4,	89	477	4
5,	70	225	2

QUARTIER CINQ.

Prec. 1,	133	179	3
2,	272	65	3
3,	244	207	1
4,	202	339	3
5,	106	214	2

QUARTIER SIX.

Prec. 1,	208	124	2
2,	254	79	3
3,	228	174	3
4,	305	241	1
5,	117	254	

POUR SENATEUR.

QUARTIER UN.

	Brady, dém.	Foss, rép.
Prec. 1,	170	153
2,	180	119
3,	316	70
4,	290	94

QUARTIER DEUX.

Prec. 1,	99	177	10	Eastman, pro.
2,	105	279	3	10
3,	285	225	6	8
4,	49	276	5	10
5,	292	159	18	5

QUARTIER TROIS.

Prec. 1,	409	122	18	
2,	429	72	12	
3,	275	197	4	
4,	317	240	6	
5,	193	334	4	

QUARTIER QUATRE.

Prec. 1,	249	272	9	
2,	112	411	7	
3,	56	485	4	
4,	71	497	7	
5,	51	240	6	

QUARTIER CINQ.

Prec. 1,	110	198	5	
2,	263	71	10	
3,	240	209	8	
4,	187	350	8	
5,	97	219	9	

QUARTIER SIX.

Prec. 1,	207	127	7	
2,	264	70	5	
3,	228	180	8	
4,	308	235	10	
5,	104	212		

REPRESENTANTS.

VINGT-UNIÈME DISTRICT

Precincts	1	2	3	4	5	Total
Rourke, d	189	181	329	288		987
Dexter, r	147	114	62	85		408
Moynihan, p	15	17	10	8		50

VINGT-DEUXIÈME DISTRICT

Stickney, d	93	95	276	43	284	791
Putnam, r	175	287	224	283	161	1130
Hamer, p	8	4	15	3	20	50

VINGT-TROISIÈME DISTRICT

O'Connor, d	409	446	275	290	193	1613
Husband, r	109	57	191	254	338	949
Weeks, p	21	6	5	16	3	51

VINGT-QUATRIÈME DISTRICT.

	Quartier 4	Quartier 5	Dracut	Tyngsboro	Totaux
Frye, d.	550	885	131		1566
Paige, d.	499	777	19		1295
Rogers, d.	457	775	127		1359
Hayes, r.	1737	1060	179		2976
Bennett, r.	1840	1000	189		4029
Roper, r.	1893	988	187		3068
Grierson, p p.	40	30	45		115
Rafferty, p.p.	25	44	19		88
Cryan, p p.	43	63	20		126

VINGT-CINQUIÈME DISTRICT.

Hoban, d.	192	230	224	303	100	Connolly, p.
Fay, r.	112	80	155	221	201	30
Haskell, p.	18	4	10	7	7	13

Totaux: Hoban, 1049; Fay, 769; Haskell, 42. 16 8

Nouvelles Générales

Alpena, Mich, 5 nov.—Un train spécial transportant un orateur républicain à Posen, un village polonais près d'ici, où il devait porter la parole à une assemblée politique, a déraillé à cause d'une voie de garage qui avait été déplacée. Tous les wagons ont culbuté en bas du remblai. Heureusement que personne n'a été sérieusement blessé.

On accuse des adversaires politiques d'avoir dérangé la voie d'évitement.

Montréal, 5 nov—Une dépêche de Victoria B. C., mande ce qui suite: La pêche des veaux marins tire à sa fin, et la flotte Victoria a pris 87 572 peaux pendant la saison, ce qui est une augmentation sur les années précédentes, en dépit des nouveaux règlements.

Perry, Oklahoma, 2 nov.—Samuel J. Dunlap, le maître de poste à Red Fork, O. T., situé dans la partie est de Cherokee, a été tué d'un coup de revolver par la bande d'*outlaws* de Cooke.

La bande entra dans le magasin de Dunlap et lui ordonna d'ouvrir son coffre-fort, ce qu'il refusa de faire. Alors l'un des brigands sortit son revolver et tira sur le maître de poste qui tomba raide mort.

Paterson, N J., 5 nov.—Environ cinquante membres de la bande de Growler, composée de malfaiteurs de la pire espèce, se sont battus contre un corps d'agents de police faisant partie de la réserve, sur l'avenue Railroad, hier soir.

Ces malfaiteurs arrêtaient tous les passants et les dévalisaient sans merci. Quand le passant regimbait, ils le frappaient. L'une de leurs victimes a été trouvée près de la Standard Oil Works; cet homme était si grièvement blessé qu'on dut le transporter à l'hôpital. Un agent de police découvrit le pauvre homme au moment où il faisait sa ronde, et il demanda de l'aide au corps de réserve.

Les agents de police attaquèrent les malfaiteurs au moment où il dévalisaient un passant, et une lutte en règle s'ensuivit: des revolvers et des couteaux furent employés. Personne ne fut sérieusement blessé. Quatre des malfaiteurs furent arrêtés.

New York, 5 nov.—Le capitaine de police Wm. O'Toole du commissariat de la rue Leonard, qui fut accusé devant le comité Lexow d'avoir accepté des pots-de-vin lorsqu'il était à la tête de l'escouade d'agents de police d'Essex Market Court, a envoyé sa résignation aux commissaires de police.

O'Toole s'est décidé à agir de la sorte après le témoignage du Dr Whitehead, qui a aussi incriminé les détectives Frank et Murphy du bureau central de police.

Le Dr Newton Whitehead a dit avoir donné de l'argent à O'Toole pour être protégé lorsqu'il fut arrêté en diverses occasions sous l'accusation d'avoir pratiqué des opérations criminelles. Il jura avoir donné à O'Toole en une seule fois la somme de $200.

On ne croit pas que les commissaires de police acceptent la résignation d'O'Toole avant une enquête à propos des graves accusations portées contre lui.

Londres, 5 nov— Le *Daily News* a reçu aujourd'hui la dépêche suivante de Livadia: "La princesse Alix, le gouverneur et le maire ont reçu le prince et la princesse de Galles à leur arrivée ici hier. Le départ de la famille avec le corps aura probablement lieu le 8 courant.

L'examen *post mortem* et l'embaumement seront pratiqués demain et le corps est maintenant exposé dans la chapelle impériale.

New York, 5 nov.—Bob Fitzsimmons, le pugiliste, a été arrêté hier à l'hôtel Occidental, dans le Bowery, sous un mandat d'arrestation lancé depuis longtemps déjà et qui avait été émis par le tribunal afin de forcer le pugiliste à donner des garanties de paiement d'une somme de $15 par semaine à sa femme à laquelle il venait d'intenter une action en divorce.

L'avocat de Fitzsimmons a obtenu son élargissement sous caution et a déclaré que l'arrestation du pugiliste était une affaire montée.

Il dit que son client a payé régulièrement les sommes dues à sa femme.

New York, 5 nov—Rendu fou par la jalousie et par des recherches infructueuses qui duraient depuis douze jours, un Italien du nom de Michele Caperrutoe a blessé sa femme infidèle hier au coin de Bowery et de la rue Broome.

La femme de cet homme, qui habitait Boston, s'était enfuie avec un de ses amants du nom de Leonetto Straisila.

Le mari trompé tira quatre coups sur sa femme et trois balles l'atteignirent.

L'agent de police McGilney arriva sur ces entrefaites et arrêta l'Italien.

La femme Caperrutoe va probablement mourir des suites de ses blessures.

Straisila était l'amant de cette femme en Italie.

Lynn, Mass., 5 nov.—Ce matin le reste des employés de la fabrique de chaussures de Donohue & White, au nombre de 30, se sont mis en grève.

Ces grévistes désirent la restauration des anciens gages. Les patrons refusent de soumettre l'affaire à un conseil d'arbitrage.

Paris, 5 nov.—Gerault Richard a été aujourd'hui condamné à un an d'emprisonnement et à payer une amende de 4000 francs pour avoir publié récemment un article que la cour a considéré comme insultant pour le président Casimir-Périer.

New York, 6 nov—Tous les reporters et autres écrivains membres du club de la Presse de New York ont été affiliés à l'Union des Imprimeurs, ce qui fait maintenant une organisation très puissante.

Boston, 5 nov —Le maire Matthews a accordé à tous les employés municipaux une demi-journée de congé le jour de la votation, et ils seront payés quand même.

L'EX-LORD-MAIRE DE DUBLIN

Lawrence, 5 nov—L'hon. Timothy. D. Sullivan, l'éminent patriote irlandais et ex-lord-maire de Dublin, capitale de l'Irlande, a prononcé un grand discours sur la politique irlandaise, en cette ville, hier soir.

C'est à l'Opera House, qui était bondée, que l'Hon. Sullivan a porté la parole.

M. Sullivan doit visiter les principales villes des Etats-Unis pour y prononcer des discours au profit de la cause irlandaise.

Proces des "Boodlers" de Haverhill.

Lawrence, 5 nov—Le jury qui a entendu les témoignages dans le procès intenté contre certains échevins de Haverhill et autres personnes pour "boodlage" a rendu un verdict de coupable. Les quatre échevins Hoyt, Ham, Cate et Tilton, ainsi que Fred M. Smith, marchand de boisson en gros de Boston, et son agent à Haverhill, C. A. Kimball, ont été trouvés coupables de conspiration à propos de l'octroi des licences à Haverhill.

Après que le verdict eût été rendu, la Cour Supérieure s'est ajournée à mercredi matin.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les Marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

F. X. VOYER,

85 RUE HARBOR.

M. Voyer a aujourd'hui recu son assortiment complet de

Chaussures d'Automne et d'Hiver,
Claques,
Bottes en Caoutchouc, etc.

Chaussures d'hommes qui se vendaient $1 50 et $2.00,

Aujourd'hui $1 et $1.75

et une foule d'autres spécialités aux plus bas prix de la ville.

NAUMKEAG MARKET,

21 a 23 Rue Front.

Roti Frais	12c. la livre
Epaules Fraiches	10c. "
Quartier d'Agneau	5 a 7c. "
Bon Bifteck	10c. "
Butterine	16c. "
Fromage de Creme	14c. "
Fleur Haxall, meilleur qualité	$4.25 a $4.50
Fleur en sac meilleure qualité 25 lbs.	55c.
Saindoux	7 1-2c. a 10c.

Maintenant reçus toutes espèces de Poisson Salés, Saumon, Hareng, Anguilles du Canada. Aussi Epiceries, Provisions à l'usage des familles, etc.

Nouvelles de Salem, Mass.

Le Canado-Americain est déposé à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer.

Le Canado-Américain sera en vente à l'avenir chez M. P. Pelletier, Jefferson Ave., Castle Hill.

La police a fait la capture d'un vendeur de whiskey sur la rue Congress.

M. Albert Lesieur a été admis membre du Cercle Social dimanche dernier, à son assemblée régulière. A la même assemblée, on a aussi décidé d'acheter des insignes pour les membres du cercle.

Le Rév. Grenier, vicaire à l'église St Joseph, doit partir cette semaine pour Waltham, Mass., pour prendre la direction de la paroisse de cette dernière ville. Le Rév. Grenier est très aimé à Salem, et c'est avec regret que la population canadienne le voit partir.

CONDOLEANCES.

Resolutions Votees par l'Union St Joseph de Salem.

A une assemblée régulière des membres de l'Union St Joseph, les résolutions suivantes ont été adoptées:

Proposé par P. N. Chouinard, Nicolas Pariseau, François Arpin, Thomas Pelletier, fils, Marcel Pelletier.

Secondé par Louis Lapointe, Alex Loofe, Gelace Blaquière P. F. Pelletier, Maxime Caisse:

Que c'est avec regret que les membres de l'Union St Joseph ont appris le grand deuil national causé par la mort de l'Hon. Honoré Mercier, leur digne président honoraire;

Que la salle de l'Union St Joseph soit mise en deuil par respect pour la mémoire de leur président honoraire, l'Hon. H. Mercier;

Que les membres de l'Union St Joseph, par l'entremise de leur président, fassent recommander l'Hon. Mercier aux prières des fidèles de la paroisse St Joseph de Salem, Mass;

Que les présentes résolutions soient transmises à la famille du regretté défunt et soient insérées dans les deux journaux français de Salem, Mass., l'*Aigle* et le *Canado-Américain*, ainsi que la *Presse* de Montréal et l'*Electeur* de Québec.

Alex. Loofe,
Sec. Correspondant.

La mort du tsar est toujours la seule préoccupation de l'opinion publique en Europe, et on apprend maintenant que la nomination du prince de Hohenlohe au poste de chancelier de l'empire allemand se rattache à la mort d'Alexandre III. Quand les mauvaises nouvelles arrivèrent à Berlin, l'empereur comprit que le moment était venu de se rapprocher de la Russie. Le général de Caprivi, très honnête homme, n'avait aucune disposition pour la grande diplomatie. L'empereur choisit le premier prétexte venu pour se séparer de M. de Caprivi, et il appela le prince Hohenlohe au pouvoir parce que la princesse de Hohenlohe appartient à une grande famille russe, la famille de Sayn-Wittgenstein, et qu'elle est apparentée à d'autres membres de l'aristocratie russe. Donc, le chef de la politique allemande pourra, quand cela sera nécessaire, savoir ce que pense l'entourage de l'empereur.

En France, le gouvernement est très content de la depêche de Nicolas II dans laquelle il fait allusion aux sympathies franco russes. Il paraît certain que le jeune tzar ne chargera rien pour le moment à la politique paternelle.

Cour de Police.

Les buvettes étaient fermées le jour des élections. Mardi il n'y avait qu'un délinquant accusé d'ivrognerie et il fut condamné à une amende de $3.

J. F. Summer, accusé de vol avec effraction, a eu sa cause remise au 13 novembre sous une caution de $800.

Benjamin Edwards était accusé d'avoir menacé de tuer sa femme. Il plaida non-coupable, mais après avoir entendu le témoignage de sa femme, le juge le trouva coupable et le mit sous une caution de $100 pour garder la paix durant les prochains six mois.

Louis Champagne était accusé d'assaut sur Henriette Bouchard. Il plaida non-coupable et Mme Bouchard vint dire que samedi durant la nuit, vers 1 heure, elle était couchée dans son lit avec son mari; ils étaient habillés et couchés en travers du lit et ils dormaient. Champagne entra, la toucha et lui fit des propositions malhonnêtes. Elle réveilla son mari et Champagne se sauva.

Son mari et un autre témoin dirent qu'ils avaient vu Champagne se sauver. M. Champagne nia s'être rendu dans la chambre des Bouchard et plusieurs témoins dirent qu'ils étaient demeurés avec l'accusé jusqu'à minuit et demi cette nuit-là et sa femme dit qu'il n'était pas sorti de sa chambre après être entré pour se coucher. Le juge le trouva coupable et le condamna à une amende de $20

Les Dernieres Modes.

Les dames canadiennes qui aiment à être habillées dans les derniers goûts devraient faire une visite à Mdes Courville et Tarte, rue East Merrimack Ces dames font les robes et les chapeaux dans les modes les plus nouvelles et leurs prix sont bas.

Les dames ou les demoiselles qui souffrent de n'importe quelle maladie, dérangement du système féminin, feraient bie d'aller voir M. ou Mde Louis Fréchette, au No. 68 rue Tilden, car leur remède pour les femmes étant on ne peut plus recommandable, il vaut la peine qu'on l'essaie. Mlle Dessiras et le jeune Dessiras, son neveu, ont obtenu une guérison avec ce remède. Mde Massan et sa demoiselle qui ont aussi obtenu une guérison le recommandent hautement. Pour renseignements, adressez-vous au No 7 MaddenLane.

Desmarais Freres,

690 Lakeview Ave.

Vous trouverez chez Desmarais Frères un assortiment complet de Ferronneries, Ferblanteries, Ustensiles de cuisine, &c., à des prix modérés.

MM. Desmrais Frères sont des plombiers licenciés, couvreurs en ferblanc et tous leurs travaux de plombage et gaz sont garantis.

☞ Ordres remplis avec promptitude et soin.

FEUILLETON 16

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

DEUXIEME PARTIE

III

Eh bien! allons, dit Blanche avec entrainement, allons vite.

Mais elle s'interrompit tout à coup.

Est-ce que vous hésitez mon enfant? demanda Rodille!

Oh! non monsieur; seulement je pense à pauvre maman, qui est tout froide depuis ce matin et qui ne se réveille pas. Est-ce qu'elle va rester là, abandonnée, sans personne auprès d'elle?

Il le faut bien, puisqu'elle ne saurait nous suivre; mais notre absence sera courte. Je vous ramènerai ici dès que vous aurez vu votre père, dès que vous l'aurez consolé en l'embrassant, et les bonnes nouvelles que vous rapporterez rendront bien doux le réveil de votre mère.

Il n'en fallait pas tant pour triompher complètement de l'indécision de Blanche. Rodille avait bataille gagnée. L'enfant, rassurée et confiante désormais, saisit la main qu'il lui tendait et le suivit docilement. Ils ne rencontrèrent personne dans l'escalier, la rue était déserte. Le bandit, une fois hors de la maison, prit Blanche dans ses bras pour aller plus vite et gagna le boulevard en quelques minutes. Là il monta dans un fiacre et dit au cocher:

Place du Palais-Royal... et bon train.

Le véhicule s'ébranla. La petite Blanche n'avait rien mangé depuis la veille; elle était affaiblie par la privation de nourriture, et brisée d'ailleurs par la fatigue et par les violentes émotions de cette journée. A peine sa tête eut-elle touché les coussins du fiacre, qu'elle s'endormit d'un lourd commeil.

Arrivé à la place du Palais-Royal, qu'il venait d'indiquer au hasard et dans le but unique de dépister les recherches qui plus tard pourraient être faites, Rodille descendit avec l'enfant, toujours endormie, sur son épaule. Il prit une autre voiture et se fit conduire dans le haut des Champs-Elysées, à l'endroit qui se nomme aujourd'hui le rond-point de l'Etoile.

Là il mit pied à terre de nouveau, et, parfaitement certain que l'enquête la mieux ordonnée et la mieux conduite ne pourait faire retrouver ses traces et celles de l'enfant qu'il enlevait, il se dirigea vers la petite maison de Neuilly où, sous le pseudonyme et sous le déguisement du Père Legrip, il avait coutume de traiter avec sa clientèle de voleurs.

Le plan de Rodille, nous le savons, était simple et bien combiné dans tous ses détails. Après avoir assassiné la malheureuse Ursule Renaud et le baron de Viriville, le misérable avait pris ses mesures avec une habileté diabolique pour rendre Jean Vaubaron responsable de ces deux crimes. Nous l'avons vu à l'œuvre. Il agissait ainsi afin d'arriver à un double but: détourner de lui d'abord les soupçons de la justice en les égarant sur un autre; ensuite s'emparer librement de la petite Blanche, qui, n'ayant plus personne pour veiller sur elle, ne pourrait lui échapper.

Blanche, nos lecteurs ne l'ont point oublié, représentait aux yeux de Rodille une valeur de dix mille francs, Fritz Horner, le magnétiseur, ayant offert de payer cette somme en échange de la précoce somnambule. Tout avait réussi, la récompense pécuniaire semblait requise, mais Rodille était trop bien avisé, trop bien avisé, trop prudent, trop habile, pour livrer si vite au médecin allemand l'enfant volée. Sans aucun doute, au moins pendant quelques jours, on allait s'occuper dans le quartier du Marais de la disparition soudaine de la petite fille de Jean Vaubaron, l'assassin. Or, cette disparition concordant d'une façon parfaitement exacte avec l'arrivée de Blanche dans la maisonnette du boulevard du Temple, ne manquerait point de donner lieu à de dangereux commentaires, qu'il fallait éviter à tout prix.

En conséquence, Rodille avait décidé que, pendant deux ou trois semaines, il cacherait l'enfant à tous les regards et ne la ferait reparaître que lorsque la curiosité publique, qui se fatigue et qui s'use si vite à Paris, serait captivée par quelque événement nouveau. Aucun asile plus sûr, plus mystérieux, plus inviolable, ne se pouvait offrir que la double maison de l'avenue de Neuilly, et c'est vers cette maison, en effet que nous venons de voir Rodille se diriger avec Blanche. Au moment où, après s'être assuré que la solitude était complète autour de lui, il introduisait la clef dans la serrure, la petite fille se réveilla et poussa un gémissement étouffé.

Mon enfant, demanda le misérable avec la même intonation caressante qu'il savait si bien donner à sa voix, souffrez-vous?

Oui, monsieur, beaucoup, balbutia Blanche J'ai mal dans tout mon corps et les yeux me brûlent, mais il me semble que quand j'aurai vu mon papa, je ne souffrirai plus. Nous reste-t-il encore bien du chemin à faire?

Nous sommes arrivés, mon enfant.

Blanche eut un tressaillement i yeux.

Alors, reprit-elle d'un voix plus forte, dane un instant j'embrasserai mon pauvre papa. Quel bon heur!

Oui, chère petite, dans quelques minutes... répondit Rodille en ouvrant la porte.

IV

Deux ou trois fois, pendant que le fiacre du commissaire parcourait l'espace qui sépare l'extrémité de la rue du Pas-de-la-Mule de la Conciergerie, le magistrat adressa la parole au prisonnier. Il n'obtint aucune réponse, et cela par la meilleure de toutes les raisons: c'est que le mécanicien n'entendait point les questions et se trouvait d'ailleurs dans l'impossibilité physique de prononcer un seul mot. Il n'était point privé de connaissance, cependant. Ses yeux restaient ouverts, ses lèvres remuaient, ses jambes auraient pu le soutenir, le corps vivait enfin; mais un sommeil, ou plutôt un engourdissement momentané, paralysait absolument la mémoire et l'intelligence.

La situation morale de Jean Vaubaron pouvait se comparer à celle d'un homme qui vient de recevoir à l'improviste un coup terrible sur la tête, et qui, dans l'étourdissement qui suit ce choc, est privé pour un instant du souvenir, de la pensée et de la parole.

Deux heures s'étaient écoulées depuis le moment de l'arrestation, quand le mécanicien rentra peu à peu en possession de la lucidité de son esprit. Il se trouvait alors dans une cellule voûtée, parfaitement propre, mais de dimensions exiguës, et qui ne recevait un peu de lumière que par un étroit soupirail, muni de forts barreaux de fer disposés en forme de croix et pratiqué à une assez grande hauteur.

Cette lueur bleuâtre et sépulcrale permettait à peine de distinguer les murailles nues en pierres de taille, le lit de bois brut, la chaise, la cruche et le baquet constituant tout le mobilier du cachot. Jean Vaubaron, en revenant à lui-même, regarda ces objets sinistres avec un morne étonnement. Il ne comprit pas tout d'abord.

Ou suis-je? se demanda-t-il comme un homme qui s'éveille. Quel est ce lieu étrange, et qui m'a conduit ici?

Par un geste naturel et tout machinal, il voulut porter ses deux mains à son front pour en éloigner les brumes qui voilaient encore sa pensée. Il tressaillit en éprouvant une faible résistance, en entendant un bruit de ferraille, en ressentant aux poignets une sourde douleur. Ses yeux s'abaissèrent vers ses mains. Un cri s'échappa de ses lèvres, ses cheveux se hissèrent, et le frisson du désespoir et de l'épouvante passa sur sa chair. Il avait les menottes!

Malheureux! malheureux que je suis! balbutia-t-il en se souvenant tout à coup de tout ce qui venait de se passer. Je suis prisonnier, je suis accusé d'un crime infâme et me voici enchaîné dans un cachot, tandis que Marthe se meurt peut-être, en m'appelant vainement. Ah! Dieu m'abandonne, et je suis perdu.

Vaubaron se courba sous le poids écrasant de l'un de ces découragements immenses qui ne laissent aucune place au plus vague espoir. A vingt reprises il se répéta: *Oui, je suis perdu..* Sa tête se pencha sur sa poitrine que soulevèrent des sanglots convulsifs, et des ruisseaux ou plutôt des torrents de larmes s'échappèrent de ses yeux. Ces larmes abondantes lui apportèrent quelque soulagement en dégonflant un peu son cœur oppressé. Un calme relatif succéda à ces déchirantes angoisses qui peuvent en une heure blanchir les cheveux sur une tête jeune encore. Une vague lumière apparut au milieu des épaisses ténèbres qui de toutes parts l'enveloppaient.

Pourquoi désespérer ainsi? se demanda t-il. Est ce donc la première fois qu'un innocent se trouve compromis par des apparences fatales? Non, certes! Beaucoup ont pleuré comme moi, et sont sortis vainqueurs de l'épreuve. "Je suis accusé d'un double crime, il est vrai, crime dont j'ignore à cette heure le but et les détails. Mais une accusation se renverse sans peine quand elle n'est étayée que sur l'erreur et sur le mensonge. Il ne saurait y avoir de preuves contre moi, puisque je ne suis pas coupable Ma vie tout entière est là, qui répond de mon innocence. Il me suffira d'un instant pour triompher de l'imposture, pour balayer les charges, quelles quel soient sous le fardeau desquelles on prétend m'écraser. Le magistrat qui va m'interroger comprendra, au bout de quelques minutes, que la justice a fait fausse route et que, pour trouver un criminel, il faut chercher ailleurs. Il s'empressera d'ordonner ma mise en liberté et je pourrai rejoindre bien vite ma femme et mon enfant. Ah! puisse Dieu permettre que cette accusation maudite n'ait pas frappé mortellement ma pauvre Marthe, si faible, si brisée! Puisse Dieu la protéger et permettre que je la retrouve vivante!

Hélas! c'est au moment précis où Vaubaron prononçait ces mots, que Marthe expirait sur le carreau de sa chambre, après une agonie effrayante et désespérée! Tandis que s'oubliant lui-même, l'infortuné demandait à Dieu de veiller sur elle, l'âme de la pauvre enfant s'envolait!

Des murmures, faibles et lointains d'abord, mais qui ne tardèrent point à se rapprocher, arrivèrent jusqu'au cachot, et captivèrent l'attention du mécanicien, pour qui tout événement—c'était du moins sa conviction ardente et profonde—devait être un pas fait vers sa justification et la liberté. On entendait grincer des serrures cyclopéennes, des portes massives tourner sur leurs gonds et des pas lourds retentir sur les dalles. Une dernière porte s'ouvrit, une lumière plus vive pénétra dans le cachot, un groupe d'hommes parut sur le seuil.

Ce groupe se composait du directeur de la conciergerie, de deux agents et de deux gendarmes. Vaubaron se trouvait au secret, en raison de la nature et de l'énormité de l'accusation qui pesait sur lui, le directeur devait et voulait s'assurer par lui-même que toutes les précautions étaient bien prises et que le prévenu ne pourrait établir aucune communication avec le dehors en se rendant au cabinet du juge d'instruction. Nulle parole ne fut prononcée. Le mécanicien, devinant de quoi il était question, se leva vivement sans attendre que l'ordre lui en eût été donné.

Ah que Dieu soit béni! se dit-il à lui-même. Je vais donc en finir avec cette effroyable incertitude! On va m'entendre! on va me rendre justice! Avant une heure je serai libre!

Chacun des gendarmes passa son bras sous l'un des bras de Jean Vaubaron. Les co-agents éclairèrent la marche. Le directeur suivit, et tous se dirigèrent, par des escaliers étroits et des couloirs tortueux, vers l'intérieur du vieux palais de justice. Rien de plus sinistre que cette marche rapide et silencieuse à travers ces sombres dédales que depuis des siècles tant de crimes et de douleurs ont traversés.

A plusieurs reprises, il fallut passer au milieu des groupes, car, chose étrange et inexpliquable! en 1830 les corridors de service n'étaient point interdits au public, et aujourd'hui encore, dans certaines parties du palais neuf, les prévenus suivent pour se rendre à l'instruction le même chemin que les témoins, les magistrats et les avocats. Tous les regards se fixèrent avec une avide curiosité sur cet homme aux mains enchaînées, qui marchait entre deux gendarmes.

Sous le poids de ces regards, Vaubaron sentait l'ardente rougeur de la honte brûler son visage; il suffoquait, et quand il entendait murmurer à demi-voix sur son passage: — *C'est l'assassin de la rue du Pas-de-la-Mule!* il aurait voulu mourir foudroyé pour se dérober à cet insupportable supplice.

Enfin le prisonnier et ses gardiens arrivèrent dans une sorte de galerie, située à un étage élevée du palais et sur laquelle s'ouvraient un grand nombre de portes numérotées. Ces portes donnaient accès dans les cabinets des magistrats instructeurs. L'une d'elles fut désignée par le directeur et les gendarmes en franchirent le seuil avec le prévenu, dont ils n'avaient pas un seul instant lâché les bras pendant le trajet. Là, Vaubaron se trouvait en présence du juge auquel l'instruction de son affaire était confiée, et qui, muni des pouvoirs discrétionnaires les plus étendus, pouvait, après un premier interrogatoire, ordonner la mise en liberté immédiate, ou convertir le mandat d'amener en mandat de dépot.

Ce magistrat était un homme de cinquante ans environ, d'un extérieur distingué, d'une physionomie calme, sérieuse et impénétrable. Son front déjà dégarni offrait ces protubérances qui, presque sans exception, dénotent une destinées bien moins à suppléer intelligence remarquable. Il portait des lunettes montées en or, à l'insuffisance de sa vue qu'à atténuer ou plutôt à dissimuler sous leur voile cristallin le trop vif éclat de son regard investigateur et pénétrant.

Souvent presque toujours, l'interrogatoire est un duel mystérieux et terrible entre le magistrat et le prévenu. Le premier, vivante incarnation de la loi, lutte avec toute l'énergie de sa conscience et de son talent, dans l'intérêt de la justice et de la vérité. Le second combat pour lui-même. C'est sa liberté qu'il défend, c'est quelquefois sa tête.

Au moment où Vaubaron et les gendarmes entrèrent dans le cabinet, le juge d'instruction prit place derrière son vaste bureau, sur lequel se voyaient divers objets, entre autres un burin de graveur, une corde à nœuds munie d'un crochet à l'une de ses extremités, un billet de banque plié en quatre, un petit écrin en chagrin rouge, une liasse mince de papiers timbrés et un volumineux rapport qui semblait tout fraîchement écrit. (C'était le rapport du commissaire de police chargé, quelques heures auparavant, de procéder à l'arrestation.)

Le secrétaire du magistrat s'assit en même temps que le juge, à une petite table occupant une partie de l'embrasure de la fenêtre, près de l'extrémité du bureau, et disposa en bon ordre devant lui son encrier, ses plumes et plusieurs feuilles de grand papier.

Quand il franchit le seuil de cette pièce, où son sort allait se décider, Vaubaron était dans un état d'agitation nerveuse tellement violent qu'il tremblait de tous ses membres. Il s'aperçut avec angoisse de cette défaillance de son être.

Mon Dieu! se dit-il, je tremble comme un coupable. Le juge qui va m'interroger peut supposer que c'est la peur et le remords qui me font frissonner ainsi, et ce sera contre moi une prévention nouvelle, la plus grave peut-être de toutes. Tout se réunit pour m'accabler.

Alors, cédant à une impulsion soudaine et irrésistible, il s'écria:

Monsieur, je vous demande justice! Pour d'autre vous êtes un juge, pour moi vous serez un sauveur. Jamais coupable n'a subi les tortures que je souffre depuis ce matin, et pourtant je suis innocent. Oui, par le Dieu vivant qui m'écoute, par ma femme et par mon enfant que j'aime, je vous jure, monsieur! que je suis innocent!

Le juge d'instruction ne répondit pas. D'un geste rapide, qui lui était familier, il assujettit ses lunettes à branches d'or, et, pendant quelques secondes, il étudia les traits de Vaubaron avec une attention profonde.

Cet homme n'a vraiment point mauvaise figure, se dit-il après avoir terminé son examen.

Mais il ne prétendit déduire de cette simple remarque aucune conclusion favorable au prévenu. Dans le cours de sa carrière, déjà longue, il avait vu si souvent devant lui d'abominables coquins doués de très honnête apparences, qu'il ne croyait plus aux visages. Ce cri que venait de pousser le mécanicien était émouvant sans doute et semblait partir du cœur; mais cela ne prouvait absolument rien, sinon, peut être, que Vaubaron était un profond comédien en même temps qu'un grand criminel.

Les yeux troublés du mécanicien espéraient découvrir quelque symptômes fugitifs de compassion sur la figure du magistrat. Ils n'aperçurent qu'une froideur marmoréenne, indice vraisemblable d'incrédulité. Le cœur de Vaubaron se serra et la fiévreuse espérance qui le soutenait depuis un instant s'évanouit pour céder de nouveau la place à ce découragement immense dont nous avons déjà parlé.

Approchez, dit le juge, d'une voix calme et sans intonation, qu'il avait su se composer avec une extrême habileté et qui devenait son organe habituel pendant toute la durée des interrogatoires.

Vaubaron essaya d'obéir, mais il chancela. Les gendarmes le pousèrent en avant.

Vous semblez souffrant, reprit le juge: vous pouvez vous asseoir.

Le mécanicien se laissa tomber, plutôt qu'il ne s'assit, sur une chaise de paille, placée près du large bureau dont l'épaisseur seule le séparait du magistrat.

Ce dernier continua:

Votre émotion, votre trouble sont évidents, et je veux les croire sincères. Remettez-vous. J'attendrai quelques minutes, s'il le faut, avant de vous questionner. Les charges qui pèsent sur vous sont telles que vous aurez besoin de tout votre calme, de tout votre sang-froid, de toute votre liberté d'esprit pour me répondre.

Quoique prononcées de ce ton glacial et monocorde que nous avons signalé, ces paroles étaient en somme bienveil antes, ou tout au moins rassurantes. Elles indiquaient que la situation du prévenu paraissait très grave au juge, mais elle. dénotaient non moins clairement que la défense serait écoutée avec une grande attention et pesée avec une impartialité rigide.

Vaubaron se sentit un peu raffermi et fit sur lui-même un violent effort afin de dominer son agitation et son trouble. Il y parvint au bout d'une minute, et se sentit assez maître de lui pour murmurer d'une voix faible:

Je suis à vos ordres, monsieur, je me crois capable de répondre aux questions que vous jugerez convenables de m'adresser.

Le juge d'instruction avait employé le très court instant de silence du prévenu à parcourir de nouveau le rapport du commissaire de police, rapport qu'il savait déjà presque par cœur, et à prendre quelques notes au crayon sur un carré de papier.

Mathieu, dit-il à son secrétaire, je commence.

Le jeune employé trempa sa plume dans l'encre et se composa l'attitude d'un homme qui se prépare à écrire.

Votre nom? demanda le magistrat.

Jean Vaubaron.

Votre âge?

Vingt-six ans et six mois.

Où êtes-vous né?

A Paris.

Etes vous marié?

Oui.

Avez-vous des enfants?

Une petite fille.

Quel est votre état!

Je suis mécanicien.

Possédez vous d'autres ressources que les produits de votre travail?

Aucun, pour le présent du moins.

Pour le présent, dites-vous! Sur quoi comptez-vous donc pour l'avenir?

Sur le produit de deux inventions importantes qui doivent, à coup sûr, me rapporter de très fortes sommes.

Avez-vous été précédemment traduit en justice? Avez-vous subi quelque condamnation antérieure?

Cette question, de pure forme et qui s'adresse à tous le prévenus, fit tressaillir Vaubaron comme un coup de fouet.

Jamais, répondit-il avec force, oh! jamais! et je croyais bien vivre et mourir sans que la justice sût seulement que j'existais.

Après ces interrogations générales et préliminaires, le juge d'instruction s'interrompit pendant une ou deux secondes. Il semblait réfléchir, en étudiant certaines expressions du rapport placé devant lui. Tout à coup il releva la tête. Il attacha sur le prévenu un regard perçant, et il demanda brusquement:

Avez-vous connaissance des crimes dont vous êtes présumé l'auteur et qui vous amène devant moi?

Vaubaron devint plus pâle encore qu'il ne l'était un instant auparavant. Il répliqua néanmoins, sans hésitation comme sans faiblesse:

Non, monsieur, non, cent fois non! ces crimes je ne les connais pas. Le commissaire de police, en m'arrêtant ce matin, au sein de ma famille, m'a dit que j'étais prévenu d'un assassinat et d'un vol! Voilà tout ce que je sais. J'ai repoussé avec une indignation légitime cette monstrueuse et folle accusation, et j'ignore même, au moment où je vous parle, le nom de ma victime prétendue.

V

Ces victimes sont au nombre de deux, interrompit le juge d'instruction. Une femme jeune encore et un vieillard infirme ont péri, lâchement frappés.

Vaubaron en entendant le juge affirmer qu'il y avait deux victimes, fit un geste d'horreur.

Un vieillard! balbutia-t-il. Une femme! et c'est moi qu'on accuse?

Il voulut élever ses deux mains vers son visage pour le cacher, mais, comme dans le cachot une heure auparavant, les menottes alourdirent aux poignets, et ses bras retombèrent inertes sur ses genoux, tandis que de grosses larmes coulaient le long de ses joues. Le juge d'instruction continua:

Ce vieillard votre voisin le plus proche, se nommait le baron de Viriville. La seconde victime était employée chez lui à titre de femme de charge et s'appelait Ursule Renaud. Connaissez-vous le baron de Viriville?

Je savais qu'il habitait l'hôtel qui touche à la maison où je demeure avec ma famille, et je l'avais vu deux ou trois fois passer dans sa voiture.

Aviez-vous eu des rapports personnels avec lui?

Jamais.

Vous n'ignorez point qu'il possédait une grande frortune?

Je l'avais entendu dire, et d'ailleurs, dans le quartier, personne n'ignorait que M. de Viriville vivait en homme riche.

Connaissez-vous Ursule Renaud?

Non.

Par même de vue?

Non, monsieur, pas même de vue.

Après une ou deux secondes de silence, pendant lesquelles le juge d'instruction parut se recueillir, sans détacher néanmoins son regard investigateur du visage de Vaubaron, l'interrogatoire continua:

Pouvez-vous me dire, demanda le magistrat, de quelle façon la femme de charge, Ursule Renaud, et le baron de Viriville ont été assassinés?

Comment me serait-il possible de vous répondre, puisque j'ignore absolument ce que vous me demandez?

Alors c'est moi qui vais vous instruire. La femme de charge a été foudroyée par une forte dose d'un poison dont la dose n'est point encore déterminée, l'acide prussique, selon toute apparence. Ce premier crime accompli, l'assassin s'est introduit dans la chambre du vieillard, et l'a frappé en pleine poitrine avec un instrument aiguë. Le coup, porté d'une main sûre, a dû déterminer une mort immédiate.

Ah! balbutia Jean Vaubaron, c'est horrible!

Horrible en effet, car la manière dont le double assassinat a été commis démontre jusqu'à l'évidence un plan savamment combiné, lentement mûri et mené à bonne fin. L'homme capable de concevoir et d'exécuter un tel forfait est un de ces monstres, vomi par l'enfer, dont le nom doit être voué à la haine et à l'execration des générations à venir.

Pour un tel monstre, s'écria le mécanicien avec feu, la mort sur l'échafaud serait une peine trop douce. Il faudrait pour cet homme inventer des supplices, et renouveler les tortures du temps qui n'est plus!

Est-ce véritablement votre pensé?

Ah! monsieur, je le jure et je vous supplie de n'en pas douter!

Le juge d'instruction prit sur son bureau l'un des objets qui s'y trouvaient déposés et plaça cet objet sous les yeux de Vaubaron, mais sans le lui laisser examiner de trop près.

Qu'est-ce que cela? lui demanda-t-il.

Cela, répondit le prévenu sans hésiter, c'est un burin de graveur.

Le reconnaissez-vous?

Les burins se ressemblent tous. Regardez avec attention le manche de celui-ci, poursuivit le magistrat en rapprochant l'instrument des yeux du mécanicien. N'y voyez-vous rien de particulier?

Vaubaron ne put retenir un geste de stupeur.

Ah! ah! continua le juge d'instruction, il me semble que cet outil ne vous est point inconnu. Ces deux lettres gravées dans le bois sont remarquables en effet, un J. et un V., si je ne me trompe. Votre nom de baptême n'est-il pas Jean?

Oui, monsieur.

Le J et le V, par conséquent, sont vos initiales. Ce burin vous aurait-il appartenu?

Je ne fais aucune difficulté d'en convenir.

Il est presque neuf. Par quel hasard est-il sorti de vos mains, si toutefois il en est sorti?

Ce n'est point un hasard. Dans un pressant besoin d'argent j'ai vendu cet outil, avec plusieurs autres, à un brocanteur.

Ah! vous avez vendu?

Oui, monsieur.

Quand?

Avant hier

A un brocanteur, dites vous?

Oui, monsieur.

Le nom de ce brocanteur?

Leridon.

Il demeure

Rue du Pas-de-la-Mule, au rez-de-chaussée de la maison même que j'habite.

Le juge d'instruction prit une feuille de papier portant un entête et plusieurs lignes imprimées. Il écrivit quelques mots. Il signa, et, faisant signer à l'un des gendarmes qui s'approcha respectueusement, il lui dit, en lui donnant la feuille de papier qui n'était autre chose qu'un mandat de comparution:

Prenez une voiture, allez chercher l'homme désigné dans ce mandat, ramenez le sur-le-champ et veillez à ce qu'il apporte avec lui la mention des achats de chaque jour.

Le gendarme ébaucha le salut militaire et sortit du cabinet en faisant résonner son sabre et ses éperons.

Jean Vaubaron, quoique innocent, ou plutôt parce qu'il était innocent du crime monstrueux dont on l'accusait, se trouvait en réalité dans une situation plus défavorable que s'il avait véritablement commis ce crime. Voici pourquoi et voici comment:

Un criminel (nous parlons, bien entendu, d'un de ces habiles scélérats et dont les réponses sont des modèles de prudence et de tact), un criminel, disons-nous aurait deviné sans peine le plan du magistrat instructeur et l'enchainement logique des questions auxquelles il allait avoir répondre. En conséquence, il aurait fait des efforts surhumains et probablement heureux pour inventer des mensonges adroits, des faussetés vraisemblables, propres à jeter du doute dans l'esprit du juge, et à envelopper de voiles obscurs et protecteurs les faits accomplis.

Jean Vaubaron, au contraire, en vertu de son ignorance presque absolue du double forfait et de ses détails, ne pouvait répondre que la vérité, sans art et sans fard, sans hésitation et sans réticences. Or, les apparences les plus formidables se réunissant contre lui de justifier, augmenter les préventions défavorables et fournir de nouveaux auguments à l'accusation, de nouveaux elements à la conviction.

De toutes les choses de ce monde l'innocence devint, sans contredit, la plus difficile à prouver lorsque par malheur un alibi bien constaté fait défaut à la victime d'une erreur judiciaire. Le mécanicien, en outre, était loin de jouir de cette complète liberté d'esprit, de cette lucidité de jugement dont il aurait eu si grand besoin pour se défendre à armes égales.

Etourdi par des chocs successifs et terribles, sa pensée devenait peu à peu vague et confuse, comme celle d'un homme qui subit l'obsession d'un mauvais rêve. Il conservait la faculté d'entendre et de parler, mais il ne comprenait que très imparfaitement les choses en apparence les plus claires. Ainsi, il ne devinait nullement pourquoi le burin de graveur, vendu par lui à Leridon se trouvait sur le bureau du magistrat; il ne se disait point que ce burin, sans doute, avait servi à l'accomplissement du meurtre. Il ne frémissait pas, enfin, à la pensée des armes foudroyantes que cet instrument, sorti de ses mains, donnait contre lui au représentant de la justice humaine.

Le juge d'instruction feuilleta de nouveau le rapport du commissaire de police. Il examina la petite liasse de papiers timbrés joints à ce rapport, puis il reprit l'interrogatoire.

Vous avez des dettes demanda-t-il.

Noubreuses et importantes?

Non, monsieur, quoique cependant la moindre dette acquière bien vite une importance trop réelle, quand des circontances difficiles ne permettent pas de s'acquitter aussi promptement qu'on souhaiterait le faire.

Pouvez-vous m'indiquer la somme à laquelle s'élevait votre passif?

Le mécanicien réfléchit pendant quelques secondes et formula un chiffre approximatif.

Vous avez signé des billets? continua le juge.

Un seul.

J'ai sous les yeux un billet de deux mille francs, souscrit au profit de MM. Malher et Cie, constructeurs de machines, et dont l'huissier Baudier était chargé de poursuivre le remboursement. Est-ce de celui-là que vous parlez?

Oui, monsieur.

Les frais ont été considérables. Deux cent soixante-quinze francs.

C'est bien cela.

Ce billet entraînait la contrainte par corps. Le saviez-vous?

Je le savais.

Le commandement vous avait été signifié hier?

Oui monsieur.

Jamais position ne fut plus critique que la vôtre, puisque déjà la prison pour dettes ouvrait ses portes pour vous recevoir. Comment se fait-il que vous ayez attendu au dernier moment pour vous acquitter?

Il m'avait été impossible de la faire plus tôt.

Ne pouviez-vous du moins solder le montant du billet et le retirer des mains de l'hussier, hier, dans la journée ou dans la soirée?

Non, monsieur.

Interrogé à ce sujet par le commissaire de police, vous avez répondu que l'argent vous était arrivé seulement cette nuit. Persistez-vous dans cette affirmation?

Oui, monsieur, car elle est conforme à la vérité.

[ACONTINUER.]

Achetez lapoudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

Grande Seance au College St. Joseph — La soirée donnée dimanche par les élèves du Collège St. Joseph, a été réellement un succès. Maîtres et élèves ont fait les choses d'une manière digne du héros de cette fête, le Rév. Père A. M. Garin.

Une adresse aussi remarquable par la délicatesse des sentiments dont elle était remplie que par sa diction, fut lut au Rév. Père et l'on exécuta le programme suivant:

1. Vivat! Vivat! chœur, la Société Philharmonique.
2. Adresse au Rév. Père Garin.
3. Cantate.
4. L'aspirant-Electeur-Capacitaire.
5. L'Envers du Ciel, romance, Ernest Gosselin.
6. La Forge, chœur, la Société Philharmonique.
7. Le Gamin de Paris, scène dramatique, H. Lauzière.
8. Dans la Montagne, romance, W. et A. Desmarais.
9. Les Pupilles de l'Orphéon, Chœur de Concours, la Société Philharmonique.

Le Célèbre Vergeot, comedie Vaudeville, en 1 acte par "Varin". La scène est à Vas-y-Voir. Personnages: Popinot, Adjoint de la Commune de Vas-y-Voir, H. Lauzière; Athanase Modillon, sculpteur, L. Crépeau; Vergeot, cuisinier, L. Bary; Crampon, Garde-Champêtre, H. Duprez; August, frère de Vergeot, domestique de Popinot, L. Buisson; Coquelicot, villageois, E. Desmarais; Villageois.

La plupart de ces élèves, nous dit un de leurs professeurs, paraissaient sur la scène pour la première fois.

Pour des débutants, il est certainement difficile de mieux réussir. Bon chœur de chant, jolies romances et le tout exécuté avec beaucoup de perfection. La petite pièce comique fit rire tous les auditeurs et nous ajouterons que le jeune Lauzière s'est aquitté de son rôle avec beaucoup de tact.

Pour ceux qui s'intéressent à la cause si importante de l'éducation de la jeunesse, il fait bon de constater par des succès aussi éclatants que les professeurs de cette institution, comme d'habiles jardiniers, ne négligent rien quand il s'agit de la formation de ces jeunes intelligences qui, semblables à des fleurs à peine éclo-ses, n'ont besoin que de sollicitude pour s'épanouir.

Aussi, si nous en jugeons par les applaudissements que ces jeunes acteurs ont obtenu hier soir d'un nombreux clergé et de tous les spectateurs, leurs efforts sont déjà couronnés de succès.

Chaque élève se fait remarquer par la manière dont il se présente sur la scène, par son geste gracieux; tout nous démontre qu'une bien belle vertu, la patience, a dû le suivre de bien près. J'aurais à dire beaucoup si je ne craignais de blesser l'humilité de ces bienfaiteurs de la jeunesse, mais qu'il me suffise d'ajouter que nous avons vu, entendu des élèves qui font honneur à leurs maitres et que tous méritent nos plus chaleureuses felicitations.

UN SPECTATEUR.

ELLE PERD LA VIE

Samedi après-midi, quelques minutes après cinq heures, une jeune fille portant le nom d'Annie A. Joyce, qui demeure chez son frère au No. 14 rue Abbott, a été victime d'un grave accident au moment où elle allumait une lampe suspendue. La poignée de la lampe se brisa et le luminaire tomba et se brisa sur le plancher. L'huile se répandit sur les vêtements de la jeune fille qui se mit à pousser des cris stridents, ce qui fit accourir sa tante, Mlle Annie Joyce.

En voulant secourir sa nièce, Mlle Annie Joyce fut enveloppée par les flammes, et c'est en criant au secours qu'elle courut dans la rue.

Les vêtements de la malheureuse étaient tous en feu, et quelques voisins accoururent et jetèrent de l'eau sur la pauvre femme, sans cependant réussir à éteindre les flammes.

Finalement, les flammes furent éteintes par un pompier qui avait répondu à l'appel sonné à la boîte 16.

L'infortunée fut transportée dans la maison et le Dr O'Connor fut appelé. Ce médecin fit venir l'ambulance et fit transporter Mlle Annie Joyce à l'hôpital St John où elle est morte vers les 11 heures. Elle était âgée d'une trentaine d'années. Quant à sa nièce, elle a eu plus de peur que de mal.

Cotton Spinners Union.

Cette Union a voté ces jours derniers de briser toute attache avec la Central Labor Union parce que cette dernière association se mêle de religion et de politique.

L'Union des Fileurs a voté de donner $25 aux employés en grève de la Cocheco Manufacturing Co.

Deux Marseillais causent de leurs chagrins intimes.

—Mon *cer*, dit Marius, ma belle-mère ronfle si terriblement, qu'elle fait éclater les vitres!

—Et moi, riposte Sextius, la mienne louche à un tel point que, pour regarder quelqu'un, elle est obligée de lui tourner le dos!!!

Au catéchisme.

—Combien y a-t-il de sacrements? demande le prêtre à Toto.

—Il y en avait sept, il n'y en a plus que six.

—Comment, plus que six?

—Mais oui, monsieur l'abbé. Papa disait hier à maman que la pénitence et le mariage ne font qu'un!

Totor prend sa leçon d'arithmétique.

—Voyons, Totor, de six ôtez trois?

—Je ne sais pas.

—Voyons, tu as six pommes, je t'en demande trois, combien t'en reste-t-il?

—Il m'en reste six!

—Mais non, mon ami, réfléchis, puisque je t'en demande trois.

—Oui, mais je ne te les donne pas.

Pere de Famille a ses Enfants.

La prière du matin et celle du soir n'ont jamais retardé l'ouvrage.

Le travail du dimanche n'a jamais enrichi personne.

Le blasphème porte malheur.

La division dans les familles est souvent cause de leur ruine.

Le bien volé n'a jamais prospéré.

L'aumône et les bonnes œuvres n'ont jamais conduit personne à l'hôpital.

On paye bien cher dans la vieillesse les sottises du jeune âge.

Plus on fait le brave contre le bon Dieu, plus on tremble à l'heure de la mort.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Phytolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Springfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MME M. M. YEARY.
Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.
Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés: Je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les ruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.
(Signé) J. D. JOHNSTON.
Savannah, Ga.

Témoignage du maire de Séquin, Tex.

Séquin, Tex. 14 juin 1893.

MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulag

City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 15 NOVEMBRE 1894. Soyons Distingues. No. 60

BOSTON & MAINE R R.

ARRANGEMENT D'HIVER.

DIVISION OUEST.

Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 15, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

*—*Express. §—seulement Northen Depot. ¶—Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seu cement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 5 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, †8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, †3 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, *via* la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, †8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, *via* Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoire pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement ait sur commande Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND, Marchand - Tailleur.

14 RUE MIDDLE.

☞ Son assortiment de Draps, ☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du ☞ dernier goût et de patrons les ☞ plus nouveaux

DR. G. C. BATES,

DENTISTE,

Angle des Rues

MIDDLESEX ET ELLIOTT.

Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'electricité.

BICYCLES!

COLUMBIA, STEARNS, EAGLE, **$150.00**

Plusieurs bons marchés dans ceux de seconde main:

Un Cleveland, Un Columbia, Un Terange,

Aussi bons que neufs. Venez les voir.

SHATTUCK & SON, 89 RUE PRESCOTT

CHARBON!! CHARBON!! CHARBON!

A Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO,

Bureau, 38 rue Middle

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone 114-2.

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensiles de Cuisine

en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

Francis W. Qua,

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass.

Durant & Rogers

BIJOUTIERS

La plus Grande Maison de BIJOUTERIES DE LOWELL.

Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison.

Les prix sont très réduits.

MONTRES, HORLOGES, CHAINES, CHARMES, BRACELETS, JONCS, ARGENTERIES de toutes sortes, BOUCLES D'OREILLES, LUNETTES, &c., &c.

Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.

DURANT & ROGERS.

Au coin des Rues

Central & Middle

CHUTE DE NAPOLEON.

Napoléon avait outrepassé sa mission. Après avoir contribué à sauver la papauté et la religion, il s'en était fait le persécuteur.

Il fut cruellement châtié.

D'abord en Russie, le froid fit tomber les armes des mains de ses soldats et anéantit son armée (1812).

A Fontainebleau, témoin des angoisses de Pie VII, il dut signer sa propre abdication en présence des alliés (1814)

Enfin, à Waterloo, il tomba pour ne plus se relever (1815).

Sainte-Hélène, un rocher perdu dans l'Atlantique, le reçut et fut son dernier asile. On assure qu'il y mourut chrétiennement, en 1821.

Pie VII, que le Congrès de Vienne (1815) avait remis en pleine possession de ses Etats, lui survécut de deux ans. Il eut le temps de montrer sa générosité à l'égard de son ancien persécuteur, en accueillant à Rome les débris de sa famille proscrite par toutes les nations européennes.

Ainsi tombent ceux qui veulent s'élever contre Dieu et contre l'Eglise. Que de persécuteurs se sont dit: "Détruisons l'Eglise, poussons-la dans la fosse; nous célébrerons ses funérailles." Et les persécuteurs eux-mêmes sont tombés, tandis que l'Eglise, toujours triomphante, répand encore les flots de ses lumières et de ses bienfaits sur ses obscurs blasphémateurs.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 25 Oct. 1894.

M. l'Administrateur,

Agénor, fils du prince Odeschalchi, est un bambin de dix ans, que son précepteur, afin de ne payer que demi-place, déclare n'être âgé que de six ans, chaque fois qu'il s'agit de faire un voyage en chemin de fer. Ce matin, je me trouve au depôt juste au moment où M. Franceschini, le *dompteur* du petit bonhomme, crie: Une place pour moi, demi-place pour cet enfant! — "Ah! fait l'employé, il n'a donc que six ans ce gamin-là?—Oui, s'empresse de répondre Agénor, six ans en chemin de fer.... dix ans à la maison!"

Le docteur Gardner se vante d'avoir découvert le langage des singes, mais cela n'est rien auprès de la découverte du député Vitali, bibliothécaire de la Chambre italienne. Ce brave homme, dont les loisirs (en dépit de sa charge) sont sans fin et sans nombre, prétend avoir surpris le langage des mouches!... Je me demande, toutefois, à quoi pourra bien se réduire ce langage, si le bourdonnement que font entendre ces ennuyeux volatiles, provient, comme l'affirment certains naturalistes, non pas de la trompe de la mouche, mais du mouvement de ses ailes. Le député Vitali, le découvreur du langage des mouches, pourrait-il bien m'expliquer pourquoi les mouches ne bourdonnent que quand elles volent, et sont toujours silencieuses quand elles marchent ou restent en place? Cette simple question pourrait bien réduire à néant sa théorie du discours des parasites ailés.

Un haut fonctionnaire du ministère des postes et des télégraphes, à court d'occupation et surtout d'argent, vient de fonder une curieuse revue. Ce périodique naissant a pour titre "La famille postale et télégraphique." Le projet du fondateur signor Lollini est ter, d'y faire abonner les 10,000 employés des postes et des télégraphes; 2ème, d'y reproduire la photographie de tous les susdits employés; 3ème, d'accompagner ces portraits d'une biographie, écrite par le propriétaire même du portrait. Je vous laisse à penser quelle autobiographie pompeuse, solennelle, flatteuse et bien torchée!... Les nouvelles postales, télégraphiques, promotions, inventions, etc., etc., ne viendront qu'au second plan. Avouez, au moins, que les romains ont parfois l'esprit inventif, surtout lorsque leurs finances sont.... anémiques.

Les conférences pour la réunion des deux églises schismatique grecque et catholique romaine, ont commencé hier et se continuent chaque jour. Elles dureront tant qu'il y aura matière à discuter. Les assemblées commencent à 11 heures, a. m. et se terminent à 3 heures, p. m. Le Pape qui a la présidence d'honneur est entouré de nombreux patriarches, archevêques et évêques orientaux et de presque tous les cardinaux présents à Rome.

Hier soir, sur le Corso, un pauvre homme arrête le marquis Patrizi qui se promenait en compagnie d'un autre prince romain: "Monsieur le marquis, fit le misérable, mon fils est en Amérique, je voudrais lui écrire, mais je n'ai pas les cinq sous nécessaires pour acheter le timbre-poste." Le marquis alors pour se débarrasser plus vite de l'importun lui donna une pièce de dix sous. Le pauvre remercie, puis se tournant vers le compagnon du marquis: "Et vous, Monsiuur, vous ne me donnez rien?..." Il est à supposer que le pauvre homme voulait non pas un timbre, mais une collection de timbres-poste.

Les italiens en général, et les viticulteurs de la province romaine en particulier, ont envoyé grand nombre d'échantillons de vins fins à l'exposition de Buda-Pest, Hongrie. Le gouvernement italien avait pressé ses administrés d'agir de la sorte assurant que les dépenses de transport et le local de l'exposition italienne seraient payés par l'Etat. Mais point du tout!.. Le ministre des finances, absolument ruiné, s'est refusé à reconnaître la dette de l'exposition, et le gouvernement autrichien, pour rentrer dans ses dépenses, a dû faire vendre à l'encan les vins des exposants. De là irritation de toute l'Italie contre l'Autriche-Hongrie, la Triplice et ceux qui l'ont faite.

Hier, le roi, durant sa promenade quotidienne, a été sifflé plusieurs fois. Des ouvriers ont crié: "Vive la République! Abas Crispi!" Il est vrai qu'ils ont été immédiatement arrêtés; mais il n'en est pas moins vrai que, parmi la populace, les choses prennent fort mauvaise tournure, même à Rome, la plus paisible des cités d'Italie.

Le juge d'instruction de la Cour d'Assise de Rome, questionne un commis de magasin à qui l'on a volé un pardessus.—Combien vous coûtait-il?—"Eh! bien, monsieur le juge, il est facile de faire le calcul. Voyons: il m'a coûté neuf 50 francs; puis j'y ai fait remettre le velours du col, 3 francs; puis je l'ai fait retourner, 8 francs; enfin j'ai fait boucher les trous des coudes et remettre les boutons, 3 francs! — C'est bien! s'écrie le juge d'instruction. Greffier, écrivez que le pardessus volé, avait une valeur approximative de 65 francs, ($13). Elle est bonne, mais elle ne vaut pas la cause qui a suivi immédiatement, et qui a intéressé au plus haut point le public présent. Le magasin de chaussures napolitaines qui occupe à Rome le magnifique coin de Via Nazionale, de Corro et de la piazza di Venezia, avait fait placarder sur les murs de la Capitale un demi million d'affiches représentant un homme, nu-pieds, qui courait à perdre haleine. Au dessous, on lisait en gros caractères: "Où court il?" Les propriétaires du magasin de chaussures napolitaines se réservait de répondre au bout de trois jours, lorsque la curiosité publique serait arrivée à son comble: "Il court au magasin de chaussures napolitaines, acheter à très bas prix d'excellentes chaussures pour lui et sa famille." La seconde affiche qui devait être placé sous l'homme qui court était déjà imprimée, et les propriétaires de chaussures se réjouissaient par avance et leur esprit d'invention et des affaires d'or qu'ils allaient avoir sur les bras, quand le lendemain matin à la grande stupeur, au suprême ahurissement des marchands de chaussures, apparaît sous l'homme qui court une grande affiche rouge avec ces mots: "Il court s'abonner au *Folchetto*, journal politique, satyrique, humoristique, etc., etc.

Vous vous figurez facilement la colère, la fureur des propriétaires de l'*homme qui court* Ils viennent d'abord proposer un duel (au chausson) à l'administrateur du journal romain; puis, réfléchissant, le font citer devant le juge en recouvrement de pertes civiles et commerciales. Le juge et son conseil, après avoir étudié, réfléchi, temporisé durant un mois, ont finalement décidé que le journal avait le droit d'occuper n'importe quelle place sur les murailles de Rome, dès que ces places n'étaient pas déjà couvertes par d'autres affiches, et que les propriétaires de chaussures napolitaines n'auront rien autre chose à faire que de placer leur affiche—réponse au dessus et non au dessous de l'*homme qui court*; que finalement les susdits propriétaires devront payer les frais du procès!... Salomon aurait-il été plus clair et plus juste?... Point du tout!...

Avant-hier, le roi Humbert passait en revue tous les Etats-Majors des régiments en garnison à Rome. La revue avait lieu derrière le château St Ange, sur la place d'arme. Tout d'un coup, le cheval du roi bondit, prend de flanc, du cheval du général San-Marzano, et avant que le monarque ait pu le retenir, renverse et foule au pied, coursier et général. Le général San-Marzano, qui est mourant, a eu deux sabots de cheval sur la poitrine, et une jambe brisée dans la chute de son propre coursier.

Le roi Humbert s'est aussitôt retiré de la place d'armes, pâle comme un linceul. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que son grand cheval blanc fait de pareils exploits; il est, hélas, trop connu dans la chronique des accidents pour avoir envoyé au moins une demi-douzaine de chrétiens *en paradis*.

Bien à vous,

WM. BREEN.

UN DEVOIR.

Nos journaux démocratiques qui ne cessent de faire du capital politique avec les questions religieuses devraient bien méditer les paroles suivantes que Mgr Ireland, le grand archevêque de St Paul, a dites à un reporter du *World* de New York.

"L'introduction de la question religieuse dans la politique est désastreuse pour l'Eglise catholique En effet, admettant qu'elle pourrait, tout d'abord, avoir de bons résultats, les mauvais ne tarderaient pas à suivre et à faire plus que les contrebalancer, et les catholiques ne doivent pas desirer se trouver dans une position si fausse et si embarrassante.

"Les catholiques qui ont soulevé le cri d'une guerre religieuse ont décidément tort; les politiciens qui répètent ou se servent de ce cri pour avancer leurs intérêts personnels insultent l'Eglise, dont ils se font un marchepied pour atteindre le but de leurs ambitions. Il est du devoir des catholiques d'étouffer ce cri."

Nous sommes en droit de nous demander, si nos confrères du parti démocratique vont enfin comprendre leur devoir et cesser leurs appels au fanatisme religieux qui est un véritable danger pour les catholiques et toute la population de ce pays.

Les sages paroles de Mgr Ireland devraient leur faire comprendre qu'ils font fausse route.

Notes Politiques.

—Le fameux Bland, de St. Louis, Mo., l'auteur d'une loi monétaire qui porte son nom, avoue avoir été défait pour le Congrès par J. L. Hubbard, son adversaire républicain. Les derniers rapports font voir que la victoire républicaine dans le Missouri est encore plus éclatante qu'on le pensait.

—Le procureur général Olney, l'ami de cœur de Cleveland, parle pour tout de bon de rentrer dans la vie privée. Il dit que les responsabilités d'une semblable position lui pèsent trop sur les épaules D'ailleurs il peut faire plus de $40,000 par an en pratiquant le droit.

—On dit que le président et les membres de son cabinet sont peinés de la défaite de Wilson dans la Virginie-Ouest. Comme les républicains de cet Etat seront en majorité dans la législature, M. Wilson ne pourra pas être nommé sénateur, ce qui était son dernier espoir de prendre part au prochain Congrès. On ajoute que le président Cleveland, quand l'occasion s'en présentera, placera M. Wilson dans quelque haute position, soit juge de la Cour Suprême ou d'une Cour de Circuit.

—La législature du Montana sera républicaine. Hartman, républicain, a été élu membre du Congrès, d'après les derniers rapports.

—Adolph Sutra, un populiste, a été élu maire de San Francisco par 800 de pluralité.

—Il a été découvert que le vote féminin à Denver aux élections de mardi a été 55 pour cent du vote total. Un certain nombre de femmes s'occupant de politique ont formé une organisation pour la prochaine élection d'Etat. Leur but est d'augmenter leur importance politique.

Vient de Paraitre.

Chez Leprohon et Leprohon, éditeurs de la bonne Littérature Française, le 10ème numéro de leur publication mensuelle intitulé "Le Coureur de dot", par Ducamp-Franc.

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié "Les remords d'un faussaire", une œuvre du même auteur, qui a paru avec un remarquable succès dans le 5ème numéro de la Bonne Littérature Française et qui a obtenu un des plus grands succès dans toutes les parties du Canada ainsi qu'aux Etats-Unis. Ils trouveront dans "Le coureur de dot" comme dans cette dernière œuvre la même noblesse de sentiments, la même grandeur de caractère, le tout agrémenté d'un style gracieux et brillant.

"Le coureur de dot" foisonne d'aventures tragiques, de situations attendrissantes, d'événements inattendus. Les lecteurs et surtout les innombrables lectrices de La Bonne Littérature Française nous sauront gré certainement de leur avoir donné un chef-d'œuvre de ce genre. Ce volume est en vente au complet chez Camille Lucas, libraire rue Tilden et Moody, et chez les éditeurs, Leprohon et Leprohon, No. 25 rue St-Gabriel Montréal.

N. B.—Numéro précédant ce dernier "Le sacrifice d'un fils", par Ernest Daudet, grand roman dramatique, en vente dans tous les dépots de journaux pour 10c. et chez les éditeurs.

AVEU IMPORTANT.

Un journal démocratique nous apprend que le Comité Républicain de cette ville est à considérer le plan de la nomination des candidats pour maire et échevins au moyen du système de balottage australien. Le choix des quartiers réunis devant être ratifié par le Comité. On dit qu'il y a plusieurs objets en vue dans l'adoption de ce système, dont l'un et probablement le plus important est d'enlever tout avantage à l'élément de l'A. P. A., de crainte qu'il ne capture les délégations de chaque quartier.

Nous sommes heureux de voir que nos adversaires reconnaissent les efforts très grands que fait le parti républicain pour ne pas se commettre avec une semblable société de fanatiques.

Voici maintenant ce que nous lisons dans le *Sun*, ce qui vient corroborer ce que nous avons dit maintes fois durant la dernière lutte électorale:

"Les démocrates ont fait une erreur politique en luttant contre l'A. P. A. Cette organisation avait d'abord l'intention de détruire le parti républicain. Si on l'avait laissée à ses propres ressources, elle aurait atteint ce but. Mais quand les démocrates commencèrent à batailler contre elle, sa propre conservation lui conseilla de s'allier ouvertement aux républicains, afin de faire face aux assauts des démocrates. Le premier dessein de l'A. P. A. n'a pas par conséquent été accompli, à cause des efforts qu'elle fut forcé de faire pour se défendre des attaques des démocrates."

La même feuille ajoute que c'est l'opinion exprimée par les démocrates en général depuis le jour de l'élection.

Arrêtons-nous ici un moment. Ces paroles sont fort graves. Puisque les démocrates s'aperçoivent qu'ils ont fait une erreur en refusant l'alliance de l'A. P. A, ils vont sans doute réparer cette faute aux prochaines élections en faisant des mamours à cette société de fanatiques. Or, ils n'auront pas beaucoup de difficulté à tomber dans ses bonnes grâces, car tout le monde sait que le parti républicain a tenu ces fanatiques à distance lors de la dernière lutte électorale. On se rappelle ce qui est advenu au Rev. Hugh Montgomery, un des chefs de cette société, à une grande assemblée républicaine?

Eh bien! si messieurs les démocrates veulent de l'A. P. A., dans l'espoir d'être victorieux, qu'ils achèvent de se perdre de réputation en compagnie d'êtres de cette espèce, et le parti républicain verra sa popularité augmenter d'autant parmi le gros de la population qui hait les fanatiques et ceux qui marchent de concert avec eux.

Le *Sun* dit aussi que la réclame faite par les journaux en faveur de l'A. P. A. ne sert qu'à lui donner de l'importance.

Cet aveu est important. Quand durant les dernières élections nous avons vu nos confrères démocratiques passer leur temps à fomenter des guerres religieuses et se servir de l'A. P. A. comme cheval de bataille, nous avons alors prétendu que cette conduite déplorable ne servait qu'à donner des forces au mouvement de l'A. P. A. et qu'à mettre en évidence une association qui autrement serait restée dans l'ombre d'où elle n'aurait pas pu probablement sortir.

Malheureusement, nous n'avons pu réussir à les faire ouvrir les yeux, et leurs folles attaques nous poussèrent malgré nous sur ce terrain si dangereux.

Aujourd'hui nos adversaires avouent qu'il ont mal agi. Cependant, nous les croyons capables de recommencer, ce qui serait pour tant la preuve patente de leur mauvaise foi absolue.

LA TRAGEDIE DE ST-ALEXANDRE

L'ETOILE publiait la semaine dernière dans ses nouvelles du Canada une dépêche de Saint-Jean annonçant qu'un homme avait été brutalement assailli à Saint-Alexandre par un de ses voisins.

L'assaillant, croyant avoir tué sa victime, s'est suicidé en se noyant dans un puits.

Les vrais noms des hommes sont Gaboriau et Choinière.

Jeudi, dans la transmission, l'opérateur s'est trompé et a désigné la victime sous le nom de Lapanne.

Le *Canada-Francais*, de St-Jean, nous apporte les nouveaux détails suivants:

"La paisible paroisse de Saint Alexandre est actuellement dans un état d'excitation indicible depuis mercredi matin quand elle a appris la scène épouvantable qui s'est passée entre deux de ses citoyens, tous deux voisins.

Mercredi, vers les huit heures du matin, Edouard Choinière, cultivateur du Rang des Irlandais, alla chez son voisin, Pierre Gaboriau, et tous deux se rendirent à la grange de ce dernier pour préparer des voitures et porter des effets au marché le lendemain. Ils paraissaient être en excellents termes.

Ce qui se passa à la grange nul ne se saura peut être jamais. Tout-à-coup la famille de M. Gaboriau vit arriver ce dernier à la maison, la figure ruisselante de sang, en criant: "Choinière m'a pris en traître dans la grange." C'est tout ce qu'il pût dire et il perdit connaissance. Il ne l'a pas recouvrée depuis. La famille de M. Gaboriau se rendit alors à la grange, cherchant partout mais ne découvrant rien si ce n'est les traces évidentes d'une lutte acharnée dans une des batteries. En faisant le tour de la grange on découvrit des traces de pas sur la neige tombée la veille qui se dirigeait vers les champs; on les suivit et à quelques arpents de là on atteignit un puits dans lequel on aperçut le corps de Choinière qui s'était fait justice en se noyant.

Les conjectures, comme bien l'on pense, vont leur train et plus d'un se demande ce qui a bien pu occasionner ce drame sanglant.

Voici à quoi l'on s'arrête: Il y a déjà un certain temps, un nommé Auguste Perrault, commerçant, étant venu en mauvaises affaires, aurait transporté ses terres à Edouard Choinière qui lui, de son côté, aurait, en faisant cet achat des terres de Perrault, vendu une de ses terres à Pierre Gaboriau avec cette entente que si Choinière était jamais dans l'obligation de remettre les terres de Perrault, Gaboriau lui remettrait sa terre. Or, il apparaît qu'un frère du nommé Auguste Perreault dont il était la caution. a pris des procédés judiciaires pour faire annuler ce transport de Perrault à Choinière comme ayant été fait en fraude de ses droits.

Il est donc à supposer que se voyant poursuivi, Choinière a dû demander à Gaboriau de tenir sa promesse et de lui remettre sa terre. Gaboriau ayant refusé, Choinière pour se venger l'a attiré dans un guet-apens pour l'assommer tout à son aise.

Pour accomplir son œuvre, Choinière s'est servi d'une pelle en fer qui a été trouvée teinte de sang et une clef anglaise (wrench) avec laquelle il a frappé Gaboriau deux coups en arrière de la tête On a trouvé cinq dents du blessé sur le plancher de la grange. Il a la mâchoire fracassée et deux énormes trous en arrière de la tête faits par la clef anglaise et une blessure à la tempe causée par un coup de pelle. Le corps de Choinière dans le puits ne portait aucune marque de violence, ce qui fait supposer qu'il a dû frapper Gaboriau en traître, car ce dernier était physiquement mieux constitué et plus robuste."

Saint Alexandre, P. Q., 9—M. Gaboriau, blessé mercredi, est un peu mieux aujourd'hui.

C'est un homme de trente-six ans environ et père de six enfants.

Choinière avait trente-neuf ans. Il laisse une femme et cinq enfants.

Le verdict rendu par les jurés est "suicide dans un moment de folie passagère."

L'inhumation aura lieu au cimetière catholique.

M. Gaboriau est affreusement défiguré.

LE BAISER EST UN DELIT.

Lorain, Ohio, 10 —Un grand scandale a été causé dans cette ville par la mise en accusation du maire, M. George Wickens, "pour avoir tenu des propos inconvenants devant une femme, et s'être livré à des voies de fait sur elle en l'embrassant." On voit par là que le baiser est classé parmi "les voies de fait" dans l'Ohio.

M. Wickens est un des principaux négociants de la ville de Lorain et surintendant des écoles méthodistes du dimanche. Il appartient au parti des buveurs d'eau qui l'a fait élire maire le printemps dernier. Or, il paraît que dès que M. Wickens a été élu maire, il s'est cru tout permis, et qu'il s'est oublié un jour jusqu'à voler un baiser à miss Mida Pershing, qu'il employait comme caissière dans son magasin. Miss Pershing s'est cru déshonorée et n'a rien eu de plus pressé que d'aller faire part de son malheur à un clergyman méthodiste nommé Smith.

Et voilà comment il se fait que le maire Wickens est poursuivi aujourd'hui devant les tribunaux criminels simplement pour avoir dérobé un baiser à miss Pershing

L'accusé a annoncé la non-culpabilité, et le procès, qui aura lieu, dit-on, dans le plus bref délai possible, ne peut manquer de faire sensation dans tout le comté de Lorain.

Choix dans une centaine de primes, Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

NOUVELLES LOCALES.

Tentative d'Effraction.

Hier soir, le contre-maître de la cour à bois de Davis & Burnham, Western Avenue, s'en allait à l'église en compagnie de sa femme et de sa fille, lorsqu'en passant vis-à-vis les bureaux de ses patrons, il jugea à propos d'arrêter pour un moment.

Son inspiration fut bonne, car il surprit un malfaiteur en train d'enfoncer une porte de derrière avec une barre de fer.

Le voleur avait déjà réussi à briser un panneau de la porte En apercevant le contre-maître, il prit la fuite et il fut impossible de lui mettre la main au collet.

La police fut avertie par téléphone.

Les détectives Laflamme et Allen allèrent visiter les lieux, mais ils ne purent trouver aucune trace du malfaiteur, sauf les larges empreintes de ses bottes sur la neige.

LES FUNERAILLES DU CZAR.

Scenes tres Imposantes a Moscou.

Moscou, 11 nov—Les restes du czar sont arrivés ici aujourd'hui. Les rue étaient bondées de monde. Le train entra en gare à dix heures quarante.

La procession fut aussitôt formée et les généraux transportèrent le corps dans une chapelle temporaire.

Le métropolitain commença alors à lire les prières, puis le corps fut transporté sur le char funéraire, et la procession, reformée, se dirigea vers la chapelle ibérienne.

Dans les rangs on distinguait plusieurs nobles des pays étrangers.

La procession s'arrêta vis-à-vis la chapelle et le clergé en sortit portant la miraculeuse gravure de la Sainte Vierge, avec laquelle le corps fut béni.

Pendant que la procession défilait, des salves d'artillerie étaient tirées de minute en minute à la citadelle du Kremlin.

Le métropolitain et le haut clergé escortèrent le corps jusqu'à la porte de l'archange Gabriel. Ils marchèrent d'abord jusqu'au grand dais cramoisi sous le catafalque en or et en argent, placé au milieu du temple. Les généraux qui portaient le cercueil entrèrent ensuite dans l'église et placèrent leur fardeau sur le dais, puis ils enlevèrent le drap mortuaire.

Les membrss de la famille impériale se réunirent au pied du cercueil, et entendirent dans un silence rompu par leurs sanglots la messe solennelle qui fut dite pour le repos de l'âme de l'illustre défunt.

Le service se termina par une marche funèbre.

La famille impériale se retira ensuite dans le Kremlin, le fameux palais des czars de Russie, et les personnes portant des billets d'entrée furent admises à l'intérieur de l'immense cathédrale Elles firent tranquillement le tour du catafalque, en jetant un regard sur la figure du czar défunt.

Des milliers de personnes appartenant à tous les rangs de la société furent admises dans la cathédrale.

AUX TROUSSES D'UN MEDECIN.

Portland, Me., 10 nov—La police recherche le Dr Hughes qui est accusé d'avoir pratiqué une opération criminelle sur la personne de Mlle Mary Dunn de Lancaster, N. H., ce qui a cause sa mort.

Le Dr Hughes a environ 60 ans, et il pratiquait en cette ville depuis une trentaine d'années.

Il y a environ 25 ans, il fut impliqué dans une affaire semblable, mais il réussit à éviter toutes poursuites.

After THREE MONTHS of Daily Wear

This Collar

Is Still in Good Condition.

That's because it's the "CELLULOID" Collar. Its original cost was 25 cts. and it cost the wearer nothing afterwards to keep it clean. When soiled, simply wipe off with sponge or wet cloth.

These collars and cuffs are *waterproof*, and are the only waterproof goods made with an interlining of linen; therefore the only ones that can last and give absolute satisfaction. Every piece of the genuine is stamped as follows:

TRADE CELLULOID MARK.

Refuse anything that is not so marked, and if your dealer has not got the right kind send direct to us, enclosing amount, and we will mail you a sample postpaid. Collars 25 cts. each. Cuffs 50 cts. pair. Give size, and state whether stand-up or turned-down collar is wanted.

THE CELLULOID COMPANY, 427-29 Broadway, NEW YORK.

LE PROCHAIN CONGRES.

Il ne Durera pas Plus de Trois Mois.

Washington, 11 nov.—La prochaine session du congrès s'ouvrira le 5 décembre prochain. On ne croit pas que beaucoup d'ouvrage soit fait durant cette session qui ne durera probablement pas plus de trois mois.

On prédit qu'il sera difficile d'avoir un quorum avant les fêtes; par conséquent jusque-là rien ne sera fait.

Ensuite il ne restera plus que deux mois pour les discours et pour accomplir toute la besogne.

Les projets de loi en faveur des matières premières en franchise et qui ont été introduits par le dernier congrès vont sans doute être défaits, ainsi que toute agitation que pourra soulever les partisans de l'argent.

Petites Notes.

—Il règne une épidémie de fièvres typhoïdes à Putnam Conn.

—Une dépêche à la *Pall Mall Gazette*, datée de Chefoo, mande que les Japonais ont capturé Port Arthur.

—La demeure de John Lewis Robertsonville, N. Y., a été consumée. Pendant l'incendie, Mde Lewis retourna dans la maison pour y chercher un portefeuille contenant $50, et elle périt dans les flammes.

—Dans le Michigan, la Cour Suprême vient de déclarer que 100,000 votes sont illégaux et par conséquent sont nuls. Si cette décision n'est pas renversée, le résultat de l'élection va se trouver tout à fait changé.

—La Chine demande la paix; elle prétend qu'elle n'est pas prête à faire la guerre. Il est évident qu'elle sent la soupe trop chaude. Le Japon se moque de la Chine; il ne semble pas prêt à lui accorder ce qu'elle demande.

TOM REED PARLERA A BOSTON.

Boston, 11 nov —L'Hon. Thomas B. Reed a accepté l'invitation que lui a fait parvenir le Home Market Club d'assister à son huitième banquet annuel, qui aura lieu le 22 novembre, dans Mechanics Building.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes C'est le meilleur sur le marché.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH

Each Package SAVENA contains a

DIFFERENT PRESENT

AND A

USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - 50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell, Mass

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 15 NOV 1894.

NOVEMBRE.

Novembre étend sur nos campagnes
Son manteau chargé de frimas;
Et sur le flanc de nos montagnes,
L'ORME blanchit sous les verglas.
Soyez rêveuses, jeunes filles;
Ce mois vous dit où vous courez;
Regardez ces vertes charmilles;
Elles passent... vous passerez!

Là-bas, dans les bois, pas une aile
N'habite les doux nids d'oiseaux;
L'on ne voit plus que la sarcelle
Errante encor sous nos roseaux.
Bientôt elle aussi, du grand fleuve,
Quittera les talus glacés;
Comme elle, enfants, au jour d'épreuve
Vous aussi, vous nous quitterez.

A grains serrés tombe la neige,
Au loin siffle le vent du Nord,
Voyez, là-bas, un long cortège,
Cheminer vers le champ des morts.
Vieillards qui marchez vers la tombe,
Courbés sur vos bâtons ferrés,
Recueillez-vous: la feuille tombe.
Le gazon meurt et vous mourrez.

FAUCHER DE ST. MAURICE,

Conference Ouvriere.

Aujourd'hul doit s'ouvrir à Chicago, dans cette grande métropole de l'Ouest, cette cité de l'Exposition qui est en train de devenir la ville des conferences, les assises d'un parlement du travail, *parliament of labor*, comme les Américains ont nommé cette réunion d'hommes éminents ayant à cœur de résoudre l'abstrait problème ouvrier, cette énigme du Sphinx qui confronte notre société moderne.

C'est la *Fédération Civique* qui a eu cette heureuse idée de convoquer, sous ses auspices, une telle conférence; elle ne pourra que jeter de la lumière sur un sujet jusqu'à présent resté malheureusement si enténébré, malgré les recherches qu'il a causées.

Les économistes les plus fameux du pays, les penseurs les plus célèbres, tous les hommes les plus éminents, soit comme chefs ouvriers, soit comme *leaders* de la grande industrie, ont été invités à assister à ces assises et à apporter le fruit de leurs études et de leur expérience, afin que de ce brillant faisceau d'opinions puisse jaillir la vérité toute nue, comme des ondes fluviales sortirait une Naïade, dans toute sa beauté sculpturale.

Les promoteurs ont eu l'heureuse inspiration de ne pas se fier à leur compétence seule, et ils demandèrent à des personnes autorisées de bien vouloir leur suggérer les meilleurs plans à suivre pour obtenir de cette conférence le plus grand succès possible. C'était agir sagement; et des suggestions de toutes sortes, dans lesquelles ils n'eurent qu'à glaner, leur sont arrivées à foison.

Ensuite il fut arrêté que le *Parlement des Religions*, qui a été si diversement apprécié, mais qui n'en a pas moins été conduit l'an dernier d'une manière admirable, servirait de modèle à cette conférence ouvrière. Par conséquent, les controverses ou plutôt les débats ne sont pas permis. Chaque orateur peut faire connaître ses opinions personnelles, mais il ne lui est pas loisible de critiquer celles des autres. La plus grande tolérance doit regner.

Le but qu'on espère atteindre est celui-ci: Réunir toutes les théories individuelles sur les meilleurs moyens à prendre pour faire cesser les troubles ouvriers, hélas! si désastreux; puis la Confédération Civique fera le reste: c'est-à-dire qu'elle se chargera de la mise à exécution des idées reconnues les meilleures, les plus pratiques.

Nous espérons, pour le bien à la fois des employés et des employeurs, que cette conférence ouvrière donnera un résultat satisfaisant, afin qu'on puisse une bonne fois trouver un plan excellent pour faire cesser cette malheureuse guerre entre ces deux puissances qui ne peuvent rien, absolument rien, l'une sans la coopération de l'autre—le Capital et le Travail.

PAROLES DE MGR IRELAND.

Voici le discours prénoncé par le grand archevêque de St Paul au banquet de la "Légion d'Honneur," qui a eu lieu récemment dans la ville de New York:

En jetant un regard sur cette assemblée distinguée, j'observe un fait caractéristique. Vous, les plus braves des défenseurs de l'Amerique, êtes des hommes appartenant à diverses races, à différents cultes religieux, et, permettez-moi de dire, en passant, que, bien qu'en rencontrant un bon Américain je ne lui demande pas qu'elle est sa foi, je suis ravi, pour l'honneur de l'Eglise que je représente, de voir ici briller la médaille d'honneur sur la poitrine de tant de braves enfants de l'Eglise.

La population de l'Amérique est des plus complexes; elle s'est accrue de personnes venues de tous les points cardinaux, et ses éléments ne professent pas tous la même foi.

C'est un fait que le pays accepte. Il demande à tous ceux qui vivent sur son sol et qui sont protégés par son drapeau d'être Américains. C'est son droit. Mais il reconnait à tous le droit sacré de la liberté. Celui qui ne proclame pas du fond de son cœur la liberté de ses semblables n'est pas un enfant dévoué de l'Amérique, et il devrait quitter au plus tôt ses plages.

Le pays vous confie la défense du véritable américanisme. Bannissez de la vie sociale et politique de l'Amérique les préjugés de religion et de race. Soyez Américains, loyaux à l'intérêt public sur les champs de bataille et à l'urne électorale.

Le préjugé religieux est un boumerang qui retourne vers celui qui le lance. On a souvent fait entendre le cri des préjugés religieux; mais je crois que la plupart du temps il était inspiré par des intérêts plutôt politiques que religieux. On devrait le taire.

La loyauté et la compétence d'un citoyen pour occuper un poste quelconque devraient être pour un Américain, les seuls conditions capables de l'influencer dans sa manière de voter. En cela comme en toute autre chose relative à la citoyenneté américaine, le vétéran de l'armée sera le premier dans la voie de l'honneur et du devoir.

ACTUALITES.

Les gains républicains dans 26 Etats ont été de près d'un million et demi.

Il y a plusieurs cas de diphtérie et de fievres scarlatines à Lewiston, mais aucun chez des Canadiens.

Faute d'argent dans la caisse civique à Chicago on a renvoyé cinq cents constables.

Il se fait, d'un autre côte, un fort mouvement en faveur d'une enquête sur la police.

La picote sévit d'une manière épouvantable à Bari, Italie Orientale.

On meurt comme des mouches et en un seul jour on a enregistré 381 décès.

On emploie à présent la pulpe de bois pour falsifier le fil de laine. On fabrique des bas où il entre une partie de fibres de bois et deux parties de laine.

L'*Impartial*, organe des Acadiens de l'Ile du Prince-Edouard, démontre dans un récent numéro que le mouvement qui se fait dans cette province en faveur de l'étude de la langue française est dû à l'initiative du clergé. Là comme partout ailleurs au Canada, le prêtre est, non seulement le conservateur de la foi, mais aussi de plus un appuî de la race française.

M. Desnoyers, un Canadien, va occuper à St Louis une construction qui coûte $113,000 et qui est élevée sur un terrain payé au taux de $1,500 le pied, soit en tout $114,000.

Le charbon que brûlent les usines de gaz de Londres pendant une heure remplit un train de chemin de fer d'un mille de long, au taux de 3 tonnaux de combustible par wagon.

Après tout ce que les savants ont dit de l'eau et du lait, qui sont pleins de microbes malfaisants, doit-on s'étonner qu'un si grand nombre de personnes s'en tiennent au whisky? C'est encore la boisson la moins dangereuse, paraît-il!

Les trains de chemin de fer sont si souvent attaqués aux Etats-Unis qu'on vient d'inventer un wagon-forteresse en fer, où l'on placera les coffres-forts et d'ou les employés de la compagnie et des messageries pourront tirer sur les voleurs, par des meurtrières.

L'*Opinion Publique*, journal démocratique dit:

"Nous avons accueilli avec joie la nouvelle que l'Etat de New York venait d'infliger à David B. Hill et au Tammany Hall une défaite des plus soignée. A quelque parti qu'ils appartiennent, les corrupteurs et les corrompus ont droit à toute notre antipathie, et nous ne leur ménageons pas plus dans la bonne que dans la mauvaise fortune."

Proclamés frères au pied de la croix, au moment où la divinité s'abîmait dans l'humanité, les hommes ont maintenant un signe de ralliement commun; et si leurs passions les entraînent quelquefois à oublier cet étendard sacré, dont l'ombre protectrice s'est répandue du Golgotha sur l'univers entier, la charité et la raison doivent s'unir pour leur rappeler qu'ils auront tous la même terre pour tombeau et la même croix pour monument.

HONORÉ MERCIER.

Dans les Etats du Nord qui ont une population de trente-six millions, soit plus de la moitié de la population totale des Etats-Unis, les républicains ont élu 217 représentants, les démocrates 10 et les populistes 2.

Le Dr Parkhurst est gravement malade.

On se propose de lui ériger une statue à New York, de l'envoyer en Palestine ou de fonder une chaire en son honneur à l'université de Columbia.

On annonce de New York l'apparition d'un nouveau samson: Rialto.

Il lève, dit le *Mereury*, un cheval, une voiture et deux hommes, avec ses dents.

On estime que le poids qu'il soulève ainsi est de 1500 livres.

La *Vérité* dit que M. Mercier était un homme vraiment remarquable et termine sa biographie par ces lignes:

Enfin, M. Mercier n'était pas un *anglicisé*; et c'est là le grand secret de sa popularité auprès de ses compatriotes. Sans doute, ses sentiments français ne s'affirmaient pas toujours avec assez de circonspection, mais il n'avait pas honte de se montrer Canadien français, ni peur des Anglais. Combien des nôtres, fermant les yeux sur ses défauts et sur les défauts encore plus grands de son entourage, ne l'ont suivi que parce que, de tous nos hommes publics, c'était lui qui faisait le moins de courbettes devant les Anglais!

LA FEMME.

Lorsque Dieu, plein d'amour pour l'homme, voulut lui faire son premier don, il lui donna la femme pour semer son chemin de fleurs et illuminer son horizon. L'homme fut le seigneur et la femme l'ange du Paradis terrestre. Lorsque la femme succomba à sa faiblesse, Dieu permit que l'homme commît son premier péché, afin qu'ils vécussent réunis.

Ensemble ils sortirent de ces demeures splendides, les pieds chancelants, le cœur serré de tristesse, les yeux pleins de larmes; ensemble ils traversèrent les jours la main dans la main, tantôt doucement entraînés par les flots paisibles.

En frappant l'homme prévaricateur de la verge de sa justice, en lui fermant la porte du jardin de délices qu'il lui avait préparé de ses propres mains, Dieu, touché de pitié, voulut que quelque chose lui rappelât toujours le suave parfum de ces angéliques demeures et il lui laissa la femme, afin qu'en la voyant il pansât ou Paradis.

DONOSO CORTES.

Imposture d'un Medium Devoile.

Il n'est bruit à Paris que de la mésaventure survenue à une spirite américaine, Mde Mary Williams, de New York, dont l'imposture vient d'être dévoilée. Jouissant d'une certaine réputation comme médium, Mde Williams avait été invitée par M. Leymarie à donner quelques séances à Paris. Les spirites, qui ne manquent pas dans la capitale, voulaient d'abord s'assurer de l'exactitude des faits merveilleux attribués à Mde Williams, puis, après avoir fait assister à ses séances des savants et des journalistes, ils devaient faire briller aux yeux de l'univers les lumières du spiritisme.

Mde Williams, accompagnee de son agent, M. Macdonald, donna une première séance chez la duchesse de Pomar. Le mari de celle-ci conçut des doutes sur les procédés employés par la spirite américaine. Une deuxième séance confirma pleinement ses soupçons et Mme Williams ne vint plus chez la duchesse. Elle continua cependant à faire des conférences et à évoquer les morts dans la maison d'une dame Raulot qui tient une pension dans la rue Hamelin. Mais là aussi les spectacteurs eurent le pressentiment qu'ils étaient joués et ils résolurent d'éclaircir leurs doutes. Au milieu d'une séance l'un des assistants mettait la main sur Macdonald et le fils de M. Leymarie était assez heureux pour s'emparer de l'esprit évoqué; c'était tout simplement une poupée qui parlait par la bouche de Mme Williams, qui est ventriloque et qui, pour la circonstance, s'était déguisée en homme. A l'aide d'un fil de métal habilement dissimulé, les deux compères faisaient mouvoir la poupée qui semblait planer dans la salle.

Mde Williams fut forcé de rembourser l'argent qu'elle avait reçu des témoins de cette séance brusquement interrompue.

Menacé de poursuites judiciaires, le médium extra-lucide, qui faisait payer à ses clients des sommes variant entre dix et vingt francs, a immédiatement fait ses malles et traversé la Manche.

Aussitôt arrivée à Londres, Mde Williams a déclaré qu'elle était victime d'une horrible machination. Ce n'est pas l'avis de Mde Raulot qui a montré à un journaliste les masques, poudres et perruques dont la spirite ne servait dans ses entretiens avec les esprits d'outre-tombe. Mde Williams mettait ses objets dans un sac qu'elle cachait adroitement sous sa robe.

IMMOLATION D'UN ENFANT.

Rome est de nouveau en demi-révolution.

Dans la Transtavere une émeute sérieuse a eu lieu contre les Juifs et pour motif grave.

Vendredi, les fils d'Israël, ou mieux les héritiers de Judas Iscariote, traîtres à Dieu et à leurs frères, ont immolé rituellement un enfant catholique subrepticement soustrait à ses parents indigents, et (horreur!) grassement payé à ceux-ci pour qu'ils se taisent.

Ce n'est pas tout.

Le cas, tout horrible qu'il soit, n'est que le prologue d'un drame plus sombre encore.

L'aide-sacrificateur, qui est un Juif, boucher du faubourg, a soustrait adroitement le cadavre de l'enfant catholique et, après l'avoir artistement (!) taillé en quartiers, l'a vendu pour du veau.

Grand nombre de personnes ont acheté de cette viande à cause de sa bonne apparence et en ont mangé, (anthropophages inconscients) comme des morceaux délicats.

Lorsque la petite fille du boucher israélite a déclaré le fait, les clients ont fait opérer une enquête sommaire qui a prouvé la culpabilité du fils d'Iscariote, en soulevant l'indignation populaire.

Les Transtévérins, qui sont prompts, se sont aussitôt armés de fusils, de pistolets, de couteaux et se sont jetés sur tous les marchands hébreux, indistinctement. Personne n'est mort, mais les blessés sont sans nombre. Et la tragédie n'en est, à mon avis, qu'à son premier acte. Car la colère romaine est arrivée au suprême degré.

Après le fils du prince Bonompagni, rituellement assassiné, c'est cet obscur enfant catholique assassiné, taillé en morceaux, et donné en pâture à d'autres Catholiques Les tribus dispersées dans Rome pourraient bien connaître une fois de plus les mauvais jours du siège de Jérusalem.

L'AMOUR.

Montréal, P. Q., 12 novembre.—Depuis trois ans environ, Martin Whitty, 178 rue William, courtisait Phœbee Lloyd, jeune fille demeurant avec ses parents au No. 41 rue Ottawa.

Pendant longtemps, on ne crut qu'a un petit peu d'amitié réciproque entre les jeunes gens.

Un beau matin, on eut la certitude que Phœbee et Martin s'aimaient d'un amour profond.

Les parents interdirent leur porte à Whitty et soumirent leur fille à une étroite surveillance.

Mais il n'y a rien à l'épreuve de l'amour.

Aussi, le 17 octobre dernier, dans la soirée, les deux amis se rendirent à l'église Ste Anne où ils furent mariés par le R. P. Rioux.

L'heureux couple se sépara après la cérémonie et chacun prit son côté.

Mlle Phœbée, maintenant madame Whitty, ne fit rien voir chez elle et les parents ne surent rien jusqu'à ces jours derniers alors qu'un ami les informa de ce qui s'était passé.

Le père et la mère Lloyd refusent de croire à ce mariage et surveillent leur fille plus étroitement que jamais.

Le père Lloyd est opposé au mariage de sa fille avec Whitty, parce qu'il prétend que ce dernier ne gagne pas suffisamment pour faire vivre une femme, et qu'il ne veut pas avoir un gendre à nourrir.

Le bonhomme prétend que sa fille demande maintenant l'annulation de son mariage.

Une personne bien renseignée dit que madame Whitty n'est que la fille adoptive des époux Lloyd.

Son véritable nom est Bamford.

C'est d'ailleurs le nom inscrit au registre de l'église.

Whitty dit qu'il va remuer le ciel et la terre pour avoir sa femme.

N'AYANT JAMAIS fait partie d'une "Coal Combination," c'est-à-dire d'une entente entre les marchands pour vendre à certain prix, je puis faire les prix comptant suivants pour du harbon sans briser aucun engagement:

Stove et No. 1 Nut, $6.00. — Egg et Broken, $5.75.— No. 2, Nut, $5.00. — Franklin, $7.50. E. BRICKETT.
41 Fletcher. Cour, Western Ave

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

L'AFFAIRE O'GARA.

—Après avoir cité la déclaration solennelle de M. Bissonnette, l'*Evénement* dit:

"Devant cette déclaration tous les racontars et les explications des journaux d'Ottawa, cherchant à excuser leur magistrat, tombent complètement à plat et ils feraient mieux, croyons-nous, d'aider ceux qui demandent que le fanatisme ne soit pas poussé jusqu'au point d'enrayer l'administration de la justice dans notre pays. Une action unanime de tous les journaux est nécessaire pour mettre à la raison ces fanatiques prêts à tout sacrifier pour leur aveugle passion. Nous croyons le juge Dugas ou le greffier de la cour qu'il préside, à Montréal, tout aussi capable que M. O'Gara de rédiger suivant la loi un mandat d'arrestation, mais le mandat dont le grand-connétable Bissonnette était le porteur, aurait-il été par hasard défectueux, le devoir du magistrat de police d'Ottawa, s'il n'a pas l'intention de protéger les criminels, était d'en signaler les défauts et non de refuser brutalement de le signer. De nouveau nous signalons ce fait à l'attention de sir John Thompson, afin que l'on prenne, s'il y a lieu, les mesures nécessaires pour éviter la répétition d'actes de cette nature, qui sont une disgrâce pour l'administration de la justice dans un pays civilisé.

RECHUTE.

—Chiniquy a eu une rechute.

LE SPIRITISME.

—A la grand'messe au Gésu, le R. P. Ruhlman a dénoncé le spiritisme et l'usage des planchettes.

Il a déclaré que c'est l'esprit du mal qui est au fond de toutes ces manifestations.

Les prédictions faites par les spirites de la date du décès de M. Mercier ont donné occasion à ce sermon.

ARRIVÉE DU T. R. P. FRANCAIS.

—Le T. R. P. Français, supérieur-général de la Congrégation de St Croix, est arrivé à St Laurent, en compagnie des RR. PP. Beaudet, provincial, et Renaud, économe du collège.

Il est descendu au presbytère avec le R. P. Beaudet.

Tout St Laurent est pavoisé de drapeaux et de banderolles.

A deux heures, le T.R.P. Français a visité les religieux et les écoliers du collège St Laurent.

Ce soir, si l'on peut terminer les preparatifs, la paroisse fera une ovation à son curé et souhaitera la bienvenue au T. R. Père Général.

IL TOMBE SUR SA HACHE.

—Hier, un père de famille est mort des suites d'un accident, dont il a été victime il y a environ trois semaines. Ce malheureux travaillait dans les chantiers du haut de l'Ottawa, lorsque la chute d'un arbre fut cause qu'il tomba le front sur sa hache, s'infligeant une horrible blessure. Cette blessure l'a fait beaucoup souffrir. Ces jours derniers, voyant qu'il ne prenait pas de mieux, il résolut de revenir auprès des siens.

Il est arrivé ici et, en arrivant il a fait demander un prêtre. Il s'est confessé et environ une heure après il expirait.

Il laisse une femme et six enfants.

Nous apprenons à la dernière heure que la victime de ce triste accident a nom Joseph Foucreau.

QUEBEC.

—Un employé civil de la corporation de Québec a envoyé des ouvriers pour travailler à la pose des conduites d'eau sur le terrain d'un nommé Leclerc, boulanger de St Sauveur.

Celui-ci refusa carrément de laisser entrer personne et se barricada derrière une clôture de douze pieds et défendit l'entrée de son terrain aux ouvriers. Leclerc s'était armé d'une carabine.

La police fut prévenue, mais devant les menaces de Leclerc rien ne fut fait.

Finalement, le maire ordonna le sous-chef Walsh de se rendre sur les lieux avec une escouade d'agents pour que force resta à la loi.

Les ouvriers purent alors entrer et se mirent à l'œuvre en creusant le terrain sur toute sa longueur.

Leclerc revint à la charge et voulut mettre un ouvrier du nom de Côté hors de sa propriété, mais celui-ci qui est un colosse fit piquer Leclerc dans le fossé qu'on venait de creuser.

Leclerc depuis a demandé un bref d'injonction contre la police municipale qui à son tour fut obligée de décamper.

Leclerc intente maintenant une poursuite en dommages pour $10-000.

DES LIVRES SCOLAIRES.

—Les ouvriers de Québec ont eu une entrevue avec l'hon. Secrétaire de la Province, samedi, et l'ont prié de s'intéresser à l'établissement d'un système de livres scolaires uniforme.

L'article de M. Urbain Lafontaine, chroniqueur ouvrier du *Monde*, sur ce sujet, a eu un excellent résultat dans les unions de travailleurs.

Chaque année, les parents sont obligés de faire des dépenses considérables parce que chaque école a son système et sa série de livres scolaires.

M. Pelletier a promis de faire tout en son pouvoir pour faciliter la diffusion de l'instruction parmi les classes ouvrières.

YAMASKA,

TREMBLEMENT DE TERRE.

—A 11.40 heures du soir une forte secousse de tremblement de terre a été ressentie ici.

Les oscillations paraissaient se diriger de l'ouest à l'est et des grondements sourds ont duré environ dix secondes.

OTTAWA.

CHUTE FATALE.

—M. Pierre Rajotte est mort, samedi, à l'hôpital d'Ottawa, des suites de l'accident dont il a été victime, l'autre jour, en tombant d'une hauteur de cinquante pieds, en bas d'un rocher situé près du quai de "l'Empress", à Ottawa.

Le défunt laisse une famille dans le besoin.

RICHMOND,

LE PROGRÈS A RICHMOND.

—Le conseil de ville a décidé d'accorder à M. L. Labelle, de Montréal, un bonus de $2500, pour aider à l'érection d'une manufacture de valises et sacs de voyage.

Ce bonus sera payable comme suit:

Cinq cents piastres dès que la manufacture sera en opération et cinq cents piastres chaque année subséquente, pendant quatre ans, le fabricant s'engageant à payer des gages annuels au montant de six mille piastres avec une augmentation de mille piastres par année pendant quatre ans.

LOUISEVILLE,

A LOUISEVILLE.

—MM. Odilon Desrosiers et Alfred Saucier, de Louiseville, et Moïse Gouin, de Trois-Rivières, ont fait l'acquisition du moulin "Stanton," pour la somme de dix mille dollars. Ces entreprenants industriels établiront à cet endroit une vaste manufacture de seaux, de tinettes, etc.

M. G. Auguste Desrosiers, manufacturier de Louiseville, s'offre d'éclairer cette ville à l'électricité, moyennant une exemption de taxe pendant un certain nombre d'années. Le conseil est à étudier la question.

NICOLET,

UNE AUTRE BANQUE.

—Les nicolétains demandent une autre succursale de banque et nous apprenons que l'un d'eux, M. Leconte, citoyen très influent, est déjà en pourparlers avec les fortes institutions de Montréal.

Nicolet est et sera toujours un poste recherché par nos bonnes banques, surtout quand il y aura un mouvement d'unité de la force de celui qui se fait actuellement.

GROSSE PERTE.

Boston, 13 nov—Mde Nancy Lynch, domiciliée au No. 349 rue Tremont, a perdu ou plus tôt s'est fait voler $1400, et la police est incapable depuis huit semaines de recherches de mettre la main sur la personne qui est soupçonnée d'avoir commis ce vol.

Il y a un peu plus de deux mois, Mde Lynch retira $1400 de la banque, car elle avait l'intention d'acheter une propriété à Clinton. Elle ne réussit cependant pas dans son marché et elle garda l'argent dans sa demeure.

Le quatre juillet, Mde Lynch se fit blesser à une main par l'explosion prématurée d'un petit canon, ce qui la priva de l'usage d'une main. Par conséquent, elle se vit dans l'obligation d'engager une demoiselle de compagnie pour lui rendre quelques petits services, en attendant que sa main fût guérie.

Mlle Lillian Merrill de Gloucester offrit ses services et fut acceptée. Cette jeune fille, fort jolie et très aimable, ne tarda pas à devenir la confidente de Mde Lynch qui ne lui cacha pas qu'elle avait $1400 dans un tiroir d'un pupitre qu'elle tenait toujours fermé à clef.

Un jour Mde Lynch dut faire un voyage à New York, et pendant son absence Mlle Merrill se fit fabriquer une clef faisant sur la serrure du pupitre contenant le magot; puis elle attendit le moment favorable pour accomplir son mauvais dessein.

Un soir, après son retour de New York, Mde Lynch alla au théâtre Lillian l'embrassa et lui souhaita de beaucoup s'amuser.

Mlle Merrill avait une compagne pour l'aider à passer assez agréablement les heures d'absence de sa maîtresse. Aussitôt après le départ de Mde Lynch pour le théâtre. Lillian se plaignait d'un gros mal de théâtre et elle dit à sa compagne qu'elle allait se coucher un moment sur le lit de Mde Lynch près duquel se trouvait le pupitre contenant les $1400.

Au bout de vingt minutes la belle Lillian revint et dit à sa compagne qu'elle allait sortir pour prendre l'air. Elle monta à sa chambre, revêtit ses plus beaux atours, et sortit en disant qu'elle allait revenir au bout de quelques minutes.

On ne l'a pas revue depuis ce temps-là.

Le lendemain matin, Mde Lynch ouvrit son pupitre pour y prendre quelque argent et elle s'aperçut que Lillian l'avait volée. Mde Lynch ne sut qu'alors pour quelle raison Lillian était disparue.

Cette jeune fille est blonde et on la dit d'une beauté remarquable; elle a cinq pieds et deux pouces de hauteur.

Mde Lynch pleure amèrement cette perte énorme, car c'était le seul trésor qu'elle possédait.

"SHOCKING."

Toronto, Ont., 10 novembre. —L'échevin Stewart, président du comité des incendies et de l'éclairage, est arrivé ici. Il a comparu devant le juge McDougall, et a donné son témoignage. M Stewart a nié absolument toute participation aux manœuvres corruptrices qui auraient eu lieu entre certains échevins et le soumissionaire pour l'éclairage électrique. Il a avoué que le colonel Rogers et M. S. H. Wheeler, de la compagnie Brush, de Cleveland, avaient dit dans son bureau que cela vaudrait un millier de piastres s'ils pouvaient avoir une certaine soumission. Mais il n'aurait attaché aucune importance à ces paroles. M. Stewart a ajouté que jamais personne ne lui avait fait de propositions au sujet des contrats pour l'éclairage.

Cependant, M. J. J. Wright, de la Toronto Electric Light Co., a juré que l'echevin Stewart a dit dans son bureau qu'il voulait recevoir $13,000 avant que la dite compagnie puisse obtenir aucun contrat. Ce témoignage a produit une profonde sensation qui a augmenté encore quand le témoin a exhibé une carte sur laquelle étaient écrits par Stewart, les noms de ceux pour qui ce dernier parlait dans ses négociations corruptrices. Ces noms ne peuvent encore être livrés à la publicité.

Stewart a avoué avoir montré à M. Wright de soi-disant chiffres de la soumission de la compagnie des tramways de Toronto. Ces chiffres étaient considérablement au-dessus de ceux de la soumission.

L'enquête se continue.

ILS VONT EN MOURIR

Encore un que la Boisson Rendit Fou

Greenfield, 12 nov. — Louis Cobour, un charpentier canadien âgé de 35 ans, demeurant à Griswaldville, un village manufacturier, a tiré accidentellement cette après-midi un coup de revolver sur une jeune fille de seize ans du nom de Laura Lamoureux.

Cobour était ivre et il brandissait son revolver, en menaçant Mde William Cormeau, qui l'avait fait mettre en colère.

Quand Cobour comprit ce qu'il avait fait, il rechargea son revolver et se tira deux balles dans la poitrine.

Les deux victimes vont probablement mourir des suites de leurs blessures.

Cobour était en état d'ivresse depuis une semaine. Ce matin, il alla se promener et boire à Colrain City, une ville voisine, puis à son retour il se rendit chez ses voisins, la famille Cormeau. Il se mit à invectiver toute la famille, ce qui se termina par une querelle pendant laquelle l'ivrogne sortit de sa poche un revolver chargé et le brandit sous le nez de Mde Cormeau, avec le résultat que l'on sait.

Quand Mde Cormeau s'aperçut que sa vie était en danger, elle se sauva chez la famille Lamoureux, ponrsuivi par Cobour qui tirait du revolver de tous côtés.

Mlle Laura Lamoureux était sur le seuil de la porte et une balle vint l'atteindre.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille

Préparé par le Dr. D Delisle & Co., Lowell, Mass.

Depeches Condensees.

—L'ex-gouvèrneur Russell dit qu'il n'a pas été averti de sa nomination comme Commissaire des Sauvages. Il est probable qu'il va accepter cette nomination.

—On est à se demander s'il y a encore des démocrates dans la Pensylvanie. La pluralité de Hastings, le candidat républicain au poste de gouverneur, est exactement de 241,994.

—Alfred Carpender, un jeune homme de 17 ans demeurant à Concord, N. H., a été atteint à la tempe droite par une boule de neige lancée par un de ses compagnons, et il en est mort la nuit suivante.

—Josiah Quincy de Boston, qu'on proposait comme candidat démocratique à la mairie, a refusé cet honneur. On croit que M. Peabody sera nommé candidat à ce poste vendredi soir par les démocrates.

—Les chefs ouvriers qui font partie du Parlement du Travail à Chicago sont toujours en session. Plusieurs discours intéressants sur les méthodes à suivre pour prévenir les troubles ouvriers ont été prononcés.

—Les derniers rapports de l'élection congressionnelle indiquent qu'à la chambre des représentants à Washington il y aura à la prochaine session, 246 républicains, 104 démocrates et 6 populistes.

—Il paraitrait que le gouvernement a l'intention cette semaine de lancer sur le marché de nouveaux bons pour une valeur de cinquante millions. Cettte nouvelle n'a pas causé de surprise dans les cercles financiers, car on s'y attendait.

—Une élection douteuse, c'était celle du Tennessee. Aujourd'hui, on a reçu les derniers rapports, et il est maintenant admis, même par les démocrates, que le candidat républicain pour gouverneur est élu par 1000 votes de majorité.

—Le comte Ito Huobunu, le premier ministre du Japon, dit que les armées Japonaises à Talien Wan ont détruit toutes les torpilles que les Chinois avaient rassemblées dans cet endroit. Les barraques chinoises à Talien Wan sont maintenant occupées par les Japonais.

—Un agent de police a trouvé une autre bombe de dynamite dans le Palais de Justice de Londres (Angleterre). Il transporta la machine infernale au commissariat de police de la rue Bow où il la jeta dans un baquet plein d'eau. Cette découverte va donner lieu à une enquête.

—La mort d'un homme causée par les spiritueux. Un garde-barrière à l'emploi du New York, New Haven & Hartford Railroad, nommé Harry Hunt se mit à boire comme un Polonais ces jours derniers et il tomba dans le délire. Plusieurs fois il tenta de se suicider d'un coup de revolver. Il fut incarcéré dans une cellule du commissariat de police. Le lendemain matin on le trouva mort des suites de sa débauche.

—Le président Cleveland a répondu: *non*, à la requête de la Chine, invitant les Etats-Unis à intervenir avec les puissances européennes dans le conflit sino-japonais. Le bon sens de M. Cleveland a eu le dessus, cette fois.

Il ne voit aucune raison pourquoi la Chine ne serait pas obligée de demander quartier au Japon. Alors ce dernier pays poserait ses conditions relativement au territoire et à l'indemnité de guerre.

La Chine a besoin d'une leçon. Le Japon est en train de la lui donner, et le Président des Etats-Unis croit qu'il est de son devoir de rester neutre.

Tous les citoyens bien pensants approuvent sa conduite. Les Etats-Unis se mêlent de leurs affaires avant tout, et c'est ce qui fait leur force auprès des puissances étrangères.

Paris, 12 nov—Les fameuses juments Merveilleuse, Pompone et Gazelle ont terminé cette après-midi une course de Paris au Havre, aller et retour. La distance de 294 milles fut trottée par Pompone en 53 heures et 45 minutes et elle gagna la course. En dépit de la pluie et des mauvais chemins, Pompone était comparativement en bon état à son retour.

Moscou, 12 nov.—Le corps du czar défunt, Alexandre III, a été transporté ce matin du Kremlin à la gare, pour être conduit à St-Pétersbourg où aura lieu l'enterrement.

La procession qui accompagna le cercueil était presque semblable à celle qui avait conduit le corps dans la cathédrale St Michel où un service funèbre a été célébré avec une pompe tout à fait imposante.

—Le département du Trésor a enfin émis des bons du gouvernement pour 50 millions de dollars. Ces bons vont donner la chance aux millionnaires de Wall Street de faire un bon placement, mais il ne servira pas à jeter quelque lustre sur la réputation passablement avariée de l'administration de Cleveland.

—Les restes du czar Alexandre III sont rendus à St Pétersbourg. Après un service funèbre dans la cathédrale de St Isaac, le cercueil a été placé dans le caveau où il devra rester. Le cortège funèbre et toutes les cérémonies ont été des plus imposantes. Les draperies de deuil et le catafalque dans la cathédrale étaient de toute beauté.

—On rapporte une décroissance dans les cas de petite vérole à Milwaukee. Cependant, il s'en est déclaré deux nouveaux cas hier dans une école qui a dû être close pour dix jours. Dans un magasin de bonbons près de cette école, très fréquenté par les élèves, un cas de picote a été caché pendant plusieurs jours et les deux élèves tombés malades ici ont dû prendre le germe de l'épidémie dans ce magasin.

DOCTEUR DANS LE TROUBLE.

Greenfield, 12 nov. — Un procès à sensation vient de commencer aujourd'hui en Cour Supérieure dont les assises se tiennent en cette ville.

Voici les faits:

Newton W. Keet d'Orange réclame $20,000 de dommages-intérêts du Dr Abbott M. Mason de Warthampton pour avoir aliéné l'affection de sa femme.

A l'ouverture de la Cour, ce matin, le Dr Mason était présent, en compagnie de ses avocats et du détective Newbegin de Boston, qui s'est occupé de l'affaire depuis le commencement.

Mde Keet était aussi présente; elle était richement vêtue. Un de ses frères l'accompagnait.

La plainte est que le Dr Mason fut appelé pour donner ses soins à Mde Keet et profita de sa position pour aliéner l'affection de cette femme.

Le défendeur répond à cette accusation que c'est un cas de chantage, que le mari et la femme travaillent de concert pour lui extorquer une grosse somme d'argent.

Keet, de son côté, raconta qu'ayant des doutes sur la fidélité de sa femme, il perça un trou dans le plafond de la chambre à coucher de sa tendre moitié et que c'est par cette ouverture qu'il surprit le Dr Mason.

Afin d'avoir un témoin, il fit venir le constable Verney dans sa demeure le 26 juin, jour de la visite du Dr Mason. Il se cacha dans le grenier et regarda par l'ouverture. A un moment donné il descendit, et à l'aide du constable, il força la porte de chambre et trouva sa femme et le Dr Mason dans une position qui ne laissait aucun doute de leur culpabilité.

QUEL CRIME!

Un Fils Denature Tue sa Mere. Tristes Details.

Wilkesbarre, Pa., 13 nov.—A Pittson, près d'ici, hier soir, Henry Martin, âgé de 17 ans, a tué sa mère d'un coup de revolver durant une querelle entre lui et son beau-frère.

Voici comment les choses se sont passées.

Le jeune Martin menaçait de tuer son beau-frère et Madame Martin lui cria de jeter son revolver.

Ce fils dénaturé, qui était blanc de rage, au lieu d'obéir, dit à sa mère que si elle s'approchait de lui il allait la tuer.

La mère avança quand même, en cherchant à le tranquilliser.

Alors le jeune homme leva son arme, visa celle qui lui avait donné la vie et tira.

La pauvre femme tomba à la renverse blessée mortellement; elle est morte peu après.

Le jeune meurtrier a été promptement désarmé et conduit au poste.

NOUVEAU PARI.

Buffalo, 14 nov—Un démocrate a parié qu'il roulerait une "peanut" à l'aide d'un cure-dents sur une étendue d'un mille durant la première tempête de neige qui surviendrait après l'élection si Stern n'était pas élu maire. Ayant perdu, il a dû rouler hier sa "peanut."

Une Bonne Occasion

Pour quelqu'un qui désire se livrer au commerce d'épiceries et de provisions: Mde R. Desrochers vendra son établissement sur la rue Aken. C'est un des plus anciens magasins d'épiceries et provisions du Petit Can

BON MARCHE.

NOTRE GRANDE VENTE DE LA THANKSGIVING DE

Faience, Verrerie, Argenterie, Lampes et Marchandises Japonaises commence Aujourd'hui

DANS NOTRE SOUS-SOL.

Une Véritable Bordée d'Occasions. La confiance publique une fois acquise, elle est d'une valeur incalculable pour le marchand, car elle attire le patronage qui coule comme une rivière, c'est-à-dire dans un courant continu, de là notre succès.

Sous-Sol.

Les Lots et les Prix annonces sont pour cette Semaine Seulement.

AVIS. — Le public est cordialement invité de venir visiter notre Sous-Sol et voir à l'œuvre notre Graveur sur verre. Chaque acheteur de Verrerie cette semaine a le droit de se faire graver gratuitement un morceau.

200 Doz. de Coupes et Soucoupes, sujets à de légères imperfections de fabrication, prix régulier $1. à présent

59c. la Doz.

Nous venons justement de recevoir de pleines boîtes de nos Services à Diner spéciaux, 112 morceaux imprimés, à

$7.98 le Service.

Ce sont intièrement de nouvelles décorations.

200 Lampes pour la couture, réservoir en verre, pied décoré, base solide, toutes complètes, à

49c. chacune.

Five O'Clock Tea.

Nous avons mis en vente 20 styles de Théières en Argent, Cuivre ordinaire et Cuivre jaune, achetées directement des plus gros fabricants du pays, toutes sont des pations de cette saison, de

$1.98 a $6.98 chacune.

F. G. Mitchell & Co.

Sous-Sol.

Marchandises Japonaises.

100 Porte-parapluies bleus et blancs, prix régulier $1.39, à

87c. chacun.

50 Pots à Chocolat Japonais, en fine Faience, très bien décorés, prix régulier $1.25, à

75c. chacun.

25 styles de Coupes et Soucoupes Japonaises, de toutes formes et dimensions, valant de 33 à 50c, à

25c. chacune.

100 Vases Satsuma, très grandes, grandeurs et formes régulières de $1 50, à

98c. chacun.

25 Jarres à Biscuits Sedji, très grandes, prix régulier $1 à

75c. chacune.

100 Vases Tokararbi, prix régulier 50c, à

25c. chacun.

1000 Bols bleus et blancs, pour service individuel, à

5c. chacun.

500 Pots à fougère de fantaisie, à

5, 15 et 25c.

Visitez notre Dept. Japonais.

F. G. Mitchell & Co.

Sous-Sol.

Verre de Fantaisie.

100 Jarres de céleri en verre, importées, très joliment décorées en blanc et de couleurs, à

49c. chacune.

200 Porte-Cure-dents importés, décorés en or et de couleurs, prix régulier 25c, à

10c. chacun.

Verrerie de Table.

100 Doz. de Verre soufflés minces, petits, prix régulier pour les grands 49c. la Doz. Ce lot

25c. la Doz.

10 Doz. de Bouteilles à l'Huile en imitation de Verre Coupé, valant 39c, à

25c. chacune.

Un lot de Bols à Punch, très grands, en imitation de Verre Coupé, à

$1 89 chacun.

F. G. Mitchell & Co.

NOTES LOCALES.

Notre agent, est à visiter tous les centres Canadiens du Massachusetts, du New Hampshire, et du Maine où nous avons des abonnés. Nous espérons que ceux qui sont arriérés lui feront un bon accueil en lui préparant à l'avance ce qui nous est du.

L'ADMINISTRATION.

On dit que l'ex-conseiller Hugh A. Thompson du Quartier Deux aspire à devenir échevin.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Allez voir le graveur sur verre au Bon Marché. Une pièce de verre gravée gratuitement si vous achetez votre verrerie dans cette maison.

Mde Dr. Fairbanks, Mde Louis Richard et M. Walter Jewett de Chasy, N. Y., étaient ces jours derniers en visite chez M. Frank Lapointe, gardien du réservoir.

Si vous voulez avoir un belle photographie, allez au Louprет's Studio, Mansur Block, coin des rues Central et Market.

Le gouverneur Greenhalge est l'hôte de quelques-uns de ses amis du Massachusetts qui possèdent un chalet à Castle Harmony, Maine, à douze milles de Skowhegan.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Nous apprenons avec plaisir que M. Wm A. Parthenais, de la maison Parthenais frères, a fait l'acquisition ces jours derniers d'une magnifique propriété, sur la rue Grand.

Mlle Hélène Ducharme, de Joliette, P. Q., qui était en promenade chez ses parents demeurant en cette ville depuis quelques mois, est partie hier soir pour retourner au Canada.

M. St Onge, marchand d'Attic Centre, R. I., était à nos bureaux hier soir. C'est avec plaisir que nous apprenons que M. St Onge obtient un succès brillant dans son commerce. Nos félicitations à cet ancien compatriote de Lowell.

Les Canadiens de Lowell apprendront avec plaisir que M. André Martin vient de s'associer avec MM. Saucier et Pilhette pour faire le commerce de plumes de volailles de toutes sortes. Nous leur souhaitons du succès.

La guerre de sécession a coûté des millions et n'a pas fait grand bien, mais une bouteille de Royal Cream ne coûte que 75 cents et enlève complètement les boutons, taches de rousseur, etc. En vente chez les pharmaciens canadiens.

William McGuiness, domicilié rue Middlesex, a perdu sa femme la semaine dernière, et depuis cette date funèbre il cherche à noyer son chagrin dans la boisson. Il abandonna ses trois petits enfants à leurs propres ressources et ils furent trouvés dans un état pitoyable samedi soir au fond de la cave de leur demeure. Ils n'avaient rien à manger et aucun combustible ne put être trouvé dans la maison.

Ces pauvres petits furent conduits à l'Asile des Pauvres, où l'on prendra soin d'eux.

Savannah, Ga., 17 Mars 1891.
MM. Lippman Bros.,
Savannah, Ga.
Chers Messieurs,

J'ai souffert du rhumatisme pendant longtemps et je n'ai jamais trouvé une guérison jusqu'à ce que j'ai découvert la P. P. P. qui m'a complètement guéri.

Votre serviteur,
ELIZA F. JONES,
16 Orange st., Savannah, Ga.

Encore a l'Oeuvre.

L'individu qui s'amuse à voler la loge Wamesit des Knights of Pythias de cette ville continue son jeu dangereux. Hier soir, à l'assemblée des membres de cette association, il fut annoncé que deux autres ordres contrefaits par l'escroc en question avaient été payés par des loges de l'Illinois, puis envoyés à Lowell pour que la loge Wamesit y fasse honneur Ces ordres sont de $20 chacun

UN PETIT COCHON

Volé par une Bande de Petits Garcons.

Il y a environ une semaine, le conseiller George H. Tryder s'aperçut de la disparition d'un des deux petits cochons qu'il avait récemment achetés et tenait à l'engrais dans la cave de son étable sur la West Third Street.

Comme M. Tryder ne put le trouver nulle part, il en vint à la conclusion qu'il lui avait été volé.

Lundi après-midi, l'un de ses employés découvrit quatre petits garçons, dont le plus âgé n'avait pas encore dix ans, en train de voler l'autre goret.

Ces bambins sont tous de précoces voleurs qui ont été impliqués dans plusieurs larçins commis dans les environs depuis quelques mois.

Trois d'entre eux ont été empoignés, mais le quatrième a pu s'enfuir.

Les trois jeunes prisonniers durent déclarer leurs noms et prénoms, mais on ne put les loger au poste, à cause de leur jeunesse. L'un d'eux a avoué qu'il avait volé le premier goret parce que sa mère désirait manger du *cochon de lait*.

Ces précoces voleurs comparaîtront en Cour de Police vendredi prochain, jour fixé pour les enfants accusés de délits quelconques.

Du Ble d'Inde Dans la Rue.

Lundi, une voiture chargée de blé d'Inde remontait la rue Middlesex, lorsque soudain la planche de derrière retenant la charge tomba dans la rue, bientôt suivie par le blé d'Inde.

Le conducteur de l'attelage ne s'aperçut de l'accident qu'à 100 verges plus loin. Il dut ramasser le blé d'Inde répandu sur un espace de trois cents pieds avec une pelle.

Savannah, Ga., 26 avril 1889.

Ayant fait usage de la P. P. P. pour l'impureté du sang et faiblesse générale et en ayant eu d'heureux résultats, ayant gagné 11 lbs. de pesanteur en 4 semaines. Je prends un grand plaisir de la recommander à tous ceux qui sont affligés comme

Votre dévoué,
JOHN MORRIS.

Bureau de J. N. McElroy,
Droguiste,
Orlando, Fla., 20 Avril 1891.
MM. Lippman Bros.,
Savannah, Ga.
Chers Messieurs,

J'ai vendu hier trois bouteilles de P. P. P. grande grandeur et une bouteille de petite grandeur aujourd'hui.

La P. P. P. a guéri l'hiver dernier, ma femme d'un rhumatisme. Il revint sur elle cette année et une demi bouteille, grandeur d'un dollar, l'a sauvée de nouveau et aujourd'hui elle n'en a aucun symptôme. J'ai vendu une bouteille de P. P. P. à un de mes amis, un de ses bambins tomba malade et sa femme lui en donna une cueillérée à thé le soir on aurait dit qu'il était mort le lendemain matin, il était gai comme pinson.

Respectueusement,
J. N. MCELROY.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les Marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

NOS EDILES EN SESSION.

CONVENTION DU BUREAU ET DU CONSEIL.

Un Rapport a Propos de la Revision des Ordonnances.

Mardi soir, le bureau des échevins et le conseil ont eu chacun une assemblée, puis eut lieu une convention conjointe à propos des ordonnances de la ville qu'on est en frais de reviser et de codifier.

LE BUREAU DES ECHEVINS.

Tous les membres étaient présents, excepté l'échevin Stanley. Le maire Pickman a présidé.

Liste des pétitions référées aux comités: Celle de la Middlesex Mechanics Association, s'opposant à ce que la cité accepte l'avenue de Music Hall; celle de Judson F. Sweetser, réclamant des dommages pour blessures reçues lors d'une chute sur une rue; celle de C. J. Glidden, pour avoir une lampe électrique sur la rue Middlesex; celle d'Alfred Lefaire, pour avoir un égoût sur la rue Ludlam.

Les termes de l'entente du Lowell, Lawrence & Haverhill Street Railway avec la ville de Lowell furent référés à l'avocat de la municipalité. La résignation de John J. Bancroft comme inspecteur d'election a été accepté et John J. Bancroft, jr., a été nommé pour le remplacer.

Dock Merritt fut confirmé comme agent spécial de police pour Highland Hall.

Le rapport favorable du Comité des Licences accordant une licence au Lowell Opera House a été adopté et le taux a été fixé à $25.

Les rapports de l'election ont été lus et annoncés officiellement.

Ensuite les échevins allèrent assister à la convention conjointe, puis à leur retour ils ajournèrent.

LE CONSEIL.

Vingt membres étaient présents. M. Sparks a présidé. Il fut immédiatement voté d'aller assister à la convention conjointe, puis au retour des conseillers, ils s'occupèrent des affaires suivantes:

L'ordonnance relative à la condamnation des enfants vicieux à l'Ecole des Paresseux, (truant school) a été votée.

La résolution conjointe pour la nomination d'un comité des salaires conjoint a été votée en concurrence, et le président a nommé pour faire partie de ce comité les conseillers O'Connell, Ryan et Sanborn.

La pétition de la M. M. Association contre l'acceptation par la cité de la Music Hall Avenue fut référée concurremment au Comité des Rues.

Les pétitions réclamant des dommages de D. W. Ward pour blessures dans une chute faite sur la rue Middle, des Massachusetts Cotton Mills pour diminution des impôts relatifs à l'arrosage des rues, de Charles A. Blodgett pour dommages causés par le changement du pavage sur la rue Plain, de Frank Mabon pour dommages causés à son terrain sur la rue Houghton ont toutes été référées aux divers comités chargés de ces matières.

L'ordre conjoint autorisant le maire de pétitionner la législature pour que la cité ait la permission de se procurer de l'eau et de la terre à Chelmsford fut adopté.

A PROPOS DES RUES.

Une résolution conjointe pour que la ville accepte la rue A et fasse poser des trottoirs de chaque côté a été adoptée.

Le rapport en faveur de la pose d'un trottoir sur la rue Bridge, entre les rues 13ème et 19ème, a été remis à sept jours.

Le Conseil a fixé le 20 novembre pour une enquête demandée par la Cie des Canaux et Ecluses contre le projet de faire accepter par la ville l'avenue Varnum, tel que recommandé par le Comité des Rues.

Après quelques autres affaires de routine, le conseil s'est ajourné.

LA CONVENTION.

Le maire lut un rapport du Comité chargé de la révision et de la codification des ordonnances de la cité. Ce rapport restera sur la table durant une semaine, et le maire espère que les échevins et les conseillers, s'ils y trouvent des erreurs, en feront part au Comité.

LES CAUCUS.

Nouveau Mode de Nommer les Candidats.

Les caucus républicains pour la nomination des candidats au conseil, le comité des écoles et le Bureau des Pauvres, ainsi que pour élire 24 délégués devant assister à la convention qui choisira un candidat à la mairie et des candidats à l'échevinage et de plus douze membres du Comité de la Ville, sont convoqués pour mercredi soir 21 novembre.

Il paraîtrait, d'après ce que nous avons pu voir, que le nouveau mode de nomination des candidats n'est encore très bien compris par l'électorat.

Pour suivre le plan récemment adopté par le Comité Républicain de cette ville, qui est le même que celui dont on se sert à Boston, chaque citoyen républicain peut faire inscrire son nom sur le "bulletin de nomination," comme candidat à n'importe quel poste, c'est-à-dire, dans le cas présent, le conseil, le comité des écoles et le bureau des pauvres. Et ces bulletins devront être présentés au Comité une semaine avant les caucus, après avoir préalablement été signés par dix électeurs. Cependant, pour l'élection des délégués à la convention municipale, chaque aspirant n'aura besoin que de cinq signatures.

C'est assez clair, il nous semble.

Jusqu'à présent, peu d'electeurs ont rempli leurs bulletins de nomination et les ont fait parvenir au Comité Républicain. Si l'on ne se presse pas un peu plus, cette semaine, les aspirants vont être moins nombreux que les années passées.

Ceux qui désirent que leurs noms soient ballottés aux caucus à la manière australienne, qui a été adoptée cette année, devront remarquer que ce qu'ils ne peuvent retarder de faire, c'est de remplir leurs bulletins de nomination.

CENTRAL LABOR UNION.

Une Assemblee Fort Peu Nombreuse Hier.

Il y a eu à peine quorum dimanche à l'assemblée de la Central Labor Union.

Cette audience si peu nombreuse est fort significative. Jamais depuis la fondation de cette organisation les membres avaient jugé à propos d'assister en aussi faible nombre à une de ses assemblées.

Cependant la journée était fort belle; la température ne pouvait être beaucoup plus agréable.

A quelle cause attribuer cette apathie des membres?

Nos lecteurs savent que certaines personnes mal inspirées ont tenté de se servir de la Central Labor Union dans un but politique. Ces gens-là voulaient faire endosser la candidature de Brady par l'Union. Un bon dimanche, tous les partisans de Brady faisant partie du complot se rendirent à l'assemblée, tandis que leurs adversaires, ignorant le dessous des cartes, n'y assistaient qu'en petit nombre. Par une majorité de quatre membres, la candidature de Brady fut endossée.

Mais les républicains décidèrent de prendre leur revanche, et le dimanche suivant ils demandèrent la cousidération à nouveau de la décision de l'Union. Alors il arriva que les adversaires de Brady eurent le dessous et la candidature de Brady ne fut pas appuyée par la Central Labor Union.

Depuis ce temps-là, une guerre intestine a régné dans cette Union, et les fileurs, dégoutés, ont quitté les rangs de cette association.

Ces tentatives de faire entrer la politique dans les délibérations de cette association sont la cause, croyons-nous, de l'apathie d'un grand nombre de membres en ce qui concerne la Central Labor Union.

A l'assemblée d'hier soir, peu d'affaires ont été règlées. Une communication de Levi Taylor, Jr., de Kapville, Utah, demandant quels changements avaient été opérés dans les gages des tisserands de nos manufactures de tapis depuis la mise en force du nouveau tarif a été reçue.

Cette communication a causé quelques débats. Un des membres fit motion que le secrétaire réponde qu'il y a eu une augmentation de 10 pour cent dans les gages.

M. Connolly s'objecta prétendant que c'était absolument faux et que le membre qui avait fait cette motion n'avait dans l'idée que de faire du capital politique.

Une autre personne se leva alors et déclara que les gages n'étaient pas aussi élevés que sous la loi McKinley, vu qu'ils avaient été réduits de 17 pour cent et qu'il n'y avait eu qu'une augmentation de 10 pour cent depuis ce temps-là.

Le secrétaire a lu un avis annonçant une grande assemblée devant avoir lieu dans la salle Huntington, demain soir, sous les auspices de l'International Bakers' & Confectioners' Union of America.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseurs) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclarcit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound

MYSTERIEUSE TRAGEDIE.

Une Japonaise Etranglee Avec une Serviette.

L'AUTEUR DU CRIME N'A LAISSE AUCUNE TRACE.

Les Soupcons se Portent sur une Societe Secrete.

Denver, 13 nov—La troisième personne assassinée mystérieusement sur la rue Market depuis quelques jours a été découverte ce matin.

Cette nouvelle tragédie a jeté de nouveau la population de ce quartier dans un émoi indescriptible.

Cette fois ci la victime est une Japonaise, et la police est aux abois, car jusqu'à présent elle a été incapable de découvrir la moindre trace de l'auteur de ce crime épouvantable. Plus que cela, les detectives ne peuvent trouver le moindre motif à l'assassinat de cette malheureuse femme.

Cependant, l'apparence du cadavre démontre que la même personne qui a étranglé les deux Françaises récemment a aussi envoyé *ad patres* la Japonaise trouvée morte ce matin. Quels rapports cette Japonaise pouvait avoir avec la colonie française, voilà ce qui reste à decouvrir.

Le théâtre du crime est une maison sur la même rue et à quelques portes seulement de la demeure dans laquelle Marie Contesoit, la jeune française, a été assassinée il y a quelques semaines, quelque temps après le meurtre également mystérieux de Léna Tapper, une autre Française.

Ces deux Françaises étaient les esclaves et les maîtresses de deux Français, les chefs de la société secrète "Les Chevaliers d'Amour." Ces deux Français répondant aux noms de Dick de Mady et Charles Chilloup furent dans le temps accusés d'avoir perpétré ces deux assassinats, mais la police dut les relâcher, faute de preuves. De Mady ne fut remis en liberté que la semaine dernière.

Samedi dernier dans la soirée, la police fit une descente dans plusieurs maisons malfamées de la rue Market et elle arrêta tout ceux qui les habitaient. Parmi les personnes arrêtées se trouvaient plusieurs japonaises.

Mika Cyama, une fille âgée de 23 ans environ, se mit à l'œuvre pour faire libérer ses compatriotes et elle y parvint par l'intermédiaire d'un cabaretier français du district.

Le Français exigea d'elle $33 pour ses services. Kika Cyama ne voulut pas payer une somme aussi élevée et elle se querella avec le cabaretier à ce sujet. L'une des japonaises qui furent arrêtées a dit aujourd'hui que Kika avait trop fait de bruit à propos du Français.

Kika Cyama était arrivé de Chicago après la fermeture de l'Exposition en compagnie d'Ina Cyama, son amant. Ils paraissaient tous deux en très bons termes.

Hier soir, vers les huit heures, Ina quitta Kika pour aller faire une promenade, et à son retour à une heure et demie dans la nuit, il trouva son amante sur son lit, ayant une serviette entortillée très serré autour du cou, puis noyée.

La jeune femme respirait encore. Ina enleva la serviette qui l'étranglait, et quand il s'aperçut qu'elle se mourait, il courut de l'autre côté de la rue et appela Hana, une autre Japonaise. Tous deux coururent dans la maison et leur agitation attira l'attention de l'agent de police Carberry, qui entra à son tour dans la maison où le meurtre avait été commis.

Une autre serviette avait été jetée sur le bureau de toilette; elle était mouillée, comme si l'assassin avait eu l'intention de s'en servir, au cas où la première n'aurait pas suffi.

Le lit était tellement bouleversé qu'il était évident qu'une lutte terrible avait eu lieu entre l'assaillant et sa victime.

Evidemment la femme avait été trouvée au lit et tournée sur le ventre.

Peu de temps après avoir été trouvée mourante par son amant, la Japonaise rendit le dernier soupir avant d'avoir repris connaissance.

Le Dr Wheeler fut appelé et il déclara que la mort avait été causée par la transgulation. L'infortunée portait des marques de doigts à la gorge. Sur le front se trouvait une blessure comme si elle eût été faite avec un marteau, mais le crâne n'était pas fracturé.

L'étrangleur, son forfait accompli, avait tout bouleversé la pièce, tiré les tiroirs du bureau de toilette, évidemment à la recherche de quelque argent. Kika n'avait pourtant en sa possession que fort peu d'argent.

La police a remarqué que toutes les clefs de la maison, soit celles des portes de devant, soit celles des portes de derrière, sont disparues et que pas une porte n'était fermée à clef.

Ina Cyama et cinq autres Japonaises ont été arrêtées, dans l'espoir que ces femmes révéleront peut-être quelque chose qui mettrait la police sur la trace de l'auteur de ce crime.

Le chef de police soupçonne fortement la société secrète "Les Chevaliers d'Amour" d'être au fond de cette affaire.

UN CORSAGE DE FEMME

CAUSE UN PROCES ASSEZ COMIQUE.

Une Leçon de Modes en Cour a New York.

New York, 13 nov—Mlle May Monette est une modiste au No. 231 West 20th St. qui intenta un procès à Mde Mathild Mariette, une veuve, en recouvrement de $20, le montant de sa réclamation pour la confection d'un corsage en soie noire.

Mde Mariette vint dire qu'elle avait refusé de payer la note, parce que le corsage ne lui faisait pas bien. Pour prouver la chose, elle avait fait venir comme témoins plusieurs faiseuses en renom.

Afin de convaincre le juge, elle lui proposa de mettre elle-même séance tenante le corsage en question, afin de faire voir aux yeux de tous quelles étaient ses imperfections.

Le juge Steiner consentit et permit à la veuve d'aller mettre le corsage dans son bureau particulier.

Mde Mariette disparut avec une femme, sa compagne, et au bout de quelques minutes elle reparut portant le corsage de soie noire.

Ensuite la veuve essaya d'expliquer au juge quels étaient les défauts qui avaient le corsage en question. Elle lui fit voir qu'il avait été mal taillé et que les coutures en divers endroits n'étaient pas où elles devaient être. Enfin Mde Mariette donna au juge Steiner une véritable leçon de modes.

Finalement, Son Honneur, qui ne comprenait peut-être pas très bien, déclara qu'il allait prendre la cause en délibéré.

Puis les personnes intéressées dans ce procès sortirent pêle-mêle de la Cour. Les portes venaient à peine d'être fermées sur elles que le bruit d'une querelle dans le corridor fit sursauter le juge sur son fauteuil.

—Qu'y a-t-il? s'enquit Son Honneur.

On alla voir et on trouva deux hommes en train de se taloncher d'importance. L'un était Richard T. Wallace, l'avocat de la modiste, et l'autre un témoin de la défenderesse. Ce dernier prétendit que Wallace l'avait traité de menteur et avait tenté de le jeter en bas de l'escalier. A la fin, ils avaient fini par descendre les marches en quelques bonds, l'un dans les bras de l'autre ou plutôt se tenant réciproquement au collet.

Le juge ordonna à un agent de police de conduire les deux hommes en Cour de Police de Jefferson Market pour y comparaître plus tard dans la journée.

Voilà une comédie qui s'est terminée en tragédie.

LES BOULANGERS

Fondent une Association a Lowell.

Mardi soir, il y eut une assemblée des boulangers de cette ville dans les appartements du Citizen's Committee. Le but de cette réunion était de fonder une union.

Henry Weissman, éditeur du *Bakers' Journal* de New York, Alex. Ray, L. W. Weeks et Steve McNorton ont adressé la parole.

Quand les discours eurent été prononcés, il fut décidé de fonder l'Union des Boulangers de Lowell.

Soixante-cinq des personnes présentes manifestèrent leur intention de faire partie de la nouvelle association et leurs noms furent inscrits sur les registres devant contenir la liste des membres.

Ensuite on procéda à l'élection des officiers, ce qui donna le résultat suivant: Président, James Carley; secrétaire-financier, Patrick Shoughro; trésorier, William J. Carley.

Il fut voté de faire application pour une charte et faire de l'Union une branche de la Confédération des Boulangers du Massachusetts.

Un comité fut chargé de trouver un endroit pour les assemblées de la nouvelle association.

Poursuite par un Marchand du Petit Canada.

Joseph Bégin du Petit Canada, qui a été trouvé innocent de détournement de $45, au préjudice d'Eric Sylvester, de Providence, il y a quelque temps, vient d'intenter une poursuite de $3000 pour fausse arrestation à Sylvester par l'entremise de l'avocat Lemerise.

F. X. VOYER,

85 RUE HARBOR.

M. Voyer a aujourd'hui recu son assortiment complet de

Chaussures d'Automne et d'Hiver,

Claques,

Bottes en Caoutchouc, etc

Chaussures d'hommes qui se vendaient $1 50 et $2.00,

Aujourd'hui $1 et $1.75

et une foule d'autres spécialités aux plus bas prix de la ville.

NAUMKEAG MARKET,

21 a 23 Rue Front.

Roti Frais	12c. la livre
Epaules Fraiches	10c. "
Quartier d'Agneau	5 a 7c. "
Bon Bifteck	10c. "
Butterine	16c. "
Fromage de Creme	14c. "
Fleur Haxall, meilleur qualité	$4.25 a $4.50
Fleur en sac meilleure qualité 25 lbs.	55c.
Saindoux	7 1-2c. a 10c.

Maintenant reçus toutes espèces de Poisson Salés, Saumon, Hareng, Anguilles du Canada. Aussi Epiceries, Provisions à l'usage des familles, etc.

IL MEURT PAUVRE.

Il ne serait pas convenable de provoquer des récriminations sur la tombe de l'hon M. Mercier qui vient de se fermer, mais nous ne pouvons, toutefois, nous empêcher de penser que pour ceux qui, il n'y a pas longtemps encore, dénonçait sa malhonnêteté et l'accusait de s'être enrichi aux dépens de la province, il y a matière à des réflexions amères dans les lignes suivantes du *Herald* de Montréal:

"A part les meubles de sa "maison, M. Mercier ne valait "pas un sou. A l'époque où il fit "cession de ses biens en faveur "de ses créanciers, il se dépouilla "de tout. Sa vie était assurée au "montant de $24,000 en faveur "de sa femme."

Oui, Mercier est mort pauvre. S'il n'eut pas eu la précaution d'assurer sa vie, dans les jours ensoleillés du pouvoir, il aurait laissé sa femme et ses enfants dans la misère. C'est là tout ce qu'il leur a laissé pour les soustraire à la charité de leurs parents.

Voilà tout ce qu'il a pu épargner, toute la récompense qu'il a reçue du public pour les nombreux sacrifices qu'il s'est imposés pour lui, pour le labeur infatigable et incessant qui, d'après les médecins, a déterminé la maladie qui l'a enlevé, et pour toutes les calomnies et les persécutions qui l'ont conduit au tombeau prématurément. Eût-il consacré son temps et les talents brillants dont la Providence l'avait doué d'une façon plus égoïste à ses propres intérêts, ou bien, les eût-il mis à la disposition de ceux qui se ayent si richement eux et leurs amis, à même le trésor public, il serait probablement encore en vie, riche et prospère, sinon respecté.

A vrai dire, le public n'a qu'à contraster l'assertion du *Herald*, quant à la pauvreté de M. Mercier à sa mort avec l'immense fortune bien connue des Tupper et des Largevin et *hoc genus omne* pour trouver un sérieux objet de réflexion. Quand l'heure suprême sonnera pour eux, on découvrira alors que les services qu'ils ont rendus au pays ont été bien mieux rétribués que ceux de M. Mercier ou de M. Alexandre MacKenzie, qui lui aussi est mort pauvre. Mais comme l'a observé le *Free Press* d'Ottawa en parlant de la mort de M. Mercier: "Il meurt pauvre et laisse rien derrière lui à part son nom et ses œuvres. On peut donc à cette occasion lui appliquer avec raison ces paroles d'un grand écrivain: Les noms et la mémoire des grands hommes sont l'héritage d'une nation. Partout où il existe un vif sentiment national, le souvenir des héros qui sont disparus reste vivant dans le cœur des patriotes et ils paraissent à ceux qui vivent comme des gardiens muets et solennels qui les encouragent. Une nation qui se sent surveillée par de si glorieux gardiens ne périra jamais. Ce qu'ils firent un jour, leurs descendants le feront après eux, et, leur exemple reste dans le pays comme un stimulant, un encouragement perpétuel pour ceux qui ont le cœur de les imiter. En vérité, quand on vit dans le cœur de ceux que l'on a laissés derrière soi, ce n'est pas mourir."

—*Daily Telegraph.*

Fumez le Fameux Cigar

SPINDLE,

de FLOOD, 5 Cts.

Fabriqué avec du Pur Havane

Nouvelles de Salem, Mass.

Le CANADO-AMERICAIN se dépose à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer.

Le CANADO-AMÉRICAIN sera en vente à l'avenir chez M. P. Pelletier, Jefferson Ave., Castle Hill.

M. C. A. Forest de Lewiston, Me., était de passage à Salem mardi dernier.

MM. Alfred Gourdeau et Joseph Gagnon ont été admis membres du Cercle Social Canadien dimanche dernier.

La représentation, "La Veille du Jour de l'An" qui a été donnée la semaine dernière au Mechanic Hall a été un succès. La salle était bondée de monde.

Mde Pierre Ouellet qui était au Canadà depuis le printemps dernier nous est revenue la semaine dernière. C'est avec un plaisir que ses nombreuses connaissances ont appris cette bonne nouvelle.

Il y aura exhibition de tours de force par M. George Pinault, de Salem, vendredi soir au Lyceum Hall. M. Pinault qui n'a que 20 ans et qui ne pèse que 138 livres lève un poids de 501 livres avec un doigt. M. Pinault offre $500 a tout homme de son poids et de son âge qui pourra exécuter ses nombreux tours de force.

Ambroise Lebœuf a été arrêté lundi de cette semaine sur l'accusation d'assaut criminel sur la personne d'une enfant deux ans. Lebœuf a comparu en cour mardi et le juge Holden a remis son procès a la Cour Criminelle du 4 janvier. La population canadienne a appris avec une indignation facile à comprendre la nouvelle de cet odieux crime.

M. Elie Gagnon, en travaillant sur le chemin de fer dimanche dernier, a été victime d'un accident qui va le retenir chez lui pendant quelques semaines. L'accident a été causé par la chute d'un énorme morceau de bois sur un de ses pieds. Dans son malheur M. Gagnon sera renuméré par la Société St. Jean Baptiste à laquelle il appartient et qui paie cinq piastres par semaine a ses membres malades.

Deces.

Joseph Litalien, âgé de 23 ans, est décédé le 7 courant.

A. N. Duval.

Depuis ce matin, M. Duval, le populaire directeur du chœur de l'église St Joseph, est à notre service. Nous espérons que nos compatriotes lui feront un accueil cordial pour toute faveur qu'il sollicitera.

Naissance.

En cette ville le 12 courant, la Dame de M. Hercule Gagnon, un fils. Parrain et marraine, M. Evariste Côté et sa dame. La mère et l'enfant se portent bien.

On Demande.

Un jeune homme parlant l'anglais et le français, pour apprendre le commerce de chaussures, ayant de bonnes recommandations. S'adresser immédiatement chez Parthenais Frères.

On Demande

50,000 personnes pour lire notre annonce sur la 3ième page et acheter des bargains sans pareils jusqu'au 20 courant au No. 99 rue Middlesex. Ouvert tous les soirs. On parle français. Venez voir le plus bel assortiment de la ville.

FEUILLETON

20

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

DEUXIEME PARTIE

IV

Combien prétendez-vous avoir reçu?

Quatre mille francs.

De qui?

D'un homme que je ne connais pas.

Vaubaron prononça ces derniers mots d'une voix un peu tremblante. Pour la seconde fois il comprenait qu'il y avait là un grand danger. L'aventure de la nuit précédente lui semblait à lui-même tellement étrange, quelle devait paraître tout à fait impossible à des auditeurs prévenus. Il ne se le dissimulait pas, le magistrat et son secrétaire échangèrent un regard semblable à celui qui s'était échangé, le matin de ce même jour, entre le commissaire de police et les deux agents.

Jean Vaubaron, reprit ensuite le juge d'instruction, dans votre propre intérêt, je crois devoir vous engager à bien réfléchir avant de passer outre. Renoncez, croyez-moi, à un système insoutenable. Une complète et salutaire sincérité soulagerait votre conscience, et, sans doute, il vous en serait tenu compte.

Le visage impassible du magistrat sembla devenir plus glacial, plus marmoréen encore que de coutume. Evidemment, sous cette froide enveloppe, une révolte intérieure bouillonnait contre l'astuce maladroite, contre l'absurde hypocrisie du scélérat qui lui répondait ainsi.

Cet homme que vous ne connaissez pas, continua-t-il, et qui vous a donné ou prêté quatre mille francs pour payer vos dettes, où donc l'avez-vous rencontré?

Je ne l'ai point rencontré, monsieur, c'est chez moi, c'est dans mon propre logis qu'il est venu.

A quelle heure?

Je pense qu'il devait être environ deux heures du matin.

Vous étiez couché, sans doute?

Non pas encore.

Il était tard, cependant? Que faisiez vous?

Je mettais la dernière main à une nouvelle mécanique de mon invention.

L'inconnu a sonné, alors et vous lui avez ouvert?

Non monsieur, je ne lui ai point ouvert.

Comment donc est-il entré?

Je l'ignore.

Vous l'ignorez! C'est plus bizarre! Ce bienfaiteur anonyme était-il, selon vous, quelque fantastique apparition?

Je ne puis que vous raconter, monsieur, comment les choses se sont passées. Consentez-vous à m'entendre?

Quoi que vous ayez à me dire, mon devoir est de vous écouter, et je vous écoute en effet avec attention. Parlez.

La nuit dernière était très orageuse, commença le mécanicien. Je me sentais accablé par la fatigue et par la chaleur. Je dormais sur ma chaise, auprès de mon établi. La lueur d'un éclair me réveilla, et j'aperçus en face de moi un homme que je n'avais jamais vu auparavant, et dont une barbe brune très épaisse couvrait en partie le visage. Dans le premier moment, je crus que cet homme me menaçait, et je m'apprêtais à me défendre. Il s'empressa de me rassurer. Je lui demandai qui il était: "Je suis un envoyé de la providence, me répondit-il. Je viens vous sauver. Je vous connais, et je m'intéresse à vous. Vous avez des dettes, vous êtes poursuivi. Je vous apporte la liberté". En même temps il laissait tomber sur l'établi quatre billets de banque de mille francs. La reconnaissance m'étouffait. Je ne trouvais pas de mots pour le remercier. Je ne pouvais que balbutier des phrases sans suite. Il m'interrompit. Je le suppliai de m'apprendre au moins son nom. Il refusa, et me dit adieu. Voilà la vérité monsieur le juge, voilà la vérité tout entière.

Et cet homme, demanda le magistrat, disparut il comme une apparition, ainsi qu'il était venu?

Non. Je lui ouvris la porte de mon logement, et je l'éclairai dans l'escalier.

Et vous ne vous êtes point demandé comment il était entré chez vous?

Je me suis adressé cette question, au contraire, mais je n'ai pu me répondre.

La fenêtre était-elle ouverte?

Oui, monsieur.

Comment ne supposez-vous pas, alors que l'inconnu dont vous parlez est arrivé par cette fenêtre?

Parcequ'il est absolument impossible, de la rue d'atteindre le balcon, à moins d'avoir des ailes

Ou une échelle, je suppose?

C'est vrai, mais le moyen de se procurer une échelle au milieu de la nuit?

Le juge d'instruction prit la corde à nœuds, munie d'un crampon d'acier, qui reposait parmi les pièces à conviction et la montra au mécanicien.

Connaissez-vous ceci? lui demanda-t-il

Non, répondit Vaubaron très étonné de cette question.

Vous avez jamais vu la corde que voilà?

Jamais.

Vous en avez la certitude?

Oui, monsieur, la certitude la plus absolue.

Cette corde, cependant, était encore attachée à votre balcon il y a deux heures; elle établissait une communication facile entre votre logis et la cour intérienre de l'hôtel du baron de Viriville.

Ah! fit le mécanicien comme un homme qui s'éveille. Mais alors, cette corde à pu servir pour monter chez moi?

Cela n'est pas douteux.

Mais alors, poursuivit Vaubaron avec véhémence, cet homme, cet inconnu que je regardais comme un bienfaiteur, il doit être, il est à coup sûr l'auteur du double crime commis dans la maison voisine, et les billets de banque, ces billets tachés de sang qu'il me donnait avec une si étrange générosité, était une partie des dépouilles de la victime! Et j'ai béni ce monstre! et j'ai touché ces billets sanglants! Ah! cette pensée m'épouvante! ce souvenir me glace d'horreur!

Est-ce là votre nouveau système de défense? demanda le juge d'instruction.

Mon système de defense, monsieur! Eh! je ne songe même pas à me défendre d'un crime impossible, auquel, dans un instant, vous ne croirez plus vous-même. Cette corde suspendue au balcon et dont j'ignorais la présence vient d'être pour moi une révélation tout entière. Tout ce que je ne pouvais comprendre m'est enfin expliqué! les ténèbres qui m'enveloppaient se dissipent! la vérité m'apparaît lumineuse! Le vrai, le seul coupable, celui qu'il faut chercher, qu'il faut trouver, qu'il faut punir, l'infâme assassin d'une femme et d'un vieillard, c'est l'homme que j'ai vu, l'homme que je reconnaîtrai partout!

Après avoir prononcé avec une fiévreuse ardeur les paroles que nous venons de reproduire, le mécanicien s'arrêtant, haletant, suffoqué, presque défaillant. Il était pâle, ses yeux étincelaient d'un feu sombre, et de grosses gouttes de sueur coulaient sur son front. Il regarda tour à tour d'un œile flaré et suppliant le juge d'instruction et le secrétaire. La physionomie du magistrat était impénétrable comme toujours, mais l'incrédulité la plus complète se lisait clairement sur le visage expressif du secrétaire, moins expérimenté et moins habile à dissimuler ses impressions. Alors, malgré les menottes infamantes qui serraient ses poignets et gênaient ses mouvements, le malheureux Vaubaron joignit ses deux mains par un geste de désespoir, et balbutia d'une voix brisée:

O mon Dieu! vous ne me croyez pas!

Il me deviendra possible de vous croire, repondit le juge d'instruction, quand vous aurez fourni à la justice les moyens de retrouver et d'amener devant moi le visiteur nocturne que vous prétendez être le vrai et seul coupable. Jusque-là je vous le demande, comment admettre l'existence d'un être quasi fantastique dont rien ne prouve la réalité?

Helas! monsieur, murmura le mécanicien avec un immense abattement, avec une profonde amertume, vous savez bien que je ne le connais pas, ce démon qui me perd, et qu'il n'est point en mon pouvoir de vous le faire découvrir. Je ne puis que vous répéter: Je suis innocent? Le crime dont on m'accuse est le crime d'un autre!

Ainsi, vous persistez dans votre allégation relative au personnage inconnu sur lequel vous pretendez rejeter la responsabilité du double forfait?

Oui monsieur.

Tandis que le secrétaire écrivait les réponses de Vaubaron, le magistrat se disait à lui-même:

Quelle pauvreté d'inventions! quel aveuglement et quelle maladresse! Comment cet homme ne comprend-il pas que d'aussi pitoyables moyens de défense ne réussiraient point à abuser même un enfant! Il me semble doué d'intelligence, cependant, mais c'est une chose étrange et frappante que ce vertige qu'à certaines heures Dieu envoie aux grands criminels.

Après ce court monologue, le juge d'instruction reprit:

Connaissez-vous ce bijou?

En même temps il laissait jouer la charnière du petit écrin de chagrin rouge, et il plaçait sous les yeux de Jean Vaubaron le diamant volé dans la caisse du baron de Viriville. Le mécanicien répondit:

J'ai vu ce matin, pour la première fois, l'objet que vous me présentez

Cet objet a pourtant été trouvé sur votre établi, dans votre logement, en votre présence.

Vaubaron baissa la tête et garda le silence, après avoir assez longuement examiné le bijou.

Comment prétendez-vous expliquer et justifier sa possession? dit le juge.

Le prévenu répéta textuellement ce qu'il avait dit le matin même au commissaire de police

Tandis qu'il parlait, en se conformant à la plus littérale, à la plus scrupuleuse vérité, ses paroles résonnaient faux à son oreille. Il ressentait, en s'écoutant, la sensation que doit éprouver un homme qui entend mentir avec une impassible impudence.

Comment me croirait on, se demandait-il tout bas, puisque je ne me crois pas moi-même.

Après l'échange de ces demandes et de ces répliques, l'interrogatoire devint languissante. Le juge d'instruction avait épuisé les grandes questions, les questions capitales qui devaient servir de base à l'acte d'accusation. Il abordait maintenant une série d'investigation de détail, d'une importance secondaire et dans lesquelles nous nous garderons bien de le suivre. Vaubaron accablé, anéanti, répondait machinalement, sans presque avoir concience de la portée plus ou moins grande de chacune de ses réponses. Ceci dura à peu près un quart d'heure.

Enfin on entendit retentir, sur les dalles du long couloir dont nous avons parlé, les grosses bottes éperonnées du premier gendarme, et ce digne militaire reparut accompagné du brocanteur Leridon. Le petit homme, tout à fait chauve et presque bossu, faisait la plus piteuse figure en compagnie du gigantesque représentant de la force publique.

Tout ce qui touchait à la justice, de près ou de loin, lui inspirait, et pour cause, la plus invincible terreur et la plus naturelle répulsion. Le fait de se voir mandé devant un juge d'instruction, bien que ce ne fût point en qualité de prévenu, constituait pour lui un événement anormal, inquiétant et pénible au premier chef, tant il avait grand'peur que la fâcheuse idée ne vînt à ce juge de jeter un coup d'œil indiscret sur les opérations commerciales auxquelles il avait l'habitude de se livrer.

Aussi sa mine, au moment où il franchit le seuil du cabinet redouté, était tout à fait celle d'un renard pris au piège, et quoiqu'il s'efforçait de paraître indifferent et parfaitement calme, ses lèvres tremblantes et ses regards vacillants trahissaient sa violente agitation intérieure.

Il tenait dans la main droite sa vieille casquette, car le gendarme, dans la ferveur de son zèle, ne lui avait point accordé le temps nécessaire pour changer de costume; il portait sous son bras gauche le gros registre sur lequel la loi exige que tout brocanteur consigne jour par jour ses acquisitions, avec le nom du vendeur et l'indication du domicile de ce dernier.

En voyant entrer Leridon, le mécanicien éprouva, dans sa détresse, un fugitif mouvement de joie.

Enfin, se dit-il à lui-même, ce juge si prévenu contre moi va donc avoir la preuve matérielle et irrécusable de la vérité de l'une de mes assertions, et quand il saura que je n'ai pas menti pour une chose si important, peut-être serait-il plus enclin à reconnaître ma bonne foi pour tout le reste.

Leridon, aussitôt que la porte se fut refermée derrière lui, s'empressa de courber sa souple échine et de saluer le juge d'instruction jusqu'à terre. Il reconnut parfaitement et du premier coup d'œil le mécanicien, mais, ne sachant quelle contenance tenir vis-à-vis de lui, il évita de le regarder.

Asseyez-vous, lui dit le magistrat, et préparez-vous à m'écouter et à me répondre.

Leridon obéit d'autant plus volontiers que ses deux courtes jambes se dérobaient sous lui. Quelques questions de pure forme lui furent adressées d'abord, et tandis qu'il y répondait, il faisait de vigoureux efforts sur lui-même et parvenait à dominer sa première émotion. En même temps il se demandait, avec une vive curiosité, dans quel but on l'avait fait venir et quels étaient les faits à l'égard desquels il allait avoir à déposer. Son incertitude ne fut pas de longue durée.

Vous connaissez cet homme? lui dit le juge en désignant Jean Vaubaron.

Je le connais parfaitement bien, répliqua le brocanteur; il habite le premier étage de la maison dont j'occupe le rez-de-chaussée.

Le magistrat continua:

Lui avez-vous acheté, avant-hier, divers outils parmi lesquels se trouvait le burin de graveur que je vous présente en ce moment? Réfléchissez avant de répondre, cette question est de la dernière importance.

Le cœur de Vaubaron ne battait plus, son âme tout entière se suspendait aux lèvres du brocanteur, épiant les paroles prêtes à s'envoler et qui devait être pour lui un commencement de justification. Leridon secoua la tête.

Je n'ai rien acheté avant-hier, répondit-il sans hésitation, et M. Vaubaron m'a rien vendu.

Le mécanicien poussa un cri sourd.

Eh quoi! balbutia-t-il ensuite, vous avez oublié! Non, non, c'est impossible! un tel oubli me serait fatal. Votre mémoire peut bien se trouver un instant en défaut, mais vous allez vous souvenir, vous allez me venir en aide, vous allez dire à M. le juge d'instruction que je n'ai pas menti, que je vous ai vendu des outils parmi lesquels était le burin, et même que vous avez remarqué les lettres gravées sur les manches.

Ah! certes, je voudrais de tout mon cœur pouvoir faire ce que vous me démandez, répliqua Leridon, car c'est certainement pénible de voir un voisin dans la peine; je n'ai d'ailleurs jamais eu à me plaindre de vous, et quoique je ne vous connaisse guère, vous m'inspirez de l'intérêt. Malheureusement, il ne m'est point possible de vous satisfaire. Nous sommes ici dans un lieu que je respecte trop pour y dire autre chose que la vérité.

Vaubaron sentit qu'une sorte de rage froide s'emparait de lui et que sa tête s'égarait. Il était dans un de ces moments où le plus honnête homme, s'il trouve une arme à sa portée, frappe et tue.

C'est infâme! oh! oui, bien infâme! cria-t-il d'une voix rauque en tendant vers le brocanteur, avec un geste de menaces, ses deux mains accouplées par les menottes. Cet homme se souvient, cet homme n'a rien oublié! il est mon ennemi! il veut me perdre! Pourquoi? je l'ignore! mais il le veut, et son silence est le plus lâche des assassinats! Achève donc ton œuvre, misérable! parjure-toi! jure que j'ai menti! le châtiment ne se fera point attendre! Je te maudis et Dieu te juge!

Leridon croyait en Dieu fort peu, et les châtiments de la justice céleste n'étaient pas ceux qu'il redoutait. Cependant il y avait quelque chose de si terrible dans les paroles et dans l'accent de Jean Vaubaron, que le cynique coquin devint pâle et qu'il chancela sur sa chaise comme s'il allait tomber en défaillance.

Prévenu, dit d'un ton sévère le magistrat au mécanicien, n'insultez pas et ne menacez pas le témoin! De telles violences ne peuvent qu'aggraver encore votre position déjà si grave!

Jean Vaubaron laissa tomber sa tête sur sa poitrine et garda le silence. Ses lèvres s'agitèrent doucement, mais sans articuler un son. Il priait, il priait Dieu, Dieu qui semblait l'abandonner si complètement!

Témoin, reprit le juge en s'adressant au brocanteur, vous maintenez votre déclaration? Le burin que voici ne vous a point été vendu avant-hier par le prévenu?

Ni avant-hier, ni un autre jour, monsieur le juge. Je ne le lui ai jamais acheté, et il ne m'a même jamais proposé de me le vendre, je vous en fais le plus grand serment.

Vaubaron continuait à se taire et priait toujours. Le magistrat ordonna de déposer sur le bureau le régistre du brocanteur et les feuillets.

La page en tête de laquelle se lisait la date de l'avant-veille ne contenait aucune mention de marché conclu entre le mécanicien et le brocanteur. Ceci tranchait la question d'une manière absolue. On sait qu'en matière criminelle aussi bien qu'en matière commerciale, les livres d'un négociant font foi. Aucun doute ne restait plus désormais au magistrat. Il congédia le brocanteur, mais il conserva le régistre, qui devait jouer son rôle à la cour d'assises, parmi les pièces de conviction.

Le premier interrogatoire était terminé et cet interrogatoire avait suffi, du moins le magistrat se plaisait à le croire, pour faire jaillir la lumière la plus éclatante parmi les ténèbres amoncelées autour du crime, et pour établir la culpabilité de Jean Vaubaron. Il était aussi impossible de nier cette culpabilité que contester, en plein jour, les clartés du soleil. Le flagrant délit lui-même n'aurait pas fourni de certitude plus irréfragable.

Le mécanicien fut mené dans son cachot, d'où il devait sortir quelques heures plus tard, afin d'être conduit rue du Pas-de-la-Mule et confronté avec les cadavres du baron de Virriville et d'Ursule Renaud.

VI

Tandis que les gendarmes et les agents réintégraient le mécanicien dans son cachot de la Conciergerie, Leridon, la tête basse et l'air pensif, s'en allait à travers les rues. Pour la première fois de sa vie, le brocanteur éprouvait quelque chose qui ressemblaient vaguement à des remords.

C'était, à coup sûr, un très abominable coquin que ce Leridon, mais néanmoins il avait reculé jusqu'alors devant le meurtre, et en ce moment, il comprenait bien qu'il venait, par son faux témoignage, de commettre un assassinat, d'envoyer à l'échafaud une victime innocente.

Jean Vaubaron n'était point coupable du crime de la nuit précédente, aucun doute à cet égard ne s'élevait dans l'esprit du brocanteur. Ses soupçons ou plutôt ses certitudes, ne s'égaraient pas et lui désignaient clairement le meurtrier réel: Rodille. Mais on comprend qu'il ne pouvait songer à dénoncer ce dernier, qui en savait assez long sur son passé et présent pour le tenir dans une indépendance absolue, et pour être en position de venger sur l'heure une trahison, ou même une indiscrétion compromettante. Le brocanteur ne nourrisait contre Jean Vaubaron aucune disposition mauvaise, et c'est avec un regret véritable qu'il venait de le perdre sans ressource par un mensonge; mais il se disait qu'au point de vue de ses propres intérêts, il lui avait été impossible d'agir autrement.

L'avant-veille, à l'instant précis où il allait inscrire sur son registre la vente des outils du mécanicien, il s'était vu détourner de cette besogne par l'arrivée imprévue de Rodille, et, après le départ de ce dernier, il avait oublié complètement une mention qui lui semblait d'ailleurs de médiocre importance.

Or, en présence du juge d'instruction, il avait dû nier l'acquisition dont il s'agit; et cela pour deux raisons: la première, c'est qu'avouer la flagrante irrégularité de ses écritures, c'était attirer sur lui et sur son commerce l'attention de la justice, et celle, plus dangereuse encore, de la police; la seconde, c'est que s'il devenait constant et prouvé que le burin de Jean Vaubaron avait passé par ses mains, le juge d'instruction voudrait savoir comment il en était sorti, ce qu'il était devenu, à qui il avait été vendu ou par qui il avait été volé. Ceci amènerait infailliblement une enquête, par suite de laquelle lui-même serait compromis, et Rodille courait risque d'être découvert et arrêté, chose funeste qu'il fallait éviter à tout prix.

Le brocanteur se disait ceci tandis qu'il cheminait lentement au milieu de la foule; il se répétait qu'agir autrement qu'il venait de le faire aurait été folie, et néanmoins il ne pouvait éloigner de son esprit une image pâle et menaçante, l'image de Vaubaron étendant vers lui ses mains enchaînées, pour le maudir et pour appeler sur sa tête un châtiment prochain et terrible.

Laissons Leridon poursuivre sa route et se battre en vain contre la malédiction du juste qu'il venait de renier et de livrer lâchement, et retournons à la Conciergerie où nous attend le spectacle de nouvelles douleurs.

Voici votre nourriture, avait dit un guichetier au mécanicien, en lui désignant quelques grossiers aliments contenus dans un vase de fer-blanc, avant de refermer sur lui la porte de l'étroite cellule.

Vaubaron n'entendit même pas ces paroles. Aussitôt qu'il se trouva seul, il se jeta sur la maigre couchette fourni par l'administration des prisons et il se livra à la plus effroyable des crises de désespoir qui sans doute eût jamais fait retentir de cris farouches et de sourdes imprécations ces voûtes habituées aux sanglots et aux blasphèmes des coupables.

Des larmes coulaient de ses yeux, brûlantes, corrosives, et traçait un sillon sur ses joues comme des gouttes de vitriol. Sa poitrine se soulevait convulsivement, prise. La respiration lui manquait. Des spasmes crispaient et tordaient ses membres. Sa tête heurtait tantôt la muraille et tantôt le bois de la couchette, sans même qu'il s'aperçût de l'atroce douleur que devaient lui causer ces choses sans cesse répétées.

Cet crise dura près de deux heures, puis lui amena l'épuisement, qui produisit lui-même une sorte de calme, ou plutôt d'atonie. Le corps et l'âme, brisés tous deux, s'engloutissaient ensemble. C'est à peine si le bruit que la porte du cachot faisait en se rouvrant, et l'arrivée de plusieurs personnes, tirèrent Vaubaron de cette torpeur.

Un guichetier et deux gendarmes, habillés en bourgeois, venaient d'entrer. Le juge d'instruction et son greffier attendaient au dehors dans le couloir. Le prévenu, soulevé et soutenus par les gendarmes, sortit en chancelant de la cellule. Le juge d'instruction, malgré tout son empire sur lui-même, tressaillit involontairement à la vue du visage de Vauron, visage à tel point changé, flétri, dévasté, depuis deux heures, qu'il lui semblait presque méconnaissable.

Deux voitures de place attendaient sous la voute de l'une des cours intérieurs de la Conciergerie. Dans l'une de ces voitures s'installèrent le magistrat et son greffier. Les deux gendarmes et un agent de la préfecture de police prirent possession de l'autre avec le prévenu. Les stores de cette seconde voiture furent baissés, et les cochers reçurent l'ordre de toucher rue du Pas-de-la-Mule. En entendant ces mots prononcés à voix haute Vaubaron se ranima tout à coup, ainsi qu'un homme évanoui à qui l'on fait respirer un flacon d'alcali volatil. Son cœur, qui lui semblait mort, se remit à battre. Son intelligence et ses pensées, momentanément disparues, lui revinrent comme par enchantement. Il se persuada qu'on le conduisait dans son logis afin d'y pratiquer en sa présence quelques recherches, et l'idée qu'il allait revoir, ne fût-ce que pour un instant, sa femme et sa fille, devint pour lui la goutte d'eau sur les lèvres du voyageur égaré et expirant de chaleur et de soif au milieu des sables brûlants du désert. Cette espérance grandit et se développa pendant toute la durée du trajet; elle produisit sur le malheureux l'effet d'un cordial puissant, et lui rendit en partie ses forces épuisées.

Les voitures marchaient avec lenteur, et cependant, hélas! l'illusion ne se dissipa que trop vite. A travers les stores baissés, Vaubaron entendit tourner sur ses gonds une lourde porte-cochère. Les voitures pénétrèrent dans une cour pavée, la porte se referma et les chevaux s'arrêtèrent. Les gendarmes descendirent les premiers, puis le prisonnier, puis l'agent.

Vaubaron reconnut alors les constructions massives et de style majestueux de l'hôtel du baron de Viriville. Il comprit aussitôt qu'il s'agissait d'une confrontation. Mais que lui importait? Celui dont la main infâme avait commis le crime, celui-là seul devait trembler et pâlir d'épouvante en présence des cadavres de ses victimes! Les yeux du mécanicien se levèrent avidemment vers le premier étage de la maison voisine. Ils contemplèrent, attendris, le balcon de fer sur lequel se lisait encore son nom. Ils se fixèrent, émus et pleins de larmes, sur ces fenêtres aux rideaux blancs qui lui cachaient les deux seuls êtres qu'il aimait en ce monde. Elles sont là! se dit-il, toutes deux. Marthe, ma femme bien-aimée, Blanche, mon enfant chérie. Ah! si elles savaient que je suis si près d'elles, captif et les mains enchaînées, ma fille ouvrirait cette fenêtre, ma femme abandonnerait son lit et se traînerait jusqu'au balcon, et elles m'enverraient un sourire et un baiser, c'est à-dire la consolation, la force, l'espérance.

Ce doux rêve, que Vaubaron faisait tout éveillé, fut interrompu brusquement. Chacun des gendarmes venait de saisir un de ses bras. Ils l'entraînèrent et lui faisaient gravir les marches du perron. Le juge et son greffier les précédaient, dirigés eux mêmes par l'agent de la préfecture, l'un des deux hommes qui, le matin de ce jour, accompagnaient le commissaire de police. Le mécanicien traversa sans émotion ce vestibule et ces vastes pièces qu'il voyait pour la première fois de sa vie. Il éprouvait même (chose étrange et presque inexplicable en une telle occurence) une sorte de sombre curiosité.

Le cortège manta d'abord dans l'appartement d'Ursule Renaud. D'après les ordres précis du commissaire de police, les choses étaient restées exactement dans le même état qu'à l'heure fatale où Rodille, après avoir accompli son premier crime, quittait la chambre de la malheureuse femme de charge. Le cadavre de cette dernière reposait toujours dans le vaste fauteuil où la mort foudroyante, déterminée par l'acide prussique, était venue la surprendre.

Ce cadavre d'une femme qui pouvait passer pour jolie était devenu à la fois hideux et effrayant. Le visage noirci et grimaçant attestait les ravages intérieurs causés par le poison. Les lèvres écartées laissaient voir les dents blanches. Les paupières largement ouvertes, découvraient les yeux à demi tournés et injectés d'un sang violet.

Achetez lapoudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Uu cadeau dans chaque paquet.

Jean Vaubaron, dit le juge d'instruction, si vous en avez le courage, regardez cette femme!

Les regards du mécanicien s'attachèrent avec fixité sur le masque effrayant d'Ursule Renaud. Le juge poursuivit:

La reconnaissez-vous?

Vous m'avez adressé déjà cette question, monsieur, répliqua le prévenu; je vous ai répondu, et je ne puis vous faire présentement qu'une seule réponse, toujours la même: comment me serait-il possible de reconnaître cette infortunée, puisque je ne la connaissais pas?

Vaubaron disait vrai. Lors de sa courte entrevue avec Ursule Tenau, dans la boutique du brocanteur, il n'avait ni regardé la femme de charge du baron de Viriville, ni entendu prononcer son nom. Le juge d'instruction reprit:

Ainsi, devant le corps inanimé de votre victime, vous niez encore, vous niez toujours?

Devant ce corps et devant Dieu, je nie, oui monsieur.

Ah! c'est pousser bien loin l'endurcissement dans le crime! murmura malgré lui le magistrat.

Non, monsieur, ce n'est pas l'endurcissement dans le crime, répondit Vaubaron, c'est la fermeté dans l'innocence?

Le juge d'instruction se remit à interroger. Le mécanicien l'interrompit.

Cessez d'inutiles questions, monsieur, je vous en supplie, lui dit-il. Mes mains sont pures et ma conscience est nette. Je ne sais rien, je ne puis rien vous dire... je ne répondrai plus.

Et, en effet, à partir de cette minute, Vaubaron se renferma dans un silence obstiné. Il pencha sa tête sur sa poitrine et ne sembla même pas entendre les paroles que lui adressait le magistrat.

Le juge, renonçant à lutter contres ce parti pris de mutisme, fit un signe à l'agent de la préfecture. Ce dernier s'approcha:

Conduisez-nous à la chambre du baron de Virriville, lui dit le juge d'instruction.

L'agent s'inclina et sortit de l'appartement d'Ursule Renaud. Les gendarmes passèrent de nouveau leurs bras sous les bras de Vaubaron, qui murmura tout bas:

Ces hommes prendraient ma défaillance pour un aveu! Mon Dieu, donnez-moi la force d'aller jusqu'au bout!

Les miasmes lourds du sang répandu rendaient épaisse et nauséabonde l'atmosphère de la chambre à coucher, dont les gens de justice et le prévenu franchirent le seuil. L'effrayant désordre du lit attestait la lutte terrible dans laquelle le malheureux vieillard avait succombé. Le cadavre raidi conservait l'attitude tourmentée du dernier moment. Le visage offrait une expression d'indicible horreur, figée, pour ainsi dire, sur les traits immobiles. La bouche ouverte largement, semblait prête à pousser de nouveau le cri suprême qui s'était échappé de la gorge haletante, sous l'étreinte meurtrière de Rodille. Une tache énorme, d'un brun rougeâtre, couvrait en grande partie les draps. La poitrine découverte laissait voir l'ouverture étroite et bleuâtre, correspondant à l'endroit du cœur, par où la vie s'était échappée avec le sang.

Jean Vaubaron, placé pour la deuxième fois en face d'un si triste, d'un si épouvantable spectacle, sentit ses nerfs tressaillir et son cœur se serrer; il parvint cependant à dominer cette agitation fébrile; il resta calme, froid, impassible en apparence.

Prévenu, lui demanda le juge d'instruction, reconnaissez-vous votre seconde victime?

Le mécanicien ne répondit pas.

Vous vous taisez, reprit le magistrat, vous persistez dans votre résolution de garder le silence et de refuser à la justice les éclaircissements qu'elle attend de vous!

Vaubaron fit un signe affirmatif.

Soit, poursuivit le juge d'instruction, je ne puis vous contraindre, mais il est facile d'apprécier ce silence. Il équivaut, pour moi comme pour ceux qui décideront de votre sort, au plus complet de tous les aveux.

En écoutant ces mots le mécanicien chancela, et son corps fut agité d'un frisson convulsif, semblable à celui qui, presque toujours, accompagne l'agonie. Par un mouvement brusque, impossible à prévoir et qui n'avait rien de prémédité, il dégagea ses bras de l'étreinte des gendarmes, il fit trois ou quatre pas en avant, et il alla tomber, agenouillé, au pied du lit, en étendant vers le cadavre ses mains suppliantes et désespérées.

Déjà les gendarmes se précipitaient vers lui pour reprendre possession de leur prisonnier, mais le juge d'instruction leur fit signe, et ils s'arrêtèrent. Une lumière quelconque pouvait jaillir de la scène inattendue qui se préparait, et le magistrat ne voulait point laisser échapper cette lumière.

[A CONTINUER.]

DEUX HOMMES TUES.

Le Toit d'une Grande Batisse s'Effondre.

Montréal, 10 nov—Une épouvantable catastrophe est arrivée hier après-midi vers 3.15 heures.

La nouvelle bâtisse à plusieurs étages érigée par la Compagnie des Chars Urbains, au coin de la Place d'Armes et de la rue Craig, s'est écroulée avec fracas.

A ce moment les alentours de l'édifice étaient remplis de piétons, de véhicules, etc.

Les ouvriers au nombre d'une centaine étaient à l'ouvrage tant à l'interieur qu'à l'extérieur de l'édifice.

Un craquement sinistre se fit entendre, les ouvriers se dirigèrent à la course vers les fenêtres et autres issues de la bâtisse, et quelques secondes plus tard, la toiture s'écroulait entraînant dans sa chute d'énormes quantités de fer et de briques qu'on avait fait entrer dans la construction de cet édifice.

Nous avons dit qu'au moment du sinistre, tous les ouvriers se précipitèrent vers les issues; cependant deux d'entre eux ne furent pas assez heureux pour atteindre les fenêtres. Régis Pauzé a été ramassé sur la rue Craig. Il était tombé du cinquième étage. Il avait la figure horriblement contusionnée. Transporté d'abord au Felix House, il fut conduit ensuite à l'hôpital Notre-Dame où il expira.

Un autre malheureux, Joseph Marquis, a été recueilli au milieu de débris de bois et de briques, au deuxième étage, vis-à-vis la Côte. Il fut placé dans l'ambulance et transporté à l'Hôpital Général; mais il expira avant d'y arriver.

Pauzé était veuf; il laisse une petite fille de six ans.

Marquis a le crâne fracturé et les côtes brisées.

Pendant que l'on recueillait les blessés, la foule augmentait toujours aux environs de l'édifice.

On entendait des cris de tous côtés Un homme qui était au troisième étage attirait surtout l'attention. Il avait beaucoup de difficulté à se maintenir en équilibre. Les pompiers avaient hissé les échelles pour sauver les hommes qui, pressés aux fenêtres, attendaient avec anxiété qu'on vint les secourir.

L'individu qui courait un si grand danger au sommet de la bâtisse était Joseph Monette. Il a été sauvé par le capitaine Prévost du poste No. 4 et par M. J. Wray.

On l'a descendu au moyen d'une corde enroulée autour de son corps. Il a une jambe fracturée, le nez cassé et la figure toute contusionnée. Il a été sauvé vers 3 45 heures.

Deux autres ouvriers ont été blessés, mais pas très grièvement.

Cet édifice en voie de construction était à cinq étages. On craint que sur les employés à l'ouvrage dans la bâtisse au moment de l'accident quelques-uns aient été ensevelis dans les ruines.

On suppose que l'accident a été causé par le froid qui aura déplacé les supports du toit.

Une enquête va avoir lieu.

UNE CHASSE EMOUVANTE.

Les habitants de Buffalo, N. Y., ont assisté pendant l'après-midi à une véritable chasse de taureau, bien plus dramatique que les combats qui viennent de recommencer, paraît-il, au Mexique.

Un train de bétail destiné à la boucherie est arrivé vers midi de Chicago à East Buffalo, et les bouviers qui l'accompagnaient se sont mis aussitôt à conduire les animaux au parc attenant aux abattoirs. Mais un jeune taureau, à peine descendu du wagon, a attaqué l'un des bouviers nommé Johnson et l'a renversé.

Les autres bouviers, voyant le danger que courait leur camarade, se sont mis aussitôt à frapper le taureau par derrière à coups de bâton, afin de détourner son attention et de l'empêcher de tuer Johnson. Le pauvre Johnson a pu ainsi se relever et se sauver.

Mais le taureau en furie s'est mis alors à courir dans le parc, attaquant indifféremment les hommes et les bestiaux et causant une effroyable panique.

Plusieurs hommes de police à cheval sont arrivés sur ces entrefaites et se sont mis à décharger leurs revolvers sur le dangereux animal. Six vaches qui ne cherchaient qu'à se garer, ont été tuées; mais le taureau lui-même n'a été qu'effleuré par deux balles, ce qui a achevé de l'exaspérer.

Après avoir couru pendant une heure à travers les parcs à bestiaux et y avoir causé le plus grand émoi, le taureau s'est sauvé dans la rue William, mettant tous les passants en fuite. Il est facile de s'imaginer la panique qui s'en est suivie. Une femme, qui promenait tranquillement un enfant dans une petite voiture, n'a dû son salut et celui de son enfant qu'à son sang-froid et à sa présence d'esprit Entendant les gens pousser des cris de terreur, la femme s'est retournée et a aperçu le taureau en furie qui se dirigeait sur elle.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la brave femme saisissait l'enfant dans ses bras et se précipitait dans un débit de boissons voisin, abandonnant la voiture sur le trottoir. Il n'était que temps, car elle était à peine entrée dans le cabaret, que le taureau faisait voler la voiture en l'air d'un coup de cornes. Lorsque la voiture est retombée, le taureau s'est mis à la briser, sans s'occuper autrement des gens qui le poursuivaient.

Reprenant ensuite sa course, le taureau s'est engagé dans Spring street, a poursuivi, jusque dans la cour de la maison, une femme qui s'enfuyait devant lui, et celle-ci, étant parvenue à se dérober, l'animal a sauté par dessus la clôture et est sorti par la cour de la maison voisine, laissant une traînée de sang derrière lui. Puis il s'est engagé dans Genessee street, et a parcouru tout le quartier, continuant à mettre tous les passants en fuite. Les tramways électriques ont été obligés de s'arrêter pendant près d'une demi-heure. Les policemen à cheval qui poursuivaient le taureau depuis les parcs à bestiaux ne pouvaient pas s'approcher de lui à cause de la frayeur de leurs chevaux.

Ce n'est qu'à sept heures et demie du soir, que les policemen sont enfin parvenus à cerner le dangereux taureau dans Spring street, et que l'un d'eux l'a tué d'un coup de revolver entre les deux yeux.

Fumez le Fameux Cigar

SPINDLE,

de FLOOD, 5 Cts.

Fabriqué avec du Pur Havane

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Phitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhomatisme et Scrofules.

P P P purifie le sang, rétablit le faible et le débile, do ne de la force aux nerfs faibles chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'ale jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MME M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo

**Boutons

J A Conase
City Librarian

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 22 NOVEMBRE 1894 Soyons Distingues. No. 61

BOSTON & MAINE R R.

ARRANGEMENT D'HIVER.

DIVISION OUEST.

Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 00 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, 9 m; — Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 00, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 15, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Québec—8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport(via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, †7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la de Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, †7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

*Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 7 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, †8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, †5 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, †8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec wagons-salons, char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

la Cote du Pacifique.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

CLIFFORD'S DYE HOUSE

No. 2 et 4 Rue Andover.

Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.

L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement fait sur commande

Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND,

Marchand - Tailleur.

14 RUE MIDDLE.

☞ Son assortiment de Draps, ☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du ☞ dernier goût et de patrons les ☞ plus nouveaux.

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensiles de Cuisine

en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

Francis W. Qua,

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass.

DR. G. C. BATES,

DENTISTE,

Angle des Rues

MIDDLESEX ET ELLIOTT,

Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Durant & Rogers

BIJOUTIERS

La plus Grande Maison de

BIJOUTERIES DE LOWELL.

Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison.

Les prix sont très réduits.

MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES

de toutes sortes,
BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.

Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.

DURANT & ROGERS.

Au coin des Rues

Central & Middle

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!

A Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO.

Bureau, 38 rue Middle

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone 114-2.

Pawtucket, R. I, 16 nov—Un jeune homme qui était sourd-muet et portait le nom de Louis Viens a été frappé par un tramway électrique sur la rue Broad, ce soir, et il a expiré quelques minutes plus tard.

Il s'en retournait à la demeure de ses parents, revenant de l'Ecole des Sourds-Muets à Providence, et il traversait la rue quand il fut tué.

Boston, 17 nov.—Une femme bien mise a été arrêtée en cette ville pour vol à l'étalage. En Cour municipale, elle déclara se nommer Mde Ella Hosmer; elle fut condamner à $25 d'amende.

Cette femme demeure à Swampscott et elle possède une fortune d'au moins $100,000; elle fait partie d'une famille très distinguée.

Elle ne put dire le mobile de son vol, car elle avait une bourse bien garnie et pouvait acheter tout ce qu'il lui plaisait sans que personne n'eût à y voir.

Son avocat a prétendu qu'elle était atteinte de la manie du vol, cette étrange maladie connue sous le nom de cleptomanie.

Le nombre de personnes qui se sont fait naturaliser l'an dernier dans l'Etat de New York a été de 19.000. Ce nombre se compose de 5.500 Allemands, 4,200 Irlandais, 2,000 Anglais, 1,800 Russes et 1.746 Italiens.

La ville de Boston peut se vanter de posséder la plus belle bibliothèque du continent. L'immense édifice que cette ville vient de construire couvre une superficie d'un acre et demi. Il a couté $2-218,865 et peut contenir quinze cent mille volumes.

Les Etats-Unis possèdent 68,000 bureaux de poste, dont 67 000 ne paient pas leurs dépenses d'entretien. Par contre, le bureau seul de New York rapporte un profit de $4,000,000 annuellement.

Les Fermes de la Nouvelle-Angleterre.

Trois vastes fermes du Rhode Island, lisons-nous dans un grand journal américain, ont été vendues à l'encan l'autre jour. L'une a rapporté $800, l'autre $342 et la troisième $140.

Ces prix d'achat ne couvraient que le coût des granges et des remises seules; cependant, elles sont situées à seulement trente-cinq milles de la ville de la Nouvelle-Angleterre qui vient au deuxième rang, et tout près d'un chemin de fer pouvant les relier à une autre ville considérable.

Tout autour de ces fermes se trouvent des centaines de Canadiens travaillant dans les fabriques, économisant chaque sou d'un maigre salaire, et c'est sur ces épargnes si lentes à faire qu'ils comptent pour acheter des fermes peu rémunératrices en Canada.

C'est encore un nouvel exemple de la force de l'amour du sol natal. Avec la même depense de travail et de sacrifices que les Canadiens sont prêts à faire sur des terres isolées au pays natal, où les hivers sont interminables, plusieurs fermes abandonnées de la Nouvelle-Angleterre, tout en étant à proximité de marchés considérables, pourraient être rendues productives par ces hommes robustes dont l'habileté est reconnue quand il s'agit de faire les fatigants travaux de l'agriculteur,—une qualité rencontrée rarement chez l'Américain qui préfère souvent la pauvreté dans une ville à la richesse dans une campagne.

Les Canadiens industrieux et pleins de force devraient comprendre les avantages qu'il y a pour eux de cultiver la terre dans la Nouvelle-Angleterre et ne pas perdre une aussi belle chance d'améliorer leur position.

LE JOURNALISME.

Le *Quotidien*, de Lévis, dit avec vérité qu'il est à peu près impossible à un journal de vivre sans patronage officiel. La raison de ce pénible état de chose est que le lecteur canadien-français paie mal son journal. Il faut le lui imposer pour ainsi dire, attendre un an, deux ans pour la rentrée d'une somme, insignifiante quand elle est prise isolement, mais qui devient d'une importance capitale quand elle est due par des milliers de personnes. C'est cette funeste négligence de nos compatriotes à s'acquitter envers les propriétaires de journaux, qui a chassé de la presse tant d'hommes de valeur. L'indépendance de la plume et de la pensée coûte cher dans cette province! Et c'est pourquoi elle est si rare. Le journal est devenu, en trop de cas, une marchandise, un instrument de courtisanerie, une boutique de courtage, soutenue, alimentée par les entrepreneurs qui ont des réclamations à régler, ou des contrats en perspective. La vérité toute nue sur les dessous de la presse, révélerait bien des hontes et des bassesses.

Naturellement il y a des exceptions à faire, en ce cas-ci comme dans tous les autres. Dieu merci, il y a encore des journalistes qui ne sont ni à vendre, ni à louer.

LES DEBOIRES DU MARIAGE.

Il y a quelque 18 ans, M. H. Larochelle, barbier de Lewiston, Me., alors établi en cette ville, épousait Clara Reny.

La lune de miel fut très courte, car trois ou quatre mois après le mariage, la belle Clara disparaissait. M. Larochelle fit toutes les démarches possibles pour retrouver celle qui lui avait juré fidélité.

Au bout de dix ans, il apprit qu'elle était à Great Falls, N. H.

Le mari abandonné lui écrivit et quelques semaines après, l'épouse infidèle et repentante réintégrait le logis en jurant ses grands dieux qu'elle ne quitterait plus Larochelle.

Pendant son absence à Great Falls, Clara n'avait pas perdu de temps. Elle avait de nouveau disposé de sa main et de son cœur en faveur d'un Américain du nom de Charlie Tibbetts avec lequel elle vécut plusieurs années.

Elle avait fait l'aveu de son second mariage à son mari, ajoutant: "Ce pauvre Charlie, bien sûr qu'il va être fâché parce que je l'ai quitté."

M. Larochelle qui avait fait l'acquisition d'une ferme à Sabattus, à sept milles d'ici, vécut heureux pendant huit ans avec sa femme retrouvée. Il ne se doutait pas que l'infidèle méditait un autre petit coup!

Dimanche dernier, Clara demanda à son mari de la conduire à la ville en promenade. Elle lui dit de revenir la chercher mercredi.

Au jour dit, M. Larochelle s'en vint à Lewiston, tout joyeux à la pensée qu'il allait retrouver sa femme. Que l'on juge de sa surprise, quand il apprit que la volage Clara était de nouveau disparue, sans laisser d'adresse.

M. Larochelle croit que sa femme est allée retrouver Tibbets, son mari No 2.

Coïncidence qui fait naître des doutes à cet égard: Un peintre de Lewiston est, lui aussi, disparu depuis mercredi.

LES NOMS DES ETATS.

La Virginie tire son nom de la reine Elisabeth, la "reine vierge."

Les Carolines ont été nommées ainsi d'après Charles (Carolus) II.

La Floride prend le sien de Kanunas de Flores ou "fête des fleurs."

Alabama vient d'un mot grec et signifie "terre du repos."

Trois ou quatre interprétations indiennes ont été données pour le mot Arkansas; la meilleure veut qu'il signifie "eaux fumeuses," avec la préfixe française "arc."

Le Tennessee, selon quelques écrivains, vient de Tenasea, un chef indien; d'autres prétendent que ce mot veut dire "rivière au grand coude."

Kentucky ne veut pas dire "terrain sombre et sanglant" mais ce mot est dérivé du mot indien "Kain-tuck-ae" qui signifie "terre à la tête de la rivière."

On donne plusieurs significations à Ohio. Quelques-uns disent que c'est un mot Suwanee signifiant "la belle rivière." D'autres se réferent au mot Oyandotte "Oheza" qui veut dire "quelque chose de grand."

Le nom du Kansas a la même origine que celui de l'Arkansas.

LA VENGEANCE D'UN PAYSAN.

La cour d'assises du Finistère (France) vient de juger une affaire de double assassinat qui a fait sensation. Le 8 avril dernier, on trouvait, à deux pas du seuil de la ferme de Kerbrat Huella en Sizun, les cadavres horriblement mutilés de la veuve Le Menn et de son fils Guillaume, un enfant de huit ans. Le meurtrier s'était acharné sur les victimes. La veuve Le Menn portait des plaies horribles au bas-ventre, à la figure et à la tête. Sa cervelle avait jailli sur le sol. Le crâne du malheureux enfant était littéralement écrasé. Les meubles n'avaient pas été fouillés. Aucun vol n'avait été commis. La vengeance seule avait inspiré le crime.

Un cultivateur de Ploudiry, âgé de quarante et un ans, Yves Jaffrès, était venu demander en mariage, le 9 juillet précédent, la fille de la veuve Le Menn, Marie-Anne, qui possédait une petite dot. Elle avait consenti à l'épouser et les premières publications du mariage avaient été faites, le lendemain, d'un commun accord, à Sizun. On avait pris rendez-vous pour en faire d'autres, le jour suivant, à Ploudiry. Mais dans la journée du 10, une amie avait présenté à Marie-Anne un nouveau prétendant, le cultivateur Joseph Cadion, du Tréhou. Cadion était garçon, tandis que Jaffrès avait quatre enfants d'un premier mariage. Il était jeune et Jaffrès avait quarante et un ans. Il avait quelque bien, et Jaffrès était endetté. Marie-Anne accueillit ses propositions, et, le 1er août, elle épousait Cadion.

Le prétendant délaissé attribuait surtout à la veuve Le Menn sa mésaventure. Yves Jaffrès lui en voulait surtout d'avoir refusé de lui rembourser ses dépenses de fiançailles. Il résolut de se venger, et sept jours après le mariage, il mettait son projet à exécution. Après avoir couché ses enfants et s'être assuré que tout le monde dormait dans sa maison, le misérable s'est levé sans bruit et avait fait cinq kilomètres dans la nuit, pour se rendre à la maison de la veuve Le Menn. Après s'être introduit dans la chambre de la veuve et l'avoir assommée, sans pitié pour le pauvre enfant qui dormait à ses côtés, Yves Jaffrès reprit tranquillement le chemin de son village et rentra chez lui avant le jour. Aux premiers interrogatoires, l'assassin opposa d'énergiques denégations. Mais on trouva chez lui les habits ensanglantés qu'il avait portés la nuit du crime et il finit par faire des aveux complets.

Jaffrès est un homme à l'aspect farouche et sournois. Il a les yeux égarés. Il était vêtu à l'audience, du costume noir des habitants du Hion. Il a été éloquemment défendu par son avocat, qui a réussi à lui sauver la tête. L'assassin de la veuve Le Menn et de son enfant a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

HOMME SANGUINAIRE

Elmira, N. Y., 16 nov. — W. V. Straight, un marchand de provisions de cette ville, ne vivait pas avec sa femme depuis quelques semaines, à la suite de fréquentes querelles.

Ce matin, Straight écrivit à sa femme, lui demandant pardon et la suppliant de revenir vivre avec lui.

Mme Straight ne prit pas même la peine de répondre.

Ce mutisme fit entrer le mari en colère et il acheta un revolver, quoiqu'il en possédât déjà un.

Cette après midi, il rencontra sa femme et sa sœur, Mme Mary Whitford, dans la partie commerciale de la ville. Il suivit les deux femmes et quand elles furent rendues à environ 100 pieds de leur demeure, il s'approcha d'elles par en arrière et leur tira plusieurs coups de revolver. Puis il s'empara de son autre revolver et tira de nouveau sur Mme Whitford.

Après avoir tiré le dernier coup, Straight dit d'un ton calme: "I guess I've fixed both of you." Ensuite il s'assit sur le degré en pierre d'un perron et se tira quatre coups de revolver dans le corps, près du cœur.

Un attroupement considérable s'était formé en un clin d'œil, mais personne n'osait s'approcher de Straight qui, un instant avant de se suicider, cria à la foule qu'il n'avait pas l'intention de blesser aucune autre personne que sa femme et sa belle-sœur.

Les trois victimes furent portées dans une maison du voisinage où des médecins furent appelés.

Mme Straight avait été atteinte par trois balles dans le dos. Elle est morte dans la soirée.

Mme Whitford a été atteinte par deux balles, l'une dans le bras et l'autre dans le dos. Elle vit encore, mais elle décline rapidement.

Le meurtrier a été transporté à l'hôpital où il garda sa connaissance plusieurs heures.

Il est maintenant en syncope, et sa mort n'est qu'une question d'heures.

Cette tragédie a causé un grand émoi dans toute la ville, car les victimes étaient très bien connues.

HAINE FEROCE

Un Maire et un Joaillier Assassinés.

Lula, Miss, 16 nov. — Jacob W. Harman, le maire de cette localité et Henry Lawrence, un joaillier très en vue, ont été assassinés sur la rue aujourd'hui par John W. Boyd, le contre-maître de la plantation Van Eaton et son frère Bob.

Il y a un an, le maire Harman et John W. Boyd eurent une querelle et plusieurs coups de feu furent échangés. Depuis cette époque ces deux hommes nourrissaient l'un contre l'autre une haine féroce.

Hier, le maire Harman, qui rencontra John Boyd sur la rue, s'empara de son révolver et en frappa son ennemi sur la tête avec la crosse.

John Boyd, qui n'était pas armé, se sauva, en se promettant bien de prendre sa revanche.

A midi, John Boyd et son frère Bob, armés de fusils, arrivèrent en ville. Quelques minutes plus tard les deux frères rencontraient le maire Harman et le joaillier Lawrence, et sans dire un un mot ils se mettaient à tirer à bout portant sur leurs ennemis.

Harman prit son revolver et tira une couple de coups, mais sans atteindre les frères Boyd qui ripostèrent alors très vigoureusement et le maire et Lawrence furent tués.

John W. Boyd se sauva à cheval et Bob à pied. Ils ont écrit qu'ils se livreraient au shérif, mais à nul autre.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

Les Canadiens et les Chevaliers d'Industrie.

Un correspondant de *La Patrie* de Montréal écrivait récemment qu'on rencontrait assez fréquemment aux Etats-Unis des Canadiens-français ayant la *manie* de se faire passer pour des Français de France, afin d'en imposer aux Américains.

Pour notre part, nous n'avons jamais rencontre des Canadiens émigrés atteints de cette affection-là. En général, les Canadiens-français aux Etats-Unis sont orgueilleux de leur nationalité et de leur magnifique Canada. C'est pour cette raison qu'ils font de si grands efforts pour conserver leur caractère distinctif au milieu du mélange de races qui forme la nation américaine. M. François Tujague, un Louisianais très sympathique aux Canadiens-français, reconnaissait ce fait quand il écrivait il n'y a pas bien longtemps "que pour ce million d'hommes, la grande préoccupation morale était de conserver leur langue française et leur religion catholique, au milieu de ce salmigondis d'idiomes et de sectes.

"Pour atteindre ce but, on les voit s'imposer de durs sacrifices, se surveiller et s'encourager les uns les autres, et prouver—chose inattendue! que la race gauloise sait se tendre la main autour d'une même pensée."

Et plus loin:

"Leur idéal est de préserver, dans l'Union américaine, leur personnalité franco-canadienne, et de la transmettre à leurs enfants.... Tâche ardue mais bien digne de leur énergie remarquable."

Si nous avions honte d'être Canadiens français, en ne nous verrait pas lutter si vigoureusement pour rester ce que nous sommes. Nous n'aurions qu'à suivre le courant pour nous perdre dans l'américanisme.

C'est sans doute un honneur d'être né en France, de faire partie de ce peuple chevaleresque, la gloire de l'humanité tout entière, ce qui faisait écrire à notre poète national Louis Fréchette ces vers si poetiques et si vrais:

Tes hauts faits ont rempli les annales humaines;
Des sciences, des arts, les plus secrets domaines
A tes hardis chercheurs n'ont plus rien à celer;
Et si ton cœur palpite, et si ton front remue,
Troublée en son ennui, notre planète émue
Croit sentir son axe osciller.

Mais l'histoire de ce petit peuple canadien, de ces quelques familles françaises abandonnées sur les bords du St Laurent, faible branche séparée du tronc par un coup de foudre et devenue, malgré des tempêtes sans nombre, un bel arbre dont les rameaux verdoyants sont déjà forts et touffus, ce passé qui forme une si grandiose épopée, nous avons raison d'en être fiers; et puisque Dieu a voulu qu'elle fût à nous, cette histoire, nous ne la changerions pour aucune autre, même pour celle de France qui nous appartient aussi un peu.

Nous avouerons qu'il existe encore certains préjugés à notre égard dans l'esprit des Américains, mais nous espérons qu'avec le temps nous réussirons à les faire disparaître. Pour atteindre ce but, nous n'avons pas besoin de prendre une physionomie qui n'est pas la nôtre, car ce travestissement aurait à coup sur l'effet contraire.

Mais si nous sommes encore mal connus au sein des autres races, c'est parce qu'on nous a fait passer pour ce que nous ne sommes pas. Il s'est rencontré des êtres assez vils pour tromper sciemment les Américains sur notre compte. L'*Indépendant* de Fall River décoche à ces dupeurs un de ses traits les plus acérés, dans les termes suivants:

"Les étrangers à notre race, de ce côté-ci de l'Atlantique, sont généralement sous l'impression que les Canadiens-français parlent et écrivent un jargon incompréhensible. Et qui leur a mis en tête cette fausseté, sinon certains chevaliers d'industrie *parisiens*, nés pour la plupart sur les bords de la Garonne ou de la Loire, qui ignorent eux-mêmes les premiers éléments de la grammaire française.

"C'est ainsi qu'un français d'occasion, prédicant ignare et sans tact, disait, il n'y a pas longtemps, à un Américain distingué du Massachusetts, que tous nos journaux franco-canadiens étaient fagotés par des Algonquins, et qu'il pouvait à peine comprendre ce qu'ils publiaient. Et pourtant, grands dieux, le pauvre vieux crétin est incapable d'écrire correctement trois lignes de suite! Conçoit-on tant d'audace?"

Nous connaissons le *vieux crétin*, mais malheureusement il n'est pas le seul de son espèce.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 1er Nov. 1894.

M. l'Administrateur,

C'est aujourd'hui la Toussaint, c'est par conséquent grande fête au Panthéon de Rome. Ce magnifique temple qui date des premières années de l'ère chrétienne est l'œuvre ou plutôt le chef-d'œuvre d'un païen, Marcus Agrippa. Ce splendide monument que le paganisme avait dédié à *toutes les divinités*, resta fermé depuis l'an 391 jusqu'à 601. A cette époque le pape Boniface IV voulut enlever à ce temple de l'antiquité romaine le caractère qui en faisait un souvenir vivant de l'idolâtrie. Il obtint de l'empereur Thocas de purifier l'ancien Panthéon en le consacrant à un seul et unique Dieu, sous l'invocation de Ste. Marie et des Saints Martyrs: de là lui est venu le nom de *Sancta Maria ad Martyras*. Il y transporta pour la consécration, vingt-huit chariots d'ossement sacres, provenant des catacombes et y plaça l'antique image de la Ste. Vierge, peinte par l'evangiliste St. Luc, que le Chapitre de St. Pierre couronna en 1552. En l'an 663, Constant II enleva les tuiles de bronze qui couvraient le toit du Panthéon, ainsi que toutes les statues du même métal qui avaient échappé à la rapacité des barbares durant les invasions. Les Souverains Pontifes ne cesserent de veiller à la conservation de l'œuvre de Marcus Agrippa devenue la maison de Dieu. Grégoire III en 731 répara les ruines faites par l'empereur Constant II. Il fit reconstruire le Panthéon de plaques de plomb. Le pape Anastase IV fit construire à côté de ce temple un palais qui a toujours été reconnu comme dépendant directement du Souverain Pontife. Martin V, Eugène IV, Nicolas V, Urbain VIII firent successivement dégager l'édifice des maisons qui s'y appuyaient et réparer le temple. Sous Pie IX on démolit les dernières maisons appuyées au Panthéon.

Ce temple est l'église de tous les saints et célèbre sa fête le jour de la Toussaint, précisément à cause de la grande quantité d'ossements sacrés apportés par le pape Boniface IV. Ce Pontife ne pouvant donner leur nom à tous ces martyrs et ne pouvant par conséquent leur fixer une fête spéciale, décida l'institution d'une fête générale le 1er novembre. Cette fête serait pour solenniser la mémoire de tous les saints anonymes que Dieu et les anges connaissent et que les hommes ignorent.

Aujourd'hui le Cardinal Verga y a pontifié à la messe et aux vêpres au milieu d'un épais nuage d'encens embaumé, parmi des guirlandes de fleurs offertes par la noblesse romaine. La musique était choisie dans les immortels chefs-d'œuvre de Palestrina et rendue par les chantres de la Chapelle Sixtine. Pour les ornements sacerdotaux, les tentures de l'autel et de l'église, je ne puis les décrire, ce sont des diamants, de l'or et de la soie de toutes parts.

Je ne puis laisser le Panthéon sans parler d'un fait qui s'y est passé en janvier 1878 et dont ce temple tient le triste souvenir.

Le 9 janvier de l'an de grâce 1878, Victor Emmanuel mourait dans le palais usurpé du Quirinal, foudroyé par une maladie de trois jours. Son cadavre aurait régulièrement dû rejoindre celui de ses aïeux dans les caveaux de la *Superga* près de Turin. Cela était bon pour les rois de Piémont; il fallait une tombe plus illustre à celui qui avait pris le titre de roi d'Italie. Il fut donc enterré au Panthéon. La chapelle dans laquelle repose le corps de Victor Emmanuel est située *derrière le maitre autel*. Elle est de forme semi-circulaire, et mesure tout au plus 15 à 18 pieds carrés. Elle a été construite du temps de Boniface IV pour l'usage des religieux qui desservaient le temple. Le corps du roi y fut porté le soir même du jour des funérailles. Il n'y avait dans le temple que les membres de la maison militaire et civile du roi, le général Cialdini, quelques dames de la cour, un piquet de cuirassiers et une compagnie d'infanterie qui présentait les armes.

A 10 heures p. m. les ministres Depretis et Crispi, les généraux Cialdini et Medici allèrent se placer auprès du catafalque. Les cuirassiers enlevèrent le drap mortuaire et descendirent le cercueil pour le transporter dans la chapelle. Les prêtres ouvraient la marche portant des cierges allumés, puis venaient les cuirassiers avec le cercueil suivi par les personnages cités.

Le convoi fit le tour du maitre-autel, et le cercueil, muni de roulettes, fut déposé sur un mont de fer dont un côté pénétra dans l'enceinte de la chapelle.

Il fut poussé à l'intérieur de l'espace réservé, jusqu'à une estrade en fer, sur laquelle il prit place. On dressa ce fait au procès-verbal que signèrent tous les assistants; après quoi, on mura la porte de la chapelle.

Le cercueil porte, sur une plaque en metal, l'inscription suivante:

Vittorio-Emmanuele II
Ra d'Italia, Figlio di
Re Carlo-Alberto e di Maria
Teresa
Duchessa di Toscana
Nato à Torimo il 14 Marzo 1820
Morto à Roma il 9 Gennaio 1878

Que sa cendre repose en paix près de celles des saints martyrs et à l'ombre de cette croix dont il n'a été le disciple ni comme homme ni comme roi!...

Roi de Sardaigne, il a été poussé par la révolution à ne se trouver plus à l'aise dans le domaine de ses pères. Il détruisit, pour lui plaire, le royaume de Naples, les principautés de Toscane, de Jarme, et de Modene. Il s'empara enfin des Etats de l'Eglise.

Aucun de ses ancêtres ne l'eut voulu faire. Ils savaient assez l'histoire d'Astolphe et de Didier, les derniers rois des Lombards; ils savaient à qu'elle dure extrémité Dieu avait réduit le terrible Henri IV d'Allemagne, et le redoutable Frédéric Barberoux; ils songeaient à l'échafaud vengeur de Conradin, le petit-fils de Frédéric II. Victor Emmanuel prenait le temps d'ignorer ces faits ou le souci de les oublier; mais il aurait pu et dû se souvenir que le titre de *roi de Rome* n'avait point porté bonheur au fils du grand Napoléon.

Sourd à la voix de sa conscience et aux enseignements de l'histoire, il ramassa dans le sang, à la bataille de Novire (23 mars 1849) le sceptre tombé des mains de Charles-Albert. Ce sceptre, il le promena à Florence qu'on lui avait vendue, à Naples qu'il avait escroquée, il est venu le laisser choir pour toujours, sur un lit de mort, dans ce palais du Quirinal qui ne pouvait lui appartenir.

Quand on voit de telles catastrophes, on s'écrie avec le prophète: "Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est équitable."

Ce soir le roi Humbert et la reine Marguerite ont envoyé déposer chacun une couronne sur la tombe de leur père. La couronne du roi est de violettes et de lis. La couronne de la reine est de rose thé et de myosotis (forget me not). Ces deux couronne sont été transportées dans un carrosse de la cour tiré par quatre chevaux noirs. Elles ont été déposées sur la tombe par le général Sam-Marzano, commandant la division militaire de Rome, et par le premier ministre Crispi.

Demain, par ordre du Roi, le chapelain de la cour ira au Panthéon chanter un service solennel pour le repos de l'âme de Victor Emmanuel. Sont invités tous les ambassadeurs des nations étrangères, les sénateurs et les députés du royaume.

Humbert avait coutume, les années passées, d'inviter aussi toute l'aristocratie romaine, mais celle-ci ayant obstinément brillé par son absence, le monarque a jugé à propos cette année d'épargner son papier et d'éviter cet affront périodique.

Bien à vous,

WM. BRÉEN.

PROTECTION ET LIBRE-ECHANGE.

Dans le dernier numéro de l'*Union Nouvelle* de Los Angeles, Californie, nous trouvons un article qui attribue la défaite des démocrates aux causes que nous avons nous-mêmes assignées. Voici une partie de l'article de notre confrère:

Le parti républicain, dit l'*Union Nouvelle*, a remporté une victoire décisive, presque égale à celle remportée par le parti démocrate il y a deux ans. Ce revirement complet dans les sentiments de la population aux Etats-Unis est indubitablement cause par les actes de l'administration de M. Cleveland, spécialement en ce qui est relatif à la question du métal argent et aux modifications du tarif de douane. Le peuple américain repousse le libre-échange et veut que les industries nationales soient protégées. Telle est la signification du scrutin. Deux ans passés, M. Cleveland était acclamé comme le restaurateur des libertés et le promoteur d'une nouvelle ère de prospérité commerciale et industrielle pour le pays. Il est aujourd'hui la bête noire même de ses anciens partisans les plus ardents. Son opposition à la frappe de l'argent lui a aliéné les Etats miniers tandis que la suppression des droits de douane sur les matières premières et fabriques étrangères a causé la ruine de nombreuses industries du pays qui avaient prospéré grâce aux droits protecteurs. La main d'œuvre a diminué partout pendant ces deux dernières années et le mécontentement général s'est accentué particulièrement dans les grands centres manufacturiers. Le résultat de cette victoire républicaine ne pourra du reste produire de changement dans la politique économique du pays qu'après l'élection présidentielle de 1896, car pendant toute la durée de son terme M. Cleveland opposera indubitablement son veto à toutes modifications du tarif que pourrait voter le Congrès.

Le Jeu de Cartes le Dimanche.

Dimanche dans la nuit, un peu avant une heure, la police a opéré l'arrestation de trois personnes qui s'amusaient à jouer aux cartes dans l'Associate Building.

Un quatrième joueur a réussi à s'enfuir par une ferêtre, mais il a laissé dans l'appartement un pardessus tout neuf qui est en possession de la police. Il est connu et il ne tardera probablement pas à être arrêté.

Voir notre rapport de la séance de la Cour de Police pour de plus amples détails.

Une Surprise.

M. Joseph Marin a été surpris dimanche à son retour de Haverhill, de voir un si grand nombre de ses amis à la gare. Mais il fut encore plus surpris lorsqu'un de ces messieurs lui présenta un cigare, et M. Timothé Vigeant commença à lui lire une adresse composée spécialement pour la circonstance.

Après l'adresse, on lui présenta un joli bouquet qu'il mit à sa boutonnière et tout le monde se rendit à la résidence de M. Marin où des rafraîchissements furent servis.

Pull off with starch and gloss serene,
The linen collar starts the morn;
Pull off at noontime it is seen
All wilted, wrinkled and forlorn.

That's what you must expect of such a collar; it's the *linen* of it. The stand-up collars won't stand up, and the turn-down collars will wilt down. The easy, cheap, and pleasant way out of this is to wear "CELLULOID" COLLARS AND CUFFS. These goods are made by covering linen collars or cuffs on both sides with "CELLULOID," thus making them strong and durable, and *waterproof*, not affected by heat or moisture. There are no other waterproof goods made this way, consequently none that can wear so well. When soiled simply wipe them off with a wet cloth. Every piece of the genuine is stamped like this:

TRADE CELLULOID MARK.

Insist upon goods so marked if you expect full satisfaction, and if your dealer does not keep them, send direct to us enclosing amount and we will mail sample. State size and whether a stand-up or turned-down collar is wanted. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair.

THE CELLULOID COMPANY
427-29 Broadway, New York.

SAVENA

TRY

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an,	$1.00
Six mois,	50
Trois mois,	.25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.
67 rue Market, Lowell, Mass

Entered at the post office at Lowell, Mass. as second class mail matter.

LOWELL, 22 NOV 1894.

Le Pugilat au Theatre.

La grande nouvelle parmi les sportmen, c'est le maître coup de poing donné par Fitzsimmons, le rival de Corbett. Tuer un homme d'un coup de poing sur le menton-c'est raide!... C'est pourtant ce qui est arrivé; et nous sommes vraiment surpris que de pareils accidents n'arrivent pas plus souvent, car dans ces luttes qu'on appelle simulées on s'échauffe vite aux applaudissements de l'auditoire, et l'on frappe parfois plus fort qu'on ne le devrait.

Ces exhibitions pugilistiques mettent chaque fois la vie humaine en danger, et nous ne comprenons pas pourquoi nos législateurs ne les prohibent pas.

Nous ne voyons pas le bien qu'une population peut retirer de ces parties de boxe qui revêtent toujours un caractère de brutalité; mais le mal qu'elles causent, nous le distinguons aisément.

On attire, grâce à des affiches flamboyantes, des jeunes gens, des femmes, jusqu'à des enfants dans un théâtre, et deux boxeurs, nus jusqu'à la ceinture, viennent se donner des coups de poing.

Que c'est beau! que c'est noble!

Ce n'est pas une bête qui se bat contre un autre fauve; ce n'est pas un lion contre un tigre, un chien contre un chien. Oh non! ce sont deux êtres humains, des animaux raisonnables que Dieu dans sa bonté a créés à son image et a doués de raison.

C'est un simulacre de combat, dit-on pour excuser ce pugilat sur la scène. Oui, mais il n'en donne pas moins l'illusion d'une véritable *prize fight*, avec sa même incitation à la bestialité, à l'emploi de la force brutale, aux voies de fait. Quelle ecole de mœurs que ces théâtres changes en champs clos, en arènes de club pugilistique!

Est-ce par de semblables exemples qu'on espère abonnir le peuple, former une génération douce, humaine, aimant l'ordre, pratiquant ce sublime précepte du Christ: Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même? Est-ce à la vue d'un coup de poing comme celui qui a tué le compagnon de Fitzsimmons qu'on croit moraliser une nation, relever le niveau de son intelligence, la rendre plus heureuse?

A tous les points de vue, le pugilat au théâtre est condamnable, et nous souhaitons sa disparition complete.

L'HIVER.

La saison rigoureuse est à nos portes! Lecteurs, vous n'ignorez pas sans doute ce qu'elle apporte? Des plaisirs pour ceux qui ont les mains pleines des biens de ce monde, mais des souffrances pour les indigents—et ils sont nombreux!

Vous songez sans doute aux bals, aux charmantes réunions près des âtres chauds, répandant la douce chaleur dans tous les appartements. Riches, sur les moelleux divans vous vous alanguissez, dans la jouissance que donne la certitude d'un avenir ensoleillé. Vous avez la vague idée de parties de whist ou de piquet, de causettes prolongées bien avant dans la nuit, ou de promenades sur l'épais tapis d'une blancheur immaculée, dans la voiture capitonnée et glissant rapidement sur une voie qu'on dirait ouatée. Vous jouissez d'avance du plaisir des parties de raquettes, du patinage sur la glace vive, brillant miroir où se reflechira votre fuyante silhouette ayant presque des ailes. Il vous semble que vous achetez les cadeaux de Noël et du Jour de l'An, après avoir fait l'inspection des brillants étalages, emmaillottés que vous êtes dans de chaudes fourrures.

Oubliez-vous que cette neige qui vous apporte tant de plaisirs délicats, que vous saluez avec un sourire parce qu'elle fait diversion avec les autres saisons, l'été torride ou l'automne pluvieux, oubliez-vous qu'elle est horriblement glacée pour ceux qui portent des haillons, des chaussures trouées? Oubliez-vous que l'hiver est la saison des souffrances atroces pour ceux qui sont sans bois, sans couvertures, surtout pour les enfants et les femmes pauvres?

Non! vous avez le cœur charitable, et vous savez que le Christ a promis qu'il récompenserait même un verre d'eau donné en son nom: c'est pourquoi vous ne resterez pas sourds aux supplications de ceux qui souffrent. Un grand poète a dit une bien grande vérité en s'écriant:

L'aumône est sœur de la prière.

Si vous croisez un malheureux sur votre chemin, tendez-lui la main.

Mais il y a plusieurs manières de pratiquer la belle vertu de Charité. L'une que nous vous recommandons, c'est de visitez vous-mêmes les pauvres et les malades, afin d'être sûrs que votre obole tombe entre bonnes mains. Un bon moyen aussi de venir au secours des indigents, c'est d'assister aux belles soirées que nos directeurs spirituels, toujours si dévoués, organisent de temps à autre pendant l'hiver, au profit des pauvres; ce qui vous donne l'avantage de mêler l'utile à l'agréable. Enfin, que cette saison de plaisirs pour vous, mais de douleurs pour les indigents, ne se passe pas sans que vous fassiez un peu de bien.

LAZARE.

ACTUALITES.

M. Emile Tardivel, qui a été élu représentant de Manchester lors des dernières élections dans l'Etat du New Hampshire, est le fils de M. Tardivel, peintre-décorateur, rue Buade, Québec.

Tous les lupanars, tous les bouges de Buffalo, N. Y., ont été vidés par la police.

Les habitués, les souteneurs et les demi-mondaines qui ont été trouvés dans ces antres du vice ont été conduits en prison.

Le nombre de personnes arrêtées est de 450.

Nous lisons dans le *Monde* de Montréal:

"Le *National* de Lowell, Mass., prire mal les remarques du MONDE sur le résultat des élections aux Etats-Unis. C'est dire en même temps que notre confrère digere mal la défaite du six courant."

Ce pauvre *National*, il est dyspeptique depuis quelque temps.

Les catholiques d'Amsterdam sont dans la jubilation.

Un riche hollandais vient de mourir. Le défunt était très pieux et voulait léguer une somme de 250 florins ($110) à chaque prêtre catholique d'Amsterdams mais par oubli avait omis d'écrire dans son testament le mot prêtre. Cet oubli rend les 50,000 catholiques d'Amsterdam héritiers de 250 florins.

Les héritiers ont protesté vainement et il leur faudra solder.

Ils ne sont pas trop à plaindre, car il leur reste, paraît-il, une bagatelle de $23,000,000 devant être partagée entre cinq.

Nous avons droit à notre existence nationale comme race à part, et malheur à quiconque voudra nous enlever ce droit; mais nous ne devons rien faire pour molester nos frères d'origine ou de croyance étrangères. Nous devons revendiquer nos droits avec fermeté, mais sans agression: nous devons combattre avec énergie tout ce qui tend à détruire notre caractère national, mais nous devons respecter chez les autres les droits que nous réclamons pour nous. La lutte que nous avons à faire est tout pacifique; il ne s'agit plus de combattre des ennemis les armes à la main, mais de rivaliser comme race, avec des frères par l'instruction, le travail et la probité.

HONORÉ MERCIER.

On écrit de Granby que l'autre jour un chasseur bien connu et qui passe pour très habile, prit son fusil pour aller faire un tour de chasse. Il rencontra beaucoup de gibier, tira nombre de coups, mais s'en revint complètement bredouille: aucun moyen d'atteindre le moindre lièvre. Jamais pareille chose ne lui était arrivée; à son retour il alla consulter un médecin pour se faire examiner les yeux, croyant réellement que pour quelque cause insolite le rayon visuel déviait de la ligne droite. Le médecin ne put rien découvrir et il s'en retournait chez lui désespéré, lorsque l'idée lui vint d'examiner la seule cartouche qui restait: elle était blanche, les "boys" lui avaient joué un tour et enlevé le plomb de toutes ses cartouches; il avait tiré à poudre tout le temps.

CETTE MANIE.

Un monsieur Elie Germau écrivait, dans la *Patrie* de samedi dernier, un article où il tance vertement les Canadiens-français émigrés aux Etats-Unis, qui ont adopté la ridicule manie de se faire passer auprès des Américains pour des Français de France.

Je ne chicanerai pas sur le plus ou moins d'exagération dont fait preuve M. Germau en ayant l'air de donner une allure d'épidémie à un genre de singerie qui n'est pas, je me permets de l'affirmer, d'une pratique aussi générale parmi nos compatriotes de là-bas. S'il est une accusation que l'on puisse porter contre eux, c'est bien, plutôt, de tomber dans la manie contraire, celle qui consiste, chez un grand nombre, à oublier complètement, après quelques mois de séjour dans la république, la langue qu'ils ont apprise sur les genoux de leur mère, une bonne *Canayenne* et pas anglifiées du tout, je vous en passe mon billet, pour ne plus parler que l'anglais, et quel anglais, mon Dieu!

Voilà, dis-je, un reproche que l'on peut avec raison adresser à la tribu des Courtes Manches, des Vincent, des Archambault, et *tutti quanti* qui n'ont eu qu'à traverser la ligne quarante-cinquième pour nous revenir transformés en *Short-sleave, Twenty-hundred* et, je ne blague pas, en *Arch-in-beautys*.

Peut-on imaginer rien de plus souverainement idiot que ces traductions abracadabrantes de noms propres!

Il serait à souhaiter que M. Germau fût dans le vrai; car des deux emballements, je préfère encore le prêmier dont le seul défaut est de sointer la cocasserie comme tous les emballements, du reste, tandis que le second porte en soi un cachet d'indignité tel qu'on sent le rouge nous monter au front ainsi que devant une apostasie nationale.

Et il n'y a pas même, pour ces malheureux affolés d'*anglifiage*, passez-moi le mot, l'excuse des circonstances atténuantes qu'on pourrait invoquer dans le cas de ceux dont parle M. Germau.

Mon expérience personnelle de deux années de séjour parmi les Américains m'a permis de constater que loin de savoir gré à certains de nos Canadiens de la rare facilité avec laquelle ils consentent se laisser ainsi débaptiser, c'est plutôt un sentiment de mépris qu'ils éprouvent à leur endroit.

D'un autre côté, et c'est là où je trouve une atténuation sinon une excuse au péché de faux parisianisme, ces bons yankees, qu'on n'aurait jamais cru aussi jobards, s'imaginent qu'il n'y a que les Français de France qui parlent correctement la langue de Racine.

Ils se montrent même, sous ce rapport, d'un entêtement à rendre jaloux la légendaire bourrique de Balaam, comme on pourra en juger par l'exemple suivant:

Dans le clan des *select few* où j'avais eu l'insigne honneur d'être présenté dès mon arrivée à Holyoke, on m'avait tellement rabattu les oreilles d'un certain professeur de français dont j'ai depuis oublié le nom—et c'est heureux pour lui, car je le nommerais pour sa punition—que je mis à brûler d'un vif désir de faire sa connaissance. Les choses flatteuses qu'on ne cessait de dire sur son compte avaient tellement aiguisé ma curiosité qu'il me tardait de contempler avec les yeux du corps ce phénomène de la République américaine.

Je fus servi à souhait.

Un jour que j'étais en train de corriger les épreuves du *Ralliement*, journal légèrement littéraire et beaucoup patriotique comme son nom l'indique d'ailleurs, fondé par moi et emporté dans la même bourrasque qui me rendit à mon pays natal, ma porte s'ouvre et je vois entrer un petit monsieur qui avait affaire à moi, car il me dit en grasseyant:

—Vous êtes monsieur Marchand?

—Oui monsieur.

—Je suis monsieur. . (Je crois avoir déjà dit que son nom a fui ma mémoire) c'était bien le fameux professeur que j'avais sous les yeux.

—Monsieur, lui dis-je, en lui indiquant un siège, je vous connaissais de réputation.

Il n'était pas beau, mon linguiste; tellement pas beau, que mon admiration s'en accrut davantage. Je me disais que pour faire accepter des Américaines si amoureuses de la forme, un tel physique, il fallait posséder une dose peu ordinaire de transcendance morale et intellectuelle.

Imaginez, en effet, une espèce de petit sorcier roux avec des membres presque éphémères à force d'être tenus, puis ajoutez à ce joli commencement de caricature, une énorme tête d'anarchiste ou... de marmiton; pourquoi pas l'un et l'autre, puisque l'on emploie indifféremment aujourd'hui la marmite pour fabriquer les explosibles et la soupe à l'oignon. Et vous aurez une faible idée de mon visiteur.

Mais je tiens à le répéter, quelque pénible que fût pour moi le premier coup d'œil jeté sur cet avorton que la nature et ses parents avaient dû confectionner dans un moment de gaieté folle, ma foi dans sa supériorité de sa culture intellectuelle, ne perdit pas une bribe de sa robustesse.

O Destin, me contentai-je de murmurer avec une vague inquiétude toutefois, voilà bien de tes excentricités!

Non, ce n'est que quelques instants après, en causant, qu'il me fut donné de constater avec un réel effroi, tant le coup porté à ma conviction était subit, que je me trouvais en présence d'un vulgaire farceur qui, au cours de la conversation me dit entr'autres choses, beaucoup de bien du *surintendant* d'une certaine *facterie* dont il avait le plaisir de compter au nombre de ses élèves.

Mon *professeur* de français était déjà loin que je bouillais encore à gros bouillons de m'être ainsi laissé prendre à d'indiscrets éloges dans ma légitime exaspération, je n'avais plus qu'une idée: faire payer au premier jobard *yankee* qui me tomberait sous la main les péchés de tous ses confrères en jobarderie.

Telle est la disposition d'esprit peu chrétienne,—on n'est pas tous des saints François-de-Salles—dans laquelle j'étais, en quittant mon bureau pour aller dîner.

Or, justement, mon voisin de table, un *attorney* solennel dont les études légales s'étaient faites toutes seules pendant que lui exerçait le noble mais peu préparatoire métier de *weaver* dans une filature de coton, passait à bon titre pour être un des plus brillants élèves de M. Kéruel... Tiens! voilà que son nom m'est revenu! Tant pis, il ne l'aura pas volé, au moins, et l'on va voir qu'il justifiait bien sa réputation.

—Monsieur, commençai-je tout de suite et sur un ton où j'essayais de mettre du calme, savez vous que votre professeur parisien n'est qu'un vil imposteur!

—Une *vill poster*, me répliqua-t-il, avec vivacité, no sir, lui éte une PROFESSEUR FRANCAIS DE FRANCE!!!

On comprendra que ma colère tomba comme par enchantement devant ce *vill poster* dont la provenance aussi inopinée qu'inéffablement bouleversante me jetta dans un accès de fou rire qui se communiqua bientôt à toute la table.

Ce qui précède explique assez pourquoi je ne suis pas de l'avis de M. Elie Germau quand il tonne contre les Candadiens des Etats-Unis qui se font passer auprès des Américains pour des *Francais de France*.

GABRIEL MARCHAND.

Dans *La Patrie*.

MEURTRE PROBABLE.

Providence, R. I., 19 nov.—Un assaut qui tournera probablement en un meurtre a été commis dans le village de Kinghtsville, hier soir. La scène de l'attentat est une maisonnette habitée par James Butler et sa femme.

Jane Butler, l'épouse, n'a que 16 ans; elle est fort jolie, et ses attraits ont été la cause qu'un grand nombre d'hommes lui ont fait les yeux doux avant son mariage qui a été célébré tout dernièrement. Son mari savait qu'elle était frivole et il la guettait constamment.

La semaine dernière, elle rendit son mari fort jaloux, et une querelle eut lieu entre eux. Les choses rempirèrent et hier soir, Butler, fort en colère, traita sa femme d'une manière indigne et il ajouta qu'il avait fini de vivre avec elle.

Il s'empara d'un rasoir et se jeta sur elle dans le but de lui couper la gorge. Cependant Mde Butler parvint à éviter d'être atteinte, puis elle revint vers lui, s'empara de son poignet, pour l'empêcher de la frapper.

Il y eut alors une lutte terrible entre les deux combattants. La femme défendait ses jours, et c'est ce qui lui donnait la force suffisante pour maintenir le rasoir de son mari à distance de sa gorge.

Butler, s'apercevant qu'il lui était impossible de reprendre possession du rasoir, le lâcha, mais n'abandonna pas sa détermination de tuer sa femme. Il s'empara d'une lampe allumée et la jeta sur Mde Butler.

La lampe alla se briser aux pieds de la jeune femme. Au même instant la mèche allumée mit le feu à l'huile et les flammes atteignirent les vêtements de Mde Butler qui se mit à pousser des cris stridents. Cependant, plusieurs minutes se passèrent avant que les voisins comprirent quelle scène se passait chez les Butler et accoururent au secours de la malheureuse femme enveloppée par les flammes. D'ailleurs ils avaient entendu le bruit de tant de querelles provenant de la demeure des Butler qu'ils n'y prenaient plus garde.

Quand les secours arrivèrent, la jeune femme était affreusement brûlée. Tous ses vêtements étaient consumés; son corps et sa figure étaient littéralement cuits.

L'ambulance fut demandée et la victime fut transportée à l'hôpital, où elle souffrit horriblement pendant la nuit, et ce matin les médecins déclarèrent que ses brûlures étaient mortelles. On ne croit pas qu'elle vive jusqu'à la fin du jour.

Butler s'est enfui, mais il fut arrêté vers minuit et on le logea à la petite station de police de Canston Village. Aujourd'hui il a comparu en Cour de District et sa caution a été fixée à $500, en attendant le résultat de son assaut sur son épouse.

Butler et sa femme étaient mariés depuis un an, et elle n'avait que 15 ans quand il l'épousa, quoiqu'elle déclara avoir 21 ans quand le couple fit application pour un permis de mariage.

TRIPLE MEURTRE.

Wellesville, Mo., 19 nov.—Ce village a été le théâtre d'un triple meurtre et d'un suicide de bonne heure ce matin.

Toute une famille a succombé, sauf un seul de ses membres.

Thomas Portercheck, avec sa mère, deux sœurs et un frère, habitaient une petite habitation à un demi-mille de la partie commerciale de ce village. C'étaient des Bohémiens fort pauvres.

Hier, Thomas montra qu'il avait l'esprit dérangé. Il avait des halucinations pendant lesquelles ils prétendait avoir le cou fracturé.

Il insista pour rester debout toute la nuit. La famille se retira fort tard ce soir-là, laissant Thomas assoupi dans une berceuse. A trois heures du matin, la sœur du maniaque appelée Mary fut réveillée en sursaut par des cris d'agonie. C'était sa mère qui était étendue par terre et Thomas la tenait sous ses genoux, en brandissant une hache.

Le plancher était couvert de sang et dans une pièce voisine le frère du fou, nommé James, tout le corps mutilé, rendait le dernier soupir.

La jeune fille, trouvant toutes les portes fermées à clef, sauta dehors par une fenêtre, et elle se tint près du châssis, toute tremblante de peur, mais curieuse comme toutes les filles d'Eve le sont, pour voir ce qui allait se passer.

Le meurtrier s'empara alors d'un bidon rempli d'huile de charbon qu'il versa sur le plancher et les meubles. Puis il mit le feu à la maison.

Quand les flammes se furent répandues d'un bout à l'autre de la maison, Thomas saisit un couteau à dépecer et il se coupa la gorge de part en part. Il tomba au côté du cadavre de sa mère.

La jeune fille, témoin de cette scène horrible, pénétra alors dans la maison pour éteindre les flammes, mais elles se répandirent si rapidement qu'en moins de dix minutes la maison ne ressemblait plus qu'à une fournaise.

Les lamentations de la jeune fille réveillèrent les voisins et ils ne tardèrent pas à faire leur apparition sur le théâtre de l'horrible boucherie; mais les flammes avaient terminé la besogne commencée par le maniaque.

Quand les cendres se furent refroidies, quatre cadavres furent trouvés dans les ruines; ce n'était plus qu'un amas d'os calcinés: c'étaient les restes de Mde Portercheck, de sa plus jeune fille et de ses fils Thomas et James.

Augmentation de la Dette Publique par les Democrates.

Les démocrates veulent absolument ruiner le pays et le conduire à grands pas vers la honteuse banqueroute.

En janvier dernier, ils émettaient des *bons* pour $50,000,000, afin de couvrir les dépenses que leur administration imprévoyante avait créées. On croyait que tout était réglé et que l'équilibre dans le trésor était rétabli, mais il n'en est rien: nos gouvernants vont encore endetter les Etats-Unis de $50,000,000.

Le secrétaire Carlisle, mercredi après-midi, a émis pour $50.000,000 de *bons* payables dans 10 ans, à 5 pour cent d'intérêt.

Cet emprunt est dû à l'initiative de notre habile président Cleveland, qui, sans même consulter son conseil, a décidé de grossir la dette des Etats-Unis.

Il est déplorable de constater pareil état de choses. Non seulement les démocrates, depuis leur avènement au pouvoir, ont ruiné les industries, jeté les malheureux ouvriers dans la misère, mais ils ont aussi ruiné un pays riche et prospère.

Quand les républicains, en 1892, ont cédé le pouvoir à nos gouvernants actuels, la situation du Trésor était des plus brillantes, la réserve en or dépassait de plusieurs millions la moyenne exigée, la nation était prospère et le commerce et l'industrie brillaient du plus vif éclat.

Depuis ce moment, nos affaires ont diminué de moitié, causant au commerce des millions de pertes, le pays a été précipité dans un abîme de dettes, d'où il sera très difficile de le tirer. Tout cela, nous le devons à l'incapacité de nos bons démocrates.—*L'Espérance.*

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

LA EST LE SALUT.

—En réponse à une lettre du Dr Laberge, médecin de la cité, le Dr G. H. M. Rowe, directeur de l'hôpital civique de Boston, a envoyé aujourd'hui au bureau de santé, une longue communication, au sujet des précautions à prendre contre les maladies contagieuses.

Le Dr Rowe est une autorité en la matière, dit-on. Il blâme fortement l'apathie des autorités municipales, en ce qui concerne la santé publique. Il arrive souvent, dit-il, que par négligence ou lésinerie, les mandataires du peuple ne prennent pas les moyens d'étouffer une épidémie naissante et sont ainsi la cause inconsciente de maux incalculables.

Ce sont les premiers cas d'une maladie contagieuse qu'il faut surtout surveiller pour en empêcher la diflusion. Pour cela il faut nécessairement, dans tous les grands centres, des établissements spéciaux où l'on puisse isoler et soigner convenablement les contagieux. L'isolement, voilà le grand moyen d'éviter les épidémies. La santé publique ne sera jamais en sûreté que lorsque gouvernants et administrés seront vraiment convaincus de cette vérité.

Le Dr Rowe va jusqu'à dire que le fait de garder un contagieux dans un logement privé, exposant ainsi les autres, devrait être considéré comme un crime contre la société, crime punissable par l'emprisonnement.

BRAVES PETITS VOYAGEURS.

—Deux petits norvégiens, le frère et la sœur âgés de neuf et dix ans, sont arrivés à la gare Bonaveature, en route pour Grantsburg, Wisconsin.

Ils viennent de Norvège et ont fait le voyage tout entier, seuls, sans autre protection que leur billet de passage, et une lettre les recommandant aux capitaines, conducteurs et employés de chemins de fer. Ils ont été bien traités jusqu'ici. Ils ont les joues roses et paraissent jouir d'une excellente santé.

M. D. O. Pease, agent des passagers, et Mde Maguire, du restaurant de la gare, ont donné aux deux jeunes voyageurs tout ce qu'il leur fallait pour continuer leur route. Ces enfants s'en vont rejoindre leur père.

LE COFFRE-FORT DEVALISÉ

—Le Théâtre Royal a été dans la nuit de vendredi à samedi, la scène d'un vol audacieux.

Des malfaiteurs, restés inconnus jusqu'à ce jour, ont pénétré dans l'édifice par un châssis d'en arrière et ont essayé de faire sauter le coffre-fort.

Mais ils ont abandonné ce projet, ayant découvert le secret du mécanisme et trouvé le moyen d'ouvrir la porte.

Ils ont alors pris $680, trois montres en or de grande valeur et une bague en diamant.

Ce sont les employés du Royal qui se sont aperçus de la chose, en arrivant, samedi.

M. Lew Rohdt, gérant, fut immédiatement averti et envoya chercher les détectives Cullen et Robinson. Après avoir examiné le coffre-fort, les agents ont découvert qu'il avait été fendu.

Jusqu'à présent, aucune arrestation n'a été faite et les détectives n'ont aucune trace des voleurs.

On croit qu'il y avait deux malfaiteurs, d'après les empreintes des chaussures laissées sur le parquet. On disait que M. Jacob avait perdu pour $30.000 de débentures dans ce vol. Il n'en est rien. M. Jacob avait déposé ces valeurs au Windsor.

Nellie, la chienne du Royal, a été malade et endormie toute la journée, samedi. L'on croit que les voleurs lui ont administré quelque drogue.

QUEBEC,

ESPÉRANCES LIBÉRALES.

—Les libéraux se disent sûrs de remporter tout le district de Québec aux prochaines élections fédérales. Ils prétendent qu'ils vont battre sir A. P. Caron partout où il se présentera et terrasser en même temps MM. les députés Grandbois, Simard, Amyot, Belley et Turcotte.

LONGUEUIL,

LANCÉ A L'EAU.

—Samedi soir le fils de M. Barthélemi Charron, de Longueuil, a failli se noyer au pied du courant. Il était debout à l'arrière de sa voiture, stationnée sur le vapeur "Longueuil", lorsque l'un des marins prit le cheval à la bride. L'animal opéra un brusque mouvement de recul qui fit perdre l'équilibre au jeune homme et le précipita dans le fleuve. On se porta à son secours et il fut recueilli sous les roues du vapeur.

On lui procura d'autres vêtements et il put continuer le voyage après avoir pris un bon cordial.

JOLIETTE,

VENDU PAR UN SHÉRIF.

—Le dernier numéro de la *Gazette Officielle*, de Québec, publie un avis du shérif de Joliette, annonçant qu'à la demande de Maxime Piette, cultivateur de St Félix de Valois, le chemin de fer Montréal et lac Maskinongé, qui part du village de St Gabriel de Brandon et joint le Pacifique à St Félix de Valois, sera vendu au bureau du shérif, à Joliette, le 18 janvier procnain.

LOUISEVILLE,

L'HISTOIRE D'UNE POLICE D'ASSURANCE.

—Il y a environ deux ans, M. L. F. Sanfaçon, agent de la compagnie d'assurance "Canada Life," demandait à M. le chanoine Tessier, curé de Louiseville, de prendre une police d'assurance sur la vie. M. le curé refusa, prétextant qu'il était trop avancé en âge. Un jour que l'agent insistait plus que d'habitude, M. Tessier s'adressa à un frère Mariste présent à l'entretien et lui demanda s'il voulait faire assurer sa vie pour $5,000, qu'il se chargeait du paiement des primes. Le frère Pierre, ainsi se nommait le religieux, consentit volontiers à la chose et l'affaire fut conclue.

Depuis, M. le curé Tessier paya régulièrement les primes.

Au mois d'octobre, le frère Pierre mourait après une assez longue maladie et, ces jours derniers, M. le curé de Louiseville recevait $5,000 de la Canada Life.

ST HUBERT,

IL JOUE DE MALHEUR.

—Samedi dernier, M. E. Lalumière, cultivateur de St Hubert, comté de Chambly, est venu à Montréal pour vendre du foin.

Il trouva un acheteur au No. 75 rue Ste Famille. Après avoir livré le fourrage, il est entrée dans la maison pour se faire payer, laissant son cheval et sa voiture à la porte.

Pendant son absence on lui a volé son cheval et sa voiture. La police a été immédiatement avertie.

Lundi, M. Lalumière est revenu en ville avec un cheval blanc et un buggy. Comme il était anxieux de savoir si on avait retrouvé l'équipage volé, il se rendit à l'hôtel Larivière, d'où il téléphona au poste central à l'hôtel de ville.

Pendant qu'il était à téléphoner, on lui vola le cheval et le buggy. Après deux heures de recherches, la police du poste No. 6 retrouva le cheval et la voiture.

Aucune arrestation n'a encore été faite.

PUNITION QU'ON INFLIGE AUX TRAITRES EN CHINE.

Veut-on savoir de quelle façon on punit les traîtres....en Chine? Lisez le récit suivant du châtiment infligé à un traître qui avait trahi son drapeau et sa patrie:

Deux bourreaux s'emparèrent du condamné et après l'avoir brutalement débarrassé de sa cangue meurtrière, le couchèrent sur la planche où ils le lièrent à l'aide de cordes. Là, la planche fut remise debout et maintenue presque droite par un support en bois, de sorte qu'on eût dit une toile sur un chevalet.

On commença, avec un tisonnier rougi, à lui brûler les paupières retournées; puis on lui cloua les oreilles à la planche, pour immobiliser la tête, qui remuait désespérément. Un des bourreaux lui ouvrit ensuite la bouche, s'empara de la langue du malheureux avec une pince, et lui appuyant son pied sur le ventre, d'un coup il la lui arracha longuement. Ce fut le tour des mains. On les lui enduisit de goudron et on y mit le feu. Les pieds furent traités de la même manière. Un instant le supplice cessa et un héraut, au nom de l'empereur, proclama la déchéance du capitaine Tso Ving-Lin de ses dignités de soldats et d'homme et l'arrêt ajoutait "que Bouddha, l'Abraham des chinois, était instamment suppliée de ne pas le recevoir dans son sein."

Le pauvre diable était dans un état lamentable, cependant il respirait encore; alors on lui brisa les dents à coup de ciseaux à froid et de marteau, et le sang de sa bouche mutilée rejaillissait sous les coups de l'outil. Avec la pince qui avait servi à lui arracher la langue, on lui fit écarter le nez en le serrant fortement. Enfin, pour comble d'horreur, on apporta une seringue remplie d'eau bouillante et on lui donna une injection. Le capitaine traître mourut; son corps était devenu une loque sanglante, que l'on jeta au charnier voisin.

On Demande.

Un jeune homme parlant l'anglais et le français, pour apprendre le commerce de chaussures, ayant de bonnes recommandations. S'adresser immédiatement chez Parthenais Frères.

DIX MILLE DOLLARS

Volés a une Compagnie d'Assurance.

UN MEURTRE A PROBABLEMENT ETE COMMIS.

Un Proces a Sensation en Perspective.

Chicago, 20 nov.—Mlle Minnie Williams, qui possédait $2000 en billets de banque et une propriété évaluée à $50,000, est disparue tout à fait mystérieusement. Harry H. Holmes d'Englewood partit pour des lieux inconnus dans le même temps et il fut arrêté samedi à Boston sous l'accusation de conspiration pour frauder $10,000 à la Fidelity Mutual Life Insurance Company. Cette femme et cet homme ont eu des relations très intimes et la disparition de Mlle Williams donne à douter qu'elle a été victime d'un attentat criminel.

Les amis de la jeune fille et des detectives font des recherches dans toutes les villes des Etats-Unis, mais jusqu'aujourd'hui ils ont été incapables de découvrir la moindre trace de Mlle Williams dont la fortune est passée entre les mains de H. H. Holmes, puis fut placée au nom d'un autre individu qui n'est autre, croit on, qu'un nom d'emprunt que Holmes a assumé pour commettre cette escroquerie.

On croit que la jeune fille est morte, et la police est convaincue que Holmes pourrait, s'il le voulait, expliquer le mystère de sa disparition.

Mlle Williams était autrefois employée comme sténographe dans un bureau d'avocats de Chicago. Elle y rencontra Holmes qui était dans le temps propriétaire d'une pharmacie à Englewood. Plus tard Holmes fonda la Campbell-Yates Company, qui annonçait acheter et vendre quoi que ce soit. Mlle Williams fut la sténographe de la compagnie.

On suppose que Yates était un new yorkais, mais Campbell n'était autre que Holmes lui-même.

Mlle Williams venait de Fort North, Texas, où ses parents étaient morts. N'ayant pas sa majorité à son arrivée à Chicago, elle ne put entrer en possession de la fortune laissée par son père. Quand elle fut en âge, elle obtint son héritage, mais elle continua à gagner sa vie comme par le passé. Il y a environ neuf mois, elle plaça tous ses biens au nom de Holmes. Un peu plus tard Holmes, Mlle Williams et un nommé Pitzel disparaissaient. Holmes fut rencontré à Fort North, Texas. Il était supposé avoir acheté les biens de Mlle Williams; tous les papiers lui donnant le droit d'entrer en possession des propriétés laissées par les Williams étaient en règle.

LES MÉFAITS.

Voici maintenant quelques-uns des méfaits commis par Holmes et ses complices, Mlle Williams et quelques autres personnes.

Durant son séjour à Chicago, Holmes fit construire plusieurs maisons au nom d'une femme supposée se nommer Mde Belknapp qu'il représentait comme une veuve fort riche.

Quand la maison était terminée et meublée richement de la cave au grenier, elle était au plus tôt assurée, puis elle ne tardait pas à devenir la proie des flammes. Holmes allait retirer l'assurance.

Avant ce vol des $10,000, Holmes et ses associés avait fraudé un gros marchand de meubles qui leur avait vendu à crédit un dispendieux ameublement, puis un bon jour tous les meubles disparaissaient, et le marchand ne put jamais se faire payer. Une partie de cet ameublement a été découverte dans une chambre d'hôtel, louée par Holmes, quelques jours après le départ de l'habile voleur.

Quand Holmes avait une pharmacie à Englewod, il commit aussi un nombre incalculable d'escroqueries, mais il réussit chaque fois à éviter une arrestation.

C'est depuis 1886 que Holmes et ses associés commettaient des vols à Chicago, et ils n'ont quitté la ville que tout dernièrement.

UN MEURTRE PROBABLE.

La coupe était pleine et une goutte de plus devait la faire renverser. Holmes se fit enfin pincer, après avoir commis une dernière escroquerie et probablement un meurtre. Cet abominable coquin fit prendre une police d'assurance de $10,000 à l'époux de Mde Pitzel, uue femme qu'il courtisait et dont il avait eu plusieurs enfants. Le mari, qui ne se doutait de rien, se fit assurer. Quelques mois plus tard, Pitzel mourait mystérieusement et la veuve, la complice de Holmes, retirait les $10,000 aux bureaux de la Fidelity Mutual Life Insurance Co., à Philadelphie.

La compagnie d'assurance ayant eu quelques soupçons fit opérer secrètement une enquête, et il fut découvert que Pitzel avait été assassiné, puis avait été enterré sous le nom de Perry, et que l'avocat Howe et Alice Pitzel, la fille de la victime, étaient venus de St Louis, et avaient fait exhumer le cadavre, pour le faire identifier comme étant celui de Pitzel. L'enquête fut recommencée et le verdict fut le même que le premier, à l'exception du nom qui fut changé. La Fidelity association, après avoir payé l'assurance, eut des soupçons et elle fit faire des recherches qui aboutirent à l'arrestation de Holmes, de l'avocat Howe et de Mde Pitzel.

Cette dernière prétend que son mari est vivant quoiqu'elle ne l'ait vu depuis le mois de juillet dernier. Elle raconte que Holmes lui avait dit que le cadavre reconnu pour celui de son époux était réellement le corps d'un autre homme, mais qu'on s'en était servi pour pouvoir retirer le montant de l'assurance.

Sur les $10,000 ainsi volés à la Fidelity Mutual Life Insurance Co., Holmes aurait gardé $6100, Pitzel $1900, Mde Pitzell $500 et l'avocat Howe $1500.

Les prisonniers ont été conduits à Philadelphie pour y subir leur procès.

L'APOSTAT CHINIQUY.

L'Image de la Sainte Vierge dans sa Maison.

Nos lecteurs savent que l'apostat Chiniquy est gravement malade à Montréal. Il paraîtrait qu'une image de la Sainte Vierge a été portée chez Chiniquy par une femme qui prie pour sa conversion. Voici ce qu'un journal montréalais raconte à ce sujet:

Il a circulé ces jours derniers une rumeur allant à dire que les Jésuites avaient tenté de ramener M. Chiniquy dans le giron de l'Eglise.

M. Tarte a énergiquement nié la chose dans le *Cultivateur* et tout ce que l'on dit à ce sujet confirme le démenti donné par le confrère.

Voici ce qui a donné lieu à cette histoire:

Mde X, femme d'un de nos hommes politiques disparus aujourd'hui de la scène du monde où il fit beaucoup de bruit, apprit que M. Chiniquy était dangereusement malade.

Elle se procura une image de l'Immaculée Conception et se rendit rue Hutchison, chez M. Morin, gendre du malade, et demanda à voir M. Chiniquy. On lui répondit que vu l'état de faiblesse du patient, il ne recevait personne.

M. Morin et Mlle Chiniquy ajoutèrent que le malade n'avait pas l'intention de revenir au catholicisme.

La visiteuse quitta la maison y laissant l'image sainte.

Resolutions de Condoleances.

Les membres du Conventum de la classe de Rhétorique de l'année scolaire 1889-90 du Petit Séminaire de Sainte Marie de Monnoir ont adopté les résolutions de condoléances suivantes à l'occasion de la mort de leur confrère M. Louis Ephrème Moquin E. E. M.

1. Que les membres du Conventum de la dite classe de Rhétorique du dit Séminaire de Ste Marie de Monnoir ont appris avec le plus profond regret et une douloureuse émotion la mort de leur confrère M. Louis Ephrème Moquin E. E. M.

2. Que cette mort enlève au dit Conventum l'un de ses membres les plus dévoués et les plus distingués.

3. Qu'en témoignage de sympathie pour la famille du regretté défunt et en raison de l'estime universelle qu'il avait gagnée de ses confrères, les membres du dit Conventum porteront le deuil pendant 30 jours.

4. Que copies des présentes résolutions soient envoyées à la famille de M. Louis Ephrème Moquin et à la presse canadienne-française du Canada et des Etats-Unis.

C. G. M. MATHON,
secrétaire.

Donnée à Nashua, N. H., ce 17ième jour de novembre 1894.

N. B.—Tous les journaux canadiens-français sont priés de reproduire.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur,

BON MARCHE.

Notre Grande Vente Annuelle

— DE LA —

THANKSGIVING,

De Toutes Sortes de

Faience, Verrerie, Vaisselle, Services pour le Diner, Argenterie, Lampes, Coutellerie, &c., &c.

Commencee **Mercredi Matin** 21 Nov. '94.

DANS NOTRE SOUS-SOL A DES

Prix de la Thanksgiving.

La Plus Grosse Vente qu'on ait vue dans ce Dept.

Si vous ne desirez pas Acheter, venez voir ce qu'un Dollar fera pendant cette Vente.

GRATIS. Tout Acheteur de Verrerie a le droit de faire Graver Gratuitement un Morceau.

F. G. MITCHELL & CO.,

Rues Merrimack et Kirk.

NOTES LOCALES.

Notre agent, est à visiter tous les centres Canadiens du Massachusetts, du New Hampshire, et du Maine où nous avons des abonnés. Nous espérons que ceux qui sont arriérés lui feront un bon accueil en lui préparant à l'avance ce qui nous est du.

L'ADMINISTRATION.

Le Tremont & Suffolk se prépare à faire construire un nouvel entrepôt.

M. Joseph Esdras Roy, autrefois du Magasin Bleu, est entré au service de M. E. Pelletier.

M. J. B. Bouchard et sa dame de Drummondville P. Q., sont en visite chez M. Félix Marchand.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

M. Hormisdas Lavoine, de Joliette, P. Q., est arrivé en cette ville lundi soir dans l'intention de s'y établir.

Si vous voulez avoir un belle photographie, allez au Loupret's Studio, Mansur Block, coin des rues Central et Market.

Grosse vente de la Thanksgiving au Bon Marché. Pour plus amples informations, lisez l'annonce sur notre quatrième page.

Tom Moriarty, le boxeur de cette ville, a battu Harry Brown de Buffalo à la troisième reprise dans cette dernière ville, lundi soir.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

M. Eugène Roussin et ses deux sœurs, qui étaient à Fall River depuis quelques jours, sont revenus samedi enchantés de leur visite.

Neuf vaches appartenant à un habitant de Chelmsford ont été reconnues comme étant atteintes de tuberculose et elles devront être tuées.

Un nommé Mark Barker, qui prétend être un citoyen de Chelsea, s'est brisé le poignet dans une chute qu'il a faite sur le trottoir samedi soir. Il était ivre.

L'avocat Louis M. Lemerise a reçu une invitation d'aller à Woonsocket, R. I., dimanche prochain, et de prononcer un discours à l'occasion de l'ouverture d'un "Gymnasium."

La guerre de sécession a coûté des millions et n'a pas fait grand bien, mais une bouteille de Royal Cream ne coûte que 75 cents et enlève complètement les boutons, taches de rousseur, etc. En vente chez les pharmaciens canadiens.

Une Erreur

Nos abonnés de North Cambridge, Fitchburg, East Pepperell, Ayer Junction, Holbrock, Hudson, Quincy, Waltham, Newton, Brockton, Taunton voudront bien nous pardonner si la semaine dernière nous avons été obligé de leur envoyer au lieu de l'ETOILE notre édition de Lawrence et de Salem qui est la même chose que l'ETOILE, les nouvelles locales excepté. Une erreur d'un de nos employés dans le décompte des copies de l'ETOILE nous a forcé d'envoyer ces éditions. Nous espérons que la chose ne se repetera pas à l'avenir.

DEUX JEUNES GARCONS

Volent un Attelage a Nashua, N. H.

Un message a été reçu à la station de police lundi, venant de Nashua, pour avertir la police de cette ville que deux jeunes garçons avaient volé un attelage sur la rue dans cette première ville et s'étaient mis en route pour Lowell.

Les détectives Laflamme et Allen partirent pour Nashua, dans l'espoir de rencontrer les deux précoces malfaiteurs. Rendus à la taverne de Merrill, à Tyngsborough, ils découvrirent que M. Merrill avait arrêté les deux jeunes voleurs. Il les avaient vu passer, et pensant qu'ils avaient dérobé l'attelage qu'ils conduisaient, il les avait poursuivis et les avaient rejoints à North Chelmsford. Les deux garçons avaient sauté hors de la voiture, puis avaient pris les jambes à leur cou.

M. Merrill et quelques amis qui l'assistaient dans sa poursuite parvinrent, après une chasse émouvante, à mettre la main au collet des deux garçons qui déclarèrent se nommer respectivement James Cassidy et John Vaughn et être âgés d'une quinzaine d'années.

Tous deux sont de Lowell.

La police de Nashua, avertie de leur arrestation, alla les chercher à Tyngsborough pour les ramener dans le New Hampshire où ils répondront à l'accusation de vol d'un attelage.

Ces deux garçons sont mûrs pour l'Ecole de Réforme.

State of Ohio, city of Toledo,
Lucas County.

Frank J. Cheney fait serment qu'il est l'associé *senior* de la maison Frank J. Cheney & Co; faisant affaire dans la cité de Toledo, comté et Etat ci-dessus mentionné, et que la dite maison paiera la somme de *cent dollars* pour chaque et tout cas de catarrhe qui ne pourra être guéri par l'usage du Hall's Catarrh Cure.

FRANK J. CHENEY.

Assermenté et a comparu devant moi le sixième jour de décembre A. D. 1886.

SCEAU A. W. GLEASON,
Notaire Public.

Le Hall's Catarrh Cure est pris intérieurement et agit directement sur le sang et les surfaces muqueuses du système.

Envoyez pour témoignages, *gratis*.

F. J. CHENEY & Co.,
Toledo, O.

Vendu par tous les droguistes, 75c.

UNE MERE

Arretee pour avoir Abandonne son Enfant.

Mary Robinson a été arrêtée lundi soir par M. Drury, l'agent de la Société Humanitaire, sous l'accusation d'avoir abandonné son bébé.

Cette femme commença par laisser son enfant chez des connaissances sur la rue Suffolk pendant des intervalles plus ou moins longues, puis elle finit par l'abandonner tout à fait.

L'enfant a été transporté à la ferme municipale où on en prend soin.

Hier soir, M. Drury a rencontré la femme Robinson et il l'a arrêtée.

Elle n'est âgée que de 22 ans, mais elle est déjà fort avancée dans la voie du vice.

Son bébé n'a que 14 mois, mais il ne paraît âgé que de quelques mois, tant la misère qu'il a endurée l'a empêché de profiter.

Mariage.

Dimanche à cinq heures de l'après-midi, au presbytère des RR. PP. Oblats, M. Napoléon Larivière conduisait à l'autel Mlle Flora Cantin.

Après la cérémonie, il y eut souper de noces chez les parents du nouveau marié.

Lundi soir, il y eut une réception chez un des parents de M. Larivière.

Nos souhaits de bonheur au nouveau couple.

Savannah, Ga., 17 Mars 1891.
MM. Lippman Bros.,
Savannah, Ga.

Chers Messieurs,

J'ai souffert du rhumatisme pendant longtemps et je n'ai jamais trouvé une guérison jusqu'à ce que j'ai découvert la P. P. P. qui m'a complètement guéri.

Votre serviteur,
ELIZA F. JONRS,
16 Orange st., Savannah, Ga.

Deces.

Rosanna, enfant de William et Marie Cantin, est décédée au No. 1 Suffolk Hall, à l'âge de 10 ans et 6 mois. L'enterrement aura lieu cette après-midi, sous la direction de M. Joseph Albert.

UN HARDI VOLEUR

ARRETE POUR EFFRACTION SUR LA RUE ROCK.

La Femme du Proprietaire Pretend qu'Elle le Reconnait.

Samedi vers minuit, Mde Daniel L. Whipple, domiciliée rue Rock, 61, fut réveillée en sursaut par quelqu'un qui était entré dans sa chambre.

Elle distingua parfaitement la silhouette d'un homme qui furetait de ci de là, mais elle se tint coite jusqu'au moment où le voleur—car s'en était un—fût passé dans une pièce voisine. Alors elle éveilla son mari et se mit à crier de toute la force de ses poumons.

Le voleur, alarmé par ces cris stridents, sortit rapidement de la maison.

M. Whipple se leva en toute hâte, mais l'oiseau nocturne avait eu le temps de fuir, en emportant un portefeuille contenant $15 qu'il avait volé dans la poche de pantalon du maître de la maison.

Celui-ci s'habilla à la hâte et alla avertir le gardien de la paix Quinn qui vint visiter les lieux, et Mde Whipple lui donna une bonne description du cambrioleur qu'elle avait pu très bien distinguer sous les rayons de la lumière électrique pénétrant dans la chambre à coucher.

Le gardien de la paix fit alors remarquer à Mde Whipple que sa description du voleur était celle d'un homme qui se trouvait en ce moment-là dans l'écurie de louage Hanson, l'édifice voisin où M. Whipple était employé en qualité de gérant.

On alla visiter l'écurie, et Mde Whipple reconnut sur sept personnes le nommé Dennis F. Reardon comme étant celui qu'elle avait aperçu furetant dans sa chambre.

Reardon était aussi un employé de M. Hanson, et on apprit qu'il avait quitté l'écurie vers les onze heures et demie et y était revenu une demi heure plus tard.

Il protesta fortement de son innocence, mais comme Mde Whipple se disait convaincue que c'était lui qu'elle avait vu dans sa chambre, il fut placé en état d'arrestation.

On ne trouva pas d'argent sur sa personne lorsqu'on le fouilla au commissariat de police, mais hier matin M. Whipple trouva son portefeuille dans une cour entre la maison et l'écurie où il avait dû être jeté par le voleur en fuite. Les $15 s'y trouvaient encore.

La police n'a aucun doute que Reardon soit le véritable coupable.

ECHEVINS ET CONSEILLERS.

ASSEMBLEE DES DEUX BRANCHES ET DEUX CONVENTIONS.

Le Pont de la Rue Moody et l'Avenue Varnum.

Nous allons commencer par le

BUREAU DES ECHEVINS.

Tous présents, et le maire Pickman a présidé.

Voici les pétitions référées aux comités chargés de la matière:

Willis E. Farrington, pour diminution des taxes; plusieurs pétitions pour (minor licenses); Charles Richardson et autres, pour lumière électrique sur la rue Jackson; H. B. Shattuck, pour la nomination de G. A. Langley comme agent spécial de police (confirmée); Patrick Ward, pour un égout sur la rue Rock.

Le rapport du comité des rues en faveur d'un trottoir sur le côté est de la rue Bridge, et une pétition de Hubert H. Maning pour qu'une rue soit tracée à partir de la rue Moody jusqu'au Old Meadow Road, furent renvoyés à sept jours.

L'entente entre la Lowell, Lawrence & Haverhill Street Railway Company et la municipalité, référée à l'avocat de la ville, fut retournée avec l'approbation de ce dernier; le plan de la pose des poteaux a aussi été adopté à la demande de l'échevin S. P. Johnson.

LE PONT DE LA RUE HOWARD.

Le maire a ensuite dit que son attention avait été attirée sur la condition du pont de la rue Howard, qu'il avait eu une interview à ce sujet avec les commissaires du comté et les directeurs du Boston & Maine et qu'il en était résulté un rapport des commissaires du comté demandant qu'un pont en fer soit érigé et qu'il soit assez fort pour contenir un pavage en granit aux frais de la ville et du Boston & Maine. L'entente fut acceptée et le maire a fait rapport que l'ouvrage avait déjà été commencé.

W. L. Huse a été remercié de ses services dans le département des incendies et Joseph H. Whiteley a été nommé.

A PROPOS D'EGOUTS.

L'échevin Bagley a présenté une motion pour emprunter $12,000 aux taux ordinaires pour faire construire certains égouts. Il expliqua que cette motion était faite en grande partie pour qu'un égout soit construit sur la rue Thorndike et ce qui restera devra servir à terminer d'autres égouts.

L'échevin Lovejoy dit que si l'on devait faire cet emprunt, cet argent ne devrait servir qu'à la construction de l'égout de la rue Thorndike.

Le maire Pickman dit qu'il était en faveur de la construction d'un égout sur la rue Thorndike afin de purifier le ruisseau Brook. Le bureau d'hygiène désire beaucoup que cet égout soit commencé cette année.

Cette motion fut renvoyée à la huitaine.

Sur la recommandation du chef de la police, les agents de police suivants feront partie du corps de réserve:

Thomas McClougury, Michael Kiernan, Stephen F. Hogan, Edward E. Hill, Thomas B. Atkinson et John W. Tilton.

La motion du conseiller Cuity pour meubler le Memorial Hall a été défaite. Le maire a dit qu'il n'y avait pas d'argent dans le fonds de réserve pour être dépensé de la sorte.

La motion pour l'acceptation par la ville de l'avenue Varnum a été référée au président du comité des rues et l'ingénieur de la municipalité qui devront faire leur rapport mardi soir prochain.

L'amendement à l'ordonnance à propos des plombiers et des syndics des pauvres a été voté

LE CONSEIL

Dix-huit membres étaient présents. Le conseiller Sparks a présidé.

Les conseillers ont voté en faveur d'une motion du conseiller Custy pour que Memorial Hall soit convenablement meublé, mais les échevins, comme on l'a vu plus haut, ont voté contre.

Le rapport du comité des rues en faveur du prolongement de la rue Moody jusqu'au Old Meadow Road, que les échevins ont renvoyé à sept jours, a eu le même sort au conseil. L'ingénieur de la ville estime que les dépenses seraient de $71,066.

DEUX CONVENTIONS.

La première était pour entendre les propriétaires de la Compagnie des Canaux et Ecluses qui s'opposent à ce que l'avenue Varnum soit élargie et acceptée par la ville. Aucune action n'a été prise à ce sujet.

La seconde convention du bureau et du conseil eut lieu à propos des ordonnances revisées, ce qui précipita quelques débats. A la fin, le maire annonça que la semaine prochaine la revision de ces ordonnances devrait être terminée.

Puis l'ajournement fut voté.

Funerailles

Les funérailles de Frédéric Bousquet ont eu lieu lundi à l'église St Joseph, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis.

L'église était revêtue de son plus beau deuil et le R. P. Forget a officié. Le R. P. Marion était diacre et le R. P. Paquette sous-diacre.

M. A. N. Duval avait la direction d'un chœur composé de dames et de messieurs qui ont très bien rendu une messe de requiem. A l'offertoire, Mlle El. Gagnon a rendu avec beaucoup de talent le *Pie Jesus* de Leyback.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. Joseph Fortier, Eugène Grimard, Henri L'Heureux, Arthur Grimard, Joseph Brouillette et Joseph H. L'Heureux.

Parmi les fleurs qui avaient été déposées sur le cerceuil du défunt, nous avons remarqué les suivantes: Un magnifique oreiller portant l'inscription "Our Friend" et les noms d'une vingtaine d'amis de Biddeford Me; une jolie croix de l'*Observateur* et deux magnifiques colonnes en roses et œillets, portant l'inscription "Clerk" venant des commis où M. Bousquet était employé à Biddeford Me.; aussi un joli panier composé de différentes fleurs, par MM. Saul J. Gagné et Oscar Pelletier, aussi plusieurs magnifiques fleurs d'amis de Suncook, N. H., etc., etc.

M. Joseph Albert avait la charge des funérailles et M. A. Archambault était maître des cérémonies.

M. J. B. Bousquet remercie tous ceux qui ont sympathisé avec lui dans sa grande douleur, et tous ceux qui ont fait parvenir des fleurs ou ont aidé à rendre les derniers devoirs à son fils défunt.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussélures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillibles; elle rend la peau douce et lisse, et éclarcit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Dellsle & Co
Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Dellsle's Kinium Compound.

Cour de Police.

A l'ouverture de la cour, huit délinquants accusés d'ivrognerie ont été libérés.

Bridget Golden, Mary Kirwin et John Henry, pour ivrognerie, $3. John Harting, même offense, 6 mois de prison.

George Mahoney, accusé d'avoir obtenu de l'argent sous de faux prétextes, 3 mois de prison.

Ernest McFarland, un jeune homme qui aime à endommager les portes de ses voisins, a été trouvé coupable et le juge remit la cause à demain matin. Le juge trouva que le jeune homme n'avait pas toute sa raison et a ordonné que deux docteurs soient présents demain, afin de l'examiner et de l'envoyer à un asile.

Michael Gallagher a été mis sous une caution de $500 pour comparaître au prochain terme de la Cour Supérieure, sous accusation d'avoir refusé d'épouser une fille avec laquelle il avait eu des relations criminelles.

Michael Ryan et sa femme Margaret étaient accusés d'assaut sur Jessie Esterbrook. Ils plaidèrent non coupable. Mlle Esterbrook vint dire qu'elle demeurait dans la même maison que les Ryan et que jeudi dernier pendant qu'elle voulait passer dans un passage, les Ryan l'avaient frappée. Après avoir entendu d'autres témoins, le juge renvoya la cause à une semaine.

L'Ouvrage sur la 1ere Rue.

L'ouvrage pour relier le Lowell & Suburban Railroad au Lowell, Lawrence & Haverhill Railroad progresse rapidement. Les choses ont été menées rondement depuis que nos édiles ont voté la résolution autorisant la pose des rails sur la 1ere rue.

Tout indique maintenant que si la température est favorable, le premier jour du mois prochain verra les deux chemins de fer reliés.

La voie du Lowell & Suburban est rendue à quelques verges de la rue Howard.

Une Charmante Soiree.

M. et Mde Wm A. Parthenais, de la rue Grand, ont donné mardi soir une splendide réception à leurs intimes.

Comme toujours, les convives ont été reçus d'une manière princière.

Après plusieurs parties de cartes entremêlées d'un feu roulant de bons mots, on passa à la salle à manger. Le réveillon était royal, le vieux vin Muscatel ne fut pas oublié et tout le monde y fit honneur. La soirée se termina par du chant et de la musique.

Sans contredit, c'est une belle inauguration de nombreuses soirées d'hiver.

Joyeuse Reunion.

Une foule d'amies de madame Delphise Landry ce sont réunies chez elle et lui ont présenté un joli cadeau. C'est mademoiselle Jennie Gilman qui a fait la présentation.

Madame Landry, quoique fort surprise, sut répondre dans les termes les plus heureux et elle invita ses amies à passer la soirée avec elle, ce qui fut accepté d'emblée.

On fit du chant, de la musique et de la danse.

Parmi les personnes présentes on a remarqué M. J. Biron, M. F. Lemire et mademoiselle C. Guévin qui firent de la musique; M. F. Carpentier qui charma les invités par ses danses et M. Napoléon Gélinas de Winchester qui dansa des "clogs".

La musique fut exécutée chez M. Ths. Beaulieu et la danse chez M. D. Landry.

La danse était sous la direction de MM. Jos Coutu et Jhonney Gilman.

M. l'officier de police Provencher recevait les invités à la porte et on se retira à une heure avancée, tous enchantés de leur veillée.

Funerailles.

Les funérailles de Janvier Robert ont eu lieu hier matin à l'église St Joseph. Un grand nombre de parents et d'amis assistaient au service. Le R. P. Forget a officié. Les RR. PP. Féat et Lamothe assistaient comme diacre et sous-diacre.

Un chœur sous la direction de M. A. N. Duval a très-bien rendu une messe de requiem.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. T. Gagnon, F. Gadbois, Fred Lambert, L. Déry, D. Demers et E. Lebel.

M. Joseph Albert avait la direction des funérailles.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les Marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

"LA PLANCHETTE."

Nous lisons dans une feuille montréalaise:

Le spiritisme est plus que jamais en vogue à Montréal.

Jeunes et vieux consultent "la planchette," et les mystifications sont légion.

Un de ces soirs derniers, paraît-il, on a consulté les esprits dans cinq salons différents de Montréal.

Les jeunes filles ont surtout cherché à connaître le nom du fiancé à venir.

Une des soupirantes n'a pas été peu surprise d'apprendre que Méphisto lui-même serait son époux.

Il appert par nos échanges des Etats-Unis et d'Europe, que là aussi, les médiums sont en demande et que les dupes sont nombreuses.

Nellie Bly, le reporter féminin du *New York World*, vient de démasquer un *professeur* qui faisait accourir les gens en grand nombre.

Patrick James Wallace, c'est le nom de ce spirite, parlait, disait-il, sous l'influence de deux esprits: Mme Murphy et le Dr Abernethy.

Quand il était sous l'influence de Mme Murphy, on l'eut cru nouvellement arrivé de Cork, tant il avait l'accent Irlandais.

Au nom du Dr Abernethy, il donnait force conseils d'hygiène, découvrait des maladies où il n'y en avait pas, etc, etc.

Nellie Bly apprit dans une séance que son père allait devenir très riche, que ses frères étaient ceci et cela, tandis que la nouvelliste a enterré tous ses parents, il y a des années.

Après trois visites chez Wallace, Nellie Bly et son confrère, ont découvert que le "professeur" n'était qu'un blagueur.

C'est ainsi qu'il faisait voir "le cher défunt" ou le "bébé" disparus, à l'épouse ou à la mère en pleurs, au moyen d'étoffes phosphorescentes dont ils drapaient ses complices.

Il invitait ses clients à pénétrer dans une salle plongée dans la plus profonde obscurité, se démenait comme un possédé jusqu'à l'arrivée des esprits, puis, il priait le Dr Abernethy ou Mme Murphy de l'inspirer.

L'Oracle se mettait ensuite à débiter des histoires plus ou moins étranges.

Puis, tout à coup un rideau se levait lentement et une figure éblouissante paraissait sur une estrade.

"Voilà votre petit garçon! Voilà votre mari," s'écriait Wallace; le rideau tombait tandis que la visiteuse tendait vainement les bras vers le revenant.

Mais, Wallace avait encore mieux, moyennant finances, il vous permettait de serrer la main à un cher trépassé.

Ce truc se pratiquait au moyen de mains en kid de diverses grandeurs, que le "professeur" avait soin de tenir dans une glacière, afin de vite faire lâcher prise à ses clients.

Le *World* a consacré plusieurs colonnes à narrer les faits et gestes de Wallace.

Ce qui plus est, elle a découvert que cet individu a dû déguerpir de plusieurs villes pour ne pas être pincé par la police.

Pour finir:

Un matin, une femme est entrée au bureau d'un journal.

"Bonjour Madame

"Bonjour Messieurs."

"Que puis-je faire pour vous?"

"Ben, vous savez, je me suis fait voler ma bourse; je voudrais savoir où sont les esprits *que les gazettes parlent* pour *r'trouver* mon argent!!!"

Depeches Condensees.

Fall River, 20 nov—Mde Joseph Morais, qui réside No. 25 rue Boutwell, a été, jeudi après-midi, la victime d'un vol des plus hardis.

Elle était occupée dans sa chambre à coucher, quand un colporteur juif pénétra dans la cuisine par la porte de derrière et, voyant un porte-monnaie qui avait été laissé sur la table, il s'empara de la bourse et décampa.

Mde Morais, attirée par le bruit de l'entrée et de la sortie précipitée de l'étranger, sortit de sa chambre juste à temps pour le bien voir, mais trop tard pour l'arrêter.

Elle a donné son signalement à la police.

Farmington, (Maine), 18 nov.—En Cour Suprême, samedi matin, le juge Strout a condamné John B. Ouellette, accusé d'avoir tué Damase Thibodeau à Jay Bridge, à trois ans de pénitencier. Ouellette resta calme, mais sa femme fit une scène en entendant cette condamnation.

Bay City, Mich., 17 nov.—Le professeur Walker Sims, un conférencier de l'A. P. A., nie qu'il soit en danger d'être expulsé de cette société de fanatiques.

Parlant de l'A. P. A., et de la politique, Sims a dit: "Nous aurons dans la Chambre des Représentants à Washington à la prochaine session quarante membres qui ont juré de défendre les principes de notre société, mais il est probable que quelques-uns d'entre eux ne pourront résister à la pression de leur parti." *Les chefs républicains ont autant à cœur de détruire l'A. P. A. que les démocrates.*"

Ces paroles sont significatives.

Fall River, 20 nov—Les manufacturiers de cette ville paraissent satisfaits.

La quantité énorme de 420,000 pièces de coton vendues la semaine dernière et le prix excessivement modique du coton brut ont donné un regain d'espérance.

Si le marché peut rester ferme les manufacturiers pourront rendre les anciens salaires à leurs ouvriers dans quelques semaines.

Les trois quarts de la production d'ici au mois de janvier sont vendus à l'avance, et on a déjà disposé d'un tiers de celle du mois de janvier.

Les employés jubilent eux aussi, car si les affaires continuent à être bonnes, on leur remettra leurs anciens gages. On s'aperçoit dès maintenant que les républicains ont remporté les dernières élections.

—Deux hommes ont été tués et un autre a été blessé par une explosion de poudre dans une fabrique près de Farmingdale, N. J., lundi.

—Les restes du feu czar de Russie viennent d'être déposés, avec beaucoup de pompe, dans une crypte dans la cathédrale de St Pierre et St Paul, à St Pétersbourg.

—John Allen de New Bedford, qui était à faire la chasse dans les bois de Hallett Winslow, a découvert le cadavre d'un homme dans des broussailles. Le défunt était apparemment âgé de 55 à 60 ans. On se croit en présence d'un meurtre.

—On rapporte que la misère règne sur l'isthme de Panama. La nouvelle compagnie française chargée de poursuivre les travaux du canal n'emploie que des nègres à 27 ou 30 cents par jour. Des ouvriers français et américains sont sans ouvrage et à la veille de mourir de faim.

—Des cambrioleurs ont pénétré dans la buvette du conseiller Kelley à New Haven pendant la nuit et ont fait sauter le coffre-fort. Ils se sont emparés de $800. Ils se sont servis d'une si grande quantité de poudre que lorsque l'explosion s'est produite toute la façade de l'édifice a sauté.

—Il est fortement question d'élever à Québec une statue au général américain Montgomery.

Ce serait M. Van Horne qui organiserait la souscription.

On assure que les autorités québecquoises ne feront aucune difficulté pour accorder la permission demandée

Les Américains s'occupent activement de la chose.

—Un jeune homme de 17 ans nommé Ernest Darrow de Patchogue, L. I., a grandi si rapidement que son cerveau en a été dérangé. A 15 ans, cet enfant était de taille ordinaire, et deux années plus tard il avait plus que six pieds. Cette croissance anormale le preoccupa tellement qu'il ne pensait pas qu'à son physique et il perdit la tramontane.

F. X. VOYER,

85 RUE HARBOR.

M. Voyer a aujourd'hui recu son assortiment complet de

Chaussures d'Automne et d'Hiver,

Claques,

Bottes en Caoutchouc, etc

Chaussures d'hommes qui se vendaient $1 50 et $2.00,

Aujourd'hui $1 et $175

et une foule d'autres spécialités aux plus bas prix de la ville.

NAUMKEAG MARKET,

21 a 23 Rue Front.

Roti Frais	12c. la livre
Epaules Fraiches	10c. "
Quartier d'Agneau	5 a 7c. "
Bon Bifteck	10c. "
Butterine	16c. "
Fromage de Creme	14c. "
Fleur Haxall, meilleur qualité	$4.25 a $4.50
Fleur en sac meilleure qualité 25 lbs.	55c.
Saindoux	7 1-2c. a 10c.

Maintenant reçus toutes espèces de Poisson Salés, Saumon, Hareng, Anguilles du Canada. Aussi Epiceries, Provisions à l'usage des familles, etc.

Nouvelles de Salem, Mass.

Le CANADO-AMERICAIN sera déposé à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer.

Le CANADO-AMÉRICAIN sera en vente à l'avenir chez M. P. Pelletier, Jefferson Ave., Castle Hill.

M. E. P. Langley a été admis membre du Cercle Social Canadien dimanche dernier.

M. F. H. Voyer notre populaire marchand de chaussures de la rue Harbor a ouvert un nouveau magasin sur la rue Congress. Avis a ceux qui veulent se chausser à bon marché d'aller visiter un de ses deux magnifiques magasins.

Il y a eu une assemblée des citoyens canadiens, dimanche dernier, dans la salle de l'Union St. Joseph pour choisir un candidat pour le conseil de ville. M. Chaput ne désirant plus être candidat M. Eugène Larivée a été choisi candidat à l'unanimité. Maintenant c'est le devoir de tout bon canadien de se donner la main et de s'unir comme un seul homme pour supporter la candidature de M. Larivée, que nous soyions républicains, démocrates ou même anarchistes.

Une Belle Noce

Le 19 courant, M. Emile Leblanc unissait sa destinée à Mademoiselle Marie Anna Elizabeth Dufresne. L'heureux couple a été marié à l'église St. Joseph par le Rév. J. A. Gadoury.

Le soir la résidence de M. Leblanc, père du marié, s'est remplie d'une foule d'amis qui ont présenté de magnifiques cadeaux aux mariés. Parmi ces cadeaux on a beaucoup remarqué ceux qui sont mentionnés ci-dessous: Un beau set en cristal, par M. Pierre Morin; une jolie chaise, par M. Eustache Roby; une lampe de salon, par M. Joseph Morin; un joli panier, par Alexandre Loofe; Mde Leblanc, mère du marié, un set à dejeuner; M. A. Lapointe, un album; M. Uclide Caisse, des cuillères en argent; Mde Gaudias Morin, deux jolis pots à fleurs; le Cercle Sociale Canadien dont M. Emile Leblanc est un des membres, un beau set à diner comprenant 114 morceaux Desonarde Leblanc, une corbeille pour le pain. Les bouquets ont été présentés par Mlle Diana Leblanc, sœur du marié.

Les membres du Cercle Social Canadien se sont rendus en corps à la noce. Après avoir tous été présentés à madame la mariée, M. Calixte Rousseau a présenté une adresse, au nom du Cercle, au héros de la soirée. Les membres du Cercle qui étaient à la noce sont les messsieurs dont les noms suivent: MM. E L rivée, président du Cercle; C. Lebel, J. Giroux, L. Thibault, Z. Thibault, A. Fraser, Z. Gagné, P. Thériault, E. Parent, F. Voyer, F. Soucy, J. Soucy, D. Bernier, C. Marois, P. Poulette, A Dubé, P. Caron, A. Lesieur, E. P. Langley, A. Levesque, C. Rousseau.

La musique a été donnée par des messieurs de Beverly, le malheur est que nous ne pouvons nous rappeler leurs noms. Le chant a été donné par MM. A. Paradis, A. Côté, U. Caisse, L. Letourneau, J. Giroux, C. Lebel, A. Fraser, J. Bernier.

FEUILLETON

21

—LE—

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

DEUXIEME PARTIE

VI

Un véritable délire, un délire fiévreux et subit, venait de s'emparer de Vaubaron sous le choc de ces accusations sans cesse renaissantes, sous le choc de ces tortures multipliées. D'une voix tantôt sourde et tantôt éclatante, il prononça des paroles étranges et confuses, parmi lesquelles le juge d'instruction, attentif, parvint non sans peine, à distinguer les phrases suivantes :

Vous dont le corps est là, mais dont l'âme est partie, vous qui pouvez parler à Dieu et qui serez peut-être écouté, demandez lui de me prendre en pitié et de faire un miracle pour me sauver, puisque mon salut est à ce prix! Que vos yeux éteints se raniment et me regardent! On me demande si je vous reconnais et l'on veut m'écraser sous le poids de mon silence! A mon tour, je vous dis : "Regardez-moi! Me reconnaissez-vous? Suis je votre assassin? Est ce sous ma main criminelle que votre sang a coulé? Vous le voyez, je suis agenouillé devant vous! C'est un suppliant! c'est un prévenu, c'est presque un condamné qui vous implore? Ecoutez-moi! entendez-moi! défendez-moi! puisque vous seul pouvez me défendre! Que le souffle revienne à votre bouche glacée! que vos lèvres muettes s'agitent! que votre voix s'élève, au nom du Dieu vivant! Dites à mes accusateurs : Non! cet homme n'est pas coupable!"

Jean Vaubaron parla longtemps encore, mais la surexcitation qui le soutenait s'abattit, sa voix devint faible comme un souffle, et le murmure vague et confus de ses paroles n'arriva plus jusqu'aux oreilles de ses auditeurs.

Si complètement bronzé qu'il pût être contre toute émotion par les habitudes de sa profession et par le contact incessant d'une foule de scélérats, grands comédiens et beaux parleurs, le magistrat se sentit ému comme l'avait été avant lui le commissaire de police, au moment de l'arrestation.

Dans cette plainte déchirante, dans cette invocation passionnée du misérable prosterné devant un cadavre, il y avait quelque chose de saisissant qui descendait jusqu'au fond de l'âme pour en remuer toutes les fibres. Pour la première fois, une sorte de doute sur la culpabilité qui jusqu'alors, lui semblait si lumineuse, se glissa dans l'esprit du juge d'instruction. Ce doute n'eut d'ailleurs que la durée d'un éclair. Il brilla comme une lueur passagère dans la nuit, et s'éteignit sans laisser de traces.

Le magistrat appela ses souvenirs à l'aide de ses convictions ébranlées, ils accoururent en foule, et ils remportèrent une victoire prompte et facile. En présence de la logique inattaquable des faits, quelle valeur morale pouvait avoir une émotion fugitive? On ne discute pas l'évidence, et c'est l'évidence qui condamnait le mécanicien.

Il y eut quelques minutes de silence, pendant lesquelles on n'entendit que le bruit sourd et irrégulier de la respiration entrecoupée du prévenu. Puis le magistrat se tourna vers les gendarmes, et leur dit :

Relevez cet homme.

Vaubaron essaya de se remettre debout avant que l'ordre du juge fût exécuté, mais ses forces le trahirent, il retomba sur ses genoux. La confrontation, dont le mutisme obstiné du prévenu annihilait d'une façon presque complète les résultats, ne se prolongea guère plus longtemps.

Une heure après les tristes scènes aux-quelles nous venons d'assister, notre héros était réintégré à la Conciergerie dans son cachot, et maintenu au secret le plus rigoureux, c'est à-dire qu'aucune communication venant du dehors ne pouvait arriver jusqu'à lui. Précaution bien inutile, hélas! dans la situation du malheureux. Personne, personne au monde, ne pouvait avoir le désir, ou seulement la pensée de communiquer avec lui!

L'instruction fut courte. Elle était facile entre toutes, et les faits semblaient clairs, indiscutables, absolument prouvés. C'est tout au plus si le magistrat jugea nécessaire un second interrogatoire. Il y procéda cependant, mais par conscience pure, car il n'avait plus rien à apprendre. Le rapport du juge fut d'une clarté merveilleuse, et la chambre des mises en accusation conclut à l'unanimité qu'il y avait lieu de renvoyer Jean Vaubaron devant le jury, sous la triple prévention d'un double meurtre suivi de vol.

Paris, quoique au lendemain d'une révolution, s'occupait passionnément des deux assassinats commis avec des circonstances dramatiques et des détails de nature à pousser la curiosité jusqu'à son paroxysme.

Il n'était bruit, au palais de justice, que de cette grave affaire, indiquée pour la prochaine cession des assises, et plusieurs avocats, parmi lesquels deux ou trois déjà connus, intriguaient auprès du procureur du roi afin d'obtenir d'être chargé d'office de la défense de l'accusé, dans le cas où il ne désignerait pas lui-même un défenseur de son choix.

Interrogé officieusement à ce sujet, Vaubaron répondit qu'il ne connaissait, même de nom, aucun avocat, et qu'il accepterait sans hésitation celui qui lui serait envoyé. Le même jour il reçut la nouvelle que le secret était levé pour lui, et presque en même temps il vit entrer dans sa cellule un jeune homme de bonne mine, à la physionomie aristocratique et intelligente. C'était l'avocat nommé d'office. Il appartenait à une famille considérable de la magistrature. Si nous écrivions ici son nom, nos lecteurs verraient que ce nom, depuis 1830, est devenu célèbre.

Monsieur, dit ce jeune homme à Vaubaron, je viens à vous, sinon avec un grand courage, mais avec une immense bonne volonté. Tout ce qu'il sera possible de faire pour vous sauver, je le ferai, soyez-en sûr. En échange de mes efforts je ne vous demande que d'avoir confiance en moi. Je sais que dans l'instruction, malgré des charges accablantes, vous avez nié avec énergie, sans vous démentir un seul instant. Ouvrez-moi votre cœur et votre conscience. Dites-moi donc la vérité. J'ai le désir le plus ardent de vous trouver innocent! Si vous l'êtes véritablement, il me semble que les instincts secrets de mon âme me le feront comprendre, et qu'en dépit des preuves apparentes amoncelées contre vous, je trouverai dans ma conviction l'éloquence nécessaire, pour faire triompher votre cause.

Il était impossible de s'y méprendre! cette voix jeune et sympathique ne pouvait être qu'une voix amie.

Vaubaron le comprit, et, pour la première fois depuis son arrestation, il sentit son cœur battre fortement, sans croire qu'il allait se briser à chacune des pulsations douloureuses qui l'agitaient. Il se trouvait donc enfin face à face avec un homme qui ne semblait point à l'avance convaincu de sa culpabilité. Il allait donc pouvoir verser dans un cœur compatissant le trop plein des souffrances qui débordaient en lui; il allait se laver de ses souillures imméritées; il allait se justifier!...

Ah! que le ciel, qui vous envoie vers moi, soit béni! s'écria-t-il. Vous serez mon sauveur!

Et, par un mouvement spontané et irréfléchi, il étendit ses mains pour saisir celles du jeune homme et les presser avec une effusion reconnaissante. Mais à l'instant même, il comprit que son martyre n'était point terminé! Une épine nouvelle vint ajouter sa pointe aiguë à la couronne d'épines qui déjà mordait son front! L'avocat se recula vivement pour éviter l'étreinte affectueuse du prévenu, et une expression de répugnance invincible se peignit sur son visage.

Vaubaron baissa la tête, et deux grosses larmes jaillirent de ses paupières rougies.

Je vous fais peur! je le vois! murmura-t-il d'une voix éteinte. Vous aussi, monsieur, vous croyez qu'il y a du sang sur mes mains!

Vous vous trompez, je vous le jure! s'empressa de répondre le jeune homme, je ne crois rien, absolument rien, je n'ai aucune conviction formée, ni pour vous ni contre vous, et mon plus ardent désir, je vous le répète, est de vous trouver innocent! Quand je vous aurez entendu, quand il me sera possible de me former une opinion, si cette opinion vous est favorable, c'est moi qui, le premier, vous tendrai la main pour presser la vôtre.

C'est juste, balbutia le mécanicien, vous doutez encore, mais je dois vous en remercier, car douter c'est déjà beaucoup, alors que tous sont convaincus!

Ayez confiance, reprit l'avocat. Ne voyez en moi que le plus discret, le plus dévoué des confesseurs. Parlez, je vous écoute.

Cette confiance que vous me demandez, monsieur, vous l'aurez tout entière. Mais avant de m'écouter, prenez pitié de moi. Rendez-moi la liberté d'esprit qui me manque, déchargez mon âme d'un poids qui m'étouffe et qui me rend fou. Le voulez-vous? dites, monsieur, le voulez-vous?

Cestes, je le veux! Que faut il faire pour cela?

Depuis dix jours, je suis prisonnier, continua Vaubaron, depuis dix jours le monde extérieur n'existe pas pour moi. J'ai été arraché des bras de ma femme presque mourante et n'ayant auprès d'elle que ma pauvre petite fille, âgée de six ans à peine et bien malade aussi. Daignez être bon pour moi comme le serait Dieu lui-même! Allez jusqu'à mon logis, puisque vous avez ce bonheur suprême d'être le maître de vos actions, et revenez me dire que ma femme et mon enfant sont vivants.

VII

L'avocat réfléchit pendant quelques secondes, puis il répondit :

Je ferai de grand cœur ce que vous me demandez. J'irai voir votre femme et votre fille.

Oh! merci, monsieur! s'écria le mécanicien. Comme vous êtes bon, mon Dieu! Il m'a suffi de vous voir un instant pour le deviner. Quand vous êtes entré dans mon cachot, avant même que vous m'ayez parlé, j'ai compris qu'une consolation m'arrivait. Vous allez partir tout de suite, n'est-ce pas?

Non, je vous quitterai dans une heure.

Pourquoi cet inutile retard? Si vous saviez comme je souffre! comme je languis!

Il ne vous faut plus qu'un peu de courage et de patience, et je tiens à vous avoir entendu avant de visiter en votre nom les deux êtres qui vous sont chers. Je veux pouvoir répondre aux questions de votre femme, ce qui me serait impossible en ce moment, vous le comprenez; je veux enfin avoir le droit de lui porter une légitime espérance, si vous avez fait entrer cette espérance dans mon esprit et dans mon cœur.

Vous avez raison, monsieur, murmura Vaubaron en soupirant. Que votre volonté s'accomplisse donc. Ecoutez-moi, et puissiez-vous comprendre, mieux que je ne la comprend moi-même, l'obscure et inexplicable fatalité qui m'écrase.

Alors commença le récit rapide de ces faits incompréhensibles pour lui, que nos lecteurs connaissent déjà. Le jeune homme écoutait avec une attention profonde, et parfois arrêtait le narrateur pour lui adresser une brève interrogation. A mesure qu'avançait le récit, le front de l'avocat devenait plus sombre, et quand il eut écouté jusqu'au bout, l'expression d'un découragement presque absolu se lisait sur son visage. Jean Vaubaron vit cette expression naître et grandir, et se sentit perdu.

Parlez-moi sans ménagements, monsieur, s'écria-t-il avec l'énergie du désespoir. Vous me croyez coupable, n'est-ce pas? je ne vous ai point convaincu?

Je vous crois innocent, au contraire, répondit le jeune homme, et la preuve, c'est que voici ma main.

Vaubaron saisit cette main qui le réhabilitait pour ainsi dire en se tendant vers lui; il l'appuya contre son cœur, il la pressa contre ses lèvres, et un fugitif rayon de joie brilla dans ses yeux baignés de larmes.

Puisque Dieu m'a permis de vous persuader, demanda-t-il ensuite, pourquoi donc semblez-vous si triste et si découragé.

Parce que je m'épouvante maintenant de la grandeur de la tâche qu'il me faut accomplir, et de l'immense responsabilité qui va peser sur moi!

J'ai du courage, monsieur, je suis un homme, je puis tout entendre. Vous trouvez ma défense bien difficile? impossible peut-être?

C'est vrai.

Et, cependant, vous ne doutez plus!

Vous m'avez convaincu de votre innocence, mais vous ne me l'avez pas montré, et ce que vous n'avez pas fait, comment, moi, pourrais je le faire? Tandis que vous parliez tout à l'heure, j'étudiais le son de votre voix et l'expression de vos regards en même temps que j'écoutais vos paroles. Une sorte de communication magnétique s'établissait entre votre âme et la mienne. J'ai compris, j'ai deviné que vous étiez un honnête homme malgré les formidables apparences qui s'élèvent contre vous; la foi m'est venue, enfin, mais cette foi ne repose ni sur un argument, ni sur une preuve. Je crois, mais je me sens incapable de démontrer pourquoi je crois, et je n'ai pas la certitude de faire partager ma confiance à ceux qui décideront de vous. Vous avez prononcé tout à l'heure un mot terrible, le mot de "fatalité!" C'est bien, en effet, la fatalité aveugle et toute puissante, telle que la comprenait les nations antiques, qui vous a pris dans sa toile indestructible, comme aurait pu le faire une arraignée gigantesque, et qui s'apprête à vous dévorer! Tout est contre vous, rien pour vous, rien que votre conscience et mon dévouement! Cela suffira-t-il?

Si Dieu m'a condamné, je mourrai martyr, murmura Vaubaron lentement, je monterai, la tête haute, sur l'échafaud de Calas et de Lesurques, mon innocence me soutiendra à l'heure suprême. Mais ma femme et mon enfant, que deviendront-ils après moi? Voilà ce qui me torture, voilà la pensée qui me fera subir mille mort anticipées, plus cruelles encore que celle qui m'attend!

Ne désespérez pas trop vite, reprit vivement le jeune avocat, d'ici au jour des assises tout peut se modifier encore. Les prodiges sont moins rares au palais de justice que partout ailleurs, les revirements les plus inattendus s'y produisent à l'improviste. Qui sait si le vrai criminel ne tombera pas sous la main de la police? qui sait enfin si je ne puiserai point dans mon ardente conviction l'énergie qui commande aux âmes, l'éloquence qui touche les cœurs, et la puissance qu'il faut pour convaincre les sceptiques et pour ébranler les incrédules!

Oh! oui, monsieur, sauvez-moi! murmura Vaubaron en joignant les mains, sauvez-moi pour ma femme et mon enfant!

Dieu le voudra sans doute, répondit le jeune homme, dont une exaltation fiévreuse, enthousiaste, enflammait le sang généreux.

Et maintenant, monsieur, dit timidement le mécanicien, j'ai fait de mon mieux ce que vous attendiez de moi, me permettez-vous de vous rappeler votre promesse?

Je ne l'ai point oubliée, cette promesse, et je vais à l'instant m'acquitter de la mission dont vous m'avez chargé.

Dites-leur bien, à toute, deux, que je pense à elles sans cesse, reprit Vaubaron; dites-leur bien que je les aime plus que ma vie, dites-leur aussi que je reviendrai peut-être bientôt. Hélas! si ce n'est qu'un mensonge, il les consolera du moins. Embrassez Blanche pour son père, ma chère petite Blanche. Vous verrez comme elle est jolie, monsieur. Pauvre enfant, elle doit être bien pâle et bien maigrie pourtant! Eh bien, malgre cela, je suis certain qu'elle est encore charmante.

Je pars.

Vous reviendrez aujourd'hui, n'est-ce pas monsieur?

Oui certes! Je vais me hâter.

L'avocat sortit de la cellule, et Vaubaron, resté seule, éleva son âme vers le ciel dans une pensée de suprême action de grâce. Il remerciait Dieu de ces deux bonheurs imprévus qui descendaient à la fois sur lui, comme une rosée bienfaisante, au moment où il était près de succomber sous le fardeau trop lourd de son effroyable situation. Un homme intelligent et considéré, un homme digne de l'estime et du respect de tous, venait de lui dire : "Je vous crois innocent! Une main honorable s'était tendue vers lui!

C'était beaucoup déjà! ce n'était rien encore cependant à côté de la joie promise et prochaine. Il allait entendre parler de Marthe! on allait lui rapporté les baisers de Blanche!

Deux heures s'écoulèrent. Ces deux heures, contre son attente, ne semblèrent pas longues au captif. L'espérance radieuse illuminait les ténèbres de son cachot; il oubliait toutes les souffrances de l'avenir; il vivait dans une sorte d'extase. Le bruit des serrures et des verrous se fit entendre. La porte se rouvrit, l'avocat parut sur le seuil.

Vaubaron s'élança de la couchette sur le bord de laquelle il était assis, et fit un mouvement pour franchir la courte distance qui le séparait de son futur défenseur. Mais au lieu d'avancer, il recula, saisi d'un tremblement subit. Son regard, habitué à saisir les moindres détails dans la demi-obscurité de la cellule, venait de lui montrer le visage du jeune homme empreint d'une pâleur livide, ses traits altérés par une poignante émotion, ses yeux baissés avec un douloureux embarras. Vaubaron crut sentir une main de fer le prendre à la gorge et l'étrangler.

Ah! balbutia-t il d'une voix éteinte, Dieu n'a pas eu pitié de moi! Vous m'apportez un nouveau malheur!

L'avocat, sans parler, pencha la tête par un signe affirmatif. Vaubaron poursuivit :

Ma femme est bien malade, elle est à l'agonie, n'est-ce pas? elle m'appelle! elle m'appelle... et je suis prisonnier!

L'avocat garda le silence. Les yeux du mécanicien s'agrandirent et sa figure prit une expression étrange, effarée. Un murmure indistinct, ou plutôt un râle s'échappa de ses lèvres, et dans ce râle on pouvait distinguer ces mots :

Ma femme est morte! O mon Dieu! ma femme est morte! ma femme est morte!

L'avocat s'approcha du malheureux; il prit ses mains qu'il trouva glacées, et il lui dit tout bas, d'une façon presque inintelligible, car lui aussi il sentait son cœur défaillir :

Du courage, au nom du ciel! du courage!

Elle est morte! répéta le mécanicien. Elle est morte, et je n'étais pas là, et je ne la verrai plus! Marthe ma douce Marthe, ma compagne, ma consolation, mon bonheur, ma femme bien-aimée, je n'ai pas reçu ton dernier soupir et ton dernier baiser, ma main n'a par fermé tes yeux, je ne t'ai pas revue, je ne te reverrai plus, jamais...jamais!

Il ne sanglottait pas; ses yeux restaient fixes et secs; un hoquet convulsif soulevait sa poitrine; jamais plus morne et plus effrayant visage n'exprima plus incurable désespoir.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un morne silence. L'avocat se taisait. Qu'aurait-il pu dire? Il est des douleurs en présence desquelles les phrases banales de consolation expirent sur les lèvres et deviennent impossibles.

Tout à coup Vaubaron frissonna de tout son corps, comme un cadavre que galvanise une puissante électricité. Il leva la tête, et, fixant sur l'avocat ses prunelles illuminées de fauves lueurs, il balbutia d'une voix rauque :

J'oubliais mon enfant, monsieur! Qu'est devenu mon enfant? Est-elle vivante? Est-elle morte?

Le jeune homme fit un violent effort et parvint à prononcer ces mots :

Non, elle n'est pas morte, il est permis du moins de le croire, de l'espérer. La pauvre petite... disparu de votre logis.

Disparue! s'écria le malheureux père en se tordant les mains et en se meurtrissant le visage avec ses menottes qui l'ensanglantèrent, ah! j'aimerais mieux la savoir couchée dans la tombe qu'errant dans Paris sans asile et sans pain! Ma fille! ma petite Blanche, mon enfant adorée, mendiant son pain, repoussée, chassée, méprisée! Et l'avenir! l'avenir! que deviendra cet ange? Mon Dieu, c'en est trop! Mon Dieu, mes forces sont à bout, pardonnez moi ce que je vais faire. Marthe, attends-moi.. Marthe, me voici... Je meurs... et j'étais innocent!

Et le mécanicien, échappant aux bras de l'avocat qui cherchait à le retenir, s'élança, la tête en avant, avec une violence surhumaine, contre la muraille qui lui faisait face. On entendit un bruit sourd et hideux; le sang jaillit du crâne entr'ouvert; le corps du malheureux Vaubaron s'abattit sur le sol comme une masse inerte.

VIII

Il nous faut remonter avec nos lecteurs jusqu'au soir du jour de l'arrestation de Jean Vaubaron, et rejoindre Rodille que nous avons quitté au moment ou, portant sur son épaule la petite Blanche qui venait de se réveiller, il ouvrit la porte de la maison mystérieuse de l'avenue de Neuilly.

Nous prions nos lecteurs de se souvenir que cette maison était double, ou plutôt qu'elle se composait de deux habitations contiguës, indépendantes en apparence l'une de l'autre, mais communiquant en réalité par un couloir qui traversait l'épaisseur du mur mitoyen, et dont Rodille seul avait le secret.

Dans l'une de ces maisons se trouvait, partagent en deux parties égales la salle du rez-de-chaussée, le grillage au mailles solides derrière lequel se dressait le bureau, ou plutôt le comptoir du receleur, déguisé en centenaire sous le pseudonyme du "père Legrip". La cave renfermait le trésor de Rodille, cet éblouissant amas d'or et de bijoux sur lequel il nous a été donné de jeter les yeux, presque au début de ce récit

La maison contiguë passait, nous le savons, pour être toujours déserte. Des volets intérieurs et matelassé rendaient impossible d'apercevoir du dehors le rayonnement lumineux des deux quinquets à reflecteurs placés à la droite et à la gauche de la glace devant laquelle Rodille opérait son travestissement, lorsque quelque lucrative opération de commerce appelait le père Legrip dans la demeure voisine. Il ne faisait presque, d'ailleurs, que traverser cette sorte de vestiaire pour gagner le passage secret, et il stationnait dans la salle basse tout au plus pendant huit ou dix minutes, temps indispensable à son changement de costume et sa complète métamorphose.

Rodille franchit avec Blanche le seuil de cette première maison. Il referma la porte derrière lui, poussa les verrous, alluma une bougie, et plaça la petite fille sur l'une des chaises antiques et poudreuses qui se voyaient le long de la muraille.

Comme c'est noir ici, comme c'est triste! murmura Blanche. Monsieur est-ce que c'est une prison?

Non, mon enfant, répondit Rodille, ce n'est point une prison.

Où est papa?

Il va venir.

Il n'est donc pas ici, dans cette maison?

Non, mais il y sera bientôt.

Je veux voir papa, monsieur. J'ai grand'peur il me rassurera.

Vous le verrez avant quelques minutes, chère petite. Calmez-vous donc, car vous n'avez absolument rien à craindre.

Tout en parlant, Rodille ouvrit une porte grise, pratiquée dans la boiserie au fond de la salle basse, et qui laissa voir les premières marches d'un escalier conduisant à l'unique étage. Il prit de la main droite le bras de Blanche, de la main gauche le flambeau, et, entraînant la petite fille derrière lui, il lui fit gravir les marches de bois de l'escalier rapide.

En haut se trouvait une nouvelle porte, qui fut ouverte, et l'homme et l'enfant pénétrèrent dans une chambre à coucher de moyenne grandeur, dont l'aspect n'offrait rien de sinistre. Cette pièce avait gardé son ameublement du bon vieux temps. La maison datait de la fin du siècle dernier.

On y voyait un grand lit de bois peint en blanc, avec quelques vestiges de dorures, et un baldaquin élevé d'où tombaient à plis des rideaux de toile peinte, émaillés de bergers bleus et de moutons roses. Il y avait une demi-douzaine de fauteuils de même style, une glace surmontée d'un trumeau peint dans le style de Watteau ou de Lancret, une pendule rocaille sur la cheminée entre deux petits candélabres, et, au milieu de la pièce, un guéridon à dessus de marbre rouge. Un vieux tapis d'Abusson, tout fané et montrant la corde, couvrait le plancher.

Voilà une jolie chambre, n'est il pas vrai, ma chère petite? demanda Rodille, voyait les regards de l'enfant errer avec curiosité çà et là.

Oui, monsieur, répondit Blanche, c'est très beau, bien plus beau qu'en bas et que chez nous, mais je voudrais...

Voir papa? interrompit le bandit avec une intonation moqueuse, c'est connu ça, archi-connu, ma mignonne. On vous a déjà dit qu'il viendrait tout à l'heure, papa. Laissez-lui donc le temps d'arriver, que diable!

Blanche baissa la tête et se tut. Sa frayeur et son inquiétude redoublaient.

Rodille tira de ses poches un petit pain à croûte blonde, un morceau de galantine enveloppé dans une fragment de journal, quelques fruits et une de ces fioles clissées d'osier que les chasseurs ont l'habitude de remplir de rhum ou d'eau-de vie et d'emporter avec eux dans leurs longues courses. Il plaça ces diverses objets en bon ordre sur le guéridon.

Mon enfant, dit-il ensuite, vous devez avoir faim?

Blanche fit un geste négatif.

Allons donc! reprit le misérable, c'est parfaitement impossible, car je suppose que vous avez oublié de déjeuner ce matin et pareillement de dîner hier soir. Voilà d'excellentes choses que j'ai apportées tout exprès pour vous. Je m'en vais aller au devant de votre papa, afin qu'il se hâte et ne vous fasse pas attendre, car je vois bien que vous êtes impatiente comme un joli démon. Pendant ce temps-là, mangez et buvez. Il y a dans la petite bouteille du vin sucré délicieux qui rend les fillettes de votre âge gaies comme pinson. Je vous laisse. Bon appétit. A tout à l'heure.

Rodille sortit de la chambre et descendit l'escalier, laissant Blanche en face du souper qui était de la plus frugale simplicité, mais, depuis bien des mois, la misère atteignait de telles proportions et imposait de telles privationss dans le ménage du mécanicien, que cette galantine et ces fruits constituaient pour la petite fille un véritable festin.

De la meilleure foi du monde elle croyait n'avoir aucun appétit, et, quelques minutes auparavant, elle ne songeait guère à manger; mais la vue des aliments lui réveilla la cause réelle des souffrances vives qu'elle éprouvait, et ses entrailles tressaillirent sous les morsures cruelles d'une faim dévorante.

Les mets succulents étalés sous ses yeux par Rodille sollicitaient ses regards et l'attiraient aussi irrésistiblement que l'aimant attire le fer. Elle n'avait d'ailleurs aucun motif pour lutter d'une façon sérieuse contre cette fascination toute puissante. Elle s'approcha donc de la table, au bout de quelques secondes, elle se mit à manger avec cette indicible plaisir que comprendront seuls le gens longuement affamés.

Ayant mangé, il fallait boire. Blanche déboucha la petite bouteille, et n'ayant à sa disposition ni verre ni gobelet, elle appuya l'orifice du goulet contre ses lèvres et elle aspira, sans reprendre haleine, plusieurs gorgées de ce vin sucré vanté si vivement par Rodille. L'enfant s'avoua volontiers à elle même qu'il n'y avait en aucune exagération dans l'éloge de ce breuvage.

Jamais pareil nectar n'avait chatouillé aussi délicieusement son palais et fait circuler dans ses veines une aussi douce chaleur. La fiole restait aux trois quarts. Blanche y revint et but de nouveau.

Presque au même instant se produisit un effet bizarre, mais qui, sans aucun doute, était prévu par Rodille. Un engourdissement rapide, une soudaine somnolence s'emparèrent de l'enfant; elle sentit que ses jambes se dérobaient sous le poids, bien léger pourtant de son corps. Elle se dirigea en chancelant vers l'un des fauteuils dans lequel elle se laissa tomber, et là elle s'endormit à l'instant même d'un sommeil si lourd et si profond qu'il ressemblait à une léthargie.

Ce sommeil n'avait d'ailleurs rien de pénible. Les traits de l'enfant exprimaient le calme le plus parfait. Une respiration égale et douce soulevait sa poitrine. Il était évident qu'aucun malaise n'accompagnait l'invincible torpeur à laquelle elle venait de succomber.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis Rodile reparut. Il venait de gravir l'escalier lentement, avec précaution, en étouffant le bruit de ses pas. Il s'arrêta sur le seuil de la chambre, et son regard chercha Blanche, qu'il trouva presque aussitôt.

Voilà qui va le mieux du monde! se dit il en se frottant les mains. J'étais bien sûr que la "momignarde" ne résisterait pas, et que le narcotique produirait son effet. La dose était forte, l'enfant est faible. En voilà pour vingt-quatre heures.

Rodille s'approcha de Blanche.

Il ne faut pas qu'elle passe la nuit dans ce fauteuil, reprit il; elle attraperait une courbature et la fièvre, ce qui ne ferait pas mon affaire puisque j'ai promis à Fritz Horner de la lui livrer en bon état.

Et soulevant la petite fille dans ses bras, il la porta jusqu'au lit sur lequel il l'étendit, après avoir eu soin d'ôter les souliers un peu lourds qui gênaient ses pieds charmants.

Décidément, murmura-t-il avec un indéfinissable sourire, je dorlote les enfants comme une vraie nourrice. J'étais né pour pour être un père de famille du premier numéro! manqué ma vocation!

Le misérable prit ensuite le flambeau resté sur la table; il ouvrit la porte d'un cabinet voisin de la chambre à coucher, et dans lequel se trouvait une paillasse et un matelas jetés sur le sol. Cette couche improvisée lui parut suffisante après les atroces fatigues de la précédente nuit. Il éteignit la lumière et ne tarda pas à s'endormir.

Quand il se réveilla le lendemain matin, il faisait grand jour. Il dut se contenter, pour toute toilette, de secouer ses vêtements et de passer sa main dans ses cheveux. Il franchit ensuite le seuil de la pièce où Blanche était couchée.

Sous l'effet du narcotique, administré à forte dose par Rodile l'enfant dormait toujours et son sommeil semblait devoir se prolonger longtemps encore, car Rodi le lui toucha successivement le visage et la main, et elle ne fit pas un mouvement.

Elle en aura tout au moins jusqu'à ce soir! murmura le misérable; je m'en vais d'ailleurs prendre mes petites précautions pour le cas invraisemblable où elle s'éveillerait trop tôt.

Il descendit au rez-de-chaussée, d'où il revint avec plusieurs petits cadenas et autant de petites chaînes un peu rouillées.

La chambre avait quatre fenêtres, munies toutes les quatre de forts barreaux, comme si l'architecte de la maison eût voulu la mettre à l'abri des éventualités d'une escalade. Deux de ces fenêtres donnaient sur l'avenue de Neuilly, les deux autres prenaient jour sur un terrain inculte, qui jadis avait servi de jardin et qu'encombraient maintenant des broussailles et des plantes parasites.

Rodille s'approcha successivement des quatre fenêtres, et, après avoir enroulé les chaînettes autour des espagnolettes, il les fixa avec des cadenas, de manière qu'il fût complètement impossible, surtout à un enfant, d'ouvrir de l'intérieur.

Cette besogne achevée, il sortit de la chambre, puis de la maison, en ayant grand soin de pousser tous les verrous derrière lui et de faire tourner toutes les clefs dans toutes les serrures. Il prit un cabriolet à la barrière de l'Etoile, et se fit conduire au passage Radziville.

[A CONTINUER.]

Achetez lapoudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

FITZSIMMONS PLEURE.

IL DIT QU'IL N'AURAIT PAS TUÉ RIORDAN POUR $100,000.

Il Repondra a l'Accusation de Meurtre.

Syracuse, N. Y., 17 nov—Con. Riordan, le "sparring partner" de Bob Fitzsimmons, le fameux pugiliste, est mort ce matin des suites du coup de poing que lui a appliqué Fitzsimmons pendant une lutte simulée à l'Opéra. Riordan avait bu comme un Polonais, et malgré son ébriété on lui permit de se mesurer avec Fitzsimmons.

Le Dr Tolman avant la mort de Riordan, a dit : "Cet homme souffre évidemment d'une hémorrhagie du cerveau causée par quelque chose de plus sérieux que l'ivresse."

Quand on apprit à Fitzsimmons que Riordan avait succombé, il fut très affecté et il se mit à pleurer comme un enfant.

A midi, aujourd'hui, Fitzsimmons a comparu devant le juge Northrupp et sa caution a été fixée à $10,000 qu'il fournit.

Il est accusé de "manslaughter" au premier degré.

En Cour, Fitzsimmons dit qu'il ne l'aurait pas tué pour $100,000, puis il se mit à pleurer.

Petites Notes.

—Il est question d'annexer à la ville de Boston toutes les municipalités circonvoisines. Somerville est en faveur de l'annexion.

—Le colonel Monteil, le commandant des forces françaises en Afrique, a télégraphié de Grand Bassam que Benona avait été pris par les Français qui n'ont pas perdu un seul homme.

—A Fall River, il paraîtrait que les fileurs ne reçoivent pas des gages plus élevés que ceux accordés à leurs confrères d'Angleterre. C'est un nommé Jacob Shoenoff, un commissaire-priseur du port de New York, qui prétend cela dans une lettre qu'il a fait parvenir au secrétaire Howard. Cette nouvelle a surpris les fileurs de Fall River qui croyaient recevoir beaucoup plus que leurs confrères anglais.

—Un comité chargé de faire des recherches sur la condition des ex-employés de chemin de fer à Denver, Col., a fait rapport que 215 familles dont les chefs appartiennent à l'American Railway Union sont sur le point de mourir de faim et 400 célibataires sont aussi dans la misère. Tous ces malheureux qui ont pris part à la récente grève des employés de chemin de fer ont été remerciés de leurs services par leurs patrons, et ils n'ont pu trouver d'ouvrage depuis cette époque-là.

—Il n'est bruit, depuis quelque temps, que de la médiation du président Cleveland entre le Japon et la Chine. La nouvelle est-elle fondée? On le dirait, en lisant les dépêches de la presse quotidienne; mais, en dépit de cela, M. Cleveland pourrait bien n'être jamais invité par le Mikado à régler le conflit sino-japonais. Et une excellente raison nous porte à penser ainsi.

Avant la rupture des relations amicales entre le Japon et la Chine, le ministre des affaires étrangères Gresham commit l'imprudence de donner au ministre américain en Chine certaines instructions qui produisirent un mauvais effet à Tokio. C'est ce qui porte les diplomates japonais à regarder avec soupçon l'offre des Etats-Unis.

—On sait qu'aux dernières élections américaines, le vote populaire s'est prononcé en faveur de l'agrandissement de New York par l'adjonction à cette ville de Brooklyn et de plusieurs communes suburbaines. Comme le fait remarquer la *Tribune*, la question ainsi posée aux électeurs était une proposition purement théorique, une simple consultation qui n'engageait à rien.

Mais la ville de New York s'étant prononcée pour l'agrandissement par plus de 29,000 voix de majorité, Brooklyn, Long Island City, toutes les villes du comté de Queens sauf une, Staten Island et une ville du comté de Westchester ayant voté dans le même sens, l'Assemblée d'Albany sera obligée de tenir compte du résultat de cette consultation populaire et d'agir en conséquence.

Les citoyens de New York craignent de voir Chicago les devancer bientôt. En effet, la métropole de l'Ouest se vante aujourd'hui d'avoir une population de 2,000,000 d'habitants.

En s'annexant les communes suburbaines, New York aurait une population de 3,000,000 et deviendrait la deuxième ville du monde, au point de vue de la population.

DOUBLE CRIME.

Meurtre et Tentative de Suicide a New York.

New York, 18 nov.—Mary Hope Newkerk a été assassinée ce matin par Richard Leach, qui lui a coupé la gorge au No. 41 West 49th street, où tous deux vivaient maritalement.

Leach a ensuite tenté de se suicider en se coupant à son tour la gorge. Cependant, il ne put atteindre son but, et il a été transporté à l'hôpital Bellevue, où il est retenu prisonnier. On a bon espoir de le sauver pour l'échafaud.

EN DELIRE.

Une Femme Malade va se Jeter dans un Canal.

Chicopee, 18 nov.—Mary Karuska, une Polonaise âgée de 35 ans et domiciliée rue Exchange, 7, s'est noyée dans le canal de la Dwight Manufacturing Company, entre six et sept heures, hier soir. Cette femme souffrait des fièvres typhoïdes, et pendant un accès de délire, elle quitta sa demeure et et alla se jeter dans le canal.

Le corps a été trouvé flottant ce matin.

Cette femme était veuve.

Tue a Ayer Junction.

On a reçu la nouvelle que John E. Hughes, un charpentier qui a vécu plusieurs années en cette ville, avait été tué samedi soir par un train à Ayer Junction.

L'infortuné marchait sur la voie lorsqu'il a été frappé.

Son épouse demeure en cette ville et sa sœur est la femme du pompier E. W. Bartlett.

Le défunt était autrefois un des membres les plus en vue de l'Union des Charpentiers de cette ville.

Marie-Louise, enfant d'Elzéar et Anna Gagné, est décédée au No 27 Edifice Duprez, rue Tucker, à l'âge de 5 mois et 7 jours.

M. Joseph Albert a la charge de ces enterrements.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Phytolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercuriel, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de p'eurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 29 NOVEMBRE 1894. Soyons Distingues. No. 62

BOSTON & MAINE R R.

ARRANGEMENT D'HIVER.

DIVISION OUEST.

Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Sanford et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m, 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateau) lundis et vendredis à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle Sedgwick et Bar Harbor, Ionesport et Machiasport(via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 4 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 25, ¶6 50, *7 45, *8 30, ¶9 00, ¶9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 34, ¶6 53, ¶7 01, ¶7 18, ¶7 27, *7 46, *8 55, 9 03 *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 42, ¶3 05, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 25, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; ¶4 25, 6 00 p m.

Pour Woburn — ¶7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, ¶5 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; ¶4 25, 6 03, p m.

☞ *Express, ¶ seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—¶7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Antrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m, 12 11, 1 40, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p m; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, ¶8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air Line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

* Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parloir et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de billets.

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

Durant & Rogers

BIJOUTIERS

La plus Grande Maison de

BIJOUTERIES DE LOWELL.

Notre magasin est assorti de toutes les nouveautes de la saison.

Les prix sont tres réduits.

MONTRES,
HORLOGES,
CHAINES,
CHARMES,
BRACELETS,
JONCS,
ARGENTERIES

de toutes sortes,

BOUCLES D'OREILLES,
LUNETTES, &c., &c.

Venez voir notre commis canadien, M. J. A. Legault, que nous recommandons à toutes les familles qui aiment à épargner de l'argent. Son honnêteté et ses connaissances dans le commerce vous donneront satisfaction.

DURANT & ROGERS.

Au coin des Rues

Central & Middle

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensiles de Cuisine

en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!

Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO.

Bureau, 38 rue Middle

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de bonne qualité, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone 114-7.

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement fait sur commande

Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND,

Marchand - Tailleur.

14 RUE MIDDLE.

☞ Son assortiment de Draps,
☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du
☞ dernier goût et de patrons les
☞ plus nouveaux

DESINFECTANTS

PURETE,
CHAUX SUPER CARBE
CHLORURE DE CHAUX
ACIDE CARBOLIQUE,
(Crystal et Liquide,)

Guérison pour Piqures de Moustiques.

C. B. Coburn & Co.

38 38 40 RUE MIDDLE

CLIFFORD'S DYE HOUSE

No. 2 et 4 Rue Andover.

Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Robes, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.

L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les

DR. G. C. BATES,

DENTISTE,

Angle des Rues

MIDDLESEX ET ELLIOTT.

Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

WINDSOR, Ont,

NON! NON!

—Michael Kavanah, un irlandais employé depuis nombre d'années au nettoyage des rues de cette ville, vient d'hériter de $50,000.

"Mike," qui buvait un peu fort avait été abandonné par ses enfants et sa femme, il y a douze ans.

Mike vit tout seul dans une masure. Quand il a reçu la nouvelle de l'héritage, on lui a demandé s'il reprendrait sa femme. "Non, non, j'aime mieux ne pas avoir l'argent que de la reprendre."

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH

Each Package SAVENA contains a

DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

Une Machine a Voter.

Comme nous sommes en temps d'élection, il n'est pas hors de propos de parler d'une nouvelle invention qui vient de voir le jour et qui est appelé, paraît-il, à opérer un changement radical dans la manière de voter.

C'est M. Jacob H. Myers de New York qui est l'inventeur de cette machine à voter (voting machine), comme il nomme son mécanisme pour enregistrer les votes d'une manière purement mécanique; et il a travaillé depuis plusieurs années à faire adopter son invention par les autorités. Ses efforts ont été couronnés de succès, car il est à la veille, croyons-nous, de récolter ce qu'il a semé.

La constitution de l'Etat de New York, qui vient d'être amendée, permet maintenant qu'on se dispense de voter au scrutin secret, comme la chose est pratiquée aujourd'hui, et de substituer à ce système la votation par un moyen mecanique, si la législature en décide ainsi.

L'amendement à la constitution decrétant de la sorte la mise au rancart du scrutin, si longtemps employé, pour faire place à un mode nouveau de votation, a été adopté par la Convention Constitutionnelle qui avait en vue le succès remporté par la machine à voter Myers aux élections de plusieurs villages dans la partie ouest de l'Etat de New York, localités qui avaient accepte de faire l'essai de la nouvelle invention.

Avant que les lois de l'Etat fassent amendées, la Constitution exigeait que chaque votant enregistrât son vote au moyen du scrutin, et il était necessaire de changer cette clause fondamentale, pour que la machine Myers pût être employée d'une maniere générale.

Si cette invention donne les bons résultats qu'on en attend, il pourrait bien se faire que bien peu d'années s'écoulassent avant que tous les autres Etats de l'Union l'adoptent.

Succinctement, cette machine à voter consiste en une boîte ayant cinq pieds carrés et sept pieds de hauteur; elle est pourvue de deux portes, l'une pour entrer, l'autre pour sortir.

Le votant, une fois entré dans cette boîte, se trouve en présence de plusieurs rangées de boutons dont chacune est réservée pour les candidats de chaque parti. Au dessus de chaque rangée apparait en gros caractères le nom du parti qu'elle représente et à côté de chaque bouton se trouve le nom du candidat qui y correspond. Si le votant ne sait pas lire, il pourra reconnaître les candidats de son parti par la couleur distinctive du papier sur lequel leurs noms seront imprimés.

Pour voter ce qu'on est convenu d'appeler le "straight ticket," c'est-à-dire pour tous les candidats d'un même parti, le votant n'a qu'à abattre un levier au haut de la colonne des boutons, et un vote se trouve enregistré pour chaque candidat. En même temps tous les autres leviers et boutons se trouvent comme cadenassés, et même si le votant demeurait une journée dans la boîte, il ne pourrait faire enregistrer un seul autre vote.

Cette machine fera la joie du Mugwump. Il pourra choisir dans tous les partis les candidats pour lesquels il désirera voter, et tout ce qu'il aura à faire sera de presser les boutons de son choix. Mais il ne pourra pas tricher, car en pressant le bouton vis-à-vis le nom d'un candidat (par exemple le candidat à la mairie), tous les boutons des autres candidats au même poste se trouveront clos irrémédiablement.

Quand le votant quittera la boîte par la porte de sortie, tous les leviers et les boutons se trouveront relâchés par l'action de la porte en s'ouvrant, et la machine sera prête pour un autre votant.

Un mécanisme ingénieux pour compter automatiquement les votes à mesure qu'ils sont enregistrés par la machine Myers se trouve adapté au dos des longues rangées de leviers. Cette machine à compter sur le plan de celle qui sert à calculer le nombre de journaux imprimés par une presse est protégée par une porte qui ne peut être ouverte que par les officiers électoraux.

Par conséquent, à la fin de la votation on pourra immédiatement connaître, en employant ce mécanisme, le résultat exact de l'élection, car les votes donnés en faveur de chaque candidat se trouveront indiqués par les machines à compter; et, ce qui ajoute un nouvel appoint en faveur de cette invention, c'est que les erreurs se trouveront pratiquement impossibles tant que la machine se trouvera en bon état.

NOS GLADIATEURS.

Tout récemment l'on pouvait voir dans toutes les vitrines des Etats-Unis une gravure représentant un homme de haute stature, très fort, ayant le visage rasé d'un cocher anglais, le torse nu et foulant aux pieds de ses jambes musclées un globe terrestre. Tout le monde en Amérique savait qu'il avait sous les yeux le portrait de la célébrité la plus en vogue aux Etats-Unis, John L. Sullivan, le champion du monde.

Les admirateurs de Sullivan s'extasiaient surtout devant sa ceinture. La ceinture est pour le boxeur l'enseigne du métier, et révèle à première vue le degré de popularité dont jouit l'artiste. Au lieu de le couvrir de couronnes de lauriers, ses admirateurs lui font hommage de ceintures, souvent d'une richesse inouïe. Sullivan en possède une toute en or, enrichie de 397 brillants et qui a coûté 8,000 dollars.

Les gladiateurs de l'antiquité ne se doutaient pas de l'entraînement auquel doit se soumettre un athlète du dix-neuvième siècle pour devenir le premier boxeur de son temps.

Dans ses "Souvenirs d'un gladiateur au dix-neuvième siècle," Sullivan décrit toutes les phases de l'entraînement:

"Je me lève, raconte-t-il, à six heures. Je prends un bain d'eau salée, et je me fais frictionner à sec par mes "traîneurs" avec des serviettes très rêches.

"Ensuite je m'exerce à soulever des poids et je vais faire une promenade ou lire les journaux. A huit heures, je déjeûne, je mange une côtelette de mouton, un morceau de pain rassis et deux tasses de thé. A dix heures je fais au pas une grande promenade d'au moins douze milles anglais, les deux derniers en courant. En rentrant chez moi je me couche et mes deux "traineurs" me couvrent de lourdes et chaudes couvertures. Je reste ainsi couché quelque temps dans une forte transpiration, puis je me déshabille et je me fais essuyer à sec pour me recoucher aussitôt et provoquer une seconde transpiration.

"Cette opération continue jusqu'à ce que je cesse de transpirer. Alors je prends une douche pendant quinze minutes; on m'essuie de nouveau et je me couche sur une planche de chêne. Après m'être reposé quelques instants comme cela, je me fais masser."

Ensuite Sullivan dîne de rosbif ou de gigot, toujours accompagné de pain rassis et arrosé de bière. A quatre heures, il prend de nouveau un bain, ensuite des exercices avec de grandes boules jusqu'à ce qu'il transpire et répétition des frictions alternées avec des sueurs.

Le menu du souper est pareil à celui du dîner avec l'adjonction d'un plat de pommes cuites.

Le soir M. le gladiateur joue aux cartes et se couche à dix heures.

Cet entraînement doit être scrupuleusement observé pendant huit semaines avant le combat. Sullivan ne trouve pas nécessaire de s'exercer beaucoup à la boxe, il se contente de donner tous les jours, pendant une demi-heure, des coups de poing dans un sac de sable suspendu au plafond.

Mais ni ce scrupuleux entraînement, ni la force de ses poings, ni son assurance n'ont sauvé Sullivan de la disgrâce, lorsqu'un beau jour il s'est trouvé en présence d'un autre boxeur plus jeune, plus adroit, et qui, d'un coup de poing, l'a terrassé.

Sullivan subit cette humiliation il y a un peu plus de deux ans dans la Nouvelle-Orléans, dans cette même ville, où il y a quatorze ans, il avait été proclamé le champion de la boxe.

Depuis longtemps on avait entendu parler d'un nouvel astre qui se levait, le boxeur Jim Corbett, de Californie. Après de longs préparatifs, il fut décidé que Corbett et Sullivan se rencontreraient dans l'arène de la Nouvelle-Orléans.

Plus de dix mille spectateurs vinrent assister à cette lutte; des cris sauvages retentirent lorsqu'on aperçut dans la foule deux dames en habits d'homme, venues dans l'espoir d'assister à un spectacle interdit au beau sexe. Les deux dames furent expulsées au milieu des huées et des grognements.

Mais des cris d'expectative plus bruyants encore lorsque la foule apprit que les gladiateurs étaient arrivés et se déshabillaient dans leurs loges.

L'impatience de la foule grandissait de minute en minute. Les hommes riaient hystériquement comme des imbéciles, criaient, discutaient sans savoir ce qu'ils disaient et poussaient des cris sauvages.

Enfin Sullivan accompagné de ses deux traîneurs et de quelques amis, fit son entrée sur les tréteaux. Aussitôt après lui arriva Corbett avec sa suite. Le professeur John Duffy, éiu president des médiateurs, serra la main aux deux champions. Les membres du jury mirent d'accord les montres des lutteurs et firent peser les gants. Ensuite le professeur Duffy invita les deux gladiateurs à un "shake hand's," et la lutte commença.

Sullivan, les poings serrés, restait immobile au milieu, tandis que Corbett, agitant les bras, tournait autour de son adversaire comme s'il exécutait une figure de danse. De temps en temps Sullivan lançait un coup de poing, mais son rival réussissait à le parer à temps. Tous les deux étaient fortement excités et la sueur ruisselait sur leurs visages.

Enfin, au cinquième tour, quand Sullivan se jeta sur son rival, Corbett lui porta un coup à l'oreille gauche et un autre au nez.

Le champion du monde resta un moment abasourdi; son visage se couvrit de sang, tandis que son rival le bourrait de coups de poing dans la nuque, dans les côtés, dans les reins, au milieu des cris de la foule qui ne tenait en place.

Des chapeaux, des bâtons, des mouchoirs furent jetés en l'air.

Tout le monde comprenait que la victoire resterait à Corbett. Le champion semblait déjà exténué et étourdi par les coups de Corbett qui le battait comme s'il enfonçait des clous avec un marteau.

Tout à coup, l'on entendit un cri joyeux. Sullivan venait de lancer un grand coup de poing dans les côtés de son rival, mais lorsqu'il voulut s'élancer sur lui de nouveau il rencontra une forte résistance. Sullivan continua à poursuivre Corbett qui lui échappait toujours.

Le champion commençait à se fâcher. Il n'avait pas réussi une seule fois à lancer un de ses fameux coups de la main droite, il n'atteignait son rival que de la main gauche.

La foule riait ironiquement. Les personnes qui avaient parié pour Sullivan baissaient la tête.

Corbett, qui avait l'air tout frais, attaquait sérieusement, battant Sullivan tantôt de droite, tantôt de gauche, les coups dans les joues étaient terribles, mais Sullivan tenait toujours.

Le vingtième tour était le dernier. Sullivan fit une tentative d'attaque qui fut arrêtée par un violent coup que lui porta Corbett, suivi d'autres coups qui se succédaient plus rapides que l'éclair, jusqu'à ce que le champion roulât par terre. Il essaya de se relever, mais tomba de nouveau et resta dix secondes sans pouvoir se lever. Le champion était vaincu. Corbett courut vers lui pour lui serrer la main selon la coutume.. Sullivan, entouré par ses traineurs, gisait immobile, pendant qu'on l'essuyait avec une éponge imbibée d'alcool.

Tout à coup il lui vint l'idée de prononcer un speech.

Il se souleva péniblement, se tenant d'une main à la corde qui entourait les tréteaux et de l'autre agitant son gant ensanglanté pour faire taire les hurlements de la foule.

Tous se turent dans l'attente du chant du cygne du gladiateur.

Ses lèvres tuméfiées se mouvaient avec peine, mais on n'entendait pas un son: enfin la voix revint au champion.

"Gentlemen, dit-il, c'est une vieille histoire que celle de la victoire du jeune sur le vieux. J'ai déjà des cheveux blancs, j'aurais dû me le rappeler plus tôt. Je suis cependant heureux de savoir que le nouveau champion un est Américain. C'est tout ce que j'avais à vous dire."

On soutint Sullivan jusque dans sa loge; le médecin se disposa à lui recoudre le nez. Ses amis très attristés l'environnaient; il régnait un silence coupé seulement par les sanglots du champion terrassé.

—Il n'y a plus de Sullivan dit-il enfin tristement. Ce matin encore j'avais une légion d'amis, beaucoup d'entre eux voudront-ils me reconnaître maintenant?

Puis s'adressant aux personnes qui avaient parié pour lui, il leur dit:

—Je regrette beaucoup, messieurs, que vous ayez perdu tant d'argent pour moi.

Il demanda de la bière et but avec plaisir deux bocks.

—Si je n'avais jamais bu que de la bière et ne lui avais pas préféré le champagne, dit-il, j'aurais été beaucoup plus fort que je ne le suis. Corbett est l'homme le plus intelligent du monde. J'ai supporté les coups qu'il m'a donnés jusqu'au dernier. Je ne sais pas où il m'a atteint, mais j'ai eu le sentiment que je tombais dans un gouffre et je plongeais dans l'eau. Quand je me suis réveillé, tout était fini; on me faisait respirer les sels.

La femme de Corbett se trouvait à New York et attendait anxieusement des nouvelles. Lorsque le télégraphe lui fit savoir que Corbett avait cassé le nez à son rival, Mde Corbett et ses amies ne purent retenir des exclamations de joie.

Mais quand elle apprit que le combat était terminé et Sullivan vaincu, Mrs Corbett cria à ses amies:

—Embrassez-moi, Jim est le champion du monde; il ne changerait pas de place avec le président!

M. READER.

UN JUGE ASSAILLI.

Hyde Park, 23—Vers les huit heures du soir, Mme Rhoda V. Keefe, accompagnée de son fils, est entrée dans les bureaux du juge Terry pour lui demander d'émettre un mandat d'arrestation contre une personne inconnue.

Le juge refusa net. Alors Mme Keefe devint furieuse et sortant de dessous ses vêtements une clef anglaise, ce qu'on appelle en anglais un *monkey wrench*, elle en asséna un grand coup sur la tête vénérable de Son Honneur le juge Terry.

Le juge s'enfuit dans une autre chambre, poursuivi par Mme Keefe et son fils. Ce dernier tira alors plusieurs coups de revolver.

Non satisfaits de leur œuvre, la mère et le fils se rendirent au poste de police qui se trouve dans le même édifice, et rencontrant l'officier Rooney, ils tirèrent sur lui.

La mère et le fils s'en retournèrent alors chez eux et se préparèrent à soutenir un véritable siège.

Ces deux personnes sont atteintes d'aliénation mentale, et lorsque le fils fut arrêté, il a dit: "Il n'y a pas de justice ici, on n'a pas voulu arrêter la personne que je signalais et on arrête ma mère."

Mais pour arrêter ce fou et cette folle, on éprouva beaucoup de difficulté; car ils se barricadèrent dans leur maison et il fallut emporter la place d'assaut.

Le soir de la tragédie dans les bureaux du juge, la police tenta deux ou trois fois de pénétrer dans la maison habitée par Mme Keefe et son fils, mais elle n'y put parvenir. On attendit donc au lendemain pour faire une suprême tentative. Toute la nuit la police surveilla la place.

Le lendemain la police fit deux attaques, et finalement un peloton de cinq agents de police, ayant à leur tête le chef de police, s'élancèrent vers la maison et parvinrent à en enfoncer la porte de devant.

Mme Keefe s'empara alors d'un grand couteau à boucherie et elle s'elança sur le chef de police qui ne fut pas assez prompt pour éviter complètement le coup. Le couteau l'atteignit à la tête et lui fit une blessure légère.

Les autres agents de police ne perdirent pas une minute; ils entourèrent le fils de la folle, et après une lutte terrible, ils parvinrent à s'en saisir. Pendant ce temps-là le chef de police s'emparait du couteau de Mme Keefe, puis parvenait à arrêter cette forcenée, malgré sa résistance opiniâtre. Cette femme se battait comme une véritable folle.

Le couple fut conduit au poste, où des médecins aliénistes vinrent examiner les deux maniaques. Ces médecins conseillèrent aux autorités d'interner la mère Keefe et son fils dans l'Asile de Taunton.

Mde Keefe est surtout absolument insensée quand elle parle de la Franc-maçonnerie et de la religion. Elle est née à Lowell où elle vêcut un grand nombre d'années. Elle était garde-malade. Son fils James est né lui aussi dans la Ville des Fuseaux (Spindle City). Il s'amagine que tout le monde lui en veut et cherche à lui faire du mal.

Tous deux seront envoyés à l'asile des aliénés à Taunton.

ELLE VEUT $10,000.

Haverhill, 22 nov—M. George T. Leighton, comptable dans la fabrique de Chick Bros, a épousé hier Mlle Lillian F. Tobey de cette ville.

Hier soir, une brillante réception a eu lieu à la résidence de la nouvelle mariée.

Aujourd'hui Leighton est poursuivi dans la somme de $10,000 de dommages-intérêts pour avoir négligé, malgré ses promesses, d'epouser Mlle Ella F Armstrong, une modiste en vue de Haverhill.

La plaignante allègue qu'elle a reçu les attentions de Leighton pendant plusieurs années et qu'ils étaient fiancés.

Leighton est en voyage de noces et ses propriétés ont été saisies.

C'est l'ex-sénateur Brickett qui est l'avocat de Mlle Armstrong.

UNE VIE SACRIFIEE.

Woburn, 22 nov. — Petrene Matson, une très jolie danoise, est morte ici hier, des suites d'une opération criminelle. Une autopsie a été pratiquée cette après-midi et la police a été avertie de s'occuper de l'affaire.

Cette jeune fille n'avait que 21 ans. Il y a eu trois semaines aujourd'hui elle retournait vivre chez son oncle. Pendant quelque temps elle avait vécu avec sa sœur, Mde Mary Larsen, à Winchester, et elle disparut un jour sans qu'on put savoir ou elle était allée. Le 1er novembre, la malheureuse jeune fille arriva chez son oncle en cette ville à qui elle dit qu'elle était venue à pied de la gare de Woburn, une distance de près de deux milles.

L'oncle et sa famille furent surpris de l'état dans lequel la jeune fille se trouvait; elle était pâle et paraissait souffrante.

Un médecin fut appelé et la jeune fille lui raconta qu'une opération criminelle avait ete opérée sur sa personne.

Elle ne voulut rien dire de plus, même quand elle sut qu'elle allait mourir.

Cette jeune fille habitait ce pays depuis quatre ans. Elle naquit près de Copenhague.

La police prétend être en état de découvrir quel médecin est responsable de la mort de la belle Petrene Watson.

Un Parc National.

La province de Québec aura bientôt un parc national. Un projet de loi sera présenté à la législature à cet effet.

Ce parc qui comprendra 2,500 milles carrés sera situé en plein cœur des Laurentides.

Les vastes terrains situés au nord des comtés de Québec, Montmorency et Charlevoix et le territoire compris entre Québec et le lac St-Jean seront enfermés dans les limites du nouveau parc.

La pêche et la chasse seront défendues dans ce parc où le gouvernement préservera de la destruction la majesté primitive des grandes forêts et les richesses naturelles de la région.

Le projet de loi contient aussi une clause démandant que 14,750 acres de terrain situés à 84 milles de Montréal dans le canton de Grandison, comté de Terrebonne, soient réservés par le gouvernement.

Un syndicat représenté par le Dr Camille Laviolette, de Montréal, va demander à la législature une concession de 400 acres de terrain dans cette réserve dans le but d'y fonder un hôpital pour le traitement des maladies pulmonaires.

LES NEGRES AU CONGRES.

Pour la première fois depuis l'affranchissement des nègres dans le Sud, leur race ne sera pas représentée au prochain congrès à Washington.

Murray, de la Caroline du Sud, et Cheatham, de la Caroline du Nord, sont les seuls nègres qui aient fait partie du congrès depuis quelques années, et, détail à noter, ils n'y ont jamais siégé simultanément. Tous deux ont été battus aux dernières élections: Murray par le colonel Elliott, démocrate, et Cheatham par le congressman actuel M F. E. Woodward, également démocrate. C'est la deuxième fois que Cheatham est battu par M. Woodward dans un district où les électeurs nègres sont en majorité. Cheatham, il est vrai, a annoncé qu'il se proposait de contester l'élection de M Woodward; mais il en sera, d'ailleurs, pour ses frais.

Un autre fait à noter à ce propos, c'est que, bien que la prochaine législature de la Caroline du Nord se trouve être anti-démocrate pour la première fois depuis vingt-deux ans, il y aura parmi ses membres moins de nègres qu'à aucune autre session depuis la guerre de sécession. La race noire ne sera même pas représentée au sénat de l'Etat, et, à l'assemblée, il n'y aura que trois nègres sur cent-vingt membres.

L'HEURE

Qu'il est Ailleurs quand il est Midi a Montreal.

Quand il est midi à Montréal, il est, à

Paris (France) 5.02 p. m.
Londres (Angleterre) 4.54 p. m.
Vienne (Autriche) 6 p. m.
Berlin (Prusse) 5 48 p. m.
St-Petersbourg (Russie) 6 55 p. m.
Rome (Italie) 5 44 p. m
Madrid (Espagne) 4 39 p. m.
Constantinople (Turquie) 6 50 p. m.
Bruxelles (Belgique) 5.11 p. m.
Amsterdam (Hollande) 5 14 p. m.
Athènes (Grèce) 6.29 p. m.
Berne (Suisse) 5.24 p. m.
Dublin (Irlande) 4.29 p. m.
Edimbourg (Ecosse) 4 41 p. m.
Hambourg (Allemagne) 6 01 p. m.
Jérusalem (Judée) 7 15 p. m.
Stockholm (Suède) 6.06 p. m.
Boston (Etats-Unis) 12.10 p. m.
Charlottetown (Ile du P. Edouard) 12.42 p. m.
Fredericton (Nouveau-Brunswick) 12 27 p. m.
Halifax (N.-Ecosse) 12.40 p. m.
Rio Janeiro (Brésil) 2 91 p. m.
Québec (Canada) 12.09 p. m.
La Havane (Cuba, Antilles) 11.24 a. m.
Hong Kong (Chine) 10.31 a. m.
Mexico (Mexique) 10 18 a. m.
New-York (Etats-Unis) 11 58 a. m.
Ottawa (Canada) 11.51 a. m.
Pekin (Chine) 12.40 p. m.
Toronto (Canada) 11.36 a. m.
Washington (E.-U.) 11.46 a. m.
Yedo (Japon) 2.15 a. m.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

L'HON. M. TASSÉ.

—L'hon. sénateur Tassé a passé une assez bonne nuit, vendredi matin, les médecins l'ont trouvé un peu mieux. Dans l'après-midi, il était très souffrant.

Vendredi soir à neuf heures, M. le supérieur du Séminaire lui a porté le Saint Viatique et lui à administré l'Extrême-Onction.

AU PENITENCIER.

—Le constable spécial Redmond à l'emploi de la compagnie du Grand Tronc, gare Bonaventure, a fait une bonne capture.

A maintes reprises depuis quelques semaines les passagers se sont plaints à la compagnie de la disparition de leurs paletots, sacoches, etc. laissés sur les banquettes avant le départ des convois.

Le constable Redmond fut chargé de surveiller l'abord des wagons, en habit civil. Il aperçut un individu qui allait d'un train à l'autre avant que le conducteur dise: "All aboard!" Le personnage montait à une extrémité du char et sortait par l'autre.

C'est ainsi qu'il monta dans le train en partance pour l'ouest et s'empara d'un pardessus en melton. Redmond ayant vu agir notre homme, l'arrêta immédiatement. Le prisonnier déclara se nommer J. O. Bourdeau, de St Albans Vt.

Au poste de police No 6 on a trouvé sur lui des clefs pour ouvrir les voies d'évitement sur les chemins de fer du Grand-Tronc, du Vermont Central ainsi que du Delaware et Hudson.

On trouva aussi sur lui des clefs pour ouvrir les chars à passagers sur ces mêmes lignes de chemin de fer.

Le juge Desnoyers, en prononçant la sentence a déclaré qu'il fallait que le public voyageur soit protégé. En conséquence, il a voulu faire un exemple et a condamné Bourdeau à trois ans de détention au penitencier de St Vincent de Paul.

QUEBEC

SQUELETTES DÉCOUVERTS.

—Les ouvriers qui travaillent à l'excavation du terrain de l'archevêché ont découvert quatre cercueils contenant des ossements et deux boulets de canons. Il existait sous le régime français une chapelle et un cimetière à cet endroit.

OTTAWA,

A PROPOS D'ELECTIONS.

—Le *Herald* a dit tenir de l'hon. M. Angers lui même qu'il n'y aura pas de session avant les élections.

C'est assez difficile à croire, retorque l'*Événement*, attendu que l'honorable ministre de l'Agriculture a dit tout le contraire, lors d'un récent voyage à Québec. D'ailleurs, l'opinion générale veut qu'il y ait encore une session avant les élections générales.

TORONTO,

LA FEMME HOMME.

—On prétend que la mulâtresse Clara Ford, accusée du meurtre du jeune Westwood, a fait une confession et que tout sera connu à l'enquête préliminaire qui doit commencer le 28 courant.

L'habitude que l'accusée avait de s'habiller en homme a excité déjà pas mal de commentaires.

Ce sont les circonstances, paraît-il, qui ont forcé Clara d'endosser des vêtements d'hommes.

Elle eut, il y a quelques années, une irrésistible envie de voyager et, sans le sou vaillant, se mit en route.

Se trouvant dans le besoin à Chicago, elle voulut travailler à tout prix et se déguisa pour trouver de l'emploi dans une écurie de louage. Elle fit des progrès rapides et devint cocher.

Clara possédait une fort jolie voix et se mit à chanter dans les églises. On raconte même qu'elle portait surplis et soutanes dans certaine église anglicane de Chicago où une dame de Toronto la reconnut et fit part de la chose au pasteur.

Questionnée par celui-ci elle avoua tout en déclarant que ne pouvant trouver du travail de femme elle avait résolu de se faire passer pour un homme.

STRATFORD, Ont

CHATELLE.

—Les parents de Chatelle, l'assassin de la petite Jessie Keith, vont abandonner le criminel à son sort.

Plusieurs personnes ont écrit au frère de M. Chatelle, à St Hyacinthe, offrant de défendre l'accusé en plaidant la folie.

Les parents du prisonnier paraissent convaincus qu'il jouit de la plénitude de ses facultés mentales.

Chatelle est le fils d'un second lit. Une de ses sœurs est religieuse.

ST JEAN,

L'INCENDIAIRE DAIGNAULT.

—On a annoncé l'autre jour que Joseph Daignault, de Sherrington, avait été envoyé aux assises par le magistrat de police de St Jean, sous accusation de crime d'incendie.

Daignault a été interné à la prison en attendant l'ouverture du terme criminel.

Mais, il n'est pas resté inactif dans sa cellule. M. Alexis Cartier l'a surpris en train de scier les barreaux de fer de son cachot.

Il se servait pour cela d'un couteau qu'il avait tout simplement formé en scie.

L'arrivée du geôlier Cartier l'a empêché de continuer son travail préparatoire à l'évasion.

A Clean Collar

One of you can keep clean all the time a collar that does not wilt when you get over-heated; that does not fray on the edge, or tear out at the buttonholes, and can be cleaned by simply wiping off with a wet sponge or cloth. These collars and cuffs are made by covering linen collars or cuffs on both sides with waterproof "celluloid," thus giving strength and durability. They are the *only* waterproof goods so made, and every piece is stamped as follows:

TRADE ELLULOID MARK.

Ask for this, and refuse to take any imitation if you expect satisfaction. If your dealer does not keep them, send direct to us, enclosing amount, and we will mail you sample. Collars 25 cts. each. Cuffs 50 cts. pair. State size, and whether stand-up or turned-down collar is wanted.

THE CELLULOID CO.,
427-29 Broadway,
New York.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ... 50
Trois mois, ... 25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE, 67 rue Merket, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL, 29 NOV 1894.

Epée à Deux Tranchants.

L'*Opinion Publique* de Worcester se pose la question suivante :

"Qui a mêlé la religion à la politique dans la lutte qui vient de se terminer?"

Et il se répond que ce sont les républicains. Pour un comble, voilà un comble !

Les journaux démocrates remplissaient leurs colonnes d'appels aux préjugés bien avant que leurs adversaires, forcés par les circonstances, eussent consenti bien malgré eux à faire la lutte sur ce terrain. Tous ceux que le parti pris n'aveugle pas avouront que cette assertion est véridique en tous points.

C'est si vrai qu'après l'election un journal démocrate de cette ville s'ecriait que son parti avait fait une grande faute en se servant de l'A. P. A. et des questions de religion comme cheval de bataille. Dans le temps nous avons publié ces paroles du confrère.

Comme ils sont drôles nos adversaires ! Pendant la dernière élection, comprenant toute l'inanité de defendre un parti qui a commis toute une kyrielle de fautes, ils se sont rabattus sur des questions de religion, accusant les républicains d'accointance avec les fanatiques, tandis qu'eux se prétendaient "les saints des nouveaux jours," n'ayant pas l'ombre même d'un rapport avec la secte d'intolérants qui se nomme l'A. P. A.

Les republicains, mis de la sorte en accusation, ont riposté vigoureusement. Nous avons pouvé avec des preuves les plus patentes à l'appui de nos dires, que les démocrates haut côtes dans leur parti étaient non seulement de membres ordinaires de l'A. P. A., mais des chefs de cette société d'orangistes importes. Nous avons cité le nom du Rev. Claude Rabotesu, le chef de l'A. P. A. en cette ville, qui a déclaré devant un nombreux auditoire qu'il était démocrate et qu'il y avait plus de membres de l'A. P. A. dans le parti de Cleveland qu'on le supposait généralement.

Mais nos adversaires, n'ayant pas d'autre corde à leur arc, continuèrent à ferrailler dans cette arène dangereuse, et ils en sont sortis éclopés et honteux. Et après la votation, malgré les prophéties des démocrates, on s'est aperçu que l'A. P. A. n'avait pu faire sentir son influence d'une manière sensible dans le camp républicain.

Aujourd'hui, pour donner le change au public, une feuille démocratique pousse l'oubli des événements de la dernière batail e électorale jusqu'au point de prétendre que ce sont les républicains qui ont mêlé la religion à la politique.

Quelle bonne farce!

Mais l'*Opinion Publique* a une bonne raison pour parler comme elle le fait. Les appels aux préjugés étant une épée à deux tranchants, nos adversaires ont été blessés quasi mortellement justement avec cette arme dont ils attendaient des effets si désastreux contre les républicains. C'est pourquoi vous les entendez aujourd'hui crier comme des sourds que les républicains mêlent la religion à la politique.

Ah ! vous avez voulu jouer avec le feu ; eh bien ! puisque vous vous êtes brûlés, vous devriez au moins avoir le stoïcisme de ne pas nous étourdir par vos lamentations à la Jérémie.

Vous nous avez forcé de démontrer qu'il y avait des fanatiques dans es rangs démocratiques, car vous prétendiez impudemment que non, et chaque fois que nous arrivons avec une preuve, vous vous plaignez. Ainsi, ce qui a fait écrire au rédacteur de l'*Opinion Publique* son récent article dans lequel il prétend que les républicains ont mêlé la religion à la politique, ce sont ces quelques lignes de l'*Indépendant* :

"Nos confrères canadiens du parti opposé voudront-ils nous expliquer comment il se fait que les républicains de Woonsocket, "ces infâmes, misérables, lâches et criminels aptuis de l'A. P. A. ; ces ogres fanatiques qui, si la chose était possible, ne feraient du Pape et de son Eglise qu'une immense boucherie ; bref, que ces suppôts de Satan dont le rêve éternel est la destruction de tout ce qui ne leur touche pas de près," ont choisi comme candidat à la mairie un *catholique d'origine française*, (l'honorable M. A. J. Pothier), ne de *parents catholiques*, dans le *catholique* Canada, et que, d'un autre côté, les démocrates de la même ville, qui sont tous "des ennemis jurés de l'A. P. A., des piliers de l'Eglise catholique, des défenseurs du Pape, enfin des anges terrestres dont les ailes sont à la veille de pousser," ont choisi comme candidat au même poste un *Canadien* (M. Delabarre) né de parents *catholiques*, mais qui est devenu *protestant*, et dont les *sympathies pour l'A. P. A. sont bien connues* !

"Allons, messieurs, avouez qu'en mêlant la Religion à la Politique vous vous êtes fourré le doigt dans l'œil jusqu'à la troisième phalange, ou prouvez que Mgr Ireland est un sot qui ne sait ce qu'il dit, et qu'il n'y a pas un membre de l'A. P. A. dans les rangs de la démocratie.

"N'allez pas, surtout, battre la campagne et déplacer la question.

"—Y a-t-il des fanatiques dans votre parti? Si vous répondez affirmativement, nous aurons le droit de vous demander : "Pourquoi, alors, vous esquinter à blâmer les républicains qui sont exactement dans votre cas?" Et si vous répondez négativement, nous n'hésitons pas à vous donner le démenti le plus formel. Les faits sont plus éloquents que vos cornettes !

"Sortez de là, si vous en êtes capable !"

L'*Opinion Publique* prend aussitôt la tangente en prétendant que M. Delabarre n'est pas le candidat du parti démocratique quoiqu'il ait été nommé par les démocrates. Il ajoute que M. De abarre est l'homme d'une cliq e. Où était donc le parti démocrate quand M. Delabarre a été nommé candidat?

Personne ne sera dupe de cette supercherie cousue de fil blanc.

C'est bien simple, les démocrates voudraient bien se servir de la religion pour faire de la politique, mais ils ne veulent pas que nous les suivions sur ce terrain.

Dans l'arène publique, celui qui recevrait un coup de poing sur une joue et présenterait l'autre serait un sot. Imaginez vous un homme armé d'une épée et qui blâmerait son adversaire de ce qu'il se servirait aussi d'une épée pour e combattre.

Eh bien ! les démocrates agissent précisément de la sorte.

C'est brave, n'est-ce pas?

L'Hon. Aram J. Pothier.

Nous lisons dans l'*Espérance* :

La convention républicaine, tenue mercredi soir dans la salle Bouvier, rue High, a nommé l'hon. Aram J. Pothier, candidat à la mairie de Woonsocket par acclamation.

C'est un des plus beaux tributs d'éloges faits à l'habilité, à l'intégrité et à la personne de l'hon. M. Pothier, maire actuel de cette ville prospère et progressive.

La convention était présidée par M. Leonard S. Allen et M. Wm. A. Smithson en était le secrétaire.

M. Frank Holden, dans un discours remarquable, présenta le nom de l'hon Aram J. Pothier, comme candidat du parti républicain à la mairie. Cette nomination fut secondée par M. Joseph Bouvier, acclamée par les délégués et la foule de citoyens qui remplissaient la salle.

M. Bouvier, en secondant la nomination, s'exprima comme suit : "Je suis heureux de seconder la nomination d'un homme qui a fait son devoir, tout son devoir, comme maire de notre ville. J'ai la conviction qu'il le fera encore. Son année d'administration a été une des meilleures, sinon la meilleure, depuis que la ville de Woonsocket existe. A tous les points de vue notre maire a fait les choses d'une manière habile et il s'est montré entièrement qualifié pour les devoirs inhérents à cette position. C'est pourquoi j'approuve la nomination de l'hon M. Pothier et j'espère qu'elle recevra l'appui de tous les citoyens. Nous en avons eu assez de l'administration démocratique ; il n'est point nécessaire d'en avoir plus à l'avenir."

Une délégation composée de MM. Bouvier, Cook et Whipple a été nommée pour informer l'hon. Aram J. Pothier de sa nomination et l'inviter à venir devant la convention.

M. J.-B. Fontaine, dans une très jolie improvisation, critiqua vertement la convention démocratique à propos des accusations enfantines qu'elle a portées contre M. Pothier, pour n'avoir pas exercé le droit de *veto* plus souvent. Il fut très heureux dans ses remarques.

L'hon. Aram J. Pothier accompagné des membres du comité, fit son entrée dans la salle. Après les présentations d'usage, l'hon. M. Pothier prit la parole. Il accepta avec gratitude l'honneur d'être le porte-drapeau du parti républicain. Il passa ensuite en revue tous les actes de son administration comme maire et il invita la critique à se prononcer sans ambage sur ses travaux et ceux de ses conseillers.

L'hon. M. Pothier appuya tous ses dires sur des chiffres. Son administration n'est entachée d'aucune faute, d'aucun *boodlage*, d'aucune erreur, et l'opposition intempestive que lui suscitent les chefs démocrates est loin d'avancer leur cause.

FRANC PARLER.

Le Rev. W. W. Harris, pasteur de l'église de la rue Paige de cette ville, a dit quelques bonnes grosses vérités aux protestants dans un de ces récents prêches. Nous ne pouvons résister au désir de placer sous les yeux de nos lecteurs les points les plus saillants de cette allocution.

"Les enfants, a dit ce révérend monsieur, sont sur la terre les êtres qui forment la classe la plus importante. Dans trente ans d'ici les enfants d'aujourd'hui seront les maîtres dans l'Etat, et cependant nos églises ne s'occupent pas du tout de ces enfants.

"Les catholiques et les baptistes (*pedo baptists*) prennent quelque intérêt à leurs enfants, mais nous avons été accoutumé à voir la chose comme si c'était une espèce de sacrilège et nous sommes surpris de voir que le feu ne descend pas du ciel pour les consumer.

"Même de nos jours des lamentations sur le ton plaintif, que dis-je? des hurlements épouvantables s'élèvent dans tout le pays, à cause de la grande puissance de l'Eglise catholique. Cette puissance est due au fait qu'ils obéissent aux commandements de Dieu au moins sous deux rapports. Ils ont peuplé la terre d'enfants, et à partir de la naissance de ces enfants l'Eglise a eu la vue sur eux. Le seul bon moyen pour les protestants de résoudre la question catholique, c'est de suivre l'exemple des catholiques.

"On a beaucoup parlé de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Cette doctrine est défendue avec plus de zèle que si c'était une loi divine. Plusieurs d'entre nous se sont laissés prendre à cette phrase trompeuse et ont été induits à croire que c'est une saine doctrine.

"L'Eglise romaine ne croit pas à cette sorte de doctrine ; ni moi non plus.

"Elle reconnaît que ce n'est qu'un subterfuge pour détruire sa puissance.

"L'unique gouvernement idéal est une theocratie, et je soutiens que c'est impossible de séparer l'église de l'Etat. C'est comme séparer la tête du tronc à un homme et croire qu'il va continuer de vivre. L'église doit dominer le monde.

"Ne blâmez pas l'Eglise romaine. Si j'étais le Pape je sais que je ferais justement comme lui.

"Au moins l'Eglise romaine est conséquence et elle pratique ce qu'elle prêche. Voilà ce que je devrais faire. Je blâme les protestants de ce pays pour leur négligence coupable envers leurs enfants, et il en est résulté qu'un grand nombre d'enfants sont de nom classés parmi les protestants tout en n'ayant aucune religion."

Nous laissons à chacun le soin de faire les réflexions que lui suggèrera cet aveu du ministre Harris.

"J'ai dit que la presse était "une puissance créatrice ou "destructive. La bonne presse "fait beaucoup de bien ; la mauvaise beaucoup de mal. Il y a "souvent de l'héroïsme. Messieurs, chez le journaliste qui "lutte toute sa vie pour le triomphe d'une idée, la défense d'un "principe, malgré les préjugés et "l'ignorance de ses contemporains ; oui, il y a un grand "dévouement héroïque dans l'écrivain qui dévoue sa vie à la "tâche ingrate du journalisme, "qui travaille à éclairer le foyer "domestique par la diffusion des "lumières, à le moraliser par le "récit des nobles actions et des "grandes vertus, qui soutient "l'homme public dans ses faiblesses, le console dans ses "échecs et l'élève dans les jours "de triomphe ; qui dénonce les "traîtres, les voue à l'ignominie "publique et exalte comme ils le "méritent les citoyens qui se "dévouent à la défense des droits "publics et des institutions nationales."

HONORÉ MERCIER.

Les nègres forment 50 pour cent de a population de la Caroline du Sud et 57 pour cent du Mississippi. N'oublions pas qu'il y a huit fois plus de nègres aux Etats-Unis que de Canadiens-français.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 1er Nov. 1894.

M. l'Administrateur,

Il faut croire que le maire de Rome, le prince Emmanuel Ruspoli, a un plaisir immense dans la libre Amérique, puisque hier le conseil municipal de Rome a reçu une lettre du noble romain annonçant qu'il consignait sa démission entre les mains de la *junta*. La *junta* surprise, abassourdie, ahurrie, s'esthâtée d'assembler tous les conseillers et leur a fait part de la courante nouvelle. L'étonnement n'a fait que s'accroître avec le nombre de ceux qui le partageaient, et lorsque le président de la *junta*, l'honorable Galuppi, a proposé de ne pas accepter les démissions du maire de Rome, Emmanuel Ruspoli, tout le conseil s'est levé, donnant ainsi un vote unanime.

On ne parle en ce moment à Rome que de l'affaire du juif Dreyfus, capitaine de l'artillerie française, traître à sa patrie comme Judas le fut à Jésus Christ. Cet Israëlite altéré d'or a vendu à l'Allemagne et l'Italie le plan des forteresses de la frontière de l'est français. Il a de plus, par ses instructions, fait arrêter en Allemagne et en Italie tous les officiers français qui y étaient envoyés en mission secrète. De famille moyenne au point de vue financier, ce juif jouait des millions, et dépensait des cent mille francs pour l'entretien de certaines *odalisques* des boulevards parisiens, vierges douteuses que le public surveille constamment. Le ministère de la guerre français à force d'argent a pu faire parler une de ces *dulcinées*, et le renard (jadis, on disait le lion) de la tribu de Judas a été pris et encagé.

La sècheresse est telle dans l'île de Sardaigne, que tous les puits sont vides ; les torrents arides, les ruisseaux et rivières n'ont qu'un filet d'eau. Les prairies sont brûlées plus encore qu'au mois d'Août. Les propriétaires de bestiaux qui voient leurs troupeaux voués à la mort se hâte de vendre leurs bêtes à des prix dérisoires. Le peuple, déjà si misérable dans cette île, meurt littéralement de faim et se dispose à partir en masse pour le Brésil et a République Argentine.

Comme je vous l'ai écrit en son temps, le triomphe des démocrates américains avait attristé le Pape et plusieurs membres du Sacré Collège qui prévoyaient ce qui est arrivé, c'est-à-dire que l'administration de Cleveland affamerait le peuple et engraisserait les capitalistes. La nouvelle du triomphe des républicains, qui est arrivée ce matin au Vatican, a causé une joyeuse surprise. Le fait est qu'aujourd'hui dans tous les cercles pontificaux et à la propagande, on ne parle que de l'Amérique et de l'avenir heureux qui lui est préparé par l'administration nouvelle. La déconnture de l'infortuné Wilson, le père du bill, cause l'étonnement général.

Hier l'Agro Romain a été témoin d'une bataille en règle. Deux propriétaires fort puissants, Tittoni et Corsetti, sont en querelle depuis un an à propos de rien. A propos d'une vache qui a mangé durant une demi heure l'avoine du voisin. Naturellement, les serviteurs ont poussé la querelle de leurs maîtres, et depuis longtemps la haine d'en haut arrivé jusqu'au dernier bouvier se montrait d'une vivacité qui n'attendait qu'une étincelle pour éclater. L'étincelle a jailli. Hier matin les deux propriétaires se rencontrent dans un chemin commun aux deux propriétés. Tittoni s'avance, tête baissée ; Cossetti également. Il faut passer un pont très étroit. Personne ne veut céder le pas. Pendant ce temps la suite des deux bourgeois s'avance, se rapproche. Tout d'un coup Tittoni pousse son cheval en avant, insultant vivement Cossetti. Celui ci éperonne sa monture qui heurte violemment celle de Tittoni et l'envoie rouler dans un fossé bourbeux. Alors c'est le signal d'une bataille sanglante. Les tittoniens volent au secours de leur maître. Les corsettiens pensent qu'on veut maltraiter le leur et barrent le passage aux serviteurs de Tittoni. On tire les couteaux, es pistolets ; on épaule es fusils c'est une bataille terrible, implacable, sans merci.

Les serviteurs des deux bourgeois, épars dans la campagne, accourent grossir les rangs des combattants. Alors coups de feu, coups de poignard, coups de fusil, de bâton, etc., injures, blasphèmes, tout se croise comme la grêle.

Le bruit de la bataille s'entend de Rome ; et bientôt accourent un peloton de gendarmerie et un peloton de lanciers. C'est tout ce qu'ils peuvent faire de rétablir la paix, ou plutôt de séparer les combattants. Lorsque les deux compagnies de bourgeois en guerre se sont dispersés, les gendarmes trouvent 18 personnes sur le champ de bataille : un est mort, l'intendant de Cossetti, six sont blessés très grièvement, les autres s'en tireront certainement.

Dirait on que le fait s'est passé à trois quarts d'heure de Rome, la cité mère de la civilisation ! Dirait-on qu'il y a en ce moment 250,000 hommes sous les armes en Italie pour maintenir l'ordre et la paix intérieure? Dirait-on qu'il y a dans Rome douze journaux quiaboient continuellement contre le gouvernement pontifical, lui reprochant de n'avoir pas su dans son temps réprimer le brigandage?...

La noblesse romaine n'est plus ce qu'elle était il y a 25 ans. Les taxes, le désir d'éclipser le roi, le jeu, etc., l'ont sinon ruinée, du moins fortement aplatie au point de vue financier. Il résulte de cet état de choses que nombre d'héritiers de titres princiers vont à la chasse des héritières millionnaires de l'Union Américaine. L'Aristocratie du blason, depuis quelque temps, s'allie avec fureur à l'aristocratie de la finance. Toutefois ces mariages d'argent sont loin d'être heureux, et l'on remarque ici que la plupart des princes italiens qui ont épousé pour leurs dollars, de riches américaines, ont dû bientôt chercher la paix dans le divorce. Triste moyen, vraiment. Un des plus fameux exemples et des plus scandaleux, est certainement le dernier divorce Colonna-Mackay.

Hier, Léon XIII a reçu l'ambassadeur russe auprès du St Siège qui est venu remercier Sa Sainteté des prières faites pour le repos de l'âme d'Alexandre III. Le Pape venait de recevoir le télégramme de remerciement que lui avait envoyé le nouveau czar Nicolas II. Le Souverain Pontife s'est montré très heureux de l'assurance que lui donne le jeune empereur de vouloir continuer la politique religieuse de son père : politique devenue tout à fait conciliante ces dernières années.

En s'entretenant avec le Souverain Pontife, l'ambassadeur russe a raconté ce curieux anecdote : Alexandre III n'étant que Czarewitch, envoya un ambassadeur porter des présents à sa fiancée, la fille du roi de Danemarck. Ces présents consistaient en une magnifique corbeille dorée, entrelac e de rubans aux couleurs de Russie et de Danemark. Dans la corbeille, un vase de miel et un gracieux petit chien. C'était le double symbole de la douceur de leur amour et de leur fidélité reciproque. Il advint par malheur que le petit toutou dévora le miel et prit la fuite sans qu'on put le retrouver jamais.

De cela la princesse Dagmar, actuellement la Czarine veuve d'Alexandre III, tira le plus triste augure sur son mariage.

Très Saint Père, ajoute, en terminant, l'ambassadeur, on ne peut pas dire que cet augure n'ait pas eu sa justification.

Le Pape alors se lève, porte les regards au ciel, bénit silencieusement l'ambassadeur et le congédie, sans rien ajouter.

Bien à vous,

WM. BREEN.

LA FOLIE DE LA POLITIQUE.

Un spirituel publiciste français écrit :

Un savant a découvert que la politique n'est qu'une des mille formes de la folie. Tout député est simplement un monomane. Au lieu de l'envoyer à la chambre, on devrait l'enfermer à Charenton.

Il faut avouer que nos honorables semblent, en effet, trop souvent donner raison au savant.

Voici les motifs que cet impitoyable donne pour appuyer sa thèse :

"Il est inadmissible qu'un homme sain d'esprit puisse commettre les excentricités auxquelles se livre un malheureux atteint de la monomanie politique. Voyez le délaissant son foyer où il vivait tranquille et considéré, pour se ruer dans des réunions d'énergumènes qui l'insultent de la pire façon, et avec lesquels il fait le coup de poing ! A partir de ce moment, le pauvre fou ne s'appartient plus. Quand une crise le prend, il monte sur une estrade, vocifère, gesticule et injurie à son tour jusqu'à ce qu'on l'emporte épuisé en son lit où il ne peut trouver aucun repos, répétant inconscient : "Votez pour moi ! Votez pour moi !" Tous les symptômes de la monomanie se trouvent là bien caractérisés."

Et le farouche savant en conclut que les hommes politiques devraient être soignés, et qu'on a tort de les abandonner ainsi à eux-mêmes, car leur folie ne fait alors qu'augmenter, et, à certains moments, sous certaines influences, elle peut s'exalter jusqu'au délire.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL

EN SE TAILLANT DES CORS.

—Entre une heure et deux du matin, ces jours derniers, les pensionnaires de l'hôtel California, rue St-Paul, entendirent des râlements qui venaient de la chambre de Mde Bramizeau, cuisinière de l'établissement.

On s'empressa d'aller la secourir. En ouvrant la porte de sa chambre on trouva la pauvre femme couchée sans connaissance sur le plancher couvert de sang. Au bras elle avait une profonde entaille. L'ambulance fut appelée et la malheureuse femme fut transportée a l'hôpital Notre-Dame, où elle reprit ses sens après avoir reçu les soins requis. Elle a raconté alors qu'elle s'était servi d'un rasoir pour s'enlever des cors aux pieds.

L'arme ayant glissé lui entra profondément dans le bras. Sans les râlements entendus par les pensionnaires Mde Bramizeau ne serait probablement plus qu'un cadavre, car elle perdait du sang en abondance. Aujourd'hui elle est très faible, mais on la considere hors de danger.

M. TASSÉ.

—En date du 26 nov :

La santé de l'hon. sénateur Tassé s'est grandement empirée depuis quelques jours.

La *Minerve* annonce qu'il n'y a plus aucun espoir.

Les derniers sacrements ont dû lui être administrés.

QUEBEC

IL VOLE UNE JUMENT.

—Ces jours derniers, un jeune garçon nommé Arthur Nichol, employé à la poterie McDonald, à Saint Jean, s'est rendu chez M. Solomon Lafaille, au Grand Bernier, et s'est emparé d'une jument de valeur.

Nichol revint à la ville et voulut traverser le pont Jones, mais il dut rebrousser chemin, n'ayant pas d'argent pour payer la traversée, il prit la route de Chambly et là il vendit la jument $10.

L'agent Lasnier, mis au courant de ce qui se passait, arrêta Nichol, qu'il conduisit en prison.

M. Lafaille a été remis en possession de sa bête.

C'est l'acheteur de Chambly qui est le plus perdant.

ANGERS VS PACAUD

—La cause d'Angers vs Pacaud a dû être suspendue cependant, vu la parenté des deux parties dans la cause avec les deux seuls juges disponibles.

L'hon. juge Larue présidait la Cour et, comme il est le beau-frère de l'hon. M. Angers, il refusa d'entendre aucune requête. On s'adressa alors au seul juge en chambre, M. le juge Caron.

Celui-ci refusa à son tour d'intervenir vu sa parenté avec M. Pacaud.

Une autre procédure est venue dans la journée compliquer la situation. L'hon. M. Langelier a fait signifier à M. Pacaud qu'il se retirait de la cause. Il a été de suite remplacé par M. F. X. Lemieux, C. R., avec l'honorable M. Laurier comme conseil.

Il ne serait pas impossible dans ces conditions qu'un règlement fût effectué.

TERRIBLE ACCIDENT.

—Alphonse Plante, un jeune homme de Saint Rock, est tombé d'une hauteur de trente pieds du haut du mur des fortifications, vis-à-vis le marché Montcalm, en glissant sur un traîneau. Le malheureux est tombé sur la glace. Quand on l'a relevé, il était sans connaissance et avait la figure et la tête ensanglantées et la mâchoire brisée. On a ramassé dans une mare de sang sur le trottoir plusieurs dents de l'infortuné. On désespère de le sauver.

SANS TRAVAIL.

—Les ouvriers sans ouvrage organisent une démonstration monstre afin d'aller demander de l'ouvrage au conseil de ville mercredi.

LES CHEVALIERS DU TRAVAIL

—Les Chevaliers du Travail ont célébré le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'ordre.

INAUGURATION.

—L'inauguration de la première section du chemin de fer de Mégantic et de Lotbinière a eu lieu à Sainte Philomène, au milieu d'un concours de citoyens distingués.

M. Nantel, commissaire des travaux publics, assistait à l'inauguration.

M. WHITE SERA-T-IL TRESORIER?

—Une dépêche de Sherbrooke nous apprend que M. William White a été mandé à Québec pour y être assermenté comme tresorier de la province.

M. Chicoyne, député, ayant été consulté au sujet de cette rumeur, a déclaré qu'il ne serait pas surpris de voir M. White devenir trésorier. Il pourrait remplir ses fonctions dès maintenant et se faire élire quelque part après la session.

ST JEAN

LA FÊTE DE SAINTE CÉCILE

—Mgr Têtu officiait pontificalement, dimanche, à la messe qui a été dite à l'église Saint Jean-Baptiste, pour célébrer le vingt-neuvième anniversaire de la fête de Sainte Cécile.

On remarquait au fauteuil d'honneur le lieutenant-gouverneur Chapleau et son aide-de-camp et au bas du chœur M. le maire Parent, l'hon. M. Taillon et autres.

ST ALEXANDRE.

—M. Pierre Gaboriau se rétablit de jour en jour. Il peut maintenant raconter l'assaut meurtrier dont il a été la victime. Il tient absolument à contredire la rumeur qui a circulé à propos d'une terre qu'il avait récemment achetée de Choinière et qu'il devait rendre si ce dernier était obligé de remettre les terres de Perreault.

"Rien de tel, dit M. Gaboriau, n'a été convenu."

Le blessé est encore à se demander ce qui a pu pousser son voisin avec qui il était en excellents termes, à commettre ce crime.

LE DANGER DU POIVRE.

Dernièrement, il s'est produit sur une scène anglaise un incident des plus amusants.

Une actrice en renom qui s'était éloignée du théâtre pendant quelque temps, avait placé tous ses costumes dans du poivre afin de les préserver des mites. Un beau jour elle fut engagée pour jouer, dès le lendemain, le rôle de la reine dans *Hamlet*. Vague en retard au théâtre, elle n'eut pas le temps d'aérer ses robes royales et, dès son entrée en scène, un effet étonnant se produisit.

Le roi, après avoir bravement résisté, étonna fortement, et tous les courtisans et dames d'honneur finent de même au sidi. Hamlet vint, portant sur sa face un air des plus tragiques ; mais, après quelques mouvements convulsifs, il se mit à éternuer à son tour, coup sur coup, sans pouvoir prononcer une parole.

Tous les artistes, jetés dans un désarroi comique, furent salués par les cris et les rires d'un public très égayé, et bientôt le régisseur, au milieu d'éternuements répétés, dut faire baisser le rideau.

L'HYPNOTISME

Une Jeune Fille sous la Domination d'un Hypnotiseur.

Eau Clair, Wis., 26 nov.—Le Dr George W. Pickin et son fils Abigal viennent d'être arrêtés pour une curieuse offense. Ils sont accusés d'avoir hypnotisé une jeune fille, afin de l'avoir sous leur domination.

Le 4 septembre dernier, Mlle Edna Mabel Briggs, âgée de 17 ans, une jeune fille intelligente et de bonne famille, disparut. Au bout de deux jours d'incessantes recherches, son père et un agent de police trouvèrent la jeune fille dans la maison du Dr Pickin. Depuis ce temps-là elle est sous la garde de ses parents et sous les soins des médecins ; mais elle était tellement sous la domination du jeune Pickin qui l'avait hypnotisée qu'elle ne voulut jamais divulguer ce qui lui était arrivé avant ces jours derniers.

Les révélations faites par la jeune fille ont été la cause de l'arrestation du Dr Pickin et de son fils. Tous deux plaidèrent la non-culpabilité. Le père est sorti de prison sous caution de $1500 ; le fils est encore prisonnier.

Le procureur du district dit qu'il a assez de preuves contre le Dr Pickin et son fils pour les faire trouver coupables du crime dont ils sont accusés.

Quand Mlle Briggs trouva sa fille chez le Dr Pickin, elle était sous l'influence du fluide mystérieux qu'on nomme l'hypnotisme, et elle resta longtemps en cet état après avoir été ramenée dans la demeure de ses parents.

Le père de Mlle Briggs avait alors appelé auprès de sa fille un hypnotiseur de profession qui mit la jeune fille sous une influence magnétique supérieure à celle du jeune Pickin, de sorte que la jeune fille put révéler une partie des faits qui s'étaient passés pendant sa captivité. Mais la jeune fille retomba sous la domination du fils du docteur qui, à la fin, se laissa persuader de cesser de tenir sa victime sous son contrôle.

Mlle Briggs est maintenant libre de ses pensées et de ses actions et elle rendra témoignage contre les accusés pendant le procès.

Reading, Pa., 26 nov.—Le commissaire du marché de cette ville a créé toute un sensation parmi les boulangers en publiant un avis pour annoncer qu'après le 1er janvier, le pain devra être vendu à la livre.

Une pénalité de $10 sera imposée aux délinquants.

Cette loi existait depuis quelque temps, mais n'avait pas été mise en force.

Depeches Condensees.

—Le président Cleveland est malade ; il n'a pu assister à la dernière séance du cabinet. On rapporte que notre premier magistrat souffre d'une grave attaque de lumbago.

—Les dernières nouvelles reçues de Tokio, c'est qu'aussitôt que la Chine aura fait ses ouvertures pour obtenir la paix, le Japon acceptera la médiation des Etats-Unis.

—La contrefaçon la plus parfaite qui ait été vue, c'est une imitation d'un billet de banque de $2 signé Windom. Ces billets contrefaits circulent principalement dans les grandes villes.

—William Combs, de Butte (Montana), membre de l'A. P. A., accusé du meurtre d'un politicien du nom de Jerry Connell, a été acquitté par un jury. On a dû enfermer le prisonnier pour le soustraire à l'indignation publique. La foule manifestait fortement l'intention de lui faire un mauvais parti.

—Pendant l'année qui s'est terminée le 30 juin 1894, on a calculé que 288 025 immigrants étaient arrivés en ce pays. Sur ce nombre 285.631 purent atterrir, et les 2389 autres furent obligés de reprendre la route de leur pays, parce qu'ils avaient été embauchés à l'étranger, malgré les lois qui défendent cette importation du travail étranger. Vingt-cinq mille de ces immigrants s'en venaient s'établir dans le Massachusetts.

—Un suicide à Woonsocket. Une jeune fille de 26 ans, Mlle Laura Esther Bates, s'est jetée dans une rivière dans un moment d'aliénation mentale. Cette malheureuse avait de fréquentes crises nerveuses.

Le corps a été retrouvé par Michael Almon, le batelier, qui est bien connu et qui en plusieur circonstances semblables a fait preuve de beaucoup d'initiative.

Une enquête a été jugée inutile.

—Encore une victoire remportée par les Japonais ! Port Arthur vient d'être pris par l'armée du Mikado.

L'ennemi s'est bravement défendu.

Plus de 200 Japonais ont été tués.

Les pertes des Chinois ne peuvent être estimées.

Ils étaient au moins 20,000.

Une grande quantité de munitions et de matériel de guerre est tombée au pouvoir des Japonais.

—Une charmante jeune veuve portant le nom de Lily Thompson vient d'adresser une pétition aux commissaires du district de Colombie, afin de se faire nommer agent de police à Washington.

Quoique âgée de 23 à peine, Lily est d'une taille et d'une vigueur peu ordinaires, et prétend "qu'en sa qualité de veuve, elle a autant d'expérience que qui que ce soit pour mener les hommes." Dans sa demande, elle cite une résolution votée à la dernière convention de la fameuse Union des femmes pour qu'elles soient admises à faire partie de la police, et la persuasion morale aura beaucoup plus d'effet que le bâton et le revolver pour la découverte ou l'arrestation des criminels.

—Une dépêche de Syracuse, N. Y., nous apprend que l'enquête du coroner sur la dépouille de "Con" Riordan, qui est tombé frappé mortellement dans un tournoi de boxe avec "Bob" Fitzsimmons, a eu lieu ces jours-ci.

Le coroner Robert a rendu le verdict suivant :

"Nous trouvons que Cornelius Riordan a trouvé la mort à la suite d'un coup de poing donné par Robert Fitzsimmons, le 16 novembre soir, dans un tournoi de boxe à l'opéra Jacobs. Nous exonérons de tout blâme le dit Robert Fitzsimmons."

Le Dr Totman dit que seul le coup porté par Fitzsimmons a causé la mort de Riordan.

Fall River, Mass., 27 nov.—Eliza Warhurst a été logée dans une cellule du commissariat de police de cette ville sous l'accusation de tentative de meurtre avec une hache sur la personne d'Ezlkell Lake.

Ces deux personnes avaient bu copieusement pendant la journée, et vers une heure la femme Warhurst accusa Lake de lui avoir dérobé une couverture à cheval.

Une querelle s'ensuivit. Mde Warhurst s'empara d'un bâton et en frappa Lake sur la tête avec une grande force, puis elle s'empara d'une petite hache et en porta un coup terrible à la gorge du malheureux Lake, qui fut grièvement blessé.

La hache trancha la veine jugulaire et le malheureux pourrait bien en mourir.

Rochester, N. Y., 26 nov.—L'évêque McQuaid a hier dans un sermon critiqué vertement l'archevêque Ireland parce qu'il a pris part à la politique de New York durant la dernière élection.

L'évêque McQuaid a terminé par ces paroles :

"J'ai fait ces remarques parce que je désire qu'il soit compris que c'est la ligne de conduite de l'Eglise catholique en ce pays qu'aucun évêque ou prêtre ne prenne une part active dans les questions et les campagnes politiques."

Pana, Ills., 26 nov.—Les feux de forêts qui depuis quelques jours causent de grands dommages dans la vallée de la rivière O'Kaw sont maintenant sous contrôle et ils ne tarderont pas à être complètements éteints.

Les pertes essuyées par les propriétaires de bois de construction et les fermiers sont fort considérables, quoiqu'on n'en sache pas encore le montant exact.

Le feu a tout consumé sur une étendue de 20,000 acres.

Londres, 26 nov.—Une femme perdue, âgée d'une trentaine d'années, a été trouvée morte dans un endroit fort fréquenté, le chemin de Hollanville, dans le faubourg de Kensington, vers minuit. Elle avait la gorge coupée d'une oreille à l'autre, et quelques journaux ont prétendu que c'était encore un crime commis par "Jacques l'Eventreur."

Memphis, Tenn., 26 nov.—Claude Moss du comté de Carroll, Miss., était accusé de meurtre et la police avait l'ordre d'opérer son arrestation.

Le shérif Chatham de Carrollton, Miss., et D. C. Brewer, son assistant, se mirent à la recherche de Moss, et en cette ville ils apprirent que leur homme s'était réfugié dans un temple protestant.

Les deux officiels se rendirent à cette église et ils y entrèrent au moment où le Rev. King allait commencer son prêche.

Moss et plusieurs de ses compagnons se tenaient au fond du temple, attendant de pied ferme le shérif et son assistant. Un effort fut fait par ceux-ci pour se saisir de Moss qui s'empara de son revolver. Alors une lutte terrible s'ensuivit. Finalement, le shérif put s'emparer de son revolver et il se mit à tirer à bout portant sur Moss qui tomba raide mort.

Deux autres hommes furent blessés pendant la lutte.

Cette scène tragique a causé un émoi intense parmi la congrégation, et plusieurs femmes s'évanouirent.

Rome (Italie), 27 nov.—Environ 600 Italiens et leurs femmes, portant drapeaux et armés de bâtons, ont attaqué les officiels à l'hôtel de ville d'Alatri, près de Ferentino, samedi, en criant qu'ils ne voulaient plus payer de taxes. La police, pour les effrayer, tira en l'air plusieurs coups de revolver ; mais elle fut battue et des pierres lui furent jetées par les paysans.

Finalement, des troupes arrivèrent sur les lieux et elles dispersèrent les manifestants.

Boston, 26 nov.—La famille de George Bourne, habitant la rue Woodbine, à Auburndale, a été très étonnée de trouver ce matin une bombe fixée à une fenêtre de la maison.

La police fut avertie, et en examinant la machine, elle la trouva remplie de dynamite.

Un médecin prescrit aux familles qu'il visite de manger une pomme au coucher. Cela préviendrait les maux de gorge. Je donne le conseil pour ce qu'il vaut.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières

Bon Marche.

La Vente de la Thanksgiving continue avec une Ardeur qui ne Diminue pas.

Quelques Valeurs Memorables sont offertes dans les

JACKETS, COLLERETTES,
ETOFFES A ROBES,
CHAPEAUX GARNIS,
GANTS ET DANS

NOTRE SOUS-SOL.

500

Jackets Echantillons

Reçus cette semaine, on trouvera que tous sont des valeurs spéciales à notre prix. Nous n'avons pas de commentaires à faire sur les prix mentionnés. Lisez nos Occasions de la Thanksgiving. Venez examiner nos nouveaux Manteaux.

Voyez nos Jackets en Chinchilla,
$10 95, 12 50, 15, 18.50.
Jackets en Kersey Imperie,
$10, 12 50, 16.50, 19.50.
Jackets en Tissu rêche de fantaisie,
$12.50, 15, 18.50, 22.50.
En Beaver tout laine,
$8.75, 10.95 a 15.
Jackets en Kersey et Cloth,
$8.50, 10.95, 12.50, 18.50
Jackets en Beaver,
$4.95, 5.95, 6.75, 8.50.

Collerettes en Fourrure

Collerettes en Veau Marin de Chine, 30 pcs.
— $22 50, 27 50, 35 50.
Collerettes en Veau Marin Electrique, 30 pcs.
— $9.50, 12.50, 15, 18.50
Collerettes en Astrakan, 30 pcs.
— $10, 12 50, 16 50.
En Lapin noir, 27 pcs., valant $6.75, pour Mercredi et Jeudi $3 95.

F. G. Mitchell & Co

ETOFFES A ROBES.

Une grande occasion.
Lisez chaque clause.

Un lot de Suitings en soie et en laine, jolie ligne de mélanges, ont 40 pcs. à 49 cts.

Un lot de Suitings tout laine, toute des marchandises de cette saison, il n'y en a pas de vieilles. Crois-és et Barrés de fantaisie, à 89 cts.

Un lot de Nouveautés françaises, tout laine, très désirables, 46 pcs de large, valant $1 25, à 98 cts.

Un lot d'Henriettas Noires, tout laine, qualités et finis extra-fins, notre prix régulier était 87c, à présent 65c

Un lot d'India Twill noir, très pesant et bien fini noir parfait. 50 pcs de large, vendu partout comme occasion à $1 25, pour cette occasion 98c.

Prix spéciaux des Jours de Fêtes pour les Patrons de Robes de Haute Mode. Venez les voir.

NOTRE VENTE DE LA
Thanksgiving

Dans notre Sous-sol de Vaisselle, Ferblanterie, Argenterie, Verre, Faience, Lampes, &c.

Continue à attirer une foule d'acheteurs. C'est positivement la plus grande chance offerte pour acheter des marchandises de la Thanksgiving pour presque rien.

F. G. Mitchell & Co.

Chapeaux Garnis.

4 Occasions Etonnantes. 4

Un ouragan a passé sur nos Chapeaux Garnis et a emporté le profit

1er.—Un lot de Chapeaux Garnis pour Dames, réduits de $3.50 à **$1 97.**

2ème.—Un lot de Chapeaux Garnis pour Dames, réduits de $4 50 à **$2.47.**

3ème.—Un lot de Chapeaux Garnis pour Dames, réduits de $5 00 à **$3.50.**

4ème.—Un lot de Chapeaux Garnis pour Dames, réduits de 7 et 8$ à **$4.97.**

☞ Ne vous attendez pas à les trouver à la fin de la semaine.

GANTS.

Ligne complète de Gants pour soirées dans toutes les nuances pour le soir à des

Prix pour les Fetes.

Deux lots spéciaux pour cette occasion.

1er.—Un lot de Gants en Doeskin, à 4 larges boutons, belle qualité pour Dames. Ce qu'il faut pour la rue, **$1.25.**

2ème.—Un lot de Gants de Dames, 4 larges boutons, noirs et de couleurs, à **$1 50.**

F. G. Mitchell & Co.

NOTES LOCALES.

Notre agent est à visiter tous les centres Canadiens du Massachusetts, du New Hampshire, et du Maine où nous avons des abonnés. Nous espérons que ceux qui sont arriérés lui feront un bon accueil en lui préparant à l'avance ce qui nous est dû.

L'ADMINISTRATION.

Si vous voulez avoir un belle photographie, allez au Louprel's Studio, Mansur Block, coin des rues Central et Market.

George A. Roach s'est blessé grièvement à une main hier dans le U. S. Bunting Mill où il était à l'ouvrage.

On peut se procurer les pilules du Dr. Lariviere, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Mlle Malvina Pettigrew et sa nièce Mde Martel de Marlboro, Mass, sont en promenade chez Mde Côte de la rue Ford.

Prix spéciaux pour la Thanksgiving dans les "jackets," collerettes, étoffes à robes, gants dans le sous-sol au Bon Marché. Ne manquez pas de lire l'annonce.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

M. Edouard D Perreau, de Stoneham, N. H., vient passer quelques jours parmi ses amis de Lowell. Il est retourné ce matin; il était l'hôte de M. Bary de la rue Moody.

La guerre de sécession a coûté des millions et n'a pas fait grand bien, mais une bouteille de Royal Cream ne coûte que 75 cents et enlève complètement les boutons, taches de rousseur, etc. En vente chez les pharmaciens.

Mlle Louise Saynich, qui depuis un an étudiait la musique en cette ville, est retournée chez elle dans l'Etat de New York, où elle doit continuer ses études musicales. Mlle Saynich est une jeune fille de talent qui s'est fait beaucoup d'amis pendant son séjour en cette ville.

Mariage

Lundi matin le 26 novembre, monsieur Stanislas Aubin conduisait à l'autel Mlle Adrienne Morneau.

La bénédiction nuptiale fut donnée par le Rev. Pere Feat. Les témoins étaient M. Pierre Morneau, père de la mariée et M. Louis Nadeau, oncle de la mariée.

Après la cérémonie, les nouveaux époux se rendirent à la résidence de M. Pierre Morneau, sur la Lilly avenue, où un magnifique dejeuner fut servi. La journée se passa au milieu des amusements de toute sorte, et le soir a eu lieu une réunion de tous les parents et amis.

Les nouveaux époux reçurent de nombreux cadeaux de la part de leurs parents et amis parmi lesquels on remarquait un magnifique objet en argent donné par le Rev. P. Brassard, curé de Weedon, Canada, et une splendide table richement sculptée donnée par M. Absolon Patenaude.

Une magnifique adresse fut présentée aux nouveaux mariés par M. Joseph Lauzo, oncle de la mariée; elle était accompagnée d'un beurrier en argent donné par Joseph et Nap. Lauzo et Dlle Lil y Lauzo; un tapis de table en chenille donné par Dame P. Morneau, mère de la mariée et Mde J. Payette, sœur de la mariée, et Albert Morneau, frère de la mariée; un set de table en cristal, donné par dame L. Nadeau; un plateau à fruit, donné par Mlle Adeline Larochelle; deux magnifiques pots à bouquet en porcelaine avec bouquet, présentés par Mlle Florida Ouellette; une cloche en argent, donnée par Mlle Mary Saintive; un porte-cornichon en argent, donné par Mlle Eugénie Saintive; un joli moucheron en soie donné par Mde Henry Millette.

La veillée se passa au milieu des plus agréables amusements; on fit de la danse, du chant et de la musique, et il était tard dans la nuit lorsqu'on se sépara.

Les nouveaux mariés doivent résider à l'avenir au No 90 rue Ford.

Nos meilleurs souhaits de bonheur au nouveau couple.

Les Rails sont Posés.

Les rails devant relier le Lowell & Suburban au Lowell, Lawrence and Haverhill sont maintenant tous posés.

Le fil de fer, système "trolley," est en place jusqu'à Varnum's Landing.

Comme on le voit, les choses vont rondement.

Savannah, Ga., 17 Mars 1891

MM. Lippman Bros.,
Savannah, Ga.

Chers Messieurs,

J'ai souffert du rhumatisme pendant longtemps et je n'ai jamais trouvé une guérison jusqu'à ce que j'ai découvert la P. P. P. qui m'a complètement guéri.

Votre serviteur,
ELIZA F. JONES,
16 Orange st., Savannah, Ga.

Chs Dupuis.

N'oubliez pas que samedi est le dernier jour pour recueillir les votes dans le concours du *Star* pour le commis le plus populaire de Lowell. Nous faisons un appel à tous les amis de M. Chs. Dupuis, de lui donner autant de coupons qui leur sera possible. Nous vous le répétons: faites un dernier effort pour le plus vieux commis canadien de notre ville.

Funerailles.

Les funérailles de Mde Jule Regnier ont eu lieu ce matin à l'église St Joseph. Un grand nombre de parents et d'amis assistaient au service. Le R. P Amyot officiait. M. A N. Duval avait la direction du chant et M. Ed. Vincelette touchait l'orgue. Les porteurs des coins du poèle étaient MM. Edouard Daignault, Alexis Fecteau fils, Amédée Archambault, C. E. Corbett, W. E. Carlton et Henry J. Lanthier.

De nombreuses fleurs avaient été déposées sur la tombe de la défunte par les parents et les amis.

Le Dr Delangle et sa dame de Lynn, M. Edouard Côté et sa dame et M J B Manseau et sa dame de Nashua N. H. sont venus pour assister aux funérailles M. Jos. Albert avait la charge de l'enterrement qui a eu lieu dans le cimetière canadien. M. Amédée Archambault agissait comme maître des cérémonies.

Coups de Revolver.

Lundi soir vers les six heures et demie, un homme dont on n'a pu apprendre le nom et qui était probablement dans les vignes du Seigneur, s'est mis à crier à pleins poumons sous le pont passant au dessus de la voie ferrée, en arrière de la gare de la rue Middlesex.

Deux employés de chemin de fer allèrent voir et ils furent reçus à coups de revolver par l'inconnu qui s'échappa en montant à la course l'escalier conduisant à la rue Chelmsford.

Heureusement que les balles n'atteignirent personne.

Serieux Accident.

Dimanche après-midi, George Sims, un employé du Boston & Maine, a été victime d'un grave accident en accoupant des wagons près du pont de la rue Hale. Il glissa et se fit prendre le pied entre deux rails. La roue d'un wagon lui passa alors sur la jambe, l'écrasant affreusement.

Le blessé fut transporté à l'hôpital St Joh, où l'amputation de la jambe fut pratiquée au dessous du genou.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette à l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousselures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co Lowell Mass

Propriétaires du Dr Delisle's Kinium Compound.

LA TUBERCULOSE.

TOUTES LES VACHES DE LOWELL VONT SUBIR UNE EPREUVE.

Celles qui seront Atteintes devront Mourir.

Lundi en huit, le major Allen et le Dr Enston vont commencer à faire l'investigation de toutes les vaches de la ville, qui sont, dit-on, au nombre de 200 environ.

Chaque vache devra subir l'épreuve de la tuberculose, ce qui prendra probablement une couple de semaine pour accomplir cette tâche.

La tuberculose n'est pas une récente maladie, quoiqu'elle ne fut que fort peu connue avant ces dernières années. Aujourd'hui elle fait mine de devenir épidémique, c'est pourquoi les autorités font les efforts pour enrayer ses progrès. Autrement, personne n'oserait boire du lait de vache.

L'épreuve de la tuberculose est sûre, car peu de temps après avoir été appliquée, il est facile de reconnaître si l'animal a ou non cette affection. Directement en arrière de l'épaule est pratiquée une ponction et une petite quantité de tuberculine est injectée. Si l'animal n'est pas atteint, ce fluide n'a sur lui aucun effet. Au contraire s'il a la tuberculose, la chose devient apparente peu de temps après l'injection; puis tout ce qu'il y a à faire c'est de le tuer l'animal, car cette maladie est incurable.

C'est le bureau d'hygiène de l'Etat qui a donné l'ordre de tuer toute vache atteinte de la tuberculose. Après la mort de l'animal, un examen de la carcasse est pratiqué, afin de s'assurer si oui ou non la vache souffrait de la tuberculose. Dans le premier cas, le propriétaire reçoit la moitié de la valeur de sa vache, et si elle n'était pas atteinte de la tuberculose, on lui paie la pleine valeur de sa bête.

ENCORE COURTNEY.

Details de la Convention Democratique.

C'est lundi soir, dans la salle Huntington, que cette convention a eu lieu.

Les débats ont été fort animés et plusieurs scènes comiques ont égayé l'auditoire.

Voici les nominations faites en dépit de toutes les dissensions qui n'ont pas cessé de règner pendant cette réunion démocratique:

Candidat à la mairie: William F. Courtney.

Le ballottage a été comme suit:

Total des votes,	62
S J Johnson,	7
Percy Parker	7
Jeremiah Crowley,	3
John C. Burke,	7
William F. Courtney,	38

Aldermen-at-large: F. B. Dow et C. R. Johnson.

Les autres candidats à l'échevinage par quartier sont:

Quartier Un: Henry A. Roach.
" Deux: John G. Gordon.
" Trois: Charles N. Bagley.
" Quatre: Com. E. B. Pierce.
" Cinq: James A. Grady.
" Six: A. A. Conway.

UNE SCÈNE.

Pendant les débats, un homme qui avait son siège à gauche des délégués, se leva et voulut faire un discours; mais chacune de ses paroles était suivie d'un hoquet significatif. Un policeman vint le prendre au collet pour le sortir, mais le gaillard voulut résister et il fallut l'assistance d'un autre agent de police pour l'entraîner hors de la salle.

GRANDE SEANCE

Donnee a l'Occasion de la Fete Patronale du Rev Pere Garin.

La salle Huntington présentait un très bel aspect mardi soir. Décorations disposées avec beaucoup de goût, banderoles de toutes nuances, théâtre magnifique, tout annonçait qu'il s'agissait d'une grande fête. de la fête, dis je, d'un père dont les enfants viennent avec respect et amour reconnaître publiquement sa tendre sollicitude et témoigner de leur attachement. L'organisation tait parfaite et rien n'a langui Les tableaux vivants pendant les entr'actes ont produit un effet magique. Les chants canadiens, la musique étaient aussi à ravir et tout contribuait à enchanter les spectateurs, à leur faire passer une des plus belles soir es que nous n'ayons pas eues depuis longtemps.

A ceux qui auraient remarqué quelques faiblesses, nous leur dirons: Quand tout est beau dans la nature, pourquoi ne pas admirer quelques légers nuages qui ne font que nuancer et rendre plus beau l'azur du ciel? Tel a bien été le cas hier soir. La plupart des acteurs se sont réellement distingués. Si nous avons bien compris, ils sont d'autant plus louables qu'ils avaient, sans doute, deux buts en exécutant ce magnifique programme. Tout en honorant leur digne curé, ils faisaient revivre une œuvre littéraire et évoquaient des souvenirs auxquels tout vrai Canadien est loin d'être insensible

En nous parlant de nos ancêtres, de leurs habitudes simples et originales, ils ont fait vibrer bien des cœurs au souvenir de ce que fut notre cher Canada et les vieux patriotes qui l'ont fait ce qu'il est aujourd'hui. Si M. de Gaspé, auteur des "Anciens Canadiens," eut été présent, il aurait sans doute applaudi avec un légitime orgueil, les jeunes Canadiens qui, par leurs talents, ajoutent de nouveaux fleurons aux couronnes de nos gloires nationales.

Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs les noms de ceux qui ont figuré dans cette jolie représentation:

Archibald de Lochell, officier Ecossais, E.H.Choquette
Jules d'Haberville capt. de milice Canadienne, P.A.Brousseau
De St. Luc, officier de milice Canadienne, Dr J.A Gagnon
Dumais, Jodé, Dubé, Fontaine, Pinsot, } miliciens } X Patenaude, F.Desrosiers, A. Vincent, H.A.Racicot, E. Vincent
} Canadiens
Montgomery, major anglais, David Parhenais
Un soldat anglais Fréd. Lamoureux
La Grand'loutre, chef sauvage, Arthur Racicot
Talamouse, sauvage, J.L Lamoureux
Miliciens, Sauvages, Soldats Anglais, etc., etc.

Inutile de répéter que tous, mais surtout quelques uns, se sont acquittés de leur rôle avec un succès qui leur fait honneur et doit avec raison leur donner le goût du théâtre. MM. Ferd. Desrosiers et H. A. Racicot mériteraient certainement une mention spéciale pour leur chant comique, et ceux qui aiment à rire leur devront toujours beaucoup de reconnaissance en de pareilles circonstances.

Durant la soirée, deux jeunes garçons se sont approchés du Rév. Père Garin, qui se trouvait dans une loge, et ils lui ont présenté un magnifique panier rempli de fleurs naturelles, don de Mde P. L. Grégoire.

Somme toute, l'ensemble de cette jolie soirée formait un joli tableau que nous aimerons à admirer toutes les fois qu'il nous sera donné de le voir reparaître sur la scène, et, tout en applaudissant, félicitant nos amateurs, nous leur dirons: Merci!

MILLER POUR MAIRE.

COMPTE RENDU DE LA CONVINTION REPUBLICAINE.

Liste des Candidats a l'Echevinage Plus.

La convention républicaine pour la nomination des candidats a la mairie et à l'échevinage a eu lieu mardi soir dans la salle Jackson.

Longtemps avant huit heures, tous les sièges étaient occupés, et quand la convention fut ouverte, la salle était déjà littéralement bondée, ainsi que l'escalier.

La gelerie était aussi remplie de monde.

La salle Huntington aurait assurément mieux fait l'affaire.

Parmi les spectateurs on a remarqué un nombre très considérable de démocrates anxieux de savoir quel homme les républicains allaient nommer pour combattre Courtney.

A 8 heures, le président Kileski appela l'assemblée à l'ordre.

Un délégué du Quartier Deux fit motion que M. Arthur H. Cluer fût nommé président temporaire. Un délégué du Quartier Un proposa en amendement le nom de Frederick Lawton du Quartier Cinq.

M. Lawton dit alors qu'il ne désirait pas être nommé président, à moins que les délégués fussent unanimes dans leur choix.

Alors M. Cluer fut élu président *pro tempore*. Après les remarques d'usage, le président dit que la convention devait nommer sans plus tarder un secrétaire *pro tempore*.

M. George A. Roper fut élu secrétaire à l'unanimité.

Un comité des lettres de créance fut ensuite appointé et il fit le rapport suivant: Quartier Un, 24 délégués; Deux, 24; Trois, 24; Quatre, 24; Cinq, 24; Six, 23; total, 143.

BALLOTTAGE EN PURE FORME.

Avant que le comité put se mettre à l'œuvre, M. Swapp du Quartier Cinq rapporta que deux des délégués de ce quartier n'avaient pas reçu leurs lettres de créance et il demanda à la convention de leur permettre quand même de siéger, ce qui fut voté. Le colonel Chadwick demanda aussi la permission de remplir la vacance dans la délégation du Quartier Six et cette permission lui fut accordée, ce qui porta le nombre des délégués à 144. Mais au même instant, le délégué absent du Quartier Six, l'Hon. G o. F. Richardson, fit son apparition dans la salle.

Frederick Lawton se leve ensuite et fait motion que les officiers *pro tempore* soient les dignitaires permanents de la convention, ce qui fut voté.

Puis le capitaine J. G. Hill fit motion pour un ballottage en pure forme relativement au choix d'un candidat à la mairie. Cette motion fut votée, et, après la nomination d'un comité chargé de compter les votes, un ballottage donna le résultat suivant:

Nombre total des votes	144
" nécessaire pour un choix	73
Burbank	1
Lovejoy	17
Hutchinson	58
Miller	68

Il n'y eut donc aucun choix

MILLER CHOISI.

Sur motion de M. Lawton, on procéda à un ballottage régulier qui donna le résultat suivant:

Nombre total	144
" pour un choix	73
Lovejoy	12
Hutchinson	59
Miller	73

Miller fut alors déclaré élu.

Le major Stott se leva et dit: "Nous sommes ici dans les meilleurs intérêts du parti républicain. Le Quartier Six avait un candidat à présenter dans la personne de M. Hutchinson, mais la convention a choisi un autre monsieur. Tout s'est passé régulièrement, et maintenant je fais motion pour que cette nomination soit rendue unanime".

S. K. Dexter du Quartier Quatre dit: Je prends un grand plaisir en secondant la motion du major Stott. M. Miller est parmi nous depuis 30 ans et il s'est toujours montré un gentilhomme honnête et intègre, etc"

La nomination de M. Miller fut alors rendu unanime.

DISCOURS DE M MILLER.

M. Miller fut présenté par le président et il prononça le discours suivant:

"Je vous remercie de tout cœur pour votre nomination unanime ce soir et je vais faire mon possible à partir de ce moment jusqu'au deuxième mardi de décembre, afin de porter à l'hôtel de ville l'étendard que vous avez placé dans mes mains, ainsi que le "ticket" entier du haut en bas. Cette nomination m'a été accordée sans que je l'aie aucunement sollicitée. Je ne l'ai jamais demandée; pas un dollar, pas même le prix d'un timbre-poste n'a été donné par moi pour l'obtenir. Je n'ai fait aucune promesse à qui que ce soit. Si je suis élu, le seul collet autour de mon cou sera celui de Joe Miller. Je crois au gouvernement par le peuple et pour le peuple. Je crois que cette nomination m'est venue du peuple; et avec l'aide du peuple, le deuxième de septembre—je veux dire le deuxième mardi—nous entrerons dans l'hôtel de ville.

"On dirait qu'un vent de réforme souffle sur ce pays; Tammany a été relégué à l'arrière plan et tous les autres "rings" doivent en faire autant. Le peuple est à cheval. Le peuple désire des réformes. Chaque dollar dépensé par la ville doit donner son équivalent. Je ne crois pas en un gouvernement pour une clique, une secte ou un individu, mais pour le peuple tout entier. Il y a un endroit, cependant, où je ne puis favoriser l'économie, et c'est dans nos écoles publiques qui sont libres et non professionnelles. Si le parti républicain travaille aussi fidèlement en faveur du "ticket" que j'aurais voulu voir nommer quelqu'autre monsieur, notre succès est assuré."

CANDIDATS À L'ECHEVINAGE.

Ballottage pour *aldermen at large*:

Total	141
Pour un choix	71
H. Varnum	45
W. L. Hills	83

M. Hills fut déclaré élu. Sur motion de M. Dane, M. Varnum, ayant reçu le plus grand nombre de votes après M. Hills, fut nommé par acclamation le deuxième candidat pour *alderman at large*.

F. W. Tinker fut nommé par acclamation candidat à l'echevinage pour le Quartier Un.

Pour le Quartier Deux, le conseiller Tryder eut le même honneur que M. Tinker.

John C. Wilson, élu candidat par acclamation pour le Quartier Trois.

Moses Wyman, élu candidat par acclamation pour le Quartier Quatre.

Charles E. Howe, élu candidat par acclamation pour le Quartier Cinq.

Frederick J. Fleming, élu candidat pour le Quartier Six.

Ensuite l'ajournement fut voté

Une Bonne Occasion

Pour quelqu'un qui désire se livrer au commerce d'épiceries et de provisions: Mde R. Desrochers vendra son établissement sur la rue Aiken. C'est un des plus anciens magasins d'épiceries et provisions du Petit Canada; il est situé dans la meilleure localité, ce qui serait très avantageux pour un commençant. On vendra tout le stock avec cheval et voiture ainsi que la bâtisse si l'acheteur le désire, ou bien si l'acheteur aime mieux louer le magasin, on le lui louera à bonne condition.

Si vous voulez recevoir un bon journal, rempli de nouvelles, abonnez-vous à l'ETOILE.

Nouvelles du Canada

MONTREAL,

LA NAVIGATION.

—Notre port est désert et nos quais ont un aspect triste et désolé. Le dernier navire a quitté le port et déjà les ouvriers sont à l'œuvre et démolissent les hangars construits au printemps par les différentes compagnies de navires.

La construction de la nouvelle jetée nommée "l'île aux millions," a progressé favorablement cette saison. Les travaux accomplis sont visibles et comprennent 1900 pieds de terrassements à la partie supérieure de la jetée qui doit s'élever à sept pieds au-dessus du niveau de l'eau enregistré pendant la plus forte inondation.

La construction de la nouvelle jetée a produit un changement notable dans la direction du courant et l'on peut voir se dessiner sur la surface du fleuve, en face de l'église Bonsecours, une longue ligne noire qui marque ce changement.

De fait rien n'est plus logique qu'en construisant un barrage dans un cours d'eau on fait forcément varier le courant tout en augmentant sa force.

Chose qui aurait dû être faite depuis longtemps, on a élargi le chenal en face de la batture Molson et les travaux à cet endroit devront être repris l'an prochain.

Un nouveau quai a été construit à Hochelaga, ce qui donne une importance encore plus grande à cette partie de la ville.

Pour la première fois on a mis à l'abri sur l'île aux Millions tout le matériel roulant servant à la construction de la jetée.

C'est là toute une innovation et l'on a ainsi une faible idée de la grande utilité des travaux accomplis qui une fois terminés feront du port de Montréal un des plus beaux ports d'hiver de la province.

OTTAWA,

TRISTE ACCIDENT.

—Allan Palmer, de Buckingham a été amené des chantiers de la Mattawa et interné à l'Hôpital Général à la suite d'une fracture à la jambe, causée par la chute d'un arbre. Le malheureux avait la jambe cassée au genou et souffrait horriblement. Ses compagnons mirent quatre jours pour le conduire à la gare.

Pendant tout le trajet, l'infortuné a enduré des douleurs épouvantables.

A l'hôpital, après une consultation, les médecins ont décidé de faire l'amputation au-dessous du genou, mais Palmer était trop faible et a succombé à l'opération.

LE CARNAVAL.

—Plus de $5 000 ont été souscrits pour le carnaval.

QUEBEC,

BONAVENTURE.

—Le choix définitif des candidats vient d'être fait à Bonaventure: M. Nicolas Arsenault se présente dans les intérêts du parti conservateur, et M. Jos. Cyr, de Caplin, dans les interêts du parti libéral.

M. Bélanger, avocat, avait d'abord été choisi comme porte-drapeau à la convention conservatrice, mais il a jugé sage et prudent de céder sa place à M. Arsenault.

La nomination aura lieu le 4 décembre et le 11 sera jour de scrutin.

Les chances des deux partis paraissent égales.

OUTREMONT,

ON LE LYNCHERA.

—Outremont est en émoi.

Depuis un an ce petit village a été le théâtre de douze incendies mystérieux.

On se chuchotte qu'ils ont été allumés par une main criminelle et on ne parle de rien de moins que de lyncher le coupable, si on le pince.

NOUVEAUX CHAPEAUX GARNIS A $3.00 et $1.98.

Quelque chose d'incomparable.
Allez les voir chez

Mme P. L. Gregoire,
318 a 322 rue Merrimack,
(En face du Monument Square.)

Sans contredit les Dames et Demoiselles Canadiennes seront au comble de la surprise lorsqu'elles admireront ces nouveautés de la saison.

Ne l'oubliez pas.

Employées Canadiennes: — Mmes Leclerc et Numa Delisle, et Mlle Emma Lucas, M. Chapelaine et Lena Kelly.

HUBERT DENAULT,
748 Rue Merrimack 748

Agent des machines à coudre, New-Home, Standard et Benner est sans contredit l'homme le plus recommandable aux familles qui désirent se procurer une machine garantie et qui leur donnera une parfaite satisfaction.

M. Denault s'engage à fournir tout ce qu'il faut pour machines à coudre, aiguilles, huile, morceaux à renouveler, etc.

Allez lui faire une Visite.

F. X. VOYER,
84 RUE HARBOR

M. Voyer a aujourd'hui recu son assortiment complet de

Chaussures d'Automne et d'Hiver,
Claques,
Bottes en Caoutchouc, etc.

Chaussures d'hommes qui se vendaient $1 50 et $2.00,

Aujourd'hui $1. et $175

et une foule d'autres spécialités aux plus bas prix de la ville.

NAUMKEAG MARKET,
21 a 23 Rue Front.

Roti Frais	12c. la livre
Epaules Fraiches	10c. "
Quartier d'Agneau	5 a 7c. "
Bon Biftack	10c. "
Butterine	16c. "
Fromage de reme	14c. "
Fleur Haxall, meilleur qualité	$4.25 a $4.50
Fleur en sac meilleure qualité 25 lbs.	55c.
Saindoux	7 1-2c. a 10c.

Maintenant reçus toutes espèces de Poisson Salés, Saumon, Hareng, Anguilles du Canada. Aussi Epiceries, Provisions à l'usage des familles, etc.

Nouvelles de Salem, Mass.

Le CANADO-AMERICAIN sera déposé à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer.

Le CANADO-AMÉRICAIN sera en vente à l'avenir chez M. P. Pelletier, Jefferson Ave., Castle Hill.

M. Jules Voyer, de Newmarket, N. H, est en promenade ici cette semaine.

M. Maurice Sauvé a été admis membre du Cercle Social Canadien dimanche dernier.

Pour des raisons qui nous sont inconnues, M. E. Larrivée ayant démissionné comme candidat au conseil de ville, M. E. P. Langley a été choisi pour le remplacer.

Joli Mariage

Le 26 courant, M. Joseph Ruest unissait sa destinée à celle de Mlle Marianne Voyer. L'heureux couple a été marié à l'église St Joseph. Lundi et mardi ont été des jours de réjouissances de part et d'autre chez les parents des mariés.

Tous nos meilleurs souhaits pour le bonheur des nouveaux mariés.

CORRESPONDANCE

SALEM, MASS, 26 Nov.

M. l'Editeur,

Un petit espace dans les colonnes de votre estimable journal, afin de rendre justice à qui de droit.

La lutte est enfin engagée pour les élections municipales qui auront lieu le 11 décembre prochain. Les adversaires de l'Hon. James H. Turner, notre maire actuel, lui font une lutte acharnée en lui suscitant plusieurs candidats qu'ils vont mettre en nomination. Mais ces messieurs, au lieu de lui nuire, vont faire augmenter sa popularité. Ils n'épargnent rien pour lui causer des embarras; ils ont même placé jusqu'à un Irlandais sur les rangs, afin de lui enlever le vote de cette nationalité. Ils vont se tromper.

C'est avec orgueil que nous constatons que tous les électeurs Canadiens sont en faveur du maire actuel, si nous en jugons par l'accueil avec lequel ils se sont empressés de signer ses papiers de nomination, et chose digne de remarque les votants Canadiens qui l'an dernier n'étaient pas en sa faveur sont les premiers aujourd'hui à lui donner leur appui. C'est une bonne note qui fait honneur à nos compatriotes et qui par là prouvent aux autres nationalités que les Canadiens sont reconnaissants envers ceux qui leur rendent justice et qu'ils savent apprécier ceux qui leur sont sympathiques. M Turner nous avait promis un Canadien dans le département de la police. Si nous ne l'avons pas eu, ce ne fut pas de sa faute Nous savons qui a été le coupable et celui qui a refusé de ratifier cette nomination à l'audace d'être de nouveau candidat. Mais, M l'éditeur, nous ne l'oublions pas, et je puis affirmer sans crainte d'être contredit qu'il n'aura pas un seul vote canadien. Ce candidat, c'est Wm. H. Gove.

En garde, compatriotes, contre celui qui a voté contre un des nôtres! Si nous savons récompenser ceux qui nous sont sympathiques, nous saurons punir ceux qui nous sont antipathiques. L'heure est arrivée! A nous, compatriotes, de nous faire respecter.

Il ne faut pas oublier les deux échevins qui de concert avec Son Honneur le maire Turner ont travaillé pour nous rendre justice: ces deux candidats sont MM. E. H. Knight et George A. Stockney; ils ont grandement droit à la reconnaissance des électeurs canadiens. Mais pour atteindre ce but, il nous faut être unis, marcher la main dans la main et la victoire couronnera nos efforts.

M. l'editeur, un mot s'il vous plait concernant les licences. Le nouveau journal français l'*Aigle* publié ici nous prêche la tempérance et conseille aux votants canadiens de voter contre les licences. C'est une idée rétrograde et qui ne dit rien de bon en la faveur de ce journal. Je suis convaincu que M. le propriétaire n'est pas sincère et qu'il doit y avoir de petits intérêts cachés qui s'expliquent. En vérité, est-ce que ce monsieur aime à voir ses compatriotes exposés à purger des trois mois de prison et aime à nous voir tourner en ridicule par les journaux américains? Surtout aimerait-il à voir les officiers de police rendre témoignage contre les Canadiens. Ces témoignages ne sont pas toujours les plus flatteurs. L'expérience l'a prouvé, il y a plus de scandales dans une ville sans license que dans une autre où on en accorde.

Pourquoi enrichir la compagnie Boston & Maine et les marchands de Boston aux dépens des citoyens de Salem?

Pour le bénéfice de vos lecteurs, j'aimerais à connaitre votre opinion sur cette importante question. Merci, M. l'éditeur, de votre obligeance, et c'est avec plaisir que je me souscris votre dévoué serviteur,

PHILIPPE CHOUINARD.

Note de la Réd.—Nous marchons avec l'esprit du siècle et nous sommes sans arrière-pensée en faveur des licences, attendu que la loi soit respectée dans tous ses détails. Une ville sans licence est la cause des *Gin Mills* et de l'abondance de *Rum-holes* où la *rodgotte* se vend dans les cuisines.

St Pétersburg, 26 nov—Le nouveau czar de Russie Nicolas II a épousé aujourd'hui la princesse Alix.

Ce mariage s'est fait avec une grande pompe, cela va s'en dire.

La procession de tous les hauts dignitaires de l'Empire jusqu'à la cathédrale de Kazan était de toute beauté.

Toutes les cérémonies ont été des plus imposantes.

Fumez le Fameux Cigar SPINDLE, de FLOOD,

Fabriqué avec du Pur Havane pour **5 Cts.**

Louis Alexander,
Tailleur Importateur,
65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour aisster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleur valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les Marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

FEUILLETON

22

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

DEUXIEME PARTIE

IX

Rodille changea de costume, reprit sa véritable physionomie et se rendit au boulevard du Temple, à la petite maison du magnétiseur.

Eh bien? lui demanda vivement ce dernier.

Eh bien, répondit Rodille, l'affaire est dans le sac.

Déjà?

Mon Dieu! oui. Voilà comme je suis, moi! Je vais en besogne comme un ouragan! J'ai déniché l'oiseau bleu. Je possède le merle blanc.

Ainsi, la petite fille?

Est dans mes mains depuis hier soir.

Pourquoi ne pas l'avoir amenée ce matin?

La prudence est la mère de la sûreté! Pour des raisons à moi connues, je me propose de garder l'objet pendant quelques jours.

Le père doit mener un furieux tapage, j'imagine?

Dormez en paix, le père ne vous inquiétera point.

Comment cela?

Cet honnête homme a trouvé fort à propos de couper le cou à un vieux banquier pour dévaliser sa caisse, et il a fait les choses si sottement que deux heures après, ni plus ni moins, il était sous la main de la justice, qui l'a mis à l'ombre avec soin et qui va le tenir au frais.

Ah! diable! voilà, en effet, un coquin bien maladroit!

C'est ce que je me suis dit tout de suite, mais comme, en réalité, il a travaillé dans notre intérêt, je lui pardonne de bien bon cœur.

Et la mère?

Ne vous tourmentez point au sujet de la mère. Quand elle a vu qu'on arrêtait son mari, ça lui a causé un si grand saisissement qu'elle s'en est laissée mourir, Dieu veuille avoir son âme!

Tout est donc pour le mieux, dit Fritz Horner, et je commence à croire maître Rodille que vous aviez complètement raison quand vous me permettiez, l'autre jour, que personne ne viendrait me réclamer cet enfant.

Pardieu! oui, j'avais raison! En aviez-vous doute?

Peut-être, mais je n'en doute plus! Vous êtes homme de parole, je le suis autant que vous. Ce qui est convenu est convenu. Amenez donc l'enfant le plus tôt possible, et je vous remettrai la somme promise.

Rodille eut aux lèvres ce sourire indefinissable qui lui était habituel et qui devait, croyons-nous, ressembler beaucoup au rictus diabolique de Mephistophéles conduisant Faust au sabbat.

Cher docteur, répliqua-t-il, vous venez d'aborder là une question brûlante, sur laquelle je ne suis pas absolument convaincu que nous soyons tout à fait d'accord

Fritz Horner tressaillit, en entendant les paroles de Rodille. Cette restriction l'effrayait.

Comment! s'écria-t-il, que voulez-vous dire?

Tout simplement que j'ai changé d'avis, ou du moins que j'ai modifié mes intentions primitives.

C'est inadmissible. N'avez-vous pas établi votre prix vous-même? Ne sommes-nous pas tombés d'accord sur les clauses du marché?

Sans doute; mais, en définitive, il n'y a rien de fait encore. Il n'est jamais trop tard pour revenir sur une sottise, et j'en ai fait une, en traitant avec vous.

Avez-vous donc des prétentions nouvelles?

J'en ai.

C'est de la folie!

Si tel est votre avis, rien ne vous empêchera de repousser mes exigences, et nous n'en resterons pas moins bons amis comme auparavant.

Enfin, de quoi s'agit-il? Voyons, expliquez-vous!

Tout de suite. Vous saurez que je suis clair et catégorique comme pas un. Voilà la chose: vous comptez sur l'enfant pour vous procurer de gros bénéfices?

Est ce que, si je n'y comptais point, je pourrais faire le sacrifice d'une somme énorme, de 10,000 francs?

Je vous l'accorde; mais cette somme, qui vous semble énorme, me paraît à moi tout à fait hors de proportion avec l'importance des bénéfices qu'il vous procurera.

Il m'est impossible, cependant, tout à fait impossible d'en augmenter le chiffre. Il m'a fallu, pour me la procurer, réunir et épuiser toutes mes ressources.

Je n'en crois pas un traître mot! Vous êtes plus riche que ça, docteur, et vous avez du crédit sur la place. J'accepte cependant pour bonnes vos mauvaises raisons, et je me contenterai provisoirement d'extraire de votre bourse tout les 10.000 livres en question.

Fritz Horner fit un bond.

Parlez-vous sérieusement? s'écria-t-il.

Ai-je la physionomie d'un homme qui plaisante? répliqua Rodille.

Et, demanda le médecin allemand, peut-on savoir quelle serait cette part?

Je veux me montrer accommodant. Je pourrais demander moitié... je me contenterai d'un tiers.

Un tiers! répliqua le magnétiseur en agitant les bras comme un télégraphe.

Vous trouvez que c'est bien peu? Vous admirez ma modération, je parie?

Y songez-vous?

Beaucoup, mon cher docteur, beaucoup! et vous, acceptez-vous?

Je refuse!

En êtes-vous sûr?

Je refuse cent fois pour une.

C'est votre dernier mot?

Oui!...oui!...oui!... Allez vous promener, vous et l'enfant, et que le diable vous emporte l'un et l'autre!

Grand merci de ce souhait charitable!

Décidément, maître Rodille, je vous croyais mieux avisé! Voilà 10,000 francs que vous perdez par votre faute, sans profit pour personne.

Vous pourriez vous tromper, docteur!

Allons donc! L'enfant, dans mes mains, représente un capital, grâce à mon talent, à mon industrie, à mes connaissances. Dans les vôtres, elle ne représente absolument rien.

Rodille se mit à rire.

Docteur, répliqua-t-il, vous venez tout à l'heure de m'ôter un scrupule et de mettre à l'aise à votre endroit ma délicatesse bien connue. Je vais en revanche vous ôter une illusion

Une illusion! à moi?

Parbleu!

Laquelle?

Celle-ci: bien loin de me constituer une non-valeur, comme vous le croyez, la petite fille est pour moi toute une fortune, et, en refusant l'association que j'avais la bonté de vous offrir, vous venez de signer l'arrêt qui vous ruine.

Fritz Horner regarda Rodille avec une indicible expression d'étonnement.

Ah! ah! vous n'y comprenez goutte, continua le bandit, et vous attendez impatiemment que je m'explique. Eh bien, homme sans cervelle et sans intelligence, apprenez donc que dès demain je conclus un petit traité bien en règle avec un pauvre diable de mes amis, garçon du plus grand mérite, mais médecin sans malades, qui me vendra, pour cent écus par mois, sa personne et son nom.

Et qu'en ferez-vous? demanda le médecin allemend.

Comment! vous ne le devinez pas encore?

Non, je l'avoue.

Vous avez, d'habitude, l'intelligence plus prompte! Eh bien, je m'installerai avec la petite fille dans un appartement magnifique, au premier étage de l'une des plus belles maisons de la rue du Mont-Blanc ou du boulevard Montmartre, et j'afficherai dans tout Paris des consultations magnétiques qui vaudront, je crois, un peu mieux que les vôtres, et qui ne coûteront que dix francs au lieu d'un louis. Pensez-vous, docteur, qu'au bout d'un mois de cette concurrence, il vous restera beaucoup de clients?

Vous agiriez de la sorte! balbutia Fritz Horner d'une voix altérée et avec une physionomie empreinte du plus profond abattement.

Est-ce que, par hasard, ma spéculation vous semblerait mal combinée? est-ce que vous douteriez du succès?

Ah! Rodille, Rodille, continua le magnétiseur, vous sur qui je croyais pouvoir compter absolument!

Il me semble, docteur, que je ne vous ai pas pris en traître.

Si vous m'abandonnez, je suis un homme perdu!

Evidemment! Mais à qui la faute? Ne venez-vous pas de repousser bien loin, tout à l'heure, l'association que je vous offrais?

J'étais aveugle! j'étais idiot!

Et maintenant?

Oh! maintenant, je suis rentré en possession de mon bon sens, et mes yeux se sont ouverts.

Ce qui veut dire que vous sollicitez comme une faveur ce que vous refusiez si dédaigneusement il y a cinq minutes?

Rodille, cher Rodille! c'est vrai, je vous implore. Vous êtes déjà mon ami... devenez mon associé... un autre moi-même!

Allons, je suis bon prince et je renonce à faire ma fortune sans vous.

Je vous en remercie avec effusion! s'écria Fritz Horner.

Seulement, continua Rodille, votre hésitation malencontreuse vous coûtera quelque chose. Je me contentais d'un tiers, à présent je demande moitié.

Le magnétiseur soupira profondément et maudit de tout son cœur son associé futur et lui-même. Mais comme, en définitive, Rodille était le maître de la situation, il n'y avait point à balancer.

J'accepte, répondit-il en appelant sur ses lèvres un sourire de commande, le plus lugubre et le plus désolé qui fût jamais. Vos volontés sont des ordres pour moi. Vous aurez la moitié des bénéfices.

Et c'est moi qui tiendrai les écritures, reprit Rodille.

Soit! murmura Fritz Horner.

Et le partage se fera tous les soirs.

Tous les soirs si vous le désirez, quoique une telle défiance ait lieu de me sembler offensante.

Ce n'est point défiance, interrompit Rodille, ce n'est que pure et simple précaution, dans l'intérêt commun, ce qui ne saurait vous blesser d'aucune façon. Nous voici d'accord sur tous les points, et rien ne nous empêche de rédiger, séance tenante, un petit acte sous seing privé, constatant clairement et succinctement les clauses de notre association.

J'y suis tout disposé, répondit le magnétiseur.

Ce qui fut dit fut fait, et les deux honnêtes gens ne perdirent pas une minute pour se lier l'un vis-à-vis de l'autre par un échange de signatures et pour serrer ainsi les nœuds de l'une des plus étranges sociétés en participation qu'il fût possible d'imaginer.

L'enfant est d'une nature frêle et nerveuse, reprit Fritz Horner quand tout fut achevé, les émotions violentes, les privations, les brutalités, lui seraient funestes. Songez qu'elle représente pour nous des bénéfices incalculables! Ne la laissez pas dépérir.

Pour qui me prenez-vous? demanda Rodille avec une indignation comique. Ai-je l'air d'un mangeur d'enfants? La petite sera soignée comme une reine, et tenez pour certain que, lorsque je vous l'amènerai, vous lui trouverez une mine superbe. Sus ce, mon cher associé, je vous quitte et je vous dis: au revoir.

A quand, ami Rodille?

A bientôt.

Rodille quitta le boulevard du Temple, l'œil joyeux, la lèvre souriante, et tout à fait enchanté de l'excellent affaire qu'il venait de conclure.

Nous avons entendu cet adroit coquin menacer Fritz Horner de l'écraser sous le poids d'une concurrence redoutable; mais un tel projet était véritablement bien loin de sa pensée, et l'unique but de ses paroles était d'amener le magnétiseur à composition. Aux embarras, aux difficultés, aux incertitudes d'une exploitation hasardeuse, il préférait mille fois les réalités indiscutables d'une association lucrative qui laissait à à un autre la fatigue et le travait et mettait dans ses mains une large part de bénéfices.

Rodille appliquait d'ailleurs toutes les facultés inventives et organisatrices de son esprit à l'élaboration d'un plan gigantesque et d'une nature excentrique, qui devait séduire démesurément une imagination telle que la sienne. Le moment était proche où ce plan devait se réaliser, et nous ne tarderons guère à initier nos lecteurs à la bizarre entreprise du bandit, en en faisant fonctionner sous leurs yeux les rouages multiples et ténebreux.

Nous ne suivrons point Rodille dans l'emploi qu'il jugea convenable de donner à toutes les heures de la journée; nous dirons seulement que la nuit venue, et avant de reprendre le chemin de l'avenue de Neuilly, il fit emplette de provisions de bouche, de friandises, de bonbons, de deux ou trois robes d'enfant, remarquables par la vivacité de leurs couleurs et la richesse de leurs ornements, et d'une assez grande quantité de jouets forts chers, parmi lesquels il importe de signaler une poupée d'une dimension remarquable et d'une élégance peu ordinaire.

Muni de ces achats variés, Rodille prit une voiture qui le conduisit, comme la veille, à une faible distance de la barrière de l'Etoile. Là il paya le cocher, renvoya le cabriolet et se dirigea pédestrement vers la petite maison que nous connaissons.

La soirée était chaude et orageuse, pas une étoile ne brillait au ciel, et les réverbères, placés à une grande distance les uns des autres, combattaient mal l'obscurité.

Suivant sa coutume invariable, Rodille s'arrêta pendant quelques secondes auprès de la porte au moment où il allait introduire la clef dans la serrure, et promena ses regards autour de lui avec l'évidente intention de fouiller les ténèbres et de constater la solitude. En même temps il prêtait l'oreille.

Tout lui sembla parfaitement tranquille. Aucun objet suspect ne frappa ses yeux; l'avenue de Neuilly paraissait déserte. On n'entendait que le grondement sourd et lointain des voitures roulant sur la chaussée poudreuse des Champs-Elysées.

Satisfait des résultats de cette rapide reconnaissance, Rodille ouvrit la porte et entra. Il n'avait pas vu, derrière le tronc noueux de l'un des vieux ormes qui bordaient l'avenue, un homme de petite taille, blotti dans l'ombre, retenant son souffle, attachant sur lui des regards perçants, et arrêté là, non point par hasard, mais sans aucun doute pour y jouer un rôle d'espion ou de guetteur.

Lorsque Rodille eut disparu dans l'intérieur de la maison, cet homme ne quitta point tout de suite le poste choisi par lui ou qui lui avait été assigné. Il y demeura pendant près de deux heures encore, immobile comme une cariatide sculptée dans la pierre, et ce ne fut guère qu'à onze heures sonnées qu'il se décida à se séparer de l'orme qui le soutenait, et à s'éloigner.

Au lieu de remonter vers Paris, cet homme descendit l'avenue, du du côté de la porte Maillot. Laissons-le s'enfoncer et disparaître au sein des ténèbres, et réjouissons Rodille.

Aussitôt dans la salle du rez-de-chaussée, et après avoir refermé soigneusement la porte, le bandit se procura, comme la veille, de la lumière, et monta sans perdre une minute à l'étage supérieur. Son premier regard jeté sur le lit lui montra la petite Blanche toujours étendue, les yeux fermés, dans la même attitude de profond sommeil. Il était clair comme le jour que, depuis vingt-quatre heures, elle n'avait pas fait un mouvement.

Diable! diable! se dit Rodille avec un commencement d'inquiétude, pourvu que je n'aie pas mis la dose trop forte! Voilà ce qui pourrait s'appeler une mauvaise affaire!

Il s'approcha du lit et fut à l'instant rassuré.

Le visage de Blanche avait des teintes roses sur les joues, et le souffle qui soulevait sa poitrine était égal et doux.

Allons, allons, c'est parfait! murmura le bandit. Mais comme elle s'éveillerait tout à l'heure, mieux vaut qu'elle s'éveille tout de suite.

Il tira de sa poche un flacon de sel anglais et il en fit respirer le contenu à l'enfant, qui tressaillit, étendit le bras, souleva ses paupières et promena pendant quelques secondes autour d'elle le regard vague de ses grands yeux étonnés.

Blanche, arrachée aussi brusquement au sommeil de plomb qui pesait sur elle, ne se souvenait de rien, et, ne reconnaissant ni l'homme debout en face d'elle, croyait continuer un songe commencé.

Personne n'ignore que l'un des effets le plus infaillibles des narcotiques administrés à hautes doses est d'amener un engourdissement de la pensée et de la mémoire, qui subsiste parfois longtemps encore après que le réveil physique est complet. Il n'entrait point dans les intentions de Rodille de laisser cet engourdissement moral se prolonger d'une manière indéfinie, et il s'arrangea de façon à le faire cesser bien vite.

X

Ma petite amie, dit-il, pourquoi donc me regardez-vous d'un air si drôle? On croirait que vous ne me reconnaissez pas.

Où suis-je? balbutia l'enfant.

Comment! où vous êtes? Il paraît, ma belle mignonne, que vous perdez assez joliment la mémoire quand vous avez dormi deux heures! Ne vous souvenez-vous pas que je suis allé, ce soir même, vous chercher chez vous pour vous conduire auprès de votre papa, qui vous demandait? Ne vous souvenez-vous pas que je vous ai conduit ici, et qu'après vous avoir servi à souper je suis sorti pour aller trouver votre papa et vous l'amener?

Ces paroles, grâce auxquelles Rodille, on vient de le voir, supprimait les vingt-quatre heures écoulées depuis la veille, ravivèrent avec la promptitude de l'électricité les souvenirs de l'enfant

Oui, s'écria-t-elle, oui, c'est vrai, je me souviens de tout maintenant. Eh bien, monsieur, où est papa? L'avez-vous vu? Va-t-il venir?

Je l'ai vu, je le quitte, tout à l'heure nous étions ensemble. Les gens qui, ce matin, lui voulaient du mal sont devenus ses meilleurs amis et lui ont donné beaucoup d'argent, il va être très riche et très heureux, et vous le verrez aussi.

Quel bonheur, monsieur! répondit Blanche en frappant ses deux petites mains l'une dans l'autre. Mais pourquoi ne me dit-il pas tout cela lui-même?

Parce qu'il ne lui sera point possible de venir ce soir.

Blanche pâlit.

Ah! balbutia-t-elle.

Et elle se mit à trembler de tous ses membres. Rodille continua vivement:

Non, il ne pourra venir, mais il m'a chargé de vous dire qu'il fallait être joyeuse, que sans cela vous lui feriez beaucoup de chagrin, et il m'a donné pour vous quelque chose.

La tête de Blanche se releva, ses yeux étincelèrent de curiosité.

Quoi donc? demanda-t-elle Oh! monsieur, dites-moi vite ce qu'il a donné pour moi.

Tout ceci... toutes ces belles choses, répliqua Rodille, en allant prendre les paquets apportés par lui et en étalant sur le lit, devant la petite fille, et les toilettes brillantes et les jouets luxueux. Vous voyez, ma chère mignonne, que votre papa vous aime bien.

Shakespeare a dit de la femme: "Perfide comme l'onde;" on pourrait, ce nous semble, dire de l'enfance, et avec beaucoup plus de raison encore: "Mobile comme l'onde".

L'enfance, en effet, est surtout l'âge heureux de la vie, parce que ses impressions sont essentiellement fugitives et s'effacent, pour faire place à d'autres, avec une facilité et une rapidité prodigieuses. Voyez plutôt un gros chagrin gonfle ce jeune cœur, et sur ses joues fraîches et satinées les larmes coulent comme une pluie d'orage. Ce profond désespoir dure quelques minutes à peine, puis le cœur dégonflé se rassérène et le sourire succède aux pleurs, comme les rayons du soleil aux averses d'un jour de printemps.

Il en fut ainsi pour Blanche Vaubaron; il ne pouvait en être autrement. La petite fille eut à peine jeté les yeux sur les merveilles inattendues étalées devant elle qu'elle poussa une exclamation de surprise ravie, et que les éclairs d'une joie immense rayonnèrent dans ses regards.

Etes-vous contente?

Ah! s'écria Blanche, les belles robes! la belle poupée! et que de joujoux! Et c'est pour moi, pour moi tout cela? Bien vrai?

Oui, mon enfant, tout cela est pour vous, tout cela vous appartient; mais à la condition que vous n'aurez pas de chagrin.

Du chagrin, monsieur! pour qui en aurais-je, puisque mon cher papa n'est plus malheureux, et puisque je l'embrasserai demain? Oh! comme maman sera contente quand je lui dirai ces bonnes nouvelles et quand je lui montrerai toutes ces jolies choses! Vous allez me ramener près d'elle tout de suite, n'est-ce pas, monsieur. Elle doit bien s'ennuyer toute seule.

Il est trop tard aujourd'hui, répondit Rodille, et votre mère ne vous attend pas, car elle sait déjà que vous ne rentrerez pas ce soir.

Mais alors, monsieur, je vais donc rester ici cette nuit?

Oui, ma mignonne. Vous n'avez pas peur avec moi, j'espère?

Oh non! monsieur, je crois que vous êtes bon, et vous connaissez papa, et papa a confiance en vous.

Vous allez souper et dormir.

Mais j'ai soupé, déjà ce soir, en arrivant.

Rodille sourit.

Est-ce que vous ne vous sentez pas un peu d'appétit? demanda-t-il.

Je n'en sais rien.

Eh bien, mettez-vous toujours à table; en mangeant l'appétit viendra sans doute.

L'enfant pouvait bien se figurer que deux heures à peine venaient de s'écouler depuis son dernier repas, mais son esctomac n'était point dupe de cette illusion. A peine installée en face du guéridon chargé de friandises, elle se mit à manger avidement et elle but sans défiance le même vin que la veille. Cinq minutes après, elle dormait d'un lourd sommeil, et Rodille la replaçait délicatement sur le lit.

De mieux en mieux! se dit-il avec une satisfaction sans mélange, en allant lui-même s'étendre sur le matelas jeté à terre dans le cabinet, où il s'endormit aussitôt.

Le bandit comme tous les gens de son espèce, à qui les hasards d'une existence aventureuse et criminelle donnent forcément l'habitude de se tenir sans cesse sur leurs gardes, avait l'oreille très fine et le sommeil léger. Vers minuit, il se réveilla en sursaut, et, se dressant sur son séant avec la plus complète lucidité d'esprit, il se demanda:

Quest-ce que j'entends?

Un bruit faible, mais parfaitement distinct, le bruit caractéristique d'une lime attaquant le fer avec une prudente lenteur, arrivait jusqu'à lui.

Il quitta le matelas sur lequel il s'était jeté tout habillé et il s'approcha de la fenêre du cabinet. Le bruit continuait. Il fut au moment d'ouvrir cette fenêtre, déjà il portait la mains sur l'espagnolette, mais il s'arrêta.

On est en train de limer les barreaux des croisées d'en bas, se dit-il. Je crois bien que nous allons rire!

Il sortit du cabinet sans allumer de lumière. Il traversa la chambre où Blanche était couchée et endormie, et, descendant à tâtons l'escalier, il parvint à la salle du rez-de-chaussée. Là, avec des précautions infinies et en réussissant à ne produire aucun bruit, il ouvrit l'un des volets intérieurs matelassés et capitonnés qui s'adaptaient aux fenêtres avec une précision mathématique, et il appliqua son oreille contre la vitre.

A sa grande surprise les grincements de la lime contre le fer arrivèrent à lui beaucoup moins dictincts que lorsqu'il se trouvait à l'étage supérieur. Il réfléchit pendant quelques secondes, puis il se dit:

Ce n'est pas à moi qu'on en veut, la chose est manifeste. Les drôles attaquent la maison voisine dans l'espoir de mettre la main sur l'escarcelle du père Legrip. A votre aise! mes gaillards, à votre aise! nous rirons tout à l'heure mieux encore que je ne l'espérais!

Et il referma le volet en murmurant:

Les barreaux sont solides! Il faut en sier deux en deux endroits pour passer! Eu supposant que les drôles aient la main preste et l'habitude de la chose, j'ai tout au moins une demi-heure devant mois.

Certain qu'aucun rayon lumineux ne pouvait filtrer au dehors et trahir intempestivement sa présence, le voleur qu'on allait essayer de voler prit un briquet sur la tablette de la cheminée. Il trempa une allumette dans le phosphore et alluma la mèche à l'une des bougies. Ceci fait, il procéda à ce même déguisement qui s'est accompli une fois déjà sous nos yeux, et il ne fallut pas plus de dix minutes pour se transformer de la tête au pieds en "père Legrip".

Il alluma alors une lanterne sourde, il ouvrit le placard, il pressa le ressort; le panneau tourna sur ses charnières, démasquant le passage secret, et Rodille, ayant franchi ce passage, se trouva dans la salle basse de la maison voisine, derrière l'épais grillage doublé intérieurement de toile verte.

Le bruit aigu de la lime retentissait d'une façon si parfaitement nette, au milieu du silence, qu'on eût dit que les nocturnes travailleurs opéraient dans la pièce voisine.

A côté du vieux bureau sur lequel reposaient en permanence deux paires de pistolets, des balances à peser l'or et une sébile, tantôt pleine, tantôt vide, se voyait une poignée de cuivre attenant à une tige d'acier dont l'extrémité inférieure disparaissaient dans le plancher, et dont il semblait impossible de deviner l'usage et la destination.

Rodille saisit des deux mains cette poignée et la tira fortement à lui; elle céda de quelques pouces, faisant monter avec elle la tige d'acier, et l'on entendit un craquement sourd, pareil à celui que produirait les pièces de charpente en se disjoignant.

Le maître de la maison eut aux lèvres un sourire épouvantable; il lâcha la poignée, et se frotta le mains. Il visita ensuite les amorces des pistolets. Il ferma complètement sa lanterne sourde, de manière à rendre les ténèbres impénétrables derrière le rideau de toile verte; puis, non moins tranquille en apparence que lorsque le receleur Legrip attendait ses clients habituels, il s'installa dans son fauteuil vermoulu.

Qui cela peut-il être? se demanda-t-il.

Et il se mit à passer en revue la liste incommensurable de tous les gredins de sa connaissance.

Laissons pour un instant Rodille dans la situation au moins bizarre d'un homme qui sait que de hardis malfaiteurs vont s'introduire dans sa maison avec effraction, qui les attend, immobile, silencieux, le sourire aux lèvres, et voyons ce qui se passait, une heure auparavant, à une faible distance de l'habitation du receleur.

A cinq minutes à peine de la porte Maillot, dans un terrain vague contigué au mur d'enceinte du bois de Boulogue, existait à à cette époque un cabaret borgne d'un aspect tout à la fois hideux et repoussant. C'était, non point une maison, mais une sorte de cahute étrange, bâtie avec de la boue, des moellons de rebut et des planches pourries. Cette construction, si basse d'étage qu'on n'y pouvait entrer qu'en se courbant, rappelait vaguement aux regards étonnés des promeneurs les plus misérables chaumières de la Sologue et du bas Anjou. Elle n'avait qu'une fenêtre et qu'une porte; un tuyau de tôle, qui tremblait au vent, dominait sa toiture de paille et tenait lieu de cheminée. Une touffe de bruyères sèches, suspendu au-dessus de la porte, annonçait aux piétons altérés que dans ce bouge immonde on vendait du vin et de l'eau-de-vie.

Généralement pendant la journée, les buveurs faisaient défaut. On voyait alors, debout sur le seuil, un homme gros et court, d'une physionomie repoussante et farouche, la lèvre pendante et l'œil mauvais. Cet homme portait une vieille casquette de peau de loutre, une veste ronde et un tablier bleu à bavette; il croisait ses deux mains sur son ventre proéminent, et fumait une courte pipe noire.

C'était le cabaretier. Il semblait fait pour son logis comme le colimaçon pour sa coquille; la maison et lui complétaient mutuellement leur physionomie, on ne les aurait pas compris l'un sans l'autre. L'homme avait la mine d'un échappé de Brest ou de Toulon; le logis semb'ait un repaire.

Involontairement, en jetant les yeux sur cette tanière infecte et sinistre, on devait penser à ces légendaires coupegorge du bon vieux temps où, chaque nuit, on assassinait de nouvelles victimes, dont les cadavres mutilés et dépouillés disparaissaient par des trappes ouvertes sur de mystérieuses oubliettes.

Si tel était, pendant le jour, l'aspect effrayant du bouge, qu'on juge ce qu'il devait être aussitôt après la nuit tombée. L'unique fenêtre avait un volet déjeté, qu'on fermait le soir, mais une lézarde profonde le traversait de part en part, laissant s'échapper les reflets d'une lumière fauve et les chants obscènes des buveurs.

Ce cabaret, bien connu des agents de la brigade de sûreté, recevait la population suspecte des rôdeurs de barrière, très nombreux jadis aux alentours des Champs-Elysées et du bois de Boulogne; l'administration ne le faisait point disparaître, parce qu'une ville telle que Paris ne saurait se passer de certains repaires, objets d'une tolérance tacite, où la police est à peu près sûre de trouver ce qu'elle cherche quand quelque crime vient d'être commis et quand il s'agit de mettre la main sur des coupables encore ignorés.

Armons-nous de courage et franchissons le seuil. Le bouge ne se composait que d'une seule pièce, au fond de laquelle on avait ménagé une soupente qui renfermait le lit du cabaretier.

Les murailles, absolument nues, n'avaient pas même été blanchies à la chaux. Quatre quinquets crasseux et fumeux s'accrochaient de distance en distance. Une demi-douzaine de petites tables boîteuses, une vingtaine d'escabeaux vermoulus et un antique comptoir, acheté d'occasion après faillite, composaient le mobilier.

Un petit nombre d'individus à mine farouche se trouvaient réunies dans ce cabaret, absorbant un affreux mélange d'alcool et de piment, et fumant des pipes bourrées avec des détritus de cigares ramassés sur la voie publique sous les pieds des promeneurs.

Une fumée épaisse et fétide saturait l'armosphère et la rendait irrespirable pour d'autres poumons que pour ceux des habitués d'un tel lieu. Au milieu de cette vapeur delétère, la flamme des quinquients vacillait et semblait sans cesse au moment de s'éteindre.

Deux hommes, assis à une petite table placée dans l'un des angles du bouges, causaient vivement à voix basse. L'un de ces hommes était un grand gaillard en blouse bleue, aux larges épaules, au torse herculéen; l'autre était un assez beau garçon vêtu avec une élégance prétentieuse et de mauvais goût.

Nous les connaissons déjà tous deux. Le premier répondait au nom de Mouche-à-Miel, et le second à celui de Ripainsel.

Il me semble, dit Ripainsel à son compagnon, que Vol-au-Vent se fait bien attendre.

Cela prouve qu'il fait sa besogne en conscience, répondit Mouche-à-Miel; et d'ailleurs il nous a donné rendez-vous que pour onze heures. Il n'est donc pas en retard, et c'est nous qui sommes en avance.

Es-tu bien sûr, Mouche à-Miel, que Vol-au-Vent soit solide ou ne nous tende pas un piège?

Quelle idée te passe par la tête, et de quoi diable le soupçonnes-tu?

De s'entendre avec ce vieux scélerat de père Legrip.

Pourquoi faire?

Pour nous amener dans un traquenard où nous laisserons notre peau.

[A CONTINUER.]

UNE INVENTION.

Un Metier a Tisser tres Perfectionne.

Fall River, 24 nov—Un nommé Draper vient de perfectionner considérablement le métier à tisser qui est appelé à révolutionner le travail de nos fabriques, si jamais la nouvelle invention est employée.

Comme bien on pense, l'intérêt public augmente à ce sujet.

La combinaison est due à une compagnie de Hopedale, mais n'est pas cependant une invention complètement nouvelle, et les manufacturiers n'ont encore rien décidé à cet égard.

80 métiers peuvent être mis en opération et conduits par 16 tisserands.

Si l'expérience est satisfaisante, le coût du tissage sera réduit de moitié, mais les premières dépenses seront considérables.

Un des avantages de ce métier consiste en ce qu'il pourra fonctionner pendant l'heure du repas et en dehors des heures du travail, avec seulement la présence de trois personnes, un surveillant, un contre-maître et un aide.

Si tel est le cas, les lois concernant les manufactures au sujet de l'emploi de la main-d'œuvre n'affecteront pas le capital d'une manière aussi désagréable qu'elles le font maintenant, et il nous paraît que des machines pouvant marcher toutes seules sans l'aide d'aucune employé ne soient pas présisément faites pour donner de l'ovrage aux ouvriers.

Ils ont bien raison les employés de nos fabriques de ne pas trouver de leur goût cette nouvelle invention.

Quels que puissent être les mérites ou les inconvénients du nouveau métier, il est certain qu'il occupe serieusement l'attention des gérants des corporations.

TRENTE ANNEES

De Detention dans un Penitencier pour McLean.

Concord, N. H., 24 nov.—En Cour Suprême, cet avant-midi, Arthur G. McLean, reconnu coupable du meurtre au deuxième degré de Nettie Belle Douglass, à Henniker, le 15 août, a été condamné à 30 années de détention dans un pénitencier. McLean s'entendit condamner sans broncher.

C'est un jeune homme et sa victime était son amante.

GRAVE ACCUSATION.

Un Homme que sa Femme Cherchait a Empoisonner.

Bangor, Me., 25 nov.—Vendredi dernier, Samuel Oaks de Costigan, âgé de 20 ans, s'est rendu à Oldtown pour loger une plainte contre son épouse, âgée de 15 ans, et sa mère, Mde Eliza Darling, qu'il accuse d'avoir tenté de l'empoisonner.

Ces deux femmes furent arrêtées samedi et elles comparurent à Oldtown devant le juge Whiting qui les plaça sous une caution de $1000 pour subir leur procès au terme de février. N'ayant pu trouver de cautions, elles ont été logées en prison.

La jeune femme a avoué avoir tenté d'empoisonner son mari et elle dit avoir été poussée à commettre ce crime par sa mère.

Oaks ne se sentait pas bien un jour de la semaine dernière, et il prit une potion qui, au lieu de lui faire du bien, le rendit très malade, mais son médecin parvint à lui sauver la vie.

Sa femme avoue qu'elle avait mise du vert de Paris dans la panacée.

Mde Darling, la belle-mère, nie formellement avoir conseillé à sa fille d'empoisonner son mari.

On suppose que le motif de ces deux femmes en agissant ainsi était de retirer l'assurance de $1000 sur la vie du jeune Oaks et d'hériter de sa ferme.

DES HOMMES INGENIEUX.

Le Fermier se Croyait le plus Fin, Mais il se Trompait.

Les employés charges de la pose du fil électrique pour le Lowell, Lawrence & Haverhill Railroad, pendant qu'ils étaient à Dracut, la semaine dernière, conduisirent leur attelage dans un champ appartenant à un fermier qui s'oppose à ce que cette voie ferrée passe sur sa terre. Ce fermier n'a jamais accordé aucune faveur aux employés qui ne jugèrent pas nécessaire cependant de lui demander la permission de pénétrer dans son champ avec leur attelage.

Après avoir terminé leur besogne, ces employés retournèrent auprès de leur voiture, et ils trouvèrent la barrière non seulement cadenassée, mais clouée avec de grands clous.

Comme briser la barrière aurait été se mettre une mauvaise affaire sur les bras, pour le moins un procès en dommages, les employés délibérèrent quelques minutes sur ce qui était le plus avantageux de faire en semblable occurence. Tout à coup ils eurent une inspiration, et s'en parant de leurs pics et de leurs pelles, ils se mirent en frais de déterrer la partie de la clôture qui s'enfonçait dans le sol.

La besogne faite, ils enlevèrent la barrière et purent faire sortir leur attelage du champ. Ensuite ils replacèrent la barrière dans son ancienne position et replacèrent la terre qu'ils avaient enlevée en creusant dans les trous qui se trouvèrent comblés. Tout se trouva alors en place comme auparavant, et l'attelage était hors du champ.

C'est le fermier qui a dû être surpris en voyant sa barrière toujours cadenassée et clouée et l'attelage parti!

UNE GREVE.

Les Employes de Faulkner s'y Decident.

Les employés dans les fabriques Faulkner ont eu une assemblée dans Central Labor Union Hall, samedi après-midi, pour entendre le rapport du comité chargé le soir précédent de voir M. Faulkner et de lui dire que les employés ne se soumettrait pas à la réduction de gages telle qu'annoncée.

Le comité a fait rapport que M. Faulkner refusait de faire aucune concession et qu'il avait dit aux membres de ce comité que ce serait une réduction ou une fermeture.

Les employés votèrent alors à l'unanimité de se mettre en grève, à partir de lundi matin.

A l'assemblée de la Central Labor Union, hier, le principal motif de discussion fut la décision prise par les employés de Faulkner de se mettre en grève. Il y eut divergence d'opinion parmi les membres à ce sujet, les uns exprimant l'opinion que le temps n'était pas favorable à une grève et d'autres se déclarant en faveur d'une telle ligne de conduite.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Pinitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P P P purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais afflégé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soignée par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MRS M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 jnillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés: Je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.

(Signé) J. D. JOHNSTON.

F. Chase City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 6 DECEMBRE 1894. Soyons Distingues. No. 63

BOSTON & MAINE R R.

ARRANGEMENT D'HIVER.

DIVISION OUEST.

Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches $ 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 15, et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (1 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 15, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateau) lundis et vendredis à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport, (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00 p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

*Express. § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 5 50, 9 20, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 35 a m; 1 25, 5 50, p m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 15 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 15 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 55, 9 45, a m, 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 9 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches 10 09 a m, à Nashua seulement, 5 00 a m, 2 00, 10 38 13, 8 45, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, *8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville via Wells River—9 45 a m; 1 50, *5 42 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a m.; 12 11, *8 13 p m.

Pour Montreal et Québec, via Montreal et Boston Air Line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gen. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Tours les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoirs inclus

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

A Cote du Pacifique,

Pour tous les plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux s'adresser

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement fait sur commande

Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND,

Marchand - Tailleur,

4 RUE MIDDLE.

Son assortiment de Draps, Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du dernier goût et de patrons les plus nouveaux.

CLIFFORD'S DYE HOUSE

No. 2 et 4 Rue Andover.

Habits d'hommes et de dames teintes, et nettoyés. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure maniere. Robes entières de dames teintes et repassées.

L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensiles de Cuisine

en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

Allez faire une visite at vous serez satisfaits.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!

Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO

Bureau, 8 rue Middle

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone 114-2

Durant & Rogers,

HORLOGERS et BIJOUTIERS.

Noel et le Jour de l'An.

Ne manquez pas les meilleures occasions pour les jours des grandes fêtes de Noël et du Jour de l'An. Les Marchandises les plus nouvelles vous sont offertes aux prix les plus modérés.

Magnifiques Montres en or 14 K pour Dames,

$22.50.

Même qualité, pour Hommes,

$35 et $45.

Jones de Mariage en or solide 14 K. depuis

$5 en montant

Chaines, Charmes, Horloges et Lunettes vendues à sacrifice.

Notre assortiment d'argenterie est complet et très varié.

Venez acheter de M. J. A. Legault, notre commis canadien Soyez assurés que vous aurez pour plus que votre argent.

DURANT & ROGERS.

Au coin des Rues

Central & Middle

DR. G. C. BATES,

DENTISTE,

Angle des Rues

MIDDLESEX ET ELLIOTT,

Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

ACTUALITES.

Le président Cleveland prépare en ce moment, à Woodley, son message annuel au congrès.

C'est la cause, disent les uns, de son absence prolongée de la capitale tandis que d'autres affirment que le président est malade et souffre beaucoup.

Une dépêche de Manchester, N. H., nous apprend ce qui suit:

M. et Mde Edouard Turgeon viennent de célébrer le cinquantième anniversaire de leur mariage. Les deux époux sont âgés respectivement de 71 et 67 ans.

M. Turgeon est le père de 14 enfants et a été 32 fois grand'père. Il a quinze arrière-petits-enfants.

M. et Mde Turgeon jouissent encore d'une excellente santé et sont forts et robustes malgré leur âge avancé.

On vient d'arrêter à Kansa City (Missouri) cinq étudiants en médecine qui étaient alles pendant la nuit exhumer des cadavres dans un cimetière de la banlieue. Vers minuit, la police a été prévenue que plusieurs individus étaient en train de violer des tombes, mais quand les agents sont arrivés, les coupables avaient disparu.

Après de longues recherches, la police a trouvé aux environs du cimetière une voiture dont le cocher a pu donner le signalement des jeunes gens qu'il avait amenés dans la banlieue, et c'est sur ses indications qu'ils ont été arrêtés. Les étudiants, qui voulaient se procurer un ou deux cadavres pour leurs études médicales, ont comparu devant un juge qui a ordonné leur mise en liberté sous caution.

Danvers, 30 nov.—Trois jeunes filles faisant leurs études au High School de cette localité, Hattie Gilford, Mattie Ferguson et Ludia Putnam, ont passé à travers la glace d'un etang et elles allaient infailliblement se noyer sans un nommé Patrick McGuigan qui vola à leur secours et parvint avec beaucoup de difficulté à les sauver. Ces jeunes filles s'amusaient à patiner.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 15 Nov. 1894.

M. l'Administrateur,

On parle beaucoup et fort mal depuis quelque temps de la police de New York, de Chicago, de Londres, et d'après l'enquête ouverte, on a raison. Mais c'est le cas de répéter l'antique adage: "Si Lacédémone pleure, Messène ne rit pas!" Votre police est mauvaise, croiriez vous que la notre soit bonne? Deposez là cette idée charitable. Notre système policier est multiple. Nous avons d'abord les gendarmes, espèces hybrides, demi-soldats, demi-chasseurs d'hommes, buveurs infatigables, blagueurs épouvantables et toujours prêts à courir... à côté de la place où l'on se tue. Les gendarmes, ou comme l'on dit en Italie *i carabinieri*, sont coiffés d'un monstrueux bicorne noir (chapeaux à claque) surmonté d'un plumet monumental bleu et rouge; vêtus d'un habit à queue de pie qui leur donne une tournure de tortue mal à l'aise dans sa carapace; ils logent en outre dans une paire de pantalons faite pour deux, suivie d'une paire de bottes assez spacieuses pour engloutir une demi botte de foin, après que les pieds du susdit gendarme y ont pris domicile. Ajoutez à ce fagot, un gros et grand sabre que les italiens, gens de cuisine avant tout, appellent gracieusement *tranche lard*, les français, coupe choux.

Nous avons le gendarme à pied et le gendarme à cheval. Celui ci n'a que du dédain pour le *tranche lard*, l'arme des piétons; son flanc, à lui, est orné, ennoblit par le sabre, l'arme des paladins. Le gendarme à cheval possède de plus un cheval. Excellente bête à l'étable, qui rue sur la rue comme les mules espagnoles, et vire de bord vers l'écurie quand on l'éperonne sur les voleurs. Cela explique facilement que la race prospère en Italie de toutes parts, mais en Sardaigne et en Sicile tout particulièrement. Là en effet, les gendames à cheval sont plus nombreux qu'ailleurs.

Le gendarme à cheval a cet avantage (pour les voleurs) qu'on le distingue à deux milles de distance. Son plumet, son baudrier blanc sur l'uniforme noir, le pas pesant de son cheval, marchant au pas, avec le pesant cheval de son compagnon (les gendarmes vont toujours par couple, comme les poulets au marché) son haut parler dans la nuit, le bruit de son sabre en chicane avec ses éperons, etc., etc., tout en fait un défenseur inutile, et un parasite sur le budget de la nation. Et l'Italie, l'Italie qui meurt de faim (de soif pas cette année, le vin est excellent et à bas prix) entretient 20,000 de ces *champignons*-là au prix fort mignon de $1 par jour, oui vingt mille dollars par jour pour les défenseurs inutiles d'une nation où 200,000 personnes mangent l'herbe des champs pour conserver la vie que Dieu leur a confiée. Et c'est comme cela!... Et je m'abstiens pour aujourd'hui de parler du dégat que les voleurs, les bandits, les brigands, les assassins, les éventreurs, les étrangleurs, les empoisonneurs font dans le *bel paese* à la barbe même de la gendarmerie du roi.

Et puis notez bien que je ne vous ai encore esquissé que la grende tenue de ses héroïques défenseurs de la société en péril. Mais si vous voyez les petites tenues et ils en ont quatre!... La petite tenue en drap, la petite tenue en toile, la petite tenue en coton. Pourquoi ne sommes-nous pas en jupon? peut-être trouverions-nous de plus une petite tenue en papier glacé, au moins pour les nuits d'été.

La gendarmerie à pied comme à cheval, en temps de paix, est pour courir sus aux voleurs, assassins, etc., et en temps de guerre ils sont soldats comme les autres; et les anciens, les vétérans assurent même que jadis ils ont paru en ligne sur le champ de batailles, mais les malins assurent que c'est quand tout était fini.

Non seulement comme policier mais encore comme guerrier, les gendarmes portent *tranche lard*, ou sabre, revolver, carabine à répétition. Ils sont logés dans de petites casernes, dans les plus petits pays d'Italie. Ces casernes qui, vu la pauvreté du trésor italien, sont généralement de vieux couvents, contiennent de cinq à huit gendarmes, juste assez pour faire la partie quand arrive la nuit.

Dans les petits pays ces palais fin de siècle sont on ne peut mieux. Flattant le vigneron, épouvantant le charcutier, souriant à la bouchère, faisant les gros yeux aux patissiers, ils trouvent le moyen d'écornifler sur les quatre points cardinaux, et d'engraisser cordialement le maigre pot au feu que leur passe le gouvernement. Il est certain que chaque paysan pour se faire protéger, ou plutôt pour ne pas se faire vexer par les gendarmes, les tout-puissants *carabiniers* se saignerait à demi, et se saignent en réalité. Les gendarmes en rient, et à l'heure du danger ont soin d'être occupé... ailleurs.

Il y a toutefois d'autres régions que la province romaine, régions où la terre dévore ses gendarmes. La Sicile, par exemple, est terrible en ce moment, et si les guerriers au plumet tricolore y boivent à gogo, parfois ils tombent aussi comme les mouches au premier froid. Et la Sardaigne, c'est pire encore. Hier, aux environs de Sassuri, capitale de l'île, un détachement de 100 brigands attaquent un village de 2000 habitants. Les gendarmes du pays, télégraphient: le télégraphe est coupé. Ils organisent 150 tireurs pour les seconder et s'avancent contre les bandits. Ceux-ci commencent par coucher à terre les huit *carabiniers* du roi, puis ils avertissent les 150 paysans d'aller leur chercher 20,000 dollars s'ils ne veulent pas avoir le spectacle de leurs femmes et de leurs enfants égorgés, de leurs habitations livrées aux flammes. Et nos guerriers improvisés, déjà pas trop mal démoralisés de la chute des gendarmes, prennent le galop vers leurs habitations, rassemblent tout ce qu'ils peuvent d'or, d'argent, de bijouterie, de comestibles, de vins fins, etc, et en font gracieusement présent aux bandits, au lieu de les guérir une bonne fois du désir de revenir opérer ces razzias périodiques.

Outre les gendarmes, corporation dont je n'ai pu encore comprendre l'utilité, l'Italie possède encore une catégorie d'agents de police, uniquement pour la ville. Ce corps appelé *Questurini* est à pied. Les *Questurini* sont armés comme les soldats d'infanterie, et vêtus à peu près comme eux, la couleur des habits toutefois est noire et bleue. Les *Questurini* font métier de monter la garde au coin des rues et des places, attentifs seulement à ce que l'on n'enfreigne point les lois criminelles d'état; les décrets municipaux ne sont pas de leur compétence, à moins d'en être spécialement requis. Les *Questurini* ont la charge des prisons préventives. Les prisons de criminels condamnés ont d'autres gardiens, appelés gardes chiourme. Il y a de plus dans chaque ville, la garde municipale avec uniforme spécial, et payée par la cité. Nous avons encore les gardiens des bois, des jardins et promenades, des antiquités, des musées, des ministères, sénat et chambres. En un mot je n'ai jamais vu un pays qui ait tant de gardiens et qui soit si mal gardé.

Bien à vous,

WM. BREEN.

UN SUJET D'ACTUALITE.

Un écrivailleur qui signe *Un Citoyeu Américain* vient de publier dans la *Croix du Canada*, une feuille publiée à Montréal, un salmigondis qu'il intitule *La Question de l'A. P. A.* Fort bien caché derrière son pseudonyme, ce *brave* lance toutes espèces d'assertions sans avoir pris préalablement la peine de se renseigner sur les sujets qu'il prétend traiter.

Les directeurs de la *Croix*, charitables par grâce d'état, publient cette élucubration dans la partie la moins lue de leur journal; *Un Citoyen Américain* occupe le coin le plus obscur, où sa prose ressemble presque aux réclames qui l'environnent.

D'ailleurs, cet article n'est pas autre chose qu'une réclame en faveur du parti démocratique. Mais par qu'elle singulière idée, *Un Citoyen Américain* a t-il adressé son article à un journal du Canada plutôt qu'à une feuille franco-américaine en faveur du parti de Tammany Hall et du Rév. Claude Raboteau, le chef de l'A. P. A. à Lowell et en même temps un démocrate haut coté?

Nous croyons comprendre la cause de cette anomalie. Les feuilles démocratiques de langue française ont dû probablement refuser d'encombrer leurs colonnes d'une prose aussi indigeste.

Mais quel a été le but visé par *Un Citoyen Américain* en écrivant tant de mots pour dire si peu? Tout simplement faire croire aux rares lecteurs qui s'endormiront sur son article que le parti démocrate n'a aucun rapport avec l'A. P. A. et que d'un autre côté le parti républicain marche de concert avec cette société de sectaires. Une de ses preuves est la suivante:

"Le révérend Hugh Montgomery, l'homme le plus fanatique de l'Etat, de même qu'il est le plus fieffé anti-catholique de l'Union Américaine, a fait, le 5 novembre, acte de présence dans un meeting républico-canadien à Lowell Mass. Il paraît que sa présence découvrait trop clairement le jeu des républicains, et il dut se retirer avant la fin de la soirée, mais enfin étant parmi les chefs republicains, il se trouvait dans son élément. Inutile de dire que c'est un A. P. A. des plus enragés."

Un Citoyen américain parle là de choses qu'il ne connaît pas. Premièrement, il blague en disant que le Rév Montgomery a fait acte de présence, le 5 novembre, dans une assemblée canadienne à Lowell. Deuxièmement, il blague encore quand il affirme que le révérend en question dut se retirer avant la fin de la soirée.

Enfin, dans ces quelques lignes nous ne découvrons que des blagues.

D'abord, le Rév Montgomery a été éconduit poliment mais fermement d'une assemblée composée de citoyens de langue anglaise, et ce n'est pas avant la fin de l'assemblée que la chose a eu lieu, mais avant le commencement de l'assemblée. La différence est notable.

Maintenant, le Rev Montgomery était si peu dans son élément avec les chefs républicains que ceux-ci, par la suite, ont refusé, à une assemblée du Club Républicain de Lowell, de voter des excuses à ce révérend, malgré qu'une motion eût été faite en ce sens.

Un Citoyen Américain se pose cette question-ci:

"Si l'A. P. A. ne sympathise pas avec le parti démocrate, dans quel camp se fait donc le travail de cette association pleine d'activité et de fanatisme?" Et il répond avec aplomb: "Dans le camp républicain et non ailleurs."

Il a de toupet *Un Citoyen Américain*! C'est ce qui lui manque le moins. Quoi! il vient prétendre que l'A. P. A. ne travaille pas ailleurs que dans le parti républicain quand un chef de cette même société de fanatiques, le Rev. Claude Raboteau, vient dire en pleine assemblée démocratique: "Je suis un démocrate; il y a plus de démocrates appartenant à l'A. P. A. que les journaux le supposent."

Et *Un Citoyen Américain* a assez de présomption pour prétendre connaître mieux cette société ténébreuse que le ministre Raboteau, qui en est l'un des chefs, sans compter tous les journalistes du pays. Alors il est A. P. A, et l'un des *leaders* pour être si savant à ce sujet... *Un Citoyen Américain* avoue lui-même que l'A. P. A. est une société dans le sein de laquelle il n'est pas facile de voir, par ces lignes:

"L'A. P. A. est une société essentiellement secrète, de sorte que nous ne pouvons nous procurer des preuves contre elle aussi directes et tangibles que si elle opérait en plein jour."

Mais ce qui est clair, évident comme la lumière du jour, c'est que l'A. P. A. est répudiée par tous les partis, mais qu'elle se faufile où elle peut, dans tous les camps, et fait des ravages là où elle se trouve, vu que c'est sa triste mission. A Woonsocket, R. I., elle a mis de l'avant un Canadien *protestant*, appartenant au parti démocrate, M. Delabarre, pour faire la lutte contre le maire Pothier, un *catholique* et le candidat du parti republicain.

Un Citoyen Américain ferait mieux de se renseigner avant de parler: sa prose y gagnerait.

JACK L'EVENTREUR.

Londres, 1er déc.—On a cru pendant un certain temps que le mystérieux Jack L'Eventreur n'était autre que Chatelle, le misérable qui a outragé et assassiné la petite Jessie Keith à Listowell, près Toronto (Canada). Un soupir de soulagement souleva bien des poitrines à la nouvelle que le fameux tueur de femmes qui a maintes fois ensanglanté Whitechapel était enfin tombé entre les mains des autorités.

Les autorités de Listowell envoyèrent la photographie de Chatelle à la police de Londres, et c'est alors qu'on a reconnu que l'opinion publique avait fait fausse route.

Ce n'était pas Jack L'Eventreur!

Il paraîtrait qu'un médecin de renom, le docteur Forbes Winslow, prétend que la retraite de ce misérable est connue, quoique dans les lieux où il se trouve il ne lui soit plus possible de commettre d'autres crimes.

D'après le docteur Winslow, "Jack L'Eventreur" est un homme très intelligent et non point un vulgaire debardeur ainsi qu'on l'a souvent prétendu.

Jack L'Eventreur avant de commettre son premier crime a écrit au docteur Forbes cette note laconique:

"Vous entendrez parler de moi dans huit jours."

Signé,

JACK L'EVENTREUR.

Plus tard on trouvait un morceau de papier près du corps d'une femme qui venait d'être brutalement assassinée sur lequel était écrit de la même main:

"Je me livrerai quand j'aurai tué quinze personnes."

JACK L'EVENTREUR.

Le docteur fit part de ses observations à la police et se livra à une enquête.

Quelle ne fut pas sa surprise lorsque mandé près d'une cliente celle-ci lui fit part de ses soupçons et d'une manière non équivoque incrimina son mari qui, dit le docteur Winslow, était aussi un médecin. Mais comme le malheureux a à plusieurs reprises donné des signes d'aliénation mentale, la famille l'a fait interner dans un asile où il est encore enfermé.

LE FOUET.

—Le pilori pour les brutes à face humaine!

Voilà le cri que les sociétés philanthropiques font entendre dans l'Etat de New York.

Ont-elles raison? Ont-elles tort? Nous ne sommes pas prêt à répondre à ces questions.

Toujours est-il que des crimes d'un caractère révoltant au possible, commis sur des enfants en bas âge, innocentes petites créatures que des monstres souillent d'une manière horrible, sont devenus si fréquents depuis quelques années que l'on s'est alarmé dans certains quartiers, et l'on demande à grands cris l'application du fouet sur le dos de misérables auteurs de ces abominables attentats.

Un projet de loi sera présenté à la prochaine session de la législature new-yorkaise pour que les hommes se rendant coupables de semblables crimes soient condamnés à subir un châtiment corporel.

On remarquera que les êtres assez bas pour se vautrer de la sorte sont des gens ordinairement dépourvus de sens moral; n'ayant pas d'honneur, une condamnation à la prison ne les affecte que fort peu, et l'on a tout lieu de croire que la douleur corporelle aura sur ces natures dépravées beaucoup plus d'effet, surtout si on l'ajoute à la détention.

Les enfants méritent d'être protégés; si les moyens employés jusqu'aujourd'hui pour prévenir ces monstruosités ne sont pas efficaces, la société a parfaitement le droit, suivant nous, de faire des lois plus sévères pour diminuer le nombre de ces crimes.

En Angleterre, en Canada, la peine du fouet existe encore et les législateurs de la Grande Bretagne, tant de jurisconsultes si profonds, n'ont pas encore jugé à propos de rayer du code cette loi sévère, mais dont la nécessité paraît évidente.

Dans le Maryland, la législature a bien voté récemment une loi édictant la peine du fouet contre les maris qui battent leurs femmes, et un nègre de Snow Hill, répondant au nom de Sewell Purnell, convaincu d'avoir odieusement maltraité sa femme, vient d'être condamné à six mois de prison et à recevoir vingt coups de fouet.

Si l'on protège de la sorte les femmes, à plus forte raison les enfants méritent-ils d'être sauvegardés.

On prétend que le projet de loi des sociétés philanthropiques de New York en faveur de la peine du fouet court de grandes chances d'être voté.

Espérons que si jamais on fait cette loi elle aura un effet assez salutaire sur les gredins pour les empêcher d'assouvir leurs ignobles passions, afin qu'on ait jamais l'occasion de l'appliquer. Et tout le monde s'en trouvera bien.

UN AVEU.

Si l'on veut une preuve de la supériorité de l'Eglise catholique sur l'Eglise protestante, on la trouvera dans un article éditorial du *Herald* de ce matin. C'est avec grande raison que le *Herald* signale les conséquences fâcheuses pour les congrégations protestantes de la vogue que donne à telle ou telle de ces églises la parole d'un prédicateur renommé. L'homme disparu, la congrégation péricline, et finalement s'éteint faute de membres, attirés vers une autre église par un nouveau talent oratoire. "Aux Etats Unis surtout, dit le *Herald*, les églises protestantes sont menacées par cette influence caractéristique de l'esprit d'indépendance individuelle. On va, non plus au temple, mais au sermon du prédicateur."

C'est l'homme qui fait le succès de l'Eglise.

Et il cite de nombreux exemples remontant, les uns à quelques années en arrière, les autres de date toute récente. "La mort du Dr David Swing a été, dit-il, un coup pour l'Eglise centrale de Chicago, dont elle ne peut se relever." Il en est de même, pour d'autres causes, de la Congrégation que dirigeait le Dr Talmage à Brooklyn. On n'a pas oublié le sort réservé à la congrégation de Boston qui avait à sa tête—il y a quelque trente ans—le Dr Théodore Parker. On chercha vainement à la maintenir lorsque disparut celui qui lui avait donné une si grande vogue.

Voilà où conduit l'esprit d'indépendance. Quand il n'y a pas de règles fixes, absolues, d'autorité hiérarchique, lorsque c'est le bon plaisir qui est la loi suprêmes on comprend aisément à quelles fins sont réservées de semblables institutions.—

Dans l'église catholique, nous avons le bonheur de posséder un corps de doctrines immuables, indiscutables, une école de respect de l'autorité ecclésiastique qui ne s'attache pas à un homme, mais à l'ensemble de nos prêtres et de nos pasteurs sous la direction infaillible du Souverain Pontife.

C'est, du reste, une des causes déterminantes d'un grand nombre de conversions dans les rangs les plus éclairés du protestantisme et notamment parmi les ministres du culte protestant.

A ce point de vue, l'aveu du *Herald* méritait d'être signalé.

—La Croix.

JOLIE ANECDOTE.

M. Arsène Houssaye, avec son charme et son esprit habituels, raconte la jolie anecdote qui suit, sur deux pigeons:

En 1875, dit-il, ma belle-fille me rapporta, de Venise, deux de ces pigeons légendaires, qui sont comme des ombres éperdues de la ville des doges. Rien ne pouvait me faire tant plaisir; aussi, quel accueil! Je dépensai mille francs pour leur cage. Ils s'aimaient d'amour tendre. Je leur baisais tous les jours les ailes. Nous déjeunions souvent dans le jardin pour causer avec eux; mais voilà qu'un matin un valet de chambre idiot entre dans leur cage, les effarouche et laisse leur porte ouverte.

Le pigeon, sans doute, un ancien coureur d'aventures, prend la clef du ciel et s'envole tout radieux. J'arrive, je l'appelle, il était déjà sur la route de Venise. Je prends dans mes mains la pigeonne. Je l'embrasse et je la jette au-dessus de ma tête: elle redescend sur mes épaules; une fois je lui indique son chemin; mais elle s'envole dans la cage, croyant que son amoureux allait revenir.

Il ne revient pas. Elle se lamente, elle ne mange plus, elle dort à peine. La cage restait ouverte. Le sixième jour à l'heure du dejeuner, la pauvre bête vient sur mon épaule, mais pour me dire adieu. Elle prend sa volée et disparaît.

Hélas! le lendemain, à la même heure, revient le pigeon, tout meurtri, l'aile saignante. Il n'avait pas voulu de Venise sans elle.

Je le caresse, je lui parle, mais ce n'est pas pour moi qu'il revient. Je lui montre le chemin de l'Italie: il n'a pas la force de voler. Tout exténué, il se blottit dans un coin de la cage, croyant qu'elle va revenir. Il attend un jour, puis deux jours, puis il meurt dans mes mains.

Et elle? Elle n'est pas revenue!

CHUTE FATALE.

Vers neuf heures du matin, à Montréal, ces jours derniers, François Lavigueur, 64 ans, menuisier, demeurant à Laprairie, est arrivé à l'hôtel Descaries, 103 rue St Paul.

Après avoir déjeuné, il loua une voiture de J B. Robert, coch. et alla faire une promenade en ville.

A son retour, à l'hôtel, il demanda une consommation pour lui et deux amis, mais le barmen refusa de lui donner de la boisson parce qu'il était déjà ivre, et il lui servit un verre de soda.

Peu après, Lavigueur monta à l'étage superieur de l'hôtel, mais comme il allait en descendre, il tomba dans l'escalier et arriva la tête la première sur le plancher.

M. Gariépy, le barbier de l'établissement s'empressa de le relever, et lui donner une chaise. Comme il savait que Lavigueur était en boisson, il le laissa cuver son vin.

D'ailleurs, le bonhomme ne portait aucune contusion et paraissait ne pas souffrir. Seulement il ne parlait pas. Il resta à l'hôtel jusqu'à mardi soir.

Voyant qu'il ne prenait pas de mieux, on le fit conduire à l'hôpital Notre-Dame.

Là, on le crut en boisson et on refusa de le recevoir.

La police fut appelée et conduisit Lavigueur au poste central.

Comme il était toujours dans le même état, on le renvoya de nouveau à l'hôpital Notre-Dame où il expira hier matin, sans prononcer une parole.

Une enquête a eu lieu ce matin. Lavigueur était séparé de sa femme depuis vingt-deux ans. Celle-ci demeure en ville.

Elle l'a vu pour la dernière fois il y a environ trois ans.

Il y a sept ou huit mois elle a eu de ses nouvelles.

Il faisait un usage immodéré de boisson. Il demeurait à Laprairie depuis plusieurs années.

Les médecins sont d'opinion que sa mort a été déterminée par une hémorrhagie au cerveau, due à la chute dans l'escalier.

Le jury a été de cet avis et a rendu le verdict suivant: "Mort des suites d'une chute accidentelle sans blâme pour les personnes appelées à en prendre soin après la chute."

UNE ENQUETE.

Toronto, Ont, 1er décembre.—L'enquête sur les accusations de boodlage portées contre certains échevins se poursuit activement.

Jusqu'à présent, les témoins entendus se contredisent et les coupables se rejettent l'un sur l'autre la responsabilité.

M. Hall, un ex-échevin, ne voit pas le mal qu'il y a de recevoir $2000 pour faire accorder un contrat par le conseil de ville, à une compagnie d'éclairage électrique.

L'échevin Gowanlock jure qu'il n'a jamais reçu d'argent à propos d'un contrat de pavage.

M. H. S. Jones formule une formidable accusation contre le secrétaire de la Compagnie d'asphalte de Trinidad, M. Coleman, qui lui a fait entendre que pour obtenir l'octroi des franchises de la compagnie des chars urbains il faudrait que lui (Jones) verse un montant de $40,000 pour corrompre les échevins, une autre compagnie, disait M. Coleman, ayant offert $50,000.

M. Coleman monte à son tour sur la sellette et déclare au tribunal que M. Jones s'est parjuré et que son témoignage est de la fiction pure.

M. Coleman admet que $5,000 ont été payés à un nommé John Leys qui, croyait-on, avait une certaine influence auprès des échevins. Cette somme lui a été payée à propos du contrat permanent de pavage.

L'enquête s'est ensuite ajournée.

LE PERE ET LA FILLE

Boston, 2 déc. — L'explosion d'un poêle à l'huile et l'incendie qui en est résulté ont causé deux pertes de vie dans une maison à plusieurs logements habitée par des italiens, dans North Square, cette après-midi.

L'incendie se déclara dans les bureaux du Dr E. Ferrara, situés au deuxième étage. Ce médecin était absent dans le temps, et à son retour, vers les quatre heures, il trouva son poêle à l'huile en feu.

Il prit dans ses mains le poêle à l'huile prêt à faire explosion et il se rendit dans le corridor où il dut le déposer sur le plancher, afin de reprendre son souffle, tant il était asphyxié par le gaz.

Plusieurs personnes accoururent sur ces entrefaites et l'une d'entre elles s'empara du poêle et le lança dans la rue par la fenêtre. Le poêle, en tombant, fit explosion et mit le feu à l'édifice. Les flammes se répandirent aussi rapidement que l'eclair dans le corridor, et un instant plus tard toute la pièce était en feu. Le Dr Ferrara sauta par une fenêtre de ses bureaux et il évita ainsi d'être brûlé.

Une alarme fit accourir les pompiers qui réussirent à éteindre les flammes. Après que l'incendie eût été maîtrisé, les corps calcinés de Luigi Roma, un homme de 35 ans, et de sa fille Concetta, âgée de 9 ans, furent trouvés dans un corridor, en haut de l'escalier du troisième étage.

Les corps ont été transportés à la morgue.

Roma et sa fille ne demeuraient pas dans cette maison; ils étaient en visite chez la sœur de Roma, Mde Nicola Cella qui demeurait au troisième et était malade.

Quand l'incendie s'est déclaré, Roma était dehors à converser avec un ami, et apercevant les flammes, il rentra précipitamment dans la maison pour sauver sa petite fille. Il était en train de revenir dehors, tenant la petite Concetta dans ses bras, lorsque le feu l'atteignit près de l'escalier et il périt, ainsi que son enfant.

Le ménage Cella et une autre famille italienne habitaient au troisième étage. Ces personnes ne tenterent pas de quitter la maison; elles fermèrent les portes de leurs logements pour empêcher la fumée d'entrer, puis elles ouvrirent les fenêtres et attendirent l'arrivée des pompiers. Leur sang-froid leur sauva probablement la vie.

Luigi Roma était barbier; il laisse deux enfants et une femme.

Les flammes ne causèrent des dommages qu'aux corridors et aux escaliers; on estime les pertes à $1200

L'HON M. TASSE.

Montréal, 3 déc—Les médecins ne conservent plus aucun espoir de sauver la vie à M. Tassé. Il est plus faible que jamais.

Did you ever see one of the famous waterproof Interlined Collars and Cuffs? It's very easy to tell, for they are all marked this way. TRADE MARK. ELLULOID

They are the only Interlined Collars and Cuffs, and are made of linen, covered with celluloid. They'll stand rain by your day in and day out, and they real marked this way. TRADE MARK. ELLULOID

The first cost is the only cost, for they keep clean a long time, and when soiled you can clean them in a minute by simply wiping off with a wet cloth—that is the kind marked this way. TRADE MARK. ELLULOID

These collars and cuffs will outlast six linen ones. The worst creases laundry trials and laundry bills—no clinched neck and no wilting down if you get a collar marked this way. TRADE MARK. ELLULOID

Ask your dealer first, and take nothing else for your money, if you want the best. Offer your size and say whether stand-up or turned-down collar is wanted. Collars, 25 cts. each. Cuffs 50 cts. pair. Sample postpaid on receipt of price, marked this way, we will send you a sample postpaid on receipt of price. If you can't find collars or cuffs others are imitations absolutely. All genuine bear the trade mark. If not satisfactory return them and we will refund the money.

THE CELLULOID COMPANY, 437-439 Broadway, NEW YORK.

SAVENA

Each Package SAVENA contains a

DIFFERENT PRESENT

AND A

USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.
67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL, 6 DEC. 1894.

EMILE ZOLA.

On sait qu'Emile Zola, le chef de l'école naturaliste, est à Rome. Après avoir insulté la Vierge dans son livre *Lourdes*, cet écrivain pornographique pour lequel rien n'est sacré et qui bat monnaie sur les choses saintes, veut maintenant exploiter Rome, la capitale du monde religieux, la ville éternelle des Papes!

Atlas voulant escalader le ciel n'était pas aussi audacieux que ce talent dévoyé.

Mais Zola se heurte à plus fort que lui. La Papauté est un roc inébranlable qui en a vu bien d'autres que les assauts enfantins d'un pygmée comme le chef des naturalistes de France.

Puisque Napoléon Ier, pour avoir levé la main contre le Vicaire de Jesus-Christ, a vu les armes tomber des mains de ses soldats durant la mémorable retraite de Russie, à plus forte raison Zola, qui a un talent incontestable, mais n'est pas un génie, mordra-t-il la poussière après avoir éclaboussé cette pierre sur laquelle l'enfer ne prévaudra jamais, suivant la promesse de l'Homme-Dieu.

L'auteur de *La Terre*, ce chef d'œuvre de saletés, a déjà commencé la série de ses déceptions à Rome. Leon XIII refuse de le recevoir même en audience générale, et des ordres sévères ont été donnés pour que cet homme indigne ne mette pas les pieds au Vatican. Par contre, Zola est fêté, adulé, encensé par les athées, les francs-maçons, les vauriens de toute espèce. Voici ce qu'un homme savant et religieux, qui est maintenant à Rome, écrit:

Zola, le romancier de l'immoralité, de l'irréligion, de la corruption, qui est en ce moment à Rome, étudiant au milieu des antiques monuments païens et religieux, le meilleur moyen, (le plus scandaleux) d'insulter le Pape et l'Eglise, vivrait dans le honteux isolement qu'on réserve aux lépreux, aux variolés, aux pestiférés, si la presse anti-cléricale, affligée de la même maladie que lui, ne lui faisait, par partipris, une escorte perpétuelle. Chaque jour, où se trouve Emile Zola, c'est un bruyant rendez vous pour les excommuniés, les insulteurs du Pape, etc. On y voit régulièrement l'état-major du *Messagero*, feuille maçonnique à l'usage de la populace; du *Folchetto*, feuille immorale à l'usage des étudiants et des filles de joie; et le sanhédrin de la *Tribuna*, organe juif, anti-clérical, au service de Crispi; évangile de toute la bourgeoisie romaine enrichie par le vol, et de la bureaucratie gouvernementale arrivée aux emplois à l'aide de la franc-maçonnerie. Et le *Kri-Cri*, et le *Don Quichotte*, etc., etc.

Le séjour d'Emile Zola à Rome est donc comme sa vie d'écrivain, une infâme protestation contre la morale.

Ce triste sire a eu l'audace de demander par trois fois une audience pontificale qui chaque fois lui a été refusée avec indignation. Il s'est adressé à l'ambassadeur français auprès du St Père, au maître des SS. Palais, Mgr della Volpe, et à la chancellerie romaine de St Laurent in Damaso. A ceux qui lui demandent la cause d'une telle insistance, Zola répond: "La figure de Léon XIII est nécessaire à mon nouveau roman; il faut que je le voie de mes yeux." Eh! bien, tu prendras ton parti de t'en retourner sans le voir.

LIBERTE.

Les citoyens de Montréal signent en ce moment, dit le *Courrier*, une requête qui sera présentée au parlement provincial à l'effet d'obtenir une loi spéciale contre une société de fanatiques dont le but avoué n'est rien moins que la destruction du catholicisme. Dieu sait ce qu'il en adviendrait des catholiques si tout marchait au gré de ces sectaires. Le mépris suffira-t-il pour arrêter l'œuvre de haine ou faudra-t-il l'intervention d'une loi? Les avis sont partagés. Les signataires de la requête demandent protection en disant que les lois actuelles sont impuissantes.

D'autres diront, non sans raison, que les lois d'exceptions sont toujours dangereuses.

L'hon. M. Joly publie la lettre suivante sur la question:

Québec, 28 novembre 1894

MONSIEUR,

Je viens de lire, à l'instant, dans le *Quebec Morning Chronicle* de ce matin, que l'on fait signer à Montréal des requêtes à la Législature, demandant la suppression de la P. P. A. (l'Associatiyn Protestante de Protection.)

C'est au moment où nous apprenons, par le magnifique résultat de l'election de London, dans Ontario, que cette association n'a pas la moindre influence dans la province où elle pourrait faire tant de mal en soulevant les préjugés de la grande majorité protestante contre la minorité catholique, c'est à ce moment que l'on cherche à lui donner de l'importance, en demandant à la Législature de la supprimer dans notre province où elle ne peut faire aucun mal, puisqu'elle ne peut, dans tous les cas, faire appel qu'à une très faible minorité.

Je n'ai pas la moindre sympathie pour cette association, tout au contraire, comme j'en ai donné la preuve, l'hiver dernier, à Toronto et à Kingston, mais quand on demande à la Législature d'intervenir, pour la supprimer, j'espère que la Législature sera trop juste et trop sage pour se rendre coupable d'un tel abus d'autorité. Si malheureusement il en était autrement, je considère qu'il serait de mon devoir de reconnaître publiquement que je me suis trompé et que j'ai trompé la province d'Ontario lorsque j'ai été protester de la libéralité de la majorité catholique de la province de Québec envers la minorité protestante.

J'ai l'honneur d'être
Votre dévoué serviteur,

H. G. JOLY DE LOTBINIÈRE

La situation est délicate. Nos législateurs auront à se prononcer. La liberté ne peut vivre qu'en respectant ces vieux préceptes: Traitez les autres comme vous voudriez être traités et ne faites pas aux autres ce que vous voudriez pas qu'on vous fît. Il y a là ce qu'il faut pour applanir toutes les difficultés domestiques et sociales. Ceux qui ont l'autorité et la charge de veiller au salut commun sauront courber à ces principes tous ceux qui veulent s'y soustraire et ils appliqueront avec fermeté la devise qu'aimait à répéter Garcia Marono: *La liberté pour tous et pour tout excepté pour le mal et les malfaiteurs.*

MERVEILLEUSE INVENTION.

Le *World* de New-York consacre toute une page à la description d'une invention qui doit révolutionner nos systèmes actuels de locomotion. L'idée qui a germé dans le cerveau fécond de l'inventeur, sans être nouvelle, a tout de même l'avantage d'être d'une utilité incontestable dans la pratique.

Il s'agit de supprimer le système du trolley pour transmettre l'électricité aux moteurs des tramways de nos rues et de le remplacer par celui du conduit souterrain continu entre les rails de la ligne.

Quatre-vingt quinze pour cent des lignes de tramway en Amérique qui se servent de l'électricité comme force motrice ont adopté le trolley à cause du peu de dépenses que sa mise en opération occasionnait et aussi faute de ne pouvoir trouver un meilleur système à aussi bon marché.

Pendant de longues années les électriciens ont fait des études pour trouver un système de transmission pour l'électricité capable de remplacer le trolley sans en garder les inconvénients, mais tous ont rencontré des objections insurmontables.

La découverte dont parle le *World* est toute récente. L'inventeur, M. James P. McLaughlin, est connu de tout le monde électricien depuis douze ans et a fait, pendant ce temps, nombre d'inventions ingénieuses.

Des capitalistes se sont associés à l'électricien pour exploiter son invention.

Non seulement le nouveau système coûtera moins cher, mais les compagnies de tramway à trolley qui voudront changer leur système pour le nouveau pourront le faire sans qu'il leur en coûte des sommes fabuleuses.

Le changement à opérer ne consistera qu'en une transformation partielle du générateur placé sous les tramways, puis du creusage d'un fossé de 18 pouces carré au centre de la voie dans lequel on enterrera un tuyau de 5 pouces où seront isolés, dans du ciment, les fils chargés d'électricité.

Pour la première fois le nouveau système a été exposé à Atlanta, en Georgie, où l'inventeur l'a fait fonctionner sans difficulté devant des personnes compétentes et qui toutes ont été émerveillées de la simplicité des appareils.

La description technique de l'invention serait un peu longue. Nous nous contenterons aujourd'hui d'en donner une brève analyse.

Comme nous le disons plus haut le mode de distribution de la force motrice électrique est souterraine. Le courant est distribué au moteur électrique du tramway au moyen de rails plats d'un pouce de large isolés par sections de 12 à 18 pieds, conjointement avec deux roues de trolley qui demeurent constamment en contact avec le rail central. Le circuit ne s'établit que lorsqu'une des roues du trolley vient en contact avec le rail isolé au centre de la voie.

Ce n'est qu'au passage du tramway que le circuit se forme et qu'il devient dangereux de toucher au rail qui sert à transmettre le fluide. Il n'est donc possible de recevoir un choc électrique que si l'on se glisse sous le tramway et que l'on touche le rail central au même moment où le tramway passe.

M. McLaughlin a inventé un ingénieux appareil pour que toujours l'une des roues du trolley reste en contact avec le rail central, mais il n'a pas encore expliqué sa découverte au public, de crainte de la voir appropriée par l'autres avant qu'il ait reçu ses lettres patentes.

LE SCANDALE DE TORONTO.

Toronto, la ville sainte où ne circulent pas les tramways le dimanche, est littéralement bouleversé par les scandales.

L'enquête sur les tripotages municipaux fait éclater tous les jours des révélations foudroyantes et la presse aussi bien que le public de là-bas est dans les alarmes.

La séance de jeudi a été particulièrement émotionnante. Il est résulté des témoignages que M. F. Coleman a retiré $7,000 de M. Everett, de la compagnie des tramways qu'il a remis $5,000 à M. Leys, ancien député, pour les distribuer aux échevins Bayley, Gowanlock et McIlroy; qu'il a demandé $40,000 au syndicat le M. Jones pour acheter le conseil; que les ex-échevins Hewitt et Hall ont reçu chacun $4,000 pour révéler à la compagnie des tramways la substance des soumissions de la Compagnie Edison; que l'échevin McIlroy a reçu des boutons avec diamants pour certains petits services rendus, etc., etc.

Tout l'edifice est dans la terreur à la suite de ces révélations et le *World* annonce qu'il y a encore *a bitterer dose in stock*. Ce journal dit que Montréal rit avec raison de Toronto qui a toujours posé à la vertu et dont les turpitudes sont maintenant mises à nu.

A Montréal, ajoute le *World*, il y a aussi des tripotages au conseil municipal, mais au moins on ne pose pas à la virginité.

Le *Mail* admet que ces scandales plongent Toronto dans la disgrâce et il fait appel à tous les bons citoyens pour le relèvement de la morale publique.

Le *Globe*, rappelant que les élections municipales ont lieu dans un mois à Toronto, demande aux contribuables de faire un *clean sweep*.

Nous continuerons à suivre les péripéties de cette affaire et nous dirons en passant que nous ne sommes pas fâché de ce qui arrive à la capitale d'Ontario. On y sera peut-être moins hypocrite à l'avenir.—*Le Monde.*

LE CONGRES.

Washington, 3 déc—La dernière session du 53ème congrès s'est ouverte aujourd hui avec le cérémonial usité en pareille circonstance.

L'assistance était loin d'être nombreuse; mais c'est souvent ainsi, car pour entendre la lecture du message présidentiel, la présence de tous les membres n'est pas requise. D'ailleurs les deux chambres ne se mettent pour tout de bon à la besogne qu'au troisième ou quatrième jour.

Après la lecture du message de Cleveland, on a annoncé le décès du congressman Myron B. Wright, représentant de la Pensylvanie, et en mémoire de l'illustre défunt le congrès s'est ajourné au lendemain.

Voici les principales questions qui occuperont les chambres à cette session-ci:

Le projet de loi relatif au Canal de Nicaragua et autre relatif aux chemins de fer et au règlement du commerce entre les Etats.

L'élection contestée du cinquième district de la Caroline du Nord, entre MM. Williams et Settle.

Les bills de pensions et autres subsides seront soumis à la chambre au commencement de la semaine.

Il est probable aussi que la présente session aura encore à s'occuper de tarif.

TOM B. REED.

L'événement le plus remarquable de la journée a été la réception toute spontanée qui a été faite à l'ex-speaker Reed du Maine.

A l'arrivée du grand tribun, des applaudissements frénétiques retentirent. Ses amis l'entourèrent aussitôt et le félicitèrent de ce qu'ils allaient être le prochain speaker de la Chambre.

LE MESSAGE.

Le président Cleveland, dans son message au Congrès, parle de nos relations diplomatiques, de la guerre d'Orient et surtout de la question du tarif. Cleveland demande encore une fois une réforme du tarif et il se déclare en faveur du charbon et du fer en franchise. Il traite aussi de la question financière et mentionne le fait que le déficit du Trésor s'élève déjà à près de 70 millions de dollars. Voici les chiffres exacts: Les Recettes pendant l'année fiscale qui s'est terminée le 30 juin 1894, s'élèvent à $372,802,498.29 et les dépenses à $442 605,758 87, soit un déficit de $69,803,260.58.

Il ajoute que sous les présentes lois fiscales, le déficit de la présente année fiscale va se chiffrer à 20 millions.

SERA-T-IL LYNCHE?

Newnan, Ga., 3 déc.—A une heure avancée, samedi dans la nuit, M. A. B. Leigh, un riche fermier, fut éveillé par Joe Bean, un nègre jouissant d'une fort mauvaise réputation, qui lui dit qu'un des garçons de ferme de M. Leigh, demeurant dans une maisonnette à quelque distance, était tombé soudainement malade et avait besoin de remèdes.

Leigh donna une drogue au nègre, mais Bean refusa de se rendre tout seul auprès du garçon de ferme, et les deux hommes partirent ensemble.

Quinze minutes plus tard Bean revint et raconta à Mde Leigh que son mari désirait sa présence auprès du chevet du garçon de ferme. Mde Leigh eut des soupçons, surtout lorsqu'elle aperçut un revolver dans la main du nègre.

Alors la fille de Mde Leigh ordonna au nègre de sortir de la maison, ce que le noir refusa de faire.

Alors Mlle Leigh s'empara d'un fusil et elle le pointa sur le nègre. Celui-ci tira aussitôt un coup de revolver sur la jeune fille qui lâcha presque aussitôt la détente de son fusil, et une deuxième fois le nègre fit feu.

Ensuite il prit la fuite poursuivi par la jeune fille qui lui tira plusieurs coups de feu, sans l'atteindre.

L'une des balles tirées par le nègre avait atteint Mlle Leigh à la figure, lui faisant une affreuse blessure. Néanmoins, cette jeune fille eut la force de se rendre chez les voisins et de demander du secours.

Après une quinzaine de minutes de recherches, le corps de Leigh fut trouvé horriblement mutilé à moins de cinquante verges de sa résidence. Il avait la tête écrasée et presque totalement détachée du tronc d'un coup de couteau.

Les fermiers des environs sont si montés que si le nègre auteur de ce crime abominable tombe entre leurs mains, ils vont probablement le lyncher.

Maintenant l'on se demande quel fut le mobile de cet assassinat. On croit que le misérable nègre avait l'intention d'assassiner les unes après les autres les trois personnes composant la famille du fermier Leigh, puis de voler tous les objets de valeur qu'il aurait pu trouver dans la maison.

UN MARI

A jeune femme il faut un jeune mari, prétend-on. Ce qui vient de se passer à Orangeville, Ont., prouve que c'est dangereux d'oublier un précepte aussi sage. Voici ce qui en est:

John Kidd est un vieillard qui aura un siècle dans vingt-trois mois. Malgré qu'il soit depuis longtemps entré dans l'âge de la sagesse, il a fait une bêtise pommée en épousant, en août dernier, une jolie poulette comptant à peine seize printemps.

Le vieux vaut dans les $100,000. Cette fortune est entrée pour beaucoup dans les considérations de la jeune fille quand elle s'est décidée à l'épouser. Seulement John Kidd est un vieil avare, jaloux et hargneux. Il rend à sa tendre moitié l'existence insupportable.

Celle-ci, qui est d'une rare beauté, a cherché des distractions et des amusements en dehors du foyer conjugal. Elle ne tarda pas à faire de nombreuses conquêtes, et son mari va demander un divorce.

Si des procédures sont prises pour faire déclarer le divorce, Orangeville verra le procès le plus retentissant qui ait eu lieu dans tout l'Ontario. Le nombre de personnes compromises par les révélations qui ne manqueront pas d'être faites au cours de l'instruction est considérable et toutes appartiennent à la haute classe de la société.

Le pauvre mari est l'objet de la risée publique et l'on dit: "Pourquoi prendre femme quand on a quatre-vingt-dix-huit ans?"

Budgets de la Guerre.

Nous avons sous les yeux le rapport annuel du ministre de la guerre aux Etats Unis qui montre qu'il y a 2135 officiers et 25,765 soldats en activité de service dans l'armée américaine.

Le budget de la guerre en ce pays a été cette année de $56,039.009 34, comprenant $2,000,614 99 pour les salaires et les dépenses fortuites, $23,665,156 16 pour tenir en bon état les établissements militaires, $5,000 682.25 pour frais généraux et $25.371,555.96 pour travaux publics, tels que l'amélioration des rivières, havres, fortifications, etc.

Outre les soldats en activité de service, il y a une milice répartie dans les divers Etats et qui s'élève, soldats et officiers compris, à 117,533 hommes, une augmentation de 5343 sur l'an dernier.

Par conséquent, en cas de guerre, l'Union américaine pourrait mettre sur pied les forces suivantes:

Troupes maintenant sous les armes, - - - - -	27,900
Milice, - - - - -	117,533
Total. - - - -	145,433

Voyons maintenant ce que sont les budgets de la guerre en France et en Allemagne, ces deux ennemis héréditaires qui se guettent armés jusqu'aux dents.

Dans le premier de ces pays, le budget ordinaire de la guerre est d'environ $112,600,000. Le nombre de soldats en actualité de service, tel que prévu pour l'année 1895, est de 509,000.

Maintenant, passons à l'Allemagne. Les dépenses ordinaires et extraordinaires pour le service dans ce pays s'élèvent à environ $157,591,467, soit $44,991,467 de plus que la France.

Maintenant, voici, pour terminer, un tableau comparatif des budgets de la guerre des trois puissances qui nous occupe présentement:

Etats Unis, - -	$ 56,039,009
France, - - -	112,600,000
Allemagne, - -	157,591,467

Heureux le pays qui peut se protéger efficacement avec le plus petit budget de la guerre!

Américaine Excentrique.

On vient de terminer dans le cimetière de la ville de Winchester (Massachusetts) un monument funéraire qui dépasse, paraît-il, tout ce qu'a vu le monde ancien et moderne en fait de mausolée, à part les Pyramides élevées par les pharaons Chéops et Chephrem pour leur servir de sépulture. Ce palais de la mort a coûté non moins de 500,000 dollars. Il a été érigé par Mme Hillier à son époux le docteur Francis B. Hillier, qui y repose dans un cercueil sculpté ayant coûté 50,000 dollars. Un cercueil non moins somptueux, placé à côté de l'autre, attend Mme Hillier.

Le mausolée construit selon ses indications, a cent pieds de long, soixante de large, et soixante-quinze de haut. Il est couronné d'un dôme semblable à celui d'une mosquée orientale et la façade appartient au style gothique.

Un chapiteau de cuivre massif pesant vingt tonnes court autour de l'édifice avec des gragouilles de même métal aux quatre coins.

La porte principale a trente-six pieds de haut. Toutes les portes sont de fer forgé et avec des ornements de cuivre. Les poignées sont d'or massif et pèsent chacune quatre livres.

La grande lampe qui brûle dans le mausolée a coûté $10,000.

Un gardien de nuit s'installera chaque soir dans ce tombeau, non point pour y veiller le mort, comme l'imaginaire princesse russe du Père-Lachaise, mais pour garder les richesses dont la vanité humaine s'est plu à entourer son néant.

Les Sept Merveilles de la Corée.

On dit que la Corée, comme tous les pays du monde, a ses sept merveilles. Nos lecteurs seront probablement intéressés à les connaître.

En voici la liste: une source d'eau minérale bouillante qui guérit les maux de toute nature, dans le voisinage de Kin-Shintao; deux autres sources, situées à l'extrémité de la presqu'île et qui offrent cette particularité que l'une est toujours limpide quand l'autre se tarit, que l'eau de l'une est amère, l'autre sucrée.

La troisième merveille est une caverne glaciale dans laquelle souffle un vent si violent que l'homme le plus robuste ne peut y résister; la quatrième, une forêt de pins qu'on ne peut déraciner: les arbres repoussent à mesure qu'on les extirpe.

La plus extraordinaire de toutes est une pierre qui semble se tenir en l'air au-dessus du palais qu'on a élevé en son honneur; elle est libre sur toutes ses faces et quand on cherche à la maintenir on ne rencontre aucune résistance.

La sixième merveille est une pierre brûlante, située, depuis des siècles, sur le sommet d'une montagne et qui dégage autour d'elle une chaleur insupportable.

La septième est une goutte de sueur de Bouddah conservée dans un temple immense.

Reste à savoir si tout cela est aussi vrai qu'invraisemblable.

La Corée est bien loin!

Par Devant Notaire.

En style ordinaire, une personne qui voudrait donner à une autre une orange, dirait simplement: Je vous donne cette orange.

Voici comment un notaire s'exprimerait:

"Lequel par les présentes, cède, donne, abandonne et transporte à C D, présent et acceptant, tous et chacun les droits, intérêts, titres, prétentions généralement quelconques qu'il a et peut avoir et prétendre dans la dite orange, avec en même temps l'écorce, la chair, le jus, les pepins, et tous droits et avantages en iceux, tels qu'ils existent actuellement, avec pouvoir de mordre, couper, sucer ou autrement manger ladite orange, aussi effectivement et pleinement que ledit A B aurait le droit de la mordre, couper, sucer et autrement manger, avec ou sans la peau, le jus, la chair et les pepins, consentant le dit A B à ce que le dit C D soit et il est présentes substitué à tous les droits, noms, raisons, intérêts, prétentions dudit A B dans ladite orange et tout ce qui constitue icelle voulant et consentant qu'il en fasse sa propre affaire nonobstant tous actes et instruments de quelque espèce ou nature quelconques à ce contraire.

LE MESSAGE DU PRESIDENT.

Dans son message annuel au Congrès, le président Cleveland parle tout d'abord des relations amicales qui n'ont cessé d'exister entre les Etats-Unis et les puissances étrangères, de l'intervention américaine dans le conflit sino-japonais, du traité conclu avec l'Angleterre pour la mise en force des règlements adoptés par la cour d'arbitrage à Paris à propos de la pêche dans la mer de Behring, du changement de gouvernement intervenu aux îles Hawaï, d'un traité de commerce et de navigation à conclure avec le Mexique, de l'incident de Bluefields qui a nécessité l'envoi de croiseurs au Nicaragua, du rétablissement de la paix au Brésil, de l'octroi des concessions pour le canal du Nicaragua qui restent toujours en vigueur, d'un arrangement conclu avec la Russie imposant certaines restrictions aux pêcheurs russes et américains dans la mer de Behring.

Puis le président passe en revue le rapport du secrétaire du trésor qui montre un déficit de plus de 69 millions de dollars entre les recettes et les dépenses.

Au département de la guerre tout a bien marché.

A propos de l'intervention des troupes fédérales, le président est assez bref et ne consacre que les lignes suivantes à cette importante question:

"Il est à peu près inutile de rappeler le fait que, pour obéir aux règlements imposés par la constitution, à propos de la protection des propriétés publiques aux Etats-Unis et pour faire disparaître les obstacles qui entravent le fonctionnement de la machine gouvernementale, il est devenu urgent d'employer, dans certaines localités, une grande partie des soldats de l'armée des Etats-Unis qui tous ont rempli leur devoir avec fermeté et courage."

Puis suit une analyse impartiale des opérations du département des postes, du rapport de l'avocat général, du ministre de la marine et du secrétaire de l'intérieur.

Le président croit, avec le ministre de la marine, qu'avec une douzaine de torpilleurs et trois ou quatre croiseurs de fort tonnage que les Etats-Unis ne feraient point trop mauvaise figure dans un combat naval de quelque importance.

Il faudra $140,000,000 pour payer les pensions allouées aux vétérans et aux soldats de la guerre de sécession.

Le président reconnaît l'urgence qu'il y a de créer un bureau d'hygiène national pour protéger les millions d'habitants des Etats-Unis des épidémies et des fléaux de toutes sortes.

Le président loue les travaux accomplis par les commissaires chargés de l'enquête sur la grève des chemins de fer et dit que leurs suggestions de réformes sont remplies de bons sens et méritent toute l'attention des législateurs.

"Je suis en faveur de voir figurer le charbon et le fer sur la liste des marchandises admises en franchise" dit M. Cleveland, mais je ne suis pas partisan d'un tarif différentiel sur les sucres raffinés tel que prévu par la loi actuelle.

A propos de l'émission des bons des Etats-Unis pour reconstituer la réserve de l'or dans le trésor, tel que pourvu par la loi, le président aurait préféré que le congrès eut passé une loi à cet effet afin que le remboursement des bons émis se fassent dans un temps plus rapproché qu'il est ordonné par la loi de 1875.

Le président endosse le plan du secrétaire d'état pour que des changements importants soient faits afin que la circulation de l'argent devienne plus aisée dans les moments critiques.

Il s'agit de modifier le système qui régit les banques américaines en permettant à certaines d'émettre des billets sans qu'elles soient obligées de payer la taxe de 10 o/o imposée par la loi et sans qu'elles aient à déposer, en garantie, des bons des Etats-Unis

Toute banque nationale, dit le président, devrait avoir le droit de mettre des billets de banque en circulation pour 75 o/o du montant de son capital payé La dénomination unique des billets devant être de $10.

Le président conclut en disant que sa coopération ne fera jamais défaut aux représentants de la nation tant qu'il s'agira de la prospérité du pays.

ELECTIONS MUNICIPALES.

Sept Villes Votent Contre les Licences.

Des élections municipales ont eu lieu hier dans 20 villes du Massachusetts. Les onze autres villes auront les leurs mardi prochain: ce sont Boston, Beverly, Cambridge, Chelsea, Everett, Lowell, Lynn, Medford, Newburyport, Salem et Worcester.

Voici un tableau donnant brièvement le résultat des élections d'hier:

Villes.	Maires Elus.	Licence.
Brockton	—*Col John Jay Whipple, R -	Contre
Chicopee	—*Dr Wm. M. E. Mellen, D. -	Pour
Fall River	—William S. Gree e, R - -	Pour
Fitchburg	— *Edgar S. Moulton - -	Contre
Gloucester	—*Col Benjamin F. Cook, R -	
Haverhill	— Samuel L. Jewett, Pro - -	Pour Contre
Holyoke	— Henry A. Chase, R - - -	Pour
Lawrence	—*Charles G. Rutter, D - -	Pour
Malden	— *Everett J. Stevens, R - -	Contre
Marlboro	—*William N. Davenport, R. - -	Pour
New Bedford	—David L. Parker, R. - - -	Pour
Newton	—Henry E. Bothfeld, D. - - -	Contre
Northampton	—*Henry A. Kimball, D. - -	Pour
Pittsfield	—*John C. Crosby, D. - - -	Pour
Quincy	—*William A Hodges, D. - -	Contre
Somerville	—*William H. Hodgkins, R - -	Contre
Springfield	—Charles L. Long, R - -	Pour
Taunton	—Charles A. Reed, R - -	Pour
Waltham	—Henry S. Milton, R - -	Pour
Woburn	—Montressor T. Allen, R - -	Pour

* Réélu.

Comme on le remarquera, treize de ces villes ont voté en faveur des licences, et les sept autres se sont prononcées contre.

Elections a Lawrence et Haverhill

Lawrence, 4 déc—Le maire Rutter (dém.) a été réélu en cette ville. Les échevins élus: quatre républicains et deux démocrates. Le conseil: sept républicains et onze démocrates. Vote sur la question des licences: pour, 3857; contre 3423.

A Haverhill, Samuel L. Jewett a été élu maire sur un "réforme ticket", et les réformistes ont aussi élu la majorité de membres du gouvernement municipal.

Le vote sur la question des licences: Pour 1136, contre 2505.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Prépare par le Dr. D. Delisle & Co, Lowell, Mass.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

UNE REVUE.

—Le capitaine Chartrand, comme nous l'annoncions ces jours derniers, va revenir demeurer parmi nous. Il se propose de fonder une grande revue sur le modèle des revues françaises-américaines, avec illustrations dues aux meilleurs crayons.

Le titre sera: *Revue Nationale.* Au sous-titre: *Recueil français de lectures Canadiennes.*

PAUVRE FEMME.

—Lundi matin, une jeune femme bien mise, mais paraissant en proie à de grandes préoccupations, se promenait à la gare Bonaventure, ne sachant où aller.

Le constable Redmond s'approcha d'elle et lui posa quelques questions auxquelles l'étrangère répondit vaguement

Comme elle ne paraissait pas jouir de toutes ses facultés, Redmond jugea prudent de conduire aussitôt cette malheureuse au recorder, afin de la protéger.

Elle appartient à une excellente famille de Québec et son mari a occupé jadis une belle position dans une de nos principales maisons de commerce.

Le mari est actuellement aux Etats-Unis. La jeune femme en est arrivée, afin de le chercher, car elle le croit ici.

Elle prétend qu'elle est la protégée du maire, du greffier de la ville et de M. Carsley.

On dit que c'est la boisson qui a amené le dérangement de cerveau dont souffre cette infortunée.

Elle va être envoyée en prison pour huit jours et y subira un examen médical.

MORT SUBITE.

—Hier soir, Mde X. Fullum, de la rue Ste Marguerite, St Henri, est allée visiter sa fille malade. La visite terminée, Mde Fullum se rendit sur la rue Ontario afin d'y attendre le passage d'un tramway qu'elle se proposait de prendre pour retourner chez elle.

Tout à coup, elle s'affaissa et tomba sur le pavé. On s'empressa de se porter à son secours, et de la transporter chez M. Ricard, épicier. Le Dr Marsolais fut appelé ainsi qu'un des prêtres de l'église du Sacré-Cœur. Mde Fullum recouvra assez de connaissance pour recevoir les derniers secours de la religion. Elle expira peu après.

Le corps a été transporté chez le gendre de la défunte, 301 rue Plessis.

QUEBEC,

ENCORE L'AFFAIRE ODELL.

—L'affaire Gregory Odell dont nous avons entretenu nos lecteurs alors que ce procès faisait sensation ici, est de nouveau devant les tribunaux.

Mde Odell, née Gregory, en appelle du jugement accordant à son mari une séparation de corps et la garde des enfants.

La cour d'appel s'est ouverte samedi sous la présidence de sir Alexandre Lacoste et avec les juges Baby, Bossé, Wurtele et Hall au banc.

Voici la liste des autres causes en appel:

McKenzie vs Charbonneau et Fournier; Turcotte vs Dansereau; La Banque Jacques-Cartier vs Regina; King et al vs Lerina; Thérien vs la corporation de Limoilou; Toussaint et al vs Huot; Lemarquant et al vs Jessup et al; Dube et al vs les curés et marguillier St Jean-Baptiste, Ile Verte; Regina vs l'hon C. Langelier; McGreevy vs Vallières; Poulin vs corporation de St François; Caron vs Fortin; King et al vs The Howards Guernsey M. Co.

ASSAUT BRUTAL.

—John Corcoran, le jeune homme qui a été si brutalement assailli par des soldats, rue St George, a porté plainte en cour du Recorder.

Godreau, un des assaillants, a été condamné à $10 d'amende pour ivresse et $20 pour assaut.

Un mandat a été lancé contre l'autre soldat nommé Lambert.

LE LABRADOR.

—Il paraît que la pêche a été à peu près nulle, cette année, au Labrador.

La population de la côte Nord se trouve plongée dans la plus noire misère.

La chose ne se répète que trop souvent.

Il nous semble qu'il y aurait moyen de mettre ces gens à l'abri du besoin.

Le pays est assez grand pour que l'on puisse leur trouver un coin, où ils ne seront pas exposés à crever de faim.

Il fait vraiment mal au cœur d'entendre ces récits de désolation et de famine.

OTTAWA,

UN DANGER.

—M. F. Z. Patenaude, employé du Pacifique, sa femme et leur sept enfants se sont empoisonnés vendredi en mangeant du saumon en conserve.

Un médecin mandé en toute hâte reconnut les symptômes d'un empoisonnement bien caractérisé et administra aux malades un contre poison.

Le médecin a déclaré que le poison absorbé provenait de boîtes de conserves de saumon et n'était autre chose qu'une substance métallique des plus dangereuses.

LEVIS,

MORT D'UN SEMINARISTE.

—M. l'abbé Edouard Gaumont, séminariste de troisième année, est mort à l'Hôtel-Dieu, à l'âge de 23 ans, d'une maladie de poumons.

STE-THERESE,

MORT AU COLLÈGE.

—Arthur Duhamel, 18 ans, élève du collège de Ste-Thérèse, est décédé ici. Il était le fils du Dr Duhamel, régistrateur de Hull.

HUDSON,

TREMBLEMENT DE TERRE.

—Une légère secousse de tremblement de terre a été ressentie ici vers midi.

HAMILTON, Ont.

IL Y EN A PARTOUT.

—Les contribuables de cette ville vont demander au conseil de ville d'or donner qu'une enquête soit tenue afin de s'assurer si certains échevins n'ont point reçu de pots-de-vin dans un certain contrat de pavage.

Trois échelles se seraient contentés, dit-on, de $25 comme prix de leur vote respectif.

Il y en a partout des *boodlers*, même chez les purs d'Ontario.

QUERELLE SANGLANTE.

Dans un Quartier Habite par des Polonais.

Lawrence, 4 déc—"Je vais te tuer." Voilà le cri entendu par les habitants de la "Starvation Alley," à une heure avancée hier soir. Puis on entendit un grand tumulte en arrière de la cour à charbon de Cross.

La nouvelle se répandit rapidement qu'un homme avait été assailli et gisait dans une mare de sang dans la maison où l'attentat avait été commis.

La police se transporta sur les lieux en voiture, et apprit qu'une bataille en règle avait eu lieu dans le quartier polonais.

Tom Kershon avait été assailli brutalement par un compatriote répondant au nom de Tom Tacelli, pendant une partie de cartes. Kershon a été frappé sur la tête et à la figure avec un pot. Le sang jaillit dans toutes les directions.

On ne sait trop comment la querelle a pris, personne ne voulant parler.

Après l'assaut Tacelli se sauva, mais la police parvint à lui mettre le grappin sur le dos un peu plus tard.

Pendant ce temps-là Kershon fut transporté au poste où ses blessures furent pansées par un médecin.

Les deux hommes ont été logés dans les cellules, l'un pour servir de témoin et l'autre pour subir son procès.

COUP DE COUTEAU.

Deux Jeunes Allemands se Querellent Sur la Rue.

Lawrence, 4 déc—Le coup de couteau qui a été donné hier soir aurait pu avoir un résultat fatal, si l'assaillant eût possédé une autre arme qu'un canif.

C'est sur la rue Common que l'assaut a été commis.

Deux jeunes Allemands se querellaient, lorsque pendant la mêlée un Italien, qui passait, fut frappé par l'un des batailleurs. L'Italien s'empara aussitôt de son canif et il le plongea dans l'épaule de Paul Geragosian, l'un des jeunes Allemands.

La lame ne pénétra pas dans les chairs de toute sa longueur, mais elle causa une blessure très douloureuse et il fallut plusieurs points de suture pour fermer la plaie.

La police recherche l'Italien qui, après avoir fait son mauvais coup, s'est enfui sans laisser de traces.

UNE SENSATION.

Le Plancher de la Prison Flechit.

Lawrence, 4 déc.—Un grand émoi a été causé mardi dans la prison de cette ville.

Les faits viennent d'être connus, et l'on a appris que personne n'avait été blessé, mais que trente-quatre prisonniers avaient bien failli périr.

La scène s'est passée dans la fabrique de chaussures de la prison; c'est une bâtisse en bois ayant 25 à 35 pieds.

Trente-quatre prisonniers étaient à travailler dans cette bâtisse, lorsque le plancher se mit tout à coup à fléchir, menaçant de s'écrouler, ainsi que toute la structure.

Les prisonniers parvinrent à quitter la pièce sans se blesser et l'on a commencé immédiatement à réparer cet édifice qui en avait grand besoin, comme on voit.

BON MARCHE.

NOEL, 1894.

Specialement de SANTA CLAUS,

L'Ouverture de notre Departement de Livres
A eu lieu Mercredi Matin, le 5 Decembre.

Grande Ouverture
—DE NOTRE—

Departement des Fetes,

VENDREDI APRES-MIDI, 7 DEC.

Tous nos Efforts Anterieurs Supasses ! Tous sont Invites.

AVIS

En sus de notre Grande Vente des Fetes et Ouverture pour Noel, nous avons recu directement de "Santa Claus" un magnifique livre d'enfant, avec 6 jolies illustrations en couleur, intitulé

TH E LITTLE PIG, a Tale in Five Curls,"

Qui sera presente a chaque pratique ayant achete des marchandises pour la somme de VINGT-CINQ CENTS.

F. G. MITCHELL & CO.

NOTES LOCALES.

Notre agent. est à visiter tous les centres Canadiens du Massachusetts, du New Hampshire, et du Maine où nous avons des abonnes. Nous esperons que ceux qui sont arriérés lui feront un bon accueil en lui préparant à l'avance ce qui nous est du.

L'ADMINISTRATION.

Les Boot Cotton Mills ont déclaré un dividende de $30 par action.

Deux enfants ont morts de la diphtérie mardi matin. Mères, attention!

Un certain nombre de cas de fièvres typhoïdes et scarlatines ont été rapportés au bureau d'hygiene la semaine dernière.

Nous apprenons avec regret que l'avocat J. H. Guillet est retenu chez lui depuis quelques jours par une grave indisposition

Les pardessus de Rogers, Peet & Co, que Putnam & Son vendent à si bas prix sont les meilleurs qu'on puisse acheter en cette ville.

Les employés en grève de Faulkner vont avoir des assemblées mardi, jeudi et vendredi après-midi dans les salles du Central Labor Union.

Si vous voulez avoir un bell photographie, allez au Louprett's Studio, Mansur Block, coin de rues Central et Market.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Les candidats démocratiques à la mairie et à l'échevinage viennent de signer un document par lequel ils s'engagent, s'ils sont élus, de s'opposer à tout changement dans la présente disposition des districts electoraux de la ville.

Frank Milot, employé dans l'Amasa Pratt Mill, s'est fait blesser grièvement à une main par une pièce de bois, au moment où il conduisait une scie circulaire.

Le jeune homme qui vend du "popcorn" sur la rue King a été légèrement brûlé samedi soir par l'explosion de son poêle au moment où il cherchait à le remplir de naphte.

La United States Cartridge Company est à faire poser des téléphones dans toutes ses boutiques, de sorte que les contremaîtres pourront se parler sans être obligés de quitter leur département.

M. Odilon Gagnon des Highlands, Smith Ave., No. 5, es parti hier pour visiter les principaux endroits des Etats-Unis, y compris New York, Philadelphie, Washington, D. C., Charlton, S C., Florida, Alabama, St Louis, St Paul et Chicago. Il a un grand nombre de parents et d'amis dans toutes ces places. Nous lui souhaitons un bon voyage.

"Tous les mois, à époques régulières, Adeline perdait ses belles couleurs et sa gaiete. Depuis qu'elle fait usage du Dr Delisle's Kinium Compound, elle a les joues comme une pomme fameuse, et se déclare la plus heureuse fille du monde." En vente chez les pharmaciens. $1.00 la bouteille.

Savannah, Ga., 17 Mars 1891.
MM. Lippman Bros., Savannah, Ga.
Chers Messieurs,
J'ai souffert du rhumatisme pendant longtemps et je n'ai jamais trouvé une guérison jusqu'à ce que j'ai découvert la P. P. P. qui m'a complètement guri.
Votre serviteur,
ELIZA F. JONES,
16 Orange st., Savannah, Ga.

Bien Recommande.

M. J. A. Legault est attaché à notre maison depuis cinq ans. Connaissant l'honnêteté et l'habileté avec laquelle il sert ses pratiques, nous le recommandons à toute personne qui voudra épargner de l'argent dans ses achats de bijouteries.

Venez lui rendre visite avant les fêtes.

DURANTS & ROGERS,
Bijoutiers.

A Lawrence en Tramway.

On espère pouvoir inaugurer le chemin de fer electrique Lowell, Lawrence & Haverhill, (section de Lowell) vers la fin de la semaine prochaine.

Les rails ont tous été posés et la voie est maintenant en bon état. Il ne reste plus qu'à poser le fil de fer sur une distance d'un mille.

Le surintendant Morton croit que le dix-ème jour de décembre verra des tramways circuler sur cette voie.

Trente-cinq hommes sont occupés à terminer ces travaux avec toute la célérité possible.

Condoleances.

A une récente assemblée de la Corporation des Membres de l'Association Catholique, les résolutions suivantes ont été adoptées:

1. Proposé par E. H. Choquette appuyé par T. Caron, que les membres de l'Association Catholique profitent de cette assemblée pour exprimer le profond chagrin qu'ils ont éprouvé en apprenant la mort prématurée et soudaine de leur bien-aimé ami Fréderic J. Bousquet et qu'ils prient la famille éprouvée de leur ancien confrère de vouloir bien accepter leurs plus sincères condoléances.

2. Proposé par Henry Daigle appuyé par W. Barrette, que copie des présentes résolutions soit transmise à Mde Bousquet ainsi qu'aux journaux français de cette ville avec prière de les publier.

E. H. CHOQUETTE,
T. CARON, } Comité.
H. DAIGLE,

Carnet de l'Agent de Police

On n'a rien appris de nouveau concernant l'homme supposé s'être noyé samedi soir dans la rivière Merrimack, vis-à-vis la rue Broughton. La police sourit quand on lui parle de la chose; elle paraît convaincu que c'est une fausse rumeur comme il s'en élève si fréquemment dans une ville populeuse.

La police à rendu visite à John Bockin, qui habite un logement en arrière du No 545 Lakeview avenue, dimanche après-midi, et 35 bouteilles de lager en sus de 85 bouteilles vides ont été saisies.

Devinez.

Un jeune homme qui a été surpris samedi soir, c'est M Etienne Gervais, domicilié rue Market.

Tout à coup, à propos de bottes, une foule de ses amis envahirent sa demeure et M. Hermas Lavoine lui présenta une adresse tout à fait sentimentale, tandis que M. Charles Bonin lui offrait un magnifique cadeau consistant . . .
. . . . . .
Devinez ce que c'était. Nous vous le donnons en cent, en mille.

Vous n'y êtes pas, et nous allons vous le dire: c'était une enorme pipe de plâtre remplie de bon tabac!

Jugez de la scène qui s'est passée au moment de cette présentation.

On a bien ri.

M. Gervais, enchanté de son cadeau, tira quelques *touches*, puis il fit passer des rafraîchissements qui se succédèrent à intervalles répetés jusqu'à une heure avancée.

On viendra nous parler maintenant des soi-disant *parties de surprise* où personne n'est surpris!

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussèlures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les phramaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Prepare par Dr. J. D. Delisle & Co
Lowell Mass

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

Canadiens, votez pour E. H. Knight, ses sympathies sont pour vous.

Serieux Accident.

Lundi soir, Burt Livermore, le fils de Frank A. Livermore, demeurant sur la rue Mt Pleasant, près du réservoir, a été victime d'un sérieux accident qui eut pour résultat la perte de son œil gauche. Il s'amusait à tirer du pistolet, lorsqu'en voulant débourrer son arme, le coup partit et il reçut toute la charge dans l'œil. Sa figure a aussi été affreusement brûlée par la poudre.

Un Coup de Couteau.

Samedi soir, une querelle s'est élevée sur la rue Williams, entre deux individus portant respectivement les noms de Feliks Kopycinski et Szczepan Kozysztyni (inutilement d'ajouter à quelle nationalité les deux batailleurs appartenaient). Le premier s'arma d'un couteau et en porta un coup à son ennemi. La lame aiguisée du couteau passa à travers la palme de la main de Kozysztyni.

L'assaillant a été arrêté et le blessé a été placé sous les soins du Dr Ricker qui le dit en danger.

Chez les Sœurs.

Hier soir eut lieu au couvent St Joseph une soirée au profit des pauvres, par les élèves.

Un beau succès a été remporté. Malgré la température défavorable, un grand nombre de personnes s'étaient rendues à l'appel des Révérendes Sœurs dont le dévouement est bien connu.

Un magnifique programme a été rendu. On a surtout admiré les chants rendus par un chœur composé de 225 voix toutes fort bien exercées. De petits bambins de 4 à 5 ans ont récité un dialogue qui leur a valu de vifs applaudissements.

Le petit Louis Joseph Rochette, un enfant de 4 ans, a dit "Mes premières bottes" avec un brio enlevant. Il y eut aussi déclamation par des petites filles, de la musique instrumentale, etc.

Tout en accusant réception de billets de faveur, nous ne terminerons pas sans feliciter les Révdes Sœurs et leurs élèves de ces plendide succès.

Les Acadiens.

Nous venons de parcourir le livre que Mde Morel de la Durantaye a publié sur nos frères les Acadiens, victimes de la brutalité anglaise.

Nous l'avouerons immédiatement, nous avons été profondément ému à ce récit si émouvant, si véridique et en même temps si historique.

Même après avoir lu l'*Evangeline* de Longfellow, ce magnifique poème que notre poète québecquois Pamphile Lemay a traduit d'une manière si admirable, la lecture de l'ouvrage de Mde de la Durantaye nous a vivement intéressé, car nous y avons trouvé des détails nombreux sur cet événement tragique que le grand poète américain n'a pu insérer dans ses vers.

Toutes les personnes qui aiment à se renseigner sur cette partie aussi intéressante que triste de l'histoire du Canada français, ne devraient pas manquer de se procurer l'ouvrage en français que Mde de la Durantaye, qui est de ce temps-ci à Lowell, va sous peu publier.

Courtney Accepte.

Nous publions, à l'instar des autres journaux de cette ville, tant républicains que démocrates, la lettre que M. Courtney, le candidat démocrate à la mairie, vient l'écrire pour accepter la nomination.

A Fisher H. Pearson, écr., président; à James A. Sullivan, écr., secrétaire:

Messieurs—Votre communication du 29 courant, m'annonçant que j'avais été nommé à l'unanimité candidat à la mairie par la convention municipale démocratique a été reçue régulièrement, et je vous assure que je suis très reconnaissant de l'honneur qui rejaillit sur moi. Jamais dans l'histoire de notre ville nous avons inauguré une campagne municipale durant laquelle des questions d'une aussi grande importance pour la prospérité et le bonheur du peuple tout entier doivent recevoir une solution par le résultat qui sera obtenu aux bureaux de votation.

Depuis quelque temps, il y a eu une demande constamment croissante venant de tous les quartiers et de toutes les classes pour une efficacité plus grande dans les méthodes d'administrer nos affaires municipales. Ce n'est pas un cri qui vient d'un parti politique, d'une secte ou d'une dénomination religieuse quelconque, mais c'est l'expression universelle des contribuables surchargés de taxes qui trouvent que le fardeau devient chaque année plus lourd.

Comment obtenir une bonne administration municipale? Voilà la question qui a fixé l'attention de notre Chambre de Commerce et a été par elle discutée avec talent; et pendant les débats divers moyens ont été suggérés pour remédier aux maux dont nous sommes affligés. Cependant, sous notre présente charte, avec la responsabilité partagée comme elle l'est et le pouvoir restreint qui est accordé au premier magistrat, le soulagement qu'on voudrait obtenir ne pourra l'être par l'emploi de nouvelles méthodes, mais plutôt par l'élection d'hommes qui ont à cœur de placer l'intérêt public au dessus de leurs avantages particuliers et de ne pas se servir de leurs positions officielles dans un but égoïste et personnel. Par conséquent, si les candidats nommés par votre convention sont élus par les citoyens aux bureaux de votation, ce devra être le plus grand devoir de chaque candidat élu de mettre les principes au dessus de l'intérêt personnel et de prouver au peuple que la confiance en eux et leur parti n'a pas été mal placée.

Il y a une autre question à résoudre durant cette campagne; elle est d'une importance plus grande que celle de la taxe et de l'extravagance dans les dépenses: c'est celle de la liberté religieuse. Aujourd'hui nous sommes témoins du triste spectacle d'un grand parti,—la vantardise orgueilleuse de ses fondateurs était qu'il avorisait la liberté universelle,—complètement sous le contrôle de ceux qui ont ostracisé des conseils du parti les hommes libéraux qui ont refusé d'appuyer leur politique de proscription.

Cet état de choses est une sérieuse menace pour le bonheur et le bien-être de tous les citoyens de notre ville. Les auteurs de notre constitution ont avec sagesse pris des mesures de précaution contre les dissensions religieuses et ont garanti à tous la liberté la plus grande pour adorer Dieu suivant sa conscience.

Un éminent jurisconsulte décrit d'une manière concise les grands principes qui sont la base de nos constitutions, celle régissant tout le pays comme celles de nos Etats, dans les lignes suivantes:

"Ils ont fondé un système, non seulement de tolérance, mais d'égalité religieuse. Toutes les religions sont également respectées par la loi; l'une ne peut être favorisée au détriment des autres ou être reléguée à l'arrière plan; aucune distinction ne doit être faite entre elles, soit dans leur situation vis-à-vis la loi ou dans l'administration gouvernementale."

Pendant cette crise, c'est le devoir, non seulement de tous les démocrates, mais de tous les citoyens, sans distinction de parti, de se lever tous ensemble pour écraser les fanatiques qui cherchent à fomenter une guerre de religion dans cette paisible municipalite.

L'an prochain la loi va permettre la redistribution de la ville, si la chose est reconnue nécessaire. On a exprimé la crainte que quelque soit le parti qui obtiendra le contrôle des affaires, il profitera de l'occasion pour avancer ses propres affaires, sans égard à l'intérêt des citoyens en général. Votre convention, par une résolution qu'elle a votée, s'est declarée expressément contre toute redistribution qui pourrait être faite pour favoriser une faction.

Je crois au principe que je viens de mettre en évidence, et si je suis élu, je ferai tout ce qui me sera possible pour empêcher aucun parti de profiter injustement de cet avantage.

Je crois que les présentes limites des quartiers donnent satisfaction au peuple en général et doivent rester telles qu'elles sont aujourd'hui. Par conséquent, je devrai considérer être mon devoir de m'opposer à toute tentative pour opérer un changement.

De nouveau remerciant les membres de la convention pour l'honneur qu'ils m'ont fait, je suis

Votre tout dévoué,

WILLIAM F. COURTNEY,

Lowell, 3 déc. 1894.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,
65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis,

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les Marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

Canadiens de Salem, votez pour James H. Turner, c'est votre ami sincere.

MAJORITE DE POTHIER.

LE CONSEIL DE VILLE RESTERA LE MEME.

Details Supplementaires sur l'Election de Woonsocket.

Woonsocket, 4 dec—Hier, le télégraphe annonçait brievement dans toutes les parties de Etats-Unis que les republicains de cette ville venaient de remporter une brillante victoire, mais les détails manquaient. Aujourd'hui, nous pouvons donner des chiffres. Voici la dépêche qui est envoyée aux journaux concernant cette élection municipale:

Le maire Pothier a été réélu par une majorité de 338 voix sur E. C. Delabarre, démocrate, et le conseil de ville restera le même.

Quatre échevins républicains et un démocrate: douze conseillers républicains et trois démocrates.

Le vote a été considérable. Sur 3470 électeurs, 2850 ont voté. L'élection a été décisivement une victoire républicaine.

Les démocrates ont fait une lutte désespérée, mais le vote républicain, celui du parti de la tempérance et celui des Canadiens, plus considérable encore que l'année dernière, a donné à Pothier une majorité qui, si elle n'est pas de 582 comme l'année dernière, n'en est pas moins remarquable.

Le parti des marchands de liqueurs a combattu le maire avec l'argent et avec la calomnie, mais n'a pu heureusement détourner la faveur populaire de M. Pothier.

Les démocrates ont fait voter tous ceux qu'ils ont pu raccoler. Le vote démocratique a été de 290 plus nombreux que celui de l'année dernière et le vote républicain de 46 seulement. Les prohibitionnistes n'avaient pas de candidats sérieux sur les rangs et, seuls quelques intransigeants de l'école des buveurs d'eau ont voté pour Fowler.

Les démocrates ont fait une lutte de géants dans le quartier 3. Les chefs démocrates McGee, Gilfillan, Kelly et McLaughlin ont défait les candidats de la combinaison républicaine-démocratique.

Lorsque la nouvelle de l'élection de Pothier fut connue, les républicains engagèrent une fanfare et des centaines de personnes escortèrent le maire et les principaux républicains jusqu'au Music Hall. On fit des feux de joie et plusieurs orateurs prononcèrent des discours.

Cour de Police.

A l'ouverture de de la séance, 3 délinquants accusés d'ivrognerie ont été libérés. Les autres accusés du même délit ont été condamnés comme suit:

Joseph Thurston, Robert Sloan, Frank Walsh et Susie McCabe, $3. John Hoar, 5 mois de prison, et Mary Connell 6 mois.

Julia McHugh, une femme âgée, a plaidé coupable à l'accusation d'ivrognerie, et le juge lui ayant demandé où elle avait reçu les blessures qu'elle portait au visage, elle répondit qu'hier soir elle avait fait la rencontre d'un jeune homme nommé John McMahon, qui lui avait demandé si elle avait une place pour coucher. Elle répondit non, et il lui dit qu'il allait lui donner une chambre. Il la fit monter dans l'édifice Shattuck sur la rue Central, et là il la frappa plusieurs fois. Le bruit qu'ils firent dans le passage attira l'attention des personnes qui travaillaient dans les bureaux de la Compagnie du Téléphone et ils appelèrent l'officier Green qui les conduisit tous deux au poste. l'officier Green dit ensuite qu'il y avait un autre homme dans la mêlée, mais qu'il se sauva avant qu'il put lui mettre la main au collet. Le juge remit la cause de ces deux accusés à demain matin et ordonna au chef de police de faire une investigation à propos de cette cause.

John Gilpatrick, accusé d'assaut sur John Mirch, a été condamné à payer les frais et fut libéré.

James Myers, un jeune garçon qui n'avait pas de domicile et qui vivait de charité, dit au juge qu'il n'avait pas de parents en cette ville et que son père était à la prison d'Etat depuis trois ans. Il fut envoyé à l'Asile des Pauvres pour 5 mois.

M. Norman A. Mozleey est le plus jeune membre du Congrès des Etats-Unis. Il vient d'avoir ses 28 ans. On peut dise que chez lui *la valeur n'attend pas le nombre des années.*

On mande de Washington que le directeur-général des postes, M. Bissell, a reçu du gouvernement français la proposition de conclure une entente en vertu de laquelle la France et les Etats-Unis pourraient échanger des lettres avec réponse payée. A la communication de l'administration des postes française était jointe une carte-lettre avec réponse payée récemment émise pour circuler en France. Cette carte-lettre ressemble un peu à la carte postale internationale, cette carte-lettre avec réponse payée coûterait 50 centimes ou 10 *cents* en monnaie américaine; pour le service intérieur de la France elle coûte 30 centimes. M. Bissell est favorable, dit-on, à l'idée d'un timbré-poste international, et on croit qu'avant longtemps il fera connaître son opinion sur la proposition qui lui a été soumise par la France.

—Une feuille de Fall River dit: "Il nous faudrait un Comité Lexow." Puis elle ajoute:

Qui n'a entendu parler de l'enquête tenue par le Lexow Committee dans la cité de New York?

Le rapport des fraudes commises par la police de la métropole s'est répandu par tout le pays et même au dehors, à l'etranger.

Eh bien! il devrait transporter ses pénates ici, si tout ce que l'on dit est vrai.

Il paraîtrait que des officiers de police protegent des lupanars bien connus qui font leur commerce infâme en plein jour, aux yeux de tous.

On dit que des plaintes ont été faites à qui de droit à cet effet.

—On écrit de Rome:

Ce mois-ci, les Romains, les romaines, les jeunes surtout, ces jeunes filles anémiques, au visage de cire ou de papier mâché, accourent à l'abattoir du Testaccio pour y faire une cure de sang chaud. Remède fin de siècle, dont la seule pensée m'épouvante.

Ces jeunes filles approchent de leurs lèvres le verre débordant de sang de bœuf fumant, et l'avalent d'un coup, les yeux clos et la main tremblante. Leurs lèvres et souvent leur menton se couvrent de vermillon, leurs doigts se souillent, et les anneaux d'or resplendissent au milieu du sang. Mais que leur importe!

Autour, dans la vaste enceinte de l'abattoir, le massacre des pauvres bêtes se continue au milieu d'un bruit continue de coups sourds, de chaînes qui grincent, de poulies qui gémissent en élevant les cadavres palpitants encore. On tue, on écorche, on réduit en quartier; et joyeusement, là-dedans. Tout le monde ne serait pas capable de soutenir cet horrible spectacle Un frisson de frayeur et de dégoût vous parcourt de la tête aux pieds à la vue de ces innombrables et énormes couteaux parfaitement affilés qui travaillent si bien, au spectacle de la mare de sang qui coule et s'elargit de toutes parts.

—Les populistes, lors des dernières elect ons, ont fait un gain énorme.

D'après le rapport officiel, le candidat populiste pour président en 1892, a reçu 1,041,028 votes. Aux dernières élections dans les diverses Etats, le vote populiste s'est élevé à 1,636.000, un gain de près de 600,000 votes en deux ans.

Les mauvaises herbes semblent bien pousser de nos jours.

Naissance

En cette ville, le 3 du courant, Mme William Drapeau une fille. Parrain et marraine, M. et Mme Pierre Drapeau. L'enfant a reçu au baptême les noms de Marie Rose Blanche.

BERTHIER.

LE SUCRE DE BERTHIER.

—Comme on l'a déjà annoncé, le *Trade Bulletin* a écrit, il y a quelques jours, un article considéré par les intéressés comme étant de nature à nuire à l'usine à sucre de Berthier.

Les propriétaires de l'établissement, MM. Michel Lefebvre & Cie., dont tout le monde connaît les efforts pour implanter ici l'industrie sucrière, ont pris une action en dommages contre la feuille anglaise.

La Chambre de Commerce, à sa dernière séance, a adopté une résolution protestant contre l'article en question et déclarant que le sucre de Berthier est de 2 p. c. plus riche en saccharine que celui que l'on importe d'Allemagne.

Les maisons Laporte, Martin & Cie, Quintal & Fils, Telmosse, Chaput & Fils, Cusson, Hudon et Orsali ont particulièrement protesté contre les insinuations du *Trade Bulletin*.

QUEBEC

L'AFFAIRE ODELL.

—L'affaire Odell se continue.

Les plaidoiries des deux côtés ne seront évidemment pas terminées avant mercredi soir. Les deux factums des deux côtés sont excessivement volumineux.

L'hon. M. Pelletier a produit en cour un affidavit au sujet des relations de M. Odell avec un des témoins. Cet affidavit a donné lieu à toute une scène près du Palais de Justice. Il a failli y avoir bagarre entre M. Odell et le signataire de l'affidavit.

F. X. VOYER,

84 RUE HARBOR

M. Voyer a aujourd'hui recu son assortiment complet de

Chaussures d'Automne et d'Hiver,
Claques,
Bottes en Caoutchouc, etc.

Chaussures d'hommes qui se vendaient $1 50 et $2.00,

Aujourd'hui $1. et $175

et une foule d'autres spécialités aux plus bas prix de la ville.

NAUMKEAG MARKET,

21 a 23 Rue Front.

Roti Frais	12c. la livre
Epaules Fraiches	10c. "
Quartier d'Agneau	5 a 7c. "
Bon Bifteck	10c. "
Butterine	16c. "
Fromage de reme	14c. "
Fleur Haxall, meilleur qualité	$4.25 a $4.50
Fleur en sac meilleure qualité 25 lbs.	55c
Saindoux	7 1-2c. a 10c.

Maintenant reçus toutes espèces de Poisson Salés, Saumon, Hareng, Anguilles du Canada. Aussi Epiceries, Provisions à l'usage des familles, etc.

Nouvelles de Salem, Mass.

Le CANADO-AMERICAIN se dépose à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer.

Canadiens de Salem, votez pour James H. Turner, c'est votre ami sincere.

Le CANADO-AMÉRICAIN sera en vente à l'avenir chez M. P. Pelletier, Jefferson Ave., Castle Hill.

Canadiens, votez pour George A. D. Stickney, sa parole vous promet justice. Votez tout le ticket du Maire Turner, c'est votre interet.

Votez pour les licences, et vous assurerez un gros bénéfice pour la ville.

M. Pierre Poulette doit nous laisser cette semaine pour Pawtucket, R. I.

Canadiens, votez pour E. H. Knight, ses sympathies sont pour vous.

M. P. Guimont a acheté la maison de M. Thomas Gagnon de la rue Congpess.

Un ouvrier s'est fait tuer dans les chantiers de la nouvelle école en tombant du haut d'un échafaud.

M. F. X. Voyer a vendu à son commis M. Pierre Caron son nouveau magasin de la rue Congress.

Que l'année prochaine, l'argent des citoyens de Salem n'aille pas enrichir les marchands de Boston. Votez pour les licences.

Pour eviter l'an prochain, les scandales qui se sont souvent répétés dans notre ville, c'est votre devoir de voter pour les licences.

Canadiens de Salem, votez pour James H. Turner, c'est votre ami sincere.

A l'assemblée régulière du Cercle Social dimanche dernier les messieurs suivants ont été élus officiers: E. Larrivee, président; Jos. Giroux, secrétaire; C. Lebel, trésorier. M. J. Bouchard a été admis membre du cercle à la même assemblée.

Canadiens, votez pour George A. D. Stickney, sa parole vous promet justice. Votez tout le ticket du Maire Turner, c'est votre interet.

Electeurs Canadiens de Salem.

Votez pour le ticket suivant, si vous désirez que vos droits soient respectés. Avec de tels hommes vous pourrez vous attendre que les canadiens auront la parole de personnes honorables qui travailleront avec patriotisme à vous donner le patronage qui vous est dû. Nous faisons un appel à tous nos compatriotes démocrates comme républicains de s'unir comme un seul homme pour supporter les candidats ci-bas mentionnés. Si vous êtes unis vous formez une faction importante, si vous vous divisez votre vote sera presque nul.

Imitez vos confrères de Lowell, qui cette année se sont unis étroitement et ont remporté un triomphe éclatant dans l'élection d'Etat.

Le résultat est que dans la présente élection *on s'arrache* le vote canadien, aussi les canadiens vont avoir un patronage sans précédent dans les travaux de la ville. Pour votre propre intérêt, pour le bien de vos familles. Votez pour les messieurs suivants:

POUR MAIRE.

James H. Turner. Citizens'

POUR ECHEVINS.

Arthur A. Averille — Citizens'
Herman F. Curtis — Good Government
J. Clifford Entwisle — Citizens'
Edward H. Knight — Citizens'
George G. Hathaway — Independent
Peter McNift — Citizens'
George A. D. Stickney — Nomination paper

IL SERA PENDU

Robertson Expiera Bientot son Crime

Fall River, 5 déc.—Le 14 déc. courant, le meurtrier Daniel M. Robertson de New Bedford expiera son crime.

Une pendaison dans le comté de Bristol est une chose toute nouvelle, et selon un statisticien de cette ville, le dernier condamné qui ait subi la mort en vertu de la loi est James Clough. Ce dernier fut pendu le 28 avril 1854 pour le meurtre de Gidson Manchester le 16 juillet 1852 à Fall River.

La population de Fall River n'était alors que 11,000 âmes, et on peut facilement concevoir l'émoi causé par cet événement dans la petite ville. Clough, surpris à 4 heures du matin en flagrant délit de vol, avait tué à coup de pistolet Manchester qui le poursuivait pour l'arrêter. Découvert quelques heures plus tard par des gamins dans une cave, il fut pris et incarcéré dans la vieille prison du temps.

Etant parvenu à s'évader d'une manière presque mystérieuse, il fut encore repris caché dans l'écluse de la manufacture Troy. Le lendemain de cette seconde capture il fut transféré à la prison de Taunton où il fut pendu.

Robertson, qui va être pendu à son tour vendredi prochain en huit, s'est rendu coupable du meurtre le plus odieux.

L'hiver dernier, à New Bedford, il a assassiné de sang-froid sa femme à coups de hache. Nos lecteurs doivent encore avoir présent à la mémoire ce terrible drame, et le condamné a richement mérité son sort.

—A Woonsocket, R. I., une grande sensation vient d'être causée parmi la population canadienne par la disparition mystérieuse le Philorum Petit, un sous-contremaître à la filature Clinton.

En même temps que lui une jeune femme qui travaillait dans département est également disparue.

Il laisse une femme et deux garçons, dont l'un étudie au Canada. Petit est âgé de 35 ans, et l'on dit qu'il vivait apparemment heureux avec sa femme.

En voilà encore un qui aura des regrets.

—Nous lisons dans l'*Indépendant*:

"Nos estimables confrères du *Monde* et de l'*Etoile* ont fait preuve d'une grande condescendance en s'occupant d'un écrivassier qui a pondu dans la *Croix du Canada* deux articles sur l'A. P. A.

"Nous n'avons pas cru devoir lui répondre, parce que c'est un personnage ignorant, grossier et menteur.

"Que le *rédacteur* de la *Croix* émette les opinions de son correspondant (?) et nous entrerons en lice."

FEUILLETON

23

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

DEUXIEME PARTIE

X

Dans quel intérêt le ferait-il?

Dans l'intérêt de se faire payer par Legrip sa dénonciation.

Mouche-à-Miel haussa les épaules, entendant son camarade émettre une telle idée.

Tiens, mon pauvre Ripansel, dit-il ensuite, tu es fou et je ne te reconnais vraiment pas ce soir! Vol-au-Vent est un brave garçon dont je répondrais comme de moi-même.

D'ailleurs, il y a mille fois plus de profit pour lui à dévaliser avec nous la caisse du receleur qu'à mendier quelques malheureux écus que le vieil arabe marchanderait.

Du moment que tu réponds de Vol-au-Vent, me voilà tranquille. Crois-tu que nous trouverons beaucoup d'argent si le coup réussi?

Ça n'est pas douteux, il doit y avoir dans la maison des tas d'or et des billets de banque, sans compter l'argenterie et les bijoux. Songe donc que s'il fallait cent mille francs comptant pour faire une affaire, Legrip ne serait pas plus embarrassé de les prendre à la minute dans sa caisse, que moi de te donner une pièce de dix sous.

Oui, sans doute, seulement, tout ça doit être caché, et bien caché.

Naturellement, mais nous trouverons la cachette. Nous sommes d'assez malins renards pour ne point fouiller le nid sans mettre la patte sur les œufs.

Aurons-nous le temps de chercher?

Oui, cent fois oui! Si Legrip est dans sa maison, nous règlerons avec lui tous nos vieux comptes en une demi-minute et nous serons les maîtres au logis S'il n'y est pas, au contraire, ce qui me paraît vraisemblable puisqu'on ne le rencontre jamais qu'en le faisant prevenir à l'avance par Richaud, se serait plus simple encore et les choses iront toutes seules.

Penses-tu que le coup sera pour cette nuit?

Mon avis est que le plus tôt sera le mieux; mais cela dépend tout à fait de ce que va nous dire Vol-au-Vent.

Mouche-à-Miel achevait à peine cette phrase, quand le bruit d'un pas rapide se fit entendre sur la chaussée, non loin du cabaret. Presque en même temps la porte s'ouvrit. Tous les yeux se tournèrent à la fois vers cette porte, et un sentiment de malaise et d'inquiétude se peignit sur tous les visages. Les hôtes du bouge furent d'ailleurs promptement rassurés. Il était impossible de s'y méprendre, le nouveau ne pouvait être qu'un "collègue".

XI

Vol-au-Vent était le coquin parisien par excellence, le gamin bandit, loustic et gouailleur, affichant des prétentions à l'esprit, faisant usage d'un jargon, mais qui s'enrichissait avec amour de locution grotesque et mélodramatique empruntées aux théâtres du boulevard, et que le jeune malfaiteur daignait honorer de sa présence toutes les fois qu'il ne "travaillait" pas. Il s'arrêta sur le seuil du cabaret et fit un salut comique, imité de Pierrot des Funambules.

Bonsoir, les jolis camaros, dit-il ensuite. Ça va bien? Allons, tant mieux, et moi pareillement. Par ma bonne dague de Tolède, messeigneurs, j'aime une nuit comme celle-ci, bien sombre au dehors, bien éclairée au dedans! Brigude-dondaine, la Faridondaine! Brigue-dondé, la Faridondaine! faites pas attention à votre serviteur. Vous avez vos affaires... c'est parfait... j'ai les miennes.. De mieux en mieux! Bien des choses chez vous. Chacun pour soi Dieu pour tous!

Après avoir débité joyeusement ces calembredaines avec jeux de physionomie variés, et imitation desacteurs en vogue, Vol-au-Vent fit triple pirouette, salua derechef et alla s'assoir à la petite table, entre Mouche-à-miel et Ripainsel.

Vous m'attendez depuis longtemps? demanda-t-il en baissant la voix.

Un peu, mon fiston, répondit Ripainsel, et même nous commencions à nous étonner de ton retard.

Moi en retard! repliqua Vol-au-Vent, jamais de la vie! je suis à l'heure comme une montre marine. C'est sur moi qu'on règle quotidiennement le canon du Palais-Royal. L'exactitude est la politesse de bon "pègre".

Parlons raison, interrompit Mouche-à-Miel.

Vol-au-Vent fredonna:

S'il est un temps pour la folie,
Il en est un pour la raison.

Tu viens de l'endroit en question? reprit Mouche-à-Miel.

Un peu que j'en viens! Presque deux jours et deux nuits de garde hors de tour! plus que ça de faction! excusez!

Et tu n'a pas perdu ton temps?

Je m'en flatte.

Qu'as-tu à nous apprendre?

Que le vénérable père Legrip possède, je ne sais pas où, je ne sais quel domicile qui est le véritable, qu'il n'habite ni peu ni beaucoup sa maison de l'avenue de Neuilly et qu'il vient seulement quand Richaud l'a prévenu que nous autres, pauvres moutons, nous l'attendons pour nous faire tondre par lui jusqu'au vif.

Tu es sûr de ce que tu dis?

Comme je suis sûr de plaire aux dames.

Et Legrip n'est pas venu cette nuit?

Ni cette nuit ni la nuit dernière

Alors la solitude est absolue?

Absolue chez le vieil arabe, oui. Mais la maison qui touche à la sienne, et que nous avions toujours supposée déserte, est habitée.

Ah diable! et par qui donc?

Par un homme seul, que je crois jeune et qui me produit l'effet d'être un drôle de particulier tout de même.

Pourquoi?

Il a des allures, ce paroissien-là, qui me chiffonneraient la boussole si j'étais dans les chaussures au lieu d'être dans le gibier. Il est arrivé hier soir, vers les onze heures, portant sur son bras gauche un gras paquet qui balottait et que j'aurais pris pour un moutard endormi ou trépassé, n'était l'absurdité parfaite d'une telle supposition. Avant d'ouvrir sa porte et d'entrer, il regarda tout autour de lui pendant au moins cinq minutes, à la façon d'un homme qui a le "trac" d'être guetté! Je sais ce que c'est... ça ne me connaît que trop! je n'ai peur de rien, mais sitôt que je soupçonne un agent sur mes talons, le "taf" m'empoigne.

Il ne t'a pas vu, ce particulier? Plus souvent! J'étais installé derrière un arbre, et je ne laissais passer que mon œil gauche. D'ailleurs, il faisait noir comme dans un four: je cherchais ma main gauche, croyant l'avoir perdue...jugez! Ce matin il est sorti. J'aurais voulu le dévisager en face, mais il tenait son mouchoir de poche sur son nez, et je n'ai aperçu de son "facies" que de grands favoris noirs qui lui font le tour du cou.

Et ce soir il est revenu?

Oui, vers dix heures, avec beaucoup de paquets sur les deux bras, et qui ne ressemblaient plus à des moutards.

Qu'est-ce que tu dis de ça, Ripainsel? demanda Mouche-à-Miel.

Je dis qu'il aurait mieux valu n'avoir pas du tout de voisinage, mais que ce petit inconvénient ne doit point nous empêcher de faire ce qui est convenu.

Est-ce aussi ton avis, Vol-au-Vent?

Par ma foi de gentilhomme! je le crois bien que c'est mon avis! déclama le jeune misérable.

Alors nous agirons cette nuit? Il ne faut perdre ni une heure ni une minute: nous agirons tout de suite, je viens vous chercher pour commencer la besogne.

Un plus long échange de parole devenait unutile. Mouche-à-Miel quitta la petite table et s'approcha du cabaretier, auquel il parla tout bas pendant quelques secondes, et dont un hideux sourire éclaira le visage de bouledogue.

Est-ce convenu? demanda Mouche-à-Miel en terminant.

Ca peut se faire très bien, mon vieux, répondit le maître du bouge. J'ai là tout ce qu'il vous faut: des pinces, des limes, des rossignols, une lanterne sourde et le reste; mais vous connaissez l'habitude de la maison: je ne livre les objets que contre le dépot de trois monarques, et, quand on me les rapporte, on me paye cent sous pour ma location. Ca vous va-t-il? On ne force personne.

Oui, oui, ça nous va, fit Mouche-à Miel. Puisque tel est l'usage, on s'y conformera. Préparez les belots, je vais préparer le métail.

Le cabaretier entra dans la soupente qui lui servait de chambre à coucher, et l'on entendit presque aussitôt un bruit de ferrailles.

Mouche-à-Miel s'approcha de ses compagnons; il leur dit quelques mots. Chacun se fouilla et tira de sa poche une pièce d'or. Lui-même fournit un troisième louis, et ces soixante francs passèrent dans les mains du cabaretier, qui pratiquait l'étrange industrie de louer aux voleurs de sa connaissance les instruments nécessaires pour opérer une effraction bien en règle, lorsqu'ils avaient à "travailler dans son quartier et qu'ils ne s'étaient point munis de leur propre arsenal."

En échange de la somme convenue, Mouche-à-Miel reçut un petit sac, fort lourd en apparence, et le dissimula sous sa blouse. Il fit ensuite un signe à Vol-au-Vent et à Ripainsel, qui se levèrent et sortirent avec lui.

Au bout d'un instant, tous trois arrivèrent en face des deux maisons jumelles. Ils s'arrêtèrent à la porte du mystérieux logis de Legrip, et, après avoir tenu conseil relatiment à celle des fenêtres qu'il semblait convenable d'attaquer, Mouche-à-Miel fouilla dans le sac. Il en tira une lime d'acier d'une trempe supérieure, et il se mit en devoir de limer un des lourds et solides barreaux.

Si adroite et si prudente que fût la main qui tenait l'outil, une telle opération ne pouvait se mener à bien sans être accompagnée d'un bruit caractéristique et facilement reconnaissable pour une oreille exercée. C'est ce bruit que Rodille, tiré brusquement de son sommeil, avait entendu, et sur la nature duquel il n'avait pas hésité un seul instant.

Ce n'est point une sinécure, tant s'en faut, que le métier de voleur! Ceux qui l'exercent gagneraient plus et travailleraient d'une façon moins fatigante s'ils voulaient se contenter d'être d'honnêtes gens et de bons ouvriers. Sans compter qu'ils n'entreveraient pas, dans un avenir prochain, la réclusion, le bagne, et souvent l'échafaud, car le vol conduit au meurtre par les chemins rapides, et, une fois lancé sur la pente rapide, on n'est plus le maître de s'arrêter. Mais faites donc comprendre cela à des gens que la "vocation" entraîne!

Limer un gros barreau de fer est un labeur des plus pénibles. Au bout de cinq minutes Mouche-à-Miel, haletant et ruisselant de sueur, passa la lime à Ripainsel, sans avoir avancé beaucoup le travail commencé. Ripainsel s fatigua à son tour et céda la place à Vol-au-Vent, qui parvint à terminer, à son honneur, la première incision.

Il en restait trois autres à faire. L'œuvre s'accomplit lentement, mais enfin elle s'accomplit, et, au bout d'une demi-heure, la fenêtre, mal défendue par son armature de fer, ne fut plus protégée que par ses vitres.

Ici la besogne devenait un jeu. Une minute suffit à Ripainsel pour pratiquer une ouverture arrondie, avec l'aide d'un diamant de vitrier et d'une boule de poix Vol-au-Vent glissa de cette ouverture son bras maigre et long comme celui d'un singe de la grande espèce. Il souleva l'espagnolette, et la fenêtre s'ouvrit tout au large.

Rodille, assis derrière le grillage et le rideau vert, toujours immobile comme au moment où nous l'avons quitté, retenait son haleine et appuyait sur les crosses de ses pistolets ses deux mains agitées par de faibles tressaillements nerveux. Il n'avait rien à douter; du moins ses précautions étaient prises de manière à lui permettre cette conviction, mais il commençait à trouver l'attente un peu longue.

Vol-au-Vent se pencha vers Mouche-à-Miel.

Nous ne pouvons pas entrer là-dedans à l'aveuglette, lui dit-il. Autant vaudrait faire une partie de colin-maillard dans le ventre de l'éléphant de la Bastille. Je crois que voici la vraie minute d'allumer la lanterne magique. Attention, messieurs, mesdames, v'là le spectacle qui va commencer!...Ho!...hé!... machinistes..., au rideau!

Enragé bavard, murmura Ripainsel, tais-toi donc! Si quelqu'un passait dans l'avenue, tu nous ferais pincer!

Suffit! répliqua Vol-au-Vent. Je clos mon bec, et je vais étudier un rôle de "muet du sérail" pour la prochaine de "la grande opéra".

Cependant Mouche-à-Miel avait tiré du sac la petite lanterne sourde donnée par le cabaretier, et il battait le briquet pour l'allumer. Un instant après, un rayon pâle jaillissait du tube de fer-blanc, et ce rayon, dirigé vers l'intérieur de la chambre vaste et sombre, dessinait un cercle blafard sur la toile verte aux plis immobiles Vol-au-Vent fit une grimace comique en allongeant ses narines et ses lèvres, en aspirant l'air bruyamment, et malgré sa récente promesse de se condamner au silence, il ne put s'empêcher de dire:

Par l'épée de mon père et la croix de ma mère, messeigneurs, je flaire les "monarques!" Ne trouvez-vous pas, comme moi, que ça sent la monnaie ici? C'est dans ce local que ce vieux filou de Legrip a coutume de plumer les pigeons vont avoir leur revanche et reprendre leurs plumes! Doit-il y en avoir, derrière la toile du fond, de ces jaunets et de ces "fafiots garatés!" Poignards et torches! doit-il y en avoir!

Ripainsel haussa les épaules. Mouche-à-Miel, qui avait un faible très prononcé pour Vol-au-Vent, se mit à rire avec indulgence.

Qui passe le premier? demanda-t-il.

Moi, répondit le voleur imberbe. C'est le droit du plus jeune, et j'en use!

Alors, s'élançant comme un clown du cirque Franconi, il franchit avec une légèreté incomparable le rebord de la fenêtre, retomba, sur un seul pied, de l'autre côté, et prit une attitude de danseur.

La main aux dames! fit-il ensuite en se retournant. Mes gentilshommes, donnez-vous la peine d'entrer.

XII

Ah! ah! se dit Rodille, derrière le rideau, en entendant la voix du jeune bandit, c'est ce petit gueux de Vol-au-Vent! Alors les deux autres doivent être Mouche-à-Miel et Ripainsel, ou je me trompe fort.

Nous savons déjà que Rodille ne se trompait pas. Les deux bandits qu'il venait de nommer passèrent successivement par la fenêtre.

Y a-t-il une porte dans le grillage? demanda Mouche-à-Miel.

Qu'il y en ait ou qu'il y en ait pas, peu importe! répondit Ripainsel. Avec les bonnes cisailles que voici, nous en aurons bientôt fait une.

Les trois voleurs s'avancèrent alors vers cette cloison si frêle en apparence, si résistante en réalité, qui les séparait de l'intérieur du logis. Ils marchaient à peu près sur la même ligne. Vol-au-Vent s'arrêta tout à coup et retourna en arrière.

Où diable vas-tu donc? lui dit Ripainsel, étonné de cette volte-face imprévue.

Je vais fermer la fenêtre, répliqua le jeune homme. Il n'y a rien au monde de plus malsain que les fenêtres ouvertes la nuit. Je parie que, demain matin, ce brave père Legrip sera de mon avis.

Mouche-à-Miel et Ripainsel, qui marchaient toujours, allaient atteindre le grillage. Soudain ils chancelèrent à la fois. Un double cri jaillit de leurs deux bouches. La lanterne sourde s'échappa des mains de Mouche-à-Miel et s'éteignit. Les ténèbres envahirent la salle basse.

Les bandits venaient de sentir le plancher se dérober sous leurs pieds. Ils n'enfonçaient pas, cependant, mais il ne pouvaient ni avancer ni reculer, cloués à l'endroit où ils se trouvaient par une douleur atroce: des étaux d'acier meurtrissaient leurs chairs et menaçaient de broyer leurs os. Ils se débattaient ainsi que des bêtes fauves prises au piège.

Voyons, voyons, qu'est-ce que c'est? qu'y a-t-il demanda Vol-au-Vent stupéfait, auprès de la fenêtre qu'il était en train de fermer. Pourquoi rugissez-vous comme ça? Est-ce qu'on vous écorche tout vifs? Est-ce que vous venez de vous payer une entorse dans le grand genre?

Ce fut Rodille qui répondit à ces questions, et son unique réponse fut un éclat de rire. Vol-au-Vent tressaillit: il reconnaissait le timbre métallique de ce rire.

Tiens! tiens! vous étiez là, père Legrip, en catamini! s'écria-t-il, et vous venez de jouer un mauvais tour aux amis? C'est malpropre, savez-vous? parole d'honneur! On prévient, dans ces cas-là. On dit aux gens: "N'entrez pas!" On se prive de faire le malin; enfin, on ne s'expose point à ce qui va vous arriver

Tout en disant ce qui précède, Vol-au-Vent avait tiré de sa poche un petit pistolet, et s'orientant de son mieux, d'après l'éclat de rire qu'il venait d'entendre, il fit feu dans la direction du grillage. Pour avoir tiré au jugé, le bandit n'en avait pas moins tiré juste. La balle effleura les cheveux blancs de la perruque du faux père Legrip, et alla s'enfoncer dans la muraille derrière lui.

Tu m'as manqué, gredin! s'écria Rodille en se levant, au comble de la rage. Eh bien! moi, je ne te manquerai pas.

En même temps, d'un geste rapide, il écarta la draperie verte, il démasqua sa lanterne sourde, il dirigea contre Vol-au-Vent le canon de l'un de ses pistolets, et il pressa la détente. Rodille était un excellent tireur, il faisait "mouche" onze fois sur douze. Vol-au-Vent tourna sur lui-même, battit l'air de ses bras et s'abattit lourdement comme un homme frappé de la foudre.

Il a son compte! murmura le receleur. Aux autres maintenant!

Son doigt fit jouer un ressort intérieur. Aussitôt un panneau du grillage se reploya, et le faux père Legrip, tenant un pistolet de chaque main, entra dans cette partie de la salle basse où les deux bandits se trouvaient captifs. Alors, et seulement alors, Ripainsel et Mouche-à-Miel purent se rendre compte de la nature et de l'origine des tortures qu'ils éprouvaient.

Les instruments de leur martyre étaient des pièges à loups, de grande dimension, cachés habilement sous une feuille du parquet, feuille mobile à laquelle une cheville d'acier, disposée tout exprès donnait la stabilité désirable. Rodille n'avait qu'à supprimer une cheville, et il l'avait fait devant nous, pour que la planche cédât sous la pression la plus légère, laissant les pièges surgir à sa place. Mouche à-Miel et Ripainsel, pris comme des loups par les deux jambes, croyaient leur dernière heure sonnée et continuaient à se lamenter et à gémir.

Eh bien, mes drôles, leur dit Rodille en se posant devant eux avec un sourire goguenard, vous avez donc eu la fantaisie de dévaliser un peu cette nuit le pauvre père Legrip qui ne vous a jamais fait que du bien! Vous voilà punis par où vous vouliez pécher! Vous croyez déjà tenir les écus du "vieil arabe", comme vous l'appelez, et c'est le vieil arabe qui vous tient. Qu'est-ce que vous dites de ça, mes petits amis? qu'est-ce que vous dites de ça?

Mon bon monsieur Legrip, balbutia Mouche-à-Miel d'une voix lamentable, que la douleur physique et l'émotion morale étranglaient, ayez pitié de nous! faites-nous grâce! ne nous tuez pas, mon bon monsieur Legrip! Epargnez deux pauvres diables qui ne recommenceront jamais.

Je suis donc maintenant votre "bon monsieur Legrip?" demanda Rodille avec un ricanement qui sembla féroce au captifs et qui les glaça d'épouvante.

Néanmoins, Ripainsel se hâta de répondre:

Oui, certes, vous l'êtes; vous l'avez toujours été, vous le serez toujours.

Et c'est pour cela, sans doute, que vous aviez l'intention de me dépouiller bel et bien du peu que je possède?

Hélas! nous ne pensions point à mal, répondit Mouche-à-Miel.

Le bandit entra dans une explication embrouillée pour rejeter toute la faute sur Vol-au-Vent, ce misérable Vol-au-Vent, qui leur avait mis dans la tête cette idée malencontreuse.

Idée que vous avez suivie avec empressement! dit Rodille.

La tentation était trop forte, mon bon monsieur Legrip! Jugez-en. Vol-au-Vent nous avait fait croire que vous aviez beaucoup d'argent.

Le drôle est déjà puni! Regardez!

Il n'a que ce qu'il mérite! Vous l'avez tué, c'est bien fait, et nous vous faisons les plus grands serments que nous ne songeons guère à le plaindre.

Vous avouez que vous êtes des gredins?

Nous l'avouons mille fois pour une.

Des scélérats, des sacripants, sans délicatesse et sans honneur?

Hélas! Il faut bien en convenir.

Et, ce qui est cent fois pis encore, des maladroits et des imbéciles?

Ripainsel et Mouche-à-Miel hésitèrent. Même dans les situations les plus critiques l'amour-propre perd difficilement ses droits. On se reconnait criminel, on refuse de se déclarer idiot.

Oui, des maladroits et des imbéciles! reprit Rodille, et je vous le prouve. Vous êtes des imbéciles de n'avoir su ni deviner ni comprendre que le vieux Legrip n'est point comme un autre, qu'il veille jour et nuit, et que le prendre en défaut est chose impossible. Vous êtes des maladroits d'être venus vous jeter la tête la première comme des oisons, dans le piège que je vous tendais. J'ajouterai que vous êtes des sots de vous être attaqués à moi qui suis pour vous un père nourricier! Où trouveriez-vous dans Paris, je vous le demande, un receleur aussi discret, un acheteur aussi facile? Nulle part! En cherchant à me dépouiller, vous tordiez tout bonnement le cou à la poule aux œufs d'or!

L'irrésistible et logique argumentation de Rodille produisit son effet. Mouche-à-Miel et Ripainsel baissèrent la tête sans répondre et prirent la mine de gens convaincus. Le faux père Legrip savoura pendant quelques secondes les douces joies de son triomphe, puis il continua:

Vous êtes dans mes mains absolument! J'ai sur vous droit de vie et de mort! Je pourrais vous tuer, et personne n'aurait un mot à dire, car les barreaux limés et la vitre entaillée démontrent jusqu'à l'évidence l'effraction, et établissent le cas de légitime défense. J'aime mieux faire semblant de croire à votre repentir et vous pardonner pour cette fois. Je vous rend donc la liberté. Allez vous faire prendre ailleurs, et souvenez vous que le "vieil arabe" vous à donné la vie et ne vous a rien fait payer pour ça!

En même temps il touchait un ressort, et les pièges à loup, se détendant aussitôt, lâchaient leur proie.

Les deux bandits s'occupèrent d'abord de frictionner leurs jambes meurtries, qui supportaient avec peine le poids du corps; puis aussitôt qu'ils eurent rétabli tant bien que mal la circulation du sang, ils accablèrent le receleur des protestations de leur reconnaissance et de leur dévouement.

Rodille les écoutait avec un sourire ironique et en hochant la tête à la façon des vieillards. Il les interrompit au bout d'une minute.

En voilà assez! leur dit-il. Tout ça, c'est très bien, c'est parfaitement sincère, mais si vous me teniez présentement dans un carrefour du bois de Boulogne, si je ne portais pas d'armes et si vous aviez de bons couteaux, vous me chanteriez une autre gamme.

Mon bon monsieur Legrip, hasarda Monche-à-Miel, je vous jure...

Rodille ne le laissa pas achever.

Bon! bon! répondit-il, "sufficit!" Vous me donneriez un prix Montyon, c'est convenu, et n'en parlons plus! Je veux vous éviter la peine de sortir par où vous êtes entrés, voilà la porte ouverte. Bon soir.

Les deux voleurs, fort satisfaits au fond de se trouver hors de la portée des pistolets tout armés que tenait le receleur, ne se firent point répéter deux fois cette invitation. Ils saluèrent le faux père Legrip jusqu'à terre et ils disparurent dans les ténèbres de l'avenue.

Rodille, resté seul, referma la porte, barricada la fenêtre, et, s'approchant du corps de Vol-au-Vent qui gisait au milieu d'une mare sanglante, il se dit:

Voyons si le drôle est bien mort!

Il semblait impossible d'en douter, la blessure offrait une apparence effrayante. La balle ayant atteint le sommet de la tête, une couche épaisse de sang caillé couvrait le visage et les cheveux et donnait au cadavre un aspect hideux.

Je lui ai parfaitement brisé le crâne, murmura Rodille, il a son compte, et j'en suis fâché, il m'allait, ce garçon-là. C'était ce qui s'appelle un joli voleur, et d'un aimable caractère, toujours de bonne humeur, toujours le mot pour rire. Il a voulu me brûler la cervelle tout à l'heure, mais ça n'empêche pas que je le regrette, d'autant plus qu'il m'embarrasse beaucoup. Que diable vais-je faire de lui?

La question que Rodille venait de se poser n'était pas facile à résoudre. Le corps d'un homme tué d'un coup de pistolet est plus gênant qu'on ne saurait dire, surtout lorsqu'il est indispensable que ce corps disparaisse à tout jamais.

Il fallait point songer à traîner ou à porter le cadavre sur la voie publique et à l'abandonner là, le résultat d'une pareille imprudence devait être d'amener une enquête dès le lendemain; or, Rodille professait à l'endroit des enquêtes une profonde et légitime horreur. Que faire donc?

Le misérable réfléchit pendant un instant, et fit ensuite le geste d'un homme qui, s'étant donné à résoudre un problème embarrassant, vient de trouver la solution.

Je m'en vais provisoirement le jeter dans la cave, se dit-il et je l'enterrerai demain.

Rodille ne tarda pas un instant la mise à exécution du projet que nous venons de lui entendre formuler. Il prit dans ses bras le corps de Vol-au-Vent et il le porta, en traversant le passage secret, dans la pièce du rez-de-chaussée de la maison voisine. Il ouvrit la trappe, parfaitement cachée, qui masquait l'escalier de pierre conduisant à la cave que nous connaissons déjà; il saisit le cadavre par les épaules et il le lança dans les ténébreuses profondeurs béantes au-dessous de lui. Un bruit sourd et sans écho se fit entendre, le corps inanimé du bandit venait de rebondir sur le sol sablonneux.

Il a passé comme une lettre à la poste! murmura Rodille. La nuit prochaine, je m'occuperai de le mettre en terre. J'ai justement une pioche en bas, la fosse sera facile à creuser.

Ayant ainsi parlé, il laissa retomber la trappe et retourna dans l'autre maison.

[ACONTINUER.]

DEUX NOYADES.

Hanover, N. H., 30 nov—John Marshall et Arthur Gamp, deux enfants d'école, se sont noyés cette après-midi dans la rivière qui était couverte d'une mince couche de glace et sur laquelle ils s'amusaient à patiner. Ils étaient assez loin de la rive lorsque la glace céda sous leurs pieds.

Les corps ont été repêchés.

Achetez lapoudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

SUICIDE D'UN ETUDIANT.

Boston, Ier déc.—Pierre J. Gulick, un étudiant à l'Université d'Harvard, s'est suicidé dans sa chambre à Cambridge, de bonne heure, hier matin, d'un coup de revolver dans la tête.

La balle lui entra dans la tête en arrière de l'oreille droite et la mort, d'après toutes les probabilités, a été instantanée.

Le corps fut trouvé étendu sur le plancher, et la main droite, qui étaient restée appuyée sur la poitrine, tenait encore le revolver.

Plusieurs lettres furent trouvées dans la chambre; l'une d'elles était adressée au Dr. C. B. Gulick de Springfild, cousin du defunt. Il est probable que le corps sera envoyé à Springfield où le cousin le fera enterrer.

Gulick s'est tout probablement tué pendant un moment d'aliénation mentale. Ceux qui le connaissaient disent qu'il souffrait souvent de dépression mentale. Il était un musicien assez distingué et avait une fort belle voix de basse.

Le Dr Fitz dit que le père du jeune homme est mort fou et que le fils a dû hériter de sa monomanie du suicide.

Toutes les lettres écritespar l'étudiantavant de se brûler la cervelle ne font pas mention de la cause de ce suicide.

CRIME ABOMINABLE.

Toronto, ont, 30 nov—Clara Ford, la mulâtresse, accusée d'avoir tué dans la nuit du 6 octobre son amant, un jeune homme nommé Frank Westwood, s'est enfin décidé à faire des aveux complets au détective Reburn.

Brisée par les émotions, Clara dans sa cellule lui a tout avoué, dit le témoin, en ajoutant qu'elle méritait son sort et subirait son châtiment sans murmurer.

"J'ai tué Frank Westwood pour me venger de ses insultes." a dit Clara au détective.

C'est au commencement du mois d'août que Westwood voulut prendre avec moi trop de libertés et qu'il m'injuria parce que j'étais mulâtresse.

Aussi j'ai longuement prémédité mon crime. Je me suis habillée en homme d'abord, puis j'ai endossé une robe, afin de cacher mon accoutrement. Arrivée près de la maison de Westwood, j'ai caché ma robe dans un endroit obscur, puis j'ai attendu jusqu'à ce que tout le monde se fût retiré dans leurs appartements pour dormir. Puis j'ai sonné à la porte et quand le jeune Westwood a ouvert, j'ai fait feu sur lui et il est tombé. Après avoir endossé ma robe de nouveau, je suis retournée chez moi."

L'enquête préliminaire a eu lieu devant un magistrat.

La couronne a fait entendre plusieurs témoins qui ont exposé tous les détails de ce crime abominable. La fille de Clara elle-même a été entendue et elle a avoué que sa mère lui avait ordonné de dire qu'elles avaient été au théâtre ensemble le soir du crime, et que plus tard, après l'arrestation, elle lui avait appris qu'elle venait de faire des aveux complets aux détectives.

Le témoignage le plus important a été celui du détective Reburn qui a raconté ce que nous rapportons plus haut.

Clara a été ensuite ramenée dans sa cellule en attendant sa comparution devant la Cour d'Assises sous l'accusation de meurtre au premier degré.

Ce procès sera du plus haut intérêt et nous en suivrons toutes les péripéties.

Québec, Ier déc—M. F. X. Lemieux, le grand criminaliste et ancien député de Lévis, a accepté la candidature libérale dans le comté de Bonaventure que représentait, à la dernière session, feu l'hon. Honoré Mercier.

L'élection aura lieu le 11 courant.

M. Tarte, qui est arrivé de Québec ce matin, nous a déclaré que l'élection de M. Lemieux est assurée par au moins 400 voix. Le député de L'Islet a visité presque toutes les paroisses de Bonaventure avant de revenir à Québec.

D'un autre côté, les journaux conservateurs affirment que les chances de M. Arsenault sont incontestables.

Sorel, Ier déc—La rivière St François est couverte de glace, et la navigation entre Pierreville et Sorel est terminée.

Le *Sorel* fera toutefois un dernier voyage jusqu'à l'entrée de cette rivière, cette semaine même.

Little Rock, Ark., 30 nov.—Trois petits enfants, deux garçons et une fille, ayant pour mère Mde W. K. Walters, domiciliée près de Parlam, à 20 milles d'ici, ont été brûlés vifs hier pendant l'absence de leur mère qui les avaient renfermés à clef dans la maison.

Petites Notes.

—Une question brûlante va surgir à l'assemblée législative de Québec.

En effet, on signe actuellement, à Montréal, des requêtes demandant la suppression de la P. P. A. et de toutes les ligues de ce genre dans les limites de la province.

—Il y en a qui sont nés sous une bonne étoile, témoin Mlle Olive Kempton, âgée de 19 ans et fille d'un électricien à l'emploi de la Cie des Tramways de Boston, qui vient d'hériter de $30,000 par pure amitié, ce qui est un cas assez rare.

Mlle Kempton était une amie intime de Mlle Currie, de Somerville, et l'a soignée, durant sa maladie, et avec une grande sollicitude.

Avant de mourir Mlle Currie demanda à son père de reconnaître les soins dont elle avait été entourée par Mlle Kempton et de lui donner une partie de son bien.

Peu de temps après la mort de sa fille Mme Currie la suivit dans la tombe et M. Currie mourait lui-même la semaine dernière, après avoir accompli le vœu de sa fille et assuré à Mlle Olive Kempton, une fortune de $30,000, en possession de laquelle elle entrera lorsqu'elle aura atteint 21 ans.

Mlle Kempton est presque invalide, et partiellement aveugle et sourde par suite d'une attaque de fièvre scarlatine.

—Nous recevons de Toronto (Ontario) la dépêche suivante.

"Une épidémie de petite vérole vient de se déclarer dans le comté de North Renfrew. Toute la population est en émoi. Le Dr Bryce a ordonné d'isoler tous les malades afin d'empêcher la contagion de se propager.

"Plusieurs cas de petite vérole ont aussi été découverts à Mitchell, dans le comté de Perth."

Pas possible?...

Comment! il y a des chérubins *anglais* qui ont la petite vérole, à côté de ceux qui sont entachés de *boodlage?* Et nous qui croyions que cette affreuse maladie ne s'attaquait toujours qu'aux sales Canadiens français?

De plus en plus étrange...

Que ça doit être laid, un ange *picoté*... fût il même d'essence anglo-saxonne!

—L'*Indépendant*.

—Les feux de forêts continuent leurs ravages dans l'Arkansas. Les fermiers fuient en grand nombre. Une famille nègre comprenant le père, la mère et quatre enfants ont péri dans les flammes, malgré leur fuite précipitée. Les marchands de Camden sont obligés de se servir de lampes pour éclairer leurs établissements pendant le jour, à cause de la fumée qui obscurcit la lumière du soleil. Il n'est pas tombé de pluie dans cette partie de l'Etat depuis sept mois.

—Le prince Bismark, l'ex-chancelier d'Allemagne, a perdu sa femme. On sait que le grand homme d'Etat disait fréquemment que la mort de sa femme le tuerait. Malgré leur âge avancé, c'était beau de voir ce vieux couple s'aimer d'amour si tendre! Après le service funèbre sur le corps de la défunte princesse, le prince de Bismarck, qui était demeuré assis au côté du cercueil, se leva, et maîtrisant sa profonde émotion, il posa sa main sur la bière comme pour dire un dernier adieu à celle qu'il avait tant aimée, puis il détacha une rose blanche d'une magnifique couronne que des amis avaient déposée sur la tombe et il sortit du temple profondément ému.

La scène se passe à Fall River, Mass:

Un individu d'origine canadienne disant se nommer J. F. Vézina, courtier à Montréal, s'est présenté chez plusieurs commerçants canadiens, et a cherché à leur extirper de l'argent en racontant l'histoire suivante:

Il se trouvait dernièrement en possession d'une pièce romaine très ancienne, car, dit-il, elle date de l'an 700 avant J. C.

Il paraîtrait qu'il a vendu cette pièce à Washington pour la somme de $1,550.

Se trouvant un peu à sec il désire obtenir un chèque de $50 qu'il remettra bientôt afin de pouvoir garder intact un chèque de $1 500.

Un de nos compatriotes s'étant méfié a pris des précautions qui lui ont appris que le soi-disant Vésina n'avait pas un sou en banque.

Un autre moins méfiant lui confia un chèque de $50, mais ayant eu des soupçons il se renseigna et le résultat fut qu'il fit immédiatement demander un détective pour rechercher notre fameux collectionneur de médailles.

Il y a toujours une face, mais c'est le revers qui se présentera bientôt pour lui.

MANGES PAR DES LOUPS.

Sort Tragique de Joyeux Invites Apres une Noces.

Buda Pesth, Ier déc.—On a reçu la nouvelle aujourd'hui que presque tous les invités à une noce avaient été manges par des loups au moment où ils s'en retournaient dans un village voisin, après le bal qui avait suivi la célébration du mariage.

Il fallait traverser une épaisse forêt, et les invités avaient à peine pénétré sous les arbres géants qu'ils entendaient les cris lugubres que des loups affamés poussaient à quelque distance. Tous partirent à la course, mais les fauves réussirent à atteindre la plupart d'entre eux et ils les dévorèrent à belles dents. Treize personnes ont succombé. Les quelques invités qui ont réussi à s'échapper étaient tous plus ou moins blessés, ayant été mordus par les loups.

Les survivants se rendirent au village le plus proche et l'on organisa aussitôt une troupe de chasseurs pour faire la chasse aux loups.

Rendus sur les lieux du carnage, les chasseurs ne trouvèrent que quelques morceaux de chair, quelques os et des parties de vêtements. C'était tout ce qui restait des treize personnes qui, quelques heures auparavant, s'amusaient à danser, boire et rire.

LE FROID DANS L'OUEST.

Winnipeg, Man. 3 déc.—Les dépêches reçues de diverses parties du Manitoba signalent un froid des plus rigoureux. Dans le Minnesota le froid est aussi très grand. A Crookston, notamment, la température est descendue à 10 degrés Fahrenheit au dessous de zéro.

David George, enfant de George et de Philomène Parent, est décédé au No 220 rue Middlesex, à l'âge de 1 mois et 28 jours.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Pinitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P P P purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expérience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES.
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 13 DECEMBRE 1894. Soyons Distingues. No. 64

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.
Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 1. 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 5 15 7, 9 30, 9 m; — Dimanches. 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10. 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, m.

Pour Newburyport et Amesbury — 2 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 2 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S. Montreal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35 p m.

Pour Bassport et St John (par bateau) lundis et vendredi à 12 00 p m.

Pour Castine, Deer Isle Sedgwick et Bar Harbor, Bonesport et Machias port (via Rockland) Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 12 00 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, §9 00, *9 40, 11, a m; *12 45, §3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §, 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 02, m, 4 33, §5 03, 4 02, 4 33, *5 21, §5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 15, 6 00, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, 5 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

☞ *Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m. Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Antrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m, 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 7 21, 8 13, 9 43 p m; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 5 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, *8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, *8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, *8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air Line—9 45 a. m.; 8 13 p m.

Express de Québec via White River Junction—9 45 a m. 8 13 p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gen. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre à l'ouest

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parloir et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars directs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Côte du Pacifique.

Pour plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bur aux

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

Francis W. Qua,
AVOCAT
No. 3 Barristers' Hall, Lowell, Mass

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur
24 RUE MIDDLE.
☞ Son assortiment de Draps,
☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du
☞ dernier goût et de patrons le plus nouveaux.

Dr. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientele Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes en laine de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les

Durant & Rogers,
HORLOGERS et BIJOUTIERS.
Noel et le Jour de l'An.
Ne manquez pas les meilleures occasions pour les jours des grandes fêtes de Noël et du Jour de l'An. Les Marchandises les plus nouvelles vous sont offertes aux prix les plus modérés.
Magnifiques Montres en or 14 K pour Dames,
$22.50.
Même qualité, pour Hommes,
$35 et $45.
Jones de Mariage en or solide 14 K. depuis
$5 en montant
Chaines, Charmes, Horloges et Lunettes vendues à sacrifice.
Notre assortiment d'argenterie est complet et très varié.
Venez acheter de M J. A. Legault, notre commis canadien S'il vous assures que vous aurez tout plus que votre argent.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle,

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite at vous serez satisfaits.

A. B. Stevens.
PIANOS
A Tres bas Prix.
Grande variete de toutes les Fabriques.
De Styles les plus Nouveaux,
—A—
Conditions - Faciles,
SUCCURSALE de BOSTON.
No. 411,
Rue Stevens,
Lowell, Mass

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!
Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO,
Bureau, rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2

DESINFECTANTS
PURETE,
CHAUX SUPER CARBE
CHLORURE de CHAUX
ACIDE CARBOLIQUE,
(Crystal et Liquide,)
Guérison pour Piqures de Moustiques.
C. B. Coburn & Co.
32, 34 et 36 RUE MARKET

ROYAL CREAM.
Seul article de toilette a l'extrait d'odeurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseurs) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.
Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co Lowell Mass.
Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 22 Nov. 1894.

M. l'Administrateur,

Les élections et leur résultat ont réjoui le Vatican, qui aime toujours à voir triompher l'élément conservateur. Le parti républicain s'est toujours montré respectueux envers la religion catholique, et grand nombre de candidats de ce parti étant plus catholiques et plus favorablement disposés envers Rome que la généralité des blagueurs du parti démocrate. Ce que la cour romaine observe avec grande attention. Dernièrement encore, une enquête a prouvé que l'A. P. A. était favorisée par certain démocrate protestant et pasteur de brebis égarées. Ce pasteur oublieux de son troupeau s'est lancé à corps perdu contre Rome, le parti républicain, etc., etc. C'est un mauvais système, et le Cardinal Gibbons qui est ici en très haute vénération a déclaré que la modération est la reine des vertus, surtout quand on a raison; à plus forte raison quand on a tort comme votre ministre Raboteau.

Ces jours-ci le village de Lillalu en Sardaigne a été attaqué et dépouillé par 100 brigands rangés en bataille. Les gendarmes ont été foudroyés. Les soldats sont venus, ils ont été décimés. Alors le gouvernement, qui a à sa disposition 500,000 soldats, 20,000 gendarmes, etc., etc., a promis une recompense de 10.000 francs ($2 000), à qui dénoncerait les chefs de l'expédition. C'est là un triste aveu de faiblesse, pour un pouvoir qui peut mobiliser 560,000 hommes en quelques heures.

L'ambassadeur du roi Humbert télégraphie à Rome que les dépenses des funérailles du Czar s'élevent à la somme de $7,000.000. La principale dépense est celle des couronnes et des draperies. Les draperies de velours noir et cramoisie ont couté $2,500, et les couronnes d'or et d'argent ont dépassé la somme de $3,000 000 C'était une profusion, une exposition, une merveille que personne n'avait soupçonné.

Le docteur Boselli a découvert (dans ses rêves) que le paradis terrestre devait être en Australie et non pas en Mésopotamie. Pourquoi cela? Ecoutez. Le bon docteur, étudiant les australien-indigènes, a découvert que ceux-ci possèdent 13 paires de côtes au lieu de 12 comme vous et moi Alors, dit-il, c'est là que le Créateur est allé trouver l'homme qui pouvait céder une côte pour la création d'Eve, et mon Boselli, triomphant, s'en va par les académies, avec sa dissertation en main, prouver que l'Australie est le paradis des délices où croissait jadis la pomme tentative. Pauvre homme! La cité de Rome est fort peu honorée d'un tel type!....

Aujourd'hui grande exposition de betail à Tivoli, à 18 milles de Rome. Des bœufs, des vaches, des moutons, des..... pourceaux, des chevaux, des mulets; tout ce que la campagne Tiburtine a de plus beau. A l'heure de l'ouverture, le maire de Tivoli se rend sur le champ de l'exposition et il s'écrie: "Messieurs, sachez bien que je suis fier de voir de si belles bêtes sous mes yeux!" A ce cri de l'âme, tous les assistants prennent une course à fond de train. Ils ont peur que leurs noms soient relevés dans les journaux.

Le prince Ruspoli persiste à maintenir sa démission; d'autre part, son suppléant Galuppi est impuissant à maintenir l'ordre et l'assiduité. Conséquence..... Le conseil municipal de Rome est en grève depuis trois jours.

Narducci, le capitaine des pompiers romains, (ces fameux pompiers), est mort. Le pauvre homme est mort fou. Oui fou, parce qu'il n'a jamais pu, malgré ses efforts, modeler les pompiers de Rome sur ceux de Boston, son idéal!....

A l'église Ste Marie du Peuple, un vieillard, homme du peuple, prie la Madonne avec une ferveur vraiment romaine. Un des religieux déservant la basilique qui le voit ainsi depuis trois jours, s'approche et lui dit à l'oreille: Quoique vous demandiez à la Ste Vierge, elle vous l'accordera certainement?...—Je l'espère bien mon père, car je lui demande du travail, oui du travail qui puisse faire vivre une famille affamée.—Cette demande est tout à fait conforme à la volonté de Dieu. Et je ne doute pas que la Providence vous accorde l'ouvrage que vous désirez. Mais quel est votre métier.—Faussoyeur!...—Ah!!!

Depuis quatre jours la Sicile est mise sans dessus dessous non plus par les brigands, ni même par les incendies, mais par les tremblements de terre. Dans cette île infortunée, ou la population meurt de faim, le tremblement de terre a tué près de 10.000 personnes; il en a blessé plus de 24.000, et 67 milles Siciliens couvrent les campagnes, sans asile. La misère est terrible. Les bandes de brigands se multiplient et le gouvernement ne fait rien pour soulager la misère et réprimer le brigandage.

Vous parlerai-je de la mendicité à Rome. C'est un fléau. Les étrangers en sont épouvantés; ils ne peuvent pas faire trois pas sans être assaillis d'une nuée d'italiens des deux sexes à qui il faut donner quelque chose coûte que coûte. C'est une honte. Ce peuple meurt de faim, mais est ce la faute des etrangers?... Il y a des boiteux, des manchots, des culs de jatte, des estropiés de toutes les façons; mais il y a aussi des hôpitaux où ce monde-là devrait être enfermé, nourri, entretenu. Pourquoi alors les laisser importuner les étrangers sur la place publique.

Léon XIII ces jours-ci travaille d'une manière incroyable: encycliques, audiences, présidences des SS. Congrégations, séances du Concistoire, etc., etc., sans compter les heures de prière et de méditation. Ce genre de vie est trop fort pour un vieillard, aussi le Pape s'est évanoui deux fois depuis trois jours. Le docteur Lapponi veut absolument que Léon XIII diminue son travail, et le Souverain Pontife fait tout son possible pour le continuer. On voit que le Pape veut mourir sur la brèche.

Savez-vous combien coûte le blé en Italie?... Trois sols la livre! Oui, en grain, trois sous, ce qui veut dire cinq sous la livre lorsqu'il est réduit en pain. Comment voulez vous qu'un homme, une femme qui gagne 12 ou 15 cents par jour paie son pain et ce qu'on doit manger avec ce pain, sa chambre et ses vêtements et... ses taxes!... C'est pour cela que les italiens émigrent en masse, de tous côtés, surtout aux Etats-Unis où ils sont si mal vus.

Il faut dire aussi que la classe qui émigre est généralement la plus malheureuse, la plus mal élevée, la plus grossière; alors malheur à qui l'acceuille. L'Italien, même bien élevé, a le sang chaud, mais s'il est grossier, plébéien, ce sang chaud, cette promptitude féroce, bestiale, n'a plus rien qui la retienne, et alors ce sont des meurtres, des assassinats, des horreurs, qui font frémir les nations étrangères et qui font honte au gouvernement du Roi. Mais pourquoi le Roi oblige-t-il son peuple à émigrer?

Bien à vous,

WM. BREEN.

La Trajédie de Sherbrooke

Un meurtre horrible a été perpétré vers 5 h 30 de l'après-midi, dans le marché, par une femme nommée Josephine Bégin, âgee de 26 ans, sur la personne d'un boucher, Joseph Hébert, également âgé de 26 ans.

Depuis quelque temps déjà, Joséphine et le boucher étaient en de très mauvais termes.

La querelle s'envenima à la suite de plusieurs demandes en mariage faites par Joséphine au boucher et que celui-ci accueillit par un refus.

Par dépit, Joséphine s'adonna à la boisson, s'imagina ensuite qu'Hébert parlait en mal ou se moquait d'elle publiquement et jura de se venger.

La veille elle rencontra Hébert et menaça de le tuer s'il ne venait pas la prendre le lendemain pour la marier.

Hébert fut un peu effrayé des menaces de Joséphine, mais il ne croyait pas qu'elle les mettrait à exécution.

S'étant rendue vers trois heures à l'étal d'Hébert, au marché, Joséphine y demeura deux longues heures, reitérant ses demandes au boucher qui refusa péremptoirement de l'écouter.

A quelqu'un qui entra pendant la discussion elle dit: "Non, vous ne verrez pas Hébert demain, car il sera mort," puis quelques instants après elle sortit du marché, s'en fut acheter un revolver de calibre 38 et une boîte de cartouches et revint au marché. Joséphine était alors très ivre. Arrivée à l'étal de Jos Hébert, elle lui demande de nouveau s'il était prêt à l'épouser. Hébert répondit, une seconde fois, non.

Sans perdre une seconde, Joséphine tira le revolver de sa poche, visa délibérément le boucher à la tête et pressa la détente. Elle dirigea ensuite l'arme vers un jeune garçon, employé par Hébert, du nom de Choquette, et fit feu sur lui sans l'atteindre puis, tournant l'arme vers son front, elle pressa la détente une troisième fois et se blessa légèrement à la tempe.

Hébert atteint à la tête tomba à la renverse, puis reprenant peu à peu ses sens se traina à quelques pas de son étal.

A la vue de plusieurs de ses amis qui étaient accourus Hébert leur fit signe d'approcher et d'une voix presque éteinte leur demanda à voir un prêtre.

On se rendit à son désir.

Peu après le malheureux fut transporté par l'ambulance chez ses parents où, malgré les soins des médecins, il expira au bout de deux heures.

La meurtrière fut arrêtée quelques instants après le crime et pendant qu'un médecin pansait ses blessures elle cria à ceux qui l'entourait de ne pas l'étrangler en la soignant, afin qu'ils aient l'occasion de lui passer une corde autour du cou plus tard.

HUIT MILLIONS DE NEGRES.

Qui ne peuvent faire Partie des Societés Ouvrieres.

Philadelphie, 7 déc—Le *Christian Recorder* de cette ville publie une lettre ouverte adressée à John Burns, le chef ouvrier d'Angleterre qui est présentement en Amérique, le suppliant d'user de son influence à Denver pour faire enlever le mot "blanc" de la constitution des grandes sociétés ouvrières de ce pays. Dans cette lettre il est prétendu que huit millions d'ouvriers nègres aux Etats-Unis sont "boycottés" par les sociétés ouvrières.

—Le jeune Albert Beauchamp, qui avait été dangereusement blessé par des débris à l'explosion de Hull, est mort à la suite de l'amputation de sa jambe.

Un frère de Beauchamp, âgé de 12, ans est aussi mourant.

Les funérailles des cinq victimes de l'explosion ont eu lieu à la cathédrale.

—A Hull, près d'Ottawa (Canada) un jeune garçon, Albert Parent, qui patinait en compagnie de plusieurs camarades, à Brewery Creek, s'est noyé parce qu'il s'était aventuré sur une partie de la rivière où la glace était trop mince pour le supporter. La glace s'est brisée sous ses pieds et l'infortuné a été entraîné par le courant avant qu'on ait pu lui porter secours. Des centaines de personnes ont été témoins de l'accident.

—D'après un document officiel, le nombre des Anglo-Américains est de 939 746. Voilà donc à peu près la force de l'A. P. A. si tous ces gens-là appartiennent à cette association de fanatiques, ce qui est douteux, car dans toutes les nationalités il se rencontre des gens de bon sens.

939 746 sur 70,000,000!

La proportion est insignifiante, comme on le voit, et l'on ne s'étonnera plus si le parti républicain n'a pas daigné s'occuper de cette minorité turbulente, dans ses conventions.

—Il nous arrive de Washington la dépêche suivante:

"On disait hier soir que les ministres Dun et Denby ont tout préparé pour l'ouverture des négociations entre la Chine et le Japon et que le bureau des affaires étrangères de la Chine enverra bientôt à Tokio un ambassadeur autorisé à preparer un traité de paix.

Le secrétaire Gresham a mandé auprès de lui, hier, le ministre japonais Kurino et lui a donné communication des nouvelles reçues de Dun et Denby."

—Quelques officiers de police de Boston sont en train de subir le même sort que ceux de New York.

Deux d'entre eux nommés respectivement Ryan et Smith de la 3ème division sont dans de mauvais draps.

Les accusations sont portées par leur capitaine Geo. W. Wescott, agissant d'après les instructions des commissaires de police.

Ryan est accusé d'avoir reçu pendant longtemps des sommes variant de $2 à $5 par semaine, pour ne pas molester certains barbiers hébreux qui travaillent le dimanche.

Harris Price et Harry Sampson, deux de ces barbiers, n'ont pu continuer à payer les deux dollars par semaine et ont été dénoncés et arrêtés.

Smith a aussi reçu de l'argent de plusieurs Juifs pour les laisser commercer le dimanche.

—Le *Bulletin*, un journal de recensement publié à Washington, porte à 513 428 seulement le nombre des Canadiens-français qui habitaient les Etats-Unis en 1890.

Est-ce bien le chiffre de notre population totale?

Nous en doutons fort; car, d'après divers recensements qui ont été faits par le passé, nous serions un million.

Il est vrai que jamais, à notre connaissance personnelle, un recensement géneral de Canadiens-français des Etats-Unis n'a été entrepris; mais les recherches isolées, dans certains Etats, ne s'accordent nullement avec le *Bulletin* officiel.

Prenons le Massachusetts, par exemple. D'après le *Bulletin*, sa population d'origine canadienne-française n'excède pas 149 046, tardis que nous avons raison de croire qu'elle dépasse considérablement ce chiffre.

Des autorités compétentes et dignes de foi portent à 129 000 âmes la population canadienne-française de douze villes réparties comme il suit: Fall River, 25,000; Lowell, 19,000; Worcester, 12,000; Holyoke, 14,000; Boston, 10,000; New-Bedford, 8.000 Spencer, 8.000; Southbridge, 8.500; Lawrence, 7.000; North Adams, 6,000; Haverhill, 5,000; Marborough, 6.500.

PETITS ET GRANDS.

Le gouvernement américain fait étudier, depuis quelque temps, les vingt-cinq mille enfants des écoles publiques de Washington pour les classer et elucider certains points fort intéressants, tels que les suivants:

Les filles font-elles de meilleures élèves que les garçons?

Les personnes grandes sont-elles plus intelligentes que les petites?

Celles qui ont la taille longue ont elles les facultés mentales moins développées que celles qui ont les jambes longues et, par conséquent la tête longue?

D'après le *Transcript*, de Boston, le professeurs éminents chargés de ce travail, seraient arrivés déjà à la conclusion qu'un homme petit est mentalement inférieur à un homme grand;—témoin, aurait pu ajouter le *Transcript*, Napoléon Bonaparte, qui était si petit que les soldats le surnommerent le *petit caporal*: témoin encore, Victor Hugo, le genie poétique le plus merveilleux qui ait jamais illuminé le monde; témoin aussi, Pépin le bref, le vrai fondateur du pouvoir temporel du Pape qui a duré près de onze siècles; témoin l'historien Thiers, que le pamphlétaire Cormenin nommait le petit f...triquet; témoin le roi David, guerrier, poète et législateur.

Nous est avis que ces messieurs de Washington qui dénigrent les jambes petites, ont eux-mêmes les jambes longues.

—*Protecteur Canadien.*

LA TRAGEDIE DE SHERBROOKE.

Sherbrooke, 7 déc.—Le coroner Woodward a tenu une enquête, hier, sur le corps de J. A Hebert, boucher, qui a été tué d'un coup de revolver, mercredi soir, dans son étal, à Sherbrooke.

Les personnes suivantes formaient le jury: MM. John Wiggett (président), J. A. Fournier, Wm. Gendron, Jos. Couture, Prosper Olivier, Philippe Desaulniers, P. W Sargeant, Pierre Minard, J. Fisette, Siméon Roy, J. B. Bernier, Chs. Beauregard et Louis Smith.

M. H. W. Mulvena représentait la couronne.

L'enquête a été tenue dans la résidence du père de la victime.

Joséphine Bégin, l'accusée, quoique faible et très pâle, y assistait.

M. Alphonse Hébert, père de la victime, est le premier témoin interrogé. Il reconnaît le cadavre de son fils, dit que le défunt était âgé d'environ 30 ans et qu'il était veuf. Il le vit pour la dernière fois vers une heure de l'après-midi, le jour du crime, et il ne l'a revu que lorsque l'ambulance le transporta mourant vers sept heures le soir. Le blessé avait alors sa connaissance et a mentionné le nom du docteur Pelletier. Il est mort vers 8.20 heures. La déposition du témoin fut ensuite lue en anglais puis en français et l'accusée en réponse à une question qui lui était posée dit qu'elle ne répondrait rien tant qu'elle n'aurait pas retenu les services d'un avocat.

On entendit ensuite le témoignage du chef de police Davidson qui a vu l'accusée lorsque les agents la conduisirent au poste. Celle-ci, qui était blessée au front, lui dit alors, en parlant d'Hebert: "Il s'est moqué de moi et je n'ai pu l'endurer plus longtemps."

Le chef a vu Hebert pendant qu'il était dans le magasin de M. Ames, après le crime. Le malheureux paraissait souffrir énormément et avait les yeux vitreux. On fit mander le docteur Worthington et le père Larocque, puis le blessé fut placé dans l'ambulance. Le chef Davidson a ramassé le revolver qui a servi au crime, dans l'étal. C'est un revolver à sept coups, du calibre 38, dont trois coups avaient été tirés récemment. Le revolver porte le numéro 7128 et paraît neuf.

Puis on entend le témoignage du témoin oculaire nommé Alexandre Ouellette, âgé de 18 ans et qui était à l'emploi d'Hébert. Le témoin connait Joséphine Bégin, l'accusée. Elle était excitée lorsqu'elle vint à l'étal d'Hébert, vers trois heures de l'après-midi.

Elle voulut saisir alors une hachette de boucher qui était plantée dans un bloc près du comptoir, mais Hebert l'en empêcha. Elle revint vers six heures et lui demanda si Hébert était là. Le témoin entra dans le bureau de son patron et lui apprit l'arrivée de Joséphine.

Hébert lui donna alors l'ordre de faire entrer la visiteuse tout en lui recommandant de la surveiller, afin qu'elle ne s'empare pas d'un couteau.

En entrant dans le bureau d'Hébert, Joséphine s'assit sur le poèle qui était brûlant. Hébert lui demanda si elle était folle. Joséphine répondit qu'elle avait si peu de temps à vivre que peu lui importait si elle se brûlait. Joséphine dit ensuite quelques paroles et Hebert répondit à la visiteuse de ne plus l'embêter et lui fit signe de s'en aller.

Joséphine fit quelques pas en arrière, puis elle mit sa main dans sa poche.

Hebert lui dit alors qu'il s'inquiétait peu de ce qu'elle pouvait avoir dans sa poche et qu'elle ne pouvait l'effrayer.

Le témoin fait ensuite le récit du crime: "J'étais assis près de la porte, dit-il, quand Joséphine pointa l'arme vers mon patron et pressa la détente. Hébert atteint à la tête tomba à la renverse; j'ouvris précipitamment la porte et faisant un faux pas, je faillis tomber. Joséphine, je le crus alors, fit feu une seconde fois en dirigeant l'arme de mon côté.

Je courus ensuite donner l'alarme et je me mis à la poursuite de Joséphine suivi du constable Bell. Nous l'avons arrêtée près de la rue Grove. En l'emmenant au poste de police, l'accusée m'a reconnu et m'a dit: "Bon, Joe Hébert ne rira plus de moi." L'accusée avait la figure ensanglantée.

Pendant l'enquête hier après-midi le chef de police Davidson fut rappelé et montra aux jurés un des projectiles trouvé dans l'étal d'Hébert et provenant du pistolet dont s'était servi l'accusée.

M. L. C. Bélanger, pendant les procédures de l'après-midi, a représenté l'accusée.

Le sergent Bell corobore la fin du témoignage de Ouellette. Il a opéré l'arrestation de Joséphine.

Wm Brault, commis dans le magasin de M. Codère, déclare qu'il a vendu à l'accusée, le jour du crime, le pistolet dont elle s'est servi. Il lui en a expliqué le fonctionnement. Il ne s'est pas informe du nom de la cliente et n'a pas enregistré cette vente, car l'accusée a payé comptant.

L'accusée, dit M. Brault, paraissait sobre.

John Potvin montre alors la boîte de cartouches qu'il a trouvée dans l'étal de Jos. Hebert.

Le constable Alphonse Bergeron était au poste lorsque l'accusé y fut conduite et donne son témoignage.

Elle a dit qu'elle avait tué Joe Hébert parce qu'il lui avait fait des promesses qu'il n'avait point tenues. Elle avait été déçue et Hebert s'était moqué d'elle. Mais elle lui avait dit durant l'après-midi qu'elle rirait la dernière. Puis ayant acheté un revolver chez Coderre elle s'était rendue chez son vieux père lui annoncer sa détermination et lui dire adieu Mon père, a dit l'accusée, a essayé de me dissuader de mon dessein, mais je lui ai répondu que le crime serait commis avant qu'il ait le temps d'avertir la police. L'accusée, dit le constable, paraissait légèrement ivre.

Les médecins qui ont soigné le blessé donnent leurs témoignages et tous sont d'opinion que Joe Hebert a succombé à une hémorrhagie au cerveau causée par une blessure d'arme à feu.

Le jury ensuite se retira et après vingt-cinq minutes de délibération, rapportèrent le verdict suivant: Joseph Alphonse Hebert est mort dans la ville de Sherbrooke, dans la demeure de son père, Alphonse Hebert, le 5 décembre 1894, à 8 h 30 du soir et que nous les jurés avons trouvé que la cause de la mort du dit Joseph Alphonse Hébert provient d'une blessure à la tête faite par un revolver tiré par une nommée Joséphine Bégin et que la dite Joséphine Bégin est coupable de meurtre prémédité.

Nous déclarons aussi que la vente du revolver à l'accusée a été faite contrairement aux règlements prescrits par la loi, qui demandent qu'une telle vente soit enregistrée dans les livres du marchand avec le nom de l'acheteur ainsi que le nom du fabricant et le numéro de l'arme.

Le verdict était signé par douze jurés. Un seul des jurés a été d'une opinion différente. Il prétend qu'Hebert aurait dû faire arrêter Joséphine lorsqu'elle lui fit des menaces, l'après-midi.

L'accusée a été calme pendant toute l'enquête. Elle reconnaît l'énormité de son crime qu'elle n'aurait, dit-elle, pas commis si elle avait pu réfléchir

Elle estimait Hebert plus que n'importe qui.

Le procès de Joséphine Bégin aura lieu au mois de mars prochain.

TRIPLE TRAGEDIE.

LE RESULTAT AFFREUX D'UN RENDEZ-VOUS CLANDESTIN.

Un Colporteur Seduit une Jeune Fille dont il Tue le Pere.

Ashland, Ky., 8 déc.—Une tragédie qui va se terminer par la perte de trois vies s'est déroulée mercredi soir dans un petit hameau, à 30 milles d'ici.

Depuis six mois Thomas James, un colporteur de whisky qui se faisait passer pour un bouvier, rencontrait clandestinement la fille du fermier George Fulz. Les parents de la jeune fille ne s'aperçurent de ce qui se passait que lorsque celle-ci commença à montrer les signes de sa position qui était devenue intéressante.

Le père, son fils George et son beau-frère se mirent à la recherche de James qu'ils trouvèrent le soir dans la petite église du hameau où un prêche avait réuni les fidèles.

Le fermier demanda à voir le colporteur qui, sans soupçons, vint à la porte, et une violente querelle s'ensuivit entre les deux hommes.

On ne tarda pas à se servir de revolvers. Fulz fut tué instantanément, une balle tirée par le colporteur lui ayant transpercé le cœur.

Les fils du fermier se mêlèrent à la bagarre; mais mal leur en prit, car le colporteur s'abritait derrière la porte du temple qu'il tenait entrebaillée, et il put blesser mortellement le jeune Fulz et son beau-frère John P. Phillies.

Le colporteur James s'échappa ensuite, apparemment sans blessure, en sautant pardessus une clôture.

Une bande de citoyens s'est mise à la recherche du meurtrier, mais ce matin elle n'était pas encore parvenue à lui mettre la main au collet.

MYSTERIEUX.

Une Fille Disparait en se Rendant Chez un Voisin.

Norwalk, Conn., 9 déc—On vient de recevoir la nouvelle que Florence, la fille du fermier James H. Bradley d'Easton Center, a quitté la demeure de ses parents hier après-midi et n'a pas été revue. Sa disparition est entourée de mystère. La famille demeure près des frontières de Weston, à environ sept milles au nord de cette ville.

On dit que Mlle Florence, qui est âgée de 20 ans, partit pour aller porter du lait et du beurre chez un voisin.

Comme elle n'était pas de retour au bout d'un certain temps, on envoya quelqu'un s'enquérir à la maison voisine. Il revint annoncer que la jeune fille n'avait pas été vue chez le voisin.

Lors de son départ, Mlle Bradley portait une robe brun foncé, un long menteau et un chapeau de feutre noir.

Chaque fois la tentative a été faite vis-à-vis la ruelle la plus proche du pont sur le côté est de la rue. Après son mauvais coup, le voleur s'est enfui par la ruelle qui, après que le soleil est couché, devient fort ténébreuse.

En deux occasions, au moins, le voleur a réussi à s'emparer de l'argent de ses victimes.

On dit que ce mécréant est un jeune homme.

Les dames qui ont à passer toutes seules en cet endroit le soir devront faire attention à leur porte-monnaie ou passer de l'autre côté de la rue.

De Lawrence a Lowell en Tramway.

Un tramway électrique, précédé d'un chasse-neige, est venu de Lawrence à Lowell samedi après-midi sur la voie du Lowell, Lawrence et Haverhill Railroad. Hier deux autres tramways ont fait le même trajet; ils contenaient plusieurs des directeurs de cette voie ferrée.

Ces tramways roulèrent admirablement bien, si l'on considère que c'était la première fois que cette voie était utilisée et l'état défavorable de la température.

Celluloid Collars and Cuffs
It's Waterproof.
Interlined "Celluloid" Collars and Cuffs turn water like a duck's back and show neither spot nor soil. They are not effected by perspiration, and always look as if right out of the box. When they get soiled you can clean them in a minute by simply wiping off with a wet cloth. These are but a few of the advantages of wearing the "Celluloid" Collars and Cuffs. There are many others that you will readily discover the first time you wear one.
They are the only waterproof interlined collars and cuffs made. Be sure to get the genuine with this trade mark
TRADE CELLULOID MARK
stamped inside, if you desire perfect satisfaction. Made in all sizes and all styles. If you can't get them at the dealers, we will send sample postpaid, on receipt of price: Collars, 25 cents each. Cuffs, 50 cents pair. State size, and whether you want a stand-up or turned-down collar.
THE CELLULOID COMPANY,
427-429 Broadway, NEW YORK.

Petites Notes.

—Les démocrates du Michigan sont en faveur du libre monnayage de l'argent.

—Le président Cleveland que la goutte faisait depuis quelque temps souffrir, est assez rétabli pour reprendre l'ouvrage à la Maison Blanche.

—Le gouverneur Greenhalge a refusé de commuer la sentence de Daniel F. Robertson, condamné à mort à New Bedford pour avoir assassiné sa femme. Robertson sera mis à mort vendredi.

—A. Boston, la semaine dernière, une jeune femme qui était ivre s'est assise sur un poèle chauffé à blanc dans ses appartements. Inutile d'ajouter qu'elle s'est grièvement brûlée, et on dut la transporter à l'hôpital.

—M. Ferdinand de Lesseps, surnommé le *Grand Francais*, est mort, hier, à l'âge de 89 ans.

M. de Lesseps était sans contredit l'un des plus grands ingénieurs de notre époque.

Sa brillante carrière a été quelque peu obscurcie par les scandales du Panama, en ces dernières années; mais ses compatriotes s'accordent à dire qu'il était parfaitement étranger aux manœuvres frauduleuses de ceux qu'on avait chargés de gérer les fonds du Panama.

M. de Lesseps était, depuis plusieurs années, membre de l'Académie française.

Sa mort est une perte irréparable pour le monde savant.

ATTENTION!

Le Pont de Centralville est Dangereux.

Depuis environ une semaine quatre tentatives de vol de porte-monnaie ont été rapportées à la police par des dames qui se rendaient à Centralville à la tombée de la nuit.

Chaque fois la tentative a été faite vis-à-vis la ruelle la plus proche du pont sur le côté est de la rue. Après son mauvais coup, le voleur s'est enfui par la ruelle qui, après que le soleil est couché, devient fort ténébreuse.

En deux occasions, au moins, le voleur a réussi à s'emparer de l'argent de ses victimes.

On dit que ce mécréant est un jeune homme.

Les dames qui ont à passer toutes seules en cet endroit le soir devront faire attention

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero. 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.

67 rue arket, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL, 14 DEC. 1894.

La Machine a Voter.

Nous revenons encore sur ce sujet, parce qu'à nos yeux il a une très grande importance, et c'est ce que nous nous proposons de démontrer dans le présent article.

Nos lecteurs n'ont pas oublié les détails que nous avons donnés concernant ce mécanisme pour enregistrer les votes et son mode d'opération qui est des plus simples.

Maintenant, il sera très intéressant pour ceux qui nous lisent de savoir combien d'électeurs dans ce pays perdent, à chaque élection, leurs suffrages parce qu'ils ne comprennent pas suffisamment la manière australienne de voter.

Le Rhode Island, grâce à son peu d'étendue, est toujours le territoire qui se prête le mieux aux statistiques ; or, dans cet Etat six pour cent des votes lors de la dernière élection ont dû être jetés au panier parce qu'ils étaient défectueux.

Si l'on trouve un tel percentage dans un Etat de la Nouvelle-Angleterre habité par une population des plus intelligentes, le nombre des votes perdus dans les autres Etats ne peut être moindre.

Ces faits, nous les puisons dans un grand journal américain, et nous avons tout lieu de les croire exacts.

Ce que nous venons d'écrire devra tout naturellement augmenter l'intérêt que le peuple de ce pays commence à prendre dans la machine à voter qu'on est en train d'expérimenter dans l'Etat de New York.

Comme nous l'avons déjà expliqué, ce mécanisme est muni de boutons au côté desquels apparaissent en grosses lettres les noms des candidats de chaque parti qui brigue les suffrages du peuple. Or, en pressant le bouton à droite du nom du candidat pour lequel on désire donner notre suffrage, notre vote se trouve enregistré automatiquement par un mécanisme dans le genre d'un appareil à marquer les recettes dans une maison de commerce, autrement dit un *cash register*.

Un homme sachant lire un nom et presser un bouton, n'éprouverait par l'emploi de ces machines aucune difficulté pour exercer son droit de vote, et il n'y aurait plus d'erreurs, c'est-à-dire plus de votes qui ne compteraient pas.

Mais gare à ceux qui se tromperaient de boutons!

UNE FACETIE DE PHONOGRAPHE.

Philippe, le garçon de bureau, ouvrit la porte de la salle de rédaction et dit :

—M'sieu Granpotin, M. le directeur vous demande.

Granpotin était le rédacteur charge de la politique étrangère au journal *Le Canard international*.

—Qu'est-ce qu'il... atchi!... veut encore? grommela-t-il avec l'accent hargneux d'un monsieur dont le nez est, depuis la veille, en proie à un copieux coryza.

Néanmoins, il lâcha la grande tartine qu'il était en train de confectionner sur la guerre de Corée, posa sa plume à droite, sa pipe à gauche de sa copie et prit, en éternuant, le chemin du cabinet directorial.

Quelques minutes après, il reparaissait, tenant entre ses bras, comme un poupon, une grande boîte en acajou qu'il posa avec fracas sur la table.

—Qu'est-ce que c'est que ça? interrogerent les autres rédacteurs, intrigués.

—Ça? fit Granpotin avec humeur, c'est une idée du patron pour supprimer la copie!

Supprimer la copie! Il y eut un déchaînement de protestations bruyantes et des porte-plumes furibonds menacerent le plafond comme de belliqueuses baïonnettes.

—C'est une façon de parler, s'expliqua Granpotin. Cette boîte mystérieuse contient tout simplement un phonographe. Au lieu d'ecrire son article, le rédacteur le parle dans l'appareil. Quand il a fini, on decroche le cylindre en cire, qu'on porte à l'imprimerie, où le typo n'a plus qu'à composer sous la dictée, à l'aide d'une espèce de tuyau acoustique. Il paraît que ce système-là est très usité dans les imprimeries anglaises. Naturellement, notre anglomane de patron a voulu en tâter.

—Et c'est toi qu'il a choisi pour expérimenter le procédé?

—Atchi! éternua affirmativement Granpotin.

Cette loyale explication ramena le calme dans les esprits et les plumes dans les encriers.

Et Granpotin commença de raconter au cylindre du phonographe un tas de chinoiseries sur la guerre en Corée, sans se laisser distraire de sa tâche par les calembredaines plus ou moins spirituelles qui pétardaient comme les autres soirs, autour de la table. Car on sait—ou on ne sait pas—qu'une salle de rédaction ne ressemble pas toujours au Temple du Silence.

A deux heures du matin, avant de terminer la mise en pages, les épreuves de l'article de Grampotin furent montées au secrétaire de la rédaction, qui se mit en devoir de les parcourir.

Dès les premières phrases, il fit un bond sur son fauteuil. Ses yeux se travestirent en boules de loto, et ses cheveux se seraient hérissés d'horreur s'il n'avait pas été chauve.

Attraper les épreuves à poignée et se précipiter, effaré, chez le directeur, fut, pour ce journaliste, l'affaire d'un instant.

—Vous savez que Granpotin est devenu subitement fou? s'écria-t-il dès le seuil.

—Granpotin?

—Fou à lier... Tenez, voici son article.

Le directeur lut :

LETTRE DU JAPON

(*De notre correspondant spécial*)

Depuis mon arrivée sur le théâtre de la guerre, eh bien, ça va-t-il? Je ne fais que commencer, monsieur le directeur. Bon, continuez. J'ai eu la bonne fortune de faire connaissance, atchi, avec un mandarin, atchi, quel sale rhume! Philippe, une chandelle pour graisser le nez de Granpotin. Pour qui connaît l'Extrême-Orient... Dis donc, mon petit, tu n'a pas une nouvelle à la main à me prêter? Au point de vue ethnologique, ce que ça donne une soif de causer là-dedans, les Coréeos, je prendrais bien un gin si l'escadre anglaise. Une farce épatante, mon cher. Quel idiot, ce Philippe! Il n'a pas vu que c'était un créancier. L'empereur au Japon, passez-moi les ciseaux, atchi!...

Le directeur ne jugea pas nécessaire d'aller plus loin.

—Je comprends, dit-il. C'est le phonographe. Impossible d'insérer... Vous avez bien autre chose sur le marbre?

—Sans doute. Mais la lettre du Japon est annoncée pour aujourd'hui dans le numéro d'hier, gémit le secrétaire.

***

Le *Canard international* n'en parut pas moins à l'heure ordinaire. On avait ingénieusement remplacé la prose de Granpotin par cet entrefilet comminatoire :

"A l'heure où nous mettons sous presse, la lettre du Japon qui aurait dû nous arriver hier ne nous est pas encore parvenue.

"M. le directeur général des postes pourrait-il nous dire d'où provient cet inexplicable retard?"

Quant au phonographe, il fut exilé au grenier.

ALBUM.

L'amoureux, poursuivant son rêve favori, me fait l'effet d'un enfant qui, courant un papillon aux ailes dorées, revient souvent la figure plus sombre que riante.

***

Il est naturel que l'âme éprouve je ne sais quelles délices quand l'imagination lui peint le portrait des vertus et des qualités qui ornent l'esprit et le cœur d'un ami absent.

***

Quand le jour est beau, que tout reluit dans la nature, il ne serait pas sensé d'assombrir notre joie en s'arrêtant à penser qu'un nuage souillait hier l'azur du ciel.

***

Ainsi en serait-il dans nos rapports sociaux, aimables aujourd'hui, si nous nous arrêtions à considérer ce qu'ils avaient de triste hier.

***

La vraie amitié est la sœur de la justice, et, tout en adorant l'objet aimé, elle ne laisse pas de verser une larme de regret sur les ombres qui l'en séparent.

***

L'amabilité et la bienveillance sont deux sœurs aux qualités si brillantes qu'elles ont rendu heureux tous ceux qui ont eu le plaisir de faire leur connaissance.

***

Jouir du présent, ne pas trop s'inquiéter de l'avenir, sont les seuls moyens que nous ayons de goûter un peu de bonheur.

***

L'heureux souvenir est au cœur ce qu'est la coupe la plus délicieuse aux lèvres.

Craindre le jugement du grand nombre, c'est donner une preuve des plus convaincantes de sa faiblesse.

***

L'homme de caractère aux nobles sentiments doit marcher le front haut sans s'occuper de ce que l'on dit ou pense de lui.

***

L'approbation d'une personne d'esprit vaut mieux que les éloges de quatre - vingt - dix - neuf imbéciles.

L. A. B.

ACTUALITES.

Citoyens, si quelqu'un veut vous persuader que vous pouvez parvenir à la richesse et aux honneurs sans travailler, sans épargner, pendez-le : c'est un empoisonneur.

(FRANKLIN)

Il existe en France une secte ultra-socialiste, dont le chef est un peintre nommé L. Gravelle, qui a pour idéal le retour aux mœurs de l'humanité primitive, préhistorique. A cette secte assez étrange par ses doctrines, manquait un champ d'expérience. Elle l'a trouvé : tout arrive. Un riche propriétaire du Cantal, séduit par les charmes de la vie sauvage, vient de mettre à la disposition de M. Gravelle et de ses disciples un certain nombre de cavernes et de bois où il leur sera facile de mener à l'aise et loin des gendarmes une existence consciencieuse de troglodytes. Il sera intéressant de suivre cette curieuse tentative de résurrection de l'homme tertiaire en plein dix-neuvième siècle.

Nous lisons dans l'*Indépendant* :

M. Louis Fréchette donnera une conférence à Pawtucket (Rhode Island) le 18 février prochain.

Parmi les Canadiens distingués qui seront invités à aller saluer le grand poète canadien, on remarque l'honorable M. H. A. Dubuque et M. le Dr V. St Germain, de Fall River (Massachusetts).

A cette occasion, les citoyens de Pawtucket feront au poète-lauréat une démonstration mémorable.

Bienvenue à M. Fréchette et succès à nos amis du Rhode Island.

Nous avons aux Etats-Unis des femmes de haute taille et néanmoins fort gracieuses dans leur demarche, mais aucune d'elles "n'égale en hauteur." Eve, notre mère commune. S'il faut en croire les Arabes, la compagne d'Adam devait être d'une taille gigantesque. Son tombeau, qu'on voit à Jeddad, n'a pas moins de 50 coudées de long sur 12 de large. Ce tombeau a été visité cette année par 40,000 pèlerins. Par respect pour la défunte, on ne cultive pas de pommier dans les environs de cette tombe.

On connaît maintenant le nom de l'assassin de Mlle Catherine Ging, la riche modiste de Minneapolis qui a été assassinée la semaine dernière sur la route en revenant d'une promenade en voiture.

Blixt, le complice de l'assassin, a fait des aveux incriminant Harry T. Hayward, qui passait pour le fiancé de la victime.

Hayward aurait, dit-on, commis le crime pour s'emparer d'une somme de $7,000 que possédait Mlle Ging et de bénificier d'une police d'assurance faite en sa faveur, pour une somme de $10,000 qui devait être payée à la mort de Mlle Ging.

L'assassin est en prison.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Ecole de Coupe.

AVIS AUX DAMES. — Merveille dans la coupe des robes. Pas d'ajustage avec ce système si perfectionné. Heures : de 9 hrs. a. m. à midi, de 1 à 6 et de 7 à 9 p. m. Venez faire une visite au No. 448 Merrimack St.

Mlle H. DAVID.

Grande réduction cette semaine dans les chapeaux au No. 448 rue Merrimack.

M. C. BROUILLETTE.

UNE BAGARRE.

Boston, 11 déc—Giuseppi Olivia et son épouse Theresa sont maintenant à l'hôpital, ayant en diverses parties du corps des blessures qu'on considère être mortelles.

C'est un autre Italien répondant au nom d'Antonio Constantino qui a frappé à coups de couteau ce deux personnes au cours d'une bagarre.

L'assaillant est un jeune homme de 23 ans. Avec deux ou trois autres compatriotes, il prenait sa pension chez Olivia, au No. 18 rue Genesee, dans la partie sud de la ville, autrement dit *South End*. Hier après-midi, Antonio joua aux cartes avec son maître de pension et l'épouse de celui-ci.

Jusqu'à vers les six heures et demie les choses allèrent très bien, mais tout à coup une querelle éclata parmi les joueurs, l'un d'eux prétendant que son vis-à vis avait triché. Constantino prétend qu'Olivia et sa femme se jetèrent sur lui avec des bâtons et qu'il se sauva dans la rue après avoir été frappé plusieurs fois sur la tête et le corps. Rendu sur le trottoir, Constantino qui allait être de nouveau battu comme blé crut sa vie en danger, et sortant de sa poche un long couteau aiguisé de 3½ pouces de long, il le plongea dans l'abdomen d'Olivia.

Avant de pouvoir atteindre sa victime une deuxième fois, Mde Olivia sortit en courant de la maison, armée d'un énorme gourdin, et elle attaqua Constantino avec fureur, le frappant à plusieurs reprises sur les épaules et la tête. Constantino tourna alors son couteau du côté de Mde Olivia et il le lui enfonça jusqu'à la garde dans la poitrine, lui perforant le foie.

Mde Olivia tomba à la renverse en poussant des cris de douleur.

Cette bagarre avait causé un rassemblement et Constantino se trouvait au milieu d'une cinquantaine d'Italiens qui menaçaient de lui faire expier séance tenante son horrible forfait. Deux ou trois d'entre eux se saisirent du jeune homme qui réussit à leur faire lâcher prise et à se sauver, autrement il aurait probablement été tué.

L'agent de police Gillette arriva sur ces entrefaites, et apercevant Constantino qui se sauvait, il se mit à sa poursuite.

CHASSE A L'HOMME.

Voyant qu'il lui était impossible de s'échapper par la course, Constantino entra dans le corridor d'une maison et le traversant d'un bond, il se jeta contre la porte du fond qu'il tenta d'enfoncer d'un coup d'épaule, afin de se frayer un passage. Mais la porte était solide et elle résista. L'agent de police pénetra aussitôt dans le corridor et l'Italien, se voyant cerné, se jeta sur l'officier, le couteau encore ensanglanté à la main.

Mais l'argent de police avait déjà sorti son revolver, et le pointant sur l'Italien, il lui cria d'une voix forte :

—Un pas de plus et je tire!

Constantino eut peur et s'arrêta net, laissant tomber son arme sur le plancher.

Il fut arrêté, mis dans les fers et conduit au poste, malgré la foule qui cherchait à s'en saisir.

Les deux victimes de Constantino furent conduites à l'hôpital, où elles sont dans un état critique.

Olivia et sa femme prétendent que Constantino fut le premier à les assaillir, et qu'ils ne le frappèrent à coups de bâton qu'après avoir été blessés par lui.

De son côté, la police croit que Constantino s'est servi de son couteau parce qu'il était en état de légitime défense, vu que les coups de couteau ne furent portés que sur le trottoir, quoique la querelle eût commencé dans la maison.

Constantino n'habite ce pays que depuis trois mois ; il prétend avoir servi dans l'armée italienne.

Les Olivia sont aux Etats-Unis depuis environ quatre ans.

LA CONFESSION D'UN BOODLER.

L'un des Echevins de Haverhill Raconte l'Affaire.

Haverhill, 10 dec—Henry H. Hoyt, l'un des échevins reconnus coupables de boodlage, a fait une confession complète de tout cette sale affaire. Le procureur du district se servira de ces révélations si un nouveau procès est accordé, car l'avocat des accusés a interjeté appel.

On dit que Hoyt ne sera pas puni et qu'il sera l'un des témoins du gouvernement.

Cette confession a causé toute une sensation ici.

Les collègues de Holt se trouvent dans une fort mauvaise position.

C'est un fait reconnu qu'il y a eu boodlage à l'époque de l'octroi des licences.

Un avocat bien connu prétend avoir appris de bonne source que $800 furent donnés à chacun des quatre échevins pour l'octroi des 15 premières licences et $1000 pour les 12 autres.

On prétend que plusieurs marchands de spiritueux qui se considéraient hors de danger vont probablement avoir à répondre à l'accusation de corruption. Peut-être y en aura-t-il de poursuivis pour parjure.

Quoique la majorité de la population désire que les coupables soient punis, presque tout le monde désapprouve les moyens employés par Hoyt pour obtenir sa grâce.

Depuis l'issue du procès, Hoyt et son épouse seraient, dit on, très abattus et même malades ; leur médecin aurait avisé Hoyt de tout avoué.

MALTRAITE PAR LES TURCS.

De Retour Sans Avoir pu Voir sa Famille.

Lawrence, 10 déc—On sait qu'en Arménie, la population s'est révoltée contre les Turcs qui la tenaient sous leur domination et est persécutée affreusement par ceux-ci à cause de sa religion qui est la foi catholique romaine.

Or, Melkon Garabedian, un Arménien de cette ville, est de retour de sa mère-patrie où il s'était rendu pour rendre visite à sa famille.

Il partit d'ici en juin dernier, et il débarqua en premier lieu à Alexandratto. Là il fut saisi par les autorités turcques et jeté en prison, où il fut détenu environ deux mois. Pendant son incarcération il fut fort maltraité.

Finalement, on le mit à bord d'un vaisseau et on lui ordonna de revenir en ce pays.

PROJET GIGANTESQUE.

Haverhill, 11 déc.—Tout le monde a entendu parler de ce chemin de fer électrique qui devra relier Haverhill à Québec (Canada). Mais quelques détails supplémentaires intéresseront sans toute tous ceux que ce gigantesque projet intéresse.

Comme on le sait, M. Charles Corliss, de cette ville, un homme de moyen, courageux et déterminé, est à la tête de l'entreprise, et tôt ou tard il réussira, si la Législature actuelle du New-Hampshire accorde la charte nécessaire : en ce cas les travaux commeceront dès le printemps prochain.

C'est certes une grosse affaire que d'entreprendre de construire un chemin de fer électrique de Haverhill à Québec ; nous pouvons ajouter que c'est un projet presque aussi gigantesque que de poser un câble transatlantique.

Mais si nous pouvons nous rendre d'ici à Newburyport en Electrique, pourquoi pas à Québec? Nous serions tout le long sur la terre ferme. Nous n'aurions pas de mers à traverser. Si un char électrique peut marcher sur le sol du Massachusetts, pourquoi pas sur le sol du New-Hampshire, du Vermont, du Maine et du Canada? Le projet est donc parfaitement réalisable : tout ce qu'il faut, c'est du capital et des franchises législatives.

Si M. Corliss réussit, et nous ne voyons pas pourquoi il ne réussirait pas, ce cera un bienfait inestimable pour la population du New-Hampshire qui devindrait la Suisse du Nouveau-Monde.

Les touristes y viendraient en foule par dizaines de mille et y dépenseraient des centaines de mille dollars. La partié pittoresque du New Hampshire est maintenant inaccessible aux recherches des gens friands de belle nature, vu l'imperfection du système actuel de chemin de fer. Le nouveau projet ne nuirait pourtant pas aux trains à vapeur ; il prendrait plutôt la place de l'antique coach et du wagon de famille. S'il se réalise, il donnerait accès à beaucoup de mines non exploitées de l'Etat du Granit, et ferait la prospérité sur son passage en diminuant le nombre des fermes abandonnées.

M. Corliss projete de construire un chemin de fer électrique élevé pouvant aller de 100 à 200 milles à l'heure.

M. Corliss est en correspondance avec M. Geo. F. Brott, de Washington, D. C. l'inventeur du système qui porte son nom pour le transport rapide des passagers, postes et express sur chars électriques-bicycles élevés. Ce système est applique à la locomotion grande vitesse pour longues distances et convient mieux aux grandes lignes qu'aux locales, étant tout en fer, partant pratiquement indestructible. Etant élevé, il dispense de rampes, travées, tranchées. etc., et prend peu de place en droit du passage.

Sur la ligne-mère projetée, il y aurait l'élévation nécessaire au dessus du niveau de la neige, excepté aux traverses des routes et aux stations.

Nous souhaitons de tout cœur plein succès au promoteur d'une entreprise appelée à rendre de si grands services. Avec ce chemin de fer électrique, Québec et le bas du fleuve St. Laurent vont devenir encore plus que par le passé des endroits fréquentés par les touristes américains qui y répandront l'or par poignée.

LES PRINCIPES.

Notre confrère de l'*Indépendant* vient de publier un fort bon article qu'il a intitulé "Les Principes et les Hommes," et dans lequel il prouve que "rien n'est une excuse pour agir contre ses principes," pensée profonde de madame de Staël.

"En effet, il s'agit de savoir, dit notre confrère, si les citoyens franco-américains doivent travailler constamment à assurer le triomphe des principes politiques qu'ils ont embrassés, ou s'il leur est permis parfois de quitter les rangs pour aller se joindre à leurs adversaires.

"Pour notre part, nous croyons qu'ils doivent suivre la voie droite, qui est celle des principes.

"Mais," nous dit-on, "dans les élections municipales, il n'est pas question de principes : l'élection d'un maire n'a rien à faire avec la politique fiscale ou fédérale."

"C'est ce que nous allons voir. Tout, selon nous, aboutit à la question des principes. Rien n'est indépendant du principe de son existence.

"Les élections locales ont-elles quelque chose à faire avec la politique fédérale? Si l'on répond affirmativement, l'homme qui a des principes arrêtés travaillera en tout temps et en tous lieux pour les faire triompher. D'un autre côté, si l'on répond négativement, on croit qu'il est permis à un républicain ou à un démocrate de voter contre son parti, dans les élections municipales.

"Il convient donc d'établir que les élections municipales ont beaucoup à faire avec la politique fédérale.

"A ceux qui prétendent que la politique locale est complètement indépendante de la politique fédérale, nous posons la question suivante : "Sur quoi vous basez-vous pour soutenir votre thèse?" Vous répondrez que la politique locale ne concerne que les intérêts des citoyens d'une ville. Selon vous, c'est bien. Mais, alors, où faites-vous commencer l'intérêt que nous devons prendre à la politique fédérale?

"Convenez qu'avant d'administrer les affaires d'une ville, il faut que ces affaires existent. Or, quelle est la source, la cause première de la prospérité ou de la ruine d'une municipalité?

"N'est-ce pas la loi douanière, qui est purement fédérale? Comment pourrait-il se faire que nous ne confondions pas la politique locale avec la politique fédérale, lorsque les intérêts de la ville que nous habitons sont inséparablement liés à cette dernière? Nous croirions à l'indépendance de la politique municipale si elle n'était pas le commencement de l'autre.

"Tant que le tarif réglera les destinées de nos industries locales, nous croirons qu'il est de notre devoir de ne pas perdre de vue ce fait, dont l'importance n'échappe à personne.

"Il faut donc envisager la question au point de vue des principes ou à celui des hommes.

"On croit ou l'on ne croit pas certaines choses. Le doute, comme le hasard, est souvent un mot vide de sens.

"Nous sommes républicain parce que nous considérons les principes de notre parti plus conformes aux intérêts généraux du pays, et conséquemment nous croyons qu'il est de notre devoir de travailler sans relâche à les répandre et à les faire aimer. L'activité ou la stagnation industrielle de notre ville résultant partiellement de la politique fédérale, il s'agit, selon nous, de ne pas perdre une occasion de travailler dans les intérêts des principes qui peuvent assurer notre bien-être à tous.

"En faisant le choix de ses fonctionnaires, Fall River ne cesse pas, pour cela, d'être partie intégrante du pays, et sa population ne se sépare pas du reste des Américains.

"Comme toute société civilisée, la grandeur et la prospérité du peuple américain sont basées sur l'unité. L'unité est le principe de la force. Toutes les villes sont, pour ainsi parler, les organes de la République, et les populations en sont l'âme. Les intérêts industriels de Fall River sont identiques à ceux des antres villes de l'Union, et ils subissent comme ailleurs l'influence du tarif.

"La politique locale est à la politique fédérale ce que la famille est à la société. C'est l'école qui prépare les hommes pour les combats de l'avenir.

"Là commence la marche d'un homme vers ses destinées politiques. Avant d'être sénateur des Etats-Unis il faut avoir été quelque chose chez soi, comme avant de devenir général il faut passer par les grades inférieurs.

"Et cette vérité est tellement bien comprise que partout les luttes locales se font au nom des *principes politiques*. Nous avons vu un candidat *républicain* et un *démocratique*, lors des récentes élections municipales. Pourquoi? Parce qu'il est impossible de se déguiser sous d'autres noms sans faire acte d'hypocrisie."

Nous regrettons de ne pouvoir publier cet article en entier, mais le format de notre journal nous oblige à nous arrêter ici. Ce que nous avons publié suffira, croyons-nous, pour expliquer en partie l'attitude que nous avons prise pendant la dernière campagne municipale.

Mort de M. Lesseps.

La France vient de perdre, lisons-nous dans la *Minerve*, un homme qui a joué un grand rôle. Le vicomte Ferdinand de Lesseps est mort vendredi dernier, à la Chenaie, son modeste château où il a vécu, depuis deux ans, avec ses douleurs et ses déceptions.

Il s'est éteint à l'âge de quatre-vingt-neuf ans révolus et jamais, peut-être, carrière n'a été plus remplie que la sienne. Né le 19 novembre 1805, il fut attaché dès 1825 au consulat général de Lisbonne.

Consul de deuxième classe en Egypte, en 1834 1835, M. de Lesseps resta dans le service diplomatique sous les divers changements constitutionnels qui se suivirent en France depuis cette époque.

A la révolution de 1848, il fut rappelé à Paris par le télégraphe ; il en repartit bientôt pour Madrid, en qualité de ministre de France.

En octobre 1954, M. de Lesseps partit pour l'Egypte, où le nouveau vice-roi, Mohammed-Saïd, l'avait invité à lui rendre visite. Il y conquit et mûrit le projet du percement de l'isthme de Suez. Il s'en ouvrit à Saïd Pacha, pour la première fois, dans un voyage qu'il fit avec lui d'Alexandrie au Caire, à travers le désert Libyque, et le prince, entrevoyant du premier coup les résultats de cette idée, demanda aussitôt un mémoire sur ce sujet. La belle publication qui parut sous ce titre : *Percement de l'isthme de Suez, Exposé et documents officiels* donna tous les détails de cette entreprise, à laquelle M. de Lesseps se consacra tout entier.

Le percemment de l'isthme de Suez ; a été la grande œuvre de la vie de M. de Lesseps. Après d'innombrables difficultés que la politique des cabinets semblait semer sous ses pas, M. de Lesseps, en 1869, ayant réuni sans le concours des banquiers et par la seule popularité d'une idée, des souscriptions pour un capital de plus de $50,000,000, fit commencer, entre la mer Rouge et la mer Méditerranée, ces travaux gigantesques qui devaient lui gagner une renommée universelle.

La mort de Saïd Pacha, en 1863, menaça l'entreprise de nouvelles complications ; surtout l'application des fellahs égyptiens à la culture du coton, priva la compagnie des nombreux bras qu'elle employait. Mais les difficultés soulevées par le gouvernement nouveau contre la compagnie furent soumises d'un commun accord à l'arbitrage de l'empereur Napoléon III qui les concilia en imposant des concessions réciproques Les travaux continuèrent, quoique plus lentement, et au milieu de l'annee suivante, un premier canal fut ouvert, suffisant pour porter des bateaux d'une mer à l'autre (15 août 1865). Peu après, grâce à l'empoi de dragues gigantesques et d'un système tout nouveau de machines à élever et transporter les sables, le lit du canal s'élargit ; de petits navires, des goélettes passerent (mars 1867). Enfin, les eaux de la Méditerranée et celle de la mer Rouge se réunirent dans les lacs Amers (15 août 1869), et le canal ayant reçu partout une longueur presque normale, on fit les préparatifs d'une solennelle inauguration pour le mois de novembre 1869.

La réussite d'une telle entreprise valut à M. de Lesseps les titres et les honneurs. C'est alors, et après 1887, qu'il se lança dans les entreprises les plus téméraires. Toujours de bonne foi, ne croyant pas à l'impossible, il voulut, dans des circonstances exceptionnellement difficiles, réunir, par un canal, l'océan Atlantique à l'océan Pacifique. Ce fut son échec. On sait combien de millions ont été engloutis dans cettre entreprise. On sait combien l'épargne français a été saignée *à blanc* dans cet immense fiasco. M. de Lesseps, plus jeune, aurait vu que les vampires s'étaient mis de la partie.

Tout ce qu'il avait combiné s'écroula comme au réveil d'un mauvais songe, et les dernières années de la vie du "Grand Français" se sont écoulées dans la tristesse et l'amertume. Ce qu'il a souffert, personne ne peut le dire. Le désastre de Napoléon III, son maitre et son protecteur, n'a pas été plus terrible.

Le Panama aura été, pour M. de Lesseps, le Sedan de Napoléon III. Mais en face des services rendus à l'humanité par le célèbre diplomate et ingénieur, il faut oublier ses fautes. Il a mérité le titre de "Grand Français." A son déclin, il a payé trop cher ses jours de gloire, pour qu'on lui reproche amèrement les ruines dont il a été la cause.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

LA CHASSE.

—Il y a environ trois semaines, on annonçait qu'un polonais qui ne parlait aucun langage courant, était arrivé à l'hôpital Notre-Dame. Il avait les deux pieds gelés.

Ce malheureux a succombé à ses blessures à deux heures, samedi matin. Avant de mourir il a donné son nom Stanislas Von Vreneski, âgé de 21 ans.

Le défunt était en Canada depuis quelques mois seulement.

Lorsqu'il est arrivé au pays, il se dirigea vers le comté de Mégantic et s'engagea chez un cultivateur de Ste Agnès.

Vreneski était chasseur, et aux premières neiges il quitta Ste Agnès pour se livrer à son amusement favori dans les bois du lac Mégantic.

A plusieurs reprises, il rapporta beaucoup de gibier.

Le 17 novembre, il s'engagea de nouveau dans les bois, mais le lendemain, en passant à travers un épais fourré, il se brisa la cheville du pied.

L'infortuné polonais se trouva alors dans une terrible position, car il ne pouvait plus marcher. La nuit arriva bientôt et il fit tout ce qu'il put pour ne pas s'endormir, mais vaincu par la douleur, il succomba au sommeil.

Quand il s'éveilla le lendemain, il avait les deux pieds gelés.

Le courageux jeune homme ne voulant pas mourir ainsi au milieu des bois, retrouva assez de force et d'énergie pour se traîner jusqu'à un sentier, où les chasseurs passaient fréquemment.

Il demeura là, par terre, jusqu'au lendemain soir, alors qu'il fut découvert par un chien de chasse.

L'animal se mit à japer et à pousser des hurlements plaintifs qui attirèrent l'attention de deux Nemrods.

Ceux-ci conduisirent le malheureux Polonais au village et de là il fut envoyé à l'hôpital.

Les médecins voulaient faire l'amputation des pieds, mais le malade était trop faible.

Une enquête aura lieu.

MORT D'UN JEUNE ARTISTE.

—M. Louis Charles Lajoie, jeune artiste canadien et fils aîné de M. Lajoie, un des directeurs du parc Sohmer, est décédé samedi matin au sein de sa famille à la résidence, No 180 rue St Denis. Le défunt était âgé de 26 ans. Il a succombé à une maladie pulmonaire qui le minait depuis deux ans.

M. Lajoie était un jeune homme qui promettait beaucoup et ses œuvres ornent aujourd'hui plusieurs de nos salons. Il y a cinq ans, M. Lajoie se rendit à Paris pour y compléter ses études. Il dû hâter son retour à cause de son mauvais état de santé.

Nous offrons toutes nos sympathies aux parents en deuil.

MORT SUBITE.

—Les nombreux amis de M. Charles Bonnacina n'ont pas été peu surpris d'apprendre qu'il avait été emporté subitement par une syncope du cœur, dans la soirée.

Le défunt était universellement connu et estimé à Montréal où depuis quarante-six ans il remplissait les fonctions de député-greffier à la cour de circuit.

Malgre ses 72 ans, M. Bonnacina a toujours joui d'une bonne santé, et vendredi dernier, il était encore à son poste.

Dimanche, il éprouva quelques douleurs, mais personne dans la famille ne crut à un deuil si prochain.

Il laisse quatre enfants, Mme J. B. Tressider, Mme A. Grenier, Mlle Bonnacina et M. F. Bonnacina.

Les funérailles ont lieu aujourd'hui, à St Jacques.

Nos sympathies à la famille.

L'HON. TASSÉ.

—L'honorable M. Tassé prend beaucoup de mieux depuis quelques jours. Il a été en état, ces jours derniers, de recevoir bon nombre de visiteurs.

OTTAWA,

LE MAIRE AUBRY.

—En reconnaissance des services rendus par le maire Aubry à la ville de Hull plusieurs membres du conseil de ville ont demandé qu'une somme de trois cents dollars lui soit payée.

Cette proposition ayant été vivement combattue par plusieurs échevins, un vote a été pris et les voix se sont partagées également. Appelé pour trancher la question le maire Aubry a voté pour que le montant lui soit payé.

TUÉ PAR UN TRAIN.

—Un cultivateur du nom de Affleck, a été tué instantanément sur le chemin de fer Perry Sound, samedi matin. Affleck marchait sur la voie ferrée quand un train de passagers le frappa violemment. La tête du malheureux a été séparée du tronc, et tout le corps a été horriblement broyé sous les roues.

L'accident a eu lieu à environ un mille de Arnprior.

L'EXPLOSION DE HULL.

—La question des dommages à payer aux familles des victimes de l'explosion de dynamite à Hull sera réglée par des arbitres. Des arrangements satisfaisants ont été conclus entre M. le maire Aubry, M. l'entrepreneur Bourque et les familles des victimes.

QUEBEC

MORT D'UN BANQUIER.

—M. James Stevenson, gérant de la banque de Québec, est mort à Québec.

FOLIE ET SUICIDE.

—Un cultivateur de Ste-Croix de Lotbinière, M. Jean Laliberté, vient de mourir. M. Laliberté inaugura un petit commerce il y a une couple d'années. D'autres ne tardèrent pas à suivre son exemple.

La concurrence le chagrina tellement que son intelligence en fut affectée.

Mercredi matin après déjeuner, il manifesta l'intention d'aller se reposer dans une chambre du haut de la maison et demanda qu'on ne le dérangeât pas.

Une dizaine de minutes après, inquiète, la bru monta au grenier et trouva son beau-père pendu à une solive au moyen d'une corde très fine qui lui coupait littéralement la gorge.

Atterrée par l'horreur du spectacle qu'elle avait sous les yeux, elle eut cependant la force d'appeler son mari. Celui-ci s'empressa de couper la corde, mais il était déjà trop tard, M. Laliberté était mort.

Le défunt était âgé de 72 ans, veuf et père de quatre enfants tous bien établis.

A l'enquête du coroner, le jury a rendu le verdict suivant : Suicide dans un moment d'aliénation mentale.

Le défunt a été inhumé à Ste-Croix de Lotbinière.

ST VALIER,

MORT DE M. BLOUIN.

—Nous avons appris avec regret la mort de M. François Blouin, rentier et un des plus vieux citoyens de St Valier de Bellechasse.

M. Blouin était père de M. le chanoine Blouin, curé de Carleton, de MM. Hubert, Alfred et Arsène Blouin, de St Valier, et beau-père de M. L. Z. Joncas, directeur de l'*Evénement*. Le défunt était âgé de 92 ans.

Ses funérailles ont eu lieu à St Valier.

Nous prions la famille en deuil d'accepter l'hommage de nos plus sincères condoléances.

WINDSOR,

LES FEMMES.

Trueskey sera pendu le 14 courant.

Des trois cents personnes qui pourront assister à l'exécution, les femmes seront en majorité, car elles harcèlent le shérif Ile y pour avoir des cartes.

HUIT OPERATIONS

Et Victor H. Ambros est encore Vivant.

Hartford, Conn., 11 dec—Victor H. Ambros, qui faisait partie de la troupe d'acteurs "Captain Herne," a quitté l'hôpital de cette ville ce matin pour se rendre dans sa famille à Columbus, Ohio., après un traitement de huit jours pendant lequel il a subi huit opérations.

Les quatre premières opérations étaient pour amputer la jambe gauche ; chaque fois les médecins lui ont coupé un bout de la jambe, de sorte qu'il ne lui reste plus que le moignon.

Il y a environ un an, Ambros se blessa une jambe dans un théâtre à Rochester, N. Y. Quand sa troupe arriva en cette ville, il dut entrer à l'hôpital.

C'est surprenant que cet homme vive après huit opérations aussi graves.

Nouveau Bureau.

D'après les nouveaux traitements des principaux hôpitaux de Paris, le Dr Delisle garantit guérir toutes les maladies de matrice (Beau Mal).

Heures de consultations, tous les lundis, mercredis et vendredis de 7 à 9 heures P. M., dans son ancien bureau.

Jouets, Jouets,

—AU—

BON MARCHE.

JOUETS, JOUETS, JOUETS,

Jouets, Jouets,

JOUETS, JOUETS, JOUETS,

Dept. des Jouets du Bon Marche.

Gros Jouets, Petits Jouets, Jouets en Fer,
Jouets en Bois, Jouets en Cuivre,
Jouets en Nickel, Jouets en Papier,

JOUETS DU BON MARCHE, JOUETS DU BON MARCHE.

Jouets, Jouets.

Jouets de 5c., Jouets de 10c., Jouets de 15c.,
Jouets de 19c., Jouets de 25c., Jouets de 39c.

JOUETS, JOUETS, JOUETS, JOUETS, JOUETS.

Jouets a 5. 10, 15, 19, 25, 39, 49, 69, 75 et 98 Cts.

JOUETS, JOUETS, JOUETS,
JOUETS, JOUETS, JOUETS,

Un Enorme Dept. en Haut.

NOTES LOCALES.

Notre agent, est à visiter tous les centres Canadiens du Massachusetts, du New Hampshire, et du Maine où nous avons des abonnés. Nous espérons que ceux qui sont arriérés lui feront un bon accueil en lui préparant à l'avance ce qui nous est du.

L'ADMINISTRATION.

L'ouvrage a été repris à l'usine de W. W. Carey.

Dix autres vaches atteintes de la tuberculose ont été tuées à Billerica.

Si vous voulez avoir un belle photographie, allez au Louprет's Studio, Mansur Block, coin des rues Central et Market.

Nous accusons réception de billets de faveur pour la soirée qui aura lieu jeudi soir, le 20 décembre, à la salle Huntington.

La police a été avertie que Maurice Etours, âgé de 24 ans, un descendant de Juifs, est disparu depuis environ une semaine. Il habitait la rue Grand.

M. Henry Kileski, le père de M. Louis Kileski, du comité républicain de cette ville, s'est disloqué une epaule mardi en tombant sur un trottoir glacé.

Le Dr Janson Lapalme, de Lawrence, Mass, était à nos bureaux ce matin. Il est venu comme les autres amis de Lawrence par la nouvelle ligne des tramways électriques.

Le R. P. Emery, O. M. I., un missionnaire parmi les Indiens du Texas, est arrivé en cette ville et il desservira la paroisse St Joseph. Nous lui souhaitons la plus cordiale bienvenue.

Le conseil de ville a eu une assemblée régulière hier soir. Aucune affaire importante n'a été négociée, sauf que la résolution pour le pont de la rue Moody a été votée par 21 voix contre 2.

Le *Mail* dit que le gazomètre du vieil Hôtel de Ville a enregistré une plus grande consommation de gaz depuis quelque temps que lorsque l'édifice était habité. C'est étrange, n'est-ce pas?

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Mde Mary O'Brien, qui fut surprise au moment où elle cherchait à mettre le feu à l'église St André, à North Billerica dimanche, a été arrêtée lundi dans sa demeure et conduite à Boston où elle signa un document dans lequel elle avoue avoir commis ce crime pendant qu'elle était sous l'influence des spiritueux. Elle a aussi avoué avoir mis le feu à une maison en 1891 à South Grove land.

C'est une veuve qui a trois enfants.

L'annonce de Putnam & Son dans nos colonnes est toujours intéressante; lisez-là chaque jour sans faute si vous voulez vous renseigner sur les nouvelles modes dans les habits tout faits.

George McAloon de la rue Jewett a été projeté hors de sa voiture sur l'avenue Lakeview; il alla tomber sur une pierre et se blessa assez grièvement à la tête. Il fut transporté à l'hôpital. Son cheval, qui avait pris l'épouvante, fut trouvé de bonne heure ce matin sur le chemin de Lawrence.

Savannah, Ga., 17 Mars 1891.
MM. Lippman Bros.,
Savannah, Ga.

Chers Messieurs,

J'ai souffert du rhumatisme pendant longtemps et je n'ai jamais trouvé une guérison jusqu'à ce que j'ai découvert la P. P. P. qui m'a complètement gueri.

Votre serviteur,
ELIZA F. JONES,
16 Orange st., Savannah, Ga.

BIEN TRISTE.

Une Pauvre Femme Coupable d'Infanticide.

Un spectacle bien triste a été découvert mardi dans une chambre de l'édifice Dow, rue Central.

Dimanche soir, une femme du nom de M. E. Stratton, qui avait été employée pendant quelque temps à la "Washington House," loua une chambre dans l'édifice Dow; puis à partir de cette heure jusqu'à hier après-midi, elle demeura claquemurée dans sa chambre, sans que personne pût la voir.

Mardi matin, une autre femme qui habite le même édifice, entendit des gémissements qui semblaient venir de l'appartement de la femme Stratton. Elle alla frapper à cette porte, en demandant si la personne qui se trouvait à l'intérieur avait besoin de quelque chose. Elle reçut une réponse négative et s'éloigna.

Plus tard cette femme alla raconter à la maîtresse de la maison qu'elle avait entendu quelqu'un se plaindre dans une des chambres, et celle-ci alla voir aussitôt.

En ouvrant la porte, elle trouva la femme Stratton dans un bien pitoyable état. Elle avait donné naissance à un enfant et elle était dans les convulsions.

L'enfant fut trouvé dans le pot à l'eau; il était mort, et les apparences indiquaient que la malheureuse femme était coupable d'infanticide.

Le Dr C. B. Pool fut appelé et il donna des soins à la femme qui reprit connaissance et fut envoyée à l'hôpital.

La police fut ensuite avertie.

Cette femme est sans doute très pauvre, si l'on en juge par ses vêtements qui ne sont pas faits pour la protéger contre les rigueurs de l'hiver.

Un Nouveau Livre.

Nous sommes heureux d'accuser réception d'un très joli livre intitulé: "Les Amours de Thérèse" par Charles Barbara, le romancier par excellence de la France.

Ce livre est un chef-d'œuvre de littérature et de typographie. Il est très moral et peut être mis, sans crainte, entre les mains de toute jeune personne.

Nous l'avons parcouru en entier et nous avons rarement lu un livre aussi intéressant. Nous le recommandons donc à nos lecteurs.

MM. Louis Bélair & Cie de Montréal en sont les éditeurs. La grande réputation que ces messieurs se sont faite par le choix des ouvrages qu'ils ont publiés par le passé est une garantie de la valeur littéraire du livre que nous annonçons.

Il est en vente pour 10 centins et on peut se le procurer en envoyant cette somme aux éditeurs, 37, rue St Gabriel, Montréal.

Election des Officiers.

Noms des officiers de l'Association Catholique, élus pour le prochain terme:

Président, William Drapeau; vice président, Joseph Choquette, réélu; secrétaire-archiviste, Henri Daigle, réélu; assr-sec.-archiviste, Eugène Côté; secrétaire-correspondant, Jessé Alexander, réélu; trésorier, E. H. Choquette, réélu; assistant-trésorier, Thomas Caron, réélu; commissaire-ordonnateur, I. H. Choquette; directeurs, Jos. Denis, réélu, Wilfrid Cadarette, Louis Lanoix; bibliothécaire, Ed. Lanthry, réélu; sentinelle, Wilfred Barrette, réélu. J. E. Lamoureux, médecin. Alfred Bibeault, gardien des salles.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

COURTNEY ELU.

Sept Echevins républicains, un démocrate.

LE CONSEIL DE VILLE SERA REPUBLICAIN

Quand il se Reunira en Convention Conjointe.

Nous allons commencer ce compte rendu en donnant un tableau des candidats élus.

Maire: William F. Courtney.

Echevins: Daniel H. Varnum, républicain; William L. Hills, républicain; Frederic J. Flemings, républicain; Charles E. Howe, républicain; George H. Tryder, républicain; John C. Wilson, républicain; Moses Wyman, républicain; Frank B. Dow, démocrate.

Conseillers: Quartier Un. — Barry, Garvey, Maguire, Mansfield, tous démocrates; Quartier Deux— Eastman, Hounsell, Merse, Sanborn, tous républicains; Quartier Trois—Delehanty, Gormley, Miskella, Reynolds, tous démocrates; Quartier Quatre—Dickinson, Goward, Hunton, Webster, tous républicains; Quartier Cinq—Dennison, Hartwell, Olwer, Rivet, tous républicains; Quartier Six — Curtin, O'Day, Riley, Sullivan, tous démocrates.

Comité des Ecoles: Daly, D; Martin, R; Kelley, D; Everett, R; Swapp, R; McNabb, D.

Overseers des Pauvres: Mahoney, D; Kimball, R; Donohoe, D; Williams, R; Keefe, D; McOsker, D.

Voilà le résultat de cette élection!

Les rapports de tous les quartiers, sauf le Quartier Cinq, étaient connus à dix heures et demie, et tout indiquait que Courtney était vainqueur.

Les démocrates on élu des *overseers* des pauvres dans les Quartiers Un, Trois, Quatre et Six, ce qui, avec le maire, leur donnera cinq voix sur sept.

Keefe a été élu *overseer* des pauvres dans le Quartier Cinq par une si faible majorité qu'un décompte pourrait bien être demandé. Cependant, à supposer que cet *overseer* démocrate ne soit pas déclaré élu, ce bureau sera encore démocrate, soit de 4 à 3.

LES LICENCES.

Les électeurs de Lowell ont voté en faveur de l'octroi des licences par une majorité de presque mille votes. D'ailleurs, pour donner de plus amples renseignements, voici un tableau des votes donnés pour et contre les licences:

Quartier Un, - -	858	682
" Deux, - -	1122	1002
" Trois, -	1478	1256
" Quatre, -	1191	1393
" Cinq, -	1218	897
" Six, - -	1178	857
Total, - -	7045	6087

Majorité en faveur des licences 958.

VOTES POUR LES ECHEVINS.

1	Charles E. Howe,	7242
2	Daniel H. Varnum,	6873
3	Frank B. Dow,	6837
4	Moses Wyman,	6770
5	Wm. L. Hills,	6716
6	George H. Tryder,	6650
7	John C. Wilson,	6647
8	Frederic Flemings,	6610
9	Edward B. Peirce,	6513
10	A. A. Conway,	6441
11	Coolidge R. Johnson,	6430
12	F. W. Tinker,	6414
13	James A. Ready,	6320
14	John G. Gordon,	6318
15	C. N. Bagley,	6307
16	Henry A. Roach,	6279

VOTES POUR MAIRE.

Quartiers	Courtney	Miller
Un	1116	433
Deux	1006	1126
Trois	1771	990
Quatre	634	1975
Cinq	1099	1010
Six	1242	806
Total	6868	6340

Majorité de M. Courtney 528.

BULLETINS SANS VALEUR (blanks)

Les bullelins sans valeur qui ont été votés sont comme suit: Maire, 354; Echevins, 3403; Conseillers, 2133; Overseer, 580; Comité des écoles, 468; Licence, 461.

LA DÉFAITE DE MILLER.

Miller a perdu des votes républicains dans tous les quartiers. C'est le *Herald*, cette petite feuille fanatique et mensongère, pleine de fiel et de préjugés, qui est la principale cause de la défaite de M. Miller. Quand on sème le vent, il est rare qu'on ne récolte pas la tempête. Miller n'était pas le choix de tout son parti, et les mécontents l'ont défait.

Collets et Manchettes qu'on Lave.

Les collets et les manchettes en "celluloid" sont l'un des plus grands bienfaits que le génie de l'invention ait fait à la race humaine, spécialement pour l'homme dont les ocupations demandent qu'il porte chaque jour ses habits du dimanche, comme le dit Bill Nye. Changer chaque jour de linges vient à coûter cher en frais de blanchisseur dans le cours d'une année. Grâce au "celluloid," on a des collets et des manchettes qu'on peut laver. Ainsi on est toujours proprement et cela coûte bon marché.

On Deck.

Des trains réguliers de la compagnie des tramways électriques entre Lawrence et Lowell ont circulé Mardi pour la première fois.

Les Canadiens qui sont toujours de l'avant n'ont pas manqué de profiter de l'occasion. Hier matin notre solliciteur d'abonnement pour la Nouvelle-Angleterre se trouvait à Lawrence et il s'est payé le plaisir de prendre à 7 heures le premier train de Lowell, te à 8 heures moins 10 minutes il était à nos bureaux. Hier après-midi, une dizaine d'amis de Lawrence sont venus nous faire visite; parmi eux se trouvaient MM. Siméon Viger, Lucien Lévesque, A. Laplante, M. Dumont, W. McDonald et autres. Tous paraissaient enchantés du confort qu'offre les tramways électriques; le chemin est excellent d'un bout à l'autre.

LE VERT DE PARIS.

Amesbury, 10 déc.—Une tentative d'empoisonnement en gros a été découverte à Amesbury Ferry. Heureusement que la découverte a été faite à temps.

Il paraîtrait que la famille de William Goodrich demeure sur la rue Merrimack dans une maison dont une partie est habitée par une famille de Juifs russes. Hier matin, Goodrick alla quérir de l'eau au puits situé dans la cour, et il fut fort surpris d'apercevoir une matière verdâtre flottant à la surface de l'eau. Il cueillit environ une demi-livre de cette écume verte, et après l'avoir examinée soigneusement, il reconnut que c'était du vert de Paris.

Probablement une livre de ce poison avait été jetée dans le puits.

La police fut avertie et une enquête a été aussitôt ouverte.

La population de la ville nourrit beaucoup d'animosité contre les Juifs depuis quelque temps. La semaine dernière, un des descendants de la race décide fut condamné à l'amende pour avoir vendu des spiritueux sans avoir préalablement obtenu une licence.

Goodrick et un de ses pensionnaires furent témoins contre ce Juif qui jura de se venger.

On soupçonne maintenant cet hébreu d'avoir jeté le vert de Paris dans le puits, probablement samedi soir, car il n'y avait aucune emprunte de pas sur la neige hier matin quand Goodrich s'est rendu au puits et a fait la découverte du poison.

Tout autre jour la famille Goodrich aurait été empoisonnée, car Goodrich retirait toujours du puits son eau pour la journée avant le lever du jour, sauf le dimanche.

MARIAGE ROMANTIQUE.

Portland, Me., 10 déc—Un citoyen bien connu de cette localité pleure la perte de sa jeune et jolie femme qui l'a abandonné récemment sans même lui dire adieu.

Il l'avait épousé il y a quelques semaines seulement, ce mariage ayant été tout à fait romantique. C'était un veuf de 60 ans ayant plusieurs enfants qui l'avaient quitté pour aller gagner leur vie. Un jour, il s'ennuya d'être ainsi tout seul dans sa somptueuse demeure, car il est riche, et il annonça dans les journaux qu'il désirait entrer en communication avec une jeune fille qui aspirerait à entrer dans la vie conjugale.

Il ne tarda pas à recevoir une réponse d'une jeune fille de Boston, âgée de 22 ans; elle lui fit parvenir sa photographie qui était charmante.

Le mariage eut lieu quinze jours plus tard.

Pendant quelque temps le nouveau couple vêcut apparement heureux. Il y a quelques jours le mari arriva à sa demeure à l'heure du dîner et il trouva dans son assiette un billet parfumé lui annonçant que sa femme s'ennuyait dans une ville aussi peu bruyante que Portland et qu'elle avait l'intention de s'en aller dans un endroit où l'on s'amuse beaucoup.

Il paraîtrait que cette jeune femme était une actrice avant son mariage, et on la croit retournée sur les planches.

Atlanta, 10 déc.—Un cyclone s'est abattu sur le comté de Barlov ce matin. Il est tombé une grande quantité de pluie.

Le cyclone a passé sur le camp des prisonniers du comté, situé à un mille de Kingston. Les tentes furent emportées et l'une d'elle alla s'enchevêtrer dans le sommet d'un arbre.

Une autre tente tomba sur un prisonnier qu'elle tua du coup. Cinq autres détenus ont été sérieusement blessés.

La grange de George Harris a été emportée par le vent et cinq mulets ont été tués.

Plusieurs autres dégâts sont rapportés.

ELECTIONS MUNICIPALES.

BOSTON EST MAINTENANT UNE VILLE REPUBLICAINE.

Plusieurs Autres Surprises Dans d'Autres Villes.

Boston, 11 déc.—Des élections municipales ont eu lieu dans onze villes de cet Etat, y compris Boston. Il y a eu des surprises en maints endroits.

A Boston, Edwin W. Curtis, le candidat républicain, a été élu maire. Son adversaire était le colonel Francis Peabody, jr. Il y eut une lutte formidable pour l'élection des échevins. Le vote pour les conseillers est presque également divisé dans plusieurs quartiers.

La pluralité du nouveau maire Curtis est de 2515 sur un vote total de 68,618. Le bureau des échevins sera composé de 7 républicains et de 5 démocrates.

John P. Dore a été élu commissaire des rues sans opposition. Il y avait dix-neuf candidats pour remplir les huit vacances dans le comité scolaire. Ces candidats étaient appuyés les uns par les républicains ou les démocrates, et les autres par les femmes indépendantes et le comité de 100. La ville a de nouveau voté en faveur de l'octroi des licences par une pluralité encore plus forte que l'an dernier.

Voici le résultat des élections dans les autres villes:

Medford—Lewis H. Lovering (rép.) élu maire; les républicains auront une grosse majorité dans les deux branches du gouvernement municipal. Vote sur les licences: En faveur, 665; contre, 1432.

A Lynn, les républicains ont élu leur candidat à la mairie, C.E. Harwood, et ils auront la majorité dans les deux branches du gouvernement municipal. Licence: Pour, 5503; contre, 4006. Lynn n'avait pas de licence l'an dernier.

A Chelsea, un seul candidat à la mairie était sur les rangs,—George H. Carter. Pas de distinction de parti dans l'élection des autres candidats, quoique la majorité de ceux qui ont été élus soient républicains. Chelsea s'est prononcé contre l'octroi des licences.

Les candidats de *Temple Hall* (sans distinction de parti) ayant à leur tête le maire William A. Bancroft, ont été élus à Cambridge, ce qui est une défaite pour l'A. P. A. Licence: pour, 4500; contre, 5099.

La première élection municipale de la ville de Beverly a eu pour résultat l'élection de l'Hon. John I. Baker, sans opposition; pas de distinction de parti dans les autres candidats élus, quoique les candidatures appuyées par le Club Républicain ait été victorieuses. Licence: pour, 787; contre, 1011.

Newburyport, Orrin J. Gurney, le candidat d'aucun parti, a été élu avec une majorité de 946 sur Nathan N. James. C'est le quatrième terme du maire Gurney. Licence: pour, 1201; contre, 952.

Le bureau des échevins sera composé de 4 républicains et de 2 démocrates; le conseil de ville, 12 républicains, 6 démocrates.

A Salem, le maire Turner a été réélu avec une bonne pluralité; la ville s'est déclarée en faveur des licences, ce qui est un complet revirement d'opinion.

A Worcester, le maire Henry O. Marsh (rép.) a été réélu pour un troisième terme. Le bureau des échevins sera composé de 8 républicains et de pas un seul démocrate. Le conseil: 15 républicains, 9 démocrates. Licences: pour, 7461; contre, 5329.

STELLA ETAIT UN HOMME,

IL PORTAIT DES VETEMENTS DE FEMME.

Histoire Curieuse de Reginald Culton, l'Homme-femme.

Boston, 11 déc—Stella Angel! cria le hussier du tribunal de police.

Une charmante jeune fille, aux cheveux noirs et bouclés, les joues roses, les yeux bruns, les traits réguliers, très parfaite de forme, se leva au milieu des autres prisonniers qui attendaient leur tour, en fixant le juge Burke, un austère magistrat qui lisait un document qu'un agent de police, celui qui avait opéré l'arrestation, venait de lui passer.

—Oh! la jolie fille! se chuchotaient les habitués du tribunal.

—Stella Angel! continua le hussier en ajustant ses lunettes pour mieux lire le papier qu'il tenait à la main, vous êtes accusée d'être allée à la maison de refuge pour les femmes le 9 courant, dans l'intention de commettre une fraude au détriment de cette institution. Etant un homme déguisé en femme, vous avez dit à la directrice de l'établissement que vous vous nommiez Stella Angel, quoique votre véritable nom soit Reginald Culton.

Le magistra leva alors les yeux et regarda la soi-disant jeune fille avec une apparente surprise; évidemment il l'avait prise pour ce que l'accusé avait l'air—une fille d'Eve.

Les monocles, les lorgnons et les lunettes furent ajustés par plusieurs personnes dans l'assistance, et Stella Angel devint le point de mire de tous les regards.

La scène devenait intéressante, cela était évident.

Stella resta impassible, comme une statue de marbre; pas un muscle de sa figure féminine ne remua.

Il était vraiment charmant ainsi déguisé, avec un chapeau garni à la dernière mode, un fichu élégant sur la poitrine, un manteau à collerette et les mains gantées.

—Coupable ou innocent? demanda le tribunal.

Stella ou Réginald inclina la tête comme pour répondre affirmativement, tandis que ses beaux grands yeux noirs avaient l'air de jouer à la coquetterie. L'homme-femme essaya ensuite de parler, mais pendant quelques instants il parut avoir perdu l'usage de la parole.

—Pourquoi êtes-vous habillé ainsi? interrogea le magistrat.

Le prisonnier fit un effort et parvint à s'expliquer. Il raconta qu'il était né et avait été élevé à New Glascow, dans la Nouvelle-Ecosse. Comme il avait la figure et les manières d'une petite fille, ses camarades à l'école, sur la rue, partout où ils le rencontraient le raillaient en l'appelant "sissy." Un jour, lassé d'être en butte à tant de sarcasmes, il partit pour Halifax, où il croyait être à l'abri des railleries dans une ville aussi considérable.

Hélas! il se trompait du tout au tout, car il venait à peine d'arriver dans cette cité que la police, qui le prenait pour une fille, l'arrêtait parce qu'il portait des vêtements d'hommes.

Alors pour éviter de nouvelles arrestations et avoir la paix, il se mit à porter des habits de femme, et vint à Boston pour rendre visite à l'un de ses amis.

La cause a été renvoyée à huit jours.

Massacres en Armenie.

La haine que le turc porte au chrétien, lisons-nous dans la *Minerve*, vient de nouveau de se traduire, en Arménie, par un massacre de plus de six mille catholiques.

Il est vrai que la Turquie cherche à pallier le crime des siens en alléguant que les arméniens catholiques ont été les agresseurs dans le dernier conflit. Mais c'est toujours la fable du loup et de l'agneau. Des témoins oculaires prouvent que les Kurdes, race barbare et à demi civilisée, ont profité de la connivence d'un gouverneur et de réguliers turcs, pour se livrer aux excès qui les ont rendus si tristement célèbres en 1860, à Damas, lorsqu'ils anéantirent presque complètement les maronites.

Le monde civilisé commence à s'émouvoir, à la nouvelle que ces six milles catholiques arméniens, hommes, femmes et enfants, ont été, à cause de leur foi, soumis à des outrages sans nom et à un massacre sans merci par des soldats sous le commandement d'un pacha sous la juridiction du sultan de Turquie.

Les malheureuses victimes, dans ces provinces éloignées de la Turquie d'Asie, sont surtout persécutées à cause de leur foi. On cherche par tous les moyens possibles à leur faire renoncer à Dieu. C'est la vraie guerre religieuse avec toutes ses horreurs, pillage, viols, etc.

Ne serait-il pas temps pour les nations civilisées d'imposer par la force elle-même, le respect des droits de l'humanité à ce despote indolent et cruel qui règne à Constantinople?

Dans un article sur les dernières atrocités commises en Arménie, le *Daily News* de Londres dit: "Lord Kimberley est certainement disposé à demander que justice soit faite, mais il faut qu'il soit appuyé par les puissances. Aucune raison soi-disant politique ne devrait empêcher celles-ci d'accomplir leur devoir. Les plus grands malheurs de la Turquie d'où sont parties les pires attaques subies par l'équilibre européen, qui est le fétiche politique d'une certaine école, ont eu pour cause les crimes commis en Turquie. Ce nouveau crime, qui, s'il est possible, dépasse en horreur tout ce que l'on a vu jusqu'ici, constitue le seul danger qui menace la paix du monde."

Et le *Chronicle* ajoute: "Que l'Europe doit exiger que les auteurs des massacres soient punis. Ce journal ajoute que l'époque à laquelle on devra envisager la disparition finale de la Turquie d'Europe s'avance, dit-on, avec une rapidité croissante."

Puisque la France est intervenue, en Syrie, en 1860, on devrait de nouveau donner à l'empire ottoman une leçon qu'il se rappellerait même dans sa somnolence.

F. X. VOYER,

84 RUE HARBBO,

M. Voyer a aujourd'hui recu son assortiment complet de

Chaussures d'Automne et d'Hiver,
Claques,
Bottes en Caoutchouc, etc.

Chaussures d'hommes qui se vendaient $1 50 et $2.00,

Aujourd'hui $1. et $175

et une foule d'autres spécialités aux plus bas prix de la ville.

NAUMKEAG MARKET,

21 a 23 Rue Front.

Roti Frais - - -	12c. la livre
Epaules Fraiches - - -	10c. "
Quartier d'Agneau - -	5 a 7c. "
Bon Bifteck - - -	10c. "
Butterine - - -	16c. "
Fromage de reme - - -	14c. "
Fleur Haxall, meilleur qualité	$4.25 a $4.50
Fleur en sac meilleure qualité 25 lbs.	- 55c,
Saindoux - - -	7 1-2c. a 10c.

Maintenant reçus toutes espèces de Poisson Salés, Saumon, Hareng, Anguilles du Canada. Aussi Epiceries, Provisions à l'usage des familles, etc.

Il a outragé le plus commun et le plus fort sentiment d'humanité de manière à mériter un châtiment exemplaire.

Dans le passé la Turquie s'est rendue coupable assez souvent de semblables offenses, et il appartient aux gouvernements chrétiens de dire si ces offenses doivent se répéter.

QUEBEC

ELECTION DE BONAVENTURE.

—Le *Star* de Montréal fait évidemment de l'élection de Bonaventure sa chose propre. Il a envoyé un train spécial qui est parti de Lévis à 7 heures lundi et qui est arrivé à Métapédia à 4 heures. Dix des employés du *Star* étaient à bord ainsi que cinq mille copies d'une édition spéciale pour Bonaventure. Comme le chemin de la Baie des Chaleurs n'a qu'un train et que ce train était parti le matin avec MM. Nantel, Landry, Girard, (du lac St Jean), E. A. T. Morgan, Jos. Mercier du *Quotidien*, Flynn et plusieurs autres, les gens du *Star* ont dû continuer à Campbelton et se rendre en voiture dans les paroisses anglaises du comté.

L'intervention du *Star* nuit beaucoup à M. Lemieux dans les paroisses françaises et s'il est battu il pourra attribuer sa défaite au zèle de l'organe de M. Hall. La lutte est cependant très vive. C'est la plus grosse bataille qui se soit jamais livrée dans le comté. Les deux partis y ont leurs meilleurs hommes. Du côté des conservateurs il y a MM. Casgrain, Nantel, Flynn, Girard, (du lac St Jean), Landry, Stafford, Mondou, Moïse Raymond, J. Mercier, Arthur Turcotte, Judge Foster, Graige, Simpson, Bod White et plusieurs autres; du côté libéral il y a MM. Fauvel, qui fait de cette élection la sienne, Jules Tessier, Auguste Tessier, Déchêne, Oniziphore Talbot, Dr Guay. R. Fiset, Boutin, Bourassa, Chas. Mercil, G. W. Stephens, jr., et les employés du *Star*.

La lutte est très serrée, mais les deux partis réclament la victoire par quatre cents voix de majorité.

Assemblées dans toutes les paroisses du comté. M. Lemieux est dans le bas du comté tandis que M. Arsenault est dans le haut. Il a tenu une assemblée à St Alexis avec MM. Mondou et Flynn contre MM. Aug. Tessier, Chas Marcil et Dr Guay. M. Arsenault parle sensément et a produit bonne impression. Les amis de M. Lemieux télégraphient du Bas du comté qu'ils ont eu le succès dans toutes les assemblées; les amis de M. Arsenault télégraphient le contraire.

Le chemin de la Baie des Chaleurs est en très mauvaise condition; les employés ne sont pas payés depuis le mois de mai, mais travaillent quand même dans l'espérance que le gouvernement viendra à leur secours.

MM. Nantel, Landry, Girard et cinq ou six autres ont été retenus ici deux jours; le train de la Baie des Chaleurs était bloqué dans la neige à Caplan.

LE THÉATRE.

—Mgr Bégin a dénoncé le théâtre, à Québec. L'*Electeur* a résolu de ne plus publier d'annonces de spectacle d'ici au retour de Mgr l'administrateur, alors qu'il lui demandera des explications au sujet des paroles qu'on prête à Sa Grandeur.

Nouvelles de Salem, Mass.

Le CANADO-AMERICAIN est déposé à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer.

M. Joseph Theriault d'Ipswich, était ici la semaine dernière.

MM. Ferdinand Dubé et Joseph Bernier sont entrés au service de la compagnie d'assurance Métropolitaine.

M. Calixte Chouinard. part aujourd'hui pour conduire sa famille à Greenville, N. H. M. Chouinard reviendra ensuite à Salem lundi pour repsendre ses occupations

---

Naissances

Le 5 courant, Mde Alphonse Soucy, une fille. Parrain et marraine, M. Tancrède Soucy et demoiselle Adèle Brissette.

Le 9 courant. Mde F. X. Voyer, une fille. Parrain et marraine M. et Mde Joseph Ruest.

Election de Mardi

Vu que notre journal est imprimé le mercredi il nous fait peine de ne pouvoir donner les résultats détaillés de l'élection. Cependant nous avons appris avec plaisir par les dépêches de mercredi matin que l'Hon. James H. Turner a été élu de nouveau maire avec une très belle majorité. Et ce qui doit rejouir le plus la classe intelligente et honnête, est que les électeurs ont voté pour les licences. C'est une bonne note pour Salem. Les ministres hypocrites et autres du même acabit qui posent à la vertu, ont eu beau japper. Inutile, à Salem comme dans les autres villes prospères de l'Etat, le fanatisme et le puritanisme sont de plus en plus enfoncés.

New York, 10 déc.—Une dépêche spéciale du Guayaquil nous apprend que des tremblements de terre ont causé un grand nombre de pertes de vie au Brésil, le long de la rivière Japura.

Les secousses étaient de courte durée, mais il y en eut pendant trois jours.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH

Each Package SAVENA contains a DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

RUDY'S PILE SUPPOSITORY

Est garanti pour guérir les Hémorrhoïdes et la Constipation, ou l'argent est remis. 50 cts. la bouteille. Envoyez deux timbres de poste pour circulaire et pour un Echantillon Gratuit à Martin Rudy, Pharmacien Diplômé, Lancaster, Pa. On ne répond pas aux Cartes Postales. En vente partout par les Pharmaciens de première classe et à Lawrence, Mass., chez F. Sullivan, Clarke & Son et Otto Muller.

FEUILLETON

24

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

DEUXIEME PARTIE

XIII

Rodille savait un peu tous les métiers. Aucun travail manuel n'offrait pour lui de difficultés insurmontables. Il fabriquait lui-même, aussi bien que le plus habile ouvrier, toutes les fausses-clefs dont il éprouvait le besoin de se servir. En conséquence, il avait installé une petite forge dans une partie reculée de la maison. Rien ne manquait à cette forge, ni l'enclume, ni le soufflet, ni les marteaux, ni la provision indispensable de fer et de combustible.

Ceci nous explique comment, en moins de deux heures, il lui fut possible de faire disparaître les traces extérieures d'effraction, en remplaçant par des barreaux neufs les barreaux limés. Il remit ensuite un carreau à la fenêtre, et il éponges soigneusement le sang répandu sur le plancher.

Lorsqu'il eut achevé ces différentes besognes, il aurait été tout à fait impossible de soupçonner, en visitant la salle basse, le drame étrange dont cette même salle venait d'être le théâtre.

Le jour allait paraître. Rodille, malgré ses nerfs et ses muscles d'acier, commençait à se sentir épuisé de fatigue. Il retourna se jeter sur le matelas posé à terre dans le cabinet voisin de la chambre de Blanche. Il dormit deux heures; il se réveilla frais et dispos, et sortit comme la veille, pour ne rentrer que le soir, un peu avant le moment où le réveil de la petite Blanche allait avoir lieu.

Nous ne reproduirons point ici la conversation du misérable et de l'enfant, non plus que les raisonnements grâce auxquels il parvint, sans trop de peine, à lui persuader qu'il fallait prendre patience, et que l'absence prolongée de son père et de sa mère ne devait point lui sembler inquiétante.

L'usage répété du narcotique puissant et pris à dose commençait, d'ailleurs, à produire un effet fatal sur l'organisation de la pauvre Blanche. L'engourdissement physique ne se dissipa point ce soir-là d'une façon absolue; l'intelligence, si vive d'habitude, resta comme endormie, et c'est à peine si les beaux jouets et les parures brillantes vinrent à bout, pendant quelques instants, de dissiper la torpeur de la petite fille.

Voilà qui marche à souhait! pensa Rodille, demain je serai dispensé de l'ennui des explications, car demain cet enfant ne me demandera plus rien.

Et, très désireux d'arriver à ce résultat, il versa pour la troisième fois, quelques gouttes de la liqueur somnifère dans le vin que Blanche allait boire. Elle ne fit que goutter à ce vin; sa tête, alourdie subitement, se pencha sur son épaule, et elle s'endormit sans même achever son repas.

Le moment est venu de songer aux obsèques de ce pauvre Vol-au-Vent! se dit alors Rodille. C'est un grand honneur pour lui d'être enterré, comme il va l'être, dans une cave où il y a tant d'or!

Le bandit alluma sa lanterne sourde; il souleva la trappe et il se mit en devoir de descendre les marches de l'escalier.

La cave, vaste et profonde était sombre comme l'intérieur d'un tombeau. A mesure que Rodille s'enfonçait dans les ténèbres, le cercle faiblement lumineux projeté par la lanterne s'élargissait devant lui et semblait rendre plus compacte, plus impénétrable, l'obscurité des parties que ses douteuses lueurs n'atteignaient pas encore.

Arrivé sur l'avant dernière marche, Rodille s'arrêta, et son regard interrogea le cercle transparent qui le précédait. A l'instant même une expression d'étonnement se peignit sur son visage. Cet étonnement, vague d'abord et comme incertain, grandit bientôt et prit des proportions inouïes à mesure que l'examen se prolongeait. Au bout de quelques secondes, Rodille, le cou tendu en avant, les yeux fixes et effarés, la bouche entr'ouverte, offrait l'image exacte d'un homme que la stupeur aurait métamorphosé en statue.

Un mot suffira pour expliquer la cause de sa stupeur quasi foudroyante. La cave était vide. Une empreinte large et sanglante se voyait sur le sable, en bas de l'escalier, dans l'endroit précis où le corps de Vol-au-Vent, lancé par Rodille, s'était abattu, mais cette empreinte subsistait seule; le cadavre lui-même avait disparu.

Rodille revint à lui-même. Il crut rêver et se frotta les yeux.

Allons donc, c'est impossible! se dit-il à voix presque haute. Je ne vois rien c'est vrai, mais il est clair comme le jour que je suis dupe d'une illusion qui va se dissiper. Les morts ne ressuscitent point, et d'ailleurs, mort ou vivant, le corps de Vol-au-Vent n'a pu sortir d'ici.

En même temps bondissant du haut de cette marche sur laquelle il était immobile, il s'élança pour fouiller la cave dans tous ses recoins, en murmurant d'une voix rauque:

Je le trouverai, oh! je le trouverai!

Il n'alla pas bien loin. A peine venait-elle de faire quelques pas, qu'il recula comme si la pointe d'une arme menaçante s'était dressée en face de lui, et, tandis qu'il reculait ainsi, un cri terrible, farouche, une sorte de râle dans lequel éclataient, à la fois, de la fureur et du désespoir s'échappa de sa gorge haletante. Ses yeux venaient de tomber sur l'endroit où, d'habitude, une barrique vide recouvrait son trésor. Cette barrique n'était plus à sa place. La cachette éventrée offrait aux regards un trou noir et vide, et tout à l'entour, quelques fragements de bijoux brisés brillaient éparpillés sur le sable.

Rodille en contemplant ce spectacle déchirant pour son cœur de bandit avare, sentit le sang affluer à son cerveau avec une impétuosité si grande que sa vie se trouva soudain en sérieux péril. Ses yeux se troublaient; des bourdonnements confus remplissaient la boîte osseuse de son crâne; ses tempes battaient comme si elles allaient éclater. Une congestion cérébrale devenait imminente.

Le scélérat ne se fit point illusion à cet égard, et, comme il tenait encore plus à la vie qu'aux richesses mal acquises dont on venait de le dépouiller, il s'efforça de dominer les émotions mortelles qui bouleversaient son être; il arracha la cravate qui l'étranglait; il se laissa tomber sur le sol, et il rafraîchit son front brûlant avec des poignées de sable humide. Au bout de deux ou trois secondes, le sang avait repris son cours naturel et le danger n'existait plus. Rodille alors releva lentement la tête, et c'était de tous les spectacles, que de voir cet homme si fort, ce misérable au cœur bronze par le crime et l'infamie, verser de grosses larmes, gémir et se lamenter comme un enfant.

Je suis volé! balbutia-t-il d'une voix indistincte et entrecoupée de sanglots, je suis ruiné! Ce monstre a tout pris...il a tout emporté! Cet or... ces bijoux...cette fortune enfin, qui faisaient ma joie et ma gloire...tout est parti... je n'ai plus rien...

En parlant ainsi, Rodille se mentait à lui-même de la meilleure foi du monde; il demeurait possesseur de la somme énorme volée par lui, trois jours auparavant, dans la caisse du baron de Viriville, et mise en lieu de sûreté: mais son anéantissement était si complet qu'il oubliait cette richesse.

La prostration du bandit dura plus d'une heure, et pendant cette heure il ne cessa de répéter les mêmes paroles, d'un ton lent et monotone, ainsi que le font les fous, quand ils se parlent à eux-mêmes sous l'empire de leur idée fixe. Tout à coup un grand changement s'opéra en lui; ses yeux se sèchèrent; un feu sombre s'alluma dans ses regards, et l'expression désolée de son visage devint menaçante et féroce. Une pensée soudaine venait de traverser son esprit.

Tout n'est pas encore désespéré, s'était-il dit. L'infâme Vol-au-Vent n'a pu s'enfuir avec son butin puisque cette cave n'a d'autre issue que l'escalier qui était assujettie depuis le dehors assez solidement pour déjouer toute tentative d'évasion. Donc il est encore ici, se cache à quelques pas de moi, je vais le retrouver, et alors.. oh! alors, malheur à lui!

Auprès de Rodille gisait sur le sable une douve provenant d'un tonneau défoncé. Le bandit la saisit dans la main droite afin de s'en faire une arme; il prit la lanterne de la main gauche, et, se relevant brusquement, il se disposa à continuer l'exploration interrompue par la découverte stupéfiante de sa cachette violée et mise au pillage.

Une déception nouvelle l'attendait, moins dangereuse, peut-être, mais à coup sûr tout aussi cruelle que la première. En se disant avec conviction que l'escalier de pierre constituait l'unique issue de la cave, Rodille s'abusait d'une façon complète et sa mémoire, momentanément affaiblie, le servait mal. A une hauteur de dix pieds environ au-dessus du sol existait un soupirail étroit, défendu par deux barres de fer mises en croix, et prenant son jour sur un terrain inculte situé derrière la maison et dont nous avons parlé dans un précédent chapitre.

Deux futailles avaient été placées l'une sur l'autre et s'élevaient presque jusqu'au soupirail; en outre les barres de fer, tordues et arrachées de leurs alvéoles, ne défendaient plus le passage. Il devenait de la dernière évidence que Vol-au-Vent s'était servi, pour s'enfuir, de ce chemin périlleux, et que le succès avait couronné son entreprise.

Rodille, anéanti de nouveau, s'assit sur une des marches de l'escalier et cacha sa tête dans ses mains.

XIV

Voici ce qui s'était passé:

La blessure de Vol-au-Vent, mortelle en apparence, était en réalité fort peu de chose. La balle de Rodille avait entamé le cuir chevelu, sans briser les os du crâne, produisant à peu près l'effet d'un violent coup de bâton ferré appliqué sur la tête.

Ce terrible choc avait eu pour résultat un évanouissement immédiat et une abondante effusion de sang. Or, nous savons déjà que Rodille, malgré son extrême habitude du meurtre, s'était fait une illusion complète en croyant qu'il venait de briser une tête lorsqu'il n'avait réussi qu'à l'effleurer.

Sauvé comme par miracle de ce premier péril, Vol-au-Vent devait, un instant après, courir un danger tout aussi grand. Sa chute, ou plutôt son engloutissement dans les profondeurs de l'escalier, était de nature à chasser du corps, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, une âme moins solidement chevillée que la sienne. Mais il était écrit sans doute au livre du destin que le jeune coquin ne devait point mourir cette nuit-là. Si Rodille, au lieu de le précipiter dans la cave, l'avait jeté dans la rivière, il nous paraît à peu près certain que les eaux noires de la Seine auraient refusé de l'engloutir.

Son évanouissement dura trois heures environ; au bout de ce temps, il fut progressivement ranimé par la fraîcheur quasi glaciale de l'atmosphère souterraine qui l'enveloppait. Au moment où il reprit connaissance, il était étendu sur le dos, les bras écartés en forme de croix. Il se souleva lentement, il s'appuya sur son coude en promenant autour de lui des regards qui ne rencontrèrent que les ténèbres opaques, et il se demanda:

Où suis-je?

Pour répondre à cette question, il dut interroger ses souvenirs, et la mémoire lui revint aussitôt. Il se rappela les dernières paroles de Rodille: "Tu m'as manqué, gredin! Eh bien...moi, je ne te manquerai pas."

Il se rappela non moins bien la détonation du coup de pistolet, suivie à l'instant même par son anéantissement foudroyant, et il en arriva à cette conclusion peu consolante:

Il est sûr et certain que je suis mort et enterré!

Une telle conviction était excessive et ne pouvait durer que quelques secondes. Vol-au-Vent réfléchit et se mit à sourire.

Allons, allons, se dit il, je deviens véritablement bête! Quand on est mort, on ne peut plus éprouver aucune douleur. Or la tête me fait grand mal! Quand on est enterré, on a son domicile dans une boîte de sapin qui vous tient les jambes raides et vous serre les coudes au corps. Or j'ai plus de place qu'il m'en faut pour agiter mes bras et mes jambes. Donc, je suis vivant, très vivant, mais je n'en vaux sans doute guère mieux, puisque me voici dans un trou noir qui ne me semble point rassurant. Ca ne peut être qu'un mauvais tour de ce scélérat de père Legrip qui ma conduit ici! Ah! le vieux gueux!... il peut compter que si je m'en tire, je lui garderai un chien de ma chienne!

Tout en monologuant de cette façon, Vol-au-Vent faisait de grands efforts pour se remettre sur ses jambes. Il y parvint, mais non sans peine, car le sang qu'il venait de perdre l'avait considérablement affaibli. Une fois debout, il marcha droit devant lui avec une lenteur et les mains étendues, afin d'essayer de se rendre compte des dimensions de sa prison. A peine venait-il de compter dix pas qu'il se heurta contre un mur humide, recouvert d'un grossier crépissage.

Je suis dans une cave, se dit Vol-au-Vent; la nature du sol et celle des murailles ne me laissent pas le moindre doute à cet égard. Une cave, c'est moins verrouillé et moins surveillé qu'un cachot, et j'ai vu jouer à l'Ambigu et à la Gaîté des mélodrames superbes, dans lesquels on s'échappait, rien qu'à l'aide d'un clou, des souterrains de la Bastille, creusés à plus de cent pieds sous terre, et gardés par des geôliers à grandes barbes, avec des trous seaux de grosses clefs. Je déguerpirai d'ici, c'est certain; mais comment m'y prendre? Legrip peut avoir la fantaisie de descendre pour m'achever un instant à l'autre. Il ne faut pas perdre une minute! Ah! si seulement j'avais de la lumière!

Machinalement le bandit glissa ses deux mains sous sa blouse, dans ses vastes poches, et poussa aussitôt, ou plutôt comprima un cri de joie. Il s'apercevait que Legrip avait commis l'imprudence capitale et impardonnable de ne pas le fouiller! Ses poches contenaient une foule de ces objets de première nécesité dans les expéditions nocturnes, objets dont MM. les voleurs ont l'habitude de se séparer le moins possible. Il y avait entre autres choses, un briquet, une pierre à fusil, de l'amadou, des allumettes et un rouleau de cette mince bougie de cire jaune appelée vulgairement "queue-de-rat."

En outre, Vol-au-Vent trouva sous sa main, dans cette poche inépuisable, une des limes louées à Mouche à Miel par le cabaretier voisin de la porte Maillot. Après s'être servi de cette lime pour entailler les barreaux du père Legrip, il l'avait remise machinalement dans sa poche, suivant l'instinct inné qui le poussait à s'emparer du bien d'autrui, quel qu'il fût.

On conviendra que de telles découvertes, en un pareil moment, justifiaient, et au delà, le cri de joie poussé par Vol-au-Vent. Le jeune bandit s'empressa de battre le briquet et d'allumer sa petite bougie. Une clarté vacillante dissipa les ténèbres, et les marches de l'escalier apparurent dans la pénombre.

Eh! parbleu! murmura le captif, je vais tout simplement m'en aller par cet escalier. Ca n'est pas plus difficile que ça. Le père Legrip a fait les choses mieux que je ne l'espérais!

Vol-au-Vent gravit aussitôt les marches sans même réfléchir que, selon toute apparence, cet escalier si facile et si engageant devait le conduire dans le logis de l'homme dont il devait, par-dessus toute chose, éviter la rencontre.

Son ascension fut d'ailleur bien vite arrêtée par la trappe qui fermait la partie supérieure. Il essaya de soulever cette trappe, mais il éprouva une telle résistance qu'il comprit à l'instant même qu'elle résisterait à tous ses efforts. Très attristé, très découragé surtout par ce résultat inattendu, il redescendit lentement et il se laissa tomber sur cette même marche qui devait, quelques heures plus tard, servir de siège à Rodille lui-même.

Là il sentit sa faiblesse physique augmenter dans de telles proportions qu'un évanouissement nouveau devenait imminent. Cette pensée lui donna le frisson.

Si je perds connaissance, se dit-il, je suis perdu, car Legrip reviendra.

Ses regards effarés recommencèrent à chercher une issue, et, dans leur vol circulaire, rencontrèrent un amas de bouteilles noires et trapues, couvertes de toiles d'arraignées et enterrées à à demi sous le sable. Ces bouteilles contenaient du vin sans doute, et ce vin pouvait lui rendre ses forces disparues.

Il alla prendre l'une de ces fioles d'aspect vénérable. Comme il manquait de tire bouchon pour la débocher, il en brisa le goulot, puis après l'avoir approchée prudemment de ses narines pour se bien convaincre qu'elle renfermait une liqueur généreuse et non point quelque drogue suspecte et malfaisante, il appliqua le goulot décapité contre ses lèvres et il avala une ample gorgée de liquide.

Sac à papier! murmura-t-il ensuite en reprenant haleine, quel velours sur l'estomac! Je m'abonne volontiers à n'en jamais boire que du pareil! C'est tout au plus si je viens d'ingurgiter un verre ou deux, et je me sens frais et dispos au moins autant qu'avant l'accident.

Vol-au-Vent avait raison de vanter les qualités exceptionnelles du vin qu'il venait de découvrir et de déguster. C'était tout simplement du madère authentique, et chaque bouteille valait bien un louis.

Complètement réconforté par ce breuvage, qui produisait un effet d'autant plus rapide que la faiblesse du buveur était plus grande Vol-au-Vent reprit dans la cave son voyage à la recherche d'une issue. C'est alors qu'il aperçut, à dix ou douze pieds du sol, ce soupirail garni de barres de fer auquel Rodille n'avait jamais daigné accorder la moindre attention. Le bandit imberbe, surexcité par le vin de Madère, ressemblait en ce moment au fameux "Guzman, qui ne connaissait pas d'obstacles."

Je vais grimper là-haut, se dit-il, couper les barreaux et tirer ma révérence au vieil arabe. Sac à papier! quelle tête il va faire, le bonhomme Legrip, la première fois qu'il descendra dans sa cave et qu'il trouvera l'oiseau déniché! Je ne suis pas curieux, mais, foi de Vol-au-Vent! Je me payer is bien une avant-scène pour voir ça!

XV

"Grimper là haut!" avait dit le jeune coquin. Oui, mais comment? S'élever sans le secours d'une échelle à la hauteur de la voûte, l'entreprise était malaisée. Beaucoup l'eussent déclaré impossible. Vol-au-Vent, lui (le madère venant en aide au travail de son imagination), ne s'embarrassa point pour si peu. Il se mit en devoir de rouler une barrique vide au-dessous du soupirail, il la dressa contre la muraille et grimpa dessus; mais elle ne suffisait point pour la mettre au niveau de l'ouverture libératrice. Il alla en chercher une seconde. Celle-ci était justement la futaille placée par Rodille sur l'orifice de la cachette qui renfermait son trésor. Le jeune bandit se baissa pour coucher cette futaille et pour la rouler auprès de l'autre. Sa main rencontra un anneau de fer qui sortait du sable, et cette découverte surexcita incontinent sa curiosité. Il attira à lui l'anneau mystérieux, le couvercle de la cachette se souleva docilement, et les richesses entassées par Rodille apparurent aux regards éblouis de Vol-au-Vent, qui ne put en croire ses yeux tout d'abord, et mit en doute la réalité de cette vision splendide, digne de trouver sa place dans les contes de "Mille et une Nuits.

Agenouillé sur le bord du trou, il lui fallut, pour se bien convaincre qu'il ne rêvait pas, plonger à vingt reprises ses mains dans ce prodigieux amas d'or et de bijoux. La certitude se fit enfin et le bandit, envahi par un soudain délire qui ressemblait beaucoup à de la folie, se mit à danser autour de l'excavation, en chantant d'une voix enrouée les refrains des rondes populaires qui s'entre-choquaient au fond de sa mémoire.

Cette crise de fièvreuse allégresse eut son terme; le sang-froid et la réflexion lui succédèrent. Vol au-Vent se dépouilla de sa blouse, il en fit une sorte de sac, et dans ce sac improvisé il entassa pêle-mêle les joyaux et les pièces d'or.

Cette besogne achevée, le bandit, avec une incompréhensible rapidité, superposa les deux barriques, se hissa jusqu'au sommet, coupa les barreaux de fer et s'élança avec sa proie dans le terrain vague qui s'étendait derrière la maison.

*** Nous avons laissé Vaubaron dans la situation la plus effroyable où puisse se trouver une créature humaine. L'infortuné mécanicien, accusé d'un crime atroce, enlacé dans un réseau d'apparences mensongères contre lesquelles il se débattait vainement, venait d'apprendre, au fond de la prison, la mort de sa femme et la disparition de sa fille.

L'annonce de ce double malheur avait brisé, comme un coup de foudre, le peu de force morale qui survivait à l'immense désastre dont il était victime. Il avait senti que le courage lui faisait défaut, que la souffrance devenait trop lourde pour lui, que sa raison s'égarait. Il avait demandé pardon à Dieu de ce qu'il allait faire; il avait crié d'une voix défaillante: "Marthe, attends-moi! Marthe! me voici!" et malgré les efforts du jeune avocat qui cherchait à le retenir, il s'était élancé, la tête en avant, contre la muraille. Le sang avait jailli, et le corps du malheureux s'était abattu sans connaissance sur le sol.

Pendant quelques secondes l'avocat resta muet, immobile, glacé d'effroi, auprès de ce corps dont la vie, du moins il le croyait, venait de se retirer violemment. Bientôt la pitié remplaça, chez lui, la stupeur et l'épouvante. Il se pencha, il le souleva dans ses bras, il le porta sur le lit, et sa main tremblante interrogea le côté gauche de la poitrine pour y chercher les battements du cœur. Il lui sembla que ce cœur ne battait plus et qu'il sentait la chair se glacer.

Allons, balbutia-t-il, tout est consommé! il est mort! Que Dieu prenne en pitié le martyr, et qu'il le reçoive dans son sein!

Frappant à la porte, qui lui fut ouverte presque aussitôt, l'avocat fit prier le médecin de la Conciergerie de se rendre sans retard dans la cellule. Le docteur ne se fit point attendre, et, après avoir écouté le récit rapide de la tentative de suicide qui venait de s'accomplir, il examina avec attention le corps inanimé du mécanicien.

Eh bien, docteur? lui demanda l'avocat au bout d'un instant, d'une voix que son émotion et son anxiété rendaient tremblante.

Il est vivant encore, répondit le médecin.

Ah! que Dieu soit béni!

Vous vous intéressez donc à cet homme?

Plus que je ne saurais vous le dire.

C'est un grand coupable pourtant.

Ce n'est pas un coupable, docteur, c'est une victime.

Le médecin sourit. Ce médecin était un vieillard, homme de grand mérite et chargé depuis plus de trente ans du service des prisons de Paris. L'expérience l'avait rendu sceptique.

Vous êtes jeune encore, répliqua-t-il, vous êtes très jeune, heureusement pour vous; la nature et l'humanité vous apparaissent à travers le prisme de votre généreux enthousiasme et vous voyez des victimes dans tous les criminels qui vous affirment qu'on les accuse injustement...

Mais, docteur, interrompit l'avocat.

Oh! je suis bien loin de vous blâmer, poursuivit le médecin sans l'écouter, et je vous admire, au contraire de tout mon cœur. Hélas! vous n'en arriverez que trop vite à voir les choses froidement, comme je les vois moi-même! Gardez donc vos belles illusions, gardez-les le plus longtemps que vous pourrez. Mais enfin, pour en revenir à notre honnête scélérat, je vous répète qu'il n'est pas mort...je dois ajouter qu'il n'en vaut, à la vérité, guère mieux.

Comment?

La blessure du crâne est grave, très grave.

Mortelle, peut-être?

Pas absolument, quoiqu'il faille bien peu de choses pour l'envenimer; mais si le malade ne succombe point à cette lésion terrible, il n'a guère de chances de résister à la fièvre cérébrale qui va se déclarer très certainement, et qui sera d'autant plus redoutable que l'ébranlement du cerveau aura été plus grand.

De telle sorte, docteur, que vous condamnez cet infortuné?

Pas tout à fait, mais j'ai peu d'espoir, ou plutôt je n'en ai pas.

Vous ne comptez point cependant, je suppose, l'abandonner aux seules ressources de la nature?

Non, certes, mon devoir de médecin me le défend.

Qu'allez-vous faire!

Le saigner d'abord, afin d'amoindrir, si je le peux, les premières violences de la congestion.

Et ensuite?

Je ne le sais pas encore, c'est l'état futur du malade qu'il m'indiquera la marche à suivre pour un traitement rationnel.

Une saignée immédiate et abondante fut donc pratiquée, en présence du jeune avocat et du directeur de la conciergerie, prévenu de ce qui se passait.

Le résultat de cette saignée ne se fit point attendre. A peine la lancette eut-elle piqué la veine, à peine le sang se fut-il mis à couler goutte à goutte, que Jean Vaubaron fit un léger mouvement. Bientôt le sang jaillit plus vite, puis avec une extrême abondance. La poitrine du mécanicien se gonfla; un long soupir s'exhala de ses prunelles, horriblement contractées. L'avocat se pencha vers Vaubaron.

Mon ami, lui demanda-t-il, en approchant ses lèvres de son oreille et en lui parlant avec une douceur tendre et pénétrante, mon ami, vous sentez-vous mieux?

Vaubaron ne répondit pas. Aucun des muscles de son visage ne tressaillit. Evidemment il n'avait point entendu.

Il est inutile d'adresser la parole à cet homme, dit alors le vieux docteur. Une statue de marbre serait tout aussi capable de vous écouter et de vous comprendre. Une sorte de catalepsie, résultat naturel du choc violent qu'il a reçu, paralyse momentanément ses sens et son intelligence.

Mais, du moins, reprit l'avocat en s'adressant au médecin, il n'éprouve aucune douleur?

Aucune. Il est vivant, mais sans avoir conscience de sa vie, ni au physique ni au moral.

Et cet étrange état se prolongera longtemps?

Je n'en sais absolument rien, tout ce qu'il m'est possible de vous dire c'est que la mort arrivera peut-être avant qu'il ait cessé. Or, si cette dernière hypothèse se réalisait, promettez-moi d'avoir la conviction formelle que ce serait la chose du monde la plus heureuse pour votre client. Vous avez du talent, mon cher avocat, beaucoup de talent, je le sais, mais il n'est pas de parole humaine qui possède la propriété de faire des miracles et de démontrer à MM. les membres du jury que ce qui est noir est d'une éclatante blancheur. Je connais les détails du double crime de la rue du Pas-de-Mule. Jamais assassinat ne fut mieux prouvé. L'affaire de cet homme est claire et limpide comme de l'eau de roche. Sa tête est marquée pour l'échafaud, et ce serait un malheur, un très grand si cette destination lui manquait. Mieux, cent fois, vaudrait donc, pour lui, expirer paisiblement sur ce lit où le voilà, que de monter dans quelques semaines, l'escalier de la guillotine. Vous n'êtes point de mon avis, ça se comprend, mais ça ne me prouve pas que j'ai tort. Nous avons deux manières de voir diamétralement opposées, et c'est moi seul, croyez-le bien, qui suis en ce moment dans le vrai.

Le docteur se tut, et se frotta les mains d'un air triomphant, comme un homme enchanté de la logique de son esprit et de l'éloquente facilité de sa parole. Le jeune avocat garda le silence. Une ride profonde se creusait entre ses deux sourcils et, tandis que le medecin lui parlait, sa pâleur naturelle augmentait encore.

Hélas! se disait-il à lui-même, elle est trop lourde pour mes épaules, cette tâche si noble, si grande et si sainte que je me suis cru la force d'accepter. Les convictions sont formées à l'avance et demeurent inébranlables. J'essayerai vainement de dissiper les ténèbres épaisses derrière lesquelles la vérité se cache. Je n'y parviendrai point, le meusonge prévaudra, l'innocent sera condamné! Ah! si ce crime doit s'accomplir, si cet effroyable malheur est inévitable, mieux vaut, en effet, mille fois, que Jean Vaubaron s'éteigne ici, sans souffrance, dans le sommeil de sa pensée, que de se ranimer pour de nouvelles plus infâmes que les tortures déjà subies.

L'avocat s'approcha du lit. Il prit dans ses deux mains la main inerte et glacée du mécanicien et la serra. Puis sentant son cœur défaillir, comprenant que s'il voulait prononcer une parole, s'il lui fallait répondre un seul mot à quelque banale question formulée par l'un des spectateurs de cette scène, sa voix s'étranglerait dans sa gorge, et son émotion, contenue jusqu'alors, déborderait, il sortit de la cellule en appuyant son mouchoir sur son visage pour cacher les grosses larmes qui s'échappaient de ses paupières et qui coulaient une à une sur ses joues.

Le vieux médecin se tourna vers le directeur de la conciergerie et lui dit en montrant, d'un air railleur, la porte par laquelle l'avocat venait de sortir:

Quelle belle chose que la jeunesse avec son cortège d'illusions! Voilà, certes, un garçon d'un grand talent, et ni son esprit ni son talent ne l'empêcheront de croire, comme le premier imbécile venu, à l'innocence persécutée d'un abominable scélérat. C'est curieux, sur ma foi! c'est très curieux! Qu'en dites-vous, mon cher directeur?

Le directeur déclara, sans hésiter, qu'il partageait cette manière de voir. Le médecin était un sceptique, mais, nous le répétons, il possèdait une vaste expérience et un incontestable mérite.

Tout ce qu'il avait prédit et prédit, relativement à l'état physique de Jean Vaubaron, se réalisa de point en point. Au bout de moins d'une heure la fièvre se déclara, et cette fièvre fut accompagnée presque aussitôt du plus violent délire.

Nous ne pouvons entrer ici dans des détails arides et techniques touchant les diverses périodes de la maladie du mécanicien. Il nous suffira d'apprendre à nos lecteurs que pendant quatorze jours l'infortuné se débattit entre la vie et la mort, beaucoup plus près de la mort que de la vie. Chaque matin et chaque soir le docteur venait faire sa visite et constatait quelque nouveau progrès du mal. Enfin, le quinzième jour, ces mots, qui équivalaient à un arrêt de mort, tombèrent de lèvres du médecin:

A moins d'un miracle, cet homme est perdu...Avant deux heures il ne restera qu'à lui jeter le drap sur la figure.

XVI

En sa qualité de disciple et d'émule de Broussais, par conséquent, de matérialiste renforcé, le docteur ne croyait guère aux miracles et jugeait que tout était dit quand la science avait prononcé. Le miracle inattendu et inespéré vint cependant, déjouer ses prévisions.

Lorsqu'il rentra dans la cellule, le soir de ce même jour, au lieu de trouver Vaubaron mort, il du, à son grand étonnement, constater un mieux sensible.

Ah! sacrebleu! murmura-t-il avec un dépit involontaire, il n'y a que de tels scélérats pour avoir l'âme ainsi chevillée dans le corps! Un honnête homme ne s'en serait point tiré!

Le mieux qui venait de se manifester d'une façon si soudaine et si surprenante fit de rapide progrès. Au bout d'une semaine, Vaubaron entrait en pleine convalescence; au bout d'un mois, ses forces étaient assez complètement revenues pour qu'il fût possible à la chambre des mises en accusation de classer son affaire parmi celles qui devaient se juger à la prochaine session des assises.

[ACONTINUER.]

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

CORRESPONDANCE.

LOWELL, MASS., 8 Déc. 1894.

M. le Directeur,

Je vois par votre journal de ce soir que le *Bulletin*, un journal de recensement publié à Washington, D. C., porte à 513,428 seulement le nombre de Canadiens-français qui habitaient les Etats-Unis en 1890.

Vous vous demandez, bien naturellement, "Est-ce bien le chiffre de notre population totale?"

Nous en doutons fort, dites-vous et avec raison. A l'appui de ceci, vous donnez quelques chiffres sur la population canadienne de douze villes manufacturières du Massachusetts et vous arrivez ainsi au chiffre de 129 000 âmes réparties dans ces dites villes.

M. le Directeur, permettez-moi de dire qu'il est regrettable que les autorités fédérales viennent ainsi publiquement et officiellement afficher leur erreur et leur incapacité à obtenir une exacte condition des faits existants.

Néanmoins pouvons-nous nous étonner qu'il en soit autrement, lorsqu'ils ont refusé obstinément d'employer ceux des nôtres qui seuls pouvaient faire efficacement ce travail désiré par tous.

Le surintendant du recensement en a été averti dans le temps et prié de prendre des mesures nécessaires à l'effet de nous satisfaire, mais ce fut peine perdue.

Une année de recherches, d'inquisitions plus ou moins baroques, trois ans de compilations plus ou moins exactes ont servi à donner le résultat que vous publiez qui fait erreur quelque part, car j'ai par devers moi le bulletin officiel du recensement No. 97, 1er Nov. 1894, qui dit que le nombre total de l'élément canadien-français en ce pays en 1890 était de 537,298.

Sur ce nombre 442 041 personnes avaient des pères et mères canadiennes (ceci, M. le Directeur, est très important à constater pour nous), 55 609 dont les pères seulement étaient canadiens-français, et 39 648 dont les mères seulement étaient canadiennes-françaises.

L'élément Canadien-français, d'après ce même bulletin, est concentré dans ce que nous sommes convenus d'appeler la division Atlantique Nord (North Atlantic Division) au nombre de 387,580; près des trois quarts du chiffre total. Un nombre considérable, dit le même document officiel, a été trouvé sur les confins de la division Centrale Nord, 137 168.

Tandis que dans la division Ouest on n'en a trouvé que 10 963 et si peu dans les divisions Sud et Centrale que l'on n'a pas jugé à propos d'en calculer le nombre.

Cette dernière note officielle est bien le couronnement de tout ce pénible travail—c'est riche.

Afin de faire voir plus exactement que possible la situation, permettez encore, M. le Directeur, que je vous donne quelques-unes des divisions ci-haut citées.

La division Atlantique Nord est composée des Etats suivants: Maine, New Hampshire, Vermont, Massachusetts, Rhode Island, Connecticut, New York, New Jersey et Pensylvanie. Les énumérateurs y ont trouvé 387,580 Canadiens-français.

La Division Centrale Nord est celle-ci: Ohio, Indiana, Illinois, Michigan, Wisconsin, Minnesota, Iowa, Missouri, Dakota Nord et Sud, Nebraska et Kansas. Ici, toujours d'après le recencement officiel, bien que 137,168 Dans la la Division Ouest, c'est à dire le Montana, Wyoming, Colorado, New Mexico, Arizona, Utah, Nevada, Idoha, Washington, Oregon et Californie, que 10 963.

Je ne prétends pas avoir fait un recensement en règle; non, mais j'ai visité presque tous les centres Canadiens de l'Est et de l'Ouest, et où je ne suis pas allé j'ai eu des renseignements officiels. Avant de publier mes chiffres, j'ai comparé mes notes avec les informations qui m'ont été données par des evêques, des prêtres et des laïques qui connaissaient parfaitement la position et la situation des Canadiens-français des Etats-Unis et je dirai que j'ai trouvé en 1891 que nous étions aux Etats-Unis 1,009,596 Canadiens français.

Voici d'ailleurs un détail par Etat qui a déjà été publié, mais qui est encore d'actualité sous les circonstances.

	Ce que j'ai trouvé.		Ce que le recensement officiel nous donne.
Maine,	52,986	Div. Atlantique Nord.	38,556
New Hampshire,	47,682		48,470
Vermont,	31,467		32,291
Massachusetts,	165,32		152,891
Rhode Island,	37,338		34,775
Connecticut,	27,993		24,821
New York,	100,500		53,310
New Jersey,	1,500		890
Pensylvanie,	10,000		1,576
Delaware,	1,000	Div. Atlantique Sud.	20
District de Columbie,	1,000		100
Maryland,	650		161
Virginie,	1,000		44
Virginie Ouest,	1,000		64
Caroline Nord,	750		11
Caroline Sud,	500		39
Georgie,	1,000		74
Floride,	1,000		81
Ohio,	13,200	Division Centrale Nord.	3,056
Indiana,	8,400		1,176
Illinois,	70,000		14,631
Michigan,	127,000		55,373
Wisconsin,	52,000		18,867
Minnesota,	71,600		23,621
Iowa,	25,000		2,562
Missouri,	6,500		1,464
Dakota Nord,	15,000		5,100
Dakota Sud,	12,000		2,484
Nebraska,	12,000		1,603
Kansas,	8,500		4,861
Kentucky,	600	Div. Centrale Sud.	155
Tennessee,	400		59
Alabama,	500		79
Mississipi,	4,100		21
Louisiane,	65		321
Texas,	550		293
Oklahoma,	100		18
Arkansas,	800		65
Montana,	42,000	Div. Centrale Ouest.	2,999
Wyoming,	1,200		172
Colorado,	6,000		1,059
New Mexico,	500		54
Arizona,	300		45
Utah,	400		149
Nevada,	550		354
Idaho,	500		201
Washington,	10,500		2,635
Oregon,	5,733		762
Californie,	25,000		2,539
Alaska,	300		

J'ajouterai que lors de mon passage à St Paul, Minn., en novembre 1890, le rapport officiel du recensement opéré par le gouvernement Américain et qui fut alors publié donnait une population Canadienne française dans l'Etat de Minnesota de 47 313.

A. BOURBONNIÈRE.

Mort Subite en cette Ville.

Charles F. Conant, un charretier de cette ville, a été trouvé mort samedi après-midi dans un lit à l'hôtel St Charles, rue Middlesex, qu'il occupait depuis mercredi dernier.

On dit qu'une affection cardiaque est la cause de cette mort subite.

Pendant les mois d'Hiver,

Une protection certaine contre les effets sérieux des changements de la température est une bouteille de

Hefferman's Rock, Rye Barley,

Vendu à la bouteille ou à la caisse

—PAR—

LA GERBE D

City Library
H. E. Chase City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES.
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 20 DECEMBRE 1894. Soyons Distingues. No. 63

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.
Commencant le 30 Sept. 1894.
Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.
Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, 2 m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 15, et 7 25, p m.
Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.
Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour Vassalboro, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Quebec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35 p m.
Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 00 m.
Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machias-port (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.
DIVISION SUD.
Le et après le 30 Sept. 1894 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, 6 30, *6 50, *7 45, *8 50, *9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, *3 00, 4 30, *5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 46, 6 34, *6 53, *7 01, *7 18, *7 27, *7 48, *8 37, *9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m; 1 43, *3 03, 4 02, 4 33, *5 21, *5 45, *6 28, *7 12, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; 3 25, 6 00, p m.
Pour Woburn — *7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *5 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; 3 25, 6 03, p m.
*Express, † seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 30, p m.
Pour Salem et autres Stations—*7 38 a m; 1 25, 5 30, p m.
Les heures données plus bas sont du Northen Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 5 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Antrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m, 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 11, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, *5 00, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, *8 13 p m.
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, *8 43 p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, (via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m; 12 11, *8 13 p. m.
Pour Montreal et Québec, via Montreal et Boston Air Line—9 45 a. m; 8 43 p. m.
Express de Québec viz White River Junction—9 45 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepte le Dimanche.
† Tous les jours pour Montréal.
D. J. FLANDERS, Agt gen. des Passagers et Billets.
B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
La Cote du Pacifique,
Details plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux
D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

Durant & Rogers,
HORLOGERS et BIJOUTIERS,
Noel et le Jour de l'An.
Ne manquez pas les meilleures occasions pour les jours des grandes fêtes de Noël et du Jour de l'An. Les Marchandises les plus nouvelles vous sont offertes aux prix les plus modérés.
Magnifiques Montres en or 14 K. pour Dames,
$22.50.
Même qualité, pour Hommes,
$35 et $45.
Jones de Mariage en or solide 14 K. depuis
$5 en montant
Chaines, Charmes, Horloges et Lunettes vendues a sacrifice.
Notre assortiment d'argenterie est complet et tres varié.
Venez acheter de M. J. A. Legault, notre commis canadien. Soyez assurés que vous aurez pour plus que votre argent.
DURANT & ROGRS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur
24 RUE MIDDLE.
Son assortiment de Draps, Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du dernier goût et de patrons le plus nouveaux.

CLIFFORD'S DYE HOUS
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!
Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

FRED. VARIN,
TEINTURIER DE
Plumes :-: d'Autruches.
Plumes nettoyées, teintes et frisées rendues aussi belles que neuves.
Une grande attention est donnée pour teindre sur tout échantillon de Robes ou de Garniture de Chapeaux.
258 Rue Merrimack.

Un inventeur canadien à Lewiston (Maine.)

M. Sam. Cloutier, barbier de cette ville, vient d'inventer un "bicycle d'hiver" très ingénieux L'essai en a été fait devant plusieurs personnes et le résultat a été des plus satisfaisants. M. Cloutier a fait application pour obtenir son brevet d'invention et il attend une réponse cette semaine.

Un Romain écrit à un journal américain:

Drôle de pays que la Sardaigne. A Sassari, vingt-six jeunes gens (26!) se mettant d'accord, ont, de nuit, enlevé leurs vingt-six.... blondes et les ont emportées à cheval à l'autre bout de l'île, où ils obligèrent un religieux franciscain de bénir le mariage collectif. Le franciscain refuse. On lui met le pistolet sur la gorge. Le religieux bénit en les avertissant toutefois que la cérémonie est ecclésiastiquement nulle, car elle est imposée par la violence. N'importe, les cinquante-deux individus s'en vont, satisfaits, se présenter à leur famille.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 29 Nov. 1894.

M. l'Administrateur,

Les romains ont une expression qu'ils lancent à tout propos: *Favorisca!* Vous frappez à la porte. Personne ne se lève pour vous ouvrir, mais autant de personnes à l'intérieur, autant de *favorisca!* Ce qui revient à dire: faites-nous la faveur d'entrer! Vous entrez, c'est midi, tout le monde est à table, et chacun de vous crier: favorisca! Faites-nous la faveur de partager notre dîner.

Vous causez avec un vieillard qui aspire de fortes prises de tabac, et il vous tend sa tabatière: favorisca! faites-moi la faveur de prendre une prise. C'est avec un jeune homme: il tire son porte-cigarettes et vous dit: favorisca! prenez une cigarette.

Vous entrez dans une buvette, aussitôt tout ceux que vous connaissez de près ou de loin, vous tendent leur verre plein ou à moitié, propre ou.... non, et vous crient dans un effroyable chorus: favorisca, favorisca! Faites-nous la faveur de boire avec nous. Et c'est là le pire que si vous refusez, vous êtes mal vu, réputé comme ennemi, qui n'a pas voulu plonger ses lèvres dans la coupe de l'amitié.

Vous allez faire un tour de campagne: Les paysans sont à manger leur pain de blé-d'Inde avec un oignon, et tous vous crient: favorisca! Je ne crois pas qu'il y ait en Italie d'expression plus employée. C'est un terme de politesse, d'amitié, de fraternité qui ne se rencontre dans aucune autre langue, et chez aucun autre peuple. On sait là que le peuple italien, le peuple romain surtout, fut autrefois riche, aisé du moins, et qu'alors il était généreux, charitable, prodigue. Pour lui, donner, partager, faire jouir, était une joie, une faveur. A tous venants, pauvres ou riches, il criait *favorisca!* Le mot est resté; mais hélas, le mot seul, et aujourd'hui ces pauvres populations qui ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes, vous crient *favorisca* par tradition, honteuses de ne pouvoir vous traiter royalement comme le faisait la génération précédente.

Encore un oiseau rare. La police vient d'arrêter un mendiant, et des plus importants, qui portait sur lui la jolie somme de $80,000 (400,000 lire). Ce brave homme a 62 ans et n'a jamais exercé d'autre métier que la mendicité. Interrogé comment il a pu venir à bout de ramasser ce pécule, le vieillard a déclaré qu'il avait hérité de $10,000 de son père, mendiant comme lui, et pour ce qui le concerne particulièrement, il n'a jamais dépensé un sou pour manger, dormir ou se vêtir. De cette manière tout ce qu'il a recueilli en aumônes, était un profit net.

Cet homme a été arrêté à la porte du Sénat, au moment où il importunait les sénateurs (sans cela on ne l'aurait jamais arrêté). On a trouvé dans sa poche une supplique au Roi pour en obtenir des secours et une autre du même genre au Pape! En voilà du casque!...

Ce mendiant n'est pas marié. A qui donc laissera-t-il sa fortune? Faut-il vivre comme un chien durant soixante-deux ans pour ensuite abandonner 400,000 francs au gouvernement qui en sera le seul héritier légal, si le vieillard, comme il le dit, n'a aucun parent?

A Rome, au théâtre Valle, on exécutait l'*Hymne à Elvire*, la fameuse composition du roi Humbert. Un des spectateurs s'est permis de critiquer l'œuvre du Souverain. Aussitôt la police l'a arrêté, traduit en prison sous l'accusation de lèse majesté!... En voilà une bonne, et cela me rappelle fort le cas de Vespasien, avant d'être empereur. Ce romain ayant commis l'inconvenance de s'endormir pendant que Néron chantait sur la scène, pensa être condamné à mort.

Il paraît que rien au monde n'est aussi tyran qu'un monarque artiste, ou qui a le malheur de se croire tel.

Le gouvernement présidé par François Crispi est en proie au plus noir dépit. Et je l'avoue, il y a vraiment raison à cela. Figurez-vous que le nouveau Czar Nicolas II n'a pas du tout insisté pour que le prince de Naples assiste à ses noces, tandis qu'il a pour ainsi dire retenu de force le général français de Boisdeffre. C'est affreux, cela, de faire fi du royal héritier de la monarchique Italie, et de se cramponner pour ainsi dire aux épaulettes d'un démocrate guerrier de la France démocratique. Et puis, s'il n'y avait que cela. Mais, il y a plus; et tandis que Nicolas II a répondu par un simple télégramme bienveillant à la dépêche de condoléance du roi Humbert, le même Nicolas ne s'est point contenté d'un télégramme pour les Français, il leur a encore envoyé dire par son ambassadeur le comte de Monreheim que le *France est dans son cœur, et qu'il n'est puissance au monde capable de l'en déloger.* Crispi a tout bonnement pris ces paroles pour une provocation à la triple alliance, et la pauvre Italie va le payer par de nouveaux impôts, car le premier ministre irrité de tant d'audacieuse imprudence, va sur le champ ordonner de nouveaux armements!...

"Et puis, s'écrient les journaux ministériels, on dira que le Czar est le prince de la Paix!... O jeune imprudent dont les actes et les paroles peuvent enflammer l'Europe." On le voit, les officieux ont reçu le mot d'ordre, pour se draper emphatiquement dans un scandale pharisaïque.

Hier soir, Rome a été attristé par un nouveau crime d'une ma lice bien noire. Un homme est tellement jaloux de sa femme qu'il ne veut pas même que cette misérable, étendue sur son lit de mort, soit approchée seulement par le prêtre. Il veut être là: entendre tout ce qui se dit, voir tout ce qui se fait. Jusqu'à un certain point, pareille exagération a été tolérable; mais lors qu'est venu le moment solennel de la confession, le prêtre, Mgr Sica, a dû avertir, puis intimer au mari de se retirer. Celui-ci refuse.—Mettez-vous du moins à douze pas, sans nous perdre de vue.—Non.—Alors un peu de bon sens et d'esprit chrétien; retirez-vous sur la porte de la chambre: au moins cela.—Non! —Au nom de Dieu, je vous l'ordonne, retirez-vous! Le mari de la malheureuse femme, tire alors un revolver et le décharge sur la tête du prêtre qui tombe mort.

Après ce crime affreux, Paolo Traversa, l'assassin, tire un second coup qui fracasse le crâne de sa malheureuse épouse, puis se brûle la cervelle.

Quel horrible drame en deux minutes. Et le petit garçon de Paolo Traversa qui a assisté à cette effroyable tragédie est demi-mort d'épouvante.

Quel instinct diabolique que la jalousie.

Entre Frascati et Marino, il y a rivalité d'un nouveau genre, c'est à propos des bandes de musique. Frascati a monté une bande de 30, et Marino ne le peut. Marino qui ne le peut pas s'est empressé de monter une bande de 50 musiciens. Frascati, piqué, a donné des casques avec grands panaches à sa bande. Marino, éperonné, a lié ses musiciens à d'énormes sabres de cavalerie, et leur a fixé de formidables éperons aux bottines!.. Frascati, alors s'est empressé de cacher les épaules de ses artistes sous de vastes épaulettes de cuivre (genre plat à barbe antique) et de leur orner la poitrine d'un magnifique baudrier nichelé..... Marino..... eh! bien Marino allait encore surenchérir.... quand le fournisseur a fait saisir tout le matériel de la bande de la susdite cité de Marino, qui ne lui avait pas encore depuis deux ans, donné un sou d'acompte.

Bien à vous,
WM. BREEN.

ALBUM.

Le chef-d'œuvre du Créateur, c'est un esprit vif, la délicatesse personnifiée, la douce sensibilité, ai je besoin d'ajouter que c'est la femme bien douée.

***

S'il est un beau rêve pour une âme noble, c'est bien celui où elle rencontre une amie sincère, disposée à partager ses joies et ses peines, une amie dont les qualités du cœur et de l'esprit font disparaître du foyer les maux qui l'assombrissent.—Dois-je ajouter que cette amie est une femme bien douée.

***

Pour l'homme intelligent, il me semble que rien ne manque au salon le plus pauvre, quand il y remarque le plus bel ornement, une femme bien élevée.

***

La vie est un si lourd fardeau, les pleurs qu'on y verse sont parfois si amères, qu'il est difficile de ne pas songer aux vertus douces, aux parfums de la plus belle des fleurs, à celle qui, par son doux sourire, fait naître le bonheur au foyer, à la femme vertueuse.

***

L'amour pur et sans tâche est un rayon du ciel qui pénètre jusqu'au cœur des âmes généreuses et les rend capables des plus grands sacrifices pour un objet aimé.

***

Quand vous arrivez à votre foyer et que vous rencontrez l'ange de l'amitié avec un doux sourire sur les lèvres, qui rencontrez-vous dans ce messager de paix et de bonheur si ce n'est autre qu'une femme vertueuse.

***

Quand tout sommeille, que tout est endormi, où trouver une vertu qui veille, prie auprès d'un berceau si je la cherche ailleurs que dans le cœur de la femme.

***

Le plus beau rêve est bien celui où l'on se rappelle le lieu de son enfance, son berceau, son innocence et les soins d'une bonne mère.

***

La jeune fille souriante, au front candide, ne nous fait-elle pas l'effet d'une fleur brillante sous les perles de la rosée au lever de l'aurore.

***

Si nous ne voulons pas être trompés, trahis, n'allons pas nous confier à un ami flatteur, à un ami qui n'aura toujours à nous parler que de nos qualités, qu'elles soient brillantes ou humbles à ses yeux.

***

La vraie amitié est avant tout amie de la justice et la justice ne saurait rien dissimuler, quand il s'agit de l'intérêt d'un véritable ami.

***

L'amitié aveugle n'est qu'illusion, tromperie et s'évanouit comme un rêve menteur.

***

Il vaudrait mieux n'avoir jamais eu d'amis que de s'être attaché à celui qui ne saurait dire le mot si doux, si beau qu pardon, en temps opportun.

***

La gaieté et la joie du cœur ont réellement des ailes puisqu'en s'emparant d'une âme, elles semblent l'élever au-dessus des misères et des peines de la vie.

***

S'il nous fallait toujours pleurer, toujours être sombres, je vous le demande, comment pourrions-nous plus tard nous acclimater là haut, où tout ne respire que joie et gaieté.

***

L'homme de génie est d'autant plus admirable qu'il possède, comme la mer, la puissance du calme et de la tempête.

***

Il est rare qu'une larme ne puisse pas calmer l'impétuosité d'une âme forte, mais généreuse.

L. A. B.

Revue Canadienne.

Voici la table des matières du numéro de décembre de la Revue Canadienne:

Albert ou l'orphelin catholique, par J. J. Pelerin; A travers les livres; Avententures et dangers de mort, par l'abbé F. X. Burque; Bague de Marie Stuart (la), par la Comtesse de Ballestrem; Bastonnais (les), par J. Lespérance; Belle Perlière (la), par Eug. Aubert; Bibliographie; Bourget (Paul), par C. Lefrançois; Bourget (M. Paul) et le théâtre contemporain, par Jos. Desrosiers; Calvaire (le), par P. P.; Causerie sur Charles Gounod, par A. Letondal; Champlaim (Samuel), poésie, par Edmond Magnier; Chronique du mois; Cloches (les), par Eug. Aubert; Crémazie (Octave), étude littéraire, par l'abbé M. Degagné; Discours de sir George Cartier (les), par Wilfred Laurier; Droit paroissial (le), par Jos Desrosiers; Ecoles publiques aux Etats-Unis (les), par T. A. Bernier; Eglise en face de la société moderne (l') par H. Martin S. J.; Faucon de Waleran (le), par Firmin Picard; Fleur de Marie (la), poésie, par Jean Aicard; Forme de vie au sein du clergé (la), par Dom Benoit; Fort et le château saint Louis (le), par Ernest Gagnon; Francophobie, poésie, par Adolphe Poisson; Gagnon (à M. Ernest), par W. Chapman; Guérison d'un enfant (la) à la Bonne Sainte Anne de Beaupré, par A. F. Routier; Iroquois au Nord-Ouest (les), par L. A. Prud'homme; Jardinier et ses chenilles (le), fable, par l'abbé F. X. Burque; Jeanne d'Arc, par Benjamin Sulte; Journal de Voyage, par J. E. Garneau; Kirke (les frères) 1628 29 par T. P. Bedard; Le Play et la réforme sociale, par M. H. Bedard P. S S.; Luciférianisme en Canada (le), par le Dr Bataille; Nazaréens (les), par Eug. Aubert; Nouveau commentateur de S. Thomas (un), par J. Lefranc; Œuvres du cardinal Mermillod; Première charte constitutionelle de la France (la), 1647, par T. P Bedard; Propriété du sol et ses adversaires au congrès ouvrier de Montréal (la); Récompense honnête (une), conte du jour de l'An, par Benjamin Sulte; Renard devenu charlatan (le), par Eug. Aubert; Socialisme (le), par l'abbé M. H Bédard, P.S.S.; Saint Boniface et l'arrivée de Monseigneur Taché à la Rivière Rouge, par T. A. Bernier; Sommeil de l'Enfant Jésus, par Alphonse Leclaire; Source (la), poésie, par V. Delaporte S J.; Souvenir de Rome, L. J. Rivet.

LE RECIT

Londres, 14—La mort du premier ministre canadien est encore le sujet des conversations. Le récit absolument authentique des derniers moments de cet homme d'Etat n'avait pas encore été donné; lord Breadalbane, un témoin oculaire de la scène tragique, vient de le faire, et nous avons tout lieu de croire que ce qu'il rapporte est la vérité tout entière.

"J'ai vu sir John Thompson au débarcadère du chemin de fer à Paddington (faubourg de Londres), dit lord Breadalbane, et j'ai fait le voyage avec lui jusqu'à Windsor. Il m'a paru bien portant durant le voyage tout comme à la séance du Conseil Privé d'Angleterre au Château.

"Lorsque sir John fut créé Conseiller Privé et qu'il eût prêté le serment d'usage, il se rendit en compagnie des autres conseillers dans la grande salle où un lunch était servi.

"Il venait de s'asseoir lorsque pris d'un malaise subit, il s'évanouit. Je l'ai soutenu par le bras et, avec l'aide d'un serviteur, je l'ai conduit dans un appartement voisin, près d'une fenêtre. Je me procurai de l'eau et j'envoyai un serviteur chercher du brandy. Pendant cet intervalle Sir John reprit connaissance. Il m'exprima le chagrin de n'avoir pu surmonter le mal et l'ennui que lui causait cet évanouissement.

"Je lui répondis qu'on ne s'évanouissait guère par exprès et je le priai de ne pas s'alarmer.

"Il me pria, à son tour, de rentrer ensemble dans la salle où le lunch était servi.

"Pour cela, je lui offris mon bras, mais il marcha seul et sans soutien jusqu'à la table en me disant qu'il était mieux. J'avais, pendant ce temps, fait mander le docteur Reed, médecin de la maison de la Reine, qui accourut

"Sir John s'était mis de nouveau à table, mais il eut à peine le temps de prendre une bouchée qu'il se sentit de nouveau défaillir, tendit les bras et tomba à la renverse dans les bras du médecin qui était tout près de lui.

"A la demande du docteur Reid, les dames quittèrent la table et je restai seul avec le médecin et quelques serviteurs. Nous fîmes notre possible, mais nos secours étaient inutiles. Sir John était mort.

"Sir John s'était plaint au médecin quelques instants auparavant qu'il ressentait des douleurs à la poitrine.

"Il a succombé à une syncope du cœur."

Il paraîtrait maintenant que le château Windsor est fatal; qu'on n'y passe pas sans attraper ce qu'on appel le *Rhume du Windsor*, et qu'ils sont nombreux les grands personnages qui ont laissé des lambeaux de santé dans cette résidence, où sont décerné les honneurs. Pour Sir John Thompson ce fut pire qu'un rhume: ce fut la mort! La *Gazette* de Montréal a publié l'entrefilet suivant le matin du jour où le premier ministre canadien devait se rendre au château de la reine Victoria pour y être fait Conseiller Privé, une des plus hautes distinctions qu'un politicien puisse atteindre:

"Sir John Thompson doit dîner ce soir avec Sa Majesté la reine et passer la nuit sous le toit royal.

"Puisse le destin le favoriser afin qu'il ne puisse pas payer cet honneur en contractant cette indisposition connue sous le nom de *Windsor Cold*, dont quelques-uns des hôtes de la reine sont atteints.

"On rapporte que Sa Majesté a peur du feu et a des idées surannées sur ce qui est nécessaire au confort et qu'elle ne permet pas qu'on chauffe les chambres à coucher du château Windsor.

"Si l'on veut se faire une idée de ce que cela veut dire au milieu du climat anglais—où un froid humide vous pénètre—pour des canadiens accoutumés à des chambres bien chauffées, on a qu'à se promener pendant quelques instants dans la cour d'une de nos maisons en costume de nuit lorsqu'il nous arrive un dégel dans le mois de janvier."

C'est assez étrange, n'est-ce pas?

LE SPORT.

Un auteur français pose ces questions: "Quel est celui ou celle qui, en l'an de grâce 1894, n'aura pas joué une partie de tennis, de crocket ou de football? qui n'aura pas suivi, sur la pelouse de Bagatelle, au bois de Boulogne, une partie de ce jeu, apanage du monde élégant et riche, que l'on nomme polo? qui n'aura pas excursionné sur les belles routes de France, monté sur sa légère bicyclette, ou grimpé, muni de l'alpenstock, sur les glaciers des Alpes ou des Pyrénées? qui, enfin, n'aura pas manié l'aviron sur nos rivières ou tiré des bordées le long des côtes, à bord de quelque yacht?"

Et cet écrivain en conclut que la vie sportive existe maintenant en France: il le prouve surtout par tous les grands journaux de cette ancienne mère-patrie qui ont ouvert dans leurs colonnes une rublique spéciale, relatant journellement les matchs, les concours, les championnats.

Le sport est donc installé sur le territoire français; il a pris du temps pour s'y implanter, mais enfin il y ait. L'anglomanie, qui est en train de faire le tour du monde, est la cause que les Français s'occupent maintenant de développer leur corps plus qu'il ne l'ont jamais fait.

En pays anglo-saxon, la vie sportive est depuis longtemps entrée dans les mœurs; mais ce qui est étrange, c'est l'apathie que les Canadiens-français nourrissent en général pour le sport, malgré que nous soyons depuis si longtemps en contact incessant avec la race anglaise.

Elles sont rares nos sociétés athlétiques tant aux Etats-Unis qu'au Canada; nous n'entendons jamais parler parmi nous de championnats interscolaires comme les matchs de football, de baseball, de rowing ou de yachting auxquels prennent part les athlètes des universités américaines, le Yale, le Harvard et tant d'autres; concours qui revêtent aux yeux du yankee une importance presque aussi grande qu'une élection présidentielle. Où sont nos journaux de sport?

Nous, nous ne sommes pas un peuple de *sportmen*, quoique nous vivions parmi une nation qui a mis en vogue les sports athlétiques dans presque toutes les parties du monde et a fait renaître l'époque des jeux Olympiques.

Et si au commencement de cet article nous avons mentionné le fait qu'en France la nouvelle génération est portée vers les exercices physiques, c'était pour faire voir que si le peuple s'occupant le plus des choses de l'esprit sent la nécessité de marcher sur la trace de l'Anglais qui fait du sport par vocation, c'est qu'il a reconnu les bienfaits que procure la vie sportive.

Alors pourquoi restons-nous en arrière? Pourquoi oublions-nous qu'un esprit sain ne se trouve que dans un corps sain: *mens sana in corpore sano.*

Il faut bien l'avouer, l'éducation physique chez nous laisse à désirer.

En France, aujourd'hui, il n'est pas de collège qui n'ait sa société athlétique. Si dans tous nos établissements scolaires l'éducation phypique faisait partie du programme de l'enseignement, nous y verrions moins de figures pâles, anémiées, moins de corps rachitiques et plus d'élèves robustes, vigoureux, sinon plus de forts en thème.

Quoi! n'avons-nous pas besoin d'une grande somme de force phyeique pour entreprendre de nos jours le *struggle for life* cette âpre concurrence pour l'existence, ces efforts incessants, cette activité débordante qui nous enserre dans son torbillon pour ne nous relâcher qu'aux portes de l'éternité?... Il faut être forts pour ne pas tomber en chemin, victimes de la névrose, de l'épuisement, de la neurasthénie. Quiconque songe aux innombrables découvertes de la science est épouvanté à l'idée du trouble profond que de pareilles transformations ont apporté aux conditions de la vie. On se demande comment le système nerveux supporte le lourd surcroît d'excitation auquel il est maintenant soumis, depuis que les nouveaux horizons ouverts à tous par le génie de l'homme ont excité les ambitions et rendu le succès plus inaccessible. Le surmenage est la conséquence inévitable d'un tel état de choses.

Sur cet océan tempetueux de la vie, les constitutions faibles, les êtres débiles, comme ces vaisseaux mal construits, font souvent naufrage au premier grain qui vient les faire sursauter quelque temps sur la crête des vagues blanchissantes pour mieux les engloutir ensuite.

Sans désirer voir dans nos maisons d'éducation les sports athlétiques encouragés comme dans les lycées anglais et américains, ce qui est excessif, nous aimerions à y rencontrer un juste milieu, car il n'est pas bon d'abuser même d'une bonne chose. Par exemple, nous n'admirons pas ces concours de football auxquels participent des étudiants de deux universités rivales et qui dégénèrent en rixes sanglantes, la cause trop fréquente d'accidents fatals, comme la chose a eu lieu tout dernièrement en ce pays. Mais il est assez facile, croyons-nous, d'organiser des matchs et d'en obtenir des résultats salutaires sans mettre en danger la vie des participants.

Si le sport est utile dans un collège, il l'est aussi parmi la population d'une ville manufacturière. Le travail mécanique dans les usines et les filatures où l'air est vicié par l'agglomération humaine et les mauvaises odeurs des machines huileuses, n'est pas précisément hygiénique. Pour contrebalancer les mauvais effets d'une besogne aussi malsaine, des exercices athlétiques au grand air, comme les courses à pied, à bicyclette, le canotage ou les parties de balle anglaise sont très recommandables, et si les Canadiens des Etats-Unis organisaient des clubs athlétiques, nous ne doutons pas qu'ils obtiendraient beaucoup de succès. Des matchs interclubs entre Canadiens et Yankees seraient fort interessants.

C'est une suggestion que nous faisons là, sans prétendre vouloir dicter aucune ligne de conduite à qui que ce soit.

L'HON. M. BOWELL ACCEPTE.

A dix heures, vendredi soir, l'hon. Mackenzie Bowell fut mandé aux bâtisses du gouvernement à Ottawa, capitale du Canada, par lord Aberdeen.

La conférence dura jusqu'à onze heures.

Le gouverneur général confia à M. Bowell la tâche de former un nouveau ministère.

M. Bowell a déclaré qu'il était prêt à accepter la responsabilité.

Il a ajouté qu'il s'empresserait de consulter ses collègues et de faire réponse à son excellence.

Comme quelques ministres ne seront pas à Ottawa, avant la semaine prochaine, M. Bowell a demandé du délai. Lord Aberdeen a acquiescé.

A part sir John Carling et sir Chs. H. Tupper, tous les autres ministres sont au Canada.

M. Angers est arrivé aujourd'hui à Ottawa. Les ministres refusent de parler.

L'honorable Mackenzie Bowell est né en Angleterre le 27 décembre, 1823.

Il vint au Canada en 1833 et entra au parlement en 1867 comme député de North Hastings, Ont.

On reconnaît dans le nouvel élu un homme sage, modéré et conciliant.

M. Mackenzie Bowell est un ancien typographe.

Le *World*, de Toronto, disait que M. Haggart devrait succéder à Sir John.

"Si MM. Haggart et Foster veulent s'entendre, disait le journal du député MacLean, ils peuvent être maîtres de la situation."

Parlant de la mort de sir John l'*Electeur* se demande quelles en seront les conséquences.

A notre avis, dit-il, il devra précipiter les élections générales. Le nouveau gouvernement profitera de son changement de chef et de quelques modifications dans son personnel pour se présenter au peuple avec une enseigne nouvelle. On répudiera tous les exploits scandaleux qui ont marqué la dernière administration, et l'on formulera un programme alléchant, fut-il en contradiction ouverte avec la politique du défunt ministère.

Le confrère ajoute que ça ne prendra pas et que M. Laurier arrivera au pouvoir.

L'EXPIATION.

Joseph Truskey, l'assassin du constable Lindsay, a été pendu à Sandwich (Ontario) à 10.45 heures du matin.

De bonne heure le matin une foule de gens venus de tous côtés encombraient les abords de la prison et attendaient l'heure fixée pour l'ouverture des portes de la prison où devaient être admis seulement ceux qui avaient des cartes d'entrées.

L'échafaud était prêt et dans l'intérieur de la prison on faisait les derniers préparatifs en silence.

Un peu avant dix heures, le shérif suivi du ministre et du bourreau Radcliffe, entrait dans la cellule du condamné.

Truskey était fraîchement rasé et fit un gracieux accueil aux trois visiteurs.

Le bourreau s'approcha alors de Truskey et lui emprisonna les poignets dans une ceinture de cuir qu'il boucla fortement à la taille du condamné.

Le ministre lui adressa quelques paroles de consolation et l'on se mit en marche pour se rendre à l'échafaud. Le ministre, pendant ce temps, récitait des prières à voix haute.

Truskey, très pâle, mais ferme et résolue, se plaça sur l'échafaud sans contrainte. Le bourreau rabattit le voile, ajusta le nœud coulant et fit tomber le contre-poids. Le corps de Truskey fut violemment ramené en l'air et après quelques convulsions, il devint immobile et raide.

La mère et le frère de Truskey lui ont rendu visite la veille. L'entrevue a été déchirante.

Mme Truskey a perdu connaissance et il a fallu la porter hors de la cellule du condamné.

Le crime que Truskey vient d'expier sur l'échafaud a été commis le 3 mai dernier.

Il avait cette nuit-là assassiné par vengeance le constable Lindsay, de Comber.

Lors de son arrestation Truskey a essayé de se suicider en se tirant un coup de revolver dans la poitrine. Il a fait appel de la sentence qui le condamnait à mort, mais vainement. Son avocat prétendait qu'il était épileptique.

Le *Petit Almanach Populaire*, par Jean des Erables, que vient de publier la "Maison de la Bonne Presse," est sans contredit un des meilleurs almanachs de l'année. On y trouve: Le calendrier pour 1895, l'étude hautement appréciée du Docteur X., sur l'*Abus des Alcools*, des farces et des anecdotes, et un grand nombre d'illustrations. Son bas prix le met à la portée de toutes les bourses: Un exemplaire, 5 centins; 30 exemplaires, $1 00; 100 exemplaires, $3 00. Vendu au profit de *La Croix du Canada*. Le *Grand Almanach Populaire*, 1 copie, 10 centins; 15 copies, $1.00; 100 copies $6 00 Adresse: 33 St Gabriel, Montréal.

Waterproof collars and cuffs that you can clean yourself by simply wiping off with a wet sponge. The genuine look exactly like linen and every piece is marked this way:

TRADE CELLULOID MARK.

They are made by covering a linen collar or cuff with "celluloid," and use the *only* waterproof goods made with an interlining, and the only goods that can stand the wear and give perfect satisfaction. Never wilt and not effected by moisture. Try them and you will never regret

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an. $1.00
Six mois. 50
Trois mois. 25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.
67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter

LOWELL, 20 DEC. 1894.

L'Epidémie du Crime.

Il paraitrait que l'assassinat de Catherine Ging, cette modiste de Minneapolis dont la beauté était si merveilleuse, a été suggéré par la lecture des romans de Harry Howard Holmes, l'auteur de tant de récits de vols au détriment des compagnies d'assurances.

C'est une preuve tout à fait récente que la manie de l'imitation, même dans les pires choses existe.

Le Dr Forbes Winslow, qui est peut être la plus grande autorité sur ce sujet, a écrit tout dernièrement les lignes suivantes :

"La manie de l'imitation est si forte que certaines classes d'individus ne peuvent y résister ; cependant, on rencontre souvent ces gens-là hors des asiles d'alinés, l'endroit qui leur convient pour tant le mieux. Je fais allusion aux personnes considérées inoffensives, mais dont l'esprit est faible ; elles ont ordinairement de quinze ou trente ans, elles sont très nerveuses, n'ont rien pour occu er leur esprit, et elles passent leur temps à songer aux crimes qui sont journellement commis dans toutes les parties du monde. Les causes célèbres sont leur marotte. La jurisprudence est épidémique ; ce habitués de cours d'assises finissent ordinairement par y trouver leur place parmi les inculpés. Il n'y a pas que l'enfant qui cherche à imiter ; l'adulte a cet instinct Oxford, qui fut acquitté d'avoir attenté à la vie de la reine Victoria en 1844 parce qu'il n'avait pas toute sa raison, a eu immédiatement un imitateur.

"On rapporte qu'un meurtrier acheta un revolver d'un armurier, afin d'assassiner un homme du nom de Bickwett. Cet homme fut arrêté, ce qui donna lieu à un procès retentissant. Ce qui est étrange, c'est que cet attentat fut suivi d'un autre tout à fait semblable ! Puis plusieurs individus se rendirent chez ce même armurier pour y acheter des revolvers, afin de s'en servir, disaient-ils, comme Bickwett et celui qui avait suivi son exemple.

"Les meurtres horribles perpétrés par Mde de Brinvilliers en France peuvent être oubliés, mais ce qui est arrivé à cette époque est instructif. Pendant le procès, Paris fut dans un état d'excitation indescriptible, on n'y parlait plus que de la célèbre empoisonneuse ; tous les détails des crimes abominables commis par cette femme étaient pour ainsi dire dévorés avec la plus grande avidité. Quel a été le résultat de cet exemple funeste ? Celui-ci : pendant deux ans les prisons de France regorgèrent de prisonniers accusés de tentatives d'empoisonnement, tout comme la Brinvilliers. Pendant deux ans cette manie effrayante subsista ; je puis donner des centaines de preuves de cet avancé."

Le principal remède, suivant nous, pour guérir ceux qui sont atteints de cette affection-là, c'est de les placer dans une maison de santé ou de leur fermer la porte des palais de justice, si vraiment la chose est possible. Les récits des journaux ne sont rien comparés à l'influence des cours d'assises.

Mercier et Thompson.

L Hon. M. Laurier, le chef libéral du Canada, a prononcé les paroles suivantes ces jours-ci devant les membres du Club Mercier de Montréal :

Votre club porte le nom d'un homme illustre et vous devez tous chérir sa mémoire.

L'œuvre accomplie par l'hon. M. Mercier est immense et plusieurs de ses importants travaux immortaliseront son nom.

Sans doute, ce grand politicien a pu commettre des fautes, mais que celui qui n'est pas coupable lui lance la première pierre.

Cet homme a été ignominieusement calomnié par des adversaires acharnés et brutalement insulté jusque sur son lit de mort.

Le peuple de la province de Québec ne pourra jamais oublier le grand amour qu'il a toujours eu pour lui.

Durant sa vie, les hommes politiques qu'il a toujours combattus avec la plus grande énergie tremblaient devant lui, et ils ont profité du moment où la mort impitoyable l'avait couché dans son cercueil pour venir lui jeter de la boue à la figure et le provoquer comme des lâches.

Nous, les libéraux, n'imitons point cet exemple et donnons à nos adversaires politiques, les conservateurs, une grande leçon de charité.

Aujourd'hui, un autre grand politicien vient de descendre dans la tombe et tout le parti conservateur en deuil pleure la mort de son illustre chef. En effet, les dépêches de Londres nous ont appris aujourd'hui la mort de sir John Thompson, qui commandait aux destinées du parti au pouvoir dans la Puissance du Canada.

En face de cet évènement pénible et lamentable nous devons faire taire nos sentiments politiques. Sir John Thompson est mort et son âme est devant Dieu, qui doit le juger suivant ses mérites.

Lorsque deux adversaires ont lutté ensemble plusieurs années durant, il s'établit entre eux des liens indicibles de sympathie et de profonde amitié. J'ai lutté pendant quatre ans contre sir John Thompson. Nous avons échangé ensemble de rudes coups, qui me font regretter sa valeur et pleurer sur sa tombe C'était un vaillant soldat, armé de courage et de patriotisme. Né protestant, il s'est fait par conviction catholique, montrant par là qu'il était au-dessus de toute considération humaine.

Par respect pour la mémoire de l'homme d'etat dont nous déplorons la mort prématurée, je ne traiterai point ce soir des questions politiques.

Je serais obligé de mêler son nom à cette discussion et chez les libéraux nous n'avons point l'habitude d'attaquer des adversaires politiques dont la tombe n'est point fermée et qui ne sont point encore descendus dans la terre pour y dormir leur dernier sommeil.

Sir John Thompson a toujours été mon adversaire prononcé, mais toujours aussi il a été mon ami estimé.

Je respecterai sa mémoire et je ne tiendrai point, le jour même de sa mort, le langage des adversaires de l'hon. M. Mercier, dans une circonstance aussi douloureuse.

Je termine donc en mêlant publiquement mes larmes de regret à celles que tout le peuple canadien doit verser ce soir sur la tombe du grand homme d'Etat dont nous déplorons tous la perte.

ALBUM.

Celui qui méprise la foi de ses ancêtres, la vraie foi, s'endort presque toujours dans les bras de l'athéisme, et s'il retrouve plus tard le bien précieux qu'il a perdu, ce ne sera grâce qu'à une vertu qui n'a de nom qu'au ciel, la miséricorde.

***

S'il faut à tout prix une religion pour proteger les intérêts de la morale, je vous le demande, pourquoi la religion romaine ne vaudrait elle pas autant et plus que celle que nous enseignent certains charlatans dans leurs petites chaires ambulantes.

***

Nous n'avons qu'à ouvrir l'histoire pour constater que la religion catholique possède pour ainsi dire le monopole de la vertu et de l'héroïsme.

***

Comment peut-on comprendre que celui qui avouait son ignorance hier, soit aujourd'hui si éclairé, si illuminé par le feu du Ciel, qu'il puisse interpréter les Saintes Ecritures en sens contraire des philosophes chrétiens qui ont blanchi sous le poids du travail et de la saine réflexion.

***

Il est réellement triste de constater tous les jours que de si pâles étoiles essayent à éclairer le soleil le plus brûlant, la vraie Eglise.

***

L'orgueil est un nuage si épais, si hideux qu'il enveloppe quelquefois sans miséricorde de belles intelligences.

***

Les novateurs de doctrines, essayant de démolir les œuvres de nos philosophes chrétiens, me font l'effet d'humbles moineaux se mettant à la poursuite d'aigles dont ils ne pourront jamais atteindre les hauteurs.

***

Si la prétention conduit invariablement à la sottise, il n'y a pas de cas où elle donne plus de preuves de son savoir-faire que dans les circonstances auquelles je fais allusion.

***

L'ignorance, comme le hibou, a peur de la lumière et ne se plait que dans les ténèbres.

***

Celui qui est sourd à l'enseignement qui, comme un phare lumineux, le guide vers son but suprême, nous pouvons le proclamer ami de l'ignorance sans craindre de le blesser.

***

Comment se fait-il que l'ignorance, se riant de l'infaillibilité des papes, se croit infaillible elle-même dans les versions qu'elle nous donne au coin des rues suivant les caprices de son imagination.

***

Quand on voit une pléiade d'hommes éminents qui, par leurs vertus et leur science, ont éclairé tous les siècles au nom de l'Eglise romaine, ne pouvons-nous pas nous demander quelle influence peuvent avoir ces nouveaux venus à une époque où le Christianisme va partout son chemin civilisant le monde entier.

***

Les arguments des novateurs dont il s'agit sont si faibles que toutes les fois qu'il m'a été donné d'entendre ces bonnes gens, plus à plaindre qu'à blâmer, parler des bienfaits de leurs associations, il m'a semblé voir en eux de pauvres naïfs vouloir substituer la chandelle à l'électricité, dans le but de multiplier le progrès, et, encore une fois, je les trouve plus à plaindre qu'à blâmer.

L. A. B.

De l'Ouvrage ou du Pain.

Voilà le cri de mille ouvriers qui ont assiégé l'hôtel de ville à Montréal l'autre jour.

On viendra encore nous parler de la prospérité du Canada ; on viendra verser des larmes sur le sort de ces pauvres émigrés Canadiens ; on nous prônera le rapatriement à outrance.

Malgré la crise qui a sévi en ce pays, des scènes comme celle dont la métropole du Canada vient d'être le théâtre ne se sont pas encore produites à notre connaissance depuis le commencement de la saison rigoureuse.

Avant de tenter de nous faire retourner sur le sol natal, nous conseillons au *Courrier de St Hyacinthe* et aux autres journaux qui sont en faveur du rapatriement de voir à ce que la population qui habite aujourd'hui le Canada ne meure pas de faim. Cela devient ridicule à la fin de toujours mettre la charrue devant les bœufs.

Voici le récit de la scène dont nous parlons et que nous découpons d'un journal de Montréal ; on y verra que nous n'exagérons rien :

Au temps de la misère romaine, on demandait du pain et des jeux. Ici on ne demande que du pain, c'est-à-dire de l'ouvrage pour en gagner.

Il fallait être à l'hôtel-de-ville, ce matin, pour voir une immense procession d'ouvriers venant demander du travail. Ils étaient plus d'un mille, et on assiste à ce spectacle poignant à l'heure où des douzaines de politiciens parcourent le pays en tous sens pour chanter les bienfaits de la Protection et dire aux populations que nous sommes le peuple le plus heureux et le plus prospère de la terre.

Ils se sont massés un peu partout, mais particulièrement dans les couloirs du deuxième étage, où M. Gaudias Ouimet, tribun ouvrier, leur adressa la parole. Il leur exposa qu'il valait mieux s'adresser à M. Préfontaine qu'à M le maire, parce que, dit il, c'est M. Préfontaine qui nous donnera satisfaction. On veut savoir si nous aurons de l'ouvrage ; on nous en a promis et nous ne voulons pas être blagués.

On a tous besoin d'ouvrage, crient quelques voix et la foule de crier oui ! oui ! oui ! et d'applaudir M. Ouimet.

Après un moment d'attente, on se rend auprès de M. Préfontaine, au département de la voirie, et celui-ci entr'ouvre la porte en disant : Qu'est-ce que c'est ?

On l'informe que tous ces pauvres gens veulent de l'ouvrage et M. Préfontaine explique alors la situation.

M. Préfontaine leur parla tranquillement, froidement, mais cela n'empêcha pas qu'il fut interrompu à maintes reprises.

Les uns criaient ! "On veut du pain", "on veut de l'ouvrage".

Les autres : "Attendez aux élections, nous aurons notre tour."

Quelqu'un cria même, aux applaudissements de toute la foule : "S'ils ne nous donnent pas d'ouvrage nous en trouverons nous-mêmes. On défoncera. C'est du pain qu'il nous faut."

La Ferme Modele des Trappistes.

La maison d'Oka, à quelque distance de Montréal, où d'humbles religieux coulent une vie si utilement partagée entre la prière et le travail, fut fondée il y a 14 ans par des moines venant de Bellefontaine, en Vendée.

Lee progrès de leur établissement tiennent du prodige.

Leur domaine, 1,000 arpents en superficie, était, au debut, couvert de bois et de broussailles. Le sol en était pierreux, d'une nature généralement ingrate et, en contemplant la ferme modèle qui a surgi dans ce désert en si peu de temps, on est émerveillé de voir à quels étonnants résultats peuvent conduire la persévérance et l'assiduité au travail, secondées par les bénédictions du Ciel.

L'exploitation comprend aujourd'hui 250 arpents en grande culture ; 35 arpents en verge, jardin et pépinière. La culture des plantes racines couvrait cette année 15½ arpents, à part 8 arpents mis en pommes de terre.

On a cultivé 21 arpents en blé-d'inde pour être mis dans un silo, qui mesure 18,500 pieds cubes et peut contenir 350 tonnes de fourrage. On se propose de l'agrandir l'an prochain.

L'été dernier, il a été semé 17 arpents en fourrage vert, trèfle et lentille, pour être donnés aux animaux.

On a semé 15 arpents en chou moëllier, dont le rendement a été de 180 tonnes.

La quantité de foin moissonnée, cet été, fut de 40,000 bottes !

Les constructions de la ferme sont au niveau du progrès général qu'on y constate.

Le bétail est représenté par 125 têtes de la race bovine, dont 100 vaches laitières. On emploie 26 chevaux et la moyenne des porcs est de 300. La basse-cour compte 200 volailles.

Avec la pierre enlevée des champs, depuis le commencement des défrichements, on a construit 75 arpents de clôture mesurant 4½ pieds de hauteur sur une largeur de 5 pieds à la base.

La superficie arable continue à s'agrandir et 40 arpents de terre neuve sont préparés pour une première sémence le printemps prochain.

Le moulin à farine construit par les Trappistes rend service à tout le pays environnant. Les cultivateurs y apportent leurs grains de tous côtés. Un cours d'eau, qui traverse la propriété, le fait mouvoir.

Le monastère actuel est une solide construction en pierre, dont les dimensions et la sévère apparence invitent de loin au recueillement et à la méditation.

C'est la troisième résidence que ces bons religieux occupent.

Leur première était une simple bicoque en bois. La seconde, plus sérieusement construite, sert actuellement à l'école d'arboriculture. On y voit, dans la cave, 15,000 fagots de tiges d'arbres fruitiers de toutes variétés, qui sont rangés et classés dans un ordre admirable. Ces jeunes plants mesurent de 3 à 9 pieds de hauteur. Ils ont été tirés de la pépinière des Trappistes et seront expédiés en tous sens, au printemps, pour être plantés.

Les religieux sont au nombre d'une centaine. Ils appartiennent à tous les pays et se recrutent dans tous les rangs de la société et dans tous les âges.

LOUIS FRECHETTE

Invite a Donne une Conference.

Fall River, 17 déc. — Hier après-midi un comité des citoyens Canadiens-français de cette ville s'est réuni sous la présidence de M. l'avocat H. A. Dubuque, au bureau de ce dernier.

Le docteur V. St Germain agissait comme secrétaire.

Il a été proposé par le docteur P. A. A. Collet et appuyé par plusieurs autres membres du comité que M. Louis Fréchette soit invité à venir donner une conference à Fall River, au mois de février prochain.

Cette motion a été adoptée à l'unanimité.

Le docteur St Germain a été chargé, comme secrétaire, d'inviter M. Fréchette, au nom des Canadiens de Fall River.

Une visite de M. Fréchette dans notre colonie canadienne sera accueillie avec enthousiasme et nul doute que des milliers d'auditeurs accourraient pour l'entendre.

Les Canadiens sont fiers de leurs gloires nationales et savent le prouver aussi bien aux Etats-Unis qu'au Canada, lorsque l'occasion s'en présente.

UN JEUNE VOLEUR.

Joseph Dube, Age de 14 Ans, Pince par la Police.

Lawrence, 17 déc—L'épicerie de Charles D. Lewis à Methuen a été visité deux fois par des voleurs la semaine dernière. La première effraction a été pratiquée jeudi dans la nuit et la seconde samedi dans la nuit, mais cette fois-ci la police a recueilli l'un des voleurs qui n'était autre que le jeune Joseph Dubé, âgé de quatorze ans, dont les parents demeurent dans le Washington Block, au-dessus du magasin de M. Sayer.

Le précoce malfaiteur prétend qu'un autre garçon à peu près de son âge était son complice. La police recherche ce deuxième voleur dont elle connaît le nom.

AMOUR ET JALOUSIE.

DES SCENES PARMI LA POPULATION NEGRE.

Un Innocent Pris Pour le Veritable Coupable.

Lawrence, 17 déc.—L'accord ne règne pas beaucoup de ce temps-ci parmi les nègres de cette ville, et des scandales sont à la veille d'éclater. Il y a quelques mois, une négresse surprit son époux en tête-à-tête avec une autre femme du plus pur ébène et elle fit une scène en poursuivant sa rivale pour lui faire un mauvais parti. Grâce à son agileté, la femme coupable réussit à s'échapper sans avoir été atteinte par la négresse rendue folle par la jalousie.

On rapporte aussi qu'un noir, qui avait un emploi dans un muséum de cette ville, a dû chercher une autre position, à cause de l'influence que certaines danseuses prenaient sur lui, ce qui excita l'ire de sa tendre moitié.

Une autre scène s'est passée au bal que les nègres de Lawrence ont donné la semaine dernière.

Pendant une danse, l'un des nègres présents apprit avec stupéfaction et colère que sa tendre moitié s'amusait un peu trop avec un vieux garçon nègre qui est en renom pour faire des mamours aux dames.

Le mari résolut de se venger. Celui qui lui avait ravi l'affection de sa femme était chargé de la table des rafraichissements et il y vendait autre chose que des liqueurs douces. L'occasion était bonne pour le faire pincer par la police.

Mais tandis que le mari allait chercher les gendarmes, le vieux garçon était averti de ce qui se passait et il prenait la poudre d'escampette, se faisant remplacer sous un prétexte quelconque par l'ami le plus cher du mari en colère et qui ignorait tout à fait ce qui se passait.

La police arriva et grande fut la stupéfaction du mari en s'apercevant que c'était son meilleur ami qu'il venait de jeter ainsi dans la gueule du loup, autrement dit la police.

Mais il était trop tard pour éviter la catastrophe. Le résultat : le mari se donne des coups de pied, l'innocent qui fut pincé à la place du coupable jure qu'il se vengera de l'auteur de tout le mal, tandis que le vieux garçon se félicite d'avoir joué ce bon tour à l'époux de la jolie négresse qui ne dédaigne pas de passer de charmants quarts d'heure en sa compagnie.

UN BAIN FROID.

Wilfrid Cyr s'Enfonce sous la Glace.

Lawrence, 17 dec—Cinq jeunes gens ont failli se noyer ces jours-ci sur la rivière Merrimack près du quai de Lpates.

La température douce que nous avons depuis quelque temps avait fort diminué l'épaisseur de la couche de glace qui la nuit s'était formée en cet endroit.

Vers les onze heures et demie de l'avant-midi, Wilfred Cyr, un garçon de 16 ans, arriva sur la plage en compagnie de quatre jeunes amis, et sans hésiter il s'aventura sur la mince couche de glace qui se brisa sous ses pieds lorsqu'il fut rendu à une certaine distance de la rive.

Ses compagnons, Stephen Hayes, William Doucet, John Hart et Patrick McEnney voulurent aller au secours du jeune Cyr, mais la glace ne put supporter un tel poids et tous quatre prirent un plongeon dans l'eau glacée.

Heureusement que plusieurs hommes furent témoins de l'accident et ils accoururent au secours des infortunés garçons qui luttaient désespérément contre le courant.

Les souveteurs se procurèrent de grosses cordes qui furent lancées à ceux qui se noyaient, et de cette manière ils furent sauvés.

Plusieurs avaient été grièvement blessés par la glace. Quand les cinq garçons, trempés comme des chiens qu'on jette à l'eau, s'en retournèrent à la demeure de leurs parents en se promettant bien de ne plus courir de tels risques, ils étaient de beaucoup plus sages et prudents que quelques minutes auparavant.

MORT DE LA VICTIME.

Maud Brewer sera Accusee de Meurtre.

Lynn, Mass., 15 déc—Gideon W. Lattimer, le jeune homme que Maud Brewer avait blessé dans la demeure de ses parents, jeudi matin, parce qu'il voulait cesser toute relation avec elle, est mort à l'hôpital vers les neuf heures et demie, ce soir.

Il avait commencé à faiblir rapidement cette après-midi, et à quatre heures, le chef de police Wells, accompagné du greffier de la cour et d'un agent de police, alla prendre sa déposition *ante mortem*.

La balle qui a causé la mort passa directement à travers l'un des rognons, et l'infortuné jeune homme mourut d'épuisement. Il ne souffrit que très peu.

Le crime fut apparemment prémédité, car Mlle Brewer rappela son amant au moment où il allait quitter sa chambre et elle s'empara du revolver qui se trouvait sur une commode, puis elle tira sur le jeune homme à bout portant, et comme il cherchait à s'echapper, elle lui tira deux autres balles.

C'est le premier meurtre commis à Lynn depuis environ huit ans.

L'Histoire d'un Commis-Voyageur.

"Un matin, dit-il, j'arrivai à Lowell, ma ville natale, après une assez longue tournée d'affaires à travers la Nouvelle-Angleterre. En me rendant chez moi, je m'arrêtai à un magasin de cigares pour y renouveler ma provision du jour. Pendant que le commis cherchait la monnaie d'un billet de $5 que je venais de lui donner, je jetai un regard sur la rue et, à ma grande surprise j'aperçus dans la première voiture qui suivait un corbillard mon père et mon frère. La voiture suivante était occupée par deux de mes cousins ; dans une troisième se trouvait mon patron et son caissier. En un mot toute ma famille et tous mes amis étaient réunis dans ce convoi funèbre.

"Passablement intrigué, je n'eus pas plutôt reçu mon argent que je sortis et sautai dans la première voiture de louage que je rencontrai, disant au cocher de prendre la file du cortège.

"Mais tout cela avait demandé un certain temps et quand nous arrivâmes au cimetière, la bière était descendue déjà dans la fosse et mon patron, orateur que son talent avait rendu très populaire dans notre ville, adressait ses derniers adieux au défunt. Le visage caché dans le grand col de mon paletot de voyage, que j'avais relevé à cause du froid, j'eus m'approcher du groupe sans être remarqué. L'orateur était en verve ce jour-là ; son éloquence était si vibrante, sa voix si émue que bientôt il nous arracha des larmes, à moi plus peut-être qu'aux autres, parce que je suis d'un naturel impressionable et que d'ailleurs l'énervement d'une mauvaise nuit passée en wagon m'avait prédisposé à la sensiblerie. "Adieu, s'écria mon patron en manière de péroraison, jamais plus nous n'étreindrons cette main loyale, jamais plus nous ne verrons s'épanouir sur tes lèvres ce sourire charmant qui te faisait un ami de tout homme à qui tu parlais, encore une fois, adieu, Pit Williams !"

—"Pit Williams !" m'écriai-je en fendant violemment la foule pour me rapprocher de l'orateur. "Pit Williams ! mais me voici !"

"A ces mots, à cette vue, des cris d'effroi s'échappèrent de toutes les poitrines et chacun se mit à fuir en donnant des signes de la plus grande terreur. En un clin d'œil, je me trouvais seul sur les bords de cette fosse. Le fossoyeur lui-même, moins philosophe que ceux d'Hamlet, s'était enfui emportant sa pelle !

"Il n'y avait donc pas à en douter, on me prenait pour un revenant et je venais d'assister à mes propres funérailles sans le savoir ; j'avais même pleuré comme un veau sur mon propre trépas ! Suis-je bien mort ou encore au nombre des vivants ? Pendant que je me livrais à ces sombres réflexions, quelques-uns de mes amis, des plus braves, s'étaient rapprochés pour parlementer prudemment à distance. Lorsqu'on se fut assuré que je n'étais pas un revenant, on m'entoura et les explications commencèrent.

"J'avais écrit à mon père que j'arriverais par le train de 10 heures ; mais une affaire m'ayant retenu deux jours de plus à la ville où je me trouvais, je n'étais parti que le surlendemain. Cependant le convoi que je devais prendre avait été mis en pièces en chemin, et mon père, accouru sur les lieux à la première nouvelle de la catastrophe, avait cru reconnaître son fils au nombre des victimes écrabouillées et à demi calcinées qu'on avait retirées de sous les débris. Il avait fait transporter le corps chez lui et, le lendemain, on avait procédé à l'inhumation. Voilà comment il me fut donné d'assister à mes propres obsèques et, chose que je ne me pardonnerai jamais, comment je versai des larmes en entendant mon oraison funèbre."

Ecole de Coupe

AVIS AUX DAMES. — Merveille dans la coupe des robes. Pas d'ajustage avec ce système si perfectionné. Heures : de 9 hrs. a. m. à midi, de 1 à 6 et de 7 à 9 p. m. Venez faire une visite au No. 448 Merrimack St.

Mlle H. DAVID.

Grande réduction cette semaine dans les chapeaux au No. 448 rue Merrimack.

M. C. BROUILLETTE.

Nouvelles du Canada.

QUEBEC.

INCENDIE DÉSASTREUX.

—Le magasin de fourrures de M. Wheeler, rue Saint Jean, a été complètement détruit par le feu, vers une heure de l'après-midi.

Les pertes sont de $10,000 et les assurances de $2,000.

UN FOU FURIEUX.

—Le Dr Vallée faisait sa tournée habituelle dans les salles de l'asile de Beauport, samedi après-midi, vers trois heures, quand, soudain, il fut assailli par un fou furieux.

On fait actuellement subir plusieurs améliorations hygiéniques à cette maison et des plombiers sont occupés à poser des tuyaux à eau.

Or, ce fou dangereux trouvant à la portée de sa main un long bout de tuyau de plomb, s'en empara et le faisant tournoyer en l'air, en frappa le Dr Vallée avec une force terrible à la tête. Heureusement un gardien se trouvait près de là ; celui-ci pu faire dévier le coup. Le Dr Vallée n'en a pas moins été atteint au côté droit de la tête ; la blessure est très sérieuse et l'on dit même que la vie du médecin est en danger.

—Québec permettra l'érection d'un monument au général Montgomery.

—Les nobles paroles de M. Laurier à l'adresse de Sir John Thompson font le sujet d'élogieux commentaires.

—M. Bowell, dit le *Free Press*, trouvera sa position un lit d'épines et jusqu'à ce qu'on fasse appel au peuple, son sort ne sera pas à envier.

—Sir Charles Tupper a 73 ans ; sir John MacDonald avait 76 ans, quand il a fait les élections générales de 1891.

M. Gladstone avait plus de 80 ans, quand il a fait la mémorable campagne de 1892, et qu'il est redevenu le premier ministre de l'empire britannique.

MONTREAL,

VICTIME DU WHISKEY.

—Quelques minutes après minuit, dimanche, M. Senécal, demeurant au No. 72 rue St Pierre, coin St Antoine, à St Henri, entendit des gémissements qui paraissaient venir de la cour située en arrière de sa résidence.

Il descendit en toute hâte afin de savoir ce qui en était, et, y trouva un jeune homme couché mort-ivre, et faisant entendre des râlements précurseurs de la mort.

M. Senécal s'empressa d'avertir la police de St Henri.

Le sous-chef et un constable se rendirent immédiatement sur les lieux et transportèrent le malheureux à la station.

Le chef Massy envoya chercher le Dr Bernard, mais l'infortuné jeune homme expira avant l'arrivée du médecin.

A la station, le défunt a été reconnu. Il se nommait Albert Bélair, et demeurait au No. 80, rue Ste Elizabeth, St Henri.

Il était âgé de 17 ans. Depuis deux ans il faisait un usage excessif de boisson.

Près de lui, dans la cour de M. Senécal, on a trouvé une bouteille au quart remplie de whiskey.

Bélair ne travaillait pas depuis quatre mois et passait son temps à s'enivrer.

Le père du défunt est chapelier à St Henri.

Une enquête a eu lieu.

Le jury a rendu un verdict de "mort suffoqué par une indigestion causée par l'abus des liqueurs fortes."

GROS PROCÈS.

—L'on a commencé l'argument au merite dans la cause de Meloche vs Simpson. Il s'agit de la propriété de l'île Dorval et des îles avoisinantes situées en haut de Lachine, dont Meloche se prétend propriétaire en vertu d'une substitution. Ces îles ont aujourd'hui une valeur considérable. M. D. Girouard C. R., représente le demandeur et M. Fleet, le défendeur avec M.C.A. Geoffrion, C.R, comme conseil. L'hon. juge Doherty préside le tribunal.

GÉNÉROSITÉ.

—Trois cent quarante petits vendeurs et vendeuses de journaux se sont rendus samedi soir aux magasins de M. S. Carsley, où suivant sa coutume, le grand marchand de nouveautés leur distribuaient leurs étrennes.

Ils ont reçu chacun une chemise un caleçon, une cravatte et une paire de bas.

Il s'en est présenté 140 de plus que l'an dernier.

M. Carsley voit là une preuve de l'augmentation de la misère à Montréal.

LE POISON.

—Salomée Chevalier Laurin, maîtresse d'une maison de prostitution, de la rue Ste Elizabeth, est morte hier soir à cinq heures.

Depuis plusieurs années, Salomée Laurin se tenait constamment sous l'influence de la morphine.

La défunte a avoué plusieurs fois qu'elle prenait ce narcotique afin d'abréger ses jours.

Depuis quelque temps elle avait eu des querelles fréquentes avec un ancien amoureux. Même, ces jours derniers, elle prit un mandat d'arrestation contre lui, mais l'affaire n'a pas eu de suite.

Hier après-midi, vers une heure, Salomée Laurin a quitté sa résidence et elle paraissait être en excellente santé.

Tout à coup elle se sentit indisposée et entra au No. 58 rue Ste Elizabeth, où elle expira quelques heures plus tard, tuée par la morphine dont, peu d'heures auparavant, elle avait absorbé une forte dose.

Le capitaine Leggatt, de la caserne No. 4, a été averti aussitôt et il a envoyé le corps à la morgue.

On a trouvé $300 cachés dans les bas de la defunte. Elle était âgée de 51 ans.

OTTAWA,

PETITES NOTES.

— Ottawa aura son carnaval.

—Le fonds pour la famille de Sir John se monte à $10,000.

—Le *World* dit que M. Foster prendra le portefeuille du Commerce.

—M. Bowell a résolu de rester au Sénat. On dit que M. Foster sera leader aux Communes.

—Le choix de M. Bowell comme chef du gouvernement est un argument pour l'abolition du Sénat, dit le *Mail*.

—Le *Courrier du Canada* et les castors se prononcent pour sir Charles Tupper, comme futur chef du gouvernement.

—On dit que M Girouard, député de Jacques-Cartier, a des chances d'obtenir le portefeuille de ministre de la justice.

—On va chanter deux messes pour Sir John, à Ottawa, l'une à la basilique, l'autre à St Joseph. C'est le gouvernement qui a commandé la chose.

—Il est question de l'entrée de l'honorable M. Chapleau dans le nouveau ministère, dit le *Quotidien*.

Ce serait un élément de force désirable pour la nouvelle organisation.

M. Chapleau serait une puissance pour les prochaines élections générales.

On parle aussi de sir Hector Langevin, comme devant être appelé dans le cabinet.

WHITE ACQUITTÉ.

—John White que l'on accusait d'avoir mis le feu à la fonderie Victoria où il travaillait a été acquitté. White est aussi accusé d'avoir mis le feu aux scieries de Booths

LA SITUATION.

—Rien de nouveau dans le monde politique.

M. Bowell est toujours en train de former un cabinet.

M. Chapleau se réserve pour les grandes luttes. On ne saurait s'en passer.

Sans lui, le district de Montréal serait livré aux ambitions particulières.

On se ralliera autour de lui, au jour du combat.

Clarke Wallace et M. Haggart se tiennent à l'écart et jouent au frondeur.

Le grand prêtre des orangistes n'aime pas se voir detrôner.

Cela ne durera pas. Tous les récalcitrants feront le possible et l'impossible pour rester dans la bergerie.

On montre les grosses dents pour avoir plus, mais on se contentera du moins.

Quelles que soient les ficelles et les combinaisons, demain ou après-demain nous connaîtrons nos gouvernants.

JOLIETTE,

UNE JOLIE VILLE.

—Il y a 71 ans, dit la *Gazette de Joliette*, que le premier arbre a été abattu à l'endroit où se trouve notre ville aujourd'hui. C'est au mois de décembre 1823, sous l'habile direction de feu l'hon. B. Joliette, que commencèrent les premiers défrichements du sol sur lequel devait, plus tard, s'asseoir cette jolie et souriante petite ville à laquelle on a donné le nom de son dévoué fondateur, "Joliette."

LA COUPE DU BOIS.

—Le Dr Olivier, de St Alphonse, comté de Joliette, dit que depuis le commencement de la coupe du bois, les accidents ont été très nombreux dans les chantiers au nord de Joliette.

Le docteur dit que pour sa part il a été appelé onze fois auprès de bûcherons qui s'étaient blessés.

La dernière victime est Joseph Arbour, de Ste Béatrice.

Il s'est fait complètement enlever le cuir chevelu par la chute d'une énorme branche de merisier. Le docteur croit qu'Arbour survivra à cet accident, mais il n'aura plus jamais de cheveux.

—Quelques politiciens d'Ontario se réjouissent du choix de M. Bowell, comme premier ministre. Ils déclarent que le pays a été assez longtemps gouverne par les Provinces Maritimes.

Ils disent que les Tupper, père et fils, et sir John ont assez longtemps fait la pluie et le beau temps à la Capitale. A notre tour, nous demanderons quand la Province de Québec aura-t elle un des siens a la tête du ministère ?

STRATHROY,

UNE FABRIQUE DÉTRUITE.

—Un incendie dont on ne peut trop préciser l'origine, s'est déclaré vers neuf heures du soir, dans la fabrique de tapis de M. D. McCallum, rue Front. Les pertes son considérables.

ST JEAN, Terreneuve,

A TERRENEUVE.

—Un câblegramme reçu en cette ville annonce que la maison Prowse, Hall et Morris dont la faillite a en partie été cause de la crise financiere à Terreneuve est solvable.

Cette nouvelle a créé une impression très favorable dans les cercles financiers. L'Angleterre offre de l'aide à Terreneuve à condition que la législature accorde la permission à une commission royale anglaise de faire une enquête sur la position financiere de l'île. On dit que le premier ministre Greene a rejeté cette proposition.

TORONTO,

LES BOODLERS DE TORONTO.

—L'enquête sur les accusations de boodlage portées contre certains échevins peut se prolonger indefinivement.

Le dernier témoin sera eutendu cette semaine.

L'examen des livres de la compagnie d'éclairage électrique Edison a révélé bien des irrégularités.

Les coupables se tiennent, dit-on, prudemment à l'écart.

ARME D'UN REVOLVER

Un Malfaiteur Voulait le Sac d'Argent.

Lawrence, 17 déc. — Frank Gesing, qui est à l'emploi du boulanger Remmes de South Lawrence, a été la victime d'une tentative de vol ces jours-ci sur la route entre Andover et Ballardvale.

Deux hommes qu'il rencontra en chemin lui demandèrent un gateau qu'ils désiraient acheter. Gesing, afin de se procurer le gateau, débarqua de sa voiture, et l'un des deux hommes lui donna dix sous en échange pour la pâtisserie Gesing sortit alors un sac rempli d'argent, afin de remettre à l'acheteur la monnaie de sa pièce, soit deux sous.

En apercevant le sac d'argent, l'un des maraudeurs sortit de sa poche un revolver de gros calibre et le pointant sur Gesing, il lui dit que c'était l'argent qu'il désirait.

Gesing remit vivement le sac dans sa poche et il porta un violent coup de poing en pleine figure au malfaiteur qui tomba à la renverse. Gesing sauta aussitôt dans sa voiture, et fouettant sa bête, il s'éloigna à une allure rapide avant que le voleur qui tenait le revolver eût eu le temps de se relever.

Gesing dit qu'il reconnaîtra les deux maraudeurs si jamais il tombe de nouveau en leur présence.

DEBS ET CONSORTS

Iront Passer quelques Mois en Prison.

Chicago, 18 déc—Debs, le président de l'Union des employés de chemins de fer, et les autres officiers ont décidé aujourd'uni de purger leur sentence sans interjeter appel.

Debs dit qu'il n'a aucune confiance dans les cours de justice des Etats Unis.

Debs est cet homme qui a ordonné la grève des employés de Pullman dont les résultats ont été si déplorables. Il est absolument dégoûté de la besogne ; il disait dernièrement que jamais il ne se mettrait dorénavant à la tête d'une grève.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

NOTES LOCALES.

Notre agent. est à visiter tous les centres Canadiens du Massachusetts, du New Hampshire, et du Maine où nous avons des abonnes. Nous esp rons que ceux qui sont arriérés lui feront un bon accueil en lui préparant a l'avancé ce qui nous est du.

L'ADMINISTRATION.

On dit que John H. McAlvin sera candidat au poste de trésorier municipal.

La Middlesex Mills Company a déclaré un dividende semi-annuel de deux pour cent.

Mde Joseph Richard est partie hier pour rendre visite à sa fille, Mde Richer, qui demeure à Fall River.

En passant au St Lawrence Hotel aujourd'hui nous y avons vu une magnifique tortue ne pesant pas moins de 25 lbs.

On peut se procurer les pilules du Dr. Lariviere, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Si vous voulez avoir une chaussure élegante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Des calendriers pour 1895, avec une gravure de l'entrée de Fort Hill Park et une Alarme du Feu, sont donnés gratuitement aux adultes chez J. L. Chalifoux. Venez bientôt si vous voulez vous procurer l'un de ces magnifiques calendriers.

Une maison appartenant à Thomas H. Elliot, près de la montée de la 1ere rue, est dans un état précaire, à cause des travaux qui ont été exécutés dans la chaussée passant en face. A moins que le terrain durcisse bientôt, cette maison pourrait bien tomber dans la rue.

Nous apprenons avec plaisir que M. Sam Dumoulin, relieur et regleur, autrefois de cette ville, et dernièrement marchand de papeterie de Montréal, est de nouveau au milieu de nous. Il vient d'entrer à l'emploi de la maison Batchelder & Dumas, relieurs, comme contre-maître. Nous lui souhaitons la plus cordiale bienvenue.

La Gare Union a Boston.

L'administration du chemin de fer Boston & Maine vient de nous faire parvenir un magnifique calendrier orné d'une gravure fort bien exécutée représentant l'Union Station de Boston, une construction immense et de grande beaute.

Nos remerciement à qui de droit.

Vols sur la Rue.

Une couverture a cheval appartenant au Rev. William O'Brien a été volée lundi sur la rue Suffolk; elle n'a pas encore été retrouvée.

Un hardi voleur s'est emparé d'un ulster en montre dans la porte du magasin d'habits tout faits d'E. D. Steele, hier après-midi, et il est parvenu à s'enfuir sans être inquiété.

Un Armenien Blesse.

Vers les sept heures, lundi soir, comme Gabriel Garro, un Arménien, traversait la rue Central à la hauteur de la rue Market, un tramway électrique vint en collision avec sa voiture, et le contre-coup le projeta sur le pavé. Deux roues lui passerent sur les jambes et ses blessures furent pansées chez un médecin du voisinage.

Les Decomptes

On a commencé à 1 heure, mardi après-midi, le décompte des votes pour conseillers et "overseer" des pauvres dans le Quartier Cinq. Tout fut fini à cinq heures. Il y a eu un changement de trois ou quatre votes, mais ce n'était pas assez pour changer le résultat.

Le décompte des votes pour échevins dans le Quartier Quatre a eu lieu dans la soirée; il a été terminé vers minuit comme dans le cas précédent, et le résultat reste le même.

A Vendre ou a Louer.

Un magasin d'épiceries, provisions, etc., faisant des affaires pour $250 à $300 par semaine en argent comptant. Aussi une boulangerie avec tout le contenu, cheval, voiture, etc. Une bonne chance pour une personne active. Conditions faciles. S'adresser à

MDE F. VADEBONCŒUR,
8 rue Bridge, Rochester, N. H.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

L'INCENDIE DE SAMEDI

Une Ancienne Tannerie la Proie des Flammes.

L'alarme sonnée à l'avertisseur 34, quelques minutes après sept heures, samedi soir, a fait accourir les pompiers à l'intersection des rues Tanner et Lincoln, à Ayer's City, où la vieille tannerie d'Arey & Maddocks était en feu.

L'édifice en flamme était une construction en bois ayant 150 pieds de façade sur la rue Tanner, un soubassement en brique et trois étages de hauteur.

Depuis quelque temps on ne s'en servait plus, à l'exception d'une centaine de pieds au sous-sol que la Lowell Boxe & Lumber Company avait loués.

Autrefois MM. Arey & Maddocks, qui ont déménagé à New York il y a deux ans, avait une tannerie dans cette bâtisse.

Le feu a été découvert dans le sous-sol; les flammes se répandirent avec la rapidité de l'éclair.

Quand les pompiers arrivèrent sur les lieux, tout l'édifice était en feu et il était pratiquement impossible de le sauver de la destruction complète.

Le chef Hosmer, pour sauver les édifices environnants, ordonna de sonner une deuxième alarme, ce qui, avec les masses de flammes illuminant les cieux, attira des milliers de personnes sur les lieux.

Le premier effort des pompiers fut de sauver, si la chose était possible, la bâtisse en bois qui se trouvait environné des deux côtés par les flammes.

Piper & McDonald, épiciers, avaient leur établissement au premier étage, et aux étages supérieurs habitaient plusieurs familles de Portugais.

Cette bâtisse a été sauvée, mais elle a été fort avariée, le toit et un des côtés ont été en partie consumés.

Piper & McDonald n'ont pas dénénage leurs marchandises qui furent grandement protegées par les couvertures de la Protective Company. Cette épicerie était assurée pour $2000, ce qui va probablemet couvrir les pertes.

Sur la rue Fanver, près de la bâtisse en feu, se trouvaient plusieurs wagons qui furent la proie des flammes.

Trois charpentiers, qui pendant la journée avaient été occupés à faire des réparations dans l'ancienne tannerie, ont perdu leurs coffres d'outils et ce qu'ils contenaient.

La bâtisse incendiée avait été achetée récemment par Haworth & Watson, manufacturiers de tubes en papier, qui la faisaient réparer afin de l'habiter.

Les pertes s'élevent à environ $8,000 couvertes par les assurances.

Les pompiers ont lutté vigoureusement contre les flammes, mais ils ne pouvaient pas faire plus. A onze heures et demie, la dernière étincelle était éteinte.

Adresse et Cadeau

Hier soir, les amis de M. Fabien Landry, domicilié au No 282 rue Salem, à l'occasion de son anniversaire de naissance, lui ont présenté un magnifique cadeau. L'adresse a été lue par Mlle Antonia Landry et le cadeau a été présenté par Mlle Rosa Landry.

Les rafraîchissements furent servis par M. Médore Flamand et Mlle Georgiana Landry. Du chant, de la musique, etc., ont été faits. Des parties de whist ont été jouées avec beaucoup d'entrain, et M. Hermas Lavoie et Mlle Georgiana Landry furent les vainqueurs.

On s'amusa fort bien jusqu'à une heure avancée, et l'on se sépara enchanté de cette charmante soirée.

FORESTIERS CANADIENS

Grande Assemblee de la Cour Samuel de Champlain.

Mardi soir, les forestiers canadiens faisant partie de la Cour Samuel de Champlain, (7838, A. O. F. of A.) cette organisation dont les progrès sont si remarquables, se réunissaient dans leur salle, à l'intersection des rues Palmer et Middle, pour procéder à l'élection de nouveaux officiers et voir à la transaction des affaires de la société.

Depuis bien longtemps une assemblée aussi nombreuse et importante n'avait eu lieu dans cette salle.

Les membres s'étaient rendus en grand nombre pour voter en faveur des candidats de leur choix.

L'ordre le plus parfait a règné pendant toute la séance qui a été l'une des plus longues que l'on ait vues.

Huit postulants ont été admis à faire partie de la société mardi soir, ce qui porte le chiffre des membres à plus de 500.

Après la transaction de plusieurs affaires de routine intéressant tous les Forestiers, on procéda à l'élection des officiers pour le prochain terme. Voici la liste de ceux qui ont été choisis: M. Auguste Jean, chef ranger; Louis P. Brault, sous-chef par acclamation; sec.-financier, Elzéar Lamoureux, réélu par acclamation; trésorier, Paul Vigeant, réélu par acclamation; sec.-archiviste, Wm Bouthillet, par acclamation; 1er conducteur, H. Chaput; 2ème conducteur, A. Gauvreau; 1ère sentinelle, J. W. Goulet; 2ème sentinelle, L. Marchand; directeur pour trois ans, Arthur Lavoie; médecin, Dr R. Mignault.

Toutes les choses se sont bien passées, comme c'est toujours la mode dans les sociétés de ce genre.

L'installation des nouveaux officiers aura lieu à la première assemblée de 1895.

Cour de Police.

Ivoy Knewles, qui est venu de Newburyport en tramway électrique, hier, s'est enivré et il a été condamné à une amende de $5.00.

James McManus, accusé d'ivrognerie et de voies de fait sur sa femme, a eu sa cause remise à samedi prochain.

James Rutledge, accusé de vol, a eu sa cause remise à vendredi.

John Block, pour ivrognerie, une amende de $3.

Mde Mary Kirk et Mde Martel ont eu une dispute à propros des cordes à linge dans leur cour sur la rue Cabot, et après avoir échange quelques mots agressifs, Mde Martel prétent que Mde Kirk l'a frappée. La cause a été réglée ce matin devant le juge Hadley qui, après avoir entendu les témoignages, acquitta l'accusée.

Abonnez-vous à L'ETOILE, 25 cents par mois

Petites Notes.

—Le Sénat a rejeté par un vote de 27 à 23 une motion pour reconsidérer le projet de loi en faveur du sucre libre.

—Les funérailles du pugiliste Andy Bowen, tué par un coup de poing pendant une *prize fight*, ont eu lieu à la Nouvelle Orléans.

—Les Etats-Unis veulent acheter Cuba. Ce serait de l'argent bien placé, si l'Espagne consentait à vendre cette importante colonie.

—Grande nouvelle: le président Cleveland est parti à la pêche à Georgetown, S. C. Quel pêcheur que notre premier magistrat!

—Trente-sept vaches appartenant à l'asile des aliénés de Concord, N. H., ont dû être tuées parce qu'elles étaient atteintes de la tuberculose.

—Un cheval volé vendredi au maire Coughlin de Fall River a été trouvé à Plymouth dimanche en possession d'un marchand de chevaux qui l'avait acheté de deux étrangers.

—Encore un autre pugiliste qu'une *prize fight* a alité! Danny Daily, de St Louis, est dangereusement malade à l'hôpital des suites d'un coup de poing porté par Tommy White, un boxeur de Chicago. Daily a la mâchoire brisée.

—Une voiture a lait trainée par deux chevaux a été frappée par un train au passage à niveau de Cordaville, lundi après-midi. Un homme qui se trouvait dans la voiture en compagnie d'un jeune garçon a été tué sur le coup. L'enfant a été mortellement blessé.

—Mde Maggie Jones, qui demeurait à quelques milles au nord de Seligman, Mo., a coupé la gorge hier avec un rasoir à ses deux petits enfants, Roy, âgé de 9 ans, et Lulu, âgé de 8 ans. Les deux enfants moururent instantanément. Ensuite cette mère barbare s'est tranché la veine jugulaire; elle est morte.

—L'Université de Lille, France, vient d'établir une chaire de journalisme. C'est une importante innovation.

L'abbé de Cooten donnera des conférences sur les grands éditeurs d'Angleterre et d'Allemagne.

Le professeur Gand expliquera les lois qui gouvernent la presse, et M. Tavernier, de l'*Univers* de Paris, démontrera les devoirs du journaliste.

—D'après un correspondant qui télégraphie de Shanghaï, la Chine est disposée à envoyer au Japon un émissaire chargé de pleins pouvoirs pour traiter de la paix.

Elle est prête à tout faire pourvu qu'on ne porte pas atteinte à la dynastie régnante. Ce serait un malheur pour la Chine et pour le monde entier.

La famille impériale de Chine est réfractaire à toute idée de civilisation, et sa politique arriérée ne peut que retenir ce vaste pays dans un perpétuel état d'infériorité.

Le Japon doit à la civilisation ses succès militaires, qu'il en convient volontiers. Aussi tous les efforts de ses politiques se dirigent-ils vers l'amélioration constante de son système d'éducation, de son gouvernement, de ses armées, etc.

—On affirme à New York qu'une réconciliation complète vient d'être effectuée entre M. et Mde W. K. Vanderbilt et que les deux époux vivent dans le plus parfait accord dans leur résidence de la 5e avenue.

—Les élèves de l'université Harvard ont donné, avant-hier soir, leur représentation française annuelle.

C'est Molière qui a fait les frais de la soirée dans *Les Fourberies de Scapin*.

L'auditoire était nombreux et distingué, et les amateurs se sont acquittés admirablement de leurs rôles respectifs.

—Jack Cronin, le meurtrier de Albert J. Skinner, à South Windsor, le 6 octobre 1893, a été pendu à la prison d'Etat du Connecticut, à une heure, hier matin.

Il a marché à la mort avec courage. Il était assisté à ses derniers moments par les Pères Lynch et Broderick.

Cronin a été exécuté au moyen de la potence automatique. L'exécution a été un véritable succès. Avec cette potence inventée par un prisonnier, le condamné est son propre bourreau.

On lui passe la corde au cou, on l'ajuste et on fait placer le prisonnier sur un carreau mobile.

Son poids fait s'écrouler une quantité de plomb à fusil qui équilibre un poids de 300 lbs. Le plomb s'écoule lentement ou rapidement, à volonté, et lorsqu'il est tout écoulé le poids de 300 tombe et le condamné est enlevé avec une force extraordinaire.

—Un jeune garçon de 7 ans, de race blanche, Arthur Bélanger, est retenu comme esclave par le chef Titlouse de la tribu des Chuckleset, (Colombie Anglaise) qui l'a acheté $90.

Le chef veut en faire le fondateur d'une nouvelle et forte nation.

Des pêcheurs ont rencontré le jeune garçon qui est tatoué et habillé comme un guerrier.

La mission est d'empêcher l'extinction de la tribu, et déjà 20 femmes lui ont été choisies.

Cet enfant a été vendu par un homme qui s'est présenté comme son père, mais on pense qu'il avait volé l'enfant à Seattle.

La police provinciale va essayer de reprendre l'enfant.

— Un mouvement a été inauguré à Biddeford, Me., pour obtenir le pardon d'Alfred Savage, qui a été condamné aux travaux forcés à perpétuité pour le meurtre de Rose Vincent, en 1878

Savage, qui est un Canadien-français, dit qu'il n'a pas tué sa maîtresse. Il était allé avec elle dans une embarcation, et elle avait une bouteille dans laquelle il mit une poignée de tabac à priser. D'après lui, c'est cela qui l'a tuée.

Pris de crainte, il avait attaché solidement au pied de sa victime une lourde pierre, mais la corde avait fait defaut on ne sait trop comment.

Savage n'a pas eu d'avocat pour le défendre, et il est à peu près certain qu'il n'aurait jamais été condamné pour la vie s'il eût eu un défenseur.

Rose Vincent était une belle femme de 35 ans. Savage en était jaloux, et malgré ses dénegations, il est permis de croire qu'il n'a pas été étranger à sa mort.

Savage est en prison depuis seize ans, et les gardes disent qu'il s'est conduit exemplairement.

C'est pourquoi les Canadiens de cette ville s'intéressent à son sort et veulent le faire libérer.

CONTRE LA VICTIME

Lattimer Etait Divorce d'Avec sa Femme

Lynn, Mass., 18 déc.—Mde Hattie L. Hammond, la femme divorcée de Gedeon W. Lattimer, le jeune homme qui a été tué par son amante Annie M. Brewer, sera l'un des principaux témoins en faveur de l'accusée.

Cette femme raconte que l'homme qui a été assassiné était toujours de mauvaise humeur lorsqu'ils vivaient ensemble. Une fois il menaça de la tuer avec un revolver, et il fut empêché de mettre son sinistre projet à exécution par sa mère qui lui enleva son arme. Une autre fois il la frappa parce qu'elle n'avait pu arrêter son hoquet après qu'il lui eut dit de le faire.

Cette femme obtint son divorce en prouvant que son mari avait commis l'adultère.

Maintenant, le public commence à croire que Mlle Brewer pourrait bien dire la vérité quand elle prétend qu'elle était en état de légitime défense quand elle a tué Lattimer.

Mlle Brewer attend le jour de son procès en prison.

Typographes.

On demande 10 compositeurs, 3 jobbistes et un prote. Donnez details sur ce que vous pouvez faire. Appartenez vous à l'Union, etc. Adressez X. J. R. Box 178 Fall River Mass.

PERSECUTION.

DES COCHERS ET DES CUISINIERS LEUR SONT ADRESSES.

Le Perron de leur Maison Peint en Rouge.

Newton, 18 déc.—De bonne heure ce matin, trois coups de revolver ont réveillé en sursaut les membres de la famille Dunbar, domiciliée à l'intersection de la rue Otis et de l'avenue Hillside, à West Newton.

Après avoir fait une investigation, on découvrit qu'un mécréant avait tiré du revolver vers la partie supérieure de la maison, mais que les balles n'avaient causé de mal à personne: seules quelques planches avaient été emportées.

Ces coups de feu ont suivi une série de tracasseries qui ont rendu la vie de Mde Dunbar et de ses enfants dans la localité presqu'insupportable.

Il y a plusieurs jours, une annonce parut dans un journal de Boston disant que la famille Dunbar désirait les services d'un cocher. Des centaines d'applications furent faites et tous ceux qui se présentèrent apprirent avec colère que les Dunbar n'avaient pas besoin de cocher et qu'ils n'avaient jamais fait publier une annonce dans ce sens.

Quelques jours plus tard une autre annonce pour un cuisinier fit accourir chez les Dunbar un nombre considérable de personnes désirant cet emploi.

La famille Dunbar est aux abois et se demande qui a bien pu leur jouer ces vilains tours.

Mde Dunbar n'a pu apprendre qui a fait insérer les deux annonces, mais aux bureaux du journal qui les a publiées on lui a fourni la description de l'homme qui les avait apportées.

Cette femme venait à peine de reprendre son calme habituel, espérant bien que le mauvais farceur avait cessé de les harasser lorsqu'elle fut sujette à une autre espèce de persécution. Les degrés de leur perron furent peintes en rouge pendant la nuit et ce matin des coups de feu les firent sursauter dans leur lit.

La police est à l'œuvre, mais les auteurs du trouble n'ont laissé aucune trace.

PAS D'HERITIERS.

C'EST POURQUOI ILS LUI ONT PRIS SON ARGENT.

Les Voleurs lui ont Fait Bruler les Pieds.

Buffalo, 17 déc.—Six hommes masqués ont torturé David Slocum, un riche prêteur d'argent du canton de Washington, dans le comté d'Erie, samedi dans la nuit, et ils sont parvenus à s'emparer de $9000 que cet homme tenait cache dans une vieille valise.

Slocum, qui est âgé de 71 ans, demeure avec sa femme le long d'une route à une assez grande distance de la ville.

Récemment, il rentra dans son argent qu'il avait prêté à diverses personnes à qui il ne voulait plus avancer, parce que la nouvelle loi de l'Etat exige maintenant que tous les prêteurs fassent rapport aux autorités du montant de leurs prêts, afin d'être taxés.

Vers les deux heures dans la nuit, Slocum et sa femme furent réveillés en sursaut par le bris d'une fenêtre. Par cette ouverture six hommes masqués entrèrent dans la maison.

Avant que le vieillard put sortir du lit, l'un des brigands le saisissait à la gorge et l'avertissait de ne pas remuer, sinon qu'il serait tué. Tous les malfaiteurs étaient armés de revolvers et deux d'entre eux portait de gros bâtons. L'un des brigands alluma une lampe; puis le chef de la bande, se tournant vers le vieillard, lui dit familièrement:

"Maintenant, David, comme tu n'as aucun enfant à qui laisser ton argent, tu fais mieux de nous le donner."

Le vieillard refusa de divulguer l'endroit où son argent était caché. Alors le chef ordonna à l'un de ses hommes de saisir le vieux prêteur, à un deuxième de tenir en respect Mde Slocum, puis à un troisieme de tenir la lampe allumée sous les pieds nus du vieillard.

Slocum poussa des cris que la douleur lui arrachait; mais il tenait bon, refusant toujours de dire où était son argent.

Tout à coup une clef qui était sous un oreiller tombe sur le plancher; un voleur s'en empare et va ouvrir une vieille valise qui se trouve au pied du lit.

Au fond de la valise $9000 furent trouvés par les voleurs, qui cessèrent de martyriser le vieillard.

Après avoir lié solidement leur victime, les bandits s'enfuirent.

Aux derniers avis, ils n'avaient pas encore été capturés.

MEURTRE A BOSTON.

QUOI! TU N'ES PAS ENCORE MORTE...

Le Meurtrier s'Empare d'une Hache Pour l'Achever.

Boston, 17 déc—Une horrible tragédie a été perpétrée aujourd'hui en cette ville. Thomas Murphy, âgé de 60 ans, a tenté de tuer son épouse dans sa demeure, 33, rue South Russell, West End, ce matin, quelques minutes après huit heures. Ensuite, le misérable a voulu se suicider. Tous deux furent transportés au Massachusetts General Hospital, où Murphy est mort vers les dix heures.

La cause de la querelle n'est pas connue. Ce couple avait six enfants, mais ils étaient tous partis pour aller travailler lorsque l'attentat a été commis.

La police rapporte qu'après une discussion animée, Murphy tira deux coups de revolver sur sa femme qui fut atteinte par les deux balles.

Ensuite le brutal mari quitta sa demeure, mais il y revint au bout d'une demi-heure. Mde Murphy gisait encore sur le plancher de la cuisine, et son mari lui dit: "Quoi! tu n'es pas encore morte."

Il courut aussitôt chercher une hache avec laquelle il frappa sa femme plusieurs fois. Ensuite Murphy se rendit dans une autre pièce et il se coupa la gorge avec un rasoir.

Cet homme avait une mauvaise réputation; il buvait beaucoup.

En se levant ce matin il s'était plaint de douleurs dans la tête et d'être incapable de travailler.

Dernière nouvelle—Mde Thomas Murphy est morte quelques heures après son mari.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL

UN BAL MOUVEMENTÉ.

—Il y avait bal à l'hôtel D. Benoit, à Maisonneuve.

La musique et la danse allaient leur train lorsque, tout à coup, une chicane s'éleva et on se mit à se taloncher mutuellement.

La querelle prit bientôt les proportions d'une bagarre.

Les cris et le bruit avaient attiré beaucoup de curieux aux alentours de l'hôtel.

Le chef O'Farrell, de Maisonneuve, aidé de ses hommes, se rendit chez M. Benoit, pour rétablir la paix.

Voyant qu'une bataille en règle était engagée entre les danseurs, il demanda du secours à la police de Montréal. L'inspecteur Lapointe et quelques-uns de ses hommes se rendirent à l'appel du chef O'Farrell.

Vingt-deux hommes et neuf femmes ont été arrêtés. La plupart sont de Montréal.

MUSIQUE

—M. S. Mazurette, un compositeur de grand talent et bien connu, vient de publier cinq nouveaux morceaux de musique pour piano, intitulés: "The Deer Chase," une brillante tarantelle; "The Dinner Bell on a Pacific Train," un galop entraînant; "The Stripes of America," une élégante mazurka; "The Twinkling Star," une valse brillante et "Always Gay as a Lark," un caprice mignon d'une exécution facile.

LA CIE RICHELIEU

—La compagnie de navigation Richelieu et Ontario a décidé de faire des changements parmi ses employés. Deux de ces derniers, M. W. F. Choney, assistant-gérant du trafic, et le capitaine Towers, surintendant de la division ouest, ont tous deux présenté leur démission qui a été acceptée.

La compagnie désire réduire ses dépenses dans le but d'augmenter son dividende. Il est rumeur que six autres employés vont être congédiés. La compagnie ne veut pas avoir un trop grand nombre d'employés sur les bras durant l'hiver.

Ces employés seront ré-installés dans leurs fonctions au commencement de la navigation.

QUEBEC

EXPLOSION A QUÉBEC

—Tout un émoi a été causé en cette ville par une terrible explosion de chaudière qui s'est produite dans la grande maison située au coin des rues St Olivier et Ste Marie, où demeure le sergent de police Redmond et toute une lignée de descendants.

Chose qui a fort surpris toute la population, Redmond possédait dans sa maison un alambic et c'est, assure-t-on, en fabricant du whiskey que le sergent a causé la terrible explosion dont lui et les six enfants ont été victimes. Redmond s'était approché trop près du liquide en voie d'ébullition, en tenant une lampe allumée à la main.

La maison s'est écroulée et une partie des briques du mur de face se sont amoncelées dans la rue.

Le agents de la douane, avertis, se sont rendus sur la scène de l'accident et ont saisi tous les appareils servant à la fabrication illicite du whiskey, ainsi que plusieurs barils remplis d'alcool.

Aux derniers avis, Redmond et les six enfants qui ont été cruellement blessés, souffraient horriblement.

Dernières nouvelles.—Ce ne sont pas six enfants qui ont été blessés lors de l'explosion dans la maison de l'agent de police Redmond, mais deux grandes personnes, Mlle Delisle et Mde Derouin, et deux enfants en bas âge.

OTTAWA

PETITES NOTES.

—On dit que sir A. P Caron aurait des velléités d'être *leader* aux Communes.

Le curé Whelan, d'Ottaw, a comparé sir John Thompson à Thomas Morus.

Le *Journal* conseille à M. Bowell de signaler son avènement en annexant Terreneuve.

Le jugement dans la cause des écoles du Manitoba sera rendu, dit-on, dans le cours du mois de janvier.

Il n'y a que trois mille des électeurs de Hull sur quinze mille, qui ont payé leurs taxes dans le temps voulu, pour avoir droit de vote.

Si M. Angers est nommé ministre de la justice, le *Chronicle* demande qu'il sorte du sénat et se présente au peuple d'un comté quelconque.

SIR CHARLES TUPPER.

—Une dépêche de Londres nous apprend ce qui suit: Melle Thompson s'embarquera à bord du "Majestic" demain en compagnie de Mde Sanford et de ses demoiselles.

La Reine a envoyé une riche couronne qui sera déposée sur le cercueil de sir John lors des funérailles à Halifax.

Il est très probable que sir Charles Tupper accompagnera le corps de sir John Thompson à bord du "Blenheim" jusqu'à Halifax.

On croit toujours que le "Blenheim" sera prêt à quitter Portsmouth jeudi.

Sir Richard Cartwright vient d'envoyer un chèque à sir Francis Smith pour être déposé au crédit de la souscription nationale en faveur de lady Thompson.

Le "Blenheim" est arrivé à Portsmouth ce matin. Le croiseur va prendre du charbon et sera peint en noir avant de prendre la mer.

Le départ, avec les restes mortels de sir John, n'aura lieu que le 21 courant.

Le cercueil qui a été fermé hier sera placé dans la cabine du capitaine, sur un catafalque.

La souscription nationale pour lady Thompson a déjà atteint le chiffre de $20 000.

ELECTIONS MUNICIPALES.

—Il est décidé que M. Cunningham n'accepte pas la candidature à la mairie, pour cause de santé; on parle fortement de la candidature de M. l'échevin Scott. M. Scott est le membre le plus âgé du conseil de ville actuel, et il est président du comité des finances.

Voici quels seraient pour le moment les candidats pour les prochaines élections:

Pour la mairie.—MM. Cox, Borthwick, Cluff et Scott.

Echevins. Quartier Victoria.—MM. D Fraser, P Robertson, Masson, Hutchison, Crannell, N Perkins.

Quartier Dalhousie. — MM McGuire, Davidson, Jamieson, Hewlett, John Slack, Chas Desjardins.

Quartier Wellington. — MM. Campbell, Corry, Stewart, Hill, Ashe, S J Davis, A D Holtby.

Quartier Centre.—MM. Green, Morris, Henderson, F H Chrysler.

Quartier St George. — MM. Cook, Parnell, O'Leary, Baldwin, Grant, Connell, R Hasty, C McMorrow.

Quartier By.—MM. Gleason, Gareau, Starrs, Casey, N Payment.

Quartier Ottawa.—MM Champagne, Laverdure, T Kinsella, Lauzon.

Quartier Rideau.—MM. J D Fraser, H Avery, B Bell, F H Martelock, A Boemer, P Mansfield.

WINNIPEG

ONT ILS BOODLÉ.

—Tout un émoi a été causé en cette ville par la publication d'une lettre qui a été lue à l'enquête tenue devant le juge MacDougall à Toronto sur le scandale municipal.

Cette lettre écrite par M. Austin, gérant de l'ancienne compagnie des chars urbains à Winnipeg fait allusion à des opérations de chantage auxquelles se seraient livrés plusieurs échevins de Winnipeg, lors de l'octroi des franchises à la compagnie des tramways électriques à Winnipeg.

M. Austin va, dit-on, être poursuivi devant les tribunaux.

F. X. VOYER,

84 RUE HARBBO,

M. Voyer a aujourd'hui recu son assortiment complet de

Chaussures d'Automne et d'Hiver,

Claques,

Bottes en Caoutchouc, etc.

Chaussures d'hommes qui se vendaient $1 50 et $2.00,

Aujourd'hui $1 et $1.75

et une foule d'autres spécialités aux plus bas prix de la ville.

NAUMKEAG MARKET,

21 a 23 Rue Front.

Lard Frais,	9 cts la livre.
Epaules Fraiches,	8 cts la livre.
Jambon,	10 et 12c. la lb.
Epaules Fumées,	8 et 9c. la lb.
Œufs,	25 cts la Doz.
Pas de Butterine.	
Beurre,	20, 23 et 25 cts la livre.
Meilleur Beurre, (Creamery,)	28 et 30c. la livre.
Thé Noir, Japon et Vert,	25c. la lb.
Thé Noir, Meilleure Qualite,	40c. la lb.

UN ELOGE.

Fragment d'un article publié par le colonel Higginson, un américain protestant de ce pays, dans le *Harper's Bazaar* de New York:

"Celui qui voit les prospères congrégations canadiennes françaises à leur sortie des grandes églises catholiques romaines de Fall River, Massachusetts, ou de Woonsocket, Rhode Island, se rappelle-t-il les familles canadiennes qui traversaient la frontière il y a quarante ou cinquante ans passés—un homme, une femme, douze enfants, et un gros paquet?

"Chacune de ces migrations premières fut un pas dans la voie du progrès. Chaque type de nouveaux immigrés a rapporté ici ses qualités propres; le Canadien-Français était moins énergique que l'Irlandais, mais moins turbulent; l'Irlandais plus original et plus agressif, mais moins tempérant.

"C'est une grande erreur de croire qu'une race quelconque monopolise toutes les vertus ou que la société ne peut que souffrir de chaque importation nouvelle.

"Feu le Rév. Horatio Wood, qui a été pendant plus d'un demi-siècle missionnaire à Lowell, et qui a été témoin du remplacement des filles de manufacture américaines par des filles irlandaises, m'a déclaré qu'il y avait eu là une amélioration remarquable au point de vue moral: les irlandaises ignorantes étaient uniformément plus chastes que les filles des cultivateurs protestants qu'elles ont remplacées.

"Aujourd'hui les Canadiennes-Françaises ont remplacé les Irlandaises; mais un médecin protestant de grande expérience, dont la pratique s'étendait à plusieurs villages manufacturiers presque exclusivement français, m'a dit qu'il n'avait jamais eu connaissance d'un seul cas de naissance illégitime parmi les Canadiens-Français.

"Faisons des lois pour réglementer l'immigration; mais n'oublions pas que les ancêtres de nos législateurs étaient eux-mêmes des immigrés.

Le Dr J. D. Delisle,

qui a passé l'année dernière dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié spécialement les nouveaux traitements pour les maladies des femmes. Le docteur a été nommé médecin en chef du département des maladies des femmes à l'hôpital de Notre-Dame de Lourdes de Manchester, N. H.

Le docteur Delisle garantit qu'il guérira tous les cas de maladies dont souffre la femme et qui lui seront soumis.

Tous ceux qui désirent le consulter apprendront avec plaisir qu'il sera à Lowell trois soirs par semaine. Il a ouvert un bureau à son ancienne place, No. 696 rue Merrimack. Heures de consultation, tous les lundis, mercredis et vendredis de 7 à 9 heures, P. M.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette à l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches sclentifiques très sérieuse pour er lever positivement, des Boutons, les taches de rousseurs (rousseures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Cie, Lowell Mass

Propriétaires du Dr. Delisle's Kidney Cure.

Si vous voulez recevoir un bon journal, rempli de nouvelles, abonnez-vous à l'ETOILE.

Nouvelles de Salem, Mass.

Le CANADO-AMERICAIN se dépose à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer.

Mde Arthur Guillemet de la rue Congress est mourante.

M. C. Vadeboncœur doit partir cette semaine en promenade chez ses parents au Canada.

M. G. Tremblay de la rue Perkins part vendredi pour visiter ses parents de Fall River.

M. et Mde Joseph Bellerose, de Lynn, Mass., sont partis aujourd'hui pour New York où ils sont allés voir leurs parents et aussi visiter les villes voisines. Nous leur souhaitons beaucoup de plaisir et un heureux retour durant le mois prochain.

Naissance

Le 9 courant, Mde Georges Labrecque, un gros garçon.

Are you a Friend to the cause of Protection to American Interests!

Are you willing to work for the cause of Protection in placing reliable information in the hands of your acquaintances?

If you are, you should be identified with

THE AMERICAN PROTECTIVE TARIFF LEAGUE.

Office of Secretary, Washington, D. C.

THE COLUMBIA CHEMICAL CO., Washington, D.C.

THE ORIGINAL EXTRACTS

of Dr. WM. A. HAMMOND,

formerly of the Medical Department, U. S. Army, and late Surgeon-General U. S. Army, now of Washington, D. C.

NO. 1. SOMNE, from the spinal cord, for Insomnia (Sleeplessness), Exhaustion, Nervous Debility, etc.

NO. 2. TRINITRIN, from the brain, for Diseases of the Brain, Nervous Prostration, Mental Exhaustion, etc.

NO. 3. TONIC, from the testes, for diseases of the sexual organs, Impotency, Sterility, etc.

NO. 4. OVARINE, from the ovaries, for diseases of the female organs, Leucorrhœa, Menstrual Disorders, etc.

NO. 5. ANODYNE, for headache, neuralgia, sleeplessness, etc.

Price, per Box (Pills or Granules), $2.50

The physical and mental powers promoted by the use of Somne are astonishing. Increased appetite, increased sexual vigor, increased power of mind, increased capacity for business, increased power of memory, increased power of sleep, increased power of will, increased power of enjoyment of life, increased power of work, increased power of pleasure, increased power of enjoyment of life, increased power of work, increased power of pleasure, increased power of enjoyment of life, increased power of work, increased power of pleasure

FEUILLETON

25

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

DEUXIEME PARTIE

XVI

Le mécanicien, en apprenant cette nouvelle si importante pour lui, ne manifesta, nous pourrions presque dire, ne ressentit aucune émotion. Ses souffrances morales avaient été si grandes, sa situation lui semblait à lui-même tellement désespérée, que rien, désormais, ne pouvait lui causer d'effroi. Il s'abandonnait aux caprices du hasard aveugle et malfaisant, avec la complète impassibilité d'une épave que ballottent les flots.

Le jeune avocat ne laissait pas s'écouler un jour sans venir visiter le prisonnier et sans lui prodiguer des consolations et des encouragements inutiles. Vaubaron l'accueillait de son mieux, mais ces entrevues quotidiennes ne lui procuraient aucun soulagement. Il aurait préféré de beaucoup que personne ne vînt troubler sa morne solitude. Son âme brisée n'avait plus de force et d'énergie, même pour la reconnaissance. L'avocat ne se dissimulait pas l'inanité de ses efforts,et cependant il ne se rebutait pas,car une profonde et une invincible sympathie l'attirait vers le malheureux dont lui seul au monde, peut-être, savait comprendre les tortures morales et l'épouvantable anéantissement.

A mesure que se succédaient les journées, la prostration du mécanicien augmentait. La veille du jour du jugement, l'avocat le trouva plongé dans une sorte de torpeur si profonde qu'il ne leva même pas la tête au moment où s'ouvrit la porte du cachot. L'avocat lui prit la main. Vaubaron fit un mouvement leger, il attacha sur le visiteur un regard vague et sans expression, il le reconnut et il essaya de lui sourire, mais ses lèvres, depuis longtemps, ne savaient plus comment on souriait

Mon ami, lui dit le jeune homme, c'est demain le grand jour.

Vaubaron sembla fouiller au fond de sa mémoire pour y trouver un souvenir effacé.

Ah! oui, murmura-t-il enfin, d'une voix basse et sans inflexion, dont les notes calmes et douces contrastaient avec l'amertume de la pensée qu'elles exprimaient, c'est demain que la justice humaine achève son œuvre en me condamnant.

Pourquoi nourrir ces idées lugubres, mon ami? reprit l'avocat, pourquoi ne point admettre un dénouement heureux à l'effroyable drame dont vous êtes le héros et la victime?

Au lieu de répondre à cette question, Vaubaron renoua le fil de sa pensée et poursuivit ainsi:

Demain l'on me condamnera, et comme je suis un assassin, comme j'ai tué lâchement un vieillard et une femme, c'est la peine de mort qui sera prononcée contre moi. On a, je crois, trois jours pour se pourvoir en cassation, mais je ne songe point à me pourvoir. J'en ai assez, j'en ai trop, je veux en finir tout de suite. Vous, monsieur, vous si bon pour moi, vous qui me témoignez tant de pitié, apprenez-moi donc combien de jours me séparent encore de l'heure où ma tête tombera sur l'échafaud, de l'heure où je cesserai de souffrir?

Mon ami, je vous en supplie, s'écria le jeune avocat, ne parlez point ainsi.

Je dis ce que je pense.

Eh! bien, de telles pensées sont coupables.

Est-il en mon pouvoir d'en changer le cours?

Vous le pouvez et vous le devez. Pourquoi chassez-vous l'espérance?

Eh! grand Dieu, que puis-je espérer?

La lumière... la justice... la liberté...

Jean Vaubaron laissa tomber sa tête sur sa poitrine, tandis que ses épaules se haussaient légèrement, peut-être à son insu.

La lumière! murmura-t-il. Oh! monsieur, vous savez que les ténèbres sont trop profondes pour que rien les dissipe.

Dieu est tout puissant!

Oui, mais Dieu m'abandonne.

Comment le savez-vous?

Les yeux du mécanicien s'animèrent,et ses lèvres eurent un rire insensé.

Comment je le sais? répéta-t-il, vous me demandez comment je le sais? Trouvez-vous donc que les preuves de cet abandon me manquent? Ces preuves...ces preuves fatales, faut-il les remettre sous vos yeux? Ah! vous ne l'ignorez pas plus que moi, je suis abandonné et je suis maudit!

Souvenez-vous qu'il y a quelques jours à peine,vous vous jetiez dans les bras de la mort, et que la mort n'a pas voulu de vous, répliqua l'avocat. Dieu, j'en ai la conviction la plus ferme, ne sauvait point ainsi votre vie pour la jeter aux mains du bourreau. Jean Vaubaron, je vous le répète: espérez!

A quoi bon! Si la lumière se faisait, comme vous le dites, monsieur, si la vie m'était laissée, si la liberté m'était rendue, qu'en ferais-je? Ma femme est morte, ma fille est perdue... Qu'ai-je à attendre d'heureux ici-bas, désormais? Non, non, j'aime mieux mourir tout de suite, et, puisque le suicide est défendu par la loi divine, mes juges, en me condamnant, m'épargneront un crime.

Jean Vaubaron, réplique le jeune homme d'une voix ferme, ce que vous venez de dire n'est ni d'un honnête homme, ni d'un bon père.

Ah! vous trouvez, balbutia le mécanicien en baissant les yeux. J'étais un honnête homme, et j'étais un bon père, et pour ma Blanche, pour ma fille chérie, pour ma pauvre petite enfant, j'aurais donné sans hésiter tout mon sang goutte à goutte.

Eh bien, votre fille est perdue, mais sans doute elle existe, un devoir sacré vous condamne à vivre. Il vous faut chercher Blanche, la retrouver et veiller sur elle.

Un gémissement sourd s'échappa de la gorge de Jean Vaubaron, et ses ongles crispés déchirèrent sa poitrine.

Tout cela, je le sais, balbutia-t-il, je ne le sais que trop, mon Dieu! Ne voyez-vous donc pas, n'avez-vous donc pas compris que cette pensée horrible, incessante, qui me déchire, qui me dévore, qui me tue, c'est la pensée de mon enfant vivante et perdue, de mon enfant, de ma petite Blanche adorée, errant au hasard dans ce Paris infâme, qui, de l'ange au cœur pur, fera peut-être une misérable créature...une voleuse... une prostituée! C'est à cause de cela, monsieur, que je vous semble, depuis longtemps, abruti dans mon désespoir. C'est à cause de cela que, ne pouvant redevenir libre pour retrouver mon enfant, je veux du moins mourir vite, afin de veiller sur elle du haut du ciel, où sa mère m'attend.

Tandis qu'il disait ce qui précède, Jean Vaubaron s'était en quelque sorte transfiguré. Il avait parlé d'abord d'une voix sourde et presque indistincte, puis, peu à peu, à mesure que les paroles s'échappaient comme un jet de sang amer de son cœur ulcéré, sa voix s'élevait et devenait sonore et vibrante, ses regards lançaient des éclairs, sa taille voutée se redressait, et de vives rougeurs empourpraient, pour un instant, ses joues livides. Il élevait vers le ciel ses deux mains tremblantes, comme pour le prendre à témoin de la grandeur et de la légitimité de son désespoir, et pour l'adjuger en même temps de lui venir en aide.

Cette crise soudaine d'exaltation et d'énergie fut, d'ailleurs, de courte durée. Jean Vaubaron laissa retomber sa tête sur sa poitrine haletante, puis, plongeant ses mains dans sa chevelure éclaircie par ces récentes angoisses, il éclata en sanglots, et des larmes abondantes inondèrent son visage. Les larmes soulagent; elles dégonflent un cœur trop rempli.

Le jeune avocat respecta religieusement le silence du mécanicien, tandis que ruisselaient sur ses joues des torrents de pleurs salutaires. Au bout de quelques minutes, Jean Vaubaron fit sur lui un violent effort. Il essuya ses yeux, il tourna vers l'avocat ses regards humides, et, lui tendant les mains avec une expression d'ardente et d'immense reconnaissance, il lui dit:

Je vous remercie, monsieur, je vous remercie du plus profond de mon âme! Vous m'avez rappelé mon devoir, que je m'efforçais lâchement d'oublier! Je ne veux plus mourir, maintenant, puisque ma fille a besoin que je vive. Je souffrirai, sans une plainte et sans un murmure, toutes les tortures que l'avenir me réserve! Je puiserai du courage dans la pensée du but qu'il me faut atteindre et auquel mon existence est attaché désormais. Cette existence est entre vos mains! Ne me laissez pas condamner! Au nom du ciel, monsieur, au nom de ma fille abandonnée, sauvez-moi! sauvez-moi.

L'émotion du mécanicien grandissait.

Sauvez-moi! répétait-il en couvrant de larmes et en pressant contre son cœur les mains de son défenseur; au nom du Dieu vivant, sauvez-moi!

Le jeune avocat, profondément ému et troublé lui-même, répondit d'une voix altérée:

Mon ami, tout ce qu'un homme peut faire pour sauver son frère, je le ferai pour vous, mais il faut que vous me veniez en aide dans cette tâche.

Et comment? de quelle manière? Que peut faire un pauvre malheureux accusé comme moi?

Votre attitude en face du jury sera mon plus utile auxiliaire, car elle viendra confirmer et fortifier mes paroles. Armez-vous donc, pour l'heure suprême du jugement, d'un courage surhumain. Ne vous laissez ni démoraliser, ni écraser, ni anéantir par l'artillerie des arguments et des preuves décevantes qui fera tourner contre vous le ministre public; ne permettez pas non plus à la colère de bouillonner dans votre sang et de vous entraîner à quelque imprudente réponse, lorsque les accusations monstrueuses qui vous poursuivent viendront vous frapper au cœur.

A mesure que l'avocat parlait, Vaubaron s'agitait; en même temps le courage l'abandonnait. Il s'écria:

Hélas! ne me demandez-vous pas l'impossible! Pourrai-je rester calme quand je m'entendrai hautement, publiquement, flétrir des épithètes infâmes de voleur et d'assassin?

Ce sera bien difficile et bien cruelle, je le sais; mais pourtant il le faut! La majesté de l'innocence empreinte sur vos traits, le calme de l'honnête homme, injustement et fatalement soupçonné, feront naître le doute dans les esprits prévenus et ramèneront à à vous l'opinion, qui vous est hostile à cette heure, et que vous aliéneraient plus complètement encore l'abattement ou la colère. Ma parole fera le reste, si Dieu daigne me donner demain la force et l'éloquence.

Ainsi, balbutia Vaubaron,ainsi, monsieur, vous me sauverez peut-être? vous me rendrez la vie et l'honneur?

Il n'y a qu'un instant, lorsque vous regrettiez d'être vivant encore, ne vous ai-je pas dit: *Espérez*!

Ah! monsieur, faites ce prodidige! s'écria le mécanicien. Que, grâce à vous, mon innocence éclate au grand jour,que la liberté me soit rendue, qu'il me soit permis d'aller m'agenouiller sur la tombe de ma pauvre femme bien aimée, de chercher et de retrouver mon enfant chéri, et je vous jure sur ma femme morte et sur mon enfant disparue, que l'heure la plus belle de ma vie sera celle où il me sera donné de mourir pour vous!

L'avocat sans répondre, pressa la main de l'accusé. Il avait la conviction, disons mieux, il avait la certitude que cette promesse d'aveugle dévouement exprimait la pensée intime et profonde de celui qu'il devait défendre et qu'il espérait sauver.

L'entretien, un instant interrompu, se renoua en ces termes:

Monsieur, demanda Vaubaron, demain les juges m'interrogeront, n'est-ce pas?

Non pas les juges, mais le président de la jour d'assises, qui vous adressera des questions.

Que faudra-t-il répondre?

La vérité, toute la vérité, rien que la vérité...

Vous n'ignorez pas cependant, que cette vérité semble écrasante pour moi.

Je ne m'en souviens que trop, et néanmoins je vous indique la voie droite comme la seule que vous deviez suivre. Un mensonge inutile vous perdrait plus infailliblement que la vérité, si accablante qu'elle paraisse. Nous marchons à tâtons dans d'épaisses ténèbres, et la lumière ne peut jaillir que de la droiture la plus absolue.

Dieu veuille que ces térèbres se dissipent, et que cette lumière se fasse! murmura Vaubaron.

L'entrevue du prisonnier et de son défenseur se prolongea pendant plus d'une heure encore, et quand l'avocat sortit de la cellule, il laissa le mécanicien relativement calme, moins anéanti, moins plongé dans les abîmes d'un incurable désespoir. Malgré les épouvantables préoccupations qui le dévoraient et qui faisaient de son crâne une fournaise ardente, Vaubaron bien faible encore et, d'ailleurs, épuisé de fatigue, put goûter, pendant la nuit suivante, quelques minutes d'un sommeil fiévreux et souvent interrompu, mais néanmoins précieux et réparateur après de longues insomnies.

L'avocat,lui, ne ferma pas l'œil et ne se jeta même point sur son lit. L'immensité de sa tâche, la grandeur de la responsabilité qui pesait sur lui, évoquaient dans son âme généreuse des angoisses presque aussi cuisantes que celles de son client.

Quelle situation! se répétait-il sans cesse. Je tiens dans mes mains la vie, l'honneur, la liberté d'un homme, d'un homme coupable pour tous, mais dont l'innocence m'est démontrée aussi clairement que la lumière du soleil. Comment faire partager ma conviction, ma certitude, à ceux qui vont prononcer un arrêt sans appel? Comment leur démontrer qu'aujourd'hui, pour juger sainement, ils doivent imposer silence à leur raison? Comment les contraindre à admettre que les faits matériels les abusent, que l'évidence est mensongère et que c'est moi seul qu'ils doivent croire?

Il se disait ces choses à lui-même, en parcourant d'un pas rapide et saccadé son cabinet de travail. Il s'efforçait de préparer son discours du lendemain; mais, pour la première fois depuis qu'il portait cette toge d'avocat à laquelle il devait donner bien vite un si grand éclat, la parole indocile trahissait sa pensée; la phrase rebelle ne se présentait point incisive, rapide, lumineuse, pour exprimer les sensations, les sentiments, les certitudes, qui débordaient en lui. Il dut renoncer, de guerre lasse, à ce travail opiniâtre et sans résultat.

Les circonstances m'inspireront! se dit-il enfin! Ce n'est point à l'esprit de mes auditeurs que je veux faire appel, c'est à leur âme! La logique doit céder la place au sentiment! L'improvisation ardent me servira mieux que l'étude froide et réfléchie!

C'est dans de tels combats, c'est dans ces anxiétés dévorantes, que le jeune avocat passa le reste de la nuit. Jean Vaubaron n'était pour lui qu'un étranger, vitime et martyr du mauvais sort, lui inspirait une telle sympathie, qu'aucun sacrifice ne lui aurait semblé trop grand, si, au prix de ce sacrifice, il avait eu la certitude de sauver l'innocent. Mais hélas! cette certitude lui manquait, et de profondes défaillances,de sombres découragements s'emparaient de lui et grandissaient à mesure que passaient les heures.

Enfin le jour parut. Les premières clartés de l'aube naissante firent pâlir la lumière de la lampe placée sur le bureau.

Allons,murmura le jeune homme en voyant ces douteuses lueurs, allons, c'est aujourd'hui! Dans quelques heures je serai l'instrument glorieux d'une éclatante justice, ou mon impuissante parole n'aura pas eu la force d'empêcher l'accomplissement d'une grande iniquité!

Le yeux du jeune homme rencontrèrent en ce moment la glace en face de laquelle il se tenait debout, et qui lui renvoyaient son image. Il tressaillit à l'aspect de la pâleur et de la décomposition de ses traits. Cette pâleur lui sembla d'un présage funeste.

J'ai l'air d'un vaincu! se dit-il. Oh pourquoi donc n'ai je point reculé, quand il était temps encore, devant le fardeau trop lourd dont le poids m'écrase aujourd'hui? Un plus habile, un plus vaillant aurait sauvé Vaubaron peut être. Moi, faible et présomptueux, ne vais-je pas l'entraîner dans ma chute?

La maladie quasi-mortelle du mécanicien avait reculé de plusieurs semaines le moment de sa comparution en cour d'assises. Le double assassinat de la rue du Pas-de-la-Mule surexcitait au plus haut point la curiosité du public parisien. Le procès de Jean Vaubaron prenait maintenant les proportions d'un événement de premier ordre et les procès politiques eux-mêmes n'avaient pas le privilège de passionner à un plus haut point l'opinion publique.

D'innombrables demandes de billets, signées des noms les plus illustres du monde aristocratique, du monde politique et du monde littéraire, arrivaient chaque jour au président de la cour d'assises.

S'il eût été possible de faire droit à toutes ces requêtes, le palais de justice entier aurait été insuffisant pour contenir la foule. Mais, dans le royaume de la justice comme dans le royaume des cieux, il y a toujours eu et il y aura toujours beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Les privilégiés, parmi lesquels les dames étaient en majorité, envahirent dès la pemière heure l'enceinte réservée, et l'on vit des hommes marquants, parmi lesquels se trouvait un poète célèbre, revêtir la robe noire et la toque classique, qu'ils n'avaient nullemnt le droit de porter, et, grâce à ce déguisement et à de hautes protections, venir prendre place au banc des avocats.

Une masse compacte de populaires, ne nourrissait aucun espoir de trouver place dans la salle des assises, mais aiguillonnée par le désir de connaître sans retard l'issue du procès, encombrait l'immense salle des Pas-Perdus et la vaste galerie qui conduit à la cour de Harlay.

Cette masse compacte rendait la circulation tout à fait impossible, du moins difficile, et pour la dissiper, il eut été nécessaire d'avoir recours à des moyens violents. Des groupes nombreux et agités stationnaient sur la place du Palais-de-Justice, dans les rues de la Barillerie et dans tous les alentours de la Sainte-Chapelle.

Il suffisait de traverser ces groupes pour se faire une idée exacte de l'état des esprits et de la conviction profonde et inébranlable de tout ce monde. Personne n'admettait même un doute sur la culpabilité du prévenu. Pas une voix ne s'élevait en faveur du malheureux Vaubaron. Nul ne se souvenait, dans cette immense cohue, que l'innocence doit être admise au moins comme possible jusqu'à l'heure où la justice humaine a prononcé. Chacun se disait que le jugement était rendu d'avance.

Ce jury improvisé, composé de dix mille membres peut-être, aurait prononcé à l'unanimité la peine de mort, sans croire nécessaire d'entendre l'acte d'accusation, ni le réquisitoire du procureur du roi, ni l'avocat, ni l'accusé lui-même. Les passions populaires procèdent ainsi; elles sont tout d'une pièce et n'admettent ni réflexion, ni retard.

Au sein de cette multitude, il y avait assurément de nombreux gredins, des misérables capables de tout. Ceux-là n'étaient ni les moins exaltés, ni les moins éloquents, ni les moins acharnés contre Jean Vaubaron. On entendait dans les groupes retentir ces paroles:

Surtout point de pitié!

Point de faiblesse!

Point de circonstances atténuantes!

Ce monstre a mérité cent fois la mort?

Ce qu'il nous faut, c'est une condamnation capitale!

Nous voulons regarder l'infâme montant sur l'échafaud!

Nous voulons voir tomber la tête du meurtrier!

Si les juges lui faisaient grâce, ils seraient ses complices!..ils ne vaudraient pas mieux que lui!

Il faudrait alors faire justice nous-mêmes.

Il faudrait appliquer la peine du talion: "Qui a tué doit mourir!"

Nous mettrions le feu au palais de justice!

Nous forcerions les portes de la Conciergerie et nous anéantirions l'assassin!

Certes, si dans ce moment Jean Vaubaron avait, même sous bonne escorte, traversé cette foule frémissante, on aurait vu la multitude, par un amour éclairé et bien entendu de la justice, mettre en pièces le mécanicien et sans doute les gendarmes.

Parmi les groupes, disant partout un mot incendiaire, réclamant l'échafaud plus haut que personne, et mettant le feu aux poudres de la publique effervescence, passait et repassait un homme d'un certain âge, bien vêtu, portant de gros favoris grisonnants et offrant, dans son costume et ses allures, l'apparence d'un bon bourgeois, d'un honnête commerçant de la rue des Bourdannais. Cet homme était Rodille.

*** Jean Vaubaron, nous l'avons dit, goûta quelques heures de sommeil, comme un soldat qui dort à la veille d'une bataille où, peut être, il laissera sa vie. Le jour du réveil fut terrible. Le moment était venu, une lueur faible et grisâtre tombait dans la cellule par l'ouverture étroite et grillée.

Allons, se dit le mécanicien, dans quelques heures tout sera consommé, je serai libre ou je serai condamné à mort.

Condamné à mort! répéta-t-il, et pourtant je suis innocent! Il me faudra monter sur l'échafaud infâme, au milieu des cris de haine et d'horreur, et pautant je suis innocent! Le couperet de la guillotine tranchera ma tête, et pourtant je suis innocent! Ma mémoire sera maudite? Mon nom exécré prendra place dans les fastes du crime, et pourtant je suis innocent! Ma fille chérie, ma Blanche adorée, restera seule au monde, orpheline d'une assassin, et pourtant je suis innocent! Mon Dieu... Seigneur, mon Dieu... Dieu tout-puissant, Dieu juste et bon, prenez pitié de moi, protégez-moi...sauvez-moi!

Tandis qué Jean Vaubaron murmurait d'une voix étouffée les paroles qui précèdent une violente agitation nerveuse s'emparait de lui, et son corps se prenait à trembler comme tremble celui des fiévreux de la campagne de Rome.

Je ne puis comparaître ainsi devant ceux qui vont me juger! se dit-il avec épouvante; on croirait que c'est le remords qui m'anéantit à ce point; on croirait que j'ai peur! A tout prix il faut que je triomphe de moi-même, il faut que je sois calme, il le faut!

Jean Vaubaron se jeta à bas de son lit, et tombant à genoux, il adressa au ciel la plus fervante prière qui jamais, dans un moment suprême,ait jailli d'une cœur déchiré. A peine avait-il achevé cette prière que le frisson qui secouait ses membres fit trêve comme par enchantement, et qu'il sentit une tranquillité relative remplacer la violente agitation qui le dominait.

Allons, se dit il avec un profond élan de foi et d'espérance, c'est bon signe, et je comprends à ce qui se passe que Dieu ne m'abandonne pas tout à fait.

Il se releva en entendant ouvrir la porte de sa cellule. Un guichetier et un surveillant entrèrent. Le surveillant lui apportait l'ordre de se tenir prêt,et le guichetier plaçait sur la petite table de bois blanc le repas destiné au prisonnier.

Remportez cela, lui dit Vaubaron.

Ne voulez-vous donc point manger ce matin?

Non.

Pourquoi?

Je n'ai pas faim.

Bien, bien, répliqua le guichetier. Tous les prévenus qui vont passer en cour d'assises en disent autant, et ça se comprend. L'émotion leur bouleverse l'estomac. Ils se figurent qu'ils ont le gosier rétréci et qu'ils ne pourraient rien avaler. Moi je leurs répond: "Ne faites pas la petite bouche, mes gaillards, et mangez tout de même. S'ils m'écoutent, ils s'en trouvent bien, s'ils ne m'écoutent pas, ils ne tardent pas à s'en mordre les pouces, ils ne peuvent plus se soutenir sitôt qu'ils sont sur la sellette, ce qui leur fait faire piteuse mine. Vous n'avez point d'appétit, c'est entendu, mais ça n'y fait rien, mangez tout de même. Vous aurez besoin de toutes vos forces aujourd'hui, car vous allez passer un vilain quart d'heure.

Je vous remercie du conseil, répondit le mécanicien; il me semble bon, je vais le suivre.

A la bonne heure! Voilà ce que j'appelle un homme raisonnable. Forcez-vous, forcez vous, vous vous en trouverez bien.

Le surveillant était sorti de la cellule. Le guichetier s'approcha de Vaubaron, et, se penchant vers lui, il lui dit à demi-voix, d'un air mystérieux et d'un ton confidentiel:

J'ai bon cœur, comme vous allez voir, et je prendrai volontiers sur moi de vous apporter en cachette un grand verre d'eau-de-vie, si toutefois vous avez de l'argent pour payer. C'est ça qui est fameux pour donner de l'aplomb à un accusé, pour l'aider à à faire de belles réponses à M. le président. Un homme n'est vraiment plus reconnaissable quand il a goûté de mon vieux cognac. Allons, dites un mot, et je vais vous chercher le liquide.

Ce mot,je ne puis le dire, murmura Vauron.

A bah! et quivous en empêche?

La meilleure de toutes les raisons: Je n'ai pas d'argent pour vous payer.

Allons donc!

C'est la vérité.

Vous avez toujours bien dix sous?

Ni dix, ni cinq. Je n'ai rien, absolument rien.

Le guichetier se gratta l'oreille.

Le diable m'emporte si je le sais pourquoi, fit-il ensuite, mais vous m'intéressez! Bref, vous allez voir comme je suis bon enfant. Je vous ferai crédit de votre petit verre et vous me le payerez plus tard si vous êtes un brave garçon, et si ces messieurs du jury ne vous expédient point tantôt à "l'abbaye de Mont-à-Regret!"

Ayant ainsi parlé, le bienveillant guichetier sortit de la cellule et revint au bout de quelques minutes, apportant une fiole de dimension très exigue, remplie d'un alcool couleur d'ambre.

Goûtez-moi cela, dit-il, et vous m'en donnerai des nouvelles! Parole d'honneur, ça ferait revenir un mort! Allons, allons, avalez tout de suite une demi gorgée Ca vous ouvrira l'appétit.

Vaubaron obéit passivement, mais non sans répugnance, car, accoutumé comme il l'était à une excessive sobriété, il avait les spiritueux en horreur. Mais en même temps qu'il faisait un appel à sa force morale, il comprenait la nécessité,soutenir sa force physique, l'eau-de-vie du guichetier devait, mieux que tout autre chose, l'aider à atteindre ce but. Il vida donc la petite fiole en mangeant quelques bouchees, et il lui sembla aussitôt que son cœur battait plus vite et qu'une vie nouvelle circulait dans ses veines, avec son sang réchauffé.

XVIII

Jean Vaubaron achevait à peine ce léger repas lorsque la porte de la cellule s'ouvrait de nouveau. Deux gendarmes entrèrent silencieusement. Ils venaient chercher le mécanicien pour le conduire dans la salle d'attente où les accusés stationnent, sous bonne escorte, jusqu'au moment de comparaître devant le jury. Personne, excepté les agents de la force publique et les avocats, n'avait le droit de franchir le seuil de cette pièce et d'adresser la parole à ceux que réclamait la justice humaine. Une banquette de bois de chêne, noire et luisante comme du vieil ébène, garnissait les murailles. A hauteur d'appui, au-dessus de la banquette, la boiserie gardait l'enpreinte de toutes les têtes infâmes et désespérées qui s'étaient appuyées contre elle.

Vaubaron, les poignets réunis par des menottes, s'assit ou plutôt se laissa tomber sur la planchette étroite. Les deux gendarmes prirent place à côté de lui, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.

On jugeait en ce moment une première affaire, très simple,point obscure, et qui ne devait demander que fort peu de temps pour être expédiée.

Il s'agissait d'un vol avec effraction, commis dans une maison habitée, la nuit, par un rôdeur en barrières. Ce maladroit coquin s'était laissé prendre sur le fait, arrêter en flagrant délit. Deux ou trois témoins à entendre, une condamnation inévitable et d'avance écrite dans le code pénal, cela demandait une heure au plus.

L'affaire de la rue du Pas-de-la-Mule devait au contraire, occuper le jury pendant tout le reste de la journée. Il semblait même vraisemblable que le jugement serait rendu bien avant dans la nuit.

Jean Vaubaron, les coudes appuyés sur ses genoux et la figure cachée dans ses deux mains, attendait avec une muette et profonde résignation. L'attouchement léger d'un doigt qui se posait sur son épaule le fit tout à coup tressaillir. Il leva la tête et une fugitive lueur de joi ese peignit sur son visage dévasté. Debout, en face de lui, le jeune avocat, dont les traits expressifs offraient les traces évidentes de l'insomnie et des angoisses morales de la nuit précédente, lui souriait et lui tendait la main, au grand étonnement, et disons plus, au grand scandale des gendarmes. Vaubaron saisit cette main secourable et l'appuya contre ses lèvres avec un élan de tendresse et de reconnaissance.

Mon ami, dit alors le jeune homme à l'un des gendarmes, je suis le défenseur de monsieur et j'ai besoin de m'entretenir avec lui; faites-moi donc un peu de place sur ce banc, à côté de vous, je vous prie.

L'agent de la force publique fit le salut militaire, en témoignage de respect et d'obéissance, et se hâta de reculer, laissant un suffisamment intervalle entre lui et Jean Vaubaron. Le jeune homme s'assit. Il se pencha vers le mécanicien, et parlant à voix basse de manière à n'être entendu que de lui seul, il lui dit:

Comment vous trouvez-vous aujourd'hui?

Mieux, monsieur... beaucoup mieux... grâce à Dieu et grâce à vous, répondit Jean Vaubaron.

Ainsi la nuit dernière a été calme?

Incomparablement plus calme, du moins, que toutes celles qui l'avaient précédée.

J'ose à peine vous demander si vous avez goûté quelques instants de sommeil.

Oui, monsieur. J'ai dormi, et pendant deux ou trois heures Dieu a daigné m'envoyer l'oubli du passé, du présent et de l'avenir.

Vous êtes ce matin tel que je souhaitais vous voir, reprit l'avocat, mais je n'espérais guère le grand et heureux changement qui s'est fait en vous! Restez ainsi, je vous en conjure. Conservez, devant vos juges, cette attitude pleine de resignation noble, de calme et de courage. Je vous l'ai dit, et je vous le repète, ni abattement, ni passion, ni colère! C'est ainsi seulement que vous pourrez me venir en aide et servir votre propre cause.

Je n'oublierai rien, monsieur, murmura le mécanicien; je prévois des tortures sans nom et je suis prêt à les subir. La pensée de mon innocence, qui tôt ou tard éclatera, viendra me soutenir en presence des accusations amoncelées contre moi. Je m'efforcerai de ne pas entendre. Je me dirai: "Songe à ta fille, à ta pauvre enfant perdue qu'il faut chercher, qu'il faut retrouver, et soit patient pour être libre!"

C'est cela! reprit l'avocat, oui, c'est bien cela! Courage! courage!

Et maintenant, monsieur, maintenant, mon généreux défenseur, poursuivit Vaubaron, laissez moi vous dire, laissez-moi vous crier du fond de mon âme que, quoi qu'il arrive, quel que soit le résultat de la lutte qui va s'engager entre vous et la justice abusée, que je sorte de cette lutte réhabilité ou flétri, libre ou condamné à mort, ma reconnaissance n'en sera pas moins sans bornes, comme l'a été votre dévouement pour le malheureux qui baise vos mains.

L'avocat ne répondit pas. Deux grosses larmes tombaient de ses yeux et roulaient sur ses joues. Il pressa une dernière fois la main de Vaubaron, et il quitta la salle d'attente en balbutiant d'une voix à peine distincte:

Espérez! espérez! et que Dieu soit pour nous!

[ACONTINUER.]

BLESSE PAR UN COMPAGNON.

Une Querelle Sanglante entre Deux Enfants d'Ecole.

Quincy, 15 déc.—James Furmingham,un jeune enfant d'école, est détenu au commissariat de police pour avoir blessé d'un coup de couteau un compagnon nommé Leslie Smith, âgé de 15 ans, hier après-midi, pendant une querelle en se rendant à l'école.

Tout d'abord une chicane s'éleva entre deux garçons nommés Norfolk et McIntosh. Furmingham s'en mêla, et le jeune Smith, qui n'aimait pas la chose, lui donna un coup de poing en pleine figure.

Furmingham devint rouge de colère, et plaçant sa main dans sa poche de gilet, il en sortit un couteau avec lequel il frappa Smith.

La lame pénétra dans la poitrine du jeune écolier et s'arrêta sur une côte, ce qui l'empêcha de perforer le poumon.

Le blessé fut transporté à la demeure de ses parents, et à une heure avancée hier soir, on rapporta qu'il courait une grande chance d'en revenir, à moins que l'inflammation ne se mette dans la blessure.

Furmingham prétend qu'il sortit son couteau de sa poche non pour frapper Smith, mais pour l'effrayer, et qu'il l'atteignit accidentellement.

UN CYCLONE

S'Abat sur une Partie de l'Alabama.

Birmingham, Ala., 15 déc.—Un cyclone terrible s'est abattu sur la vallée de Little Wells, près d'Attalia, pendant la nuit, causant d'énormes dommages.

La demeure particuliere de E. A. Gilland, le commissaire du comté, a été démolie.

George Stoveal, qui prenait pension avec Gilland, a été projeté hors de la maison et il alla heurter un arbre. Quand on le ramassa il était mort.

L'habitation d'un nègre sur la plantation de Gilland a aussi été démolie; un enfant a été tué et deux autres personnes ont été blessées.

Environ deux douzaines d'autres maisons ont été mises en pièces.

UN BOXEUR TUE.

"Kid" Lavigne Donne un Coup de Poing Fatal.

Nouvelle Orleans, La.,15 déc—Andy Bowen, un pugiliste de la Nouvelle Orléans, a reçu un coup de poing qui l'a tué hier soir dans l'amphithéâtre de l'Auditorium Club pendant une *prize fight*.

Son adversaire était le *light weight* Kid Lavigne de Saginaw, Mich. Le coup fatal a été porté au commencement de la dix-huitième reprise. Bowen a perdu connaissance et il est mort à 7.15 heures ce matin sans avoir repris ses sens.

Lavigne, ses aides, le "time keeper" et l'arbitre ont été arrêtés.

LA BOISSON

Cause la Mort de John Hall et de sa Femme.

A New York, 15 déc—John Hall, un acteur, a pris un bec de gaz pour un patère et il y a accroché ses vêtements, et le résultat de cette erreur fatale a été sa mort et celle de sa femme.

Ils furent trouvés sans vie à côté l'un de l'autre dans leur lit.

Le mari était âgé de 38 ans e la femme de 36.

On a appris que Hall, quoiqu'il ne fût pas un ivrogne, était arrivé chez lui vers les cinq heures du matin en état d'ivresse.

On suppose qu'en déposant ses habits sur le bec de gaz, il ouvrit le conduit et la chambre ne tarda pas à se remplir de vapeurs délétères.

IL SE TUE

Apres avoir Lu un Verset de la Bible.

Manistee, Mich, 15 déc—Casimir Herner,un Polonais âgé de 48 ans, a battu tellement sa femme hier la nuit que la malheureuse est morte sous ses coups.

Après avoir commis ce crime horrible, Herner alluma une chandelle, puis il ouvrit sa bible et en lut un verset; ensuite il se tira une balle de revolver dans la tempe.

Cet homme avait tenté plusieurs fois de tuer sa femme.

Des voisins, que les détonations firent accourir, trouvèrent les deux cadavres ensanglantés sur le plancher de la maison.

MORT SUBITE

Un Agent de Machine a Coudre Meurt en Voiture.

H. F. Mulhair, un agent pour la vente des machines à coudre de la Wheeler and Wilson Machine Company, est mort subitement sur le Cumberland Road, samedi.

Depuis quelque temps le défunt souffrait d'une maladie de cœur, et quand il fut rendu aux bureaux de la compagnie, le matin, il se sentit si mal, qu'il décida de ne pas travailler cette journée-là.

Cependant,lorsqu'un des agents, M. Delisle, partit en voiture pour aller voir quelques pratiques, il prit place à ses côtés, pensant qu'une petite promenade en voiture ne lui ferait que du bien.

Les deux agents se dirigèrent vers Centralville, et rendu au Cumberland Road, le compagnon de Mulhair débarqua pour aller collecter dans une maison.

Mulhair resta seul dans la voiture.

Quand M.Delisle revint au bout de quelques instants, il trouva Mulhair étendu à plat ventre sur le sol à côté de l'attelage.

L'ambulance fut demandée en toute hâte, et le malheureux dont le cœur battait encore, mais très faiblement, fut placé sur les coussins du véhicule de l'hôpital.

Quelques instants plus tard Mulhair rendait le dernier soupir.

Alors au lieu d'être conduit à l'hôpital, l'ambulance transporta le corps chez Brooks, entrepreneur de pompes funèbres.

Mulhair habitait cette ville depuis trois ou quatre ans. Il fut presque tous ce temps à l'emploi de la Wheeler & Wilson Company, et ses patrons disent que c'était un bon agent, fort actif. Il était âgé de 30 ou 35 ans environ et avait sa chambre au No. 772, rue Merrimack.

Il ne comptait aucun parent en cette ville, mais il en a à Louisville, N. Y., et ils furent avertis de sa mort si subite.

Vient de Paraitre.

"Souffrance et bonheur" par Pierre Maël. En vente pour 10 cts, dans tous les dépôts de journaux, et chez les éditeurs. Leprohon & Leprohon, 25 rue St-Gabriel, Montréal.

N.B. Nous prenons aussi l'argent en timbres Américains.

On Demande

Une bonne cuisinière trouvera de l'emploi immédiatement au No. 615 rue Merrimack.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Phitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P P P purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est dû à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plais

F. A. Chase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES.
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 27 DECEMBRE 1894. Soyons Distingues. No. 67

BOSTON & MAINE R R.

ARRANGEMENT D'HIVER.

DIVISION OUEST.

Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 15, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35 p m.

Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machias port (via Lac er Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50 *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 52, ¶7 01, ¶7 18, ¶7 28, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 02, m, *1 42, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, *5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; ¶4 21, 6 00, p m.

Pour Woburn — ¶7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, ¶5 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; ¶4 25, 6 03, p m.

☞ Express, ¶ seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—¶7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m; 5 42 p m; — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m, 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 7 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09, a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 7 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, ¶8 43 p m.

Pour Montpelier, Montreal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air Line—9 45 a. m.; 1 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

¶ Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec service élégant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux bureaux de billets.

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement fait sur commande Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND,

Marchand - Tailleur

24 RUE MIDDLE.

☞ Son assortiment de Draps, ☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du ☞ dernier goût et de patrons le ☞ plus nouveaux.

Francis W. Qua,

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass.

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensiles de Cuisine

en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

Allez faire une visite at vous serez satisfaits.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!

Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO.

Bureau, 38 rue Middle

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone 111-2

Durant & Rogers,

HORLOGERS et BIJOUTIERS.

Noel et le Jour de l'An.

Ne manquez pas les meilleures occasions pour les jours des grandes fêtes de Noël et du Jour de l'An. Les Marchandises les plus nouvelles vous sont offertes aux prix les plus modérés.

Magnifiques Montres en or 14 K. pour Dames, **$22.50,**

Même qualité, pour Hommes, **$35 et $45.**

Jolies de Mariage en or solide 14 K. depuis **$5 en montant**

Chaines, Charmes, Horloges et Lunettes vendues à sacrifice.

Notre assortiment d'argenterie est complet et très varié.

Venez acheter de M. J. A. Legault, notre commis canadien. Soyez assurés que vous aurez pour plus que votre argent.

DURANT & ROGERS.

Au coin des Rues

Central & Middle.

DR. G. C. BATES,

DENTISTE,

Angle des Rues

MIDDLESEX ET ELLIOTT.

Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

A. B. Stevens.

PIANOS

A Tres bas Prix.

Grande variete de toutes les Fabriques.

De Styles les plus Nouveaux,

—A—

Conditions - Faciles,

SUCCURSALE de BOSTON.

No. 411,

Rue Stevens,

Lowell, Mass

DESINFECTANTS

PURETE,
CHAUX SUPER CARBE.
CHLORURE de CHAUX
ACIDE CARBOLIQUE,
(Crystal et Liquide,)

Guérison pour Piqures de Moustiques.

C. B. Coburn & Co

Wm. W. MURPHY.

368 rue Middlesex,

(Ancienne place de Noël Traversy.)
Près du dépôt de la rue Middlesex

Biere, Vins, Liqueurs, et Cigares

En variété immense.

M. Murphy fait une spécialité pour toutes sortes de Liqueurs, Toniques choisis à l'usage des familles.

☞ Une visite est cordialement sollicitée et vous serez convaincus que nos prix sont les plus bas de la ville

L'ANGLOMANIE.

On a fréquemment reproché aux Canadiens des Etats-Unis appartenant à la classe populaire de parler un français mêlé d'anglais. Nos compatriotes du Canada ne sont pas impeccables sous ce rapport, et avant de nous jeter la pierre, ils devraient faire la part des circonstances atténuantes, puis cesser de dire *sideboard* pour buffet, *gangway* pour passerelle, de la *steam* pour de la vapeur, et nombre d'autres mots anglais qui feraient rêver un Français de France si eux-même ne versaient pas dans l'anglomanie.

En effet, si l'on en croit une revue publiée à Paris, cette épidémie sévit dans notre vieille mère-patrie, surtout parmi les *sportmen*, passez-nous le mot.

"De même, lisons-nous dans le *Monde Moderne*, qu'il est de bon ton de commander ses vêtements et de faire blanchir son linge à Londres, de même tout *sportman* qui se respecte devra adopter les mœurs et les expressions anglaises.

"Aussi, le *starter*—celui qui donne le départ—ne dira pas aux concurrents, avant de donner le signal:

—Etes-vous prêts?

Il dira:

—*Are you ready?*

Quant au signal du départ lui-même, s'il est donné par la parole, ce ne sera pas:

—Partez!

Ce sera:

—*Go!*

"Il est de bon ton de ne pas compter les distances en kilomètres, mais en milles anglais. Un coureur de vitesse est un *sprinter*, un yole de course est un *outrigger*, un aviron un *scull*.... je pourrais encore multiplier les exemples.

"De même pour les noms des différents jeux ou sports: la crosse est devenue *crocket*; le ballon au pied, *football*, et ainsi de suite.

"C'est une des conséquences de l'anglomanie qui nous étreint et nous gagne sans cesse."

Ce n'est donc pas surprenant si les Canadiens des Etats Unis ne parlent pas toujours un français très pur.

Nous avons sous les yeux de mauvais exemples qui partent de haut. Mais que cela ne nous empêche pas, Canadiens émigrés, d'améliorer notre langage, afin de le purger le plus possible de tous les mots anglais qui le défigurent. Au Canada et même en France, on n'en fera peut-être pas autant, car on ne se corrige que des défauts qu'on se reconnaît.

ALBUM.

Penser à la patrie, c'est se rappeler une mère absente, une mère qui nous a caressé dès l'enfance et dont la sollicitude a été pour le cœur et l'intelligence ce qu'est le rayon du soleil à la fleur à peine épanouie.

⁂

Dans le calme de la nuit, la brise qui traverse la plaine, l'aile de l'oiseau qui effleure sa fenêtre, tout parle de la patrie à l'exilé et, l'illusion, colorant ce tableau de son pinceau le plus délicat, il se demande si ces doux murmures ne viennent pas de son pays.

⁂

Pour une âme généreuse, il est difficile de se rappeler le clocher de son village, d'entendre dans ces rêves l'écho de voix amies, de revoir pour ainsi dire les traces de ces premiers pas sans se sentir doucement ému.

⁂

Les fleurs qui bordent les rivages étrangers ont bien leurs parfums, la mélodie du chant des oiseaux, mêlée aux doux murmures des flots, captivent bien une âme sensible, mais, je vous le demande, quelle harmonie peut bercer l'âme et aller au cœur comme la voix de sa mère, la patrie.

⁂

Quand l'exilé se trouve au milieu de fleurs de toutes nuances, brillant sous les feux d'un soleil étranger, son âme se sent à l'aise, mais presque toujours une pensée vient l'assombrir et il se dit: Ces roses, ces fleurs de toutes beautes ne sont arrosées ni par une mère, ni par une sœur.

⁂

Le souvenir, comme une étoile tantôt pâle, tantôt brillante poursuit partout le voyageur et semble toujours lui dire: N'oublie pas, tu reverras ton pays, ses belles cités que l'on nomme Cap Diamant, Mont Royal et toutes les beautés de ces rivages qui se réfléchissent sur le plus beau des fleuves, le St Laurent.

⁂

L'espoir est une ombre bien belle, bien caressante, c'est une œur qui nous tend la main et nous dit souvent tout bas: Du pays où l'on se trouve la Providence veut que nous en fassions le nôtre, mais n'oublions pas.

⁂

Tout semble se souvenir sur terre et pourquoi l'homme oublierait-il? Il n'y a pas jusqu'à l'humble tige qui, à la saison d'automne, paraît se souvenir de la main qui la cultive, puisqu'elle lui offre ses fruits et semble lui dire: Je n'oublie pas.

⁂

Le souvenir, la reconnaissance sont les compagnes fidèles des grandes âmes et ils leur répètent à tout moment tout bas: Je me souviens, n'oubliez pas.

⁂

Rien sur terre n'a plus de droit à notre souvenir que le pays natal, le sol où poussa pour ainsi dire notre intelligence et où reposent peut-être des êtres cheris.

⁂

Penser à son pays, c'est aussi se rappeler les événements néfastes ou glorieux qui ont souillé ou illustré son histoire.

⁂

Le Canada a eu ses héros, mais il a eu aussi ses tyrans qui, jaloux d'une de nos gloires nationales, ont essayé à souiller ses blasons les plus purs.

⁂

Persécuter le génie bienfaisant, n'est-ce pas insulter la patrie en tentant de lui ravir les fleurons les plus brillants de sa couronne.

⁂

Les envieux auxquels je fais allusion, ne nous ont-ils pas fait l'effet de viles pygmées essayant à se mesurer avec un géant.

⁂

Si le Canada a vu flétrir son plus grand héros, son plus beau génie en 92, il a vu aussi l'innocence et la gloire de ce même héros briller d'un éclat plus vif que jamais en 93.

⁂

La vérité, comme le soleil ardent perçant le nuage le plus épais, finit toujours par triompher de la calomnie, et, si ce serpent hideux fait des victimes, c'est en les immolant qu'il les couvre de gloire. Ainsi en a-t-il été pour le héros dont j'évoque la mémoire, puisque sa tombe à peine fermée, tout un peuple a entonné un hymne de reconnaissance et de gloire en l'honneur d'un grand nom, le nom Mercier!

L. A. B.

ACTUALITES.

On télégraphie au Vatican que le prince de Bismarck est très affecté de la mort de son épouse; sa santé déjà chancelante décline de plus en plus.

Le chancelier de fer se voyant à la porte du tombaou, doute de la vérité du luthérianisme, et lui qui a persécuté les jésuites, a demandé au Cardinal Kopp, prince archevêque de Breslau, de lui trouver deux prêtres catholiques d'une science hors ligne pour lui donner un aperçu réel de la religion catholique. Le cardinal Kopp a offert un Jésuite et un Rédemptoriste. Le prince de Bismarck a accepté.

Où conduit logiquement la science des matérialistes:

—Papa, disait Dodor, est-il vrai que nous descendons des singes?

—Certainement. Il est démontré par la science que l'homme, d'abord né singe, a été toujours en se perfectionnant.

—Alors, c'est pourquoi, moi, ton fils, je suis moins singe que toi, papa?

Une gifle monumentale fut la réponse paternelle à laquelle s'ajoutèrent ces mots:

—Voilà qui te fera voir si je suis un singe!

Pas logique, le papa.

Sur la promenade du Pincio, la petite fille du comte Pecci, neveu du Pape, s'amusait autour d'un petit lac, quand tout à coup, elle tombe à l'eau, son frère, âgé de sept ans, se jette dans le lac pour en retirer sa sœur, mais lui aussi, perdant pied, se trouve en péril, alors un gamin tout déguenillé, Enrico Leni âgé de 12 ans, saute dans le lac et en tire les deux enfants.

Le comte Pecci, plein de reconnaissance, a offert aux parents de Leni de le faire étudier durant dix ans dans le meilleur collège de Rome. Les parents ont accepté avec d'autant plus d'enthousiasme, qu'ils sont très pauvres, et que le jeune sauveteur faisait le triste métier de ramasser de bouts de cigares!... Voilà un jeune plébéin fortuné.

La police des environs de Rome vient d'arrêter Pietro Santazelli, autrefois honnête employé, aujourd'hui misérable affamé qui s'était fait, depuis deux jours, voleur de grands chemins. Le pauvre homme avec les derniers liards qui lui restaient, avait acheté un vieux revolver. Il s'en va sur la Via Salaria, s'embusque et attend deux ou trois heures sous une bise *esquimaude*. La première victime est un bicycliste.

—La bourse ou la vie!... cria le voleur improvisé, en pointant son revolver sur le velosman. Celui-ci, voyant qu'il n'y avait plus à plaisanter, lui répond en souriant:

—Je te donnerai tout l'argent que je porte, pourvu que tu me donnes ton revolver en souvenir." Santazelli accepte, mais non sans avoir préalablement compté l'argent. Lorsque le cycliste se trouve en possession du revolver, il se tourne vers son spoliateur et lui crie: "Maintenant, rends-moi mon argent, ou je te brûle la cervelle.—Avec quoi? répond Santazelli; le revolver est sans cartouches.

Le bicycliste furieux monte alors sur sa machine, et s'en va *à toute vapeur* avertir les gendarmes voisins. Ceux-ci se mettent en route, et cueillent tranquillement le pauvre Pietro Santazella, pendant qu'il comptait joyeusement les 42 francs prélevés sur le velosman.

Voilà un industriel dont la carrière est brisée dès le premier essai!...

Nous lisons dans L'*Opinion Publique* de Worcester:

"A Notre-Dame, dimanche dernier, le Rév. G. Broussea prêchant sur la vertu d'Espérance a dit: "Si l'on vous demandait: Voulez-vous aller au ciel? tous vous répondriez: Oui! excepte ceux qui dorment." Tous les dormeurs ont été éveillés du coup."

A propos de la fuite continuelle des Chinois devant les Japonais, le Cardinal Persico cite un proverbe fort connu dans le céleste empire: "Qui prend la fuite durant une bataille, vit encore pour combattre demain." Le proverbe est sage, extrêmement prudent, mais peu héroïque. Montcalm n'aurait jamais parlé comme cela à Carillon ou dans les plaines d'Abraham. Il est vrai que les Chinois sont les fils du Ciel; et sans doute, dans les environs de la Lune, de Saturne ou de Mars on a une autre idée de l'héroïsme que sur les bords du St. Laurent, du Rhin ou du Tibre.

Aux Etats-Unis où la main-d'œuvre est bien payée et où les vivres sont à bon marché, on ne lira pas sans intérêt les lignes suivantes qui nous arrivent de l'autre côté de l'Atlantique.

A Rome, le prix moyen d'une journée de travail est de 20 à 25 sous. Il n'y a que l'ouvrier particulièrement habile qui puisse gagner 50 sous.

Le salaire de la femme varie entre 15 et 30 sous.

La viande de bœuf se vend de 15 à 18 sous la livre; le pain à 3, 4, ou 5 sous la livre; le sel 4 à 6 sous; le fromage à 25 sous la livre.

Les principaux comestibles de l'ouvrier sont les légumes, les patates et les fruits.

A cette sobre nourriture, l'ouvrier a l'avantage d'ajeter du vin des lieux qu'on considère comme un tonique et un digestif excellent.

Vendu au quart, le vin se paye 5 à 6 sous; au gallon 20 à 24 sous.

Les révélations sur les agissements de la police de New York continuent devant le comité Lexow.

La déposition à sensation du jour a été celle du sergent Taylor; voici en substance ce qu'il a dit: "Pendant que je faisais fonctions de capitaine de "l'escouade des steamers" j'ai touché une moyenne de $200 par mois. La plus grande partie de cet argent a été remise par moi à l'inspecteur Steers, qui m'en avait donné l'ordre formel. Je lui remettais 80 pour cent de la somme encaissée et gardais seulement 20 pour cent pour moi. Quand le capitaine Allaire a pris le commandement de l'escouade, j'ai continué à faire la collecte comme précédemment.

Au lieu de porter l'argent au poste central, je la plaçais dans une enveloppe sur laquelle j'écrivais, d'après les indications de Steers: "Rapport sur le nettoyage des rues"; puis je déposais l'enveloppe au bureau du sergent dans un tiroir où il y avait d'autres papiers.

Je n'ai jamais entendu dire qu'une de ces enveloppes se soit égarée. Après que Steers se fût retiré et que l'inspecteur MacLanghlin d'abord, puis l'inspecteur MacAvoy l'eurent remplacé, j'ai continué la même pratique, sans savoir où passait l'argent, mais avec la conviction qu'il allait au poste central de la police. Je puis ajouter que l'inspecteur MacAvoy a la réputation de n'avoir jamais accepté d'argent de personne."

L'Epoque des Cadeaux.

Voici le temps des fêtes, l'époque des cadeaux. Qui ne trouve pas quelques sous pour acheter l'un de ces riens qui font pourtant un si grand plaisir à ceux qui les reçoivent? Ce n'est pas toujours la valeur intrinsèque de l'objet donné qui en fixe le prix; c'est plutôt la manière dont il est présenté et la personne qui le fait. Un bribborion, un hochet est un souvenir précieux s'il nous vient d'un être qui nous est cher. C'est pourquoi nous vous dirons: Donnez, quelle que soit la somme qui arrondisse votre bourse; que vous soyez pauvre, que vous n'ayez rien, donnez quand même! Une fleur trouvée sur le bord de la route, échappée la veille après un bal, fera souvent un don plus agréable que le cadeau le plus dispendieux choisi dans le large panier de Santa Claus et qui serait donné à contre-cœur.

Ceci nous amène à dire un mot en faveur de nos commerçants et de nos commis canadiens. Puisque c'est le temps des emplettes, nous ne saurions trop conseiller à nos lecteurs de ne pas oublier leurs compatriotes qui sont en affaires. Nous devons nous entr'aider, car la prospérité des uns donne des avantages aux autres. Donnons-nous la main en toute occasion, et notre force, notre influence, notre succès s'accroîtront par cette union.

Nous avons aujourd'hui des maisons de commerce canadiennes dans presque toutes les branches, sinon toutes, et en général elles peuvent affronter avantageusement la concurrence des autres négociants. De plus dans les grands magasins américains, un nombre considérable des nôtres occupent des postes de confiance. Ces commis, comme nos commerçants canadiens, méritent notre encouragement, et nous ne devons pas le leur marchander, si nous voulons voir prospérer notre nationalité.

Du moment que les Canadiens cesseront d'acheter de leurs compatriotes, préferant s'adresser à des gens ignorant notre langue et nous méprisant bien souvent, l'utilité des employés français dans les maisons de langue anglaise aura cessée, et une grande quantité de jeunes gens, de pères de famille, de jeunes filles aidant à donner le nécessaire à les vieux parents, à de pauvres veuves, se trouveront *ipso facto* sur le pavé!

On souffrirait tous un peu d'un tel état de choses, car on dépend les uns des autres pour vivre. Le professionel, l'homme de métier a besoin de la clientèle des gens du négoce pour gagner sa subsistance et l'employé des fabriques a plus d'avantages, ne craint moins les chômages, si sa carrière n'est pas encombrée par un contingent venu des établissements commerciaux.

Naturellement, un effet aussi général ne se produira jamais; mais le mal peut exister dans une moindre mesure et nous causer tout de même des torts qu'il est pourtant si facile d'éviter en n'oubliant pas, surtout de ce temps-ci, que "charité bien ordonnée commence par soi-même." Pensons aux nôtres avant de nous occuper des étrangers.

Sir John Thompson et les Citoyens de Montréal.

Voici des extraits d'un récent article publié dans la *Patrie* et signé Calixte LeBeuf:

Je viens de lire dans la *Patrie* du 18 décembre courant, que les citoyens de Montréal étaient convoqués en assemblée au Monument National, par M. le maire de Montréal, pour vendredi, le 21 décembre courant, trois heures de l'après-midi, dans le but de discuter ce que doit faire Montréal pour la veuve de Sir John Thompson.

Nous sommes donc et nous serons donc toujours *jobards?*

Nous, Canadiens-français, qui suintons la misère, qui avons des milliers des nôtres qui crèvent de faim dans la ville de Montréal, qui ne pouvons pas même installer sur son piédestal le monument Maisonneuve, et qui pouvons encore moins commander la statue de Chénier; nous, qui n'avons pas encore été capables de payer ce monument national dans lequel on veut tenir cette assemblée; nous, qui, du premier janvier au trente et un décembre, vivons de pain noir et d'eau peu claire, nous allons enfoncer les mains dans nos poches pour y trouver les quelques sous qui nous restent et les donner à la veuve d'un homme qui n'a absolument rien fait pour nous, Canadiens-français, et qui a toujours vécu dans l'opulence.

Ma foi, il y a là de l'aberration ou je n'y comprends plus rien.

Sir John Thompson était certainement un brave homme; il a vécu à la solde des gouvernements pendant toute sa vie; il a été premier ministre de sa province pendant plusieurs années; il a été juge, quand il a voulu l'être, et aussi longtemps qu'il a voulu l'être; il a été ensuite ministre, pendant nombre d'années, à Ottawa, et finalement, premier ministre, à Ottawa, jusqu'à sa mort.

Conséquemment, il a touché, bon an mal an, un salaire variant entre sept, huit ou dix mille piastres, en y comprenant son indemnité parlementaire.

Cet homme aurait donc certainement pu mettre de côté, soit sous forme d'assurance sur la vie ou autrement, des sommes suffisantes pour lui permettre de faire face à la misère, si jamais elle se présentait.

Que les millionnaires, que sir John Thempson a aidés si puissamment à devenir millionnaires, envoient à sa veuve des cinq, dix ou quinze mille piastres, c'est leur affaire et nous n'avons pas à y voir.

Que les entrepreneurs publics, que sir John Thompson a toujours su protéger d'une façon si particulière, envoient à sa veuve quelques milliers de piastres; nous n'avons pas à y voir et c'est leur affaire.

Que les *combines* et les raffineurs de sucre et autres potentats, que la politique de sir John Thompson a enrichis d'un façon scandaleuse, partagent quelques-uns de leurs millions avec sa veuve; c'est encore leur affaire et nous n'avons pas à y voir.

Que les boodlers, qui ont opéré dans le hâvre de Québec, dans le pont Curran, dans certains canaux du haut Canada et dans maints autres endroits, souscrivent à même les deniers qu'ils ont ainsi dérobés au public; c'est encore leur affaire et nous n'avons pas à y voir.

Que des personnes ayant eu des relations personnelles avec la famille de sir John Thompson, envoient des souscriptions, c'est leur droit et nous n'avons rien à y voir.

Sir John Thompson a protégé tous ces gens-là; quand les libéraux ont voulu les dénoncer, il nous a écrasés de son talon.

Et nous irons, nous, encourager même par notre présence, une souscription de cette nature? J'admets que nous sommes *à quat'pattes*, mais pas jusqu'à ce point-là.

Que l'on remarque bien que ce n'est pas parce que sir John Thompson est anglais, irlandais ou écossais, que nous protestons dans le moment; mais demandons donc à nos amis, les Anglais, s'ils seraient bien prêts à souscrire demain pour la veuve et les orphelins de l'hon. Honoré Mercier?

Avons-nous demandé un sou à ces messieurs quand sir A. A. Dorion est décédé, laissant une nombreuse famille, qui n'a pas encore fini, dit-on, de payer les dettes que la politique lui avait occasionnées?

Cette souscription parmi nous, à mon sens, est impossible. Et qu'a fait sir John Thompson pour nous?

Sir John Thompson était un homme éminemment respectable et, sûrement, un très bon pere de famille; c'était certainement un homme d'un talent hors ligne; mais sa politique était exécrable et il n'a absolument rien fait pour nous; mais, tout au contraire, il nous a fait beaucoup de mal et ce serait folie que de prendre notre argent, si péniblement gagné, pour le donner à ceux qui, probablement, en ont plus que nous.

Cette dernière phrase est écrite à dessein; car il n'y a pas le moindre doute que les bons *tories*, qui sont à la tête de ce mouvement, le font dans le but d'écrire dans leurs gazettes et venir nous crier aux oreilles, pendant les élections générales prochaines, que les chefs *tories* sont aussi pauvres comme Job, dont ils ont comme exemple sir John Thompson, pour la veuve duquel on a été obligé de faire une souscription publique, immédiatement après sa mort, souscription à laquelle les libéraux ont contribué comme les conservateurs.

Vous voyez d'ici le truc; et je me trompersis fort si je ne l'avais pas percé à jour.

"Voyage au Pays d'Evangeline."

Mlle Morel de la Durantaye, qui est présentement à Lowell, vient de publier un volume intitulé "Voyage au Pays d'Evangeline," qui aura certainement une grande vogue parmi notre population. C'est le récit des malheurs de cette race Acadienne que la tyrannie anglaise a déportée sans pouvoir la faire disparaître de la face du monde. Dieu l'a sauvée!

Mde de la Durantaye, qui descend d'une famille acadienne, a visité les provinces maritimes, la patrie de ses ancêtres, et dans son beau livre elle raconte ses impressions et ses reminiscences historiques.

Cet ouvrage, fort bien écrit et si patriotique, devrait se trouver dans toutes nos familles canadiennes, que les malheurs de leurs frères acadiens ne laissent pas indifférentes.

Mde de la Durantaye, qui a déjà publié le même livre en langue anglaise, a reçu beaucoup d'encouragement de la part des Américains qui se souviennent des beaux vers de Longfellow et désirent se renseigner de plus en plus sur cette partie de l'histoire du continent américain qui a fourni aux Anglais l'occasion de tacher si ignominieusement leur blason. Elle s'attend à plus de sympathie encore de la part des Canadiens, et tous nos nationaux qui veulent aider cette dame charitable dans l'accomplissement de l'œuvre éminemment patriotique qu'elle a entreprise, c'est-à-dire aider à la fondation d'un collège français à Windsor, dans Ontario, devront faire le sacrifice de quelques sous pour acheter son beau livre qu'ils liront, sans doute, avec le plus grand intérêt.

Choses de la Police.

Frank Dimodona, le fils de Dominick Dimodona, marchand de fruits, a été arrêté pour cruauté envers un âne. Son père l'avait chargé de conduire l'âne à l'écurie. Conant pour qu'il y fut vendu à l'encan. Le jeune garçon trouva que l'âne n'avançait pas assez vite et il lui planta une partie de son fouet dans le corps, lui faisant une vilaine blessure de laquelle le sang coulait en abondance. Depuis ce jour-là l'animal maltraité de la sorte a beaucoup souffert. L'agent de la Société Humanitaire a pris la chose en main et il a jugé à propos d'arrêter le jeune homme qui subira son procès vendredi prochain.

Thomas S. Maguire a été arrêté vendredi matin pour avoir noyé une paire de chaussures chez William A. Winslow avec un chèque sans valeur sur la banque Appleton.

Le Service de l'Ambulance.

John Beausen, un employé dans les Tremont & Suffolk Mills, s'est fait blesser à une jambe par une barre de fer vendredi matin. L'ambulance l'a transporté à l'hôpital des corporations.

John Flemings, un citoyen de North Tewksbury, est tombé dans les convulsions vendredi midi à l'intersection des rues Gorham et South. Il fut aussitôt porté dans la pharmacie Westwood; puis l'ambulance le transporta chez son oncle, M. Fleming, le nouvel échevin, domicilié rue High.

LE LAIT A LOWELL.

Le Faire Bouillir Avant de le Donner aux Bebes.

Les inspecteurs des vaches n'ont trouvé à Lowell que six ou sept vaches atteintes de la tuberculose.

Cependant, la tuberculine n'a pas été employée, vu son prix qui est fort élevé. Ce qu'on nomme l'examen physique, qui n'est pas très sûr, a été subi par les vaches de cette localité.

Par mesure de précaution, nous conseillons aux parents qui ont de jeunes enfants de faire chauffer le lait qu'ils désirent leur donner au dessus d'un feu ayant 65 degrés centigrades, ce qui ne veut pas dire le faire bouillir, car cela lui enleverait ses matières nutritives. Le faire chauffer à 65 degrés, cela suffit pour tuer tous les germes de maladie qu'il peut contenir. De cette manière bien des maladies chez les enfants seraient prévenues.

UN PROFESSEUR

Hypnotise une Comtesse pour qu'elle l'Epouse.

Munich, 21 déc.—Le procès de Czestans Czynski, professeur de langue et conférencier sur le mesmerisme, qui a été arrêté il y a quelque temps sous l'inculpation d'avoir hypnotisé la comtesse de Zedlitz à Neukirch, et de l'avoir ensuite forcée à l'épouser, s'est terminé aujourd'hui. L'accusé a été trouvé coupable et le tribunal l'a condamné à trois ans de détention.

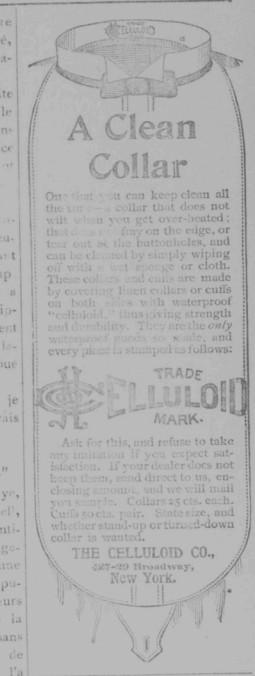
Voleur Pince.

Lundi matin, les détectives Laflamme et Allen ont arrêté Philippe Bordeleau pour vol de $40, au préjudice d'Adelard Douville. Jeudi soir, Bordeleau et Douville sont sortis ensemble et se sont amusés à différentes places.

Lorsqu'ils se séparèrent, Douville demanda à Bordeleau d'aller l'éveiller le lendemain matin. Hier il ne s'éveilla que vers les 11 heures, et fut surpris lorsqu'il découvrit que son argent était disparu. Il avertit les détectives qui découvrirent que Bordeleau avait acheté chez J. L. Chalifoux pour la somme de $25 et avait donné à sa fiancée $2 75, en lui recommandant de dire aux détectives qu'elle lui avait prêté les $25. Mais la jeune fille ne voulut pas se mettre dans le trouble pour lui et elle dit la vérité.

Il comparaîtra lundi matin.

Achetez lapoudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.



33 E. Merrimack,
Ancienne place du Dr J. O. Beileisle.

Préparations d'après la nouvelle Pharmacopée. Parfums, Savons, Articles de toilette.

☞ Prescriptions exactement.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - 50
Trois mois, - - - - - - - -25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.
67 rue arket, Lowell,

Entered at the post office at owell, Mass as second class mail matter

LOWELL, 27 DEC. 1894.

NOEL.

Que peut-on écrire aujourd'hui de nouveau sur Noël, ce sujet si vieux et pourtant toujours agréable; la plus charmante, la plus gaie, la plus poétique, pouvons-nous ajouter, de toutes les fêtes chrétiennes; l'anniversaire le plus remarquable, le plus consolant, car c'est celui de la naissance du Rédempteur des hommes?

Les orateurs sacrés, les écrivains de tous les siècles ont épuisé ce motif, et les redites s'imposent.

Mais ces vieux récits, ressassés tant de fois, revêtent toujours un charme intime que l'on ne trouve pas toujours parfois dans les choses toutes nouvelles, cette fête antique étant comme ces anciens amis, ces compagnons de notre enfance qu'on ne revoit qu'une fois l'an et qui évoquent toujours les mêmes souvenirs dont on ne se lasse jamais.

De même que les mélodieux noëls qu'on chante depuis si longtemps, comme *Nouvelle Agréable, Dans cet Etable, Ca bergers assemblons nous*, sont une mélodie qui enchante toujours nos oreilles, pareils à ces vieux mets qui nous viennent de nos ancêtres et que notre palais aime à savourer encore, de même les contes et les légendes de la fête de demain nous attendrissent, remuent bien des fibres de nos cœurs, hélas! déjà vieillis. . . .

Pour le Canadien émigré, Noël ne possède peut-être pas toute la beauté qu'on lui trouvait sur le sol chéri de la patrie. Pas de messe de minuit; pas de cloches sonores carillonnant dans le petit clocher du village natal, appelant joyeusement les paroissiens; pas de trajet, la nuit, sous un ciel diamanté d'étoiles sans nombre, sur le blanc tapis mcê leux des routes, dans la vieille *carriole* patriarcale dont les grelots jetent dans l'air vif leurs petites notes gaies comme des chants d'oiseau; pas de réveillon non plus, au retour, dont la pièce de résistance est une platée de croquignoles dorées et appétissantes, des *beignes*, comme l'on dit chez nous.

Non; mais la Noël de l'exilé est un jour de réunions familiales et d'hospitalité; on s'assemble autour d'une table ornée du dindon traditionnel et l'on parle de la patrie, des êtres chers qu'on y a laissés, revivant les jours d'autrefois. Et dans nos temples revêtus de leur plus fraiche toilette, nous assistons à de magnifiques cérémonies qui nous touchent, et nous entendons les mêmes cantiques que dans l'enfance, avant que les orages de la vie nous eussent poussés sur une terre étrangère!

C'est une bien belle journée, même aux Etats-Unis.

Disons maintenant un mot de cette fête antique, mais toujours jeune, qui remonte au berceau de l'église d'Occident. Elle fut célébrée pour la première fois en l'an 138 par Saint Télesphore, et le pape Jules I, dont le règne dura de 337 à 352, consulta les docteurs de l'Orient et de l'Occident sur le véritable jour de la nativité du Christ, puis il en fixa définitivement la célébration au 25 décembre. Cependant, il n'y a rien dans les évangiles qui indique positivement que ce jour-là fut témoin de ce grand événement.

Dans le moyen âge Noël était une fête purement religieuse pour devenir par la suite une fête toute populaire. Il y avait à chaque Noël des réjouissances, des fiançailles et des jeux scéniques appelés *mystère*, organisés par les troubateurs en l'honneur de la sainte Famille et qui avaient pour scène la crèche même de l'Enfant Jésus. Ces jeux étant devenus une véritable bouffonnerie, ils furent abolis, et en France on y substitua la messe de minuit. En Bretagne et en Normandie, nous apprend l'auteur qui nous fournit ces notes, les villageois se réunissaient au château pour attendre l'heure de l'office, et d'énormes troncs d'arbres flambaient dans les immenses cheminées de l'époque autour desquelles on se rangeait en cercle, ce qui fut la source de ce qui s'appela plus tard la *buche de Noel*. Il fallait verser du vin sur cette bûche en disant: *Au nom du Pere*; puis des *nieulles*, une sorte de gâteaux, étaient distribués. Fréchette prétend que c'est probablement l'origine de nos croquignoles (croquez nieulles).

Chez les anglo-saxons où ils se trouvent, comme chez les Allemands et en certaines parties de la France, la bûche de Noël s'est transformée en *Arbre de Noel*.

En terminant, l'ETOILE, pour se conformer à l'usage, souhaite à ses lecteurs *A Happy Christmas*.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 6 Déc. 1894.

M. l'Administrateur,

Les élèves du collège Americain (Sud) ont fêté avec une solennité exceptionnelle la fête de St. André.

La grand'messe le 3e de Palestrina a été exécutée par 400 voix et soutenue par un orchestre de 82 instruments, plus les deux orgues de St. André du Quirinal. Le commandeur Mustapha, directeur de la chapelle Sixtine au Vatican, dirigeait l'harmonie. Oh! mais quelle harmonie!... Le Palestrina bien rendu arrache des larmes. J'ai vu là un vieil américain, J. Jover, qui pleurait. A la fin de la cerémonie, je me suis permis de lui demander, tout discrètement, ce qui avait excité sa sensibilité. Le vieillard qui est un *sudiste*, un *fédéré*, me répond: Eh! cher Monsieur,... avoir vécu cent dix ans, et n'avoir pas soupçonné les magnificences du catholicisme!... C'est vraiment à refaire!..." Le cardinal Mazella pontifiait et les 140 éleves du collège américain, au teint cuivré comme des métis, cotte de neige et de dentelles, l'assistaient et l'escortaient comme les anges doivent assister et escorter Dieu.

Voilà 33 ans que je vis, et 20 ans que j'entre dans tous les temples, que je passe en revue toutes les religions, tous les rites, etc., je n'ai jamais rien vu, rien soupçonné de semblable aux solennités romaines et voilà trois ans que j'y les admire et je n'ai encore pu m'y habituer, les magnificences me font toujours l'impression du vieux Jover. Je suis catholique, et les pompes du catholicisme romain (permettez l'expression) me grisent, m'enivrent. Quand je sors d'un basilique où a eu lieu une solennité, je me battrais pour Jésus-Christ, le Pape, la Religion, comme un Soudanier pour Mahomet. L'encen, les lumières, l'harmonie, les cérémonies, les solennités, l'immensité de Dieu qui remplit les basiliques immenses, tout cela me fait oublier la vie et désirer la mort pour en voir davantage encore.

C'est l'ineffable expression que m'a faite la solennité de St. André au Quirinal.

A deux pas de là un drame minuscule, heroï-comique et un peu moins se déroulait, ou plutôt *se roulait*. Madame Marguerite de Savoie, princesse de Carignan, Reine d'Italie, tombait de bicyclette comme une citrouille *avancée* tombe d'un second étage. Ah! s'il vous eut été donné de voir, non les quatre fers en l'air de la reine, c'était un spectacle assez insignifiant, mais la course essoufflée des courtisans, des adulateurs, des adorateurs pour relever la précieuse souveraine!... Et les téléphones réclamant les docteurs, les médecins, les chirurgiens, les ... assassins (ils le sont tous!... ici) Et la Souveraine qui se laisse palper, tater, examiner, ô Dieu!... quelle saleté! pour une chute de velocipède, fût-ce même une femme! fût-ce même une reine! fût-ce la grasse Marguerite! Mais n'en parlons plus. C'est inutile. Les médecins, les chirurgiens, les assassins (non, hélas!) l'ont cataplasmée, emplatrée! et bien d'autre chose encore, et grâce au vieil Esculape, la Reine Marguerite de Savoie, princesse de Carignan et *hum!* d'Italie sera conservée à son pays le bien-aimé, lequel meurt de faim en blasphémant Dieu et en maudissant l'autorité, la souveraineté, la royauté, et en se souvenant de la Ste. Papauté.

En allant *sentir* dans les offices de l'*Osservatore Romano*, feuille officielle du Vatican, j'ai lu (par hasard) un article qui sera publié demain: "Ces *lettres francaises* que nous avons reçues et publiées contiennent une narration calme et exacte du développement graduel et pratique de ce que l'on appelle en France *la politique de Léon XIII*.

Les faits bien que travestis, obstrués par certaines feuilles payées pour cette malheureuse profession, transpirent et se font jour. Léon XIII veut la réunion de tout ce qui croit en Dieu, de tout ce qui croit en Jésus-Christ, plus encore, de tout ce qui croit aux dogmes de l'Eglise catholique. Il veut cette réunion, le grand Pontife, mais il l'a veut, raisonnée, il veut qu'elle se fasse selon les coutumes, les traditions du pays, dans la langue *surtout* qui est parlé par les *non encore ralliés*. Léon XIII l'a dit: "La confusion de Babel a été occasionnée par la haine ou le mépris de Dieu. Il faut tenir compte de la confusion de Babel pour l'amour et le respect de Dieu. Et! que chacun aime, connaisse, serve Dieu dans sa propre langue: et moi, vicaire de Jésus-Christ, mon Maître et mon Dieu, je sanctionnerai tout. Ce sera mon devoir, mon droit!... Car Jésus-Christ a dit à St Pierre, mon prédécesseur: Tout ce que vous lierai sur la terre, sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierai sur la terre, sera délié dans le ciel. Et moi, je suis disposé à délier le plus possible pour l'amour de Dieu et le Salut des âmes.

On est en ce moment à quêter dans l'Italie officielle, pour les victimes du tremblemeut de terre de Calabre et de Sicile: Je souhaite platoniquement que le produit de ces quêtes arrivent aux victimes!... Car, certains vieux *quêteux* me rappellent sournoisement, qu'un jour, le bon Dieu, (non celui d'Italie, ce Dieu n'existe plus, malgré les héritiers de Juda, mais du Dieu de l'Univers), secoua terriblement, il y a six ans, la Haute-Italie, la Ligurie, la Toscane, les pays de Gênes, alors aussi, l'Italie officielle et maçonnique fit et fit faire des quêtes à outrance, mais par malheur, ces quêtes n'eurent jamais la fortune d'arriver à destination. Elles moururent toujours dans les poches des âmes charitables qui s'étaient chargées de cette œuvre de sacrifice.

Aujourd'hui c'est la fête du ministre des finances Boselli. Il a payé (avec les deniers des paysans!...) deux cents meurt-de-faim pour crier: Vive lui!... et ce monde-là ivre comme des barriques crient: "Vive Boselli, l'ami du peuple!..." De fait, l'ami du peuple Boselli est à genoux, du matin au soir devant le vieux Crispi pour implorer l'imposition de nouvelles taxes. "Des taxes, nous vous en supplions Seigneur," telle est la prière quotidienne que chaque jour Boselli adresse à Crispi, son copain, citoyen d'ailleurs tout disposé à cette opération chirurgicale sur la belle Italie.

Bien à vous,

WM. BREEN.

FATALE QUERELLE.

Fall River, Mass., 22 déc.—Voici l'histoire complète du drame qui s'est passé hier soir, quelques minutes après dix heures:

Les époux Georges Rosby habitent la maison No 7 rue Dixième.

Rosby est un vétéran de l'armée et reçoit une pension du gouvernement.

Il est connu sous le sobriquet de "Water Cress" à cause de son métier de marchand de cresson.

En maintes circonstances Rosby et sa femme avaient eu des altercations sérieuses et déjà la police leur avait rendu visite.

Hier soir le ménage qui s'était livré à de copieuses libations en est venu à se quereller; la femme voulait boire et le mari voulait qu'elle se couchât.

Tout en gesticulant, la femme fit tomber la cheminée de la lampe, le mari en colère lui lança la lampe à la tête.

La malheureuse fut atteinte par la lampe qui se brisa et l'huile se répandit sur ses vêtements qui prirent feu, sur les murs et sur le plancher.

C'est alors qu'elle sortit tout en flammes et en poussant des cris de douleur.

MM. Maxime Auclair et Basile Giguère, qui passaient en ce moment, vinrent au secours de la malheureuse et la rentrèrent à son domicile situé dans le bas de la maison portant le No. 7.

Le Dr S. J. Kelley fut appelé en toute hâte, ainsi que le Dr Dolan.

Le mari vint au poste de police et essaya de raconter une histoire, mais, comme il est affreusement bègue, l'officier ne put le comprendre.

Il alla se réfugier alors chez un de ses parents nommé Naven qui réside sur la rue Borden.

C'est à cet endroit qu'il fut arrêté par les officiers de police Perron, Skelley et Golden et amené devant sa femme.

Il essaya de rejeter toute la responsabilité, mais sa femme le démentit plusieurs fois, affirmant que c'est lui qui lui avait lancé la lampe à la tête, ce qui semblerait très vraisemblable, car le pied de la lampe a été trouvé près du poêle et le corps de la lampe dans la chambre près du lit.

La pauvre femme fut ensuite accompagnée à l'hôpital par le Dr Gunning.

Elle est morte ce matin dans les plus cruelles souffrances.

Rosby est âgé de 45 ans et sa femme Amelia en avait 40.

Il a comparu ce matin en cour de police sous l'accusation de meurtre et a plaidé non-coupable.

Son procès a été remis à mercredi prochain.

Sociétés Condamnées.

Nous avons annoncé brièvement et sous toutes réserves ces jours derniers que trois sociétés secrètes, les Chevaliers de Pythias, les Odd Fellows et les Fils de la Tempérance, avaient été mises au ban de l'Eglise catholique. Cette nouvelle d'une si grande importance est confirmée. Mgr Satolli a envoyé à Mgr Corrigan de New York une lettre qui a été lue à l'assemblee de prêtres du diocèse tenue tout dernièrement. Dans cette lettre, qui est écrite en latin, Mgr Satolli annonce que la décision prise par les archevêques des Etats Unis à leur assemblée à Chicago en 1893 relativement aux sociétés susnommées, a été ratifiée par le collège des cardinaux et par le Pape. Il paraitrait que ces sociétés ont été trouvées hostiles à l'Eglise et que les prêtres de chaque diocèse devront faire tout en leur possible pour empêcher leurs ouailles d'en faire partie.

Cette condamnation, malgré la surprise qu'elle a causé à bien du monde, n'était pas tout à fait inattendue. Le Grand Vicaire Byrne du diocèse de Boston a été interviewé à ce sujet, et voici ce qu'il a dit:

"Ces trois sociétés ont été condamnées il y a plusieurs années par le concile de Baltimore, pas le dernier concile plénier, mais le précédent qui a été tenu, si je ne me trompe pas, il y a environ vingt-cinq ans.

"Quelques années plus tard le Pape lança un édit qui condamnait les Franc-maçons, les Carbonari, une société secrète d'Italie, et une ou deux autres organisations ayant des tendances revolutionnaires.

"Comme les Odd Fellows, les Chevaliers de Pythias et les Fils de la Tempérance n'étaient pas nommés dans l'édit on crut que ces societés n'étaient pas condamnées.

"Quand une société est nommée dans l'édit, qui la condamne, c'est le devoir des autorités ecclésiastiques d'ordonner à leurs ouailles qui en font partie d'en quitter les rangs et d'empêcher ceux qui auraient des velléités d'entrer dans une semblable organisation de le faire en les menaçant des foudres de l'Eglise."

Chacune des sociétés condamnées compte parmi ses membres des catholiques en nombre plus ou moins considérable. A Fall River, il y a une loge canadienne-française de l'ordre des Chevaliers de Pythias qui ne compte pas moins de 240 membres, tous ou presque tous catholiques. Quel effet aura cet édit papal? Il est difficile de le dire des à présent.

D'ailleurs, il est bon de remarquer, si l'on veut être au courant de la question, que Mgr Corrigan, en communiquant à ses prêtres la nouvelle de la condamnation, n'a pas produit de document officiel, se contentant de faire une déclaration verbale.

Cette décision du Pape est diversement appréciée. Un prélat de l'Eglise catholique croit que les catholiques qui continueront à faire partie des sociétés condamnées ne seront pas excommuniés; mais les sacrements leur seront refusés tant qu'ils persisteront dans leur détermination.

D'autres personnes pensent que ce n'est qu'un ballon d'essai, tout au moins en ce qui concerne les Chevaliers de Pythias, et que les choses se passeront comme pour les Chevaliers du Travail qui furent condamnés en Canada et tolérés aux Etats-Unis.

Le mieux, croyons-nous, c'est d'attendre, avant de se prononcer, que les propres termes de l'édit papal soient connus, puis interprétés par les sommités ecclésiastiques de ce pays, ce qui, à notre avis, ne saurait tarder.

La Misere au Canada.

Il n'y a pas qu'à Montréal où la misère est grande cet hiver; le vieux Québec a sa bonne part d'indigents. Voici ce que nous découpons dans une feuille canadienne à ce sujet:

Après les immenses manifestations faites à Montréal par des milliers de sans-travail qui ont défilé dans nos rues et demandant de l'ouvrage et du pain, il nous arrive de Québec des nouvelles poignantes.

Là-bas, aussi, on demande de l'ouvrage et du pain pour s'empêcher de crever de faim. Des centaines et même quelques milliers de pauvres gens sont sans ouvrage et ceux qui travaillent se donnent pour cinquante cents par jour. Si ça ne change pas, la gêne sera énorme et l'indigence considérable cet hiver. Illustrons ce qui précède par le fait suivant qui rappelle cet émouvant chapitre des "Misérables," de Victor Hugo, où le famélique Jean Valjean vole un pain pour s'empêcher de mourir.

Ces jours derniers, au marché Saint Roch, raconte l'*Electeur*, on pouvait remarquer un homme hâve, décharné, aux allures étranges, qui allait d'une voiture à l'autre dévorant des yeux le contenu. Ce spectre de la famine s'approcha enfin de l'une des voitures et s'enquit du prix d'un quartier de mouton. Il prit le quartier dans sa main comme pour le soupeser et s'enfuit à toute jambe en l'emportant. Le cultivateur, comme bien on le pense, cria: au voleur! de toute la force de ses poumons. Un homme de police se mit à la poursuite de ce singulier personnage et le ratrappa au moment où il sortait de chez lui où il avait été déposer le quartier de mouton. Il l'arrêta immédiatement. Le prisonnier demanda la faveur d'avertir sa femme. L'homme de police acquiesça, mais en entrant une scène inouïe frappa ses regards. Le mouton gisait sur le plancher et les enfants le dechiraient à belles dents pour assouvir leur faim.

On peut facilement imaginer l'émotion du policier à ce spectacle inattendu.

Son prisonnier y mit le comble en disant: Je retournais voler quelques morceaux de bois lorsque vous m'avez arrêté.

Emu jusqu'aux larmes, le policier prit sur lui de relâcher son prisonnier. Il retourna près du cultivateur et pour le calmer lui paya son mouton.

C'est là un cas isolé, mais combien d'autres, combien de misères cachées ne viennent pas à la connaissance du public.

Dans un entretien à la réunion du Tiers-Ordre, dimanche dernier, le Rev Pere Perron disait qu'il n'a jamais vu autant de familles dénués de tout à St Sauveur. La veille même il avait été appelé auprès d'une pauvre veuve qui se mourait de faim avec son enfant sur un misérable grabat.

Les Funerailles d'un Chien.

Le "Temps" de Paris raconte ce qui suit:

Le chien est l'ami de l'homme, dit-on. Ainsi formulée, cette maxime n'est pas complète et l'on peut ajouter: l'homme est l'ami du chien. L'authentique anecdocte suivante prouvera le bien fondé de cette assertion.

Une riche famille américaine, installée depuis deux ans environ dans le quartier de l'Opéra, possédait un petit chien havanais que ses maîtres aimaient autant que leur enfant, il s'appelait Kwk.

La petite bête tomba malade. On la confia aux soins d'une dame qui avait l'habitude de soigner les chiens. Rien ne fut épargné pour rappeler le toutou à la santé; ses maîtres le visitaient jusqu'à trois fois par jour. Mais malgré les soins qui lui furent prodigués, ce pauvre Kwk mourut, à la grande désolation des Américains qui pleurèrent amèrement le décès du petit chien.

Près de la maison où Kwk avait été mis en pension, se trouve un établissement de pompes funèbres. Les maîtres du caniche, éplorés, se rendirent dans cette maison et commandèrent pour le défunt un cercueil en chêne capitonné recouvert d'une enveloppe de plomb; on commanda en outre à l'entrepreneur des convois de creuser une tombe et d'élever un petit mausolée à Vaucresson, dans une propriété privée appartenant à des amis de la famille américaine.

L'entrepreneur des pompes funèbres, au moment de la mise en bière, éprouva un certain embarras. Il se rendit chez le commissaire de police du quartier pour le prier de bien vouloir l'assister et délivrer un certificat qui permettrait de passer à l'octroi sans être inquiété; il déclara, en outre, à ce magistrat que les dix francs auxquels ont droit les commissaires de police pour la mise en bière lui seraient alloués. Mais le commissaire ne voulut pas assister à la cérémonie et conseilla à l'entrepreneur de se faire délivrer un certificat par deux témoins, cette pièce étant suffisante pour lever toutes les difficultés. Ainsi fut fait.

Le jour de l'enterrement, trois landaus emportèrent le défunt et ceux qui l'accompagnaient. L'inhumation eut lieu à Vaucresson

La cérémonie terminée, l'entrepreneur des pompes funèbres présenta aux Américains une note s'élevant à 450 francs. Très étonnés du prix peu élevé qu'on leur réclamait, les maîtres de Kwik donnèrent 200 francs pour être distribués aux fossoyeurs.

L'Affaire Thompson.

Montréal, P. Q., 22 décembre. — L'assemblée publique, convoquée pour solliciter des souscriptions afin de venir en aide à la famille de Sir John Thompson, a eu lieu dans la bâtisse du Board of Trade.

Vu l'absence du maire Villeneuve et du maire-suppléant, l'échevin Lyall, c'est l'échevin McBride qui a été appelé au fauteuil.

M. Calixte Lebeuf, avocat, a protesté énergiquement contre la création de souscriptions nationales.

M. Lebœuf a été interrompu à tout moment.

A l'ordre! Qu'on le mette à la porte! criait-on de toutes parts, mais d'un autre côté, l'orateur avait des amis qui lui donnaient des marques d'approbation et il n'en continua pas moins à faire connaître sa manière de voir.

"C'est une assemblée publique, dit-il, et j'ai bien le droit de parler."

A la fin, on s'est prononcé en faveur d'une telle souscription.

Une Bonne Occasion.

Pour quelqu'un qui désire se livrer au commerce d'épiceries et de provisions: Mde R. Desrochers vendra son établissement sur la rue Aiken. C'est un des plus anciens magasins d'épiceries et provisions du Petit Canada; il est situé dans la meilleure localité, ce qui serait très avantageux pour un commerçant. On vendra tout le stock avec cheval et voiture ainsi que la bâtisse si l'acheteur le désire, ou bien si l'acheteur aime mieux louer le magasin, on le lui louera à bonne condition.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

PAS UN CRIME

—M. James S. Bullick s'est donné accidentellement la mort, dans l'après-midi, en examinant un revolver.

L'accident est arrivé au bureau du défunt, chambre No. 8 Mechanic's Institute.

Vers 2 30 heures, Charles Kyle, garçon de bureau, a entendu un bruit particulier dans le bureau de M. Bullick et alla s'assurer de ce que c'était. La porte du bureau était complètement ouverte. M. Bullick était sur sa chaise dans l'attitude d'un homme qui dort. Ses mains étaient crispées et quelques gouttes de sang s'échappaient de ses narines.

L'ambulance de l'Hôpital Général fut appelée en toute hâte, mais inutilement.

Le coroner fut averti et donna l'ordre de transporter le cadavre à la morgue.

Entre temps, on avait trouvé entre les mains de M. Bullick, un revolver calibre 22, dont le canon tourné en haut, se trouvait vis-à-vis le menton du défunt. La balle a pénétré les parois supérieurs de la bouche et a atteint le cerveau.

M. Bullick était agent manufacturier. C'était un sportman très en vue.

Il était âgé de 38 ans et marié. Il habitait Montréal depuis 18 ans. C'était un Irlandais.

Une enquête a eu lieu à la morgue.

Il a été démontré que le revolver trouvé entre les mains du défunt n'était pas en bon ordre et qu'en touchant au cylindre le coup pouvait partir facilement.

Les affaires du défunt étaient prospères et tout allait bien dans sa famille.

Après avoir pris connaissance de ces faits, le jury a rendu un verdict de "mort accidentelle causée en examinant un revolver en mauvais état."

AFFAIRE RÈGLÉE.

—L'action de $5000 prise par M. J. A. Bernard contre la *Patrie* a été réglée hors de cour. La défenderesse a payé les frais qui se montaient à quelques piastres.

EN AVANT LE PROGRÈS.

—Tout le monde connaît cette coquette petite ville du St Laurent, située au nord-ouest du Mont-Royal, à une heure de promenade de notre ville.

Chacun a passé par là en voiture, car St Laurent se trouve sur le parcours de la promenade si populaire du Sault-au-Récollet, une des plus charmantes que l'on puisse faire.

Il y a deux années à peine, St Laurent n'était qu'un village, ressemblant à tous les autres villages canadiens, avec sa rue principale, la seule pour ainsi dire, car les autres n'étaient que des bouts de rues, ne comptant que quelques maisonnettes dispersées.

Le petit village est devenu ville, et le préambule qui précède est pour bien faire comprendre le progrès de St Laurent, car la charmante petite ville que nous cache le Mont-Royal, est entrée dans une ère de progrès extraordinaire.

St Laurent s'est vu d'abord traversé par le Grand Tronc, qui prévoyant l'avancement de l'endroit a eu le soin d'y ériger une gare très convenable et d'y faire un service de trains réguliers et fréquents. Puis des citoyens importants de St Laurent, M. Ed. Gohier, son maire, et M. Ludger Cousineau, voyant eux aussi, que leur village promettait beaucoup, ont fait l'acquisition de vastes terrains qu'ils ont subdivisés en lots, puis nommés le "Plateau St Laurent." Depuis, la ville s'est agrandie considérablement, elle compte plusieurs belles rues et sa population a notablement augmenté. Et, disons-le, cette ville n'en restera pas là, car dès le mois de mai prochain, elle sera dotée d'un tramway électrique, faisant le service entre Montréal, Outremont, la Côte des Neiges et St Laurent. C'est du moins, l'assurance qu'en donna, ces jours-ci, l'hon. J. R. Thibaudeau, le président de la *Montreal & Island Park Railway Coy*, à des citoyens intéressés au progrès de la ville de St Laurent.

LE PATRONAGE

—Un nommé O Hara vient d'être nommé gardien de nuit aux entrepoôts de la douane. On prétend qu'il était recommandé par sir Donald Smith et M. Curran.

Nous croyons savoir que ceci est inexact. Sir Donald Smith avait recommandé, avec M. Lépine, un canadien-français pour remplir cette charge.

On a laissé partir sir Donald pour l'Europe, et M. Curran a ensuite fait avaler son candidat à M. Clarke Wallace.

Le député de Montréal centre doit encore une fois bien rire. Il a fait jeter par-dessus bord un canadien-français.

C'est dans l'ordre. *No french Canadian need apply.*

LE CHEF BENOIT

—Le chef Benoît est de retour d'une tournée aux Etats-Unis, faite dans l'intérêt de sa santé.

Il était à l'hôtel de ville hier matin, très heureux de serrer de nouveau la main à ses collègues. Sa santé paraît à peu près rétablie.

Il lui faudra, cependant, encore quelques jours de repos avant de se remettre complètement à sa besogne ordinaire.

QUEBEC,

MORT D'UN VIEUX SOLDAT.

—Wm Jones, un vieux soldat, vient de mourir à l'asile Finlay, à l'âge avancé de 93 ans. Jones a pendant 20 ans appartenu au Coldstream Guards. Depuis quarante ans, il vivait au lac Beauport sur une pension de 1s 2d par jour que lui servait le gouvernement anglais.

BROYÉ PAR UN TRAIN

—Etienne Gusy, cocher de place à Lévis, est tombé accidentellement entre deux wagons de chemin de fer et s'est broyé la jambe. L'amputation sera nécessaire, disent les médecins.

ST JEAN, Terreneuve.

LA CRISE A TERRENEUVE.

—On dit que l'Angleterre a offert des secours aux pauvres de la colonie.

Toutes les manufactures sont fermées et pas un ouvrier ne peut se procurer du travail. La misère est grande.

On ne sait pas encore quel remède le gouvernement emploiera pour empêcher la crise de se prolonger.

UN BON SAUT.

Du Haut du Pont de Poughkeepsie Dans la Riviere.

Poughkeepsie, 25 déc—Henry Menier de New York, qui à l'aide d'un parachute a sauté il y a quelque temps du haut du pont de Brooklyn, a fait cette après-midi un autre tour de force encore plus perilleux que le premier. Ce hardi sauteur monta au sommet de l'un des piliers du pont de Poughkeepsie et il s'est jeté dans l'eau, une hauteur de 247 pieds.

Personne n'a jamais tenté de faire un saut d'une semblable altitude.

Menier dit qu'il descendit fort vite, et quand il atteignit les eaux, l'écume jaillit à 15 pieds.

Un canot monté de plusieurs hommes attendait tout près, et Menier fut hissé à bord. Heureusement, il n'était pas blessé.

Une Greve a Haverhill.

Haverhill, 22 déc.—Cent tisserands au travail dans les fabriques de lainages de Stevens & Co., se sont mis en grève ce matin, parce que leurs patrons veulent leur faire faire plus d'ouvrage sans leur donner une augmentation dans leurs gages.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

DUEL EN FRANCE.

M. JAURES N'AIME PAS ETRE APPELE MENTEUR.

Et la Chambre des Deputes s'Ajourne.

Paris, 24 déc.—Le général Mercier, ministre de la guerre, a présenté aujourd'hui dans la Chambre des Députés un projet de loi pour que les traîtres comme le capitaine Dreyfus, accusé d'avoir fourni à l'Allemagne des renseignements sur l'armée française, soient passibles de la peine de mort.

Le député Jaurès, un socialiste, a été délégué par son parti pour demander l'abolition de la peine de mort dans l'armée, et il s'est opposé rigoureusement au projet de loi du ministre de la guerre, et il en profita pour faire une sortie violente contre le gouvernement, disant que si Dreyfus n'avait pas été condamné à mort, c'était parce que les autorités craignaient les conséquences de son exécution

M. Dupuy, le premier ministre, reprocha à Jaurès de prendre la defense des théories du socialisme international.

Jaurès répliqua avec la plus grande violence de langage, en montrant du doigt les ministres:

"C'est vous qui êtes des internationalistes! C'est vous qui favorisez l'internatinalisme des capitalistes hébreux que vous cachez et protégez. Et ces hébreux que vous adoptez comme votre tutelle ont les voleurs et des chenapans."

Cette harangue causa le plus grand tumulte dans la chambre. Les socialistes applaudissaient frénétiquement, tandis que les ministres interrompaient l'orateur en protestant hautement.

Tout à coup, n'en pouvant plus, M. Barthou, le ministre des travaux publics, sauta sur ses pieds et s'écria: "Vous mentez et vous le savez!"

La réponse de Jaurès fut couverte par un bruit assourdissant; tous les députés criaient, gesticulaient et se démenaient. Ce tumulte indescriptible dura plusieurs minutes. Enfin un calme relatif succéda à ce tapage infernal, et plusieurs députés demandèrent que Jaures fût censuré.

M. Brisson, le président de la chambre, demanda à Jaurès de bien vouloir se rétracter. Jaurès refusa net. Alors il fut censuré par le président et expulsé temporairement de la chambre.

Jaurès a envoyé ses témoins à Barthou.

D'après les arrangements qui ont été faits entre les parties, ce duel aura lieu au pistolet à une distance de 25 pieds.

Un vote d'urgence fut pris sur le projet Mercier après la sortie de Jaurès et le gouvernement a obtenu la pluralité des voix.

Hoteliers Condamnes

Haverhill, Mass., 23 déc.—En cour de police de cette ville, samedi matin, le général McCarthy, propriétaire de l'*Eagle Hotel*. F. A. Thurston, du *Thurston Hotel*, et F. E. Brown du *Commonwealth Club* ont été reconnus coupables de "liquor nuisance" et ils furent condamnés à une amende de $100 chacun. Ils ont interjeté appel.

MINEURS EN GREVE

Akron, O., 24 dec—La décision rendue par le conseil d'arbitrage dans le district de Massillon n'a pas été acceptée par les mineurs du comté de Summit, et 400 d'entre eux se sont mis en grève. Il y a un total de 1100 mineurs environ dans ce comté, et l'on croit que les 700 qui restent vont se joindre aux grévistes

Six Mois de Prison

Haverhill, Mass, 23 déc—Frank Divine et Adolphe Dubois ont comparu en cour de police, samedi matin, sous l'inculpation d'avoir volé $50 à R. T. Coteau, pendant que ce dernier était endormi dans une buvette. Les accusés furent condamnés à 6 mois de prison.

AFFREUX ACCIDENT

Deux Femmes Horriblement Brulees Hier.

Melrose 24 déc—Mde Sidney Howe et sa domestique, Maggie Callahan, ont été horriblement brûlées cette après-midi.

La servante était à attiser le feu dans le poêle de cuisine, lorsqu'un charbon enflammé tomba sur ses vêtements. En un clin d'œil tous ses habits étaient en feu.

Les cris de la malheureuse fille firent accourir Mde Howe qui s'empara de quelques linges et chercha à éteindre les flammes.

Les habits de Mde Howe vinrent en contact avec les flammes et cette femme dut se sauver et appeler au secours Elle tomba en route, vaincu par l'élément destructeur.

Plusieurs hommes qui passaient en ce moment accoururent et ils parvinrent à éteindre les flammes. Mais il était trop tard, les deux femmes étaient mortellement brûlées.

La fille Callahan est morte à l'hôpital une heure plus tard. Elle était âgée de 27 ans.

Mde Howe a rendu le dernier soupir environ quatre heures plus tard, sans avoir repris connaissance. Elle était âgée de 26 ans; elle laisse un mari et deux enfants.

Un Gouverneur Charitable.

Marci après-midi, une trentaine d'enfants pauvres, que M. Drury, agent de la Humane Society, avait trouvé un peu partout dans la ville, se rendirent à la demeure du gouverneur Greenhalge où un succulent souper leur fut servi.

Ensuite ils reçurent des habits neufs, à partir des sous-vêtements jusqu'au ulster. Ils endossèrent aussitôt ces vêtements, après avoir pris un bain.

La charité du gouverneur et de sa dame ne s'arrêta pas là. Vint le tour de Santa Claus, qui arriva les bras chargés de cadeaux. Chaque garçon reçut un traineau et chaque petite fille quelques autres cadeaux.

C'est l'habitude chaque année dans la famille Greenhalge de faire des étrennes aux enfants pauvres.

C'est un bien bel exemple.

Si tous les gens riches de Lowell en avaient fait autant...

PECHE IMPARDONNABLE.

Le jour de la rétribution est arrivé pour le capitaine Dreyfus, et il devra passer sa vie en prison.

Le crime de trahison, dont il était accusé, entraîne la peine de mort en temps de guerre; en temps de paix on le punit par la détention perpétuelle.

Contrairement à ce qu'avaient annoncé les dépêches, le capitaine Dreyfus a été jugé par une cour martiale.

Il était accusé d'avoir vendu à la triple alliance des plans militaires.

Après une enquête minutieuse, le tribunal, qui se composait d'officiers supérieurs de l'armée, a trouvé le capitaine Dreyfus coupable de trahison, et l'a condamné à la dégradation et à l'emprisonnement pour la vie.

Le dernier homme qui, en France, avait été le sujet d'une condamnation semblable était le maréchal Bazaine, accusé d'avoir livré Metz aux Allemands.

Bazaine avait été condamné à mort; mais en considération des services antérieurs qu'il avait rendus à la France, sa sentence fut commuée.

Dans le cas du capitaine Dreyfus, la trahison est flagrante.

Les dépêches nous avaient dit qu'il allait être jugé par un tribunal civil, ce qui nous avait porté à croire que la juverie exerçait sur le ministère une pression considérable. Mais il n'en était pas ainsi. C'est une cour martiale qui l'a jugé, et sa culpabilité ne peut être mise en doute.

On dira ce que l'on voudra des Français; ils ont des défauts; mais on admettra que, sur le point de l'honneur, ils sont intransigeants.—L'*Indépendant*.

Cour de Police.

Un grand nombre de délinquants accusés d'ivrognerie ont comparu devant le juge Hadley ce matin. Neuf furent libérés et les autres furent condamnés comme suit:

Mary Dooley, Ann Hidley, Henry Monahan, Jacob Custy et Frank Maguire, une amende de $3. Henry Wells, une amende de $10.

Michael Ward, un vieillard qui a purgé plusieurs sentences, a été condamné à 3 mois à la maison d'industrie pour s'être enivré trop souvent. Dennis Hicks, pour la même offense, 3 mois de prison. Wm Hindley, Walter Pegg et Felix Kilday, une amende de $10 pour sa seconde offense d'ivrognerie.

Wilbur S. Lyman, accusé de détournement de fonds, a eu sa cause remise au 3 janvier prochain.

AVIS IMPORTANT.

Notre agent est à visiter les différents centres où nous avons des abonnés. Nous comptons sur la bonne volonté d'un chacun pour lui préparer le petit montant qui nous est dû et lui rendre la tâche agréable.

L'ADMINISTRATION.

NOTES LOCALES.

M. et Mde George Eno sont partis mardi pour aller habiter Providence, R. I.

M. et Mde J. G. Côté étaient mardi les hôtes du Dr C. Bricault à Lawrence, Mass.

M. Godfroid Blazon, qui travaille à Littleton, N. H., est en promenade dans sa famille pour les fêtes.

On peut se procurer les pilules du Dr. Lariviere, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

On dit qu'une prêteur sur gages de Lowell a avancé de l'argent à 31 propriétaires de bicycles pour les aider à passer l'hiver.

Les Delles Roussin sont arrivées du couvent Jean Marie, à Fall River, pour passer leur vacance de Noël dans leur famille

MM. Isidore et John Janson, de Fall River, sont en visite chez M. Camille Roussin, ainsi que le Dr Janson LaPalme et sa dame de Lawrence.

M. Humphrey Sullivan, qui depuis quelque temps demeure à Littleton, N. H., vient d'arriver à Lowell pour passer les fêtes dans sa famille.

James P. Doherty a été arrêté samedi par le gardien de la paix Walsh pour vol d'un dindon pesant 15 livres et appartenant à James Murray

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

M. et Mde Alexis Lamarre sont partis lundi soir pour une promenade au Canada; ils visiteront leur demoiselle qui est au couvent de Farcham, P. Q.

M. et Mde J. L. Chalifoux ont fait leurs préparatifs pour une promenade dans le Sud; ils partiront jeudi. Nous leur souhaitons un charmant voyage.

M. et Mde Harrois, de la rue Moody, sont partis pour une promenade au Canada, lundi soir.

On a commencé à démolir le vieux pont de la rue Howard, et on ne tardera pas à se mettre à l'œuvre pour en ériger un nouveau.

Mlle C. Shortiss, qui était depuis quelques mois à l'emploi de Mde C. Côté, modiste, est retournée dans sa famille à Concord, N. H.

E. B Peirce, le candidat démocratique à l'échevinage, vient de faire connaître le montant de ses dépenses d'élection qui s'élèvent à $31 18½. C'est le tiers qui est comique!

Les employés du contre-maître F. R Rathburn de l'Appleton ont présenté à ce dernier, lundi soir, une adresse accompagnée de magnifiques cadeaux, comme témoignage d'estime.

Mlle Marie Louise Parent, qui était ici depuis quelques mois à l'emploi de Mme C. Côté, modiste, a quitté Lowell ce matin pour retourner dans sa famille à Moosup, Conn.

Mle Melina A. Howard, qui a intenté un procès à son mari en séparation de corps, vient d'obtenir gain de cause, et Solomon Howard devra lui payer une pension de $10 50 par mois.

On rapporte que l'acteur M. B Curtis, qui est sous caution et doit comparaître en Cour Supérieure à Lowell à la prochaine session, s'est enfui en Europe. John P. Swift, sa caution, perdra son argent.

M. David Dickson, de la maison Dickson Bros, marchands de thé de la rue Merrimack, a présenté des cadeaux à ses employés la veille de Noël sous forme de chèques de banque. C'était une bonne idée qui fut fort appreciée.

Les chantres qui se sont fait entendre avec tant d'avantage le jour de Noël a l'église St. Joseph, sont priés de se rendre a la grand'messe de dimanche prochain à la même église, où la messe en "F" de Roswig sera rendue.

Les nombreux amis de M. N. P. Forcier, pharmacien, autrefois de cette ville et maintenant propriétaire d'une pharmacie à Meriden, Conn., sont heureux d'apprendre qu'il vient d'être élu conseiller en cet endroit. Nos félicitations.

Pour rétablir votre système et restaurer votre force, renforcez vos poumons, purifier votre sang, fortifier vos nerfs et vous donner de l'appétit, prenez l'excellente médecine P. P. P. (Prickly Ash Poke Root and Potassium) Albotts East Indian Corn Paint guérit les cors, dartes, verrues.

M. Alex. Eno de Haverhill était en promenade mardi chez son frère, M. William Eno de la rue Moody.

M. Camille Marion, de Haverhill, Mass., était à nos bureaux mardi après-midi. Il est venu ici en affaires importantes.

Mardi, une Irlandaise du nom de Bridget Fox, domiciliée sur la Lakeview avenue, vis-à-vis la rue Coburn, a fêté son 101ème anniversaire de naissance. Cette femme est née à Belari, comté de Monayhan, en Irlande, et elle arriva en ce pays en 1846. Elle est encore en excellente santé.

Naissance

A Chemsford Centre, le 20 courant, la dame de M. J. B. Frémeau (née Dubuque) une fille, baptisée sous les prénoms de Marie-Louise Blanche. Parrain, M Jos. O. Brodeur; marraine, Delle Marie Rose Brodeur.

Accident au Tremont & Suffolk

Lawrence Martin, qui travaillait à une bâtisse du Tremont & Suffolk, est tombé lundi avant-midi d'une hauteur de 25 pieds et est mort quelques minutes après. Il demeurait au No. 591 rue Broadway; il laisse une femme et sept petits enfants. Les restes mortels ont été transportés chez O'Donnell, entrepreneur de pompes funèbres de la rue Market.

UN JEUNE PICKPOCKET

S'Empare du Porte-Monnaie d'une Dame.

Samedi, comme une dame passait sur Maiden Lane, un jeune homme s'empara de son porte-monnaie, puis se sauva sur la rue Market aussi vite que ses jambes le lui permettaient.

La victime de ce vol hardi alla rapporter la chose à la police, et les soupçons se portèrent sur un jeune homme du nom d'Edward F. Maguire, demeuant avec sa mère sur la rue Lewis. Il fut arrêté plus tard par le sergent de police Kew et l'agent Maguire, et après avoir été conduit au poste, le prisonnier sur la personne duquel furent trouvées quelques recettes qui se trouvaient dans le porte-monnaie, avoua avoir commis ce vol et il indiqua où se trouvait le porte-monnaie.

Le porte-monnaie fut trouvé dans un poèle et l'argent dans un lit.

On croit que Maguire est le jeune voleur qui a commis plusieurs vols sur la personne rue Bridge ces semaines dernières.

Il n'a pas plus de quinze ans.

UNE PROMENADE

Qui se Termine au Commissariat de Police.

Eugène Carter de Dunstable et Clifton Dawes de Tyngsboro sont venus visiter Lowell samedi et ils n'ont pas manqué de se gorger de spiritueux.

Devenus incapables de conduire leur cheval, une collision avec un tramway électrique ne tarda pas à se produire. Les deux compères se trouvaient rendus sur la rue Central, près de la rue Middle. La collision sépara l'attelage en deux, le cheval d'un côté et la voiture de l'autre. Mais c'était une bonne pâte de bête que ce cheval et il ne partit pas à l'épouvante.

Les deux hommes furent alors arrêtés. Carter était incapable de marcher et la voiture cellulaire dut être appelée. Quant à Dawes, il put se rendre à pied au commissariat de police, évitant ainsi le charme de ce qui s'appelle une promenade gratuite.

Une Belle Promenade.

Mlle N. Côté, sa sœur et Mlle E. Smith sont arrivées mardi de Marlboro, Mass. Les demoiselles Pettigrew, où elles ont passé trois jours, les ont reçues d'une manière tout à fait princière. Rien n'a été épargné pour rendre leur promenade des plus agréables. Lundi soir, beau concert à la résidence de leurs parents où ont figuré plusieurs artistes de distinction, entre autres M. Nap. Archimbault. Outre le souvenir que l'on remporte toujours d'un accueil aussi cordial, nos excursionnistes ont reçu plusieurs jolis présents qui témoignent de la considération dont ils ont été l'objet de la part de leurs parents et amis de Marlboro

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

GRANDE ASSEMBLEE.

Succes sans Precedent—Immense Enthousiasme.

UNION DE TOUS LES CANADIENS SANS DISTINCTION DE PARTIS.

Joseph L. Chalifoux, comme Chef.

DISCOURS—RESOLUTIONS—ADHESIONS ET SOUSCRIPTIONS.

Nom de la Nouvelle Organisation: L'Union Franco-Americaine—Fondation d'une Ecole Modele, dans le genre du Parlement Modele de Montreal.

La journée de dimanche restera mémorable dans les annales de l'histoire des Canadiens-français de Lowell.

En effet jamais depuis la fondation de la colonie Canadienne de cette ville nous avons été témoins d'une aussi nombreuseet et aussi enthousiaste assemblée que celle qui remplissait dimanche dernier après-midi la salle Jackson. L'appel du comité avait sonné l'alarme; la presse avait ébranlé la masse, mais aussi la voix du Père de la colonie, du bon vieux Père Garin, avait retenti plus que jamais sonore et forte du haut de la chaire de *vérité* et elle seule suffisait pour rallier notre élément.

Dès 2 heures plus de 1000 des nôtres se pressaient donc dans cette salle dans le but de s'unir et de jeter les bases d'une forte organisation pour promouvoir nos intérêts nationaux.

J. L. Chalifoux ouvrit la séance et dans un discours magistral que nous publions ailleurs, fit ressortir la nécessité de ce mouvement qui devait être une ère nouvelle pour les Canadiens de Lowell qui plus que jamais ont besoin de s'unir, de s'aider les uns les autres et de s'instruire des affaires publiques.

Ce discours on ne peut plus pratique, convaincu et bien dit, imprima sur l'assemblée un cachet tout particulier dont les bons effets se firent sentir de suite et assurèrent le plus beau succès qui se soit vu à Lowell.

Invitée ensuite à se choisir des officiers de circonstance, l'assemblee a élu à l'unanimité pour son président, M. J. L. Chalifoux; secrétaire, Avila Bourbonnière; trésorier, Alfred Leblanc.

Ces messieurs remercièrent l'assemblée dans des termes appropriés et le président pria alors M. l'avocat Guillet d'adresser la parole.

M. Guillet, comme toujours d'ailleurs, nous intéressa vivement et sut convaincre l'auditoire de la nécessité d'un tel mouvement.

M Gauthier, directeur de l'ETOILE, appelé ensuite, emporta d'assaut ce qui pouvait rester d'indifférence ou d'indécision chez quelques-uns; car sa verve impétueuse brisa tous les obstacles lorsqu'il proclama qu'il n'existait plus pour nous de partis politiques, mais que nous étions tous Canadiens de cœur, d'aspirations et de sentiments.

L'étoile du jour fut, sans contredit, cette fois, l'orateur suivant, Chas Roy, gérant du *National*.

S'inspirant du poète national Cremazie qui a dit:

Quand sur les tombeaux de nos pères
La brise du soir, en passant,
De leurs vertus calmes et fières
Feuille le parfum odorant,
Elle répand, comme un dictame,
Le souvenir des temps anciens,
Et chante, elle aussi, dans notre âme
Qu'il fait bon d'être Canadien.

il nous fit voir à quelle noble race nous appartenons.

Quels exemples d'enthousiasme, de fierté, de grandeur nous ont légués nos pères, mais quelles leçons pour nous dans leurs défections. Unis ils étaient forts; divisés ils étaient à la merci de leurs ennemis, les anglais.

"Si nous voulons conserver nos *Institutions*, dit-il, ranimer nos *Espérances*, obtenir nos *Droits*, il faut être unis.

La *nécessité* des circonstances nous le commande. Mais aussi la charité nous ordonne de ne pas se jalouser les uns les autres, de se nuire, de se dénigrer, au contraire de s'entr'aider et plus que jamais de s'unir, sans distinction de partis pour le plus grand bien commun.

Jusqu'à ce jour nous n'avons pas eu de chef pour porter haut notre étendard; aujourd'hui nous en avons un dans la personne de notre digne président.

Secondons ses efforts, suivons-le, car je suis certain qu'il nous conduira au but de nos aspirations"

De telles paroles, dites avec autant de précision et d'éloquence que l'orateur sut en joindre produisirent un effet magique sur l'assistance. Aussi fut-il applaudit comme du reste le furent tous ceux qui adresserent la parole.

M. l'avocat Rivet, nouveau conseiller élu du quartier cinq, le suivit et en termes bien dit approuva le mouvement et y promit son appui. M. Elzéar H. Choquette, représentant l'élément de la jeunesse de Lowell, appuya éloquemment ce nouvel élan de nos travailleurs nationaux et en termes très appropriés proposa la résolution suivante qui fut adoptée à l'unanimité, toute l'assemblée étant debout:

"Que cette assemblée reconnait qu'il est opportun pour les Canadiens français de Lowell de s'unir pour jeter les bases d'une association nationale dont le but principal sera de sauvegarder nos intérêts par le moyen de la naturalisation et de nous instruire des affaires municipales de notre ville."

M. L. P. Turcotte, ex conseiller, fut prié de seconder cette résolution. Il le fit dignement comme il fait toute chose.

Il aurait fait mieux cependant, nous a-t-il dit, s'il y avait eu des dames à l'assemblée.

Nous lui avons promis qu'il y en aurait à une prochaine occasion.

Ainsi, chères dames lectrices, tenez-vous le pour dit, que vous aussi vous prendrez part au mouvement.

M. A. Jean, contre-maître au Lawrence, nous intéressa ensuite vivement et proposa la résolution suivante qui fut adoptée à l'unanimité: "Que la nouvelle organisation soit composée de tous les Canadiens français de Lowell qui désireront en faire partie et qu'elle soit appelée L'UNION FRANCO AMÉRICAINE."

M. C. Roussin appuya cette résolution et alors M. Alfred Leblanc, trésorier de la nouvelle organisation, aborda la question financière.

"Dans toute entreprise, nous a-t-il dit, il faut de l'argent, sans cela, sans ce nerf de guerre, on ne peut pas arriver, c'est pourquoi je vous invite tous à vous joindre à nous pour donner votre adhésion et je ais appel à votre libéralité. Tous les Canadiens doivent joindre l'Union et tous aussi peuvent y souscrire depuis $1 00 en montant. A l'œuvre donc compatriotes, et montrez que vous avez bien compris le mouvement en souscrivant libéralement."

M. Hilaire Dozois appuya M. Leblanc.

"Puisque les Canadiens, a-t-il dit, peuvent bâtir de magnifiques églises, de spacieux collèges, de beaux couvents, maintenir de belles et florissantes sociétés, aider par leur travail et leur bourse même à effacer une dette de $25 000 d'une institution étrangère; ils peuvent faire ce que nous leur proposons aujoud'hui. En avant donc!"

Alors un comité composé de MM. H. Dozois, P. A. Brousseau, C. H. Boisvert, E H Choquette, C. Roussin, J. B. Hurtubise et quelques autres fut choisi pour distribuer des cartes d'adhésions et de souscriptions.

En voici la teneur: ainsi, si quelques-uns des nôtres qui n'étaient pas à l'assemblée désirent se joindre à nous et souscrire, et ils sont invités à le faire, ils n'auront qu'à découper ce billet et à le faire parvenir au trésorier, M. Alfred Leblanc, rue Davidson, avec ou sans argent.

Je, soussigné, désire appartenir à la nouvelle organisation pour le maintien de laquelle je souscris la somme de ($ ap) dollar

Nom, Résidence, Quartier, Precinct

Payé ce de Trésorier

Si vous envoyez de l'argent, le trésorier vous enverra un reçu.

C'est ici que nous avons eu la preuve du patriotisme de l'intelligente population canadienne de Lowell.

MM. Leblanc et Dozois avaient à peine terminé leur appel que de suite M. Chalifoux souscrivait pour $50, M. Leblanc pour $25, M. George E. Mongeau pour $25, MM. Parthenaïs Frères pour $25. MM. Mizaël Dupré, Jacques Boisvert, L. P. Turcotte et bien d'autres pour $15 et $10 et la majorité de l'assemblée pour $2 et $1 chacun, (nous donnerons une liste complète plus tard) de sorte que presque tous donnèrent leur adhésion et la somme souscrite s'éleva à $770 dont $241 furent payés sur le champ.

Il y avait à cette assemblée deux citoyens étrangers, M. Jos. Rheault d'Haverhill et M. J. B. Forest de Rochester, N. Y.

Ces deux braves compatriotes, en visite à Lowell et invités par leurs amis d'assister à l'assemblée, furent si enthousiasmés qu'eux mêmes souscrivirent chacun un dollar

N'avions-nous pas raison de dire en commençant ce compte rendu que cette assemblée a été un succès sans précédent, qu'elle a créé un immense enthousiasme et que de l'*Union Franco Américaine* nous attendons beaucoup.

Il fut ensuite proposé et adopté qu'un comité de 10 soit nommé par le président pour choisir des candidats à la charge de membre d'un Comité de ville lequel, lorsqu'il sera élu par les membres de l'*Union Franco Américaine*, choisira ensuite deux candidats à la *Mairie* et *seize candidats* à l'*échevinage* pour l'organisation de l'*Ecole Municipale Modèle*, ainsi que la date des caucus de quartiers pour le choix des candidats conseillers, syndics des pauvres, commissaires d'école et la date des élections générales.

Deux autres comités de cinq chacun, choisis par le président, furent aussi proposés et votés: le premier pour choisir et présenter une liste des officiers permanents de la nouvelle organisation et le second pour préparer une constitution.

Le président réitéra l'appel d'adhésions et de souscriptions qui devront être données à M. Leblanc, remercia l'assemblée de son magnifique empressement et de sa noble attitude durant toute la reunion et à 5 30 p. m. on ajourna pour se réunir à l'appel du président.

DISCOURS DE M. J. L. CHALIFOUX.

Nous sommes au commencement d'une nouvelle époque dans l'histoire des Canadiens-Français de Lowell. L'intérêt manifesté cet automne par les électeurs Canadiens-Français aux élections d'Etat et de ville a démontré d'une manière éloquente qu'enfin on se proposait de compter et de faire ressentir notre influence dans la balance électorale.

Plusieurs Canadiens ayant constaté ce changement si favorable pour notre bien-être général, se sont assemblés dimanche dernier dans une des salles de la bâtisse de l'Union St. Joseph, afin de discuter si le temps n'était pas arrivé de jeter les bases d'une organisation Canadienne-française complètement indépendante des deux grands partis politiques, ayant pour but principal d'intéresser tous nos compatriotes susceptibles de devenir citoyens américains de se faire naturaliser aussitôt possible.

A cette réunion il y eut beaucoup d'enthousiasme; tous ceux qui étaient présents se prononcèrent en faveur d'un tel mouvement.

Un comité fut nommé à cette assemblée pour faire un appel à tous les canadiens de Lowell et de leur demander de se réunir ici dans cette salle pour discuter de nouveau cette importante question.

Votre présence en aussi grand nombre est la meilleure des preuves qu'incontestablement l'heure est arrivée de poser les bases d'un grand mouvement national qui certainement fera époque dans l'histoire des Canadiens-français des Etats-Unis.

Ce mouvement est critique et sérieux; il nous faut entrer en nous-mêmes et réfléchir; il ne faut pas agir à la légère. Déjà plusieurs centres canadiens ont les yeux sur nous, avant lu sur les journaux ce que nous nous proposons de faire, en sorte que si nous sommes sages et déterminés non seulement les canadiens de Lowell en bénéficieront, mais aussi tous nos compatriotes des autres villes de la Nouvelle-Angleterre.

Sans doute que déjà un grand nombre d'entre nous sont impatients de savoir comment nous nous proposons d'organiser cette nouvelle association Nous sommes ici une population d'environ 20,000 Canadiens; les uns sont ici depuis 30 ans, d'autres 25, d'autres 20, 15 et 10 ans.

Nous sommes tous arrivés ici pauvres, sans ressources, ne possédant seulement que les talents que Dieu nous a donnés.

Nous nous sommes expatriés dans le but d'améliorer notre condition sociale. Les uns, comme partout ailleurs, doués plus que d'autres ont mieux réussi. Malgré le fait de cette inégalité, il n'en est pas moins vrai que la population canadienne de la ville de Lowell est beaucoup plus à l'aise et beaucoup plus avancée aujourd'hui sous tous rapports qu'il y a vingt ans.

Nous avons de magnifiques églises, de beaux collèges et des couvents, de belles sociétés riches tant en argent qu'en membres, nous avons des hommes qui occupent des positions de confiance dans nos grandes manufactures, nous avons des hommes capables dans les professions libérales, nous avons des représentants dans toutes les branches commerciales et dans toutes les industries, plusieurs d'entre eux excellent dans leurs spécialités respectives.

Nous ne sommes inférieurs à qui que ce soit, si ce n'est en prestige politique. Voilà la position que nous occupons aujourd'hui et certes nous avons droit d'être orgueilleux.

Qui est responsable de notre état politique actuel? Sont-ce les Américains, sont ce les Irlandais? Non, messieurs, ce ne sont pas nos concitoyens de langue anglaise, mais ce sont les Canadiens eux-mêmes. Nous sommes tous également responsables de cet état de choses Les uns diront peut-être: J'ai beaucoup travaillé et j'ai accompli beaucoup. A ceux-ci je dirai: C'est vrai, vous avez fait un bon travail, continuez dans la même direction et lorsque la tâche sera complètée on se félicitera tous ensemble du grand résultat.

D'autres diront peut être: C'est difficile, nous avons essayé dans le passé, malheureusement nous n'avons rencontré que des ingrats.

Voilà précisément ce que nous ne voulons pas entendre dire dans cette salle.

Il est question aujourd'hui de traiter le présent et notre futur sociaux et politiques. Oublions le passé, oublions nos misères et travaillons d'un commun accord à la perfection de notre projet.

D'autres se diront privément, dans le secret de leur conscience: Il n'y a rien à gagner pour nous, nous avons de bonnes places, nous gagnons bien notre vie, ou encore nous faisons bien notre commerce, dans nos industries. Ces agitateurs politiques ne s'agitent que pour obtenir et assurer des places, des faveurs pour eux-mêmes; et silencieusement ces recalcitrants se disent en eux-mêmes: Qu'ils travaillent, qu'ils fassent leur chemin comme nous-mêmes l'avons fait.

Oui, messieurs, ces dernières objections sont les plus formidables que nous puissions rencontrer, lesquelles à première vue semblent raisonnables et logiques; et je vous le demande en ce moment le sont-elles? Discutons ce sujet avec patience jusqu'à ce que nous ayons convaincu ces personnes de la futilité de leurs arguments. La première chose c'est d'analyser comment il se fait que les intérêts de chacun sont les intérêts communs.

Avant d'aller plus loin sur ce terrain, laissez-moi, messieurs, vous transporter en imagination pour quelques instants de l'autre côté de l'océan, en Europe.

En quelques jours de voyage vous observez différents pays aussi rapprochés les uns des autres que le sont les Etats de la Nouvelle-Angleterre.

Arrêtons-nous en France, un petit pays qui n'a pas la grandeur en superficie de l'Etat de New-York. Maigré ce fait, une armée d'au delà d'un million de soldats est maintenant sur pied pour préserver les intérêts du pays. Le peuple est fortement taxé pour le maintien de cette armée. Je vous le demande, messieurs, que dirait-on d'un Français qui répondrait s'il en avait le droit qu'il ne veut pas payer les taux nécessaires au maintien de l'armée, vu que cela ne l'intéresse pas, que cela lui est indifférent que ce soit les Anglais ou les Allemands qui aient les rênes du pouvoir pourvu qu'il puisse gagner sa vie en paix, tranquillement. Je le répète, que dirait-on d'un semblable raisonnement?

Eh bien, compatriotes, qu'elle différence y a-t-il entre ce raisonnement et le nôtre: est-ce que notre indifférence en matière politique n'équivaut pas à une affirmation semblable à celle de ce français qui négligerait l'intérêt général de son pays pour le sien propre. Ceci est de l'égoïsme tout pur.

La constitution américaine nous donne le privilège de nous gouverner nous-mêmes; elle n'y met qu'une condition, celle de nous faire naturaliser, de devenir cit yen américain C'est tout ce que le gouvernement de notre pays d'adoption exige. Malheureusement beaucoup ont hésité dans le passé. Cette indifférence est vraiment incompréhensible.

Avez-vous jamais songé, avez-vous jamais réfléchi sur les avantages qui découlent du patronage des gouvernements. Transportons-nous, pour un instant maintenant au Canada, notre mère patrie, et que voyons nous? des milliers et des milliers d'employés publics recevant de hauts salaires qui leur permettent de donner une haute éducation à leurs enfants et qui contribuent à élever leur condition sociale sous tous les rapports. Comment nos aïeux ont-ils obtenu ces privilèges. Ah! compatriotes, ils ont payé cher pour ces avantages, bien plus peut-être qu'un grand nombre d'entre nous en ont une idée. Arrêtons-nous un instant et consultons quelques pages de l'histoire du Canada.

Voyons, d'abord, il y a un peu plus d'un siècle le Roi de France, (que dieu ait pitié de son âme) céda le Canada à l'Angleterre. Le peuple français du Canada d'alors fut tellement indigné de se trouver obligé de passer sous la domination étrangère que presque toute la classe aisée, en moyen, décida de rentrer en France et abandonna dans les forêts du Canada 60 à 70 mille de nos ancêtres, la plus grande partie ne possédant peu ou point d'éducation.

Grâce à notre clergé national qui s'imposa de grands sacrifices, petit à petit beaucoup des enfants de nos ancêtres reçurent une éducation soignée et en 1837—38, ayant souffert depuis tant d'années le joug tyrannique anglais, ils se soulevèrent et réussirent, après des pertes de vie bien douloureuses. à obtenir quelques concessions. Dix-huit d'entre eux, comme vous le savez, furent exécutés et grand nombre furent exilés.

Voilà le prix que nos pères ont payé pour les privilèges dont nos frères du Canada jouissent aujourd'hui. Ici nous ne sommes pas appelés à faire de semblables sacrifices; tout ce qui est demandé de nous, c'est de devenir citoyens de ce pays, et avec cette noble distinction, si nous avons la sagesse de nous unir, mais de nous unir sincèrement, sérieusement, nous obtiendrons de ce mouvement des priviléges inexprimables.

Je vous laisse, messieurs, à considérer toutes ces choses, et j'ose espérer que vous nous comprendrez et bien que vous assurerez aujourd'hui même par vos actions le succès de ce grand mouvement.

LICENCE EN DANGER

C'est Dangereux de Traiter les Amis apres 11 Heures.

Les commissaires des licences ont averti les cabaretiers Brosnahan & Curtin de comparaître devant eux cette après-midi pour expliquer leur conduite d'une manière satisfaisante, s'ils ne veulent pas que leur licence soit révoquée.

On se rappelle que c'est la maison dont le commis traita quelques amis après onze heures, ce qui arriva aux oreilles des autorités et causa la difficulté.

Il y a plus d'une semaine, les commissaires ont tenu une enquête à ce sujet et ils ont déposé temporairement les propriétaires, tout en donnant un avis général aux cabaretiers de ne pas traiter les amis après la fermeture de leurs établissements.

Depuis ce temps-là, les commissaires ont découvert, paraît-il, d'autres charges contre Brosnahan & Curtin: de la l'ordre qu'ils viennent de leur donner.

Jour Paisible pour la Police.

La journee de mardi a été fort paisible pour la police. Jusqu'à huit heures du soir, une seule arrestation avait été opérée; à cette heure, la voiture cellulaire chargée de gardiens de la paix se rendit dans la cour de Courtney, près de la Lakeview avenue, où trois femmes et deux hommes en état d'ivresse se battaient à qui mieux mieux.

Belle Reunion.

Mardi soir, M. T. Guertin de la Willie Ave. a reçu un beau témoignage d'amitié. Ses amis ont envahi sa demeure et lui ont lu une adresse accompagnée d'un précieux cadeau. M. Guertin, en termes très émus, a remercié ses nombreux amis, et inutile de dire qu'on s'amusa très bien. Rien ne manquait au menu. M. Guertin et sa dame firent les choses d'une manière tout à fait digne d'éloges.

Perdue.

Une enveloppe, marquée No. 2030, contenant $9.00, a été perdue samedi midi dernier entre la rue Moody et la porte du moulin Suffolk. Une récompense sera donnée à la personne qui la rapportera à

FRANK LACHANCE,
9 Bloc Maria.

LA FETE DE NOEL.

SPLENDIDES CEREMONIES DANS NOS DEUX EGLISES.

Le Chœur de l'Eglise St. Joseph s'est Surpasse.

Nous avons joui mardi de l'un des plus beaux jours de Noël que nous ayons eus depuis bien des annees.

Il aurait fallu être bien exigeant pour désirer une plus belle température. Pas de neige, pas de froidures, un véritable temps printanier. La pluie de la nuit précédente avait arrosé les chemins et l'on se serait cru à la fonte des neiges.

Tout le monde paraissait heureux de vivre, jouissant le plus possible de ces derniers beaux jours avant l'époque des giboulées qui ne saurait tarder.

Noël a été pour les Canadiens un jour de réunions familiales, de joie et de bonheur.

Cette fête a été particulièrement célébrée dans nos deux églises qui avaient été pour la circonstance ornées avec beaucoup de goût. Le chant, comme toujours, a été à la hauteur de la circonstance, de sorte qu'on entendait dire après les cérémonies religieuses que cette célébration avait été l'une des belles qui aient été vues à Lowell.

A L'EGLISE ST. JOSEPH.

Une foule énorme a assisté à la grand'messe; toutes les places étaient occupées, et beaucoup de personnes ont dû se placer dans les allées.

Les cérémonies ont été imposantes. Le R. P. Emery a officié, assisté du R. P. Nolin comme diacre et du Rvé Père R. B. Roy, du noviciat de Tewksbury, comme sous-diacre.

Un chœur fort bien exercé et très nombreux, composé d'environ 80 membres, a fait du chant magnifique, comme il nous est donne d'en entendre peu souvent d'aussi beau.

Les solos ont été rendus, de l'avis des connaisseurs, d'une manière tout à fait admirable par Mlle Elodie Gagnon, Mlle Minnie Richard, Mde Hall, MM. Ferdinand Desrosiers et Arthur Racicot. A l'Offertoire, l'*Ave Maria* de Gounod a été rendu par Minnie Richard qui est toujours si agréable à entendre.

Ce qui a été surtout tres admiré, ce furent les vieux cantiques de Noël que des élèves des Révdes Sœurs et des Frères Maristes ont chantés avec une grande précision. Les petites filles étaient vêtues de blanc et représentaient les anges au dessus de la grotte. Les petits garçons, habillés en bergers, entouraient la crèche. Ces deux chœurs alternèrent leurs chants, et ce fut vraiment une scène féérique qui a été le "clou" de la fête, si cette expression n'est pas trop mondaine pour être employée ici.

Nous félicitons hautement ces jeunes enfants et ceux qui les ont si bien exercés.

Le sermon de circonstance a été donné par le R. P. Lamothe qui a rarement été aussi éloquent; il s'est vraiment surpassé; ses paroles ont fait une impression profonde et durable sur tous ses auditeurs. Le sujet était beau et fécond, et le savant prédicateur a su faire jaillir de cette source des flots d'éloquence la p'us pure.

Mlle Rébecca Gill a chanté on ne peut mieux *Adeste Fideles* et Mlle Minnie Richard l'*Ave Maria*, avec accompagnement de violon.

L'orchestre Olympian avait été engagé pour la circonstance et sa musique a été fort appréciée.

Le chant à l'orgue était sous l'habile direction de M. A. N. Duval. M. Ed. Vincelette, a touché l'orgue. En outre des personnes faisant régulièrement partie du chœur, nous avons remarqué les chanteuses et les chantrs suivants, qui avaient bien voulu, sur l'invitation de M. Duval, venir rehausser par leur coopération l'éclat de cette fête: Mdes Robinson et Davis, Dr. F. R. Rix, Geo. F. Sturtevant, M. Barlow, Dr. Knapp, John T. Stott, M. Dougherty et John Brunette.

A ST. JEAN-BAPTISTE.

La célébration n'a pas moins été belle dans cette église.

L'officiant à la grand'messe a été le R. P. Amyot ayant le R. P. Marion, pour diacre, et le R. P. Féat, pour sous-diacre.

Le R. P. Paquette a fait le sermon et il a vivement intéressé ses auditeurs par sa belle diction et ses pensées élevées.

Voici le programme qui a été rendu à la grand'messe et à vêpres.

A LA GRAND'MESSE.

Entrée, ouverture, 'Jolly Robber' *Suppé*,
par l'orchestre McElroy.
Asperges, - - *Gregorian*
Introït, Hodie Chustus natus est, *Gregorian*
Kyrie de la messe Henoy Farmer en B.
Gloria, " " "
Credo, " " "
Offertoire, 'Pastores' *Lambillotte*
Sanctus, messe H. Farmer en B
Agnus Dei, " " "
Sortie 'Advance' Guard March'
par l'orchestre McElroy.

A VEPRES.

Psaumes, - - *Gregorian*
Magnificat, - - *Lambillotte*
Alma Redemptoris, *Lambillotte*
Salut, 'O Salutaris' *Mercier*
Tantum Ergo, - - *Goeb*
Laudate Dominum, *Gregorian*

Solos par Mlles M. A. et R. Caisse et Maria Desrosiers, soprano; Dame A. Lamothe, Melles Eva Leclerc et Eugénie David, alto; H. Marin, Phs. David, H. Alexander, ténor; Ed. Lambert, basse. Chœur, 30 voix.

Mlle A. Alexander a accompagné avec le talent qu'on lui reconnait.

M. Edmond J. Pineault avait la direction du chœur.

DANS LES AUTRES EGLISES.

Les cérémonies religieuses le jour de Noël n'ont pas moins été grandioses dans les autres églises catholiques de cette ville. Le chant surtout a été magnifique, et les ornements étaient très élaborés.

Enfants et Parents Rejouis.

Ce fut un beau jour mardi pour les pauvres petits enfants des *nurseries* de cette ville, car des personnes charitables y avaient envoyé une grande quantité de présents, et de magnifiques arbres de Noël furent préparés, ce qui enchanta beaucoup tout ce petit monde. Les parents, la plupart des employés dans nos fabriques, surtout les mères, ont pris part à la fête, et nous ne nous trompons pas en disant que ces personnes se sont amusées presque autant que leurs enfants eux-mêmes. Oh! quelle belle vertu que la charité.

On l'Aura Enfin!

Les gens de Centralville qui demandaient depuis longtemps un gardien de la paix additionnel la nuit vont enfin l'avoir. Ce nouvel agent de police sera de faction dans le district est de Centralville, à partir de la rue Bridge, à la hauteur de la sixième rue, jusqu'aux limites de la ville.

L'Union Franco-Americaine.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que la liste d'ahésions et de souscriptions à l'Union Franco-Républicaine se continue avec le même enthousiasme, et avant dimanche prochain la somme s'élèvera, sans aucun doute, à $1000.

Le manque d'espace nous empêche de publier aujourd'hui les noms, mais attendez-vous à lire cette liste dès demain.

Presentation d'une Bague.

Mardi soir, M. Alphonse Daigle, le réparateur de métiers de la chambre 9, dans la fabrique Tremont, a été surpris d'une manière fort agréable.

Les tisserands de son département lui présentèrent, comme témoignage d'estime, une magnifique bague en or.

C'est M. James Michelin qui a fait la présentation et il s'est acquitté de sa tâche on ne peut mieux.

Nos félicitations.

F. X. VOYER,

84 RUE HARBBO,

M. Voyer a aujourd'hui recu son assortiment complet de

Chaussures d'Automne et d'Hiver,
Claques,
Bottes en Caoutchouc, etc.

Chaussures d'hommes qui se vendaient $1 50 et $2.00,

Aujourd'hui $1 et $1.75

et une foule d'autres spécialités aux plus bàs prix de la ville.

NAUMKAEG MARKET,

21 a 23 Rue Front.

Lard Frais,	9 cts la livre.
Epaules Fraiches,	8 cts la livre.
Jambon,	10 et 12c. la lb.
Epaules Fumées,	8 et 9c. la lb.
Œufs,	25 cts la Doz.
Pas de Butterine.	
Beurre,	20, 23 et 25 cts la livre.
Meilleur Beurre, (Creamery,)	28 et 30c. la livre.
Thé Noir, Japon et Vert,	25c. la lb.
Thé Noir, Meilleure Qualite,	40c. la lb.

Temoignage d'Amitie

Lundi soir, M. Xavier Moreau et sa dame ont été l'objet d'une jolie démonstration de la part de leurs amis.

Vers neuf heures, on se réunit en grand nombre à leur résidence de la rue Coolidge et Mlle Elysa Godin lut avec beaucoup de grâce une adresse à Mme Moreau et lui offrit un magnifique service de vaisselle au nom de ses amis. M. Moreau ne fut pas oublié non plus et fut fort surpris au moment où son petit garçon lui récita un joli compliment accompagné de beaux cadeaux.

La veillée s'est agréablement passée. La danse, la musique, de nombreux rafraichissements, tout contribuait à faire jouir les convives d'un heureux bien être.

Nos félicitations à M. Moreau et à sa dame.

A Vendre ou a Louer.

Un magasin d'épiceries, provisions, etc., faisant des affaires pour $250 à $300 par semaine en argent comptant. Aussi une boulangerie avec tout le contenu, cheval, voiture, etc. Une bonne chance pour une personne active. Conditions faciles. S'adresser à

MDE F. VADEBONCŒUR,
8 rue Bridge, Rochester, N. H.

Music Hall.

La nouvelle troupe a attiré une salle comble h

FEUILLETON

27

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

DEUXIEME PARTIE

XVIII

Un ordre fut donné par le président des assises. Une petite porte pratiquée dans la boiserie s'ouvrit presque sans bruit, les deux gendarmes se levèrent en même temps; par un mouvement d'une précision toute militaire ils prirent les bras de Vaubaron et le faisant marcher entre eux, ils l'introduisirent dans la vaste salle où siégeait le jury et le conduisirent au banc des accusés.

Le mécanicien, avant de franchir ce seuil redoutable, venait d'appeler à son aide toute sa résolution, toute son énergie, tout son courage. Il en avait besoin. Une sensation atroce lui fit croire que son cœur était saisi et broyé dans un étau; il sentit son sang se glacer dans ses veines, comme à l'heure de la mort, quand il entrevit à travers un nuage les mille regards de la foule se fixer sur lui, étincelants de haine, et quand il entendit le frémissement sourd et contenu de toutes les voix qui murmuraient:

Le voilà...c'est lui...l'assassin... le monstre... l'infâme!

Ses yeux se détournèrent avec épouvante de cette hydre aux têtes inombrables, qui toutes lui jetaient l'insulte et la menace. Un vertige s'empara de lui, sa raison obscurcie chancela dans son crâne ébranlé. Il allait s'évanouir sans doute, ou devenir fou, quand ses yeux éperdus rencontrèrent l'image sainte du divin Crucifié dominant le prétoire où trônaient les membres du tribunal et ceux du jury. Cette vue sauva Jean Vaubaron et le rappela soudainement à lui-même.

Comme moi, se dit-il, Jesus Christ a comparu devant des juges! il a subi la plus inique, la plus monstrueuse des condamnations! Il n'a reculé devant aucune des horreurs du dernier supplice, il a bu le calice jusqu'à la lie! il a voulu mourir sur une croix infâme, entre deux malfaiteurs, et cependant il était le fils de Dieu, il était Dieu lui-même! De quel droit oserais-je me permettre la plainte, et de quel droit la révolte?

Pour l'âme qu'elles relèvent, qu'elles exaltent, qu'elles purifient, de telles pensées sont un baume souverain. Jean Vaubaron se sentit tout d'un coup bien autrement fort et courageux qu'il ne l'était avant son entrée dans la salle des assises. En même temps le jeune avocat s'approchait de lui en lui disant tout bas:

Je suis là, mon ami, courage!

Le mécanicien le remercia de ces paroles par un signe de la tête reconnaissant et par un sourire mélancolique et doux.

Le président ouvrit la séance en adressant à l'accusé les questions habituelles. Vaubaron répondit d'une voix un peu faible, mais calme et parfaitement distincte. Ces premières formalités accomplies, la lecture de l'acte d'accusation fut faite au milieu du silence et de l'attention générale.

Cet acte d'accusation, très développé, mais sans longueurs, sans redites, sans prétentions au style littéraire et aux périodes à grand effet, était un chef-d'œuvre de simplicité, de logique et de clarté. Il disait les fait accomplis; il groupait autour de Vaubaron les preuves du crime, et jamais réseau plus inextricable et plus indissoluble de faits et preuves n'enveloppa plus étroitement un coupable. Rien n'était oublié. Le document judiciaire, après avoir établi l'honorabilité des antécédents de Jean Vaubaron, montrait le mécanicien abandonnant un travail sérieux et productif pour se mettre à la poursuite de chimères, pour se consacrer tout entier à des utopies irréalisables, amenant ainsi dans son ménage la gêne d'abord, puis la misère.

Il disait comment bientôt la liberté même de Vaubaron avait été menacée, ses créanciers ayant obtenu la contrainte par corps à la suite des poursuites exercées contre lui pour des billets qu'il ne pouvait payer. C'est à ce moment, continuait l'acte d'accusation, que la première pensée du double crime s'était sans aucun doute présentée à l'esprit du débiteur insolvable. Voisin d'un vieillard célibataire et millionnaire, il avait dû se dire:

Assez de travail, de privations, de misère! Je veux être riche à mon tour! Je tuerai cet homme, et dans son sang je ramasserai une fortune!

Et, dès la nuit suivante, Vaubaron, muni d'un burin de graveur, dont le manche portait son nom (comme si la Providence avait voulu que l'arme préparée pour le meurtre se retournât contre le meurtrier!) oui, dès la nuit suivante, Vaubaron à l'aide d'une corde à nœuds attachée au balcon de son logis, descendait sur les toits des communs du baron de Viriville et s'introduisait dans l'intérieur de l'hôtel à l'aide de fausses clefs que son habilité bien connue dans l'art du serrurier lui permettait de fabriquer lui-même, sans recourir à l'aide dangereuse et compromettante d'un complice.

L'acte d'accusation, dans ce langage sobre, mais cependant dramatique et coloré, racontait la scène terrible et probable des deux assassinats consommés avec une si monstrueuse énergie. Il continuait ainsi:

"Le crime est accompli! le meurtre a précédé le vol! le nocturne bandit fouille à pleines mains dans la caisse qu'il vient d'ouvrir, à quelques pas à peine des cadavres de ses victimes. Les cupides espoirs ne seront point déçus, il s'empare de valeurs facilement portatives et il s'éloigne avec le butin conquis au prix de tant de sang répandu!

"Parti de l'hôtel silencieusement, sans avoir rentré personne, sans laisser derrière lui de témoins accusateurs, il abandonne cette demeure sinistre ou il vient d'apporter la mort, et il regagne son logis à l'aide de cette corde flottante, grâce à laquelle il est descendu. Le voilà chez lui, triomphant, riche des fruits du crime, et se croyant certain de l'impunité. Qui donc le dénoncerait, en effet? Nul ne l'a vu! son passage dans les airs n'a point laissé de traces! ses deux victimes sont bien mortes, et les morts ne parlent pas!

"—Je suis à l'abri du châtiment! se dit alors le meurtrier, le voyon ne saurait m'atteindre! il n'y a pas de preuves contre moi!

"Ainsi parle cet homme, et cet homme se trompe! La justice céleste veille sur lui! La divine Providence le rend à la fois aveugle et fou! De muets accusateurs vont surgir de toutes parts! Les preuves, qu'il croit absentes, seront innombrables pour l'accabler! Dans son inconcevable démence, il oublia de détacher la corde suspendue à son balcon, premier indice qui, dès l'aube du jour, crie à tous: "l'assassin a passé par là!"

"Sur les billets de banque enlevés à la caisse du baron de Viriville, les mains sanglantes du meurtrier ont laissé leur empreinte... il court payer sa dette avec ces billets funestes, et les taches de sang, qu'il est seul à ne point voir, désignent en lui l'auteur du crime! La justice, bien vite prévenu, arrive comme la foudre au domicile de celui qu'accusent tant d'indices. Elle saisit en sa possesion un quatrième billet de banque, également maculé de taches sanglantes, et un diamant d'une grande valeur, vendu il y a cinq ans au baron de Viriville par un joaillier qui déclare le reconnaître, et dont la déposition ne pourra laisser aucun doute dans l'esprit de MM. les jurés."

Jean Vaubaron écoutait, avec une impassibilité complète en apparence, la lecture de l'acte d'accusation dont nous venons de rapporter quelques fragments. Pendant toute la durée de cette lecture, il tenait ses regards attachés sur l'image du Christ; sa figure ne se décomposait point, et c'est à peine si les faibles tressaillements de ses paupières et les involontaires contractions de ses narines trahissaient les tortures morales qu'il avait à subir.

Quand les derniers mots furent tombés des lèvres du greffier, Vaubaron baissa la tête et soupira profondément. Son visage, nous l'avons dit, restait calme, mais une sueur froide inondait ses membres. Le procureur du roi prit la parole pour développer et soutenir l'acte d'accusation qui venait d'être lu, puis l'interrogatoire commença.

Nous avons conduit nos lecteurs avec nous dans le cabinet du juge d'instruction, nous avons entendu les réponses du prévenu aux questions du magistrat. Ceci nous dispense absolument de reproduire, même en le réduisant à sa plus simple expression, l'interrogatoire subi par Jean Vaubaron en présence du jury.

Les demandes du président étant semblables à celles du juge, les réponses devaient être identiques et le furent en effet. Il nous suffira de constater qu'au moment où le mécanicien commençait le récit de l'étrange et nocturne apparition de l'inconnu par qui les billets de banque taches de sang lui avaient été remis, un immense murmure d'incrédulité et d'indignation s'éleva dans toutes les parties de l'auditoire, et le président, pour rétablir le calme et le silence, fut obligé de déclarer que si de telles manifestations se renouvelaient, il ferait évacuer la salle.

Cette menace produisit un effet immédiat, mais le coup était porté, et l'avocat de Vaubaron, étudiant du regard les physionomies honnêtes et révoltées des membres du jury, fut obligé de s'avouer à lui-même que la parole humaine la plus éloquente serait sans pouvoir en face d'une conviction si profonde, et si impossible, non seulement à détruire, mais à ébranler.

Tout est perdu! se dit il, la tête de l'innocent tombera!

Le président invita Jean Vaubaron à revenir, dans son propre intérêt, sur des explications dont la flagrante absurdité révoltait le bon sens public.

Monsieur le président, répliqua l'accusé d'une voix ferme, ma vie et mon honneur sont dans les mains de Dieu. J'ai dit la vérité, je persiste.

L'interrogatoire continua. Un murmure nouveau, presque aussi violent que le premier, mais plus facilement réprimé, se fit entendre quand le mécanicien affirma que le burin qui portait son nom et dont nous connaissons l'épouvantable usage, avait été vendu par lui, la veille du crime, au brocanteur qui demeurait au rez-de-chaussée de sa maison.

Ce brocanteur est au nombre des témoins assignés, dit le président, nous l'entendrons dans un instant.

Vaubaron courba la tête de nouveau. Il savait d'avance, hélas! qu'elle serait la réponse de Lerion. On procéda à l'audition des témoins.

Ils étaient peu nombreux. En première ligne se trouvait Lerion, prodigieusement ému et tremblant, car nous savons combien était grande et légitime l'épouvante que toute comparution devant la justice inspirait au brocanteur-receleur. Venait ensuite l'huissier entre les mains de qui le mécanicien avait effectué le payement de sa dette, grâce aux billets de banque remis par Rodille. Puis à ces témoins importants, succédaient les domestiques du baron de Viriville, qui, dès l'aube du jour, avaient constaté le double assassinat. Puis le commissaire de police et les agents chargés d'opérer l'arrestation de Jean Vaubaron. Enfin le bijoutier cité à comparaître pour affirmer l'origine du diamant volé, fermait la marche.

Nos lecteurs n'ont rien à apprendre de nouveau, relativement aux dépositions des ces témoins. Elles furent accablantes pour l'accusé, et les membres du jury se dirent à eux-mêmes, comme le public, que jamais la culpabilité d'un scélérat n'avait été prouvée d'une façon plus complète et plus irrécusable.

Aussitôt l'interrogatoire des témoins terminé, le président donna la parole à l'avocat général pour son réquisitoire, qui ne fut qu'un nouveau et retentissant commentaire de l'acte de d'accusation, et qui conclut à la peine de mort avec une fouilleuse énergie.

Après ce réquisitoire, l'audience demeura suspendue pendant un quart d'heure. Le jeune défenseur de l'accusé, tournant les yeux vers son client, fut effrayé de sa pâleur. Le mécanicien était à bout de force, en effet, et la contrainte qu'il s'imposait depuis longtemps pour ne point donner au public le spectacle de sa prostration allait vraisemblablement amener à sa suite une défaillance absolue.

Le malheureux va perdre connaissance! pensa l'avocat.

Il s'approcha de Vaubaron et murmura à son oreille:

Vous vous trouvez mal, n'est ce pas?

C'est vrai, balbutia l'accusé d'une voix à peine distincte, je sens que le cœur me manque. Il me semble que je vais mourir.

Voulez-vous respirer des sels? voulez-vous une boisson fortifiante?

Ni l'un ni l'autre, mais je crois que quelques gouttes d'eau me rendraient la vie.

Un instant après, Vaubaron buvait à longs traits une eau pure et glacée. Il se sentit presque aussitôt soulagé et ranimé.

Vous serez jusqu'au bout ma providence, reprit-il d'une voix douce et triste; mais votre dévouement ne saurait aller jusqu'à faire un miracle.

Que voulez vous dire, mon ami? demanda le jeune homme.

Je veux dire que ma dernière illusion vient de s'évanouir. J'ai bien compris tout à l'heure, pour la premièee fois, la réalité de ma situation. Si j'étais à la place de ces hommes qui vont me juger, et si l'un de ces hommes était à ma place, je prononcerais une condamnation capitale, sans hésitation et sans remords, car j'agirais selon ma conscience...Mon prétendu crime est évident, manifesse, prouvé! Il n'y a dans le monde entier que vous, moi et le véritable assassin, qui puissions croire à mon innocence. Dieu seul pourrait me sauver encore, mais vous voyez qu'il ne le veut pas! Cher et généreux défenseur, ne vous épuisez donc point en inutiles efforts. Abandonnez un malheureux à sa destinée. Retirez-vous de la lutte?

Jamais! répliqua l'avocat vivement. Je défendrai votre vie comme la mienne.

Vaubaron eut aux lèvres un sourire sans amertume.

A quoi bon? reprit-il. Vous voyez que je n'ai plus d'espérance, et vous n'en avez pas plus que moi!

L'avocat resta muet. Que pouvait-il répondre en effet? C'était vrai—et nous le savons aussi bien que l'accusé lui-même — il avait cessé d'espérer! En ce moment la cour rentrait en séance, et le président disait:

La parole est au défenseur.

Le silence se fit dans l'auditoire à l'instant même; un de ces silences si profond que selon l'expression populaire, on aurait entendu voler une mouche. La curiosité était portée à son comble, aussi bien chez la multitude illettrée que chez les membres du barreau et de la magistrature présents à l'audience. Chacun se demandait:

Que va-t-il dire? comment essayera-t-il la défense de cette cause indéfendable et perdue d'avance? Il ne peut plaider l'innocence, plaidera-t-il la folie? Ne faut-il pas qu'il soit fou lui-même pour tenter sans espoir une telle aventure?

On se demandait cela tout bas, mais pas une parole n'était échangée et les souffles qui s'exhalaient de toutes les poitrines haletantes ne produisaient aucun murmure.

En présence de ce silence absolu, de cette attention avide, de ces visages lesquels il devinait sans peine une hostilité sourde, le jeune avocat ressentait l'émotion profonde que doit éprouver l'homme énergique et loyal venu sur le terrain pour y défendre sa mère ou sa sœur lâchement attaquées, et qui se trouve, l'épée à la main, en face d'un adversaire redoutable, aguerri par des sanglants succès et possédant bien plus que lui l'expérience de toutes les ressources, de toutes les habiletés de l'escrime. Cet homme n'hésite pas, cependant, et ne tremble pas, mais il voit le danger tel qu'il est, sans l'exagérer et sans l'amoindrir; au moment d'engager le fer il se dit:

Que Dieu qui protège les causes saintes me vienne en aide, ou je suis perdu!

C'est ainsi que le courageux défenseur fit un rapide appel à Celui de qui viennent l'eloquence et la persuasion; il attacha sur Jean Vaubaron un regard attendri; ses yeux se tournèrent ensuite, remplies de flammes généreuses, vers les membres du jury, sa voix s'éleva et il commença son plaidoyer.

Ce dicours, dont les journaux de l'époque ne publièrent qu'une analyse incomplète et défigurée, dura près d'une heure et parut trop court à tous ceux que l'entendirent. Jamais improvisation ne fut plus brillante, plus nerveuse et plus touchante; jamais les maîtres de la parole ne poussèrent plus loin l'art merveilleux d'agir sur les intelligences les plus rebelles, et de descendre jusqu'au fond des cœurs les mieux fermés.

Le défenseur de Jean Vaubaron commença par aborder le domaine des faits, et s'efforça de substituer le doute aux conventions terribles sous le poids desquelles son client était écrasé. C'était là la partie ardue et presque impossible de sa tâche. Le succès sembla cependant dépasser ses espérances et à plus d'une reprise, tandis qu'il développait sa thèse épineuse, il entendit un frémissement d'émotion dans ce même auditoire, où, quelques instants auparavant, fermentait une malveillance si peu cachée.

Il raconta d'abord le passé du mécanicien, cette vie sans tâche, cette existence de travail, d'abnégation, de sacrifice, partagée entre un labeur sans trêve et les affections les plus saintes.

Est-ce par une telle vie qu'on prélude au plus effrayant, au plus barbare, au plus hideux de tous les crimes? s'écria-t-il après avoir tracé ce tableau. Vous qui m'écoutez, je vous en fais juge! En est il un parmi vous, un seul, qui ne recule point devant l'affirmative?

Il s'attacha ensuite à démontrer que l'argumentation à l'aide de laquelle le ministère public foudroyait l'accusé s'écroulait tout entier et d'un seul bloc si l'on admettait comme vraie, ou du moins comme possible, l'explication donnée par le mécanicien.

Cette explication est invraisemblable jusqu'à l'absurdité, jusqu'à la folie, peut-on me répondre, continua l'avocat. Eh! qu'importe! ne vivons-nous pas à une époque où tant de choses, qui semblaient insensées et impossibles jadis, son devenus réelles et faciles? Pourquoi niez vous l'existence de tous ce que vous ne comprenez pas? Pourquoi vous révoltez-vous contre tout ce qui ne vous paraît point lumineux comme le soleil? Invraisemblable d'ailleurs! dites-vous, et pourquoi? Vous admettez bien, vous, qu'une seule nuit a suffi pour métamorphoser un juste en scélérat consommé! Voilà l'invraisemblance qui me révolte, moi, et que je refuse d'admettre avec vous! Il me semble possible, au contraire, et logique, et probable, que le bandit nocturne, l'échappé des prisons et des bagnes, à qui la pensée du crime est venue, ait cherché les moyens d'éloigner de lui tout soupçon et de faire peser sur un innocent la responsabilité de ses actes infâmes! Un piège habile vous est tendu par ce monstre. Prenez garde d'y tomber! au nom du Dieu vivant, prenez garde! Pour le coupable, ce serait l'absolution et le triomphe? pour l'innocent, ce serait la mort! Pour vous, messieurs, ce serait le désespoir et le remords éternels!

A mesure que parlait le jeune avocat, avec une chaleur de diction, avec une ardeur d'enthousiasme et de conviction, dont nous ne saurions donner aucune idée, Jean Vaubaron sentait se dissoudre le poids énorme qui brisait sa poitrine et qui broyait son cœur. Depuis tant de jours il n'avait entendu que des paroles de mépris et d'accusation! Une voix amie retentissait enfin publiquement, et cette voix proclamait son innocence avec une autorité magistrale, et demandait pour lui, non l'indulgence, mais l'estime et le respect de tous.

S'absorbant en sa muette extase, Vaubaron ne levait les yeux ni sur les membres de la cour, ni sur ceux du jury, ni sur la foule amassée dans le prétoire, mais il se croyait certain que les regards tournés vers lui n'avaient plus la même expression haineuse et menaçante qu'au commencement de l'audience. Il ne se trompait pas.

La parole du jeune avocat accomplissait, en effet, un prodige inespéré. Elle touchait les esprits, elle amollissait les cœurs, elle éclipsait les rayonnements de cette fausse lueur que chacun, jusqu'à ce moment, avait pris pour la plus incontestable évidence.

Si j'ai réussi à atteindre le but que je me proposais, continua le défenseur, si je vous ai démontré que non seulement la culpabilité de Jean Vaubaron n'est point certaine, mais encore que son innocence est admissible et probable, ma tâche est accomplie et ma cause est gagnée; vous ne nous refusez point les bénéfices de doute, et pas un de vous ne voudra se faire le complice d'une monstrueuse erreur judiciaire... Et maintenant il me reste à vous dire ce qu'a souffert et ce que souffre encore, depuis qu'une odieuse et mensongère accusation pèse sur lui, cet homme, cet innocent, ce martyr!

La première partie du plaidoyer avait été un succès: la seconde allait être un triomphe. Il ne s'agissait plus, en effet, de s'adresser à la raison froide de ses auditeurs, de parler à des esprits prévenus et méfiants; le jeune avocat allait faire appel aux sentiments les plus intimes de l'âme humaine; il allait toucher les fibres les plus mystérieuses des cœurs attendris.

Il raconta les longues tortures du captif, les douleurs sans nom de l'homme dont la vie est sans tache, dont la conscience est pure, et qui se voit arraché tout à coup comme un assassin de l'humble logis où il laisse sa femme expirante et son enfant abandonné; il dit les angoisses effroyables du captif se débattant vainement contre des accusations étranges et terribles, et ne sachant rien du sort des deux être chers, en qui toute sa vie se repose; il dit enfin cet horrible drame du Vaubaron, apprenant que sa femme et sa fille ont disparu, cherchait à mourir en se brisant le crâne contre les murs de son cachot.

Messieurs, ajouta-t-il en terminant, la justice humaine que vous représentez reculerait avant d'infliger à un grand coupable un châtiment pareil. Eh bien, l'homme que vous avez à juger, l'homme qui vient de souffrir ainsi dans son corps et dans son âme, cet homme est innocent, je le jure, j'en prends à témoin le Dieu qui nous voit et nous écoute! Jean Vaubaron est pur de tout crime, je l'affirme! Honneur pour honneur je réponds de lui, et non seulement je vous demande sa vie et sa liberté, mais j'attends de votre verdict sa réhabilitation.

Le jeune avocat se tut. De grosses larms, dont il n'avait pas conscience, coulaient sur son visage. Jean Vaubaron, la tête cachée entre ses deux mains, sanglottait et sentait son cœur se fondre et déborder.

L'émotion et l'attendrissement du public étaient indescriptibles. Les femmes, qui, nous le savons, se trouvaient en très grand nombre dans l'auditoire, pleuraient comme à la représentation d'un mélodrame poignant. Les membres du jury, malgré la gravité formidable de leurs fonctions, partageaient l'entrainement général et détournaient la tête pour essuyer furtivement leurs yeux.

Certes, en ce moment, la cause du mécanicien était gagnée. Un revirement complet venait de se faire dans l'opinion, l'innocence de l'accusé paraissait, manifeste aux esprits même les plus prévenus, et si le juré avait été appelé sur-le-champ dans la salle de ses délibérations, nul doute qu'il n'en fut sorti avec un verdict de non-culpabilité.

Malheureusement il ne pouvait en être ainsi. La parole appartenait au ministère public pour la réplique, et le procureur du roi se leva. Pendant le très-court intervalle qui sépara la conclusion du plaidoyer de l'avocat et les premiers mots du magistrat, Jean Vaubaron, dominant de son mieux son émotion et pressant le côté gauche de sa poitrine pour ralentir les battements de son cœur, releva la tête, tourna vers son défenseur son visage baigné de larmes, et lui fit signe de s'approcher de lui.

Le jeune homme se hâta de se rendre à cette prière, et se penchant vers l'accusé, murmura:

Etes-vous centent de moi?

Vaubaron saisit une des mains de l'avocat et, malgré la résistance de ce dernier, il la pressa contre ses lèvres à dix reprises en balbutiant:

Oh! monsieur, soyez béni! vous avez fait un miracle! vous avez porté la lumiere au milieu des ténèbres! Ma fille vous devra son père, car je suis sauvé! sauvé par vous!

Hélas! pensa l'avocat, pas encore!

Le procureur du roi commençait son discours. Cet éminent magistrat, convaincu profondément de la culpabilité de Vaubaron, et voyant que, contre toute prévision, le ministère public avait le dessous dans la lutte corps à corps avec la défense, allait faire des efforts surhumains pour regagner l'avantage un instant compromis, et pour empêcher celui qu'il regardait comme un grand coupable d'échapper à l'action vengeresse de la justice.

L'avocat du mécanicien avait réussi par l'attendrissement, en s'adressant au cœur de ceux qui l'écoutaient. Le procureur du roi comprit que l'unique moyen de regagner le terrain perdu était de mettre en œuvre exclusivement les ressources de la froide logique, et de parler aux intelligences.

Il voyait juste. A peine venait-il de prendre la parole, qu'une réaction soudaine se faisait, gênant l'enthousiasme et paralysant l'émotion. Le magistrat rendait hommage, bien haut et avec une profonde habileté, à l'immense talent du jeune défenseur, mais en même temps il déplorait le dangereux, le funeste usage fait de cette éloquence dont le barreau pouvait à bon droit s'enorgueillir.

Eh quoi! s'écria-t-il, toutes les qualités les plus rares et les plus exquises du génie oratoire employées à soutenir une telle cause, à dérober un monstre à la juste vindict des lois! Quel douloureux et navrant spectacle, messieurs! et quel don funeste que cette science exquise de bien dire, servant à revêtir des couleurs trompeuses de l'innocence le crime le plus monstrueux et le mieux prouvé! Un instant sans doute, vous tous qui m'écoutez, vous avez été dupes de ce mirage décevant, mais déjà, j'en ai la ferme confiance, la vérité vous éblouit de ses lueurs, et l'hallucination se dissipe, comme ces visions vaporeuses qui s'évanouissent au premier rayon du soleil.

Le procureur du roi continua en donnant une nouvelle édition du réquisitoire, édition revue, corrigée et condensée. Quand il eut achevé sa tâche, quand il eut lit son dernier mot, tous les faits contenus dans l'acte d'accusation, faits combattus et renversés par le défenseur, se trouvaient de nouveau debout et semblaient plus que jamais inattaquables.

La nuit était venue pendant les débats. Les lampes allumées répandaient dans la vaste salle des lueurs douteuses et sinistres. Vaubaron, tombé du haut de son rêve d'espérance, et brisé dans cette chute, était anéanti et paraissait n'avoir plus conscience de ce qui se passait autour de lui. Le défenseur se leva de nouveau pour répondre à la réplique du procureur du roi, mais avec un ommencement de découragement.

Il sentait trop bien qu'il allait avoir à livrer une seconde bataille, et qu'il la perdrait, car l'émotion, une fois morte, ne se ranime plus. Il parla cependant, mais sa parole fut impuissante à réchauffer ces cœurs glacés, à convaincre de nouveau ces esprits qui résistaient et ne voulaient pas croire. Son discours sembla long. De sourdes marques d'impatience se manifestèrent à plus d'une reprise dans l'auditoire, et, quand il cessa de parler, il comprit que tout était perdu.

Accusé, demanda le président, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense?

Vaubaron se souleva comme une homme qui s'éveille d'un rêve.

Je suis innocent! répondit-il. Dieu le sait. Je remets ma vie entre ses mains.

(A CONTINUER.)

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un

LE CHAMPION.

JAS J. CORBETT PARLE DE SA PROCHAINE RENCONTRE.

Le Fameux Pugiliste Pese 214 Livres.

Dans une récente *interview* James J. Corbett, le champion des boxeurs du monde, a parlé de sa prochaine bataille avec Bob Fitzsimmons. Comme on le sait, Corbett s'est engagé à rencontrer son adversaire devant le club athlétique de Floride d'ici à une année pour contester la somme de $61 000, la bourse la plus élevée qui ait jamais été offerte depuis que le pugilat a été mis en vogue par l'Angleterre il y a 170 ans.

C'est dans ses appartements au *Southern Hotel*, à St Louis, l'autre jour, que le champion a été interrogé par un reporter, gent curieuse et intéressante. Corbett portait un frac à la mode, son éternel *plug hat* (son couvre-chef est toujours un haute forme en soie) et des bottines en cuir vernis.

"Je sais parfaitement bien, a dit le champion, que Fitz va peut-être me livrer la bataille la plus scientifique de ma carrière. C'est un garçon habile à se défendre et c'est plus difficile de le frapper que n'importe quel autre pugiliste. D'un autre côté, il porte de bons coups et ne perd jamais son sang froid. Je l'ai vu se mesurer avec Dempsey et je connais maintenant sa manière de se battre. Il a la taille presque aussi haute que la mienne et ses bras sont longs; cependant si je compare sa méthode de boxer à la mienne, je ne puis voir quel avantage il a sur moi, car je suis plus jeune, plus fort, plus habile à éviter les coups, je frappe plus fréquemment et je mêle beaucoup plus mes coups.

"Fitzsimmons est rusé. Il fut assez fin pour simuler l'ivresse durant plusieurs de ses rencontres, et par ce moyen ses adversaires cessaient d'être vigilants, se croyant maîtres de la situation, et à un moment donné il les surprenait par des coups terribles. Ce truc ne prendra pas avec moi.

"Je crois pouvoir le vaincre en quinze reprises. Après cette rencontre, je me consacrerai entière ment à ma vie théâtrale, et je me retirerai permanemment de l'arène pugilistique. J'ai placé $60 000 dans mon entreprise théâtrale, et naturellement je tiens à continuer ma carrière artistique, car j'aime beaucoup le théâtre."

Corbett jouit d'une santé parfaite; il pèse, tout vêtu, 214 livres. "Je suis plus gros, plus resistable et plus fort que par le passé, a dit le champion. Le rhumatisme qui m'a fait souffrir il y a quelque temps m'a quitté pour tout de bon; je me sens parfaitement guéri. J'avais contracté je ne sais trop comment cette affection lorsque je m'entraînais en prévision de ma rencontre avec Peter Jackson. Certains jours mes bras, mes poignets et mes doigts étaient si raides et si enflés qu'il m'était impossible de m'en servir. Quelque temps après ma lutte avec Jackson, j'allai dans l'est et je défis Dominick McCaffrey, quoique le rhumatisme qui s'était jeté dans ma jambe droite me fit horriblement souffrir."

UNE VEUVE

REÇOIT UN COUP DE COUTEAU PENDANT SA PRIERE.

Elle Vit encore et son Assaillant fut Arrete

Burlington, N. J, 21 déc—Un cruel assassin s'est faufilé sans bruit dans la chambre à coucher de Mde Vve Bridget Doyle, hier soir, au moment où cette pauvre femme était à genoux près de son lit et faisait sa prière du soir avant de se mettre au lit.

Le malfaiteur s'approcha de la veuve et la saisissant tout à coup à la gorge, il lui plongea un long couteau aiguisé dans le côté, infligeant une blessure qui va probablement causer la mort de l'infortunée victime.

Mde Doyle est la veuve de James Doyle, et elle gagnait sa subsistance, depuis le décès de son mari, en tenant une petite épicerie.

Elle ferma son établissement vers les 10 heures, hier, et se retira dans sa chambre. Après s'être déshabillée et avoir endossé sa robe du nuit, elle se mit à genoux pour faire sa prière, s'appuyant sur son lit, et le dos tourné à la porte.

Soudain, sans qu'elle eût entendu le moindre bruit, une main brutale l'empoigna à la gorge, ce qui l'empêcha d'appeler au secours. Puis le meurtrier, comme nous le disons plus haut, lui enfonça la lame de son couteau dans le côté. Le coup fut porté avec tant de force que la lame, atteignant les côtes, se brisa près du manche, et l'assaillant se sauva en sautant par une fenêtre du deuxième étage, après avoir laissé le fer dans l'horrible blessure qu'il venait de faire à sa victime.

La veuve était tombée à la renverse en poussant un cri strident, et quand les gens de la maison accoururent, elle avait perdu connaissance.

Quand elle reprit ses sens elle dit qu'elle avait réussi à distinguer les traits de son assaillant, que c'était Al Clymer, un homme menant une mauvaise vie et fort bien connu dans la ville.

Vers midi, le lendemain, Clymer fut trouvé dans un champ à environ quatre milles de cette ville. Dès qu'il aperçut les détectives, il courut à eux et se livra sans opposer la moindre résistance. Il supplia les policiers de le tuer sur place, car il voulait mourir. Il fut porté à la prison, car il n'avait pas la force de se tenir sur ses jambes.

Aux derniers avis, on nous apprend que Mde Doyle pourrait bien survivre à ses blessures.

UN BIGAME.

HENRY BATE A UNE FEMME DE TROP.

L'Epouse No. 1 va Demander le Divorce.

Fall River, 21 déc.— Un nommé Henry Bate, de cette ville, a été arrêté sous une grave accusation. Il serait bel et bien un bigame.

Après une première comparution devant le magistrat de police, cette cause avait été remise à plus tard, mais l'accusé a été ramené en cour hier matin. Le juge McDonough déclara alors qu'il n'avait pas juridiction dans une cause de cette espèce et il renvoya Bate en Cour Supérieure.

Les faits de la cause sont en résumé comme suit:

Bate est un expert dans la teinturerie qui a demeuré à Paterson, N. J. de 1887 à 1892.

Le 15 septembre 1887, il y épousait une jeune fille du nom de Mary Scanlan.

Le 2 août 1893, il maria à Fall River Mlle Elizabeth McKinnon et il a toujours demeuré depuis avec celle-ci No. 40 rue Jefferson.

Ces jours derniers les soupçons de sa seconde furent éveillés par une lettre de Paterson et elle confia son cas à la police.

Des démarches furent faites et hier Mme Bate No 1 était découverte à Paterson et informée du second mariage de son mari.

On lui fournit ses dépenses de voyage et, ce matin, elle était en cour.

C'est une jolie blonde de vingt et quelques années et qui a un air distingué.

Elle est indignée de la conduite de son mari et parle de demander un divorce.

La cause sera entendue en février prochain à Taunton, quand les deux Mmes Bates seront appelées comme témoins.

L'ACCUSE EN COUR.

Lewis Welch se Dit Innocent, Mais est Tres Nerveux.

Portland, Me., 21 dec.—Lewis Welch, le garçon de ferme accusé d'avoir assassiné un fermier de Gorham, Byron G Coburn, au service duquel il se trouvait et qui lui avait annoncé son intention de le remplacer par un autre, a comparu ce matin en cour municipale présidée par le juge Gould.

La salle des assises était bondée.

Le procureur du comté, M. l'avocat True, occupait pour le gouvernement et l'avocat Seiders pour l'accusé.

Welch plaida la non-culpabilité d'une voix ferme. Cependant, pendant tout le cours des procédures, il fut fort nerveux.

Le premier témoin a été le Dr Straw de Gorham. Graffam, l'autre garçon de ferme, était allé le chercher vers les 8 heures, le soir du meurtre, a dit ce fils d'Esculape, et il se rendit à la ferme Coburn où il trouva le propriétaire mort et baignant dans son sang au fond de son écurie. Le sang avait rejailli sur les murs à une hauteur de deux ou trois pieds. La victime portait trois larges entailles à la tête.

Le deuxième témoin fut Mde Kimball, la femme de charge du fermier assassiné. Elle raconta que le soir du meurtre, le souper lui servi à 5 30 heures, et tous les employés ainsi que le maître y participèrent. Welch venait d'arriver de Portland. Après le repas Welch s'en alla chez un voisin et Coburn s'assit près d'une fer être pour fumer sa pipe. Au bout de quelque temps le fermier entendit du bruit venant de son écurie; il sortit alors pour aller voir ce que c'était. Pendant ce temps-là Welch revint et Mde Kimball, ne voyant pas revenir le fermier, l'envoya à la grange voir ce que son maître faisait. Welch accourut dire qu'il n'avait pu trouver nulle part le vieux fermier. Alors Mde Kimball, Welch et Graffam, l'autre employé, sortirent et trouvèrent Coburn mort dans son écurie.

UN SINGE TAXE.

La plus petite taxe qui ait été payée par un contribuable de Somerville, Mass., c'est celle d'un singe estimé à cinq dollars. Le propriétaire a dû payer une taxe de sept sous!

Une Bonne Occasion.

Pour quelqu'un qui désire se livrer au commerce d'épiceries et de provisions: Mde R. Desrochers vendra son établissement sur la rue Aiken. C'est un des plus anciens magasins d'épiceries et provisions du Petit Canada; il est situé dans la meilleure localité, ce qui serait très avantageux pour un commerçant. On vendra tout le stock avec cheval et voiture ainsi que la bâtisse si l'acheteur le désire, ou bien si l'acheteur aime mieux louer le magasin, on le lui louera à bonne condition.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Pinitolague et Potasse.

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P P P purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassit de domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érysipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P P P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P P P et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'ale jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligé des maladies ci-haut mentionnees.—MRS M M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M Lippman Bros., Savannah, Ga.— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON.—A tous les intéressés je certifie par les presentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les irritations de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et dégageable sur a figure. J'ai employé tous les rem

City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES.
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 3 JANVIER 1895. Soyons Distingues. No. 68

BOSTON & MAINE R R.

ARRANGEMENT D'HIVER.

DIVISION OUEST.

Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 1 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Four Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 5 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 5 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland —8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateau) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machias port (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit

Pour Boston — 5 45, 6 34, ¶6 53, ¶7 01 ¶7 18, ¶7 27, *7 48, *8 57, 9 03 *9 50, 11 03, a m; 12 02, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 10, a m; ¶4 25, 6 00 p m.

Pour Woburn — ¶7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, 8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; ¶4 25, 6 03, p m.

*Express, ¶ seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—¶7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 5 43 p m — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m, 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 11, 5 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 05 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 7 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, ¶5 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

¶ Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

Le Cote du Pacifique.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

Francis W. Qua,
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur
24 RUE MIDDLE.
Son assortiment de Draps, Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a de dernier goût et de patrons les plus nouveaux.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite at vous serez satisfaits.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!
Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc
Téléphone 114-2.

Durant & Rogers,
HORLOGERS et BIJOUTIERS.
Noel et le Jour de l'An.
Ne manquez pas les meilleures occasions pour les jours des grandes fêtes de Noël et du Jour de l'An. Les Marchandises les plus nouvelles vous sont offertes aux prix les plus modérés.
Magnifiques Montres en or 14 K. pour Dames,
$22.50.
Même qualité, pour Hommes,
$35 et $45.
Joncs de Mariage en or solide 14 K. depuis
$5 en montant
Chaines, Charmes, Horloges et Lunettes vendues à sacrifice.
Notre assortiment d'argenterie est complet et très varié.
Venez acheter de M J. A. Legault, notre commis canadien Soyez assurés que vous aurez pour plus que votre argent.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

A. B. Stevens.
PIANOS
A Tres bas Prix
Grande variete de toutes les Fabriques.
De Styles les plus Nouveaux,
—A—
Conditions - Faciles,
SUCCURSALE de BOSTON.
No. 411,
Rue Stevens,
Lowell, Mass

CLIFFORD'S DYE HOUS
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles teints dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 heures, excepté les mercredis.

VICTIME DE LA BOISSON.
Un Ex-Maire Trouve Gele Hier Matin.
Peekskill, N. Y., 28 déc — James H Robertson, un frère du sénateur George W. Robertson, a été trouvé gelé à mort sur la route près la maison évangélique dans le 7eme arrondissement, ce matin
Cet homme avait été un des citoyens les plus éminents de la localité; il avait été maire de Peekskill pendant plusieurs termes.
Depuis quelque temps il s'était mis à boire, et l'on suppose qu'il était sous l'influence de la boisson, hier soir, quand il se laissa choir dans la neige et périt, au moment où il se rendait à sa demeure.
Le mercure était descendu à zéro.

A Vendre ou a Louer.
Un magasin d'épiceries, provisions, etc., faisant des affaires pour $250 à $300 par semaine en argent comptant. Aussi une boulangerie avec tout le contenu, cheval, voiture, etc. Une bonne chance pour une personne active. Conditions faciles S'adresser à
MDE F. VADEBONCŒUR,
8 rue Bridge, Rochester, N. H.

LE PATINAGE.

Le patinage est un sport charmant; c'est un exercice qui assouplit les muscles, donne de la grâce à la taille et du ton aux nerfs fatigués des travailleurs sédentaires, comme le garçon de bureau, le maître d'école et l'élève. Pour la jeunesse, il est incomparable; il aide au développement du corps et donne la santé ou la fait conserver, ce qui équivaut presque à la même chose.

Le patinage n'est pas brutal comme le ballon au pied, autrement dit *football*, ou la boxe; il n'est pas aussi violent non plus. C'est un amusement tout à fait innocent, et nous aimons à voir, pendant l'hiver, la surface durcie luisante comme un miroir de nos lacs et de nos rivières couverte de vifs et gracieux patineurs, sylphes legers touchant à peine la ferme dessus miroitant de l'onde dans leurs courses échevelées ou exécutant des caractères chorégraphiques que les plus habiles dansseurs leur envieraient.

Cependant, ce sport, réunissant tant d'avantages, n'est pas sans quelques dangers pour les imprudents qui sont, helas! nombreux.

Hier, nous annoncions la noyade d'une petite fille qui s'était aventuree pour patiner sur une couche de glace trop mince. C'est le premier accident de ce genre à Lowell cette année; mais ce ne sera pas le dernier, nous le sentons.

Il est donc de notre devoir d'avertir les parents de ne pas permettre à de trop jeunes enfants, ceux qui ne connaissent pas le danger, de se risquer sur la glace où l'eau est profonde. Ces bambins devraient ne prendre leurs ebats que dans des endroits sûrs. Les pères et mères de familles ont pour mission de sauvegarder les jeunes intelligences que Dieu leur envoie pour égayer leur existence, et s'il s'en éteint une par leur faute, ils sont certainement coupables.

Les autorités devraient aussi voir à ce que les enfants n'exposent pas leur vie. Il serait bon de donner des instructions dans ce sens à nos gardiens de la paix. On voit dans nos parcs publics des écriteaux pour empêcher les passants de fouler le gazon. Puisqu'on prend un si grand soin de ces tapis de verdure, pourquoi n'en fait-on pas autant pour les êtres humains dont la vie est de beaucoup plus précieuse qu'un parterre qu'elle qu'en soit la dimension. Ainsi, suivant la suggestion d'un grand journal américain, on pourrait voir dans les endroits dangereux de nos étangs et de nos cours d'eau des écriteaux ainsi conçus: 'Skating forbidden.'

ACTUALITES.

Les députés irlandais aux Communes ont donné avis au gouvernement Roseberry de ne plus compter sur leur appui si le *home rule* n'était pas remis sur le programme, à la rentrée des chambres.

Les conversions au catholicisme augmentent continuellement en Angleterre. Suivant Son Eminence le cardinal Vaughan, archevêque de Westminster, la moyenne de ces conversions est de 10,000 par année.

Evars, républicain, est déclaré élu gouverneur du Tennessee avec une majorité de 645. Les démocrates lui concédaient une majorité de 748.

C'est un fait remarquable pour le Tennessee.

Le *Solid South* n'existe plus.

Un drame épouvantable s'est déroulé à l'école publique de Pea River, Alabama.

Au moment même où les élèves allaient sortir, un jeune vaurien, Wilson Bowden, armé d'un fusil de chasse, s'est approché d'une des fenêtres de l'école et a fait feu sur les élèves. Il est facile de s'imaginer la panique qui s'en est suivie. Quatre élèves, Mary Bryan, âgée de quatorze ans; William Black, âgé de dix ans, et le frère même du meurtrier, F. Bowden, ont été mortellement blessés. En outre plusieurs autres élèves ont reçu nombre de grains de plomb. Le jeune Bowden prétend que c'est par accident que son fusil s'est déchargé au moment où il passait près de l'école. Mais l'enquête qui a été ouverte a établi que l'on se trouvait en présence, non pas d'un accident: mais bien d'un crime longuement prémédité. Il paraît que Wilton Bowden courtisait Mary Bryant et qu'il a voulu la tuer parce que les parents de la jeune fille s'opposaient à ce qu'il lui fît la cour.

Le meurtrier a été arrêté, et l'on dit qu'en dépit de son jeune âge, il pourrait bien être lynché.

L'Histoire d'un Crime.

On écrit de Fall River:

L'enquête préliminaire dans la cause de George Rusby, accusé d'avoir tué sa femme Amélia, le 21 décembre courant, en lui lançant une lampe allumée à la tête, a été terminée dans la cour de police, ce matin.

Le chef de police Hilliard représente le gouvernement et M. Milton Reed, Esq., défend l'accusé.

Rosby paraît mieux que le lendemain de son arrestation; le régime de la prison ne semble pas l'avoir affecté, au contraire.

Nos lecteurs se rappellent sans doute les faits de ce meurtre que nous avons publiés dernièrement.

Pour le gouvernement, une foule de témoins—vingt et un bien comptés—sont assermentés.

Le city marshal produit en cour le pied de la lampe qui a été la cause de la mort horrible de la femme Rusby, la porte de la garde-robe dans la chambre à coucher, contre laquelle la lampe a dû aller se briser et un plan du logis de Rusby, rue Tenth, préparé par M. Keaney, l'architecte.

Le premier témoin appelé est le Dr Wm. H. Dolan.

Celui-ci déclare que vendredi soir, il a été appelé au No. 7 rue Tenth, où il a vu la femme Amélia Rusby étendue sur un lit, le corps couvert de plaies causées par des brûlures. Il est resté jusqu'à l'arrivée du Dr Kelly, quand elle a été transportée à l'hôpital.

Il a trouvé le pied de la lampe brisée dans la cuisine et le bol dans la chambre à coucher où il était en morceaux.

Sur la porte de la garde-robe il a vu à la hauteur de quatre à cinq pieds de l'huile de pétrole.

En présence de son mari qui protestait de son innocence, la mourante a murmuré: "Pack of lies!" [Tas de mensonges!]

Il a fait l'autopsie du cadavre et dit que les cheveux, le visage, les épaules, les bras, la poitrine ainsi que le bas du corps étaient tout brûlés, le côté droit du corps ayant le plus souffert. Sur le dessus de la tête, il y avait une blessure d'un pouce de long qui aurait pu avoir été causée soit par une chute, soit par la chute de la lampe sur la tête.

La défunte mesurait 4 pieds et 11 pouces.

La morte a été causée par les brûlures non par la blessure faite à la tête. Il n'a pas remarqué chez elle aucune trace de liqueurs.

Le Dr George S. Eddy, qui a assisté à l'autopsie, corrobore cette partie de la déposition du Dr Dolan qui y réfère.

Le Dr Samuel J. Kelly a été le premier médecin rendu sur les lieux, vendredi soir.

Quand il est entré, la femme était étendue sur le lit; il constata qu'elle avait respiré des flammes et que tout secours médical était inutile. Il a rencontré en route l'accusé qui lui a dit que la lampe était tombée de la table. La femme a alors murmuré: *lies!* (mensonges)

Elle était alors aveuglée et semblait plutôt regretter la perte de sa vue que craindre la mort.

Le Dr Thomas Gunning corrobore les dépositions précédentes. Il ajoute que la femme Rusby lui a dit à l'hôpital vers une heure du matin: "Il m'a frappée" expliquant ensuite que "il" était son mari.

Elle est morte à sept heures moins quart le samedi matin.

Sa mort a été causée par les brûlures qu'elle s'était infligées.

William Tittle, Basile Guère et Maxime Auclair, les trois hommes qui ont aperçu la femme Rusby courant à travers la rue, les vêtements en feu, vendredi soir, sont ensuite été entendus dans l'ordre indiqué.

M. Auclair fait une déposition des plus intelligentes.

Il dit que son attention avait été attirée par les cris perçants de la femme et qu'il courut à son secours.

Elle était tombée sur le perron, la face sur ses bras, et les deux autres témoins aussi bien que lui se sont évertués à éteindre les flammes.

Rusby lui-même, l'accusé, est allé chercher une couverture dans sa maison et l'a jeté sur sa femme, en s'écriant: *Poor darling, it's my woman!* (Pauvre chérie! c'est ma femme!)

Aucun de ces trois témoins n'a entendu la femme accuser son mari de l'avoir assaillie.

Joseph Richard, qui demeure dans la même maison que les Rusby, dit qu'il a vu la femme Rusby vers les 9 30 heures ce soir-là.

Elle lui a demandé l'heure et il a répondu: dix heures! Elle lui a paru ivre et c'est pour cela qu'il la blaguait sur l'heure. Un peu plus d'une heure plus tard, il l'a vue toute en flammes.

Mme Jane Wild raconte que, vers les dix heures, vendredi soir, elle a rencontré la défunte en compagnie d'une femme du nom de Higginson, rue Tenth; toutes deux étaient ivres et le trottoir était trop étroit pour elles.

Elle a vu plusieurs fois la défunte sous l'effet de la boisson.

Margaret Higginson, une amie des époux Rusby, est allée les visiter vers les 6 heures, ce soir là, et leur a donné une petite bouteille de rhum comme cadeau de Noël. Ils recevaient ses lettres pour elle et elle voulait leur prouver ainsi sa reconnaissance.

Mme Rusby est alors sortie et est revenue avec de la bière. Ils l'ont bue ensemble.

Vers 8 heures, elle est sortie avec Mme Rusby, elles sont allées à la buvette de Hunt, encoignure des rues 11th et Pleasant. Là, le témoin a pris un verre de gin et Mme Rusby de la bière.

Toutes deux sont retournées à la maison et quand elle est partie pour s'en aller chez elle, les époux Rusby lui ont paru sobres et de bonne humeur.

Samuel Hunt, qui tient une buvette rue Pleasant, coin de la rue IIth, dit que vers 8.30 heures, vendredi soir, les femmes Rusby et Higginson sont venues à son établissement en compagnie de l'accusé, et ont pris un coup. Ils ne sont pas restés plus de cinq minutes. Plus tard dans la veillée, Rusby est venu, a jeté un coup d'œil par toute la place, puis est reparti sans dire un mot.

Les officiers de police Perron et Golden qui ont arrêté l'accusé, vendredi soir, racontent les détails de l'affaire tels que nous les avons déjà publiés.

Le premier dit qu'en présence de l'accusé, sa femme a déclaré: "Il a jeté la lampe sur moi."

—"Qui, lui?"—"Mon mari."

L'accusé a nié et elle a ajouté: "Mensonges."

L'autre, l'officier Golden, dit que lorsqu'il a amené Rusby à la maison devant sa femme, il a dit à celle-ci:

—Mme Rusby, voici votre mari. Comment cette affaire est-elle arrivée?

—Il a jeté la lampe contre moi, a répondu la mourante.

—Non! Non! s'est écrié le mari.

—Il l'a fait! a répliqué la femme.

—Quoi, moi?

—Tu l'as fait!

Le lieutenant Blocklehurst dit que le vendredi en question, le prisonnier lui a raconté au poste que l'affaire s'était passée comme suit.

Sa femme lui avait demandé 25 cents et il les lui avait données, il ne lui restait plus que 4 cents et il comptait sur les 25 cents pour acheter de la viande le lendemain. Elle est restée sortie assez longtemps et quand elle revint, il était couché sur le lit, la lampe étant sur une table à la tête du lit.

Quand elle lui raconta qu'elle avait dépensé pour boire leur dernier 25 cents, il s'emporta et saisissant la lampe, la renversa par terre. Une explosion se produisit. La robe de sa femme prit feu et celle-ci s'élança dans la cour d'où on la rapporta à demi-morte.

L'accusé lui a répété la même chose à l'inspecteur Shea qui vient la répéter sous serment.

C'est là la cause du gouvernement.

L'avocat Reed fait un plaidoyer aussi logique que consciencieux et demande au juge de modifier l'acte d'accusation et de remplacer celle de meurtre par l'autre plus raisonnable de "homicide dû à une négligence criminelle."

Le juge McDonough répond qu'il n'a pas juridiction dans la matière, qu'il ne peut faire autrement que de déclarer Rusby probablement coupable de l'accusation de meurtre portée contre lui et de l'envoyer devant les grands jurés qui siègera à Taunton prochainement.

En attendant, Rusby sera détenu dans la prison du comté.

INSANITE TEMPORAIRE.

La Vision de Connors Etait Vraie.

Derby, Conn., 27 déc.—John Connors, un riche cigarier, a quitté sa demeure vers les onze heures, hier soir, et il s'est rendu chez un de ses oncles, Michael McEnerney, à Orange, village situé à sept milles de Derby. Connors n'avait pas pris le temps de se vêtir; il ne portait que son costume de nuit et les chemins étaient couverts d'un pied de neige. Malgré la tempête qui sévissait cette nuit là, Connors s'est rendu à destination sain et sauf. Il fut trouvé le lendemain dans la demeure de son oncle par quelques personnes qui le recherchaient depuis sa disparition.

Connors raconta qu'il avait eu la veille au moment de se mettre au lit une apparition qui lui avait appris que sa tante McEnerney était dangereusement malade et qu'elle désirait le voir au plus tôt. Connors, sans se vêtir, partit alors pour se rendre à Orange. Une heure après avoir quitté sa demeure, pendant qu'il se dirigeait tant bien que mal, au milieu des tourbillons de neige, vers le village habité par son oncle, Mde McEnerney, sa tante, était frappée de paralysie, et sa vie est en danger.

On dit que Connors est sujet à des dérangements temporaires de cerveau.

LA DIPHTERIE

Cause de Grands Ravages dans le Minnesota.

Northfield, Minn., 27 déc.—La diphtérie dépeuple rapidement le village de Wesley, situé à 18 milles à l'ouest de cette ville.

Depuis le 28 novembre, cinquante-quatre personnes sont mortes de la diphtérie à Wesley seulement, et dans un canton à trois milles au nord-ouest, soixante-six décès ont été causés par la même maladie dans un laps de temps fort court.

A Wesley, une couple de décès arrivent tous les jours, et aujourd'hui on compte 90 nouveaux cas. Wesley est un village d'environ 300 habitants, tous des Bohémiens. Dans toute cette population il n'y a pas une douzaine de personnes qui parlent la langue anglaise. Pas un seul médecin n'habite cette localité. Les désinfectants et les préservatifs y sont inconnus. Des douzaines d'enfants malades sont laissés à eux-mêmes, sans soin d'aucune sorte.

Le plus souvent les enfants meurent au bout d'une journée après avoir été attaqué par la maladie.

Aucune mesure n'a été prise pour enrayer l'épidémie.

DES FERMIERS

Dans le Nord-Ouest Appréhendent de Mauvais Jours.

Minneapolis, Minn., 27 déc.—Les fermiers du Nord-Ouest et les commerçants dans les grains craignent beaucoup que la récolte de l'an prochain ne soit mauvaise.

C'est la grande sécheresse de l'été dernier qui aurait rendu les terres improductives, et à moins que la population en général fasse quelque chose pour améliorer la situation des plus pauvres agriculteurs, la misère sera grande parmi cette classe de gens.

Un mouvement a été mis sur pied par plusieurs gros propriétaires d'élévateurs à grains du Nord Ouest pour venir en aide à ces pauvres gens. Parmi eux se trouvent Peavey, Van Dusen, Smith et autres gros capitalistes. On secourra ces fermiers principalement en leur donnant de l'ouvrage. On croit que les directeurs de chemins de fer et les autorités de comté vont aussi entrer dans le mouvement, particulièrement dans le Dakota-Sud où les fermiers souffrent le plus.

Petites Notes.

Portsmouth, N. H., 27 déc.—Aujourd'hui le surintendant de police de cette ville, agissant d'après les instructions reçues du maire Bersy, a averti tous les propriétaires de mauvaises maisons qu'ils devaient clore leurs établissements le ou avant le 1er janvier.

C'est le résultat d'un vote qui a été pris à la dernière assemblée du conseil des échevins. Environ trente établissements vont être obligés de cesser leurs affaires.

Racine, Wis., 27 déc—La famille de Bernharc Solbrecter, composée de neuf personnes, s'est empoisonnée hier pour la deuxième fois depuis trois jours. La première fois, l'empoisonnement a été attribué à de l'arsenic dans la nourriture.

Une enquête a été faite lors du deuxième cas d'empoisonnement, et il a été découvert qu'il avait été causé par une tête de cochon qui avait bouilli dans un ustensile en cuivre dans lequel le vert-de-gris s'était mis.

Quelques-uns des malades sont dans un état critique.

Jamestown, N. Y., 27 déc—Dwight Miner, le principal propriétaire de la Miner's Bank, à Dunkirk, il y a 10 ans, et qui disparut en 1885, après avoir commis un détournement de $200,000, est revenu et il s'est livré aux autorités, disant qu'il préferait aller en prison plutôt que d'être rongé par les remords.

Il fut remis en liberté sous une caution de $3000. Quel homme chanceux! On dit qu'il y a un dieu pour les ivrognes; il y en a peut-être un aussi pour les grands voleurs.

Haverhill, 27 déc—A une assemblée des employés de la fabrique Spaulding, ce soir, il fut voté d'inaugurer une grève et demain cette manufacture va être obligée de clore ses portes, car il n'y a que huit sur 400 employés qui ont manifesté l'intention de continuer à travailler.

Ces grévistes sont bien organisés, et ils auront l'appui de leurs confrères dans les autres manufactures de chaussures.

Rome, 27 déc—Une bombe a fait explosion vers les onze heures, hier soir, près de la residence officielle de l'ambassadeur américain Wayne Mac Veagh.

L'explosion s'est produite pendant une réception, mais peu d'émoi a été causé parmi les invités.

Les dommages sont insignifiants.

New York, 27 déc.—Ce matin, on a eu des nouvelles de l'état des sept patients de Salem, Ind., atteints de la rage, qui subissent un traitement à l'Institut Pasteur de cette ville. Ils sont tous en voie de guérison, a dit le Dr Gibier, et on a bon espoir de les guérir.

Rome, 27 déc—De violentes secousses de tremblement de terre ont été ressenties dans la Sicile depuis 24 heures, et de grands dommages ont été causés. C'est surtout à Messine et à Milazzo que les secousses ont été les plus sévères.

UN RENSEIGNEMENT

Nous lisons dans l'*Indépendant* de Fall River:

"Les Canadiens de Lowell ont tenu, dimanche dernier, une grande assemblée dans un but que nous ne comprenons pas bien.

"Notre confrère de l'*Etoile* voudra-t-il se donner la peine de nous renseigner à ce sujet?

"S'agit-il de former, à Lowell, un parti *national* indépendant des partis politiques existants, ou simplement d'unir tous les Canadiens pour promouvoir parmi eux les intérêts de la naturalisation?

"Une réponse à ces questions nous obligerait."

L'*Union Franco-Américaine* qui vient d'être fondée en cette ville n'est pas une organisation politique, comme nous l'avons dit maintes et maintes fois depuis quelque temps. Il ne s'agit pas du tout de former un parti *national* indépendant, mais d'unir, comme le suppose l'*Indépendant*, tous les Canadiens sans distinction de parti, pour promouvoir les intérêts de la naturalisation et l'avancement de nos nationaux, en leur enseignant, au moyen d'un *Parlement Modèle*, les choses de la politique, surtout les affaires municipales.

Il ne Comprend pas.

Encore un autre confrère *dans la soupe!*

Nous lisons dans le *Star*: "Quand les rédacteurs Roy et Gauthier se donnent la main pour faire de la politique honnête et sans partisannerie, le diable doit rire. Les 1000 dollars ou plus qui sont en évidence, voilà ce qui a séduit ces deux littérateurs de talent. Roy en faveur d'une politique honnête (clean politics)! Gautier qui ne veut pas de partisannerie!"

Ce n'est pas surprenant: le *Star* a pour habitude de mal interpréter toute chose. Une fois pour toutes, nous affirmons qu'il n'y a pas de politique dans le mouvement que les Canadiens français viennent de mettre sur pied, et il n'y a rien de surprenant que les rédacteurs Roy et Gauthier laissent de côté toute rivalité pour marcher de concert quand il s'agit d'une cause nationale comme celle de la naturalisation.

Le rédacteur du *Star* est trop partisan, trop imbu de l'esprit de parti pour comprendre ces choses là.

CHOSES ET AUTRES.

Des scènes pénibles continuent à se produire à Montréal, où la misère règne en maîtresse parmi la classe des travailleurs. Voici ce que nous lisons dans une feuille montréalaise:

Une trentaine de mères de famille se présentent chaque jour devant les autorités municipales pour obtenir une remise de leur taxe d'eau. Jamais l'on n'a vu telle misère et tel dénuement. Plusieurs femmes sont venues demander au maire suppléant de l'ouvrage pour leurs maris. L'échevin Lyall leur donna à chacune une recommandation auprès des contre-maîtres du département des chemins. Mais l'une de ces braves femmes observa respectueusement que son mari n'était pas habitué à un travail aussi dur que celui de casser de la pierre dans les rues. "Mon pauvre mari, dit-elle, a perdu deux doigts de la main droite, et c'est si dur de casser de la pierre. Pauvre mari! Si vous pouviez, M. le maire, lui donner une meilleure chance?" Et elle se retira emportant les dernières paroles d'encouragement du maire suppéant.

***

Qu'est-ce que nos anglomanes vont dire de celle-ci:

On mande de Yokohama, Japon, qu'après avoir longtemps discuté quelle langue européenne apprendrait d'abord l'héritier de la couronne, la famille impériale s'est décidée pour le français. La "Gazette Officielle" a enregistré le nom du professeur de l'école des nobles appelé à donner des leçons au prince impérial, actuellement âgé de quinze ans et déclaré le 3 novembre 1889 héritier du trône.

Le fait n'est pas sans importance si l'on songe que jamais empereur du Japon ne connut une langue étrangère et que, d'après diverses informations, le jeune prince ne doit entreprendre l'étude de l'anglais et de l'allemand qu'après s'être familiarisé avec le français sous la direction de M Mita Morimasa, ancien interprète des missions militaires françaises.

***

Nos lecteurs aimeront sans doute à lire la lettre envoyée à Mgr Satolli par le cardinal Monaco contenant la décision de la Sacrée Congrégation du 20 juin 1894, au sujet des sociétés les Odd Fellows, les Fils de la Tempérance et les Chevaliers de Pythias condamnées par l'Eglise. Voici:

"Très Révérend et illustrissime Monsieur, Votre Excellence ne peut pas manquer de savoir que les archevêques réunis dans les différentes provinces ecclésiastiques des Etats-Unis, ont, dans plus d'une de leurs assemblées, étudié longuement les trois sociétés dont les noms suivent: les Oddfellows, les Fils de la Tempérance et les Chevaliers de Pythias.

Vous ne devez pas ignorer, non plus, que tous les archevêques réunis comme ci-haut, ont décidé, à l'unanimité, de soumettre au St Siège tout ce qui a rapport à ces trois sociétés. Sa Sainteté a soumis cette question aux Eminents et très Révérends Cardinaux de la Sainte Eglise Romaine et aux inquisiteurs. Ceux-ci, réunis en assemblée, le mercredi, vingt juin dernier, 1894, ont décrété que tous les Ordinaires des Etats-Unis, devaient essayer, à tout prix et par tous les moyens possibles, d'empêcher les fidèles de devenir membres de ces dites sociétés; ils confirmaient ainsi une décision prise auparavant; ils ont aussi décrété que tous les évêques devaient avertir les fidèles que ceux qui feraient partie de ces sociétés ou n'en voudraient pas sortir, seraient privés des sacrements.

Sa Sainteté a complètement approuvé ce décret et lui a donné plein effet.

Nous prions donc Votre Excellence de vouloir bien transmettre ce décret aux Archevêques et Evêques et autres ordinaires des Etats-Unis pour la bonne conduite des âmes des fidèles. Je prie Dieu tout Puissant de vouloir bien répandre sur vous toutes ses bénédictions.

(Signé) R. CARDINAL MONACO.

Achetez lapoudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

We can Collar and Cuff any man in America
and do it too in a way that he will like. Every man that wears collars and cuffs should know about the "CELLULOID" Interlined. A linen collar or cuff covered with waterproof "CELLULOID." They are the only Interlined Collars and Cuffs made.
They are the top notch of comfort, neatness and economy. They will go through the day with you in good shape, no matter how hot or how busy you get. You can clean one yourself in a minute, without dependence on busy wives, unskillful hired girls or uncertain and distant laundries. Simply wipe them off.
Every piece is marked as follows:
TRADE CELLULOID MARK.
You must insist upon goods so marked and take nothing else if you expect satisfaction.
If your dealer should not have them, we will send you a sample postpaid on receipt of price. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair. Give size, and specify stand-up or turned-down collar as wanted.
THE CELLULOID COMPANY,
427-29 Broadway, NEW YORK.

LE NOUVEAU TARIF

Il sera Bientot Completement en Vigueur.

Washington, 28 déc. — Mardi prochain, la nouvelle loi douanière votée à la dernière session du Congrès sera en pleine vigueur. Quoique ce bill devint loi le 28 août dernier, il y avait deux clauses qui ne devaient entrer en vigueur que le 1er janvier 1895, celles concernant la laine et les poupées, &c.

Par conséquent, mardi prochain, tout article inséré dans la clause concernant la laine subira une réduction de droit.

C'est un coup mortel porté à l'industrie de la laine en ce pays, car la diminution du tarif est considérable. Sous la loi McKinley le tarif *ad valorem* était de 98 62 pour cent, et il ne sera plus que de 48 82 pour cent, ce qui est une réduction moyenne de 50 50 pour cent.

FRECHETTE A FALL RIVER.

Nous lisons dans l'*Indépendant*:

C'est chose décidée: Fall River aura prochainement l'honneur de recevoir la visite de M. Louis Fréchette, le plus grand des poètes canadiens et l'un des écrivains français les plus distingués de notre siècle.

Un comité présidé par l'honorable M. H. A. Dubuque a conclu avec le poète les arrangements nécessaires, et le dimanche, 17 février 1895, M. Fréchette donnera, dans l'Académie de Musique, une conférence sur *Messieurs les électeurs....*

Nous n'avons pas encore eu le plaisir d'entendre M. Fréchette dans cette étude de mœurs électorales qu'il sait, disent les journaux du Canada, rendre éminemment attrayante; mais, connaissant le vaste talent littéraire du conférencier et la finesse du critique, nous ne doutons pas qu'il soit aussi instructif qu'amusant.

LA SANTE DE GLADSTONE.

Londres, 28 déc. — Comme le 85ème anniversaire de naissance du "Grand Old Man" arrive le 29 décembre, le *Central News* a réuni toutes les plus récentes informations concernant la santé de cet homme célèbre. Il a appris que M. Gladstone est très bien et qu'il est capable de lire pendant dix ou douze heures par jour.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH
Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT
AND A
USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ... 50
Trois mois, ...25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE,
67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter

LOWELL, 3 JAN. 1895.

1895.

Encore un an qui s'en va pour ne plus revenir jamais! Il emporte avec lui dans le chaos sans fond du passé où il tombe, son cortège de douleurs, d'événements tristes, de catastrophes mêlés à quelques rayons bien pâles de bonheur.

C'est la vie! Nous habitons une vallée de larmes, et les affections les profondes amertumes sont plus fréquentes que la joie. Nous sommes sur un champ de bataille, où les morts et les blessés sont nombreux; ils jonchent la plaine; on les voit de tous côtés, et cette vue est horrible.

Passons sans les remarquer à côté des simples soldats, et arrêtons-nous auprès des cadavres illustres. C'est Carnot, le président de la République française, tombé sous le poignard d'un Caserio dans cette même ville de Lyon où son grand-père avait péché. Souvent le fils paie pour les fautes de son père. Témoin Louis XVI qui a soldé de son sang la dette contractée envers la société par son prédécesseur sur le trône de Clovis et de Charlemagne. Dans la mort tragique du président de la France républicaine, nous voyons le doigt de Dieu.

Parmi les victimes, nous distinguons encore le czar de Russie, cet autocrate si puissant, commandant à tant de millions d'hommes, mais qui a dû, relativement jeune et malgré un physique qui annonçait une longue vie, obéir à la mort inflexible, la maîtresse de tout ce qui vit. Comme on voit bien l'inanité des honneurs terrestres devant cette tombe impériale dont le couvercle vient de retomber avec un bruit si retentissant! *Vanitas vanitatum* ...

Puis couché dans la poussière des tombeaux, voyez Ferdinand de Lesseps, le perceur d'isthme, surnommé le Grand Français qui vient de finir une vie toute de gloire et de succès dans l'amertume d'un fiasco colossal et la honte de voir son nom traîné dans la boue. Tout ici-bas est bâti sur le sable.

Au Canada, Mgr Taché, Mercier, et tout dernièrement Thompson ont payé leur tribut à la nature. Les arbres géants ne sont pas plus épargnés par ce bûcheron qu'on nomme la mort que les fragiles arbrisseaux.

Arrêtons-nous dans le cimetière de la Côte-des-Neiges, à Montréal, où le grand patriote canadien qui vient à peine de disparaître dort son dernier sommeil. Mercier, lui dirons-nous, écarte ton linceul, lève-toi et vois ce qui se passe aujourd'hui dans ton pays que tu aimais d'un si grand amour! Contemple l'œuvre du servilisme et de la pusillanimité: des Canadiens français, indignes de ce nom, fraternisant avec les ennemis jurés de ta race, acceptant de gaité de cœur de servir sous les ordres d'un chef d'orangistes comme Bowell et bataillant dans les mêmes rangs qu'un Wallace dont le dessein avoué est l'extermination de la race française des bords du St Laurent. Qui donc viendra leur dire, à ces compatriotes sans patriotisme, maintenant que tu n'es plus, Mercier: "Cessons nos luttes fratricides, et offrons un front compact à ceux qui veulent notre mort!" Et crier aux fanatiques: "Nous avons les mêmes droits que vous, et nous les défendrons sans peur ni faiblesse." Et si les lâches, les capitulards deviennent de plus en plus nombreux, qui donc dira avec le grand poète français:

Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis!
Si même
Ils ne sont plus que cent, je brave encore Syla;
S'il en demeure dix, je serai le dixième;
Et, s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!

Mais ce sont de bien tristes pensées dans un jour où l'on se félicite si joyeusement d'être plus vieux d'une année, où tous, la gaîté rayonnant sur la figure, se souhaitent réciproquement longue vie et bonheur. Aussi demandons-nous pardon à nos lecteurs de les avoir attristés.

Laissons le passé dormir et jetons un regard vers le mystérieux 1895, nouvel astre qui se lève au moment où l'autre se couche... Que nous apporte-t-elle cette année qui vient de poindre à l'horizon? Est-ce heur ou malheur? Nous l'ignorons tous complètement; et c'est préférable qu'il en soit ainsi, car nous serions assurément bien malheureux si nous pouvions déchirer le voile épais de l'avenir.

Ainsi, dans l'ignorance des secrets impénétrables de l'Eternel, le cœur de l'homme se nourrit de douces illusions: se sont des fleurs épanouies sur notre route pour nous charmer, et jusqu'au tombeau nous marchons accompagnés de cet ange consolateur, au radieux visage, qu'on nomme l'espérance.

A tous nous souhaitons sincèrement une bonne et heureuse année.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 13 Déc. 1894.

M. l'Administrateur,

Les Oblats de Marie Immaculée ont à Rome un collège de jeunes étudiants de l'Ordre. Ils suivent les cours de philosophie, théologie, droit canonique, langues orientales, hautes mathématiques, etc. Or c'est le collège des Oblats qui cette année a remporté la palme dans les concours internationaux de l'Université Romaine, laissant bien loin derrière eux le collège Belge, le collège Capranica, le collège Lombard, le collège Américain, le collège Français, le collège Polonais et tous les autres, les Oblats se sont emparés de 30 médailles d'or ou d'argent.

C'est un fait inouï dans les annales de l'Université, et le Cardinal Parochi, qui présidait la distribution solennelle de ces médailles, a noté le fait comme un signe de science extraordinaire chez les Oblats de Marie.

Le Cardinal Oreglia di San Stefano a voulu lui-même complimenter les jeunes étudiants. Il s'est glorifié d'être leur protecteur et leur a déclaré une fois de plus qu'il était leur serviteur et le serviteur de tous les Oblats du monde entier.

La distribution des médailles et des grades de docteur, licenciés et bacheliers en théologie et en philosophie a eu lieu dans la vaste église de St Ignace. Et c'est là qu'une dizaine de milliers de spectateurs ont pu applaudir au succès de 30 médailles de l'Ordre des Oblats, aussi bien qu'au nombreux docteurs, licenciés et bacheliers qui ont remporté leur parchemin authentique au collège de San-Pietro in Vincoli.

Le Bureau d'Hygiène de Rome vient de publier les cas de croup et de diphtérie traités selon le système Roux et selon le système Behring. Il appert que le sérum de cheval du docteur Roux est beaucoup plus efficace que le serum de chèvre du docteur allemand Behring. Dans la première quinzaine d'octobre 38 enfants attaqués du croup ou de la diphtérie ont été soignés dans les hôpitaux de Rome. Vingt ont été soignés selon le système Roux, deux seuls sont morts. Des dix-huit traités selon la méthode Behring trois sont morts.

Seconde quinzaine d'octobre, 32 selon la méthode Roux, un seul meurt; 28 selon la méthode Behring, trois meurent.

Mois de novembre, 83 selon la méthode de Roux, deux meurent; 88 selon la méthode Behring, six meurent.

Sera-ce que le sérum de chèvre employé par le docteur allemand n'a pas l'efficacité du sérum de cheval du docteur français? Sera-ce le hasard, le manque d'habileté? La statistique est contre l'Allemagne, pour la France.

C'est toujours un admirable progrès quand on pense que l'an dernier la science était incapable de sauver même le dix pour cent des malheureuses petites victimes du terrible fléau.

Je m'étonne que la méthode du *sérum* Roux ne soit pas déjà vulgarisée aux Etats Unis, au Canada surtout où la diphtérie fait tant de victimes. Espérons que cela viendra vite.

Voilà trois jours que les députés de la chambre italienne ont cessé de guerroyer platoniquement avec des raisons, cyniquement avec des injures, (même des blasphèmes); ils en sont arrivés aux ongles et au bec, (un unguibus et rostro). Oui, depuis trois jours l'hémicycle du parlement est une sorte de cirque olympien où nos honorables jouent du poing et du pied de manière à damer le pion à Jim Corbett. Le président, lassé de casser des clochettes, devoir la salle à la fin des séances couverte de cravates étripées, de lunettes cassées, de gants froissés, de collets égarés, etc., etc., a donné sa démission hier soir. François Crispi a déclaré qu'il n'avait jamais été insulté en toute sa vie comme durant ces trois jours. Et la cause de toute cette bagarre, la voulez-vous connaître?... Le ministère et la majorité qui l'appuie, se refusent à déclarer le nom des députés, sénateurs, hommes politiques qui ont aidé Tanlongo à voler 22 millions à la banque romaine. Ces noms ont été remis sous enveloppe cachetée au président de la chambre. La gauche depuis trois jours veut que l'enveloppe soit brisée et les noms déclarés; la droite qui se sent coupable, la droite qui sait que le prince de Naples, le roi même a demandé de l'argent à Tanlongo pour des fins tout autres qu'avouables et honnêtes, la droite et le ministère s'y opposent. De là disputes, récriminations, insultes et... pugilat. Crispi a même reçu un encrier sur le nez, ce qui a rendu cette partie de son individu plus rouge et plus monumental que jamais.

Le roi, ces jours derniers, s'était maladroitement brûlé... la moustache. Le poil royal ayant repoussé, Sa Majesté a fait aujourd'hui sa première sortie; et il est allé à la chasse... non pas à l'ours, il n'y croit plus à cette chasse-là, mais au renard.

La chasse au renard dans la plaine romaine est un monopole presque exclusif à la noblesse. Elle se fait à cheval, seulement à cheval. Des centaines de cavaliers et de cavalières poursuivent, traquent, cernent l'animal et doivent le tuer à coups de fouet. Toute autre arme est prohibée.

Aujourd'hui j'ai eu la fortune de me trouver à la *Caciarella*. C'est ainsi qu'on appelle ce divertissement. C'est une princesse russe, la princesse Dimidoff qu'a tué le renard. Elle aura la peau de l'animal pour trophée et le roi lui a offert son cheval, séance tenante. Un beau bai-brun de race hongroise qui saute les obstacles comme un écolier saute les escaliers: quatre à quatre.

C'est rare qu'une femme, fût-elle princesse, tue le renard, aussi fallait-il voir les adulations dont les princes romains, les généraux et les officiers du roi entourraient la princesse Dimidoff. Je ne suis pas femme, mais si l'on m'en avait fait autant, ça m'aurait tourné la tête.

Bien à vous,

WM. BREEN.

Le Trésorier Harrington.

La trésorerie de la ville a été considérée par les deux partis comme un poste n'ayant rien à faire avec la politique. Nous croyons donc que M. Harrington, le présent trésorier, mérite d'être laissé à la tête de ce département.

Nous sommes républicains et M. Harrington est démocrate, mais cela ne nous empêchera pas de proclamer que ce monsieur s'est montré, dans l'exercice de ses fonctions, un homme honnête, juste et rempli de bon vouloir envers tous, républicains comme démocrates.

Puisque la position qu'il occupe se trouve comme en dehors de la politique, nous croyons que M. Harrington ne devrait pas être dérangé. On se rappellera que M. Sleeper, un démocrate, fut gardé comme trésorier par plusieurs administrations républicaines successives. M. Chadwick, un républicain occupa ce même poste sous plusieurs gouvernements démocrates.

Tous nos trésoriers, y compris M. Harrington, ont compris que l'esprit de parti ne devait pas entrer dans ce département pour tout y mettre à l'envers, et c'est pourquoi ils ont retenu les services de leurs assistants, quelque fût le parti auquel ils appartenaient.

On a raison d'agir de la sorte, comme vous allez le voir. Faire des changements dans un but politique dans un département aussi important que celui-là serait un jeu dangereux auquel, cependant, on recourrait à chaque nouvelle administration. La forte caution exigée, la grande dépense qu'occasionnerait ces changements et l'expérience qui est d'une grande valeur pour la ville et une garantie que les affaires de ce département particulier seront bien administrées, voilà autant de raisons pour que chaque trésorier qui fait son devoir demeure long temps en office.

On n'a rien à reprocher à M. Harrington; il a prouvé sa compétence, et il s'est montré d'une absolue impartialité dans la distribution des faveurs découlant de son département.

Il s'est déjà distingué en faisant tous ses emprunts à un intérêt plus bas que ses prédécesseurs, faisant ainsi gagner à la municipalité une somme s'élevant à plusieurs fois son salaire.

Il a opéré plusieurs améliorations qui sont fort appréciées. Il est le premier trésorier qui ait fait assurer tous ses commis qui manipulent de l'argent dans des Compagnies d'Indemnité et de Sécurité (Indemnity and Security Companies), ce qui est pour la ville une double garantie en cas de détournement.

Financièrement, il est le trésorier qui offre les meilleures garanties que nous ayons eu depuis plusieurs ans es. Les taxes qu'il paie chaque année s'élèvent autant que celles de tous les autres officiels de l'Hôtel de Ville réunis, et il est le premier de nos trésoriers qui soit capable amplement d'être sa propre caution. Ceci est un important, car la ville ne perdre, comme on sait, une forte somme parce qu'un ancien trésorier n'a pas les propriétés nécessaires pour solder les détournements d'un commis malhonnête.

Le présent trésorier a été élu pour remplir une vacance et non pour prendre la place de qui que ce soit. A tous les points de vue, il a droit à ce poste pour un deuxième terme.

I. O. O. F.

C'est l'une des grandes associations de bienfaisance de l'Amérique du Nord. Elle embrasse aujourd'hui les Etats-Unis et le Canada. Elle compte dans ses rangs plus d'une célébrité, entre autres sir Oliver Mowat, le premier ministre de la province d'Ontario surnommé le *Little Giant*.

La tête de cette société se trouve aux Etats-Unis.

La force d'attraction de l'I. O. O. F. est due à sa puissance d'organisation. On dit que ses réglements sont des modèles du genre. Cet ordre descend de l'*Ancient Order of Foresters*, fondé en Angleterre en 1742, dont il s'est détaché 1874, en se proclamant indépendant. Depuis, ses progrès ont été extraordinaires. En 1882, il n'avait que 880 membres avec $1,145 07 en banque, et en février dernier il comptait 55,149 membres, avec un encaisse de $876 230 09.

Catholiques comme protestants font partie de cette puissante organisation et toutes les races sont représentées dans ses cadres.

On s'étonnera peut-être de cette fusion des langues et des croyances. Aux Etats-Unis, la question de l'initiation des catholiques a été soumise à Mgr Satolli, le délégué du Pape, et à son Eminence le Cardinal Gibbons, et celui-ci a répondu:

"Je pense que les catholiques peuvent appartenir à cet ordre, pourvu qu'en ce faisant ils aient la determination de respecter toute décision à laquelle, à l'avenir, l'Eglise pourrait en venir à ce sujet."

Dans la province de Québec, elle a débuté en 1880 avec 415 membres, et son rapport de l'an dernier mentionnait 4719 membres et 105 cours. Cette année elle a à sa tête un Canadien-Français, M. Victor Morin, de Montréal. Une quarantaine des cours de la Province sont presque entièrement composées de catholiques.

Trop de Servilisme.

Ces jours derniers, à Montréal, avait lieu une assemblée publique dans le but d'ouvrir une souscription *nationale* en faveur de la famille de feu sir John Thompson. Tous les gros bonnets de la finance anglaise y assistaient, ainsi qu'un grand nombre de pauvres diables qui n'étaient pas certains si, le lendemain, ils auraient quelque chose à se mettre sous la dent.

Les gros bonnets, qui ont été les seuls à profiter des grandes qualités de sir John, se sont adressés à la générosité *publique*, comme si, *entre eux*, il serait difficile de souscrire $100 000 ou $200 000 en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

M. Calixte LeBœuf a protesté de nouveau contre cette souscription soi-disant *nationale*, appuyant ses protestations sur des raisons tout à fait concluantes.

A ses observations les Anglais ont crié: "Honte! Mettez-le à la porte! A bas LeBœuf!" ou plutôt *LeBouf*, comme le veulent les charmants enfants de la chaste Albion.

Et, le croira-t-on, on a vu les trois quarts des assistants canadiens-français ouvrir démesurément la *gueule* pour manifester leur acquiescement au désir des millionnaires anglais!

Qu'on demande à ces criards quelques sous pour soulager la misère des milliers d'ouvriers canadiens-français, leurs frères par le sang, qui sont sans travail, et ils lèveront le nez, ils ne chercheront pas à dissimuler leur mécontentement.

Mais, qu'il y ait des bottes anglaises à lécher, et vous les verrez se bousculer pour être les premiers rendus!

C'est ainsi qu'on entend le patriotisme, en certains quartiers.

Mieux vaudrait l'assimilation, que le servilisme chez les Canadiens-français! —L'*Indépendant*

ACTUALITES.

Le fameux Tammany Hall, de New York, va être réorganisé. On se réunira bientôt à cet effet. On croit qu'il y aura bisbille entre les chefs.

A soixante milles au nord de Tucson, Arizona, il y a un camp de mineurs appelé le "Repos du Célibataire." La population y est de huit cents âmes et on n'y voit pas une seule femme. Deux cents des mineurs ont annoncé dans un journal de Tucson pour en obtenir, l'autre jour. Un d'entre eux a été jusqu'à offrir un douaire de $10,000.

Un journal médical de Rome annonce la naissance d'un enfant avec une dent.

Ce cas, certainement, est une exception.

Des cas semblables sont signalés pour Henri IV et Louis XV, rois de France.

Cinq papes naquirent également, l'un avec une, l'autre avec deux dents. C'étaient les Papes Clément VIII, Urbain VIII, Bénoit XIV, Leon X et un autre.

Recette d'un *extincteur* peu dispendieux: prenez 20 livres de sel commun et 10 livres de sel ammoniac et dissolvez dans 6 gallons et demi d'eau. Une fois dissous, mettez en bouteilles et placez de ces bouteilles dans toutes les chambres pour s'en servir au besoin. En cas d'incendie, jetez avec force une ou deux bouteilles dans la pièce en feu, de manière à les briser lorsqu'elles tombent et l'incendie sera certainement éteint.

La dette du Canada s'est accrue de $21 000 000 pendant la dernière année fiscale. Elle s'élève maintenant à $321.000 000.

Depuis 1878, la dette nationale du Canada s'est accrue de 83 pour cent, tandis que celle des Etats-Unis a décru de 54 pour cent dans le même espace de temps.

En 1878, la dette *per capita* du Canada était de $4 289. Aujourd'hui elle dépasse $62.

Celle des Etats-Unis n'est que de 34 centins.

Depuis seize ans, la population des Etats-Unis a augmenté de 44 pour cent, et celle du Canada de 21 pour cent seulement.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

L'AFFAIRE ST LOUIS.

—Parlant de l'enquête le *Free Press* dit que les poursuites vont être abandonnées. Tout a été une farce jusqu'ici dans cette affaire et les ministres plus que tous autres savaient bien qu'il ne serait pas bon pour eux de pousser les choses à l'extrême. Le conférencier s'attend à des choses piquantes à ce sujet quand les Communes siegeront.

LE PONT DE GLACE

—Le capitaine Jodoin du "Longueuil", a traversé samedi sur la glace, en sleigh, entre Boucherville et la Longue-Pointe. Il rapporte que les chemins sont en parfait ordre sur le fleuve et que le pont de glace est des plus solides.

MORT D'UN MÉDECIN CANADIEN

—Une dépêche reçue de Chicago, nous annonce la mort arrivée du docteur Victor Bourdeau qui pratiquait en cette dernière ville depuis près d'un an.

Le docteur Bourdeau, ancien résidant de Montréal, était âgé de 24 ans et avait suivi les cours de l'Université Laval. La pneumonie dont il souffrait depuis plus de deux mois est la maladie qui l'a enlevé. Le corps doit être ramené à Montréal.

L'ARGENT CANADIEN

—Un domestique nègre, Sandy Thomas, employé dans une maison d'education au coin de la rue Broadway et de la 5ème avenue à New York, a été arrêté dimanche dans une gare du chemin de fer élevé de la 6ème avenue, où on l'accusait d'avoir volé un billet d'une valeur de cinq centins que l'employé a refusé de lui vendre parce qu'il offrait en paiement de l'argent canadien.

Thomas a comparu devant un magistrat qui a de suite ordonné sa mise en liberté et a tancé vertement l'employé qui avait commis cette injustice.

IL COUTERA $200,000

—La compagnie de navigation Richelieu et Ontario se propose de faire construire un magnifique vapeur pour le service entre Toronto et le Saguenay, à la saison prochaine.

Le coût du vapeur sera de $200,000. On y installera toutes les améliorations les plus modernes.

Les dimensions seront de 160 pieds par 40.

Il sera d'une capacité de 900 à 1000 tonneaux. Il y aura des cabines pour 250 personnes.

Le nom du vapeur n'a pas encore décidé. Les travaux sont commencés.

QUÉBEC,

LA TEMPÊTE

—On écrit en date du 28 déc: Les dégâts causés par la tempête d'hier sont considérables ici. Ce matin, il faisait un froid sibérien, mais tout était calme et j'en ai profité pour aller respirer l'air sur la terrasse Frontenac. Qu'elle n'a pas été ma surprise de constater que les jolis kiosques qui ornent cette délicieuse promenade des québéquois, aux jours de la belle saison, avaient été cruellement ravagés! Les deux derniers surtout, qui sont à proximité de la citadelle, sont tout à fait découverts, ou mieux encore *décoiffés*. Les débris de leurs couvre-chefs sont épars dans des monceaux de neige.

Quel climat terrible que celui de notre vieille cité dans les jours de tempête, en hiver! C'est un des jours terribles comme celui d'hier, que l'on voit que la poétique et historique cité a besoin d'avoir des maisons bien fermées et bien assises.

On dit qu'à Québec pendant la tempête le vent soufflait 100 milles à l'heure.

OTTAWA,

LE MEURTRE DE ROCKLIFF

—L'avocat de la couronne a reçu dans le cours de la journée d'hier un télégramme du procureur-général, l'autorisant à faire une enquête à propos du meurtre commis à Rockliff et dont un nommé Johnson, maintenant en prison, est soupçonné être l'auteur. Le chef de police de Hull, sur l'ordre de M. Flemming, a de suite envoyé un detective à l'endroit où le crime a été commis. Les frais de cette enquête seront à la charge du gouvernement de Québec.

SA FORTUNE

—MM. O'Conner et Hogg avocats, agissant au nom de lady Thompson, ont demandé à la cour les tutelles la nomination d'exécuteurs testamentaires pour la succession de sir John Thompson qui est mort sans avoir laissé de testament. La valeur de la succession peut se chiffrer à $9 727 44. Une assurance sur la vie au montant de $5.726, une bibliothèque, un ameublement et une petite somme en banque forment le total précité.

La demande des avocats a été prise en délibéré.

HULL,

PROGRÈS

—Buckingham va avoir une manufacture d'allumettes, MM. C. D. Chitty, autrefois de cette ville, et J. Mansion, de Hull, en seront les gérants pour la compagnie McLaren.

M. Mansion mettra en opération dans cette nouvelle usine une machine spéciale qu'il a inventée, pendant qu'il travaillait ici, chez M. Eddy.

SHERBROOKE,

VRAI ROMAN.

—Dans tous les cantons de l'Est on ne pourra trouver un homme plus heureux que M. H. W. Seely. Il vient de retrouver sa fiancée, Mlle Mandana H. Hodgman, dont il se croyait séparé pour toujours.

Il y a environ sept mois, Mlle Hodgman partit de Boston et personne n'entendit plus parler d'elle à Birchton, Que., où elle s'était rendue pour assister au mariage de son frère aîné et où demeurait aussi son père.

Seely qui avait connu et aimé Mlle Hodgman à Boston, s'inquieta de son absence prolongée et se rendit à son tour à Birchton pour avoir des nouvelles de sa fiancée. Là, dit M. Seely, les parents m'apprirent que leur fille ne voulait plus me voir et qu'elle était partie aux Etats Unis le lendemain du mariage de son frère.

Malgré les plus actives recherches des détectives on ne put découvrir la retraite de Mlle Hodgman.

J'étais désespéré, ajoute M. Seely, quand je reçus une lettre du Canada m'apprenant que celle que j'aimais était prisonnière chez ses parents qui avaient résolu de la marier à un jeune fermier de la localité.

"Maintenant que je suis ici et que j'ai pu me rendre compte de la vérité, je suis déterminé à employer tous les moyens pour faire libérer ma fiancée."

Mlle Hodgman a raconté au constable qui a forcé l'appartement où elle était enfermée que ses parents l'avaient mis au régime de l'eau et du pain sec pendant plusieurs jours pour la faire consentir au mariage.

Aux dernières nouvelles on disait que tout allait s'arranger et que le mariage de M. Seely et de Mlle Hodgman serait conclu aujourd'hui.

TORONTO,

UN ECHEVIN ARRÊTÉ

—L'ex-échevin William T. Stewart a été arrêté sous l'accusation de s'être laissé corrompre dans l'exercice de ses fonctions et d'avoir demandé le paiement d'une somme de $13 000, le 9 juin 1894, d'un nommé J. J. Wright, de la compagnie d'eclairage électrique de Toronto et d'avoir offert son influence et celle de plusieurs échevins comme prix du marché.

Stewart s'engageait à faire accorder pour cette somme le contrat pour l'éclairage de la ville de Toronto à Wright.

Stewart a donné caution pour une somme de $4,000 et a été remis en liberté.

L'accusé doit comparaître en cour de police aujourd'hui.

ST HYACINTHE.

GRAVE ACCUSATION

—Le député grand-connétable Bissonnette et le constable Lambert ont arrêté un nommé Horace O. Dubois, de St Hyacinthe, pour avoir obtenu frauduleusement la somme de $700.

L'accusé a acheté de MM. Lavigne et Richardson, un restaurant, sur la rue St Jacques ouest, payable en plusieurs versements.

Le dernier paiement fait par le défendeur l'a été au moyen d'un chèque de $700 sur la banque de St Hyacinthe. Lorsque MM. Lavigne et Richardson sont allés à la banque pour retirer l'argent il n'y avait pas de fonds au crédit de Dubois. D'où l'arrestation.

L'accusé a plaidé non-coupable en cour de police et a été admis à caution.

L'enquête a été remise au 4 janvier.

TROIS-RIVIERES,

ENGLOUTI.

—Un fermier de St Grégoire, nommé Napoléon Hebert, en compagnie de sa femme, traversait le fleuve Saint Laurent avec sa voiture chargée de produits de la ferme, quand la glace a cédé sous le poids et équipage et occupants ont été précipités au fond de l'eau. On a eu toutes les peines du monde à retirer le fermier et la fermière de leur dangereuse position. L'equipage n'a pas été revu.

LA GLACE

—La glace est prise à Trois-Rivières et à Sorel.

Il ne fait pas de doute que le fleuve sera couvert de glace solide vis-à-vis Montréal si le froid se continue.

ST-JEAN,

A TERRENEUVE.

—Les directeurs de la banque Commerciale ont été arrêtés à la demande des actionnaires de la banque qui ont prétexté des irrégularités dans les relevés des affaires de la banque que les directeurs leur ont présentés.

Dans certains cercles on dit que l'arrestation des directeurs n'a été opérée qu'à l'instigation d'ennemis politiques.

Sir William Whiteway et l'ex orateur de l'assemblée Emerson représentent la couronne dans les poursuites qui viennent d'être intentées.

Les cinq directeurs arrêtés ont été admis à fournir chacun deux cautionnements de $18,000 et ont été remis en liberté.

Les actionnaires de la banque Union veulent aussi intenter des poursuites aux directeurs de la banque.

VANCOUVER, CA,

BRIGANDS VOLEURS, ETC,

—L'apparition d'un certain brigands a semé la terreur parmi les habitants de cette ville.

Depuis plusieurs jours on ne parle que des vols de grand chemin, de personnes dévalisées pendant la nuit, etc.

Les bandits ont aussi mis le feu à plusieurs pâtes de maisons, à la faveur d'une nuit obscure et d'un épais brouillard.

Ce n'est que par des efforts surhumains que les pompiers ont pu arrêter les progrès des flammes.

BEAUHARNOIS,

LE PROCÈS BOYD SOMMERVILLE

—Greenway, un des jurés dans cette cause devenue célèbre, étant tombé malade et incapable de paraître en cour, le jury a dû être renvoyé. Un nouveau procès sera accordé aux accusés.

WINNIPEG,

POUR BOIRE.

—George Benteliff s'est fait voler par un cocher de fiacre, la semaine dernière, un pardessus dans une des poches duquel se trouvait une somme de $1 800.

Le cocher, amateur de la dive bouteille, vendit le pardessus à un juif pour une bagatelle.

La police, après bien des recherches, vient de trouver l'article volé, dans un mont-de-piété. L'argent était intact.

HUNTINGDON,

INCENDIAIRE.

—La fabrique de fromage, située près de ce village, a été complètement brûlée la semaine dernière. Cette fabrique appartenait à M. Wm Purse et M. D. Stering y avait fabriqué, l'été dernier, du fromage pour le compte des fermiers. La fabrique était éloignée des autres habitations et on croit que l'incendie est l'œuvre d'un incendiaire.

CAUGHNAWAGA,

ENTRE IROQUOIS

—Messieurs Beaudin, Cardinal et Loranger, avocats, ont pris une action au montant de dix mille dollars au nom de leur client, John Waniente Jocks, chef de la tribu de Caughnawaga.

Le défendeur a nom Auugs Ostiwonserbres, alias Patton, médecin du même lieu. Les faits qui ont donnné lieu au litige sont les suivants:

Quand M. Jocks se présenta comme maire de Caughnawaga, le Dr Patton demanda qu'on fît une enquête sur sa conduite, et dans le cours de cette enquête, porta contre le chef Jocks des accusations assez graves.

Les commissaires enquêteurs ne purent cependant trouver aucun fondement à ces reproches, et M. Jocks sortit indemne de cette inquisition. Aujourd'hui il demande à son accusateur $10,000 pour injures, calomnies, diffamation de caractère et torts causés à sa réputation.

EFFROYABLE ACCIDENT.

Trois Personnes Tuees Instantanement.

Keene, N. H., 1er jan—L'un des accidents les plus effroyables qui soient arrivés depuis de nombreuses années dans ces parages a semé la consternation ce soir dans notre paisible village.

Au moment où le train de 6 heures arrivait au passage à niveau de la rue Water, une voiture d'hiver contenant Charles Brocks, âgé de 60 ans, sa fille, Ada, âgée de 25 ans environ, Tennis Bergeron, un garçon d'une quinzaine d'années, voulut traverser la voie et la locomotive la heurta en plein milieu avec une force terrible.

Les trois personnes qui se trouvaient dans cette voiture ont été lancées à cent pieds plus loin; elles furent toutes trois tuées instantanément.

Le cheval ne fut que blessé légèrement.

UN EVEQUE

Sera Reprimandé par ses Superieurs.

New York, 1er janvier—Il est rumeur dans les cercles ecclésiastiques de cette ville que l'évêque McQuaid de Rochester va être bientôt réprimandé par Rome cause de sa récente attaque contre l'archevêque Ire and.

Des lettres particulières reçues de la Propagande démontrent que les autorités ecclésiastiques sont lassées de la manière d'agir de l'évêque de Rochester et qu'elles vont prendre des mesures pour lui faire savoir qu'il leur a déplu.

Dans ces lettres il est dit que l'évêque McQuaid a dépassé ses droits et fait preuve d'un manque de charité ecclésiastique en faisant une attaque publique contre Mgr. l'archevêque Ireland, et le scandale causé devant des catholiques et des protestants a causé des torts à l'Eglise.

A HAVERHILL.

Une Grande Demonstration Ouvriere.

Haverhill, 31 déc.—Cette ville a été témoin cet avant-midi d'une grande démonstration ouvrière. Une procession d'employés dans les manufactures de chaussures, au nombre de 4000, s'est formée sur la rue Washington à 10 heures, et elle s'est dirigée vers les fabriques de Chick Bros et de Spaulding & Swett, rue River, ayant à sa tête un corps de musique.

A la fabrique de Chick Bros, presque toutes les femmes et les filles au nombre de 125, y compris celles de Barrows & Crowley, une fabrique voisine, ont quitté l'ouvrage et se sont jointes aux manifestants.

Environ 150 hommes à l'ouvrage dans la manufacture de chaussures de Spaulding & Swett sont aussi venus faire partie de la procession.

Au retour une grande assemblée publique a eu lieu.

EPIDEMIE DE DIPHTERIE

Pawtucket, 1er jan.—Une épidémie de diphtérie sévit en cette ville. Plus de trente cas ont été rapportés dont que ques-uns sont sérieux.

On signale déjà plusieurs décès.

Le Dr E. M. Lane, un médecin en vue, donne ses soins à une jeune fille nommée Ella Brown, et dimanche il lui a administré le nouveau remède l'*anti-toxine* de Roux, le célèbre médecin et chimiste français.

C'est la première épreuve de l'anti-toxine dans l'Etat, et l'on en attend le résultat avec beaucoup d'intérêt.

Hier après-midi, le médecin de la municipalité en a administré dix drachmes à un enfant de quatre ans nommé Smith.

UNE TRAGEDIE

Un Canadien Tue sa Femme et son Enfant

Bay City, Mich., 1er jan.—Un double meurtre et un suicide a été commis le 1er de l'an en cette ville. Un Canadien du nom de Twombley a tué sa femme et son enfant âgé de huit mois avec un couteau. Après son crime, Twombley mit le feu à sa maison, puis se sauva dans les campagnes avoisinantes.

Son cadavre a été trouvé au fond d'un puits à Essexville, un faubourg de Bay City. Le malheureux s'était suicidé.

MEURTRE BRUTAL.

UNE FEMME COUPEE EN MORCEAUX AVEC UNE HACHE.

De la Biere a Cause cette Tragedie.

Pittsburg, Pa., 1er jan.—James McMullen, un journalier demeurant dans un petit logement vis-à-vis les bâtisses de l'exposition, a tué sa femme à coups de hache vers les trois heures et demie, dans la nuit, puis il s'est coupé la gorge.

McMullen occupait avec sa femme et trois enfants trois petits appartements au deuxième étage. Il était sans ouvrage depuis plusieurs mois; sa femme et ses enfants manquaient du nécessaire. La nuit dernière, McMullen apporta chez lui de la biere et sa femme lui aida à la boire. Quand cet homme et cette femme eurent le sang échauffé par la boisson, ils se querellèrent. Pendant la chicane, le mari infligea une horrible blessure à sa femme en la frappant sur un œil avec une bouteille. Ensuite cet homme brutal s'empara d'une hachette et il se mit à en frapper sa femme en pleine figure et à la gorge.

Deux des enfants furent éveillés par les cris de leur mère et ils accoururent dans la chambre. Après avoir vu leur mère essayer en vain d'éviter les terribles coups de hache que leur père lui portait avec une sauvagerie sans pareille, ils coururent demander du secours aux voisins.

Quand ceux-ci arrivèrent, la femme gisait dans une mare de sang et McMullen était étendu sous le poêle, ayant la gorge coupée d'une oreille à l'autre.

L'appartement offrait un spectacle terrifiant.

Mde McMullen est morte à quatre heures et demie la même nuit. Le mari, qui est blessé mortellement, a environ 30 ans et sa femme était de quelques années plus jeune que lui.

LE CATHOLICISME

Sera Propage dans les Pays Protestants.

Londres, 1er jan.—Le correspondant du *Central News* à Rome mande ce qui suit: "Il est entendu qu'après l'arrivée du cardinal Vaughan le pape présidera à une conférence d'initiation dans le but de considérer les moyens à prendre pour propager le catholicisme dans les pays protestants.

Plusieurs prélats américains et des colonies anglaises assisteront à cette conférence.

DU FROID.

Concord, 1er jan—Nous avons aujourd'hui une température très froide; c'est la journée la plus rigoureuse que nous ayons eu depuis le commencement de l'hiver. A Belmont, le thermomètre marquait 10 degrés au-dessous de zero; Peterboro, 17; Contoocook, 13; Henniker, 12; Antrim, 17; Newport, 18; Waterloo, 19; Hillsboro, 20; Canavan, 22; Grafton, 20; Lebanon, 18.

TREMBLEMENT DE TERRE.

St Louis, 1er jan—Des secousses de tremblement de terre ont été ressenties dans la ville de Mexico et dans d'autres parties de la vallée de Mexico, dimanche soir.

Ces secousses, assez violentes, furent de courte durée. Ce tremblement de terre a causé tout un émoi parmi la population qui a craint de voir se répéter le désastreux tremblement de terre du 3 novembre qui tua dix-huit personnes et occasionna des pertes matérielles considérables.

PLUS DE PRIZE FIGHT.

Valparaiso (Indiana) 1er jan—Le juge Gillet a préparé trois bills que le gouverneur Matthews va présenter à la législature de l'Indiana la semaine prochaine, pour supprimer toute *prize fight*.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulieres ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

AVIS IMPORTANT.

Notre agent est à visiter les différents centres où nous avons des abonnés. Nous comptons sur la bonne volonté d'un chacun pour lui préparer le petit montant qui nous est dû et lui rendre la tâche agréable.

L'ADMINISTRATION

NOTES LOCALES.

Mlle Joséphine Leblanc est de retour de Fitchburg, où elle a passé trois semaines chez des parents et des amis.

On peut se procurer les pilules du Dr. Lariviere, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Le major Thomas O. Allen a demissionné comme inspecteur des bestiaux. On croit que le maire va nommer le Dr Walter A. Sherman pour le remplacer.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Les employés du Boston & Maine font de grands progrès dans l'érection du nouveau pont de la rue Howard. On espère que ce pont sera complété avant le printemps.

Mlles Emélie et Rosalba Bélanger sont parties ces jours derniers pour aller passer les fêtes dans leur famille en Canada. Elles visiteront Montréal, Québec et Fraserville.

M. S. St Onge, marchand d'Arctic Center, R. I, est venu passer le Jour de l'An chez des parents en cette ville. Nous avons eu le plaisir de sa visite à nos bureaux.

MM. Azarie Choquette et Elie Lacaillade étaient en cette ville aujourd'hui. Ils étaient témoins dans la cause de Théophilus Smith, accusé de vol d'une voiture au préjudice de Chas Keyes.

Pour rétablir votre système et restaurer votre force, renforcer vos poumons, purifier votre sang, purifier vos nerfs et vous donner de l'appetit, prenez l'excellente médecine P. P. P. (Prickly Ash Poke Root and Potassium) Abbotts East Indian Corn Paint guérit les cors, dartes, verrues.

"Treve d'imprudences, madame! Vos poumons sont dans un état indescriptible. Faites usage du meilleur remède connu pour tout remettre en ordre. Je vous conseille le Dr Deliblle's Konium Compound. Vous le trouverez chez tous les pharmaciens. $1.00 la bouteille.

Notre reporter arrive de l'hôpital St John où il a pris des nouvelles de la santé du R P Guérin, O. M. I. Il nous fait peine d'annoncer que ce Révd Père est encore bien malade, quoiqu'on ne le considère pas en danger. Le R P Pelletier est aussi à l'hôpital St-John où il est gravement malade.

Fete de l'Enfant Jesus.

Dimanche l'après midi, la fête de l'Enfant Jesus a été chômée à l'église St Jean-Baptiste par les Enfants de Marie au nombre de quatre cent qui ont fait une procession, bannière en tête, et ont assisté a un salut du T. S. Sacrement.

Parmi les solistes Mlles Eveline Baril et Ernestine Boucher ont fait du chant qui a été particulièrement remarqué.

Une Jolie Seance a la salle du College.

La séance qui a eu lieu dimanche soir a obtenu un magnifique succès.

Le programme que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs a été encore une fois très bien exécuté si on le considère dans son ensemble.

PREMIÈRE PARTIE.

Ouverture, (le départ des matelots), Chœur Rossini, M. Philias David, Président.

LE MARTYR DE ST-AGAPIT

Tragédie en 3 actes.

Antiochus, gouverneur de la ville de Prineste, Léon Crépeau; Lysandre, ami d'Antiochus et père d'Agapit, Ida Lauzière; Metelle, grand prêtre des dieux, Désire Chaput; Agapit, fils de Lysandre, jeune chrétien, Léonide Buisson; plusieurs gardes, plusieurs jeunes chrétiens, plusieurs jeunes Païens.

DEUXIÈME PARTIE.

(Le chœur des buveurs) Chœur Rossini, L. de Rillé.

LE DESESPOIR DE JOCRISSE

Comédie en un acte.

M. Plumet, vieux rentier, Ida Lauzière; Jocrisse, son domestique, Joseph Hamilton; Scopette, cuisinier de M. Plumet, Herve Racette; Laflute, cousin de Jocrisse, Eugène Cantin; Griffard, huissier, Edouard Vallerand, quatre soldats invalides.

Nous n'avons pas à ajouter que comme toujours le Chœur Rossini, sous la direction de M. Philias David, s'est réellement distingué. Quant à nos jeunes acteurs, qu'il nous suffise de dire que leurs talents pour le théâtre paraît se développer rapidement et qu'ils semblent profiter de plus en plus de la sollicitude dont on les entoure au Collège St Joseph.

Le Révd Père Lamothe, qui avait bien voulu assister les bons Frères à préparer cette belle soirée, a dû être fier du bon succès obtenu, et nous l'en félicitons.

Surprise.

Léon Sarre a reçu une magnifique bague en or de ses compagnons et compagnes d'ouvrage. M Sarre est employé dans un des départements du Lawrence.

CONVOCATION.

Tous les membres de l'Union Franco-Américaine ainsi que tous les électeurs Canadiens-français de Lowell, sont priés de se reunir jeudi soir à 7 30, à la salle Jackson (au lieu de la salle St Joseph), pour élire les membres du nouveau Comité de Ville. Ainsi, n'y manquez pas, Canadiens, venez tous jeudi soir à la salle Jackson.

LE CORPS D'UN ENFANT

Trouve par des Patineurs sur la Riviere Merrimack.

Lundi matin, quelques gens qui étaient à patiner sur la rivière Merrimack, près du pont de Centralville, ont trouvé le corps d'un enfant sur la glace.

Les autorités furent averties et une enquête aura probablement lieu à ce sujet.

Cet enfant, d'après les apparences, naquit avant terme, et il a dû être jeté du haut du pont sur la glace pendant la nuit de dimanche.

Le Jour de l'An.

La fête de la Circoncision a été celebrée dans nos églises par des cérémonies religieuses et du beau chant.

A l'église St Joseph, le R. P. Alexander, de Holyoke, a officié à la messe de huit heures. Le chœur a rendu on ne peut mieux la messe de Stearns en "D." L'église était presque remplie.

A 9 heures, la messe des enfants eut lieu; le R. P. Lamothe fut l'officiant.

Les vêpres ont été chantés le soir; le R. P. Nolin a officié.

Dimanche prochain, le chœur de l'église St Joseph rendra la 3ème messe de Haydn en "D," qui a été si bien chantée à Noël.

Joyeuse Fete.

Une très jolie fête avait lieu lundi soir chez M Lauzière de la rue Salem. Il s'agissait de fêter Mlle Rose Lauzière et il va sans dire que tout fut on ne peut plus rose. Sa sœur, Mlle Hélène, aidée de ses amies, avait préparé le programme de circonstance et nous n'avons pas besoin d'ajouter que tout se fit on ne peut mieux.

Après la présentation d'un album, de fleurs parlant le plus beau langage, on se mit à l'œuvre et rien ne manquait pour faire des heureux.

La harpe, le violon, le piano, le chant ont délecté les amateurs du beau pendant de longues heures qui ont paru bien courtes à tous les heureux convités. Y avait-il un moment d'intervalle que la conversation, les bons mots de quelques-unes de nos joyeuses Canadiennes venaient aussitôt exciter les rires et raviver la joie.

Si le salon a toujours ses charmes, jamais on ne respire plus à l'aise, on ne jouit d'une plus douce sérénité que quand un semblable souffle de bonheur semble animer un groupe d'amis qui agissent comme les membres d'une même famille.

Tel était bien le cas lundi soir à la petite réunion à laquelle nous avons été invité, et nous félicitons la famille Lauzière et leurs amis de la manière délicate avec laquelle ils ont fait toutes choses

UN AMI.

EVENEMENTS IMPORTANTS.

Qui se Sont Passes a Lowell en 1894.

JANVIER.

1 "Inauguration Day"

3. Dédicace d'une nouvelle salle par les "Knights of Columbus," édifice Associate.

10 Margaret Linehan meurt de la petite vérole à l'hôpital, premier décès.

26. Fermeture de la Pickering Hosiery.

FÉVRIER

12. Grosse tempête de neige.

23. Vingtième anniversaire de la Lowell lodge, I O O F George S. Baker tué au passage à niveau de la rue School.

Edward Curry disparaît.

MARS.

5. James McGilliam blessé mortellement.

6. George R. Davis élu surintendant de police.

20 Date de la fondation de

Le trésorier de la ville, M. Chadwick, résigne.

27. John H. Harrington élu trésorier de la ville.

AVRIL.

12. Tempête de neige venue du nord-est.

14. Licences accordées pour la dernière fois par le bureau des échevins.

17 Dr Bassett victime d'un accident. Suicide de George Plouff.

MAI.

2 Une grève dans la fabrique Stott. Grève des tisserands de la fabrique de tapis.

5 Fermeture de la fabrique Faulkner.

7 Les fabriques Middlesex commencent à fonctionner 52 heures par semaine.

11. Evelyn Berry tué par un tramway électrique à Pawtucket.

24. Ecurie de Hood incendiée à Tewksbury.

28 Réception en l'honneur du gouverneur Greenhalge dans la salle Huntington.

Thomas Cox enseveli vivant dans un puits à Pawtucketville.

JUIN.

13. Les commissaires des licences Faulkner et Smith nommés.

20 La brasserie inaugurée.

JUILLET.

2. Le Dr Bradt se noie dans Leach's Pond.

Le prix du bœuf monte à cinq cents de plus à cause de la grève des employés de chemins de fer à Chicago.

3 H. R. Rice nommé commissaire des licences.

17. Election spéciale dans le quartier six. Thomas E O'Dy choisi pour succéder à W.T. Benson.

AOUT.

8 John H. Whidden tué à West Chelmsford.

15 Carrie Potter, une fille de joie, meurt subitement dans une chambre de la *Harris House*.

SEPTEMBRE.

4. L'ouvrage reprend au complet dans le Lawrence.

8. Willard Reed tue son frère Charles à Graniteville.

11. Le laitier Duroy S. Foster assassiné à Billerica.

16. Date de la fondation de l'ETOILE.

18. Incendie dans la cour à bois de Davis & Sargent.

25 Fifield nommé candidat au Congrès.

26. Knox nommé candidat au Congres.

OCTOBRE.

4. Suicide de Mde Elizabeth T. Chase.

16. William Collins asphyxié à la *Farrogut House*.

21 Patrick Buckley tué par une pierre sur la rue Fayette.

Sullivan, Nagle et Foley comparaissent en cour pour le meurtre de Duroy S. Foster.

Willard Reed plaide coupable à l'accusation d'avoir tué son frère.

30. Suicide de Patrick Bartley

NOVEMBRE.

6. Greenhalge, Knox et Foss remportent Lowell.

8. John Callahan tué dans la fabrique Kendall.

Patrick Kane tué instantanément dans le Massachusetts.

Antona Victrikizki tué dans la tannerie White.

Patrick Dolloff blessé à la blanchisserie.

26. Grève dans les fabriques Faulkner.

DÉCEMBRE.

11. Courtney et sept échevins républicains élus.

15. Une tannerie dans Ayer's City la proie des flammes.

25 Bridget Fox atteint son 101ème anniversaire de naissance.

26. Bernice Judd se noie.

La Greve de Faulkner.

Les grévistes se sont assemblés hier pour la transaction des affaires courantes. Le comité de secours a fait rapport qu'il y avait de l'argent pour tous ceux qui en auraient besoin.

Les grévistes sont décidés plus que jamais d'aller jusqu'au bout. Des assemblées ont lieu le mardi, le jeudi et le samedi.

Green vend des machines à coudre à moitié prix pour du comptant; il offre aussi de grandes occasions dans les pianos pour du comptant ou à crédit. Les marchandises des fêtes dans les montres, bijouteries et les argenteries doivent être vendues si les bas prix peuvent le faire, au No 88 rue Merrimack.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleur valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

EPIDEMIE DE FEUX.

Albany, N. Y, 30 déc—L'hôtel portant le nom de Delavant House a été ce soir la proie des flammes. Il y avait cent voyageurs dans cet hôtel au moment de l'incendie. Tous parvinrent à s'échapper, quoique trois personnes furent blessées grièvement: ce sont Mde H. F. Fookes, l'épouse de l'agent de la National Cash Register Company de cette ville, Benjamin Heilman et son épouse, qui étaient en voyage de noces. Ces trois personnes sautèrent du troisième étage. Mde Fookes a reçu des blessures internes et elle va en mourir. M Heilman a été grièvement brûlé à la poitrine, sans compter des blessures internes. Il mourra probablement avant le matin. Sa femme est brûlée à la figure, et son nez a été écrabouillé par sa chute. On espère la sauver.

Plusieurs autres personnes ont été blessées plus légèrement. Ce soir là un grand nombre de politiciens étaient dans la Delavant House, où les aspirants à la fonction de "speaker" avaient établi leurs quartiers généraux, vu que la contestation devait avoir lieu le lendemain.

L'incendie se déclara dans le sous-sol, et se propagea avec la rapidité de l'éclair. Personne n'eut le temps de sauver ses effets.

Plusieurs politiciens n'ayant pu sortir avant que les flammes eussent envahi tous les étages inférieurs furent conduits au septième étage, et les pompiers, qui arrivèrent sur ces entrefaites, dressèrent leurs échelles pour sauver ces personnes en danger de périr. E. A. Manchester, un politicien en vue, dut descendre du quatrième étage au moyen d'une corde; il put s'en sauver sans recevoir de blessures. E. W. Arnold de Rochester a aussi atteint le sol de cette manière.

Une dame Zon, de Hillsdale, comté de Columbia, qui avait quitté l'hôpital depuis quelques jours et était à peine guérie, fut sauvée par l'ex-congressman Burleigh qui l'emporta dans ses bras.

Mde Moore, l'épouse d'un des propriétaires de l'hôtel, qui était malade au lit, put être portée dehors sans encombre.

Les pertes s'élèvent à $175,000; les assurances sont de $50,000

Biddeford, Me., 30 décr—Un incendie s'est déclaré ce matin dans la chambre de toilette de l'Hôtel de Ville, et toute cette bâtisse a été rasée par les flammes, à l'exception du premier étage. Cet édifice contenait deux banques, le commissariat de police, quatre magasins, un bureau d'avocat, une salle des assises, la bibliothèque publique, un théâtre, le Masonic Hall, sans compter les appartements du maire, des échevins et des conseillers.

C'est avec beaucoup de difficulté que quatre prisonniers, qui se trouvaient dans les cellules du commissariat de police, purent être sauvés. Les pertes totales s'élèvent à $100,000.

La ville est dans une obscurité complète ce soir, car les fils conducteurs de la lumière électrique ont été brisés par des débris.

Exeter, N. H., 30 déc—Les flammes ont consumé ce matin une demeure historique, celle de la famille Wingate, qui existe depuis 1776 Elle fut habitée par des hommes célèbres tels que Paine et Wingate, l'ami de Washington, un des membres du premier sénat national et le dernier survivant de ce corps législatif Il mourut en 1838, à l'âge de 100 ans.

Toledo, O, 29 déc—Un incendie désastreux vient de causer une perte de vie et des dommages matériels pour plus d'un demi million de dollars. C'est dans un élevateur à grain que le feu s'est déclaré. Au bout d'une heure le toit s'écroula et ensevelit sous ses débris un employé du nom de Danielson. Quand on le retira il était mort. Il y avait dans cet élevateur pour $335 000 de grain. Les assurances couvrent les pertes

A Gilbertville, un incendiaire a mis le feu à un pâté de maison.

A Danvers, un pompier a été blessé pendant un incendie.

Haverhill, 30 déc—Une maison habité par David Webster et située à quatre milles de cette ville, près des frontières de Haverhill et de Lawrence, est devenue la proie des flammes cette après-midi.

MALGRE L'ORAGE

Elle se Rendit a Pied Pres de son Fiance.

Wilkesbarre, 30 déc.—Samuel Collenbach devait épouser Mlle Ola Parker dans l'église du village, mercredi soir.

Le fiancé et ses témoins se rendirent au temple le soir en question, mais la jeune fille ne vint pas.

Après une attente qui ne dura pas moins d'une demi-heure, on se dispersa et l'église fut close.

A dix heures et demie, Mlle Parker arriva chez elle tout à fait épuisée, après avoir marché du village voisin jusqu'à Wilkesbarre, une distance de cinq milles. Elle revenait de chez sa modiste qui l'avait trompée concernant son trousseau qui n'était pas prêt. Quand elle voulut retourner à Wilkesbarre, espérant se rendre à temps pour la cérémonie, l'orage qui sévissait avait interrompu la circulation des trains et des tramways électriques.

Alors elle décida de faire le trajet à pied.

Rendue dans son village, elle se rendit avec ses parents chez son fiancée; puis l'on alla réveiller le pasteur et les cérémonies du mariage furent célébrées sans plus tarder.

Que ne peut pas faire une jeune fille qui veut se marier....

UNE IMPRUDENCE.

Fall River, 30 déc.—Un bien pénible accident est arrivé dans la famille Downey, domiciliée rue Davis.

Cette famille se composait du père, de la mère et de deux enfants dont le plus jeune naquit il n'y a pas quinze jours.

La mère n'était pas encore rétablie et l'on avait engagé une femme pour faire le train du ménage.

Celle-ci lava le linge de la famille et se proposait de laver le plancher le même jour, mais comme il se faisait tard, elle avait remis cet ouvrage au lendemain et mis un seau rempli de savon nage dans un coin près de l'évier

Or, le lendemain, M. Downey partit de bonne heure pour New Bedford où il avait affaire et sa femme resta seule avec ses deux enfants.

Dans son état de faiblesse la mère ne pouvait surveiller ses deux petits comme elle l'aurait fait dans d'autres circonstances.

Pendant qu'elle donnait ses soins au nouveau né, l'autre disparut Bientôt la mère s'inquiéta et déposant le bébé sur le lit, elle se leva pour aller le chercher.

Le pauvre petit, qui avait trouvé le seau au savonage et qui avait commencé à jouer autour, était tombé la tête la première dans le vaisseau.

La mère le trouva dans cette position.

Pleine d'anxiété et d'angoisse, elle l'en retira; il paraissait mort.

Le Dr Trudeau, qui fut mandé en toute hâte, fit l'impossible pour lui rendre la vie et y réussit après plusieurs heures d'efforts incessants.

Mais à peine revenu de son asphyxie, l'enfant fut atteint d'une inflammation des intestins à laquelle il succomba.

La mère est inconsolable.

DES BALLES.

Sur des Gamins lancant des Boules de Neiges.

Birmingham, Aa, 30 déc—Dans le comté de Cherokee, près Centre, cette après-midi, pendant une tempête de neige, une bande de jeunes gamins se sont mis en frais de lancer des boules de neige sur les passants.

Sur ces entrefaites, un nommé Fred Long et une jeune fille nommée Aline Cooper vinrent à passer, Long intima l'ordre aux jeunes garçons de s'arrêter, mais ils n'en continuèrent pas moins à le couvrir de neige. Il répéta sa demande, et les gamins se moquaient de lui, il s'empara de son revolver et tira sur ses jeunes assaillants.

La première balle atteignit Willie Winton, un garçon de 14 ans, et le tua presque instantanément. La seconde balle blessa Eddie Gray, âgé de 12 ans.

Quand Long vit ce qu'il avait fait, il dit au revoir à la jeune fille et s'éloigna précipitamment.

Il n'a pas été revu depuis.

Birmingham, Ala., 30 déc—Alexander Williamson et William Perry, demeurant près de Colburg, courtisaient la même jeune fille, Mlle Nannie Bell.

L'on dit que cette demoiselle d'une beauté remarquable se laissa fiancer aux deux amoureux.

Les deux rivaux se croyaient chacun le favori de cette fille. Les choses allèrent ainsi pendant quelque temps, lorsque hier Williamson se rendit à la demeure de la jeune fille et la trouva en tête-à-tête avec Perry.

Les deux hommes étaient quelque peu ivres et une querelle éclata entre eux au sujet de leur fiancée.

Perry sortit de sa poche un revolver chargé et fit feu sur son rival, en dépit des efforts de la jeune fille pour lui enlever son arme.

Avant de tomber, Williamson réussit à prendre son revolver et à son tour il tira sur Perry, le tuant instantanément. Puis il roula sur le parquet et expira au bout de quelques heures, la balle lui ayant traversé un poumon.

CORRESPONDANCE.

Un Essaim Lowellois.

M. le Directeur,

L'*Observateur* de Biddeford, Me., vient de publier une série de pensées dont quelques-unes ne manqueraient pas de beauté si l'on ne s'arrêtait à considérer que l'auteur n'a pas tout à fait assez pensé.

Prétendre qu'en étudiant l'homme en général, on le trouve dans une continuelle enfance, comme il le dit, est un peu fort. Il aurait dû ajouter que pour conclure du particulier au général, il faut être en enfance.

L'homme n'est jamais raisonnable, dit-il.

Pour qui ou pourquoi donc a été créé la belle faculté de la raison, si l'homme en général n'en a plus l'usage. Vraiment, l'écrivain de l'*Observateur* a voulu dire que l'homme ne *résonnait* pas comme un instrument quelconque et s'il faut l'interpréter ainsi, tout en le félicitant, nous dirons qu'il ne nous a pas appris grand'chose. Je n'ai ni le temps ni l'espace, sans doute, pour faire l'analyse de la plupart de ses phrases plus ou moins décousues, mais je ne dois pas laisser passer ces jets de lumière plus nuancés qu'il ne le faut, sans faire encore quelques réflexions.

"La langue est une épée à deux tranchants."—Très bien! ça été dit, mais pourquoi, mon cher M. Jacques, ajoutez-vous: "Traître à ceux qu'elle attaque." Il est évident que c'est une épée qui ne fait pas de mal à ceux qu'elle n'attaque pas. Voyons! vous avez aussi trouvé une fleur qui ne s'épanouit jamais dans le jardin de l'amitié et cette fleur est l'espérance, osez-vous dire.—N'est-ce pas quand on aime que l'on espère?—Vous vous êtes trompé: c'est plutôt un pavot étouffé par les ronces que vous avez pris pour cette belle fleur de l'espérance qui brille dans le jardin de l'amitié et parle au cœur de celui qui aime.

Encore une fois, il serait frivole d'analyser toute cette série de phrases. Disons seulement que l'auteur aurait aussi bien fait de ne pas parler autant de pusillanimité et des distractions qui portent, comme il le dit, la population de nos jours à vanter plutôt les qualités de son esprit que celles de son cœur. Somme toute, à part quelques pensées déjà connues de tous ceux qui ont ouvert un petit livre, l'écrivain dont il s'agit ne nous a pas appris grand'chose, malgré toute sa bonne volonté.

Quoiqu'il en soit, la jeunesse studieuse de Biddeford appréciera, sans doute, cet essai littéraire si toutefois elle trouve quelque chose à redire sur cette essaim de pensées.

Que voulez-vous, l'astre le plus lumineux n'est pas exempt de quelques taches.

L'*Observateur* pourra donc se gorger de l'honneur que lui a fait cette plume de diamant en illustrant ses colonnes et les journalistes de Lowell ont dû regretter amèrement que cet auteur si temporain n'ait pas fait une aussi riche ponte dans l'un de leurs journaux.

Tout en vous remerciant de votre hospitalité, M. le Directeur, qu'il me soit permis d'offrir à votre écrivain lowellois mes condoléances les plus sincères.

Bien à vous,

BEATRICE,

Biddeford, Me.

Cour de Police.

Le juge Hadley a imposé les sentences suivantes aux ivrognes mercredi matin:

Edward Wills et Patrick Gorman, une amende de $3. James Sullivan, une amende de $10. Alphonse Durand, une amende de $5.

Patrick Shea, 6 mois à Bridgewater. John Sullivan, 6 mois à la même institution.

Philpp H. Breen, 5 mois de prison.

John F. McKenna, un homme qui ne travaille pas et vivait aux dépens de sa sœur, a plaidé coupable à l'accusation d'avoir frappé sa sœur et il fut condamné à une amende de $15.

John E. Holden, accusé d'avoir négligé de pourvoir aux besoins de sa famille, a plaidé coupable. Il a promis de mieux faire à l'avenir et il fut mis sous probation.

Nicholas Lownes et George Vamachos, deux Grecs qui demeurent au No. 458 rue Market, étaient accusés de ventes illégales de boissons enivrantes. Ils plaidèrent non-coupable.

Perdus.

Une enveloppe, marquée No. 2030, contenant $9.00, a été perdue samedi midi dernier entre la rue Moody et la porte du moulin Suffolk. Une récompense sera donnée à la personne qui la rapportera à

FRANK LACHANCE,
9 Bloc Marin.

FALL RIVER.

UNE FABRIQUE ENDOMMAGEE PAR LES FLAMMES.

Les Employes vont Subir un Chomage Forcé.

Fall River, 1er jan.—A quatre heures et demie, un incendie s'est déclaré dans la fabrique Sagamore No. 1. Les flammes qui qui avaient commencé leurs ravages au troisième, firent de rapides progrès.

Une trentaine de minutes plus tard, le toit était attaqué; des volumes de fumée s'échappant d'une large ouverture pratiquée par l'élément destructeur s'élevait vers les cieux.

On s'aperçut alors qu'une deuxième alarme devenait nécessaire si l'on voulait enrayer les progrès de l'incendie. A six heures, le feu était maîtrisé. Les étages inferieurs de cette fabrique n'ont pas été endommagés pour la peine; les pertes s'élèveront à $50 000 environ.

Cette fabrique devra être close pendant quelques semaines pour le temps des reparations.

Cette fabrique fut la proie des flammes pour la première fois en 1884. Ce n'est que dernièrement qu'une nouvelle compagnie jugea opportun de la rebâtir au coût de $600 000. Les assurances couvrent les pertes.

Indianapolis, Ind, 30 déc—Les présidents des collèges de cet Etat, à une assemblée tenue en cette ville, ont décidé de prohiber dorénavant les matchs de football intercollèges, vu la brutalité dont font preuve les joueurs.

Watertown, N. Y., 30 déc.—Lee Ling, un Chinois âgé de 18 ans, qui était détenu dans la prison du comté, ici, depuis le 19 novembre, pour assaut grave, s'est suicidé dans sa cellule cette après-midi en se pendant avec une corde faite avec le coton de sa chemise.

Le 19 novembre, Ling était entré dans la buanderie de son cousin, Charles Jim, et lui avait demandé $200, disant qu'il désirait retourner en Chine.

Jim refusa de lui donner cette somme, et Ling, s'armant d'un long couteau, le lui planta dans le bras.

Des voisins accoururent et s'emparèrent du jeune Chinois avant qu'il eût eu le temps de frapper de nouveau sa victime.

Ling habitait ce pays depuis deux ans, et la nostalgie n'avait cessé de le torturer.

En Faveur de l'Arbitrage.

Haverhill, 30 déc.—Dans la plupart des églises protestantes de cette ville, aujourd'hui, les pasteurs ont parlé des troubles ouvriers qui sévissent à présent dans cette localité Tous se sont prononcés en faveur de l'arbitrage comme étant le meilleur moyen pour régler le différend, et ils considèrent que l'état des affaires est alarmant.

La Fin de la Celebre Enquete.

Le surintendant Byrnes, de la police de New York a comparu samedi devant le comité d'enquête Lexow, pour donner son témoignage et fournir des explications sur les scandales policiers.

M. Byrnes, en réponse aux questions posées par M. Goff, dit qu'il s'est acquis, par des spéculations à la bourse, près de $650,000. C'est M. Jay Gould qui lui a fourni au début les moyens de spéculer.

Il y a 32 ans qu'il est policier et ce n'est que depuis 1892 qu'il a été fait surintendant.

Les scandales mis à jour devant le comité d'enquête l'ont surpris.

C'est au docteur Parkhurst que doit revenir tout l'honneur d'avoir dévoilé cet état de choses.

Les moyens d'empêcher la corruption ne sont pas placés à la disposition du surintendant de police dont les pouvoirs sont trop bornés.

Byrnes ne croit pas que la corruption ne soit étendue dans toutes les branches de l'administration et dit qu'il ne faut pas blâmer la police en bloc pour les fautes de quelques-uns.

En terminant son témoignage, Byrnes a placé entre les mains des membres du comité, la copie d'une lettre écrite depuis quelque temps déjà offrant sa démission au nouvel élu à la mairie de New York, M. Strong.

Aussitôt après, M. Goff a demandé au président du comité, M. Lexow, de clore l'enquête. Les membres du comité se réuniront à Albany où ils présenteront leur rapport à la législature.

Il a fallu 10,000 feuilles de papier pour transcrire les témoignages entendus au cours de cette enquête qui restera célèbre dans les annales judiciaires.

F. X. VOYER,

84 RUE HARBBO,

M. Voyer a aujourd'hui recu son assortiment complet de

Chaussures d'Automne et d'Hiver,

Claques,

Bottes en Caoutchouc, etc.

Chaussures d'hommes qui se vendaient $1 50 et $2.00,

Aujourd'hui $1 et $1.75

et une foule d'autres spécialités aux plus bas prix de la ville.

NAUMKAEG MARKET,

21 a 23 Rue Front.

Lard Frais,	9 cts la livre.
Epaules Fraiches,	8 cts la livre
Jambon,	10 et 12c. la lb.
Epaules Fumées,	8 et 9c. la lb.
Œufs,	25 cts la Doz.
Pas de Butterine.	
Beurre,	20, 23 et 25 cts la livre.
Meilleur Beurre, (Creamery,)	28 et 30c. la livre.
Thé Noir, Japon et Vert,	25c. la lb.
Thé Noir, Meilleure Qualite,	40c. la lb.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL

SA FEMME EST FOLLE

—Samedi, M. Charles Lacroix, officier du coroner, a été averti qu'un enfant nouveau-né était mort au No 34 rue Latour.

M. Lacroix se rendit au logis indiqué et, en y arrivant, il trouva dans une chambre, le petit cadavre de l'enfant, la mère, couchée sur un lit, à moitié morte et, ce qui est non moins triste, entièrement privée de raison.

M. Lacroix avertit le coroner et sur l'ordre de ce dernier, le corps de l'enfant fut transporté à la morgue.

Quant à la malheureuse mère elle a été conduite dans un hôpital privé.

Quand M Lacroix est arrivé sur la rue Latour, le mari de la jeune femme était absent.

Questionnés au sujet de cette affaire, les voisins ont répondu que le logis portant le No 34 était occupé par M. Baur, chef de cuisine à l'hôtel Windsor. M. Baur est un homme très paisible, mais sa femme est sujette à des accès de démence.

On dit qu'elle a déjà séjourné à la Longue-Pointe. Lorsqu'elle est bien, Mde Baur est une jeune femme accomplie, mais quand ses accès la prennent elle est dangereuse au point d'effrayer les locataires voisins. Aussi le propriétaire de l'immeuble a-t-il averti M. Baur qu'il ne voulait plus le garder.

Vendredi soir, après le départ de M. Baur pour le Windsor, sa femme fut prise soudainement d'un de ses accès habituels.

Quand le mari est rentré vers minuit, il se rendit à sa chambre, mais à peine avait-il fait un pas, qu'il rebroussa chemin pour aller chercher du secours.

Mde Baur était couchée sur son lit et à ses côtés était un enfant nouveau-né qui avait vu le jour pendant l'accès de démence de sa mère.

Le propriétaire de la maison, averti par M. Baur, alla chercher le Dr Valois, de la rue St-Antoine, qui donna les premiers soins à la mère et à l'enfant.

Le lendemain matin, le chef de cuisine se rendit à son travail, et quelques minutes plus tard, il apprit que l'enfant était mort.

JUGES DE PAIX.

—Ont été nommés juges de paix pour le district de Montréal: MM. François Armand, fils, Louis Léonard et Ferdinand Fortin, tous trois de la Rivière des Prairies, comté d'Hochelaga; William Kissock, marchand, de Ste Anne du Bout de l'Ile, comté de Jacques-Cartier; George Caverhill et Alcide Chaussé, architecte, de la cité de Montréal.

IL VOLE SA MÈRE.

—Joseph Champagne, 27 ans, ouvrier en cigares, demeurant avenue Duluth, a été arrêté sur une plainte de sa mere qui l'accuse d'avoir volé six pantalons.

La mère de l'accusé est une pauvre veuve qui travaille pour les tailleurs.

Ces jours derniers, le prisonnier a volé les pantalons en question que sa mère venait de terminer et est allé les vendre pour boire.

La mère de l'accusé devra payer les articles disparus.

En cour de police, l'accusé a plaidé coupable devant le juge Desnoyers et a été condamné à trois ans de pénitencier.

QUEBEC

AU PARLEMENT.

—Le comité législatif a adopté samedi le projet de loi présenté par M. Lemieux, pour accorder aux ouvriers employés par les compagnies de chemins de fer certains droits et privilèges pour garantir leurs salaires.

M. Taillon a donné avis qu'il présentera certaines résolutions à la Chambre, mercredi, à propos des subsides accordés aux chemins de fer. Il a aussi présenté les résolutions suivantes pour être discutées cette semaine:

Que le salaire du commis des licences, à Montréal, ne dépasse pas $1000.

Que le prix de la licence des clubs soit le même que celui des restaurants et hôtels.

M. Beaubien demande l'adoption de certaines résolutions ordonnant le paiement de $8.200, sous conditions, à la compagnie d'exposition de Montréal.

Le bill des dentistes est passé en troisième lecture.

Le gouvernement demandera aux députés de ratifier le contrat conclu entre la province et M. Philippe Vallière.

Le conseil législatif a aussi adopté le bill pour amender la charte de la municipalité de la Côte St Antoine.

Dorénavant, la municipalité se nommera West-Mount et aura le droit d'établir des usines à gaz et d'électricité pour les besoins de ses citoyens.

J. E. BENOIT.

206 RUE LOWELL, Lawrence.

Le meilleur endroit de la ville pour acheter du

Bois et du charbon.

Egg Franklin Coal,	$7.75.
Stove Franklin Coal,	$5 00.
Stove Coal,	$6 00.
Nut Coal,	$6 00.
Egg Coal,	$5 75.
Broken Coal,	$5 50.
Cumberland Coal,	$5 75.

☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.

Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

L'endroit par excellence pour acheter toutes sortes de Bois et de Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

N. GUILMET,

351 Re Common.

A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de

Charbon de toutes sortes,

De Bois sec prepare, &c.,

Comme il vend argent comptant, il donnera un

Escompte Liberal

A tout acheteur.

Encouragez cette Entreprenant Compatriote, qui vous servira avec Honnetete.

☞ N'oubliez pas la place.

N. GUILMET,

351 rue Common.

FEUILLETON

28

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

DEUXIEME PARTIE

XVIII

Le président fit alors un résumé clair, rapide et impartiale des débats, puis le jury entra dans la salle des déliberations. Il en sortit au bout d'une heure, son chef déclara le verdict affirmatif sur toutes les questions, il ajouta que des circonstances atténuantes étaient admises en faveur de l'accusé.

A ce mot de circonstances atténuantes, signifiant clairement que la tête de Vaubaron ne tomberait pas, de violents murmures de désappointement et d'indignation se firent entendre dans l'auditoire.

Le président commanda le silence. Les murmures continuèrent avec une telle énergie et une si grande persistance que le président se vit dans la nécessité de faire évacuer la salle. Alors fut rendu le jugement qui condamnait Jean Vaubaron à la peine des travaux forcés à perpétuité et à l'exposition.

En écoutant la lecture de cet arrêt, le mécanicien ne fit pas un mouvement, on eut pu le croire changé en statue de marbre: seulement ses yeux mornes se fixèrent sur l'image du Christ avec une immobilite effrayante.

Mon ami, mon malheureux ami, murmura l'avocat en serrant dans les siennes les deux mains du condamné, Dieu ne nous est point venu en aide jusqu'au bout, mais, du moins, vous avez la vie sauve.

Le bagne au lieu de la mort, répondit Vaubaron d'une voix sourde. Mieux aurait valu la mort!

Non, car on sort du bagne, et la mort ne lâche pas sa proie.

On sort du bagne, c'est vrai! se dit à lui-même le mécanicien, dont une résolution soudaine illumina le regard. On sort du bagne! J'en sortirai! Blanche, mon enfant tu me reverras!

XIX

Le lendemain du jour terrible du jugement, le jeune avocat vint visiter le condamné dans son cachot, et le supplia de former un pourvoi en cassation. Jean Vaubaron secoua la tête.

Cher défenseur, répondit-il avec un calme qui prouvait une résolution inébranlable, je vous ai prévenu d'avance que j'accepterais mon sort quel qu'il fût. Ce que je pensais il y a deux jours, je le pense encore aujourd'hui. Je pourrais même ajouter que je regarderais comme une dangereuse folie d'engager de nouveau la lutte!

Une dangereuse folie? répéta l'avocat avec un accent interrogatif.

J'en ai la conviction formelle. Expliquez-moi votre pensée.

Pendant toute la nuit qui vient de s'écouler, nuit d'insomnie, ai-je besoin de vous dire? J'ai réfléchi profondément. J'ai examiné ma situation sous toutes ses faces, dans le passé, dans le présent et dans l'avenir.

Eh bien?

Eh bien! Je suis convaincu que dans cette journée d'hier où votre modestie vous persuade que vous avez subi une défaite, vous avez remporté, au contraire, la victoire la plus éclatante.

L'avocat regarda le mécanicien d'un air d'étonnement manifeste.

Je ne comprends pas, murmura-t-il. Comment parlez-vous de victoire puisque je n'ai pu vous sauver?

Vous avez sauvé ma tête, que le procureur du roi réclamait pour l'échafaud! répliqua vivement Vaubaron. Ce que vous avez fait, nul autre que vous n'aurait pu le réaliser, les apparences m'accablaient! Aujourd'hui je juge ma propre cause avec un sang-froid plus imperturbable, peut-être, que si j'agissait de la cause d'un autre, et je vous jure que votre succès me paraît imcomprehensible! L'assassin d'une femme et d'un vieillard, le lâche voleur forçant un coffre-fort auprès de deux vieillards, n'avait certes aucun droit aux circonstances atténuantes, obtenues par votre éloquente parole. Il devait être condamné à mort et la mort était pour lui, selon moi, un supplice trop doux! Hier vous avez fait un miracle! Demain, si le jugement qui m'envoie au bagne était cassé, s'il me fallait comparaître devant un autre jury, qui sait si vous recommenceriez ce miracle? Ne tentons point une nouvelle partie dont ma vie est l'enjeu. Nous pourrions perdre, et je veux vivre maintenant, j'en fait serment de vivre!

Le jeune avocat ne pouvait se dissimuler à lui-même que Vaubaron était dans le vrai. C'était uniquement pour obéir à la voix de sa conscience et pour remplir son devoir jusqu'au bout qu'il lui conseillait le pourvoi en cassation, et il n'envisagea point sans terreur la possibilité d'avoir à plaider une seconde fois cette cause insoutenable.

Que votre volonté soit faite, mon ami! répondit-il. Je n'ose combattre une résolution qui me paraît empreinte d'une profonde sagesse. Mais si vous renoncez à attaquer le jugement qui vous trompe, il vous reste une autre ressource.

Laquelle?

Le recours en grâce. Le roi est bon et plein d'équité, il a l'amour de la justice et l'horreur du sang répandu. Pourquoi ne pas vous adresser au roi?

Un indéfinissable sourire vint aux lèvres de Vaubaron.

Cher défenseur, répliqua-il, l'intérêt que je vous inspire est tel, l'attachement voué par vous à un malheureux est si grand, qu'il vous aveugle! Vous ne voyez en moi que la victime d'une erreur judiciaire et non pas l'infâme assassin. Pour vous je suis innocent, mais pour le monde entier je suis un grand coupable. C'est précisément parce que le roi aime la justice et déteste le sang versé, qu'il repousserait ma requête avec horreur si j'avais, ce qu'à Dieu ne plaise! l'étrange audace de m'adresser à lui.

L'avocat baissa la tête sans répondre, le raisonnement du condamné lui semblait inattaquable et l'était en effet. Il reprit, au bout de quelques secondes de silence:

Je vous comprends mon malheureux ami, je vous comprends et je vous admire! Vous n'espérez qu'en Dieu désormais. Vous portez courageusement la palme du martyre et vous attendrez avec une patience héroïque que le jour de la justice et de la réhabilitation luise pour vous. Ce jour viendra, gardez-vous d'en douter! L'avenir rachètera le passé, j'en ai la ferme croyance, j'en ai le pressentiment.

J'en accepte l'augure! murmura Vaubaron avec un triste sourire.

Puis, tout bas, il ajouta:

Mais si le jour de la réhabilitation tarde trop, celui de la liberté sera proche! Cher défenseur, continua-t-il à voix haute, j'ai une question à vous adresser.

Quel que soit cette question, j'y répondrai de mon mieux.

Le terrible arrêt qui me frappe renferme pour moi une obscurité que je vous prie de vouloir bien éclaircir.

Je suis prêt.

On m'a condamné aux travaux forcés à perpétuité, et à l'exposition comme supplément de peine. Or, une fois dans ma vie, j'ai vu, en passant par hasard sur la place du palais de justice, trois ou quatre misérables garottés à ce poteau d'infamie qu'on appelle le carcan, au milieu des injures et des huées de la populace. Ce hideux spectacle a bouleversé mon corps et mon âme. J'ai trouvé que ce supplice était horrible, et, si criminels que fussent peut-être ceux qui le subissaient, je n'ai pu m'empêcher de les plaindre. Ah! Dieu m'en est témoin, je ne prévoyais guère alors qu'un supplice pareil m'était réservé dans l'avenir!

Vaubaron, malgré l'énergie morale dont il faisait preuve depuis le commencement de l'entretien que nous reproduisons, fut pris en ce moment d'une sorte de spasme, au souvenir d'un heureux et paisible passé, et des larmes abondantes vinrent mouiller ses paupières.

Courage! courage! murmura l'avocat, en prenant la main du condamné et en la serrant dans les siennes.

Non, je n'oublierai jamais ce spectacle! Un vertige étrange s'empara de moi, je voulais détourner les yeux et je ne pouvais pas, je voulais m'éloigner, et mon corps, tout entier, semblait frappé d'immobilité.

La voix de Vaubaron tremblait de plus en plus, car sa fermeté l'abandonnait. Il secoua son énergie cependant et reprit:

Je pus voir deux hommes qui montaient sur la plate-forme, l'un tenant un morceau de fer et l'autre un réchaud rempli de charbons ardents. Le morceau de fer plongé dans le brasier, devint rouge, l'un des hommes, alors, déchira les vêtement des condamnés et leur appliqua le fer sur l'épaule. Je vis la fumée s'élever, j'entendis les grésillements de la chair qui brûlait; des plaintes inouïes, des hurlements farouches retentirent, et la foule répondait à ces clameurs désespérées par des vociférations moqueuses! Je cachai ma tête dans mes mains, je fis un appel suprême à mes forces défaillantes, je rompis le charme fatal qui me retenait immobile et je m'enfuis sans tourner la tête. Ce que je venais de voir s'appelait "la marque", n'est ce pas?

Oui, c'était bien la marque, en effet.

Suis-je condamné aussi à cela?

Non, grâce au ciel!

Bien vrai?

Je vous le jure sur l'honneur!

Vaubaron respira comme un homme soulagé d'un poids énorme.

Allons! murmura-t-il, que Dieu soit béni! Je vois qu'il veut que je vive, car certes je serais mort au moment où le fer rouge! C'est une étrange faiblesse, n'est-ce pas? et qui doit vous étonner dans la situation où je me trouve! La marque m'épouvantait plus que tout le reste! Je remercie du fond du cœur ceux qui m'ont épargné cette effroyable honte, cette douleur sans nom! Et maintenant, cher défenseur, que va-t-on faire de moi?

Vous resterez ici jusqu'à la fin des trois jours pendant lesquels vous avez le droit de vous pourvoir en cassation.

Une fois ces trois jours écoulés, qu'arrivera-t-il?

Vous serez sans doute écroué à "la Force", où vous attendrez le moment de subir l'exposition.

Et ensuite?

On vous transférera à Bicêtre.

Pourquoi à Bicêtre?

Parce que c'est de là qu'à de certaines époques les condamnés partent pour les bagues.

"La chaine des galériens", n'est ce pas?

L'avocat fit un signe affirmatif. Vaubaron était très pâle, et de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Il continua cependant d'une voix relativement ferme:

Serai-je dirigé sur le bagne de Brest ou sur celui de Toulon?

Voilà une question à laquelle il m'est impossible de répondre. Cela dépend de l'administration supérieure et vous ne serez instruit de votre destination qu'à l'heure du départ.

Jusqu'à ce départ, vous sera-t-il permis de communiquer avec moi?

J'en ferai la demande à qui de droit, et je ne crois pas que l'autorisation me soit refusée.

Ainsi donc, vous serez bon jusqu'au bout, comme Dieu lui-même! Vous négligerez vos affaires et vos plaisirs pour ne point abandonner un malheureux que votre présence console et fortifie! Ah! monsieur, si l'injustice qui m'accable m'avait inspiré la haine des hommes, un cœur tel que le vôtre me réconcilierait avec eux! Savoir que ma fille deviendra une honnête femme et donner ma vie pour sauver la vôtre, voilà les deux seules grandes joies que je sollicite du ciel à présent!

L'entretien de l'avocat et du condamné continua pendant quelque temps encore. Vaubaron supplia son defenseur de se rendre à la préfecture de police et d'obtenir que l'on fit les démarches nécessaires pour retrouver la trace de l'enfant disparue.

La fille d'un forçat, c'est bien peu de choses, je le sais, ajouta-t-il avec amertume. Si ma voix s'élevait, on ne l'entendrait pas, mais à vous, monsieur, à vous, on n'osera pas refuser une enquête!

L'avocat promit de commencer dès le lendemain les démarches qui pouvaient amener le résultat si ardemment convoité, et il se retira Vaubaron calmé et ranimé par sa promesse.

XX

L'avocat tint religieusement la parole donnée par lui au malheureux père. Il se rendit, dès le jour suivant à la préfecture de police, et il obtint sans peine l'ordre de commeneer une enquête. Les agents de la brigade de sûreté se mirent en campagne sur-le-champ et fouillèrent la grande ville jusque dans ses fonds les plus ténébreux, pour retrouver les traces de l'enfant disparue. Nous connaissons déjà les précautions prises par Rodille à l'heure nocturne de l'enlèvement de la petite fille, et nous savons que ces précautions étaient assez habilement combinées pour rendre infructueuses toutes les recherches. Au bout de près d'une semaine d'inutiles démarches, les agents déposèrent leurs rapports, arrivant tout à cette conclusion que, puisque aucun indice ne décelait en quelque lieu de Paris la présence d'une petite fille égarée, il fallait que cette enfant eût accidentellement péri et que, sans aucun doute, on retrouverait un jour ou l'autre son corps, entraîné dans le remous de la Seine ou flottant sur les eaux noires du canal Saint-Martin.

L'avocat reçut communication immédiate du résultat négatif de la mission, sur sa demande, aux argus de la rue de Jerusalem, et il apprit en même temps les suppositions sinistres, mais parfaitement vraisemblables, formulées par ces agents. Il lui fallut bien rendre compte à Jean Vaubaron de l'insuccès complet des recherches, mais il se contenta de lui dire: "On ne trouve pas votre fille," il ne se sentit point le courage d'ajouter:

Elle est morte, à coup sûr. Pleurez-la donc et n'espérez plus.

Le condamné baissa la tête et murmura tout bas:

Ces hommes cherchent mal! Quand je pourrai chercher Blanche à mon tour, je sens que je la trouverai, moi.

Laissons s'écouler plusieurs semaines et rejoignons notre héros à Bicêtre, le jour même du départ des forçats pour leur terrible destination.

Bicêtre, à l'époque où se passaient les faits que nous racontons était encore tout à la fois une maison de force et un hospice, et l'immense cour du vieille édifice servait de théâtre à la première scène de ce drame hideux qui se déroulait sur la route de Paris à Toulon et de Paris à Brest.

Sept heures du matin venaient de sonner à l'horloge du principal corps de bâtiment. Il avait plu pendant toute la nuit. De grands nuages couvraient le ciel, et semblaient par moments s'abaisser au niveau du sol. La matinée était froide et sombre comme une matinée anglaise, alors que le brouillard humide enveloppait Albion d'un manteau de lourdes vapeurs, et que les spleeniques compatriotes de John Bull se coupent si volontiers la gorge avec un rasoir bien affilé de Manchester ou de Birmingham.

Une douzaine d'hommes à figures rébarbatives, portant des favoris épais, des chapaux bossés, de longues redingotes descendant jusqu'à la cheville et boutonnant jusqu'au cou, se promenaient à pas lents dans la cour, en fumant de courtes pipes, bourrées de mauvais tabac. Tous étaient armés de grosses cannes, ou plutôt de gourdins, dont un seul coup devait tuer un homme ou assommer un bœuf.

Une enclume de dimension peu ordinaire occupait le milieu de la cour. Dans l'un des angles se voyait une douzaine de grands baquets remplis d'eau froide. Toutes les grilles étaient fermées et gardées par des sentinelles l'arme au bras. Derrière ces grilles, derrière celles du moins qui prenaient jour sur la voi publique, on voyait s'agiter une de ces foules ignobles et malfaisantes que tous les hideux spectacles semblent attirer. C'était un flot de populace, accouru des faubourgs de Paris, malgré l'heure matinale, pour assister au ferrage des galériens et au départ de la chaîne.

Un très petit nombre d'habitants des campagnes voisines se joignaient à cette tourbe grouillante et tapageuse, composée en grande partie de gredins émérites et de jeunes vauriens que les prisons centrales et le bagne devaient réclamer un peu plus tôt ou un peu plus tard.

On aurait retrouvé là ce public assidu aux sanglantes représentations de la barrière Saint Jacques, et qui passe la nuit debout, sous une pluie glaciale, pour être sûr d'avoir une place au premier rang lorsque l'échafaud se dresse et lorsqu'une tête va tomber.

Les voici! les voici! cria derrière les grilles la foule transportée d'allégresse.

Ce n'était qu'une fausse joie. Une demi-douzaine de condamnés à la détention, remplissant à Bicêtre l'office de valets, firent leur entrée, portant chacun sur leurs épaules une charge de ferrements, de lourdes chaînes, de pesants colliers. Ils se débarrassèrent de ces fardeaux, sous lesquels ils les placèrent en bon ordre au milieu de la cour, de manière à leur faire décrire un cercle parfait autour de l'enclume gigantesque.

Ce travail préparatoire terminé, une compagnie de soldats de la ligne arriva, tambour en tête. L'officier commandant cette compagnie fit prendre position à ces hommes et donna l'ordre de charger les armes. Evidemment ils allaient se trouver en présence d'un troupeau de bêtes fauves et farouches, qui, de l'espèce humaine, n'avaient conservé que le visage.

Un forgeron athlétique, vêtu de cuir fauve et portant un lourd marteau de forme particulière, entra derrière les soldats et se tint debout à côté de l'enclume.

Les hommes aux longues redingotes se formèrent en petit peloton et s'appuyèrent sur leurs gourdins.

Tous les préparatifs étaient achevés. L'horloge sonna le quart après sept heures. Avant que les dernières vibrations du timbre se fussent envolées dans l'espace, un violent coup de siflet retentit à l'intérieur des bâtiments.

Une seconde porte, haute et large, voisine de celle par où étaient entrés les valets de Bicêtre apportant les carcans et les chaînes, tourna sur ses gonds et laissa sortir ou plutôt vomit une bande de vingt-six condamnés aux travaux forcés, tous revêtus du costume uniforme endossé par eux au moment de leur arrivée à Bicêtre.

Rien de plus effrayant, rien de plus terrible que l'aspect de ces hommes que la société venait de rejeter de son sein. Les visages de presque tous offraient les stigmates ineffaçables du vice et du crime. Les fatigues d'une vie de lutte continuelle contre la loi et contre la justice, les misères et les souffrances d'une existence effroyable, se lisaient sur les traits flétris de ces éprouvés. Ils gardaient le silence et baissaient les yeux, mais la haine crispait leurs lèvres pâlies et leurs regards, lorsqu'ils se glissaient sournoisement vers quelqu'un de ceux qui les entouraient, étaient remplis de flammes menaçantes.

Il y avait, dans cette bande abjecte, des vieillards blanchis et courbés sous le harnais du crime, des hôtes assidus de Toulon et de Brest, enfin ce que, dans le langage des prisons et des bagnes, on nomme des "chevaux de retour". Il y avait des hommes dans toute la maturité de l'âge, qui, après de longues années d'une vie honnête, entraînés tout à coup par des passions mauvaises soudainement déchaînées, s'étaient jetés du premier coup en plein crime, à corps perdu. Il y avait, enfin, des jeunes gens aux membres grêles, aux figures imberbes, et ceux-là, nous prenons sur nous de l'affirmer, n'étaient ni les moins compromis, ni les moins dangereux.

Jean Vaubaron se trouvait au milieu de ces bandits, dont les moins coupables étaient encore à coup sûr, un abominable scélerat. Il regardait avec une épouvante inouïe ces compagnons infâmes parmi lesquels il se trouvait jeté pour la première fois et dont la destinée allait devenir la sienne. Il avait cru fermement qu'aucune douleur nouvelle ne pouvait l'atteindre et raviver les blessures saignantes de son cœur, mais à ce moment, où, mêlé à l'écume des prisons, à la lie des maisons centrales, il pénétrait dans la grande cour de Bicêtre, il commençait à comprendre combien son erreur était profonde, et combien son âme était encore vulnérable.

Une tempête de cris et de huées s'éleva du sein de la foule qui s'entassait derrière les grilles Les quelques soldats placés au dehors, obéissant à la consigne qui d'avance leur avait été donnee, s'efforcèrent d'imposer silence à cette tourbe hurlante et de la faire reculer à coups de crosse de fusil. Ils y réussirent tout d'abord, mais au bout de quelques secondes, les vociférations recommencèrent, et la foule regagna le terrain qu'elle avait perdu. Les soldats croisèrent les baïonnettes. La foule recula de nouveau, mais ses clameurs redoublèrent au lieu de s'éteindre.

XXI

Tandis que ceci se passait à l'extérieur, une escouade de gôliers et de bas employés de la maison s'approchait des condamnés et leur faisait décrire un grand cercle autour de l'enclume, où se trouvait un nombre de colliers de fer égal au nombre des condamnés. Ces colliers ou "carcans" au lieu d'être arrondis, ainsi qu'on pourrait le supposer, offraient la forme de triangles.

En ce moment le directeur de Bicêtre promena autour de lui son regard, semblable au coup d'œil d'aigle d'un général d'armée prêt à commander une manœuvre décisive. Ce regard renfermait une question à laquelle le geôlier principal répondit par un signe de tête affirmatif.

Le directeur fit un signe. Aussitôt retentit un coup de sifflet, aigu, perçant et modulé comme celui qui s'échappe avec un jet de vapeur des entrailles d'une locomotive. Alors chacun des employés de Bicêtre éleva un de ces colliers à la hauteur de la tête d'un condamné, dont il emboîta le cou, puis il referma le triangle et fit glisser dans une double charnière un solide boulon qu'il ne restait plus qu'à river.

Le moment terrible était venu. Le gigantesque maître forgeron, vêtu de cuir fauve, allait entrer en scène et commencer son œuvre. Les condamnés furent de nouveau rangés en ligne. Deux hommes vigoureux saisirent, chacun par un bras, le premier d'entre eux et le contraignirent à venir s'agenouiller à côté de l'enclume, sur laquelle il appuya sa tête et le collier. Le forgeron leva son lourd marteau. Un frémissement de terreur agita les galériens. La foule elle-même, domptée par une toute puissante émotion, se tut et attendit, haletante. Le marteau retomba, et d'un seul coup riva le boulon.

Les deux hommes reprirent les bras du condamné, qui, pâle et chancelant, n'aurait pu se relever sans leur aide, ébranlé qu'il était, dans toutes les parties de son être, par le contre-coup physique et moral du choc de ce marteau, qui, s'il eût dévié d'une seule ligne dans sa chute foudroyante, eût broyé le crâne et fait jaillir le cerveau sanglant. Tous les autres vinrent, successivement, ployer les genoux et incliner le front devant l'enclume.

Quand ce fut le tour de Vaubaron de subir le dangereux ferrage, il murmura d'une voix sourde:

O mon Dieu, Seigneur, mon Dieu, si je n'avais à chercher et à retrouver mon enfant, vous me pardonneriez, n'est-ce pas, de jeter ma tête sous le marteau de cette homme? Vous seriez indulgent, Dieu de miséricorde, pour la seule faute de ma vie... ma mort!

Au bout d'une heure, toutes les têtes avaient reçu le collier. Tout n'était pas fin, cependant. Il restait à compléter le ferrage et à relier les forçats par une chaîne passant du collier à la ceinture du premier d'entre eux, de la ceinture au collier de celui qui suivait, et toujours de même, jusqu'à la fin du peloton des condamnes. Une seconde chaîne, longititudinale, passant de ceinture en ceinture, reliait toute la colonne, quelque fut le nombre d'hommes qui la composât.

Une heure encore s'écoula, et le forgeron, déposant son marteau sur l'enclume, essuya son front baigné de sueur et fit signe au directeur de Bicêtre que la besogne de ce jour-là était terminée.

Doublement enchaînés, doublement captifs, puisque désormais ils dépendaient non seulement des gôliers et des gardiens, mais encore les uns des autres, et qu'étroitement accouplés, comme ils l'étaient, ils perdaient jusqu'à la liberté de faire un pas, un mouvement, de se tenir, par exemple, assis ou debout selon leur bon plaisir, les forçats restaient mornes, silencieux, écrasés, pour ainsi dire, sous le poids de leur immense infortune.

Quelques-uns pleuraient à chaudes larmes. D'autres se tordaient les mains. D'autres, enfin, promenaient autour d'eux des regards effarés et stupides, et l'on aurait pu croire qu'ils venaient d'être saisis par un acces d'idiotisme subit.

Le plus calme de tous était Jean Vaubaron. Sa figure pâle, aux traits amaigris, restait belle et noble, malgré les angoisses intérieures qui le dévoraient. Ce juste, ce martyr, rivé à la chaîne d'infamie entre deux forçats, demandait force et courage au Dieu mis en croix entre deux larons.

Sur un commandement de l'officier d'infanterie, le tambour fit entendre un roulement, les soldats, l'arme au bras, se formèrent en deux lignes de chaque côté du cordon des galériens, la grande porte inférieure fut ouverte, et le directeur de Bicêtre remit le bataillon des forçats aux mains du représentant de l'entrepreneur des transports, qui prenait le titre de "capitaine de la chaîne".

Ce capitaine avait sous ses ordres, en qualité d'auxiliaires, non point un détachement de soldats (l'uniforme de notre armée ne pouvait se commettre dans une telle escorte), mais une compagnie d'avanturiers, gens sans aveu pour la plupart, recrutés sur les places publiques et dans les cabarets, et qui, séduits par l'appât irrésistible d'une grosse paye, s'enrôlaient pour une campagne.

Est-il besoin d'ajouter qu'une forte escouade de gendarmerie, détachée des brigades qui s'échelonnaient le long de la route, avait mission de se placer, le mousqueton au poing, sur les flancs du convoi, et de surveiller non seulement les galériens enchaînés, mais encore les coquins parfaitement libres qui leur servaient de gardes de corps?

En règle générale, voici comment les choses se passaient et de quelle façon s'effectuait le départ. Les forcats entassés sur des charrettes longues, garnies de quelques bottes de paille, sortaient les premiers de l'immense cour de Bicêtre.

Derrière ces charrettes venaient les fourgons de cuisines et d'approvisionnements, précaution indispensable dans un voyage de longue durée, où parfois, au lieu choisi pour le repos ou pour le coucher, on ne devait trouver qu'une masure ou qu'une grange.

Une sorte de cabriolet-patache suivait les fourgons. Dans ce cabriolet prenaient place, tant bien que mal, et plutôt mal que bien, le capitaine de la chaîne, le médecin chargé d'administrer des secours aux forçats qui tombaient malades en route, et un employé du ministère de l'intérieur, revêtu du nom de "commissaire.

XXII

Ce fut un moment terrible que celui où les grilles massives tournèrent sur leurs gonds, et où les premières voitures du convoi, sortant de la cour, affrontèrent les flots tumultueux de cette multitude surexcitée et frémissante, qui depuis si longtemps attendait la dernière scène du drame de Bicêtre.

Cette muraille humaine ne semblait point disposée à se laisser battre en brèche, et les groupes, à chaque instant plus nombreux, qui la composaient, s'obstinait dans leur immobilité, au risque de se faire écraser sous les pieds des chevaux et sous les roues des voitures. En même temps s'élevait du sein de cette cohue une tempête indicible de hués vibrantes, de cris farouches, de voix glapissantes et de sifflets aigues à briser le tympan. Chaque bouche vomissait les ricannements, le blasphème et l'insulte, et, de minute en minute, de seconde en seconde, quelque voix plus stridente, quelque clameur nouvelle et plus âcre, venait ajouter sa note au "crescendo" de l'orchestre infernal.

Jusqu'à cet instant, nous l'avons dit, les galériens, frappés d'une sorte de torpeur, etaient restés muets et engourdis, semblables à des hommes dont une boisson stupéfiante a paralysé l'intelligence et les sens. L'etincelle qui met le feu aux poudres d'une mine ne produit pas une explosion plus rapide et plus formidable Au contact de la multitude, ils redevinrent tous soudainement ce qu'ils étaient en réalité, c'est-à-dire des exceptions monstrueuses dans l'ordre social, des géants de scélératesse et de corruption.

Les fronts penchés se redressèrent, les yeux éteints lancèrent des flammes, les lèvres mornes s'entrouvrirent pour répondre aux imprécations de la foule par des imprécautions plus infâmes, et l'on entendit rebondir et s'entrecroiser les blasphèmes inouïs, les chants obsènes et les vociférations monstrueuses. On vit alors les héros du bagne secouer leurs chaînes avec orgueil, et se vanter tout haut des crimes inconnus, que, peut-être, ils n'avaient pas commis!

[ACONTINUER.]

Les Femmes Journalistes.

Les bureaux de la rédaction de l'*Examiner* de San Francisco, Cal., présentaient lundi dernier un aspect aussi gracieux qu'invraisemblable.

Propriétaires, rédacteurs, administrateurs, préposés aux annonces et eu un mot tous les employés réguliers avaient disparu, et étaient remplacés, fort avantageusement, prétend-on, par les dames de la meilleure société de la ville.

Le numéro de Noël, qui a quarante pages et de nombreuses illustrations, était publié exclusivement par ces dames au profit d'un hôpital d'enfants, et ne contenait pas un seul mot ni un seul dessin émanant d'une plume masculine! Ce numéro unique, croit-on, dans les annales du journalisme quotidien aux Etats Unis, affirme-t-on, est un veritable chef d'œuvre de goût, de variété, de bon sens et d'esprit.

Les articles de fond sont des plus entendus, une femme y combat franchement et sans ostentation la théorie des droits égaux en politique de la femme et des hommes. Une autre soutient que l'égalité des droits politiques entre les hommes est une inégalite, attendu qu'il n'y a pas d'êtres plus dissemblables entre eux que les hommes. Les comptes rendus des tribunaux de police, les crimes à sensation et la chronique scandaleuse ont été littéralement "sabrés" par ses dames. En revanche elles consacrent des colonnes à des entrevues avec des millionnaires, des philanthropes, des joueurs de ballon, etc. Il y a même une entrevue avec M. James Clarkson, l'ancien directeur général des postes au sujet de l'élection présidentielle de 1896.

Les questions de modes, est-il besoin de le dire, y sont traitées de mains de maître. Mais le plus joli peut-être, c'est une page tout consacrée aux hommes. Elle contient, outre une foule d'anecdotes et d'observations piquantes, une liste des célibataires de San Francisco, formant de bons partis, avec le montant exact de leur revenu, leur genre et leur manière de s'habiller.

Le succès de cette entreprise de charité a été tout simplement merveilleux. Avant huit heures du soir, ces dames avaient déjà reçu pour $12 000 d'annonces.

On avait d'abord décidé de ne tirer que 120,000 exemplaires; mais les commandes avaient dépassé de beaucoup ce chiffre. Il a fallu tirer 300.000 exemplaires, et il n'est pas certain que cela eut été suffisant. Grâce à ces dames, les enfants de San Francisco auront leur hôpital beaucoup plus tôt que l'on ne pensait.

Chez nos Amis de Biddeford.

—M. J. B. D. Jacques, étudiant en droit de Lowell, publie des *Pensées* dans l'*Observateur* de Biddeford.

—M. Edouard Marchand, rédacteur de l'*Observateur*, annonce qu'il cesse ses relations avec ce journal. Nous ignorons le nom de son successeur.

—L'homme le plus mesquin de l'Etat vient d'être découvert à Portland; il a loué un banc dans une église et, à la fin de l'année, il est allé trouver l'employé de la fabrique afin d'obtenir une réduction en raison de maladie dans la famille et, par conséquent,—location inutile du banc.

—Une des pensées de notre ami Jacques publiée par notre confrère du Biddeford:

"Pourquoi la femme aime-t-elle la fleur avec tant d'enthousiasme? C'est parce qu'elle est fleur elle-même."

—M. George Lesage, de Ste Ursule, comté de Maskinongé, demande à toute personne qui pourrait lui donner des nouvelles de deux de ses frères, Narcisse et Antoine Lesage, ou de l'un d'eux, de bien vouloir l'en informer et cette obligeance sera récompensée. Les deux frères sont nés dans la paroisse de St Antoine de la Rivière-du-Loup (en haut) et sont partis pour les Etats-Unis depuis au delà de trente ans.

—M A Bourbonnière, de Lowell, publie ce qui suit dans l'*Observateur*:

M. J S BOURDON,

de l'OBSERVATEUR, Biddeford, Me.

Vos amis de l'*Etoile* viennent de me passer votre journal du 20 courant.

J'y lis avec satisfaction votre article "*Les Canadiens aux Etats Unis*" et je vous remercie de votre délicate attention en reproduisant une bonne partie de ma correspondance au directeur de l'*Etoile* comme aussi des remarques que vous faites à mon sujet. Cette question de notre nombre aux Etats Unis est trop importante pour que ceux qui le peuvent et le connaissent ne s'en occupent point, c'est pourquoi j'ai tenu à relever les chiffres erronés du Bulletin Officiel du Recensement.

Maintenant, pour prouver davantage combien j'ai raison de me plaindre, c'est qu'en *fouillant* mes notes à ce sujet, je trouve que le 19 août 1892, l'*Electeur* de Québec publiait ce qui suit:

"Un relevé officiel demandé au département du recensement à Washington par M. Erastus Wiman fixa à 285,241 le nombre de Canadiens Français habitant les Etats Unis en 1890 et à 37 p. c. l'augmentation de cette population de 1880 à 1890.

C'est à-dire que la population Canadienne a beaucoup plus augmenté aux Etats-Unis qu'au Canada."

Puisque en août 1892 on avait trouvé ce chiffre qui approcherait quelque peu de ce que j'ai trouvé moi-même, comment donc aujourd'hui ce nombre serait-il réduit à 537,298?

Il y a erreur ou mauvaise foi quelque part à notre détriment. Alors donc, à nous d'y voir, d'élever la voix et de faire connaître de plus en plus et notre nombre et nos forces politiques et nos moyens.

Merci et bien à vous,

A. BOURBONNIÈRE,

Lowell, 22 décembre 1894.

FARCE BETE

DES EMPLOYES DE FABRIQUE PENDENT UN COMPAGNON

Parce qu'il Refusait de leur Obeir.

Fall River, Mass., 28 déc. — Des jeunes garçons employés comme "doffers" dans une des manufactures de cette ville, se sont rendus coupables de brutalité envers un de leurs compagnons, un nouvel arrivé fort timide qui était depuis quelque temps leur souffre-douleur.

Dans les manufactures, comme dans maintes universités, la force prime le droit. Les plus robustes sont toujours prêts à maltraiter les plus faibles, sans le moindre ménagement.

C'est le jeune Alphonse Ferland, dont la famille est arrivée récemment du Canada, qui fut victime du tour *pendable* que ses compagnons lui ont joué avant-hier dans la fabrique Osborn, où il était employé.

Depuis son entrée dans cette manufacture, le jeune Ferland se fit jouer tous les tours imaginables, et comme c'est un enfant timide, il souffrait tout sans rendre coups pour coups. La loi du talion "œil pour œil, dent pour dent" n'était pas son fait, et ses confrères profitaient de sa douceur de caractère pour le martyriser à leur aise. Ils avaient l'habitude de l'obliger à chanter quand bon leur semblait, et le jeune Ferland s'exécutait sans regimber, par crainte.

Mercredi avant-midi, il paraît que Zenon Paradis et quelques autres ont rencontré le jeune Ferland dans le compartiment de l'ascenseur. Ils ont voulu le faire chanter et il a refusé net.

Les jeunes gens, peu accoutumés à le voir résister, lui firent un procès en règle et l'ont jugé et condamné à être pendu par le cou.

On l'attacha à l'une des cordes de l'ascenseur et on fit partir le mécanisme. Il fut enlevé à une certaine hauteur, soutenu un peu par un de ses juges si peu cléments.

Les jeunes farceurs comprirent leur imprudence déraisonnable lorsqu'ils virent le pauvre garçon suspendu entre le parquet et le plafond.

Ils arrêtèrent le mécanisme et le dépendirent en coupant la corde.

Si, par malheur, le mécanisme n'avait pas bien fonctionné, ce qui n'était pas impossible, le jeune Ferland aurait été assommé au plafond et ces jeunes fous en auraient été quittes pour un bon terme d'emprisonnement sous accusation d'homicide.

Lorsque le père du jeune Ferland apprit cette affaire, il menaça de poursuivre les persécuteurs de son fils et fit signer un mandat d'arrestation.

On essaya de régler l'affaire à l'amiable, mais en vain.

A neuf heures, ce matin, Zénon Paradis est venu, sur le conseil de quelques amis, se livrer à la police. Il y a aussi un mandat contre un de ses compagnons qui a pris la fuite, paraît-il. Inutile de dire qu'ils regrettent une farce un peu trop dangereuse.

Les directeurs des fabriques devraient voir à ce que des scènes aussi brutales ne se passent pas dans leurs établissements.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Pinitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P P P purifie le sang, rétablit le faible et le débile, do ne de la force aux nerfs faibles chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassit de domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érsipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P P est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanente dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Springfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'ai jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnees —MRS M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés: Je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les impuretés de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur ma figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P P. et maintenant, je

City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES.
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 10 JANVIER 1895. Soyons Distingues. No. 69

BOSTON & MAINE R R.

ARRANGEMENT D'HIVER.

DIVISION OUEST.

Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 1: 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15 7, 9 30, p m ; — Dimanches 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 15, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m ; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *9 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, ¶7 01, ¶7 18, ¶7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m ; 12 00, m, ¶1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; ¶4 25, 6 00, p m.

Pour Woburn — ¶7 01, 7 45, 11, a m ; 1 40, 4 30, *8 46, p m ; Dimanches, 8 45, a m; ¶4 25, 6 03, p m.

Express, ¶ seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—¶7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m, 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 8 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 8 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, ¶3 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D J FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

la Cote du Pacifique,

Details plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bur-aux de billets.

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

CLIFFORD'S DYE HOUSE

No. 2 et 4 Rue Andover.

Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chaussures teints et nettoyés. Rubans, Dentelles, etc., teints à la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.

Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 o. m. excepté les mercredis.

Francis W. Qua,

AVOCAT

No. 3 Barristrs' Hall. Lowell. Mass.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!

Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO.

Bureau, 38 rue Middle,

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone 114-2.

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensiles de Cuisine

en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

DESINFECTANTS

PURETE,
CHAUX SUPER CARBECH ORURE de CHAUX
ACIDE CARBO](l].

(Crystal et Liquide,)

Guérison pour Piqures de Moustiques.

C. B. Coburn & Co

39 41, RUE MARKET

Durant & Rogers,

HORLOGERS et BIJOUTIERS.

Noel et le Jour de l'An.

Ne manquez pas les meilleures occasions pour les jours des grandes fêtes de Noël et du Jour de l'An. Les Marchandises les plus nouvelles vous sont offertes aux prix les plus modérés.

Magnifiques Montres en or 14 K. pour Dames,

$22.50.

Même qualité, pour Hommes,

$35 et $45.

Jones de Mariage en or solide 14 K. depuis

$5 en montant

Chaînes, Charmes, Horloges et Lunettes vendues à sacrifice.

Notre assortiment d'argenterie est complet et très varié.

Venez acheter de M. J. A. Legault, notre commis canadien. Soyez assurés que vous aurez pour plus que votre argent.

DURANT & ROGERS.

Au coin des Rues

Central & Middle,

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement fait sur commande Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND,

Marchand - Tailleur

24 RUE MIDDLE.

Son assortiment de Draps, Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du dernier goût et de patrons les plus nouveaux.

L'Italia Reale et le *Corriere Nazionale* donnent des details sur un vol sacrilège qui vient de s'accomplir dans une église du Piémont à Saluzzo.

Des voleurs ont emporté l'ostensoir avec l'hostie et la pixide remplie des espèces sacrées.

Averti du vol sacrilège, le curé, saisi d'indignation, s'est évanoui et il est mort subitement.

Quelques savants prétendent que la tête d'un homme grossit, quand il atteint un certain âge. On cite le cas d'un grand orateur Daniel Webster, qui, passé quarante ans, était obligé de changer tous les ans la pointure de ses chapeaux. Il ne manque pas d'individus qui, le matin, en s'éveillant, se sentent la tête plus grosse que la veille, bien qu'ils ne soient pas arrivés encore à la quarantaine.

Les cultivateurs du Rhode Island s'étant aperçus que la race de leurs dindons degénérait, ont eu l'idée d'introduire dans leurs basses-cours des dindons sauvages de l'Ouest. Ce croisement a eu le plus heureux résultat. Un de ces eleveurs a envoyé dernièrement un de ces dindons demi-sang au président Cleveland, la veille du Jour de Grâces, l'informant, en même temps, qu'il avait voté pour les républicains aux dernières élections. Après avoir mangé sa part du volatile, le président est arrivé à la conclusion que si cet électeur était un dindon, son dindon était du moins des plus éligibles.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 20 Déc. 1894.

M. l'Administrateur,

Il est désormais reconnu que sur toute l'échelle sociale, l'Italie est un pays de voleurs.

Le roi sans avoir déposé un *rouge liard* a tiré deux ou trois milles de la *Banca Romana* pour entretenir princièrement *El vire*, la charcutière, à qui la chanson (il y en a qui disent l'hymne) a été dediée, chantée, sifflée, hurlée, mugie, rugie et bien d'autres choses encore: pauvre charcutière, va! pourquoi avoir frappé dans l'œil d'un roi imbécile, lorsqu'elle pouvait honnêtement vendre ses saucisses à la boutique de Corso!...

Le prince royal a, lui aussi, soutiré quelques milles et cent mille francs pour acheter des corsets et..... autre chose aux actrices et filles libres dont l'Italie pullule.

Crispi s'est fait administrer un million et trois quarts pour s'acheter une villa à Naples, sur le golfe, près de celle du prince de Galles. O Crispi! ô démocrate! ô intègre! ô franc-maçon! ô renard!... Maintenant le vieux ministre a dissout le parlement pour imposer silence à Imbriani, Barzilai, Cavalotti, tous ces porte-voix trop brutaux de la vérité et de l'opinion publique; il a dissout les chambres et pense avoir sauvé son honneur enterré et celui de sa *Vieille* Lina. C'est un spectacle burlesque de voir comment ce monde-là s'est emparé de sa situation ministérielle pour voler le denier public, si clair semé. Et c'est un spectacle humiliant de voir comme les subalternes de ces vautours, leur ont jeté les morceaux de tripes réclamés, exigés au nom de l'autorité. "L'obéissance d'eunuque ou la destitution!" tel était le dilemme; et tous ces piémontais, escaladeurs de la brèche faite à Porta Pia, ont préferé l'obéissance applatie à la faim dont ils avaient souffert si longtemps. Et ils ont ouvert avec soumission les trésors remplis par la sueur du peuple, l'économie des négociants, les taxes prélevées sur tout le monde; et la sale comédie jouée, personne n'était coupable; il a fallu que deux ou trois détraqués, hauts-en-blague, sentinelles perdues dans un parlement où tous sont dignes d'être cireurs de bottes, ou marmitons, il a fallu que ces *odd fellows* d'un genre nouveau poussent des cris d'oie, et dénoncent avec rage les voleurs, les exacteurs, les rançonneurs de la *haute vie* (high life), pour que le peuple ouvre les yeux, pour que le ministère prenne un remords de conscience, pour que le roi pense et son fils avec lui, que le peuple a raison de les maudire.

Le Rév. Père Denza, Carnobite, et directeur de l'Observatoire du Vatican, est mort subitement après avoir été reçu en audience par Léon XIII. Le Père Denza était Napolitain, âgé de 60 ans, et le plus fameux astronome du siècle. Il appartenait à toutes les académies d'Europe, et portait (au pied de son crucifix) toutes les décorations que les souverains d'Europe ont coutume de décerner aux savants étrangers

L'affaire du capitaine Juif Dreyfus devient un événement international. L'Italie, l'Autriche, l'Allemagne et la Belgique y sont enveloppées. Cette pauvre France est assez jalousée, pour que tous les Etats voisins tentent subreptiement de la sufloquer. Mais la chose est difficile pour deux raisons: D'abord, la France est fortement appuyée par Léon XIII, et le Vatican, la France est encore, malgré tout, fort riche. Au moral, comme au physique, elle a donc encore du sang dans les veines. Ni l'Autriche, ni l'Allemagne, ni l'Italie, surtout, n'en peuvent dire autant.

La Serbie, un petit peuple demi-sauvage de balkans, autrefois tributaire de la Turquie, aujourd'hui émancipée avec ses 2,800,000 âmes, est entrée dans la triple alliance, pour en faire une quadriple alliance. L'Europe rit tout bas de ces colosses de la triplice qui ramassent les pigeons tombés du nid pour en faire leurs égaux.

Hier matin, je me trouve dans le train de Rome à Naples. Un vieillard possédant une longue barbe, et une jambe... de moins, lit un journal. Son voisin l'examine longuement et minutieusement durant une demi-heure. A la fin l'*examinateur* se courbe vers moi et me dit: "Pourquoi cet homme, au lieu de se laisser pousser la barbe, ne se laisse-t il pas pousser la jambe?..." Je ne réponds que par un demi sourire de pitié à cette fade boutade. A la fin du voyage, le bel esprit me passe sa carte.

"Thomas, duc des Abruzzes, vice-amiral dans la marine italienne." J'ai lu la carte et mon mépris s'est accru pour cette race royale des Carrignan-Savoie, voleurs, viveurs, oppresseurs et railleurs d'un malheureux qui a perdu un membre, peut-être sur le champ de bataille.

Crispi, avec son impôt sur les allumettes, est parvenu à jeter 16,000 ouvriers sur le pavé. Les allumettes, mais c'était, avec le maccaroni, l'unique industrie qui marchait encore en Italie. Un décret royal l'a tuée.

Les Italiens émigrent par légions; ce mois-ci 270,000!...

Bien à vous,

WM. BREEN.

Funérailles de Sir John.

Jeudi ont eu lieu à Halifax les funérailles de Sir John Thompson. Une dépêche de la capitale de la Nouvelle-Ecosse datée de ce même jour mande ce qui suit:

De bonne heure ce matin, la population de cette ville était en mouvement; plusieurs signes de deuil étaient portés par le peuple et sur toutes les maisons, ainsi que sur tous les vaisseaux. Dans le havre le drapeau flottait à mi-mât. Il se fait peu d'affaires en cette ville depuis quelques jours, et sur tout le parcours de la procession les magasins et les banques ont été fermés. Tous les trains du matin ainsi que les bateaux-passeurs ont amené une foule considérable d'étrangers qui sont déjà arrivés. On estime à dix mille personnes le nombre d'étrangers dans la ville d'Halifax.

Parmi ceux-ci, on remarque les lieutenants-gouverneurs de toutes les provinces, les chefs de tous les gouvernements, les députés, les principaux fonctionnaires civiques, les chefs de tous les départements, les ministres de la Couronne, les juges des cours du comté, des représentants des journaux, artistes et autres. Le représentant direct de la reine, le comte d'Aberdeen, gouverneur-général du Canada, lady Aberdeen et leurs aides-de-camp complètent la liste des personnages étrangers en cette ville. A neuf heures et demie ce matin, les rues fourmillaient de voitures et de piétons La temperature était très belle.

C'est à Halifax que sir John Sparrow Thompson est né et c'est à Halifax qu'il a été enterré. Il n'y a pas une rue, pas un édifice, pas un arbre à travers lesquels le défilé funèbre a passé aujourd'hui qui n'étaient familiers au defunt.

Jusqu'à la dernière minute, le public a cherché à être admis dans la chambre du conseil où les restes mortels de sir John étaient exposés. Vingt mille personnes ont défilé devant le catafalque hier, et plusieurs ont été empêchées d'y aller à cause de la grande foule. Le corps a été transporté à la cathédrale Ste-Marie un peu après 8 heures, ce matin, en présence de plusieurs ministres et autres. Dans cette superbe cathédrale, la scène qui s'est passée depuis 9.30 heures jusqu'à midi surpasse toute description. L'évêque Cameron d'Autigonish était le célébrant et l'archevêque O'Brien a fait le sermon de circonstance. A 10 heures, l'archevêque O'Brien est entré accompagné de son clergé et a pris place sur son trône. Puis la messe a commencé A l'épître le chœur a chanté le "Dies I æ", lequel a été traduit par Mgr O'Brien d'une manière inimitable. Après la messe, le célébrant accompagné du clergé s'est rendu près du catafalque pour réciter les dernières prières. Le sermon de Mgr O'Brien a été un superbe morceau d'éloquence et a été très admiré de tous les auditeurs.

Après la messe, la procession funèbre s'est formée et a marché au cimetière de Ste-Croix. C'est le défilé le plus imposant qui se soit vu au Canada. Les rues étaient littéralement bondées par la foule.

John Chamberlain, de Washington, parie $5.000 qu'Edward Byson Weston peut marcher de San Francisco à New York en 100 jours, parcourant une distance de 3 500 milles à 3,800 milles. Si Weston se décide à accomplir ce long voyage pédestre, il partira de San Francisco le 4 mars prochain. Son arrivée a New York se ferait le 20 juin.

Le Fanatisme a l'Œuvre.

Depuis quelque temps on n'entendait plus les clameurs de l'A. P. A.; le tigre se taisait, mais voilà que l'un de ses rugissements se fait entendre dans ce silence qui s'était subitement fait. Voici ce qu'il a: un individu à l'esprit borné, portant le nom de Fred. T. Taylor, qui par malheur est membre de la législature de l'Etat de Washington tout en étant secrétaire de l'A. P. A., vient de rédiger la proposition suivante pour être soumise à la prochaine session:

"Attendu qu'il existe une grande agitation dans toute l'étendue des Etats-Unis en conséquence de l'établissement d'un ablégat ou délégué d'un pouvoir ecclésiastique dans les limites des Etats-Unis d'Amérique et

"Attendu que, croyant que Mgr Satolli, le dit ablégat ou délégué du Pape de Rome, est une menace contre nos institutions libres, en conséquence qu'il soit

"Résolu par la législature de Washington que nos sénateurs reçoivent instruction et que nos représentants au Congrès soient requis de faire expulser le dit représentant du dit pouvoir ecclésiastique au delà des rives des Etats-Unis d'Amérique."

Et cet imbecile se dit convaincu que cette proposition va être adoptée. Cela peut arriver, mais nous ne le croyons pas. Nous avons meilleure opinion du bon sens, de l'esprit de tolérance et de justice des législateurs de l'Etat de Washington.

Quels griefs ont les fanatiques de l'A. P. A. à formuler contre Mgr Satolli. Ils seraient bien en peine de nous en faire la nomenclature. Ils se contentent de s'écrier qu'il est une menace pour les institutions de ce pays. Cela est bien facile à dire; mais le prouver est une chose bien difficile. Quelle bonne chose pour les fielleux, s'ils pouvaient ostraciser tous ceux qui leur déplairaient en les accusant d'être une menace pour les institutions américaines que personne n'attaque!

Si, dans un pays quelconque, quelqu'un se permettait d'agir comme les membres de l'A. P. A, quelles récriminations n'entendrions-nous pas! On crierait au fanatisme, à la persécution. Si, par exemple, on voyait les prêtres catholiques louer des salles publiques pour y aller déblaterer contre les protestants, comme le font contre les catholiques certains ministres, tels que les Montgomery ou le pasteur Raboteau, une guerre religieuse ne tarderait pas à ensanglanter cette terre de toutes les libertés; on répondrait par des balles et des boulets, des bagarres et des persécutions à de telles actions.

Pourquoi ce qui est mal pour les uns serait œuvre pie pour les autres?

Fanatiques, répondez!

UN RECIT INEDIT.

Il vient de mourir à Saint Charles, rivière Richelieu, une femme dont la vie fut modeste et ignorée du plus grand nombre, mais dont le nom se rattache d'une manière particulière aux tragiques événements dont St Charles fut le théâtre en 1837.

Mde veuve Norbert Roy, qui vient de s'éteindre paisiblement au milieu de ses enfants, était à l'époque de cette mémorable rebellion de 1837, une jeune fille de 16 ans, et se nommait Anastasie Hebert. Son père, J. B. Hébert, cultivateur, fut un de ceux qui prirent les armes pour obtenir le redressement de griefs odieux dans l'administration du gouvernement du Canada,—une cause qui leur semblait juste—et payèrent de leur vie cet acte d'héroïsme.

J'eus l'avantage, il y a une couple d'années, d'entendre cette respectable et pieuse femme me faire le récit de ces événements dont elle fut en partie témoin et qui étaient bien gravés dans sa mémoire.

Je lui laisse la parole: "A la nouvelle que les troupes anglaises s'avançaient sur St Charles, me dit-elle, les femmes et les enfants reçurent l'ordre de s'éloigner promptement; tous, nous nous rendîmes à environ une lieue et demie du village, pendant que les patriotes, bien mal armés et peu aguerris, attendaient pourtant l'ennemi de pied ferme. Notre petite troupe, composée de femmes, d'enfants et de quelques vieillards invalides, fuyait à travers champs.... Pendant ce temps, les milices canadiennes se mettaient en marche pour aller rencontrer les agresseurs qui tardaient trop à leur gré. Au moment où cette poignée de braves passait l'église, Messire Magloire Blanchet, alors curé de la paroisse (plus tard évêque des missions du Nord-Ouest), Messire Blanchet, dis je, sortit et leur adressa quelques paroles dont voici la substance: Mes enfants! vous courez un grand danger! plusieurs d'entre vous ne reviendront probablement pas! Agenouillez-vous! je vais vous donner l'absolution générale pour toutes vos fautes, et si vous succombez, j'espère que les portes du Ciel vous seront immédiatement ouvertes!

"Cette bénédiction que reçurent, à ce moment suprême, ces hommes pleins de foi, ne fit qu'enflammer leur courage, et ce fut avec une ardeur plus vive encore qu'ils se remirent en campagne quelques instants plus tard, oppresseurs et opprimés étaient en présence l'un de l'autre.

"Nous fuyions toujours, et à peine avions-nous atteint la lisière du boisque le bruit de la canonnade, répété par les échos de la forêt, venait douloureusement frapper nos oreilles, et quels funestes pressentiments le sourd grondement du canon et les éclats de la fusillade n'éveillèrent-ils pas dans le cœur de tous!

"Pressentiments trop justifiés, helas! comme on va le voir.

"Après quelques heures d'un combat inégal, les troupes régulières eurent raison de nos braves, dont la Foi dans une sainte cause ne put faire malheureusement triompher des armes royales. Enfin, après des heures qui parurent bien longues, le feu cessa, la nuit vint, et nous aperçumes bientôt au-dessus de la forêt, la sinistre lueur d'un incendie que le vainqueur avait allumé un peu par vengeance peut être, et aussi pour cacher ses pertes en incinérant ses morts, supposa-t-on alors.

"Quand le jour parut, l'anxieté était à son comble parmi nous, car les patriotes ne reparaissaient pas!... "Mais je voulais revoir mon père!" me dit-elle, et n'écoutant que mon courage et mon amour filial, je partis à sa recherche; ma mère me fit accompagner par une vieille tante jusqu'au camp. Là, je rencontrai une sentinelle à qui j'exposai le but de ma demarche, je lui dis que je cherchais mon père que je voulais retrouver, qu'il fut vivant ou mort!

"Cet homme, qui entendait un peu le français, se montra assez humain, il me permit d'explorer le champ de bataille. Je ne tardai pas à trouver les corps inanimés de mon père et de son frère, Amable, à peu de distance l'un de l'autre; ils étaient tous deux tombés, frappés d'une balle en pleine poitrine, preuve qu'ils étaient restés droit au feu! L'ennemi s'était acharné à ses victimes, et craignant sans doute que les balles eussent manqué leur effet, les avait percées de la baïonnette, les avait en partie défigurés, puis les avait poussées au fond du ravin qui existe à cet endroit.

"Ce père! Cet oncle! nous avaient laissés la veille pleins de vie et d'espérances! et je les retrouvais là, dans le froid de la mort, gisant sur la terre gelée, à demi recouverts d'une mince couche de neige. Mais ne voulant pas croire à mon malheur, je me fis d'abord illusion, je voulais absolument retrouver en eux un reste de vie, et les ranimer; je les soulevai, je leur parlai longtemps, mais ils ne pouvaient plus m'entendre, et je compris enfin que je n'avais plus que deux cadavres à rapporter à deux malheureuses veuves chargées d'orphelins et presque sans ressources pecuniaires. Mais j'accomplis jusqu'au bout ma pénible tâche, j'allai chercher une voiture et je transportai les restes de mes chers martyrs à la chapelle mortuaire en attendant le moment de la sépulture."

Et cette sainte femme qui, jeune fille, avait accompli une action presqu'héroïque, celle d'aborder en temps de guerre le cruel vainqueur pour lui demander la dépouille mortelle de rebelles, cette femme, à l'évocation de tels souvenirs, nepouvait retenir ses larmes.

Larmes plus éloquentes que bien des pages, surtout à ce point qui termine son récit: "Nos terres furent vendues et je passe sous silence ce que nos deux familles, ainsi privées de leur chef, eurent à souffrir dans la suite.... Mais Dieu le sait?" ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel.

Voilà un fait qui, pour s'être accompli dans l'isolement de la campagne, presque sans témoins, n'en a pas moins conservé, apres plus demi siècle, un cachet de grandeur dans sa simplicité.

JOHNSON EN LIBERTE.

Hull, P. Q., 4 janvier 1895.—Après un emprisonnement de huit jours, Frank Johnson, le fermier qui était accusé d'être le meurtrier de Joseph Bertrand, de Buckingham, a été libéré par le recorder Champagne, de Hull, devant qui l'enquête préliminaire a eu lieu. Cette cause a été la première cause criminelle entendue dans le nouveau palais de justice, et d'après les témoignages donnés, les habitants du comte doivent désirer que ce soit la dernière de ce genre, et qu'aucune accusation d'un caractère aussi grave ne soit portée sans que les preuves soient plus directes et conclusives.

Mme Bertrand est malgré tout plus convaincu que jamais que son mari est mort.

La première nuit pendant laquelle elle a attendu vainement le retour de Bertrand, des bruits étranges se sont fait entendre dans sa maison. Pendant la seconde nuit, Mme Bertrand a mis la tête a la fenêtre, vers minuit, et dans le lointain elle a aperçu deux lumières semblables à celles que l'on voit dans les chambres mortuaires, autour du cercueil. Ce sont ces avertissements qui ont, dit-elle, affermi sa croyance.

Certaines personnes sont presque certaines que Bertrand s'est noyé en traversant la rivière dans un canot qui a été trouvé à la dérive quelques milles plus bas.

Le Temps Qu'il Fera.

Le fameux prophète du temps du Connecticut, qui se vante d'avoir prédit plusieurs semaines à l'avance le fameux *blizzard* de 1888, vient de publier la liste de ses prognostics pour la première moitié de l'année 1895. Voici le résumé de ce document:

"Il y aura 25 jours "critiques" dans l'année entière; au premier degré d'importance il faut citer les 11 janvier et 11 mars, 3 février et 3 avril, le 22 juillet, le 20 août, le 18 septembre et 18 octobre. L'année sera mauvaise dans ses six premiers mois au moins; beaucoup de neige au commencement de janvier, froid intense en février, un court répit en mars, qui sera plus chaud que de coutume, neiges et orages en avril, se succédant à courts intervalles tempêtes en mai, pluies ou inondations en juin.

Il faut vraiment savoir gré au prophète de nous laisser ignorer ce que la période de juillet-decembre 1895 nous tient en réserve!

INTERESSANT.

L'Age des Deputes et des Conseillers Legislatifs.

Québec, 3 jan.—Six de nos législateurs de la Chambre d'Assemblée, à Québec, ont plus de soixante ans révolus. Ce sont MM. Shehyn 65, Kennedy 64, Marchand 63, Stephens 62, Bisson et Normand 61.

Vingt et un ont dépassé la cinquantaine: MM. Sainte-Marie 59, Rioux 58, Beaulieu 58, Carbray 58, Magnan 58; Marion 57, Villeneuve 57, Gosselin 57, Grenier 56, Poirier 56, Poirier 56, Bernatchez 54, Taillon 54, Châteauvert 54, Creig 53, Parizeau 53, Tétreau 52, Doyon 52, Lussier 52, Martineau 50, Gladu 50 et Chicoyne 50.

Maintenant, vingt-neuf ont plus de quarante ans. Cette catégorie est la plus nombreuse. Ce sont MM. Laliberte 49, Augé 48, Des jardins 48, Spencer 48, Beauchamp 48, Flynn 47, McDonald 46, Panneton 46, Savaria 46, Cartier 45, Baker 45, King 45, Simpson 43, Gillies 43, England 43, Casgrain 42, Nantel 42, Petit 42, Pinault 42, Lemieux 42, Tessier (Portneuf) 42, Descarries 41, Fitzpatrick 41, Girard (Lac Saint-Jean) 41, Hall 41, LeBlanc 41, Morin 41, Tessier (Rimouski) 41, Hackett 40.

Enfin, l'arrière-garde, les plus jeunes députés actuels, ceux qui ont plus de trente ans révolus, sont les suivants: MM. Parent, 39, Duplessis 39, Girouard 39, Cholette 39, Pelletier 37, Morris 37, Cooke 37, Lacouture 36, Bourbonnais 35, Girard (Rouville) 35, Déchêne 35, Allard 34, Tellier 33, Caron 32 et Turgeon 31.

Les vingt-quatre conseillers législatifs sont âgés de: Hons. MM. Chapais 36, Archambault 37, Sharples 48, Bryson 42, Cormier 50, Méthot 50, Gilman 50, de la Bruère 57, Marcil 59, J. J. Ross 61, Prévost 62, Dorion 62, Sylvestre 62, Tourville 62, Larue 70, Garneau 71, Pelletier 72, Audet 72, de Boucherville 72, D. A. Ross 75, Ward 75, Starnes 78, Wood 79, Laviolette 82.

DEGRADATION.

Le Capitaine Dreyfus Sévérement Puni.

IL CONTINUE A SE DIRE INNOCENT.

"A Mort le Traitre!" Entendait-on de Tous Cotes.

Paris, 5 jan—La dégradation en public du capitaine Albert Dreyfus, qui a été récemment condamné à la privation de son titre militaire et à passer le reste de ses jours dans une forteresse, pour avoir divulgué au gouvernement allemand des secrets d'Etat, a eu lieu ce matin sur le champ des parades de l'Ecole Militaire, en presence de cinq mille hommes de troupe, d'un certain nombre de représentants de journaux et de plusieurs autres personnes.

A neuf heures, le prisonnier sortait par une porte de l'aile gauche et était conduit, accompagné d'un peloton d'artilleurs, au milieu du champ des parades. Il était pâle, mais il marchait d'un pas ferme, le sabre dans la main droite. Au milieu de la place l'attendait le général Darias. Il s'arrêta auprès de son superieur et resta dans la posture du soldat au mot "attention!" L'adjudant de la Garde Républicaine prononça alors le verdict de la cour martiale qui avait condamné le capitaine Dreyfus à subir la peine infâmante de la dégradation.

Pendant la lecture du verdict, la figure du prisonnier de pâle qu'elle était devint rouge, puis reprit sa pâleur ordinaire. Ce flot de sang qui monta à la tête du capitaine Dreyfus fut le seul indice extérieur qu'il était impressionné.

Après la lecture du verdict, le général Darias adressa la parole au prisonnier, en ces termes:

"Dreyfus, vous ne méritez pas de porter des armes. Au nom de la nation française nous vous dégradons."

L'adjudant s'approcha alors de Dreyfus et lui enleva son sabre qu'il brisa sur l'un de ses genoux d'un mouvement sec et rapide, puis en jeta les tronçons par terre. Ensuite il coupa les boutons et arracha les insignes qui recouvraient l'uniforme d'officier porté par le condamné et les jeta également sur le sol.

Pendant que ceci se passait, Dreyfus parut pendant un moment tout à fait confus, mais il refoula son émotion et cria d'une voix forte: "Vive la France! Vous avez dégradé un innocent. Je jure que je suis innocent."

Comme il allait poursuivre, un roulement de tambours couvrit sa voix et il se tut, pendant que la foule qui avait assisté en arrière des troupes à toute cette pénible scène, laissait entendre cette terrible clameur plus forte que le bruit des tambours: "A mort le traitre!"

Toute la cérémonie de la dégradation n'avait pas pris plus de quatre minutes. Ensuite le dégradé dut faire la marche qu'on appelle "la parade de l'exécution", qui consiste à parcourir la place sur ses quatre côtés.

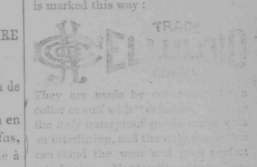
La scène était vraiment impressionnante, et plusieurs des jeunes soldats tournèrent la tête, tant ils étaient emus. Le capitaine Dreyfus marcha d'un pied ferme, et quand il atteignit l'endroit où se tenait la délégation d'officiers des troupes de reserve, il leva la main et s'écria: "Dites à toute la France que je suis innocent." Puis tournant à gauche, il se trouva en présence des membres de la presse à qui il dit d'une voix ferme: "Je déclare que je suis innocent."

A neuf heures vingt minutes, la parade de l'exécution était terminée. Le prisonnier fut alors ramené aux baraques et remis entre les mains des autorités civiles.

La foule énorme s'était rassemblée à l'entrée du champ de parades, n'eut pas une seule parole de sympathie envers le capitaine dégradé et elle ne cessa de crier, tant que l'infortuné n'eut pas disparu: "A mort le traître!"

Achetez lapoudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

Waterproof collars and cuffs that you can clean yourself by simply wiping off with a wet sponge. They look exactly like linen and every piece is marked this way:



They are made by the Celluloid Company, the only waterproof material in interlining, and therefore can stand the wear and tear of perfect satisfaction. Never will be spoiled by moisture. Try them and you will never regret it. Ask for Goods with above trade mark and shun all imitations. If your dealer does not have them we will mail you a sample direct on receipt of price. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair. State whether wide-lap or turned-down collar is wanted.

The Celluloid Company,
237-239 Broadway, New York.

UN FRANCAIS

Arrete pour avoir Etrangle une Femme.

Denver, 6 jan.—Victor Monchereaux a été arrêté pour avoir étranglé la femme Marie Contassoit le 28 octobre.

L'arrestation a été opérée sur une information donnée par Alphonse Lamar, qui est retenu en prison sous soupçon d'avoir participé à la perpétration de ce crime.

Lamar dit que Monchereaux est un misérable de la pire espece et qu'il a les mains d'un étrangleur. Ces deux hommes sont des repris de justice.

On se rappelle les crimes commis il y a quelque temps à Denvers, plusieurs femmes françaises et japonaises ayant été trouvées étranglées.

Peut-être la police a-t-elle réussi à éclaircir ce mystère.

—Il vient de se passer en Louisiane, dans la paroisse de Vernon, un drame extraordinaire qui a eu pour resultat la mort de trois femmes.

Deux habitants de la localité avaient invité un de leurs voisins à aller à la chasse avec eux; en même temps, ils avaient dit à leurs femmes de se déguiser en hommes, de se noircir le visage et les mains et de profiter de ce qu'ils seraient à la chasse pour se rendre chez le voisin, tuer sa femme et s'emparer de l'argent qu'il passait pour avoir chez lui.

Ce qui fut dit fut fait.

Mais un detail que les assassins ignoraient, c'est qu'un colporteur avait précisément ce soir-là chez le voisin.

Réveillé par les cris désespérés de son hôtesse, le colporteur s'est porté à son secours et, la voyant aux prises avec ce qu'il croyait être deux nègres, il a saisi un revolver et a fait feu sur eux.

Les assassins ont été tués sur le coup, mais leur victime était morte également.

—On nous informe que M. l'abbé J. A. Prevost, curé de la paroisse Notre-Dame de Lourdes, de Fall River, doit partir sous peu pour un voyage en Europe, où il passera quelques mois.

Fumez le Fameux Cigar
SPINDLE,
de FLOOD,
Fabriqué avec du Pur Havane pour 5 Cts.

SAVENA

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an,	$1.00
Six mois,	50
Trois mois,	.25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE,
67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter

LOWELL, 10 JAN. 1895.

A Propos d'un Mot.

Notre confrère de l'*Indépendant* de Fall River a publié les explications que nous lui avons données concernant l'Union Franco-Américaine et il fait suivre cette citation des commentaires suivants :

"Les explications de l'*Etoile* sont satisfaisantes quant à ce qui a trait au *choix de candidats* "pour l'Ecole Modele,—ce qui n'a pas été mentionné dans les premiers rapports des assemblées de l'Union Franco-Américaine.

"C'est sur le mot *national* que nous ne nous entendons point. En effet, l'*Etoile* dit : "Ouvrons un glossaire français quelconque et nous lirons : *national*, qui concerne une nation."

"Parfait. Mais, les Canadiens immigrés doivent-ils former une *nation* distincte dans la *nation* américaine? C'est la question.

"L'Union Franco-Américaine' est un nom choisi judicieusement qui dit suffisamment la nature et le but de cette société. Il est donc inutile, selon nous, d'ajouter qu'elle est *nationale*.

"Ce mot, cité bien trop souvent dans nos journaux, et clamé trop fréquemment à la tribune, a fini par réveiller les préjugés des Américains, qui croient sincèrement que nous avons pour mission la francisation du pays.

"L'Union Franco-Américaine a un excellent but, et il serait réellement malheureux de la voir devenir suspecte aux yeux des Américains du Massachusetts, à cause du vocable *national*, lequel a une signification paradoxale, aux Etats-Unis, s'il ne se rapporte pas à ce qui concerne exclusivement la nation *américaine*."

Nous sommes loin d'être de l'avis de notre confrère à propos de l'emploi du mot *national*. Nous croyons que la mise au rancart de ce vocable ne nous ferait aucun bien. D'ailleurs, il nous est nécessaire pour signifier ce qui concerne notre élément qui est demeuré distinct des autres nationalités et le sera toujours, espérons-le. Si jamais nous cessons d'être des Canadiens-français pour ne plus être que des *Américains*, nous pourrons nous passer de ce mot "s'il ne se rapporte pas à ce qui concerne exclusivement la nation *américaine*." Avant cette apostasie que nous qualifierons de *nationale*, n'en déplaise à notre confrère de Fall River, nous aurons assurément raison de nous servir d'un mot qui sert à exprimer justement ce que nous voulons dire.

Nous croyons que notre confrère serait bien en peine de lui trouver un substitut.

Maintenant, parlons donc des préjugés que le mot *national*, employé par les Canadiens immigrés, ferait naître dans l'esprit des Américains. Notre confrère prétend que les Yankees croient sincèrement que nous avons pour mission la francisation du pays.

Elle est bonne, celle-là! Nous n'aurions jamais eu l'idée que les Américains fussent si peu sérieux et, tranchons le mot, si peureux. Quoi! ils seraient assez dénués de bon sens pour penser un seul instant qu'un million de Canadiens-français tout au plus, tous arrivés pauvres et sans influence en ce pays, seraient de force à franciser un peuple de 70,000,000 d'âmes. Mais, si cela était, quelle haute opinion auraient donc de nous ces fiers et riches Américains dont la renommée est si grande, et que devrions-nous penser d'eux?

Qu'on nous montre un seul, entendez-vous, un seul Américain que nous ayons francisé depuis plus de trente ans que l'émigration Canadienne pousse nos nationaux de ce côté, et, malheureusement, nous pourrons nommer plusieurs des nôtres qui n'ont plus bien souvent que leur nom qui soit encore français, s'il ne l'ont pas traduit en anglais.

Non, les Américains n'ont pas la crainte que nous les francisions, mais un certain nombre d'entre eux voudraient nous américaniser, c'est-à-dire nous faire perdre notre idiome, nos mœurs et notre caractère distinctif. Pour leur faire plaisir et ne pas réveiller les préjugés de ceux qui sont portés à en avoir contre nous, allons-nous ne plus parler français, fermer nos écoles paroissiales, cesser d'être ce que nous sommes, des Canadiens-français, des descendants de la nation la plus chevaleresque et la plus civilisatrice sur la surface du globe?

Nous, n'en-ce pas?

LES DEUX ALMANACHS.

Un almanach de l'an passé,
Etant sur un bureau côte à côte placé,
Près d'un almanach de l'année,
Lui disait : cher voisin, quel crime ai-je donc fait
Qu'on ait si brusquement changé ma destinée?
Mon maître, chaque jour, m'ouvrait, me consultait,
Et maintenant que ma feuille est fanée,
A la poussière, aux vers demeure abandonnée,
Tandis que le capricieux
Semble avoir pour toi des mains et des yeux?

***

L'autre almanach, tout frais doré sur tranche,
Lui répondit : mon pauvre ami,
Tu n'es plus de ce temps, et le tien est fini.
Quand nous en sommes au dimanche,
Tu n'es encor qu'au samedi.
Ne t'en prends qu'à ton millésime
Si grâce au mien, je suis ce que tu fus,
J'aurai mon tour, et mon seul crime
Sera d'avoir compté douze lunes de plus.

***

Ainsi tout passe et change en ce monde fragile.
N'être plus de son temps, c'est comme n'être pas.
Les hommes sont charmants tant qu'on leur est utile,
Qui ne l'est plus ne voit que des ingrats.
Résignez-vous à ces tristes pensées,
Gens d'autrefois, puissances renversées,
Vieux serviteurs, anciens soldats,
Amants trahis, beautés passées!
VOUS ÊTES DE VIEUX ALMANACHS!!!

Nous voulons bien apprendre l'anglais, devenir citoyens américains par la naturalisation, défendre notre nouvelle patrie en temps de guerre, nous occuper des affaires publiques et aider à la prospérité générale d'une république qui nous a reçus à bras ouverts. Mais cela suffit : nous pouvons rester Canadiens-français sans être suspects à qui que ce soit. Nous croyons même qu'en gardant notre physionomie distincte, nous avons plus d'avantages d'être respectés par les autres nationalités qui habitent ce pays qu'en commettant ce que nous appellerons un *suicide national*.

DEUX DESERTEUSES.

Un vieillard à cheveux blancs du nom de George Weston, fermier aux environs du village de Batavia, près de Rochester, N.Y., a été vu pleurant à chaudes larmes un de ces soirs derniers dans la salle commune de l'hôtel Chapman.

Interrogé par un reporter sur la cause de son chagrin, il répondit par monosyllabes. Pressé de questions, il fit ce navrant récit :

J'ai deux jeunes filles, Mary et Allen, âgées de 16 et 18 ans, qui m'ont abandonné au commencement de cette semaine. Lundi soir, j'étais couché, lorsque j'entendis qu'on ouvrait une fenêtre. Croyant que c'était des voleurs, je me levai en toute hâte et courut à l'endroit où le bruit s'était fait entendre.

Rien, il n'y avait rien, la fenêtre cependant était grande ouverte. Je m'y penchai et je vis deux femmes se sauver au loin.

Inquiet, ayant un pressentiment, je courus vers la chambre de mes filles. Parties! C'étaient elles qui se sauvaient. Dans une lettre que je trouvai sur leur table à couture, je lus qu'elles étaient fatiguées de vivre à la vieille ferme, qu'elles partaient pour aller chercher fortune dans une grande ville, que peut-être elles reviendraient un de ces jours. Pendant toute la nuit, je fus au désespoir. Le lendemain, avec l'aide d'un neveu, je me mis à leur recherche, mais en vain. Ayant plus tard appris qu'elles avaient acheté des billets de chemin de fer pour Rochester, je me rendis ici. Depuis deux jours, je fouille tous les hôtels, les maisons de pension, mais inutilement, je ne trouve pas leur trace.

Et pourtant, s'écria le pauvre vieux dans un torrent de larmes, mes filles m'aimaient et m'étaient dévouées.

Pourquoi n'avez-vous pas averti la police, demanda le reporter?

Parce que j'ai peur qu'elles aient pris un mauvais chemin. Je ne veux pas que les étrangers soient témoins de mon déshonneur, si déshonneur il y a. Non! moi seul les rechercherai et j'espère que Dieu m'aidera.

Joueuses de Poker.

Ottawa, Ont., 7 jan.—On vient de découvrir certains faits qui donnent droit à Ottawa de se vanter de posséder une des plus fasnionables coteries de joueurs de "poker," messieurs et dames, qu'il soit possible de trouver dans le Dominion.

Le rendez-vous est à Sandy Hill, le quartier aristocratique de la capitale. Montréal est représenté par une dame bien connue dans les cercles du "high life" de cette ville.

Les habitants de la vertueuse petite ville de St Jean, N.-B., qu'on aurait jamais soupçonnés de connaître la différence entre des jetons bleus ou des jetons rouges, ont aussi un représentant dans le cercle. Les mises sont tout autres que celles de cinq et dix cents, et bien des maris ont raison de regretter d'avoir introduit leurs femmes dans ce véritable Monte Carlo, car on dit que l'une d'elles n'a pas eu de succès au jeu dernièrement et que pour couvrir ses pertes elle a dû donner une hypothèque sur une magnifique résidence que possède son mari. Le whiskey coupé d'eau est en vogue dans les réunions pour encourager les joueurs quand la fortune leur est contraire et les doses ne sont pas celles des homéopathes. On fait des efforts pour que l'affaire soit tenue secrète, mais quelques-uns de ceux qui ont éprouvé des pertes assez considérables sont mécontents et il n'existe aucun doute que si les noms sont livrés au public, ce sera l'un des plus grands scandales du "high life."

L'Histoire de Deux Grenouilles.

Deux grenouilles étant tombées dans un seau aux trois quarts rempli de lait, faisaient les plus grands efforts pour en sortir. A la fin, une des deux dit à l'autre : "Je n'en puis plus; je me meurs de fatigue; je suis résignée à mourir; adieu; tu diras....."

—"Vieille rosse! reprit l'autre grenouille en colère; saute tant qu'il te restera un souffle de vie; je ne te savais pas si grande lâche; tu fais honte a la noble nation des grenouilles."

Ainsi fouettée dans sa fierté, celle qui avait parlé la première se remit à sauter de plus belle comme sa camarade et toutes les deux passèrent la nuit à ce monotone exercice.

A l'aurore, ô merveille! à force de fouetter le lait avec leurs pattes, elles l'avaient converti en beurre solide et il leur fournit un point d'appui pour faire un bond prodigieux et sortir de leur prison.

Morale : ne vous découragez jamais.

L'Impot sur le Revenu.

La loi taxant les revenus personnels dépassant quatre mille dollars par année est entrée en vigueur le 1er janvier.

C'est l'administration démocratique qui nous a donné cette *income-tax* vue d'un si mauvais œil par le peuple américain en général qui n'aime pas à ce que ses affaires privées soient dévoilées. D'ailleurs, il est reconnu que cette taxe est d'une collection difficile et prête à des fraudes nombreuses. Elle est certainement plus belle en théorie qu'en pratique.

On a pensé pendant un certain temps que cette taxe ne serait pas collectée, que cette loi demeurerait lettre morte, faute d'appropriation nécessaire; mais tel ne sera pas le cas, paraît il.

Aux termes de cette loi, toute personne dont le revenu, de quelque source que ce soit, a dépassé $3.500 pendant l'année 1894, doit faire une déclaration détaillée de ses ressources pécuniaires. Toutefois, l'impôt qui est de deux pour cent n'est perçu que sur les revenus dépassant $4000, comme nous le disons plus haut.

Cette déclaration doit être faite avant le 1er lundi de mars, à défaut de quoi le collecteur du département du Revenu de l'Intérieur sera autorisé à faire d'office cette déclaration, en doublant de moitié le montant de la taxe à percevoir.

Les dispositions de la loi s'appliquent non-seulement aux citoyens des Etats-Unis, mais aussi aux étrangers qui y résident, même s'ils ne sont pas naturalisés. En outre, les personnes qui, sans habiter les Etats-Unis, y possèdent des propriétés ou y font des affaires, sont sujettes au nouvel impôt.

Comme on le remarquera, les personnes dont le revenu n'atteint pas $3.500 n'ont pas de déclaration à faire.

L'une des taxes les plus fortes qui seront payées entre les mains des collecteurs du gouvernement va être celle de George Gould, qui a hérité d'une grand partie de la fortune de son père qu'on vient d'évaluer à $80.934.580. Cependant, ce ne sera pas la plus considérable.

Quand les héritiers du célèbre milliardaire new yorkais sont entrés en possession de cet énorme héritage, ils ont dû payer une taxe s'élevant à la jolie somme de $600,000.

Mais combien de personnes consentiraient à donner un demi million de dollars, afin d'hériter de quatre-vingt millions?

L'ETENDUE DU CANADA.

Peu de gens ont une idée exacte et définie de l'immense étendue du Canada. Le Dominion a une superficie d'environ 3,315,647 milles carrés, ou, y compris ses étendues d'eau, 3,456,383 milles; sa longueur est de 3,500 milles de l'est a l'ouest et sa largeur de 1,400. C'est la plus grande de toutes les possessions anglaises, comprenant considérablement plus que le tiers de tout l'empire. La superficie du continent européen est d'environ 3,661,368 milles carrés et n'est que de 204,900 milles carrés plus grand que le Canada. Le Canada a 430,783 milles carrés de plus que les Etats-Unis moins l'Alaska. L'Angleterre, le pays de Galles et l'Ecosse forment une superficie de 88,000 milles carrés. On pourrait tailler quarante de ces superficies dans le domaine du Canada. Un écrivain étranger, M. Earling, un Suédois, essaie de la façon suivante de donner une idée de l'étendue du Canada :

"En premier lieu nous devons prendre notre pays (la Suède), avec ses terres et ses eaux, ses montagnes et ses forêts; il est très grand, notre pays, mais contre le Canada ce n'est rien. Puis nous prendrons toute la Scandinavie, la Norvège, le Dannemark, la Finlande et l'Islande, mais nous n'approchons pas encore. Nous ajoutons l'Angleterre, l'Irlande et l'Ecosse, mais sans résultat. Nous prenons encore trois royaumes et une république, la Hollande, la Belgique, la Grèce et la Suisse. Cependant, il nous manque encore beaucoup. Nous ajoutons les états du Balkan, la Servie, la Bulgarie et la Roumanie, et nous y joignons la Turquie, mais bien que nous ayons une douzaine d'etats européens, le Canada est encore plus grand. Nous prenons tous les royaumes de l'empire allemand : nous prenons le royaume d'Italie, l'empire d'Autriche-Hongrie et la république de France, et cependant le Canada est encore plus grand que tout cela ensemble. Et à cette heure le lecteur a peut-être commencé à comprendre l'étendue du Canada. Nous avons oublié le Portugal et l'Espagne, mais ce n'est pas assez, il nous manque encore autant que nous avons, autant de royaumes, d'empires et de républiques. Mais il nous reste la Russie, et elle est juste assez grande pour compléter la mesure."

L'Etude de l'Anglais.

Répondant à la *Vérité* qui prétend qu'une connaissance très élémentaire de la langue anglaise suffit à un grand nombre de nos nationaux et qu'un grand nombre d'autres peuvent s'en passer entièrement, comme ils l'ont toujours fait, l'*Electeur* dit :

Pas un jeune avocat ne peut espérer réussir dans sa profession s'il ne sait pas *parfaitement* l'anglais

Voici pourquoi.

D'abord il ne pourra pas plaider devant les tribunaux supérieurs. Il est bien connu que l'on ne peut parler le français devant la Cour d'Echiquier, ni devant la Cour Suprême, ni devant le Conseil Privé.

Il y a quelque temps, on appelle devant la Cour d'Echiquier au Palais de Justice de cette ville la poursuite des veuves des victimes de la boucherie de l'Intercolonial contre le gouvernement fédéral. L'avocat des réclamants adresse la parole à la cour en français. M. le juge Burbidge l'arrête de suite en lui faisant remarquer qu'il ne comprend rien du français.

L'avocat qui s'était pourtant préparé pendant des semaines dût enlever sa toge et la passer à un confrère anglais.

L'action fut renvoyée.

Il est notoire que par toute la province les clients laissent leurs avocats attitrés pour aller porter leurs causes importantes à des avocats anglais en prévision d'appels aux tribunaux supérieurs.

La situation est encore pire à Montréal qu'à Québec, car les avocats qui ne savent pas parfaitement l'anglais ne peuvent pas même plaider très souvent en cour de circuit, supérieure ou de revision, vu que M. le juge en chef Tait et l'hon. juge Archibald qui siègent presque en permanence ne comprennent pas un mot de français.

Non-seulement un jeune avocat qui ne sait pas l'anglais ne peut pas espérer avoir des causes importantes, mais il ne peut pas compter non plus être nommé juge.

Le gouvernement nomme bien des juges qui ne comprennent pas le français, mais il ne nomme jamais des juges qui ne savent pas l'anglais.

Enfin, comment un jeune homme ne sachant pas l'anglais peut-il apprendre *parfaitement* le droit constitutionnel, le droit maritime et le droit criminel qui sont de source anglaise et commentés presqu'exclusivement par des légistes anglais?

Quel est l'avocat mêlé tant soit peu à l'exercice de sa profession qui n'admettra pas que nous venons de peindre la situation de la façon la plus vraie et la plus fidèle?

***

Voilà pour les avocats.

Avant de parler des médecins, des hommes du commerce et de la politique, prenons de suite le cas des membres du clergé que notre confrère de la *Vérité* semble invoquer pour appuyer sa thèse.

On sait que depuis 25 ans nos maisons d'éducation de la province de Quebec ont fourni des centaines de prêtres aux centres français des Etats-Unis et d'Ontario, aux centres acadiens des provinces maritimes.

Or, y a-t-il un seul de ces prêtres qui n'ait constaté par sa propre expérience que la connaissance parfaite de l'anglais était *indispensable?*

Celui qui écrit ces lignes a eu occasion en 1881 de visiter les centres français de la Nouvelle Angleterre, et il n'y a pas trouvé un prêtre qui n'ait parlé des embarras qu'il avait éprouvés en arrivant, parce qu'il ne savait pas l'anglais, et des efforts qu'il avait dû faire pour compléter son éducation.

Dernièrement Mgr Ireland, de St Paul, Minnesota, a dû revoquer un prêtre canadien-français de sa cure à la demande d'un groupe de ses paroissiens irlandais catholiques parce qu'il ne savait pas l'anglais.

Au reste, même ici dans notre province, est-ce que les prêtres vivant au milieu d'une population mixte comme la nôtre ne constatent pas par eux-mêmes la nécessité de savoir l'anglais, dans l'exercice de leur ministère, le commerce ordinaire de la vie et le perfectionnement de leurs études?

L'Affaire du Capt. Schmittberger

Une vive surprise a été causée par la nouvelle que le district attorney de New York, le colonel Fellows, avait décidé de mettre en jugement lundi prochain devant la cour Oyer and Terminer le capitaine de police Schmittberger pour s'être fait payer, comme on sait, une somme de $500 par Monsieur Forget, agent general de la compagnie transatlantique.

Lorsque le capitaine Schmittberger a été appelé récemment devant la commission d'enquête Lexow, cette commission lui promit formellement et publiquement que l'on ne donnerait pas suite à son procès s'il consentait à révéler tout ce qu'il savait sur la corruption de la police. Ce n'est qu'à cette condition expresse que non seulement il avoua avoir reçu $500 des mains de M. Forget, mais encore qu'il révéla le système d'extorsion et de chantage pratiqué par une partie au moins de la police. De là la stupéfaction causée par la mesure que vient de prendre le district attorney, qui aurait pourtant donne son assentiment à la promesse faite à Schmittberger.

Les explications données jusqu'à présent à ce sujet sont des plus contradictoires. Les uns prétendent, paraît-il, qu'il s'agit de faire trancher par les tribunaux la question de savoir si la commission sénatoriale avait le droit de prendre un pareil engagement. Les autres disent que l'on se propose simplement de faire juger Schmittberger, afin de le révoquer s'il est déclaré coupable; mais qu'il est entendu que dans ce cas, en vue de la promesse qui lui a été faite, la sentence sera indefiniment suspendue.

D'autre part, Schmittberger et son avocat crient à la trahison, et il est bien possible qu'un conflit s'élève entre la commission sénatoriale et le district-attorney. Schmittberger et son avocat ont eu un long entretien avec le sénateur Lexow, le président et le recorder Goff, l'ex-avocat de la commission; mais on ne sait pas encore ce qui en est résulté.

Berlin, 7 jan.—Les capitaines Burke et Rittler de la marine allemande se sont battus en duel à Geestemunde, ce matin. On s'est servi de pistolets. Le capitaine Ritter a été tué au premier coup

Paris, 7 jan.—Ernest Carnot, le fils du défunt président de la République Française, a été élu hier membre de la Chambre des Députés pour représenter Beaune, dans le département de la Côte d'Or.

POUR LA 7eme FOIS

Chicago, 7 jan.—Mde Mary J. Dunlevy et James S. Dunlevy ont été mariés pour la septième fois hier. Cet homme est âgé de 42 ans et sa femme de 40 ans. Ils ont divorcé six fois depuis leur premier mariage qui a été contracté il y a vingt ans dans la Pensylvanie.

Vendredi, une petite femme de bonne apparence s'est adressée au juge White pour lui faire signer un mandat d'arrestation contre James S. Dunlevy, qu'elle accusait de l'avoir assaillie. Elle déclara alors se nommer Mlle Mary J. Clough.

Dunlevy fut arrêté et hier le procès avait lieu.

Le juge demanda à la supposée Mlle Clough de bien vouloir répéter l'accusation portée contre le prévenu La petite femme, au lieu d'obéir, montra au juge un permis de mariage et dit qu'elle désirait épouser le prisonnier.

—Mais j'ai cru que vous étiez ici pour porter une accusation d'assaut contre cet homme? dit le juge.

—J'aime mieux l'épouser, répondit Mlle Clough.

Et elle ajouta : Vous voyez par ce permis de mariage que nous avons déjà été mariés, puis que nous avons divorcé. Je ne vois pas pourquoi nous ne serions pas de nouveau unis comme mari et femme.

Alors le juge, se tournant vers Dunlevy, lui dit : Prévenu, qu'avez-vous à dire de la chose?

—Eh bien, répondit le prisonnier en se grattant la tête comme un homme en peine, je ne sais pas trop ce que je dois faire. J'ai déjà payé pour six divorces, et je ne veux pas en payer un septième.

—Nous ne divorcerons plus, s'écria la petite femme, je le jure solennellement. Nous allons nous marier et nous resterons unis jusqu'à la mort.

A la fin, Dunlevy fit la remarque que cela ne coûterait pas plus cher de se marier de nouveau que de payer une amende, et il se prononça en faveur d'un septième mariage.

Le juge les maria séance tenante.

La petite femme raconta ensuite ses troubles domestiques. Après leur premier mariage il y a 20 ans dans la Pensylvanie, Dunlevy se mit à boire et elle le quitta, puis obtint son divorce. Un peu plus tard, ils se remariaient et allaient vivre dans l'Ohio où une querelle les décida à divorcer de nouveau. Ils se remarièrent ensuite dans le Michigan, y divorcèrent et allèrent vivre dans la Californie où ils firent la même chose.

Quand ils vinrent à Chicago, ils en étaient rendus à leur sixième divorce.

Tous deux disent maintenant qu'ils en ont assez de ces tracas; leur dernier divorce leur a coûté $175. "Les avocats nous ont presque tout pris notre argent, remarqua Mde Dunlevy, mais nous avons fini de faire de semblables folies."

UN CONDAMNE

Cherche a Eviter la Chaise Electrique.

New York, 8 jan.—George W Cram a été condamné ce matin par le juge Ingraham à mourir dans la chaise électrique pendant la semaine du 25 février. Cram a été reconnu coupable le 21 décembre d'avoir tué sa femme Rachel le 8 octobre de propos délibéré.

Cram a tenté de se suicider ce matin dans sa cellule de la prison les *Tombs*. Il enleva l'une des vitres de ses lunettes, la brisa en deux et se mit en frais de s'ouvrir une veine du poignet. Il fut découvert avant d'avoir réussi à mettre son projet à exécution.

Petites Notes.

—Le chef de la sûreté Currier de Woonsockett, R. I., a suspendu de ses fonctions le policier Felix Beaudreau, qu'il accuse de s'être enivré, vendredi dernier, alors qu'il était de quart. L'accusation du chef sera soumise aux échevins.

—Le sénateur Henry-Cabot Lodge accuse le président Cleveland d'avoir trahi la république hawaïenne au profit de la reine Liliuokalani, et que si cette dernière n'a pas été rétablie sur son ancien trône, la faute n'en est pas a notre premier magistrat.

—Un mouvement est sur pied pour fondée une organisation de tous les tisserands du Massachusetts.

Il y en a environ 35,000 dans l'Etat et ils pourraient fonder une puissante organisation.

—Le docteur Roux, de Paris, qui a été le premier à appliquer à la guérison de la diphtérie l'antitoxine, est sur le point de donner à l'humanité un autre remède des plus bienfaisants : le sérum de la tuberculose. On ajoute malheureusement que le docteur Roux est lui-même atteint de la phthisie, aussi poursuit-il ses recherches avec la plus grande activité, et sa vie dira s'il a réussi à trouver le remède d'une maladie considérée jusqu'ici comme incurable.

Le docteur Roux, qui n'a pas encore quarante et un ans, est le bras droit de M. Pasteur. Il est commandant de la Légion d'Honneur et lauréat de l'Académie des sciences. C'est un homme grand et mince, son regard est plein d'une sympathie voilée, le visage droit et court est allongé par une barbe taillée en pointe. On le rencontre souvent dans le corridor qui relie le laboratoire aux appartements de M. Pasteur. Il marche à grand pas et porte une pèlerine semblable à celle des officiers.

—Mariages à Fall River lundi matin :

Il y a eu un bien joli mariage à l'église Notre-Dames de Lourdes, et l'événement avait une importance toute particulière par le fait que la mariée est la nièce du Révd. M. J. A. Prévost, curé de Notre-Dame de Lourdes, et que les contractants sont des familles les plus distinguées de notre colonie canadienne de Fall Rvier.

M. Harry Panneton, pharmacien, conduisait à l'autel Mlle Turgeon, nièce du Révd. M. Prévost. La cérémonie commença à 8 heures et fut présidée par le Révd. M. Prévost qui célébra ensuite une grande messe avec diacre et sous-diacre.

AUTRE MARIAGE—A 2 heures cet après midi, à l'église Notre-Dame de Lourdes, M. C. A. A. Collet conduisait à l'autel Mlle Robillard.

—Nous lisons dans le *Protecteur Canadien* :

M. Wilfrid Gouïet, le boulanger bien connu de Lowell, est venu passer quelques jours en compagnie de sa dame, au milieu de leurs anciens amis de Fall River. Ils sont repartis ce soir.

—Notes nécrologiques à Fall River:

Nous avons la douleur d'apprendre le décès de M. Grégoire Larocque arrivé au collège de Sherbrooke, Can. M. Larocque est le fils de M. Joseph Larocque de cette ville.

—Nous apprenons avec chagrin le décès de M. Godefroi Pothier, après une longue maladie soufferte avec toute la résignation d'un chrétien. Il s'est endormi dans le Seigneur, hier matin, entouré de ses enfants et de quelques amis.

Mde Delia Samson la servante qui a été si horriblement brûlée, au coin des rues Franklin et Rock, à Fall River, il y a quelque temps, a succombé à ses blessures, hier matin, à l'hôpital.

Mde Samson est Canadienne. Elle ne vivait pas avec son mari.

—Nouvelles de la grève de Haverhill :

La commission d'arbitrage de l'Etat a conféré avec les chefs ouvriers, mais rien n'a été décidé.

Il appert que la commission a suggéré un moyen de régler les différends; mais on est entêté, de part et d'autre, et il sera difficile d'en venir à une entente.

—Une double noyade à Webster, Mass.

Deux jeunes Canadiens, Edi âgé de 17 ans, et Achille, âgé de 14 ans, fils de René Plante se sont noyés dans la rivière French, près de la gare du Norwich & Worcester, à North Webster, samedi.

La famille Plante, qui n'était fixée ici que depuis trois semaines, venait de Putnam (Connecticut).

N'écoutant pas l'avis de leur père qui leur avait dit que la glace n'était pas bonne, ils étaient allés jouer sur la riviere. Ils ont payé cher leur désobéissance.

Ashley, Mich., 7 jan.—Cora Hasbrook, une femme propriétaire d'Ashley Hotel, a fouetté publiquement hier Charles E. Armstrong, éditeur du *News*. Après avoir reçu plusieurs coups de fouet, Armstrong saisit la femme à ta gorge et l'étouffa tant que des passants ne furent pas accourus pour lui faire lâcher prise.

Une attaque contre l'hôtel en question dans le *News* fut la cause de cet assaut.

Washington, 7 jan.—Au département de la poste on a appris aujourd'hui que le maître de poste Frank M. Doll, son épouse et son fils, d'Alma, Arizona, avaient été assassinés par des voleurs.

Beaucoup de vols ont été commis récemment dans les bureaux de poste de cette partie du pays.

Londres, 7 jan.—M. et Mde Gladstone sont à Londres ce matin en route pour Biarritz.

Herbert Gladstone dit que la santé de son père s'est beaucoup améliorée et qu'il peut abattre des arbres comme par le passé, ce qui est son passe-temps favori.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

INCROYABLE.

—Les sans-travail, voilà des gens dont la misère nous touche et pour lesquels nous avons demandé secours et emploi.

C'est pourquoi, ces jours-ci, un journal de Montréal portait à la connaissance de ses lecteurs un fait qui ne manquera pas d'indigner tous les hommes de cœur.

C'est à peine croyable, mais enfin la chose se répète et par des gens qui savent et sont dignes de foi.

On vient de découvrir que dans le departement de la voirie, il y a des contre-maîtres, grassement payés, d'ailleurs, qui spéculent sur la misère de leurs semblables.

Ces employés exigent une commission pour engager les miséreux réduits à venir demander qu'on les occupe à l'enlèvement de la neige.

Grâce à ce procédé, ces pauvres pères de famille, au lieu de recevoir un dollar par jour, ne retirent à peu près que 75 cents. Nous tenons à avertir les autorités de ce fait, persuadés qu'ils mettront un terme à de semblables indignités.

M MARSOUIN ACQUITTÉ.

—M. Alfred Marsouin, agent de la rue Saint Jacques, accusé d'avoir celébré un faux mariage a été acquitté par le juge Desnoyers.

Contrairement à ce qui a été annoncé, M. Marsouin n'a pas été envoyé aux assises après l'enquête préliminaire. Il a, d'après les dispositions du nouveau code criminel, fait entendre ses témoins et cela a suffi pour le faire renvoyer indemne. On a établi qu'il s'agissait d'une plaisanterie et que Marsouin n'avait pas reçu l'argent.

QUEBEC,

M. STARNES.

—L'hon. M. Starnes, conseiller législatif, frappé d'apoplexie, samedi, à Quebec, a pris du mieux.

LACHINE,

SUICIDE D'UNE JEUNE FILLE

—Samedi après-midi, le coroner s'est rendu à la résidence de la famille Penniston, sur le chemin du bas de Lachine, pour tenir une enquête sur la mort de Mlle Penniston, décédée vendredi soir, à l'Hôpital Victoria, après s'être tirée deux coups de fusil dans la tête.

La mort tragique de M S. Penniston, son frère, tué dans une course au clocher, il y a un an, avait grandement affecté les facultés mentales de la défunte, mais personne ne pouvait soupçonner qu'elle put attenter à ses jours.

Mlle Penniston a mis son lugubre projet à exécution vendredi matin. De bonne heure on entendit deux détonations d'arme à feu qui paraissaient venir de sa chambre. Un messager accourut et trouva la jeune fille étendue sans connaissance sur son lit. Elle avait deux blessures : l'une à la gorge, l'autre à la tempe droite.

La malheureuse était couvert de sang, à ses côtés gisait un fusil à deux coups.

Un médecin fut appelé en toute hâte. En arrivant, voyant qu'il n'y avait que peu d'espoir, il donna ordre de transporter la blessée à l'hôpital Victoria où elle expira un peu plus tard.

Le jury, après avoir pris connaissance des faits, a rendu un verdict allant à dire que Mlle Clara Penniston s'était suicidée dans un moment de mélancolie ou de folie temporaire.

Elle était âgée de 27 ans.

Tout a été tenté de la part de la famille pour l'arracher à son chagrin, mais inutilement. Et c'est le lendemain du jour où elle s'était montrée plus gaie que d'habitude, qu'elle a mis fin à une existence qu'elle considerait intolérable.

SHERBROOKE

DÉRAILLEMENT.

—Un train-express venant de Halifax a déraillé samedi matin à douze milles environ de Lowelltown. L'accident est dû à un rail qui était brisé. Les wagons de première et de seconde classe ainsi que celui contenant la malle ont quitté la voie. Un employé seul a reçu quelques blessures sans gravité.

CHICOUTIMI

TRISTE ACCIDENT

—Nous lisons dans le *Progrès du Saguenay* :

"Un triste accident est arrivé la semaine dernière, dans la nuit de mercredi à jeudi, dans un campement de bois de fuseaux. Trois frères, Louis, âgé de 24 ans, Antoine, âgé de 23 ans et Méridé Potvin, âgé de 14 ans, fils de M. Roger Potvin, cultivateur bien connu du rang St Roch, paroisse de Chicoutimi, avaient, mardi soir, terminé la construction d'un nouveau campement, muni de tout ce qui était nécessaire pour passer l'hiver. Fatigués, ils se couchèrent gardant leurs bas et leurs pantalons.

Ils venaient à peine de se coucher et de s'endormir lorsque le feu se déclara dans la toiture et ils ne s'éveillèrent qu'au moment où le campement allait s'effondrer. Les jeunes gens ne purent se sauver que difficilement. Louis eut la main et la figure horriblement brûlées. Ils purent aussi sauver leur cheval, mais hélas! il faisait un froid de 25 degrés et nos jeunes gens étaient exposés à ce froid, presque sans habits, n'ayant que leurs bas aux pieds et à 4 milles de toute habitation. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine, après s'être encouragés les uns les autres, que les infortunés réussirent à gagner les premières habitations, aux chutes de la Riviere-à-Mars."

ST JEAN, Terreneuve.

"DU TRAVAIL OU DU PAIN."

—Des centaines d'ouvriers à Terreneuve paradent dans les rues portant un drapeau sur lequel sont tracés ces mots : "Du travail ou du pain."

Les ouvriers se dirigent vers les bâtisses du parlement, afin d'exposer leurs griefs aux députés.

On s'attend à des troubles sanglants si on ne donne pas satisfaction aux émeutiers.

Les équipages des vaisseaux de guerre ont reçu l'ordre d'être prêts à tout évenement.

DANVILLE

INCENDIE D'UNE EGLISE.

—Le feu a complètement détruit l'église épiscopalienne St Augustin.

Pertes, $12,000; assurances, $3,000.

TORONTO, Ont.

TERRIBLE CONFLAGRATION.

—L'incendie le plus désastreux que Toronto ait encore enregistré dans ses annales.

Les pertes totales seront près de $1,000,000.

Le feu s'est déclaré au rez de-chaussée de l'edifice du *Globe*, coin des rues Yonge et Melinda. Les flammes se sont propagés dans les directions ouest et nord, semant partout la désolation et la ruine.

Il était précisément trois heures moins douze minutes quand la première alarme a appelé les pompiers sur le lieu du sinistre. Le feu et la fumée sortaient déjà par toutes les fenêtres de l'établissement.

Une alarme générale fut immédiatement sonnée, à laquelle répondirent promptement les pompiers. On se mit hardiment à l'œuvre et les échelles furent fixées au mur de l'édifice en flammes. Mais les pompiers qui se risquèrent furent obligés de battre en retraite.

LA PLUS VIEILLE FEMME

Dans un grenier d'une maison de pauvre apparence de la partie nord de la ville de Boston, a été découverte, par un reporter, la plus vieille femme de cette cité et probablement de tout le Massachusetts.

C'est la mère Budd, comme on la nomme; elle est très pauvre, ne vivant que de charité.

Personne ne sait l'âge exact de cette centenaire; elle ne le sait pas elle-même. Mais une chose certaine, c'est qu'elle dépasse la centaine. Elle raconte qu'elle a beaucoup souffert depuis bien, bien longtemps, car la pauvreté n'a pas cessé de lui tenir compagnie, et bien des fois elle a dû se coucher sans manger.

Aujourd'hui, deux sœurs charitables, les demoiselles King, vont chaque jour lui porter ce dont elle a besoin pour entretenir sa misérable existence et la soigner.

Tous ses parents sont morts, même ses amis, et elle est seule au monde de tous ceux qu'elle aimait.

Cette vieille prétend qu'en 1815, quand elle se maria, elle était une jeune fille. On lui donne environ 105 ans.

—Une délégation du comté de Yamaska, P. Q., a prié M. Fabien Vanasse de faire a lutte au Dr. Migneault, aux prochaines élections générales.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appetit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulieres ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

NOTES LOCALES.

M. Hermès Bellemare et sa dame sont partis pour Louiseville, P. Q., en promenade.

M. John Racette et sa dame, en compagnie de M. Godfroy Geoffroi, sont partis pour Trois-Rivières.

Le Rév. M. Louis Lévesque, vicaire à Salem, est en visite chez les RR. PP. Oblats de cette ville.

Axilda Larose a vendu à Léopoldine Pepin un terrain et une maison sur la rue Ludlam pour $3000.

Les candidatures pour les prochaines élections de l'Ecole Municipale Modèle commencent à se dessiner.

Le Rév. Riordon, de Plattsburg, N. Y., est en visite chez les RR PP. Oblats de l'Immaculée Conception.

On peut se procurer les pilules du Dr. Lariviere, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

M. John Guilmet a acheté ces jours derniers l'édifice connu sous le nom de "Edifice Belleville", rue Ward, pour la somme de $7 500

Les employés dans certains départements de la United States Bunting Company travaillent chaque soir jusqu'à neuf heures depuis une couple de semaines.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Vers midi, lundi, un incendie se déclara dans un hangar rempli de bois appartenant à Otis Allen & Son, rue Mt. Vernon. La bâtisse a été en partie consumée Les pertes sont assez considérables.

Un commissaire envoyé par le gouvernement canadien est en cette ville à propos de l'assurance sur la vie de feu l'avocat A. A. Laferrière au montant de $32 000 que la compagnie d'assurance ne veut pas payer.

M. P. O. Dupont, de Clinton, Mass., était de passage en cette ville mardi; il était l'hôte de Mdes Lépine et Moreau, ses parentes. Il est retourné mercredi en passant par Haverhill, pour visiter d'anciens amis et de là se rendre chez lui.

Merrill et Cutler, des architectes, ont intenté un procès à la municipalité de Lowell, en recouvrement de $3000 parce qu'ils auraient fait plus d'ouvrage qu'ils étaient tenus de faire pendant la construction d'édifice municipaux.

Daniel Gage est à faire tous ses préparatifs pour entreprendre sa récolte annuelle de glace sur la rivière Merrimack; un certain nombre de ses employés sont occupés depuis quelques jours à nettoyer la glace qui a environ 10 pouces d'épaisseur.

"Trève d'imprudences, madame! Vos poumons sont dans un état indescriptible. Faites usage du meilleur remède connu pour tout remettre en ordre. Je vous conseille le Dr. Delisle's Kinium Compound. Vous le trouverez chez tous les pharmaciens. $1.00 la bouteille.

Quelques-uns des passagers sur le chemin de fer électrique venant de Lawrence, hier après-midi, raconte qu'un des cottages à Grand View, un lieu de villégiature très fréquenté, était en feu de la cave au grenier. On croit que le feu a été mis par des vagabonds.

Le Dr. Léon Decruyssen, ce belge qui a été arrêté à North Adams pour rapt sur la personne d'une fillette de quatorze ans, a déjà vécu à Lowell, et ses parents sont encore en cette ville, même sa femme qui, dit-on, va instituer immédiatement des procédures en divorce.

Cour Columbus No 8195, Ancien Ordre des Forestiers d'Amerique.

L'installation des officiers de cette Cour aura lieu, comme nous l'avons déjà annoncé, vendredi le 11 courant à 7 30 p. m., à la salle des Forestiers.

Tous ceux des nôtres qui appartiennent à cet Ordre sont cordialement invités à y assister.

De hauts dignitaires du Gouvernement Municipal et de l'Ordre ont promis d'honorer de leur présence cette assemblée.

Incendie dans un Magasin de la rue Central.

Quelques minutes avant 8 h, dimanche matin, le gardien de la paix Holman a aperçu une épaisse fumée provenant du magasin de Bartlett & Dow, marchand de ferronneries sur la rue Central.

Une alarme fut donnée à l'avertisseur 53, et les pompiers ne tardèrent pas à faire leur arrivée sur les lieux. Il fut nécessaire d'enfoncer des fenêtres pour pénétrer dans le magasin qu'on trouva rempli de fumée

Les pompiers se mirent aussitôt à l'œuvre et d'énormes volumes d'eau furent lancés sur l'incendie, son ennemi héréditaire

Après un travail ardu, les flammes furent éteintes avant qu'elles eussent pu monter aux étages supérieurs. Seuls le premier et le sous-sol ont été endommagés, mais ils l'ont été considérablement.

Le stock a été très avarié par l'eau, a fumée et le feu; les boîtes à étalages ont été brisées et la coutellerie de prix qu'elles contenaient sont à peine reconnaissables.

Cet édifice appartient à la succession Reed.

Il a été difficile jusqu'à présent de définir les pertes; mais les assurances s'élèvent à $31,500.

Deuxième Incendie.

Un deuxième incendie s'est déclaré dans le magasin de Bartlett & Dow, et a causé de nouveaux dommages. On n'a pu définir exactement la cause de ce nouvel incendie; mais on a tout lieu de croire que c'est un reliquat de l'incendie de dimanche dans ce même établissement.

On dit que ces deux incendies successifs ont causé des pertes pour plus de $30 000. Les assurances, comme nous le disions hier, couvrent les pertes.

Un Petit Porteur Vole.

Chester F. Gale, un petit porteur de journaux, s'est fait voler 39 cents, samedi soir. Un individu l'accosta et le chargea de faire une commission, pour laquelle il devait lui donner 10 sous. Mais l'inconnu n'avait, disait-il, qu'une pièce d'un écu pour toute monnaie.

Le petit porteur avait 39 cents sur lui et il les remit à l'individu qui décampa aussitôt avant de remettre sa pièce de cinquante sous au pauvre petit porteur.

Un Honnete Homme.

Emile Paignon, un fermier demeurant à Chelmsford, a tué l'une de ses vaches lundi et il en a apporté la viande en cette ville pour l'offrir en vente. Cependant, avant de la mettre sur le marché, il alla la faire examiner et des traces de tuberculose ont été découvertes dans les poumons, ce qui causa la perte totale de sa viande.

M. Paignon n'est pas riche et cette perte lui est très sensible. L'inspecteur Perham a déclaré il y a quelque temps que toutes les vaches de ce fermier étaient saines.

"Truant Commissioner Office."

Nous mettons le texte anglais, parce que tout en attirant d'avantage l'attention de nos confrères de la presse sur cette importante fonction qui est celle de "commissaire des enfants qui font l'école buissonnière," nous serons bien compris de tout le monde.

A ce sujet donc nous venons d'apprendre que des démarches sont actuellement faites auprès du maire Courtney et des commissaires d'école pour obtenir la nomination d'un des nôtres à ce poste. C'est l'opinion du surintendant des écoles publiques comme aussi celle des "Truant officers" eux-mêmes, MM. Kelley et Williams, qu'il est absolument nécessaire que le troisième commissaire soit capable de parler français, car tous les jours ils sont obligés d'avoir recours à des interprètes pour trouver les enfants qui s'absentent des écoles.

Les commissaires d'école républicains qui ont été entrevus à ce sujet comprennent tellement bien la chose qu'ils ont décidé de supporter la candidature d'un des nôtres.

Nous espérons que les commissaires d'école démocrates comprendront la nécessité d'une telle nomination ou tout au moins que le maire Courtney qui a si bien réussi à organiser la commission favorisera notre juste demande.

Une Consolation.

Le maire Courtney, dans son adresse d'inauguration, qui est remarquable à plusieurs points de vue, suggère au nouveau conseil de ville d'améliorer la condition des rues du Petit Canada. Merci, Votre Honneur, vous avez frappé juste. Nous vous saurons gré de cette délicate attention de votre part.

Nous aimons à croire maintenant que votre excellent conseil sera suivi par nos braves Pères de la Ville.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

L'INAUGURATION.

Du Nouveau Gouvernement Municipal

Cette inauguration, qui est toujours un événement important, s'est faite pour la deuxième fois au nouvel Hôtel de Ville, suivant le cérémonial ordinaire.

Un grand nombre de nos principaux citoyens ont assisté à ces cérémonies.

Une réception en l'honneur de notre nouveau maire, M. Courtney, a eu lieu dans les bureaux de la mairie; ensuite toutes les personnes présentes se sont rendues dans la salle des échevins où devait avoir lieu l'inauguration.

Le maire Pickman, le juge Hadley, l'ex-maire Jewett et plusieurs autres hommes en vue étaient présents.

Il y a eu prière, prestation du serment d'office et lecture d'un discours de circonstance par le nouveau maire.

Parmi les personnes présentes on a remarqué le R. P. Forget, O. M. I., et MM. P. Grégoire et L. P. Turcotte.

Les dames étaient aussi largement représentées.

Après les cérémonies de l'inauguration du nouveau maire, les échevins et les conseillers se sont réunis dans leurs salles respectives pour s'organiser.

Daniel H. Varnum fut élu président des échevins. Des règlements concernant les échevins et les conseillers furent adoptés.

Une invitation de la compagnie militaire "Post Butler" priant le maire et les échevins d'assister à leur banquet fut acceptée. Plusieurs constables furent nommés parmi lesquels se trouvent MM. J. S. Lapierre, Isidore Turcotte, Oswald Lapierre, Henry Mercier.

Le conseil s'est aussi assemblé, mais n'a pu élire un président. Il y a ce qu'on appelle "dead lock" dans cette branche de notre gouvernement municipal.

Dans l'avant-midi il y a eu plusieurs ballottages et chacun a donné le résultat suivant:

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
Total des votes	24	24	24	24	24	24	24	24	24	24
Votes nécessaires	13	13	13	13	13	13	13	13	13	13
M. Mansfield	5	5	5	5	5	5	5	5	5	5
Wm. F. Curtin	7	7	7	7	7	7	7	7	7	7
H. E. Webster	12	12	12	12	12	12	12	12	12	12

Au dixième ballottage, le conseil ajourna à trois heures de l'après-midi et alla prendre le dîner au Merrimack House, sur l'invitation du capitaine Partridge, le propriétaire. Le maire, les échevins et autres officiels avaient aussi été invités.

Dans l'après-midi, le conseiller Barry appela le conseil à l'ordre, et plusieurs ballottages qui eurent lieu donnèrent le résultat suivant:

	11	12	13	14	15	16	17	18	19
Total des votes	24	24	24	24	24	24	24	24	24
Votes nécessaires -	13	13	15	13	13	13	13	13	13
Webster -	12	12	12	12	12	11	12	12	12
Curtin -	7	7	7	7	7	7	7	7	7
Mansfield	5	5	5	5	5	5	5	5	5
John Oliver	0	0	0	0	0	1	0	0	0

Avant le vingtième ballottage, on vota l'ajournement du conseil sans fixer la date de la nouvelle assemblée.

Le Bureau des Pauvres.

Le bureau des syndics des pauvres s'est assemblé pour s'organiser vers les sept heures du soir. Tous les membres étaient présents et ils prêtèrent le serment d'usage. C'est le maire qui a présidé.

LUE DANS LES EGLISES.

La Lettre du Pape Contre des Societes Secretes.

Depuis quelque temps il était rumeur que N. T. S. Père le Pape avait chargé son délégué apostolique à Washington d'avertir tous les Ordinaires en ce pays que les catholiques ne devaient pas faire partie de trois sociétés secrètes, nommément les Odd Fellows, les Fils de la Tempérance et les Chevaliers de Pythie. Enfin la nouvelle officielle est arrivée à Lowell, et le doute n'est plus possible.

Dans les églises catholiques de cette ville, hier, la communication suivante de l'archevêque de Boston, Mgr Williams, a été lue du haut de la chaire:

Révérend monsieur,

Nous apprenons par lettres de Rome, adressées à Son Excellence le Délégué Apostolique à Washington, que notre T. S. Père a défendu à tous les catholiques de faire partie des sociétés des Odd Fellows, des Chevaliers de Pythie et des Fils de la Tempérance.

Quant à ceux qui font déjà partie d'aucune de ces sociétés, ils devront être conseillés de les quitter, et s'ils refusent, les sacrements leur seront refusés.

JOHN J. WILLIAMS,
Archevêque de Boston.

26 décembre 1894.

Cette décision n'aura pas beaucoup d'effet à Lowell, vu qu'on n'y compte qu'une cinquantaine de catholiques qui font partie de ces sociétés.

Une Ceremonie Imposante.

La cérémonie de dimanche soir à l'église St Joseph a été très imposante. Le chant angélique des enfants a été très goûté de ceux qui assistaient à cette belle fête. Il était beau de voir tant d'enfants représentant des bergers et les Rois Mages guidés par l'étoile, allant adorer l'Enfant Jésus.

Le sermon de circonstance a été prononcé par le R. P. Forget qui fut très éloquent; il a engagé les Canadiens à s'unir et à se protéger les uns les autres. C'est en s'unissant que nous finirons par faire reconnaître nos droits, a-t-il dit.

Le Partage d'un Gateau des Rois.

Il y a eu, dimanche, une joyeuse réunion d'amis à la résidence de M. et Mde Camille Roussin, et on y a passé la veillée des Rois d'une manière on ne peut plus agréable. A peu près une vingtaine de messieurs et autant de nos charmantes demoiselles canadiennes étaient présents pour partager l'hospitalité de M. et Mde Roussin, ainsi que leurs gentilles demoiselles et leur fils Eugène.

Les amusements ont été très variés. Il y a eu chant, musique et sauterie. Vers les dix heures, on servit des rafraîchissements et on se partagea le gâteau des Rois contenant un pois et une feve. Il va sans dire que c'était à qui aurait le dit pois et la dite feve, afin d'être couronné roi ou reine de la réunion. Ce fut Mlle Hélène Pinault et M. H. J. Lanthier qui eurent l'honneur de revêtir l'hermine et de ceindre la couronne royale. Mde Dr Janson LaPalme de Lawrence, et Mde Ethelend O'Heir, Juliette Gervais, Julie Roussin, firent de la musique et M. Henry Weilbrenner, Octavien O'Heir, Mlle Roméla Bigonèse et Mlle Thérèse Roussin firent du chant.

Un magnifique duo fut aussi chanté avec beaucoup de succès par M. H. Weilbrenner et Mde Janson LaPalme.

Parmi les invités demeurant hors de Lowell, nous avons remarqué M. et Mde Dr. Janson LaPalme et M. et Mde Dr Maynard de Lawrence.

Ce n'est qu'à une heure matinale que les convives ont pris congé de leurs hôtes, emportant un joyeux souvenir de cette belle réunion.

PREMIERE ASSEMBEE

Du Comite de Ville de l'Ecole Modele.

Dimanche après-midi, à 2hrs, a eu lieu à la salle Huntington la première assemblée du Comité de Ville de l'Ecole Municipale Modèle pour procéder à l'élection de ses officiers pour l'année courante.

L'assemblée a été appelée à l'ordre par M. Jos. Dextra du Quartier Un, et M. Théo. Bertrand fut choisi secrétaire *pro tem.* Sur motion de M. J. H. Guillet, il fit l'appel des membres du Comité qui étaient au nombre de 46

M. L. P. Turcotte proposa de procéder de suite à l'élection des officiers au scrutin secret.

Un comité de trois fut nommé pour compter les votes. MM. Hilaire Dozois, J. A. Fortin et Elzéar Lamoureux firent partie de ce comité.

On procéda immédiatement au ballottage et M. Hilaire Dozois fut choisi président, M. Chs. T. Roy, vice-président, M. Elzéar Lamoureux, secrétaire et M. Alfred Leblanc trésorier.

Les membres du comité des différents quartiers s'assemblèrent séparément pour élire les officiers de quartier.

Voici le résultat de ces élections:

Quartier 1, Jos Dextra, Prés; Narcisse Godbois, Sec; J. H. Guillet, Adjoint.

Quartier 2, Chs. H. Boisvert, Pres; J. B Hurtubise, Sec; P. L. Denault, Adjoint.

Quartier 3, Chs. Weilbrenner, Prés; Alf. Lavigne, Sec; Ludger Bernier, Adjoint.

Quartier 4, W. A. Parthenais, Pres; J. U. Turcotte, Sec; Chs. H. Chagnon, Adjoint.

Quartier 5, Camille Roussin, Prés; J. W. Paradis, Sec; P. A. Brousseau, Adjoint.

Quartier 6, Edouard Daignault, Prés; J. A. Plante, Sec; E. J. Pinault, Adjoint.

La date des caucus de quartier est le 17 janvier, à la salle Jackson, à 7½ heures du soir.

Le comité de ville s'assemblera le 24 janvier au soir dans la salle Jackson, pour mettre les candidats à la mairie et à l'échevinage en nomination, et la date de votation est fixée au 7 février au soir et l'inauguration du gouverneur de ville de l'Ecole Modèle aura lieu le 21 février.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette à l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussélures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co. Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

LA SOCIETE HUMANITAIRE.

L'assemblée annuelle de la Société Humanitaire, branche de Lowell, a eu lieu hier soir dans le Mechanics Building.

Le rapport du secrétaire pour l'année démontre que la société a fait beaucoup d'ouvrage.

Il a été annoncé que la société recevrait le tiers de $10,000, provenant de la succession feu Dwight L. Dimock.

Ensuite l'agent Drury a fait son rapport qui se lit comme suit:

Nombre d'enfants maltraités,	109
Nombre d'enfants sans soins,	183
Nombre d'enfants placés dans un bon milieu,	8[illegible]
Nombre d'enfants abandonnés,	32
Nombre d'enfants vêtus et nourris,	14
Nombre d'enfants conduits à la "Nursery,"	12
Averti-sements donnés aux parents,	94
Parents en état d'ivresse,	150
Parents arrêtés et condamnés,	57
Enfants égarés et retrouvés,	2
Enfant conduit à l'hôpital St John,	1
Enfants conduits à la ferme municipale,	17
Enfants conduits à l'Ecole de Reforme de l'Etat,	2
Enfants conduits à l'Asile de Tewksbury,	3
Enfant conduit à Lancaster,	1
Enfant conduit à Sherborn,	1
Total	758
Chevaux battus brutalement,	48
Chevaux dont on a pris soin,	281
Chevaux conduits trop vite,	46
Chevaux estropiés enlevés à l'ouvrage,	347
Chevaux enlevés à des conducteurs ivrognes,	63
Chevaux tués,	120
Chevaux trop chargés,	288
Chevaux blessés au dos trouvés à l'ouvrage,	56
Cruauté envers les chevaux,	29
Chevaux ayant des épaules galeuses,	87
Chevaux mal nourris,	71
Chevaux sans abri convenable,	9
Cruauté envers les vaches,	52
Vaches dont on a pris soin,	104
Vaches sans nourriture convenable,	28
Vaches sans abri convenable,	15
Chiens dont on a pris soin,	42
Chiens tués,	157
Chiens perdus et retrouvés,	5
Cruautés envers les chiens,	43
Chats tués,	107
Etables mises en meilleur état,	53
Arrestations et convictions,	14
Couvertures mises sur des chevaux dans les rues,	197
Total	2262

Le nombre total des cas dont l'agent de la société s'est occupé en 1894 s'élève à 3020.

GOUVERNEMENT MODELE.

On se Prepare a la Lutte—Candidatures a l'Horizon.

Déjà dans les diverses quartiers de notre ville, principalement dans les Quartiers Un, Deux et Cinq, on se prépare aux élections du Gouvernement Municipal Modèle, qui auront lieu jeudi le 7 février prochain.

Des caucus préliminaires sont appelés dans ces quartiers respectifs pour jeudi prochain au soir le 10 courant, et tous les membres de l'Union Franco-Américaine, les électeurs et tous les Canadiens-français sont invités à s'y rendre pour s'entendre sur le choix de leurs candidats au conseil, comme commissaires d'école et comme syndics des pauvres.

Il va sans dire que les candidatures commencent à poindre, non seulement pour les postes d'échevins et de conseillers, mais aussi pour les autres charges municipales.

Ainsi, on mentionne comme candidats à la mairie, MM. Auguste Jean, J. H. Guillet, A. Bourbonnière, Elzéar H. Chouquette, Chs. H. Parthenais et L. P. Turcotte.

Comme échevins *at large*, L. P. Brault, Chs H. Boisvert, Jos. Dextra, Aimé Gauthier, Camille Roussin et J. W. Goulet.

Comme échevins de quartier, Quartier Un, Dr Armand Mignault et John Brunette; Quartier Deux, Maxime Lepine et Henry J. Lanthier; Quartier Trois, Chs. G. Weilbrenner; Quartier Quatre, Alphonse Bibeault et O. G. I. O'Heir; Quartier Cinq, P. A. Brousseau, Joseph Roy et John Vincent; Quartier Six, P. L. Henri Weilbrenner.

Comme conseillers, Quartier Un, Eugène Mayrand et Auguste Lambert; Quartier Deux, Jos. E. Moreau, Joseph Chamoagne, Arthur A. Racicot et Jos. Desmarais; Quartier Cinq, Clovis Bélanger et Edouard Vincelette; néanmoins, quelqu'un suggère de réserver M. Vincelette pour être Surintendant des Ecoles, M. J. H. Guillet comme Procureur de la Cité, M. Jean pour le poste d'Auditeur, et M. A. Bourbonnière pour greffier de la ville.

Tous ces messieurs ont les aptitudes requises pour remplir avec avantage et distinction même toutes ces positions. Nous croyons aussi qu'elles leur sont toutes aussi très bien appropriées.

COMITE DE VILLE.

Assemblee Annuelle et Election des Officiers.

Sous la présidence de M. Kileski, hier soir, le Comité de Ville a tenu son assemblée annuelle pour l'élection de ses officiers.

Le rapport du trésorier a démontré que les finances du comité sont dans un bon état, l'encaisse étant de $800, et il ne reste aucune dette.

Ensuite eut lieu l'élection des officiers avec le résultat suivant: Président, L. H. Kileski; vice-président, W. H. Penn; secrétaire, Lincoln R. Welch; trésorier, Clarence W. Whidden.

Les nominations suivantes pour chaque quartier ont été confirmées à l'unanimité:

Quartier Un—A. Dege, président; E. Pickup, secrétaire; B. T. Stevenson, comité exécutif; A. J. Bixby, comité de finance.

Quartier Deux—Arthur Cluer, président; Austin Keith, secrétaire; E. T. Rowell, comité exécutif; George E. Putnam, comité de finance.

Quartier Trois—W. H. Penn, président; George Emsley, secrétaire; D. B. Hardman, comité exécutif; A. Jacobs, comité de finance.

Quartier Quatre—Joseph Miller, président; W. G. Parkin, secrétaire; G. L. Fowler, comité exécutif; J. W. Bennett, comité de finance.

Quartier Cinq — George D. Kimball, président; L. E. Smith, secrétaire; Arthur Staples, comité exécutif; C. M. Erskins, comité de finance.

Quartier Six — H. K. Gates, président; Alfred Swain, secrétaire; H. K. Gates, comité exécutif; Dr. W. H. Downs, comité de finance.

Comité d'audition—J. F. Pufer, H. P. Goodell, George D. Kimball.

CONCOURS DE DECLAMATION

Chez les Freres Maristes de la Ville de New York.

New York, 8 jan—Nous lisons dans la *Revue*, une publication mensuelle de cette ville:

Le 21 décembre dernier, nous avons eu la bonne fortune d'assister, chez les Frères Maristes, à un concours de déclamation. Une vingtaine de concurrents se sont disputé la palme.

Nous avons applaudi de tout cœur ces jeunes gens qui, sous la direction des devoués Frères Maristes, comprennent, en vue des luttes futures de la vie, dans un pays où tout est électif, combien est importante, nécessaire même l'arme de la parole, de l'éloquence.

M. Rufus Trevor a obtenu la médaille d'or; M. Fernand Delemarre, le 2e prix et Joseph O'Conner le 3e prix.

Nous signalons les noms de ceux qui se sont fait remarquer: MM. Charles Peine, Pierre Grillière, Austin Clark, Joseph Shea, Owen Tierney, Luke Enright et Lawrence Fanning.

La fanfare du Collège des Frères se faisait entendre en public pour la première fois, nous ne doutons pas que sous l'excellent professeur Vandenhende, elle pourra bientôt rivaliser avec les meilleurs corps de musique des institutions de la ville.

L'orchestre, formé d'une vingtaine de petits bonshommes, pas beaucoup plus grand que leurs violons, et dirigée par le professeur Van Ghèle, a provoqué l'enthousiasme et l'admiration. Nous revenons toujours enchantés d'une soirée chez les Maristes

Les Mineurs Acceptent.

Massillon, Ohio, 8 Jan.—Les mineurs de ce district, au nombre de 8000, ont voté hier soir de retourner à l'ouvrage aujourd'hui au taux de 60 cents, tel qu'offert par le Conseil d'Arbitrage. La majorité des mineurs de ce district sont sans ouvrage depuis le commencement de la dernière grève en avril de l'an dernier. Ils voulaient avoir 70 cents.

Tremblement de Terre en Sicile.

Rome, 8 Jan.—De fortes secousses de tremblement de terre continuent à ébranler le nord de la Sicile. Les toitures de l'église et de l'hôpital à Spadafora, San Martino, province de Massina, ont été démolies hier après-midi. On a appris que d'autres dommages considérables ont aussi été causés dans d'autres localites.

INONDATION DANS L'OHIO

Bellaire, Ohio, 8 jan.—La rivière Ohio atteint ici une hauteur de 31 pieds et elle monte de dix pouces toutes les heures. Tous les terrains bas au sud d'ici sont submergés. Les fabriques ont dû être closes et les maisons sont inondées.

Erastus Wiman.

New-York, 9 Jan. — L'appel interjeté dans la cause d'Erastus Wiman, condamné par le tribunal d'Oyer & Terminer, pour faux, est venu devant la Cour Suprême, ce matin. Après audition des plaidoiries, le tribunal prit la cause en délibéré.

AVIS IMPORTANT.

Notre agent est à visiter les différents centres où nous avons des abonnés. Nous comptons sur la bonne volonté d'un chacun pour lui préparer le petit montant qui nous est dû et lui rendre la tâche agréable.

L'ADMINISTRATION.

Nouvelles de Salem, Mass.

Le CANADO-AMERICAIN sera déposé à la pharmacie Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette ainsi que chez M. F. X. Voyer.

AVIS IMPORTANT.

Vu certains changements importants que nous ferons dans nos ateliers, le "Canado-Américain" portera dorénavant le titre: L'ETOILE, et il sera envoye a tous les souscripteurs au lieu du "Canado". Les lecteurs auront tout a y gagner, car l'ETOILE sera plus interessante a tous les points de vue.

L'ADMINISTRATION.

M. Michel St. Pierre de Notre-Dame du Portage, Canada, est en visite chez ses parents à Salem.

M. Leblond de la Castle Hill est revenu la semaine dernière, accompagné de Mde Leblond, d'une promenade qu'ils ont faite au Canada.

Le Cercle Social Canadien a voté la somme de 15 dollars pour un magnifique portrait au crayon de feu l'honorable M. Mercier.

Le Club Fréchette donnera une soirée au Mechanic Hall le 31 janvier. Les prix des billets sont de 25, 35 et 50 cents.

Mariage.

Dimanche dernier au soir, le 6 courant, M. Martial Michaud unissait sa destinée à Mlle Amanda Peltier. La bénédiction nuptiale fut donnée à l'église Saint Joseph par le Rév. J. O. Gadoury. Nos souhaits de bonheur à l'heureux couple.

Ce que c'est que d'etre Populaire!

Le rédacteur en chef de l'*Aigle* a reçu il y a quelque temps comme Christmass un magnifique chapeau gris, un haute-forme et boysué d'un goût tout à fait artistique

M. J. B. Rouillard, qui nous a appris l'événement dans son journal, nous déclare qu'il regrette infiniment de ne pouvoir connaître les noms des généreux donateurs. C'est ce qui le prive du plaisir de remercier ces messieurs convenablement en personne.

Partie.

A l'occasion du jour de sa naissance, la veille du Jour de l'An au soir, les amis de Mlle Marie Roulier lui ont présenté une adresse accompagnée d'une jolie montre en or. L'adresse a été lue par Mlle Marie-Louise Fraser. Un réveillon des plus exquis et auquel les convives firent honneur avec entrain, fut servi. La musique et le chant furent faits par Madame J. P. Roulier et Madame L. Fraser, les demoiselles Dumas, Fraser, MM. P. Bélanger, A. Fraser, C. Desauniers, A. Thibodeau, J. Dumas, E. Bourgeois et C. Pepin.

UN REFORMATEUR

Porte de Gros Revolvers a sa Ceinture.

Ashley, Mich., 8 jan.—L'éditeur du *News*, C. E. Armstrong, qui a reçu des coups de fouet par la femme Cora Hasbrook, a surpris tout le village hier en se rendant au bureau de poste armé d'un fusil, de deux revolvers et d'une ceinture remplie de cartouches. Personne n'osa le molester, et plus tard son journal fut publié avec l'avis suivant:

"A toutes les personnes intéressées dans l'affaire, nous dirons que nous avons appris depuis longtemps à n'avoir aucune crainte des lettres de menace; en réalité, une bonne partie de notre vie a été passée parmi des gens qui généralèment tirent les premiers et se ruent ensuite sur leurs adversaires."

A la femme qui l'a fouetté, Armstrong dit: "Le fouet ne nous fait pas peur, et de suite, laissez-nous faire la remarque, vieille fille, que si jamais l'un de votre clique veut essayer de nouveau cette espèce de médecine, nous vous avertissons que tout ce qui va lui en coûter sera les mémoires d'un médecin. Nous avons entrepris de réformer cette localité et nous le ferons ou mourrons à la tâche."

La meilleure classe d'Ashley est sympathique à l'éditeur.

Le chef de la sûreté Sickles et Mde Hasbrock, qui devaient fouetter de nouveau l'éditeur, ne l'ont pas osé à la vue de ses revolvers.

Vol dans un Hopital.

Omaha, Neb., 8 Jan.—Hier, $650 ont été volés dans l'hôpital St. Joseph de cette ville. L'argent appartenait au R. P. Daxacher, un prêtre qui demeure dans cette institution.

UN ETRANGLEUR.

Emoi Causé par une Série de Crimes.

UNE ARRESTATION MET LA POLICE SUR LA TRACE.

Un Vagabond Francais est l'Auteur de ces Assassinats.

Denver, Col., 8 jan—Alphonse Lemaire, un marin français qui vagabonde depuis on ne sait trop combien de temps, est, dit-on, l'étrangleur dont les crimes effroyables commis en cette ville il y a quelque temps ont causé tout un émoi parmi notre population.

Ce vagabond est arrivé en août dernier de Salt Lake City.

Victor Monchineault, un charpentier, que Lemaire accuse d'être l'auteur de ces crimes, a fait des révélations sous serment, affirmant Lemaire d'être le coupable.

Monchineault entre dans tant de détails et raconte une histoire si plausible, corroborée en partie par un témoin, que la police est portée à croire que le mystère qui enveloppe ces crimes s'est enfin éclairci.

Le seul mobile dans chaque cas aurait été le vol.

Monchineault raconte entre autres choses: "J'ai rencontré Lemaire le 4 août dans une buvette de la rue Market. Il me dit qu'il lui fallait de l'argent à tout prix. Il me montra du doigt la demeure de Lena Tappers et dit: "Je vais la tuer pour m'emparer de son argent, car je sais qu'elle en a beaucoup." Je le revis le lendemain matin; il me dit qu'il avait fait la besogne dont il parlait la veille. Il avait de l'argent et était ivre; mais il me conseilla de ne rien dire de la chose à personne, car il m'en cuirait. Ensuite il m'apprit qu'il allait méditer un autre crime.

"Le 27 octobre, il me montra la maison de Marie Conlassoit, et me dit: "Il y a de $8000 à $9000 dans cette maison, je crois, et je vais la tuer pour m'en emparer." Je revenais de ma boutique de charpentier vis-à-vis la ruelle ce soir-là lorsque je rencontrai Lemaire sortant de derrière la maison de la femme Conlassoit. Il était excité et il laisse tomber un passe-partout que je ramassai et que vous voyez dans ma main à cette heure. Lemaire me dit: "J'ai accompli une autre tâche." Puis il s'enfuit par la ruelle. Le lendemain il me raconta qu'il n'avait pu s'emparer que d'une partie de l'argent.

"Je le rencontrai de nouveau plus tard, et il me demanda si je croyais que la petite Japonaise avait de l'argent. Après le meurtre, il m'apprit que c'était lui qui avait fait le coup."

UNE CAISSIERE

Disparait avec Deux Mille Dollars.

Boston, 8 jan.—Mabel Dodge, caissière de la maison C. B. Butters, épicier de Somerville, est disparue. M. Butters a déclaré que les livres de sa caissière accusaient un deficit de $2000.

Les parents de cette jeune fille, qui, dit-on, sont fort respectables, mais sans grands moyens, ignorent où Mabel est allée cacher sa honte, et ils sont dans un affreux désespoir. C'est le deshonneur pour eux.

La police recherche la fugitive.

ENTRE BAPTISTES

Un Cartel Lance Pour un Duel au Pistolet

New York, 8 jan.—Pendant des cérémonies religieuses, dans l'église baptiste de Caroldol, l'un des directeurs de la congrégation, le Dr Caleb S. Purkitt, a lancé un cartel au Rev. Dr W. W. Boyd pour un duel au pistolet, parce que ce pasteur l'avait fait comparaître devant le Conseil des Missions Baptistes pour y rendre compte de ses actes.

LA MORT D'UN NAIN.

Substitute, N. Y., 8 jan.—George B. Farrin, un nain qui a été montré en curiosité par tout le pays, a été trouvé mort ce matin dans le corridor d'une maison de cette ville.

Ce décès a été causé par l'ivresse et le froid. Il était âgé de 56 ans et n'avait que 4 pieds de hauteur. Il était né à Bath, Me.

120 PERSONNES NOYEES.

Rio Janeiro, 8 jan—Une explosion s'est produite hier dans un bateau pendant un voyage de plaisir. Un incendie ne tarda pas à se declarer et une grande quantité de voyageurs durent se jeter à l'eau pour éviter d'être atteints par les flammes.

Il y en a eu, dit-on, 120 de noyés.

DEBS EST UN PRISONNIER.

Chicago, 8 jan—Eugène V. Debs et les autres dignitaires de l'American Railroad Union se sont rendus à la prison aujourd'hui pour y commencer à purger leur sentence. On sait qu'ils ont été condamnés pour insulte au tribunal, ce qu'on appelle dans notre langage à l'anglaise "mépris de cour."

L'appel qui a été interjeté viendra devant le tribunal suprême vers la fin de cette semaine.

Incendie a Haverhill.

Une explosion de gaz cette après-midi a causé un incendie dans le magasin de nouveautés de George O. Willey, rue Merrimack. Trente demoiselles de magasin au service de cette maison réussirent à s'échapper par une porte de service, malgré que quelques-unes s'évanouirent tant leur peur fut grande.

Les pertes s'élèvent à une centaine de mille dollars couvertes en partie par les assurances.

La Greve de Haverhill.

Les membres du bureau d'arbitrage de l'Etat ont agi sagement en convoquant pour lundi prochain une conférence entre un représentant des manufacturiers de chaussures et un délégué des grévistes, afin d'en venir à une entente.

C'est dans l'intérêt non seulement des employeurs et employés, mais de tous les citoyens de Haverhill en général, que cette grève cesse au plus tôt. Se prononcer contre un arbitrage serait une folie coûteuse.

Espérons que la conférence de lundi va porter de bons fruits et que l'harmonie va être rétablie.

DU TROUBLE A HAVERHILL

DES ITALIENS SE SERVENT DE LEURS REVOLVERS.

Une Bagarre Mais Personne Blessee Gravement.

La première bagarre depuis le commencement de la présente grève à Haverhill a eu lieu samedi matin, pendant une querelle entre les grévistes et les Italiens qui ont pris leurs places dans les manufact

FEUILLETON
29

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

DEUXIEME PARTIE

XXIII

Cependant la vivante muraille s'obstinait plus que jamais dans sa résistance, malgré des sommations réiterées. Il fallait en finir. Un semblable scandale ne pouvait durer plus longtemps, et d'ailleurs la situation, en se prolongeant, risquait de devenir dangereuse et d'amener une révolte des galériens.

Les gendarmes accrochèrent au pommeau de leurs selles les mousquetons, dont ils ne devaient pas faire usage ; ils mirent le sabre au poing, et, reculant jusque dans l'intérieur de la cour pour prendre du champ, ils lancèrent leurs chevaux au galop et chargèrent la foule. Une dizaine de personnes, renversées par ce choc irrésistible, reçurent des contusions plus ou moins graves ; on les releva, on les porta à l'hospice, et il n'en fut plus question.

La foule était entamée. Voilà le grand point ! le point essentiel ! Elle oscilla et s'entrouvrit, formant ainsi une sorte de tranchée étroite dans laquelle s'engagea la gendarmerie, toujours au galop.

Les postillons fouettèrent leurs chevaux ; les charrettes s'ébranlèrent et ne s'arrêtèrent plus. Les condamnés poussèrent un immense "hourra", et leurs voix entonnées vociférant des paroles confuses, leurs regards enflammés, leurs mains étendues par un geste menaçant, semblaient dire à la multitude qui les saluait d'une dernière malédiction :

Nous reviendrons ! vous nous reverrez !

Quand les charrettes eurent disparu au tournant de la route, quand les chants et les cris se furent perdus dans le lointain, l'effervescence de la foule des curieux se calma comme par enchantement.

Une partie des groupes reprit le chemin de Paris ; d'autres s'éparpillèrent dans les cabarets qui foisonnent à Bicêtre, et les alentours de l'immense édifice, moitié hôpital et moitié prison redevinrent, comme de coutume, déserts et silencieux.

La colonne des forçats, qui suivait une route opposée, était bien loin de se calmer, dit un témoin oculaire et auriculaire des hideuses scènes que nous racontons. Le long cordon de fer reliant entre eux les galériens semblait une chaîne électrique qui transmettait à tous le fluide dont quelques têtes étaient chargées.

Au nombre des forçats se trouvait un bandit parisien, type étrange, d'impudence et de cynisme, largement pourvu de cet esprit toujours trivial et souvent immonde que le voyou de la grande ville emprunte au vocabulaire des estaminets borgnes du boulevard du Temple et des tapis francs de la Cité ; cet homme avait le crime joyeux, ce qui lui avait valu toujours une grande popularité parmi ses camarades de preau. Il prit la parole et il convia ses voisins de chaîne à l'audition d'une chanson de circonstance de sa composition.

Des applaudissements frénétiques l'accueillirent aussitôt qu'il eut parlé, et chacun lui cria de chanter au plus vite. Il commanda le silence et il commença. Sa voix était belle, il dit seul les paroles, en idiome de prison, paroles ajustées sur un air connu de tous. A un temps marqué par ce chef d'orchestre d'un nouveau genre, les forçats secouaient leurs chaînes en façon d'accompagnement et reprenaient le refrain en chœur avec un ensemble formidable.

Jean Vaubaron, étendu sur la paille au fond d'une des charrettes, autant du moins que le lui permettait la chaîne qui, descendant de son cou, l'attachait à deux de ses compagnons, Vaubaron, disons-nous, cachait dans ses mains et se demandait s'il faisait un rêve effroyable, ou s'il se trouvait transporté tout vivant dans l'enfer, au milieu d'un cercle de démons.

L'exaltation se prolongea au delà de la halte d'Essonne et jusqu'à l'étape du village de Ponthierry. La bande des condamnés, descendue des chariots et marchant en colonne serrée, épouvanta par ses vociférations enragées la population villageoise accourue au devant d'elle, et vint tomber épuisée sur la paille d'une écurie, où le repas du soir fut servi.

Le lendemain, au moment du départ et pendant la plus grande partie de la journée, une lassitude profonde, une atonie complète, semblèrent avoir remplacé les diaboliques fumigations de ville. La sollitude presque absolue au milieu de laquelle cheminait la chaîne exerçait évidemment une influence heureuse et rafraîchissante sur le moral des forçats. Mais à mesure que les voitures se raprochaient de Fontainebleau, la route devenait moins déserte ; bientôt les habitants des localités voisines affluèrent et leurs présence sembla remettre en mouvement, dans l'âme des condamnés, le levain comprimé par la sollitude.

Ce fut alors dans les charrettes un bourdonnement sourd et sinistre, presque pareil à ces bruits étranges et de mauvais augure qui parfois précèdent les tempêtes. A une demi-lieue de la ville, le convoi fit halte. Un fort piquet de gendarmerie arriva pour lui servir d'escorte.

A cet instant précis éclata l'orage dont tant de symptômes infaillibles annonçaient l'approche. On vit se relever les têtes pâles aux yeux ardents ; les forçats heurtèrent leurs carcans et s'agiterent dans leurs chaînes comme s'ils avaient voulu les briser, et, de même que la veille, jetant un haineux défi à la civilisation, aux lois, à la société, de toutes les bouches, sortit un chant de guerre, "la marseillaise" des prisons, le cri de la révolte et de la vengeance poussé par l'armée des bandits dans la langue expressive des bagnes, et l'on entendit retentir successivement chaque couplet de l'hymne argotique, terminé par ce refrain que les forçats répétaient en chœur :

La pègre ne périra pas !

Des scènes semblables à celles que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs se renouvellèrent quotidiennement pendant toute la durée du voyage, et ce voyage était d'une effroyable longueur, car la chaîne se dirigeait vers Brest et ne mettait guère moins d'un mois à parcourir la distance qui sépare Paris de cette dernière ville.

Ce que souffrit Jean Vaubaron pendant les vingt-huit mortelles journées de cet interminable trajet, à quoi bon le dire, ou plutôt à qui bon le répéter ?

Quand la fatalité s'acharne sur un malheureux, elle ne fait point sa tâche à demi ; elle se montre le plus inventif et le plus patient des bourreaux. De toutes les tortures du corps et de l'âme qui peuvent accabler un homme et lui faire appeler la mort comme un bienfait suprême, aucune ne fut épargnée à la victime de Rodille.

A cent reprises Jean Vaubaron, pareil au voyageur épuisé qu'un fardeau trop lourd écrase et qui tombe sans essayer de se relever, fut au moment de s'avouer vaincu et de briser ses tempes avec les anneaux de sa lourde chaîne. Mais, chaque fois qu'un de ces accès de désespoir s'emparait de lui et le rendait fou, le souvenir de Blanche se dressait entre lui et le suicide, et il se disait :

«Je veux la revoir ! Je vivrai !

XXIV

Le vingt-huitième jour, vers les six heures de l'après-midi, la chaîne atteignit le sommet de ces hauteurs escarpées qui dominent le port et la rade de Brest. La soirée était magnifique et le panorama qui se déroulait sous les yeux des galeriens pouvaient à bon droit, passer pour l'un des plus splendides que l'imagination d'une artiste ait jamais rêvés.

Dans la rade, des grands navires, des vaisseaux à trois ponts de la marine royale, attendaient sur leurs ancres le vent et la marée qui devaient les conduire au port ou les aider à gagner le large. Tout à fait au premier plan se dressait entre les quais de granit de bassins, une véritable forêt de mâts, aussi touffue, aussi complètement inextricable que les sapinières suspendues aux flancs de Alpes et des Pyrénées.

Là était la ville, là était le bagne. C'était dans ce coin du monde, l'Océan éternellement agité et les abruptes falaises des côtes bretonnes, que jean Vaubaron, condamné par la justice humaine, devait traîner sa misérable vie sous la casaque rouge et le bonnet vert des forçats à perpétuité.

L'existence étant identique pour tous les forçats dans ces terribles enfers qu'on appelle les bagnes, nous allons dire rapidement ce qu'elle était autrefois, avant l'abolition des bagnes de Brest et de Toulon et l'envoi des forçats à la Nouvelle-Calédonie, afin qu'en suite rien ne vienne plus entraver la marche du drame que nous racontons.

Il nous semble presque superflu d'ajouter que nous n'accorderons aucune place à la fantaisie, que nous ne ferons aucune concesssion à l'amour du pittoresque, et que nous empruntons les détails qui vont suivre aux sources les plus sérieuses et les plus indiscutables.

Prenons le forçat au moment de son arrivée dans le port de mer où l'administration l'envoie pour subir la condamnation aux travaux forcés qui vient d'être prononcée contre lui. A peine descendus des charrettes ou des voitures, les forçats sont débarrassés des chaînes pesantes qui les reliaient les uns aux autres.

Des escouades de gardes-chiourme les introduisent dans une vaste salle servant de greffe. Là on s'assure de leur identité, on les inscrit sur les registres du bagne, où ils échangent contre un numéro le nom qu'ils ont porté dans le monde.

Une fois inscrits, ils subissent la toilette, c'est-à-dire qu'après leur avoir coupé la barbe et rasé la tête, on les dépouille du vêtement donné dans la cour de Bicêtre et on les habille d'une chemise de grosse toile écrue, d'un pantalon de mouy jaune et d'une casaque de mouy rouge. Ils reçoivent ensuite une paire de gros souliers aux semelles épaisses hérissées de clous formidables, et un bonnet de couleur rouge ou de couleur verte, indiquant les forçats à temps et les forçats à perpétuité.

Aussitôt la toilette terminée, le médecin du bagne examine chaque homme ; le galérien qu'il déclare valide est à l'instant même accouplé avec un autre condamné, et on lui accorde trois jours de repos dans la salle où le chef de service à donné l'ordre de le conduire.

Voici de quelle manière on procède à l'accouplement. On rive à froid, au bas de l'une des jambes du forçat, immédiatement au-dessus de la cheville, une forte "manille" en acier, à laquelle est attachée une chaîne de fer composée de dix huit maillons pesant ensemble, avec la manille, près de sept kilogrammes.

Le quatrième jour, au coup de canon de la diane, c'est-à-dire à cinq heures du matin en été et à 6 heures en hiver, le condamné est conduit aux travaux du port, travaux d'autant plus pénibles pour lui que, ne sachant pas encore se mouvoir avec cette longue chaîne dont il traîne la moitié, il éprouve à marcher une difficulté et un embarras presque insurmontables. Son apprentissage commence ainsi.

Après une journée d'effrayante fatigue, le forçat est ramené avec les autres condamnés de sa chiourme, il prend sa place sur le banc qu'il ne doit plus quitter jusqu'au lendemain matin, et il est enchaîné à l'anneau auquel viennent aboutir toutes les chaînes

A huit heures (heure du silence général), il s'étend sur son banc, n'ayant pour se garantir du froid des nuits d'hiver qu'un mince matelas, mesurant tout au plus dix huit pouces de largeur, et une couverture d'herbages qui enveloppe mal son corps revêtu de ses vêtements de forçat.

La nuit se passe. Le coup de canon retentit. La cloche du bagne se fait entendre. La journée va commencer. Le forçat se lève. La distribution de vin est faite à ceux qui vont aller à la "fatigue." Chacun boit sa ration en présence des adjudants ; puis cette population compacte s'ébranle, se met en marche, se pressant et se jetant au devant de l'air qu'elle aspirera à la sortie.

Chaque couple, en franchissant le dernier degré de l'escalier, presente la jambe au "rondier". Celui-ci frappe d'un coup de marteau la manille et les chaînons, et, à la note qu'ils donnent, il sait si la lime a mordu le fer au profit de l'évasion. C'est un habile, c'est un terrible essayeur de métaux que le sonneur de fers du bagne ! Il sent au toucher du marteau quand l'anneau qui unit deux condamnés contient de l'alliage ou quand il est rongé et n'a pas son poids légal.

Les forçats se mettent en route Ils sont conduits aux excavations aux mines, aux pompages des bassins, aux ouvrages d'armement et de désarmement des navires, aux transports incessants de bois, de pierre, et de plomb, enfin à tout ce qui constitue la grande et la petite fatigue.

Eessayons de donner en quelques mots une idée exacte de ce labeur terrible, effrayant, surhumain qu'on appelle la grande fatigue.

Et suivant le cours du ruisseau le Penfeld, le port de Brest est serré par une haute montagne qui s'avance sur lui comme un cap de granit. Le plan de ce cap est à peine incliné, et cependant il faut que la gigantesque masse de pierre, dans les flancs de laquelle on trouverait les matériaux suffisants pour bâtir une ville entière, il faut, disons-nous, que cette masse s'abaisse au niveau du sol, comme s'est abaissée déjà l'interminable chaîne de rochers dont elle est la suite.

Ce sera l'œuvre lente et séculaire des forçats ! Ce sera la tâche de la "grande fatigue !"

Les couples des condamnés gravissent les falaises en se cramponnant des pieds et des mains à toutes les anfractuosités qui offrent un point d'appui. Leurs chaînes bondissent et résonnent sur les rochers qu'ils escaladent Leurs mains sont armées de pinces, de maillets, de leviers, d'instruments de toutes sortes. Le pic aigu, le pesant maillet attaquent le granit réfractaire. Ce sentiment d'orgueil qui ne s'éteint jamais chez l'homme, si bas que l'homme soit tombé, est surexcité par la résistance. C'est un triomphe que la chute d'un frangement qui se détache et roule.

Alors, huit, et parfois dix ou douze forçats sont attelés à ces chariots pesants, à ces locomotives appelées "diable", qui portent des blocs énormes de granit, ou des charpentes d'un poids colossal, blocs et charpentes qu'il faut souvent faire à de grandes hauteurs sur des plans d'un escarpement prodigieux.

Là, le paysan du Morvan, presque à l'état sauvage, se trouve près du jeune homme énervé que les assises ont arraché aux avant-scènes des théâtres, à l'atmosphère capiteuse et parfumée des boudoirs. Là, on voit, sous la même chaîne, à la même bricole, le valet qui a volé son maître et le notaire qui a ruiné ses clients. Et, dans cette attelage anormale, il faut que chaque homme vienne en aide de toute sa force au travail commun. Le galérien n'est pas d'une nature à être dupe d'un semblant de labeur. Aucun ne trompe, ou bien ils trompent tous ensemble, et rarement cette entente est possible.

Sur ce plan escarpé où roule la masse de pierre, si un seul des travailleurs faiblissait et lâchaient pied, il y aurait péril pour tous, et, au retour, le camarade d'attelage qui aurait compromis la sûreté des autres feraient l'épreuve d'un des nombreux moyens que le forçat tient en réserve pour la haine particulière ou pour la vengeance collective.

Les armements et les désarmements des navires n'offrent pas des risques moindres. Il y a péril quand l'intelligence ou l'expérience font défaut au bras pour embarquer ou debarquer des caronades, placer des gueuses pour lest, remplacer des mâtures, etc., etc.

Quand l'heure du retour du bagne est venue, les escouades se reforment et les condamnés regagnent leurs salles. A l'entrée, un garde-chiourme les fouille ; les bonnets verts sont aussitôt enchaînés. Puis, après le repas du soir vient le repos. Un coup de sifflet retentit. A ce signal, les têtes se renversent en arrière et les corps s'enroulent dans les couvertures. Ce vaste lit de camp semble une morgue immense, où chaque corps est désigné par un numéro. La chiourme repose ! le silence règne On n'entend plus, au lointain, que le pas du rondier et le bruit sec de son marteau qui heurte les barreaux des grilles et des fenêtres et symbolise l'action perpétuelle de la surveillance.

Voilà la vie du bagne dans son cercle immuable, qui rappelle involontairement au visiteur pensif les cercles les plus terribles de l'enfer de Dante !

Il s'est passé de tout temps, dans les bagnes, une chose étrange que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs, sans nous charger toute fois de leur en donner l'explication. Voici le fait :

Un convoi de condamnés arrive à Toulon ou à Brest. Or, avant la formalité de l'accouplement, avant même que le numéro représentant chaque homme ait été inscrit sur les régistres matricules, les hôtes émérites des galeres connaissent les noms des nouveaux venus et sont inscrits des moindres détails qui concernent les crimes connus et la conséquence de ces crimes D'où proviennent ces renseignements si prompts, si précis, qui se répandent à travers les chiourmes avec le rapidité de l'étincelle électrique? Les recherches consciencieusement faites à divers reprises par les administrateurs des bagnes n'ont fourni aucune réponse satisfaisante à la question que nous venons de poser.

Le bagne est un monde exceptionnel et monstrueux qui, fort heureusement, ne ressemble à rien de ce que nous voyons autour de nous.

Dans les cercles sociaux où nous vivons, ceux-là même qui ne pratiquent aucune des vertus que la loi divine et la loi naturelle imposent à l'homme, rendent du moins des lèvres, sinon du cœur, un public hommage.

Ces quelques lignes ont pour but de faire comprendre à nos lecteurs comment et pourquoi Jean Vaubaron, l'innocent, le martyr, fut accueilli par les galériens de Brest avec des sentiments de respectueuse déférence. Les faussaires, les voleurs avec effraction, en un mot, les médiocres gredins du bagne ne se dissimulaient point leur infériorité vis-à vis de cet homme qu'amenait au milieu d'eux un double assassinat suivi d'un vol audacieux.

Une dernière circonstance venait encore grandir cette admiration sympathique, à laquelle tout criminel d'élite à des droits. La caisse du baron de Viriville contenait sans aucun doute des sommes énormes au moment de l'effraction. Or, aucune partie, petite ou grande, de ces sommes n'avait été reconquises par la justice. Donc Jean Vaubaron avait eu l'habileté de cacher assez bien son butin pour le rendre introuvable. Donc il était riche, et, à un moment donné, les ressources suffisantes pour venir en aide à ses courtisans, et payer largement les services rendus, ne lui feraient pas défaut.

Le mécanicien fut accouplé non point à l'un de ses compagnons de voyage, mais à un vieux forçat âgé de plus de soixante ans, presque idiot en apparence, et dont le camarade de chaîne venait de mourir. Il compta une à une les heures lentes des trois jours de repos accordés par les règlements administratifs à tout condamné, au moment de son arrivée au bagne.

Le matin du quatrième jour, il fut incorporé dans une des escouades, et, sous la conduite des gardes-chiourme, il prit le chemin des écrasants travaux de la grande fatigue.

Les coups successifs et terribles que Jean Vaubaron venait de recevoir avaient singulièrement affaibli sa nature physique, énergique et nerveuse. Il lui restait cependant une somme de force pour apporter sa large part au travail commun, et il fit en conséquence et résolument l'apprentissage de la vie effroyable qui devait être la sienne désormais.

Il accepta cette existence, dont il ne se dissimulait point l'horreur. Il l'accepta avec une patience et une résignation indicible. Il s'isola, autant qu'il lui fut possible de le faire, de ses hideux compagnons, sans toutefois leur rien témoigner de l'insurmontable dégoût qu'il éprouvait à leur approche, en un mot, il devint le type du "forçat modèle," et, malgré tout, les gardes-chiourme appelèrent sur lui avec inquiétudes et défiance l'attention des inspecteurs et de l'administrateur du bagne. Peut-être avaient-ils lu dans l'esprit de Vaubaron et deviné qu'il ne songeait qu'à une chose : fuir.

XXV

Jean Vaubaron savait bien en effet, que le forçat qui veut briser ses fers et rompre son ban a contre lui mille chance d'insuccès pour une de réussite, et cependant rien ne le détournait de l'idée fixe qu'il voulait réaliser à tout prix.

Être libre ou mourir ! se disait-il lorsqu'il sentait la défaillance s'emparer de lui. Dieu m'est témoin que si je consens à vivre, c'est dans l'unique espoir de retrouver Blanche ! Eh bien ! je quitterai le bagne, et si la fourche d'un paysan ou la balle d'un garde-chiourme m'atteignent dans ma fuite, que m'importe ? La mort, pour moi, sera la délivrance !

Ceci n'était point une parole vaine. La presque certitude d'une mort violente n'avait rien d'effrayant pour le forçat et ne pouvait l'arrêter un seul instant ; mais il voulait que sa tentative fût sérieuse, et il appliquait toutes les facultés de son intelligence à la préparer de longue main.

Il avait compris qu'avant de rien entreprendre pour l'évasion, il devait faire en sorte d'arriver à deux résultats préliminaires de la plus haute importance. Le premier, c'était d'inspirer une assez grande confiance aux autorités du bagne, pour obtenir d'être séparé de son compagnon de chaîne, et mis en liberté qu'on accorde, à titre de récompense, aux forçats dont la conduite est exemplaire. Le second, non moins essentiel, était de se créer les ressources nécessaires pour faire face aux dépenses d'un long voyage, une fois l'évasion consommée et la liberté reconquise.

A un très petit nombre d'exceptions près, le forçat qui s'enfuit n'est rien moins que converti, et il se préoccupe peu de se mettre en route sans un sou. Son parti est pris à l'avance Il vivra dans l'avenir comme il a vécu dans le passé. Il compte sur le vol, sur le meurtre au besoin pour remplir sa bourse vide. Le premier voyageur passant à la portée de son lourd bâton, deviendra son tributaire ou tombera mort à ses pieds. Aussi, presque toujours, quand un évadé est parvenu à mettre en défaut les premières recherches de la gendarmerie et des chasseurs de forçats, ses dépréda tions trahissent bien vite sa retraite, et les crimes qu'il sème sur son passage dénoncent le chemin qu'il a suivi.

De pareilles ressources n'existaient pas pour Jean Vaubaron. S'il quittait le bagne sans argent, il ne pourrait demander son pain qu'au travail ! il n'y fallait pas songer, pour une foule de raisons qui frappent les yeux tout d'abord. L'aumône ! dangereux expédient ! Aux environs de Toulon ou de Brest, quand a résonné le canon d'alarme, tout mendiant est suspecté lorsqu'il est inconnu. Donc nous le répétons, c'est au bagne même, c'est avant la fuite, qu'il fallait amasser un modeste pécule.

Il est peu de personnes, croyons-nous, qui n'aient eu sous les yeux quelques-uns de ces objets d'art ou de fantaisie, facilement reconnaissables et fabriqués par les galériens. Pour beaucoup de condamnés ce travail est une immense ressource, et la plupart des forçats seraient bien plus à plaindre si l'administration ne tolérait pas l'industrie privée dans les chiourmes.

En vue de favoriser ce travail, quelques moments de loisir sont accordés à la suite des travaux et des repas. Après la rentrée dans les salles du bagne, avant l'heure réglementaire du silence, il y a encore un intervalle plus ou moins long, que les forçats laborieux peuvent employer à leur profit. C'est pendant ces courts intervalles que se fabriquent les nombreux objets qui sont offerts aux visiteurs et qui se répandent dans le monde entier.

Jean Vaubaron, désireux de se livrer à une industrie, se mit à faire d'abord de la gravure sur des noix de coco. Sa remarquable habileté comme ciseleur et l'exquise pureté de son goût en matière d'ornementations lui donnaient une supériorité très réelle sur tous ses rivaux, mais ses rivaux étaient si nombreux et se faisaient les uns aux autres une concurrence si acharnée que, si grand que fût le mérite de objets vendus, les bénéfices devenaient presque nuls.

Le mécanicien ne se sentait point la dose de patience nécessaire pour travailler pendant dix années dans le but d'amasser une somme misérable et insuffisante. Il chercha autre chose ; il se souvint de ces figures de cire animées, sur lesquelles il avait fondé de si grands espoirs, à cette heureuse époque où l'espoir n'était pas à tout jamais perdu pour lui, et il résolut de créer à son profit une industrie nouvelle, qui n'appartiendrait qu'à lui seul, et qui pourrait défier toute concurrence immédiate. Aussitôt qu'il eut gagné quelques petites sommes avec les noix de coco, il fit acheter un peu de cire à modeler, cinq ou six crayons de pastel et des grains d'émail.

Muni de ces matières premières, Vaubaron abandonna le burin pour l'ébauchoir et se mit à l'œuvre. A l'aide des crayons de pastel, il colora la cire et il modela avec cette cire toutes sortes de figurines, les unes grotesques, les autres touchantes. Les grains d'émail devinrent des yeux, et donnèrent une étrange apparence de vie à ces personnages hauts de quelques pouces, exécutés d'une manière facile et large, remarquables par leur cachet véritablement artistique.

Ces statuettes lilliputiennes conquirent aussitôt la vogue. On parla d'elles dans la ville. Le préfet maritime voulut les voir et fit l'acquisition de plusieurs d'entre elles. Vaubaron ne put dès lors suffire aux demandes et quoiqu'il eût fixé des prix infiniment minimes et bien inférieurs à la valeur réelle de ses œuvres, il gagna plus en quelques semaines qu'il n'avait espéré gagner en des mois entiers.

Souvent, aux heures de loisir accordées par l'administration, tandis que le forçat innocent modelait dans la cire mélangée de carmin la trogne enluminée et comique d'un matelot trop ami du rhum et de tafia, on aurait pu voir tout à coup de grosses larmes tomber de ses yeux et rouler sur ses joues. C'est qu'en ces moments-là, de poignants souvenirs absorbaient Jean Vaubaron. C'est qu'il revoyait par la pensée son humble chambre de la rue du Pas-de-la-Mule... C'est qu'il croyait entendre un soupir exhalé de la poitrine de sa pauvre femme endormie, et la voix de Blanche lui demandant cette poupée si belle et presque vivante qu'il avait promis de créer pour elle. Alors ses lèvres murmuraient tout bas :

Blanche...Blanche...mon enfant adorée... c'est pour toi, c'est pour toi seule que ton père travaille aujourd'hui !

Et il continuait son œuvre avec une ardeur infatigable.

L'industrie artistique de notre héros prit bientôt d'alleurs un développement nouveau. Non content de produire des figurines de fantaisie, le mécanicien essaya de copier fidèlement la nature qu'il avait sous les yeux, et il y réussit le mieux du monde.

Plusieurs de nos étranges individualités du bagne et deux ou trois garde-chiourme posèrent devant lui. Forçats et gardiens se virent renaître dans des statuettes d'une saisissante ressemblance. Si étrange que cela dût paraître, il devenait incontestable que, sous la casaque rouge du galérien, se trouvait l'étoffe d'une artiste, d'un grand artiste peut être !

Deux années s'écoulèrent ainsi. Déjà depuis six mois, Jean Vaubaron, dont la bonne conduite et la soumission ne s'étaient point démenties, avait été dispensé de "la grande fatigue" et admis à prendre sa part des travaux qui s'effectuent dans les parties couvertes du port, dans les magasins, à bord des vaisseaux de l'Etat, dans les ateliers de la voilerie ou dans ceux de la corderie, etc.

Au bout de deux années accomplies, il obtint une nouvelle faveur, celle qu'il ambitionnait par-dessus tout. Il fut mis en "demi-chaîne", autrement dit en "chaîne brisée", ce qui signifie que les fers qui l'accouplaient à son vieux compagnon furent rompues, et qu'il eut le droit de relever jusqu'à se ceinture, et de l'y fixer, le bout libre de la moitié de sa chaîne.

Pour la première fois, depuis sa condamnation, Vaubaron éprouva un sentiment indéfinissable, pareil à un sentiment de joie. C'est qu'en effet, cette chaîne brisée lui semblait le symbole de la liberté prochaine qu'il s'était juré de conquérir. Délivré de l'accouplement, il n'avait plus besoin de se faire un complice de son compagnon, il ne courait plus le risque d'être dénoncé, trahi, vendu par un faux frère !

Les deux conditions posées par lui et qui devaient rendre possible sa tentative d'évasion étaient enfin accomplies. Il possédait une somme plus que suffisante pour lui permettre de se procurer un déguisement et de franchir l'énorme distance qui le séparait de Paris. Il avait en outre conquis la confiance de l'administration et des gardes-chiourme. Il était le moins surveillé peut-être de tous les hôtes du bagne de Brest.

Il ne s'agissait plus désormais que de tout préparer et d'attendre une de ces circonstances favorables, une de ces occasions fortuites qui se présentent à l'improviste et qu'il faut saisir aux cheveux.

Le prologue venait de finir. Le drame de l'évasion allait commencer.

Pendant les deux années qui venaient de s'écouler pour lui avec une lenteur si désespérante, Vaubaron avait assisté à d'innombrables tentatives d'évasion, les unes habilement combinées, les autres maladroites et folles ; mais toutes audacieuses et décelant chez leurs auteurs une somme d'énergie qui, mieux employée dans un milieu différend, aurait certainement fait d'eux des gens remarquables, au lieu d'en faire des galériens. Presque toutes ces tentatives avaient échoué dès le début.

Ici, il est nécessaire de donner une explication :

Sur vingt forçats qui brisent leurs fers, dix neuf cherchent un refuge provisoire dans une cache préparée à l'avance, et qui consiste le plus souvent en quelque chambre souterraine creusée et murée par des complices. Les mêmes hommes se chargent d'approvisionner le fugitif d'eau et d'aliments, jusqu'à sa fuite définitive, et de déplacer en temps utile les décombres ou les matériaux amoncelés par eux sur la cachette.

En remplaçant les escouades par d'autres qui ne connaissent ni les lieux secrets choisis par les précédents condamnés, et qui, par conséquent, ne peuvent porter aucun secours au fugitif, l'administration condamne ce dernier à venir demander merci, ou à mourir d'une horrible mort, s'il n'est point en son pouvoir de sortir seul de son oubliette.

Bien des fois des visiteurs ou des matelots ont entendu s'exhaler de terre, sous leurs pieds, les gémissements d'un agonisant et ont donné l'éveil pour qu'on tentât de sauver ce malheureux.

Bref, pendant ces laps de deux années, trois évadés seulement avaient eu la chance exceptionnelle et presque invraisemblable de parvenir à s'embarquer ou à gagner du pays, et n'étaient point revenus subir une prolongation ou une aggravation de peine sur les bancs de la chiourme.

Ainsi que nous venons de le donner à entendre un peu plus haut, la construction des caches aux évasions a fait naître dans les bagnes une étrange industrie, contre laquelle l'administration sévit en vain. Toute une classe de condamnés, peu désireux de reconquérir leur liberté, ou assez logiciens pour calculer de sang-froid les probabilités sans nombre de la capture, se contentent de protéger, moyennant une prime assez forte, ceux qui veulent courir les chances de la fuite. Nous devons ajouter qu'il n'est pas rare de voir le vendeur faire d'un seul coup deux opérations commerciales, et, après avoir vendu la cache vendre à un garde-chiourme le secret du fugitif.

[A CONTINUER.]

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un paquet.

UN MEDECIN TUE.

Le Shérif Vanarsdale Commet un Meurtre.

LE RESULTAT D'UNE HAINE A PROPOS DE POLITIQUE.

Les Politiciens ont le Sang Chaud dans le Kentucky.

Harrodsburg, Ky., 4 jan.— L'un des crimes les plus affreux a été commis aujourd'hui vers les deux heures de l'après midi sur une des rues de cette ville.

Le shérif John S. Vanarsdale, en apercevant le Dr F. L. Harrod qui passait sur la rue College, s'approcha jusqu'à environ six pieds de lui, et après l'avoir injurié, il se mit à tirer du revolver sur lui.

Trois balles atteignirent le médecin, et à chaque coup le Dr Harrod cria : "Au meutre !"

Au troisième coup, la victime tomba à la renverse, et le shérif Vanars ale alla se livrer au chef de la sûreté, tandis que deux jeunes avocats, témoins du crime, volaient au secours du médecin qui était mortellement blessé.

Une demi heure plus tard le Dr Harrod rendait le dernier soupir. Le corps fut aussitôt transporté à la demeure de la victime où la jeune épouse, en apercevant le cadavre tout sanglant de son mari, eut une épouvantable crise de nerfs.

Vanarsdale n'a pas encore été conduit en prison, mais il est gardé à vue par le chef de la sûreté en personne.

La politique est au fond de cette tragedie. Lors de la dernière élection, en novembre, Vanarsdale, un démocrate, était de nouveau candidat au poste de sherif. Les républicains nommèrent Frank James pour faire la lutte contre lui, et quoique le comté soit démocrate, Vanarsdale fut défait.

Vanarsdale attribua sa défaite à une circulaire distribuée pendant la campagne, l'accusant de brutalités envers sa femme et sa fille, et il resta convaincu que le Dr Harrod avait lancé cette accusation contre lui.

Depuis ce temps-là les amis des deux parties s'attendaient à du trouble entre les deux hommes.

Le terme d'office de Vanarsdale devait expirer lundi prochain.

Le Dr Harrod n'était pas armé, et il passait pour un homme paisible.

Vanarsdale avait toujours joui d'une bonne réputation avant que la rumeur circula qu'il brutalisait sa famille.

MLLE LONDONDERRY

Une Bostonnaise en Train de Faire le Tour du Monde.

Mlle Londonderry, la jeune Américaine de Boston, qui a entrepris de faire le tour du monde sans argent et avec une seule robe, est maintenant rendue à Paris, où, disent les journaux parisiens, elle est l'objet de beaucoup d'attention.

Mlle Londonderry a quitté Boston le 25 juin, et par steamer, en chemin de fer ou montée sur une bicyclette, elle a atteint la gaie capitale de la France. Ce n'est pas une mince entreprise pour une femme qui n'a pas le sou !

Le 14 octobre, elle arrivait au Havre. Elle vint à bout de se gagner une bicyclette en donnant une conférance, puis elle poussa jusqu'à Paris où elle espère passer plusieurs mois. Elle a été engagée par M. Clerc, du Vélodrome d'Hiver, et elle prendra part à un match de bicyclette qui ne durera pas moins de cinq jours. M. Clerc lui donnera ensuite les moyens de se rendre plus loin.

CAUTION DE $10,000.

Un Medecin de North Adams dans de Mauvais Draps.

North Adams, 4 jan—Le Dr Léon Decruyssen a été placé sous une caution de $10,000 en cour de police aujourd'hui pour tentative de rapt sur la personne d'une jeune fille. Ce médecin devra comparaître devant le grand jury.

La victime est Mlle Florence Robinson, âgée de 14 ans, qui s'était rendue dans ses bureaux pour y subir un traitement médical.

La police a aussi les noms de plusieurs jeunes filles et jeunes garçons qui sont prêts à porter de serieuses accusations contre ce médecin.

Decruyssen est un belge qui habite cette ville depuis deux ans.

LA TROUPE DE JOHN L.

Se Debande a Cause des Debauches de l'ex-champion.

Paris, Ill., 3 jan—La troupe de John L. Sullivan s'est debandée aujourd'hui en cette ville, le résultat d'une débauche prolongée de l'ex-champion des boxeurs du monde.

Hier, Sullivan s'est querellé avec l'une de ses actrices, et lui a tellement chanté pouilles qu'elle a résigné.

Le même soir, l'ex-champion fut escorté jusqu'à l'Opéra par ses fidèles, mais il était dans un tel état d'ivresse que son impressario se crut dans l'obligation de lui faire des remontrances. John L. le prit de haut et il battit tellement son impressario que le malheureux tient depuis le lit.

AUGMENTATION DE GAGES.

North Adams, 4 jan. — La North Adams Manufacturing Co. a annoncé aujourd'hui qu'elle avait décidé d'augmenter les gages de ses employés de cinq pour cent. On se rappelle que pendant la dépression, cette compagnie avait fait une réduction de dix pour cent. Il y a quelque temps les employés se mirent en grève pour obtenir la restauration des anciens gages. Les patrons n'accordèrent que cinq pour cent, avec l'entente que si les affaires devenaient meilleures, les cinq pour cent qui restaient seraient restaurés, ce qui va avoir lieu.

FATALITE.

Deux Enfants Perissent dans les Flammes.

New York, 4 jan. — Deux enfants ont péri dans les flammes vers les neuf heures, ce matin pendant un incendie qui s'était déclaré au deuxème étage d'un vaste édifice.

Les victimes sont deux des enfants d'un nommé Michael Berbrick, John et Michael, âgés respectivement de 5 et 4 ans. Leurs parents les avaient mis sous clef dans une chambre, puis étaient partis pour aller travailler. Les pauvres petits succombèrent avant l'arrivée des secours.

On Demande.

Un cuisinier (femme ou homme) et une servante de table à la maison de pension de M. Milot, 16 rue Race. Avec des références. Bons gages.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Phytolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

Le P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, do ne de la force aux nerfs faibles chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons, vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érysipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MRS. M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash. Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 jnillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs

bonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES.
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 17 JANVIER 1895. Soyons Distingues. No. 70

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.
Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.
Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (1 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.
Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.
Pour Augusta, Bath et Lewiston — 5 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—5 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35 p m.
Pour Eastport et St John (par bateau) lundis et vendredi à 12 05 p m.
Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Et après le 30 Sept. 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 45, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00, p m.
Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.
☞ *Express. § seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.
Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.
☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m, 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 5 00, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, †8 13 p m.
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, †5 43 p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, 5 13 p. m.
Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.
Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepte le Dimanche.
† Tous les jours pour Montréal.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs tous jours
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
Le Coté du Pacifique.
Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux
D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

Francis W. Qua,
AVOCAT
No. 3 Barristers' Hall, Lowell, Mass

DESINFECTANTS
PURETE,
CHAUX SUPER CARBE.
CHLORURE de CHAUX
ACIDE CARBOLIQUE,
(Crystal et Liquide,)
Guérison pour Piqures de Moustiques.
C. B. Coburn & Co.
38, 39, 41 RUE MARK

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles et Rideaux teints de la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les samedis.

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand - Tailleur
24 RUE MIDDLE.
☞ Son assortiment de Draps,
☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du
☞ dernier goût et de patrons les
☞ plus nouveaux.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Grain e pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!
Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO,
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2

Durant & Rogers,
HORLOGERS et BIJOUTIERS.
Noel et le Jour de l'An.
Ne manquez pas les meilleures occasions pour les jours des grandes fêtes de Noël et du Jour de l'An. Les Marchandises les plus nouvelles vous sont offertes aux prix les plus modérés.
Magnifiques Montres en or 14 K. pour Dames,
$22.50.
Même qualité, pour Hommes,
$35 et $45.
Jones de Mariage en or solide 14 K. depuis
$5 en montant
Chaines, Charmes, Horloges et Lunettes vendues à sacrifice.
Notre assortiment d'argenterie est complet et très varié.
Venez acheter de M. J. A. Legault, notre commis canadien S'yez assurés que vous aurez pour plus que votre argent.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

Un grand malheur.

Mendiante — Oh! monsieur, donnez moi quelque chose quand même.

—Pourquoi "quand même"?

Mendiante—Vous ne me reconnaissez pas, je suis la femme du vieil aveugle!

—Je vous reconnais, mais après?

Mendiante—Nous sommes plus malheureux que jamais; mon pauvre mari a recouvré la vue.

Le domaine de l'envie n'a pas de limites.

Un convoi funèbre passait sur la rue Sainte Catherine. Char de premiere classe, chevaux richement caparaçonnés, entassement de couronnes et de bouquets.

Une servante reste devant sa porte, balai béant, et dit à une voisine:

—Sont ils heureux les riches!

Chœur Rossini.

Nous apprenons avec plaisir que notre excellent Chœur Rossini donnera son deuxième concert annuel le 27 janvier prochain, dans la salle du Collège. Les profits seront versés dans la caisse de l'église St Jean-Baptiste. On nous dit que le programme est des mieux choisis. Le chœur chantera ce qu'il a de mieux dans son répertoire.

Si vous voulez recevoir un bon journal, rempli de nouvelles, abonnez-vous à l'ETOILE.

LE NETTOYAGE.

Nos lecteurs ont dû suivre avec intérêt les péripéties de l'enquête qui vient de se terminer sur les agissements de la police newyorkaise.

Il a été prouvé une chose: que cette police était gangrenée jusqu'au cœur, *rotten to the core*, suivant l'expression d'un policier de New York qui était assurément l'un des plus coupables, mais qui a évité jusqu'aujourd'hui l'expiation grâce aux révélations qu'il a faites devant le comité d'enquête.

Si cette épuration des écuries d'Augias a été accomplie, c'est dû aux travaux du fameux réformateur Parkhurst.

Mais la besogne n'est pas terminée. Le surintendant Byrnes, sous lequel tant de crimes ont été commis, est encore à la tête du departement de la police newyorkaise, et tant que le vers solitaire a sa tête, on ne peut pas dire qu'on en est delivré. Il n'est pas coupable, dit-on. Eh bien! si cet homme est aussi innocent qu'on le prétend, il n'est pas compétent: car trop de vols ont été commis pendant qu'il était en office pour qu'il n'en eût pas connaissance, s'il eût vu clair.

Byrnes ne peut donc pas sortir de ce dilemne: il est coupable ou il n'a pas la compétence nécessaire. D'ailleurs, les trois cent mille dollars qu'il a acquis grâce à l'amitié de Jay Gould et autres milliardaires de New York, suivant son témoignage devant le Comité Lexow, jettent du louche sur sa conduite.

Voilà pourquoi le Dr Parkhurst, le président de la Société pour la prévention du crime, est loin d'être satisfait de la manière dont le comité d'enquête s'est acquitté de sa tâche. Le grand reformateur de New York prétend que le comité Lexow a contracté avec le surintendant Byrnes des obligations équivalant à un compromis, et qu'il ne s'est pas montré à la hauteur de sa tâche rendu au moment critique, en donnant à M. Byrnes la chance de prendre la tangente.

La Société pour la prévention du crime, depuis trois ans de lutte, a constamment trouvé M Byrnes lui barrant la route. Mais les compromis, les échappatoires sont les ennemis du vrai progrès, et M. Parkhurst termine un factum qu'il a adressé dernièrement à la presse sur le sujet par une serte de défi en disant que sa société était sur le terrain avant que le comité Lexow y vint et qu'elle y sera encore quand il sera parti

Aujourd'hui, les républicains ont le contrôle des affaires civiques à New York, avec le maire Strong à leur tête. Les beaux jours de Tammany Hall et de la corruption democratique tirent à leur fin.

Pousses par la Faim.

On sait que les choses ne sont pas couleur de rose à Terreneuve, où la banqueroute est à l'ordre du jour. Voici ce que le télégraphe vient de nous apprendre:

Une émeute des plus graves s'est produite à St Jean de Terreneuve. Les ouvriers poussés par la faim et qui avaient été, la veille, exposer leurs griefs au commandant du croiseur anglais le "Tourmaline" se sont découragés.

Le lendemain matin une nouvelle délégation s'est rendue près du commandant qui leur a répondu que le gouvernement avait pris connaissance de leur requête.

La délégation revint sur ses pas annoncer la chose aux ouvriers impatients et ils décidèrent de se rendre chez le gouverneur qui les renvoya au parlement.

Arrivés là et voyant les portes fermées, les émeutiers les enfoncèrent, mais ils ne trouvèrent personne à qui parler dans les salles du conseil.

Exaspérés, les ouvriers revinrent chez le gouverneur, mais ne furent pas plus heureux et finalement décidèrent de se rendre une seconde fois aux bâtisses du parlement.

Dans l'espoir de les calmer, le premier ministre Greene leur fit un petit discours, leur promettant du travail à bref délai. Ce n'était point ce que la foule voulait. Les ouvriers étaient fatigués d'attendre et, chose plus terrible encore, n'avaient plus de pain au logis.

On murmura sourdement d'abord quelque temps et la foule hésita quelques instants avant de prendre la résolution extrêmement grave de se procurer du pain coûte que coûte le jour même.

Poussés par la faim, les ouvriers se formèrent par groupes et se dirigèrent, après s'être consultés, vers les nombreux magasins de provisions de la rue Water et pénétrèrent premièrement dans le magasin de Duder où ils ne trouvèrent rien.

Chez M. Steers où ils se préparaient à piller les étagères, la police intervint et repoussa les émeutiers à la pointe de la bayonnette et quatre des meneurs, Bussey, Brown, Coady et King furent arrêtés.

Les agents de police craignant une attaque de la part des émeutiers pour libérer leurs camarades, se sont barricadés dans le magasin de Steers attendant des renforts.

Les marins du "Tourmaline" sont prêts à accourir au premier signal.

Nombre de nouveaux agents de police ont prêté le serment d'office.

Les ministres se voyant impuissants à rétablir l'ordre, ont offert leur démission.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 27 Déc. 1894.

M. l'Administrateur,

Finocchiaro-Aprile, ancien avocat, aujourd'hui inspecteur des écoles de Rome, voulait ces jours derniers, durant une inspection, donner à une classe d'enfants du *Trastevere* l'idée de la carrière du barreau. Après leur avoir longuement expliqué la chose et avec beaucoup de complaisance: "Voyons, Antonio, qu'est-ce que le barreau?...

Hésitation, trouble. — M'sieur, M'sieu..." Mais un éclair soudain traverse l'esprit, et, avec une candeur charmante: "M'sieu, c'est où l'on fait monter le perroquet."

L'inspecteur devient rouge comme une tomate et s'enfuit en faisant battre la porte.

L'affaire vraiment monstrueuse qui hante le cerveau de tous les Italiens comme un affreux cauchemar, c'est le coup d'Etat du bonhomme François Crispi.

L'ancien premier-ministre Giolletti, menacé de poursuites à propos de la banqueroute frauduleuse de la Banca Romana, a livré ses complices. Les documents qu'il tenait cachés ont été examinés par une commission de la Chambre. Les journaux officieux se sont empressés de répéter à tous les échos qu'ils sont nuls et sans importance.

La commission d'enquête a commencé par mettre sous clef les plus scandaleux et a livré les autres à la publicité; or, ceux-là même établissent que François Crispi puisait dans la dite Banca Romana comme dans un puits sans fond; à chaque instant c'était des 20,000, des 50,000, des 100,000 francs pour faire la guerre à la religion, acheter des fourrures à Mme ou à Mlle Crispi, etc., etc.

Les sommes qu'il a ainsi enlevées à la banque romaine dépassent un million, et les documents en laissent soupçonner plus encore qu'ils n'en disent.

Et que n'a-t-il pas tripoté dans les autres banques?... banque de Sicile, banque de Naples, autrefois si fortes et aujourd'hui ruinées.

Il n'est pas le seul: les documents clouent au pilori de l'indignation publique: le roi pour 800,000 francs, son fils le prince de Naples, pour un million.

Adrien Lemmi, le grand chef de la Maçonnerie, le coquin que les sectaires ont installé comme anti-pape au palais Borghèse, comme défi au Vicaire de Jésus-Christ, puisait à volonté dans la caisse de la Banque, ainsi que Menotti Garibaldi, le fils du fameux bandit en chemise rouge, et Fortis, le président du Sénat, et *tutti quanti*.

Tous ces fameux intègres réformateurs de la Société Romaine et du gouvernement pontifical aiment tellement le bien de la nation qu'ils s'en emparent à qui mieux mieux.

Avec ces tripotages financiers, en effet, se révèlent des histoires scandaleuses incroyables, mais très ordinaires chez les francs-maçons.

Vous jugerez de l'effet produit en Italie et dans l'Europe toute entière.

Ainsi pris la main dans le sac Crispi s'est vu perdu s'il ne tentait un suprême coup d'audace: il a mis les députés à la porte; et ceux-ci engagent contre lui une lutte qui sera sans merci, à moins qu'il ne trouve le moyen de les acheter. Il est certain que dans l'aventure le roi Humbert joue sa couronne.

Que penser de tous ces révolutionnaires?... En Italie, en France, partout, ils se valent et Dieu pour les châtier n'a qu'à les livrer à eux-mêmes.

Salomone Bruno, le fameux lithographe juif de Rome qui avait aussi beaucoup d'actions sur les chemins de fer italiens et étrangers, vient de mourir juif et franc-maçon comme il a vécu. Sa femme, une fidèle du Talmud, s'approche de son lit de mort quelques instants avant son dernier soupir.—"Allons, mon cher Salomone, supplie la femme éplorée, offre à Jehovah quelques bonnes actions, repends-toi des mauvaises.."— "Les mauvaises ..... mais je les ai vendues."

Dans une de ses fermes de *torre pignatara*, le duc Grazioli rencontre un jeune laboureur qui sue en blasphémant comme un damné contre ses deux gros bœufs blancs d'une indolence intolérable.—Comment t'appelles-tu, mon gars?—Comme mon père.—Et ton père?—Comme moi!—Mais enfin comment t'appelle-t-on quand c'est l'heure de manger la soupe?...—On ne m'appelle pas; je suis toujours le premier.

Le duc, satisfait de la réponse, s'en va en lui laissant 2 sous!...

Le prince Emmanuel Ruspoli dans son voyage en Amérique, a oublié de faire une provision du flegme des Yankees. Il est, au contraire, très irritable. Ayant publiquement provoqué Luzatti, l'un des rédacteurs de la *Tribuna*, celui-ci lui fit remarquer qu'il ferait mieux de s'occuper des affaires de la ville.

Le maire invite Luzatti à sortir et l'entraîne au secrétariat de la mairie. Là le prince Ruspoli, dans un état d'exaspération indicible, renouvelle ses insultes contre le juif Luzatti, et tirant un revolver de sa poche, il crie au rédacteur de la *Tribuna*: "Voilà qui n'a pas été fait pour les chiens. Si vous et votre journal continuez à critiquer mon administration, je vous crèverai la peau à tous les deux."

La Congrégation des Oblats de Marie Immaculée vient de perdre le premier assistant du général de l'ordre. Le Rév. Père Martinet, qui a visité Lowell et l'Amérique du Nord, il y a trois ans et demi, vient de rendre son âme à Dieu. Ce religieux était d'un talent qui n'avait d'égal que sa modestie, et peu s'en manqua aux dernières élections générales de l'ordre qu'il ne fut élu supérieur de toute la Congrégation des Oblats.

Le R. P. Scheil, le dominicain français qui travaille aux fouilles de l'ancienne Sypara, à Abou Habba, près de Bagdad, a découvert plusieurs centaines de contrats de la dynastie de Kammourah, des fragments de syllabaires, quelques hymnes, et une curieuse collection de pots affectant la forme d'animaux.

Ces objets viennent d'être expédiés au musée du Vatican, pour y être exposés dès le commencement de l'année.

Le président Reitz, de l'Etat-Libre d'Orange (Afrique du Sud), vient d'arriver à Rome. Le Souverain Pontif lui a promis une audience. Le président Reitz a décoré le Rév. Père Van Laar O. M. I., pour sa belle conduite pacificatrice en plusieurs circonstances d'émeutes.

La reine d'Italie va ces jours-ci faire une partie de campagne *incognito*, autour de Rome. Elle n'est accompagnée que de la princesse Belgioioso et de la comtesse Doda. Elle arrive à une ferme et demande du pain et du beurre frais. Un quart d'heure après la petite Clelia, la fille de la fermière, apporte sur une assiette un superbe morceau de beurre couvert de capricieuses arabesques. —Avec quoi donc ta maman fait-elle ces jolis dessins-là, ma petite fille? dit la reine Marguerite.—Eh! madame, avec notre peigne!.... A cette naïve reponse, la reine perd l'appétit, remonte en voiture et décampe au grand galop.

On télégraphie de Paris que le capitaine juif Dreyfus a été condamné par le conseil de guerre français, à la dégradation militaire et à la déportation pour la vie en Nouvelle-Calédonie (Océanie). Le jury l'aurait même condamné à mort pour son infâme trahison si les Rotchild n'avaient versé plus de deux millions pour en acheter le verdict. O Juda, ta race est inextirpable et tes 30 deniers impérissables.

Bien à vous,

WM. BREEN.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un paquet.

TROIS CANADIENS.

Blessés a Haverhill a Coups de Sabre.

UNE BAGARRE SANGLANTE ENTRE CORDONNIERS.

Le Coupable Pretend Qu'il Etait en Etat de Legitime Defense.

Haverhill, 11 jan.—Les premières gouttes de sang ont coulé aujourd'hui depuis le commencement de la grande grève des cordonniers qui dure depuis une couple de semaines.

Trois hommes, des Canadiens, ont été grièvement blessés au cours d'une bagarre qui a eu lieu tard ce soir sur la rue River, près de la fabrique de Chick Bros.

Les blessés sont Napoléon Lapointe, Emile Blanchard, tous deux des cordonniers appartenant à l'Union, et un autre Canadien dont nous n'avons pu apprendre le nom.

Les coups ont été portés avec un sabre par un nommé J. Henry Meyers, un cordonnier à l'emploi de la fabrique Spaulding.

Meyers est maintenant dans une cellule du commissariat de police, et il admet avoir frappé avec le sabre, mais il prétend qu'il était en état de légitime défense.

Le sabre, qui a plusieurs pieds de longueur, est maintenant entre les mains du capitaine de police Worcester.

Les blessés ont eu leurs blessures suturées par un médecin aussitôt après la bagarre. L'état de deux d'entre eux est sérieux. Lapointe a dû être transporté en voiture chez un médecin; il portait trois entailles à la tête, de quatre pouces de longueur, et si le sabre avait atteint à une profondeur d'un pouce de plus, le crâne aurait été fracturé et la mort de la victime en aurait probablement résulté.

Blanchard a aussi été blessé à la tête. Le troisième n'a pas reçu de blessures aussi graves que ses deux compagnons.

Archie Meyers, qui était accouru au secours de son frère Henry, avait fui après la lutte, et il n'a été arrêté que vers minuit. Son frère Henry vint se livrer à la police à qui il remit le sabre dont il s'était servi sur ses victimes.

—Je crois qu'ils sont grièvement blessés, a-t-il dit au chef de la sûreté, mais ils m'ont force de le faire en venant m'attaquer dans ma maison.

Toute cette pénible affaire s'est passée vers les dix heures et demie.

Suivant ce que raconte Henry Myers, lui et son frère passèrent sur la rue River, lorsque rendus au coin de la rue Beach, ils rencontrèrent Lapointe, Blanchard et leurs compagnons qui se mirent à les appeler "scabs" et autres épithètes malsonnants.

Les deux frères Myers qui avaient pris la place de grévistes dans la fabrique Spaulding, craignant d'être battus, coururent à la manufacture et demandèrent des secours à un officier de la police spéciale qu'y s'y trouvait. Ce gardien de la paix nommé Ramsdell les accompagna jusqu'à leur demeure sur la rue Beach.

En passant vis-à-vis la pharmacie Pollard, ils aperçurent Clifford King, un compagnon d'ouvrage qui prenait sa pension chez les Myers et avait peur de se rendre à sa chambre. Un plus tard King arrivait chez Myers et racontait qu'il avait été assailli par trois Canadiens.

Alors Henry Myers sortit armé de son sabre et son frère portait un bâton. Une querelle ne tarda pas à s'élever, et Myers joua du sabre avec le résultat que l'on sait.

La police ne tarda pas à arriver sur les lieux, et trouva une centaine de personnes en avant de la maison des Myers.

Une enquête va être incessamment ouverte.

Les blessés auront sans doute leur manière de raconter les choses. Quelques personnes prétendent que les Myers furent les assaillants.

NOUVELLES DE LA GRÈVE.

Il y maintenant 2000 hommes en grève à Haverhill, et tous sont décidés de lutter jusqu'au bout.

Il y eu une grande parade de grévistes ce soir, avec corps de musique en tête. Au moins 1000 hommes y ont pris part. Puis il y a eu un bal dans l'édifice St Jean-Baptiste pour venir en aide aux grévistes. Ce bal a rapporté $200.

Sur tout le parcours de la parade, on a allumé des feux de Bengale.

C'est L'Orphéon Canadien qui avait organisé le bal; voici les membres de ce club qui faisaient partie du comité des arrangements:

J. Bellefeuille, A. St Onge, A. Tremblay, R. Soucie, G. Mongeau, E. Bellefeuille, D. Bergeron, E. Houle; floor directors, B. Soucie; assistant floor director, K. J. Bellefeuille; aides, N. Audet, J. Gendron, A. Beauvais, L. Marion, A Trembley, G. Mongeau, A. St. Onge, D. Bergeron, E Bellefeuil e, E. Houle.

Un orchestre improvisé, qui fit de la musique gratuitement, était composé comme suit: William Cyr, premier violon; Fred Murray, second violon; J. E. Marier, gros violon; William Pinkham, clarinet, George Lavallée, trombone; M. DeCato, 1er cornet; Elmer Foster, second cornet; George Moore, tambour.

DEVRONT PARAITRE EN COUR.

Plusieurs des chefs des grévistes ont reçu l'injonction de comparaître en Cour Supérieure à Salem, lundi le 14 janvier pour répondre à l'accusation de conspiration portée contre eux par les fabricants Chick Bros.

Lapointe, qui Etait en Danger, Prend du Mieux.

La situation ouvrière est entrée dans une nouvelle phase aujourd'hui, car les différentes unions ont décidé de s'unir et de convoquer des assemblées conjointes, afin de trouver un nouveau plan pour faire progresser la cause des grévistes.

C'est une bonne idée, car il a été reconnu depuis longtemps que l'union faisait la force. *United we stand, divided we fall*, voilà la devise du gouvernement américain, et les divers Etats de ce vaste pays, en demeurant unis, sont restés puissants.

C'est un bel exemple qui doit être suivi par tout corps, toute réunion d'hommes ayant les mêmes intérêts, et qui est en difficulté.

Les chefs de la présente grève à Haverhill s'aperçoivent qu'ils doivent absolument faire de grands efforts pour vaincre au plus tôt, car si le différend dure encore un mois, les souffrances vont devenir bien terribles parmi la classe pauvre.

Lapointe, qui a été si grièvement blessé vendredi soir par des coups de sabre sur la tête, prend du mieux.

En Cour de Police, samedi matin, Henry Miyers et Clifford King ont comparu sous l'inculpation d'assaut grave sur Napoleon Lapointe. La cause a été renvoyée à jeudi.

AUTRES NOUVELLES.

Le maire Jewett a demandé au Conseil d'Arbitrage de l'Etat de faire un nouvel effort pour régler officiellement la présente difficulté. Dans sa réponse, le Conseil recommande l'abolition du système des contrats et que les employés retournent à l'ouvrage aux prix présents jusqu'à épuisement des commandes déjà reçues; alors de nouveaux prix pourront être soumis au Conseil d'Arbitrage.

On exprime de tous côtés l'espoir que cette suggestion va causer le règlement rapide du différend.

VOL SACRILEGE.

Un vol commis dans des circonstances peu banales vient d'être découvert à Rouen.

On sait quelle merveille d'architecture est la cathédrale de cette ville, une des plus belles de France. Eh bien, des malfaiteurs ayant pu se procurer la clef d'une porte de ce monument ont réussi, en rampant le long des corniches, à gagner le fronton du portail de la Calende et là, à soixante mètres du sol, en dépit de difficultés inouïes, sont arrivés à desceller une vingtaine de superbes statuettes qu'ils ont emportées.

Les hardis voleurs, dont l'un est le fils d'un des concierges de l'archevêché, sont allés offrir successivement leurs statuettes à un sculpteur et à un marchand d'antiquités qui, ayant appris la provenance de ces objets d'art, se sont empressés de les restituer à la cathédrale.

Une enquête a été ouverte par le parquet sur ce vol d'un genre peu commun, mais il est peu probable qu'on en retrouve l'auteur principal, le fils du concierge de l'archevêché, qui, dès que le vol a été connu, s'est embarqué sur un navire à destination de l'Extrême Orient.

LA BARBARIE

LA TRAITE DES ESCLAVES DANS L'AFRIQUE CENTRALE

Des Malheureux Vendus Comme Viande de Boucherie.

Paris, 10 jan.—Mgr Angouard, le vicaire apostolique de l'Oubanhi (Afrique Centrale) a publié dans les *Missions Catholiques* une lettre qui donne d'horribles détails sur le cannibalisme dans ces régions sauvages. Ce qui va suivre fera ressortir la nécessité et toute la grandeur du mouvement anti esclavagiste mis sur pied et entretenu par le dévouement et le courage inaltérables des missionnaires catholiques. Voici un extrait de cette lettre capable de faire dresser les cheveux sur la tête du plus phlegmatique:

"Au cours de son dernier voyage, le P. Allaire constata un nouveau degré de férocité que nous ignorions jusqu'à présent. Partout les esclaves sont amenés sur les marchés pour être vendus comme un vil bétail et surtout comme viande de boucherie. Nous avions vu souvent acheter les esclaves en gros, si je puis m'exprimer ainsi, mais nous ne les avions pas encore vus vendre au détail et sur pied. Dans ces tribus nouvellement visitées, on amène donc les esclaves sur le marché et celui qui ne peut pas se payer le luxe d'un esclave entier achete seulement un membre qu'il choisit à son goût. S'il choisit le bras, le client fait une marque longitudinale avec une sorte de craie blanche, et le propriétaire attend qu'un autre client choisisse l'autre bras et lui fasse la même marque. Chacun choisit ainsi les bras, les jambes, la poitrine, et lorsque tous les membres ont été marqués, on coupe simplement la tête du pauvre esclave, qui est immédiatement dévoré sur place."

Est il possible que de semblables choses existent en plein XIXème siècle, sur la surface de notre globe?

Hélas! ce n'est que trop vrai. Aussi, chaque catholique compatissant et humain qui désire que ces peuplades de nègres anthropophages se christianisent et en même temps se civilisent devrait venir en aide à ces missionnaires catholiques qui risquent leur vie, affrontent le martyr, pour sauver ces âmes dans les ténèbres de la mort, comme dit l'Evangile.

LE VICE A NEW YORK.

Les reporters du *World* ont démontré que, depuis que le comité Lexow s'est ajourné, les maisons de jeu ont rouvert leurs portes et les repaires du vice sont de nouveau en état de dangereuse activité. Pour être plus précis, nos reporters ont trouvé vingt-quatre tables de pharaon fonctionnant au-dessous de la 14ème rue, une vingtaine de maisons de paris de courses, un certain nombre de loteries clandestines et une multitude d'autres mauvais lieux tout grands ouverts en cette ville.

En présence de ces faits, la question de savoir si le surintendant Byrnes est l'homme qu'il faut pour entreprendre la reorganisation de la police disparaît devant celle plus pressante de savoir s'il est digne de rester à la tête de la police pendant que la communauté attend que les lois en autorisent la réorganisation. Le surintendant Byrnes peut supprimer ce vice flagrant, s'il le veut bien. S'il le laisse s'étaler "parce que c'est fashionable," comme Williams a déclaré sans vergogne qu'il le faisait, ou pour une autre raison quelconque, le maire Strong ne devrait pas tarder à recommander que sa démission soit acceptée.

M. Byrnes ne peut plus faire valoir l'excuse qu'il a invoquée pour atténuer sa négligence antérieure. Il ne peut plus dire que les commissaires ne veulent pas lui permettre d'appliquer la loi Dans l'état actuel de l'opinion publique ils n'oseront pas entraver les efforts honnêtes qu'il pourra faire pour s'acquitter de son devoir. Il n'a qu'à aller de l'avant et à supprimer tous ces établissements illégaux. Si l'on s'efforce de l'en empêcher, il n'a qu'à placer les faits devant le public pour confondre et anéantir l'opposition. Si M. Byrnes est digne de rester surintendant, il fermera immédiatement tous ces établissements. Si, en négligeant de les fermer, il avoue lui-même son indignité, sa démission devrait être acceptée sans plus d'hésitation. Les deux questions se tiennent.

Waterproof collars and cuffs that will not wilt, are not effected by moisture and look just like linen are all the fashion now. They are made by covering a linen collar or cuff with "celluloid" and are the *only* waterproof goods made with an interlining, consequently the only ones that will stand wear and give perfect satisfaction. Try them and you will never regret it. Always neat, and easily cleaned. When soiled simply wipe off with a wet cloth or sponge. Every piece of the genuine is stamped as follows:
TRADE CELLULOID MARK.
Ask for those so marked and refuse any imitations, as they cannot possibly please you. If your dealer does not keep them, we will send a sample direct on receipt of price. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair. State size and whether stand-up or turned-down collar is wanted.
THE CELLULOID COMPANY,
427-429 Broadway, New York.

UNE TOUTE PETITE HISTOIRE.

Cœur d'or, tête folle, mauvaise éducation, telle était Mde de B....

Son mariage avait été pour elle une cruelle déception. La grossièreté de son mari, l'injustice de ses reproches, la violence de ses colères en faisaient la plus malheureuse des femmes.

Quand la vie sera trop intolérable, je mourrai là, dit-elle un jour à un vieil ami de sa famille, en lui montrant une paisible mare, ombragée par les grands arbres qui bordaient une des dernières allées du bois de Boulogne.

La folle était capable de le faire, comme elle le disait.

Un jour que le confident de Mde de B... était venu sonner à sa porte...

—Oh! monsieur, lui dit la nourrice qui avait élevé la jeune femme, cela va mal, cela va bien mal...Monsieur a frappé madame.

—Où est-elle?

—Sortie.

—A-t-elle dit où elle allait?

—D'abord chez son notaire, ensuite au Bois.

Le vieillard tressaillit.

—Donnez moi les deux enfants, commanda-t-il.

Deux bébés, garçon et fille, s'avancèrent en gambadant.

—Où les emmenez-vous? demanda la nourrice?

—Priez pour nous, répondit seulement l'ami.

Et, à fonds de train, il se fit conduire avec ses deux petits compagnons au Bois, sur la route de la petite mare.

—Tenez, dit il aux enfants, en leur montrant un équipage qui paraissait au loin, n'est-ce pas votre voiture?

—Oui, c'est elle.

La voiture s'arrêta....une jeune femme en descendit...

—Et votre mère?...

—Oui, c'est maman.

—Appelez-là!

Maman! firent les enfants en tendant leurs bras.

—Plus haut! plus haut!

—Maman! maman!

Un cri leur répondit.

—Mes enfants!

La mère enleva ses enfants qu'elle couvrit de baisers en fondant en larmes.

Elle était sauvée.

—Et moi qui les avais oubliés!.. oh! je lui pardonne! je suis plus coupable que lui!

Et tombant à genoux: "Je crois en Dieu," dit-elle.

FRANCOIS RIVAL.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH
Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
L'ETOILE,
67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter

LOWELL, 17 JAN. 1895.

La Peine du Fouet.

Quelque invraisemblable que cela puisse paraître, M. O'Connor, un sénateur républicain, vient de déposer au sénat d'Albany, N. Y., un projet de loi tendant au rétablissement de la peine du fouet.

D'après ce projet, tout individu convaincu de felonie pour voies de fait devra être condamné, sans préjudice de la peine d'emprisonnement déjà prescrite par la loi, à recevoir quarante coups de fouet au maximum. La peine du fouet devra être appliquée publiquement comme au moyen-âge. Les inconvénients et l'inefficacité des peines de ce genre ont été trop souvent démontrés pour qu'il soit nécessaire d'insister sur l'absurdité de leur rétablissement dans un pays qui se prétend civilisé.

Mais voici qui est plus joli et qui montre bien l'inconséquence de certains législateurs posant pour des hommes de progrès. Le commodore Elbridge T. Gerry, président de la société protectrice de l'enfance et qui fut l'un des promoteurs de l'adoption de l'électricité pour les exécutions capitales, a cru devoir adresser une lettre au sénat pour recommander l'adoption du projet O'Connor, sous prétexte que le but principal de la nouvelle loi est de punir plus sévèrement les parents dénatures qui maltraitent leurs enfants et les maris qui battent leurs femmes.—*Le Monde.*

N. B. Nous ne sommes pas de l'avis de notre confrère : aux grands maux les grands remèdes. Les cas de felonie dans l'Etat de New York augmentent considérablement, et l'on ne voit pas d'autres moyens pour en faire diminuer le nombre que de retablir la peine du fouet.

LA FEMME.

La femme, quand elle est ce qu'elle doit être, est une créature sublime....

CHATEAUBRIAND.

On a souvent reproché à la femme sa sensibilite. Qu'y a-t-il de vrai dans ce reproche?... La sensibilité est-elle toujours un défaut?... N'est-elle pas plutôt la marque d'un grand cœur?... Telles sont les questions que je m'adressais l'autre jour en lisant un petit article...eh! très bien écrit d'ailleurs, sur la sensibilité et la succeptibilite *féminines*.

J'en demande pardon à l'auteur, mais, à mon avis, une femme qui n'est pas *sensible* n'est pas une femme.... Vous avez rencontré quelquefois une de ces "viragos" à la parole dure, au geste brutal?.... J'en appelle à vous qui b'âmez la femme sensible...Est-ce là l'idéal que vous désireriez pour compagne? Non, dites-vous, et pourtant celles-là ne sont pas sensibles, je vous l'assure.

Après tout, pourquoi la sensibilité se rencontre-t-elle si communément chez la femme, sinon, parce que sa faiblesse lui donne droit à certains égards, à certaines tendresses que vous n'êtes pas toujours d'humeur à lui prodiguer. Vous avez épousé une enfant naïve, ignorante des mystères de la vie; elle s'est soumise, sans un murmure, à toutes vos exigences, confiante dans ce bel amour dont vous faisiez étalage et qu'elle croyait éternel.... Puis, un jour, vous trouvez que c'est assez de contrainte et vous rudoyez cette enfant qui vous a tout donné... Est-ce étonnant si le souvenir de vos dures paroles demeure gravé dans ce jeune cœur?... Il était si facile pour vous, de lui épargner ce désespoir...Qui sait si, en la voyant pleurer, vous ne vous êtes pas répandu en récriminations contre son caprice?... Je n'exagère pas, il y a des hommes qui croient, ou plutôt qui font semblant de croire, que les larmes sont le résultat de la colère.

Alors qu'arrivera-t-il?... La vie de cette femme deviendra un martyre : elle cachera ses larmes, mais en tombant goutte à goutte sur son cœur, elles y éteindront son amour. Quelle somme de bonté et de sensibilité ne faut-il pas à la femme, dans ces conditions, pour continuer la vie commune, veiller sur vos interêts, vous soigner dans vos maladies.... Vous avez éteint dans son âme tout espoir de bonheur, et, cependant, sa sensibilité lui suggère de douces paroles, des soins délicats pour calmer vos souffrances. Après cela, déblatérerez-vous encore contre la sensibilité *féminine*.

Notez que je ne parle pas de ces hommes pour qui la femme n'est que la créature, c'est-à-dire un être placé au même niveau que son cheval et sa pipe; l'espèce en est rare, heureusement. Cependant on en rencontre parfois.

En terminant, messieurs les membres du sexe fort, et partant *insensible*, je vous dirai: "Si vous tenez à la gaieté et à l'amour d'une épouse, ne faites pas "patte de velours" avant le mariage pour montrer vos griffes le lendemain, mais soyez tout de suite ce qu'un bon mari doit être, et quand vous serez tentés de prendre vos mines de bouledogue, rappelez vous le proverbe qui dit: "Plus fait douceur que violence."

AZILIA.

Pas de Pretre Irlandais.

Le rappel du curé canadien de Danielsonville, dit notre confrère du *Protecteur Canadien*, a suscité des difficultés parmi les fidèles de l'église Catholique Romaine. La paroisse compte environ 4,000 membres. Sur ce nombre environ 3,200 sont des Canadiens, le reste sont Irlandais.

Malgré la force numérique des Canadiens, c'est un prêtre irlandais qui est à la tête de cette paroisse, et bien qu'il donne parfaitement satisfaction à ceux de sa nationalité, il est loin de plaire aux qui forment la Canadiens très grande majorité et qui ont le droit d'avoirun pasteur de leur langue et nationalité.

Les Canadiens de Danielsonville ont plusieurs fois fait appel à l'évêque diocésain de Hartford pour leur rendre justice et leur donner un prêtre de leur langue, mais ces appels réitérés ont été vains.

Jeudi soir de la semaine dernière il y a eu une grande assemblée des Canadiens-français catholiques pour protester contre le déni de justice de l'evêque, et nos compatriotes ont alors dédidé d'envoyer un délégué à Washington pour soumettre le cas à Mgr Satolli.

Nos compatriotes de Danielsonville ont adopté un excellent moyen pour obtenir une justice qui leur est trop souvent refusée par des évêques imbus d'américanisme, et nous ne doutons pas que le délégué apostolique, avec le tact et l'esprit de conciliation qui le caractérise, s'empresse de se rendre aux vœux légitimes de cette congrégation. Au reste, c'était la seule démarche à faire en la circonstance, puisque le légat du Saint Siège est ici pour régler ces sortes de difficultés.

Les Canadiens sont loyaux à l'Eglise; ils en ont donné les preuves les plus irrécusables. Tout ce qu'ils demandent, c'est qu'on leur donne des prêtres de leur nationalité pour exercer le ministère dans des églises qu'ils ont édifiées de leurs propres deniers.

CORRESPONDANCE.

M. l'éditeur,

Veuillez, s'il vous plaît, m'accorder un peu d'espace pour parler d'une chose dont plusieurs dames et demoiselles de cette ville m'ont fait part l'autre jour. Voici ce qui m'a été dit :

Les hommes ont fondé un Gouvernement-Modèle pour apprendre la maniere de voter et autres choses qui concernent la politique; mais ils ont fait un grand oubli en laissant de côté la femme, comme si nous étions une quantité négligeable. Dans ce siècle de progrès, la femme a acquis des droits qu'on lui refusait autrefois, entre autres celui du suffrage. Il est vrai que ce privilège ne lui est pas encore accordé dans tous les pays; mais, enfin, on peut dire que la femme commence à jouer un rôle politique dans le monde, et vous admettrez avec moi, si vous n'êtes pas des arriérés, que ce n'est que justice.

Pourquoi, je vous le demande, nous tient-on éloignées de l'arène politique?

On viendra nous dire que la femme doit rester au foyer, que son rôle est de faire la soupe et d'avoir soin des enfants, qu'elle a trop de sensibilité pour venir dans une arène dont on ne sort qu'après avoir été éclaboussé.

Il y a un proverbe qui dit que pour se défaire de son chien, un maître trouve toujours une raison.

Les hommes agissent ainsi à notre égard.

Il est bien vrai que notre spécialité, c'est le pot-au-feu; mais comme les hommes qui gagnent la vie de leur famille trouvent aussi le temps de s'occuper de bien d'autres choses, je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas, nous aussi, nous mêler de politique, un ou deux jours par année et trouver le temps d'aller voter.

Tout en faisant des omelettes, nous pourrions jeter un regard sur les journaux, lire l'ETOILE tous les soirs, et nous renseigner sur ce qui se passe dans le monde des politiciens. Et quand le moment de voter arriverait, nous pourrions le faire aussi intelligemment que qui que ce soit.

Qui contestera que l'intelligence de la femme ne vaut pas celle de l'homme, sinon plus, et que si elle n'a pas produit autant jusqu'à ce jour, c'est qu'on ne lui en n'a pas donné l'opportunité.

Puisqu'on trouve bon de ne pas faire de soirées, de bals et de fêtes sans nous, pourquoi n'aurions-nous pas le temps d'aller accomplir notre devoir de citoyennes? Il me semble que le plaisir devrait passer après le devoir.

Il fut un temps où les nègres étaient esclaves en ce pays libre d'Amérique; on niait tous les droits à ces pauvres noirs dont l'âme a pourtant été créée à l'image du Créateur tout comme la nôtre. Un jour, des hommes justes ont pris la défense de ces pauvres nègres, et après une longue guerre, l'esclavage aux Etats-Unis fut aboli. Aujourd'hui, les nègres ont le droit de suffrage, tandis qu'on refuse en bien des endroits ce privilège au sexe faible. Allez vous dire maintenant qu'une Américaine ou une Canadienne de Lowell ne vaut pas un nègre?

Par conséquent, je trouve que les fondateurs de l'Union Franco-Américaine ont fait un oubli impardonnable en nous ignorant tout à fait, nous, les femmes.

On aurait pu, au moins, nous inviter à assister aux séances du Gouvernemnt-Modèle, ce qui n'aurait été qu'une simple politesse. Dans la salle des délibérations du Parlement-Modèle de Montréal les femmes sont admises. Oh! les montréalais, comme ils sont gentils....

Puisque les femmes à Lowell sont appelées à voter sur la question des licences et le commissariat scolaire, je ne comprends pas que les membres du Gouvernement-Modèle, qui a été fondé à l'image de notre édilité proprement dite, leur nient ce privilège.

Que les Canadiens de Lowell n'oublient pas qu'ils sont des descendants de Français, des hommes qui ont la renommée d'être les plus galants de la terre.

Merci, M le l'éditeur de votre obligeance,

HENRIETTE.

UN DRAME.

Dover, N. H., 14 jan.—La *Dover National Bank* a suspendu ses opérations à cause des détournements très élevés de son caissier qui était en même temps le trésorier de la municipalité.

Il est maintenant connu qu'Isaac Abbot, le caissier en défaut, s'était approprié $80,000 qui appartenaient à la banque.

La découverte de la défalcation a été faite par M. Dorr de Somersworth, qui est un examinateur des banques. Vendredi, M. Dorr commença à examiner les livres de la *Dover National Bank* et il posa au caissier certaines questions assez embarrassantes. Abbot répondit qu'il donnerait des explications le lendemain matin. Quand l'examinateur revint à la banque samedi matin, il ne put ouvrir le coffre-fort et Abbot ne se montra pas. On apprit que le caissier était à sa demeure particulière et à un commissionnaire il déclara qu'il ne pourrait donner des explications à l'examinateur que le lundi suivant.

Ce refus du caissier d'expliquer sa conduite fut annoncé aux directeurs de la banque et M. Dorr déclara aussitôt que Abbot était en defaut.

On télégraphia immédiatement au procureur du district A. A. Branch de Manchester et au United States Marshall Campbell, les chargeant de placer Abbot en état d'arrestation, mais ces deux représentants de la justice n'arrivèrent qu'aujourd'hui en cette ville. Abbot passa la journée renfermé dans sa maison et le chef de la sûreté, M. Fogerty, dépêcha quelques gardiens de la paix pour surveiller la maison d'habitation du caissier coupable de détournement, pour l'empêcher de prendre la fuite.

A un représentant de la Presse Associée, M. Abbot déclara pendant la journée qu'il n'avait pas l'intention de s'enfuir.

Quand, ce matin, on a pu pénétrer dans la voûte de la banque, l'examinateur Dorr afficha aussitôt un placard annonçant que la banque snspendait ses opérations tant que ses affaires n'auraient pas été mises en bon état.

Cette nouvelle a causé une grande sensation en ville. Les déposants ne perdront rien, mais ils ne pourront rentrer en possession de leur argent avant quelque temps. Comme Abbot avait fourni de très forts cautionnements en entrant en office, la banque ne perdra rien. Abbot était caissier de cette banque depuis 20 ans. C'était l'un des hommes les plus en vue et les plus respectés de la ville. Il y a trois ans il avait été élu trésorier de la municipalité par les républicains. On croit qu'il a laissé les finances de la ville en bon ordre.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années; il était veuf et vivait avec sa fille et deux fils qui vont encore à l'ecole. Il demeurait dans une superbe résidence construite tout récemment. Il passait pour mener une vie irréprochable, toute de travail et de repos au sein de sa famille.

Ce sont des spéculations malheureuses qui l'on conduit à s'approprier les fonds de la banque dont il était le caissier, sans doute dans l'espoir de pouvoir combler le déficit plus tard.

LE DRAME.

Quand l'United States Marshal Campbell arriva en cette ville, cette après-midi, un mandat d'arrestation fut aussitôt lancé contre Abbot qui apprit qu'on voulait l'arrêter et se brûla la cervelle dans sa maison vers les trois heures.

Il était mort à l'arrivée du Marshal Campbell qui ne jugea pas à propos, en apprenant la tragédie, d'entrer dans la demeure de l'infortuné caissier.

Voilà une vie bien tristement terminée!

UNE GRANDE GREVE.

Brook'yn, N. Y., 14 jan.—La grève des employés sur les tramways en cette ville est commencée depuis quatre heures, ce matin, au moment où le dernier char de la veille fut remisé. Pas un seul tramway sur aucun réseau à Brooklyn, à l'exception de ceux du Coney Island & Brooklyn, n'a circulé depuis l'inauguration de cette grande grève. Quoique les conducteurs et les mécaniciens soient dans les environs des stations, pas un seul n'a offert ses services.

Les chars élevés, quoiqu'ils aient doublé leur service, se trouvent pratiquement incapables de transporter tout le monde qui le désire. A l'heure où les ouvriers s'en vont à l'ouvrage le matin, pas un de ces chars qui n'était bondé, et cependant beaucoup de travailleurs n'ont pu y trouver place et ont dû se rendre à pied à leur besogne.

Quand les électriciens de service dans les quatre "power houses" de cette ville vinrent commencer leur ouvrage de nuit, à six heures, on leur demanda de prendre la place des gardes-moteur et des conducteurs en grève sur les tramways, mais ils refusèrent net En conséquence, ils furent instantanément renvoyés. Leur nombre s'élève à 200.

C'est le Grand Maître Martin Connelly qui a ordonné cette grève, la plus considérable que Brook'yn ait jamais vu.

Les employés se sont mis en grève parce que leurs patrons exigeaient d'eux un surcroît de travail.

Sovereign, le Grand Maître des Chevaliers du Travail, est en route pour Brooklyn.

DECES D'UN PATRIOTE.

M. Antoine Roussin, un des héros de l'année 1838, est décédé dernièrement à Illy (province de Québec), à l'âge avancé de 92 ans.

Au temps de la révolution de 1838, M. Roussin demeurait à Terrebonne. Il était du nombre des 86 patriotes condamnés à mort par un conseil de guerre composé de 12 officiers anglais, ennemis implacables de la race Canadienne-Française.

Douze de ces nobles victimes du patriotisme furent exécutées sur la potence. Cinquante-huit furent exilées en Australie, après onze mois de souffrances et de mauvais traitements, et les autres furent relâchées sous caution de quatre mille louis, pour sept ans.

La mort de M. Roussin a réduit à deux le nombre des survivants de ces martyrs et défenseurs de la patrie: M. Charles Rapin, de Ste Martine, âgé de 88 ans, et M. François Trépanier de Napierreville, âgé de 72 ans. M. Trépanier est le plus jeune des 86 patriotes et demeure depuis nombre d'années à Minnéapolis, Minnesota.

La Concurrence du Sud.

Nous ne savons pas, comme le commun des mortels d'ailleurs, ce que l'avenir nous tient en réserve, mais nous pouvons affirmer sans crainte de nous tromper que d'ici à plusieurs années aucune décroissance notable ne se fera sentir dans la fabrication des cotonnades en cette partie du pays à cause de la fondation dans le Sud de manufactures par des industriels de la Nouvelle-Angleterre.

Sans doute le Sud tend les bras aux capitalistes du Nord en leur offrant de grands avantages, comme des exemptions de taxe, etc., et nos fabricants sont à considérer sérieusement si ces offres valent bien la peine d'être acceptées; mais d'un autre côté il a de très grands désavantages. Généralement, les pays tropicaux ne sont pas favorables à l'industrie.

Des milliers et des milliers de dollars ont été placés dans l'industrie de la Vallée du Merrimack, et ce sont de trop gros intérêts pour que leur déplacement puisse s'opérer sans pertes.

Voici comment un industriel comprend la situation :

"Les compagnies manufacturières dans cette partie du pays en sont venues à la conclusion qu'elles ne pouvaient pas vaincre la concurrence que les manufactures dans le Sud leur font dans la production de certaines cotonnades grossières; en conséquence, elles ont pris des mesures pour établir des branches de leurs établissements dans les Etats producteurs de coton; mais les manufactures dans la Nouvelle-Angleterre vont continuer leurs opérations, pour la fabrication des cotonnades de qualité supérieure qui ne peuvent être fabriquées avantageusement dans la partie sud du pays.

"Cet état de choses va peut-être causer une diminution dans le nombre de nos employés de fabrique; mais jusqu'à présent on n'a pu trouver un seul directeur de manufacture qui consentît à dire que ce résultat allait infailliblement se produire.

"C'est l'opinion générale que le changement de place de la fabrication des cotonnades communes va donner des facilités plus grandes pour la production dans la Nouvelle-Angleterre des qualités plus fines.

"Pour le présent, on ne doit pas craindre une diminution sensible dans la production des cotonnades dans la Vallée du Merrimack. Si je suis bien informé, ce n'est pas l'intention d'aucun manufacturier de la Nouvelle Angleterre de transporter ses machineries dans le Sud, ce qui veut dire que toutes les fabriques s'élevant dans cette vallée vont comme par le passé demeurer en exploitation, mais on ne fabriquera plus que des cotonnades de qualité supérieure."

UNE LEGENDE.

La *France*, de Paris, publie ce qui suit sous le titre: *Légende Canadienne*:

"Au commencement, Dieu, pour peupler le monde, voulut creer un homme de chaque nation. Il prit une motte de terre, la pétrit et, détachant un morceau, en façonna successivement un nègre, un Chinois, un Indien.

"Quand la motte de terre fut épuisée, il manquait encore deux hommes pour arriver au nombre qu'il s'était lui-même fixé. Que faire? Ne trouvant pas de terre à son gré, Dieu étendit le bras et saisit le premier animal qui lui tomba sous la main. C'était un papillon. Il lui rogna les ailes, lui fit des bras et des jambes, souffla dessus pour lui donner une âme et le mit sur un coin de terre. Ce fut le Français.

"D'un second mouvement semblable au premier, le Créateur étendit encore la main et saisit de nouveau le premier animal qu'il rencontra. Cette fois, il se trouva que c'était une fourmi; il lui fit subir la même opération, lui donna la figure d'un homme, lui insuffla une âme et le plaça dans un autre coin de terre. Ce fut le premier Anglais.

Et voilà pourquoi les Anglais et les Français, sortis d'un animal au lieu d'être sortis d'un morceau de terre, ont toujours mieux fait leur chemin dans ce bas monde, et voilà ce qui nous explique aussi leur caractère: l'Anglais est toujours demeuré quelque peu fourmi, et le Français toujours un peu papillon"

C'est la première fois que nous entendons parler d'une légende de ce genre.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'ont obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

ON SE BAT

—L'effervescence populaire à propos des élections municipales, au Mile-End, augmente de jour en jour d'intensité. Nous avons déjà donné les détails de deux assemblées tumultueuses qui ont eu lieu dernièrement, dans cette localité, mais celle qui a eu lieu surpasse toutes les autres. A un moment donné, ce fut une mêlée générale dont il est difficile de se faire une idée.

La réunion avait été convoquée par MM. Martel et Villeneuve, qui font opposition à MM. A. Chamberland et Z. Senécal, pour obtenir, au conseil, le siége des ex-conseillers Young et Ouellette.

Le Dr Privé, ayant été appelé à la présidence, M. Martel adressa le premier la parole à la foule compacte réunie dans la salle de l'hôtel-de-ville. Après avoir passé en revue et critiqué les différents actes de l'administration précédente, il déclare que l'hon. M Beaubien est intéressé à l'annexion de la municipalité à la ville. C'est alors que le désordre a commencé. M. Turenne, gendre de M. Beaubien, se trouvait sur l'estrade, derrière l'orateur et il reprocha à ce dernier de mettre les absents en jeu.

Un grand gaillard qui se trouvait en avant, mécontant des remarques de M. Turenne, saisit celui-ci par une jambe et chercha à le traîner en bas de l'estrade.

En quelques secondes le désordre et la confusion furent portés à leur comble. Ce fut un pêle-mêle général. Impossible d'imaginer pareille cacophonie de cris, de sifflets, de jurons, d'injures, de provocations, d'appels à la bataille, etc.

On en vint aux mains et pendant une demi-heure on joua du poing, se battant par groupes, à qui mieux mieux. Un jeune homme, partisan de MM. Senécal et Chamberland, se jetant imprudemment dans la mêlée, fut renversé et foulé aux pieds.

On le sortit de la salle, plus tard, affreusement contusionné et plus mort que vif.

Un autre a été blessé au visage par une cruche lancée par hasard, par une main vigoureuse. Des pistolets ont même été vus, dit-on.

Enfin, l'ordre étant rétabli, M. Martel put terminer son discours. Il fut suivi de MM. Chas Beaubien, Villeneuve, Senécal, Rodolphe Lemieux, Brunet et autres.

UNE BAGARRE

—Le "Petit Nord," de la rue St Paul, a été le théâtre d'une scène mouvementée.

On sait que cet établissement est le quartier général de toute une colonie d'hommes et de femmes dont la réputation est plus ou moins bonne.

A chaque instant la police est appelée là pour rétablir l'ordre. Le dimanche surtout, il s'y passe quelques fois des scènes scandaleuses. On boit, on se bat, on crie, on chante, etc.

Dimanche, il y a eu une véritable bagarre sanglante. On s'est taloché, à tel point, qu'une des pensionnaires, Marguerite Lacasse est partie en courant et s'est rendue au poste central avertir la police. Entre temps, le constable Trudeau ayant entendu parler de la bagarre, pénétra dans la maison où il trouva un nommé Joseph St Hilaire, cordonnier de la rue des Seigneurs, étendu sur le plancher et baignant dans son sang. Trudeau courut avertir le Dr Bouchard qui, à son arrivée, constata une large blessure au front de St Hilaire et qu'il dut s'empresser de la recoudre.

Le capitaine Beattie, prévenu par Marguerite Lacasse, s'était hâté d'envoyer des constables pour séparer les combattants.

A leur arrivée le calme se rétablit, mais il fut impossible aux policiers de savoir qui avait commencé la bagarre et durent s'en retourner bredouille.

Environ dix minutes plus tard, une des femmes du "Petit Nord" apprit au constable Trudeau que Marguerite Lacasse, celle qui avait averti le capitaine Beattie, était tombée morte, tout d'un coup.

L'homme de police constata la mort et examina le cadavre, mais il ne trouva aucune marque de violence.

Le coroner ayant été averti, ordonna de transporter le cadavre à la morgue.

La défunte était âgée de 54 ans. Elle était veuve. Son mari, Charles Varette, est mort depuis plusieurs années.

La défunte était très essoufflée, quand elle est arrivée au poste central; comme elle souffrait d'une maladie de cœur, on attribue sa mort soudaine à la surexcitation causée par l'évènement. Dans tous les cas, le coroner fera faire l'autopsie.

Quant à St Hilaire, une accusation d'ivresse a été portée contre lui en cour du recorder et il a été condamné à $3 ou quinze jours.

LA RUE NOTRE DAME.

—Les commissaires d'expropriations, MM. Ls. Allard, S. St Onge et J. H. Kennedy ont signé le rôle de cotisation pour l'élargissement de la rue Notre-Dame, depuis la place Chaboillez jusqu'à la rue Guy. Cette amélioration est estimée à $543,475.54 dont une moitié doit être payée par la ville et l'autre par les proprietaires. Les dépenses incidentes se répartissent comme suit: indemnités aux commissaires, $4800; salaire des sténographes, $4.118; ouvrage de bureau, $1,645; frais légaux $36 600.

Les commissaires se réuniront de nouveau le 4 fevrier prochain, pour entendre les objections des parties intéressées à ce rôle.

RECEPTION CHEZ LE GOUVERNEUR.

—La plupart des membres du Parlement-Modèle se sont rendus, hier après midi, à la réception donnée par le gouverneur-général, M. J. M. Fortier, rue Sherbrooke.

C'est Mme Fortier, elle-même, qui a reçu, avec toute l'amabilité qui la distingue, les jeunes visiteurs. Elle était accompagnée de Mme Granger, de Melles Faucher, Desjardins et Soulières.

Le premier ministre, ainsi que tous ses collègues et M. Thomas Côte, le chef de l'opposition, furent présentés à M. Fortier, qui les félicita grandement de leur succès et les encouragea à rivaliser de zèle pour se préparer aux luttes que l'avenir leur réserve, peut-être, sur un champ d'actions plus vaste.

Les hôtes de M. le gouverneur furent ensuite invités à prendre un verre de vin.

M. P. Arthur Côté, le premier ministre, accompagna Mme Fortier et les ministres offrirent le bras aux autres dames et demoiselles présentes.

Un orchestre choisi avait été engagé pour la circonstance.

Plusieurs santés furent proposées, entre autres celle du gouverneur-général et celle des dames. On y répondit avec un rare bonheur.

Il était près de six heures lorsque la députation se retira. Tous étaient enchantés de la réception et il n'y eut qu'une voix pour faire l'éloge de la manière dont monsieur et madame Fortier savent faire les choses. M. Fortier mérite des félicitations pour le devouement qu'il montre, en encourageant ainsi la jeunesse du Parlement Modèle, dans ses efforts pour se former à la vie publique et aux joûtes oratoires.

QUEBEC,

CE N'EST PAS LUI.

—Ce n'est pas le cadavre de M. Gilbert que l'on a trouvé dans les bois et ses parents ne savent où il est allé.

LES MALADES

—Les hons. MM. Starnes et Taillon prennent beaucoup de mieux.

On nous téléphone que M. Tassé ne passera pas la journée.

M. F. X. Lemieux, député de Bonaventure, est retenu chez lui par la maladie.

LA SESSION.

—La session provinciale, commencée le 20 novembre, s'est terminée samedi soir, le 12 janvier. Elle a donc duré 9 semaines.

SAIN ET SAUF

—Une dépêche de Quebec nous annonçait dernièrement que depuis une quinzaine de jours, M. Gilbert, entrepreneur de pompes funèbres, de Saint Sauveur, était disparu.

On croit tout d'abord que M. Gilbert était devenu fou de terreur à la suite d'un sermon prononcé sur la mort par un prédicateur à Saint Sauveur et de plus on annonça que le corps de l'entrepreneur avait été trouvé dans les bois en arrière de la rivière Ouelle, à sept milles de toute habitation.

Il n'en était rien, car la famille de M. E. Gilbert, après avoir passé par des transes mortelles depuis quelques jours, a eu la satisfaction d'apprendre que son chef était sain et en route pour Québec.

Le curé du Cap-Ignace a télégraphié que M. Gilbert était passé par cette paroisse, jeudi, cheminant à pied pour Québec.

Le fils aîné de M. Gilbert est parti pour aller à la rencontre de son père.

AYLMER.

LA MAIRIE A AYLMER.

—MM. N. Cormier et Thos Ritchie ont été mis en nomination pour la mairie.

M. Cormier s'étant ensuite retiré de la lutte, M. Ritchie a été élu par acclamation.

OTTAWA

SCANDALE

—La police de cette ville vient d'être saisie d'une affaire mystérieuse des plus graves.

Il s'agit de l'enlèvement d'une jeune femme, par un citoyen bien connu et faisant partie de la plus haute société.

Les parents et amis de la jeune femme prétendent qu'elle a été victime d'un guet-apens et qu'elle a été maltraitée.

On a eu toutes les peines du monde pour pénétrer dans les appartements où la jeune femme était enfermée et les visiteurs ont été fort surpris de la trouver sous l'influence d'un narcotique.

GITE DANS LES BOIS.

—On vient de trouver, à trente milles au nord du lac Moore, en pleine forêt, le corps gelé d'Eugène Robert, de Janeville. Le jeune Robert était parti d'Ottawa au mois d'août dernier, en compagnie de son frère, pour passer l'automne et l'hiver dans les chantiers de la Hawkesbury Lumber Co. Eugène Robert vint passer le jour de Noël chez sa mère, et c'est à son retour aux chantiers qu'il s'est perdu dans la forêt où il a trouvé une mort affreuse.

Du lac Moore, il avait trente milles à parcourir à pied.

Le malheureux jeune homme n'était âgé que de 22 ans.

ARTHABASKA,

MORT SUBITE.

—M. Esdras Beaudet, cultivateur de Ste-Victoire d'Arthabaska, est décédé subitement à la demeure de son beau-frère, M. David Désilets, forgeron de Victoriaville.

Il était revenu de Laconia, N. H, pour prendre soin de ses propriétés et sa famille devait venir le rejoindre prochainement.

Il demeurait aux Etats-Unis depuis cinq ans.

Il était âgé de 50 ans et laisse une veuve et dix enfants.

Le service et la sépulture auront lieu à Victoriaville lundi, le 14 courant.

HAMILTON, (Ontario)

OU EST-IL?

—Le chef de police d'Hamilton, M. McKinnon, est disparu depuis plus de huit jours et comme il n'a donné de ses nouvelles à personne depuis son départ, son absence prolongée cause de graves inquiétudes à ses amis.

Le chef McKinnon, le lendemain du Jour de l'An, demandait la permission au maire Stewart de s'absenter pour assister à un mariage à Tororto. Cela lui fut accordé et il se mit en route.

"Mais le chef, dit un nommé Tommy Gould, n'est point parti seul. Au contraire, il est bel et bien parti accompagné de deux jolies femmes dont l'une n'était nulle autre que la mienne, ajoute Gould, qui croit aussi que l'autre femme est la sœur de Mde Gould."

Les événements sont d'ailleurs venus corroborer les déclarations assez plausibles de Gould.

Le chef de police McKinnon a été vu à Toronto avec deux dames répondant en tous points au signalement donné et de plus il a pris des appartements en compagnie de ces dames, dans un hôtel sous un nom d'emprunt.

Quoique l'on affirme que Madame Gould est rentrée au logis depuis son escapade, Gould n'en va pas moins lui intenter une action en divorce.

La disparition du chef de police a mis les édiles et le maire d'Hamilton dans l'embarras, et l'on parle de remplacer le chef.

Il est arrivé souvent au chef McKinnon de déserter son poste et de négliger ses devoirs civiques.

Jusqu'aujourd'hui, depuis son départ, le chef n'a pas donné signe de vie et d'aucuns prétendent qu'il est parti pour Chicago.

HULL,

LA MAIRIE A HULL.

—A mesure que la date des élections approche, les candidats surgissent et l'on en voit encore quelques-uns à l'horizon. Mais jusqu'à maintenant la candidature la plus sérieuse est celle de M. Champagne. Les Chevaliers du Travail veulent à tout prix que le Dr Aubry brigue encore les suffrages.

SHERBROOKE,

FRAPPÉ PAR UN BELIER

—Un nommé Louis Richard, domestique de M. Haskell, est mort à Derby Line, dans les circonstances suivantes: Il eut maille à partir avec un belier qui le frappa un peu fort. De retour à la maison il fut pris de vomissements. Un médecin fut mandé, mais malgré ses soins, Richard empira et mourut en quelques jours. L'on fit l'autopsie de son cadavre et l'on découvrit que sa mort avait été causée par une rupture de la valve du cœur.

WINNIPEG,

SON ÉLÉVATION EST CERTAINE.

—La *Semaine Religieuse* confirme la nouvelle de sa nomination du R. P. Langevin, O. M. I., au siège archiépiscopal de St-Boniface. L'archevêque élu n'a guère plus de 39 ans.

Par une coïncidence remarquable, le nouvel élu apprit sa nomination, à Winnipeg, le 2 janvier, jour où il célébrait la fête de son patron, saint Adélard.

Les parents de Mgr Langevin célébreront leurs noces d'or l'an prochain.

LA FEMME AUX DEUX MARIS.

Vers sept heures, dimanche matin, à Montréal, un vieillard, portant une hache à la main, s'est présenté au poste central de police et a raconté au lieutenant Bouthiller qu'il venait justement de tuer sa femme et un ami de celle-ci, et qu'il venait se constituer prisonnier.

Bouthiller constata que son interlocuteur ne badinait pas, d'autant plus que la hache qu'il portait était tachetée de sang.

Le lieutenant de police demanda les noms et l'adresse du bonhomme qui répondit qu'il se nommait Joseph St-Arnaud, demeurant 125 rue St-Louis.

Il raconta alors qu'en revenant de son travail, vers six heures et demie dimanche matin, il trouva sa femme au lit en compagnie d'un charretier, Arthur Boutot, demeurant au No. 69 rue St-Paul.

En apercevant les deux amoureux, St-Arnaud dit que la rage lui monta au cœur et, saisissant sa hache, il en frappa les deux coupables. "Je suis sûr qu'ils sont morts," dit il.

Le pseudo-meurtrier fut aussitôt placé sous la garde d'un constable.

Le détective Campeau et le constable Richard, mis au courant de ce qu'avait dit St-Arnaud, se rendirent sur la rue St-Louis. Ils découvrirent que quant à l'attentat, le bonhomme avait fait de son mieux, mais heureusement il n'avait réussi qu'à infliger des blessures.

Boutot n'était qu'étourdi, mais Mde St-Arnaud portait à la tête une blessure assez profonde.

Les deux policiers firent venir un fourgon de patrouille et les deux victimes furent transportées à l'hôpital Notre-Dame.

Après avoir été pansée, la femme a pu retourner chez elle, mais son compagnon a dû rester à l'hôpital, à cause de sa grande faiblesse.

Mlle St-Arnaud est âgée de 22 ans et Boutot d'environ 24 ans. Le père St-Arnaud a 63 ans.

Un homme de police ayant dit plus tard au prisonnier que ses victimes ne mourraient pas, il s'est déclaré très content. Cependant, il a refusé de donner aucune explication, sinon qu'il avait surpris le couple au lit.

Lundi matin, en cour de police, St Arnaud a été accusé d'assaut meurtrier. Il a declaré que sa femme s'était mariée il y a trois semaines, à l'église Notre Dame, avec un nommé Louis Pelletier.

St-Arnaud a pris son épouse actuelle il y a trois ans, au Fort Simpson, Colombie Anglaise.

Mde St Arnaud lui a dépensé le quelque peu d'argent qu'il possédait.

Il l'accuse de mal se conduire.

La femme du prisonnier, Mélina Beauchamp, est accusée de bigamie. Elle a avoué qu'elle s'est mariée il y a trois semaines, à l'église Notre-Dame.

C'est M. l'abbé Marre qui a célébré le mariage.

Le détective Campeau a fait émettre un mandat d'arrestation contre le nommé Louis Pelletier qui a été pincé.

Pelletier plaide non coupable.

Quant à St Arnaud il a fait le même plaidoyer à l'accusation d'assaut meurtrier portée contre lui.

On procède à l'enquête dans les deux causes.

Robertson vient de présenter à la législature de l'Idaho un projet de loi tendant à faire amender la constitution de l'Etat dans le but d'accorder aux femmes le droit de suffrage. On a tout lieu de croire que la loi sera votée sans grandes difficultés par les deux chambres.

Le Budget d'un Journaliste

Nous découpons ce qui suit dans un journal américain :

Un ancien journaliste des Etats-Unis donnait, comme suit, les motifs qui l'avaient déterminé à dire adieu à la presse :

"Un enfant naît, le médecin de la famille reçoit $10; le journaliste en fait mention dans sa feuille et reçoit 0. L'enfant est baptisé; le ministre reçoit $4 00, le journaliste le note et reçoit 00. Plus tard il se marie: le ministre reçoit un autre honoraire et le journaliste reçoit une tranche de gâteau, soit 000. L'enfant vient à mourir; le médecin reçoit de $5 à $10; le ministre reçoit encore $4 00, l'entrepreneur de pompes funebres, de $25 à $50; le journaliste publie un article nécrologique et reçoit 0000—avec le privilège de publier gratis une lettre de remerciements."

Appareil perfectionné, breveté

Avis,

Nous avons expédié cette semaine les comptes à nos abonnés arriérés. Qu'il soit bien compris qu'a l'avenir toute personne endettee de plus de 3 mois sera invariablement rayée de nos listes.

L'ADMINISTRATION.

NOTES LOCALES.

On dit que l'hon. John Welch est candidat au poste de syndics des pauvres.

George S. Cheney, un ancien assistant assesseur, est retenu à sa chambre par la maladie.

M. et Mde L. V. Poulin, après une vacance de trois semaines passée au pays natal, nous sont revenus enchantés de leur promenade.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Les scrutins de votation qui ont servi lors de la derniere élection municipale ont eté brûlés samedi par M. Dowd, le greffier de la ville.

On parle de la fondation d'un hôpital en cas de besoin fortuit dans le centre de la ville et qui serait une succursale du Lowell General Hospital.

MM. G. C. Desrivières et Napoléon Turgeon, de Fitchburg, Mass., etaient à nos bureaux lundi. Ils sont ici en visite chez des amis pour quelques jours. Qu'il s'amusent bien!

Plusieurs de nos Canadiens influents se sont rendus hier à Long Pond, où ils ont pris un succulent diner. Ils se sont bien amusés et étaient de retour pour les affaires hier soir.

La *Gazette* de Haverhill dit ce qui suit: "Les gens de l'Union ont été informés lundi que des escrocs vendaient certaines feuilles imprimées à Lowell pour le soi-disant bénéfice des grévistes de Haverhill.

REPUBLICAINS et démocrates sont à couteaux tirés sur tous les sujets, mais s'accordent à reconnaitre l'excellence de la *Royal Cream* pour enlever les boutons, taches de rousseurs, et toutes les affections de la peau. En vente chez les pharmaciens. 75 cents la bouteille.

L'un des agents du Conseil d'Hygiène de l'Etat est en cette ville pour poursuivre toute personne qui vendra des drogues et articles chimiques impurs. De ce temps-ci, il visite les salons de barbier où toutes espèces de savons et de teintures pour cheveux sont employées.

Sur les cinquante hommes qui ont subi un examen médical pour entrer dans le département de la police, cinq seulement ont été déclarés acceptables. Hiram Kingsbury est celui qui est le mieux developpé, et le plus fort est Ulric Leighton, qui mesure 6 pieds et 3 pouces sans ses chaussures.

En Route pour le Sud.

Soixante mecaniciens seront envoyés dans le Sud par la Cie du Massachusetts, en avril prochain, pour placer des machines dans les fabriques que cette compagnie y fait presentement construire.

Caucus Republicains.

Les républicains qui font partie de notre édilité ont eu un caucus lundi soir. La situation a été longuement discutée, et on exprima l'opinion que le maire Courtney était seul responsable de la lenteur dont les affaires sont conduites à l'Hotel de Ville depuis le "dead lock" au conseil, vu qu'il retarde de convoquer une assemblee.

Arrestation d'une Voleuse.

Lilla Allen, une jeune fille de vingt ans, a été placee en état d'arrestation lundi après-midi, par les détectives Laflamme et Allen, sous l'inculpation de vol d'un petit miroir, d'une brosse, d'un balai, d'un jonc et de serviettes, proprietes de Minnie Cotter, demeurant dans la pension de Mde Walker sur la rue Middlesex.

Le Rhumatisme.

Est emphatiquement un désordre du sang causé par l'inhabilité des rognons pour enlever certains poisons qui s'accumulent dans les tissus des jointures et des muscles.

La P.P.P. guérit simplement vitement et sûrement. Cette maladie neutralise les impuretes du sang. L'exp rience et la science endosent la P. P. P comme le seul purificateur connu pour le sang.

L'Inspection des Ecoles Paroissiales.

Relativement à la proposition de loi qui doit être présentée à la législature sur l'inspection des écoles paroissiales, l'un des commissaires des écoles dit que Lowell a eu un comité des écoles paroissiales depuis leur fondation. Le maire a été le président de ce comité et ces écoles ont toujours été visitées avant d'être approuvées par le comité des écoles.

DEPENSES D'ELECTION.

Ceux qui ont Contribue au Fonds Republicain.

Suivant le rapport du trésorier C. W. Whidden, l'on voit que les dépenses durant la dernière campagne se sont élevées à $2.007.75. Les contributions chiffrant à $2 889 50, et une balance d'environ $900 restera quand tous les mémoires seront payés.

La plus forte contribution faite par un particulier l'a été par M. G. Leonard, qui a donné $216 Ensuite vient E T R well avec $156 88, Joseph Miller avec $115, Frederick Ayer et la Citizen Newspaper Company, $100 chacun. Le Courier Publishing Company a donné $81 82 Chacun des candidats au poste d'échevin a donné $65. Abel Wheeler, George R Davis, C. I. Hood et le *Mail* $50 chacun. J P. Mahoney, E. S. Hosmer, George A Locke, Jacob Rogers, C W Cheney, C. J. Godden, Henry Hoole, Louis H. Kleski, L L Trull, T. C. Entwistle, J. H McKinley, J. S. Ludlam, Wiliam Everett, Charles H. Kimball, E T. Goward, J. G. Huntoon, F W. Sanborn, Henry J. Williams, R. P. Cunningham, John Oliver, David Dickson, William Hounsell, E S. Eastman, Willis E Morse, G. W. Hartwell et E E Dennison, $25 chacun.

Le gaz nécessaire pour la campagne a coûté $8.40, les torches $2.50. Les autres depenses furent de nature ordinaire.

Une Querelle de Famille.

Samedi soir, la police fut chargée d'aller mettre la paix dans un logement de la rue Fenwick habité par James Holland et sa famille.

Les gardiens de la paix tombèrent en plein milieu d'une bagarre. Holland frappait sa nièce sur la tête avec une théière, il lui fit une vilaine entaille.

Comme tout ce monde-là était ivre, Holland, sa fille et deux autres femmes furent conduits au poste et le Dr Rickard fut chargé de donner ses soins à la femme blessee.

Triste Mort a Lowell.

La veuve de Jonathan Edgerley qui demeurait toute seule au No. 4 Edgerley's Court, qui donne sur la rue Charles, a été trouvée morte dans son logement, dimanche.

Cette femme, quand son cadavre a été découvert, était morte depuis plusieurs jours déjà, car elle était froide et sa décomposition était avancée.

Mme Edgerley n'avait pas d'enfants et elle demeurait toute seule. Une dame demeurant sur la rue Rock, qui était une des amies de la défunte, dit qu'elle s'était rendue chez la vieille femme deux ou trois fois pendant la semaine, mais qu'elle avait eu beau frapper, personne n'était venue lui répondre.

Les premières fois, elle pensa que son amie devait être absente, et elle s'en était retournée sans rien soupçonner d'anormal.

Cependant, dimanche, étant allée frapper de nouveau à la porte de Mde Edgerley et n'ayant comme auparavant reçu aucune réponse, elle eut la pensée que quelque chose n'allait pas bien, et elle en parla aux voisins qui parvinrent à pénétrer dans la maison par la porte de derrière.

En entrant, ils aperçurent Mde Edgerley étendue de tout son long sur le plancher; elle était morte, son corps était glacé et noirâtre, sa figure défigurée, et ses cheveux avaient trempé dans le sang qui s'était échappé de sa bouche et de ses narines.

Le gardien de la paix Dennett fut averti; il fit demander l'ambulance et les restes furent transportés chez le croquemort Brook.

Comme la défunte portait des meurtrissures à la figure, on crut au moment de la découverte qu'un meurtre avait été commis; mais le médecin-légiste Irish, qui fit l'examen du cadavre dans l'après-midi, déclara que la mort avait été causée par une attaque d'apoplexie et qu'en tombant la pauvre femme s'était blessée à la figure.

La défunte était la seconde femme de feu M. Edgerley, le propriétaire des maisons d'habitations dans l'impasse portant son nom, et pendant toute sa vie elle avait retiré les revenus des huit logements laissés par son mari. Ces propriétés retournent, à sa mort, aux parents de M. Edgerley.

On a trouvé dans les appartements de la défunte la somme de $71.

La Faux Democratique.

Samedi dernier, M. A. L. Fecteau, qui était de service dans le département des pauvres, a été renvoyé, et hier son fils, qui était employé à l'Asile des Pauvres, a subi le même sort.

Comme on le voit, les premières victimes faites par les démocrates sont deux Canadiens Nous ne sommes pas surpris, car c'était écrit: avec la démocratie, les choses se passent toujours ainsi.

M. A. L. Fecteau snr, qui pendant vingt cinq ans au moins a combattu ardemment en faveur de la cause démocratique et qui, sans contredit, est le Canadien ayant rendu le plus de services à ce parti, se trouve aujourd'hui pauvrement récompensé de son dévouement.

O justice démocratique, voilà de tes coups!

BUREAU DE J. F. GREER,
Juge de comté,
Green Cove Springs, Clay Co.,
Fla., 23 Mai 1891.

Messieurs,

Il y a 20 ans je fus affligé d'un rhumatisme inflammatoire, je fus soigné par les médecins les plus éminents du monde. J'ai visité les grandes Saratoga Springs de N. Y. et les célèbres Hot Springs de l'Arkansas et autres places d'eau, et j'ai toujours consulté le médecin de ces endroits pour ma maladie, finalement je suis allé en Floride il y a dix ans.

Il y a environ deux ans j'ai eu une sevère attaque de rhumatisme je fus retenu à ma chambre pendant 12 semaines et durant ce temps je fus induit à essayer la P. P. P. Prickly Ash Poke Root and Potasium, sachant que chaque ingrédient était bon pour les impuretés du sang, après avoir pris deux petites bouteilles, je fus guéri à quatre différentes fois depuis j'ai eu de légères attaques et chaque fois j'ai pris deux petites bouteilles de P. P. P. et fus soulagé et je la considère la meilleure médecine de la sorte.

Respectueusement,
J. F. GREER

Cour Samuel de Champlain

Mardi soir a eu lieu l'installation des officiers de la Cour Samuel de Champlain par le député de la cour, M. N. H. Roy. Etaient présents les députés des différentes Cours de Forestiers de Lowell, ainsi que M. Lawrence J. Smith, Grand Chef Ranger, et M. J. J Cluin, Député Suprême.

Des discours ont été prononcés par les visiteurs ainsi que par M. Auguste Jean, Chef Ranger, et autres membres de la Cour.

Un Accident.

Mardi soir, pendant que plusieurs personnes s'amusaient à glisser en traineaux sur la rue Sherman, un petit garçon de cinq ans fut frappé par un "double runner." Le pauvre enfant fut lancé à plusieurs pieds plus loin; mais heureusement il ne s'est fracturé aucun membre. Il fut tranporté à la demeure de ses parents sur la rue High.

LA GREVE DE HAVERHILL.

La journée de mardi a été assez paisible à Haverhill; la situation reste la même.

Cependant, on paraît assuré dans certains quartiers que ce differend ne saurait durer longtemps, et que la décision de la Cour à Salem va être le signal pour le règlement de ce déplorable litige, si les manufacturiers veulent bien faire des concessions; mais cela n'est pas probable. Le contraire va, paraît-il, arriver.

Les grévistes, sous aucune consideration, n'accepteront le rapport du Conseil d'Arbitrage de l'Etat.

Les fabricants dont les noms suivent ont signé un papier aujourd'hui consentant à soumettre l'affaire à un arbitrage: Moody & Hicks, W. P. Bradford, Martin & Hardy, Smith & Child, E. G. Morris.

On s'attend à ce que J H. Osgood signe demain.

Chick Bros, ainsi que Spaulding & Swett ont refusé de signer ce papier.

C'est notre opinion que si un changement ne s'opère pas bientôt dans la situation, les choses vont empirer au lieu de s'améliorer.

Les grévistes aimeraient bien à soumettre leur différend à un Conseil d'Arbitrage, mais les plus gros fabricants refusent. Par conséquent, il n'y a pas grand espoir de ce côté.

Espérons, cependant, qu'on fera des concessions de part et d'autre et que la paix ne tardera pas à régner.

La Situation a Haverhill.

Tout est à peu près dans le même état que ces jours derniers. Une grève générale n'a pas encore été ordonnée, et les chefs espèrent toujours vaguement qu'une entente se produira.

A sept heures et demie, hier soir, une procession de sept cents hommes, ayant à leur tête des corps de musique, a quitté le quartier général des grévistes et a paradé sur les principales rues.

En accordant le permis autorisant cette parade, le maire Jewett stipula que les manifestants ne paraderaient qu'à l'est du chemin de fer. Les grévistes n'ont pas enfreint cet ordre; en agissant ainsi, ils se sont montrés fort sages.

PETITES NOUVELLES.

Chicago, 14 jan.—On croit qu'une bande de fabricants de fausse monnaie sont à l'œuvre en cette vi le depuis plusieurs semaines, et il est fort probable qu'à la fin du mois, quand les hommes d'affaires feront la balance de leurs livres, il sera découvert que des milliers de dollars ont été volés au moyen d'un plan syptématique d'escompter de faux billets.

On croit de plus qu'un grand nombre de bons chèques, endossés par des gens solvables, ont été enlevés des boîtes aux lettres dont la bande de voleurs détiendrait les clefs ou aurait des complices parmi les employés du bureau de poste.

St Jean, N B, 14 jan—Le Rev Thomas Henderson, le pasteur d'une congrégation nègre en cette ville, a été arrêté hier sous l'inculpation d'avoir commis un adultère.

Il y a quelques mois, ce même homme avait été placé en état d'arrestation pour le crime mentionné plus haut et d'avoir fait opérer une opération criminelle sur la jeune fille qu'il avait trompée. Il avait été remis en liberté sous caution et s'était enfui. La police le suivit jusqu'en cette ville et lui mit la main au collet.

Ce prédicant de mauvaises mœurs habitait lorsqu'il commit sa faute la petite ville de Morristown, dans le New Jersey.

Paris, 14 jan. — Une bombe a fait explosion à minuit, la nuit dernière, sur la rue Monceau, près de la résidence d'un magistrat qui a pris part à l'enquête contre Ravachol et ses complices.

Cette bombe était chargée de dynamite.

L'explosion a fait un bruit assourdissant, mais n'a pas causé d'autres dommages que le bris de quelques carreaux dans le voisinage

Aucune arrestation n'a été opérée.

LES INDUSTRIES

Du New Hampshire se Dirigent Vers le Sud.

Nous parlions ces jours derniers du mouvement industriel qui tend à attirer vers le Sud les industries du Nord. Nous avons annoncé alors que des compagnies manufacturières de Lowell avait décidé de construire des fabriques dans le Sud, pour se rapprocher du marché de coton, et qu'ils avaient demandé à la Législature du Massachusetts le privilège d'augmenter considérablement leur capital actions et le droit de fonder des établissements industriels dans n'importe quel Etat de l'Union.

Voilà maintenant que nous apprenons de source autorisée que le New Hampshire va aussi être affecté par ce mouvement. La nouvelle nous arrive de Nashua où le représentant Thurber doit, dit-on, introduire un projet de loi dans la Législature du New Hampshire, à Concord, dans l'intérêt des Jackson et Nashua Companies qui désirent augmenter leur capital-actions et aller construire des fabriques dans les Etats du Sud.

Ces compagnies fabriquaient des cotonnades pesantes qui subissaient la concurrence des produits similaires faits dans le Sud. Vu que le coût de la fabrication dans le Sud est moindre que celui du Nord, ces compagnie sont décidé d'y aller fabriquer leur sheeting, ce qui va suspendre toutes les opérations en cette ligne ici. Leurs fabriques à Nashua produiront dorénavant du fil de coton de qualité supérieure.

Cette nouvelle, comme bien on pense, a causé toute une excitation à Nashua et même dans tous les centres manufacturiers de la vallée du Merrimack.

Petites Notes.

—John B Spencer, un marchand retiré des affaires de Manchester, N. H., s'est suicidé dimanche après-midi en se pendant. C'était sa troisième tentative.

—Mde Susan Sawyer de Cherryfield, Me., est morte dimanche des suites de ses blessures causées par un lit-meuble qui s'est refermé sur elle, par accident.

—M. Honorius Beaugrand, directeur de *La Patrie*, de Montréal, est gravement malade à Nice. Il ne peut quitter son hôtel et le médecin lui a interdit les visites de ses amis. Son état est alarmant.

—Soixante-dix personnes descendues à l'Hôtel Victoria, à Montréal, ont dû se sauver dans la rue en costume de nuit dimanche quelques minutes avant l'aurore, un incendie s'étant déclaré dans l'édifice qu'il consuma entièrement.

—Madame Hadamard, la belle-mère du capitaine Dreyfus, qui a été dégradé, a été *interviewée* par un journaliste. Elle a déclaré que Mme Dreyfus suivrait son mari en exil et qu'elle le croit innocent. Elle a ajouté que Dreyfus ne se laisse pas décourager et qu'il espère pouvoir etablir un jour son innocence.

—Le Pape a reçu du Sultan de Turquie une communication lui demandant d'agir comme arbitre dans la question arménienne. Sa Sainteté va accepter, paraît-il.

—Le capitaine A. E. Work, de la banque *St Mark*, est devenu aveugle subitement en pleine mer, le 8 janvier. On attribue sa cécité à l'usage immodéré du tabac. Il avait fumé 1,500 cigares dans un espace de quatre mois.

—L'avocat d'Eugène Debs et de ses compagnons, les chefs ouvriers de Chicago condamnés à la prison, a demandé à la cour suprême un bref d'habeas corpus et le renversement du jugement du tribunal de Chicago.

La demande sera prise en considération.

—La lettre encyclique que le Pape destine aux Etats-Unis sera publiée en Amérique le 25 janvier.

On annonce de bonne source que le cardinal Gibbons a été prié de visiter Rome dans le courant du mois d'avril.

—Nous lisons dans le *Monde*:

Nous ne serions pas surpris s'il y avait une session extraordinaire du Congrès, dit l'*Indépendant*, de Fall River.

Il faudrait aux démocrates plusieurs sessions pour debrouiller les questions qu'ils ont si maladroitement mêlées.

—A propos de base-ball, on nous apprend de Manchester (N. H.) qu'une nouvelle ligne vient d'être fondée. Elle comprendra Lowell, Haverhill, Lawrence, Salem, Brockton et Manchester.

Fall River a été jové et ne sera plus dans la Ligue de la Nouvelle-Angleterre.

—Samedi soir, à St-Paul, Minn. "Bob." Ingersoll a donné une conférence sur la Bible. Le lendemain, à la cathédrale, Mgr Ireland prit à partie le fameux athée et réfuta une à une ses prétentions échevelées.

Mgr Ireland a été très éloquent et des plus persuasifs et convaincants.

—Encore une victime de la funeste habitude de fumer la cigarette.

On mande de Philadelphie qu'un nommé Ralph Bond, âgé de 27 ans, est devenu irrémédiablement fou par suite de l'abus qu'il faisait des cigarettes.

Cet infortuné a dû être interné dans un asile d'aliénés d'où il ne sortira probablement plus vivant.

—On écrit de New Bedford:

Les officiers de police Taber et Tefford ont été suspendus de leurs fonctions sous accusation d'ivrognerie. Ces deux officiers bien connus parmi la population canadienne, étaient dans le service de nuit depuis plusieurs années et ont su s'acquérir l'estime général. Une enquête sera tenue sur leur compte au bureau du maire.

—Le clown du cirque de Barnum vient d'abandonner sa femme, Mme Blanche Léon. La malheureuse est dans le plus complet dénûment avec quatre petits enfants sur les bras.

Chose remarquable à propos de cette femme, c'est qu'elle a eu 33 enfants en 32 ans, tous du même père.

Mme Blanche Léon est Espagnole, parle plusieurs langues et est âgée de 47 ans.

—L'A. P. A. du Montana fait des démarches auprès des législateurs pour nuire à l'élection au Sénat fédéral de l'honorable M. Thomas H. Carter, un républicain, qui est un catholique romain.

M. Carter est le président du Comité Républicain National, et il jouit du respect de tous. Les efforts de l'A. P. A. resteront peut être stériles.

L'opposition que fait à M. Carter la secte fanatique prouve une fois de plus que l'A. P. A. n'est pas plus républicaine que démocratique. Elle est elle-même, c'est-à-dire née de la bigoterie et sustentée par le fanatisme aveugle de ses membres.

—Ils vont bien les romains! Bosco, un socialiste en renom, qui a été envoyé en prison par la cour martiale devant laquelle ont comparu les révolutionnaires de Palerme, l'hiver dernier, vient d'être élu membre de la Chambre des Députés à Rome. Il a eu 400 votes de plus que son adversaire, un monarchiste.

—La course sur patins entre Ost Lund, le champion norvégien, et Johnson, le champion des Etats-Unis, a été gagnée par ce dernier en 2 minutes et 45 secondes.

—On écrit de Fall River:

Dimanche soir, un jeune homme bien mis est venu demander à la police du poste central de le loger pour la nuit.

Il portait une belle valise en cuir de Russie et était vêtu comme un "dude." Il a dit qu'il était venu à pied de Warren.

La présence de cet homme dans un tel endroit et faisant une semblable requête a surpris tout le monde.

On croit à une histoire intéressante quelconque, mais personne n'a encore pu la deviner.

Un autre homme bien mis, mais plus âgé, a aussi été logé au poste central hier soir.

—Il y a maintenant un monument sur la tombe des époux Borden, assassinés en cette ville, le 4 août 1892. Ce monument a été érigé la semaine dernière en présence de Lizzie et d'Emma Borden, les deux filles du défunt.

Il porte l'inscription suivante:

Andrew Jackson Borden
1822-1892
SA FEMME
Sarah Anthony Borden
1823-1863
Abby Durfee Borden
1828-1892

De l'autre côté on inscrira les noms des enfants des deux époux Borden. Le nom d'Alice Esther morte en 1858 à l'âge de deux ans y est déjà inscrit.

Désirez-vous être maigre? Alors mangez beaucoup de viande hachée sans patate, buvez peu, excepté du thé fort, prenez beaucoup d'exercice et ne mangez pas de pain beurré ou des bonbons Les limonades, les breuvages acides de toutes sortes, les eaux minérales, sont excellents. Buvez un verre d'eau pure avant votre déjeuner.

Desirez vous devenir gras? Alors mangez des légumes et dormez après chaque repas. Mettez-vous au lit à neuf heures et demeurez couché une demi-heure après votre réveil. Riez beaucoup et buvez de l'eau tant que vous le pourrez. Que votre thé soit faible, sucré et mêlé à une grande quantité de lait. Prenez de l'huile de foie de morue ou des huiles douces autant que possible. Beurrez copieusement votre pain et n'ayez pas peur des ales, lagers et des vins sucrés. Si vous suivez cette prescription, vous pourrez gagner cinq livres par mois et même le double de ce poids si vous dormez beaucoup

LA VRAIE FEMME.

Le Cardinal Gibbons vient de publier un écrit sur l'influence de la femme au foyer.

Nous en détachons les extraits suivants:

"Il me semble que quelques écrivains sont disposés à attacher trop d'importance aux qualités douces et tendres de Marie et d'autres saintes femmes, sans s'occuper suffisamment des points forts et solides de leur caractère.

"Les Saintes Ecritures font à un certain endroit un long éloge de la femme. Qu'est-ce que l'Eglise Sainte admire le plus en elle? Ce n'est pas son tempérament doux et aimable ou sa disposition bienveillante, — quoiqu'elle possédât ces vertus, car aucune femme n'est parfaite sans elles.

"Mais le Saint-Esprit admire son courage, sa force et son caractère vigoureux de confiance en soi-même.

"L'Eglise Catholique ne canonise que les vertus héroïques, ou les vertus pratiquées à un degré héroïque.

"Mères et épouses! il vous faut un haut degré de vertu héroïque pour remplir la mission que Dieu vous a assignée. Ces vertus, vous les acquerrez par la prière et par la contemplation de Marie. . . .
. . . . . .

"Il est vrai que les femmes n'exercent pas le privilège de suffrage politique, et j'en suis heureux pour l'amour des femmes. J'espère que jamais ne viendra le jour où les femmes auront le privilège d'enregistrer leurs votes dans la boîte du scrutin, et, si ce privilège leur est accordé, j'ai confiance en leur refus de s'en prévaloir. Car si elles entrent dans l'arène politique, elles peuvent être assurées qu'elles seront souillées de sa boue.

"Aussitôt qu'elles se jetteront dans la politique et qu'elles se mêleront à la foule pour déposer leur vote, elles peuvent s'attendre à être traitées avec rudesse, ou, du moins, à abandonner en tout ou en partie, ce respect qu'on leur accorde justement.

"Plus elles y gagneront dans le monde politique, plus elles perdront dans le gouvernement domestique. Il n'y a qu'un royaume où la femme doive régner, et c'est le royaume du foyer. Thémistocle dit un jour à son fils: "Les Athéniens gouvernent toute la Grèce moi, je gouverne les Athéniens; ta mère me gouverne toi, tu gouvernes ta mère.

"Les hommes sont les souverains de l'Amérique, les femmes, sont les souveraines des hommes La, femme par son influence au foyer, gouverne le pays. Est-ce que cette gloire ne suffit pas à la femme?"

UNE CRISE EN FRANCE.

M. Casimir-Perier présente sa Résignation

BIENTOT SUIVIE DE CELLE DE SON CABINET.

Le Vote des Deputes Etait une Attaque Personnelle.

Paris, 15 jan—L'excitation est à son comble, à cause de l'attitude que vient de prendre le président Casimir-Perier qui a présenté sa résignation ce soir à une assemblée spéciale du ministère. M. Casimir-Perier avait précédemment informé M. Challemel-Lacour, le président du sénat, de son incapacité de résoudre le problème qui s'est présenté par la résignation du premier ministre Dupuy.

La nouvelle de la résignation du président de la République française s'est répandue par tout Paris comme une traînée de poudre et elle a causé partout une excitation indescriptible. Dans les bureaux de rédaction des grands journaux, la première nouvelle qu'on en eut fut considérée un canard, mais la rumeur ne tarda pas à être confirmée et le doute devint impossible. Presque aussitôt des rassemblements énormes commencèrent à se former en avant des bureaux des journaux et dans les places publiques, et ces foules discutaient la situation tumultueusement et demandaient à grands cris qu'on leur donne de nouveaux détails.

La communication officielle envoyée au sénat par le président Casimir-Perier a été rendue publique avant minuit; on y lit en substance les phrases suivantes:

"Le président de la République a pris la résolution de résigner ses fonctions officielles. Les procédures d'hier et le vote dans la Chambre des Députés ne sont à ses yeux que secondaires en importance dans la lutte qui vient de s'engager contre le régime parlementaire et la liberté publique. Il avait espéré que le président de la République, n'etant pas pourvu de moyens d'action, demeurerait en dehors des luttes de parti, et que la confiance de tous lui donnerait la force et l'autorité necessaires. Il avait espéré que ceux qui, malgré lui, l'ont mis dans une position où il ne peut se défendre, se chargeraient eux-mêmes de la défense du chef de l'Etat."

En résignant, M. Casimir-Perier a demandé aux ministres de demeurer en fonctions temporairement, afin de lui permettre de transmettre régulièrement ses pouvoirs à son successeur.

M. Charles Dupuy, le président du Conseil, a informé les presidents du Senat et de la Chambre des Deputes de la decision prise par le président de la République, et ils vont convoquer le parlement en toute hâte.

M. Challemel-Lacour, le président du Sénat, s'est laissé interviewer par un correspondant de la *Presse Unie*, malgre tout le surcroît de travail que lui cause la résignation de M. Casimir-Perier. Il a dit, entre autres choses, qu'il n'avait pas encore décidé s'il devait convoquer pour le 18 ou le 19 courant l'assemblée nationale qui élira le successeur de M. Casimir-Perier. Il va probablement en annoncer la date demain.

M. Casimir-Perier a résigné à cause d'un vote pris dans la Chambre des Députés concernant certaines ententes entre le cabinet de 1883 et des compagnies de chemins de fer. M. Casimir-Perier était alors sous-secrétaire d'Etat dans ce cabinet, et il considère le vote adverse de la Chambre mardi comme une attaque contre sa personne, quoiqu'il n'eût pas droit de vote dans le cabinet qui opéra les engagements dont on parle en faveur de compagnies de voies ferrées.

Que cette raison soit véridique ou qu'elle ne le soit pas, la résignation de M. Casimir-Perier prouve qu'il a l'intention de faire une lutte terrible aux socialistes qu'il croit vouloir causer une révolution.

En certains quartiers, on croit que M. Casimir-Perier serait réélu s'il voulait de nouveau se porter candidat.

D'autres croient que M. Henri Brisson sera élu président de la République française.

MARI ET FEMME

Tues au Moment ou ils Fuyaient les Flammes.

Baltimore M. D., 15 jan—Thomas Whitridge et sa jeune femme ont été presque instantanément tués dans leur maison, No. 13 rue West Biddle, pendant un incendie qui s'était déclaré dans leurs appartements.

Les flammes furent aperçues vers les quatre heures du matin s'échappant par les fenêtres des pièces de derrière, et un gardien de la paix courut réveiller cet homme et cette femme en danger de mort.

M. et Mde Whitridge couchaient au deuxième étage, et ils cherchèrent à s'évader par le corridor, mais ils en furent empêchés par la fumée et les flammes qui l'envahissaient.

Alors cet homme et cette femme retournèrent dans leur chambre et ouvrirent une fenêtre pour appeler au secours.

Les pompiers, qui étaient accourus, postèrent leurs échelles, mais les flammes firent des progrès si rapides qu'elles atteignirent les deux infortunés époux avant qu'un pompier eût pu voler à leur secours.

M. Wittredge, sentant les atteintes du feu, saisit sa femme, et comme on plaçait une échelle il en saisit un échelon en lui disant d'attendre, mais la douleur et la crainte le rendaient sourd, et avant qu'un pompier eût pu le sauver, il lâchait prise et s'abîmait dans la rue, tenant toujours sa femme dans ses bras. La hauteur de la chute fut de vingt pieds. Les deux infortunés tombèrent la tête la première sur la pierre du trottoir.

Mde Whittredge s'est tué instantanément et son mari est mort une demi-heure plus tard sans avoir repris connaissance.

CONTRE LES DROGUISTES.

Le Conseil Pharmaceutique Veut leur Faire la Guerre.

Le Conseil Pharmaceutique de l'Etat a l'intention de faire la guerre à tous les droguistes qui vendent de la boisson sans licence. Il est décidé, cette année, de surveiller les pharmacies plus rigidement que par le passé.

Le Conseil envoie de Boston de ce temps-ci des blancs appelés "circulaires d'investigation" aux citoyens les plus respectables de l'Etat, leur demandant de voir à ce que les droguistes n'enfreignent pas la loi relativement à la vente des spiritueux.

Le Conseil, en sus de ses agents, a compilé deux listes, l'une des agents de police de toutes les villes et l'autre des citoyens en vue qui ont des facilités toutes spéciales pour connaître quelle espèce de débit font les pharmaciens de leur connaissance.

Comme on le voit, un système d'espionnage va être conduit sur une grande échelle.

Sur la dernière liste, celle des citoyens, il y est parlé de population, car le Conseil voudrait restreindre le nombre des licences octroyées le 1er mai. A Haverhill, par exemple, on suggère sérieusement de n'accorder qu'une licence par quartier.

Dans les circulaires, il sera demandé si l'applicant pour une licence met son certificat en évidence, s'il a placé au moins $500 dans ses affaires, si son établissement a l'apparence d'une véritable pharmacie, qu'elle est sa reputation, etc., etc.

LE SENATEUR HOAR REELU.

Boston, 15 jan—La législature a voté cette après-midi en faveur de la réélection de M. Hoar, ce vétéran du parti républicain, au poste de sénateur fédéral.

Bill Cook, le notoire bandit qui semait la terreur parmi la population du comté, a été arrêté et incarcéré dans la prison de Foswell, (Nouveau Mexique).

Quinze mille piastres de récompense avaient été offertes pour son arrestation par des compagnies de chemins de fer et par les autorités du pays.

Charles Adam, menuisier à l'emploi de la Waterbury Brass Company, vient de terminer une petite table composée de 800,000 morceaux de bois. En tout il a consacré 3364 heures à cette tâche. La table a une verge carrée. Au centre du couvert pivotant se trouve un portrait de la Maison Blanche à Washington, entourée du pavillon américain. Sur les cotés on voit la maison natale de Washington en Virginie et celle de Grant en Ohio. Partout ailleurs se trouvent des dessins variés, tels que l'aigle américain, la tête d'un chevreuil, le théâtre où fut assassiné Lincoln, le lieu de repos de Christophe Colomb, le cloître espagnol visité par ce dernier, etc., etc. Tous ces derniers ont été faits sans peinture d'aucune sorte, les nuances variées viennent des couleurs naturelles des soixante-treize espèces de bois qui ont servi à la confection.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

Nouvelles de Salem, Mass.

Mlle Philomène Levesque est partie la semaine dernière pour Newmarket, N. H.

Nous regrettons d'apprendre que Mlle Elmire Leblanc, fille de M. Jos. Leblanc, soit dangereusement malade.

C'est mercredi prochain, 23 janvier qu'aura lieu le banquet donné sous les auspices du Cercle Social Canadien à l'occasion du cinquième anniversaire de sa fondation.

A la la réunion des membres de la Ligue du Sacré Cœur la semaine dernière les messieurs suivants ont été élus officiers: Le Rév. L. E. Levesque, directeur; MM. J P. Roulier, président; N. Thibault, vice président; G. Blaquière et N. Leveillé. zélateurs.

Mariages

Le 13 courant, M. Frank Beaulieu unissait sa destinée à Mlle Emma Dubé.

Le 14e courant, M. Fred Morency prenait pour sa tendre moitié Mlle Justine Provost.

Necrologie.

Rien de triste, ici-bas, rien de déchirant, comme le départ d'un être tendrement aimé.

Il y a dans la scène de la séparation, dans les larmes qui coulent, dans les regards expressifs et douloureux qui s'attachent sur celui qui va partir, qui l'embrassent comme une chaîne puissante qui voudrait le retenir; il y a quelque chose d'étrangement pénible et désolant, quelque chose qui suffoque et qui fait peser sur le cœur toutes les angoisses et toutes les teneurs du désespoir. Ainsi nous sépare la mort!

Mercredi dernier, le huit courant, son épée infatigable a frappé Madame Arthur Guilmet, née Cora Chartier, âgée de vingt-huit ans moins deux jours. Elle l'a arrachée aux douceurs de son foyer domestique (après cinq ans d'union conjugale) malgré les larmes et les prières ardentes d'un époux affolé de douleur!

L'impitoyable, n'a pas même eu pitié des supplications naïves d'une petite enfant de quatre ans, qui, en présence de sa mère agonisante, demandait: qui faisait tant de mal à sa maman?

On lui repondait, que c'était Jésus qui venait la chercher pour la mettre dans le Ciel.

La chère innocente s'écriait au milieu des sanglots de son petit cœur palpitant:... Où est-il Jésus?... Je ne le vois pas... je veux lui dire... que je veux pas... je veux pas!..

La cruelle mort est restée sourde; Sa faulx impitoyable a tranché le fil de cette existence si chère à un tendre mari, et si nécessaire à trois charmants petits enfants, dont l'aînée n'a que quatre ans.

Celle dont nous déplorons la perte a beaucoup souffert depuis deux ans. Ayant été couronnée d'épines, elle possède aujourd'hui la couronne de roses de l'immortalité.

Familles éplorées, regardez en haut; pensez à la patrie céleste où vous retrouverez celle qui vous a quittés. Cela console, console beaucoup! Pleurez, mais soyez résignés, pleurez, mais voyez les cieux ouverts! Celle que vous pleurez, y est déjà! Un peu de temps vous sépare, il est vrai, temps de larmes, temps de solitude et d'ennui, mais vous irez la rejoindre et jouir avec elle d'un bonheur qui n'aura pas de fin.

Que votre cœur se repose doucement dans cette immortelle espérance. Comme il se tait dans ses sanglots, pour écouter la voix qui dit: Je suis au Ciel! je vous attends! Nous nous reverrons bientôt et ce sera pour toujours! Oh! bonheur! douce réunion éternelle! que ce toujours console de l'un instant de séparation. Combien l'âme y trouve de calme, de force et de courage.

R. I. P.

CORA MIA.

BUTTERINE

Envoyez $2.00 et nous vous livrerons, l'expresse payée, fraiche de la manufacture, une tinette de 10 lbs ou 10 moules d'une livre de la meilleure Butterine fabriquée. — Goshen Mfg. Company, 407 Pine St, Providence, R. I.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette à l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousselures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Dellisle & Co Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Dellisle's Kinium Compound.

FEUILLETON

30

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

DEUXIEME PARTIE

XXVI

Quoique Vaubaron évitât, autant que cela dépendait de lui, d'entretenir des rapports intimes ou seulement familiers avec ses compagnons de captivité, il n'ignorait cependant aucun des détails que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs. Bien souvent, pendant les premiers mois qui suivirent son arrivée à Brest, des industriels du genre de ceux dont nous venons de parler s'étaient mystérieusement approchés de lui pour lui proposer, en termes couverts, de favoriser sons évasion. Il avait toujours fait semblant de ne pas les comprendre.

Maintenant qu'il possédait l'argent necessaire pour payer leur complicité, il lui aurait été facile de les retrouver dans la foule des galériens et de s'aboucher avec eux. Mais il nourrissait à leur endroit la plus profonde défiance, et, croyant voir des traîtres partout, il voulait agir seul, sans réclamer l'aide de personne. A mesure qu'approchait l'époque fixée par lui-même pour son évasion, il se rendait mieux compte des immenses difficultés de l'entreprise qu'il allait tenter. Vaubaron appelait Dieu à son aide Dieu l'entendit, et se servit d'un moyen bien simple pour rendre au malheureux condamné le courage qui lui faisait defaut. Voici ce qui se passe :

Vaubaron se trouvait employé exceptionnellement, avec deux escouades de galériens, au désarmement d'un vaisseau de l'Etat amarré à quai et qui devait subir d'importantes réparations dans le bassin du carenage. C'était par une après-midi du mois de juillet : une chaleur étouffante métamorphosait en fournaise le pont et l'entrepont du navire.

Les gardes-chiourmes venaient d'accorder une demi-heure de repos aux forçats qui travaillaient sous leurs ordres, et qui, brisés de fatigue et ruisselants de sueur, s'étaient aussitôt étendus sur les pavés du quai, comme un troupeau de bêtes de somme haletantes pour chercher dans un court sommeil l'oubli passager de leurs maux. Un grand nombre de blocs de granit, taillés en forme de cubes et destinés à la construction d'un parapet, se voyaient disséminés çà et là.

Vaubaron, couché en plein soleil, appuyait sa tête contre l'un de ces blocs, dont l'ombre transperente couvrait à demi son visage pâle. Il ne dormait pas, il n'appelait même pas le sommeil ; ses yeux largement ouverts se fixaient sur cette forêt de mâts qui s'étendait devant lui, et sur les espaces infinies de l'ocean bleu qu'on entrevoyaient au lointain par une échappée. Une petite voile blanche, se dessinait nettement à l'horizon, entre l'azur du ciel et celui de la mer, attirait surtout ses regards.

Ah! qu'ils sont heureux, se disait-il, qu'ils sont heureux les pêcheurs qui montent cette barque! Ils ont l'espace! il ont la liberté, ils ont leurs femmes au logis qui les attendent en priant pour eux! il ont des enfants qui les aiment et qui gardent pour l'heure du retour leurs plus tendres caresses et leurs plus doux baisers! Blanche, Blanche, ma fille adorée, connaîtras-tu jamais les baisers de ton père?

Et Vaubaron baissait la tête en pleurant. Seul, au milieu des galériens faisant la sieste, un jeune forçat, resté debout et paraissant insensible à la fatigue comme à la chaleur, allait et venait à pas comptés et d'un air si parfaitement indifferent, que son allure n'excitait point la défiance des gardes-chiourme, gens très soupçonneux cependant, et par nature et par profession.

Ce jeune forçat, qui semblait ne regarder personne et n'aller nulle part, et qui néanmoins ne marchait point au hasard, se rapprochait peu à peu de l'endroit où Vaubaron était étendu. Quant il fut arrivé tout à côté du bloc de granit auquel le mécanicien s'adossait, il s'arrêta, il étendit les bras à la façon d'un homme qui commence à ressentir quelque sommeil, et enfin il s'assit, ou plutôt il se laissa tomber sur le sol, appuyant ses épaules à l'une des faces du bloc dont l'autre face soutenait la tête de Vaubaron. Un intervalle de quelques pouces à peine séparait la bouche du nouveau venu de l'oreille du mécanicien. Deux ou trois minutes s'écoulerent.

XXVII

Absorbé tout entier dans les réflexions douloureuses dont nous venons de donner un échantillon, le mécanicien ne s'était point aperçu de l'arrivée du jeune forçat de son installation si près de lui, et il continuait à se croire isolé de ses compagnons d'infortune. Tout à coup il tressaillit. Une voix faible comme un souffle venait de murmurer presque à son oreille ce seul mot :

Camarade!

Il tourna la tête à demi et il vit alors le nouveau venu étendu tout de son long, les mains croisées sur sa poitrine, les yeux fermés, et semblant profondement endormi.

Je me suis trompé, pensa le mécanicien.

Mais les lèvres du prétendu dormeur s'agitèrent de nouveau et la même voix reprit :

Camarade, ecoutez-moi, s'il vous plait.

Est-ce à moi que vous vous adressez? demanda Vaubaron.

Oui, c'est à vous-même, ou si vous le préférez au numero 280.

Que me voulez-vous?

J'ai à vous entretenir de choses interessantes, mais avant tout, je vous prie de parler moins haut, de ne faire aucun mouvement, de prendre exemple sur moi, et d'avoir l'air de dormir comme une vraie souche.

Pourquoi cette comédie?

Parce que le brigadier des gardes-chiourme fume sa pipe à trente pas de nous, et qu'il est parfaitement inutile qu'il nous voie causer ensemble.

Qu'avez-vous donc à me dire de si mystérieux?

Faites d'abord ce que je viens de vous prier de faire, et ensuite vous saurez de quoi il s'agit.

Vaubaron, dont la curiosité s'éveillait à son insu, se conforma au desir exprimé par le jeune forçat. La tête s'appuya de nouveau contre le bloc de granit et il ferma les yeux à demi.

Camarade, reprit son voisin, voici bien des jours déjà que je vous observe sans que vous vous en doutiez, et, comme je suis assez bon physionomiste, j'ai acquis une certitude.

Laquelle?

C'est que "le pied vous démange".

Je ne sais ce que vous voulez dire, répliqua Vaubaron, qui, en effet, ne comprenait pas...

Oui...oui...le pied vous démange! c'est une manière de parler qui signifie que vous donneriez de bon cœur la chiourme à tous les diables, et que vous avez envie de filer. Oh! ne niez pas! je vous le répète, je suis sûr de mon fait. Seulement, vous ne savez de quelle façon vous y prendre pour brûler la politesse aux argousins, parce que, depuis que vous êtes ici vous vivez comme un hibou, sans relations utiles, ni avec le dedans ni avec le dehors. Or j'ai compris votre embarras, je me suis senti touché, et j'ai resolu de vous être utile.

Un sourire amer vint aux lèvres de Vaubaron, tandis que le jeune forçat prononçait ces derniers mots.

Je commence à deviner, murmura-t-il, vous venez m'offrir de me vendre une "cache". Est-ce bien cela?

Ma foi, non. Les faiseurs de "caches" vont par bandes, et moi j'ai l'amour-propre de travailler seul.

Que me proposez-vous donc?

Plusieurs petites choses qui, si vous savez un tant soit peu vous en servir, feront de vous l'homme le plus libre qu'il y ait au monde.

En vérité! répliqua le mécanicien avec une ironie mal contenue.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

Et peut on connaître ces merveilleux instruments de liberté? l'eut-on savoir en quoi ils consistent?

Très bien. Il y a d'abord un petit outil fort ingénieux, à l'aide duquel, en moins d'une minute, vous vous débarrassez de la "manille" et de la chaîne qui, si je ne me trompe, doivent vous causer quelque inquiétude.

Vaubaron tressaillit de nouveau. L'anneau d'acier qui scellait sa chaîne à son corps était, en effet, sa préoccupation constante. Pour se séparer de cet anneau maudit, il aurait donné de grand cœur dix ans de sa vie! Le jeune forçat continua :

Ce n'est pas tout. Je suis en mesure de vous livrer un costume complet de matelot quelque chose de tout battant neuf. Les maîtres tailleurs de la marine royale ne livrent rien de mieux. Avec ce fourniment-là sur le dos, et une chique dans le coin de la bouche, n'importe qui peut se présenter hardiment à l'inspection. Pas de danger que quiconque ce soir ait vent de la frime! Enfoncés les argousins! Chapeau ciré, perruque à tire bouchons sur les oreilles, chemise bleue bordée de blanc, pantalon rayé, veste d'ordonnance et les souliers par-dessus le marché. Tout y est, sans compter que je fournis en même temps un "grelin" de quarante pieds de long pas plus gros que le petit doigt et fort à porter quatre hommes. C'est ça qui est commode pour s'affaler dessus au besoin. Il y a encore autre chose, ah! dame! quelque chose de fameux, que je réserve pour la bonne bouchée! un couteau catalan de dix-huit pouces, d'acier fin, dont vous me donnerez de bonnes nouvelles si nous traitons ensemble et si vous trouvez l'occasion de vous en servir. Et, maintenant que je vous ai dégoisé la chose, camarade, qu'est-ce que vous dites de tout cela?

Vaubaron hésita avant de répondre. Une défiance insurmontable le dominait, il lui semblait qu'un piège était caché sous les propositions qu'il venait d'entendre.

Ce qui se passe en ce moment n'est certainement pas naturel, se disait-il. Cet homme qui prétend deviner mes secrètes aspirations, cet homme qui prévient tous mes désirs, m'est envoyé sans doute par quelque garde-chiourme à qui ma résignation profonde et mon inaltérable tranquilité sont suspectes, cet homme est un "renard", c'est-à-dire un agent provocateur. Si je ne repousse pas bien loin les ouvertures qu'il vient de me faire, il va me dénoncer et je suis perdu.

Eh bien, camarade, vous vous taisez? reprit le jeune forçat? La réponse que vous avez à me faire est cependant facile. Acceptez-vous mes offres ou les repoussez-vous?

Je les repousse... murmura Vaubaron.

Ah! bah!

Cela vous étonne?

Beaucoup.

J'ai pourtant deux bien bonnes raisons pour décliner vos propositions.

Je suis curieux de les connaître.

La première, c'est que je ne songe nullement à une évasion.

Et la seconde!

C'est que je ne possède pas le premier sou de l'argent nécessaire pour vous payer si je traitais avec vous.

Et voilà tout?

N'est-ce pas assez?

Non, car vos deux raisons sont fausses et mensongères l'une et l'autre. Votre idée fixe, votre idée de toutes les heures du jour et de la nuit est de fuir cet enfer où nous vivons. Quant à l'argent, vous en avez. Oh! ne secouez par la tête, camarade! vous en avez beaucoup plus que je ne vous en demanderai. Reste votre troisième raison, la seule véritable, la seule sérieuse, et la seule que vous n'avez pas dite.

Ma troisième raison! répéta le mécanicien.

Oui certes, et la voici : Vous vous défiez de moi, croyez que je vous espionne pour aller dénoncer ensuite vos projet d'évasion, en échange d'une somme d'argent ou d'une bonne note. Bref, vous me prenez pour un "renard"...niez vous cela, camarade?

Et quand cela serait? répondit Vaubaron.

Cela est! Je ne puis vous blâmer, d'ailleurs, de votre méfiance, puisque nous vivons dans un temps où la probité n'existe plus, même au bagne! C'est affligeant, ma parole d'honneur! Soyons forçats, sacrebleu! soyons forçats, mais soyons honnêtes! Heureusement, il m'est possible de vous démontrer ma bonne foi.

Ah! fit Vaubaron vivement, vous pouvez me donner des preuves!

Sans réplique; mais parlez plus bas, vous venez d'élever la voix fort mal à propos, il me semble que le garde-chiourme a fait un mouvement et qu'il regarde de notre côté.

Je me tais et je vous écoute.

Vous pouvez et vous devez craindre, je le répète, de me voir renouveler à votre détriment la gredinerie de quelques-uns de nos collègues qui après avoir vendu et livré une "cache" ou un déguisement, courent dénoncer l'évasion. Vous n'aurez rien de pareil à redouter, car je vous témoignerai, moi, la confiance que vous me refusez, je m'en rapporterai à vous tout à fait, je vous indiquerai l'endroit où sont cachés le costume de matelot, la corde et le couteau catelan.

Vous pourrez les prendre quand bon vous semblera, sans que j'en sois instruit, dans deux heures ou dans deux jours, dans deux jours ou dans deux mois, et je ne vous demanderez pas un sou d'avance.

Quand donc et de quelle façon prétendriez-vous être payé?

Je vous ai dit que je me fierais absolument à vous. Si nous tombons d'accord, il vous suffira de promettre qu'au moment de votre évasion, vous deposerez dix louis, enveloppés d'un morceau d'étoffe ou de papier, dans la cachette même où vous aurez pris le déguisement. Quand vous aurez pris le déguisement. Quand vous serez parti, je le saurai comme tout le monde, et j'irai chercher la somme.

Une telle confiance a droit de m'étonner, répliqua Vaubaron, je tâche vainement de la comprendre. Quelle garantie auriez-vous donc que je ne quitterai point le bagne sans vous laisser l'argent convenu?

Quelle garantie? La meilleure de toutes, votre propre intérêt.

Tout évadé peut être repris, et vous savez aussi bien que moi qu'au bagne les vengeances sont terribles! Vous auriez peur, en me trompant, d'attirer sur votre tête une de ces vengeances qui ne pardonnent pas et qui, par tous les moyens, arrivent à leur but.

D'ailleurs le service que je vous aurais rendu serait assez grand pour mériter de votre part quelque reconnaissance, je pense que vous en conviendrez.

Il était impossible de s'y méprendre, la sincérité la plus complète éclatait dans les paroles du jeune forçat, et dans la manière dont ces paroles étaient prononcées.

Vaubaron sentit se dissimuler comme par enchantement ses appréhensions et ses défiances. Neanmoins il lui restait un dernier doute. Il craignait que le forçat n'eût promis plus qu'il ne lui était possible de tenir, et ne se fût illusionné lui-même sur l'étendue des ressources dont il disposait. Il reprit donc :

Je crois à votre bonne foi, et je ne vous soupçonne plus d'être un espion à la solde des gardes-chiourme.

A la bonne heure! murmura le jeune homme. Rien ne vous empêche donc de traiter. Est-ce une affaire conclue?

Oui, s'il vous est possible de me démontrer clairement que l'affaire dont il s'agit est sérieuse.

Comme ça se trouve! répliqua le forçat : j'allais tout justement vous offrir une preuve de la chose!

Ah! fit Vaubaron.

Et je vais vous donner cette preuve à l'instant même. Soulevez-vous un peu, s'il vous plaît; frottez-vous les yeux, étendez les bras à la façon d'un homme qui s'éveille à moitié; recouchez-vous ensuite en ayant soin de placer votre main à portée de la mienne. Est-ce compris?

Oui.

Faites donc et dépêchez-vous, car le temps passe, et dans quelques minutes il nous faudra reprendre le collier de misère.

XXVIII

Vaubaron se conforma très exactement aux indications qu'il venait de recevoir. Il sentit aussitôt le jeune homme glisser deux objets assez lourds et de petite dimension dans sa main étendue, qu'il s'empressa de refermer.

Qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

Vous le saurez, mais patience, répondit le forçat. Je vais me lever et me tenir debout entre vous et le garde-chiourme, afin qu'il soit possible de regarder, car une explication serait trop longue.

Vaubaron, aussitôt que son interlocuteur fut sur ses jambes, ne perdit pas un instant pour examiner les deux objets qui venaient de lui être remis. Le premier était un trangement de chaîne de la largeur et de l'épaisseur des "manilles".

Le second offrait l'apparence exacte de ces plaques de fer-blanc triangulaires qui s'attachent au bonnet de chaque condamné et qui portent le numéro matricule. Le numéro 280 (celui de Vaubaron) se lisait au milieu de cette plaque.

Maintenant que vous avez vu, reprit le jeune homme, dans notre intérêt commun, agissez avec prudence. Je m'éloigne et je vais demander au garde-chiourme de me faire donner un billet d'hôpital, en prétextant une maladie imaginaire. Quand vous me verrez en conversation réglée avec ce digne surveillant, présentez l'un des rebords de la plaque, n'importe lequel, au morceau de fer, et vous serez bien étonné.

Vaubaron attendit quelques secondes et commença l'expérience. A sa grande surprise, il s'aperçut alors que la prétendue feuille de fer-blanc, d'apparence si complètement inoffensive, était en réalité un plaque d'acier fondu et dentelé. Cette plaque mordit le fer avec une facilité prodigieuse.

Au bout de deux ou trois secondes, et sans que le moindre bruit eût été produit, le chaînon scié nettement par le milieu, se séparait en deux parties égales. Il devenait clair comme le jour que l'anneau de la cheville ne résisterait plus longtemps, et qu'une minute suffirait amplement pour couper un barreau de première grosseur.

Tandis que Vaubaron expérimentait avec une si complète réussite, une scène orageuse se passait entre le jeune forçat et le garde-chiourme, auquel il venait de s'adresser tout exprès pour détourner son attention. Ce surveillant ne semblait point dupe de la prétendue indisposition mise en avant par le condamné. Il parlait avec véhémence, accentuant chaque phrase de jurons sonores, et faisant tournoyer sa lourde canne d'une façon tout à fait menaçante. Sans egard pour ses démonstrations hostiles, le galérien s'obstinait dans sa demande, tant et si bien que le garde chiourme, se croyant joué, fit succéder l'action à la menace et laissa retomber sa canne, à deux ou trois reprises, sur les reins du condamné.

Ce dernier jeta un regard furtif du côté de Vaubaron, et voyant que les mains de ce dernier étaient redevenus libres, il tourna sur ses talons, sans ajouter un mot, sans proférer une plainte, et il s'éloigna en boitant, ce qui prouvait jusqu'à l'évidence que les coups de bâton qu'il venait de recevoir avaient été appliqués rudement.

Le garde-chiourme regarda sa montre. Le temps accordé pour le repos était écoulé. Il appuya contre ses lèvres un sifflet de cuivre, dont il fit jaillir une modulation aiguë. Les condamnés couchés et endormis se trouvèrent debout à l'instant comme par enchantement et se dirigèrent, la tête basse, vers le navire dont ils allaient continuer le désarmement. Tout en marchant vers la passerelle, le jeune forçat ralentit le pas de façon à se laisser rejoindre par Vaubaron.

Eh bien, lui demanda-t-il d'une voix très basse, quand ils se trouvèrent sur la même ligne, sommes-nous d'accord?

Affaire conclue, répondit le mécanicien du même ton, j'accepte vos conditions. Voici la plaque, vous me la rendrez plus tard.

Non... non... gardez-la! Puisque c'est à vous qu'elle doit servir, elle est mieux dans vos mains que dans les miennes.

Je crains une fouille au moment de la rentrée dans les salles.

Prenez vos précautions en conséquence.

Quelles précautions?

Enlevez la plaque de votre bonnet, jetez-là tout à l'heure dans la mer, et accrochez l'autre à sa place. J'avais prévu le cas, et c'est pour cela qu'elle porte votre numéro.

Soit, dans cinq minutes ce sera fait. Et, quand au déguisement?

Au prochain quart d'heure de repos, je vous indiquerai la cachette.

Le travail recommença et dura jusqu'au soir, sans que le garde-chiourme jugeât convenable d'accorder un nouveau répit aux bêtes de somme humaines dont il surveillait le labeur. La rentrée au bagne s'effectua sans qu'il eût été été possible à Vaubaron d'échanger un seul mot avec le jeune forçat.

Pendant toute la nuit notre héros ne put fermer l'œil. Cette fièvre nerveuse qui, dit-on, s'empare des prisonniers et des galériens quand approche le moment fixé par eux pour une tentative d'évasion, calcinait son sang dans ses veines.

Il tremblait en outre, de crainte que le lendemain, son escouade ne fût point envoyée, comme la veille, aux travaux de désarmement, car alors l'occasion d'entamer avec sont futur libérateur un entretien nouveau pourrait ne pas se représenter de longtemps.

Henreusement cette crainte ne se realisa point, et le jour suivant, aussitôt après le coup de canon de la diane, les gardes-chiourme dirigèrent du côté des bassins les même escouades que la veille

Vers midi, une heure de repos fut accordée, selon la coutume, pour le repas et pour le sommeil. Vaubaron prit rapidement sa part de l'horrible brouet contenu dans la gamelle commune, puis il s'étendit sur le sol au même endroit que la veille et feignit de dormir, en appuyant sa tête à ce bloc de granit que nous connaissons déjà. Avant que quelques secondes se fussent écoulées, le jeune forçat reprenait auprès de lui la place qu'il avait occupée le jour précédent.

Nous avons, ce matin, tout le temps de causer, lui dit-il, mais il s'agit de ne pas nous laisser surprendre. Ayons donc l'œil entr'ouvert et l'oreille au guet, vous de votre côté, moi du mien.

Personne ne fait attention à nous, répliqua Vaubaron.

C'est ce qu'il faut. Etendez la main par ici... j'ai quelque chose à vous remettre.

Ce quelque chose était un très petit flacon de verre brun, pareil à ceux qui contiennent habilement une dose minime de laudanum.

Qu'y a-t-il là dedans? demanda le mécanicien.

Votre liberté.

Je ne puis me vanter de vous comprendre.

Oh! je m'expliquerai, soyez tranquille, mais glissez d'abord ce flacon dans votre poche. En cas de saisie, il ne vous compromettrait pas. Vous diriez que vous l'avez trouvé sur le quai, et je défie tous les médecins et tous les apothicaires de la ville de Brest de deviner à qui peut servir ce qu'il contient.

Que contient-il donc?

Quelques gouttes d'un liquide à peu près inoffensif et que vous pourriez avaler, au besoin, sans en mourir.

Que ferai-je de ce liquide?

Vous le verserez dans le creux de votre main, un soir, aussitôt que les surveillants de nuit tourneront les talons après avoir attaché les chaînes au "ramas".

Et ensuite?

Vous frotterez vigoureusement l'un de vos genoux, la gauche où la droite peu importe.

Qu'arrivera-t-il?

Il arrivera que le lendemain matin, le genou frictionné la veille au soir sera gros comme ma tête et d'une couleur bleuâtre inquiétante.

Mais alors il me sera impossible de me mouvoir?

Oui, en apparence.

Puis, le jeune forçat expliqua à Vaubaron qu'en réalité il n'éprouverait aucune douleur, et qu'il serait parfaitement capable de faire dix lieues à pied sans broncher.

Est-ce porsible? murmura Vaubaron.

C'est possible et c'est c'est certain. Oh! je connais l'effet de mes drogues. Avant de porter la casaque j'étais aide-préparateur chez un chimiste fort inventif. Ceci est sa plus belle invention, sans contredit! Et quand je pense qu'il la croit inutile, l'excellent homme! Comme il se trompe! Mais revenons à nos moutons Vous aurez soin, à l'heure de la diane, de pousser des cris inhumains, et vous jouerez de la comédie de ne pouvoir marcher sans éprouver d'horribles douleurs. Soyez sans inquiétude d'ailleurs, camarade, tout le monde sera votre dupe.

Que fera-t-on de moi?

Et que diable voulez-vous qu'on fasse d'un écloppé en si piteux état? On vous portera à l'infirmerie, les médecins viendront, ils examineront votre mal, ils n'y comprendront absolument rien, mais ils lui donneront des noms latins et ils ordonneront des cataplasmes, des bains, des émollients... que sais je? Vous laisserez dire et vous laissrerez faire. C'est le soir seulement, ou plutôt la nuit, qu'arrivera le moment d'agir.

Agir, dites vous?

Eh! sans doute. Vous comprenez bien qu'un homme absolument incapable de remuer pied ou patte ne saurait être l'objet d'une surveillance bien rigoureuse. Vous attendrez une heure du matin (c'est à ce moment-là que le sommeil est le plus profond et le plus tenace). Vous vous leverez alors tout doucement, après vous être débarrassé de votre manille et de votre chaîne, vous bâillonnerez l'infirmier, en ayant soin de ne point lui faire de mal, mais en le mettant dans l'impossibilité absolue d'appeler à l'aide et de doner l'alarme, et ensuite vous l'attacherez solidement au pied de son lit. Comprenez-vous?

XXIX

Oui certes, je comprends, répondit le mécanicien, et rien de tout ce que vous venez de me dire ne me paraît d'une exécusion difficile et d'une réussite incertaine; mais, une fois l'infirmier bien bâillonné et bien garotté, je n'en serai pas plus libre pour cela. Les portes de l'infirmerie sont solides, fortement closes, et, derrière ces portes, il y a des sentinelles.

Aussi, n'est ce point par là que vous vous évaderez.

Par où donc!

Par la fenêtre. Scier les barreaux avec la plaque de votre bonnet ne sera pour vour qu'un jeu d'enfant.

Je le crois; mais l'infirmerie est au premier étage. Comment descendre?

Vous ferez une corde avec les draps de votre lit, c'est élémentaire, et vous vous laisserez glisser dans la cour étroite et longue, coupée en deux par un grand mur, et qui se trouve entre le bagne et la caserne de la marine.

Je n'aurai fait alors que changer de prison, cette cour est fermée par des grilles.

En vérité, mon cher collègue, pour un condamné à perpétuite vous êtes d'une innocence incroyable! Parole d'honneur, je n'en reviens pas! Les grilles sont faites pour qu'on les escalade! Elles n'ont jamais eu d'autre utilité que celle de développer les talents gymnastiques des travailleurs de nuit!

Achetez lapoudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Uu cadeau dans chaque paquet.

Et les sentinelles, vous n'en parlez pas?

Le bagne n'ayant aucune porte du côté de cette cour, il n'y a point de sentinelle. J'en sais quelque chose, moi qui vous parle. J'ai été de corvée, pendant plus de six semaines, dans cette cour.

J'y arrive. Faites bien attention à ce que je vais vous expliquer, et gravez au plus profond de votre mémoire mes moindres paroles.

Oh! soyez tranquille, je n'oublierai rien, je me souviendrai de chaque mot.

Vous voici dans la cour en question, et je vous suppose le visage tourné vers la caserne de la marine.

Bien.

Vous irez alors, en prenant à droite, jusqu'à l'angle du grand bâtiment. Là, vous tournerez sur vous-même, et vous referez exactement le même chemin en comptant vingt-cinq pas. Vous m'entendez bien? vingt-cinq pas, ni plus ni moins, et je vous parle de pas ordinaires, comme doit les faire quelqu'un de votre taille, qui marche sans se presser.

Oui, oui, continuez je vous en supplie!

Après le vingt-cinquième pas, vous ferez halte, vous appliquerai votre main sur la muraille, à hauteur d'homme, et vous chercherez jusqu'à ce que vous sentiez sous vos doigts un anneau de fer mobile, scellé dans un joli quartier de granit.

Ah! fit Vaubaron, et cet anneau?

J'ignore son origine et son utilité. Il ne doit être pour vous qu'un signe indicateur. Immédiatement au-dessus du quartier de granit dont je viens de parler, se trouve une pierre carrée, percée de deux petits trous, distants l'un de l'autre d'un pouce environ. Vous introduirez vos doigts dans ces trous et vous tirerez La pierre se placera aussitôt, elle est mince comme une grosse brique, et demasquera une cavité assez profonde qui contient le déguisement complet, le couteau catalan, la corde et le reste. Vous prendrez le costume, vous mettrez à la place le petit rouleau de dix louis, vous rajusterez la pierre qui masque ma cachette, et, pour peu que le diable vous protège, vous mènerez à bonne fin une entreprise bien commencée. Que dites vous de cela, camarade, et croyez-vous, quand je toucherai votre argent, que je l'aurai largement gagné?

Ah! murmura le mécanicien avec effusion, vous serez mon sauveur! Je ne sais de quoi vous êtes coupable, mais, si vous avez de grandes fautes sur la conscience, il me semble que votre bonne action d'aujourd hui doit les racheter au centuple.

Le jeune forçat se mit à rire.

Peste, camarade! fit-il ensuite, savez-vous bien que vous parlez là tout à fait comme un honnête père de famille! Vous vous êtes trompé de vocation, je le parierais, et, au lieu de la casaque du forçat, c'est la soutane du prédicateur que vous devriez porter.

Vaubaron poussa un profond soupir et ne répondit pas. Le galérien railleur venait de le rappeler à la réalité funeste de sa situation. Pour ses collègues du bagne, comme pour ses juges, comme pour le reste du monde il n'était point une victime, il était un assassin! Enfin, ce bandit imberbe, qu'il nommait son sauveur, ne lui venait en aide que pour gagner quelques pièces d'or.

L'impression déchirante qu'éprouvait le mécanicien s'effaça d'ailleurs presque aussitôt. Etre libre, pour lui, c'était le point essentiel. Peu lui importait, après tout, de quelle façon et à l'aide de quelles complaisances vénales lui viendrait la liberté. Après une ou deux minutes de silence, le forçat reprit :

Maintenant, camarade, et par-dessus le marché, je vais vous donner quelques bons conseils, car vous me paraissez d'une ingénuite phénoménale en matière d'évasion, tandis que moi, moi qui vous parle, bien que je manque un peu de pratique, j'en pourrais remontrer aux vétérans du bagne en fait de théorie.

Je le crois volontiers, répondit Vaubaron, et je mettrai beaucoup d'empressement à profiter de vos conseils.

D'abord et avant tout, poursuivit le condamné, faites acte de patience, et ne songez à rien entreprendre avant le 25 du mois, au plus tôt.

Ce n'est pas tout. Une fois sorti du bagne, une fois dans la ville, où vous pouvez à chaque instant vous trouver face à face

Pourquoi cela?

Pour attendre le dernier quartier de la lune. Vous comprenez facilement que l'obscurité la plus profonde servira beaucoup votre fuite.

Certes, je le comprends, et, ainsi que vous me le dites, j'attendrai. avec quelque patrouille, payez d'audace et gardez bonne contenance en cas de rencontre fâcheuse. Si vous faites mine de vous sauver ou de vous cacher, vous êtes perdu. Autant vaudrait crier à tue-tête : "Je suis un forçat qui s'évade!" On fera feu sur vous comme sur un lapin. Ça s'est déjà vu plus d'une fois.

Mais alors, comment agir?

Comme si vous étiez véritablement un matelot dont vous porterez le costume. Donnez-vous l'air d'un homme ivre. Marchez en fredonnant, ayez l'air de trouver la rue trop étroite; et chantez d'une voix chevrotante le refrain de quelque chanson à boire. Savez-vous, camarade, des chansons à boire?

J'en savais, du moins autrefois.

(A CONTINUER.)

SENSATION A MANCHESTER.

La compagnie manufacturière Amoskeag a affiché des placards annonçant une réduction de 10 pour cent sur les gages.

Cette nouvelle a causé toute une sensation dans la ville, car on ne s'attendait pas à la chose, vu que les salaires des employés dans ces fabriques étaient déjà fort bas.

Presents Utiles !

POUR LES PARENTS ET AMIS,

Le plus bel assortiment de la ville en fait de Montres, Bijouteries, Arenteries, &c. Marchandises des plus recommandables aux plus bas prix.

:o:

L. Kimball & Son,

12 RUE WATER, HAVERHILL, MASS.

LUCIEN LEVESQUE,

521 Rue Common, — Encoignure de la Rue Franklin.

LAWRENCE, MASS.

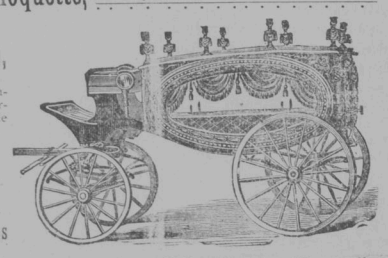
Vient d'ouvrir un Restaurant avec le plus beau choix de

Liqueurs, Brandies,
Whiskies, Vins,
Bieres, Lager,
Toniques, Cigares,
&c., &c.

M. Lévesque ne tient que des Spirituux de qualité supérieure et tout ce qui convient à l'usage des familles.

Azarie Choquette, Entrepreneur de Pompes Funebres

317 Rue Common,



Cercueils de toutes sortes. Service de jour et de nuit.

Voitures pour Baptemes, Mariages et Sepultures

M. Azarie Choquette aura toujours à la disposition du public canadien un magnifique corbillard noir pour les grandes personnes, aussi un beau corbillard blanc pour les enfants.

Allez lui rendre une visite, il sera heureux de vous faire voir son établissement.

D. THEBERGE,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARBON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, &c.

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Phytolagne et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, do ne de la force aux nerfs faibles chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient méiancoliques et où la lassit. de domine.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, do ne de la force aux nerfs faibles chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient méiancoliques et où la lassit. de domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons, vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érysipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames sont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Springfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expérience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de l'eurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MME M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria et Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

MM. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les éressés: Je certifie par les présents, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur a figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.

(Signé) J. D. JOHNSTON

Savannah, Ga.

Témoignage du maire de Sequin, Tex.

Séquin, Tex. 14 juin 1893

MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement

CAPT. W. M. RUST, Avocat

Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.

Tous les Pharmaciens le vendent

A Lawrence, par H W. Whitney.

LIPPMAN BROS.,

Propriétaires.

Bloc Lippman, Savannah, Ga.

—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 24 JANVIER 1895. Soyons Distingues. No. 71

BOSTON & MAINE R R.

ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.
Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35; p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateau) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

*Express, § seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m; 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 7 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 5 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, ¶3 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p m.

Express de Québec via White River Junction—9 45 a m. 8 13 p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

¶ Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parloir et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars dortoirs qui ne rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

la Cote du Pacifique,

Pour les plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets,

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

L'endroit par Excellence

Pour avoir un Habillement fait sur commande Pantalons, &c.,

Est sans contredit chez

ARTHUR M. BERTRAND,

Marchand - Tailleur

24 RUE MIDDLE.

Son assortiment de Draps, Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a du dernier goût et de patrons le plus nouveau.

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensiles de Cuisine

en Bois et en Ferblanc. Grains pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

Durant & Rogers,

HORLOGERS et BIJOUTIERS.

Noel et le Jour de l'An.

Ne manquez pas les meilleures occasions pour les jours des grandes fêtes de Noël et du Jour de l'An. Les Marchandises les plus nouvelles vous sont offertes aux prix les plus modérés.

Magnifiques Montres en or 14 K pour Dames, **$22.50.**

Même qualité, pour Hommes, **$35 et $45.**

Jones de Mariage en or solide 14 K. depuis **$5 en montant**

Chaines, Charmes, Horloges et Lunettes vendues à sacrifice.

Notre assortiment d'argenterie est complet et très varié.

Venez acheter de M. J. A. Legault, notre commis canadien Soyez assurés que vous aurez pour plus que votre argent.

DURANT & ROGERS.

Au coin des Rues

Central & Middle.

DR. G. C. BATES,

DENTISTE,

Angle des Rues

MIDDLESEX ET ELLIOTT,

Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!

Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO.

Bureau, 38 rue Middle,

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone 114-2.

La Femme-Bourreau.

Les journaux ont annoncé qu'une jeune demoiselle sans ouvrage s'était mise à Vienne sur les rangs pour solliciter la place de boureau qui est devenue vacante. Sur quoi, d'aucuns ont crié à l'invraisemblance ou à la montruosité.

Leur indignation me paraît dépourvue de logique. Je ne saisis pas pourquoi prochainement, si M. Deibler vient à se retirer, nous ne verrions pas aussi sa succession brigue par quelques dames de bonne volonte et de hardie initiative.

Car enfin il faut être logique. Nous entendons, depuis un certain temps, réclamer sur tous les tons l'egalité des sexes. On a publié d'innombrables brochures et articles, on a tenu des réunions publiques de tous côtés pour faire triompher cette revendication fin de siècle. Pourquoi l'égalite des sexes postulée avec cette insistance comportera-t-elle une exception?

Du moment où la femme pourra être députée, medecine, avocate, notairesse, pourquoi ne serait-elle pas bourreau?

On m'objectera peut être que sa sensibilité ne lui permettrait pas de remplir ces fonctions quelque peu sombres. Je n'en crois rien. Pour peu que vous ayez assisté à une exécution capitale, vous devez savoir que les plus implacables curiosités sont les curiosités féminines. Allez à la morgue, vous verrez comment les yeux des habituées se dilatent pour savourer l'agréable contemplation du cadavre. Et dans les grands procès de cour d'assises, par qui les entrées de faveur sont elles le plus avidement disputées? Toujours par les femmes. Et si quelque accident bien horrible se produit dans la rue, loin de fuir, les passantes se dressent sur la pointe du pied pour apercevoir la victime. Et du temps où Paris se régala provisoirement de quelques combats de taureaux, qui les dégustait le mieux?

Cela étant, la question de sensibilité n'a rien à voir dans l'affaire dont nous parlons. Quant au condamné, il y gagnerait probablement d'être conduit à l'échafaud d'une façon plus gracieuse.

Tout cela mérite réflexion, et je ne désespère pas de voir quelque jour sur la place de la Roquette le bourreau en jupon faire son début sensationel.

PIERRE VERON.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 2 Jan. 1895

M. l'Administrateur,

L'année se commence mal, très mal à Rome. Ce matin, un facteur des postes, entrant dans une maison de la via Flavia, trouva trois hommes et une femme qui gisent dans une mare de sang. Ces quatre malheureux avaient été tués à coups d'hachette par un misérable qui, sa vengeance accomplie, s'était coupé la gorge avec un rasoir.

C'est horrible! Et l'on est à se demander la cause de cette effroyable série de crimes.

A ce propos, la statistique criminelle de Rome note 1,227 meurtres ou suicides dans la province romaine pour l'année 1894. En voilà un pays de Zoulous!...

Je lis dans la *Tribuna* d'aujourd'hui, une annonce qui vaut la peine de passer à la postérité:

"A vendre un singe, un perroquet et deux petits chiens. S'adresser à Madame Mattei, via Umbria. Cette dame étant sur le point de se marier n'a plus besoin de ces bêtes!"

Permettez que je vous donne un leger aperçu de la manière dont on voyage en Italie.

Actuellement, sur les grands reseaux de chemin de fer on paie 2 cents par kilomètre en première classe, un centin et demi en seconde classe, un centin en troisième classe, de plus une taxe de 13 20 pour cent imposé par le gouvernement.

On a de plus des billets d'aller et retour avec une réduction qui varie de 20 à 30 pour cent et dont la validité est mineure que celle des autres pays.

Il y a des facilitations de prix pour les soldats, les employés de l'Etat et leur famille, pour les maîtres, pour les expositeurs, etc., etc. Mais l'Italie se trouve au dernier degré pour le mouvement des voyageurs. Le mouvement local est fort peu développé et le matériel roulant, outre qu'il est beaucoup plus restreint que celui des nations voisines, est encore et surtout dans un état déplorable au point de vue de la commodité. La propreté est une chose absolument inconnue en troisième, et on ne fait que la soupçonner en seconde.

En dépit des avis: "Il est défendu de fumer," on fume et l'on crache partout, sans demander excuse à son voisin, et si vous appelez le chef de train pour mettre ordre à cet abus, il fait la sourde oreille.

Les trains ne sont pas chauffés et un pauvre voyageur condamné à faire deux ou trois cents milles dans les provinces septentrionales, se trouve dans son compartiment beaucoup plus mal qu'en prison. Car enfermé, obligé à l'immobilité, sans appareil à réchauffer, avec des châssis mal joints, il souffre d'indicibles tortures.

Ne voyagez jamais en Italie, ni vers l'été. Seuls le printemps et l'automne sont supportables en chemin de fer.

A Trascati près de Rome, le commis de l'exacteur des taxes est parti pour l'Amérique (l'Honduras) en compagnie de la caisse de son bourgeois. Voilà un homme qui après avoir longtemps extorqué la sueur du pauvre peuple au nom de son bourgeois, a voulu lui aussi jouir des larmes du pauvre. Tant pis, mais quand un voleur en vole un autre, le diable en rit.

La comtesse de Sizzara patinait avec son jeune fils et sa fille sur le lac Braccians, gelé cette année, à cause du froid exceptionnel dont nous souffrons. Tout à coups la glace cède et tous trois disparaissent. Le comte aussitôt fait rompre la glace par 125 hommes, jeter des barques à l'eau. Mais c'est en vain. Les trois victimes ne sont repêchées que six heures après, complètement gelées et asphyxiées.

Après la taxe sur les allumettes, toutes les ouvrières allumettières licencicés ont engagé celles qui travaillaient à se mettre en grève. Malgré leur misère, elles l'ont fait et en ce moment d'hiver, la misère est noire, noire dans certaines villes de la Haute Italie.

La famille des princes Spara est vraiment maudite. L'un des garçons de cette noble race s'est fait au Soudan marchand d'esclaves nègres et les Belges, les Anglais, les Italiens, les Français le traquent et lui donnent la chasse comme à un chien enragé, sans toutefois pouvoir l'atteindre. Une des filles des princes Spara s'est fait empoisonneuse. Elle a empoisonné son beau-frère, son oncle, son frère et son enfant. Le crime est une maladie dans cette famille: le crime sans nécessité, le crime pour le crime. Il faut croire que cette race des Spara, autrefois la première de Rome, a quelque grande faute à expier et que Dieu, la justice de Dieu s'en charge en la couvrant de honte.

Chose qui ne s'est jamais vue à Rome; hier matin de cinq à sept heures toutes les fontaines de Rome étaient gelées. Il fait un froid *canadien*.

Notre St Père le Pape a célébré la messe le premier jour de l'année pour tous les catholiques de l'univers. C'est sa manière à lui de leur souhaiter une bonne année.

Bien à vous,

WM. BREEN.

DES COMMENTAIRES

C'est avec un sentiment de joie bien légitime que nous, les Français d'Amérique, avons appris que notre vieille mère-patrie vient d'échapper à l'un des plus grands dangers qui aient menacé sa tranquillité et son bien-être. Un élément révolutionnaire avait réussi à soulever une effroyable tempête qui devait renverser le ministère et entraîner la démission de M. Casimir-Perier. A la faveur de ces troubles, les radico-socialistes ayant à leur tête l'austère Brisson pouvaient esperer atteindre le pouvoir et renverser les institutions politiques et sociales de la France, précipitant par le fait même une révolution qui aurait livre ce pays à ses ennemis du dehors.

L'election d'un républicain modéré pour succéder à M. Casimir Perier a sauvé pour le moment la situation.

Il existe encore des dangers, mais si le nouveau président a la main assez ferme, ils ne tarderont pas à disparaître.

On a été très sévère pour M. Casimir-Perier parce qu'il a quitté son poste au moment de la tourmente. On la traité de traître, de déserteur, etc. Ces insultes étaient inspirées par la passion.

Quand, plus tard, on jugera plus froidement la situation, on reconnaîtra peut-être que M. Casimir-Perier a abandonné ce qu'il ne pouvait plus garder, et qu'il valait mieux céder avant que le désastre ne fut pas consommé.

Le temps n'est peut-être pas éloigné où l'on bénira M. Casimir-Perier d'avoir, par sa démission, donné le coup de grâce au sytème présent qui rend le président de la République irresponsable, ce qui lui enlève tout moyen de défense quand il est attaqué, en forçant une révision de la constitution qui est, à notre avis, défectueuse sur ce point.

FEU M. TASSE

M. Tassé naquit à Montréal le 23 octobre 1848, et était fils de M. Joseph Tassé, sr., et de Adelina Daoust.

Après avoir terminé ses études classiques au collège Bourget, de Rigaud, il étudia le droit durant un an (1865-66) au bureau de M Rouer Roy, puis à Plattsbug, N Y, dans l'etude de MM. Palmer, Weed et Helcombe, et enfin, encore pendant un an, à Ottawa.

Dès 1868, il devint rédacteur du *Canada* que Duvernay publiait alors trois fois la semaine à Ottawa, et l'année suivante il entrait à la *Minerve*.

Le 31 août 1870, il épousa mademoiselle Alexandrine-Victoria-Georgiana, fille de M. J D. Lecourt, architecte d'Ottawa. De ce mariage naquirent trois filles et un fils mort jeune.

En 1872, comme sa santé, affaiblie par le travail, ne lui permettait pas de rester dans le journalisme, il accepta la position de traducteur officiel à Ottawa.

En 1878, M. Tassé abandonnait sa place de traducteur pour se lancer dans la lutte électorale et devint député d'Ottawa à la Chambre des Communes.

L'année suivante, il prit la direction du *Canada*, devenu quotidien, puis, en 1880, succéda à M. Arthur Dansereau, comme directeur de la *Minerve*.

Ottawa le choisit de nouveau comme son représentant au parlement fédéral en 1882. En 1887, il fit la lutte dans le comté de Laprairie. Il fut défait par 23 voix.

En 1890, il se présenta dans Beauharnois pour la législature et fut battu par une voix.

L'année suivante, il était nommé sénateur pour la division de Salaberry.

Depuis il a continué à rédiger la *Minerve* et, il y a deux ans, il était nommé commissaire du Canada à l'Exposition Colombienne de Chicago. Depuis son retour sa santé a été chancelante.

La Greve a Brooklyn.

Les actes de violence auxquels continuent à se livrer les mécaniciens et conducteurs des tramways électriques de Brooklyn, qui ont choisi un moment si inopportun pour se mettre en grève ne sont pas de nature à leur concilier la sympathie du public qui est, en somme, la première victime de ce conflit.

Les tentatives faites par les compagnies pour rétablir progressivement le service ont donné lieu à de nombreuses bagarres, notamment dans la 5ème avenue, à Williamsburg et à Flatbush.

La plus grave s'est produite dans les environs de la 5e avenue et de la 24e rue.

La compagnie d'Atlantic avenue, ayant essayé de faire sortir plusieurs de ses tramways, les grévistes et leurs partisans en ont cerné un, et, en dépit de la présence de plusieurs policemen, ils ont essayé d'en chasser le conducteur et le mécanicien. Des renforts ont été demandés par téléphone au poste central de police, mais la foule ne faisait qu'augmenter à chaque instant, de sorte que les policemen ont été bientôt débordés.

Les grévistes, ayant à leur tête une jeune fille de seize ans nommée Agnes MacDonald, ont lancé une véritable grêle de pierres et de briques sur le tramway en brisant toutes les vitres, et blessant sérieusement à la tête le mécanicien. Agnes, qui se battait avec un acharnement incroyable tout en excitant les grévistes à la lutte, a été arrêtée, et il a fallu plusieurs policemen vigoureux pour la conduire au poste. Finalement un fort détachement de police à cheval est arrivé; les grévistes et leurs partisans ont été dispersés, et plusieurs arrestations opérées. Le tramway a continué alors son voyage, escorté par les policemen à cheval.

Il faudrait toute une page du journal pour raconter, même succinctement, toutes les autres bagarres qui ont eu lieu dans divers quartiers et faubourgs de la ville. Qu'il nous suffise de dire qu'il est sérieusement question d'appeler la milice sous les armes si le désordre se prolonge. Le bruit s'est même répandue dans la soirée qu'ordre avait déjà été donné à toutes les troupes de milice de Brooklyn de se tenir prêtes à marcher au premier signal. Toutefois ce bruit n'est pas confirmé.

Un incident typique pour terminer. A Flatbush, certains hôteliers et restaurateurs ont refusé de donner à manger aux policemen de service, de crainte d'être mis en interdit par les mécaniciens et conducteurs de tramways, qui forment d'habitude leur principale clientèle. Les policemen ont téléphoné au poste central qu'ils se mouraient de faim, et on leur a envoyé en toute hâte ce que l'on a pu trouver de plus commode à transporter; du pain, et, paraît-il, des pâtés de foie gras. Or, on affirme que la plupart des policemen ont échangé leurs pâtés de foie gras chez un restaurateur pour des saucisses et de la bière.

Les arbitres ont réussi à régler les différends entre un certain nombre de grévistes et les directeurs des lignes de tramways de la rue Newton et de l'avenue Dekapp. Les tramways, sur ces lignes, circulent aujourd'hui sans interruption.

Une conférence doit avoir lieu entre les présidents des différentes lignes de tramways et les grévistes.

Les differends seront probablement soumis à l'arbitrage, et en attendant la décision de ce tribunal, les grévistes reprendront le travail.

LA GREVE DE HAVERHILL.

Il n'y a aucun changement apparent dans la situation.

Les grévistes de Chick Bros ont eu une assemblée dans Independence Hall, samedi. On rapportait qu'ils avaient consenti de retourner à l'ouvrage sous la même échelle de salaires qu'avant la grève, mais cette rumeur était fausse. Les grévistes sont décidés de lutter jusqu'au bout.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

Un Mouvement Absurde.

Le *Courrier de St Hyacinthe*, qui parle en faveur du rapatriement des Canadiens émigrés dans un but de politique, revient encore sur ce sujet tant rabattu pour nous dire qu'il n'a jamais prêché le rapatriement en vue de grossir la population des villes. Beau dommage! Ce serait le comble de l'aberration.

Nos lecteurs se rappellent sans doute l'article intitulé "De l'Ouvrage ou du Pain" que nous avons publié le lendemain d'une grande démonstration ouvrière qui venait d'avoir lieu à Montréal.

Entre autres choses, cet écrit contenait les paroles suivantes:

"Avant de tenter de nous faire retourner sur le sol natal, nous conseillons au *Courrier de St-Hyacinthe* et aux autres journaux qui sont en faveur du rapatriement de voir à ce que la population du Canada ne meure pas de faim. Cela devient ridicule de toujours mettre la charrue devant les bœufs."

Plusieurs de nos confrères de la presse franco-américaine ont reproduit cet article. Le *Courrier de St Hyacinthe* n'a pas aimé la chose, c'est pourquoi dans son dernier numéro il publiait ce qui suit sous le titre de *Mal Visé*:

"Pour des tireurs, l'*Etoile* de Lowell, l'*Indépendant* de Fall River et plusieurs autres, après la *Patrie*, sont de mauvais tireurs. Nous lisons sous un gros titre: *Une riposte*, dans l'*Indépendant* du 10 janvier:

(Suivait notre article.)

"Il paraît que la *riposte* fait le tour de cette presse. Le *Courrier* n'a jamais prêché le rapatriement en vue de grossir la population des villes. Il y a de bonnes terres au Canada et l'on y vit bien. Ces journaux le savent et voudraient donner le change. Ils se moquent de leurs lecteurs."

Comme on le voit, la réplique n'est pas forte; elle se résume à ceci: que le *Courrier* n'a jamais prêché le rapatriement en vue de grossir la population des villes, qu'il y a de bonnes terres en Canada et qu'on y vit bien.

Alors, cher confrère, pourquoi ne commencez-vous pas par attirer sur ces bonnes terres tant vantées par vous les milliers d'ouvriers de Montréal qui meurent actuellement de faim, au lieu de venir aux Etats-Unis pour tenter de nous rapatrier malgré nous? *Charity begins at home*, dit un proverbe anglais. Soulagez d'abord votre misère avant de venir faire le bon Samaritain de ce côté-ci de la frontière. Soyez pratique pour deux sous, et vous cesserez de parler de rapatriement tant que les cultivateurs canadiens continueront à abandonner ces *bonnes terres* pour venir vivre aux Etats-Unis, tant que vos villes regorgeront de sans-travail criant leur misère à tous les coins de rue et menaçant l'ordre public. Faites des colons avec ces ouvriers oisifs; mais ne venez pas chercher si loin des hommes à l'ouvrage et en général assez satisfaits de leur sort, pour leur donner ces terres du gouvernement que vos propres travailleurs qui souffrent la faim et le froid dédaignent.

Le rapatriement, dans les circonstances présentes, n'a pas sa raison d'être; c'est un mouvement absurde, et le *Courrier de St Hyacinthe* sera bien en peine pour répondre à la question que nous lui posons au commencement de ces commentaires.

Il fera le sourd, probablement.

Manifestation Ouvriere.

Voici ce qui s'est passé à Montréal mercredi de la semaine dernière:

Plus de six mille hommes ont assiégé l'Hôtel de Ville de matin. C'est encore la plus considérable agglomération de sans travail qu'on ait vue, et c'est peut être aussi la plus menaçante dont on ait été témoin, si l'on en juge du moins par le ton des discours.

On a dépêché auprès du maire Villeneuve une délégation d'une quinzaine d'ouvriers pour parlementer avec notre premier magistrat qui a courtoisement reçu les délégués.

M. R. Ouimet a adressé le premier la parole. M. le maire, dit il, nous sommes ici un peuple d'ouvriers qui venons vous voir pour avoir de l'ouvrage. Les travaux sont suspendus partout, il n'y a plus d'ouvrage et il nous en faut. Nous voulons agir paisiblement, mais nous voulons être entendus.

M. Darlington lui succède. Il veut savoir s'il est possible de trouver le moyen de vivre à Montréal, et si nous avons ici le *right to live*. Les échevins ont actuellement un devoir impérieux, c'est d'aviser à donner de l'ouvrage à la foule qui en a besoin et qui en demande. Il y a plus de misère qu'on ne le croit à Montréal; ce que les médecins appellent souvent consomption, pneumonie, etc., n'est souvent que de la vraie misère, des cas de "starvation". A bien voir ce qui se passe actuellement, on dirait que nous ne sommes pas en pays civilisé, s'est écrié ce tribun ouvrier. Mais, attention! le paria se réveillera un jour et si vous lui refusez de l'ouvrage, vous en verrez les conséquences. *Men must go* et quelque soient les outrages qui se commettront par la dynamite et le fusil ou autrement, nous n'en serons pas responsables.

L'état de choses est tel aujourd'hui, poursuit M. Darlington d'un ton menaçant, qu'en une seconde on pourrait trouver

500 ANARCHISTES.

Que voulez-vous, on nous place dans une triste alternative: la misère ou l'anarchie. Nous ne voulons pas faire de désordres, ni nous jeter dans les extrêmes, mais nous ne sommes pas pour dire aux pauvres gens d'aller froidement crever de faim.

J'ai vu l'autre jour à St. Henri, dans une maison, deux enfants morts et deux autres mourants, et il n'y avait pas un seul morceau de pain. Combien de cas ignorés.

Si nous avons droit de vivre, donnez nous de l'ouvrage.

M. Octave Bélanger succède à M. Darlington. Il dit que les pauvres sont bien à plaindre à Montreal. La semaine dernière, une malheureuse, après avoir frappé à la porte de toutes les institutions de charité, a dû aller demander au Recorder de l'envoyer en prison. On a beau dire on n'a pas la charité quand on veut. Quelques conseillers auraient pu faire mieux qu'ils n'ont fait pour venir au secours des sans-travail.

M. Bélanger dit qu'on trouve toujours de l'argent quand il s'agit de l'Ouest, mais qu'on ne peut pas en trouver quand il s'agit de l'Est. Il déclare qu'on ne peut avoir la plus petite entreprise du Conseil sans payer des pots-de-vin. Il demande de l'ouvrage pour les sans travail et il trouve ça terrible que de voir le peuple souffrir de faim dans une ville comme la nôtre où l'on compte 29 millionnaires.

M. L. A. W. Proulx, s'adressant alors aux ouvriers, leur dit en résumé ce qui suit:

Vous avez trois gouvernements, un à Montréal, un à Québec et un autre à Ottawa. Pourquoi toujours tirer sur Montréal?

Les gouvernements d'Ottawa et de Québec tirent les trois quarts de leurs revenus de Montréal et vous ne leur demandez rien. Le conseil municipal a fait son devoir en partie, adressez-vous donc

aux deux gouvernements.

M. Darlington répond à M. Proulx que nos représentants directs sont les échevins de Montréal et que le gouvernement d'Ottawa ou l'autre ne représente pas notre ville.

M. Geo. Smith reproche aux autorités municipales de ne pas faire leur devoir. Les riches recueillent des souscriptions pour la veuve de sir John Thompson qui n'est pas dans le besoin, mais ils ne songent pas aux pauvres. Les ouvriers veulent de l'ouvrage et il leur en faut.

M. Ouimet apostrophe alors M. L. A. W. Proulx et lui dit qu'il n'a pas d'affaire là. Vous n'êtes pas du comité, dit il, et personne ne vous a jamais demandé.

Après quelques paroles assez vives échangées de part et d'autre et dans différents groupes, M. le maire Villeneuve répond à la délégation. Il dit qu'il n'a pas d'influence, qu'il ne peut rien, qu'il n'est qu'un président. Adressez-vous, s'écrie t il, aux commissions des finances et de la voierie.

Le maire rappelle tout ce qu'il a fait pour la classe ouvrière; il regrette qu'il y ait du malaise et de la misère à Montréal. On a parlé, poursuit il, de millionnaires et de la souscription Thompson. Eh bien, si vous me demandez de convoquer une assemblée pour ouvrir une souscription publique, j'en convoquerai une et j'appellerai tous les principaux citoyens.

Mais, adressez vous tout de même au comité des finances et de la voirie et j'irai moi-même y parler pour vous.

M. Octave Bélanger riposte assez rudement au discours de M. Vileneuve. N'êtes vous pas, s'écrie-t il, un de ceux qui sont allés à Québec pour faire tuer le bill de Montréal, vous dputé de Hochelaga? Vous avez travaillé contre Montréal avec M. Stephens. M. Taillon a aussi combattu contre les intérêts de Montréal, mais ça s'explique.

La France est Sauvée

Paris, 17 jan.—La France, qui était sur un volcan, l'a échappé belle. Elle est sauvée! Pour l'heure présente, du moins, car elle a évité de tomber entre les mains des socialistes révolutionnaires.

Voilà l'opinion de la plupart de ceux qui sont au courant de la situation en France.

Felix Faure, un républicain modéré et un membre du présent cabinet, a été élu ce soir président de la République française par l'Assemblée nationale, à Versailles. Il a reçu 430 votes au deuxième tour du scrutin, contre 361 votes jetés pour le candidat radical, Brisson.

Ce choix est d'une bien grande importance pour la bonne renommée et le bien-être du peuple français qui s'est montré, dans une circonstance aussi difficile, à la hauteur des énormes difficultés qu'il avait à surmonter.

On ne peut pas dire, cependant, que le danger soit complètement passé. Une décisive bataille a été gagnée; mais les révolutionnaires ne se comptent pas encore pour battus, et ils vont renouveler leurs efforts pour renverser les institutions sociales et politiques qui existent aujourd'hui en France.

Washington, 17 jan—"L'élection de M. Faure, a dit M. Jules Patenôtre, l'ambassadeur français à Washington, signifie un changement dans le nom du président de la France, mais il n'est pas probable qu'il s'opère une transformation dans la politique du gouvernement, vu que le même parti auquel appartient M. Casimir-Périer est encore au pouvoir.

"C'est bien heureux que nous ne retardions pas en France quand il s'agit de faire des changements politiques. Une prompte action dans des cas semblables aide à ramener le calme dans le pays.

"M. Casimir Perier va se retirer dans la vie privée, je suppose. Il ne désirait pas la présidence quand on la lui a offerte, et il est probablement très content de pouvoir l'abandonner."

NOTES BIOGRAPHIQUES.

M. Faure est un homme de 51 ans qui possède beaucoup de popularité personnelle, et c'est à cela plus qu'à toute autre chose qu'il doit son élection. Il a été autrefois consul en Grèce, et il faisait partie de la Chambre depuis 1881 comme représentant de la Seine-Inférieure.

M. Faure est né à Paris le 30 janvier, en 1841. C'est un homme de haute stature et de figure imposante. C'est un *self made man*, qui a amassé une grande fortune comme armateur et expéditeur au Havre.

On le dit très habile, et ses amis ont une confiance illimitée en ses capacités.

Il a servi pendant la guerre franco-prussienne comme chef de bataillon de la garde mobile et il a été fait chevalier de la Légion d'Honneur le 31 mai 1871.

M. Faure est en faveur de la réciprocité de commerce, et son élection est un coup porté aux protectionnistes. Il va y avoir réforme du tarif en France.

LE NOUVEAU MINISTERE

M. Bourgeois est Charge de le Former.

Paris, 19 jan.—Le nouveau président de la République Française a mandé M. Bourgeois à l'Elysée hier pour lui demander de former un nouveau cabinet. M. Bourgeois a demandé du temps pour la réflection et la consultation avec les amis.

M. Brisson, le député radical qui a bien failli être elu président de la France, avait d'abord été mandé par M. Faure qui lui offrit la mission que M. Bourgeois va probablement accepter. M. Brisson a refusé et a conseillé au président d'appeler M. Bourgeois.

En rentrant en fonctions M. Faure a donné 20.000 francs pour les pauvres de Paris, 500 francs au fonds de secours de chacun des 5 postes militaires désignés, 1.500 francs pour les pauvres du Havre et 200 francs à chacune des trois communes où il y a des stations navales.

On disait que M. Faure était protestant; c'est absolument faux: il est catholique. M. Faure a voyagé aux Etats-Unis et il parle l'anglais. Il est le fils de ses œuvres; son père a été ouvrier ébénisté, lui-même a commencé à faire un metier manuel. La démocratie fait du chemin en France, comme on le voit. C'est la première fois que ce pays a pour chef un ancien ouvrier.

Un correspondant parisien écrit ce qui suit à un grand journal de New York:

"Au point de vue politique, il est plus modéré que M. Carnot; il sera un nouveau Casimir-Perier et résistera au radicalisme. Aussi continuera-t-on contre le nouveau président les mêmes attaques que contre l'ancien. Sa nomination notamment soulèvera la colère des députés socialistes qui déclarent aujourd'hui que dans six mois M. Faure serait obligé de donner sa démission. Il est certain que M. Faure aura à lutter contre de graves difficultés, et il manque du prestige nécessaire pour en triompher."

On avait aussi prédit à M. Casimir-Périer qu'il ne resterait pas à l'Elysée plus d'un an et demi; la prédiction s'est accomplie à la lettre.

Espérons, pour la tranquillité et le bien-être de la France, que la prophétie du correspondant parisien dont nous citons la prose plus haut sera fausse.

M. BOURGEOIS CONSENT

Paris, 19—On a appris hier, à 10 heures du soir, que M. Bourgeois, après une conférence de deux heures avec M. Faure, avait consenti à former un nouveau cabinet. Il doit se rendre aujourd'hui à l'Elysée pour y faire connaître le résultat de ses démarches. On pense que M. Poincarré retournera au ministère des finances, et M. Leygues, au ministère de l'instruction publique. MM. Paul Peytral, Louis Terrier et Eugène Godefroy Cavaignac accepteront, croit-on, des places dans le cabinet Bourgeois.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. L. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

Did you ever see one of the famous waterproof Interlined Collars or Cuffs? It's very easy to tell, for they are all marked this way

TRADE ELLULOID MARK.

They are the only Interlined Collars and Cuffs, and are made of linen, covered with waterproof "CELLULOID." They'll stand right by you day in and day out, and they are all marked this way

TRADE ELLULOID MARK.

The first cost is the only cost, for they keep clean a long time, and when soiled you can clean them in a minute by simply wiping off with a wet cloth—that is the kind marked this way

TRADE ELLULOID MARK.

These collars and cuffs will outlast six linen ones. The warmer escapes laundry trials and laundry bills—no chafed neck and no wilting down if you get a collar marked this way

TRADE ELLULOID MARK.

Ask your dealer first, and take nothing that has not above trade mark, if you desire perfect satisfaction. All others are imitations absolutely.

If you can't find collars or cuffs marked this way, we will send you a sample postpaid on receipt of price. Collars, 25 cts. each. Cuffs 50 cts. pair. Give your size and say whether standup or turned-down collar is wanted.

THE CELLULOID COMPANY,
427-429 Broadway, NEW YORK.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH

Each Package SAVENA contains a DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.

Sold by all Grocers.

CLIFFORD'S DYE HOUSE

No. 2 et 4 Rue Andover.

Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chales de dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles mis dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.

L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les mercredis.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an. $1.00
Six mois. 50
Trois mois. 25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE. 67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter

LOWELL, 24 JAN. 1895.

C'EST RIDICULE !

On nous apprend que beaucoup de nos compatriotes ont la manie d'épeler leurs noms à l'anglaise, ce qui les defigure affreusement et les rend souvent méconnaissables.

De ce temps-ci, les agents d'une compagnie de publication sont à parcourir cette ville pour prendre les noms des citoyens qui entreront dans le nouvel almanach des adresses.

Un de ces agents est venu à nos bureaux et nous a fait remarquer que plusieurs Canadiens lui avaient épelé leurs noms d'une manière tout à fait baroque, afin de se donner un faux air d'américains qui ne leur allait pas du tout.

Cela est très laid. Nous ne devons pas avoir honte de notre nom qui vaut tout autant que n'importe quel autre, fût-il même anglais.

L'agent qui nous apprenait ces faits est un Américain bien pensant et il n'a pu s'empêcher de nous dire qu'il trouvait ces Canadiens bien ridicules quand ils defiguraient ainsi leurs beaux noms français.

Cette manie peut occasionner aussi bien des déboires à ceux qui en sont atteint. Un jour un vétéran de la guerre de secession fit application pour une pension à laquelle il avait parfaitement droit En s'enrôlant, cet homme, un Canadien du nom de Belanger, avait donné le nom de Baker. Comme il lui fallait produire son extrait baptistaire et autres papiers, il écrivit au Canada à ce sujet; mais comme rien n'était signé au nom de Baker, il perdit sa pension.

C'était, il faut bien l'avouer, la juste punition de sa faute, celle d'avoir eu honte du nom que ses braves parents lui avaient légué

Suivons l'exemple de nos compatriotes les plus en vue: dans les professions, l'industrie, le commerce, les métiers, ils ont très bien réussi, la fortune leur a souri, et cependant ils n'ont pas fait la folie d'angliciser leurs noms. Visitez tous nos marchands canadiens et vous verrez que pas un seul n'a changé son nom. Quelle preuve plus convaincante peut-on donner pour demontrer que ces transformations de noms ne donnent aucun avantage à ceux qui les opèrent?

Ne soyons pas la risée des Américains. Restons ce que nous sommes, des Canadiens-français fiers de notre origine, de nos noms français, de notre belle langue maternelle et de notre histoire!

Le Clergé National.

Nous avons déjà parlé à nos lecteurs du differend qui partage la paroisse catholique de Danielsonville, dans le Connecticut, en deux camps adverses.

Le curé de cette paroisse est un Irlandais, quoique les six-septièmes des paroissiens soient canadiens-français.

Nos compatriotes, lassés d'avoir pour curé un homme qui n'entend pas leur langue, réclament à cor et à cri un prêtre de leur nationalité pour les desservir. Les Irlandais, eux, qui sont l'infime minorité, font un train d'enfer et ne veulent pas entendre parler d'avoir un curé de langue française, mais sachant l'anglais.

Il est bien facile de distinguer de quel côté se trouve le droit.

Nous sommes en faveur d'un clergé national, et nous conseillons aux Canadiens de Danielsonville de continuer la lutte jusqu'à ce qu'ils aient obtenu gain de cause.

Pour renseigner davantage ceux qui nous lisent sur ce sujet, nous publions ci-dessous une dépêche de Danielsonville en date de lundi dernier et qui a paru dans l'*Indépendant*:

La situation n'est nullement changée dans la paroisse catholique. Les Canadiens-français sont plus que jamais determinés à être desservis par un prêtre de leur nationalité, et ils iront jusqu'au bout.

On disait, hier, que le curé Preston avait essayé de gagner du temps sur les paroissiens canadiens en se rendant en toute hâte auprès de Mgr Satolli pour peindre les choses à sa façon. M. Preston dit qu'il s'est absenté pour assister à des funérailles qui ont eu lieu à New Haven.

On prête à M. Preston les paroles suivantes, que nous publions sous toutes réserves: "Il est probable que l'Evêque restera inébranlable, et si les Canadiens s'insurgent contre les lois de l'Eglise et s'abstiennent d'aller à la messe, ils seront excommuniés. Mais j'espère que l'affaire sera règlée à l'amiable."

Nous avons peine à croire que M. Preston ait tenu de semblables propos, qui seraient de la dernière imprudence.

Les Canadiens de Danielsonville forment les six-septièmes de la population catholique, et ils prétendent avoir le droit d'être desservis par un pasteur de leur origine. Les menaces ne les feront pas broncher, parce qu'ils défendent une cause qui a déjà reçu la sanction de Rome.

Il n'y a aucune loi canonique qui refuse à un élément quelconque d'entendre la prédication de la parole de Dieu *dans une langue qu'il comprend*; au contraire, les intérêts de l'Eglise demandent que les pasteurs soient bien compris de leurs ouailles, afin que ces dernières puissent marcher dans la voie de la perfection morale et de la sanctification.

Les Canadiens de Danielsonville feront certainement bien d'envoyer un délégué auprès de Mgr Satolli, qui a déjà reconnu la nécessité d'un clergé national pour les immigrés italiens.

Leur cause est juste, et avec un délégué comme le Dr C.-J. Leclaire, ils doivent espérer beaucoup du représentant de Léon XIII en Amérique.

La Telegraphie dans le Monde.

Le réseau télégraphique qui s'étend sur toute la surface du globe a un développement évalué à 1,170,000 milles, dont 672,000 en Europe; 871,100 en Amérique; 108,600 en Asie; 34,700 en Afrique et 76,000 en Australie.

A la tête des pays possédant la plus grande longueur de fils télegraphiques se trouve naturellement les Etats-Unis, qui en ont 650.000 milles presqu'autant que l'Europe entière; viennent ensuite la Russie avec 130,000 milles, l'Allemagne avec 118,000 milles, la France 96,000, l'Autriche-Hongrie 69,200, les Indes anglaises 63,000, le Mexique 61,000, la Grande-Bretagne et l'Irlande 55,000, le Canada 52,000, Italie 39,000, Turquie 33,000, République Argentine 30,00, Espagne 26,000. Chili 25,000, etc.

Le classement est tout différent si, au lieu de considérer seulement le développement du réseau dans ch que pays, on envisage le rapport entre la longueur et la superficie du pays. On trouve alors que le pays possédant le réseau le plus serré est la Belgique; puis viennent l'Allemagne, les Pays-Bas, la France, la Suisse et la Turquie, l'Angleterre, l'Italie, le Danemark, la Grèce, l'Autriche-Hongrie, les Etats-Unis, l'Espagne, le Mexique, la Russie, les Indes anglaises, la République Argentine, le Canada.

Le Baiser Quotidien.

En ce temps "des fêtes" où nos lecteurs sont plus occupés aux douceurs et aux joies calmes de la famille qu'aux questions toujours plus ou moins irritantes de la politique, il ne saurait leur déplaire que nous retenions un moment leur attention sur certaines habitudes, en apparence insignifiantes, et qui cependant produisent, dans une société, d'inappréciables résultats.

Après avoir dit un mot de la "bénédiction paternelle" du jour de l'an, parlons du baiser quotidien.

Ces sortes de questions sont-elles du domaine d'un journal? La réponse est toute faite si l'on reconnaît que le journal doit être, avant tout, un agent moralisateur.

Dans toutes les maisons Canadiennes la prière du soir réunit en commun tous les membres de la famille. Avant de se retirer pour le repos de la nuit, chaque enfant présente le front au baiser de son père et à celui de sa mère. N'est-ce pas, chaque soir, une bénédiction qui tombe sur ces têtes? Après l'hommage à Dieu c'est la marque de reconnaissance et d'amour envers la seconde autorité sur la terre. C'est la mise en action, chaque jour, d'un article de cette loi dictée sur le Sinaï: Honore ton père et ta mère.

L'on peut être assuré que l'union ne sera jamais longtemps rompue dans une famille où les parents auront maintenu cette touchante habitude du baiser du soir. Le ressentiment peut-il survivre à cet acte d'amour? L'insubordination sera vaincue dans ce témoignage du respect. De cet échange journalier d'une marque d'affection doit naître nécessairement, dans les rapports de famille, une confiance réciproque. Elle empêchera bien des froissements dans l'avenir.

Ce baiser de tous les jours, le soir et le matin, ferait-il sourire quelques esprits forts? C'est bien possible; mais les pères de famille qui ont maintenu chez eux cette louable coutume pourraient dire les effets qu'elle produit.

L'influence du baiser du soir franchira les limites de la famille. Il est facile de distinguer, dans le monde, les hommes qui ont, dès leur enfance, contracté ces habitudes de respect. On ne trouve chez eux ni la rudesse, ni la dureté du cœur que l'on remarque trop souvent chez les hommes qui n'ont jamais connu le bienfait du baiser paternel. Il manque à l'homme ou à la femme qui n'a pas eu cet élément dans son éducation, cette délicatesse de sentiment et de manières qui font le charme de la vie sociale. Il apparaît dans leurs relations je ne sais quoi qui ressemble à l'égoïsme, qui vous irrite ou vous froisse.

Le père de famille prépare à l'avenir; c'est lui qui contribue le plus à développer les qualités qui feront l'ornement d'une nation. Il dispose à son gré des moyens d'éducation et parmi ces moyens l'un des plus efficaces nous paraît être le baiser quotidien. — *Le Courrier de St Hyacinthe.*

Revue Canadienne.

Janvier 1895.—Sommaire: Repos de la Sainte Famille d'après B. Plockhorst, gravure, notice; Le Beau et son Expression par les Arts, Alphonse Leclaire; Bethléem (poésie), Pamphile Lemay; Portrait de Pamphile Lemay; Le Capitaine Maille, J Royal; Portrait de M. J. Royal; Sainte Anne et quelques Personnages Historiques, Fre Paul V. Charland, des frères prêcheurs; Sainte Anne et la Vierge Marie, d'après Karl Muller, gravure; Rome et Jérusalem, Récits de voyage par M. l'abbe Dupuis, A. B. Routhier; Services rendus par les moines, gravure; Chronique du Mois, ***; Le Stick, Vicomte Flocel de Merlimont; A travers les Livres.

A-T-IL UN SABRE.

Un général s'ennuyait dans son hôtel.

Il était, un jour, à sa fenêtre et regardait circuler les gens. Tout à coup il voit venir l'un de ces officiers qui n'avait pas son sabre. Manque de discipline au premier chef!...

"Ah! s'écrie-t-il, enchanté, voilà un lieutenant qui va me divertir. Dix minutes d'interrogatoire et un mois d'arrêts. C'est toujours autant de passé."

Cependant, le lieutenant approchait sans défiance.

Lorsqu'il fut à portée de la voix.

Hé! montez donc ici, monsieur, tout de suite.

L'officier leva la tête et aperçut son supérieur. En même temps, il réfléchit qu'il avait laissé son sabre à la maison. Il comprit dans quelle position il allait se trouver...

Par malheur, il n'y avait pas à revenir sur ses pas: il avait été vu désarmé et il fallait qu'il affrontât l'orage...

La figure du général était radieuse.

Il se frottait les mains en homme qui a trouvé occasion de se distraire.

Le lieutenant prend son parti. Il pénètre dans le logis de son chef, et, en traversant l'antichambre, avise un sabre d'ordonnance appendu à la muraille.

"Ah! dit-il, voici bien mon affaire."

Il décroche le sabre et le met à sa ceinture.

Puis, prenant un air innocent, il entre chez son supérieur et, s'arrêtant à la porte:

—Mon général m'a fait l'honneur de m'appeler?

—Oui, je voulais vous demander...

Le général s'interrompit brusquement. Le lieutenant a un sabre!

—Bigre, s'exclama le supérieur dont la physionomie a changé, et sur les lèvres duquel un sourire s'épanouit, qu'est ce que je voulais donc vous demander?

Je me rappelle maintenant: des nouvelles de votre famille... Comment se porte votre père?

S'il pouvait connaître votre sollicitude à son égard, il en serait flatté mon général, par ma heur il y a vingt ans qu'il est mort.

Le général considéra le lieutenant avec une mine tout ébahie.

—De sorte, continua celui-ci, que vous n'avez pas autre chose à me dire?

—Ma foi non, répondit le général. Seulement ne sortez jamais sans sabre, car j'aurais été obligé de vous mettre aux arrêts pour un mois, si vous n'aviez pas eu cette arme.

—Peste, je m'en garderais bien; aussi voyez!

Et le jeune homme montra audacieusement la latte qui pendait à son côté.

—Ooi, oui, je vois mon cher, allez!

L'officier s'empressa de profiter de la permission.

Il salua le général, quitta le salon; et en repassant par l'antichambre, il remit le sabre à son clou.

Ensuite, il sortit du logis.

Le général avait repris sa place à la croisée. En revoyant l'officier sans sabre, il appela sa femme.

Elle accourut.

"Tiens, lui dit-il, regarde ce lieutenant qui s'en va.

—Je le regarde.

—Le distingues-tu en détail?

—Parfaitement.

—A-t-il un sabre?

—Non.

—Eh bien! c'est ce qui te trompe, il a l'air de ne pas en avoir et il en a un."

La femme ne fit pas d'observation.

Elle était habituée à croire son époux sur parole.

Quant à l'officier, il en fut quitte pour la peur, et, profitant de l'avis donné, il ne sortit plus jamais sans son sabre.

L'ANCIEN PRESIDENT.

M. Casimir-Perier Quitte le Palais de l'Elysee.

Paris, 21 jan.—C'est fait! M. Casimir-Perier, l'ancien président de la République française, a quitté ses appartements du Palais de l'Elysée, à onze heures, ce matin.

Par ordre du président actuel, M. Faure, les honneurs militaires ont été rendus à l'ex-président. A l'arrivée de M. Casimir-Périer dans la cour d'honneur, les tambours ont battu aux champs et la garde d'honneur a présenté les armes. Tous les membres de la maison de l'ancien président étaient rassemblés pour lui dire adieu. On a remarqué que M. Casimir-Périer ne portait pas à la boutonnière le ruban de la Légion d'Honneur.

Paris, 22 jan.—Les socialistes radicaux ont déjà commencé à attaquer le nouveau président avec une violence inouïe. On ne lui ménage pas les épithètes blessantes, comme: suspect, élu de la gamelle, pauvre sire, doublure de Dupuy, mannequin saugrenu, pantin grotesque, dindon orgueilleux, petit marchand du Congo, etc., etc.

On n'y va pas en douceur, comme on le voit.

LA MISERE NOIRE.

La Population du Nebraska Souffre Beaucoup.

Greeley, Neb., 20 jan.—La misère est grande dans cette partie de l'Etat. Des centaines de familles n'ont rien à manger et les enfants ont si peu de vêtements qu'ils ne peuvent plus aller à l'école.

La caisse du comté est à sec et il est pratiquement impossible à la population de venir en aide à tous les nécessiteux. Si des secours n'arrivent pas bientôt, on aura plusieurs pertes de vie, faute de nourriture, à enregistrer.

La plupart de la population flottante a quitté l'Etat l'automne dernier, et tous ceux qui sont ic sont propriétaires du sol.

Ce sont les feux de forêts et de mauvaises récoltes qui ont causé tant de détresse parmi cette population.

ACTUALITE.

Le maire Strong, de New York, veut faire ouvrir les buvettes le dimanche de 2 à 11 hrs P. M.

Le correspondant romain de l'*Electeur* écrit

Un *match* de boxe a eu lieu ce matin à 6 heures et demie sur le Pincis un peu neigeux et très boueux. Les boxeurs, un Australien et un homme du Cap de Bonne-Espérance, se nomment l'un Pat Kellen et l'autre Henry Sparke. Celui-ci un nègre, ou peu s'en faut. A la première passe, Jien. A la quatrième, les yeux de Kellen étaient tellement gonflés de sang que le médecin présent a dû lui donner deux coups de lancette pour lui permettre de continuer le combat. A la 27e passe, le nègre Spa ke a été renversé; à la 28e, l'Australien a eu la mâchoire mise en marmelade et aussitôt le comité, les témoins et les sportmen, poussant un houra formidable (à la manière des barbares du IIIe siècle), ont déclaré le nègre vainqueur; lui ont décerné la bourse de 25,000 francs ($5,000), et ont pris le train direct qui les conduisait à Naples et de là à Malte!...

Quel plaisir, dieux de l'Olympe et des environs! Voir s'entretuer un noir et un blanc: jeter quelques sous au meurtrier et s'en aller chez soi prendre son déjeuner en racontant à la famille cette horrible scène de chiens enragés.

Je bénis Dieu d'être arriéré et ne pas connaître le sport.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

SCENE NOCTURNE

—Le recorder De Montigny sera appelé jeudi prochain, à éclaircir une affaire qui semble fort embrouillée.

Dimanche, vers quatre heures du matin, M. Roullaud, rédacteur du *Réveil*, après avoir demandé secours au poste central et à un constable sur la rue, se rendit à la caserne No 4 pour porter plainte contre une maison de son voisinage, où l'on faisait un bruit d'enfer.

Il pénétra dans le corps de garde, nous dit-il, et ne put parvenir à réveiller la police qui y dormait. Il sortit, laissant sa carte et emportant une planchette dont les constables se servent quand ils jouent aux cartes.

Rendu sur la rue Ste Catherine, M. Roullaud rencontra MM. Blazi et Adhemar et se mit à leur narrer son aventure. Survint le constable Hogue qui enjoignit au trio de s'en aller.

M. Roullaud protesta. Le constable l'empoigna et le conduisit au poste.

Admis à caution, M. Roullaud a été remis en liberté provisoire. Il a comparu devant le recorder et a demandé à subir son procès jeudi prochain à onze heures.

On l'accuse de désordre sur la rue.

De son côté le lieutenant Millette qui était de service, dimanche matin, déclare qu'il n'a pas vu M. Roullaud. Au lieu d'entrer, affirme-t-il dans le bureau où il se trouvait, M. Roullaud est entré dans le corps de garde où il a trouvé l'homme de réserve endormi.

Voilà les deux versions que nous avons recueillies et que dame justice devra examiner.

M. Roullaud a emporté la planchette, dit-il, pour prouver qu'il n'a pu trouver personne à qui se plaindre.

QUEBEC,

M. TAILLON

—L'hon M. Taillon était assez bien aujourd'hui pour assister à une réunion du cabinet, tenue hier après-midi.

M. CHAPLEAU.

—Le *Free Press* dit que M. Chapleau n'entrera jamais dans un cabinet dont sir Mackenzie-Bowell sera le chef.

On dit que plus de vingt comtés sont prêts à élire M. Chapleau par acclamation s'il veut quitter Spencer Wood.

L'HON. M. TASSÉ.

—Les restes mortels de feu J. Tassé, de montréal sont arrivés en cette ville par train spécial du Pacifique Canadien.

Le corps a été transporté à la résidence de M. M. G. B Lecours, beau-père du defunt.

Les funérailles ont eu lieu à l'église Ste-Anne où une foule considérable remplissait le temple.

Mgr Duhamel y assistait.

Les porteurs des coins du poêle étaient: Sir A. P. Caron, l'hon M. Angers, l'hon. M. Ouimet, M. Honore Robillard et sir James Grant, député de la ville, et M. A. D. Decelle.

NICOLET.

MALADE.

—M. l'abbé Maj. Marchand, curé de Gentilly, est dangereusement malade à l'hôpital de cette ville.

RETOUR DE MGR GRAVEL

—Le retour de Mgr Gravel, de Rome, a été marqué par de grandes réjouissances, ici. La nouvelle en avait été annoncée aux privilégiés quelques jours à l'avance. Arrivé à St Hyacinthe, mardi soir, de New York, Mgr Gravel se rendit à l'évêché de ce diocèse et y passa la nuit. Il assista à la fête patronale de son ancien évêque, présenta ses hommages à son confrère dans l'épiscopat, puis à neuf heures, mercredi, un train spécial le conduisit de Saint Hyacinthe ici. C'est M. William Mitchell qui avait été l'instigateur de cette délicate attention pour Mgr Gravel. Tous les membres du clergé qui firent le voyage avec l'évêque, le firent à titre gratuit.

En arrivant à la station de Nicolet, Mgr Gravel fut reçu par une foule énorme, le maire Saint Germain en tête. Un corps de musique précéda le cortège, qui se mit en marche pour se rendre à l'évêché et au couvent de l'Assomption, où se prit le dîner officiel de circonstance.

Les principales résidences de la ville étaient décorées et les pavillons, aux couleurs nationales, étaient hissés partout. On remarquait même au-dessus des demeures princières de MM. Georges Ball et Evariste, deux citoyens reconnus comme hostiles aux idées de l'évêque quant à la reconstruction de la cathédrale. L'église catholique seule fait preuve de tels actes de soumission.

Bref, tout le monde semblait avoir enterré les dissentions pour recevoir le premier pasteur. Celui qui écrit ces lignes a été édifié d'un pareil acte de soumission. M. Ball, en bon catholique qu'il est, a agi en excellent patriote, en se rendant même, le soir, à la séance donnée par les élèves du séminaire.

Cette soirée a été charmante, sous tous les rapports. On y a joué l'opéra comique "Si j'étais Roi!" avec une grande perfection. Les jeunes fils de M. Henry Dufresne, celui de M. Narcisse Trahan, âgé seulement de onze ans, ont soulevé les applaudissements unanimes des nombreux et distingués visiteurs réunis.

OTTAWA,

DÉVORÉ PAR DES LOUPS

—On écrit d'un chantier du Haut-Canada qu'un bûcheron du nom de Ferdinand Ménard, âgé d'une trentaine d'années, s'est égaré il y a quelque temps. Après deux jours de recherches, ses compagnons ont trouvé ses vêtements en lambeaux et tout ensanglantés, son crucifix et deux médailles enveloppées dans du cuir. On croit qu'il a été dévoré par les loups.

Le défunt venait, dit-on, de la province de Québec.

CRIME OU ACCIDENT

—On vient de découvrir que Mme Joseph Giroux, qui a été brûlée vive, vendredi matin, lors de l'incendie de sa maison, a probablement été la victime d'un lâche crime.

Quand on a retiré la malheureuse des flammes elle avait les jambes liées en bas des genoux.

Plusieurs témoins ont déclaré que Mme Giroux s'enivrait souvent et que la veille de l'accident elle avait encore bu plus que de coutume. Le mari de Mme Giroux a juré qu'il n'avait pas passé la nuit de jeudi à vendredi chez lui.

On croit que Mme Giroux en voulant s'échapper des flammes, s'est embarrassé les jambes dans la corde et a été suffoquée par la fumée.

Les jurés veulent entendre la déposition des pompiers avant de rendre leur verdict.

LE CARNAVAL

—Beaucoup d'animation en ville lundi. A deux heures et demie, Sir James Grant a fait l'ouverture solennelle de nos fêtes d'hiver.

SOREL,

VOLEURS A SOREL

—Des voleurs audacieux ont récemment visité notre ville. La semaine dernière, une épicerie, située au coin des rues Provost et Phipps a été devalisée. Plusieurs flacons de boisson et un certain montant d'argent ont été volés. Une autre épicerie, tenue par une veuve nommée Rivard, a aussi reçu la visite des malfaiteurs. Vingt piastres qui se trouvaient dans un tiroir ont été enlevées. M. Lavallée a constaté la disparition de $33 le lendemain du départ d'un étranger à qui il avait donné l'hospitalité.

UN PONT.

—M. James McCarthy, ingénieur-civil, de Montréal, est en ville et fait actuellement des sondages sur le Richelieu, pour localisation du pont de la compagnie du chemin de fer de la Rive Sud, sur cette même rivière, dans les limites de la ville. Les directeurs de la Cie Richelieu que la construction de pont intéresse vivement, sont aussi en cette ville.

Tout indique donc que les travaux de construction commenceront dans un avenir assez rapproché.

CURÉ.

—M. l'abbé J. O. Desrosiers, ancien directeur du collège de Sorel, vient d'être nommé curé de Suncook, N. H., en remplacement de M. Davignon.

M. l'abbé Desrosiers était auparavant à la cure de Granville.

La paroisse de Suncook compte environ cinq cents familles canadiennes et trente-cinq familles irlandaises.

Il y a un couvent dirigé par les Sœurs de Ste-Croix.

M. l'abbé Desrosiers va avoir un champ beaucoup plus vaste pour exercer son zèle de missionnaire.

ST JEAN, Terreneuve

LA CRISE

—Presque tous les commerçants de cette ville font cession de leurs biens ou règlent leurs affaires avec leurs créanciers à raison de 50 cts dans la piastre.

Il y en a même qui n'offrent que 25 cts.

La banque Commerciale pourra règler ses créanciers à raison de 48 cts dans la piastre.

Les directeurs ont, paraît-il, surtiré leurs comptes pour un montant de $1,250,000.

Le gouvernement n'a pas encore décidé si des poursuites seront intentées aux directeurs de la barque Union ou non.

Des représentants du clergé de cette ville ont tenu une réunion, au cours de laquelle a été décidé de demander des secours du monde entier, pour la colonie.

Une commission, chargée de la chose, va se mettre à l'œuvre immédiatement.

La législature doit s'ajourner lundi.

Des pétitions, demandant la nomination d'une commission royale, arrivent journellement des villages de la colonie.

WINNIPEG

L'ARMÉE DU SALUT

—Le général Booth et son fils Hubert ont laissé cette ville hier pour Toronto. Avant leur départ, ils ont parlé devant une immense foule. Ils ont l'intention de demander au gouvernement la permission d'établir une colonie dans le Nord-Ouest.

BEAUHARNOIS.

LA MAIRIE À BEAUHARNOIS.

— L'élection du maire de cette ville se fera lundi prochain. Il est tout probable que M E. H. Bisson, le maire actuel, qui n'a pas encore d'adversaire, sera réélu par acclamation.

VALLEYFIELD.

A VALLEYFIELD

—Monseigneur de Valleyfield donnera la prêtrise à M. J. H. Martel.

Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, ami personnel de Mgr Emard, l'a fait chanoine d'honneur de sa cathédrale.

Le 22 avril prochain doit avoir lieu dans la cathédrale de Montréal le premier concile de cette province.

ST REGIS,

BAGARRE

—L'Abord-à-Plouffe a été samedi le théâtre d'une bagarre. Cinq sauvages de St Régis, les nommés Eustache Lagacé, Martin Plouffe, Joseph Lagacé, Célestin Lagacé et Augustin Lagacé se sont pris de querelle avec un autre sauvage du nom de Thomas Casey et l'ont cruellement battu.

Cette chicane est le résultat de libations trop copieuses.

Les blessures de Casey sont tellement graves que le Dr Lavergne, de cette ville, a du être appelé à son chevet.

Son état inspire quelques craintes.

Ce matin, en cour de police, les accusés ont plaidé non-coupable.

L'enquête a été remise jusqu'à ce que la victime soit en état de se présenter en cour.

TROIS-RIVIERES,

LA GLACE

Le pont de glace sur le St Laurent, a été emporté pendant les dernières tempêtes. Le fleuve est libre sur un très long parcours.

—Samedi soir, le feu s'est déclaré dans le magasin de M. Isidore Gauthier, marchand de nouveautés. Les dommages, tant au stock qu'à la bâtisse, se montent à $3,000 environ. Les assurances couvent entièrement les pertes.

ROXTON FALLS,

BROYÉ

—Un bien triste accident est arrivé à Roxton. Un cultivateur du nom de Bélisle, venait d'arriver à sa maison avec une charge de billots, et comme à l'ordinaire il détacha tout de suite sa charge et les lourds morceaux de bois roulèrent du côté opposé. Malheureusement, son unique enfant, un intelligent garçon de sept ans, s'était approché de l'autre côté de la voiture sans être vu de son père et il fut broyé et tué instantanément sous les lourdes pièces.

L'ASSOMPTION,

A-T-IL MIS LE FEU?

—Camille Landry, cultivateur de l'Assomption, subira son procès aux prochaines assises à Joliette. Il est accusé d'avoir mis le feu à la grange de M. Joseph Raymond dit Dupuis. Il appert, d'après les témoignages donnés à l'enquête, que Landry a eu un procès avec un de ces voisins, en décembre, et que l'un des plus forts témoins était le fils de Raymond.

A l'enquête préliminaire, l'un des témoins a déclaré que Landry avait juré de se venger.

William Coderre, de St Paul, de son côté, déclare qu'il est allé avec l'accusé aux écuries de M. Raymond. Pendant que lui, Coderre, en tirait les chevaux, Landry est allé chercher de l'avoine et il a été absent un quart d'heure. Cette besogne pouvait cependant se faire en deux minutes. A son retour il était tout essoufflé et a dit à Coderre qu'il pourrait bien être inquiété à cause de ce feu. Il lui a demandé de dire qu'il n'avait été absent que deux minutes.

Depuis son arrestation Landry a fait nombre de promesses à diverses personnes pour que l'on donne sa version de son absence le jour de l'incendie.

Il proteste de son innocence.

Les assises à Joliette n'auront pas lieu avant juin.

"VICTOR HUGO"

FAIT DE NOMBREUSES VICTIMES A BOSTON.

Il Reussit a Epouser une Jeune et Riche Heritiere.

Boston, 22 jan—Il y a quelque temps arrivait en cette ville un homme d'une trentaine d'années qui se faisait passer pour le neveu du grand poète français. Il portait lui-même le nom de Victor Hugo

Comme il était bien mis, instruit, de manières distinguées, il ne tarda pas à être reçu dans la meilleure société bostonaise, et les mamans qui avaient des filles à marier lui accordaient leurs plus gracieux sourires.

Un jour on apprit que "Victor Hugo" était fiancé à l'une des plus riches héritières de Boston, et quelques semaines plus tard le mariage était célébré privément.

"Victor Hugo" loua une résidence princière dans la partie aristocratique de la ville et la meubla richement.

Tout alla assez bien jusqu'à ces jours derniers, quand "Victor Hugo" quitta sa jeune et jolie femme un beau matin et ne revint plus.

"Victor Hugo" envoya un messager porter à sa femme une lettre dans laquelle il declarait qu'il était en mauvaises affaires et qu'il lui fallait s'éloigner pour quelque temps. Il lui annonçait aussi qu'il était parti en emportant ses bijoux et ses plus belles robes qu'il avait mis en gage chez un brocanteur.

La jeune femme eut une crise de nerfs. Elle était à peine revenue à elle que le propriétaire de l'immeuble se présentait et demandait le prix de son loyer que "Victor Hugo" avait négligé de lui payer.

Quelques minutes plus tard plusieurs marchands de meubles venaient enlever tout l'ameublement qui avait été acheté à crédit et n'avait pas été payé.

La jeune femme, toute en larmes, retourna chez ses parents.

"Victor Hugo" n'était pas d'autre chose qu'un escroc qui avait filouté plusieurs personnes à Boston, entre autres des libraires avec lesquels il avaient eu des affaires pour l'impression des ouvrages du grand poete dont il portait impudemment le nom.

Cet homme parle plusieurs langues; c'est un courtaud assez joli homme qui ressemble à un Juif français.

Les dernières nouvelles nous apprennent que la police est parvenue à lui mettre la main au collet.

Le procès que ce maître escroc va subir promet d'être fort intéressant.

MEURTRE ET SUICIDE.

Une Sanglante Tragedie a Newburyport.

Newburyport, 21 jan—Un drame horrible s'est déroulé ce soir dans une maison de la rue Kent.

Thomas A. Hersey, un jeune homme de 23 ans, a tiré plusieurs coups de feu sur son amante, Emma Ellery, âgée de 49 ans puis il a mis fin à ses jours.

Les deux corps étaient côte à côte quand on les a découverts

La jeune fille n'était pas morte; elle avait même sa connaissance. Elle voulut s'enfuir dans un suprême effort, mais tomba à la renverse et on la releva pour la transporter à l'hôpital, où on l'a dit être dans un état critique.

Le jeune homme était sans connaissance et il ne tarda pas à rendre le dernier soupir

Trois coups de feu avaient été tirés. La jeune fille fut atteinte à la tête pas deux balles et Hersey se fit sauter le caisson.

Des médecins ont réussi à extraire les deux balles pénétrées dans le crâne de la jeune fille, mais ils n'ont aucun espoir de la sauver.

La cause de cette tragédie est inconnue.

Ces deux jeunes personnes se fréquentaient depuis plusieurs années, et une séparation eut lieu il y a quelques jours. Toutes deux avaient une bonne renommée.

LA GREVE DE HAVERHILL.

Max Miller, Jacob Rattner, Samuel Resen et Samuel Lander ont été arrêtés sur la demande de Chick Frères, qui les accusent d'avoir intimidé leurs employés. Ils subiront leur procès dans quelques jours.

Des rumeurs circulaient en cette ville hier qu'une grande parade des grévistes devait avoir lieu aujourd'hui et que les employés à l'ouvrage dans plusieurs fabriques avaient décidé de se joindre aux grévistes.

Une foule énorme s'est rassemblée aux alentours de la fabrique de J. H. Winchell & Co., à la sortie des employés, ce soir, mais il n'y a eu aucune bagarre.

La grève a fait du bien aux petits fabricants qui ont une augmentation dans le nombre de leurs commandes.

Plusieurs des anciens employés de J. H. Winchell & Co., ont été obligés de trouver de nouvelles maisons de pension aujourd'hui, ayant été mis à la porte de leurs anciennes pensions, à cause de leur refus de retourner à l'ouvrage.

Les grévistes ont l'intention de "boycotter" les employés qui ont pris leurs places dans les fabriques.

La situation ne s'est pas améliorée; l'état des choses est tout à fait déplorable.

Necrologie.

Quand le pâle messager de la mort annonce à un vieillard mûre par l'âge et par l'expérience que le temps est venu pour lui de quitter cette vie pour aller vers Dieu; quand ce vieillard ainsi averti dit un suprême adieu à sa famille, à ses amis et à tous ses compagnons d'enfance qui lui survivent et exale le dernier soupir muni des dernières consolations de la religion, nous pouvons pleurer, mais non nous plaindre. Autant vaudrait se plaindre de ce que le fruit mûr tombe de l'arbre surchargé, que le blé d'or succombe sous la faux du moissonneur, d'accuser les lois de la nature et blâmer le créateur de ce qu'il n'a pas créé l'homme immortel.

M. François Beaulieu dont les funérailles ont eu lieu samedi matin à l'église St Joseph, était un vieux citoyen de Lowell, qui avait fait de nombreux amis. Il était généralement respecté et aimé de tous ceux qui eut eu le plaisir de le connaître. Il a succombé à une longue maladie supportée avec patience et résignation, mais sa bonhomie et sa jovialité ne l'ont jamais abandonné. Samedi soir l'ETOILE donnait un rapport de ses funérailles, mais plusieurs détails importants furent omis que nous donnons aujourd'hui pour le bénefice des parents et amis du Canada.

Les porteurs du coin du poèle étaient MM. Zéphirin Loranger, E. Charron, Louis Reeves, C. Hamel, Ed Valleyrand et J. S. Lapierre.

Le père de madame Beaulieu, M. Charles Morin, âgé de 78 ans, était présent aux funérailles, ainsi que M. et Mde Graveline, M. Henry G aveline et M. Côté de Marlboro, Mass., M. et Mde Deslauriers de Trois-Rivières, P. Q. Mde Marchand et Mde Salomon Grégoire de cette ville avaient la charge des décors funéraires et la garde de la maison. Le docteur Coulombe agissait comme "husher" à la chambre mortuaire du défunt. Les nombreux pensionnaires de la maison assistaient aux funérailles et présentèrent beaucoup de tributs d'estime et de regret sous forme de fleurs et de bouquets variés. Ceux-ci avec ceux que les amis et parents de la maison avaient déposes sur la tombe du défunt disaient à quel degré d'estime le défunt était tenu dans l'esprit de tous ceux présents.

En terminant, M. le rédacteur, comme ami de la famille, je dirai à celle-ci: Pleurez la perte que vous avez faite; mais ne laissez pas votre douleur emporter sur le devoir que vous devez à votre cher défunt. A vos larmes mêlez vos prières et qu'elles soient aussi ferventes et abondantes que le regret que vous ressentez pour lui. R. I. P.

(COMMUNIQUÉ)

La famille présente ses remercîments à tous ceux qui ont pris une part active dans les funérailles. Les pompes funèbres étaient sous la direction de M. Jos. Albert qui a fait les choses on ne peut mieux, ainsi que M. Achambault, le maître des cérémonies.

On compte 2 784 894 Allemands aux Etats-Unis.

On Demande.

Un jeune homme pouvant fournir de bonnes recommandations et parlant l'anglais et le français pour apprendre le metier de tailleur chez A. Delisle, tailleur, 458 rue Merrimack.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Avis,

Nous avons expédié cette semaine les comptes à nos abonnés arriérés. Qu'il soit bien compris qu'a l'avenir toute personne endettee de plus de 3 mois sera invariablement rayée de nos listes.

L'ADMINISTRATION.

NOTES LOCALES.

La nouvelle brasserie à Ayer City a declaré un dividende semi-annuel de quatre pour cent.

Le R. P. Marion est parti dimanche dernier pour une promenade à St Hughes, P. Q.

Le Dr J. A. Gagnon est tombé sur le trottoir mardi soir et s'est fait une blessure au bras droit.

Mlle Mirnie Dauphinais de Pawtucket, R. I., est l'hôte de Mlle Anna Lemerise de la rue Moody.

On peut se procurer les pilules du Dr. Lariviere, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

M. et Mde J. L. Chalifoux sont revenus samedi soir de Birmingham, Ala., et de Floride. Ils sont enchantés de leur voyage.

Un commencement d'incendie à l'Union Foundry, près d'Ayer City, a occasionné l'alarme donnée lundi soir à l'avertisseur 165.

Une lettre mise à la poste à Providence, R.I., atteindra Lowell presque en même temps qu'une autre mise à la poste à Billerica Centre.

Nous apprenons avec plaisir que Mlles Minnie Richard et Elodie Gagnon prendront part au grand concert du Chœur Rossini.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

M. Henry Hénault est parti vendredi soir pour une promenade de quatre semaines au pays natal; il visitera Joliette, Ste Elizabeth et St. Félix de Valois.

Les restes mortels du jeune Bonneau, décédé dimanche au No. 3 Place Lavallée, ont été envoyés à St Athanase d'Iberville P. Q., pour l'enterrement.

Un jeune garçon du nom de Walter Cox, domicilié sur la rue Adams, s'est fracturé une jambe dimanche soir dans une chute qu'il fit sur le trottoir de la rue Worthen.

Un homme répondant au nom de capitaine Samuel Heller de Lyon est venu en cette ville à la recherche d'une nièce qui a pris la poudre d'escampette. Son nom est Lizzie Snow.

Le Dr J. A. Gagnon a interté une action au montant de $800, contre Charles Goyette et sa femme, pour diffamation de caractère. Les avocats Lemerise et McDonald représentent le Dr Gagnon dans cette poursuite.

M. et Mme Michel Biron, de Sherbrooke, P. Q., sont en visite en cette ville. Ils sont les hôtes de leurs garçons MM. E. M. et J. W. Biron de la Willie ave., et de leur fille Mme Jos. Lucier, de la rue Ludlam.

M. Charles E., garçon du détective Charles Laflamme est à l'hôpital St. Jean où il a subi l'opération de l'œil gauche lundi matin. L'opération été faite par le Dr Bell. Le jeune Laflamme est assez bien aujourd'hui.

Nous accusons réception d'un billet de faveur pour assister à la représentation de "Rory of the Hill" du fameux auteur et acteur James C. Rosch, un Irlandais d'Irlande, qui sera jouée à l'Académie de Musique de New York.

Une jeune femme sur le point de devenir mère éprouvait un sentiment de faiblesse qui lui mettait le désespoir dans l'âme. Elle caresse aujourd'hui un blond chérubin qui fait son bonheur, et se félicite d'avoir fait usage du Dr Delisle's Kinium Compound.

Une application a été faite aux commissaires des assurances de l'Etat pour qu'ils fassent une enquête sur la manière dont la compagnie d'assurance Métropolitaine conduit les affaires. Les avocats Lemerise et McDonald représentent plusieurs personnes qui ont des griefs contre cette compagnie.

BUREAU DE J. F. GREER,
Juge de comté,
Green Cove Springs, Clay Co.,
Fla., 23 Mai 1891.

Messieurs,

Il y a 20 ans je fus affligé d'un rhumatisme inflammatoire, je fus soigné par les médecins les plus éminents du monde. J'ai visité les grandes Saratoga Springs de N. Y. et les célèbres Hot Springs de l'Arkansas et autres places d'eau, et j'ai toujours consulté le medécin de ces endroits pour ma maladie, finalement je suis allé en Floride il y a dix ans.

Il y a environ deux ans j'ai eu une sévère attaque de rhumatisme dant 12 semaines et durant ce temps je fus induit à essayer la P. P. P. Prickly Ash Poke Root and Potasium, sachant que chaque ingrédient était bon pour les impuretés du sang, après avoir pris deux petites bouteilles, je fus guéri a quatre différentes fois depuis j'ai eu de légères attaques et chaque fois j'ai pris deux petites bouteilles de P. P. P. et fus soulagé et je la consi ère la meilleure médecine de la sorte.

Respectueusement,
J. F. GREER.

Il Faut une Signature.

Que nos lecteurs soient avertis une fois pour toutes que nous ne publions aucune communication si si elle n'est pas signée d'un nom responsable. La plus simple nouvelle, si elle nous est envoyée sans signature, n'entrera pas dans notre journal.

Accident.

Margaret Kelley, domiciliée rue Swift, a fait une chute, samedi soir, sur la rue Central, et s'est démis un pied. Elle fut transportée à sa demeure par ambulance, puis subséquemment à l'hôpital St Jean.

Quelques Transactions.

Annie Traversy a vendu à Marie Loranger un terrain avec bâtisses à Crescent Hill pour $3 600.

Henry C. Dingwell a cédé à Malvina Lapierre 15 729 pieds de terrain sur la rue Princeton pour $1000.

Joseph Thibault à Olivier Emond, un terrain pour $1850.

Spark-Guimond.

Lundi après-midi, à deux heures et demie, à la résidence des R R. P P. Oblats, M. Sylvester Spark et Melle Alice Guimond unissaient leurs destinées, au pied de l'autel. Le R. P. Forget le donna la bénédiction nuptiale. M. Adélar Guimond était garçon d'honneur et Melle Georgiana Boisvert fille d'honneur.

Après la cérémonie religieuse, les nouveaux époux ont pris le dîner chez le père de la mariée, M. Charles Guimond, No. 72 Lilley Avenue, et sont ensuite partis pour Boston.

A leur retour, ils résideront sur la rue Tyler.

Nos souhaits de bonheur et de prospérité.

Le Rhumatisme.

Est emphatiquement un désordre du sang causé par l'inhabilité des rognons pour enlever certains poisons qui s'accumulent dans les tissus des jointures et des muscles.

La P.P.P. guérit simplement vitement et sûrement. Cette maladie neutralise les impuretes du sang. L'expérience et la science endossent le P. P. P comme le seul purificateur connu pour le sang.

Anniversaire.

Lundi a eu lieu une charmante soirée chez Mlle Harriett Nield, qui demeure au No. 690 Lakeview Ave. C'était le jour de son anniversaire de naissance et elle reçut les présents suivants:

Un plateau en argent de M. Arthur A. Bourdon; un miroir avec cadre en argent de M. et Mde Warsnop; portrait et cadre de Mlle Martha Stewart; épingle à cheveux en argent et mouchoir en soie de Mlle Emma Barkett; porte-monnaie de Mlle Mary Allen; mouchoir en soie de Mlle Agnes Allen; pantoufles de M. et Mde Nield, fichu en soie de Mlle Lillian Nield; mouchoir en soie de Mlle Allen Waberton et une bouteille de parfum de Mlle Lydia Green.

On fit du chant, de la musique et l'on s'amusa très bien.

Adresse et Cadeau.

M. et Mde J. B. Roberge de Chelmsford Center ont été l'objet d'une agréable surprise, samedi soir.

Vers les sept heures, une foule nombreuse de parents et d'amis de Lowell se rendirent à leur demeure, et durant la veillée une magnifique adresse leur fut lue par Mlle Louisa Simard, accompagnée par M. François Deschêne. En même temps un magnifique bouquet de fleurs naturelles fut présenté à Mde Roberge par Mlle Angeline Marie, accompagné par M. Xavier Desmarais. De plus il fut présenté à M. Roberge deux magnifiques robes en fourrure, une belle bande de grelots, un beau fouet, un harnais à monture en argent et un pardessus dans les derniers goûts.

D'autres cadeaux furent aussi présentés à Mde Roberge, mais faute d'espace nous ne pouvons en publier la liste.

M. et Mde Roberge ont su fort bien remercier leurs amis de ce témoignage d'estime et on passa le reste de la nuit à se dévertir.

Il y eut de la danse, de la musique, du chant, et des rafraîchissements de toute sorte furent passés. On se sépara à une heure très avancée.

de MM. Joseph Moïse et Ernest Simard.

(COMMUNIQUÉ.)

BRAS FRACTURE.

Flaherty a ete Battu par Young Starlight.

A Boston, lundi soir, Flaherty, le jeune boxeur de Lowell, a rencontré Young Starlight, un pugiliste nègre venu d'Aurtralie.

Pendant la lutte, Flaherty se fractura le bras gauche, entre le poignet et le coude, et il fut vaincu.

Sans cet accident, il aurait probablement remporté la victoire, car tous les avantages paraissaient être de son côté.

A la cinquième reprise, Martin Flaherty lança un coup de poing sur la tête du nègre et se fractura le bras; mais il n'en continua pas moins à se battre jusqu'au moment où la cloche sonna l'intermède.

A la sixième reprise, le frère de Flaherty vint dans l'arène et s'opposa à ce que le jeune boxeur de Lowell continuât la lutte, à cause de l'accident dont il venait d'être victime.

Martin protesta voulant se battre à tout prix, mais l'arbitre jugea autrement, et Starligt fut déclaré vainqueur.

C'est dur, une tête de nègre!

Reunion Choisie.

Mardi soir, les membres du Cercle Canadien ont eu une réunion tout à fait charmante. Les salles, qui étaient toutes fraîchement tapissées, présentaient un magnifique aspect. Les toilettes des dames étaient de très bon goût. Les messieurs, tout habillés de noir et bouquet à la boutonnière, faisaient un beau contraste avec la toilette variée des dames. Vingt à trente couples formaient cette joyeuse réunion.

A 8½ heures, douze tables de whist furent préparées, et une lutte des plus chaudes s'engagea pour l'honneur de remporter les prix offerts par les membres du Club.

A dix heures et demie, le concours fut declaré terminé. Le Ier prix pour les dames fut décerné à Mde P. L. Denault à qui l'on présenta une magnifique assiette en porcelaine ornementée de rubans. Mde Aimé Gauthier eut la triste consolation de se voir présenter le *Booby Price* sous forme d'un petit article à l'usage des mères de famille. Elle l'a accepté de bon cœur aux applaudissemets de la réunion. Le Ier prix pour les messieurs fut gagné par M. Chs H. Boisvert, qui reçut un splendide jeu de cartes doré sur tranche avec une riche boîte en argent. M. Samuel Lamoureux eut le *Booby Price* et reçut comme prix un petit renard qui exécuta des gambades, ce qui égaya la réunion durant plusieurs minutes.

Après quoi une succulente crême à la glace et des gâteaux achetés de la D. L. Page Co. et un excellent vin et de la limonade fournis par l'ami C. Roussin furent servis et dégustés avec délice. Le reste de la soirée fut passé à faire du chant et de la musique.

Les Demoisel es Roussin, Méthot, Duval et O'Heir rendirent les meilleurs morceaux de leur repertoire avec un brillant succès. L'inimitable Cyrille accompagnée par Mlle Minnie Richard, nous a régalé de trois excellentes chansons comiques, M. Constantineau comme toujours à enlevé son auditoire.

Parmi les étrangers nous avons remarqu M. J. Pinault, de New York, frère des Messieurs Pinault de cette ville, MM Elisée Lacaillade, Lucien Levesque, Azarie Choquette, M. Cadieux, de Lawrence, Mass. et un autre compatriote de Manchester, N. H., dont nous avons oublié le nom.

Les organisateurs de cette soirée ont droit à de nombreuses félicitations pour avoir fait les choses d'une manière tout à fait irreprochable.

On s'est retiré enchant s de cet *at home* qui fait honneur au Cercle Canadien.

Voyage a Paris.

M. et Mde P. L. Grégoire quitteront Lowell samedi le 26 courant, pour se rendre à New York et de là s'embarqueront sur le steamer "La Bourgogne" en route pour Paris (France). M. et Mde Grégoire vont acheter les plus récentes nouveautés parisiennes dans leur ligne de commerce. En même temps ils visiteront les principales villes d'Europe. Ils seront absents une couple de mois. Nous leur souhaitons un bon voyage et un heureux retour

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussetures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclarcit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co
Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kini-

LE "DEAD LOCK"

Continue a Exister au Conseil de Ville

Les deux branches de notre gouvernement municipal se sont réunies hier soir.

Le bureau des échevins ne s'est occupé que d'affaires de routine, et le conseil a tenté, mais en vain, d'élire son président.

Les diverses ballotages ont donné le résultat suivant:

	1	2	3	4	5
Nombre entier	24	24	24	24	24
" nécessaire	13	13	13	13	13
M. Mansfield	5	5	5	5	5
W. F. Curtin	7	7	7	7	7
H. E. Webster	12	12	12	4	12
E S Eastman	0	0	0	0	0
F. W. Sanborn	0	0	0	2	0

Comme on le voit, le "dead lock" existe toujours.

Naissance.

En cette ville, la semaine dernière, Mde François St Onge, un fils, baptisé sous les prenoms de François-Alphonse.

Parrain et marraine, M. et Mde Hormisdas Arvisais.

L'Union Franco-Americaine

Tous ceux qui ont souscrit et qui n'ont pas encore payé, pourront le faire à l'assemblée de jeudi le 24 au Jackson Hall entre les mains du trésorier M. Leblanc ou de son assistant.

Ceux qui désirent joindre l'Union pourront aussi le faire en donnant leurs noms au secrétaire M. Bourbonnière.

Venez tous messieurs, joignez l'Union, il y va de vos intérêts les plus sacrés.

Jolie Reunion

Un grand nombre de nos Canadiens et leurs dames se sont réunis mardi soir à la résidence de M. l'avocat J. H. Guillet, sur son invitation et celle de sa dame.

On a fait du chant et de la musique ainsi que la partie de whist. Le Ier prix pour dame fut gagné par Mde H. Denault qui reçut deux jolis plateaux de Chine. M. Philias David fut l'heureux gagnant du premier prix pour homme, qui était un porte-cartes en morocco. Le "booby", pour dame, a été donné à Mde H. C. Toupin, qui était un joli vase de Chine pour fleurs, et le "booby," pour homme, a été gagné par M. Paul Vigeant, qui a reçu un joli petit nègre.

Cependant, M. Vigeant, d'après les connaissances qu'il a de la race noire, déclara qu'à son point de vue c'était une petite négresse.

Après la partie de cartes de succulents rafraichissements furent servis et on s'amusa on ne peut mieux jusqu'à une heure fort avancée.

M. et Mde Guillet ont fait les choses royalement et les amis garderont un heureux souvenir de leur aimable hospitalité.

Nouveau Bureau de Poste

Le maître de poste G. W. Pearson est maintenant en possession du nouveau bureau de poste. Hier il a donné l'ordre à ceux qu'il avait nommes aux différentes charges de l'édifice de prendre leur place. Joe McGrath est gardien, Frank O'Neil surveillant et John Burns aura soin du feu.

Le surintendant Patrick Conlon a terminé son ouvrage samedi dernier après avoir donné ses services depuis le 16 mai 1893 à $6 par jour.

Tout porte à croire que le nouveau bureau de poste sera occupé dans six semaines. Tous ceux qui ont des boîtes ne pourront pas avoir le même numéro qu'ils ont maintenant, car les numéros seront changés et il y en aura des centaines de plus.

Le maître de poste et ses serviteurs font tout en leur pouvoir pour entrer dans le nouvel édifice aussitôt possible.

C'EST SERIEUX.

Brooklyn, 20 jan.—Le maire Scheirien a demandé au gouverneur Morton d'envoyer de nouvelles troupes, afin de tenter de rétablir la paix à Brooklyn, où les grévistes se portent à des actes de violence déplorables.

A une heure avancée, hier soir, une bande de grévistes, au nombre de 300, se sont rendus sur la 5ème avenue et ont lancé des pierres aux troupes.

A minuit, a milice chargea la foule, et plusieurs grévistes ont été blessés. Parmi es personnes qui ont reçu des blessures en cette circonstance se trouvait un jeune garçon.

Les fils de fer sur la rue Fulton ont été coupés en plusieurs endroits de bonne heure ce matin.

A dix heures trente-sept, aujourd'hui, une trentaine de grévistes se rassemblèrent au quai des bateaux-passeurs de la 39ème rue et ils tentèrent de persuader aux employés de quitter le service de la compagnie du chemin de fer auquelle appartiennent les bateaux-passeurs. On appela la police et les grévistes furent dispersés.

Un nommé Michael McCarthy lancé des pierres sur un tramway de la rue Bergen.

A une heure et demie, 2000 grévistes se réunirent sur la rue Bergen, entre les avenues Dorsalt et Classon. Un tramway fut arrêté et le mécanicien fut extrait de force hors de son char qui fut ensuite démoli à coups de pierres. Puis les grévistes encombrèrent la voie de lourdes pierres. Les troupes de réserve reçurent l'ordre de se rendre sur les lieux.

Il y a eu une bagarre tout près du commissariat de police du Ier arrondissement. Un tramway de la 7ème Avenue dérailla, et en un clin d'œil un rassemblement se forma. Le mécanicien fut menacé. Deux ou trois agents de police tentèrent de disperser la foule. Le gardien de la paix Harrington fut frappé à la figure par un Suédois de taille colossale. L'agent de police voulut arrêter son assaillant et la foule prit fait et cause en faveur du Suédois. Les agents de police appelèrent au secours, et un corps de réserve ne tarda pas à arriver. Le Suedois qui déclara se nommer Andrew Lundell put être arrêté et conduit au poste.

ENCORE DES TROUBLES

Pendant qu'une populace jetait des pierres sur les tramways du réseau de la rue Bergen, la police la chargea et arrêta un homme du nom de Gallagher. La foule, au nombre de plusieurs cents, tenta de faire relâcher le prisonnier. Les agents de police durent se servir de leurs bâtons et plusieurs crânes ont été fracturés. Finalement, la foule fut dispersée, le prisonnier conduit au poste et 150 gardiens de la paix furent charges de se tenir sur les lieux pour y maintenir la paix.

La circulation des tramways n'a pu se faire aujourd'hui que d'une manière tres restreinte; seuls quelques rares tramways ont pu se rendre au bout de leur voie. Sur le réseau de Porton Atlantic, pas un char n'a pu circuler.

Les grévistes prétendent que dix des nouveaux employés de cette compagnie ont déserté leurs postes aujourd'hui.

Le maire Scheririen, voyant que le peuple souffrait à cause de la non-circulation des tramways et des actes de violence des grévistes, a lancé plusieurs manifestes; il fit venir dans ses bureaux les chefs des grévistes et les présidents des compagnies de tramways et plusieurs conférences ont été tenues, sans résultat.

Petites Notes.

—Le 17 mars, fête de St Patrice, le patron des Irlandais, tombe cette année un dimanche.

—La presse irlandaise commence à faire la guerre à M. Blake. Cela n'étonnera personne, puisqu'il a rendu service à la cause du *Home Rule*.

On dirait que les Irlandais, comme les Canadiens-français, du reste, sont les pires ennemis de leur propre cause.

—Il y a en Angleterre 42 lords catholiques, 52 baronnets catholiques et 16 conseillers privés catholiques.

Ils sont tous libéraux.

Ils n'aiment pas, eux, la société des orangistes de l'Ulster.

On viendra dire que les libéraux sont des ennemis de la religion catholique! Il y a plusieurs sortes de libéralisme, et il faut savoir distinguer.

—La population des différents pays à la fin du siècle prochain sera comme suit:

Russie, 340 millions.
Allemagne, 115 millions.
France, 56 millions.
Chine, 550 millions.
Etats-Unis, 500 millions.
Mexique et Brésil, 150 millions.
Canada, 40 millions.
République Argentine, 30 millions.

L'anglais sera parlé probablement par plus de 500 millions d'hommes.

Le français par 120 millions.
L'allemand par 120 millions.
L'espagnol et le portugais par 235 millions.

Bob.—Santa Claus est venu à la maison la nuit dernière.

Jean.—C'est rien ça. Un bebe est venu dans la nôtre et il est resté, lui.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernisr style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis,

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibi-

LES FABRIQUES DE LOWELL

Si Elles Devenaient la Proie des Flammes

NE SERAIENT PAS CONSTRUITES DE NOUVEAU

A Cause de la Terrible Concurrence du Sud

Boston, 22 jan—Il y eut séance du comité de l'industrie et du commerce, cette après-midi, au parlement, concernant les pétitions des compagnies manufacturieres Boott et Merrimack de Lowell demandant la permission de construire des fabriques hors de cet Etat. Le Merrimack demande aussi le droit d'augmenter son capital-actions de $2,500,000 à $3,500,000.

M. E. C. Clarke, le trésorier de la compagnie Boott, a porté la parole devant le comité et il a exhibé des échantillons de la sorte de marchandise fabriquée dans cette manufacture. Ce sont des cotonnades grossières, du sheeting et du shirting, ainsi qu'une sorte de marchandises plus fines. M. Clarke raconta que les fabriques Boott avaient été incorporées par charte spéciale en 1835 pour la fabrication des cotonnades à Lowell. Pendant cinquante ans ces marchandises ont été manufacturées pour l'exportation et la consommation indigène. La concurrence venait généralement des Etats du Nord et de l'étranger. Cependant, depuis quelques années, le Sud, où le combustible et le travail sont à meilleur marché, est venu faire concurrence aux industriels du Nord. L'augmentation du nombre des fabriques dans le Sud a été phénoménal, soit 50 o/o contre 12 o/o dans le Nord. Les statisques suivantes, rigoureusement exactes, prouveront ces progrès industriels dans la partie sud du pays:

En 1880 le Sud avait 180 fabriques de coton, avec 660,000 fuseaux et 14,300 metiers; le capital total investi était de $21,900,000. En 1890 le nombre des fabriques avait augmenté à 254, avec 1,712,000 fuseaux, 39,000 metiers et un capital de $61,000,000.

Le printemps dernier une compilation faite avec soin a démontré qu'il y avait 405 fabriques, 2,700,000 fuseaux, 62,000 métiers et un capital de $97,000,000.

Présentement il y a 20 nouvelles fabriques projetées ou en voie de construction, tandis qu'un grand nombre d'anciens établissements font des agrandissements et augmentent leur pouvoir de production.

Ces nouvelles constructions coûteront $6,000,000, en comptant les compagnies projetées, mais qui ne sont pas encore organisées, le Sud dans quelques mois aura près de $106,000,000 engagés dans l'industrie du coton, contre $61,000,000 en 1890, le dernier recensement.

Les fabriques du Sud en 1880 ont consommé environ un quart autant de coton que celles de la Nouvelle-Angleterre. L'année dernière elles en ont consommé près de la moitié autant.

M. Clarke a continué en disant que toutes les fabriques dans le Sud produisaient les mêmes sortes de cotonnades que les manufactures de la Cie du Boott, et les dépenses des premières étaient de beaucoup moins élevées. De ce temps-ci les compagnies manufacturières dans le Sud fabriquent leurs produits à un coût qui signifierait la plus grande misère pour les ouvriers de la Nouvelle-Angleterre.

La concurrence du Sud est tellement forte que la compagnie du Boott, qui a déjà payé des dividendes de 6, 7, 8 et 10 ou 20 pour cent, n'a déclaré que 3 pour cent de dividende l'an dernier et 5½ pour cent l'année précédente.

Le Boott, depuis deux ans, s'est préparé à fabriquer des cotonnades plus fines que par le passé, pour n'affronter que la concurrence du Nord. Depuis le mois de juin dernier cette compagnie a fabriqué une grande quantité de ces marchandises. Le principal désir de cette compagnie en démenageant dans le Sud est de conserver son monopole sur les marchés étrangers spécialement celui de la Chine qui a une grande valeur.

Si cette commpagnie a le droit de fonder des fabriques dans le Sud, elle ne fabriquera plus que des cotonnades fines dans ses manufactures de Lowell.

Cependant, M. Clark a admis à l'un des membres du comité qu'il était d'avis que dans quelques années les ouvriers du Sud seraient aussi habiles que ceux du Nord et pourront, par conséquent, produire des marchandises aussi parfaites.

M. Augustus Lowell, le président de la Cie du Boott, prit ensuite la parole, et il dit, entre autres choses, que seuls les Cies du Boott et du Merrimack à Lowell avaient déclaré l'intention de déménager dans le Sud, mais qu'il était probable que quelques-unes des compagnies de Biddeford, Maine, en feraient autant

M. Lowell, qui est aussi président de la Cie du Merrimack, a dit aussi que si les fabriques que cette compagnie possède venait à être consumées par les flammes, elles ne seraient jamais reconstruites à Lowell; la compagnie irait là où le charbon est à meilleur marche.

Personne n'a comparu pour s'opposer à ce que ces pétitions soient accordées et au sénat, dans l'après-midi, le Comité du Commerce et de l'Industrie s'est prononce en faveur du bill autorisant les deux compagnies de Lowell de construire des fabriques hors de cet Etat.

LE SORT D'UN TRAITE.

COMMENT DREYFUS EST REÇU A LA ROCHELLE.

Il est Attaqué par une Foule Enorme.

Albert Dreyfus, le capitaine d'artillerie dégradé, qui a été convaincu de trahison en vendant des documents militaires aux agents des pouvoirs étrangers, est arrivé samedi à La Rochelle, en route pour l'île de Ré, à l'ouest de la côte de France, où il sera détenu en attendant qu'il soit déporté aux îles de Salut, Guyane Française.

Les autorités de La Rochelle n'avaient pris aucune mesure de précaution pour la protection du prisonnier et Dreyfus a été attaqué par une foule enorme qui s'était rassemblée à la gare. Le prisonnier fut frappé avec des cannes et des parapluies, tandis que des centaines de personnes criaient: "Mort au traître!"

Les gendarmes ont eu de grandes difficultés à le faire monter dans une voiture et le conduire à la jetee où il fut embarqué à bord d'un steamer pour l'île de Ré. La foule furieuse lança des pierres sur la voiture qui portait le traître et cassa les vitres des portières.

UNE DISPARITION

Trouble la Colonie Polonaise a Webster et East Thompson.

Worcester, 22 jan—La colonie polonaise à Webster et à East Thompson est grandement troublée par la disparition de la femme de Jerry Stackweicy et de son fils âgé de 7 ans. Cette famille est composée de trois enfants, plus le père et la mère; elle demeure sur la ferme Morrissey, un endroit désert près des lignes frontières du Massachusetts, du Rhode Island et du Connecticut.

Cette famille est peu connue, excepté de quelques Polonais, et l'opinion générale est que cette femme a été assassinée.

La femme est une polonaise Allemande et avant son mariage elle eut un fils, âgé maintenant de 7 ans. On dit que le mari haïssait cet enfant et que les voisins durent fréquemment empêcher le mari de se porter à des actes de violence sur sa tendre moitié et son jeune fils.

Le mari prétend que sa femme l'a quitte pour retourner dans les vieux pays.

La police informe.

MEDECIN DISPARU!

Lewiston, 23 jan.—Le Dr Edmond Bernier, autrefois de Manchester, N. H., a passé quelques mois au milieu de nous. Il disait avoir achete la pharmacie du dentiste Beaumier, No. 92 rue Lincoln, mais le payement a fait défaut ainsi que plusieurs autres comptes contractés. Le docteur nous a quittes mercredi après-midi sans tambour ni trompette en oubliant de régler avec ses amis.

UN CYCLONE

Tue Plusieurs Personnes dans l'Arkansas.

Memphis, Tenn., 22 jan.—Un cyclone qui s'est abattu sur Pigett, hier après-midi, a tué deux hommes et en a blessé grièvement neuf autres. Au moulin McCaine, à deux milles au sud de Pigett, plusieurs maisons ont été totalement demolies et 11 personnes furent blessées, dont deux vont mourir.

UNE BOMBE.

Lancee dans une Salle de Concert.

Bruxelles, (Belgique) 22 jan—Pendant un concert dans un café à Jumety, à trois milles au nord de Charleroi, une bombe fut lancée hier soir au milieu de la salle. Le projectile fit explosion, brisant les meubles et éteignant les lampes.

Plusieurs personnes ont été blessées par les débris volant dans toutes les directions.

Pendant la panique qui a suivi l'explosion, plusieurs personnes ont été foulées aux pieds.

Cependant, ce qui est presque miraculeux, personne n'a été blessé mortellement.

Alliance Fraternelle

Internationale de Boston.

ORGANISATION GENERALE:

John P. Brawley, Président; James F. Reynolds, Secrétaire; P. Kirk, Trésorier.

L'Alliance Fraternelle Internationale de Boston a maintenant une cour établie à Salem, laquelle porte le nom de St François-Xavier.

Cette cour a des assemblées deux fois par mois, qui ont lieu le 1er et le 3ème lundi de chaque mois à la salle Pythian, No. 43 1-2 rue Essex.

☞ On paie des bénéfices pour incapacité permanente, incapacité partielle, paralysie totale, paralysie partielle, maladies et accidents. En cas de mort d'un membre, la perte des yeux, la perte d'un œil, la perte des deux pieds, la perte des deux mains, la perte d'un pied et d'une main, la perte d'un pied, la perte d'une main, la perte de l'entendement.

La société paie de $3.50 à $14 par semaine pour maladie ou accidents; de $500 à $2000 à la mort.

Pour plus amples informations adressez-vous à l'organisateur général, J. A. GUAY, Salem.

Tout paiements doivent être faits à Madame P. Thériault, Trésorière,

No. 74 Rue Harbor, Salem.

Terrible Catastrophe.

On rapporte que le "State of Missouri," magnifique bateau-palais voyageant entre Cincinnati et la Nouvelle-Orleans, a frappé un rocher et a coulé à fond samedi, vers les six heures du soir.

Près de cent personnes étaient à bord.

Un bon nombre d'animaux occupaient le faux-point et la cale contenait une cargaison de grande valeur.

La scène qui suivit le terrible choc est indescriptible. Les passagers affolés, prévoyant le naufrage, se précipitèrent tumultueusement sur le premier pont où une véritable bataille eut lieu. Le plus fort terrassait le plus faible, afin d'avoir sa place dans les canots de sauvetage.

Il est certain, disent quelques témoins que si les passagers et l'équipage avaient gardé leur sang-froid, le nombre des victimes n'aurait certainement pas été si élevé.

La cause du désastre peut être imputée aux deux pilotes qui ont totalement manqué de prévoyance. Le capitaine qui a pu se sauver est aussi blâmé.

On dit que s'il était resté à bord plus longtemps, il aurait peut être pu sauver son bateau.

Le "State of Missouri" au moment de l'accident, filait 18 milles à l'heure.

Naturalisation.

Tous ceux qui désirent se faire naturaliser sont priés de se présenter aux assemblées qui ont lieu de ce temps-ci, ou de s'adresser aux messieurs suivants, qui sont pourvus de blancs necessaires à cette fin, surtout ceux qui ont déjà pris leur premier papier: J. H. Guillet, avocat, rue Central; Ed. Vincelette, bureau du *National*; John Vincent, chez Vincent frères, rue Tucker; J. W. Paradis, rue Aiken; H. A. Toupin, rue Cabot; C. Roussin, rue Cabot; Wm A. Parthensis, chez Parthenais frères, rue Merrimack; A. Leblanc, 67 rue Davidson; C. H. Boisvert, avenue Lilley; C. H. Chagnon, St-Lawrence Hotel, rue Middlesex; P. A. Brousseau, Huntington Hall; J. S. Lapierre, notaire, Barrister's Hall; L. P. Turcotte, Worthen House, rue Worthen; J. A. Plante, 8 rue Howe; A. Bourbonnière, bureau des assesseurs, Hôtel de Ville.

Il va sans dire que ceux qui désirent bénéficier des avantages que nous offrons, doivent nécessairement appartenir à l'Union Franco-Américaine.

Lucie. — Nous avons eu un arbre de Noël avec de la lumière électrique.

Léonie.—Après? t'as pas pu manger les lumières.

BUTTERINE

Envoyez $2.00 et nous vous livrerons, Pexpresse payée, fraiche de la manufacture, une tinette de 10 lbs ou 10 moules d'une livre de la meilleure Butterine fabriquée. — Goshen Mfg. Company, 407 Pine St, Providence, R, I.

Gouvernement-Modele.

Caucus du Comite de Ville,

Pour la Nomination

De 2 Candidats pour la Maitrie,
De 4 Echevins *at large*,
De 12 Echevins de Quartier,

JEUDI SOIR, LE 24 JANV. '95,

A 7.30 heures,

A la Salle Jackson.

Tous les Membres du Comité de Ville sont instamment priés d'être présents,

Par ordre
HILAIRE DOZOIS, Prés.
ELZEAR LAMOUREUX, Sec.

Nouvelles de Salem, Mass.

M. Epiphane Simard a été admis membre du Cercle Social Canadien dimanche dernier.

Le Water Board donnera un grand banquet, mercredi de cette semaine à l'occasion de l'inauguration du nouvel aqueduc de Longham.

Vu le doux temps les hommes qui étaient employés à couper la glace sur le lac de Wenham ont suspendu leurs travaux qu'il reprendront dès le retour du froid.

L'*Aigle*, dans sa dernière édition, a fait une sortie furieuse contre les clubs d'amusements et les cercles dramatiques. Il parait que les membres de ces differents clubs ne font pas son affaire.

Les membres du Cercles Social ont remis leur banquet à mercredi prochain, vu que Son Honneur le maire Turner, qui doit y assister, en était empêcher cette semaine par le banquet du Water Board.

C'est jeudi prochain, le 31 janvier, que sera donné au Mechanic Hall la représentation, "Le Portefeuille Rouge". Cette grande et belle pièce qui va être jouée par des amateurs de premier ordre, présage un grand succès. A nos compatriotes d'acheter tous les billets en vente pour encourager cette soirée donnée au profit de notre belle bande canadienne.

Avis.

L'ETOILE quotidienne et hebdomadaire de Lowell sera en vente chez M. F. Morel, 17 rue Harbor.

CORRESPONDANCE.

Salem, Mass., 22 jan. 1895.

M l'éditeur,

Voulez-vous insérer dans votre journal que le Club Fréchette de Salem ne s'abaissera pas au point de relever les insinuations malveillantes de ces écrivailleurs sans vergogne, escamotant le public par des promesses éblouissantes, et qui ont pour résidence Lafayette et Ocean ave.

Si nous avions affaire a un homme respectable et honnête, peut-être croiserions nous les épées, mais Dieu merci, nous ne sommes pas du calibre de ces barbouilleurs de papier.

A bon entendeur, salut.

LE CLUB FRÉCHETTE.

UNE FEMME

Jouee par un Pretendu Agent.

New Bedford, 21 jan.—Un escroc a passé par cette ville et a fait une victime dans la personne de Mde Thomas Guinn, domiciliee sur la rue Smith.

Le 8 janvier, un individu qui se disait un agent pour une grosse manufacture de pianos, reussit à extorquer $5 à Mde Guinn, pour payer, disait il, le transport d'un piano qu'il devait lui faire parvenir de Boston. Le prétendu agent lui remit un reçu signé "Thomas Cooper & Son, 204 rue Tremont, Boston."

Inutile d'ajouter que le piano est encore à venir.

On dit que ce même escroc a commis des vols identiques au detriment de plusieurs autres personnes en cette ville.

LA GUERRE D'ORIENT

Washington, 22 jan.—Le secrétaire Herbert a reçu un cablegramme de l'amiral Carpenter daté de Chemulpo, 21 janvier, et qui se lit comme suit: "L'armée japonaise a débarqué au promontoire de Shantung, en Chine, protégée par la flotte."

Les Japonais continuent à s'avancer vers la capitale de la Chine.

TREMBLEMENT DE TERRE.

Rome, 22 jan.—Plusieurs secousses de tremblement de terre ont été ressenties à Reggio Di Calabria, Messina, et autres endroits dans les environs, avant-hier soir. Beaucoup de dommages ont été causés.

L'homme respecte beaucoup au poisson: il ne lui arrive rarement de mal tant qu'il tient sa bouche fermée.

FEUILLETON

31

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

DEUXIEME PARTIE

XXIX

Eh bien, tâchez de vous en souvenir! Mordieu! ça n'est pas difficile.

Ah! soyez tranquille, ni le sang-froid ni la présence d'esprit ne me feront défaut, si j'ai besoin de les appeler à mon aide.

Je le souhaite pour vous très sincèrement; mais ce n'est pas tout encore. Tâchez d'être sorti de la ville et d'avoir avalé un joli ruban de chemin avant le point du jour. Marchez toujours tout droit devant vous, et ne vous arrêtez sous aucun prétexte tant que vos jambes pourront vous porter; de cette façon, vous aurez chance d'échapper à la battue des chasseurs de forçats qui ne manqueront point de se mettre en quête, aussitôt que le coup de canon d'alarme aura retenti.

Ah! murmura Vaubaron, Dieu me donnera la force, et ils ne m'atteindront pas!

Quant aux moyens de défense, le jeune condamné fit à Vaubaron des recommandations toutes spéciales:

Si vous êtes rejoint par un homme seul, dit-il, mettez-vous en défense et jouez du couteau! Surtout, frappez bien droit au cœur. Les cadavres ne parlent pas!

Tuer un homme! répliqua le mécanicien avec une horreur indicible. Jamais! jamais! Plutôt que de verser une goutte de sang, je me laisserai tuer sur place!

Le jeune forçat regarda son interlocuteur avec un étonnement manifeste, puis il haussa les épaules en clignant de l'œil, tandis qu'un sourire profondément ironique se dessinait sur ses lèvres pâles.

Ah çà! dites donc, fit-il ensuite gouailleusement, vous êtes encore un drôle de particulier! Savez-vous bien que ce n'est pas gentil de faire "poser" les amis? A vous entendre, on croirait que vous avez un cœur de citrouille, et que vous tombez en pamoison rien qu'à voir saigner un poulet! Pas de ça, Lisette! on sait ce qu'on sait! Il faut renoncer à jouer ces rôles-là, mon camarade, quand on a coupé si gaillardement le cou à un vieux banquier et à sa servante! Mes compliments d'ailleurs! l'opération était bien conduite.

Ainsi, balbutia Vaubaron éperdu, vous croyez?

Tiens! cette bêtise! interrompit le forçat cynique. C'est-il, par hasard, pour vous avoir pratiqué toutes les vertus que vous êtes ici? Jouez le saint Vincent de Paul avec qui vous voudrez, ça m'est égal, mais avec moi, ça me vexe!

Le mécanicien se leva sans répondre et s'éloigna silencieusement. Le jeune condamné le suivit et lui glissa tout bas dans l'oreille:

Surtout, camarade, point de farce! Souvenez-vous des dix louis que vous me devez en échange du costume, car, si vous essayez de me filouter, vous en serez le premier puni, je vous ferai repincer dans les vingt quatre heures, aussi vrai que je suis un bon garçon.

Vos dix louis, balbutia Vaubaron, ici, demain, vous les aurez...

J'aime encore mieux ça... pensa le condamné. En étant payé d'avance, pas de mauvaise chance à courir.

Le sifflet du garde-chiourme se fit entendre en ce moment, et les forçats se remirent au travail. Les deux entretiens auxquels nous venons de faire assister nos lecteurs avaient eu lieu vers le commencement du mois.

Vaubaron attendit, avec la fièvre lente et continue de l'impatience, que la lune atteignît son dernier quartier, et qu'une obscurité protectrice vînt favoriser son évasion.

Enfin arriva le 25. C'est pendant la nuit du 26 au 27 que notre héros avait résolu de jouer le coup hardi qui devait ou le rendre libre, ou entourer sa captivité de nouvelles et plus terribles rigueurs. Le 25, au soir, aussitôt après la rentrée dans les salles, le mécanicien se jeta sur son "tollard", comme un homme épuisé de fatigue, et feignit de s'endormir d'un profond sommeil. Bientôt le bruit égal des respirations sonores lui permit de croire que ses compagnons de captivité reposaient. Il se souleva lentement et il regarda. Toutes les têtes s'appuyaient sur la poutre arrondie servant de traversin; tous les yeux étaient fermés.

Le moment est venu! pensa Vaubaron. Que Dieu me protège!

XXX

Le mécanicien tira de son bonnet, où il l'avait caché, la petite fiole livrée quelques jours auparavant par le jeune forçat. Il versa dans sa main le contenu de cette fiole, frictionna son genou droit longuement et avec tant de force que l'épiderme se détacha sous ses doigts. Cette friction si consciencieuse achevée, Vaubaron se laissa retomber en arrière et attendit avec impatience que l'effet annoncé commençât à se produire.

Son attente fut courte. Au bout de moins d'une heure, une sensation bizarre, plutôt énervante que douloureuse, se manifesta. Vaubaron crut sentir des milliers de pointes d'aiguille déchirer sa peau, mais sans pénétrer profondément dans les chairs. Une chaleur voilente, presque intolérable, succéda à cette première sensation, et fit bientôt place elle même à un engourdissement complet.

Vaubaron n'éprouva rien; son genou lui paraissait mort, et, malgré les efforts violents de sa volonté, il ne parvenait point à en faire mouvoir l'articulation. Alors une terreur sans bornes s'empara de lui.

Cet homme s'est trompé lui-même ou m'a trompé volontairement! se dit-il. L'effet de cette liqueur est terrible, et me voilà frappé d'une paralysie peut-être sans remède! Ah! ceci est le dernier coup et le plus terrible, car toute chance d'évasion, tout espoir de liberté sont à jamais perdus pour moi!

Vaubaron se hâtait trop de désespérer. Cette inflexible rigidité qui l'épouvantait disparut rapidement, et les muscles de la transmission du mouvement reprirent leur souplesse habituelle. Soulagé par cette consolante certitude, notre héros, dont la fatigue physique et morale était extrême, essaya vainement de lutter contre le sommeil qui s'emparait de lui.

Il s'endormit vers les trois heures du matin, et il ne se réveilla qu'au moment du coup de cloche qui met tout le monde sur pied dans le bagne. Sa première pensée, son premier regard furent pour son genou, dont ses deux mains s'approchèrent à la fois.

Le jeune forçat n'avait point menti. Un gonflement énorme, mais qui n'était accompagné d'aucune douleur se manifestait. Le développement anormal de la rotule offrait de telles proportions que le pantalon de grosse toile qui compose, avec la casaque rouge, l'uniforme des forçats, semblait tout près d'éclater, en vertu de cette loi physique qui ne permet pas au contenu d'être plus volumineux que le contenant.

Vaubaron attendit que le surveillant, chargé de détacher les chaînes fixées au "ramas" le soir précédent, fût auprès de lui.

Alors il descendit de son tollard; mais à peine ses deux pieds eurent-ils touché le sol qu'il poussa un cri de détresse et qu'il se laissa retomber en arrière avec force contorsions et gémissements. Le surveillant s'arrêta, leva sur le galérien la lourde canne plombée sans laquelle les agents du bagne ne marchent jamais, et demanda d'un ton brutal:

Eh bien, qu'est-ce que c'est? qu'y a-t-il? Qu'avez-vous à geindre de cette façon comme si on vous écorchait tout vif?

Je souffre, balbutia Vaubaron d'un voix étranglée, je souffre horriblement.

C'est-à-dire que ce matin vous avez la fantaisie d'être dispense de travail. Je vous en préviens. Allons en marche, gibier de potence, et dépêchons nous, sacrebleu!

Je ne peux pas marcher, répliqua le mécanicien.

Ah! vous ne pouvez pas!

Non.

Eh bien, tâchez de pouvoir, sinon, je vous avertis que vos épaules vont faire connaissance avec ma canne.

Vaubaron sembla s'efforcer d'obéir. Il se leva de nouveau et fit un brusque mouvement pour avancer; mais, dès son premier pas, il perdit l'équilibre et, après avoir cherché en vain un petit point d'appui qui lui fit défaut, il battit l'air de ses deux mains et s'abattit lourdement, la face contre terre.

La chute avait été rude. Le galérien resta sur place, complètement inanimé en apparence. Les forçats des tollards voisins, retenus par la curiosité, faisaient cercle autour de lui, au lieu de sortir des salles pour aller au travail ainsi que le règlement l'exigeait.

Une demi-douzaine de gardes-chiourme, le bâton à la main, firent invasion au milieu des groupes, et frappèrent à tour de bras les condamnés comme des mulets indociles. Les forçats s'enfuirent à toutes jambes. Le corps de Vaubaron demeura isolé.

Qu'est ce qu'il a celui-là de manda l'un des gardes-chiourme, est ce qu'il est mort?

Je n'en sais, ma foi, rien, répondit le surveillant, j'ai cru qu'il me montait le coup, en se prétendant malade. J'ai voulu le faire marcher tout de même, et il est tombé sans connaissance.

Vaubaron fit un léger mouvement.

Tiens, dit le garde-chiourme, il n'est pas mort, il remue.

Le mécanicien fut relevé et étendu sur le tollard. Presque aussitôt il ouvrit les yeux et poussa un profond soupir.

Ah çà! voyons, numéro 280, c'était donc sérieux? s'écria le surveillant.

Ah! que je souffre! mon Dieu, que je souffre! balbutia Vaubaron.

C'est convenu, mais d'où souffrez-vous?

Regardez, répondit le malheureux.

En même temps il désignait sa jambe droite.

Ah! sacrebleu! fit le garde-chiourme, voilà tout de même une drôle de chose! Le diable m'emporte s'il n'a pas le genou plus gros qu'un boulet de vingt-quatre!

Vaubaron poussait des plaintes sourdes et semblait près de s'évanouir de nouveau.

Vous avez vraiment bien tort de vous plaindre, reprit le surveillant. Ce qui peut vous arriver de pis, c'est qu'on vous coupe la jambe, et ça vous dispensera du travail. Quand on est bonnet vert comme vous, on n'a pas besoin de ses deux jambes, elles ne sont qu'un embarras.

Vaubaron était loin d'être consolé par les remarques moqueuses du surveillant. Aussi s'écria-t-il:

Hélas! la douleur augmente encore! Elle me tue! je vais mourir.

Ah! bah! laissez donc! interrompit le garde-chiourme, on ne meurt pas comme ça pour si peu de chose. Vous ne vivrez! que trop longtemps.

Puis il ajouta, en s'adressant au surveillant:

Je vais envoyer deux condamnés et une civière pour transporter ce "plaignard" là à l'infirmerie.

Quelques minutes après ces répliques échangées, Vaubaron, étendu sur un brancard recouvert d'un maigre matelas, faisait son entrée dans une des salles destinées à recevoir les forçats malades. Par un hasard extrêmement favorable à la réalisation des projets de notre héros, cette salle ne contenait que quatre lits, qui étaient tous inoccupés en ce moment, sauf celui destiné à l'infirmer.

Vaubaron fut dépouillé de ses vêtements et couché, puis on alla prévenir le médecin de service. Ce dernier, praticien expérimenté cependant, ne comprit rien à la nature du mal, et, se voyant dans l'impossibilité d'expliquer d'une façon satisfaisante le phénomène physique qui s'offrait à lui pour la première fois, il réclama la coopération d'un collègue, lequel passait à bon droit pour le plus habile chirurgien de Brest. Ce collègue questionna beaucoup Vaubaron.

Etes vous sujet à de semblables gonflements! lui demanda-t-il.

Jamais rien de pareil ne m'est arrivé, répondit le condamné.

Avez-vous reçu récemment quelque centusion violente au genou?

Aucune.

Vous n'avez pas fait de chute?

Non, monsieur.

Depuis combien de jours la tumeur que voici existe-t-elle?

Depuis cette nuit.

Eh quoi! elle ne se manifestait point antérieurement?

Non, monsieur.

Même d'une façon partielle?

Mon genou droit, il y a quelques heures, n'était pas plus enflé que le gauche.

Ainsi donc, vous avez travaillé hier comme de coutume!

Oui, monsieur.

Sans fatigue et sans douleur?

Oui, monsieur.

Cette nuit avez-vous souffert?

Beaucoup.

Et en ce moment?

En ce moment, la douleur est aiguë.

Le chirugien appuya l'un de ses doigts sur le genou tuméfié, qui, tout marbré de taches jaunes, vertes et d'un rouge sombre, présentait un aspect hideux et effrayant, Vaubaron poussa un cri ou plutôt un rugissement formidable, que répétèrent pendant plusieurs secondes les échos des salles voûtées. En même temps il se tordait sous le simple attouchement du docteur, comme un serpent qu'on jette au milieu d'un brasier.

Les deux collègues se regardèrent en hochant la tête et s'éloignèrent de quelques pas.

C'est grave! dit le chirurgien du bagne.

Oh! très grave! répondit l'autre.

Cette tumeur sans cause apparente, prenant en une nuit de si prodigieux développements, et affectée d'une sensibilité si grande, pourrait bien jouer, d'une heure à l'autre, un mauvais tour à ce pauvre diable.

J'en ai peur.

D'autant plus que le genou me paraît offrir dès à présent des à présent des caractères gangréneux, sur lesquels je me permets d'appeler tout votre attention, cher collègue.

Cher collègue, j'allais les signaler à la vôtre.

Si la gangrène se développe et gagne la cuisse, elle gagnera le corps, et l'homme est perdu.

C'est mon intime conviction; hâtons-nous donc de l'arrêter pendant qu'il en est temps encore peut-être. Faisons la part du feu, sacrifions un membre pour sauver le patient, coupons la jambe et coupons-la vite. Qu'en dites-vous?

C'est mon avis absolument, et je suis heureux que ce soit aussi le vôtre. Coupons la jambe.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIEME PARTIE.

I

Les deux médecins s'étaient éloignés de quelques pas, nous l'avons dit, pour la consultation qui précède, mais ils avaient négligé de mettre des sourdines à leurs voix, de telle sorte que Vaubaron ne perdit aucune des paroles prononcées par eux.

Qu'on juge de la situation perplexe et des angoisses mortelles de ce malheureux pendant ce colloque, dont la conclusion était qu'il fallait lui couper la jambe et la lui couper sans retard! Heureusement, une circonstance purement fortuite vint modifier la situation, au moment précis où elle était tellement tendue qu'il ne lui restait plus qu'à se rompre.

Le chirurgien se disposait à envoyer prendre chez lui la trousse renfermant les instruments nécessaires pour mener à bonne fin l'opération résolue, lorsqu'il reçut des mains d'un surveillant un billet à son adresse, apporté en toute hâte par son valet de chambre. Ce billet, dont les mots TRÈS PRESSÉ illustraient la suscription, émanait d'un armateur millionnaire, le plus riche client du chirugien. Cet armateur allait devenir père, et sa femme, présentement à la campagne à trois lieues de Brest, n'attendait que la présence de son accoucheur habituel pour mettre au monde un petit Breton. Entre une telle cliente et un misérable galérien, le docteur ne pouvait hésiter, on le comprend.

Mon cher collègue, dit-il au médecin, la nécessité la plus impérieuse m'oblige à remettre à demain matin la petite amputation sur laquelle nous sommes si bien d'accord. J'ai bon espoir que d'ici là vous saurez éviter des accidents nouveaux grâce aux calmants et aux émollients que vous jugerez utile d'ordonner.

Allez en paix, cher collègue, répliqua le médecin, je réponds de tout. Je ne puis attaquer le mal dans sa racine, c'est un pouvoir qui n'est donné qu'à vous, mais du moins j'arrêterai ses progrès.

Le chirurgien partit au plus vite. Vaubaron respira comme doit respirer un condamné à mort auquel on apporte sa grâce en face de l'échafaud dont il va franchir les marches. Le danger n'existait plus! Le mécanicien en serait quitte, ce jour-là, pour des lotions et des cataplasmes, et, le lendemain, quand arriverait l'heure de l'opération, l'opéré aurait disparu.

Laissons s'écouler les heures lentes d'une interminable journée, pendant laquelle Vaubaron joua consciencieusement son rôle jusqu'au bout, gémissant et se plaignant sans relâche. Vers neuf heures du soir, l'infirmier chargé de la surveillance de la salle où se trouvait le prétendu malade s'approcha du lit de ce dernier et lui demanda:

Eh bien! voyons ça va-t-il mieux?

Hélas! non, balbutia le mécanicien, et je crois même que mes souffrances augmentent d'instant en instant.

Allons donc, c'est une idée que vous vous faites! Je vous ai soigné très bien, je vous ai laissé vous lamenter tout à votre aise depuis ce matin; vous devez être reconnaissant de mes procédés, et je pense que vous vous ferai un devoir de ne me point empêcher de dormir cette nuit.

Vous empêcher de dormir! Et comment?

Mais en continuant à crier et à gémir continuellement comme vous le faites.

Est-ce donc ma faute si je souffre?

Non; mais c'est votre faute si vous vous usez le gosier à pousser des: "Oh! la la!" interminables. Arrangez vous donc pour dormir, ou, si vous ne dormez pas, taisez-vous, ou enfin, si vous ne pouvez pas vous taire, mordez vos draps pour que je ne vous entende point. Je suis fatigué et j'ai sommeil. Voyons, serez-vous tranquille?

Je tâcherai, murmura Vaubaron.

A la bonne heure! D'ailleurs, ce que je vous dis là, c'est dans votre intérêt. Vous aurez besoin de force demain matin, puisqu'on vous coupera la jambe. Tâchez donc de vous reposer cette nuit.

Après avoir ainsi formulé ces importantes recommandations, l'infirmier enfonça son bonnet de coton par-dessus ses oreilles et se mit au lit. Cinq minutes après, il ronflait, et Vaubaron se faisait une loi de respecter son sommeil.

Fidèle aux recommandations du jeune forçat, qui véritablement (ainsi qu'il s'en vantait lui-même) pouvait en rencontrer, sinon en pratique du moins en théorie, aux plus vieux bonnets verts de Brest et de Toulon, le mécanicien attendit que l'horloge du bagne eût sonné les douze coups de minuit. Alors il se dressa sur son séant, il détacha de son bonnet la plaque d'acier dentelée, et, les yeux fixés sur l'infirmier qui, profondément endormi, lui tournait le dos, il se mit à scier l'anneau de fer rivé à froid autour de sa cheville gauche.

Quelques minutes lui suffirent pour mener à bien ce travail, et il tressaillit d'une joie fébrile en se sentant délivré de la lourde chaîne, sa compagne de toutes les heures depuis plus de deux années. Cette chaîne rompue, c'était un premier pas décisif fait vers la liberté.

Une sorte de réverbère, suspendu au plafond de la salle, répandait sa lueur douteuse sur les murailles blanchies à la chaux, sur les lits inoccupés et sur celui où l'infirmier dormait d'un si profond sommeil. Vaubaron, toujours à l'aide de la plaque d'acier, coupa en deux l'un des draps dans lesquels il s'enveloppait, et il divisa cette moitié en parties égales. Un des fragment lui servit à confectionner un bâillon. Il tressa solidement les autres, et il en fit des cordelettes douées d'une grande force de résistance.

Cette opération préparatoire achevée, il descendit de sa couche lentement et avec des précautions infinies, et il se dirigea pieds nus vers le lit de l'infirmier, en retenant sa respiration, en étouffant le bruit léger de ses pas sur les dalles. Il était au moment d'atteindre le but quand soudain l'infirmier, agité par quelque rêve, fit un mouvement brusque et se tourna à demi, en murmurant d'une voix étouffée des paroles indistinctes. Vaubaron chancela et sentit que son cœur cessait de battre.

Si cet homme s'éveille, se dit-il il comprendra tout, il appellera à son aide...et, s'il pousse un seul cri, je suis perdu.

Son parti fut pris aussitôt. Il franchit d'un bond l'espace qui le séparait du lit, sur lequel il s'élança avec l'irrésistible impétuosité d'un jaguar fondant sur sa proie. Ses genoux comprimèrent les bras de l'infirmier, tandis que ses mains, rapides comme la pensée, appliquaient le bâillon sur sa bouche et l'attachaient derrière la tête avec des nœuds inextricables. Pas un murmure, pas un soupir n'eurent le temps de s'échapper de ses lèvres si violemment closes. La vingtième partie d'une minute suffit pour l'accomplissement de ce que nous venons de raconter. L'infirmier, foudroyé par ce réveil terrible, ouvrait des yeux hagards où se lisait une épouvante poussée jusqu'à la folie. Evidemment il se disait: "Je suis un homme mort!"

Et rien ne semblait plus vraisemblable que cette supposition gratuite. Vaubaron comprit tout ce qu'avait d'horrible pour le malheureux une telle agonie de terreur; il eut pitié de lui et il résolut de le rassurer. Il se pencha donc vers le visage de son captif, et il murmura à son oreille:

Toute résistance serait vaine. résignez vous donc, mais ne craignez rien, je ne vous ferai pas de mal.

Résister! le pauvre diable n'y songeait guère: la stupeur et l'effroi le paralysaient. Il ne comprit point les paroles de Vaubaron, ou bien il les regarda comme une sanglante ironie, car il se mit à trembler de tous ses membres.

Le mécanicien ne perdit pas un instant pour compléter son œuvre. Profitant de l'état de prostration de l'infirmier, il lui lia solidement les mains derrière le dos en prenant toutes les précautions nécessaires pour ne point le blesser, et il lui attacha les jambes au pied du lit, de manière à le mettre dans l'impossibilité absolue de faire le moindre mouvement.

Tout marchait à souhait jusqu'à ce moment et le succès dépassait les espérances de Vaubaron. Surexcité par cette réussite si complète de ses premières tentatives, heureux présage pour ce qui lui restait encore à faire, il se dirigea vers la fenêtre, qu'il ouvrit. Seize barreaux énormes et très rapprochés se croisaient et s'enchevêtraient les uns dans les autres. La plaque d'acier fit son office de nouveau, et, au bout de dix minutes, Vaubaron avait pratiqué une ouverture suffisante pour le passage de son corps.

II

Les quatre lits de l'infirmier étant garnis de leurs draps, le mécanicien avait à sa disposition des éléments plus que suffisants pour confectionner une corde longue et solide, ce qu'il fit sans perdre une minute. Convaincu que cette corde était assez forte pour supporter le poids d'un homme, il en attacha l'un des bouts aux barreaux mutilés; il s'assit sur le bord de la fenêtre et il fit passer par l'ouverture ses jambes d'abord, puis son torse. Alors, saisissant la corde avec les deux mains et la serrant entre ses genoux, il se laissa glisser résolument dans l'espace.

La descente fut rapide et s'opéra sans encombre. Au bout de quelques secondes, les pieds de Vaubaron touchaient les pavés de la cour. Il remercia Dieu, dont la protection lui semblait s'étendre sur lui d'une façon visible, et il se dirigea vers la droite en longeant la muraille, afin d'atteindre l'extrémité du bâtiment et de se conformer ensuite aux indications du jeune forçat.

Aussitôt arrivé à l'angle des massives constructions du bagne, il pivota sur lui même et revint vers son point de départ, mais cette fois très lentement et en comptant ses pas avec une rigoureuse attention. Lorsqu'il en eut compté vingt-cinq, il fit halte, et comme les ténèbres étaient profondes et que le sens du toucher pouvait seul le diriger dans ses recherches, sa main droite interrogea la muraille à hauteur d'homme, étudiant les moindres accidents de la pierre, les moindres fissures du ciment. Au bout de quelques secondes, il rencontra sous ses doigts les deux trous arrondis dont avait parlé le jeune forçat, et il sentit la mince feuille de granit obéir et se déplacer plus facilement encore qu'il ne l'espérait.

Aucun mots aucune phrase ne pourrait expliquer le sensation inouïe et délicieuse que Jean Vaubaron éprouva en ce moment. Il lui sembla qu'en ouvrant cette cachette, il venait d'ouvrir les portes implacables qui le séparaient du monde et de sa fille. Il se crut sauvé!

Le fugitif fouilla dans la cachette, avec une activité fiévreuse, et il en retira tous les objets énumérés longuement par le jeune forçat. Rien ne manquait à cet arsenal, à ce vestiaire de l'évasion. Le mécanicien palpa successivement les différentes pièces du costume de matelot; la perruque aux tire-bouchons huileux tombant sur les oreilles; le couteau catalan, la corde mince et solide, etc.

Dès qu'il se fut assurer, en tressaillant de joie, que tout était complet et en bon état, Vaubaron procéda à son déguisement. Malgré l'obscurité profonde qui l'enveloppait, jamais toilette ne fut plus rapide. Cette toilette achevée, il plaça sur sa tête la perruque, et sur la perruque il enfonça le petit chapeau de cuir verni. Il enroula la cordelette autour de ses hanches, et il noua la ceinture de laine rouge qui la dissimulait entièrement. Enfin il glissa dans sa poche le couteau catalan, et il se trouva métamorphosé, de la tête aux pieds, en matelot de la marine royale.

Il importait beaucoup, pour rendre les recherches plus difficiles, de laisser ignorer à l'administration que le fugitif était parti revêtu d'un deguisement de galériens un paquet qu'il enfonça dans la cavité de la muraille; il mit en avant un rouleau de dix pièces d'or (prix convenu), puis enfin il replaça la pierre, qui masquait l'ouverture, que tous les inspecteurs de Brest auraient passé par là sans soupçonner une cachette introuvable. Vaubaron poussa alors un soupir de soulagement et dit:

Une fois dans la ville, un tois sur le port, je suis hors de péril!

Or la situation de notre héros était telle que, pour sortir de l'enceinte du bagne, il lui suffisait d'escalader cette grille dont nous avons entendu le jeune galérien parler avec le dédain le plus absolu. L'entreprise, à vrai dire, ne semblait point aussi facile qu'on pourrait le supposer. Il s'en fallait, et de beaucoup. Nos lecteurs vont en juger.

La grille était haute, garnie, aux deux tiers de sa hauteur de ces touffes de piquants hérissés qu'on appelle de "chevaux de frise", et pourvue à son couronnement d'une double rangée de fers de lance aiguisés comme des baïonnettes. Un faux mouvement, une hésitation, un manque d'équilibre, pouvaient suffire à précipiter le fugitif, pendant sa dangereuse escalade, sur ces fers de lance et sur ces chevaux de frise, prêts à lui labourer les entrailles ou à lui crever la poitrine. Bref, une telle ascension, périlleuse en plein jour, devait être, dans les ténèbres, presque impraticable.

Le mécanicien, nous le savons, jouait de grand cœur, et sans hésiter, sa vie contre la liberté. Il ne chercha même point à se rendre compte du péril qu'il allait courir, et se cramponnant des mains et des genoux à l'un des barreaux de la grille, il se mit à grimper avec cette ardeur nerveuse qui décuple les forces d'un homme.

Les trois quarts de l'ascension s'opérèrent de la façon la plus satisfaisante. Déjà Vaubaron se croyait au sommet, n'ayant plus, par conséquent, qu'à franchir la double rangée de fers de lances et à se glisser de l'autre côté, quand il reçut soudain sur le haut du crâne un coup si violent qu'il fut étourdi pendant quelques secondes, et qu'il faillit lâcher prise. Sa tête venait de rencontrer les tiges métalliques et inflexibles de chevaux de frise qui, s'écartant horizontalement à droite et à gauche, dépassaient de plus d'un pied la ligne perpendiculaire de la grille.

Un instant de réflexion permit au mécanicien de se rendre compte de la nature del'obstacle contre lequel il venait de se heurter si violemment. Il ne se laissa point décourager par la grandeur de l'obstacle et il entreprit de le franchir, en se suspendant par les mains aux tiges recourbées, en laissant son corps flotter dans le vide pendant deux ou trois secondes, et en s'élevant ensuite par les poignets par un elan prodigieux.

Après quelques essais infructueux, il réussit à mener à bien cet entreprise presque impossible, et il se trouva d'abord à genoux, puis debout sur les fleurs de fer aux feuilles tranchantes, qui sillonnaient sa chair et mettaient en lambeaux ses précieux vêtements de matelot. Ce dernier résultat était regrettable sans doute, au point de vue du déguisement, mais il devenait manifeste pour le fugitif, sans se faire la moindre illusion, qu'il avait accompli la partie la plus ardue de sa tâche.

Par malheur, Vaubaron se sentait épuisé de fatigue et ne respirait qu'avec peine, tant avaient été violents les efforts auxquels il venait de se livrer. Il demeura pendant quelques minutes dans un état de complète immobilité, afin de reprendre haleine et de rendre un peu de souplesse à ses membres engourdis.

Il fallait continuer à gravir, quand une sensation aiguë, foudroyante, traversa son cerveau, et faillit le précipiter sur le pavé, de la hauteur où il se trouvait. Il venait d'entendre résonner à une faible distance de la grille, du côté du port, le bruit des pas de plusieurs personnes qui se dirigeaient de son côté.

En même temps, derrière les piles de bois du chantier destinées aux constructions navales, il entrevoyait le cercle lumineux projeté dans les ténèbres par les rayonnements d'un falot de forte taille. A coup sûr, une de ces rondes de surveillance qui se renouvelle plusieurs fois par nuit autour des bagnes, à des intervalles irréguliers, allait passer à quelques pieds de lui.

Ces rondes, Vaubaron de l'ignorait point, se composaient de dix à douze hommes, bien armés, ayant la consigne rigoureuse de se servir de leurs armes, sans hésitation et sans retard, si quelque chose attirait leur attention et excitait leur défiance. Elles avaient en outre la mission de relever les sentinelles placées de distance en distance autour du bagne.

Un instant encore et la ronde, débouchant du labyrinthe des chantiers, arriverait auprès de la grille. Vaubaron se trouverait alors en pleine lumière. Était-il vraisemblable, était-il admissible qu'il put échapper aux regards de ces hommes soupçonneux, doués d'un flair et d'un instinct pareil à ceux des limiers, et habitues à sonder les ténèbres et à interroger le silence? Un instant auparavant le mecanicien, tressaillant d'allégresse, s'était dit:

Je suis sauvé!

Maintenant avec un découragement immense, il murmurait:

Je suis perdu!

Dans la plupart des évasions, drames étranges et mouvementes entre tous les drames, on trouve ces brusques et terribles alternatives d'espérance et de désespoir, qui vieillissent un homme de plusieurs années en quelques heures.

Le fugitif fut tenté de lâcher prise et de se laisser glisser à terre, au risque de déchirer ses membres aux griffes acérées des chevaux de frise. Mais une double réflexion l'arrêta. D'abord, le temps de fuir assez loin pour que la clarté du fallot ne l'atteignît pas lui manquerait à coup sûr.

Ensuite, il comprenait bien que la vigueur nécessaire pour recommencer le tour de force qu'il venait d'accomplir, et pour se hisser une seconde fois au sommet de la grille, lui ferait défaut. Le seul parti à prendre pour Vaubaron dans cette extrémité terrible, était donc de s'abandonner à sa destinée et d'attendre avec résignation le coup de fusil qui, sans doute, allait le précipiter sanglant et inanimé sur le sol.

La ronde nocturne avançait toujours. Le porteur de fallot, marchant en tête de la petite troupe, dépassa l'angle de cette pile de bois dont nous venons de parler. Aussitôt les ténèbres se dissipèrent, et un cercle lumineux enveloppa le fugitif...

(A CONTINUER.)

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un paquet.

D. THEBERGE,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARBON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

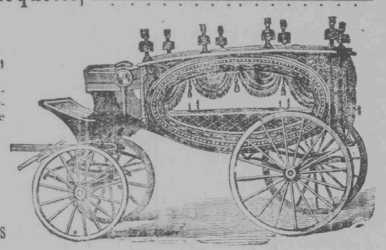
Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4 00 la corde.
" " Pin, $3 00 la corde.

FOIN, PAILLE, &c.

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Azarie Choquette, Entrepreneur de Pompes Funebres

317 Rue Common,



Cercueils de toutes sortes. Service de jour et de nuit.

Voitures pour Baptemes, Mariages et Sepultures

M. Azarie Choquette aura toujours à la disposition du public canadien un magnifique corbillard noir pour les grandes personnes, aussi un beau corbillard blanc pour les enfants.

Allez lui rendre une visite, il sera heureux de vous faire voir son établissement.

LUCIEN LEVESQUE,

521 Rue Common, — Encoignure de la Rue Franklin.

LAWRENCE, MASS.

Vient d'ouvrir un Restaurant avec le plus beau choix de

Liqueurs, Brandies,
Whiskies, Vins,
Bieres, Lager,
Toniques, Cigares,
&c., &c.

M. Lévesque ne tient que des Spiritueux de qualité supérieure et tout ce qui convient à l'usage des familles.

Presents Utiles!

POUR LES PARENTS ET AMIS,

Le plus bel assortiment de la ville en fait de Montres, Bijouteries, Argenteries, &c. Marchandises des plus recommandables aux plus bas prix.

L. Kimball & Son,

12 RUE WATER, HAVERHILL, MASS.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Pinitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faiblie et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisieme ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercuriel, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons, vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, erysipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est dû à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickly Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre medecine. J'etais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigne par les meilleurs medecins et j'ai depensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MMe M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria e Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

MM Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark. et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les éressés Je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les impuretés de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et desagreable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant je suis entièrement guéri.

(Signé) J. D. JOHNSTON

Savannah, Ga.

Témoignage du maire de Seguin, Tex.

Séquin, Tex. 14 juin 1893

MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement

CAPT. W. M. RUST, Avocat.

Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.

Tous les Pharmaciens le vendent

A Lawrence, par H W. Whitney.

LIPPMAN BROS.,

Propriétaires.

Bloc Lippman, Savannah, Ga.

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ÉTAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 31 JANVIER 1895. Soyons Distingues. No. 72

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.
Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur a rue Centre, Lowell.

Pour Boston — A 6 50, 8 15, 9 30, 11 00 a m; 1 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 5 15 7, 9 30, p m; — Dimanches 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 1 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30, 11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.,

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 2 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 2 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Quebec—8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35 p m.

Pour Eastport et St John (par bateau) mercredis et vendredis a 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machias-port (via Sicar er Frank Jones a Rockland) mardi et vendredi a 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 45, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 32, p m; — Dimanches, 7 38, *7 27, 8 45, *9 16, a m; 5 45, 6 10, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, 5 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

*— Express. § seulement Northern Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 30 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m; 3 43 p m — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (a Nashua seulement), 9 45, a m, 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p m.; Dimanches, 10 09, a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 7 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, 8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont junction — 1 50 p m.

Pour Lynn, Lynnsboro et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, †3 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, par la ligne du Central Vermont—9 45 a m; 12 11, *8 13 p m.

Pour Montréal et Québec, via Montreal et Boston Air line—9 45 a m; 8 43 p m.

Express de Quebec via White River Junction—9 45 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

† Tous les jours pour Montreal.

D. J. FLANDERS. Agt gen. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Côte du Pacifique.

Demandez nos prospectus et nous vous ferons voir que les taux aux principaux points sont aussi bas que ceux offerts par les lignes secondaires.

D. J. FLANDERS. Agt general des passagers.

DESINFECTANTS

PURETE,
CHAUX SUPER CARBE
CHLORURE DE CHAUX
ACIDE CARBOLIQUE,
(Crystal et Liquide.)

Guérison pour Piqures de Moustiques.

C. B. Coburn & Co.
NO. 38 ST. ROCK MARKET

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!

Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO,
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

L'endroit par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR M. BERTRAND,
Marchand Tailleur
24 RUE MIDDLE.
☞ Son assortiment de Draps.
☞ Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a de dernier goût et de patrons les plus nouveau.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite at vous serez satisfaits.

Durant & Rogers,
HORLOGERS et BIJOUTIERS.
Noel et le Jour de l'An.
Ne manquez pas les meilleures occasions pour les jours des grandes fêtes de Noël et du Jour de l'An. Les Marchandises les plus nouvelles vous sont offertes aux prix les plus modérés.
Magnifique Montres en or 14 K. pour Dames,
$22.50.
Même qualité, pour Hommes,
$35 et $45.
Joncs de Mariage en or solide 14 K. depuis
$5 en montant
Chaînes, Chaînes, Horloges et Lunettes vendues à sacrifice.
Notre assortiment d'argenterie est complet et très varié.
Venez achetez au M. L. A. Legault, notre commis canadien. Soyez assurés que vous aurez pour plus que votre argent.

DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chale dames teints et nettoyés. Rubans, Dentelles nettoyés dans la meilleure manière. Robes entières de dames teintes et repassées.
L'Etablissement est ouvert tous les soirs jusqu'à 8 p. m. excepté les mercredis.

BUTTERINE
Envoyez $2.00 et nous vous livrerons, l'expresse payee, traich de la main facture, une tinette de 10 lbs ou 10 moules d'une livre de la meilleure Butterine fabriquée. — Goshen Mfg. Company, 407 Pine St, Providence, R. I.

Appareil Perfectionne,
BREVETE,
Pour la Fabrication rapide et facile des
Vins, Bieres, Cidres, &c.
Ce nouveau système d'appareil réunit des avantages inconnus jusqu'à ce jour et que l'on peut certifier être le dernier mot de la science vinicole. La qualité *Superieure* des vins obtenus, soit avec du raisin frais, soit avec du *raisin sec*, est confirmé par un grand nombre d'attestations de personnes honorables et connues. La solidité de l'appareil est garanti. S'adresser pour demandes et renseignements à
M. Paul Biarnes,
31 et 35 rue St-Pierre,

L'ENCYCLIQUE DU PAPE.

Washington, D. C., 26 jan.—L'encyclique du pape, adressée aux catholiques des Etats-Unis, est attendu ici aujourd'hui. Elle a quitte Rome le 6 janvier et au Havre (France) on la mit à bord du transatlantique "La Bourgogne," qui est arrivé à New York samedi dernier.

Cette encyclique, qui est très volumineuse, se trouve dans une boite qui a dû passer par la douane. Elle a été livrée hier à Pitt & Scott, à New York, les avocats de la délégation papale.

Cette encyclique est écrite en latin et l'on dit qu'il va falloir deux semaines pour en faire la traduction.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 9 Jan. 1895

M. l'Administrateur,

C'est aujourd'hui que le vieux Crispi marie sa fille. Il lui donne en dot les innombrables millions qu'il a volés à la Banca Romana, à la Banca di Napoli et ailleurs. Lorsque les vieux romains Cincinnatus et Fabricius revenaient de vaincre, de terrasser, d'anéantir les ennemis de Rome, ils retournaient pauvres à leurs chaumières et à leurs bœufs, mangeant, comme devant, un peu de lait caillé, ou un potage aux choux et aux raves. Cette vertu antique n'est plus de mode; aujourd'hui elle est prise en pitié; traitée de stupidité, de grossièreté. Le principe de nos *dictateurs actuels* est de s'enrichir à tout prix: dût le peuple mourir de faim, blasphémer, murmurer en silence, puis ensuite se révolter. Qu'importe, l'Italie a 550 mille baïonnettes et des canons à foison, et des escadrons de cavalerie qui ne demandent qu'à caracoller, qu'à fouler aux pieds la foule affamée. Que de beaux officiers qui n'auront jamais la chance d'essayer cet heureux sabre, sinon dans la poitrine d'une pauvre mère portant son enfant au sein et réclamant du pain.

Mais, silence, c'est fête en Italie, le modèle des voleurs, le doyen des Garibaldiens, l'*illuminé* dans la Franc-Maçonnerie à outrance, marie sa fille! Sa fille?..

Mais, pas du tout!... Ce ministre, ce dictateur, ce voleur d'un peuple à quatre pattes, n'a pas de fille. Cette enfant est la fille de la troisième femme qu'il a *civilement* épousée après avoir vécu *civilement* toujours d'aventures: l'une parce qu'elle était laide, l'autre parce qu'elle était pauvre!... O Crispi!... fi, fi!...

Eh! bien, jugez de l'Italie moderne. Cette fille d'une femme ramassée par Crispi et qui a voulu se laisser ramasser par lui, c'est un prince, et un prince *bon catholique (?)* qui la ramasse à son tour. Et le mariage solennel, extra-pompeux (tous les pompiers de Rome et de Naples y assisteront... avec la musique!) A ce mariage de la fille d'un voleur et du fils abâtardi d'une famille catholique et princière, danseront, sauteront, se trémousseront, riront, brailleront, bagueleront tous les membres de l'Etat-Major ministériel. Et Crispi leur paiera le violon et le soda avec le *stick* aux dépens de ces pauvres agriculteurs surtaxés, de ces pauvres ouvriers volés dans leurs épargnes de banque, aux dépens de toutes ces congrégations religieuses dépouillées de leurs *fondations*!...

Et madame Crispi No 3, âpre au gain comme une ancienne marchande d'herbages et fruits, aura soin de faire un dîner à sa façon, pas trop coûteux, bien nourrissant, assez flambant, pas trop de vins fins!... etc.

Hier la bonne femme s'en va chez le marchand de produits de chasses; elle avise un magnifique daim; tôtif en entier cet animal serait un beau spectacle sur la table de la mariée.—Combien ce quadrupède, fait Mde Lena Crispi.—Pour vous madame, je vous laisse à 150 francs ($30)!—Ah! bien, moi aussi je vous le laisse à ce prix, glapit la vieille, devenue toute ridée d'avarice!...

Et sachez bien qu'un daim italien, plus gros qu'une forte chèvre, pèse près de 150 livres!...

Alors la vieille *house keeper* du dictateur s'en va chez le charcutier faire une grosse emplète de porc. C'est plus nourrissant.... et sans doute beaucoup plus du goût des invités. Tas de ventres affamés, va!...

Et les italiens se plaignent, s'irritent d'être ridiculisés, pris en compassion, moqués, bafoués par les nations voisines, par les français surtout.

Mais pour qui assiste à ce spectacle de polichinelles agissant en charbonniers grands seigneurs, avec un sérieux désopilant, il est impossible de ne pas laisser échapper quelques lazzis de circonstance.

Le spectacle donné en ce moment par la famille Crispi sera d'ailleurs le seul et unique carnaval que l'Italie à sec pourra offrir pour la réjouissance de l'Europe.

Jusqu'ici les vins italiens étaient acceptés en Autriche et en Hongrie. Et c'était un fort débouché pour l'industrie vinicole triée, depuis que la France a fermé ses portes. La malhonnêteté des producteurs italiens vient encore de s'enlever ce dernier marché. Après avoir fait essayer des produits supérieurs, et en avoir promis l'exportation, nos beaux négociants comptant sur l'ignorance ou la voracité des autrichiens, se sont permis d'envoyer des produits inférieurs. Les affaires sont allées parfaitement durant un mois, mais le mois suivant les produits français honnêtement vendus et infiniment supérieurs, remplaçaient *partout* les vins italiens.

Aujourd'hui les marchés autrichiens sont moralement, mais *implacablement* fermés à tous les vins de provenance italienne.

Bien à vous,

WM. BREEN.

L'Exode vers le Sud.

Nous avons parlé il y a quelque temps de la concurrence que le Sud était en train de faire au Nord des Etats-Unis dans la fabrication des cotonnades, une industrie qui intéresse spécialement les centres de la Vallée du Merrimack, comme Manchester, Lowell, Lawrence. Nous avons dit que les industriels de la Nouvelle-Angleterre demandaient aux législatures le droit de manufacturer ailleurs que dans cette partie du pays et que leur intention était d'aller fonder des fabriques là où l'on récolte le coton.

Cette nouvelle a causé, comme bien on pense, toute une sensation parmi les employés de fabriques des centres industriels de la Nouvelle-Angleterre. On s'est demandé avec inquiétude: "Est-ce que l'industrie cotonnière va bientôt cesser tout à fait dans cette partie du pays?"

Le danger, pour ne pas être imminent, existe; mais rien jusqu'à present n'a démontré que le Sud pouvait entrer avantageusement en concurrence avec le Nord. Ce sont des tentatives que l'on fait, rien de plus. L'avenir nous dira si nous avons raison de nous alarmer.

En attendant, bien des choses peuvent survenir et modifier sensiblement la situation.

Ne voilà-t-il pas que l'Ouest veut maintenant devenir la partie cotonnière du pays. St Louis, une ville importante, prétend qu'elle offre de plus grands avantages que les principales villes dans le Sud, et elle donne pour raison qu'elle se trouve située à proximité des plantations de coton, à peu de distance des mines de charbon, et qu'elle possède une population en grande partie étrangère qui formerait des employés de fabrique de premier ordre, ce qui manque complètement dans le Sud, où le climat est un désavantage, où surtout la race noire n'a pas les aptitudes d'ouvriers habiles comme on en rencontre dans la Nouvelle-Angleterre. De plus dans le Sud les blancs ont en quelque sorte une espèce de répulsion contre le travail des fabriques, et nous croyons fermement que les compagnies industrielles qui vont aller tenter fortune dans le Sud ne tarderont pas à s'apercevoir qu'ils ont fait une folie. Dans l'industrie, c'est l'habileté du travailleur qui fait tout.

Nous croyons que la concurrence de l'Ouest est encore plus à craindre que celle du Sud; mais, comme nous le disons plus haut, il peut arriver bien des choses capables de changer le cours des événements que l'on semble prévoir avant que les prophéties de malheur qui nous annoncent un exode industriel vers le Sud se réalisent pour tout de bon.

UN HOTEL EN FEU.

New York, 24 jan—Un incendie s'est declaré dans l'Hôtel Vendome, vers les cinq heures, ce matin.

Toutes les personnes habitant cet hôtel ont été réveillées en sursaut par les cris: au feu! au feu! et la plupart se sont sauvées dans la rue en costume de nuit.

Henry Neville, l'acteur anglais, s'est fait une entaille à un pied en passant sur une vitre brisée au moment où il fuyait l'edifice en flammes.

Un pompier sur la tête duquel une partie d'un plafond est tombée a été légèrement blessé et un autre a été suffoqué par la fumée. Ce dernier a été entraîné hors de l'édifice par un compagnon qui lui sauva la vie.

Les pertes matérielles s'élèvent à $25,000.

Achetez lapoudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

CHOSES ET AUTRES.

Mlle Burnett, une jeune Américaine de Boston convertie au catholicisme, et qui appartient à l'une de nos premières familles, a résolu d'embrasser la vie monastique. Elle a pris le voile au couvent du Sacre-Cœur.

Mlle Burnett est une amie intime de Mme Grover Cleveland, la Présidente des Etats-Unis. Invitée à assister à la cérémonie, Mme Cleveland a répondu qu'il lui était impossible, dans le moment, de se rendre à l'invitation de Mlle Burnett, mais elle formulait pour le bonheur de celle-ci les souhaits les plus touchants.

***

Une découverte des plus curieuses vient d'être signalée à la Société d'encouragement des inventions industrielles.

Un manufacturier de Glasgow, en Ecosse, a eu l'idée bizarre d'employer des... souris à la confection du fil. Bien lui en prit, car ces petits quadrupèdes ont été vite dressés à faire tourner une roue avec leurs pattes, et, actuellement, ils fabriquent, dans une seule journée, aux yeux d'un personnel émerveillé, 3 500 fils de 137 mètres chacun, soit un trajet total de 18 kilomètres.

Chaque souris ouvrière, d'après un calcul minimum, donnera un bénéfice annuel de 8 francs seulement; mais, comme l'entretien ne coûte rien, pour ainsi dire, la manufacture, moyennant une légère prime aux chasseurs, va s'efforcer de recruter une dizaine de mille de ces animaux, qui produiraient 80 000 fr. de recette, sans jamais faire grève.

***

L'armement en Europe. Treize millions de baïonnettes gardent le trône du czar. Ce chiffre est l'effectif de l'armée russe sur un pied de guerre. L'Allemagne vient ensuite, mais bien loin après, avec 3 700 000 de soldats. L'Italie en a 3 155 000 et la France 2,850,000, y compris 350 000 auxiliaires. L'effectif de l'armée autrichienne, l'une des armées dressées sur le continent européen, s'élève à un maximum de 1 794 775 hommes. Si la France, chez elle et dans ses colonies peut mobiliser une armée de 662,000 hommes. La petite république de Suisse a 486,000 soldats et même l'Espagne, si pauvre, peut se vanter de ses 400 000 soldats.

C'est l'Autriche qui a le budget de guerre le plus lourd à supporter; ses dépenses pour l'entretien de son armée s'élèvent chaque année à $255.000,000, tandis que la Russie, dont l'effectif est sept fois plus considérable, ne dépense pour les mêmes fins que $86 000,000, et l'Allemagne $113,000,000

En proportion du chiffre de son armée, l'Angleterre a le budget de guerre le plus élevé. Ses 652,000 hommes demandent $89.000.000 annuellement pour leur entretien, soit seulement $38,000.000 de moins que les dépenses militaires de la France dont l'armée est quatre fois plus nombreuse que celle de la Grande-Bretagne.

JUGE DE PAIX.

Boston, 26 janvier—M P. E. Dugal vient d'être nommé par Son Excellence le gouverneur F. Greenhalge, juge de paix, pour la ville de Boston.

M. P. E. Dugal est un des plus anciens Canadiens établis ici et un des premiers nommés à cette charge. M. Dugal, le cas échéant, ferait un excellent magistrat.

ROMAN D'UN CRIME.

C'est avec plaisir que nous nous annonçons que la "Bonne Littérature Française," si souvent rappelée à l'attention de nos lecteurs, vient de commencer sa "*deuxième année*" par un des plus intéressants, un des plus émouvants, un des plus charmants ouvrages qui ne soient jamais sortis de la plume d'un écrivain français.

"Nous ne voulons pas ici vous dire comment un ménage heureux, doux et tranquille, tel que la légende et un amour pur, éclosous ses paisibles auspices soient troublés tout à coup par le crime infâme et terrible d'un monstre à forme humaine, séduit et entraîné par la mauvaise compagnie. Comment l'innocent souffre pour le coupable. Comment enfin la divine Providence déjoue la trame des criminels et fait éclater l'innocence de la victime, par un dénouement heureux entre tous."

Il suffira de se procurer ce numéro chez le plus prochain libraire pour être certain d'un plaisir qui se continuera autant que le livre lui-même. Si le libraire ne l'a pas, envoyez-nous 10 cents en argent ou timbres-poste, et nous vous l'expédierons "franco" par retour du courrier. Demandez aussi le catalogue de nos publications de famille, vous en serez enchantés.

LEPROHON & LEPROHON,
25 rue St-Gabriel,
Montréal, P. Q.

DECLARE INNOCENT.

Marlboro, Mass., 26 jan—M. le Docteur Camille Côté de Marlboro, Mass., a été honorablement acquitté des charges de "malpractice" proférées à la légère contre lui.

Petites Notes.

—Il y a 1000 familles se mourant de faim à présent à St Jean, Terreneuve.

—Un politicien anglais distingué, Lord Randolph Churchill, vient de mourir à Londres.

—Le banquet annuel du Boston Press Club a eu lieu au United States Hotel, à Boston, avant hier soir.

—Des voleurs masqués se sont battus contre une bande de citoyens mercredi à Sugarland, Tex. Quatre des bandits ont été capturés.

—Le patriotisme et la religion joints au savoir donnent l'homme parfait, l'homme dont toutes les facultés, morales et intellectuelles, ont reçu leur pleine culture. C'est là qu'on trouvera le bon citoyen, le soldat intrépide, l'homme d'Etat intègre.

HONORÉ MERCIER.

Le Jour de l'An des Chinois.

Vendredi dernier était le Jour de l'An des Chinois, et dans chaque buanderie plusieurs statuettes représentant les dieux des Fils du Ciel furent suspendus et de petites coupes d'eau chaudes furent passées à la ronde, pour permettre à tous les Chinois présents de se rincer religieusement la bouche et se gargariser non moins dévotement le gosier, afin d'indiquer qu'ils avaient tout une année devant eux, dès qu'ils venait de se terminer.

Avant ce lavage en règle, comme de vrais blanchisseurs qu'ils sont, les Chinois s'étaient rasés, baignés et avaient endossé des habits neufs.

Les fenêtres et les murailles de leurs buanderies avaient été décorées pour la circonstance, et les fils de Chine, en serre-chaude, furent arrosés soigneusement dans les coins ensoleillés de la pièce où ils avaient été placés pour la circonstance.

Les Chinois viennent d'entrer dans une année bissextile. L'année chinoise n'a que 360 jours, et pour arriver avec le soleil, elle compte 13 mois à tous les quatre ans.

L'année prochaine, le jour de l'an des Chinois tombera en février.

Une Nouvelle Filature.

Comme nous l'avons déjà appris à nos lecteurs, un puissant syndicat de Boston a l'intention de construire une filature de coton en cette ville. Un de ses agents est parmi nous depuis quelque temps pour le choix d'un site, et l'on nous apprend qu'il a choisi un endroit près du pont de la rue Aiken pour y construire la nouvelle fabrique.

Encore les Fanatiques!

Les mangeurs de catholiques viennent encore d'avoir un accès de rage qui s'est traduit par une résolution présentée à la législature du Nebraska, demandant l'expulsion de Mgr Satolli. Dans cette résolution bêbête il est déclaré que la présence en ce pays du délégué papal est de nature à provoquer un empiètement du pouvoir ecclésiastique sur la liberté individuelle. Cette proposition de loi absurde se lit dans les termes suivants:

"Il est résolu par la législature de l'Etat du Nebraska que nos sénateurs soient instruits et que nos représentants au Congrès soient requis d'avoir à expulser le représentant du pouvoir ecclésiastique, Mgr Satolli, en dehors des frontières des Etats-Unis d'Amérique."

Cette proposition a été referée au comité des résolutions et son adoption paraît certaine. Cette demande a été faite par M. Meyers, représentant du comté de Brown.

Les enragés fanatiques de l'A. P. A. espèrent que dans toutes les législatures d'Etat de l'Union de semblables résolutions seront présentées et adoptées.

Ces gens-là prennent évidemment la nation américaine pour une population de gogos.

Nous sommes sûr que les choses ne se passeront pas comme ils le désirent. En général, les Américains protestants ont trop de bon sens, sont trop impartiaux pour laisser quelques descendants d'orangistes implantés en ce pays commettre des actions aussi haineuses, aussi déraisonnables, en leur nom.

Le télégraphe nous apprend que les législateurs de Nebraska vont adopter cette résolution. Nous ne le croirons qu'après coup, pas avant.

Les Jupes a la Mode.

Les jupes de cet hiver, à Paris, se font remarquer par la complication de leur coupe, qui est combinée par la simplicité de leurs garnitures. Elles sont coupées presque toutes sur le même patron, que l'on pourrait désigner sous le nom générique de jupe tailleur. Elles sont droites et à godets nombreux, peu garnies, même les plus élégantes. Les innovations de la mode que nous constatons portent surtout sur la jupe, dit la *Mode française*. Ce journal ajoute:

"On s'applique à en changer la disposition; ainsi le le plein et le droit fil se trouvera devant et derrière, et le biais sur les côtés; ce le, biaisé de côté, viendra s'ajuster à la ligne très biaisée du le de devant, et cette disposition, en rapportant toute l'ampleur sur les côtés, produira naturellement des godets et donnera une forme tout nouvelle à nos jupes.

"D'autres, au contraire, auront l'ampleur entièrement rejetée en arrière à l'aide de gros plis ronds qui se continueront jusqu'au bas, grâce à l'appui que leur prêtera une doublure en crin mise dans toute la hauteur. Comme toute, on peut déduire de certaines indications que les robes, tout en restant très amples du bas, seront moins collantes des hanches, et que les garnitures en seront très simples."

La largeur de ces jupes impose un mélange spécial aux tissus étroits ont 1 m 20 de larg, les autres ont 1 m 30 et 1 m 40.

Le *Moniteur de la Mode* dit que la jupe à godets ou tuyaux d'orgue tient la corde.

Ce journal continue ainsi:

"Les jupes semblent vouloir rester étroites, malgré toutes les tentatives faites jusqu'ici pour les draper ou leur donner un léger mouvement. Elles se font très volumineuses du bas. Il y en a qui atteignent la largeur démesurée de sept mètres!

"Généralement plates sur les hanches, elles forment derrière de larges godets soutenus, au-dessous, par un ruban ou un élastique.

"Quelques-unes ont l'ampleur reprise sur les hanches par des fronces ou des plis.

"Malgré la tendance que l'on a cette année à préférer aux jupes ornées les jupes unies et sans garniture, on portera encore pas mal de fourrure sur les robes.

"La zibeline surtout constitue un ornement très recherché pour les toilettes habillées. Comme garniture, on emploie également de la plume et beaucoup et surtout des broderies. Celles-ci, disposées en motifs géométriques tout le tour de la jupe, ou en gerbes montantes et en fines guirlandes sur les coutures ou sur les côtés, donnent tout de suite à une toilette une allure très élégante."

Ces jupes ne doivent pas traîner, mais pour être gracieuses et que les plis de godets s'étalient bien, elles doivent raser terre.

Après avoir donné à peu près les mêmes indications que les journaux ci-dessus, la *Mode Illustrée* termine ainsi:

"Les jupes de soie ayant un certain soutien par elles-mêmes se doubleront en plein d'un taffetas léger ou d'un tissu mi-soie, mi coton. Pour les robes de laine, on placera entre l'étoffe et la doublure une mousseline glacée, tissu nouveau spécialement destiné à cet usage et qui est à la fois très ferme et très léger. Dès maintenant, pour préserver le bord de la jupe, on y coud à plat un lacet de laine et l'on pose dessus, pour le dissimuler, une ruche en ruban de satin No. 3; ce petit détail est un indice certain qui nous révèle la couturière soigneuse et prévoyante.

"Dans les costumes-tailleur, les jupes seront boutonnées de chaque côté du lé de devant, dans le haut, les coutures apparentes se marqueront volontiers d'un biais très étroit, piqué étroit, piqué sur les deux bords."

Le journal *La Grande Dame* nous dira à quels moments de la journée nous devrons revêtir ces costumes:

"Le matin c'est le costume-tailleur en tissu côtelé ou en drap vert, dahlia ou chêne, avec jupe et veste à revers de velours à côtes; ceinture faite à gros plis creux en velours foulé hortensia, rouge Rubens ou vert pomme.

"L'après-midi, c'est le costume de lainage ondulé, mélangé à du velours ou de la soie brochée de teinte différente.

"A l'heure du "five o'clock," c'est la toilette d'intérieur en velours ou en peluche écrasée, d'une suprême élégance.

"Pour les toilettes du soir, on emploie beaucoup la bergeline nouée, étoffe très souple dans les tons jacinthe, pervenche, rose en gris argent, ornée de broderies."

Puisque la mode autorise l'uni et le simple nous conseillons fort à nos lectrices d'en profiter, en leur rappelant toutefois que, pour rendre la simplicité synonyme d'élégance, la coupe de leurs jupes doit être irréprochable, les ornements n'étant pas là pour en cacher les imperfections.

LES VEGETARIENS.

La *Vegetarian Society*, dont le siège est à Londres, ou Société de ceux qui ne veulent se nourrir que de végétaux; la *secte des végétaliens*, comme nous l'appelons sur le continent, compte aujourd'hui d'innombrables adhérents. Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner quelques détails sur cette singulière association.

Voici d'abord quelles en sont les règles fondamentales:

1. Ne pas tuer d'animaux;

2. Ne pas manger de viande ni rien de ce qui provient des animaux. On ne permet le lait que pour les nouveaux nés. Quelques dissidents autorisent le lait provenant d'animaux herbivores, disant que cela n'a rien de commun avec la chair;

3. N'ajouter à ses mets ni sel, ni épices d'aucune sorte;

[illegible] perdit;

5. S'abstenir de boissons fermentées même de thé et de café; l'eau pure est la boisson naturelle;

6. Les exercices corporels marchent de pair avec la régénération morale; aussi doit-on faire assidûment de la gymnastique, de la bicyclette, se baigner, etc., à tous les âges et pour les deux sexes;

7. Porter des vêtements simples, confortables à la nature, et non soumis aux caprices changeants de la mode.

Le fondateur de la Société fut un certain J. Newton, qui, en 1811, publia un curieux livre sous le titre de *Retour à la nature ou Apologie du régime végétal* (en anglais), et créa l'année suivante une association qui se composa d'abord d'une centaine de membres seulement.

Le premier rapport paruit en 1814. On y voit que pendant un laps de trois années, soixante personnes avaient uniquement vécu de végétaux et d'eau claire, et qu'elles jouissaient de la santé la plus florissante. Aucun de ces adhérents n'était mort dans cet espace de temps.

Dix-sept personnes, tout de la famille du fondateur que de celle du docteur Laube, qui succéda à M. Newton, suivaient depuis sept ans ce régime, et, bien qu'il y eût parmi elles des enfants en bas âge et un malade, aucun cas de mort, aucun accident grave ne s'était manifesté.

On attacha alors beaucoup d'importance à cette statistique, et l'on parlait dans les salons de Londres des enfants du docteur Newton, "modèles accomplis pour la statuaire, et aussi bien doués sous le rapport moral, ayant les sentiments les plus doux et les plus tendres," ce qu'on attribuait au genre de nourriture auquel ils étaient assujettis.

Ce fut en 1847 que la Société se réorganisa sur les bases qui existent actuellement. Depuis lors a lieu tous les ans à Londres un repas de corps où l'on ne mange que des végétaux.

Tous les mois aussi on publie un rapport où sont énumérés les progrès de la Société et démontrés les avantages du système. "Le règne végétal, y est-il dit, offre une si grande variété, surtout si on y joint ce que fournissent les climats étrangers, que ses produits, soit dans leur état naturel, soit dans leur transformation culinaire, peuvent satisfaire amplement l'estomac le plus difficile.

Malheureusement ces ressources si variées se perdent, pour les carnivores, au milieu des côtes et des beefsteaks de leur table, ou bien sont consommées par le bétail dans les prairies et soustraits ainsi à un emploi plus rationnel.

Le blé, le seigle, l'orge, le riz, le sagou, le tapioca, le maïs, les pois sous toutes les formes, les fèves procurent une nourriture substantielle dans toutes les saisons de l'année. Avec les pommes, les poires, en général tous les fruits qui se conservent, on peut avoir en tous temps une table copieuse et élégante qui réjouit l'œil et le palais, l'esprit, le corps, etc., etc.

On y vante beaucoup la pomme de terre, les tartes aux fruits (*pies*) dans lesquelles le fruit remplace le beurre, et enfin les qui brûlent [illegible] les acides et ne peuvent se procurer des légumes frais.

La société cite parmi ses ancêtres, dans l'antiquité, Pytagore, Porphyre, Plutarque, Epicure; au moyen âge, Th. Tryon; pour le milieu du XVIIIème siècles, le docteur Cheyne; parmi les modernes, Linné, Bernardin de Saint Pierre, Franklin, etc.

Nous ne parlerons pas des contemporains que tout le monde connaît. Elle fonde tout son système, dit-elle, sur la constitution anatomique de l'homme, qui est faite pour la nourriture des végétaux.

En somme, que le système végétarien ou légumiste prenne une extension plus ou moins considérable, nos confrères doivent peu s'en émouvoir, la plupart de nos produits appartenant au règne végétal.

L'exclusion des stimulants poussérait naturellement les végétariens à consommer plus de farineux; il y aurait donc compensation pour nous.—(*L'Epicier de Paris*).

Hercule ou Samson.

Si l'histoire suivante, qui vient de La Porte, Ind., est vraie, cette ville se vante de posséder un jeune Samson, du nom de Willie Holmes, qui jettera bien loin derrière lui les prouesses de Sandow et de Louis Cyr. Willie n'est âgé que de quatre ans et pèse déjà 85 livres. Un de ses merveilleux tours de force consiste à prendre son père qui pèse 175 livres, et de le porter d'une pièce à une autre dans la maison avec une assez grande facilité.

COLLARS AND CUFFS that are *waterproof*. Never wilt and not affected by moisture. Clean, neat and durable. When soiled simply wipe off with a wet cloth. The genuine are made by covering a linen collar or cuff on both sides with "celluloid" and as they are the *only* waterproof goods made with such an interlining, it follows that they are the only collars and cuffs that will stand the wear and give satisfaction. Every piece is stamped as follows:
TRADE LINEN MARK
If anything else is offered you it is an imitation. Refuse any but the genuine, and if your dealer does not have what you want send direct to us, enclosing amount and stating size and whether a stand-up or turned-down collar is wanted. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair.
The Celluloid Company,
427 Broadway, New York.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH
Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT

Un an. $1.00
Six mois. 50
Trois mois. 25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE, 67 rue Merrick, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL, 31 JAN. 1895

PLUSIEURS LEÇONS.

Trois grandes grèves ont eu lieu depuis une couple d'années, et le résultat a été défavorable aux ouvriers. Nous voulons parler de la grève de Homestead, de celle des employés de Pullman et du conflit entre les mécaniciens des tramways de Brooklyn et de leurs patrons.

Dans chaque cas les grévistes se sont portés à des actes de violence qui leur ont fait un tort incalculable.

A Homestead, on s'en rappellera, le sang a coulé à flot. On aurait dit une vraie guerre!... De chaque côté on était armé et les balles ont plu.

Resultat: défaite des ouvriers.

Les scènes sanglantes qui se sont passées à Chicago sont encore trop présentes à l'esprit de nos lecteurs pour que nous les rappelions: ce serait nous répéter et sans doute ennuyer.

Le resultat a encore été un triomphe pour les employeurs.

Voici une nouvelle guerre ouvrière, celle de Brooklyn. Et, comme pendant les deux précédentes grèves, de nombreuses scènes de desordre ont été signalées.

Et le télégraphe nous apprend que les capitalistes ont encore le dessus.

Comment se fait-il que les travailleurs sont ainsi presque toujours vaincus?

Nous croyons que c'est parce que l'ouvrier avarie chaque fois sa cause en se portant à des actes de violence. Quand on a raison, c'est folie de répandre le sang, de causer des incendies et d'endommager des propriétés. A la fin on a toujours tort. Il vaut mieux rester tranquille et prendre tous les moyens légaux pour vaincre.

Tant de leçons ne devraient pas demeurer infructueuses.

"ERRARE HUMANUM EST."

Sans vouloir donner dans le fanatisme de race, nous devons signaler un fait qui saute aux yeux de tout observateur.

Nos lecteurs ont parfois lu dans les journaux américains des nouvelles à la main corçue à peu près dans ces termes:

"Un tel a volé la somme de 10 dollars. C'est un *Frenchman*," etc. Ou bien:

"X. Y., *a Frenchman, has taken French leave.*"

C'est à dire que "X. Y. est disparu sans payer ses dettes."

Eh bien, c'est pour reagir contre la tendance qu'ont certains fanatiques de déconcer malicieusement tout ce qui n'appartient pas à leur race, que nous livrons à la méditation des Américains sérieux les quelques remarques suivantes.

Depuis un certain temps, il nous est impossible d'ouvrir un grand journal du jour sans y lire qu'Un Tel ou Un Tel, le président d'une compagnie ou le caissier d'une banque, est disparu mystérieusement, en emportant les fonds de ses associés ou de ses déposants.

On dirait une véritable épidémie de vol. C'est à qui empocherait le plus du bien d'autrui.

Ici se dresse un point d'interrogation.

Sont-ce des Canadiens-français qui detalent ainsi, sans tambours ni trompettes, pour aller savourer, sous des cieux plus cléments, le fruit de leurs rapines?

Non. La plupart d'entre eux sont Américains, et cependant les journaux du pays ne font que mentionner des faits qui se répètent tous les jours sans y ajouter de commentaires blessants pour qui que ce soit.

Ah! si c'était un satané *Frenchman* qui se mêlerait de voler une banque, quel tollé général ne s'éleverait-il pas parmi les saintes âmes qui ne voient que les fautes d'autrui? On crierait au scandale, les Canadiens-français seraient voués à tous les diables, et on chercherait un moyen pour les empêcher d'immigrer en ce pays!

Mais, ce sont des Américains qui se permettent de s'approprier l'argent des autres, et l'on se tait en conséquence.

Quelle mesquinerie!

Qu'on le remarque bien, nous ne voulons nullement réveiller les préjugés de race, lesquels n'offrent aucun danger tant qu'ils sont endormis. Nous tenons simplement à faire observer que l'instinct du vol peut aller se nicher jusque dans le cœur d'un Américain.

Nous croyons, nous, que *tous les hommes*, sans distinction de race ou de credo, sont sujets à errer,—la perfection n'est pas de ce monde, a dit le Sage. Conséquemment, lorsqu'un individu faillit, au lieu de faire retomber la responsabilité de sa faute sur la race dont il est issu, nous la faisons remonter à la faiblesse humaine! C'est plus juste et plus libéral.

Et nous croyons que c'est le meilleur moyen de servir les intérêts de la fraternité universelle.

Qu'on dise et qu'on fasse ce que l'on voudra, on ne peut pas refaire l'humanité, et il y aura des faiblesses tant qu'il existera un homme.

Idiots ou aveugles volontaires sont ceux qui nient cette vérité primordiale.—L'*Indépendant*.

La Langue Anglaise.

Un correspondant de l'*Electeur* écrit:

J'ai lu avec plaisir la polémique que vous avez soutenue contre le *Vérité* au sujet de l'enseignement de la langue anglaise. Je vous adresse ci-inclus les témoignages de deux littérateurs distingués, qui ont su apprécier et reconnaître l'utilité et l'universalité de la langue britannique.

M. A. F. Villemain, parlant du grand Shakespeare, a dit: "La langue anglaise se parle dans la presqu'île de l'Inde, et dans toute la moitié du nouveau monde qui doit heriter de l'Europe. Les peuples nombreux des Etats-Unis n'ont guère d'autre litterature que les livres de la vieille Angleterre, et pas d'autre théâtre national que les pièces de Shakespeare. On fait venir, à grands frais, au-delà des mers, quelque célèbre acteur anglais pour représenter aux habitants de New York ces drames du vieux poëte anglais, qui doivent être si puissants sur un peuple libre; ils excitent encore plus de frémissements et d'ivresse que dans les théâtres de Londres.

"Le bon sens démocratique de ces peuples si industriels et si occupés saisit avec ardeur les pensées fortes, les profondes sentences dont Shakespeare est rempli, ses gigantesques images plaisent à des esprits accoutumés aux plus magnifiques spectacles de la nature, et à l'immensité des forêts. Son langage, ses grossièretés bizarres ne choquent pas une société qui se forme de tant d'éléments divers, qui ne connaît ni l'aristocratie ni les cours, et qui a plutôt les armes de la civilisation qu'elle n'en a la politesse et l'élégance." Villemain (essai littéraire sur W. Shakespeare).

M. Eichoff dans son ouvrage intitulé: Parallele des langues de l'Europe et de l'Inde, dit en parlant des idiomes germaniques: "Le troisième, composé du mélange de presque toutes les autres, s'est formé dans la Grande-Bretagne, par l'union des Saxons des Jutes et des Angles, auxquels se sont joints plus tard les Danois.

"C'est ainsi qu'est né l'Anglo-Saxon dont les premiers monuments datent du huitième siècle, et qui, trois cents ans plus tard, combiné à son tour avec le vieux français, importé par des conquérants normands, a produit l'anglais actuel.

"Malgré cette origine bizarre, et en apparence si incohérente, cet idiome, grâce à la nation qui le parle et aux grands hommes qui l'ont cultivé, est devenu, à la prononciation près, une des plus logiques qui existent.

"Pourvue d'un double vocabulaire, celui du Nord et du Midi, facilitant leur fusion réciproque par l'abréviation des désinences, la simplification des genres, la précision de la syntaxe, la langue de Shakespeare et de Byron est, pour la littérature et pour les sciences, comme pour le commerce et l'industrie, un moyen de communication puissant qui a franchi tous les obstacles de la nature, et qui, pénétrant avec la marine anglaise jusqu'aux extrémités du monde, y établit chaque jour, de concert avec le génie français, ces foyers de la civilisation générale, dont l'influence s'étend sur toute l'humanité."

EICHOFF,
Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde.

L'Angleterre a aussi des littérateurs qui font le charme de nos études et de nos travaux. Qui de vous n'a pas lu avec plaisir et utilité les œuvres des Chaucer, des Shakespeare, des Jonson, des Milton, des Pope, des Addison? Qui n'a pas parcouru avec avidité les écrits des Bacon, des Scott, des Gay, des Wordsworth, ces admirables écrivains et poëtes de la fière Albion!

Viennent ensuite les romanciers et poëtes modernes au premier rang desquels il faut placer Lord Byron, si célèbre par son "Childe Harold's pilgrimage," les Tennyson, les Ruskin, les Dickens, les Bulwer Lutton, les Thackeray, les Carlyle et les autres myriades d'écrivains et de femmes auteurs.

Il est vrai que la langue anglaise est difficile, que sa prononciation est capricieuse, mais elle a des beautés que l'on ne peut lui enlever. Etudions donc l'anglais au point de vue de son utilite pratique et de son universalite reconnue et incontestable, et nous en retirerons de bons résultats pour nous d'abord et pour nos descendants.

Vous remerciant de l'usage des colonnes de votre intéressant journal, je me souscris votre tout devoué

JUVENIS QUIDAM.

TRAGEDIE A LAWRENCE.

Walter C. Wright, un mécanicien autrefois à l'emploi d'Albert Blood et jusqu'à ces dernières semaines au service des propriétaires de la Bobbin Shop, a blessé mortellement sa femme hier soir, dans l'édifice portant le numéro 527 rue Essex et qui était connu autrefois sous le nom de Windsor Hotel.

On croit que la tragédie a eu lieu vers les dix heures et demie.

Le mari et sa femme étaient déshabillés et dans leur lit quand ils ont été découverts ce matin. Tout semble indiquer que la femme s'était mise au lit pour la nuit et que Wright, après s'être déshabillé, a tiré délibérément sur sa femme, puis froidement s'est brûlé la cervelle.

La tête de l'infortuné mécanicien était affreuse à voir. Le crâne avait été projeté en tous sens comme si le meurtrier s'était tiré plusieurs balles dans la tête.

Le médecin-legiste qui a examiné le corps croit que le malheureux a appuyé la gueule de son revolver sur sa tête, en arrière de son oreille, et a tiré trois ou quatre coups.

Les oreiliers et les draps de lit trempaient dans le sang. Wright avait la main droite sur la poitrine et la main gauche semblait indiquer un trou de balle dans la tempe droite de sa femme, une blessure qui a dû causer la mort de la pauvre femme quelques minutes apres avoir été faite et sans qu'elle eut repris connaissance.

Mde Wright était employée dans les fabriques Arlinton et les autres locataires de ce pâté de maisons n'ont que de bonnes paroles à en dire. Le mécanicien ayant convolé en premieres noces avec un nomme Woodworth de qui elle eut un fils qui est maintenant âgé de 12 ans. Son nom de fille était Hudson. Elle était âgée d'une trentaine d'années et son mari en avait quarante-cinq.

John M. Gallagher, le gardien de l'edifice qui avait ses appartements au même etage que le couple Wright, raconte ce qui suit: "Vendredi soir, vers les six heures et demie, je me preparais à me mettre au lit, lorsque j'entendis quelques détonation. Je sortis immediatement et rencontrai le gardien de la paix Kimball, je lui demandai de bien vouloir venir faire une investigation. Il refusa. Alors je retournai dans l'édifice dont j'ai la garde et j'entendis de nouveau du bruit, comme de faibles gemissements. Le silence se retablit peu après et je me mis au lit. Samedi matin je me levai à cinq heures un quart pour voir à mes fournaises. J'avais l'habitude de rencontrer Mde Wright chaque matin, au moment ou elle partait pour aller travailler. Je ne la vis pas samedi matin, et je résolus d'aller voir ce qui s'était passe. Je me procurai un escabeau que je mis près de la porte donnant sur les appartements du couple Wright et je regardai à travers un petit trou pratiqué au dessus du cadre de la porte. Je ne pus apercevoir Wright, mais je remarquai que sa femme était étendue sur son lit avec une balle dans la tempe. Je courus avertir le chef de la sûreté qui vint sur les lieux en compagnie du détective Libbey.

"Ce dernier raconta qu'il y a environ six semaines Wright et sa femme eurent une querelle. Mde Wright prétendait que son mari etait jaloux d'un jeune homme qui la fréquentait avant son mariage. Wright menaça de la quitter, ce qu'il fit; il alla dans le New Hampshire et revint il y a une semaine. Pendant l'absence de son mari, Mde Wright chercha à vendre ses effets et ceux de son mari, mais elle ne put y reussir."

Wright, dit-on, est ne à Hampton, N. H., et sa femme à North Andover. Cette femme a travaillé dans les fabriques Arlington pendant 13 ans; elle était fileuse. Elle a deux sœurs qui demeurent près de l'Arlington et y travaillent.

Le couple était marié depuis à peine deux ans.

Dans l'une des poches de Wright fut trouvée une note ainsi conçue: "Nous sommes morts ensemble et nous désirons qu'on nous enterre ensemble."

UNE BRUTE.

Un fait d'une cruauté inouïe s'est passé à Chicoutimi il y a quelque temps. Un enfant de cinq ans, en jouant avec des allumettes, avait mis le feu à un matelas. Le père, qui, soit dit en passant, est un des citoyens marquants de l'endroit, est entré dans une colère effroyable et a essayé, pour punir l'enfant, de lui mettre les mains dans le feu du poêle. Voyant qu'il ne pouvait y réussir, l'enfant se débattant avec fureur, il mit le feu à plusieurs paquets d'allomettes et tint les mains de l'enfant au-dessus du feu jusqu'à ce que celui-ci perdit connaissance. Le père cruel a recommencé l'opération lorsque l'enfant a repris ses sens. Lorsque la mère accourut aux cris poussés par son enfant, elle perdit connaissance.

On est parvenu à arracher l'enfant des mains de ce père dénaturé. La pauvre petite victime de cette brutalité sans exemple a la chair des mains brûlée jusqu'aux os. On est à faire des démarches pour faire arrêter ce père barbare.

CORRESPONDANCES.

Honneur au Merite.

M. l'éditeur,

Permettez-moi de dire un mot du grand concert du Chœur Rossini. Il arrive sans doute fréquemment qu'un reporter soit pressé ou que le manque d'espace l'oblige à ne faire qu'un compte rendu sommaire. Il faut lui pardonner, car il n'a pas toujours tout un journal à sa disposition ou tout le temps voulu pour entrer dans les détails.

C'est donc pour remplir une lacune qui s'est glissée dans votre compte rendu de lundi sur le concert en question que je vous écris aujourd'hui.

Une personne qui a certainement mérité une mention toute spéciale, c'est Mlle Elodie Gagnon dont la voix si bien cultivée et en même temps si riche a tant charmé l'auditoire. Cette demoiselle est une de nos meilleures cantatrices et dans "Nymphes et Sylvain" comme dans "Chant de Mai" elle a remporté dimanche soir un brillant succès.

Je me fais donc un devoir, au nom de toute notre population reusement.

Il y a aussi M. Emile Lavigueur, qui est certainement un violoniste très distingué, pour ne pas dire plus. Au concert du Chœur Rossini il s'est ni plus ni moins surpassé et l'auditoire le lui a démontré par ses applaudissements réitérés. Quelle maestria! quel brio! quelle sûreté dans l'exécution!

M. Lavigueur nous fait honneur et nous le voyons s'elever avec un légitime orgueil dans les régions de Palestrina et de Vieuxtemps.

Je dois aussi parler de M. Philias David que Dieu a doué d'une si belle voix qu'il a su bien cultiver. M. David peut chanter devant n'importe quel auditoire et plaire, ce qui est beaucoup dire.

M. Z T. Bissonnette est un jeune homme dont l'instrument favori est la flute; il y est déjà d'une jolie force, et ses talents ne peuvent que croître. Il a été très apprécié dimanche soir.

Les demoiselles A. Alexander, A. Lemaître, J. et A. Roussin sont toutes d'habiles pianistes qui font toujours très bonne figure dans un concert. Le Chœur Rossini a eu une bonne inspiration de se procurer leur concours.

Sur le piano, M. Edouard Vincelette a joué une couple de morceaux qui ont été fort goûtés.

Je dirais bien un mot de Melle Richard, mais elle a eu, je crois, sa part de louanges, ce qu'elle méritait assur ment.

Merci, M. le rédacteur, pour m'avoir permis de rendre justice à qui de droit.

UN SPECTATEUR.

M le Directeur,

Si j'ouvre les journaux de Lowell ou des centres environnants, je ne trouve que correspondances signées par Monsieur celui-ci, Madame ou Mademoiselle celle-là.

Me servant d'une vieille expression, je me suis dit: si tout le monde boulange, pourquoi, moi, un ex-boulanger, ne puis-je pas mettre la main dans le pétrin.

C'est cette idée qui m'a fait vous demander un petit espace dans les colonnes de votre intéressant journal.

Pardon, chers lecteurs et aimables lectrices, si, aujourd'hui, je ne puis vous confectionner un gâteau aussi succulent que ceux que j'avais l'habitude de faire il y a dix ans passés; c'est que, voyez-vous, j'ai perdu plusieurs de mes formules, et aussi mes doigts, plus habitués aujourd'hui à rouler la pilule que la pâte à pain, refusent de me servir comme ils le faisaient autrefois.

Je vous offrirais bien une de mes meilleures pilules, mais je crains que vous la refusiez en disant que votre médecin vous donnera un élexir qui, tout en ayant un meilleur goût, vous fera un aussi bon effet; car je sais qu'à Lowell il existe un célèbre médecin canadien qui vient d'obtenir, *avec grand succès*, sa licence de la faculté médicale de Boston, qui lui permet de pratiquer la médecine dans *tout* l'Etat du Massachusetts; laquelle licence est obligatoire à tout médecin pratiquant, et sans laquelle, personne ne peut pratiquer la médecine dans ce même Etat, pas même votre très humble serviteur.

A vous, citoyens de la ville de Lowell, qui avez le bonheur de posséder un médecin d'une telle force, à vous, dis-je, qui connaissez très bien la nouvelle loi concernant les médecins, je ne vous apprendrai rien en vous disant que tous les médecins, non seulement de Lowell, mais de tout l'Etat du Massachusetts, même votre humble serviteur, ont dû obtenir, je ne dirai pas *avec succès*, mais une licence qui leur permet de pratiquer la médecine dans *tout* l'Etat du Massachusetts.

En terminant, je vous invite de venir voir mon bureau..... Au revoir et merci, monsieur le directeur.

C. C.

Questions et Réponses.

Un monsieur J. A. Rodier a publié dans la *Presse* de Montréal un article qui fait bien voir que le rapatriement, dans les circonstances présentes, est une utopie. Il se pose tout d'abord ces questions: "Pourquoi les ouvriers ne s'en vont-ils pas à la campagne? pourquoi les cultivateurs abandonnent-ils leurs champs?"

Le correspondant de la *Presse* répond comme suit à ces questions toutes d'actualité:

Nous allons le dire: c'est que nos hommes d'Etat sont aussi inaptes à protéger les masses à la campagne qu'à la ville, contre les exploiteurs.

"Le cultivateur est trop orgueilleux, il aime trop les dettes; voilà la cause de sa misère," dit-on.

Erreur ou mauvaise foi, ce ne sont ni l'orgueil, ni les dettes qui ruinent le cultivateur, mais l'usure. [illegible] paroisse de la province de Québec qui n'ait pas un ou plusieurs de ces parasites que l'on nomme "shavers."

C'est surtout parmi nos colons du nord que cette engeance fait le plus de ravage.

Pour moi, qui ai voyagé deux années consécutives, de St Jérôme au lac Nominingue, je connais une grande partie des habitants de St Sauveur, de Ste Adèle, de Ste Marguerite, de St Hypolite, de Ste Agathe, de Ste Lucie, de St Faustin, de St Jovide, de la Conception, de la Chute aux Iroquois, de l'Annonciation; et dans chacune de ces paroisses j'ai rencontré des individus pratiquant l'usure à quinze, vingt, vingt-cinq, trente et jusqu'à cinquante pour cent.

Mais comme tous ces hommes sont influents, qu'ils disposent entièrement du vote de leurs victimes, et que ce sont eux qui font les élections, les gouvernements n'osent pas les déranger dans leur commerce.

On dit: "Les Canadiens n'aiment pas les champs, ils fuient la campagne."

Il serait plus honnête de dire que les Canadiens ne peuvent demeurer à la campagne parce qu'ils en sont chassés par les usuriers.

Dans la seule paroisse de Ste Adèle, j'ai connu personnellement, au moins dix familles, dont les chefs étaient obligés d'aller travailler six mois de l'année dans les grands centres américains, afin de payer rente à un certain commerçant de l'endroit.

Pourquoi donc ces pauvres gens, s'ils n'aiment pas la campagne, luttaient-ils ainsi, pour garder une vilaine terre couverte de cailloux?

Depuis, j'ai rencontré deux de ces familles à Montréal; elles m'ont avoué avoir été obligées d'abandonner leur terre entre les mains du commerçant usurier.

Ce ne sont pas toujours des marchands qui pratiquent l'usure à la campagne, quelques fois ce sont des notaires, mais le plus souvent ce sont des gens sans autres professions que celle de prêteur d'argent.

Sait-on comment ils s'y prennent pour faire des victimes?

Ils commencent par prêter à un intérêt bien ordinaire, afin de faire entrer leur debiteur dans l'engrenage; puis ils attendent le jour de l'échéance, comme le voleur attend le passant au coin d'un bois.

Si, par malheur, celui qui a contracté une dette envers l'un de ces flibustiers, ne peut s'acquitter au temps dit, il sera forcé de renouveler ses billets à un intérêt de quinze à cinquante pour cent.

Il sera alors à la merci de l'usurier qui ne l'abandonnera que lorsqu'il l'aura ruiné.

Tant que le gouvernement n'aura pas mis les cultivateurs à l'abri des usuriers, les campagnes se dépeupleront et les villes verront grossir le nombre des désœuvrés.

Ce qu'il faut, c'est une bonne loi, mettant à l'abri des parasites humains, ou plutôt inhumains, la terre, les animaux, la récolte, le ménage du cultivateur.

En un mot, ce qu'il faut, c'est de protéger le "home" envers et contre tous.

Après cela, on pourra peut-être créer un courant d'émigration des villes vers les campagnes, ou tout au moins, retenir les cultivateurs aux champs.

L'Encyclique du Pape.

Voici un résumé de la lettre encyclique de Léon XIII aux archevêques et évêques des Etats-Unis:

Elle rappelle le fait que le Pape a pris part à la celébration du quatrieme centenaire de la découverte de l'Amérique, dont l'évangilation qui avait été le premier soin de Colomb, a été réalisé par les moines franciscains et dominicains et les Peres Jésuites.

Après avoir fait remarquer que le premier évêque catholique en Amérique était un grand ami de George Washington, Sa Sainteté montre comment les conseils épiscopaux, aides par la largeur de vues et l'équité des lois américaines, ont assuré le développement des institutions catholiques aux Etats-Unis.

C'est pour contribuer encore davantage à ce développement que le Pape a fondé l'Université de Washington, car il est d'importance première que les Catholiques soient au premier rang dans l'enseignement des sciences — mêmes modernes—en autant qu'elles sont en harmonie avec l'intégrité de la Foi.

A cette fin le Pape exhorte tous les catholiques à faire tout en leur pouvoir pour encourager le progrès de l'université de Washington, aussi bien que le collège américain à Rome.

[illegible] lique auprès de l'Eglise des Etats-Unis, le Pape dit qu'elle a été instituée dans le but de resserrer davantage les liens qui doivent unir les catholiques des Etats-Unis au Saint-Siège sans restreindre les pouvoirs des évêques. Sa Sainteté engage l'épiscopat américain à mettre fin à ses luttes intestines et à inspirer l'idée de l'union et de l'indissolubilité du mariage parmi les fidèles et d'inculquer chez le peuple les vertus civiles et religieuses.

Le Pape prie les évêques de détourner les associations ouvrières de leur esprit de violence et d'infraction aux lois. Il les supplie d'enseigner aux journalistes le respect de la religion et de la vérité et de condamner ces journaux qui se permettent de juger et critiquer les actes des évêques.

Finalement il demande aux évêques d'amener les Protestants au catholicisme par la charité, l'instruction de la doctrine de l'Eglise et leur vie exemplaire.

En terminant, Sa Sainteté recommande l'envoi de missionnaires parmi les sauvages.

—A propos de taxes payées à la ville, croirait-on qu'à Chicago, une seule maison de commerce, Marshall, Field and Co., paie annuellement une taxe en moyenne d'au delà de $450,000, près d'un demi-million?....

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

—La *Gazette*, dans son premier Montréal, fait pressentir des élections générales, à bref délai.

Le confrère dit que les listes électorales seront prêtes peu de jours après le 28 février.

Donc, courte session et appel au peuple.

AFFAIRE EPINEUSE

—Le constable Brisset vient de faire présenter à M. le juge Charland une requête demandant l'émission d'un bref d'*habeas corpus* pour contraindre les religieuses du Bon Pasteur à produire au Palais la personne de Marie Blanche Alphonsine Plante.

Cette fillette, raconte la requête, a été condamnée, le 14 décembre 1878, à quatorze ans de détention au Bon Pasteur. Elle n'avait alors que deux ans et avait été abandonnée de ses parents. Avant l'expiration des quatorze ans, Marie Plante aurait été cedée à un nommé Henry Fortier moyennant conditions.

Le requérant prétend que celle-ci, qui doit avoir maintenant seize à dix-sept ans et qui habite, il ne sait où, doit courir des risques de se perdre. Il prétend que les religieuses n'auraient pas dû enfreindre l'ordre leur signifiant de la detenir durant quatorze ans.

M. le juge Charland, après avoir pris connaissance de ces faits assermentés dans la requête, a ordonné l'émission d'un bref d'*habeas corpus*.

EN BAS D'UN PONT

—Un accident de chemin de fer qui pourrait avoir eu des conséquences graves s'est produit sur le pont du chemin de fer du Central Vermont à St Jean, samedi.

Un anneau d'accouplement d'un train de marchandises s'est brisé sur le pont et le convoi s'est trouvé divisé en deux.

Quand le mécanicien s'est aperçu de l'accident, il s'est empressé de courir avec une lanterne rouge pour signaler l'obstacle sur la voie, à un train de voyageurs qui allait entrer en gare. Mais, à cause de la tempête, le mécanicien du train de voyageurs n'a point vu le signal et la locomotive sur laquelle il était a violemment tamponné l'arrière wagon du train de marchandises.

Comme résultat du choc, deux wagons ont été lancés hors des rails et un autre a été englouti sous la glace, dans la rivère. Le feu s'est alors déclaré dans les débris des wagons sur le [illegible] pompiers ont réussi à éteindre les flammes.

Un serre-frein nommé Aldrich a été précipité du haut d'un wagon sur la glace et s'est brisé la cuisse.

On s'occupe en ce moment à déblayer la voie.

HACKETT SERA T IL TRÉSORIER?

—L'hon M. Taillon est en ville. Les hons. Casgrain, Nantel et Beaubien sont également ici et les quatre ministres ont eu une assez longue conférence. M. Casgrain s'occupe de visiter les cours et d'organiser l'enquête sur l'administration de la prison.

M. Beaubien a reçu ce matin une délégation de la compagnie d'exposition de St Jean. On demande que le gouvernement porte à $2,500 l'octroi annuel fait à la foire agricole du comté.

M. Taillon a reglé une foule d'affaires montréalaises depuis son arrivée.

En conversation avec un journaliste, il a déclaré qu'il partait mercredi pour Boston où il va se reposer quelque temps.

Le premier ministre dit qu'il n'y a rien de décidé au sujet de l'entrée de M. Hackett, député de Stanstead, dans le cabinet.

A son retour de Boston, M. Taillon et ses collègues s'occuperont de trouver un gardien au coffre fort de la province et un administrateur à ses écus.

—M. J. I. Tarte est malade.

UNE FÊTE D'AMIS

—Les constables Hogue, Mailhot et Gravel ont été appelés dans une maison de la rue St Charles-Borromée, tenue par Mde Gingras. On se battait et on brisait tout dans la maison.

Voici ce qui a donné lieu à l'intervention de la police.

Le fils de Mde Gingras avait invité une douzaine d'amis à passer l'après-midi chez lui. Les amis se rendirent à l'invitation et on se mis en frais de s'amuser, tout en prenant un petit verre de temps à autre.

Bientôt les têtes s'échauffèrent. L'un des jeunes gens, ayant été prié de chanter, s'excusa de ne pouvoir le faire.

Sur ce refus, un des invités se jeta sur lui et le renversa par terre.

Ce fut le signal d'une mêlée générale. On se mit à se chamailler, à crier, à se bousculer. On pénétra dans la cuisine, où le poêle fut renversé ainsi qu'une lampe. Une porte reçut des avaries considérables et on mit en morceaux des vitres, des verres, etc.

Mde Gingras, alarmée à la vue de cette scène de désordre, fit appeler deux de ses pensionnaires, MM. Léon Perlier et André Mermet, afin d'apaiser le bruit.

Mais les jeunes ne voulurent rien entendre et se jetèrent sur Mermet qu'ils terrassèrent, pendant que l'un d'eux jetait un des ronds du poêle à la tête de Perlier.

Mde Gingras reçut également sa part de mauvais traitements et c'est alors qu'elle fit avertir la police.

Les constables firent trois arrestations: Joseph Léonard, Alélard Beauchamp et Eli Martin.

Les trois amis ont comparu devant le recorder pour répondre à la triple accusation d'ivresse, d'assaut et de dommages à la propriété.

Ils ont été trouvés coupables et condamnés à payer $14.30 chacun ou à faire un mois et vingt-quatre jours de prison.

DU PAIN

—Il n'y a pas de doute que si la tempête qui vient de passer sur Montréal a causé des dommages quelque part, un grand nombre de familles que la misère assiège, n'en bénissent pas moins la Providence de l'avoir envoyée. On a pu, au moins, gagner du pain pour quelques jours.

L'inspecteur de la cité a dit, un reporter, que samedi, il a donné ordre aux contre-maîtres, préposés à l'enlèvement de la neige d'engager chacun 25 hommes, mais ils n'ont pu en trouver en moyenne que 12.

Il en aurait fallu 400 de plus mais on n'a pu les trouver, dit M. Saint Georges.

On aurait eu besoin de 600 voitures et faute de plus, 276 seulement ont été mises à la disposition du département de la voirie.

On continue, aujourd'hui, à déblayer les rues et 700 hommes sont à l'œuvre.

On a dépensé $3,000 dans la seule journée de samedi. Un grand nombre de journaliers que nous avons rencontrés à l'hôtel de ville contredisent les statistiques de M. St George. Ils prétendent que de nombreuses équipes d'hommes, dès le commencement de la tempête, se sont présentées aux contre-maîtres et que ces derniers ont refusé leurs services. Que croire maintenant?

Les $25.000 votés samedi, au comité des finances, seront exclusivement consacrés à l'extraction et au concassage de la pierre, aux carrières d'Outremont. Les travaux sont commencés. Quarante hommes y sont engagés.

SHERBROOKE,

PETIT CHARIVARI

—M. le magistrat Vallée, de Sherbrooke, a jugé une cause de charivari.

Un mariage eut lieu, il y a quelque temps à Ranboro, dans le canton de New Port; comme c'est la coutume, les jeunes gens du voisinage allèrent à la rencontre des nouveaux époux et les rencontrèrent qui revenaient au foyer nuptial. Les jeunes gens barrèrent la route et demanderent à être "traités." Le marié s'exécuta d'assez bonne grâce et leur distribua quatre livres de raisin, dont il était muni, anticipant probablement une visite de ce genre.

Les jeunes gens se dispersèrent après avoir crie trois hourras pour le bonheur des nouveaux époux. Cependant, rendu à la maison, le marié, en y réfléchissant davantage, se dit qu'il avait été molesté et, conseillé par quelques personnes charitables, fit arrêter les jeunes gens sur accusation d'avoir obstrué la voie publique et troublé la paix. Comme il n'y avait eu ni violence, ni bruit, ni insulte, la punition a été légere, deux piastres d'amende aux *leaders* et une proportion des frais aux autres.

LE JUGE RIOUX.

—M. le juge Rioux, de Sherbrooke, est en danger.

ST AUGUSTIN,

MORT SUBITE.

—Mde Léonard Fortier, de St-Augustin, est morte subitement la semaine dernière en mettant du bois dans un poêle. La défunte paraissait jouir d'une excellente santé.

VALLEYFIELD,

ABJURATION ET MARIAGE.

—M. Joseph Morand, fils de M. Philippe Morand, de Valleyfield, a conduit à l'autel Mlle Hill, fille de M. Park Hill.

La cérémonie du mariage a été précédée de celle du baptême de la mariée qui, jusque-là, était protestante.

C'est M. le grand-vicaire Santoire qui a admis la néophyte dans le giron de l'Eglise.

Les parrain et marraine ont été M. le dentiste Valois et sa dame.

TROIS-RIVIERES,

UN COADJUTEUR

—On dit dans les cercles ecclésiastiques de Trois-Rivières que Mgr Laflèche va bientôt avoir un coadjuteur. C'est M. l'abbé Baril, du séminaire, que la voix publique désigne à ce poste.

Mgr Laflèche est âgé de 74 ans; bien que ce vénérable prélat ait conservé jusqu'à cet âge avancé toutes ses facultés, l'administration spirituelle de l'important diocèse de Trois-Rivières impose une trop grande somme de travail.

M. Marie Sophone Hermyle Baril est né le 9 octobre 1847, à Ste Geneviève de Batiscan, et est, par conséquent, âgé de 48 ans. Il fut ordonné prêtre le 17 decembre 1871 à Champlain. Il fut nommé vicaire en 1873 à St Grégoire, et subséquemment fut transferé à Bécancour. En 1875, il devenait chapelain de la prison des Trois-Rivières et professeur de théologie au séminaire. L'année suivante il était promu directeur du séminaire, et en 1886 il était nommé supérieur.

OTTAWA.

LA P. P. A.

—M. Busby sera désormais le grand prêtre de la P. P. A.

Le nouveau titulaire est un jeune marchand d'Owen Sound.

Les autres officiers sont: Alex. Kerr, éditeur du *Standard* de Forest, vice-président; Dr Owens, trésorier; secrétaire, Jackson Little, de Toronto.

MGR LANGEVIN

—Les amis que le T. R. P. Langevin compte à Ottawa vont lui donner l'anneau et la croix pectorale qui serviront à son sacre.

On dit que c'est en février que l'archevêque-élu recevra la mitre dans la capitale.

Ses anciens élèves en théologie à l'Université d'Ottawa, lui ont demandé la permission de lui faire une grande réception à son arrivée.

LE CARNAVAL

Le carnaval s'est terminé samedi soir. De l'avis de tous, ça été un grand succès.

On estime le nombre des étrangers venus à Ottawa, durant ces belles fêtes, à plus de 10 000 dans ce nombre ne sont pas comprises les personnes venues des environs. Le train de Québec arrivé vendredi soir a amené à lui seul près de 2,000 voyageurs.

ST VINCENT DE PAUL,

FAHEY

—On nous téléphone du pénitencier de St Vincent de Paul que l'ex-détective Fahey est toujours malade à l'infirmerie.

Jusqu'à présent, aucun ordre n'a été reçu du département de la justice pour la remise en liberté de l'ex-détective.

Il dit que l'élargissement peut se faire d'un jour à l'autre. Des personnes très influentes travaillent à faire gracier Fahey.

ST JEAN,

DAIGNAULT

—On a raconté ces jours derniers l'évasion de l'Asile St Jean de Dieu, de Joseph Daignault, accusé de faux et de crime d'incendie.

Comme nous le disions, on avait vu Daignault gagnant la frontière des Etats-Unis.

Nous apprenons qu'il est rendu chez l'Oncle Sam.

Les sœurs de l'Asile font des démarches pour le reprendre.

UN BON SYSTEME

Pour avoir une Eau Limpide et Pure.

La ville de Lawrence (Massachusetts) vient d'adopter la filtration par le sable pour son eau d'alimentation, qu'elle tire de la rivière Merrimack.

Les dispositions adoptées pour les filtres sont basées sur une longue série d'expériences faites par la direction d'hygiène de l'Etat et, grâce aux perfectionnements qu'ils comportent, on espère arriver à porter leur rendement à 72,000 mètres cubes par hectare et par jour, c'est-à-dire plus du double des rendements maxima obtenus en Europe.

Le filtre a une superficie de un hectare et se compose d'une couche de sable de 0 m 90 à 7 m. 50 d'epaisseur; les drains sont d'ailleurs disposés de manière que l'eau ait au moins 1 m. 50 à franchir à travers le sable avant de les atteindre. Le filtre est établi le long de la rivère et sa surface est reglée à 60 m 60 au-dessous des basses eaux de celle-ci.

L'eau coule sur le filtre seize heures par jour; le reste du temps, le sable est drainé et ses pores se remplissent d'air. Les expériences ont montré que, en travail moyen, le nombre des bactéries était réduit de 98 pour cent. L'effet de ces filtres sur la mortalité par fievre typhoïde a du reste été très marqué. Le nombre des décès a été réduit de 60 pour cent; encore faut-il ajouter qu'il a été établi que la moitie des victimes avaient bu de l'eau non filtrée, puisée directement à la rivière.

—Joe Flaherty, un pugiliste de Lowell, et Frank Steele de Boston se sont rencontrés dans cette dernière ville lundi soir.

Avis,

Nous avons expédié cette semaine les comptes à nos abonnés arrierés. Qu'il sont bien compris qu'a l'avenir toute personne en dettee de plus de 3 mois sera invariablement rayée de nos listes.

L'ADMINISTRATION.

NOTES LOCALES.

Trente - cinq briqueteurs ont commencé leur travail sur le Tremont & Suffolk.

L'Hon. Geo. A. Marden est parti en Floride jeudi dans l'intérêt de sa santé.

Le général Booth, le chef de l'Armée du Salut, sera à Boston le 17, 18 et 19 fevrier.

Vins, Bières et Liqueurs de premiere qualité chez Turcotte, 147 rue Worthen, vis-a-vis l'Hôtel de Ville.

M. John T. Roy, de la maison J. L. Chalifoux de Birmingham, Ala., est en cette ville par affaires pour quelques jours.

La Postal Telegraph Company est à faire poser un nouveau réseau de fils télégraphiques entre Lowell et Manchester.

Nous avons eu lundi l'agréable visite de M. J. E. Monast, président du Club Republicain Canadien - français, de Willimantic, Conn.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

MM. W. Cyr, Alex. Lafrance, John Bonin et J. Genereux de Lawrence ont assisté au concert du Club Rossini dimanche soir.

On peut se procurer les pilules du Dr. Lariviere, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

MM. E. Boucot et Dion, de Haverhill, et le Dr. C. W. Lacaillade, de Lawrence, étaient en cette ville dimanche en visite chez des amis.

L'agent de la Cie des Tramways de Brooklyn rapporte que 22 mécaniciens (motormen) de Lowell sont alles prendre la place d'un nombre égal de grévistes.

Le gardien de la paix Tilton a arrêté Cornelius Maguire, hier soir, parce qu'il était ivre et avait en sa possession un vêtement de femme qu'il avait probablement volé.

Nous avons eu le plaisir de faire la connaissance de M. A. Malerfant, représentant la celebre maison J. Edward Cowles & Co., les fameux importateurs et fabricants de cigares de New York.

Parmi les aspirants à la prochaine nomination sénatoriale du côte des democrates, on mentionne les noms de l'Hon. Peter J. Brady, les ex-représentants John W. McEvoy et Philip J. Farley.

Les demoiselles Gervais, filles du Dr Gervais, sont allées passer deux ou trois mois au pays natal. Elles doivent visiter Montréal, Sorel et Trois-Rivieres, P. Q. Nous leur souhaitons beaucoup d'amusements.

Le voleur qui a pris des effets à l'etalage du Bijou Shoe Store savait, sans doute, qu'il prenait une bonne paire de chaussures, très durables. C'est l'avis de M. Chs Dupuis, le gérant canadien.

Nous accusons réception de l'*American Newspaper Annual*, un fort volume contenant entre autres choses un catalogue des journaux américains. Les éditeurs sont N. W. Ayer & Son, à Philadelphie.

Un frein qui s'est brisé fut la cause qu'un chasse-neige électrique descendit la montee de la rue Main vers minuit, samedi dans la nuit, à Haverhill, Mass., à une allure excessivement rapide, soit 40 milles à l'heure.

Le chasse-neige dérailla au bas de la montée et alla frapper l'édifice Bannister, sur la rue Bridge, l'endommageant assez considerablement.

Il y avait cinq employés dans le chasse neige au moment de son départ; mais quand ils virent que le frein était brisé, ils sautèrent dans la rue et évitèrent ainsi d'être tués.

Le juge Lawton a accordé pour la première fois un permis de mariage, la semaine dernière. Mlle Anna Hébert est la jeune fille en question. Le greffier de notre ville, M. Dowd, lui avait refusé ce permis et l'avait envoyée auprès du juge Lawton, car d'après la nouvelle loi, le greffier d'une municipalité n'a pas le droit d'accorder de tels permis à des jeunes filles ayant moins de 16 ans et à des jeunes gens au-dessous de 18 ans.

Mlle Hebert n'a que 15 ans.

Le Rhumatisme.

Est emphatiquement un désordre du sang causé par l'inhabilité des rognons pour enlever certains poisons qui s'accumulent dans les tissus des jointures et des muscles.

La P.P.P. guérit simplement vitement et sûrement. Cette maladie neutralise les impuretes du sang. L'exp rience et la science endosent la P. P. P comme le seul purificateur connu pour le sang.

L'Essai de l'Anti-toxine.

Les internes de l'hôpital St Jean sont à faire l'essai de l'anti-toxine, ce nouveau remède contre la diphterie dû aux travaux et à la science d'un célebre médecin de France, le Dr Roux.

Un cas de diptherie a été traité au moyen du sérum, mais la guérison du patient n'a pu être effectuee, car la maladie avait fait déjà de trop grands progrès quand ce traitement fut essayé. On est maintenant à traiter un cas d'erysipèle.

Comme ce sont les premières experiences faites à Lowell, le résultat est attendu avec beaucoup d'intérêt par tout le monde, specialement par les médecins.

CHEVAL A L'EPOUVANTE.

Un Ministre Protestant Victime d'un Accident.

Le Rev. Augustus Berry, pasteur à Pelham, N. H., a été victime d'un grave accident à Lowell, lundi.

A l'intersection des rues Hildreth et Bridge, les patins de sa voiture s'enchevêtrerent dans un rail, ce qui renversa le véhicule sur le côté.

Alors le cheval eut peur et partit à l'épouvante.

M. Berry continua à tenir solidement les guides, espérant que l'animal finirait par s'arrêter.

Mais le cheval, éperonné par la peur, ne put être maîtrisé. Le réverend monsieur fut traîné sur une longue distance, et comme il allait lâcher les guides, un soubresaut du cheval le lança la tête la première sur un poteau de télégraphe.

M. Berry roula sans connaissance dans la chaussée, tandis que son cheval continuait sa course echevelée. L'animal put être arrêté à la Quatrième rue; on le conduisit à l'ecurie de Gregoire & Madden.

Quand quelques passants relevèrent Berry, le pauvre homme avait perdu connaissance. Il fut transporté dans une maison du voisinage où le Dr Porter vint lui donner ses soins. A l'exception d'une entaille à la tête et quelques contusions moins graves, la victime n'avait aucun mal. Quelques points de suture ont clos la blessure à la tête.

Plus tard le blessé put être transporté à sa demeure.

C'est un homme âgé, un septuagenaire, et l'on craint que cet accident ne lui soit fatal. Cependant, comme il a toujours joui d'une santé robuste, il pourrait bien en sortir indemme.

Penible Accident.

Samedi après-midi, Philippe Castilloux, qui demeure au No 49 Tucker, edifice Gaudette, était occupé à creuser les fondations d'une bâtisse pour la compagnie Tremont & Suffolk, et plusieurs autres employes transportaient des ballots de coton au troisième étage de l'edifice voisin, lorsqu'il fut victime d'une bien pénible accident. Pour transporter leur coton, ces hommes passaient sur des échafaudages qui étaient érigés au-dessus de la cave où creusait M. Castilloux. En passant sur ce échafaudage, un des employés échappa un ballot qui en tombant frappa M. Castilloux sur le côté de la tête et l'épaule droite, lui faisant des blessures très graves.

Le blessé fut transporté à l'hôpital St Jean où ses blessures furent pansées, et hier on pouvait le porter chez lui. Il est considéré hors de danger, mais ses blessures le font beaucoup souffrir.

Promenade et Discours.

M. Chs H. Boisvert a conduit dimanche à la grand'messe à Lawrence MM. Pierre L. Denault, J. W. Goulet et Aimé Gauthier. M. Boisvert s'est servi de son magnifique attelage consistant en deux superbes chevaux noirs.

A Lawrence, ces messieurs ont été les hôtes du Cercle Montcalm et du Club Canadien-français de Naturalisation. Hier devait se donner à cette dernière organisation le résultat d'un concours de whist auquel ont pris part douze des membres qui ont été récemment battus à Haverhill contre un nombre égal d'aspirants.

Les premiers ont été victorieux et les perdants étaient condamnés à payer un *clam bake*.

Nos concitoyens ont été invités à participer à ces agapes. Après avoir fait honneur à cet excellent menu, le président Bourget invita M. A. Gauthier, membre honoraire de cette organisation, à adresser la parole, ce qu'il fit avec bonheur.

Ensuite on demanda MM. Chs. H. Boisvert, P. L. Denault et J. W. Goulet à faire quelques remarques. Tous s'acquittèrent de leur tâche avec habileté.

Voici les autres messieurs qui ont porté la parole en cette circonstance:

MM. Georges C. Doucet, Lucien Lévesque, John Bonin et Eusèbe Guay.

Ces derniers félicitèrent les Canadiens de Lowell de leur grand mouvement national, l'*Union Franco-Américaine*.

C'est avec quelque peine que les amis de Lowell purent s'esquiver vers les 7 heures, afin d'assister au grand concert du Chœur Rossini.

Nos voisins de Lawrence font bien les choses et nous sommes heureux de les en féliciter.

Une Bagarre Sanglante.

Samedi soir, le Petit Canada a été le théâtre d'une bagarre pendant laquelle Alphonse Courteau, dit-on, a frappé Albert Garant 5 fois avec un couteau. Garant et plusieurs autres étaient réunis dans une maison, samedi soir, et pendant la veillée ils se querellèrent; lorsque Courteau partit Garant et un autre le suivirent, Courteau se rendit chez lui sur la rue Tucker, les deux autres montèrent l'escalier par derriere lui en le menaçant. Courteau jeta Garant en bas de l'escalier, descendit ensuite et frappa sa victime avec un couteau sur la tête et le cou.

Garant réussit à s'échapper, et plus tard Courteau fut arrêté et conduit au poste. Lundi matin, il plaida non-coupable et il fut mis sous une caution de $500 pour comparaître samedi prochain.

Les blessures de Garant, qui sont toutes sur la tête et le cou, ne sont pas graves, et le blessé se porte assez bien aujourd'hui.

Un Faux Cheque

Lundi soir, vers les sept heures et demie, un jeune homme d'à peu près 25 à 28 ans entra au magasin de chaussures de J. W. Griffin, près de la gare de la rue Merrimack, et acheta une paire de claques. Il offrit en paiement un cheque de $13 50 tiré sur la "Traders Bank" et payable à A. F. Roach; il était signé par A. L. Kittredge & Co. Le chèque était très bien écrit et rien n'indiquait qu'il était faux. M. Griffin prit le cheque et remit à l'acheteur $11 25 en argent.

Ce matin, on découvrit que le chèque était sans valeur. M. Griffin dit que le jeune homme mesurait à peu-près 5 pieds et six pouces, avait cheveux et yeux noirs et moustache châtaine. Il était habillé proprement, et en présentant le chèque il lui avait dit qu'il travaillait pour A. L. Kittredge & Co.

BUREAU DE J. F. GREER,
Juge de comté,
Green Cove Springs, Clay Co.,
Fla., 23 Mai 1891.

Messieurs,

Il y a 20 ans je fus affligé d'un rhumatisme inflammatoire, je fus soigné par les médecins les plus éminents du monde. J'ai visité les grandes Saratoga Springs de N. Y. et les célèbres Hot Springs de l'Arkansas et autres places d'eau, et j'ai toujours consulté le médecin de ces endroits pour ma maladie, finalement je suis allé en Floride il y a dix ans.

Il y a environ deux ans j'ai eu une sévere attaque de rhumatisme je fus retenu à ma chambre pendant 12 semaines et durant ce temps je fus induit à essayer la P. P. P. Prickly Ash Poke Root and Potasium, sachant que chaque ingrédient était bon pour les impuretés du sang, après avoir pris deux petites bouteilles, je fus guéri a quatre differentes fois depuis j'ai eu de légères attaques et chaque fois j'ai pris deux petites bouteilles de P. P. P. et fus soulagé et je la consière la meilleure medecine de la sorte.

Respectueusement,
J. F. GREER.

Mort Subite.

Vers les neuf heures, ce matin, un individu tomba du haut mal sur le trottoir de la rue Market, en face des bureaux de l'ETOILE. Il fut transporté au commissariat de police, puis à l'hôpital St Jean. Le long de la route, le malade mourut. Les restes mortels furent alors transportés chez l'entrepreneur Brooks.

On dit que cet homme est de New Bedford, Mass., et qu'hier soir il coucha au poste de police.

Jusqu'au moment de mettre sous presse personne l'avait identifié.

Vol a l'Etalage.

Les gardiens de la paix Duncan et Whittaker ont arrêté le nommé Thomas Lynch, hier soir, ayant en sa possession une paire de bottes en caoutchouc qu'on lui avait vu enlever à l'étalage du Bijou Shoe Store.

Il avait aussi dans les poches de ses habits plusieurs paires de souliers en feutre dont le propriétaire n'est pas encore connu.

Abonnez-vous à L'ETOILE, 25 cents par mois.

LES DEMOCRATES.

REFUSENT DE PRENDRE PART A L'ASSEMBLEE DU CONSEIL.

Les douze Republicains Ajournent jusqu'a Mardi.

Comme nous l'avons annoncé, les deux branches de notre administration municipale devaient avoir une assemblée mardi soir.

Le bureau des échevins s'est occupé d'affaires de routine, et le Conseil n'a pu s'assembler, vu que les conseillers démocrates ont refusé d'y assister.

On ne peut pas dire précisément la cause de ce refus de la part des democrates. Vers les huit heures, ils tinrent un conciliabule, et après avoir délibéré à huis-clos pendant quelque temps, le conseiller Barry et un ou deux autres sortirent et quittèrent l'Hôtel de Ville. Plusieurs autres en firent autant peu après.

Les conseillers républicains se consultèrent et ils tinrent une assemblée sous la présidence de M. Webster.

Le greffier du conseil, voyant que les democrates refusaient de prendre part aux délibérations, prit ses papiers et s'en alla.

Les conseillers républicains voulurent de rédiger un rapport des faits et de l'envoyer au maire. Une motion d'ajournement à mardi prochain fut adoptée.

On se demande maintenant si le greffier du conseil, qui n'est que le serviteur de ce corps, avait le droit de déserter ainsi son poste. Son excuse sera qu'il ne devait pas rester pour enregistrer les déliberations de douze membres seulement.

Comme l'appel nominal n'a pas été fait, comment peut-il prouver qu'il n'y avait que douze membres?

Il a certainement agi en partisan.

Une Nouvelle Filature.

Comme nous l'avons déjà appris à nos lecteurs, un puissant syndicat de Boston a l'intention de construire une filature de coton en cette ville. Un de ses agents est parmi nous depuis quelque temps pour le choix d'un site, et l'on nous apprend qu'il a choisi un endroit près du pont de la rue Aiken pour y construire la nouvelle fabrique.

PAS PEUREUX.

Un Conducteur arrete un Cheval a l'Epauvante.

Tous ceux qui ont l'habitude de voyager à bord du tramway de la rue Westford connaissent "Jimmie" O Brien, le conducteur.

Mardi matin, cet homme a accompli une action qui lui fait certainement honneur.

Voici la chose:

W. F. Marsh, un laitier de Pelham, passait à l'intersection des rues Lagrange et Adams, lorsque son cheval eut peur et partit à l'épouvante.

C'était à l'heure où les employés dans les fabriques s'en allaient à leur ouvrage et plusieurs d'entre eux faillirent se faire écraser.

Le cheval prit une rue latérale, se dirigeant au grand galop vers la rue Willie.

"Jimmie," qui s'en allait à l'ouvrage, vit le danger que courait les femmes et les filles, et il n'hésita pas un seul instant avant de s'élancer dans la rue pour saisir l'animal éperonné par la peur.

Tous ceux qui furent témoins de la scène que nous allons raconter furent saisis de crainte, croyant bien que le conducteur de tramways allait être tué sous les pieds du cheval qu'ils entendaient venir à un train d'enfer. "Jimmie" ne sourcilla pas, et comme le cheval s'approchait de lui, il prit son élan et le saisit à la bride d'une main ferme, et y mettant toute la force dont Dieu l'a doué, il réussit à arrêter net l'animal effaré.

Mais "Jimmie" avait été blessé à un genou. Heureusement que c'est une blessure légère qui n'y paraîtra plus au bout de quelques jours.

Voilà un homme brave!

Nouvelles Condensées.

Syracuse, 29 Jan. — Robert Fitzsimmons, le pugiliste, a comparu devant le juge Vann sous l'accusation d'avoir tué Con Riordan, d'un coup de poing pendant une lutte simulée dans l'Opera House de cette ville, le 16 novembre dernier.

Fitzsimmons a plaidé la non-culpabilité. Il fut placé sous une caution de $10 000.

Winthrop, Me., 26 jan.—Un jeune enfant, âgé de 13 ans, le fils de John Weeks du Wayne Village, s'est suicidé hier en se pendant.

Il était allé à l'école pendant l'avant-midi et l'on supposa qu'il y était retourné dans l'après-midi, mais vers le soir sa mère le trouva mort dans sa chambre à coucher. Il s'était pendu.

On ne connaît pas la cause qui a poussé ce jeune enfant à s'ôter la vie.

—Fred Brown, un nègre de Dover, N. H., a été arrêté pour avoir outragé une petite fille de dix ans. Un misérable de cette espèce mérite le fouet.

—George Fisher et Susie Terry, deux enfants âgés respectivement d'une quinzaine d'années, se sont noyés dans l'étang Waiuppa, à Fall River, lundi soir au moment où ils s'amusaient à patiner sur une mince couche de glace qui se brisa sous leur poids.

—On ne sait pas quand la mort arrivera; elle arrive comme un voleur dans la nuit, lit-on dans l'Evangile. Il en fut ainsi pour J. Backlen Adams, un septuagénaire qui est tombé mort sur un train lundi soir, au moment où il se rendait chez lui à Westford. Il paraissait en bonne santé.

Paris, 26 jan—Le *Journal des Débats* est le seul de tous les journaux de Paris qui est en faveur de M. Ribot comme premier ministre.

Les autres feuilles dénoncent l'anglomanie de M. Ribot et prédisent que son administration va donner des résultats désastreux.

Néanmoins, M. Ribot s'est rendu au palais de l'Elysée, à 11 hrs, aujourd'hui, et il a accepté definitivement la tâche de former un cabinet. On s'attend à ce qu'il ait terminé cette besogne ce soir.

—M. Victor Allard de Berthierville, P.Q., a pris une action en dommages contre la Compagnie d'Imprimerie de Berthier. *La Gazette de Berthier*, il y a quelques mois passés, a publié, sur le compte de M. Allard, un article prétendu libelleux en rapport avec l'accusation portée contre ce dernier par le député de Bellechasse, M. Turgeon. De là l'action en dommages.

—Le télégraphe nous apprenait ces jours derniers que Whitelaw Reid, le grand journaliste américain, rédacteur propriétaire du *New York Tribune*, était mort en Algérie où il voyageait depuis quelque temps. M. Reid a été ministre des Etats Unis en France et candidat à la vice-présidence aux dernières élections.

Cette nouvelle n'a pas été confirmée.

—On nous mande de Meteghan, Nouvelle Ecosse, ce qui suit:

M. Narcisse V. Comeau, de cette localité, pendant qu'il travaillait dans son champ, la semaine derniere, fut effrayé en trouvant sous une roche pesant une tonne qu'il tourna, un nid de serpents dans lequel il y avait 31 petits, les plus gros dépassant deux pieds de longueur. Dans la cavité qui contenait cette petite famille toute vivante, il y avait 6 pouces d'eau.

—Le président Cleveland vient d'adresser au Congrès un nouveau message qui traite de la question financière. On sait que la démocratie qui nous gouverne depuis un couple d'années a mis les finances dans un état déplorable. Pour remédier à cet état de choses, M. Cleveland demande que le Congrès s'occupe immédiatement de la question financière. Il conseille l'émission de bons du Trésor à trois pour cent pour cinquante ans et que les droits de douane soient payer en or.

—Le correspondant romain du *Messager*, de Lewiston, Me., lui écrit:

"Le R. P. Caprara, dominicain, ancien missionnaire des îles Philippines, (Océanie), me disait l'autre jour que les Océaniens étaient plus épouvantés quand on leur dépeignait l'hiver éternel de l'enfer avec de la neige, de la glace, de la bise à frimas, etc., que quand on leur parlait d'une chaleur insupportable, mouvée, d'un feu sans fin: "Nous l'avons, nous aussi, disaient les nègres deminus! mais la neige, la glace!... oh! oh!..."

—Voici la liste des six présidents de la troisième république française:

1. Thiers (Louis Adolphe), élu le 31 août 1871, démissionné le 24 mai 1873, décédé le 3 septembre 1877.

2. MacMahon (le maréchal), élu le 24 mai 1873, démissionné le 30 janvier 1879, décédé le 17 octobre 1893.

3. Grévy (Jules), élu le 30 janvier 1879, réélu le 28 décembre 1885, demissionné le 2 décembre 1887, décédé le 9 septembre 1890.

4. Sadi-Carnot (Marie F.), élu le 3 décembre 1887, assassiné à Lyon, le 24 juin 1894.

5. Casimir Perier (M.), élu le 27 juin 1894, démissionné le 15 janvier 1895.

6. Faure (Felix), élu le 17 janvier 1895.

—Interrogé l'autre jour au sujet de l'A. P. A., Mgr Satolli s'est exprimé en ces termes:

"Je ne pense pas que ces associations qui "ostracisent" les catholiques de tous les postes de profit et d'honneur constituent un danger permanent et sérieux. . . . Elles sont fondées sur l'ignorance et le préjugé qui seront dissipés, et elles passeront. Elles produisent un salutaire effet, en ce sens qu'elles rendent les catholiques plus zélés dans la défense de la foi. *Mais de tels mouvements indiquent aussi la nécessité de notre part d'être prudents et modérés et d'éviter le danger que tout sectarianisme peut produire en un pays mêlé comme l'Amérique.*"

—Nous lisons dans l'*Indépendant*:

"Un journal démocratique de Lowell (Massachusetts) dit que "la prospérité renaît à vue d'œil."

"C'est là une assertion téméraire. En effet, nous ne voyons pas où est la prospérité quand les fabriques sont obligées de réduire les gages de leurs employés, quand le commerce est à peu près nul, et quand la misère hante plus d'un foyer.

"Que serait-ce donc si le pays n'était pas *prospère?*"

HONNEUR AU MERITE.

M. L. P. Laurendeau Couronne aux Etats-Unis.

Montréal, 29 jan.—La dernière livraison du *Métronome*, journal de musique publié à New York, nous est arrivé avec un article des plus élogieux à l'adresse de l'un de nos compatriotes, voire même de l'un de nos concitoyens, M. L. P. Laurendeau, de la rue St Laurent.

Le *Métronome* désirant donner comme prime à ses lecteurs, dans cette livraison de janvier, un morceau de musique digne de la réputation qu'il s'est faite dans le monde musical ouvrit un concours à tous les compositeurs du continent. Trente-huit musiciens répondirent à l'appel, et de ce nombre était notre concitoyen M. L. P. Laurendeau.

Ce concours, organisé par l'éditeur du *Métronome*, M. Fischer, un expert lui-même, avait pour juges trois hommes éminents et d'une réputation universelle dans le monde musical: MM. Charles Puerner, Théodore M. Tobani et Ernest Neyer. Ces messieurs étudièrent ensemble les différentes compositions et, à l'unanimité désignèrent celle de M. Laurendeau hors de pair.

Cette distinction qui fait le plus grand honneur à notre concitoyen rejaillit sur le Canada tout entier.

M. Laurendeau est né à St-Hyacinthe en 1861 et s'est employé pendant plusieurs années comme directeur d'orphéons. C'est ainsi qu'en ces dernières années il a eu la direction de la fanfare militaire de l'école de St Jean. Aujourd'hui, il ne s'occupe plus que de travaux d'orchestration et de composition.

A CHICAGO

Il est Question de Changer le Nom des Rues

Chicago, 28 Jan—Il est grandement question dans notre métropole de changer les noms de 1500 rues, et cette idée est surtout très populaire à l'Hôtel des Postes. Il n'y a en réalité que le pauvre facteur, appelé à faire la livraison quotidienne dans les rues de Chicago, qui puisse connaitre comment bien il est difficile pour ne pas dire impossible de se débrouiller dans ce labyrinthe qui a nom Chicago. Il n'y a encore que quelque temps, nous n'avions pas moins de 2000 rues dont les noms étaient répétés une, deux, trois et jusqu'à quatre fois. Par exemple, il y avait l'avenue Madison, la rue Madison, la rue Madison-ouest et la rue Madison sud. Comment livrer à destination un message quelconque, adressé, disons à 100 Madison street. Le seul moyen était d'essayer l'un après l'autre le numéro 100 dans les quatre rues Madison. Ceci avait l'inconvénient très grave de retarder de plusieurs et même parfois d'une journée entière la livraison de tel effet postal. Heureusement que les autorités civiles ont commencé à mettre ordre à cet état de choses. Cinq cents rues ont déjà été rebaptisée, et il en reste encore 1500 qui bientôt subiront le même sort.

Perdu.

M. Jos. Albert a perdu une couverte en laine noire pour voiture hier. Celui qui l'a trouvée sera récompensé en la retournant au No. 33 rue Cheever.

Louis Alexander,
Tailleur Importateur,
65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

LA GREVE DE BROOKLYN.

UN PRETRE CATHOLIQUE DOIT ETRE ARRETE.

Les Grevistes Commencent a etre Lasses de Lutter.

Brooklyn, 29 janvier.—L'abbé O'Hare, de la paroisse St Antoine, va être arrêté, dit-on, sur accusation de complicité avec les émeutiers. On attend avec anxiété la décision du juge Gaynor, de la cour suprême. Les fils télégraphiques coupés n'ont pas encore été replacés.

La ville a été plus paisible aujourd'hui qu'elle ne l'a été depuis le commencement de la présente grève.

Un seul homme a été battu tellement qu'il va probablement mourir des suites de ses blessures.

A partir de minuit jusqu'à ce soir une douzaine d'assauts ont été commis, ce qui est peu pour un temps de trouble comme celui-ci et l'étendue d'une ville comme Brooklyn.

La police n'a dû tirer du revolver que dans deux ou trois occasions.

Les grévistes ont passé la journée en conciliabules, discutant la décision des tribunaux. On peut dire que le litige est maintenant rendu au palais de justice, et les avocats vont s'en occuper pendant encore lontemps.

C'est toujours ainsi que finit une grève: devant M. le juge.

On commence par se battre dans les rues, puis la lutte se continue dans les cours, où il y a moins de danger de voir répandre le sang.

Pendant la journée, les grévistes ont fait plusieurs tentatives pour couper les fils électriques. Plusieurs d'entre eux ont été arrêtés.

Vingt-un grévistes sont retournés à l'ouvrage aujourd'hui, ce qui prouve que les employés sont sur le point de céder.

ACCUSE DE MEURTRE.

Le Proces de Wm. G. Carr est Commencé.

Worcester, 28 jan—Le procès de Wm G. Carr, accusé d'avoir assassiné sa sœur Hélène Lucier, en cette ville, le 29 septembre, est commencé ce matin devant les juges Braley et Sheldon.

Le crime dont Carr est accusé a été commis durant l'après-midi dans la cour de sa sœur, sur la rue Belmont, une artère très fréquentée.

Carr en voulait à sa sœur parce que sa mère, en mourant, lui avait légué tous ses biens, le deshéritant tout à fait.

Carr, le jour du meurtre, se rendit à la demeure de sa sœur et après un échange de mots aigres-doux, il la menaça. Comme il était ivre, Mde Lucier envoya son fils chercher un agent de police. Cette femme demeura seule dans la maison avec son frère, sauf sa petite fille, une enfant d'une couple d'années.

Mde Lucier sortit dans la cour, bientôt suivie par son frère. Un moment plus tard une détonation se faisait entendre. Mde Lucier venait d'être blessée d'un coup de feu tiré à bout portant par son frere. Une heure plus tard la malheureuse rendait le dernier soupir.

Carr a été arrêté le même soir, vers les dix heures et demie, et l'on découvrit qu'il avait dans l'après-midi mis un revolver en gage chez un prêteur. Il était ivre au moment de son arrestation. Le lendemain il admit une partie des faits.

La défense va chercher à prouver que cet homme n'a pas toute sa raison.

Des aliénistes distingués vont être durant le procès appelés à se prononcer sur l'etat mental de l'accusé.

DES MACHINERIES.

Vont etre Expediees dans le Sud.

Des capitalistes sont en pourparlers à Boston pour l'expédition dans le Sud de 260 wagons remplis de machineries pour la fabrication des cotonnades.

La plupart de ces machineries ont été employées dans les plus considérables filatures du New Hampshire; elles n'ont pas le degré de perfection des nouvelles machines. Cependant, on les trouve convenables pour la fabrication des cotonades communes qui seront produites par les fabriques que des capitalistes sont en train de faire construire dans les Etats du Sud.

Quand ces filatures seront terminées, d'autres expéditions de machineries suivront probablement celle-ci.

DEUX FIANCES

Frappes et Tues par un Train.

Pittsburg, Pa., 28 jan—John Schneider et Bridget Murphy, les deux fiancés dont le mariage devait être bientôt célébré, ont été frappés et tués par un train sur le Baltimore & Ohio Railroad, près de la gare de Conlersville, hier soir, au moment de leur retour de l'eglise.

LE MINISTERE RIBOT.

Paris, 29—M. Ribot a constitué un nouveau ministère. Seuls, les ministres de la guerre et de la marine n'ont pas été définitivement choisis.

Le portefeuille de la guerre a été offert au général Jamont et celui de la marine au vice amiral Besnard, mais on ne sait pas encore si les offres de M. Ribot ont été acceptées.

Les décrets nommant les autres ministres ont tous été signés et les nominations publiées dans le journal officiel.

Voici la composition du nouveau cabinet:

M. Ribot, président du conseil et ministre des finances.

M. Hanotaux, ministre des affaires étrangères.

M. Leygues, ministre de la justice.

M. Dupuy-Dutemps, ministre des travaux publics.

M. Poincarré ministre de l'instruction publique,

M. Chautemps, ministre de l'agriculture.

M. André Lebon, ministre du commerce.

On annonce que le général Jamont et le vice amiral Besnard ont consenti à faire partie du ministère Ribot.

Le message du président Félix Faure et la déclaration ministérielle seront lus aujourd'hui à la chambre.

La crise française paraît terminée avec l'avènement de ministres modérés. L'avis général est que le ministère Ribot durera jusqu'à Pâques. Puis la crise recommencera; le président Faure, alors acculé, dissoudra la chambre; mais n'étant pas populaire, la chambre reviendra aussi divisée que maintenant, avec plus de socialistes. Alors le gâchis recommencera et arriveront les incidents graves. Les derniers événements ont fait du tort à la République parlementaire; nous garderons la République, mais pas sous la forme actuelle. M. Dupuy, ancien président du conseil, a dit: "J'entends le galop d'un cheval." Le cheval sera monté par un général qui remettra l'ordre en France.

Naturalisation.

Tous ceux qui désirent se faire naturaliser sont priés de se présenter aux assemblées qui ont lieu de ce temps-ci, ou de s'adresser aux messieurs suivants, qui sont pourvus de blancs nécessaires à cette fin, surtout ceux qui ont déjà pris leur premier papier: J. H. Guillet, avocat, rue Central; Ed. Vincelette, bureau du *National*; John Vincent, chez Vincent frères, rue Tucker; J. W. Paradis, rue Aiken; H. A. Toupin, rue Cabot; C. Roussin, rue Cabot; Wm A. Parthenais, chez Parthenais frères, rue Merrimack; A. Leblanc, 67 rue Davidson; J. B. Hurtubise, 143 Lakeview Ave; Paul Thellen, 13 Lakeview Ave; C. H. Boisvert, avenue Lilley; C. H. Chignon, St-Lawrence Hotel, rue Middlesex; P. A. Brousseau, Huntington Hall; J. S. Lapierre, notaire, Barrister's Hall; L. P. Turcotte, Worthen House, rue Worthen; J. A. Plante, 8 rue Howe; A. Bourbonnière, bureau des assesseurs, Hôtel de Ville.

Il va sans dire que ceux qui désirent bénéficier des avantages que nous offrons, doivent nécessairement appartenir à l'Union Franco-Américaine.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousselures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les phramaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co Lowell Mass.

Proprietaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

Alliance Fraternelle

Internationale de Boston.

ORGANISATION GENERALE:

John P. Brawley, Président; James F. Reynolds, Secrétaire; P. Kirk, Trésorier

L'Alliance Fraternelle Internationale de Boston a maintenant une cour établie à Salem, laquelle porte le nom de St François-Xavier.

Cette cour a des assemblées deux fois par mois, qui ont lieu le 1er et le 3ème lundi de chaque mois à la salle Pythian, No. 43 1-2 rue Essex.

☞ On paie des bénéfices pour incapacité permanente, incapacité partielle, paralysie totale, paralysie partielle, maladies et accidents. En cas de mort d'un membre, la perte des yeux, la perte d'un œil, la perte des deux pieds, la perte des deux mains, la perte d'un pied et d'une main, la perte d'un pied, la perte d'une main, la perte de l'entendement.

La société paie de $3.50 à $14 par semaine pour maladie ou accidents; de $500 à $2000 à la mort.

Pour plus amples informations adressez-vous à l'organisateur général, J. A. GUAY, Salem.

On demande des organisateurs dans tous les centres Canadiens du Massachusetts.

No. 74 Rue Harbor, Salem.

Nouvelles de Salem, Mass.

M. J. C. Benier a été admis membre du Cercle Social Canadien dimanche dernier.

M. Charles Senay de Fall-River est en promenade chez son oncle M. Joseph Senay de la rue Harbor.

Un orfèvre de la rue Washington qui assistait au banquet de la Société St. François-Xavier a failli tomber dans la creme à la glace pendant la soirée.

Nous regrettons d'apprendre que M. Philippe Brassard soit retenu chez lui par une grave indisposition. M. Brassard qui est membre de l'Alliance Fraternelle reçoit la jolie somme de $14 par semaine de cette assurance.

Une Charmante Soiree

Les dames et les messieurs qui ont assisté à la soirée donnée au Pythian Hall sous les auspices de la société St. François-Xavier, branche de l'Alliance Fraternelle Internationale de Boston, en conserveront longtemps d'heureux souvenirs. Cette agréable soirée fut organisée par M. J. A. Guay, l'organisateur général de l'Alliance, et l'élite de la population canadienne de Salem y était présente. M. le docteur J. P. Roulier, qui occupait le siège présidentiel, a fait les honneurs de la soirée avec la courtoisie qu'on lui connaît.

M. Barthelémy, président général de l'Alliance, M. Reynolds et quelques autres ont adressé la parole à l'auditoire avec succès. Ces messieurs ont demontré par des arguments éloquents les avantages que cette assurance garantit a ses membres.

M. Sabourin de l'*Aigle* a aussi fait quelques remarques qui ont été très applaudies.

Les rafraîchissements qui étaient délicieux furent servis par Dame E. A. Chagnon et M. J. A. Guay, Mlle P. Ouellette et M. A. Tremblay, Mlle C. Morneau et M. A. Fournier, Mlle Hermina Brassard et M. D. Morneau.

La musique et le chant qui furent des plus agréables ont été rendus par les Demoiselles Hermina Brassard, Louise Dubé, Marie Louise Fraser, Madame Edmond Leveillée, MM. Joseph Sabourin, Louis Tremblay, Charles Senay, Emile Dumont, Amable Thibodeau, Edmond Leveillée, Edouard Leveillée at Charles Desaulniers.

MORT

Pour Avoir Trop Mange de Pois

Birmingham, Ala., 29 jan—Aujourd'hui B. Nelson et William Kuffer, deux mineurs à Blossburg, ont parié $10 qu'ils mangeraient plus de pois l'un que l'autre. Ils ont acheté un quart de minot de pois chacun et ils les firent cuire.

Nelson commença à les manger avant qu'ils fussent complètement cuits, et comme il achevait de manger son "peck" de pois, il tomba dans les convulsions et mourut une heure plus tard.

La Greve de Haverhill.

Nous avons appris avec plaisir que les grévistes et les fabricants font des démarches pour en arriver à une entente.

C'est dans l'intérêt de tous que cette grève prenne fin.

Du train, cependant, que les choses vont, cela peut prendre un mois pour règler ce litige.

Le fabricants ont peu d'employés à leur service.

Mariage Assorti.

La "fille grasse" pesant 496 livres et le "squelette vivant" dont le poids n'est que de 56 livres, en exhibition tous deux dans un museum de New York, viennent de se marier.

On dit que le mari ne battra jamais sa femme dans ce ménage là.

C'est possible!

FEUILLETON

32

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

TROISIEME PARTIE.

III

Derrière le porteur de falot venaient dix hommes, appartenant à la milice du bagne, moitié soldats et moitié geôliers, marchant sans ordre et ordinairement, vêtus leurs longues capotes d'un bleu sombre à liserés d'un bleu pâle, aux tournures et des attitudes médiocrement militaires. Ils avançaient en silence, d'un pas rapide, et semblaient pressés de regagner au plus vite le lit de camp de garde. A dix mètres à peine de la grille et de Vaubaron se trouvait une guérite, dont le mécanicien n'avait point jusqu'alors soupçonné la présence. Une sentinelle sortit de cette guérite, croisa la baïonnette et cria :

Qui vive?

Ronde de nuit! repondit la voix du sous-officier commandant l'escouade.

C'est bon. Avancez à l'ordre.

Puis, après ces formules sacramentelles échangées, le factionnaire s'écria familièrement :

Sacrebleu! camarades, vous avez mis du temps à venir me relever! Voilà plus d'une heure que je me fais du mauvais sang et que je vous envoie de grand cœur à tous les diables.

Il faut de la patience en ce bas monde, mon fils, répliqua le sous-officier d'un ton sentencieux. Une faction qui se prolonge un peu plus que de raison trempe le caractère du soldat. Allons, Dagobert, hors les rangs; C'est à toi le tour, mon garçon.

La consigne? demanda Dagobert.

Toujours la même: ne laisser passer personne de suspect, et faire feu sur tout forçat qui tenterait de s'évader.

Suffit; on s'y conformera. Surtout ne m'oubliez pas ici!

Sois paisible, mon fils, on te relèvera en temps utile.

A propos, qui est-ce qui me prête un peu de tabac? J'ai oublié ma blague au poste.

Oublié ta blague! en voilà une blague! s'écria le sous-officier. Ah! carottier que tu es! Enfin, tiens, voici le tabac demandé. Tu me rendras ça demain matin par exemple!

Grand merci! C'est convenu.

Vaubaron entendait toutes ces paroles comme s'il s'était trouvé dans le sein même du groupe où on les prononçait. Il les entendait, mais sans les comprendre, car son intelligence s'absorbait tout entier dans une pensée unique, celle-ci :

Comment ces hommes ne me voient-ils pas? Il est impossible qu'ils continuent à ne point me voir!

Le mécanicien était dans le vrai. Comment supposer, en effet, comment admettre qu'aucun de ces surveillants nocturnes ne lèverait les yeux vers la grille où se suspendait le fugitif? Toute personne douée de bon sens et de raison devait refuser de le croire; mais ici-bas rien n'est plus fréquent que la réalisation des choses les plus invraisemblables et paraissant les plus impossibles. Nous en pourrions citer d'innombrables exemples. Toujours est-il qu'au bout d'un instant, le sous-officier s'écria :

Formez vos rangs! Par le flanc droit, pas accéléré, arche? Allons, en route, mauvaise troupe?

L'escouade exécuta fort irrégulièrement le mouvement ordonné; le porteur du falot reprit la tête de la ronde, qui, tournant le dos à la grille, s'éloigna sans avoir rien vu, et disparut au milieu du dédale d'où elle était sortie quelques minutes auparavant.

Vaubaron, lorsqu'il se trouva sain et sauf, après avoir échappé par miracle à ce péril inévitable en apparence, et quand il fut enveloppé de nouveau par les ténèbres protectrices, Vaubaron, disons-nous, se demandait s'il était le jouet d'un rêve, et s'il n'allait point s'éveiller sur son "stol'ard," baigné de sueur et brisé par ces écrasantes émotions. Mais non, tout était vrai, tout était réel. L'air vif et frais de la nuit caressait son visage, ses mains se meurtrissaient à presser les barreaux de fer argileux, enfin le pas régulier du factionnaire résonnait sur les dalles presque au-dessous de lui.

Aussitôt que la certitude de la réalité fut entrée dans son esprit Vaubaron sentit s'évanouir sa prostration momentanée, et un redoublement d'énergie et de confiance fit bouillonner son sang dans ses veines. Donc le mécanicien allait achever son escalade, quand tout à coup le pas du factionnaire voisin se ralentit peu à peu, puis cessa de se faire entendre. Vaubaron reprit son immobilité. Il tenait à savoir si Dagobert venait de s'installer au fond de la guérite pour y chercher un refuge contre la fraîcheur d'instant en instant plus piquante qu'apportait sur ses ailes la brise de l'Océan.

Les doutes de Vaubaron furent éclaircis presque aussitôt. Dagobert n'était point rentré dans la guérite. Il venait d'appuyer son fusil contre un bloc de granit, il tournait sa pipe avec le tabac prêté par le sous-officier, et il se disposait à l'allumer pour faire trêve aux ennuis de la faction.

Dans ce but légitime, et, tout en chantonnant du bout des lèvres le refrain d'une chanson populaire, Dagobert tira de sa giberne un briquet qui reposait fraternellement à côté d'un paquet de cartouches, et il plongea dans le petit flacon de phosphore une allumette à tête rouge. Une flamme bleue jaillit; mais le factionnaire tournait le dos à la grille et par conséquent faisait face à l'Océan. La brise de mer soufflait droit sur lui; l'allumette s'éteignit avant même d's'approcher du fourneau de la pipe. Dagobert poussa un gros juron et fit un second essai, tout aussi infructueux que le premier.

Ah! sacrebleu! dit-il alors, d'une voix assez haute pour être entendu très distinctement de Vaubaron. Il faut convenir que c'est bien de ma faute et que je suis un fier animal! En m'y prenant de cette façon, j'aurai mes allumettes jusqu'à la dernière sans parvenir à fumer une pipe. Heureusement les plus courtes folies sont les meilleures, comme dit le proverbe.

Tout en parlant ainsi, Dagobert tournait sur lui-même, comme une girouette lorsque le vent saute du nord au sud, de manière à présenter son dos à la mer et son visage à la grille.

Alors une troisième allumette crépita dans le phosphore, la flamme jaillit, le factionnaire l'enferma dans ses deux mains arrondies, pour la protéger contre les souffles hostiles; l'allumette s'embrasa sans difficulté et le fumeur triomphant l'éleva au niveau de sa pipe, dont il maintenait le tuyau entre ses dents.

Au moment précis où une allumette flamboyante attachait la flamme au tabac massé avec un art dans le fourneau du brûle-gueule et répandait parmi les ténèbres un cercle de clarté tremblante et fugitive, Dagobert poussa une sourde exclamation, accompagnée d'un geste de stupeur. Ses lèvres entrouvertes lâchèrent la pipe qui tomba sur les pavés, où elle se brisa en mille éclats, sans que le factionnaire parût attacher la moindre importance et même accorder la plus faible attention à un tel sinistre. Enfin il saisit son fusil, placé, nous le savons, à portée de sa main, il l'épaula rapidement et fit feu dans la direction de la grille, après avoir crié à deux reprises, de toute la force de ses poumons :

Alarme! alarme!

Nos lecteurs ont compris déjà ce qui venait de se passer. La chance invraisemblable qui, jusqu'alors, semblait protéger Vaubaron, s'était démentie tout d'un coup. Les rayonnement de l'allumette avaient suffi pour montrer à Dagobert la silhouette du fugitif s'accrochant des pieds et des mains au sommet de la grille.

Une telle situation était significative et ne pouvait laisser aucun doute. Nul autre qu'un forçat n'avait d'intérêt à escalader pendant la nuit les clôtures du bagne.

Le factionnaire, en envoyant à tout hasard une balle dans la direction de l'évadé, obéissait donc strictement à sa consigne et accomplissait son devoir avec d'autant plus de zèle que ces deux soldats, dont le courage n'est pas proverbial, aiment beaucoup mieux tuer un forçat à distance que d'engager une lutte corps à corps avec lui, lutte dangereuse, presque toujours sanglante, et dans laquelle le galérien fugitif a souvent l'avantage.

Malgré les ténèbres, Dagobert avait visé juste. Vaubaron entendit siffler la balle, qui passa, sans le toucher, à quelques lignes de sa tempe gauche.

J'avais espéré trop tôt! se dit-il, Dieu m'abandonne, et, cette fois, je suis perdu, bien perdu!

Dagobert, tout en poussant ces cris d'appel, s'occupait activement de recharger son fusil. Vaubaron continuait de se cramponner machinalement des deux mains aux barres de la grille. Un étrange désordre régnait dans son cerveau, un commencement de délire s'emparait de son esprit et ne lui permettait plus de se rendre compte de la situation. Il subissait enfin ce vertige qui s'empare du nageur épuisé par une lutte surhumaine contre les vagues, quand le linceul humide s'entrouve, pour le recevoir, et quand la mort l'étreint de ses bras glacés. Cet état indéfinissable et voisin de la folie dura quelques secondes à peine, puis la réaction se fit et l'on eût dit qu'une étincelle électrique galvanisait à la fois l'âme et le corps, un instant paralysés, de Jean Vaubaron.

Allons, murmura-t-il, c'en est fait! J'ai perdu la partie! Il ne me reste désormais aucun espoir. Je lutterai jusqu'au bout! Hormis l'effusion du sang, j'appellerai tous les moyens à mon aide pour recouvrer la liberté, et je ne m'avouerai vaincu que lorsque la double chaîne meurtrira de nouveau ma chair.

Les mains du mécanicien abandonnèrent alors leur point d'appui, et saisirent les tiges hérissées des chevaux de frise sur lesquelles reposaient ses pieds. Aussitôt après, Vaubaron imprima à tout son corps un violent mouvement de recul et lâcha prise, au risque de se tuer sur place en se précipitant d'une telle hauteur.

Heureusement il tomba debout, et, quoique la commotion fût violente, elle ne l'empêcha point de prendre sa course à l'instant et de fuir avec une rapidité prodigieuse. Fuir! n'est-ce pas un mot ironique, lorsqu'il s'applique à un homme dans la position désespérée de notre héros? La fuite n'était-elle pas impossible en effet, puisque la cour n'offrait d'autre issue que cette grille dont Vaubaron s'éloignait? Sans aucun doute, avant quelques minutes, toute la milice du bagne, tous les surveillants, tous les gardes-chiourmes, seraient sur pied. On commencerait à traquer la bête fauve échappée de sa cage, et Vaubaron, bien vite acculé, serait faisible à tout portant ou capturé de nouveau.

Voilà ce que se dit l'infortuné lorsque, après une course furieuse, il eut traversé la cour dans toute sa longueur et qu'il se heurta contre la haute muraille qui la terminait. Déjà l'on entendait au loin, du côté du port de la ville, de confuses clameurs naître et grandir. On devinait, dans l'obscurité combattue, les lueurs vacillantes des torches.

La détonation d'un second coup de fusil retentit. C'était Dagobert, qui, dans la fougue de son zèle, faisait feu à tout hasard et sans but.

C'est donc en ce lieu que j'vais mourir, pensa Vaubaron, car c'est trop longtemps vivre ainsi! Pas une goutte de sang ne coulera sous mes mains, je le jure; mais comme la résistance, c'est la mort je résisterai pour qu'ils me tuent!

Tout à coup, et au moment même où il achevait ces mots, le mécanicien releva la tête. Une pensée soudaine venait de traverser son esprit. La haute muraille à laquelle il s'appuyait haletant surpassait, nous le savons, la cour du bagne et celle de la marine. S'il existait quelque moyen d'escalader cette muraille, le dernier espoir, peut-être, n'était pas encore perdu. Cependant le tumulte des pas et des voix se rapprochait rapidement, déjà des lueurs vagues illuminaient la grille. Il fallait se hâter! il fallait que le fugitif fût disparu avant l'arrivée des chasseurs d'homme!

La dixième partie d'une seconde suffit à Vaubaron pour dénouer sa ceinture et dérouler la cordelette qu'il portait autour de ses reins, et qui, prodigieusement mince, souple et d'une solidité à toute épreuve, se terminait par un petit crampon d'acier.

Ce crampon, lancé d'une main ferme par-dessus la muraille, en mordit du premier coup la couronnement, revêtu de larges dalles de granit qui formaient à droite et à gauche une étroite saillie. Vaubaron appuya sur la corde, légèrement d'abord, puis de toute sa vigueur, et il éprouva un moment d'ivresse indicible en sentant une résistance qui triomphait de ses efforts. Certain, dès lors, qu'il venait de trouver un point d'appui suffisant, il bondit, et, en trois élans, il atteignait le sommet de la muraille.

Il était temps! la grille au faîte de laquelle nous l'avons vu gravir tournait sur ses gonds à cet instant précis, et un flot d'hommes armés faisait invasion dans la cour, avec des cris farouches, des vociférations et des blasphèmes.

Le mécanicien détacha le crampon, et, ne voulant pas se séparer de la précieuse corde, il l'enroula de nouveau autour de lui, puis, se suspendant par les mains, afin de diminuer la distance autant que possible, il se laissa glisser d'une hauteur de quinze à seize pieds sans se faire le moindre mal.

Il se trouvait désormais dans la caserne et une muraille s'élevait entre ses persécuteurs et lui, mais en réalité, il n'avait fait que changer de prison, car des factionnaires montaient la garde à toutes les issues, et de plus les soldats de la marine, réveillés par les coups de fusils et les cris d'alarme, commençaient à quitter demi-êtus leurs chambres et à se répandre dans les escaliers et dans les corridors. Des lumières s'allumaient à chaque étage, des fenêtres s'ouvraient. Quelques secondes encore et la cour serait pleine de monde.

Il faudrait s'être trouvé dans une situation pareille à celle de l'infortuné mécanicien pour comprendre ce qu'il devait endurer de tortures pendant cette fuite, à chaque instant entravée par de nouveaux obstacles, ou plutôt pendant cette effroyable agonie physique et morale. Sans la pensée de sa fille qui le soutenait, Vaubaron n'aurait certes pas continué plus longtemps une lutte impossible... il aurait tourné contre lui-même son couteau catalan, afin de ne rendre au bagne qu'un cadavre au lieu d'un forçat. Mais, nous le répétons, il songeait à Blanche et il se disait :

Essayons! essayons encore! il sera toujours temps de mourir.

L'homme qui se noie se raccroche à toute branche, l'homme qui désespère de son salut ressemble au noyé, il se sait perdu, et cependant il saisit d'une main défaillante les plus faibles roseaux, bien vite brisés sous son étreinte!

Vaubaron, à la faveur des ténèbres, que les torches et les flots ne dissipaient point encore, traversa la cour et se rapprocha des bâtiments de la caserne.

Qui sait? pensa-t-il, une porte entr'ouverte, une fenêtre mal close peuvent me permettre de me glisser à l'intérieur!

Et il répétait :

Qui sait?

Vain espoir! Les portes solides et strictement fermées avaient toutes de lourds verrous et de fortes serrures. Quant aux fenêtres, elles étaient garnies de barreaux qui pouvaient presque rivaliser d'épaisseur avec ceux des croisées du bagne.

Tout à coup une clarté vive envahit les deux tiers de la cour au fond de laquelle se trouvait notre héros. Une escouade d'une vingtaine d'hommes, précédée d'un commissaire et de quatre ou cinq porteurs de la caserne et parlementait avec le factionnaire pour obtenir que cette grille fût ouverte. Un tel débat ne pouvait être long, le moment terrible était venu! L'heure fatale allait sonner!

Vaubaron, toujours invisible dans les ténèbres, longeait la muraille de la caserne pour atteindre l'angle le plus reculé de la cour. Il ne lui restait plus que quelques pas à faire, lorsque son épaule se heurta contre un corps saillant. Il porta la main sur l'obstacle. C'était un tuyau de fonte, montant jusqu'au toit et servant de conduite aux eaux pluviales. Des cercles de fer, scellés de distance en distance dans le granit, le fixaient le long du mur.

Se servir de ce tuyau pour arriver à une hauteur de trois étages était une entreprise insensée, devant laquelle un équilibriste de profession aurait reculé sans aucun doute, car les bras et les genoux ne pouvaient embrasser convenablement la forte arrondie adhérente à un corps solide, et les cercles de fer placés de distance en distance, n'offraient aux pieds que des points d'appui insuffisants.

Vaubaron n'hésita point cependant devant cette folle entreprise, après de laquelle il devait paraître aussi facile d'atteindre le sommet du mieux savonné des mâts de cocagne, que de gravir un escalier à double rampe.

Ses mains, ses coudes et ses genoux étreignaient, avec une puissance inouïe, la surface polie et glissante du tuyau, et, par suite de mouvements lents et réguliers, il commença la plus périlleuse ascension qui, de mémoire d'homme, se soit jamais effectuée.

Tandis que ceci se passait, les raisonnements du commissaire du bagne avaient décidé la sentinelle, sinon à ouvrir la grille, ce que sa consigne lui défendait absolument, du moins à prévenir l'officier de garde, service commandant le poste. Cet officier sortit du corps de garde et répondit en riant au commissaire, qu'à moins d'avoir des ailes, le forçat évadé n'avait pu pénétrer dans la cour de la caserne, mais qu'enfin il prenait volontiers sur lui d'autoriser les recherches, et que la grille allait s'ouvrir.

V

L'entreprise de Vaubaron, nous l'avons dit, était périlleuse entre toutes. En effet, au moment où ses forces s'épuiseraient, où l'haleine lui ferait défaut, où le vertige s'emparerait de lui, il ne pourrait se soutenir à rien, il tomberait à la renverse sur le pavé, et il se briserait le crâne dans sa chute.

Il le savait. De seconde en seconde, il se répétait; "Je vais tomber et mourir!"... et cependant ses mains ne lâchaient pas prise.. et cependant il montait toujours.

La grille tourna sur ses gonds. Le commissaire et la bande des agents du bagne firent irruption dans la cour. Le mécanicien se trouvait alors parvenu à la hauteur du premier étage; il venait de parcourir environ le tiers de la distance qui le séparait du toit, mais désormais une catastrophe devenait inévitable, car les membres raidis du fugitif lui refusaient le service; un tremblement nerveux s'emparait de tout son corps; il se sentait enfin dans l'impossibilité absolue de poursuivre, ne fût-ce que pendant quelques minutes, l'ascension commencée.

Il essaya encore une dernière tentative, mais presque superflue. C'est à peine s'il réussit à s'élever de quelques pouces. Cet effort suprême, inutile en apparence, devait amener néanmoins à sa suite un immense résultat, car Vaubaron s'aperçut aussitôt que son pied droit, au lieu de flotter dans le vide comme il l'avait fait jusqu'alors, reposait sur un corps solide, sur une arête granitique fortement saillante.

Ce corps, on le devine, c'était le cordon architectural taillé dans la pierre et régnant, d'étage en étage, sur toute la longueur des bâtiments de la caserne. Immédiatement au-dessus de la tête du fugitif s'alignaient les fenêtres, qui n'étaient point défendues par des barreaux massifs, comme celles du rez-de-chaussée. Atteindre une de ces fenêtres, briser un carreau d'un coup de poing et se précipiter à l'intérieur, devint, à l'instant même, l'idée fixe de Vaubaron.

Avec cette incroyable rapidité de raisonnement qu'on voit se développer dans les intelligences supérieures, aux heures des grands périls, le mécanicien se dit que peut-être le tapage qui se faisait dans la cour empêcherait d'entendre le bruit révélateur de la vitre volant en éclats. Il ajouta qu'il pouvait avoir la chance inespérée, pour peu que le hasard le favorisât, d'envahir une pièce déserte au lieu de tomber ainsi que cela semblait probable, au milieu d'une chambrée de soldats.

Galvanisé par ces espoirs soudains et si complètement inattendus, Vaubaron accomplit un tour de force que les plus illustres gymnasiarques modernes se refuseraient même à essayer. Sans autre point d'appui que le cordon de granit sur lequel s'appuyait un seul de ses pieds et dont il se servit comme d'un tremplin, il bondit de manière à saisir avec ses deux mains le rebord extérieur de la croisée qui se trouvait au-dessus de lui.

Il y parvint, il s'y cramponna; ses coudes remplacèrent ses mains, son buste se trouva fortement sauteur sur ses deux bras arc-boutés, et enfin il allait briser un carreau quand il s'aperçut, avec une ivresse plus facile à comprendre qu'à exprimer, que la fenêtre était entrouverte. Il l'ouvrit tout à fait, et, s'efforçant de ne pas faire le plus léger bruit, il escalada le rebord et se glissa dans l'intérieur.

Ce qui précède s'était effectué en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à le raconter. A l'instant précis où Vaubaron venait de disparaître, la cohorte de ses persécuteurs atteignait l'extrémité la plus reculée de la cour, et les clartés tremblantes des torches illuminaient la façade entière jusqu'à la hauteur du troisième étage.

Ces lueurs passagères permirent à Vaubaron de distinguer une vingtaine de lits, rangés en bon ordre le long des murailles d'une grande pièce. Tous ces lits étaient vides et défaits. La porte, donnant accès dans un corridor mal éclairé par un quinquet fumeux, restait largement ouverte.

Ce désordre s'explique facilement. Les soldats de marine, surpris dans leur sommeil par le bruit du coup de feu de Dagobert, et comprenant qu'il s'agissait de l'évasion d'un forçat, s'étaient levés et habillés à la hâte pour courir aux fenêtres.

Ce rôle de spectateurs passifs ne suffit plus à satisfaire leur curiosité, surexcitée, lorsqu'ils comprirent que des recherches allaient avoir lieu dans la cour, et peut être même dans l'intérieur de la caserne. Ils voulurent alors à toute force se mêler au drame nocturne, ne fût-ce que pour y jouer le rôle de comparses. Ils désertèrent en masse les chambres et descendirent rapidement dans la cour, laissant derrière eux les croisées ouvertes et ne songeant guère à fermer les portes.

Ceci doit rendre acceptable pour nos lecteurs cette solitude miraculeuse au milieu de laquelle Vaubaron pénétrait. Sans prendre le temps de chercher les causes d'un prodige si favorable pour lui, le mecanicien traversa la chambrée, passa sa tête par la porte entre-bâillée, et, voyant le corridor vide, il s'aventura.

Un escalier montait à l'étage supérieur. Le fugitif en gravit les marches; il parcourut un second corridor; il franchit de nouveaux degrés, toujours sans rencontrer âme qui vive, et enfin, par une échelle de meunier munie d'une rampe de corde, il atteignit la porte des vastes greniers pratiqués sous la toiture de la caserne.

La clef était à la serrure. Vaubaron entra, et, derrière lui, referma la porte. Il se trouvait au milieu d'une obscurité profonde. Là, plus de quinquets; les bruits de l'extérieur n'arrivaient point à cette hauteur, et l'on entendait, d'une façon distincte, le trottement rapide des rats innombrables qui se livraient en toute sécurité à leurs affaires ou à leurs plaisirs.

Poussé par un instinct irréfléchi, Vaubaron avait hâte de s'éloigner de la porte. Il s'enfonça donc, les mains étendues, dans la nuit insondable, et il ne tarda guère à se heurter contre un des arbres de la gigantesque charpente qui soutenait le toit. Partout les charpentes ont à peu près la même forme et figurent assez bien la membrure d'un vaisseau renversé, la quille en l'air. De distance en distance, de grosses poutres horizontales servaient de trait d'union entre les poutres non moins massives qui s'unissaient à l'angle aigu pour former l'arête du toit.

Vaubaron résolut d'utiliser à son profit cette disposition générale, dont il se rendit parfaitement compte bien qu'il ne pût la voir. En conséquence, il se hissa sans trop de peine le long d'une des poutres inclinées et il s'étendit à plat ventre sur une poutre transversale plus large que son corps.

Alors, pour la première fois, depuis l'instant où les pas de la ronde nocturne, se rapprochant de la grille du bagne, avaient retenti à son oreille, notre héros put goûter un repos plus complet que celui de la bête fauve poursuivie, sentant sur ses jarrets raidis l'haleine ardente de la meute. Pour la première fois il respira; les battements de son cœur se ralentirent, il ne lui sembla plus que les bouillonnements de son sang allaient faire éclater ses artères.

Une heure environ s'écoula dans cet état de calme relatif et réparateur. Au bout de ce temps, Vaubaron entendit naître et grondir un murmure comparable à celui de la marée qui monte sur les plages bretonnes.

Ce bruit avait une cause facile à deviner. Le commissaire du bagne et ses nombreux agents, après avoir exploré la cour, puis le rez-de-chaussée, puis le premier étage, se rapprochaient des hauteurs où le fugitif avait enfin trouvé un asile. Assurément tout le monde croyait impossible, matériellement impossible, que le forçat se fût réfugié dans la caserne. Mais, en matière d'évasion, personne n'ignore que l'impossible devient vraisemblable. Nous venons d'en donner ici une preuve de plus.

Le commissaire du bagne, homme méthodique et poussant jusqu'au bout le plus exigeant le respect de ses devoirs, dirigeant d'ailleurs les recherches pour l'acquit de sa conscience, sans grand espoir de résultat, mais certain du moins qu'il ne mériterait aucun reproche, et qu'il ne s'en adresserait pas à lui-même.

Vaubaron, entendant grossir et se rapprocher les rumeurs que nous avons signalées, sentait renaître ses inquiétudes ou plutôt ses angoisses, et tout bas le cœur oppressé, il se demandait :

Que se passe-t-il? que va-t-il arriver?

La réponse à cette double question ne se fit pas longtemps attendre.

L'échelle du meunier craqua sous le poids insolite qu'il lui fallait porter. La porte du grenier s'ouvrit; les torches envoyèrent parmi l'enchevêtrement des charpentes leurs brusques rayonnements et leurs flots de fumée résineuse. Effrayantes par cette invasion, les bataillons de rats s'enfuirent en poussant des cris de frayeur et de colère et disparurent au sein de leurs poudreuses retraites.

Commissaires, agents, gardes-chiourme, pénétrèrent dans le grenier et arrivèrent bientôt sous la poutre qui supportait le mécanicien tremblant. Plusieurs d'entre eux levèrent la tête, sans se douter que celui qu'ils cherchaient fût si près d'eux.

Il vont entendre les battements de mon cœur! se disait Vaubaron.

Il y eut un moment où la lueur des torches projeta contre la muraille, en même temps que l'ombre de la poutre, la silhouette parfaitement distincte de l'homme étendu sur cette poutre. Heureusement les regards ne se tournèrent point de ce côté et personne ne vit se dessinersur le mur ces lignes révélatrices. Enfin, après cinq ou six minutes qui parurent à notre héros longues comme des années, la visite d'exploration eut un terme.

Décidément ce misérable n'est point dans la caserne! dit le commissaire; mais il ne saurait être loin! Or, l'ordre est donné de mettre, dès le point du jour, le port en bivouac, et je réponds qu'avant demain soir le brigand sera de retour au bagne!

Un murmure affirmatif et laudatif accueillit ces paroles, et la bande des chercheurs abandonna le grenier.

VI

Nous étonnerons sans doute beaucoup nos lecteurs en leur disant qu'aussitôt après le départ du commissaire et des agents, Vaubaron toujours étendu sur la poutre, s'endormit d'un sommeil lourd, qui ressemblait à un évanouissement.

Rien de plus naturel, en réalité, que ce sommeil, si étrange en apparence, et qui n'était point le symptôme d'un invraisemblable héroïsme. La nature reprenait victorieusement ses droits, voilà tout.

Vaubaron venait de faire, en quelques heures, une dépense de force effrayante et, pour ainsi dire, surhumaine. Sous les coups d'éperon du péril, sous les excitations incessantes de la volonté, ses muscles et ses nerfs avaient fonctionné jusqu'au bout. Maintenant que le danger faisait trêve, maintenant que la volonté se taisait, l'organisation toute entière du fugitif subissait cet anéantissement momentané et souvent irrésistible qui se nomme le sommeil. Entre la hache et le billot Vaubaron aurait dormi! Il aurait dormi sous les rails d'une voie ferrée, ou sous la gueule prête à faire feu d'un canon chargé à mitraille.

Il fut réveillé, d'un façon brusque et violente, par un bruit si formidable et si rapproché que, dans son premier moment de trouble, il crut que la charpente s'écroulait. Le point de jour était arrivé, et le coup de canon de la diane venait de retentir.

Il est bon ici de faire remarquer aux lecteurs que par la position de la caserne de la marine, le rampart de la ville est presque de niveau avec la toiture de cette caserne qui, haut de trois étages du côté du bagne, n'en a qu'un seul du côté du rempart. Or, c'était sur ce rempart, et tout près de l'endroit où Vaubaron avait cherché un asile, que se trouvait la batterie de deux pièces de fort calibre destinée à annoncer les évasions.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis une deuxième détonation retentit, portant aux campagnes voisines la sinistre nouvelle qu'un galérien venait de rompre son ban. Un sourire d'amertume vint aux lèvres du mécanicien.

Allons, se dit-il, à partir de cette minute, ma tête est mise à prix. Les chasseurs de forçats vont se mettre en campagne! Mais, aujourd'hui du moins, ces limiers à visages d'hommes chercheront en vain la piste! Ils ne la trouveront pas.

Au dehors les clartés faibles de l'aube naissant blanchissaient le ciel du côté de l'orient. Au dedans du grenier, tout était sombre, comme pendant la nuit la plus noire. Bien des heures devaient s'écouler avant que le fugitif pût songer à reprendre l'œuvre interrompue de son évasion. Aucun danger immédiat ne le menaçait. Ses membres surmenés n'avaient point encore repris la souplesse et l'électicité perdues. Il se tourna sur sa poutre. Ses yeux se refermèrent, et, pour la seconde fois, il se rendormit d'un lourd sommeil.

Quand il se réveilla de nouveau, midi venait de sonner; une lueur bleuâtre, tamisée par les lucarnes étroites, éclairait vaguement les vastes crypptes des combles, aux quelles les bois de charpente entrecroisés donnaient un aspect fantastique, et permettaient d'entrevoir, comme des ombres grisâtres, les fugitives, les rats de toutes les tailles courant sur la poussière du plancher.

Vaubaron comprit alors que le repos qu'il venait de prendre lui avait fait un bien indicible, et que ses forces étaient en grande partie revenues. Quoiqu'il eût à peine mangé, la veille, à l'infirmerie, il ne se sentait aucun appétit: seulement une soif ardente desséchait sa gorge et brûlait sa poitrine.

S'il existait au monde une chose impossible, c'était de satisfaire cette soif. Vaubaron essaya donc, sinon de l'oublier, du moins de la faire disparaître, en concentrant toutes ses facultés mentales, toute son intelligence, sur le plan à suivre pour avoir la chanse de mener à bien la dernière partie de son évasion. Ce plan était simple et ne paraissait point devoir se heurter à des difficultés bien sérieuses, lorsque le moment de la réalisation arriverait.

Le reste de la journée s'écoula. Vaubaron attendit, comme la veille, non seulement que l'obscurité fût venue, mais encore que l'horloge de la caserne eût sonné minuit, pour descendre de la poutre et pour commencer à agir. Alors il se dirigea vers la partie la plus reculée du grenier, et, tirant de sa poche son catalan, il huntailla sur une espace d'un demi mètre carré, les lattes destinées à soutenir les ardoises de la toiture.

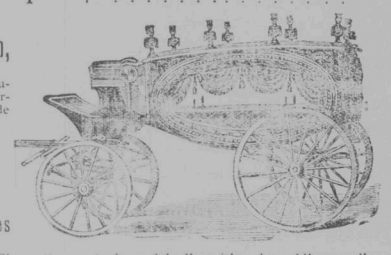
Cela fait, il lui devint facile de déblayer sans bruit ces ardoises elle-mêmes, et de pratiquer une ouverture suffisante pour donner passage à son corps. Par cette ouverture il grimpa sur le toit presque à pic, et, arc-boutant ses deux pieds contre le rebord de la gouttière, il attendit que ses yeux fussent assez habitués aux ténèbres pour lui permettre de reconnaître le terrain.

Au bout de quelques minutes il lui devint possible de se rendre compte, d'une façon à peu près complète, de ce qu'il avait un si grand intérêt à bien connaître. Immédiatement au-dessus de lui se trouvait le terre-plein sur lequel les deux canons en batterie affectaient dans l'ombre des formes de monstres accroupis. Ce terre-plein gazonné était désert. Il formait saillie et débordait aux regards de Vaubaron le rempart placés en contre-bas.

(A CONTINUER.)

D. THEBERGE,
164 Rue Valley, Lawrence.
A toujours en mains un splendide assortiment de
BOIS et de CHARBON
DE TOUTES SORTES.
Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.
Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4 00 la corde.
" " Pin, $3 00 la corde.
FOIN, PAILLE, &c.
Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Azarie Choquette, Entrepreneur de Pompes Funebres
317 Rue Common,
Cercueils de toutes sortes. Service de jour et de nuit.
Voitures pour Baptemes, Mariages et Sepultures



M. Azarie Choquette aura toujours à la disposition du public canadien un magnifique corbillard noir pour les grandes personnes, aussi un beau corbillard blanc pour les enfants.
Allez lui rendre une visite, il sera heureux de vous faire voir son établissement.

LUCIEN LEVESQUE,
521 Rue Common, — Encoignure de la Rue Franklin.
LAWRENCE, MASS.
Vient d'ouvrir un Restaurant avec le plus beau choix de
Liqueurs, Brandies, Whiskies, Vins, Bieres, Lager, Toniques, Cigares, &c., &c.
M. Lévesque ne tient que des Spiritueux de qualité supérieure et tout ce qui convient à l'usage des familles.

Presents Utiles!
POUR LES PARENTS ET AMIS,

Le plus bel assortiment de la ville en fait de Montres, Bijouteries, Argenteries, &c. Marchandises des plus recommandables aux plus bas prix.
L. Kimball & Son,
12 RUE WATER, HAVERHILL, MASS.

P. P. P.
Piquant de Frêne, Racine de Pinitolague et Potasse,
Fait des Guérisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.
Le P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la tristesse domine.
Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercuriel, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons, vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, cous, érysipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.
Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est dû à la menstruation irrégulière, sont spécialement guries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.
Springfield, Mo., 14 août 1893.
Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre medecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'ai jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MRS. M. M. YEARY.
Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria
Maladies des Rognons
Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.
Aberdeen, O. 4 juillet 1892.
MM. Lippman Bros., Savannah, Ga.,—Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs, Ark., et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON
Aberdeen Brown County, O.
CAPT. J. D. JOHNSTON.—A tous les intéressés je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les impuretés de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant je suis entièrement guéri.
(Signé) J. D. JOHNSTON
Savannah, Ga.
Témoignage du maire de Sequin, Tex
Séquin, Tex. 14 juin 1893
MESSIEURS—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'ai eu depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang, et enlève toute irritation du siége de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement
CAPT. W. M. RUST, Avocat
Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.
Tous les Pharmaciens le vendent
A Lawrence, par H. W. Whitney.
LIPPMAN BROS.,
Propriétaires.
Bloc Lippman, Savannah, Ga.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un paquet.

City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 7 FEVRIER 1895. Soyons Distingues. No. 73

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST
Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.
Pour Boston — $6 50, 8 15, 9 30, 11 00 m; 1 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10 5 15, 7, 9 30 p m; — Dimanches, 8 20 m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m
Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 11 50, a m; 12 05, 1 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20 a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 5 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.
Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10 p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 5 p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30 a m 12 05, 4 10, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.
Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland —8 30, a m, 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S, Montreal et Québec— 8 30, a m; 5 10 p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35 p m.
Pour Eastport et St John (par bateau) mardi, jeudi et vendredi a 12 05 p m.
Pour Castine, Deer Isle Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machias port (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi a 12 05 p m.

DIVISION SUD.
Le et après le 30 Sept. 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — $5 45, 6 30, $6 50, *7 15, *7 50, $9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, $3 00, 4 30, $5 40, p. m;
Dimanches, 9 45, a m
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 48, 6 34, $6 53, $7 01 §, 8, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50 11 03, a m; 12 00, m, 1 43, $3 03, 4 02, 4 33, *5 21, $5 45, *6 28, *7 32, p m; — Dimanches, 8, *7 27, 8 45, *9 16, a m; 1 45, 6 00, p m.
Pour Woburn — $7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, 5 46, 7 00 p m
Dimanches, 8 45, a m; $4 25, 6 03, p m
* Express, § seulement Northern Depot, ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.
Pour Salem et autres Stations—$7 30 a m; 4 25, 5 50, p m
Les heures données plus haut sont du Northern Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m. Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton — 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 10 28 p m
Pour Nashua, Peterboro, Bennington, Keene — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 10, p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 3 15, a m; 12 05, 1 10, 3 43, 5 42, 11, 13, 5 43 p. m; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 15 a m, 12 00, 10 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon, White River Junction — 9 45, a m; 12 05, 5 42, 8 13 p m.
Pour Winnipiseogee, Bradford, Sunapee, Newport, Claremont et Clarenmont Junction — 1 50 p m.
Pour Woodsville, Littleton et Lyndonville via Wells River — 9 45 a m; 1 50, 5 42 p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans via Ligne du Central Vermont — 9 45 a m; 12 11, 8 13 p m.
Pour Montréal et Québec, voie Montréal Boston Air Line — 9 45 a m 8 13 p m.
Express de Québec via White River Junction — 5 4 a m 8 13 p m, tous les jours excepté le Dimanche.
A tous les jours pour Montreal
D. J. FLANDERS, Agt gen. des Passagers et Billets.
B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R
Les trains partent pour se rendre dans les
Sud et l'Ouest.
Trains rapides sans les jours avec salon et char-partout et chars-dormeurs sans changement
CHICAGO.
Nouvelle ligne, ayant des chars-dormeurs qui se rendent sans changement de Boston à Minneapolis et un char-salon-dormeur chaque jour de Boston à Chicago.
Ligne du Pacifique,
Trains rapides pour Portland, Ogden, San Francisco, Los Angeles et Portland, Oregon, tous les jours de l'année.
Pour aux
D. J. FLANDERS, Agent general de passagers.

L'endroit
par Excellence
Pour avoir un Habillement fait sur commande
Pantalons, &c.,
Est sans contredit chez
ARTHUR B. BERTRAND,
Marchand - Tailleur
24 RUE MIDDLE
Son assortiment de Draps
Tweeds et d'Etoffes de toutes sortes est ce qu'il a de
dernier goût de toutes les
A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Fer-blanc. Graine pour jardins. Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez, ainsi une visite et vous serez satisfaits.

Durant & Rogers,
HORLOGERS et BIJOUTIERS.
Noel et le Jour de l'An.
Ne manquez pas les meilleures occasions pour les jours des grandes fêtes de Noël et du Jour de l'An. Les Marchandises les plus nouvelles vous sont offertes aux prix les plus modérés.
Magnifiques Montres en or 14 K pour Dames,
$22.50.
Même qualité, pour Hommes,
$35 et $45.
Jonces de Mariage en or solide 14 K. depuis
$5 en montant
Chaînes, Charms, Horloges et Lunettes vendues à sacrifice.
Notre assortiment d'argenterie est complet et très varié.
Venez acheter de M J. A Legault, notre commis canadien. Soyez assurés que vous aurez ou plus que votre argent.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON
Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond.
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

CLIFFORD'S DYE HOUSE
No. 2 et 4 Rue Andover.
Hardes d'hommes et de dames teintes, et nettoyées. Surtouts, pantalons, et Vestes d'hommes teints et nettoyés. Robes, Sacs et Chaleçons teints et nettoyés. Rubans, Dentelles et tous les meilleurs manière. Robes couvertes de dames teintes et réparées.
L'établissement est ouvert tous les sous-sols
Dr. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT.
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Francis W. Qua,
AVOCAT
19 3 Barristers' Hall, Lowell, Mass.

Fumez le Fameux Cigare
SPINDLE,
de FLOOD,
Fabriqué avec du Pur Havane
pour 5 cts.

LA REINE LIL

A ETE ARRETEE POUR COMPLICITE.

Details Supplementaires de la Recente Revolte.

Londres, 2 fev.—Le *Star* publie une dépêche de Honolulu en date du 19 janvier qui nous apprend ce qui suit: Tous les chefs de la récente révolte ont été arrêtés et ils vont passer en cour martiale. Trois d'entre eux sont accusés de haute trahison.

L'ex-reine Liliokalani a été arrêtée sous l'accusation de complicité avec les insurgés, et le gouvernement maintient le gouvernement et la loi martiale.

Peu après l'arrestation de la reine, on a fait des perquisitions sa demeure, et on a trouvé des armes et des bombes de dynamite.

Une dépêche datée du 28 janvier marde qu'une grande quantité d'armes importées pour l'usage des rebelles ont été saisies.

OBSEQUES DE CANROBERT.

Paris, 3 fév—Tout le monde militaire et officiel a assisté aujourd'hui aux funérailles de François Certain Canrobert, le dernier maréchal de France.

Les cérémonies furent très belles et celles des obsèques du maréchal McMahon, il y a environ un an et demi; mais la foule n'était pas aussi nombreuse dans les rues et les insignes de deuil étaient plus rares.

Les canons de l'Hôtel des Invalides ont été tirés au moment où le corps du défunt maréchal quittait sa demeure rue de Marignan, pour être placé dans le corbillard.

Les porteurs étaient les généraux Billot, Negrier, Jamont, Boisdffre et les amiraux Duperré et Rieunier.

UNE ŒUVRE NEFASTE.

Notre confrère l'*Indépendant* de Fall River, publiait récemment un excellent article que nous avons reproduit pour reprocher à certains fanatiques d'afficher à tout propos et hors de propos leur chauvinisme, particulièrement leur haine du Français. Par exemple, quand un Canadien fait un mauvais coup, vous lisez dans certains journaux de langue anglaise de titres flamboyants comme ceux ci: "Un Canadien a volé, a pris la poudre d'escampette, etc

Si c'est un Américain, on se contente de relater le fait sans indiquer à quelle nationalité appartient le coupable.

Les émigrés nouvellement arrivés en ce pays et qu'on classe dedaigneusement parmi la classe des *aliens*, des étrangers, sont aussi incessamment en butte aux préjugés malicieux et à la haine sourde de certain grincheux qui n'ont pas assez d'intelligence pour comprendre que ce sont les étrangers qui ont fait, en partie ce que sont les Etats-Unis aujourd'hui.

Quand on se contente de dire chaque fois qu'un de nos compatriotes fait une faute que c'est un Canadien français qui a mal agi passe encore; mais le fanatisme va beaucoup plus loin dans ses manifestations.

Le *Sun* de cette ville, dans son édition de mardi, nous offre un exemple frappant de l'animosité qu'on nourrit contre nous en certains quartiers, on ne sait trop pourquoi.

Sous le titre "Une Cour Cosmopolitaine," nous lisions dans le rapport des procedures du tribunal de police, séance de mardi dans le *Sun*, les lignes suivantes: "La cour de police devient rapidement cosmopolitaine, car à la séance de ce matin seulement, il y avait sur le banc des accusés des Américains, des Anglais, des Irlandais, des *Canadiens français*, des Grecs et des Chinois."

Pardon! confrère, il n'y avait pas de Canadiens-français.

Voilà où l'on en est rendu; non content de le crier sur les toits chaque fois qu'un Canadien manque à son devoir, on nous affiche comme coupables même quand nous sommes innocents.

C'est une œuvre néfaste qu'accomplissent ces hommes qui se sont donné pour mission, dans ce pays aussi hétérogène que celui ci, de semer des haines et des discordes terribles entre les diverses nationalités qui composent l'Union américaine!

Qui sème le vent récolte la tempête

Le Clergé.

Discours prononcé par le R. P. Portal au grand banquet annuel du Cercle Montcalm, à Lawrence, Mass

Pour juger sainement d'une chose, d'une personne ou d'une institution, pour l'apprécier à sa juste valeur et en parler selon son mérite, il ne suffit pas de l'envisager seulement d'une façon superficielle, il faut l'approcher et l'étudier de près; il faut se demander quelle est son origine, quelle est sa fin, les moyens employés pour atteindre sa fin, les motifs qui l'inspirent.

Malheureusement, il faut bien le reconnaître ce n'est pas ainsi qu'il en est le plus souvent, même, et surtout je dirai, quand il s'agit du prêtre Aussi quand on rencontre quelque sujet, dans un certain monde à l'œil et à la cervelle légère, on déraisonne souvent.

L'origine du clergé, elle est divine C'est Dieu qui l'institua lui même quand il fonda l'Eglise Je vous ai choisi moi même, disait à ses apôtres. Le prêtre, par conséquent, c'est l'ouvrage de Dieu, c'est son représentant auprès des hommes, c'est son ambassadeur. Voilà son premier titre de gloire et le premier motif de notre respect pour lui. Le second, c'est sa raison d'être, la fin pour laquelle il a été établi. Elle est la même que le fils de Dieu avait en vue en descendant du ciel, et en se faisant homme: c'est de continuer son œuvre sur la terre, c'est-dire de procurer la gloire de Dieu, en la faisant connaître, en le faisant aimer, en le faisant servir; c'est aussi de procurer le bonheur de l'humanité en lui prêchant la charité et la justice, l'union, la concorde et la paix. N'est ce pas un second motif qui le recommande hautement à notre estime et à notre vénération?

Quelles sont les armes du prêtre? les moyens qu'il emploie pour accomplir son œuvre. ou plutôt l'œuvre de Dieu? C'est le sacrifice, l'abnégation le renoncement. Le sacrifice du prêtre, cette parfaite qui a gagné il commence à 15 ans sur les bancs de l'école, il se renouvelle à l'âge où les autres se préparent à jouir, à 20 ans, à 25 ans, quand il brise tous les liens du sang, quand il s'arrache aux embrassements d'un père ou d'une mere, quand il renonce à toutes les joies du monde, quand il ferme son cœur à toutes les espérances des choses d'ici-bas. Ce sacrifice, il se continue pendant la vie entiere, ou plutôt le prêtre, c'est le sacrifice personnifié et vivant, c'est le renouvellement continuel, c'est le martyr, qui, s'il n'est pas sanglant toujours, n'en est pas moins aussi cruel et aussi méritoire.

Voilà ce qu'est le prêtre et le clergé en général. Ai-je besoin de vous dire maintenant ce qu'est le clergé français ou canadien-français? Si le premier mérite notre estime, le second a droit à notre amours. Si le premier s'attire l'admiration de toutes les âmes nobles, loyales et généreuses le second doit se gagner la reconnaissance de tous les cœurs français et canadiens-français.

Tous vous avez entendu cette parole de l'histoire, "gesta Dei per Francos," les grandes œuvres de Dieu par la main des Francs. Il en eut une autre fondée également sur l'histoire, qui dit que c'est le clergé qui a formé la France comme l'abeille forme sa ruche. Oui, c'est le clergé qui a formé la France, l'âme de la France, le plus beau des royaumes, a dit un grand auteur après ce qui du ciel, la France avec son noble cœur, sa loyauté, sa magnanimité. Oh! il n'a pas forme la France des jours sanglants de la révolution, la France qui languit aujourd'hui, celle de la défaite. C'est l'impiété, ce sont les libre penseurs, c'est la Franc-maçonnerie, c'est l'ennemi du clergé, celle que le clergé a faite, c'est la France de Charlemagne, c'est la France des Croisés, la France de St. Louis, la France de Louis XIV, c'est la grande France, celle qui commandait au monde ce que le monde entier respectait et aimait. Qui on le remette à la place qu'il devrait occuper, et il fera la France de la restauration du droit, de la justice et de la liberté.

Ce que le clergé a fait en France, il l'a fait et il continue de le faire en dehors de la France. C'est lui qui le premier a si longé les plages désertes du beau pays que nous habitons aujourd'hui; c'est lui qui y a apporté et développé le germe de cette civilisation chrétienne dont nous sommes si fiers et à si juste titre.

Ici comme en France on peut dire *gesta Dei per Francos*. Mais c'est surtout au Canada et parmi vous, messieurs, que le clergé français, sous le beau nom qu'il porte aujourd'hui de clergé Canadien Français, fait de grandes œuvres.

Jacques Cartier a eu l'insigne honneur de découvrir le St. Laurent et de le remonter. Il a planté la croix sur le pic de Québec, la croix dont le premier aspect effraya et fit fuir les habitans d'alors. Ce fut toute son œuvre, et elle est admirable. Qui est-ce qui a continué cette œuvre, qui est ce qui a fait connaître et aimer cette croix à ces peuples des bois? Qui est-ce qui a bâti le long du St. Laurent ces magnifiques églises, ces belles paroisses sur le plan de celles de la mère-patrie? Qui est ce qui a édifié ces splendides monuments dont sont fiers aujourd'hui nos grandes cités de Québec et de Montréal, ces écoles, ces Universités où la jeunesse se forme à la vertu en même temps qu'à la science, ces asiles admirables où la charité panse toutes les blessures humaines? Qui est-ce qui a fait tout cela? Vous l'avez déjà dit, Messieurs, c'est le clergé Canadien Français. c'est lui qui a fait la Nouvelle France. Je me trompe, Messieurs, ou du moins j'ai trop dit ce que le clergé a fait. Il ne l'a pas fait seul, il l'a fait avec l'appui et le concours généreux du peuple canadien. Car il faut bien le reconnaître, messieurs, et le proclamer bien haut, votre éloge et votre très grand honneur, si le Canada s'est développé si vite, s'il a pu renverser et briser toutes les barrières qu'on lui a opposées, s'il n'a pas été noyé par l'élément envahisseur anglais ou orangiste, s'il a conservé intacts et purs son drapeau et sa foi, sa langue et sa nationalité, si le Canada enfin est resté le Canada malgré tous les assauts qu'il a eu à subir, c'est grâce à vous, messieurs, dans une très grande mesure. C'est grâce à la bonne harmonie, à l'entente parfaite qui a régné toujours entre le peuple canadien et le clergé canadien, c'est parce que le peuple a reconnu dans le prêtre son guide providentiel, qu'il s'est laissé conduire et dirigé par lui. Oui, voilà pourquoi le peuple canadien, si jeune encore, est aujourd'hui un peuple fort, un peuple de l'avenir.

Restons donc toujours unis, pour résister ensemble à notre ennemi commun, l'ennemi de notre race et de notre religion, marchons toujours la main dans la main, que le sentiment national ne se sépare jamais en nous du sentiment chretien, que l'amour de la patrie soit toujours alimenté par l'amour de l'Eglise, et, alors, messieurs, je puis vous le promettre, nous réaliserons nous-mêmes la parole de l'histoire, et l'on pourra dire de nous ce qu'on a dit de nos glorieux ancêtres, "gesta Dei per Francos": les grandes œuvres de Dieu par la main des Français, des Canadiens-Français!

Le Pays le Plus Riche.

Quel est le pays le plus riche du monde?

C'est une question qu'on pose à tout instant, et tout le monde n'est pas prêt à y répondre.

Un fait qui va épater bien du monde, c'est que la France, non les Etats-Unis ou l'Angleterre, est la nation la plus riche en or et en argent.

La somme de ses espèces métalliques répartie entre tous les sujets français, donnerait $45 56 à chacun d'eux. La proportion pour la Grande Bretagne est de $18 42; pour les Etats-Unis de $25 12; pour le Canada de $3 50.

De plus, les statistiques prouvent que c'est en France où cette richesse est le plus équitablement répartie.

Les anglomanes et les autres espèces d'aveugles qui ne voient rien hors des pays anglo-saxons vont tomber de haut.

Eh bien, qu'ils tombent!

Ce n'est pas nous qui allons les courir.

Voici, en sus, des chiffres qui sont les abasourdir.

Richesse en espèces métalliques des principaux pays:

	Or.	Argent.
Grande Bretagne - -	$550,000,000	$100,000,000
France, - - - -	500,000,000	700,000,000
Allemagne, - -	600,000,000	210,000,000
Etats Unis, - -	654,000,000	575,000,000
Russie, - - -	190,000,000	60,000,000
Indes, - - - - - -	. . . . .	900,000,000
Chine, - - - - - -	. . . . .	700,000,000
Canada, - - -	16,000,000	5,000,000

Les chiffres que nous publions sont fournis par le directeur de la monnaie aux Etats-Unis.

Comme on le voit, la France arrive à la tête.

Maintenant, quand on parlera du pays le plus riche du monde, on dira: C'est la France.

Si non on aura menti, n'en déplaise aux anglomanes canayers, qui ne connaissent rien et parlent comme s'ils étaient des oracles.

Les Tissus en Verre.

On lit dans le *Figaro* de Paris:

"Si bizarre que paraisse cette terre, il est pleinement justifié L'industrie d'art est, en effet, lotée d'une nouvelle découverte, bien faite pour étonner notre époque, à laquelle ne manquent pas, cependant, les sujets d'étonnement. Oui, un humble ouvrier, après des années d'un labeur opiniâtre, a trouvé cette chose extraordinaire de l'emploi du verre comme matière textile, comme étoffe! Si prodigieux que cela soit, cela est, pourtant. M. Leroy, c'est le nom du génial artisan, après avoir triomphé à Chicago et à Anvers, où les visiteurs des Expositions sortaient stupéfaits de son pavillon, vient de s'installer, 32, avenue de l'Opéra.

"Dans les luxueux locaux, autrefois occupés par Bignon, il a organisé des machines à filer et à bobiner, des métiers à tisser. Et avec ce matériel, que meut un moteur des plus simples, l'on peut voir ce spectacle—qui tient de la féerie—de 25 ouvrières travaillant le verre, recueillant les fils ténus de la miraculeuse matière et les transformant, avec le métier Jacquard, en une étoffe à la fois épaisse comme un drap broché et souple comme la plus fine mousseline!

"De ce drap aux nuances exquises sortent bientôt les plus ravissants bibelots, sachets, rombrelles, abat-jour d'une transparence inconnue, etc, etc. On se rend compte des effets de décoration qu'on peut tirer de ce tissu nouveau, inaltérable et incombustible! Nous sommes loin, on le voit, des merveilles créées par la poésie des conteurs. Les parures dont les bonnes fées revêtaient leurs protégées entrent dans le domaine de la réalité—et la jolie légende de la pantoufle de Cendrillon n'étonnera même plus nos bibiles.

EN QUARANTAINE.

La chose s'est passée à Bridgeport, Conn.

Il y a quelque temps, une jeune fille du nom d'Annie Walters s'est trouvée placée dans une situation assez étrange. Les gens de la localité sont encore à se demander si elle en est fâchée ou contente.

Le meilleur ami de la jeune fille en question qui est un jeune garçon employé dans une boucherie de l'endroit, Jessie Blackwood, est tombé malade de la petite vérole.

Ayant appris qu'il était malade, Annie accourut le voir chez lui, sans connaître la véritable cause de sa maladie.

Pendant qu'elle était à son chevet, le médecin de la cité arrivant s'étant assuré que le malheureux—ou bienheureux, tout dépend du point de vue auquel on se place—était atteint de la picote, fit fermer et condamner aussitôt la maison qui fut remise en quarantaine.

Mlle Waters voulut sortir pour retourner chez elle, mais le médecin s'y opposa énergiquement et elle dut céder.

Elle devra rester pendant dix sept jours renfermée chez son amant, qu'elle le veuille ou non.

On ne dit pas qu'elle est mécontente de cette aventure, mais on assure que ses parents sont plus que fâchés de la voir dans cette étrange situation.

Si la picote n'est pas trop maligne, on peut s'attendre à une publication des bans dans le prochain mois.

SUR LE BORD DE LA TOMBE.

Le nombre des personnes enterrées vivantes chaque année est considérable. L'un des cas les plus célèbres de cet affreux événement est l'histoire touchante du cardinal Doucet, sénateur français, qu'il a racontée lui-même dans la salle du sénat. Par une journée chaude d'été, alors qu'il était jeune prêtre, il perdit tout à coup connaissance dans la chaire d'une église remplie de monde. Ses lèvres refusèrent d'articuler, il s'affaissa sur le plancher, et des servants le sortirent de l'église. On avait si peu de doute de sa mort que quelques heures plus tard on sonna les glas funèbres. Il ne pouvait rien voir, mais il entendait, et il endura la douleur inouïe d'entendre le médecin déclarer qu'il était bien mort. Il entendit le médecin s'enquérir de son âge et de son lieu de naissance, et l'entendit donner un permis d'enterrement pour le lendemain. Le vénérable évêque, dans la cathédrale duquel il venait de prêcher, vint réciter un "De Profundis." On avait déjà pris les dimensions pour le cercueil quand enfin, au milieu des nombreuses voix autour de lui, le jeune prêtre en distingua une qui eut un merveilleux effet sur lui. Avec un grand effort il réussit à se mouvoir, et le lendemain, au lieu d'être enterré, il put prêcher comme d'habitude. Ce fut quarante ans après que le cardinal Doucet raconta cette terrible experience personnelle.

LE PUFFISME.

A propos de puffisme de la compagnie New Yorkaise, la *Mutual Life*, se qualifiant pompeusement de la compagnie la plus importante du monde, l'*Argus* de Paris nous raconte une bonne histoire.

Dans la grande rue d'une des petites villes du midi de la France, se trouvent quatre boutiques de marchands de nouveautés, naturellement enragés les uns contre les autres. A bout de puffisme, l'un des marchands inscrivit sur son enseigne: "Maison B..., la plus importante de France!"

Un de ses concurrents riposta en intitulant la sienne: "La plus importante du monde" comme la *Mutual Life!* Le troisième s'adjugea le titre de: "Maison la plus importante de la ville." Le quatrième s'appela modestement: "Maison la plus importante de la rue." Ce dernier n'était pas le plus bête. De sa rue, il dominait la ville, la France et le monde.

Choix dans une centaine d'odeurs. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un paquet.

UNE QUERELLE

ENTRE DEMOCRATES EN PLEIN CONGRES.

Breckinridge Donne des Coups de Poing.

Washington, 1er fév.—Vers la fin des debats sur une résolution présentée par M Hitt, concernant les affaires hawaïennes, une altercation s'éleva entre M. Breckinridge (dém) du Kentucky et M. Heard (dém) du Missouri, qui causa beaucoup d'excitation.

M. Breckinridge demanda la parole, malgré que M. Heard, qui est président du comité des affaires du district de Columbia, eut la journée à sa disposition pour la transaction des affaires de ce district. Une passe-d'armes s'ensuivit entre MM Heard, Hitt et Hopkins de l'Illinois. M Heard déclara qu'il désirait savoir si on lui permettrait de s'occuper de affaires de son district ou si l'on les membres du Congrès avait l'intention de faire un discours pour rire afin d'occuper le temps et l'empêcher de procéder.

M. Breckinridge se crut insulté par ces paroles; se rendant auprès de M. Heard il le traita de poltron, tout en le menaçant.

M Heard se leva aussitôt, fort excité.

Un autre membre du Congrès M Cobb de l'Alabama, vint se placer entre les deux adversaires.

M Heard répliqua que M Breckinridge était un menteur.

Ce dernier devint rouge comme une tomate, et se jetant de côté, tenta de frapper M. Heard; mais ses coups de poing n'atteignirent que le vide.

Les représentants Pence du Colorado et Owthwaite de l'Ohio s'empêchèrent de M. Breckinridge et l'entraînèrent plus loin.

Instantanément toute la députation fut sur pied, tout à fait excitée. Les représentants se dirigèrent en foule vers les deux adversaires qui se trouvaient directement au milieu de la chambre, en face du fauteuil du "speaker."

Le président de la Chambre voulut rétablir l'ordre, mais en vain. Il fut forcé de charger le sergent d'armes d'arrêter les deux rivaux.

M Hill, le sergent d'armes, portant sa masse, se rendit sur le théâtre du trouble et entreprit de rétablir l'ordre. Il y réussit au bout de plusieurs minutes, car M Breckinridge ne cessait de faire les tentatives pour atteindre son adversaire.

Ce dernier, qui n'avait pas quitté sa place, leva la main et d'une manière suppliante, il dit: "Vous faites mieux de vous retirer, Breckinridge."

Quand l'ordre fut rétabli, on s'excusa de part et d'autre.

En France, il en serait résulté un duel.

UN HOPITAL EN FEU.

Cleveland, Ohio, 1er fev—L'hôpital Deaconesses, sur l'avenue Jennings, dans la partie sud de cette ville, est devenu la proie des flammes vers midi, aujourd'hui, et l'on a découvert que quatre personnes avaient péri.

Le corps d'un enfant, de deux hommes et d'une garde-malade ont été recouvrés: ce sont ceux de William Amyer, Jacob Krause, Annie Baumer et un bébé de neuf mois.

Le feu prit dans le sous-sol; il fut causé par une fournaise défectueuse. Il fit des progrès si rapides qu'à l'arrivée des pompiers tout l'édifice était en feu.

Il y avait environ quatorze patients dans l'hôpital, en outre d'un certain nombre d'employés.

Les pompiers lutèrent bravement et ils se frayèrent un passage à travers les flammes et la fumée jusqu'aux lits des malades et réussirent à en sauver quelques-uns. Mais avant d'avoir eu par ourir tous les départements, les valeureux pompiers durent s'enfuir hors de l'édifice, pour ne pas périr eux mêmes.

La perte de l'*Elbe* a la suite d'un abordage, rappelle le triste sort du steamer de la ligne transatlantique la *Ville du Havre* capitaine Surmont, qui fut coulé par un voilier anglais, le 22 novembre 1873. Beaucoup des passagers et une partie de l'équipage furent sauvés, mais il y eut néanmoins 227 victimes.

Un marchand de cette ville annonçait l'autre jour des *chemises pour les femmes broidées*. Voilà une annonce qui ne manquerait pas d'avoir son effet, en temps de picotte.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 17 Jan. 1895

M. l'Administrateur,

Leon XIII a subi ces jours derniers une impression de refroidissement et une extinction de voix qui l'ont obligé de suspendre totalement toute audience durant trois jours. A la suite d'un mieux sensible, le Pape a repris hier les audiences de *Service*, recevant le Cardinal Rampolla, secrétaire d'Etat, et le Cardinal Mocenni, trésorier

Aujourd'hui, le Souverain-Pontife reprend toutes les audiences ordinaires. Toutefois, le docteur Lapponi a recommandé au Père de veiller avec grand soin sur sa santé, l'hiver étant très rigoureux et très variable.

On télégraphie de Berlin au Vatican que le centre du parlement sous la conduite de Hompesch a proposé de nouveau l'admission des Jesuites dans l'empire allemand. La proposition appuyée par les députés polonais et les socialistes (!) a cependant échoué.

Le chef du centre a déclaré, après le vote, qu'il représenterait périodiquement sa motion jusqu'à ce qu'elle soit finalement acceptée.

Hompesch fera d'une certaine manière pour les Jesuites en Allemagne ce que Mercier a fait pour eux mêmes Jesuites au Canada.

Le Rev. Père Joseph Lemius, Oblat de Marie Immaculée, vient être nommé consulteur de la Sainte Congregation des études. Ce jeune religieux est un savant hors ligne, un esprit analytique de vous distingues.

C'est, dit-on, sur la recommandation du Cardinal Oreglia di Santo Stefano, camerlingue de la Sainte Eglise Romaine que le Rev. Père J Lemius a été élevé par le Souverain-Pontife, à cette haute dignité.

La démission du président de la République Française: Casimir Perier occupe, avec raison, et l'Italie et le Vatican. Voici ce qu'en écrit au Cardinal Rampolla Mgr Ferrata, nonce à Paris:

"La demission de Casimir-Perier est un fait d'une extrême importance non seulement pour la France mais pour l'Europe entière. En effet, à mon avis, les motifs qui ont conduit le président à cette retraite désesperée.

"Bien que depuis longtemps déjà candidat à la présidence de la République, Casimir-Perier aurait peut-être dû attendre encore pendant encore plusieurs mois, si le poignard de Caserio l'avait, à l'improviste, supprimé comme le président Carnot.

"En face d'un horrible attentat dont il était impossible de nier le caractère anarchique, la France, épouvantée, cherche un président qui, par son énergie et ses opinions conservatrices, puisse rassurer ceux qui craignent, à juste titre, pour l'ordre public.

"Perier, autoritaire par tradition de famille et par caractère, apparaît comme un président à main de fer et se voit élu par une imposante majorité.

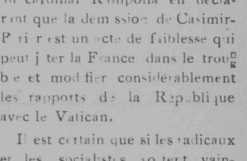
"Cette élection comble de joie la France, et réjouit toute l'Europe entière.

"Mais les partis avancés, un moment réduits au silence par l'horreur qu'avait suscité le crime de Caserio, se relèvent bien vite, entreprennent une guerre de corsaires contre le président. Celui-ci se voit bientôt entouré d'impopularité. Ses adversaires considèrent en lui un homme de combat, un président qui veut, dans l'occasion, s'imposer comme dictateur. Socialistes et radicaux veulent fait de jurer sa perte, et Casimir-Perier a plus vite fait encore de comprendre qu'il doit vaincre ou succomber.

"En fait, quelques jours après son élection, il se trouva assailli d'une manière féroce par les radicaux et les socialistes qui lui reprochent d'être un tyran, alors qu'il est abandonné par les conservateurs qui l'accusent de laisser agir trop à leur aise les partis subversifs.

"La mort de Bardeau, président de la chambre, aggravait l'état des choses. L'élection de Brisson, son ennemi personnel et politique, fut un coup violent pour le président. Brisson, radical avancé, bien vu des socialistes avait été malgré le ministère et le président, élu la première fois par une bonne majorité, la seconde fois à une majorité écrasante Perier se voit alors délaissé par la Chambre et mal défendu par ses ministres.

"L'élection de Gérault-Richard,

After THREE MONTHS of Daily Wear


This Collar
Is Still in Good Condition.
That's because it's the "CELLULOID" Collar. Its original cost was 25 cts. and it cost the wearer nothing afterwards to keep it clean. When soiled, simply wipe off with sponge or wet cloth.
These collars and cuffs are *waterproof*, and are the only waterproof goods made with an interlining of linen; therefore the only ones that can last and give absolute satisfaction. Every piece of the genuine is stamped as follows:
TRADE CELLULOID MARK.
Refuse anything that is not so marked, and if your dealer has not got the right kind send direct to us, enclosing amount, and we will mail you a sample postpaid. Collars 25 cts. each. Cuffs 50 cts. pair. Give size, and state whether stand-up or turned-down collar is wanted.
THE CELLULOID COMPANY,
427-29 Broadway, NEW YORK.

incarcéré pour outrage à la personne du président, mit le comble à l'indignation de Casimir-Perier.

"Survient la crise ministérielle. Dupuy et ses collègues qui tombent pour expier leur coupable bienveillance en faveur des chemins de fer du sud français.

"Alors le président n'en peut plus, n'en veut plus. Il sait pouvoir compter sur la fidélité de la Chambre Haute: le Sénat, et par à être à même de dissoudre la Chambre basse. Mais les conséquences du coup d'etat d'épouvantent et il se retire."

Mgr Ferrata termine sa lettre au cardinal Rampolla en déclarant que la demission de Casimir-Perier est un acte de faiblesse qui peut jeter la France dans le trouble et modifier considérablement les rapports de la République avec le Vatican.

Il est certain que si les radicaux et les socialistes sortent vainqueur, le catholicisme en France recevra de mauvais jours, et le Pape sera beaucoup plus isolé, politiquement parlant.

Bien à vous,

WM. BREEN.

UN AGENT MALHONNETE.

Commet des Détournements qui le Poussent au Suicide.

Indianapolis, Ind., 2 fev.—Il a été découvert hier que Solomon Leopold, l'agent de l'Indiana & Ohio Live Stock Insurance Co., qui s'est suicidé jeudi, avait commis des détournements au détriment de la compagnie dans la somme de $10 000.

Cet homme malhonnête frautait ses patrons depuis plusieurs années.

UNE COLLISION

Cet accident est arrivé samedi matin, sur la rue Westford, près de la rue Belmont.

Un laitier voulut traverser la voie en avant d'un tramway électrique qui allait à une allure rapide. Le mécanicien fit tout en son possible pour éviter la collision, mais sans parvenir à y réussir.

Un des châssis du tramway fut brisé. Quant à l'attelage du laitier, un des timons fut brisé et la couverture reçut des avaries assez considérables.

Ceux qui ont été témoins de l'accident disent que le mécanicien sur le tramway n'est pas blâmable, qu'il sonna plusieurs fois, mais que le laitier ne fit pas mine d'entendre ses signaux.

SAVENA

Each Package SAVENA contains a
DIFFER

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE.
67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter

LOWELL, 7 FEV., 1895.

L'Indissolubilite du Mariage.

N. T. S. Pere le Pape, dans son admirable encyclique adressee aux archevêques et évêques des Etats-Unis, s'eleve contre le divorce qui est devenu en ce pays, d'avis même d'un grand nombre de ses plus chauds partisans, un terrible abus que nous considerons comme une menace pour la société américaine.

Dans certains Etats de l'Union, le divorce s'obtient après quelque mois de séjour et le plus facilement du monde. Aussi les ménages qui désirent la séparation légale, souvent pour des causes futiles, affluent dans ces Etats, y séjournent pendant quelque temps, puis quand la désunion est consommée, qu'ils ont terminé de laver leur linge sale devant le grand public, le mari et la femme s'en vont chacun de leur côte, à leurs petites affaires, comme des gens en villégiature qui, après la belle saison, retournent à la ville.

Sur cette question de l'indissolubilité du mariage, nous lisons les lignes suivantes dans la récente encyclique de Leon XIII :

" Il Nous fait plaisir de referer ici à une matière de première importance, remplie des plus grandes benédictions et dont la sainte fermeté de principe et de pratique domine parmi vous. Nous voulons parler du dogme chrétien, de l'unité et de l'indissolubilité du mariage qui est le gage le plus certain de la sûreté non seulement de la famille, mais de la société entière.

" Pas peu de vos citoyens, même de ceux qui ne partagent pas nos doctrines, sont terrifiés à la vue du déréglement du divorce, admirent et approuvent à ce sujet l'enseignement et la pratique catholiques. Ils ont été conduits à ce jugement pas tant par l'amour du pays que par la sagesse de la doctrine de l'Eglise. Car il est difficile d'imaginer un fléau plus mortellement dangereux pour la communauté que le désir de déclarer dissoluble un lien que la loi de Dieu a fait perpetuel et inséparable.

"Le divorce est la cause féconde des contrats les plus changeants de mariage. Il diminue l'affection mutuelle, incite pernicieusement à l'infidélité, il est au detriment du soin et de l'éducation des enfants, fournit l'occasion de détruire la société domestique, sème la discorde dans les familles, diminue et avilit la dignité de la femme, qui court le danger d'être abandonnée après qu'elle a servi la concupiscence de ses maris. Et comme il n'est rien qui tende plus efficacement à ruiner les familles et à saper la force des royaumes, que la corruption de la morale, il est facile de comprendre que le divorce est spécialement hostile à la prospérité des familles et des Etats."

On rencontre parfois parmi les catholiques des personnes qui discutent avec un semblant d'autorité sur ce grave sujet; elles ne sont pas prêtent à dire que l'Eglise se trompe, parce que leur orthodoxie ne leur permet pas de faire un tel écart; mais elles ne se gênent pas pour prétendre que le divorce devrait être permis par les autorités ecclésiastiques. Nous espérons que les paroles du Pape quand il déclare que la loi de Dieu a fait perpétuel et inséparable le lien du mariage seront comprises par ces personnes et qu'elles se convaincront de la sagesse de la doctrine de l'Eglise sur cette question.

Dans la dernière partie de la citation ci-haut d'une faible partie de l'encyclique papale, Léon XIII donne quelques-unes des raisons qui ont engagé l'Eglise à se prononcer contre le divorce. Ces raisons, il est bon de les connaitre, car dans un pays mêlé comme celui-ci, où nous sommes en contact journalier avec des personnes ne partageant pas nos croyances religieuses, les controverses sont frequentes, et les catholiques ne connaissent jamais trop bien la doctrine catholique.

LA LOI MARTIALE.

Le général Martin, de la commission de police, de Boston, vient de soumettre un projet assez extraordinaire au gouverneur Greenhalge.

Il demande de faire armer et équiper toute la police de l'Etat et de la mettre sous les ordres d'un seul commandant qui ne serait responsable qu'au gouverneur lui-même.

Les intentions du brave général peuvent être bonnes, mais son plan est des plus mauvais.

Il est vrai que le principe de gouvernement municipal indépendant et autonome a été passablement assailli et miné par la législation récente et que la révolution demandée par M. Martin n'est que la continuation de la politique inaugurée il n'y a que quelque temps.

Mais le plan de M. Martin est une attaque ouverte, audacieuse et formidable contre le droit inaliénable des municipalités à se gouverner et à se protéger elles-mêmes.

Il aurait pour premier résultat d'enlever aux autorités municipales dûment constituées le contrôle de leur système de police et de créer dans l'Etat une autocratie quasi-militaire.

En peu de temps, nous nous trouverions sous l'effet d'une veritable loi martiale.

Il nous semble qu'il est temp que nos législateurs mettent un frein à leur politique centralisatrice qui menace ce que chaque citoyen de l'Etat considère comme son bien le plus précieux: sa liberté individuelle.

Nous avons confiance dans la capacité des administrations municipales des différents centres de l'Etat, mais si on leur enlève l'une après l'autre leurs prérogatives, nous serons bientôt gouvernés par un pouvoir central à Boston.

Il est plus que temps de crier à nos représentants: halte-là!—Le *Protecteur Canadien.*

LA GRANDE GREVE.

Nous venons encore parler à nos lecteurs de la grève des conducteurs et mécaniciens de tramways de Brooklyn.

Vous savez déjà, pour l'avoir lu dans nos colonnes, que les compagnies de tramways ont perdu en prix de passage environ $355,000, et que les grévistes ont faite une perte sèche de $135,000, somme qui représente les gages qu'ils auraient reçus s'ils avaient continué de travailler.

Voilà une partie des dommages matériels causés par ces troubles ouvriers qui existent encore.

Mais ce n'est pas tout, tant s'en faut.

Cinq personnes ont perdu la vie pendant les nombreuses bagarres: Thomas Kearney, tué par un soldat du 5ème régiment sur le toit d'une maison de la rue Hicks; Edward Ahns, tué par un soldat du 7ème régiment au coin des rues Brooklyn et Halsey; le capitaine Frank Rovelt de la compagnie E du 12ème régiment, mort à Brooklyn hier de pneumonie, maladie contractée pendant qu'il était de service à la gare du chemin de fer; Mme Joséphine Zeiser, âgée de 65 ans, et Samuel Bechler, un garçonnet d'une dizaine d'années, écrasés sous les roues de tramways conduits par des mécaniciens sans expérience.

Trois soldats sont dans les hôpitaux, ayant des blessures qui pourraient bien être la cause de leur mort. Quatre grévistes ont été blessés par des coups de feu; mais on croit qu'ils vont en revenir.

Les compagnies de tramways prétendent que 106 de leurs employés ont été assaillis depuis le commencement de la grève. Plus de 200 tramways ont été endommagés par la populace ou l'incompetence des nouveaux employés. Au moins vingt tramways ont été endommagés dans des collisions.

Plus de trois cents hommes, femmes et enfants ont été arrêtés pour violation de la loi en rapport avec la grève.

Benjamin Norton, le président de la Cie de Tramways Atlantic Avenue, et D. J. Quinn, le surintendant, ont aussi été arrêtés.

On calcule que les torts causés au commerce par cette guerre du Travail contre le Capital s'élèvent à des millions de dollars. Les propriétaires de salles de spectacle de Brooklyn disent que leurs recettes sont diminuées de moitié depuis le commencement du différend.

Un gros commerçant de Brooklyn qui vient de faire cession de ses biens attribue sa faillite à la grève.

Et à quoi va aboutir ce litige si désastreux?

Evidemment à la défaite des grévistes.

C'est déplorable, à tous les points de vue.

On commence à s'apercevoir en ce pays que les grèves causent, dans la plupart des cas, plus de mal que de bien. Ce sont de véritables guerres qu'il est bon d'éviter autant que possible, quoiqu'elles soient parfois nécessaires.

Nous croyons que les employés des Compagnies de Tramways de Brooklyn, si vraiment ils avaient raison de se mettre en grève, l'ont fait à une époque bien défavorable, dans un temps rigoureux, pendant cette saison d'hiver où il y a tant de chômage partout. Aussi les Compagnies de Tramways n'ont-elles éprouvé aucune difficulté pour remplacer par d'autres leurs employés en grève.

ACTUALITE.

François Coppée visitera tout prochainement l'Amérique.

On annonce que le territoire d'Alaska vient d'être érigé en vicariat apostolique.

N.T.S.P. Léon XIII a conféré le titre d'évêque à Mgr Tasi, S.J., superieur des Jesuites de l'Alaska depuis plusieurs années.

On annonce pour la semaine prochaine à West Everett, Mass., le mariage de M. Alfred Desnoyers, fils du magistrat de ce nom, avec Mlle Rouillard, fille de M. J. B Rouillard, propriétaire-éditeur de l'*Aigle* de Salem.

Un grand nombre de paroissiens influents de l'église de la Sainte Trinité, à Bueyins (Ohio), refusent de se soumettre aux conditions du dernier décret du Pape et déclarent qu'ils resteront fidèles aux loges des trois sociétés que le chef de l'église vient d'interdire. Ils ont tort.

La *Lanterne* et le *Figaro* de Paris déroncent le capitaine du navire anglais qui a abordé et fait couler l'*Elbe* et disent que sa conduite n'est ni plus ni moins celle à laquelle il fallait s'attendre de la part d'un marin anglais.

La *Lanterne* ajoute que la brutalité des marins anglais est proverbiale.

Madame Austin Drolet, de Holyoke, Mass., a tenté de se suicider en se pendant. Surprise à temps, la pauvre femme a été décrochée: mais, ayant été écrouée aux casernes de la police, elle a essayé de nouveau à s'ôter la vie en s'étranglant. On l'a conduite à l'asile des aliénés à Northampton.

—Mde Henri Joniaux, de Bruxelles (Belgique), accusée d'avoir empoisonné son oncle, sa sœur et son frère, dans le but de se faire payer les polices d'assurances sur leurs vies, vient d'être déclarée coupable et condamnée à l'emprisonnement à perpétuité.

Le procès a duré plus d'un mois.

Le Dr Parkhurst doit traiter le grand sujet des clubs et de la vie que l'on mène dans les clubs, dans le prochain numéro de *Ladies Home Journal*

"Je considère les clubs, écrit ce grand réformateur, comme étant l'un des plus habiles moyens créés par le diable pour empêcher la formation des intérieurs de famille, ou pour saper et briser cette vie d'intérieur quand une fois elle est faite."

Un journal démocratique de Lowell s'étonne de voir que les républicains canadiens admirent M. Laurier libre-échangiste. "Nous ne voyons pas où est la logique de leur attitude," dit-il.

Il y a bien d'autres choses qu'il ne voit pas, le pauvre diable, et personne ne songe à se plaindre.

Une petite excursion à travers un traiter d'économie politique ne lui ferait certainement pas de mal.

—L'*Indépendant.*

Saint-Louis, Missouri, a son Parkhurst et va commencer une campagne contre le vice.

Le général dsns cette bataille est le pasteur Milton Bird Golt. Après avoir été employé pendant neuf ans sur les chemins de fer, il se voua à la prédication.

M. Golt accuse Saint-Louis d'ouvrir ses théâtres et ses buvettes, le dimanche, depuis l'aube jusqu'à la nuit, et fait des révélations épatantes sur l'immoralité qui règne dans la ville.

La semaine dernière, à Stemmer's Run, deux petits garçons capturèrent un moineau dans la cour d'une ferme. Aussitôt, ils allèrent le porter à leur jeune sœur pour l'amuser. Rendu là à la liberté l'oiseau s'élança sur la petite fille et se suspendit à ses lèvres. La mère accourut aux cris de son enfant et fut obligée de tuer l'animal qui ne voulait pas lâcher prise. A la suite de ce singulier accident, la fillette tomba malade et mourut une couple de jours après. Les médecins disent que sa mort a été causée par un empoisonnement du sang.

On commente diversement, mais en général d'une façon défavorable, ce fait que, sur les vingt personnes qui ont échappé au désastre, quinze faisaient partie de l'équipage de l'*Elbe*, et que l'embarcation dans laquelle elles se sont sauvées ne contenait qu'une femme et aucun enfant. Les survivants ont diversement essayé de fournir des explications à ce sujet, mais jusqu'ici ils n'ont fourni aucune déclaration satisfaisante. On sait aussi que l'unique femme qui n'a pas coulé avec l'*Elbe* n'a pas été prise à bord dans l'embarcation, mais qu'elle a été recueillie en mer et cela en dépit des protestations de plusieurs de ceux qui se trouvaient déjà dans l'embarcation.

Pendant qu'il était à l'autel, le R. P. Alto Paganell, abbé de Vallombreuse et recteur de la basilique St. Praxède, l'une des plus antiques de Rome, a reçu à l'autel deux coups de poignard d'un ex-novice convers, renvoyé pour des raisons sérieuses. Le pauvre religieux qui en était au *Credo* est tombé entre les bras du servant et du père sacristain. L'église, qui était pleine de fidèles, a été sur le champ le théâtre d'une scène indescriptible.

Les quelques hommes qui assistaient à la messe ont pu faire arrêter l'assassin.

Le R. P. abbé de Vallombreuse n'en est pas moins dans un état fort grave.

LES CHEVALIERS DE PYTHIAS.

Un correspondant écrit à l'*Evangeline*:

Je vous disais, il y a peu de temps, que les Chevaliers de Pythias étaient condamnés par l'eglise de Rome.

Ceux qui, au collège, ont appris autre chose que l'histoire du chêne de Vincennes et de la poule au pot, savent que Damon était un bon pythagoricien, que Denys le jeune, tyran de Syracuse, condamna à mort, à peu près 400 ans avant Jesus-Christ.

Il demanda, avant son supplice, à aller règler ses affaires, et Pythias se porta caution de son retour. Le delai accordé expira et Pythias était conduit au lieu de l'exécution lorsque Damon apparut.

Il veut prendre sa place et son ami ne veut pas la céder. Témoin de cette lutte de générosité et saisi d'admiration, Denys fait grâce aux deux hommes et demande d'être admis en tiers dans leur amitié.

C'est de là que les Chevaliers de Pythias sont nés, mais seulement quelque trente ans passés, aux Etats-Unis. Le fondateur de cette société secrète était un simple clerc du département de la guerre, à Washington. Il s'appelait Justus Rathbone.

En ce moment les Pythiens ont 109 loges et 11,000 membres. Au dessous des initiés, des vrais Chevaliers, il y a de simples assurés sur la vie au nombre de 30,000.

Leur but officiel, outre l'assurance sur la vie, était le secours mutuel en temps de maladie et le support dans le travail.

Le rituel des Chevaliers a été examiné, comme vous le savez, par l'église et condamné.

Il n'y a pas à y revenir.

Meurtre Horrible.

L'un des crimes les plus atroces qui aient encore été commis au Michigan, vient d'être perpétré dans une chambre du second étage portant le No. 88, avenue Michigar, à Detroit. Le Dr. Elliot Pope a été trouvé assassiné, de bonne heure, samedi matin, et l'on a acquis la certitude que ce crim a été commis par la femme même de la victime, aidée de son amant. Il n'y a pas de doute que le crime était prémédité; le mobile du crime serait la convoitise d'entrer en possession de l'assurance de vie du docteur. Cette assurance était de $9,000.

Malgré les dénégations obstinées des deux accusés, la police croit que le meurtre a été commis pendant que le docteur était plongé dans le sommeil. La victime porte a la tête une blessure horrible qui a dû être faite avec une petite hache.

Un nommé W. Brousseau a été arrêté; il avoue cyniquement être l'auteur du crime, et voici comment il a expliqué cette tragédie. "J'étais à ma chambre, vers trois heures du matin, quand je vis entrer le Dr. Pope, un revolver à la main. Voyant que j'etais éveillé il se retira. Quelque temps après je vis qu'il entrait dans la chambre de Mme Pope; j'entendis le bruit d'une lutte, des cris étouffés. Je descendis en toute hâte dans la cuisine et me procurai une hachette. Je remontai à la chambre de Mme Pope, et je forçai son mari à se retirer; il avait sans cesse son revolver à la main, mais je réussis à le désarmer. Rendu dans sa chambre, le docteur tomba sur une chaise, et c'est là que je le frappai à la tête.

Cependant, on remarque, dans tous les appartements l'ordre le plus parfait, ce qui prouve qu'il n'y a pas eu de lutte. Ensuite, la manière dont repose le médecin dans sa chaise démontre qu'il a été assassiné lâchement.

Le Rhumatisme.

Est emphatiquement un désordre du sang causé par l'inhabilité des rognons pour enlever certains poisons qui s'accumulent dans les tissus des jointures et des muscles.

La P.P.P. guérit simplement vitement et sûrement. Cette maladie neutralise les impuretés du sang. L'expérience et la science endossent la P. P. P. comme le seul purificateur connu pour le sang.

UNE DOUBLE TRAGEDIE.

Un Meurtre et un Suicide a Holyoke.

DEUX AGENTS DE POLICE SONT LES VICTIMS.

Des Accusations de Corruption au Fond de l'Affaire.

Holyoke, 2 fév.—Le gardien de la paix P. J. Devereaux a tué son confrère M. D. Fenton dans les bureaux du commissariat de police de cette ville, à sept heures cinquante-cinq minutes, ce matin, puis s'est suicidé.

Cette tragédie s'est déroulée dans la pièce réservée aux agents qui y causent en attendant le moment d'être de service. Quand Devereaux entra dans le sous-sol de l'Hôtel de Ville, les agents de jour se préparaient à sortir. Il se rendit immédiatement à la chambre des agents. Fenton s'y trouvait; il était assis près de la porte.

Devereaux se posta en arrière de Fenton et tira sur lui à bout portant. La balle pénétra en arrière de l'oreille. Sans hésiter un seul instant le meurtrier tourna son revolver vers sa tempe et se brûla la cervelle.

Les deux agents de police étaient morts quand on les releva.

On dit que Devereaux avait été grandement troublé par une récente enquête sur l'octroi des licences. Il prétendait que son témoignage devant la commission d'enquête allait être la cause de sa destitution. Comme il n'avait jamais eu de querelle avec Fenton, on croit qu'il n'avait pas toute sa raison lorsqu'il l'a tué. Ces deux hommes étaient tempérants.

La balle a pénétré dans la tête de Fenton à environ deux pouces en arrière de l'oreille droite et s'est frayé un passage jusque dans le cerveau.

La deuxième balle a atteint Devereaux à environ un pouce en arrière de l'oreille droite et est allée se loger elle aussi dans le cerveau. Les deux victimes sont mortes instantanément, et Fenton n'a jamais dû savoir qui l'avait tué.

Devereaux avait dit à quelques-uns de ses confrères qu'il allait être remercié de ses services parce qu'il avait dit la vérité devant la commission chargée d'enquêter concernant la rumeur qu'un conseiller avait promis une licence pour la vente des spiritueux en retour du vote et de l'influence d'un certain citoyen.

Depuis ce temps-là Devereaux ne pensait qu'à sa destitution qui, à ses yeux, était imminente; il en perdait le boire et le manger, ne dormait presque plus.

L'agent de police Fenton fut aussi l'un des témoins à l'enquête et leurs témoignages à l'effet que le sénateur Whitcomb avait promis une licence à un nommé Monat s'accordaient en tous points. Les deux hommes passaient pour être bons amis.

Les cadavres ont été examinés par le Dr Tuttle, puis il furent remis aux parents.

Fenton était âgé de 48 ans et était né en Irlande. Il avait été nommé agent de police par le juge Pearson en 1877 et n'avait pas fait d'autre chose depuis ce temps-là. En 1891, le maire Griffin l'élevait au rang de capitaine. Il était brave; il faillit un jour perdre la vie pendant une bagarre sanglante sur la rue Maple. Il s'était marié deux fois; sa première femme mourait il y a environ quatre ou cinq ans. Il convolait en secondes noces il y a trois ans. Il laisse une femme, un fils et quatre filles.

Devereaux était né aussi en Irlande et était âgé de 45 ans. Il avait été nommé gardien de la paix par le maire Delany en 1885. C'était un homme paisible et un bon agent de police. Il laisse une veuve et plusieurs enfants.

Inutile d'ajouter que cette double tragédie a causé beaucoup d'émoi en cette ville.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruation irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Prépare par le Dr. O Delisle & Co., Lowell, Mass.

DANS LA METPOPOLE

Chicago, 5 fév—Dans une grande ville comme Chicago, il est imposant de voir ces immenses constructions à quinze, vingt étages, des masses énormes de fer, menaçant le ciel de leur faîte altier. On les appelle ici des *sky scrapers* (des grattoirs de cieux). Si ces énormes édifices fixent notre attention, il est aussi fort intéressant de parcourir ces magasins plus que vastes, divisés par rues, par départements, par numéros, tout comme une ville, ou plutôt comme un petit Etat, dans lesquels des milliers d'employés, qui pour la plupart ne se connaissent même pas entre eux, circulent, vaquent à leurs devoirs spéciaux.

Il y a, par exemple, la maison Siegel, Cooper & Co., dont les sept étages, tous occupés par son commerce, forment une superficie de treize arpents. Dans cette petite république, tous les corps de métier, tous les genres de commerce, toutes les professions libérales sont représentés, depuis le simple rémouleur jusqu'au tailleur des plus fins diamants, depuis le vendeur de bonbons jusqu'au marchand des plus riches étoffes de l'Orient.

Dans ces emporiums du commerce et dans chacun d'eux se trouvent donc toutes les marchandises de quelque classe que ce soit, que l'on puisse désirer.

C'est donc un avantage pour l'acheteur de pouvoir, en un seul endroit et sans se déranger presque, faire toutes ses emplettes. Cependant, cela constitue un véritable obstacle au progrès d'une ville, et à l'heure qu'il est on commence à s'émouvoir sérieusement à ce sujet dans l'Etat de l'Illinois. En effet, le commerce des faubourgs diminue graduellement à mesure que s'ouvrent de ces grandes maisons connues sous le nom de "department stores." De bonnes petites maisons commerciales, prospères un jour, sont réduites aujourd'hui à fermer leurs portes, faute de chalands, et tout le commerce reflue au centre de la ville, pour ce qui en est de Chicago, du moins.

La propriété dans les faubourgs baisse au lieu d'augmenter et le prix des loyers de magasins sont presqu'insignifiants. Tout cela est l'œuvre du "departement store." Or, quand on dit que l'on commence à s'émouvoir, on n'exagère pas. Il y aura une demande faite à la législature de l'Etat de l'Illinois dans le but de faire passer une loi ne permettant à personne d'avoir plus d'une branche de commerce, soit de nouveautés, de draperie, d'épicerie, etc., mais une seule branche. Beaucoup applaudissent déjà aux bons résultats d'une semblable loi, et, pour notre part, nous n'y voyons que d'heureuses conséquences. Mais le point principal est celui-ci: Peut-on faire une loi semblable?... Et si on le peut, ces puissantes maisons la laisseront-elles passer? Voilà le hic.

DES IMPOSTEURS.

Un maître de pension de cette ville nous apprend que deux individus, malheureusement des Canadiens, portant les noms de Beaudry et Duval, prirent leur pension chez lui pendant quelque temps, puis un beau matin décampèrent sans tambour ni trompette, avant d'avoir soldé leur note qui se chiffrait à un joli montant.

Ces deux individus vendaient ce qu'ils appelaient de l'onguent de Ste Anne, et pour mieux blaguer les gens, ils se disaient porteurs d'une autorisation de la part du Rév J. B. Comeau, curé de la paroisse de Ste Anne d'Yamachiche, P. Q.

Le maître de pension qui nous racontait ces faits, afin de s'assurer que les deux oiseaux de passage étaient bien des imposteurs, écrivit au curé d'Yamachiche, et voici la réponse qu'il reçut, qui se passe de commentaires.

YAMACHICHE, 1er février, 1895

Monsieur,

En réponse à votre lettre du 29 janvier dernier, je vous dirai que messieurs Beaudry et Duval ne sont pas venus chez moi; que je n'ai jamais chargé, ni eux ni d'autres, de vendre des onguents, chapelets ou reliques, qu'il n'y a jamais eu d'onguent de Ste Anne, qu'il n'y a dans le monde aucun remède ou onguent qui guérisse de tous maux. Ce sont tous des mensonges que ces deux imposteurs vous ont débités pour se moquer de la crédulité des gens, tourner la religion en ridicule et escamoter de l'argent. Ces sortes de personnes doivent être chassées ignominieusement.

Croyez-moi,

Votre tout dévoué.

J. B. COMEAU, Ptre.

Nous espérons que ces vils imposteurs seront dorénavant mal reçus partout où ils se présenteront pour commettre leurs escroqueries.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

FLYNN

—L'ex-détective Flynn, retenu à sa résidence par la maladie, est de plus en plus mal. Jusqu'à présent, il n'a pu obtenir de nouveaux cautionnements et l'ex-agent est encore sous la surveillance d'un officier de police.

A STEE ANN

—Nombre d'ouvriers sont employés actuellement à la reconstruction du pont de Ste Anne de la Pérade, qui a été emporté par l'inondation du printemps dernier.

Des maçons construisent de gros pilliers en pierre à chaque extrémité du pont.

M. CURRAN

—On dit que M. J. J. Curran va être nommé juge et que M Hart, marchand de fruits de Montréal, sera le candidat Irlandais ministériel dans la division représentée par le solliciteur-général.

LES ECOLES

—Dans toutes nos églises on a fortement engagé les fidèles à signer la requête des catholiques du Manitoba que le T. R. P. Allard présentera au gouverneur-général au sujet des écoles.

CHEZ LE GOUVERNEUR

—On n'a pas oublié que pendant leur séjour à Montréal, lord et lady Aberdeen ont donné toute une série de dîners.

On raconte à ce sujet l'histoire suivante: Il existe en cette ville, deux médecins du même nom. L'un est déjà vieux praticien; l'autre est tout jeune dans le métier de soulager l'humanité. Un beau matin, le jeune esculape reçut une gracieuse invitation de Leurs Excellences le priant de venir dîner avec Elles, rue Sherbrooke

Le Dr X ne se fit pas prier et arriva en grande toilette de cérémonie, à l'heure fixée.

On se mit à table, la conversation s'engagea spirituelle et pleine d'entrain, pais tout à coup, à sa grande confusion, le jeune médecin découvrit que c'était son homonyme et son aîné en médecine que le gouverneur-général avait voulu honorer.

PAUVRE FOU

—Un jeune homme de 28 ans, Odilas Senett, est atteint de monomanie religieuse. Depuis quelque temps, il était devenu dangereux. Il voit le diable partout et à chaque instant il vient en contact avec l'esprit infernal.

Il porte un grand couteau qu'il brandit afin de repousser le "vilain."

Le lieutenant Choquette a été appelé auprès du malheureux aliéné et, après l'avoir désarmé, il l'a conduit au poste.

Senett, en se voyant derrière la porte grillée de la cellule, ne se possédait pas de joie. "Oui, disait-il, je suis hors de danger maintenant, je ne crains plus, le diable ne peut venir jusque dans ma cellule."

Ses crises passées, le malheureux récite le chapelet à haute voix.

Le Dr Bouchard va lui faire subir un examen médical.

QUEBEC

L'AFFAIRE ODELL

—Dans la fameuse affaire Gregory Odel, jugement a été rendu en faveur de Mme Odell.

L'appel est renversé. Le premier jugement était en faveur du mari. Sir Alex. Lacoste a declare que la loi française, en cette matière, est explicite.

Le pardon accordé par le mari lors d'une réconciliation s'étend à toutes les fautes commises et avouées du passé.

Ce pardon ne s'étend pas aux fautes commises après la réconciliation.

Le juge en chef ne peut comprendre comment on ait pu recevoir le témoignage de la fille Rochette en cour supérieure.

Si Mme Odell a gain de cause, la fille Rochette devra quitter le pays.

Leurs Honneurs ont refusé de permettre un appel au Conseil Privé.

Ils rendront leur décision en la matière, au prochain terme.

Chaque partie paie ses frais.

Mme Odell pourra voir ses enfants comme d'ordinaire.

MORT DE MME BLANCHET

—Mme Louis Blanchet, belle-mére de M. L. Simoneau, comptable au parlement, est décédée à l'âge de 82 ans.

HABILES VOLEURS

—Les journaux de Quebec sont dans la jubilation et félicitent à qui mieux mieux leurs agents de police.

Une bande de voleurs, après avoir commis une série de méfaits, viennent d'être chassés de la ville de Champlain.

Ces individus ont déjà un joli dossier. L'automne dernier ils volaient les bijoux de sir Donald Smith, à Montréal. Ils avaient inventé tout un nouveau truc pour plumer les maîtresses de maison de prostitution. Leurs *belles* s'engageaient comme cuisinières et un beau matin quand tout le monde de la maison dormait de ce lourd sommeil qui suit une nuit de débauche, la fille ouvrait les portes et ses amis faisaient main-basse sur tout ce qui leur tombait sous la main. Ils ont parcouru, dit on, tout le continent, les principales villes du Canada et des Etats-Unis.

Un jour à Chicago, ces mêmes individus ont assailli, dans une de ces maisons, un riche citoyen, et l'ont teilement battu qu'ils l'ont laissé pour mort. Ils prirent la poudre d'escampette après avoir soulagé ses goussets de quelque trois cents dollars.

Reste à savoir où ces filous vont exercer leur métier.

GARE! GARE!

—Dit l'*Electeur*:

Le choix de Hackett, un irlandais catholique, comme trésorier, démontre évidemment que pas un député anglais protestant ne veut faire partie du cabinet Taillon.

C'est là une situation critique

Nous avons appris à connaître la force de cet élément le jour où nous l'avons vu se déchaîner contre ce pauvre Mercier parce qu'il avait réglé la question des Jésuites—et réussir à le faire couvrir de boue même par ceux qu'il avait gorgés de faveurs.

Ils ont le bras long, ces gens de la haute finance.

Gare au gouvernement Taillon!

OTTAWA.

MGR LANGEVIN

—La plupart des journaux ont annoncé que le réverend Père Langevin serait sacré archevêque de St Boniface à Ottawa. Le *Manitoba* contredit officiellement cette nouvelle dans les termes suivants:

"Nous sommes autorisés à annoncer que le Rév. Père Langevin a reçu avis officiel de sa promotion au siège archié-piscopal de Saint Boniface. Le sacre de Mgr Langevin aura lieu dans l'église métropolitaine, la cathédrale de Saint Boniface, vers la fin de février ou au commencement de mars. Nous offrons au nouvel archevêque nos hommages de chrétiens, et l'assurance de notre dévouement absolu"

SESSION OU DISSOLUTION?

—Comme Hamlet, le gouvernement hésite et ne sait à quoi se résoudre.

M. Ouimet, ministre des travaux publics, est en faveur d'une session; M. Haggart, ministre des chemins de fer, se prononce pour un appel au peuple; M. Foster, ministre des finances, dit que le cabinet n'a pas encore assez mûri la question et qu'aucune décision n'a été prise pour ou contre la dissolution.

Il est évident que le gouvernement hésite.

"Le temps marche, dit le *Witness*, et nous sommes à la veille d'un revirement."

LES ECOLES DU MANITOBA

—Nous lisons dans le *Progrès*, de Valleyfield:

Cette fameuse question vient d'entrer dans une phase nouvelle; le Conseil Privé a déclaré que les catholiques du Manitoba ont droit de réclamer une loi remédiatrice.

Il est bien vrai que ces nobles lords dans un premier jugement nous avaient déjà dit à peu près tout le contraire. Mais enfin, nous avons pour nous le dernier jugement, et c'est l'important.

Il faut maintenant que nous ayons justice pleine et entière.

Les conservateurs n'ont jamais voulu rien faire; il faut commencer par s'en débarrasser et les remplacer par M. Laurier.

Si une fois au pouvoir M. Laurier ne nous rend pas justice, nous le renverserons à son tour.

Et nous devrons continuer à lutter jusqu'à ce que les écoles catholiques françaises soient, dans toutes les provinces, sur un pied d'égalité parfaite avec les écoles protestantes anglaises.

La nation canadienne est formée de descendants de deux peuples distincts, des fils de la France et des fils des Iles Britanniques. Il faut, comme en Autriche, comme en Suisse, que les deux nationalités soient en loi égales en tout et partout.

MORT À L'EGLISE

[illegible] Neveu, de la Pointe à Gatineau, est mort subitement sous le porche de la basilique.

Un médecin, mandé en toute hâte, a déclaré que le défunt avait succombé à une syncope du cœur.

VENTE D'UN CHEMIN DE FER

—La compagnie de chemin de fer Canadien du Pacifique vient de vendre son embranchement d'Aylmer, à la compagnie Pontiac Junction. Cet embranchement traverse les localités sises le long de la rivière Aylmer jusqu'au lac Deschênes. Le prix de vente a été de $84,000.

Cet embranchement a sept milles de longueur. M. H. J. Beemer, à qui appartient presqu'en totalité le chemin de fer P. & P. J. ainsi que le chemin de fer de la valée de la Gatineau, dit qu'il a l'intention de faire construire un pont qui traversera de Hull à Ottawa.

ROXTON FALLS,

L'EVÊQUE REFUSE

—M. Labrie, employé à la tannerie, est mort subitement mardi soir, vers neuf heures. Il appartenait à l'ordre des Forestiers Indépendants; sa veuve recevra mille dollars.

La Cour de Roxton Falls n'a pu assister en corps, à ses funérailles, l'autorité épiscopale refusant de les laisser entrer dans l'église avec leurs insignes et bannières.

NICOLET.

MORT DE M. TREMBLAY

—On annonce à Nicolet la mort de M. Evariste Tremblay à l'âge de 69 ans.

M. Tremblay était né à St Roch des Aulnaies et était venu se fixer à Nicolet à l'âge de 17 ans.

Brillant musicien, M. Tremblay a été pendant 46 ans l'organiste de la paroisse de Nicolet.

LEVIS,

TUÉ DANS SA CHUTE

—Vendredi soir, M. J. Dumont est allé dans le haut de son hangar pour se faire une provision de tabac. En revenant, il manqua le pied sur le premier échelon de l'échelle qui lui avait servi à monter, et tomba la tête la première sur le plancher.

Quand on l'a découvert, il était mort. M. Dumont était âgé de 59 ans.

MILTON,

CA PAIE

—Les fromageries ont donné à la paroisse $35,000. Environ 8,500 lbs de beurre y ont été fabriquées pendant le dernier automne.

BELLEVILLE, Ont

IMPRUDENCE FATALE

—Une femme du nom de Beatty a accidentellement étouffé son enfant en plaçant trop de couvertures sur lui, pendant que le petit était dans son berceau.

SHERBROOKE,

UN DÉPUTÉ BLESSÉ

—Mardi dernier, M. L. E. Panneton, député de Sherbrooke, a été victime à Magog, d'un accident qui aurait pu avoir pour lui des suites plus funestes.

Il était allé à Magog, par voie du C. P. R., pour plaider devant le magistrat de district, et il venait de monter en voiture pour se faire conduire à l'hôtel, lorsque le cheval prit le mors aux dents et se lança à fond de train dans la direction du village; le conducteur de la voiture et un autre homme cherchèrent en vain à contrôler l'animal qui ne s'en excita davantage, ce que voyant M. Panneton, craignant d'être lancé sur un édifice au détour d'une rue, se jeta à bas de la voiture. Dans sa chute sur la glace, il se fit plusieurs contusions à la figure et une blessure assez grave à la main, heureux encore d'en être quitte sans fractures sérieuses.

MEGANTIC,

UN COUVENT DE PLUS

—Les sœurs de la Congrégation Notre Dame ont été priées de venir fonder une maison de leur ordre à Mégantic. Les négociations entre la commission scolaire et les religieuses sont entamées et tout fait prévoir que bientôt les Cantons de l'Est compteront un couvent de plus.

LONGUEUIL,

LE PLUS ANCIEN PILOTE

—M. Hypolite Potvin, un des plus anciens citoyens de Longueuil, est décédé subitement à sa résidence, hier soir.

Le défunt était âgé de 75 ans.

C'était le plus ancien pilote du pays.

C'est lui qui, le premier, a piloté le "Longueuil," lors de sa première traversée entre Longueuil et Hochelaga. Il a rempli ces mêmes fonctions pendant cinquante ans.

Sa mort soudaine a causé toute une sensation à Longueuil où le père Potvin était très connu et très estimé.

Un individu du nom de Fred Goldthwaite arrivait en cette ville lundi, venant de Boston. Il trouvait aussitôt un emploi à la ferme Goodale, avenue Varnum, à Pawtucketville.

Ce matin, il se coupait la gorge avec un couteau.

L'ambulance le conduisit à l'hôpital.

On croit qu'il était ivre lorsqu'il a attenté à ses jours.

Il y en a qui disent que Goldthwaite est le beau-frère des Goodale pour lesquels il travaillait.

Les internes de l'hôpital prétendent qu'il va en revenir.

Naissance

En cette ville, le 3 février, Mde Wilbrod Bouthillet, un fils. Parrain et marraine, M. George Dosithée Jacques et Mde Dosithée Bouthillet.

NOTES LOCALES.

M. et Mde P. L. Gregoire sont arrivés à Paris (France).

Les facteurs de cette ville auront leur bal annuel dans la salle Huntington le 19 février.

On nous apprend que la santé du R. P. Garin, O. M. I., ne s'est que très peu améliorée.

Mdes Hector Harnois et D. Bouthillet, d'Acton, P. Q., sont en visite chez M. Wilbrod Bouthillet.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Mde A. Lachambre et ses deux enfants, de Winnipeg, Manitoba, sont en visite ici pour deux semaines. Nous leur souhaitons un agréable séjour.

La combustion spontanée a causé un incendie lundi matin vers les sept heures, dans la fabrique Talbot à Billerica. Les dommages sont insignifiants.

On a interrompu les travaux de construction du nouvel entrepôt du Tremont & Suffolk, à cause du froid. Cet édifice a déjà six étages et il devra avoir encore vingt pieds de plus en hauteur.

Mary Trupand a été arrêtée dimanche sur l'inculpation de tenir une maison malfamée.

L'accusation a été portée par une jeune fille qui prétend avoir été attirée dans ce refuge du crime dans un but immoral.

La femme Trupand a déjà porté un autre nom; elle se dit âgée de 25 ans.

Une jeune femme sur le point de devenir mère éprouvait un sentiment de faiblesse qui lui mettait le désespoir dans l'âme. Elle caresse aujourd'hui un blond chérubin qui fait son bonheur, et se félicite d'avoir fait usage du Dr Delisle's Kinium Compound.

La grève inaugurée il y a une dizaine de semaines par les employés de Faulkner est terminée. Les grévistes sont vaincueurs. Ils protestaient, comme on le sait, contre une réduction de gages. C'est pour cette raison qu'ils s'étaient mis en grève.

M. Faulkner consent à accorder à ses employés les mêmes gages que par le passé.

Hier, quelques-uns des départements ont été mis en exploitation, et on s'attend qu'avant la fin de la semaine l'ouvrage aura été repris au complet.

Plusieurs des employés ont gagné de l'argent pendant la grève, ayant trouvé un emploi temporaire ailleurs, de sorte que les grévistes n'ont pas perdu complètement dix semaines de gages.

BUREAU DE J. F. GREER,
Juge de comté,
Green Cove Springs, Clay Co.,
Fla., 23 Mai 1891.

Messieurs,

Il y a 20 ans je fus affligé d'un rhumatisme inflammatoire, je fus soigné par les médecins les plus éminents du monde. J'ai visité les grandes Saratoga Springs de N. Y. et les célèbres Hot Springs de l'Arkansas et autres places d'eau, et j'ai toujours consulté le médecin de ces endroits pour ma maladie, finalement je suis allé en Floride il y a dix ans.

Il y a environ deux ans j'ai eu une severe attaque de rhumatisme je fus retenu à ma chambre pendant 12 semaines et durant ce temps je fus induit à essayer le P. P. P. Prickly Ash Poke Root and Potassium, sachant que chaque ingrédient était bon pour les impuretés du sang, après avoir pris deux petites bouteilles, je fus guéri à quatre différentes fois depuis j'ai eu de légères attaques et chaque fois j'ai pris deux petites bouteilles de P. P. P. et fus soulage et je la considère la meilleure médecine de la sorte.

Respectueusement,
J. F. GREER.

Anniversaire.

Samedi dernier, un grand nombre d'amis se rendirent à la résidence de M. L. Jules Godin, de la rue Moody, pour se payer le luxe d'un joyeux passe-temps, à l'occasion du 41ème anniversaire de la naissance de ce monsieur. MM. A. Blanchard et Jasmin étaient les organisateurs du mouvement.

Vers les 8½ heures, M. A. Blanchard, après des remarques heureuses, présenta une bourse bien remplie au héros de la fête, M. Godin, qui malgré sa surprise, s'acquitta de sa tâche avec habileté. Dans un petit boniment bien dit, il offrit l'hospitalité de sa maison à ses nombreux amis.

Après avoir fait du chant et de la musique, on se livra à la danse avec entrain.

De succulents rafraichissements furent servis; les *sandwiches* furent fournis par M. J. W. Goulet, ce qui veut dire qu'elles étaient de première classe.

N. B.—Par un malentendu regrettable, ce compte rendu aurait dû être inséré dans l'ETOILE lundi dernier.

UN AMI.

Comment Trouvez-vous Cela?

Nous offrons cent dollars de récompense pour tout cas de catarrhe qui ne peut être guéri par le Hall's Catarrh Cure.

F. J. CHENEY & Co., Prop.,
Toledo, O.

Nous, les soussignés, connaissons F. J. Cheney depuis 15 années et le croyons parfaitement honorable dans les transactions d'affaires et financièrement capable de remplir toute obligation faite par la maison.

WEST & TRUAX,
WALDING, KINNAN & MARVIN,
Droguistes en gros, Toledo, O.

Le Hall's Catarrh Cure est pris intérieurement, agit directement sur le sang et les surfaces muqueuses du système. Prix, 75c la bouteille. Vendu par tous les droguistes. Certificats garantis.

Paroles Encourageantes.

Nous sommes très sensible aux bonnes paroles que nous a adressées M. J. L. Chalifoux, le président de l'Union Franco-Américaine, à l'assemblée d'hier dans la salle Jackson et au vote de remerciements qui a été passé en reconnaissance des services que l'ETOILE a rendus à la nouvelle organisation depuis sa fondation.

C'est certainement notre devoir de venir en aide à ce mouvement patriotique qui est appelé à faire tant de bien parmi notre population. Aussi sommes-nous plus que jamais dévoué à cette cause, et nos colonnes resteront, comme elles l'ont été par le passé, à la disposition de l'Union, qui pourra s'en servir gratuitement chaque fois qu'elle en aura besoin.

M. Chalifoux, dans ses remarques, à conseillé à tous les Canadiens d'encourager la presse franco-américaine. Nous espérons que nos compatriotes suivront ce sage conseil, et avec leur appui, la presse franco-américaine deviendra puissante, ce qui sera un grand avantage pour toute notre nationalité, car elle trouvera toujours dans les journaux de langue française, nous ne craignons pas de l'affirmer, des défenseurs zélés de la cause canadienne.

Pas un Canadien ne devrait refuser de s'abonner à un journal franco-américain: le patriotisme lui en fait un devoir et ses propres intérêts le lui conseillent. En lisant chaque jour un journal de langue française, on risque moins d'oublier son français et on se tient assez fidèlement au courant de ce qui se passe parmi les siens.

Donc, compatriotes, suivez l'avis que vient de vous donner si judicieusement le président de l'Union Franco-Américaine: abonnez-vous aux journaux français.

UN FAUSSAIRE

La police de cette ville a mis samedi la main sur un individu qui a tenté de voler plusieurs marchands de bric-à-brac au moyen de faux chèques.

Jeudi cet escroc entra dans le magasin de Spaulding, sur la rue Merrimack, et demanda à voir quelques montres.

Il n'avait pas la langue dans sa poche et se mit en frais, tout en examinant des montres, de raconter son histoire. Comme un bandage enveloppait sa main gauche, il expliqua qu'il était un ancien employé du Boston & Maine Railroad, mais qu'en accouplant des wagons, il s'était fait grièvement blesser. Les directeurs de ce chemin de fer avaient consenti à régler avec lui et lui avaient donné $1500, somme qu'il prétendit avoir déposée à la Railroad National Bank et à la Lowell Trust Company.

Après avoir terminé son histoire, l'escroc prit une montre de $14 et dit qu'elle lui plaisait. Il fit aussitôt un chèque pour ce montant et M. Spaulding l'accepta, n'ayant aucun doute que cet homme lui avait dit la vérité à propos de l'accident dont il avait été victime et de l'argent reçu.

Le chèque, est-il besoin de le dire, était faux.

Le même individu voulut jouer un truc semblable à d'autres marchands, mais ses chèques furent refusés.

Vers les six heures, samedi matin, la police, qui le cherchait, l'arrêta près de la rue Appleton. Il n'avait pas mal à la main qui n'était enveloppée d'aucun bandage.

Il fut logé au poste où il déclara se nommer James Feeney. Il prétend être venu de Providence et avoir déjà travaillé pendant quelque temps à Olneyville.

Il nie l'accusation portée contre lui; mais plusieurs marchands de bric-à brac l'ont reconnu.

Joseph W. Griffin, le marchand de chaussures qui s'est fait voler $14 par un escroc il y a quelque temps au moyen d'un faux chèque, est venu au commissariat de police pour voir le nommé Feeney. Il est parti en disant que ce n'était pas l'individu qui l'avait fraudé.

GRANDE NOUVELLE

Nous avons appris avec plaisir que plusieurs musiciens de distinction de notre ville se sont donné la main pour donner un grand concert au bénéfice de Mlle Minnie Richard. Ce concert aura lieu dimanche soir le 24 février 1895, à l'Associate Hall.

C'est une excellente idée, et nous en félicitons les organisateurs qui savent apprécier le talent et le mérite d'une débutante qui promet de devenir une étoile de première grandeur.

Mlle Richard mérite à tous les points de vue un tel acte de reconnaissance. C'est une chanteuse dont l'avenir est assuré, car elle est réellement douée de toutes les qualités qui font les cantatrices.

Les artistes distingués suivants prendront part à ce grand concert qui, sans aucun doute, fera époque dans les annales du monde artistique de Lowell: Les membres du Chœur Rossini, dont la réputation est établie; Mlle Elodie Gagnon, dont l'éloge n'est plus à faire; le réputé Dr Rix; T. M. Molloy, un tenor qui est un favori à Lowell; Emile Lavigueur, notre violoniste canadien si distingué; Mlle Blanche Dextra, qui est une perle dans sa spécialité, et M. Albert Grégoire, un des plus populaires musiciens qui depuis nombre d'années a été mêlé à tous nos mouvements artistiques.

Avec de tels artistes, le succès de ce concert est assuré. Nous sommes convaincu que toute notre colonie canadienne s'empressera de faire sa quote-part en assistant en grand nombre à ce concert.

LA MAFIA.

Un Meurtre dans le Quartier Italien.

New York, 5 fév.—Francesco Barcia a été tué d'un coup de revolver tiré hier soir par Francesco Carsalta, sur la rue Elizabeth.

Le meurtrier a été arrêté.

Ces deux hommes s'étaient querellés; mais on dit parmi la colonie italienne que cet assassinat est l'œuvre de la Mafia. L'opinion générale semble être que ce crime est la suite d'un complot.

La police n'a pu réussir à trouver un seul témoin qui soit consentant à dire qu'il a vu Carsalta tirer sur Barcia, quoiqu'une douzaine d'hommes fussent présents quand la querelle a eu lieu.

Cependant, trois ou quatre enfants reconnaissent Carsalta comme étant le meurtrier.

MORTE!

Boston, 6 fév.—Henry E. Bishop, dit le Dr Herman, un homme âgé de 43 ans, a été arrêté par les détectives Bogan et McGarr, sous l'accusation d'avoir opéré une opération criminelle sur la personne de Florence Adley, qui prenait sa pension au No. 19 rue Court.

Il y a plusieurs jours, cette jeune fille fut admise à la maison de refuge Ste Monique, où elle devint sérieusement malade.

Un médecin fut appelé et il déclara qu'elle était en danger, des suites d'une opération criminelle.

Comme une nouvelle opération était nécessaire, dans l'espoir de lui sauver la vie, elle fut transportée à l'hôpital, où elle raconta qu'elle avait subi une opération criminelle dans les bureaux du Dr Bishop, le 25 janvier. Elle avoua que son séducteur était Opie L. Johnson, un jeune homme de 27 ans, qui fut arrêté. C'est un ancien agent de police. Il a été mis sous une caution de $5000.

Le Dr Bishop a aussi été arrêté, comme nous le disons ci-haut.

Après avoir subi un traitement à l'hôpital, la jeune fille fut conduite chez ses parents à Woburn, où elle est morte.

Une autopsie a révélé le fait que l'opération criminelle était la cause de ce décès.

Le procès qui va suivre sera intéressant.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

CINQUANTE-DEUX ANS

A LA CASSE DANS LE MEME ATELIER.

Les Patrons Sont Reconnaissants et le lui Prouvent.

Burlington, 6 fév.—A. L. Papineau est un typographe qui a travaillé dans le même atelier durant plus de 52 ans, ou, pour être plus exact, depuis le 20 septembre 1842.

Ce jour-là, un jeune Canadien entra dans les bureaux du *Burlington Weekly Free Press*, à Burlington, (Vermont) et demanda au chef d'atelier si on avait besoin d'un apprenti typographe. Il avait l'air intelligent, et l'hon. Henry B. Stacy, alors propriétaire de ce journal, le prit à so service sans hésiter. Ce jeune Canadien était le sujet de cette biographie, A. L. Papineau; il avait alors douze ans et demi.

Une année plus tard M. Stracy vendit son journal au général De Witt Clinton Clark, et le jeune apprenti conserva sa place sous le nouveau patron. Dix ou douze ans s'écoulèrent avant qu'un nouveau changement s'opérât. Enfin le général Clark vendit le *Free Press* à l'Hon. Geo. W. Benedict.

Le jeune Papineau, ou "Pap" comme ses confrères l'appelaient, avait terminé son apprentissage, et il avait la charge du département des presses et de la composition du journal.

Les propriétaires et les typographes passaient, mais Papineau restait.

Quand l'Honorable Benedict mourut, le journal passa entre les mains de ses deux fils. M. Papineau n'éprouva aucune difficulté pour conserver sa position, et plus tard, quand une société fut fondée pour publier le *Free Press*, personne ne voulut tenter d'administrer les affaires de la nouvelle compagnie sans l'aide de l'homme qui avait la charge de l'atelier depuis si longtemps.

M. Papineau n'a jamais été sans emploi depuis le jour où il entra au *Free Press* comme apprenti. Depuis 52 ans, il n'a pas été malade plus d'un mois. Il est le père de sept enfants, a 23 petits-enfants et trois arrière-petits-enfants dont le plus âgé vient d'atteindre ses quatre ans.

Le père de cette nombreuse famille est aujourd'hui en parfaite santé; il est encore robuste, et tous les jours de la semaine il se rend à l'atelier du *Free Press* à sept heures et demie précises, pour commencer son ouvrage. Il est la ponctualité même.

Il y a quelques années, M. Benedict, son patron, lui dit qu'il pouvait rester chez lui chaque fois que la maladie de sa famille ou sa santé l'exigeraient et qu'il serait payé comme s'il avait travaillé.

Chaque année M. Papineau va passer une quinzaine de jours de vacances à Montréal. Il espère prendre bientôt sa retraite, ses patrons consentant à lui payer une pension, en reconnaissance des services qu'il leur a rendus.

UNE FOLLE

Qui Errait en Cette Ville; la Police la Recueille.

Louisa Shepard, une femme âgée de 75 ans, a été trouvée errante dans les rues de cette ville lundi par l'agent de police Page qui la questionna et s'aperçut qu'elle n'avait pas toute sa raison.

L'agent de police la conduisit à la maison de refuge de Mde Clark, rue Shaw, où elle ne demeura que peu de temps. Comme Mde Clark avait dans sa maison plus de malades qu'elle ne pouvait en soigner, elle fit transporter la femme inconnue au commissariat de police où la matrone, Mde Wallace, en prit soin. A intervalles réguliers, la pauvre femme devenait complètement folle; mais elle ne se portait pas à des actes de violence. Ensuite elle avait des moments lucides, et la matrone en profitait pour la questionner, mais elle ne put parvenir à lui faire dire ni son nom ni le lieu de sa résidence.

Quand on conduisit cette femme au commissariat de police, elle avait une valise remplie de vêtements et d'articles de toilette; elle était mise respectablement.

C'est l'opinion de la police qu'elle s'est échappée de sa demeure dans une autre ville. Parfois elle parle d'un long trajet qu'elle a fait en tramways électriques, et il est possible qu'elle soit venue de Lawrence ou Haverhill.

Elle demeurera sous les soins de la matrone pendant quelques jours, avant qu'on l'envoie à la ferme municipale, au cas où on entendrait parler de ses parents.

TROUBLES DOMESTIQUES

Peoria (Illinois) 5 fév.—Des troubles domestiques ont poussé hier Frank Atkinson, un serrefrein a tuer d'un coup de feu sa belle-sœur, Lena Sitter. Ensuite il s'est blessé mortellement.

Nouvelles Condensées.

Brooklyn, 4 fév—Cette grande grève n'est pas encore complètement terminée, mais elle tire à sa fin. Un certain nombre de grévistes sont retournés à l'ouvrage, l'ordre a été rétabli, la circulation des tramways n'est plus interrompue, la milice a été rappelée, et le théâtre de la lutte se trouve maintenant devant les tribunaux où un nombre incalculable de procès sont pendants.

Cette grève est commencée depuis le 14 janvier, à cinq heures du matin; elle existe donc depuis plus de trois semaines.

Les compagnies de tramways calculent qu'elles ont perdu en prix de passage les sommes suivantes: Brooklyn Heights, $275,000; Atlantic Avenue, $50,000; Brooklyn & Suburban, $30,000, ou un total de $355,000 environ. Ceci ne comprend pas les dépenses extraordinaires de l'importation d'employés n'appartenant pas aux unions.

Les pertes totales des employés s'élèvent à $135,000.

Paris, 4 fév.—Une explosion de feu grisou s'est produite dans une mine à Montceau-les-Mines, dans le département de Saône-et-Loire, et l'on rapporte que trente infortunés mineurs ont été tués.

PLUS TARD.—Les corps de 21 mineurs ont été retirés du puits à Monceau-les-Mines. Huit hommes ont été retirés vivants, mais ils étaient tous blessés. Le président Faure a fait don de 2000 fr. pour venir en aide aux familles des victimes.

Une dépêche reçue à onze heures, ce soir, de Montceau-les-Mines, nous apprend que 52 hommes se trouvaient dans les mines au moment de l'explosion. On prétend maintenant que le nombre des pertes de vie s'élève à 44. Les corps qui ont été ramenés à la surface sont tellement brûlés qu'ils ne sont pas reconnaissables.

Londres, 4 fév.—Le correspondant du *Daily News* à Constantinople écrit ce qui suit: "On a appris les détails de nouveaux massacres d'Arméniens par les Turcs dans l'Asie Mineure, ailleurs qu'à Sassoun et à Moush. Par exemple, en décembre 1893, à Yuzgat, les autorités locales opérèrent l'arrestation de 400 Arméniens et peu après les Mahométans les attaquèrent, les maltraitèrent et finirent par les tuer sur la place du marché.

Les Arméniens se plaignirent par écrit de cette boucherie, mais ceux qui portèrent ces plaintes furent immédiatement emprisonnés, et quarante d'entre eux sont encore dans les cachots où leurs bourreaux les ont jetés.

Plusieurs Arméniens ont été emprisonnés récemment parce qu'ils avaient en leur possession des bibles non contre-signés par un censeur nommé par le gouvernement turc.

Hartford, Conn., 4 fév. — Le bureau d'hygiène a découvert le pire cas de diphtérie, au No. 2 rue Windsor. C'est un nommé James Geary qui est le patient et sa femme commence à en faire voir quelques symptômes. Leur enfant est mort récemment de la diphtérie après avoir subi inutilement le traitement de l'antitoxine.

Fall River, 5 fév—Bertha Bashaw, âgée de 18 ans, s'est noyée dans la rivière Blackstone, à Fisverville, en patinant, dimanche après-midi. Joseph Sheehan, son compagnon, fit des efforts héroïques pour la sauver, et il a failli se noyer en voulant lui porter secours, mais tout était inutile!

Bridgeport, Conn., 5 fév—Une fabrique appartenant à la Wilmot & Hobbs Manufacturing Co., à West End, a été la proie des flammes hier soir, y compris son contenu. Les pertes s'élèvent à $20,000, couvertes en partie par les assurances. On ignore la cause du feu.

CAS DE CRUAUTE

Pour Avoir Tue une Vache a la Mode Juive.

Leominster, 5—Isaac Kadder a comparu devant les tribunaux, cette après-midi, sous l'accusation de cruauté envers une vache. Kadder est un boucher et il tue ses bestiaux à la mode juive.

Le détective Kendall raconta au juge que la vache avait été suspendue par les pattes de derrière, et était demeurée en cette position au moins cinq minutes. Ensuite elle fut jetée sur le côté et le boucher Kadder lui coupa la gorge avec un couteau.

La défense tenta de prouver que la suspension n'avait pas été aussi longue qu'on le prétendait, et que cette méthode de mettre à mort les bestiaux était celle pratiquée depuis bien longtemps par les Juifs.

Une amende de dix dollars fut imposée. Kadder interjeta appel.

Cette condamnation a causé beaucoup d'indignation parmi la colonie juive.

ATTAQUE NOCTURNE.

UN FORGERON CANADIEN LAISSE POUR MORT

Apres une Soiree Passee a Boire et a se Disputer.

Fall River, 5 fév—Benjamin Bellavance est un forgeron de cette ville qui aime à prendre le petit coup. On dit que lorsqu'il est échauffé par la boisson, il devient chicanier, et de cette manière il se fait de nombreux ennemis.

La nuit dernière, il aurait probablement perdu la vie, sans l'agent de police Lincoln qui lui porta secours heureusement à temps.

Voici ce qui est arrivé:

Il avait passé la première partie de la soirée à boire et à se disputer avec d'autres, et cette conduite lui avait probablement fait quelques ennemis.

Vers une heure après minuit, il descendait la rue Central pour s'en retourner chez lui quand il fut attaqué par une bande de brigands qui le battirent jusqu'à ce qu'il perdît connaissance, et ils le laissèrent pour mort dans la rue.

Une demi-heure plus tard, l'agent de police Linnehan, passant par là, le transporta au poste central, où deux médecins réussirent, après une heure de travail, à le ramener à la vie.

Il avait la figure et la tête tout ensanglantées, et son visage n'avait presque plus de forme humaine, tant il était enflé et couvert de blessures. En un mot ses assaillants l'avaient mis dans le plus pitoyable état que l'on puisse imaginer. Il dit qu'il les reconnaîtrait s'il les voyait de nouveau.

C'est une bonne leçon qu'il a reçue; espérons qu'il en profitera

LA CAUSE

De la Tentative de Suicide Hier Matin.

Fred Goldthwaite, qui s'est tranché la gorge avec un couteau ou un rasoir dans la grange de son beau-frère, le fermier Goodale, sur l'avenue Varnum, à quelque distance de la frontière de Tyngsboro, mardi matin, est toujours au Lowell General Hospital où les internes espèrent le sauver.

On croit que cette tentative de suicide a été commise par le malheureux dans un moment de folie causée par la maladie. Cet homme n'était pas bien depuis quelque temps et il se croyait atteint de pneumonie, ce qui le troublait grandement. Son mauvais état de santé avait été la cause que son patron, un fermier de Medford, pour lequel il travaillait depuis quelque temps, s'était vu dans l'obligation de le remercier de ses services.

Goldthwaite est un homme de 33 ans.

UN DEMOCRATE.

A ete Elu President du Conseil.

Assemblée, mardi, du Bureau des Echevins et du Conseil.

LE BUREAU.

Tous les membres étaient présents; sauf l'échevin Hills. Le maire Courtney a présidé.

Une licence d'encanteur a été accordée à Ralph A. Duprez.

Sur motion de l'échevin Varnum, une résolution autorisant le trésorier à emprunter $80,000, en prévision des taxes, a été votée à l'unanimité.

Après quelques autres affaires de routine, on vota l'ajournement.

LE CONSEIL

J. E. Sullivan, un démocrate a été élu président du conseil. On dit que c'est par un truc que cette élection a pu être faite.

Ce n'est qu'au seizième ballottage que le choix—si choix il y a—a été fait. Voici ce ballottage:

Nombre entier	24
Nombre nécessaire	13
A. E. Webster	8
E. T. Goward	1
F. P. Rivet	2
J. E. Sullivan	13

Le conseiller Barry annonça alors que le conseiller Sullivan était élu président.

Le conseiller Sanborn demanda un décompte, ce qui lui fut refusé quoiqu'il eût expliqué qu'il avait voté en faveur de John Oliver et qu'on n'avait pas fait mention de ce vote. On lui répondit qu'on ne pouvait faire un décompte, parce que les votes avaient été jetés.

Le truc devenait apparaît, mais les démocrates ne se troublèrent pas pour si peu.

Le conseiller Sullivan fut alors escorté au fauteuil présidentiel.

Après l'ajournement, qui fut voté peu après, les républicains se demandaient d'où venait le 13ème bulletin qui a élu le conseiller Sullivan président du Conseil?

Le conseiller Sanborn se dit certain d'avoir voté en faveur du conseiller Oliver. Le conseiller Morse prétend avoir vu ce bulletin. Pourtant ce vote n'a pas été annoncé!

Il n'y a pas de doute qu'il y a eu soit trahison, soit malhonnêteté.

Chez M. Boisvert.

Mardi soir, plus de soixante personnes envahissaient la magnifique résidence de M. Chs. H. Boisvert, sur la Lilley Ave. Il s'agissait de jouer une grande série de parties de whist. A 8½ heures, 44 personnes se mirent à table et jusqu'à 10½ heures elles se contestèrent les honneurs de la soirée. La lutte fut animée de part et d'autres.

Le décompte donna le résultat suivant: Dames, 1er prix, Mde Vve C. Goulet, qui reçut un magnifique petit pot à fleurs en porcelaine avec splendides dessins. Mde R Saulniers, à qui fut décerné le prix de consolation, *booby price*, reçut un biberon de poupée, aux applaudissements de la réunion.

Pour les messieurs, le 1er prix fut remporté par M. Adélard Guimond, à qui l'on présenta une superbe coupe et soucoupe ornées avec un goût artistique. Le *booby price* échoua à M. E. Geoffroy, avec un souvenir original représentant un petit quadrupède qui exécute des contorsions tout-à-fait drôlatiques.

Après les présentations faites, de succulents rafraichissements furent servis. L'on fit du chant et de la musique. Mesdames J. A. Foisy, C. Lequin, Mlles Ada Mongrain, Marie-Louise Chorest, les deux demoiselles Boisvert et autres nous firent le plaisir de nous exécuter leurs morceaux-favoris. M. Aimé Gauthier, assisté de MM. J. W. Goulet, P. L. Denault et Chas H. Boisvert, chantèrent avec succès plusieurs morceaux en chœur.

C'est une des plus charmantes soirées auxquelles nous ayons eu le plaisir d'assister. Nous sommes heureux d'offrir nos plus sincères félicitations à M. et Mde et les demoiselles Boisvert, pour la manière habile et délicate dont ils ont fait les choses.

Les derniers convives se retirèrent vers les 4 heures et tous garderont un heureux souvenir de cette agréable soirée. Mde O. C. Goulet, de Fall River, Mass., assistait à la fête.

Trois Incendies.

Une alarme donnée à l'avertisseur 21, mardi, a été occasionnée par une cheminée en feu dans Lee Street Court. Pas de dommages.

On a mandé les pompiers par téléphone, mardi matin, à l'école paroissiale sur la rue West Sixth, où un tuyau à l'eau chaude avait mis le feu au boisage. Peu de dommages.

A une heure quarante, les pompiers durent se rendre à la maison à deux étages de Thomas Purcell, sur la 1ère rue, où un incendie s'était déclaré dans la cuisine. Les pompiers ont éprouvé beaucoup de difficulté à subjuguer l'élément destructeur qui a causé des dommages pour $300.

L'Art de se Faire Aimer.

Pour se faire aimer, il faut se rendre aimable. C'est une prétention injuste et ridicule que d'exiger de l'amitié; et ceux qui ne se font point aimer ne s'en doivent prendre qu'à eux-mêmes. Si on ne rend pas toujours justice au mérite, à cause qu'on ne le connaît pas et qu'ordinairement on ne juge mal, tout le monde est sensible aux qualités aimables, et ceux qui les possèdent ne manquent jamais d'amis.

Quelles sont donc les qualités qui nous rendent aimables? Rien n'est plus facile que de les découvrir.

Ce n'est point avoir de l'esprit, de la science, un beau visage, un corps bien droit et bien formé, de la qualité, des richesses, ni même de la vertu; ce n'est point précisément tout cela, car on peut avoir de l'aversion! Quoi donc! C'est de paraître tel que les autres se persuadent qu'avec nous ils seront contents.

Si celui qui a de grands biens est avare, si celui qui a de l'esprit est superbe, si celui qui a de la qualité est fier et brutal, si celui-là même qui a de la vertu et du mérite prétend que tout lui est dû, toutes ces qualités, quelque estimables qu'elles soient, ne rendront pas aimables ceux qui les possèdent. Les hommes veulent invinciblement être heureux: celui-là seul peut donc se faire aimer, je ne dis pas estimer, qui est bon et paraît tel.

Ainsi, le bel esprit qui raille toute la terre se rend odieux à tout le monde, et le savant qui parade de sa science s'habille en pédant et se travestit en ridicule. Ceux qui veulent se faire aimer et qui ont bien de l'esprit en doivent faire part aux autres.

Que celui qui a de la science n'enseigne point en maître les vérités dont il est convaincu, mais qu'il ait le secret de faire naître insensiblement la lumière dans l'esprit de ceux qui l'écoutent; de sorte que chacun s'en trouve éclairé sans la honte d'avoir été son disciple. Celui qui est libéral n'est point aimable s'il s'élève ou se vante de ses libéralités: en effet, il reproche ses faveurs à celui à qui il les fait, par la confusion dont il les couvre. Mais celui qui fait part aux autres de son esprit et de sa science, aussi bien que de son argent et de sa grandeur, sans que personne ne s'en aperçoive et sans qu'il en tire aucun avantage, gagne nécessairement tous les cœurs par cette vertueuse libéralité, seule, dis-je, vertueuse et charitable, seule généreuse et sincère: car toute autre libéralité n'est qu'un pur effet de l'amour-propre.

Alliance Fraternelle

Internationale de Boston.

ORGANISATION GENERALE:

John P. Brawley, Président; James F. Reynolds, Secrétaire; P. Kirk, Trésorier

L'Alliance Fraternelle Internationale de Boston a maintenant une cour établie à Salem, laquelle porte le nom de St François-Xavier.

Cette cour a des assemblées deux fois par mois, qui ont lieu le 1er et le 3ème lundi de chaque mois à la salle Pythian, No. 243 1-2 rue Essex.

☞ On paie des bénéfices pour incapacité permanente, incapacité partielle, paralysie totale, paralysie partielle, maladies et accidents. En cas de mort d'un membre, la perte des yeux, la perte d'un œil, la perte des deux pieds, la perte des deux mains, la perte d'un pied et d'une main, la perte d'un pied, la perte d'une main, la perte de l'entendement.

La société paie de $3.50 à $14 par semaine pour maladie ou accidents; de $500 à $2000 à la mort.

Pour plus amples informations adressez-vous à l'organisateur général, J. A. GUAY, Salem.

On demande des organisateurs dans tous les centres Canadiens du Massachusetts.

No. 74 Rue Harbor, Salem.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousselures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co
Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

six heures, sa paupière alourdie s'abaissa sur son œil voilé et sa belle âme prit ses ailes pour monter aux cieux!!!

A ce moment, chacun écoutait battre son cœur, croyant encore entendre palpiter celui de Virginia!..

Cette jeune morte ressemblait à une de ces vierges que le pinceau idéaliste revêt de cette mystique auréole qui appelle l'invocation; elle semblait sourire et écouter chanter le cantique du mystérieux amour que les anges chantent sur leurs harpes d'or.

Parents désolés, vous surtout, pauvre mère, à qui la douleur a failli coûter la vie... vous aussi, mademoiselle Alice, chère sœur jumelle, courbée sous la peine, ne pouvant vous éloigner de l'enveloppe de chair qui contenait sa belle âme, tenant vos regards sur sa figure immobilisée par la mort, penchant votre front sur son front plus froid que le marbre, glacé par le froid de la mort, froid qui n'a pas de nom!... Ne pleurez pas tant!... consolez-vous, en regardant le Ciel! C'est là qu'elle s'est envolée!... c'est de là qu'elle vous contemple, vous appelle et prie pour vous!... Elle n'est pas partie pour toujours; vous la reverrez pour ne plus vous quitter!...

Que nous sommes heureux, nous chrétiens, nous ne pouvons pas nous perdre; si la mort nous sépare, l'espoir nous réunit!

Repose en paix, chère Elise du Ciel, petite sainte du Bon Dieu et daigne consoler ceux qui te pleurent.

UNE ENFANT DE MARIE.

Salem, 2 février 1895.

Nouvelles de Salem, Mass.

Avis,

L'ETOILE quotidienne et hebdomadaire de Lowell sera en vente chez M. F. Morel, 17 rue Harbor.

NECROLOGIE.

Qui de nous n'a passé les nuits devant un lit de souffrance et suivi avec angoise et horreur le mal qui détruisait tout espoir!... Qui de nous n'a épié sur un front blême le signe de la douleur pour découvrir un reste de vie?... n'a essayé d'arrêter ce souffle qui s'échappe?... de fixer ce regard sans étincelle, de raviver cette chaleur qui disparait!...

Ainsi faisaient les frères et les sœurs de Mlle Virginie Ouellet, âgée de vingt-deux ans moins onze jours, durant la nuit du 30 janvier dernier, dans une salle de l'hôpital, au chevet de leur sœur, luttant avec la mort. C'était avec une sorte d'égarement qu'ils regardaient ces pauvres mains maigries traînant sur les couvertures, cette figure si chère que crispait la douleur après avoir subi la plus cruelle des opérations. Nul ne décrira une pareille détresse!

Rien d'aussi émouvant que ce qui se passa dans cette salle. Cette jeune agonisante, le front ceint d'une résignation parfaite, comme les martyrs des premiers siècles. Ce profond silence du dehors n'était troublé que par la voix dolente et faible de cette sœur sur le bord de la tombe et les sanglots comprimés de ceux qui l'entouraient. Seule, la figure mourante conservait un calme angélique. Sa physionomie avait revêtu une beauté nouvelle et impérissable; la foi donnait à son front une sorte de rayonnement mystique; l'espérance lui découvrait les lointains horizons du ciel et son âme flottait déjà dans un monde idéal où plane sans mystère la grande ombre de Dieu.

Ne pleurez donc pas, leur disait-elle, si vous voyez... toutes les belles choses que je vois... vous vous rejouiriez.

Que je suis contente, d'être Enfant de Marie!... Qu'elles sont heureuses celles qui meurent dans la congrégation!... je les vois toutes!.. Elles passent devant moi!.. Oh!.. qu'elles sont belles! Dites à Monsieur le Curé de le dire aux congréganistes.

—Quelle heure est-il?

Il était alors deux heures, on le lui dit.

Quand donc aurai-je cessé de souffrir?.. j'ai tant de hâte d'aller où je vois de si belles choses!.

A trois heures, elle dit: Me voici à la porte!.. Bonne Mère! venez me chercher!.. Quelle belle place?..

Elle joignit ses mains qui retombèrent sans forces... sa respiration devint plus hâletante. A

BUTTERINE

Envoyez $2.00 et nous vous livrerons, l'express payée, fraiche de la manufacture, une tinette de 10 lbs ou 10 moules d'une livre de la meilleure Butterine fabriquée. — Goshen Mfg. Company, 407 Pine St, Providence, R, I.

LE CHOLERA.

Athènes, 5 fév.—Le choléra sévit à l'état épidémique à Constantinople, et tous les vaisseaux qui arrivent dans ce port doivent rester cinq jours en quarantaine.

MONTREAL,

IL SERA EXTRADE.

—Le détective Silas Carpenter, du Service Secret est parti hier pour Northampton, Mass., apportant avec lui, les documents nécessaires à l'extradition d'Emond Paré qui vient de sortir d'une prison de l'Etat du Massachusetts.

Paré a été arrêté à Montréal il y a quelques années, par les détectives Campeau, Arcand et Carpenter pour avoir commis nombre de vols. Lors de son arrestation, arrestation, Paré a été incarcéré à la station No. 4 d'où il réussit à s'évader.

La police n'avait pas entendu parler de lui depuis un ans, lorsqu'il fut arrêté pour vol là-bas. Après y avoir purgé sa sentence, il a été arrêté de nouveau pour que la justice de son pays puisse régler ses comptes avec lui.

OTTAWA.

ILS VEULENT UNE RÉDUCTION

—Les apôtres de la tempérance en cette ville demande au conseil de réduire de 72 à 65 les patentes d'hôtels et de 39 à 25 celles des épiciers.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,

2 et 4 Rue Andover

Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.

Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans

FEUILLETON
33

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

A[1]

Au loin, sous les voiles impénétrables de la nuit, l'œil devinait la campagne immense où luisaient çà et là, derrière les vitres des chaumières, les lampes des fileuses attardées. On eût dit de lucioles dans l'herbe, tant ces lueurs étaient pâles et voilées. Sur la droite, venant battre le pied des falaises, s'étendait l'océan que la phosphorescence de ses vagues ne permettait pas de confondre avec le ciel. Un silence profond régnait, troublé seulement par le bruit sourd de la marée montante roulant des galets sur les plages.

A une très grande distance, un chien de garde aboyait par intervalles. Tout semblait endormi dans la caserne; aucune rumeur ne s'élevait des bâtiments du bagne. Vaubaron sentit son cœur battre d'espérance dans sa poitrine.

J'ai longtemps attendu! j'ai cruellement souffert! se dit-il, mais Dieu me favorise enfin, et cette nuit, tout est pour moi.

La distance à franchir, depuis l'endroit où il se trouvait jusqu'au terre-plein, n'excédait pas une dizaine de mètres. Le fugitif, dont les pieds ne quittaient point le rebord de la gouttière, rampait le long du plan incliné de la toiture, dans la direction de l'angle du bâtiment.

Il espérait rencontrer, sur son passage, quelqu'un de ces étriers de fer qu'il est d'usage de placer de distance en distance sur les toits d'ardoise pour rendre plus faciles l'ascension et les travaux des couvreurs. Son attente ne fut point trompée; sa main droite heurta une poignée métallique formant saillie et tout à fait appropriée à l'usage auquel il la destinait.

Sans perdre une minute il déroula sa précieuse corde, et comme elle mesurait au moins quarante pieds, il la fit couler dans la poignée de fer jusqu'à la moitié de sa longueur, alors il la doubla, puis, la saisissant à deux mains il la laissa glisser et il atteignit le sol. Il n'y a plus qu'à tirer sur un des côtés de la corde pour la ramener à lui tout entière. Ces premiers et importants résultats obtenus, Vaubaron se dirigea rapidement vers le rebord du terre-plein qui commandait le rempart.

Je coulerai sur le talus gazonné jusqu'au chemin de ronde, se disait-il; j'attacherai l'extrémité de ma corde à un créneau; à l'affût d'un canon, à un objet résistant quelconque, et dans quelques minutes j'aurai franchi l'enceinte de la ville maudite! Comprends-tu, Blanche, mon enfant! comprends-tu? Ton père sera libre!

Une chose l'inquiétait, cependant. Par un effet d'optique qui lui semblait inexplicable, la silhouette rectiligne du terre-plein se détachait en vigueur, non pas sur un fond lumineux, mais sur des ténèbres moins profondes que celles au milieu desquelles il marchait lui-même.

D'où pouvaient provenir ces rayonnements vagues? Hélas! le fugitif ne l'apprit que trop vite! Qu'on juge du désespoir qui s'empara de lui, lorsque en se penchant vers le rempart, il aperçut des lanternes nombreuses fixées sur le talus de distance en distance à l'aide de crochets de bois, et des sentinelles échelonnées se rencontrant et se tournant le dos tous les vingt pas dans leur promenade monotone!

Le commissaire tenait la parole donnée la veille! Convaincu que le fugitif n'avait pu gagner la campagne la nuit précédente, il s'était empressé de déclarer le port et la ville en BIVOUAC (c'est l'expression consacrée) et de mettre en réquisition non seulement les gardes-chiourmes, mais encore quatre compagnies d'infanterie de marine.

Ainsi donc, l'évasion devenait matériellement impossible, au moment où le fugitif la croyait presque réalisée déjà! Il fallait s'avouer vaincu, ou bien mettre le couteau à la main et se frayer une route sanglante au milieu des soldats décimés, et encore, l'homme, le monstre, qui ne reculerait pas devant tant de sang versé, le verserait en vain, et les balles pleuvant sur lui le coucheraient sans vie au milieu des cadavres de ses victimes innocentes.

C'en était trop pour Vaubaron. Cette déception suprême, la plus terrible, la plus cruelle de toutes celles qu'il avait subies depuis vingt-quatre heures, produisit sur lui l'effet d'une barre de fer l'atteignant en pleine poitrine.

Le malheureux tomba brisé, foudroyé, sur la marge du terre-plein, à deux pas des canons qui, le matin de ce même jour, avaient annoncé tout à la foi sa fuite et sa mise à prix. Si par hasard, en ce moment, une ronde de nuit avait passé, elle n'aurait point eu de lutte à subir pour s'emparer du fugitif et pour le réintégrer au bagne. La force, la volonté, la pensée, tout était anéanti chez Vaubaron. Cet état de prostration absolue, d'évanouissement complet, dura plus d'une heure. Au bout de ce temps, la fraîcheur vive de la nuit et le contact du gazon humide ranimèrent peu à peu l'infortuné.

Il se releva lentement, il promena autour de lui des regards effarés, en se demandant si le hideux cauchemar qui depuis si longtemps l'oppressait lui accordait enfin une trêve. Le sentiment de la réalité lui revint alors, chassant les brouillards de son esprit; les événements successifs accomplis depuis la veille, défilèrent un à un devant lui avec une netteté désespérante. Son âme et son corps, en ce moment souffrant des tortures égales. Les déceptions et l'insuccès lui brisaient le cœur. La soif grandissante mettait dans ses entrailles un fer rouge.

Un instant la pensée lui vint d'aller se livrer lui-même et de crier aux sentinelles qui passaient et repassaient au dessous de lui:

Me voici! Je me rends! Venez me prendre, je ne me défendrai pas.

Mais, cette fois, l'image de sa fille apparut lumineuse sur le fond des ténèbres qui l'entouraient. Cette fois encore il murmura:

Non! non, je ne faiblirai point! Je lutterai jusqu'au bout pour ma liberté, et si je succombe, ce qui est certain, mes bourreaux du moins n'auront que mon cadavre!

Mais que faire? que devenir? où se cacher? Remonter sur le toit de la caserne et reprendre sa place dans le grenier était matériellement impossible. Rester dans l'endroit où il se trouvait exposé par conséquent à tous les regards, ne l'était pas moins. D'une minute à l'autre une ronde de nuit pouvait passer. Le temps s'écoulait, d'ailleurs, et dès l'aube du jour les artilleurs viendraient tirer le coup de canon de la diane.

Vaubaron se dit tout cela, et son regard désespéré se tourna vers le ciel pour invoquer Dieu, qui semblait lui refuser si manifestement sa protection.

Seigneur, Dieu tout puissant, balbutia-t-il, ayez pitié de moi! tuez-moi, ou sauvez-moi!

En ce moment, une idée lui vint, et il l'accueillit avidemment, comme si cette idée descendait du ciel dans son crâne embrasé. Il se courba vers le sol et, à l'aide de son couteau catalan, il enleva des plaques de gazon sur une largeur de deux pieds et sur une longueur de six à peu près. Ensuite, toujours avec son couteau et avec ses ongles, il creusa l'espace dénudé, en ayant soin de porter au loin et de semer dans tous les sens la terre qu'il retirait de l'excavation.

Lorsque cette fosse, presque pareille à celles qu'on pratique dans les cimetières, lui parut suffisamment profonde, il s'y coucha comme un mort enterré sans cercueil, et il ramena sur son corps et sur son visage la pelisse gazonnée, en ayant soin de pratiquer à la hauteur de sa tête deux ouvertures invisibles, mais suffisantes pour permettre à l'air extérieur d'arriver jusqu'à lui.

Alors, le malheureux, enseveli vivant, condamné à une immobilité de cadavre, la poitrine dévorée par une soif ardente, les membres glacés par le contact de la terre humide qui l'enveloppait de toutes parts, se reprit à espérer la délivrance et à rêver la liberté, tant l'espérance est indestructible dans le cœur de l'homme!

Quel était donc, quel pouvait être ces espoirs de Vaubaron? Après les déceptions sans nombre qu'il venait de subir, quelle chance heureuse entrevoyait-il? Il ne comptait que sur une seule, si encore probable, du moins possible. Peut-être, après deux jours et deux nuits écoulés, le commissaire du bagne se persuaderait que le fugitif, échappé par miracle à toutes les recherches, était bien déjà loin, et donnerait, en conséquence, des ordres moins sévères. Peut-être les gardes-chiourme et les soldats de la marine, fatigués de fonctions longues et sans résultat, se relâcheraient dans leur surveillance. L'espoir du malheureux évadé ne reposait, on le voit, que sur un "peut-être" bien vague et bien incertain; mais ce peut être suffisait à le soutenir; et d'ailleurs tous les espoirs du monde en sont là.

A peine Vaubaron venait-il d'étendre sur lui la dernière plaque de gazon, qu'il sentit la terre tressaillir sous les pas réguliers de plusieurs hommes; en même temps un bruit de voix arrivait à son oreille d'une façon nette et distincte. Une patrouille nombreuse débouchait sur le terre plein.

Vaubaron frissonna de tout son corps. Un instant il eut la pensée que sa fosse se trouvait sur le chemin de ces hommes, et qu'ils allaient l'étouffer en passant sur lui. Mais bientôt, le bruit de pas lui fit comprendre, et s'affaiblissant par degrés, que la patrouille s'éloignait.

Le reste de la nuit s'écoula dans un calme profond. L'aube parut. Les artilleurs vinrent à leur tour et le coup de canon de la diane éclata dans le silence.

Les heures succédèrent aux heures. Vaubaron put d'abord se rendre compte du temps écoulé, grâce à l'horloge de la caserne, dont il percevait les vibrations métalliques; mais peu à peu un engourdissement, une sorte de catalepsie s'empara de lui, il se sentait vaguement souffrir, les causes de cette souffrance lui échappaient, il ne pensait plus, il n'entendait plus, il était semblable à un mort, et, selon toute apparence, en effet, la mort allait venir à lui et le toucher du bout de son aile.

Tout à coup le malheureux s'agita dans sa fosse, comme s'agite un moribond sur son lit d'agonie. Une étrange hallucination s'emparait de lui et revêtait, de seconde en seconde, les plus frappants caractères de réalité. Il lui semblait qu'il venait d'être surpris, et que, pour punir sa tentative d'évasion, on le plaçait pieds et poings liés au fond d'un bâteau canot qu'on abandonnait ensuite en pleine mer par une nuit de tempête. En ce moment, poussé par le puissant instinct de conservation qui survit à tout, Vaubaron fit un violent effort pour rompre les liens par lesquels il se croyait enlacé. Il se souleva dans sa fosse, l'impétuosité de son élan rejeta bien loin la pelisse de gazon qui le couvrait; il se trouva presque debout, soulagé, ranimé, et il comprit à l'instant même les causes de l'hallucination qui s'était emparée de lui.

La nuit était venue. Un ouragan formidable éclatait sur la ville de Brest; les éclairs et les coups de tonnerre se succédaient sans relâche; enfin une pluie torrentielle tombait à grand bruit comme si toutes les cataractes du ciel venaient de s'ouvrir à la fois. Ces torrents d'eau, remplissant déjà plus qu'à demi l'excavation, avait failli changer le rêve en réalité et noyer le fugitif.

Le premier mouvement de Vaubaron fût de tomber à genoux et de remercier Dieu, qui daignait, pour le sauver, déchaîner ainsi la tempête. Il remplit ensuite son chapeau de marine de cette eau ruisselante de toutes parts; il but avidemment, et il lui sembla qu'il buvait la vie.

Je suis fort, maintenant! se dit-il, je suis fort, car Dieu est pour moi!

Aussitôt il se dirigea vers la crête du terre-plein qui dominait le chemin de ronde et le rempart. Au moment où il atteignait cette crête, l'horloge de la caserne sonna minuit. Vaubaron s'étendit à plat ventre et regarda au-dessous de lui.

Comme la nuit précédente, des lanternes avaient été suspendues de distance en distance, mais, eux seulement d'entre elles, placées près l'une de l'autre, donnaient une faible clarté. Les autres s'étaient éteintes successivement sous les coups d'aile de la tempête.

La lueur d'un éclair laissa voir à Vaubaron le rempart absolument désert, aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Les factionnaires, blottis au fond des guérites pour y chercher un abri contre la pluie et contre le vent, négligeaient toute surveillance.

Jamais sans doute, depuis la création des bagnes, tant de circonstances favorables ne s'étaient réunies pour venir en aide à une évasion! L'espace à franchir, du sommet du terre-plein jusqu'au chemin de ronde, était d'une quinzaine de pieds, tout au plus, et présentait non point une ligne perpendiculaire, mais un talus incliné faiblement.

Vaubaron, sans avoir recours à la corde, se laissa glisser du talus et se trouva sur le rempart, très élevé à cet endroit. Il avait eu soin de choisir un point placé entre deux guérites, à distance égale de l'une et l'autre. Cinquante pas, environ, le séparaient de chaque factionnaire.

La place on le comprend, était dangereuse, des éclairs incessants illuminaient le ciel, et les fusils de munition ont une longue portée. Il fallait agir vite. Le fugitif, afin d'être moins en vue, se tint adossé au talus pendant tout le temps nécessaire pour dérouler sa corde. Lorsqu'il eut achevé ce travail, il saisit le premier moment d'obscurité profonde, et il rampa jusqu'au parapet crenelé autour du rempart.

Tandis qu'il fixait solidement un crampon d'acier à une anfractuorité de granit, un éclair d'une blancheur éblouissante lui montra la campagne au-dessous, à une profondeur qui semblait énorme. La muraille à pic du rempart, ainsi fantastiquement éclairée, voyait sa base dans les ombres d'un abîme incommensurable en apparence.

J'ai cru pouvoir espérer, et je me trompais! murmura Vaubaron. Ma corde sera trop courte et je suis perdu! Mais qu'importe? ma vie est entre les mains de Dieu, ce n'est pas moi qui cherche la mort, c'est la fatalité qui me tue!

VIII

En prononçant les sinistres paroles que nous venons de reproduire, Vaubaron escaladait le parapet, saisissant sa corde à deux mains et se lançait hardiment dans le vide.

Jamais descente ne fut plus périlleuse que la sienne. Le vent, qui "soufflait en foudre" —pour emprunter une expression au langage pittoresque du littoral— le balançait à l'extrémité du cordage comme le caprice d'un enfant balance l'insecte suspendu au bout d'un fil. Il descendait, cependant, mais avec une extrême lenteur, car il ménageait de son mieux ses forces et, de seconde en seconde, il s'arrêtait pour reprendre haleine.

Près de cinq minutes s'étaient écoulées, déjà, depuis qu'il avait enjambé le parapet du rempart, et cinq minutes, dans une situation pareille à la sienne, c'est plus qu'un siècle, c'est une éternité. L'épuisement le gagnait. Ses mains défaillantes n'étreignaient désormais qu'à grande peine le cordage qui le soutenait dans l'abîme.

Tout à coup il éprouva une sensation terrible. Il venait d'atteindre l'extrémité du grelin, il sentait le vide sous ses pieds, et il ignorait si la distance qui le séparait encore du sol était de celles qu'un homme peut franchir sans se briser dans sa chute. Il ignorait également si, dans cette chute, il ne trouverait pas au dessous de lui des rochers aigus, prêts à changer son corps en une boue sanglante.

A la grâce de Dieu! murmura t il

Et il lâcha prise. L'air s'échappa de sa poitrine avec un sifflement sourd, le sang jaillit de ses narines. Il lui sembla qu'il traversait un nuage de feu; puis il s'abattit, avec une violence inouïe, dans un terrain presque liquide, ou plutôt dans une fange marécageuse, et il fut étonné, quand il reprit au bout de quelques secondes le libre usage de ses facultés mentales, il fut tout étonné, disons-nous, de se trouver vivant encore.

En même temps une joie immense, une indicible et débordante ivresse s'emparaient de lui. Il venait d'accomplir seul, avec un courage surhumain, l'entreprise presque irréalisable dans laquelle il jouait sa vie. Il avait atteint le but! L'air qui remplissait ses poumons était l'air de la liberté!

La tempête, cette bruyante complice de son évasion, semblait se ralentir, maintenant que l'œuvre était achevée. Les éclairs devenaient moins étincelants et moins pressés, les grondements du tonnerre s'éloignaient; la pluie torrentielle s'apaisait, le vent seul continuait à faire rage, balayant du côté de l'océan les gigantesques amas de vapeurs. Les nuages éperdus fuyaient vers l'horizon comme de sombres chevaux de bataille, et déjà, dans mainte éclaircie, apparaissait le firmament bleu semé de myriades d'étoiles.

Jean Vaubaron, mouillé comme s'il était tombé à la mer, transi jusqu'à la moelle des os, couvert de boue de la tête aux pieds, s'orienta rapidement, quitta le pied du rempart, traversa la route circulaire et malgré l'entretenue conduisant aux travaux de fortification, s'engagea dans le premier sentier frayé qui s'offrit à lui, et prit sa course à travers la campagne

Où allait-il? Il ne le savait pas bien encore, il attendait le retour de la lumière pour prendre une direction raisonnée, pour se tracer un itinéraire. L'essentiel, en ce moment, était de profiter des ombres de la nuit pour s'éloigner de Brest autant que possible, pour mettre de vastes espaces entre le bagne et lui, avant le lever du soleil, car, des les premières clartés de l'aube, on découvrirait infailliblement la corde suspendue au parapet du rempart, et cette découverte remettrait en chasse aussitôt les limiers dépistés depuis deux jours.

Les chemins de Bretagne, personne ne l'ignore, sont généralement fort mauvais en toute saison et deviennent bien vite à peu près impraticables par les mauvais temps, même pour les plus solides marcheurs.

La pluie violente qui tombait sans relâche depuis le commencement de la nuit avait transformé en un ravin, coupé de fondrières et de profondes crevasses, le chemin creux dans lequel venait de s'engager Vaubaron. Ce dernier, si difficile et, nous dirions volontiers, si périlleuse que fût la route, marcha d'abord d'un pas vif et ferme, le pas de l'homme qui sait que sa liberté et sa vie dépendent de la rapidité de sa fuite. Mais, hélas! peu à peu, par des gradations insensibles, sa marche se ralentit; d'incroyables épaisseurs de terre grasse et gluante s'attachaient à ses souliers et les rendaient plus lourds que si leurs semelles massives avaient été de plomb.

Ce n'est pas tout. A mesure que s'apaisait la fièvre de surexcitation qui l'avait d'abord soutenu, Vaubaron sentait une faiblesse voisine de la défaillance s'emparer de lui et remplacer sa force factice. Trois jours écoulés dans une privation absolue de nourriture; trois jours d'écrasante fatigue et d'angoisses effroyables, c'en était plus que le corps humain le plus robuste et le plus énergique n'en pouvait supporter

Le fugitif tombait d'inanition, et les tortures de la faim avaient remplacé celle de la soif. Il s'efforça de donner le change aux contractions de son estomac en buvant à longs traits l'eau bourbeuse qui courait le long du sentier comme dans le lit d'un torrent. Il ne réussit qu'à demi, avons nous besoin de le dire? mais il imposa silence à ses souffrance, il galvanisa ses muscles et ses nerfs, par un effort de sa volonté, et il se mit en marche d'un pas inégal et chancelant.

Depuis quelques instants, la sente qu'il suivait courait sous bois en gravissant la déclive d'une colline. Arrivé sur le plateau auquel aboutissait cette pente, Vaubaron se retourna et jeta un coup d'œil en arrière. Il lui fut impossible alors de se rendre compte du peu de chemin qu'il avait parcouru depuis le dernier acte de son évasion.

Son excessive lassitude lui avait fait croire qu'il était bien loin déjà. Décevante illusion! Les clartés pâles des derniers éclairs lui montrèrent la ville et le port de Brest tout près de lui, presque sous ses pieds. Il fit un geste de désespoir, et le découragement revint l'assaillir.

Je ne puis plus! balbutia l'infortuné, je ne puis plus... je ne pourrai jamais.

Pendant quelques minutes, il s'assit sur le gazon détrempé qui bordait la sente; il appuya sa tête dans ses mains et il pleura avec amertume. Mais bientôt il eut honte de lui même et de sa faiblesse passagère. Il s'indigna de cette impuissance qui s'emparait de lui au moment où il avait tant fait déjà; il se releva par un mouvement brusque, et il se remit en marche.

Au bout d'un quart d'heure environ, il déboucha dans une clairière assez vaste, sur la surface de laquelle se disséminaient, à égale distance les unes des autres, des piles de bois provenant d'une coupe récente. Sur la gauche se voyaient une sorte de hutte grossièrement construite avec des troncs d'arbres mal équarris, de la terre glaise et de la mousse.

Deuis quelques instants il semblait à Vaubaron qu'un grondement sourd, qui ne se confondait point avec le bruit du vent dans les branches, arrivait à son oreille. A mesure que le fugitif approchait de la hutte dont nous venons de parler, ce grondement bizarre et continu devenait plus distinct.

Enfin au moment où il allait passer devant la porte du petit enclos qui s'étendait autour de la chaumière, un hurlement féroce, assourdissant, sinistre, éclata de cet enclos, et un chien de la plus grande taille, heureusement retenu par une forte chaîne, bondit, à trois ou quatre reprises, avec l'intention bien manifeste de se précipiter sur le rôdeur nocturne. En même temps, le volet dejeté, qui fermait l'unique fenêtre de la cahute, s'ouvrit brusquement, et une voix menaçante demanda:

Qui va là?

Vaubaron garda le silence et s'arrêta, afin que le bruit de ses pas ni vînt point trahir sa présence. Le chien continua à pousser des hurlements féroces. La voix rauque lui imposa silence avec force blasphèmes, et reprit:

Si celui qui passe est un homme, je lui conseille de répondre et de se depêcher dans son propre intérêt.

S'il ne répond pas, il est mort, car je vais lâcher sur lui mon chien qui n'en fera qu'une bouchée. Il y a dans le pays un forçat évadé. Malheur donc à celui qui court la nuit, à travers les bois et qui ne veut pas dire son nom!

Le fugitif, avons-nous besoin de l'affirmer? s'obstina dans son silence, et, abandonnant le chemin frayé, il prit sa course à travers la clairière.

La plateau sur lequel il se trouvait était d'une médiocre étendue. Il atteignit bien vite l'autre versant de la colline, qui, par une pente extrêmement rapide, conduisait à une vallée tortueuse et étroite. Au fond de cette vallée coulait, entre des saules centenaires, la petite rivière le Penfeld, ordinairement calme et peu profonde, mais grossie, cette nuit-là, et chargée presque en torrent par les pluies diluviennes, qui venaient de tomber.

Quittons pour aujourd'hui le fugitif et retournons à la hutte, où se préparait un événement inattendu et de haute importance.

En plein jour, et sous les rayons d'un beau soleil, cette misérable demeure offrait un aspect pittoresque avec ses grossières murailles qu'envahissaient le lierre et la mousse, et son toit de chaume couvert de lichens et de végétations parasites. Ces plantes potagères et quelques fleurs communes garnissaient le petit enclos qui l'entourait.

Dans l'intérieur de cet enclos, et près de la porte, se voyait une niche grossière servant d'abri à un dogue de forte taille, retenu captif par une chaîne rouillée, que rendait indispensable la férocité de son caractère. Ce dogue appartenait au propriétaire de la hutte, Malô Guern, qui professait la double industrie de bûcheron et de chasseur de forêts.

TROISIEME PARTIE

IX

Malô Guern, homme d'une quarantaine d'années, d'une apparence farouche et d'une force herculéenne, vivait seul et dans une misère profonde avec Mariic, sa femme. Le bûcheron était un bon ouvrier, l'ouvrage ne lui manquait point, et la vie n'est pas chère en Bretagne.

La pauvreté sordide de ce ménage avait pour cause unique un vice hideux, l'ivrognerie. Aussitôt que Malô, avec sa cognée, et Mariic, avec sa quenouille, avaient gagné quelques sous, le mari ou la femme couraient acheter une bouteille d'eau-de-vie de cidre, et tous deux buvaient sans relâche jusqu'à tomber ivres morts sur le sol raboteux de la hutte. C'est pour augmenter ses gains, et par conséquent pour rendre plus fréquentes ces débauches ignobles, que le bûcheron s'était fait chasseur de forêts.

Un peu braconnier, comme tous les paysans bretons qui vivent sur la lisière ou dans l'intérieur des forêts, Malô Guern excellait dans l'art de dresser les chiens de chasse. Grâce à ses soins, grâce surtout à un vieux costume de galérien qu'il s'était procuré, Malô avait habitué son dogue à ne confondre avec aucune autre l'odeur SUI GENERIS dont l'atmosphère des salles communes est saturée, dont le bois de toillettes est imprégné, et qu'on appelle "l'odeur de forêts.

De même que le furet du lou ou du renard s'agite sur une meute ordinaire, de même "l'odeur de forêts" mettait en quête le dogue de Malô Guern, habitué à donner de la voix sur la piste des évadés, à les suivre dans leurs ruses.

détours, à déjouer toutes leur

Aussitôt que le canon d'alarme avait retenti, le bûcheron jeta sa carabine sur son épaule, détacha son chien, et, le tenant en laisse par l'extrémité de la chaîne, décrivait avec lui dans la campagne un vast demi-cercle autour de la ville de Brest.

Dès que le maître et le dogue arrivaient à l'endroit où les pas du fugitif avaient traversé ce demi cercle, le dogue s'agitait furieusement, essayait de briser sa chaîne, prenait chasse, et conduisait Malô Guern jusqu'à la retraite du fugitif qui glacé d'effroi par la vue du molosse écumant et de la carabine menaçante, n'essayait point une résistance inutile, et se laissait doucement ramener au bagne.

Deux jours auparavant, quand l'évasion du mécanicien avait été signalée, Malô Guern s'était empressé de faire sa tournée habituelle. "Serpent" (ainsi se nommait le dogue) n'y ne rencontre aucune voie, le bûcheron en avait conclu que le fugitif venait d'être repris, ou que du moins il se trouvait encore dans l'enceinte des fortifications. Trois rondes successives lui donnèrent les mêmes résultats négatifs.

Il se persuada que l'évasion s'était effectuée par mer, ou que le forçat avait peri dans quelque "cache, et, perdant tout espoir de le capturer immédiatement, il prit le parti d'attendre une occasion nouvelle.

La nuit du troisième jour arriva, et avec elle une formidable tempête dont nous avons parlé. Malô et Mariic, tenus éveillés pendant les longues heures par la lueur des éclairs et le fracas de la foudre, venaient enfin de s'endormir, quand le dogue se mit à gronder sourdement au dehors, en aspirant l'air avec tous les symptômes d'une agitation et d'une inquiétude manifeste. Mariic fut la première tirée de son sommeil par ces grognements significatifs. Elle secoua son mari, qui s'éveilla en sursaut, de fort mauvais humeur, et s'écria:

Eh! de par tous les diables! qu'y a-t-il donc?

Chut! répliqua Mariic. Parle plus bas et écoute.

Quoi!

Le chien...

Il n'aboie pas, ce me semble.

Non, mais il grogne.

En es-tu sûre?

Je te répète de prêter l'oreille, et tu en seras sûr comme je le suis moi-même.

Malô obéit à l'injonction de sa femme, et se souleva sur son grabat pour mieux écouter.

Eh bien, demanda Mariic au bout d'un instant, eh bien, mon homme, entends-tu?

Oui. Serpent tire sa chaîne et renifle.

Ca doit vouloir dire quelque chose.

Je le crois comme toi. C'est une bête qui a tant d'instinct!

Si c'était le forçat évadé de l'autre jour qui vient de ce côté?

Ca se pourrait bien tout de même, et ça serait avoir de la chance!

A ta place, moi je me lèverais à tout hasard.

Oh! j'ai le temps. Si toutefois et quantes c'est un évadé, il est encore loin d'ici, sans ça le chien ferait un tout autre tapage

Ces paroles s'échangeaient entre le mari et la femme, tandis que Vaubaron arrivait dans la clairière et s'approchait de la hutte d'un pas lourd et pénible. Mariic reprit:

Ta carabine est chargée?

Oui, répondit Malô, chargée de deux balles.

Il me semble que serpent grogne plus fort.

Tu as raison, et, décidément je me lève.

Le bûcheron venait à peine de descendre du grabat couvert de paille et de toile à voile qui servait de lit, et il n'avait pas encore eu le temps de s'habiller, que le fugitif se trouvait presque en face de la chaumière. A ce moment éclatèrent d'un façon soudaine et effrayante les hurlements forcenés du dogue. Il devenait impossible de se méprendre à la nature de ces hurlements. L'ennemi, ou plutôt le gibier humain, devait être tout près.

Ah! s'écria Mariic, tu vois! je te disais bien qu'il n'était pas loin!

Il n'y a pas de temps de perdu, répliqua Malô Guern.

En même temps, il ouvrait le volet et il jetait dans les ténèbres ce: "Qui va là?" que nous avons entendu retentir.

Nos lecteurs savent le reste. Ils ont vu Vaubaron prendre la fuite sans répondre aux menaces de son farouche interlocuteur, s'éloigner aussi vite que son état de faiblesse le lui permettait, traverser la clairière et descendre dans le vallon étroit traversé par le ruisseau devenu torrent.

Que peut être que le galérien fugitif vivement Mariic.

J'en mettrais ma main au feu et ma tête sous le couperet, répondit Malô

Il prend de l'avance, il va l'échapper, et ça sera cent francs de perdus!

Oh! quant à ce qui est de ça, femme, sois tranquille! Celui qui nous échappera, à Serpent et à moi, sera bien fin! Reste-t-il de l'eau-de-vie à la maison?

Une demi-bouteille, tout au plus.

Eh bien, demain, ce n'est pas une bouteille que nous aurons, c'est un tonneau bien plein! Et pendant un mois entier, si ça nous plaît, nous serons ivres tous les jours!

Cette perspective délicieuse électrisa Mariic.

En chasse, mon homme! s'écria-t-elle, vite en chasse! j'y suis aussi!

Et la mégère, arrachant à la hâte ses grossiers jupons autour de ses reins, et jetant une casaque trouée sur ses maigres épaules, s'arma d'un long couperet à fendre le bois, tandis que son mari décrochait à tâtons la vieille carabine, rouillée depuis le temps de la chouannerie, que deux crochets suspendaient à la muraille.

Malô et Mariic sortirent ensuite de la cahute, et Malô détachant la chaîne de Serpent, en roula l'extrémité autour de son poignet gauche. A peine le dogue fût il en possession de cette liberté relative qu'il fit successivement plusieurs bonds d'une telle violence qu'il faillit renverser et traîner son maître. Ce dernier le frappa rudement avec le canon de sa carabine pour le rappeler au sentiment du devoir, et il redevint docile aussitôt. La porte de l'enclos fut ouverte.

Cherche! dit le bûcheron.

Le dogue hurla joyeusement et entraîna Malô à travers la clairière sur les traces du fugitif. A partir du moment où il s'était écarté du chemin frayé, Vaubaron avait fait de nombreux zigzags.

(A CONTINUER.)

Mary Kelly, une jeune fille de dix-sept ans, incarcerée à l'asile de la Providence pour les aliénés, s'est évadée ces jours derniers.

John McCormick, un ex-gardien de l'asile, l'a rencontrée et l'a conduite chez un pasteur qui a béni le mariage du couple.

Les autorités de l'asile ont arraché la jeune femme à son mari et l'ont refermée de nouveau.

La police croit que c'est McCormick qui a complote l'évasion. Mary venait de Rochester. Elle retrouvait son bon sens depuis quelque temps.

D. THEBERGE,
164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARBON

DE TOUTES SORTES.

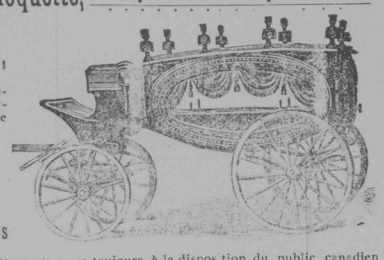
Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4 00 la corde.
" " Pin, $3 00 la corde.

FOIN, PAILLE, &c.

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Azarie Choquette, Entrepreneur de Pompes Funebres
317 Rue Common,



Cercueils de toutes sortes. Service de jour et de nuit.

Voitures pour Baptemes, Mariages et Sepultures

M. Azarie Choquet aura toujours à la disposition du public canadien un magnifique corbillard noir pour les grandes personnes, aussi un beau corbillard blanc pour les enfants.

Allez lui rendre une visite, il sera heureux de vous faire voir son établissement

LUCIEN LEVESQUE,

521 Rue Common, — Encoignure de la Rue Franklin.
LAWRENCE, MASS

Vient d'ouvrir un Restaurant avec le plus beau choix de

Liqueurs, Brandies,
Whiskies, Vins,
Bieres, Lager,
Toniques, Cigares,
&c. &c.

M. Lévesque ne tient que des Spiritueux de qualité supérieure et tout ce qui convient à l'usage des familles.

Presents Utiles!

POUR LES PARENTS ET AMIS,

Le plus bel assortiment de la ville en fait de Montres, Bijouteries, Argenteries, &c. Marchandises des plus recommandables aux plus bas prix.

L. Kimball & Son,
12 RUE WATER, HAVERHILL, MASS.

Wm FERLAND,
188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débarrassé du commerce de charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vends argent comptant, je donnerai un ESCOMPTE LIBERAL à tout acheteur.

Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servira avec honnêteté.

N B —M Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. Nos blés pas la place

Wm FERLAND, 188 RUE LOWELL

P. P. P.

Piquant de Fréne, Racine de Pinitologue et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhomatisme et Scrofules.

P P purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la tristesse domine.

Pour le Syphili du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercuriel, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons, vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érysipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde. Cet fait des guerisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est dû à la ménstruation régulière, sont spécialement guries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickly Ash, Poke Root et Potassum.

Springfield, Mo., 14 août 1893

Je puis parler par ma propre expérience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un mal de tête de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'ai jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MRS. M. M. YEARY
Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies des Reognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O 4 juille 1892

MM Lippman Bros, Savannah, Ga.—Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark., et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez moi trois bouteilles.—JAMES M NEWTON

Aberdeen Brown County, O

CAPT. J. D. JOHNSTON —A toutes les personnes je certifie par les présentes que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les impuretés de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vulgaire et de agreable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri

(Signé) J. D. JOHNSTON
Savannah, Ga.

Témoignage du maire de Seguin, Tex

Seguin, Tex. 14 juin 1893

MESSIEURS.—J'ai essayé votre P P P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement

CAPT. W M. RUST, Avocat

Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.

Tous les Pharmaciens le vendent

A Lawrence, par H W. Whitney.

LIPPMAN BROS,
Propriétaires.
Bloch Lippman, Savannah, Ga.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

F. A. Chase
City Librarian

Abonnez-vous à
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par année, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 14 FEVRIER 1895. Soyons Distingues. No. 74

BOSTON & MAINE R R.

ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.

Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *2 40, 11, a. m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 1 00, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 51, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

*Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Antrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 5 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, †8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, †8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, †8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

†Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlotr et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

Si vous avez besoin d'un

Habit de Soiree,

vous pouvez louer un de ces habits à bon marché chez le

POPULAIRE

Tailleur - Canadien,

ARTHUR M. BERTRAND,
24 Rue Middle.

Il a de très beaux habits de toutes les grandeurs.

Vous Epargnerez de l'Argent
En lui fesant une visite.

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graine pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
Angle des Rues
MIDDLESEX ET ELLIOTT,
Assistant Canadiens-français pour la clientèle Canadienne. Dents extraites à l'électricité

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON.

Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO,

Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

Durant & Rogers,

ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.

Si votre Montre ne tient pas son temps, allez la porter chez des Orfèvres compétents.

Si vous n'avez pas été satisfaits de vos réparages par le passé, venez voir Durant & Rogers.

Nous n'employons que des ouvriers de premiere classe.

Nos commis canadiens seront toujours heureux de vous servir,

J. A. Legault et C. A. Goozoie.

DURANT & ROGERS.

Au coin des Rues
Central & Middle.

Francis W. Qua,
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass.

Le Divorce en France.

Cette statistique est navrante De 1884 à 1892, elle constate que le nombre des divorces a suivi une progression aussi ascendante qu'inquiétante; 1,700 divorces en 1884, 4,600 en 1885 et 1886, 6 000 en 1887 et 1888, pour passer à 7,000 en 1889 et à 7,500 en 1890 et 1891: au total, plus de 40,000 divorces en huit années! Et, avant la loi qui a rétabli le divorce, la moyenne des séparations de corps ne dépassait pas 3,000 par an.

Quoi qu'il en soit, la proportion actuelle est de 24 divorces pour 1,000 mariages. Elle n'était que de 14 pour 1,000 il y a dix ans. Sous le régime de la séparation, que sera-t-elle au vingtième siècle?

C'est après cinq ans de mariage qu'on divorce le plus; mais il y a des gens pressés qui ne peuvent plus se sentir au bout de six mois, et des retardataires qui divorcent au bout de cinquante ans!

Ce sont les ouvriers qui divorcent le plus aisément (42 p. c. du total) et les paysans qui fournissent le plus faible contingent à la statistique (7 p. c.)

Une triste constatation à faire, c'est que les ménages sans enfants divorcent moins que les pères et les mères de famille.

Les motifs [illegible] tenant? Ce sont les excès, sevi[illegible] injures graves qui amènent le plus de désunions (35,000 demandes). L'adultère du mari n'en a motivé que 3,000.

Au point de vue géographique, c'est Paris qui tient la corde: plus du tiers sur l'ensemble des divorces dans toute la France. L'Aube vient ensuite. C'est dans la catholique Bretagne et dans les pays de montagnes que le mariage a gardé le plus de solidité: neuf divorces dans la Lozère, en sept ans!

Un dernier rapprochement, bien curieux à faire: le nombre des divorces est proportionnel, à peu près partout, au nombre des suicides.

La conclusion morale est facile à tirer.

IL POURRA ETRE TRANQUILLE

Cohoes, N. Y., 11 fév.—Frank Tranquille, accusé de vol au détriment de la Cie d'Assurance "Prudential" devra subir son procès devant le grand jury. Voilà un homme qui va probablement être envoyé dans un endroit où il pourra être tranquille.

LE SPORT.

Notre confrère de l'*Opinion Publique* a publié le 1er février dernier un long écrit—trop long pour que nous puissions le reproduire en entier—sur les travers et les excentricités de la race anglo-saxonne, spécialement sur l'engouement des Américains et des Anglais pour la vie sportive.

Notre confrère n'admire pas, mais pas du tout, la manière dont on entend et pratique le sport en pays anglais.

Afin de donner à nos lecteurs une idée de l'article dont nous parlons, en voici quelques extraits:

"Combien de fois n'avons-nous pas entendu de graves personnages se plaindre du manque d'enthousiasme manifesté par la jeunesse canadienne en ce qui concerne les exagérations sportives qui font faire tant de sottises aux flegmatiques anglo-saxons.

"A les en croire, on dirait que le développement des forces physiques a absolument besoin d'une mise en scène aussi bruyante que grotesque. Ils sont evidemment convaincus que les Anglais et leurs congénères ont le monopole exclusif des exercices athlétiques, qu'ils les ont inventés, qu'eux seuls excellent en ce genre d'entraînement et que tout peuple qui ne s'emballe pas à leur exemple, à propos d'une partie de ballon, d'une course à la rame ou d'une exhibition de pugilat, est fatalement voué à l'infériorité physique et intellectuelle.

"A force de voir les journaux anglais encombrés de détails filandreux relatant comme quoi tel lanceur de profession a fait décrire à la balle maints savants ricochets, à l'heure même où tel héros de *foot-ball* décochait une magnifique ruade à la mâchoire d'un camarade, tandis que deux autres *professionnals* s'écrasaient le nez conformément aux règles du marquis de Queensberry, ces admirateurs platoniques du sport, anglomanes inconscients ou lucides, en sont arrivés à trouver tout naturel de voir un peuple "éminemment pratique" se passionner pour ce genre de tueries.

"Les Anglais et leurs cousins les Yankees ont d'excellentes qualités que nous devons tâcher de leur emprunter; mais, de grâce, n'imitons pas leurs travers, leurs ridicules et leurs excentricités. N'est-ce pas absurde de voir des milliers et des milliers de personnes faire de longs voyages pour assister à une partie de balle ou de ballon entre deux clubs universitaires ou entre deux associations *professionnelles?*"

Notre confrère trouve qu'en France on pratique le sport d'une manière plus raisonnable. Ignore-t il que l'anglomanie s'est implantée sur le sol français, et que la vie sportive y existe maintenant comme en Angleterre et aux Etats-Unis. La nouvelle génération est prise d'un enguement excessif pour l'entrainement physique, si nous en croyons Paul Meyan, qui a publié dernièrement dans le *Monde Moderne* de Paris un article assez élaboré sur le sport en France.

Voici quelques lignes de cet auteur. "En France, je le sais, tout n'est le plus souvent qu'engouement et vogue éphémère. Et cependant, cette fois, l'élan qui porte notre nouvelle génération vers les exercices physiques est tel, les résultats ont si bien prouvé les bienfaits que procurent tous ces sports, qu'il est permis de croire que la *vie sportive* est entrée dans nos mœurs pour le bien-être et le bonheur de tous.

"Soyez forts et vous serez bons," a chanté Jean Aicard, le poète: C'est la force et la conscience de cette force qui font, en effet, les cœurs généreux.

"Il n'est pas plus bel éloge à faire des sports ainsi compris."

Nous n'admirons pas tout ce que font les anglo-saxons; nous trouvons que cette race a de grandes qualités, mais aussi de grands défauts. Cependant, tout en trouvant à redire contre les exagérations qui se sont glissées dans les sports anglais, nous sommes convaincu que les exercices physiques tels qu'ils sont généralement pratiqués en ce pays ont fait un grand bien à la race, en développant ses forces, en la rendant vigoureuse et pleine d'énergie. Dans tous les collèges américains, le sport est tenu en haute estime, tandis que dans nos maisons d'éducation, à quelques exceptions près, l'entraînement physique est pr ur ainsi dire inconnu Aussi combien d'élèvres malingres, petits, mal développés, maladifs ne sortent-ils pas des collèges canadiens chaque année, parce que le sport n'est pas sur le programme des études. Ce manque de force corporelle est souvent la cause que des jeunes gens assez bien doués intellectuellement ne réussissent pas dans le monde, où l'apparence physique est si prisée, si nécessaire même pour atteindre le succès. C'est un grand avantage de pouvoir payer de mine; c'est un passe-port qu'on porte toujours avec soi et qui fait recevoir partout bon accueil. On admire souvent beaucoup plus la forme que le fond.

Alors pourquoi tant négliger d'améliorer cette enveloppe charnelle qui doit nous accompagner jusqu'au tombeau?

Cherchons à éviter les abus. C'est bien. Mais ne soyons pas assez apathiques, disons le mot, assez peu pratiques pour négliger complètement de rendre notre corps sain, robuste, souple et capable de rendre le plus de services possibles à notre pensée qui doit toujours demeurer sa directrice. N'oublions pas qu'un grand philosophe français a écrit: "Plus le corps est faible, plus il commande; plus il est fort, plus il obéit. Toutes les passions sensuelles logent dans les corps efféminés."

Etre Aimable.

J'ai connu une femme charmante qui avait une réputation bien méritée d'ailleurs, de ne dire que les choses les plus aimables et les plus appropriées.

Dans une des visites qu'elle recevait un jour chez elle, une jeune maman avait amené sa petite fille âgée de cinq ans, le plus affreux laideron qu'on puisse imaginer.

Je me trouvais là par hasard, et je pensais en moi-même qu'avec la meilleure volonté qui fut au monde, il était impossible de trouver quoique ce fût pour en faire le compliment à la mère.

On ne pouvait même pas se rabattre sur son air intelligent, car la pauvre petite avait vraiment l'air d'une idiote.

Mais, l'aimable femme l'embrassa avec affection, la fit asseoir sur un tabouret à ses côtés et dit en caressant ses cheveux:

—Quelle magnifique chevelure a cette enfant!

C'était vrai. Seulement, avant qu'elle eut attiré notre attention sur ce détail, personne n'y avait songé, tant la laideur des traits primait tout le reste. Je n'ai pas besoin de vous dire si la mère rayonnait.

Je crois bien que pour trouver des choses comme cela, il faille, non seulement du tact, mais du cœur et beaucoup de bon cœur.—Françoise dans la *Patrie*.

Education.

Que ferez-vous de vos filles?

D'abord des chrétiennes; donnez-leur ensuite une bonne instruction élémentaire; apprenez leur à préparer un repas convenable, à laver, à repasser, à raccommoder les bas, à coudre des boutons, à faire une chemise, à tailler leurs vêtements.

Qu'elles se rappelent qu'une bonne cuisine épargne bien des dépenses de pharmacie.

Dites-leur qu'une piastre se compose de 100 sous; et que pour épargner il faut dépenser moins qu'on ne gagne et qu'on doit s'attendre à la misère lorsqu'on dépense plus qu'on ne gagne.

Enseignez-leur qu'une robe de coton *payée*, habille mieux qu'un vêtement de soie sur lequel on doit de l'argent. Qu'elles sachent de bonne heure acheter et faire le compte de leurs dépenses.

Répétez-leur qu'un ouvrier honnête, en tablier et en bras de chemise, est cent fois plus estimable, n'eût-il pas un sou, qu'une douzaine de jeunes élégants vaniteux et imbéciles.

Apprenez-leur à aimer les fleurs et, en général, toutes les œuvres de Dieu.

Après cela, faites-leur donner des leçons de piano et de peinture, si vous en avez les moyens; mais, sachez que ces arts sont bien secondaires et tiennent peu de place dans l'existence.

Qu'elles apprennent encore à mépriser les vaines apparences et que leur oui soit: oui; et leur non: non.

Quand viendra le moment de les marier, persuadez-les que le bonheur dans leur ménage ne viendra pas de la fortune ou de la situation que possèdera leur mari, mais de ses qualités morales et de son caractère.

Si elle vous ont compris, tenez pour certain que vos filles seront heureuses et qu'elles trouveront leur voie; pour le reste, laissez faire Dieu.

JEAN BON SENS

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 23 Jan. 1895.

M. l'Administrateur,

Le roi Humbert ne trouve plus sa femme de son goût. Marguerite serait trop ronde, trop ample, trop rougeaude, trop... je ne sais quoi. Mais enfin le roi n'en veut plus; et, la chose se dit tout bas, mais se dit, Humbert veut divorcer. *Elvire* le boulangère brune à qui Humbert, musicien, a dédié une ode, une ballade, une sérénade, une barcarolle, un andante, une fugue, une caratine, un aria, un cantique, un arietta, une chanson, un je ne sais quoi, car les experts en mélodie n'ont encore osé se prononcer, (sans doute par respect royal), Elvire donc prendrait la place de Marguerite de Savoie, à la satisfaction du roi et à la sienne propre

Le peuple indifférent, mais affamé, attend les événements et... un peu de soupe.

Le vieux baryton du Dramatico-Nazionale Famagno, vient de finir sa carrière. Le public romain n'a pas été prodigue d'applaudissements pour le vieil artiste assidu, sans prétention et de talent fort ordinaire; bien plus, la dernière séance du Dramatico-Nazionale, toute au bénéfice de Famagno, n'a pu réaliser que trois cents francs de profit clair. Pauvre Famagno ($60 dollars!)

Il est vrai que les artistes du théâtre ont trouvé le moyen de suppléer à ce qu'il manquait. Ils l'ont fait à leur manière, manière de gens affamés.

Donc... ils se sont cotisés à 50 sous par tête pour offrir un grand banquet au ténor Famagno dont la tête ressemble assez aux montagnes de la Saline, ces jours-ci couvertes de neige.

Famagno, sachant la chose, est venu au président et les yeux pleins de larmes lui a demandé une faveur.

—Eh! bien, mon cher, voici. Depuis 30 ans que je suis sur la scène, je n'ai jamais reçu une couronne. (Il tire d'une boîte en carton, une couronne de lauriers). Puisque vous êtes si bons, si délicats, si exquis de m'offrir un banquet ce soir, je vous en prie, mais sous le secret, qu'au dessert vous ayez la charité de me décerner cette couronne,—All right!

On s'assied au banquet. On mange, on rit, on boit à la romaine. Et les romains boivent sec!. Vient le dessert, le moment des toasts. Chacun porte le sien ou à peu près, et les convives sont 27 Enfin vient le tour du président Signor Serluigi se lève, il regarde le ciel, retrousse ses manches, essuie ses moustaches, tousse magestueusement et dit:

Mes amis, je ne suis pas orateur, mais homme de cœur. Famagno est un artiste émérite, un vieux compagnon à qui nous devons tous décerner solennellement une couronne, et une couronne de lauriers. La voici (il la tire de la boîte) je la lui décerne au nom de tous les artistes du Dramatico-Nazionale" Et le président Galizia dépose la couronne de laurier achetée par Famagno, sur la tête de Famagno, qui profondément ému, pleure à chaudes larmes!...

Maintenant, Famagno peut mourir; il a triomphé.....à ses dépens.

Notre St Père le Pape a reçu Mgr Laroque, évêque de Sherbrooke. L'évêque canadien a été reçu avec des attentions et des honneurs spéciaux. On dirait que Léon XIII, confiant dans la France et la race française, n'a désormais d'égard et d'attention que pour ce qui sent la France et le Canada.

Les Oblats! Connaissez-vous les Oblats?... Ils sont ici au Vatican, considérés comme un clergé d'élite. Léon XIII leur prépare de nouveaux honneurs dans leurs missions du Sud Africain (Transvaal). Dernièrement, un de leur sujet les plus jeunes, le père Joseph Lemius, a été nommé par le Pape, *consulteur* de la S. Congrégation des études, une des plus importantes du Vatican.

Le brillant, l'infiniment spirituel père Langevin a été élu archevêque de St Boniface (Manitoba) malgré une pression!... (je ne vous dis que cela!) Ici, ces religieux là font ce qu'ils veulent. Il est vrai qu'il sont puissamment appuyés par le cardinal Oreglia di San Stefano, vice-doyen de la S. Eglise Romaine, et Camelingue Le cardinal Parocchi, vicaire général du Pape à Rome, est aussi entièrement pour eux.

Nous croyons, ici, qu'un jour à venir l'ordre des Oblats sera en Amérique plus puissant que l'ordre même des Jesuites. C'est, du moins, ce que l'on peut et doit pronostiquer de la marche actuelle des choses au Vatican.

Le cardinal Galimberti, inspecteur des hopitaux du Vatican, a fait hier son rapport au Souverain Pontife, et il lui a déclaré que depuis l'introduction du *Sérum* du docteur Roux, aucun enfant atteint du *croup* ou de la diphtérie ne sont morts et il s'en est présenté 78 ce mois-ci aux hôpitaux pontificaux

Bien à vous,

WM. BREEN.

UNE LETTRE DE MENACES.

Ces jours-ci le *Sun* de cette ville, qui ne brûle pas d'un amour exagéré pour les Canadiens-français, annonçait que le maire Courtney avait reçu une lettre de menaces signée "Anarchist," à cause du choix qu'il a fait de M. Henri Landry pour gardien de la salle Huntington, un poste qui a été convoité par plusieurs des nôtres, ainsi que par un certain nombre de personnes n'appartenant pas à notre nationalité.

Dans cette lettre, écrite en anglais et à peine lisible, il est dit ceci, suivant le *Sun*: "Pourquoi n'avez-vous pas nommé Brousseau, Bernard, l'homme qui court les rues, ou Choquette?"

Et le *Sun* ajoute que l'auteur de cette lettre menace le maire du même sort que celui de Belanger et du Dr Chaput, s'il ne fait aucun cas de cet avertissement.

Qu'avons-nous à dire de ceci? Bien peu de chose, sinon que nous ne croyons pas qu'il y ait à Lowell un Canadien assez mal intentionné ou assez *crank* pour envoyer une semblable lettre à Son Honneur le maire Courtney. Non, il n'en existe pas, nous en sommes sûr.

Cependant, une chose qui saute aux yeux, c'est que cette lettre pourrait bien être l'œuvre de quelque fanatique de la plus vilaine espèce qui aurait trouvé ce moyen canaille pour jeter du discrédit sur la population canadienne de cette ville.

On peut s'attendre à tout de la part de certains êtres dépourvus de sens moral qui se nourrissent de haine féroce comme le chacal de cadavres en putréfaction.

Drame a l'Eglise.

L'église de l'Epiphanie de New York a été le théâtre d'un suicide des plus dramatiques.

Mlle Morrison, l'héroïne de ce drame, est une blonde de vingt-cinq ans fort jolie, orpheline et d'une bonne condition de fortune; pieuse à l'excès, elle allait chaque jour passer de longues heures agenouillée en prières dans l'église; elle ne paraissait heureuse ques pendant les heures qu'elle consacrait à la prière.

Depuis quelque temps elle redoublait de ferveur et ne parlait que de religion; elle agissait d'une façon étrange et ne paraissait pas jouir de toutes ses facultés mentales.

Melle Morrison a quitté la maison où elle demeurait en toilette fashionable, disant qu'elle allait visiter ses amis. Elle est entrée à six heures moins dix minutes du soir à l'église; il n'y avait là qu'une vieille femme; celle-ci vit Mlle Morrison qui alla s'agenouiller au confessionnal et pria pendant cinq minutes, elle sortit alors un rasoir de sa poche et se coupa l'artère du poignet droit. La vieille femme horrifiée cria au secours et s'élança vers Mlle Morrison, mais avant qu'elle se fut rendue à elle, elle vit celle ci renverser sa tête en arrière et se couper la gorge d'une oreille à l'autre avec un rasoir. Les cris de la femme attirèrent quelques prêtres; l'un deux administra les derniers sacrements à la mourante. On envoya prévenir la police et un médecin, mais lorsque celui-ci arriva il constata que Mlle Morrison était perdue. En effet, la malheureuse expira quelques minutes plus tard.

On a trouvé sur Mlle Morris son une enveloppe sur laquelle était écrit: "Je suis Catherine Morrisson, No 179, cent huitième rue Est," et dans son porte-monnaie la note suivante: "Chère Marie, je suis allée pour vous voir aujourd'hui et je regrette de ne pas vous avoir trouvée chez veus. Pourquoi ne nous avez-vous pas écrit pour nous dire comment vous étiez? Maman n'est pas bien depuis le jour de l'an, mais cependant elle prend beaucoup de mieux — KATE MORRISSON".

Cette note semble mystérieuse par le fait que M. Powers, chez qui Mlle Morrisson demeurait depuis six ans, a dit à la police que Mlle Morrisson était une orpheline. Mme Powers, qui est une amie de Mlle Morrisson, dit qu'elle ne peut comprendre ce qui a pousé Mlle Morrisson au suicide; elle ne lui connaissait aucun mot de chagrin et dit que lorsqu'elle est partie de la maison à deux heures pour aller faire des visites, elle paraissait très calme et n'a pas manifesté l'intention d'aller à l'eglise.

DES TRAINS DE MARCHANDISES

Sur la Voie du Lowell, Lawrence & Haverhill Electric Road.

La demande qui vient d'être faite à la législature, pour que le chemin de fer électrique Lowell, Lawrence & Haverhill puisse transporter des marchandises sur sa voie intéresse à un haut degre la ville de Lowell.

On prétend que si la législature acquiesce à cette demande, Lowell va se trouver en communication directe avec la mer pour la réception de ses marchandises arrivées par mer.

Il n'y a aucun doute que si le chemin de fer électrique Lowell, Lawrence and Haverhill vient en concurrence avec le Boston & Maine pour le transport des marchandises, le taux du fret va diminuer sensiblement, ce qui sera d'un grand avantage pour Lowell.

On sait que nos compagnies manufacturières se plaignent du taux trop élevé du transport de leur charbon et de leur coton brut; c'est pour parer à ce desavantage qu'elles songent sérieusement à fonder des fabriques dans le Sud, à proximité des houillères et des plantations de coton. Or, on dit que le Lowell, Lawrence and Haverhill Electric Road pourra pendant la nuit prendre du charbon aux ports de mer et le transporter en cette ville pour la moitié du taux qui est demandé aujourd'hui. Si ce chemin de fer électrique peut en faire autant pour le coton brut, Lowell se trouvera, comme centre industriel, en état de rivaliser avec les villes manufacturières les mieux situées de l'Etat, ou à peu près.

Quel avantage, n'est-ce pas?

LES SOCIETES.

Dans l'admirable encyclique de Sa Sainteté Leon XIII, nous lisons ce qui suit concernant l'enrôlement dans les sociétés:

"Maintenant, quant à l'enrôlement dans les sociétés, vous devez exercer une extrême précaution afin de n'être pas enchaînés par l'erreur, et nous désirons être compris lorsque nous référons d'une manière spéciale aux classes ouvrières, qui, assurément, ont le droit de s'unir en associations pour promouvoir leurs intérêts, un droit reconnu par l'Eglise et conforme à la nature. Mais il est très important que vous preniez garde à qui ils s'associent, autrement tout en travaillant pour l'amélioration de leur état, ils pourront mettre en péril de bien plus grands intérêts.

"La précaution la plus effective contre ce péril, c'est de bien leur dire qu'en aucun temps et en aucune chose vous ne serez partie à la violation de la justice. Par conséquent, toute société qui obéit servilement à des gouvernements qui ne sont pas fermes champions du droit et amis de la religion, peut devenir extrêmement préjudiciable aux intérêts des individus aussi bien qu'aux intérêts de la communauté, et ne peut être utile. Et d'après cette conclusion, fuyez non seulement les associations qui ont été ouvertement condamnées par le jugement de l'Eglise, mais aussi celles qui, de l'avis de tout homme intelligent, et particulièrement des évêques, sont regardees comme suspectes et dangereuses.

"De plus, les catholiques doivent préférer s'associer avec des catholiques, ce qui serait la meilleure conduite à tenir pour la sauvegarde de leur foi. Comme présidents des sociétés ainsi formées, il serait bien de nommer des prêtres ou des laïques hautement recommandables sous tous les rapports. Guidées par leurs conseils, elles s'efforceraient d'adopter et de mettre à effet telles mesures qui paraîtraient les plus avantageuses à leurs intérêts, en ayant toujours en vue les règles que nous avons établies dans notre encyclique *Rerum novarum*.

"Ne permettez pas, cependant, qu'ils perdent ceci de vue: que bien qu'il soit juste et désirable d'affi mer et de faire respecter les droits du grand nombre, on ne doit jamais le faire par la violation d'un droit, et qu'il y a des droits inviolables appartenant à autrui, qu'on doit permettre à chacun de gerer ses propres affaires à sa guise, et n'empêcher personne de disposer de ses services quand et où cela lui plaît.

"Les scènes de désordre dont vous avez été témoins l'an dernier, dans votre propre pays, vous ont suffisamment démontré que l'Amérique aussi est menacée par l'audace et la ferocité des ennemis de l'ordre public. L'état des choses invite par conséquent les catholiques à travailler pour la tranquillité de la république, et pour en arriver à cette fin il faut obéir aux lois, abhorrer la violence et ne rechercher que l'equité et la justice."

L'UNION FRANCO - AMERICAINE.

NOMBREUSE ASSEMBLEE POUR ELIRE DES OFFICIERS

Et Voir a l'Adoption d'une Constitution de l'Union.

A deux heures et quelques minutes, les membres de l'Union Franco-Américaine se réunissaient encore, dimanche, pour faire l'élection de leurs officiers permanents.

On se dispensa de faire l'appel des membres dont le nombre aujourd'hui est au-delà de sept cents.

Le but de l'assemblée fut expliqué par le président, M. J. L. Chalifoux, et on procéda de suite à l'audition du rapport du comite nommé pour présenter une liste d'officiers.

Le président de ce comité, composé de John Vincent, Wm. A. Parthenais, J. B. Hurtubise, A. Bibeault et P. L. Denault, présenta la liste suivante:

Président, J. L. Chalifoux; 1er vice-prés., L. P. Turcotte; 2ème vice-prés., Elzéar H. Choquette; 3ème vice-prés., A. O. Hamel; 4ème vice-prés., P. L. Denault; secrétaire, A. Bourbonnière; sous-sec., Edouard Vincelette; trésorier, Alfred Leblanc; sous-trés., Wm. A. Parthenais; sec.-corr., Charles T. Roy; huissiers, Mizaël Duprez et Henri Mayrand; auditeurs, Joseph E. Venne et Calixte Manseau; directeurs, Calixte Dozois, L. P. Brault, Henri Girard, Chas. G. Weilbrenner, Wm. Chaloux, Denis Richard, Arthur Lavoie, Joseph Marin, Charles H. Parthenais, Francis P. Rivet, John Vincent, Jos. A. Plante.

Sur proposition faite et secondée, ce rapport fut adopté et un vote de remerciements passé en l'honneur des membres.

M. Turcotte propose alors que le président soit élu par acclamation, ce qui fut fait.

Les vice-présidents furent ensuite élus par un vote du secrétaire, ainsi que tous les autres officiers nommés, sauf M. Edouard Vincelette qui fut remplacé par M. J. B. D. Jacques.

Le président remercia alors l'assemblée de son élection et fit des remarques très appropriées. Il fut suivi par MM. Turcotte, Choquette, Roy, Jacques, Plante.

Tous furent heureux dans leurs remarques lesquelles, nul doute, furent appréciées.

On procéda ensuite à l'adoption de la constitution clause par clause. Ce fut le clou de la réunion.

Le comité chargé de rédiger une constitution et des règlements était président: J. H. Guillet; secrétaire, Aimé Gauthier, et MM. E. H. Choquette, Chas. T. Roy et Clovis Bélanger. A leur première assemblée, les membres de ce comité s'étaient divisé l'ouvrage en trois parties; l'un se chargeait du préambule, l'autre du but et les trois autres de la constitution elle-même. A la lecture du but, il fut décidé de nommer un comité de révision et de rédaction, composé de trois membres. Le président nomma MM. Chas T. Roy, A. Bourbonnière et J. A Smith.

La constitution fut ensuite lue article par article et les articles I, II, III, IV, V, VI et VII, clause 6 de l'article 2 et moins la dernière partie de la clause 2 de l'article 3 furent adoptés. Le secrétaire donna ensuite l'explication du sceau choisi pour l'Union et il fut adopté unanimement.

Des remerciements furent votés au comité de la constitution.

Le secrétaire annonça qu'au sujet de l'inauguration du nouveau Gouvernement - Modèle, il avait vu le Rév. Père Amyot, supérieur des Révds Pères Oblats, et que nous pourrions avoir la salle du collège St Joseph pour l'occasion. Alors il fut proposé que l'inauguration ait lieu dans cette salle jeudi le 21 courant, au bénéfice de l'église St Jean-Baptiste.

Un magnifique programme sera préparé pour la circonstance. Il y aura musique par la fanfare de l'Association, chant par le Club Rossini, discours du président de l'Union, du maire-élu Gauthier, des présidents, des echevins, du conseil et autres. Les billets seront en vente sous peu. Un comité de dix fut alors nommé pour préparer cette belle fête. Le président nomma les suivants: A. Bourbonnière, Paul Vigeant, Clovis Bélanger, Chas T. Roy, J. H. Guillet, Camille Roussin, P. A. Brousseau, L. P. Turcotte, Calixte Dozois et J. B. Hurtubise.

Ici un membre de l'Union, résidant du Quartier Quatre, fit quelques remarques au sujet de la votation dans ce quartier et fut suivi par d'autres des Quartiers Un et Deux. Alors, sur motion de M. Roussin, il fut résolu que ceux qui auraient des griefs les présentent au secrétaire de l'Union qui en prendra connaissance par son comité exécutif qui fera ensuite rapport à l'Union.

Le Comité Exécutif fut ensuite autorisé à louer une salle ou lieu de réunion, à raison de $100 par année.

Le secrétaire a soumis alors les requêtes de décompte des Quartiers 5 et 2, et sur motion faites et secondée, les reviseurs furent autorisés à procéder au décompte tel qu'annoncé et l'assemblée s'ajourna.

Aussitôt après cette longue et importante réunion, les reviseurs, MM. Arguste Jean, Elzéar Lamoureux et A. Bourbonnière, sauf M. Elie A. Leclaire qui était absent, se mirent à l'œuvre et comptèrent de nouveau les votes donnés aux conseillers du Quartier Cinq.

Full oft with starch and gloss serene,
The linen collar starts the worn;
Full oft at noontime it is seen
All wilted, wrinkled and forlorn.

That's what you must expect of such a collar; it's the *linen* of it. The stand-up collars won't stand up, and the turn-down collars will wilt down. The easy, cheap, and pleasant way out of this is to wear "CELLULOID" COLLARS AND CUFFS. These goods are made by covering linen collars or cuffs on both sides with "CELLULOID," thus making them strong and durable, and *waterproof*, not affected by heat or moisture. There are no other waterproof goods made this way, consequently none that can wear so well. When soiled simply wipe them off with a wet cloth. Every piece of the genuine is stamped like this:

TRADE CELLULOID MARK.

Insist upon goods so marked if you expect full satisfaction, and if your dealer does not keep them, send direct to us enclosing amount and we will mail sample. State size, and whether a stand-up or turned-down collar is wanted. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair.

The CELLULOID COMPANY
427-29 Broadway, New York.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH

Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT
AND A
USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
L'ETOILE,
67 rue arket, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter

LOWELL, 14 FEV. 1895.

Lecon de Patriotisme.

Dans un milieu comme le nôtre, nous sommes, cela se conçoit, toujours en danger de perdre et notre langue, et notre foi. Cependant, jusqu'aujourd'hui nous avons tenu ferme le drapeau du patriotisme, nous avons conservé ces deux dépôts sacrés; mais en sera-t-il toujours ainsi?

Voilà ce qu'il faut se demander sérieusement, en face de cette nouvelle génération, née en ce pays, qui ne connaît notre patrie, à nous, que par oui-dire, et n'a pas les mêmes raisons que nous d'aimer cette terre canadienne où nous avons grandi, aimé et souffert...

C'est pourquoi ces jeunes Canadiens, nés sur le sol américain, ont besoin fort souvent qu'on exalte à leurs yeux les gloires de la patrie de leurs pères, afin que fiers de leur origine, ils ne commettent jamais le crime — oui, c'est un crime! — de fouler aux pieds leur titre de Canadien-français.

Pour atteindre ce but, nous ne saurions mieux faire que de reproduire des fragments d'un admirable discours que le juge Routhier prononçait il y a déjà assez longtemps devant un auditoire franco-américain. Voici:

....Soyez les loyaux sujets de cette grande République dont le drapeau étoilé vous abrite et vous protège, comme nous sommes les sujets loyaux de l'Angleterre; mais gardez comme vos pères l'amour de l'ancienne mère-patrie, et ne cessez jamais d'être catholiques et Français.

Avez-vous jamais approfondi tout ce qu'il y a de grand et de glorieux dans ces deux titres?

Etre catholique, c'est appartenir à une famille dont la généalogie incomparable remonte les siècles et se rattache par une suite merveilleuse de grands hommes à un Chef qui n'est autre que Jésus-Christ!

Etre Français, c'est être issu d'un peuple dont le nom est écrit en lettres d'or dans l'histoire de la civilisation du monde, et dont les gloires, illuminant les autres peuples, se sont quelquefois voilées, mais jamais éclipsées!

Etre Français et catholiques, c'est reconnaître deux capitales, deux centres radieux autour desquels vous gravitez—Rome et Paris: Rome qui dirige votre âme, Paris, qui éclaire votre esprit et attire votre cœur.

Soyez fidèles à Washington; mais que la capitale américaine ne vous fasse pas oublier ces deux feux lumineux qui vous donnent la vie intellectuelle et morale—Paris et Rome!

. . . . . .

Vous avez vu quelquefois mourir un homme? Quand sa langue s'embarrasse et ne peut plus articuler les mots, vous dites: il n'en a pas pour longtemps à vivre; et quand il a complètement perdu la parole, c'est que le souffle même de la vie va bientôt lui manquer.

Eh! bien, il en est de même d'un peuple. Quand sa langue est paralysée, quand sa mémoire ingrate en oublie les patriotiques accents, c'est qu'il est bien prêt de mourir, et quand il a totalement perdu le verbe qui lui est propre, ce n'est plus un peuple.

Gardez-le donc ce verbe glorieux qui vous distingue, qui vous honore, et qui témoigne de votre vitalité. Gardez-la cette belle langue française qui a civilisé l'Europe, avec la langue latine dont elle est la fille illustre.

Conservez-la non-seulement pour vous-mêmes et pour vous rappeler le pays natal qui vous est encore cher, mais pour vos enfants, pour votre race, pour la gloire de votre patrie.

Enseignez-là à vos fils, à vos filles et même aux étrangers dont vous recevez l'hospitalité. Faites mieux que les Hébreux qui, captifs aux bords des fleuves de Babylone, suspendaient leurs lyres aux branches et refusaient de chanter les hymnes de leur pays; pleurez la patrie absente, mais chantez-en les chansons à vos maîtres, racontez-en les glorieuses histoires, et apprenez-leur à respecter et honorer la race dont vous êtes issus.

Athens (Ohio), 11 fév.—Neuf prisonniers se sont évadés de la prison du comté en perforant un panneau d'une porte.

MORTS EN SCENE.

Les journaux anglais ont, ces jours-ci, apporté le récit dramatique de la mort d'une actrice, miss Harry Ewis, succombant subitement en scène, au moment où elle venait de chanter des couplets très applaudis dans cette pièce fameuse en Angleterre, *Dick Wittington*. Elle est morte en plein succès, avec l'écho des bravos. C'est une fin poetique pour une actrice.

Il est assez curieux de constater que, dans les annales du théâtre anglais, on trouve plusieurs exemples de morts analogues.

Les Mémoires de miss Billamy, une comédienne dont le nom est demeuré célèbre, contiennent quelques histoires vraiment tragiques. Celle de son camarade Palmer est, notamment, fort singulière.

Palmer, qui eut une glorieuse carrière à Covent Garden, avait perdu un fils qu'il adorait. Il était inconsolable. Il s'était, cependant, rattaché à son art avec passion et il eut en cette période de désespoir, quelques-uns de ses plus beaux succès.

Un soir, il jouait l'*Etranger*, de Kotzebue.

Au troisième acte de cette pièce, un ami du principal personnage, revenant de voyage, lui demande, avec bonhomie, des nouvelles de ses enfants.

Palmer, au moment où l'acteur qui avec lui arrivait à cette réplique, éprouva une émotion violente, Il avait oublié son rôle; il ne pensait plus qu'à sa propre douleur. On le vit chanceler, puis tomber, en poussant un sanglot dont ceux qui étaient présents conservèrent le souvenir terrifié.

On s'empressa autour de lui, mais il était, maintenant, inanimé. On juge de la stupeur du public quand le régisseur vint, bouleversé, annoncer qu'il était mort.

Ce récit, dans les Mémoires de miss Bellamy, est véritablement pathétique.

Avant lui, à Drury Lane, un autre acteur anglais, Bond, qui avait traduit lui-même la *Zaire* de Voltaire, où il jouait Lusignan, fut frappé, sur le théâtre, lui aussi, en plein succès.

Il avait rempli son rôle avec une chaleur extrême, et vers la fin de la représentation il ressentit une grande fatigue. Il n'en voulut pas tenir compte. Ses camarades avaient remarqué, cependant, que ses traits s'étaient fort altérés.

Au moment où Lusignan doit feindre de défaillir, Bond tomba réellement. Son jeu était plein d'imprévu: bien que surpris, les acteurs qui étaient à ses côtés crurent à un "effet." Mais il était vraiment sans connaissance: un instant après il rendait le dernier soupir.

Toujours en Angleterre, ce fut aussi la fin du comédien Toote, qui, au milieu d'une tirade, eut soudainement un vomissement de sang, et, après avoir tourné sur lui-même, tomba mort. Toote fut vraisemblablement le seul acteur qui parut sur la scène avec une jambe de bois. En pleine renommée, il avait été victime d'un accident de cheval et on avait dû lui couper la jambe. Il ne voulait pas renoncer au théâtre, et telle était l'action qu'il exerçait sur le public qu'on oubliait son infirmité.

Une actrice allemande, qui eut son heure de célébrité, Caroline Beck, fut frappée, au milieu de la représentation, d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

En France, il faut remonter loin pour rencontrer le souvenir d'un aussi tragique accident. Ce fut, naguère, le cas de l'acteur Minon, qui jouait Sévère dans *Polyeucte*, et qui mourut subitement.

Mais on assista un jour à une chose épouvantable. Ce fut la folie soudaine de Monrose, qui a laissé de grands souvenirs à la Comédie-Française. Il était en scène avec sa camarade, Mde Verneuil, quand, brusquement, il s'embrouilla, divagua, se roula à terre, en riant d'un air hébété. On ne comprenait pas ce qui se passait d'abord. Il fallut bien, pourtant, se rendre à l'évidence; il avait été pris d'un accès de démence. Ce fut plus affreux que s'il eût succombé.

Mais revenons aux acteurs morts en scène.

Goldoni a raconté l'histoire du comédien Angeleri, dont le brillant succès, à ses débuts, n'eut pas de lendemain. Il s'était révélé tragédien plein de feu, à Milan. La soirée n'avait été pour lui qu'une longue ovation. La pièce terminée, on le rappela avec enthousiasme. Il revint saluer le public. On peut mourir de joie, à la lettre; ce fut ce qui arriva pour lui; comme il s'inclinait devant les spectateurs, on le vit tomber: on crut qu'il avait fait une chute, mais il ne se relevait pas. L'émotion de son succès venait de le tuer.

Avant Molière, qui, s'il ne mourut pas précisément en scène, y fut atteint par la rupture d'un vaisseau à laquelle il ne survécut que peu d'instants, l'acteur Zacharie Montfleury, épuisé, dit on, par la fougue avec laquelle il avait représenté dans *Andromaque* les fureurs d'Oreste, perdit tout à coup la respiration, et alla rouler sur le plancher du théâtre. Il était mort. On sait le mot qui courut alors, rapporté dans toutes les chroniques du temps: "Il n'y aura plus de poète qui ne veuille avoir l'honneur de crever un comédien dans sa vie."

Si l'on remonte jusqu'à l'époque lointaine des mystères, on trouve rapportée par dom Calmet, l'histoire bien extraordinaire de Léon de Nicey, chanoine de Métrang.

Jean de Nicey, dans la *Passion*, était chargé du rôle de Judas. Il mit tant d'ardeur à représenter son personnage que, au moment où il devait feindre de se pendre, il se pendit pour de bon. On ne pouvait pas pousser la conscience plus loin.

Nous ne citons ici que quelques-unes des histoires théâtrales tragiques auxquelles fait penser la mort tragique de miss Ewis, expirant dans un sourire, dans l'enivrement des applaudissements, dans son costume de féerie, devenant soudain d'une macabre ironie. Un romancier n'imaginerait pas une scène où les contrastes fussent plus saisissants.

LA GASCOGNE

New York, 11 février.—*La Gascogne*, un steamer d'une ligne maritime française qui était huit jours en retard, une chose qui ne lui était jamais arrivée, vient d'arriver dans ce port, à la grande joie des intéressés.

On craignait un nouveau sinistre maritime dans le genre de celui dont l'*Elbe* a été tout récemment victime.

L'inquiétude était à son comble parmi les Français de la ville. A l'arrivée de chaque steamer, on courait s'informer. Rien, toujours rien! C'en était désespérant.

Aux bureaux de la compagnie transatlantique française, la plus grande excitation règne depuis que cette bonne nouvelle a été reçue.

Aussitôt ceux qui avaient des parents et des amis à bord se rendirent au quai; "La Gascogne" était à peine accostée qu'ils sautèrent sur son pont en poussant des cris de joie.

L'agent à New York de cette compagnie, M. Forget, perdit complètement l'usage de la parole, tant son émotion était grande, à la nouvelle que "La Gascogne" était saine et sauve. Puis il reprit son aplomb, tout en demeurant comme fou de joie; il courait de ci et de là, pressant la main de celui, de celui-là, tellement que c'en était comique.

Puis il mit son paletot et partit pour se rendre au quai de la ligne française, au bas de la rue Morton, où un bateau se tenait prêt depuis plusieurs jours à ce porter à la rencontre de "La Gascogne," si on signalait son arrivée à Fire Island.

M. Forget et plusieurs autres Français, la plupart ayant les yeux mouillés de larmes, montèrent dans ce bateau et volèrent au devant du steamer en retard. Une des personnes à bord du petit bateau, M. Riche, pleurait comme un enfant. Cet homme avait trois filles à bord de La Gascogne, dont deux en bas âge. Il avait perdu tout espoir de les revoir lorsque la bonne nouvelle arriva.

LA CAUSE DU RETARD.

Quarantine, 12 fév—La Gascogne, après huit jours de retard, vient de jeter l'ancre ici quelques minutes avant minuit. Tout le monde est bien à bord. Son retard a été causé par la fracture d'une tige de piston. Une affreuse tempête sévissait dans le temps. On répara la machine brisée, mais le paquebot ne put filer aussi rapidement qu'avant l'accident. Sa vitesse ordinaire est de 18 nœuds à l'heure.

Un peu plus tard la même machinerie se fractura une deuxième, puis une troisième fois. Le steamer fut entrainé par la tempête à des centaines de milles de sa route. Enfin après réparations faites, il s'avança lentement vers la côte d'Amérique.

Jusqu'à dimanche *La Gascogne* ne fit la rencontre d'aucun bateau quand elle aperçut un steamer de la ligne Inman, se dirigeant vers Philadelphie. Elle lui fit des signaux pour lui annoncer l'accident dont elle avait été victime et lui dire qu'elle n'avait besoin d'aucun secours.

Diminution des Heures d'Ouvrage

Les employés de la fonderie de la Lowell Machine Shop ont été avertis que leur semaine d'ouvrage ne serait plus que de cinq jours, jusqu'à nouvel ordre.

Environ 200 employés se trouvent affectés par cette diminution des heures d'ouvrage, causée, croit-on, par le manque de commandes.

EN ORIENT.

LES JAPONAIS SONT TOJOURS A L'ŒUVRE.

Ils Essaient de apturer des Forts hinois.

Londres, 10 fév—Le correspondant à Pekin du *Central News* télégraphie que le gouvernement chinois est en consultation avec les diplomates étrangers pour la création des nouveaux pouvoirs devant être exercés par les messagers de paix qui seront envoyés auprès du gouvernement Japon.

A propos de la récente escarmouche à Wei-Hai-Wei, le correspondant du *Central News* à Tokio rapporte les détails suivants: "Pendant la nuit du 30 janvier, la flotte japonaise entra dans la baie de Wei-Hai-Wei, mais les Japonais dans les ports de l'ouest, supposant que c'étaient des vaisseaux chinois, ouvrirent le feu sur la flotte japonaise et l'obligèrent à se retirer. Le 31 janvier, la température fut mauvaise. Vers le soir il commença à neiger. Les vaisseaux de guerre, leurs canons et les torpilleurs devinrent bientôt couverts d'une couche de glace ayant cinq pouces d'épaisseur, et la flotte se trouva dans un état si désavantageux, qu'elle n'osa pas tenter une attaque.

Le deuxième assaut fut donc remis à la nuit du 2 février, quand une avant-garde de torpilleurs fut lancée vers le fort.

Les chinois avaient l'œil au guet cependant, et des sentinelles découvrirent les Japonais à temps pour pouvoir donner l'alarme. Les torpilleurs furent forcés de battre en retraite, même sans s'être approchés de l'escadre chinoise. La journée du 3 février fut passée à faire des préparatifs pour une autre attaque.

Pendant la nuit du 4 février, les Chinois furent moins vigilants que précédemment. Le bateau torpilleur japonais "Wing Ling" s'approcha sans être aperçu de la flotte chinoise et lança deux torpilles sur le vaisseau de guerre "Ying Yuen", qui ne tarda pas à couler. Le "Ming Ling" perdit huit hommes en se retirant. Quinze autres bateaux torpilleurs ont pris part à l'attaque, et deux d'entre eux brisèrent leur hélice sur des rocs ou des débris flottants.

La nuit suivante un torpilleur japonais s'approcha de nouveau de la flotte chinoise sur laquelle il lança sept torpilles, faisant sombrer deux vaisseaux de guerre

Le correspondant à Tokio dit que les chinois sont encore en possession des forts sur l'île de Lio King Tao.

Le 6 février, les Japonais attaquèrent ces forts, mais sans succès. Le 7 nouvelle attaque, canonnade terrible, mais les Chinois restèrent maîtres de la place.

Ce résultat démontre que les Chinois commencent à apprendre à se battre.

Nécrologie.

La mort, toujours impitoyable, vient de porter un coup terrible à la famille Blazon de la rue Moody, en enlevant à son affection un de ses membres les plus aimés, Sifroid Blazon, jeune photographe âgé de 20 ans, 11 mois et 2 jours.

Il a rendu le dernier souprir après une longue maladie soufferte avec la plus admirable résignation. C'est la consomption, cette terrible affection ne lâchant jamais sa proie, qui l'a emporté.

C'était, dans le sens le plus littéral du mot, un bon jeune homme, toujours prêt à rendre service, d'un caractère doux et aimable, plein d'affabilité. Il était un fervent catholique et ceux qui ont cueilli son dernier souffle disent qu'il a fait une très belle mort.

C'est une bien douce consolation pour sa famille en larmes, après la douloureuse épreuve qu'elle vient d'endurer.

Le défunt était l'enfant de Mde Vve F. Blazon, et le frère de MM. Donat et Albert, employés à l'ETOILE, ainsi que de MM. Joseph et Godfroid; il laisse aussi deux sœurs, Agnès et Jane, cette dernière étant l'épouse de M. J. T. Fontaine, photographe.

Nous offrons à tous les membres de cette famille si éprouvée l'expression de nos plus cordiales condoléances.

Ce qu'une Femme Gagne en Ecosse.

Dernièrement arrivait en ce pays un chef ouvrier anglais, David Holmes. Cet ami des classes laborieuses était venu assister à une convention ouvrière dont les assises ont été tenues à Denver, Col.

Après la convention, Holmes se mit à voyager à travers le pays, visitant surtout les centres manufacturiers. Il fut reçu à bras ouvert par les unions à Fall River où il adressa la parole devant un nombreux auditoire. Dans plusieurs autres villes, la réception n'en fut pas moins cordiale.

Cependant, Holmes s'amusa pendant ces visites dans nos principeaux centres de production industrielle à décrier ce pays. Ce procédé n'était pas délicat. Son compagnon de voyage, John Burns, un autre chef ouvrier de la Grande-Bretagne, fut indigné de cette conduite de Holmes, et il le quitta, accomplissant tout seul sa tournée aux Etats-Unis.

Eh bien! le croirait-on, Holmes a eu l'effronterie de dire à un public américain que les ouvriers anglais étaient mieux rémunérés de leurs labeurs que l'employé de ce pays.

Nous allons voir si c'est vrai.

Dans un rapport qui vient d'être publié en Ecosse, nous lisons que les filles et les femmes ayant de l'expérience reçoivent dans cette contrée de $1 à $3 en salaires par semaine. Les coiffeuses, les modistes, les marchandes de tabac ont parfois $3.75. Les contre-maîtres (overseers) dans les fabriques commencent avec $3 par semaine et ils peuvent atteindre des appointements de $600 par année, mais ce salaire est bien rarement dépassé.

Une jeune femme ayant seule la charge d'une boutique reçoit $2 par semaine; elle travaille 12½ heures pendant quatre jours de la semaine, 7¼ et 14¼ heures pendant les deux autres jours respectivement. On lui apporte ses repas à la boutique dont l'état sanitaire est déplorable, comme dans toutes les boutiques de Glasgow, d'ailleurs. Une autre travaille de neuf heures et demie du matin jusqu'à dix heures du soir et le samedi jusqu'à onze heures pour recevoir à la fin de la semaine la somme insignifiante de $1 75.

Devant ce rapport, qui osera dire que, malgré la diminution des gages aux Etats-Unis causée par la mauvaise administration démocratique, David Holmes ne faussait pas la vérité;

UN FIN ESCROC.

On écrit de Montréal:

Il y a deux mois un jeune homme bien mis, portant bijoux et diamants, se disant fils de millionnaire, s'inscrivait dans un des hôtels fashionables de cette ville sous le nom de J. Montague Allisston, de St Louis, Mis.

Grâce à des manières engageantes et à sa prodigalité, il devint bientôt le favori des assidus de l'hôtel et ses relations ne tardèrent pas à s'étendre jusqu'aux cercles féminins les plus distingués de notre cité.

A son arrivée ici, M. Alliston avait dit au gérant de l'hôtel que son père était millionnaire et que venu à Montréal pour un voyage de plaisir, il avait résolu d'y passer l'hiver.

Il loua en conséquence quelques appartements pour un mois. Le gérant ne fut pas peu surpris d'apprendre quatre ou cinq jours plus tard que son riche locataire avait décidé de quitter l'hôtel pour se mettre en pension dans une famille privée dans le but d'apprendre la langue française.

Son intention était, disait-il, de faire un voyage à travers le continent l'été prochain, il avait pour cette raison pensé de s'installer durant quelques mois dans un de nos plus riches quartiers français de la cité.

Après avoir soldé sa note, le fils du millionnaire alla dresser sa tente dans un de nos quartiers les plus "high tone."

Dans la pension où il entra, se trouvaient une dame et sa fille, très riches, très jolies, et des plus "select."

On comprend que le jeune homme fit de l'œil à la demoiselle et qu'il s'ensuivit un petit roman.

La maman n'approuvant pas la cour de l'élégant yankee, quitta la maison.

Huit jours plus tard, M. Allisston avait découvert la retraite de sa dulcinée et y emménageait.

Cette fois il fit l'assaut du cœur maternel et enregistra une victoire complète.

Les jeunes amoureux devinrent fiancés et on poussa les préparatifs du mariage.

On fit mander un notaire, M. Alliston offrit à sa future une somme de $25,000 en billets et en bons, ajoutant que là ne se bornerait pas sa générosité et que le cadeau de noces viendrait plus tard.

Pour n'être pas en reste de courtoisie et de libéralité, la future belle-mère gratifia sa demoiselle d'un montant de $5,000 en beaux écus sonnants qui furent déposés à son crédit dans une des principales banques canadiennes-françaises de cette ville.

Le trousseau se confectionna, les invitations furent lancées, le déjeuner commandé.

Après les fiançailles, Alliston changea de logements.

Cependant il se montra très assidu auprès de sa fiancée qu'il invita ainsi que sa mère à entendre "Rip-Rip" qui se jouait dernièrement à l'Opera François

L'heure du spectacle sonnée, M. Alliston ne se montra pas. L'on fut quelque peu désappointé, mais on imagina que des affaires imprévues avaient dû retenir notre amoureux ou que vu la mauvaise température, celui-ci n'avait pas voulu exposer la santé de la belle.

Le lendemain, croyant son futur gendre malade, belle maman envoya prendre de ses nouvelles.

On lui répondit: "Ce monsieur n'habite plus ici. Il est parti hier emportant toutes ses malles!"

On comprend le désespoir de nos deux canadiennes.

Après les premières larmes, on commença à réfléchir et la fiancée songea tout à coup qu'elle avait confié son livret de banque à ce cher Montague.

Prendre une voiture, entrer à la banque, s'informer de ses $5,000, fut pour mademoiselle X l'œuvre de dix minutes.

Hélas, l'infidèle amoureux avait tout retiré.

Il paraît que ce chevalier d'industrie est parti du côté des provinces maritimes.

Le désespoir, l'humiliation dans le cœur, la jeune fille s'alita et l'on craint pour ses jours.

Pendant ce temps, Alliston le gousset bien garni, cherche d'autres amours et d'autres victimes

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

SEPT FOUS

—Il y a actuellement, à la prison commune, sept aliénés qui attendent que l'on reçoive de Québec les documents nécessaires à leur incarcération à l'asile de la Longue-Pointe ou de Verdun.

Ce sont là sept pensionnaires fort malcommodes et qui donnent du fil à retordre aux autorités.

Malgré toute sa bonne volonté, M. Vallée ne peut parvenir à tranquilliser ses hôtes.

Ces jours derniers, un de ces toqué a frappé un des gardiens à la tête et lui a infligé de sérieuses blessures.

On devrait établir un département à la prison ou ailleurs pour recevoir les fous en attendant que leur internement aux asiles soit décrété par le gouvernement.

IL EPROUVE UNE RECHUTE

—L'ex-détective Flynn a éprouvé une rechute samedi soir. Son état inspire des craintes assez sérieuses. Les renseignements que nous avons pris à son sujet sont loin d'être rassurantes.

QUEBEC,

PETITES NOTES

—On va habiller la police de Québec, qui était en haillons.

Les boulangers de Québec veulent augmenter le prix du pain.

Ceux qui prédisent des élections pour le 19 avril, oublient que cette date sera cette année celle du Vendredi Saint.

Ottawa se vante d'avoir pu faire circuler ses tramways et déblayer ses rues pendant tout le temps de la dernière tempête.

On annonce pour le 20 fevrier une grande assemblée libérale à Trois-Rivières. Y porteront la parole, MM. Laurier, Joly, Tarte et autres.

"Sir A. P. Caron descendra à Québec dans quelques jours et s'installera dans les bureaux du ministère de la milice, dit le *Herald*. C'est là un signe d'élection."

LA SUCCESSION DE SIR NARCISSE

—Comme on le sait, c'est le Dr Belleau, coroner du district de Québec, qui est le légataire universel de feu sir Narcisse Belleau. L'héritage dépasse $280,000 et l'héritier a dû verser dans le trésor provincial la somme de $8,467. C'est un joli denier.

MORT DE M. MCLAREN.

M. William McLaren, gouverneur de la prison du district de Québec, est mort hier. Il était âgé de 59 ans.

—Un serre-frein nommé Louis Proulx, âgé de 20 ans, a été tué accidentellement sur un train en marche.

Le malheureux a été frappé à la tête par le gros robinet des cuves où les trains prennent de l'eau.

LA TEMPÊTE

—La tempête la plus effroyable que nous ayons eue depuis nombre d'années s'est fait sentir en cette ville vendredi.

A peine quelques personnes se sont-elles risquées sur la rue. Les enseignes, qui ont tant de prise au vent en cette ville, ont été emportées en grand nombre.

La marée est montée huit pieds au dessus du niveau qu'elle a atteint dans les plu hautes mers du printemps.

Plusieurs magasins ont été inondés. Dans l'entrepôt du gouvernement, des milliers de piastres de marchandises sont endommagées.

MM. Kirouac, Renaud, Wm Carrier, Leclerc & Letellier, Webster, F T. Temps, A. E. Vaillerand et autres ont souffert des dommages estimés à $20,000.

L'inondation s'est répandue jusqu'à Hedlyvi le où les dommages graves sont constatés.

Dans la rue St Paul de Québec plusieurs marchands ont dû protéger leurs magasins par des jetées construites avec de la neige. Les bureaux du Grand Tronc sont inondés. Dans toute la basse-ville, les fils de la lumière électrique sont brisés.

La glace est amoncelée en bancs hauts de 25 pieds sous la pression du vent et de la marée.

Les bateaux entre Québec et Lévis n'ont pas pu traverser. A Lévis, les mêmes dommages ont été causés par l'inondation. De grandes quantités de bois ont été emportées par l'eau qui couvre la moitié du chemin principal.

Le gardien de la douane à Québec s'est sauvé à grand peine, l'eau étant monté de quatre pieds dans les magasins en une demi-heure.

Des milliers de rats fuyant l'inondation ont été tués sur les quais par les gens qui s'amusaient à les assommer avec des bâtons.

Pendant la tempête vingt alarmes ont appelés les pompiers sur différents points de la ville.

EN TOURNÉE.

—On dit que la compagnie d'Opéra va visiter plusieurs villes des Etats Unis et du Canada.

DES ELECTIONS.

—L'*Electeur* nous prédit des élections provinciales. Voici le raisonnement du confrère:

Chose certaine: nonobstant la grosse majorité parlementaire, le gouvernement Taillon en a eu assez du départ de M. Hall et de la défection du parti anglais. S'il perd M. Pelletier, il ne résistera pas à la déroute.

Battu en brèche de tous côtés, par l'opposition, par le parti anglais et le parti conservateur national, le gouvernement Taillon n'osera pas rencontrer les chambres.

Dans ce cas, nous aurions des élections provinciales à l'automne.

Quelle bonne aubaine ce serait pour le peuple de cette province, qui n'attend que la première occasion pour administrer une maîtresse tripotée au gouvernement des taxes!

OTTAWA,

LES FRÈRES.

—Le Frère Flamien, supérieur des Frères des Ecoles Chrétiennes, vient de poser un ultimatum aux commissaires de écoles catholiques françaises dé cette ville. Si on n'acquiesce pas aux demandes de la communauté, il est probable que les religieux quitteront Ottawa. Les Frères demandent l'entier contrôle des écoles, sauf en ce qui regarde les finances.

LOUISEVILLE,

ST ANTOINE DE PADOUE

—La dévotion à St Antoine de Padoue, qui semble prendre beaucoup d'extension dans cette province, a décidé les autorités religieuses d'établir un pélerinage à Louiseville en l'honneur du saint moine franciscain.

Ce temple est déjà dédié au thaumaturge.

ST DAMASSE.

MORT DE FROID

—M. Charles Vallée, de cette paroisse, a trouvé la mort dans de bien tristes circonstances. Lundi, vers 9 heures du soir, il fut trouvé sur la Montagne de Rougement, enseveli sous deux ou trois pieds de neige. Il était replié sur lui-même et dans cette position depuis midi. Il avait encore toute sa connaissance. Transporté chez lui il mourut mardi matin. Il laisse une femme et quatre enfants.

CLARENCE CREEK, Ont.

EMPALE

—Un bûcheron de Carreau nommé Sam Léonard vient d'être victime d'un terrible et fatal accident.

Léonard bûchait dans son bois lorsque le pied lui manqua et il tomba en bas de l'arbre sur lequel il était monté sur une petite souche d'arbre taillée en pointe d'un coup de hache.

Le tronc d'arbre ainsi effilé pénétra entre les deux jambes et s'enfonça plus de sept pouces dans le corps de la victime. Léonard était empalé et serait mort là si ce n'eût été les branches d'un arbre qu'il saisit en tombant et à l'aide desquelles il put se tirer de sa dangereuse position. La petite souche avait plus de quatre pieds de long et plus d'un pouce de diamètre.

Le pauvre Léonard eut la force et le courage de se rendre à son domicile. Le médecin fut mandé et lui prodigua les soins que réclamait sa douloureuse position. Mais la blessure était mortelle. En pénétrant dans le corps le chicot avait déchiré la vessie et les intestins.

VALLEYFIELD,

MAIRES

—M. Godfroi Beaudet a été élu maire de la paroisse de Ste Cécile de Valleyfield.

M. Edouard McGowan, marchand, a été réélu pour la troisième fois maire de la paroisse de Ste Martine.

M. Léonard Milot a été nommé maire de St Léon.

M. Joseph L. Desauniers a été élu maire de la paroisse de la Rivière-du-Loup.

M. L. O Pepin a été élu maire pour la huitième fois à Victoriaville.

ST-HYACINTHE,

L'AFFAIRE DE ST-BLAISE.

—M S Beaudin, C. R, a reçu un câblegramme officiel confirmant la nouvelle de sa victoire dans la cause d'Alexandre vs Brassard.

C'etait une protestation de quelques paroissiens de St-Blaise contre le démembrement de la paroisse. Cette protestation fut renvoyée par toutes les cours, ici et en Angleterre.

Mgr Moreau n'était aucunement implique dans cette affaire, ainsi que l'ont prétendu certains journaux, qui ont confondu cette affaire avec la fameuse dispute de Pike River.

Saint-Blaise avait été érigé en paroisse canoniquement et civilement.

Cette paroisse est sous la juridiction de Mgr Fabre.

SHERBROOKE,

POURQUOI?

—Le *Pionnier* de Sherbrooke a publié, la semaine dernière, un entrefilet qui est à faire le tour de la presse, où il est dit que l'évêque a refusé aux Forestiers indépendants, de Roxton Falls, la permission demandée par eux d'assister en corps au service d'un de leurs membres décédé.

Après informations prises, nous apprenons que ce refus de l'evêque n'a pas été motivé par hostilité contre cette société, mais parce qu'elle demandait d'entrer à l'église avec bannières, insignes, etc., permission que l'évêque a pris pour règle de refuser à toute société de commerce, club ou autre association simplement profane

Le même cas s'est présenté il y a peu de temps pour un cercle dramatique à St Hyacinthe, et l'Ordre Indépendant des Forestiers étant une association purement financière ne pouvait espérer une exception en sa faveur.

KNOWLTON, P. Q.

$16,000 VOTÉS.

—Les contribuables de Knowlton ont approuvé, par une majorité de 13 voix, le règlement autorisant un emprunt de $16,000 pour la construction d'un aqueduc et d'un système d'égouts. L'opposition au projet a été vive, certains contribuables n'en voulant pas du tout; il semble cependant que le village a tout à y gagner et qu'une amelioration de cette importance et de cette utilité aurait dû être faite depuis longtemps, sans voix discordante, en vue surtout du nombre d'étrangers qui se rendent à Knowlton pour y passer la belle saison.

TROIS-RIVIERES.

LE FEU A TROIS RIVIÈRES

—Les pompiers de cette ville ont été appelés trois fois durant la journée de vendredi pour combattre le feu qui s'était déclaré chez MM. Grenier, avocat, T. Savard, boucher, rue Bonaventure et à l'Hôtel du Peuple tenue par M. Ls Morin.

Dommages peu élevés.

TORONTO.

TERRIBLE ACCIDENT

—Un terrible accident de chemin de fer a eu lieu tout près de la gare de Weston, à dix milles environ de cette ville, hier soir.

Le train No. 4 du Grand Tronc, venant de Chicago, s'est subitement trouvé enneigé près de cette localité et le mécanicien crut alors prudent de rebrousser chemin. Un homme fut placé à l'arrière du train avec un drapeau rouge pour signaler le danger.

La tourmente de neige, à ce moment, devint si aveuglante que le mécanicien du convoi local, parti de London peu après le train de Chicago, ne s'aperçut point des signaux qu'on lui faisait.

La locomotive lancée à toute vapeur vint tamponner le dernier wagon-dortoir du train de Chicago dans lequel se trouvait plusieurs personnes de Toronto.

Le choc fut si violent que des wagons du train de London s'emplèrent les uns sur les autres et que les deux chars dortoirs du train de Chicago furent brisés et lancés hors de la voie. Le feu se déclara dans les débris. Les voyageurs durent sortir des chars dortoirs par les fenêtres

Au nombre des voyageurs qui ont été blessé se trouve le juge Burton, blessés à la tête; M Managhan, deux jambes brisées; M. Atkitson, reporter du *Globe*, une côte cassée. Les autres voyageurs ont reçu des blessures plus ou moins graves à part M. J J. Joseph, employé dans le bureau du procureur général, que l'on n'a pu retirer à temps du char et qui a péri dans les flammes.

Le mécanicien du train de Toronto a été grièvement blessé et a reçu des brûlures qui mettent ses jours en danger.

Les blessés ont été ramenés en cette ville. Le trafic sur la ligne est interrompu.

WINNIPEG,

LES BULLES

—Les bulles conférant le titre et les pouvoirs d'archevêque de St Boniface au T. R. P. Langevin, dé la Congrégation de Marie Immaculée, sont arrivées de Rome, ces jours derniers.

On a commencé les préparatifs du sacre.

Le R. P. Langevin n'a pas encore quarante ans.

Mgr Fabre sera le prélat consécrateur. Mgr Langevin a reçu tous les ordres sacrés du métropolitain de Montréal, dont il est le diocésain.

Nouvelles de Manchester, N. H.

—Le Dr Geo Fréchette a acheté l'édifice Lefebvre, à McGregorville, pour $9,000.

—Manchester aura des tramways électriques l'été prochain. Ce réseau projeté coûtera $250.000. Un premier versement de $65,000 a été fait.

—A cause de la rareté de l'eau, une partie des machines de l'Amoskeag sont arrêtées. On dit que si le froid continue, les manufactures vont fermer complètement. C'est une mauvaise nouvelle pour les travailleurs.

La Famille de Ferdinand Gagnon.

On sait qu'en mourant Ferdinand Gagnon, le fondateur du *Travailleur* de Worcester, Mass., n'a pas laissé de fortune à sa famille. Le journalisme n'a jamais été une carrière lucrative aux Etats-Unis, encore moins dans ce temps-là qu'aujourd'hui.

Sans son chef, la famille Gagnon dut gagner et gagne encore sa subsistance. Mde Vve Gagnon vient, nous apprend-on, de quitter Worcester pour se rendre à New-York où elle sera gouvernante dans la maison du juge Sanford. Sa fille, Mlle Mina Gagnon, demeure à Manchaug, où elle est organiste à l'église canadienne.

Ses deux fils, Ferdinand et Norbert, restent à Worcester où ils sont garçons de pharmacie.

Nouvelles de Biddeford Me.

—Le Sénat du Maine est entièrement composé de républicains.

—On signale plusieurs cas de fièvre scarlatine à Biddeford.

—Il est, dit-on, plus agréable de voir une belle mer en furie qu'une *belle mère* en fureur.

—Un de nos jeunes compotriotes, M. Chs Chassé, est reconnu comme le meilleur patineur du comté. Un monsieur de Saco n'a cependant pas cette opinion de notre compatriote et croit pouvoir lutter avec succès contre lui. On s'attend à une rencontre bientôt.

Nous souhaitons au canadien d'être vainqueur.

Comment Trouvez-vous Cela?

Nous offrons cent dollars de récompense pour tout cas de catarrhe qui ne peut être guéri par le Hall's Catarrh Cure.

F. J. CHENEY & Co., Prop.,
Toledo, O.

Nous, les soussignés, connaissons F. J. Cheney depuis 15 années et le croyons parfaitement honorable dans les transactions d'affaires et financièrement capable de remplir toute obligation faite par la maison.

WEST & TRUAX,
WALDING, KINNAN & MARVIN,
Droguistes en gros, Toledo, O.

Le Hall's Catarrh Cure est pris intérieurement, agit directement sur le sang et les surfaces muqueuses du système. Prix, 75c la bouteille. Vendu par tous les droguistes. Certificats garantis.

Louis Frechette.

On écrit de Montréal:

M. Louis Fréchette, retenu à sa résidence depuis quelque temps par une indisposition assez grave, a pris un mieux sensible en ces derniers jours. Il espère même être suffisamment rétabli pour pouvoir se rendre à Fall River le 17 février, où il devra donner une conférence devant nos compatriotes.

Quatre Preuves de Conviction.

**Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr.

NOTES LOCALES.

La Saint Valentin tombe jeudi prochain. Allez y gaiment, messieurs les amoureux.

M. Fortunat Dupont, de Worcester, Mass., est en promenade chez ses enfants en cette ville.

De R. P. D. M. Burns, O. M. I., est de retour en cette ville, après une promenade en Europe qui a duré huit mois.

M. E. H. Duprez, ancien commerçant de cette ville, est maintenant établi à Pawtucket, R. I., où il s'occupe du commerce de pompes funèbres.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Une jeune femme sur le point de devenir mère éprouvait un sentiment de faiblesse qui lui mettait le désespoir dans l'âme. Elle caresse aujourd'hui un blond cherubin qui fait son bonheur, et se félicite d'avoir fait usage du Dr. Delisle's Kinium Compound.

M. George Félix Héroux, maire et constructeur d'églises d'Yamachiche, son neveu, M. George Carbonneau, du même endroit et M. J. Arthur Carbonneau de Lawrence, Mass., sont en visite aujourd'hui chez nos concitoyens MM. J. E. Bellemare, Prosper Milot et le Dr Louis V. Rochette.

M J.S. Bourdon, de Biddeford, Me., autrefois de cette ville, est de retour d'un séjour de plus de trois semaines au Canada. Il est entièrement enchanté de son voyage. Parmi les nombreux souvenirs que M. Bourdon a remportée de son voyage, on remarque une jolie peau de renard qu'il a tué lui-même dans une de ses expéditions de chasse. La chasse est très bonne, dit-il, en Canada, mais il fait terriblement froid.

M. Edouard Daigneault, le populaire barbier-coiffeur du *Richarson Hotel*, a dû raser gratuitement le maire du Gouvernement-Modèle, pour remplir la promesse qu'il lui avait faite que s'il était élu il lui ferait le premier la barbe et cela sans rémunération. Inutile d'ajouter qu'il s'est appliqué à raser d'une manière irréprochable le premier magistrat de notre Gouvernement-Modèle. Il s'est littéralement surpassé.

Samedi, vers les quatre heures, ceux qui habitent la maison portant le No. 23 rue Kirk furent réveillés en sursaut par la détonation de deux coups de pistolet. Mme Kittredge et une couple d'autres personnes qui demeurent avec elle se rendirent à la chambre de B J Williams qu'elles trouvèrent mort. Le malheureux s'était tiré deux coups de pistolet près du cœur.

Williams était âgé de 54 ans; c'était un avocat qui ne pratiquait pas depuis plusieurs années. Il était frère de M. Charles M. Williams, caissier de la "Old National Bank"? Il y a quelques années; il a fait partie du comité scolaire et fut membre de la législature.

Nous accusons réception de billets de faveur pour le concert du Philharmonic Club, qui doit avoir lieu dans Odd Fellows' Hall le 19 février. M. Larkin T. Trul est président de ce club et M Chas W. Eaton en est le secrétaire.

Le programme du prochain concert contient des artistes de grande distinction.

On nous a fait aussi parvenir un billet de faveur pour le deuxième bal de la Loomfixers' Union No 1, qui aura lieu vendredi soir 15 février dans Wells' Dancing Academy.

Merci à qui de droit.

BUREAU DE J. F. GREER,
Juge de comté,
Green Cove Springs, Clay Co.,
Fla., 23 Mai 1891.

Messieurs,

Il y a 20 ans je fus affligé d'un rhumatisme inflammatoire, je fus soigné par les médecins les plus éminents du monde. J'ai visité les grandes Saratoga Springs de N. Y. et les célèbres Hot Springs de l'Arkansas et autres places d'eau, et j'ai toujours consulté le médecin de ces endroits pour ma maladie, finalement je suis allé en Floride il y a dix ans.

Il y a environ deux ans j'ai eu une sévere attaque de rhumatisme je fus retenu à ma chambre pendant 12 semaines et durant ce temps je fus induit à essayer la P. P. P. Prickly Ash Poke Root and Potasium, sachant que chaque ingrédient était bon pour les impuretés du sang, après avoir pris deux petites bouteilles, je fus guéri à quatre différentes fois depuis j'ai eu de légeres attaques et chaque fois j'ai pris deux petites bouteilles de P. P. P. et fus soulage et je la considère la meilleure médecine de la sorte.

Respectueusement,
J. F. GREER.

LE MOUVEMENT PERPETUEL

DECOUVERT PAR UN CANADIEN DU PETIT CANADA

La Machine Marche Depuis un Mois

Nous venons d'apprendre une grande nouvelle, aussi étonnante que merveilleuse. Le mouvement perpétuel, qu'on a prétendu être une impossibilité, vient d'être découvert, paraît-il, par un citoyen de cette ville.

Naturellement, nous donnons la nouvelle sous toutes réserves. Nous avons toujours été sceptique à ce sujet, et cette découverte nous étonne beaucoup.

Cependant, l'invention doit avoir une certaine valeur, si ce qu'on nous dit est vrai.

C'est M. Edouard Moreau du Petit Canada qui est l'inventeur de ce "mouvement perpétuel", comme on nomme son invention. Nous ne pouvons, à notre grand regret, la détailler à nos lecteurs, car nous n'avons pas encore eu le loisir de l'examiner. Mais cela viendra!

Ce mécanisme—car ce n'est pas autre chose qu'un mécanisme—fonctionne, nous assure-t-on, sans eau, vapeur, vent ou tout moteur connu jusqu'à présent.

M. Moreau est à faire des arrangements pour obtenir un brevet du gouvernement des Etats-Unis.

Depuis plus d'un mois cette machine, mue par "on ne sait quoi," fonctionne à merveille, nous dit-on. Au départ elle fonctionne assez lentement, puis ses mouvements augmentent progressivement en vélocité, et si un régulateur ne venait pas la tenir en échec, elle irait de plus en plus vite.

M. Moreau, l'inventeur, habite le No. 182 rue Perkins. C'est un homme âgé de 35 ans environ. Il habite les Etats-Unis depuis l'âge de 14 ans. Il est originaire du bas de Québec. Il a les cheveux longs, est d'une taille moyenne, et jouit d'une très bonne apparence. Nous l'avons pris pour un mécanicien ou un charpentier dans les fabriques de cette ville.

M. Moreau était en société avec un autre Canadien pour l'exploitation de son invention; mais aujourd'hui, pour une raison ou une autre, il est seul à s'occuper de cette affaire.

Surprise et Cadeau.

A l'occasion de l'aniversaire de naissance de Mde Ernest Simard, samedi soir, vers les huit heures, une foule nombreuse de parents et d'amis sont venus envahire sa demeure.

Une belle adresse lui fut lue, accompagnée d'une magnifique pipe en écume de mer pour M. Simard et un superbe service de vaisselle pour Mde Simard.

M. et Mde Simard ont remercié leurs amis de ce témoignage d'estime et ils les invitèrent à passer le reste de la nuit à s'amuser chez eux.

Un somptueux réveillon aux huitres fut servi, accompagné de gâteaux, de bonbons et de rafraichissements de toute sortes. C'est avec regret que les amis durent se retirer, vu l'heure avancée.

La soirée fut sous la direction de Mde Jean-Baptiste Roberge et de M. Joseph Moïse.

(*Communiqué*)

Mort d'une Religieuse

Il y a quelques jours, la sœur St-François de Salle, fondatrice du couvent St Joseph, de Haverhill, Mass., arrivait en cette ville chez les sœurs du couvent St Joseph, de la rue Moody. Elle était très malade et elle fut obligée de subir une opération. Elle se mit sous les soins des principaux médecins qui firent l'opération, mais elle était trop faible et mourut à 1 heure mardi matin.

Son nom de famille était Marie Louise Tétu, fille de feu Fraçois Tétu, arpenteur de St Thomas de Montmagny, P. Q., et elle était âgée de 48 ans. Elle habitait Haverhill depuis huit ans et était une amie intime de la Sœur Supérieure de notre couvent, c'est pourquoi elle était venue ici.

Elle était renommée pour sa piété, sa douceur de caractère et autres grandes qualités.

Les restes mortels sont partis le soir pour Ottawa, où se trouve la maison-mère de cette communauté; l'enterrement aura lieu dans cette ville du Canada.

Toujours Pratiques les Anglais

Un bourgeois de Londres avait promis à son neveu une collection de timbres-poste.

Mais acheter cette collection était chose dure pour notre gentleman. Après avoir réfléchi quelques instants, il se rendit au bureau du "Times" et fit insérer l'annonce suivante:

"Mariage." — Une jeune personne âgée de 25 ans, brune, jolie, ayant huit cent mille francs de dot et deux millions à revenir épouserait un honnête homme, même sans fortune. Les lettres séront reçues jusqu'à la fin du mois, à l'adresse de H. C. Million, au bureau du journal.

Dès le lendemain, les lettres pleuvaient à l'adresse indiquée; il en arriva plus de vingt-cinq mille et de toutes les parties du monde.

Pour le minime prix d'une annonce notre Anglais avait réuni la plus jolie et la plus complète collection de timbres-poste.

Le Rhumatisme.

Est emphatiquement un désordre du sang causé par l'inhabilité des rognons pour enlever certains poisons qui s'accumulent dans les tissus des jointures et des muscles.

La P.P.P. guérit simplement vitement et sûrement. Cette maladie neutralise les impuretés du sang. L'expérience et la science endosent la P. P. P. comme le seul purificateur connu pour le sang.

L'ALCOOL L'A TUE.

Nous disions hier qu'un nommé Frank Fourchette était mort après avoir bu consécutivement treize verres de whisky. Nous apprenons aujourd'hui que le malheureux ne se nommait pas Fourchette, mais Forest.

Le médecin-légiste Irish a fait l'examen des restes hier après midi et il a déclaré dans le certificat qu'il a dû signer pour permettre l'inhumation que l'infortuné jeune homme avait été tué par l'alcool.

Des arrangements ont été faits hier soir par les parents du défunt pour l'enterrement.

On dit que Forest avait une femme et un enfant qui demeuraient à Warren, R. I.

Ses père et mère sont morts à Newmarket, N. H., il y a quelque temps. Il laisse un frère en cette ville, ainsi qu'un autre frère et une sœur à Haverhill.

On ne s'accorde pas sur le nombre de verres de boisson bus par cet homme jeudi.

David Saucier, qui était avec Forest, raconte ce qui suit: "Je me trouvais avec Forest vers les 3 heures, jeudi après-midi. Il y avait une pratique dans la buvette qui avait l'air d'un fermier. Frank Forest lui demanda de lui payer à boire. Le fermier acquiesça, puis il paya un deuxième verre. Forest but alors six verres de whisky de suite, puis il continua à boire plus modérément. Il ne s'arrêta qu'au 13ème verre."

Patrick Sexon, le commis de buvette, prétend qu'il n'a pas eu connaissance du sot pari que Forest aurait fait concernant 13 verres de whisky qu'il s'engageait à boire. Il croit que Forest avait peu ou point mangé et buvait sec depuis deux ou trois jours.

Le commis du soir dit qu'il entendit quelqu'un parler d'un homme qui avait bu une grande quantité de whisky, mais qu'il n'en sait pas plus long.

UN COUP DE COUTEAU

Parce Qu'il Refusait de Payer a Boire.

Haverhill, 12 fév.—Au cours d'une querelle sur la rue Locust, cette après-midi, Malacca Ryan de cette ville a donné un coup de couteau à un nommé Mathew Taylor de Lawrence, parce que ce dernier refusait de lui payer à boire.

Le coup porta à la poitrine, causant une affreuse blessure qu'on ne considère pas cependant comme étant mortelle.

Ryan a été arrêté et logé au poste.

La Revue Nationale.

Nous accusons réception du numéro de *La Revue Nationale*, que vient de fonder à Montréal le capitaine Chartrand, connu sous le pseudonyme de "Charles des Ecorres."

La Revue Nationale est une élégante publication mensuelle rédigée par la crême de nos écrivains canadiens dans tous les genres. Le numéro que nous avons sous les yeux contient en particulier une nouvelle de M. Royal, une étude financière de M. Hague, un travail historique de B. Sulte, une dissertation médicale du Dr. Hingstone des aperçus scientifiques très curieux de M. A. Dansereau, un courrier mondain de François, des vers de Fréchette, un roman de Marmette.

On voit qu'il est impossible de faire meilleur choix; ajoutez à cela une quinzaine d'élégants portraits, ceux des collaborateurs que nous venons de mentionner, plus ceux de l'Hon. M. J. A. Chapleau, de l'Hon. M. Wilfrid Laurier, de l'Hon. M. G. A. Nantel, de l'Hon. M. F. G. Marchand, de M. Cléophas Beausoleil, de M. L. O David, de M. J. X. Perrault, de l'Hon Joseph Royal et du capitaine Chartrand.

Un Contre-Maitre Blesse.

Mardi, le contre-maître de la Blanchisserie a été victime d'un accident assez sérieux. Il se trouvait près d'une machine en mouvement lorsqu'une épaisse courroie glissa et vint l'atteindre avec force à la tête, lui causant une blessure plutôt douloureuse que dangereuse.

Armes ou Sceau de l'Union Franco-Americaine

Adopté à l'assemblée du 10 février.

LÉGENDE.

Parti.—Au 1er, de bleu, blanc, rouge, à une feuille d'érable couleur naturelle; au 2me, d'azur chargé de deux étoiles d'or, sommé au centre par le blazon et l'aigle américain tenant dans son bec la devise *Unum Est*; au fond ciel mi-partie bleu et doré, au soleil levant dont les rayons illuminent tout le sujet.

Ce sceau, dû à l'esprit inventif de M. A. Bourbonnière, est magnifique sous tous les rapports. Nos lecteurs ont dû déjà en voir la vignette dans l'ETOILE et l'admirer. Il y a deux étoiles qui représentent les deux grands partis politiques; puis une feuille d'érable, pour indiquer que nous appartenons tous à la même famille, la nation alliée canadienne-française, et que nos intérêts nationaux doivent primer nos avantages personnels ou de parti.

Au-dessus rayonne le soleil du progrès qui devra nous inonder de ses rayons avec le succès de ce grand mouvement. On voit ensuite, les ailes déployées, l'aigle américain perché sur le drapeau américain, et tenant dans son bec la belle devise "Unum Est" Oui, soyons unis, et la plus brillante réussite viendra couronner nos efforts!

L'UNION FRANCO-AMERICAINE
FORMÉE 1 JANVIER 1893
UNUM EST
LOWELL, MASS.

L'UNION FRANCO-AMERICAINE.

Liste Complete des Officiers et des Candidats Elus.

Maintenant que les élections des officiers permanents de l'Union composée aujourd'hui de plus de sept cents membres, ont eu lieu ainsi que celles des officiers du comité de ville composé lui aussi de soixante-douze membres, et de plus comme les membres du Gouvernement-Modèle ont aussi été choisis, il est à propos, nous aimons à le croire, de publier dès maintenant une liste complète de tous ceux qui ont une charge quelconque dans ces diverses branches ou sections de l'Union Franco-Américaine.

La première organisation, celle qui est l'aînée du mouvement, qui dirige le tout, de laquelle découlent, dépendent toutes les autres, c'est l'Union Franco-Américaine.

Les officiers, sont: Prés., J. L. Chalifoux; 1er vice-prés., Elzéar H. Choquette; 2me vice-prés., P. L. Turcotte; 3me vice-prés., A. O. Hamel; 4me vice prés., P. L. Denault; secrétaire, A. Bourbonnière; sous-sec., J. B. D. Jacques; trésorier, Alfred Leblanc; sous trés., Wm A. Parthenais; sec. corr., Chas T. Roy; auditeurs, Joseph E. Venne et Calixte Manseau; huissiers, Mizaël Duprez et Henri Mayrand; directeurs, Calixte Dozois, L. P. Brault, Henri Girard, Chas G Weilbrenner, Wm Chaloux, Denis Richard, Arthur Lavoie, Joseph Marin, Charles H. Parthenais, Francis P. Rivet, John Vincent, Jos A Plante. Suivant la constitution adoptée dimanche le 10 courant, les officiers susnommés, excepté les deux huissiers, forment avec les suivants présidents de quartier du Comité de Ville, le Bureau de direction de l'Union Franco-Américaine: MM. Joseph Dextra, prés. du Quartier Un; Chas H. Boisvert, prés. du Quartier Deux; Chas G Weilbrenner, prés. du Quartier Trois; Wm A. Parthenais, prés. du Quartier Quatre; Camille Roussin, prés. du Quartier Cinq; Edouard Daignault, prés. du Quartier Six.

Ceci forme un bureau de direction de trente membres; néanmoins, comme plusieurs, désignés par le comité d'élection acceptés et élus par l'Union occupaient déjà par le fait même des positions auxquelles ils avaient été nommés ou élus membres du dit bureau de direction, il s'en suit que le dit bureau n'est composé que de vingt-huit membres.

Maintenant les membres du Comité de Ville sont les suivants: President, Hilaire Dozois; vice-prés., Chas T Roy; secrétaire, Elzéar Lamoureux; trésorier, Alfred Leblanc.

Les officiers de quartier sont:

Quartier Un—Prés., Joseph Dextra; Sec, Narcisse Godbois; exécutif ou adjoint, J. H Guillet.

Quartier Deux—Prés. Chas H. Boisvert; Sec, J. B Hurtubise; exécutif ou adjoint, P. L. Denault.

Quartier Trois.—Pré., Chas G. Weilbrenner; Sec., Alfred Lavigne; exécutif ou adjoint, Ludger Bernier.

Quartier Quatre.—Président, Wm. A. Parthenais; secrétaire, Jos. U. Turcotte; exécutif ou adjoint, Chas. H. Chagnon.

Quartier Cinq—Président, Camille Roussin; secrétaire, J. W Paradis; exécutif ou adjoint, P. A. Brousseau.

Quartier Six—Président, Ed Daignault; secrétaire, J. A. Plante; exécutif ou adjoint, E. J. Pinault.

Les membres sont:

Quartier Un—Adélard Landry, Rosario Lussier, John Brunette, Chas. J. Bodreau, Auguste H Jean, Calixte Dozois, George Mongeau et Paul Vigeant.

Quartier Deux—Joseph A. Bourbonnière, L. P. Brault, Jacques Boisvert, Aimé Gauthier, Evariste Bertrand, Maxime Lépine, J. W. Goulet et Jos. Desmarais.

Quartier Trois—Charles Bérard, Louis Renaud, J B. Laflamme, Francis Roy et Louis N Rousseau.

Quartier Quatre—Alphonse Beaubault, J. B. Molleur, J. B Savard, Octave Gaudette, Nap. Lefleur, Noël Traversy, Edouard Chalifoux, J. L. Chalifoux et C. A. Côté.

Quartier Cinq—Elzéar H Choquette, Avila Bourbonnière, Louis P. Turcotte, Clovis Bélanger, Cyrille Constantineau, Jos Roy, Constant Hénotte, Philéas David, jr., Mizaël Jodoin, Théophile A Bertrand, Alexis L. Fecteau, El. Lamoureux, Wilfrid Caisse, John Vincent et Aimé Côté.

Quartier Six—Alfred Leblanc, J. A Fortin, Vital Gélineau, Nap. H. Roy et F. G. Leblanc.

A la prochaine réunion du Comité de Ville qui doit être convoquée par le président, M. Hilaire Dozois, ceux des membres qui ne répondront pas à l'appel ou qui ne seront pas en règle avec l'Union devront être remplacés. Alors avis aux intéressés.

Notre Gouvernement-Modèle, qui sera inauguré le 21 courant dans la belle salle du Collège St-Joseph, se composera des personnes suivantes, à moins d'un changement dans les décomptes du Quartier Deux, pour conseillers, et du Quartier Cinq pour commissaires d'écoles:

Maire—Aimé Gauthier.

ECHEVINS

Chas. H. Boisvert, Pierre A Brousseau, Cyrille Constantineau, Jos. Dextra, Alphonse Bibeault, Camille Roussin, Chas. H. Chagnon et Henri J Lanthier.

CONSEILLERS.

Quartier Un—Octave J. Perron, William Drapeau, Auguste Lambert et Adélard Landry.

Quartier Deux—Adélard Guimond, Maxime Lépine, J. W. Goulet et Jos. E. Moreau.

Quartier Trois—Chas. Bérard, Henri J. Charron, Joseph Meunier et Wilfrid Lavigne.

Quartier Quatre—Pierre Jambard, Jean B Savard, Noël Traversy et Jos. U Turcotte.

Quartier Cinq—Hercule A. Toupin, J. Henri Alexander, Mizaël Jodoin et J. Wilfred Paradis.

Quartier Six—Edmond J. Pinault, Jean A. Fortin, Frs. G. Leblanc et P. L. Henri Weilbrenner.

COMMISSAIRES D'ECOLES.

Quartier 1. George E Mongeau, Arthur A. Lafrenière.
" 2. Francis L. Richard, Jean-Bte. Hurtubise.
" 3. Louis N. Rousseau, Narcisse Cornellier.
" 4. Octave L. Gaudette, Ed. E. Chalifoux.
" 5. J. W. Alexander, Joseph Roy.
" 6. Edouard Daignault, F X A. Hurtubise.

SYNDICS DES PAUVRES.

Quartier 1. Paul Vigeant.
" 2. Paul Thellen.
" 3. George Houle.
" 4. Damase Jambard.
" 5. Philéas David, jr.
" 6. Absolon Gaudreau.

Voilà notre Gouvernement-Modèle constitué. Maintenant, à leur première réunion, le bureau des échevins et les conseillers devront se choisir un président et le président du conseil sera avec le maire membre ex-officio de la commission scolaire qui se choisira tout de même un vice-président. Ainsi, messieurs les échevins, conseillers et commissaires d'école, préparez-vous, jetez davance les yeux sur votre homme, faites un choix.

Dans quelques jours, nous vous réunirons tous en assemblée préliminaire. Alors attendez vous à un avis de convocation sous un court délai. Malgré que notre organisation en général soit presque toute complétée, certains comités nommés au début existent encore; ainsi le comité de la Presse, du Recensement et ceux nommés à la réunion de dimanche doivent continuer leur travail respectif, afin d'être prêts à faire rapport à la prochaine assemblée de l'Union.

A la prochaine réunion des deux branches du Gouvernement, comme aussi de la commission scolaire et des syndics des pauvres, une foule de nominations et d'élections auront lieu.

Il y a encore des places, des charges pour un grand nombre, de sorte que ceux qui aspirent à ces positions et qui ne sont pas encore membres s'empressent de le devenir et de se mettre en règle, car tout officier doit être en règle avec l'Union.

A. BOURBONNIERE,
Secrétaire.

Nouvelles Condensées.

Détroit, 11 fév.—Le jeune étudiant William Brousseau, accusé du meurtre de son patron, le Dr Pope de cette ville, vient d'entrer dans la voie des aveux.

Brousseau déclare que le crime a été conçu et prémédité longtemps d'avance et que le motif était d'obtenir le paiement de polices d'assurances sur la vie de la victime, pour une somme de $14,300. Brousseau se déclare le complice de Mme Pope. C'est lui qui a frappé le docteur pendant qu'il sommeillait dans une chaise. Il s'est servi d'une hache légère. Mme Pope le surveillait pendant qu'il achevait la victime.

La petite fille de Mme Pope s'est reveillée en entendant le bruit. C'est alors qu'entre tous les trois il a été convenu de reconter la même histoire à la police pour cacher le crime.

Washington, 11 fév—Une chose décidée, c'est la résignation prochaine du Maître-Général des Postes, M. Bissell.

Ce sera la première brèche dans le second cabinet de Cleveland.

On croit dans les cercles politiques que cette résignation sera bientôt suivie de plusieurs autres.

Personne ne paraît surpris de la chose, car les démocrates n'ont pas l'habitude de s'accorder bien longtemps entre eux.

Fayetteville, Ark, 11 fév—J. L. Dickson, ancien caissier de la McIlroy Banking Company de cette ville, s'est suicidé hier soir en prenant du poison.

Dickson avait récemment été destitué et une investigation dans ses livres avait fait découvrir des détournements s'élevant à la somme de $21 000.

La crainte d'être poursuivi en justice le poussa à s'ôter la vie.

Fall River, Mass., 9 fév.—Joseph Lafferty est un individu âgé de 25 ans, marié et père de famille qui devra être amputé, parce qu'il a passé la nuit à la belle étoile et s'est gelé les mains et les pieds.

Cet homme s'enivra dans un cabaret et vers minuit il voulut retourner à sa demeure. Le long de la route il fit une chute dans un banc de neige et y resta jusqu'au lendemain quand un agent de police vint le relever et le faire transporter au poste.

Il fut ensuite dirigé sur l'hôtital, où l'amputation paraît necessaire.

Voilà un ivrogne que le dieu Bacchus a négligé de protéger.

Il faut dire aussi qu'il faisait un froid noir cette nuit-là.

Chicago, 12 fév—Un accapareur très riche, un nommé R. A. Foster de Winoma, Minnesota, vient de faire l'acquisition de tous les œufs qu'il y avait sur le marché des Etats-Unis.

Il pense tirer un immense profit de cette spéculation en augmentant le prix des œuts de 5 cents la douzaine.

Un tiers de son stock est à New York, l'autre tiers à Boston et le troisième à Chicago.

La douzaine d'œufs qui se vend actuellement à 35 cents à New York sera dorénavant à 40 cents.

Fort Smith, Ark., 12 fév.—En cour criminelle, aujourd'hui, "Bill" Cook, le fameux *outlaw*, a été trouvé coupable sur une demi-douzaine de chefs d'accusation. Il a été condamné à cinquante ans de pénitencier à Albany. Il ne fit montre d'aucune émotion en entendant cette sentence.

Washington, 12 fév.—On vient de mettre en circulation un nouveau billet de banque contrefait; c'est un "silver certificate," de la série de 1886, signé par W. S. Rosecran, enregistrateur, et E H. Nebeker, trésorier. Une lettre d'avertissement à ce sujet a été lancée dans le public.

Détroit, 12 fév—Wm. Brousseau a comparu hier devant le juge Whelan pour répondre à l'accusation de meurtre portée contre lui; Brousseau est accusé d'avoir assassiné le Dr Horace F. Pope.

Le prisonnier a refusé de plaider coupable ou non

Son avocat plaidera la non-culpabilité.

L'enquête est fixée au 21 courant, de même que celle de Mde Pope, fortement soupçonnée d'être l'instigatrice de ce lâche assassinat.

—L'empereur François Joseph d'Autriche est arrivé mardi à Mentone (France).

—L'anniversaire de naissance d'Abraham Lincoln a été célébré à Chicago et à Portland, Me, par des banquets, mardi soir.

—Les grévistes de Brooklyn ont demandé d'être repris, sans aucune condition. Voilà le résultat de cette grève!

—Les directeurs de la Compagnie Générale Transatlantique à Paris ont voté d'accorder une médaille d'or au capitaine Baudelon du paquebot "La Gascogne," et ont adopté des résolutions exprimant leurs félicitations pour son courage et son habilete pendant le périleux voyage qu'il vient de terminer.

—Un syndicat anglais doit devenir bientôt possesseur de l'Elgin National Watch Company d'Elgin, Ill., et de la Waltham Watch Company de Waltham, Mass. Ces deux compagnies sont évaluées à seize millions de dollars. Les capitaux anglais sont en train de s'emparer de toutes les industries américaines.

—Paul Jones, le voyageur excentrique qui est parti de Boston l'an dernier, habillé de papier, pour faire le tour du monde en gagnant ses dépenses, et après avoir fait un pari qu'il reviendrait avec $5,000 en sa possession, est débarqué à Vancouver (Colombie-Anglaise) ces jours derniers.

Il lui reste un mois pour traverser le continent. Il a en sa possession $4 700, et il est probable qu'a son arrivée ici il aura le $5 000 requis pour gagner son pari.

Mais, pour cela, il faudra qu'il évite les bandes de voleurs qui infestent certaines régions de l'Ouest.

—Le savant anglais, sir John Lubbock, bien connu par ses curieux travaux sur les insectes, vient de publier les résultats de ses études relatives aux araignées.

Après avoir pesé soigneusement plusieurs de ses insectes avant et après leurs repas, voici ce que le savant a conclu:

"A poids égal, un homme adulte, pour manger la même quantité qu'une araignée, devrait absorber deux bœufs entiers, treize moutons, une dizaine de porcs et quatre barils de poisson, et tout cela en vingt-quatre heures!"

Désormais on ne dira plus une faim de loup, mais une faim d'araignée! Ce sera beaucoup plus original.

Nouvelle de la grève de Haverhill:

Une délégation de six citoyens de Boston a visité Haverhill ces jours-ci, et le résultat de la visite est des aujourd'hui évident. Ces gens de Boston ont distribué beaucoup d'argent parmi les grévistes et ils ont promis d'en envoyer autant chaque semaine.

Les grévistes sont dans la jubilation et ils esperent plus que jamais de gagner.

UNE INSTITOTRICE

Trouvee Morte de Froid dans la Neige

Lyons, N. H., 12 fév—On rapporte un décès causé par le froid pendant la récente tempête de neige. La victime est Mde Davis, une institutrice qui faisait la classe dans le district de Barrel, à trois milles au nord de cette place.

Elle n'avait pas été revue depuis vendredi. On fit des recherches qui résultèrent dans la découverte de son cadavre dans un amas de neige à un mille environ de son école. On suppose qu'en voulant passer pardessus une clôture elle tomba dans la neige où le froid l'a saisi.

Reunion Preliminaire.

Il y aura une séance préliminaire du Gouvernement-Modèle sous la présidence du maire, vendredi le 15 courant à 7 30 p. m à la petite salle St Jose, h.

Tous les échevins et les conseillers sont priés d'y assister.

AIMÉ GAUTHIER, Maire.

Louis Alexander,
Tailleur Importateur,
65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave. New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernisr style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis,

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

Nouvelles de Salem, Mass.

M. F. X. Voyer a maintenant dans son établissement un cordonnier de première classe. Avis à ceux qui veulent avoir une bonne chaussure faite sur commande.

M. Eugène Larivée, président du Cercle Social Canadien, a reçu un billet de faveur du Salem Yatch Club pour assister à une danse que ce club donnera le 21 février.

Nous regrettons que la lettre qui fut envoyée à L'ETOILE, donnant les détails sur le grand banquet annuel du Cercle Social ne soit parvenue à destination. Ce banquet auquel étaient invités Son Honneur le maire Turner, MM. l'échevin W. Hill, T. A. Devine, J. N A. Beaudry, organiste à l'église St. Joseph et les présidents des différentes sociétés canadiennes, fut un grand succès et contribuera beaucoup à augmenter le prestige des Canadiens.

Un individu qui se prétend membre de la puissante compagnie Rouillard & Cie disait à quelqu'un, il y a quelque temps, que tout ce qu'il y avait d'imprimé dans L'ETOILE était des articles empruntés à d'autres journaux. Inutile d'ajouter qu'il n'a pas fallu un siècle à ce quelqu'un pour démontrer à ce grave monsieur qu'il devait évidement tomber de la lune pour soutenir de pareilles théories. — *Correspondant.*

Le public est plus qu'étonné de voir que le nouveau journal l'*Aigle* ne donne presque pas de notes locales. Ainsi, dans son édition de la semaine dernière, tout le monde s'attendait à un rapport détaillé du banquet du Cercle Social où les premiers magistrats de la ville étaient présents avec quelques-uns des personnages canadiens les plus marquants de Salem. Le *Salem News* et la *Gazette* ont jugé qu'il n'était pas au dessous de leur dignité d'y envoyer des reporters le soir même du banquet; mais à l'*Aigle*, où l'on est si indépendant du public, on a pensé tout autrement. La même chose pour la belle soirée qui a été donnée au Mechanic Hall par le Club Fréchette, l'*Aigle* est resté muet comme une carpe. Il ne faut chercher longtemps pour voir là-dessous quelque chose qui ressemble à de la la malice.

Avis,

L'ETOILE quotidienne et hebdomadaire de Lowell sera en vente chez M. F. Morel, 17 rue Harbor.

Mariage

Le 10 courant M. Ludger Morin unisait sa destinée à Mademoiselle Marguerite Godbout. Tous nos souhaits pour le bonheur de l'heureux couple.

CORRESPONDANCE.

M. le Rédacteur,

Madame Marguerite Ethier est partie de Salem lundi matin pour Montréal où elle demeurera dés ormais.

Madame Ethier a laissé Salem pour retourner au pays natal en emportant avec elle de bien amères souvenirs des chagrins qu'elle doit à l'ingratitude des siens. Hélas! les misères dont cette dame a déclaré avoir supportees, quelqu'invraisemblables qu'elles soient, ne sont que trop réelles et d'autant plus cruelles qu'elles lui ont été infligées de la part de gens qui auraient dû être, dans son vieil âge, la consolation de ses cheveux blancs. L'histoire de son séjour sur la terre étrangère ferait couler bien des larmes si elle était écrite par une plume habile.

Je me rappellerai toute ma vie le jour où je rencontrai pour la première fois cette malheureuse qui errait, courbée sous le lourd fardeau des années, par un froid des plus rigoureux, dans les rues de cette ville de Salem, désertes et inconnues pour elle, cherchant un asile pour la nuit qu'elle voyait déjà, avec horreur, s'avancer à pas de géant. Ses yeux baignés de larmes laissaient échapper des pleurs qui tombaient en se congelant sur sa poitrine gonflée par de terribles angoisses. Ce douloureux spectacle laissa dans mon esprit une impression qui ne s'effacera jamais.

Mais Celui qui peut tout, qui voit tout et dont la bonté est infinie ne voulut pas que cette infortunée souffrît plus longtemps et il mit un terme à ses souffrances en la conduisant, comme par la main, sous un toit où elle reçut une généreuse hospitalité. Là, elle raconta en sanglotant les raisons pour lesquelles elle dut quitter ceux des siens qui lui ont causé tant d'amerturnes.

Madame Ethier a déclaré le jour de son départ, qu'elle laissait avec joie Salem pour retourner au milieu de meilleurs parents qui lui rendront la vie heureuse.

Ses frais de voyage ont été payés par une souscription qui fut couverte, aux trois quarts, par les membres du Club Fréchette. La noble conduite des membres de ce club, après avoir été si odieusement vilipendés par un parent de Mde Ethier, démontre leur esprit chrétien et leur fait le plus grand honneur.

LA CHARITE.

PAS FREQUENT

Une Montagne qui se met a Glisser.

Vancouver, C.B., 12 fév—Voici un singulier phénomène géologique que signale un journal scientifique. Il s'agit ni plus ni moins d'une petite montagne qui s'est mise à voyager. La chose se passe aux Cascades de la rivière Colombia, (Colombie Anglaise).

La petite montagne a environ six cents mètres de hauteur et douze kilomètres de longueur; elle est faite de basalte. Tout le massif se déplace lentement, mais sans arrêt, descendant vers la rivière qui la borne à son pied. Il est clair qu'elle arrivera à la barrer un jour ou l'autre, et il se formera un grand lac des Cascades aux Dailes. Il n'est que temps d'aviser les habitants de la plaine. Dans ce mouvement de descente et de translation, la masse basaltique a déjà noyé une partie des forêts qui se développent à sa base; elle pousse naturellement devant elle, enseveliss ant les obstacles qui s'opposent à sa marche.

Il existe un chemin de fer qui contourne la montagne. Ce chemin de fer commence à se déplacer aussi sous l'influence de la poussée de la rivière d'environ trois mètres. Ce glissement de la montagne s'explique d'ailleurs aisément.

La coulée basaltique qui constitue le noyau de la montage s'est répandue jadis sur les terrains meubles avoisinants.

Ces terrains sans consistance et mines par les eaux fuient peu à peu; ils fuient sous le poids de la masse, et il est à craindre que la montagne, perdant sa base d'équilibre, ne descende peu à peu ou même brusquement un jour ou l'autre dans la vallée.

REDUCTION DE GAGES.

Une Compagnie qui n'a pas Fait une Cent de Profit.

Clinton, 12 fév—Les directeurs des fabriques Lancaster ont annoncé une réduction de deux à huit pour cent dans les gages de leurs employés.

Cette réduction doit être mise à effet le 25 courant.

On dit que cette compagnie est obligée d'en agir ainsi à cause de la réduction des gages chez leurs concurrents, spécialement la corporation de l'Amoskeag à Manchester, N H., la plus forte rivale de la compagnie Lancaster. Cette réduction affecte 2,100 employés.

Ce matin 50 tisserands se sont mis en grève.

L'agent Weeks dit que cette compagnie n'a pas fait une cent de bénefice depuis deux ans, et que c'est absolument impossible de continuer l'exploitation aux prix courants.

LE RESULTAT

De la Recente Insurrection à Hawai.

Washington, 12 février. — M. Thurston, le consul d'Hawaï près le gouvernement de Washington, a reçu une communication officielle de ses supérieurs à Hawaï l'informant que la cour martiale devant laquelle comparait les révolutionnaires avait jusqu'au 30 janvier imposé les sentences suivantes:

A la peine capitale, R. W. Wilcox, le chef des révolutionnaires; Samuel Nowlein, H. F. Bertleman, C. T. Gulick, W. H. Rickard et W T. Seward.

A l'emprisonnement à termes: T B. Walker, à perpétuité; W. H. Greig et Louis Marshall, 20 ans; Thomas Poole, Robert Palan et Joseph Clark, 10 ans; Kousi et Kahakahi, 8 ans; Abraham, 7 ans, et W. C. Lane, J. O. Lane, Lot Lane, Kahona et M. Widdifield, 5 ans.

UNE ATTAQUE.

Un Conducteur de Tramway Battu.

Brooklyn, 12 fév.—Entre minuit et le lever du jour, ce matin, des membres de l'Union et leurs amis ont attaqué trois tramways électriques sur différents réseaux. Des briques furent lanc

FEUILLETON

34

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

TROISIEME PARTIE.

X

Le chien, sans hésiter un instant, suivit pas à pas les méandres de cette course désordonnée. Son odorat et son instinct le guidaient mieux que n'auraient pu le faire, en plein jour et dans un sentier rempli d'empreintes, les yeux les plus exercés et les plus clairvoyants.

Nos deux personnages, conduits par le dogue, arrivèrent en moins d'un quart d'heure à l'extrémité du plateau. Une fois là, au lieu de s'engager sans retard sur la pente rapide qui conduisait au fond du vallon, Serpent s'arrêta, leva la tête, aspira bruyamment à plusieurs reprises, et, tournant vers son maître ses yeux flamboyants comme des braises ardentes, il se mit aboyer à pleine gorge.

Qu'à donc le chien? demanda Mariic étonnée de ce temps d'arrêt. Pourquoi ne marche-t-il plus?

Parce qu'il voit l'évadé, j'en suis sûr, répondit le bûcheron. Je te dis qu'il le voit! Tu sais bien que Serpent a les yeux aussi fins la nuit que le jour.

Malô Guern ne se trompait pas. Si profondes que fussent les ténèbres, le dogue venait en effet d'apecevoir le fugitif étendu sur la rive opposée de la petite rivière, dans un état de complète immobilité, et paraissant incapable de se mouvoir.

Voici ce qui s'était passé: A peine Vaubaron venait-il de faire quelques centaines de pas, en s'éloignant de la cahute de Malô Guern, qu'il entendit retentir derrière lui les aboiements du chien, de plus en plus sonores, de plus en plus rapprochés. Evidemment le féroce animal se ruait sur ses traces et le poursuivait. L'effrayante menace de l'homme à la voix rauque était au moment de se réaliser!

Certes, Jean Vaubaron ne manquait ni de courage ni de sang-froid, il en avait donné plus d'une preuve, mais l'idée d'une lutte corps à corps, dans les ténèbres contre un chien monstrueux l'idée de sentir les dents de ce chien pénétrer dans sa chair, l'idée enfin de périr dévoré par lui le remplit d'une terreur folle et lui mit des ailes aux talons, malgré l'épuisement qui l'alourdissait. Il descendit, en courant, le revers fortement incliné de la colline, au risque de s'embarrasser à chaque pas dans les ronces, de glisser sur les pierres roulantes, et se précipiter du haut en bas de l'escapement.

Rien de tout cela n'arriva et le fugitif parvint sain et sauf au fond de la vallée, sur le bord du Penfeld. Là il s'arrêta, mais seulement pour reprendre haleine; puis, quoiqu'il ignorât la profondeur du ruisseau qui barrait le chemin, il se mit à l'eau sans hésitation pour le traverser, espérant faire ainsi perdre la voie au chien qui le poursuivait, et le mettre en défaut.

Il franchit facilement le premier tiers de la largeur, en ayant de l'eau tout au plus jusqu'au milieu du corps. Mais, à mesure qu'il avançait vers le milieu, la profondeur augmentait, la violence du courant se faisait sentir et prenait une puissance presque irrésistible. Vaubaron, cependant, avançait toujours. Tout à coup il perdit le pied, le tourbillon impétueux s'empara de lui et, pendant une ou deux secondes, il disparut sous les eaux troubles et impétueuses.

Heureusement il était bon nageur. Il reparut bien vite et se mit à lutter avec énergie contre ces dangereux "rapides" où la mort s'embusquait. Ce fut une lutte longue et pénible, pendant laquelle, à vingt reprises, le fugitif, trahi pas ces forces, put croire qu'il ne réussirait point à atteindre la rive opposée; il essayait en vain de sortir du courant et chaque fois qu'il se croyait au moment d'y parvenir, il se sentait de nouveau ressaisi, et plus que jamais entraîné. Enfin un dernier effort lui permit de prendre pied, une branche de saule flexible pendait à portée de sa main; il s'y cramponna et, grâce à elle, il put aborder la prairie que le Penfeld coupait en deux parties à peu près égales.

Une fois hors de péril, il se traîna pendant quelques pas encore, puis il crut voir des gerbes de feu jaillir et s'entre-croiser autour de lui, il entendit comme dans un songe les hurlements du dogue qui venait d'atteindre le sommet de l'escarpement, il crut sentir la terre se dérober sous ses pieds et il demeura privé de mouvement et presque sans connaissance.

Malô Guern et Mariic, toujours guidés par Serpent, descendaient la colline avec une prudente lenteur. Le chien ne cherchait plus, à chaque instant il donnait à sa chaîne de violentes secousses, avec tous les symptômes de la plus féroce impatience.

Malô Guern sentait s'affirmer sa conviction que l'intelligent annimal ne perdait pas de vue le forçat évadé. Le mari et la femme arrivèrent à leur tour sur le bord du ruisseau. Un intervalle de trente pieds à peine séparait en ce moment les chasseurs et le gibier, le dogue et le galérien. Serpent poussait d'effroyables aboiements, répétés et grossis par tous les échos du vallon. Malô Guern essayait en vain de lui imposer silence et de le calmer. Les caresses et les coups échouaient également. Les clameurs du chien ne discontinuaient point, et ses bonds devenaient de plus en plus impétueux.

Tonnerre du diable! s'écria le bûcheron, cet animal maudit va m'entraîner dans la rivière!

Et comme il ne pouvait plus résister à la traction formidable qui lui meurtrissait le poignet et menaçait de lui disloquer le bras il lâcha la chaîne. Aussitôt le dogue, libre enfin, franchit d'un seul élan une distance énorme, retomba au beau milieu du courant, contre lequel il lutta victorieusement, atteignit en moins d'une demi-minute la rive opposée, et se précipita sur Vaubaron presque inanimé, comme un jaguar bondit sur sa proie.

Le fugitif fut rappelé à lui-même par le souffle fétide qui effleurait son visage, tandis qu'une gueule avide et menaçante le couvrait d'écume. L'horreur et le dégoût, atteignant des limites inconnues jusqu'alors, lui rendirent ses forces et sa présence d'esprit avec une promptitude électrique. Il se souleva, tandis que ses mains, jetées en avant par un mouvement brusque, saisissaient le dogue à la gorge et se contractaient pour l'étrangler.

Ce fut une lutte courte, mais effroyable, que cette lutte nocturne, entre une créature humaine et un chien féroce. Tantôt Vaubaron prenait pour un instant l'avantage et maîtrisait son ennemi, tantôt il se sentait défaillir et d'avance se croyait vaincu.

Malô Guern, debout sur la rive opposée ne voyait rien, mais entendant les pétinements furibonds sur le sol détrempé, les rauques hurlements du chien, les exclamations convulsives de l'homme, n'avait point de peine à deviner ce qui se passait, et répétait sans relâche pour animer le dogue:

Courage, Serpent! pille! pille!

Quelle aurait été l'issue de ce combat inouï et contre nature? Nous ne saurions le dire. Il nous paraît vraisemblable cependant que la victoire serait restée, non point à l'homme, mais au dogue, si l'homme n'avait eu recours qu'à ses seules forces pour se défendre. Par bonheur Vaubaron se souvint tout à coup du couteau catalan qu'il portait dans sa poche. Pour saisir ce couteau il dut lâcher la gorge du dogue. Ce fut rapide comme l'éclair. Le chien, délivré des doigts d'acier qui l'étranglaient, bondit; ses dents aiguës traversèrent le bras gauche de Vaubaron. La main droite reparut armée, le couteau catalan disparut tout entier dans la poitrine du monstre, qui tomba en râlant, tandis que les convulsions de l'agonie secouaient ses membres.

Malô Guern aimait son chien. Pour lui le terrible animal était un instrument de fortune, et puis ces deux natures féroces s'accordaient bien l'une avec l'autre. Lorsque les râlements entrecoupés de Serpent lui firent comprendre que le dogue etait blessé mortellement, il entra dans une exprimable fureur, vomissant des blasphèmes et des malédictions et balbutiant au milieu de ses cris de rage:

Il a tué mon chien, le misérable, je vais le tuer à mon tour! Je veux qu'il meure! Il mourra!

Tout en disant ce qui précède, Malô Guerne, après s'être orienté de son mieux, épaula sa carabine et fit feu dans la direction du fugitif. La détonation retentit, la balle alla se perdre au loin, et la flamme de la poudre montra au bûcheron le cadavre encore palpitant du dogue, et le galérien évadé gagnant du terrain, mais lentement, péniblement, et comme un homme qui ne se soutient qu'à grand-peine. Cette vue rendit à Malô Guern l'espoir d'une capture prochaine et facile.

Ah! se dit-il, je me vengerai! Le scélérat a tué mon chien, mais il paiera cher cette mort! Aussi vrai que je m'appelle Guern, et que je suis Breton, je le chargerai sur mes épaules, les pieds et mains attachés ensemble avec la chaîne de Serpent, et je le rapporterai au bagne!

Pour avoir chance de tenir la promesse qu'il venait de se faire à lui-même, il fallait que le bûcheron suivît à l'instant l'évadé. Il se débarrassa donc de sa carabine, qui devenait en ses mains un instrument inutile, puisqu'il n'avait point apporté de munitions pour la recharger, et prit en échange le couperet de Mariic.

Aussitôt muni de cette arme offensive et défensive, il s'élança dans le ruisseau avec la conviction qu'il allaît, comme de coutume, le traverser en quelques enjambée et sans se mouiller plus de la moitié du corps. Malô Guern n'était point dans une situation d'esprit à se rendre compte de la crue soudaine et prodigieuse survenue depuis la soirée précédente. D'ailleurs, le fugitif avait passé, donc (logiquement selon lui) rien ne devait s'opposer à son propre passage.

Ainsi que la plupart des paysans du littoral, le bûcheron ne savait pas nager. Qu'on juge de sa stupeur et de son épouvante, lorsqu'il s'aperçut tout à coup que le fond manquait sous ses pieds, que l'eau le soulevait, que le courant allait s'emparer de lui et l'entraîner. Il voulut abandonner sa poursuite, renoncer à son entreprise, revenir sur ses pas.

Mais il était déjà trop tard! Le ruisseau, devenu torrent, ne voulait plus lâcher sa proie. Le tourbillon saisissait le corps de Malô Guern et l'enlaçait irrésistiblement dans sa perfide et mortelle étreinte. Vainement le bûcheron battait le torrent avec ses deux bras, essayant ainsi de se maintenir à la surface. Chacun de ses mouvements convulsifs et désespérés ne servait qu'à l'éloigner davantage de la rive.

Ses efforts inutiles se prolongèrent pendant quelques secondes, puis un remous violent fit pirouetter le corps, qui disparut complètement entre deux eaux et reparut à vingt pas plus loin. Malô Guern, aveuglé, suffoqué, presque noyé, profita du court moment où sa tête n'était point submergée, pour crier d'une voix éteinte:

Au secours! je péris! Au nom du ciel! ne m'abandonnez pas! Au nom de Dieu! venez-moi en aide! C'est un chrétien qui vous en supplie!

Puis il disparut de nouveau. Mariic éprouvait pour son mari cet attachement bestial, mais profond, que le chacal et le chattigre inspirent à leurs femelles. Habituée comme elle l'était à partager l'existence sordide et degradée de cet homme, l'idée de le voir mourir et de rester seule sur la terre lui causait une épouvante irraisonnée, mais sans bornes. Elle courait ainsi qu'une folle sur la berge gazonnée du Penfeld, s'arrachant les cheveux, poussant de sourds gémissements, et récitant sans les comprendre des lambeaux de prières qu'elle entremêlait de blasphèmes et d'imprécations.

Du courage! mon homme! criait-elle aussi par intervalles. Soutiens toi! Je ne t'abandonne pas. Je suis là. Hardi! hardi! tu vas t'en tirer.

En réalité, la malheureuse créature ne faisait absolument rien pour son mari. Pas plus que lui elle n'était capable de nager; l'idée ne lui venait point de briser une branche de saule et d'essayer de la lui tendre; elle ne savait même plus, tant le paroxysme de son effroi l'aveuglait, elle ne savait même plus, disons-nous, distinguer, sur la nappe glissante de l'eau noire, le corps entraîné par le courant.

Oh! Malô Guern était un homme bien perdu, si le secours ne venait pas au plus vite. Mais le secours allait venir. Vaubaron, presque anéanti par l'effroyable lutte qu'il venait de subir, Vaubaron, portant au bras gauche les empreintes sanglantes des dents acérées du dogue, s'éloignait lentement et péniblement, nous le savons, des lieux où venait de se passer la scène à laquelle nos lecteurs ont assisté. Le cri de désespoir et d'agonie du chasseur de forçats arriva jusqu'à lui.

A l'instant même, il comprit ce qui se passait. Il faut tout dire. Le personnage choisi par nous pour en faire le héros de ce livre était un homme et non pas un ange. Son premier mouvement, en écoutant l'appel désespéré du bûcheron, fut un tressaillement de joie.

Le misérable est puni d'une façon bien prompte et bien terrible du mal qu'il a voulu me faire! se dit-il. Allons, Dieu est juste: cet homme ne me poursuivra plus!

Mais, presque aussitôt, Vaubaron eut horreur de la pensée cruelle et égoïste qui venait de lui traverser l'esprit.

Eh quoi! reprit-il, j'ose prononcer, j'ose invoquer le nom de Dieu, et je songe à laisser lâchement mourir en ma présence une créature humaine sans lui porter secours! C'est un crime, cela, et c'est une infamie! L'homme qui va mourir est mon ennemi, qu'importe! D'ailleurs, je me trompe, ce ne saurait être moi qu'il pourchasse, moi qu'il ne connaît pas. C'est le condamné dangereux qu'il veut atteindre. C'est le galérien en rupture de ban qu'il veut saisir! Cet homme croit remplir un devoir; cet homme est un chrétien; cet homme est mon frere, et je dois venir en aide à mon frère si je veux que Dieu me vienne en aide à moi-même. Allons, c'est résolu, je le sauverai, ou je périrai avec lui!

Electrisé par cette détermination héroïque, Vaubaron revint sur ses pas et atteignit les rives du Penfeld en bien moins de temps qu'il n'avait mis à s'en éloigner. Mariic aperçut alors une ombre, qui semblait se mouvoir en face d'elle dans les ténèbres; elle ne se dit point que cette ombre pouvait être le fugitif, et, d'une voix suppliante, elle balbutia:

Il y a là mon homme qui se noie, mon homme que la rivière emporte! Ah! qui que vous soyez, sauvez-le! au nom du Dieu vivant, sauvez-le!

Où est-il? demanda vivement Vaubaron.

Il est là, répondit Mariic, dans l'eau, sous l'eau, tout près, j'en suis sûre, mais je ne le vois plus.

Et elle se hâta d'ajouter:

Malô, voici qu'on va te tirer d'affaire. Malô, où es-tu présentement? Ecoute-moi, mon homme; mon homme, réponds-moi.

Le malheureux bûcheron n'avait garde, et certes les meilleures raisons du monde ne lui manquaient point pour excuser son silence. Plusieurs pouces d'eau lui passaient par-dessus la tête au moment précis où Mariic se suppliait de l'écouter et lui répondre.

Vaubaron, tout en marchant le long du bord, se penchait vers la rivière, semblable dans la nuit, à un long ruban d'acier bruni d'où jaillissait des miroitements bleuâtres. Il ne vit rien d'abord, mais peu à peu ses yeux, habitués aux ténèbres, distinguèrent vaguement une masse noire émergeant des profondeurs du torrent pour remonter à la surface. Il eut aussitôt la prescience que le corps du chasseur de forçats se trouvait sous ses yeux. Il ne perdit pas une seconde. Il s'élança d'un bond au plus fort du courant, il saisit par un bras le corps ou le cadavre, et il s'efforça de le pousser vers la rive où Mariic attendait, agenouillée et les mains jointes.

Il n'aurait pas réussi, sans doute, dans l'accomplissement de cette entreprise difficile, ou plutôt presque impossible pour un homme affaibli et blessé comme il l'était, mais la Providence avait decidé que sa générosité sublime ne lui coûterait point la vie, et la disposition du terrain lui vint en aide d'une façon quasi-miraculeuse.

IX

Presque immédiatement au-dessous de l'endroit où s'opérait le sauvetage que nous racontons, la rivière formait un coude brusque, et le courant, au lieu de se continuer en ligne droite, venait avant de changer de direction et de reprendre une force nouvelle, se briser contre une sorte de promontoire gazonné. C'est là, sur un fond sans profondeur et tapissé du sable le plus fin, que la violence des eaux fit échouer Vaubaron, remorquant après lui Malô Guern inanimé.

Mariic aida le fugitif, qui ne se soutenait qu'avec peine, à sortir tout à fait du lit de la rivière et à porter à quelque distance le corps du bûcheron. Ceci fait, la Bretonne, voyant que son mari restait raide et froid et ne donnait aucun signe de vie, se persuada qu'il était mort, et se mit à pousser de nouveau des cris déchirants et à éclater en sanglots.

Vaubaron écarta les vêtements de Malô Guern, appuya sa main sur le cœur et, sentant que ce cœur n'avait point cessé de battre, il dit à Mariic, d'une voix douce et consolante:

Rassurez-vous, pauvre femme, ne pleurez plus, votre mari n'est pas mort.

Est-ce vrai, cela? est-ce bien vrai? Vous ne cherchez pas à me tromper?

Non, je vous le jure, et vous en aurez bientôt la preuve, car votre mari tardera peu, sans doute, à revenir à lui-même et à vous parler.

Rassurée presque complètement par ces paroles, la Bretonne saisit les mains de Vaubaron, les embrassa à vingt reprises et la reconnaissance qu'elle éprouvait lui donna une sorte d'éloquence rude et sauvage pour remercier celui qui venait, en risquant sa propre vie, de sauver celle de "son homme".

La prédiction du fugitif se réalisa d'ailleurs plus vite qu'il ne le pensait lui-même. L'asphyxie par immersion n'avait pas été complète, et, telle était la force de la constitution athlétique de Malô Guern, qu'au bout de deux ou trois minutes, le noyé fit un mouvement; sa poitrine se souleva, ses yeux s'entr'ouvrirent, et il murmura, d'une voix plus rauque encore que de coutume, mais parfaitement distincte:

J'ai grand froid! Où diable suis-je donc?

A peine avait-il prononcé ces quelques mots, que Vaubaron, comme s'il avait attendu seulement la certitude qu'il ne s'était point dévoué en vain, succomba aux émotions foudroyantes, aux fatigues, aux douleurs, qui venaient d'assaillir sans trêve et sans relâche son corps et son âme, et s'évanouit en poussant un profond soupir.

Allons, bon! s'écria Mariic, c'est le tour de celui-là à présent! Bonne sainte Anne d'Aura, prenez pitié de nous! Qu'est-ce que nous allons faire?

Cependant Malô Guern revenait à lui de plus en plus complètement, et, s'efforçant de ramener un peu de lumière dans son esprit troublé, questionnait sa femme, qui lui répondait de son mieux. Dès les premiers mots, ses souvenirs lui revinrent et il comprit tout, sauf, bien entendu, la manière dont il venait d'échapper à une mort inévitable.

Femme, demanda-t-il, est-ce toi qui m'as sauvé?

Eh! grand saint bon Dieu, comment l'aurais-je fait?

Mais qui donc, alors, qui donc m'a tiré de la rivière?

Celui que voilà.

Y a-t-il quelqu'un avec nous?

Il y a quelqu'un et il n'y a personne, puisque le cher homme vient de tomber quasiment mort. Tu n'as qu'à étendre la main par ici, tu le toucheras.

Quel est cet homme?

Je n'en sais rien.

Où était il?

De l'autre côté de l'eau. Je criais de toutes mes forces, j'appelais à l'aide, il m'aura sans doute entendue et il est arrivé comme si le bon Dieu en personne nous l'envoyait. On n'y voyait goutte, mais ça n'y a fait ni chaud ni froid, il n'a dit ni une ni deux, il s'est jeté après toi comme un perdu, il t'a repêché, il t'a retiré, il t'a ramené, et nous lui devons un fameux cierge, mon homme, car sans lui, vois-tu bien, aussi vrai que nous avons fait une mauvaise campagne cette nuit, j'étais veuve!

XII

C'est certain, c'est certain, répondit Malô Guern, nous devons un cierge au brave homme, et je ne demande pas mieux que de brûler ce cierge par les deux bouts! Oui, le diable m'emporte, je lui offrirais de bon cœur la moitié des cent francs de prime, si j'avais pu mettre la main sur ce forçat. Mais nous n'avons pas eu de chance.

L'homme que voilà n'a peut-être pas besoin d'argent, fit observer Mariic.

Allons donc! tu ne sais ce que tu dis! on a toujours besoin d'argent! D'ailleurs est-ce que tu te figures qu'un richard courrait les champs à l'heure qu'il est et qu'il aurait exposé sa peau pour sauver la mienne? Plus souvent! Enfin, n'importe, il est ce qu'il est, cet homme, et je vais le remercier ainsi qu'il convient.

Malô Guern se pencha vers Vaubaron et lui prit la main. Cette main, inerte et glacée ne répondit point à la pression de la sienne, et, quand il cessa de la soulever, elle retomba sur le gazon comme si elle avait appartenu au bras d'un cadavre.

Tonnerre du diable! s'écria le bûcheron avec un vague sentiment d'effroi. Sais-tu bien, femme, qu'on dirait qu'il est mort!

Et pourquoi serait-il mort, ce brave homme? répliqua Mariic.

Il est immobile et tout froid.

Juste comme tu étais tout à l'heure! Moi aussi je t'ai cru défunt, et cependant te voilà gaillard. Ne te mets point en peine, mon homme, tu en es bien revenu, toi, il en reviendra pareillement.

Espérons-le, mais ça peut tarder longtemps.

Ah! quant à ce qui est de ça, dame, oui.

Et tu comprends que nous ne pouvons pas, tout trempé comme me voilà, rester ici jusqu'au matin.

Oh! quant à ce qui est de ça, dame, non.

Qu'est-ce que nous allons donc faire de ce pauvre diable de brave homme?

Rarement un Breton est absolument mauvais, et jamais il n'est tout d'une pièce dans le crime et dans l'infamie. Nous le croyons du moins. Au fond du cœur des pires enfants de "la terre de granit" existe toujours un vieux levain de loyauté naïve qui sommeille, comme l'étincelle dans le caillou, mais qui peut se ranimer sous un choc imprévu.

Certes, Malô Guern et Mariic valaient peu de choses, mais peut-être, sans deux vices honteux, la paresse et l'ivrognerie, qui les avaient dégradés en les dominant, auraient-ils été des gens de bien. Toujours est-il que le sentiment de la reconnaissance n'était point absolument mort dans leur âme.

Oui, répéta Malô Guern, qu'est-ce que nous allons donc faire de ce pauvre diable de brave homme?

Pour sûr et pour certain, répliqua Mariic, nous serions des gredins, dignes de la corde, si nous avions seulement la pensée de l'abandonner ici.

Femme, répondit le bûcheron d'un ton sévère, me prends tu donc pour un misérable? Et qui te parle d'une chose pareille? Non, non, non, il n'est point question de l'abandonner, je cherche seulement quelque bon moyen de le faire arriver jusque chez nous.

Ce moyen-là n'est pas difficile à trouver. Charge l'homme sur tes épaules et emporte-le.

J'y avais bien pensé déjà, mais ça ne se peut...

Pourquoi donc?

La montée est trop rude, et j'ai avalé tant d'eau, tout à l'heure, que je me sens tout chaviré et guère plus robuste qu'un enfant de dix ans.

Alors, cassons des branches de saule, faisons une espèce de civière, mettons le corps dessus et nous le transporterons à nous deux.

L'idée était bonne et fut acceptée sans conteste par Malô Guern, qui s'occupa sur-le-champ de sa réalisation.

Cinq minutes après le mari et la femme étendaient sur un brancard improvisé le fugitif toujours évanoui, et gravissaient lentement le flanc de la colline avec ce fardeau dont ils se partageaient le poids. Au bout d'un quart d'heure de marche entrecoupée de haltes fréquentes, ils arrivèrent à la porte de leur chaumière et en franchirent le seuil. Le sordide grabat du miserable ménage reçut le corps de Vaubaron.

Maintenant, dit Malô Guern, maintenant le plus fort est fait, il ne s'agit plus que de voir clair.

Il battit aussitôt le briquet, et il alluma un reste de chandelle fiche dans le goulot ébréché d'une bouteille vide. Une lueur pâle se répandit dans l'intérieur de la hutte; les regards de Malô Guern se dirigèrent curieusement vers le visage de celui qui venait de lui sauver la vie.

Le bûcheron et sa femme poussèrent à la fois une sourde exclamation, et la plus profonde stupeur se peignit sur leurs traits bouleversés. Vaubaron en plongeant sous les eaux du Penfeld, avait perdu non seulement son chapeau de toile cirée, mais encore la perruque qui formait le complément indispensable de son costume de marin. Sa tête, rasée d'une façon caractéristique par les ciseaux d'un perruquier du bagne, révélait le forçat, aux yeux expérimentés de Malô Guern, aussi clairement qu'auraient pu le faire la cassaque rouge et le bonnet vert.

Bonté divine! c'est un galérien! balbutia Mariic en s'éloignant du grabat avec un geste d'épouvante.

Un galérien évadé! dit à son tour le bûcheron, celui que nous poursuivions peut-être...

C'est le même... la chose est certaine.. appuya la Bretonne. Justement il se trouvait là.

Femme, demanda Malô Guern, es tu bien sûre que c'est cet homme et non point un autre qui s'est jeté dans la rivière pour me retirer?

Comment! si j'en suis sûre? Oui, certes!

Jure moi, sur ta part de paradis, qu'aucune erreur n'est possible.

Sur ma part de paradis, je te le jure. Mais pourquoi me questionnes-tu de cette façon? pourquoi me fais-tu jurer comme cela?

Parce que j'avais besoin d'une certitude pour prendre un parti.

Et maintenant?

Maintenant, je sais ce qu'il nous reste à faire. Cet homme, ce forçat en rupture de ban, c'est mon sauveur, c'est notre hôte, il est sacré pour nous; il m'a rendu le bien pour le mal. A notre tour de payer notre dette, et de lui rendre le bien pour le bien.

Que feras-tu donc?

Je le sauverai!

Toi, Malô Guern, toi le chasseur de forçats, tu sauveras un évadé! s'écria Mariic stupéfaite.

Oui, cent fois oui! et même au péril de ma vie, s'il le faut! répliqua le bûcheron avec une exaltation sincère.

La Bretonne réfléchit pendan une minute.

Ma foi, mon homme, reprit-elle ensuite, ça m'a étonnée d'abord, ce que tu viens de dire, mais maintenant je te comprends, et je trouve que ce que tu veux faire là, c'est bien... c'est très bien... Oui, oui, c'est décidé, nous le tirerons d'affaires. Mais de quelle façon nous y prendrons-nous pour cela?

Je ne le sais pas encore, nous chercherons, nous trouverons, et, foi de Malô Guern nous réussirons. La première chose à entreprendre, présentement, c'est de ranimer ce pauvre diable.

Comment faire?

Tu vas voir. Donne-moi la bouteille d'eau-de-vie.

La voici.

Le bûcheron prit des mains de sa femme la fiole verdâtre à demi-pleine d'eau-de-vie de cidre détestable, mais très chargée de principes alcooliques. Il desserra les lèvres et les dents de Vaubaron, et il versa dans la bouche de ce dernier quelques gouttes de cette eau-de-vie.

Pour quiconque n'avait pas l'habitude d'une telle boisson et ne possédait point un gosier bronzé, l'effet produit devait être immediat. Le corps du fugitif tressaillit sur le grabat où il était étendu, comme si l'étincelle électrique venait de le toucher.

Il revient! murmura Mariic, il revient

Ah! l'eau-de-vie est un fameux remède! répliqua Malô Guern avec conviction; un remède qui ressusciterait les morts!

Vaubaron se souleva et ouvrit les yeux. Son premier regard aperçut debout à côté de lui, Malô Guern, dont le visage rude et farouche se trouvait en pleine lumière.

Eh bien, voyons, camarade, ça va-t-il mieux? demanda le bûcheron en s'efforçant d'adoucir les cordes rauques de sa voix.

Vaubaron balbutia:

Qui êtes-vous?

Je suis l'homme que vous avez tiré de l'eau tout à l'heure.

L'homme qui me poursuivait! s'écria le fugitif involontairement.

Lui-même. Eh, mon Dieu! que voulez-vous? Je faisais mon métier, je gagne ma vie à donner la chasse aux forçats évadés.

Vaubaron ne put réprimer un geste de terreur en entendant Malô Guern parler ainsi.

Eh quoi! murmura t-il d'une voix étranglée par l'angoisse et l'émotion, vous savez?

Je sais que vous venez "de là-bas... interrompit Malô Guern en étendant sa main dans la direction de Brest, je sais que vous avez brûlé la politesse aux gardes-chiourme. Je sais enfin de quoi il retourne, depuis A jusqu'à Z...

Allons, fit le fugitif avec un accent désespéré et en élevant ses mains vers le ciel comme pour prendre Dieu à témoin de ce dernier coup, allons tout est fini! je suis perdu.. bien perdu!

Perdu! répéta Malô Guern, et pourquoi donc?

Parce que vous allez me livrer, vendre...

Ah! dites donc, vous, s'écria le bûcheron d'un air irrité, est-ce que vous me prenez pour un Judas! Je donne la chasse aux forçats, c'est vrai, quand ils s'évadent! Mais vous, qui m'avez sauvé la vie au peril de la vôtre, quand je venais de tirer sur vous vous n'êtes plus pour moi ni un galérien ni un évadé, vous êtes un frère, et l'on ne livre pas son frère.

Ai-je bien entendu? balbutia Vaubaron, qui n'osait croire à ce bonheur inespéré et invraisemblable. Vous n'allez point profiter de ma faiblesse, de mon impuissance, pour me charger de liens et pour me ramener au bagne?

Jamais de la vie! J'attacherais plutôt tous ensemble les argousins, les gardes-chiourme, et le commissaire lui-même.

Et vous me viendrez en aide?

De toutes les façons possibles, à telles enseignes que je vous réponds qu'avant deux jours vous serez loin du pays.

En entendant prononcer ces paroles, d'un ton rude et franc qui ne permettait point d'en suspecter la bonne foi, le fugitif sentit la reconnaissance et la joie déborder dans son âme. Des torrents de larmes inondèrent son visage. Il descendit du grabat, il se laissa tomber à genoux devant Malô Guern, il saisit ses mains et les embrassa à vingt reprises, en balbutiant des phrases sans suite, entrecoupées de sanglots.

L'émotion est contagieuse. Pour la première fois de sa vie peut-être, Malô Guern sentit ses paupières s'humecter. Il détourna la tête et il essuya furtivement ses yeux avec le revers de sa main rude et calleuse. Quant à Mariic, en sa qualité de femme, elle ne pensait point devoir cacher son attendrissement et elle pleurait à chaudes larmes.

Le bûcheron coupa court à cette scène touchante. Il releva Vaubaron, presque de force, et il lui dit:

Allons, allons, ce n'est pas tout ça, vous avez fait pour moi plus que je ferai pour vous, c'est donc à moi de vous remercier. Pour tout arranger, n'en parlez plus et couchez-vous. Vous devez en avoir bon besoin, car vous avez bien moins la mine d'un vivant que d'un déterré. Vous tremblez de tout votre corps et vous ne pouvez pas vous soutenir. Est ce que vous êtes malade?

Il y a trois jours que je n'ai mangé, balbutia le fugitif.

Trois jours, Seigneur mon Dieu! s'écria Mariic. Ah! le malheureux!

Puis elle se hâta d'ajouter:

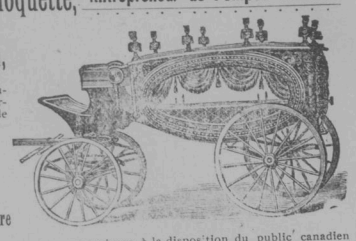
Nous sommes gueux comme des rats d'église, et notre huche est vide, mais nous allons vous offrir de bon cœur le peu que nous avons, mon pauvre homme.

(A CONTINUER.)

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un paquet.

D. THEBERGE,
164 Rue Valley, Lawrence.
A toujours en mains un splendide assortiment de
BOIS et de CHARBON
DE TOUTES SORTES.
Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.
Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.
FOIN, PAILLE, &c.
Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Azarie Choquette, Entrepreneur de Pompes Funebres
317 Rue Common,
Cercuells de toutes sortes. Service de jour et de nuit.
Voitures pour Baptemes, Mariages, et Sepulture



M. Azarie Choquette aura toujours à la dispo'tion du public canadien un magnifique corbillard noir pour les grandes personnes, aussi un beau corbillard blanc pour les enfants.
Allez lui rendre une visite, il sera heureux de vous faire voir son établissement.

LUCIEN LEVESQUE,
521 Rue Common, — Encoignure de la Rue Franklin.
LAWRENCE, MASS.
Vient d'ouvrir un Restaurant avec le plus beau choix de
iqueurs, Brandies,
Whiskies, Vins,
Bieres, Lager,
Toniques, Cigares,
&c., &c.
M. évesque ne tient que des Spiritueux de qualité supérieure et tout ce qui convient à l'usage des familles.

Presents Utiles!
POUR LES PARENTS ET AMIS,

Le plus bel assortiment de la ville en fait de Montres, Bijouteries, Argenteries, &c. Marchandises des plus recommandables aux plus bas prix.
:o:
L. Kimball & Son,
12 RUE WATER, HAVERHILL, MASS.

Wm FERLAND,
188 RUE LOWELL, Lawrence,
Vû que je suis debutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant, je donnerai un ESCOMPTE LIBERAL à tout acheteur.
☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servira avec honnêteté.
N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place
Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

P. P. P.
Piquant de Frêne, Racine de Philolague et Potasse,
Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.
P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.
Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons, vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.
Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.
Springfield, Mo., 14 août 1893.
Je puis parler par ma propre expérience en faveur de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'ai jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MME M. M. YEARY.
Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies de Rognons
Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.
Aberdeen, O. 4 juillet 1892.
M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.
Aberdeen Brown County, O.
CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés: Je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.
(Signé) J. D. JOHNSTON,
Savannah, Ga.
Témoignage du maire de Séquin, Tex.
Séquin, Tex. 14 juin 1893.
MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement
CAPT. W. M. RUST, Avocat
Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.
Tous les Pharmaciens le vendent.
A Lawrence, par H W. Whitney.
LIPPMAN BROS.,
Propriétaires.
Bloc Lippman, Savannah, Ga.

Abonnez-vous a
L'ETOIEL
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 21 FEVRIER 1895. Soyons Distingues. No. 75

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.
Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.
Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20 a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.
Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30 a m; 12 05, 4 10, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.
Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.
Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.
Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machias port (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, ¶7 01, ¶7 18, ¶7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 45, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; ¶4 25, 6 00, p m.
Pour Woburn — ¶7 01, 7 45, 11 a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; ¶4 25, 6 03, p m.
¶ Express, § seulement Northern Depot. * Via Belmont.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.
Pour Salem et autres Stations—¶7 35 a m; 1 25, 5 50, p m.
¶ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 4 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 7 00, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, ¶8 13 p m.
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont junction — 1 50 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville via Wells River—9 45 a m; 1 50, ¶5 42, p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.
Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air Line—9 45 a. m. 8 43 p. m.
Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepte le Dimanche.
† Tous les jours pour Montréal.
D. J. FLANDERS, Agt gén. de Passagers et Billets.
B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
La Cote du Pacifique.
Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de billets.
D. J. FLANDERS, Agent général des passagers

A. FENTON
663 Rue Merrimack 663
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graine pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits

Si vous avez besoin d'un
Habit de Soiree,
vous pouvez louer un de ces habits à bon marché chez le
POPULAIRE.
Tailleur - Canadien,
ARTHUR M. BERTRAND,
24 Rue Middle.
Il a de très beaux habits de toutes les grandeurs.
Vous Epargnerez de l'Argent
En lui faisant une visite.

Durant & Rogers,
ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.
Si votre Montre ne tient pas son temps, allez la porter chez les Orfèvres compétents.
Si vous n'avez pas été satisfaits de vos réparages par le passé, venez voir Durant & Rogers.
Nous n'employons que des ouvriers de première classe.
Nos commis canadiens seront toujours heureux de vous servir.
J. A. Legault et C. A. Goozoie.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

Francis W. Quaa,
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass.

Appareil Perfectionne,
BREVETE,
Pour la Fabrication rapide et facile des
Vins, Bieres, Cidres, &c.
Ce nouveau système d'appareil réunit les avantages inconnus jusqu'à ce jour et que l'on peut certifier être le dernier mot de la science vinicole. La qualité *Supérieure* des vins obtenus, soit avec du *raisin sec*, est confirmé par un grand nombre d'attestations de personnes honorables et connues. La solidité de l'appareil est garanti. S'adresser pour demandes et renseignements à
M. Paul Biarnes,
31 et 35 rue St-Pierre,
Québec, (Canada.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,
2 et 4 Rue Andover
Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.
Habits, Pantions et Vestes teints et nettoyés. Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.
Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

BUTTERINE
Envoyez $2 00 et nous vous livrerons, "express payée, fraiche de la manufacture une tinette de 10 lbs ou 10 moules d'une livre de la meilleure Butterine fabriquée. — Groshon Mfg Company, 407 Pine St, Providence, R. I.

LA VIERGE
Et le Confessionnal Recommandes aux Protestants.

Dernièrement, le pasteur épiscopalien Mashaur, de Détroit, Michigan, invitait ses ouailles à se confesser. Voilà maintenant que le pasteur Watson, recteur de l'église anglicane St Jean de Newburg, N. Y., a commence le *magnificat* et a parlé de la Vierge.

Il a dit que Marie, étant mère de Dieu, devait être particulièrement vénérée. Il est temps, a-t-il ajoute, que les préjugés du protestantisme, à ce sujet, soient mis de côté et que l'on demande à Marie d'intercéder pour nous auprès de Dieu. Il a cite les noces de Cana et a ajouté que puisque sur la demande de sa mère, Jésus a changé l'eau en vin, il est à présumer qu'il se rendra à ses prieres maintenant qu'elle est la reine du ciel.

Le recteur s'est adressé en ces termes à la Vierge en terminant son sermon. "Sainte-Marie, reine du ciel, bénie entre toutes les femmes, priez pour nous."

SAVENA

THE BEST ON EARTH
WASHING POWDER
Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT
AND A
USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

La France et les Francais.

L'*Indépendant* nous arrive avec la traduction d'un article de M. Charles A. Dana, le célèbre journaliste new-yorkais, propriétaire du *Sun*, concernant la France et ses habitants.

M Dana connaît à fond le sujet dont il parle, et ses paroles flatteuses à l'adresse du pays de nos aïeux dessillera probablement les yeux à un grand nombre d'Américains qui nourrissent encore certains préjugés à l'égard de ce beau pays et de sa population, la gloire de l'humanité.

Nous allons mettre ce morceau levant les yeux de nos lecteurs, fin de démontrer encore une fois que nous avons mille fois raison de nous enorgueillir de notre origine et de notre beau titre de Français.

Faisons remarquer, avant de commencer cette citation, que M Dana passe à bon droit pour le plus grand journaliste aux Etats Unis; par conséquent, ses écrits ont necessairement beaucoup de poids vis-à-vis du public.

Voici cet article:

"Ce serait, dit-il, un malheur pour le monde, si le peuple français venait à disparaître. Depuis longtemps nous entendons parler du taux minime de naissances en France, lequel était dépassé par celui de la mortalité, et nous avons lu des statisticiens qui affirmaient que si, pendant une certaine période, cette disproportion entre les naissances et la mortalité se maintenait, il n'existerait plus un seul Français sur la terre à la fin de cette periode.

"Nous aurions été affligés de cette perpective si nous avions cru qu'elle pût se réaliser; car le monde serait plus monotone, plus insipide, si les Français n'y étaient pas. Un assemblage d'Allemands, d'Anglais, et même d'Irlandais, ne pourrait jamais remplacer les Français disparus.

"Nous sommes heureux de pouvoir dissiper les appréhensions qu'auraient pu faire naître ces prédictions des statisticiens La France elle-même, toujours prête aux éventualités, est venue soulager le monde.

"D'après les rapports officiels de 1893 relatifs à la population on constate qu'il y a un excédent de naissances sur la mortalité Il n'est pas très considérable, mais il est cependant encourageant. A la fin de 1893, la population, en France, était de 7,146 plus considérable qu'au commencement de l'année. Ce résultat est l'autant plus consolant que, pendant les trois années précédentes, la mortalité avait excédé de 50,000 les naissances.

"C'est un fait qui démontre clairement qu'un changement pour le mieux s'est opéré; et si la population de l'année dernière s'est accrue dans les mêmes proportions, cela devra suffire pour réduire à néant les prédictions des statisticiens les plus pessimistes. Quelques, soit dit en passant, sont ou Allemands ou Anglais.

"C'est une bonne nouvelle qui nous vient de France.

"L'armée doit être maintenue C'est une bonne nouvelle pour le monde. Nous ne pourrions pas nous passer des Français.

"Comme l'Europe serait languissante sans la France avec ses politique, ses dramaturges, ses présidents, ses artistes, ses romanciers et ses femmes, sans son esprit ou sa pensée, sa fougue, sa fatigue et autres choses qui ne appartiennent presque exclusivement en propre!

"La France et les Français sont grands. Les Allemands, les Anglais, les Italiens, les Africains de l'Ouest et autres feraient mieux de ne pas souhaiter la disparition des Français."

Un Palais Americain.

Le *New York Herald* annonce que M. Cornelius Vanderbilt a inauguré le magnifique hôtel—véritable palais—qu'il s'est fait construire au Central Park, à New York, et qui laisse bien loin derrière lui beaucoup de résidences royales d'Europe. L'édifice représente une dépense totale de 25 millions de francs. Il a été copié sur le modèle du château de Blois et est bâti en pierre grise, rehaussée par une ornementation en couleur rouge.

La salle de bal, de style Louis XIV, blanc et or, copiée sur une des plus célèbres de Paris, est le joyaux de cette demeure princière Elle a 25 mètres de long sur 17 de large. Le plafond a été peint à Paris par Toudouze. Il représente vingt ou trente nymphes bercées par les zéphyrs. Quelques-uns jouent de divers instruments de musique, ainsi que les amours qui les entourent, tandis qu'un Cupidon, penché vers le sol, tend son arc et dirige une flèche sur la foule des danseurs. Tous les panneaux de la salle sont peints dans le même goût.

Des guirlandes de fleurs, blanches, or, roses et bleues sont jetées entre les corniches sur lesquelles sont placés des amours sculptés.

La salle est éclairée par des lampes électriques placées au centre de fleurs sculptées dans la corniche et par un lustre monumental en cristal, importé de Paris.

FEU LE R. P. GARIN.

Bonum certamen certavi.
J'ai combattu le bon combat.

Nous avons été douloureusement affectés par la mort du R. P. Garin, quoique nous n'ayons pas été pris par surprise; car depuis quelques jours on s'attendait à cette éventualité qui devait jeter dans un deuil profond toute la population canadienne de Lowell.

Aussi, c'est avec une émotion qui fait trembler notre main que nous écrivons bien à regret cette notice nécrologique et venons jeter nos larmes et nos prières, suivant une suave expression du grand Bossuet, sur cette tombe si chère.

Oui, le Père des Canadiens de Lowell, celui qui les a si longtemps dirigés dans les droits sentiers avec une fermeté mélangée de tant de douceur, celui qui a accompli au milieu de nous de si belles œuvres, ce pasteur vénéré n'est plus! Et sa disparition laisse un grand vide qui sera bien difficile à remplir....

Son zèle apostolique qui était si grand lui a fait entreprendre de grandes choses, et son plus vif regret a dû être de mourir avant d'avoir pu réaliser tous ses projets S'il avait pu voir compléter l'église St Jean-Baptiste, ce magnifique temple dont l'érection lui a coûté tant de travail! Mais Dieu a sans doute trouvé qu'il avait terminé sa tâche et qu'il était mûr pour la récompense qu'il lui réservait, après une vie passée à faire le bien.

Le R P. Garin est mort en saint, comme il avait vécu. Il s'est endormi dans le Seigneur comme un enfant dans les bras de sa mère. Comment en aurait-il pu en être autrement? N'a-t-il pas été l'un des plus dévoués serviteurs de Dieu? Il a quitté cette terre sans effort et sans crainte, avec le seul regret de laisser ses œuvres incomplètes et ses enfants bien-aimés, les Canadiens-français de Lowell. Mais habitué pendant sa longue vie de missionnaire et de pasteur à faire de nombreux sacrifices, il a enduré la terrible maladie dernière avec la plus admirable résignation, et il regarda la mort en face, sans la moindre appréhension.

Voilà la fin si belle, quoique bien triste à contempler pour ceux qui restent, d'une carrière toute de dévouement, d'abnégation et de bonnes actions.

C'est une bien douce consolation pour ceux qui le pleurent aujourd'hui de savoir que son âme a pris son essor vers les parvis célestes, où elle intercèdera sans doute pour nous auprès du dispensateur de toutes choses. Au lieu des récompenses éternelles, nous en sommes sûr, notre défunt pasteur n'oubliera pas ses Canadiens, et il continuera encore après sa mort à nous faire du bien.

Comme l'apôtre Saint-Paul disait à la fin de sa carrière: *Bonum certamen certavi*, j'ai combattu le bon combat, avant de rendre le dernier soupir, le bon père dont nous déplorons la perte, aurait pu emprunter ce langage; car il a passé ici-bas en travaillant au salut des âmes

R. I. P.

SES DERNIERS MOMEMTS.

Le R. P. Garin, frappé par la maladie qui devait, hélas! l'emporter, se rendit à l'hôpital le 29 décembre pour n'en sortir que mort.

Depuis quelques jours, les médecins avaient perdu tout espoir de le sauver.

A 5 hrs, samedi matin, on crut qu'il allait passer. Les RR. PP. Forget, Nolin et Marion, qui étaient présents, récitèrent les prières des agonisants. Mais ce n'était pas encore la fin.

Ce n'est qu'à 7 heures et trente-sept minutes qu'il rendit le dernier soupir, entouré de plusieurs RR. PP. Oblats et des sœurs de l'Hôpital.

Il garda sa connaissance jusqu'au dernier moment; mais il ne put parler, bien qu'il fit des efforts pour adresser la parole à ceux qui étaient à son chevet. Quelques minutes avant de mourir, il pressa la main à une des personnes présentes et embrassa son crucifix. Il passa doucement, sans efforts.

SAGES CONSEILS.

MOYEN D'AVOIR TOUJOURS DE L'ARGENT DANS SA POCHE

Nous conseillons à tous nos lecteurs de méditer les sages conseils que donnait, il y a bien des années, le grand philosophe américain, Benjamin Franklin, car ils sont toujours appropriés.

"Dans ce temps, disait-il, où l'on se plaint généralement que l'argent est rare, ce sera faire une acte de bonte que d'indiquer aux personnes qui sont à court d'argent, le moyen de pouvoir mieux garnir leurs poches. Je veux leur enseigner le véritable secret de gagner de l'argent, la méthode infaillible pour remplir les bourses vides, et la manière de les garder toujours pleines. Deux simples règles bien observées en feront l'affaire.

Voici la première: Que la probité et le travail soient vos compagnons assidus.

Et la seconde: Dépensez un sou de moins par jour que votre bénéfice net.

Par là votre poche si plate commencera bientôt à s'enfler, et n'aura plus jamais à crier que son ventre est vide; vous ne serez pas maltraité par des créanciers, pressé par la misère, rongé par la faim, glacé par la nudité. Le ciel brillera pour vous d'un éclat plus vif, et le plaisir fera battre votre cœur.

Hâtez-vous donc d'embrasser ces règles et d'être heureux. Ecartez loin de votre esprit le souffle glacé du chagrin et vivez independant. Alors vous serez un homme, et vous ne cacherez point votre visage à l'approche du riche; vous n'éprouverez point le déplaisir de vous sentir petit lorsque les fils de la fortune marchent à votre droite; car l'indépendance, avec peu ou beaucoup, est un sort heureux, et vous place de niveau avec les plus fiers de ceux qui décorent les ordres et les rubans. Oh! soyez donc sages; que le travail marche avec vous dès le matin, qu'il vous accompagne jusqu'au moment où le soir ramènera l'heure du sommeil. Que la probité soit comme l'âme de votre âme et n'oubliez jamais de conserver un sou de reste, après toutes vos dépenses comptées et payées; alors vous aurez atteint le comble du bonheur, et l'indépendance sera votre cuirasse et votre couronne"

Vingt Fois Bigame.

La nouvelle nous arrive de Chicago.

D'après les déclarations que vient de faire Mde Howard, son mari serait à coup sûr le champion des bigames. D'après elle Howard s'appelle Charles H Jones et il a une femme dans vingt Etats différents.

Jones, qui s'est appelé tour à tour Leroy, Dubois, Martin, Munson, Cornelius, Harris, Davis, Williams, Brown, Spalding, Smith, Rogers, Robinson et Robbins, vient du Wisconsin.

Il ne faisait pas le difficile et veuves, jeunes filles ou femmes âgées, lui convenaient pourvu que la future eût quelques billets de mille dollars à son crédit dans une banque ou ailleurs.

Les amours de Jones duraient juste assez de temps pour lui permettre de gagner l'affection et les beaux écus de la naïve qui s'était liée à lui, puis un beau matin il détégurspissait.

Jones a été arrêté plusieurs fois, mais il a été relâché sous caution et les autorités n'ont plus entendu parler de lui.

Le dernier mariage contracté par Jones a été avec une demoiselle Dubois, qui demeurait près le Binghamton, N. Y.

On a jusqu'à présent découvert les noms de vingt des victimes de ce Lovelace.

Achetez lapoudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

BIOGRAPHIE.

Il y aura soixante-treize ans le 7 mai que naquit à Vienne, dans le midi de la belle France, celui que la congrégation canadienne de Lowell pleure aujourd'hui. Cet enfant reçut sur les fonts baptismaux les noms d'André et de Marie, double présage de l'amour qu'il porterait à Jésus, son divin

R. P. Andre Marie Garin, O. M. I.
Décédé à Lowell, Mass., le 16 Février 1895.

Maître, et de l'affection toute filiale qu'il aurait pour Marie, sa mère du ciel. Issu d'une des meilleures familles françaises, le jeune André fut élevé dans les sentiments d'une vraie et solide piété. Il annonça de bonne heure, par la pénétration de son intelligence, la solidité de son jugement et la richesse de son caractère ce qu'il devait être un jour. Dès ses jeunes annees, il fut mis dans un collège. Affable et charitable, il se fit aimer de ses condisciples et chéri de ses maîtres.

Après son cours d'études arriva pour ce jeune homme le moment solennel où il s'agissait pour lui de choisir une vocation.

Le monde se présenta à lui avec tous ses charmes; il avait devant lui un avenir brillant dans la société. Sa famille était en moyens, et les qualités de son cœur et de son esprit pouvaient lui faire obtenir du succès dans cette lutte pour la vie, où les mieux doués sont ordinairement vainqueurs. Mais une voix intérieure lui fit entendre un langage bien eloquent; elle lui répéta combien il serait beau pour lui de se consacrer à Dieu pour travailler à sa gloire et au salut des âmes. Se rappelant cette maxime de Notre-Seigneur: "Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi," le jeune André-Marie Garin s'arracha au monde pour toujours! Et le 1er novembre 1842, il prononçait ses vœux perpetuels dans la chapelle de Notre Dame de L'Osier, en France.

Cinquante trois années se sont écoulées depuis cette époque! Pendant ce laps de temps, que de travaux, de sacrifices et de mérites ne sont-ils pas venus former une auréole autour du front de ce ministre de Dieu que nous pleurons!

Quelle belle carrière que celle du R. P. Garin dans la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, d'abord comme missionnaire au Canada, ensuite comme pasteur aux Etats Unis!

Il a passé sur la terre en faisant le bien, et nous ne doutons pas qu'il reçoit aujourd'hui la juste récompense de son zèle apostolique.

Déchirons le voile qui nous cache cette vie si exemplaire.

Il arriva au Canada le 10 août 1844, et le 27 avril de l'année suivante, il fut ordonné prêtre par Mgr Bourget dans la paroisse de Longueuil, vis-à-vis Montréal.

L'Oblat a pour devise ces deux mots: *Evangelizare pauperibus*. Evangélisez les pauvres. Or, nous vous le demandons, qui est plus déshérité des biens terrestres et des richesses du ciel que l'Indien, ce malheureux enfant de la forêt? C'est ce jeune Oblat, le R. P. Garin, qui alla vers ces nations lointaines qui croupissaient dans l'ignorance de l'Evangile!

Ni les dangers des vagues agitées des grands lacs, ni l'intempérie des climats, ni la faim, ni la soif, ni le souvenir d'un père et d'une mère tendrement aimés, ni l'absence de la patrie, rien ne put l'arrêter, et il ne tarda pas à atteindre ces forêts sauvages où son zèle, son dévouement devaient avoir un si vaste champ. Là, au milieu de sauvages grossiers et sans éducation, il chercha des âmes créées à l'image de Dieu et rachetées par le sang de Jésus-Christ, mais dans les tenèbres de l'idolâtrie. Et ces âmes, il en a sauvé un grand nombre en les ruisant chétiennes. Les tribus sauvages le Témiscamingue, du lac Abitibi, de Moose et d'Albany doivent au bon père que nous pleurons aujourd'hui la connaissance de l'Evangile.

Pendant son séjour au Canada, le R. P. Garin n'a pas été uniquement employé aux missions sauvages; il a pris, de plus, une large part dans le ministère de l'église Saint-Pierre, à Montréal. Il prêcha des retraites dans divers diocèses du Canada.

Maintenant, il nous reste à parler des œuvres nombreuses qu'il a accomplies comme pasteur dans la grande République des Etats Unis, en particulier dans les paroisses canadiennes de Plattsburg et de Lowell.

Transportons-nous en esprit dans la charmante ville de Plattsburg, dans l'Etat de N w York, qui compte un nombre considérable de familles canadiennes. Grâce à son initiative et ses labeurs, il fit bâtir auprès de l'église un couvent spacieux dont les RR Sœurs Grises de la ville d'Ottawa prirent possession pour s'y dévouer à l'éducation de la jeunesse.

Mais hâtons-nous d'atteindre le dernier théâtre des travaux de notre pasteur défunt.

Etant plus avancé en âge, ayant acquis une plus grande connaissance des hommes, se trouvant sur un champ plus vaste à exploiter, ce bon Religieux a accompli de grandes choses à Lowell, et son plus grand regret a dû de mourir avant d'avoir terminé ce qu'il avait entrepris.

A l'arrivée du R. P. Garin, en cette ville, à la fin d'avril 1868, les Canadiens de cette ville ne possédaient rien en propre et fait d'etablissement religieux.

Lowell comptait alors à peu près douze cents des nôtres. Il leur fallait pour s'aquitter de leurs devoirs religieux, avoir recours aux prêtres irlandais, déjà chargés d'un troupeau nombreux. On comprend à combien d'inconvénients les exposait cet état de choses. Aussi, grande fut leur joie quand arriva le "bon Père Français," accompagnée du R P. Lucien Lagier, pour leur prêcher une mission. Avec cette vivacité de coup d'œil que tous ont appris à connaître, le Révd Père se dit qu'il fallait venir au secours de ces pauvres Canadiens et remédier à un état de chose déplorable pour eux.

De la pensée à l'exécution il n'y a eu qu'un pas. On eût dit que les Canadiens de Lowell n'avaient d'autre volonté que celle du saint missionnaire. Le R. P Garin fit toutes les démarches nécessaires, et bientôt, grâce à la générosité des paroissiens, stimulée par le zèle ardent du pasteur, un temple protestant était acheté, payé et transformé en une église catholique, qui déjà agrandie trois fois, s'est encore trouvée trop petite pour contenir la foule des fidèles.

Il fallut alors penser à l'érection d'un nouveau temple du Seigneur, et les fondations de l'église St Jean-Baptiste furent posées. Cette construction serait bientôt terminée, mais le R. P Garin ne sera pas là pour en faire l'inauguration!

Le couvent St Joseph fut fondé en 1883, et un collège Canadien a été construit ces dernières années.

Comme on le voit, après les églises, est venue la question des écoles catholiques paroissiales, question bien importante, surtout aux Etats-Unis, où les enfants sont exposés à recevoir dans les écoles publiques, une éducation sans Dieu. Cette création s'imposait comme un besoin; l'œuvre du pasteur n'eut pas été complète sans elle. Notre pasteur s'efforça donc travailler à créer des écoles catholiques dans sa paroisse aussitôt qu'il eût entrevu l'espoir de le faire.

L'entreprise était hardie; mais, comptant sur Dieu et sur l'aide généreux de ses paroissiens, il s'est mis activement à l'œuvre: et, aujourd'hui, chacun de nous peut contempler avec admiration ces deux superbes édifices qui abritent sous leurs toits de nombreuses leçons d'effants des deux sexes Certes, il n'est pas arrivé à cet heureux résultat sans soucis et sans contrariétes Mais ici comme ailleurs, le plus beau succès a couronné ses nobles efforts.

Il faut nécessairement nous borner. Nous ne finirons plus si nous fallait entrer dans le détail de toutes les phases de cette vie si bien remplie.

Tout en élevant des temples ombreux au Créateur, tout en bâtissant de véritables palais pour y recevoir l'enfance, il était bien naturel que le pasteur pensât un peu à lui, ainsi qu'à ses dignes coopérateurs dans le saint ministère. C'est ce qu'il a fait ces années dernières; et le monastère spacieux près de l'église St-Jean-Baptiste en est la preuve la plus évidente.

La population canadienne de cette ville, pour témoigner de sa reconnaissance, a fêté pompeusement les noces d'or religieuses de ce vénérable Oblat dimanche le 6 novembre 1892. Tous nos lecteurs ont encore présents à la mémoire les détails de cette fête grandiose; on n'avait jamais rien vu d'aussi beau à Lowell.

Un peu plus tard, le R. P. Garin partait pour la France où il alla assister au chapitre de l'ordre des Oblats pour l'élection d'un supérieur-général. A son retour, il fut reçu triomphalement à la gare par ses ouailles, qui l'escortèrent, en costume, avec musique et bannières, jusqu'à l'église où un *Te Deum* solennel fut chanté et des adresses de bienvenue lui furent lues.

Sa dernière œuvre fut l'achat d'un vaste terrain à Chelmsford pour en faire un cimetière canadien.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 30 Jan. 1895.

M. l'Administrateur,

Léon XIII vient d'expédier son encyclique au peuple americain. Le Souverain-Pontife qui n'a jamais aimé un peuple plus que le peuple américain, juste, tranquille, industrieux, sans fanatisme; pour lui prouver sa bienveillance, il a envoyé un représentant direct aux fêtes du IVème centenaire de la découverte de l'Amérique.

Léon XIII se félicite des progrès de la religion dans l'immense république; il fait un ardent appel aux protestants de l'Union, personnes de bon sens, dissidents bien plus par naissance que par volonté raisonnée. Enfin le Pape termine en lançant tous les missionnaires catholiques à l'assaut des nègres et des peaux rouges. Le Souverain-Pontife veut qu'à force de patience, de charité, de délicatesse, le clergé catholique s'empare de ces deux races un peu trop négligées et par trop déshéritées.

On dit au Vatican que Léon XIII n'a fait que mettre en beau style latin, le rapport sur l'Amérique, envoyé par Mgr Francesco Satolli, archevêque de Lépante.

Mgr Satolli ne sera pas appelé à Rome avant que le St Pere sache l'effet produit par cette encyclique.

Hier, à Turin, (Haute Italie), un accident terrible. On procédait à une expérience d'un nouveau canon chargé avec une nouvelle poudre. Un lieutenant d'artillerie, le lieutenant Dipiù, était chargé de l'épreuve. Il place à 100 pas de la bouche à feu ses 24 artilleurs (Ils doivent juger de l'effet). La charge du canon est supposée n'être que poudre. Du moins c'est ce que croit le lieutenant et tous les soldats présents. On charge, on pointe, puis feu!... le coup part.... et enlève la tête aux trois premiers artilleurs alignés; ces têtes lancées avec force tuent l'artilleur quatrième et blessent mortellement le cinquième. Et le boulet pendant ce temps rasait le visage de plusieurs autres soldats et enlevait à qui le nez, à qui un morceau de la joue, du front, etc., etc. Des 18 artilleurs alignés, 4 sont saufs, tous les autres sont plus ou moins gaspillés et le lieutenant qui a présidé à la manœuvre s'est brûlé la cervelle. La chose est d'autant plus maladroite qu'il n'était nullement responsable du boulet placé dans la gargousse.

L'Italie serait un pays passable si le vin ne jouait pas quelquefois un rôle primordial.

Hier soir deux jeunes gens, fils des premiers propriétaires de Monte Rotondo, sortent demi-vivre, d'une buvette. Ils veulent tous deux la même fille. De la fille je n'obtient complètement de parler. Elle est vraiment trop belle et trop grossière. Malgré cela mes deux coqs se battent à coups de couteau pendant un quart d'heure. C'est à mort. Je veux les séparer: Tous deux me menacent et l'un d'eux me frapperait si je ne faisait rapidement un pas en arrière. Encore deux minutes et le plus petit éventre le plus gros!.... Les gendarmes arrivent hardivement et la fille... aussi. Elle embrasse le vainqueur (saoppe! elle aurait embrassé le vaincu si la fortune lui avait souri), et s'en va avec lui prendre un souper. Le souper pris, l'assassin est conduit en prison où sa fiancée (criminelle) lui enverra chaque jour *vin et viande*, dût-elle se saigner. Quelle vilaine race que ces italiens-là.

La reine Marguerite, notre gracieuse souveraine, est allée hier à la chasse aux oies!... (outardes).

Les italiens ont tué deux ou trois mille nègres et kiopiens et ont laissé deux ou trois cents de leurs peaux. Cet épisode leur semble extra-glorieux. A moi, pas du tout, parce que les nègres n'ont que des piques ou des bâtons, les italiens ont des fusils et à répétition.

Les nègres sont nus et les italiens sont bien vêtus, et même cuirassés.

Les nègres ne connaissent aucune stratégie, les italiens font trois sans de *cette affaire-là*!

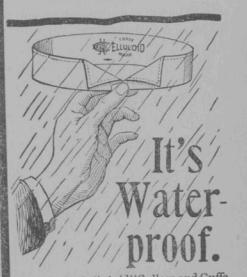
Pour moi qui n'ai jamais eu aucune honte du faible, je dirai: Vive les nègres!

Le professeur d'histoire naturelle à l'université de la *Sapienza* à Rome a déclaré hier matin au cours de sa leçon que si un homme mangeait en proportion d'une araignée, il devrait absorber en un seul jour deux bœufs, quatre veaux, un porc, six ou huit paires de poulets, trois cents livres de patates et une cinquantaine de livres de pain!... Et tout cela sans boire!...

La perspective a épouvanté les étudiants romains qui sont des mangeurs médiocres, mais des buveurs enragés.

Bien à vous,

WM. BREEN.



It's Water-proof.
Interlined "Celluloid" Collars and Cuffs turn water like a duck's back and show neither spot nor soil. They are not effected by perspiration, and always look as if right out of the box. When they get soiled you can clean them in a minute by simply wiping off with a wet cloth. These are but a few of the advantages of wearing the "Celluloid" Collars and Cuffs. There are many others that you will readily discover the first time you wear one.
They are the only waterproof interlined collars and cuffs made. Be sure to get the genuine with this trade mark
TRADE ELLULOID MARK.
stamped inside, if you desire perfect satisfaction. Made in all sizes and all styles. If you can't get them at the dealers, we will send sample postpaid, on receipt of price: Collars, 25 cents each. Cuffs, 50 cents pair. State size, and whether you want a stand-up or turned-down collar.
THE CELLULOID COMPANY,
427-429 Broadway, NEW YORK.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Réligé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE.

67 rue arket, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter

LOWELL. 21 FEV. 1895.

L'ETOILE a appris avec le plus grand regret la mort du R. P. Garin, O. M. I.. qui a laissé en cette ville le souvenir de si gran des vertus.

Nous déplorons d'autant plus cette perte qu'elle est irréparable. Nous nous faisons difficilement à l'idée que ce bon père n'est plus, qu'il ne nous sera plus jamais donné de revoir sa figure qu'illuminaient la bonté et la sérénité d'une âme noble et pure.

Mais il faut bien se rendre à l'évidence : il n'est plus !

C'est un rude coup porté à tous les Canadiens de cette ville qui l'aimaient et le vénéraient tant.

Aussi le deuil va-t-il être général parmi nous, comme si chacun avait perdu son père.

L'ETOILE, en ce moment de douloureuse épreuve, offre aux RR. PP. Oblats l'expression de ses plus cordiales condoléances.

Apres l'Enterrement.

De retour des grandioses funérailles qui viennent d'avoir lieu, on nous permettra bien de donner libre cours à nos impressions. Disons-le sans plus de retard : nous avons été profondément touché, et le souvenir de ce que nous avons vu en ce jour de tristesse ne s'effacera jamais de notre mémoire.

Quelles imposantes cérémonies ! Quel immense concours de peuple ! Quel empressement la population canadienne a mis pour rendre avec amertume les derniers devoirs au pasteur vénéré qui vient de quitter la terre !

Ces obsèques quasi royales sont une preuve on ne peut plus convaincante que le R. P. Garin était non seulement estimé par les Canadiens de Lowell, mais qu'il était aimé par eux à l'égal d'un bon père. Ce sont des qualités solides, des vertus bien belles qui lui ont gagné cette affection qu'on vient de voir se traduire d'une manière si éclatante.

Le plus grand poète allemand, Goëthe, a écrit : "Les morts vont vite." Et c'est, hélas ! presque toujours vrai. A peine un ami est-il disparu qu'il est bien souvent oublié. Les parents sont parfois presque les seuls à accompagner le corps au cimetière. Où sont les nombreuses connaissances qui tant de fois ont joui de son hospitalité ? Où sont tous ceux qui le saluaient à son passage, lui parlaient, vivaient à ses côtés ? Où sont ses voisins, ses compagnons de travail ? Ils sont à leurs affaires ell du bon Père Garin et des grandes choses qu'il a entreprises et conduites à bonne fin.

Il est beau de terminer ainsi une carrière si utile, entouré d'un peuple aimant et reconnaissant !

Il n'y a pas que les Canadiens qui ont été douloureusement affectés par la mort du R. P. Garin Les regrets ont été universels à Lowell, dans les villes avoisinantes, dans l'Etat de New York où le regretté défunt avait été pasteur, au Canada et jusque chez les Indiens du Nord-Ouest canadien qui se rappellent que c'est à ce missionnaire dévoué qu'ils doivent la connaissance de l'Evangile.

Presque tous les jouruaux anglais de cette ville, quoiqu'ils soient pour la plupart rédigés par des protestants, ont consacré des colonnes pour faire l'éloge de celui dont nous pleurons amèrement la perte. Le *Times* avait un magnifique article, fort bien écrit et touchant la note juste. Nous avons le regret de ne pouvoir le reproduire, faute d'espace.

Comme on le voit, le R. P. Garin tenait une haute place dans tandis que l'oubli lui tisse un suaire plus épais que celui qui l'enveloppe en ce moment où son cercueil, avec un bruit sourd, s'abat dans la fosse béante, trou noir où nous irons tous dormir.

Oui, ils vont vite, les morts ! Mais il n'en sera pas ainsi du R. P. Garin, parce que son nom et les grandes œuvres qu'il a accomplies au milieu de nous et pour nous sont gravés profondément dans le cœur de la présente génération qui transmettra ce souvenir ineffaçable à ceux qui viendront après elle.

La mémoire de l'Oblat de Marie Immaculée qui vient de nous quitter pour le voyage de l'éternité vivra, parce que ce saint religieux a passé en faisant le bien et que de la sorte ce qu'il a bâti ne s'élève pas sur le sable. On parlera encore bien longtemps à Low l'estime des habitants de cette ville n'appartenant pas à notre nationalité et même ne professant pas notre religion. En se faisant aimer par tout le monde, surtout par les Américains, le regretté défunt a été la cause que bien des préjugés qu'on nourrissait contre nous sont disparus tout à fait ; il a étouffé bien des haines et aidé puissamment à faire régner la bonne entente au milieu de ce salmigondis de nationalités variées qui composent la population d'un centre manufacturier de la Nouvelle-Angleterre.

Nous ne clorons pas sans louer notre population de ce qu'elle vient de faire pour honorer la mémoire de son pasteur décédé, et laissez-nous le dire hautement : Un peuple qui sait ainsi aimer ses prêtres ne saurait s'égarer dans les mauvais sentiers, et si par hasard il faisait quelque chute, il ne tarderait pas à se relever pour continuer sa route vers les horizons rêvés.

LES CANADIENS DE PLATTSBURG.

Envoient des Condoleances a Cause de la Mort du R. P. Garin.

En apprenant la nouvelle de la mort du Révérend Père A. M. Garin, arrivée à Lowell le 16 février, les Canadiens de Plattsburgh dont le regretté défunt avait été le zélé pasteur, convoquèrent une assemblée qui eut lieu, dimanche, le 17 février, immédiatement après la grand'messe.

Le Révérend Père Fournier, supérieur de la Congrégation, fut nommé président de l'assemblée, assisté de MM. Adrien Sénécal Sr. et J. B. Carpentier comme vice-présidents. MM. A. P. Gauthier et Joseph Dufour agirent comme secrétaires.

Après avoir expliqué le but de l'assemblée et fait quelques remarques bien appropriées, le Dr J. H. Larocque fit lecture des résolutions suivantes qui furent unanimement adoptées :

"Dieu, dans ses décrets impénétrables, ayant jugé à propos d'appeler à Lui le Révérend Père Garin, membre de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, pour lui faire recueillir au ciel, le fruit de ses labeurs et de ses sacrifices pour la sainte religion catholique.

Il est proposé par les Canadiens de Plattsburgh ici réunis et résolu.

1. Que c'est avec un vif regret que, nous, citoyens de Plattsburgh, avons appris la mort du Révérend Père Garin, qui, dans ses jeunes années, s'est généreusement dépensé pour notre bien spirituel et temporel, et qui a su doter la congrégation de St. Pierre de Plattsburgh, de la magnifique maison d'éducation, où nos enfants reçoivent une saine éducation catholique, sous l'habile direction des Révérendes Sœurs d'Youville.

2. Résolu que nous offrons nos sincères condoléances aux Révérends Pères Oblats en général, et surtout à ceux de leurs dignes membres qui continuent aujourd'hui, parmi nous, la sainte mission si bien remplie par le regretté défunt, et sympathisons grandement avec eux dans la grande perte qu'ils viennent d'éprouver par la mort du Révérend Père A. M. Garin, un de leurs membres les plus anciens et les plus distingués.

3. Résolu que comme marque de reconnaissance des grands services rendus à la congrégation de St. Pierre de Plattsburgh par celui dont nous pleurons la mort, un service solennel soit chanté dans cette église, pour le repos de son âme, et qu'un comité de citoyens soit nommé pour recueillir les souscriptions nécessaires pour defrayer les dépenses de ce service.

4. Résolu que copies des présentes résolutions soit présentées aux Révérends Pères Oblats, par l'entremise de notre supérieur, le Révérend Père Fournier et qu'elles soient aussi publiées dans les journaux de Lowell et de Plattsburgh. Adopté.

Messieurs A. P. Gauthier et Israël Crète furent nommés pour faire la collecte et l'assemblée s'est ajournée.

CONDOLEANCES

Par les Membres du Chœur Rossini.

A une assemblée des membres du Chœur Rossini, les résolutions de condoléances suivantes ont été adoptées :

Proposée par Octave C. Perron, H. Weilbrenner, C. Weilbrenner, A. Delisle, Ed. Pineault, Ed. Lambert, Jos. Lambert.

Secondée par P. David, C. Dozois, E. Perron, H. Alexander, J. Alexander, M. Gauvin, C. Constantineau, A. Lebrun, H. Marin.

Que les membres du Chœur Rossini ne sont pas les moins peinés de la mort du R. P. Garin, qui a toujours été pour eux un bon père.

Qu'ils reconnaissent que son décès cause un grand vide dans la congrégation canadienne de cette ville,

Et qu'ils offrent aux RR. PP. Oblats l'expression de leurs plus cordiales condoléances.

Ces résolutions de condoléances ont été adoptées à l'unanimité.

—*La Croix du Canda*, qui vient d'annoncer son décès, est déjà ressuscitée ; elle n'a pas même attendu jusqu'à Pâques ; mais de quotidienne qu'elle était, elle ne sera plus que bi-hebdomadaire.

DERNIERS DEVOIRS

Rendus Pompeusement a notre Defunt Pasteur.

Cortege Funebre comme il s'en Voit Rarement.

LES MAGASINS CANADIENS FERMES ET DECORES.

Une Foule Enorme se Rend au Cimetiere Canadien.

C'en est fait ! Les derniers devoirs ont été rendus à notre vénéré pasteur. Il dort maintenant son dernier sommeil dans le nouveau cimetière qu'il avait acheté expressément pour la congrégation canadienne. Qui aurait pensé alors, malgré qu'il fût avancé en âge, qu'il y serait enterré l'un des premiers ! Les desseins de Dieu sont impénétrables.

Qu'il repose en paix dans ce cimetière, son œuvre dernière ici-bas, parmi ses ouailles qui l'avaient devancé dans le tombeau, en attendant que beaucoup d'autres bien portantes aujourd'hui aillent l'y rejoindre, peut être plus tôt qu'elles ne le pensent.

LES PRÉPARATIFS.

Dès la veille, plusieurs marchands canadiens se sont mis à l'œuvre pour poser des décorations de deuil à la façade de leurs établissements.

Dans les maisons particulières, dans les magasins, sur la rue, partout, l'unique sujet des conversations était le décès du R. P. Garin et les imposantes funérailles qu'on lui préparait.

Ce matin, au lever, un épais brouillard s'étendait, sombre et humide, sur notre ville, comme si la nature avait été, elle aussi, en deuil. Cette température ajouta à l'oppression qui étreignait nos cœurs en ce jour funèbre.

Cependant, le soleil levant ne tarda pas à dissiper cette brume londonienne, et vers les neuf heures du matin, tout annonçait une journée printanière. Mais si les choses extérieures avait revêtu un aspect riant, la tristesse n'en régnait pas moins dans tous les cœurs canadiens et cette journée a vu couler bien des larmes.

Vers les huit heures, les membres des sociétés se sont réunis dans leurs salles pour faire leurs préparatifs, tel qu'endosser leurs costumes, mettre des crêpes, des insignes, etc.

Un peu plus tard le cortège funèbre commença à former à l'encoignure des rues Cabot et Moody, tel qu'il avait été convenu.

Les membres de la Garde Salaberry se réunirent chez M. C. Roussin, où des crêpes leurs furent distribués. Tous étaient venus à cheval, car ils devaient former une garde d'honneur autour du corbillard contenant la dépouille mortelle de notre regretté pasteur.

Le commissaire-ordonnateur en chef, M. Chs Laflamme, ne tarda pas à arriver sur les lieux, monté sur une bête fringante, mais docile sous sa main ferme. Il portait un magnifique costume : habit noir, chapeau de soie, écharpe noire brodée en argent, bâton couvert de crêpe.

Il se mit immédiatement à l'œuvre pour préparer le convoi funèbre. Il fut secondé habilement par son état-major, ayant à sa tête M. Jos. Dextra. Les membres de l'état-major portaient le costume suivant : chapeau de soie noire, habit noir, collet haut, pantalon blanc, guètres noires cirées, crêpe au bras gauche, gants blancs.

Les sociétés, avec fanfares, sauf l'Union St Joseph qui a vote à la place d'un corps de musique un bouquet spirituel, se mirent dans les rangs du cortège funèbre avec un ordre admirable, comme suit :

Commissaire ordonnateur en chef Charles Laflamme.
Chef d'état major, Joseph Dextra.
Adjudants, J. W. Paradis, et Wm. A Parthenais, suivis d'un état-major d'une cinquantaine de cavaliers.
Une fanfare.
La société de l'Ange Gardien, avec barouche et bannière.
La Cour Samuel de Champlain, barouche et bannière.
Commandeur - ordonnateur, N. H. Roy. Aides : Wm. Chaloux et Evariste Bertrand.
Barouche contenant le grand Chef Ranger, L. J. Smith ; député suprême, J. J. Cluin ; Chef Ranger, passé, John Brunette et le Dr. R. Mignault.
Fanfare Mirault.
L'Association Catholique avec drapeau en tête.
Barouche avec bannière et officiers.
Fanfare "National Band."
La Corporation St André avec drapeau en tête.
Commandeur-Ordonnateur, S. Hébert.
Barouche avec bannière.
Barouche avec officiers.
L'Union St Joseph, avec barouche et drapeau, contenant les quatre plus vieux membres.
Barouche avec bannière. Commandeur-ordonnateur, Octave Lebleu ; Aide, Alex Dozois.
Fanfare, Post 42.
La société St-Jean-Baptiste avec drapeaux en tête.
Barouche avec bannière.
Barouche avec officiers.
Commandeur-ordonnateur, James St-Hilaire. Aides, X. Moreau et Alfred Sarvais.
Les Porteurs du coin du Poêle.
Le corbillard entouré de la Garde Salabery, formant une garde d'honneur.
Barouches contenant l'archevêque Williams et l'évêque Brady de Boston, Monsignor Hevey, de Manchester, N. H., Son Honneur le maire Courtney, le clergé de Lowell et d'ailleurs.
Barouche contenant Mesdames Alfred Leblanc, W. A. Caisse, J. O. Landry, Vve. Goulet et J. Cormier, représentant les dames de Ste. Anne
Voiture contenant les membres du Chœur Rossini.
Les paroissiens en voitures.

Le défilé se fit par les rues suivantes : Moody, Pawtucket, Merrimack, John, Lee, jusqu'à l'église St Joseph ; après le service funèbre, par les rues Lee, Kirk, Merrimack, Central et Gorham jusqu'au cimetière canadien, près des frontières de Chelmsford.

Presque toutes les voitures qui ont pu être obtenues faisaient partie du cortège funèbre.

Une foule immense bordait la rue tout le long du parcours. Le rassemblement était surtout considérable aux environs de l'église St - Jean - Baptiste, où le corps était exposé, en attendant qu'on le porte dans le corbillard qui attendait sur la rue Moody.

La levée du corps a été faite par le R. P. Guillard, le Provincial des Oblats. Puis les restes mortels ont été transportés au corbillard par les RR. PP. Oblats dont les noms suivent, qui ont fait l'office de porteurs : RR. PP. Emery, Nolin, Feat, Marion, Paquette et Pelletier.

Le convoi funèbre s'est mis en marche vers neuf heures vingt minutes pour se rendre à l'église St Joseph, où un service funèbre a été solennellement chanté.

Par respect pour la mémoire du regretté défunt, tous les hommes et les enfants massés sur les rues où devaient passer le cortège funèbre, enlevèrent leurs chapeaux quand le corbillard, traîné par deux magnifiques chevaux noirs superbement caparaçonnés, est passé devant eux. Tout le monde était recueilli et semblait réfléchir profondément à la perte immense que la congrégation canadienne vient de faire.

LES DÉCORATIONS.

Les marchands canadiens et plusieurs commerçants de langue anglaise, avaient décoré la façade de leurs établissements. Il y avait des décorations tout le long du parcours et en plusieurs autres endroits de la ville ; le coup d'œil qu'elles offraient était fort joli. Tous ces emblèmes de deuil, ainsi que de nombreux portraits du Révérend Père Garin, drapés en noir, avaient été disposés avec beaucoup de goût. Voici une liste, aussi complète que possible, des maisons de commerce et autres édifices qui ont été ornés pour la triste circonstance : Green, J. E. Shanley, O'Donnell & Gilbride, J. V. Keyes, J G. Côté, emblèmes de deuil et un portrait drapées de noir du Révérend Père Garin.

Mlle Marion, emplèmes et portrait ; P. L. Grégoire, emblèmes et portrait ; Mlle C. Brouillette, portrait à cadre drapé de noir ; George. E. Mongeau, portrait drapé de noir et de blanc ; A. Delisle, portrait drapé de noir et de blanc ; E. Pelletier, Simard, G. O. Landry, P. Leblanc, J. Marin, L. Pagé, J. E. Venne, Lowell Pharmacy, F. Ricard, H. C. Girard, J. B. Lelacheur, Jos. Dextra, Paul Vigeant, résidence de Mde Fortier, Dr. P. Larochette, P. David, Dr. C. Hénotte, T. Vigeant, L. Jodoin, Abraham Joutras, J. Marin, J. Paquette, J. O. Champagne, Pascal Harnois, M. Flavier, H. Denault, Cook Taylor & Co., tous des portraits drapés de noir.

Voici maintenant la description des plus belles décorations que nous avons remarquées :

Chez J. L. Chalifoux, la vitrine offrait le plus saisissant coup d'œil ; elle contenait d'abord le portrait du Révérend Père Garin dont le cadre avait fort bien été drapé de noir ; puis il y avait les portraits aussi fort bien drapés, de l'église St Jean Baptiste, de l'église de l'Immaculée Conception, du couvent et du collège St Joseph, qui sont les plus grandes œuvres accomplies en cette ville par le regrtté Oblat.

L'édifice Bibeault, sur la rue Moody, était aussi artistement décoré de banderoles noires, et les familles suivantes avaient suspendu le portrait drapé de noir du R. P Garin : Ildas Lanoue, Henri Baril, X. Morin, Théodore Labrie.

La façade de la pharmacie du Dr. C. Hénotte était très joliment ornée.

Chez le Dr Gervais, vis-à-vis le presbytère des RR. PP. Oblats, nous avons remarqué un drapeau américain en berne, portant un emblème de deuil et l'inscription : "Il est allé recevoir la récompense de ses œuvres."

Il y avait de très belles draperies noires ainsi qu'un portrait du R. P. Garin aux salles de l'Association Catholique.

Le Collège Canadien était drapé de noir, avec les inscriptions suivantes : "Beloved Father, our love accompanies thee to heaven," et "Adieu, père bien-aimé, adieu, tes enfants ici-bas, tes enfants dans les cieux."

Chez les sœurs, les décorations et inscriptions suivantes : "Eternelle reconnaissance" et "Bienheureux ceux que vous avez choisis et pris pour vous, Seigneur." Un portrait du R. P. Garin de l'autre côté de la rue.

M. Ed Chevalier, rue Merrimack, a très bien orné la devanture de son établissement avec un portrait, un panier de fleurs, etc.

Nous avons aussi admiré l'ornementation de la devanture de la maison Parthenais frères et celle de J. G. Côté. Cette dernière surtout, quoique simple, était magnifique sous tous les rapports.

Décorations aperçues à la dernière heure : Au *Times*, rue Central, draperies noires et blanches, portrait du R. P. Garin ; Middlesex Saving Trust Company, belles décorations ; New York Cloak & Suit Company, draperies noires et blanches.

A L'EGLISE ST JOSEPH.

Le corps y est arrivé vers les dix heures. Le vaste temple était rempli de fidèles recueillis. A l'entrée du cercueil dans l'église revêtue de sombres tentures de deuil diposées avec art, l'organiste, M. Ed. Vincelette, joua une marche funèbre de Beethoven. Ensuite tous les membres du clergé présents récitèrent l'office des morts. L'archevêque Williams de Boston a officié.

Une messe de requiem en musique fut ensuite chantée d'une manière admirable par un chœur composé de pas moins de cent voix toutes très bien exercées, sous la direction du maître-chantre, M. A. N. Duval.

A l'offertoire, Mlle Elodie Gagnon a rendu le *Pie Jesus* en artiste, ce qui n'est pas peu dire. Sa voix si pure, si flexible, alla droit au cœur de toutes les personnes présentes.

Voici le programme de chant qui a été rendu par ce grand chœur :

Introit et *Kyrie* par le Dr J. A. Gagnon et F. Desrosiers.
Graduel, . . . A. N. Duval
Prose, *Dies iræ*, A. N. Duval
Offertoire, *Pie Jesus*, de Layback, par . Mlle E. Gagnon
Sanctus et *Agnus dei*, O. Perron
Libera, . . . W. A. Caisse
Sortie, marche funèbre, "Saul" Handel, . . Ed Vincelette.

Le Rév. Père Guillard, provincial de l'ordre des Oblats aux Etats-Unis, officiait. Le R. P. Amyot, supérieur, était diacre et le Révd. Alexander, de Holyoke, sous-diacre.

Le R. P. Campeau était maître des cérémonies et le R. P. Féat thuriféraire. Les acolytes étaient les RR. PP. Paquette et Emery.

Dans le chœur l'archevêque Williams et Mgr Brady, de Boston, avaient pris place sur des fauteuil. Le premier avait à ses côtés Monsignor Hévey de Manchester, N. H., et le Rév. O'Brien ; le dernier, les RR. PP. Ronan et Joyce.

Voici la liste des membres du clergé étrangers qui ont assisté aux funérailles :

Révd D. W. Cronin, Charlestown ; Révd Henry E. Barry, Boston ; Révd Brosnahan, Waltham ; Révd J. Fitzgerald, Charleston ; Révd D. P. Scannell et McKenna, Lowell ; Révd D. J. Gleason, St-Patrick ; Révd James T. Canavan, Milford, Mass. ; Révd M. Dolon, Newton ; Révd D. J. Sullivan, Boston ; Révd P. P. Chapou, Brockton ; Révd C. Riordan, Newton ; Révd P. Rowan, Dorchester ; Révd M. J. Cordake, Boston ; Révd R. S. Burke, Lowell ; Révd James J. O'Riley, Lawrence ; Révd T. F. Green, Lawrence ; Révd M. J. Murphy, Lawrence ; Révd G. O. Costello, Brooklyn ; Révd D. M. Murphy, Haverhill ; Révd M. J. Léonard, Lowell ; Révd D. J. Murphy, Salem ; Rév T. F. McManus, Lowell ; Rev Demers, Somersworth ; Rev E. A. Dogan, Rev E. E. Buckle, Nashua ; Rév L. M. Laplante, Rochester, N. H. ; Rev James Keagan, Raldolph ; Rev Decelle, Westbrook, Me. ; Rév Millette, Nashua ; Rév G. A. Rainville, Brockton ; Rév C. S. Lacroix, de Manchester, N. H. ; Rév. Gilday O'Brien et Scanlon, de St. Michael ; Rév. E. Emerson, recteur de la cathédrale de Boston ; Rév. P. Chevalier, de Manchester ; Révds Thos Norris, Rossendale, Roland de Randolf, Thos E. Field Augustien, de Andover ; Rév John J. Shaw, No. Chelmsford, Mass ; Rév John F. Lee, de Jefferson ; Rév Lavoie, Lowell, le R. P. Fournier, de Plattsburg, R. P. Portal, Lawrence.

Ont aussi assisté au service funèbre, le maire Courtney et tous les échevins, ainsi que l'hon Stott, ex-maire, l'hon Haggett, le Major Mitchell Mott, etc.

Les membres de la presse et les médecins occupaient des sièges réservés.

Les premiers 32 bancs à droite avaient été réservés pour les frères, les sœurs, le clergé, l'état-major et la Garde Salaberry.

Les suisses, ce qu'on appelle ici des *ushers* étaient : MM. L. P. Turcotte, Chas H. Parthenais, A. Reault, Paul Harnois, Philipp Dusablon, Oliver Ouimet.

ORAISONS FUNÈBRES.

En français, l'oraison funèbre a été prononcée par le R. P. Lefebvre, provincial du Canada. Il a pris pour texte : "Il était parmi nous, il a disparu ; mais il nous parle encore."

Le R. P. Lefebvre a été très éloquent ; il a eu de très beaux mouvements.

Une oraison funèbre a ensuite été faite en anglais par le Rev F. O. Riordon, O. M. I, de Plattsburg, N. Y.

Mgr Williams, archevêque de Boston, a donné l'absoute.

AU CIMETIÈRE.

Le cortège funèbre, au complet, a quitté l'église St Joseph pour se rendre au cimetière canadien vers midi et demie.

Une foule énorme s'est rendue au champ du repos final, pour être témoin des dernières cérémonies.

Le corps a été déposé dans le charnier. Le R. P. Lefebvre, provincial des Oblats du Canada, a récité les dernières prières et a fait la bénédiction du corps.

Le Chœur Rossini a chanté le *De Profondis* solennel, au milieu du recueillement général. Ce chant religieux, composé sur un mode si triste, a été rendu avec âme et beaucoup de talent. Toutes les personnes présentes, en entendant cet air funèbre rendu si magistralement, ont été fortement impressionnées.

Ne quittons pas le cimetière sans dire un dernier adieu au bon père que nous allons y laisser et sans verser au moins quelques larmes sur cette tombe si chère, en répétant : *Requiescat in pace.*

LES FLEURS.

Une quantité énorme de fleurs ont été déposées sur la tombe du R. P. Garin ; nous en avons remarqué de fort magnifiques.

D'ailleurs, on en lira sans doute la nomenclature avec intérêt. Voici : Magnifique croix de roses et de lis, portant l'inscription "A notre père Garin," donnée par l'Association Catholique.

Une ancre faite de roses et de lis, portant l'inscription "A notre père ;" par la congrégation Notre-Dame de Lourdes.

Une croix de feuilles vertes et de lis, par le maire Courtney.

Bouquet spirituel offert par les dames de Ste Anne pour le repos de l'âme du R. P. Garin, consistant en 25 messes chantées, 2300 messes entendues, 2000 communions, 2000 chemins de croix, 3000 chapelets de la Ste Vierge, 5000 chapelets du Sacré-Cœur.

Des palmes, par la famille John A. Smith.

Une couronne, par le Dr J. H. Roy.

Une couronne, par M. Chas. H. Knapp.

Une couronne de roses, par M. et Mde Chas. D. Palmer, ex-maire.

Des palmes, par la famille Dr C. Hénotte.

Un Evangile en œillets, par le Dr Larochelle.

Un oreiller en fleurs, surmonté d'un diadème, par le Chœur de l'église St Jean-Baptiste.

Un diadème en fleurs, par M. J. L. Chalifoux.

Une couronne surmontée d'une croix, par les Enfants de Marie, portant l'inscription "R. I. P."

Une magnifique croix en roses, par la famille Chs. H. Boisvert.

Gerbe brisée, par M. T. P. Hall.

M. Joseph Albert, qui avait la charge de l'enterrement, s'est très bien acquitté de son devoir. M. Amédée Archambault, gérant pour M. Albert, qui a si bien préparé le corps, mérite les félicitations de tout le monde. M. Archambault avait la surveillance de 25 voitures et il s'est acquitté de sa tâche à la satisfaction générale.

—En France, sous le Directoire, une femme célèbre, Mde Tallien, avait adopté une curieuse manière de conserver sa beauté. Cette belle extravagante, voulant dépasser Poppé, contracta l'habitude de prendre des bains avec des fraises et des framboises qu'elle mettait dans une proportion de vingt livres par bain et qu'elle faisait écraser dans l'eau de sa baignoire. Ce bain donnait à sa peau de la douceur, du velouté, une couleur d'un rose tendre et aussi parfumait délicieusement son corps, affirmait-elle à ses nombreux amis.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

DES ELECTIONS

—On mande d'Ottawa, à la dernière heure, que nous allons avoir des élections incessamment.

MYSTÈRE ! !

—Montréal se trouve aujourd'hui en présence d'un mystère qu'il va être difficile d'éclaircir.

Ces jours derniers, trois jeunes gens sont sortis ensemble pour s'amuser.

Mal leur en a pris, car aujourd'hui l'un d'eux vient de mourir à l'hôpital Notre-Dame, tandis que ses deux compagnons sont gravement malades, l'un à sa résidence et l'autre sur l'avenue Taillefer.

Voici les détails qu'un reporter a pu recueillir :

Jeudi dernier, on amenait à l'hôpital Notre-Dame un homme privé de ses sens. Hier, le malheureux expirait.

Les deux compagnons de cet individu sont les représentants de deux hôtels bien connus à Montréal.

Tous deux ont déclaré ce matin qu'ils étaient malades depuis environ dix jours.

Ils ne savent pas comment ils le sont devenus.

Ils croient qu'ils ont été drogués.

Higgins, l'individu qui est mort à l'hôpital, donnait tous les symptômes d'un homme empoisonné

LE SUICIDE.

—Lydia Howard, la malheureuse jeune fille dont nous avons narré le suicide, ces jours derniers, a été enterrée hier.

On est indigné de cette triste mort dans la partie Est et il ne ferait pas bon pour celui qui a causé le désespoir de la jeune fille de s'y montrer. Jusqu'ici on n'a pas pu comprendre le mystérieux message de la morte.

UNE BRUTE.

—John McCarthy est un sans-cœur qui ne veut pas travailler et qui passe ses journées à flâner et à boire quand il peut trouver de l'argent. Samedi, il demanda à ses vieux parents, une piastre pour s'acheter de la boisson. Sur le refus de ceux-ci, il se mit à les frapper. Il aurait étouffé sa mère si la police, appelée en toute hâte, n'était arrivée à temps pour l'empêcher de commettre son crime.

Le recorder l'a justement puni en le condamnant à $10 ou 3 mois de prison, plus $10 ou 3 autres mois pour vagabondage.

LA SITUATION

—Le lieutenant-gouverneur de la province de Québec est en ville, dit le *Witness* de samedi. Il est venu, paraît-il, pour se consulter avec M. Dansereau sur la situation politique.

M. Dansereau est habile, et il peut lui paraître terre à terre que de présider au dépouillement des malles Il est certain que les avis et conseils de ce rusé politicien sont encore recherchés par les membres du parti où il a été désigné comme le "boss" local.

Personne ne connaît mieux la situation à Québec que M. Dansereau. Bien sûr que M. Dansereau est employé civil, qu'il remplit son devoir et fait patte de velours. Mais il n'a pas abandonné la partie. Il respire l'air de la bataille ; bien plus, il mettra la main aux préparatifs du prochain combat.

Il est possible que les chercheurs de nouvelles se trompent. M. Chapleau peut être à Montréal pour affaires privées. Mais les Canadiens - français savent qu'ils n'ont pas de représentant puissant dans le cabinet. Ils disent que M. Ouimet est trop faible qu'il manque de nerf ; qu'il n'a pas les qualités voulues pour le combat. Sir Adolphe qui porte le "sac" est peut-être indispensable, mais il a si peu de tête qu'il ne faut pas en parler. M. Chapleau a donc été demandé. Il n'aime pas, dit-on, la tranquillité de la retraite de Spencerwood. C'est la bataille qu'il lui faut.

Si M. Chapleau revient sur l'arène, la situation politique sera changée. Il pourrait gagner la province à son parti. Le présent gouvernement n'est composé que de médiocretés, Chapleau est regardé par les vieux conservateurs comme nécessaire dans la présente campagne.

LE CONCILE.

—Dimanche au prône des églises de l'Archidiocèse et dans les communautés on a lu un mendement de S. G. Mgr Fabre convoquant le premier concile de la province ecclésiastique de Montréal.

Ce concile s'ouvrira à la cathédrale le 28 avril prochain.

A cette occasion, Mgr l'Archevêque prescrit des prières aux prêtres, au communautés et fidèles et ordonne des saluts du St-Sacrement et des messes du St-Esprit.

QUEBEC,

A L'"ELECTEUR"

—M. Barthe a donné sa démission comme rédacteur de l'*Electeur* pour se consacrer entièrement à la direction de la *Semaine Commerciale*.

Il sera immédiatement remplacé par M. Ernest Chouinard, autrefois rédacteur en chef de la *Justice*.

DU RENFORT !

—On parle plus que jamais de la rentrée de l'Hon M. Chapleau dans la politique active.

Le *Monde* a déjà eu l'occasion de s'exprimer à ce sujet. L'Hon M. Chapleau serait accueilli avec enthousiasme par tous ceux qui savent ce qu'il a fait dans le passé pour la nation canadienne-française.

C'est le moment où toutes les bonnes volontés, où tous les talents doivent se réunir pour sortir non seulement notre race, mais tout le pays de l'imbroglio où nous nous trouvons.

Rien de moins définie que la situation présente. S'en tenir à la constitution est une expression très vague.

Sans nier au gouvernement présent ses excellentes intentions, les secours d'où qu'ils viennent seront acceptés. Notre représentation canadienne-française, telle que constituée aujourd'hui, en a certainement besoin.

Puisque l'hon M. Joly, ce vétéran de la politique, se met en scène, c'est une occasion pour l'hon M. Chapleau de prêter son puissant concours au mouvement qui se produit. La réapparition de ces deux grandes personnalités dans notre monde politique, serait un autre élément de vigueur pour le rôle que les Canadiens-français sont appelés à jouer dans la confédération.

EST-CE UN CANARD ?

—On dit que M. U. Barthe a quitté la rédaction de l'*Electeur*.

SHERBROOKE,

VOLEUR NOTOIRE

—La police vient de pincer le voleur qui avait subtilisé le par dessus en fourrure de M. J. R. Woodward. Deux jours après la disparition du pardessus, le grand connétable l'ayant reconnu sur le dos d'un scieur de bois de cette ville, avait conduit ce dernier au poste, puis l'avait relâché sur ses explications qu'un inconnu avait laissé ce capot chez lui, en gage pour sa pension ; or le voleur n'était autre que le notoire David Duval qui a fait parler de lui déjà par des exploits de toutes sortes aux Etats-Unis et en Canada. Il a été arrêté et condamné à 6 mois.

TROIS-RIVIERES,

UN SOURD BLESSÉ PAR UN TRAIN.

—Un vieillard sourd nommé Rousseau a été mortellement blessé sur la voie du Pacifique Canadien par l'express de Montréal qui entrait en gare.

LE FEU À TROIS-RIVIÈRES

—La résidence de M. Albert Sévigny, rue St Philippe, a été réduite en cendres par un incendie qui s'est déclaré vendredi soir. Les assurances couvrent les pertes.

OAUGHNAWAGA,

EXPULSÉE D'UN BANC À L'EGLISE

—Nos tribunaux viennent de rendre leur décision dans une cause assez singulière.

M. F. Thomas, de Caughnawaga, réclamait $100 de dommages-intérêts à M. Lefort, un de ses co-paroissiens Il l'accusait d'avoir expulsé Mme Thomas d'un banc de l'église de l'endroit, de l'avoir déshonorée en agissant de la sorte, de lui avoir infligé des blessures graves, vu son état délicat et de l'avoir forcé, lui, Thomas, à revenir des Etats-Unis pour assister à la maladie de sa tendre moitié.

Quant au titre de Thomas ou de Lefort à ce banc, la question est assez embrouillée. On avait changé les bancs, remplacé les bancs mobiles par des bancs fixes, modifié leur position. La vente à l'encan des bancs fixes avait été annulée ; cependant il semble clair que Lefort possédait son banc avec juste titre. La rudesse en expulsant Mme Thomas n'a pas été absolument prouvée ; l'accident que l'on redoutait pour Mme Thomas, n'a pas eu lieu, et le voyage de Thomas à Caughnawaga n'a été motivé que par la naissance de son enfant, non par la complication que l'on prétendait être survenue dans la maladie de sa femme.

Le curé étant seul administrateur de la paroisse, il n'est pas supposable non plus quels bancs de cette église ne puissent être occupés que par des Indiens. L'hon. juge Doherty a donc renvoyé l'action avec dépens.

Le détail le plus piquant de l'affaire, c'est que la sage-femme qui a assisté Mme Thomas est venue déclarer que celle-ci avait des marques de coups au bras et à la jambe, et que l'enfant né d'elle le 18 janvier 1894 portait des empreintes analogues. L'hon. juge a déclaré que, même en supposant la véracité de ces faits, ce qui n'a pas été prouvé en cour par l'exhibition des pièces à conviction, pareilles marques ne tiraient pas à conséquence.

L'HON. LAURIER

20,000 Personnes Vont l'Entendre au Parc Sohmer

Montréal, 19 fév.—Toronto s'est vanté l'autre jour d'avoir été le théâtre d'une assemblée libérale comme jamais autre ville du Canada n'en avait eue.

La métropole du pays peut aujourd'hui sans crainte lui disputer cette prétention.

En effet, le vaste enceinte du Parc Sohmer était bondée hier soir comme jamais nous ne l'avons vue. pour entendre Laurier.

M. Ernest Lavigne estime à 20,000 le nombre des spectateurs.

Estrade, salle, galerie, arches en fer, tout était rempli et archi rempli.

Dire le nombre de personnes qui ont dû rebrousser chemin, faute de place, serait chose difficile.

A huit heures et demie, l'hon. M. Laurier et ses amis firent leur entrée dans la salle.

C'est avec grande difficulté qu'ils purent se frayer un chemin jusqu'à l'estrade.

L'apparition du chef libéral fut le signal d'un vrai délire d'enthousiasme ; les vivats et les applaudissements se succédèrent cinq minutes durant.

Quand la foule cessa d'acclamer, M. Bruneau, député de Richelieu, se leva et invita les personnes présentes à répéter après lui : Vive Laurier !

Les 20,000 spectateurs à l'entrée du chef rouge répétèrent ensemble avec enthousiasme le vivat demandé.

Vive Joly ! s'écria M. Bruneau, et vive Joly ! tonna la foule.

Mme Laurier, assise sur l'estrade, paraissait profondément émue en voyant le triomphe de son mari.

Dès que les orateurs eurent pris leurs sièges, M. Wilfrid Mercier, président du Club National, prit la parole.

Lorsque M. Laurier se leva pour parler, il fut reçu au milieu d'un tonnerre d'applaudissements. Ce n'était plus de l'enthousiasme, c'était du délire. Au bout de cinq minutes, tout rentra dans le calme, on aurait pu entendre une souris trotter sur le parquet.

M. Laurier prononça un magistral discours dans lequel il exposa son programme.

Il fut suivi par MM. Joly, Tarte, Devlin

Avis.

Nous avons expédié cette semaine les comptes à nos abonnés arriérés. Qu'il soit bien compris qu'à l'avenir toute personne endettée de plus de 3 mois sera invariablement rayée de nos listes.

L'ADMINISTRATION.

NOTES LOCALES.

M. Chs. T. Roy, du *National*, est retenu à sa chambre par la maladie.

Le Rév. P. Fournier, O. M. I. de Plattsburg, est venu à nos bureaux nous faire une courte visite.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Samuel Kitson, le renommé sculpteur de Boston, est à terminer un buste du gouverneur Greenhalge. Ce buste sera présenté au gouverneur par ses amis de Lowell.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Le Révérend Bucklet, qui a déjà fait partie de l'ordre des Oblats et qui est aujourd'hui le curé de l'église de l'Immaculée Conception, à Nashua, N. H., a prononcé un sermon dimanche devant ses fidèles dans lequel il a fait l'éloge de feu le R. P. Garin, O. M. I.

M. Israël Lavoine, de Joliette, P. Q., ainsi que son fils, M. Sinaïe Lavoine, de Montcalm, P. Q., sont en promenade chez leurs parents de cette ville. M. Lavoine, père, voit trois générations, ses enfants, ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants. Nous avons eu le plaisir de leur visite à nos bureaux.

Dimanche soir, les Grecs demeurant en cette ville se sont réunis dans la salle Jackson, dans le but de fonder une société de secours mutuels, et en même temps de s'unir pour travailler à l'œuvre de la naturalisation. Le nom de la société est Washington Acropolis, président, Michel Iatros. Le nombre des personnes qui ont été admises séance tenante membres de la nouvelle organisation est de 144, et ils espèrent qu'à la prochaine assemblée ce nombre sera beaucoup augmenté.

BUREAU DE J. F. GREER,
Juge de comté,
Green Cove Springs, Clay Co.,
Fla., 23 Mai 1891.

Messieurs,

Il y a 20 ans je fus affligé d'un rhumatisme inflammatoire, je fus soigné par les médecins les plus éminents du monde. J'ai visité les grandes Saratoga Springs de N. Y. et les célèbres Hot Springs de l'Arkansas et autres places d'eau, et j'ai toujours consulté le medécin de ces endroits pour ma maladie, finalement je suis allé en Floride il y a dix ans.

Il y a environ deux ans j'ai eu une sévere attaque de rhumatisme je fus retenu à ma chambre pendant 12 semaines et durant ce temps je fus induit à essayer la P. P. P. Prickly Ash Poke Root and Potasium, sachant que chaque ingrédient était bon pour les impuretés du sang, après avoir pris deux petites bouteilles, je fus guéri à quatre différentes fois depuis j'ai eu de légères attaques et chaque fois j'ai pris deux petites bouteilles de P. P. P. et fus soulagé et je la considère la meilleure médecine de la sorte.

Respectueusement,
J. F. GREER

A Travers la Glace.

Un nombre assez considérable de personnes de cette ville se sont rendues dimanche au cours d'eau qui porte le nom de Black Brook, afin d'être témoins d'un baptême de deux convertis à la foi de l'Advent Church. Un trou fut pratiqué dans la glace qui n'avait pas moins de 18 pouces d'épaisseur, et les deux hommes furent jetés dans l'eau glacée.

Adieu au Monde.

Il nous arrive du Canada la nouvelle suivante:

"Mademoiselle Joséphine, fille de M. Alfred Bonneau, de St-Jean, P. Q., dont le nom était toujours en vedette dans les concerts de charité dans lesquels son joli talent brillait toujours d'un vif éclat, a dit adieu au monde, lundi dernier, pour entrer dans la communauté des Révdes Sœurs Grises."

Mlle Bonneau est la sœur de M. Alfred Bonneau, ancien rédacteur de l'ETOILE.

Le Rhumatisme.

Est emphatiquement un désordre du sang causé par l'inhabilité des rognons pour enlever certains poisons qui s'accumulent dans les tissus des jointures et des muscles. La P.P.P. guérit simplement vitement et sûrement. Cette maladie neutralise les impuretés du sang. L'expérience et la science endossent la P. P. P. comme le seul purificateur connu pour le sang.

SUR LA TOMBE DU R. P. GARIN.

Celui qui dort ici, dans ce lieu solitaire,
N'est pas un grand guerrier, par cent combats fameux,
Qui répandit le sang et dévasta la terre,
Pour laisser un nom glorieux.

Il fut le prêtre saint qui bénit et pardonne,
Qui consacre sa vie à cette mission,
Celui qui, dévoué, sans compter, à tous donne,
Les biens de la Religion.

Il fut le doux Oblat de la Vierge Marie;
Il passa sur la terre en faisant un grand bien;
Jeune encore il quitta le sol de sa patrie,
Pour évangéliser l'Indien.

Bravant tous les dangers, sur ces lointains rivages,
Il travailla pour Dieu, ce qui fut son seul choix,
Et sauva de l'enfer grand nombre de Sauvages,
Aidé puissamment par la croix.

Et pour couronnement à tant d'œuvres si belles,
Il vint doter Lowell de temples du Seigneur;
Il fonda le collège, un couvent, des chapelles.
Il est mort pendant son labeur.

Lequel est grand? Celui qui jonche la prairie
De corps ensanglantés, de blessés gémissants,
Ou le prêtre qui sauve, édifie, aime, prie,
Et se dévoue à tous instants?

C'est pourquoi tant d'amour, de regrets, de prières
Inondent le cercueil qui contient cet Oblat,
Tandis qu'ils font défaut, malgré l'éclat des pierres,
Au tombeau du fameux soldat.

ARTHUR SMITH

Le Corps de Feu le R. P. Garin Expose dans l'Eglise.

DES MILLIERS DE PERSONNES ATTRISTEES VONT LE VOIR.

Cette mort a profondément ému la population canadienne de cette ville. Le deuil est général.

La journée de dimanche s'est passée dans la tristesse, les larmes et les prières Tous paraissent comprendre parfaitement toute l'étendue de la perte qu'ils venaient de faire.

A toutes les messes, nos deux églises canadiennes ont été bondées de fidèles attristés, qui étaient venus chercher dans le recueillement du lieu saint et les prières quelques consolations que notre sainte Religion, comme une bonne mère, offre toujours à ceux qui sont dans l'amertume.

Comme nous l'avions annoncé dans notre numéro de samedi, les informations concernant les funérailles du regretté défunt ont été données au prône, au milieu de l'émotion générale. Plusieurs personnes n'ont pu retenir leurs larmes, tant leur douleur était vive. Coulez, ô larmes du cœur, et comme une fraîche rosée qui baigne les fleurs quand l'aube apparaît au front blanchissant des cieux, arrosez cette noble figure qui dort son dernier sommeil, et l'âme du bon religieux, du haut des cieux, vous bénira!

Les RR. PP. Oblats qui ont eu la triste mission d'annoncer au prône ce qui avait été arrêté relativement aux funérailles, n'étaient pas moins émus que leurs auditeurs, et c'est d'une voix tremblante qu'il ont donné ces pénibles détails. Il a été annoncé des assemblées de toutes nos sociétés nationales pour faire les préparatifs des funérailles dignes du très regretté défunt, dignes des œuvres impérissables qu'il a accomplies au milieu de nous, dignes de la population canadienne-française de cette ville qui sait, dans toutes les circonstances, faire les choses admirablement bien.

ASSEMBLÉES.

A ces assemblées de nos diverses sociétés, qui eurent lieu dans l'après-midi, l'assistance était fort nombreuse. Des remarques appropriées à la circonstance ont été faites à toutes ces assemblées par plusieurs des membres, puis des résolutions de condoléances ont été adoptées.

Toutes nos sociétés ont résolu de se joindre en corps au cortège funèbre.

ASSEMBLÉE DES PAROISSIENS.

Après les réunions de nos sociétés, c'est à dire à 7 heures du soir, a eu lieu une assemblée des paroissiens dans la salle du Collège pour faire les préparatifs des funérailles. La salle était comble. Toutes les sociétés étaient représentées.

Le R. P. Forget ouvrit l'assemblée. Il remercia les personnes présentes de s'être rendues en si grand nombre. "Voilà une preuve, a-t-il ajouté, que vous ressentez vivement la perte sensible que les Oblats et la population canadienne de Lowell ont faite par la mort du R. P. Garin. Puis il termina en faisant l'éloge du regretté Jéfunt.

Le R. P. Forget demanda à l'assemblée de se choisir un président et un secrétaire. M. P. David proposa M. J. L. Chalifoux et ce monsieur fut unanimement nommé président.

M. Chalifoux, en montant sur l'estrade, remercia en termes émus l'auditoire. "La perte, a-t-il ajouté, que nous avons faite par la mort du Père Garin est une dont nous ne pouvons pas réaliser toute l'étendue: il occupait une position si importante au milieu de nous!"

M. Chalifoux énuméra les brillantes qualités du regretté défunt. "J'ai, dit-il, critiqué en certaines occasions sa manière d'administrer les affaires de la paroisse; mais en voyant aujourd'hui les grandes œuvres qu'il a accomplies, je vois que j'étais dans le tard, et si je l'avais compris alors je n'aurais pas agi comme je l'ai fait."

Sur proposition de M. A. Jean, M. Bourbonnière est élu secrétaire.

UN DERNIER REGARD.

A trois heures de l'après-midi, dimanche, a eu lieu la translation des restes mortels du R. P. Garin du presbytère à l'église St. Jean Baptiste, afin de donner au public l'avantage de jeter un dernier regard sur les traits bien-aimés de l'illustre défunt. L'église était toute drap e de noir et le corps était porté par six Pères Oblats. Le corps a été déposé au pied du maître-autel.

La foule aux abords du temple était très nombreuse et se pressait pour pénétrer à l'intérieur. On pouvait entrer par la porte de la rue Merrimack et sortir par la porte de la rue Moody. Le défilé a été presque continuel jusqu'à dix heures du soir. De magnifiques tentures de deuil avaient été disposées avec goût sur les murs et dans les fenêtres de la vaste église. Un superbe catafalque avait été dressé pour recevoir la tombe dans laquelle le R. P. Garin était couché, la tête quelque peu relevée, pour que tout le monde pût la voir. Des cierges nombreux et des lampes électriques éclairaient les traits du défcnt. La figure n'était pas beaucoup changée; elle était sereine, et l'on aurait dit qu'un sourire errait sur les lèvres pâlies.

On calcule que quinze à vingt mille personnes sont allées hier jeter un dernier regard sur les traits du Révérend Père défunt.

Dans l'après-midi, plusieurs personnes vinrent déposer de fort belles fleurs sur la tombe.

Les agents de police Breault et Provencher étaient de service dans l'église, et les restes mortels avaient une garde d'honneur composée de membres des sociétés St. Joseph et St. Jean Baptiste.

Voici les membres de l'Association Catholique qui ont veillé le corps au presbytère durant la nuit desamedi à dimanche: Jos Choquette, Auguste Lefebvre, Ernest Labrie, J. B. Martin, Edmond Latour, Jos. H. Choquette, Cyrille Rousseau, Geo. Crépeau.

Magnifique Concert.

Le *Philharmonic Club*, une société chorale qui vient d'être fondée en cette ville, a donné son premier concert public mardi soir dans Odd Fellows Hall.

Tous les sièges de la vaste salle étaient remplis.

Le programme, qui consistait en douze morceaux de chant, a été rendu d'une manière à faire taire toute critique.

Le chœur fort bien exercé par M. F. L. Dimon d'Arlington, qui dirige le club, a remporté un éclatant succès.

Mde Jennie Patrick Walker, une cantatrice de distinction, quoique son nom ne fit pas partie du programme, a pris part au concert, et a rendu de grands services.

Le président du Club, M. Larkin T. Trull, entre la 1ère et la 2ème partie du programme, donna à l'auditoire quelques informations sur la nouvelle organisation qui est maintenant composée de 180 membres. Pour la modique somme de $3 par année on peut appartenir à ce club.

M. A. N. Duval, directeur du chœur de l'église St Joseph, est le seul Canadien qui en fasse partie. Nous espérons que plusieurs des nôtres suivront son exemple.

Une Mort Inattendue.

Nous avons reçu ce matin une dépêche de Boston nous apprenant la mort de J. B. Dupont, de West Somerville, le président du Club Frémont du Massachusetts. Il est décédé hier à 3 heures p. m., à l'hôpital de Boston, d'une congestion de poumons.

M. FELIX FAURE.

Le nouveau président de la République est un homme de cinquante quatre ans, à qui la fortune a toujours souri, mais qui a beaucoup fait pour conquérir et conserver ses faveurs. Véritable fils de la démocratie, il a été élevé dans une école professionnelle, il est allé ensuite en Angleterre pour y apprendre la langue de ce pays et y étudier la grande industrie comme le grand commerce. De retour en France, il mit à profit ces leçons pratiques dans une usine qu'il fonda lui-même et où, moins patron qu'ouvrier, il opéra, pour ainsi dire, de ses propres mains. Il gagna ainsi une fortune honorable, moins faite pour exciter l'envie que pour stimuler toutes les généreuses émulations et pour démontrer aux ambitions trop pressées comme aux cupidités malsaines qu'on s'enrichit surtout par l'intelligence et le travail.

Longtemps consul de Grèce au Havre, il se concilia si bien l'estime et l'affection de ses concitoyens qu'il lui fallut très peu de temps pour devenir adjoint au maire de la ville et juge au tribunal de commerce. Il avait tout juste quarante ans lorsqu'il fut élu député pour la première fois. Il remplaçait un député conservateur. C'est dire qu'il était républicain.

Du premier coup d'œil, Gambetta, qui se connaissait en homme, comprit qu'elles ressources il y avait dans cet esprit net, clair, dans cet homme rompu aux grandes affaires, et lorsqu'il forma son grand ministère, il le prit comme sous-secrétaire d'Etat au ministère du commerce et des colonies. M. Félix Faure suivit naturellement la fortune vite entravée du cabinet dans lequel il était entré; mais il y était resté assez longtemps pour donner sa mesure, car, le 22 septembre 1883, il fut appelé dans le cabinet Jules Ferry, au sous-secrétariat des colonies et eut ainsi un rôle très actif et très personnel dans ces entreprises coloniales auxquelles on a rendu une justice tardive, mais aujourd'hui incontestée.

Aux élections de 1885, le scrutin de liste ne se contenta pas de l'épargner; il fut élu député de la Seine-Inférieure, le troisième sur douze, par plus de 80,000 voix.

Trois ans plus tard, il entrait dans le premier ministère de M. Carnot comme sous-secrétaire d'Etat des colonies; mais, bientôt après, il donnait sa démission avec infiniment de dignité, sur une mauvaise taquinerie de l'opposition.

Sa situation à la Chambre grandissait chaque jour et celle-ci l'avait choisi pour un de ses vice-présidents, lorsque M. Dupuy l'appela, dans son ministère, comme ministre de la marine.

C'était là sa vraie place, car M. Felix Faure s'est fait une spécialité de toutes les questions qui intéressent la marine marchande ou militaire, ainsi que nos relations commerciales avec l'étranger.

Il a été membre, rapporteur, président de plusieurs grandes commissions; mais parmi les propositions qui sont dues à son initiative, il faut citer en première ligne, parce qu'elle fait bien connaître l'homme, celle qui tend à déterminer la responsabilité des patrons en cas d'accidents arrivés à leurs ouvriers.

On ne sait peut-être pas que M. de Bismarck s'y référa lors de la discussion, au Reichstag, de la loi sur l'assurance obligatoire des travailleurs.

Qu'on essaye après cela de soutenir que le nouveau président de la République n'est pas un vrai républicain et un vrai démocrate!

A vrai dire, on ne pourra jamais le prétendre; on ne pourra que l'insinuer, et toute sa vie, toutes ses œuvres protestent. Le Parlement sait ce qu'il vaut, et c'est ce qui lui a mérité son élévation à la plus haute magistrature de l'Etat.

Le Parlement a élu en lui le député laborieux et désintéressé qui, quoiqu'il sentit le ministère près de sa chute, préféra y rester que d'en sortir pour devenir président de la Chambre. Lorsque chacun tirait déjà de son côté avec un égoïsme qui n'a peut-être pas peu contribué à décourager M. Casimir-Périer, M. Felix Faure, en vrai marin, demeura sur le vaisseau désemparé pour partager le sort de l'équipage. Ce dévouement et cette fidélité à toute épreuve reçoivent aujourd'hui leur légitime récompense.

Le peuple aime ceux qui demeurent à leur poste et les Chambres ne les détestent pas.

M. Félix Faure a d'autres qualités connues de tous ceux qui l'ont approché et sur lesquelles nous insisterons davantage si nous ne redoutions le reproche de flatterie.

Il faut pourtant dire ce que tout le monde sait: il n'y a pas d'homme plus vraiment aimable et il porte cette amabilité sur son visage. Avenant et serviable, facilement accessible et ouvert à tous, il a bien la physionomie de son caractère. Certains hommes sont gracieux sans en avoir l'air; il en a l'air et la réalité. Il l'est au fond et à la surface. On ne lui connaît pas d'ennemi.

Au physique, il plaît par des dons naturels de distinction extérieure auxquelles le peuple français n'a jamais été insensible, et qui ne seront certainement pas sans effet sur les jugements qu'on portera de lui lorsque quelque voyage l'aura mis complètement en rapport avec tous ses compatriotes. Il jouit déjà de leur estime et de leur sympathie: quelque chose s'y ajoutera encore quand on le connaîtra davantage. Grand et élégant de sa personne, offrant aux yeux, grâce à la régularité de ses traits, une image qui se fixera avantageusement dans les esprits, il a bien des chances de se faire une popularité dont nous ferions d'ailleurs assez peu d'état si elle n'était accompagnée de plus sérieux mérites.

Il n'est pas sans intérêt que celui qui représente la France ait en lui je ne sais quelle vertu décorative qui le recommande à l'attention des hommes. Lorsque ce prestige, secondaire, mais utile, se relève d'une vie de famille irréprochable, on comprend tout ce qu'y gagne naturellement la première magistrature de l'Etat.

GASTON CALMETTE.

***

Un vieil ami de la famille Faure a complété le portrait qui précède en y ajoutant les détails qui suivent sur le caractère, les habitudes et les goûts du nouveau président.

"Que sera-t-il comme président? Mystère! Mais, comme l'homme privé, vous pouvez sans crainte lui donner tous les certificats et enregistrer tous les bons augures du monde! D'abord, c'est tout le contraire d'un esprit fermé et d'un sectaire. D'une intelligence générale, s'intéressant à tout, l'esprit ouvert d'instinct à toutes les curiosités du beau et du nouveau, ce ne sera jamais l'homme d'une secte ni d'un parti étroit.

"Républicain, il l'est, certes, opportuniste, hélas! mais avec ce correctif qu'il l'est bien par conviction, et qu'il le demeure par honnêteté de conscience. D'un jugement droit et sûr, plein de bon sens et de lucidité d'esprit, il ne déteste pas la contradiction et admet par principe que toute opinion vaut d'être discutée. On n'aura pas de coup de tête puéril à craindre de sa part.

"Ajoutez à ces qualités de premier ordre une certaine jovialité naturelle, une grande égalité d'humeur, une fidélité antique dans ses amitiés, beaucoup de bonté qui se lit dans ses yeux de pervenche, et vous avez un homme intime diantrement plus sympathique que beaucoup de ses prédécesseurs. Enfin, poli, courtois, de bonnes manières, fort bien élevé, de très belle tenue, et avec sa haute taille, sa tête fine, sa moustache blonde et ses cheveux blancs, d'un physique avenant et distingué, cela vous complète un véritable modèle de président.

"Il voyagera, soyez-en sûr; car il a une belle santé, et il adore le mouvement. Il a reçu l'éducation anglaise et il est très amateur de tous les genres de sports; il montait tous les matins au Bois—cela va changer à présent!—mais sa passion, c'est la chasse!

"Son intérieur est charmant.

"Mme Félix Faure est une femme très intelligente, d'un esprit très fin, très délicat, avec une pointe d'humour. Elle n'aime pas par goût la représentation, elle préfère son coin du feu aux galas, mais elle reçoit avec une bonne grâce parfaite et en grande dame. Les officiers de la marine qui fréquantaient les salons de la rue Royale avaient été entièrement séduits par son humeur agréable et le charme de son accueil. Ce trait de son caractère vous indique qu'elle ne se mettra jamais en avant et qu'elle ne sera pas Mme Carnot.

"Elle a deux filles toutes très jolies: l'une mariée à M. René Berge, conseiller général de la Seine-Inférieure, ingénieur des mines sans fonction; une autre de vingt-trois ans environ, Mlle Lucie Faure, très intelligente, absolument accomplie. Toutes deux aideront leur mère à recevoir et ne seront pas le moindre agrément des salons de l'Elysée.

"Tous les étés, M. Félix Faure passait la saison au Hâvre, avec sa famille. Et on ne peut pas se faire une idée de sa popularité dans toute la Seine-Inférieure et dans les ports en particulier: tout le monde, matelots, ouvriers, douaniers, a son nom sur les lèvres, et quand il est parmi eux, c'est une fête. M. Félix Faure par-ci! M. Félix Faure par-là! Voilà qui promet pour la popularité à venir!

"C'est tout. Le reste, c'est de la politique, et, ça ne me regarde pas."

Nouvelles de Salem, Mass.

Avis,

L'ETOILE quotidienne et hebdomadaire de Lowell sera en vente chez M. F. Morel, 17 rue Harbor.

M. F. X. Voyer, est allé cette semaine visiter ses frères à New-Market, N. H. M. Voyer était de retour mercredi soir.

Le Rév. E. P. Pepin, curé de Lacolle, P. Q., a donné des conférences, dimanche et mardi, sur Rome et Jérusalem, dans la salle de l'école de la paroisse. Il a été bien goûté.

Le Cercle Social a doter sa liste d'officiers d'une autre classe d'officiers qui porteront le nom de directeurs qui sont MM. E.P. Langley, A. Dubé et P. Caron. M. Hercule Larivée a aussi été admis membre de ce Cercle à la dernière assemblée qui a eu lieu dimanche dernier.

M. A. E. Boulanger vient de de former une compagnie pour fournir la glace dans South Salem l'été prochain. M. Boulanger qui est très populaire dans Salem aura une nombreuse clientèle. Nous souhaitons tous les succès à la nouvelle compagnie dans son entreprise.

Mariage

Mardi de cette semaine le 19 courant, M. Amédée Côté, marchand, unissait sa destinée à celle de Melle Georgiana Voyer. La bénédiction nuptiale qui a eu lieu à l'église St. Joseph fut donnée par le Rév. J. O. Gadoury curé de la paroisse. L'heureux couple est parti le jour même en promenade à travers la Nouvelle-Angleterre. Tous nos souhaits pour le bonheur des nouveaux mariés.

MORT

Du Dr. A. Bissonnette, fils du Grand Connetable.

Montréal, 18 fév.—Le grand connétable Bissonnette a été mandé à Meriden, Connecticut, hier soir, où son fils M. le Dr. Arthur Bissonnette venait de succomber à une fluxion de poitrine, après quatre jours de maladie.

Les restes mortels du jeune médecin seront inhumés dans le cimetière de la Côte des Neiges.

M. le Dr Bissonnette était un médecin de talent. Après avoir pris ses degrés académiques à Montréal avec grand honneur, il était passé en France où là aussi, il a fait de brillantes études.

Réd.—M. le Dr. Bissonnette a demeuré en cette quelque temps; il avait son bureau sur la rue Middlesex. Il fut correspondant à l'ETOILE durant son séjour parmi nous.

Nous offrons l'expression de nos plus vives sympathies à la famille éplorée.

EMPLUME

Apres avoir ete Plonge dans du Goudron.

Winnipeg, 18.—M. Chs. Gillies, de Leithbridge, marié et père de trois enfants, s'est suicidé à la suite d'infelicités conjugales qui ont probablement affecté sa raison.

Les citoyens de Leithbridge, aussitôt qu'ils ont appris la tragédie, se sont rendus à la demeure d'un nommé Jim Donaldson, dont le nom s'est trouvé incidemment mêlé aux scènes de famille entre les époux Gillies, et qui, affirme-t-on, a troublé à maintes reprises, la paix du ménage. Ils s'emparèrent de Donaldson, qui était au lit, le plongèrent dans une cuve remplie de goudron et le roulèrent finalement dans des plumes, puis ils le placèrent près d'un hôtel comme un avertissement aux gens de son acabit.

Donaldson, rendu à la liberté, s'est enfui dans la prairie.

LA GASCOGNE.

New-York, 18 fév—Les réparations de la machine de "La Gascogne" se poursuivent avec toute l'activité possible; on y travaille jour et nuit. On a amené près du paquebot une grande grue à vapeur à l'aide de laqueile on a enlevé le cylindre qui se trouve directement au-dessus de celui où s'est produit l'accident.

La tige du piston de ce cylindre a plus de 25 pieds de long et pèse environ 5 tonnes; c'est précisément son poids qui n'a pas permis de la déplacer en mer et de faire les réparations nécessaires. Ce cylindre enlevé, on a pu arriver au troisième cylindre et en retirer la tige du piston brisée au cours du voyage.

On va la remplacer par une nouvelle tige de piston qui se trouvait à bord au moment de l'accident. Les réparations seront complètement terminées dimanche ou lundi. Alors on fera sur place des essais de machine, et si tout fonctionne bien, comme c'est à prévoir, "La Gascogne" partira mercredi prochain pour le Havre, comme on l'a déjà annoncé.

M. LAURIER A QUEBEC.

Québec 18 fév. — L'hon. M. Laurier, chef du parti libéral du Dominion, était de passage ici, samedi.

Le but immédiat de son voyage était le procès Angers-Pacaud.

Il a eu une entrevue avec les chefs libéraux anglais et français du district et de nouveau il a été décidé de tenir deux grandes assemblées libérales, une anglaise à la Haute Ville et l'autre française à Saint Roch. La date n'est pas encore fixée.

Elle ne le sera que la semaine prochaine, lors d'un nouveau voyage de M. Laurier à Québec.

Ces deux assemblées auront lieu dans les premiers jours de mars prochain.

La jeunesse libérale est toute en activité en cette ville.

$3,000 EN FUMEE.

Pointe-aux-Trembles, 18. — Le village de la Pointe-aux-Trembles a été mis en émoi, la nuit dernière, lorsque l'on a découvert que la propriété appartenant à Mme George L. Reeves était en flammes.

La cloche de l'église fut mise en branle et en quelques instants tout le village était sur pied.

On essaya d'éteindre l'embrasement avec des seaux d'eau, mais on ne put y parvenir.

La maison ainsi que les bâtiments ont été réduits en cendres.

De sérieux dommages ont été causés à la boulangerie de M. Rémi Turcot, porte voisine de la propriété de Mme Reeves.

Les pertes sont d'environ $3,000.

La maison où le feu s'est déclaré n'était pas habitée.

On ignore l'origine du feu.

LES METIS AU NORD-OUEST.

Winnipeg, 19. — Le révérend père Lacombe, le vénérable missionnaire du Nord-Ouest, est de passage en cette ville, en route pour Ottawa.

Il va présenter au gouvernement de la puissance un projet qu'il a élaboré pour venir en aide aux métis du Nord-Ouest, au nombre de 9 000 dont l'état de dénûment est déplorable et incompatible avec l'avancement de la civilisation et le progrès de la race blanche.

Les métis s'appauvrissent tous les jours.

L'INSTRUCTION.

L'instruction fait défaut chez nos populations. C'est un fait indéniable, et nous ne craignons pas de blesser les susceptibilités des gens bien pensants en l'indiquant. Puisque ce défaut existe, ne serait-ce pas faire acte de lâcheté que de se le dissimuler? Que penserait-on d'un journaliste qui se donnerait pour mission de louer quand même des actes qui, en réalité, ne méritent que la plus sévère censure?

Que penserait-on d'un journaliste qui, pour ménager l'amitié de quelques badauds, ne travaillerait pas à détruire chez nous des défauts qui font le plus grand tort à notre nationalité?

Celui-là serait un faux patriote, un traître, le plus dangereux de nos ennemis!

C'est en travaillant à corriger nos imperfections que nous parviendrons à acquérir la confiance et le respect des éléments qui nous entourent, et le prestige qui nous fait presque complètement défaut.

Nous avons déjà indiqué un moyen d'atteindre ce but noble et patriotique. Ce moyen, c'est l'instruction. Sans l'instruction, notre élément sera toujours considéré comme un objet de mépris par nos concitoyens d'origine étrangère, et il restera le point de mire des attaques sangrenues de nos ennemis.

Et pour que l'instruction se répande parmi nous, il faut que les hommes instruits se fassent apôtres de ce beau mouvement. Qu'ils prêchent l'exemple. C'est le moyen le plus pratique d'arriver à un bon résultat En organisant des clubs de discussion, ils seront sans doute secondés par le peuple, qui ne demande pas mieux que de s'instruire, et nous arriverons ainsi, graduellement, à acquérir la force intellectuelle qui gouverne aujourd'hui le monde!

Les tièdes prêtexteront peut-être leur ignorance pour ne pas s'occuper des choses de l'esprit. C'est précisément à cause de cela qu'ils devraient être les premiers à vouloir sortir de l'ornière de l'ignorance, pour s'élever à une sphère plus en harmonie avec les goûts de l'homme bien né.

D'autres diront qu'il est trop tard, qu'ils n'ont pas besoin d'instruction pour trouver le chemin de la tombe!... Ceux-là sont philosophes, dans leur ignorance, et ils ont raison de dire que l'instruction n'est pas nécessaire pour marcher au but suprême, qui est la mort. Mais il est une voie qui conduit à la mort. Or, pourquoi ne travaillerions-nous pas à rendre le trajet du berceau à la tombe le moins pénible possible?

L'instruction donne à l'homme la force morale qui allège les souffrances et lui fait paraître moins cruels les coups imprévus du sort. C'est l'eau fraîche qui désaltère le voyageur dans l'aride sentier de la vie.

Toute chose à son utilité. L'eau, l'air, les métaux, jusqu'au brin d'herbe, tous les objets que renferme la création portent en eux le principe de leur utilité. Certains hommes seraient-ils les seules créatures exclues de ce grand concert de la nature? Non, il ne peut pas en être ainsi.

Tout homme a son *utilité*, et rien ne le justifie de se rendre *inutile*!

Il existe, il est vrai, une suprématie intellectuelle, comme il y a une suprématie sociale; mais cela ne doit pas empêcher celui qui est inférieur en intelligence à son prochain de travailler au bien de la société. Le pauvre, qui est intérieur au riche, au point de vue de la suprématie sociale, va-t-il pour cela abandonner le travail qui lui assure son existence?

Rien ne justifie donc l'homme, quelle que soit sa position sociale, de négliger la culture de son intelligence. C'est pour lui un devoir impérieux que de travailler à se perfectionner sous ce rapport. S'il y manque, il se rend coupable envers la société, qu'il prive des lumières qu'il pourrait lui prêter en étant fidèle à son devoir.

Maintenant, un mot des clubs de discussion, qui seraient la meilleure source d'instruction où pourrait s'abreuver le peuple,

"Du choc des idées jaillit la lumière," a-t-on dit avec raison. Et encore: "Rien ne doit nous donner plus de méfiance de notre jugement que les débats d'une assemblée délibérante."

De fait la discussion a le double effet d'instruire et de former le jugement.

Si la critique est facile, l'art est difficile.

La discussion nous fait voir comment nous sommes faibles et combien nous devons nous efforcer d'apprendre.

A l'œuvre! Si nous parvenons à intéresser le peuple dans les discussions, qu'elles soient politiques, scientifiques ou littéraires, nous aurons trouvé la voie du progrès réel.—L'*Indépendant*.

LA PIOOTE

Elle Sevit a l'Etat Epidemique a St Louis

St Louis, Mo., 19 fév.—On compte 54 cas de petite vérole en cette ville. La maladie fait surtout de nombreuses victimes chez les nègres dans les parties les plus populeuses de la ville.

La prison, l'asile des pauvres, a "work house" et autres institutions ont été mis en quarantaine.

TUES PAR LE FROID

Aberdeen, S. D., 19 fév.—Mde Nehring et quatre enfants, demeurant près de Webster, ont tenté de se rendre chez un voisin, pendant une affreuse tempête. Le froid les saisit en route et ils succombèrent.

Hier, quand ils furent trouvés, la mère et deux des enfants étaient morts et les autres enfants étaient si affreusement gelés qu'ils ne survivront probablement pas.

ACCUSE DE MEURTRE.

Norwich, Conn., 20 fév—Un Canadien du nom d'Elie Racicot a comparu en cour d'assises sous l'accusation d'avoir commis le meurtre de A. Hervieux, un agent, de machines à coudre.

Le procès a été remis à plus tard.

Caution: $1 000.

VICTOIRES REPUBLICAINES

Philadelphie, 19 fév—Des élections ont eu lieu aujourd'hui dans toutes les villes et les villages de la Pensylvanie, et les rapports nous apprennent que les républicains sont victorieux sur toute la ligne.

Alliance Fraternelle

Internationale de Boston.

ORGANISATION GENERALE:

John P. Brawley, Président; James F. Reynolds, Secrétaire; P. Kirk, Trésorier

L'Alliance Fraternelle Internationale de Boston a maintenant une cour établie à Salem, laquelle porte le nom de St François-Xavier.

Cette cour a des assemblées deux fois par mois, qui ont lieu le 1er et le 3ème lundi de chaque mois à la salle Pythian, No. 543 1-2 rue Essex.

☞ On paie des bénéfices pour incapacité permanente, incapacité partielle, paralysie totale, paralysie partielle, maladies et accidents. En cas de mort d'un membre, la perte des yeux, la perte d'un œil, la perte des deux pieds, la perte des deux mains, la perte d'un pied et d'une main, la perte d'un pied, la perte d'une main, la perte de l'entendement.

La société paie de $3.50 à $14 par semaine pour maladie ou accidents; de $500 à $2000 à la mort.

Pour plus amples informations adressez-vous à l'organisateur général, J. A. GUAY, Salem.

On demande des organisateurs dans tous les centres Canadiens du Massachusetts.

No. 74 Rue Harbor, Salem.

Quelques Mots.

On nous permettra bien de faire quelques commentaires au sujet des imposantes funérailles qui viennent d'être faites au regretté Père Garin.

Nous avons des louanges à adresser à toute la population canadienne de cette ville qui a su, en ce jour de tristesse, si bien faire les choses, de manière à être admirée par les nationalités hétérogènes qui vivent à nos côtés.

La bonne entente n'a cessé de régner parmi nous. Devant cette tombe où reposaient les restes d'un père bien-aimé, tous les petits différends, toutes les animosités qui surgissent entre nous ont été oubliés, et c'est dans un jour comme celui-là qu'on peut dire que tous les cœurs battaient à l'unisson.

Le malheur rapproche souvent ceux qui vivaient désunis.

Félicitons donc chaleureusement notre population de ce qu'elle a fait pour honorer si bien la mémoire de son pasteur défunt.

Nouvelles Condensées.

—M. Louis Fréchette a donné une conférence dimanche à Fall River. L'*Indépendant* dit que ceux qui s'attendaient à un succès n'ont pas été deçus dans leurs espérances, car jamais conférencier n'a reçu une aussi magnifique ovation de la part de nos compatriotes.

—Une dépêche de Boston nous apprend que dimanche soir vers huit heures, Mlle Louise Diotte a pris une forte dose de laudanum dans le but de s'ôter la vie. Elle habite au No. 106, rue Boylston, à Cambridge. Le Dr Lamarche lui a donné les soins nécessaires, et elle est considérée comme hors de danger.

—M. E. Guertin, marchand de nouveautés à Woonsocket, R. I., a fait cession de ses biens.

—Un nouveau journal vient de voir le jour à Fall River. Il se nomme *Le Compagnon du Foyer*.

—Une tragédie à St Louis, (Missouri):

Cline Cameron, âgé de 18 ans, a tué sa jeune femme, qui était à l'hôpital.

Cameron, marié il y a un an, ne vivait pas avec sa femme depuis six mois. La séparation avait été amenée par sa belle-mère.

Or, ces jours derniers, il se rend à l'hôpital et demande à voir sa femme. On le mène au chevet de cette dernière.

Il la supplie alors de réintégrer le domicile conjugal, et, sur son refus, il lui tire, presque à bout portant, une balle dans la tête.

Il retourne ensuite l'arme contre lui-même, mais il ne s'inflige qu'une blessure au cuir chevelu.

Il a été arrêté et mis sous les verrous en attendant son procès.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les phramaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la boutelle.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co
Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

Toutes les œuvres d'Emile Zola viennent d'être mises à l'Index par un décret de la Congrégation, du 28 janvier.

Jusqu'à présent, croyons-nous, quoique les romans de l'écrivain naturaliste fussent très mauvais il n'y avait que son livre *Lourdes* qui eut été formellement mis à l'index. Dorénavant ce sont toutes les œuvres, *omnia opera*.

FEUILLETON

35

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

TROISIEME PARTIE.

XII

En même temps elle tirait du buffet disloqué un morceau de pain noir, une galette de sarrasin, lourde et froide, et elle plaçait ces misérables provisions devant Vaubaron, en y joignant la fiole d'eau-de-vie. Le malheureux se jeta sur ces aliments grossiers comme un chien affamé se précipite sur un os.

Prenez garde de manger trop vite, lui dit le bûcheron, ça vous jouerait quelque mauvais tour. Deux ou trois repas vous feront du bien, un seul risquerait de vous tuer.

Le fugitif comprit à quel point cette recommandation était sage, et il eut le courage et la prudence d'en faire son profit. Malgré les excitations de la faim dévorante qui tenaillait si cruellement ses entrailles, il ne mangea qu'un très petit morceau de pain, il ne but qu'une gorgée d'eau-de-vie, et il s'arrêta.

Maintenant, reposez-vous pendant deux ou trois heures, reprit Malô Guern ; nous allons, la femme et moi, vous préparer une bonne couche.

En effet, le bûcheron et Mariic s'occupèrent à entasser des fagots les unes sur les autres, de manière à former un pan coupé dans l'un des angles de la cahute, et ils portèrent la paillasse de leur propre lit derrière ce paravant improvisé. Ceci fait, Malô reprit :

Entendez-vous là-dessus, dormez les poings fermés et ne craignez rien. Si vous entendez un bruit de voix quand vous vous réveillerez, ne faites aucun mouvement, ne donnez pas signe de vie. Il est sûr et certain que les gendarmes et les gardes-chiourme passeront par ici au point du jour et me demanderont des renseignements, mais ils se laisseraient couper la tête plutôt que de se mettre dans la caboche que Malô Guern, le chasseur de forçats, cache un évadé au fond de sa hutte.

Vaubaron allait remercier de nouveau son hôte étrange. Mariic ne lui en laissa pas le temps ; elle s'écria :

Mais votre sang coule ! Voyez la terre est rouge à cette place. Est-ce que vous êtes blessé ?

Oui.

Où donc ?

Au bras.

Comment cela s'est-il fait ?

Le chien m'a mordu pendant que je me défendais contre lui.

Les morsures sont profondes ?

Je le crois.

Et vous font-elles souffrir.

Beaucoup.

Mariic retroussa vivement la manche du fugitif et examina les blessures. Sans être inquiétantes, elles offraient une certaine gravité. Les dents aiguës du dogue avaient pénétré dans les chairs presque jusqu'à l'os. Le sang continuait à couler. La Bretonne lava les plaies avec de l'eau salée et entoura le bras d'un bandage qui, presque aussitôt, arrêta le sang.

Vaubaron, singulièrement soulagé, se jeta sur la paillasse préparée pour lui, et s'endormit à l'instant même, d'un sommeil de plomb. Quand il se réveilla, il faisait grand jour.

Une sueur froide vint mouiller ses tempes, car il entendit un grand bruit d'éperons, de bottes fortes, et de longs sabres agités. Quatre gendarmes venaient d'entrer dans la hutte, et leurs chevaux hennissaient à la porte.

Compère Malô, disait l'un de ces gendarmes au bûcheron, comment ça se fait-il que vous, qui êtes d'habitude un si fin limier, vous n'avez pas flairé ce gredin-là ?

Faites excuse, mon brigadier, répondit Malô, je l'ai bien flairé, au contraire.

Il a donc passé par ici ?

Il a passé le scélérat

Quand ?

Cette nuit.

A quelle heure ?

Vers les dix heures du matin.

Vous en êtes bien sûr ?

Je n'en suis que trop sûr. Je lui ai appuyé une chasse enragée, et mal m'en a pris.

Comment ça donc ?

Vous connaissez mon chien, mon brave Serpent ?

Oui, oui, votre dogue, une fameuse bête, et qui n'a pas son pareil pour dépister un évadé.

Eh bien, le gredin a tué Serpent. Vous trouverez le corps de la pauvre bête de l'autre côté du Penfeld.

Ah ! diable ! Voilà un malheur pour vous, compère Malô, un vrai malheur !

Je le crois bien ! Serpent était mon gagne-pain. Il va falloir en dresser un autre, et ça ne se fait pas en quinze jours, oh ! non, ni en deux moins non plus.

Figurez-vous, reprit le brigadier, que ce scélérat de galérien est un homme comme on n'en voit guère ! Il les a tous "roulés," au bagne, et joliment bien ! On le croyait à tous les diables, il était caché dans le grenier de la caserne. On a fait une ronde, on a rien vu. Comme il devait rire à leurs dépens ! Nom d'une pipe ! Ceci n'est pas encore le plus fort. Après avoir percé le toit, il est descendu je ne sais comment, il s'est creusé une cache, sous le terre-plein des canons, il a passé vingt-quatre heures dans cette cache, et enfin, la nuit dernière, il s'est échappé par le rempart, entre deux sentinelles qui ne se sont doutées de rien. Un oiseau n'aurait pas mieux fait ! Le commissaire du bagne est furieux ; il ne décolère point, il veut à tout prix ravoir son forçat, et il nous a chargé de promettre, non plus cent francs, selon le tarif, mais cent écus de prime à celui qui le repincerait.

Cent écus ! répéta Malô Guern avec un accent indéfinissable.

Tout autant. Vous voyez que vous auriez eu une belle chance, si vous aviez réussi à lui mettre la main dessus la nuit passée.

Oui, murmura le bûcheron, une belle chance, en effet. Cent écus, c'est une somme.

Peste ! je le crois bien ! Et vous dites que le fugitif a traversé la rivière.

Oui, puisque c'est sur l'autre rive qu'il a tué mon chien d'un coup de couteau.

Eh bien, au revoir, compère Malô, nous allons tâcher de rattraper le bandit. Allons, à cheval, vous autres, et en route !

Au revoir, brigadier, et bonne chance !

Les gendarmes se mirent en selle et s'éloignèrent au grand trot de leurs montures. Bientôt le bruit des fers sur le sentier pierrieux se perdit dans l'éloignement. Malô Guern allait et venait dans la cahute.

Cet homme songe à me livrer ! se dit Vaubaron, il se répent déjà sans doute de son action généreuse de cette nuit. La somme promise est énorme pour lui. Il ne résistera point à l'appât de ce gain inespéré.

Le fugitif fit un mouvement léger, la paillasse craqua sous le poids de son corps. Malô Guern s'approcha aussitôt des fagots entassés et demanda d'une voix très basse :

Est-ce que vous ne dormez plus ?

Non, répondit Vaubaron.

Avez-vous entendu le gendarmes ?

Oui.

Et, naturellement, ils vous ont fait peur. Mais les voilà partis et ils ne reviendront pas de sitôt. Vous pouvez vous montrer et manger un peu. Mariic fera le guet au dehors afin de nous prévenir en cas d'alerte.

Vaubaron se leva, non sans peine. Ses articulations, raidies par la fatigue, semblaient ankylosées, son bras, très enflé sous le bandage, lui faisait éprouver de cuisantes douleurs. Mais en face des aliments il oublia tout, souffrance et préoccupations, et il se mit à manger avidemment.

XIII

Malô Guern le regardait faire.

Il est clair comme le jour, lui dit-il au bout d'un instant, que vous avez encore bigrement besoin de repos. Vous êtes incapable de vous mettre en route ce matin et même la nuit prochaine. Vous resterez donc ici jusqu'à demain soir. D'ailleurs, ce sera le plus sûr, car avant midi sonné, tous les villages, à dix lieues à la ronde, vont être sens dessus dessous.

C'est bien cela ! pensa Vaubaron, il veut me retenir afin de se donner le temps de me dénoncer.

Le bûcheron poursuivit :

Ce n'est pas tout. Vous ne pouvez gagner votre pays avec ce costume de marin. Il est déchiré dans cent endroits, et rien qu'à le voir, le premier garde-champêtre qui vous rencontrerait vous mettrait la main au collet.

Comment donc faire ? murmura le fugitif.

Il faut vous déguiser d'une autre manière.

Oui, mais le moyen ?

C'est bien simple, je vous donnerai des habits à moi. Ils ne sont ni beaux ni bons, mais un paysan n'est pas comme un marin, il a le droit d'être en guénilles et personne n'y fait attention. La chose ira toute seule. Ce n'est pas cela qui m'embarasse pour le quart d'heure...Non, non, répéta Malô Guern, ce n'est point cela qui m'embarasse.

Qu'est-ce donc ? demanda Vaubaron.

C'est une chose qui n'a l'air de rien du tout, et qui est bien importante.

Mais enfin, de quoi s'agit-il ?

Il s'agit de se procurer une perruque. C'est tout à fait indispensable, car votre tête rasée vous ferait reconnaître à cent pas de distance, pour un forçat en rupture de ban. Je me procurerais facilement des cheveux à Brest, chez un perruquier qui en vend ; mais il ne me ferait point crédit et je n'ai pas un sou pour payer. Cemment donc faire ? Ah ! si vous aviez de l'argent ?

J'en ai bien peu, répondit Vaubaron, mais je peux cependant subvenir à cette dépense.

Alors, s'écria Malô Guern, tout est sauvé ! Donnez-moi vite les pistoles. Je pars pour la ville, et je serai revenu dans deux ou trois heures.

Vaubaron retira de son petit trésor une pièce de vingt francs, et il la remit au bûcheron.

S'il plaît à Dieu, je ne dépenserai pas tout ça, reprit ce dernier, et je vous rapporterai la monnaie. J'achèterai aussi pour vous un morceau de viande et une bouteille de vin. Le vin vaudra mieux que l'eau-de-vie pour vous redonner des forces. Retournez donc derrière les fagots. Recouchez-vous tranquillement sur la paillasse. Tâchez de dormir encore. Ne vous impatientez pas, et n'ayez aucune inquiétude. S'il arrive ici des gendarmes pendant mon absence, ma femme saura leur répondre.

Vaubaron obéit passivement aux recommandations de son hôte, et Malô Guern se mit en route.

Le malheur, quand il résulte de l'injustice, ou plutôt de l'erreur des hommes, rend défiant et soupçonneux. Malgré lui, le fugitif sentait s'affermir de plus en plus dans son esprit la conviction que Malô Guern ne se rendait à Brest que pour le dénoncer au commissaire du bagne, réclamer la prime de trois cents francs, et revenir avec une escouade de gardes-chiourme prêts à s'emparer de lui et à le charger de nouvelles chaînes.

La pensée lui venait alors d'abandonner sa retraite, de triompher de la résistance que la femme du bûcheron ne manquerait pas de lui opposer, et malgré sa tête nue, malgré le délabrement de son costume, malgré sa fatigue et la raideur de ses membres, de chercher son salut dans une prompte fuite. Mais il ne trouva plus en lui l'énergie nécessaire pour mettre ce projet à exécution. Il se laissa donc retomber sur la paillasse, comme un homme qui renonce à toute espérance, et il murmura :

La force me manque, la volonté me fait défaut. J'ai lutté tant que j'ai pu. Maintenant, puisque tout m'abandonne, je m'abandonne moi-même. Que ma destinée s'accomplisse !

Une fois cette résolution prise, Vaubaron s'efforça de ne plus penser, et bientôt il s'engourdit dans une lourde somnolence.

Quelques heures s'écoulèrent et Malô Guern revint de Brest. Nous devons déclarer, à la louange du bûcheron qu'il n'avait pas un seul instant mérité les soupçons du fugitif. Tout en déplorant avec amertume sa mauvaise chance, qui lui défendait de gagner cette énorme prime de cent écus dont le chiffre lui semblait éblouissant, l'idé de "s'enrichir" en livrant l'homme à qui il devait la vie ne s'était même point présentée à son esprit. Il rapportait les touffes de cheveux nécessaires pour la confection d'une perruque, et, en outre, un pain blanc, une bouteille de vin, escorté d'un quartier d'agneau tout saignant.

L'étonnement, la joie, et nous pourrions ajouter, le repentir de Vaubaron, furent sans bornes lorsqu'il vit à quel point il s'était trompé dans ses conjectures.

Si peu que vaille cet homme, murmura-t-il, je suis descendu plus bas que lui, en le soupçonnant d'une infamie dont il était incapable. Je devrais tomber à ses genoux et lui demander pardon.

La journée s'écoula sans amener d'incidents nouveaux. Vers le soir, les gendarmes et le brigadier, regagnant la ville, firent halte. Ils annoncèrent à Malô Guern qu'ils avaient vainement battu la campagne et fouillé les bois sans trouver trace du fugitif, et que les escouades de paysans des villages d'alentour n'avaient point obtenu de meilleurs résultats.

Ce damné de forçat, pour sûr, ajouta le brigadier, doit avoir fait un pacte avec le diable qui le rend invisible ! sans cela nous l'aurions pincé.

La nuit vint, et rien n'interrompit le sommeil de Vaubaron qui, en se réveillant le lendemain, se trouva complètement reposé et rentré en possession de sa vigueur habituelle.

Maintenant, lui dit Malô Guern, maintenant que vous voilà bien refait et suffisamment gaillard, il vous faut déjeuner et songer au départ.

Eh quoi ! s'écria le fugitif, en plein jour !

C'est encore ce qu'il y a de moins dangereux Un homme qui chemine en plein midi, sur les grandes routes, n'a point l'air de se cacher, et on ne se défie pas de lui. D'ailleurs, en outre que vous ne ressemblez ni peu ni beaucoup à votre signalement je ferai avec vous un bon bout de chemin. Tout le monde me connaît, d'ici à bien loin, et ma présence vaudra mieux pour vous qu'un passeport.

Le repas du matin fut promptement achevé et Malô Guern s'occupa sans retard du déguisement de son hôte. Vaubaron quitta son costume de marin et endossa un vieux vêtement de bûcheron. Mariic lui noua très adroitement autour de la tête un mouchoir à carreaux, d'où s'échappaient de la façon la plus naturelle des mèches de cheveux frisés. Un chapeau de paille à larges bords compléta le costume et acheva la transformation du fugitif.

Vaubaron se regarda dans un fragment de miroir qui suffisait à la coquetterie de Mariic, et il se trouva méconnaissable.

Le moment du départ était arrivé. L'évadé voulut faire accepter au chasseur de forçats une partie de l'humble pécule qu'il avait amassé grâce à ses figurines de cire. Malô Guern accueillit cette offre par les refus les plus obstinés et consentit seulement, non sans peine, à recevoir la petite somme nécessaire pour l'acquisition de deux bouteilles d'eau-de-vie de cidre.

Bref, vers les huit heures du matin, Vaubaron et son guide se mirent en route, ayant chacun sur l'épaule gauche un fagot confectionné avec art. Le fugitif portait en outre un bissac de grosse toile, contenant le reste du pain blanc, du quartier d'agneau, et quelques galettes de blé noir toutes fraîches. Ces provisions devaient lui rendre possible de cheminer un ou deux jours sans s'arrêter dans les auberges.

Vingt fois, pendant les premières heures qui suivirent le départ, les deux hommes rencontrèrent des détachements de gendarmerie le mousqueton au poing, ou des escouades de paysans armés de fourches et de faux.

Ah ! ah ! compère Malô, vous voilà par ici, disaient au bûcheron paysans et gendarmes ; qui diable vous amène de nos côtés ?

Eh ! mes bonnes gens, répondait Malô, le vent qui vous pousse me pousse aussi Je suis en chasse comme vous. Il s'agit, cette fois-ci, de 300 livres. Ca vaut la peine de se déranger, savez-vous !

Et votre dogue, qu'est-ce que vous en avez fait, Malô Guern ?

Mon dogue, mes compères ? Hélas ! vous ne reverrez plus la pauvre bête !

Et le bûcheron racontait à ses auditeurs attentifs le nocturne épisode des rives du Penfeld. Puis après un échange de chaudes poignées de main, et après s'être souhaité mutuellement bonne chance, on se séparait.

Quand arriva la nuit, le fugitif et le chasseur de forçats avaient fait environ dix lieues et se trouvaient à l'entrée d'un gros village.

Ecoutez, dit Malô Guern à Vaubaron, je comptais vous quitter ce soir, mais décidément je ne séparerai de vous que demain matin. J'ai un parent ici, qui tient auberge et loge à pied et à cheval. Nous allons souper et coucher chez lui. Ca vous aidera à prendre des forces, et vous allez en avoir besoin, car je ne vous conseille guère de passer la nuit dans une auberge avant d'avoir fait au moins soixante ou quatre-vingts lieues. Comme vous n'avez pas de papiers, il suffirait d'un aubergiste un peu trop curieux et d'un gendarme un peu trop zélé pour vous mettre dans l'embarras. Ici, rien de pareil n'est à craindre, et vous ferez bien d'en profiter.

Malô Guern dirigea son compagnon vers une maison de bonne apparence, dont une grosse touffe de genêts desséchés couronnait la porte. Au moment où ils allaient entrer, ils se trouvèrent face à face avec un gendarme qui sortait et, après les avoir examinés rapidement, leur dit d'une voix brève et impérieuse :

Vos papiers, camarades, et dépêchez-vous !

Vaubaron frissonna de la tête aux pieds et se sentit près de défaillir. Heureusement Malô Guern le rassura bien vite en se mettant à rire aux éclats.

Estimable gendarme, répondit-il, les papiers nous manquent totalement, mais nous n'en avons pas besoin, ainsi que vous allez en avoir la preuve tout de suite.

Et il se mit à appeler d'une voix retentissante :

Eh ! cousin...consin Lehuédé, arrive un peu par ici, on te demande.

L'aubergiste accourut et, voyant le bûcheron s'écria d'un ton joyeux :

Eh ! mais, c'est le cousin Malô Guern ! Bonjour donc, cousin. Sois le bienvenu. Comment se porte la cousine ?

Malô se tourna d'un air de tromphe vers le représentant de la force publique.

Digne gendarme, lui dit-il, vous voyez que je suis en pays de connaissance et que pour mettre la main sur le forçat évadé qui révolutionne le pays, il faut vous adresser ailleurs.

Soit ! mais l'homme que voilà, répliqua le gendarme en désignant Vaubaron, personne ne le connaît ici.

Celui-là, c'est Yves Legouet, mon ouvrier, fit vivement Malô Guern, un fin travailleur et un brave garçon, et je réponds de lui, comme le cousin répond de moi. Ca vous suffit-il ?

Parfaitement, répondit le gendarme convaincu. Excusez-moi donc, camarades, je n'ai fait que mon devoir en vous interpellant, car ma consigne me commande d'exiger les papiers de tous les visages inconnus.

Il fit le salut militaire et il s'éloigna.

XIV

Le lendemain, dès la pointe du jour, la séparation définitive de Vaubaron et de Malô Guern fut consommée. Le chasseur de forçats paya sa dette jusqu'au bout. Avant de quitter le fugitif, il lui donna un dernier conseil, et l'expérience ne tarda point à prouver combien ce conseil était bon.

Cette nuit, lui dit-il, une imagination m'est venue. Croyez-moi, vous vous trouverez ! bien de la suivre. Achetez tout de suite une brouette et une pioche, et je vous garantis qu'elles vous serviront de passeport

Vaubaron comprit à l'instant même la profondeur de cette idée, si simple en apparence. Il acheta la brouette et la pioche, il mit la pioche dans la brouette, il se plaça au brancard, et marchant avec lenteur comme un journalier qui se rend à sa besogne, il s'achemina dans la direction de Paris, dont une distance de près de deux cents lieues le séparait.

Tout le jour la brouette roulait sur les bas côtés de la route. Le pas modéré du voyageur, son allure paisible, ses fréquentes haltes, pendant lesquelles il se reposait sur son instrument de travail, lui donnait l'air d'un campagnard des environs.

Les gendarmes, en passant à côté de l'homme à la brouette, le saluaient d'un boujour amical.

Quelques-un voulaient entamer la conversation avec lui, et lui adresser des questions sur ses travaux ou sur les personnes du voisinage. Il se débarrassait facilement des importuns en leur répondant uniformément :

Hélas, mon digne monsieur, je ne puis vous comprendre. Le bon Dieu m'a envoyé une grande affliction, je suis sourd.

Une fois la nuit venue, Vaubaron prenait les sentiers qui bordaient la grande route et pressait sa marche. Si ses bras se fatiguaient d'une tension trop longue, il chargeait sur ses épaules sa brouette et sa pioche, et se soulageait sans s'arrêter.

Dès les premières clartés de l'aube, il reprenait, comme la veille, le bas côté du chemin, et s'il se sentait accablé par le sommeil, il se couchait bien en évidence sous un arbre et retournait sa brouette, dont il se faisait un abri contre les ardeurs du soleil.

Pendant près d'un mois le fugitif marcha courageusement ainsi, sans se reposer une seule nuit sous le toit d'une maison habitée. Il n'entrait point dans les auberges pour acheter son pain, et s'adressait de préférence aux boulangers des plus petits villages. Grâce à cette prudence, qui ne se démentait jamais, aucun incident fâcheux, ou seulement inquiétant, ne vint troubler son long voyage.

Le vingt-quatrième jour, une heure après la nuit tombée, Vaubaron s'aperçut qu'à l'horizon, en face de lui, le ciel prenait des tons ardents, comme si la réverbération d'un lointain incendie le colorait. C'était ce nimbe, issu d'innombrables clartés, et qui, par les nuits noires, forme au-dessus de la grande ville une coupole lumineuse. Le malheureux reconnut ces lueurs flottant dans l'atmosphère sombre.

Paris ! murmura-t-il, c'est Paris. C'est là que je pleurerai sur la tombe de ma femme ! là que je retouverai ma fille !

Et le forçat évadé joignit ses deux mains, éleva son âme et remercia Dieu.

Désormais la brouette et la pioche devenaient inutiles. Vaubaron les abandonna dans un fossé, et continua sa route d'un pas plus allègre et plus espacé. Bientôt il atteignit la plaine de Mont-rouge. La lune se levait derrière lui, rouge et ronde comme un bouclier de cuivre sortant de la fournaise. Sur la droite, à une certaine distance, le fugitif entrevoyait, ou plutôt devinait la masse imposante des bâtiments de ce sombre Bicêtre d'où il était parti, un peu plus de deux années auparavant, avec la chaîne de galériens.

A ce terrible et hideux souvenir, Vaubaron se sentit chanceler. Une sueur froide mouilla ses tempes.

Si pourtant on me reprenait ! se dit-il. O mon Dieu ! que deviendrais-je ?

Il jeta les yeux sur son costume dont la coupe bizarre, dont l'excessif désarroi, bien loin de le protéger à Paris, ainsi qu'ils l'avaient fait pendant le trajet, deviendraient, sans aucun doute, suspects et compromettants.

Je ne saurais entrer dans la grande ville ainsi vêtu, pensait-t-il. Demain matin je me procurerai des vêtements, et, quant à cette nuit, je la passerai comme je viens d'en passer tant d'autres... Une de plus... une de moins... qu'importe !

Vaubaron se dirigea aussitôt vers une carrière dont les orifices étaient béants de toutes parts. Un récent éboulement lui permit de descendre, sans trop de peine, dans les profondeurs souterraines d'une galerie abandonnée ; il se coucha sous la voûte crevassée, et il se servit d'un moellon en guise de traversin.

Si grande que dût être sa fatigue après un tel voyage, accompli dans de telles conditions, nous ne surprendrons point nos lecteurs en leur affirmant que, de toute la nuit, il ne ferma pas les yeux. Cette idée incessante, qu'il touchait soit à la réalisation de ses plus chères espérances, soit à une effroyable déception, ne permettait point au sommeil de s'approcher de lui.

Enfin, le jour parut. Le voyageur, beaucoup plus brisé que la veille au soir, abandonna sa couche sablonneuse, secoua ses vêtements poudreux et blanchis, et, quittant la carrière où il avait trouvé un asile, regagna la grande route dont il s'était écarté tout au plus de quelques centaines de pas.

A cette heure matinale, on ne voyait sur cette route que des charretiers, en petit nombre, conduisant de lourds tombereaux. Le fugitif crut remarquer que ces charretiers, lorsqu'ils passaient à côté de lui, le regardaient avec une expression marquée d'étonnement et de défiance. Il se prit à avoir peur.

Mon Dieu ! se demanda-t-il avec angoisse, y a-t-il donc en moi quelque chose qui me trahisse ? Ces mots terribles : forçat évadé, sont-ils donc imprimés sur mon front ?

Et il hâta le pas en baissant la tête.

Lorsqu'il s'engagea dans la longue rue de Montrouge, la plupart des magasins étaient encore fermés. Seuls les marchands de vin au détail ouvraient leurs portes, et déjà quelques buveurs, debout autour des comptoirs d'étain luisant, trinquaient en ingurgitant le "coup du matin".

Vaubaron regardait avec attention les boutiques. Il en vit une, hermétiquement close, au rez-de-chaussée d'une maison d'aspect vénérable. L'enseigne portait, en lettres noires sur fond grisâtre, cette simple indication :

FRIPERIE

De petites affiches manuscrites, collées sur les montants des fenêtres, disaient aux passants :

Ici l'on vend et l'on achète les vieux habits, les vieux galons, et les reconnaissances du mont-de-piété.

Vaubaron s'appuya contre une borne, en face de cette boutique, et il attendit. Au bout d'un quart d'heure, le grincement des verrous intérieurs frappa son oreille, la porte tourna sur ses gonds et un grand garçon mal éveillé se mit en devoir d'enlever les volets mobiles et d'accrocher à l'extérieur un vieux cor de chasse tout vert-de-grisé et deux ou trois défroques rongées par les vers et hors de service.

Quand ce fut fini, Vaubaron traversa la rue et franchit le seuil de la boutique où venait de rentrer le grand garçon. Ce dernier tressaillit en voyant à l'improviste en face de lui le nouveau venu, et une visible anxiété se peignait sur son visage. Cependant il se remit et il demanda :

Qu'est-ce qu'il vous faut, monsieur ? Parlez, faites vous servir.

Vaubaron ne répondit pas tout d'abord.

Une glace verdâtre, placée au dessus du comptoir, lui renvoyait tant bien que mal son image, et lui renvoyait tant bien que mal son image, et lui donnait enfin la clef de ces regards jetés sur lui avec une expression qui l'épouvantait.

Depuis plus d'un mois, le rasoir du barbier n'avait point touché la figure du fugitif. Une barbe épaisse et inculte couvrait en partie son visage pâle, hâlé et comme bronzé par le soleil, et que couronnaient bizarrement le mouchoir à carreaux et le vieux chapeau de paille du bûcheron. Tout ceci constituait à tel point une tête de bandit, qu'il était impossible de ne point se dire en le regardant :

Voilà, certes, un dangereux coquin !

L'ensemble du costume, composé, nous le savons, de haillons de haillons sordides et bizarres, complétait merveilleusement cette impression défavorable.

J'ai l'air d'un misérable ! se dit l'évadé. Le premier agent que je rencontrerai m'arrêtera rien que sur ma mine. Tandis que Vaubaron monologuait ainsi, le grand garçon mal éveillé s'impatientait de son silence.

Ah ça, eh ! dites donc, l'homme, s'écria-t-il d'un ton brutal, si vous ne venez rien acheter, allez-vous-en ! Est-ce la charité qu'il vous faut ? Vous tombez mal, dans ce cas ; ici nous ne faisons jamais l'aumône.

Vaubaron, rappelé à lui-même par ces paroles, répondit :

Je ne suis pas un mendiant.

Qu'est-ce que vous voulez donc ?

Des vêtements.

A la bonne heure, mais la maison, je vous en préviens, n'accorde de crédit que de la main à la poche.

Je payerai comptant.

Vous avez de l'argent ?

Oui.

Faites voir.

Vaubaron n'éprouva nul étonnement de cette défiance poussées jusqu'aux plus extrêmes limites, défiance que son costume et sa mine rendaient parfaitement naturelle. Il tira de sa poche trois pièces d'or (le reste de sa fortune) et il les montra au commis.

C'est de l'argent volé ! pensa ce dernier.

XV

Peu importait d'ailleurs au jeune homme que l'or qui brillait sous ses yeux fut bien ou mal acquis. L'acheteur avait de quoi payer ; c'était là le point essentiel. Une fois ce point acquis, il n'en demandait pas d'avantage. Il changea donc aussitôt de ton, et sa voix, rude et insolente un instant auparavant, devint insinuante et douce.

Ah ! monsieur, fit-il avec volubilité, ce que je disais n'était bien certainement que pour rire. On voit tout de suite à qui l'on a affaire. Qu'est-ce qu'il vous faut ? Vous n'avez qu'à parler, le choix ne manque pas ici.

J'ai besoin d'un vêtement complet, répondit Vaubaron.

Paletot, gilet, pantalon et chapeau, voilà des "fruques" dans le grand chic. Ca vient du valet de chambre d'un personnage, et je peux vous céder le lot à bon compte. Ca fait-il votre affaire ?

Non, je désire tout ce qu'il y a de plus simple, de moins voyant et de meilleur marché.

Costume d'ouvrier dans l'aisance alors ? propre et modeste, genre contre-maître d'une bonne tenue ?

C'est cela même.

Alors arrangez-vous de celui-ci, vous ne trouverez rien de mieux dans des prix aussi doux.

Et le commis étalait sur le comptoir un vieux paletot d'une nuance indécise et d'une étoffe plus que mûre, accompagné d'un gilet et d'un pantalon à l'avenant. L'homme revêtu de ces misérables vêtements devait, à coup sûr, passer inaperçu au milieu de la foule, qui n'accorde son attention qu'aux apparences de la richesse.

Vaubaron marchanda longuement ce costume et finit par en faire l'acquisition au prix de quinze francs.

Maintenant, reprit le commis, il vous faut une chemise, j'en ai là de presque neuves, en calicot extra-fort, que je puis vous laisser pour trente sous la pièces.

Le fugitif acheta la chemise, et, en outre, une cravate de coton et un chapeau de soie dont le noir tournait visiblement au rouge. Le montant de ses diverses emplettes atteignit au chiffre de vingt et un francs.

Vous pouvez entrer là-dedans, monsieur, si vous désirez vous habiller tout de suite, reprit le commis en ouvrant la porte d'un cabinet sombre attenant à la boutique, lorsque l'acheteur eût soldé ses emplettes.

Vaubaron ne se fit pas répéter deux fois cette offre et il referma derrière lui la porte du cabinet. Tandis qu'il procédait à cette transformation, il entendit les marches de l'escalier conduisant du premier étage au rez-de-chaussée craquer sous un pas lourd.

(A CONTINUER.)

Fumez le Fameux Cigar SPINDLE, de FLOOD,

Fabriqué avec du Pur Havane pour **5 Cts.**

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un paquet.

D. THEBERGE,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHAEBON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, &c.

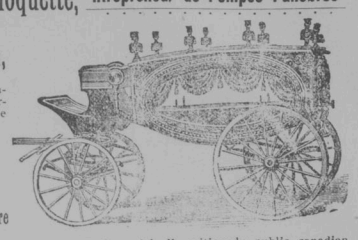
Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Azarie Choquette, Entrepreneur de Pompes Funebres

317 Rue Common,

Cercueils de toutes sortes. Service de jour et de nuit.

Voitures pour Baptemes, Mariages et Sepulture



M. Azarie Choquette aura toujours à la disposition du public canadien un magnifique corbillard noir pour les grandes personnes, aussi un beau corbillard blanc pour les enfants.

Allez lui rendre une visite, il sera heureux de vous faire voir son établissement.

LUCIEN LEVESQUE,

521 Rue Common, — Encoignure de la Rue Franklin.
LAWRENCE, MASS.

Vient d'ouvrir un Restaurant avec le plus beau choix de

Liqueurs, Brandies,
Whiskies, Vins,
Bieres, Lager,
Toniques, Cigares,
&c., &c.

M. Lévesque ne tient que des Spiritueux de qualité supérieure et tout ce qui convient à l'usage des familles.

Presents Utiles!

POUR LES PARENTS ET AMIS,

Le plus bel assortiment de la ville en fait de Montres, Bijouteries, Argenteries, &c. Marchandises des plus recommandables aux plus bas prix.

L. Kimball & Son,

12 RUE WATER, HAVERHILL, MASS.

Wm FERLAND

188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant, je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servira avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court delai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

.P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Philologue et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, cions, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Springfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expérience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remédes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MME M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark., et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.

(Signé) J. D. JOHNSTON,
Savannah, Ga

Témoignage du maire de Séquin, Tex.

Séquin, Tex. 14 juin 1893.

MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement

CAPT. W. M. RUST, Avocat

Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.

Tous les Pharmaciens le vendent.

A Lawrence, par H. W. Whitney.

LIPPMAN BROS.,
Propriétaires.
Bloc Lippman, Savannah, Ga.

Gregoire Freres,

Marchands de Meubles Neufs et de Seconde Main.

Prix Reduits.

Coin des Rues Merrimack et Race.

☞ Patronage sollicite.

P. LANARD DIT THERIEN,

Epicier, Boulanger et Marchand de Nouveautés.

99 et 105 Rue Salem, Lowell.

Aussi dépositaire du Vin de St. Georges, infaillible pour la digestion, faiblesse des femmes, la constipation, les fièvres, l'estomac, etc. Prix $1 la bouteille. Faites-en l'essai et vous en serez satisfaits.

F. A. Lehane
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 28 FEVRIER 1895. Soyons Distingues. No. 76

BOSTON & MAINE R R.

ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST
Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.
Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.
Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.
Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.
Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.
Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport(via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 37, *9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00, p m.
Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, p m; §4 25, 6 03, p m.
*Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.
Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.
Les heures données plus bas sont du Northen Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 31, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 6 00, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, †8 13 p m.
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, †8 43 p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, †8 13 p. m.
Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.
Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.
† Tous les jours pour Montréal.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
La Cote du Pacifique.
Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.
D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON:
Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO,
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2

CLIFFORD'S DYE HOUSE,
2 et 4 Rue Andover
Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.
Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.
Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Merrimack.

Durant & Rogers,
ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.
Si votre Montre ne tient pas son temps, allez la porter chez des Orfèvres compétents.
Si vous n'avez pas été satisfaits de vos réparages par le passé, venez voir Durant & Rogers.
Nous n'employons que des ouvriers de première classe.
Nos commis canadiens seront toujours heureux de vous servir.
J. A. Legault et C. A. Goozoie.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

Francis W. Qua,
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass.

Si vous avez besoin d'un
Habit de Soiree,
vous pouvez louer un de ces habits à bon marché chez le
POPULAIRE
Tailleur - Canadien,
ARTHUR M. BERTRAND,
24 Rue Middle.
Il a de très beaux habits de toutes les grandeurs.
Vous Epargnerez de l'Argent
En lui fesant une visite.

BUTTERINE
Envoyez $2.00 et nous vous livrerons, l'expresse payée, fraiche de la manufacture, une kettle de 10 lbs ou 10 moules d'une livre de la meilleure Butterine fabriquée. — Goshen Mfg. Company, 407 Pine St, Providence, R, I.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graine pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits

Dans une assemblée spéciale des dignitaires de la Congrégation de N.-D. de Lourdes, tenue dimanche dernier, des résolutions de condoléances ont été passées au sujet de la mort du R. P. Garin, premier Père et fondateur de leur pieuse association, dont elles ressentent si vivement la perte. De plus, il a été résolu. 1ère Qu'une messe solennelle de *requiem* serait bientôt chantée aux frais de la Congrégation pour le repos de son âme; 2ème. Qu'une notice relatant le décès et les funérailles du regretté Pasteur serait rédigée par Mlle la secrétaire et inscrite dans les archives de la société, en souvenir perpétuel de cet évènement douloureux; 3ième. Qu'un concours serait organisé parmi les demoiselles pour venir en aide à la construction de l'église St-Jean-Baptiste.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH
Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

Discours du Maire Pothier.

Voici le discours prononcé par le maire Pothier, en présentant M. Fréchette à l'auditoire de lundi soir, à Pawtucket:

"Un peuple se recommande toujours en honorant ses talents et ses gloires."

Je m'inspire de ces paroles prononcées dans une fête mémorable en l'honneur de notre hôte distingué, pour souhaiter une cordiale bienvenue, dans le Rhode-Island, au plus grand poète de notre race, à cette gloire littéraire qui a jeté un éclat si pur sur notre patrie canadienne.

N'étant qu'une dépendance coloniale, le Canada était oublié; il fallait une voix mâle et douce à la fois pour apprendre à la France d'abord que, sur les rives du St-Laurent, se trouvait un peuple nouveau sorti de son flanc, ayant ses traditions à lui, ayant le goût et le tempérament français, et conservant dans son cœur un attachement pour elle; pour dire au monde ensuite que ce peuple voulait vivre sur le sol du Nouveau-Monde, remplir sa mission en propageant l'idée française en Amérique, en se faisant l'interprète du génie de la France.

Il fallait une voix pour redire les faits glorieux de son histoire,
..... écrin de perles ignorées;
pour redire les sacrifices, l'héroïsme et le martyre des ancêtres qui
.....creusèrent si profonde
Au prix de tant d'efforts, la trace au Nouveau Monde.

Il fallait une voix chaude et patriotique pour lui donner la tendresse et l'enthousiasme qui exaltent, qui unissent, pour l'accomplissement des grandes œuvres et des grandes destinées.

Cette voix, mes amis, il nous est donné de l'entendre, ce soir. Eloignés du sol natal, mais heureux de vivre sur cette terre républicaine
....ou l'homme ose, sans remords et sans [crainte,
Vivre libre, au soleil de la liberté sainte!
cette voix rappellera des souvenirs qui nous sont chers. Elle nous parlera de notre race, aussi de devoirs envers notre patrie nouvelle, de dévouement au drapeau qui représente non-seulement les aspirations d'un grand peuple, mais aussi l'espoir de l'humanité opprimée.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 6 Fév. 1895.

M. l'Administrateur,

La caste ingénieuse des romains sans ouvrage et affamés se livre en ce moment, avec le plus bel acharnement, à une industrie qui leur permet d'ajouter un élément nutritif à l'eau bouillante de leur pot-au-feu. Les romains dans leur chaumage obligatoire sont devenus chasseurs, trappeurs de chats! Bientôt la Ville Eternelle ne possèdera plus un seul de ces félins. Un chat!... en ces jours de famine, c'est le régal d'une famille entière, sans compter qu'une ou deux peaux de matous est une bonne protection contre la pulmonite.

A la suite du procès du capitaine Juif Dreyfus, en France, l'Italie a dû retirer son ambassadeur Ressman, fort compromis, et destituer plusieurs officiers maladroits dans le métier d'espions. Le journal officiel de ce matin rapporte une centaine de révocations. Tous ces officiers sont morts, plus morts que s'ils étaient tombés dans les plaines sablonneuses de l'Ethiopie. Crispi ne leur pardonnera jamais de n'avoir su cacher leur jeu et d'avoir dévoilé le sien.

La misère est telle, en ce moment, dans la province romaine, que tous les marchands sont obligés de vendre à crédit: de là les faillites sans nombre. Le gouvernement continue à ignorer tout cela et à envoyer de nouveaux régiments en Abyssinie pour y..... civiliser les nègres.

Une grosse question occupe aujourd'hui les romains et occupera demain, sans doute, tous les coureurs de théâtre de l'Italie.

A Rome, théâtre Argentina, la fameuse cantatrice Nazzari Vittoria vient d'épouser le baron Roccagiovine.

Comme actrice, Vittoria Nazzarri-Roccagiovine est obligée de donner et de recevoir des baisers Or, il y a des comédies où il suffit de signaler ce baiser; mais il y a aussi nombre de drames où il est absolument (!) obligatoire que le public entende *péter bec contre bec* (!!) Par exemple dans "Ottila," drame actuellement en représentation, le public a le droit de voir et d'entendre un ardent baiser: c'est l'existence du drame.

Or, depuis qu'elle est mariée, Vittoria Nazzari ne veut plus entendre parler de cette affaire-là Elle a tout bonnement déclaré au directeur du théâtre que si, comme fille, elle était libre de faire de ses lèvres ce que bon lui semblait, comme épouse, ses lèvres appartiennent exclusivement à son mari. Le public de bon sens l'approuve; la canaille dorée et les journaux poussent des exclamations d'étonnement, presque d'indignation!... Et la judaïque *Tribune* publie: "Il est certain qu'un véritable baiser, passionné, comme la situation le demande dans le drame, est une chose un peu (!) hardie. Mais d'autre part l'actrice doit s'adapter à tant de choses autorisées sur la scène et qui dans la vie commune sont prohibées. Ainsi quelquefois, elle doit paraître en maillot, elle doit embrasser et se laisser embrasser; elle doit même s'asseoir sur les genoux d'un homme, représenter des femmes de mauvaise vie, criminelles, etc.; et personne ne trouve rien à dire." (Du monde de la *Tribuna*, non! Mais le monde honnête, c'est autre chose.) Et le journal de la morale libre poursuit: "Si le mari d'une actrice ne trouve pas ces licences de son goût, il a sans doute le droit de soustraire son épouse aux yeux du public et aux illusions de la scène. Mais tant que l'actrice est engagée et payée, le directeur du théâtre n'a-t-il pas le droit, à son tour, de l'employer comme il lui plait, et de l'obliger à faire tout ce qui est réclamé par les rôles assignés?"

C'est le *Tribuna*, le journal de l'émancipation des douze tribus d'Israël, qui recommande ainsi l'esclavage immoral de la perversion.

Toutefois, le bon sens a prévalu, Vittoria Nazzaria demande la rupture du contrat, laquelle lui a été accordée par le directeur Balzani. Toutefois le consentement du directeur est accompagné d'une lettre assez curieuse pour mériter la publication:

"Madame,

"Malgré l'ennui et le désappointement que j'éprouve à le faire, je dois vous déclarer déliée de votre contrat.

"Il faut bien le cas exceptionnel de force majeure pour me résigner à me priver de votre concours qui est la force réelle de la compagnie.

"Mais en réalité la position est intenable pour vous comme pour moi, comme pour les autres acteurs.

"Toutes les fois que l'on vous donne un baiser, chose que selon l'esprit du drame vous devriez accepter avec plaisir, toutes les fois qu'on vous donne un baiser, votre mari assis sur le premier siège part furieux en faisant du tapage, créant un demi-scandale; vous-mêmes vous vous refusez à recevoir cette manifestation d'amour de commande, vous repoussez les acteurs qui, furieux, rentrent dans les coulisses en tempétant et en blasphémant.

"Votre mari, d'ailleurs, vous défend aujourd'hui les baisers, demain ce seront les embrassements, pour finir par ne plus tolérer (!) même que vous vous asseyez sur les genoux d'un acteur.

"C'est là trop limiter la liberté artistique, et je reconnais parfaitement votre droit et votre désir d'abandonner le théâtre.

"Agréez, Madame, etc."

Comme on peut le voir, le pauvre directeur Balzani, directeur de l'Argentinaf est d'une naïveté qui dépasse toute appréciation et défie tout commentaire!...

Bien à vous,

WM. BREEN.

Baltimore, Md., 20 fév—Cordelia Hill a tué hier son père à Rippon, village situé à six milles d'ici.

Une accusation de meurtre a été portée contre la jeune fille.

Son père battit cruellement l'un de ses fils, puis il se jeta sur sa femme qu'il blessa grièvement. La jeune fille ne put endurer plus longtemps; s'emparant d'un revolver, elle tira à bout portant sur son père, le tuant instantanément.

Paris, 21 fév.—Le député Gaston Thomson a appelé le député René Viviani un menteur durant un debat ce matin dans la Chambre des Députés.

Un duel a été décidé.

Thomson est un républicain de l'Algérie et Viviani un socialiste de Paris.

SOYONS HUMAINS.

Un vaillant petit journal qui mérite certainement l'encouragement de toutes les personnes compatissantes, c'est *Dumb Animal* publié à Boston par la Société Humanitaire du Massachusetts, dont le fondateur est cet homme distingué sous tous les rapports, M. Angell.

Cette feuille défend courageusement la cause des animaux qui sont, hélas! trop souvent maltraités. Avant la fondation de sociétés humanitaires par toute l'Union, les bêtes qui nous rendent de si grands services, pouvaient être frappées, martyrisées et tuées impunément, suivant le caprice de leurs maîtres. Aujourd'hui l'état de choses est bien changé. Il y a dans chaque ville de quelque importance des agents des sociétés humanitaires chargés de poursuivre en justice ceux qui se rendent coupables de cruauté envers les animaux qui n'ont pas reçu de Dieu le don de la parole pour accuser ceux qui leur font subir de mauvais traitements.

Les sociétés humanitaires font de ce temps-ci de grands efforts pour engager les législatures à décréter que l'amputation de la queue d'un cheval est un délit punissable par les tribunaux. On ne se fait pas une idée de la torture qu'a dû endurer un cheval qui a été courtaudé. C'est un supplice horrible, et seulement y penser fait frémir. Et dire que ces atrocités sont commises sur ce noble animal dont Buffon a su nous en donner une si fidèle peinture pour satisfaire un orgueil mal placé, en suivant la mode anglaise.

Dernièrement, on accusait le président Cleveland de garder dans ses écuries des cavales dont la queue avait été coupée. Connaissant l'arglomanie dont a fait preuve plus d'une fois notre premier magistrat, nous ne serions pas surpris d'apprendre que la nouvelle fût vraie.

Pour donner une faible idée de ce qu'est l'amputation la plus humaine possible d'une queue de cheval, voici les conseils que donnent les vétérinaires:

"Lavage de la queue et des crins au savon et à l'eau crésylée tiède, amputation par la coupe-queue dont la lame a été désinfectée, cautérisation du moignon au cautère, chauffé au rouge blanc Ce procédé donne de bons résultats: pourquoi vouloir faire plus mal?

"Le moignon cautérisé doit être surveillé après l'opération et non abandonné au hasard, comme on le fait généralement.

"Dès que l'escharre se détache, il faut faire intervenir encore sur la plaie, l'eau crésylée, puis la saupoudrer avec de la poudre chirurgicale de crésyl, composée de cresyl et d'acide borique."

Nous souhaitons aux sociétés humanitaires de réussir dans les tentatives qu'elles font pour faire cesser ces brutalités. Les animaux sont fait de chair et d'os comme nous; ils ressentent comme nous le mal qu'on leur cause, et l'homme qui abuse de sa suprématie pour martyriser ces créatures du bon Dieu, que ce soit un petit oiseau, un chien ou un cheval, mérite d'être traîné devant les tribunaux.

Soyons humains!

LES OBSEQUES

Du Dr A. Bissonnette, Autrefois de Lowell.

Les obsèques du Dr. Arthur Bissonnette, fils cadet du grand-connétable, ont eu lieu jeudi matin à l'église St Jacques, à Montréal.

Les porteurs des coins du poêle étaient les docteurs Duhamel, Laberge, Boulet, Harwood, Ricard et Mercier.

Le deuil était conduit par le père du défunt, ses deux frères, MM. Louis Adolphe Bissonnette, d'Ottawa et Séraphin Bissonnette, député grand connétable et le Dr. Hébert, son beau-frère.

Dans le cortège on remarquait les juges Dugas et Desnoyers, MM. L. W. Sicotte, greffier de la Couronne et de la Paix, M. Charles Doucet, M. le député-shérif Franchère, M. Lafontaine, greffier de la cour de police, Alex. Archambault, greffier du bureau des licences, Raphaël Bellemare, les échevins Hamelin et Perrault, Lucien Forget, greffier de la Cour du Recorder, J.C de Tonnancourt, les Drs Oswald et René de Cotret, Charles Bruchési, A. E. Poirier, Fred. Bonacino, J. Bourdeau, et autres.

A l'église la levée du corps a été faite par M. le curé Troie, qui a aussi chanté le service.

Tous les employés de la Cour de police étaient présents aux obsèques.

Le sépulture a eu lieu au cimetière de la Côte des Neiges.

UNE TENTATIVE

New York, 20 fév—Les deux jeunes fils de George Gould, le millionnaire new-yorkais, qui se nomment respectivement Kingdon et Jay, ont failli être enlevés par des malfaiteurs. Aujourd'hui ils ne sortent plus de leur demeure princière sans un garde du corps, pour les protéger contre toute agression.

Ils ont passé l'hiver à Hill Tops, le cottage d'hiver de la famille Gould à Lakewood.

Celui qui est chargé depuis samedi de veiller à la sûreté des deux enfants est un colosse, n'ayant pas peur de trois hommes; il est toujours armé jusqu'aux dents.

Le but que se proposent les malfaiteurs en enlevant les enfants est d'obtenir une rançon énorme.

Pour faire une belle encre d'or, on prend parties égales d'iodure de potassium et d'acétate de plomb: on les met dans un filtre et on verse dessus vingt fois plus d'eau distillée chaude. Quand le liquide filtré se refoidit, l'iodure de plomb se sépare en lames d'or que l'on recueille lorsqu'il n'y a de trace de chaleur. On les lave ensuite sur un filtre, et, pour en faire de l'encre d'or on les mélange intimement avec un peu de mucilage. Il faut toujours bien remuer ou secouer le mélange avant de s'en servir.

Lampe de nuit économique:

On prend une petite bouteille de forme allongée en verre blanc et clair. On y met un morceau de phosphore de la grosseur d'un pois. Après avoir chauffé doucement la bouteille, afin d'éviter qu'elle n'éclate, on y verse jusqu'au tiers de bonne huile bouillante, puis on bouche soigneusement la bouteille. Chaque fois que l'on veut se servir de cette lampe, on la débouche, afin d'y laisser pénétrer de l'air. On replace ensuite le bouchon et on obtient une clarté suffisante pour suivre des yeux les aiguilles d'une montre. Si la lueur venait à s'éteindre, il suffirait, pour la ranimer, de déboucher un instant la bouteille Si la chambre était très froide, il faudrait chauffer la bouteille dans la main avant d'ôter le bouchon. L'expérience a prouvé que cette lampe de nuit peut durer six mois sans être renouvelée.

La reine est entrée à Londres. Conformément aux désirs exprimés par la souveraine, aucune réception n'a eu lieu au débarcadère du chemin de fer, et, afin d'éviter que la reine ne fût aperçue par les voyageurs, le train royal était caché par plusieurs files de wagons vides. La reine souffre de rhumatismes articulaires et son état est devenu tel qu'elle ne peut plus marcher. Pour sortir de wagon, la souveraine avait été placée dans un fauteuil que l'on a fait descendre sur un plan incliné et que l'on a roulé jusqu'à la voiture de la reine. Pour bien montrer qu'elle ne désirait pas être vu du public, la souveraine avait demandé que sa voiture fût entourée par un détachement des gardes du corps qui a accompagné la reine jusqu'au palais Bucklingham. En dépit de toutes ces précautions, la foule qui remplissait les rues a plusieurs fois acclamé la souveraine

---

Voilà une recette intéressante qu'indique la "Nature" pour la conservation des plumes. L'ennemi principal des plumes, c'est l'oxydation. Les gens méthodiques parviennent à l'éviter en essuyant soigneusement leurs plumes chaque fois qu'ils viennent de s'en servir. Mais ces sages sont l'exception. Généralement on abandonne sa plume, avec l'encre qu'elle tient encore en réserve, et, le lendemain, on la trouve rouillée et hors d'usage. Il faut mettre une plume neuve. On conserve au contraire sa plume beaucoup plus longtemps en l'introduisant dès que l'on ne s'en sert plus dans une bouteille quelconque contenant une éponge imbibée de carbonate de potasse dissous dans un peu d'eau. Le sel arrête l'oxydation et, après un léger essuyage, on retrouve sa plume propre, élastique et presque neuve.

Il n'y a pas de petites économies. Essayez et vous serez satisfait.

Achetez lapoudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

Il s'est tout dernièrement fondé dans le Delaware une secte religieuse où se pratique en grand l'*échange* des femmes. La communauté de cette ville comprend plus de deux cents membres, tous mariés, bien entendu.

Ils ont fait élever un très joli temple, où, sous l'égide d'un ministre de cette invraisemblable religion, se font les échanges. Les fonctions de ces singuliers pasteurs sont gratuites. Tous les fidèles se disent saints et impeccables. Un des saints ayant dernièrement refusé de prêter sa femme, malgré le consentement de celle-ci, a été immédiatement expulsé. On ne cite que ce réfractaire.

Par ordre des agents de la Connecticut Humane Society, à Torington, Conn, une petite fille canadienne nommée Hattie Sirois a été transportée au Gilbert Home.

Depuis la mort de la mère il y a deux ans, la petite fille avait été confiée au soins d'une dame H. L. Smith.

Des preuves évidentes démontrent que la misérable marâtre soumettait habituellement la petite à des traitements barbares, la forçant à prendre dans le poêle des charbons ardents avec ses mains nues.

On dit que l'enfant était soumise à d'autres abus d'une nature inavouable.

Une bien amusante histoire *vraie* égaye les journaux autrichiens.

La femme d'un grand industriel d'Essegg ayant quitté tout d'un coup le toit conjugal, son mari apprit qu'elle avait dû prendre le train pour Pecs, en Hongrie.

Il télegraphia aussitôt au préfet de police de cette ville:

"Arrêtez femme qui a pris express pour Pecs. Signalement, 83 kilos (poids exact)"

Au reçu de cette dépêche, le préfet de police fut très embarrassé, d'autant plus que, s'etant rendu lui-même à la gare pour l'arrivée du train, il put constater que la plupart des voyageuses etaient plutôt grasses...

Après quelque hésitation, il se décida pourtant à faire passer toutes les voyageuses, tour à tour, sur la bascule à bagages! Une seule d'entre elles se trouva peser exactement 83 kilos. C'était l'infidèle...

Et voilà comment il peut être fort utile de savoir au juste le poids de sa femme, surtout quand elle est un peu... légère.

DRAME POIGNANT.

Un événement des plus tragiques s'est déroulé à Stanford, dans les Cantons de l'Est, dans la matinée de dimanche. M. Noël Carignan, Elize Rousseau, son épouse et trois des enfants de la famille s'étaient rendus à l'église pour y entendre la grand'messe; ils avaient laissé à la maison leur fille, Vitaline, âgée de 18 ans et trois enfants âgés respectivement de 17 mois, de 3 et de 6 ans.

Après les vêpres auxquelles elle assista, la famille prit gaiement le chemin du logis. En entrant dans la maison, Mde Carignan voyant qu'aucun de ses enfants ne s'y trouvait et remarquant d'un autre côté que la vaisselle du matin n'avait pas été lavée, que le plancher n'avait pas été balayé et que le feu du poêle était éteint, s'écria: Ah! mon Dieu, que s'est il donc passé ici! Elle monta précipitamment dans les chambres et n'y rencontra pas ses enfants. Elle appela son époux qui était occupé à l'écurie à dételer son cheval.

Arrivé à la maison et informé de ce fait étrange, M. Carignan fut saisi de crainte. L'aînée des filles courut chez le voisin pour voir si les enfants n'y étaient pas allés chercher quelque protection. Personne ne les avait vus. La jeune fille s'était rendue dans une chambre où aucun des enfants n'avait l'habitude de reposer, et elle y trouva les trois petits enfants couchés, abrités par dessus la tête et dormant d'un profond sommeil.

L'enfant, âgé de six ans, fut interrogé et donna les explications suivantes sur ce mystère: "Que sa sœur Vitaline leur avait dit de ne pas être inquiets, qu'elle s'en allait à la grange et qu'elle ne serait pas longtemps; que, voyant que sa sœur ne revenait pas, il s'était lui-même rendu à la grange, en appelant de toutes ses forces sa sœur par son nom, qu'il avait eu peur d'ouvrir la porte de passage entre la bergerie et la "batterie"; que revenu à la maison, il s'était couché avec les deux autres enfants, parce qu'il faisait bien froid dans la maison et qu'ils avaient beaucoup pleuré."

En entendant ce récit si naïf de son enfant, M. Carignan vola plutôt qu'il ne se rendit à la grange. Il visita l'écurie et la bergerie et n'y trouva pas sa fille. Il ouvrit en tremblant la porte qui donnait sur la "batterie," et, spectable affreux! il aperçut sa fille Vitaline pendue à une poutre. L'arracher de cette position périlleuse fut pour son père l'affaire d'une seconde.

L'infortunée jeune fille était montée sur la paille, avait roulé une paire de cordeaux autour d'une poutre, avait passé dans l'extrémité des cordeaux une lanière de peau de mouton qu'elle s'était ajustée autour du cou en la bouclant sur la gorge; puis s'était glissée doucement dans le vide. On n'a pas remarqué aucun choc violent au cou de la victime; ses cheveux étaient restés peignés comme au matin; elle portait aux pieds de petits souliers que la plus petite résistance du corps aurait fait tomber: d'où il faut conclure que la mort a été douce et sans agitation.

Quand le corps fut transporté à la maison, quand on eut été informé de toutes les circonstances de ce douloureux évènement et qu'on eût constaté que la jeune fille avait perdu la vie depuis quelques heures, la scène qui se produisit alors dans la maison est plus facile à concevoir qu'à décrire. Mme Carignan s'évanouit et resta un temps considérable en cet triste état, les enfants sanglotaient et criaient à fendre l'air, tandis que le père stupéfait était à demi-mort de chagrin. La nouvelle de cet évènement se répandit partout comme une traînée de poudre, et l'on vit affluer de tous côtés une foule de personnes curieuses pour voir la victime et témoigner leurs sympathies à une famille si cruellement éprouvée.

Le coroner a tenu une enquête sur le cadavre et le jury a rendu un verdict de: "Suicide dans un moment d'aliénation mentale."

Vitaline Carignan était une jeune fille très pieuse. Elle aimait peu le monde.

UN SIFFLET
Peut Servir a Proteger les Dames.
Voici du nouveau! Les femmes qui sont obligées de sortir le soir peuvent se protéger contre les malfaiteurs en se servant d'un petit sifflet.
L'idée est bonne, croyons-nous.
Jendi soir, une dame débarqua d'un tramway sur la rue Chelmsford, aux environs de la ferme municipale. Aussitôt dans la rue, où l'obscurité était épaisse, la dame tira quelque chose de sa poche et un instant plus tard retentissait un coup de sifflet aigu, comme celui d'un agent de police.
Aussitôt arriva sur les lieux un homme portant une lanterne. C'était probablement le mari ou le frère de la dame qui n'attendait que ce signal pour venir au devant d'elle.
Un sifflet servirait à protéger grandement les personnes du sexe qui demeurent dans la banlieue, lorsqu'elles sont obligées de sortir le soir et par conséquent de risquer fort d'être attaquées et insultées par des vagabonds.
Un coup de sifflet servirait à effrayer le malfaiteur qui craindrait l'arrivée d'un agent de police.

LE BUSTE DU GOUVERNEUR.

La Souscription Publique est Maintenant Ouverte.

Nous avons déjà parlé à nos lecteurs d'une souscription qui devait être ouverte en cette ville pour présenter à l'Etat un buste du gouverneur Greenhalge devant être placé au parlement à Boston et une statue qui ornera notre Hôtel de Ville.

Il faut de l'argent pour l'exécution de ce projet.

On vient de placer entre les mains de personnes autorisées à percevoir les donations des livrets de souscription qui sont au nombre de cinquante. On commencera lundi à recevoir tout argent. Envoyez votre $2 ou moins, suivant vos moyens. L'argent du pauvre homme a la même valeur que celui du riche.

Le trésorier du comité de la souscription est M. Charles L. Knapp, dont les bureaux se trouvent dans l'édifice de la Middlesex Safe Deposit and Trust Company, encoignure des rues Merrimack et Palmer, où il recevra tout argent qu'on voudra bien lui faire parvenir, si c'est pendant les heures de banque.

Le trésorier désire prémunir le public contre toute fraude. Personne n'est autorisée à collecter des fonds si elle n'est pas munie d'un livret de souscription portant sur le couvert la signature du trésorier.

Les employés des manufactures trouveront de ces livrets dans les bureaux de la compagnie qui les emploie, où de l'argent sera reçu.

Nouvelles Condensées.

Denver, 22 fév—Aujourd'hui, dans la salle des délibérations du Sénat, le sénateur Wills, au cours d'un débat, a appelé le sénateur Peace un menteur.

Wills jeta un poids servant à retenir ses papiers à la tête de Peace. Les deux hommes se jetèrent l'un sur l'autre et luttèrent vigoureusement.

Le résultat fut quatre yeux au beurre noir et effusion de sang.

Finalement, les combattants furent séparés.

Le Sénat ordonna une enquête, puis s'ajourna.

Athol, 22 fév—Mde Worthin Levitt, âgée de 23 ans, demeurant à Phillipston, près d'ici, s'est suicidée mercredi pendant un accès d'insanité.

Son mari la perdit de vue pendant quelques minutes, lorsque soudain il entendit les cris de sa femme qui se trouvait dans la cave.

La malheureuse, qui était en costume de nuit, avait mis le feu à sa chevelure.

Elle fut horriblement brûlée et elle mourut au bout de quelque temps.

Nashua, N. H., 22 fév.—L'ancien capitaine de police, Enoch H. Chase, a été arrêté de bonne heure ce matin avec Mlle Lizzie Gibson, sous l'accusation d'adultère.

En cour de police, ce matin, Chase fut renvoyé devant le tribunal suprême, sous une caution de $500

Mlle Gibson a été placée sous une caution de $300.

L'appartement de cette fille fut visité par la police à une heure, ce matin.

Londres, 22 fév. — Un bateau de pêche est arrivé ce matin à Folkestone, apportant un sac contenant des matières postales qui se trouvait à bord de l'*Elbe*, le steamer qui a sombré dans la mer du nord. Il a été remis aux autorités de la poste.

Guthrie, O. T., 23 fév—Mde Minerva C. Taylor a tué d'un coup de feu un homme du nom de Wm Henry Harrison, hier, à sa demeure.

Harrison s'était épris follement de cette femme et il l'ennuyait de ses attentions.

Jeudi soir il se rendit à la demeure de sa dulcinée et demanda à la voir toute seule; mais Mde Taylor refusa de le recevoir.

Hier matin, il revint à la charge. Mde Taylor vint elle-même lui ouvrir, et il n'avait pas fait un pas qu'elle lui flambait la cervelle.

Le malheureux tomba raide mort.

Mde Taylor alla se livrer à la police; elle fut logée dans une cellule; elle refusa de parler.

C'est une femme de bonne apparence, âgée de 30 ans. Son mari, Monroe C. Taylor, lui a récemment intenté un procès en divorce. Cette cause devait être plaidée en cour de district aujourd'hui même. Harrison devait être l'un des témoins du mari.

Waterproof collars and cuffs that you can clean yourself by simply wiping off with a wet sponge. The genuine look exactly like linen and every piece is marked this way:
TRADE ELLULOID MARK
They are made by covering a linen collar or cuff with "celluloid," and are the *only* waterproof goods made with an interlining, and the only goods that can stand the wear and give perfect satisfaction. Never wilt and not affected by moisture. Try them and you will never regret it. Ask for those with above trade mark and refuse any imitations. If your dealer does not have them we will mail you a sample direct on receipt of price. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair. State whether stand-up or turned-down collar is wanted.
The Celluloid Company,
427-429 Broadway, New York.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ...50
Trois mois, ...25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
L'ETOILE,
67 rue arket, Lowell,

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter

LOWELL, 28 FEV. 1895.

LEURS GRIEFS.

Nous avons déjà appris à nos lecteurs que nos compatriotes de Danielsonville, dans le Connecticut, étaient résolus d'avoir coûte que coûte un curé de leur race.

Nous les approuvons, car nous sommes très en faveur du clergé national.

Nous ne voyons pas pourquoi les Canadiens ne pourraient être desservis par des prêtres de langue française, tandis que les Irlandais, partout où ils sont en majorité et souvent dans les localités où ils se trouvent en minorité, ont des pasteurs de leur origine.

A Danielsonville, les Canadiens forment la grande majorité des catholiques, et c'est le Rév. M. Preston qui est leur curé.

Les griefs des Canadiens de Danielsonville sont sérieux.

Nous ne sommes pas pour les énumérer tous ici; nous allons nous borner à en mentionner quelques-uns, ce qui suffira pour convaincre tous nos lecteurs que nos compatriotes sont dans leur droit.

Quand il s'est agi à Danielsonville de construire un couvent, les Canadiens ont fourni plus que leur quote-part, car on leur promettait que le français serait enseigné autant que l'anglais. Mais quand le couvent eût été terminé et payé, en grande partie avec l'argent des Canadiens, les promesses qu'on avait faites à nos compatriotes furent oubliées. L'enseignement du français est complètement négligé dans le couvent de Danielsonville, parce que M. le curé Preston prétend que quelques minutes de français par jour suffisent.

Avec un curé de notre nationalité les choses ne se passeraient pas ainsi.

C'est l'un des plus grands devoirs de tous les Canadiens émigrés de faire tout en leur possible pour la conservation de leur belle langue.

Maintenant, passons à un autre grief.

L'évêque du diocèse, Mgr Tierney, alla à Danielsonville il y a quelque temps en tournée pastorale. Les Canadiens marchèrent un demi mille, par une pluie battante et des chemins affreux, pour escorter leur évêque jusqu'au presbytère. Vous allez voir quelle fut leur récompense. Après la confirmation des enfants de la paroisse, trois sermons ont été prononcés, tous en anglais, dont un par l'évêque lui-même, malgré le fait que la moitié des fidèles ne comprissent pas la langue anglaise.

Il y avait un vicaire canadien qui a été envoyé ailleurs depuis, mais on l'avait chargé d'aller dire la messe dans un village irlandais du voisinage.

Disons aussi que M. le curé Preston sait très imparfaitement le français et qu'il ne paraît pas aimer le parler.

Les Canadiens de Danielsonville se sont d'abord adressés à leur évêque, et comme ils n'ont pu obtenir justice, ils sont allés trouver Mgr Satolli, le délégué papal, pour lui demander un curé de leur origine, comme ils en ont le droit.

Nous dirons à nos compatriotes de Danielsonville: Si vos griefs sont ceux que vous formulez, vous avez raison d'exiger qu'on acquiesce à votre demande. Persévérez, ne vous laissez pas décourager aux premiers obstacles, et le succès couronnera vos efforts.

Plus d'Emballements.

Depuis longtemps on a cherché un mors convenable pour les chevaux qui ont l'habitude de s'emballer. Les procédés divers qui ont été suggérés sont tous plus ou moins cruels et répugnent à bien des personnes. Le Dr L. P. Britt, de New York, paraît avoir résolu le problème d'une manière complète. Il a récemment inventé un mors qui peut subjuguer à l'instant l'étalon le plus furieux, et cela sans lui faire du mal. Après avoir vu le mors dont le principe est si simple, si logique et si pratique, on se demande pourquoi il n'a pas été inventé depuis longtemps.

Essayez donc de fermer la bouche et de vous boucher les narines, et ensuite courez aussi vite que vous pouvez. Croyez-vous que vous irez loin, quelle que soit votre colère ou votre fureur? N songeriez-vous pas bientôt aux moyens à prendre pour pouvoir respirer? En supposant qu'au moyen d'un appareil quelconque votre respiration puisse être coupée entièrement ou en partie d'après le degré de pression, et supposant que le privilège de respirer dépende de votre obéissance et de votre douceur, ne pensez-vous pas que bientôt vous seriez doux et obéissant? C'est là le principe du mors automatique de Britt. Il ne lacère pas la bouche de l'animal, mais lui bouche les narines graduellement et à mesure qu'il tire les rênes. Le cheval a bien vite compris qu'il n'a rien à gagner en tirant, et se rend immédiatement. Le broncho le plus vicieux et l'étalon le plus fougueux, deviennent dociles comme des agneaux, et se laissent conduire par un enfant.

La société protectrice des animaux s'est empressée d'adopter ce mors et de le recommander à tous les propriétaires de chevaux.

TRIBUT D'ELOGES.

Le R. P. Garin, dont nous déplorons si amèrement la perte, était généralement estimé par les protestants. Nous en avons eu une preuve dans le concert d'éloges et d'admiration qui s'est élevé lors de son décès chez nos frères séparés. Jusqu'au *Lookout*, un journal publié exclusivement dans les intérêts de l'église congrégationnelle, qui vient jeter sur cette tombe si chère les fleurs de son appréciation flatteuse d'une si belle carrière. Qu'on nous permette de citer:

"Quelle que soit notre pensée relativement aux croyances religieuses du R. P. Garin, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer une vie qui a fait naître tant d'amour et de profond respect. Cette vie qui a servi d'exemple à tant de personnes et a été un sujet d'admiration a dû être aussi sincère que le regret causé par sa mort. La crainte n'a pas été le mobile d'un témoignage si éclatant d'amitié. L'amour seul peut faire germer un semblable chagrin, comme seul l'amour pouvait porter toute une population à fêter comme elle l'a fait ses noces d'or religieuses et son retour d'Europe. Et le plus chaud des protestants même peut témoigner de son respect pour un homme qui a été tant aimé sans compromettre ses principes."

De semblables paroles font beaucoup pour que l'accord et la bonne entente règnent parmi notre population. Si les fielleux pouvaient suivre un tel exemple!

Une Bonne Famille.

Qu'est-ce qu'une bonne famille?...

Est-ce celle qui est riche?... Non, pas toujours, car il en est qui ne font pas un bon usage de leurs biens.

Est-ce celle qui est dans les honneurs?... Non pas toujours, car il en est qui sont loin de donner le bon exemple.

Est-ce celle qui vit dans les plaisirs?... Non, pas toujours, car il en est qui se permettent même les plaisirs défendus.

Qu'est-ce donc qu'une bonne famille?...

Une bonne famille est celle qui évite le péché et les occasions du péché.

Une bonne famille est celle qui est fidèle à remplir ses devoirs religieux.

Une bonne famille est celle qui supporte avec patience les épreuves de la vie.

Une bonne famille est celle qui fait des bonnes œuvres suivant ses moyens.

Une bonne famille est celle qui entretient l'union et la paix avec tout le monde.

Une bonne famille est celle qui est en garde contre l'oisiveté et les folles dépenses.

Une bonne famille est celle qui conserve le souvenir de ses morts.

Là, on fait sa prière du matin et du soir;—on va à la Messe le dimanche et les fêtes d'obligation;—on approche régulièrement des sacrements.

Là, le père donne le bon exemple;—la mère veille sur ses enfants;—les enfants obéissent de bonne grâce à leurs parents;—tous se respectent.

Là, chacun travaille, et personne ne reste à rien faire;—les enfants vont à l'école, ou en apprentissage; le père est à son ouvrage; la mère s'occupe des soins du ménage.

Là, point de disputes, ni de jurement;—point d'ivrogneries, ni d'injustices;—point de mauvaises lectures, ni de conversations inconvenantes;—point d'amusements dangereux, ni de fréquentations déplacées.

Là, on se plaît à rendre service; on aime à se réunir en famille;—on s'abstient de sortir le soir.

Telles ont été jusqu'à ces derniers temps, à de rares exceptions près, les familles qui se sont succédées parmi nous, laissant aux générations futures les plus beaux exemples de vertu.

Remarquables par leur esprit de foi, leur énergie, elles ne l'étaient pas moins par leur union, leur amour des convenances et la pureté de leurs mœurs.

Alors, la politique ne divisait pas les esprits; la religion n'était pas en butte aux attaques; les sociétés secrètes n'avaient pas d'adeptes.

Alors, on ne connaissait point les lectures qui démoralisent, les représentations qui pervertissent, ni les voyages de plaisir qui scandalisent.

Alors, point de lieux de débauche et d'orgies; point de fréquentations déshonnêtes; point de mariage mal assortis.

Chacun vivait chrétiennement, et était heureux. Qu'il en soit ainsi, et les familles actuelles seront également heureuses.

ACTUALITE.

La *Patrie*, cette vaillante feuille libérale de Montréal, vient d'entrer dans sa dix-septième année. Nos meilleurs souhaits à ce confrère.

Dans son numéro de samedi, le *Monde* de Montréal nous donne crédit d'un article qui appartient à l'*Indépendant* et que nous avions reproduit en indiquant la provenance.

Le gouverneur Morton, de New York, a approuvé le bill du représentant Lawson défendant de déployer des drapeaux étrangers sur les monuments publics dans cet Etat.

Réflexion d'actualité:

L'élection de M. Félix Faure, l'ancien ouvrier tanneur, est profondément significative.

Elle prouve de façon irrémédiable qu'on arrive à tout avec le *tan*.

On compte en moyenne 36 millions de naissances par an: ce qui fait 70 par minute—plus d'un bébé par seconde!

En plaçant les berceaux bout à bout, cela ferait une longueur égale au tour de la terre, et si l'on faisait défiler une à une les mères avec leurs nouveau-nés, à raison de 20 par minute, les derniers enfants qui passeraient auraient déjà *quatre ans*.

Combien y a-t-il de catholiques au Canada?

Québec, . . .	1,291,709
Ontario, . . .	358,200
Nouvelle-Ecosse, .	122,452
Nouveau-Brunswick,	115,961
Ile du Prince Edouard,	47,837
Manitoba, . .	20,571
Territoires du N.-Ouest,	13,008
Colombie Anglaise, .	10,800
	1,960,638

Ou deux millions—en chiffres ronds sur une population totale de cinq millions.

Une minorité qui compte après tout!

On sait que les chasseurs alpins de France gardent les Alpes pendant l'hiver, c'est-à-dire pendant six mois de neige. Ils ont dû chercher un moyen de marcher facilement et ils ont adopté tout d'abord les longues raquettes employées par les montagnards.

Peu à peu, ils ont perfectionné ce moyen primitif et ils sont arrivés à trouver un instrument des plus commodes, on peut même dire des plus élégants, qui consiste en une sorte de chaussure en fil de fer, très légère, n'enfonçant pas dans la neige et mordant suffisamment pour empêcher les glissades.

Cet instrument va devenir réglementaire. D'après un rapport transmis au commandant en chef de l'armée du Sud-est, les Alpins peuvent maintenant entreprendre d'assez longues marches sur les cimes couvertes de neige, et cela presque sans fatigue, et surtout sans danger.

Ces raquettes métalliques vont être adoptées aussi par les membres du club Alpin.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Venez acheter tous les jours l'Etoile et aussi La Patrie et la Presse de Montréal à 1 cent le numéro. 20 rue Trémont.

VICTIME DE L'OPIUM.

Un individu du nom d'Eugène D. Clark est mort dans sa maison de pension, située au No. 984 rue Middlesex, samedi matin, des suites d'une dose trop forte d'opium prise la veille.

Clark était un gros et grand homme, de bonne apparence et âgé de 32 ans environ.

Il était ivre depuis plus d'une semaine. Il arriva à sa maison de pension vendredi soir, en compagnie de deux amis qui passèrent la nuit dans la maison et ne s'en allèrent que le lendemain, de bonne heure.

Vers cinq heures et demie, l'un des pensionnaires monta à la chambre de Clark qu'il trouva sans connaissance. Le Dr Charles Sweetser fut appelé et il soupçonna aussitôt que le pauvre homme avait pris quelque drogue, quoique les gens de la maison lui assurassent qu'il n'avait pris que de la boisson, mais en très grande quantité.

Le cœur ne battait que faiblement. Une injection ne donna aucun résultat.

Le médecin courut chercher un instrument à sa maison, et à son retour Clark était mort.

Le Dr Sweetser dit qu'il n'y a aucun doute sur la cause de la mort; l'apparence des yeux étant une preuve infaillible que le malheureux était une victime de l'opium.

A force de questionner les gens de la maison, le médecin finit par apprendre que les deux amis de Clark qui avaient passé la nuit avec lui étaient descendus avec une bouteille qu'ils avaient arrachée des mains de Clark. Cette bouteille, ils l'avaient remise à la maîtresse de pension; elle avait contenu une couple d'onces d'opium. Elle était vide à moitié, et ce qui avait été pris était suffisant pour causer la mort de m'importe quelle personne.

Clark est né à Randolph, Maine, et il arrivait en cette ville il y a un an environ. Il trouva de l'emploi dans la manufacture de chaussures Pilling.

Depuis le mois de juin de l'an dernier il prit sa pension avec sa femme au No 984 rue Middlesex, où il est mort.

Il y a une semaine, sa femme le quitta pour s'en retourner dans le Maine, et Clark cessa de travailler pour faire la noce.

Il avait contracté l'habitude de prendre de l'opium quand il se trouvait dépourvu de spiritueux ou pour se remettre de ses trop copieuses libations.

FEU J. B. DUPONT.

Des Resolutions de Condoleances Sont Adoptees.

A une assemblée du comité exécutif du Club Frémont du Massachusetts qui a eu lieu le 23 courant, relativement à la mort de son président, John B. Dupont, les résolutions suivantes ont été adoptées:

Attendu, que la Divine Providence a jugé à propos de nous enlever notre honoré président et estimable ami,

Résolu, que les membres du Club Frémont du Massachusetts déplorent profondément la grande perte que nous avons faite, ainsi que tous les Franco-américains et sa famille, par le décès de l'organisateur de notre club, un promateur et un travailleur infatigable chaque fois qu'il s'est agi de l'avancement des Franco-américains, un homme dont les sages conseils ont aidé ses compatriotes et leur ont toujours fait du bien; que nous sympathisons de tout cœur avec sa famille en larmes, espérant qu'elle trouvera une consolation dans le fait que quoique cet époux et ce père si exemplaire n'ait vécu que quarante-quatre ans, le récit de ses nobles actions et des nombreux sacrifices qu'il a faits pour d'autres dureront autant que le temps.

THÉO. E. LANGLOIS,
secrétaire.

Réd—Certains journaux de langue anglaise ont rapporté par une erreur que l'on ne s'explique pas que feu J. B. Dupont devait être enterré suivant le rite de l'église congrégationnelle. Les funérailles du regretté président du Club Frémont ont eu lieu dans une église catholique. Nos lecteurs sont priés d'en prendre note.

LE VERT DE PARIS.

South Pethlehem, Pa., 24.—Ayant été aimée par un jeune homme pendant neuf ans sans qu'il se décidât à lui parler mariage, Mlle Gracie McCafferty, désespérée, absorba aujourd'hui une forte dose de poison et mourut.

Un incident dramatique qui arriva au moment où l'infortunée jeune fille allait rendre le dernier soupir vint augmenter l'intérêt de ce triste événement.

Quand Harry S. Ritter, l'amant de la jeune fille, arriva pour rendre visite à celle-ci, comme il en avait l'habitude tous les jours, Gracie ne vint pas à sa rencontre pour le recevoir avec un sourire, comme autrefois. Un voisin lui ouvrit et lui apprit que la jeune fille était mourante.

Quelques heures avant l'arrivée de son amant, la jeune fille avait pris une grande quantité de vert de Paris, sans en parler à sa famille.

On appela un médecin, mais il ne put sauver la jeune fille.

Ni le jeune Ritter ni les parents ne savent au juste la cause de ce suicide. Ritter dit qu'en effet il faisait la cour à Mlle McCafferty depuis neuf ans, mais qu'il ne lui avait jamais dit qu'il la marierait. Cependant son intention était d'en venir là un jour ou l'autre. Aucune querelle n'éclata entre les deux amants et quand ils se quittèrent la dernière fois, Gracie paraissait heureuse.

La défunte était âgée de 27 ans.

Numéro Spécial de l'Etoile

A l'occasion de l'inauguration du Gouvernement-Modèle, l'ETOILE publiera un magnifique numéro-souvenir dont la 1ère page sera spécialement dédiée à la mémoire du regretté Père Garin avec son portrait, biographie complète, et si possible une énumération avec vignettes de toutes ses œuvres, discours du maire Gauthier, portraits et biographies des officiers de l'Union Franco Américaine, du maire, des membres du Gouvernement-Modèle, ainsi qu'un rapport complet des cérémonies de l'inauguration.

Comme ce splendide numéro sera tiré à plusieurs milliers d'exemplaires, nous aimons à croire que tous nos hommes de profession, toutes nos maisons commerciales canadiennes, comme celles qui reçoivent chaque jour l'encouragement de toute notre population, se feront un devoir d'annoncer dans ce numéro.

De plus comme on aimera à conserver ce beau numéro, il est désirable que ceux qui veulent s'en assurer une ou plusieurs copies, nous envoient de suite leurs commandes, car malgré le nombre considérable que nous imprimerons, il pourrait arriver que comme à l'occasion de la mort du Pasteur de cette belle congrégation, le Père Garin, nous ne puissions satisfaire toutes les demandes, à moins de commandes spéciales données à l'avance.

Tous les officiers de l'Union, et tous les membres du Gouvernement-Modèle qui fourniront une biographie, ainsi que tous les annonceurs en recevront deux copies. Tous nos souscripteurs en auront aussi une copie; mais vu les dépenses considérables que nous sommes forcés de faire pour ce numéro, nous seront obligés de le vendre à 5 cents. Avis donc à ceux qui en désirent.

M. Joseph A. Bourbonnière est tout spécialement chargé de solliciter les annonces pour ce numéro, et nous espérons qu'il recevra l'encouragement désiré pour cette circonstance.

Nouvelles de Manchester.

—C'est aujourd'hui le 27 du courant que le projet de loi accordant le droit de suffrage aux femmes recevra l'attention de la législature à Concord, N. H. On prédit qu'il ne se passera pas dix ans avant que les femmes aient droit de vote dans tous les Etats de la Nouvelle-Angleterre.

—Le sucre d'érable nouveau (?) a déjà fait son apparition sur le marché. On doute de sa nouveauté.

—Depuis les élections dernières, il a été question, à plusieurs reprises, de fonder par miles Canadiens, un Club de Naturalisation permanant qui aidera peut-être à notre colonie de sortir de l'ornière de l'indifférence où l'apathie traditionnelle l'a tenue jusqu'à présent engagée. Les nôtres, qui se rappellent le peu de cas, pour ne pas dire le mépris, que l'on fait de nous dans la distribution du patronage officiel, ne laisseront pas, je l'espère, tomber ce projet à l'eau.

Notre population de 18,000 âmes forme au-delà d'un tiers de la population totale de la ville, et nous ne comptons guère que pour un dixième dans la représentation aux offices municipaux. D'un autre côté, nous ne pouvons blâmer que nous-mêmes, puisque, sur 8,000 votants, les listes électorales de l'automne dernier ne renfermaient pas mille noms canadiens.

CRIME ABOMINABLE

Fall River, 26—John Brousseau a été renvoyé en prison à défaut de $800 de caution pour inceste avec sa jeune fille, Lena, âgée de 14 ans.

C'est la victime de ce crime abominable qui a porté plainte.

LOUISE MICHEL SE MEURT.

Londres, 25—Louise Michel, la fameuse anarchiste, est gravement malade depuis plusieurs jours. On ne croit pas qu'elle en revienne.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

RÉCOLTE DE LA GLACE

—La récolte de la glace constitue une des principales occupations des habitants des latitudes boréales, et elle ne se fait pas sans de grands dangers souvent.

Ceux qui, en été, consomment heureusement cet article indispensable ignorent généralement les difficultés que rencontrent ceux qui en font l'extraction. Chaque bloc de glace, livré à la consommation, représente une certaine somme de labeurs, de souffrances et de périls. Les pauvres hères qui la coupent ici sont exposés, sur le fleuve, à tous les vents, à tous les dangers et ils ne reçoivent qu'un salaire insignifiant.

Voici comment l'on procède à Montréal: Aussitôt que la glace a atteint une épaisseur de deux ou trois pouces, chaque compagnie se réserve un certain espace, sur le fleuve. On ne commence à la scier que lorsqu'elle a atteint une épaisseur d'un pied. On enlève d'abord la neige qui la couvre puis un certain nombre d'hommes appelés *marqueurs*, tracent sur la glace les endroits où l'on doit faire les coupes. On scie des morceaux contenant 5 ou 6 blocs de la pesanteur de 500 livres chacun. On ne se figure pas ce qu'il en coûte pour tirer ces lourdes masses de l'eau.

On les subdivise ensuite, puis les morceaux sont portés à la glacière. où ils sont entassés.

L'enlèvement de la glace en cette ville donne de l'emploi à environ mille hommes, pendant le mois de décembre jusqu'à la fin de février.

Il y a environ douze compagnies qui s'occupent de cette industrie.

On prend la glace généralement près du pont Victoria. Là, elle est plus claire et plus pure, parce que le courant est plus fort. La valeur de la glace extraite chaque année est estimée à environ $50,000.

Les principaux consommateurs de glace sont les compagnies du Grand Tronc, du Pacifique et les compagnies de navigation transatlantiques.

L'approvisionnement de glace a été de 100,000 tonnes l'an dernire.

MGR FABRE

—Monseigneur Fabre a célébré samedi le quarante-cinquième anniversaire de son ordination.

Sa Grandeur a dit la messe à St Jacques, le matin, et a communié sa vénérable mère.

LES CONDITIONS.

—Le *Free Press* croit savoir que M. Chapleau reviendra dans la vie politique si on le fait leader aux communes, ministre des chemins de fer et si on met Angers, Caron et Ouimet à la porte.

LE CURÉ FAIT UNE DÉCOUVERTE

—Deux époux respectables de la paroisse de Ste Louise filaient, depuis 14 ans, les doux nœuds du conjungo, lorsque M. le curé a découvert qu'un lien de parenté existait entre eux et leur proposa de les remarier. L'épouse, influencée par un cabaleur du comté, demanda la séparation, qui fut confirmée par le haut tribunal du district. L'époux s'est consolé de l'entêtement de celle qui a été sa compagne durant un bon nombre d'années, en épousant, il y a quelques jours, une jolie veuve qu'il a conduite à son foyer, situé à quelques pas de la résidence de celle qui n'a pas voulu céder.

PORNEUF DÉSIRE M. JOLY

—Une délégation des électeurs de Porneuf s'est rendue auprès de l'honorable H. G. Joly de Lotbinière, pour le solliciter de bien vouloir accepter la candidature, pour leur comté.

La majorité des votants de Portneuf ont signé la pétition.

M. Joly donnera sa réponse dans quelques jours.

PAS D'ELECTIONS!

—Nous apprenons que trois députés conservateurs ont écrit à Sir Mackenzie-Bowell demandant une session au plus vite.

Ils ont averti le premier ministre que faire appel au peuple en ce moment, c'est courir à la defaite dans la province de Québec.

M. LAURIER

—L'honorable Wilfrid Laurier est actuellement dans sa famille, à Arthabaskaville.

Dans quelques jours, il adressera la parole aux électeurs du comté de Glengary, Ont., à une assemblée qui aura lieu à Alexandria. Le 5 mars prochain, il fera un discours à St Jérôme, comté de Terrebonne, et le 7 du même mois, il assistera à une convention libérale, à Lachute, comté d'Argenteuil.

UNE DÉCLARATION

—L'honorable M. Ouimet était à St Hyacinthe. D'après une dépêche adressée à la *Minerve*, l'assemblée conservatrice a eu un grand succès.

Question des élections et de la session? M. Ouimet dit:

"Aurons-nous des élections ou une session? Je ne puis pas donner une réponse à cette question. Mais qu'il y ait élections ou session, tous les membres du gouvernement, sans distinction de race ou de croyance, sont unanimes sur ce point: appliquer dans toutes ses portées le jugement du Conseil Privé."

Question des écoles, M. Ouimet dit:

"Le gouvernement, dût-il tomber, il ne faillira pas à la tâche. Pour ma part, je suis prêt à résigner tout de suite, plutôt que de céder un seul des droits des catholiques, et si la question des écoles n'est pas réglée selon le jugement du Conseil Privé."

Nous n'en sommes pas plus avancés. Ces déclarations laissent aux ministres autant de latitude que celles de M. Laurier lui permettent de garder toute sa liberté d'action.—*Le Monde.*

QUEBEC,

AU FOND D'UN PUITS

—La petite fille de M. Télesphore Gagnon vient d'être miraculeusement sauvée de la mort. Durant l'après-midi, l'enfant se rendant chez sa grand'mère tomba dans un puits sur lequel, pendant la dernière inondation, une mince couche de glace s'était formée.

Inquiet de l'absence prolongée de l'enfant, on fit des recherches et elle fut découverte à demi-gelée dans le puits où la marée commençait déjà à monter.

UN MISSIONNAIRE PARLE

—Le R. P Babel, le vénérable missionnaire oblat des tribus d'indiens Montagnais et Nascaper, était de passage en cette ville, hier, se rendant au lac St Jean.

Le père Babel dit que la misère parmi les indiens du Labrador n'est pas si grande et que les rapports sont exagérés.

ST HYACINTHE,

MORS AUX DENTS.

—Ces jours derniers passait sur la rue Girouard, à St Hyacinthe, une voiture traînée par deux chevaux et dans laquelle étaient enfermées trois dames Les chevaux prirent le mors aux dents pendant que le cocher était absent et sont partis à fond de train. Heureusement que plusieurs des Pères Dominicains qui faisaient une promenade en cet endroit s'apercevant du danger que couraient les personnes enfermées dans la voiture, un d'eux s'élança à leur secours et réussit à saisir les guides des chevaux et à l'aide de quelques-uns de ses confrères il réussit à arrêter les chevaux.

VERCHERES,

CE QUE L'ON DIT

—On dit que si M. Geoffrion, avocat de Montréal, se présente dans Verchères, M. J. Bisaillon, avocat de Montréal, lui fera opposition, au nom du parti conservateur. Dans ce cas, dit-on, M J L Archambault, aussi avocat de Montréal, appuierait la candidature de M. Bisaillon, à moins que M. Archambault ne prenne une attitude independante.

BERTHIERVILLE

CULTURE DE BETTERAVE

—Il s'est chargé à la station de l'Epiphanie cet automne, en destination pour l'usine à sucre de Berthier pour $5,755 de betteraves, réparties comme suit:

L'ePiphanie, $1,380; L'Assomption, $1,240; Repentigny, $800; St Sulpice, $101; St Paul l'Ermite, $1,325.

FARNHAM

TERRIBLE ACCIDENT

—On disait hier qu'un accident de chemin de fer était arrivé à quelques milles de l'Acadie et qu'un conducteur du nom de Tremblay avait eu les deux jambes brisées. Nous apprenons aujourd'hui que cet accident est beaucoup plus sérieux qu'on l'avait tout d'abord rapporté. Les depêches nous annoncent qu'un nommé Donais de Farnham a été tué et qu'un autre employé est mort hier après-midi de ses blessures. Quant au conducteur, on espère le sauver. Ce terrible accident est dû au déraillement d'un chasse-neige.

TORONTO,

LES MEMBRES DE LA P. P. A.

—Le discours du trône a été adopté à une forte majorité à la législature d'Ontario.

Les membres de la P. P. A. commencent déjà à s'agiter.

Ils doivent proposer certains amendements à la loi des écoles ainsi qu'un nombre indéfini d'autres réformes.

ST FAUSTIN

DES PLAINTES

—Les commerçants de bois de St Faustin, sur le chemin de fer de St Jérôme, se plaignent que la compagnie leur charge plus cher, pour le transport d'un char de bois de corde à la ville, qu'aux gens de Lachute, située 17 miles plus au nord.

Renseignements pris, il est vrai que les expéditeurs de Lachute ne payent que $13,75 pour envoyer un char chargé de bois à la ville, tandis que ceux de St Faustin payent $15. M. J. D. Rolland, président de la société générale de colonisation, à Montréal, possédant plusieurs lots de terre dans le canton Lachute, a réussi à obtenir de la compagnie de chemin de fer, une déduction pour le transport du bois.

Les commerçants de St Faustin n'en ont jamais fait la demande. Ils devraient voir les directeurs du chemin de fer de St Jérôme.

OTTAWA

RAPATRIEMENT

—Le R. P. Paradis, l'apôtre du rapatriement, est parti de Montréal pour Toronto, en compagnie de M. Chs Olivier, délégué de Hancock; du Dr Laberge, délégué de Calumet; de M. Emile Laplante, délégué de Lake Linden, tous trois du comté de Houghton, Mich; J. D. Roland, président, et T. A. Brisson, agent général de la société générale de colonisation; M. Burgess, député ministre de l'intérieur, et MM. McNichol et Armstrong, officiers du Pacifique Canadien.

Ces messieurs auront une conférence avec Mowat et les ministres relativement à la requête des canadiens du Michigan, désireux de revenir s'établir sur le sol natal.

Cette conférence à laquelle prendront part les trois grands et puissants agents les plus intéressés au succès de cette entreprise et qui peuvent le mieux la conduire à bonne fin: le gouvernement fédéral, le gouvernement local d'Ontario et la Cie du Pacifique Canadien, assurera la réussite du dévoué missionnaire de la colonisation.

Le canton que se propose de coloniser le Rév. Père Paradis est compris entre les lacs Nipissing et Tamiscamingue et est divise en lots de 60 arpents, donnés gratuitement aux colons.

Le missionnaire passera quelques jours à Toronto, après lesquels il retournera vers ses ouailles, au Nipissing, qu'il a quittées depuis environ 6 semaines.

Si l'entreprise des délégués réussit, il est probable qu'à leur retour à Montréal, la société générale de colonisation leur offrira un banquet auquel assisteront plusieurs ministres.

VALLEYFIELD

ECHOS DE VALLEYFIELD

—D'après un document préparé à la demande de Mgr Emard, les localités dont la population catholique a augmenté dans le district de Beauharnois depuis 1891, sont: Ste Cécile de Valleyfield, qui a gagné 354 catholiques; St Etienne, 53; St Jean Chrysostôme, 137; St Louis de Gonzague, 71; Ste Philomène, 10; Saint-Romain d'Hemmingford, 6.

Par contre, St Anicet a perdu 123 catholiques; Ste Barbe, 53; St Clément et Beauharnois, 643; Ste Clothilde, 83; St Joachin de Châteauguay, 24; St Malachie d'Ormstown, 161; Ste Martine, 127; St Stanislas de Kostka, 73; St Timothée, 359; St Urbain, 36; St Sacrement, 27.

—Vendredi dernier, Mgr Emard a béni la carrière qu'on exploite actuellement pour extraire la pierre qui servira à la construction du nouveau collège commercial.

LEVIS,

UN CANON DE 14 LIVRES

—M. Ferdinand Allard, le forgeron de Lévis, qui prétend avoir découvert la trempe du cuivre, a fabriqué dernièrement un canon en aluminium de 26 pouces de long et 5 de diamètre à la gueule, qui a apparemment la consistance et la durée du fer. On a essayé ce canon avec une charge d'une livre de poudre et il a subi l'expérience avec succès.

Ce canon ne pèse que 14 livres; un canon de même dimension en fonte peserait 180 livres.

M. Allard doit en fabriquer un autre de 12 pieds de longueur qu'il enverra à Washington pour y être essayé.

HULL,

LA DIPHTERIE

—La diphtérie sévit avec une vigueur extraordinaire à Masham, depuis une semaine. Deux ou trois enfants y meurent tous les jours.

POUR DETTE

—Un nommé Murphy, de Templeton, incarcéré à la prison de Hull, depuis quelque temps, pour dette, a été libéré après avoir payé $400 dont il s'était rendu responsable comme gardien d'une saisie.

CONFLAGRATION A PARIS

Paris, 26—La Casino, une académie de musique de dimension très considérable située rue Blanche, a été consumé par les flammes. Le feu a pris quelques minutes avant minuit.

Tous les spectateurs ont pu sortir sans encombre.

A deux heures, seuls les murs restaient debout.

CORRESPONDANCE.

Un Menage Trouble.

M. le Rédacteur,

Je suis l'homme le plus malheureux du monde et le diable règne en maître dans la cabane. J'ai le bonheur d'avoir pour épouse une charmante femme, mais j'ai un beau-père et ce qui est plus grave encore, je possède une belle-mère, qui est le vrai type du tyran et de la discorde.

J'ai beau faire le mouton, être doux, humble, poli, rien n'y fait. Mon beau-père prétend que je rends ma femme malheureuse, et la maman prétend que je suis un monstre.

N'allez pas croire que je me vante, car vous vous tromperiez. Je suis pacifique, oui, trop peut-être, et je vous défie de trouver un homme qui ait vécu quatre ans avec de semblables parents, sans avoir laissé échapper une plainte, sans jamais laisser percer un moment de mauvaise humeur.

J'adore ma femme, mais.... mais.... si elle me le rend, il y a parfois de gros nuages à l'horizon. Monsieur trouve que je suis un misérable, il tempête, cri, hurle et ma tendre moitié pleure. Alors, le bon papa, sans s'expliquer que c'est sa propre bêtise qui rend ma femme malheureuse, m'accuse ni plus ni moins que d'être un assassin.

La maman intervient alors, et de sa voix criarde augmentant de diapason à mesure que je courbe la tête, et cherche en mon âme et conscience de quel crime je suis le noir auteur, la maman, dis-je, me menace des foudres vengeresses et des sombres cachots.

Pour l'amour de tous les saints, monsieur le rédacteur, seriez-vous assez bon de me trouver un remède qui, tout en conservant ma femme à mon affection, me débarrasserait à jamais et de mon *aimable* beau-papa et de ma non moins *charmante* belle-maman.

Un remède, s'il vous plaît, et veuillez croire que ma reconnaissance sera éternelle.

Tout à vous,
X...

Voici notre remède dont nous garantissons l'efficacité. Comme X.... n'est pas marié avec son beau-père et sa belle-mère, il ferait bien, puisque l'accord est impossible entre eux, d'aller vivre avec sa femme dans une autre maison, ou, ce qui serait encore mieux, dans une autre ville, en Cal fornie, par exemple. A une telle distance les querelles ne seraient pas dangereuses.

UNE PANIQUE

PENDANT UNE REPRESENTATION A L'OPERA.

Une Scene Trop dans le Genre Realiste.

Philadelphie, 26 fév.—Une panique a été causée dans l'Opera House de cette ville ce soir par une scène qui fut trop dans le genre réaliste pour certaines personnes nerveuses.

On jouait "The War of Wealth." A la fin du troisième acte, on mit le feu à une certaine quantité de coton sur la scène pour représenter l'incendie d'une fabrique. Une épaisse fumée remplit la salle, ce qui fut la cause que certaines personnes crurent que le feu était pris pour tout de bon.

Quelqu'un cria alors: "Au feu!" Il n'en fallait pas plus pour causer une panique. Les spectateurs s'élancèrent vers les issues; mais on annonça que cet incendie simulé faisait partie de la représentation, et l'auditoire se tranquillisa.

Chacun reprit son siège et la représentation fut continuée.

Pendant cette panique trois femmes perdirent connaissance.

Nouvelles Condensées.

—Treize Canadiens sont membres de la législature du Michigan.

—On parle de la fondation d'un journal français à Central Falls, R. I.

—On se prépare déjà à Woonsocket, R. I., à célébrer grandiosement la St Jean-Baptiste.

—Un comité de la législature à Boston vient de faire un rapport favorable au projet d'accorder le droit de suffrage aux femmes dans les élections municipales.

—Il y a devant la législature à Boston un projet pour amender la constitution de manière à ne plus avoir d'élections que tous les deux ans, au lieu d'année en année, comme cela se pratique depuis près de trois quarts de siècle. Les démocrates s'y opposent parce qu'ils sont en minorité, et, partant, dans l'opposition. Si ce projet est adopté par la législature, il sera soumis au vote populaire l'automne prochain, et c'est le peuple qui décidera en dernier ressort.

NOTES LOCALES.

L'Hon Jeremiah Crowley est retenu à sa chambre par la maladie.

M. et Mde P. L. Grégoire sont revenus hier de leur voyage d'Europe.

M. Mitchel du Bon Marché a envoyé un cablegramme annonçant son arrivée sain et sauf en Europe.

On dit que la rivière Merrimack n'a jamais été aussi basse durant cette saison depuis plusieurs années.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

On fait des démarches auprès du gouverneur Greenhalge pour l'engager à assister au banquet annuel de la Chambre de Commerce à Manchester, le mois prochain. Le gouverneur est populaire dans le Granite State.

L'épouse de M. John Roy, de la maison J. L. Chalifoux, à Birmingham, Ala., est tombée il y a quelques jours du haut en bas d'un escalier dans cet établissement. Dans sa chute elle s'est fracturé la jambe droite.

Les compagnies d'assurance ont réglé les réclamations de M. Fels, dont la demeure a été incendiée lundi. Cet édifice était situé sur la Lakeview avenue. Le chiffre des assurances payées s'est élevé à $6400.

L'alarme donnée à l'avertisseur 27, à deux heures quarante-cinq, hier, a été occasionnée par un incendie qui s'était déclaré dans une demeure particulière, appartenant à la succession Peter S. Coburn, et située en arrière de l'épicerie Coburn, à Pawtucketville. Peu de dommages.

Une jeune femme sur le point de devenir mère éprouvait un sentiment de faiblesse qui lui mettait le désespoir dans l'âme. Elle caresse aujourd'hui un blond chérubin qui fait son bonheur, et se félicite d'avoir fait usage du Dr. Delisle's Kinium Compound

Du charbon pour cinq piastres la tonne seulement. Justement ce qu'il faut pour un poêle de cuisine. Notre No. 2 Chestnut plaît à tout le monde. Envoyez vos ordres maintenant. D. W. Horne & Son, 15 rue Central.

Comment Trouvez-vous Cela?

Nous offrons cent dollars de récompense pour tout cas de catarrhe qui ne peut être guéri par le Hall's Catarrh Cure.

F. J. CHENEY & Co., Prop., Toledo, O.

Nous, les soussignés, connaissons F. J. Cheney depuis 15 années et le croyons parfaitement honorable dans les transactions d'affaires et financièrement capable de remplir toute obligation faite par la maison.

WEST & TRUAX,
WALDING, KINNAN & MARVIN,
Droguistes en gros, Toledo, O.

Le Hall's Catarrh Cure est pris intérieurement, agit directement sur le sang et les surfaces muqueuses du système. Prix, 75c la bouteille. Vendu par tous les droguistes. Certificats garantis.

Chez M. Landry.

M. Henri Landry a donné une jolie soirée à sa résidence lundi à l'occasion de sa nomination comme gardien de la salle Huntington. Il y a eu du chant, de la musique et un magnifique souper fut servi aux invités.

Tout le monde s'est très bien amusé jusqu'à une heure avancée M. et Mme Landry ont très bien fait les honneurs de maison.

La Bibliotheque Publique.

Le plus grand nombre de livres distribués par le bibliothécaire et ses aides pendant une seule journée l'a été samedi dernier, 1478 volumes ayant été mis à la disposition des lecteurs et des lectrices de cette ville. Plus de 600 personnes ont visité samedi l'exposition de photographies en arrière de la salle de lecture.

LA DYNAMITE.

Des Malfaiteurs Font Sauter un Coffre-Fort.

Durant la nuit de lundi des voleurs ont pénétré dans les bureaux de John Dennis & Co., mécaniciens de la Western Avenue, et après avoir percé un trou d'à peu près un demi pouce sur le dessus du coffre-fort, ils y ont jeté de la dynamite à laquelle ils ont ensuite mis le feu.

L'explosion a été si forte que la porte du coffre-fort qui est très pesante a été lancée à travers une cloison et est allée tomber à plusieurs pieds plus loin. Les châssis ont été brisés, et, en un mot, les bureaux ont été fort endommagés.

Le coffre-fort ne contenait pas d'argent, et les voleurs n'ont rien eu pour se payer de leur trouble.

Il y avait bien des livres de compte et autres papiers, mais rien que les voleurs pouvaient emporter avec profit.

M. Théophile Gadbois, qui travaille pour les messieurs Dennis, a été le premier à découvrir le fait, ce matin, vers les 6 heures.

Les malfaiteurs qui ont fait le coup se sont enfuis sans laisser de traces.

La police informe.

49ieme Anniversaire.

Samedi dernier, M. George Paquin de Dane St Ave, fêtait le 49ème anniversaire de sa naissance. A cette occasion, on lui présenta une magnifique montre en or. M. Ojeda Gignac lut une magnifique adresse et Mlle Estelle Paquin fit la présentation du cadeau. M. Paquin répondit d'une manière des plus heureuses à cette délicatesse de la part de ses amis.

Il y eut chant et musique. On s'amusa à la bonne franquette, et ce n'est que tard que l'on se sépara, enchantés de cette agréable soirée.

BUREAU DE J. F. GREER,
Juge de comté,
Green Cove Springs, Clay Co., Fla., 23 Mai 1891.

Messieurs,

Il y a 20 ans je fus affligé d'un rhumatisme inflammatoire, je fus soigné par les médecins les plus éminents du monde. J'ai visité les grandes Saratoga Springs de N. Y. et les célèbres Hot Springs de l'Arkansas et autres places d'eau, et j'ai toujours consulté le medécin de ces endroits pour ma maladie, finalement je suis allé en Floride il y a dix ans.

Il y a environ deux ans j'ai eu une sévère attaque de rhumatisme je fus retenu à ma chambre pendant 12 semaines et durant ce temps je fus induit à essayer la P. P. P. Prickly Ash Poke Root and Potasium, sachant que chaque ingrédient était bon pour les impuretés du sang, après avoir pris deux petites bouteilles, je fus guéri à quatre différentes fois depuis j'ai eu de légères attaques et chaque fois j'ai pris deux petites bouteilles de P. P. P. et fus soulage et je la considère la meilleure médecine de la sorte.

Respectueusement,
J. F. GREER

Le Rhumatisme.

Est emphatiquement un désordre du sang causé par l'inhabilité des rognons pour enlever certains poisons qui s'accumulent dans les tissus des jointures et des muscles.

La P.P.P. guérit simplement vitement et sûrement. Cette maladie neutralise les impuretés du sang. L'expérience et la science endossent la P. P. P. comme le seul purificateur connu pour le sang.

TROUVE COUPABLE.

Histoire Succincte d'un Crime Revoltant.

En Cour Supérieure, à East Cambridge, lundi John Meunier, de cette ville, a été trouvé coupable d'avoir outragé une jeune fille canadienne dans le Petit Canada le 4 novembre 1894. Il recevra sa sentence aujourd'hui même.

Nos lecteurs se souviennent sans doute des détails de ce crime.

Meunier avait rencontré le soir du 4 novembre une demoiselle Shink, de Lawrence, qui était venue rendre visite à des parents en cette ville. Il lui demanda la permission de l'accompagner. La jeune fille, qui est infirme, accepta sans défiance. En passant au dépotoir, Meunier l'entraîna dans ce lieu désert et se porta sur elle à des voies de fait d'une nature révoltante.

La jeune fille cria à pleins poumons et la police accourut sur les lieux et opéra l'arrestation du coupable.

Funerailles

Les funérailles de Mde Honoré Constantineauont eu lieu lundi matin à l'église St Joseph. La levée du corps à la résidence de la défunte a été faite à neuf heures par les RR. PP. Gillard, Forget et Constantineau, ensuite on se rendit à l'église pour le service.

Le Rév. Père Constantineau, fils de la défunte, a officié, assisté des RR. PP. Amyot et Forget comme diacre et sous-diacre.

L'église était drapée des mêmes tentures de deuil qui ont servi pour les funérailles du Rév. P. Garin, et un chœur nombreux, sous la direction de M. A. N. Duval, a très bien rendu une messe de requiem en musique.

A l'offertoire, Mlle Minnie Richard a fort bien chanté le *Pie Jesu* de D. F. E. Auber.

Parmi les fleurs on remarquait un magnifique oreiller en roses blanches et œillets portant l'inscription "Notre mère;" une couronne en roses et feuilles vertes, don de Mme Philias Therrien; une magnifique croix en fleurs naturelles diverses et feuilles vertes, don de P. A. Favreau; un joli bouquet, don des Delles Eléonor et Délia Barry; une jolie croix en roses blanches et feuilles vertes surmontée d'un piédestal de mêmes fleurs avec inscription "Grand'mère".

Les porteurs des coins du poêle était MM. Antoine Bernier, David Laferrière, Philias Therrien, Napoléon Richard, Pierre Demers et Luc Viau.

M. Joseph Albert avait la charge des funérailles et M. Amédée Archambault agissait comme maître des cérémonies.

Une Mauvaise Chute.

William McCarty, employé chez Donovan Bros, a glissé sur le trottoir de la rue Central et s'est fracturé un bras. Gare aux trottoirs glacés!

Temoignage d'Amitie.

M. Oscar Marchand, de Pawtucketville, a été l'objet d'une belle démonstration. Ses amis lui ont présenté un beau diamant et plusieurs jolies choses.

On s'est amusé d'une manière très agréable, et inutile de dire que tous les invités ont été enchantés de cette soirée.

Incendie sur la rue Middle.

Mardi avant-midi, vers les dix heures, un incendie s'est déclaré dans un édifice de la rue Middle. Cet édifice est occupé par M. W. H. I. Hayes, manufacturier de cigares.

L'incendie a commencé ses ravages dans le sous-sol, près de l'ascenseur, et il s'est communiqué aux étages supérieurs. Il a consumé presque tout ce qu'il y avait dans l'édifice.

Les dommages sont considérables, mais on ne sait pas au juste quel en est le montant.

On estime que les pertes causées par le feu dans la fabrique de cigares Hayes, sur la rue Middle, vont s'élever au total de $50,000 environ. Il y a $37,500 d'assurances sur le stock, $9500 et $1250 sur les "fixtures" et les machines.

Lundi Gras.

Lundi soir a eu lieu à la résidence de M. Auguste Jodoin, 31 rue Campow, une jolie fête. On fit la partie de whist et des rafraîchissements furent servis. Etaient présents, MM. P. L. Denault, E. Bailly, Joseph Desmarais, E. Lanoux, N. Desmarais, M. Conway, D Denault, N. Denault, S. L'heureux.

Mde P L. Denault a reçu le premier prix consistant en une coupe et soucoupe en porcelaine. M. E. Lanoux a aussi reçu le premier prix pour les hommes consistant en un pot à barbe.

Les "booby" ont été gagnés par M. L. Denault et Mlle G. Denault.

M. et Mde Jodoin ont su faire les choses on ne peut mieux.

MORT SUBITE.

Il Tombe Raide Mort en Prenant ses Outils.

Patrick Kane, un vieillard de 64 ans, est mort subitement, mardi matin, dans une boutique de la Cie du Gaz, situé sur la rue School. Depuis trente ans, le défunt était à l'emploi de la Lowell Gas Light Company.

Depuis quelques jours il ne travaillait que par intervalle. Son habitude était de venir à la boutique tous les matins, pour s'informer s'il n'y avait pas d'ouvrage. Mardi matin, il y vint comme de coutume et on lui apprit qu'il y avait pour lui une besogne qui le tiendrait occupé pendant toute la journée.

Il se rendit aussitôt dans une pièce pour y prendre ses outils. En passant près de Richard Cummings, l'un des employés, il lui dit quelques mots; puis il se rendit à quelques pieds plus loin et se baissa pour prendre ses outils dans un coffre.

Cummings, en se retournant une minute plus tard, aperçut le vieillard étendu de tout son long sur le plancher.

Le pauvre homme était privé de sentiment. Vite on courut chercher le Dr Martin, mais le vieillard était mort à l'arrivée de l'homme de l'art.

Le corps a été transporté à la maison de pension du défunt, 14, rue Sargent, et quelques-uns de ses amis furent avertis du triste évènement.

C'était un célibataire et il n'avait aucun parent en cette ville. Un de ses frères demeure en Irlande, un autre en Californie et il a une sœur à Québec.

Le Dr Irish étant absent, l'examen du corps n'aura lieu qu'à son retour.

Il est probable que la mort a été causée par une maladie de cœur, quoique le défunt ne se soit jamais plaint de cette affection.

C'était un bon employé, et l'on dit qu'il laisse une petite fortune.

DU POISON DANS SA BIERE.

Un Nomme Jackson Tente de se Suicider a Lawrence.

Un homme qui a déclaré se nommer C. F. Jackson a tenté de se suicider à Lawrence, lundi soir, vers les sept heures, dans la buvette de Dodge, sur la rue Essex, en mélangeant de l'acide nitrique dans sa bière.

Tout en buvant cette mixture, il dit: "Je veux mourir." Puis il courut dans une ruelle en arrière de la buvette, où le détective Carey le trouva.

Le malheureux souffrait beaucoup. Il fut transporté au poste de police, et le Dr Dowe fut appelé. Ce médecin ordonna qu'il fût transporté à l'hôpital.

Il est dans un état critique.

La police a découvert que le poison avait été acheté à la pharmacie de Geo. C. Ketchum, un quart d'heure avant la tentative de suicide.

On ne connaît pas la cause de cet acte de désespoir, car Jackson ne veut pas parler. Il est étranger en cette ville.

On dit que son père, James Jackson, demeure à Montréal, où il est employé dans les filatures de coton à Hochelaga.

Jackson a environ trente ans.

LEON DEMERS

Arrete pour Refus de Pourvoir.

Léon Demers, un employé de fabrique, a été arrêté lundi soir sous l'accusation de refus de pourvoir aux dépenses de sa femme qui demeure à Southbridge.

Demers a quitté sa tendre moitié il y a plusieurs semaines pour venir à Lowell, et depuis ce temps-là sa femme n'a rien eu de lui.

Mardi, un agent de police de Southbridge a ramené Demers dans cette ville pour y subir son procès.

LA BALLE ANGLAISE

Lowell Fera-t-il Partie de la Ligue?

Des joueurs de balle anglaise, autrement dit base-ball, parlent de former une ligue qui comprendraient les clubs de Lowell, Lawrence, Haverhill, Nashua, Brockton et Salem. Le gérant Burnham va sous peu visiter Lowell à ce sujet.

Brockton et Salem sont déjà organisés.

NOS ECHEVINS

Recoivent une Invitation de l'Union Franco-Americaine.

Il y a eu mardi soir une assemblée du bureau des échevins. Tous les membres étaient présents, à l'exception de Dow et Tryder. Le maire Courtney a présidé.

Des jurés pour la Cour Supérieure devant s'ouvrir à Lowell le second lundi de mars ont été choisis.

La nomination comme constable de George L. Hubbard a été confirmée.

Une invitation de la part de l'Union Franco-Américaine pour assister à l'inauguration du Gouvernement-Modèle dans la salle Huntington, jeudi soir, le 28 mars, a été acceptée.

Quelques réclamations pour dommages contre la municipalité ont été reçues et référées à l'avocat de la ville.

Quelques nominations sans importance ont été faites. Puis le maire a annoncé quelques comités.

James Smith a été nommé agent de la police spéciale pour le Bijou Theatre.

Naissance.

En cette ville, le 25 courant, Mde Emmanuel Lauzière, une fille, baptisée sous les prénoms de Marie-Jeannette. Parrain et marraine, M. Joseph Maurice Lauzière et Mlle Hélène Lauzière.

Quelques Sentences.

En Cour Supérieure, à Cambridge, mardi, James Meunier, accusé d'avoir outragé une jeune fille de Lawrence en cette ville, a été condamné à huit années de pénitencier. Hier, l'ETOILE contenait tous les détails de ce crime abominable.

Richard Sullivan et James Cahill, pour vol sur la personne de James Hennessey, il y a environ six semaines, ont été condamnés à l'Ecole de Reforme.

La cause de James Sullivan pour ivresse a été mise au dossier.

Il Peut vous Vetir

Louis Alexander, le tailleur, vient de recevoir d'Angleterre par le steamer Brittannic, qui a quitté Liverpool le 4 février, une boîte des plus fines étoffes anglaises Ces marchandises viennent de la maison bien connue Van Ingen & Co. Il y a en tout 300 pièces des plus récentes créations, dont plusieurs n'ont pas encore apparu sur le marché avant la présente saison. Ceux qui ont commencé à songer aux habits du printemps et d'été feront bien d'aller rendre une visite à M. Alexander.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseurs) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la boutelle.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound

TRIPLE CRIME.

Un Homme Volé, Tué et Brulé.

DANS LE DISTRICT DES ABATTOIRS A CHICAGO.

On Savait que la Victime Portait Cinq Cents Dollars.

Chicago, 26 fév.—Deux enfants ont découvert hier le corps à demi brûlé d'un homme âgé de 25 ou 30 ans. Le cadavre était adossé à un arbre à l'intersection de la 95ème rue et de la Western avenue.

D'après toutes les apparences, le corps avait dû être exposé à l'air pendant un laps de temps considérable. Les jambes et le tronc étaient brisés et les cordes qui entortillaient ses mains et ses épaules indiquaient que la pauvre victime avait été attaquée, puis après une lutte avait été liée solidement, pour la tenir en respect.

Dans les poches du gilet, on trouva une feuille de papier qui révéla le fait que la victime était Fred Holzutter, de la maison Rotzloss & Holzutter, bouchers, 3801, rue Honoré.

On fit mander M. Rotzloss qui vint jeter un regard sur le corps de la victime qu'il reconnut pour être son associé. Il reconnut la feuille de papier, les vêtements et le canif, mais les traits étaient tellement défigurés qu'ils n'étaient plus reconnaissables.

La feuille de papier trouvée dans une des poches et les vêtements avaient évidemment été imbibés d'huile de charbon, puis le feu avait été mis au corps. Il ne restait plus que des lambeaux d'habits.

Holzutter était disparu le 28 janvier dernier, et on n'en avait pas entendu parler depuis. Il avait sur lui au moment de son départ la somme de cinq cents dollars. Il partit en disant qu'il s'en allait à Elgin (Illinois) pour y acheter des bestiaux.

Le même jour, à la tombée de la nuit, Holzutter fut aperçu dans une buvette des environs. Tandis qu'il se tenait près du comptoir, un homme entra et lui dit qu'il avait une voiture qu'il désirait vendre. Il engagea le boucher à venir voir sa voiture dans une grange située dans le voisinage. Holzutter partit avec l'étranger, et on ne le revit plus vivant.

Le police le recherchait depuis le 3 février.

L'étranger n'a jamais été revu depuis ce moment là; mais la police a son signalement.

Les agents de police croient que Holzutter a été volé et tué dans le district des abattoirs, puis son corps aurait été transporté dans la banlieue où, pour le rendre méconnaissable, il aurait été imbibé d'huile auquel le feu aurait été mis.

TRISTE FIN

Medford, 23 fév.—Mlle Mamie W. R. Gately, de Melrose, a été tuée hier soir dans des circonstances assez étranges, et sa mère, Mde Winnifred Gately, a été blessée sérieusement Toutes deux s'en retournaient en voiture à leur demeure, après une représentation à l'Institut Hall, à East Cambridge, à laquel Mlle Gately avait pris part.

Une voiture avait été retenue chez le loueur W. E. Keating de Melrose, pour conduire la mère et la fille au théâtre, puis les ramener après la soirée.

Le cocher, un individu du nom de Thomas Conley, s'enivra comme un Polonais, et ne pouvant plus se tenir sur son siège, il tomba lourdement dans la rue. Alors le cheval, n'étant plus retenu, prit le mors aux dents.

Perdant la tête, les deux femmes se jetèrent hors de la voiture, dans l'espoir de sauver leur vie.

Le corps sans vie de Mlle Gately fut ramassé en face de la demeure de M. Hopkins, sur l'avenue Middlesex, vers les onze heures et demie, et Mde Gately a été trouvée sans connaissance à une faible distance.

Conley, le cocher, a été aperçu à un demi mille plus loin; il était toujours ivre et il ne put raconter ce qui s'était passé.

Quant à l'attelage, on le trouva au coin de l'avenue Highland et de la rue Pleasant, à Malden, vers les deux heures du matin.

Mde Gately et sa fille passaient pour des personnes fort respectables de Melrose.

Le cocher, l'auteur de tout le mal, a comparu en cour de district à Malden aujourd'hui; deux accusations ont été portées contre lui: ivresse et meurtre sans préméditation.

Le procès commencera le 2 mars. Le tribunal a fixé la caution à $5.300 que Conley n'a pu trouver: il restera donc en prison.

M. Halmes, le chef de la sûreté de Medford, dit que Conley était ivre au moment de son arrestation et qu'il nia tout d'abord être le cocher en question.

De son côté, le chef de la sûreté de Melrose raconte que Conley avait été renvoyé par plusieurs patrons à cause de ses habitudes d'intempérance.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Mde Gately, la mère de la jeune fille qui a été tuée, n'a reçu que des blessures sans gravité, et elle fut capable de se rendre chez elle à pied, après l'accident. Elle ne tardera pas à se remettre et pourra sortir dans quelques jours.

Mlle Gately tomba sur la tête et se fractura le crâne, ce qui causa sa mort.

Cet accident a causé toute une sensation dans la localité, car la victime était une jeune fille de grand talent et jouissant de beaucoup de popularité.

PLUS D'ESPOIR!

La Chaise Electrique Attend le Docteur Buchanan.

FIN D'UNE CAUSE CELEBRE DANS L'ETAT DE NEW YORK

Condamne pour avoir Empoisonne sa Femme

Albany, 26 fév—La Cour d'Appel a confirmé la condamnation du Dr Buchanan, coupable d'avoir empoisonné sa femme, et il devra mourir sur la chaise électrique.

Le Dr Buchanan avait été condamné à mort le 9 juin à New York, pour le meurtre de sa femme, Anna Buchanan, crime commis le 24 avril 1892. Il était accusé d'avoir fait prendre cinq grains de morphine à sa femme et un autre poison inconnu au jury.

Buchanan est un médecin venu à New York de la Nouvelle-Ecosse. Il était divorcé d'avec sa première femme et à New York il fit la connaissance de Mlle Anna B. Sutherland, qui tenait une maison malfamée à Neward. Il l'épousa et après la célébration du mariage, il l'induisit à mettre en son nom toutes ses propriétés, ce qu'elle fit sans défiance.

Peu de temps après le mariage, Mde Buchanan tomba malade et le Dr McIntyre fut appelé. Il lui prescrivit deux fois des remèdes et il eut une consultation avec le Dr Watson. Aucun indice d'empoisonnement ne fut découvert dans le temps, et le 24 avril 1892, Mde Buchanan mourait.

Trois mois plus tard, des soupçons se firent jour, le corps fut exhumé et dans le laboratoire Carnegie on découvrit dans l'estomac de la morte la présence de morphine et l'opinion des experts fut que cette femme était morte empoisonnée.

Le procès qui suivit dura six semaines. Buchanan prétendit que sa femme était une morphinomane invétérée et que les souffrances qu'elle endurait pendant sa maladie avaient dû la pousser à prendre une forte dose de morphine, ce qui aurait causé sa mort.

Ce qui a perdu Buchanan, c'est le fait qu'après le décès de sa femme il s'empressa de vendre toutes ses propriétés et de s'en aller vivre ailleurs.

Parmi les jurés se trouvait un épileptique qui, au cours du procès, tomba plusieurs fois du haut mal, et la défense prétendit que cet homme était incapable de rendre un bon verdict. L'appel fut demandé et accordé.

Buchanan est en prison depuis juin 1892

Résumé des Dépeches.

Nashua, 25—Mlle Léna Fortier une employée dans le magasin de nouveautés de Smith, petite et fort jolie, a quitté la ville ce matin en compagnie d'Edward Burns de Rochester.

Elle se rendit au magasin de bonne heure le matin et ramassa les quelques effets qui lui appartenaient, puis s'en alla en disant à l'un des employés qu'elle n'avait pas l'intention de revenir, et qu'elle écrirait à son patron au sujet de son départ.

Elle partit ce matin-là avec son amant, sans en parler à ses parents.

Burns travaillait dans une manufacture de chaussures à Rochester et il était en cette ville depuis samedi.

Il y a une femme dans un hôpital à Fall River qui est supportée ainsi que ses quatre enfants par cette ville.

Le mari est à Philadelphie, et dans ses lettres il promettait depuis quelque temps de venir au secours de sa tendre moitié en lui envoyant de l'argent.

La semaine dernière l'aide de puis si longtemps promis arriva, et pendant un moment le cœur de la pauvre femme battit violemment de joie. Le plaisir ne fut pas de longue durée, car elle ne tarda pas à s'apercevoir que tout l'argent que son mari lui avait envoyé s'élevait à la somme de 10 cents.

Le Rapatriement.

Nous voyons, d'après certains nouvelles qui nous arrivent de plusieurs points de la Nouvelle-Angleterre, qu'on parle encore du rapatriement des Canadiens-français immigrés.

Il est facile de voir d'où part le mouvement. Le gouvernement d'Ottawa devra prochainement demander au peuple de sanctionner, à l'urne électorale, le système politique dont il a doté le pays, et il redoute l'opinion de la province de Québec

Sir Mackenzie Bowell est à peu près certain que sa fortune politique ne souffrira pas trop dans l'Ontario, où son titre d'Orangiste lui donne droit à l'appui populaire; mais il est loin d'être en odeur de sainteté dans la province de Québec, et il ne l'ignore pas.

Il faut donc à tout prix qu'il courtise les faveurs de l'élément français et catholique, s'il veut se maintenir au pouvoir. De là les quelques concessions insignifiantes qu'il lui a faites.

Sir Mackensie n'assumera pas la responsabilité de régler la question des écoles du Manitoba, laquelle s'impose pourtant à lui comme un devoir impérieux; mais il s'efforcera de cajoler les Canadiens-français sans compromettre son avenir politique.

Les démarches faites par des agents du gouvernement d'Ottawa, afin de rapatrier des familles canadiennes vivant aux Etats-Unis, sont exploitées par la presse conservatrice, qui en profite pour faire du capital politique.

Mais ce n'est là qu'un leurre.

A quoi bon rapatrier des familles qui ne pourront pas rester au pays natal? Il y a vingt ans qu'on essaie de rendre productif le mouvement de rapatriement, et a-t-on réussi? Non.

Les apôtres du rapatriement ont fait plus de tort qu'on ne pense aux Canadiens-français immigrés. En effet, ils ont engagé un grand nombre des nôtres à retraverser la frontière pour tenter fortune sur le sol des aïeux. Qu'est-il arrivé? Il est à peine besoin de le dire. Ceux qui se rapatriaient étaient forcés, quelques années plus tard, à revenir demander à la grande République américaine leur pain quotidien.

Ces pauvres gens, trompés indignement au nom du patriotisme, nous revenaient après avoir épuisé leurs économies et donné leurs derniers dollars aux compagnies de chemins de fer, pour recommencer à se créer une certaine aisance.

Ces déplacements continuels ont également nui au progrès politique des Canadiens, dans la Nouvelle-Angleterre, en les privant trop souvent de forces indispensables.

Nous ne croyons pas au rapatriement parce que, loin d'avancer, dans la voie du Progrès, le Canada recule.

L'an dernier, son budget accusait un deficit de quatre millions et demi, et cette année le déficit atteindra en toute probabilité six millions de dollars.

Dans les conditions financières où se trouve le Canada, il est ridicule, de la part de ses hommes politiques, de vouloir rapatrier ceux de ces enfants qui vivent heureux à l'étranger.

On ferait mieux, là bas, de retenir au pays ceux qui se préparent à émigrer. Ce serait assurément plus pratique —L'*Indépendant*.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL

UNE MALHEUREUSE DEPOUILLE

—La malheureuse fille qui après un faux pas se lance dans le demi-monde se forge des chaînes dont il est fort difficile de se débarrasser.

Quand une fois une maîtresse de lupanar tient une donzelle elle la fait endetter autant qu'elle le peut.

Elle lui avance chapeaux, robes, etc., et lui charge dix fois ce que valent ces toilettes.

Quand la malheureuse réfléchit, et prise de remords, veut dire adieu à la vie honteuse qu'elle mène, on l'épouvante, on la menace, on la jette sur le pavé sans le sou et sans habits.

La chose vient justement de se répéter pour la millième fois à Montréal.

Une jolie blonde est entrée il y a quelques mois dans un des lupanars en vogue à Montréal.

Ces jours derniers, regrettant sa faute et voulant se conduire en honnête femme, la jeune fille signifia son intention de s'en aller.

Après l'avoir menacée sans succès, la dame de céans lui enleva les manteaux et robes pour lesquels la malheureuse s'était perdue et l'a flanquée à la porte.

QUEBEC,

ECHAPPÉ BELLE.

—En faisant embarquer son cheval et traîneau sur le bateau passeur à Lévis, un inspecteur de lait, nommé Poulin, a failli se noyer.

Le poids du cheval a déplacé tant soit peu la passerelle qui a chaviré. Poulin se trouvait en arrière du traîneau suspendu sur le côté du bateau tandis que le cheval faisait de violents efforts pour ne pas être entraîné par le poids de la charge du traîneau.

On a pu porter secours à temps à l'inspecteur et sauver l'équipage.

OTTAWA,

ON VEUT S'EN DÉBARRASSER

—L'*Evening News* dit que si le gouvernement canadien travaille si fort, en ce moment, à obtenir du gouvernement impérial la nomination d'un juge au Conseil Privé, c'est pour y faire nommer de suite M. Dalton McCarthy.

HOOPER

—Il a paru l'autre jour une circulaire demandant miséricorde pour Hooper au gouvernement et au peuple.

Une femme d'Ottawa qui a lu cette lettre écrite au *Free Press*, dit qu'au lieu de parler de clémence pour l'ex-commis des postes, on devrait le faire fouetter tous les jours.

Voilà qui est raide.

UN DES NOTRES

—M. C. H. Varin vient d'être nommé shérif de Nipissing par le gouvernement Mowat.

LES ECOLES.

Il est probable, lorsque la cause des catholiques de Manitoba sera appelée devant le comité judiciaire du Conseil Privé, qu'un délai de quelques jours sera accordé, afin de permettre à M. Dalton MacCarthy, qui représente le gouvernement de Manitoba, de faire venir de Winnipeg, certains documents dont il a besoin.

M. l'abbé Cherrier, l'hon. sénateur Bernier et M. J. Ewart C. R., sont arrivés en cette ville pour surveiller les intérêts des catholiques.

NICOLET

ANGERS OU BALL?

—La convention des conservateurs de Nicolet aura lieu jeudi. On va offrir la candidature à M. Angers ou à M. Ball.

HAWKESBURY Ont,

MYSTERE

—La police devra débrouiller prochainement une affaire mystérieuse.

Il y a environ quatorze ans, un jeune Canadien nommé Frank Sauvé, à la suite de chagrins d'amour, quitta son village pour aller chercher fortune dans l'ouest et ses parents n'entendirent plus parler de lui, quand en novembre 1894 il revint à Vankleek Hill où il rencontra un ancien ami nommé Burass qui lui offrit de le conduire en voiture chez le père Sauvé.

La proposition acceptée, les deux amis firent bombance et quand ils se présentèrent au logis paternel on leur répondit que le chef de la famille était absent. Sauvé promit à sa sœur de revenir pendant l'après-midi.

Mais il n'a pas été revu.

Sauvé, disent nombre de gens, était cousu d'or, et c'est lui qui soldait les notes d'hôtel quand il faisait la noce avec Burass.

Curieuse coïncidence, c'est depuis la disparition de Sauvé que Burass a commencé de faire preuve d'une libéralité sans bornes. Il a fait l'acquisition d'une terre et a acheté des robes en fourrure dans un encan public. Il soldait tout rubis sur l'ongle. Cet accès de prodigalité a mis la puce à l'oreille de la police qui s'est rendue à la demeure de Burass pour constater sa disparition. On craint que Sauvé n'ait été assassiné par lui.

STE THERESE

SENTENCE SEVÈRE

—Il y a huit jours, le juge Desnoyers recevait instruction du departement de l'Interieur à Ottawa d'aller à Ste Thérèse pour présider le procès de Frederic Labelle, riche cultivateur de l'endroit, accusé d'avoir eu un alembic en sa possession. Le procès eut lieu et hier le juge Desnoyers est retourné de nouveau à Ste Thérèse pour rendre jugement dans cette affaire. Cette cause est une des plus importantes qu'il y ait eu dans cette petite ville et les environs depuis longtemps.

L'accusé a été condamné à 2 mois de prison, $200 d'amende ou à défaut de paiement, à deux autres mois de prison.

Labelle a déjà été condamné pour une offense semblable, voilà la raison pour laquelle le savant magistrat a cru devoir infliger une sentence sévère.

SOREL

BANQUET

—Les amis de M. C.O. Paradis, nouvellement élu directeur de la compagnie du Richelieu, lui ont offert un banquet au Brunswick, à Sorel, hier.

TROIS-RIVIERES,

SIR HECTOR

—Sir Hector Langevin a été prié par nombre de conservateurs de Trois-Rivières d'être leur porte-drapeau.

MGT LAFLÈCHE

—M. François Desaulniers, député de Saint Maurice, interrogé au sujet des écoles du Manitoba par un reporter, a répondu ce qui suit:

"J'ai passé la soirée de jeudi à l'évêché de Trois-Rivières et je sais que Mgr Laflèche a déclaré qu'il ne serait contenté que par un règlement direct de la question des écoles du Manitoba, sans aucun biais."

YAMASKA

BLONDIN OU VANASSE?

—Le Dr Mignault sera le candidat libéral aux prochaines élections et ses amis comptent sur un plein succès. M. Blondin ou F. Vanasse sera le candidat bleu.

TERREBONNE

$500 DE DOMMAGES

—On n'a pas oublié le triste accident arrivé près de Terrebonne et dans lequel le frère Lacasse, directeur de la maison des clercs de St Viateur, de cette paroisse, a péri avec l'élève Courtemanche.

La famille intenta un procès aux frères, réclamant $5,000 de dommages.

Le juge de Lorimier renvoya l'action qui fut ensuite portée en appel.

Sir Alexandre Lacoste vient d'accorder $500 à la famille.

Le jeune Courtemanche était âgé de 14 ans.

Alliance Fraternelle

Internationale de Boston.

ORGANISATION GENERALE:

John P. Brawley, Président; James F. Reynolds, Secrétaire; P. Kirk, Trésorier

L'Alliance Fraternelle Internationale de Boston a maintenant une cour établie à Salem, laquelle porte le nom de St François-Xavier.

Cette cour a des assemblées deux fois par mois, qui ont lieu le 1er et le 3ème lundi de chaque mois à la salle Pythian, No. 243 1-2 rue Essex.

☞ On paie des bénéfices pour incapacité permanente, incapacité partielle, paralysie totale, paralysie partielle, maladies et accidents. En cas de mort d'un membre, la perte des yeux, la perte d'un œil, la perte des deux pieds, la perte des deux mains, la perte d'un pied et d'une main, la perte d'un pied, la perte d'une main, la perte de l'entendement.

La société paie de $3.50 à $14 par semaine pour maladie ou accidents; de $500 à $2000 à la mort.

Pour plus amples informations adressez-vous à l'organisateur général, J. A. GUAY, Salem.

On demande des organisateurs dans tous les centres Canadiens du Massachusetts.

No. 74 Rue Harbor, Salem.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis, Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition

Appareil Perfectionne,

BREVETE,

Pour la Fabrication rapide et facile des

Vins, Bieres, Cidres, &c.

Ce nouveau système d'appareil réunit des avantages inconnus jusqu'à ce jour et que l'on peut certifier être le dernier mot de la science vinicole. La qualité *Supérieure* des vins obtenus, soit avec du raisin frais, soit avec du *raisin sec*, est confirmé par un grand nombre d'attestations de personnes honorables et connues. La solidité de l'appareil est garanti. S'adresser pour demandes et renseignements à

M. Paul Biarnes,

31 et 35 rue St-Pierre,

Québec, (Canada.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

FEUILLETON

36

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

TROISIEME PARTIE.

XV

C'était le marchand fripier en personne, qui descendait de son logement particulier à sa boutique. Presque en même temps une voix grondeuse s'éleva, accablant de reproches et d'invectives le commis, qui se défendait tant bien que mal contre cette pluie de griefs réels ou imaginaires.

Vaubaron devint attentif. Il lui semblait vaguement que cette voix glapissante ne frappait point son oreille pour la première fois. Il évoqua ses souvenirs, mais ce fut en vain, sa mémoire ne lui rappela rien de précis, et il se persuada bien vite que son imagination le trompait, ou qu'il était le jouet d'une fortuite ressemblance d'organe. Sa toilette finie, il sortit du cabinet, abandonnant ses guénilles, qui ne valaient certes point la peine d'être emportées.

Dès son premier pas dans le magasin, il se trouva face à face avec le fripier, personnage gros et court, vêtu d'une houppelande en mauvais état. Vaubaron avait pris au bagne l'habitude de baisser les yeux aussitôt qu'il sentait un regard attaché sur lui. Il détourna machinalement la tête. Le commis, heureux de l'occasion qui se présentait d'échapper à l'avalanche des récriminations acariâtres de son patron, s'écria :

Sac à papier! on a joliment raison de dire que "la plume refait l'oiseau!" Ah! monsieur, comme la toilette vous a change! Depuis que vous voilà si bien "couvert", vous n'êtes plus du tout le même homme! Parole d'honneur, j'ai de la peine à vous reconnaître!

Le fugitif ne répondit rien et se dirigea vers la porte. Au moment où il allait l'atteindre, et où, par conséquent, il se trouvait en pleine lumière, le marchand fripier qui le suivait des yeux avec une attention profonde, fit un brusque mouvement de surprise et murmura, comme se parlant à lui-même, mais d'une voix assez haute pour être entendu du forçat évadé :

Je ne me trompe pas, c'est lui, c'est bien lui, c'est Vaubaron!

En entendant son nom ainsi prononcé à l'improviste, le fugitif éprouva une commotion terrible, et demeura comme pétrifié, sans forces, sans haleine et sans voix. Son cœur ne battait plus, son sang se glaçait dans ses veines. Le fripier reprit :

Comme on se trouve cependant! Mais que le diable m'emporte si je m'attendais à vous voir ici, ce matin! Je vous croyais à Brest pour le reste de vos jours. "La perpétuité" n'aura pas été longue pour vous! Il y a deux ans tout au plus que le jury vous a expédié "là-bas", et vous voilà libre! Peste! mes compliments! Il paraît que vous avez des protections et des fameuses!

Pendant cette tirade, Jean Vaubaron avait eu le temps de prendre sur lui-même et de dominer en partie son émotion. Il essaya de donner le change à son dangereux interlocuteur, et il balbutia :

Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur, il est certain qu'en ce moment vous vous trompez et que vous me prenez pour un autre. Je n'ai jamais quitté Paris, et je ne vous connais pas.

En êtes-vous bien sûr? fit le fripier d'une voix railleuse.

Oui, monsieur, j'en suis sûr? parfaitement sûr.

Regardez-moi donc en face, et répétez que vous ne me connaissez pas.

Ainsi mis en demeure, le fugitif se trouva dans la nécessité la plus absolue de lever les yeux sur le petit bonhomme qui lui barrait le chemin. A peine l'eut-il envisagé pendant la vingtième partie d'une seconde, qu'il tressaillit de tout son corps, une pâleur cadavéreuse envahit son visage, et ses lèvres murmurèrent, avec une indicible expression d'horreur et d'effroi, ce nom grotesque :

—Leridon!

C'était bien en effet le brocanteur de la rue du Pas-de-la-Mule qui se trouvait devant lui, c'était bien l'homme dont le faux témoignage avait rendu sa condamnation inévitable. Le fripier sourit et se frotte les mains.

—A la bonne heure! dit-il ensuite, je vois avec plaisir que la mémoire vous revient présentement. Mais pourquoi cette mine de l'autre monde? Savez-vous bien que votre figure me donnerait bonne envie de croire que vous êtes en rupture de ban!

Le fugitif garda le silence, il était en quelque sorte paralysé, et tout à fait incapable de répondre un seul mot. Leridon sourit de nouveau et poursuivit :

—Allons, allons, rassurez-vous! Je ne vous mangerai pas! Vos démêlés avec le procureur du roi ne me regardent ni peu ni beaucoup. Vous n'avez rien à craindre de moi; mettez-vous donc en confiance, racontez-moi vos petites aventures, et, si je puis vous être bon à quelque chose, disposez de moi, je vous offre mes services.

Sous le coup de fouet de la violente indignation qui s'empara de lui en ce moment, le fugitif recouvra l'usage de la parole, et regardant Leridon en face :

—Vos services! s'écria-t-il d'une voix décomposée, vos services! Vous osez m'offrir vos services, calomniateur infâme, vous qui m'avez perdu! vous qui m'avez perdu! Le bourreau raille sa victime! Eh bien, oui, c'est vrai, j'ai rompu ma chaîne, j'ai déserté le bagne où vous m'avez jeté, misérable que vous êtes, malgré mon innocence dont vous étiez certain, et pas un des bandits qui peuplent cet enfer du crime n'est lâche et vil autant que vous. Faites-moi place! je veux sortir! L'air que vous respirez m'étouffe!

Tout en parlant ainsi, Vaubaron écarta par un geste brusque le fripier stupéfait et épouvanté. Il franchit le seuil de la boutique et s'éloigna rapidement dans la grande rue de Montrouge.

Patron, faut-il crier au voleur? demanda le commis, qui avait assisté, la bouche béante et les yeux largement ouverts, à la scène précédente.

Le fripier haussa les épaules.

A quoi bon? répondit-il. Le pauvre diable est fou. Je parierais tout ce qu'on voudrait qu'avant ce soir il se sera fait repincer.

Patron, reprit le commis, est ce que véritablement cet homme-là sort des galères?

Il en sort, la chose est certaine. N'as-tu pas entendu qu'il en a convenu lui-même!

Et, qu'est-ce qu'il avait fait pour cela?

Oh! mon Dieu, la moindre des choses. Il avait tout bonnement coupé la gorge à un vieux banquier et à sa demoiselle de compagnie. Un beau brin de femme, sapristi! quoiqu'un peu mûre...

Vous la connaissiez, patron, cette pauvre demoiselle?

Comme je te connais. Deux ou trois heures avant l'assassinat, elle était encore dans ma boutique de la rue du Pas-de-la-Mule, en train de me marchander des guipures...

Et le scélérat, vous le connaissiez aussi?

Parbleu! il demeurait dans la même maison que moi. J'ai déposé contre lui en cour d'assises, et c'est mon témoignage qui l'a fait condamner.

Et le gredin vient de s'échapper des galères?

Naturellement, puisqu'il est libre.

Il va se remettre à assassiner! C'est probable.

Il me semble que nous aurions dû le faire empoigner.

Je te répète que c'est inutile, et qu'il saura bien se faire empoigner tout seul. Sur ce, clampin, assez causé, et mets de l'ordre dans l'étalage.

Le commis obéit aussitôt à cet ordre, et Leridon, après avoir réfléchi un instant, se dit à lui-même :

Il faudra que je voie Rodille! Je ne sais pas au juste pourquoi, mais j'ai dans l'idée que cet habile homme sera bien aise d'être prévenu dès aujourd'hui que Vaubaron n'est plus au bagne et qu'il vient d'arriver à Paris.

XVI

Après avoir marché pendant quelques minutes d'un pas rapide, mais qui cependant ne ressemblait point à une fuite, l'échappé du bagne atteignit une ruelle déserte, formant angle droit avec l'artère principale de Montrouge.

Là il ralentit son allure et se retourna. Derrière lui l'espace était libre. Personne ne songeait à le poursuivre. Evidemment, Leridon n'avait point donné l'alarme et ne songeait par à le faire arrêter comme forçat en rupture de ban. Un peu rassuré, car il avait cru tout d'abord que son arrestation serait immédiate, le fugitif s'engagea dans la ruelle dont nous venons de parler. Il se mit à courir. Il décrivit de nombreux détours, afin de rendre sa trace plus difficile à suivre si le brocanteur se ravisait et lui donnait la chasse, et enfin, après une demi-heure de marche et de contre-marches à peu près semblables à celles du renard "rusant" devant les chiens, il atteignit le boulevard extérieur, qui forme une première et gigantesque enceinte de sept lieues autour de la grande cité.

Une petite boutique de perruquier, presque semblable à celles qui se voient dans les plus humbles villages, s'offrit à ses regards. Deux plats à barbe, en cuivre vert-de-grisé, suspendus l'un à côté de l'autre par un fil de fer, cliquetaient au-dessus de la porte. La clientèle de cet établissement modeste se composait en grande partie de maçons et de cochers de fiacre qui venaient, le dimanche matin, se faire raser et accomoder pour la modique somme de trois sous.

Vaubaron entra et mit en requisition les rasoirs médiocrement affilés du "frater."

Au bout d'un instant, il ne lui restait de sa barbe épaisse, qu'une moustache légère et des favoris, et son visage n'offrait plus l'expression sauvage et presque effrayante que nous avons signalée.

Sa métamorphose ainsi complétée, le fugitif, éprouvant l'impérieux besoin de soutenir ses forces, s'attabla dans l'arrière-boutique d'un marchand de vin et se fit servir une portion de viande, un morceau de pain et un verre de vin.

Après ce repas frugal, il se remit en marche. Il continua de suivre pendant un certain temps le boulevard extérieur, et il entra dans Paris par la barrière du Maine. Aucune expression ne saurait rendre ce qui se passa dans l'âme du fugitif en ce moment. Il touchait à son but; il avait triomphé de tous les obstacles! il venait d'accomplir, avec une persévérance inouïe, avec un courage surhumain, la première partie d'une œuvre immense et qui devait paraître insensée, tant étaient nombreuses les difficultés presque insurmontables, et cependant surmontées par lui, qui en entravaient l'exécution. Echappé du bagne, il avait traversé, sans être repris, la moitié de la France, et ses pieds foulaient enfin les pavés de cette ville où sa femme était morte et où, sans doute, sa fille vivait encore.

Vaubaron ne pouvait s'agenouiller, au milieu de la foule des passants, pour remercier Dieu, mais sa prière d'action de grâces monta fervente de son cœur vers le ciel, et ses lèvres murmurèrent ensuite.

A toi, maintenant, ma bien-aimée Marthe! Tu n'es plus, mais tu m'inspireras. Tu me diras où il faut chercher pour retrouver notre enfant chérie.

A peine le fugitif avait-il prononcé ces mots, qu'il s'arrêta, paralysé en quelque sorte par une pensée décourageante. Cette tombe sur laquelle il s'était juré de ployer le genou, cette tombe qu'il voulait arroser de ses larmes pieuses, où était-elle? Il l'ignorait; il ne l'avait jamais su. Qui donc pourrait le renseigner?

Vaubaron interrogea sa pensée avec une sorte de désespoir, et tressaillit d'un espoir soudain. Il venait de se souvenir du jeune avocat par qui il avait été défendu jadis avec tant d'ardeur, de conviction et de dévouement. Cet homme généreux, et qui croyait à son innocence, lui viendrait en aide de toutes les manières, il n'en pouvait douter, et il lui procurerait de grand cœur les renseignements dont il aurait besoin.

Vaubaron entra dans un cabinet de lecture et feuilleta le guide "Bottin" pour y trouver l'adresse de l'avocat; puis, rempli de confiance, il courut à la rue de Seine, où demeurait son ex-défenseur. Sa déception fut cruelle lorsqu'il apprit que le jeune homme, à la suite d'une maladie dangereuse causée par des excès de travail, était parti depuis quelques jours pour le midi de la France, d'où il ne devait revenir que dans deux ou trois mois au plus tôt.

Vaubaron lutta de son mieux contre le découragement qui s'emparait de lui; il fit appel à toute son énergie, il prit une résolution héroïque, celle d'affronter l'horreur de ses souvenirs, de braver des dangers imminents et terribles, de se rendre enfin rue du Pas-de-la-Mule, au risque d'être reconnu et signalé, et d'interroger ceux de ses anciens voisins qui pouvaient savoir où le cadavre de Marthe avait été déposé.

Le malheureux faillit s'évanouir de saisissement et d'angoisse en revoyant cette rue si longtemps habitée par lui, cette maison où il avait été heureux, cet hôtel du baron de Viriville dont il avait franchi le seuil pour la première fois le jour où la justice et la police s'étaient réunis pour le mettre en face des corps inanimés de ses prétendues victimes.

L'enseigne blanche, portant son nom en lettres noires, ne se voyait plus à la hauteur du premier étage. Des petits enfants jouaient sur le balcon de fer du logement qui avait été le sien. Une marchande de fruits et de laitage remplaçait le brocanteur-receleur dans la boutique du rez-de-chaussée.

L'hôtel du baron de Viriville offrait un aspect morne et désolé. Tous les volets qu'il était possible d'apercevoir du dehors, et ceux du corps de logis donnant sur la rue étaient fermés rigoureusement. L'herbe poussait entre les pavés dans le vaste demi-cercle formant l'embrasure de la porte cochère. Il était facile de voir que cette porte ne s'ouvrait jamais.

A qui s'adresser pour apprendre les choses qu'il avait si grand intérêt à connaître? Quelle forme donner à ses questions, afin de se point compromettre en interrogeant?

Vaubaron hésitait (et son hésitation nous semble facile à comprendre, lorsqu'il reconnut, assis sur ses crochets presque en face de l'hôtel du baron de Viriville, un vieux commissionnaire qui, de temps immémorial, faisait les courses des gens du quatier. Vaubaron s'approcha de lui :

Camarade, lui dit-il en étendant la main vers l'hôtel, ne s'est-il pas passé là quelque chose de terrible, il y a deux ou trois ans?

Ah! ah! fit le commissaire, vous voulez parler de l'assassinat du baron et de mademoiselle Ursule Renaud, je les connaissais bien tous les deux, et je connaissais aussi l'assassin. Il demeurait au premier étage de la maison que vous voyez là. Il est descendu par une corde attachée à son balcon pour faire son coup. Ah! le scélérat!

Vaubaron baissa la tête pour cacher l'ardente rougeur qui montait à son front. Au bout de quelques secondes, il reprit, d'une voix qui, malgré lui, tremblait.

Est-il donc certain que celui qu'on accusa de cet infâme crime fût vénérablement coupable?

Oui, oui, cela est sûr et certain! Ah! les preuves n'ont pas manqué! Il y en avait, je m'en souviens, de quoi faire couper le cou à plus de dix personnes!

L'accusé a donc été condamné à mort?

Non, par malheur on s'est contenté de l'envoyer aux galères pour le reste de sa vie! ça valait mieux que ça! Jamais plus grande injustice ne fut commise! Tous les jours on guillotine des gredins qui n'en ont pas fait le quart autant que celui-là! Ah! si j'avais été juge, ou quelque chose dans la cour d'assises, je vous réponds que son compte aurait été bon!

Ainsi, ce malheureux est au bagne?

Et bien gardé, je vous en réponds.

Il faut espérer qu'il n'avait ni femme ni enfants.

C'est ce qui vous trompe.

Ah! il était marié?

Mon Dieu, oui, à une pauvre jeune femme, bien sage et bien gentille, qu'il a fait mourir à petit feu. Je vous dis que c'était un monstre!

Vaubaron devint livide.

Il rendait sa femme malheureuse? balbutia-t-il.

Si malheureuse qu'elle en est morte. Vous conprenez qu'un pareil homme n'était pas sans maltraiter jour et nuit l'innocente créature! C'est sur elle qu'il passait sa rage. Quand elle a su que son mari avait assassiné deux personnes, ça lui a donné le dernier coup. Le lendemain de l'arrestation, on l'a trouvée sur le carreau, morte depuis bien des heures et déjà raidie.

Mais, poursuivit le fugitif d'une voix à peine intelligible, les enfants n'appelaient donc pas au secours de leur mère?

Il n'y avait qu'une petite fille de quatre à cinq ans. Lorsqu'on est entré dans la chambre elle n'était plus là, et, depuis ce temps, personne n'a jamais entendu parler d'elle. On ignore tout à fait ce qu'elle a pu devenir.

Il y eut un instant de silence. Vaubaron détournait la tête pour ne pas laisser voir les larmes qui remplissaient ses yeux. Le commissionnaire bourrait une vieille pipe noircie et comme vernissée par un long usage. Enfin le fugitif murmura :

Camarade, apprenez-moi, si vous le savez, ce qu'on a fait du corps de cette malheureuse femme!

On l'a mis en terre, naturellement, répondit le commissionnaire, et personne n'a suivi le corbillard jusqu'à la fosse commune du cimetière du Père-Lachaise.

XVII

Vaubaron remercia le commissionnaire, plutôt du geste que de la voix, et s'éloignant lentement de la rue du Pas-de-la-Mule. Une sensation poignante, désolée, d'une violence inouïe, lui serrait le cœur comme dans un étau. Il ne pouvait s'habituer à cette pensée terrible que le cadavre de sa bien-aimée Marthe ne jouissait pas même de dix pieds de terre pour y dormir en paix, et qu'il subissait l'effroyable promiscuité de la fosse commune. Pas une seule fois pendant les deux années qui venaient de s'écouler, le malheureux n'avait pressenti ce fait, inévitable cependant, car il était la conséquence fatale de l'état de misère et d'abandon où se trouvait la pauvre femme à l'heure de sa mort. Nous savons déjà que depuis le jour où Vaubaron s'était trouvé séparé violemment du monde par une condamnation infâmante, sa vie n'avait eu que deux mobiles, deux ambitions, deux espérances : retrouver Blanche et s'agenouiller sur la tombe de Marthe. Or, voilà qu'une de ses espérances s'écroulait au moment précis où le fugitif se croyait certain de pouvoir enfin la réaliser! Voilà qu'une première déception, l'atteignait en plein cœur, ravivait et faisait saigner de nouveau ses douloureuses blessures! N'était-ce pas d'un triste augure, d'un présage funeste pour l'issue des recherches qu'il allait recommencer?..

En se disant ce qui précède, et en accompagnant ses sombres pensées de commentaires remplis d'amertume, le fugitif se dirigeait vers le cimetière du Père-Lachaise. Avant de franchir les grilles monumentales de cet immense jardin de la mort, où l'orgueil et la richesse des vivants s'étalaient de toutes parts, Vaubaron s'arrêta devant une de échoppes qui fourmillent aux alentours des cimetières, et il acheta pour quelques sous une humble couronne d'immortelles.

S'adressant ensuite à l'un des gardiens chargés de la police du cimetière, il se fit indiquer la fosse commune, il s'inclina sur la marge de ce vaste ossuaire sans cesse bouleversé par la bêche des fosseyeurs, il évoqua la douce image de la morte, en la suppliant de ne le point abandonner et de l'aider à retrouver leur enfant, et après cette muette et fervente prière il laissa tomber la couronne sur la terre fraîchement remuée. S'étant mis ainsi sous la protection de celle qui avait été son unique amour et sa seule joie en ce monde, Vaubaron sortit du cimetière et rentra dans Paris.

Pendant près d'une semaine, soutenu par un espoir insensé auquel il s'abandonnait sans réflexion, il mena l'existence la plus monotone et la plus bizarre à la fois. Voici quelle était cette existence :

Dès l'aube du jour l'échappé du bagne se mettait en marche et parcourait successivement, d'un pas lent et régulier, les différents quartiers de la grande ville, étudiant avec une profonde attention le visage de toutes les petites filles de six à sept ans qui se rencontraient sur son passage. Il se persuadait à lui-même que, d'une heure à l'autre, le hasard, ou plutôt la providence, le mettrait en face de Blanche, qu'il la reconnaîtrait du premier regard et qu'il lui tendrait les bras en lui criant :

Ma fille, mon enfant chérie, viens sur mon cœur, je suis ton père!

Vaubaron évitait toutes les dépenses, même les plus indispensables en apparence. Il ne vivait littérallement que de pain et d'eau, afin d'économiser à outrance le peu d'argent qu'il possédait encore, et de se donner ainsi la possibilité de prolonger ses recherches. Le soir il allait chercher un gîte dans les caves des maisons en construction.

Outre ce besoin d'économie que nous venons de constater, il avait pour agir ainsi, les meilleures raisons du monde. D'abord il n'aurait point été reçu, faute de papiers, chez les logeurs consciencieux, pour qui les règlements administratifs sont une règle sans appel. D'autre part il ne pouvait se risquer dans les garnis suspects, hantés chaque nuit par la lie des bohémiens de Paris, et qui deviennent de véritables viviers à gredins, où la police pêche en eau trouble, avec la certitude que tous ses coups de filet seront productifs.

A peine le crépuscule du matin succédait-il aux ténèbres de la nuit, que Vaubaron quittait sa couche humide ou poudreuse, secouait ses vêtements imprégnés de boue ou de poussière, et recommençait, à travers le dédale des rues de Paris, ses infructueuses pérégrinations.

Les jours succédaient aux jours sans rien amener. L'infortuné sentait, par instant, son courage faiblir et sa confiance se dissiper. La raison froide recommençait à reprendre ses droits et à chasser de son esprit des rêves irréalisables.

L'heure arriva où Vaubaron comprit enfin à quel point son entreprise était insensée. Il se demanda comment il serait possible, à lui qui ne pouvait appeler la police à son aide, à lui forcé d'épaissir autour de lui l'ombre et le mystère, de retrouver dans la ville immense un enfant de sept ans? Et, d'ailleurs, qui lui provait que Blanche fût encore à Paris? qui prouvait, même, qu'elle fût vivante?

Un fois entré dans cette période de doute et de découragement, Vaubaron ressentit ressentit les premières atteintes d'une sorte de maladie morale qui devait rapidement et infailliblement le conduire à la folie, si quelque circonstance imprévue ne venait point en arrêter les progrès. Il ne discontinua point ses recherches, cependant, ou plutôt ses pérégrinations sans trève et sans but. Il allait droit devant lui, au hasard, jusqu'au moment où ses jambes, épuisées, ployaient sous le poids de son corps. Il passa même quarante-huit heures sans prendre de nourriture et sans s'apercevoir qu'il avait faim.

Un jour, dans l'après-midi, la fatigue le contraignit de s'arrêter, et il se laissa tomber sur un banc de pierre qu'ombrageaient de leur maigre feuillage deux arbres rabougris. Sa tête lourde s'inclina sur sa poitrine, et, malgré le bruit de la foule qui passait à à ses côtés, une somnolence irrésistible s'empara de lui.

Vaubaron fut tiré de cet engourdissement profond par le tapage d'une musique, aiguë et et cuivrée, dont les trompettes, les timbales et les chapeaux chinois retentissaient tout près de ses oreilles. Cette musique discordante, éclatant soudainement à quelques pas à peine, lui fit ouvrir les yeux et relever la tête.

Il se trouvait sur le boulevard du Temple, en face du salon des figures de cire de Curtius. Son cœur se serra. Les souvenirs de la journée passée avec Blanche, la veille de son arrestation, lui revinrent en foule. Il se rappela les admirations et les étonnements naïfs de la petite fille à la vue des merveilles rassemblées dans le fameux salon des figures de cire.

Il se rappela sa propre conversation avec le directeur de l'établissement, et les espérances d'avenir que cette conversation avait fait naître dans son âme. Il se rappela enfin, jusque dans leurs moindres détails, sa visite à la petite maison du médecin allemand, et la séance de magnétisme dans laquelle Blanche s'était trouvée à jouer, à l'improviste, un rôle si surprenant. Tout à coup Vaubaron tressaillit et se frappa le front, tandis qu'une expression presque joyeuse animait son visage dévasté. Une vive lumière venait de luire parmi les ténèbres de son esprit.

Le docteur Horner! la somnambule! murmura-t-il d'une voix haletante. Ah! ça! j'étais donc fou, moi qui cherchais en vain et qui ne songeais point à les consulter? Je lui demanderai où est Blanche, et la somnambule me répondra.

En se disant ce qui précède, notre héros avait quitté le banc sur lequel il était assis, et il se dirigeait d'un pas rapide vers la porte pratiquée dans la clôture en planches qui fermait, du côté du boulevard du Temple, le jardin du magnétiseur.

Un peu avant d'atteindre cette porte, Vaubaron ralentit le pas et finit par s'arrêter tout à fait. Il venait de se souvenir que le prix de la consultation était de vingt francs, et il n'était rien moins sûr de posséder encore la somme indispensable pour être admis dans le sanctuaire. Ce fut avec une douloureuse angoisse que le malheureux plongea ses doigts au fond de la poche de son gilet. Il en retira trois écus de cinq francs et quelque monnaie. Le total de cette monnaie et de ces écus arrivait juste au chiffre de vingt francs.

Vaubaron fit un geste de triomphe, et quelque chose qui ressemblait à un sourire se dessina sur sur ses lèvres pâles. Il allait dissiper d'un seul coup sa dernière ressource; il allait se trouver sur le pavé de Paris, sans un sou, et sans aucun moyen de gagner la plus faible somme. S'il voulait manger désormais, il lui faudrait tendre la main à l'aumône.

Il ne se dit rien de tout cela. Et d'ailleurs, que lui importait? Pouvait-t-il hésiter? C'était à Blanche, c'était à elle seule qu'il devait songer d'abord... Il s'occuperait ensuite de lui-même.

Vaubaron se mit en marche et franchit la faible distance qui le séparait encore de la petite porte. Il revit la plaque de cuivre étincelante sur laquelle se lisaient ces mots :

FRITZ HORNER

Docteur-médecin de l'université de Dusseldort, Membre des académies de Vienne, de Stuttgart et de Berlin.

Consultations magnétiques, de douze heures à cinq heures.

Il sonna. La porte s'ouvrit toute seule, comme lors de sa première visite à la maison du docteur, deux ans auparavant, et se referma derrière lui quand il eût pénétré dans le jardin.

XVIII

Vaubaron descendit l'allée droite et rapide qui conduisait au vestibule, entre deux rangs d'ifs taillés à l'ancienne mode, et de statues mytologiques en assez mauvais état. Sous le vestibule, il retrouva ce même laquais à figure insolente, galonné sur toutes les coutures, auquel il avait eu jadis affaire, lorsque Blanche l'accompagnait. Le fugitif, épuisé par la fatigue et les privations, ne payait point de mine, nous devons en convenir, et l'on devine quel devait être le délabrement de son costume, après tant de nuits passées dans les carrières ou dans les décombres.

Qu'est-ce que vous voulez? lui demanda brusquement le domestique.

Consulter la somnambule, répondit Vaubaron.

C'est vingt francs, et l'on paye d'avance.

Voici l'argent.

Voici un numéro d'ordre. Etes-vous déjà venu ici?

Oui.

Alors vous savez qu'il faudra vous présenter à la porte du cabinet lorsque le docteur appellera votre numéro?

Je sais cela.

C'est bien. Entrez et attendez.

En même temps il soulevait la portière qui séparait du vestibule le salon dont notre héros franchit le seuil. Ce salon était à peu près désert. Trois personnes seulement s'y trouvaient en ce moment.

Le jeton remis à Vaubaron portait le chiffre 4. Sans s'occuper des inconnus avec lesquels le hasard le réunissait, le nouveau venu se laissa tomber sur un siège, renversa sa tête en arrière, ferma les yeux, s'absorba dans sa pensée et évoqua jusque dans les moindres détails les souvenirs de la séance magnétique à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs.

Tandis que Vaubaron s'isolait ainsi du présent, pour revivre avec le passé, une sorte de guichet très étroit, pratiqué dans la tenture qui couvrait la muraille et dissimulée d'une façon presque complète derrière les plis de l'étoffe, s'ouvrit doucement à quelques pas de lui.

Dans l'encadrement de ce guichet apparut, pendant le quart d'une seconde, une tête pâle, aux yeux inquiets, dont le regard s'attacha avec une dévorante fixité sur le visage de Vaubaron. Rien saurait s'imaginer de plus bizarre et de plus sinistre que cette figure ainsi noyée dans la pénombre, et dont les prunelles brillaient seules d'un éclat phosphorescent. Le front du guetteur se rida, ses lèvres se plissèrent, ses yeux lancèrent un éclair fauve, puis tout disparut et le guichet se referma. Ce visage livide et contracté était celui de Rodille, qui venait de reconnaître Jean Vaubaron. Aussitôt après avoir fait cette découverte importante, le misérable sortit d'un étroit cabinet sombre, métamorphosé par lui en observatoire, et il entra brusquement dans la salle des séances magnétiques, où se trouvait le docteur Horner, la somnambule et un client du magnetiseur.

Rien n'était changé dans cette salle, depuis l'époque où nous y avons conduit nos lecteurs; seulement, au lieu de Mlle Pamela, la brune complice du docteur Horner, on voyait une blonde et chétive petite fille, âgée de six à sept ans tout au plus.

Cette enfant, d'une beauté idéale malgré son apparence frêle et maladive, ressemblait à ces anges presque diaphanes dont les artistes du moyen âge aimaient à reproduire les traits charmants sur les vitraux étincelants des cathédrales, sur les fonds d'or des passeaux de bois de cèdre, et sur les parchemins des missels. Sa longue chevelure, soyeuse et cendrée, ruisselait autour de son visage et s'éparpillait sur sa poitrine, cachant à demi ses mains fluettes qu'on eût dit sculptées dans un bloc d'ivoire. Ses joues, qu'aucune teinte rose ne venait nuancer, même faiblement, offraient la blancheur nacrée des perles; autour de ses paupières abaissées, un pinceau délicat semblait avoir tracé un large cercle d'un azur pâle.

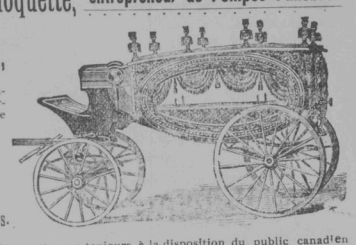
Cette enfant, avons-nous besoin de le dire? était Blanche Vaubaron. En ce moment, le père et la fille se trouvaient à quelques pas à peine l'un de l'autre. Si la porte conduisant du salon au cabinet du magnétiseur s'était ouverte par hasard, Jean Vaubaron, le condamné, le fugitif, aurait entendu soudain la voix chérie de l'enfant volée! Car Blanche se trouvait dans l'état de sommeil magnétique et de lucidité; elle obéissait passivement à Fritz Horner. Le docteur interrogeait, elle répondait.

*** Le lendemain du jour où la chaîne des galériens, parmi lesquels se trouvait notre héros, s'éloignait de Bicêtre pour se diriger vers le bagne de Brest, Rodille, exécutant la première clause du traité conclu entre lui et le médecin allemand, avait amené Blanche à la petite maison du boulevard du Temple. Il s'était empressé de toucher la somme convenue, et de se faire reconnaître comme associé du magnétiseur.

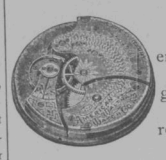
Les résultats désirés et prévus par les deux misérables ne se firent point attendre et dépassèrent même leurs espérances les plus ambitieuses. La réputation de l'enfant lucide grandit et se propagea à travers Paris avec une promptitude électrique. La clientèle du magnétiseur se décupla et les bénéfices réalisés par l'association atteignirent des proportions invraisemblables. Paméla, la fausse voyante, la somnambule primitive, n'avait point été congédiée; elle restait attachée au cabinet de consultations pour suppléer de temps à autre la petite fille, lorsque l'épuisement de cette dernière devenait inquiétant et semblait présager une catastrophe.

(A CONTINUER.)

D. THEBERGE,
164 Rue Valley, Lawrence.
A toujours en mains un splendide assortiment de
BOIS et de CHAEBON
DE TOUTES SORTES.
Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.
Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.
FOIN, PAILLE, &c.
Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Azarie Choquette, entrepreneur de Pompes Funebres
317 Rue Common,
Cercuells de toutes sortes. Service de jour et de nuit.
Voitures pour Baptemes, Mariages et Sepultures.

M. Azarie Choquette aura toujours à la disposition du public canadien un magnifique corbillard noir pour les grandes personnes, aussi un beau corbillard blanc pour les enfants.
Allez lui rendre une visite, il sera heureux de vous faire voir son établissement.

LUCIEN LEVESQUE,
521 Rue Common, — Encoignure de la Rue Franklin.
LAWRENCE, MASS.
Vient d'ouvrir un Restaurant avec le plus beau choix de
Liqueurs, Brandies,
Whiskies, Vins,
Bieres, Lager,
Toniques, Cigares,
&c., &c.
M. Lévesque ne tient que des Spiritueux de qualité supérieure et tout ce qui convient à l'usage des familles.

Presents Utiles!
POUR LES PARENTS ET AMIS,

Le plus bel assortiment de la ville en faitde Montres, Bijouteries, Argenteries, &c. Marchandises des plus recommandables aux plus bas prix.
L. Kimball & Son,
12 RUE WATER, HAVERHILL, MASS.

Wm FERLAND
188 RUE LOWELL, Lawrence.
Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un ESCOMPTE LIBERAL à tout acheteur.
Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servira avec honnêteté.
N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place
Wm. FERLAND, 188 RUE LOWELL.

P. P. P.
Piquant de Frêne, Racine de Philologue et Potasse,
Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.
P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.
Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons, vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.
Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement gueries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickly Ash, Poke Root et Potassium.
Sprinfield, Mo., 14 août 1893.
Je puis parler par ma propre expérience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les afflgés des maladies ci-haut mentionnées.—MME M. M. YEARY.
Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies des Rognons
Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.
Aberdeen, O. 4 juillet 1892.
M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.
Aberdeen Brown County, O.
CAPT. J. D. JOHNSTON.—A tous les intéresses: Je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les irruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.
(Signé) J. D. JOHNSTON.
Savannah, Ga.
Témoignage du maire de Séquin, Tex.
Séquin, Tex. 14 juin 1893.
MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai gueri. Elle m'a déjà gueri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement
CAPT. W. M. RUST, Avocat
Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.
Tous les Pharmaciens le vendent.
A Lawrence, par H W. Whitney.
LIPPMAN BROS.,
Propriétaires.
Bloc Lippman, Savannah, Ga.

F. A. Chase City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50 c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 7 MARS 1895. Soyons Distingues. No. 77

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.
Commencant le 30 Sept. 1894.
Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.
Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 1 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15 7, 9 30, p m; — Dimanches. 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.
Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.
Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.
Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.
Pour Castine, Deer Isle Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.
DIVISION SUD.
Le et après le 30 Sept. 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 32, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00, p m.
Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.
*Express, § seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.
Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.
Les heures données plus bas sont du Northen Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 6 00, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, ¶8 13 p m.
Pour Warner, Bradford, Sunapee Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville via Wells River—9 45 a m; 1 50, ¶8 13 p m.
Pour Montpelier, Montreal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, par la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.
Pour Montreal et Québec, par Montreal et Boston Air Line—9 45 a. m.; 8 43 p m.
Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepté le Dimanche.
¶ Tous les jours pour Montréal.
D. J. FLANDERS, Agt gen. des Passagers et Billets.
B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
La Cote du Pacifique.
Pour tous plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux
D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

Si vous avez besoin d'un
Habit de Soiree,
vous pouvez louer un de ces habits à bon marché chez le
POPULAIRE
Tailleur - Canadien,
ARTHUR N. BERTRAND,
24 Rue Middle.
Il a de très beaux habits de toutes les grandeurs.

Vous Epargnerez de l'Argent
En lui faisant une visite.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graine pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

Durant & Rogers,
ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.
Si chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers
Si vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $5000, nous garantissons vous vendre un boitier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.
Si vous préférez acheter une Montre a bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boitier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.
☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.
Commis canadiens:—J. A. Legault et C. A. Goozae.

DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,
2 et 4 Rue Andover
Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.
Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés. Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée
Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON.
Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2

Francis W. Qua,
AVOCAT
No. 3 Barristers' Hall, Lowell. Mass.

J. L. CHALIFOUX.
"La Bonne Etude Pour l'Humanite, C'est l'Homme."
Et le bon temps pour entreprendre cette étude, c'est de commencer par les garçons. Depuis quelques semaines nous étudions les garçons et leurs besoins, étudiant comment les vêtir convenablement pour le printemps et en même temps faire économiser de l'argent aux parents. Les résultats de notre étude, telqu'ils apparaissent dans notre grand stock du printemps, ne peuvent manquer n'intéresser tous ceux qui ont des enfants à habiller.
Nous commençons cette saison avec une ligne d'Habits à Culottes Courtes, série complète de points, 4 à 14 ans, à seulement 85 cts.
Nouveaux styles du printemps, Habits en Chéviote pâle et nuances moyennement pâles. Culottes courtes, $1.50.
Habits en Chéviote et à Culotte courte, noirs et bleus, pour garçons, au bas prix de $2 00
Habits à Culotte courte, belle qualité, en Chéviote bleue et noire, en Casimirs, en Chéviotes de fantaisie, en Worsteds glaise et de fantaisie, à $3, $3-50, $4 et $4.50.
J. L. CHALIFOUX,
Rues Central et Middle.

ON A BESOIN
de bons agents dans les différents centres des Etats-Unis pour la vente du
GENERATEUR A GAS AETNA
Cet appareil nouvellement patenté fabrique son Gas avec l'Huile de Charbon, au coût de un centin de l'heure.
Il s'applique à aucun poèle de cuisine, produisant un feu très ardent ou modéré, à volonté
Il suffit d'une allumette pour l'allumer sans aucun danger d'explosion quelconque.
Vous pouvez chauffer votre maison sans Bois ni Charbon, ni l'embarras des cendres et d'une manière peu dispendieuse.
Chaq e appareil est garanti pour tous les rapports.
Adressez vous chez
M. M. L. PROULX,
193 MIDDLESEX ST.
Lowell, Mass.
A Louer.
Chambres à louer. Adressez-vous au No. 49 rue Hurd.

L'UNION FRANCO-AMERICAINE
FONDÉE 1 JANVIER 1892
UNUM ES
LOWELL, MASS.

GRAND SUCCES!

L'Inauguration du Gouvernement-Modele a Lowell.

UN MOUVEMENT COMME IL NE S'EN EST JAMAIS VU.

La Salle Huntington Remplie de Monde—Discours Eloquents, Exercices Interessants.

PORTRAITS ET BIOGRAPHIES DES OFFICIERS DE L'UNION ET DU GOUVERNMENT-MUNICIPAL-MODELE.

Les exercices d'inauguration du Gouvernement-Modèle de l'Union Franco-Américaine, ont eu lieu jeudi, le 28 février 1895, dans la vaste salle Huntington, en présence d'un auditoire fort nombreux et très enthousiaste.

La population canadienne s'est rendue avec empressement à l'appel qu'on lui a fait. C'est une bonne note en sa faveur. La réunion de jeudi a démontré aux Américains que nous nous occupons activement de politique et que nous ne sommes plus une quantité négligeable.

Les décorations étaient vraiment artistiques. Le plafond d'immense pièce était caché par des banderolles de diverses couleurs qui offraient un coup d'œil magique. La scène était vraiment superbe. Au fond se trouvait le fauteuil du maire, et sur le pupître on remarquait un volumineux bouquet de fleurs naturelles qui était vraiment beau à voir. Un artiste sans doute avait dû en assortir les couleurs.

A partir du fauteuil du maire jusqu'à la rampe, avaient été disposées élégamment des chaises et les tables pour les échevins et les conseillers.

Le programme suivant a été rendu admirablement bien:

PROGRAMME DES EXERCICES.

1. Marche: "Marche Américaine," *A. F. Nevers*
Bande de la Cité Mirault.
2. Entrée du Président de l'Union Franco-Américaine, escortant le Maire élu, suivi du Juge, du Chapelain, des invités, des membres du nouveau Gouvernement-Modèle et des officiers de l'Union et le Chef de Police.
(Le Messager pro tempore ouvrira la marche.)
3. Discours d'ouverture par le Président de l'Union Franco-Américaine, J. L. Chalifoux.
4. Prestation du serment d'office du Maire, Aimé Gauthier.
(Au lieu de l'assermentation d'usage, une formule d'obligation spéciale est administrée par le Juge de Paix, J. H. Guillet, Ecr, avocat
5. Prestation d'une obligation à peu près identique, premièrement des Echevins, deuxièmement des Conseillers par le Maire.
6. Présentation, par M. le Maire, du Chapelain, le Rév Père D. N. Forget, qui au lieu de la prière adressera la parole.
7. Discours d'inauguration du Maire Gauthier.
8. Dissolution de la Convention d'inauguration.
(Ici Messieurs les Conseillers se retireront dans leur salle de délibérations pour se choisir un Président.)
9. Marche: "Poste de Boston," *Geo. L. Tracy*
Bande de la Cité Mirault.
10. Premiere séance du bureau des Echevins, sous la présidence du Maire. Election et discours du Pro-Maire; adoption des règles d'assemblées, des dates de réunion et de l'ordre d'une Convention conjointe avec les Conseillers pour l'élection d'un Greffier et d'un Trésorier. Résolution autorisant le Trésorier d'emprunter conjointement avec le Comité des Finances, le montant nécessaire pour le bon fonctionnement de la nouvelle administration, en anticipation de la collection des impôts. Ajournement temporaire du bureau des Echevins.
11. Annonce de la part du Conseil par son Huissier Audiencier, que les Conseillers ne peuvent s'entendre sur le choix d'un Président et qu'il y a par conséquent un *statu quo* ou "dead lock."
12. Chant: "Sol Canadien," Paroles de J. C. Chagnon. Musique de Z. R. Hamel.
Chœur Rossini.
13. Annonce de la part du Conseil par son Hussier Audiencier que les Conseillers se sont entendus sur le choix d'un Président et qu'ils sont prêts à se réunir.
14. Première réunion du Conseil sous la présidence temporaire du Conseiller Octave J. Perron, pour l'élection d'un Président; élection d'un Président et discours; élection d'un Clerc; adoption des règles d'assemblées, des dates de réunion, de l'ordre d'une Convention conjointe avec les Echevins pour l'élection d'un Greffier et d'un Trésorier. Résolution autorisant le Trésorier d'emprunter conjointement avec le Comité des Finances le montant nécessaire pour le bon fonctionnement de la nouvelle administration, en anticipation de la collection des impôts. Ajournement temporaire du Conseil.
15. Convention conjointe des Echevins et des Conseillers. Election d'un Greffier. Election du Trésorier. Résolution de circonstance. Dissolution de la Convention.
16. Musique: "La Chapelle le long du Sentier," (The Way side Chapel,) *G. D. Wilson.*
Bande de la Cité Mirault.
17. Discours par son Honneur le Maire Courtney.
18. Chant: "Chant National," *Calixa Lavallée*
Chœur Rossini.
19. Discours par l'ex-Maire John J. Pickman.
20. Discours en français.
21. Remerciements.
22. Finale: "America,"
Bande de la Cité Mirault.

De l'avis de beaucoup de personnes présentes, qui nous ont assuré que cette inauguration avait été un vrai *modèle* Le fait est que tout s'est passé on ne peut mieux, et franchement on se serait cru en pleine séance d'inauguration à l'hôtel de ville!

Le français a prédominé; mais plusieurs discours ont été prononcés en anglais, et les étrangers qui étaient présents ont paru s'intéresser beaucoup aux procédures.

Inutile d'ajouter que l'elite de notre population était présente; c'était son devoirs dans unesemblable circonstance, d'agir de la sorte. Le beau sexe était largeme t représenté, et il a beaucoup contribué à rehausser l'éclat de cette démonstration, dont le souvenir sera gravé profondément dans nos cœurs comme dans la pierre avec le burin. Nous avons admiré plusieurs superbes toilettes.

Le clergé aussi, notre patriotique clergé, toujours si dévoué, toujours si plein de dévouement, n'a pas manqué de venir prêter main-forte à ses ouailles en cette occasion solennelle et donner un énergique coup d'épaule à ce mouvement dont on attend beaucoup.

Le R. P. Forget, dont le zèle ne fait jamais defaut, a assisté aux exercices de l'inauguration, et il occupait le fauteuil d'honneur, avec le maire du Gouvernement Modèle. Le R. P. Nolin était aussi présent, ainsi que les RR.FF. Maristes du Collège St Joseph. Pendant les exercices les RR PP. Emery et Lamothe ont aussi été remarqués parmi les personnes présentes.

Comme on le voit, notre clergé ne reste pas indifferent quand il s'agit de l'avancement de la population canadienne-française.

LES INVITÉS.

Beaucoup de personnes étrangères avaient été invitées et un grand nombre se sont fait un plaisir de venir assister à cette inauguration. Nous avons été incapable de nous procurer les noms de tous les étrangers présents; cependant, nous avons remarqué les messieurs suivants:

Alfred Bonneau de l'*Observateur*, de Biddeford, Me.; Théodore Langlois, surintendant de la Cie d'Assurance Equitable de Boston; MM. Elisée Lacaillade Wm N. Hamel, Lucien Lévesque, Thomas Laplante, Dr Janson Lapalme, A. D. V. Bourget Charles Lacaillade, Bonin, Généreux, Cyr, Robichaud et plusieurs autres de Lawrence. Il y avait aussi plusieurs personnes de Haverhill, Salem, Manchester, Nashua, etc.

N'oublions pas de mentionner que Son Honneur le maire Courtney, les ex-maires Pickman et Palmer, le représentant Hayes étaient aussi présents et qu'ils en ont profité pour adresser la parole à la population canadienne.

LES EXERCICES.

Nous voici rendu au point le plus important de la soirée.

Vers les huit heures, la salle était presque bondée. Le président de l'Union Franco-Américaine escortant le maire, suivi du chapelain, des membres du conseil municipal et des invités se rendirent à leurs sièges, les uns sur la scène, les autres aux premières places, c'est-à-dire les loges et les fauteuils d'orchestre.

La fanfare "Mireault" joua alors une "Marche Américaine", avec beaucoup de brio.

Puis M. J. L. Chalifoux, le distingué président de l'Union Franco-Américaine, se leva et fit deux discours, l'un en anglais en l'autre en français, dont nous donnons ici la teneur:

DISCOURS DU PRÉSIDENT J. L. CHALIFOUX.

On vous a invités de venir dans cette salle, ce soir, pour assister à l'inauguration du Gouvernement-Modèle, organisé sous les auspices de l'Union Franco-Américaine.

Avant de procéder avec les formes et les cérémonies de l'occasion, permettez-moi de vous retenir quelques instants, afin de vous expliquer en peu de mots quelques-uns des buts de ce mouvement. Nos projets sont nombreux.

D'abord l'Union Franco Américaine se propose d'employer tous les moyens légitimes pour encourager la naturalisation des Canadiens susceptibles de devenir citoyens américain. Elle se propose de plus, d'augmenter de 500 à un 1000 le nombre de votants canadiens. L'automne dernier il y avait sur les listes électorales les noms d'environ 1100 électeurs Canadiens. L'automne prochain il y en aura probablement 1500 Du moins l'Union Franco-Américaine est déterminée à ne pas avoir, alors, moins de ce nombre; et si l'on peut en juger par l'assistance des membres aux assemblées de l'Union, leur détermination apparente, leur enthousiasme dans ce mouvement et le grand nombre de personnes desirant se faire naturaliser qui ont déjà donné leurs noms au comité de naturalisation, en constatant tous ces faits, il appert plus que jamais que notre Union accomplira ses intentions.

Plus de mille piastres ont déjà été versées dans le trésor de la société par nos membres et plusieurs cents piastres de plus ont été souscrits, qui n'ont pas encore été payés, mais qui le seront avant longtemps. Ce qui est une double preuve que les membres de l'Union sont décidés à ne rien négliger pour assurer la naturalisation d'un grand nombre de nos compatriotes.

L'Union Franco-Américaine a un autre but immédiatement en vue. Elle se propose d'instruire, d'une manière pratique, ces nouveaux citoyens américains et leur enseigner comment exercer le droit sacré de suffrage américain. Les milliers de bulletins imparfaits déposés dans l'urne électorale à chaque élection démontre certainement la nécessité que des explications soient données comment préparer le bulletin électoral avant de voter.

Ce Gouvernement-Modèle a été organisé afin de pourvoir à ce besoin. Le maire, les échevins, les conseillers, les syndics des pauvres et les commissaires d'écoles ont été élus à leurs charges respectives de la même manière que la ville de Lowell conduit ses élections municipales. Les cérémonies d'inauguration ce soir seront conduites, en autant qu'il sera possible de le faire, de la même manière solennelle qu'à l'Hôtel de Ville les cérémonies d'inauguration sont conduites annuellement.

Nous aurons même un "dead lock" un statu quo dans notre conseil modèle—on dit que les conseillers ne peuvent pas s'accorder sur l'élection d'un président du conseil.

Nous déplorons tous que ces cérémonies d'inauguration aient lieu si tôt après l'enterrement de notre très regretté R vd. Père Garin. Nous aurions retardé cette séance si nous n'eussions pas si bien connu ses sentiments envers ce mouvement. Nous n'oublierons jamais les bonnes paroles d'encouragement qu'il prononça en faveur du but de l'Union Franco-Américaine.

Un peu plus d'une semaine avant sa mort j'eus la bonne fortune d'être admis à son chevet à l'Hôpital St. Jean. — Durant cette entrevue que je n'oublierai jamais, — il me parla d'abord de son grand désir de voir l'accomplissement de l'église St. Jean-Baptiste. Ensuite, parlant de ce mouvement, il me disait: cette société peut faire un bien immense.—Continuez tel que vous avez commencé.—Vous avez mes meilleurs souhaits.

M. Chalifoux a parlé un langage châtié; son discours anglais, très pur de diction, a surtout été admiré.

Le maire du Gouvernement-Modèle, M. Aimé Gauthier, prêta ensuite le serment d'office. Au lieu de l'assermentation d'usage, une formule d'obligation spéciale fut administrée par M. J. H. Guillet, avocat et juge de paix.

Vint ensuite le tour des échevins et des conseillers qui prêtèrent aussi le serment d'office, puis le maire, M. Aimé Gauthier, présenta à l'auditoire le chapelain de la nouvelle organisation, le Rév. Père D N Forget, qui, au lieu de la prière d'usage, adressa la parole:

DISCOURS DU R. P. FORGET.

M. le maire, MM. du conseil, mesdames et messieurs.

Il ne m'est pas facile de vous dire toute l'emotion que je ressens en me trouvant ici ce soir, devant un si nombreux auditoire. Je suis ici en ma qualité de représentant de la religion. J'ai été nommé chapelain de votre nouvelle association, et c'est mon devoir, en cette circonstance, de vous rappeler que vous devez, pour réussir, mêler à vos délibérations le sentiment religieux. Tant que vous marcherez avec Dieu, tout ira bien.

Les canadiens-français ont traversé les frontières par nécessité et ont été reçus à bras ouverts sur cette terre de la liberté. Aujourd'hui, ils doivent reconnaître ce qui a été fait pour eux en portant intérêt aux affaires publiques, en ne négligeant pas de devenir citoyens américains par la naturalisation, en apprenant, comme vous le faites ce soir, la manière d'administrer les affaires d'une municipalité.

Je vois avec plaisir que l'Union Franco-Américaine, en élisant les officiers de son Gouvernement Modèle, a fait un choix judicieux. J'espère que la bonne entente ne cessera de régner parmi vous. Soyez toujours unis, marchez la main dans la main, travaillez ensemble à l'œuvre de la naturalisation, et vous vous ferez reconnaître par tous les partis. Oui, mes chers compatriotes, n'oubliez pas que l'union fera votre force.

Mais je ne terminerai pas sans vous répéter: C'est bien beau un mouvement comme celui-ci, mais seulement si vous y mêlez le sentiment religieux. Un grand homme a dit: Je crains Dieu et après Dieu je ne crains que celui qui ne le connaît pas.

Un jour deux frères, qui avaient quitte leur patrie, leur mere, leur père, leurs amis, pour aller défendre le pape Pie IX, victime de la haine de la franc-maçonnerie et de l'athéisme, se trouvaient sur le bord d'une route, après un combat sanglant, blessés et épuisés par la fatigue, lorsque l'un d'eux, trempant son doigt dans le sang qui coulait de ses blessures, écrivit ces mots mémorables: "Aime Dieu et va ton chemin!"

Aujourd'hui je vous répète ces belles paroles du Zouave: Aimez Dieu et tout ira bien.

Je souhaite à l'Union Franco-Américaine d'être bientôt composée de plusieurs milliers de membres et je félicite les organisateurs du magnifique succès de cette inauguration.

Le maire Gauthier prononça ensuite son discours d'inauguration, avec tout le feu qu'on lui connaît:

DISCOURS DU MAIRE.

Mesdames et Messieurs,

Vox populi, vox dei! la voix du peuple est la voix de Dieu! Enfin les membres de l'Union Franco-Américaine ont rendu leur verdict dans le choix des officiers de leur Gouvernement-Modèle. Ceux qui ont été élus vont-ils être à la hauteur du poste important qui leur a été confié? Nous le croyons et surtout nous l'espérons. L'harmonie qui n'a cessé de règner pendant la lutte, la nouvelle du résultat qui fut reçue avec dignité par tous, vainqueurs et vaincus, voilà de puissantes garanties que l'œuvre des zélés promoteurs de ce beau mouvement sera conduite à bonne fin. Le choix très judicieux du distingué président de l'Union dont le prestige est incontestable apporte un puissant appoint qui assure la réussite de l'entreprise.

L'approbation de notre patriotique clergé qui nous a si puissamment aidé nous place dans une forteresse inattaquable, car tant que nos pasteurs march ront de concert avec nous, qui eut douter du succès?

La présence en grand nombre du beau sexe, ce soir, rehausse grandement cette réunion, nous rejouit, nous fait espérer que tant que la femme canadienne participera à nos joies et à nos douleurs, notre beau titre de canadien ne s'éteindra pas et notre race sera appelée à se multiplier comme les sables qui bordent les mers et comme les étoiles qui ornent le firmament.

Dans l'Etat du Massachusetts jamais on a songé à donner le droit de suffrage aux femmes, pour la bonne raison que la femme ne vote pas, mais règne et gouverne en même temps. Si les femmes veulent nous donner la main dans l'œuvre louable que nous avons entreprise, nous sommes certains de remporter un succès éclatant, car vous savez "ce que femme veut Dieu le veut".

Tant que nous serons unis sur les grands principes de la justice, de la moralité et de l'honneur, nous serons forts et puissants et nos droits seront respectés par les nombreuses nationalités qui ne partagent pas nos croyances et notre foi sur cette vaste République,—terre de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.

A nous aujourd'hui, citoyens franco-américains, qui avons choisi les Etats Unis pour notre pays d'adoption, incombe l'impérieux devoir d'étudier bien soigneusement les nobles et grandes institutions de ce pays et de nous instruire sur les questions primordiales qui assureront le bonheur de nos familles et de l'élément canadien en général.

L'EX-MAIRE PALMER.

Le "clou" de la soirée, si nous pouvons nous exprimer ainsi sans blesser les convenances, a été le discours en français de l'ex-maire Palmer qui a été l'objet d'une veritable ovation.

M. Palmer parle le français admirablement bien; sa prononciation est excellence, le choix de ses expressions ne laisse rien à désirer.

DISCOURS DE L'HON. CHAS. D. PALMER, EX-MAIRE DE LOWELL.

M. le Maire, messieurs les Echevins, Conseillers, Concitoyens.

Je suis bien heureux d'assister à cette inauguration, et de vous féliciter sur l'Union Franco-Américaine, ce mouvement patriotique, destiné à faire tant de bien parmi vous.

Quand les citoyens d'une république s'occupent de son gouvernement, l'Etat est en sûreté; et parce que la popu ation de nos villes augmente toujours, et l'administration municipale devient de plus en plus importante, c'est bien le devoir du bon citoyen de s'instruire en toutes les fonctions du gouvernement municipal.

Voilà, sans doute, la raison d'être de votre Gouvernemen-Modèle.

Je connais depuis longtemps les Canadiens-Français de Lowell, et je suis bien aise de les recevoir chez nous, comme citoyens des Etats-Unis.

Qu'ils gardent l'amour de leur patrie, qu'ils gardent leur belle langue française, ils seront n anmoins sujets loyaux de notre République, "dont le drapeau étoilé les abrite et les protège."

Je reconnais le progrès qu'a fait notre population canadienne-française, et je l'attribue fort aux préceptes et à l'exemple de feu Père Garin, qui a fait son possible, et pour son peuple et pour la ville de Lowell.

Ce prêtre bien-aimé avait de la tolérance, de la bonté, de la sagesse. Il enseignait sans cesse la religion, la morale, l'obéissance aux lois, les bienfaits de l'éducation. Sa mort est une perte publique et sa mémoire sera toujours honorée parmi nous.

Quand on fera son monument, j'espere que ce sera sa statue, en marbre ou en bronze, élevée dans la place à côté de sa nouvelle église, cette église qui est aussi son monument.

Mes amis, je vous remercie de votre courtoisie et de votre attention. Je vous souhaite le succès et la prospérité de l'Union Franco-Américaine!

Un tonnerre d'applaudissements couvrirent ces dernières paroles

Le R. P. Forget félicita chaleureusement l'ex-maire Palmer d'avoir exprimé ses sentiments en un si pur français.

Le représentant W. H. I. Hayes, qui était présent, fut aussi appelé à dire quelques mots, et il en profita pour engager le Gouvernement-Modèle à étudier la problème de la redistribution des quartiers de la ville. M. Hayes fut écouté attentivement, et en y mettant une pointe d'*humour*, ses remarques ont fait une bonne impression sur son auditoire.

Le maire Gauthier a terminé la soirée par quelques paroles pour remercier cordialement la population canadienne de son libéral encouragement. Aux mots: "merci! bon soir! au revoir!" la fanfare Mireault a joué "America", et le nombreux et distingué auditoire a quitté la salle tout à fait enchanté de cette grandiose inauguration qui aura, soyez-en sûr, le plus grand retentissement:

Honneur aux promoteurs de ce grand mouvement! Honneur à ceux qui se sont dévoués pour assurer une si complète réussite. Honneur à toute notre population qui a répondu en grand nombre à l'appel de l'Union Franco-Américaine!

QUELQUES NOTES.

Nous avons parlé, dans ce compte rendu, d'un magnifique bouquet qui ornait le pupître du maire, M. Aimé Gauthier.

C'est Mlle Lucienne Turcotte, la gentille jeune fille de l'ex-conseiller L. P. Turcotte, qui a gracieusement offert ce bouquet au premier magistrat de notre Gouvernement-Modèle, qui a été très sensible à cette délicatesse. Une belle adresse devait aussi être lue au moment de la présentation du bouquet, mais les circonstances ne l'ont malheureusement pas permis.

Les échevins Varnum, Tryder, Howe et Hills occupaient une loge d'avant scène, et d'autres membres de notre conseil municipal (le véritable, celui-là) étaient aussi présents.

M. Pierre Bonvouloir, le trésorier de la ville de Holyoke, a envoyé le télégramme suivant pendant la soirée et le greffier en a donné lecture à haute voix:

Holyoke, Mass., 28
Aimé Gauthier,
Huntington Hall
Assistant trésorier malade; impossible de me rendre à votre aimable invitation. Avec vous de cœur. Succès au maire et conseil de ville de Lowell.
PIERRE BONVOULOIR

Sur l'estrade on remarquait les membres dont les noms suivent:

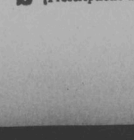
Le Rév. D. N. Forget, Chapelain.
Président, J. L. Chalifoux; 1er vice prés., L. P. Turcotte.
Maire—Aimé Gauthier.
Echevins—Chas. H. Boisvert, Alphonse Bibeault, Pierre A Brousseau, Camille Roussin, Cyrille Constantineau, Charles H. Chagnon, Joseph Dextra, Henri J. Lanthier.
Conseillers.—Hercule A. Toupin, J. Henri Alexander, Mizaël Jodoin, Octave Perron, William Drapeau, Auguste Lambert, Adélard Landry, Charles Bérard, Henri J. Charron, Joseph Meunier, Wilfrid Lavigne, Pierre Jambard, John B. Savard, Noël Traversy, Joseph U. Turcotte, Adélard Guimond, Maxime Lépine, Joseph W. Goulet, Joseph E. Moreau, Edmond J. Pinault, Jean A. Fortin, F. J. Leblanc, P. L. Henri Weilbrenner.
Greffier.—A. Bourbonnière.
Huissier Audiencier.—Elzéar Lamoureux.
Le représentant W. H. I. Hayes était aussi sur la scène.
Commissaires d'Ecoles.—Louis N. Rousseau, Narcisse N. Cornellier, Ed. Daignault, F. X. A. Hurtubise, Octave L. Gaudette, Edouard E. Chalifoux, George E. Mongeau, Arthur A. Laferriere, Francis L. Richard, Jean-Baptiste Hurtubise, J. W. Alexander, Joseph Roy.
Syndics des Pauvres.—Philias David, Paul Vigeant, Damase Jambard, Paul Thellen, George Houle; 2ème vice-président, Elzar H. Choquette,; 3ème vice-président, A. O. Hamel; 4ème vice-président, P. L. Deneault; sous-secrétaire, J. B. D. Jacques; trésorier, Alfred Leblanc; sous-trésorier, Wm. A. Parthenais; secrétaire correspondant, Charles T. Roy; huissiers, Mizaël Duprez et Henri Mayrand, auditeurs, Joseph E. Venne et Calixte Manseau; directeurs, Calixte Dozois, L. P. Brault, Henri Girard, Charles G. Weilbrenner, Wm. Chaloux, Denis Richard, Arthur Lavoie, Joseph Marin, Charles H. Parthenais, Francis P. Rivet, John Vincent, Jos. A. Plante, officiers de l'Union.

AVIS.
La compagnie du Gaz
DE LOWELL
Délivre Promptement le
CHARBON "COKE."
AUX PRIX SUIVANTS:
Cassé, par (chaldron) 36 boisseaux, livré à domicile, $4.50.
Demi (chaldron) $2.25.
Non-Cassé, livré à domicile, $4.00
Demi (chaldron) $2.00.
GAZ AVEC ESCOMPTE A $1.00

Gregoire Freres,
Marchands de Meubles Neufs et de Seconde Main.
Prix Reduits.
Coin des Rues Merrimack et Race.
☞ Patronage sollicité.

J. H. GUILLET,
Avocat, Notaire et Juge de Paix.
Commissaire pour la Province de Quebec.
Chambres 18 et 19, Central Block
53 Rue Central.

J. D. GRANT,
465 Rue Merrimack 465.
Une ligne spéciale de Montres, Horloges, Bijouteries, Lunettes, Ustensiles en Argent et Joncs de Mariage pour le commerce de Noël et du jour de l'An



33 E. Merrimack,
Ancienne place du Dr J. O. Belleisle.
Préparations d'après la nouvelle Pharmacopie. Parfums, Savons, Articles de toilette.
☞ Prescriptions une Spécialité.

Waterproof collars and cuffs that will not wilt, are not effected by moisture and look just like linen are all the fashion now. They are made by covering a linen collar or cuff with "celluloid" and are the *only* waterproof goods made with an interlining, consequently the only ones that will stand wear and give perfect satisfaction. Try them and you will never regret it. Always neat, and easily cleaned. When soiled simply wipe off with a wet cloth or sponge. Every piece of the genuine is stamped as follows:
TRADE ELLULOID MARK.
Ask for those so marked and refuse any imitations, as they cannot possibly please you. If your dealer does not keep them, we will send a sample direct on receipt of price. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair. State size and whether stand-up or turned-down collar is wanted.
THE CELLULOID COMPANY,
427-429 Broadway, New York

MASSACRE EPOUVANTABLE
DANS LES
MACHINES - A - COUDRE
vendues pour que'que temps à n'importe quel prix.
Pianos une Spécialité,
les prix sont plus bas qu'aucune agence de Lowell.
Allez faire une visite et vous serez émerveillés des avantages offerts par
HUBERT DENAULT,
748 Rue Merrimack 748

...GERMANIA...
LAGER BEER.
P. Lynch & Co.,
73, 75, 77 Rue Market.
Les plus anciens négociants de Bières, Vins et Liqueurs de la ville.
Ordres Promptement Livres a Domicile.
M. Eugène Bailly, si bien connu de toute notre population, est employé dans cet établissement et en s'adressant à lui vous êtes certains d'être bien servis.
☞ Donnez vos commandes de **Bieres et Liqueurs** chez
P. Lynch & Co.,
73, 75, 77 RUE MARKET.

BUTTERINE
Envoyez $2.00 et nous vous livrerons, l'expresse payée, fraiche de la manufacture, une tinette de 10 lbs ou 10 moules d'une livre de la meilleure Butterine fabriquée. — Goshen Mfg. Company, 407 Pine St, Providence, R. I.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH
Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT
AND A
USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an. - - - - - - - - - $1.00
Six mois. - - - - - - - - 50
Trois mois. - - - - - - - .25

Le numero. 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter

LOWELL, 8 MARS 1895.

C'EST A LIRE.

Dernièrement, le chef des incroyants d'Amérique, le colonel Ingersoll, arrivait à Lowell pour semer dans le cœur d'un grand nombre de personnes que la curiosité allait pousser à courir l'entendre l'ivraie du doute, du matérialisme. Cet athée se moqua des choses les plus saintes ; il tourna en dérision l'Evangile et la religion ; enfin, il accomplit au milieu de nous son œuvre diabolique, puis s'en alla recommencer la même chose ailleurs, à $200 par soirée.

Nous ne croyons pas qu'un seul Canadien français soit allé l'entendre ; mais comme nous sommes dans un temps de pénitence et de retraite, nous ne saurions mieux faire, pour raffermir la foi chez les âmes faibles toujours prêtes à se laisser prendre aux paroles d'un beau discoureur sans principes, que de leur placer sous les yeux l'éloquent et si pratique sermon que le R. P. Mothon, de l'Ordre de St Dominique, a fait à Notre-Dame de Montréal en commençant la predication de la Station Quadragésimale.

Le R. P. Mothon, a dans son exode, declare que toute croyance religieuse ici-bas repose sur une parole, sur une autorité.

Le chrétien catholique reçoit son credo de l'Eglise et c'est encore de l'Eglise qu'il reçoit la ligne de conduite à tenir ici-bas.

On a beau s'insurger contre l'Eglise, la traiter d'ignorante, de tyran, répudier son dogme et lui refuser obéissance, il est incontestable que l'on doit nécessairement admettre quelques vérites et courber le front sous quelque loi.

L'homme se trouve toujours devant les grands problèmes de son origine, de ses devoirs, de sa fin.

Il faut qu'il soit renseigné sur ces questions vitales, autrement son existence sera vaine.

A lui seul, l'homme ne saurait étudier, chercher et trouver la solution de ces grands mystères, fut-il un génie L'Eglise, enseignant au nom de Dieu, remplit cette mission, comble ce besoin de savoir.

Quant à celui qui rejette l'enseignement catholique et lance un Non Serviam à l'autorité établie par Dieu, il n'est pas pour cela délivré de l'obligation d'écouter un docteur, d'obéir à un législateur quelconque.

L'athéisme, la libre-pensée, tout comme le rationalisme et le protestantisme, ont leurs pontifes et leurs codificateurs. En changeant de système, de religion, on change de maître. Voilà tout.

En refusant de courber le front devant un enseignement infaillible et une autorité établie par le Ciel, on se met à la remorque de gens plus ou moins rhéteurs, plus ou moins mal inspirés, plus ou moins honnêtes.

L'orateur déclare que trois siècles de vertus et de bon sang chrétiens ont préservé nos foyers de l'invasion du rationalisme qui ruine tout de l'autre côté de l'Océan, où, à Bruxelles, à Paris, à Rome, à Genève, à Vienne, etc., cette erreur de notre âge a ses docteurs et ses législateurs qui commandent à des millions d'esprits révoltés et égarés. "Mais, s'est écrié le prédicateur, l'ennemi est à nos portes."

Tandis que ceux qui rejettent la parole et l'autorité de l'Eglise deviennent des polichinelles entre les mains de demi-savants sans mission, d'exploiteurs politiques, de charlatans religieux, de potentats souvent inconnus, et sont agités par tout vent de doctrine, l'Eglise se dresse toujours une et infaillible, enseignant les mêmes vérités éternelles *Omni creaturæ*.

La Révolution et le Rationalisme dans le Vieux Monde n'ont pas seulement leurs docteurs et leurs adeptes, ils ont encore leurs martyrs : de pauvres êtres égarés, se sacrifient à une mort, souvent horrible, au signe d'un maître souvent inconnu, se moquant du peuple et ne rêvant que son propre avancement au prix des sueurs et du sang de ceux qu'il trompe honteusement au moyen de mots sonores et de principes faux.

Pour l'Eglise, on connait sa loi, ses chefs, son passé, ses œuvres.

Les persécutions la décimen mais ne peuvent lui arracher un iota de son credo.

Les Nérons, les empereurs grecs, Luther, Henri VIII, les spoliations plus récentes ont pas é et toujours, plutôt que de sa ctionner l'erreur ou de sacrifier un article de son credo, l'Eglise a vu des pays entiers passer à l'hérésie et au schisme, pour conserver intact à ses autres enfants l'héritage de foi et de vertus que leur ont légué les 55 premiers papes égorgés par le bourreau, 12 millions de martyrs et 18 siecles de luttes

Aux temps des rois de France, quand un orphelin était traduit devant une cour de justice, le sénéchal se tenait auprès de lui devant les juges. D'une main, il couvrait l'enfant d'un coin de son manteau et de l'autre il tenait son epée.

L'Eglise remplit le même rôle à l'endroit du chrétien catholique et du dépôt de notre commune foi.

Le prédicateur déclare qu'il n'entend jamais sans profonde émotion les enfants de nos catéchismes balbutier les vérités de notre religion. "Ils ignorent, les pauvres petits, ce que ce credo a coûté de sueurs, de sang, de sacrifices et de travaux à l'Eglise pour le leur conserver intact et sans mélange d'erreur."

Parlant de l'autorité de l'Eglise, le R. P. Mothon dit que la hierarchie chez nous est un chef-d'œuvre.

L'église sépare le pape, les évêques, les prêtres du monde et les discipline sous la voix de leurs chefs à porter partout une même doctrine et à obéir à un même commandement.

Les congrégations du Vatican comptent ce que l'on peut recruter de savants dans l'univers. On les réunit des quatre coins du globe, à Rome, centre de l'Eglise, pour défendre et expliquer la parole de Dieu et donner au peuple chrétien toutes les garanties que la doctrine proposée aujourd'hui aux catholiques est bien celle du Christ et des apôtres et qu'il ne s'y glisse rien d'hétérogene.

Bien plus, à la voix du pape, des conciles font traverser les mers et les océans aux évêques catholiques et dans ces assises solennelles du catholicisme, on entoure les dogmes de notre foi, de nouvelles lumières, de garanties encore plus explicites, puis les Peres s'en vont aux quatre coins de la terre enseigner de par Dieu, la parole de Dieu.

Le prédicateur termine en invitant fidèles et infidèles à voir en l'Eglise, le phare de Dieu, toujours debout et brillant pour conduire au salut, tout homme venant en ce monde. Les hommes, les persécutions, les hérésies passent, mais comme les pyramides, l'Eglise demeure toujours, tandis que les incrédules comme les nomades du désert disparaissent sans laisser de traces.

Châteaubriand sur son lit de mort disait : "Je meurs le plus incrédule des hommes, mais le plus croyant des catholiques"

Ayons la consolation de pouvoir dire la même chose à l'heure dernière, alors que les illusions d'ici-bas ne nous aveugleront plus et que nous serons en face de l'Eternité.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 13 Fév. 1895.

M. l'Administrateur,

Les journaux révolutionnaires, ministériels surtout, sont fort irrités contre la ville de Milan et infiniment scandalisée des faits et gestes du Cardinal Ferrari, l'archevêque de la Cité.

Cet homme, ce prêtre, ce saint, intransigeant dans ses idées qui, toutes, sont disposées en ligne droite, a lutté pour que l'infâme drame de Bovio "Le Christ aux fêtes de Purim" ne soit pas représenté dans la Capitale de Lombardie, et le Cardinal a vaincu. La population milanaise a montré les dents, des dents de sangliers..., d'éléphants. Après cela est venu un autre drame, plus scientifique, plus stylé, plus puant, plus infecte, etc., "St Paul." Et le Cardinal Ferrari a encore lutté pour Dieu et pour la vertu : il a vaincu.

Entendre à ce propos les hurlements de rage poussés par la presse maçonnique!... On se croirait dans la fausse aux lions de Daniel ou pour parler d'une manière à la fois plus américaine et plus moderne, dans la ménagerie de feu Barnum. C'est à n'y pas croire et quand la presse radicale ou ministérielle de Rome reçoit ces jours-ci les journaux de Milan, elle les ronge, les broie comme dans le Sahara, les lions et les hyènes rongent et broient les os de chameaux, des chevaux, tombés sous leurs pattes!...

Rome trouve que les partis au Canada sont un peu trop prompts à mêler la religion et le Vatican dans leurs querelles. Le parti libéral comme le parti conservateur, a des personnalités de premier ordre et des catholiques sans tache : pourquoi alors ne pas s'entendre sur le terrain strictement de la politique sans sacrifier de nouveau Jesus-Christ à propos de Laurier ou de Chapleau? .. C'est là le raisonnement de plusieurs personnages considérables, et moi, tout humblement, je trouve qu'il est absolument juste.

En ce moment, l'année est en vogue à cause des évènements militaires Italo-Africains. Il faut voir l'air conquérant que se donnent tous les officiers, du général au sous-lieutenant, pour eux en ce moment Les galons ne sont pas assez étincelants, les éperons pas assez retentissants, les sabres pas assez cinquants, les trottoirs pas assez larges, les soldats qui les saluent pas assez nombreux. Quand ces beaux messieurs se présentent dans un café, dans un théâtre, dans un lieu public, c'est tout à fait comme s'ils étaient seuls au monde : ils parlent fort, crient, rient aux éclats, crachent à dix pas ; on dirait que chacun d'eux a conquis l'Afrique tout seul. Là-bas dans les sables, au pays des hyenes, des lions et des chameaux, deux mille italiens sont morts pour tuer dix mille noirs, nus et presque sans armes, et les officiers de la garnison de Rome appellent cela de la gloire et veulent qu'on leur en tienne compte comme s'ils fussent eux-mêmes les glorieux (?) morts ou au moins les massacreurs de chair noire.

A Rome, si vous entrez dans une boulangerie vous êtes étonné, presque épouvanté de voir tout ce que vend le titulaire du magasin.

C'est d'abord du pain de toutes les couleurs et de toutes les saveurs ; des fèves de toutes grosseurs, des lentilles, plat favori du biblique Esaü, et des grains de toutes espèces, nuances, etc. Vient ensuite la fameuse pâte de Gênes et la non moins illustre pâte de Naples. Ici les formes sont infinies, longues et courtes, oleines et creuses, en étoiles, en lettres, en granit de melons, de citrouilles, de tomates et bien d'autres choses encore. Il y en a comme des sifflets, il y en a comme des huîtres, il y en a comme les animaux qu'au temps du déluge Noé renferma dans l'arche. En ce temps de famine, lorsque les Italiens se mettent cette dernière pâte sous la dent, ils la dévorent en pensant aux lapins et aux sarcelles, aux buffles et aux agneaux, aux bécasses et aux outardes, et lorsque, par fortune, (rêve fortuné) ils ont le ventre plein, par une douce illusion, ils s'imaginent digerer des ailes de bipèdes ou des cuisses de quadrupèdes et leur orgeuil de gourmet se trouve amplement satisfait. Mais un boulanger romain vend encore du poivre, du sucre, des chandelles de suif pour graisser les bottes des charretiers et les sabots de leurs chevaux.

Entrez, entrez et vous y trouverez des boîtes de cigares, des boîtes d'amidon, des boîtes d'allumettes, des boîtes de chicorée, pour faire du cafe!!!...

Examinez encore ; il y a des paquets de ficelles de toutes formes et toutes grosseurs, du blé-d'inde, de l'huile d'olive, du charbon, de l'avoine et du son pour les chevaux, même du foin pour ces nobles animaux!.. Est-ce tout? .. non pas! Si vous désirez des fagots, des patates, des œufs, du souffre pour vos chiens, du riz, etc., etc, le boulanger vous vendra tout cela avec enthousiasme.

Règle générale le pain est bon et bien fait. En Italie le pain ressemble beaucoup au pain français. A Turin et à Gênes, on surpasse même le pain de Paris.

Le pain italien, quelqu'il soit, vaut cent fois le pain que l'on mange en Amérique...

L'Italie sait faire le pain.

Bien à vous,

WM. BREEN.

LA MISSION DU JOURNALISTE.

Comme son auguste chef Léon XIII, Mgr Satolli a la plus haute opinion de la mission du journaliste. Dans son admirable discours prononcé à Washington à l'occasion du dixième anniversaire du *Cridirum Club*, le délégué apostolique s'est exprimé comme suit :

"Je ne puis partager l'opinion de M. J. W. Keller qui considère le journalisme comme un simple metier et même comme un métier assez médiocre. A mes yeux, cette profession représente une carrière de dévouement à une œuvre noble et utile qui consiste à éclairer l'humanité, à la rendre meilleure, œuvre qui procure cette récompense bien supérieure à l'accumulation des richesses, savoir : la conscience de contribuer à la marche ascendante de l'humanité vers le progrès.

"Si donc, le journalisme est une espèce de sacerdoce social, il est facile de comprendre que ceux qui exercent ce ministère doivent être pénétrés de l'importance de leur haute mission et doivent se conformer aux règles que leur impose leur devoir sacré. Ce n'est donc pas une indiscrétion que de suggérer qu'au dessus de la porte de chaque bureau de journal devraient être inscrits les mots : Vérité, Justice, Honnêteté de tous et envers tous."

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

MORT DE MME ROYAL

—Mme Royal, mère de l'honorable M. Joseph Royal, directeur de la *Minerve*, est morte dimanche dernier, à St Boniface Manitoba. Mme Royal était âgée de 83 ans.

Nous offrons nos sincères condoléances à la famille.

SUICIDE A LA PRISON.

—Tout un émoi a été causé à la prison de Montréal et au Palais, ce matin, quand on a découvert qu'un des accusés devant passer aux assises dans quelques jours, s'était suicidé.

L'individu en question se nommait Thomas Brown.

C'était un homme de soixante ans, venant de St. Henri et incarcéré en novembre dernier sous accusation de viol sur la personne d'une fillette de dix ans, enfant de sa deuxième femme.

Brown était malade depuis plusieurs jours, souffrant de rhumatismes.

C'est dans la salle de bains, attenant à l'infirmerie, que le malheureux s'est donné la mort.

Un des gardiens passant à cet endroit vers six heures et demie a trouvé Brown baignant dans son sang.

Le cadavre était encore chaud. Brown s'était tranché l'artere carotide avec un couteau de table.

On transporta le corps dans la salle mortuaire de la prison, où le coroner a tenu une enquête.

Les jurés ont rendu le verdict suivant : suicide.

QUEBEC

BRUTALITÉ

—Dimanche, un jeune homme et une jeune fille passaient en voiture sur la rue Ste Geneviève, en cette ville, lorsque, au coin de la rue O'Donnell, quelques jeunes gens saisirent le cheval à la bride, pendant que l'un d'entre eux se cramponnait à la voiture.

Le conducteur du sleigh asséna au flâneur un coup de fouet bien appliqué.

Ce dernier qui ne s'attendait pas à pareille riposte, ramassa un morceau de glace qu'il lança dans le véhicule. Le projectile atteignit la jeune fille à la tête, lui infligeant une profonde blessure.

La victime de ce lâche attentat a été transportée chez ses parents. Quant à l'assaillant, il a pris la fuite, mais on dit qu'il est connu et qu'il va être arrêté incessamment.

OTTAWA

CHANGEMENT DE RELIGION

Mlle Agnes Duhamel, la nièce de Mgr Duhamel, vient de renoncer à la foi catholique et d'embrasser la religion protestante. La cérémonie a eu lieu à l'église St Andrew.

Mlle Duhamel, qui a étudié la musique à Paris pendant plusieurs années, est une excellente musicienne, elle pessède également une voix superbe et promet d'être le meilleur professeur de chant.

On suppose que Mlle Duhamel est fiancée à un jeune homme employé dans le service civil et que les deux mariés doivent partir prochainement pour aller passer leur lune de miel aux Bermudes.

LE FRÈRE DE HOOPER

—Wm Hooper, frère du fameux John R. Hooper, qui avait été condamné pour vol, à deux ans de pénitencier à la prison centrale, en sortira le 15 mars prochain.

LES SCIERIES

—On s'attend à ce que les scieries des Chaudières soient mises en opération vers le dix ou le quinze avril. Les commerçants de bois n'espèrent pas un commerce florissant pour la prochaine saison ; le marché de l'Amérique du Sud est plus calme que jamais.

TORONTO

LE SECRET DE LA CONFESSION

—Au cours d'une leçon de droit donnée samedi à la salle Osgood, à Toronto, M. J. King, C. R., a dit qu'un prêtre, lorsqu'il est appelé comme témoin, est tenu de divulguer ce qu'il a entendu en confession. Il a cité le cas d'un prêtre qui, dans un procès, aurait divulgué des choses qu'il ne savait qu'en qualité de confession.

Il a ajouté que c'était au cours d'un procès qui ne figure pas dans les rapports légaux.

Plusieurs prêtres ont nié les avancés du professeur King.

L'AFFAIRE HYAMS

—L'enquête préliminaire dans l'affaire des frères Hyams, qui sont accusés d'avoir assassiné, le 16 janvier 1893, un de leurs employés nommé William C Wells, dans le but de collecter une police d'assurance de $36,000 sur sa vie, est commencée à Toronto.

Plusieurs des témoins entendus ont été favorables aux accusés. Il semble impossible à l'avocat de la couronne de coordonner les évènements et de resserrer la chaîne de preuves contre les deux frères.

De plus le Dr King qui a été appelé aussitôt après l'accident quand Wells a été tué par le contrepoids de l'élévateur, a déclaré que la mort de Wells avait pu parfaitement être accidentelle.

Plusieurs témoins ont corroboré les déclarations du médecin au sujet de l'aspect de l'entrepôt aussitôt après l'accident.

D'après ce qu'en disent les représentants des compagnies d'assurances entendues, Wells savait parfaitement que les polices d'assurances avaient été prises sur sa vie et cela avec son contentement.

Deux médecins ont été entendus samedi après-midi. Ce sont les Drs Caven et Johnson.

Il ont fait l'examen du cadavre lorsqu'il a été exhumé.

Ils ont avec eux le crâne de la victime et jurent que la blessure de Wells n'a pu être faite par la chute du contrepoids.

Ils prétendent que la mort de Wells a été causée par deux coups de sacs remplis de sable comme se servent les voleurs quand ils veulent assommer quelqu'un.

LOUISEVILLE,

92 ANS

—Mgr J. Boucher atteindra sa quatre-vingt-douzième année en avril prochain. L'ancien curé de Louiseville est toujours alerte et vigoureux.

GENTILLY,

LES COLPORTEURS

—Un colporteur juif du nom de Reessler, qui exerçait son commerce, sans licence, à Gentilly, a été arrêté ces jours derniers.

Il a subi son procès devant M le magistrat Désilets et a été condamné à payer une amende assez forte. Ne pouvant payer, ses marchandises seront vendues pour couvrir les frais.

HULL

NOUVELLE FABRIQUE

—Les membres du conseil de ville viennent d'avoir une conférence avec M. Archibald, de Montréal, au sujet de l'établissement d'une manufacture de tabac à Hull. Si la ville lui accorde un bonus de $30,000 et une exemption de taxes, M. Archibald est prêt à installer sa fabrique. Cette nouvelle industrie donnerait de l'ouvrage à 250 personnes. Le conseil a renvoyé l'affaire à la prochaine réunion.

SHENBROOKE

LA TRAGÉDIE DE SHERBROOKE

—A la cour d'assises qui siège en ce moment en cette ville, les grands jurés ont rapporté un verdict d'accusation fondée dans la cause de Joséphine Bégin, accusée d'avoir assassiné, l'automne dernier, un boucher nommé Joseph Hébert, qui, prétend-elle, refusait de l'épouser.

LYNCHONS-LE ! !

On écrit de Valleyfield, en date du 5 mars :

L'enquête préliminaire dans la tragédie de Valleyfield a été commencée hier, et, comme les preuves relevées contre le prisonnier étaient si concluantes, elle n'a duré que quelques heures.

C'est le magistrat Madden qui a dirigé les debats. M. Donald McMaster, C. R., représentait la couronne et M. H. C. Saint-Pierre, l'accusé.

Une foule considérable remplissait la salle d'audience ou attendait aux abords du palais de justice de la petite ville.

Le prisonnier, pour se rendre au tribunal, a traversé la foule sous l'escorte de deux constables. Il prit place à côté de son avocat. Il demeura les bras croisés pendant le temps des débats, les yeux fixés au plafond, sans paraître prendre le moindre intérêt à ce qui se passait autour de lui.

Le meurtrier a plaidé, par l'intermédiaire de son avocat, la non culpabilité.

A LA PRISON.

Le retour à la prison ne devait pas s'effectuer sans encombre, car, à peine la séance terminée, la multitude dans la salle d'audience se mit à crier "Tuez-le! tuez-le!" et pendant un moment la situation parut grave.

Le magistrat Madden se leva et donna l'ordre de faire évacuer la salle et McMaster demanda à la foule de ne point faire de démonstrations.

Shortis se mit à railler la foule et s'écria : "Laissez-les s'approcher ; que m'importe cette foule." Puis, plus tard, en secouant les menottes qui lui emprisonnaient les poignets, il s'écria : "Maudite populace, il n'y a personne qui oserait me toucher. Je ne les crains pas."

Le prisonnier était entouré de trois constables qui, au milieu de difficultés inouïs, eurent à se frayer un passage à travers la foule dans la rue.

LYNCHONS LE !

On entendit alors des cris répétés de "Lynchons-le," "Vengeance" et le prisonnier pâlit d'effroi. La distance à franchir entre le palais de justice et la prison n'est que d'une centaine de verges, mais le temps que cela prit parut long comme un siècle au prisonnier.

L'hésitation de la foule le sauva cependant et personne n'osa mettre à exécution les menaces proférées par la populace.

En entrant dans la prison, Shortis se sentit frappé en arrière par un morceau de glace lancé par on ne sait qui et il se retourna furieux.

"Lâches, vociféra-t-il, si mes mains étaient libres je ferais souffrir quelqu'un d'entre vous."

On s'empressa de fermer la lourde porte, afin de soustraire l'assassin à la fureur de la foule et on lui enleva les menottes. Shortis montra le poing à la foule qui se tenait toujours aux abords de la prison.

Peu à peu, cependant, le rassemblement se dispersa.

LES AMOURS DE SHORTIS.

Shortis fréquentait une jeune fille de cette localité, Mlle Millie Anderson, fille de l'ex-maire défunt de la ville de Valleyfield. Il a reçu d'elle la lettre énigmatique suivante en réponse à une lettre qu'il lui avait adressée :

Mon cher Bertie,

Prends courage. Tout se terminera bien et je te serai toujours fidèle.

"MILLIE."

On raconte aussi que Shortis avait parlé à M. McGinnis, beau-père de la jeune fille, à propos de l'assassinat projeté de M. Simpson, le gérant de la filature, et lui avait demandé, si la chose arrivait, de lui aider à prouver un alibi.

Mlle Millie Anderson, à la suite de tant d'émotions, a été forcée de prendre le lit.

LE PÈRE DE SHORTIS.

Hier matin, Shortis a reçu un câblegramme de son père adressé à George Bury, son ami. Le câblegramme est conçu en ces termes :

"Que mon fils obtienne la clémence et le pardon de Dieu! Jviens."

Shortis, en recevant le message, le lut sans éprouver d'émotions, le plia tranquillement et le plaça dans sa poche de veston.

HUGH WILSON.

L'état de Hugh Wilson s'est sensiblement amélioré et inspire moins de craintes.

Wilson ne sait pas encore que Lebœuf a été tué ni que Loy est mort et enterré. Les médecins appelés en consultation auprès du malade lui ont défendu de parler et refusent de rien lui apprendre au sujet de la tragédie.

DEUX OPINIONS.

M. St Pierre, l'avocat du meurtrier, a été interrogé sur ce qu'il pensait de l'affaire.

—Je ne crains pas de dire que Shortis est fou.

Le public, là-bas, est fort monté et je ne crois pas que l'on puisse y trouver un jury exempt de préjugés.

En justice pour l'accusé, je demanderai un changement de venue. J'espère que le procès pourra avoir lieu à Montreal.

J'ai dit que Shortis est fou. Le crime le prouve. L'accusé savait qu'aller voler à la filature, c'était se mettre dans la nécessité de tuer six personnes.

Le revolver étant parti accidentellement, le pauvre toqué se serait fait ce raisonnement :

"Je vais être accusé de meurtre, autant vaut en tuer encore quelques uns."

Un prisonnier dans la position de Shortis qui demande des cure-dents après avoir mangé du pain sec ne peut-être qu'un toqué."

L'excitation était très grande à Valleyfield hier soir.

On parlait d'incendier la prison et de lyncher le jeune homme.

Devant ce danger, j'ai demandé au chef de police Leduc de mettre le prisonnier en lieu sûr.

A onze heures et demie, on l'a transporté à Beauharnois et aujourd'hui, il attend son procès dans la geole de cette ville.

M. MacMaster, qui représente la Couronne, déclare que Shortis possède tout son esprit Il parle bien et avec intelligence.

La preuve qu'il n'est pas fou c'est que lui parler du meurtre ou du procès, c'est le voir garder le silence.

Je crois bien que le procureur-général permettra le changement de venue et que le procès aura lieu à Montréal.

La chose se déroulera en juin, aux assises ici."

Reid & Hughes,

Le Grand Magasin de Marchandises Seches de Lawrence.

Telephone 112-2.

Nous avons ouvert à Lawrence, il y aura un an samedi le 2 mars, vous vous rappelez quel nombre d'acheteurs remplissaient notre magasin ce jour-là.

Nous allons celebrer notre anniversaire Samedi, le 2 Mars.

Et notre célébration consistera de la maniere la plus libérale qui ce soit jamais vu dans un magasin de marchandises sèches de cette ville. Nous sommes au milieu de vous depuis assez longtemps pour que vous sachiez quelle est notre maniere de faire les affaires, pas de la vieille manière, petites ventes et gros profits, mais la manière libérale, grosses ventes et petits profits.

Nous avons toujours essayé d'annoncer nos marchandises telle que nous les achetons, de donner les faits et jamais évaluer nos prix et notre quantité trop haut, quand nous annoncions 50 doz. nous en avions 50 doz. Si nous annoncions qu'un article valait $1, c'était le plus bas prix du marché. De sorte qu'aujourd'hui nous nous sentons orgueilleux de l'augmentation de notre commerce et nous savons que c'est où à avoir donné au peuple de Lawrence les meilleures marchandises aux plus bas prix, et chaque article tel qu'il était.

Maintenant pour le jour de la célébration de notre anniversaire, Samedi le 2 Mars.

Notre magasin sera ouvert a 8 hrs et nous donnerons a la population de Lawrence de l'argent pour la valeur d'un mille, cinq cent et soixante-dix piastres et vingt-quatre cents, ceci est la perte actuelle sur les marchandises que nous avons annoncé pour samedi, le 2 mars. Nous disons positivement que cette perte est faite et déduite des profits de l'année et que nous faisons cela pour annoncer.

☞ Venez voir ce que nous offrons, c'est quelque chose d'étonnant.

REID & HUGHES,

LES CHEFS DES PRIX POPULAIRES.

Nos. 225 A 235 RUE ESSEX,

LAWRENCE, MASS.

Commis de langue française—M.M. Jos. A. Roy, John A. Tucker P. A. Murphy, Mlle Evelina Poirier, Mlle Lumina Morneau et Dame Exilda Cardinal.

Mitchell & Co.

YENTE SPECIALE DE MARCHANDISES DOMESTIQUES CETTE SEMAINE.

Tout article mentionné sera un Bargain Spécial.

Crash tout toile, 5c. la verge.
Crash en coton, 18 pcs à 2¾c. la verge.
Diaper en coton 18 pcs, valant 45c. pour 29c. la pièce.
Damask à table non blanchi, beaux dessins, 25c.
Un lot de Damask à table non blanchi, à 39c.
Un lot de Damask à table, blanchi, valant 62½c. pour 50c
Un lot de Serviettes valant 75c, pour 59c.
Un lot de Serviettes 3 x 4, valant $1.25 pour 89c.
Un lot de Serviettes 3 x 4, valant 50c. pour 37½c.
3 pièces de Damask rouge Turquie, valant 39c. pour 25c,
Couvre pieds blancs faits au crochet, à 75c.
Un lot de Couvre pieds blancs, faits au crochet, à 98c., vendus partout à $1.25.
Tapis de Table, frangés 8 x 4, à 79c.
Tapis de Table, frangés 10 x 4 89c.
Tapis de Table, frangés 12 x 4, valant $1.50 pour $1 00.
2 lots de coupons de coton blanchi, prix en pièce 9c. à 6¼c.
Draps non blanchis 9 x 4, 13c, vendus ailleurs à 20c.

Si vous examinez le prix, votre gout sera satisfait en venant nous voir.

{o}—{o}

Mitchell & Co.

76 a 82 RUE MERRIMACK,

HAVERHILL, MASS.

Commis canadiens—M. A. Léveillée, Mlle Elmire Lafayette.

Pour les prochains DIX JOURS nous avons mis en exhibition 150 Habits en Serge (Clay Worsted) **tout Laine,** faits à simples ou doubles devants, et faits à taille, pour seulement **$10.**

Tout le monde s'accorde à dire que c'est le meilleur habillement de l'Etat pour ce prix-là. Venez les voir et vous convaincre que ce que nous disons est correct.

Un immense stock d'autres Habits de printemps de différents prix nous arrive tous les jours,

Regardez dans nos vitrines pour l'étalage de nos nouvelles de Chapeaux du printemps.

HAMEL & CLOUTIER,

405 Rue Essex,

Lawrence, Mass., à l'enseigne de la Valise Dorée.

Presents Utiles !

POUR LES PARENTS ET AMIS,

Le plus bel assortiment de la ville en faitde Montres, Bijouteries, Argenteries, &c. Marchandises des plus recommandables aux plus bas prix

—:o:—

L. Kimball & Son,

12 RUE WATER, HAVERHILL, MASS.

ATTAQUE D'APOPLEXIE.

Un Vieux Citoyen de Fall River Meurt Subitement.

Fall River, 5 mars.—Vers cinq heures moins dix minutes, hier soir, M. Joseph Martel, marchand de meubles de la rue Pleasant, village Flint, était occupé à parler avec deux clients, dans son magasin, lorsqu'il fut pris d'un malaise inexplicable.

Il s'assit en disant qu'il avait mal à la tête, et à peine était-il assis qu'il s'affaissa en présence des deux clients surpris. Ceux-ci envoyèrent chercher un médecin et quelques instants après le docteur W Tuttle arrivait dans le magasin.

Il constata que M. Martel avait cessé de vivre, emporté par une attaque d'apoplexie foudroyante.

Le défunt avait toujours joui d'une excellente santé. Hier après-midi il conduisit un jeune cheval à la boutique de forgeron de M. Fontaine pour le faire ferrer.

Le cheval était indompté et donna beaucoup de misère à son conducteur. C'est en revenant de la forge que M. Martel entra dans magasin pour n'en plus sortir vivant.

Le défunt était l'un des plus vieux et des plus respectables citoyens de Fall River.

Il demeurait au village Flint depuis 20 ans et fut l'un des fondateurs de la paroisse canadienne.

Il était originaire de Trois Pistoles, P. Q. Sa femme, née Emilie Guertin, reste avec huit enfants pour pleurer la perte du regretté défunt. Il était âgé de 59 ans, était frère de M. Hypolite Martel, du village Flint.

Trois des jeunes filles de M. Martel sont actuellement au couvent de Farnham, P. Q.

LA PIQOTE A CINCINNATI.

Cincinnatin, O., 6 mars.—Cinq cas de petite vérole ont été découverts en cette ville.

Le Rhumatisme.

Est emphatiquement un désordre du sang causé par l'inhabilité des rognons pour enlever certains poisons qui s'accumulent dans les tissus des jointures et des muscles.

La P.P.P. guérit simplement vitement et sûrement. Cette maladie neutralise les impuretés du sang. L'expérience et la science endosent la P. P. P. comme le seul purificateur connu pour le sang.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

NOTES LOCALES.

On dit que le Rev. Hugh Montgomery prend du mieux.

Les travaux de construction de l'église St Michel vont être repris.

Louis Lebarge a obtenu un contrat de la ville pour l'approvisionner de bois mou.

Une épidémie de diphtérie sévissant à Andover, l'académie Abbot a dû être fermée.

Les exercices de fin d'année des classes du soir du High School auront lieu vendredi soir.

M. Sam Bell, employé au bureau de poste, est grièvement malade d'une attaque de grippe.

Le gouverneur Greenhalge a dit qu'il sera présent aux exercices à la mémoire du R. P. Garin dimanche prochain.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

La fabrique de Collinsville, qui a récemment rouvert ses portes après une fermeture prolongée, emploie, dit-on, 400 personnes.

Il y aura des courses en bicycle sur le nouveau vélodrome à Tyng's Island, l'été prochain. Le public sera admis. On dit que l'île sera éclairée à l'électricité.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Les commissaires des licences ont eu une nouvelle session hier soir. Jusqu'à midi, mercredi, 60 applications avaient été reçues. Le temps expire samedi.

Un livre parlant de naturalisation et de citoyenneté, écrit par M. Prentis Webster, va sous peu être publié. Cet ouvrage sera très utile aux personnes désirant se faire naturaliser.

Chelmsford s'objecte à ce que Lowell creuse des puits artésiens pour son approvisionnement d'eau sur son territoire. On va probablement en venir à une entente.

Un garçon nommé McGovern, dont les parents demeurent sur la rue Lewis, était disparu depuis la semaine dernière. On l'a retrouvé dans un hôpital, à Baltimore, où il est sérieusement malade.

MM. Caliste Roussin et Napoléon Desjardins, commerçants de Montréal, sont en promenade à Lowell pour quelques jours. Le premier de ces messieurs est le frère de M. Camille Roussin, le maire suppléant du Gouvernement-Modèle.

Il y aura une exposition d'articles de pharmacie dans Mechanics Building, à Boston, du 1er au 25 mai. L'Association Pharmaceutique de Lowell s'est prononcée hier soir en faveur de cette exposition qui sera on ne peut plus intéressante.

Une jeune femme sur le point de devenir mère éprouvait un sentiment de faiblesse qui lui mettait le désespoir dans l'âme. Elle caresse aujourd'hui un blond chérubin qui fait son bonheur, et se félicite d'avoir fait usage du Dr. Delisle's Kinium Compound

A propos de son champ de courses à North Chelmsford, Frank H. Harris dit: "Je vais construire 40 nouvelles stalles et une maison pouvant loger un grand nombre d'employés. Je vais induire quelques sportmen à venir ici et mon hippodrome attirera beaucoup de monde."

Un grand nombre de politiciens des deux partis de Lowell vont se rendre à Boston demain pour exprimer leurs vues sur le projet de loi relativement à la redistribution des quartiers de cette ville. Il y a des partisans et des adversaires de la mesure dans les deux camps. Nous en reparlerons.

LA MEMOIRE DU R. P. GARIN

Honorée hier soir par la Societe St Jean-Baptiste.

Hier soir, une nombreuse assemblée a eu lieu à la salle de la société St Jean-Baptiste, sous la présidence du président, N. H. Roy, pour honorer la mémoire du R P Garin.

Le comité qui avait été nommé pour préparer des résolutions, a fait son rapport et a présenté les résolutions que nous publions ailleurs et qui furent acceptées à l'unanimité. En présentant ces résolutions, MM. J H Guillet, A. H. Jean, L. P. Turcotte, A. Bourbonnière et Hilaire Dozois ont fait l'éloge du regretté Père Garin en termes choisis, et ils furent tous écoutés attentivement par l'assemblée.

Ensuite le président demanda au chapelain, le R. P. Amyot, de bien vouloir adresser la parole. Le Rev Père fit un joli discours. Il a exprimé le regret d'avoir perdu un aussi vaillant général en la personne du R. P. Garin et a remercié la société St Jean-Baptiste d'avoir si bien fait les choses en cette occasion.

Le R P Forget a aussi fait des remarques appropriées à la circonstance, et après un vote de remerciements aux Révérends Pères pour avoir rehaussé l'éclat de l'assemblée par leur présence, le R. P. Amyot étant demandé par M. le président de donner sa bénédiction, il se leva et dit quelques mots à propos de la perte que la société St Jean-Baptiste a faite dans la personne de son président, M. Evariste Pagé, et offrit ses condoléances à la société. En terminant, il donna sa bénédiction.

Un vote de remerciements fut voté au comité qui avait préparé les résolutions. Les RR. PP. se retirèrent et l'assemblée s'occupa de la dépêche des affaires de routine.

Pour l'occasion, le fauteuil du président était drapé de noir et au dessus était suspendu un dais, aussi drapé de noir, et le portrait du R. Père Garin reposait sur la chaise présidentielle.

BUREAU DE J. F. GREER,
Juge de comté,
Green Cove Springs, Clay Co.,
Fla., 23 Mai 1891.

Messieurs,

Il y a 20 ans je fus affligé d'un rhumatisme inflammatoire, je fus soigné par les médecins les plus éminents du monde. J'ai visité les grandes Saratoga Springs de N. Y. et les célèbres Hot Springs de l'Arkansas et autres places d'eau, et j'ai toujours consulté le médecin de ces endroits pour ma maladie, finalement je suis allé en Floride il y a dix ans.

Il y a environ deux ans j'ai eu une sevère attaque de rhumatisme je fus retenu à ma chambre pendant 12 semaines et durant ce temps je fus induit à essayer la P. P. P. Prickly Ash Poke Root and Potasium, sachant que chaque ingrédient était bon pour les impuretés du sang, après avoir pris deux petites bouteilles, je fus guéri à partir de différentes fois depuis j'ai eu de légères attaques et chaque fois j'ai pris deux petites bouteilles de P. P. P. et fus soulage et je la considère la meilleure médecine de la sorte.

Respectueusement,
J. F. GREER

Le Feu chez Hayes.

Les compagnies d'assurances ont accordé $4 975 au fabricant de cigares W. H. I Hayes pour couvrir ses dommages causés à sa bâtisse par le récent incendie. Les pertes sur le stock ont été calculées à $28,000 et les Cies d'assurances ont accordé $32 975.

Cour Superieure.

Le terme de la Cour Supérieure va s'ouvrir lundi matin en cette ville. Voici les causes qui viendront devant ce tribunal:

4650 Gillis vs Gillis.
4841 Regan vs Griffin.
4079 Chase et al vs Whittemore.
4745 Goldspring vs Eames et al.
4350 Vose vs Story et Tr.
4720 Wolfgang vs Emery.
193 Hadley vs Cité de Lowell.
204 Langley vs Same.
1193 Toye vs U S Catridge Co
1231 Treadwell vs Dean.

Accident de Voiture

Le capitaine Partridge et M. Bates, du *Star*, ont été victimes d'un accident de voiture mardi après midi.

Le cheval, très fringant, eut peur sur Broadway et en tournant le coin de la rue Worthen, la voiture alla heurter avec force un amas de glace et en un clin d'œil tourna sans dessus dessous.

M. Partridge et Bates furent projetés dans la rue, mais en furent quitte pour la peur.

La voiture a été fort endommagée.

Bravo Pour les Joueurs de Whist du Cercle Montcalm.

Mercredi soir, plus de 60 bon-Canadiens de Lawrence envahissaient les salles du Cercle Canadien de Lowell. C'était à l'occasion de la dernière partie de whist entre les membres du Cercle Montcalm et ceux du Cercle Canadien. La victoire mercredi soir est restée au Cercle Canadien par 17 points. Mais sur les 4 parties du concours, le Cercle Canadien se trouve battu de 30 points. Le résultat fut reçu au milieu des applaudissements frénétiques.

On fit ensuite du chant et de la musique. M. Jos Bernard, pianiste distingué, organiste de l'église Ste Anne de Lawrence, accompagna les chanteurs sur le piano.

Nous aimerions à nommer tous les chanteurs qui se sont distingués en cette circonstance, mais l'espace nous manque absolument, ce que nous regrettons beaucoup.

La délégation était des mieux choisies: hommes de profession, négociants, industriels, etc., des représentants de toutes les sociétés de Lawrence. A l'arrivée des amis de Lawrence, le maire du Gouvernement-Municipal leur souhaita la bienvenue et leur donna le droit de cité.

Plusieurs en profitèrent pour aller faire une courte visite à des parents ou à des amis. L'agent de police Benoit, qui était au nombre des visiteurs, accompagné de quelques amis, alla faire une visite au distingué détective Charles Laflamme, qui leur fit faire une petite inspection des cellules de la station de police, à 9 heures du soir.

Tout s'est passé admirablement bien et les amis des deux villes se rappelleront longtemps cette charmante réunion.

UN NOUVEAU STEAMER

Pour faire Partie de la Flotte de la Riviere Merrimack.

A l'ouverture de la navigation sur la rivière Merrimack sera lancé à l'eau un nouveau steamer que le capitaine Prouty, du May Queen, est à faire construire.

Ce bateau à vapeur aura 48 pieds et 6 pouces de longueur.

Un engin de 25 chevaux-vapeur sera sa force motrice; il pourra transporter une centaine de passagers.

Ce steamer fera le trajet entre la maison du club Vesper et Tyng's Island, pour le bénéfice des membres du Vesper Country Club.

Carnet du Policeman.

F. N. Crosby de Billerica est venu à Lowell en voiture mardi et il a laissé son attelage sur la rue Middle, pour vaquer à ses occupations.

A son retour cheval et voiture étaient partis.

Il courut conter l'affaire à la police qui trouva l'attelage peu après à quelques verges plus loin que Crosby l'avait laissé.

Patrick Carr, qui purgeait une sentence à la "work house" pour ivresse, s'est évadé mardi matin. Il a été repris au bout de deux heures. Il va payer pour son évasion.

DANS UN MECANISME

Un Compatriote se Fait Prendre une Main.

Edouard Borel, domicilié rue Cabot, a été victime d'un sérieux accident vers les neuf heures, mardi avant-midi, dans la manufacture Merrimack, où il était employé.

Il était à réparer un cylindre et le mécanisme, ayant continué à fonctionner, il s'est fait prendre la main gauche dans la machine.

Il s'est fait fracturer un doigt, le pouce a été presque complètement tranché et sa main porte plusieurs entailles profondes.

Il a été transporté à l'hôpital, et après que ses blessures eurent été pansées, il a été conduit à sa demeure.

Il ne pourra pas travailler avant trois ou quatre semaines. C'est un homme marié qui est père de famille; il est âgé de 35 ans environ.

La Surdite ne Peut Etre Guerie par applications locales, car elles ne peuvent atteindre la partie malade de l'oreille. Il n'y a seulement qu'un moyen de guérir la surdité et c'est par des constitutionnels. La surdité est causée par une condition enflammée par la doublure muqueuse du tube Eustachien. Lorsque ce tube est enflammé vous avez un son grondant ou une ouïe imparfaite, et lorsqu'il est entièrement fermé, le résultat est la surdité, et à moins que l'inflammation soit enlevée et ce tube ramené à sa condition normale, l'ouie sera détruite pour toujours, 9 cas sur 10 sont causés par le catarrhe, ce qui n'est rien autre chose que la condition inflammée des surfaces muqueuses.

Nous vous donnerons cent dollars pour tout cas de surdite (causée par le catarrhe) qui ne sera pas guéri par le Hall's Catarrh Cure. Envoyez pour circulaire gratis.

F. J. CHENEY & Co.,
Toledo, O.

Vendu par les droguistes 75c.

UNE GREVE

A Cause du Refus d'Augmenter leurs Gages.

Il y a du trouble parmi les employés des fabriques Washington, de Lawrence, à propos des gages.

Les fileurs et les cardeurs veulent une augmentation.

Hier, une délégation fut envoyée aux bureaux de la compagnie, mais ils revinrent penauds, les directeurs ayant refusé d'accorder l'augmentation demandée.

Aussitôt une partie des fileurs et des cardeurs quittèrent l'ouvrage.

La cause de cette grève, dit-on, c'est le fait que les directeurs de l'Arlington ont accordé des gages plus élevés à leurs employés.

Pourquoi le Washington n'en ferait-il pas autant, se demande-t-on?

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres decolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Preparé par Dr. J. D. Delisle & Co
Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

CORRESPONDANCES.

Chambre de Commerce Modèle.

M le rédacteur,

Les idées que nous avons émises à propos d'une *Chambre de Commerce Modèle*, maintenant que les Canadiens de Lowell ont fait l'inauguration de leur Gouvernement Municipal-Modèle, ont fait du chemin depuis quelque temps. Déjà des hommes sérieux se sont mis à étudier la question et à trouver les moyens de la rendre pratique pour le plus grand bien des hommes d'affaires canadiens. Nous ne voyons pas d'ailleurs pourquoi cette Chambre de Commerce ne servirait pas à compléter l'organisation de votre Gouvernement-Municipal-Modèle en lui donnant plus de force, plus d'harmonie et plus de *sérieux*.

Les Américains ont les yeux sur vous, Canadiens de Lowell, on l'a remarqué dans les discours prononcés lors de l'inauguration de votre Conseil, et il nous est bien permis de penser que lorsqu'ils verront les hommes d'affaires de notre nationalité prêter main-forte à votre Union Franco-Américaine, travailler à la naturalisation, instruire les ouvriers dans les choses politiques et les affaires de la ville, il nous est bien permis de penser, dis je, qu'alors les Canadiens auront le véritable respect des nationalités qui nous entourent sinon leur admiration.

Bien plus, dans toutes les grandes villes, il existe une Chambre de Commerce, et nous nous demandons pourquoi ce qui aurait commencé par une Chambre de Commerce Ecole, ne deviendrait pas plus tard pour les Canadiens de Lowell une véritable Chambre de Commerce Canadienne française.

J'ai l'honneur d'être,
DR JANSON LAPALME

Lawrence, 2 mars 1895

M le Rédacteur,

Je ne vous ai pas tout dit dans ma dernière lettre, à propos de la formation d'une Chambre de Commerce parmi vos hommes d'affaires canadiens, pour compléter l'organisation de votre Gouvernement - Municipal - Modèle. Plus tard, (je vous disais dans cette lettre), cette Chambre de Commerce Ecole pourrait bien devenir une Chambre de Commerce réelle, uniquement composée d'hommes d'affaires de votre ville!

De ce pas, fait dans la voie du progrès, par l'élément canadien-français de Lowell, qui nous dit que dans un avenir peu éloigné peut-être, ce ne serait pas le point de départ d'une Chambre de Commerce Canadienne-française, dans les centres canadiens environnants d'abord, qu'on pourrait appeler ensuite, si on le veut, après s'être fusionnées, Chambre de Commerce Canadienne-Française de la Vallée du Merrimack, attendu que les intérêts des hommes d'affaires canadiens de la Vallée du Merrimack sont à peu près identiques. Ce serait alors, pour eux, la plus belle occasion de se connaître et de s'entr'aider; ce serait encore à notre point de vue un admirable moyen de seconder les travaux d'un Gouvernement - Municipal - Modèle, comme un levier puissant pour la naturalisation.

C'est une utopie, me direz vous M. le Rédacteur, de penser à la réalisation d'un tel projet. Cela se peut; il est vrai aussi que tout ne peut se faire en un seul jour; mais qui aurait dit, après le fiasco de l'Union des Trois Centres, Lowell, Lawrence et Haverhill, il y a quelques années, que nous aurions aujourd'hui les chars électriques qui amènent chaque jour dans chacune de ces trois villes, une foule d'amis que nous étions loin de soupçonner dans ces temps de disette, (d'amis, bien entendu). Maintenant que nous apprenons à nous connaître davantage tous les jours, les hommes d'affaires sentent aussi le besoin plus que tous les autres, peut-être, de se connaître, de se grouper et de s'unir pour faire progresser les intérêts de la nationalité.

Aujourd'hui, avec les communications faciles que nous avons, nous pouvons, si nous le voulons, faire de grandes choses, maintenant que vous avez réussi, chez vous, à mener à bonne fin votre Union Franco - Américaine qui donnera très certainement, avant longtemps, à tous les centres canadiens des Etats-Unis et même du Canada peut-être, un exemple des plus beaux, de ce que peut faire une fraction d'un petit peuple, pour le bien d'un grand pays, lorsque cette fraction ne fait qu'une unité, ayant un même but.

Il nous reste à étudier les moyens à mettre en œuvre pour rendre cette Chambre de Commerce Ecole pratique et ne pas perdre de vue le bien qu'elle pourrait faire à la naturalisation en agissant de concert avec votre Gouvernement - Municipal - Modèle, et qui doute que les hommes intelligents, les hommes de progrès et d'action sauront dans un avenir prochain nous donner la solution pratique de cette grave question qui fait le sujet de cette lettre et qui sera le couronnement des efforts des initiateurs de votre grand mouvement de la question de la naturalisation.

Travaillons, chers compatriotes, à obtenir le respect des autres nationalités; il faut savoir qu'il n'y a rien de mieux, dans ce pays-ci, que l'intelligence et l'esprit pour mériter de l'avenir.

DR JANSON LA'ALME

Lawrence, 8 mars 1895.

Nouvelles de Haverhill.

—A. D. Wingate, le propriétaire de l'hôtel qui porte son nom, est encore disparu. Sa femme est dans une inquiétude mortelle. Wingate partit pour rendre visite à M Spear de Riverside, mais il ne s'y rendit pas. Au moment de son départ il était encore malade de la grippe qui lui avait affecté le cerveau. On appréhende un suicide.

—On a annoncé que les manufacturiers de chaussures Chick frères sont décidés à quitter Haverhill pour aller s'établir à Salem, et que Spalding & Swett déménageront leur industrie à Wolfeboro, N. H. Ces fabricants disent que les grévistes leur causent tellement du tort qu'ils préferent, au lieu de continuer la lutte, aller s'établir ailleurs.

Voilà le résultat de cette malheureuse grève.

d'Elzear Lamoureux, comparaîtra samedi matin.

La cause de Luc P. Gaillardet se continue cette après-midi. Détails à demain.

LE SCANDALE VANDERBILT.

MADAME POURRA SE REMARIER, MAIS PAS SON MARI.

Les Accusations d'Infidelite ont ete Prouvees.

New York, 5 mars—Le juge Barrett de la Cour Suprême a accordé cette après-midi le divorce en faveur de Mde Alva E. Vanderbilt, l'épouse de Wm K. Vanderbilt, l'archi millionnaire newyorkais.

Comme les témoignages ont été entendus à huis clos et que tous les documents en cette cause ont été scellés, on n'a pu apprendre quelles personnes autres que M. et Mde Vanderbilt étaient impliquées dans ce scandale du *high life* new-yorkais.

Une grosse somme d'argent devra être payée par Vanderbilt à sa femme qui aura la garde de ses trois enfants.

La somme accordée à Mde Vanderbilt, croit-on, est de $250,000 par année pour le reste de sa vie, et le droit d'habiter la résidence de la 5ème avenue et les habitations de Newport pendant la minorité de ses enfants.

M. Vanderbilt est de ce temps-ci en Angleterre.

Sa femme aura le droit de convoler en secondes noces, mais le mari ne le pourra pas.

L'accusation la plus grave portée contre le mari a été celle d'infidélité.

LE MARIAGE DE MLLE GOULD.

New York, 5 mars.—Mgr Corrigan, archevêque du diocèse de New York, a célébré hier matin le mariage de Mlle Anna Gould et du comte de Castellane, à la résidence de George Jay Gould, en présence d'une centaine d'invités et d'amis.

La mariée portait une magnifique toilette en soie blanche toute garnie de riches dentelles de perle. Le corsage avec des manches gigots était scientillant de paillettes d'argent. Le col très haut rattaché des deux côtés par deux boucles se terminait sur chaque côté par un tuyautage de dentelles, monté sur une large collerette flottante sur les manches.

La mariée portait au doigt deux magnifiques bagues enchassées de diamants et de rubis ainsi que deux bracelets garnis d'emeraudes et de diamants, cadeaux du fiancé.

Il a fallu une dispense spéciale de Mgr Corrigan avant la célébration du mariage. Le comte de Castellane est catholique et Mlle Gould est protestante.

Franklin Falls, N. H.

L'inauguration de l'orgue a l'église St. Paul vendredi soir a attiré une grande foule.

G. F. Pryder de Boston présidait a l'orgue. Au chœur on remarquait les demoiselles Ralph, Mlles Fay, Josie Riel, M. Frank Hamel, Madame N. P. Renouf elle a aussi joué un solo sur le violon.

L'orgue est un des plus beaux de la Nouvelle Angleterre et a coûté $1.500.

M. Pryder est vend cet instrument de musique et les fabrique lui même.

A Coups de Marteau.

Une fatalité n'arrive jamais seule. Après la sanglante tragedie qui s'est déroulée à Valleyfield, voici qu'un autre drame vient d'avoir lieu à Outremont, à deux portes de Montréal.

Un jeune homme de 25 ans, David Edwards, a tué sa sœur Annie en lui assénant un coup de marteau sur la tête. La jeune fille fit entendre un râlement et s'affaissa sur le plancher en disant:

—Il m'a tue!

Ceci se passait vers quatre heures, hier après-midi, à la résidence de M. David Edwards, marchand de fruits, rue St Laurent.

Aux cris poussés par la jeune fille, Mde Edwards qui, depuis quelque temps est malade au lit, retrouva assez de force pour se lever et elle descendit à la cuisine, d'où les cris étaient partis. Elle trouva Annie étendue sans connaissance sur le plancher. Elle portait deux blessures à la tête.

Près d'elle se trouvait son frère, David, tenant à la main le marteau dont il venait de faire un si terrible usage.

Oubliant sa faiblesse, Mde Edwards sortit pour appeler au secours.

Un des frères du meurtrier accourut et s'empara de lui. En même temps un médecin était appelé. Mais avant l'arrivée de l'homme de l'art, la jeune fille expira.

Un message téléphonique fut envoyé au poste de police No 2. et au poste central.

Vers 7 30 heures, le constable Fortin et le détective Robinson arrivaient sur le théâtre de la tragédie.

Ils mirent aussitôt David Edwards en état d'arrestation et ils le conduisirent au poste Central.

Le marteau qui a servi à perpétrer le crime est entre les mains de la police.

Le jeune prisonnier a refusé de parler avant d'être enfermé dans les cellules où il a passé la nuit.

Cependant il a dit qu'il avait trois sœurs et trois frères et qu'il avait passé la nuit à la maison.

Le fratricide a environ cinq pieds et huit pouces. Il est blond et porte une légère moustache blonde.

C'est un homme fortement charpenté Il est graveur et a déjà été à l'emploi de MM. Sharp et Studer, Côte St Lambert. On dit que depuis quelques années, Edwards travaillait peu; il paraissait avoir l'esprit mal équilibré.

Il y a trois ans le Dr Pinkey lui a fait subir un examen médical.

Dernièrement on a découvert que David donnait des signes d'une folie plus caractérisée.

On rapporte que dimanche soir il a demandé à son père de l'accompagner à la grange. M. Edwards refusa et ce refus parut le contrarier beaucoup.

Sa famille nie que le jeune homme ait eu une querelle avec sa sœur, dimanche, à propros de livres d'école, au contraire il aimait particulièrement la défunte disent les membres de la famille.

Annie Edwards était âgée de seize ans.

On dit que David Edwards a fait un usage excessif de boisson durant la journée d'hier, mais, au moment de son arrestation, il n'avait ni la mine ni les allures d'un homme qui a fait la noce.

Le corps de la victime a été laissé dans la cuisine jusqu'à l'ouverture de l'enquête qui a eu lieu à onze heures ce matin.

EDWARDS EST IL FOU?

En arrivant à la résidence des Edwards, le coroner a visité les restes ensanglantés de la victime, puis ayant assermenté un jury, il procéda à la solution du mystère qui met aujourd'hui tout Outremont en émoi.

L'enquête n'a rien révélé autre chose que ce que nous avons rapporté plus haut à ce sujet.

Voici le verdict qui a été rendu: "Annie Edwards est morte le 4 mars 1894, tué par son frère David Edwards, et nous croyons que le dit Edwards est fou."

MORT SUBITE.

Slatersville (Rhode Island) 5 mars—Mde John Chartier est mort subitiment samedi matin, à l'âge de 35 ans; elle laisse un époux et trois enfants.

DE CI DE LA.

Le projet de loi accordant le droit de suffrage aux femmes durant les élections municipales a été défait dans la Chambre des Représentants à Boston. Le vote a été 127 contre 87.

Les débats ont duré une couple d'heures, et dans les galeries on ne voyait que des femmes, tellement qu'on représentant du sexe fort, n'ayant pu se trouver une place, s'en retourna en disant d'un air piteux: "No chance for poor man."

Les discours ont été fort intéressants. On a remarqué que les plus jeunes représentants étaient en faveur du projet de loi, tandis que les plus âgés s'y sont opposés energiquement.

Qu'en pense Henriette?

Parmi ceux qui ont voté contre cette mesure, nous trouvons M. W. H. I. Hayes, qui représente Lowell.

***

Le divorce qui a été accordé à Mde Vanderbilt, l'épouse de l'archi-millionnaire new yorkais, prouve une fois de plus que la fortune ne donne pas toujours le bonheur. Ce scandale qui a terni la réputation d'un homme qui est au nombre de ceux qu'on appelle les heureux de ce monde, nous rappelle ces paroles, si véridiques, du livre des *Proverbes*: "La bonne réputation vaut mieux que les grandes richesses, et l'amitié des hommes qu'on s'attire par la vertu, est plus estimable que l'or et l'argent."

Comment Trouvez-vous Cela?

Nous offrons cent dollars de récompense pour tout cas de catarrhe qui ne peut être guéri par le Hall's Catarrh Cure.

F. J. CHENEY & Co., Prop.,
Toledo, O.

Nous, les soussignés, connaissons F. J. Cheney depuis 15 années et le croyons parfaitement honorable dans les transactions d'affaires et financièrement capable de remplir toute obligation faite par la maison.

WEST & TRUAX,
WALDING, KINNAN & MARVIN,
Droguistes en gros, Toledo, O.

Le Hall's Catarrh Cure est pris intérieurement, agit directement sur le sang et les surfaces muqueuses du système. Prix, 75c la bouteille. Vendu par tous les droguistes. Certificats garantis.

Funerailles

Les funérailles de Marie Lanoue, épouse d'Eloi L. Breault, de la rue West Sixth, ont eu lieu mercredi matin, à 9 hrs., à l'église St Joseph. L'église était revêtue de son plus beau deuil et était remplie de parents, d'amis et de vieux citoyens de cette ville.

Le R. P. Feat officiait, assisté des RR. PP. Amyot et Marion comme diacre et sous-diacre.

Un chœur nombreux, sous la direction de M. A. N. Duval, a très bien rendu une messe de requiem en musique. M. Edouard Vincelette a touché l'orgue et a joué la marche funèbre de Cherubini à l'entrée du corps et une autre marche de sa composition à la sortie.

Les fleurs étaient nombreuses et nous avons remarqué les suivantes:

Un magnifique oreiller en roses blanches et lis avec inscription "Notre mère;" une gerbe de blé avec inscription "Petite fille"; une jolie croix en roses et lis blancs avec inscription "marraine"; une gerbe de blé par Delle Lena Lalumière; une magnifique croix en roses, surmontée d'un piédestal, des employés du Bon Marché; un panier de roses, par Mme A. L. Smithson et Mlle Susie Thorpe; une couronne en roses et feuilles vertes, par Thomas Ash.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. Médard Denauld, Philias Pomerlean, Joseph Cormier, Wilfred Laurain, Moïse Boivin et Dosithé Gendreau. L'enterrement a eu lieu dans le cimetière canadien.

M. Joseph Lanoue de St Jean, P. Q., et Gilbert Lanoue de Central Falls, R. I., frères de la défunte, ainsi qu'Alexis Lanoue de Central Falls, neveu de la défunte, assistaient aux funérailles.

M. Joseph Albert avait la charge de l'enterrement.

UNE ORPHELINE

A la Recherche de ses Parents.

M. Davis, le chef de la sûreté de cette ville, a reçu la lettre suivante de Mlle Maria Doyle, No. 128 Fargo avenue, à Buffalo, (New York):

Cher monsieur—

Seriez-vous assez bon de m'informer si vous pouvez trouver dans votre ville aucune des personnes dont voici les noms: Arthur Vickery, Andrew Vickery, Otis Vickery ou Esther Vickery (sa femme). J'ai tenté pendant des années à les trouver, mais sans succès. Esther Vickery est la sœur de mon père. Je suis orpheline et je désire beaucoup retrouver les quelques parents qui me restent sur la terre

UNE BONNE MEMOIRE.

Arrete au Moment ou il s'y Attendait le Moins.

Un homme qui a la mémoire des figures, c'est le détective Laflamme. Ce que nous racontons ci-dessous en est une preuve convaincante.

Les détectives Laflamme et Allen étaient à Lawrence mardi soir, à la recherche de deux individus qui ont fait un mauvais coup à Lowell. Comme ils étaient au poste de police, deux hommes vinrent demander l'hospitalité pour la nuit.

Le détective Laflamme jeta un regard sur les deux garnements et il s'aperçut aussitôt que l'un d'eux était le nommé James McClarey, qui était recherché par le détective Bean de Natick pour vol avec effraction.

McClarey fut aussitôt logé dans une cellule, en attendant le détective Bean qui a été averti.

Il appert que McClarey, qui est un habitant de Lowell, en compagnie de plusieurs escrocs, fit du brigandage sur une grande échelle à Natick.

Le détective Laflamme, quoiqu'il eût reçu l'ordre de rechercher McClarey, ne s'attendait pas à le pincer aussi facilement.

Resolutions.

A l'occasion du décès du révérend Père André Marie Garin, O. M. I., (qui eut lieu le 16 février 1895) à l'hôpital St Jean, Lowell, Mass.

Présentées devant les membres de la société St Jean-Baptiste de Bienfaisance de Lowell, Mass., en assemblée régulière, le 6 mars 1895, dans les salles de la dite société, rue Middlesex:

Attendu que la Divine Providence, dont les décrets éternels règlent tous les évènements, a bien voulu enlever à notre affection le Révérend Père André Marie Garin, O. M. I., fondateur de la paroisse St Joseph des Canadiens-français de Lowell, Massachusetts, et sous les regards duquel s'est formée la société St Jean-Baptiste de Bienfaisance de Lowell, Mass.

Attendu que dans la personne du Révérend Pere Garin, le ciel vient de faire subir une grande perte à la Société des Oblats de Marie Immaculée, aux Canadiens-français de Lowell et tout particulièrement à la société St Jean-Baptiste de Bienfaisanre de Lowell, Mass.

Il est résolu:

1ère. Que nous, les membres de la société St Jean-Baptiste de Lowell, Mass., par les présentes, exprimons nos regrets bien sincères pour le décès de ce vénérable et vénéré Pere, qui a passé la plus grande partie de sa vie à travailler au bien-être spirituel et temporel des Canadiens-français

2me. Que nous prenons une part bien vive à la douleur que les Révérends Pères Oblats ressentent au sujet de ce décès.

3me. Que pour exprimer d'une manière plus sensible toutes les douleurs que nous éprouvons en cette circonstance, une page de nos régistres soit dédiée à la mémoire du Revd Père Garin, et que les présentes résolutions y soient transcrites Enfin, que copie des présentes soit envoyée aux Revds. Pères Oblats de cette ville et à la presse pour publication.

J. H. GUILLET,
AUG. H. JEAN,
LOUIS P. TURCOTTE,
AVILA BOURBONNIERE,
HILAIRE DOZOIS,
Comité des résolutions.

Nouvelles de Lawrence.

Le club de quilles Montcalm a été défait lundi soir par le club Abbott.

Il y avait 22 cas en Cour de Police lundi dernier. La majorité était pour ivrognerie.

Les (shoemakers) de la boutique Kimbal Bros, ont décidé d'avoir un bal aussitôt après Pâques.

La corporation du Pacific Mills doit bâtir une nouvelle manufacture pour le printemps. Le local n'a pas encore été choisi.

Mlle Angelina Begin, de Oxford, Maine, était en visite la semaine dernière chez Mme Edouard Begin de la rue Common.

Il est rumeur que les Delles du Cercle Jeanne D'Arc sont a l'étude pour jouer une pièces dramatique. Nous leur souhaitons bien du succès.

L'épaisseur de la glace sur la rivière Merrimack a été mesurée aux alentours des (boat houses) et a été trouvé dix huit pouces d'épaisseur. Il y a plusieurs années que pareille chose ne s'est vue.

L'augmentation des gages promis l'automne dernier par les propriétaires du moulin Arlington sont aujourd'hui accordés. C'est une bonne nouvelle pour tous.

M. Chs. Lacaillade est arrivé du Canada la semaine dernière avec un char de chevaux que d'après les experts sont ce qu'il y a de mieux. Ils sont a vendre à son écurie rue Common. Les acheteurs sont assurés d'y trouver toute ce qu'ils aurout aesoiu.

Notre brave citoyen M. Lucien Levesque à présenté au Club de Naturalisation Canadien français 25 insignes qui font honneur aux membres du club. On a su apprécier sa générosité en lui votant un vote de remerciements à la dernière assemblée régulière. M. Levesque fait honneur à la nationalité canadienne de Lawrence par son esprit d'entreprise.

La poursuite que MM. Hamel & Cloutier ont intenté contre Marks Berensen et John Bain, a été en faveur des demandeurs. La Cour Supérieure a rapporté un verdict mardi matin que le juif était obligé de payer $460 00 et les frais, c'est une bonne leçon à ces *pedlars* de ne pas essayer à frauder le public.

Voici les noms des messieurs de Lawrence qui ont assisté à la grande soirée d'inauguration du Gouvernement-Municipal-Modèle de Lowell jeudi dernier: Joseph Bonin, Adelard Chenard, Alex. Lafrance, Wilfred Robichaud, Wm Cyr, Joseph Benoit, Nap. Généreux, A. Choquette, W. N. Hamel, Aimé Bourget, André Généreux, Dr Janson La Palme, Elie Lacaillade, Thomas Laplante, Lucien Levesque, Edouard Jobin, Ernest Bergeron et plusieurs autres dont les noms nous échapent.

Mlle Delia Bourget, a donné une soirée a ses intimes, jeudi dernier le 28 février, à l'occasion du 21ème anniversaire de sa naissance et un grand nombre d'amis étaient présents. Il y avait beaucoup de gens de Lowell et Haverhill. Mlle Bourget a reçu en présent un joli bracelet en or. Il y eut chant et musique, Mlles Edith Lanctot, Delia Bourget, Mamie Houle et M. William Laplante, se sont surpassés. Une collation fut servie avec rafraîchisements des plus délicieux. La joyeuse réunion s'est séparée a une heure avancée dans la nuit enchantée de cette agréable soirée.

Lundi soir, M. William Cyr a été l'objet d'une agréable surprise de la part de ses amis. Etant l'anniversaire de sa naissance, on lui présenta un magnifique cadeau. L'adresse de circonstance fut lue par M. André Généreux et va s'en dire que la réponse ne se fit pas attendre.

On s'engaga ensuite à une partie de whist et Mlle Evelina Poirier et M. John Bonin remportèrent les premiers prix et les prix de dédommagement (booby price) furent remportés par Mlle Eugénie Blanchette et M. Magloire Bernardin.

Des rafraichissements furent servis et on s'amusa à faire du chant et de la musique. La joyeuse réunion s'est separée a une heure avancée, tout à fait enchantée de cette agréable soirée.

L'Envie et l'Egoïsme sont devenus deux vertus, en notre Société moderne.

Fumez le Fameux Cigare
SPINDLE,
de FLOOD,
Fabriqué avec du Pur Havane
pour **5 Cent**

Le Dr. PROULX,
Est déménagé au
No. 232 Rue Appleton;
En face de la rue Garnet.

Alliance Fraternelle

Internationale de Boston.

ORGANISATION GENERALE:

John P. Brawley, Président; James F. Reynolds, Secrétaire; P. Kirk, Trésorier

L'Alliance Fraternelle Internationale de Boston a maintenant une cour établie à Salem, laquelle porte le nom de St François-Xavier.

Cette cour a des assemblées deux fois par mois, qui ont lieu le 1er et le 3ème lundi de chaque mois à la salle Pythian, No. 243 1-2 rue Essex.

☞ On paie des bénéfices pour incapacité permanente, incapacité partielle, paralysie totale, paralysie partielle, maladies et accidents. En cas de mort d'un membre, la perte des yeux, la perte d'un œil, la perte des deux pieds, la perte des deux mains, la perte d'un pied et d'une main, la perte d'un pied, la perte d'une main, la perte de l'entendement.

La société paie de $3.50 à $14 par semaine pour maladie ou accidents; de $500 à $2000 à la mort.

Pour plus amples informations adressez-vous à l'organisateur général, J. A. GUAY, Salem.

On demande des organisateurs dans tous les centres Canadiens du Massachusetts.

No. 74 Rue Harbor, Salem

FEUILLETON
37

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

XVIII

Fritz Horner et Rodille voulaient bien abuser de Blanche, détruire à tout jamais sa santé à force de renaissantes fatigues, et la conduire par un chemin rapide à une mort prématurée, mais leur effroyable avidité leur défendait de tuer trop vite la poule aux œufs d'or. Ils se proposaient de prolonger la vie et les souffrances de l'innocente victime jusqu'au jour où ils se trouveraient assez riches pour ne plus avoir besoin d'elle.

Rodille, devenu l'associé du magnétiseur, fait avait pratiquer, pour son usage particulier, un "judas" qui, depuis un cabinet sombre, lui permettait de voir et d'entendre ce qui se faisait et ce qui se disait dans le salon d'attente. Il assistait ainsi presque chaque jour, aux conversations plus ou moins intimes des clients rassemblés, et il transmettait ses utiles observations à Frit Horner et à Paméla, lorsque celle-ci remplaçait Blanche et mettait le mensonge et la comédie à la place de la verité. De cette façon, grâce aux renseignements donnés par Rodille, la fausse voyante jouait parfois son rôle de manière à étonner les incédules et à emerveiller les dupes.

***Prevenu par Leridon de l'arrivée du forçat fugitif, qui sans doute chercherait son enfant et fouillerait Paris pour la retrouver, Rodille se sentit frissonner. Un mystérieux pressentiment lui fit deviner que Vaubaron viendrait, un peu plus tôt ou un peu plus tard, à la petite maison du boulevard du Temple.

A partir de ce moment, il ne laissa plus s'écouler une heure sans faire usage du guichet que nous connaissonss. Bien lui prit de ne point négliger cette précaution, car nous savons que le père et la fille allaient se trouver fatalement, et par la force des choses, en présence l'un de l'autre, si Rodille n'y mettait bon ordre.

Le misérable, nous l'avons dit, ouvrit brusquement la porte du cabinet de Fritz Horner et entra. Ce cabinet était et devait être inviolable (on le comprend) pendant toute la durée des séances magnétiques, sous peine d'effaroucher les clients, de les mettre en défiance, et par conséquent de nuire aux intérêts de l'association. Personne, sous quelque prétexte que ce fut, n'avait droit de pénétrer dans le sanctuaire. Rodille se soumettait tout le premier à cet indispensable consigne et, jusqu'à ce moment, il ne l'avait jamais transgressée.

Fritz Horner, voyant son complice franchir le seuil à l'improviste et ne pouvant deviner le motif de cette énorme irrégularité, fit un mouvement de surprise et de colère, fronça comme Jupiter tonnant, ses épais sourcils noirs, et mortra des yeux chargés de menaces.

Rodille acceuillit par un haussement d'epaules cette manifestation, tout à fait intempestive selon lui, et d'un geste impérieux il enjoignit au docteur de l'approcher. Fritz Horner subissait à son insu la domination de Rodille. Il obéit à son muet appel et d'un par furtif, onduleux en quelque sorte, il s'appprocha du nouveau venu, qui restait debout auprès de la porte.

Que venez-vous faire ici? lui demanda-t-il à voix basse.

Nous tirer d'affaires tous les deux, mon compère... répondit Rodille du même ton.

Il y a donc un danger?

Oui.

Lequel?

Rodille étendit la main vers le salon d'attente, et murmura d'une voix encore plus basse:

Le père de l'enfant est là.

Le magnétiseur tressaillit et devint d'une pâleur verte.

Jean Vaubaron? balbutia-t-il:

Lui même.

Vous en êtes certain?

Oui!...

Comment l'éloigner?

Il ne faut pas l'éloigner...

Que faire alors?

Je vous le dirai tout à l'heure; maintenant je vous... Quand la consultation sera finie, n'appelez aucun numéro avant de m'avoir vu...Moyennant cela, je réponds de tout.

Fritz Horner fit un signe affirmatif, et retourna auprès de son client et de la voyante. Rodille rentra dans le cabinetsombre.

TROISIEME PARTIE.

XIX

La consultation commencée s'acheva rapidement. Le client fut congédié, et, selon la coutume, sortit du cabinet du docteur sans passer par le salon. Fritz Horner, alors, appela Rodille.

Combien de temps vous faut-il pour réveiller la petite! demanda ce dernier.

Une ou deux minutes tout au plus, répondit le magnétiseur.

Si vous l'abandonniez à elle-même, se réveillerait elle toute seule?

Sans doute mais beaucoup plus tard. Son sommeil se prolongerait certainement de longues heures.

Voyez-vous un grave danger pour elle à la laisser dormir ainsi?

Le danger existe, car l'etat de catalepsie magnétique la fatigue beaucoup, mais je suis sûr qu'il n'est pas mortel.

C'est tout ce qu'il faut. Le plus prudent est de ne point la réveiller, de la transporter endormie dans sa chambre, de l'étendre sur son lit et de l'enfermer à double tour. Je me charge de tout cela.

Soit, mais comment allons-nous faire pour les consultations? Il est impossible de congédier les clients; cela produirait un effet déplorable.

Vous n'aurez personne à congédier. Fort heureusement pour nous, Paméla n'est point sortie, je viens de lui faire sa leçon, elle a parfaitement compris, elle remplacera la petite et elle sait sur le bout du doigt ce qu'il faudra répondre aux questions de Vaubaron.

Comment se fait il que cet homme soit libre? N'était-il pas, ainsi que vous me l'avez dit, condamné à perpétuite?

Il s'est échappé du bagne, c'est simple comme bonjour!

Sa présence à Paris sera, pour nous une épouvante continuelle! Il me semblera voir sans cesse l'épee de Damocles suspendue au-dessus de notre tête par un fil.

Rodille eut aux lèvres un sourire indéfinissable et d'une diabolique expression.

Parole d'honneur, cher docteur, répliqua-t-il, vous êtes quelquefois d'une naïveté véritablement réjouissante! Mettez-vous donc l'esprit en repos! Jean Vaubaron ne pouvait être dangereux pour nous qu'aujourd'hui. Demain, ou plutôt ce soir même, je vous l'affirme, nous n'aurons plus rien à craindre de lui.

Quel est votre projet?

Inutile de vous l'expliquer, vous en connaîtrez avant peu les résultats. J'emporte l'enfant et je vous envoier Paméla. Vous pouvez appelé vos numéros si bon vous semble. Seulement, quand vous en serez à Vaubaron, ayez soin de prolonger la séance. Il ne faut pas que ce forçat évadé sorte d'ici avant que vous m'ayez entendu frapper trois petits coups contre la porte extérieure de votre cabinet. Est-ce compris?

C'est compris.

Et ce sera fait?

Comptez sur moi!

Rodille souleva, comme une plume, le corps frêle de la petite Blanche toujours endormie. Il sortit avec elle de la salle des consultations, où Paméla entra aussitôt.

La fausse somnambule se laissa tomber dans le grand fauteuil que Blanche venait de quitter; elle ferma les yeux et prit l'attitude d'une personne livrée au sommeil. Fritz Horner ouvrit aussitôt la porte qui mettait son cabinet en communication avac le salon d'attente, il souleva la lourde tenture servant de portière, et il appela un numéro d'ordre.

Laissons s'écouler un intervalle d'environ une heure et demie Le tour de Jean Vaubaron arrivait enfin, et notre héros franchissait le seuil de la salle des séances magnétiques. Du premier coup d'œil il reconnut cette salle où rien n'était changé,et qu'il avait si souvent revue dans ses souvenirs depuis l'époque de sa première visite. Il retrouva aux mêmes places, avec des expressions pareilles, le visage anguleux du docteur et la figure pâle et amaigrie de la somnambule.

Machinalement il tourna la tête vers le divan placé dans un des angles, se persuadant presque qu'il allait voir se détacher sur la pénombre la gracieuse silhouette de Blanche. Hélas! là cessait la réalité, là commençait l'illusion. Aucune forme d'enfant n'apparaissait auprès du divan solitaire.

Monsieur, demanda Fritz à Vaubaron, est-ce pour vous que vous venez consulter?

Non, répondit le malheureux père.

Pour qui donc?

Pour une personne qui m'est plus chère que moi-même et dont je voudrais avoir des nouvelles.

Etes-vous possesseur de quelques objets ayant appartenu à cette personne et ayant été porté par elle?

Non, monsieur, murmura Vaubaron avec une profonde inquiétude, je n'ai rien, absolument rien. Est-ce que cela empêchera la somnambule de m'entendre et de me répondre?

Fritz Horneur hocha la tête à plusieurs reprises d'un air de doute.

Je ne sais pas, je ne sais pas, fit-il ensuite. L'absence de l'objet en question rend extrêmement difficile de mettre la "voyante" en rapport avec la personne qui vous occupe. Je vais d'ailleurs l'interroger elle-même à cet égard, elle seule peut trancher la question d'une manière affirmative ou négative.

Fritz Horneur se tourna vers Paméla et décrivit avec la main droite quelques passes rapides au-dessous de son front.

Dormez vous? lui demanda-t-il ensuite.

Oui.

Etes-vous lucide?

Toujours.

Autant que vous l'étiez tout à l'heure?

Plus encore.

Vous n'éprouvez aucune fatigue?

Non, aucune.

Vous sentez vous capable, en ce moment, de "voir" une personne éloignée, sans être mise préalablement en rapport avec cette personne par quelque objet lui ayant appartenu?

Je le crois. Etablissez le rapport magnétique entre moi et celui qui veut interroger. Je pénétrerai dans sa pensée et j'y verrai la personne qu'il faut que je suive. Fritz Horner prit la main droite de Vaubaron et la plaça pendant une ou deux minutes dans la main gauche de Paméla. La fausse somnambule tressaillit tout à coup d'une façon si brusque que Vaubaron ressentit un frisson intérieur.

Qu'avez-vous? demanda le docteur à sa complice.

Je vois! je vois! s'écria cette dernière.

Que voyez-vous?

Celle qui remplit la pensée de l'homme dont la main vient de toucher la mienne.

Qui est celle-là?

Une enfant.

Sa parente?

Sa fille.

Le magnétiseur se tourna vers notre héros, qui venait de pousser un cri étouffé et il lui dit:

Est-ce bien cela? est-ce à votre fille que vous pensez? est-ce pour savoir des nouvelles de votre fille que vous êtes ici?

Oui, oui, balbutia Vaubaron, c'est vrai! tout est vrai! Interrogez, monsieur le docteur, au nom du ciel! Interrogez encore.

Fritz Horner inclina la tête en signe d'acquiescement, puis il ajouta:

Que faut-il lui demander? Que voulez-vous apprendre d'abord?

Je veux savoir, avant tout, si mon enfant est vivante.

Le docteur répéta la question.

Elle est vivante, répondit Paméla.

Vivante! vivante! s'écria Vaubaron avec ivresse, en élevant ses mains et ses yeux vers le ciel. Ah! que Dieu soit béni! Le passé n'existe plus! Je suis heureux! Je n'ai pas souffert!

Fritz Horner reprit:

Continuez. La voyante se fatigue. Il ne faut pas la laisser languir.

Je veux apprendre, poursuivit le fugitif, je veux apprendre comment mon enfant a disparu.

La somnamble parut se recueillir pendant une minute. Elle repassait dans son esprit, afin de ne commettre aucune erreur, la leçon faite par Rodille un peu auparavant. Enfin elle murmura, d'une voix hésitante, entrecoupée, en mettant des intervalles de silence entre chaque phrase,comme si les differentes parties d'un tableau se déroulaient successivement sous ses yeux:

Je vois, je vois... Il fait presque nuit... C'est une chambre... Je vois une femme et une enfant... La femme est couchée et immobile... L'enfant se tient debout auprès d'elle... Je vois mieux encore... Ah! c'est horrible! La femme est morte! L'enfant pleure!...

Paméla s'interrompit. Vaubaron, haletant, oppressé, ne respirait plus et suspendait son âme aux lèvres de la somnambule. Le docteur Horner lui fit signe de ne point adresser la parole à la voyante. Paméla continua:

L'obscurité devint profonde. L'enfant épouvantée, gémit et se désespère. Aiguillonnée par la terreur, qui la rend presque folle, elle se glisse hors de la chambre; elle sort de la maison, elle s'enfonce à l'aventure dans les rues désertes...

Blanche! pauvre Blanche! O mon enfant, mon enfant chérie! balbutia Vaubaron, suffoqué par les larmes.

La somnambule reprit, après une pause plus longue que les précédentes:

La nuit est finie, le jour est venu, l'enfant a marché si longtemps qu'elle ne se trouve plus dans Paris. Elle suit les bords d'une route pavée, bordée de grands arbres, elle souffre, elle pleure, elle a faim, les forces lui manquent tout à coup, elle veut s'asseoir sur un tas de cailloux, elle perd conaissance et elle roule évanouie dans la poussière. Vaubaron sanglotait, la tête cachée dans ses mains. Paméla s'interrompit.

Etes-vous fatiguée? lui demanda le magnétiseur.

L fatigue vient, répondit-elle, mais cependant je puis parler encore.

Continuez donc,et dites nous ce que l'enfant est devenu.

La fausse somnambule reprit, en conservant plus que jamais le ton de quelqu'un qui raconte ce qui se passe sous ses yeux:

La route est déserte... le jour grandit.. les heures passent. Du côté de Paris vient une carriole couverte en toile et attelé d'un vieux cheval qui marche lentement. Dans cette carriole, sur des bottes de paille sont assis côte à côte un homme, une femme et deux enfants... Ils ont pour tout bagage une malle presque vide et quelques instruments de musique. Ils arrivent auprès de la petite évanouie... ils la voient... l'homme arrête le vieux cheval et descend; il soulève l'enfant... le présente à sa femme... repred sa place et fouette son cheval...La carriole se remet en marche.

Pendant près d'une heure la fausse somnambule continua ainsi, entrant dans le détail des plus menus incidents relatifs à la petite fille, et faisant preuve d'une fertilité d'imagination inépuisable, pour broder le theme donné par Rodille. Avons-nous besoin d'ajouter que Vaubaron écoutait avec une activité inffatigable, et qu'il aurait écouté de même pendant des journées entières?

XX

Fritz Horner tressaillit soudain, et un sourire de satisfaction se dessina sur ses lèvres. Trois petits coups, frappés contre la porte extérieure du cabinet des consultations magnétiques, venaient de se faire entendre. C'était le signal de Rodille. Ce signal voulait dire qu'il devenait inutile de retarder plus longtemps le départ de Vaubaron.

Finissons-en vite! pensa le magnétiseur.

Il se tourna vers notre héros et lui dit:

La durée de cette séance a de beaucoup excédé déjà les limites habituelles. Tout doit avoir un terme, vous le comprenez monsieur, et il ne serait point juste de laisser la voyante s'épuiser au profit d'un seul.

Je le comprends, répondit Vaubaron vivement, et cela est de toute justice! Vous avez fait beaucoup pour moi, vous m'avez révélé que ma fille est vivante, et ma reconnaissance est sans bornes, je vous le jure? Cependant il me reste beaucoup de choses à apprendre. Je voudrais bien interroger encore.

Aujourd'hui c'est impossible, répliqua Fritz Horner. Je vous le répète, la voyante est à bout de forces. Si vous tenez à satisfaire votre curiosité légitime, revenez demain.

Vaubaron poussa un soupir. Nous n'ignorons pas qu'il ne possédait plus la somme nécessaire pour payer une seconde consultation, et qu'il n'avait aucun moyen de se procurer cette somme.

Demain, murmura-t-il tristement, demain je ne pourrai pas revenir.

Alors contentez-vous de ce que vous savez déjà.

De grâce, monsieur, reprit le fugitif d'une voix suppliante, de grâce... par pitié, permettez-moi d'adresser une dernière question à la somnambule.

Fritz Horner parut hésiter.

Oh! monsieur, je vous en conjure,je vous le demande à genoux, poursuivit Vaubaron en joignant le mains, ne me refusez pas cette grâce.

Eh bien, soit, fit le docteur, je cède à votre prière, je vous accorde une question... une seule...

Oh! merci! merci, monsieur! soyez béni pour votre bonté, et, si vous avez des enfants, que Dieu donne le bonheur à eux et à vous!

Formulez cette dernière interrogation qui paraît vous tenir si fort au cœur, dit Fritz Horner, et, surtout formulez-la brièvement.

Oh! peu de mots suffisent, car cette interrogation, la voici: "Où est ma fille, et que fait-elle à l'heure où je vous parle?"

Où est l'enfant de cet homme? répéta le magnétiseur en s'adressant à la somnambule.

Je ne vois rien, murmura Paméla, la fatigue est venue, ma lucidité se trouble et il y a maintenant comme un nuage devant mes yeux.

Fritz Horner fit quelques passes, et reprit d'un ton impérieux:

Que le nuage se dissipe! Je vous ordonne de voir, et je promets le repos lorsque vous aurez répondu.

La complice du magnétiseur s'agita sur son fauteuil, pendant quelques secondes, comme la pythonise antique sur le trépied sacré.

J'obéis, dit-elle ensuite d'une voix faible. Le nuage s'envole... je vois... Je vais parler...

Faites-le donc!

Me voici bien loin de Paris, commença la somnambule, l'air est tiède, le ciel est pur, de hautes montagnes bleues, baignées de lumières, s'étagent à l'infini et ravissent ma vue. A l'entree d'un village un groupe d'hommes et de femme entourent une petite fille blonde qui joue de la guitare en chantant. Cette petite fille, c'est l'enfant que vous m'avez ordonné de suivre et de voir...

Etes vous en France? demanda Fritz Horner.

Oui, répondit Paméla.

Dans quelle partie de la France?

Dans le Midi.

Quelles sont ces montagnes bleues?

Les Pyrénées.

Et le nom du village?

Cauterets.

Fritz Horner se tourna vers Vaubaron.

Vous devez être content de moi, lui dit-il; j'ai fait ce que vous souhaitiez, monsieur; j'ai fait ce que vous souhaitiez, monsieur; j'ai fait plus encore, ça au lieu d'une question, j'en ai adressé cinq à la voyante. Maintenant la séance est finie et j'ai besoin de rester seul avec mademoiselle pour la réveiller. C'est par cette porte qu'il faut sortir. Un de mes valets vous indiquera ensuite le chemin.

Notre héros, ainsi congédié, balbutia quelques paroles d'action de grâce auxquelles Fritz Horner coupa court par un geste d'impatience. Un domestique, vêtu comme celui qui délivrait les numéros d'ordre sous le vestibule, s'empara de Vaubaron à sa sortie du cadinet du magnétiseur, elle conduisit jusqu'au jardin.

Monsieur n'a qu'à suivre l'allée droite, lui dit-il alors avec un salut, elle aboutit à la porte donnant sur le boulevard du Temple.

Vaubaron traversa le jardin, lentement,et livré tout entier à des pensées dont nos lecteurs devinent facilement la nature, sans qu'il nous soit nécessaire d'en donner une analyse minutieuse. Une joie profonde inondait son âme, mais à cette joie se mêlaient bien des inquiétudes, bien des angoisses.

L'échappé de Brest venait d'acquérir la certitude (il le croyait du moins) que sa fille était vivante. Il croyait même savoir vers quelle partie de la France il lui faudrait diriger ses pas pour la retrouver. Mais une distance énorme le séparait du Midi. Comment franchir cette distance? comment entreprendre sans aucune ressource un si long trajet? Ne se verrait-il pas réduit à mourir de faim, ou ne serait-il pas arrêté vingt fois en route comme mendiant et vagabond, avant d'avoir atteint le but de son voyage?

Le fugitif se posait ces terribles questions, et ne trouvait à leur faire d'autre réponse que celle-ci: Dieu ne m'abandonnera pas! Il vient de m'apprendre où est ma fille, il me permettra de la rejoindre!

Tout en disant ce qui précède, Vaubaron était arrivé près de la petite porte qui donnait sur le boulevard, et qui, mise en mouvement par un ressort habilement disposé, s'ouvrait toute seule pour laisser sortir, comme pour laisser entrer les clients du magnétiseur. Sa préoccupation l'empêcha de remarquer un homme debout auprès de cette porte, à l'intérieur du jardin, et paraissant attendre quelqu'un ou quelque chose. Cet homme était Rodille.

Lorsqu'il n'y eut plus qu'une vingtaine de pas entre lui et Vaubaron, il sortit du jardin en laissant la porte entr'ouverte. Une fois sur le boulevard, il échangea quelques paroles avec cinq ou six individus, immobiles au milieu du flot des passants, et facilement reconnaissables à leurs favoris énormes, à leurs longues redingotes boutonnées jusqu'au cou, et aux imposantes cannes plombées qu'un petit cordon de tressé suspendait à leur poignet droit.

La porte entre-bâillée s'ouvrit tout à fait. Vaubaron parut, et obéissant à un instinct secret, ou plutôt à une longue habitude de défiance, il jeta un coup d'œil investigateur à droite et à gauche avant de dépasser le seuil. Il n'aperçut rien de suspect et il se mit à marcher droit devant lui, au hasard, car aucun motif ne l'engageait à diriger ses pas d'un côté plus que d'un autre. Les hommes à gros favoris s'ébranlèrent en même temps, et, lui laissant prendre quelques pas d'avance, règlerent leur allure sur la sienne.

Vaubaron suivit le boulevard jusqu'au Château-d'Eau. Là, toujours machinalement, il obliqua sur la droite, s'engagea dans la rue de Bondy et ne tarda pas à se trouver à la hauteur des bâtiments du théâtre de l'Ambigu-Comique.

En cet endroit, la rue de Bondy était aussi déserte et silencieuse que le boulevard Saint-Martin, qu'elle côtoie, était animé et bruyant. Les hommes qui suivaient Vaubaron, et derrière lesquels venait Rodille, se fractionnèrent alors. Deux d'entre eux hâtèrent le pas de manière à devancer notre héros. Les autres se rapprochèrent insensiblement de lui.

Bientôt le fugitif se trouva, sans s'en apercevoir, enveloppé de toutes parts. Il marchait dans son rêve; il lui semblait presser, sur sa poitrine émue et contre son cœur bondissant, sa fille retrouvée, et il n'accordait aucune attention à ce qui se faisait autour de lui.

Le réveil fut terrible et soudain. Serré de près tout à coup, entre deux individus, Vaubaron crut d'abord que des passants inattentifs le heurtaient de près. Cette décevante illusion n'eut que la durée d'un éclair. Deux mains saisirent ses bras et les forcèrent à se rejoindre derrière son dos. Les canons de deux pistolets menacèrent son visage. En même temps, une voix rude murmura près de son oreille:

Tu es pris, et bien pris! Pas de résistance, où je te brûle!

Effaré, anéanti, le malheureux eut à peine la force de balbutier:

Qui êtes-vous? Que voulez-vous? Je ne vous connais pas.

C'est possible! C'est très possible! répondit la voix rude, mais nous te connaissons, nous, et c'est suffisant! Jean Vaubaron condamné à perpétuité, et évadé du bagne de Brest, je t'arrête au nom de la loi!

Cinq minutes après, le malheureux, les poignets étroitement serrés par des menottes inflexibles, montait ou plutôt était jeté dans un fiacre, qu'un des agents avait mise en réquisition à la station la plus proche, et qui prenait aussitôt le chemin de la préfecture de police.Resté seul sur le pavé de la rue de Bondy, Rodille fit un geste de triomphe.

"Embaillé!" murmura-t-il avec une expression hideuse. Le galérien en rupture de ban va retourner au bagne, et, cette fois, il n'en sortira plus! L'enfant nous reste. Tout va bien!

XXI

Tous nos contemporains, pour peu que Paris leur soit familier, doivent se souvenir de l'étrange agglomération de maisons hideuses, de bicoques à demi croulantes et poudreuses échoppes qui déshonoraient les approches de l'un des plus beaux palais du monde et se carraient sans vergogne sur les vastes terrains qu'occupent aujourd'hui les constructions du nouveau Louvre.

Là semblaient s'être donné rendez-vous toutes sortes d'industries de bas étage. Fripiers, ferrailleurs, bouquinistes, vendeurs de gravures prohibées et de livres défendus, marchands d'oiseaux, marchands de vieilleries de toute espèce, écrivains publics, etc., se partageaient fraternellement les barsques des planches et de boue où il exerçaient leur commerce. Ce quartier, très resserré, voisin de certaines rues infâmes maintenant disparues, la rue du Chantre, la rue de Bibliothèque, la rue du Musée, etc., pouvait passer à bon droit pour une des plus laides rues de Paris, dont il occupait le point central.

Un étranger, quittant le Palais Royal ou des splendeurs de la rue de Rivoli, et mettant le pied sans transition au milieu de ces masures, éprouvait un étonnement prodigieux et une sensation de dégoût inexprimable. Les Parisiens comparaient volontiers les alentours du Louvre et de la place du Carroussel à cette "Petite Pologne", si célèbre autrefois et qui n'existe plus, elle aussi, que dans les souvenirs du peuple et dans un curieux mélodrame de deux hommes d'esprit.

Nous prions nos lecteurs de bien vouloir nous accompagner en face d'une maison formant l'angle de la rue du Musée, derrière cet entassement d'échoppes décrites par nous il n'y a qu'un instant.

Cette maison, étoite et haute, dont l'aspect général était sinistre et dont les murailles semblaient lépreuses, avait deux entrées, l'une sur la place de Carrousel, l'autre sur la rue du Musée. La première donnait accès dans la boutique d'un marchand de vin-restaurateur dont les salles occupaient le rez-de-chaussée. La seconde était commune à tous les locataires de la maison.

Une allée étroite et sombre, humide et glissante, même en plein été conduisait a un escalier en colimaçon, pourvu d'une corde gluante en guise de rampe. Les pieds de plusieurs générations avaient usé et arrondi les marches de pierre de cet escalier.

Sur le mur extérieur de la porte d'entrée, un cadre en bois noir était cloué solidement et renfermait, sous un grillage à mailles serrées, une pancarte contenant les indications suivantes, tracées à la main, d'une belle écriture ronde parfaitement lisible:

AU PREMIER ETAGE.

Cabinet d'affaires. — Agence matrimoniale. — Escompte et recouvrements.—Rédaction d'actes — Convocations de créanciers. — Consultations d'un homme de loi pour affaires litigieuses, faillites et successions. — Renseignements de toute nature —Célérité et discrétion.—On traite à forfait.

NOTA —On demande des employés actifs et intelligents. — On offre beaux appointements, fortes remises.—Un cautionnement n'est pas de rigueur.

Franchissons l'allée obscure remplie d'émanations suspectes et de senteurs malfaisantes, gravissons les marches de l'escalier en colimaçon; ouvrons une porte grise sur laquelle sont peints en grosses lettres noires ces mots: "Cabinet d'affaires, et pénétrons dans une grande pièce offrant l'aspect d'une sorte étude d'avoué de province.

Tout autour des murailles, et depuis le plancher jusqu'au plafond, s'etalent des casiers remplis de cartons étiquetés; une demi-douzaine de tables-pupitres en bois sont occupées par un nombre égal de jeunes gens maigres et mal vûtus, très occupés à compulser des liasses de papiers timbrés et à transcrire des notes sur de longues feuilles divisées en un grand nombre de compartiments.

Traversons cette pièce, ouvrons une seconde porte, nous nous trouverons dans le sanctuaire, c'est-à-dire dans le cabinet particulier de "l'homme de loi".

Ce cabinet, beaucoup plus petit de "l'étide" qui lui servait d'antichambre, était meublé avec un luxe relatif qu'on ne s'attendait point à rencontrer en une si misérable maison. Les fenêtres avaient des rideaux de damas de laine, les fauteuils étaient garnis de velours d'Utrecht. Un lourd bureau-ministre en acajou massif à ornements de cuivre occupait l'espace vide entre les deux fenêtres. En face de ce bureau se trouvait un coffre-fort imposant muni d'une quadruple serrure.

Tout cela coustituait une installation des plus confortables pour un personnage exerçant ses multiples industries dans une maison borgne de l'effroyable rue du Musée.

Ce n'était rien encore, cependant, et nos lecteurs marcheront de surprise en surprise s'ils veulent bien soulever une portière pareille aux rideaux, ouvrir une dernière porte, et franchir le seuil d'un second cabinet, ni plus grand ni plus petit que celui qu'ils viennent de visiter. Là s'étalait un luxe réel; tout était riche, sinon de bon goût. Tapis moelleux, tentures de velours, meubles de soie, tableaux magnifiquement encadrés, métamorphosaient cette petite pièce en une sorte de boudoir dont plus d'une femme à la mode aurait apprécié le confortable. Un petit bureau, d'un joli travail de marqueterie, était le seul meuble un peu masculin qu'il fût possible d'y découvrir.

Une porte déguisée sous les plis de la tenture et un couloir long et étroit, aboutissant sur le carré du premier étage, permettaient d'arriver à ce boudoir sans traverser les deux pièces décrites dans les pages précédentes.

Et maintenant que nous connaissons le décor dans lequel doivent se jouer quelques-unes des scènes importantes de notre drame, occupons-nous des personnages qui vont agir et se mouvoir sous nos yeux.

Nous allons nous trouver à l'instant même, dans le cabinet de l'homme de loi, en présence de deux de ces personnages, nos anciennes connaissances l'un et l'autre, mais qui nous paraîtront bien changés depuis l'époque où nous les avons vus pour la dernière fois, douze ans auparavant.

Douze ans, en effet, se sont écoulés entre la seconde arrestation de Jean Vaubaron et le moment où nous reprenons notre récit. Les personnages dont nous parlons sont deux abominables gredins, deux misérables couverts de crimes, Rodille l'assassin et Leridon le recéleur.

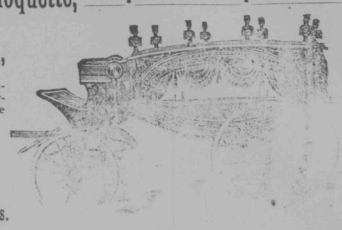
Leridon, correctement vêtu de noir, avec de fausses manches de lustrine destinées à préserver de tout contact fâcheux le drap brillant de son habit, Leridon, disons-nous, se carre d'un air imposant et majestueux, en face du bureau d'acajou, dans un grand fauteuil garni de basane verte.

[ACONTINUER.]

Achetez lapoudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Uu cadeau dans chaque paquet.

D. THEBERGE,
164 Rue Valley, Lawrence.
A toujours en mains un splendide assortiment de
BOIS et de CHAEBON
DE TOUTES SORTES.
Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.
Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.
FOIN, PAILLE, &c.
Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Azarie Choquette, entrepreneur de Pompes Funebres
317 Rue Common,
Cercueils de toutes sortes. Service de jour et de nuit.
Voitures pour Baptemes, Mariages et Sepultures.



M. Azarie Choquette aura toujours à la disposition du public canadien un magnifique corbillard noir pour les grandes personnes, aussi un beau corbillard blanc pour les enfants.
Allez lui rendre une visite, il sera heureux de vous faire voir son établissement.

LUCIEN LEVESQUE,
521 Rue Common, — Encoignure de la Rue Franklin.
LAWRENCE, MASS.
Vient d'ouvrir un Restaurant avec le plus beau choix de
Liqueurs, Brandies,
Whiskies, Vins,
Bieres, Lager,
Toniques, Cigares,
&c., &c.
M. Lévesque ne tient que des Spiritueux de qualité supérieure et tout ce qui convient à l'usage des familles.

V. J. HUOT,
437 Rue Essex 437.
Pour les prochains dix jours, afin de faire de la place pour nos marchandises du printemps, nous vendrons plusieurs lignes de Chaussures à des prix très réduits.
Un lot de Chaussures d'hommes faites à la main, en congress, de veau et cordovan, réduites de $4.50 et $5 pour $3.00.
Un lot de Chaussures d'hommes, Congresse, Balmoral et Fitzpatrick, valant $3.50 pour $2.50.
Un lot de Chaussures d'hommes, Congress en Seal et Balmoral, valant $3.00 réduites à $2.00
Un lot de Congress d'hommes en Chèvre, réduites de $2,50 à $1.50.
Un lot de Congress de $[illegible].50 à $2.00. Quelques paires de Chaussures en Alligator de $4.50 réduites à $3.00.
Un lot de Congress pesantes et Balmoral, réduites de $2.00 à $1.50.
Un lot de Pantoufles réduites de $[illegible].50 à 89 cts.
Un lot de Pantoufles en Velours réduites de 50c à 39 cts.
Un lot de Pantoufles d'hommes en Beaver réduites de 85c à 70 cts.
Un lot de Pantoufles d'enfants réduites à 39 cts
Un lot de Chaussures de Dames, boutonnées, en cuir breveté, valant $3.50 réduites à $2.50.
Un lot de Chaussures de Dames, boutonnées avec dessus en Drap, Opéra et Common Sense, réduites de $3 à $2.
Un lot de Dongola, Hand Welt, Opéra et Common Sense, réduites de $1.75 à $2.50. Un lot de Chaussures Dongola et Opera,réduites de $2.75 à $2.
Un lot de Dongola en Drap uni réduites de $3.50 à $2.50. Un lot de Dongola, semelles pesantes, réduites de $2 à $1.50. Un lot Opera Toe, réduites de $1.25 à $1. Un lot Dong. Pat. Tip, réduits à 65 cts. Un lot de Pantoufles en Velours réduites de $1 et $1.25 à 75 cts.
Chaussures de Demoiselles, talons plians, et boutonnées, vendues aujourd'hui à 45 cts. Chaussures de garçons d'école, 75 cts. Chaussures d'enfants 25 cts.

Wm FERLAND
188 RUE LOWELL, Lawrence.
Vû que je suis debutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec prénaré, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un ESCOMPTE LIBERAL à tout acheteur.
☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servira avec honnêteté.
N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place
Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

P. P. P.
Piquant de Frêne, Racine de Philologue et Potasse,
Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.
P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.
Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons, vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.
Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.
Sprinfield, Mo., 14 août 1893.
Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remédes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MRS M. M. YEARY.
Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies des Rognons
Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.
Aberdeen, O. 4 juillet 1892.
M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs.Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.
Aberdeen Brown County, O.
CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés:je certifie par les presentes que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et desagreable sur la figure. J'ai employé tous les remédes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entierement gueri.
(Signé) J. D. JOHNSTON.
Savannah, Ga.
Témoignage du maire de Séquin, Tex.
Séquin, Tex. 14 juin 1893.
MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai gueri. Elle m'a déja guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement
CAPT. W. M. RUST, Avocat.
Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.
Tous les Pharmaciens le vendent.
A Lawrence, par H. W. Whitney.
LIPPMAN BROS.,
Propriétaires.
Bloc Lippman, Savannah, Ga.

F. Alchase Lowell Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 14 MARS 1895. Soyons Distingues. No. 78

N. E. MIVILLE.

PHARMACIEN ✻ DIPLOME.
44 RUE HAMPSHIRE,

Vend ce qu'il y a de Mieux en Fait
D'ARTICLES DE TOILETTE,
ESSENCES, PARFUMS,
EXTRAITS, SVONS, ETC.
LES MEILEURES VINS ET LIQUEURS A L'USAGE DES FAMILLES

Liniment - et - Sarsepareille - de - Miville,
Rien de Surpassable chez les autres Pharmaciens,
Prescriptions une Specialite.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.
Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.
Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 15, et 7 25, p m.
Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.
Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.
Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.
Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport(via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.
Le et apres le 30 Sept. 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00, p m.
Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.
☞ Express, § seulement Northern Depot, ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.
Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.
☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 7 00, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, ¶8 13 p m.
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville via Wells River—9 45 a m; 1 50, ¶5 42, p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.
Pour Montreal et Québec, via Montreal et Boston Air Line—9 45 a m; 8 43 p m.
Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepté le Dimanche.
¶ Tous les jours pour Montréal.
D J FLANDERS, Agt gen. des Passagers et Billets.
S. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parloir et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement a St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
La Cote du Pacifique,
Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.
D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

LA MACHINE
Pour Nettoyer les Tapis de DILLON.
750 Rue Essex, Lawrence.
C'est la meilleure machine jamais vue avant aujourd'hui. Les Tapis usés et minces ne sont pas exposés à être endommagés par ce procédé.
Aussi Costumes Tints en Couleures qui ne changn t pas.
Nettoyage à la Vapeur, Naphtha et à Eponge sèche.
Réparage et repassage une spécialité.
☞ N'oubliez pas l'endroit,
750 RUE ESSEX
En face de la Station des Tramways, Lawrence, Mass.

A. VALLEY,
407 RUE ESSEX,
Chambre 2, Lawrence, Mass.
PHOTOGRPHE.
Exhibition gratuite d'ouvrage d'art
Pour quelque temps on donne un magnifique portrait sur Porcelaine avec chaque douzaine de Portraits Cabinet,
☞ Venez voir nos Echantillons au Studio.
RESTAURANT
Pour Dames et Messieurs.
Enseigne de la lumière rouge.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec preprae, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Encouragez cette Entreprenant Compatriote,
qui vous servira avec Honnetete.
N'oubliez pas la place.
N. GUILMET,
251 rue Common.

RUDY'S PILE SUPPOSITORY
Est garanti pour guérir les Hémorrhoides et la Constipation ou l'argent est remis. 50 cts. la bouteille. Envoyez deux timbres de poste pour circulaire et pour un Echantillon Gratuit à Martin Rudy. Pharmacien Diplômé, Lancaster, Pa. On ne répond pas aux Cartes Postales. En vente partout par les Pharmaciens de première classe et à Lawrence, Mass., chez F. Sullivan, Clarke & Son et Otto Muller.

BUTTERINE
Envoyez $2.00 et nous vous livrerons, Express payée, fraiche de la manufacture, une tinette de 10 lbs ou 10 moules d'une livre de la meilleure Butterine fabriquée. — Gosher Mfg. Company, 407 Pine St, Providence, R, I.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graine pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 20 Fév. 1895.

M. l'Administrateur,

Le prince Albert d'Autriche, qui a si bien écrasé les italiens en 1852 et en 1861, vient de mourir, et aussitôt tous les journaux de toutes les opinions lui dévouent de larges et longues colonnes d'insultes. C'est justice... en Italie. La race déchue de César et d'Auguste n'a aucun souvenir des vertus d'un homme, elle ne rappelle que le bâton dont il s'est servi.

Voici la lugubre file de titres que l'on voit aujourd'hui dans la *Tribuna*, feuille ministérielle, juive et extra-officieuse: Une sentinelle morte de froid.—Un monsieur, sa femme et ses enfants morts de faim et de froid et rongés par les rats.—Huit soldats morts de froids dans la neige des Alpes.—Cinquante familles sans pain depuis trois jours.—Sept maisons écrasées par une avalanche de neige. — Quatre pauvres mendiants morts empoisonnés en mangeant des herbes vénéneuses.—Un village (Liddo) enseveli sous la neige.—Trois douaniers gelés à mort sur les Alpes.—La Sicile (Floride d'Italie!) sous un linceuil de neige.—Un pays (Carpinetto-romano) qui mange des ânes et des chiens.—Un ivrogne(!) qui tombe en route et qui est trouvé gelé le lendemain.—Trains bloqués par la neige.—Un daim qui vient se refugier au foyer d'un poste de soldats.—380 chevaux et poulins gelés dans la province de Venise.—Je m'arrête avant la chronique!!!

De la *Tribuna* où j'ai lu l'enfer de l'Italie, passant à ce que j'ai vu de mes propres yeux.

Hier matin, près de Civita-Vacelia, deux gendarmes (!) rencontrent certain Otoca, ouvrier italien de retour de Philadelphie. Le brave homme dans la Pensylvanie s'est donné le luxe d'économiser $500, et arrivé en Italie, il a eu l'ingénuité de s'en vanter. Otoca, defiant comme un italien, porte pertuellement ses $500 sur son cœur; on le sait; il l'a dit; il le répète. Donc hier deux gendarmes, deux gardiens de la paix, deux champions de la justice et du droit, rencontrent l'*Italo-Américain* et froidement... amicalement et italiquement... le tuent comme un lièvre.. puis le dépouillent de tout.. ses papiers. Le lendemain (ce matin) les mêmes gendarmes, en tournée d'ordonnance déclarent avoir trouvé, chemin faisant, le cadavre d'Otoca, etc., etc. Le malheur est que dans le bois voisin une veuve et ses deux enfants, une fille de 14 ans et un garçon de 12 ans, ont vu le fait et les gendarmes du roi, policemen, gardiens de la paix, champions du droit, vengeurs de la veuve et de l'orphelin comme les paladins antiques du temps de Rolland, du Tasse et de l'Arioste, ce monde-là a été désarmé, enchainé, emprisonné, prêt à mettre en jugement, puis au penitencier... éternel.

La scène se passe à Rome, piazza dei Filippini. Seize jurés sont convoqués par le magistrat chargé de l'enquête judiciaire (coroner) pour délibérer sur une affaire de suicide.

Le froid est terrible: le gaz (!) est gelé dans les tubes: on ne peut pas même réchauffer la salle d'audience. Un huissier tout vêtu de noir (comme le corbeau de l'arche de Noé) crie cependant (en se soufflant dans les doigts): La Cour!... Entre la cour composée d'un juge qui a pris la précaution de se mettre une pesante couverte de voyage sur sa toge rouge, ce qui donne au (souverain) représentant de la loi, orné d'une perruque à trois étages, un aspect extra-comique.

Passé le premier moment d'hilarité, un des jurés se tournant vers le *coroner* lui dit: "Je refuse absolument de tenir séance dans une salle où la température est à 5 degrés et demi au dessous de zéro!..."

Un autre juré, encouragé par cette proposition, déclare qu'il ne restera pas dans la salle, si le *coroner* ne lui permet de tenir son chapeau sur la tête.

Le *coroner* alors: Monsieur, j'ai plusieurs fois, déjà, ces jours-ci, réclamé auprès du conseil du Roi, pour remédier à l'inconvénient que vous me signalez, mais on m'a constamment repondu que les conquêtes africaines avaient complètement absorbé le budget de l'Etat, même le chauffage pour la justice!!!... Le chef des jurés se lève alors, rouge d'indignation et s'écrie: "C'est une honte, de voir agir le gouvernement de cette manière: sommes-nous donc des chiens!.... sommes-nous donc condamnés à mourir de froid?... Allons-nous-en. Il ne manque pas à Rome des endroits propices où nous pourrons tenir nos assises. Je connais, là, tout à côté de la buvette de la Signora Magdalena où l'on trouve du bon vin à 5 sous, et de la morue frite. Allons-y et faisons nos affaires. Le *coroner*, alors se rengorgeant avec la plus sublime dignite romaine: "Messieurs, l'offre que vous me faites n'est pas de celles que l'on peut refuser, et je dois condescendre à vos souhaits." Alors juges, *coroner* et jures se rendent processionnellement à l'auberge voisine où, près d'un bon feu, entre une dizaine de bouteilles de vins, on discute le fait du prévenu.

Celui-ci tout en se... rechauffant les pieds et.... l'estomac se voit condamné à 8 jours de prison pour avoir volé quatre poules et un coq.

Le roi Humbert a une petite ville charmante à un mille de Rome, où chaque semaine *à l'improviste*!!!!! il va dîner avec la celèbre Elvire de la chanson et des... quanquans. Or le roi Humbert, paraît-il, aurait déjà dîné 152 fois avec la susdite, car le maitre d'hôtel (secret) a dû aujourd'hui, bien maigré lui, mais à cause de la maigreur de ses finances, présenter le compte, (non plus au roi qui faisait la sourde oreille, mais) au ministre de la maison royale. La reine a fait une figure de chate enragée.

Bien à vous,

WM. BREEN.

LE DERNIER CONGRES.

Une controverse s'est déjà élevée parmi les membres du comité des finances sur le montant des appropriations votées par le dernier Congrès.

Les démocrates disent que cette somme ne dépasse pas $1,000,000,000. De leur côté, les républicains prétendent que le total des appropriations va se chiffrer à beaucoup plus que cette somme.

L'*Espérance* fait comme suit la nécrologie du défunt Congrès:

"Le 53ème Congrès n'est plus, il a succombé lundi; son agonie durait depuis deux ans et il est mort à heure fixe, midi précis, hélas! sans que son médecin Cleveland et ses aides Wilson et Gorman fussent obligés d'arrêter le balancier de l'horloge, pour lui donner le temps de rendre le dernier soupir paisiblement et se réconcilier avec la nation qu'il a odieusement trahie. Il est mort dans l'impénitence finale, laissant la plus triste renommée de tous les Congrès qui l'ont précédé et de bien cruels souvenirs au peuple américain. Paix à ses cendres."

La satisfaction a été générale par tout le pays à la nouvelle de l'ajournement *sine die* du 53ème Congrès.

Ce n'est pas seulement à Washington qu'on a applaudi. Dans plusieurs Etats, les législatures ont adopté des résolutions blâmant le 53e congrès et félicitant le pays de sa disparition. La législature du Minnesota, entre autres, a décidé qu'à St Paul on célébrerait la fin du congrès en arborant les drapeaux, en sonnant les cloches et en tirant le canon. La plupart des journaux de New York consacrent à la fin de la session de longs articles dont les titres suffisent à donner une idée exacte: "Ignoble et incapable; le passé infâme du congrès qui finit; une honte pour l'Amérique."

A la Bourse de New York, la fin de la session a donné lieu à une manifestation sans précédent. Au coup de midi, les agents de change, jeunes et vieux, ont témoigné leur satisfaction par des cris d'animaux, des coups de sifflets stridents, des battements de mains; les uns faisaient sauter leur chapeau en l'air, d'autres dansaient comme des enfants; tous criaient en chœur: "Le congrès est mort!" Le tapage était formidable, et il s'est écoulé au moins cinq minutes avant que les affaires reprissent leur cours ordinaire.

Le Roman de Joséphine.

C'est hier que le procès de Joséphine Bégin est commencé à Sherbrooke.

Comme on le sait, Joséphine Bégin est accusée d'avoir tué, le 5 décembre dernier, un boucher, Joseph Hébert, qui refusait de l'épouser.

Joséphine a occupé les loisirs de son emprisonnement à écrire son triste roman, comprenant le récit du meurtre et des circonstances qui l'ont précédé. Voici la substance de ce récit: Joséphine Bégin est née à Lévis le 20 juillet 1867. Sa famille est venue demeurer à Sherbrooke où sa mère est morte en 1874. Joséphine resta avec son père et ses deux frères dont l'un est maintenant employé sur le Grand Tronc à Richmond; l'autre à Lowell, Mass. Elle fréquenta l'école pendant quelques années et entra ensuite à la manufacture de Paton où elle a travaillé jusqu'à l'époque du crime. Elle fit la connaissance de Joseph Hébert, la victime, il y a dix ans; ils devinrent bientôt amis et Hébert lui promit le mariage. Il l'abandonna alors qu'elle était devenue mère. Elle fut obligée de gagner sa vie comme elle put; Hébert, dans cet intervalle, avait été sur le point d'épouser une fille qu'il connaissait intimement depuis cinq années, mais elle mourut pendant l'hiver de 1893. Il revint alors à ses premières amours et les amoureux vécurent ensemble jusqu'à la veille du jour où le crime eut lieu. Ce jour-là, Joséphine Bégin, qui s'était fait blesser au bras, à l'atelier, par la machine, resta à la maison. Hévert vint la voir comme d'ordinaire et lui promit de revenir le soir suivant, mais il ne revint pas; le lendemain, comme Hebert n'avait pas encore paru et qu'elle avait entendu dire qu'il devait épouser une autre fille, elle résolut d'aller le voir. Après dîner, elle demanda de l'argent à son père sous prétexte de s'acheter un chapeau dont elle avait grand envie. Elle se rendit chez Hebert, qui était à son étal de boucher; elle n'y resta que quelques instants, Hébert se trouvant en compagnie de deux étrangers. Elle revint quelque temps après et Hébert l'emmena dans l'arrière boutique, où ils se trouvèrent seuls; elle lui demanda alors pourquoi il n'était pas allé la voir, la veille, et s'il avait l'intention de manquer encore une fois à sa promesse de l'épouser.

Hébert se mit à rire d'elle et lui dit qu'il ne l'épouserait jamais; il lui adressa des épithètes odieuses et lui donna une poussée si brusque qu'elle alla frapper de la tête sur la muraille et tomba. Elle se releva furieuse et le menaça avec un couteau. Joséphine dit qu'au cours de la querelle Hébert lui a dit qu'il la tuerait s'il pouvait. Elle menaça son amant de le faire arrêter; elle lui dit dans quelle position délicate elle se trouvait, et le pria de venir s'arranger avec elle afin que sa honte ne soit pas encore une fois connue du public. Hebert continua de se moquer d'elle; elle partit alors et acheta un revolver en chemin. Vers le soir elle retourna à la boutique d'Hébert et lui demanda s'il avait l'intention de revenir chez elle; il lui répondit que non et de ne plus l'importuner. Alors Joséphine brandit son revolver dans le but de l'effrayer, mais le coup partit et Hebert tomba en criant trois fois: "Mon Dieu." Elle s'enfuit alors chez elle où elle fut arrêté par le sergent Bell.

La Revue Nationale.

Nous publions l'extrait suivant d'une note au public contenue dans le 2e numéro de cette revue, qui paraît aujourd'hui à Montréal.

Le public remarquera que nous donnons encore plus de 100 pages de lecture. Ceci est un peu exceptionnel cependant vu l'abondance de matière qui afflue à nos bureaux. En l'état normal, notre revue ne devrait pas dépasser 96 pages, mais nous nous efforcerons cependant d'aller au delà de ces limites chaque fois que l'intérêt de nos lecteurs sera en jeu.

Nous publions dans ce numéro dix beaux portraits demi-teinte et quelques lettres ornées et fins de chapitres. Au fur et à mesure que notre organisation progressera, nous nous proposons de faire illustrer artistiquement les nouvelles, roman et les fantaisies.

On trouvera également à la fin de ce numéro un morceau de musique inédite et c'est encore là une innovation qui, nous osons le croire, plaira à nos lecteurs.

Notre premier numéro a été accueilli par le public avec une faveur marquée et le résultat a de beaucoup dépassé nos espérances. Notre premier tirage de 7,000 exemplaires est presque complètement épuisé et nous avons dû prendre des mesures pour faire un nouveau tirage. Très reconnaissants de cet encouragement, nous ferons de nouveaux efforts pour continuer à mériter cette faveur.

En retour, nous rappelons à nos lecteurs que notre entreprise est très onéreuse et que le plus sûr garant de succès existe dans le paiement d'avance de l'abonnement.

En agissant ainsi, nous prenons exemple sur toutes les publications françaises, anglaises et américaines qui sont toujours payables d'avance. Quoique possédant des capitaux plus que suffisants pour soutenir notre entreprise, nous voulons lui donner la plus grande extension possible en même temps nous procurer des redacteurs de la plus haute valeur. Pour ce, il nous faut suivre la régle absolue de ne servir un abonnement qu'autant qu'il est payé d'avance. Exceptionnellement cependant en raison du peu de temps écoulé depuis le lancement de notre 1er No.—ce qui a pu empêcher beaucoup de personnes d'en prendre connaissance—nous distribuerons encore notre 2e numéro à toutes les personnes portées sur nos listes et à celles qui nous en feront la demande. Et toute personne qui le 25 mars n'aura pas payé son abonnement ne sera pas considéré comme abonné.

Voilà des principes absolus sur lesquels nous n'aurons plus l'occasion de revenir.

Nous nous sommes assurés la collaboration de plusieurs personnalités haut placées dans le monde religieux, dans la politique, dans l'industrie, etc. Nous réservons donc, nous l'espérons, d'agréables surprises à nos lecteurs dans nos prochains numéros.

Abonnemen: 1 an, $3 00; 1 numéro, 25 cts.

7, Place d'Armes, Montréal.

Sommaire de la Revue Canadienne, Mars 1895.

"Othello" racontant ses victoires à Brabantio en présence de Desdemona, etude critique d'un grand intérêt, par Eug. Aubert, sur le célèbre tableau de Carl Becker dont une gravure sert de frontispice à ce numéro.

"Guérison d'une Phtisique Pulmonaire" par Sainte Anne, racontée par l'Hon. juge Routhier, avec la verve entraînante qu'il sait mettre dans tout ce qu'il écrit.

"Aux Champs," gracieuse idylle par un jeune poète. Cette belle pièce est illustrée du non moins gracieux tableau de H Salentin sur le même sujet. On dirait que poète et peintre ont travaillé ensemble tant leur inspiration est ident que. Et cependant, ils ne se sont jamais rencontrés; le poète n'aura probablement jamais vu l'œuvre du peintre avant de l'apercevoir dans la revue, associé à son poème.

"Voyage du Frère Taché de Boucherville à St. Boniface en 1845, par l'Hon. juge Prud'homme, récit d'autant plus intéressant qu'on aime à connaitre les débuts du grand évêque que nous pleurons, dans cette vie de dévouement dont les effets se font encore sentir parmi naus.

"Une Histoire de Revenant", illustrée, par l'Hon. Jos. Royal. Charmante nouvelle dont la scène se passe près de Berthier.

Deux beaux portraits des juges Routhier et Prud'homme accompagnent leur authographe au bas de leurs écrits.

Chronique du mois. I—L'encyclique aux évêques des Etats-Unis. II—Le siège du Pape IV — La situation en France V—Canada: Jugement du Conseil Privé. Attitudes des partis politiques. Les élections générales. ***

Le Stick (suite), Vicomte Flocel de Merlimont.

A travers les Livres et les Revues.

Quelques Statistiques.

Quel est celui d'entre tous nos lecteurs qui peut nous dire de prime abord quel est le gouvernement qui paie les plus fortes sommes pour répandre l'instruction parmi le peuple.

Voici des statistiques à ce sujet qui sont fort intéressantes:

Montants payés *per capita* par les gouvernements suivants pour l'instruction:

France	0.70
Angleterre	0.62
Hollande	0.64
Saxe	0.38
Wurtemburg	0 38
Bavière	0.40
Prusse	0 50
Russie	0.03
Danemark	0 94
Italie	0.36
Belgique	0.46
Autriche	0.32
Suisse	0 84
Etats Unis	1 32

Donc, ce sont les Etats Unis qui viennent en tête; ils passent même avant la France, ce pays pourtant si éclairé.

Maintenant, puisque nous sommes dans les chiffres, passons à d'autres statistiques. Parlons de la population des divers pays du globe.

Que sera-t-elle à la fin du siècle prochain? D'après un statisticien français, cette population sera comme suit:

Russie, 840 millions.
Allemagne 115 millions.
France, 56 millions.
Chine, 550 millions.
Etats-Unis, 500 millions.
Mexique et Brésil, 150 millions.
Canada, 40 millions.
République Argentine, 30 millions.

L'anglais sera parlé probablement par plus de 500 millions d'hommes.

Le français par 120 millions.
L'allemand par 126 millions.
L'espagnol et le portugais par 235 millions.

Nous sommes dans les chiffres, n'est-ce pas? Eh bien! allons-y gaiement.

Nous parions que vous ne savez pas le nombre d'omnibus qu'il y a à Londres. Ils sont au nombre de 10,500, d'après le dernier rapport de la police qui compte 15,000 hommes, dont les appointements se montent à $625,000.

Le mot de la fin.

Voilà un siècle, les Etats-Unis n'avaient pas une seule fabrique, aujourd'hui ils en ont plus que n'importe quel pays.

UNE GREVE A FALL RIVER

Fall River, 11 mars.—Il y a 226 métiers oisifs aujourd'hui dans le Border City Mill No. 2, à cause de la grève des tisserands qui ont quitté l'ouvrage ce matin, en disant que leurs gages étaient trop bas.

Les grévistes travaillaient sur du satinade double et recevaient 59 cents, soit 20½ cents la pièce.

Les gages ont baissé de $8 par semaine à $6.90, et ils veulent recevoir 35 cents par pièce.

Cette grève n'est pas autorisée par l'Union.

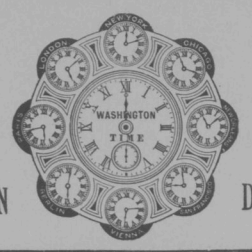
LE CARDINAL GIBBONS

Baltimore, Md., 11 mars.—Le cardinal Gibbons a reçu l'ordre du Saint Père de se rendre à Rome de bonne heure en mai. Son Eminence sera accompagnée par le Rév. C. F. Thomas, recteur de la cathédrale.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un paquet.

F. SCHNEIDER.

242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) **242** Rue Esse (BÂTISSE SAUNDERS)



GRANDE REDUTION DANS NOS PRIX.

Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extremement bas.

Le pus bel assortiment et le dernière styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,

CANNES ET PARAPLUIES.
BTE A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPERA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheur.

Argenteries
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.

F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.

F. Schneider.
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

M. S. DUBE
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.

Se charge de faire les Enterrements et de fournir toutes espèces de voitures pour Mariages, Baptêmes, &c.
Une visite est respectueusement sollicitee.

LE ROI DE LA MODE.

WORTH VIENT DE MOURIR A PARIS.

Le Tailleur Pour Dames le Plus Celebre.

Paris, 11 mars—Worth, le fameux tailleur pour dames de Paris, est mort.

Depuis bien des années Paris est la capitale du royaume de la mode qui s'étend d'un bout du monde à l'autre, et Worth en était le roi reconnu.

Cependant Worth n'était pas un tailleur dans le sens littéral du mot. Il était tout simplement un vendeur habile et un critique d'une très grande habileté.

Charles Frédéric Worth naquit à Lincolnshire (Angleterre). Son père était avocat. Charles Frédéric, à l'âge de 20 ans, vint à Paris avec le double objet de se trouver un emploi et de se perfectionner dans la connaissance du français.

Il trouva une position dans la Maison de Modes Gagelin, et il devint au bout de quelque temps le vendeur en chef à des appointements élevés. Il connut vers ce temps la personne qui devait être sa femme; c'était une modiste très expérimentée qui n'avait que très peu d'égaux dans son métier.

Le succès extraordinaire que remporta Worth dans le choix des tissus et des styles, de manière à produire les plus magnifiques effets, le rendit bientôt fameux. Il fonda une maison de commerce au No 7 rue de La Paix.

Le patronage de l'impératrice Eugénie et de la crême de l'aristocratie européenne, lui fournit l'occasion de déployer toutes les ressources de son talent, et il fut bientôt reconnu pour le Roi de la Mode du monde entier.

L'établissement de Worth consiste en 10 salons, les uns ornés de garde-robes en chêne sculpté et les autres de rayons. Chaque salon est pour une sorte de vêtement; par exemple, l'un est pour les velours, l'autre les lainages, les garnitures, etc.

L'ameublement est luxueux; il est unique dans son genre. C'est un véritable palais

Environ 200 robes et 150 manteaux étaient confectionnés chaque semaine chez Worth.

SAVENA

Each Package SAVENA contains a DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

Did you ever see one of the famous waterproof Interlined Collars or Cuffs? It's very easy to tell, for they are all marked this way
TRADE ELLULOID MARK.
They are the only Interlined Collars and Cuffs, and are made of linen, covered with waterproof "CELLULOID." They'll stand right by you day in and day out, and they are all marked this way
TRADE ELLULOID MARK.
The first cost is the only cost, for they keep clean a long time, and when soiled you can clean them in a minute by simply wiping off with a wet cloth—that is the kind marked this way
TRADE ELLULOID MARK.
These collars and cuffs will outlast six linen ones. The wearer escapes laundry trials and laundry bills—no chafed neck and no wilting down if you get a collar marked this way
TRADE ELLULOID MARK.
Ask your dealer first, and take nothing that has not above trade mark, if you desire perfect satisfaction. All others are imitations absolutely.
If you can't find collars or cuffs marked this way, we will send you a sample postpaid on receipt of price. Collars, 25 cts. each. Cuffs 50 cts. pair. Give your size and say whether stand-up or turned-down collar is wanted.
THE CELLULOID COMPANY,
427-29 Broadway, NEW YORK.

Francis W. Qua,
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an.	$1.00
Six mois.	50
Trois mois.	.25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
L'ETOILE,
67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 14 MARS 1895

NOTRE HISTOIRE.

Notre population ne connaît pas assez l'histoire du Canada, surtout cette partie qui s'étend de la cession jusqu'à nos jours. Nous commençons aujourd'hui à esquisser à grands traits les faits les plus importants qui se sont déroulés sur le sol natal depuis la conquête.

Puissent nos lecteurs retirer quelque bénéfice de cette courte étude.

Les Anglais, devenus maîtres du Canada, établirent des gouverneurs particuliers à Québec, à Montréal et à Trois Rivières; ils confièrent l'administration civile et judiciaire à des officiers de l'armée : ce fut le *régime militaire*.

Au mépris de la capitulation, les Anglais abolirent les lois françaises pour substituer celles de l'Angleterre; tous les Canadiens furent obligés, sous peine de bannissement, de prêter le *serment du Test*, dont la formule hérétique révoltait leur conscience de catholiques.

On voit, par ces lignes, que les Anglais, aussitôt maîtres du Canada, ne craignirent pas de violer les engagements les plus sacrés. En effet, ils commencèrent aussitôt à caresser le rêve absurde et qui ne pouvait germer que dans la tête des fanatiques, celui d'angliciser cette colonie française.

Pour se rendre bien compte de la situation des colons français des rives du St Laurent au moment de la conquête, il nous suffira de dire que les premières familles, la noblesse, les gens de robe et d'épée, passèrent en France, abandonnant à leurs propres ressources 60,000 pauvres colons. Ceux-ci, tous profondément catholiques, conservèrent leurs prêtres, instruits et dévoués, comme guides et comme soutiens. Le clergé aida ses ouailles à supporter l'oppression et l'injustice des nouveaux maîtres, tout en fondant de nombreuses maisons d'éducation qui furent les pépinières de patriotes ardents et éclairés dont la vie s'est passée à lutter intrépidement pour défendre les droits de leurs compatriotes lésés.

"C'est ainsi, a écrit Etienne Parent, qu'il est sorti du peuple des hommes qui ont pris la place des déserteurs; c'est ainsi qu'il y a encore un peuple canadien-français, et que ce peuple pèse dans la balance de ses destinées."

Le général Murray a été le premier gouverneur général de la colonie. En justice nous devons reconnaître qu'il chercha à adoucir la rigueur des reglements de cet affreux régime; mais ce n'était qu'un palliatif qui ne servait tout au plus qu'à jeter un peu de baume sur une blessure qui ne pouvait se cicatriser.

A partir de la conquête, en 1763, jusqu'en 1774, les Canadiens gemirent sous le faix d'un gouvernement despotique et arbitraire. Ils voyaient les emplois publics donnés à une foule d'aventuriers qui ignoraient la langue française! le serment du *Test* les éloignait de toute participation aux affaires publiques; leur religion même n'était plus que tolérée.

Arrêtons-nous ici pour aujourd'hui. Cela suffit pour démontrer que les Anglais, en arrivant au Canada, se sont mis à persécuter les Canadiens dans l'espoir de finir par les angliciser.

Nous verrons par la suite qu'ils ont presque toujours suivi cette ligne de conduite (quand il le pouvait sans nuire à leurs intérêts directs), et si leurs efforts n'ont pas encore été couronnés de succès, ce n'est pas de leur faute.

Le Drame de Sherbrooke.

Joséphine Bégin a rendu témoignage. Voici sa déposition :

Interrogée par M. Bélanger, elle s'exprime comme suit :

J'ai 27 ans, je suis né à Lévis. Il y a environ 25 ans que je suis à Sherbrooke.

Etes-vous déjà allée au couvent?

Oui, après la mort de ma mère (en prononçant le nom de sa mère la prisonnière éclate en sanglots.)

Combien de temps y êtes-vous restée?

De trois à quatre années.

Vous avez connu le défunt Joseph Alphonse Hébert, mademoiselle?

Oui, monsieur, (elle éclate de nouveau en sanglots).

Quel âge aviez-vous alors?

13 à 14 ans.

Où l'avez-vous connu?

Il passait le pain pour son père et il en laissait chez nous. Il a été ensuite commis chez Guay Là je lui parlais souvent; j'allais acheter nos épiceries chez Guay

C'est comme cela que vous êtes devenue intime avec lui?

Oui.

Quand a-t-il commencé à aller chez vous et à vous fréquenter?

C'est en 1885 que j'ai commencé à sortir avec lui.

La prisonnière raconte que durant cette année le défunt l'a amenée un jour en voiture à la campagne. Il lui a fait alors des promesses de mariage et elle a eu le malheur de céder à ses sollicitations : elle l'aimait.

Plus tard il l'a envoyée à Montréal, à l'hôpital de Ste. Pelagie, où il a payé sa pension durant deux mois; elle est restée trois mois à l'hôpital et, pour payer le dernier mois, elle a été obligée d'abandonner une partie de ses effets.

Le 2 juillet 1886 elle était mère d'un fils; elle ne sait pas s'il vit encore.

Quant à Hébert on lui avait dit qu'il avait quitté Sherbrooke avec une autre femme. Après avoir quitté l'hôpital, elle a été servante à Montréal et plus tard à Chicago. Trois ou quatre mois apres son retour à Sherbrooke, elle a revu Joseph Hebert qui lui a demandé de sortir de nouveau avec lui; elle lui a répondu qu'il était marié et qu'elle ne voulait plus le voir. C'est cinq ou six ans plus tard, en janvier 1892, que la femme d'Hébert est morte. Un mois après son décès, Hebert a voulu renouer les relations avec elle (la prisonnière); elle n'y a pas consenti. Ce n'est que quatre ou cinq mois plus tard que leur ancienne intimité a recommencé avec autant d'intensité que la première fois.

Un autre jeune homme me fréquentait, dit-elle, et Hébert m'a promis un jour que si je le renvoyais, il me marierait.

Ne vous a-t-il pas fait d'autres promesses que celles-là?

Oui, dans le mois de mai dernier, il est venu chez nous et, seul avec moi, il a pris mon livre de messe et m'a dit en l'embrassant : je jure devant Dieu que je ne t'abandonnerai jamais. Lui et moi nous avons ensuite signé un papier sur lequel nous nous faisions des promesses mutuelles de fidélité. Je conservais ce papier dans ma valise; mais il me l'a volé l'été dernier, lorsqu'il a couché chez nous, à son retour d'Ottawa; il l'a déchiré. Il nous fournissait notre viande : il m'a donné une robe une fois et quelquefois de l'argent. Jamais je ne lui en ai demandé.

—Quand le défunt est-il allé chez vous pour la dernière fois avant sa mort?

—C'est le lundi soir, le 3 décembre, il est arrivé vers les 8½ hrs et est reparti vers 10 hrs. Ce soir-là, je lui ai dit que j'avais appris qu'il sortait avec d'autres femmes, et je lui ai demandé s'il avait l'intention de me jouer encore? Il m'a répondu que j'avais tort de le soupçonner. Je lui ai dit : tu sais comment je suis, je t'en prie, ne m'abandonne pas.

—Etiez-vous alors dans un état de santé particulier?

—Oui, depuis plusieurs semaines je ne pouvais plus garder de nourriture et j'avais été obligée d'aller chercher des remèdes chez le Dr Frégeau.

—Que vous a-t-il répondu quand vous l'avez supplié de ne pas vous abandonner ainsi?

—Il m'a dit d'aller chercher des remèdes pour arrêter les vomissements d'abord et que lui il m'apporterait d'autres remèdes qu'il se ferait donner par un médecin qu'il connaissait bien et qui ne lui refusait rien; que ces remèdes me débarrasseraient de la cause de mes maladies.

Le jour du meurtre, dans l'après-midi, Joséphine Bégin s'est rendue à l'état d'Hebert et il s'est moqué d'elle. Elle l'a supplié de la marier et il lui a répondu :

—Penses-tu, Joséphine Bégin, que quand je t'ai fait le serment que j'étais pour te marier, que j'étais pour te marier réellement? Non, ni toi, ni d'autres, je ne marierai jamais une autre p.... J'en ai marié une; j'étais couché; c'est pas moi, c'est elle qui m'a marié. Aujourd'hui je suis debout; je n'ai pas de pensée au pied; y a pas un prêtre pour me marier avec toi. Maintenant, tu sais tout, tu peux ficher ton camp.

—Oui, je vais aller dire aux hommes que tu m'as déshonorée.

—Attends un peu, vas-t'en pas maintenant; si tu as le malheur de parler, je t'assomme ici!

—Jos! si tu parles de même, je t'envoie ce couteau!

Il m'a pris par le bras; je lui ai dit : Laisse-moi, j'ai mal au bras; laisse-moi m'en aller chez moi.

—Tu ne t'en iras que quand tu m'auras promis de ne pas me dénoncer. Rentre dans le bureau!

Il m'a alors poussée dans le bureau; il m'a traînée dans le bureau malgré la douleur qu'il me faisait et mes cris. Ouellet a ouvert pour lui la porte du bureau. Ouellet était dans le bureau nous regardant par la porte vitrée. Le defunt et moi nous étions seuls dans l'étal.

Dans le bureau, il m'a pris par les deux bras, m'a poussée contre la glacière et m'a assise sur une boîte. Mon chapeau est tombé lorsque ma tête a frappé sur la glacière. Je me suis écriée : Veux-tu m'assommer tout de suite?

Si je savais qu'il ne m'en coûterait pas plus que $50!

Tu juges les autres par toi-même.

Je t'assommerai, si tu ne me promets de ne pas me dénoncer.

Ensuite Hébert lui conseilla de retourner à Montréal se faire soigner.

Joséphine Bégin parla alors d'aller acheter un revolver, et Hébert s'écria :

Prends ces moyens-là pour me faire peur, si tu veux; mais ne me dénonce pas, car je te tuerai!

Il est entré alors dans le bureau en disant encore : Rira bien qui rira le dernier.

Ce furent ces dernières paroles.

Tu veux te moquer de moi, h bien, ça va finir! je me suis écriée en le quittant.

Cinq heures étant sur le point de sonner, la cour s'ajourna au lendemain.

MONTE CARLO.

Paris, 12 mars—Qui n'a pas entendu parler de ce fameux établissement, la maison de jeu connue sous le nom de Monte Carlo, située dans la petite principauté de Monaco.

Aucun des grands états européens ne tolérerait l'existence de cette maison de jeu. Mais la principauté minuscule dont le nom apparaît ci-dessus le tolère, parce qu'elle y trouve plus que son compte. Le fait est que Monaco est un véritable paradis terrestre, grâce à Monte-Carlo qui attire de toutes les parties du monde des sommes folles dans ce petit pays qui en est littéralement inondé.

Tout le monde, s'il a entendu parler de cet établissement si célèbre, n'est pas au courant de ce qui se passe dans ce palais qu'on peut sans crainte appeler infernal.

Ce qui s'engloutit de fortunes dans cette maison ne saurait se calculer! Mais les fortunes n'y sombrent pas seules, hélas! l'honneur et la vie y trouvent souvent une fin lamentable.

Monte-Carlo n'est pas un tripot, c'est-à-dire que l'on y joue honnêtement, si l'on peut appeler honnête un établissement qui peut mettre en jeu des millions contre la somme toujours relativement faible dont le joueur dispose.

Les tables de jeu et les appareils de roulette à Monte-Carlo sont tout à fait honnêtement construits. On y est sûr que rien n'est truqué, comme on est sûr de perdre son avoir, à moins d'une chance exceptionnelle et extrêmement rare.

Ceux qui exploitent le Casino de Monte-Carlo sont des psychologistes profonds. Ils ont étudié l'humanité dans ses passions malsaines et dans ses faiblesses dégradantes. Ils savent par expérience que le gain pousse le joueur à l'audace et que la perte l'enchaîne à la table du jeu.

Gagnants ou perdants, tous jouent donc avec plus d'acharnement à mesure que le temps s'écoule.

Les sommes qui sont mises là en mouvement tous les jours sont absolument fabuleuses.

Des croupiers appointés comme des généraux d'armées dirigent les jeux, et encaissent ou déboursent, suivant le cas. Ils encaissent toujours finalement.

Lorsqu'après des fortunes diverses, un joueur est décavé au point de n'avoir plus de quoi réintégrer son domicile, il se présente, tout penaud, devant un commissaire spécial qui lui remet un billet de chemin de fer de première classe et même un billet de paquebot, si le joueur habite au-delà des mers; il ajoute un léger secours de route monnayé en rapport avec la situation du personnage, et il veille à ce que celui-ci s'éloigne réellement et au plus vite de l'établissement et de la principauté.

Mais il est des natures fières qui n'oseraient pas solliciter ce secours suprême ou qui ne voudraient pas l'accepter; d'autres, au désespoir d'avoir irréparablement englouti là leur fortune en quelques heures, ne songent plus à rien.

Ceux-là forment le contingent des suicidés de Monaco.

Affolés, ils sortent, parcourent, enfiévrés, les jardins enchanteurs du Casino, et au bout de quelques instants on entend le bruit d'une détonation.

On accourt, on cherche et on trouve au milieu d'une allée ou sous un bouquet de plantes tropicales, le ruiné avec un trou dans la tête.

Et tous les jours cela se passe ainsi!

UN VAGABOND

Hooksett, N. H., 12 mars.—Un vagabond est entré dans la maison de Charles Greenough, hier après-midi, pendant que Mde Greenough était absente.

Mary Greenough, une jeune fille de 19 ans, était seule à la maison.

Le vagabond, en entrant, demanda à la jeune fille de lui donner quelque nourriture. Celle-ci entra dans le garde-manger pour y prendre quelques comestibles, et en sortant elle aperçut le vagabond qui semblait la guetter tout près de la porte. Elle eut peur et se sauva en criant.

Le malfaiteur la poursuivit et lui porta un coup de poing violent qui l'atteignit sur le derrière de la tête.

La jeune fille tomba à la renverse et perdit connaissance.

Le vagabond en profita pour fureter dans la maison. Il trouva dans une valise $420, dont $100 en or, ainsi qu'une montre en or.

L'argent appartenait au frère de la jeune fille, et la montre était à elle.

Le voleur s'enfuit avec tout ce butin.

La jeune fille ne reprit connaissance qu'au bout de deux heures. Un médecin a dû être appelé.

UN AVIS.

Boston, 13 mars—Le Bureau pharmaceutique du Massachusetts vient d'avertir les pharmaciens qui vendent des spiritueux de ne pas s'adresser à lui pour obtenir des patentes pour la vente des liqueurs. M. H. W. Whitney, le président du Bureau dans une lettre qu'il a adressée à un pharmacien qui désirait obtenir un certificat pour une patente de sixième classe avant le 1er mai 1895, a répondu que le temps était passé où une patente de pharmacie servait à exploiter une buvette ou à tirer des profits enormes du commerce des liqueurs. Il ajoutait :

"La pharmacie ne peut servir plus longtemps de manteau ou de protection à la vente illégale des spiritueux. Ainsi le veut la Loi, qui demande expressément que ceux-là seuls dont les pharmacies sont responsables et propres à promouvoir le bien public reçoivent une patente de sixième classe. S'il y a des plaintes valables contre eux, on la leur refusera.

"La législature a investi ce Bureau du pouvoir de séparer les bons des coupables.

"Toutes les demandes seront reçues et cataloguées, et des recherches seront faites sur le passé et le caractère des requérants, afin de ne pas commettre d'injustice envers qui que ce soit ou laisser jouer le Massachusetts et ce Bureau."

INSULTE AU DRAPEAU.

Des Complications Internationales Peuvent en Resulter.

New York, 12 mars—Le steamer américain *Allianca*, portant le drapeau étoilé, s'en venait de Colon à New York, lorsque le 8 mars, vis-à-vis la côte de Cuba, il fit la rencontre d'un vaisseau de guerre espagnol. Les saluts d'usage furent faits à bord du steamer américain, et pour toute réponse il reçut une volée de boulets qui l'atteignit presque.

Le steamer américain poursuivit sa course, ayant le vaisseau de guerre espagnol à sa poursuite.

Mais l'*Allianca* distança le vaisseau espagnol qui cessa de le poursuivre.

Le secrétaire Gresham va ouvrir une enquête à ce sujet, ce qui pourrait bien amener des complications internationales.

Les propriétaires du steamer américain sont très indignés, et ils vont demander la raison de cette tentative d'arrêter un paquebot sur la haute mer en temps de paix.

Une Mesquinerie Bete

Burlington, 13 mars.—Le gouvernement canadien a fait défendre aux médecins américains, établis dans le Vermont le long de la frontière canadienne, de pratiquer leur profession au Canada.

Un Canadien influent s'est écrié, en apprenant cette nouvelle :

"C'est une mesquinerie bête que les médecins canadiens font là.

"C'est mal reconnaître l'hospitalité bienveillante, que nous a toujours accordée l'Oncle Sam."

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

DANS SON CACHOT

—Shortis, le meurtrier de Valleyfield, est toujours en parfaite santé. Il semble ne pas se rendre compte de la gravité de sa situation.

Comme on l'a dit déjà, Shortis est enfermé dans une des cellules réservées aux condamnés à mort.

Il mange et boit comme s'il était en liberté. Il ne paraît pas souffrir de son incarcération. Il est gardé à vue.

On lui permet de faire une promenade dans la cour de la prison.

Cette promenade s'effectue une fois par jour entre deux gardiens armés.

Tout le temps que dure cet exercice, Shortis cause avec les gardiens, mais il ne souffle pas mot de la tragédie de Valleyfield.

Depuis qu'il a été conduit à la prison de cette ville, Shortis a reçu plusieurs lettres de sympathie, entr'autres, une de sa fiancée, de Valleyfield, qui l'encourage à subir son sort et à avoir confiance. Nos lecteurs n'ignorent pas que ces lettres sont ouvertes et ne sont remises au prisonnier qu'après avoir été lues.

M. H. C. St Pierre, avocat de Shortis, est allé voir son client. Celui-ci lui a dit qu'il était parfaitement satisfait.

Le prisonnier attend son père samedi ou lundi.

Shortis voulait subir son procès le plus tôt possible, mais, il est certain qu'il ne pourra être jugé à Montréal, si toutefois le procès a lieu ici, avant le terme des assises en juin.

Le procès ne pourra avoir lieu avant cette époque si le Procureur-Général autorisait une session spéciale de la cour d'assises dans l'intervalle à Beauharnois.

Les autorités de la prison sont d'une sévérité inflexible envers le prisonnier, à qui l'on ne permet que de voir son avocat.

INONDATION

—Un gros tuyau de l'aqueduc a crevé sur la rue Sherbrooke, entre la rue St Denis et Sanguinet, en face de la résidence du Dr Jeannotte, mardi après-midi.

L'eau qui sortait de terre à gros bouillons n'a pas tardé à monter dans la rue et à se répandre en torrents par les montées des rues de traverses adjacentes. En certains endroits l'eau a atteint une profondeur de plusieurs pieds et a envahi les soubassements de nombre de résidences de la rue Sherbrooke.

En moins de dix minutes l'eau s'est précipitée en torrents par la montée de la rue St Denis, lavant avec force la neige accumulée sur la chaussée. Tout un émoi a été créé dans les environs.

L'eau a envahi nombre de caves sur la rue St Denis et a causé des dégats matériels que l'on estime à $50,000.

Une foule considérable s'est assemblée près du théâtre de l'accident et nombre de gens ont été obligés de faire de longs détours pour vaquer à leurs affaires.

La circulation des tramways a été interrompue une couple d'heures.

La nouvelle de l'accident a été communiquée aux autorités de l'aqueduc et des ouvriers ont été dépêchés en toute hâte pour fermer les conduites d'eau.

Ce travail a été assez long et ce n'est que vers deux heures que l'eau a pu être fermée.

On ne sait encore à quelle cause il faut attribuer cet accident qui est d'autant plus à déplorer qu'il va falloir un assez long délai pour réparer le tuyau brisé.

Nous apprenons à la dernière heure que les dégâts seront bien plus considérables qu'on ne l'avait d'abord supposé et qu'ils s'élèveront à $100 000

C'est le tuyau principal qui fournit l'eau à toute la partie est de la ville qui a crevé.

L'eau s'est répandue de la rue Sherbrooke jusqu'à la rue Mignonne et sur ce parcours, l'eau atteint en certains endroits de deux à deux pieds et demi de profondeur.

L'inondation menace de prendre des proportions désastreuses, car aux derniers avis il avait été impossible de fermer les conduits.

QUEBEC,

LES PELERINS

—Durant l'année 1894, 170,121 pélerins ont visité Ste Anne de Beaupré. En janvier, 749; février, 520; mai, 2,283; juin, 19,605; juillet, 42,521; août, 26,505; septembre, 1,440; décembre, 1,356.

Il y a eu en tout 146 pélérinages, 122,300 communions et 5292 messes.

Quatre vingt-dix béquilles ont été laissées dans le sanctuaire.

TORONTO

L'AGITATION A TORONTO

—A Toronto, la réunion d'hier a été assez significative pour donner à réfléchir à nos représentants, au ministère, et à tous les électeurs catholiques du Canada.

Ce qu'il y a eu de plus remarquable, à cette assemblée, c'est que ce sont deux libéraux, MM. Peter Ryan et W. T. R. Preston qui ont demandé justice pour les catholiques du Manitoba, contre M. McCarthy, M. le maire de Toronto Kennedy, et toute la séquelle des orangistes en pâmoison contre les évêques, les prêtres et tout ce qui porte le nom de catholique.

Voilà qui est à méditer. MM. McCarthy, Bowell et Wallace peuvent jouer la comédie, engager des discussions aigres-douces lorsqu'ils se rencontrent, comme particulièrement, MM. Bowell et McCarthy au Conseil Privé.

Mais l'assemblée de Toronto, assemblée de protestataires contre l'intervention du gouvernement à propos des écoles séparées au Manitoba, aura eu pour résultat de montrer une fois de plus où sont les amis de nos coreligionnaires.

L'immense majorité des manifestants s'est prononcée, et ce sont des amis du gouvernement qui ont combattu la proposition de MM. Ryan et Preston.

Si M. McCarthy est opposé à la politique générale du gouvernement, il était son ami, il n'y a pas longtemps encore.

Dans la question des écoles, on verra bien que lui et les orangistes conservateurs se donneront la main pour empêcher les catholiques manitobains d'obtenir justice.

—*Le Monde.*

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

LE DRAME DE SHERBROOKE

Nous donnons en deuxième page le commencement de la déposition de Joséphine Bégin, l'accusée; en voici la fin, accompagné de quelques détails importants :

Le procès célèbre de Joséphine Bégin ne sera peut-être pas encore terminé demain soir, bien qu'il ne reste plus qu'un seul témoin à interroger en faveur de la prisonnière.

La prisonnière a terminé son récit du drame du 5 décembre. Elle dit que son intention n'était pas de tuer Joseph Hebert, mais uniquement de lui faire peur afin de l'induire à tenir les promesses qu'il lui avait faites. Elle avait acheté un revolver automatique (self cocker); mais elle ignorait que ce dangereux instrument de destruction avait été assez perfectionné pour qu'il ne fût plus nécessaire de lever le chien avec le doigt pour faire feu. Aussi quand, dans la maison de son père, elle avait voulu l'essayer, elle a été extrêmement surprise d'entendre la détonation avant d'avoir touché au chien, à la suite seulement d'une légère pression de la détente. Elle avait si peur de son arme qu'après l'avoir mise dans sa poche elle la tenait éloignée de son corps, de crainte qu'elle ne partit et qu'elle ne fût blessée.

Le coup fatal qui a tué Hébert est parti plus tôt qu'elle ne pensait et quand elle a vu le défunt s'affaisser elle s'est écriée : Mon Dieu, je l'ai tué! C'est alors qu'elle a tourné son arme contre sa propre tempe pour se détruire. Le coup a été assez fort pour la faire choir, bien que la balle n'eût fait que glisser sur son crâne et se fut perdue en passant à travers son chapeau. En tombant elle a perdu le revolver. Quant elle s'est relevée, la figure inondée de sang, elle n'a pas pu le retrouver. Du reste, il faisait très noir à ce moment et elle ne songeait qu'à Hébert; une lampe à la main, elle a parcouru tout le marché pour le retrouver et ce n'est que quand elle a a été convaincue qu'il n'était plus dans le marché qu'elle est partie pour retourner chez elle.

Voilà ce que raconte la prisonnière. La plupart des gens sont d'avis que son récit est absolument conforme à la vérité; d'autres disent que c'est une habile comédienne, voire même une artiste pour laquelle le jury aurait tort de montrer une sympathie excessive; mais ces derniers sont peu nombreux.

Quoi qu'il en soit, il y a maintenant lieu de croire que le pis qui puisse lui arriver, c'est d'être trouvée coupable d'homicide, si toutefois elle n'est pas acquittée, où s'il n'y a désaccord parmi les jurés.

Reid & Hughes,

Le Grand Magasin de Marchandises Seches de Lawrence.

Telephone 112-2.

Avis Important

Corsets de Sa Majeste,

LE MEILLEUR DANS LE MONDE.

Madame,

Il nous fait grandement plaisir de vous informer que la "Princess of Wales Company," manufacturière des Corsets de Sa Majesté est à notre magasin pour une semaine à partir de lundi le 11 courant.

Mlle Shimer, une de leurs ajusteuses sera présente pour expliquer aux Dames le mérite des Corsets de Sa Majesté et la Raison pour laquelle ils sont supérieurs à aucun autre corset fabriqué dans le monde entier.

Nous avons pour cette occasion une chambre à cet effet, et ce sera un grand plaisir pour Mlle Shimer d'essayer ces corsets à toutes les Dames qui désirent se procurer un Corset de Sa Majesté aussi elle pourra illustrer, sans aucun doute qu'il donnera parfaite satisfaction et créera une bonne impression.

Nous espérons que toutes les Dames profiteront de cet avantage de connaitre ces corsets qui ajustent à la perfection.

Nous voulons qu'il soit compris que les Dames sont assurées d'acheter un corset qui leur donnera parfaite satisfaction,

Vos dévoués,

REID & HUGHES

LES CHEFS DES PRIX POPULAIRES.

Nos. 225 A 235 RUE ESSEX,

LAWRENCE, MASS.,

Commis de langue française—M.M. Jos. A. Roy, John A. Tucker P. A. Murphy, Mlle Evelina Poirier, Mlle Lumina Morneau et Dame Exilda Cardinal.

Mitchell AND Co.

Etoffes a Robes du Printemps

JUSTEMENT ARRIVEES.

Ne regardez pas avant d'avoir les preuves de voir les marchandises et les prix. Marchandises tout laine et les prix aussi.

Nous vous vendrons le meilleur choix d'Etoffes à Robes offert sur le marché à 24 par cent meilleur marché que l'an dernier.

BELLES NOUVEAUTES.

Chéviots de 46 pcs à 75 cts.
Carreautés et Mélangés, 46 et 48 pcs, à 85 cts.
Chéviots mélangés, 48 pcs. dernières nuances, à $1.00.
Etoffes à Robes (Illumited) soie et laine, à $1.25.
Patrons de Robes, unies et nouveaux, un seul patron de la même sorte, depuis $7 à $11.50.
Un élégant assortiment d'Etofies à Robes carreauté.
India Twill de 50 pcs à 12c. par pouce ou 50c la verge.
Henrietta de toutes couleurs, 46 pcs, la meilleure qualité, 59 et 69 cts la verge.
Twills tout laine, 29 et 39c. la verge.
Wipcords de 75c. pour 39 cts.
Belle ligne de Crepons, du dernier goût de la saison, noirs et de couleurs.
Marchandises qui s'annoncent d'elle-mêmes.

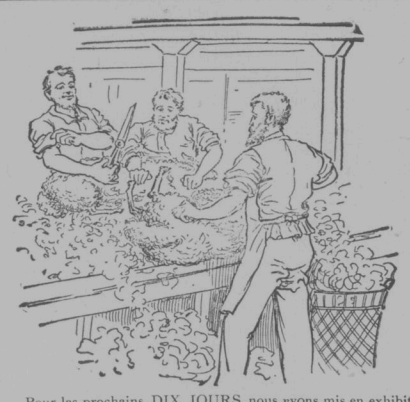
{o}—{o}

Mitchell & Co.

76 a 82 RUE MERRIMACK,

HAVERHILL, MASS.

Commis canadiens—M. A. Léveillée, Mlle Elmire Lafayette.



Pour les prochains DIX JOURS nous avons mis en exhibition 150 Habits en Serge (Clay Worsted) **tout Laine,** faits à simples ou doubles devants, et faits à taille, pour seulement **$10.**

Tout le monde s'accorde à dire que c'est le meilleur habillement de l'Etat pour ce prix-là. Venez les voir et vous convaincre que ce que nous disons est correct.

Un immense stock d'autres Habits de printemps de différents prix nous arrive tous les jours,

Regardez dans nos vitrines pour l'étalage de nos nonvelles de Chapeaux du printemps.

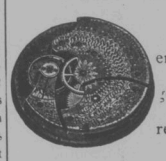
HAMEL & CLOUTIER,

405 Rue Essex,

Lawrence, Mass., à l'enseigne de la Valise Dorée.

Presents Utiles!

POUR LES PARENTS ET AMIS,



Le plus bel assortiment de la ville en faitde Montres, Bijouteries, Argenteries, &c. Marchandises des plus recommandables aux plus bas prix

—:o:—

L. Kimball & Son,

12 RUE WATER, HAVERHILL, MASS.

OVATION A LAURIER.

Acclame a Quebec par 25,000 Personnes.

Quebec, 13. — Les libéraux étaient dans la jubilation hier : Laurier était à Québec! La température, en effet, était superbe et l'air un peu vif, peut-être, mais juste à point pour donner à notre jeunesse des clubs de raquetteurs l'animation qu'on aime à trouver dans nos fêtes publiques en hiver.

Presque toute la population de Québec a pris part à la démonstration. Tous les députés libéraux du district étaient présents. Les paroisses environnantes ont fourni un nombreux contingent.

Les citoyens ont fait de superbes décorations, sur toutes les rues du parcours.

M. Laurier a déclaré qu'il se présentera de nouveau dans Québec-Est. Le discours du chef de l'opposition contient les déclarations qu'il a faites au Parc Sohmer à Montréal.

Poursuite pour Libelle

Biddeford, 13 mars.—M. Daniel Côté, ex-représentant à la législature, vient d'intenter une poursuite de $5,000 pour libelle contre M. Alfred Bonneau, l'éditeur de l'*Observateur*. Celui-ci a publié, la veille des élections, des circulaires contre M. Côté qui est démocrate.

Les Elections a Lewiston

Les élections municipales viennent d'avoir lieu dans cette ville du Maine et les républicains ont réélu leur maire, M. Hamilton, et remporté les sept quartiers.

Mort Inattendue

Nous recevons une dépêche d'Yamachiche nous apprenant que l'épouse de M. Arcadius Descoteaux, autrefois tailleur en cette ville, y est morte subitement hier.

Mde Descoteaux (née Antonine Bernard) dont la famille demeure à Lowell, était bien connue de toute notre population qui déplorera certainement sa perte inattendue.

Mme Descoteau était la fille de notre compatriote M. Z. Bernard de la rue Willow. Elle est la troisième de la famille qui meurt depuis dix mois.

Nous offrons nos sincères condoléances à cette famille en pleurs.

Dit le *Messager* :

"L'*Etoile* a publié un magnifique numéro-souvenir à l'occasion de l'inauguration du Parlement-Modèle de Lowell, Mass. Ce numéro contient les portraits des personnes faisant partie de ce parlement qui a pour but de former des sujets pour les emplois publics. Outre cela, on trouve aussi de jolis morceaux de musique et des articles intéressants."

NOTES LOCALES.

M. D. H. Laporte est malade de la grippe.

Le maire Courtney est de retour de New York

Mde Emile Lejoie, de la rue Aiken, est partie hier soir pour Joliette.

Mlle Casgrain, en visite chez le Dr Henotte depuis quelques semaines, est partie ce matin pour Montréal.

Félix Landry et Thomas Lebianc ont été arrêtés sur la rue Middlesex cet avant-midi, où ils se battaient.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

M. F. G. Mitchel, du Bon Marché, qui vient de quitter l'Europe pour revenir en Amérique, est attendu à New York, samedi prochain.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

John O'Neil, qui vend l'organe de l'A. P. A., le *Lowell Herald*, a reçu un crachoir sur la tête hier, sur la rue Middle, près de la rue Palmer.

Nous venons de recevoir le numero de mars de *La Bonne Littérature Francaise*, intitulé "La Vengeance du Fiancé", E. Jackson, coin des rues Moody et Tilden.

Si les becs de gaz et les lumières électriques sont fixés en temps convenu dans le contrat, le nouveau bureau de poste sera près à être occupé au commencement d'avril.

Gertie Riley, la jeune fille de 12 ans qui était disparue, a été retrouvée à Stoughton, où sa mère, est allée la chercher. La jeune fille n'a donné aucune raison pour expliquer son escapade.

Joe Flaherty et Tom Moriarty, deux boxeurs de cette ville, doivent se rencontrer aujourd'hui à l'hôtel Harris pour faire des arrangements pour une rencontre devant avoir lieu à Boston.

Une lampe a fait explosion hier soir, vers les 6 heures, dans la résidence de E. Munsey, 102 rue Baldwin. Une alarme appela les pompiers et à leur arrivée les flammes étaient déjà éteintes. Peu de dommages.

Une compagnie a été formée en cette ville pour la fabrication d'un nouveau genre de tarauds en cuivre inventés par Albert Hallowell. Le capital-actions est de cent mille dollars. Cette fabrication se fera à Lowell.

Une jeune femme sur le point de de venir mère éprouvait un sentiment de faiblesse qui lui mettait le désespoir dans l'âme. Elle caresse aujourd'hui un blond cherubin qui fait son bonheur, et se félicite d'avoir fait usage du Dr. Delisle's Kinium Compound.

A propos du pont entre Lowell et Chelmsford, une enquête a été ouverte hier à ce sujet; elle sera reprise jeudi à 10 heures. Les gens de Chelmsford s'y opposent, à cause des dépenses. Cependant, ce projet bénéficie ait grandement les deux localités.

Il y aura des tramways électriques spéciaux pour le concert de Mlle LaBelle, une enfant de 9 ans, à Lawrence, Mass., mercredi le 20 courant. M. Chs. H. Chagnon aura la direction de ces tramways. Le départ se fera à 6.30 heures du soir, de la station des tramways, rue Merrimack.

M. et Mde Charles F. MacDonald, domiciliés rue Lombard, on un chien couleur noir et feu lequel—la chose paraîtra peut-être extraordinaire—peut chanter. Quand sa maîtresse joue du piano, "Pippicanoe" (c'est le nom du chien,) se met à chanter et il réussit à atteindre des notes assez élevées. M. MacDonald dit qu'il refuserait $500 pour son chien.

Vu que la situation municipale à Lowell le demande, la Cour Suprême ouvrira une enquête préliminaire mardi prochain à Boston, concernant l'élection du conseiller démocrate Sullivan pour présider le conseil, malgré que les deux partis eussent le même nombre de conseillers.

On croit qu'aujourd'hui les témoins dans cette cause vont recevoir leur sommation.

Il est possible que tous les membres du conseil soient appelés à rendre témoignage.

Un malfaiteur a pénétré dans la demeure du constable Maguire, rue Mead, une de ces nuits dernières et a volé un porte-monnaie contenant une certaine somme d'argent. Il a pu s'enfuir sans laisser de traces. Un peu avant minuit le chien s'étant mis à hurler, M. Maguire s'éveilla et entendant du bruit venant du garde-manger, il alla voir et il entendit quelqu'un se sauvant au plus vite.

LA CAUSE

DE L'ESCAPADE DE LA PETITE GERTIE RILEY

Sa Mere la Peignait avec trop de Rudesse.

La petite fille du nom de Gertie Riley, qui était récemment disparue de cette ville et a été retrouvée à Stoughton, raconte ainsi l'histoire de son escapade:

Elle dit que Mlle Emily Riley, domiciliée au No. 96 rue Chapel, en cette ville est sa mère et qu'elle a un frère ainsi qu'une sœur plus jeunes qu'elle, mais que son père ne vit plus. Vendredi dernier au matin, sa mère était en train de la peigner, lorsquelle lui tira quelques cheveux avec tant de force qu'elle en ressentit une grande douleur. Elle se retourna et frappa sa mère qui lui remit la monnaie de sa pièce sans retard. Après avoir reçu quelques bonnes taloches, la fillette mit son manteau et partit en disant à sa mère qu'elle allait regretter ce qu'elle venait de lui faire.

Gertie avait $1 dans sa poche. Cet argent lui avait été donné par sa tante, Mde Mary Ellen Campbell, de Centralville, pour la récompenser d'avoir pris soin de ses enfants.

En quittant la demeure de sa mère, cette fillette se rendit tout droit chez sa tante et lui apprit sa détermination de quitter la ville. Sa tante lui conseilla de ne pas faire cette folie; mais elle ne s'en rendit pas moins à la gare et acheta pour 60 cents un billet de passage pour Boston.

Elle arriva à Boston vendredi après-midi. Elle marcha à travers la grande ville et passa la nuit chez une dame Kurd, à Grove Hall, qui l'avait recueillie. Samedi elle marcha presque toute la journée et elle ignore dans quelle maison elle passa sa deuxième nuit. Dimanche, elle marcha encore du matin jusqu'au soir; elle atteignit Canton Junction et y fut hébergée par une famille demeurant près de la gare.

Lundi matin, elle prit un train qui la conduisit à Staughton où elle arriva dans l'après-midi. Elle marcha de ci, de la dans la ville et se rendit tout près d'Avon, où elle demeura jusqu'au moment où des agents de police la trouvèrent mardi matin.

Elle dit qu'elle pleura souvent pendant ses pérégrinations, mais qu'en pensant au mal que sa mère lui avait fait en lui tirant les cheveux, elle s'arrêtait net de verser des larmes.

Sur le dollar que sa tante lui a donné, il ne lui reste plus que 26 cents.

LES MEMBRES DU CONSEIL

ACCEPTENT L'INVITATION DE L'UNION ST JOSEPH.

Ils se Rendent en Foule et Plusieurs Adressent la Parole.

Une assemblée très intéressante a eu lieu hier soir aux salles de l'Union St Joseph, rue Dutton, grâce à l'aimable invitation faite par le président et ses membres aux membres du conseil du Gouvernement - Municipal - Modèle. Ceux-ci ont répondu en très grand nombre. Aussi l'assemblée d'hier était-elle très nombreuse.

M. J. S. Lapierre, le président de l'Union St Joseph, ouvrit l'assemblée, et après les affaires de routine, il expliqua aux membres présents le but de la visite du conseil. Il fit des remarques appropriées et insista pour que tous les membres de l'Union qui ne font pas encore partie de l'Union Franco-Américaine en deviennent membres le plus tôt possible. En terminant, il invita, en l'absence du maire, M. l'échevin P. A. Brousseau à dire quelques paroles. M. Brousseau, comme toujours, sut être à la hauteur de la tâche.

Ensuite M. Lapierre demanda au président du conseil, M. O C. Perron, de bien vouloir dire quelques mots. M. Perron, dans son discours, sut trouver de très heureuses paroles pour remercier l'Union St Joseph de la gracieuse invitation faite au conseil. "C'est certainement avec plaisir, a-t-il dit, que nous avons accepté cette invitation et nous espérons que ce ne sera pas la dernière fois." Il fit aussi un appel chaleureux à tous les membres de cette société pour qu'ils entrent dans l'Union Franco-Américaine. Car c'est sur nos sociétés nationales que nous comptons pour réussir, s'est-il écrié.

Les conseillers suivants furent appelés à adresser la parole: MM. Wm Drapeau, du Quartier Un, Maxime Lépine, du Quartier Deux, Chs. Berard, du Quartier Trois, J. U Turcotte, du Quartier Quatre, Henri Alexander, du Quartier Cinq et Ed J. Pinault, du Quartier Six. Tous ces messieurs s'en acquittèrent on ne peut mieux.

M. le président Lapierre invita ensuite le clerc du conseil, M. J. B. D. Jacques, à dire quelques mots. Comme toujours, M. Jacques s'est rendu à l'appel du président et il fit un joli petit discours dans lequel il dit que notre école municipale était appelée à jouer un grand rôle parmi notre population et il fit un appel chaleureux pour que la jeunesse, l'avenir du pays, se fasse un devoir de se joindre à notre mouvement.

Ensuite le messager du Gouvernement-Modèle, M Elz Lamoureux, dit quelques paroles qui furent très goûtées.

Vint ensuite le tour de notre greffier, M. Avila Bourbonnière, qui sut comme toujours interesser son auditoire. Il fit connaître à l'assemblée le but principal du mouvement, celui de la naturalisation, et finit par faire un appel à tous ceux qui ne sont pas encore naturalisés de se joindre immédiatement à l'Union Franco-Américaine, pour demander leur papier de naturalisation.

Alors M. Perron se leva, et au nom du conseil, invita les membres de l'Union St Joseph d'assister à la première réunion régulière du conseil, qui aura lieu jeudi soir à la salle du college St Joseph. La proposition fut mise aux voix et tous comme un seul homme signifièrent leur désir d'y assister

M. le président invita ensuite M. Chs. H. Bélanger, trésorier de l'Union St Joseph, un homme qui a toujours pris une part active dans tous nos mouvements patriotiques et nationaux, à répondre à cette invitation. M. Bélanger nous parla des premières années de la colonie, lorsqu'il n'y avait que quelques familles canadiennes dans cette ville, et il dit que les temps sont bien changés. Il relata l'arrivée en cette ville du R. P. Garin dont nous déplorons la perte, accompagné du R. P. Lagier. Nous aimerions à publier ici le discours de M. Bélanger, c'est une belle page d'histoire, mais l'espace nous manque absolument.

Pendant l'assemblée, une lettre fut reçue signée par M. Camille Roussin, le maire suppleant, pour s'excuser de ne pouvoir être présent, étant obligé de se rendre sans faute à Haverhill.

Nos félicitations à tous ceux qui ont assisté à cette assemblée qui portera, nous n'en doutons pas, d'excellents fruits.

LE R. P. GARIN

Assemblee a sa Memoire Dimanche.

Cette assemblée a eu lieu dans la salle Huntington, dimanche, sous les auspices de la paroisse de l'Immaculée Conception.

La salle était bondée. Un joli programme, consistant en du chant des discours, une prière, etc., a été rendu à la satisfaction de l'auditoire qui comprenait plusieurs de nos principaux citoyens et un certain nombre de membres du clergé.

Toutes nos sociétés canadiennes étaient représentées. Dans les loges nous avons remarqué les RR. PP. Féat et Paquette, O.M.I., l'ex-maire Jewett, l'avocat Guillet, le tresorier Harrington, l'avocat de la ville Hogan, Aimé Gauthier, maire du Gouvernement-Modèle, Auguste Fels et Miles Brennan. Sur l'estrade, les RR. PP. Dacey et Nolin, O. M. I. Dans l'auditoire l'ex-maire Palmer, A. G. Pollard, l'avocat Rivet, M. A. Bourbonnière et des centaines d'autres que nous ne pouvons mentionner, faute d'espace.

Le R.P. John J. Dacey, O.M.I. et M. l'avocat Philip J. Farley ont prononcé chacun un excellent discours sur la vie et les œuvres du R. P. Garin.

Le Chœur Rossini a chanté admirablement bien un *Benedictus*.

Le gouverneur Greenhalge, qui n'a pu assister à cette assemblée, a envoyé une lettre d'excuse dans laquelle il fait un magnifique éloge du R. P. Garin.

Naissance

A Lynn, Mass., le 3 mars courant, Mme Paul Goudreau, une fille, baptisée sous les prénoms de Marie Almanda Eva. Parrain, M. Albert Fortier, marraine, Mlle Rosanna Goudreau.

A Vendre ou a Louer.

Une bonne Boulangerie, avec un logement contenant cinq chambres. Aussi une remise et une écurie. Le tout en bon ordre, situé à South Fitchburg, Mass.

S'adresser à Michel Lambert, Box 8, South Fitchburg, Mass.

LES CANADIENS

Qui ont fait Application pour une Licence.

Le temps pour faire application pour une licence est expiré depuis samedi dernier.

Voici les noms canadiens que nous trouvons sur la liste des applicants:

Licence d'hôtelier: Charles H. Chagnon, St. Lawrence Hotel

Cabaretiers: Roger Ayotte, 370 Bridge; Aime C. Côté, 38 Aiken; Moïz ël Jodoin, 450 460 Adams; Elzear Lamoureux, 32 Aiken; J W Paradis, 626 Merrimack; F. L. Richard, 49 Chevrier; Camille Roussin, 613 Merrimack; Noël Traversy, 368 Middlesex; Louis P. Turcotte, 141-146 Worthen.

Feu Mde John Brunette.

Mary, l' pouse de l'ex-conseiller John Brunette, est morte hier après midi, à 5.30 heures, à l'âge de 38 ans, dans sa demeure, No. 13 rue Lagrange, après une longue maladie.

Les funérailles auront lieu demain.

Nos condoléances à la famille.

La Surdite ne Peut Etre Guerie par applications locales, car elles ne peuvent atteindre la partie malade de l'oreille. Il n'y a seulement qu'un moyen de guérir la surdité et c'est par des constitutionnels. La surdité est causée par une condition enflammée par la doublure muqueuse du tube Eustachien. Lorsque ce tube est enflammé vous avez un son grondant ou une ouie imparfaite, et lorsqu'il est entièrement fermé, le résultat est la surdité, et à moins que l'inflammation soit enlevée et ce tube ramené à sa condition normale, l'ouie sera détruite pour toujours, 9 cas sur 10 sont causés par le catarrhe, ce qui n'est rien autre chose que la condition inflammée des surfaces muqueuses.

Nous vous donnerons cent dollars pour tout cas de surdité (causée par le catarrhe) qui ne sera pas guéri par le Hall's Catarrh Cure. Envoyez pour circulaire gratis.

F. J. CHENEY & Co.,
Toledo, O.

Vendu par les droguistes 75c.

Une Petition.

Une pétition pour être présentée aux commissaires des licences circule dans le Petit Canada. Elle demande qu'il y ait une licence d'accordée dans cette partie de la ville. Le nom de M. D. H. Laporte est en tête de la liste.

JEUNES GENS MALICIEUX

Ils s'Amusaient a Briser des Boites dans le Lawrence

Deux jeunes canadiens de 18 et 20 ans respectivement, nommés Napoléon Baril et Joseph Paquette, ont été arrêtés mercredi par le détective des corporations pour avoir endommagé malicieusement des boites en bois appartenant à la compagnie du Lawrence.

Depuis quelque temps les contre-maîtres et leurs assistants dans quelques départements du Lawrence s'apercevaient que des boîtes servant à transporter du fil de coton étaient brisées par des personnes inconnues.

On fit le guet et ces deux jeunes gens furent pris sur le fait.

C'est par pure malice que les deux accusés agissaient de la sorte.

La Fin d'Une Greve.

Haverhill. Mars.—Les cordonniers en grève ont tenu une assemblée dans Lafayette Hall, cette après-midi, et ils ont décidé de déclarer la grève terminée et de retourner demain à l'ouvrage.

C'est une défaite pour les grévistes.

La Greve de Haverhill.

Enfin, cette fameuse grève est terminée! Une grande quantité des grévistes ont été repris par leurs patrons. Cependant, les chefs ont été incapables de trouver de l'ouvrage dans les manufactures.

Les effets de cette grève déplorable se font encore sentir parmi les grévistes, et il a été décidé de prélever 10 pour cent sur ceux qui sont à l'ouvrage, afin de venir en aide à ceux qui n'ont pas encore de besogne.

Le retour à l'ouvrage des cordonniers en grève a produit une pénible impression parmi les autres corps de métier de la ville.

On croyait, à entendre les grévistes, qu'ils pourraient attendre un an, au besoin, pour amener à leurs conditions les fabricants de chaussures; mais on s'aperçoit que ce n'était là que de la vantardise déplacée.

Il appert maintenant que les fonds des grévistes étaient très limités, et que, pour tenir tête aux manufacturiers, aussi longtemps qu'ils l'ont fait, ils ont dû s'imposer les plus grands sacrifices.

C'est un nouvel échec pour les unions qu'il faut attribuer à des chefs exaltés qui ne connaissaient pas exactement la situation.

La triste fin de cette grève prouve combien il est dangereux pour les ouvriers de se mettre à la remorque de certains hâbleurs qui s'engraissent à leurs dépens.

Il faut espérer qu'une autre fois ils ne se laisseront pas prendre dépourvus des fonds nécessaires pour faire une lutte efficace.

L'EX-PRESIDENT HARRISON.

Indianapolis, 10 Mars.— L'ex-président Harrison est malade. Son médecin dit que son état est sérieux, mais qu'il n'est pas en danger.

LA MAISON BORDEN.

Fall River, Mass., 11 mars.—On se rappelle cette fameuse maison où le double meurtre de M et Mde Borden a été commis, en plein jour, sans qu'on ait jamais pu en découvrir le véritable coupable.

On se souvient du procès retentissant qu'a subi Lizzie Borden la fille des victimes, qui a été acquittée.

Le télégraphe nous apprend quelque chose concernant cette fameuse maison. Voici:

Le comité de construction de l'église Presbytérienne Unie de cette ville a offert $10,000 pour la propriété de feu Andrew J Borden, sur la rue Second, afin de construire à cet endroit une église presbytérienne. L'offre a été refusée par les sœurs Borden, quoique la somme offerte soit plus considérable que la valeur réelle de la propriété.

NOUVELLE FEUILLE

On Parle de la Fondation d'un Journal Quotidien.

Chicago, 11 mars—On parle plus fort que jamais de la fondation d'un journal français quotidien à Chicago.

Le projet depuis longtemps à l'étude est bien prêt de se réaliser, nous dit-on. Nos principaux citoyens canadiens, ceux qui sont véritablement les chefs de la colonie, sont à la tête de ce projet. Ils ont la force et l'energie pour le pousser à bonne fin, puissent-ils y réussir bientôt!!! Personnellement, chaque Canadien doit former le même désir, nul doute que chacun saura faire sa part de dévouement, quand l'occasion se présentera.

MAGNIFIQUE INVENTION.

Québec, 11 mars.— Un québecquois, M. Donat Blondeau, conducteur de malle, vient de faire breveter un cadenas pour les sacs de malles. Jusqu'ici, les sacs postaux sont attachés avec un cordon traversant un cachet en cire; pour les ouvrir il faut couper la corde et faire sauter ainsi la cire. De là des coups de canif sans nombre dans les sacs qui deviennent bientôt hors de service. M. Blondeau supprime tout cela, et le remplace par une courroie qui traverse les plis du sac, assujettie par un cadenas qu'on ne peut ouvrir sans faire sauter le cachet.

FEU LE R. P. MAROIS O. M. I

Montréal, 11 mars.—Le R. P. Hector Marois, de la Corgrégation des Oblats de Marie Immaculée, est décédé, hier matin, à la résidence de St. Pierre, rue Visitation.

Il était âgé de 67 ans, comptait 45 ans de religion et 40 de sacerdoce.

Il est arrivé au Canada tout jeune prêtre, il y a de cela une quarantaine d'années.

Après avoir été professeur à l'Université d'Ottawa, il a été pendant nombre d'années, à la mission de Maniwaki.

Il y a quatre ans, une grave maladie de cœur le força à quitter cette résidence et à venir s'enfermer à la résidence de St. Pierre

C'est là que la mort l'a terrassé hier matin.

Le R. P. Marois était né à Valencienne, diocèse de Cambrai, France.

Ils s'en Retournent.

Sous ce titre nous lisons dans le dernier numéro de la *Patrie*:

"Au moment où l'on parle beaucoup de rapatriement et où chacun dit que nos compatriotes ont de la misère aux Etats-Unis, on trouvera du piquant dans le petit entrefilet suivant que nous détachons du *Nashua Daily Telegraph*, numéro du 6 mars:

"Un wagon spécial attaché au convoi de Worcester est passé à Nashua ayant à bord une centaine de Canadiens-français, venant directement du Canada."

"Le Père Paradis a ramené dernièrement quatre familles du Michigan au Nipissing et si en gagnant ces quatre familles nous perdons du coup cent Canayens qui s'en vont dans le Massachusetts, il n'y a vraiment pas de quoi parler de rapatriement."

L'AFFAIRE ODELL

Québec 11 mars.—En cour Supérieure, hier, MM. Fitzpatrick et Taschereau, au nom de leur cliente Mme L. S. O'Dell, ont fait une requête pour obtenir à leur client la permission *d'ester en justice* dans une cause en séparation contre son mari.

L'an dernier, M. Odell prenait une action de la même nature contre sa femme. Cette cause gagnée en Cour Supérieure fut renversée en Appel.

Maintenant, Mme Odell accuse son mari de cruauté envers elle et ses enfants, d'avoir manqué à ses devoirs de père de famille et de refus de pourvoir à sa subsistance.

L'hon. juge Routhier a pris la demande de Mme Odell en délibéré.

Premier Grand Concert

De Marguerite LaBelle,

(Agee de 9 ans,)

Sous la direction de sa mere, Mme Ls. LaBelle,

Professeur de Piano.

Assistée de talents distingués de Lawrence et de Lowell.

Au CITY HALL, Lawrence, – MERCREDI 20 MARS 1895.

MARGUERITE LABELLE, AGÉE DE 9 ANS.

PROGRAMME.

1ere Partia.

1 Ouverture, "Marche des Phantonis" . . . *Holst*
(2 pianos concertants, 8 mains,)
Mad LaBelle, Marguerite LaBelle, Mlles Julia et Albina Roussin.

2 Trio "Reception March" (6 mains), . . *Dressler*
Mlle Yvonne Gauthier, 8 ans, Michel LaBelle, 7 ans, et Marguerite LaBelle.

3 Sonate Pathétique, ... *Beethoven*
Marguerite LaBelle.

4 Operette Comique en un acte,

Fais ce que Bois—Advienne que Pourras.

—— PERSONNAGES ——

La Marquise, ... Mde Chas. Chagnon
Michel, ouvrier menuisier, . . M. Eugène Roussin
Anita, ouvrière, ... Mde Janson LaPalme
Thérèse, sœur de Michel, . . Mlle Julia Roussin
Berthe, ouvrière repasseuse . Mlle Eugénie David
Hélène, ... Albina Roussin
Marguerite, ... Léa Racicot
Chœur des repasseuses: Melles Loétitia Ouellette, Linda Fee, Eva Racicot.

5 Marche Triomphante, (2 pianos concertants), *Goria*
Mde LaBelle et Marguerite LaBelle.

6 Récitation Française,
Mlle Loétitia Ouellette.

2eme Partie.

7 Variations sur un air National Allemand, *Frs. Chopin*
Marguerite LaBelle.

8 Chant,
M. John Bonin.

9 Elaine "valse de concerts", ... *Holst*
(2 pianos concertants, 8 mains)
Mlles Léa Racicot, Eugénie David, Marguerite LaBelle et Mde LaBelle.

10 Récitation Anglaise, "The Civil Service",
Mlle Chagnon.

11 Comédie en un acte,

Le Retour de la Bourgeoise.

—— PERSONNAGES ——

La Bourgeoise, ... Mde Chagnon
Jeanneton, cuisinière, . . . Miss Nemo
Fifine, sa fille, . . . Mlle Loétitia Ouellette
Minette, femme de chambre . Mlle Julia Roussin
Mariette, soubrette, . . . Mlle Eugénie David
Suzon, laveuse . . . . Mlle Albina Roussin
M. Périphrase, auteur distingué, . M. Eugène Roussin

Les pianos qui servent à ce concert ont été gracieusement prêtés par M. Pearl, agent de la maison Steinert & Sons Co, 265 Rue Essex, Lawrence.

BILLETS D'ADMISSIONS, - - 35 et 25 CTS.

Nouvelles Condensees.

New York, 12 mars—Le *Medical News* prétend qu'il y a trop de médecins aux Etats-Unis. Il dit qu'il y a en ce pays des centaines de collèges médicaux tandis qu'une douzaine suffiraient amplement. Le résultat est un excès de médecins affamés qui se disputent leur place au soleil. Il y a aux Etats-Unis 1 médecin pour 600 personnes, ce qui est beaucoup trop.

La France n'a qu'un médecin pour 2 000 habitants, l'Allemagne 1 pour 3,000, la Suède 1 pour 7,000.

Le Canada a aussi beaucoup trop de médecins. A Québec, par exemple, il y a un médecin pour 900 habitants, et dans toute la province un médecin pour 1,360 personnes.

A Paris, on compte un médecin pour mille personnes, soit 2,345 médecins pour toute la grande capitale qui compte 2,345,600 habitants.

Pawtucket, 12 mars.— Dimanche soir, le shérif Ray G. Heuling a arrêté John Perreault et Charles K. Dupont sous l'inculpation de vol.

Un gardien nommé Trahan, qui a fait l'office de détective, prétendait qu'il avait la preuve que ces deux hommes avaient l'intention de voler le coffre-fort de l'aciérie dont il avait la garde.

Ces deux hommes furent aperçus par le gardien et ils lui demandèrent à boire. Une minute plus tard un shérif les arrêta; ils furent logés au poste à Central Falls. Un peu plus tard on les remettait en liberté, quand les autorités se furent aperçues de leur innocence.

Aujourd'hui, une poursuite de $5000 a été intentée au Shérif qui a fait l'arrestation.

Nouvelle Orléans, 12 mars—Une émeute tout à fait sérieuse a été précipitée par la haine que nourrit l'une contre l'autre les deux races, blanche et noir.

Cinq personnes ont été tuées et une dizaine d'autres ont reçu des blessures plus ou moins graves.

Une foule, composée de blancs armés jusqu'aux dents, a parcouru la ville en tous sens et a obligé tous les nègres de quitter leur ouvrage. A chaque résistance de la part des nègres, une mêlée sanglante s'ensuivait.

Il y a rivalité entre les deux races sur la question du travail, les nègres se donnant pour des salaires excessivement bas.

Amherst, M., 12 mars —Leroy Fernald, d'East Lebanon, qui était en prison ici en attendant son procès pour le meurtre de sa mère avec une hache, est mort à huit heures et demie, ce soir,

Il est mort de faim, ayant refusé de prendre aucune nourriture depuis une semaine.

Peu après son arrestation, il avait tenté de se suicider en se coupant la gorge, mais il fut découvert à temps pour l'empêcher de mettre son projet à exécution.

Alliance Fraternelle

Internationale de Boston.

ORGANISATION GENERALE:

John P. Brawley, Président; James F. Reynolds, Secrétaire; P. Kirk, Trésorier

L'Alliance Fraternelle Internationale de Boston a maintenant une cour établie à Salem, laquelle porte le nom de St François-Xavier.

Cette cour a des assemblées deux fois par mois, qui ont lieu le 1er et le 3ème lundi de chaque mois à la salle Pythian, No. 43 1-2 rue Essex.

☞ On paie des bénéfices pour incapacité permanente, incapacité partielle, paralysie totale, paralysie partielle, maladies et accidents. En cas de mort d'un membre, la perte des yeux, la perte d'un œil, la perte des deux pieds, la perte des deux mains, la perte d'un pied et d'une main, la perte d'un pied, la perte d'une main, la perte de l'entendement.

La société paie de $3.50 à $14 par semaine pour maladie ou accidents; de $500 à $2000 à la mort.

Pour plus amples informations adressez-vous à l'organisateur général, J. A. GUAY, Salem.

On demande des organisateurs dans tous les centres Canadiens du Massachusetts.

No. 74 Rue Harbor, Salem

BUREAU DE J. F. GREER,
Juge de comté,
Green Cove Springs, Clay Co.,
Fla., 23 Mai 1891.

Messieurs,

Il y a 20 ans je fus affligé d'un rhumatisme inflammatoire, je fus soigné par les médecins les plus éminents du monde. J'ai visité les grandes Saratoga Springs de N. Y. et les célébres Hot Springs de l'Arkansas et autres places d'eau, et j'ai toujours consulté le medécin de ces endroits pour ma maladie, finalement je suis allé en Floride il y a dix ans.

Il y a environ deux ans j'ai eu une severe attaque de rhumatisme je fus retenu à ma chambre pendant 12 semaines et durant ce temps je fus induit à essayer le P. P. P. Prickly Ash Poke Root and Potasium, sachant que chaque ingrédient était bon pour les impuretés du sang, après avoir pris deux petites bouteilles, je fus guéri à quatre différentes fois depuis j'ai eu de légères attaques et chaque fois j'ai pris deux petites bouteilles de P. P. P. et fus soulage et je la considère la meilleure médecine de la sorte.

Respectueusement,
J. F. GREER.

UNE ERREUR

Est la Cause d'un Proces Interessant.

Un nommé Peter Martin a été condamné, en 1893, à 6 mois de détention à la Ferme Municipale, pour ivresse. Par une erreur en copiant l'ordre d'écrou qui devait être remis au surintendant Collins, par l'agent de police Cawley, le prisonnier resta incarcéré durant huit mois, soit deux mois de plus qu'il le devait.

A sa sortie de prison, Martin a intenté un procès au surintendant Collins. Cette cause a été plaidée hier. Le jury a rendu un verdict de $29 de dommages-intérêts en faveur du demandeur en déclarant le surintendant Collins responsable.

Cependant le juge Sheldon, dans son jugement, a déclaré la non-responsabilité du surintendant.

Appel a été interjeté. Le nouveau procès aura lieu devant le tribunal suprême et le verdict restera le même s'il décide que le surintendant est responsable, sinon le verdict sera annulé.

Martin demeure à Lowell depuis 18 ans; il est âgé de 33 ans, est père de huit enfants et gagne $10 par semaine. Il est tisserand de son métier.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussetures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

J. E. BENOIT,

206 RUE LOWELL, Lawrence

Le meilleur endroit de la ville pour acheter du

Bois et du Charbon.

Egg Franklin Coal,	–	$7.75
Stove Franklin Coal,	–	$8.00
Stove Coal,	–	$6.00
Nut Coal,	–	$6 00
Egg Coal,	–	$5 75
Broken Coal,	–	$5.50
Cumberland Coal,	–	$5.75

☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.

Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

L'endroit par excellence pour acheter toute sortes de Bois et de Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

F. S. HAMLIN,

Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.

——EST——

Agent d'Assurance contre le Feu

Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass.

Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

Durant & Rogers,

ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.

SI chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.

SI vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.

SI vous préférez acheter une Montre à bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.

☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.

Commis canadiens:—J. A. Legault et C. A. Goozae.

DURANT & ROGERS.

Au coin des Rues

Central & Middle,

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!

Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO,

Bureau, 38 rue Middle,

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone 114-2.

AVIS.

La compagnie du Gaz

DE LOWELL

Délivre Promptement le

CHARBON "COKE."

AUX PRIX SUIVANTS:

Cassé, par (chaldron) 36 boisseaux, livré à domicile, $4.50.
Demi (chaldron) $2.25.

Non-Cassé, livré à domicile, $4.00
Demi (chaldron) $2.00.

GAZ AVEC ESCOMPTE A $1.00 LE MILLE PIEDS.

Sewall G. Mack, Président;
Jacob Roger, Trésorier,
D. B. Bartlett, Secrétaire.

DIRECTEURS.

Sewall G. Mack, Levi Sprague, Jacob Rogers, Alexander G. Cumnock, George S. Motley, Ed M. Tucke.

La compagnie du Gaz

DE LOWELL.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis,

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition

CLIFFORD'S DYE HOUSE,

2 et 4 Rue Andover

Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.

Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.

Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Merrimack.

FEUILLETON
38

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

TROISIEME PARTIE.

XXII

L'ex-huissier-brocanteur a toujours été gros, nous le savons. Il est devenu énorme, il est bouffi, ou plutôt "soufflé", il ressemble à ces monstrueux poussahs en baudruche, qu'on remplit de gaz et qui s'enlève comme des ballons. Son nez d'oiseau de proie se dessine mince, crochu, aiguisé et bizarre au milieu de son large visage blafard, dont les joues flottent de chaque côté du menton comme celle de l'empereur Vitellius. Une calotte de velours noir cache sa calvitie complète et ne laisse voir que deux mèches de cheveux jaunâtres qui frisottent au-dessus de ses oreilles. Sa voix seule n'est pas changée. C'est toujours l'organe chevrottant, tantôt enroué et tantôt criard, de Polichinelle.

Leridon regarde d'un œil d'indifférence et de paresse une montagne de dossiers placés sur le bureau devant lui.

Tandis que l'ex-brocanteur se livre avec une jouissance manifeste aux délices du "farniente" si cher aux méridionnaux, un scélérat d'une toute autre trempe se promène à grands pas dans le cabinet, d'un air rêveur et préoccupé. C'est Rodille.

Il a subi depuis douze années une transformation complète. Il a maigri beaucoup et prodigieusement vieilli. Ses cheveux, devenus rares, se collent à ses tempes, un cercle de bistre entoure ses yeux caves, toujours étincelants d'un feu sinistre, des rides nombreuses sillonnent son front, ses lèvres semblent plus minces encore qu'autrefois. Il est vêtu tout de noir, comme Leridon, mais d'une façon mesquine qui semble déceler une secrète misère. Ses vêtements montrent la corde, son linge est d'une blancheur douteuse. Pour tout dire en deux mots, son aspect est celui d'un vieux clerc d'huissier, aux appointements de cinquante francs par mois.

IIIXX

Avant d'entrer dans le récit des faits qui doivent, par enchaînement logique, quoique imprévu, nous conduire aux dénouement de cette histoire, il importe de mettre nos lecteurs au courant de la position nouvelle des bandits que nous venons de leur présenter pour la seconde fois.

"A tout seigneur, tout honneur!" dit le proverbe. Le proverbe a raison. Occupons-nous d'abord de Rodille.

Quoique dépouillé par Vol-au-Vent, dans la petite maison de l'avenue de Neuilly, d'une importante partie du fruit de ses crimes, le misérable était riche encore, grâce à la somme soustraite par lui à la caisse du baron de Viriville. En outre son association avec le docteur Horner, dans le but d'exploiter Blanche Vaubaron comme sujet lucide, lui donnait des résultats magnifiques.

Devenu méfiant à la suite du vol imprévu dont il avait été la victime, Rodille avait renoncé à enfouir ou à enfermer son argent, ainsi qu'il le faisait jadis. Aucun coffre-fort ne lui semblait assez solide, aucune cachette ne lui paraissait sûre.

Il se disait d'ailleurs que quiconque laisse son capital improductif se dépouille lui-même, et, faute d'un placement meilleur, il achetait des rentes en gémissant de toute son âme sur l'exiguïté de l'intérêt payé par l'Etat. Rodille rêvait de placer ses fonds à soixante-quinze, à quatre-vingts, voire même à cent pour cent. Nous devons ajouter qu'il ne désespérait point d'y parvenir.

En même temps que sa fortune augmentait, l'assassin du baron de Viriville devenait avare. Une perte d'argent lui semblait désormais le pire des malheurs qui pût frapper un homme.

Cette avarice paralysait complètement l'audace aventureuse dont autrefois nous l'avons vu donner tant de preuves. Il craignait de se compromettre et de se faire arrêter. En conséquence, il n'existait plus. Il avait dépouillé, comme on dépouille des habits d'emprunt, les nombreuses individualités sous lesquelles il nous est apparu dans les premiers chapitres de ce livre. Il ne visitait plus, pour y changer chaque jour d'habits et de visage, la chambre mystérieuse du passage Radzivil. Il était devenu un homme sérieux, un homme rangé, cité dans le quartier pour ses bonnes mœurs et pour sa conduite régulière, et personne ne le connaissait désormais sous un autre nom que celui de M. Rodille.

Se voyant riche, le misérable voulait le devenir plus encore. Sa pensée unique était d'arrondir une fortune dont, cependant, il ne faisait aucun usage.

Ceci, d'ailleurs, ne constituait point une anomalie, et tous les avares sont ainsi; mais la nature de Rodille ne lui permettait pas de chercher la richesse autrement que par ces moyens ténébreux qui, sans être absolument criminels, côtoient cependant toujours de très près les dangereux sentiers conduisant d'une façon presque fatale tantôt à la police correctionnelle et tantôt à la cour d'assises.

Ce qui précède signifie tout simplement que Rodille attendait avec impatience quelque bonne occasion de recommencer, ou plutôt de continuer ses scélératesses sous un manteau quasi-légal.

L'occasion si attendue finit par se présenter. Un jour, le hasard le mit en rapport avec un gredin émérite, un vieillard, jadis avoué près le tribunal de première instance de la Seine, et forcé, par le conseil disciplinaire de sa compagnie, de se démettre de ses fonctions à la suite des indélicatesses les plus graves. Ce vieux coquin, ruiné complètement, avait fondé, pour se créer une ressource, l'agence d'affaires de la rue du Musée; il en vivait fort mal, ou plutôt, malgré ses tripotages sans nombre, il mourait de faim, faute de clients.

Rodille entrevit, dans cette création avortée, tout un avenir d'opérations bizarres et productives, si quelque intelligence brillante prenait la direction de l'agence. En conséquence, et moyennant la somme de deux mille francs payés comptant, il acheta à l'ex-avoué le cabinet d'affaires, la clientèle absente et le droit au bail. Il aurait pu, sans bourse délier, s'installer ailleurs et fonder, pour son compte, une agence rivale; mais le quartier, la maison et le logement lui convenaient si parfaitement qu'il ne crut point devoir reculer devant un minime sacrifice pécuniaire.

L'acquisition conclue, Rodille se dit avec raison qu'il ne pouvait se placer, personnellement et ostensiblement, à la tête de l'étude. Ses anciens démêlés avec la sixième chambre lui défendaient d'une façon absolue de se mettre trop en évidence dans une entreprise de ce genre. D'ailleurs, rien ne lui donnait le droit de se décorer du titre pompeux et tout à fait indispensable d'homme de loi.

L'intention de Rodille était bien de conserver la haute main dans les affaires de l'agence (quand l'agence aurait des affaires) et de rester le principal personnage; mais il lui fallait avant tout un homme de paille, un endosseur soumis, une sorte de gérant responsable, chargé de donner une forme légale et inattaquable aux conceptions hardies du vrai maître. Cet utile auxiliaire devait en outre, en cas d'orage, attirer la foudre sur sa propre tête et servir de paratonnerre à Rodille.

Les hommes de paille ne sont nulle part malaisés à découvrir, et ils pullulent à Paris plus qu'en aucun autre lieu du monde.

Une chose cependant rendait quelque peu difficile à trouver celui dont l'acquéreur de l'agence avait besoin, c'était cette qualité d'homme de loi, qui devait être motivée tant bien que mal.

Après un certain nombre de recherches infructueuses, Rodille eut une idée triomphante et se frotta joyeusement les mains. Il venait de penser à Leridon et de se souvenir que le brocanteur avait rempli jadis les honorables fonctions d'huissier. Or, un ex-huissier, même révoqué, a parfaitement le droit de se faire appeler homme de loi, ceci est incontestable.

Rodille se mit sur le champ à la recherche de Leridon et prit le chemin de Montrouge, où nous savons que le coquin en sous-ordre s'était installé après avoir quitté la rue du Pas-de-la-Mule. Il trouva la boutique fermée, et il fut mal reçue par les voisins quand il essaya de leur adresser quelques questions.

Le fripier avait eu des malheurs dans son commerce. Volé à son tour par l'un des gredins auxquels il achetait habituellement leur butin, il s'était enfui, par une belle nuit, sans dire où il allait, ne laissant derrière lui qu'une boutique vide et une foule de dettes. Il semblait d'ailleurs peu vraisemblable qu'il eût quitté Paris.

Rodille se mit à explorer les étages souterrains de la grande ville avec la conviction formelle qu'il ne tarderait guère à découvrir son homme au fond de quelque bouge. Cette attente ne fut point trompée. Il trouva Leridon dans un effroyable estaminet de la "Petite Pologne".

L'ex-huissier tirait parti de son mieux des quelques notions de jurisprudence enfouies dans sa mémoire. Muni d'un code aux tranches multicolores, il donnait, moyennant une rémunération de cinquante centimes, des consultations et des leçons de droit criminel aux jeunes filous, leur apprenait à distinguer le vol simple du vol qualifié, et les initiait aux conséquences pénales du vol avec effraction et escalade.

Les écoliers ne manquaient point, mais il payaient irrégulièrement, et la misère de Leridon était profonde. Rodille venant lui proposer, au moment où il s'y attendait le moins, une position et des appointements, lui fit l'effet d'un envoyé de la Providence. Il accepta, sans hésiter, toutes les conditions; il signa, les yeux fermés, tout les engagements, et, s'étant mis ainsi sous la dépendance absolue de son prétendu bienfaiteur, il fut installé rue du Musée en qualité d'homme de loi et de directeur du cabinet d'affaires.

Il faut rendre justice à Rodille: ce misérable était un coquin rempli de mérite; aussitôt que son activité dévorante put se donner carrière, il opéra des prodiges et, au bout de quelques mois, le cabinet de l'ex-huissier possédait une clientèle considérable.

Entrons ici dans quelques détails indispensables pour faire comprendre à nos lecteurs le sens des indications sommaires écrites sur la pancarte enfermée dans un cadre de bois noir, et clouée auprès de la porte de la maison.

L'agence, ou plutôt Rodille, se proposait d'atteindre les résultats les plus variés. Rival heureux de certaines célébrités dont l'annonce et la réclame ont fait des illustrations du genre, le bandit s'occupait de mariages.

Il n'affichait point la prétention d'unir des gentilshommes de vieille race à des héritières millionnaires, mais il procurait volontiers des époux recommandables à de charmantes femmes retirées du monde après une jeunesse orageuse, n'ayant plus de fraîcheur et fort peu d'illusions, mais remplaçant ces menus détails par quelques bons sacs gonflés d'écus, par un riche mobilier et d'assez beaux bijoux.

Rodille, dès que l'agence de la rue du Musée, fut en bonne voie de réussite et de progrès, s'empressa de vendre des rentes, afin d'avoir sa fortune bien liquidée et toujours sous la main. Il entrevoyait dans un proche avenir la réalisation des placements à cent pour cent depuis longtemps convoité par lui.

Rien de plus simple d'ailleurs, et de plus facile à conclure que ces brillantes opérations. Il ne s'agissait que de trouver des fils de famille destinés à posséder un peu plus tard de grandes fortunes, mais présentement réduits à la portion congrue par leurs tuteurs ou par leurs parents.

Personne n'ignore que tout fils de famille dans l'embarras signe aveuglément et avec enthousiasme une lettre de change de quinze mille francs donnés comptant. Trois mois, quand on possède vingt-deux ou vingt-trois ans, tout au plus, semblent devoir durer toujours.

Rodille fit ainsi un grand nombre de prêts. L'échéance arrivait; les débiteurs ne payaient pas; il les poursuivait à outrance; il ouvrait devant eux les portes de la prison pour dettes. Les familles attendries s'empressaient de délivrer les captifs repentants, et les fonds de Rodille revenaient, démesurément grossis, dans sa caisse.

L'agence se chargeait aussi d'opérer le recouvrement des créances véreuses et des capitaux réputés perdus, et Rodille avait, pour arriver à ce but, des moyens ingénieux.

XXIV

L'agence d'affaires de la rue du Musée possédait, nous venons de le voir, des cordes nombreuses à son arc. Il en était un surtout, la principale, la corde d'or, dont dont nous n'avons point encore parlé. Celle-ci appartenait en propre à Rodille, et faisait le plus grand honneur à son génie inventif. Voici en quoi elle consistait:

Chaque fois qu'un individu quelconque, possédant une fortune assez ronde, venait à mourir sans avoir fait de testament et sans laisser de parents connus (et le cas se présentait assez souvent), Rodille se déclarait le rival du fisc, à l'affût, comme on sait, de tous les biens tombés en déchéance, et mettait en campagne ses limiers qui, huit fois sur dix, parvenaient à trouver à force de recherches, quelque héritier ignoré, ne soupçonnant point lui-même sa parenté avec le défunt.

Aussitôt cet héritier découvert, le rôle des limiers était fini et celui de Rodille commençait. L'habile coquin, vêtu de noir de la tête aux pieds, et donnant à son visage mobile une expression discrète et réservée, se mettait en rapport aussitôt avec le parent au degré successible, et lui tenait à peu près ce langage:

Je suis homme d'affaires, monsieur, et le hasard m'a rendu le maître d'un secret important qui vous intéresse. Je crois être à même de vous faire toucher une assez grosse somme, sur laquelle vous ne comptez pas, et que vous ne toucherez jamais sans moi. Je me charge de toutes les démarches et de tous les frais, et, afin qu'il vous soit moralement et matériellement impossible de douter de ma bonne foi et de soupçonner un piège, je m'engage à ne pas vous demander un sou avant d'avoir mis en votre possession l'argent dont il s'agit.

L'étonnement et la joie du pauvre diable à qui s'adressaient de telles paroles est plus facile à concevoir qu'à exprimer. Rodille continuait d'une voix mielleuse et d'un ton persuasif:

Maintenant, cher monsieur, reste à savoir si vous êtes disposé à rémunérer de façon convenable les démarches, avances, peines et soins de toute espèce, indispensables pour mener à bonne fin l'affaire dont j'ai l'honneur de vous entretenir.

Ah! répondait le client avec expansion, ne doutez ni de ma reconnaissance ni de ma générosité!

Rodille inclinait la tête en souriant.

Je ne doute ni de l'une ni de l'autre, assurément, reprenait-il, mais il s'agit ici d'une affaire sérieuse, tout à votre avantage, et quelques garanties me semblent nécessaires.

Je suis à votre disposition, répliquait invariablement l'héritier futur. Parlez! que voulez-vous?

Une chose qui vous semblera juste, du moins je l'espère.

Et cette chose?

Elle est bien simple, je vous demande un petit acte en bonne forme, m'assurant la moitié des sommes, quelles qu'elles soient, que vous recouvrez grâce à moi.

Le client faisait un haut-le-corps.

La moitié! s'écriait il.

Mon Dieu, oui.

C'est insensé!

Je ne suis point de votre avis.

Je vous offre le huitième.

Rodille saluait et se dirigeait vers la porte.

Eh bien, le quart.

Pas plus le quart que le huitième. La moitié ou rien, c'est à prendre ou à laisser, cher monsieur.

Vous me mettez le pistolet sur la gorge!

Il serait plus juste de dire que j'offre de mettre des sacs d'écus dans votre caisse.

Ces sac d'écus je ne les tiens pas encore.

Tant que vous ne les tiendrez pas, vous n'aurez rien à donner.

Acceptez-vous ma proposition?

Je ne le puis. La moitié, c'est trop! c'est beaucoup trop!

Rodille saluait de nouveau et, pour la seconde fois, faisait mine de sortir. Le futur héritier l'arrêtait de nouveau et s'efforçait mais vainement, de l'amener à composition. Rodille, se sentant le plus fort, ne cédait pas un pouce de terrain et terminait l'entretien par ces mots adroits:

Réfléchissez, cher monsieur, réfléchissez, et pour peu que vous croyiez pouvoir vous passer de moi, supposez que je n'ai rien dit. Voici mon adresse; si vous jugez convenable de me venir visiter, vous me trouverez tous les matins, de dix heures à midi, et je serai très honoré de vous recevoir.

Resté seul, l'héritier futur remuait ciel et terre pour découvrir d'où pouvait lui tomber, comme une rosée bienfaisante, cette fortune inespérée. Mais le fil conducteur lui manquait; il s'égarait dès le premier pas, et, convaincu de son impuissance, il prenait, au bout de quelques jours, le chemin de la rue du Musée.

Rodille, bien loin de se draper de son triomphe, l'accueillait avec simplicité pleine de bonhomie. Aucune discussion nouvelle ne s'élevait; l'acte était signé; le client recevait aussitôt après la preuve indiscutable de ses droits à l'héritage de son parent inconnu, l'héritage sur lequel il n'avait jamais compté et dont cependant il ne se consolait qu'à grand'peine de ne toucher que la moitié.

On comprend dans quelles proportions incalculables de telles opérations augmentaient la fortune de Rodille, et nous pouvons affirmer que ces coups de filet se renouvelaient assez souvent.

Les six jeunes gens que nous avons vus feuilletant des papiers timbrés et prenant des notes dans la grande pièce qui précédait le cabinet de l'homme de loi, étaient les limiers que Rodille lançaient incessamment sur toutes les pistes. Ces pauvres jeunes gens familiques, mal payés, mal nourris, mal vêtus, mais en revanche, accablés de besogne, passaient les trois quarts de leur vie à courir de mairie en mairie et à copier des actes de naissance, de mariage et de décès, dans les archives de l'état civil. Le reste du temps ils mettaient en ordre et coordonnaient les notes immenses, les volumineux dossiers apportés par eux.

Cinq de ces martyrs de l'agence se trouvaient placés sous la surveillance, ou plutôt sous la direction du sixième, le plus actif et le plus intelligent d'entre eux, sorte de maître clerc, âgé de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, très fort en droit, quoiqu'il n'eût jamais passé ses examens, faute d'argent. Ce garçon se nommait Paul Mercier.

Orphelin dès son enfance, élevé par la charité publique, Paul Mercier était à la fois très doux, très résigné, très courageux, et joignait une extrême naïveté à cette vive intelligence dont nous parlions il n'y a qu'un instant. Cette naïveté allait si loin, le soupçon du mal effleurait si peu cette âme pure, que le jeune homme prenait au résieux le cabinet d'affaires auquel il prêtait son active et consciencieuse collaboration, et qu'il regardait, avec une bonne foi profonde, Rodille et Leridon comme les plus honnêtes gens du monde.

Paul Mercier étant appelé à jouer un grand rôle dans la suite de ce récit, il ne nous semble point inutile de tracer de sa personne un croquis rapide. Plutôt grand que petit et d'une taille qui semblait gracieuse, même sous ses vêtements noirs délabrés et d'une coupe presque ridicule, ce jeune homme ne pouvait passer pour beau, car ses traits n'offraient aucune régularité, mais il plaisait tout d'abord, tant il y avait de loyauté rayonnant dans ses grands yeux bruns et de franchise dans l'expression de son visage un peu triste.

Paul Mercier était naturellement pâle. Son nez devait paraître un peu long et ses lèvres un peu fortes; mais ses lèvres, en se soulevant, découvraient des dents éblouissantes qui semblaient illuminer sa figure, couronnée d'une chevelure noire abondante et soyeuse. Tout autre que Paul Mercier aurait tiré vanité d'une main charmante, si bien faite, avec des doigts si longs et si effilés, que plus d'une femme se serait sentie envieuse en la regardant.

Paul Mercier se trouvait en rapports continuels avec Rodille, qui lui témoignait une certaine bienveillance. Il recevait directement les ordres et les instructions du maître, et il était chargé de les transmettre à ses collègues.

Notre tâche préliminaire est accomplie; nous venons de donner à nos lecteurs les détails indispensables pour l'intelligence de ce qui va suivre. Retournons maintenant dans le cabinet où nous avons laissé Leridon assis paresseusement en face du bureau d'acajou, tandis que Rodille se promenait de long en large à grand pas. Leridon semblait au moment de s'endormir. Rodille s'arrêta tout à coup.

Quatre millions! murmura-t-il en frappant du pied, quatre millions, sur lesquels deux au moins devraient m'appartenir! Tonnerre d'enfer! m'échapperont-ils? Non, cent fois non, ou que le diable m'emporte! Jamais si riche aubaine n'est venu me tenter! Dussé-je y briser mes dents, j'essayerai du moins de mordre à ce splendide gâteau! Si grande que doive être ma prudence, elle ne m'arrêtera pas! Quand un tel enjeu se présente, il faut risquer la partie, et bien fou serait celui qui ne consentirait point à se compromettre pour deux millions!

Après ce court monologue, Rodille s'approcha du fauteuil au fond duquel Leridon se disposait à sommmeiller, et frappa sur le dossier. L'ex-huissier tressaillit.

Qu'est-ce que vous me voulez encore? demanda-t-il d'un ton morose.

Compère, répondit Rodille, prenez une plume et écrivez.

Quoi?

Ce que je vais vous dicter.

Ne sauriez-vous me laisser un moment de repos? N'avez-vous pas des clercs pour tous vos écritures?

Rodille haussa les épaules.

Compère, reprit-il ensuite, faites ce que je vous dis, et dépêchez-vous, je vous le conseille; sinon, comme vous me semblez un peu trop disposé à devenir un homme inutile, je pourrai fort bien vous casser aux gages et me priver de vos services.

Rodille, vous me traitez comme un domestique, s'écria l'ex-huissier en se cabrant, et cela ne me va point!

Je vous traite comme il convient, Leridon, prenez-en donc votre parti.

Je suis chez moi! Je suis titulaire de l'agence!

Sans doute, compère, mais la contre lettre, dont vous ne parlez pas, prouve d'une façon indiscutable que c'est moi qui ai acheté et qui ai payé, et que vous n'êtes qu'un gérant, révocable à ma volonté! Obéissez donc, et résignez-vous à me servir de secrétaire.

Leridon avait affaire à plus fort que lui. Au fond il le savait bien, et ses velléités d'indépendance, ses tentatives de révolte contre la main qui le nourrissait et le dominait, aboutissaient invariablement à une soumission complète. Cette fois encore il courba la tête, et, prenant sur le bureau une plume qu'il trempa dans l'encre, il murmura:

Que faut-il écrire? je suis prêt.

A la bonne heure, répondit Rodille, vous voilà devenu raisonnable! Attention, compère...

Et il dicta les lignes suivantes:

"Les personnes qui sont en mesure de justifier d'une parenté quelconque avec M. André Besnard, né en 1765 au village d'Orgeval, ancienne province de Franche-Comté, département du Jura, sont priés d'en donner avis, sans le moindre retard, à M. Leridon, homme de loi, demeurant à Paris rue du Musée, numéro 1, chargé de leur faire une communication importante."

Rodille s'arrêta.

Après? demanda l'ex-huissier.

C'est tout. Vous voyez à quel point il était superflu de vous insurger pour si peu de choses! Maintenant, je n'ai plus besoin de vous, faites du reste de votre journée tout ce que bon vous semblera.

Au milieu des dossiers et des paperasses encombrant la basane du bureau, se trouvait un petit timbre de cuivre. Rodille frappa sur ce timbre. La porte qui conduisait dans le cabinet s'ouvrit aussitôt et Paul Mercier se montra.

Vous m'avez appelé, monsieur Rodille? murmura-t-il d'une voix timide.

Oui.

Que dois-je faire?

Rodille prit la note écrite, sous sa dictée, par Leridon, et la tendit à Paul Mercier, en lui disant:

Préparez quatre copies de cette note, portez ces copies dans quatre journaux différents. Vous payerez l'insertion d'avance, voici cent francs, vous aurez soin de vous faire donner un reçu par chacun des quatre journaux.

Je n'y manquerai pas, monsieur Rodille.

Ceci terminé, et je vous recommande la plus grande diligence, vous vous rendrez à la petite maison du boulevard du Temple.

Tandis que Rodille prononçait ces mots, une rougeur très vive vint empourprer le visage de Paul Mercier, qui baissa la tête pour cacher cette rougeur.

Chez M. le docteur Horner? balbutia-t-il.

Précisément. Vous direz au docteur que je ne le verrai pas aujourd'hui, et vous ajouterez que je le prie de m'écrire une ligne et de vous charger de me la remettre, s'il avait quelque chose d'intéressant à me faire savoir.

Oui, monsieur Rodille.

Allez donc, et revenez le plus tôt possible.

Paul Mercier, en proie à une extrême émotion, sortit du cabinet.

Ah ça! mais, dit Leridon, lorsque la note que nous venons de rédiger aura paru dans les principaux journaux de Paris, les parents de cet André Bernard, si toutefois il en existe, ne manqueront pas de se présenter à l'étude.

J'y compte bien.

Ils réclameront de moi la communication importante que je suis chargé de leur faire.

Naturellement.

Or, je ne sais pas le premier mot de cette communication, et j'ignore depuis A jusqu'à Z ce que je devrai leur apprendre.

Peu importe, puisque c'est moi qui les recevrai.

Il est possible, cependant, reprit Leridon, qu'ils arrivent ici à l'improviste et en votre absence. Ne pourriez-vous dans l'intérêt même du cabinet dont on me croit le directeur véritable, ne pourriez-vous, dis-je, me mettre au courant, d'une façon sommaire, de ce qu'il faudra leur répondre?

Impossible! répliqua Rodille en souriant.

Pourquoi donc?

Parce qu'il s'agit d'une affaire qui ne regarde que moi. En conséquence, cher Leridon, je juge tout à fait inutile de satisfaire votre curiosité.

L'ex-huissier ne répondit rien, mais il fronça le sourcil avec une expression de mécontentement manifeste, et il se dit à lui-même:

Ah! tu me traites comme un nègre, gredin de Rodille! Tu m'humilies! Tu te défies de moi! Patience! l'occasion d'une revanche se présentera quelque jour, et, si par hasard elle tarde trop, je me charge de la faire naître!

Après avoir exprimé, d'une façon muette et prudente, cette haineuse et vindicative résolution, l'ex-huissier quitta son fauteuil, salua Rodille avec une déférence hypocrite, et, sans respect pour l'habit noir et pour la cravate blanche que lui devait imposer un rigoureux décorum, il alla s'attabler dans un cabaret borgne de la rue du Chantre, où chaque jour il passait de longues heures. Grâce au ciel, rien ne nous force à le suivre dans ce bouge.

Rodille, resté seul, tira de sa poche un trousseau de clefs, dont il se servit pour ouvrir le coffre-fort placé en face du bureau. Dans l'un des casiers de ce coffre-fort il prit une large enveloppe renfermant une feuille de papier pliée en quatre, et, pour la millième fois peut-être, il relut les lignes tracées sur cette feuille, qui n'était autre que le testament olographe volé par lui, quatorze ans auparavant, dans la caisse "d'André Besnard, baron de Viriville," pendant la nuit de l'assassinat.

*** Quittons, pour y revenir bientôt, le cabinet d'affaires de la rue du Musée, et prions nos lecteurs de nous accompagner à la petite maison du magnétiseur. Nous connaissons de longue date cette partie du jardin que traversaient les clients lorsqu'ils arrivaient par la porte donnant sur le boulevard, mais nous allons visiter pour la première fois l'espace assez vaste, et complètement interdit au public, séparant le corps de logis de la rue des Fossés-du-Temple.

Le journalier chargé par Fritz Horner de soigner les plates bandes, de renouveler les fleurs et de conserver aux ifs leurs formes régulièrement prétentieuses, ne s'occupait jamais de cette dernière portion du jardin, qui abandonnée à elle-même, offrait l'aspect bizarre d'une forêt vierge en miniature.

Les arbres et les arbustes, dont les oiseaux du tondeur n'arrêtaient point la sève au printemps, poussaient de toutes parts de sejets vigoureux et, entremêlés de plantes parasites de la plus belle venue, formaient un inextricable fourré. Sous l'effort de cette végétation luxuriante toutes les allées avaient disparu, sauf une seule, réduite aux modestes proportions d'un étroit sentier.

Ce sentier, longeant la muraille de clôture, conduisait à une sorte de rond-point, pareil à ceux qu'on trouvait dans presque tous les jardins dessinés à l'ancienne mode. Là, des charmilles séculaires entouraient un espace arrondi, ayant à son point central un bassin de pierre rempli d'eau verte, que surmontait un rocher factice dominé par une statue du dieu Neptune. A droite et à gauche du bassin se voyaient deux bancs vermoulus et menaçant ruine.

Ce rond-point, que l'épaisseur prodigieuse de la feuillée rendait sombre, même en plein midi, n'était point triste cependant, grâce aux multitudes des petits oiseaux qui nichaient et chantaient dans les branches des charmilles, et aux grenouilles innombrables qui coassaient en prenant leurs ébats au milieu des mousses humides de la pièce d'eau.

Le docteur Horner et Paméla, la fausse somnambule, ne mettaient jamais les pieds dans la salle de verdure que nous venons de décrire, et nous dirons volontiers que c'est tout au plus s'ils en connaissaient l'existence.

Blanche Vaubaron, au contraire, affectionnait cette retraite mystérieuse. Elle y passait la plupart de la matinée, jusqu'à l'heure des consultations magnétiques, et, lorsque le docteur lui accordait par hasard une heure de trève ou un jour de repos, elle retournait s'asseoir sur des vieux bancs, et là, dans le clair-obscur transparant et dans le silence plein de chants d'oiseaux, elle se sentait heureuse de son insolement.

La fille de Jean Vaubaron venait d'atteindre sa dix-septième année au moment où notre récit recommence. Rien n'égalait la grâce idéale de sa taille souple et flexible, rien ne pouvait surpasser la beauté de son visage doux et pâle, encadré dans les masses de ses longs cheveux blonds et illuminé par ses grands yeux d'un azur profond comme celui du ciel et de la mer.

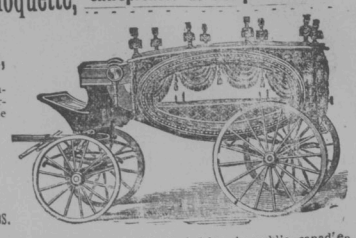
Cette chaste enfant entièrement vêtue de noir, semblable à la Muse de la jeunesse assise sous les arbres antiques, aurait offert un délicieux motif aux pinceaux d'un artiste d'élite, et certes il aurait suffi, pour produire un chef-d'œuvre, de copier fidèlement la nature.

Un bien petit nombre de lignes nous suffira pour apprendre à nos lecteurs de quelle façon s'étaient écoulées pour Blanche les dix années que notre récit vient de franchir. Par un de ces phénomènes que la science constate, mais qu'elle ne saurait expliquer, la santé chancelante de l'enfant, loin de se délabrer, de plus en plus sous les chocs réitérés de fatigues écrasantes, s'était consolidée peu à peu. Dès l'âge de quinze ans, Blanche se trouvait, sinon bien forte, du moins hors de tout péril immédiat.

(A CONTINUER.)

D. THEBERGE,
164 Rue Valley, Lawrence.
A toujours en mains un splendide assortiment de
BOIS et de CHAEBON
DE TOUTES SORTES.
Aux prix les plus bas de la ville pour
ARGENT CO PTANT.
Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.
FOIN, PAILLE, &c.
Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Azarie Choquette, entrepreneur de Pompes Funèbres
317
Rue Common,
Cercueils de toutes sortes. Service de jour et de nuit.
Voitures pour
Baptêmes, Mariages et Sepultures.



M. Azarie Choquette aura toujours à la disposition du public canadien un magnifique corbillard noir pour les grandes personnes, aussi un beau corbillard blanc pour les enfants.
Allez lui rendre une visite, il sera heureux de vous faire voir son établissement.

LUCIEN LEVESQUE,
521 Rue Common, — Encoignure de la Rue Franklin.
LAWRENCE, MASS.
Vient d'ouvrir un Restaurant avec le plus beau choix de
Liqueurs, Brandies,
Whiskies, Vins,
Bieres, Lager,
Toniques, Cigares,
&c., &c.
M. Lévesque ne tient que des Spiritueux de qualité supérieure et tout ce qui convient à l'usage des familles.

V. J. HUOT,
437 Rue Essex 437.

Pour les prochains dix jours, afin de faire de la place pour nos marchandises du printemps, nous vendrons plusieurs lignes de Chaussures à des prix très réduits.
Un lot de Chaussures d'hommes faites à la main, en congress, de veau et cordovan, réduites de $4.50 et $5 pour $3.00.
Un lot de Chaussures d'hommes, Congresse, Balmoral et Fitzpatrick, valant $3.50 pour $2.50.
Un lot de Chaussures d'hommes, Congress en Seal et Balmoral, valant $3.00 réduites à $2.00
Un lot de Congress d'hommes en Chèvre, réduites de $2.50 à $1.50.
Un lot de Congress de $ .50 à $2.00 Quelques paires de Chaussures en All gator de $4.50 réduites à $3.00.
Un lot de Congress pesantes et Balmoral, réduites de $2.00 à $1.50.
Un lot de Pantoufles réduites de $1.50 à 89 cts.
Un lot de Pantoufles en Velours réduites de 50c à 39 cts.
Un lot de Pantoufles d'hommes en Beaver réduites de 85c à 70 cts.
Un lot de Pantoufles d'enfants réduites à 39 cts
Un lot de Chaussures de Dames, boutonnées, en cuir breveté, valant $3.50 réduites à $2.50.
Un lot de Chaussures de Dame boutonnées avec dessus en Drap, Opéra et Common Sense, réduites de $3 à $2.
Un lot de Dongola, Hand Welt, Opéra et Common Sense, réduites de $3.75 à $2.50. Un lot de Chaussures Dongola et Opera, réduites de $2.75 à $2.
Un lot de Dongola en Drap uni réduites de $3.50 à $2.50. Un lot de Dongola, semelles pesantes, réduites de $2 à $1.50. Un lot Opera Toe, réduites de $1.25 à $1. Un lot Dong. Pat. Tip, réduits à 65 cts. Un lot de Pantoufles en Velours réduites de $1 et $1.25 à 75 cts.
Chaussures de Demoiselles, talons pliants, et boutonnées, vendues aujourd'hui à 75 cts. Chaussures de garçons d'école, 75 cts. Chaussures d'enfants 25 cts.

Wm FERLAND
188 RUE LOWELL, Lawrence.
Vû que je suis debutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.
☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servira avec honnêteté.
N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place
Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

P. P. P.
Piquant de Frêne, Racine de Phitolague et Potasse,
Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.
P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.
Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.
Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.
Springfield, Mo., 14 août 1893.
Je puis parler par ma propre expérience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MRS. M. M. YEARY.
Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies des Rognons
Sont entièrement uéris par la P. P. P. Prickly Ash Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.
Aberdeen, O. 4 juillet 1892.
M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.
Aberdeen Brown County, O.
CAPT. J. D. JOHNSTON.—A tous les intéressés je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les irruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entierement gueri.
(Signé) J. D. JOHNSTON,
Savannah, Ga.
Témoignage du maire de Séquin, Tex.
Séquin, Tex. 14 juin 1893.
MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai gueri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement
CAPT. W. M. RUST, Avocat.
Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.
Tous les Pharmaciens le vendent.
A Lawrence, par H. W. Whitney.
LIPPMAN BROS.,
Propriétaires.
Bloc Lippman, Savannah, Ga.

H. H. Chase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 21 MARS 1895. Soyons Distingues. No. 79

N. E. MIVILLE,
PHARMACIEN * DIPLOME.
44 RUE HAMPSHIRE.
Vend ce qu'il y a de Mieux en Fait
D'ARTICLES DE TOILETTE,
ESSENCES, PARFUMS,
EXTRAITS, SVONS, ETC.
LES MEILEURES VINS ET LIQUEURS A L'USAGE DES FAMILLES
Liniment - et - Sarsaparilla - de - Miville,
Rien de Surpassable chez les autres Pharmaciens,
Prescriptions une Specialite.

BOSTON & MAINE R R.

ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.

Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7. 9 30, p m; — Dimanches, 8,20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 46, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, p m; §4 25, 6 03, p m.

☞ *Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09, a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 6 08, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, †8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, † 5 42 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, †8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, par Montréal et Boston Air line—9 45 a. m. 8 43 p. m.

Express de Quebec via White River Junction—9 45 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D J FLANDERS, Agt gen. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'a

La Cote du Pacifique,

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de billets.

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

LA MACHINE
Pour Nettoyer les Tapis de
DILLON.
750 Rue Essex, Lawrence.
C'est la meilleure machine jamais vue avant aujourd'hui. Les Tapis usés et minces ne sont pas exposés à être endommagés par ce procédé.
Aussi Costumes Tints en Couleures qui ne changnt pas.
Nettoyage à la Vapeur, Naphtha et à Eponge sèche.
Réparage et repassage une spécialité.
☞ N'oubliez pas l'endroit,
750 RUE ESSEX
En face de la Station des Tramways, Lawrence, Mass.

A. VALLEY,
407 RUE ESSEX,
Chambre 2, Lawrence, Mass.
PHOTOGRPHE.
Exhibition gratuite d'ouvrage d'art
Pour quelque temps on donne un magnifique portrait sur Porcelaine avec chaque douzaine de Portraits Cabinet,
☞ Venez voir nos Echantillons au Studio.
RESTAURANT
Pour Dames et Messieurs.
Enseigne de la lumière rouge.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec preprae, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Encouragez cette Entreprenant Compatriote, qui vous servira avec Honnetete.
N'oubliez pas la place.
N. GUILMET,
251 rue Common.

RUDY'S PILE SUPPOSITORY
Est garanti pour guérir les Hémorrhoides et la Constipation, ou l'argent est remis. 50 cts. la bouteille. Envoyez deux timbres de poste pour circulaire et pour un Echantillon Gratuit a Martin Rudy, Pharmacien Diplômé, Lancaster, Pa. On ne répond pas aux Cartes Postales. En vente partout par les Pharmaciens de première classe et à Lawrence, Mass., chez : F. Sullivan, Clarke & Son et Otto Muller.

BUTTERINE
Envoyez $2.00 et nous vous livrerons, l'expresse payée, fraiche de la manufacture, une tinette de 10 lbs ou 10 moules d'une livre de la meilleure Butterine fabriquée. — Goshen Mfg. Company, 407 Pine St, Providence, R, I.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graine pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

COUCHER DE SOLEIL

Dans sa couche nocturne et sombre,
Phébus, le roi du jour, s'endort;
Comme il est descendu dans l'ombre,
On pourrait croire qu'il est mort.
Tandis que l'obscurité tombe,
La nuit va lui servir de tombe.
Mais l'aube de demain viendra,
Et de son sommeil léthargique,
Dissipant la lourdeur magique,
Soudain il se réveillera.

Ce sera le réveil splendide,
Joyeux comme un baiser d'amour,
Si l'azur est pur et limpide,
Si l'aurore annonce un beau jour.
Ce sera peut-être l'orage,
Et, la pluie, et le vent qui rage,
Et dans le grand bois désolé
Dont l'ombre épaisse est agrandie,
Peut-être l'affreux incendie,
Rouge, effroyable, échevelé.

Il se lèvera dans la gloire,
La pourpre, l'améthyste et l'or,
Nimbé comme, après la victoire,
Des laurlers forment un décor,
Verte couronne, sur la tête
Du vainqueur heureux que l'on fête;
Ou sans chaleur, sortant terni
Des mers aux colériques vagues,
Parmi l'amas des brouillards vagues,
Pâle, il grimpera l'infini.

Tel l'homme à l'heure sombre et louche,
Où de ses jours meurt le flambeau,
Dans un lit ténébreux se couche,
Hélas! au fond d'un noir tombeau.....
L'heure viendra. La fin du monde
Ouvrira sa fosse profonde.
Alors s'il vécut saintement,
Son réveil sera sans secousse,
Aimable comme une voix douce
Et beau comme le firmament.

Mais si des crimes la cohorte,
Comme des squelettes affreux,
Jusqu'au grand Josaphat l'escorte,
Son réveil sera malheureux.
Partout l'horreur et les ténèbres!
Partout des présages funèbres!
Sur le fond noir des horizons
Fauront des langues enflammées,
Et dans l'air d'épaisses fumées
Diront l'enfer des environs.

Il montera joyeux et leste,
Superbe comme un séraphin,
Vers l'immense plaine céleste,
Vers les rayonnements sans fin,
Sentant des transports extatiques
Parmi les concerts angéliques;
Ou bien, pour les tristes séjours,
Il partira rempli de rage,
Allant sur le sombre rivage,
Où les peines durent toujours!....

. . . . . .

La nuit étend sa mante noire
Sur le vallon ténébré;
Le flot est comme de la moire,
Puis on le dirait tout zébré.
Là-haut, une lueur bien pâle
Brille comme un reflet d'opale,
Seul indice que le soleil
Vient de quitter notre hémisphère
C'est le moment de la prière.
Oh! songeons au dernier sommeil....

ARTHUR SMITH.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 27 Fév. 1895.

M. l'Administrateur,

Mgr Agliardi, nonce apostolique à Vienne, télégraphie ce matin au Vatican: "Hissa Oyama, épouse de Fzucaske Oyama, ambassadeur du Japon à Vienne et cousin du glorieux général Oyama, vainqueur à Porth-Arthur, se prépare à abjurer le boudhisme. L'ambassadrice Hissa Oyama reçoit le baptême le premier dimanche de mars dans la chapelle de la Nonciature à Vienne. Le nonce lui-même fera la cérémonie. La princesse désire prendre le nom de Marie Joséphine."

Le maire de Coloma, à quelques milles de Rome, se croyant assez fort pour empêcher la reconstruction de l'église de son village, jure en présence de son conseil qu'il saura bien l'empêcher. "Si les cléricaux du pays y arrivent tandis que je serai maire, je m'engage, dit-il, a manger un âne et son bât." Si l'église s'est bâtie, ce n'est assurément pas sa faute: procès verbaux, dénonciations calomnieuses, machinations en cour de police gardes, gendarmes, comparutions devant le procureur du Roi, tout est mis en œuvre par ce champion de la liberté.

Toutefois dimanche dernier, le jour de la bénédiction arrive, et le Cardinal Monaco La Valetta, évêque suburbicaire, préside à la cérémonie. Le maire enrage et voue les catholiques à tous les diables de l'enfer. Le cardinal, qui connaît l'engagement imprudent du maire, a eu l'ingénieuse pensée d'apporter un petit âne, mais en sucre: il le fait porter chez le maire avec ce billet: "M. le maire, le premier magistrat d'une commune ne saurait manquer à sa parole. Vous vous êtes engagé à manger un âne: je vous l'envoie; veuillez l'accepter: le repas sera doux, la digestion facile et votre honneur sera sauvé."

La misère croissant dans Rome et la province, la morale, d'autre part, décroissant en raison directe, il arrive ce fait continue autant que douloureux que de malheureuses filles, mères par surprise mais *femelles dénaturées*, abandonnent au coin des rues, à la porte des palais, des églises, le nouveau-né qui n'en peut mais. Ces pauvres petits êtres, vu le froid extraordinaire, gêlent et meurent avant d'être recueillis. Plus de 78 enfants abandonnés ont été trouvés morts le mois dernier. La statistique est lamentable, mais plus ignoble encore est l'industrie qui a été découverte à Rome même, dans le quartier juif.

Ruben Arbib et sa femme avaient depuis quelques jours commission d'acheter par toute la province de Rome, des enfants de deux à quatre ans, qu'ils cèdaient ensuite à des comédiens, cirques ambulants, pour cent francs ($20) par tête. Pour ce procurer ces pauvres victimes, les misérables Israélites, allaient en beaux habits, frapper aux plus sombres masures, offraient cent francs aux parents affamés, et cela à titre d'aumône, puis offrant de nourrir et d'instruire leurs enfants durant cinq, six ans, après cela de le leur restituer. C'est après avoir glané plus de deux cents enfants de cette manière infime, qu'ils ont été découverts par notre insouciante police. Tous les enfants avaient déjà été dirigés dans les cirques forains qui infestent les villes secondaires de l'Italie.

Les deux juifs auraient été certainement lapides par la plèbe romaine si la police n'avait attendu la nuit pour les transporter en prison.

Autrefois, en Italie, à Venise et à Rome surtout, le carnaval signifiait non seulement: adieu à la viande, mais plus encore: "Avaler de la chair!" Cette année rien de tout cela: il n'y a ni viande, ni carnaval, et les trois quarts de Rome ont vu naître et trépasser le mardi gras sans pouvoir se payer autre luxe *extraordinaire* qu'un hareng fumé haché dans une salade de chicorée sauvage. C'est commencer le carême, avant le temps, la chose est vraie; mais qu'importe! nous commençons à nous y faire et la misère nous a accoutumé à ne nous plaindre que lorsque nous mourons de faim.

Le carnaval de Rome n'a jamais été si poussif que cette année. Rien dans les rues, absolument rien au Corso. Les balcons déserts, les rues sans promeneurs. Seulement le soir, dans quelques salles publiques, des bals sans fin et des sauteries sans frein! A la salle Costanzi, le bal a même fait une victime. Une jeune fille masquée en guêpe (!) s'était pincé la taille de manière à (excusez) en crever, et la chose est rigoureusement arrivée. Après avoir danse une partie de la nuit, endurant les affreuses tortures de l'étouffement graduel, l'infortunée jeune fille est tombée morte sur le parquet, et lorsqu'on la délacée, elle ne respirait même plus.

C'est là bien autre chose que le cilice de St François!!...

Les sénateurs du royaume d'Italie se plaignaient avec insistance l'année dernière que les rats ont envahi la salle des assemblées, qu'ils rongent impudemment les livres, le papier, le sucre, les patisseries qu'ils ont dans leurs bureaux, que même, les archives sénatoriales sont gravement endommagées. Pour remédier à tant de dégâts les questeurs avaient décidé de donner une prime de dix centins à tout huissier qui exterminerait un rat. Ces bons employés, cherchant avant tout à concilier la consigne avec leurs intérêts, se contentaient de prendre les rats, de leur couper la queue, de les lâcher et de se rendre à la questure avec l'appendice de l'animal pour y recevoir les dix sous de prime. La chose va bien durant quelque temps, mais ces jours derniers les questeurs recevant les mêmes plaintes de l'archiviste du Sénat et des sénateurs, constatant de plus qu'ils aperçoivent un nombre *un peu* trop considérable de rats dépourvus de queues, se réunissent en assemblée d'urgence (!) et décident que la prime aux huissiers sera suspendue, et qu'on substituera des chats aux susdits employés.

Ce n'est pas trop mal trouvé, bien qu'un peu tardivement. La seule chose que je redoute, c'est que les huissiers qui sont à la fois fort mal payés et surchargés d'enfants, ne saisissent les matous et leur taille non plus la queue mais la tête, pour ensuite les passer (non la tête mais le matou) à la casserole arrosée de *catchup*!...

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un paquet.

Si ma prévision ne se réalise pas, ce que je souhaite de tout cœur aux archives sénatoriales, nous aurons le plaisir désormais d'unir aux interpellations et aux interruptions violentes des sénateurs, la voix mélodieuse des nouveaux *gardiens* de la Chambre-Haute.

Bien à vous,

WM. BREEN.

FIDELITE MAL RECOMPENSEE.

Pour un Canadien, l'histoire de son pays doit l'intéresser plus que toutes les autres, et c'est celle qu'il doit étudier la première. Malheureusement, nous rencontrons fréquemment des jeunes gens sortis de nos collèges qui sont très ferrés sur l'histoire ancienne et connaissent à peine l'histoire de leur patrie. C'est une lacune regrettable à tous les points de vue.

Nous continuons notre petit cours d'histoire, espérant que le peu que nous en donnons suffira cependant à donner à nos lecteurs la soif d'en apprendre plus long sur ce qu'ont été nos ancêtres

Comme nous l'avons dit hier, les Canadiens gémissaient depuis la cession, en 1763, sous le despotisme. Mais le moment vint où les autres colonies de l'Amérique du Nord, qui forment aujourd'hui les Etats-Unis, menacèrent de se détacher de l'Angleterre pour former un état indépendant, lassées qu'elles étaient de gémir sous l'oppression. Craignant que les Canadiens ne prissent eux aussi une attitude hostile, l'Angleterre octroya, en 1774 l'*Acte de Québec* qui, tout en réorganisant l'administration du Canada, restitua aux habitants d'origine française une partie de leurs privilèges. Les Canadiens furent dispensés de prêter le serment du Test et les lois françaises en matière civile furent rétablies, ne laissant en force que les lois criminelles anglaises. Un Conseil Législatif fut institué; il était composé de 23 membres, dont un tiers étaient Canadiens.

Ce n'est pas de bon gré que l'Angleterre accordait ces privilèges à nos ancêtres qui leur étaient garantis par le traité de Paris dont les Anglais se moquaient comme de l'an quarante. C'est la peur de perdre le Canada qui la poussait à se montrer moins injuste.

Une annee plus tard, les colonies anglaises, en rupture ouverte avec la Grande-Bretagne, dirigeaient leur armées sur le Canada, afin de l'entraîner dans leur mouvement insurrectionnel.

Les Canadiens restèrent fidèles à l'Angleterre.

Pour récompense, Haldimand, le gouverneur général que la métropole leur envoya en 1778, fit emprisonner les citoyens par centaines et accabla de lourdes corvées les habitants des campagnes. Son administration despotique rendit Haldimand odieux aux Canadiens, et son nom exécré est passé à la postérité comme celui d'un fanatique et d'un oppresseur brutal.

Angliciser la nation franco-canadienne, c'est à-dire lui ravir sa religion, sa langue et ses coutumes nationales: tel fut le but poursuivi par la politique de l'Angleterre dans la première période de sa domination au Canada.

L'acte de Québec ayant supprimé le serment du *Test* des actes publics, le gouvernement anglais eut recours à d'autres moyens pour accomplir son œuvre de démolition. Il voulut usurper sur le haut clergé le droit de nommer les cures; en même temps, il introduisit dans la province un système d'instruction publique exclusivement protestant et anglais, tout comme la chose vient d'être faite dans la province de Manitoba.

Les Canadiens, malgré ces persécutions, demeurèrent catholiques et français.

Nous pouvons donc dire que Dieu a l'œil sur ce petit peuple et que si nous suivons l'exemple donné par nos pères, aucune puissance au monde ne pourra nous faire disparaître de la surface du globe comme race distincte.

Ils Savaient se Battre.

Pendant la guerre de l'Indépendance, si les Canadiens n'avaient pas été fidèles à l'Angleterre, nous n'avons aucun doute que le Canada ferait aujourd'hui partie des Etats-Unis ou serait un état indépendant.

Nous avons vu hier comment l'Anglerre a récompensé la fidélité de nos ancêtres.

Parlons aujourd'hui des événements qui se sont déroulés au Canada pendant la guerre de la révolution américaine. Cette partie de l'histoire du Canada est très intéressante.

En 1774, les Américains envahirent le Canada avec deux corps expéditionnaires: l'un commandé par Montgomerry, s'avança par le lac Champlain; l'autre, commandé par Arnold, se dirigea directement sur Québec par la voie de la Chaudière.

Saint-Jean, Chambly, Montreal, Trois-Rivières, tombèrent successivement au pouvoir de Montgomerry, qui alla ensuite mettre le siège devant Québec, après avoir rallié les soldats d'Arnold. Mais il fut tué dans la nuit du 31 décembre, en voulant enlever la ville par surprise.

Comme nous l'avons dit plus haut, et nous le répétons, afin qu'on ne l'oublie pas: si les Canadiens eussent fait alors cause commune avec les Américains, c'en était fait de la puissance anglaise dans l'Amérique du Nord.

Le gouverneur fit appel au courage et à la loyauté des citoyens et Québec se trouva bientôt avec une garnison de 1800 hommes.

Les Américains voulurent enlever la ville par escalade. Dans la nuit du 31 décembre, pendant une tempête de neige qui favorisait leur dessein, ils s'avancèrent contre les remparts, qu'ils attaquèrent en quatre endroits différents. Mais ils furent reçus si vigoureusement, qu'ils se retirèrent en désordre, après avoir perdu leur chef, le général Montgomerry, qui fut tué avec plusieurs de ses principaux officiers,

Les Américains restèrent devant Québec jusqu'au printemps de l'année suivante. L'arrivée de quelques vaisseaux anglais les força à lever le siège. Surpris au milieu de ce mouvement par une sortie que fit le gouverneur, ils précipitèrent leur retraite, abandonnant leur artillerie, leurs munitions et une partie de leurs malades.

L'année suivante, l'armée canadienne prit l'offensive. Le général Borgoyne, à la tête de 9000 vétérans venus d'Angleterre, força les Américains à évacuer le Canada et envahit à son tour la Nouvelle-Angleterre. Mais après quelques succès, il fut battu à Bennington et obligé de poser les armes à Saratoga.

Les hostilités continuèrent entre l'Angleterre et les colonies insurgées jusqu'en 1783, époque à laquelle fut signé le traité de Paris, qui assura l'indépendance des Etats-Unis.

Comme on vient de le voir, les Québecquois ont tenu tête à une forte armée américaine qui a été impuissante à prendre Québec. Nos ancêtres étaient braves et savaient se battre. Nous devons nous enorgueillir de descendre d'une race aussi vaillante. Honte à ceux d'entre nous, heureusement peu nombreux, qui rougissent d'être Canadiens-français et anglicisent leurs noms! S'ils connaissaient l'histoire de leur pays, ils ne feraint pas pareille sottise.

Notre Patriotique Clergé.

Les Anglais, en Canada, ont toujours été d'un fanatisme excessif.

Du moment que l'Angleterre eût accordé par l'acte de Québec certains privilèges aux Canadiens-français, ils se mirent de suite à travailler pour les faire disparaître. Ils ne demandèrent rien de moins que l'usage exclusif des lois anglaises avec l'expulsion de tous leurs adversaires des charges administratives.

En 1778, le général Haldimand remplaça Gui Carleton comme gouverneur général du Canada et il prêta main-forte aux oppresseurs Mais en 1786, Gui Carleton revenait prendre les rênes du gouvernement sous le nom de lord Dorchester.

L'animosité entre les deux races était très vive et un temps vint où ses querelles menaçèrent de tourner en conflits sanglants, ce qui causait des torts considérables à l'Angleterre, en enrayant la marche vers le progrès de sa colonie d'Amérique. C'est alors qu'il fut résolu, pour mettre d'accord les deux nations rivales, de diviser le pays en deux provinces (le Bas-Canada et le Haut-Canada), et l'Angleterre promulgua, en 1791, l'*Acte Constitutionnel* qui accordait à chacune des deux provinces un gouvernement représentatif.

L'introduction au Canada d'un gouvernement constitutionnel marqua l'ere des luttes politiques entre les Anglais, qui dominaient au Conseil Législatif, et les Canadiens, qui avaient la majorité dans la Chambre d'Assemblée. Les premiers luttèrent, en oppresseurs qu'ils étaient, pour imposer leurs lois et leur langue; les seconds, pour sauvegarder l'intégrité de leur caractère national.

Le Canada reçut pour gouverneur, en 1807, Sir James Craig, qui travailla à faire revivre les mauvais jours du général Haldimand, d'exécrable mémoire. Son administration despotique fut qualifiée par les Canadiens de *Règne de la Terreur*. Non content d'opprimer le peuple, le gouverneur voulut aussi empiéter sur les droits de l'Eglise; mais la ferme résistance qu'il éprouva de la part de Mgr Plessis, évêque de Québec, le força à renoncer à ses projets.

Après avoir essayé à dominer le parlement, Craig chercha à faire du clergé un instrument politique; il ne médita rien de moins que l'asservissement de l'Eglise au profit de l'Etat, en voulant donner au roi la nomination des cures dans les paroisses.

Le siège épiscopal de Québec était alors occupé par Mgr Plessis, prélat aussi distingué par l'éclat de ses talents que par l'élévation de ses vues et la fermete de son caractère. Craig eut avec lui plusieurs entrevues; pour le gagner à ses idées, il chercha à le séduire par l'intérêt et l'ambition, ou à l'effrayer par la perspective des rigueurs que l'Angleterre pouvait employer. Mais le distingué prélat se montra inaccessible à la peur comme à la séduction, et le gouverneur dut se convaincre que le clergé saurait défendre ses droits avec autant d'energie que la Chambre d'Assemblée.

Nous voyons par ce passage que le clergé canadien a toujours été le plus ardent défenseur des droits de ses ouailles, et c'est à lui que la conservation de notre religion et de notre langue lui est due en grande partie.

En conservant comme guides notre patriotique clergé, comme l'ont toujours fait nos ancêtres, nous serons forts pour résister à l'oppression et à la haine de nos ennemis.

Que le passé soit pour nous un enseignement et un exemple!

C'est surtout sur cette terre étrangère, où nous courons de si grands dangers, que nous devons, si nous pouvons nous exprimer ainsi, ne faire qu'un avec notre clergé dont on devrait toujours suivre les sages conseils. Quand nos prêtres nous prêchent l'harmonie, nous devrions cesser toutes nos querelles de clocher et marcher la main dans la main dans le sentier du progrès matériel et moral. Quand ils nous supplient de secouer notre apathie et d'obtenir nos lettres de grande naturalisation, afin que nous comptions pour quelque chose dans la balance de la politique de notre pays d'adoption, pour que nous cessions d'être une quantité négligeable, des étrangers sous le drapeau étoilé qui nous abrite et nous protège, comme l'a dit en si pur français l'ex-maire Palmer, notre devoir est d'obéir à cette injunction, parce que nos intérêts les plus chers le demandent.

Vivez Simplement.

Un journal, pas du tout religieux, publie ces remarques à propos de la condamnation de Mme Joniaux, de Bruxelles:

"Le mobile du crime est bien de notre temps et le caractérise avec une ironie profonde. Autrefois on savait vivre suivant ses moyens, simplement, cherchant le confortable sans rien demander au luxe; les maisons étaient, à l'intérieur, meublées sans faste, et les rivalités du jour, à qui donnera à ses appartements le cadre le plus somptueux et le plus riche, n'existaient pas.

"Elles sont nées d'un besoin général d'élégance et de vie aristocratique dont les nécessités cruelles s'accentuent de plus en plus dans les grandes villes. On va, on dépense, on mange son capital pour tomber bientôt dans la gêne, à la merci de ses dettes. C'est le cas de la condamnée; la folie du siècle, le désir inassouvi de jouissances matérielles l'ont poussée à commettre ces trois exécrables forfaits pour sortir de la situation inextricable dans laquelle elle se débattait exaspérée.

"Sans doute la gêne ne fait pas toutes les femmes empoisonneuses ou criminelles à l'exemple de Mde Joniaux, mais elle provoque chez les dilapidateurs, punis de leurs gaspillages, des actes reprehensibles. Le vieux dicton populaire disant qu'il faut étendre ses pieds selon ses draps restera éternellement vrai dans son coloris pittoresque.

"En dépit de la rage de vouloir paraître qui semble hanter la société moderne, il est bon de résister aux excitations de luxe et de n'y consentir que si les revenus sont d'accord avec les appétits. Le tragique dénouement de l'affaire Joniaux est une leçon; les dettes mènent à tous les tourments possibles, au déshonneur et quelquefois au crime. Le plus prudent c'est de n'en point faire et de vivre en paix suivant la fortune acquise ou l'argent gagné."

La Nouvelle Librairie Française, No. 70 rue Tilden, a un grand assortiment de chansonniers en musique.

F. SCHNEIDER.
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX.
Vous trouverez l'assortiment le plus conciderable de MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur 1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.
CANNES ET PARAPLUIES.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheur.
F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.
Le pus bel assortiment et le derniere styles de BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur 1000 HORLOGES,
Argenteries
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

M. S. DUBE
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Se charge de faire les Enterrements et de fournir toutes espèces de voitures pour Mariages, Baptêmes, &c.
Une visite est respectueusement sollicitee.

The Railroad Man,
The Clergyman,
The Business Man,
and all other men who have to look neat while at work, should know about "CELLULOID" COLLARS AND CUFFS. They look exactly like linen, wear well and being *waterproof* do not wilt down with heat and moisture. They do not soil easily and can be cleaned in a moment by simply wiping off with a wet sponge or cloth. Do not confuse these in your mind with composition goods. Every piece of the genuine is stamped like this:
TRADE CELLULOID MARK.
Ask for these and refuse anything else if you wish satisfaction. Remember that goods so marked are the *only* waterproof goods made by coating a linen collar with waterproof "Celluloid," thus giving strength and durability. If your dealer should not have the "Celluloid" send amount direct to us and we will mail you sample post-paid. Collars 25c. each. Cuffs, 50c. pair. State size and whether stand-up or turned-down collar is wanted.
THE CELLULOID COMPANY,
427-29 Broadway, New York.

SAVENA
THE BEST WASHING POWDER ON EARTH
Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT
AND A
USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

L'ETOILE

LEPINE & CIE.

Publié le Jeudi de chaque semaine par

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE,

67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 21 MARS 1895

LA TACTIQUE DE NOS ENNEMIS.

Les orangistes sont la plaie du Canada. Chaque fois que le pays est en paix avec l'etranger et que l'aide des Canadiens français n'est pas nécessaire pour faire face à des envahisseurs ou aller guerroyer sur le sol étranger, ces perturbateurs font la guerre aux institutions françaises.

Encore tout dernièrement, ils se sont réunis en convention à Ste. Catherine, dans la province d'Ontario, et ont adopté une résolution à l'effet de demander la révision de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord pour y décréter que desormais la langue anglaise sera la seule languê officielle dans toutes les provinces du Canada, y compris Quebec. Cette résolution a été adoptée, à l'unanimité, ce qui n'est pas surprenant, connaissant l'esprit qui anime ces gens là.

Quels fanatiques! Est-ce étrange que le Canada ne prospère pas avec une population qui est toujours à couteaux tirés?

Supposons pour un instant que l'Angleterre devienne en guerre ouverte, disons avec les Etats-Unis, et que le Canada soit envahi par l'ennemi: les orangistes cesseraient momentanément leurs attaques contre les Canadiens français pour les engager à appuyer la cause anglaise, car tous ces gens-là sont plus loyaux que la Reine; puis aussitôt le danger disparu, ils recommenceraient de plus belle à crier: "A bas les Français!", en s'appropriant tous les mérites de la victoire.

Dans le passé il en fut toujours ainsi.

Pendant la guerre de l'Indépendance, toute animosité entre les races françaises et anglaises cessèrent comme par enchantement. L'Angleterre envoya au Canada comme gouverneur un homme juste et impartial, avec instruction de ramener l'accord. Mais cette guerre était à peine terminée que les brandons de la discorde, portés par des mains Anglaises, étaient promenés d'un bout du pays à l'autre, allumant partout des foyers de haine et de fanatisme qui de nos jours ne sont pas encore éteints.

Quand arriva la guerre avec les Etats-Unis, en 1812, l'Angleterre eut recours à son ancienne tactique pour que les Canadiens français lui restassent fidèles. Elle dépêcha au Canada, pour succéder à Craig, le gouverneur le plus francophobe que le pays ait jamais eu, Sir George Prevost, qui était un homme droit; il sut gagner la confiance du clergé et du peuple par ses manières affables. La plus grande partie de son administration fut employée à repousser l'invasion des Américains, qui, en 1812, avaient déclaré la guerre à l'Angleterre.

La campagne de 1812, dirigée surtout contre le Haut-Canada, ne fut pas favorable aux envahisseurs, qui perdirent Michilimakinac, le Détroit, et furent battus à Queenstown par le général Brock.

L'année suivante, les Américains furent plus heureux dans l'Ouest; mais ils échouèrent complètement dans le Bas-Canada, où le colonel de Salaberry remporta sur eux la célèbre victoire de Châteauguay.

Racontons succinctement ce haut fait d'armes.

Le général américain Hampton s'avançait avec 7000 hommes; il devait opérer sa jonction avec une autre armée venant de l'Ouest et se porter ensuite sur Montréal. Mais il fut arrêté dans sa marche par le vaillant colonel de Salaberry, qui était allé l'attendre sur les bords de la rivière Châteauguay, à la tête de 300 Canadiens-français d'une bravoure à toute épreuve.

De Salaberry avait retranché ses miliciens derrière des abattis dressés à la hâte. L'armée américaine parut le 26 octobre. Un officier de haute stature s'en détacha et cria de loin en français: "Braves Canadiens, rendez-vous; nous ne voulons pas vous faire de mal." Pour toute réponse, il reçut un coup de fusil qui le renversa par terre: ce fut le signal du combat, qui s'engagea aussitôt par une vive fusillade.

Les Américains, formés en colonnes serrées, s'acharnèrent à enlever les retranchements; mais inutilement, tous leurs efforts se brisèrent contre la froide bravoure des Canadiens et l'habile tactique de leur chef, qui se multipliant pendant l'action. Après quatre heures de combat, Hampton battit en retraite, laissant le colonel de Salaberry vainqueur d'une armée vingt fois plus nombreuse que la sienne.

Honneur au héros canadien!

Le traité de Gand, qui restitua réciproquement les conquêtes faites par les armées ennemies, mit fin à cette guerre.

Aussitôt l'animosité entre les deux races s'accentua de jour en jour et la lutte parlementaire devint excessivement violente.

Les Canadiens-français virent surgir parmi eux des patriotes ardents, tels que les Papineau, les Bédard, les Morin, les Bourdages, qui combattirent ardemment pour la revendication des droits constitutionnels de leurs compatriotes opprimés.

Ah! si ces hommes remarquables par leur popularité, leurs connaissances constitutionnelles et surtout leur ardent patriotisme, pouvaient sortir du tombeau, quelle belle lutte ils soutiendraient contre les orangistes d'Ontario, contre ces mangeurs enragés de Français, maintenant que notre race compte au Canada près de deux millions d'âmes, sorties de ces 60,000 pauvres colons abandonnés par la France sur les rives du St Laurent au moment de la conquête!..

CHRONIQUE DU JOUR.

La Puissance du Jury.

Les jurés de Sherbrooke viennent de rendre un étrange verdict.

Joséphine Bégin, qui a assassiné avec préméditation un homme à qui elle avait certainement quelque chose à reprocher, a été déclarée innocente et acquittée. Pour un peu on lui aurait voté des félicitations.

Que l'on use de clémence envers un coupable, homme ou femme, rien de mieux. Gracions ce coupable aussitôt après la sentence, et dans bien des cas vous ferez acte de saine justice, en corrigeant ainsi certaines imperfections judiciaires ou sociales. Mais fournir l'occasion à un meurtrier de s'illustrer par son crime, de recueillir les sympathies d'une presse aveugle et les lauriers réservés aux bienfaiteurs de l'humanité, cela passe la mesure et devient inquiétant pour la sauvegarde publique.

Quel est donc le passé de Joséphine Bégin dont le sinistre roman a arraché des larmes d'attendrissement à tant de gens dépourvus de sens commun? Une simple criminelle, pas autre chose.

Je comprends la révolte d'un cœur meurtri par les dédains et les brutalités d'un larron d'honneur; je n'accepte pas l'excuse de la cupidité vicieuse.

Joséphine Bégin a commencé jeune ses fréquentations avec Hébert. Elle n'est peut-être pas responsable des premiers faux pas qu'elle a faits, mais elle est sûrement responsable de sa conduite ultérieure.

Après cinq ans de relations volontaires et coupables, elle a un enfant dont la paternité est attribuée à la victime.

Joséphine Bégin vint le mettre au monde à Montréal, et l'abandonna aux Sœurs Grises. De Montréal elle alla à Chicago, et pendant son absence, Hébert se maria sans qu'elle ait jamais protesté contre ce qu'elle aurait été justifiable de considérer alors comme un abandon.

Six ans après avoir cessé toutes relations coupables, Hébert devint veuf et Joséphine Bégin, ayant réintégré Sherbrooke, de nouveaux liens d'intimité attachèrent les deux héros de ce drame.

Joséphine Bégin ne jouit pas d'une réputation excellente.

Dans ces conditions, on comprend que Hébert ne se souciait pas de l'épouser.

Cette situation dura deux ans encore, et un beau jour, Joséphine Bégin se mit dans la tête de devenir Mme Hébert. Elle en parla à son ami qui rit de bon cœur à cette proposition.

—Prends garde, lui dit-elle, si tu me refuses, je te tuerai.

—Oui-da, répliqua Hebert qui ne prenait pas cette menace au sérieux, dans ce cas, si tu ne veux pas me manquer, procure-toi un revolver de calibre 32.

Après cette conversation macabre, Joséphine sortit et alla acheter un revolver de calibre 32. Elle s'en fit expliquer le maniement et s'inquiéta de savoir si cette arme pouvait tuer un homme. Satisfaite de la réponse affirmative de l'armurier, elle solda son achat et partit.

Avant de se rendre chez Hébert, elle envoya chercher une bouteille de whiskey et en prit une copieuse rasade, afin de se mettre en garde contre une défaillance possible.

On sait le reste.

Traduite devant un jury, la criminelle peu intéressante fut l'objet des attentions d'une partie de la presse et du public. Et, après des débats où sa culpabilité fut établie de telle façon que les jurés avaient le droit de l'envoyer à la potence, on rendit un jugement en sa faveur et l'acte de Joséphine Bégin recevait une consécration judiciaire par un acquittement pur et simple.

Eh bien, je dis que cet acquittement est attentatoire à la morale publique, et j'ai la conviction qu'il ne s'écoulera pas longtemps avant que la répétition de ce drame ne se produise sur un point quelconque de la Province, l'exemple de la mansuétude du jury étant de nature à encourager toutes les gourgandines à imiter Joséphine Bégin.

Certes, la trahison d'un séducteur mérite un châtiment. Lorsque les règles sociales ne sont pas blessées et que la justice ne peut intervenir; lorsque la malheureuse victime d'un Lovelace ne peut obtenir une réparation légitime, elle est souvent excusable de s'ériger en justicier. Mais, même dans ce cas, la préméditation doit faire perdre le bénéfice de l'excuse à celle qui agit avec violence.

Or, Joséphine Bégin n'est pas la victime innocente et pure de Hebert; elle n'a pas été surprise par ses sens et ses fautes répétées ont eu pour elle plus d'attrait que la vie honnête supportée avec résignation par tant d'autres dignes créatures placées dans les mêmes conditions.

Cet acquittement est tout simplement scandaleux, et c'est en même temps un attentat aux lois, car au point de vue du but qu'elles doivent atteindre, les peines doivent toujours être exemplaires.

Dans cette déplorable affaire, on conviendra aisément que l'exemple donné est singulièrement encourageant pour les imitatrices de Joséphine Bégin.

JEAN BADREUX.

ACHEMINEMENT VERS L'INDEPENDANCE.

Nous terminons, avec le présent article, notre cours abrégé d'histoire du Canada.

Après la guerre avec les Etats-Unis, la lutte parlementaire devint encore plus violente qu'auparavant. Les Canadiens-français avaient des griefs que les chefs du parti français résumèrent, en 1834, dans un document célèbre connu sous le nom de "*92 Résolutions*." Entre autres prérogatives, les députés du peuple réclamaient surtout le contrôle des deniers publics et la réforme du Conseil Exécutif, qui n'était pas *responsable* à la Chambre d'Assemblee.

L'Angleterre refusa de faire droit à cette demande, ce qui provoqua dans quelques parties des deux Canadas de sourds mécontentements, qui dégénérèrent bientôt en une révolte ouverte.

C'est à cette époque que le grand Papineau, président de la Chambre à 26 ans, exerça, par son éloquence entraînante, un empire presque absolu sur la population bas-canadienne.

Dans quelques parties du district de Montréal, le peuple courut aux armes et engagea avec les troupes anglaises une lutte meurtrière.

D'abord vainqueurs à Saint Denis, les insurgés succombèrent à Saint-Charles et à Saint-Eustache, accablés par le nombre et privés de munitions.

La répression de la révolte fut terrible. Des villages furent incendiés, les biens des rebelles furent confisqués et les prisons regorgèrent de prévenus politiques: parmi ces derniers les uns périrent sur l'échafaud, les autres furent déportés dans les colonies pénales.

Ce fut à cette époque d'agitation que l'on commença à célébrer la Saint-Jean-Baptiste, comme fête nationale des Canadiens-français.

La fête nationale du 24 juin fut instituée pour fournir aux Canadiens-français l'occasion de resserrer les liens qui les unissent, de travailler à la conservation des caractères distinctifs de leur nationalité, d'étudier les œuvres d'intérêt national et d'en assurer la réalisation.

Ce moyen de cimenter l'union fut rendu nécessaire lorsque, par suite de l'émigration étrangère ou de l'expatriation aux Etats-Unis, les Canadiens se trouvèrent dispersés au milieu de nationalités si diverses par la religion, la langue et les usages.

Processions, emblèmes, devises patriotiques, tout, dans cette fête, contribue à attacher le peuple canadien à ses coutumes nationales. Il y apprend à respecter la religion, base et gardienne de sa nationalité, à conserver intact le dépôt des belles traditions que lui ont légué ses ancêtres.

En 1840, un édit du gouvernement impérial réunit les deux Canadas en une seule province et lui donna un gouvernement responsable.

Sous l'Union, le Canada reçut pour gouverneurs plusieurs hommes de merite, entre autres Sir Charles Bagot et lord Elgin. Pendant cette époque, les droits des Canadiens-français furent en grande partie reconnus et le pays marcha à grands pas dans la voie du progrès, ce qui prouve que le fanatisme anglais nuisait à la prospérité de notre patrie. Cependant, il ne faut pas croire que durant cette période les anglais du Canada ne cherchassent pas, comme auparavant, à tout accaparer à leur profit exclusif; mais la révolution de 1837 avait démontré à l'Angleterre qu'il était dangereux d'opprimer les Canadiens français, et elle prit une attitude plus équitable.

D'ailleurs, nous devons faire remarquer que le gouvernement de l'Union, tout en étant plus parfait que ses prédécesseurs, contenait lui aussi plusieurs mesures vexatoires à l'égard des Canadiens-français.

Les choses allèrent ainsi jusqu'en 1866, quand dans une assemblée tenue à Québec, on s'occupa du projet de réunir en une vaste confédération les diverses provinces de l'Amérique Britannique du Nord. L'Acte de la Confédération, proclamé en Angleterre le 23 mai 1867, fut mis en vigueur le 1er juillet de la même année. La Confédération se composa d'abord des provinces de Québec, d'Ontario, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse. Elle s'accrut depuis du Manitoba, de la Colombie anglaise, de l'île du Prince Edouard et de l'immense territoire du Nord-Ouest. On parle à présent de l'annexion de Terreneuve qui subit une crise commerciale terrible. Comme l'Angleterre ne fait pas mine de vouloir la secourir, elle voudrait bien se jeter dans les bras du Canada ou des Etats-Unis. Mais aucun de ces deux pays ne paraît pressé de la recevoir dans son sein.

Par la Confédération, le Canada était arrivé, après un siècle, à sa cinquième forme de gouvernement. Il avait vu passer successivement le régime militaire, de 1760 à 1774; le gouvernement civil absolu, de 1774 à 1791; le gouvernement representatif non responsable, de 1791 à 1841, et le gouvernement responsable, de 1841 à 1867.

Chaque forme nouvelle de gouvernement fut un acheminement vers un système administratif plus parfait.

Maintenant, il ne manque plus au Canada que son indépendance absolue, pour avoir sa place au soleil des nations libres du globe.

MARIAGE OBLIGATOIRE.

Maintenant elle Demande le Divorce.

Chicago, 18 mars—Une dépêche de Colorado Spring, Col., dit: Edith G. Ball de Cripple Creek vient d'intenter une poursuite en divorce à Samuel Burns, un cocher de place de Boston, qui l'a forcée à l'épouser.

Voici l'histoire que cette femme raconte:

Elle fit la connaissance de Burns à Boston, où il lui proposa de l'épouser, ce à quoi elle refusa. Le 20 mai 1894, Burns l'amena dans un appartement, et en la menaçant avec un revolver, il l'obligea à prendre une drogue. Quand elle redevint lucide, elle se trouvait dans une église et Burns l'obligea à l'épouser. Un soi-disant ministre était présent et il les maria. Le lendemain, elle s'enfuit, et sur l'avis de quelques amis, elle vint dans le Colorado.

Maintenant elle demande aux tribunaux de déclarer sans valeur son soi-disant mariage et de forcer Burns à lui donner $2000 de dommages-intérêts.

La Femme du Vice-Roi.

On a beaucoup parlé de Li Hung Chang, le vice-roi de Chine, depuis le commencement de la guerre sino-japonaise; mais on n'a encore rien dit de son épouse.

La marquise Li, la tendre moitié du vice-roi, est, dit-on, très jolie, et, pour une chinoise, très instruite. Elle a l'air d'avoir 35 ans, tandis qu'elle n'en compte pas moins de 55.

La fortune de son mari est fabuleuse, et elle dépense royalement, quoiqu'elle tienne le compte de chaque déboursé qu'elle fait. Dans son magnifique chateau sur les bords du fleuve Pie-Ho, elle vit comme une reine, environnée de quelques oiseaux, de paons, de la poterie d'un goût artistique, de collections de fleurs et de 1000 domestiques. Elle a 2000 corsages, 1200 "trouserettes" et 500 robes en fourrure. Ses pieds sont si petits qu'elle est incapable de marcher plus que quelques pas à la fois, mais deux fois par jour elle prend un bain dans de l'huile d'orange et des fleurs d'acacia. Elle sait peigner ses longs et magnifiques cheveux de cinquante manières différentes.

LE LYNCH D'UNE FEMME

Les Vigilants Accusés d'avoir Commis le Crime

Omaha, Neb., 18 mars.—Une dépêche de Butte, Montana, mande que vendredi dernier Mde W. E. Houlton, une femme respectable demeurant toute seule dans une partie déserte du comté de Keepkaha, a été outragée, puis lynchée.

On prétend que ce sont les Vigilants, ces soi-disant vengeurs de la morale publique, qui ont commis ce crime abominable. Les Vigilants croyaient cette femme en intelligence avec certains propriétaires de ranch, leurs pires ennemis, et c'est pourquoi ils l'auraient pendue.

Des personnes passant par ce lieu désert samedi, trouvèrent le corps et avertirent les autorités.

Aucune arrestation n'a encore été opérée; mais des bandes de citoyens indignés parcourent le pays, et l'on s'attend à du trouble.

La Vie Future.

Les "conférencières" ne sont pas toujours bien amusantes, surtout celles ui se lancent dans la politique. Mais nous n'en connaissons pas une qui soit aussi macabre que Mme Thyler, jeune Américaine de l'Etat du Massachusetts qui fait en ce moment, dans différentes villes des Etats-Unis, une série de conférences sur la "Vie future."

Le sujet, en lui-même, ne prédispose guère à la gaieté, mais "l'oratrice" trouve le moyen de le rendre particulièrement funèbre, grâce à une mise en scène toute spéciale, qu'on pourrait qualifier de mise en bière.

Mme Thyler exhibe en effet son propre cercueil et celui de son mari, mort il y a quelques mois. Les deux cercueils, très luxueux, n'ont pas coûté moins de 5,000 dollars chacun,—fichtre! ce n'est pas de la petite bière!—et, détail curieux, ils ont été dessinés par les deux époux eux-mêmes, au cours de leur lune de miel.

En guise de voyage de noce, se préparer ainsi au grand voyage n'est déjà pas banal. Ce qui l'est moins encore, c'est de voir et d'entendre Mme Thyler chanter les prières des morts agenouillée auprès de sa propre image en cire et de l'image, également en cire, de son mari, couchées dans les deux cercueils drapés de noirs et éclairés faiblement.

Il paraît que les Américains prennent à ce spectacle lugubre un certain plaisir, car les conférences de Mme Thyler attirent, nous dit-on, un monde fou.

"Fou" est évidemment le mot qui convient, et nous n'y contredirons pas.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

ELECTIONS OU SESSION

—Le gouvernement d'Ottawa est prie de prendre une détermination.

Nous sommes prêts pour les deux alternatives.

Qu'on nous donne une session immédiatement et nous allons balayer M. Bowell et sa clique.

Qu'on nous donne une session, nous la ferons durer trois mois, nous referons l'histoire de toutes les dilapidations, de tous les scandales, nous nous occuperons du tarif, des déficits, des taxes, de l'émigration, etc, et ensuite nous batterons le parti tory comme il ne s'est jamais fait battre.

Mais enfin donnez-nous une session ou des élections.—*La Patrie.*

UNE FAMILLE L'ECHAPPE BELLE

—Vers onze heures, hier soir, un détachement de pompiers a été appelé au No 41 de la rue St Justin pour éteindre un incendie qui venait de se déclarer à la résidence de M. Cambertin.

A l'arrivée des pompiers le feu avait déjà pris de fortes proportions, et ce n'est qu'après une heure de travail que les flammes ont été étouffées.

Mde Cambertin et deux de ses enfants étaient au lit quand l'incendie s'est déclaré; ce n'est qu'avec beaucoup de difficultés que ces personnes ont réussi à se sauver. Le mari et deux autres enfants étaient au Parc Sohmer à ce moment.

Les dommages s'élèvent à environ $500, couverts par les assurances.

C'est la deuxième fois que les pompiers sont appelés à cet endroit. La première, une dame Lebeau était retirée des flammes à demi asphyxiée et mourut quelques jours après l'incendie, qui avait été causé par l'explosion d'une lampe à pétrole.

SHORTIS ET EDWARDS.

—Ce matin, un reporter a eu une entrevue avec M. Vallée, le gouverneur de la prison.

Le gouverneur a déclaré que Shortis et Edwards prenaient très bien les choses, et qu'ils se trouvent relativement bien.

Tous deux jouissent d'une excellente santé et attendent leur procès avec résignation.

LA VALEUR D'UN BRAS

—La cause de Guillaume Charron contre la Malleable Iron Co., a été jugée par M. le juge Taschereau.

Le demandeur réclamait $1,900 parce que son fils Aldéric avait perdu le bras droit par suite d'un accident dû à la négligence de la compagnie.

En janvier 1893, Aldéric Charron était entré à l'emploi de la défenderesse en qualité d'apprenti machiniste. Le 9 janvier de l'année suivante, il se faisait prendre le bras dans l'engrenage d'une machine; ce membre fut tellement broyé qu'on dût en faire l'amputation.

La preuve a démontré qu'il y avait négligence grave de la part de la défenderesse qui aurait dû entourer d'un appareil protecteur la machine où l'accident a eu lieu. Le demandeur a aussi établi qu'à différentes reprises et avant cet accident, la défenderesse avait été requise par l'inspecteur officiel des manufactures de couvrir ces engrenages, mais qu'elle a négligé de se conformer à ces avis.

Le tribunal condamne la Malleable Iron Co., à $1,900 de dommages parce que la perte d'un bras droit, pour un enfant de 15 ans, dans la classe sociale dont il fait partie, entraîne pour le présent et pour toute la durée de la vie de la victime des conséquences désastreuses et funestes qui ne peuvent pas même être suffisamment compensées par la somme ci-dessus.

QUEBEC

TROIS ELECTIONS A FAIRE

—Si le gouvernement d'Ottawa se décide à convoquer les chambres, il lui faudra faire trois elections partielles, savoir: à Chambly, Antigonish et Québec.

Ces trois comtes sont absolument intéressés à être représentés à la prochaine session.

INVENTION QUÉBECQUOISE

—M. Louis Ferland, de cette ville, vient d'apporter à la boussole des perfectionnements qui au dire des connaisseurs rendent impossible à l'avenir les collisions en mer.

Comme toutes les inventions les plus utiles, celle-ci est de la plus grande simplicité. M. Ferland a tout simplement numeroté les pointes de compas. Pour indiquer la direction qu'il suit, un navire n'a qu'à crier le chiffre de sa course: tou-tou-tou; l'autre en fait autant et les deux rectifient leur direction afin de s'éviter.

Nous aurons occasion de reparler plus au long de cette invention.

LONGUEUIL,

UN INCENDIE.

—Lundi matin, vers trois heures, le feu s'est déclaré aux écuries de M. Frédéric Bréard, boulanger de la rue St. Alexandre. En quelques instants les pompiers de l'endroit étaient sur les lieux et ont combattu l'élément destructeur.

Malgré les efforts des pompiers, un cheval a péri dans les flammes et une voiture de prix a été réduite en cendres.

Le feu s'est propagé à la résidence voisine occupée par M. Alexis Mainville, sr, et a causé des dommages assez considérables.

Les pertes chez M. Bréard sont elevées et en partie couvertes par les assurances.

WINNIPEG

LES ARMES A FEU

—Le *Manitoba* nous apporte la relation d'un terrible accident arrivé dans les bois de Notre-Dame de Lourdes.

M. Guéret, un Français d'une trentaine d'années, accompagné de deux membres de sa famille, travaillait à ouvrir une ligne. Il avait apporté avec lui sa carabine qu'il déposa dans la neige, près d'un feu destiné à réchauffer les provisions. La carabine avait-elle été armée avant d'être déposée là, ou l'avait-elle été par un de ses compagnons dans l'intervalle? On ne le sait. Toujours est-il que, se disposant à reprendre son arme, M. Guéret la saisit par le canon dont l'extrémité se trouvait dirigée vers la poitrine. Le coup partit et traversa la poitrine de part en part, à deux pouces environ au-dessous de la région cardiaque.

Le blessé ne s'affaissa pas sur lui-même et dit à un de ses parents accouru au bruit de la détonation: "Va chercher bien vite ma femme, je veux la voir avant de mourir." Le jeune homme ainsi avisé courut donner l'alarme et ramena un sleigh pour transporter l'infortuné qui pût y monter seul. Il avait marché pendant ce temps environ cent verges. On conserve quelque espoir de sauver le blessé, la balle n'ayant lésé aucune organe vital.

STE. ANNE

ACCIDENT TERRIBLE.

—On nous rapporte de Sainte Anne de Beaupré un accident qui a coûté la vie à un bébé encore au berceau.

La mère avait laissé le bébé à la garde d'un enfant de quatre ans pour courir chez l'epicier.

A son retour, le berceau était en feu et le bébé rôti vif.

Le jeune gardien, en voulant allumer une pipe, avait mis le feu aux couvertures.

On peut facilement imaginer le désespoir de la mère.

UNE JOURNEE ORAGEUSE.

O'Neil Vend la Feuille de l'A. P. A. et est Assailli.

LA POLICE A OPERE DE NOMBREUSES ARRESTATIONS.

Une Femme Accusée d'Avoir Lancé du Poivre Dans les Yeux.

Lowell, Mass., 18 mars.—Samedi dernier a été une journée très orageuse en cette ville et la police a eu du fil à retordre pour maintenir la paix.

La voiture cellulaire, ce qu'on appelle ici le "patrol wagon," a été maintes fois mise à réquisition pendant la journée.

Les pochards pullulaient, les querelles étaient à l'ordre du jour. Enfin, Lowell n'avait pas été témoin de tant d'excitation depuis bien longtemps.

Une grande partie de la population de Lawrence était venue en cette ville pour célébrer la St Patrice et plusieurs de nos voisins n'ont pu retourner le soir dans leurs pénates, ayant reçu l'hospitalité de notre police.

Ce matin, à l'heure où nous écrivons ces lignes, la rue Market, en face du poste de police et de l'*Etoile*, est bondée de monde. Tous ces gens-là veulent entrer dans la salle des séances de la Cour de Police pour être témoins des nombreux procès qui vont y avoir lieu. Un grand nombre d'entre eux ne pourront y entrer, car la salle n'est pas assez vaste pour contenir une telle foule.

Les tramways électriques qui circulent entre Lawrence et Lowell ont dû faire beaucoup d'argent samedi; mais un grand nombre de gens de la ville voisine sont venus en cette ville en chemin de fer à vapeur et en voiture. On calcule qu'entre 3,000 à 4,000 personnes de Lawrence sont venues chômer la St. Patrice en cette ville.

Entre autres désordres qui ont caractérisé cette journée tristement mémorable, il y a eu de nombreux cas d'ivresses, des saisies de boisson, des descentes de police dans des buvettes, des rixes sanglantes, etc.

O'NEIL ASSAILLI.

Une grande cause de trouble a été le *Lowell Herald* et le fameux O'Neil qui vend sur les rues cette feuille de l'A. P. A. Voici ce qui s'est passé:

Une foule s'était massée en grande partie dans les environs du bureau de poste; et quand la parade arriva en cet endroit, les agents de police éprouvèrent beaucoup de difficulté à frayer un passage pour les processionnistes.

Cependant, tout se passa assez pasiblement jusqu'au moment où O'Neil fit son apparition avec plusieurs copies du *Lowell Herald* imprimé sur papier tirant sur le jaune, la couleur des orangistes. Les propriétaires n'avaient pu se procurer du papier plus jaune que celui-là. Comme le *Sun* avait publié une édition de luxe sur papier vert, le *Lowell Herald* ne pouvait s'empêcher, pour mettre le feu aux poudres, de placer en évidence sa couleur orange, ce qui était tout à fait intempestif et propre à exciter la bile d'une race qui n'est pas renommée pour son flegme.

O'Neil, qui cherchait évidemment à faire un coup d'éclat, afin de poser en victime, comme il en a pris l'habitude depuis quelque temps, s'avança parmi la foule jusqu'auprès des processionnistes, en criant son journal. Il était suivi par une bande de solides gaillards qui avaient mission de le protéger en cas d'assaut.

Un rassemblement ne tarda pas à se former autour d'O'Neil, près de l'encoignure des rues Bridge et Merrimack. O'Neil criait son journal de plus en plus fort, lorsqu'un homme fut aperçut lui donnant un vigoureux coup de poing, suivi bientôt par un autre coup de poing lancé par un deuxième individu. La police n'était pas loin et ces deux hommes furent promptement arrêtés et conduits au poste. Ils se nomment Michael O'Keef et Michael Rienan. Dans l'intervalle, les A. P. A et leurs adversaires se talochaient à qui mieux mieux. Cependant, le mal qu'on s'est fait de part et d'autre n'a pas été bien grand, et aucune arrestation n'a été opérée dans le temps.

Cette bagarre causa une grande excitation et la marche de la procession fut interrompue, car la voie était complètement bloquée. Cependant pas un seul processionniste n'a quitté les rangs pour se mêler à la bataille.

Le chef de la sûreté, M. Davis, se rendit alors auprès d'O'Neil et lui demanda de bien vouloir se rendre au poste de police, vu que les gardiens de la paix se trouvaient dans l'impossibilité de le protéger et en même temps de tenir la voie libre. O'Neil consentit et partit pour se rendre au poste de police. Cependant, il ne tarda pas à revenir, et sa présence au coin des rues Central et Merrimack fut encore la cause de tumulte. Il fut poussé de gauche à droite et O'Neil se plaignit au chef de la sûreté, qui arriva sur ces entrefaites, qu'il avait été assailli par un homme qu'il lui montra. Cet homme, qui était quelque peu ivre, nia avoir frappé O'Neil; il prétendit qu'on l'avait poussé sur le vendeur du *Herald*. Il fut arrêté pour ivresse.

M. Davis envoya de nouveau O'Neil au poste de police, et il ne retourna sur la rue que dans la soirée.

DU POIVRE DANS LES YEUX.

Pendant toute l'après-midi et la soirée, nos principales rues restèrent bondées de monde. Rien de sérieux n'arriva avant sept heures et demie, quand une femme s'approcha d'O'Neil et lui dit qu'il ferait mieux de s'en retourner chez lui pour prendre soin de sa famille que de vendre un tel journal. Cette femme leva la main et en rapporte qu'elle jeta du poivre dans les yeux du fameux O'Neil. Arrêtée presque aussitôt, elle déclara porter le nom de Mary A. Hodder et demeurer dans Belvidere. Elle a environ 40 ans et n'était pas ivre. Cette femme prétend qu'elle venait de sortir d'une eglise et qu'elle est innocente du delit dont on l'accuse. Cependant le sergent de police Kwse dit sûr qu'elle est la femme qui a jeté du poivre sur O'Neil qui fut conduit chez un médecin. Un de ses yeux avait été atteint, mais ce n'était rien de grave. Une heure plus tard il était encore sur la rue vendant son journal, lorsqu'il fut de nouveau assailli par un nommé Patrick O'Keefe, qui fut arrêté.

Ce nouvel assaut causa encore un rassemblement. La police dut mettre ses bâtons en évidence, pour disperser cette foule.

DANS LES BUVETTES.

S'il y eut des troubles sur la rue, il y en eut aussi dans les buvettes.

Chez Gunn, le cabaretier de la rue Gorham, il y eut une bagarre au commencement de la soirée. Quatre ou cinq ivrognes se querellèrent et pendant la bagarre quelqu'un chercha à s'emparer de l'argent dans le tiroir-caisse.

La police accourut et arrêta cinq hommes.

Hier, le chef Davis téléphona à Lawrence et demanda à la police de la ville voisine si elle avait eu beaucoup d'ouvrage samedi. La réponse fut: "Peu de monde ici samedi; journée très paisible, trois arrestations."

Vers les 9 heures, samedi soir, les visiteurs venus des villes voisines commencèrent à s'en aller, à la grande satisfaction de nos agents de police.

Le nombre total d'arrestations pendant la journée a été de quarante.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON.

Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO,

Bureau, 38 rue Middle,

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone 114-2.

Alliance Fraternelle

Internationale de Boston.

ORGANISATION GENERALE:

John P. Brawley, Président; James F. Reynolds, Secrétaire; P. Kirk, Trésorier

L'Alliance Fraternelle Internationale de Boston a maintenant une cour établie à Salem, laquelle porte le nom de St François-Xavier.

Cette cour a des assemblées deux fois par mois, qui ont lieu le 1er et le 3ème lundi de chaque mois à la salle Pythian, No. 243 1-2 rue Essex.

☞ On paie des bénéfices pour incapacité permanente, incapacité partielle, paralysie totale, paralysie partielle, maladies et accidents. En cas de mort d'un membre, la perte des yeux, la perte d'un œil, la perte des deux pieds, la perte des deux mains, la perte d'un pied et d'une main, la perte d'un pied, la perte d'une main, la perte de l'entendement.

La société paie de $3.50 à $14 par semaine pour maladie ou accidents; de $500 à $2000 à la mort.

Pour plus amples informations adressez-vous à l'organisateur général, J. A. GUAY, Salem.

On demande des organisateurs dans tous les centres Canadiens du Massachusetts.

No. 74 Rue Harbor, Salem

voie était complètement bloquée. Cependant pas un seul processionniste n'a quitté les rangs pour se mêler à la bataille.

Le chef de la sûreté, M. Davis, se rendit alors auprès d'O'Neil et lui demanda de bien vouloir se rendre au poste de police, vu que les gardiens de la paix se trouvaient dans l'impossibilité de le protéger et en même temps de tenir la voie libre. O'Neil consentit et partit pour se rendre au poste de police. Cependant, il ne tarda pas à revenir, et sa présence au coin des rues Central et Merrimack fut encore la cause de tumulte. Il fut poussé de gauche à droite et O'Neil se plaignit au chef de la sûreté, qui arriva sur ces entrefaites, qu'il avait été assailli par un homme qu'il lui montra. Cet homme, qui était quelque peu ivre, nia avoir frappé O'Neil; il prétendit qu'on l'avait poussé sur le vendeur du *Herald*. Il fut arrêté pour ivresse.

M. Davis envoya de nouveau O'Neil au poste de police, et il ne retourna sur la rue que dans la soirée.

DU POIVRE DANS LES YEUX.

Pendant toute l'après-midi et la soirée, nos principales rues restèrent bondées de monde. Rien de sérieux n'arriva avant sept heures et demie, quand une femme s'approcha d'O'Neil et lui dit qu'il ferait mieux de s'en retourner chez lui pour prendre soin de sa famille que de vendre un tel journal. Cette femme leva la main et en rapporte qu'elle jeta du poivre dans les yeux du fameux O'Neil. Arrêtée presque aussitôt, elle déclara porter le nom de Mary A. Hodder et demeurer dans Belvidere. Elle a environ 40 ans et n'était pas ivre. Cette femme prétend qu'elle venait de sortir d'une eglise et qu'elle est innocente du delit dont on l'accuse. Cependant le sergent de police Kwse dit sûr qu'elle est la femme qui a jeté du poivre sur O'Neil qui fut conduit chez un médecin. Un de ses yeux avait été atteint, mais ce n'était rien de grave. Une heure plus tard il était encore sur la rue vendant son journal, lorsqu'il fut de nouveau assailli par un nommé Patrick O'Keefe, qui fut arrêté.

Ce nouvel assaut causa encore un rassemblement. La police dut mettre ses bâtons en évidence, pour disperser cette foule.

DANS LES BUVETTES.

S'il y eut des troubles sur la rue, il y en eut aussi dans les buvettes.

Chez Gunn, le cabaretier de la rue Gorham, il y eut une bagarre au commencement de la soirée. Quatre ou cinq ivrognes se querellèrent et pendant la bagarre quelqu'un chercha à s'emparer de l'argent dans le tiroir-caisse.

La police accourut et arrêta cinq hommes.

Hier, le chef Davis téléphona à Lawrence et demanda à la police de la ville voisine si elle avait eu beaucoup d'ouvrage samedi. La réponse fut: "Peu de monde ici samedi; journée très paisible, trois arrestations."

Vers les 9 heures, samedi soir, les visiteurs venus des villes voisines commencèrent à s'en aller, à la grande satisfaction de nos agents de police.

Le nombre total d'arrestations pendant la journée a été de quarante.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

—Une dépêche de Nashua, N. H., nous apprend ce qui suit:

Une jeune

NOTES LOCALES.

Le pont de la rue Howard, sur le ruisseau Hale, est terminé; il ne reste plus qu'à le peinture.

La dame de l'agent de police Eloi N. Breault, qui était très malade, est maintenant un peu mieux.

Le jeune Milot, qui s'est fracturé une cuisse en tombant du toit d'une maison, continue à prendre du mieux.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Une jeune femme sur le point de de venir mère éprouvait un sentiment de faiblesse qui lui mettait le désespoir dans l'âme. Elle caresse aujourd'hui un blond chérubin qui fait son bonheur, et se félicite d'avoir fait usage du Dr. Delisle's Kinium Compound.

A Vendre ou a Louer.

Une bonne Boulangerie, avec un logement contenant cinq chambres Aussi une remise et uue écurie. Le tout en bon ordre, situé à South Fitchburg, Mass.

S'adresser à Michel Lambert, Box 8, South Fitchburg, Mass.

Feue Mme Levi Larue

Nous avons la douleur d'annoncer le décès, survenu le 12 du courant, de Dame Amaflet Brazeau, épouse de M. Lévi Larue, ancien surintendant de l'écluse de St-Ours.

Mme Larue était âgée de 82 ans.

Pendant 62 ans elle avait été la compagne aimante et dévouée de M. Lévi Larue, et la nombreuse famille qu'elle laisse après elle de même que tous ceux qui ont eu le bonheur d'être dans son intimité, la pleureront longtemps.

Longtemps aussi ses enfants, parmi lesquels se trouvent sotre distingué compatriote de Putnam, Con, M. le Dr Larue, se rappeleront ses vertus, ses riches qualités du cœur et de l'esprit, et les avis, les sages conseils qu'elle savait donner à chacun avec toute la tendresse, la sollicitude dont son excellent cœur était capable.

Les funérailles ont eu lieu à St. Ours.

UN RENEGAT

Parle Contre l'Église le Confessional et les Couvents.

S'il est sur terre une caste d'individus qui inspirent un dégoût profond, ce sont les renégats. Ils sont ordinairement les êtres les plus hideux moralement que nous puissions rencontrer. Leur cœur est rempli de fiel et de venin que leur langue distille à tous propos. Pourquoi ne se tiennent-ils pas tranquilles? Ah! c'est que le remords, qui les ronge incessamment, les trouble, et qu'il leur faut s'agiter sans cesse, s'environner de bruit, pour oublier un peu qu'ils sont des Judas. Ils ont l'âme si vile, que c'est aussi un besoin irrésistible chez eux de baver sur les choses les plus sacrées.

Lundi soir, un renégat du nom de Costello est venu faire une conférence dans la salle Huntington. Il a avoué en commençant qu'il était fier d'appartenir à l'A. P. A.

D'un membre de cette secte de fanatiques enragés, surtout d'un homme qui a renié la foi de ses pères, l'on pouvait s'attendre aux pires choses, et c'est arrivé.

Le triste sire a lancé des insultes sur les catholiques à bouche que veux-tu. Il a attaqué les écoles paroissiales, notre T. S. P. le Pape, nos prêtres, le confessional, nos objets de dévotion et il a incité ses auditeurs à faire la guerre aux catholiques, à "étrangler la vipère," suivant son expression.

Nous ne prendrons pas la peine de montrer la fausseté des sophismes de ce calomniateur, car ils se refutent d'eux-mêmes. Nous ne ferons qu'une seule remarque, en terminant: Que diraient et surtout que feraient les protestants, même les plus pacifiques, qui habitent ce pays libre, si un catholique se permettait de tels écarts de langage contre la religion protestante, en pleine salle publique comme le Huntington Hall?

Nous laisserons répondre qui voudra.

LE DIVORCE.

La Desertion et l'Ivrognerie sont les Causes.

Mardi, en cour supérieure, présidée par le juge Sheldon, plusieurs procès en divorce ont eu lieu

Elise Laderoute, mariée à Désiré Laderoute en 1866, et désertée par son mari en 1882, a obtenu le divorce et la garde de ses enfants qui sont mineurs.

Mary M. A. Dumas demandait la séparation de corps contre son mari, Levi Dumas, qui demeure maintenant à Wilton, N. H. Cette femme accusait son mari d'être un ivrogne, de l'avoir maltraitée et de négliger de pourvoir à ses besoins. Une *decree nisi* fut accordé.

Même jugement en faveur de Mary Lormier contre son mari, John G. Lormier.

Walter Smith demandait la séparation de corps d'avec son épouse, Isabella Smith, qu'il accusait d'adultère. Il épousa cette femme en février 1894, et un mois s'était à peine écoulé qu'elle le désertait pour aller vivre avec d'autres hommes. Smith, dans son témoignage, raconta qu'après la désertion de son épouse, il l'aperçut en compagnie d'autres hommes entrant dans des maisons borgnes.

Ralph Appleby raconta avoir vu la femme Smith dans une chambre chez Con Keating, qui tenait un restaurant sur la rue Middlesex; elle était en compagnie d'un homme qu'il prétendit connaître Elle était couchée dans un lit et portait un costume tout à fait primitif. Le jugement a été rendu en faveur du mari.

Plusieurs autres causes ont été entendues.

PENIBLE ACCIDENT.

Un Enfant Tombe du Toit d'une Maison.

Le jeune Joseph, âgé de 9 ans, fils de M. Prospère Milot, qui tient une maison de pension au No 16 rue Race, entre les rues Moody et Merrimack, a été victime, samedi après-midi, vers 4 heures d'un bien pénible accident.

L'enfant était monté sur le toit de la maison de son père qui a 45 pieds de hauteur, et perdant l'équilibre, il tomba sur le sol recouvert d'une couche d'asphalte. Dans sa terrible chute, le pauvre enfant s'est fracturé une jambe près de la cuisse et a reçu des blessures internes. Heureusement qu'en tombant il s'est heurté à une corde à linge, car il se serait tué raide.

Les Drs. Rochette et Lamoureux furent appelés et décidèrent de ne pas faire aucune opération samedi. Hier l'opération a eu lieu vers 9½ heures et a duré 1½ heures. Ce matin l'enfant se porte assez bien, si l'on tient compte de sa position.

La Retraite des Demoiselles.

Cette retraite a été prêchée avec un grand succès par le R.P. Forget.

Le nombre des communions s'est élevé à deux mille deux cent.

La cérémonie de la clôture a été l'une des plus belles fêtes dont l'église St Joseph ait été le théâtre depuis longtemps.

Les Demoiselles de N.-D. de Lourdes, revêtues de leur superbe costume, occupaient le centre de l'église.

A la suite du sermon, quarante jeunes filles vêtues de blanc, quatorze d'entre elles figurant des anges aux ailes d'or et à la blonde chevelure, sont entrées dans l'église, portant triomphalement la statue de la Ste Vierge et chantant les plus délicieux cantiques. La statue ayant été placée sur un piédestal élevé, dressé au milieu du sanctuaire, les jeunes filles défilèrent devant elle, et déposèrent une à une leurs couronnes aux pieds de Marie. C'était un spectable à attendrir jusqu'aux larmes. Le Rév. Père Prédicateur profita de ce moment, où les cœurs étaient si bien disposés, pour consacrer à la Ste Vierge son pieux auditoire. Vint ensuite une réception de soixante demoiselles dans la congrégation de N.-D. de Lourdes. Une musique de choix fut exécutée pendant le salut. Les solos les plus remarquables ont été les Delles Elodie Gagnon, Maria Desrosiers, Rose Caisse et Eva Leclerc.

BUREAU DE J. F. GREER,
Juge de comté,
Green Cove Springs, Clay Co.,
Fla., 23 Mai 1891.

Messieurs,

Il y a 20 ans je fus affligé d'un rhumatisme inflammatoire, je fus soigné par les médecins les plus éminents du monde. J'ai visité les grandes Saratoga Springs de N. Y. et les célèbres Hot Springs de l'Arkansas et autres places d'eau, et j'ai toujours consulté le medécin de ces endroits pour ma maladie, finalement je suis allé en Floride il y a dix ans.

Il y a environ deux ans j'ai eu une sévere attaque de rhumatisme je fus retenu à ma chambre pendant 12 semaines et durant ce temps je fus induit à essayer la P. P. P. Prickly Ash Poke Root and Potasium, sachant que chaque ingrédient était bon pour les impuretés du sang, après avoir pris deux petites bouteilles, je fus guéri à quatre différentes fois depuis j'ai eu de légères attaques et chaque fois j'ai pris deux petites bouteilles de P. P. P. et fus soulagé et je la considère la meilleure médecine de la sorte.

Respectueusement,
J. F. GREER.

LA ST PATRICE.

MAGNIFIQUE PARADE A TRAVERS NOS PRINCIPALES RUES.

Des Milliers de Spectateurs. Belles Decorations.

Comme la fête de St Patrice, l'apôtre de l'Irlande, tombait le dimanche, la célébration publique avait été préparée pour samedi.

Une magnifique parade avait été organisée et des milliers de spectateurs ont encombré nos principales rues, pendant toute l'après-midi, pour voir la parade.

Le vert, la couleur nationale des Irlandais, était partout en évidence et offrait un aspect réjouissant.

Toutes les sociétés irlandaises de cette ville ont pris part à la célébration, et Lawrence, qui ne chômait pas la St Patrice cette année, avait envoyé à Lowell une nombreuse délégation, plusieurs sociétés, avec bannières et fanfares. Le fait est que presque toute la population de la ville voisine est venueict samedi pour aider aux Irlandais de cette ville à fêter leur patron. La température assez froide qu'il faisait ce jour là n'a pas amoindri l'enthousiasme.

Heureusement que le soleil et le vent ont, pendant l'avant-midi, dispersé les brouillards et vers midi les rues se trouvaient dans un meilleur état qu'on avait osé l'espérer.

Dès onze heures, les tambours et les instruments de cuivre commencèrent à se faire entendre; des cavaliers et des piétons, en toilette de gala, arrivaient de tous côté: on se préparait pour la parade.

A une heure, le coin des rues Appleton et Gorham, le lieu où la parade devait se former, commençait déjà à prendre une apparence animée. Les rues avoisinantes étaient bondees, tandis que les processionnistes formaient leurs rangs.

Un peleton d'agents de police, commandés par le sergent Webster, précéda la processsion, afin de tenir la voie libre.

Voici dans quel ordre cette procession a défilé.

AGENTS DE POLICE.

L'ordonnateur en chef, le chapelain Rév. John H. McKenna, le chef d'état-major, l'adjudant, et leurs aides.

PREMIÈRE DIVISION.

Lawrence Military Band, Wolfe Tone Guards. Billerica Centre Band, Irish Benevolent Society. Les RR. Michael O'Brien et Gleason en voiture. Ballardvale Brass Band, Holy Name Society of St Patrick's. Leur directeur spirituel, Revd. Leonard, en voiture. M. T. I. Drum Corps de Lawrence, Holy Name and Y. M. C. Society of St Michael. RR. Gilday et Scanuell en voiture. Lawrence Band, Holy Name Society of St Peter's. RR. Ronan et McDonough, en voiture. Lafayette Drum Corps Y. M. C. I. de Belvidere, Y. M. C. L. A. of St Patrick's. St Patrick's Cadels.

DEUXIÈME DIVISION.

Talbot Mill's Band, Hibernian Knights. North Billerica Band, Division 1 A. O. H. Methuen Band, Division 2, A. O. H. Ladies' Auxiliary of A. O. H., en voitures. Pepperell Brass Band, Division 11, A. O. H. St Patrick's Cadet Band, Division 8, A.O.H.

TROISIÈME DIVISION.

Drum Corps, Mathew Temperance Institute, St John's T. A. Society de North Chelmsford. Post 42 Military Band, Burke Temperance Institute, Burke Institute de Collinsville.

Itinéraire de la parade:

Rues Appleton, Gorham, Central, Market, Cabot, Merrimack, Hôtel de Ville, où il y eut revue par le maire et les membres du gouvernement municipal, Bridge, Seventh, contremarche sur les rues Bridge, East Merrimack, Fayette, Bartlett, High, Andover, Lawrence, Wamesit, Central, Gorham, jusqu'à Tower's Corner où une deuxième revue a eu lieu par l'ordonnateur en chef et son état-major. Puis on se dispersa.

Par erreur, cet itinéraire ne fut pas suivi fidèlement. Au lieu de passer de la rue Appleton à la rue Gorham, la parade s'engagea dans la rue Back Central, et tourna le coin de la Washington Tavern pour prendre la rue Central. Seuls l'ordonnateur en chef et son état-major suivirent le bon chemin, s'écartant des autres processionnistes.

Cela nous a pris 35 minutes pour voir tout le défilé qui devait par conséquent avoir plus d'un mille et demi de longueur.

Somme toute, cette parade valait la peine d'être vue.

Sur tout le parcours, de magnifiques décorations contenant plus de vert que tout autre chose ont été remarquées.

"RAZOR JACK."

Arrete Pour Vol Avec Effraction.

Un nommé Carkin de Westford est venu mard sei plaindre à notre police que Philipp Carroll, connu sous le nom de "Razor Jack," avait pénetré dans sa maison en forçant une fenêtre pendant son absence et celle de sa famille et y avait dérobé un fusil, un pantalon, un ulster, un surtout, deux rasoirs et un canif

Les détectives Leflamme et Allen se mirent aussitôt en campagne, et quelques minutes plus tard ils eurent la bonne fortune de rencontrer leur homme sur la rue Market.

"Razor Jack" fut empoigné au collet et conduit au poste sans plus de cérémonie. Dans l'après midi il a été conduit à Ayer Junction, où il subira son procès.

Au moment de son arrestation, il avait encore sur sa personne tous les effets volés, sauf le fusil et l'ulster.

Cet individu est bien connu de la police. Depuis deux ou trois ans il habitait Westford une couple de mois chaque fois, puis disparaissait pour revenir au bout de quelque temps.

En août dernier, il vola des outils dans la remise de John Marinal. Après avoir commis ce délit, il disparut et resta assez longtemps absent.

Il devra aussi répondre à cette accusation.

Naissance.

Vendredi dernier, Mde Erastus Lepene, un fils, baptisé sous les prénoms de Joseph-Télesphore-Atanase-Gilbert.

Parrain et marraine, M. T. Rock et Delle Octavie Denault.

La mère et l'enfant se portent bien.

Notice Nécrologique.

Nous avons appris avec regret la mort de Médard Flamand, le fils de Mde Vve J. Bte Flamand, domiciliée sur la rue Salem.

Il a succombé mardi soir, à 11 heures et 7 minutes, entouré de sa famille en larmes. Il n'était âgé que de 18 ans, 6 mois et 23 jours.

Il laisse pour déplorer sa perte, une mère, un frère qui est employé à l'ETOILE, et trois sœurs.

Le défunt était un jeune homme plein d'amabilité, d'un caractère doux, et l'on ne lui connaissait pas de défauts. Ses amis étaient légion; sa mort sera pour eux une grande perte.

C'est la pthisie, cette maladie impitoyable, qui l'a emporté; il a passé doucement, sans effort apparent, et a gardé sa connaissance jusqu'à la fin.

On peut dire qu'il a fait une bien belle mort, muni des secours de la Religion et entouré des membres de sa famille. C'est une douce consolation pour ceux qui le pleurent.

Le défunt appartenait à l'Association Catholique dont il était l'un des membres les plus zélés.

Les funérailles auront lieu vendredi matin.

Nos plus sincères condoléances aux parents.

R. I. P.

Cheval a l'Epouvante.

Un cheval a pris le mors aux dents, hier, à Dracut, et a causé beaucoup d'émoi dans cet endroit.

Dans la voiture se trouvait une jeune dame, qui de crainte d'être jetée sur le pavé, avait passé par dessus le siège avec l'intention de se laisser choir dans la rue par derrière.

A ce moment critique, un jeune homme du nom de Haines enleva en un clin d'œil son pardessus, et comme l'animal affolé passait à ses côtés, il lui jeta ce vêtement sur les yeux. Aveuglé, le cheval s'arrêta et la jeune dame put descendre de voiture.

Comme elle était en frais de remercier son sauveur, l'animal, que personne ne tenait en respect, reprit sa course furibonde, mais il fut arrêté avant d'avoir réussi à briser son attelage.

Naturalisation.

Tous ceux qui désirent se faire naturaliser sont priés de se présenter aux assemblées qui ont lieu de ce temps-ci, ou de s'adresser aux messieurs suivants, qui sont pourvus de blancs nécessaires à cette fin, surtout ceux qui ont déjà pris leur premier papier: J. H. Guillet, avocat, rue Central; Ed. Vincelette, chambra 7 Associate Building; John Vincent, chez Vincent frères, rue Tucker; HA Toupin, rue Cabot; C. Roussin rue Cabot; Wm A. Parthenais, chez Parthenais frères, rue Merrimack; A. Leblanc, 67 rue Davidson; J.B. Hurtubise, 143 Lakeview Ave; Paul Thellen, 13 Lakeview Ave; C. H. Boisvert, avenue Lilsley; C. H. Chagnon, St-Lawrence Hotel, rue Middlesex; P. A. Brousseau, au bureau de Rivet & Hamel avocats, 65 rue Merrimack; J. S. Lapierre, notaire, Barrister's Hall; L. P. Turcotte, Worthen House, rue Worthen; J. A. Plante, 8 rue Howe; A. Bourbonnière, bureau des assesseurs, Hôtel de Ville.

Il va sans dire que ceux qui désirent bénéficier des avantages que nous offrons, doivent nécessairement appartenir à l'Union Franco-Américaine.

Il y aura sous peu une séance spéciale à la Cour de Police. Ainsi donc que ceux qui désirent faire leur première déclaration ou prendre leurs premiers et derniers papiers s'empressent de donner leurs noms.

UN INCENDIAIRE

TENTE D'INCENDIER TROIS FOIS LE HUNTINGTON HALL

"L'Anarchiste" du Maire Courtney est Soupçonné

Vers neuf heures et quart, mardi matin, un commencement d'incendie fut découvert dans la salle Huntington, près de la chambre de toilette. Toutes les apparences indiquaient que c'était l'œuvre d'un incendiaire. Le feu avait été mis dans une armoire où se trouvaient entassés de vieux chiffons.

Les flammes furent promptement éteintes par les pompiers appelés au moyen du téléphone.

Un peu plus tard, comme M. Stone, qui est ce qu'on nomme ici "Fire Marshal," était à faire une investigation, dans l'espoir de découvrir quelques traces de l'auteur du premier incendie, le gardien de la salle, M. Landry, fut aperçu courant chercher de l'eau en criant "au feu! au feu!"

En effet, un deuxième incendie avait été allumé près d'un mur, dans la salle Jackson.

Cette fois encore, tous les indices tendaient à faire croire que c'était l'œuvre d'un incendiaire.

Les pompiers furent rappelés et ils éteignirent les flammes assez facilement.

Une enquête a été ouverte à ce sujet.

Le gardien, M. Landry, et les laveuses étaient les seules personnes dans l'édifice quand les pompiers arrivèrent, et ce n'est que par hasard qu'ils découvrirent le premier incendie.

Cette bâtisse, comme on sait, est vieille et les flammes ne tarderaient pas à la mettre en cendres.

Il y en a qui prétendent que le toqué, auteur des lettres de menaces envoyées au maire Courtney, pourrait bien être le coupable. Mais on ignore complètement quel est cet individu.

C'est la troisième fois que le feu est mis intentionnellement à la salle Huntington, dont les portes sont presque toujours ouvertes.

Vers 11 heures, samedi soir, une première tentative pour incendier cet édifice avait été faite. M. O'Neil, l'assistant gardien, aperçut de la fumée et trouva qu'un incendie avait été allumé dans l'appartement de M. Convery, en arrière de la scène. Un trou de neuf pouces carrés environ avait été percé dans le plancher par les flammes, qui purent être éteintes facilement.

Nous souhaitons de tout cœur que le véritable coupable soit pincé, afin que des soupçons ne plannent pas sur des innocents.

LE PUGILAT.

Boston, 18 mars—En présence de 1800 hommes, dans l'arène du Suffolk Athletic Club, ce soir, Jake Kilrain, de Baltimore, et Steve O'Donnell, d'Australie, le champion des partenaires de Corbett, se sont rencontrés dans une partie de boxe en huit assauts, après lesquels l'arbitre du combat, Patsey Shepard, de Boston, au milieu des cris "Kilrain! Kilrain!" a déclaré les lutteurs d'égale force, ce qu'on nomme ici un "draw".

Quelques instants avant que l'arbitre eût rendu sa décision, on vit John L. Sullivan, l'ex-champion, qui était assis en dehors des cordes, près du coin de Kilrain, endroit d'où il donnait des conseils au Baltimorien, monta sur sa chaise et demanda qu'une décision fût rendue. Il s'écria: "Quelle est la décision, Patsey!" Et quand le résultat fut annoncé, il sauta dans l'arène et courut vers O'Donnell.

Deux aides le saisirent par le bras et l'entraînèrent dans l'autre coin, où il échangea des poignées de mains avec Kilrain, qu'il félicita. Puis il lui montra comment il aurait dû s'y prendre pour mettre O'Donnell hors de combat. Il déclara qu'il était prêt à lancer un défi au vainqueur, si l'arbitre en avait nommé un. L'ex-champion fut finalement entraîné hors de l'arène par ses amis, et cette scène, qui avait causé toute une excitation, prit fin.

Kilrain pèsait 220 livres et ne s'était que fort peu entraîné, tandis que O Donnell était en excellente condition, ne pesant que 173 livres.

Au dernier assaut, Kilrain avait évidemment le dessus sur son adversaire.

LE VERDIOT.

Sherbrooke, P. Q., 18 mars.—Un correspondant de journal avant de quitter Sherbrooke, vendredi, a conversé avec plusieurs membres du clergé et plusieurs des principaux citoyens de la ville au sujet du verdict rendu en faveur de Joséphine Bégin. Ces messieurs déplorent la décision du jury et craignent qu'elle n'ait des résultats malheureux.

Les hommes de loi pensent que la grande sévérité déployée en d'autres circonstances par le juge envers des accusés recommandés à sa clémence par le jury a peut-être contribué à l'acquittement de Joséphine.

Cependant, parmi le peuple, le verdict a été accueilli avec satisfaction.

Hier, il était rumeur à Sherbrooke que dans la soirée précédente une autre jeune fille était allée faire une esclandre dans une maison de la ville, où elle avait fait des menaces à un homme qui habite cette maison et se serait écriée qu'elle avait autant de droit de le tuer qu'en avait Joséphine Begin de tuer Hébert.

CONDAMNES A MORT.

St Thomas Ont, 18—Le procès de John Hendershott et Wm. D. Welter, accusés du meurtre de William Hendershott, le 14 décembre, dans le canton de Middlemarch, est terminé. Le jury a rendu un verdict de coupable contre les deux prisonniers. Le juge Meredith les a condamnés à être pendus le 18 juin.

Après le verdict, les personnes qui assistaient à la séance ont commencé à se lever et une scène émouvante s'est passée. La fille du prisonnier Hendershott a fondu en larmes. A ce moment il s'est produit un peu de désordre et les constables ont dû intervenir.

Le juge a demandé aux prisonniers s'ils avaient quelque chose à dire. Tous deux ont répondu négativement. Le juge leur dit ensuite de se lever pour entendre la sentence. Les prisonniers, pâles comme des morts, ont obéi.

LE SACRE

De Mgr Langevin a St. Boniface

Winnipeg, 19 mars.—Mgr Taché a aujourd'hui un successeur sur le siège de St. Boniface.

Comme lui, son successeur est Oblat et comme lui, il gravit les degrés du trône, jeune prêtre.

A sept heures et demie, hier soir le T. R. P. Langevin, archevêque élu de St. Boniface, a pris possession de sa cathédrale, après avoir prêté le serment d'office et avoir fait sa profession de foi.

Le clergé a alors présenté ses hommages au nouveau titulaire et la bénédiction du St. Sacrement a couronné la partie religieuse de la fête.

Une grande réception aux salons du palais a ensuite permis aux fidèles de venir saluer l'archevêque élu.

L'archidiocèse de St Boniface est en liesse aujourd'hui.

Onze évêques et plus de cent prêtres ont assisté au sacre dans la cathédrale, superbement décorée pour la circonstance.

C'est Sa Grandeur Mgr Fabre qui a donné l'onction épiscopale au successeur de Mgr Taché.

Le jeune prélat a reçu tous les ordres de l'archevêque de Montréal.

NN. SS. Duhamel et Grandin ont présenté l'élu au prélat consécrateur.

C'est Mgr Bégin qui a prononcé le sermon de circonstance.

Petites Notes.

—Le Président Cleveland a eu 58 ans hier.

Une lettre particulière reçue du Nebraska annonce que la sécheresse qui sévit en cette région depuis deux ans a réduit ses habitants à la plus dure misère. La congrégation catholique de Grant, comté de Perkins, plus spécialement éprouvée, sollicite des secours de ses coreligionnaires tant du Canada que des Etats-Unis.

On a reçu au ministère des affaires étrangères, à Washington, une dépêche de Madrid informant que le gouvernement espagnol faisait défense aux vaisseaux de guerre cubains de molester les navires américains.

Quant à l'affaire de l'*Allianca*, le gouvernement espagnol promet de faire les excuses demandées après avoir fait une enquête minitieuse.

M. Gresham est satisfait, de même que le Président.

—Une deuxième assemblée des paroissiens de Notre-Dame, à Worcester, Mass., a eu lieu, dimanche, pour protester contre la vente de l'ancienne église. Après l'assemblée du dimanche précédent, le curé a acheté la propriété de Fox Mills. Depuis lors il existe une grande excitation parmi les paroissiens. Il avait été annoncé que le curé Brouillette donnerait ses raisons hier. Il n'a, cependant, fait qu'annoncer une assemblée pour dimanche prochain, convoquée à la demande de Mgr Beaven.

On a adopté des résolutions demandant à l'évêque de garder l'ancienne église. L'assemblée a en outre décidé de demander qu'un comité de trois laïques soit nommé pour gérer les finances de la paroisse. Ces résolutions seront communiquée à Mgr Beaven dans le courant de cette semaine.

GRANDE NOUVELLE!

LES CHEVALIERS DE PYTHIAS ONT ESPOIR

Que le Decret du Pape ne Sera pas Mis en Vigueur

Une dépêche de Fall River, que nous donnons sous toutes réserves, mande ce qui suit:

Mgr Satolli, le délégué papal, a décreté une suspension temporaire de l'édit du Pape obligeant les catholiques qui font partie de l'ordre des Chevaliers de Pythias de quitter les rangs de cette société, reconnue dangereuse par l'Eglise. La décision de Mgr Satolli sera annoncée dans quelques jours.

Dans ce décret du délégué papal, les catholiques qui font encore partie des Chevaliers de Pythias pourront faire leurs Pâques; c'est-à-dire qu'ils ne seront pas excommuniés, comme ils en étaient menacés, avant que Rome ne reconsidère sa décision.

Mgr Satolli a pris cette attitude sur les instances le plusieurs Canadiens-français de Fall River qui sont éminents dans les rangs de la société condamné et sont en même temps d'excellents catholiques.

Il y a une semaine, l'Hon H. A. Dubuque, le Dr L.P. de Grandpré et le Dr Collet de Fall River et le juge Choquette de Providence se sont rendus à Washington, où ils ont eu une entrevue avec Mgr Satolli. La décision du délégué papal est le résultat de cette démarche.

Il y a 250 Canadiens-français qui font partie de la loge La Fayette des Chevaliers de Pythias à Fall River.

A Providence, 107 Canadiens-français sont Chevaliers de Pythias.

Réd—Dans notre numéro de demain, nous donnerons d'autres détails à ce sujet qui est d'une si grande importance à la veille de Pâques.

Comité de Recensement.

Tous les membres de ce comité sont priés de se réunir jeudi soir le 21 courant, à 7.30 heures, au Collège St. Joseph rue Merrimack, et d'amener avec eux tous ceux qui leur ont donné leur noms pour les fins de la naturalisation.

PHILIAS DAVID, Jr,
Président

A. BOURBONNIÈRE,
Secretaire.

De plus les messieurs suivants qui ont comparu en Cour et qui ont fait leur première déclaration, ainsi que ceux qui ont été naturalisés sont priés de se présenter pour recevoir leur papier: Copie de la 1ère déclaration: Théophile Delisle, Evariste Leclaire, Isaïe Marchand, Louis P. Leblanc, Ernest Marchand, Alfred Cloutier, Joseph Evariste Bellemare, Jos. Honoré Bourget, Joseph Emmanuel George Crépeau, David Berthiaume, Auguste Desrosiers.

Certificat de naturalisation: Philippe Roy, George L'Heureux, Robert P. Jamieson, Jacques Laplante, Emile Guimond, Ambroise Feron, Joseph G. Mercil.

Les suivants qui ont signé leur première déclaration, mais qui ne se sont pas encore présentés en Cour sont aussi priés de venir jeudi soir, afin de s'entendre avec nous sur le jour qu'ils devront être en cour: Achille Arctil, Trefflé Bellieville, François X. Bélanger, Jos. Bernier, Edouard Blondin, Pierre Gaspard Brassard, Joseph Champagne, Louis Charland, Sifroy Comtois, Alfred Daigle, Maxime Miville Deschesnes, Bernard Dubergés, François Dudemaine, Philippe Dusablon, François Fontaine, Emery C. Gauvin, Théophile Guertin, Joseph Hénault, Gédéon Langlois, Narcisse W. Larue, Hermenigilde Marin, Joseph E N. Mercier, François X. Mireault, Gédéon Pintal, France Rivet, Joseph Esdras Roy, Cyrille Vincent, Philippe A. Vincent.

Maintenant sont prêts à être naturalisés s'ils veulent seulement se présenter en Cour avec leurs témoins tous les suivants que nous invitons tous aussi à se rendre jeudi soir, accompagnés de leurs témoins, pour s'entendre eux aussi avec nous sur le jour qu'ils pourront venir en Cour: Edmond Lambert, Joseph Lambert, Oscar Martel, Jesse Alexander, Arthur Bazile Magnant, Charles Dupuis, Thomas Beauregard, John Ross, Nicholas Lavallée, Emeliera Ismael Demers, Ovila Paré, Jos. G. Denis, Louis Bérubé, Jos. Ferdinand Desrosiers, Arthur Prevost, Joseph Levesque, Edmond Guyot, Léandre Moisan, Alfred Comtois, François Gagnon, François Langlois, Ferdinand Thériault, Emile Laliberté, George L. Proulx, Oscar Daignault, Alfred Bergeron, Achille St. Pierre, Jean Bte. G. Martin, Jean Bte. Breault, George E. Champagne, Joseph Charles Boisvert, Louis V. Poulin, Levi Simard, Philippe Cinq Mars, François Boutin, Moïse Biscornet, Eugène Marchand, François Beaudry, Arthur B. Desroches, Henry C. B. Desroches, Joseph Martial Deneault, Louis Marchand, Désiré Thériault, Paul Thériault.

En voilà 45 qui peuvent être citoyens américains en aucun temps, pourvu qu'ils y mettent un peu de bonne volonté et qu'ils veuillent bien tous se rendre en Cour de Police au jour que nous fixerons jeudi soir.

Il n'y a pas de temps à perdre, au contraire le temps est très précieux et si nous voulons augmenter nos listes électorales de 400 à 500 cet automne, il nous faut commencer de suite.

On vous l'a dit, et on vous le répète encore, c'est par le nombre que nous nous ferons respecter, que nous obtiendrons notre part du patronage public. Ainsi venez messieurs, venez compatriotes, grossir nos rangs et bénéficier des avantages d'être citoyens américains.

Aussitôt les retraites terminées nous aurons une nouvelle grande assemblée de l'Union Franco-Américaine; d'ici à ce temps que ceux qui veulent devenir membre s'adressent au secrétaire et au trésorier.

A Propos de Correspondances.

M. J. Bte Rouillard, le propriétaire de l'*Aigle*, nous demande une rétractation ou plutôt une désapprobation de certaines correspondances publiées dans nos colonnes, l'une dans notre numéro du 24 janvier et l'autre le 14 février 1895.

M. Rouillard considère ces correspondances libelleuses et propres à lui causer des préjudices.

Nous aimons à être équitable envers tout le monde, amis comme ennemis, et cette désapprobation ou rétractation, comme on voudra, qu'on nous demande, nous la donnons avec plaisir.

Ces correspondances nous ont été envoyées par des personnes de Salem et nous avons agi de bonne foi en les publiant, les croyant exactes en tous points.

Maintenant, nous sommes prêt à accepter la parole de M. Rouillard qui nous dit qu'elles contenaient des faussetés qui peuvent lui faire tort.

Cependant, qu'on sache bien que si nous agissons ainsi, ce n'est pas par crainte, mais bien plutôt pour nous montrer juste autant que faire se peut et ne pas causer de torts volontairement à qui que se soit.

LA RÉDACTION.

Cour de Police.

Stephen Richard, Mathilda et sa mère, Bridget McCabe, $3.

Rogers Hogg, 6 mois à Bridgewater et Wm Mead, 5 mois de prison.

Andrew Smith, qui était accusé d'ivrognerie hier et ne s'était pas rendu à la cour, a été de nouveau arrêté hier après-midi en état d'ivresse. Ce matin il créa toute une sensation lorsqu'il refusa de poser aucune question aux agents de police qui avaient rendu témoignage contre lui, et lorsque le juge lui demanda s'il avait quelque chose à dire pour sa défense, il répondit qu'il ne s'adressait jamais aux fous.

Louis P. Collet, accusé d'avoir manufacturé du vin dans un logis du Petit Canada, le mois de juillet dernier, a été acquitté.

Peter et John Heslin et Patrick Forgerty ont été trouvés coupables d'assaut sur l'officier McCloughry et condamnés chacun à une amende de $15. Peter a aussi été trouvé coupable d'assaut sur l'officier Coleman et une autre amende de $15 a été imposée pour cet assaut. Le trouble a eu lieu sur la rue Concord le 1er mars.

Les Progres du Francais.

Qui donc nous disait que la langue française n'occupait plus dans le monde la très large place qu'elle conquit jadis? Cette affirmation émut, il y a quelques mois, nombre de personnes; on s'inquiéta des moyens à mettre en œuvre pour étendre et propager notre langue. Et il paraissait avéré, d'après des statistiques décisives, que le français avait bien réellement cédé le pas à plusieurs idiomes rivaux, en des contrées où, récemment encore, il dominait, incontesté.

C'est là un fait dont notre amour-propre national n'était pas sans souffrir. Aussi éprouvons-nous aujourd'hui une joie légitime en apprenant la rapide extension de notre langue dans les cantons helvétiques jusqu'à présent voués à l'allemand par éducation et par tendance traditionnelle.

Nous devons d'en être informés à un professeur allemand, M. Huntziker, d'Aarau, membre de la "Société pour l'extension de la langue allemande."

C'est avec douleur, certes, que M. Huntziker le constate, au cours d'une conférence sur "l'état des langues dans la Suisse romande" Il s'est livré à une enquête approfondie, et les résultats obtenus n'ont point été brillants pour les dialectes d'origine germanique.

"Les limites de la langue allemande, dit-il, reculent peu à peu dans les cantons de l'Ouest. Le nombre des personnes parlant allemand diminue sans cesse à Berne, Neuchâtel et Lausanne. Dans ces dernières années, le domaine de la langue allemande s'est beaucoup amoindri." Et M. Huntziker en revient toujours à la même note plaintive, continuant à déplorer la reculade de l'allemand devant l'extension croissante de la langue française. Cette extension, "les Welches y travaillent consciemment," déclare le professeur conférencier, "tandis que les personnes qui parlent l'allemand, ayant moins la fierté et le sentiment de leur langue, se montrent faibles dans ce combat."

Aussi, qu'arrive-t-il? Les cantons se laissent aisément conquérir par la langue française. Il suffit que les individus de langue allemande passent dans une contrée où le français seul est en usage pour qu'ils adoptent l'idiome local. Leur langue maternelle est négligée, puis oubliée. Ils se plient sans efforts aux vocables français et se "romanisent" avec entrain. En huit ans, de 1880 à 1888, on a compté 35,470 Suisses Allemands qui se sont ainsi définitivement romanisés.

Et ce n'est pas seulement dans les cantons voisins de la France que notre langue se propage au détriment de sa rivale. Sur toute l'étendue de la ligne qui sépare les domaines occupés par les deux langues, les mêmes faits sont constatés.

En Amérique, le français ne perd pas du terrain: au contraire.

OTTAWA

UN MAUVAIS REMÈDE

—Le cabinet fédéral a siégé toute la journée hier.

Après la séance, sir Mackenzie Bowell n'a rien voulu dire aux représentants des journaux.

Le premier-ministre a eu une longue conférence, pendant la soirée, dans son salon, au Russell, avec M. Jacobs, secrétaire du Club Sir John A. Macdonald, de Montréal.

—Le cabinet siègera de nouveau aujourd'hui. L'ordre en conseil, dit-on, ne sera pas impératif. Il demandera à M. Greenway de voir à adopter quelque mesure de réparation en faveur des catholiques, afin de remédier à l'Acte de 1890, qui prive la minorité des privilèges qu'on mentionne dans l'appel.

L'Hon M. Ives est parti pour Sherbrooke, tandis que l'hon M. Dickey est allé à Worcester, Mass, assister au banquet du Club des Provinces Maritimes.

Le *Citizen* dit qu'il n'est pas certain si le cabinet s'occupera aujourd'hui de la dissolution ou de la convocation des chambres.

L'ASSOMPTION

FAUSSE RUMEUR

—Nous pouvons affirmer sans hésitation que l'honorable M. Laurier ne se présentera pas comme candidat dans le comté de l'Assomption.

M. Joseph Gauthier, si avantageusement connu dans ce comté, fera seul la lutte à M. Jeannotte. Il sera le candidat du parti de ceux qui revendiquent les droits des catholiques du Manitoba et qui protestent contre l'indigne gouvernement que nous avons à notre tête à Ottawa.

La popularité de M. Gauthier dans le comté de l'Assomption est hors de doute. La grande majorité de l'électorat est pour lui. M. Jeannotte, qui est de Montréal et non du comté de l'Assomption, et qui est, en même temps, l'ami des orangistes Bowell et Wallace, se voit délaissé par ses meilleurs appuis.

Nous pouvons prédire qu'aux prochaines élections, et cela d'après des renseignements positifs, que M. Gauthier s

FEUILLETON

39

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

TROISIEME PARTIE.

AXX

A mesure que le temps passait, les souvenirs de la petite fille, distincts d'abord et pleins d'horreurs et d'épouvante, avaient pâli comme une vision vaporeuse qu'un rayon de soleil efface. Blanche ne se rappelait presque plus son père, et quand, parfois, son image lui apparaissait encore, c'était sans contours arrêtés, ainsi qu'un figure vague entrevue dans un sorge. Elle ne réussissait plus à se rendre compte, en s'interrogeant elle-même, si l'épouvantable agonie de sa mère était un rêve ou une réalité.

La fille de Vaubaron vivait en dehors de toutes communications avec le monde du dehors, ne savait guère ce que c'était que le bonheur, et cependant elle ne se trouvait pas heureuse. Le genre d'existence qu'il lui fallait mener lui semblait odieux. Sa nature aimante et dévouée, son âme tendre et naïvement expansive éprouvait l'impérieux besoin de la tendresse et des épanchements d'une famille.

Or, cette famille lui manquait, et rien ne la remplaçait pour elle. Vainement elle avait fait de très grands efforts pour donner son affection aux deux êtres avec lesquels elle se trouvait sans cesse en contact, le docteur Fritz et Paméla. Toujours et malgré tout, elle avait senti se dresser entre elle et eux une barrière infranchissable.

Le docteur Fritz ne la malmenait point, s'adressait à elle sans rudesse, et affectait même parfois des semblants de bienveillance; mais, sous cette bienveillance de commande, perçaient une indifférence, une froideur, qui la glaçaient et qui l'éloignaient. Paméla ne lui témoignait qu'un dédain profond et paraissait se soucier fort peu de lui inspirer sympathie ou répulsion.

Rodille, que d'ailleurs elle voyait rarement, lui causait une terreur instinctive facile à comprendre. Lorsque le misérable se trouvait par hasard seul avec elle, il ne manquait jamais de lui adresser sur sa beauté des compliments dont l'expression cynique la faisait frissonner de la tête aux pieds.

Un jour même il essaya de la prendre dans ses bras et de l'embrasser de force. L'enfant se débattait en poussant de tels cris que le docteur Fritz accourut. Il délivra Blanche et adressa de vifs reproches à Rodille, qui les accueillit en ricanant.

Une attaque nerveuse, si violente qu'elle inspira des inquiétudes au docteur, fut la suite de de cette brutale tentative. Pendant plusieurs jours Blanche resta souffrante, et, pendaut plus d'un mois, elle demeura sujette à un tremblement presque continuel et singulièrement douloureux.

Fritz Horner, lorsque la petite eut atteint l'âge de douze ans, consacra chaque jeur une heure à l'instruire, l'éducation qu'il lui donna fut bien sommaire, car il ne lui apprit rien autre chose qu'à lire et à calculer.

Les femmes en savent toujours trop long! disait-il avec une méprisante ironie.

Blanche avait besoin de croyances. Dans le lointain horizon de ses souvenirs naufragés, le plus grand mot de la langue humaine, le mot Dieu, surnageait comme une épave que ballottent les flots. Les églises attiraient Blanche comme l'aimant attire l'acier. Lorsque parfois, à de longs intervalles et dans l'intérêt de sa santé, le docteur l'emmenait avec lui faire quelques courses à travers Paris, elle éprouvait un involontaire sentiment d'envie en voyant les vieillards, les femmes, les enfants, gravir les degrés des lieux saints, et elle se disait tout bas:

Ceux-là sont bien heureux!

Un jour, Blanche venait alors d'atteindre sa quinzième année, un incident survint minime en apparence, mais que cependant il nous faut rapporter ici, car il devait avoir une influence énorme sur l'avenir tout entier de la fille de Jean Vaubaron.

Fritz Horner fut contraint, par une affaire importante, de s'éloigner de Paris pour quarante-huit heures. Naturellement pendant son absence, les consultations magnétiques devaient être suspendues.

Au moment de partir il recommanda très expressément à Paméla de veiller sur Blanche et de ne point se séparer d'elle. Mais à peine la voiture qui l'emmenait arrivait elle à la hauteur du Château-d'Eau, que la fausse somnambule quittait la petit maison, en transmettant aux domestiques la consigne qu'elle venait de recevoir.

Le maître n'étant plus là, les valets devaient tenir peu de compte des ordres de Paméla. Ils le prouvèrent en s'empressant de désobéir. Au bout de moins d'une demi-heure, Blanche était seule au logis.

La jeune fille ressentit alors, à son tour, une fièvre de liberté, une soif de mouvement et de grand air auxquelles elle s'abandonna sans résistance. Elle attacha sur ses cheveux épais un chapeau bien simple, qui n'avait point été renouvelé depuis trois ans. Elle jeta sur ses épaules un modeste petit châle, le seul qu'elle possédât; elle prit dans le vestibule une double clef de la porte du jardin; puis, très émue, tout à la fois joyeuse et tremblante, elle franchit d'un pied léger ce seuil qu'elle dépassait si rarement, et elle se trouva sur le boulevard.

Tout d'abord, en se voyant, pour la première fois de sa vie, isolée au milieu des passants qui se succédaient autour d'elle comme le flot, elle fut intimidée; elle eut peur; elle hésita à poursuivre son aventure; elle songea sérieusement à battre en retraite.

Cette timidité, ces hésitations durèrent peu. Blanche se rassura bien vite, se moqua d'elle-même et se mit bravement en marche sans même chercher à se rendre compte du côté vers lequel se dirigeaient ses pas.

Le hasard permit que la jeune fille, après avoir parcouru pendant près de deux heures un réseau tortueux de rues et de ruelles, semblables pour elle à un labyrinthe, arrivât enfin sur la place du parvis Notre-Dame. Elle sentit aussitôt renaître en son âme, avec plus de force que jamais, ce vague instinct religieux qui la poussait vers les demeures consacrées à Dieu, et que, jusqu'à ce jour, il lui avait été impossible de satisfaire.

Cette fois elle était seule, elle était libre; le docteur Fritz n'accueillerait point sa demande avec un visage irrité, avec un regard méprisant, avec un sourire railleur, ainsi qu'il l'avait fait un jour où elle le suppliait de lui laisser visiter une église.

Blanche s'avança jusqu'au portail. Elle jeta autour d'elle un regard inquiet, anxieux, et, ne voyant sur la place que des passants qui ne songeaient point à l'observer, elle entra. Rien ne saurait donner une idée exacte de la sensation inouïe, tout à la fois bizarre et délicieuse, qui s'empara de la jeune fille au moment où elle entrevit au-dessus de sa tête les arceaux aériens de la vieille basilique, où elle entendit résonner sur les dalles le bruit de ses pas légers, où elle se sentit baignée dans une atmosphère tiède et sonore, toute chargée des vapeurs de l'encens refroidi. La nef immense était presque sombre. Çà et là brillaient dans les chapelles latérales les clartés pâles des lampes allumées. Les lueurs éclatantes des vitraux peints rayaient par endroits la demi-teinte, comme de grandes flèches de pourpre et d'or.

Blanche fut prise d'une sorte d'ivresse, une indéfinissable émotion gonfla son cœur: des larmes abondantes, mais qui n'avaient rien de pénible, s'échappèrent de ses yeux ruisselèrent sur ses joues, ses genoux ployèrent, l'infinie majesté du saint lieu pesait sur elle et courbait son front, elle se prosterna, elle cacha sa tête dans ses mains et elle essaya de prier. Hélas! elle ne savait pas! La pauvre enfant ignorait les paroles qu'il faut dire à Dieu et elle s'efforçait vainement de trouver ses paroles.

Elle devinait la présence d'un être invisible dont la grandeur et la puissance lui causaient un étonnement mêlé de respect et d'effroi, elle voulait s'adresser à lui, elle le voulait de toutes ses forces; mais fallait-il lui parler comme à un maître, fallait-il lui parler comme à un père!

Blanche, craignant de l'offenser, se taisait, et, tandis que son cœur bondissait dans sa poitrine, ses lèvres restaient muettes. Enfin, peu à peu une émotion plus calme remplaça le trouble absolu qui la dominait. Les mots naïfs que sa mère lui apprenait à prononcer dans sa première enfance lui revinrent en mémoire, et à vingt reprises elle balbutia comme autrefois:

Mon Dieu, je vous donne mon cœur.

Lorsque Blanche, au bout d'un temps assez long, sortit de Notre-Dame, elle avait fait un grand pas vers la science de Dieu; elle ignorait encore, il est vrai, ce que c'était que la religion, mais la Divinité elle-même venait de se révéler à sa jeune âme.

Blanche, en quittant l'église, gagna les quais et se mit à suivre lentement les rives de la Seine, regardant avec une curiosité entière les étalages des marchands de vieux tableaux de gravures anciennes et de bouquins dépareillés, qui à cette époque bien plus qu'aujourd'hui, encombraient les parapets. Tout à coup, elle éprouva une brusque commotion intérieure et son être entier tressaillit, comme si la décharge inattendue d'une batterie électrique venait de la toucher. En même temps son regard ne pouvait se séparer d'un gros livre, jeté négligemment dans la case des volumes à dix sous.

Ce livre, elle croyait être certaine de ne point le voir en ce moment pour la première fois.

C'était un masif in-octavo dont la reliure, toute souilliée, et brisée aux angles d'une façon déplorable, avait jadis été belle. Sous l'épaisse couche de poussière, sous les éclaboussures de boue qui recouvraient le chagrin noir de cette reliure, on distinguait vaguement quelque chose de semblable à un écusson autrefois doré, empreint sur le plat.

Blanche prit le volume et l'ouvrit. Sur la première page elle lut ces trois mots, imprimés en rouge:

LA SAINTE BIBLE

Elle tourna quelques feuillets. Une gravure frappa ses yeux, puis une autre; aussitôt ses souvenirs lui revinrent en foule, avec une netteté prodigieuse, et elle acquit la certitude que bien souvent, presque chaque jour, pendant son enfance, elle avait eu dans les mains ce livre dont les images la charmaient encore.

Blanche ne se trompait point. Le hasard venait en effet de lui faire retrouver la bible antique, aux armes de sa familles, vendue à l'encan sur la place publique dos zo ans auparavant, après le décès de Marthe et la condamnation de Jean Vaubaron. Un ardent, un impérieux désir de posséder ce volume, si précieux pour elle s'empara de Blanche. Elle en demanda le prix au marchand.

Ah çà! ma petite demoiselle, répondit en goguenardant ce dernier, il paraît que vous ne savez point lire! Ne voyez-vous donc pas qu'il est dans la case à dix sous?

La jeune fille eut un frémissement de joie. Ces dix sous elle les possédait. Un jour, dans le jardin, près de la maison, elle avait trouvé sur le sable une pièce de monnaie, et, comme elle voulait la rendre à Fritz Horner, celui-ci, avec une générosité qui ne lui était point habituelle, s'était écrié:

Je t'en fais cadeau! garde-là!

La fille de Jean Vaubaron se hâta de donner au bouquiniste la pièce de dix sous qui constituait toute sa fortune, et prenant le vieux volume si vivement convoité, elle le cacha sous son châle et elle l'emporta, en se disant tout bas à elle-même:

Est-ce assez heureux, mon Dieu, que je sois sortie aujourd'hui!

XXVI

Il faisait grand jour encore, et Blanche n'était point fatiguée; mais à peine en possession du livre dont la seule vue réveillait en elle tant de souvenirs endormis, elle renonça subitement à pousser plus loin ses pérégrinations à travers Paris, et elle n'eut plus qu'une idée fixe, celle de se trouver dans sa petite chambre solitaire, pour y prendre, tout à son aise, possession de son cher trésor.

La jeune fille abandonna donc les quais et elle suivit, ou du moins elle crut suivre le chemin qui devait la ramener au boulevard du Temple; mais elle s'égara dès les premiers pas, et ce ne fut qu'au bout de plus de deux heures, et après avoir demandé vingt fois sa route, qu'enfin elle arriva à la petite porte dont elle avait eu soin de prendre la clef.

Ce fut avec un excessif battement de cœur qu'elle ouvrit cette porte. Elle redoutait de se trouver en présence de Paméla ou de quelqu'un des domestiques, car, dans ce cas, Fritz Horner ne manquerait point d'être instruit de l'escapade qu'elle venait de se permettre, et elle frissonnait d'avance à la pensée de la colère qu'il lui témoignerait sans aucun doute.

Rien ne vint justifier ses appréhensions. L'absence de Paméla devait se prolonger aussi longtemps que celle du magnétiseur. Aucun des valets n'avait jugé convenable de rentrer avant la nuit close. La maison était déserte, et Blanche regagna sa chambre sans que personne soupçonnât qu'elle venait se s'accorder à elle-même quelques heures de liberté.

L'obscurité venait rapidement. Blanche, après avoir poussé les verrous interieurs de sa chambre, alluma une bougie et commença à nettoyer, avec un soin pieux, la reliure ternie du vieux livre et les fermoirs, qui ressemblaient à du fer rouillé. Le chagrin noir ne tarda point à reprendre, sinon son éclat primitif, du moins une apparence austère et décente, et la fille eut une joie de voir reparaître en parties les "ors" fanés de l'antique écusson que timbrait la couronne du marquis. Alors le livre transfigure lui parut resplendissant, tel enfin qu'elle le revoyait dans ses lointains souvenirs.

Après avoir réparé de son mieux les injures subies par la reliure, Blanche ouvrit le volume lui-même, et elle s'aperçut que la feuille du parchemin servant de "garde" était, depuis le haut jusqu'en bas, couverte d'écriture.

L'écriture des lignes supérieures paraissait très ancienne et l'encre avait à tel point pâli, que la jeune fille eut toutes les peines du monde à déchiffrer çà et là quelques mots. Mais à mesure que ses yeux descendaient vers le bas de la page, les caracteres se modifiaient, et les encres dont on s'était servi devenaient de plus en plus colores.

Blanche lut facilement, mais prit aucun intérêt aux notes qui frappaient ses regards. Chaque ligne, en effet, ne contenait que des dates de naissance, de mariage et de noms, parmi lesquels celui de Vaubaron revenait sans cesse. Comme la jeune fille ignorait absolument et ne pouvait soupçonner que ce nom fût celui de sa famille, elle interrompit sa lecture avant d'être arrivée au bas de la page.

Nos lecteurs ont déjà compris que les notes tracées sur le parchemin constituaient une sorte d'arbre généalogique, et que selon la touchante coutume du bon vieux temps, chacun des Vaubaron croyait éterniser, en en confiant le dépot à la bible de famille, les dates solennelles de la mort de son père, de son propre mariage, et de la naissances de ses fils.

Comme ses ancêtres, les seigneurs, Jean Vaubaron, le simple artisan, avait mentionné à la suite des plus illustres alliances, son union avec Marthe Besnard, et la naissance de Blanche, son unique enfant.

La jeune fille tourna la page et devint attentive. Les premiers versets de la Genèse flamboyaient sous ses yeux. Elle lisait. La lecture du saint livre allait faire jaillir la lumière au milieu des ténèbres de l'esprit de Blanche.

A partir de ce jour, et pendant bien des mois la fille de Jean Vaubaron abandonna presque complètement la salle verte, et au lieu de rechercher, comme autrefois, le frais ombrage des charmilles séculaires, elle passa dans sa chambrette toutes ses heures de liberté. Là, et là seulement, elle se livrait, cœur et âme, à l'étude de la Bible, car elle comprenait par instinct qu'il fallait à tout prix cacher à Fritz Horner la présence du livre sacré dans sa maison.

C'est ainsi que Blanche, grâce au précieux volume qu'avaient possédé ses ancêtres, devint une créature nouvelle, c'est ainsi qu'elle apprit à connaître Dieu.

A cette transformation complète de son être moral qui, chaque jour de plus en plus, faisait de l'enfant une jeune fille, il manquait quelque chose encore: l'amour. Blanche allait bientôt, mais à son insu, connaître ce sentiment divin dans ce qu'il a de plus immatériel et de plus chaste.

Au moment où nous renouons les fils, un instant brisés, de notre récit, Blanche aimait déjà sans le savoir. Une fleur d'idéale tendresse répandait ses parfums timides dans l'existence de la pauvre enfant déshéritée si complètement d'affection jusqu'à cette heure. Voici comment cet amour était venu:

Un soir, après une longue séance de magnétisme, le docteur Horner venait de réveiller Blanche. La jeune fille, plus épuisée, plus brisée encore ce jour-là que de coutume, la tête en feu, la poitrine haletante, se sentait défaillir et croyait voir de grands cercles de feu tourbillonner autour d'elle avec une rapidité prodigieuse. Espérant que la fraîcheur de l'atmosphère extérieure dissiperait cet écrasant malaise, elle quitta le cabinet des consultations, traversa le salon désert, le vestibule obscur, et se rendit dans le jardin, avec l'intention de se diriger vers la salle verte que nous connaissons.

Le ciel était radieux et sans nuages, la lune en son plein, répandait sur tous les objets une si vive que cette soirée magnifique avait presque l'éclat du jour. Blanche aspira à pleins poumons l'air pur qui l'enveloppait, elle ressentit un soulagement immédiat et elle se mit en devoir de tourner le pavillon pour gagner la partie la plus reculée du jardin.

Mais à peine avait-elle franchi une faible distance, que ses forces la trahirent tout à coup, elle chancela, elle chercha autour d'elle un point d'appui que ses mains ne rencontrèrent pas, elle poussa un cri, ou plutôt un gémissement sourd, et elle s'abattit sur le sable de l'allée, dans un état de prostration et d'anéantissement indicible. Elle conservait la sensation de la vie, mais elle était incapable de faire même une tentative pour se relever.

Au moment précis où Blanche tombait ainsi, un jeune homme pauvrement vêtu, d'une figure sympathique et d'une tournure pleine de distinction, sortait de la maison du docteur. Ce jeune homme était Paul Mercier, dont nos lecteurs ont fait la connaissance dans l'un des précédents chapitres. Il était envoyé par Rodille et il venait de prévenir Horner qu'une affaire importante réclamait sa présence immédiate à la rue du Musée.

Blanche avait tourné déjà l'angle du pavillon, et cet angle la cachait à Paul Mercier. Le jeune homme entendit un gémissement à peine distinct, suivi du bruit sourd d'une chute. Guidé par ce bruit, il se dirigea aussitôt vers l'endroit où l'accident venait d'avoir lieu, et il aperçut Blanche étendue et immobile. Paul Mercier connaissait l'existence de la jeune somnambule, mais il la voyait en ce moment pour la premiere fois. Ne pouvant la reconnaître, il la devina. Elle seule, en effet, devait se trouver à cette heure, et tête nue, dans le jardin du magnétiseur.

Mademoiselle, lui demanda-t-il en se penchant vers elle et en la soulevant dans ses bras, vous êtes-vous blessée?

Non, balbutia Blanche d'une voix tremblante, ce n'est rien.

Cependant, cette chute!

Un instant de faiblesse en est la seule cause.

Voulez-vous, mademoiselle, que je vous porte dans la maison?

Non, oh! non! répliqua vivement la jeune fille. Je veux... je désire rester dehors?

Paul Mercier promena ses regards autour de lui, et il vit un banc de pierre, adossé à la muraille du pavillon. Il guida Blanche jusqu'à ce banc, sur lequel il l'asseit avec précaution.

Maintenant, mademoiselle, demanda-t-il, vous trouvez-vous mieux?

Il me semble que oui, monsieur.

Etes-vous plus forte?

Non, pas encore. Du moins, je ne le crois pas.

Dans ce cas, mademoiselle, vous ne pouvez rester ainsi. Je cours prévenir le docteur.

Paul Mercier fit un mouvement pour s'éloigner. Blanche le retint, en murmurant d'une voix suppliante.

N'en faites rien, monsieur, je vous en supplie!

Cependant, mademoiselle, vous avez besoin de soins... de secours...

Vous vous trompez, monsieur, je n'ai besoin de rien.

Ne faut-il pas combattre par des moyens prompts et énergiques la faiblesse qui vous accable?

Non, monsieur, c'est inutile, cette faiblesse momentanée provient d'un excès de fatigue. Quelques instants de repos me rendront mes forces.

Du moins, permettez-moi de demeurer auprès de vous jusqu'au moment où vos prévisions se seront réalisées.

A quoi bon?

Vous me defendez, mademoiselle, de prévenir le docteur Horner, j'obéis; mais vous ne sauriez me donner l'ordre de vous abandonner ici, dans un moment où vous êtes incapable de regagner seule et sans aide votre logis.

Blanche ne se sentait ni la force, ni le courage de soutenir une longue discussion

Restez donc, puisque vous le voulez, monsieur, balbutia-t-elle.

Puis renversant sa tête en arrière, elle croisa ses deux mains sur sa poitrine et elle garda le silence. Paul Mercier, debout à trois pas du banc de pierre, et les yeux tournés vers Blanche, attendait. La lumière argentée de la lune éclairait à la fois les visages pâles des deux jeunes gens et semblait mettre une auréole rayonnante autour de leurs chevelures. Paul Mercier s'absorbait dans une contemplation muette et extatique. Jamais il n'avait rien vu, jamais il n'avait rien rêvé d'aussi charmant que le pur et doux visage dont il pouvait détourner ses yeux. C'était la première fois que les regards de Blanche Vaubaron s'arrêtaient sur un jeune homme.

La pauvre enfant ne pouvait se rendre compte de l'attraction qu'elle subissait, mais elle se disait tout bas, qu'entre Fritz Horner, Rodille et cet inconnu, il n'y avait rien de commun.

XXVII

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi; puis Blanche, à qui la continuité de cette situation causait une gêne involontaire, quitta le banc sur lequel elle était assise et se leva pour essayer ses forces. La crise de faiblesse passagere à laquelle la jeune fille venait de succomber avait atteint son terme et décroissait rapidement. Blanche se sentit, sinon bien vaillante, du moins capable de marcher jusqu'à la salle verte, sans avoir à redouter un accident nouveau.

Vous le voyez, monsieur, dit-elle alors à Paul Mercier, avec un sourire mélancolique, me voici tout à fait remise. Il ne me reste donc qu'à vous remercier de vos soins et de l'intérêt que vous avez bien voulu me témoigner, et je le fais du fond du cœur.

Puis la jeune fille se dirigea d'un pas lent et mal assuré vers la partie basse du jardin. Paul fit un mouvement pour la suivre, mais il n'osa.

Est-ce que vous ne rentrez pas au logis, mademoiselle? demanda-t-il timidement.

Non, répondit Blanche, pas encore.

Ne craignez-vous donc point un retour de faiblesse?

La jeune fille secoua la tête.

C'est fini, dit-elle, bien fini,

Il me semble cependant qu'il serait plus sage, continua Paul, de ne pas vous aventurer ainsi, seule, dans l'obscurité.

Ce que je vais faire je le fais chaque soir.

Oui, mais aujourd'hui vous êtes souffrante.

Je vous répète, monsieur, que ma souffrance est passée.

Ceci ne m'empêche point d'être inquiet, et d'avoir raison de l'être. Mademoiselle, voulez vous me permettre, pour me rassurer, de vous offrir mon bras et de rester auprès de vous pendant quelques minutes encore?

Blanche était l'innocence même. Ne soupçonnant point le mal, elle ne devinait pas le danger d'un tête-à-tête nocturne.

D'un autre côté, vivant complètement en dehors du monde, elle ignorait que les convenances détendent d'une façon impérieuse aux jeunes filles certaines demarches compromettantes.

La jeune Blanche Vaubaron regarda Paul. Le visage du commis de Rodille offrait une expression de franchise, de loyauté, d'intérêt, à laquelle il était impossible de le méprendre. Blanche n'hésita presque pas avant de lui accorder ce qu'il demandait.

Donnez-moi donc votre bras, monsieur, dit-elle; soyez mon guide et mon soutien, puisque votre bonne volonté pour moi ne se dément pas.

Paul s'avança vivement et tressaillit de tout son corps quand il sentit le contact léger de la petite main de notre héroïne.

Les deux jeunes gens se mirent alors à marcher, sans échanger une parole, dans la direction de la salle verte. Il s'éprouvaient l'un et l'autre un trouble indefinissable, mais rempli de charme, une émotion douce, dont ils ne cherchaient ni à se rendre compte ni à se défendre. Bientôt ils arrivèrent dans l'étroit sentier que nous connaissons, et, pour y passer côte à côte, il leur fallut se rapprocher plus encore. La main de Blanche tremblait légèrement sur le bras de Paul. Ils atteignirent le rond-point entouré de charmilles épaisses.

Un obscurité à peu près impénétrable régnait en ce lieu. Çà et là que'ques rayons lunaires, tamisés par le feuillage des grands arbres, mettaient sur le sol des paillettes d'argent. Un de ces rayons éclairait à demi la statue de Neptune, debout sur son rocher factice, et lui prêtait l'aspect d'une apparition fantastique.

Blanche dégagea sa main et s'assit sur l'un des bancs vermoulus placés à la droite et à la gauche du petit bassin. Paul restait debout auprès d'elle.

Comme ce lieu est triste! murmura-t-il

Vous trouvez?

Certes! Ces ténèbres profondes, cette statue, dont la forme presque menaçante se dessine vaguement au-dessus de nous, tout cela me paraît sinistre.

Nous sommes cependant, répliqua la jeune fille, nous sommes dans le seul endroit du jardin où j'aime à me trouver seule.

Peut-être cet endroit, en plein jour, est-il charmant.

Il est quand le soleil brille, presque aussi triste que maintenant.

Et vous vous y plaisez?

Plus que partout ailleurs. Aussitôt que je suis libre d'agir à ma guise et de disposer de moi, je viens ici.

Ainsi, la tristesse d'un tel lieu ne vous inspire point de pensées sinistres? Elle ne vous effraye pas?

Dites plutôt que c'est sa tristesse même qui m'attire: elle est si bien d'accord avec l'état de mon âme!

Un instant de silence suivit ces dernières paroles.

Mademoiselle, balbutia Paul avec un embarras manifeste, vous venez de prononcer un mot bien désolant. Rien que pour l'avoir entendu, j'ai le cœur serré. Voulez-vous me permettre de vous adresser une question?

Pourquoi ne vous le permettrai-je pas!

Et vous me répondrez?

Oui, certainement, si c'est en mon pouvoir. Qu'avez-vous à me demander?

Si vous êtes heureuse?

Heureuse! moi! répéta-t-elle d'une voix altérée. Oh! non, monsieur, oh! non, je ne suis pas heureuse!

Je vous en supplie, mademoiselle, apprenez-moi la cause de ce malheur qui paraît vous accabler.

(A CONTINUER.)

NON COUPABLE.

Sherbrooke, 15—"Not Guilty," "Non Coupable!" A cinq heures et quarante minutes cet après-midi, ce verdict a été prononcé en faveur de Joséphine Bégin, au grand ahurissement du juge, à l'immense soulagement de la prisonnière, à la glorieuse et démonstrative satisfaction de ses défenseurs et aux applaudissements de la foule qui attendait à l'extérieur de la salle d'audience et sous le portique du palais de justice.

Constables, arrêtez tous ceux qui font du bruit! s'écrie le juge.

Les applaudissements cessent.

"Constables, see that order is maintained; no demonstration is allowed in the court, nor outside, arrest them."

Le verdict était à peine rendu que la prisonnière était debout et appuyée sur le bord de la tribune versait des larmes plus abondantes que jamais; mais c'étaient des larmes bien différentes de celles des jours passés, c'étaient des larmes de bonheur.

Le verdict n'avait pas encore été répété en français par le juré de langue française chargé de se faire l'interprète des autres que M. Bélanger, le principal avocat de l'accusée, bondissait auprès de celle-ci pour lui serrer la main. M. Broderick, son défenseur anglais, en ayant fait autant, M. Bélanger, revenu à son siège, a demandé la mise en liberté de sa cliente, et, la cour y ayant accédé, il s'est écrié lui-même en se tournant nerveusement vers la prisonnière: "Vous êtes libre Joséphine; sortez de la boîte."

Il va sans dire que la malheureuse fille s'est empressée de sortir de la boîte des accusés pour tomber dans les bras de son frère Hubert, et de la femme de ce dernier, une charmante personne aux traits aussi doux et aussi sympathiques que ceux de son mari sont virils et francs.

Après s'être arrachée à l'étreinte de son frère et de sa belle-sœur Josephine Bégin s'est rendue à l'entrée de la tribune des jurés où un grand nombre d'autres personnes sont venues la féliciter. Quand les jurés ont quitté leur tribune, elle a donné la main à chacun d'eux et les a remerciés à tour de rôle. A ce moment elle paraissait tout à fait calme et parfaitement maîtresse d'elle-même. Quelques moments plus tard elle était dans le bureau du protonotaire, où elle s'était retirée avec son frère, sa belle-sœur et le shérif, et attendant une voiture pour la conduire chez son père.

L'AVENIR

Les grandes épreuves que Joséphine Bégin vient de subir lui auront été utiles: car une jeune fille qui a causé avec elle dans sa prison m'assure qu'elle lui a juré que si elle recouvrait la liberté, elle mènerait désormais une vie vertueuse.

Le père Bégin n'avait pas appris la nouvelle de l'acquittement de sa fille que celle-ci était déjà dans ses bras.

Le vieillard en a ressenti un choc qui a été sur le point de lui causer une syncope, mais qui s'est passé bientôt en larmes abondantes.

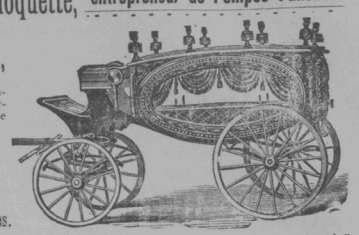
En général le verdict est accueilli avec faveur par les gens de la ville, témoin les applaudissements de la foule au moment où il a été rendu; cependant il ne manque pas de gens sages, surtout parmi ceux qui ont suivi attentivement le procès, qui déclarent que ce verdict n'est pas ce qu'il aurait dû être, que la prisonnière aurait dû être trouvée coupable de "Manslaugter."

Un des jurés a dit, ce soir, après l'ajournement de la cour, qu'il est probable qu'un verdict de "manslaughter" aurait été rendu si on n'avait pas redouté l'extrême sévérité du juge Brooks, qui, dit-il, dans d'autres circonstances semblables, a infligé des sentences absolument hors de proportion avec le degre de culpabilité de l'accusé.

Quand Joséphine franchit le seuil de la demeure paternelle et qu'elle pénétra dans la chambre où le vieillard attendait, la scène qui se déroula est indescriptible. Joséphine se jeta aux pieds de son vieux père infirme et, courbant la tête, implora son pardon.

Achetez la poudre à laver SAs VENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

D. THEBERGE,
164 Rue Valley, Lawrence.
A toujours en mains un splendide assortiment de
BOIS et de CHAEBON
DE TOUTES SORTES.
Aux prix les plus bas de la ville pour
ARGENT COMPTANT.
Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.
FOIN, PAILLE, &c.
Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Azarie Choquette, entrepreneur de Pompes Funebres
317
Rue Common,
Cercuells de toutes sortes. Service de jour et de nuit.
Voitures pour
Baptemes, Mariages et Sepultures.

M. Azarie Choquette aura toujours à la disposition du public canadien un magnifique corbillard noir pour les grandes personnes, aussi un beau corbillard blanc pour les enfants.
Allez lui rendre une visite, il sera heureux de vous faire voir son établissement.

LUCIEN LEVESQUE,
521 Rue Common, — Encoignure de la Rue Franklin.
LAWRENCE, MASS.
Vient d'ouvrir un Restaurant avec le plus beau choix de
Liqueurs, Brandies,
Whiskies, Vins,
Bieres, Lager,
Toniques, Cigares,
&c., &c.
M. Lévesque ne tient que des Spiritueux de qualité supérieure et tout ce qui convient à l'usage des familles.

V. J. HUOT,
437 Rue Essex 437.
Pour les prochains dix jours, afin de faire de la place pour nos marchandises du printemps, nous vendrons plusieurs lignes de Chaussures à des prix rès réduits.
Un lot de Chaussures d'hommes faites à la main, en congress, de veau et cordovan, réduites de $4.50 et $5 pour $3.00.
Un lot de Chaussures d'hommes, Congresse, Balmoral et Fitzpatrick, valant $3.50 pour $2.50.
Un lot de Chaussures d'hommes, Congress en Seal et Balmoral, valant $3.00 réduites à $2.00
Un lot de Congress d'hommes en Chèvre, réduites de $2.50 à $1.50.
Un lot de Congress de $3.50 à $2.00 Quelques paires de Chaussures en Alligator de $4.50 réduites à $3.00.
Un lot de Congress pesantes et Balmoral, réduites de $2.00 à $1.50.
Un lot de Pantouffles réduites de $1.50 à 89 cts.
Un lot de Pantouffles en Velours réduites de 50c à 39 cts.
Un lot de Pantouffles d'hommes en Beaver réduites de 85c à 70 cts.
Un lot de Pantouffles d'enfants réduites à 39 cts
Un lot de Chaussures de Dames, boutonnées, en cuir breveté, valant $3.50 réduites à $2.50.
Un lot de Chaussures de Dames boutonnées avec dessus en Drap, Opéra et Common Sense, réduites de $3 à $2.
Un lot de Dongola, Hand Welt, Opéra et Common Sense, réduites de $3.75 à $2.50. Un lot de Chaussures Dongola et Opera, réduites de $2.75 à $2.
Un lot de Dongola en Drap uni réduites de $3.50 à $2.50. Un lot de Dongola, semelles pesantes, réduites de $2 à $1.50 Un lot Opera Toe, réduites de $1.25 à $1. Un lot Dong. Pat Tip, réduits à 65 cts. Un lot de Pantouffles en Velours réduites de $1 et $1.25 à 75 cts.
Chaussures de Demoiselles, talons pliants, et boutonnées, vendues aujourd'hui à 45 cts. Chaussures de garçons d'école, 75 cts. Chaussures d'enfants 25 cts.

Wm FERLAND
188 RUE LOWELL, Lawrence.
Vû que je suis debutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un ESCOMPTE LIBERAL à tout acheteur.
☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servira avec honnêteté.
N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait a court delai. N'oubliez pas la place
Wm. FERLAND, 188 RUE LOWELL.

P. P. P.
Piquant de Frêne, Racine de Philologue et Potasse,
Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.
P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.
Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercuriel, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.
Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement gueries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.
Springfield, Mo., 14 août 1893.
Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre medecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigne par les meilleurs médecins et j'ai depensé des centaines de dollars, essayé tous les remédes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MRS M. M. YEARY.
Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies du Rognons
Sont entièrement uéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.
Aberdeen, O. 4 juillet 1892.
M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,—Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.
Aberdeen Brown County, O.
CAPT. J. D. JOHNSTON.—A tous les intéressés je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employe tous les remédes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entierement guéri.
(Signé) J. D. JOHNSTON,
Savannah, Ga.
Témoignage du maire de Séquin, Tex.
Séquin, Tex. 14 juin 1893.
MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siége de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai gueri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement
CAPT. W. M. RUST, Avocat
Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.
Tous les Pharmaciens le vendent.
A Lawrence, par H. W. Whitney.
LIPPMAN BROS.,
Propriétaires.
Bloc Lippman, Savannah, Ga.

F. A. Chase City Librarian

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 28 MARS 1895. Soyons Distingues. No. 80

N. E. MIVILLE.
PHARMACIEN * DIPLOME.
44 RUE HAMPSHIRE.
Vend ce qu'il y a de Mieux en Fait
D'ARTICLES DE TOILETTE,
ESSENCES, PARFUMS,
EXTRAITS, SVONS, ETC.
LES MEILEURES VINS ET LIQUEURS A L'USAGE DES FAMILLES
Liniment - et - Sarsaparilla - de - Miville,
Rien de Surpassable chez les autres Pharmaciens,
Préscriptions une Specialite.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.
Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.
Pour Boston — A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.
Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.
Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.
Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.
Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston — 6 45, 6 34, ¶6 53, ‡7 01, ‡8 18, ‡7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; ‡4 25, 6 00, p m.
Pour Woburn — ‡7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; ‡4 25, 6 03, p m.
¶ Express, § seulement Northen Depot.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.
Pour Salem et autres Stations—‡7 38 a m; ‡ 25, 5 50, p m.
Les heures données plus bas sont du Northen Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 5 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m, 12 11, ‡ 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 6 00, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, ‡ 50, 5 42, ¶5 13 p m.
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; ‡ 50, ¶5 43 p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ‡8 13 p. m.
Pour Montréal et Québec via Montréal et Boston Air Line—9 45 a. m; 8 43 p. m.
Express de Quebec via White River Junction—9 45 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.
¶ Tous les jours pour Montréal.
D J FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
E. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parloir et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
La Cote du Pacifique
Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.
D J. FLANDERS, Agent général des passagers.

LA MACHINE
Pour Nettoyer les Tapis de DILLON.
750 Rue Essex, Lawrence.
C'est la meilleure machine jamais vue avant aujourd'hui. Les Tapis usés et minces ne sont pas exposés à être endommagés par ce procédé.
Aussi Costumes Tiots en Couleures qui ne changent pas.
Nettoyage à la Vapeur, Naphtha et à Eponge sèche.
Réparage et repassage une spécialité.
N'oubliez pas l'endroit,
750 RUE ESSEX
En face de la Station des Tramways, Lawrence, Mass.

A. VALLEY,
407 RUE ESSEX,
Chambre 2, Lawrence, Mass.
PHOTOGRPHE.
Exhibition gratuite d'ouvrage d'art
Pour quelque temps on donne un magnifique portrait sur Porcelaine avec chaque douzaine de Portraits Cabinet,
Venez voir nos Echantillons au Studio.
RESTAURANT
Pour Dames et Messieurs.
Enseigne de la lumière rouge.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes, De Bois sec preprae, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal A tout acheteur.
Encouragez cette Entreprenant Compatriote, qui vous servira avec Honnetete.
N'oubliez pas la place.
N. GUILMET,
251 rue Common.

RUDY'S PILE SUPPOSITORY
Est garanti pour guérir les Hémorrhoides et la Constipation, ou l'argent est remis. 50 cts. la bouteille. Envoyez deux timbres de poste pour circulaire et pour un Echantillon Gratuit à Martin Rudy, Pharmacien Diplômé, Lancaster, Pa. On ne répond pas aux Cartes Postales. En vente partout par les Pharmaciens de première classe et à Lawrence, Mass., chez F. Sullivan, Clarke & Son et Otto Muller.

BUTTERINE
Envoyez $2.00 et nous vous livrerons, l'expresse payée, fraîche de la manufacture, une tinette de 10 lbs ou 10 moules d'une livre de la meilleure Butterine fabriquée. — Goshen Mfg. Company, 407 Pine St, Providence, R, I.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graine pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 6 Mars 1895.

M. l'Administrateur,

Voulez-vous une histoire de brigands Siciliens, authentique, fraîche, récente. En voici une qui m'a été contée hier soir au cercle militaire de Rome par un sergent qui *s'en est tiré.*

La tragique scène se passe près de Caltanisetta, la ville des orangers. "L'aurore commençait à poindre. L'air froid du matin (15 janvier) nous invitait au pas accéléré. Notre peloton marchait lestement dans un sentier creux ondoyant à travers les taillis, les gorges et les crêtes de granit.

Deux chasseurs (bersaglieri) marchaient en avant-garde; la trompette précédait de quelques pas le lieutenant qui, le cigare aux lèvres et le front incliné, paraissait absorbé dans une méditation profonde. Les autres soldats suivaient un à un, sveltes et hardis avec la carabine à l'epaule, sautant les haies, les ruisseaux et les ravins. Quelques-uns causaient avec leurs compagnons; d'autres mordaient avec force dans un quartier de pain bis, car l'air avait éguisé l'appétit.

A sept heures la troupe arrivait à une ferme qui domine les environs. Le lieutenant Pizzi, bien que jeune officier, savait son métier. Pour occuper la ferme et se reposer pendant quelque temps, il était nécessaire de se prémunir contre toute éventualité.

Lui même, après avoir examiné la bicoque disloquée, aux murs croulants, jonchée à l'intérieur de paille humide et de feuilles de choux, il place quatre sentinelles et ordonne au sergent de les relever au bout d'une heure. Cela fait, il entre dans un hangar, y fait reposer les *bersaglieri*, poursuit dans la cuisine, dans l'étable, dans le cellier. Il n'y a pas une âme, pas un chien, pas une poule!.. Mais où sont donc les habitants de la ferme?.. Pourquoi cette solitude, cet abandon?. Est-ce un piège? ce disait le lieutenant qui tire une carte d'un sac qu'il porte en bandoulière et se met à l'étudier pour aviser au meilleur moyen de saisir les brigands à la chasse desquels on l'a lancé. A peine avait il jeté un coup d'œil sur les lignes noires et blanches que voilà le sergent:—Lieutenant, la sentinelle du nord m'avertit qu'à deux cents pas, autour de la fontaine, on aperçoit des hommes occupés à abreuver leurs chevaux. Ils sont une dizaine et ressemblaient fort à des brigands. C'est bien: qu'on prenne les armes en silence, et tous dehors! La peloton est sur pieds et le lieutenant avec sa longue-vue à compris de suite à qui il a affaire.—Bersaglieri! (chasseurs) feu!..

Deux hommes et un cheval tombent. Bravo, bersaglieri, en avant! à la baïonnette!..

Et le peloton s'élance, en poussant des cris de victoire. Déjà ils sont sur les fuyards, s'emparant des chevaux et prêts à charger ou faire prisonniers les huit bandits survivants, lorsque tout d'un coups s'élance des taillis voisins 150 brigands à cheval, furieux, menaçants, le poignard et le revolver à la main.

Le lieutenant ne perd pas son sang-froid: "En retraite!.. à la ferme!.. feu à volonté!.. pas de course!" En se retournant le lieutenant voit que sa troupe est incomplète. En effet, là-bas, vers la fontaine, un corporal et six chasseurs sont restés enveloppés par les brigands et avant même que l'on puisse faire feu, ils sont déjà massacrés.

On arrive à la ferme. On barricade les portes et les châssis d'en bas. Le lieutenant prépare la résistance jusqu'à ce qu'arrive les secours. Cent cinquante bandits assiègent la ferme, soixante à pied, le reste à cheval. Ils ouvrent un feu terrible auquel répondent de leur mieux les 45 *bersaglieri.*

Le lieutenant, qui a pris le fusil d'un blessé, tire et tue avec rage. Tous combattent avec l'énergie du désespoir. Une heure se passe et le feu continue vif et incessant des deux côtés.

Aucun secours n'arrive aux *bersaglieri.*

—Ah! les munitions vont manquer, murmure le lieutenant. Que ferons-nous après avoir brûlé la dernière cartouche:.. Comment nous défendre contre ces chiens enragés?. Trompette!.. — Présent, mon lieutenant!—Monte sur le toit et sonne le *rappel*!.. Sonne fort, à pleins poumons, quelque patrouille t'entendra et viendra à notre secours; autrement nous sommes rôtis!.. Le clairon monte sur le toit et commence à sonner avec rage. Les sons du clairon traversent les bois et les vallons. Après chaque *rappel* la trompette interroge l'horizon... rien.

Figurez-vous une ferme isolée sur une montagne entourée de bois de ravins, et au loin tout le tour une immense campagne aride et silencieuse. Mais là autour de la ferme à cent pas plus de cent brigands qui tirent, qui hurlent de joie ou de douleur et qui complotent. Certainement qu'ils complotent!.. Plusieurs se détachent de la troupe, et vont rassembler un gros tas de paille, des feuilles sèches, du bois mort, etc. Abrités derrière un des coins de la ferme, ils mettent le feu à cet amas flambant. Tout à coup, le lieutenant aperçoit un noir et épais nuage de fumée, puis des flammes gigantesques qui s'élèvent jusqu'à la toiture. Les défenseurs de la ferme, suffoqués par la fumée, se retirent dans l'unique chambre restée intacte et continuent à tirer.—"Ohé clairon, ne vois-tu rien venir?.. Tu ne vois pas dans le lointain quelque point noir qui remue.—Rien, lieutenant! absolument rien! — Eh! bien, sonne encore! Et fort!..." Les patrouilles battaient la campagne autour de Caltanisetta; le lieutenant Pizzi pense qu'il peut s'en trouver une, peut-être deux dans le voisinage.—Si une seule patrouille apparaissait, elle suffirait pour mettre en fuite cette canaille qui veut nous exterminer à tous prix!

On entend un nouveau *Rappel*, une nouvelle sonnerie, aiguë, stridante, qui semble dire: accourez, nous sommes perdus!

Les brigands, outre les balles et le feu, tentent une escalade et réussissent. Déjà quatre d'entre eux ont sauté sur le toit, saisi le clairon et l'ont jeté en bas la tête fracassée d'une balle. Bientôt le toit est couvert de bandits qui tirent à l'intérieur sur les *bersaglieri.* Les balles, les tuiles, les pierres ont bien vite décimé les soldats du roi. Il n'y a plus d'espoir, C'est la mort, la mort inévitable, la mort à bref délai!

Le lieutenant le comprend et pour sauver ses rares compagnons, il demande à capituler. Les bandits acceptent avec un rire sardonique. Pour eux, la capitulation, c'est plus qu'une victoire certaine, c'est une vengeance à bon marché. Et en effet, ces bêtes fauves, après avoir désarmé les dix-sept *bersaglieri* survivants, se jettent sur le lieutenant et le criblent de coups de poignards, et les autres soldats du Roi ont tous plus ou moins le même sort. Après avoir accompli ce terrible drame, les bandits se retirent emportant tous les fusils, revolvers, sabres des morts. Ils ont vaincu, et à l'appel désespéré du clairon aucune patrouille n'a répondu... Aucune.

Dans la nuit, le sergent Muniatelli et le soldat Federico, gravement blessés, mais revenus à la vie, fouillent dans le sac de leurs compagnons d'armes et en tirent quelques croutons de pain: ils les dévorent, puis se soutenant et s'encourageant l'un l'autre se traînent à la fontaine pour y laver leurs plaies et y étancher leur soif.

Quand le jour revient, une patrouille, forte de cent hommes, envoyée à la recherche du lieutenant Pizzi et de son peloton, trouve les deux survivants du combat de la veille et poussent des cris d'horreur et de vengeance à la vue du terrible champ de bataille.

Vaines lamentations! Car aujourd'hui comme en janvier les brigands sont toujours les maîtres de la Sicile.

Bien à vous,
WM. BREEN.

Terrible Chatiment.

Il y a quelque temps nous avons publié une correspondance concernant le sort des condamnés à mort en Belgique, où la peine capitable est abolie. Notre correspondant prétendait que les condamnés, dont la sentence est changée en celle de la détention à perpétuité, étaient soumis à un travail en commun avec les autres détenus du pénitencier où on les incarcère.

Nous avons prétendu, dans le temps, que tel n'était pas le cas, et nous sommes en mesure aujourd'hui de démontrer que nous avions raison d'une manière que nous croyons concluante.

Toute cette discussion découle de la récente condamnation de Mde Joniaux, cette célèbre empoisonneuse d'Anvers dont nous avons parlé plusieurs fois dans nos colonnes.

Voici, au sujet de la peine que devra subir cette scélérate du grand monde, ce que les journaux belges eux-mêmes annoncaient ces jours derniers:

"Mde Joniaux l'émule de la Brinvilliers, a commencé de purger sa sentence: la détention à perpétuité. On l'a enfermée dans une cellule où la lumière du soleil ne peut pénétrer. Elle ne verra jamais un être humain n'entendra la voix de l'homme. On lui donnera ses repas par un guichet pratiqué dans la muraille."

Voilà ce qui remplace la peine capitale en Belgique.

Mde Joniaux ne mérite certainement pas nos sympathies, car les crimes qu'elle a commis sont trop horribles; cependant, nous ne pouvons nous empêcher de frémir à la pensée des tortures que cette misérable va endurer. Son sort est d'être ni plus ni moins enterrée vivante dans une tombe consistant en quatre murailles épaisses.

Plus d'espoir pour la soutenir dans ses terribles épreuves! Toujours seule en face de ses crimes jusqu'au moment où la mort viendra la prendre!

Ne jamais voir personne, c'est horrible! Aussi la plupart de ceux qui subissent cet effroyable châtiment y succombent au bout de bien peu de temps. Ils perdent la raison....

Après tout, nous préférons la peine capitale.

Le Dr Graves est-il Mort?

Il y a à Mystic (Connecticut) des gens qui prétendent que le Dr Thatcher Graves, trouvé coupable d'avoir empoisonné Mde Joséphine Barnaby, et condamné à mort, à Denver, ne s'est jamais suicidé, et que ce n'est pas son cadavre qu'on a enterré à Thompson, l'an dernier. Les membres de la loge "Golden Cross" ont fait des recherches sur la mort du docteur, qui était assuré pour $2,000. Jusqu'ici personne n'a reclamé cette somme.

L'attention des officiers supérieurs fut appelée sur ce fait. Ils répondirent que le Conseil suprême ne le considérait pas comme mort; que le prétendu suicide était une farce, et que Graves vit dans l'Ouest sous un nom d'emprunt.

Cette histoire est crue fermement par les citoyens de Mystic et de Thompson.

Mort a 210 Ans.

Les journaux grecs annnoncent la mort, survenue à Naxos, d'un certain Jacques Detsis, âgé de 156 ans. Ce vénérable vieillard, né en 1739, aurait pris part, en 1752, en qualité d'ouvrier, à l'édification de l'église de St Procope de cette île.

Marié trois fois, il aurait néanmoins gardé jusqu'au dernier moment toute sa lucidité d'esprit.

Les journaux ajoutent naïvement que Detsis a eu de son troisième mariage, contracté à l'âge de 90 ans passés, une fille qui compte aujourd'hui 120 hivers! Cela porterait l'âge du défunt à 210 ans!

Mathusalem en doit tressaillir dans sa tombe!

Drame de la Misere

Une terrible tragédie vient de se dérouler dans Fountain street, dans le quartier de Tooting, à Londres; un ouvrier du nom de Taylor a tué sa femme et six de ses enfants, puis il s'est donné la mort.

La misère est la cause de ce drame épouvantable. Lorsque l'alarme fut donnée et qu'on pénétra dans le pauvre logement, le spectacle était terrifiant; dans une chambre, le corps du pere et de la mère; dans la chambre voisine, ceux des six enfants, tous la gorge coupée. Le sang ruisselait partout; le parquet en était inondé. Le père n'était pas encore mort; il a succombé pendant son transfert à l'hôpital.

Les enfants morts sont: 3 garçons âgés de 5 ans, 3 ans et 20 mois, et 3 filles âgées de 13 ans, 11 ans et 7 ans; un seul enfant, l'aîné, âgé de 14 ans, a survécu par miracle: c'est Frank Taylor.

Frank raconte ainsi le drame:

"Mon père et ma mère couchent dans une chambre et les enfants dans une chambre voisine. Vers cinq heures et demie, j'entendis la mère crier; à ce moment, le père entre dans ma chambre et m'appelle. Je réponds: "Me voilà!" Et il me saisit par la gorge en cherchant à me couper le cou avec un rasoir. Je me défends comme je peux; cependant, j'eus le côté droit du cou coupé ainsi que les doigts des deux mains. Les enfants se mettent à pousser des cris lamentables: mon père, alors, me lâche, et je m'affale dans le coin de la chambre. Pendant ce temps le père coupe la gorge aux autres. La dernière qu'il prit, Florrie, n'était pas morte sur le coup: mon père retourne dans sa chambre où il aiguise son rasoir, puis il revient, et achève l'enfant. Cela fait, il est allé se couper la gorge dans sa chambre"

Cette tragédie sanglante a causé une profonde émotion à Londres.

L'Inconvenient d'Etre Trop Grand.

Il y avait longtemps que les savants n'avaient découvert de nouvelles maladies nerveuses. Or, si l'on en croit un article du *Scribner's Magazine*, le fait d'être géant, ou *acromégalie*, n'est rien moins qu'une dénégérescence du système nerveux et provient d'un développement exagéré de "l'apendice susphéroïdal du cerveau." Tous les géants dont on a pratiqué l'autopsie présentaient une hypertrophie manifeste du susdit appendice; il en résultait pour eux, le plus souvent, une capacité intellectuelle des plus médiocres et de fortes chances de mourir jeunes.

Cette révélation intéressante troublera peut être quelques pères et mères de famille, qui avaient cru jusqu'à présent pouvoir se réjouir sans arrière pensée de la croissance de leurs enfants. Mais par bonheur, les Français sont un des peuples chez qui l'*acromégalie* est le plus rare. L'Angleterre, puis l'Irlande, puis l'Allemagne et les Etats-Unis semblent, au contraire, particulièrement sujets à des accidents de ce genre: nous n'arrivons qu'au rang des Italiens, des Arabes et des nègres. Maintenant que le *Scribner's Magazine* nous a prévenus, c'est avec joie que nous acceptons les données de cette statistique.

UNE TENTATIVE

Pour Incendier des Eglises Catholiques.

Washington, 21 mars.—Des tentatives ont été faites pour incendier deux des plus vastes églises catholiques de cette ville, les églises St Patrice et St Dominique.

Dans les deux cas le feu a pu être éteint avant qu'il ait pu causer des dommages de quelque importance.

Une vieille femme, de haute taille et vêtue de noir, a été vue entrant dans l'église St Dominique et en sortant à la course; elle paraissait très nerveuse.

Une demi-heure plus tard on apercevait les flammes.

On croit que c'est cette femme vêtue de noir qui a mis le feu.

SOIXANTE ONT PERI

Evanston, Wyo, 22 mars.—Soixante hommes ont été victimes de la récente catastrophe dans la mine Red Canyon, dont on a parlé hier. Sur ce nombre, cinquante-un étaient mariés et avaient une nombreuse famille.

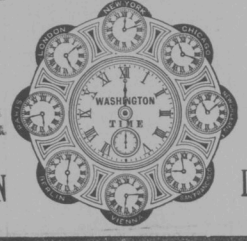
Environ une trentaine de ces hommes appartenaient à l'A. O U. W., et étaient assurés pour $2000 chacun.

Aujourd'hui onze nouveaux cadavres ont été retirés des puits.

Le choc de l'explosion a été ressenti à plusieurs milles de distance.

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH
Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT
AND A
USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

F. SCHNEIDER.
242 Rue Essex (Bâtisse Saunders.)
GRANDE REDUCTION

242 Rue Essex (Bâtisse Saunders)
DANS NOS PRIX.
Vous trouverez l'assortiment le plus concidérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.

Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
CANNES ET PARAPLUIES.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheteur.

Argenteries
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
Satisfaction garantie.
F. Schneider
242 RUE ESSEX, Bâtisse Saunders.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX, Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

EN AMOUR

AVEC UN VAGABOND MAL LAVE, MAL PEIGNE.

Elle se Laisse Enlever par cet Amant.

Bangor, 21 mars—La police de cette ville a été chargée aujourd'hui de chercher un couple d'amoureux qui a pris la poudre d'escampette.

Un portugais, Antonine Silva, demeurait sur la rue Pleasant avec sa femme, qu'on dit fort jolie, et ses deux enfants, le plus jeune ayant environ 14 mois.

Mde Silva a 27 ans. Il y a quelques mois Silva apprit qu'un de de ses compatriotes était arrivé à Bangor et qu'il vagabondait, étant absolument sans ressource.

Très compatissant de nature, Silva réussit à trouver son compatriote qui était le vrai type du "tramp". Il ne s'était pas peigné ni lavé depuis on ne sait combien de temps, Silva l'emmena chez lui et lui donna des vêtements propres.

Ce vagabond portugais porte le nom de Joseph Peter. Dans ses nouveaux habits, le chevalier des grands chemins ne paraissait pas trop mal, mais le travail lui répugnait, et il s'endetta pour sa pension chez son bienfaiteur qui lui avait pourtant trouvé de l'emploi; mais Peter n'avait pas tardé à quitter sa place. Ses habits se râpèrent de nouveau et il ne tarda pas à reprendre son apparence de vagabond.

Cependant, cela ne l'empêchait pas de faire des mamours à Mde Silva qui n'en parut pas froissée, au contraire. Au bout de quelque temps, Mde Silva aimait "son vagabond" de toute son âme et le mari, s'en étant aperçu, voulut mettre son protégé à la porte, mais son épouse s'y objecta en disant que s'il le faisait, elle s'en irait aussi.

Peter resta. Un de ces soirs derniers, Silva, à son retour de l'ouvrage, ne trouva plus ni sa femme ni Peters à la maison.

Le couple s'était enfui.

Maintenant, le mari veut les faire arrêter.

Gateaux Emvoisonnés.

Un crime d'empoisonnement a été commis à Tarbes, France, ces jours derniers.

Trois employés des postes, Borromée, Castéran et Roucau, en procédant à une levée de boîtes, en remarquèrent une qui ressemblait à une bonbonnière. Sur le couvercle on lisait: Echantillons sans valeur. M. Fortuné Cabrato, à Cientât, par Bagnères-de-Bigane.

Les employés ouvrirent la boîte. Elle contenait quatre gâteaux dont un dénommé "Prince".

Les employés se le partagèrent. Roucau et Castéran lui ayant trouvé un goût amer et ayant en même temps ressenti une sensation de brûlure, s'empressèrent de le jeter par terre et de se laver la bouche.

Borromée continua à manger, puis les trois commis regnagnèrent leur domicile.

Arrivée chez lui Borromée tomba comme une masse sur le plancher. Il eut le temps d'embrasser ses enfants et de dire: "Je suis empoisonné. Courez chez un pharmacien et prévenez Castéran et Roucau. Une demi-heure après il expirait. Quant aux deux autres ils sont maintenant hors de danger.

L'examen des gâteaux a démontré qu'ils contenaient de la strychnine.

Le lendemain tous les pâtissiers de Tarbes ont été appelés chez le juge d'instruction.

L'enquête a révélé que ces gâteaux avaient été achetés par un jeune homme nommé Gérard Contre, instituteur à Cientât. Il avait prié la demoiselle qui lui avait vendu les gâteaux de les mettre dans une boîte à bonbons. Une fois préparés par l'empoisonneur, ces gâteaux ont été jetés dans la boîte aux journaux, échantillons, etc.

Contre est actuellement sous les verrous.

Il a avoué au juge d'instruction qu'il avait saupoudré les gâteaux de strychnine, mais il s'est défendu en disant que c'était un mauvais tour qu'il avait voulu jouer à M. Fortune Cabrato, dont il est question plus haut. "A cet effet, continue Contre, j'avais demandé du sel de nitre chez un pharmacien de Lannemezan. Par méprise ce pharmacien m'a donné de la strychnine."

Cette défense n'a pas été prise au sérieux.

Contre avait vingt grammes du subtil poison en sa possession. Comment a-t-il pu s'en procurer en aussi grande quantité, c'est ce que le juge d'instruction cherche à éclaircir.

Contre a manifesté une vive émotion à la nouvelle que sa prétendue farce avait causé la mort d'un employé des postes.

Borromée laisse trois enfants le plus vieux, âgé de dix ans, est infirme depuis l'âge d'un an.

Le défunt était veuf.

UNE BONNE CAPTURE.

Un Voleur de Profession Pince par Notre Detective.

Lowell, Mass., 23 mars. — Hier matin, le détective La-

M. S. DUBE
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrance, Mass.

Se charge de faire les Enterrements et de fournir toutes espèces de voitures pour Mariages, Baptêmes, &c.
Une visite est respectueusement sollicitee.

THAT'S QUEER!

You say a collar and cuff that are waterproof?
Yes.
And perspiration will not affect them?
Yes.
And when dirty you need only wipe them off with a wet cloth or sponge?
Yes.
Wonderful! How are they made?
A linen collar covered on both sides with waterproof "CELLULOID." Looks exactly like a linen collar.
Is it the only waterproof collar and cuff made?
No, but it is the only one made with the linen interlining and consequently the only one that can give entire satisfaction, because it is the best.
How can I know that I get the right kind?
Because every piece is stamped as follows:
TRADE CELLULOID MARK.
Inquire for that and refuse anything else, or you will be disappointed.
Suppose my dealer does not have them?
He probably has, but if not, send direct to us, enclosing amount. Collars 25c., Cuffs 50c. State size, and whether collar wanted is stand-up or turned-down.
THE CELLULOID COMPANY,
427-29 Broadway, NEW YORK.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - - 50
Trois mois, - - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
L'ETOILE,
67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 28 MARS 1895

UN BLAME

L'un des plus grands devoirs d'un journaliste canadien-français aux Etats-Unis, c'est de travailler dans toute la mesure de ses forces à faire disparaître chez les autres races ces nombreux préjugés qu'elles nourrissent contre nous.

Les Américains ont pour la plupart dans l'idée qu'un étranger arrivant en ce pays est un être dépourvu de toutes les qualites. Cet étranger, s'il demeure quelque temps en ce pays et se naturalise devient par le fait même un être supérieur sous tous les rapports.

Il est vrai que les lois de l'immigration étant très peu sévères en ce pays, il arrive chaque année des pays étrangers des immigrants qui ne sont pas de première qualité. Ce sont les pays européens, en général, qui nous envoient de tels immigrants. La lie des grandes villes d'Europe trouve trop fréquemment un refuge sur le sol américain.

Mais il faut faire une distinction entre tous ces étrangers. Ceux qui partent des campagnes du Canada pour venir se réfugier sous le drapeau étoilé sont la meilleure classe d'immigrants qui puissent venir en ce pays, et cela est facile à prouver. Les annales de la criminalité à Lowell démontrent d'une manière assez concluante que les Canadiens, quoique nouvellement arrivés aux Etats-Unis, forment une classe paisible, morale, travailleuse, active qui ne fournit pas aux tribunaux correctionnels son plein contingent de délinquants, loin de là.

Les Canadiens qui viennent vivre en ce pays ont autant de qualités morales que qui que ce soit; un séjour prolongé ici ne les rendra pas plus parfaits; seulement, comme ce pays offre de plus grands avantages matériels que leur patrie, où la rivalité entre les races françaises et anglaises enraye le progres, ils viennent chercher à l'ombre du drapeau américain des avantages plus considérables d'améliorer leur état de fortune. La pauvreté n'est pas un vice. D'ailleurs la plupart des Canadiens émigrés en ce pays ont connu des jours meilleurs; un grand nombre d'entre eux ont été dans l'aisance sur le sol natal, mais des malheurs ont fondu sur eux comme des oiseux de proie, et il leur a fallu abandonner leur patrie pour refaire leur fortune. Une fois rendus ici, un nombre considérable y restent, parce qu'ils s'y trouvent bien.

Les Canadiens des Etats-Unis, ceux qui habitent ce pays depuis longtemps, ne sont pas meilleurs moralement que leurs compatriotes des rives du St Laurent.

C'est pourquoi nous blâmons vertement le journaliste canadien qui cherche, soit par ses écrits ou ses paroles, à faire passer les Canadiens arrivés depuis peu en cette ville pour des gens remplis de défauts, de véritables parias à qui les autorités doivent refuser les mêmes priviléges et avantages accordés aux autres nationalités, qu'elle qu'en soit la nature.

CE QU'EN DIT LA PRESSE.

Voici quelques-unes des appréciations de la presse canadienne-française sur le fameux *Ordre en Conseil* pour le règlement de la question des écoles du Manitoba :

Le *Monde* :

"Les gens sérieux ne se laissent guère tromper par le fameux ordre en conseil. On comprend que c'est un truc."

L'*Electeur* :

"Pour tout homme sincère, dégagé un peu des responsabilités ou des attaches du parti au pouvoir, il n'y a pas de doute que le message officiel ne comporte aucune mesure satisfaisante; qu'il ne peut pas avoir pour effet de rétablir les écoles de Manitoba, même s'il était sanctionné par le parlement.

"Et c'est pourtant cela que les journaux bleus affichent dans leurs colonnes comme le "*remedial order*" qui doit satisfaire les justes réclamations du Canada catholique!

"C'est cela que des canadiens-français, ayant quelque prétention d'être pris au sérieux comme hommes d'Etat, occupant de hautes charges dans leur parti, s'en viennent nous donner comme un règlement de la question des écoles *dans le sens catholique!*

"N'est-ce pas plutôt avec ce délire hypocrite de partisan que l'on compromettra définitivement le sort de cette question scolaire au Canada?"

La *Patrie*:

"L'ordre en conseil est tellement grotesque, tellement insignifiant qu'il a fait peur à ses auteur eux-mêmes, convaincus qu'il le ruinait des deux côtés avec ceux qui désiraient qu'on ne fit rien et avec ceux qu'on fit quelque chose."

La *Minerve*:

"La conduite du gouvernement Bowell dans cette grave question est audessus de tout éloge, et ne laisse aucune prise à la critique des hommes qui cherchent sincèrement à procurer le bien de leur pays. La solution de la crise ne pouvait être meilleure, ni plus complète, ni plus prompte."

CHOSES D'EUROPE.

En France, un calme relatif règne. Le nouveau président, M. Faure, est en faveur auprès du public; il est devenu tout d'un coup très populaire par sa libéralité, ses manières affables, la droiture de son caractère, sa grande habileté et la clémence dont il a fait preuve envers des exilés politiques, entr'autres Drumont et Rochefort. Aussi la formidable opposition qu'on lui a faite à son avènement a-t-elle diminué sensiblement de vivacité, et M. Faure est aujourd'hui le chef aimé et respecté de la France républicaine. Nous nous en réjouissons pour notre vieille mère-patrie, en notre qualité de descendant de Français.

***

En Angleterre, le gouvernement libéral ne se maintient au pouvoir que par des tours de force d'équilibriste. En perdant Gladstone, les libéraux ont perdu un élément de force qu'ils n'ont pas trouvé dans lord Rosebery dont la santé chancelante inspire les plus grandes craintes à ses amis. Aussi n'avons nous pas été fort surpris d'apprendre que M. Gladstone, malgré son grand âge, pourrait bien redevenir premier ministre à brève échéance, pour sauver la situation qui paraît désespérée.

Lord Rosebery est depuis un mois atteint d'insomnie et ses cheveux ont blanchi. Il est miné par la grippe et le découragement. En face de la démission probable de lord Rosebery, la seule planche de salut pour le parti libéral serait dans l'appel au peuple, avec le *Grand Old Man* à sa tête.

M. Gladstone, qui était en voyage, vient de rentrer inopinément à Londres, où il a été reçu par une grande démonstration populaire en son honneur. Ce retour que rien ne faisait prévoir est le résultat des pressantes sollicitations des amis du fameux homme d'Etat qui comptent sur lui à cette heure critique.

***

Un fait bien grave vient de se passer en Allemagne.

Les reichstag a refusé d'adresser des félicitations à Bismarck, à l'occasion du 80ème anniversaire de sa naissance.

Ce refus de la part du parlement allemand est significatif.

On sait que Bismarck est le fondateur de la confédération germanique. Pour accomplir l'unité de l'Allemagne, sous la suzeraineté du roi de Prusse, le chancelier de fer, comme on appelait Bismarck, a forcé la main aux chefs des autres principautés et duchés en les obligeant en quelque sorte d'annexer leurs Etats à la Prusse.

Bismarck avait battu l'Autriche, humilié la France, et il était alors tout puissant. Il réussit à accomplir ce travail colossal; mais il dut employer la force brutale, et maintenant qu'il a perdu le pouvoir, on veut lui faire sentir que si, d'après une de ses maximes "la force prime le droit," on y perd ordinairement en prestige et en considération.

Ce refus de la part du reichtag signifie aussi que les idées nouvelles font du chemin en Allemagne et que l'unité de cet empire est plus fictive que réelle.

ACTUALITES.

Une élégante américaine ayant égaré ses malles dans le parcours de Venise à Londres donna le détail du contenu de l'une d'elle. Il y avait, paraît-il, des jupons en surah bleu valant $240 chacun; des pantalons en velours à $80; d'autres en baptiste à $20; des chemises de soie à $35, etc.

Le parlement britannique vient, par un vote de 176 contre 158, d'adopter le principe du paiement de ses membres.

Le paiement des députés anglais aura une grande influence sur tous les corps législatifs de l'empire britannique. Il établira un principe démocratique que ces corps devront tôt ou tard adopter et dont ils ne pourront refuser l'application aux conseils de ville qui s'en réclameront.

Mde Jones Vaughan de Vinitia, T. S., cousait à la machine quand l'aiguille se brisa. Une partie de cette aiguille se planta dans la table. Après en avoir mis une nouvelle, Mde Vaughan continua son travail. Dix minutes plus tard, elle remarqua que sa petite fille, âgée de 2 ans, était assise immobile sur le plancher. Elle l'appela, mais ne reçut pas de réponse. L'enfant était morte, tuée instantanément par un morceau d'aiguille qui, à travers l'un de ses yeux, lui avait pénétré dans le cerveau.

Mde Ferd. Vanderbilt, qui vient de se rendre célèbre par le procès qu'elle a fait à son mari, a $100,000 par année d'argent de poche, qu'elle dépense follement en bagatelles. Sa dernière extravagance, avant sa séparation de son mari, a été d'exiger de celui-ci qu'il louât tout un étage d'hôtel et en fit renouveler tout le mobilier à son goût pour un séjour de six semaines à Paris. Lorsqu'un compromis lui a été offert par M. Vanderbilt, elle a demandé une allouance de $300,000 par année.

On a déja annoncé que l'empereur des Russes avait résolu d'abolir le supplice du knout dans ses domaines.

Il y a deux sortes de knouts, comme il y a fagots et fagots: l'un est une espèce de martinet à trois lanières garnies de balles de plomb; quand il s'abat sur le dos du patient, il remplace avantageusement une triple bastonnade. L'autre, bien plus terrible, est une mince et longue bande de cuir durci, dont les bords très-tranchants sont un peu relevés, de façon à former au milieu une espèce de rigole, et dont l'extrémite se termine par un crochet de fer. Quand le bourreau frappe la victime, les bords recourbés entrent dans la chair; le knout est alors retiré, non d'un mouvement vertical, mais par une traction horizontale, de telle sorte que le crochet entraîne les lambeaux sanglants ainsi découpés. C'est une épouvantable torture.

Le *Monde* dit:

"Plus que jamais, la question des écoles séparées au Manitoba occupe l'attention. Le problème reste loin, bien loin de sa solution.

Le fameux arrêté ministériel n'est en aucune manière commi natoire. Il équivaut à un avis platonique adressé à la législature manitobaine d'agir comme elle l'entendra, dans cette palpitante affaire scolaire dont l'issue inquiète toute la population catholique du pays.

Nous l'avons déjà dit. Le gouvernement s'en est tenu à la reconnaissance inefficace du jugement du plus haut tribunal du pays. C'est un accusé de réception qu'il ne pouvait s'éviter de faire. Placé entre la législature provinciale et la commission judiciaire du Conseil Privé, en Angleterre, le gouvernement fédéral n'a exercé que des fonctions officieuses qui ne l'engagent à rien, mais qui le couvrent temporairement jusqu'à ce que le parlement ait rendu son verdict à propos de la législation réparatrice."

Expulsion ou Evangélisation.

A une assemblée de la "Protestant Ministerial Association" a Montreal, présidée par le Rév. E. N. Dewey, le rév. W. T. Graham a lu un mémoire tendant à l'expulsion des Jésuites de la province de Québec.

Le conférencier fit à sa façon un historique de la Société de Jésus, critiqua leurs méthodes d'enseignement et la soumission au pape de tous les catholiques.

Le rév. W. T. Graham voit là un danger social et propose purement et simplement de chasser les Jésuites, à moins que ceux-ci et les fidèles ne consentent à se laisser évangéliser par la "Protestant Ministerial Association."

Nous ne suivrons pas le rév. W. T. Graham à travers les arguments qu'il emploie pour rallier à son opinion ceux qui ne la partagent point ou qui la partagent trop faiblement pour consentir à la violence; mais nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître, dans cette tentative, l'indice d'une guerre religieuse en perspective.

La question des écoles du Manitoba a été le premier pas dans cette voie; pas timide d'abord, mais qui s'est affermi à mesure que nos ministres canadiens-français ont reculé.

Après avoir fermé les écoles, il sera tout à fait naturel de chasser les maîtres.

On s'attaque aux jésuites, aujourd'hui; demain ce sera à nos curés et après demain ce sera à nous-mêmes.

Nous aurons le choix entre l'apostasie ou la guerre perpétuelle, sourde et épuisante, que nous livrerons les ligues.

Voilà où la désertion de la cause catholique et nationale par nos ministres doit nous conduire fatalement.

Je me Vengerai.

"Le silence est d'or" a t-on écrit et à bon droit. Une parole inconsidérée, prononcée dans un moment de colère, peut perdre un homme ou le conduire devant les tribunaux, sous le coup de graves soupçons.

C'est ce qu'apprend à ses frais, Camille Landry, riche cultivateur de l'Assomption, P. Q., qui a comparu ce matin devant sir Alexandre Lacoste, en cour d'assises, pour répondre à l'accusation d'avoir mis le feu aux granges que Joseph Raymond dit Dupuis possède dans cette paroisse.

C'est le 13 décembre 1894, que l'offense aurait été commise.

Voici comment M. Cornellier, C. R., expose la manière de voir sur le sujet.

L'automne dernier, Camille Landry creusa un fossé au bout de sa terre et jeta le sable et les pierres qui provenaient de cette excavation dans les champs de son voisin, Damase Bleau

On comprend que ce dernier protesta et qu'il s'en suivit une action en dommages devant le juge de Lorimier, siégeant à Joliette.

Le tribunal n'approuvant pas la conduite de Landry, le condamna à $50 et les frais.

Landry s'en retournait chez lui après le procès en compagnie de MM. Coderre et Riopel, deux de ses amis, quand en chemin, il rencontra les deux fils de Joseph Dupuis, de l'Assomption, les deux plus forts témoins contre lui, à Joliette.

En les voyant, Landry dit à ses amis: "Je me vengerai bien d'eux et avant longtemps."

Le 13 décembre, les granges de Joseph Dupuis étaient reduites en cendres.

On se souvint des paroles de Landry et les soupçons se portèrent sur lui.

Il fut arrêté, et traduit devant le magistrat, à Joliette, qui le renvoya aux assises.

Entre temps, les avocats de Landry, voyant que la population semblait hostile à leur client, demandèrent au procureur général un changement de venue. L'hon. M. Casgrain acquiesça et voilà comment Landry est aujourd'hui devant les tribunaux de la métropole.

Comme nous l'avons dit, Landry est un homme à l'aise. Il a paru à la barre, bien vêtu et n'ayant nullement l'air intimidé.

L'exposé de l'accusation par M. Cornellier l'a fait sourire ironiquement.

Les avocats de Landry sont M. J. E. Faribault, C. R., de l'Assomption, et M. R. Lemieux, de Montréal.

La Couronne est représentée par M. Cornellier, C. R., et M. Renaud, de Joliette, l'avocat de Hooper, lors du fameux procès dont on n'a pas perdu le souvenir.

Le seul témoin entendu jusqu'à présent est M. Amédée Marsan, professeur de l'Ecole d'Agriculture de l'Assomption.

Le témoin a été chargé de dresser des plans de granges incendiées et du théâtre de l'incendie. Ce sont ces plans qu'il a exhibés et expliqués à la Cour.

Ce procès sera fort long; on entendra une quarantaine de témoins.

A la séance de l'après-midi, M. Dupuis a été entendu comme témoin. Il explique comment il a compris les paroles de Camille Landry: "Je me vengerai." Il suppose que le feu est le résultat de cette résolution de l'accusé.

Il a vu le feu prendre au côté nord de la grange et courut donner l'alarme et chercher de l'aide chez lui.

Le juge Lacoste a profité de l'occasion pour recommander aux procureurs des deux parties d'être ponctuels aux heures d'ajournement. Lorsque le procès doit se continuer à deux heures, ce n'est pas deux heures quart.

—Deux dépêches de Central Falls, R. I: Samedi dernier, Célestin Lachance, domicilié rue Foundry, a succombé à une maladie de cœur. Il est tombé raide mort.

—A l'assemblée du gouvernement municipal qui a eu lieu hier soir, M. Ambroise Choquet a été réélu juge de la Cour des Preuves, sur une proposition faite par M. Myron Fish, président du conseil. Nos félicitations.

—Le conseil municipal de Lawrence a déciidé d'accorder $2 par jour aux journaliers à l'emploi de la municipalité.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL

FLYNN

—M. Weir, avocat de Flynn, l'ex-detective du Grand-Tronc, devait exposer à la cour d'Assises les motifs militant en faveur d'un nouveau procès pour son client.

M. Quinn, avocat de la Couronne, étant retenu chez lui à Dorval, par la maladie, on a dû retarder l'audition des raisons que M. Weir veut exposer au tribunal pour obtenir la faveur qu'il sollicite.

Flynn est toujours à l'infirmerie de la prison

M. LAVIOLETTE

—Nous apprenons avec un vif regret la mort de M. Godfroy Laviolette, ancien préfet du pénitencier de Saint Vincent de Paul, arrivée à cinq heures du matin, à la résidence de son fils, rue St Denis.

M. Pierre Godfroy Laviolette était né à Saint Eustache, le 1er novembre 1826. Il était fils de Pierre Laviolette, poète canadien bien connu de l'époque et de dame Marie Elmire Dumont, co-seigneuresse des Mille Isles.

M. G. Laviolette fit ses études au collège de Montréal et embrassa la profession d'arpenteur, qu'il exerça surtout dans les cantons au nord du comté de Terrebonue.

Maire de St Jérôme et préfet du comté de Terrebonne pendant 18 ans, il a pris une part très active au développement de cette partie du pays.

QUEBEC,

PLUS DE CARÊME

—Un prêtre de nos amis nous disait qu'il était fortement question dans certains diocèses de demander au St Siège d'abolir le carême et de le remplacer par un jeûne rigoureux, tous les vendredis de l'année ainsi que les six jours de la Semaine Sainte.

LA TREMPE DU CUIVRE

—M. F. Allard, de Lévis, qui a retrouvé le secret perdu de la trempe du cuivre, va enfin voir ses efforts couronnés de succès.

Il a, paraît-il, reçu des offres de plusieurs capitalistes américains pour exploiter sa découverte.

Quelques capitalistes canadiens sont aussi en pourparlers avec M. Allard pour l'établissement d'usines à Lévis. M. Julien Chabot, ancien gérant de la compagnie du Richelieu, est le promoteur de cette compagnie.

GARE AUX FAUX BILLETS

—De faux billets de banque de $5 de la Banque du Peuple, parfaitement imités, ont été mis en circulation en cette ville.

On remarque aussi que depuis quelque temps un grand nombre de pièces de monnaie de 25 et 50 centins contrefaits ou perforés, circulent.

OTTAWA,

LE LEADER

On dit, dans les cercles bien renseignés, que l'hon. M. Foster sera le leader pendant la session Sir A. P. Caron est cependant celui à qui cette charge revient de droit.

UNE LETTRE

—Sir A. P. Caron, directeur général des Postes, a reçu ces jours derniers la lettre de remerciement qui suit du chef huron de Lorette:

Village Huron, 18 mars 1895.
L'honorable Sir A. P. Caron,

"Ache8ati" (Il défend). Ottawa.
Mon cher Ache8ati,

Tu m'as fait grand plaisir au cœur en donnant une position à mon petit guerrier Paul, que tu as protégé. Tous mes enfants, ma femme et moi, t'en seront toujours reconnaissants.

Puisse le Grand Chef d'En Haut répandre sur toi un grand fleuve de bonheur, de bonnes annees et de succès.

Ton nom sera toujours gardé dans nos cœurs par la reconnaissance.

Tu sais toi, grand chef d'Honneur, tu sais donner du courage à nos guerriers.

Ils t'aimeront toujours.

J'ai di',
Ton frère,
FRANCIS GROS LOUIS SASSINIO,
Chef.

LE CLERGÉ D'OTTAWA

—Mgr Duhamel vient de convoquer tout son clergé en caucus.

On va s'entendre pour forcer la main aux gouvernements d'Ottawa et de Québec pour obtenir l'ouverture de chemins indispensables dans les régions colonisables.

Les colons du nord se voient sans chemins et menacent de quitter leurs terres.

Les sociétés de colonisation vont se mettre de la partie.

Jusqu'ici nos gouvernements sont restés sourds aux prières des colons qui demandent des routes.

On va, paraît-il, signer des affidavits, exposant que les chemins sont absolument défaut dans les régions colonisables de Labelle, de St Maurice et du Grand Nord.

Les ministres ne veulent pas entendre parler d'accorder de l'argent pour les chemins, ils disent que tout ce qui a été voté à la dernière législature est épuisé.

NOUVEAUX COLONS

—M. O. E. Ohlen est de retour d'un voyage en Suède où il est allé faire de la propagande pour amener des immigrants au Canada. Douze délégués suédois accompagnent M. Ohlen et vont choisir des sites où les nouveaux colons pourront s'établir.

Pas moins de 300 suédois doivent arriver au Canada le mois prochain.

LE RAPATRIEMENT

—Le Père Paradis a conduit à Verner; ces jours derniers, 28 familles rapatriées de Lake Linden, Michigan. Il négocie actuellement un arrangement avec le Pacifique Canadien pour ramener une cinquantaine de familles qui toutes, seront cantonnées à Verner. Ces rapatriés peuvent disposer de sommes variant de $700 à $1 000 à la disposition des colons.

Près de mille billots ont été transportés près d'un moulin à scie en cours de construction, attendant qu'il fonctionne.

D'ici à la fin d'avril, le Pere Paradis compte rapatrier quelques centaines de familles.

Les familles pauvres pourront être rapatriées par eau, vu que les compagnies de chemin de fer refusent des passages à prix réduits.

Sur le Pacifique Canadien, les billets de transport pour les colons sont réduits à un quart.

Le Père Paradis est parti hier soir pour Verner.

Question de Paroisse.

Se conformant au vœu de Mgr Beaven, le curé Brouillette de Worcester, Mass., a appelé dimanche une assemblée de paroisse. C'était pour s'entendre au sujet de l'achat, par le curé, de la propriété dite "Fox Mills." Les paroissiens ont déjà tenu deux assemblées pour protester contre l'achat de cette propriété et la vente de l'église Notre-Dame des Canadiens. Chaque fois ils ont nommé un comité chargé de se rendre auprès de l'évêque pour lui faire connaître leurs désirs.

A l'assemblée d'aujourd'hui, le curé Brouillette a avoué avoir eu tort en ne consultant pas les paroissiens, et c'est les larmes aux yeux qu'il a demandé pardon à ces derniers.

La critique va son train. On se demande comment le curé Brouillette a pu s'entêter au point de ne reconnaître qu'après une vive opposition de sa part la justesse de la demande de ses paroissiens.

On lui a demandé en outre s'il consentirait à laisser gérer les finances paroissiales par une commission de trois; il a répondu évasivement, disant qu'il se soumettrait aux ordres de Mgr Beaven.

L'assemblée a été très agitée, et les esprits sont montés de part et d'autre.

ENCORE UNE MALHEUREUSE.

Boston, 26 mars—Une jeune femme de 25 ou 30 ans gît à l'hôpital général du Massachusetts dans un état critique.

Cette malheureuse, l'émule de Clara Hathaway, a tenté de se suicider en se jetant vers les 10 heures, hier avant-midi, dans la rivière Charles, au bas de la rue Pinckney.

On ignore absolument le mobile qui a poussé cette infortunée à s'ôter la vie. Elle enleva sur sa personne tout ce qui aurait pu la faire reconnaître, avant de commettre cet acte de désespoir.

Elle a 5 pieds et cinq pouces de hauteur et pèse environ 130 livres. Elle est brune, ayant la chevelure brun foncé tirant beaucoup sur le noir.

Elle portait une robe de brilliantine noire. Le seul objet qui peut la faire reconnaître c'est son mouchoir, qui est marqué de la lettre "J" en soie rose.

A l'endroit de la rivière où cette infortunée s'est jetée, l'eau avait une grande profondeur.

Deux femmes dans le voisinage aperçurent cette malheureuse s'enfonçant dans l'onde; elles donnèrent l'alarme. Deux hommes, John Flannigan et Lyman Easton, des domestiques, accoururent pour secourir l'infortunée jeune femme.

Tout d'abord ils ne virent rien, car la malheureuse était sous l'eau. Mais le corps ne tarda pas à revenir à la surface et avec une corde au bout de laquelle se trouvait un crochet, les deux hommes aidés de plusieurs autres personnes qui étaient arrivées sur ces entrefaites, ils réussirent à attirer le corps jusqu'auprès du mur, qui fait le bout de la rue. L'un des deux hommes réussit alors à descendre jusqu'à la surface de l'eau en se soutenant aux anfractuosités des pierres, et il passa la corde autour du corps qui put être retiré de la rivière.

L'infortunée jeune femme ne faisait aucun signe de vie, et l'on crut qu'elle était morte. Elle fut transportée dans une maison du voisinage, où un médecin fut appelé et il finit, à force de soins, par la ranimer.

Une heure plus tard l'ambulance la transportait à l'hôpital où elle tomba dans le délire.

Dans ses moments lucides, on la questionne, mais elle refuse de répondre.

Qui est-elle? Pourquoi a-t elle attenté à ses jours? Voilà les questions qu'on se pose sans pouvoir les résoudre.

Demain nous en saurons probablement plus long sur le compte de cette femme; nous aurons peut-être tout un roman à raconter.

Boston, 27 mars—Au point du jour, la jeune femme qui s'est jetée dans la rivière Charles, lundi, a repris connaissance complètement, et elle prend rapidement du mieux.

Tout d'abord elle refusa de dire son nom; mais elle finit par céder et elle déclara se nommer Mary McNeal, née McDonald, domiciliée au No. 25 rue Dwight. Ses parents demeurent à Boston, et ce qui paraît étrange, c'est qu'ils ne paraissent pas s'occuper d'elle plus que de l'an quarante.

Depuis plusieurs années cette jeune femme, qui a une fille âgée de 7 ans, gagne sa vie en faisant de la couture, étant séparée de son mari depuis cinq ans.

Elle se dit bien malheureuse, et s'écrie à tout instant: "C'est le désappointement qui m'a poussée à me jeter à l'eau, j'ai trop souffert. Ma vie a été remplie de malheurs."

Elle refuse d'en dire plus long; cependant, elle promet de ne plus recommencer.

On dirait que les souffrances qu'elle paraît avoir endurées lui ont affecté le cerveau.

Les internes de l'hôpital disent qu'elle sera mieux dans quelques jours.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité generale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulieres ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Reid & Hughes,

Le Grand Magasin de Marchandises Seches de Lawrence.

Telephone 112-2.

Departement des Livres.

Nous avons ouvert un département de livres, où vous trouverez les livres les plus populaires aux prix des marchandises sèches: ce qui signifie un avantage pour vous. Lisez qui suit, cela vous intéressera:

Mémoires du Général Sheridan avec portraits et illustrations, 2 volumes valant $3.50, notre prix 98 cts.

Micah Clarke, 10 cts.

Father Stafford par l'auteur du Prisonner of Zenda.

Avez-vous assisté à la grande ouverture de Reid & Hughes, c'est le sujet de conversation de toutes les Dames qu'elles n'ont jamais vues de si belles choses en fait d'Etoffes à Robes, superbes Soies, Corsages et Marchandises Lavables.

Dept. des Chapeaux.

Samedi nous vendrons 150 Chapeaux Garnis, qui sans contredit sont les meilleures valeures jamais offertes en detail. Hâtez-vous, car nous ne pouvons les garder 2 ou 3 mois, nous n'avons pas de place. D'ici au 1er mai nous désirons tous les vendre, car chaque Chapeau vaut cinq piastres. Notre prix pour ce lot $3 98 chacun.

Departement d'Art.

Déménagé au bout du Dépt. de Chapeaux, plus d'espace, plus de lumière, cent douzaines de rouleaux de Soie à tricoter, jamais détaillés à moins de 25c. le rouleau, nous avons toutes les couleurs et chaque rouleau est garanti, pour ce lot 12½c. le rouleau.

Le Savon Red Seal, garanti purement médecinal, prix régulier 19c, nous voulons l'introduire en le vendant à 12½c, si vous ne l'aimez pas, nous vous remettrons l'argent.

Corsets! Corsets! Corsets!

Les Corsets devraient ajuster comme un Gant de Kid, pour avoir les meilleurs résultats, nous avons cette semaine un expert de New York comme ajusteur. Mesdames venez vous faire ajuster un Corset Kabo, nous vendons cette qualité supérieure pour $1.00.

Vous serez surprises de voir quelle différence cela fait dans l'ajustement de votre robe, et certainement que toute dame désire que sa robe fasse bien. Le Corset Kabo est l'article pour remplir ce but.

REID & HUGHES,

LES CHEFS DES PRIX POPULAIRES.

Nos. 225 A 235 RUE ESSEX,

LAWRENCE, MASS.,

Commis de langue française—M.M. Jos. A. Roy, John A. Tucker P. A. Murphy, Mlle Evelina Poirier, Mlle Lumina Morneau et Dame Exilda Cardinal.

MITCHELL & CO.

CORSETS.

Nous n'avons pas dit grand'chose dernièrement au sujet des Corsets. Le fait est que notre stock de Corsets est si fort que c'est une attraction qui amène un commerce régulier. Nous ne prétendons pas dire que nous avons les meilleurs Corsets fabriqués, mais nous garantissons n'en pas tenir de communs. Aucun Corset qui n'a pas son mérite spécial par la forme et le matériel.

Les Corsets Warner Bros, No. 111 et No. 144, la vieille coroline si recommandable.

Pearl of Pekin—un Corset en Soie. C'est une perle dans le vrai sens du mot.

Le célèbre Corset P. D. No. 28, buste en cuillère, No. 97 taille longue, No 248, taille moyenne et No. 530, taille longue. C'est un Corset importé et est vendu pour le meilleur commerce du monde.

Les Corsets Thompson en B., taille longue, aussi E. L. R. & H. pour les nourrices et l'été. Le meilleur Corset qui soit fait pour l'été. Nous avons maintenant en mains une ligne de Corsets Thompson pour les Demoiselles.

Les Corsets R. & G. dans les meilleurs numéros.

Ferry Good Sense dans les meilleurs numéros.

Corsages Ferris Summer, article très désirable.

Royal Worcester—c'est un beau Corset. Nous avons une ligne de ces Corsets en Soie Pongee, légère pesanteur frais, et sous tous les rapports un article insurpassable.

Her Majesty pour les grosses femmes. Nous les gatantissons, ou nous en donnerons un autre.

Les Corsets de 50c.—nous en avons deux sortes insurpassables pour ce prix. Ils sont de toute beauté.

Prima Donna, le dernier ajouté à notre stock, le premier dans nos affections, prix $1.00.

{o}—{o}

Mitchell & Co.

76 a 82 RUE MERRIMACK,

HAVERHILL, MASS.

Commis canadiens—M. A. Léveillée, Mlle Elmire Lafayette.

Laisses en Arriere

Sont tous nos compétiteurs dans la ligne de HARDES FAITES.

Les places que nous avons laissées vacantes sont maintenant occupées par ceux qui sont trop timides pour nous suivre.

Nous nous sommes surpassés ce printemps en fait d'habits pour hommes, jeunes gens et enfants, nos habits de $6, $7, $8, $10, $12 et $15 ne sont pas surpassés. Venez les voir.

HAMEL & CLOUTIER,

405 Rue Essex,

Lawrence, Mass., à l'enseigne de la Valise Dorée.

Presents Utiles!

POUR LES PARENTS ET AMIS,

Le plus bel assortiment de la ville en faitde Montres, Bijouteries, Argenteries, &c. Marchandises des plus recommandables aux plus bas prix

—:o:—

L. Kimball & Son,

12 RUE WATER, HAVERHILL, MASS.

NOTES LOCALES.

Le R. P. J. M. Guillard, O M. I., est en visite au Canada.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Le Révd Hugh Montgomery, qui est gravement malade, est, nous dit-on, en danger de mort; sa guérison est extrêmement douteuse.

Le Rev J. H. Paradis, qui a été remercié de ses services comme pasteur de l'église protestante française, a reçu l'offre d'une position à Québec, mais il ne l'a pas acceptée.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Les plaidoiries en appel dans la cause de "quo warranto" relativement à l'élection de Sullivan comme président du conseil de ville seront entendues à Boston vendredi.

M. James Watson, le vieux contre-maître de la corporation du Merrimack, a été sérieusement malade l'hiver dernier. On dit que sa santé s'est de beaucoup améliorée depuis quelque temps.

Presque 50 tonnes de terre se sont effondrées sur la voie du Lowell, Lawrence and Haverhill St. Street Railway, sur la First mardi soir, et le tramway de huit heures et demie a été considérablement retardé.

Une jeune femme sur le point de de venir mère éprouvait un sentiment de faiblesse qui lui mettait le désespoir dans l'âme. Elle caresse aujourd'hui un blond cherubin qui fait son bonheur, et se félicite d'avoir fait usage du Dr. Delisle's Kinium Compound.

Le maître de poste Pearson emménagera son matériel dans le nouveau bureau samedi prochain, si les candélâbres qui sont maintenant en route pour cette ville arrivent à temps. Toutes les pièces du nouveau bureau de poste sont garnies, sauf le département de l'enregistrement.

A moins d'un cataclysme, le maître de poste Pearson et ses subordonnés seront installés lundi dans le nouveau bureau de poste, au coin des rues Gorham et Appleton, dans un édifice pour la construction duquel le Congrès a voté le 5 avril 1888 la jolie somme de $200,000.

Naissance.

En cette ville, le 23 mars, Mde Jacques Boisvert, une fille baptisée sous les prénoms de Marie-Blanche-Alma-Antoinette. Parrain et marraine, M. et Mde Ch. H. Boisvert.

Il Souffre Beaucoup.

On rapporte que George D Hall, l'électricien qui a reçu un choc électrique en réparant vendredi avant-midi une lampe à arc à la gare du Nord, est très souffrant et qu'il n'a pu dormir la première nuit après l'accident. Il ne s'est produit que peu d'amélioration dans son état samedi.

Arrete Pour Vol.

Samedi après-midi, l'agent de police Whitworth a arrêté Henry Hutchins pour vol d'habits, de chaussures et d'un rasoir dans la chambre de James Kincaid, qui demeure dans une maison de la John Street Alley.

Après avoir commis son larçin, Hutchins vendit les effets volés, mais la police est parvenue à les retrouver.

La Retraite des Hommes Mariés

L'ouverture de cette retraite a été faite hier soir, à 7 heures, dans l'église St Joseph, qui était littéralement bondée. Non seulement tous les bancs étaient occupés, mais plusieurs retraitants ont dû se placer dans les allées.

Les RR. PP. Amyot et Paquet prêchent cette retraite.

La Mortalite a Lowell.

La mortalité à Lowell pendant la semaine qui s'est terminée le 23 mars: Population, 90,613; total des décès, 30; décès d'enfants au dessous de cinq ans, 14; cas de maladies contagieuses, 3; maladies des poumons, 8; fièvres typhoïdes, 3

Le taux de la mortalité pour cette semaine: 22. 3 contre 25. 8—16 les deux semaines précédentes.

UNE SUGGESTION.

Pour Qu'il n'y Ait Plus de "Deadlock."

Advenant, dans la présente circonstance, que le gouverneur Greenhalge appose son véto au Bill Hayes pour la redistribution des quartiers de la ville, pourquoi nos édiles ne demanderaient-ils pas un amendement à la charte de la ville par la loi suivante: Que dans un cas de "deadlock" tel qu'il se présente cette année, l'on fasse amender la charte de la ville pour que les deux chambres votent conjointement pour élire un président du conseil, et si le même cas se présentait dans le bureau des échevins, que l'on agisse de la même manière, avec l'aide du conseil. Avec une telle loi, tout conflit désastreux pour les contribuables serait évité et le fonctionnement des affaires municipales ne souffrirait d'aucun retard.

Confrères de la presse, que pensez-vous de l'idée?

ON DEMANDE.

Un jeune homme d'expérience pour poser sur le zinc et en même temps sur la carte serait préférable, s'adresser ou No. 18 Peabody Street, Salem, Mass.

LE CADAVRE D'UN HOMME

A ete Trouve Dimanche Apres-midi a Tewksbury.

Hier après-midi, comme quelques garçons passaient dans les bois de Tewksbury, en arrière de Wigginsville, ils trouvèrent le cadavre d'un homme enfoncé dans la neige et la glace, à quelque distance du chemin.

La chair de la figure avait été rongée et le corps paraissait comme s'il fut demeuré plusieurs semaines en cet endroit.

Le constable fut averti et il vint informer la police de cette ville qui chargea l'entrepreneur de pompes funèbres Brooks d'aller chercher les restes.

Le corps était tellement gelé et pris dans la glace qu'on a dû se servir de barres de fer pour le décoler. Il fut transporté aux salles de M. Brooks, où un examen fit connaître les faits suivants:

Cet homme avait 5 pieds et 7 pouces de hauteur, les cheveux gris et âgé de 50 ou 60 ans. Comme nous l'avons dit plus haut, la chair de la figure avait été complètement rongée, probablement par des chiens ou des chats, de sorte que les traits sont méconnaissables. Il portait un paletot noir, un gilet de couleur pâle, une chemise bleue, des gants noirs et des chaussures lacées recouvertes de pardessus qu'on nomme ici des "arctics."

Son chapeau était un "Derby" portant l'étiquette de Putnam & Son.

On n'a rien trouvé dans les poches, sauf un mouchoir, un canif et un diapason, instrument dont se servent les musiciens pour prendre le ton et donnant la note "A."

Il va être bien difficile, croyons-nous, de pouvoir identifier ce corps, qui doit pourtant être celui d'un homme ayant habité cette ville, car le chapeau a été acheté dans un de nos magasins.

Le corps de l'homme trouvé dans le bois ces jours derniers a été inhumé hier, sans cérémonie, personne ne l'ayant réclamé, encore moins identifié.

Aux Dames.

Il y a des milliers de dames dans le pays, dont le système est empoisonné et dont le sang est dans une condition impure par l'absorption de matière impure due aux irrégularités mensuelles. Ces cas sont guéris par les propriétés merveilleuses qui purifient le sang, de la Prickley Poke Root et Potassium (P. P. P.) Les couleurs roses et une riche santé prennent la place d'une d'une apparence malade, la couleur perdue et la défaillance générale du système, par l'usage du Prickley Ash Poke, Root et Potassium, que de milliers de femmes peuvent prouver et plusieurs certificats sont en possession de notre société qui a promis de ne pas les publier et tous attestent que la P. P. P. est une bénédiction pour l'humanité.

CAPT. J. D. JOHNSTON.

A tous ceux qui sont concernés:

Je prends grand plaisir à certifier que les qualités efficaces du populaire remède connu pour les éruptions de la peau, comme la P. P. P., (Prickley Ash Poke, Root and Potassium.) J'ai pendant plusieurs années souffert d'une éruption désagréable sur la figure et j'ai essayé plusieurs remèdes differents pour l'enlever, aucun d'eux n'a réussi jusqu'à ce que cette préparation m'a guérie. Après avoir pris trois bouteilles suivant la direction, je suis aujourd'hui parfaitement guéri.

J. D. JOHNSTON.
De la maison Johnston & Douglas,
Savannah, Ga.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousselures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les phramaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co
Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

Avis.

Notre agent commencera lundi prochain a visiter nos abonnés. Nous espérons que les souscripteurs tiendront prêt le petit montant qui nous est dû et lui rendront la tâche facile.

CONROY ARRETE

Il a ete Capture a Bridgeport Mercredi

Ce fut une joyeuse dépêche qui a été reçue au poste de police mercredi, annonçant que Patrick Conroy, l'individu qui a jeté de la chaux à la figure de Thomas Richardson il y a quelques jours, avait été arrêté à Bridgeport, Conn.

En recevant cette dépêche, M. Davis, le chef de la sûreté, endossa son paletot et prit le premier train pour Bridgeport, afin de ramener lui-même le prisonnier en cette ville.

Le chef Davis était de retour avec Conroy à 12.20 heures, cette nuit, ayant fait le trajet le plus rapide dont on ait été témoin. M. Davis était rendu à Bridgeport à 6 heures, où il trouva Conroy au poste, fumant paisiblement sa pipe. Il consentit à revenir à Lowell et ne posa aucune question. Il ne restait plus que vingt minutes pour prendre le premier train et ils durent se hâter. A Boston, il fallait traverser la ville pour aller prendre le train de Lowell qui partait une vingtaine de minutes plus tard. Le chef de la sûreté ne voulut pas se fier à un cocher pour les conduire à destination, et il partit à pied avec son prisonnier. Il fallait se hâter et ils allaient bon train. Comme ils traversaient un parc public à grands pas, Conroy fit remarquer que ce devait être la première fois qu'un homme courait si vite pour se rendre en prison.

Conroy s'était livré de lui-même aux autorités de Bridgeport. Après son attentat, il s'était rendu en premier lieu à Boston, où il demeura jusqu'à lundi soir; puis il partit pour aller rendre visite à des parents, dans les environs de Bridgeport. Ses parents avaient lu les détails de l'attentat dans les journaux et ils lui demandèrent si c'était bien lui qui en était l'auteur. Il répondit affirmativement et ils lui conseillèrent de retourner à Bridgeport et de se livrer aux autorités, ce qu'il fit.

Il avoue avoir commis les voies de fait dont on l'accuse et son récit ne diffère pas, pour la peine, du compte rendu publié dans nos colonnes le jour de l'attentat.

Il dit que Richardson, sous les ordres duquel il travaillait, l'avait toujours bien traité; mais il le faisait beaucoup endéver depuis quelque temps au sujet de sa religion. Il devint exaspéré et le drapeau de l'A. P. A. déployé par les enfants de Richardson le mit tellement hors de ses gonds qu'il en perdit complètement la tête, et sans réaliser l'énormité de son crime, il s'empara d'une poignée de chaux qu'il lança à la face de Richardson.

Il avoue que rien ne peut justifier une telle action et il est prêt à subir la punition qu'il mérite.

Il dit qu'il n'a pas dormi deux heures durant depuis ce crime. Il s'imaginait que tout étranger qu'il rencontrait allait l'arrêter, et il ne fut pas tranquille tant qu'il ne se fut pas livré.

Il se dit peiné pour M. Richadson et espère qu'il conservera la vue.

Il ne subira probablement pas son procès avant que le sort de sa victime soit décidé.

Un Ancien Lowellois.

Nous lisons dans l'*Espérance* de Central Falls:

M. E. H. Duprez doit ouvrir, sous peu, un magasin de meubles dans la bâtisse du Cercle Jacques-Cartier, rue Broad. Il attend tout un assortiment de meubles neufs et d'autres marchandises d'un jour à l'autre. C'est très bien, un bon magasin de meubles dans notre milieu ne peut manquer d'amener le commerce ici. Succès à l'ami Duprez.

Union St Joseph.

M. J. S. Lapierre présidait au fauteuil et M. Nap. Hamilton secrétaire. Après les affaires de routine, une résolution a été présentée pour engager la société à se prononcer contre des licences dans le Petit Canada. M. le président Lapierre, après avoir expliqué qu'il croyait, que par la constitution et les règlements, il n'était pas du ressort de la société de prendre une attitude sur une question qui ne les regardait pas, en conséquence il refusait d'accepter cette résolution.

Après quelques remarques par M. Wilfred Caisse, M. J. B. Hurtubise proposa un vote de non-confiance sur l'attitude du président. Vingt persones étaient présentes, y compris le Rév. P. Forget, chapelain. Le vote fut le suivant: 12 pour, 4 contre et 4 abstentions.

Ensuite M. R. L. Loupret, vice-prés., quoique opposé à la résolution, la mit devant l'assemblée. Résolution: 16 pour, 2 contre. M. Lapierre donna sa démission comme président. L'affaire a été renvoyée à mercredi prochain.

Cueillis par la Police.

L'agent de police Sanborn a arrêté mercredi les nommés Cornelius F. Sullivan et Fred I. Hall, sur la rue Westford, pour voies de fait sur un chiffonnier. Ces deux brutes frappèrent brutalement leur homme et le blessèrent assez grièvement avant que l'agent de police eût pu leur mettre la main au collet.

Vers midi, John T. Simpson a été arrêté pour vol d'un jonc appartenant à une jeune fille travaillant dans le Boott.

Le Bill de Redistribution.

Hier, dans la chambre des représentants, à Boston, le Bill Hayes, pour la redistribution des quartiers de cette ville, a été voté.

Maintenant, si le sénat en fait autant, ce bill deviendra loi.

Retraite des Jeunes Gens.

La retraite des jeunes gens s'est terminée dimanche. La clôture a eu lieu à 3 heures, dans l'église St Joseph, qui était remplie de jeunes retraitants désireux d'assister à cette dernière cérémonie.

Nos jeunes gens se sont portés en foule durant toute la semaine à ces pieux exercices. On estime à 2200 le nombre de ceux qui ont communié pendant cette retraite.

La cérémonie de clôture a été des plus imposantes; elle s'ouvrit par un cantique à la Sainte Vierge chanté par un chœur de garçons du Collège St Joseph, sous l'habile direction du Révd. Frère Chryseuil. Ce chant fut suivi d'un sermon par le R. P. Nolin, O. M. I., qui donna la série de sermons tous les soirs durant le cours de la semaine. Le R. P. Nolin a été très aimé comme prédicateur; il a su à la fois convaincre et toucher son auditoire et le succès de cette belle retraite lui est dû ainsi qu'au R. P. Marion, O. M. I. qui a prêché les instructions du matin.

Après le sermon vint la touchante cérémonie de la rénovation des vœux du baptême, pendant laquelle plus de deux mille jeunes gens tenaient dans leurs mains des cierges allumés. Ensuite, grande et belle procession en l'honneur du Sacré Cœur que firent les jeunes gens de l'Association Catholique, représentant tous les retraitants qui ne purent y prendre part, à cause de leur grand nombre.

La bannière du Sacré Cœur, que l'on porta en tête de la procession, arrivée au sanctuaire, y fut tenue sur une estrade par deux jeunes gens portant costume et insignes, et entourés d'un groupe d'une trentaine. Alors le R. P. Prédicateur, dans le sanctuaire, fit au Sacré Cœur de Jésus la consécration de ses retraitants, priant pour leur persévérance.

Puis vint le chant solennel du Magnificat de Lambillotte, suivi du Salut du St Sacrement.

Le salut a été donné par le R P. Marion.

Le Chœur Rossini a, pendant ces cérémonies, fait du chant magnifique, comme il sait toujours en faire.

Demandé à la dernière heure, il n'en était pas moins très bien préparé, et ceux qui s'y connaissent ont été charmés.

Le solo du Magnificat de Lambillotte a été fort bien exécuté par M. Henri Alexander. Le *O Salutaris* par L. de Rillé a été chanté pour la première fois à Lowell, et il l'a été d'une manière vraiment magistrale.

L'*Ave Maria* de Carle Bassini a été chanté par M. Philéas David jr., qui était en verve et en a su faire ressortir toutes les beautés. Puis vint le *Tantum Ergo* de Berge qui fut rendu tout aussi bien que les morceaux précédents.

Le Chœur Rossini et son habile directeur méritent de chaleureuses félicitations pour le chant magnifique qu'ils ont bien voulu faire en cette circonstance, ce qui a beaucoup rehaussé l'éclat des cérémonies.

L'ensemble de la cérémonie a certainement été à la fois touchant et édifiant et fait honneur à notre jeunesse de Lowell. Puisse-elle être fidèle aux saintes et salutaires leçons qui lui ont été données.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

UN COUP DE COUTEAU.

UNE SCENE TRAGIQUE DANS UN MISERABLE REDUIT.

Une Femme Dans une Mauvaise Position.

Mardi midi, le gardien de la paix Lane entendit des cris stridents et il pénétra dans un logement sur la rue Davidson, où il trouva une femme aux prises avec son mari, un nommé William Kelley, qui venait de lui donner un coup de couteau à la gorge et allait répéter sa tentative pour la tuer.

L'agent de police sauta sur cet homme brutal et lui enleva son arme, après quoi le couple fut conduit au poste, où le Dr Porter vint panser la blessure de la pauvre femme, heureusement sans gravité.

Cette femme, à la veille de donner naissance à un enfant, n'était pas l'épouse de Kelley, mais elle vivait maritalement avec lui depuis trois ans; elle se nomme Theresa Rowe. Elle a un enfant de trois ans. Elle refusa de porter plainte contre cet homme; mais il n'en sera pas moins accusé de voies de fait.

A cause de l'état de cette femme, le Dr Porter donna ordre qu'elle fut conduite à la Ferme Municipale, en attendant le jour de sa délivrance.

Avant d'y aller, la femme Rowe demanda la permission de se rendre chez elle pour changer de vêtements, disant qu'elle serait prête à partir pour la Ferme Municipale ce matin. On acquiesça à cette demande, et elle se rendit à son misérable réduit, où dans l'après-midi elle donna naissance à un enfant. Elle était toute seule dans la maison où il n'y avait pas même de lit.

Quelques voisins eurent vent de l'affaire pendant la soirée et ils appelèrent le Dr Ricker qui trouva la pauvre femme étendue sur le plancher dans un bien triste état, ayant à ses côtés un gros enfant nouveau-né qui a bonne envie de vivre.

La mère et l'enfant furent envoyés à la Ferme Municipale.

Kelley, qui a assailli cette femme, dit qu'il a agi de la sorte au cours d'une querelle causée par le refus de celle-ci de se rendre à la Ferme Municipale pour y être délivrée.

FATAL ACCIDENT

Montréal, 25 mars.—Vers 7 heures et demie, hier soir, pendant qu'un tramway attendait sur la voie de garrage près de l'hôtel Vervais, deux jeunes gens, François Corbeil, âgé de 23 ans, et son frère Edouard, âgé de 20 ans, qui étaient en état d'ivresse, entrèrent dans le wagon.

Quand le tramway se mit en marche, les deux jeunes gens devinrent turbulents, et le conducteur fut forcé de les faire débarquer

Ce tramway allait au Sault au Récollet.

En revenant à la ville, vers 9 h. 30, le mécanicien remarqua, à environ un quart de mille de l'hôtel Vernais, un objet noir étendu sur la voie; mais lorsqu'il fut assez près pour constater que cet objet n'était autre que deux hommes, il était trop tard pour éviter un accident. Cependant, il renversa le pouvoir et appliqua promptement les freins, mais sans succès. Le wagon passa sur les deux corps, qui n'étaient autres que ceux de François et Edouard Corbeil. On s'empressa de tirer les malheureux de leur fâcheuse position et on envoya chercher un médecin. Il était trop tard cependant pour la plus âgée des deux victimes. François avait été broyé à mort.

Son frère n'a dû son salut qu'à la promptitude avec laquelle le mécanicien se porta à son secours.

Quoique très grandement blessé à la tête et à la figure, il n'est pas en danger immédiat.

Les deux trères, en voulant continuer leur route au Sault, étaient tombés sur la voi; l'un d'eux avait son bras autour du cou de l'autre.

Les deux jeunes gens appartiennent à une famille très respectable du Sault au Récollet.

Le blessé est à l'hôpital où il prend du mieux.

Le Fanatisme.

Une requête a été signée ces jours derniers par les principaux citoyens canadiens de New Bedford demandant au maire et aux échevins de rendre justice à l'un des nôtres, promu par le bureau des ingénieurs au grade de pompier.

Nous voulons parler de M. Henri Larocque. Inutile de dire que l'opposition que l'on fait à ce jeune Canadien est du fanatisme le plus outrageant.

M. Larocque fait partie de la brigade des pompiers No. 4 depuis plusieurs années et il s'est toujours grandement distingué dans toutes les occasions. Prenant les personnes à tour de rôle, il aurait dû être promu l'année dernière, quand on prit un plus jeune que lui pour remplir une vacance. Pour la première fois M. Larocque ne dit rien.

Cette année la majorité des membres de la brigade fit encore le même jeu, et élut un plus jeune que M. Larocque, mais le bureau des ingénieurs voyant que l'injustice était hors de sens commun ne voulut pas ratifier cette nomination et nomma M. Larocque dont la réputation était répandue par toute la ville.

Les membres de la compagnie voyant leur fanatisme aveugle déjoué dans ses plans veulent porter la cause en appel devant le maire et les échevins, et la question sera décidée probablement jeudi soir.

Nous n'avons pas lieu de craindre la décision du maire et des échevins et nous ne pouvons croire que ces officiers aient l'esprit assez borné pour commettre la bévue d'écouter ces fanatiques.

Beaucoup de Canadiens et des Canadiens influents ont contribué largement au triomphe du parti actuellement au pouvoir et tous savent que nous aurons de nouvelles élections l'automne prochain. Nous pouvons dire sans crainte que jeudi soir, justice sera rendue à qui de droit et que M. Larocque sera confirmé dans la nouvelle position que lui ont valu, au dire des ingénieurs et des officiers américains eux-mêmes, son activité et son courage.

UN APPEL AUX ARMES.

Les Orangistes du Manitoba Deviennent Menacants.

Winnipeg, 25—Le major Stewart Mulvehy, l'ex-grand-maître des orangistes du Manitoba, a déclaré, samedi, au cours d'une entrevue au sujet de la question des écoles, ce qui suit: "Je vais simplement poser ce problème d'arithmétique au gouvernement fédéral. S'il a fallu $8,000 000 pour subjuguer trois cents métis sur les bords de la Saskatchewan, combien faudra-t-il de millions pour rendre esclaves les 200,000 habitants du Manitoba, pour les soumettre aux enseignements d'une hiérarchie étrangère? Que les ministres fédéraux fassent eux-mêmes le calcul!"

Ce langage signifie que, dans l'opinion de l'ex-grand-maître, la population du Manitoba prendra les armes avant de se soumettre à l'intervention fédérale en l'affaire des écoles.

Le premier ministre Greenway et tous ses ministres déclarent qu'ils résisteront jusqu'au bout au rétablissement des écoles séparées

L'excitation la plus grande règne ici. Dans les églises protestantes, les ministres ont fait un appel pour que tous les protestants fassent la lutte contre les catholiques.

La législature attend encore l'ordre en conseil qui doit arriver aujourd'hui.

DE L'ARSENIC

Des Jeunes Filles en Mangent pour Embellir.

Braddock, Pa., 26—De l'arsenic que Mlles Martha Ridgin et Annie Jones ont mangé pour embellir leur teint a failli les faire mourir.

Annie n'en a pris qu'une faible dose, mais Martha est dans un état critique.

Ces jeunes filles sont âgées de 18 ans et employées dans un magasin de nouveautés.

Hier, elles parlaient de leur teint, lorsqu'un jeune homme leur suggéra de manger une petite quantité d'arsenic, en disant qu'elles amélioreraient beaucoup l'apparence de leur peau.

Ce jeune homme se procura de l'arsenic qu'il remit aux deux jeunes filles, et hier soir Mlle Jones se rendit chez Mlle Ridgin, où elles essayèrent l'arsenic.

Mlle Jones, plus craintive que sa compagne, n'en absorba qu'une faible quanti. Celle-ci, plus hardie, en prit une bonne dose.

Ce matin, un médecin déclara que Marthe était en danger, mais qu'il avait espoir de la sauver. Elle ne veut pas divulguer le nom du jeune homme qui lui a donné ce terrible poison.

UN MISERABLE.

Arrete pour un Crime Abominable.

Manchester, N. H., 27 mars—Un nommé Willis C. Cossette, un homme de quarante-cinq ans, a été arrêté ce soir sous l'accusation d'inceste avec sa jeune fille qui n'a pas encore quatorze ans.

Il paraît que la mauvaise conduite de ce père infâme avec sa fille dure depuis cinq ans. On ajoute que ce même individu a dû partir de Waterbury. Vt., après avoir été arrêté pour le même crime.

SAUVAGERIE BRUTALE

Un Allemand Assomme sa Femme et Tente de se Suicider

Toronto, 27—Un nommé Arthur C. Zimmerman, un Allemand qui est arrivé en cette ville depuis une couple de mois, a tenté de tuer sa femme avec une sauvagerie des plus brutales. Le forcené a frappé la malheureuse à coups de marteau sur la tête et la croyant morte a tenté à son tour de se suicider en s'ouvrant les veines du poignet. Voyant que la mort ne venait pas, Zimmerman s'est plongé un poignard dans la région du cœur et s'est perforé le poumon.

L'état des deux blessés est critique.

CONTRE LES CABARETIERS.

Nashua, N. H., 26 mars.—Le détective Campbell, à l'emploi du gouvernement federal, a arrêté ce matin Geo. Nagle, John White, Amable Pellerin, Auguste Pellerin et Sarah Bullard pour vente de spiritueux sans licence.

Les prisonniers ont été conduits cette après-midi à Concord, où ils comparaîtront en Cour des Etats-Unis.

ECHOS DE LA GREVE.

Olneyville, R. I., 27 mars—On s'attend à une grève générale des employés des fabriques d'une heure à l'autre. Les esprits sont bien montés et les chefs des grévistes debitent des discours d'une énergie atroce. 6000 ouvriers se trouveront sans emploi si la grève éclate. Il y aura certainement de grandes misères.

LAURIER MALADE.

Montréal. 26 mars—L'hon M. Laurier est fort malade. Il devait partir pour Arthabaskaville hier soir, mais sa santé ne lui a pas permis de se mettre en route.

Il est au lit, au St Lawrence Hall. Mme Laurier arrive à Montréal ce soir.

M. LAURIER.

Montréal, 27 mars—L'honorable M. Laurier, ayant pris un peu de mieux, est parti, ce matin, pour retourner à Arthabaskaville.

JOHN L. SULLIVAN.

Une dépêche de Boston nous apprend que l'ancien champion des boxeurs du monde, John L. Sullivan, qui a eu une attaque de pneumonie, est maintenant rétabli. Il sortira sur la rue aujourd'hui, si une rechute ne se produit pas.

$100 de Recompense $100.

Le lecteur de ce journal sera heureux d'apprendre qu'il y a au moins une maladie terrible que la science a été capable de guérir dans tous ses degrés et c'est le catarrhe. Le Hall's Catarrh Cure est le seul remède poistif connu à la fraternité médicale. Le catarrhe étant une maladie constitutionnelle requiert un traitement constitutionnel. Le Hall's Catarrh Cure est pris intérieurement, agit directement sur le sang et les surfaces muqueuses du système, par là il détruit la racine du mal et donne au patient la force en fortifiant la constitution et en aidant la nature à faire son œuvre. Les propriétaires ont tant de foi dans ses pouvoirs curatifs qu'ils offrent Cent Dollars de récompense pour tout cas qu'il ne guérira pas.

Ecrivez pour avoir une liste des témoignages. Adressez

F. J. CHENEY & Co.
Toledo, O.

Vendus par les Droguites, 75 cts.

Une Gerbe de Nouvelles.

—Son Hon. le maire Pothier Woonsocket, R. I. a nommé les MM. suivants parmi les surveillants (*supervisors*), pour les élections qui auront lieu le 3 avril prochain. Républicains: Noël J. Gobeille, Wilfrid Mailloux et Joseph Belleville. Démocrates: Alfred Danis, Eugène Rompré, Georges Paquin et Joseph Langlois.

—Jean Daigneault, la victime de l'assaut meurtrier commis à Biddeford, Me., par le barbier T. Hamel, et qui est mort des suites de ses blessures, était de Weedon, P. Q. Il partit avec son père pour aller demeurer aux Etats-Unis, à l'âge de 4 mois. Son père vit encore et demeure à New-Auburn, avec son fils Emile Daigneault. Le défunt a eu le temps de recevoir les derniers sacrements de l'Eglise, avant sa mort.

L'enquête sur cette malheureuse affaire a eu lieu à Biddeford et a démontré que Hamel n'avait aucunement l'intention de tuer Daigneault, lorsqu'il l'a frappé avec l'appui de sa chaise de barbier. Il a été admis à caution en attendant son procès et l'on croit qu'il sera acquitté. Daigneault et lui étaient amis comme les doigts de la main.

CHUTE FATALE.

Un Imprimeur Canadien Tombe du 3e Etage.

North Adams, Mass., 26.—John Hébert, un imprimeur à l'ouvrage au 3eme étage de l'édifice du *Transcript*, se sentit malade vers les huit heures et demie; après avoir ouvert la fenêtre, il se pencha dedans, et perdant connaissance, il piqua une tête sur le pavé, se fracassant le crâne.

Il était mort quand on le releva.

Il n'était marié que depuis quelques semaines.

l'on croit qu'il a voulu se tuer dans un moment de désespoir.

Il ne travaillait pas depuis quelque temps.

Naturalisation.

Tous ceux qui désirent se faire naturaliser sont priés de se présenter aux assemblées qui ont lieu de ce temps-ci, ou de s'adresser aux messieurs suivants, qui sont pourvus de blancs nécessaires à cette fin, surtout ceux qui ont déjà pris leur premier papier: J. H. Guillet, avocat, rue Central; Ed. Vincelette, chambra 7 Associate, Building; John Vincent, chez Vincent frères, rue Tucker; HA Toupin, rue Cabot; C. Roussin rue Cabot; Wm A. Parthenais, chez Parthenais frères, rue Merrimack; A. Leblanc, 67 rue Davidson; J. B. Hurtubise, 143 Lakeview Ave; Paul Thellen, 13 Lakeview Ave; C. H. Boisvert, avenue Lilley; C. H. Chagnon, St-Lawrence Hotel, rue Middlesex; P. A. Brousseau, au bureau de Rivet & Hamel avocats, 65 rue Merrimack; J. S. Lapierre, notaire, Barrister's Hall; L. P. Turcotte, Worthen House, rue Worthen; J. A. Plante, 8 rue Howe; A. Bourbonnière, bureau des assesseurs, Hôtel de Ville.

Il va sans dire que ceux qui désirent bénéficier des avantages que nous offrons, doivent nécessairement appartenir à l'Union Franco-Américaine.

Il y aura sous peu une séance spéciale à la Cour de Police. Ainsi donc que ceux qui désirent faire leur première déclaration où prendre leurs premiers et derniers papiers s'empressent de donner leurs noms.

DR. G. C. BATES,

DENTISTE,

ANGLE DES RUES

MIDDLESEX & ELLIOTT.

Assistant Canadien-français pour la clientèle canadienne. Dents extraites à l'électricité.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,

2 et 4 Rue Andover

Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.

Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.

Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

NAYANT JAMAIS fait partie d'une "Coal Combination," c'est-à-dire d'une entente entre les marchands pour vendre à certain prix, je puis faire les prix comptant suivants pour du charbon sans briser aucun engagement:

Stove et No. 1 Nut, $6.00. — Egg et Broken, $5.75.— No. 2, Nut, $5.00. — Franklin, $7.50. E. BRICKETT
41 Fletcher. Cour, Western Ave

Le Magasin Populaire.

Ou vous avez pour votre argent. Il y a dans l'atmosphère des prix avantageux qui vous montreront qu'ici votre argent sera bien dépensé, mieux que partout ailleurs et à votre avantage.

LE BARGAIN EMPORIUM signifie assortiment considérable bas prix et le public l'a fait ainsi.

BAS.

Bas pour dames et messieurs, importés par nous, à moitié prix, et achetés directement.

2 couleurs noir et tan, teinture Hermsdorf, garantie

Nous sommes satisfaits de notre achat et de nos prix

BAS.

Bas d'hommes, teinture Hermsdorf, garantie, 15c et 25c la paire.

Bas de dames, teinture Hermsdorf, garantie, nouvelles nuances, tan, de toutes grandeurs, talons durables, 15c la paire.

Bas de dames—Teinture Hermsdorf, garantis, doubles semelles et talons, beau fini, 25c la paire.

Bas de dames, teinture Hermsdorf, garantie, longueur extra, doubles dessous, talons hauts, joints ensemble, beau fini, 37c. C'est une qualité de 50c

RUBANS NOIRS.

Tn lot spécial reçu directement de la manufacture.

Tout once garanti pure soie et garanti qualité extra. Vendus à moitié prix.

Numéros 7, 9 et 12 10c la verge.
Nos. 16, 20 et 30 15c la verge.

Etoffes a Robes en Coton.

1 caisse de ces belles marchandises en barrés, plaids et carreautés, juste l'article pour les robes et les corsages d'enfants, en couleurs durables.

Ces marchandises valent 10 la vge.
Notre prix 6 1/4c la verge

L. C. MOORE & CO.,

BARGAIN EMPORIUM

302, 304, 308, 310 Rue Essex, — Lawrence, Mass.

Alliance Fraternelle.

Internationale de Boston.

ORGANISATION GENERALE:

John P. Brawley, Président; James F. Reynolds, Secrétaire; P. Kirk, Trésorier

L'Alliance Fraternelle Internationale de Boston a maintenant une cour établie à Salem, laquelle porte le nom de St François-Xavier.

Cette cour a des assemblées deux fois par mois, qui ont lieu le 1er et le 3ème lundi de chaque mois à la salle Pythian, No. 743 1-2 rue Essex.

☞ On paie des bénéfices pour incapacité permanente, incapacité partielle, paralysie totale, paralysie partielle, maladies et accidents. En cas de mort d'un membre, la perte des yeux. la perte d'un œil, la perte des deux pieds, la perte des deux mains, la perte d'un pied et d'une main, la perte d'un pied, la perte d'une main. la perte de l'entendement.

La société paie de $3.50 à $14 par semaine pour maladie ou accidents; de $500 à $2000 à la mort.

Pour plus amples informations adressez-vous à l'organisateur général, J. A. GUAY, Salem.

On demande des organisateurs dans tous les centres Canadiens du Massachusetts.

No. 74 Rue Harbor, Salem

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!

Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO,

Bureau, 38 rue Middle,

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone 114-2.

Si vous avez besoin d'un

Habit de Soiree,

vous pouvez louer un de ces habits à bon marché chez le

POPULAIRE

Tailleur - Canadien,

ARTHUR M. BERTRAND,

24 Rue Middle.

Il a de très beaux habits de toutes les grandeurs.

Vous Epargnerez de l'Argent
En lui fesant une visite.

Durant & Rogers,

ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.

SI chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.

SI vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.

SI vous préférez acheter une Montre à bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.

☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.

Commis canadiens:—J. A. Legault et C. A. Goozae.

DURANT & ROGERS.

Au coin des Rues
Central & Middle.

—Un prophète prédit une tempête de neige pour le 17 avril prochain. Qui vivra verra.

FEUILLETON

40

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

TROISIEME PARTIE.

XXVII

Ne savez vous donc pas qui je suis?

Je sais que vous vous nommez Blanche.

Ignorez-vous quelle est ma situation auprès du docteur Horner?

Je crois savoir que vous êtes la somnambule," la voyante," de cet habile et célèbre magnétiseur.

Et vous me demandez pourquoi je me trouve malheureuse! Ah! monsieur, la vie qu'il me faut mener dans cette maison m'est odieuse! Il n'est pas en ce monde de position qui ne me semble préférable à la mienne! j'envie le sort des plus misérables? j'envie les mendiants eux-mêmes! Au moins leur âme et leur pensée sont à eux! bien à eux! Ma pensée et mon âme ne m'appartiennent pas, à moi! l'une et l'autre obéissent en esclave au docteur Horner, mon magnétiseur et mon maître!

Mais, mademoiselle, puisqu'il en est ainsi,comment votre famille vous livre-t-elle à une existence aussi odieuse?

Ma famille! murmura Blanche. Hélas! monsieur, ceux qui ont une famille sont bien heureux! Je ne suis pas de ceux-là! je n'ai jamais connu ni mon père ni ma mère.

Comme moi! s'écria Paul.

Quoi! vous aussi, vous êtes orphelin?

Orphelin, oui, mademoiselle, et seul au monde.

Alors, monsieur, je vous plains de toute mon âme, et cependant vous me semblez mille fois moins à plaindre que moi. Vous êtes un homme...un homme est fort... un homme est libre! Il peut, il doit, avec de l'intelligence et du courage, lutter contre la destinée, tandis qu'une pauvre jeune fille ne peut rien que courber la tête et souffrir dans son isolement. Vous êtes le seul qui m'avez témoigné quelque intérêt; depuis que j'ai atteint l'âge de la raison et de la mémoire, personne ne m'aimera jamais.

Paul sentait son cœur bondir dans sa poitrine, une sorte de vertige s'emparer de lui, il avait la fièvre et le délire. Il aurait voulu tomber aux genoux de Blanche. Il aurait voulu lui crier:

Personne ne vous aime, dites-vous! Vous vous trompez, car je suis là! Je vous adore de toutes les forces de mon cœur, de toutes les puissances de mon âme, et s'il fallait donner mon sang jusqu'à la dernière goutte pour vous rendre heureuse, je n'hésiterais pas!

En parlant ainsi, Paul n'aurait dit qui la vérité. Un de ces feux impétueux, ardents, exclusifs, qui naissent à première vue, qui embrasent une âme pour ne plus s'éteindre, et que jadis on nommait le coup de la foudre, venait de prendre possession de tout son être.

Avons-nous besoin d'ajouter qu'il renferma au plus profond de lui-même son exaltation, et qu'il ne laissa pas échapper une seule goutte de la lave brûlante qui bouillonnait dans son cerveau. Après un long silence, pendant lequel il s'efforça vainement de calmer les battement tumultueux de son cœur, il balbutia d'une voix lente et à peine distincte:

Nos deux positions se ressemblent étrangement, mademoiselle. J'ai souffert, je souffre encore, ainsi que vous, de la privation d'une famille; ma jeunesse, comme la vôtre, a été déshéritée de toute tendresse! Comme vous, je ne suis pas heureux. Voulez-vous accepter mon dévouement, qui sera sans bornes, et me rendre en échange un peu d'affection? Voulez-vous que je sois votre ami? voulez-vous que je sois votre frère?

XXVIII

La jeune fille ne répondit pas d'abord. L'émotion la suffoquait; de grosses larmes s'échappaient de ses paupières et inondaient ses joues. Paul se méprit sur la nature et sur les causes de ce silence prolongé.

Vous ne me répondez pas,murmura-t-il avec tristesse. Ah! je le vois bien, vous dédaignez, vous regardez comme un fou le pauvre inconnu qui vient vous offrir une impuissante affection, un inutile dévouement. Daignez me pardonner, mademoiselle. Je le comprends,j'aurais dû me taire. Je n'ai pas été maître d'un premier mouvement insensé! mais ceci ne se renouvellera pas, et vous ne me reverrez plus. Encore une fois, pardon, mademoiselle, pardon et adieu!

Monsieur, demanda Blanche d'une voix si basse que son interlocuteur devina ses paroles plutôt qu'il ne les entendit, comment vous appelez-vous?

Paul, répondit le jeune homme étonné de cette question imprévue.

Eh bien, reprit notre héroïne avec plus de fermeté qu'il ne semblait possible d'en attendre d'elle en pareille occurence, eh bien, Paul, voici ma main, c'est une sœur qui la tend à son frère. J'accepte votre affection, j'accepte votre dévouement, et je suis heureuse, oh! bien heureuse, je vous e jure, de ne plus me sentir seule au monde!

Les torrents d'une joie sans bornes inondèrent l'âme du jeune homme. Il saisit avidemment la petite main tendue vers lui. Il aurait bien souhaité la porter à ses lèvres. Il dut se contenter de la serrer entre ses mains, où Blanche la laissa pendant quelques secondes. Une sœur n'a-t-elle pas le droit d'abandonner sa main à son frère?

En ce monde sublunaire tout doit avoir une fin, et les choses les plus douces ne font point exception à la règle générale. Paul et Blanche ne se lassaient pas d'un entretien rempli de charmes, et volontiers ils en auraient prolongé la durée pendant la nuit entière. Mais l'heure s'écoulait rapidement, et l'absence de la jeune fille pouvait, d'un instant à l'autre, attirer l'attention de Fritz Horner. Il fallut songer à se séparer.

Quand nous reverrons-nous, chère Blanche, ma sœur? demanda Paul.

Cela dépend de vous beaucoup plus que de moi, répondit la jeune fille. Vous arrive-t-il souvent de venir le soir à la maison du docteur?

Trop rarement, hélas! une fois par semaine, tout au plus.

Mais ne pourriez-vous, désormais, rendre ces visites plus fréquentes?

Oui, peut-être, si j'avais l'adresse de trouver des prétextes pour les motiver.

Blanche, toute jeune fille innocente qu'elle fût, ne put s'empêcher de sourire en voyant l'embarras de Paul. Elle s'empressa de l'encourager et lui dit:

Vous trouverez ces prétextes si vous cherchez bien.

Je l'espère! je n'en doute pas, répondit Paul. Le désir de vous voir me donnera de l'esprit.

Eh bien, moi, reprit Blanche, chaque soir je viendrai vous attendre dans l'endroit où nous sommes en ce moment. Vous serez certain de m'y rencontrer. Vous voyez, mon ami, que la fréquence de nos entrevues dépend de vous et non de moi.

Paul et Blanche se séparèrent. La jeune fille, devenue aussi joyeuse que, deux heures auparavant, elle était triste, regagna la maison et monta dans sa chambre, où elle s'enferma pour y rêver en liberté.

Paul reprit le chemin de la rue du Musée.

Cette nuit-là Blanche dormit mal, et Paul ne dormit pas du tout. L'amour naissant, ceci est un fait acquis et incontestable, est l'ennemi juré du sommeil. La jeune fille, dans son ignorance complète de ce que c'était que l'amour, croyait de la meilleure foi du monde, n'éprouver pour Paul Mercier qu'une affection de sœur. Elle devait conserver long temps encore cette illusion décevante.

Paul, lui, plus éclairé, sinon par sa propre existence, du moins par les lectures et par ce qui se passait sans cesse sous ses yeux, savait parfaitement à quoi s'en tenir sur la nature du sentiment qu'il éprouvait. Pendant toutes les heures du jour, Blanche était présente à la mémoire. Chaque nuit l'image chaste et charmante de la jeune fille venait visiter ses rêves. Il aimait éperdument, avec ivresse, mais sans espoir, car il comprenait à quel point sa position plus que précaire lui défendait de faire partager à une femme l'avenir misérable qui, selon toute apparence, devait être le sien.

Je serai son frère, rien que son frère, se disait-il tristement, j'aurai du moins ainsi le droit de veiller sur elle et de lui parler de ma tendresse.

Paul Mercier se disait cela, et il se persuadait de plus en plus que rien au monde ne pourrait le décider à faire l'aveu de son amour. Les entrevues entre les jeunes gens étaient d'ailleurs beaucoup moins fréquentes qu'ils ne l'auraient désiré tous deux. Malgré ses efforts d'imagination, Paul trouvait difficilement des prétextes pour s'introduire le soir dans le jardin de la maison du docteur. Aussi lorsque Rodille le chargeait d'une commission pour Fritz Horner, rien n'égalait sa joie, et nous avons vu déjà qu'il parvenait point sans peine à cacher son trouble.

Rodille, entièrement absorbé par ses recherches relatives aux héritières inconnues du baron de Viriville, ne s'apercevait de rien.

Le scélérat n'avait plus qu'une idée fixe: prendre sa part de cette succession immense, joindre deux millions aux sommes importantes qu'il possédait déjà, quitter la France ensuite, et aller vivre en grand seigneur à Londres, à Florence ou à Vienne, avec une fortune si bien acquise!

Je veux que cela soit, et cela sera! se disait-il souvent. Je trouverai des héritiers s'il en existe... et, s'il n'en existe pas, j'en inventerai, mordieu!

Les choses cependant, n'avançaient pas, et personne ne répondait à l'annonce insérée par les soins de Rodille dans les quatre principaux journaux de Paris. L'assassin de la rue du Pas-de-la-Mule, le bourreau de Jean Vaubaron, commençait à prendre patience.

"L'homme s'agite, et Dieu le mène", dit le proverbe vieux et sage. Nous allons voir une fois une fois de plus la preuve de cette immortelle vérité. Un jour, dans l'après-midi, deux mois environ après la publication faite par Rodille, un cabriolet de maître, derrière lequel se tenait en équilibre un groom lilliputien, s'arrêta devant la maison de la rue du Musée. Ce cabriolet, très riche et armorié comme une berline d'apparat, était attelé d'un cheval noir magnifique dont le harnais disparaissait sous une profusion de cuivres étincelants.

Le groom sauta lestement à terre et courut se placer à la tête du cheval. Le maître descendit à son tour, et, après avoir jeté un regard rapide sur le tableau indicateur cloué près de la porte, entra dans la maison.

Ce personnage était un homme de taille moyenne, d'une apparence fluette, et d'une élégance prétentieuse et de mauvais goût.

Six rubis d'une grande valeur servaient de boutons à son gilet de couleur amarante, et l'épingle de sa cravate bleu saphir était surmontée d'un diamant énorme. Un volumineux paquet de breloques pendait à sa massive chaîne de montre, et pardessus ses gants "clair de lune," il portait une demi douzaine de bagnes ornées de pierres précieuses.

Voilà pour le costume. Quand à l'âge du nouveau venu, il était problématique. Vu à une distance de quelques pas, son visage blafard n'offrait aucune trace de moustaches ni de favoris, et surmonté par une chevelure d'un blond douteux, semblait le visage d'un très jeune homme, presque d'un enfant. Examiné de plus près et avec attention, la figure que nous venons de décrire présentait des rides innombrables et de nombreuses traces de flétrissures, que les fatigues d'une vie de dssordre et de débauche pouvaient expliquer d'ailleurs, aussi bien et mieux peut-être que les années.

Notre personnage semblait enchanté de lui-même. Tout en longeant l'allée sombre et en gravissant les marches gluantes de l'escalier en calimaçon, il fredonnait une ariette à la mode, et sa main droite, enfoncée dans le gousset de son pantalon, y faisait sautiller une poignée de pièces d'or.

Il ouvrit d'un geste délibéré la porte du premier étage, et il se trouva dans la grande pièce où travaillaient une demi-douzaine de jeunes gens faméliques. Ces pauvres diables n'avaient jamais vu venir à l'étude de client aussi luxurieux. Les couleurs vives du costume, le chapeau brillant, les bottes vernies et surtout les rubis, les diamants et les bagues les éblouissaient et leur inspiraient un profond respect.

Paul Mercier, seul, ne se sentit point sous le charme et n'accorda qu'une admiration très médiocre à tout cet étalage qui faisait ressembler le nouveau venu à une gravure d'un journal de modes.

Monsieur, lui demanda-t-il, que désirez-vous?

L'élégant éleva à la hauteur de ses yeux un binocle richement monté en or, et, après avoir examiné Paul pendant quelques secondes, de la tête aux pieds, d'un air impertinent, il daigna répondre, d'un voix grasseyante et pleine de notes fausses:

M. le directeur de l'agence, s'il vous plaît?

MM. les directeurs sont dans leur cabinet, répliqua Paul.

Ah! il y a deux?

Oui, monsieur.

Puis-je les voir tout de suite?

Je le pense monsieur, et d'ailleurs je vais m'en informer.

Paul quitta l'étude, où il revint au bout d'une seconde, en disant:

Entrez, monsieur.

En même temps il laissait ouverte la porte du cabinet dont le visiteur franchit le seuil aussitôt Leridon occupait sa place habituelle devant le bureau surchargé de dossiers et de liasses. Rodille était assis à une table moins encombrée de paperasses que le bureau de l'ex-huissier, il portait un grand abat-jour vert, enfoncé sous ses yeux et changeant absolument l'expression et le caractère de son visage. Ceci constituait une précaution qu'il ne négligeait jamais lorsqu'il avait à se trouver en présence d'un nouveau client. Rodille professait un respect profond pour cette maxime: "La prudence est la mère de la sureté," et il agissait en conséquence.

L'abat-jour jouait dans sa vie un rôle non moins important que celui des lunettes dans l'existence de certains personnages importants, diplomates ou juges d'instruction, qui ont besoin, par état, de déchiffrer la pensée des autres, tout en cachant soigneusement la leur. Du fond de cette visière de taffetas vert, qui répandait sur sa figure une ombre discrète et impénétrable, il pouvait observer à son aise, sans courir le risque d'être observé lui-même.

Au moment précis où le visiteur entrait dans le cabinet, Rodille se leva pour le saluer, fixa ses yeux sur lui, tressaillit visiblement, et fut obligé de faire appel à toute sa présence d'esprit, à toute sa force de volonté, pour cacher la bizarre et puissante émotion qui s'emparait de lui, décomposait son visage et faisait trembler ses mains. Et même il ôtait sa calotte de velours noir et il abaissait davantage encore sur son front l'abat jour protecteur. Leridon, majestueux comme un agent de change ou comme un avoué, saluait de la tête et se disait tout bas:

Peste! si ces bijoux-là sont vrais, voilà un gaillard qui doit être riche! Que diable peut-il nous vouloir?

Rodille, sans prononcer une parole, fit rouler un fauteuil dans la direction du visiteur, qu'il engagea du reste s'asseoir. Le nouveau venu se contenta d'appuyer sa main sur le dossier du siège qui lui était offert, et demanda:

C'est à messieurs les directeurs de l'agence que j'ai le plaisir de parler?

En entendant la voix de l'homme au cabriolet, Rodille tressaillit de nouveau, mais moins visiblement que la première fois. Comme il gardait le silence, Leridon répondit:

Oui, monsieur, nous sommes les directeurs, et tout à fait à votre service, je vous assure.

XXIX

Le visiteur reprit:

Je croyais, en venant ici, n'avoir affaire qu'à une seule personne.

Nous sommes deux, monsieur, répliqua Leridon, par l'excellente raison qu'un seul homme, si grande que soit son activité, ne pourrait suffire à mener à bien les innombrables opérations de l'agence. La besogne nous écrase, elle nous écrase littéralement, mais nous nous partageons le travail, nos attributions sont tout à fait distinctes, et quand nous connaîtrons la nature de l'affaire qui vous amène nous saurons lequel de nous devra s'occuper spécialement de suivre cette affaire...

Je comprends, fit l'inconnu.

Leridon continua:

S'agit-il d'un mariage, d'un emprunt à contracter? d'un placement avantageux à trouver pour des capitaux improductifs? s'agit-il d'un procès à soutenir? de droits à faire valoir? d'une succession à réclamer? Parlez, monsieur, nous vous écoutons, et j'ose ajouter, mieux que qui que se soit au monde, nous sommes à même de vous bien comprendre et de vous bien servir.

Il s'agit d'un mariage, répondit le visiteur.

A merveille! s'écria l'ex-huissier. C'est mon collègue que cela regarde. Ah! monsieur, vous avez eu grandement raison de venir ici, nous pouvons vous offrir un choix de partis que vous ne rencontreriez point ailleurs! Nous possédons dans notre catalogue des héritières de plus d'un million, parole d'honneur!...

L'héritière est trouvée, interrompit l'homme au cabriolet avec impatience. Le mariage est arrêté, il doit avoir lieu sans retard.

Leridon se redressa, et son visage large exprima la plus complète stupeur.

Ah ça! monsieur, demanda l'ex-huissier d'un ton raide, puisque l'héritière est trouvée et le mariage conclu, qu'est-ce que nous pouvons faire pour votre service, s'il vous plaît?

Je dirai cela à monsieur, puisque c'est monsieur que cela regarde, répliqua le visiteur en désignant Rodille, et comme il doit être question de choses fort graves, je désire ne parler qu'à lui seul, et dans un lieu plus isolé que cette pièce, trop voisine de l'étude et des oreilles curieuses d'une demi-douzaine de jeunes gens.

Rodille se leva.

Monsieur, dit-il en prenant la parole, ce qu'il faisait pour la première fois depuis le commencement de l'entretien auquel nous faisons assister nos lecteurs, je vais avoir le plaisir de vous conduire dans un cabinet réservé, attenant à celui-ci et préparé tout exprès pour les entrevues matrimoniales. Là nous serons parfaitement seuls, et personne, je vous en réponds, ne pourra nous entendre.

Tandis que Rodille parlait ainsi, Leridon stupide d'étonnement, le regardait avec des yeux effarés. L'ex-huissier ne reconnaissait plus la voix de son collègue, tant cette voix était métamorphosée avec une habileté surprenante.

Qu'y a-t-il donc? se demandait il, que signifie tout ceci? Rodille cache son visage et change sa voix! C'est clair, mais pourquoi?

Il était facile de s'adresser une telle question, mais très difficile d'y répondre. Tandis que Leridon se posait des problèmes insolubles, le véritable maître de l'agence ouvrait une porte latérale et faisait entrer le visiteur dans l'élégant boudoir que nous avons précédemment décrit. L'homme au cabriolet se laissa tomber sur un siège et s'écria, après avoir lorgné pendant quelques secondes les tentures et les tableaux:

Ah ça! mais dites donc, ce n'est pas mal du tout! c'est très gentil, tout ça! très coquet, foi de vicomte! On se croirait bien moins chez un agent d'affaires que chez une petite-maîtresse! Vous m'en voyez grandement surpris!

Cette pièce, répondit Rodille, étant une sorte de terrain neutre sur lequel les futurs époux se rencontrent, devait offrir l'aspect gracieux et galant que j'ai tâché de lui donner. Mais pardon, monsieur, mon temps ne m'appartient guère, mes moments sont comptés. Permettez-moi de vous prier d'aller droit au but et veuillez m'apprendre, sans périphrases, ce que vous attendez de moi.

Je ne demanderais pas mieux, répliqua le visiteur, mais c'est que, dans la circonstance, aller droit au but n'est pas précisément très facile.

Pourquoi donc?

Oh! pour une foule de raisons. J'arriverai, cependant, soyez en sûr, et nous nous entendrons à merveille, si toutefois ce qu'on m'a de vous est réel.

Ah! l'on vous a parlé de moi?

De vous, pas personnellement, mais du directeur de l'agence d'affaires de la rue du Musée.

Apprenez-moi donc, je vous prie, où l'on daigne s'occuper de ma modeste agence et de son directeur?

Ma foi, je ne sais plus trop... dans le monde... chez des amis...

Et, que vous a-t-on dit, s'il vous plaît?

Le plus grand bien, parole d'honneur! Que vous étiez un homme intelligent, actif, et surtout...

Le visiteur s'interrompit.

Surtout? répéta Rodille avec un accent interrogatif.

Très discret et sans préjugés, acheva l'inconnu. Est-ce exact? m'a-t-on bien renseigné?

A peu près... "Discret," je le suis toujours; "sans préjugés," cela dépend.

De quoi?

De beaucoup de choses.

Entre autres?

Des gens avec qui je traite, de la nature des affaires à conclure, des risques à courir et des bénéfices à réaliser.

Ce qui signifie, n'est ce pas? que votre conscience devient muette quand votre intérêt lui donne l'ordre de se taire.

Je vois avec plaisirs, monsieur, que vous me comprenez le mieux du monde.

Et moi je vois, avec une satisfaction non moins vive, qu'avant qu'il soit peu, nous serons parfaitement d'accord, par la triple raison que je suis riche, que je suis généreux, et que j'ai besoin de vous.

C'est à merveille, reprit Rodille, et je suppose que, désormais, rien ne doit plus vous empêcher d'arriver au fait.

Rien,absolument. Aussi vais-je vous témoigner la confiance la plus absolue.

Confiance dont je me montrerai digne, gardez-vous d'en douter.

Le visiteur prit dans la poche de côté de son habit bleu à bouton d'or un portefeuille en cuir de Russie. Il l'ouvrit et il en tira des cartes de visite et divers papiers.

Et d'abord, dit-il en présentant à Rodille une des cartes, voici mon nom et mon adresse.

Sur le carton-porcelaine étaient gravés au-dessous d'un écusson héraldique, ces quatre mots:

VICOMTE HECTOR DE COURSOLLES

Et plus bas:

RUE DU COLISÉE, NUMERO 20.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un paquet.

Rodille lut avec attention, et, sous l'ombre épaisse projetée sur son visage par l'abat-jour, on aurait pu voir ses lèvres minces ébaucher un étrange sourire.

Monsieur le vicomte, dit-il ensuite, j'attends vos communications, et je les écouterai avec le plus vif intérêt.

M. de Coursolles (nous appellerons ainsi, jusqu'à nouvel ordre, notre personnage), prit aussitôt la parole.

Quelques court détails préliminaires sont indispensables, fit-il. Les voici: j'ai beaucoup voyagé. Les voyages forment la jeunesse. Je ne suis de retour à Paris que depuis peu de mois. Blasé sur les plaisirs de la vie de garçon, j'ai dû sorger au mariage; mais comme je possède, outre quelques avantages extérieurs, un capital de cinq cent mille francs nettes et liquidés, représentés par des titres de rente au porteur sans compter d'assez beaux bijoux de famille, j'ai résolu de n'épouser qu'une héritière jouissant d'une fortune au moins égale à la mienne.

Prudente et sage résolution, à laquelle je ne saurais trop applaudir! appuya Rodille.

Donc je me suis mis en quête, poursuivit M. de Coursolles, et j'ai trouvé chaussure à mon pied. Ma bonne étoile m'a mis en rapport avec une petite personne de vingt-six ans, pas fort jolie, mais, ce qui vaut mieux, fille unique d'un riche marchand de blés et farines, qui s'est laissé mourir l'an dernier! La mère était défunte depuis longtemps déjà. L'intéressante héritière possède à l'heure qu'il est, un million comptant

Joli denier, monsieur le vicomte!

C'est mon avis. J'ai fait ma cour et j'ai su paraître aimable. La fille du marchand de farines s'est affolée de ma personne, et surtout de ma noblesse Fatiguée de s'appeler, depuis sa tendre enfance, Angélina Grinchard, elle s'est juré de porter un titre, et j'offre de parier qu'elle refuserait aujourd'hui l'Apollon du Belvédere s'il n'était au moins baron.

Il est fort heureux, monsieur, savez-vous? que vous soyez vicomte! Sans cela, point de mariage! interrompit Rodille du ton le plus sérieux.

M. de Coursolles eut une petite quinte de toux.

Oui, oui, fit-il ensuite, cela est parfaitement heureux, et je m'en félicite de tout mon cœur! L'aveugle dieu qui préside aux naissances a fait intelligemment les choses.

Il changea de ton, et, présentant à son interlocuteur les papiers qu'il venait de tirer du portefeuille, il ajouta:

Examinez ceci, je vous prie...

Rodille parcourut des yeux les feuilles que lui tendait M. de Coursolles.

Eh bien? demanda ce dernier.

Eh bien, monsieur le vicomte, ce sont des copies non légalisées et sur papier libre de votre acte de naissance et des actes mortuaires de monsieur votre père et de madame votre mère, décédés, il y a dix-sept et vingt et un ans, dans leur château de Coursolles, en Picardie...

Ces actes sont en règle, n'est-ce pas?

Sans aucun doute. Il n'y manque que le papier timbré, les cachets des mairies, les signatures et les légalisations. Il s'agit de trois actes. A quarante sous par acte, c'est une affaire de six francs! En écrivant aujourd'hui même, vous pourrez les recevoir dans cinq ou six jours. Je me charge bien volontiers, d'ailleurs, de vous éviter cette petite fatigue, et si vous le désirez, je vais moi-même écrire à l'instant.

M. de Coursolles regarda Rodille avec fixité pendant une ou deux secondes, ou plutôt ses yeux essayèrent en vain d'arriver jusqu'au visage dans l'ombre de l'abat,jour.

Vous prévenez tous mes souhaits, cher monsieur,dit-il ensuite. J'allais justement vous prier de me procurer ces trois actes, timbrés, signés, légalisés, et, comme toute peine mérite salaire, en échange de ces paperasses, je vous remettrai VINGT MILLE FRANCS.

XXX

Vingt mille francs! répéta Rodille.

Mon Dieu, oui, oui, tout autant. Vous voyez que je suis rond en affaires. Sommes-nous d'accord?

Il s'en faut de quelque chose, monsieur le vicomte.

Entreverriez-vous, par hasard, des difficultés?

Une seule.

Laquelle?

Votre chiffre...il est misérable! Le mariage dont il s'agit doit donner un million, et vous m'offrez vingt mille francs à moi sans qui ce mariage est impossible! Allons donc, monsieur le vicomte, vousririez à mes dépens si j'acceptais.

Il me semble, cependant...

Il vous semble mal! interrompit Rodille d'un ton sec.

Dans ce cas, faites votre prix vous-même et sustout ne vous montrez pas trop exigeant; sinon, je m'adresserai à d'autres. Les gens adroits et de bonne volonté ne manquent point à Paris.

A votre aise, monsieur le vicomte, vous êtes libre.

Enfin,qu'exigez vous? Voyons.

Une année de revenu de la dot, tout simplement.

Cinquante mille francs! s'écria le prétendu M. de Coursolles.

Ni plus, ni moins

Vous êtes fou!

C'est à prendre ou à laisser! Décidez vous donc tout de suite, monsieur le vicomte, car une importante affaire réclame ma présence dans un quartier fort élogné, et je vais être contraint de vous quitter, à mon grand regret.

Rodille se leva. Le visiteur réfléchit pendant un instant, puis répondit:

Vous marchandez, mais j'ai besoin de vous. Je consens.

A la bonne heure!

Voulez vous des arrhes?

Inutile. J'ai confiance, monsieur le vicomte, et d'ailleurs, je vous defierais de me manquer de parole, il vous en coûterait trop cher! Quiconque a voulu me prendre pour dupe s'en est bien vite repenti.

Quand me remettrez-vous les papiers?

Dans quatre jours.

Ici ou chez moi?

Comme il vous plaira. Je suis entièrement à vos ordres.

Eh bien, chez moi. C'est aujourd'hui lundi, je vous attendrai samedi à dix heures du matin.

Samedi, soit.

Je compte sur votre exactitude.

Au moment où sonneront dix heures, je sonnerai à votre porte.

Et les papiers seront bien en règle?

Soyez sans inquiétude à cet égard, monsieur le vicomte, ils pourront défier les investigations les plus minutieuses! D'ailleurs, vous n'achèterez point chat en poche,et vous ne payerez qu'après examen.

L'entretien de nos deux personnages était terminé.

Monsieur le vicomte, dit Rodille en ouvrant la porte du mystérieux couloir dont nous avons parlé déjà, je puis vous éviter l'ennui de traverser de nouveau l'étude. Veuillez prendre la peine de me suivre.

Et, passant le premier, il guida son visiteur jusqu'au carré du premier étage. Là il le quitta, en le saluant de l'air le plus humble et en répétant:

A samedi, monsieur le vicomte.

Aussitôt seul dans le couloir, Rodille se débarrassa rapidement de son vieil habit noir râpé. Il revêtit une longue redingote brune, accrochée à un clou derrière la porte, il remplaça l'abat-jour vert par une casquette qu'il enfonça sur sa tête et dont la visière couvrit entièrement son front et ses yeux.

Ainsi déguisé,il descendit à son tour les marches de l'escalier, ou plutôt il se laissa glisser à la façon d'une avalanche, et, comme une minute avait suffi pour sa transformation, il arriva dans la rue au moment où le faux comte de Coursolles, installé sur les coussins de son cabriolet, recevait les guides des mains de son groom. Le cheval partit au grand trot.

Rodille se mit à courir derrière la voiture et parvint à la suivre de près pendant deux ou trois minutes; mais au bout de ce temps l'haleine lui manqua et il se serait vu contraint de renoncer à sa poursuite si le hasard ne lui avait fait rencontrer, au milieu de la place du Carrousel, une voiture de remise allant en maraude. Il sauta dans ce véhicule et dit au cocher:

Vous voyez ce cabriolet qui file devant nous... Dix francs pour vous si vous ne vous laissez point distancer.

Suffit, bourgeois! La chose est faisable.

Et le cheval, fouetté vigoureusement, fila comme un trotteur anglais. Le cabriolet armorié gagna le quartier des Champs-Elysées, s'engagea dans la rue du Colisée et entra dans la cour d'un charmant petit hôtel dont la grille portant le No. 20. La carte du prétendu vicomte de Coursolles indiquait une adresse exacte. C'était cela surtout que Rodille tenait à savoir.

Faut-il stationner, bourgeois? demanda le cocher de règle.

Inutile.

Me gardez-vous?

Non; voici vos dix francs.

Grand merci, bourgeois. Des courses à ce prix-là, j'en ferai tant qu'on voudra! Hue! Bichette!

(ACONTINUER.)

Qu'on le veuille ou non, en fait de professions ce sont les coiffeurs qui tiennent la tête,

D. THEBERGE,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHAEBON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, &c.

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Azarie Choquette, entrepreneur de Pompes Funèbres

317 Rue Common,

Cercuells de toutes sortes. Service de jour et de nuit.

Voitures pour **Baptemes, Mariages et Sepultures.**

M. Azarie Choquette aura toujours à la disposition du public canadien un magnifique corbillard noir pour les grandes personnes, aussi un beau corbillard blanc pour les enfants.

Allez lui rendre une visite, il sera heureux de vous faire voir son établissement.

LUCIEN LEVESQUE,

521 Rue Common, — Encoignure de la Rue Franklin.
LAWRENCE, MASS.

Vient d'ouvrir un Restaurant avec le plus beau choix de

Liqueurs, Brandies,
Whiskies, Vins,
Bieres, Lager,
Toniques, Cigares,
&c., &c.

M. Lévesque ne tient que des Spirituoux de qualité supérieure et tout ce qui convient à l'usage des familles.

V. J. HUOT,

437 Rue Essex 437.

Pour les prochains dix jours, afin de faire de la place pour nos marchandises du printemps, nous vendrons plusieurs lignes de Chaussures à des prix très réduits.

Un lot de Chaussures d'hommes faites à la main, en congress, de veau et cordovan, réduites de $4.50 et $5 pour $3.00.
Un lot de Chaussures d'hommes, Congresse, Balmoral et Fitzpatrick, valant $3.50 pour $2.50.
Un lot de Chaussures d'hommes, Congress en Seal et Balmoral, valant $3.00 réduites à $2.00
Un lot de Congress d'hommes en Chèvre, réduites de $2.50 à $1.50.
Un lot de Congress de $1.50 à $2.00 Quelques paires de Chaussures en Alligator de $4.50 réduites à $3.00.
Un lot de Congres pesantes et Balmoral, réduites de $2.00 à $1.50.
Un lot de Pantoufles réduites de $1.50 à 89 cts.
Un lot de Pantoufles en Velours réduits de 50c à 39 cts.
Un lot de Pantoufles d'hommes en Beaver réduites de 85c à 70 cts.
Un lot de Pantoufles d'enfants réduites à 39 cts
Un lot de Chaussures de Dames, boutonnées, en cuir breveté, valant $3.50 réduites à $2.50.
Un lot de Chaussures de Dames boutonnées avec dessus en Drap, Opéra et Common Sense, réduites de $3 à $2.
Un lot de Dongola, Hand Welt, Opéra et Common Sense, réduites de $3.75 à $2.50. Un lot de Chaussures Dongola et Opera,réduites de $2.75 à $2.
Un lot de Dongola en Drap uni réduites de $3.50 à $2.50. Un lot de Dongola, semelles pesantes, réduits de $2 à $1.50 Un lot Opera Toe, réduites de $1.25 à $1. Un lot Dong. Pat. Tip, réduits à 65 cts. Un lot de Pantoufles en Velours réduites de $1 et $1.25 à 75 cts.
Chaussures de Demoiselles, talons pliants, et boutonnées, vendues aujourd'hui à 75 cts. Chaussures de garçons d'école, 75 cts. Chaussures d'enfants 25 cts.

Wm FERLAND

188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis debutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servira avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

P. P. P.

Piquant de Fréne, Racine de Phitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, cious, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement gueries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre medecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MME M. M. YEARY.
Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies de s Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang et la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs.Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés:je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les Iruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement gueri.
(Signé) J. D. JOHNSTON,
Savannah, Ga.

Témoignage du maire de Séquin, Tex.

Séquin, Tex. 14 juin 1893.

MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai gueri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement
CAPT. W. M. RUST, Avocat.

Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.

Tous les Pharmaciens le vendent.
A Lawrence, par H. W. Whitney.

LIPPMAN BROS.,
Propriétaires.
Bloc Lippman, Savannah, Ga.

D. H. Chase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 4 AVRIL 1895. Soyons Distingues. No. 81

N. E. MIVILLE.
PHARMACIEN ✻ DIPLOME
44 RUE HAMPSHIRE.

Vend ce qu'il y a de Mieux en Fait
D'ARTICLES DE TOILETTE,
ESSENCES, PARFUMS,
EXTRAITS, SVONS, ETC.
LES MEILEURES VINS ET LIQUEURS A L'USAGE DES FAMILLES

Liniment - et - Sarsaparilla - de - Miville,
Rien de Surpassable chez les autres Pharmaciens,
Prescriptions une Specialite.

BOSTON & MAINE R R.

ARRANGEMENT D'HIVER.

DIVISION OUEST.

Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la ue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 15, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateau) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport(via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 6 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, p m; §4 25, 6 03, p m.

☞ *Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Belford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Antrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, to 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 7 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, †8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, †5 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a m, 12 11, †8 13 p m.

Pour Montréal et Québec, via Montreal—Bonaventure Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Quebec via White River Junction—9 45 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changements à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

la Cote du Pacifique,

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

D. J. FLANDERS. Agent général des passagers.

LA MACHINE
Pour Nettoyer les Tapis de DILLON.
750 Rue Essex, Lawrence.
C'est la meilleure machine jamais vue avant aujourd'hui. Les Tapis usés et minces ne sont pas exposés à être endommagés par ce procédé.
Aussi Costumes Tiuts en Couleures qui ne changent pas.
Nettoyage à la Vapeur, Naphtha et à Éponge sèche.
Réparage et repassage une spécialité.
☞ N'oubliez pas l'endroit,
750 RUE ESSEX
En face de la Station des Tramways, Lawrence, Mass.

A. VALLEY,
407 RUE ESSEX,
Chambre 2, Lawrence, Mass.
PHOTOGRPHE.
Exhibition gratuite d'ouvrage d'art
Pour quelque temps on donne un magnifique portrait sur Porcela ne avec chaque douzaine de Portraits Cabinet.
☞ Venez voir nos Echantillons au Studio.

RESTAURANT
Pour Dames et Messieurs.
N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandi es en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

RUDY'S PILE SUPPOSITORY
Est garanti pour guérir les Hémorrhoides et la Constipation, ou l'argent est remis. 50 cts. la boutelle. Envoyez deux timbres de poste pour circulaire et pour un Echantillon Gratuit a Martin Rudy, Pharmacien Diplômé, Lancaster, Pa. On ne répond pas aux Cartes Postales. En vente partout par les Pharmaciens de première classe et à Lawrence, Mass., chez F. Sullivan, Clarke & Son et Otto Mulier.

BUTTERINE
Envoyez $2.00 et nous vous livrerons, l'expresse payée, traîche de la manufacture, une tinette de 10 lbs ou 10 moules d'une livre de la meilleure Butterine fabriquée. — Goshen Mfg. Company, 407 Pine St, Providence, R, I.,

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graine pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 14 Mars 1895.

M. l'Administrateur,

Le Collège Canadien à Rome à qui j'ai montré les ETOILES de février 1895, n'a pu s'empêcher d'applaudir à votre élection de *maire des canadiens*. Cet applaudissement est un écho romain de la popularité dont vous jouissez dans votre pays, et je me permets de m'y associer cordialement.

Après la neige et les pluies torrentielles, c'est l'influenza qui est venu désoler Rome et la province. Léon XIII s'est hâté d'annoncer à son peuple de remplacer le jeûne et l'abstinence par des prières et de se nourrir du mieux qu'il pourra. Car, dit le Pape dans sa lettre, ce ne sont pas les hommes qui sont pour les lois, mais les lois sont pour les hommes. Lorsque le bien-être et surtout l'existence de ceux-ci demandent que les lois soient suspendues, je m'empresse de les suspendre en me souvenant que Jésus, un jour, dit à St. Pierre: "Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel."

Je vois par les journaux qu'un accapareur du Minnesota, un certain Foster, s'est emparé de tous les œufs qui se rencontrent sur le marché américain pour les faire monter de 35 à 40 cents la douzaine. Pourquoi cet honorable spéculateur ne vient-il pas en Italie, dans la province romaine, il pourrait acheter les œufs à dix et douze cents la douzaine. Ce serait autrement profitable.

La *Quatrième Rome*, tel sera le titre du roman que le fameux Emile Zola est à écrire. Il en a déjà donné avis à la *Tribuna*, le journal juif qui a Rome se fait son lieutenant. Zola déclare que dans son roman, il considérera Rome sous trois aspects et en trois epoques differentes: la *Rome Palatine*, celle des empereurs, la *Rome du Quirinal*, celle de la révolution, et la *Rome des Papes*, celle du catholicisme. Il déclare en outre que dans son roman, il mettra Léon XIII en scène. Vraiment ce n'est pas là la place d'un pape aussi illustre qui a le monde entier pour théâtre de ses actes glorieux. Je souhaite, sans l'espérer, que Zola traitera le Pape dans *sa Rome*, avec plus d'égard qu'il n'a traité la Vierge dans *Lourdes*.

A propos de Zola, savez-vous que l'individu, avec une persévérance infernale, digne du sort habituel qui le couronne, a de nouveau posé sa candidature pour entrer à l'académie française. C'est encore une lance brisée contre les moulins à vent. L'*Allegria* du peuple français aura un motif nouveau de faire des chansonnettes.

Il parait certain que le Concistoire attendu depuis si longtemps aura lieu dans la prochaine quinzaine: quelques journaux assurent que la date en serait fixée au 20 courant; d'autre part le cardinal Oreglia Camerlingue a daigné m'assurer que cette importante assemblée n'aurait lieu que les derniers jours de mars.

La S. Congrégation des Rites étudie et examine en ce moment deux cent dix causes de béatification. L'Italie occupe la première place dans ce chiffre, puis la France, l'Espagne, et enfin les missions,

On télégraphie ce matin au Vatican: "Mgr l'evêque d'Orléans vient d'ordonner des prières spéciales au trentième jour de chaque mois pour obtenir une heureuse issue à la canonisation de Jeanne d'Arc, patronne de la France.

Le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, selon le désir de Sa Sainteté, vient de fonder à Paris une grande revue intitulée l'*Orient* dans laquelle seront traités amplement les intérêts religieux et civils des populations d'Orient, dans le but de la réunion des églises dissidentes.

M. A. Geoffroy, membre de l'Institut et directeur de l'école française d'archéologie et d'histoire à Rome, sur le point de rentrer en France, a été reçu, mercredi, en audience de congé par le Souverain-Pontife.

Léon XIII a daigné lui adresser ses compliments pour son zèle et pour les travaux qu'il a dirigé pendant les treize années qu'il a demeuré à Rome.

Hier, vers midi, une députation de romains indépendants, environ 60 personnes, avocats, médecins, professeurs, marchands, journalistes, s'est rendue au ministère des finances du royaume d'Italie pour savoir 1. où est passé l'argent recueilli il y a trois ans, à l'occasion des noces d'argent du Roi et de la Reine, pour fonder un hôpital pour les ouvriers victimes du travail, 2. où sont les 500,000 francs envoyés par la France pour indemniser les familles des Italiens massacrés à Aigues Mortes? 3. où sont les 250,000 francs votés par le parlement italien pour les victimes des tremblements de terre, 4. où sont les subsides votés pour les victimes du récent tremblement de terre de Sicile et de Calabre, 5 où est l'argent recueilli pour indemniser les familles qui ont laissé des fils sur les champs de batailles africains?...

Le ministre Sarocco a demandé quinze jours pour répondre.

Constantino Nigra, le petit secrétaire particulier du comte de Cavour, fondateur de l'*unité* italienne, est devenu ambassadeur à Vienne (Autriche). Il vient de publier plusieurs articles, où, abusant du secret d'Etat, il cherche à prouver qu'en 1870, la plus grande ennemie de la France était, après l'Allemagne, la Russie, son amie d'aujourd'hui. La France et la Russie sont indignés de ce procédés surtout au moment où la Triplice menençant de mourir, la Russie et la France, appuyées par le Vatican, sont plus unies que jamais.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance du Roi d'Italie. Il devait y avoir revue militaire et *fire works*, mais une pluie impitoyable a supprimé tout cela. Seulement quelques drapeaux, comme des serviettes mouillées pendent tristement le long des champs au bout desquelles ils devraient flotter fièrement. Mais en ce moment, pour l'Italie, ce n'est plus la fierté qui est de mode, c'est la faim et la misère.

Malgré le froid persistant, les violettes ont déjà fait leur apparition dans certains endroits bien exposés de la province romaine. On dit même que ce matin la reine a pu en présenter un gros bouquet au roi son époux comme signe de leur réconciliation. J'en félicite les humbles et gracieuses fleurettes.

Les grands théâtres de Rome sont obligés de suspendre leurs représentations. Il y a trop peu de monde, et le métier ne paie plus. Chacun, ici, pense à sa cuisine délabrée et sacrifie nécessairement le spectacle de pièces plus ou moins à l'*Index*.

Hier, me rendant pour affaires chez le prince Camille Massimo, je me trouve obligé de faire antichambre dans un magnifique salon orné de peintures des premiers artistes italiens. Pendant que j'examine un St Sébastien de Ginlio Romano, j'endends une voix de femme, que je suppose appartenir à la princesse: "Comment!... Pictro, vous avez cassé ce vase de porcelaine qui avait plus de trois siecles d'existence?!...—Eh! madame!... je pense qu'on est bien plus excusable de briser le vieux que le neuf!..."

Voilà un homme que je ne recommanderai pas au ministre des beaux-arts pour en faire un conservateur de musée antique.

L'Influenza est telle à Rome que le président du Sénat ne peut réunir le *quorum* nécessaire.

Bien à vous,

WM. BREEN.

ESCROCS A L'ŒUVRE.

Montréal, 28—Hier après-midi, le detective Carpenter a opéré l'arrestation de deux individus nommés V. Anderson et W. H. Sibley alias Holmes sous la grave accusation d'avoir commis un faux.

Vers 2.30 heures, hier après-midi, un chèque de $393 76 a été présenté à la Banque de Montréal.

Au moment où l'employé se disposait à payer le montant, il s'aperçut que le chèque ne portait pas de date. Il en fit la remarque à celui qui le présentait.

Ce dernier, au lieu de s'approcher du comptoir pour réparer l'omission, sortit sur la rue.

Cette brusque disparition éveila les soupçons du payeur et le détective Carpenter, du service secret, fut averti.

Quelques minutes après l'arrivée de Carpenteur, le chèque fut présenté de nouveau par un autre individu qui fut arrêté aussitôt et déclara que le chèque lui avait été remis dans la rue par un étranger.

Le jeune homme qui, le premier, avait présenté le chèque, désigna aux employés de la banque l'homme qui le lui avait remis, et que Carpenter reconnut aussitôt comme un des accusés nommé Anderson.

Celui qui avait présenté le chèque en deuxième lieu se retira après l'avoir remis à Anderson.

C'est à ce moment que Carpenter opéra l'arrestation de ce dernier.

Anderson raconta comment il s'y était pris pour assurer l'exécution de son plan.

Par ses explications il incrimina W. H. Sibley, qui demeure au No 83 rue St Denis.

Sibley, dit-il, lui a expliqué comment les choses se pratiquaient à la banque quand l'on faisait escompter des billets et il fut résolu d'imiter la signature de l'employé au comptoir d'escompte, ce qui fut fait.

Anderson a aussi raconté que Sibley lui avait dit qu'il était à court d'argent et qu'il pourrait en avoir s'il voulait lui venir en aide.

Ces déclarations parurent suffisantes aux détectives qui ne tardèrent point à opérer l'arrestation de Sibley.

Les deux accusés sont actuellement sous les verrous et l'on a même refusé de les admettre à caution.

Hier soir, on a opéré une perquisition au domicile de Sibley et des documents ont été saisis.

Sibley est venu de Peterboro à Montréal avec les "Christians Endeavorers" lors de la fameuse convention tenue sur le Champ-de-mars en 1893.

Sibley a demeuré à Montréal depuis cette époque. Il a collaboré à plusieurs journaux, entr'autres au *Herald* et au *Witness*.

Les deux prisonniers ont déjà purgé une condamnation au pénitencier pour vol. Anderson avait été libéré il y a environ quinze jours.

Silby et Anderson ont plaidé non coupable ce matin devant le juge Desnoyers. On procède à l'enquête.

TUE PAR UN ARBRE.

Un Malheur Souvent en Attire un Autre.

Québec, 29—Dans la nuit de mardi dernier, M. Louis Frenette, ferblantier, de Deschambault, a vu en quelques heures sa résidence et tout ce qu'il possédait réduits en cendre.

M. Frenette et sa famille n'ont eu que le temps de se sauver en costume de nuit

Les citoyens de la paroisse, avec la générosité qui distingue nos cultivateurs canadiens, ont résolu de prêter main forte à M. Frenette dans le malheur qui venait de le frapper. Tous se sont mis à l'œuvre pour reconstruire la maison détruite.

En travaillant à la coupe du bois nécessaire, M. Georges Dufresne, un jeune cultivateur à l'aise, âgé de 27 ans seulement, a été frappé par un arbre. On le transporta immédiatement chez son beau-frère, M. Bouillé, où il expira quelques heures après. M. Dufresne laisse une veuve et deux orphelins.

Cette mort tragique a causé un deuil universel dans la paroisse

CONDAMNE A MORT.

Stratford, Ont., 29 mars—Le meurtrier Chatelle, accusé d'avoir outragé puis tué une petite fille, l'enfant de M. Wm. Keith qui s'en allait à Listowell, à un mille et demi de sa demeure, a été condamné à mort.

La foule a menacé de lyncher le misérable.

L'enfant fut trouvée le long de la voie ferrée, le corps tout mutilé, la gorge coupée et dépouillée de tous ses vêtements.

Les preuves ont été accablantes pour l'accusé.

Le prisonnier, pendant les dépositions, avait sa bible et son casque écossais à côté de lui, et il souriait.

La pendaison aura lieu le 31 mai. "Correct", a répondu Chatelle, en entendant la sentence; il ne paraissait pas ému.

Chatelle vient de St. Hyacinthe.

IL RESTE MINISTRE.

Ottawa, 29 mars—Sir Donald Smith et le sénateur Drummond ont eu une longue entrevue avec sir Charles, H. Tupper, et dans l'après midi, le premier ministre Bowell était en état d'annoncer que le ministre de la justice avait retiré sa résignation.

Achetez lapoudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Uu cadeau dans chaque paquet.

CAS DE CRUAUTE.

UN HOMME LAISSAIT PATIR SON CHEVAL.

L'Agent Drury Passa une Nuit a Surveiller.

La Société Humanitaire a eu la semaine dernière une cause importante devant le tribunal de police à Lowell, Mass.

Il y a quelques jours l'agent Drury apprit qu'un cheval estropié et sans nourriture pâtissait dans une écurie située sur la rue Hildreth. Il se rendit jeudi sur les lieux et trouva le pauvre animal dans un bien pitoyable état. Quelle haridelle! La peau et les os, rien de plus. Et rien à manger et à boire dans l'écurie. En sus ce cheval était estropié et il souffrait beaucoup.

D'après toutes les apparences, le pauvre animal se mourait d'inanition. L'agent Drury lui donna d'abord à boire et six seaux bien remplis lui furent servis; l'animal but tout l'eau qu'ils contenaient sans s'arrêter.

Ensuite M. Drury se rendit chez un voisin et acheta du grain et du foin, puis servit un copieux repas au cheval qui mangea gloutonnement, comme un loup affamé

Comme le propriétaire de l'animal ne se montrait pas, M. Drury résolut de passer la nuit dans l'écurie à veiller, pour que l'animal ne lui fût pas enlevé à la faveur des ténèbres.

La nuit fut longue pour le courageux agent, mais il s'était mis dans la tête que le brutal propriétaire de ce cheval ne le jouerait pas.

Vers les huit heures, vendredi matin, comme personne ne s'était montré, M. Drury, que la faim commençait à tirailler, s'en alla chez lui prendre son déjeuner, après avoir affiché sur la porte de l'écurie un placard enjoignant au propriétaire de se rendre de suite aux bureaux de la Société Humanitaire.

Le propriétaire obéit à cet ordre dans le courant de la journée et il fut surpris d'apprendre qu'il avait commis une action criminelle. Il déclara se nommer Jessie Currier de Pelham et demeurer depuis quelque temps sur la West Third Street.

Un peu plus tard, M. Drury se rendit à l'écurie et tua le pauvre cheval, pour mettre fin à ses souffrances.

Currier a ensuite été arrêté.

C'est la première fois que la Société Humanitaire poursuit un homme en cette ville pour n'avoir pas donné de nourriture à un cheval: car pour pouvoir le prouver, il est nécessaire que l'agent reste près de l'animal pendant tout le temps que le propriétaire néglige de venir le soigner.

PAS CONTENTS.

Mde Cleveland a Deplu a nos Militaires.

Les membres de la Grande Armée de Lowell se plaignent de ce que Mde Cleveland leur a refusé quelque chose pour leur récent bazar, tandis que l'épouse de notre président a fait parvenir une collection de photographies à Londres, pour servir d'attraction dans un bazar que la duchesse de Fife vient d'ouvrir au profit de la "British and Foreign Sailor Society."

Nos militaires se demandent pour quel peuple l'épouse de notre président à le plus de sympathies?

VIEILLARD DEVALISE

Deux Hommes le Font Boire, puis le Volent.

Vers les deux heures et demie, vendredi après-midi, Théophile Smith et Eugène Dureau aperçurent deux individus à mine rébarbative en compagnie d'un vieillard très ivre sur la rue Appleton.

Comme les deux mécréants avaient l'air de méditer un mauvais coup, ils furent suivis par Smith et Dureau qui les virent assaillir le vieillard, puis le dévaliser dans la cour du Boston & Lowell, rue Jackson.

Ayant été rejoints par une troisième personne, Smith et Dureau se jetèrent sur les voleurs qu'ils allèrent livrer à la police.

Au poste, les prisonniers déclarèrent se nommer l'un Humphrey Sargent et l'autre Thomas Jardon.

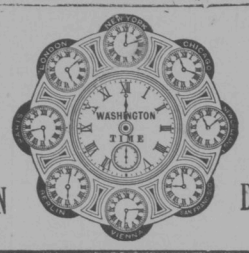
Le premier avoua avoir pris une faible somme d'argent dans les poches du vieillard et l'avoir offerte à Smith s'il voulait le laisser aller.

Le vieillard se nomme James E. Holmes; il prétendit avoir été plumé de $100 environ, mais il était trop ivre dans le temps pour raconter ce qui s'était passer d'une manière exacte.

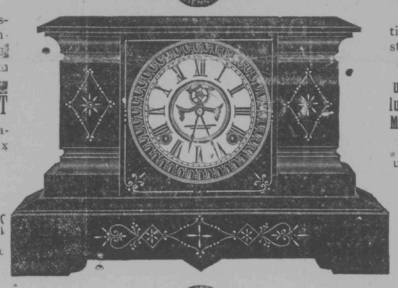
L'argent trouvé sur la personne de Jordan s'élevait à $3, et la police croit que c'est là tout ce que les deux mécréants ont volé au vieillard qui a aussi été loge dans une cellule.

F. SCHNEIDER.

242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
GRANDE REDUCTION
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS)
DANS NOS PRIX.



Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.



Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis n OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
Argenteries
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

CANNES ET PARAPLUIES.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.

M. S. DUBE
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.

Se charge de faire les Enterrements et de fournir toutes espèces de voitures pour Mariages, Baptêmes, &c.
Une visite est respectueusement sollicitee.

Contre les Bazars.

La loi du sénateur Hoar, du Massachusetts, relative à la suppression totale de toutes loteries passée par le Congrès de Washington, et qui n'attend que la signature du président pour être en force, a jeté dans la plus grande perplexité les organisateurs de prochains bazars dans la Nouvelle-Angleterre. Si cette loi est sanctionnée, et on a lieu de croire qu'elle le sera, il faudra avoir recours à des expédients quelconques pour tenir des bazars.

UNE INVENTION

Un Tramway Pourvu d'un Nouvel Appareil

Le tramway portant le No. 12, sur le réseau de la rue Chelmsord, Lowell, Mass., a circulé orné d'un appareil pour éviter les accidents et que l'inventeur nomme "Field Life Guard."

L'appareil est pourvu d'un levier dont le bras se trouve près du mécanicien, qui n'a qu'à le baisser pour le faire effleurer la voie où il ramassera tout ce qui viendra en contact avec lui, soit une personne, soit une pierre ou animaux tels que chiens et chats.

A Montréal, les tramways électriques qui ont déjà écrasé tant de monde devraient être pourvus de semblables appareils qui sont aujourd'hui en usage dans plusieurs grandes villes américaines.

La vie humaine est très précieuse et l'on doit faire en sorte de la protéger par tous les moyens mis à la disposition des hommes.

Nous espérons que le jour n'est pas éloigné où ces "appareils de sauvetage" seront placés à l'avant de tous nos tramways.

SAVENA

Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT
AND A
USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

ATTENTION!!

NOS SOCIETES DE SECOURS MUTUEL MENACES.

Par un Projet de Loi Devant la Chambre.

L'existence de nos sociétés de secours mutuel est menacée. Le danger est imminent! Voilà la mauvaise nouvelle que nous avons à annoncer à nos lecteurs.

Un projet de loi concernant les sociétés de secours mutuel et les compagnies d'assurances a été soumis à la législature de l'Etat du Massachusetts le 25 mars, et s'il devient loi dans l'état que nous le voyons aujourd'hui, un grand nombre de nos sociétés canadiennes seront sur le bord de la ruine.

Dans ce projet de loi il est dit qu'une société incorporée en vertu du chapitre 421 des lois de 1890, ayant moins de 500 membres actifs, après un an d'existence, une enquête devra être faite et un receveur sera nommé pour prendre immédiatement possession des livres, argent, etc., de la société dont il suspendra les opérations, puis les fonds seront distribués à qui de droit. De plus aucune société ne devra dépenser, chaque année, pour conduire ses affaires, plus de six pour cent de ses recettes brutes. Si cette limite est dépassée, un receveur viendra suspendre les opérations de la société.

Nous lisons aussi dans ce projet de loi qu'après le Ier juillet, si cette loi est votée, aucune société qu'on désirera organiser ne pourra faire des affaires avant d'avoir obtenu au moins cinq cents demandes assermentées d'admission, ni avant d'avoir déposé dans le trésor de l'Etat au moins mille dollars en garanties.

Ce projet de loi apparemment dirigé contre les mauvaises compagnies d'assurances, sera, s'il est adopté, un coup mortel porté à un grand nombre de sociétés mutuelles de l'Etat, tant américaines que canadiennes.

A Fall River, une grande assemblée des sociétés canadiennes de secours mutuel vient d'avoir lieu, et M. l'avocat Dubuque a été chargé de se rendre à Boston pour travailler contre l'adoption de ce bill, et les présidents de ces sociétés ont été chargés de s'aboucher avec les représentants de Fall River à la législature, pour leur demander de s'opposer à ce projet de loi.

Il a aussi été proposé et adopté que les présidents des sociétés de Fall River s'entendent avec les présidents et officiers des autres sociétés canadiennes de l'Etat, pour les engager à protester.

Nos sociétés de Lowell ne devraient pas être les dernières à entrer dans le mouvement.

Nous publierons lundi la traduction française de ce projet de loi qui est devant la Chambre des Représentants, à Boston, muni de l'approbation du comité des assurances.

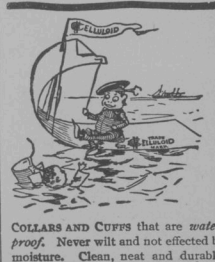
Ce sont, à n'en pas douter, de grosses compagnies d'assurances qui appuient cette mesure dont l'adoption leur causeraient un grand bien. Comme elles sont puissantes et riches, elles pourraient bien réussir.

Qu'on se mette à l'œuvre immédiatement pour les combattre.

A l'œuvre!

LAURIER RÉTABLI

Montréal, 20 mars.—On nous a communiqué une lettre qu'il vient de recevoir de l'honorable M. Laurier. Le chef libéral qui est à Arthabaskaville dit qu'il est tout à fait rétabli.



COLLARS AND CUFFS that are *waterproof*. Never wilt and not effected by moisture. Clean, neat and durable. When soiled simply wipe off with a wet cloth. The genuine are made by covering a linen collar or cuff on both sides with "celluloid" and as they are the *only* waterproof goods made with such an interlining, it follows that they are the only collars and cuffs that will stand the wear and give satisfaction. Every piece is stamped as follows:

TRADE CELLULOID MARK.

If anything else is offered you it is an imitation. Refuse any but the genuine, and if your dealer does not have what you want send direct to us, enclosing amount and stating size and whether a stand-up or turned-down collar is wanted. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair.

The Celluloid Company,
427-429 Broadway, New York.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ... 50
Trois mois, ...25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
L'ETOILE.
67 rue arket, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL, 4 AVRIL 1896.

UNE BONNE RIPOSTE.

Les fanatiques ont eu leur tour, mais le *fun* ne pouvait pas toujours durer. C'est un américain, M. E.Moody Boynton, un homme aux idées larges, qui s'est chargé de leur répondre, et il l'a fait d'une manière magistrale.

D'abord il s'est demandé pourquoi les gens de l'A. P. A. cherchaient toujours à s'abriter sous les plis du drapeau américain. "En premier lieu, a-t-il dit, qu'est-ce que la Grande Armée de la République et le drapeau étoilé ont affaire avec une société politique et secrète, qui s'engage sous serment à faire la lutte aux catholiques?"

Puis M. Boynton a prouvé que Washington, le père de la nation américaine, a dénoncé, dans son discours d'adieu, ces sociétés politiques secrètes, même celles qui ont un bon but.

Puis l'éloquent défenseur des catholiques se demande avec raison si la Grande Armée est devenue un parti politique ou si elle appuie l'A P.A. Il démontre que des milliers de héros catholiques ont répandu leur sang sous Grant, Sherman et Sheridan, pendant la guerre de sécession. "Est-ce que Sherman et Sheridan, qui étaient catholiques, n'en étaient pas moins braves? Est-ce que le Pape en se déclarant en faveur des troupes confédérées a fait tomber les armes des mains de ces soldats?"

Voilà les questions que ce noble Américain pose aux fanatiques.

Ils n'y répondront pas, n'ayez crainte.

Nous allons continuer à donner des extraits du brillant plaidoyer de M. Boynton.

"Le Pape a-t-il déjà conseillé de détruire la République française! N'a-t-il pas découragé les monarchistes, en se prononçant en faveur du suffrage universel et la forme républicaine de gouvernement. Qu'on me nomme un Souverain Pontife plus libéral que Léon XIII qui est un ancien missionnaire d'Amérique? Dans une de ses récentes encycliques, n'a-t-il pas pris la cause du travailleur? Mais les catholiques ne sont pas des Américains, s'écrient les membres de l'A. P. A. Les Sauvages sont des Américains, et les A. P. A. avouent qu'il faut leur rendre justice. Eh bien! je dirai, moi, que sans les catholiques romains, nous n'aurions pu faire la déclaration de notre indépendance."

Puis M. Boynton poursuivit sa démonstration :

"Environ 2 millions de patriotes américains ont lutté avantageusement contre 18 millions d'anglais. Mais il faut se demander si 26,000,000 de Français, la populatien de la France dans le temps, n'ont rien fait pour assurer notre indépendance? L'Amérique n'avait pas une poudrière, pas d'usines pour la fabrication des armes, pas d'argent ni d'habits. Quelle chance avaient les treize faibles colonies américaines sans les cent millions de dollars que la France généreuse et patriote dépensa pour leur aider à conquérir leur liberté, sans jamais demander aucune récompense, tout en offrant libéralement ses hommes, ses vaisseaux, jusqu'à ses colonies?"

M. Boynton prétendit ensuite que la police de New York, si corrompue, était composée également de protestants et de catholiques. L'ex-maire Grace et 50,000 catholiques se sont unis pour opérer la réforme que l'on sait.

Voilà encore une accusation de l'A. P. A. à l'eau?

Les ennemis des catholiques crient que le Pape conduit tout ce pays, parce qu'il est le chef spirituel des catholiques. Mais la reine Victoria n'est-elle pas le *Pape* de l'église épiscopale, qui compte un grand nombre d'adeptes et d'églises en ce pays. La reine Victoria est un souverain étranger. Est-ce que cette église est anti-américaine et ses membres doivent-ils être privés de leurs privilèges? Remarquez que lors de la Révolution américaine, il n'y avait pas 12 églises épiscopales en ce pays, tandis que tout le Maryland, un Etat complètement catholique, était en faveur de la République, sans exception."

M. Boynton raconta aussi l'histoire vraie que nous rapportons ci-dessous :

"Quand le catholique Charles Carroll du Maryland, le plus riche citoyen des Etats-Unis, fut averti que s'il signait la Déclaration de l'Indépendance, il ne perdrait non seulement la vie, mais Carrolton et toutes ses propriétés seraient confisquées, il écrivit "de Carrolton" après son nom, afin que l'Angleterre ne pût se tromper, et pût prendre toutes ses propriétés ainsi que sa vie, si les treize colonies étaient vaincues."

Voilà la conduite d'un catholique.

Maintenant, les sectaires, nouvellement débarqués en ce pays, vont-ils nous dire qu'eux seuls sont des patriotes, parce que leurs ancêtres, les Orangistes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, sont venus ensanglanter cette terre américaine du sang des catholiques Français, luttant pour l'indépendance de ce pays?

ACTUALITES.

La France et la Russie réunies peuvent mettre en temps de paix, 1,440,000 hommes sur pieds, et en temps de guerre, 9,700,000. Les puissances de la triple alliance auraient 1,192,000 soldats ou 7,700,003 dans les mêmes alternatives.

Nous avions le système Anthropomérique Bertillon pour la recherche et la reconnaissance des criminels, mais voilà bien autre chose, M. Groussier, un savant français, prétend lui, avoir découvert une méthode qui lui permettra de déclarer aux enfants naturels le nom de leurs parents!!

Henri Rochefort dit que la paternité est quelque chose comme la pierre philosophale: introuvable.

Les dépêches disent que la découverte Groussier a suscité beaucoup d'alarmes.

On ne parle que cela à Paris et Groussier reçoit des milliers de lettres de menaces, de supplications et d'éloges.

Il y a quelques jours, un voiturier apportait un tonneau d'ale au chateau de Hawarden, résidence de M. Gladstone. Ayant besoin d'assistance pour décharger ce baril et voyant un vieillard vêtu pauvrement, il lui cria :

"Eh! mon vieux, donnez-moi donc un coup de main, je vous paierai une pinte".

Le vieillard y consentit avec plaisir et étonna le voiturier par sa vigueur et sa dextérité; aussitôt la besogne faite, on se rendit au public-house.

Quelques jours après, le voiturier ayant su que son ami de rencontre n'était autre que M. Gladstone, vint lui faire ses excuses.

Nous lisons dans l'*Indépendant* :

"Le *Boston Journal* nous apprend que les Orangistes du Massachusetts se préparent à une lutte prochaine. Ils ont, paraît-il, des assemblées clandestines, où des personnages mystérieux, arrivés depuis peu, leur parlent de choses graves.

"Il ne s'agirait, ni plus, ni moins, que de se transporter immédiatement au Manitoba, si leur présence y devenait nécessaire, pour combattre les catholiques les armes à la main.

"Malgré leurs protestations de loyauté envers le drapeau américain, il n'en reste pas moins acquis qu'ils sont avant tout fils d'Albion.

"Et ils sont les premiers à contester la loyauté des Canadiens-français.

"Quels farceurs!"

A propos de journalisme, nous lisions dernièrement dans l'*Indépendant:*

"Certains profanes croient que rien n'est plus facile que de rédiger un article.

"—On pousse la plume, et voilà tout! comme disait l'un d'eux, l'autre jour.

"Mais, celui qui a passé par là sait le contraire.

"Il serait donc oiseux de nous étendre plus longuement sur les devoirs et les occupations du rédacteur d'un journal quotidien.

"Maintenant, comment apprécie-t-on le journal? Il y a autant d'appréciations que de lecteurs.

"Les uns trouvent qu'il contient trop d'articles de fond; les autres qu'il n'en contient pas assez; que le feuilleton est monotone; qu'il pourrait publier plus de dépêches ou de nouvelles du Canada, etc.

"Pour faire un journal agréable à tout le monde, il faudrait lui donner 150 pages, et alors on le tronverait... trop volumineux!"

La Revue Nationale.

7 Place D'armes, Montréal, analyse du sommaire d'avril.

L'honorable M. *G. H. Joly de Lotbinière* nous donne quelques pages sur un sujet d'une importance primordiale: la plantation et la culture des arbres. C'est une belle idée à laquelle notre éminent compatriote semble avoir voué tous ses instants et pour le succès de laquelle il a déja fait de grands sacrifices.

La nouvelle du mois est due à la plume rapide de M. *Gustave A. Drolet*. Le sujet est très curieux et le denouement, absolument dramatique et inattendu.

M. *John Hague*, dans ce numéro, s'adresse plus particulièrement au public en général, en lui exposant le fonctionnement de notre système de banque, dont il nous donne un historique concis et clair. Dans un prochain numéro, M. *John Hague* suspendra ses causeries financières pour nous donner une très intéressante étude de mœurs et de caractère, intitulée: comparaison entre Montreal et Toronto.

M. *Marmette* termine la première partie de son roman par une idylle gracieuse, et M. *Faucher de St. Saint Maurice* continue son travail en semant à chaque page de l'esprit à pleines mains.

Nos écoles primaires! Voici le travail d'un jeune, M. *C. J. Magnan*, qui a le jugement solide, l'esprit réservé et une grande expérience de la question qu'il traite. Cette étude sera particulièrement intéressante pour tous ceux qui touchent de près ou de loin aux importantes questions de l'enseignement.

Sanitas aborde un problème très délicat: *la femme est une malade*. C'est un sujet controversé et tout-à fait à l'ordre du jour. Notre distingué collaborateur s'arrête à une conclusion très audacieuse.

La chronique de *Francoise* sera goûtée comme toujours et pas une de nos lectrices ne voudra se priver de pareille lecture.

Deux disparus pendant le mois écoulé, les révérends MM. Deguire et Marois.

Cineres, encore une chanson nouvelle de M. Ernest Lavigne; nous sommes convaincus qu'elle aura encore plus de succès que celle publiée en mars dernier.

La *Chronique de l'Etranger*, des *pages oubliées*, etc, etc., des dessins et des portraits, dans le texte, complètent ce numéro, qui a encore plus de cent pages de lecture.

NOTE AU PUBLIC.

Le *Revue Nationale* 7 Place d'Armes Montréal.

Nous donnons encore ici un tarif détaillé des remises que nous faisons aux personnes qui nous adressent une liste de plusieurs abonnés :

2 abonnements pour
une année, à . . . $2.75—$5.50
3 abonnements pour
une année, à . . . $2.50—$7.50
4 abonnements pour
une année, à . . . $2.25—$9.00

Un abonnement étant de $3.00, il y a donc intérêt à se reunir en club pour s'abonner.

Remarque importante: l'abonnement est payable d'avance et nous ne faisons aucune exception à cette règle absolue.

Nos abonnés sont priés de nous faire parvenir les sommes, qui nous sont dues, par mandats-poste ou par lettres chargées avec billets de banque ou timbres, et non par chèques, pour éviter les frais d'encaissement dans les banques.

Le Projet de Loi.

Nous donnons ci-dessous une traduction française du projet de loi soumis à la Legislature du Massachusetts par le comité des assurances sur la recommandation du commissaire Merrill.

UNE LOI

Se rapportant à la suspension de certaines sociétés fraternelles de secours et compagnies d'assurances.

"*Qu'il soit décidé par la chambre et le sénat, assemblés en cour générale, et par leur autorité, que :*

"Section I. Lorsqu'une corporation du Massachusetts constituée en vertu du chapitre 421 des lois de mil huit cent quatre-vingt-dix aura, après un an ou plus d'existence, moins de 500 membres actifs, ou lorsqu'une corporation du Massachusetts, tombant sous le coup du chapitre 367 des actes de mil huit cent quatre-vingt-quatorze, aura, après un an ou plus d'existence, moins de cent membres actifs, ou, sur la demande du président ou du secrétaire d'une compagnie d'assurance du Massachusetts tombant sous le coup de l'une ou de l'autre de ces deux chapitres, le commissaire des assurances pourra présenter les faits concernant ces corporations à n'importe quel juge des cours suprême ou supérieure; le dit juge devra alors notifier les officiers des dites corporations qu'une enquête aura lieu, et à moins qu'on ne présente de bonnes et spéciales raisons pour empêcher de suspendre les opérations de cette société, le commissaire des assurances ou une autre personne compétente sera nommée comme receveur de la dite société et prendra immédiatement possession des livres, papiers, argents et autres biens, et devra, sous la direction de la cour, suspendre les opérations de cette société et distribuer les fonds à qui de droit. Pour ses services, on allouera au receveur, à même les fonds de la dite corporation, ou à même ceux qui passeront par ses mains, telle somme que la cour déclarera juste et raisonnable. Dans le cas que telle corporation ne possédera pas le fonds suffisant pour payer les dépenses de sa suspension, telles que prescrites par la cour, les dépenses seront payées par le trésorier de l'Etat, à même les revenus de surplus du département des assurances, sans toucher aux argents nécessaires au fonctionnement du dit département. Lorsque les affaires de la corporation seront définitivement suspendues, la cour pourra décréter la dissolution de la dite corporation.

"Section II. Aucune corporation du Massachusetts, tombant sous le coup de l'un ou de l'autre de ces deux chapitres, ne devra dépenser, chaque année, pour conduire ses affaires, plus de six pour cent de ses recettes brutes, durant cette même année. Si cette limite est dépassée, dans une année, le commissaire des assurances pourra présenter une pétition pour faire nommer un receveur, conformément aux provisos de la section I.

"Section III. Après cette date aucune corporation, organisée en vertu des provisos du chapitre trois cent soixante-sept des lois de mil huit cent quatre-vingt-quatorze, ne commencera à faire affaires, ou émettre des certificats qu'après avoir obtenu au moins cinq cents demandes assermentées d'admission, ni avant d'avoir déposé, comme partie de son fonds d'urgence, dans le trésor de l'Etat, au moins mille dollars en garanties autorisées dans la section huitième du dit chapitre trois cent soixante-sept.

"Section IV. Les provisos ci dessus ne s'appliquent à aucune société fraternelle de secours qui ne recrute ses membres parmi les employés des municipalités, villes, ou de l'Etat, ou d'un établissement, d'une maison d'affaires ou compagnie désignée spécialement.

"Section V. Cette loi sera mise en vigueur le premier jour de juillet mil huit cent quatre-vingt qunize."

Un Roman de la Vie Réelle

Nous annoncions dernièrement qu'un Montréalais nommé Jean V. Souci avait été arrêté et traduit devant la cour municipale de Portland (Maine) sous l'accusation d'avoir menacé de tuer Mme Robert W. Lord, sa femme divorcée, demeurant à Yarmouth. L'accusé ayant protesté de son innocence, a été remis en liberté sous caution et a pris le chemin de Montréal. Il est aujourd'hui en cette ville. Les journaux de Portland nous apportent, sur cette affaire, des détails qui ne manquent pas d'intérêt.

Il y a 20 ans, Souci, qui est à présent un homme âgé, se mariait dans la province de Québec et allait s'établir à Montréal où il fit la connaissance d'une famille Gauthier. Il y avait dans cette famille une petite fille, nommée Angélina, à qui il s'intéressa au point de payer les frais de son éducation. Sa femme étant morte, Souci se remaria avec Angélina Gauthier. Mais il avait déjà un certain âge, et sa nouvelle épouse était toute jeune encore. Cependant, il vécut heureux avec elle, qu'il aimait passionnément, jusqu'au jour où le démon tentateur se présenta sous la forme d'un ex-soldat de l'armée anglaise, Robert W. Lord, un joli garçon beaucoup plus jeune que Souci. Ce dernier, s'étant aperçu que des relations suivies s'étaient établies entre sa femme et Lord, pria Angélina de renvoyer le jeune homme et de ne pas briser son cœur: mais ses prières n'eurent aucun résultat.

Un beau jour, Lord et Mme Souci disparaissaient ensemble de Montréal et allaient se fier à Portland.

Dès qu'il eut retrouvé leurs traces, la mari malheureux se rendit auprès de l'épouse infidèle et lui demanda de revenir avec lui, offrant de lui pardonner toutes ses fautes. Elle refusa et Souci repartit seul pour Montréal, désespéré

Peu de temps après, Mme Souci allait trouver M. J. H. Drummond, avocat de Portland, lui racontait une triste histoire de mauvais traitements dont elle prétendit avoir été l'objet de la part de son mari, et terminait en le chargeant d'obtenir pour elle le divorce.

L'avocat put la satisfaire, elle épousa Lord devant un juge de paix, et le couple alla s'installer, tranquille, à Yarmouth, où il demeure encore avec la mère de l'ex-Mme Souci.

Cependant, à Montréal, Souci était condamné à sept ans de pénitencier, injustement, assure-t-il, sous l'accusation de vol de chevaux. A peine rendu à la liberté, il se mettait à la recherche de sa femme et, mercredi de la semaine dernière, arrivait à Portland. Bientôt il sut que le couple Lord vivait à Yarmouth.

Il y a environ deux semaines le frère de Mme Lord recevait, d'un ami de Montréal, une lettre lui annonçant que Souci, sorti de prison, lui avait annoncé son intention de tuer Mme Gauthier.

Vendredi de la semaine dernière Souci se présentait chez Lord où sa femme, après un premier refus, le recevait tout alarmée. Elle se jeta à ses genoux, le priant de ne pas la tuer; mais son mari lui dit qu'il n'avait nullement cette intention. Ils eurent ensemble une longue conversation au cours de laquelle sa femme aurait fini par consentir à le suivre. Mais le deuxième mari survint et sut détourner la femme de Souci de sa résolution. Plus que cela, le lendemain il forçait Mme Lord a déposer une plainte contre son ex-mari, disant qu'elle craignait d'être tuée par lui. Souci fut arrêté par deux constables.

L'infortuné avait retenu les services de M. Looney, avocat, qui le fit remettre en liberté sous caution en attendant son procès. Et Souci, l'âme meurtrie, abandonné, crut prudent de revenir au Canada. Il avait assez souffert!

Nouvelles du Canada.

MONTREAL

LA FOIRE DE 1896

—Nous avons déjà dit que les organisateurs de l'exposition internationale de 1896, à Montréal, avaient exposé leur projet au premier ministre à Ottawa, avant hier, et lui avaient demandé de procurer une somme d'argent à l'entreprise.

Quelques journaux d'Ontario ne semblent pas goûter l'audace démesurée du syndicat et le *Free Press* d'Ottawa traite le projet de *wild cat scheme*.

Ajoutons que Montréal ne songe pas seul à organiser une foire pour l'an prochain. Berlin est occupé du même projet.

Et pour comble une dépêche d'Ottawa nous apprend que le consul général de Mexique vient de demander au premier-ministre Bowell la participation officielle du Canada à l'exposition qui doit avoir lieu à Mexico aussi en 1896.

SHORTIS

—Un citoyen de cette ville a reçu une lettre de Waterford, Irlande, d'un ami de la famille Shortis. Le correspondant confirme la nouvelle allant à dire que le meurtrier de Valleyfield compte des fous dans sa parenté.

L'auteur de cette lettre dit encore qu'il connaît Shortis, qu'il le croit fou et qu'il l'a déjà vu tirer des coups de revolver, en pleine rue, en Irlande.

Shortis affectionnait tout particulièrement les armes à feu.

UN FAUX MOINE

—La police de plusieurs villes des Etats-Unis est à la recherche d'un faux moine qui se fait recevoir dans les presbytères, monastères et écoles en déclarant qu'il est l'ami et l'envoyé de Mgr Satolli.

SARAH

—Madame Sarah Bernhardt visitera de nouveau l'Amérique en 1896.

Elle y jouera *La belle Mme Montburn*, drame en trois actes d'Armand d'Artos et de M. Guyot.

UN OUBLI

—La famille de M. Morrison a failli être asphyxiée, dimanche.

Samedi soir, on mit du charbon dans la fournaise pour la nuit et on oublia de fermer le dessus.

Tout le monde se coucha, à l'exception de M. Gleanon, qui est employé au *Herald* et qui, comme d'habitude, travaillait de nuit. Lorsqu'il revint à la maison, vers les trois heures du matin, dimanche, il trouva la maison remplie de gaz. Il essaya de réveiller M. Morrison, mais la chose fut impossible.

Toute la famille était sans connaissance et à demi-asphyxiée. Il ouvrit les châssis et laissa s'échapper le gaz fatal. Après avoir obtenu les soins d'un médecin, il eut le bonheur de voir son confrère et la famille reprendre leurs sens.

Toute la journée de lundi M. et Mde Morrison et leurs enfants ont été sous les soins du médecin. Ce n'est qu'hier matin que M. Morrison, reporter du *Star*, a pu quitter la maison. La famille est hors de danger.

QUEBEC

DANS LA POLITIQUE

—L'hon. M. de la Bruère, président du conseil législatif, est actuellement à Québec. On suppose que sa visite se rapporte à son projet de remplacer M. Ouimet comme surintendant de l'instruction publique. L'honorable M. Chapais à qui on promet depuis plusieurs mois la présidence du conseil législatif avec un salaire de $3000 par année, insiste pour être nommé immédiatement à la place de l'hon. M. de la Bruère. Quant à M. Ouimet, il n'aurait aucune objection à être mis à sa retraite, pourvu qu'on lui paie une pension consistant en les deux tiers de son salaire. La question est de savoir si le gouvernement a le droit de payer une telle pensian.

DU TAPAGE

—Les dernières nouvelles nous prédisent une nouvelle manifestation tapageuse à St Roch, à l'occasion de l'apostasie publique du nommé Frédéric Desjardins, libraire de Québec, qui s'est acquis une certaine notoriété en purgeant une sentence de six mois à la prison, pour avoir exposé et vendu de la litté ature obscène.

Sorti de la géôle ces jours derniers, il n'a pas plié bagage comme les gens le croyaient. Il s'est empressé auprès des mêmes missionnaires français protestants qui ont eu maille à partir avec la population de St Roch, il n'y a pas très longtemps, et a cherché asile au milieu d'eux.

Ce soir, en la petite chapelle Baptiste Française, rue Ste Marguerite, à St Roch, Desjardins sera baptisé.

La cérémonie sera célébrée avec pompe. Le Rev M. Graham, ministre protestant de Montréal, profitera de la circonstance pour dénoncer de nouveau les jésuites comme il l'a fait, il y a quelque temps dans la métropole.

VERCHERES,

DES CANDIDATS

—Les hon. Ouimet et Pelletier, MM. Hurtubise, Bernard et autres montréalais sont arrivés ici en route pour Ste Théodosie où a lieu une convention conservatrice. Il s'agit de choisir un candidat en remplacement de l'hon. M. Geoffrion, aux Communes.

On parle de M. Ducharme, de St Marc, comme le candidat que la convention choisira bien probablement.

Les libéraux demandent à M. G. A. Geoffrion, C. R., de se présenter dans l'intérêt de leur parti. On croit qu'il acquiescera et sera nommé à la convention libérale.

COLLISION DE TRAINS

UN CHAUFFEUR SE FAIT ECRASER PAR DEUX WAGONS.

Bangor, Me., 2 avril—Le train du Maine Central portant le No. 93 et qui avait quitté Bangor à 6.45 heures, ce matin, transportant des voyageurs à Oldtown et Houlton, est venu en collision avec l'express de nuit de St Jean, qui avait 90 minutes de retard.

La collision s'est produite à trois milles de cette ville. La catastrophe a eu pour cause un malentendu, un ordre n'ayant pas été compris.

Les mécaniciens et les chauffeurs sautèrent hors de leur locomotive, en apercevant le danger, et ils s'en sauvèrent avec quelques blessures, sauf le chauffeur James Ward de Bangor qui a été pris et écrasé entre deux wagons. Il fut tué instantanément.

Le préposé aux bagages, Eben Shaw, a sauté hors de son wagon et a été grièvement blessé.

Deux commis des postes ont été ensevelis sous les débris. Ils ont reçu des blessures, mais aucun de leurs membres n'a été fracturé. On a éprouvé beaucoup de difficultés pour les secourir.

Un voyageur, au moment de la collision, s'est lancé hors du wagon et s'est fracturé la jambe gauche. Aucun autre voyageur n'a été blessé grièvement.

HAUSSE DE LA VIANDE.

Chicago, 2 avril.—Une nouvelle qui intéressera certainement nos épiciers. Les bêtes à corne ont haussé de 25 pour cent sur le marché de Chicago. On annonce que la hausse de la viande se continuera et que les prix seront, cet été, de beaucoup au dessus de ceux de ces dernières années.

Cet hausse est due à la sécheresse dans l'Ouest et le Sud-Ouest, ce qui a entrainé la diminution du rendement des pâturages et des céréales servant à nourrir les bestiaux.

La diminution de la quantité des bestiaux entraîne celle des peaux et une augmentation des prix de tous les produits du cuir. Quelques sortes de cuir ont déjà doublé de prix aux Etats-Unis pendant les six derniers mois.

Il y a aussi une "combine," le "Chicago Beef Trust" qui est au fond de cette hausse.

Ah! les "combines," quels dommages ne causent-ils pas aux consommateurs!..

Ils font augmenter le prix des denrées, des viandes, etc., suivant leur bon plaisir.

On avait entendu dire que sous l'administration libre-échangiste des démocrates, il n'y aurait plus de ces "combines."

Quelle dérision!

LE MYSTERE DE NEW YORK

Une Deuxieme Identification — La Femme Curtis Vivante.

New York, 2 avril—Un nègre nommé Robert Dedmon s'est rendu à la morgue cette après-midi et a prétendu reconnaître le corps de la nègresse trouvée coupée en morceaux dimanche matin pour celui de Mamie Needab. Il dit que cette femme était une cuisinière âgée de 28 ans, et était arrivée à New York il y a trois ans, venant de la Virginie. Elle avait demeuré jusqu'à ces jours derniers avec Mde Foster, domiciliée au No. 399 South Avenue.

Avec Dedmon se trouvait un autre nègre du nom de Dennis Spreuill, qui raconta que la femme assassinée avait une cousine demeurant à New York.

La police réussit à trouver la cousine qui raconta être allée à la morgue avec sa mère et ne pas avoir reconnu les restes pour ceux de Mamie Needab. Elle se dit certaine que la femme assassinée n'est pas sa cousine.

La police croit que les deux nègres inventèrent cette histoire pour se créer un peu de notoriété.

Baltimore, Md., 2 avril—Robertina A. Curtis, qu'on croyait être la femme assassinée à New York a été trouvée bien portante en cette ville et elle dit n'avoir jamais mis les pieds à New York.

Comme on le voit, le mystère n'a pas l'air de vouloir s'éclaircir et la police est aux abois.

MORT SUBITE.

Sorel, 2 avril—Madame J. A. Proulx, femme de l'ex-candidat libéral dans le comté de Richelieu, est morte, ce matin, subitement à Sorel.

Madame Proulx était la belle-sœur de M. L. A. W. Proulx, de Montréal.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du systeme nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle Co., Lowell, Mass.

Reid & Hughes,

Les Gros Marchan's de Nouveautés de Lawrence.

Pas d'affaires avec succes, sans la confiance
Avons-nous la votre?

Notre première offre de Paques au public de Lawrence sera grandiose.

50 Doz de Bas de Dames, en fil de Lile, couleurs élégantes, bout noir avec pieds en couleurs, toujours vendus à 39c, notre prix 25 cts.

Bas de Garçons, toujours détaillés dans tous les magasins à 19c, notre prix 12½c.

Departement Domestique.

1 caisse de Coton blanchi, belle qualité, 12 1-2c la verge, notre prix 8 1-2c.

50 Doz de Taies d'Oreillers, tontes faites, cela vous coûtera 10c pour le coton, notre prix 6¼c.

50 Doz de Taies d'Oreillers, faites en Coton Fruit Loom, grandeur 42 x 38 1-2, notre prix 14 cts.

30 Doz de Draps de Lit, 81 x 90, 52c, prix régulier 50c.

25 Doz de Chemises non lavées, toujours détaillées à 50c, notre prix 39 cts.

Dépt. D Nos offres pour Pâques aux Messieurs de Lawrence.

100 Doz de Cravates (Teck et Four-in-Hands), boucles faites en étoffes de Soie, prix régulier 50c, notre prix sur le lot 25 cts.

Departement des Etoffes a Robes.

50 pièces d'Etoffes à Robes Françaises importées, 42 pouces, soie et laine, la même qualité de marchandises détaillées à la dernière saison 87½c la verge. Notre prix pour Pâques 49c la verge.

1 caisse de 40 pièces des meilleures Percales jamais vendues moins de 12 1-2c la verge, pour vendredi et tant qu'il y en aura 7 1-2c la verge, une épargne de 50c sur une robe d'indienne.

Une caisse de Flanellette anglaise, styles assortis, prix régulier 8 et 10 cents, pour samedi à 5 1 4c la verge.

1 caisse de Crêpe Jap, assorti en beaux dessins, détaillé 15. Notre prix pour samedi 8c la verge.

Dentelle et Mouchoirs.

1 lot de Mouchoirs de 12 1 2 et 15c, bordure de couleur ourlé, pour cette vente 5 cts.

DOUBLURES—Qualité de 12 1-2 et 15c en Silesie de toutes nuances, pour samedi 8c la verge.

DEPT. DES CORSETS—Le meilleur Corset fait pour détailler à 75c, noir blanc et drabe, notre prix 50 cts.

GANTS DE PAQUES—Nous sommes agents pour les Gants Foster, Paul, Centemire

30 doz de Gants en Kid glacés, belles nuances, tan, mode, valant $1 25. Vente de Pâques 75c.

RIED & HUGHES,

LES CHEFS DES PRIX POPULAIRES.

Nos. 225 A 235 RUE ESSEX,

LAWRENCE, MASS.

Commis de langue française—M.M. Jos. A. Roy, John A. Tucker P. A. Murphy, Mlle Evelina Poirier, Mlle Lumina Morneau et Dame Exilda Cardinal.

MITCHELL & CO.

GRANDE OUVERTURE

CETTE SEMAINE

De Jupes de Robes et de Corsages en Soie.

Et pas de blague à ce sujet. Ce sera une saison spéciale pour les Soies et les Corsages et nous nous sommes procuré un stock en conséquence pour satisfaire les besoins de nos nombreuses pratiques.

Une personne peut s'acheter une jupe et une demi douzaine de Corsages et avoir un nouveau costume tous les jours de la semaine avec peu de troubles et peu de de dépenses.

JUPES DE ROBES.

En Serge, Chéviots unis et avec dessins, Mohair, Crépons en Soie et en Laine, les deux Soie et Satin, unis ou figurés.

WAISTS EN SOIE.

Les nouveaux Corsages en Soie sont ici. Peut-être serait-il mieux de dire: les nouvelles manches en Soie sont ici avec les Corsages compis. En Soie de Chine, du Japon et Taffeta. Les prix varient de $2 98 à $16 50, en barré, figuré et carreauté, aussi en Crépons. Avec nous ça ne prend que quelques dollars pour vousfaire une belle toilette et vous donner de la dignité.

☞ Voyez l'étage de notre vitrine.

{o}—{o}

Mitchell & Co.
76 a 82 RUE MERRIMACK,
HAVERHILL, MASS.

Commis canadiens—M. A. Léveillée, Mlle Elmire Lafayette.

Laisses en Arriere

Sont tous nos compétiteurs dans la ligne de HARDES FAITES.

Les places que nous avons laissées vacantes sont maintenant occupées par ceux qui sont trop timides pour nous suivre.

Nous nous sommes surpassés ce printemps en fait d'habits pour hommes, jeunes gens et enfants, nos habits de $6, $7, $8, $10, $12 et $15 ne sont pas surpassés. Venez les voir.

HAMEL & CLOUTIER,
405 Rue Essex,
Lawrence, Mass., à l'enseigne de la Valise Dorée.

Presents Utiles!

POUR LES PARENTS ET AMIS,

Le plus bel assortiment de la ville en faitde Montres, Bijouteries, Argenteries, &c. Marchandises des plus recommandables aux plus bas prix

—:o:—

L. Kimball & Son,
12 RUE WATER, HAVERHILL, MASS.

NOTES LOCALES.

Avez-vous couru le poisson d'avril?

Il y a 213 banques nationales dans le Massachusetts, sauf celles de Boston.

Le Rév. Paradis a donné son prêche d'adieu dimanche soir à l'église protestante française.

Le R. P. Forget est parti samedi pour Plattsburgh, N. Y., où il prêchera une retraite aux Canadiens.

Il y a des fraises sur le marché à 50 cents la boîte. Les pauvres gens vont s'en passer. Mais le prix va baisser.

La buvette qui va se trouver la plus rapprochée du Petit Canada sera celle située au coin des rues Moody et Suffolk.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

M. Amédée Archambault est de retour d'une promenade de deux semaines au Canada. Il est enchanté de son voyage.

Les journaliers de la municipalité sont les seuls qui reçoivent leurs gages. Même le trésorier Harrington ne peut pas se payer.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Le sh h de Perse a une pipe de $320,000. Elle ne fume peut-être pas mieux qu'une bonne vieille pipe de plâtre d'un sou, bien culotée.

Pendant le mois de mars, la police de cette ville a arrêté 463 personnes, soit 395 hommes et 68 femmes, et a hébergé pour la nuit 560 sans-le-sou.

Nous apprenons avec plaisir que M. P. L. Denault vient de faire l'acquisition des édifices Bellemare, Aiken avenue, composé de vingt-un logements.

Lee Whipple, un jeune homme demeurant sur la rue Ware, s'est fait tellement écraser deux doigts par une presse à imprimer, dans le laboratoire de Hood, mardi, que l'amputation a dû être faite.

MM. Jos. Derandeau, beau-frère de M. Jos. Roy et son frère, M. Delphis Derandeau, sont arrivés ces jours-ci du Canada avec quelques magnifiques chevaux de route qu'ils désirent vendre à bonne condition.

On prétend que les commissaires ont accordé une licence dans les limites d'une école. C'est celle du coin des rues South et Gorham, qui avait été laissée de côté ces années dernières à cause de cette proximité.

Le *Mail* suggère que la salle d'attente de la Cie des tramways électriques soit transférée au Towers Corner, et que les passagers puissent arrêter au nouveau bureau de poste et y prendre leur malle sans payer double passage.

Les gérants, directeurs et commis de banque de cette ville et leurs amis du dehors ont eu un banquet à l'hôtel St Charles hier soir. L'Hon. Wm S. Knox, notre nouveau congressman, était présent, et il a prononcé un joli petit discours.

Madame "Malbrook", en attendant le retour de son illustre mari, se frottait la figure avec la *Royal Cream*, pour enlever les traces que les larmes avaient laissées sur ses belles joues. Les pharmaciens tiennent cette lotion merveilleuse, qui se vend 75 cents la bouteille.

Parmi les noms des applicants heureux pour une position au bureau de poste de cette ville, nous remarquons ceux de MM Aimé Reault, Alexis F. Fecteau et Arthur A. Racicot. Les examens passés par les applicants ont eu lieu en février dernier.

Un cheval, la propriété d'un nommé Glidden, a pris l'épouvante sur la Lakeview avenue, dimanche soir. Quelques hardis jeunes gens se mirent sur une rangée dans la rue et réussirent à arrêter l'animal affolé. Plusieurs personnes ont failli être écrasées par ce cheval.

UN INCENDIE

Vers les deux heures, la nuit Derniere

Le feu prit lundi la nuit dans la demeure de M. Robert M. Graham, au No. 108 rue Shaw.

M. Graham fut le premier à s'apercevoir de la chose. La fumée, pénétrant dans sa chambre, le réveilla et il donna l'alarme à sa famille.

Il eut toutes les peines du monde à transporter ses trois jeunes enfants dehors, en passant par les corridors remplis de fumée.

Après ce sauvetage accompli, M. Graham courut sonner une alarme, mais se trompa d'avertisseur. Il courut à celui du coin des rues Lane et Westford, à une distance assez grande de sa demeure en feu.

Dans le bas de sa maison, M Graham tenait une épicerie, où les flammes causèrent de grands dommages. Les flammes se frayèrent aussi un passage jusqu'aux étages supérieurs et avant de parvenir à les éteindre, elles détruisirent complètement l'édifice.

M. Graham a une assurance de $400 sur ses marchandises. Les dommages causés à sa maison s'élèvent à $1000.

Il est Disparu.

Un jeune garçon, Fred Atkinson, qui demeure avec sa grand'mère au No. 105 rue Howard, est parti pour l'école lundi, et n'a pas été revu depuis.

Les disparitions sont fréquentes en cette ville depuis quelque temps.

Pas Contents

Quinze garçons qui étaient au service de la Lowell Machine Shop, ont quitté l'ouvrage lundi après-midi, parce qu'ils n'étaient pas satisfaits de leurs gages, soit 90 cents par jour.

Ils ont été remplacés par d'autres hier matin.

Les Assaillants d'O'Neil

Michael O'Keefe et Michael McKiernan, qui ont assailli O'Neil, le vendeur du journal de l'A. P. A, ont subi leur procès hier, en Cour de Police. Le juge Hadley a dit que le nommé O'Neil avait le droit de vendre le *Herald* sans être molesté et il a condamné les accusés à deux mois de prison et à $5 d'amende pour ivresse.

Ce jugement a été frappé d'appel.

Le "Quo Warranto."

On n'en finira pas de sitôt avec cette élection de Sullivan pour présider notre conseil de ville, si on renvoie la cause devant un jury.

La partie qui perdra aurait alors le droit d'en appeler à un tribunal plus élevé.

Et ce sera encore à recommencer!

Les juges de la Cour Suprême ont pris l'affaire en délibéré.

Aux Dames.

Il y a des milliers de dames dans le pays, dont le système est empoisonné et dont le sang est dans une condition impure par l'absorption de matière impure due aux irrégularités mensuelles. Ces cas sont guéris par les propriétés merveilleuses qui purifient le sang, de la Prickley Poke Root et Potassium (P. P. P.) Les couleurs roses et une riche santé prennent la place d'une d'une apparence malade, la couleur perdue et la défaillance générale du système, par l'usage du Prickley Ash Poke, Root et Potassium, que de milliers de femmes peuvent prouver et plusieurs certificats sont en possession de notre société qui a promis de ne pas les publier et tous attestent que la P. P. P. est une bénédiction pour l'humanité.

CAPT. J. D. JOHNSTON.

A tous ceux qui sont concernés:

Je prends grand plaisir à certifier que les qualités efficaces du populaire remède connu pour les éruptions de la peau, comme la P. P. P, (Prickley Ash Poke, Root and Potassium.) J'ai pendant plusieurs années souffert d'une éruption désagréable sur la figure et j'ai essayé plusieurs remèdes différents pour l'enlever, aucun d'eux n'a réussi jusqu'à ce que cette préparation m'a guérie. Après avoir pris trois bouteilles suivant la direction, je suis aujourd'hui parfaitement guéri.

J. D. JOHNSTON.

De la maison Johnston & Douglas, Savannah, Ga

De Lowell a Nashua.

Une dépêche de Nashua mande qu'à une assemblée des directeurs de la Nashua Street Railway Company, hier, il a été décidé de commencer de suite l'ouvrage sur le réseau devant réunir Lowell à Nashua.

On croit que des tramways pourront circuler entre les deux villes dans quelques semaines.

Un Cadeau a M. Brousseau.

Plusieurs amis se sont ensemblés lundi soir aux bureaux de MM. Lemerise et Brousseau et ont présenté un joli pupitre et deux chaises à M. P. A. Brousseau. Après la présentation, ils firent la partie de cartes et passèrent une agréable soirée.

L'ESCROC DES K. OF P.

Est Pince, mais il reussit a s'echapper

Les Chevaliers de Pythias de Lowell de la loge de Wamesit ont appris que l'escroc qui leur a escroqué de l'argent depuis plusieurs mois avait enfin été arrêté dans une ville du Missouri; mais qu'il était parvenu à tromper la vigilance de son gardien et à s'échapper.

C'est un jeune homme qui a déclaré se nommer J. A. Mills; il a une trentaine d'années et a 5 pieds 6 ou 7 pouces de hauteur.

En septembre dernier, ce jeune homme pénétra dans Pythian Hall en cette ville et vola une centaine de blancs de traite appartenant à la loge Wamesit. Avec ces blancs, l'escroc forgea des signatures et réussit à les faire accepter par des loges dans plusieurs autres villes, et de cette manière il réussit à voler à la loge Wamesit $720.

C'est malheureux que la police n'ait pu parvenir à le garder sous arrêt, car tout indique que c'est bien l'auteur de ces escroqueries, car il avait en sa possession, lors de son arrestation, des blancs de traite au nom de la loge Wamesit de Lowell.

On ne croit pas que c'est un Lowellois, quoiqu'il ait choisi cette ville pour théâtre de ses vols.

Il est probable qu'il ne tardera pas a être repris.

Naissance.

Samedi, Mde H. Woisard, de la rue Ford, une fille.

Rechauffee par un Chien

La petite fille de l'assesseur Locke, une enfant de dix ans qui était disparue de la demeure de ses parents depuis vendredi dernier, a été trouvée lundi soir dans une grange appartenant à John Ryan, rue Westford, de l'autre côté du parc Tyler.

Un gros chien de Terreneuve se trouvait avec l'enfant qui raconta être demeurée dans la grange tout le temps depuis vendredi après-midi. Le chien qui l'y avait suivie ne l'a pas quittée un seul instant et le soir venu elle se couchait près de lui et le brave animal la réchauffait.

La pauvre petite n'avait pas mangé depuis vendredi et elle était très faible.

L'ambulance le transporta chez ses parents qui désespéraient de la trouver vivante.

Funerailles.

Les funérailles de Clara Dupont, épouse d'Eloi N. Breault, agent de police, ont eu lieu ce matin à l'église St Joseph, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis. L'église était revêtue de ses plus beaux ornements de deuil.

Le R. P. Amyot officiait, assisté des RR. PP. Nolin et Paquette comme diacre et sous-diacre.

Un chœur nombreux, sous la direction de M. A. N. Duval, a très bien exécuté une messe de requiem en musique, et M. Phélias David a rendu avec âme à l'offertoire le *Pie Jesu* d'Eback. M. Edouard Vincelette présidait à l'orgue.

Parmi les fleurs qui entouraient le cercueil, nous avons remarqué les suivantes:

Un oreiller de lis et d'œillets blancs sur lequel était inscrit: "Chère mère;" un autre joli oreiller, avec l'inscription: "Notre belle-sœur;" une croix d'or de M. et Mme Jodoin; un panier de fleurs surmonté d'une colombe, de Delles Rose et Jennie Monat; grand panier de fleurs, de M. et Mme Provencher; un courant d'œillets blancs indiquant l'âge de la défunte, de Nellie Chitty; un autre courant d'œillets, par Mme McMannon; une gerbe de blé, inscrite "Ma Brue;" un courant d'œillets et de lis de M. et Mme Côté, de Nashua, N. H.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. Elzéar Rheault, Misaël Jodoin, Gilbert Breault, Rodrique Descheneaux, Olivier Ouimet et Jos. H. Breault, tous beaux-frères de la défunte. M. et Mde Edmond Côté, de Nashua, N. H., Mde Monat et Mde Messier, de Holyoke, Mass., assistaient aux funérailles.

M. Jos. Albert avait la charge des funérailles et M. Amédée Archambault agissait comme maître des cérémonies.

Une Amelioration.

La Lowell and Suburban Street Railway Company a, dit-on, passé un contrat pour de nouvelles voies de correspondance (transfer tracks) sur la rue Merrimack, le coût du matériel seulement devant se chiffrer dans les quinze mille dollars. Cette nouvelle voie ira du coin Ellingwood jusqu'au pont sur le canal, rue East Merrimack, puis passera par les rues Merrimack, Prescott, Bridge et Paige.

Au moins $20,000 seront dépensés pour faire faire l'ouvrage

CURIEUSE ANNONCE

Un Jeune Homme sur des Echasses.

Un jeune homme monté sur des échasses et les habits garnis de réclames pour un magasin de cette ville parcourait les rues hier et attirait les regards de tous les passants. Le sommet de son chapeau de haute forme se trouvait à 11 pieds du trottoir.

Les échasses se terminaient en chaussures ordinaires, sur lesquelles tombaient un large pantalon. Cette homme était si habile qu'il marchait avec aise et d'une manière naturelle.

De loin on aurait dit un véritable géant.

Nous avons lu dans le dos de cette réclame vivante: "Grande vente d'un fonds de banqueroute aux Nos. 197 et 199 rue Middlesex." Et sur l'estomac: "Ne manquez pas cette chance."

Une Reforme.

Nous voyons par les journaux anglais de ce matin que notre *Board of Trade* a eu un grand banquet hier soir. Ces messieurs qui ont dans leur programme l'article *reform* devraient avoir la délicatesse de rendre justice à la presse française. Lorsque M. Chalifoux et autres étaient présidents, nous n'avons pas été ignorés; mais à présent nous pensons que la réforme devrait commencer "at home."

PRIS DANS SES FILETS.

Il Dupait les Gens avec un Remede sans Valeur.

Une dépêche d'Atlantic, une ville de l'Iowa, nous apprend qu'un jeune homme du nom de C. M. Ailor y a été arrêté pour escroquerie.

Ce jeune homme vendait un mélange contenant beaucoup plus d'eau que d'autres choses et qu'il disait être de la salsepareille de Hood de Lowell.

Ailor fit un jour la rencontre d'un autre jeune homme qui lui proposa de se mettre en société avec lui pour duper les gens.

Ailor accepta et le marché fut conclu. Mal lui en prit, car le jeune homme en question était un détective envoyé par C. I. Hood pour le prendre dans ses propres filets.

Ailor avait expliqué à son associé qu'il avait plusieurs bons plans en réserve dans sa cervelle inventive pour plumer les gogos. L'un de ses plans était celui-ci: Annoncer dans une revue, magazine ou journaux périodiques une machine à coudre pour $2, l'argent devant être envoyé à une certaine boîte à la poste de Chicago. Un complice y aurait pris l'argent et le lui aurait fait parvenir là où il se serait trouvé. La victime aurait reçu en retour de ses $2 une aiguille ordinaire qui, à la rigueur, pourrait être appeler une machine pour coudre (sewing machine) Et le tour serait joué!

LE PRIX DES LICENCES

A Lowell Compare Avec Celui des Autres Villes.

Le prix élève chargé pour une licence de spiritueux cette année à Lowell rendra intéressante la comparaison avec le coût d'une licence dans d'autres villes de l'Etat. Lowell: licence d'hôtelier, 1ère classe, $2000; cabaretiers, 1ère et 4ème classes, $1800, soit $300 de plus que l'an dernier.

Lawrence: hôtelier, $2500; cabaretier, $3000; marchands de gros $2500.

Worcester: marchand de gros, $2200.

Marlboro: hôtelier et cabaretier, $1500 chacun.

Waltham: hôtelier, $2300.

New Bedford: hôtelier, $1800 soit $300 de plus que l'an dernier; cabaretier, $1600, soit $100 de plus que l'an dernier.

Fall River: hôtelier, $2000; cabaretier, $1800; marchand de gros, $1500.

Taunton: hôtelier, $2000; cabaretier, $1600; marchand de gros, $1400.

Un Ex-Conseiller Arrete.

P. J Smith, l'ex-conseiller, qui tient un magasin de bric-à-brac sur la rue Market, est encore dans de mauvais draps.

Il a été arrêté à une heure et demie, la nuit dernière, sous l'inculpation d'avoir dérobé environ une tonne de plomb.

Smith rentrait en ville à cette heure matinale avec une lourde charge de plomb. Les soupçons furent bientôt éveillés, et quand la police le questionna, il ne donna pas de réponses satisfaisantes. Il fut aussitôt arrêté et conduit au poste, où il prétendit avoir acheté le plomb à Billerica.

La police fera des investigations aujourd'hui à ce sujet et Smith ne sera pas relâché avant qu'elles soient finies.

Désirez-vous avoir une toilette neuve pour Pâques qui vous fasse comme si elle avait été faite sur commande? Rendez-vous chez Putnam & Son et vous ne serez pas trompés.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition

TELEGRAPHIE.

AMOUREUX FOUETTE.

Une Jeune Fille Punit son Amant en Pleine Rue.

Camden, 2—Mlle Tillie Morris est une jolie jeune fille qui a été trompée par son amant et s'est vengée du mieux qu'elle a pu en le fouettant en pleine rue de Camden, hier après-midi.

Mlle Morris était accompagnée d'une dame Cassidy, son amie. Elle rencontra son infidèle amant au coin d'une rue, et sortant un fouet qu'elle avait tenu jusque-là caché sous son manteau, elle se mit à frapper le jeune homme en pleine figure.

Un passant du nom de Moyer, en voulant empêcher la jeune fille de continuer la punition, reçut un coup de fouet sur une main.

Un rassemblement énorme ne tarda pas à se produire, et le jeune homme si vigoureusement fouetté en profita pour se faufiler parmi la foule et disparaître.

Plus tard, Mlle Morris raconta que le jeune homme en question se nommait M. H. Baker et qu'il était employé comme télégraphiste dans les bureaux d'un chemin de fer.

Elle raconta aussi avoir rencontré Baker il y a un an, qui lui promit de l'épouser le 15 mai prochain.

Il y a un mois, une femme se disant l'épouse de Baker vint trouver Mlle Morris et lui apprit qu'elle avait été trompée.

Baker a été interrogé par un reporter après la scène que nous venons de rapporter et il n'a voulu rien dire, excepté qu'il croyait la jeune fille folle.

LA CLOCHE DE LA LIBERTE

Elle a ete Sonnee a Chicago

Chicago, 3 avril—La cloche de la liberté a été sonnée à midi aujourd'hui en l'honneur du Rév. Samuel Francis Smith, l'auteur de l'hymne national américain "America."

Le maire Hopkins et M. Lane, le surintendant des écoles publiques, étaient maîtres des cérémonies.

De jeunes enfants d'école, représentant chaque Etat et Territoire de l'Union, furent chargés de sonner la fameuse cloche. Ensuite toutes les personnes présentes entonnèrent le chant "America," et un télégramme fut envoyé au Music Hall, à Boston, où la principale célébration en l'honneur du Rév. S. F. Smith avait lieu.

Cette cloche de la liberté a été faite avec les cadeaux de toutes les nations au temps de l'Exposition Universelle de Chicago, pour prendre la place de la vieille cloche de l'indépendance de 1776.

Dans quelques semaines, cette cloche partira pour faire le tour du monde, et elle sera sonnée pour la première fois pendant son voyage au monument Lincoln, à Springfield, Ill.

DOUBLE MEURTRE

Deux Crimes des plus Atroces dans l'Ouest

Galena, Kansas, 3 avril.—Hier matin, Newton Waters, âgé de 19 ans, emmena les deux jeunes enfants de Samuel Cox sur le bord de la rivière pour faire la chasse aux canards.

Vers midi, Waters revint sans les deux enfants et entra dans la demeure des Cox, où il tenta de faire subir les derniers outrages à Mlle Dolly Cox, qui était toute seule.

La jeune fille réussit à s'échapper et elle alla se réfugier chez un voisin.

Un peu plus tard on trouvait l'un des deux enfants de Cox étendu et tout sanglant au pied d'un arbre. Il avait une balle dans la tête, mais il respirait encore, et avant de rendre le dernier soupir, il put dire que c'était Waters qui avait fait le coup.

Le corps de son petit frère, après avoir été tué, avait été jeté par Waters dans la rivière, où il fut retrouvé.

L'assassin a pris la fuite, mais une bande d'homme se sont mis à sa poursuite; s'il est pris, il sera probablement lynché.

UN POISSON D'AVRIL

Montréal, 2 avril.—Hier, un marchand de la rue St-Jacques a reçu une lettre lui annonçant qu'un oncle qu'il avait en Allemagne, venait de mourir et lui laissait une fortune de vingt mille louis.

A cette nouvelle, le marchand déboucha quelques bouteilles de champagne et, en compagnie de quelques amis, après avoir payé un juste tribut d'éloges à la mémoire de son parent, célébra son heureuse chance. Puis, les amis partis, il prit de nouveau à examiner attentivement la lettre, il crut remarquer que les timbres dont l'enveloppe était garnie, avaient été collés à Montréal. Avec la rapidité de l'éclair, le malheureux se rappela alors qu'il avait dit à des amis qu'il attendait une fortune d'Allemagne et ensuite qu'on était au 1er avril. Il n'en fallut pas davantage pour le convaincre que cette lettre n'était qu'un gigantesque poisson.

La mort dans l'âme et la douleur dans le cœur, le pauvre marchand a passé la journée à pleurer son argent et son champagne bu en pure perte.

UN BALAYAGE

Les Republicains Remportent une Victoire

Chicago, 2 avril—Les républicains de cette ville viennent, aux élections d'aujourd'hui, de balayer les démocrates avec un balai de première classe.

George B Swift, le candidat républicain à la mairie et un partisan de la réforme municipale, a été vainqueur, avec une forte majorité. Son adversaire était Frank Wentner, un démocrate.

M. Swift, qui a une pluralité de 45,000, avait été défait aux élections dernières par le présent maire Hopkins.

Presque tous les échevins élus sont des républicains.

Les républicains sont dans la jubilation: ils font des parades, avec drapeaux et fanfares, et la ville a pris son aspect des fêtes.

ANTRES VICTOIRES.

Dans le Michigan, les républicains ont été victorieux sur toute la ligne. Le juge Moore, républicain, a remporté l'Etat avec une pleuralité de 35,000.

Alfred Milnes, le candidat républicain pour le congrès, a aussi été élu. Son adversaire dit qu'il va contester son élection.

A Denver, les républicains ont remporté la ville.

A Winova, Minnesota, un maire républicain a été élu, ce qui n'a pas eu lieu depuis 30 ans.

LE DIVORCE

Apres Trois Semaines de Mariage.

Wabash, Ind., 3 avril.—Le professeur G. W. Harrison, le surintendant des écoles de cette ville et l'un des éducateurs les plus célèbres de l'Indiana, demande aux tribunaux de le divorcer d'avec sa femme, une demoiselle Hazel qu'il a épousé à Chicago il y a trois semaines.

La jeune épouse, qui n'a que 20 ans, est retournée dans sa famille il y a une semaine.

Le professeur Harrison a porté plusieurs accusations sensationnelles contre sa femme dans son application pour un divorce.

C'est un homme âgé de 45 ans qui a deux enfants de sa première femme.

VICTOIRE REPUBLICAINE.

Providence, R. I., 3 avril—Les démocrates de cet Etat viennent d'essuyer une grande défaite. C'est leur Waterloo. Ils ont perdu 40 pour cent de leurs votes.

Lippitt, le candidat républicain au poste de gouverneur, a été élu avec une très forte majorité. Les démocrates n'auront que cinq représentants à la Législature.

East Providence et Pawtucket se sont déclarés en faveur des licences.

On calcule que la majorité républicaine sera de 11,000 ou 12,000 votes.

MYSTERE ECLAIRCI

La Femme Assassinee a ete Reconnue

New York, 3 avril.—Huit personnes ont reconnu le corps coupé en morceaux de la négresse, qui a été trouvée assassinée dimanche sur la 6ème avenue, pour celui de Mary Martin, qui vivait en concubinage avec un nommé William Caesar.

Celui-ci, cependant, nie que cette identification soit correcte. Il a été arrêté sous soupçon.

Une Celebration.

Lawrence, 2—Le comité spécial du conseil de ville et la chambre de commerce ont eu une assemblée hier soir et ils ont décidé d'avoir une célébration en septembre prochain, pour commémorer le 50ème anniversaire de la fondation de cette ville.

LECTURE DE LA BIBLE.

—Scranton, Penn., 2 avril—Le juge Gunster vient de rendre une décision par laquelle la lecture de la Bible dans les écoles publiques de la Pensylvanie serait illégale.

Au cours de son jugement le juge a dit: "Les exercices religieux de n'importe qu'elle secte ne doivent pas être tolérés dans aucune de nos écoles publiques. Il n'y a point de statut conférant ce privilège à qui que ce soit et de plus une telle loi serait inconstitutionnelle".

Achetez la poudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

Le Vote sur les licences

Lundi, plusieurs villages avoisinants ont été appelés à se prononcer sur la question des licences:

Northbridge — Non 356, Oui 38.

Ayer—Oui 213, non 176.
Groton—Oui 73, non 162.
Concord—Oui 191, non 252.
Adams—Oui 543, non 622.
Agawam—Oui 135, non 151.
Brimfield—Oui 9, non 59.
Greenfield—Oui 624, non 594.
Hampden—Oui 31, non 75.
Hinsdale—Oui 94, non 143.
Holland—Oui 4, non 14.
Timesboro—Oui 9, non 79.
Lee—Oui 381, non 250.
Lenox—Oui 203, non 149.
Longmeadow—Oui 14, non 45.
Monson—Oui 255, non 276.
Montgomery—Oui 1, non 19.
Shutesbury—Oui 34, non 33.
Southwick—Oui 15, non 103
Stockbridge—Oui 132, non 117
Tyringham—Oui 12, non 24
Wales—Oui 39, non 72.
Warren—Oui 244, non 297.
West Stockbridge—Oui 101, non 84.
Wilbraham—Oui 51, non 127
West Springfield — Oui 371, non 295.

Centres Canadiens.

SALEM, MASS.

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants:

F. Morel, 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.

La question des licences semble int resser vivement les canadiens de notre ville. Dix à douze ont fait application, tous ne l'auront pas, c'est entendu. Ce qui est regrettable c'est quelques têtes chaudes croyant atteindre leur but, en jouant le triste rôle d'aller déblatérer contre leurs compatriotes. Nous attendons avec anxiété le résultat de l'octroi des licences et nous tâcherons de faire connaître ces saltimbandes d'occasion, et les mettre à leur place.

M. Pierre Caron, marchand de chaussures de la rue Congress, doit déménager son magasin le 20 avril prochain.

M. F. X. Voyer, le populaire marchand de chaussures de la rue Harbor, doit faire de suite une grande vente à réduction. Avis aux amateurs du bon marché.

Les affaires semblent prendre un nouvel essor et les temps chauds sont attendus avec anxiété pour la reprise des affaires.

Par une informalité commise dans la loi des licences, les commissaires ont été obligés de retarder de 8 jours pour accorder les licences.

HAVERHILL, MASS.

LE COURRIER est en vente aux endroits suivants:

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

Avis.

Notre agent commencera lundi prochain à visiter nos abonnés. Nous espérons que les souscripteurs tiendront prêt le petit montant qui nous est dû et lui rendront la tâche facile.

Le 17 mars dernier, la maison de M. Joseph René, sur la Hilldale Avenue, fut endommagée par le feu et les pertes furent assez considérables, mais elles furent couvertes sur le champ au bureau de F. S. Hamlin, 3 Washington Square.

Le 28 mars, un feu se déclara dans le soubassement de l'édifice St. Jean-Baptiste, au Sargent Square. Les propriétés tous étaient assurées à la Niagara Insurance, dont M F. S. Hamlin est l'agent et dans d'autres compagnies représentées par J. F. Smith et L. V. Spaulding. Heureusement le feu ne se répandit pas plus loin et les pertes furent très minimes.

V. L. Fournier qui tient un restaurant et des tables de billards a subi des pertes assez considérables. Il était assuré dans la British Insurance Co., de Toronto, représent e par F. S. Hamlin, 3 Washington Square.

Nous référons nos lectrices à l'annonce intéressante de Mitchell & Co., sur les corsets. C'est le plus bel assortiment qui puisse se trouver dans Haverhill et ses environs. Nous invitons nos lecteurs d'aller leur faire une visite et nous leur promettons satisfaction.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,

2 et 4 Rue Andover

Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.

Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.

Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

Une Idee Bien Definie

Des besoins du peuple découverts d'après des années d'expérience dans le commerce de détail nous met en état de pourvoir aux besoins de tous.

Tout sourit durant ces jours de printemps et aussi c'est toute beauté de voir nos nouveautes.

LE PARADIS DE LA FEMME.

Notre Ouverture de Chapeaux

Commence Samedi le 6 Avril

Et durera Sept Jours. Tous sont Invites.

Les dernières nouveautés de Paris mêlées aux plus brillantes idées américaines.

Notre stock de marchandises garnies ne peuvent être plus considérables. Il y a des prix plus élevés que les autres mais il faudrait beaucoup chercher pour en trouver de plus bas.

Departement de la Gallerie.

WRAPPERS.

C'est un triomphe du commerce de pouvoir offrir de tels Wrappers de 49c à $1.17 chaque. Tout le monde peut voir cela.

Waists de tous les matériaux des plus récentes nouveautés de tous prix

Habillements et Pantalons Courts. C'est un nouveau département mais les bas prix sont une attraction.

Sousbassement.

Plateaux de vrai Chine.

Décorés de fleurs et de bande dorée. Quelque chose de beau, 25c chaque, 300 PIECES ASSORTIES DE PORCELAINE (richement) décorées, bellés marchandises, plateaux pour le pain et le beurre, cruches, pots à beurre, sucre et à crème, porte-théières, etc, tasses et soucoupes pour le thé et le café (after dinner). Prix surprenants.

L. C. MOORE & CO.,

BARGAIN EMPORIUM

302, 304, 308, 310 Rue Essex, — Lawrence, Mass.

Alliance Fraternelle.

Internationale de Boston.

ORGANISATION GENERALE:

John P. Brawley, Président; James F. Reynolds, Secrétaire; P. Kirk, Trésorier

L'Alliance Fraternelle Internationale de Boston a maintenant une cour établie à Salem, laquelle porte le nom de St François-Xavier.

Cette cour a des assemblées deux fois par mois, qui ont lieu le 1er et le 3ème lundi de chaque mois à la salle Pythian, No. 243 1-2 rue Essex.

☞ On paie des bénéfices pour incapacité permanente, incapacité partielle, paralysie totale, paralysie partielle, maladies et accidents. En cas de mort d'un membre, la perte des yeux, la perte d'un œil, la perte des deux pieds, la perte des deux mains, la perte d'un pied et d'une main, la perte d'un pied, la perte d'une main, la perte de l'entendement.

La société paie de $3.50 à $14 par semaine pour maladie ou accidents; de $500 à $2000 à la mort.

Pour plus amples informations adressez-vous à l'organisateur général, J. A. GUAY, Salem.

On demande des organisateurs dans tous les centres Canadiens du Massachusetts.

No. 74 Rue Harbor, Salem

UNE VRAIE AMERICAINE.

Coupez ceci et envoyez-nous le avec votre adresse entière et nous vous enverrons *gratuitement* pour examen *la meilleure et seule véritable Montre Americaine* qui n'est jamais été offerte à ce prix. En or solide à 14 carats avec *un mouvement parfaitement americain, garanti pour 20 ans* et paraît comme *une montre en or solide* vendue à $40. Examinez-la au bureau de l'expresse et si vous pensez que ce n'est pas un bargain, payez $7.50, autrement ne payez rien. Envoyez 50c en timbres de poste avec votre ordre pour notre chaîne élégante de $3.50 plaquée en or à 14 carats ou envoyez $7.50 avec l'ordre et vous aurez cette chaîne gratis. Une *Montre donne gratis* si vous achetez ou en vendez une. Adresse;

Royal Mfg Co Dept. 354 Unity Bldg Chicago Ill.

Durant & Rogers,

ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.

SI chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.

SI vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.

SI vous préférez acheter une Montre à bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.

☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.

Commis canadiens:—J. A. Legault et C. A. Goozae.

DURANT & ROGERS.

Au coin des Rues

Central & Middle.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!

Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO,

Bureau, 38 rue Middle,

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone 114-2.

Quand vous Peinturez vos Edifices, employez le

B. K. & Co's,

Une Peinture de maison préparée pure, et pour les planchers employez les

Peintures U. S. N. Dick,

Sèchent en une nuit et restent dans cet état. Venez demander nos cartes de couleurs.

Vendues seulement par

C. B. Coburn & Co.

35, 39, 41, Rue Market.

Fumez le Fameux Cigar SPINDLE, de FLOOD,

Fabriqué avec du Pur Havane pour 5 Cent

Si vous avez besoin d'un

Habit de Soiree,

vous pouvez louer un de ces habits à bon marché chez le

POPULAIRE

Tailleur - Canadien,

ARTHUR M. BERTRAND,

24 Rue Middle.

Il a de très beaux habits de toutes les grandeurs.

Vous Epargnerez de l'Argent En lui fesant une visite.

J. E. BENOIT,

206 RUE LOWELL, Lawrence

Le meilleur endroit de la ville pour acheter du

Bois et du Charbon.

Egg Franklin Coal,	$7.75.
Stove Franklin Coal,	$8.00.
Stove Coal,	$6.00.
Nut Coal,	$6.00.
Egg Coal,	$5.75.
Broken Coal,	$5.50.
Cumberland Coal,	$5.75.

☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.

Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

L'endroit par excellence pour acheter toutes sortes de Bois et Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

F. S. HAMLIN,

Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.

—EST—

Agent d'Assurance contre le Feu

Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass.

Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

FEUILLETON

41

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

TROISIEME PARTIE.

XXX

En face du petit hôtel se trouvait l'un de ces établissements de marchand de vin traiteur, si nombreux dans le quartier de Champs-Elysées, et où les cochers et les palefreniers de grandes maisons viennent prendre les repas. La salle était déserte. Rodille franchit le seuil, s'installa à une table placée dans la fenêtre et se fit servir du café et des liqueurs par l'unique garçon de l'etablissement.

Je déteste boire seul, dit-il à ce dernier d'un ton jolial. Apportez un verre, nous trinquerons.

A vos frais?

Naturellement.

Le garçon ne se fit pas répéter deux fois cette invitation inattendue, et s'assit vis-à-vis de Rodille.

La conversation s'engagea. Rodille fit force questions, et il apprit bien vite que le vicomte de Coursolles était depuis six mois le locataire du numéro 20; qu'il était, disait-on, fort riche; qu'il faisait beaucoup de dépenses et pas de dettes; qu'il recevait peu de monde; qu'il avait trois domestiques, une cuisinière, un groom et un valet de chambre.

Et c'est même un bien bon garçon que Lorrain, ce valet de chambre! ajouta le narrateur. Il passe ici plus de la moitié de son temps. Aussitôt que son maître s'en va, il arrive. En avons-nous fait ensemble de ces parties de dominos! Nous sommes à peu près de même force.

Rodille paya et sortit.

En vérité, j'ai trop de bonheur! murmura-t-il en jetant un dernier regard au petit hôtel avant de s'éloigner. Depuis si longtemps je n'espérais plus, et voilà que tout à coup ma bonne étoile me rend plus que je n'avais perdu! Enfin, je vais donc pouvoir me venger! Je te tiens donc enfin Vol-au-Vent.

Si nos lecteurs ont quelque mémoire, le nom que Rodille venait de prononcer, et que nous venons d'écrire doit renfermer pour eux toute un révélation. Le prétendu vicomte de Coursolles n'était en effet que jeune bandit enfermé autrefois par Rodille, qui le croyait mort, dans la cave de la petite maison de l'avenue de Neuilly, et évadé de cette cave en emportant la notable quantite d'or et de bijoux formant le trésor du receleur.

Après cette évasion quasi miraculeuse, Vol-au-Vent stupéfait de se voir si riche, se trouva en même temps très embarrassé de cette fortune, dont il n'osait jouir à Paris, sous les yeux investigateurs d'une police defiante qui le connaissait bien.

Le scélérat imberbe ne manquait ni d'esprit ni d'intelligence. Il prit le parti de s'expatrier, et il réussit à sortir de France avec son précieux butin. Une fois en Belgique, par conséquent hors de danger puisqu'il avait la certitude que le père Legrip ne porterait point plainte contre lui et ne solliciterait pas l'extradition, Vol-au-Vent se conduisit avec une prudence extême et un remarquable habileté. Il réalisa peu à peu, c'est-à-dire qu'il vendit successivement presque tous ses bijoux d'une façon avantageuse et sans avoir à subir de perte importante, car il traitait avec des joailliers honnêtes et non plus avec d'insatiables receleurs.

Cette liquidation terminée, le gredin expatrié constata qu'il était à la tête de deux cent mille francs. Grisé par la possession d'une telle somme, il voulut jouir de la vie. Il trancha du grand seigneur ;il eut des chevaux et des maîtresses. Si bien qu'au bout d'un an il avait mangé cent mille francs.

Le Parisien prit peur, en voyant l'or fondre si rapidement sous ses doigts. La pensée qu'il lui faudrait recommencer bientôt une existence de misère, de rapines et de périls, le fit frissonner de la tête aux pieds.

Je ne pourrais plus! se dit-il, je ne pourrais plus vivre ainsi! Être riche encore, riche toujours, ou me brûler la cervelle! il n'y a pas de milieu pour moi.

En conséquence, il quitta Bruxelles, il se dirigea vers ces villes d'Allemagne où l'on élevait des temples au dieu du jeu, et il devint l'un des adorateurs les plus fervents du "trente-et-quarante" et de la "rouge et noir". Tout autre, à sa place, aurait vu disparaître en quelques jours, en quelques heures peut-être, les cent mille francs qui lui restaient. Il n'en fut pas ainsi pour lui. Vol-au-Vent gagna d'une façon si persistante, que le nom d'emprunt sous lequel il avait jugé convenable de déguiser son individualité réelle devint bien vite la terreur des banquiers de tous Kursaals.

Il eut beau jeter l'or par les fenêtres et se montrer prodigue comme un millionnaire ou comme un voleur, il ne parvint point à se ruiner. Il s'enrichit même, malgré ses dépenses incessantes, et, un beau jour, il découvrit que son capital atteignait le chiffre rond de cinq cent mille francs. Il commençait alors à se fatiguer des émotions du jeu, il rêvait une vie plus calme, il ressentait par moment la nostalgie du pays natal, enfin il éprouvait de fiévreux transports à la pensée de revoir Paris, le Paris de sa jeunesse et de ses premiers exploits et d'y rentrer riche et vicomte.

Un laps de temps considérable s'était écoulé depuis son départ. Le père Legrip, si vieux déjà et si cassé douze ans auparavant, devait être mort. Aucun péril ne menaçait l'ex-voleur. Et puis, qui donc, sous la brillante enveloppe du vicomte de Coursolles, songerait à chercher Vol-au-Vent, le bandit plebéien? qui donc pourrait le reconnaître? Personne assurément!

XXXI

Complètement rassuré par les diverses considérations que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, Vol-au-Vent prit un passe-port sous le nom aristocratique qu'il s'était attribué et qu'il comptait bien garder toujours. Il passa la frontière, revint à Paris, loua le petit hôtel de la rue du Colisée, monta sa maison sur un bon pied, et songea à se marier avec quelque héritière opulente, pour faire souche d'honnêtes gens.

Nous savons déjà comment la fille unique d'un riche marchand de farines s'éprit de sa personne et surtout de son titre, et de quelle façon, poussé par la nécessité impérieuse de se procurer de faux papiers, il vint se jeter dans la gueule du loup, ou plutôt dans les griffes de Rodille, qu'il n'avait vu jadis que sous la forme du père Legrip et qu'il lui était en conséquence impossible de reconnaître.

Rodille, lui,nous le savons également, reconnut l'ex-voleur du premier coup d'œil, en dépit de la peau de lion dont Vol-au-Vent s'était affublé, et malgré les façons de grand seigneur, d'assez mauvais aloi, du reste, dont il faisait un pompeux étalage. Pauvre Vol-au-Vent! A l'heure précise où il croyait toujours à la réalisation de ses ambitieuses espérances, sa bonne étoile se voilait et le plus effroyable, le plus inévitable des périls était au moment de fondre sur lui!

Rodille passa le reste de la journée à combiner son plan. Quand vint le soir, ce plan était complet, solide, tout d'une pièce et tel, enfin, qu'il devait amener un succès rapide et presque infaillible.

Nous avons déjà vu Rodille à l'œuvre. Nous allons le voir de nouveau jouer son rôle dans une de ses trames ténébreuses qu'il ourdissait de main de maître.

Le lendemain, vers les deux heures de l'apres-midi, l'associé de Leridon reprenait le chemin de la rue du Colisée. Il avait fait appel à son ancien talent de transformation, et endossé un costume de domestique de bonne maison qui le rendait méconnaissable. De longs favoris à l'anglaise encadraient sa figure soigneusement rasée et beaucoup plus colorée que de coutume. Il portait une casquette galonnée, une culotte de drap noisette et des guêtres de même couleur, un grand gilet de panne rouge, un habit de drap vert à boutons d'or timbrés d'une couronne de comte. Les bouts empesés d'une ample cravate blanche se bombaient sur sa poitrine, comme une cuirasse dans l'échancrure du gilet rouge.

Rodille, ainsi vêtu, entra dans le petit restaurant qui faisait face à l'hôtel, et il s'assit à la même table qu'il avait occupée la veille.

Du café et un journal, dit-il au garçon, qui s'empressa de le servir, mais qui n'eut garde de le reconnaître.

Rodille fit usage du journal comme contenance, et ne cessa d'observer du coin de l'œil la grille de l'hôtel voisin. Au bout d'un quart d'heure, il vit un valet tirer de la remise le cabriolet armorié, auquel avec l'aide du groom, il attela le beau cheval noir.

Vol-au-Vent, plus que jamais vicomte de Coursolles, et dans une toilette éblouissante, apparut alors sur le seuil du vestibule, franchit le marchepied de sa voiture, saisit les guides, quitta l'hôtel et prit la direction des Champs-Elysées.

Le valet referma la grille aussitôt après le départ du maître, mit la clef dans sa poche, traversa la rue, selon son habitude quotidienne, entra dans le cabaret. Le garçon l'accueillit avec une mine joyeuse qui prouvait une haute estime pour ce consommateur distingué.

Eh! bonjour donc, monsieur Lorrain, dit il. Comme vous venez tard aujourd'hui!

M. le vicomte avait besoin de moi.

Etes-vous libre pour longtemps, au moins?

Pour le reste de journée. M. le vicomte ne dîne pas à la maison.

Alors, vous dînerez ici, vous, monsieur Lorrain?

Naturellement.

Voici qui va bien! pensa Rodille.

Le garçon reprit:

Monsieur Lorrain, qu'est-ce qu'il faut vous servir présentement?

Ma pipe et une chope.

Voilà la pipe et voilà la chope. En faisons-nous une...de dominos, monsieur Lorrain?

Ça me va, petit, quoique tu ne sois pas de ma force.

Les dominos furent étalés sur la table et la partie allait commencer, quand une voix grondeuse se fit entendre dans la pièce voisine. Cette voix disait:

Allons donc, Prosper! à la besogne, paresseux! tu sais bien qu'il y a du vin à mettre en bouteille! Descend à la cave, et plus vite que ça.

On y va, patron, on y va, répondit le garçon d'un ton dolent en voyant apparaître un gros homme en tablier blanc et en bonnet de coton, tout à la fois propriétaire et cuisinier de l'établissement.

Prosper, mécontent, mais résigné, alluma une chandelle, souleva une trappe et disparut dans les profondeurs de la cave.

Sacredieu! père la Gibelotte, dit en riant le domestique au cabaretier, vous arrivez fort mal à propos, savez-vous? pour m'enlever Prosper juste au moment où nous allions manœuvrer un peu le double-six!

Croyez bien que je le regrette, monsieur Lorrain, répliqua le gros homme, mais la besogne avant tout! Suffit! Le vin ne se mettrait pas tout seul en bouteilles.

Voici le moment d'intervenir, pensa Rodille

Il quitta sa place et, s'approchant du valet de Vol-au-vent, il lui dit d'une voix mielleuse:

Le double-six me connaît un peu, monsieur et cher collègue. Si vous le trouvez bon, je ferai votre partie.

Ah! par ma foi, camarade, touchez là, je suis votre homme!

Les joueurs s'installèrent. Il fut convenu que les enjeux seraient, d'un côté, la demi-tasse de Rodille, et, de l'autre, la chope de Lorrain. Après un lutte très chaude, Rodille perdit. La revanche fut proposée et acceptée. Rodille perdit de nouveau et, de revanche en revanche, il se trouva devoir à Lorrain un nombre incalculable de petits verres.

Camarade, fit il alors, puisque votre soirée vous appartient,j'offre de vous jouer un dîner à discrétion, pour nous deux, contre tout ce que je vous dois à présent.

Volontiers, mais vous n'êtes point en veine, camarade, et je dînerai à vos frais.

C'est ce que nous verrons tout à l'heure.

La chance ne tourna point et Rodille perdit le dîner comme le reste.

Je vous l'avais annoncé! s'écria Lorrain. La chance n'y est point! vous perdriez votre culotte!

Rodille tira de sa poche une poignée d'or et de billets de banque.

Bah! fit il en étalant cet or et ces billets, vous voyez que je suis en fonds. Qu'importe celui qui paye? L'essentiel est de bien dîner.

Il appela le patron en frappant sur la table.

Vous avez des cabinets particuliers? lui demanda-t-il.

J'ai un petit salon derriere la salle.

C'est ce qu'il nous faut, vous nous servirez là dans une heure. Je m'en rapporte à vous pour le menu; je vous préviens seulement qu'il nous faut tout ce qu'on peut imaginer de plus fin. Je vous commande un repas d'ambassadeur. Quant au vins, descendez vous même à la cave et fouillez derrière les fagots! Vous avez carte blanche, père la Gibelotte. Que ça soit cher, mais que ça soit bon!

Le brave Lorrain était émerveillé. La générosité de son nouveau camarade l'éblouissait.

Peste, collègue, dit-il, vous faites bien les choses! Il faut que vous ayez tout de même une fière place et de fameux gages.

Je ne me plains point, répliqua Rodille, et ma place est bonne en effet.

Combien gagnez-vous?

Je n'en sais rien.

Comment! vous n'en savez rien?

Mon Dieu, non. Mon maître est si riche et si généreux qu'il me donne sans cesse et sans compter.

Tudieu! compère, mon compliment! Vous ne pourriez pas me faire entrer en votre compagnie au service de ce maître-là?

Eh! ma foi, je ne dis pas non.

Vrai?

Parole d'honneur! Nous en recauserons en dînant. Vous me plaisez beaucoup.... beaucoup.... beaucoup ...

Une heure après ces paroles échangées, Rodille et le valet de Vol-au-Vent se mettaient à table dans le petit salon préparé pour eux et éclairé avec un luxe inouï par quatre bougies.

Le restaurateur s'était surpassé. Filets aux olives, poulet marengo, dindon rôti, salade de légumes, rien enfin de ces lourdes choses qui constituent "noces et festins", sinon pour les gourmets, du moins pour les mangeurs, ne faisait défaut à ce repas solide et plantureux. Les vins brillaient par la qualité et surtout par la quantité.

Est-ce que ceci est votre ordinaire, collègue? demanda Lorrain en riant.

XXXII

Rodille prit un air d'incomparable suffisance.

A la cuisine de mon maître, répondit-il, on mange mieux que cela.

Pas possible!

Foi de Comtois.

Ah! vous vous appelez Comtois!

Mon Dieu, oui, tout à votre service.

Eh bien,je réitère ma demande. Faites-moi entrer chez votre maître.

Nous en causerons tout à l'heure.

Pourquoi pas tout de suite?

Vous semblez bien pressé! Est-que vous êtes sans place?

Non pas... j'en ai une...

Mauvaise, alors, puisque vous désirez si vivement la quitter?

Que voulez-vous? je la croyais bonne mais, depuis que je vous entends, j'ai changé d'avis et elle me semble tout à fait médiocre.

Qu'est-ce que votre maître?

Un homme riche.

De bonne famille?

Oh! certainement, il est vicomte!

Et comment se nomme-t-il, ce vicomte?

M. Hector de Coursolles.

Le visage mobile du prétendu Comtois exprima la surprise la plus profonde, tandis que sa main laissa échapper son verre à demi-plein, dont le contenu se répandit sur la nappe.

Eh bien, qu'est-ce donc? qu'y a-t-il? demanda vivement Lorrain.

Qu'avez-vous dit tout à l'heure? répétez un peu le nom de votre maître! s'écria Rodille.

Le vicomte Hector de Coursolles.

J'avais donc bien entendu! Ah! voilà ce qu'on peut appeler un hasard miraculeux!

Un hasard miraculeux! répéta Lorrain, dont l'étonnement grandissait à vue d'œil.

Ah! je le crois bien!

Pour-quoi donc?

Vous pouvez vous vanter, cher collègue, d'avoir une chance de pendu!

Moi?

Vous-même. Vous êtes de ces heureux mortels à qui le bien vient en dormant.

Expliquez-vous, je vous en conjure! Je ne comprends pas un traître mot à ce que vous me dites depuis cinq minutes.

Prêtez-moi donc toute votre attention.

Elle vous est acquise, collègue! J'écoute de mes deux oreilles.

D'abord, figurez-vous que mon devoir était, en sortant de table, d'aller droit à l'hôtel du vicomte de Coursolles, votre maître.

Vous aviez quelque chose à lui dire?

A lui, pas un mot.

A qui donc?

A vous.

Quelle plaisanterie!

Je ne plaisante jamais.

Ainsi, sérieusement, vous aviez affaire à moi?

J'étais et je suis encore chargé pour vous d'une communication très importante et d'une offre d'où dépend votre fortune.

Si ma fortune en dépend, l'offre est acceptée d'avan e. Je n'ai jamais boudé contre mes intérêts. Mais tout ce que vous me racontez là produit sur moi l'effet d'un conte de fees. Voyons, compère, de quoi s'agit-il?

Vous allez le savoir, collègue. Seulement, avant tout, je dois vous adresser quelques questions.

J'y répondrai sans bargugner.

Depuis combien de temps êtes-vous au service du vicomte de Coursolles?

Depuis qu'il est de retour de ses voyages et qu'il a monté sa maison.

C'est-à-dire?

Depuis six mois environ.

Qui vous a placé chez lui?

Personne. Je suis venu m'offrir et, comme je possédais de bons répondants, il m'a engagé tout de suite.

Quel est le chiffre de vos appointements?

Six cents francs.

C'est modeste!

Que voulez-vous? on prend ce qu'on trouve.

Et les profits?

Oh! bien peu de choses! je ne suis chargé d'aucun achat et c'est mon maître lui-même qui paye les fournisseurs.

Allons, collègue, je vois que vous avez raison de trouver la place médiocre! Une dernière question.

Laquelle?

Le vicomte vous traite-t-il bien? A-t-il confiance en vous?

Confiance entière. Il est brave homme au fond, et le service n'est bas désagréable chez lui.

Ca ne vous empêchera pas de le quitter avec joie?

Avec enthousiasme, pour peu que je trouve une meilleure place.

Il suffit, et maintenant nous allons nous entendre.

Je ne demande pas mieux.

Vous avez bien quelque part, en province,un vieux parent quelconque?

J'ai une tante qui demeure à Pithiviers.

Eh bien, votre tante est très malade.

Ma tante Bréchu?

Précisément... votre tante Bréchu. Elle est bien bas... bien bas, la pauvre femme, et elle va rendre l'âme d'un instant à l'autre.

Que m'apprenez-vous là, grand Dieu? et comment ne m'a-t-on pas prévenu?

On vous a prévenu?

Mais, non.

Mais si! On a écrit hier en vous annonçant que la digne personne réclamait votre présence et comptait sur vous pour lui fermer les yeux et recueillir son petit héritage. Vous venez de recevoir une lettre tout à l'heure.

Lorrain regarda Rodille d'un air effaré qui signifiait clairement:

L'un de nous a perdu la tête! Est-ce vous? est-ce moi?

Rodille sourit.

Mon cher collègue, dit-il, je vois que vous ne comprenez pas bien.

Ah! sepristi, je ne demande pas mieux que d'en convenir. Vous me rendriez un fameux service en me donnant le mot de cette charade qui me tourne la tête.

Ce mot le voici: Je ne connais ni peu ni beaucoup votre tante Bréchu, et j'espère qu'elle se porte le mieux du monde,si toutefois la chose peut vous être agréable.

Mais alors,cette lettre dont vous me parliez?

N'a jamais existé pour vous... mais il faut qu'elle existe pour votre maître.

La charade continue.

Suivez-moi bien. Ce soir,quand le vicomte rentrera, vous l'aborderez, la larme à l'œil, vous lui raconterez d'une voix émue que votre unique parente se meurt et vous appelle, et vous solliciterez un congé de huit jours.

Le vicomte ne peut se passer de domestique. Il refusera de m'accorder ce congé.

Il vous l'accordera sans conteste, au contraire, car vous lui proposerez, pour remplir l'intérim, un camarade dont vous répondez.

Un camarade! quel camarade? où diable voulez-vous que je prenne ce camarade?

Il n'est pas bien loin, c'est moi.

Lorrain se donna dans le crâne un grand coup de poing; il remplit son verre qu'il vida d'un trait, et enfin il se mit à rire.

Ah! ah! fit-il ensuite, maintenant j'y vois clair. Depuis un grand quart d'heure vous vous moquez de moi; mais je suis bon enfant, et d'ailleurs vous régalez trop bien pour que je me fâche! Continuez tant que ça vous amusera.

Je vous donne ma parole d'honneur, fit Rodille d'un ton grave, que je ne me moque point de vous.

Ainsi, véritablement, vous voulez prendre ma place chez mon maître?

Oui.

C'est impossible.

Pourquoi?

D'abord, je ne vous connais ni d'Eve ni d'Adam, et je ne puis répondre de vous.

De la défiance!

Dame! écoutez donc, il me semble qu'elle est assez naturelle dans une circonstance si extraordinaire.

Elle est absurde, car si vous savez ce que je vous demande, vous ne savez par encore ce que je vous offre.

Dites-le donc tout de suite, ce que vous offrez, et ensuite on verra.

Rodille tira de sa poche cinq billets de banque, de mille francs chacun, et il les plaça bien en évidence sur la table.

En premier lieu, je vous offre ceci, reprit-il

Cinq mille francs!

Comme vous dites, collègue, cinq mille francs? En second lieu, quand vous reviendrez de Pithiviers, où vous irez passer vos huit jours de congé chez la tante Bréchu, je m'engage à vous faire entrer chez mon maître aux mêmes conditions que moi. Voyons, vous défiez-vous encore?

Beaucoup moins que tout à l'heure. Ah çà! les billets sont bons?

Portez-les chez un changeur, c'est lui qui vous répondra.

Et vous êtes certain que votre maître s'arrangera de moi?

Je suis son factotum et j'ai pleins pouvoirs. Sommes-nous d'accord?

Ecoutez, je suis un brave garçon et je ne voudrais pas me mettre par imprudence quelque méchante affaire sur les bras. Expliquez-moi donc quel intérêt particulier vous pousse à prendre ma place pendant une semaine chez M. de Coursolles, et, foi de Lorrain, si la chose me paraît innocente, je ferai tout ce que vous voudrez.

C'est le secret de mon maître que vous me demandez-là.

Ah! Ah! c'est donc votre maître qui vous fait agir?

Naturellement! Croyez-vous, par hasard, que je m'amuse à semer des billets de mille pour mon propre compte?

La chose, en effet, quand on réfléchit, paraît improbable.

Si je parle, serez-vous muet?

Comme la tombe!

Vous le jurez?

Sur la tête de ma tante Bréchu.

Apprenez donc que le vicomte de Coursolle va se marier.

Je le savais.

Oui, mais ce que vous ne savez pas, c'est que mon maître est amoureux de la future du vicomte.

Grand Dieu! puis-je en croire mes oreilles?

Ce que je vous dis vous étonne?

Infiniment! Je porte tous les matins un bouquet chez la demoiselle et je la trouve laide à elle toute seule comme le sept péchés mortels réunis!

Il ne faut points discuter ces choses-là, tous les goûts sont dans la nature.

Mais elle a les cheveux d'un rouge superbe!

Mon maître affectionne cette couleur.

Mais l'un de ses yeux regarde à droite, tandis que l'autre s'égare à gauche?

Mon maître trouve que cela donne à son regard quelque chose de langoureux et d'intéressant! Bref, il adore Mlle Grinchard; vous voyez que je suis au fait, et il compte sur mon habileté, et particulièrement sur ma présence auprès du vicomte pour faire naître quelque incident qui rende le mariage impossible, ou du moins, qui le retarde. Voilà la vérité la plus vraie. Cette explication vous satisfait-elle?

Ma foi, oui. Au fond, je me moque du vicomte comme de Colin-Tampon, il m'est parfaitement égal qu'il prenne femme ou qu'il reste garçon, et du moment qu'il n'y a dans tout ceci qu'une affaire d'amourette, nullement compromettante, je serai un sot personnage de refuser mon bonheur. Tapez donc là, collègue! vous pouvez compter sur moi.

Coquin qui s'en dédit! fit Rodille. Les cinq mille francs sont à vous.

Soyez ici demain matin à dix heures, je viendrai vous prendre, pour vous présenter au vicomte

Vous, cher collègue, venez me trouver dans huit jours, je vous conduirai chez mon maître, et vous entrerez immédiatement en fonctions.

Tout étant ainsi bien convenu, le repas continua, et Lorrain, dans l'excès de sa joie, se grisa de façon décente.

Les choses se passèrent ainsi que Rodille l'avait prévu. Lorrain n'eut point de peine à obtenir de son maître le congé de huit jours qu'il sollicitait, et à faire agréer un remplaçant de qui il répondait comme de lui-même.

Le lendemain matin, à l'heure convenue, le faux Comtois fut présenté par Lorrain au prétendu vicomte de Coursolles, qui lui trouva bonne mine et l'admit sur-le-champ auprès de sa personne Ce fait accompli, Lorrain exécuta consciencieusement les clauses du traité et se mit en route pour Pithiviers par les voitures du "Plat d'étain."

L'ennemi est dans la place! se dit Rodille avec un tressaillement de joie. Rien ne peut, désormais, entraver le succès de mon entreprise!

Il se frotta les mains, et un sourire pareil au rictus du chat-tigre contracta ses lèvres pâles.

Vers les deux heures de ce même jour, le remplaçant de Lorrain fut chargé d'atteler, avec l'aide du groom, le cheval noir au cabriolet, et Vol-au-Vent quitta l'hôtel, après avoir dit à son nouveau domestique qu'il le laissait maître de disposer de son temps jusqu'à dix heures du soir, attendu que ce jour-là il dînerait dehors comme la veille. La cuisinière, libre de son côté, s'empressa de sortir.

Rodille, resta seul, profita de cette solitude pour explorer dans leurs moindres détails, les appartements occupés par le ci-devant collègue de Mouche à Mel et de Ripainsel. Le salon et la chambre à coucher renfermaient divers meubles fermant à clef. Rodille, qui s'était muni de tous les petits instruments nécessaires aux opérations qu'il méditait, crocheta ces meubles et étudia le contenu de leurs tiroirs avec une patience infatigable. Il ne trouva rien de ce qu'il cherchait; l'argent et les valeurs ne brillaient que par leur absence. Enfin dans le cabinet de toilette attenant à la chambre à coucher, il découvrit un massif coffre-fort en fer forgé, avec serrure à secret et à combinaisons.

Ah! ah! murmura-t-il alors, voilà le pot aux roses! C'est là qu'est l'argent du vicomte, ou plutôt mon argent.

Il allait attaquer, sans grande chance de réussite, la serrure de la caisse, mais une réflexion prudente l'arrêta.

Vol-au-Vent, se dit-il, en sa qualité d'ex-voleur, doit craindre sans cesse d'être volé, et par conséquent doit avoir recours à tous les moyens connus pour sauvegarder son trésor. Ce coffre-fort est sans doute hérissé de pièges, et répondrait par des coups de pistolet à une tentative maladroite. Ne nous risquons pas, c'est plus sûr et plus prudent.

L'instinct secret du bandit ne le trompait point et venait de le préserver d'un mortel péril. Quiconque touchait à la serrure de la caisse sans avoir, au préalable, fait jouer les combinaisons, devait tomber infailliblement foudroyé par une décharge à bout portant.

Après s'être donné à lui-même la presque certitude que Vol-au-Vent gardait au logis toutes les valeurs qui constituaient sa fortune, notre personnage quitta le petit hôtel à son tour et se rendit au faubourg Saint-Antoine, à la "Cour d'Amoy", quartier général des ferrailleurs. On appelait ainsi, à l'époque où se passaient les faits que nous racontons, les industriels (Auvergnats pour la plupart) qui faisaient métier d'acheter les vieilles voitures et les démolir avant d'en revendre les matériaux.

Là il conclut l'acquisition, pour la modique somme de cent écus, d'une sorte de citadine hors de service, mais capable cependant de rouler tant bien que mal pendant quelques jours. Un maquignon de bas étage lui vendit un cheval poussif et boiteux; un bourrelier lui fournit un harnais d'occasion rapiécé en cent endroits, et Rodille, ainsi pourvu d'un équipage peu brillant, mais point ruineux, loua une écurie et une remise à la journée, afin de loger le quadrupède et le véhicule.

Il prit ensuite le chemin de la rue du Musée, il entra dans les bureau de l'agence, et il demanda l'ex-huissier aux jeunes familiques qui sans se douter qu'ils parlaient au patron lui même, lui répondirent que Leridon était dans son cabinet.

Depuis deux jours, le ci-devant receleur n'avait point vu son associé, et il éprouvait quelques commencement d'inquiétude. Il ne dévina pas Rodille sous son déguisement, et il s'informa du motif de sa visite. Après s'être donné le plaisir de prolonger pendant quelques minutes, un dialogue à bâtons rompus inintelligible pour Leridon, le faux se fit reconnaître, et grande fut la surprise de l'ex-huissier, qui multiplia les exclamations d'étonnement. Rodille l'interrompit.

J'ai besoin de toi, lui dit-il.

Pourquoi faire?

Pour m'aider dans l'arrestation d'un débiteur.

Que ne t'adresses-tu aux gardes du commerce?

Je préfere opérer moi-même.

Afin d'éviter les frais, sans doute.

C'est justement cela, tu as mis le doigt sur la chose.

Et quel rôle me réserves-tu?

Celui de cocher, mon bon.

L'ex-huissier Leridon frissonna en entendant Rodille lui proposer de conduire une voiture.

Cocher! s'écria-t-il, moi cocher!

Mon Dieu, oui.

Mais je ne sais pas conduire.

Sois sans inquiétudes, le cheval que je te mettrai entre les mains n'est point fougueux, tu t'acquitteras de tes fonctions à merveille.

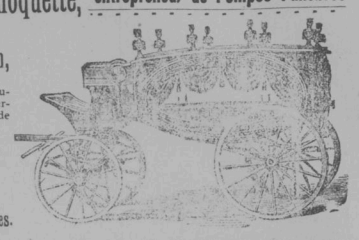
S'il arrive un accident, je m'en lave les mains,

[A CONTINUER.]

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un paquet.

D. THEBERGE,
164 Rue Valley, Lawrence.
A toujours en mains un splendide assortiment de
BOIS et de CHAEBON
DE TOUTES SORTES.
Aux prix les plus bas de la ville pour
ARGENT COMPTANT.
Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.
FOIN, PAILLE, &c.
Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Azarie Choquette, entrepreneur de Pompes Funebres
317
Rue Common,
Cercueils de toutes sortes. Service de jour et de nuit.
Voitures pour
Baptemes, Mariages et Sepultures.



M. Azarie Choquette aura toujours à la dispos'tion du public canadien un magnifique corbillard noir pour les grandes personnes, aussi un beau corbillard blanc pour les enfants.
Allez lui rendre une visite, il sera heureux de vous faire voir son établissment.

LUCIEN LEVESQUE,
521 Rue Common, — Encoignure de la Rue Franklin.
LAWRENCE, MASS.
Vient d'ouvrir un Restaurant avec le plus beau choix de
Liqueurs, Brandies,
Whiskies, Vins,
Bieres, Lager,
Toniques, Cigares,
&c., &c.
M. Lévesque ne tient que des Spiritueux de qualité supérieure et tout ce qui convient à l'usage des familles.

V. J. HUOT,
437 Rue Essex 437.
Pour les prochains dix jours, afin de faire de la place pour nos marchandises du printemps, nous vendrons plusieurs lignes de Chaussures à des prix très réduits.
Un lot de Chaussures d'hommes faites à la main, en congress, de veau et cordovan, réduites de $4.50 et $5 pour $3 00.
Un lot de Chaussures d'hommes, Congresse, Balmoral et Fitzpatrick, valant $3 50 pour $2 50.
Un lot de Chaussures d'hommes, Congress en Seal et Balmoral, valant $3 00 réduites à $2.00
Un lot de Congress d'hommes en Chèvre, réduites de $2.50 à $1.50.
Un lot de Congress de $.50 à $2.00 Quelques paires de Chaussures en All gator de $4.50 réduites à $3 00.
Un lot de Congress pesantes et Balmoral, réduites de $2.00 à $1.50.
Un lot de Pantouffles réduites de $1.50 à 89 c s.
Un lot de Pantouffles en Velours réduites de 50c à 39 cts.
Un lot de Pantouffles d'hommes en Beaver reduites de 85c à 70 cts.
Un lot de Pantouffles d'enfants réduites à 39 cts
Un lot de Chaussures de Dames, boutonnées, en cuir breveté, valant $3 50 réduites à $2 50.
Un lot de Chaussures de Dames, boutonnées avec dessus en Drap, Opéra et Common Sense, réduites de $3 à $2.
Un lot de Dongola, Hand Welt, Opéra et Common Sense, réduites de $3.75 à $2.50. Un lot de Chaussures Dongola et Opera, réduites de $2 75 à $2.
Un lot de Dongola en Drap uni réduites de $3.50 à $2 50. Un lot de Dongola, semelles pesantes, réduites de $2 à $1 50 Un lot Opera Toe, réduites de $1 25 à $1. Un lot Dong. Pat Tip, réduits à 65 cts. Un lot de Pantouffles en Velours réduites de $1 et $1 25 à 75 cts.
Chaussures de Demoiselles, talons pliants, et boutonnées, vendues aujourd'hui à 75 cts. Chaussures de garçons d'école, 75 cts. Chaussures d'enfants 25 cts.

Wm FERLAND
188 RUE LOWELL, Lawrence.
Vû que je suis debutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un ESCOMPTE LIBERAL à tout acheteur.
☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servira avec honnêteté.
N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place
Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

P. P. P.
Piquant de Frêne, Racine de Phitolague et Potasse,
Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.
P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.
Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, cions, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.
Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.
Sprinfield, Mo., 14 août 1893.
Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MME M. M. YEARY.
Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies des Rognons
Sont entièrement uéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.
Aberdeen, O. 4 jnillet 1892.
M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.
Aberdeen Brown County, O.
CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.
(Signé) J. D. JOHNSTON.
Savannah, Ga.
Témoignage du maire de Séquin, Tex.
Séquin, Tex. 14 juin 1893.
MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement
CAPT. W. M. RUST, Avocat
Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.
Tous les Pharmaciens le vendent.
A Lawrence, par H W. Whitney.
LIPPMAN BROS.,
Propriétaires.
Bloc Lippman, Savannah, Ga.

City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Fre Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 11 AVRIL 1895. Soyons Distingues. No. 82

N. E. MIVILLE,
PHARMACIEN ✻ DIPLOME
44 RUE HAMPSHIRE.

Vend ce qu'il y a de Mieux en Fait
D'ARTICLES DE TOILETTE,
ESSENCES, PARFUMS,
EXTRAITS, SVONS, ETC.
LES MEILEURES VINS ET LIQUEURS A L'USAGE DES FAMILLES

Liniment - et - Sarsaparilla - de - Miville,
Rien de Surpassable chez les autres Pharmaciens,
Prescriptions une Specialite.

BOSTON & MAINE R R.

ARRANGEMENT D'HIVER.

DIVISION OUEST.

Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 8, 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, 2 m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35. p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35. p m.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundi et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport(via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 46, 6 34, ¶6 53, ¶7 01, ¶7 18, ¶7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 43, ¶3 05, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; ¶4 25, 6 00, p m.

Pour Woburn — ¶7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, ¶5 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; ¶4 25, 6 03, p m.

☞ *Express. ¶ seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—¶7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 5 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m. à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 8 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, ¶5 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec via Montreal et Dominion Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D J. FLANDERS, Agt gen. des Passagers et Billets.

S. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changements à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

D J. FLANDERS. Agent, général des passagers.

LA MACHINE
Pour Nettoyer les Tapis de
DILLON.
750 Rue Essex, Lawrence.
C'est la meilleure machine jamais vue avant aujourd'hui. Les Tapis usés et minces ne sont pas exposés à être endommagés par ce procédé.
Aussi Costumes Tints en Couleures qui ne changnt pas.
Nettoyage à la Vapeur, Naphtha et à Eponge sèche.
Réparage et repassage une spécialité.
☞ N'oubliez pas l'endroit,
750 RUE ESSEX
En face de la Station des Tramways, Lawrence, Mass.

A. VALLEY,
407 RUE ESSEX,
Chambre 2, Lawrence, Mass.
PHOTOGRPHE.
Exhibition gratuite d'ouvrage d'art
Pour quelque temps on donne un magnifique portrait sur Porcelaine avec chaque douzaine de Portraits Cabinet.
☞ Venez voir nos Echantillons au Studio.

RESTAURANT
Pour Dames et Messieurs.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

RUDY'S PILE SUPPOSITORY
Est garanti pour guérir les Hémorrhoïdes et la Constipation, ou l'argent est remis. 50 cts. la bouteille. Envoyez deux timbres de poste pour circulaire et pour un Echantillon Gratuit à Martin Rudy, Pharmacien Diplômé, Lancaster, Pa. On ne répond pas aux Cartes Postales. En vente partout par les Pharmaciens de première classe et à Lawrence, Mass., chez F. Sullivan, Clarke & Son et Otto Muller.

BUTTERINE
Envoyez $2.00 et nous vous livrerons, l'express payée, fraiche de la manufacture, une tinette de 10 lbs ou 10 moules d'une livre de la meilleure Butterine fabriquée. — Goshen Mfg. Company, 407 Pine St, Providence, R, I.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graine pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 23 Mars 1895.

M. l'Administrateur,

En ce moment la presse romaine est entièrement absorbée par l'idée de réconciliation entre la France et l'Italie. Le gouvernement a donné le mot d'ordre dans ce sens à tous les journaux plus ou moins officieux; et ceux-ci se sont hâtés de mettre une sourdine à leur orgue de barbarie qui ne fait entendre depuis deux ans que les plus terribles menaces contre le peuple français.

Crispi en un rusé berger qui sait museler sa meute en temps utile On ne parle maintenant, dans les cercles politiques que du traité de commerce projeté entre les gouvernements de Paris et de Rome, de la grâce accordée par le roi Humbert au capitaine français Romani, de celle accordée par Félix Faure au major Falta.

Mais ce qui, plus que tout, excite l'enthousiasme et l'espérance de l'Italie, c'est le mariage du neveu d'Humbert, le duc d'Aoste avec la princesse Hélène d'Orléans, fille du comte de Paris.

Le roi surtout compte ce mariage comme le trait d'union si longtemps espéré, désire, convoité, entre le commerce italien et le commerce français.

Un prochain avenir nous dira si tous ces indices d'amitié sont sérieux, ou s'ils cachent quelques mauvaises surprises.

Jones, le toqué transatlantique désormais illustre pour avoir entrepris le tour du monde sans le sou, pour revenir ensuite cousu d'or, a de nombreux imitateurs en Europe. L'Italie surtout en pullule, le sort des légions de mandiants qui, désespérant de vivre en Italie, passent les confins, couverts de haillons, et s'en vont de porte en porte, de village en village, de cité en cité, renouvellent à leur manière les exploits de Jones le Yankee. Mais ce qu'il y a de plus étonnant en tout cela, c'est qu'alors que tout le monde civilisé à les yeux fixés sur l'américain, personne n'a l'air de s'apercevoir de la triste pérégrination des ban des italiennes.

Le jour de la St. Joseph, les sœurs du Sacré-Cœur ont envoyé un gros bouquet de lis à N. S. Pere le Pape. Le Souverain-Pontife, enchanté de l'envoi, a fait expédier une violette de son jardin à chacune des religieuses du Sacré-Cœur, résidant à Rome. Elles sont 63

L'*ultima trovata* des romains qui charient le foin, le bois, le charbon, etc., avec le secours des ânes est, quand ils sont bien chargés, de leur attacher une vieille plaque de fer blanc (même rouillée, fêlée, etc.) à la queue. Ces pauvres bêtes, étonnees du bruit qu'elles font en traînant l'affaire en question sur le chemin, prennent un galop contre lequel leur ventre creux proteste avec indignation. Mais qu'importe?... la peur est mauvaise conseillère, et les pauvres aliborons, chargés comme des chemins de fer, marchent à fond de train dans la crainte de leur voir sauter en croupe tous les malheurs de la création, trainés, à leur avis, par un morceau de vieux fer.

Léon XIII a une gazelle africaine dans un petit parc des jardins du Vatican. Comme aujourd'hui le temps a été exceptionnellement chaud, le Souverain-Pontife est allé lui-même porter un peu d'herbe fraîche à la gracieuse bête. C'est la première fois depuis l'automne que le St. Pere, est allé à pied dans ses jardins.

Le Pape a un peu vieilli; il marche légèrement incliné en s'appuyant sur un camerier secret (monsignor). Il fait de petits pas; parle fort peu en se promenant, et conserve sur les lèvres un perpétuel sourire.

Léon XIII est actuellement satisfait des résultats de sa politique conciliante en Occident, surtout en France et aux Etats-Unis; il veut, maintenant, porter tous ses efforts vers l'Orient. Le Pape d'aujourd'hui s'est mis en tête de conquérir l'Orient au règne de Jésus-Christ.

M. François Crispi a un moyen nouveau et complètement inédit de rétablir ou d'étendre sa popularité. La chose est réellement très simple, mais son efficacité surpasse de cent piques cette apparente naïveté de moyen.

Crispi s'est fait fondre *en sucre* a plus d'un million d'exemplaires. Ainsi métamorphosé, le grand homme est exposé, vendu, dans toutes les boutiques de confiseurs et savouré dans toutes les familles où sa rapacité a encore laissé quelques sous pour amuser les enfants. Et ces pauvres enfants ne connaissant du vieux ministre que la douce impression qu'il cause à leur palais, les joues roses dont l'a gratifié l'artiste en sucrerie, les belles moustaches blanches, les yeux vifs, etc., crient toute la sainte journée: "Vive François Crispi, la crême des ministres, et le ministre à la crême!" Et dès que papa sort dans le Corso avec baby, vite, celui-ci entraîne celui-là vers le confiseur en criant toujours: "Vive Crispi!" Le fiancé, pour se faire bien voir et bien accueillir, porte une demi-douzaine de Crispi dans ses poches et en temps opportun, les tire pour sucrer le bec de sa fiancée et surtout de sa future belle-mère.

Les candidats ministériels jettent ces bonbons à pleine main parmi leurs amis, leurs électeurs; les employés du ministère de l'intérieur les prodiguent parmi leurs subalternes.

Les têtes de Crispi, en sucre avarié (!), tel est en ce moment l'unique ou presque unique article de l'industrie romaine.

Les adversaires du ministre assurent que malgré cette réclame inouïe les élections resteront défavorables au nom de François, et qu'il restera le premier confiseur de l'époque, mais par contre, le dernier candidat *élu*! La prédiction ne sera pas sans impressionner défavorablement Crispi, si ce monsieur n'avait depuis très longtemps fait profession absolue de ne pas croire aux prophéties et de n'accorder aucune considération aux prophètes... politiques.

Il est arrivé hier une aventure nègre à Frascati qui a fait passer une heure allègre aux habitants de cette gracieuse citadelle. Ras Makonen, un des *ras* les plus fidèles à l'Italie, sur la terre d'Afrique, et venu avec plusieurs autres chefs subalternes faire hommage d'allégeance au roi Humbert, et lui déclarer qu'il ne fera jamais la guerre à l'Italie (à moins, s'entend, qu'il juge *in petto* que ses intérêts réclament l'appui des lances.)

Après avoir visité Rome, ces dignes musulmans ont voulu savourer le printemps de la campagne. Ils sont allés à Frascati où le vin est bon, mais traître comme un....nègre.

Ras Makonen, en bon chef, a bu et rebu. Il est sorti d'une buvette pour rentrer dans une autre, puis une autre, puis une quatrième, tant enfin qu'il est roulé sous la table comme un sac de patates. La suite du *Ras* lesquels à la mode ne sont pas des *shas*, la suite du *Ras* est fort en peine et pour le scandale et pour....l'embarras de transporter à Rome un quasi-cadavre.

Enfin après avoir tenu un long et secret conseil, on s'arrête à cette décision: "Les *shas* prendront le *Ras*, ils le transporteront à la tombée de nuit à la station Frascati-Roma. Là ils le mettront au wagon des bagages (fret) après toutefois lui avoir cousu sur le dos l'adresse de l'hôtel de Londres piazza d'Espagne. C'est là qu'est descendu l'ambassade abyssine.

Tout serait certainement allé selon les conclusions du conseil des, *shas* si le chef de gare n'avait pas absolument refusé d'accepter le *Ras* en état d'ivresse.

Ou payer tout un wagon, ou le laisser revenir à lui sous le feuillage naissant de quelques ormeaux de la place publique. C'était juste et il fallut s'y conformer.

Bien à vous,

WM. BREEN.

LA PROHIBITION.

Savez-vous quel est le sujet des conversations à Exeter (New Hampshire) de ce temps-ci?

Voilà une question qui peut vous embarrasser, et nous allons nous empresser d'y répondre, avant que vous disiez: "Mais qu'est-ce que cela peut bien nous faire?"

Le 4 avril dernier, les selectmen de cette jolie petite ville ont fait fermer toutes les buvettes et défendu sévèrement aux pharmaciens et aux hôteliers de vendre des spiritueux.

Comme vous le savez peut être, un seul homme a l'agence pour la vente de la boisson à Exeter. Cet heureux mortel porte le nom de Dana W. Baker. D'après une loi toute récente, lui seul aura le droit de faire ce commerce, mais il devra se conformer à certaines restrictions. Par exemple, il ne pourra vendre des spiritueux que pour des usages artistiques, médicaux ou industriels. De plus chaque acheteur devra spécifier sous sa signature dans un livre préparé à cet effet à quel usage il a l'intention de faire servir la boisson qu'il vient d'acheter. De son côté, l'agent, M. Baker, devra tenir une liste des noms de ceux à qui il aura vendu de la boisson, ainsi que la quantite et la sorte de spiritueux livré à chacun d'eux

Ces livres devront être soumis en n'importe quel temps, sur demandef à l'inspection des selectmen et des juges de paix.

Voilà de ce dont on cause à Exeter.

C'est du nouveau, n'est-ce pas?

Mais ce n'est pas tout. On dit que la majorité des habitants d'Exeter approuvent l'attitude de leurs selectmen.

Cependant, on dit que si les buvettes paraissent bien closes, il n'est pas tout de même difficile de s'abreuver une fois à l'intérieur.

Ceux qui ne sont pas contents, ce sont les pharmaciens. Ils refusent de la boisson à tout le monde, quelque soit l'usage qu'on veut en faire; ils vont jusqu'à refuser de remplir les prescriptions des médecins dans lesquelles il entre de la boisson.

On voit par là qu'ils sont bien fâchés.

Il y a de quoi.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un paquet.

CORRESPONDANCE.

(De l'Etoile de Manchester)

Si J'etais Journaliste.

M. le rédacteur,

Je vous ai promis un tout petit article pour votre jeune publication L'ETOILE de Manchester, eh! bien, étant favorisé de quelques moments de loisir aujourd'hui, je veux m'acquitter de ma promesse, qui peut-être vous forcera à mieux choisir vos collaborateurs à l'avenir.

Dans les quelques lignes qui vont suivre, je m'efforcerai de vous démontrer ce que je ferais, c'est-à-dire ce à quoi je viserais si j'étais journaliste aux Etats-Unis.

Je n'ignore pas que la mission du journaliste est difficile, grande et noble, c'est peut être la raison pour laquelle je ne suis pas journaliste.

Plus j'y songe, M le rédacteur, plus je trouve votre position difficile et ingrate; car combien n'avons-nous pas vu de belles intelligences denigrées, de vigoureuses plumes brisées aux Etats-Unis en essayant de faire du journalisme, en dépensant la plus riche partie de leur énergie à enseigner à nos frères, exilés comme nous, la manière de vivre au sein de notre pays d'adoption, en leur montrant les périls qui nous menacent à tous instants, enfin en leur enseignant à devenir des citoyens américains, afin de compter pour quelque chose pendant l'humble cours de notre existence.

Le journaliste doit d'abord viser à corriger les travers dans les mœurs de ses compatriotes. Je comprends qu'un grand nombre vont trouver mes idées un peu radicales et peut-être hors d'ordre, mais qu'importe, je me suis laissé convaincre depuis longtemps que nos journalistes du jour ne faisaient pas assez pour instruire les masses, que leurs efforts se dépensaient plutôt en disputes acerbes, soient politiques ou religieuses. Il me semble que le but principal sinon le plus important du journaliste est de s'élever contre la barbarie que grand nombre de nos compatriotes exhibent dans leurs mœurs et coutumes, barbarie qui souvent nous force à rougir devant nos frères adoptifs et par le fait même ajoute considérablement à l'opinion bien faible déjà que l'on a du Canadien-français. J'ai dit qu'il nous faut quelquefois rougir devant des spectateurs étrangers à notre nationalité et je le demande au grand nombre de mes amis qui ont subi tant soit peu les effets de la brosse civilisatrice, si bien souvent ils n'ont pas senti la honte leur monter au front dans de semblables circonstances, soit sur une place publique, dans une salle, surtout une salle d'opéra, dans les convois de chemin de fer et même sur les rues.

Combien de fois n'avons-nous pas remercié notre bonne étoile d'avoir pu apprendre un peu de la langue anglaise pour pouvoir s'en servir dans ces occasions?

L'on va peut-être me taxer d'imbécile, d'Américain, ou de tout autre épithète, mais que m'importe, le mal existe et je n'en vois pas d'autres que les journalistes qui peuvent du moins essayer de déraciner cette plaie qui tient les ouvriers canadiens-français en arrière.

Il faut bien remarquer cependant que je ne les tiens pas solidaires de leur manque de savoir vivre ces pauvres compatriotes, au contraire, malgré leur bonne volonté, ils ne peuvent pas exhiber ce qu'ils ne possèdent pas et ne savent pas; ils montrent ce qu'ils ont appris, voilà tout.

Eh! bien, il faut leur enseigner ce qu'ils ne savent pas et je n'en vois pas d'autres que les journalistes qui doivent se faire un devoir de donner au peuple, à la classe ouvrière, le pain de la civilisation en même temps que les nouvelles du jour ou de la semaine.

"CRÉ COQUIN."

GRANDE INVENTION.

LE PLAN DE VICTOR BELANGER PERFECTIONNE.

Un Unicycle Allant a 60 Milles a l'Heure.

Boston, 6 avril—Un inventeur de cette ville, E. N. Higley, vient d'inventer un unicycle, c'est-à-dire un vélocipède à une seule roue qui ne pèse que 54 livres et peut être monté et guidé à volonté.

Cet unicycle est sur le plan de celui créé par notre compatriote Victor Bélanger, autrefois de Sherbrooke, qui habite maintenant Boston. Josiah Quincy était intéressé dans l'affaire et il fournissait l'argent nécessaire à son exécution.

Belanger réussit à fabriquer un unicycle, c'est-à dire une machine à une seule roue. C'était au milieu de cette roue que le promeneur devait se mettre pour faire aller les pédales. Cet unicycle pouvait atteindre 80 milles à l'heure.

Après des tentatives répétées, Bélanger se rendit à Northampton pour essayer sa machine sur le bord du canal de la fabrique. Une foule énorme l'accompagna. Il put partir assez aisément, mais comme il ne pouvait arrêter son unicycle à volonté, il atteignit bientôt le bord du canal et y piqua une tête avec sa machine.

On le secourut immédiatement; mais c'est avec difficulté qu'on put réussir à le retirer vivant de cette mauvaise position.

L'unicycle n'était pas parfait; il fallait se remettre à l'œuvre pour l'améliorer, c'est ce que fit notre compatriote.

Pendant ce temps-là, E. N. Higley, qui avait saisi l'idée, créa un unicycle qui peut être dirigé et arrêté très facilement, coupant ainsi l'herbe sous le pied à Victor Belanger.

La nouvelle machine a été essayée hier matin au parc Back Bay, par William D. Wilmot, un bicycliste en renom; elle donna complète satisfaction. Wilmot se promena pendant une couple d'heures dans le parc, arrêtant quand bon lui semblait et allant où il le désirait.

Cette roue a 7 pieds et 3 pouces de hauteur.

C'ETAIT PREVU.

Plus de Medecins Non-diplomes du Canada.

Le Canada refuse de permettre aux médecins américains, habitants des frontières, de pratiquer sur son territoire.

Tout, dans les Etats-Unis à Kingston, Ont., a pris la mouche, et il a écrit les lignes suivantes à son gouvernement:

"En 1894, sur 100 étudiants canadiens qui fréquentaient les collèges médicaux d'Ontario, 53 ont été diplômés. Les 47 autres, ceux qui n'ont pu être admis à l'exercice de la médecine pour cause de capacités insuffisantes, ont passé la frontière et ont librement exercé leur profession sur le sol américain.

"Je conseille donc aux Etats désormais en face de cet envahissement, de faire des lois pour empêcher ces médecins canadiens non diplômés de venir exercer leur profession aux Etats-Unis."

Oui, que le Canada garde ses incapables, puisqu'il n'a pas la sagesse de se taire.

$100 de Recompense $100.

Le lecteur de ce journal sera heureux d'apprendre qu'il y a au moins une maladie terrible que la science a été capable de guérir dans tous ses degrés et c'est le catarrhe. Le Hall's Catarrh Cure est le seul remède poistif connu à la fraternité médicale. Le catarrhe étant une maladie constitutionnelle requiert un traitement constitutionnel. Le Hall's Catarrh Cure est pris intérieurement, agit directement sur le sang et les surfaces muqueuses du système, par là il détruit la racine du mal et donne au patient la force en fortifiant la constitution et en aidant la nature à faire son œuvre. Les propriétaires ont tant de foi dans ses pouvoirs curatifs qu'ils offrent Cent Dollars de récompense pour tout cas qu'il ne guérira pas.

Ecrivez pour avoir une liste des témoignages. Adressez

F. J. CHEENEY & Co.
Toledo, O.

Vendus par les Droguites, 75 cts.

F. SCHNEIDER
242 Rue Essex (Bâtisse Saunders.)
242 Rue Essex (Bâtisse Saunders)
GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX.
Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.
Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage.
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
CANNES ET PARAPLUIES.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
Argenteries
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider
242 RUE ESSEX, Bâtisse Saunders.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX, Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

M. S. DUBE
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Se charge de faire les Enterrements et de fournir toutes espèces de voitures pour Mariages, Baptêmes, &c.
Une visite est respectueusement sollicitee.

Nouvelles de Manchester, N. H.

M. Thomas Malançon vient d'être nommé constable.

Les écoles publiques ouvriront lundi pour le terme du printemps.

Il est question à la Cour Suprême de la nomination de M. E. H. Tardivel, avocat, comme commissaire de cautionnement.

Si cette nomination a lieu, tous les Canadiens applaudiront sans doute au choix fait par les autorités d'un de nos compatriotes aussi distingué par ses talents qu'aussi de la justice et fier de l'honneur de sa nationalité.

Mercredi dernier a eu lieu l'élection des officiers de la Bande de la Cité avec le résultat suivant: président, C. B. Boulanger; vice-prés., Ed Goodson; sec., F. Sang; trés., A. Raiche; gardien, S Clark; gérants, C. B Boulanger, F Sang; directeur, J. H. Richard.

On dit que cette fanfare est dans une condition très prospère.

Nouvelles de Lowell.

Le projet de loi pour abolir les traverses à niveau des rues George, Church, Rogers et Lawrence, sur la division ouest du Boston & Maine, a été voté. Le trafic de cette division se fera aussitôt que possible sur la voie ferrée de la gare de la rue Middlesex.

C'est une bonne chose.

William Cathcart, qui a mis le feu à ses vêtements en tombant avec une lampe allumée à la main, du haut en bas d'un escalier dans sa demeure, mercredi soir, est mort des suites de ses blessures, jeudi, à l'hôpital St John.

C'était un Irlandais âgé des 50 ans.

M. Thomas, le surintendant du département de l'aqueduc, a fait vendredi l'inspection des puits artésiens.

On compte de ces puits dans deux endroits différents, et quand leur conjonction aura été opérée, ce qui ne tardera guère, il sortira assez d'eau de ces puits pour approvisionner toute la ville, sauf quelques centaines de gallons.

Les commissaires des licences et de la police ont maintenant le contrôle du département de la police de la ville de Lowell. Ce projet de loi a été voté le 28 mars et le même jour le gouverneur Greenhalge l'a signé.

Ceci fait tout un changement, car la Commission des Licences et de la Police se trouve maintenant à exercer tous les pouvoirs que possèdaient auparavant notre bureau des échevins et notre conseil de ville.

La police a mis sous arrêt un jeune homme de 24 ans, qui a tenté deux fois de faire subir les derniers outrages à une jeune fille de 18 ans, aux environs de Navy Yard.

Ce précoce misérable entraîna la jeune fille dans la campagne sous un fallacieux prétexte. Il ne put réussir dans sa tentative, car la jeune fille parvint à s'échapper et à se réfugier dans une maison du voisinage.

Le jeune homme l'y suivit et la menaça. Le maître de céans se rendit en toute hâte au magasin Coburn et téléphona à la police qui vint arrêter le mécréant.

La jeune fille, après avoir consulté ses parents, retourna au poste de police pour dire aux autorités qu'elle préférait ne pas porter plainte contre le prisonnier qui n'a comparu en Cour que sous l'accusation d'ivresse.

En voilà un qui a eu de la chance d'en être quitte à si bon marché.

Un voyageur de commerce raconte une bien pénible scène dont il a été témoin sur un train allant de Boston à Burlington.

Comme le train allait entrer en gare à Concord, une femme de 24 ou 25 ans et un jeune enfant qu'elle tenait dans ses bras se mirent à pleurer à chaudes larmes.

Cette pauvre femme raconta que son mari avait quitté le train à Lowell et l'avait abandonnée. Elle ajouta qu'elle désirait retourner chez elle à Cambridge, Mass., car elle craignait que son mari ne s'y rende pour y vendre son ménage, puis s'enfuir avec l'argent.

Elle avait meublé cette maison avec ses propres épargnes.

Il ne lui restait plus que vingt cents. Les voyageurs, émus, se cotisèrent et $7.50 furent réalisés en peu de temps. Une dame âgée acheta ensuite le petit chien de la pauvre femme pour $2.

A White River Junction, cette femme et son enfant changèrent de train pour retourner à Cambridge.

A Lowell, quand le mari les avait quittés, il avait prétexté qu'il s'en allait dans le char fumoir.

Quel sans-cœur!

SAVENA

THE BEST WASHING POWDER ON EARTH
Each Package SAVENA contains a
DIFFERENT PRESENT AND A USEFUL PRESENT.
Sold by all Grocers.

Full oft with starch and gloss serene,
The linen collar starts the morn;
Full oft at noontime it is seen
All wilted, wrinkled and forlorn.
That's what you must expect of such a collar; it's the *linen* of it. The stand-up collars won't stand up, and the turn-down collars will wilt down. The easy, cheap, and pleasant way out of this is to wear "CELLULOID" COLLARS AND CUFFS. These goods are made by covering linen collars or cuffs on both sides with "CELLULOID," thus making them strong and durable, and *waterproof*, not affected by heat or moisture. There are no other waterproof goods made this way, consequently none that can wear so well. When soiled simply wipe them off with a wet cloth. Every piece of the genuine is stamped like this:
TRADE CELLULOID MARK.
Insist upon goods so marked if you expect full satisfaction, and if your dealer does not keep them, send direct to us enclosing amount and we will mail sample. State size, and whether a stand-up or turned-down collar is wanted. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair.
The CELLULOID COMPANY
427-29 Broadway, New York.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ... 50
Trois mois, ...25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 11 AVRIL 1895.

L'EXODE.

Une dépêche de Québec nous apprend que l'émigration dépeuple énormément de ce temps ci les campagnes du bas du fleuve. C'est en détail l'annexion à la grande République.

Qu'est-ce que les partisans du rapatriement ont à dire de cela?

Nous allons traduire ci-dessous cette dépêche de Québec:

"C'est une chose commune ce printemps de voir dans un train deux ou trois wagons remplis de cultivateurs et d'ouvriers canadiens, en route pour les Etats-Unis, où ils trouveront le pain qu'ils avaient tant de difficultés à gagner sur le sol natal. Le Québec Central seul a transporté de l'autre côté de la frontière, la semaine dernière, pas moins de cent dix familles dont la moyenne était de cinq membres chacune, sans compter 70 célibataires, hommes et femmes.

"Quelques-uns de ces derniers travailleront probablement pendant tout l'été aux Etats-Unis, puis reviendront au pays pour y passer l'hiver; mais les familles qui sont parties vont toutes s'établir permanemment à l'ombre du drapeau étoilé, plusieurs d'entre elles ayant vendu ou déserté leurs fermes.

"Il y a dans la province de Québec un grand nombre de fermes abandonnées dont les propriétaires sont maintenant des citoyens americains. Plusieurs des émigrants qui partent en cette saison-ci s'en vont rejoindre des amis qui sont établis dans la Nouvelle-Angleterre et y réussissent; mais quelques-uns sont tout simplement à la recherche d'un emploi dans les fabriques et les briqueteries.

"Le Grand-Tronc transporte encore plus d'émigrants à l'étranger que le Québec Central, spécialement ceux qui s'en vont dans les centres manufacturiers du New Hampshire, et l'on estime que l'exode dans les districts de Montréal et de Trois Rivières ce printemps est encore plus considérable que celui des régions de Québec et de l'Est. Il arrive rarement que ceux qui partent reviennent au Canada pour s'y établir."

Maintenant, faisons suivre cette dépêche des chiffres suivants rapportés par l'*Electeur* sur la population du Canada qui a diminué sensiblement depuis quelques années, et nous aurons une idée de la grande prospérité (?) de notre patrie sous le régime tory.

Le récensement laisse voir qu'à part les 886,000 immigrants qui sont venus au Canada durant la décade 1881 à 1891, il aurait dû y avoir une augmentation de population de pas moins de 900,000 seulement que par l'accroissement naturel (calculé à 2 p. c. par année).

L'augmentation actuelle en chiffres ronds n'a été que de 500,000. La decroissance sur la population née dans le pays a donc été de 400,000 durant ces dix années. Si à cela, cependant, nous ajoutons les 886,000 immigrants qui, selon les statistiques du département de l'Agriculture ont été amenés au pays durant ces dix années, au prix de $3,000,000, selon les Comptes Publics p. III, l'exode actuel des Canadiens, durant les dix années de 1881 à 1891 s'élève à plus de 1,200,000 personnes ou 120,000 chaque année. Le recensement des Etats-Unis s'accorde avec le nôtre sous ce rapport et fait voir qu'un tiers de la population masculine née au Canada, il y a vingt à cinquante ans, se trouve aujourd'hui aux Etats-Unis.

PAS CONSTITUTIONNELLE.

La cour suprême des Etats-Unis s'est prononcée contre le gouvernement à propos de l'impôt sur le revenu personnel.

Durant la dernière session du congrès, en 1894, l'impôt avait été établi généralement sur tous les revenus au-dessus de $4,000 C'était pour la Trésorier américaine, la jolie aubaine annuelle de $30,000,000, ajoutée à ses recettes régulières.

La cour suprême déclare inconstitutionnelle toutes les dispositions de la loi qui s'appliquent au revenu produit par les obligations d'Etat et des municipalités. Cette décision a été rendue à l'unanimité par les huit juges de la cour suprême: juge en chef Fuller; juges conjoints, Field, Gray, Brewer, Brown, Shiras, Harlan et White. Et sur la question des revenus retirés sous forme de loyers, les juges se sont divisés, quatre pour affirmer la loi, quatre contre la loi; de telle sorte que cet impôt se trouve aussi déclaré inconstitutionnel!

De toute la loi concernant l'impôt sur le revenu, il ne reste en vigueur que la partie qui concerne l'impôt sur les placements industriels et manufacturiers.

Le gouvernement américain se soumet au jugement de la cour suprême.

Mais ce jugement ne rencontre guère l'approbation du public.

Le *Democrat and Chronicle* fait les reflexions suivantes:

"En déclarant une partie de la loi sur le revenu inconstitutionnelle, on n'a pas rendu cette loi plus conforme à l'équité et à la justice. Aussi, les propriétaires de grands domaines fonciers comme les Astor de New York, n'auront aucun impôt à payer sur leurs loyers. Les étrangers qui possèdent des propriétés immobilières aux Etats-Unis sont dans le même cas. Les planteurs du Sud sont encore exempt de l'impôt. Mais les manufacturiers qui ont des centaines de mille dollars placés dans l'entreprise active devront donner au gouvernement une part de leurs revenus, ainsi que les banquiers, marchands, hommes d'affaire, employés salariés et hommes d'affaire, employés salariés et hommes de profession qui retirent $4,000 ou plus par année. Voilà une distinction des plus injustes. Elle rendra cette loi plus impopulaire que jamais et hâtera sa révocation."

Par suite de cette décision de la cour suprême, le gouvernement qui comptait percevoir $30,000,000, grâce à l'impôt sur le revenu, n'en percevra que $15,000,000.

LE COUSIN DE SIR TUPPER.

Nos lecteurs doivent se rappeler que dernièrement le libraire Desjardins de Québec, qui sortait de prison pour avoir vendu des livres immoraux, a abjuré la foi de ses pères pour se faire baptiste. Mais une chose que ceux qui nous lisent ne savent peut-être pas, c'est que ce renégat a reçu le baptême baptiste des mains du plus grand insulteur de ses compatriotes que la terre ait jamais porté, de celui-là même qui a bavé sur nous tout dernièrement dans une assemblée de l'A. P. A., à Boston: nous avons nommé le ministre protestant Justin D. Fulton;

Oui, c'est ce chef de fanatiques qui nous a éclaboussés, qui a prétendu que les Canadiens-français étaient capables de rien, excepte d'elever de grosses familles, c'est ce calomniateur qui a reçu Desjardins, le repris de justice, dans le giron de l'eglise baptiste française de Québec.

C'est le cas de dire que celui qui perd sa foi perd aussi le sentiment de l'honneur et de l'orgueil national.

Afin de faire connaître davantage à nos lecteurs le fond du caractère de ce sectaire, le Rev. Justin D. Fulton, nous donnons ci-dessous une traduction aussi littérale que possible du récit que ce ministre protestant a fait de son récent voyage à Québec, tel que publié sous sa signature dans le *Standard* de Boston, un des organes de l'A. P. A.

"Lundi le 1er avril, écrit Fulton, je partis à Québec. Le soir de ce même jour je me trouvais à Keene, où je prononçais un discours à une assemblée presidée par F. L. Sprague, le chef d'une grande fabrique de meubles, qui n'a pas craint en agissant ainsi de voir ses marchandises interdites (boycotted). Il faisait bon voir prier pour les romanistes de la Nouvelle-Angleterre, précisément à Keene qui est la voie par laquelle nous arrivent les Canadiens. Il y a des trains circulant spécialement pour eux. Des milliers nous viennent de ce côté et ils envahissent nos centres industriels.

A dix heures, je pris le train pour Québec. Passé la Nouvelle Angleterre, il y a peu de prospérité. A partir de St. Albans nous n'étions que trois voyageurs dans le sleeping-car. De St. Lambert à Québec très peu de voyageurs ont pris le train. La voie ferrée est bordée de petits villages, dans lesquels s'élèvent une vaste église catholique, mais pas de maisons d'école, pas de fabriques: à leur place un couvent ou *nun house* appelée une école paroissiale, et des demeures particulières toutes petites et pauvres. Voilà les fruits du romanisme;

"Nous entrâmes dans Québec à pleine vapeur. L'hon. M. Taillon, le chef du gouvernement, était à la gare pour recevoir un ministre nouvellement élu, et nous vîmes l'enthousiasme des Canadiens sous son vrai jour. Monsieur Taillon a une barbe de plus d'un pied de long. Il a une figure distinguée et l'on m'a dit qu'il jouissait de beaucoup d'influence et de talent.

"Le Rev L. O. F. Côté de Sorel me reçut au débarcadère. Des *bancs* de neige de six à huit pieds d'épaisseur étaient visibles en plusieurs endroits dans la ville. Le 2 avril je visitai Québec en voiture. Nous allâmes voir le monument Loyola, qui se trouve dans un enclos privé, sur un terrain appartenant à des catholiques. C'est rien de remarquable. *It is a poor affair.* Plus loin se trouve les Plaines d'Abraham et leurs magnifiques monuments redisant les péripéties de la victoire qui a placé Québec sous le drapeau anglais. De là nous nous rendîmes chez le Rév E. J. Stobo, le secrétaire de la Bible Society. Là nous vîmes cet homme ayant dans les veines le sang du grand Stobo qui a lutté avec Wolfe, si renommé dans l'histoire pour avoir donné sa vie, afin que le protestantisme vive; Stobo est sans peur et sage; il dirige les grands travaux pour la rédemption (sic) des Canadiens. Il est partisan des méthodes aggressives.

"Dans la demeure du Rev Adam Burwash nous rencontrâmes Frederic Desjardins. Burwash lui était resté fidèle pendant son emprisonnement et il lui avait aidé à faire signer une pétition pour qu'il fût relâché. Aussitôt que sir Ch Hibbert Tupper, le ministre de la justice, eût pris connaissance de l'affaire, il n'eût qu'à faire un trait de plume et Desjardins fut remis en liberté. C'est tout de même assez remarquable que ce soit un Tupper qui ait gracié Desjardins, vu que Sir Tupper est l'un de mes cousins, et que ce soit moi qu'on ait invité pour baptiser le nouveau converti (?).

"A sept heures et demie, nous nous rendîmes, Stobo et moi, à la chapelle de St Roch. C'était un champ de bataille où une lutte terrible avait eu lieu il y avait à peine quelques mois. La rue était remplie de voyous Canadiens de la pire espèce. Ils étaient là pour obéir à leurs prêtres et protester publiquement contre Desjardins qui s'était livré à Christ. Burwash et Côté, dont la vie avait été menacée maintes et maintes fois, n'avaient pas la moindre crainte, pas plus que nous si nous allions rendre visite à un ami.

"La police fit son devoir et tint la populace à distance.

"Après le baptême, j'offris mon bras à Desjardins et nous sortîmes à travers la foule. La populace criait comme des démons tandis que nous poursuivions notre chemin. Pas un mot ne fut dit à ces voyous, ni par la police, ni par personne. Desjardins conversait comme si de rien n'était ou si la populace l'applaudissait au lieu de demander à grands cris sa vie.

"Desjardins est un homme de caractère. Il a offensé les prêtres en tenant une bible ouvert dans sa vitrine, bien exposée à la vue C'est un bon orateur, et il sera d'un grand service à notre cause dans la Nouvelle-Angleterre."

En voilà assez, n'est-ce pas?

Nous savons maintenant pourquoi Desjardins a été gracié d'un *trait de plume* de sir Charles Hibbert Tupper: le ministre de la justice au Canada est le cousin de notre insulteur, le Rev. Fulton de Boston. Desjardins avait manifesté l'intention de devenir protestant, cela était suffisant pour que le jeune ministre Tupper lui accorde son pardon. Un catholique refusant d'abjurer sa foi aurait purgé sa sentence jusqu'au bout.

O justice, voilà de tes coups!...

La Semaine Sainte

Le jeudi saint.—Ce jour a été de tout temps l'un des plus solennels de l'Eglise.

Les principales cérémonies du jeudi saint sont: l'office des ténèbres, la messe solennelle, la bénédiction des Saintes-Huiles, le lavement des pieds.

L'office des ténèbres est ainsi appelé parce que, anciennement, il se disait pendant la nuit.

La messe est célébrée, quoique l'on soit à la veille de la mort du Sauveur, avec toute la pompe des plus grandes solennités, en mémoire de l'établissement de la Sainte-Eucharistie. Seul, l'évêque officie dans les églises cathédrales, et il donne la sainte communion aux prêtres, comme Notre-Seigneur la donna aux apôtres.

Cependant, en signe du deuil prochain auquel Elle ne peut ne pas penser, L'Eglise cesse, après le "Gloria", de sonner les cloches, et elle se sert de la crécelle qui était en usage avant l'invention des cloches.

C'est aussi en ce jour que l'Evêque fait la consécration des Saintes-Huiles qui servent à l'administration des sacrements du Baptême, de la Confirmation, de l'Ordre, de l'Extrême Onction. C'est une des plus augustes et des plus anciennes cérémonies de l'Eglise.

Quant au reposoir du Jeudi-Saint, on sait qu'il ne doit pas rappeler la sépulture de Notre Seigneur, mais seulement l'institution de la Sainte-Eucharistie, encore que le Très Saint Sacrement doive être renfermé et non pas exposé comme pendant les solennités de l'Adoration perpétuelle.

Le Vendredi-Saint—L'Eglise a revêtu ses vêtements de grand deuil. C'est l'anniversaire du jour où est mort l'Homme-Dieu. Les autels sont dépouillés, la porte du Tabernacle ouverte.

A la messe, on ne consacre pas sous l'espèce du pain. C'est pour cela qu'il n'y a qu'une élévation. La paix n'est pas donnée en souvenir du traître Judas.

A l'adoration de la Croix, on ne doit baiser que les pieds de Notre-Seigneur.

Le matin, on chante ou on lit la "Passion" selon saint Jean.

S'il est un jour de pénitence dans l'année, c'est assurément ce jour où s'est accompli notre rédemption par le sang de Notre-Seigneur.

Les véritables chrétiens ne manquent donc pas de s'imposer quelque mortification.

Pendant bien des siècles, au Vendredi Saint, on délivrait les captifs et l'on accordait la grâce de quelque condamné à mort.

Le Samedi Saint—Les principales cérémonies de ce jour sont la bénediction du feu nouveau, des grains d'encens et du cierge pascal, la bénédiction des fonts baptismaux, le chant de l'Exultet."

Le baptême solennel s'administrait dans tout l'Occident, le Samedi-Saint, ce qui a duré jusqu'au XIIe siècle: de là vient la bénédiction des fonts qui se fait en ce jour.

Les cinq grains d'encens rappellent les cinq plaies de Notre-Seigneur dont les traces demeurent sur son corps ressuscité, ou encore les aromates dont on embauma son corps.

Dans son numéro du 1er avril, la REVUE CANADIENNE contient: au fontispice, une magnifique gravure du tableau si connu, *l'entree de Jésus Jérusalem*; une très intéressante étude de E. Aubert sur Bernhard Plockhurst, auteur de ce tableau; une belle reproduction de la *Via Dolorosa*, de Raphaël; *La causerie des fleurs*, charmante poésie par une jeune collaboratrice qui ne livre au public que l'initiale de son nom de famille. Une étude très fouillée de M. l'abbé Bourassa sur un livre qui a produit la plus grande sensation dans ces derniers temps; *Lettre d'un curé de campagne*, de Yves Le Querdec. *Certificat compromettant*, anecdote humoristique racontée avec beaucoup de brio par l'hon. juge L. A. PRUDHOMME. *Les Dames du Sacré-Cœur*, intéressante relation de l'introduction et des progrès de l'œuve des Dames du Sacré-Cœur, au Canada. Cet article est illustréde dix belles gravures représentant des vues du principal établissement de cette communauté, le pensionnat du Sault-au-Récollet, ainsi que le portrait de Madame Barat. *Une histoire de revenant*, fin de la jolie nouvelle due à la plume élégante de l'hon. Jos ROYAL. *L'air que nous respirons*, intéresante causerie scientifique du R. P. C. S. C. *Chronique du mois. A travers les livres*, notices bibliographiques ornées d'une belle gravure de St. Antoine de Padoue, d'après Murillo *Les trois Parques*, gravures d'après Michel-Ange.

Un numéro est envoyé à toute personne qui en fait la demande.

L'HYPNOTISME AU TRIBUNAL

La cour suprême du Kansas vient de rendre un arrêt probablement unique dans les annales judiciaires du monde, et dont l'importance n'échappera à personne. Aux termes de cet arrêt, tout individu commettant un crime à la suggestion d'un autre, par l'hypnotisme, doit être considéré comme innocent, tandis que celui qui lui a suggéré le crime doit être condamné comme auteur principal quand même il établirait un alibi. Telle est, en quelques mots, la nouvelle jurisprudence que vienneut d'adopter les tribunaux criminels du Kansas. Voici, du resta, le cas qui est des plus clairs:

Le 5 mai dernier, un nommé Thomas MacDonald, sans mobile apparent et sans provocation, tuait à coups de revolver M. Thomas Patton, près de Winfield Arrêté, décrété d'accusation pour assassinat et mis en jugement, MacDonald se défendit en soutenant que lorsqu'il avait tué Patton il se trouvait sous l'influence d'un nommé Anderson Gray, et que par conséquent on ne pouvait ni légalement ni moralement le considérer comme responsable. Le jury admit ce singulier système de défense et acquitta MacDonald.

Gray fut alors, à son tour, arrêté, décrété d'accusation et mis en jugement devant un autre jury. Bien qu'il eût parfaitement établi qu'il n'était pas présent lorsque le crime a été commis, le ministère public soutint qu'il avait suggéré le meurtre à MacDonald, et il fut déclaré coupable et condamné à mort, en dépit de ses protestations. C'est alors qu'il a interjeté appel devant la cour suprême du Kansas, qui, par un arrêt longuement motivé et admettant la réalité des suggestions hypnotiques, confirme la condamnation à mort prononcée par la cour d'assises.

Qu'on ne s'y Trompe pas.

Les annonces ont leur valeur, qu'on ne s'y trompe pas. Il en est de nos achats comme de tout autre chose, agir sans être renseigné, sans savoir où l'on va, c'est s'exposer à se méprendre, à des regrets qui coûtent quelque fois bien cher. Nous gagnons notre argent au prix d'un travail pénible, des plus grands sacrifices, il importe donc que nous sachions l'utiliser pour l'entretien et l'avenir de nos enfants. Il arrive souvent que pour l'argent qui aurait suffi à pourvoir deux ou trois membres de la famille, nous nous procurons que quelques articles de valeur bien minime. A qui en est la faute si ce n'est à nous-mêmes? Avant d'ouvrir notre bourse, avant de faire nos achats, renseignons-nous, nous constaterons bientôt quels bénéfices on peut retirer de la lecture d'une annonce que l'on trouve dans un journal qui s'occupe réellement de nos intérêts. Plus d'une fois, nous ayons eu l'occasion de nous assurer des avantages que nous signalons aujourd'hui en passant. Les marchands qui annonçent sur une feuille qui leur inspirent de la confiance sont des praticiens dont le but principal est d'augmenter leur clientele en donnant amplement pour l'argent déboursé.

D'ailleurs, tout homme qui a réellement à cœur les intérêts d'une maison de commerce et qui tient à se faire connaître par la voie d'un journal de bonne réputation, ne saurait tromper même les moins connaisseurs, et les nouveaux venus pour lui sont en général plus favorisés.

On dira peut être qu'il est de l'intérêt de tout homme d'affaires d'agir ainsi, mais, peu importe, n'en retirons nous pas nous-mêmes le bénéfice?

La plupart des maisons de commerce qui, au moyen d'annonces, augmentent tous les jours leur clientèle, ne spéculent pas sur quelques particuliers pour s'enrichir, mais elles comptent sur le grand nombre et tout en favorisant le peuple, elles deviennent de plus en plus prospères.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL

ASPAYXIE

—Tout un émoi a été causé à l'hôtel du Palais, rue Notre Dame, quand la nouvelle s'est répandue qu'un des pensionnaires avait été trouvé asphyxié dans sa chambre.

Le nom du défunt est Charles Forbes, âgé de 25 ans. Il venait de Toronto où demeurent ses parents et était en pension depuis trois semaines à l'hôtel du Palais.

Hier matin, comme on ne voyait pas descendre, on alla frapper à la porte de sa chambre à coucher, mais personne ne répondit.

On fut obligé de défoncer la porte pour pénétrer à l'intérieur de la piece.

Forbes était étendu sans vie sur son lit. Une forte odeur de gaz était répandue dans la chambre. Le robinet du gaz était resté ouvert. On croit que le malheureux aura soufflé sur la flamme au lieu de fermer le robinet, et il est mort sans faire un mouvement.

Deux médecins, appelés en toute hâte, ont constaté que Forbes était mort depuis quatre heures.

Le défunt était employé dans une usine de cette ville.

Dernièrement, il avait écrit une lettre à sa tante et une autre à sa sœur, leur disant qu'il était très content de son sort.

Ses restes ont été transportés à la morgue où une enquête s'ouvrira.

QUEBEC

ACCIDENTS — BUDGET — MARSOUINS

—Samedi un nommé Durand a passé à travers la glace avec son cheval et sa voiture, en face de Ste Pétrouille, île d'Orléans, et a failli se noyer.

—M. Théophile Fontaine, de Chaudière Curve, a reçu un coup de pied de son cheval qui lui a fracturé plusieurs côtes. Son médecin, le docteur Guay, désespère de le sauver.

—Le budget municipal pour l'année courante est de $597,000.

—Les marsouins sont en abondance dans le fleuve, et à Rivière Ouelle, plusieurs parties de chasse ont été organisées.

—Il y a ici un certain nombre de billets faux de $10 de la Banque du Peuple, en circulation.

ST HYACINTHE.

LA DÉBACLE

—Le barrage de l'Yamaska à St Hyacinthe est superbe à contempler en ce moment à cause de la masse d'eau qui s'y precipite. D'énormes blocs de glace se succèdent, font le plongeon et s'en vont en sautant sur les rochers du rapide et s'émiettent sans causer de dommages.

La rivière Yamaska est très haute en ce moment et elle est même débordée en quelques endroits.

La ville de St Hyacinthe dans ses parties les plus basses est elle-même inondée.

Une dépêche de Como nous informe que la traverse d'Oka est condamnée.

Toute la glace du lac des Deux Montagnes est recouverte d'eau et en maints endroits il y a de grandes éclaircies.

A Sorel, la glace du Richelieu et du St Laurent n'a pas encore bronché.

A Vaudreuil, le pont de glace est encore solide, car à la pluie battante, un homme est traversé à l'île Trestler en sleigh traîné par deux chevaux et il n'y avait pas le moindre danger.

Le fleuve, en face de la ville, libre de glace, est de nouveau couvert aujourd'hui.

L'eau a monté de 5 pouces pendant la nuit dernière.

A Laprairie, l'eau a monté sensiblement, mais la glace n'est pas encore brisée.

La glace de la rivière St Charles, à Québec, est en mouvement. On croit que les bateaux commenceront dès cette semaine leur service sur cette rivière.

L'ASSOMPTION,

UNE GERBE DE NOUVELLES

—Les fièvres ont fait des ravages ici depuis quelque temps. Elles étaient presqu'à l'état épidémique. Plusieurs personnes sont mortes victimes de cette maladie

—Les "sucres" sont commencés et à venir jusqu'à hier, les érables ont généreusement coulé.

Si le beau temps reprend avec de la gelée, il se fera énormément de sirop cette année.

—Les religieuses de la Providence doivent commencer prochainement la construction d'une allonge à leur couvent. Cette entreprise coûtera environ $10,000 Les religieuses font ces travaux d'agrandissement afin de se mettre en état de recevoir un plus grand nombre de pensionnaires.

—Le chemin de fer de l'Epiphanie à L'Assomption, après avoir été fermé au trafic depuis le mois de janvier pour la saison d'hiver, comme il arrive tous les ans d'ailleurs, a été réouvert à la circulation la semaine dernière et les trains y font maintenant un service régulier de raccordement à L'Epiphanie trois fois par jour, excepté le dimanche, avec les convois du chemin du Pacifique. Le train ordinaire du dimanche après-midi sera mis sur la ligne aussitôt après l'ouverture de la navigation.

C'est une bonne nouvelle pour ceux qui ont à voyager dans cette charmante région.

Avec le printemps, la jolie villette de L'Assomption reprend une allure plus animée et plus affairée.

TORONTO

LE PROCÈS DES FRÈRES HYAMS

Les avocats des frères Hyams vont essayer de faire renvoyer le procès de leurs clients aux assises d'automne. Un sixième avocat sera employé pour défendre les accusés. L'argent ne manque pas. Le frère des prisonniers en fournira tant qu'il faudra pour prouver l'innocence des deux accusés.

MYSTÈRE

—Il a été jusqu'à présent impossible de découvrir les motifs qui ont poussé M. C. Spencer Millichamp à se suicider.

Les uns disent que c'est une affaire d'amour, les autres des difficultés financières, mais aucune de ces versions ne paraît fondée.

L'enquête a été renvoyée à mercredi prochain.

Un Autre Hérétique.

Richmond, Va., 10 avril—On rapporte que le Rév. Richard M Smith, professeur de grec, d'hébreu et de sanscrit au collège "Randolph Macon", à Ashland, dans la Virginie, où tous les ministres de la Virginie et de la Caroline du Nord reçoivent leur instruction, va bientôt démissionner à cause d'un changement dans ses opinions religieuses.

Le Rév. Smith a maintenant des doutes que la Bible ait été inspirée.

F. A. EDWARDS & CO.

Le Nouveau Magasin, -:- 275 Rue Essex.

Il y a justement deux semaines que notre nouveau magasin, et cependant la popularité de l'établissement est aussi fermement établie que si nous étions ouvert depuis des années,

Gants, Cossets et Bas.

Notre Corset spécial est le célèbre Corset Military, à $1, 1 50, 2 et $2 50. Il est connu par tout l'Europe et l'Amérique et est reconnu pour être le Corset qui donne le plus de satisfaction. Il ne se cassera pas Aussi toutes les sortes de Corsets A & G.

Tous nos Gants de $1 sont garantis. Nous attirons l'attention du public sur nos Gants Alexandre avec 4 grand boutons, prix regulier $1, notre prix 69c la paire.

Nos Bas et Sous-vêtements sont ce qu'il y a de plus désirable, Bas Onyx, couleur noire garantie est notre spécialité.

SOIES,

Pas de meilleur choix en cette ville et pas de plus bas prix. Une ligne modèle de Soies noires, unies et brocarde. Aussi Soies de fantaisie pour les Corsages, à des prix populaires.

Nouveautes en Etoffes a Robes.

Sans aucun doute ce Dépt est le mieux assorti de la ville, tout a été achete à cette saison. Mélanges et Costumes de toutes les qualités et à très bas prix, aussi une ligne de patrons nouveaux et exclusifs, variant de $4 à $15 le patron.

Collerettes et Corsages.

Il n'est pas généralement connu que nous avons en stock des Jupes (Jupons), Collerettes et Corsages, vu que notre assortiment n'était pas arrivé pour notre ouverture, cependant nous n'offrons pas un étalage de première classe, et nous ne pouvons déclarer que nous avons les meilleurs styles et valeurs qui puissent se trouver aux Etats-Unis.

Corsages en Soie de $3 98 à $17 00, Une spécialité en Collerettes, $4 98. venez voir. Notre Jupe de $5 crée une sensation.

Ne manquez pas de venir examiner notre ligne d'Articles de toilette, Cravates Garnitures, Rubans, Epingles, Peignes, &c pour Pâques, ce qu'il y a de mieux en ville.

F. A. EDWARDS & CO.,

275 Rue Essex, 275

LAWRENCE, MASS.

Employés de langue française: Jos. H. Roy et Maud Potvin.

J. E. BENOIT,

206 RUE LOWELL, Lawrence

Le meilleur endroit de la ville pour acheter du

Bois et du Charbon.

Egg Franklin Coal,	$7.75.
Stove Franklin Coal,	$8.00.
Stove Coal,	$6.00.
Nut Coal,	$6.00.
Egg Coal,	$5.75.
Broken Coal,	$5.50.
Cumberland Coal,	$5.75.

☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.

Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

L'endroit par excellence pour acheter toutes sortes de Bois et de Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

F. S. HAMLIN,

Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.

—EST—

Agent d'Assurance contre le Feu

Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass.

Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

UNE VRAIE AMERICAINE.

Coupez ceci et envoyez-nous le avec votre adresse entière et nous vous enverron *gratuitement* pour examen *la meilleure et seule veritable Montre Américaine* qui n'est jamais offerte à ce prix. Elle est solide à 14 carats avec un *mouvement pure ment américain, garanti pour 20 ans* et paraît comme une *montre en or solide* vendue à $40. Examinez-la au bureau de l'express et si vous pensez que ce n'est pas un bargain, payez $7 30, autrement ne payez rien. Envoyez 50 cts en timbres de poste avec votre ordre pour notre chaîne élégante de $3.50 plaquée en or à 14 carats ou envoyez $7.80 avec l'ordre et nous aurez cette chaîne gratis. Une *Montre donne gratis* si vous achetez ou en vendez une. Adresse:

Royal Mfg Co Dept. 354 Unity Bldg Chicago Ill.

RUDY'S PILE SUPPOSITORY

Est garanti pour guérir les Hémorrhoïdes et la Constipation, ou l'argent est remis. 50 cts. la boutelle. Envoyez deux timbres de poste pour circulaire et pour un Echantillon Gratuit à Martin Rudy, Pharmacien Diplômé, Lancaster, Pa. On ne répond pas aux Cartes Postales. En vente partout par les Pharmaciens de première classe et à Lawrence, Mass., chez F. Sullivan, Clarke & Son et Otto Muller.

MITCHELL & CO.

Des Prix qui Parlent.

Toile a Table Blanchie,

Achetée pour argent camptant d'une maison surchargée de stock et nous donnons à nos pratiques le bénéfice de cet achat. Les marchandises sont de pesanteur extra, de qualité supérieure et de patrons superbes.

D'un achat ordinaire, nous ne pourrions acheter ces marchandises à moins de 75c. sans rien dire de ces beaux patrons, nous les vendrons pour **50 cts la verge.**

Grande Reduction dans les Prix.

1 caisse de Couvre pieds Blancs faits au crochet, 98 cts à notre comptoir demestique.

Ouvert aujourd'hui à notre comptoir des Soies, Draperies de Chine, à 25 cts la verge.

Nos chambres de confection de Robes sont pleines d'activité. Nous pouvons faire un costume complet sous 3 jours d'avis.

{o}——{o}

Mitchell & Co,

76 a 82 RUE MERRIMACK,

HAVERHILL, MASS.

Commis canadiens:—M. A. Léveillée, Mlle Elmire Lafayette.

L'opinion publique nous supporte.

Tout le monde est de la même opinion, c'est-à-dire que nous avons le plus bel assortiment d'habits tout faits de tout genre en cette ville,

Habillements d'Enfants, de **50 cts.** à **$8.00.**
Habillements de Jeunes Gens, **$4.50** à **$15.**
Habillements pour Hommes, de **$5** à **$20.**

Un immense assortiment de Pantalons pour la saison du printemps.

HAMEL & CLOUTIER,

405 Rue Essex,

Lawrence, Mass., à l'enseigne de la Valise Dorée.

V. J. HUOT,

437 Rue Essex 437.

Pour les prochains dix jours, afin de faire de la place pour nos marchandises du printemps, nous vendrons plusieurs lignes de Chaussures à des prix très réduits.

Un lot de Chaussures d'hommes faites à la main, en congress, de veau et cordovan, réduites de $4.50 et $5 pour $3 00.

Un lot de Chaussures d'hommes, Congresse, Balmoral et Fitzpatrick, valant $3 50 pour $2 50.

Un lot de Chaussures d'hommes, Congress en Seal et Balmoral, valant $3 00 réduites à $2.00

Un lot de Congress d'hommes en Chèvre, réduites de $2,50 à $1.50.

Un lot de Congress de $1.50 à $2.00. Quelques paires de Chaussures en All gator de $4.50 réduites à $3 00.

Un lot de Congress pesantes et Balmoral, réduites de $2.00 à $1.50.

Un lot de Pantouffles réduites de $1.50 à 89 cts.

Un lot de Pantouffles en Velours réduites de 50c à 39 cts.

Un lot de Pantouffles d'hommes en Beaver réduites de 85c à 70 cts.

Un lot de Pantouffles d'enfants réduites à 39 cts.

Un lot de Chaussures de Dames, boutonnées, en cuir breveté, valant $3 50 réduites à $2 50.

Un lot de Chaussures de Dames boutonnées avec dessus en Drap, Opéra et Common Sense, réduites de $3 à $2.

Un lot de Dongola, Hand Welt, Opéra et Common Sense. réduites de $7.75 à $2.50. Un lot de Chaussures Dongola et Opera, réduites de $2 75 à $2.

Un lot de Dongola en Drap uni réduites de $3.50 à $2.50, Un lot de Dongola, semelles pesantes, réduites de $2 à $1 50 Un lot Opera Toe, réduites de $1 25 à $1. Un lot Dong. Pat Tip, réduits à 65 cts. Un lot de Pantouffles en Velours réduites de $1 et $1.25 à 75 cts.

Chaussures de Demoisselles, talons pliants, et boutonnées, vendues aujourd'hui à 45 cts. Chaussures de garçons d'école, 75 cts. Chaussures d'enfants 25 cts.

PARIS CLOAK & SUIT CO.,

Central Building, 312 rue Essex.

——POUR NOTRE——

Vente de Paques

DE NOS NOUVEAUX STYLISH COSTUMES DU PRINTEMPS

Nous offrirons quelques **BARGAINS REMARQUABLES,** qui nous croyons, éclipseront tout ce qui s'est vu en

JACKETS et COLLERETTES DE DAMES.

Collerettes de Dames pour printemps, beau matériel et très bien finies, **$2.50.**

Collerettes du printemps en Jersey français, noires et de couleurs, richement brodées et garnies en braid soutache, **$3.98.**

Collerettes noires tout laine, en Clay Diagonal importé, richement garnies, **$5.50.**

Un lot spécial de Jackets de légère pesanteur, manches de grandeur extra, devant reefer telle que la vignette. **$2.98.**

Jackets Reefer du dernier goût, **$3.98.** Jackets en Clay Diagonal noir, à moitié doublées en soie, à nouvelles manches banjo.

Employée canadienne, Mlle Leda B. Morneau.

Au sujet de la divinité du Christ, il est aussi très loin d'être orthodoxe.

Le Rév. Smith est l'un des plus grands professeurs dans le Sud.

Lui et Bob Ingersoll vont faire la paire.

Choix dans une centaine de primes. Achetez la poudre à laver SAVENA et choisissez-en un paquet.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour et lever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussélures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les phramaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la boutelle.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co Lowell Mass.

Propriétaires du Dr Delisle's Kinjam Compound.

NOTES LOCALES.

L'ouvrage est commencé sur la voie électrique entre Lowell et Nashua. Tant mieux!

M. Paul Vigeant est revenu ce matin du Canada après une absence de quelques jours.

M. Alfred Bonneau, de l'*Observateur* de Biddeford, Me., était à nos bureaux hier après-midi.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Charles F. Taylor, un contremaître dans une salle de tissage du Tremont & Suffolk, a accepté une semblable position dans une fabrique de Fitchburg.

Le surintendant Crowley a une équipe d'hommes en train de ponter le pont de la rue Howard qui sera, espère-t-on, ouvert à la circulation à la fin de la semaine.

M. le Dr L. A. F. X. Hurtubise, récemment gradué du Laval-Victoria de Montréal, est arrivé hier dans sa famille. Nous lui souhaitons la plus cordiale bienvenue.

On rapporte que la compagnie des "Locks and Canals" a décidé de vendre tout ses terrains à Pawtucketville et une partie de ses terrains dans le Petit Canada, à l'ouest de la rue Tucker.

On dit que des femmes pickpockets ont fait une bonne récolte pendant les récentes ouvertures de modes du printemps en cette ville. Plusieurs dames pleurent la perte de leur porte-monnaie.

La Y. M. C. A. a décidé de vendre Riverside Oval, parce que les assesseurs ont trop augmenté les taxes sur cette propriété depuis un an. L'acheteur est M. Frederick Bailey, pharmacien, et ce terrain ne servira plus à faire du sport.

Notre ami l'ex-conseiller Boisvert, que Mde la Grippe retient à sa chambre depuis plusieurs jours, ne prend pas un mieux bien sensible. Nous lui souhaitons de chasser impitoyablement cette détestable visiteuse.

Les hommes d'affaires qui ont des comptes avec la municipalité sont mécontents parce que le "deadlock" subsiste toujours et qu'ils ne peuveut pas se faire payer. On parle d'une assemblée d'indignation.

Nous avons appris avec plaisir qae M. J. W. Paradis, si bien connu en cette ville, recueille les commandes pour M. Louis P. Turcotte, notre renommé marchand de vins et de liqueurs. C'est une excellente acquisition pour M. Turcotte.

Mdes H. Battye est à l'emploi de la corporation Hamilton, comme contre-maître dans une salle de tissage depuis 35 ans, et ses patrons, en reconnaissance de ses longs et fidèles services, lui ont accordé un congé d'une année dans l'intérêt de sa santé.

Madame "Malbrook", en attendant le retour de son illustre mari, se frottait la figure avec la *Royal Cream*, pour enlever les traces que les larmes avaient laissées sur ses belles joues. Les pharmaciens tiennent cette lotion merveilleuse, qui se vend 75 cents la bouteille.

Deux femmes sont venues raconter à la police, hier soir, qu'en traversant le pont de la rue Pawtucket elles avaient aperçu le cadavre d'un homme descendant la chute.

La police croit que ces deux femmes pensent tellement aux hommes qu'elles en voient partout, même dans la rivière.

Les commissaires des licences ont accordé mardi soir à Deahan & Fitts, sur la rue Central mais non sur la rue Hurd, la 77ème licence.

L'opposition de la Y. M. C. A., n'a pas servi à grand chose.

Il fut aussi décidé par les commissaires d'annuler toute licence qui ne sera pas payée à 3 heures, le 30 avril.

Une lettre des RR. PP. Oblats a été reçue par les commissaires les remerciant d'avoir refusé des licences dans le Petit Canada.

Un des Notres

Notre jeune ami, A. L. F. X. Hurtubise, fils de notre compatriote Jean-B. Hurtubise, typographe au *News* de cette ville, vient d'être admis à la pratique de la médecine sous les titres de M. B, M. D. à l'Université Laval-Victoria de Montréal. M. le Dr Hurtubise est né à Lowell le 9 février 1872. Il a fréquenté nos écoles publiques et a terminé ses études anglaises au "High School" de Billerica, en 1886. La même année il entra au séminaire de Trois-Rivières, Canada. Après cinq années de brillants succès dans cette grande institution, il embrassa la carrière medicale en 1891, et suivit les cours à Laval-Victoria pendant quatre ans.

M. le Dr Hurtubise est, sans contredit, un jeune homme de talent et promet beaucoup pour l'avenir. Il appartient à nos sociétés nationales St. Jean-Baptiste, St. Joseph, Cour Samuel de Champlain A. O.F. of A.(7838)

Aussi nous sommes heureux aujourd'hui de voir que ses efforts ont été couronnés de succès.

Nos felicitations.

La Boxe.

Il y aura le 19 courant une exhibition de boxe sous les auspices du "Gladstone Athletic Club" de cette ville, rue Middle.

Flaherty Boxera.

Martin Flaherty a accepté d'aller boxer à Nashua vendredi. Son adversaire sera probablement Frank Streeter de Boston.

La Convention.

Le maire Courtney a mercredi convoqué pour jeudi soir la convention des échevins et des conseillers pour faire la redistribution des districts électoraux de cette ville.

Les Joueurs de Base Ball.

Mardi, le gérant Mahoney de l'équipe des joueurs de balle anglaise de Lowell a réussi à engager pour la saison Ed Flanagan, le fameux "first baseman."

C'est une bonne acquisition pour les Lowells.

Accident.

Un tuyau d'aqueduc s'est brisé ce matin dans le département des indiennes de la compagnie Merrimack et a causé beaucoup de dommages. L'accident a eu lieu ce matin vers les 6¼ h., et à peu près mille personnes sont pour cela en vacance aujourd'hui.

Enquete en Perspective.

Jos Ducharme, qui a comparu hier pour ventes illégales de boissons enivrantes et qui a accusé l'agent de police Lannon de corruption, a demandé aujourd'hui aux commissaires une enquête à ce sujet. L'avocat Lemerise conduira l'enquête pour Ducharme.

Mort Inattendue.

M. Francis Reigner, de cette ville, a reçu ce matin une dépêche lui annonçant la mort de sa sœur, Mde Gustave C. Desrivière, de Fitchburg, Mass, dont les funérailles auront lieu samedi matin. Mde Desrivière laisse un grand nombre de parents et d'amis à Lowell.

Les Affaires a Dracut.

A la dernière assemblée des contribuables de Dracut, il avait été voté d'emprunter $10,000 pour construire un nouvel hôtel de ville sur un terrain donné par Percy Parker près de la fabrique de papier.

Les fermiers, qui s'opposaient à la chose, avaient été pris par surprise, mais ils mirent sur pied un mouvement contre ce projet et une assemblée spéciale a eu lieu hier soir, à laquelle tous les "habitants" se rendirent.

Et ils ont été vainqueurs! On ne construira pas de nouvel hôtel de ville à Dracut cette année.

Accident a un Train.

Quand le train quittant la gare de la rue Central de cette ville, à deux heures et demie, eut atteint un endroit tout près d'Almont, mercredi après-midi, il stoppa subitement.

Quelques voyageurs soupçonnant un accident, sautèrent des wagon et apprirent qu'un mécanisme de la locomotive s'était brisé.

Les voyageurs durent attendre l'arrivée du train de 3 25 heure venant de Lowell, avant de poursuivre leur route.

Un Bon Reporter!!

Notre confrère a fait le *reporter* à Boston et a ensuite publié un rapport rempli de blagues d'un bout à l'autre.

Dans sa réponse, hier, il ne cherche même pas à se disculper de l'accusation que nous lui avons portée, celle d'avoir écrit un compte rendu erroné.

Il est satisfait cependant d'avoir parlé le premier, que ce soit à tort et à travers, peu lui importe. Il y en a qui sont contents de peu, allez!

Est-ce le même reporter, celui qui s'est rendu à Boston et celui qui a annoncé la présence de M. Mercier à Haggett's Pond, ces années dernières?

il mérite une médaille.

Emploi Demandé.

Un jeune homme de 19 ans demande une situation. Il a de l'expérience en toutes lignes Adressez L. P. 336 Suffolk St., Lowell, Mass.

UN PAS DE FAIT.

Un Amendement par M. Hugo A. Dubuque.

Lundi soir, les délégués de nos sociétés, de retour de Boston, ont fait rapport, dans la salle St Joseph où toutes les délégations s'étaient réunies.

Leur rapport a été adopté à l'unanimité.

Voici la mission accomplie par les délégués, MM. E. H. Choquette, N. H. Roy remplaçant, M. J. W. Alexander, R. L. Loupret et Avila Bourbonnière.

Ils se sont adressés au représentant Hayes qui s'est montré très aimable envers eux et s'est empressé de les présenter au commissaire des assurances, M. Merrill, le promoteur du projet de loi, auquel ils ont fait part des protestations de nos société contre une mesure si dangereuse et injuste.

M. Merril leur a répondu que le projet de loi avait été dirigé contre les mauvaises compagnies d'assurances, non contre nos sociétés de secours mutuel.

Cependant, il avait accepté jeudi un amendement que M. l'avocat Dubuque, de Fall River, lui avait soumis. Vendredi, le projet de loi tel qu'amendé fut adopté par la chambre et renvoyé devant le Sénat.

On espère maintenant que le Sénat va le voter tel quel.

Par conséquent, comme nous le disons dans notre premier-Lowell, nos délégués ont été devancés par nos compatriotes de Fall River. D'ailleurs, ils ont accompli parfaitement la mission dont ils étaient chargés, en protestant contre cette mesure telle que rédigée avant d'être amendée.

Dans les circonstances, nos délégues ne pouvaient faire mieux.

Il faut rendre à César ce qui appartient à César. C'est dû au travail de M. Dubuque de Fall River, qui s'est rendu le premier sur le terrain, si ce projet de loi a été amendé.

Maintenant, il ne faut pas se croiser les bras et croire que tout est fini. Un premier pas a été fait; mais il faut encore la sanction du Sénat qui peut rejeter l'amendement.

Il est bon de continuer l'agitation et d'engager les sénateurs à se montrer favorable à nos sociétés.

Aux Dames.

Il y a des milliers de dames dans le pays, dont le système est empoisonné et dont le sang est dans une condition impure par l'absorption de matière impure due aux irrégularités mensuelles. Ces cas sont guéris par les propriétés merveilleuses qui purifient le sang, de la Prickley Poke Root et Potassium (P. P. P.) Les couleurs roses et une riche santé prennent la place d'une d'une apparence malade, la couleur perdue et la défaillance générale du système, par l'usage du Prickley Ash Poke, Root et Potassium, que de milliers de femmes peuvent prouver et plusieurs certificats sont en possession de notre société qui a promis de ne pas les publier et tous attestent que la P. P. P. est une bénédiction pour l'humanité.

CAPT. J. D. JOHNSTON.

A tous ceux qui sont concernés:

Je prends grand plaisir à certifier que les qualités efficaces du populaire remède connu pour les éruptions de la peau, comme la P. P. P, (Prickley Ash Poke, Root and Potassium.) J'ai pendant plusieurs années souffert d'une éruption désagréable sur la figure et j'ai essayé plusieurs remèdes différents pour l'enlever, aucun d'eux n'a réussi jusqu'à ce que cette préparation m'a guérie. Après avoir pris trois bouteilles suivant la direction, je suis aujourd'hui parfaitement guéri.

J. D. JOHNSTON.
De la maison Johnston & Douglas,
Savannah, Ga

A Propos d'un Monument au Regrette Pere Garin.

Dans notre article "Nos Sociétés" publié dans notre édition de samedi, nous annoncions que toutes nos sociétés avaient accepté de se joindre à la société St Jean-Baptiste pour s'occuper de l'érection d'un monument au regretté Père Garin. A ce sujet on nous communique copie d'une résolution présentée mercredi le 20 mars dernier à une assemblée régulière de l'Union St Joseph par notre compatriote, M. A. Bourbonnière, laquelle, il nous semble, mérite considération, car après tout si nous voulons perpétuer dignement les œuvres du Père Garin, c'est en mettant en pratique ses conseils et en terminant l'œuvre qu'il avait tant à cœur de voir terminer.

Il serait donc plus pratique pour nous de prendre maintenant des mesures pour continuer les travaux de l'église St Jean-Baptiste, tout en s'occupant en même temps d'un monument que de prélever des fonds pour cette dernière fin seulement.

C'est d'ailleurs le vœu, le désir du Rév Père Provincial, le Rev Père Guillard, de notre digne curé le Rév Père Amyot et de tous les Révérends Pères, comme aussi d'un grand nombre de nos citoyens que cette église St Jean-Baptiste, ce vrai monument du Père Garin, soit terminée aussitôt possible, pour sa gloire comme pour le plus grand bien de toute la congrégation canadienne de Lowell.

Voici ces résolutions:

Proposé par M A. Bourbonnière, "Que comme l'Union St Joseph de Lowell désire témoigner d'une manière toute spéciale et évidente combien elle apprécie les grandes œuvres de feu le Rév Pere Garin, son chapelain, qui fut aussi le fondateur et le curé durant 27 ans de cette paroisse canadienne de Lowell, elle invite toutes les sociétés de bienfaisance canadiennes de cette ville, clubs ou associations littéraires, musicales, politiques ou autres, à nommer chacune un comité de trois membres composé du président, du secrétaire et du trésorier pour former un comité général dans le but de prélever les fonds nécessaires par souscriptions, contributions ou autres moyens quelconques pour continuer les travaux de l'église St. Jean-Baptiste, l'œuvre de prédilection du Père Garin qu'il avait tant à cœur de voir terminer avant de nous laisser; comme aussi pour obtenir de nos concitoyens de langue anglaise les souscriptions qu'ils voudront bien nous faire pour l'érection d'un monument à la mémoire de celui que nous pleurons."

Necrologie

Toujours sans pitié, la mort vient de porter un coup terrible à l'une de nos familles les plus estimées de cette ville, en enlevant à son affection l'un de ses membres les plus aimés, dans la personne de Mde Joseph H. Guillet, née Prairie, l'épouse de l'avocat de ce nom, qui est morte à l'hôpital St. John, dans la nuit de mardi, à l'âge de 41 ans.

Mde Guillet s'était rendue à l'hôpital il y a eu une semaine dimanche dernier pour y subir une opération consistant en l'ablation d'une tumeur.

Des spécialistes de cette ville et de Boston avaient déclaré que si elle ne se soumettait pas à cette opération, elle ne pourrait vivre plus de trois mois. C'est alors qu'elle se décida à subir cette grande épreuve, et elle fit preuve d'une énergie peu commune.

L'opération réussit assez bien et Mde Guillet prenait du mieux lorsque le cœur lui manqua tout à coup et elle succomba.

Cette mort était inattendue et elle a surpris douloureusement notre population.

La défunte possédait de grandes qualités; elle était l'amabilité même. Pendant plusieurs années elle fut l'ornement de nos salons, et son décès sera très regretté par tous ceux qui ont eu le bonheur de la connaître.

Elle a tenu pendant assez longtemps un magasin de modes dans l'édifice de l'ancien Hôtel de Ville; en se retira d'affaires en 1890.

Mde Guillet naquit au Canada, et ses parents vinrent habiter Tewksbury pendant son jeune âge; ils vécurent sur une ferme.

La défunte fit ses études à l'école publique de Tewksbury et elle les termina à l'école Bartlett de cette ville. Son père, M. Isaac Prairie, sa mère, trois sœurs et deux frères allèrent s'établir dans le Dakota en 1876, près de la ligne frontière du Manitoba, où ils demeurent encore.

La défunte laisse cependant une sœur en cette ville, Mde Charles E. Eveleth.

Les funérailles ont eu lieu mercredi, à l'église St Joseph de cette ville, auxquelles un grand nombre de parents et d'amis ont assisté.

Le temple du Seigneur portait ses plus belles tentures de deuil. Le R. P. Amyot officié assisté des RR. PP. Forget, diacre, et Féat, sous-diacre.

Un chœur nombreux composé de dames et de messieurs, sous la direction de M. A. N. Duval, a très bien exécuté une messe de requiem en musique. M. Ed. Vincelette présidait à l'orgue. Le cercueil de la défunte était couvert de fleurs naturelles les plus recherchées venant des parents et des amis.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. Jos Dextra, Aug. Jean, Philias David, Hilaire Dozois, J. W. Paradis et Charles Laflamme.

Nous offrons aux parents l'expression de nos plus cordiales condoléances dans leur grande douleur

M. Joseph Albert a vait la charge des funérailles et M. Amédée Archambault agissait comme maître des cérémonies.

R. I. P.

Lisez l'Etoile.

SOCIETE ST JEAN-BAPTISTE.

Les Taux d'Admission Considerablement Reduits.

Hier soir avait lieu l'assemblée règlementaire de la société St Jean-Baptiste, à laquelle une motion a été adoptée pour changer les taux d'admission des membres, considérés trop élevés, vu les temps difficiles que nous traversons, comme suit:

De 16 ans à 25, $2
De 25 à 30, $2 50.
De 30 à 35, $3.
De 35 à 40, $4.
De 40 à 45, $5.

C'est une réduction de près de cinquante pour cent.

Les délégués qui avaient été chargés de s'occuper du projet de loi mettant en danger nos sociétés ont fait leur rapport qui ne diffère en rien de notre précédent compte rendu au sujet de leur mission à Boston.

Les délégués ont déclaré qu'ils avaient été enchantés de la cordiale réception qui leur a été faite par les représentants Hayes et Mellen. Ce dernier s'est empressé de leur démontrer que le projet de loi en question n'était pas dirigé contre leurs sociétés, mais contre les frauduleuses compagnies d'assurances qu'on appelle ici des "bunco orders." Il leur a fait remarquer qu'un amendement avait été introduit dans le bill, ce qui mettait nos sociétés à l'abri.

Notice Nécrologique

Nous avons le chagrin d'annoncer la mort, après cinq semaines de maladie, d'un brave père de famille, M. Maxime Nadeau, domicilié au No. 90 rue Ford.

La mort est venu le chercher mardi après-midi. Il a gardé sa connaissance jusqu'à la fin, et a fait une très belle fin, entouré des consolations que la religion, comme une bonne mère, sait donner à ses enfants à ce moment critique.

Le défunt qui était âgé de 46 ans et 9 mois, naquit à Fraserville, P. Q., où il tint un magasin.

Des revers de fortune le forcèrent d'émigrer et il était au milieu de nous depuis une couple d'années, gagnant honorablement sa vie comme peintre-décorateur.

Il laisse une femme et 7 enfants dont l'aîné dépasse la vingtaine; le cadet n'a pas encoré ses douze mois.

C'est une complication de maladies qui l'a emporté; il souffrait d'un abscès dans le côté et une inflamation d'intestins. Il est mort très bien préparé pour faire le grand voyage.

C'était un homme au caractère franc et jovial qui ne comptait que des amis.

La fille aînée, Mlle Palmire, est partie hier soir avec le corps, pour Fraserville où aura lieu l'enterrement.

Qu'il repose en paix.

La Paque des Juifs.

La pâque juive, nommée en anglais "passover," est commencée depuis lundi soir, au coucher du soleil, pour commémorer le départ des juits de l'Egypte en 2448, d'apres leur calendrier.

Les enfants d'Israël ne manquent jamais de la célébrer selon le rite du *Deutiranome* qui s'est transmis intact jusqu'à nos jours.

Le "Passeover" dure sept jours et les cérémonies imposées aux juifs par ce rite sont rigoureusement observées. La question d'alimentation tient la première place. Outre les cérémonies religieuses faites dans le temple, le grand repas mosaïque est celébré dans toutes les maisons.

Quand les Hebreux se sont réunis en famille lundi soir pour commencer la célébration de la pâque, il ont trouvé sur la table ces symboles de leurs passé miraculeux: le "Matzah", ou le pain sans levain, en mémoire du pain mangé par les Hébreux pendant leur fuite à travers le désert, un petit os d'agneau en mémoire de la foi des Hébreux en Egypte quand ils ont tué l'agneau ou le cheveau qui étaient les dieux des égyptiens, ou le Korban Hagiga, ou le festin des Hébreux de retour à Jérusalem.

Vers les dix heures du matin, le 14 courant, le chef de la famille juive brûlera le pain sans levain. En cette occasion les serviteurs, s'il y en a, reçoivent la permission d'occuper une place à table à côté de leurs maîtres, et pendant le festin aucune liqueur fermentée ni pain ayant levé ne doivent être pris.

Plusieurs autres cérémonies sont observées par les juifs les plus orthodoxes.

DERAILLEMENT

Un Mecanicien et un Chauffeur Tues

Sherbrooke, 9 avril.—Un train de passagers du Boston & Maine, sur la voie du Grand Tronc, a déraillé, hier soir, à un demi-mille de cette ville, dans l'endroit connu sous le nom de "The Crit."

La locomotive a culbuté en bas du terrassement et le mécanicien Rooney et le chauffeur Emerson ont été tués.

Les autres wagons sont restés sur la voie.

Il a été prouvé que l'accident avait été causé par une grosse roche détachée par les pluies, qui avait roulé sur la voie.

SALEM, MASS.

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants:

F. Morel, 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.

La question des licences qui a tant excité les esprits dans ces derniers temps, va enfin être réglée cette semaine.

MM. Euclide Caisse et J. A. Laporte ont été admis membres du Cercle Social Canadien dimanche dernier.

M. Alfred Audet, entrepreneur doit commencer, la semaine prochaine, la construction de la maison de M. Moïse Beauregard de la Castle Hill.

Le feu s'est déclaré lundi après-midi dans une boutique de teinturier sur la rue Front. La brigade appelée en temps à vite maitrisé l'élement destructeur.

Dimanche, un petit garçon qui était à flaner sur la rue Lafayette, fut renversé par une voiture qui lui infligea d'assez graves blessures. Quelques mamans peu soucieuses devraient bien avoir l'œil sur leurs enfants, de pareils accidents n'arriveraient pas si souvent.

M. Pierre Michaud, marchand de la rue Harbor, vient de recevoir de la maison Benziger & Frères de New York, plusieurs douzaines de jolies insignes qu'il a mises en vente au prix minime de 50 cents. Ces insignes qui sont de la grandeur d'un 5 cents ont la forme d'une feuille d'érable décorées des trois couleurs du drapeau tricolore de l'emblème des Canadiens le "castor" et des mots "Société St. Jean-Baptiste."

Les membres du Cercle Social Canadien ont été l'objet d'une jolie réception, mercredi dernier, de la part du Club Lafayette dans les salles de ce club sur le Derby Square. Après plusieurs discours prononcés par les présidents de la Société St. Jean-Baptiste, du Club Lafayette et du Cercle Social, suivis de chansons par MM. A. Laforce, A. Lesieur, L. Letourneau et H. Tremblay, accompagnés au piano par M. B Pepin, les membres du Cercle Social se sont retirés enchantés de leur veillée et de la courtoisie de leurs amis du Club Lafayette.

Certains petits incidents qui se sont produits à la dernière séance de la Société St. Jean-Baptiste, sur la question de décider si la société devait faire publier par l'*Aigle* le résultat des élections des officiers pour le prochain semestre donnent une idée assez significative des sentiments qui animent les Canadiens de Salem à l'endroit de cette feuille. En réponse à un membre qui fit remarquer qu'il ne coûterait rien à la Société pour autoriser cette publication, on lui dit que la question d'argent n'était pour rien dans cette affaire. Que la société pouvait payer les services de l'*Aigle* si elle en voulait, tout aussi bien que ceux d'un autre journal. Mais ce dont il s'agissait, c'était le devoir qui s'imposait aux membres de désapprouver, en n'autorisant pas cette publication, les salles insinuations publiées dans l'*Aigle*, lors des dernières élections municipales, contre le candidat que les Canadiens avaient choisi pour le Conseil de Ville. En conséquence de ces faits la Société St. Jean-Baptiste a officiellement refusé d'établir aucune relation avec ce journal aux allures élastiques.

Elections.

Salem, Mass., 5.—A une assemblée générale et régulière de la société St Jean-Baptiste ont eu lieu les élections de ses officiers pour le prochain semestre:

Rév. J O. Gadoury, chapelain, réélu; Arsène Dubé, président, réélu; Joseph Giroux, vice-président, réélu; Arémice J. Gagnon, sec. arch., Ulric Mailly, assis.-sec arch.; J. A. Clet Laporte, sec. corr.; Damase Lamontagne, trés., réélu; Pierre Caron, coll.; Joseph Parizeau, ass. coll., réélu; Désiré Bernier, com. ordonnateur, réélu; Joseph Soucy, ass.-com.-ordonnateur, réélu. Comité d'enquête: Maxime Caisse, Eusebe Peltier, Onésime Ouellette, Alphonse Bouchard. Comité de visite: C. Lebel, Zéphirin Thibeault, Léon Thibaudeau, Ludger Michaud et Pierre Tardif.

Les recettes du dernier semestre: Payé pour les malades, $198.86; dépenses diverses, $284.20; recettes, $915 50; en banque, $3,461.50.

Nous comptons 324 membres, dont 56 sont entrés pendant les derniers six mois.

J. A. C. LAPORTE, sec.-corr.
Boîte 109, Salem, Mass.

RED.—Nos remerciements à la société pour l'envoi qui accompagnait ce rapport.

FATIGUE DE LA VIE

UN JEUNE COMMIS VOYAGEUR SE TIRE UNE BALLE

L'Usage Immodere des Cigarettes est la Cause

Montréal, 10 avril—A trois heures moins cinq minutes, hier après-midi, tout un émoi a été créé à l'hôtel Richelieu, par une tentative de suicide commise par un de des pensionnaires du nom de Jules Gélinas, un commis voyageur.

Des prêtres, des médecins et l'ambulance furent appelés.

Gélinas avait une blessure à la poitrine, faite avec son propre revolver qui gisait par terre, dans un coin de la pièce.

Le blessé, qui avait sa connaissance, fut transporté à l'hôpital Notre-Dame où on procéda immédiatement à son examen, mais vu l'ouverture très étroite de la blessure, on ne jugea pas à propos de faire l'extraction de la balle. Il était impossible, du reste, de la trouver dans ce moment. L'on croit qu'après avoir perforé l'estomac, elle a dû se loger en arrière de ce viscère d'où l'on pourra l'extraire si la condition du malade le permet.

Tout indique que le coup a été tiré à bout portant, car les lèvres de la blessure étaient brûlées par la poudre. Le chemise du blessé n'a pas été perforée par la balle qui a laissé les traces de son passage à travers les vêtements de dessous, ce qui laisserait à entendre que M. Gélinas aurait appliqué le canon de son arme en dessous de ses habits.

Une scène des plus poignantes s'est déroulée en même temps que l'on procédait à l'examen du malade dans la salle d'opération de l'hôpital.

M. Arthur Gélinas, frère du blessé, averti de ce qui venait d'avoir lieu, se rendit à l'hôpital auprès de son infortuné frère. Il demanda à ce dernier s'il le reconnaissait. Ce à quoi celui-ci répondit d'une voix mourante: "Oui mon frère, je te reconnais, mais hélas! Il est trop tard! Tout est fini! Je vais mourir. Pardonne-moi, ajoute-t-il, et embrasse moi." Les deux frères s'embrassèrent et se confondirent en sanglots.

M. Gélinas est bien connu du public Montréalais parmi lequel il jouissait d'une excellente réputation. Il est le gendre de M. Boivin de la maison Mongenais et Boivin, et est père de deux enfants.

Ses habitudes de tempérance et l'esprit de travail qu'il a manifesté étaient loin de laisser soupconner le pénible événement dont il s'est fait victime volontaire. Il appert que des chagrins et des débboires l'ont poussé à commettre ce crime.

Quelqu'un a déclaré ce matin que l'usage immodéré des cigarettes ont rendu M. Gélinas mélancolique et lui ont fait prendre la vie en aversion.

Les médecins espèrent lui sauver la vie.

LE DRAME DE MALDEN

UN HOMME QUI AIMAIT BEAUCOUP LES FEMMES.

Il Gît Dans un Hopital, Blessé a Mort.

Malden, 10 avril—En cour, aujourd'hui, Charles F. Witham, un charpentier, qui a tiré deux balles sur le Dr William Farnsworth de Boston, hier soir, a été placé sous une caution de $2000, en attendant sa comparution le 13 avril.

L'épouse de Witham a aussi comparu, ce matin.

Witham a eu une entrevue avec un représentant de la Presse Associée auquel il a dit: "J'ai tiré sur Farnsworth parce que cet homme entretenait des relations coupables avec ma femme. J'ai aperçu Farnsworth quittant ma demeure par une porte de derrière et une autre fois par une fenêtre à mon retour, après ma journée de travail. Je suis peiné de l'avoir blessé, parce que j'ai mis ma vie en péril en tirant sur un misérable de cette espèce."

Le Dr Farnsworth a déja pris sa pension chez Witham. C'est un homme âgé de 33 ans environ et sa spécialité est les maladies des femmes. En sus de ses bureaux sur l'avenue Columbus à Boston, il pratiquait quelque peu à Malden. Mde Witham était l'une de ses patientes.

Il prit aussi sa pension pendant quelque temps chez une dame Morey, au No 16 rue Magnolia; mais il quitta cette maison il y a trois semaines, en disant qu'il s'en allait à Portland pour s'y établir. Depuis ce jour-là personne dans le voisinage ne le vit, excepté une femme que la police fera comparaître comme témoin. Cette personne ne veut pas dévoiler ce qu'elle connaît dans toute cette affaire.

Le Dr Farnsworth est marié; mais il ne demeurait pas avec sa femme depuis une couple d'années. Il prétend que sa tendre moitié s'est emparée d'une partie de son argent, puis s'est enfuie.

Plusieurs personnes connaissant bien ce médecin sont loin de lui faire une bonne réputation. Elles l'accusent d'avoir toujours trop exhibé d'amour pour les femmes, qu'elles fussent ou non mariées.

La police est allée s'informer au No 292 avenue Shawmut à Boston, où le Dr Farnsworth a dit résider. Il fut répondu que ce médecin n'avait jamais habité cette maison.

Ce matin, le blessé a subi une opération; mais les internes de l'hôpital n'ont pu trouver la balle.

L'état du blessé est critique; ce serait un miracle s'il en revenait.

Witham est un consomptif qui n'en a pas pour longtemps à vivre.

Sa femme a une trentaine d'années; c'est une brunette, très jolie et paraissant jouir d'une santé robuste.

DRAMES DE L'AMOUR

LA JALOUSIE POUSSE UN HOMME AU CRIME

La Vengeance d'une Jeune Fille Trompee

Newark, N. J. 10 avril—Joseph Buck, un pensionnaire, a tué Mlle Tessie Williams, dans une maison au coin des rues Magazine et Koworn, vers les deux heures et demie, cette après-midi.

Après ce crime, Buck se fit sauter le caisson.

La jalousie, dit-on, est le mobile de cette épouvantable tragédie.

Mount Vernon, Ill., 10 avril—Mlle Martha Davis, âgée de 18 ans, a blessé mortellement John Ellis d'un coup de feu, hier, la balle ayant passé à travers son corps, à trois pouces du cœur.

La fille Davis prétend que Ellis l'a séduite, puis abandonnée. Ne pouvant avoir justice devant les tribunaux, elle résolut de se venger elle-même.

En effet, le 25 décembre, Ellis avait été arrêté à sa demande; mais ses amis cautionnèrent pour lui, et une fois en liberté il prit la poudre d'escampette.

Il resta absent assez longtemps; puis revint et fut arrêté de nouveau. Il comparut en cour hier, et il fut acquitté, à la grande surprise de tout le monde.

C'est alors que la jeune fille résolut de le tuer; elle a été arrêtée.

LA HAUSSE DES GAGES

Les Ouvriers de Fabrique dans la Joie

Fall River, 10 avril—Les directeurs des fabriques "Iron Works" ont affiché des placards cette après-midi annonçant une augmentation de gages pour le 22 avril. Ces manufactures ne font pas partie de la Cotton Manufacturing Association.

La nouvelle était inattendue et elle a causé de la consternation parmi les directeurs des autres fabriques, tandis que les ouvriers jubilent.

On dit que les autres fabricants vont se trouver probablement dans l'obligation d'en faire autant.

Nos Sociétés.

New Bedford, 10 avril— Un comité nommé par les délégués de la convention des sociétés canadiennes d'ici est allé rencontrer l'hon. H. A. Dubuque à Fall River, hier. Ce M. est satisfait du projet de loi Merrill tel qu'amendé maintenant; il reste encore à passer au sénat

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis,

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,

3 et 4 Rue Andover

Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.

Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.

Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

Si vous avez besoin d'un

Habit de Soiree,

vous pouvez louer un de ces habits à bon marché chez le

POPULAIRE

Tailleur - Canadien,

ARTHUR M. BERTRAND,

24 Rue Middle.

Il a de très beaux habits de toutes les grandeurs.

Vous Epargnerez de l'Argent
En lui fesant une visite.

Les Mains Habiles d'Une Femme.

Nous Repetons l'Invitation

D'une visite quotidienne, seulement à marcher à travers notre magasin pour apprendre ce qui se passe et à voir l'étalage de nos marchandises.

Chapeaux du Printemps.

La première exhibition de nos Chapeaux de printemps a eu lieu la semaine dernière. Toutes les dames s'extasiaient devant la beauté, la nouveauté et la grandeur et les mérites artistiques de notre étalage.

Tous les printemps passés nous avons remporté la palme, personne ne nous a surpassé. Tout est attrayant dans ce département qui regorge en nouveaux chapeaux garnis et non garnis.

Valeur inapprochable en Chapeaux de dames garnis a $1.98, 2.39 et 2.49

Chaussures, un autre bargain

Pour les dames, une qualité extra et à bas prix, Nous l'avons acheté pour vous épargner de l'argent.

300 paires de Chaussures boutonnées pour dames, en kid Vici, bout Opera et carré, de toutes les grandeurs. largeur D et E. Elle n'auraient jamais été vendues à moins de $3 la paire si elles avaient été achetées par le canal ordinaire du marché. Nos acheteurs ruses nous donnent l'avantage de vendre ce lot à $1 79 la paire

Bargains dans les Corsets.

Rien ne plaît plus à une dame qu'un Corset qui ajuste bien, N'ayant pu rien trouver à notre goût pour ajuster parfaitement bien, que l'on pouvait vendre à bas prix, Nous avons fait faire une ligne expressément pour nous, connue sous le nom de L C M, ils ajustent parfaitement bien et coûtent bon marché

Corsets L C M de toutes grandeurs, blancs et drabes 49c

L. C. MOORE & CO.,

BARGAIN EMPORIUM

302, 304, 308, 310 Rue Essex, — Lawrence, Mass.

F. X. VOYER,

85 Rue Harbor.

Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtent tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

Son but est de faire de la place pour les Marchandises du Printemps.

FEUILLETON

42

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

TROISIEME PARTIE.

IIIXXX

C'est convenu, je prends tout sur moi.

Je ne puis monter sur un siège en habit noir et en cravate blanche.

Tu truoveras dans la voiture une blouse bleue et une casquette.

Si quelqu'un de nos clients me voit sous ce costume et me reconnit, que dira-t-il, grand Dieu?

Personne ne te verra, car il fera nuit.

C'est donc pour ce soir.

Non, mais c'est pour demain. Donc, ne mets pas le pied hors de l'étude, demain à partir de midi. Si je ne puis vepir te chercher moi-même, je te ferai passer par un commissaire un billet renfermant mes instructions auxquelles tu te conformeras rigoureusement. Est-ce entendu?

C'est entendu, quoique je désapprouve de toutes mes forces ton idée baroque de me transformer en cocher.

Rodille quitta l'ex-huissier, et nous l'abandonnerons à lui-même jusqu'à dix heures du soir.

***Dix heures sonnaient à Saint Philippe du Roule au moment où le prétendu vicomte de Coursolles, après avoir fait la cour à sa fiancée en lui déroulant les splendeurs de son arbre généalogique, revint à l'hôtel. Il trouva le valet de chambre à son poste.

Vous êtes exact, dit-il. C'est bien. Je crois que votre service me plaira. Lorrain vous a-t-il mis au courant de mes habitudes?

Très superficiellement, monsieur le vicomte. Il n'a pas eu le temps d'entrer dans les détails. Il a compté sur mon expérience et mon habitude du service.

Je vous dirai moi-même ce qu'il faudra faire. Venez me dévêtir.

Rodille procéda sans retard à la toilette de nuit de Vol-au-Vent. Ce dernier, lorsqu'il fut au moment de se mettre au lit, dit à son valet.

Vous trouverez, sur l'un des dressoirs de la salle à manger, un verre à patte sur un plateau d'argent, à côté d'une bouteille de vin de Xérès. Remplissez ce verre, apportez-le-moi, et n'oubliez pas qu'il faudra chaque soir en faire autant.

Rodille sortit pour exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir. Lorsqu'il revint, au bout de deux minutes, apportant le verre rempli jusqu'aux bords d'un liquide transparant et couleur d'ambre, le faux vicomte était couché, et deux petis pistolets, tout armés munis de leurs capsules, reposaient sur la table de nuit, à portée de sa main.

Il paraît que vous êtes devenu homme de précaution, ami Vol-au-Vent, pensa Rodille. Mais voilà une prudence qui ne vous servira pas à grand'chose!

L'ex-voleur étendit le bras, prit le verre et le vida d'un trait.

Monsieur le vicomte n'a plus besoin de moi? demanda le valet improvisé.

Non, pas ce soir. Avez vous le sommeil léger?

Oui, monsieur le vicomte. Une mouche qui vole m'éveille.

C'est bien. Je sonnerai si par hasard, pendant la nuit, vos services me devenaient nécessaires

Rodille sortit. A peine venait-il de refermer la porte derrière lui qu'il entendit Vol-au-Vent quitter son lit, pousser les verrous de cette porte et faire tourner deux fois la clef dans la serrure Il haussa les épaules en souriant.

La nuit se passa sans amener le moindre incident. Le lendemain matin, vers neuf heures, le coup de sonnette du maître se fit entendre, et Rodille vint avec empressement remplir ses fonctions de valet de chambre. Pendant le déjeuner, et tout en servant à table, l'associé de Leridon demanda des ordres.

Je sortirai à deux heures, répondit Vol-au-Vent.

Monsieur le vicomte dînera-t-il chez lui?

L'ex-voleur réfléchit un instant et parut hésiter, puis il prit un parti, et sa réponse fut négative.

A merveille! pensa Rodille, enchanté. Tout marche comme sur les roulettes, et je n'arrangerais pas mieux les choses si je les arrangeais moi-même.

A sept heures du soir, le remplaçant de Lorrain monta dans un cabriolet de régie et se fit descendre rue du Musée. Leridon l'attendait. Rodille le prit avec lui et le conduisit à l'endroit où il avait loué, la veille, une remise et une écurie. Le vieux cheval, simplement gorge d'avoine, fut attelé à la citadine hors de service Les lanternes furent allumées. Leridon revêtit la blouse et la casquette, et se hissa, non sans peine, sur le siège.

Jamais je ne pourrai m'en tirer! balbutia-t-il d'une voix dolente. Ce n'est pas moi qui conduire le cheval, c'est le cheval qui me conduira.

Rodille eut pitié de l'embarras de son complice. Il prit place à côté de lui, saisit les guides et fouetta la maigre haridelle. Au bout d'une demi-heure, l'étrange équipage arrivait à l'angle de la rue du Faubourg-Saint-Honoré et de la rue du Colisée. Là, Rodille arrêta la voiture et descendit du siège.

Tu me quittes? demanda Leridon très inquiet.

Oui.

Que vais-je faire?

Rien, absolument. Endors-toi si tu veux et ne bouge pas. C'est l'unique consigne que je te donne. Elle ne dépasse point ta capacité, j'imagine?

Je l'espère.

Et moi, j'en suis sûr.

Mais si le cheval part malgré moi?

Rodille se mit à rire.

Un cheval de bois bougerait plutôt! répliqua-t-il. La malheureuse bête ne demande qu'à rester immobile jusqu'à la fin de ses jours. Rassèrène donc ton âme, mon compère, et attends-moi dans le calme le plus profond.

Leridon soupira et ne dit plus rien. Rodille regagna l'hôtel du vicomte de Coursolles. Vol-au-Vent rentra comme la veille, à dix heures précises, car personne au monde n'était plus correct dans ses mœurs, et plus régulier dans ses habitudes que l'ex-voleur.

Rodille, après l'avoir déshabille, s'en alla prendre dans la salle à manger le verre de vin de Xérès que le vicomte sablait chaque soir et qu'il appelait son "bonnet de nuit". Seulement, avant d'apporter au maître ce breuvage tonique et bienfaisant, Rodille tira de sa poche un petit flacon d'une liqueur incolore, transparente comme de l'eau de roche, et versa dans le xérès quelques gouttes du contenu de ce flacon.

Vol-au-Vent souleva le verre et selon sa coutume invariable, le vida d'un seul trait. Il fit une égère grimace en le replaçant sur le plateau.

Vous descendrez demain à la cave, dit-il ensuite à Rodille, et vous monterez une autre bouteille, le vin de celle ci me semble avoir un peu d'amertume.

Ce sera fait à la première heure. Monsieur le vicomte n'a plus rien à m'ordonner?

Non.

J'ai l'honneur de souhaiter une bonne nuit à monsieur le vicomte.

Merci!

Rodille quitta la chambre et comme la veille, il entendit Vol-au-Vent fermer la porte à double tour et pousser les verrous l'un après l'autre. Comme la veille, le faux domestique haussa les épaules, puis au lieu de se mettre au lit, il s'installa dans la salle à manger, où il attendit pendant une demi-heure. Au bout de ce temps, il se glissa sans bruit dans la cour de l'hôtel: il saisit la chaîne de fer qui mettait en branle la cloche de la grille, et il agita violemment cette chaîne à deux ou trois reprises. Ceci fait, il regagna le vestibule, il laissa écouler quelques secondes et il ressortit, en demandant, très haut, de sa voix naturelle:

Qui sonne si tard, et que veut-on?

J'apporte une lettre très pressée, se répondit-il à lui-même, d'une voix non moins haute, mais entièrement méconnaissable.

Il suffit, répliqua-t-il ensuite. Donnez vite. M. le vicomte aura cette lettre dans un instant.

Bien.

Y a-t-il une réponse?

Non.

La course est payée?

Oui, personne ne réclame rien. Dépêchez-vous de porter la lettre.

Rodille referma les portes; il tira de son portefeuille et mit sur un plateau d'argent un billet soigneusement cacheté qui portait cette suscription, d'une grosse écriture évidemment contrefaite: "Monsieur le vicomte de Coursolles, — en son hôtel— très pressé". Puis il se dirigea vers la chambre à coucher de Vol-au-Vent.

Ce dernier, au moment, où les coups de cloche réitérés s'étaient fait entendre, commençait à ressentir les atteintes d'une lourde somnolence. Le bruit inattendu de cette sonnerie lui causa un tressaillement brusque, et il éprouva l'angoisse familière à tous les gens qui n'ont pas la conscience nette et qui se défient de l'imprévu, quel qu'il soit.

Vol-au-Vent se souleva d'abord sur son coude, puis, s'élançant hors de son lit, il se dirigea dans l'obscurité vers la fenêtre qui donnait sur la cour; il appuya son front à la vitre et il prêta l'oreille, tandis que ses ténèbres La nuit était noir et le plus proche réverbère était loin. Il ne vit rien, mais il entendit le murmure de deux voix, sans distinguer une seule des paroles échangées.

Que signifie tout ceci? se demanda l'ex-voleur, dont l'angoisse grandissait à mesure que s'écoulaient les secondes. Que se passe-t-il? ai-je quelque chose à craindre? quel est le danger? d'où vient-il?

Après s'être efforcé vainement de dominer son trouble et de calmer ses inquiétudes, il alluma les bougies placées sur la cheminée, il se regarda dans la glace et se trouva pâle comme un mort.

On dirait que j'ai peur, balbutia-t-il.

Il passa vivement un pantalon à pieds et une veste du matin, et il se disposait à sortir pour aller aux informations, quand il entendit frapper doucement à sa porte. Son cœur cessa de battre.

Qui est là? demanda-t-il d'une voix tremblante.

C'est moi, répondit Rodille, moi, Comtois, le valet de chambre de monsieur le vicomte.

Vous êtes seul?

Oui, monsieur le vicomte.

Vol-au-Vent se sentit aussitôt rassuré. Sans doute ses terreurs étaient chimériques et il allait apprendre la chose la plus insignifiante! Il eut envie de rire de lui-même et de ses ridicules appréhensions.

J'ouvre, dit-il d'une voix raffermie en tirant les verrous et en faisant jouer la serrure.

Rodille parut sur le seuil, son plateau à la main.

Je demande mille pardons à monsieur le vicomte de le déranger aussi tard et d'interrompre son repos, murmura-t-il du ton le plus humble, mais il paraît que cette lettre est importante, et très pressée. Je supplie monsieur le vicomte de vouloir bien excuser mon zèle.

De quelle part vient cette lettre?

Je l'ignore.

Qui l'a apportée?

Un homme qui m'a fait l'effet d'être vêtu en commissionnaire, mais la nuit étant très noire, j'ai pu me tromper.

Vol-au-Vent prit le billet, et Rodille se retira discrètement dans la pièce voisine. Avant de rompre le cachet, l'ex-voleur examina avec soin la suscription.

Je ne connais pas cette écriture-là, se dit-il à lui-même. Qui donc peut avoir à me faire des communications si pressantes?

Afin d'avoir une réponse immédiate à la question qu'il venait de se poser, il rompit la cire rouge sans empreint qui fermait le pli, et il parcourut du regard les quelques lignes tracées sur le papier bleuâtre et commun. L'effet produit par cette lecture fut rapide et foudroyant comme l'électricité. Le faux vicomte crut voir un nuage épais passer devant ses yeux. Un tremblement sondain s'empara de tous ses membres, et, n'ayant plus la force de se soutenir, il se laissa tomber sur un siège, tandis qu'un gémissement sourd, presque semblable à un râle, s'échappait de ses lèvres. Jamais émotion, jamais terreur ne furent plus justes, d'ailleurs, et plus légitimes.

Voici ce que contenait le billet sans signature:

"Un ancien ami de Vol-au-Vent avertit le vicomte de Coursolles que Legrip n'est pas mort et que le vieil arabe a retrouvé sa trace. La police est prévenue depuis une heure. L'hôtel de la rue du Colisée sera envahi demain matin à la pointe du jour. A bon entendeur, salut."

Figurez-vous un hardi voyageur, un touriste intrépide, s'étant juré à lui-même d'atteindre le sommet d'un pic à peu près inaccessible. Figurez-vous cet homme arrivant, après de longs efforts, au terme de sa difficile entreprise, foulant d'un pied vainqueur la cime convoitée, et sentant tout à coup le pic s'écrouler sous lui, la montagne elle-même s'ébranler, et les gouffres béants que le vertige habite s'entrouvrir pour le recevoir.

La situation de l'ex-voleur était de tout point semblable à celle de l'infortuné touriste. Lui aussi sentait à l'improviste le sol manquer sous ses pieds, lui aussi se voyait rouler soudainement dans des abîmes sans fond où il devait infailliblement se briser?

Pendant quelques secondes il demeura immobile, inerte, stupide, comme un homme qui vient de recevoir sur le crâne un coup de massue. Lorsqu'il retrouva la faculté de penser, ce fut pour se dire:

Je deviens tou! ma tête s'égare Ce qui m'arrive est impossible! Je suis le jouet d'un mauvais rêve!

Mais ses yeux s'arrêtèrent en même temps sur le billet fatal qu'il tenait toujours à la main; il frissonna de nouveau en balbutiant:

Non, non, ce n'est ni la folie ni le rêve! Je suis bien éveillé! J'ai ma raison! Le temps passe, le péril approche, et c'est à peine s'il me reste une heure pour prendre un parti! Que faire, mon Dieu! que décider?

Vol-au-Vent pressa dans ses deux mains sa tête brûlante, qui lui semblait de plus en plus lourde, et il fit un effort prodigieux pour se contraindre à envisager froidement la situation.

Rien n'est tout à fait désespéré! se dit-il alors; j'ai là ma fortune entière. Si je puis fuir en l'emportant avec moi, je retrouverai, loin de Paris, loin de la France, cette vie de calme et de repos dont je ne saurais plus me passer désormais! Si l'ami inconnu qui m'écrit ce billet est bien renseigné si la police, en effet, ne vient ici qu'au point du jour, elle arrivera trop tard. Le nid sera vide, l'oiseau aura pris sa volée!

XXXIV

Un peû remis par la pensée qu'une porte de salut pouvait encore s'ouvrir devant lui, Vol-au-Vent quitta le siège sur lequel il s'était laissé tomber; il se dirigea vers son cabinet de toilette et il but un grand verre d'eau froide pour tâcher de diissiper une sorte d'engourdi sement progressif qui s'emparait de lui, et qu'une commotion morale trop violente avait causé sans doute. L'effet attendu se manifestait. Vol-au-Vent se sentit mieux; il rentra dans sa chambre et frappa sur un timbre. Rodille se montra aussitôt.

Monsieur le vicomte a besoin de moi? demanda-t-il.

Oui l'occasion se présente de me prouver votre zèle et votre intelligence.

Monsieur le vicomte peut ordonner, je ferai de mon mieux.

La lettre que vous venez de me remettre nécessite mon départ immédiat pour une maison de campagne, voisine de Paris, où je suis attendu cette nuit même.

Alors, monsieur le vicomte va se mettre en route sur-le-champ?

Oui, le plus tôt possible.

Faut-il atteler le cabriolet?

Non, répondit l'ex-voleur, qui se sentait trop faible, et trop abattu pour conduire un cheval fougueux.

Rodille avait compté là-dessus. Le prétendu vicomte continua: Allez me chercher une voiture quelconque: un fiacre, une citadine; ce que vous trouverez.

A cette heure et dans ce quartier, la recherche sera difficile et peut-être longue.

Faites pour le mieux. Je vous répète que je compte sur votre intelligence et sur votre zèle.

Je ne perdrai pas une minute.

Rodille sortit précipitamment de la chambre, quitta l'hôtel et se dirigea vers l'extrémité de la rue du Colisée, où Leridon stationnait depuis huit heures du soir.

Vol-au-Vent, resté seul, s'habilla non sans peine, car son engourdissement et, sa somnolence un instant dissipés, reprenaient visiblement le dessus. Sa toilette achevée tant bien que mal, il ouvrit le coffre-fort, dont Rodille n'avait point osé tenter l'effraction. Il prit un petit sac de peau rempli d'or, une poignée de billets de banque et un portefeuille de maroquin rouge contenant cinq mille francs en titres de rente au porteur.

Il mit l'or et les billets de banques dans les poches de son paletot et de son gilet; il glissa le portefeuille dans la poche de côté de sa redingote, qu'il boutonna jusqu'au cou. Il entassa quelques vêtements au fond d'une valise. Il n'oubla point les deux petits pistolets, et, ses préparatifs terminés, il attendit avec une fébrile impatience le retour de son valet de chambre.

Qu'est ce donc que j'éprouve? se demandait-il par instants, en sentant grandir l'anéantissement bizarre qui le dominait. On croirait que mes nerfs et mes muscles s'amollissent, et que mon sang se fige dans mes veines! Sacrebleu! soyons homme! Le moment serait mal choisi pour tomber en faiblesse!

Il ouvrit la fenêtre et respira à pleins poumons l'air rafraîchi de la nuit.

Ah! cela fait du bien! pensa-t-il. Mais que ce valet se hâte! pour Dieu? qu'il se hâte!

Un roulement lointain résonna dans le silence et se rapprocha peu à peu.

Si c'était lui! murmura Vol-au-Vent.

La lueur pâle de deux lanternes raya les ténèbres. Une voiture s'arrêta devant l'hôtel. L'ex-voleur respira comme un homme débarrassé d'un poids immense. Rodille descendit du siège, et, au bout d'une seconde, rentra dans la chambre à coucher.

Monsieur le vicomte, dit-il, j'ai trouvé un fiacre.

Vol-au-Vent, toujours tremblant et l'esprit troublé, put à peine articuler quelques paroles. Toutefois il songea à sa sûreté et dit à son domestique:

N'avez-vous rencontré personne en route?

Personne.

Ainsi, le rue est déserte?

Complètement déserte.

Vous en êtes sûr?

Comme de mon existence.

Comtois, vous êtes un bon serviteur. Portez cette valise dans la voiture. Je pars.

Accompagnerai-je monsieur le vicomte?

Non. Je vous confie l'hôtel. Vous me remplacerez ici.

Monsieur le vicomte me permet-il de lui demander si son absence se prolongera longtemps?

Deux ou trois jours, tout au plus.

Ceci se disait en traversant le salon et le vestibule. Rodille, avant de quitter la chambre à coucher, avait eu soin de s'assurer que la lettre remise par lui à l'exvoleur était restée oubliée sur le tapis.

Le maître et le valet sortirent de la cour. Rodille ouvrit la portière, plaça la valise sur la banquette de devant, et vint en aide au fugitif, dont les jambes flageolaient, et qui ne parvenait point à franchir le marche-pied.

Quel ordre faut-il donner au cocher? demanda-t-il ensuite.

Route du Nord! balbutia Vol-au-Vent d'une voix éteinte.

Route du Nord! répéta Rodille, J'ai l'honneur de sonhaiter un bon voyage et un prompt retour à monsieur le vicomte, ajouta-t-il. Eh! hop! cocher, et du train!

En même temps Rodille faisait le tour de la voiture, se plaçait d'un bond à côté de l'ex-huissier, saisissait les guides, fouettait le cheval, et obtenait du malheureux animal un temps de trot désespéré. La citadine atteignit, en quelques minutes, la grande avenue des Champs-Elysées, et là au lieu de tourner à gauche, ainsi qu'il aurait dû le faire pour obéir à l'ordre reçu, elle se dirigea vers la droite et, par conséquent, du côté de l'arc de triomphe de l'Etoile. La bête poussive n'en pouvait plus. Rodille la laissa souffler et marcher au bas pendant cinq minutes. Au bout de ce temps, il l'arrêta, et sautant à terre, il se présenta à la portière.

Bourgeois! eh! bourgeois! fit-il de la voix et du ton d'un cocher de fiacre mécontent d'une course trop longue et qui se prépare à formuler une réclamation.

Il n'obtint aucune réponse. Il prêta l'oreille et n'entendit que le bruit égale d'une respiration sonore. A peine en voiture, Vol-au-Vent, incapable de résister davantage à l'influence du puissant narcotique mêlé au vin de Xérès, s'était endormi d'un sommeil profond, ou plutôt léthargique.

Allons, décidément je suis un habile homme! pensa Rodille avec la joie sans bornes d'un immense orgueil.

Il se rapprocha de Leridon.

Compère, lui dit-il, tu peux descendre.

Descendre? demanda l'ex-huissier. Pourquoi?

Parce que ton rôle est fini et que je n'ai plus besoin de toi.

Est-ce que tu comptes me laisser ici, par hasard?

Telle est, en effet, mon intention.

A une telle heure, c'est de la cruauté! Que veux-tu que je devienne?

Il est à peine minuit. Retourne chez toi, mordieux!

A pied?

A pied ou à cheval, peu m'importe.

Les Champs-Elysées ne sont pas sûrs! les voleurs m'arrêteront en route!

Bah! les voleur sont tous tes amis. D'ailleurs, avec ta blouse et ta casquette, tu n'as rien à craindre, je t'en réponds, et tu ne ressemble ni peu ni beaucoup à un millionnaire.

Leridon savait depuis longtemps que lorsque Rodille avait parlé, il fallait obéir et se taire, car ni supplications ni raisonnements n'obtenaient rien de lui. Il descendit donc, ou plutôt il se laissa glisser en bas du siège, avec une mauvaise humeur évidente quoique contenue. Rodille reprit sa place et remit la voiture en mouvement, après avoir crié à l'ex-huissier:

Souviens-toi que je te défends de me suivre!

Le suivre! Leridon n'avait garde d'y songer. Il oubliait en ce moment, sa curiosité naturelle, surexcitée par le côté mystérieux de l'aventure dont il connaissait le début, mais dont il n'ignorait la fin. Il était tout entier à la frayeur causé pas son isolement, au milieu de la nuit, dans cette immense avenue qui, à tort ou à raison, jouissait alors d'une réputation fâcheuse. Pour tout dire, en un mot, nos lecteurs ne nous croiront point sans peine! cette terreur était si grande que l'ex-huissier appelait de ses vœux les plus ardents la rencontre d'une patrouille!

La voiture conduit par Rodille, et dans laquelle se trouvait Vol-au-Vent endormi, continuait à gravir avec lenteur la pente de l'avenue. Elle atteignit et franchit la barrière de l'Etoile, elle dépassa l'Arc de triomphe, elle arriva en face des deux maisons jumelles dont nos lecteurs ont plus d'une fois franchi le seuil avec nous.

Ces maisons appartenaient à Rodille. Le ci-devant père Legrip, même en cessant son métier de receleur, n'avait jamais voulu ni les vendre, ni les louer. Il les considérait comme des non-valeurs qui pouvaient, d'un instant à l'autre, redevenir utiles et rapporter de gros intérêts.

Rien n'était changé dans l'intérieur de ces maisons depuis l'époque où, douze ans auparavant, nous les avons visitées pour la dernière fois. De solides barres toutes neuves avaient seulement remplacé les barreaux du soupirail de la cave, sciés par Vol-au-Vent pendant la nuit de son évasion avec le trésor du receleur.

Rodille prit le cheval par la bride, et, lui faisant quitter la chaussée principale, il conduisit la voiture dans une contre-allée, il attacha le cheval à un tronc d'arbre, il éteignit les lanternes, il ouvrit la porte de l'une des maisons, puis, prenant dans ses bras le corps de Vol-au-Vent, dont ces mouvements brusques n'interrompirent point le sommeil, il porta son fardeau dans la salle basse que nous connaissons.

Le ci-devant père Legrip battit alors le briquet, alluma une vieille bougie toute jaune oubliée dans un flambeau de cuivre vert-degrisé et attacha sur son captif, étendu par terre comme une masse inerte, un regard rempli de triomphe, de haine et de dédain. Vol-au-Vent avait les yeux fermés. Sa figure imberbe, injectée de sang au point de paraître noire, ressemblait à celle d'un homme qui vient de succomber à une congestion cérébrale. Rodille soulève va ce corps, presque semblable à un cadavre, il l'assit dans un antique fauteuil, et procéda sans retard à la visite de ses poches.

XXXV

Les premières recherches ne donnèrent que des résultats relativement insignifiantes. Rodille retira des goussets du gilet et de ceux de Vol-au-Vent une douzaine de mille francs en billets de banque, et cinq ou six mille en or.

Ceci n'est rien, murmura-t-il; il doit y avoir autre chose.

Il palpa soigneusement l'habit, et il découvrit dans la poche de côté le porte-feuille rouge, qu'il ouvrit d'une main temblante d'espérance et de convoitise. A la vue des titres de rente au porteur dont ce portefeuille était bourré Rodille poussa une exclamation de joie. Une rapide addition fit miroiter sous ses yeux le total éblouissant de cette fortune reconquise.

Cinq cent mille francs? s'écria-t-il, Vive Dieu! c'est bien cela! Vol-au-Vent n'avait point menti! Mon argent a grandement profité entre ses mains, et je pardonnerais volontiers au pauvre diable sa conduite d'autrefois à mon égard si sa vie ne devait être pour moi un danger continuel; mais mon intérêt bien entendu me défend l'indulgence. D'ailleurs il a voulu me tuer jadis. Je crois encore entendre siffler sa balle à deux pouces de mon oreille? Je prends ma revanche aujourd'hui C'est la loi du talion. C'est justice!

Après ce court monologue, Rodille, laissant Vol-au-Vent toujours endormis dans son fauteuil, démasqua la trappe mystérieuse, la fit jouer sur ses charnières rouillées, et descendit dans le caveau, dont personne n'avait vranchi le seuil depuis le jour lointain où le prisonnier s'était envolé par le soupirail. Rodille éleva la bougie à la hauteur des solides barreaux neufs qui formaient ce soupirail.

Cette fois, murmura-t-il, je puis dormir en paix, et mon captif ne m'échappera plus!

Il regagna le rez-de-chaussée, en ayant soin de laissez la lumière sur la haute marche de l'escalier. Il prit de nouveau corps inanimé de l'infortuné Vol-au Vent; il descendit lentement les marches, et il coucha ce corps sur le sol sablonneux.

Et maintenant, se dit-il, je vais sortir d'ici pour n'entrer jamais!

Une réflexion subite l'arrêta.

Non, ajouta-t-il, tout ne doit pas finir ainsi. Pour que ma vengeance soit complète, il faut que Vol-au-Vent sache en quelles mains il est tombé! Legrip est mort depuis douze ans! Legrip va revivre pour une heure!

Rodille retrouva sans peine, dans une armoire de la salle du chaussée, la perruque, la houppelande antique et la barbe blanche et pointue qui lui servaient jadis à se métamorphoser en juif septuagénaire.

Rodille fit sa figure avec le même soin que s'il avait dû se montrer sur un théâtre et s'exposer aux feux de la rampe.

Cette transformation achevée, il mit dans ses poches le portefeuille rouge et les petits pistolets de son captif, et il descendit l'escalier du caveau. Vol-au-Vent n'avait pas bougé. Une respiration égale soulevait sa poitrine. A coup sûr, son sommeil n'était point pénible.

Rodille se pencha vers lui, et lui fit respirer un flacon d'alcali. Telle est la subtilité, telle est l'acuité des gaz dégagés par l'alcali, que les évanouissements les plus tenaces cèdent toujours à leur influence. Le corps de Vol-au-Vent fut agité d'un tressaillement brusque, pareil à celui des cadavres que touchent l'etincelle galvanique. Les lèvres firent entendre un soud gémissement, les paupières se dijoignirent, mais se refermaient aussitôt sur les yeux éblouis par la clarté de la bougie placée à quelques pouces à peine du visage du prisonnier.

Eveille-toi tout à fait Vol-au-Vent, mon bon garçon, dit alors d'un ton ironique la voix gutturale du père Legrip. Nous sommes d'anciennes connaissances, nous sommes de vieux amis, tu le sais bien, et nous avons à causer ensemble.

Vol-au-Vent, quoique sa lourde torpeur fût loin d'être dissipée d'un façon complète, frissonna de la tête aux pieds, en entendant et en reconnaissant cette voix. Ses yeux se rouvrirent et il se sentit glacé jusque dans la moëlle des os, lorsqu'il vit penchée sur lui la figure blafarde et parcheminée du vieux juif, qui riait d'un rire infernal.

Oui, c'est moi, mon fils, c'est bien moi! poursuivit Legrip avec un redoublement d'ironie. Tu es enchanté, n'est-il pas vrai, du heureux hasard qui nous remet en face l'un de l'autre après une si longue séparation? Par le Dieu de Jacob, j'atteste que mon allégresse est sans bornes, et j'aime à me persuader que la tienne ne lui succède en rien.

Vol-au-Vent, atterré, se sentait perdu. Il comparait instinctivement les paroles moqueuses de Legrip aux ébats joyeux du tigre qui joue avec sa proie avant de la déchirer.

Eh quoi! poursuivit Rodille, tu ne me réponds pas! tu semblies contrarié! Cette froideur m'afflige! Allons, Vol-au Vent, mon bon garçon, redeviens toi-même! Ton humeur, jadis, était moins chagrine! Dédaignes-tu le père Legrip parce qu'il n'est pas venu, comme toi, vicomte et grand seigneur? et dois-je en croire le proverbe qui dit: "Les honneurs changent les mœurs!

Il faut en finir avec ce supplice! pensa Vol-au-Vent. Si je dois mourir, que la mort, au moins, ne me fasse pas languir!

Et il balbutia:

Que voulez-vous de moi?

Ah! ah! fit Rodille en riant, voici que la parole te revient mon fils! Tu me demandes ce que je te veux! Pourquoi ne me demandes-tu pas aussi qui je suis?

Je vous ai reconnu.

Eh bien, alors du tois savoir, ce me semble, que nous avons un petit compte à régler tous les deux?

Soit! Q'attendez-vous? qu'exigez-vous? Je vous obéirai, je suis prêt.

Naturellement! Oh! rien ne pousse à la soumission comme l'impuissance, c'est une remarque asssez judicieuse! Puisque tu es si bonnes dispositions, causons donc mon fils, causons d'affaires. Te souviens-tu que tu m'a volé jadis?

C'est vrai, mais je faisais mon métier, j'étais voleur alors comme vous. Vous n'avez pas le droit de vous plaindre.

Mauvaise raison! On veut bien dépouiller les autres, mais non point être dépouillé soi-même.

Je suis prêt à vous rendre votre argent.

J'accepte bien volontiers cette restitution! Sais tu quel était le montant du capital dérobé?

Il était de deux cent mille francs.

Je ne te chicanerai pas sur le chiffre. C'est donc deux cent mille francs que tu me dois en principal.

Et je suis prêt à vous les payer.

Ici même?

Ici? Comment le pourrais-je? On ne porte pas une une pareille somme sur soi, vous le comprenez aussi bien que moi, mais vous m'accompagnerez à mon domicile et je vous remettrai les deux cent mille francs.

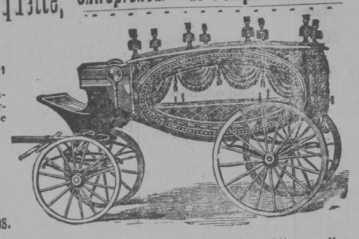
Vol-au-Vent parlait ainsi dans l'espoir que Legrip n'avait point découvert dans la poche de son habit le portefeuille rouge. Il n'osait d'ailleurs faire un mouvement pour s'assurer de la réalité de cette espérance. Rodille reprit:

[A CONTINUER.]

Achetez lapoudre à laver SAVENA et voyez ce que vous aurez comme présent. Un cadeau dans chaque paquet.

D. THEBERGE,
164 Rue Valley, Lawrence.
A toujours en mains un splendide assortiment de
BOIS et de CHAEBON
DE TOUTES SORTES.
Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.
Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.
FOIN, PAILLE, &c.
Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Azarie Choquette, entrepreneur de Pompes Funebres
317
Rue Common,
Cercueils de toutes sortes. Service de jour et de nuit.
Voitures pour
Baptemes, Mariages et Sepultures.



M. Azarie Choquette aura toujours à la disposition du public canadien un magnifique corbillard noir pour les grandes personnes, aussi un beau corbillard blanc pour les enfants.
Ailez lui rendre une visite, il sera heureux de vous faire voir son établissement.

LUCIEN LEVESQUE,
521 Rue Common, — Encoignure de la Rue Franklin.
LAWRENCE, MASS.
Vient d'ouvrir un Restaurant avec le plus beau choix de
Liqueurs, Brandies,
Whiskies, Vins,
Bieres, Lager,
Toniques, Cigares,
&c., &c.
M. Lévesque ne tient que des Spiritueux de qualité supérieure et tout ce qui convient à l'usage des familles.

Wm FERLAND
188 RUE LOWELL, Lawrence.
Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un ESCOMPTE LIBERAL à tout acheteur.
☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servira avec honnêteté.
N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place
Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

Presents Utiles!
POUR LES PARENTS ET AMIS,

Le plus bel assortiment de la ville en faitde Montres, Bijouteries, Argenteries, &c. Marchandises des plus recommandables aux plus bas prix
—:o:—
L. Kimball & Son,
12 RUE WATER, HAVERHILL, MASS.

P. P. P.
Piquant de Frêne, Racine de Phytolague et Potasse,
Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient méiancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercuriai, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, cions, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement gueries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.
Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigne par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MME M. M. YEARY.
Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies des Rognons
Sont entièrement uéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.
M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteile de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.
Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON.—A tous les intéressés: Je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employe tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.
(Signé) J. D. JOHNSTON,
Savannah, Ga.

Témoignage du maire de Séquin, Tex.
Séquin, Tex. 14 juin 1893.
MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai gueri. Elle m'a déjà gueri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement
CAPT. W. M. RUST, Avocat
Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.
Tous les Pharmaciens le vendent.
A Lawrence, par H W. Whitney.
LIPPMAN BROS.,
Propriétaires.
Bloc Lippman, Savannah, Ga.

J. A. Chase
Lady Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 18 AVRIL 1895. Soyons Distingues. No. 83

N. E. MIVILLE.
PHARMACIEN * DIPLOME
44 RUE HAMPSHIRE.

Vend ce qu'il y a de Mieux en Fait
D'ARTICLES DE TOILETTE,
ESSENCES, PARFUMS,
EXTRAITS, SVONS, ETC.
LES MEILEURES VINS ET LIQUEURS A L'USAGE DES FAMILLES

Liniment - et - Sarsaparilla - de - Miville,
Rien de Surpassable chez les autres Pharmaciens,
Prescriptions une Specialite.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.

Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 8,20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco, et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport(via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, p m; §4 25, 6 03, p m.

☞ *Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 2 43 p m. — Dimanches pour Greenfiele, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 5 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, †8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, †5 42 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, †8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gen. des Passagers et Billets

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

Details plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

LA MACHINE
Pour Nettoyer les Tapis de
DILLON.
750 Rue Essex, Lawrence.

C'est la meilleure machine jamais vue avant aujourd'hui. Les Tapis usés et minces ne sont pas exposés à être endommagés par ce procédé.

Aussi Costumes Tints en Couleures qui ne changnt pas.

Nettoyage à la Vapeur, Naphtha et à Eponge sèche.
Réparage et repassage une spécialité.
☞ N'oubliez pas l'endroit,
750 RUE ESSEX
En face de la Station des Tramways, Lawrence, Mass.

A. VALLEY,
407 RUE ESSEX,
Chambre 2, Lawrence, Mass.
PHOTOGRPHE.
Exhibition gratuite d'ouvrage d'art
Pour quelque temps on donne un magnifique portrait sur Porcelaine avec chaque douzaine de Portraits Cabinet,
☞ Venez voir nos Echantillons au Studio.

RESTAURANT
Pour Dames et Messieurs.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

Interlined "Celluloid" Collars and Cuffs turn water like a duck's back and show neither spot nor soil. They are not effected by perspiration, and always look as if right out of the box. When they get soiled you can clean them in a minute by simply wiping off with a wet cloth. These are but a few of the advantages of wearing the "Celluloid" Collars and Cuffs. There are many others that you will readily discover the first time you wear one.

They are the only waterproof interlined collars and cuffs made. Be sure to get the genuine with this trade mark

TRADE CELLULOID MARK.

stamped inside, if you desire perfect satisfaction. Made in all sizes and all styles. If you can't get them at the dealers, we will send sample postpaid, on receipt of price: Collars, 25 cents each. Cuffs, 50 cents pair. State size, and whether you want a stand-up or turned-down collar.

THE CELLULOID COMPANY,
427-429 Broadway, NEW YORK.

DANS LE MONDE MEDICAL.

UN AMERICAIN FAIT UNE GRANDE DECOUVERTE.

La Pilocarpine est le nom du Remede

Washington, 12 avril—L'intérêt soulevé par la publication de dépêches de la Presse Associée annonçant une grande découverte médicale par un américain à Berlin (Allemagne), a été la cause que les autorités de l'Etat ont jugé à propos de mettre sous les yeux du public le texte complet du rapport officiel envoyé par le consul américain Dekay, à Berlin, qui se lit comme suit: Le prochain congrès médical à Munich ne prêtera pas peu d'attention à la découverte faite par le Dr Louis Waldstein de New York, qui est annoncée cette semaine dans le journal médical le plus important de toute l'Allemagne. Le congrès aura bien des choses à dire du sérum de Lecffler et de Behring Heil, pour guérir la diphtérie, et comme la découverte du Dr Waldstein complète celle du sérum de Heil, agissant favorablement quand le sérum ne guérit pas, ce nouveau remède, dû à un américain, ne peut manquer d'attirer l'attention.

Bref, le découvreur prétend que la *Pilocarpine*, comme il nomme son remede, guérit infailliblement la consomption et les cancers.

Le Dr Waldstein, quoique d'origine allemande, est né à New York et y a une nombreuse pratique. Son fameux remède est tiré d'une plante brésilienne appelée "Jaborandi". L'extrait qu'on en retire est sous forme de cristaux.

Quoiqu'il en soit, le Dr Waldstein a opéré à Berlin même une guérison merveilleuse. Un homme de 24 ans avait un cancer sur la main droite depuis 22 ans. Tous les médecins qu'il avait consultés lui avaient déclaré que son cas était incurable. Après la première injection de "pilocarpine", un mieux sensible se fit immédiatement sentir et aujourd'hui sa main est presque complètement guérie.

Cette guérison a créé toute une sensation dans le monde médical, et les médecins ont maintenant espoir de pouvoir guérir les cancers.

Paques.

Cette fête est la première et la plus auguste de toutes les fêtes de la Religion chrétienne. Le jour où on la célèbre est appelé par excellence *le du jour Seigneur*, et tous les dimanches de l'année doivent être regardés comme un renouvellement de cette fête. C'est ce qui la rend en quelque sorte perpétuelle, et ce qui fait dire à S. Basile qu'elle était en un sens l'image et la représentation de la fête de l'éternité bienheureuse. S. Grégoire de Naziance dit que la fête de Pâques est autant au dessus des autres fêtes du Seigneur, que celles-ci sont au dessus de toutes les fêtes des saints; et S. Léon disait, en prêchant au peuple de Rome, qu'entre tous les jours distingués dans la Religion chrétien ne par un culte public et solennel, il n'y en avait point de plus auguste et de plus excellent que celui de la fête de Pâques, de laquelle toutes les autres fêtes de l'église recevaient en quelque sorte leur dignité et leur consécration.

UNE CONFLAGRATION.

Un pompier tue; un autre est mourant

Worcester, 12 avril—Ce soir, le feu a pris dans un édifice en briques sur la rue Main, occupée par la Quinsigamond Clothing Co.

Pendant cet incendie combattu par tous les pompiers de la ville que trois alarmes successives avaient appelés, un pompier a été tué et un autre va probablement mourir de ses blessures, tandis que six autres ont été légèrement blessés.

L'édifice incendié était à quatre étages et une mansarde.

Dès que la première alarme eût été sonnée, on aperçut les flammes passant à travers le toit. Un fort vent du sud-ouest activait les flammes, et faisait voler des étincelles jusqu'à un quart de mille plus loin, menaçant de mettre le feu à d'autres édifices.

Plusieurs pompiers s'étaient aventurés dans une ruelle à côté de l'édifice en flammes, lorsque soudain les madriers de la mansarde et les briques du quatrième étage tombèrent. Les pompiers purent se retirer à temps, excepté deux, McLauglin et Jones, qui reçurent les débris sur la tête. Ils furent secourus immédiatement mais McLaughlin avait le crâne fracassé et il est mort un peu plus tard à l'hôpital. Jones a une jambe et un bras fracturés. Il est à l'hôpital et l'on ne croit pas qu'il passe la nuit. Six autres pompiers ont été légèrement blessés par les débris volant en tous sens.

Les pertes s'élèvent à $50,000.

LA PUDIBONDE ALBION.

Un grand scandale vient d'être mis à jour à Londres. Un auteur dramatique de talent, Oscar Wilde, gît aujourd'hui sur la paille humide des cachots, sous l'accusation d'avoir entraîné dans le vice des jeunes gens de qualité.

Comme bien on pense, toute l'Angleterre, tout ce peuple anglais passé maître en hypocrisie, est ému.

Quoi! le monde commencerait à voir sous leur vrai jour les mœurs d'une certaine partie de la haute société de la pudibonde Albion.

Et dire que ces sales choses arrivent le plus souvent sur le sol britannique! Et dire que les Anglais ont toujours prétendu être les gens les plus vertueux du monde!

Si par hasard un scandale éclate en France, vous voyez tout ce monde-là se voiler la face, en répétant à qui mieux mieux, avec des airs scandalisés: Shocking! shocking! Cependant, les Français ne se targuent pas d'être meilleurs que les autres.

Cette fois-ci, les Anglais ont honte, et, selon un journal londonien, c'est la première fois que cela leur arrive. Ils s'aperçoivent qu'une gangrène nationale a été dévoilée devant l'univers.

Wilde n'est pas le seul coupable. Dès que son arrestation fut connue, un grand nombre de personnages appartenant à la haute gomme se sont empressés de prendre la fuite, parce qu'ils n'avaient pas la conscience précisément à l'aise.

Il y a tellement de corruption en Angleterre, surtout au sein des hautes classes, que malgré des précautions infinies pour la tenir cachée, elle perce... elle perce!

Que les Anglais ne viennent plus nous parler de leur vertu.

Telephone a Bon Marche.

Une grande compagnie de téléphone est à se former en opposition à la Bell Telephone Co. La nouvelle entreprise est appuyée par le Syndicat des Sucres, la Standard Oil Company, la Pullman Palace Cars Co., et par un nombre très considérable des plus grands capitalistes américains des principales villes des Etats Unis. A part ces capitalistes, un grand nombre d'hommes politiques éminents ont promis leur aide à la nouvelle compagnie. Le montant du capital souscrit est de $160,000,000. L'intention de la nouvelle compagnie est de charger un prix uniforme de $25 par année. La compagnie a l'intention d'étendre son circuit d'affaires à tous les Etats de l'Union, des provinces anglaises d'Amérique et du Mexique.

La nouvelle compagnie prétend qu'en employant des matériaux de première qualité, le son de la voix pourra être transmis à de bien plus fortes distances que maintenant et que l'on pourra converser facilement entre New York et Baltimore.

Tour de Gascon.

Quatre chevaliers d'industrie, Gascons d'origine, ayant fait grande chère dans une auberge, demandèrent la note. Le premier mit la main à la poche; le deuxième le retint, disant qu'il voulait payer; le troisième fit la même grimace, et le quatrième dit au garçon: "Je vous défends de recevoir de l'argent de ces messieurs, c'est moi qui paye."

Personnne ne voulant céder, l'un d'eux proposa un expédient: "Pour nous accorder, dit-il, il faut mettre un bandeau sur les yeux du garçon: celui de nous qu'il prendra payera l'écot." La proposition fut mise à l'instant à exécution; mais pendant que le garçon tâtonnait dans la chambre, nos quatre rusés défilent l'un après l'autre. Le maître monte; notre Colin-Maillard le prend et, le serrant étroitement, s'écrie triomphant: "Ma foi, ce sera vous qui payerez l'écot." Il ne se trompait pas.

L'AMOUR VAINQUEUR.

D'AUTRES DETAILS RELATIFS AU PARDON D'ENTWISTLE.

L'ex-Maire Pickman a Use de son Influence.

Lowell, Mass, 13 avril.—Voici des détails supplémentaires concernant la mise en liberté d'Entwistle, ce jeune homme condamné à quinze ans de pénitencier et qui n'a purgé qu'une partie de sa sentence.

Le gouverneur Greenhalge était en faveur de la mise en liberté; mais plusieurs membres de son conseil s'y opposaient énergiquement. On voulait diminuer la sentence de quelques années; mais quand on apprit que Mlle Clegg l'amante du prisonner et en même temps sa victime, attendait avec son permis de mariage, les opposants, pris de pitié, cédèrent.

Thomas E. Entwistle, le frère du prisonnier, s'était rendu à Boston pour assister à la séance du Conseil, devant décider du sort de celui qui avait eu la même mère que lui. Le papier accordant la grâce de son frère lui fut remis aussitôt que le gouverneur l'eût signé, et il partit pour Hyde Park, où il supposait trouver Mlle Clegg, afin de lui remettre le document, pour qu'elle pût être la première à annoncer la bonne nouvelle à son amant, qui attendait dans les bureaux du directeur du pénitencier de Charlestown. Mais il ne l'y trouva point. Elle avait fait ce que n'importe quelle femme aurait fait en pareille circonstance: elle s'était rendue à Charlestown. C'est pourquoi il était six heures quand Thomas, portant l'ordre d'élargissement, arriva à la prison, où il trouva son frère, vêtu d'un habit comme le commun des mortels, et conversant avec la jeune fille qu'il avait bien failli tuer.

La scène qui suivit dépasse toute description. Les deux frères tombèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant, puis l'ex-détenu se tourna vers la jeune fille qu'il remercia affectueusement d'avoir tant travaillé pour le faire gracier, et il l'embrassa.

"Je n'ai encore fait aucun plan pour l'avenir, a dit le jeune homme à un reporter, un peu plus tard; mais une chose certaine, c'est que nous allons retourner en Angleterre, où nous allons recommencer une vie nouvelle. Nous allons nous marier; mais pas tout de suite. Cela va venir un peu plus tard.

—Et vous êtes, je suppose, aussi heureuse qu'on puisse l'être? s'enquit le reporter, en se tournant du côté de Mlle Clegg

—Assurément, répondit-elle, et ses yeux étincelants en disaient beaucoup plus long que sa langue.

—Et depuis combien de temps travaillez vous pour obtenir son pardon?

—Huit mois après ma condamnation, s'empressa de dire le jeune homme. Elle se rendit auprès des commissaires qui lui dirent que c'était trop tôt. Alors elle attendit un an, puis le directeur du pénitencier s'intéressa à nous et nous engagea à renouveler nos tentatives.

—Le maire de Lowell m'a beaucoup aidée, fit remarquer Mlle Clegg.

—C'est l'ex-maire Pickman, ajouta le jeune homme. Il a été très bon pour nous. Je croyais tout d'abord qu'il valait mieux attendre cinq ans, mais après la révolte des forçats en mars 1893, qui m'a donné l'occasion de me distinguer, tout le monde nous encouragea tellement que nous continuâmes nos supplications. Mais le succès est complètement dû à Mlle Clegg

Le jeune homme ajouta qu'il ne viendrait pas à Lowell, mais demeurerait à Boston une couple de jours, c'est-à-dire jusqu'au temps du mariage, puis le nouveau couple partirait pour l'Angleterre.

Un Homme d'Esprit.

Richard le Joyeux, simple brigadier, assistait à la Sainte Messe avec son régiment. En guise de livre de dévotion, il tira un jeu de cartes, qu'il repassait avec beaucoup d'attention et d'un air mystérieux, au grand scandale des assistants. Son sergent, informé de la chose, le réprimanda sévèrement. Richard ne fit aucune attention à la correction, et continua de plus belle. Alors, le sergent indigné, le fit arrêter et conduire devant le major qui, d'un ton menaçant, lui demanda la raison de son étrange conduite. Richard, sans perdre son sang-froid, lui repondit:

"Mon commandant, si vous voulez bien me permettre de m'expliquer, je suis certain que vous demeurerez satisfait." Le major consentit à entendre sa défense, et Richard continua en ces termes: "La misère qui désole notre pays nous permet à peine de vivre, et la plupart d'entre nous ne peuvent se payer le luxe d'un livre de dévotion; alors je me sers d'un paquet de cartes comme vous allez voir: Quand je vois l'As, je considère un seul Dieu, Créateur de toutes choses. Le Deux me rappelle l'ancien et le nouveau Testament; le Trois, la Très Sainte-Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit; le Quatre, les quatre évangélistes qui nous apprennent ce que le Rédempteur a souffert pour nous; le Cinq, les cinq vierges sages qui s'avancèrent au-devant de l'Epoux avec leurs lampes allumées, ainsi que les vierges folles dont les lampes étaient éteintes. Le Six me rappelle que Dieu créa le monde en six jours; le Sept, qu'il se reposa le septième jour; le Huit, les huit personnes qui furent sauvées du déluge, Noé, sa femme, ses trois fils et leurs femmes; le Neuf, la guérison des neuf lépreux, quoiqu'il en eût dix, mais l'un d'eux s'en rendit indigne par son manque de foi dans la personne de Jésus-Christ; le Dix, les dix commandements de Dieu." Ayant fini les cartes blanches, il arriva au Valet qu'il passa à la Dame et continua: "La Dame me représente la Reine de Saba qui vint de l'extrémité du monde pour admirer la sagesse de Salomon. Le Roi me rappelle l'obéissance que je dois au Roi du Ciel, et à sa Majesté sur la terre, que je dois servir avec respect et fidélité. Il y a cinquante-deux cartes dans le jeu, ce qui représente les cinquante-deux semaines de l'année. Les douze figures me représentent les douze mois de l'année, ou si vous voulez, les douze ajôres; et les points, qui se montent à trois cents soixante cinq, les trois cents soixante cinq jours de l'année. Par conséquent, au besoin, les cartes me servent d'ancien et nouveau testament, d'almanach et de livre de dévotion."

"Tu parles admirablement et avec beaucoup d'esprit, lui dit le major, mais fais attention, tu as passé le Valet sans rien lui approprier." "Je veux bien vous le dire, fit Richard, si vous me promettez de ne pas vous fâcher." "J'y consens, dit le major." Alors Richard tira de sa poche un Valet et dit: "Cette carte me représente le plus grand gueux que je connaisse, l'imbécile de sergent qui m'a fait venir devant vous."

Le major, charmé de l'esprit de Richard, lui pardonna et lui donna en plus quatre louis pour boire à sa santé.

NOUVELLE DE ROME.

Une Exposition Religieuse pour 1900.

Il se confirme au Vatican qu'une immense exposition religieuse sera organisée en 1900, à l'exposition universelle de Paris.

Le Vatican, l'Italie catholique, les missions étrangères ont déjà annoncé leur adhésion.

Suivant l'idée de Léon XIII, ce serait une manifestation des œuvres dues au sentiment religieux; elle serait divisée en trois sections: L'Eglise au XIXe siècle, l'histoire générale de l'Eglise, l'art chrétien à travers les âges.

Ainsi l'initiave privée comblera une déplorable lacune en rémédiant à l'oubli systématique où l'on a coutume de laisser Dieu et son Eglise dans ces pompeux étalages de merveilles humaines.

Nouvelles de Sorel.

— L'eau a considérablement monté, sur le Saint Laurent, et la traverse, entre Sorel et Berthier, est devenue peu sûre, dangereuse même.

—Nous avons appris avec beaucoup de plaisir l'admission à la pratique de la médecine de notre jeune concitoyen, M. Jos. Pagé, qui a étudié pendant quelques mois sous le Dr J. F. R. Latraverse.

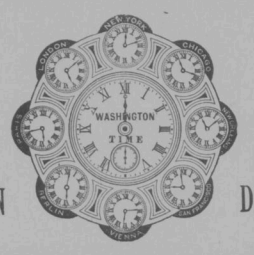
La débâcle, sur la rivière Yamaska, à Yamaska, a eu lieu mardi.

Le Richelieu est libre de glace jusqu'à St-Ours. La debâcle, ici, se fera probablement samedi.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

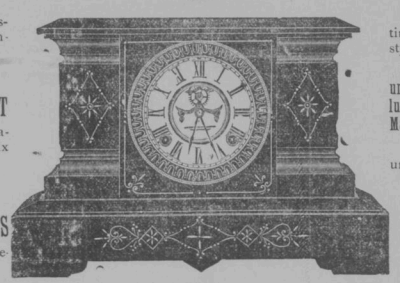
F. SCHNEIDER

242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS)



GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX.

Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.



Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage.
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,

CANNES ET PARAPLUIES.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.

Argenteries
En grande, variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

TENTATIVE DE MEURTRE

—Une tentative de meurtre a eu lieu, mercredi soir, dans le restaurant de M. Coleman, rue Graig.

Vers cinq heures et demi, William Smith, conducteur de tramway, est entré dans le restaurant et a demandé une consommation. Comme il était déjà sous l'influence de la boisson, M. Coleman refusa d'acquiescer à sa demande. Ce refus eut pour effet d'irriter le gaillard, qui devint tellement furieux que le restaurateur quitta son comptoir et se mit en frais de le jeter à la porte.

Smith, devinant les intentions de Coleman, tira un revolver de sa poche et, l'ajustant sur celui-ci, il pressa la détente.

Heureusement, le coup rata, et avant que le dangereux ivrogne put renouveler sa tentative, un des habitués du restaurant lui saisit le bras avec tant de promptitude que l'arme s'échappa des mains de cet enragé et tomba derrière le comptoir, dans un bassin rempli d'eau.

Entre temps, la police avait été avertie et le constable Brown arriva bientôt. Il conduisit le prisonnier au poste No 5 où il a passé la nuit.

Le revolver dont s'est servi Smith est du modele Alexis. Il contient cinq chambres et quatre d'entre elles étaient chargées.

Smith a comparu jeudi matin en cour de police et a plaidé noncoupable.

L'enquête aura lieu samedi.

EXTINCTION D'UNE FAMILLE

—M. Denis Duvernay, fils du fondateur de la société St Jean Baptiste et ancien propriétaire de la *Minerve*, est mort hier, à l'hôpital Notre-Dame où on l'avait fait transporter d'urgence, sans avoir été malade plus de 24 heures.

La nouvelle de la mort de M. Denis Duvernay a surpris et affligé surtout la population des rues St Jacques et Notre-Dame, c'est-à-dire les hommes d'affaires, les avocats, les journalistes, etc., qui tous connaissaient le défunt.

M. Denis Duvernay est mort, dit-on, d'une hémorrhagie cérébrale. Il était âgé de 58 ans et célibataire.

Avec lui s'éteint la famille Duvernay.

ST JEAN D'IBERVILLE

GRAND SUCCÈS

—M. Jobson Paradis, fils de M. E.Z. Paradis, et depuis quatre ans installé à Paris, afin de s'y perfectionner dans l'art de la peinture pour lequel il montrait déjà parmi nous de si brillantes dispositions, a eu l'insigne honneur, nous pourrions dire, le bonheur enespéré, de voir neuf de ses dessins sur treize, reçus par le jury du dernier Salon.

PARIS CLOAK & SUIT CO.,
Central Building, 312 rue Essex.
—POUR NOTRE—
Vente * Actuelle.
DE NOS NOUVEAUX STYLISH COSTUMES DU PRINTEMPS
Nous offrirons quelques BARGAINS REMARQUABLES, qui nous croyons, éclipseront tout ce qui s'est vu en
JACKETS et COLLERETTES DE DAMES.

Collerettes de Dames pour printemps, beau matériel et très bien finies, $2.50.
Collerettes du printemps en Jersey français, noires et de couleurs, richement brodées et garnies en braid soutache, $3.98.
Collerettes noires tout laine, en Clay Diagonal importé, richement garnies, $5.50.
Un lot spécial de Jackets de légère pesanteur, manches de grandeur extra, devant reefer telle que la vignette, $2.98.
Jackets Reefer du dernier goût, $3.98. Jackets en Clay Diagonal noir, à moitié doublés en soie, à nouvelles manches banjo.
Employée canadienne, Mlle Leda B. Morneau.

GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, :-: Lawrence, Mass,
"CEDAR - CAMPHOR."
Le Nouveau Préservatif contre les MITES.
Pas d'odeur désagréable. Ne tache pas. Dure très longtemps. Pas coûteux.
☞ Un employé de langue français est attaché à l'établissement.

M S. DUBE
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.

Se charge de faire les Enterrements et de fournir toutes espèces de voitures pour Mariages, Baptêmes, &c.
Une visite est respectueusement sollicitee.

Quand vous Peinturez vos Edifices, employez le
B. K. & Co's,
Une Peinture de maison préparée pure, et pour les planchers employez les
Peintures U. S. N. Dick,
Sèchent en une nuit et restent dans cet état. Venez demander nos cartes de couleurs.
Vendues seulement par
C. B. Coburn & Co.
35, 39, 41, Rue Market.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour la clientèle canadienne. Dents extraites l'électricité.

BUTTERINE
Envoyez $2.00 et nous vous livrerons, l'expresse payée, fraiche de la manufacture, une tinette de 10 lbs ou 10 moules d'une livre de la meilleure Butterine fabriquée. — Goshen Mfg. Company, 407 Pine St, Providence, R. I.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graine pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ... 50
Trois mois, ...25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 18 AVRIL 1895.

Le Doigt.

Le rôle du doigt, dans la vie,
Est plus important qu'on ne croit;
Il s'élève, malgré l'envie,
A mesure que l'homme croît.
A quelques mois, le bébé rose
Fourre son doigt en plein dedans
Sa bouche fraîche à peine éclose,
A la recherche de ses dents.

A quelques ans,—une douzaine,
Mettons, si vous le voulez bien,—
On dirait que le nez vous gêne:
Cet âge ne respecte rien.
Aussi, sans cesse, sans relâche,
Tout enfant, fût-il des mieux nés,
Au nez du papa qui se fâche,
Enfonce son doigt dans son nez.

Quand on est grand, une autre gamme,
On ne sait trop ce que l'on fait;
On reste garcon, l'on prend femme,
On n'en est pas plus satisfait.
Toujours plus haut! dit le poète...
En fin de compte, sans orgueil,
On s'aperçoit, malin ou bête,
Que l'on s'est mis le doigt dans l'œil!

HENRI SECOND.

DES INSTRUCTIONS.

Ces jours derniers, nos trois commissaires ont sommé tous les membres de notre police de comparaître devant eux pour recevoir les instructions qu'ils avaient à leur donner.

Le surintendant; les capitaines, les détectives, les sergents, les simples agents, tous obéirent à cette injonction.

Le président de la Commission, M. John A. Faulkner, a pris le premier la parole. Il s'est déclaré heureux de rencontrer des policiers ayant aussi bon air et paraissant capables d'accomplir leur devoir sans broncher. Il ajouta qu'il n'avait aucun doute que tous s'étaient par le passé conduits d'une manière irréprochable dans l'exercice de leurs fonctions et qu'ils continueraient à suivre cette ligne de conduite

M. Faulkner apprit ensuite à ses auditeurs que de nouveaux règlements à eux destinés étaient en voie de préparation et qu'ils ne seraient complétés que plus tard

Cependant, il toucha à quelques points importants. Il fit bien comprendre à nos hommes de police qu'il ne considérait pas que leurs devoirs consistassent seulement à interrompre les batailles sur les rues et à arrêter les hommes saoûls. Les commissaires vont exiger plus que cela. Si un agent de police découvre une accumulation de neige et de glace, un trou dangereux dans un trottoir ou toute autre chose pouvant causer des frais à la municipalité, il devra en avertir immédiatement le surintendant. De cette manière la municipalité pourra économiser beaucoup d'argent. Que l'agent de police n'attende pas pour agir que la municipalité ait été poursuivie! Tout homme de police peut, en tenant ses yeux ouverts, gagner à la ville plus que son salaire.

Tous les agents de police en quel lieu qu'ils soient de quart devront faire rapport promptement de toute violation de la loi règlant le débit des spiritueux fait soit par les commerçants licenciés, soit par les pharmaciens payant une licence d'un dollar ou ce qu'on appelle ici des "speak-easies", un terme tout à fait réaliste. Un agent de police ne pourra pas s'excuser en disant qu'il n'a pas vu, qu'il ne savait pas.

Le commissaire Faulkner ajouta que la politique par le passé avait pu avoir une certaine influence sur la police qui pouvait se croire en droit de ne pas révéler certaines choses; mais à l'avenir il n'en sera plus ainsi. Les agents de police n'auront plus à plaire aux politiciens ou à la presse; mais aux trois commissaires seuls et à obéir au surintendant.

Toute action méritoire sera inscrite dans un livre spécial et sera mise au crédit du policier qui l'aura faite.

L'agent de police n'accomplissant pas son devoir sera puni sévèrement.

Les deux autres commissaires ont parlé dans le même sens.

La Bourse ou la Vie!

Le *Chronicle* nous apprend que les avocats de M. Angers ont présenté à M. le juge Andrews une motion demandant que M. Pacaud soit emprisonné jusqu'au parfait paiement de $5000 et des frais, si ce montant n'est complètement payé d'ici à vendredi prochain.

Mais! on ne demande cette contrainte par corps, généralement, que sur le rapport du Shérif disant que le demandeur n'a pas des biens suffisants pour satisfaire au jugement.

Il faut donc que les avocats de M. Angers soient bien convaincus que M. Pacaud est dans cette position, puisqu'ils n'attendent même pas le rapport du Shérif pour faire cette motion.

Oh! alors quel soufflet sanglant administré à M. le juge Andrews, qui d'après eux aurait accordé une condamnation disproportionnée avec l'état de fortune de M. Pacaud!

Rappelez-vous donc, messieurs, que si la loi donne aux tribunaux le pouvoir de punir ceux qui causent des dommages à leurs concitoyens, elle ne leur donne pas le pouvoir de les étouffer, en autorisant des adversaires politiques à leur demander la bourse ou la vie?

—*L'Electeur.*

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 28 Mars 1895.

M. l'Administrateur,

Aujourd'hui, à propos de je ne sais quoi, le comte Zerbini gardenoble du Souverain Pontife, a été provoqué en duel par le major Luca-Betti des dragons du roi Humbert. Voici la scène de la provocation: Elle est tout à fait d'un opéra... comique.

"Comte, donnez-moi votre carte, voici la mienne!"—"Je ne puis l'accepter, major, car si on l'apercevait dans mon salon, on la prendrait pour celle d'un gentilhomme!.."—"Demain, alors, je vous envoie mes témoins! Peut être alors diminuera votre arrogance!"—"Envoyez-les; c'est bien! j'avertirai mes serviteurs de mettre sous clef mon argenterie!.."

Le ministère de la guerre a reçu la nouvelle de nouveaux désastres en Afrique. Les noirs Ethiopiens, Abyssins, Soudaniens trahissent ou reculent et laissent sagement leurs compatriotes massacrer les fils des Romains.

Depuis trois ou quatre jours les soldats du roi Humbert battent en retraite d'une manière fort peu édifiante devant des nègres sans .. pantalon. On se demande à Rome si c'est la pudeur ou les lances qui dicte cette conduite aux escadrons italiens!...

Pour moi qui suis fondé sur la pudeur d'ici, j'affirme négativement que ce sont les lances des nègres

Ces jours derniers la *Tribuna*, feuille israëlite et Crispinienne donnait, avec tout le charivari que les soldats hébreux ont fait devant Jéricho pour en faire tomber les murs avec le fracas que l'on sait, donnait, dis-je, la scandaleuse et fausse nouvelle qu'une religieuse de Padoue s'était pendue dans le jardin du monastère. Maintenant, il est averé, reconnu et authentique que le cadavre trouvé suspendu à un arbre d'oranger, est celui d'une fille de mauvaise vie tuée par deux officiers de l'armée du Rois et portée de nuit où on l'a trouvée. Les officiers ont été emprisonnés en attendant d'être degradés; le fait est connu, reconnu, identifié, dans Rome tout entière, et aucun des journaux anticléricaux qui avaient chargés les religieuses du crime et de la honte n'ont aventuré une ligne de rétractation.

Même la loyauté a émigré de Rome!...

Ecoutez un peu, à cette heure, (ce que j'ai entendu), la naïveté extra-simple des enfants romains —Papa, est-ce bien vrai qu'Adam et Eve, chassés du Paradis terrestre, durent se couvrir de feuilles de vignes?—Certainement!—Mais l'hiver, comment faisainet-il puisque les arbres sont tous dépouillés!.."

A Rome l'industrie est morte; le commerce bien plus encore; mais on annonce toujours, au moins pour l'étranger. Et ces jours de frais printemps, un français, un américain en pérégrination à Rome, se rendant au Pincio, vers les neuf ou dix heures, voit diverses annonces extra-modernes imprimées sur le visage des personnages antiques et historiques de la Rome impériale ou de l'Italie moyen-âge. Ces anachronismes sont dégoûtants pour qui vient chercher dans la Ville Eternelle les restes des parfums classiques respirés sous l'œil sévère d'un maître impitoyable, alors qu'à la sueur de notre front, nous traduisons Tite-Live, Sixte Quinte, Curce ou Sailuste.

C'est ainsi que sur le manton de Marius, le fameux vainqueur des Cimbres et des Tentons, on lit une petite inscription, couleur violette: "Pommade pour faire croire les cheveux sur les crânes chauves." Puis, plus loin sur la joue de Cicéron: Contre l'influenza, buvez le vin de Frascati." Après sur le front de Gasibaldi: "Antonio Franconi ôte les cors aux pieds, sans ombre de douleur."

Il est certain que les personnes représentées par ces bustes en marbre de Carrare n'ont jamais pensé être utiles un jour à la postérité selon le rite imaginé par la réclame contemporaine. Et le gouvernement qui permet cela se montre plus grossier et plus burlesque mille fois que l'abyssin Ras-Mangascia

Les cigares italiens sont sensés être composés de plus pur tabac américain du Kentuky. La vérité est qu'ils sont formés de toutes les herbes et non herbes, possibles et imaginables. Jusqu'aujourd'hui, ce n'étaient que les simples citoyens italiens qui avaient eu à se plaindre des cigariers gouvernementaux. Aujourd'hui, les circonstances se sont aggravées. Le roi, fumeur infatigable, s'est mis avant-hier au bec un cigare qu'il a découvert être bourré de cheveux blonds!!!...et ce matin dans un autre cigare, il a trouvé un fragment d'étoffe qui ressemble à s'y méprendre à un morceau de culotte de gendarme!!!

Est-ce que par hasard, Adrien Lemmi, le grand maître de la Franc-Maçonnerie italienne et le fortuné monopoliseur du tabac pour l'Italie, aurait découvert un nouveau debouché pour les visibles perruques et les vieux *étuis* de gendarmes?.. L'innovation ne saurait qu'être prospère; elle pourrait même être longtemps fructueuse, si la fortune capricieuse et traîtresse n'avait tout gaspillé en rendant Sa Majesté (!) victime de l'inconvénient qui n'était réservé qu'aux simples citoyens italiens.

D'après un rapport envoyé à la S. Congrégation de la Propagande les diocèses du monde les plus peuplés sont: "Paris, 3,141 595 catholiques; Breslau (Prusse), 2,500,000; Cologne, 3,052,612; Bahia, (Brésil), 3,035,179; Rio Janeiro, 2,037,905."

Les italiens en général, les romains en particulier, ne peuvent réellement pas comprendre comment les américains sont si prompts à lyncher les italiens, comme la chose est arrivée, il y a cinq ans à New Orléans, à propos de certains vauriens de la Mafia, et s'est répétée dernièrement dans le Colorado

A un bon citoyen de la Ville Eternelle qui m'interrogeait sur le fait, j'ai dû répondre que généralement les italiens qui émigrent, surtout en Amérique, font partie, non de la crême, mais de l'écume de leur nation; et par conséquent ils sont mauvais citoyens partout. Ces gens-là arrivant dans un pays où la liberté individuelle est presque sans borne, se permettent des abominations et des crimes qui révoltent tellement les américains, nis droits, libres et justes, que les italiens criminels sont passés par les armes en vertu de l'indignation publique. L'indignation publique n'est d'ailleurs que l'avant-garde de la justice légale, et ce que font les lyncheurs, le *coroner* l'ordonnerait certainement au Shérif.

Bien à vous,

WM. BREEN.

La Beaute.

La spirituelle chroniqueuse Françoise parle en ces termes dans la *Patrie* de la beauté chez les femmes:

Nul ne saurait le nier, la puissance de la beauté est extraordinaire. Jamais on ne pourra exagérer l'empire qu'elle exerce sur les âmes.

A chaque instant on le constate et quand on considère que son influence a décidé du sort des peuples, on ne doit plus s'étonner du changement qu'elle apporte dans quelques vies.

Il y a quelques semaines, je suivais avec intérêt une discussion très animée entre des correspondants d'un journal de Londres, relativement à cette question:

"Les femmes laides sont-elles moins heureuses que leurs sœurs mieux partagées de la nature?"

Les collaborateurs, étant tous du sexe masculin, traitaient naturellement le sujet à leur point de vue. Il eut mieux valu sans doute laisser résoudre ce problème par les parties intéressées, bien que d'un autre côté, on eut pu craindre un peu de partialité.

Par exemple, j'ai été assez étonnée, je l'avouerai, de lire que la plupart de ces messieurs ne tarissaient pas en éloges sur la femme laide. A peu d'exceptions près, on lui décernait la palme. A elle, l'égalité d'humeur, l'amabilité, la constance dans l'affection, la fidélité dans l'épouse et la plus chaude tendresse dans la mère.

Tout ceci est bien beau et n'est que très juste; mais ce témoignage extraordinaire de la part d'un sexe adorateur de la beauté ne laisse pas que de surprendre. Il ne faudrait pas mettre à l'épreuve ces prétendus philosophes, car l'on verrait que toutes ces sages théories cèdent bientôt devant l'irrésistible attrait d'un joli visage.

Ce goût de la beauté est tellement naturel à l'homme que pour aimer une femme qui n'a pas reçu ce don, il éprouve comme le besoin de l'embellir d'abord dans son imagination. Ce sera même la mesure de son amour, puisque plus il l'aime, plus elle lui semble agréable aux yeux.

Cela ne doit pas étonner, car ce penchant a été mis en nous avec cet amour du grand et du beau qui marque la noblesse de notre origine.

Seulement, comme la femme est moins matérielle, elle ne fait pas passer cette admiration de la beauté physique avant toutes les autres considérations, et préfèrera chez l'homme le mérite intellectuel et moral à ses avantages extérieurs.

Celui-ci ne nous rend pas la même politesse et pour les femmes, la laideur, c'est comme la pauvreté, ce n'est pas un vice mais une grande incommodité.

Un cynique dont j'ai recueilli l'opinion va plus loin encore et dit: "Un joli visage aide une femme partout: dans les affaires, devant les cours de justice, dans la société et au mariage."

Et je suis persuadée qu'il a raison.

—Je préfère de beaucoup une femme qui puisse causer, qui a quelques idées dans la tête, à ces jolies coquettes qui ne savent que poser et s'admirer, vous dira votre partenaire dans le cours d'une soirée.

Le pauvre homme! il sent bien comme il serait absurde de vous complimenter sur des avantages extérieurs que vous ne possédez point, et il croit vous faire plaisir, en faisant allusion très délicatement, bien qu'il n'en croit rien lui-même, à ces mystérieuses facultés intellectuelles dont il vous dit douées.

Il ne se doute pas qu'il vient de vous signifier de sa manière la plus honnête que vous devez renoncer à toute autre prétention.

Langage des Gants.

Les jeunes gens et les jeunes filles dans les salons anglais les plus huppés ont inventé, pour exprimer leur pensée, un langage muet et très original, le langage des gants.

Nous allons en donner une idée rapide, sans pour cela conseiller à nos jeunes lectrices d'en faire usage.

Pour exprimer "Oui," laissez tomber le gant de la main droite dans la main gauche. "Non," coulez les deux gants ensemble. "L'indifférence," dégantez la main droite en partie. "Suivez moi dans le jardin ou dans la pièce à côté," frappez votre bras gauche de vos gants, comme si vous en ôtiez la poussière. "Je vous aime toujours," s'indique en ayant l'air de vouloir lisser ses gants. Si la belle désire savoir si son affection est payée de retour, elle mettra la moitié du gant gauche. "Prenez garde ou méfiez-vous, tournez délicatement les doigts d'un gant autour du pouce. Enfin, si la jeune personne—ou la dame—est de mauvaise humeur, elle posera simplement ses gants en croix sur la table, ou sur tel autre meuble qui se trouvera devant elle.

Anecdote.

Nous recevons d'un correspondant anonyme, une anecdote que nous nous permettons de narrer à notre manière:

M. C..., fabricien de l'église de sa paroisse, fait très souvent la quête, à la messe, à vêpres et aux autres offices. Il ne lui arrive jamais de passer à la droite de son ami D.., sans que ce fervent chrétien ne laisse son aumône dans la bourse qui lui est présentée. Jusque-là, c'est bien, mais voilà qui est beaucoup mieux. Lorsque la première ligne des fidèles est parcourue, M. C... passe naturellement à la seconde, et il se trouve alors à la gauche de son ami qui lui donne de nouveau.

Après plusieurs dimanches, M. C... finit par dire à M. D..,

—Tu m'as déjà donné. Ne te trompes-tu pas?

—Non, et chut! chut! tu sais bien que la main gauche doit ignorer ce qu'à donné la main droite.

A mon avis, c'est ravissant.

JEAN GRANGE.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

LA VIEILLE HISTOIRE

—Samedi dernier, M. Moïse Lambert, cultivateur de New Glasgow près de St Jérôme, est venu au marché Bonsecours pour vendre ses produits.

Vers les cinq heures de l'après-midi, un jeune homme bien mis s'est présenté à lui et lui demanda combien il vendait le reste de ses produits. On était en train de faire des arrangements, lorsqu'un deuxième individu s'est présenté et a demandé si on pouvait lui changer un billet de $100 L'individu No 1 répondit affirmativement; il tira de sa poche $55 et demanda à M. Lambert s'il avait de l'argent pour former les $100.

Le naïf cultivateur donna $55, et on lui dit d'apporter ses produits dans un certain hôtel de la place Jacques Cartier où on lui remettrait son argent.

L'individu No 1 prit le billet de $100 et s'en alla dans la direction de l'hôtel tandis que son compain l'individu No 2 empocha les $55 de Lambert.

Ce dernier s'est rendu à l'hôtel indiqué, mais à son grand désappointement ses clients n'étaient pas là et aujourd'hui encore il ignore où ils sont.

C'est toujours la vieille histoire qui s'est répetée.

LOUIS CYR

—Louis Cyr, le champion des hommes forts, a été retenu par la maladie, chez lui, pendant une semaine. D'après l'avis de ses médecins, M. Cyr a dû résilier un engagement des plus avantageux à Boston.

QUEBEC,

COINCIDENCE

—Au moment où M. le juge Andrews à Québec condamnait M. Pacaud à payer $5000 à M Angers, M le juge en chef Casault condamnait à $20 de dommages et à $20 de frais un individu qui avait traité de voleur M Ch. Langelier, un ancien ministre de la Couronne.

La différence entre le montant de la condamnation a fait surgir à Québec et ailleurs des commentaires sévères sur la façon dont les choses se passent dans la vieille cité de Champlain.

DRAME À QUÉBEC

—M. F. Rinfret, pharmacien de la rue St Jean, âgé de 40 ans, marié et père de famille, a tenté de se suicider vendredi soir, pendant qu'il souffrait d'une attaque de "delirium tremens."

Le malheureux s'est servi d'une scie de boucher avec laquelle il s'est infligé une blessure profonde et affreuse à la gorge.

Le Dr A. Hearn, mandé à la hâte, a pansé le blessé. Aux dernières nouvelles, un mieux sensible s'était produit dans l'état de M. Rinfret et son rétablissement complet ne sera une affaire que de quelques semaines.

DANS LA RIVIÈRE

—Mlle Maggie Burke, domiciliée rue Champlain, s'est noyée vendredi soir. En voulant jeter des ordures au bout d'un quai, elle a perdu l'équilibre et est tombée à l'eau.

On a retrouvé son cadavre quelque temps après.

OTTAWA,

M. GREENWAY

—Une dépêche nous apprend que M. Greenway est rentré à Winnipeg lundi. Il a déclaré à un journaliste que la réponse du gouvernement du Manitoba au *remedial order* sera prête le 9 mai prochain et qu'elle sera rendue publique ce jour-là.

WINNIPEG

HORS DE L'EGLISE

—Au cours d'un sermon prononcé par Mgr Langevin, dimanche soir, dans l'église Ste Marie, l'archevêque de St Boniface a parlé de la question des écoles et déclaré que tous les catholiques qui donneraient leur appui aux partisans de la loi telle qu'elle existe actuellement ne seraient plus reconnus dignes de demeurer dans le giron de l'Eglise.

TORONTO

LES ECOLES SÉPARÉES

—Le *World* dit: Nous avons appris qu'une des conditions posées par la délégation terreneuvienne pour effectuer l'entrée de la colonie dans la Confédération canadienne comprenait l'insertion d'une clause dans la constitution garantissant des écoles séparées aux catholiques de l'île.

MORINVILLE (Manitoba)

ECHOS DU NORD-OUEST

—Nous jouissons d'une magnifique température. Le printemps est arrivé pour de bon, les arbres bourgeonnent, les oiseaux font entendre leur joyeux gazouillis, les chemins s'améliorent, les champs reverdissent, le colon prépare ses machines pour les semailles, il y a de la vie, de l'activité, de l'entrain dans la colonie. C'est beau, c'est réconfortant.

ONT-ILS PERI?

Deux Hommes Partis en Canot.

Bellows Falls, Vt., 17 avril—On éprouve beaucoup d'anxiété au sujet de S. N. Alexander, le caissier de la Fall River Mountain Paper Co., et le contre-maître Fitzgerald de la manufacture de peinture, qui sont partis hier pour descendre la rivière Connecticut dans un petit canot en cèdre et qui n'ont pas été revus depuis cinq heures de l'après-midi, quand quelqu'un les vit passer à East Putney, à douze milles d'ici.

Comme on le sait, le Connecticut est gonflé par les pluies diluviennes que nous avons eues ces jours derniers et il ressemble à un torrent impétueux.

C'était une entreprise très hardie que de partir en léger esquif sur des eaux aussi tempétueuses.

Cependant, on s'attendait à voir revenir les deux hommes par le train de nuit. Mais rien, et ce matin on est parti à leur recherche.

On a eu beau mettre à réquisition le télégraphe et le téléphone, on n'a eu ni vent ni nouvelle des deux hommes.

On suppose que leur embarcation a chaviré et qu'ils se sont noyés.

Ils étaient âgés de 25 ans environ, célibataires tous deux et très répandus dans la société.

Alexander était fiancé à une jeune beauté de cette localité et le mariage dévait être célébré sous peu.

UNE ABRUTIE.

Paris, 16 – Claudine Lebeau, une vieille ivrognesse de 50 ans, qui vendait du "petit noir", a assassiné un nommé Georges Romond, aussi âgé qu'elle, qui vivait en sa compagnie depuis quelque temps, dans un taudis de la cité Jeanne d'Arc, aux environs de Paris. Le meurtre a été commis pendant que les deux étaient ivres et se querellaient, ce qui leur arrivait souvent

Après avoir gardé le cadavre pendant trente jours dans sa chambre, la vieille femme alla trouver la police pour se livrer et et raconter à sa manière le crime effroyable qu'elle avait commis.

J'ai tué mon homme, dit-elle à M. Cochefert. Quand Je ne me rappelle plus au juste. . . . . mais c'était dans les premiers jours de mars. Nous nous sommes disputés. . . . . battus. Il était plus fort et voulait me crever les yeux. . . . . Alors, j'ai pris une hachette. . . . . et je lui ai —d'un seul coup— brisé le crâne. Depuis ce temps-là, le corps est dans ma chambre, mais vraiment il serait temps qu'on l'en retirât . . . .

D'abord, M. Cochefert crut avoir affaire à une déséquilibrée.

Qu'avez vous fait depuis? demanda-t-il.

Oh! pas grand'chose. Depuis ce moment, j'erre à travers Paris. Le soir, je couche tantôt sur un pont, tantôt sur le talus des "fortifs", mais, depuis une quinzaine, chaque jour, je vais chez moi passer deux ou trois heures auprès du corps...

La meurtrière a été écrouée.

L'EAU SE RETIRE.

Les Dommages Vont s'Elever Tres Haut.

Haverhill, Mass., 17 avril.—L'eau de la rivière a baissé de quinze pouces hier soir et elle se retire rapidement ce matin. La voie électrique est libre et le trafic a été repris entre cette ville et Lawrence. Cependant il se passera encore quelques jours avant que les fabriques de chaussures puissent reprendre leurs opérations. La Cie de la Lumière Electrique ne pourra éclairer la ville que demain ou vendredi.

On estime les dommages causés par l'inondation en cette ville à $75,000.

Lawrence, 17 avril—La Merrimack baisse rapidement et à une heure elle avait deux pieds de moins que le point le plus élevé atteint par les eaux pendant la récente inondation. Les fabriques sont encore fermées, mais il est probable que quelques-uns d'entre eux pourront reprendre demain leurs opérations.

Concord, N H., 17 avril—Des ouvriers sont à réparer les écroulements causés par les eaux sur la ligne du Concord & Montreal, et l'on espère que le trafic avec le sud par Suncook sera repris ce soir. En attendant, les trains passent par Henniker Junction et Manchester. La voie principale du Boston & Maine, embranchement de Concord, est dans un très mauvais état et l'on ne croit pas que des trains puissent y circuler avant samedi soir.

Manchester, N H, 17 avril—La pile de l'est du pont de l'Amoskeag qui traverse la rivière Merrimack a été cet avant-midi emporté par les eaux. Les autorités de la ville ont fait fermer le pont, parce qu'il est dans un état dangereux.

GEOFFRION ELU

Dobell a ete elu dans Quebec-Ouest.

Toronto, 17 avril—Les elections partielles pour la Chambre des Communes d'Ottawa ont eu lieu dans quatre comtés aujourd'hui et en voici le résultat: Québec-Ouest—Dobell (conservateur - indépendant), élu par 6 voix de majorité; McGreevy était son adversaire. Antigonish, Nouvelle - Ecosse,—McIsaacs, (libéral) élu par 112 voix de majorité, ce qui est un gain libéral. Haldimand (Ontario)—l'Hon M. W H. Montague, secrétaire d'Etat, réélu par 642 voix de majorité.

Verchères (Québec—Geoffrion (libéral), élu par 157 voix de majorité contre Bissaillon (conservateur).

Ce Scandale.

Londres, 16—Parmi les personnages impliqués dans le scandale Wilde, se trouve un membre influent de la Chambre des Lords, très répandu dans la haute société londonnienne, et qui a pris la fuite.

Si vous avez besoin d'un

Habit de Soiree,

vous pouvez louer un de ces habits à bon marché chez le

POPULAIRE

Tailleur - Canadien,

ARTHUR M. BERTRAND,

24 Rue Middle.

Il a de très beaux habits de toutes les grandeurs.

Vous Epargnerez d'l'Argent En lui fesant une visite.

Toledo, O.

Vendu par les droguistes 75c.

Reid & Hughes,

Le Grand Magasin de Nouveautes de Lawrence

Telephone 112-2.

Notre Magasin sera Ferme toute la Journee Vendredi, le 19 Avril "Lexington Day."

Ainsi nous devons faire deux jours dans un, samedi nous aurons des avantages spéciaux.

Lisez ce qui Suit:

BBARGAIN No. 1—Corps de Dames pour l'été, en coton égyptien et en beau Jersey blanc, vendus ailleurs 17c, notre prix 12½c.

BARGAIN No. 2—Bas pour Enfants et Demoiselles, par côtes, couleur noire garantie, vendus dans les autres magasins 17c, notre prix 12½c.

BARGAIN No. 3—5 Doz d'Essuie-mains en beau Damas, franges nouées, valant partout 19c, notre prix 12½c, pas plus que 6 vendus à la même pratique.

BARGAIN No. 4—Un ballot de Coton Lenox blanchi, 36 pcs de large, vendu partout 8c, notre prix 5½c, pas plus de 25 verges seront vendues à la même pratique.

BARGAIN No. 5—97 Doz de Cravates pour hommes, en Satin et en Soie, Four in Hands et Teck, annoncées à Boston pour être vendues 3 pour $1, notre prix 25c.

BARGAIN No. 6—139 Doz de Mouchoirs brodés, cette qualité jamais vendue à moins de 25c, marchandises parfaites, 12½c

BARGAIN No. 7—Rubans tout Soie et G G 9 No. 16, 10c la verge, toutes les couleurs choisies.

BARGAIN No. 8—60 pièces de Irish Lawns, beaux patrons, convenables pour les temps chauds, notre prix 8c la verge.

BARGAIN No. 9—16 Doz de Robes de Chambre, faites en beau Coton, matériaux garnis en Hamburg, coûteraient 74c sans la façon, notre prix 56c.

BARGAIN No. 10—Notre stock de Rug Smyrna, 30 x 60 pcs vendus tous les jours $3 et $3 50, notre prix $1 89.

BARGAIN No. 11—50 pairs de nos Draperies en Dentelle valant $1 50, notre prix $1 00.

Hatez-vous ces Bargains ne dureront pas longtemps.

REID & HUGHES.

LES CHEFS DES PRIX POPULAIRES.

Nos. 225 A 235 RUE ESSEX,

LAWRENCE, MASS.

Commis de langue française—M.M. Jos. A. Roy, John A. Tucker P. A. Murphy, Mlle Evelina Poirier, Mlle Lumina Morneau et Dame Exilda Cardinal.

MITCHELL & CO.

Dans notre departament de manteaux on peut trouver des

Collerettes et des Jackets!

Des visites fréquentes sur le marché, et des achats considérables ont fait notre stock des plus complets dans tous les styles des plus desirables.

Collerettes en velours Soie et Drap en variété infinie pour la classe fashionable.

Corsages en Soie.

Ils sont de toute beauté et à des prix très raisonnables.

Jupes de Robes.

Corsages de soie et jupes repassées sont la mode du jour.

Toute dame connaît la beauté d'une jupe de la manière qu'elle ajuste

Nous en avons en quantité variée et vous trouverez les styles correct, dans notre immense stock.

Les petits ne sont pas oubliés, comme vous le verrez par nos Reefers Stylish pour les enfants.

Le corps de musique qui fait le plus de bruit n'a pas fait la plus grande parade, ainsi que la plus grande annonce ne représente pas les pas les plus grands bargains.

{o]—[o}

Mitchell & Co.

76 a 82 RUE MERRIMACK,

HAVERHILL, MASS.

Commis canadiens—M. A. Léveillée, Mlle Elmire Lafayette.

L'opinion publique nous supporte.

Tout le monde est de la même opinion, c'est-à-dire que nous avons le plus bel assortiment d'habits tout faits de tout genre en cette ville,

Habillements d'Enfants, de **50 cts.** à **$8.00.**
Habillements de Jeunes Gens, **$4.50** à **$15.**
Habillements pour Hommes, de **$5** à **$20.**
Un immense assortiment de Pantalons pour la saison du printemps.

HAMEL & CLOUTIER,

405 Rue Essex,

Lawrence, Mass., à l'enseigne de la Valise Dorée.

UN JOLI PIED!

Ne devrait jamais mis ailleurs que dans une belle Chaussure, et il ne le sera jamais si la pratique achète ses Chaussures dans notre immense stock qui est composé de tous les derniers styles de chaussures du printemps et d'été pour Messieurs, Dames Demoiselles et Enfants.

Nous avons un très bel assortiment dans les styles les plus récents, dans toutes les nuances tan Sans crainte de contradiction vous ne pouvez vous procurer une chaussure plus confortable. Elles sont flexibles aux pieds et durent très bien.

☞ Venez nous voir avant d'acheter ailleurs Nous serons toujours heureux de vous montrer nos marchandises.

Agent de Billets de Chemin de Fer pour toutes les parties du Canada et de l'Ouest.

V. J. HUOT,

437 Rue Essex 437.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,

2 et 4 Rue AndoVer

Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.

Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.

Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

F. A. Edwards & Co.,

Le Nouveau Magasin,

275 Rue Essex, 275

LAWRENCE, MASS.

Notre assortiment de Bas et de Sous-vêtements est maintenant au complet et nous sommes en état de donner les meilleurs bargains jamais offerts avant aujourd'hui.

Bas de Dames, couleur noire garantie, de 8 à 75 cts.

Bas d'Enfants, de 10 à 50 cts.

Ligne Complete de Nouvelles Nuances tan. dans tous les Prix

Bargains en Sous-vetements en Coton.

Un des plus beaux assortiment de Dentelle en cette ville.

Nos Gants de Kid de $1.00, ajustés et garantis, quelque chose que les autres magasins ne font pas.

F. A. EDWARDS & CO.,

275 Rue Essex.

Employés de langue française: Jos. H. Roy et Maud Potvin.

L'AGE D'OR,

Pour les Amateurs du Bon Marche.

Les Demoiselles O. JEAN & CO., désirant se retirer d'affaires ont décidé de se débarrasser de tout leur stock à des sacrifices sans précédents dans l'histoire du commerce à Lawrence. Les dames et les demoiselles sont priées de ne pas manquer cette occasion spéciale.

☞ Voici quelques spécialités qui méritent votre attention:

Chapeaux valant	$2.00, pour	$1.50	Indienne valant	10c pour	5c
Chapeaux valant	50c pour	25c	Indienne valant	8c pour	3c
Chapeaux valant	25c pour	10c	Etoffes à Robes de 12 1-2c pour		8c
Tips valant	2.00 pour	1.25	Etoffes à Robes de	25c pour	19c
Tips valant	75c pour	25c	Etoffes à Robes de	50c pour	37c
Rubans valant	45c pour	15c	Corsets valant	$1.50 pour	$125
Rubans valant	25c pour	10c	Corsets valant	50c pour	37c
Rubans valant	10c pour	2c	Corsets valant	25c pour	19c

Livres de Prieres a des prix tres reduits

O. JEAN & CO, 421 Rue Essex.

Centres Canadiens.

Lowell

Les licences de chien expirent le 1er mai.

La fonderie de la Lowell Machine Shop est maintenant en pleine opération.

Mlle Rose G. Caisse est partie ce matin pour aller passer quelques semaines au Canada.

Le monsieur qui a pris la pipe de M. Berger de la rue Moody est prié d'aller chercher l'étui.

On n'a pas encore eu ni vent ni nouvelle de Mlle Ellen Keans âgée de 25 ans, disparue depuis cinq semaines.

Nous avons eu le plaisir d'avoir la visite de M. Pierre Eno, autre fois de cette ville et maintenant de Haverhill, Mass.

M. et Mde Emile Blais ont quitté définitivement Lowell pour aller habiter Winooski, Vt, où ils ont déjà de neuve.

Les membres du chœur St. Joseph sont priés de se rendre au lieu ordinaire, mercredi soir, à 7 30 heures. Sans y manquer. A. N. Duval, directeur.

M. Pierre Brunelle, étudiant en médecine, frère de M. Noe Brunelle, est retourné à Montréal, où il suit les cours au McGill, après sa vacance du jour de Pâques.

M. Bousquet, le gérant de la Banque du Peuple de Montréal, est en visite en cette ville, chez son beau-frère, M. le Dr Gervais. M. Bousquet a aussi visité New York, Boston et autres villes de la Nouvelle-Angleterre.

Le collecteur de la taxe sur le revenu, M. Meade, est entré en fonctions hier matin dans ses bureau situés dans l'edifice du Bureau de Poste. Toute personne dont le revenu excède $3500 par année doit aller voir Meade.

Notre ami, M. l'ex conseiller Chs. H. Boisvert, qui était retenu à sa chambre depuis deux semaines par la grippe, est sorti aujourd'hui pour la première fois. Il est venu nous faire une visite à nos bureaux, il est en pleine convalescence.

M. J. A. Plante, président de la Corporation St André, a assisté hier soir à l'ouverture du bazar de la société St Jean-Baptiste de Haverhill, Mass. Avant de se rendre aux salles, il y eut une grande parade des sociétés de cet endroit et des délégués de plusieurs centres environnants. On nous dit que tout s'est bien passé

Le nouvel almanach des adresses (directory) contient 37,202 noms, soit 1092 de plus que celui de l'an dernier. Un confrère américain dit que si l'on compte trois mineurs pour chaque nom d'adulte dans le bottin de Lowell, la population de cette ville se trouverait donc de 111,606.

On nous apprend qu'un de nos compatriotes, M. Joseph O. Rémillard, employé à la "Machine Shop" de Lowell, est parti le 11 de ce mois, pour affaires importantes au Canada Il doit visiter Ottawa, Montréal, St Jean, Lachine, Napierreville, Granby, etc. Après deux mois d'absence, notre compatriote ouvrira une branche de commerce en cette ville.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Almanach des Adresses.

Nous accusons réception de l'Almanach des Adresses de Lowell pour 1895, édité par Sampson, Murdock & Co., de Boston.

Merci à qui de droit.

Hymen.

Dimanche, 14 avril 1985, M. Henri Guimond de cette ville conduisait à l'autel Mlle Mathilda Turcotte.

Après le souper de noces à la demeure des parents, une magnifique soirée a eu lieu, et le nouveau couple a reçu de nombreux cadeaux.

Nous souhaitons beaucoup de bonheur à M. et Mde Guimond

Nos Conseillers.

Le maire avait convoqué pour hier une assemblée des conseillers. Le conseiller Hubert E. Webster, du Quartier Quatre, était absent de la ville. Tous les autres conseillers étaient sur les lieux.

Seuls les démocrates entrèrent dans la salle du conseil et ajournèrent à mardi soir, quand le maire convoquera en assemblée les deux branches de notre gouvernement municipal.

Il peut se faire qu'on en vienne à un compromis, dans l'intérêt de la ville.

Tué a Joliette.

Ce midi, nous avons reçu un télégramme de Joliette, P. Q., nous apprenant la triste nouvelle que M. Arthur Racette, le fils de Mde Vve Isaac Racette, qui habite cette ville, venait de s'y faire tuer dans un accident.

La dépêche ne donnait pas d'autres détails.

M. Racette travaillait à la papeterie depuis plusieurs années comme chauffeur; il laisse une femme et sept jeunes enfants, et à Lowell sa mère, deux sœurs et deux frères.

M. Maxime Racette, son frère, employé au Suffolk, part ce soir pour Joliette.

Pour Dimanche Soir.

A la salle du collège on donnera dimanche "Le Fricot Sinistre" et le "Médecin d'Escarbagnac." De nos jeunes amateurs ont préparé ces deux pièces et ils sont d'une jolie force.

M. Henry Dufresne jouera plusieurs morceaux de xolophone, avec accompagnement de piano.

On promet une soirée magnifique sous tous les rapports.

Nous conseillons à nos lecteurs et lectrices qui veulent passer quelques bons quarts d'heure de se rendre à la salle du Collège dimanche soir à 8 heures.

Salem

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants:

F. Morel, 17 rue Harbor.

P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.

M. Ulric Mailly est entré au service de la boulangerie Coopérative.

M. Henri Voyer a été admis membre du Cercle Social dimanche dernier à une assemblée spéciale du Cercle.

L'Union St. Joseph a voté la semaine dernière la somme de $125 pour pourvoir aux dépenses de la fête patronale.

M. Jules Voyer, autrefois de Salem, et frère de M. F. X. Voyer, doit se marier lundi prochain à Newmarket, N. H.

M. Napoléon Thibault, gérant de la boulangerie Coopérative, doit prochainement ouvrir un magasin d'épiceries sur la rue Harbor. Succès.

Lundi, la police a fait la capture d'un monsieur qui était en train de débiter un baril de bière dans une maison de la rue East Gardner. La cour l'a condamné à payer $100 d'amende.

Chaque semaine nous amène son contingent de familles qui s'expatrient pour venir chercher aux Etats Unis une vie meilleure. C'est le repatriement à la Taillon que la presse bleue salariée de la Province de Quebec vante avec tant de fracas.

La société St. Jean-Baptiste de cette ville a reçu une invitation de la société St. Jean Baptiste de Woonsocket, R. I., lui demandant de participer à la fête du 24 juin qui sera célébrée avec beaucoup d'éclat dans le grand centre canadien du Rhode-Island.

Un Soulagement.

Enfin les licences pour la vente des liqueurs spiritueuses sont accordées. Plusieurs sont dans la jubilation—mais un plus grand nombre sont dans la *soupe*. C'est dans l'ordre de dire: Beaucoup d'appelés, et peu d'elus. Parmi les nôtres qui sont au nombre des heureux mortels, nous remarquons avec un vif plaisir les noms de nos amis, MM. Pelletier et Chouinard et Eugène Larivée. Sans vouloir nous jeter de l'encens sous le nez, nous sommes fiers de dire que nous ne leur avons pas nui; mais au contraire nous . . . . . arrêtons . . . . . nous allions commettre une indiscrétion.

Nos félicitations à nos amis et aux commissaires.

PAQUES

A l'Eglise Saint-Joseph de Salem.

Service du matin à 10½ heures.

O Filii, solo d'orgue, *Batiste*

Messe de Pâques No. 2 en E flat, *B. C. Fauconnier*

Kyrie, Gloria, Credo, Sanctus, Agnus, Offertoire,

Regina Cœli, solo et chœur, *Th. Dubois*

VEPRES.

Psaumes Solennels, Grégorien

Magnificat en C, chœur, *Lambillotte*

Jesu Dei Vivi, trio tiré d'Attilla, . . . *Verdi*

Regina Cœli, solo et chœur, *Th. Dubois*

Tantum Ergo en C mineur, *Lambillotte*

Le magnifique chœur de l'église St. Joseph composé de voix de dames et de messieurs s'est surpassé dimanche dernier. Les solistes étaient Melles Joséphine et Marie Louise Frazer, Ida Demers, B. Plamondon; MM. C. L. Desaulniers, Jos. Bernier, Jos. Blanchette et Léon St. Jean qui agissait comme soliste de basse et comme directeur. Notre habile organiste M. J N. A. Beaudry, présidait à l'orgue et comme toujours il a très bien rempli sa tâche.

Lawrence

Le bal des hommes de police a eu lieu lundi dernier et a été couronné de succès.

Plus de dix mille personnes sont allées mercredi visiter la dam qui certainement ressemblait aux chûtes Niagara.

M. et Mde Eugène Marier, de Boston étaient de passage à Lawrence dimanche dernier en visite chez leurs parents.

M. Joseph T. Demers, de Nashua, N. H., était de passage à Lawrence dimanche dernier chez ses parents et amis intimes.

Les employés des manufactures ont eu un congé cette semaine, la crue des eaux a été la cause que les manufactures ont été obligées d'arrêter.

MM. J. F. Connor et Bernard Otto ont été les vainqueurs dans le concours des bicycles que l'*American* avait organisé.

L'eau de la rivière Merrimack est plus haute quelle a été depuis 25 ans.

M. A Cloutier est allé à Boston mercredi dernier afin d'assister à l'assemblé du Clover's Club.

M. Williams Hamel, artiste photographe était de passage à Manchester, N. H., dimanche dernier.

La serie de whist du Cercle Montcalm qui était pour avoir lieu mercredi dernier a été remise à mercredi de la semaine prochaine.

C'est très rare qu'il pleut le jour de Pâques, mais cette année ça été exceptionnel. On a pas été capable de montrer les nouvelles toilettes de Pâques.

Les pilules du Dr Larivière, pour le mal de tête, en vente à la pharmacie Miville. Essayez-les, aussi en vente à la pharmacie Miville de Manchester, N. H.

La ligue des joueurs de base ball de Lawrence ont joué leur première partie vendredi dernier contre les Philips de Andover et oont été defaits par 5 contre 3

M. V. J. Huot, notre populaire marchand de chaussures, est à faire réparer son magasin tout en neuf; c'est signe que les affaires sont bonnes. En avant, M. Huot!

La pharmacie Miville est sans contredit l'endroit par excellence pour vous procurer tout ce qui est utile aux familles en fait de parfums, savons, essences, articles de fantaisies, vins, liqueurs pour les malades, etc.

Samedi soir des voleurs se sont fait une entrée par une vitrine du magasin de Beedle sur la rue Lowell, ils ont défoncé le tiroir et se sont emparés de cinq piastres en petit change. La police est à leur poursuite.

On nous dit que les démocrates se mangent le *corps en salade* parce que le maire Rutter a nommé un autre républicain nous dition pour troisième commissaire des licences. *Keep quiet boys*, vous n'êtes pas rendus au diapason de vos déboires d'ici à 25 ans.

N'ayez pas peur de courir le poisson d'avril en allant chez le populaire pharmacien, Félix Poisson, car vous êtes certains d'être servis avec courtoisie et honnêteté. Comme toujours il a en mains: Parfums, Essences, Articles de Toilette, etc., aux plus bas prix de la ville.

Comme on s'y attendait le magasin de Hamel & Cloutier a été assez bondés, de pratiques samedi dernier qu'il n'y avait pas moyen de pénétrer a travers la foule. Le public sait apprécier les efforts que ces deux jeunes entreprenants compatriotes font pour satisfaire leur clientèle.

MM. Belle Isle & Co., 47 rue Franklin ont toujours en stock, Médecines patentées de toutes sortes papeterie, bonbons, cigares, tabac etc. Manufacturiers d'extraits de fleurs. Agents pour les journaux du Canada, la *Patrie* la *Presse*, l'*Electeur*. Ili tiennent aussi un magnifique papier à lettre, à très bon marché.

Ces jours derniers est décédée à Hull, P.Q., Mde Victor Levesque. Ça été un grand deuil dans la famille et pour un grand nombre d'amis, car la défunte était douée de toutes les qualités du cœur et de l'esprit et était le modèle de la femme vraiment chrétienne. Elle était la sœur de notre distingué compatriote M. Lucien Levesque.

Nous offrons nos sincères condoléances à tous les parents éplorés et surtout à notre ami M. Lucien Levesque.

Articles de Toilette.

Des articles de toilette de toutes sortes peuvent être achetés au Bargain Emporium, 302 à 310 Essex St Lawrence, Mass.

Fouunitures.

Toutes les nommer prendraient trop d'espace. Il suffit de vous dire que le meilleur endroit pour les acheter est au Bargain Emporium, 302 à 310 Essex St Lawrence, Mass.

Grande Assemblée.

Le comité nommé par la société St Jean-Baptiste pour organiser la démonstration du 24 juin a décidé de convoquer une assemblée de tous les Canadiens de Lawrence, dimanche, le 21 courant, à 2 hrs p. m., à la salle des sociétés.

Le but de l'assemblée est d'aviser aux moyens d'organiser une procession où seront représentées toutes les différentes branches d'industrie ou commerce, exploitées par les Canadiens.

Vu l'impossibilité de voir chaque personne engagée dans ces différentes occupations et le danger d'en oublier plusieurs, le comité a cru plus sage de convoquer cette assemblée pour être assuré d'un plus grand succès.

Le comité espère que tous les Canadiens, sans distinction, hommes de profession, commerçants de tout genre, hommes de metier, etc., etc., se feront un devoir de répondre à son appel, afin que la démonstration du 24 juin soit digne des Canadiens de Lawrence qui ont toujours eu la réputation de bien faire les choses.

Donc en foule dimanche a 2 hrs à la salle des sociétés.

On Demande

Un commis d'expérience Canadien-français pour le commerce de nouveautés. Une personne qui commande une clientèle. Bonne position pour un homme qualifié. Seulement ceux qui ont de l'expérience devront faire application. Adressez K. L. D. Lawrence Mass.

Parapluies.

Le temps a été humide. Inutile de vous dire que le printemps amène la pluie. Le Bargain Emporium vend des parapluies de 24 pouces, avec de beaux manches couleur noire, garantie, pour 49c et 59c. Parapluie Gloria, 26 et 28 pouces, pour 69c et 89c. Achetez en un et vous ne serez pas troublé par la pluie.

Deces.

En cette ville, le 6 avril, Chas Goudron, est décédé à l'âge de 23 ans. Les funérailles ont eu lieu le 8 avril courant

En cette ville, le 7 avril, Joseph Dubois, est décédé à l'âge de 6 mois. Les funérailles ont eu lieu le 8 courant.

En cette ville, le 13 avril, Eva Bernard, est décédée à l'âge de 2 ans et 10 mois. Les funérailles ont eu lieu le 15 courant.

Ces enterrements étaient sous la direction de M. S. Dubé.

On Demande.

Une bonne fille pour faire l'ouvrage dans une maison privée. Addressez vous au No. 405 rue Essex.

La Surdite ne Peut Etre Guerie par applications locales, car elles ne peuvent atteindre la partie malade de l'oreille. Il n'y a seulement qu'un moyen de guérir la surdité et c'est par des constitutionnels. La surdité est causée par une condition enflammée par la doublure muqueuse du tube Eustachien. Lorsque ce tube est enflammé vous avez un son grondant ou une ouïe imparfaite, et lorsqu'il est entièrement fermé, le résultat est la surdité, et à moins que l'inflammation soit enlevée et ce tube ramené à sa condition normale, l'ouie sera détruite pour toujours, 9 cas sur 10 sont causés par le catarrhe, ce qui n'est rien autre chose que la condition inflammée des surfaces muqueuses.

Nous vous donnerons cent dollars pour tout cas de surdité (causée par le catarrhe) qui ne sera pas guéri par le Hall's Catarrh Cure. Envoyez pour circulaire gratis.

F. J. CHENEY & Co.,

Haverhill

LE COURRIER est en vente aux endroits suivants:

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.

West End Pharmacy, 256 rue Essex.

Madame "Malbrook", en attendant le retour de son illustre mari, se frottait la figure avec la *Royal Cream*, pour enlever les traces que les larmes avaient laissées sur ses belles joues. Les pharmaciens tiennent cette lotion merveilleuse, qui se vend 75 cents la bouteille.

Nous signalons de passage parmi nous M. Adélard Fecteau, fils de M. Théodule Fecteau, de Plaistow, N. H., qui vient d'être admis à la pratique de la medecine à l'Université Laval-Victoria de Montréal. M. le Dr Fecteau a fait ses études classiques au Séminaire de St. Hyacinthe, Canada, et ensuite a passé quatre années à l'étude de la profession médicale Il obtint de Laval-Victoria son titre de B. M en 1893 et vient de recevoir son titre de M D. avec distinction. Nos félicitations et bon succès dans sa nouvelle carrière.

P. P. P.

(Prickly Ash Root & Potassium)

Fait des Cures Merveilleuses Dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit la faiblesse et la debilité, donne la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, donne au malade la santé et le bonheur où la maladie, les mauvaises dispositions et la lassitude dominaient.

Dans l'empoisonnement du sang, poison par le mercure, malaria, dyspepsie et dans toutes les maladies du sang et de la peau tels que pustules, boutons, vieilles ulcères, chroniques, teignes, dartres, nous disons sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du monde. Les dames dont le système est empoisonné et dont le sang est dans une condition impure dûs aux irregularités mensuelles sont particulièrement guéries par le tonique merveilleux et les propriétés purifiatives de la P. P. P. (Prickly Ash Poke Root et Potassiums.)

A vendre par tous les droguistes.

LIPPMAN BROS. PROS.

Lippman's Block, Savannah, Ga.

N'oubliez pas de vous rappeler qu'un sang impur sans santé est présent à tous et la cause directe de plusieues maux que nous endurons, scrofules, rhumatisme et maladies spécifiques qui ont ravagé la terre et sont les méchants compagnons d'horreurs indescriptibles sont sous le contrôle absolu de la P. P. P. le seul véritable purifiateur connu. Le guerisseur du sang P. P. P. à guéri de nombreux cas de scrofules, Salt Rhuem en peu de temps où d'autres purificateurs ont failli. Excellent à prendre, applicable aux maladies de la vieillesse et de l'enfance.

L'INONDATION.

LES DOMMAGES CAUSES PAR LA CRUE DE EAUX

Dans le Maine, le Vermont et le New Hampshire.

Concord, N. H., 15 avril—Les dommages causés par l'inondation à la voie du Boston & Maine, embranchement de Concord et de Claremont, ont été réparés, et l'express de Boston a pu circuler.

On craint des dégâts sérieux sur la ligne principale du Concord et Montréal, plus bas que Bair Junction, et il est peut probable qu'il arrive des trains du sud cette après-midi ou qu'il en parte. Un grand nombre d'hommes travaillent à enrayer le progrès des eaux; mais sans grand succès.

Nashua, N. H., 15—De grandes pluies ont changé les rivières Merrimack et Nashua, ainsi que Salmon Arock en torrents impétueux. La rivière Merrimack s'est mise à monter de bonne heure le matin et maintenant elle atteint 22 pieds au dessus de la marque de l'étiage, c'est-à-dire les eaux les plus basses. Et elle monte six pouces à toutes les heures. Les fabriques de la compagnie Jackson sont fermées et l'inondation menace de remplir le sous sol de la fabrique No. 3 qui est une salle de tissage. En ce montant, la crue des eaux menace d'atteindre le degré de celle de décembre 1875.

Lancaster, N. H., 15—Nous avons ici une inondation comme on n'en a pas vu de semblables depuis bien longtemps. La pluie a commencé de tomber vendredi matin et elle n'a pas cessé depuis ce temps. L'eau de la rivière a envahi les rues de ce village.

Hier soir, vers les onze heures, le "boom" de Frank Smith & Co, s'est brisé, laissant passer 300,000 pieds de bois de construction. Cette masse de billots a passé pardessus le barrage (dam) de la scierie et est venu heurter avec une force terrible le pont en fer construit il y a deux ans au coût de $10,000, l'enlevant de dessus ses fondations et l'emportant à un demi-mille plus loin.

Aucun train ne circule, soit sur la voie du Concord and Montréal, soit sur le Maine Central, au nord ou au sud.

A Grange, à Riverton et à Jefferson, des "booms" ont été brisés et plusieurs centaines de mille pieds de bois descendent vers ce village.

Waterbury, Vt., 15 avril.—L'eau de la rivière ici est plus haute qu'elle ne l'a jamais été depuis 1869 Plusieurs maisons sont inondées et quelques familles ont dû déménager. Un certain nombre de ponts ont été emportés. Hier soir pas un train n'a quitte la ville. Les hôtels sont remplis de voyageurs qui craignent de quitter la ville.

Lawrence, 15 avril—L'eau, à midi, avait 8 pieds d'épaisseur à la "dam." Déjà plusieurs fabriques ont dû cesser partiellement leurs opérations, et si la crue continue, une fermeture complete est probable. Un grand nombre d'ouvriers de fabriques sont oisifs.

Lewiston, Me, 15 avril—Une grosse tempête a sévi ici toute la journée, dimanche. Le "boom" à Rumford Falls est brisé. La voie du Grand Tronc à Snows Falls est sous quatre pieds d'eau et le train du matin n'a pu passer.

L'eau ici a monté plus de quatre pieds depuis samedi. Les fabriques Columbia ont dû cesser toute opération; les autes fabriques fonctionnent au moyen de la vapeur.

A Bellows Falls, Vt., la rivière Connecticut submerge ses rives et l'eau continue à monter. Les trains dans toutes les directions sont stoppés.

Haverhill, 15 avril — L'eau monte au taux de six pouces de l'heure. Plusieurs fabriques sont closes, entre autres la grosse fabrique de chaussures de J. H. Winchell & Co., employant un millier de personnes.

Lowell, Mass., 16 avril.—Comme on s'y attendait, les pluies abondantes que nous avons eues depuis quelques jours ont causé une inondation comme il ne s'en est pas vu à Lowell depuis la fameuse crue de 1852

La rivière Merrimack n'avait pas encore repris sa condition normale depuis la crue de jeudi dernier, quand ses eaux qui passaient pardessus la chute avaient sept pieds d'épaisseur, et les grandes pluies de samedi et de dimanche vinrent mettre le comble à cet état de choses.

Les plages les plus basses de la rivière Merrimack ont maintenant toutes été submergées et des dégâts assez considérables sont causés en maints endroits.

Toutes les fabriques sur le bord de la rivière Merrimack, telles que le Lawrence, le Merrimack, le Massachusetts, le Boott, le Prescott, la fabrique de tricot Pickering, rue Westmorland, ont dû cesser leurs opérations, et l'on calcule que 15,000 personnes chôment à cause de cette inondation.

A 11 heures, ce matin, l'eau passant pardessus la "dam" avait 11 pieds et un quart de pouce d'épaisseur.

L'eau a continué de monter pendant toute la nuit et pendant l'avant midi; mais à midi elle cessa de s'élever. Aux bureaux des Canaux et Ecluses, on ne croit pas que l'eau monte beaucoup plus haut.

En diverses endroits il y a deux pieds d'eau sur Lakeview avenue et les rues avoisinantes. Plusieurs marchands ayant des marchandises dans leurs caves sur cette rue perdent de jolies sommes.

Le Boulevard ressemble plutôt à un lac qu'à toute autre chose.

Les rives de la rivière Concord ont le même aspect que celles de la rivière Merrimack. Les terrains bas sont submergés. Les fabriques dans cette partie de la ville ont dû être closes. Tous les employés des fabriques Stott et Whittier chôment.

Tout le monde s'accorde à dire que le pire de l'inondation est passé et on n'appréhende pas de nouveaux dangers.

L'eau baisse depuis 3 heures, hier après-midi.

Les rapports que nous recevons sont encourageants.

Ce matin, le Boott, le Merrimack et le Lawrence ont recommencé à fonctionner avec les deux tiers des métiers, et demain l'ouvrage sera repris au complet dans toutes les fabriques.

Le Massachusetts ne fonctionne que depuis ce midi.

Les dommages dans les fabriques ne sont pas très considérables.

Manchester, N. H, 17 avril.—La ville de Manchester a été témoin d'une inondation telle que personne ne se rappelle que la crue des eaux ait fait autant de ravages depuis bien longtemps.

Samedi, dimanche la pluie a été abondante et l'eau provenant aussi de la fonte des neiges dans le nord de l'Etat a tellement fait monter la rivière Merrimack que mardi matin l'eau s'est élevée à 10 pieds et 6 pouces au-dessus de l'écluse, près du pont Amoskeag.

Toute la journée mardi des milliers de personnes environnaient cet endroit pour contempler ce spectacle aussi grand que terrible et les anciens citoyens de Manchester disent que cette inondations surpassait encore la fameuse inondation de 1878 dont on a encore la mémoire.

Les dommages à la propriété et aux manufactures sont incalculables. On a craint beaucoup pour la manufacture Cheney mardi matin. Les manufactures Devonshire à Goff's Fall ont été aussi beaucoup endommagés. Dans le soubassement de presque toutes les manufactures, l'inondation a détérioré les machineries et causé de grandes pertes.

Notre ville a été isolée du reste du monde depuis trois jours, toutes les voies de communication entre le Canada et la plupart des centres de la Nouvelle-Angleterre ont été interceptées par l'inondation. Dans trains ont été envoyés mardi après-midi en différents endroits et un grand nombre d'employés sont à réparer les voies ferrées.

La rivière Piscataquog est aussi d'une hauteur extraordinaire. La manufacture de fuseaux, le moulin à scie, un pont neuf et plusieurs maisons dans ces bas-fonds étaient sous l'eau mardi matin.

Dans les moulins, des centaines d'hommes ont été employés à protéger les machineries, le stock et presque toutes les manufactures ont été obligées de suspendre leurs opérations.

L'Amory et Langdon ont moins souffert que les autres et ont continué leurs opérations au moyen de la vapeur. L'Amoskeag, le Jefferson, le Stark, le Manchester ont éprouvé de grandes pertes, l'eau s'étant élevée dans les soubassements de ces manufactures à la hauteur de 15 pouces.

LA SAISON QUI VIENT!

La saison du printemps s'est ouverte assez bien. La marchandise du printemps a été inaugurée depuis quelques semaines. Voici notre but:

1er La présentation d'un stock sans égal en grandeur.

2me La combinaison dans toutes espèces de marchandises en nouveautés et en élégance. Le plus beau choix dans toutes les sortes.

3me Les prix qui surpassent les plus bas sur ce sujet nous prenons les intérêts du public. Lisez notre annonce, cela vous paiera.

Etoffes a Robes.

Nouvelles sortes qui arrivent tous les jours.

Délices pour vous dans les prix.

Voici de beaux Henriettas et Tweeds. La plus belle ligne jamais exhibée. Ils font l'admiration de tous.

Henriettas tout laine, 30 pcs, noires et de couleurs, 25c la verge.

Henriettas et Tweeds noirs, 39, 49 et 59 cts la verge,

Chapeaux.

Un va et vient continuel dans ce Dépt. et les ventes se font rapidement Nous avons le plus beau stock jamais offert avant aujourd'hui. Les couleurs, la simplicité des garnitures en font des marchandises qui plaisent. Chapeaux de paille pour Dames

Demoiselles et Enfants, (non garnis) du dernier goût, de toutes formes, votre choix pour 25 cts.

Chapeaux d'Enfants, garnis, styles exceptionnels très jolis et très chics, 98 cts.

Chapeaux garnis pour 1.59, $1.89 en montant.

Sets a Eau.

(SOUS-BASSEMENT.)

50 Sets de Pots à Eau et à Limonade, couleurs saumon, rose, reseda et bleu foncé.

2 Styles $1.98 le set, valant $2.49. Autres sets, tout ce que nous puissiez imaginer, à $2 38 et 3.59 le set,

Rideaux de Chassis.

Les prix populaires touchent la corde sensible. Nos Rideaux de Châssis sont à bas prix, mais de bonne qualité.

L. C. MOORE & CO.,

BARGAIN EMPORIUM

302, 304, 308, 310 Rue Essex, — Lawrence, Mass.

Employés Canadiens:—MM. Philippe Hamell, Adolphe Ratelle, Melles Laura Morrissette, Aida Poirier, Lydia Ratelle, Marie Demers et Joséphine Poirier.

F. X. VOYER,

85 Rue Harbor

Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtent tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

☞ Son but est de faire de la place pour les Marchandises du Printemps.

BARGAINS MERVEILLEUX

En Vetements pour Paques.

Habillements Noirs pour Enfants, $1.50. — Habillements Noirs pour Enfants, Combinaison, $3 00, Pantalon et Bonnet [Cap] extra.

Habillemnts Noirs tout laine pour Hommes, $6.00.

Habillements Noirs en Clay Worsted pour Hommes, $8.00.

☞ Ces Bargains sont merveilleux.

Bicknell Bros.

Commis canadiens:—MM. Pierre Audette et Alphonse Audette.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernisr style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis,

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition

Durant & Rogers,

ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.

SI chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.

SI vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.

SI vous préférez acheter une Montre à bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.

☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.

Commis canadiens:—J. A. Legault et C. A. Goozae.

DURANT & ROGERS.

Au coin des Rues

Central & Middle.

Fumez le Fameux Cigar SPINDLE, de FLOOD,

Fabriqué avec du Pur Havane pour **5 Cent**

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les phramaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co Lowell Mass.

Proprietaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

FEUILLETON

43

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

TROISIEME PARTIE.

XXXV

Tu es bien heureux, mon garçon, d'avoir chez toi comme celà de grosses sommes en argent comptant. Jusqu'à présent nous n'avons parlé que du principal. Qu'ajouterons-nous pour les intérêts?

Qu'exigez-vous?

Je me contenterai de cent mille écus, qui jointes au capitail, nous donneront le chiffre rond de cinq cent mille francs!

Mais, balbutia Vol-au-Vent terrifié, mais c'est toute ma fortune que vous me damandez-là!

Toute ta fortune! Tu veux dire toute la mienne.

L'argent a fructifié entre mes mains!

Je te promets, mon garçon, qu'il ne dépérira pas entre les miennes.

Vol--au-Vent fit cette réflexion rapide.

Je suis au pouvoir de Legrip. Aucune tentative de résistance ne saurait aboutir. Mieux vaut feindre une soumission complète. Une fois hors d'ici, peut-être trouverai-je moyen de me débarrasser de ce misérable.

En conséquence, il répondit, du ton d'un homme qui vient de prendre un parti décisif:

Malheur aux vaincus, c'est la loi! Je ne marchanderai pas ma rançon, ce serait inutile, je le sais d'avance. Venez donc avec moi, je vous donnerai tout.

Le faux père Legrip se mit à ricaner.

Dieu d'Abraham! mon garçon, fit-il, comme tu me sembles pressé de p artir! Aurais-tu, par hasard, l'arrière pensée sournoise de me jouer quelque méchant tour?

Non, je le jure.

Ainsi, je puis me fier à ta parole?

Vous en aurez la preuve.

La preuve de ton aveuglement, pauvre fou! répliqua Rodille en changeant de ton, puisque tu n'as pas su voir que depuis un quart d'heure je fais de toi mon jouet.

Il recula de quelques pas, et tirant de sa poche le portefeuille rouge il ajouta:

Les cinq cent mille francs sont là. Sache-le donc, j'ai repris mon bien! Ah! tu m'as volé jadis! ah! tu as voulu m'assassiner, maladroit, et tu te figures que tu sortiras vivant de la toile d'arraignée où j'ai su te faire tomber! Pauvre idiot! tu ne connais pas Legrip, mais tu sauras bientôt comment Legrip se venge!

En parlant ainsi Rodille, sans perdre de vue son captif, se dirigea vers l'escalier. Eperdu de honte, de désespoir et de rage, Vol-au-Vent fit un suprême effort et se trouva debout.

Cet homme est un vieillard! se dit-il, il est sans armes! Dans une lutte corps à corps avec lui, pourquoi n'aurais-je pas le dessus?

Il s'élança. Mais déjà Rodille lui présentait les gueules menaçantes des deux petits pistolets, et lui criait d'une voix farouche:

Un pas de plus et tu es mort!

L'infortuné recula, chancelant, sans force et sans volonté, car les effets produits par le narcotique étaient pareils à ceux de l'ivresse et paralysaient son énergie physique et morale. Il essaya vainement de se soutenir, il battit l'air de ses deux bras et il retomba sur le sable en étouffant un blasphème, auquel Rodille répondit par un éclat de rire tout en gravissant les marches de l'escalier. Une minute après, la trappe était retombée, et nulle issue, par conséquent, nul espoir, n'existaient plus pour le malheureux.

XXXVI

Rodille, plus riche d'un demi-million qu'une heure auparavant, referma avec un soin minutieux toutes les portes et sortit de la petite maison après avoir échangé son costume de vieux juif contre le déguisement de domestique adopté par lui depuis deux jours. Il détacha le cheval poussif, ralluma les lanternes de la voiture, remonta sur le siège, reprit le chemin de l'écurie et de la remise louées l'avant-veille pour y loger son singulier équipage, et arriva sans accident et sans incident.

Le logement particulier de Rodille faisait partie de l'appartement occupé par l'agence d'affaires de la rue du Musée et se trouvait derrière le salon-boudoir destiné aux transformations matrimoniales. Il pouvait être deux heures du matin lorsque l'honorable personnage rentra chez lui à l'aide d'un passe-partout qui ouvrait,non seulement la porte de la rue, mais encore celle de l'appartement.

La chambre de Leridon se trouvant contiguë à celle de Rodille, ce dernier eut l'idée de vérifier si son associé était de retour. Il fit tourner le bouton de la serrure, et la porte n'opposa aucune résistance. L'ex-huissier, étendu tout habillé sur son lit, dormait, ou du moins semblait dormir d'un profond sommeil.

Pourquoi diable n'a-t-il pas quitté ses vêtements? se demanda Rodille. La fatigue, sans doute et la paresse auront terrassé cette lourde masse. se répondit-il.

Puis sans autre réflexion, il rentra dans sa chambre, où il s'enferma. A peine l'huissier se trouvait-il seul, qu'il ouvrit les yeux, et que quittant sa position horizontale avec plus de légèreté qu'on n'aurait pu en attendre de sa rotondité imposante, il se dressa sur son lit et il appliqua l'un de ses yeux à une ouverture presque imperceptible pratiquée dans la cloison avec une vrille. Il avait employé tout son temps, depuis son retour, à percer cette ouverture qui devrait lui permettre d'espionner ce qui se passait dans la chambre de Rodille.

Je flaire quelque chose de très mystérieux, se disait-il, et ce sera bien le diable si je ne découvre rien qui me mette sur la trace de ce que mon gredin d'associé a fait cette nuit! Ah! il se cache de moi! ah! il se défie! ah! il me traite comme un nègre! ah! il me force à revenir à pied depuis le haut des Champs-Elysées! Eh bien, je jure que j'y perdrai mon nom, ou que je saurai son secret malgré lui!

Rodille, ne pouvant soupçonner qu'un regard investigateur épiait ses moindres mouvements, ne prenait aucune précaution et agissait en toute liberté. Leridon le vit, d'un œil ébloui, tirer de ses poches des poignées d'or et de billets de banque, puis exhiber le portefeuille rouge et en étaler le contenu sur la tablette de la cheminée avec les plus irrécusables symptômes d'une allégresse délirante. A la forme et à l'apparence générale des papiers ainsi déployés,l'ex-huissier reconnut des titres de rente.

Il doit y avoir là une somme énorme, se dit-il à lui-même; sans cela, Rodille ne semblerait pas si joyeux! Il n'est point homme à rayonner de la sorte pour bagatelle. Que va-t-il faire de ces précieux chiffons?

La réponse à cette question ne se fit guère attendre. Un vieux portrait peint à l'huile, crasseux et fendillé,acheté jadis trois francs chez un brocanteur du quai Voltaire, était accroché à la boiserie Rodille enleva ce portrait, démasquant ainsi la porte étroite d'un petit placard, habilement cachée par la toile.

Tiens! tiens! tiens! pensa Leridon, voilà qui sera peut-être bon à savoir.

Et il redoubla d'attention.

Rodille portait une chaîne de montre en argent, du travail le plus simple et de la plus minime valeur. A cette chaîne attenait une clef d'acier microscopique. Il la détacha et s'en servit pour ouvrir le placard, dans lequel il prit un coffret de fer qui semblait très lourd, quoique de dimension moyenne. Ce coffret, de forme ancienne et garni d'ornements en relief, n'avait point de serrure visible.

Rodille, après une recherche de quelques instants, appuya son doigt sur un ressort connu de lui seul. Le couvercle se souleva aussitôt. Une lueur fauve, d'une éclat métallique, s'échappa du coffret et décela la présence d'un grande quantité de pièces d'or toutes neuves. Leridon ne respirait plus.

Rodille joignit à ce trésor les louis et les billets de banque qu'il apportait; il plaça sur le tout le portefeuille rouge dans lequel les coupons de rente avaient repris leur place, puis le couvercle retomba, cachant aux yeux éblouis de Leridon cet entassement de richesse. Au bout d'un instant le placard était refermé, le vieux portrait accroché de nouveau à la boiserie et la clef lilliputienne se balançait à l'un des anneaux de la chaîne d'argent. Leridon se frotta les mains.

J'attendais l'occasion d'une éclatante revanche pour toutes les couleuvres que Rodille me fait avaler chaque jour, se dit-il. Je crois, Dieu me damne! que maintenant l'occasion ne tardera guère!

Aussi longtemps qu'il y eut de la lumière dans la chambre voisine, Leridon regarda, quoique rien d'intéressant ne s'offrît plus à sa vue. Enfin la lumière s'éteignit. Rodille venait de se déshabiller en un tour de main et de se jeter sur son lit. L'ex-huissier suivit cet exemple, mais nous prenons sur nous d'affirmer à nos lecteurs que pendant tout le reste de la nuit il ne ferma pas l'œil.

Deux jours s'écoulèrent. Pendant ces deux jours Rodille, très occupé à compulser et à mettre en ordre les liasses volumineuses de renseignements recueillis depuis une semaine par ses employés, ne quittait presque pas l'étude Leridon, de son côté, faisait preuve d'une assiduité vraiment surprenante. Il ne sortait plus, il s'enfonçait jusqu'au cou dans les cartons poudreux, il négligeait même de rendre sa visite quotidienne au petit cabaret de la rue du Chantre.

Enfin le troisième jour, Rodille sortit de sa chambre,le chapeau sur la tête et un dossier sous le bras. Leridon eut un frémissement de joie. Ce chapeau et ce dossier semblaient promettre un départ immédiat.

Compère, dit Rodille à son associé, rien ne vous appelle au dehors, je pense?

Rien absolument, répliqua l'ex-huissier du ton le plus naturel et de l'air le plus indifférent.

Alors je puis compter que vous resterez à l'étude jusqu'à mon retour?

Vous pouvez y compter tout à fait. Les clients, s'il en arrive, trouveront à qui parler.

C'est ce qu'il faut. Je suis content de vous Leridon. Je vous donnerai, sans doute, une petite gratification avant qu'il soit peu..

Grand merci, compère, répliqua l'ex-huissier. Une question seulement: à quelle heure comptez-vous rentrer?

J'ai à traiter plusieurs affaires importantes. Il est midi. Je ne serai pas de retour avant cinq heures.

Suffit. Je reste à mon poste.

Rodille sortit. Il tenait à se rendre compte de l'effet produit dans le public par la disparition du prétendu vicomte Hector de Coursolles. Il se dirigea tout d'abord vers la rue du Colisée. Quelques groupes stationnaient devant le petit hôtel.

Rodille pénétra dans ces groupes et questionna discrètement. Il apprit que le locataire du numéro 20, voleur fameux caché sous un nom de gentilhomme et menant grand train, avait pris la fuite pendant la nuit, trois jours auparavant, après avoir sans doute assassiné son valet de chambre, dont on ne trouvait aucune trace et qui n'était à son service que depuis la veuille. Une lettre, oubliée par le scélérat dans l'hôtel, lettre qui le menaçait d'une prochaine arrestation, avait certainement déterminé cette fuite soudaine. La justice prévenue par les rumeurs du quartier, s'était empressée d'accourir et de mettre sous les scellés les meubles et les papiers.

Rodille en savait assez long. se félicitait, une fois de plus, de l'habileté incontestable grâce à laquelle il avait atteint si complètement son but.

La lettre adressée par lui au vicomte de Coursolles, lettre établissant l'identité du faux gentilhomme avec le bandit Vol-au-Vent devait infailliblement égarer les recherches de la police. Le plus madré des juges d'instruction ne pouvait soupçonner cette lettre d'avoir attiré dans un guet-apens le prétendu vicomte. Aucune poursuite ne devait donc jamais inquiéter l'auteur du guet-apens.

Tandis que Rodille se décernait ainsi à lui-même un juste tribut d'éloges, voyons un peu de quelle manière Leridon employait son temps dans le logis de la rue du Musée. L'ex-huissier attendit une demi-heure, d'acquérir la certitude que son associé ne reviendrait point à l'improviste. Il chargea successivement ensuite les jeunes gens de l'étude de diverses commission pour les quartiers les plus éloignés.

Une fois qu'il eut créé autour de lui la sollitude absolue, il ferma la porte du logis, il la verrouilla intérieurement,ainsi que le couloir dérobé conduisant au boudoir matrimonial. Ceci fait, il se dirigea sans perdre un instant vers la chambre de Rodille.

Cettre chambre était fermée, mais Leridon possédait le grand art de remplacer les clefs avec un morceau de fil de fer recourbé d'une certaine façon. Il entra presque sans peine. Il détacha le tableau. Il se trouva en face du placard et il introduisit son fil de fer dans la serrure. Le succès ne répondit point à ses efforts. Il ne put réussir à crocheter la petite porte, et malgré son vif désir de ne laisser aucune trace visible du travail auquel il se livrait, il dut recourir à l'effraction. Quelques pesées suffirent, d'ailleurs, pour triompher de la résistance qu'il rencontrait. La serrure céda. Le placard dévoila ses profondeurs et Leridon, frémissant de joie, mit la main sur le coffret de fer qui contenait une fortune. Pendant quelques secondes, il chercha le secret qui fait mouvoir le couvercle de la cassette, mais, ne pouvant le découvrir, il murmura:

J'aviserai plus tard. Pensons au plus pressé.

En conséquence, il fit disparaître de son mieux les traces d'effraction. Il remit en place le tableau. Il quitta la chambre de Rodille en emportant le coffret, qu'il enveloppa soigneusement de vieux papiers timbré afin d'en dissimuler la nature, et il se glissa hors de l'étude, puis de la maison de la rue du Musée, en se disant: Ce soir je serai loin de Paris! Demain je foulerai le sol hospitalier de l'Angleterre! Mon temps d'esclave est fini! Je suis riche, enfin! Compère Rodille, que penses-tu de ma revanche?

Il était près de neuf heures du soir lorsque Rodille, attardé malgré lui dans ses courses,revint à la rue du Musée Il trouva Paul Mercier seul dans les bureaux, écrivant à la clarté d'une lampe fumeuse. Le jeune homme habitait une misérable mansarde sous les toits de maison dont l'agence occupait le premier étage.

Pal quel hasard êtes-vous si tard au travail? lui demanda Rodille, étonné.

Tous mes camarades sont partis depuis longtemps, monsieur, répendit l'orphelin, et, comme je n'avais pas de clef pour fermer la porte extérieure de l'étude, j'ai pensé qu'il valait mieux ne point laisser les papiers et tout le reste à la merci du premier venu.

Vous avez bien fait; mais qu'est devenu Leridon?

M. Leridon m'a envoyé tantôt en course au faubourg Saint Germain. Quand je suis revenu, il était sorti

A quelle heure êtes-vous rentré?

A trois heures, je pense.

Et depuis votre retour, vous n'avez pas revu Leridon?

Non, monsieur.

Maintenant que je suis là, vous pouvez remonter chez vous.

Je vous souhaite le bonsoir, monsieur, et je me retire.

Bonsoir, mon garçon, bonsoir

Rodille, resté seul, évapora de son mieux sa colère en meurtrissant à grands coups de poing une table qui n'en pouvait mais.

Impossible désormais de compter sur ce Leridon! s'écria-t-il. Quelle déplorable brute! Abandonner ainsi l'étude, c'est inouï! Il n'est décidément plus bon qu'à manger, à boire et à dormir! Je vais être obligé de le casser aux gages!

Tout en maugréant de la sorte, Rodille regagna sa chambre, et comme il se sentait très fatigué, il se coucha et s'endormit, sans avoir la pensée de jeter un coup d'œil à son trésor.

Il n'en fut pas de même le lendemain matin. A peine éveillé, il voulut se rejouir la vue en étalant sur son lit le contenu de la cassette de fer. Il se leva donc, et il décrocha le tableau vermoulu; mais hélas! à l'instant même, les traces irrécusables de l'effraction frappèrent ses regards. D'une main défaillante il ouvrit la porte, que la serrure brisée ne retenait plus. Le placard était vide.

Un cri rauque s'échappa des lèvres du voleur volé, qui chancela comme un homme frappé de la foudre. Vraisemblablement il serait tombé à la renverse, privé de connaissance, s'il n'avait trouvé en lui-même l'énergie nécessaire pour réagir contre cette émotion terrible. Il recula jusqu'auprès de sa couche étroite, sur laquelle il s'assit en prenant sa tête dans ses mains et en murmurant d'une voix sourde:

Abuser ainsi de ma confiance! Me dépouiller, moi, son bienfaiteur! Ah! le misérable! ah! le traître! Mais son brigandage infâme ne lui profitera pas! Je le poursuivrai, s'il le faut, jusqu'en enfer! Je le retrouverai, oui, je le retrouverai, je le jure!

Rodille s'interrompit pendant un instant, puis il reprit, avec un découragement manifeste:

Mais, comment le poursuivre? Où découvrir sa trace? Sans doute, il a quitté Paris; sans doute, il est bien loin déjà! Qui m'apprendra ce que j'ignore? Qui me dira; "Voilà le chemin qu'il faut suivre!"

A peine Rodille venait-il de prononcer ces dernières paroles qu'il releva la tête et frappa bruyamment ses deux mains l'une contre l'autre. Toute expression de désespoir avait disparu de sa figure, qui, maintenant, rayonnait d'espérance.

Ah! je te tiens! murmura-t-il; oui, misérable, je te tiens! Emprunte, si tu veux, les ailes du vent pour me fuir! Déguise ton visage et ton nom! Efforce-toi de te cacher dans les ténèbres les plus profondes! Si tu fais tu fais tout cela tu le feras en vain! Tu es à moi! tu ne m'échapperas pas!

Rodille s'habilla avec une promptitude invraisemblable et visita la chambre de Leridon, où il s'empara de la cravate blanche qui se nouait la veille autour du cou boursouflé de l'ex-huissier. Il sortit ensuite de la maison; il s'élança dans un cabriolet de régie; il se fit conduire au boulevard du Temple, et il entra comme une avalanche dans le cabinet de Fritz Horner.

Il était à peine huit heures du matin,et les consultations magnétiques ne commençaient, nous le savons, qu'à onze précises. Le docteur ne put se défendre d'une profonde surprise, mêlée d'une assez vive inquiétude, en voyant apparaître si brusquement son associé et surtout en remarquant sa pâleur, ses yeux flamboyants, sa figure bouleversée.

Bon Dieu! s'écria-t-il, quel visage de l'autre monde! Vous voilà pâle comme un mort!

Il y a de quoi! répliqua Rodille.

Que se passe-t-il donc?

Des choses écrasantes!

Pour nous, ou pour vous seul?

Pour moi seul.

Le magnétiseur respira.

Il vous arrive un malheur? reprit-il d'une voix raffermie.

Oui.

Un malheur de quelle nature?

Je suis volé.

D'une forte somme?

D'une somme énorme.

Par qui?

Par ce misérable Leridon.

Qu'est devenu votre coquin?

Il est en fuite depuis hier.

Avez-vous quelque espoir de le rejoindre?

J'ai plus que de l'espoir... j'ai une certitude...

Vous savez où il est?

Non, mais je vais le savoir, et est pour cela que je suis venu ici.

Comment? que voulez-vous dire? s'écria Fritz Horner, qui ne comprenait pas encore.

Appelez la voyante, répliqua Rodille. Magnétisez la! endormez-la! interrogez-la! Qu'elle parle! qu'elle réponde! C'est sur elle seule que je compte pour rouver la trace du bandit qui me ruine.

L'idée est bonne et nous allons la réaliser sur-le-champ! répondit le docteur en frappant sur un timbre.

Prévenez mademoiselle Blanche que je l'attends ici, dit-il au valet qui se présenta.

Au bout de quelques minutes, la jeune fille entra timidement dans le cabinet. Elle tressaillit et devint pâle en se trouvant en face de Rodille, dont la vue seule lui inspirait une terreur et une répugnance invincibles. Un geste du magnétiseur lui enjoignit de s'asseoir. Elle obéit. Fritz Horner fit quelques passes, et la tête alourdie de la jeune fille se pencha presque aussitôt sur sa poitrine. Elle dormait.

Tenez, dit Rodille en tirant de sa poche et en présentant au médecin allemand la cravate de l'ex-huissier, ceci est la propriété de mon voleur, il n'en faut plus douter, je le suppose, pour établir le rapport magnétique.

Ceci suffira sans aucun doute, répliqua Fitz en plaçant le chiffon de mousseline dans la main de Blanche.

Je vous ordonne, fit il ensuite, je vous ordonne de voir la personne, à qui cet objet appartient.

Je vois cette personne, balbutia la somnambule.

Est-ce un homme ou une femme?

C'est un homme.

Décrivez-le

Blanche se recueillit pendant quelques secondes, puis elle traça le portrait de l'ex-huissier, qu'elle ne connaissait pas, le portrait le plus fidèle et le plus détaillé.

C'est bien cela, murmura Rodille. Questionnez, docteur, questionnez! Pendant ce temps je vais prendre des notes.

Fritz Horner procéda sur le champ à un véritable interrogatoire, qui dura près d'une heure et qu'il nous paraît tout à fait inutile de mettre sous les yeux de nos lecteurs. Cet interrogatoire apprit à Rodille que son voleur, parti par les voitures publiques avec un faux nom et un faux passeport, pour le Havre, d'où il comptait gagner l'Angleterre, avait été contraint par une indisposition soudaine de s'arrêter à Harfleur, où il occupait l'une des chambres de l'auberge de "l'Ancre d'or". L'indisposition de l'ex-huissier, sans être dangereuse, ne lui permettait point cependant de continuer son voyage ce jour-là même.

Je sais ce que je voulais savoir, dit Rodille au magnétiseur. Maintenant, à l'œuvre!

Qu'allez-vous faire? demanda Fritz.

Partir.

Quand?

Tout de suite, mordieu! Je n'ai pas une minute à perdre! Il faut que je rattrappe mon gredin avant qu'il ait quitté la France! S'il avait le temps de s'embarquer, tout serait, sinon perdu, du moins compromis! Comment le rejoindre en Angleterre et comment me faire rendre justice?

Vous pourriez obtenir l'extradition, fit observer Fritz Horner.

L'entradition! répéta Rodille roniquement, en haussant les épaules. L'idée est neuve! Le conseil est bon! Me voyez-vous d'ici prenant le procureur du roi Vertudieux! docteur, laissez-moi rire! Non, non, je ferai mes affaires moi-même, je les ferai tout seul, et elles n'en iront pas plus mal! Je vous quitte, au revoir, et j'espère, à bientôt!

Au revoir et bonne chance!

Grand merci!

Rodille remonta en voiture et retourna rue du Musée. Il appela Paul Mercier, en qui il avait confiance, et il lui recommanda de surveiller et diriger l'étude pendant son absence, qui serait vraisemblablement de deux ou trois jours. Il feuilleta ensuite une collection de passeports préparés dont il était muni, et, qui pouvaient, à bon droit passer pour des chefs-d'œuvre d'imitation, et il en choisit un au nom de "Tom Brown".

Ce nom seul doit apprendre à nos lecteurs que Rodille allait se métarmorphoser en Anglais. Effectivement, un peu avant dix heures du matin, un gentleman, portant des favoris roux énormes et une toute petite valise, se présentait, son passeport à la main et ses bottes fortes munies d'éperons gigantesques, à la poste aux chevaux de la rue Pigalle, enfourchait un vigoureux bidet percheron, et, suivi d'un postillon multicolore, prenait au galop la route de Normandie. Ce gentleman était Rodille, muni de beaucoup d'or, et de deux pistolets.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QTATRIEME PARTIE

I

Nos lecteurs se demandent peut être, et, sont en droit de nous demander, pourquoi Rodille entreprenait dans les conditions les plus fatigantes un voyage de cinquante lieues, qu'il lui eût été facile de faire autrement. Nous répondrons à cette question que le chemin de fer de Paris au Havre n'était pas encore livré à la circulation à l'époque où se passaient les faits dont nous sommes l'historien, et Rodille avait les meilleures raison du monde pour ne voyager ni par les voitures publivues, ni en chaise de poste.

Des messageries ne marchaient pas assez vite au gré de son impatience. Une chaise de poste pouvait lui susciter des embarras sans nombre et entraver notablement sa liberté d'action dans certaines circonstances, sinon probables, du mois admissibles.

Ces diverses considérations l'avaient décidé à faire la route à cheval. D'ailleurs, parmi les nombreux métiers exercés successivement par notre personnage, il fallait compter celui de maquignon. C'est assez de dire que Rodille était bon cavalier.

Tout alla bien jusqu'à Rouen, où il arriva vers les dix heures du soir brisé de fatigue, mais résolu à continuer sa route après avoir pris un repas dont il avait le plus grand besoin. Dès qu'il se sentit réconforté par quelques tranches de viandes froides et par une bouteille de vieux vin de Madère, le prétendu Tom Brown se remit en selle et piqua des deux.

Malheureusement, à quelques centaines de pas de l'auberge, le cheval qu'il montait tourna trop court l'angle d'un rue,manqua des quatre pieds et s'abattit lourdement sur son cavalier. Rodille pouvait et devait se tuer dans une telle chute. Il ne reçut que des contusions, mais elles furent assez graves pour le mettre dans l'impossibilité de se relever seul et de remonter à cheval,

On le ramena, ou plutôt on le rapporta en assez piteux état à l'hôtel qu'il venait de quitter, et où il passa le reste de la nuit à injurier Dieu et le diable en mauvais anglais, et à se faire frictionner énergiquement et assidûment avec de l'eau-de-vie camphrée.

L'effet de cette médication fut souverain et, au point du jour, Tom Brown, sinon guéri, du moins soulagé, enfourchait un bidet de poste et le larçait à fond de train pour rattraper le temps perdu.

Cette fois rien ne vint entraver la marche du hardi coquin, quoique de vives douleurs le missent parfois dans la nécessité de ralentir beaucoup l'allure de son cheval. Il était à peu près sept heures du soir au moment où il atteignit le but de son voyage en mettant pied à terre dans la cour de l'auberge de "l'Ancre d'or," à Harfleur.

Rodille éprouvait de très sérieuses inquiétudes Trente-trois heures s'étaient écoulées depuis son départ à Paris, et il avait tout lieu de craindre que l'ex-huissier, remis de son indisposition, n'eût pris la route du Havre et ne se fût embarqué sur quelque steamer en partance. S'informer maladroitement pouvait tout compromettre.

Rodille compta sur sa bonne étoile pour apprendre ce qu'il avait un si grand intérêt à savoir. Son excessive fatigue, d'ailleurs, sollicitait impérieusement quelques heures de repos. Il détacha la petite valise que deux courroies attachaient derrière la selle, il gravit trois marches et il entra dans la salle basse de l'auberge.

C'était une pièce très vaste, un peu sombre, assez mal tenue, et servant tout à la fois, selon l'ancienne mode, de salle à manger et de cuisine. Cinq ou six broches pouvaient tourner à l'aise devant une cheminée haute et large, dont la manteau de pierre sculptée avançaient comme un portail. Un long fourneau de brique, chargé de casserolles et de grils,devait suffire à préparer des festins de Gargantua. Une énorme table carrée, en chêne noir, et trois ou quatre autres tables plus petites, occupaient une partie de la salle basse. La nuit était venue et une demi-douzaine de chandelles, disséminées çà et là dans des chandeliers de fer, luttaient tant bien que mal contre les ténèbres.

Au moment où Rodille franchit le seuil, l'hôte vint à lui, le sourire aux lèvres. Ce bon Normand, haut comme une botte et rond comme une futaille, avec une large figure épanouie et luisante, se nommait Alain Fauvel et pouvait avoir cinquante ans. Du premier coup d'œil il reconnut que le voyageur était Anglais, et, malgré les haines nationales, vivaces surtout en Normandie, son sourire n'en devint que plus gracieux.

Milord, dit-il en saluant jusqu'à terre, soyez le bienvenu céans.

Rodille s'inclina tout d'une pièce. L'aubergiste reprit:

Milord vient de Paris?

Oh! no! répondit Rodille, moâ venir of city Rouan.

Milord passera-t-il la nuit dans mon auberge?

Oh! yes.

Milord dînera-t-il?

Oh! yes.

Milord veut-il être servi dans cette salle?

Oh! yes, je volé bienne, servez-moâ, if you please, tutte suite.

Oui... oui... oh! yes, milord, tutte suite Vous n'attendrez pas une minute. Allons, Bérénice; allons, Cléopâtre, ne perdez plus votre temps, lambines! mettez le couvert de milord, descendez à la cave et montez du vieux vin de derrière les fagots.

Bérénice et Cléopâtre, les deux servantes,fraîches et robustes filles en bonnet de coton, s'empressèrent aussitôt, et pendant que l'une d'elles descendaient à la cave, l'autre disposait un couvert sur une petite table.

Tandis qu'on s'occupait ainsi des apprêts de son dîner, Rodille resté debout malgré sa fatigue, promenait autour de lui des regards investigateurs. Un personnage, qui semblait vulgaire, attira durant quelques secondes son attention. C'était un homme, assis sur une escabelle sous le manteau de la haute cheminée.

Cet homme, dont Rodille ne pouvait voir la figure,mais dont le costume annonçait la pauvreté, sinon la misère, appuyait ses coudes sur ses genoux et sa tête dans ses deux mains; il fumait une pipe noire pareille à celle des matelots. Son bonnet de laine brune découvrait à demi des cheveux épais coupés très court et presque blancs.

Un grand chien dogue, de couleur fauve, étendue à ses pieds, dormait du plus profond et du plus calme sommeil.

Malgré l'attitude courbée du personnage que nous venons de décrire, on devinait facilement qu'il devait être de haute taille, et ses larges épaules annonçaient une force herculéenne.

Aucun point de ressemblance n'existaient entre cet homme et Leridon Rien en lui ne pouvait intéresser Rodille ni piquer sa curiosité; aussi, nous le répétons, l'examen dont il fut l'objet ne dura que quelques secondes, et le faux Tom Brown, se dirigeant vers l'une des fenêtres, regarda dans la cour à travers les carreaux poudreux.

Un réverbère ou plutôt une grosse lanterne à double réflecteur, suspendue à un fil de fer traversant cette cour, répandait autour d'elle une lueur blafarde qui faisait vivement ressortir les noires profondeurs des hangars,des celliers et des écuries, semblables à des gouffres d'obscurité. Un escalier intérieur conduisait à une sorte de galerie couverte, occupant au premier étage toute la largeur du bâtiment principal, et sur laquelle s'ouvraient une dizaine de portes numérotées. Ces portes étaient celles des chambres destinées aux hôtes de "l'Ancre d'or".

Rodille regardait d'un œil avide les gros numéros noirs se détachant vaguement sur la peinture grisâtre des boiseries, et il se demandait avec une anxiété facile à comprendre:

[ACONTINUER.]

—M. Thomas McGreevy, d'illustre mémoire, se présente comme candidat dans Québec-Ouest. M. R. R. Dobell est son adversaire. M. McGreevy se croit certain du succès. Hélas! où allons-nous?

D. THEBERGE,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARBON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, &c.

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

LUCIEN LEVESQUE,

521 Rue om mon, — Encoignure de la Rue Franklin.
LAWRENCE, MASS.

Vient d'ouvrir un Restaurant avec le plus beau choix de

Liqueurs, Brandies,
Whiskies, Vins,
Bieres, Lager,
Toniques, Cigares,
&c., &c.

M. Lévesque ne tient que des Spiritueux de qualité supérieure et tout ce qui convient à l'usage des familles.

Wm FERLAND

88 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je veut argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servira avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

Presents Utiles!

POUR LES PARENTS ET AMIS,

Le plus bel assortiment de la ville en fait de montres, Bijouteries, Argenteries, &c. Marchandises des plus recommandables aux plus bas prix

—:o:—

L, Kimball & Son,

12 RUE WATER, HAVERHILL, MASS.

A. CHOQUETTE,

Entrepreneur de Pompes Funebres.

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits et Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

Magnifique Corbillard Noir pour les enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.

Carrosses de premiere classe pour Mariages, Baptemes et Funérailles.

A. CHOQUETTE,—317 RUE COMMON,
Lawrence, Mass.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Philologue et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisieme ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons, vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le systeme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MARK M. M. YEARY.
Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies d s Rognons

Sont entièrement uéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 jnillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs.Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés:je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.

(Signé) J. D. JOHNSTON,
Savannah, Ga.

Témoignage du maire de Séquin, Tex.

Séquin, Tex. 14 juin 1893.

MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement

CAPT. W. M. RUST, Avocat

Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.

Tous les Pharmaciens le vendent.

A Lawrence, par H W. Whitney.

LIPPMAN BROS.,
Propriétaires.
Bloc Lippman, Savannah, Ga.

F. A. Chase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 25 AVRIL 1895. Soyons Distingues. No. 84

N. E. MIVILLE.
PHARMACIEN ✻ DIPLOME
44 RUE HAMPSHIRE.
Vend ce qu'il y a de Mieux en Fait
D'ARTICLES DE TOILETTE,
ESSENCES, PARFUMS,
EXTRAITS, SYONS, ETC.
LES MEILEURES VINS ET LIQUEURS A L'USAGE DES FAMILLES
Liniment - et - Sarsaparilla - de - Miville,
Rien de Surpassable chez les autres Pharmaciens,
Prescriptions une Specialite.

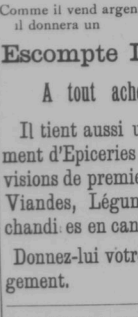
BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.
Commencant le 30 Sept. 1894.
Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.
Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 5 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 8,40 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.
Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.
Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.
Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.
Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.
DIVISION SUD.
Le et après le 30 Sept. 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m;
Dimanches, 8 45, a m.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00, p m.
Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.
*Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.
Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.
☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 5 00, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, ¶8 13 p m.
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, ¶8 43 p m.
Pour Montpelier, Montreal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, par la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.
Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air Line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.
Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepté le Dimanche.
¶ Tous les jours pour Montréal.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
La Cote du Pacifique,
Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.
D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

LA MACHINE
Pour Nettoyer les Tapis de
DILLON.
750 Rue Essex, Lawrence
C'est la meilleure machine jamais vue avant aujourd'hui. Les Tapis usés et minces ne sont pas exposés à être endommagés par ce procédé.
Aussi Costumes Tints en Couleures qui n changnt pas.
Nettoyage à la Vapeur, Naphtha et à Eponge sèche.
Réparage et repassage une spécialité.
☞ N'oubliez pas l'endroit,
750 RUE ESSEX
En face de la Station des Tramways, Lawrence, Mass.

A. VALLEY,
407 RUE ESSEX,
Chambre 2, Lawrence, Mass.
PHOTOGRPHE.
Exhibition gratuite d'ouvrage d'art
Pour quelque temps on donne un magnifique portrait sur Porcelaine avec chaque douzaine de Portraits Cabinet,
☞ Venez voir nos Echantillons au Studio.

RESTAURANT
Pour Dames et Messieurs.
N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

UNE VRAIE AMERICAINE.


Coupez ceci et envoyez-nous le avec votre adresse entière et nous vous enverron gratuitement pour essai la meilleure et seule véritable Montre Americaine qui n'est jamais offerte à ce prix. Un or solide à 14 carats avec un mouvement parfait americain, garanti pour 20 ans et paraît comme une montre en or solide vendue à $40. Examinez-la au bureau de l'express et si vous pensez que ce n'est pas un bargain, payez $7.50, autrement ce n'est rien. Envoyez 50c. en timbres de poste avec votre ordre pour notre chaîne élégante de $3.50 plaquée en or a 14 carats ou envoyez $7.50 avec l'ordre et vous aurez cette chaîne gratis. Une Montre donne gratis si vous achetez ou en vendez une. Adresse;
Royal Mfg Co Dept, 354 Unity Bldg Chicago, Ill.

LETTRE DE ROME.

(De notre correspondant spécial.)

ROME, 5 Avril 1895.

M. l'Administrateur,

Ce matin, grand émoi et grand massacre dans le vieux quartier romain du Capitole.

Chaque vendredi, la cité reçoit cinq ou six wagons de bœufs destinés à allimenter les boucheries de chair fraîche. Ces wagons qui viennent de l'Umbria, la province des prairies plantureuses sont vidés au *Campum Boarium*, l'antique abattoir des antiques romains.

Ce matin donc à l'arrivée du train on débarque selon la coutume les bœufs dans une cour circulaire, mais les employés ont oublié de fermer les deux portes d'arrières. Aussitôt les bêtes affamées et demi-sauvages s'élancent dans les rues, bousculent tout ce qu'elles rencontrent et blessent un nombre incalculable de personnes.

Les magasins se ferment, les gens se réfugient dans les escaliers, dans les églises, à l'approche de ces bêtes mugissantes. Les enfants sont foulés au pieds, les chevaux et voitures reçoivent coups de cornes et ruades.

Il est quatre heures p. m. et toute la cité est encore sous l'empire de la terreur, bien que le préfet de Rome et le maire aient requisitionné tout un régiment de lanciers pour donner la chasse aux bœufs et les traquer ou les tuer. Certains romains qui voulaient voir se renouveler les jeux sanglants d'un cirque alors qu'on jetait les chrétiens pour être déchirés et massacrés par les lions, les taureaux, les buffles, en ont eu assez, je pense, de l'épouvantable spectacle d'aujourd'hui. On calcule les blessés à 500 personnes.

Léon XIII vient de déclarer au cardinal Schœnborns, archevêque de Prague, qu'il est tout à fait en faveur des sociétés anti-sémitiques autrichiennes. "Il faut, dit le Pape, employer tous les moyens moraux que les catholiques ont entre les mains pour secouer le joug de fer dont veulent les opprimer les Israëlites."

Le *Messagero* qui est en Italie le journal du petit peuple qu'il sait lire et rien de plus a reçu deux télégrammes de Londres dont voici la teneure: "Londres 5.—L'union nationale protestante a reçu une lettre de l'archevêque anglican du Cantorbery, lequel déclare que l'union des églises anglicanes et romaines est impossible si le Vatican n'abjure pas les doctrines contraires à l'Evangile (ho!!!). Londres 5.—Le *Daily Chronicle*, à propos de la lettre de l'archevêque de Cantorbery, affirme qu'il existe à Rome un parti puissant ayant pour but de reunir les églises anglicane et romaine. Il se plaint que pendant que les anglicans sont disposés à faire des concessions, il se trouve que le Vatican soit tout à fait opposé à en faire autant."

Pouvez-vous imaginer rien de plus naïf???

L'Eglise Anglicane, comme on le sait, s'est séparée de l'Eglise Romaine au XVe siècle sous Henri VIII et pour complaire à ce mônarque renégat. Maintenant que le bon sens britannique a reconnu marcher dans la voie de l'erreur; maintenant que les plus savants ministres ritualistes ont reconnu que la vérité se trouve à Rome, il y a encore quelques fanatiques ignorants et en première ligne les journalistes hébreux du *Messagero* ou même, peut-être, les rédacteurs en retard du *Daily Chronicle* qui voudraient que le Pape fassent des concessions à l'erreur. Que diraient ces gens là, si dans une salle de bal éclairé à l'électricité, des manants, des paysans, des habitants opinaient de substituer à la pure et belle lumière la jaunâtre lueur des chandelles de suif et tout cela pour ne pas mortifier les ténèbres? .. C'est le cas du *Messagero* israëlite.

Une scène électorale d'une originalité extraordinaire vient de se dérouler en Sicile.

Le candidat ministériel a eu la singulière et victorieuse idée de conclure sa conférence-panégyrique en faveur de Crispi, par une formidable distribution gratuite de vin rouge et capiteux. Le fait se passait dans un pré aux environs de Girgente. Il est absolument inutile de noter que l'auditoire était innombrable et que le spectable ne manquait pas d'originalité. Voici d'ailleursce qu'en dit la *Trinacria*, journal du pays: "Après la lettre (!) au moins quarante personnes tombent sur le terrain sans parole, sans mouvements. C'est un véritable massacre!... Les victimes de cette surprenante bamboche électorale sont remies çà et là par les prés, les champs, les routes, couchées à terre, appuyées à des arbres et dans des positions tout autres qu'édifiantes!..

"Essayer de décrire le champ... de bataille serait long, festidieux et....dégoûtant.

"Il suffira de dire que le candidat de Crispi est lui aussi couché parmi les ivrognes, et qu'ensuite ceux qui ont un peu moins bu que les autres disposent leurs compagnons les uns contre les autres comme des gerbes de blé ou plutôt comme des fagots.

"Après cette opération, tous les survivants s'en vont dans la ville chercher des carrioles pour transporter leurs frères, leurs amis, etc., etc. Les carrioles ne sont pas assez nombreuses. La police assista à cette scène de nègre et en rit stupidement.

"Passent deux enfants.—Où allez-vous avec cette carriole?—Nous allons ramasser papa; c'est l'orateur; c'est lui qui a soûlé tout le monde....et lui par dessus le marché."

Trouvez-vous ce moyen bien moral pour préparer un peuple libre à voter selon sa conscience?... Il a pourtant été inventé par le vieux chef du libéralisme italien, par François Crispi, dont la cause malgré Bacchus est, dit-on, fort en péril.

Le fils du défunt ministre de Zerbi, élève au collège royal Umberto I, entre jeudi chez un coiffeur romain dans le but fort louable d'ailleurs de se faire couper les cheveux. Pendant que le périquier s'exécute avec une habileté sans pareille, le jeune de Zerbi, âgé de 18 ans, hasarde timidement: "Pensez vous que ma barbe va pousser?—???...—Mon père avait une si belle barbe!—Je crois, monsieur, qu'en cela vous tenez plutôt de votre mère."

Nous sommes actuellement presque en été. Dans les promenades publiques, dans les villes, dans les campagnes tout est en fleur: les roses, les violettes, les pensées, les dillets, les poiriers, les pêchers; en un mot tous les arbres fruitiers.

Les paysans romains qui un moment se croyaient ruinés et voués à mourir de faim, recommencent à espérer. Et réellement la beauté unique de la campagne romaine invite à l'espérance.

Le Maître des SS. Palais apostol que a demandé aux douze curés des principales paroisses romaines de choisir douze vieillards qui auront la fortune de représenter les apôtres dans la traditionnelle cérémonie du lavement des pieds, fait par Léon XIII dans la chapelle Sixtine.

Le Souverain-Pontife, le Jeudi-Saint, pour imiter Jésus son Maître, rend cet humble service à douze vieillards pauvres, puis après leur avoir servi à manger, les renvoie avec une pièce de cinq francs ($1). On est admis à cette cérémonie par faveur spéciale, à moins qu'on soit card nal, ambassadeur ou évêque.

Malgré son grand âge et sa faiblesse, Léon XIII n'a pas voulu cette année se soustraire à cette évangelique obligation.

Bien à vous,

WM. BREEN.

LA HAUSSE DES GAGES.

Il vient de se passer quelque chose à Fall River qui intéressera et réjouira certainement nos ouvriers de fabrique.

Voici ce qui en est: A une assemblée des propriétaires de filatures de la ville rivale qui a eu lieu le 16 du courant, il fut décidé de redonner les anciens gages qui avaient été réduits considérablement pendant les temps de crise que nous avons traversés.

Ceci signifie que les tisserands de Fall River recevront dorénavant dix-huit sous la pièce et que les fileurs verront leur gain de chaque jour s'accroître de cinq pour cent.

Voilà une bonne nouvelle pour les travailleurs, non seulement de Fall River, mais de toute la Nouvelle-Angleterre, car ce bon exemple a immédiatement été suivi par les fabricants de New Bedford qui, eux, ont haussé les gages de leurs employés de dix pour cent. Dans d'autres centres industriels, on est prêt à en faire autant, et nous espérons que nos manufacturiers ne seront pas les derniers à être justes envers ceux qui sont à leur service.

En agissant ainsi, les employeurs se créent des sympathies et cimentent l'union qui devrait toujours exister entre eux et leurs employés.

Pendant les temps difficiles, ils ont été forcés de réduire leurs dépenses par la réduction des gages et même ils se sont vus dans l'obligation de fermer leurs établissements. Ces fermetures ont été pour eux la cause de pertes immenses.

Mais les employés n'aiment pas voir diminuer leur gain, et sans considérer dans quelle impasse se trouvaient acculés leurs patrons, plusieurs ont laissé naître dans leur cœur une sourde inimitié qui pouvait dégénérer en conflit, comme la chose a eu lieu notamment à Haverhill, où une grève désastreuse a causé la ruine et le malheur de tant de personnes.

Aujourd'hui, en voyant les industriels augmenter volontairement les gages de leurs employés ceux-ci vont sans doute reconnaître qu'ils s'étaient trompés sur le compte des premiers.

Nous sommes donc heureux de ce qui arrive, parce que nous voyons pour l'avenir dans cet événement un présage de bonne entente et d'estime réciproque entre employeurs et employés.

Tout ce que nous souhaitons, c'est que ce bel exemple soit suivi universellement.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

UN ROMAN

—Il est rumeur qu'un jeune avocat est disparu mystérieusement de Montréal depuis samedi dernier et que ses amis sont à sa recherche. On ignore la cause de cette disparition.

On dit qu'il a été vu pour la dernière fois avec une jeune américaine de passage à Montréal et logeait dans un des principaux hôtels de notre ville.

La jeune fille, elle aussi, serait disparue oubliant de solder son compte avec le propriétaire de l'hôtel.

LA SESSION

—Le parlement fédéral s'ouvre le 18 avril. Dès aujourd'hui un bon nombre de députés se sont mis en route pour la capitale.

Cette session promet des émotions et elle sera particulièrement intéressante.

Jusqu'à présent on a reçu à Ottawa 42 bills se rapportant aux chemins de fer, 7 bills de divorce, 14 bills se rattachant à la loi des banques, etc.

Aux Communes, l'adresse en réponse au discours du trône sera proposée par M. D. H. Bennett, deputé de Simcoe-Est, et secondée par M. Leclair, deputé de Terrebonne.

LE CHEF CHEVALIER

—C'est avec regret que nous avons appris la mort de M. Louis Chevalier, chef de la police provinciale. M Chevalier a succombé à une maladie de poumons qui le minait depuis longtemps.

Il était né à l'Assomption en 1848 et était par conséquent âgé de 47 ans.

UN PROCÈS À SENSATION

—M. le grand-vicaire Gravel, de Belœil, a donné instruction à son avocat, M. Philippe Demers, d'intenter une poursuite de $5,000 à la *Patrie* pour l'article publié par ce journal le 11 avril courant.

SHORTIS

—MM. H. C. St Pierre et G. N. Greenshields, avocats de Shortis, ont présenté au juge Wurtele une requête de la part du père du prisonnier, demandant la permission d'envoyer des médecins aliénistes le visiter dans sa cellule à la prison, afin de justifier le plaidoyer de folie et d'irresponsabilité morale que la défense amènera au procès.

M. McMaster ne s'est pas opposé à ce qu'il fût fait droit à cette requête, mais il a exprimé l'opinion que le procureur général avait seul juridiction pour accorder la permission demandée. Le juge Wurtele consultera les statuts et les règlements de la prison avant de donner sa décision. Dans l'intervalle, à la demande du juge, M. McMaster se mettra en relation avec le procureur général afin d'obtenir lui-même ce que la défense demande. Si le procureur général refuse—ce qui n'est pas probable—le juge Wurtele agira.

QUEBEC.

LES CONNOLLY

—Les frères Michael et Nicholas Connolly sont à Québec-Ouest depuis lundi et ont travaillé à l'élection de M. McGreevy.

Tous deux, sur l'invitation spéciale de M. Ouimet, avaient donné un coup de main à M. Bisaillon à Verchères avant leur départ.

LACHUTE

DÉGATS À LACHUTE

—Nous avons eu de la débâcle. L'eau est très haute et a causé des dégâts.

Le tube qui fournit l'eau à la manufacture de MM. Hamelin et Ayer a été brisé par la force du courant.

Cette manufacture devra être forcément fermée par suite de cet accident pendant quelques mois.

La maison d'un nommé Fournier a été transportée par les eaux à une trentaine de pieds de ses fondations.

BEAUHARNOIS

PAR LA FENÊTRE

—Une petite fille de trois ans, enfant d'un employé des cantines de la compagnie du Grand Tronc, est tombée du troisième étage d'une maison sur le sol et s'est infligé des blessures graves qui ne seront probablement pas mortelles.

SHERBROOKE

ENCAN

—E. S. Foss, encanteur, a reçu instruction de M. Benjamin Lenthier, de vendre sans réserve, par encan public, à sa résidence, à Sherbrooke-est, le lundi, 22 avril courant, tous ses effets de ménage.

LEVIS

MORT D'UN MÉDECIN

—M. Charles Collet, M. D. de Lévis, est décédé à St Henri, chez sa mère, d'une hémorragie pulmonaire, à l'âge de 34 ans.

Depuis au-delà d'un an, il s'apercevait que quelque chose n'allait pas bien, et lorsque il y a quelques jours, il fut pris d'hémorragie, il déclara de suite que c'était la fin; en effet, en deux jours ou à peu près, la mort l'emportait Le défunt avait pratiqué la médecine pendant quelque temps, à Sherbrooke, en 1886 et alla ensuite s'établir définitivement à Lévis où il se fit une belle clientèle et où il ne reste que des regrets.

ST JEROME

TERRIBLE ACCIDENT

—Un accident fatal, dû à l'imprudence de deux jeunes gens, est arrivé sur la voie du chemin de fer du Pacifique, près de la rue Water.

Adélard Wilford, âgé de 22 ans, et un de ses amis, Avila St Amour, erraient à la gare Dalhousie.

Quelques minutes avant le départ du train de St Jérôme, les deux amis songèrent à regagner leur logis. Mais ne voulant pas faire le voyage à pieds, ils ont pris place à bord du convoi, avec l'intention de sauter en bas lorsqu'ils atteindraient la rue Water.

Comme le train arrivait à la voie de garage, située à l'ouest de la rue Jacques-Cartier, St Amour s'apercevant que la vitesse augmentait sauta sur la voie et se releva sain et sauf.

Wilford voulut imiter son compagnon. Vis-à-vis la rue Wate, il prit son élan, mais malheureusement il glissa et en tombant, il fut heurté à la tête par l'un des marche-pieds latéraux du wagon et roula par terre, le bras droit étendu sur le rail. Il fit des efforts inouïs pour se tirer de sa terrible position, mais en moins d'une seconde, il a eu le bras séparé de l'épaule. Le sang qui s'échappait de sa blessure et le coup qu'il venait de recevoir à la tête, hâtèrent sa mort qui eut lieu quelques minutes après l'accident.

Frank Wilfrod a été ramassé à côté de la voie; il respirait à peine.

Une voiture d'ambulance fut mandée en toute hâte, mais à l'arrivée du médecin, l'imprudent jeune homme était mort.

Il a été conduit à la morgue où une enquête a eu lieu ce matin.

Le jury, après avoir entendu les témoignages, a rendu un verdict de mort accidentelle, due à l'imprudence du défunt.

Personne autre n'a été blâmé.

HULL

A PROPOS D'ENLÈVEMENT

—Il y a environ quatre ans, M. Pierre Rochon, de Hull, prenait sous ses soins une petite filie du nom de Marie Charron qui était à l'orphelinat St Joseph. M. Rochon n'a pas d'enfants et avait demandé au père de l'enfant en question s'il voulait la lui donner pourvu qu'il en prenne soin, sa vie durante. Le père Charron acquiesça à la demande de M. Rochon et celui-ci retira l'enfant de l'orphelinat, l'éleva, la vêtit et l'envoya à l'école durant trois ans et demi. L'automne dernier, M. Rochon s'absentait de Hull et un beau jour, comme l'enfant adoptive de M. Rochon sortait de l'école, son père l'a enlevée et Rochon ne l'a pas revue depuis. Ce dernier a poursuivi M. Charron en dommages.

La cause s'est instruite et l'on attend le jugement d'un jour à l'autre.

TERREBONNE,

INCENDIE A TERREBONNE

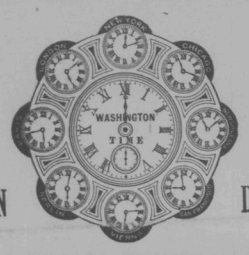
—Vers onze heures et demie, samedi soir, le feu éclatait dans l'entrepôt de la manufacture de chaussures Parent, à Terrebonne. Heureusement qu'il ne venait pas, car nous aurions eu à enregistrer un désastre, la manufacture elle-même, les moulins à scie et à carde, les autres bâtisses environnantes, tout aurait été consumé, et, qui sait, le bas de la ville l'aurait été peut-être aussi.

L'édifice incendié dans lequel MM. Parent avaient, paraît-il, pour $30,000 de marchandises, était connu à Terrebonne, sous le nom de "la Boulangerie."

C'est un ancien moulin en pierres appartenant à la succession Masson, construit, il y a au delà de cent ans, qui venait justement d'être réparé à neuf.

Tout l'intérieur de l'édifice a été brûlé, mais les murs se tiennent encore debout et aussi solides que s'ils venaient d'être faits.

Les assurances couvrent une partie des pertes.

F. SCHNEIDER
242 Rue Essex (Bâtisse Saunders.) GRANDE REDUCTION


242 Rue Essex (Bâtisse Saunders) DANS NOS PRIX.
Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.

Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage.
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
CANNES ET PARAPLUIES.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.

Argenteries
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider
242 RUE ESSEX, Bâtisse Saunders.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX, Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

PARIS CLOAK & SUIT CO.,
Central Building, 312 rue Essex.
—POUR NOTRE—
Vente ✻ Actuelle.
DE NOS NOUVEAUX STYLISH COSTUMES DU PRINTEMPS
Nous offrirons quelques BARGAINS REMARQUABLES, qui nous croyons, éclipseront tout ce qui s'est vu en
JACKETS et COLLERETTES DE DAMES.

Collerettes de Dames pour printemps, beau matériel et très bien finies, $2.50.
Collerettes du printemps en Jersey français, noires et de couleurs, richement brodées et garnies en braid soutache, $3.98.
Collerettes noires tout laine, en Clay Diagonal importé, richement garnies, $5.50.
Un lot spécial de Jackets de légère pesanteur, manches de grandeur extra, devant reefer telle que la vignette, $2.98. Jackets Reefer du dernier goût, $3.98. Jackets en Clay Diagonal noir, à moitié doublés en soie, à nouvelles manches banjo.
Employée canadienne, Mlle Leda B. Morneau.

GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, :-: Lawrence, Mass.
"CEDAR - CAMPHOR."
Le Nouveau Préservatif contre les MITES.
Pas d'odeur désagréable. Ne tache pas. Dure très longtemps. Pas coûteux.
☞ Un employé de langue français est attaché à l'établissement.

M S. DUBE
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.

Se charge de faire les Enterrements et de fournir toutes espèces de voitures pour Mariages, Baptêmes, &c.
Une visite est respectueusement sollicitee.

Quand vous Peinturez vos Edifices, employez le
B. K. & Co's.
Une Peinture de maison préparée pure, et pour les planchers employez les
Peintures U. S. N. Dick,
Sèchent en une nuit et restent dans cet état. Venez demander nos cartes de couleurs.
Vendues seulement par
C. B. Coburn & Co.
35, 39, 41, Rue Market.

BUTTERINE
Envoyez $2.00 et nous vous livrerons, l'express payée, fraiche de la manufacture, une tinette de 10 lbs ou 10 moules d'une livre de la meilleure Butterine fabriquée. — Goshen Mfg. Company, 407 Pine St, Providence, R, I.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour la clientèle canadienne. Dents extraites l'électricité.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graine pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

Waterproof collars and cuffs that you can clean yourself by simply wiping off with a wet sponge. The genuine look exactly like linen and every piece is marked this way:
TRADE CELLULOID MARK.
They are made by covering a linen collar or cuff with "celluloid," and are the only waterproof goods made with an interlining, and the only goods that can stand the wear and give perfect satisfaction. Never wilt and not affected by moisture. Try them and you will never regret it. Ask for those with above trade mark and refuse all imitations. If your dealer does not have them we will mail you a sample direct on receipt of price. Collars 25c each. Cuffs 50c. pair. State whether stand-up or turned-down collar is wanted.
The Celluloid Company,
427-429 Broadway, New York.

WINNIPEG,

MGR LANGEVIN

—Mgr Langevin a déclaré à un journaliste qu'il n'avait reçu aucune lettre encyclique du pape au sujet des écoles. Il a reçu une lettre du cardinal Ledochowski, préfet du Vatican, et celui-ci y parle des écoles neutres. Mgr Langevin a déclaré qu'il considèrera comme mauvais catholique et non comme excommunié, le catholique qui appuiera les écoles publiques.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ... 50
Trois mois, ...25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE, 67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 25 AVRIL 1896.

POTINS DE LA CAPITALE.

Transportons-nous pour un moment à Washington. Depuis quelque temps on y parle d'une session extraordinaire du congrès. Le fait est qu'un grand nombre de congressmen démocrates sont à supplier le président de faire une convocation de congrès au plus vite.

—Mais, nous direz-vous, quel besoin avons-nous d'une session extraordinaire du congrès?

Les personnes qui désirent cette session sont tout simplement des politiciens, ce qu'il y a de plus politicien, et ils ont la franchise d'admettre que leur seul but est de harasser les républicains, dans l'espoir de profiter du moindre avantage qui leur sera offert pour améliorer leur cause qu'ils trouvent passablement avariée.

Un écrivain démocrate, qui est bien au courant de la situation, écrivait à ce sujet: "Tous ces propos ne servent qu'à rendre plus apparente la brèche qui a été faite dans le parti démocrate, et je crains que de cette maniere nous perdions toute chance de vaincre en 1896."

Oui, cela est bien probable.

Le président Cleveland ne convoquera pas, croit-on, de session extraordinaire, de crainte que cette arme à deux tranchants dont ses partisans veulent se servir ne leur donne la mort, politiquement parlant.

Nellie Bly.

Nellie Bly, cette merveilleuse petite femme qui est reporter au *World* à New York, vient d'épouser un vieux millionnaire de 72 ans, M. Seaman.

Nellie Bly est âgée de 30 ans: son vrai nom est Elizabeth Cochrane et son père était avocat dans le comté d'Armstrong, en Pensylvanie.

En 1881 elle fut obligée de quitter l'école d'Indiana pour cause de santé et elle s'en alla à Pittsburg où elle entra au *Despatch*. Plus tard elle entra au *World* de New York où elle s'est acquis une célébrité indiscutable. En 1889, elle a fait le tour du monde en 72 jours.

Son vieux mari M. Seaman est à la tête d'une fortune de trois millions. Il est président et possède presque tout le stock de la Cie "Iron Clad Mfg." Il était épicier, il y a 40 ans.

M. Seaman était célibataire.

Nellie Bly abandonne sa carrière de journaliste pour se retirer en sa royale nouvelle retraite des montagnes Catskill.

L'Utilite de l'Huile.

Des histoires récentes de tempêtes m'ont fait penser au *filage à l'huile* qu'a préconisé si énergiquement l'amiral Cloué, et que trop peu de capitaines de la marine marchande semblent encore connaitre.

Il est recommandé de ne pas jeter de l'huile sur le feu, si on veut l'éteindre. Quand on veut calmer la mer furieuse, il faut au contraire y verser de l'huile. Il paraît que cela se faisait dès la plus haute antiquité; en tout cas, il est certain qu'on l'avait beaucoup trop oublié. Une simple couche d'huile, très mince, répandue comme une large tache grasse autour d'un navire, suffit à l'entourer d'une région calme au milieu de la tempête. On attache au navire quelques sacs pleins d'étoupe, où l'on a versé de l'huile; ces sacs sont percés de trous qu'on a fait avec des aiguilles d'emballage; ils laissent passer le liquide gras qui, peu à peu, vient se répandre à la surface de l'eau plus lourde. Il y forme une couche visqueuse beaucoup plus difficile à déchirer et à éteindre, et qui par suite s'oppose au mouvement des vagues.

Balles en Aluminium.

Un industriel des environs de Belfort a livré à un gouvernement étranger une importante commande de balles en alluminium.

Ces balles sont destinées à des cartouches spéciales qui seront délivrées aux troupes et agents de la force publique pour réprimer les émeutes de la rue, les grèves, etc.

On sait que l'aluminium est le plus léger des métaux. Les projectiles en question seront donc destinés à tenir à distance les perturbateurs sans causer de sanglants massacres. Quoique jusqu'à une centaine de mètres les blessures qui en résulteront soient toujours appréciables, elles seront incontestablement moins graves que les terribles balles de plomb.

Ce qu'il faut surtout remarquer, c'est qu'elles deviennent inoffensives à une distance de 200 mètres.

Adoptées par l'armée française et la police, ces cartouches rendraient de grands services dans la répression des grèves, où souvent les innocents paient pour les meneurs.

LE TROU DU DIABLE.

A environ un mille de Greenville, en suivant la rivière Souhegan, nous arrivons à un ravin, profond d'une quarantaine de pieds. C'est un lieu pittoresque qui ne manque pas d'intéresser vivement les nombreux touristes qui s'y rendent durant la belle saison. La rivière à cet endroit fait une chute de seize pieds et au dessous de cette chute s'étend une vaste nappe d'eau remplie de poissons de toutes sortes, ce qui attire un grand nombre d'amateurs de pêche, aussi il n'est pas rare de voir, durant l'été, une virgtaine de personnes, les unes juchées sur de hautes roches une ligne à la main, d'autres étendues sur la mousse à l'entrée des grottes profondes percées dans la muraille de granit, s'occuper de lecture ou de dessin. Il n'est pas nécessaire d'y chercher les endroits pour avoir de l'ombre, car sur le sommet de la falaise qui surplombe ce site charmant, de grands arbres séculaires étendent leurs rameaux de chaque côté comme s'ils voulaient se donner la main, et forment ainsi une voûte naturelle protégeant des ardeurs du soleil les amateurs du farniente.

Je m'étais bien souvent demandé pourquoi on avait donné à la profonde cavité, au désous de la chute, le nom de "Trou du Diable". Etait-ce un simple nom d'occasion ou bien Satan avait-il démontré à quelqu'un qu'il y avait établi temporairement ses pénates? Voilà ce que je n'avais pu apprendre, lorsque l'automne dernier, par un beau matin de septembre, un artiste de mes amis étant venu me faire une visite, me demanda de l'accompagner à la dite chute qu'on lui avait demandé de croquer. Je partis avec lui et une heure après il avait dressé son chevalet au bord du bassin et commençait son dessin. Or ne voulant pas le déranger, je me dérigai vers un pêcheur assis un peu plus loin, et engagai la conversation. C'était un vieillard à barbe blanche, un vétéran de la guerre de sécession, nous avions parlé de plusieurs choses lorsqu'il me demanda tout à coup: Savez pourquoi on appelle ce lieu "Le trou du diable"? Non, répondis-je, j'aimerais bien a le savoir, j'en ai même souvent demandé la raison, mais je ne l'ai jamais su. Eh bien, me dit-il, je vais vous le dire:

Il y a une vingtaine d'années vivait ici un nommé Gaston C'était un homme d'une trentaine d'années, il était célibataire et passait son temps de loisir dans les bois et le long de la rivière s'occupant de chasse et de pêche. Or comme il était employé à la filature presque tout le jour, il ne pouvait se livrer à son plaisir favori que le soir et le dimanche.

Un matin, je me rappelle encore comme si c'était aujourd'hui, la chaussée, retenant l'eau pour le moulin, se brisa, il fallait la réparer, pour cela il fallait faire baisser le niveau de la riviere, ce qui voulait dire arrêter le moulin pour quelques jours. M. Gaston en était tout réjoui; aussi ne prit-il que peu de temps à préparer un panier, prit son fusil et quelques attrappes et s'élança vers le "High falls," comme on appelait alors cet endroit-ci; il y passa la journée à pêcher, et le soir venu il tendit ses attrappes, puis se rendit à la caverne pour y passer la nuit. Il soupa du contenu de son panier, prit une épaisse couverture qu'il avait apportée, l'étendit au fond de la caverne, alluma sa pipe et se coucha. Durant la journée le temps s'était couvert. De gros nuages flottaient au firmament, et lorsque la nuit arriva l'obscurité était si grande au pied de la chute qu'il était impossible de distinguer un objet à deux pieds de soi. Il y avait environ une couple d'heures que Gaston était couché lorsqu'il entendit comme un frou-frou et sentit que quelqu'un ou quelque chose venait d'entrer dans son paisible réduit. Il se retourna vivement du côté de l'ouverture, mais le spectacle qui s'offrit à sa vue le glaça d'effroi. A deux pas de lui, à la lueur incertaine de son feu à demi éteint, il vit une femme assise. De ses yeux caves et immmobiles partait un regard terne et froid; ses lèvres bleues et crispées, ses joues creuses, ses cheveux plats et d'un gris pâle, sa figure livide, cireuse et semblable à celle d'un cadavre, tout en elle semblait n'appartenir qu'à la tombe. Le pauvre homme en était terrifié, ses cheveux s'étaient dressés sur sa tête, ses dents claquaient et une sueur froide coulait le long de son corps. Que faire? Retraiter était impossible; il était au fond de la grotte. Il fallait se decider à parler. Alors faisant un effort, il cria: Qui êtes-vous? que voulez vous? Les yeux du spectre s'illuminèrent, ses lèvres s'entr'ouvrirent, un rire sardonique se fit entendre; puis, d'une voix sépulcrale qui semblait sortir des entrailles de la terre, il lui dit: Ne me reconnais-tu pas? et dois-je dire pourquoi je suis ici? Il n'en fallut pas davantage; Gaston l'a vait sans doute reconnu, car il poussa un grand cri et perdit connaissance.

Le lendemain il était vers neuf heures lorsqu'il revint au village Il était pâle et défait. Il se rendit à sa maison de pension où il raconta son aventure, puis il partit et on ne l'a jamais revu.

LOUIS COURNOYER.

Est-ce de la Tyrannie?

S'il faut en juger par les commantaires journaliers qui se font depuis quelque temps, les commissaires des licences semblent agir d'une manière que désapprouve la majorité des citoyens de Lawrence. Un élement surtout qui est traité d'une façon injuste et tyrannique est les Canadiens-français.

Si nous en jugeons par l'octroi des licences qui ont été accordées, les Canadiens sont tous de pauvres misérables et sont indignes d'avoir leur part légitime dans le patronage civique de notre ville.

Pour les licences de liqueurs spiritueuses, on a commis la grave injustice de mettre de côte un des nôtres, M. Lucien Levesque, un citoyen respectable à qui l'on a rien à reprocher et qui n'a jamais été en désaccord avec les lois municipales; tandis qu'on a accordé des licences à des gens dont le passé est des plus mauvais. Est-ce là de la justice? Il parait que ces messieurs veulent pousser l'audace plus loin et vont essayer a faire en sorte que ce compatriote n'aura pas la liberte de gagner son pain dans ce commerce en travaillant pour une autre personne licensiée. Quel est le motif qui anime ces messieurs? Est-ce que c'est un crime d'être né de parents Canadiens-français?

On ne s'arrête pas là, pour manger du français.

Les personnages nommés pour accorder les licences aux pharmaciens veulent surpasser les commissaires en fait d'injustice. Pas un seul pharmacien canadien n'a obtenu une licence. A notre point de vue c'est une grossière insulte jetée à la population Canadienne française. Est-ce que parmi tous nos pharmaciens canadien, il ne s'en trouve pas un seul qui ne soit assez honorable pour tenir un lieu respectable?

Pour notre part nous protestons de toutes nos forces et nous sommes assurés que le public est avec nous. Continuez messieurs les mangeurs de français chacun son tour, en temps et lieu nous vous frapperons le clou sur la tête.

Un conseil: compatriotes de Lawrence, soyez unis et le temps n'est pas éloigné où il faudra nous traiter comme les autres éléments. Nous n'avons pas honte de le proclamer et les canadiens l'ont toujours prouvé, personne n'est plus loyal à la république americaine que le Canadien-français. Nous ne pouvons nous expliquer quelles sont les raisons valables qui poussent ces officiers salariés à nous traiter si injustement, nous le saurons.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL

LES CHINOIS EN CERCEUIL

—Nos lecteurs ne seront pas peu surpris de ce que certains commerçants d'ici et de St Jean, N. B, font la contrebande des Chinois, en leur faisant passer la frontière américaine en cercueil.

Autrefois, les fils du céleste empire se rendaient chez nos voisins en jupons et au moyen de faux passe-ports. L'oncle Sam est habile, il a mis fin à cette ruse.

Maintenant, plusieurs commerçants Canadiens se chargent d'expédier les Chinois aux Etats-Unis, en les faisant passer pour morts, et pour cela, ils reçoivent $100 chacun.

Ces jours derniers, il est arrivé une centaine de Chinois qui sont débarqués à leur hôtel, rue Lagauchetiere. Tous les jours, on en expédie une dizaine vers St Jean, N. B., sous le prétexte qu'ils vont pour s'y établir. De là, on les coffre et on adresse le cerceuil en destination d'une ville quelconque des Etats-Unss où ils arrivent sans avoir rien à payer.

Les autorités américaines ayant constaté que le nombre de Chinois morts augmentait d'une manière alarmante, s'étant mises à surveiller l'arrivée des cercueils, ont été surpris d'y trouver des morts en frais de gagner des provisions enfermés à côté d'eux.

On dit que les officiers de douane feront plusieurs arrestations importantes dans le monde commercial de notre ville.

Les pensionnaires de l'hôtel de Chine sont gardés à vue.

OTTAWA.

PARTI, MAIS PAS OUBLIÉ

—Une superbe couronne d'immortelles est depuis le commencement de la session sur le pupitre qu'occupait autrefois au parlement d'Ottawa l'hon Felix Geoffrion. Attachée à la couronne, se trouve l'inscription suivante: "Parti, mais pas oublié."

NOS GOUVERNEURS

—M. Mulock, l'un des chefs libéraux d'Ontario, a entrepris une campagne contre les dépenses excessives faites à Rideau Hall. Il a calculé que le pays avait payé déjà $2,851,917, soit une moyenne de $114,076 pour jusqu'au 30 juin 1892. C'est donc, dit M. Mulock, $65 410, que le pays paye chaque année à ses gouverneurs généraux, en plus de leur traitement de cinquante mille piastres.

M. Mulock veut réduire de moitié le traitement des gouverneurs generaux qui seront nommés à l'avenir.

QUEBEC

UN CHINOIS ASSOMME

—Dimanche soir, un Chinois regagnait paisiblement son logis, rue St Joseph, suivi d'une foule de jeunes gens et d'enfants qui le poursuivaient de leurs huées Tout à coup, une pierre partie on ne sait d'où le frappa à la tête et il s'affaissa sur le seuil, la figure ensanglantée. Ses confrères l'ont relevé et fait entrer chez eux.

MCGREEVY ELU

—L'honorable M. McGreevy a été déclaré élu par le juge Andrews, après le recomptage des bulletins dans l'élection de Québec Ouest par huit ou dix voix de majorité.

La majorité officielle ne sera connue que plus tard.

HULL,

UN PROCÈS A SENSATION

—On a commencé à Hull devant M. le juge Mailhiot, la cause de l'ex-Chef de police Genest contre le Dr Aubry, maire de cette ville.

Le procureur-général est représenté par M T. P. Foran. Le poursuivant Genest par MM. Henry Aylan et L. N. Champagne, et l'accusé, M. Aubry, par MM. J. M McDougall et C. B. Major.

A l'ouverture de la séance à deux heures, M. Aylen a exposé la nature de l'action portée contre M Aubry:—Il dit que ce dernier est accusé, 1re—d'avoir reçu de M. Jos. Bourque, entrepreneur, la somme de $1,000, en rapport avec la construction du Palais de Justice de Hull. 2me—de M. Théophile Viau, la somme de $500, en rapport avec la construction du Pont de la Gatineau. 3me—aussi de M. Viau et de ses associés, $3,000, représentant la valeur de parts et actions que M. Aubry aurait obtenues dans la compagnie des chars électriques de Hull, dont M. Viau est le promoteur. Ces divers montants formant en tout la somme de $4 500

MOOSE CREEK

DANS UNE EGLISE

—Mde Esther Ladouceur est tombée morte subitement dans l'église de Moose Creek, dimanche, pendant la grand'messe, au moment où elle allait s'agenouiller. Elle était âgé de 69 ans.

STE SCHOLASTIQUE

MORT DANS SA CHAISE

—M. Olivier Drouin, geôlier du district de Terrebonne, est mort, mardi midi, dans sa chaise. Le defunt était profondément estimé dans tout le district et remplissait depuis plus de quinze ans ses fonctions de geôlier. Assailli par une impitoyable maladie il y a près d'un an, M. Drouin a eu des intermittences de mieux et de mal. Toutefois, depuis quelque temps, son état semblait s'améliorer considérablement.

C'était un homme de bien, un citoyen au cœur, large, l'esprit droit, et il sera vivement regretté.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussélures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infalliible; elle rend la peau douce et lisse, et éclarcit le teint, En vente chez les phramaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 50c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

L'EXPOSITION DE 1900.

UN POITS QUI AURA UN MILLE DE PROFONDEUR.

On se Propose d'Atteindre le Feu Central de la Terre.

Il a été annoncé ces jours-ci que pendant un incendie à Paris tous les plans, devis et machines pour la grande exposition universelle de 1900 avaient été consumes, causant des pertes évaluées à un million de francs.

Au sujet des plans, en voici un qu'un fameux ingénieur français, M. Paschal Grousset, avait soumis aux promoteurs, pour être le "clou" de cette exposition. Il proposait tout simplement de creuser une mine ayant un mille de profondeur. Son idée était de decider la vieille question tant débattue du feu central. Des savants prétendent que le centre de la terre n'est qu'une masse de flammes; d'autres croient que c'est faux.

L'expérience de certains mineurs qui sont descendus à de très grandes profondeurs dans l'intérieur du sol tend, cependant, à prouver que le feu central est un fait.

On parle d'une mine dans la Virginie dont la profondeur est de 1700 pieds et au fond de laquelle la température est de 110 à 120 degrés. Les mineurs sont incapables d'y travailler plus de 15 à 20 minutes à la fois.

Le plan de M. Grousset serait mis à exécution dans l'intérêt de la science. M. Grousset veut tenter d'atteindre ce feu central, si réellement il existe, comme on a tout lieu de le croire, et il pourrait ensuite être utilisé.

Il croit que sa mine, qui contiendra des galaries horizontales à différentes profondeurs, ne coûtera pas plus de trois millions de dollars.

Comme on l'a déjà dit, cette mine ferait une fameuse cave pour la tour Eiffel.

M. l'Abbe Chagnon.

L'*Indépendant* blâme M. l'abbé Chagnon, curé de la paroisse canadienne de Champlain (New York) qui s'est rendu à Verchères pour y voter pendant la dernière élection.

"M. l'abbé Chagnon, dit notre confrère, vit aux Etats Unis depuis très longtemps, et conséquemment il devrait être *citoyen américain*. Mais il ne peut l'être, si, comme le dit certain confrère, il s'est rendu à Verchères pour voter.

Que conclure de ce fait, sinon que l'abbé Chagnon a négligé un devoir important depuis qu'il vit aux Etats-Unis?

N'étant pas citoyen américain, il n'a jamais dû promouvoir, parmi ses ouailles, les intérêts de la naturalisation.

Et cependant, que sommes-nous, en ce pays, si nous ne possédons pas les prérogatives que la Constitution accorde à ceux qui jurent amour et fidelité au drapeau américain? Des ilotes, des parias de la société, des êtres inutiles.

"Nos prêtres se font naturaliser, et leur exemple est suivi par ceux qu'ils sont appelés à guider dans la voie du devoir.

"Mais il faut avouer que l'exemple donné par M. l'abbé Chagnon, qui habite depuis longtemps en ce pays, qui y a présidé des conventions canadiennes, qui est reconnu comme l'un des membres les plus distingués du clergé franco-américain, est de nature à retarder considérablement le progrès de la naturalisation parmi nos nationaux."

FORTE PENALITE.

Contre ceux qui Tueront ou Mutileront les Chiens.

Boston, 24 avril—Un projet de loi soumis à la chambre par le comité judiciaire augmente notablement la pénalité contre ceux qui tueront ou mutileront malicieusement les chiens. Ce délit, d'après la nouvelle loi, sera passible d'un emprisonnement n'excédant pas cinq ans ou une amende ne dépassant pas $1000 en sus d'une détention n'excédant pas un an.

Courageuses Jeunes Filles.

Hamilton, 24 avril—Hier, les deux filles de M. C. Delorme ont sauvé la vie à Leo English et Edward Levier, qui se noyaient. Les deux jeunes gens se promenaient en chaloupe lorsque leur embarcation a chaviré. Les courageuses jeunes filles se jetèrent bravement au secours des malheureux et furent assez heureuses pour les ramener sur la berge.

L'Annexion des Canadiens

On lisait hier dans le *Boston Globe*:

"Des immigrants canadiens nous arrivent à pleins chars tous les jours. Si nous n'annexons point le territoire canadien, nous réussissons assez bien à annexer le peuple du Canada."

Les partisans du rapatriement à outrance sont muets comme des carpes depuis quelque temps.

Reid & Hughes,

Le Grand Magasin de Nouveautes de Lawrence

Telephone 112-2.

Patrons en Papier.

Nous vendons les patrons en papier qui ajustent comme un gant et toute espèce de patrons a **10c,**

Ceci n'intéressera pas la dame qui persistera à payer 30, 35 et 40c. pour des patrons à cause de leur nom.

Nous voulons intéresser les dames qui désirent épargner 20 et 25c sur un petit achat de patrons en papier. Nous garantissons tout patron pour très bien ajuster ou l'argent sera remis.

HOURRA POUR LE PRINTEMPS!

Etoffes a Robes.

Jamais depuis que la laine a été filée, que les tisserands ont tissé les fabriques on t offert à si bas prix ce que vous pouvez acheter pour si peu d'argent.

Nous offrons des mélanges Montmaitre, 44 pces, faits de la plus belle laine, pour ces mêmes marchandises identiques vous avez payé $1.25 la verge. Un bargain avantageux nous permet de les vendre au prix de **69c. la verge.**

Cinq verges de ces marchandises font un Jupon et qui aurait passsé pour extravagant il y a deux ans passés, aujourd'hui vous pouvez acheter une superbe Robe en Nouveauté Française pour **$3.45.**

Le tarif a réduit depuis un an les prix sur toutes les marchandises ordinaires. Pensez y bien, de belles Etoffes de 44 pces de large, à **69c.** la verge qui coûtait l'année dernière $1.25 la verge.

Marchandises Noires.

Plus de 200 pièces de belles marchandises importées. Par achetées des Jobbers de Boston avec un profit de 25 à 33 pour cent. Nous achetons directement des manufacturiers Européens, ce qui nous donne l'avantage de vendre en detail à meilleur marché que ceux qui achetenten troisième main. N'ayant à acheter que pour notre magasin de Lawrence, nous avons un double avantage que les autres n'ont pas. Un autre avantage est la variété, car nous avons des échantillons des meilleurs manufacturiers à vous faire choisir.

Nous désirons que toutes les dames de Lawrence sachent que notre stock d'Etoffes a Robes en tout genre leur convera des surprises durant cette année.

N'oubliez pas ce que nous disons des Marchandises Lavables. Notre stock est complet et elles sont superbes. Les Piqués sont en grande vogue pour les Jupons et Costumes d'été. Les prix sont bas, ce qui vous permet de faire plusieurs changements pour peu d'argent.

REID & HUGHES,

LES CHEFS DES PRIX POPULAIRES.

Nos. 225 A 235 RUE ESSEX,

LAWRENCE, MASS.

Commis de langue française—M.M. Jos. A. Roy, John A. Tucke P. A. Murphy, Mlle Evelina Poirier, Mlle Lumina Morneau et Dame Exilda Cardinal.

UN REVE

QUI EST EN TRAIN DE SE REALISER.

Un Vieillard Annonce les Deces a l'Avance.

Laurel, Del., 24 avril — Il y a trois mois un vieillard de cette localité nommé Edward Taylor fit rire de lui quand il annonça qu'il avait fait un rêve prédisant la mort prochaine de huit des principaux citoyens de cette localité et que l'année 1896 verrait encore un nombre plus considérable de décès.

Il y a quelques jours le vieillard dit qu'il était troublé chaque nuit par le même rêve lugubre et que les quatre premiers qui devaient mourir seraient Benjamin Fooks, le gouverneur Marvel, William Dashiells et Daniel Fooks, tous des citoyens les plus riches et les plus en vue.

Le trois premiers sont morts peu après, et hier le quatrième Daniel Fooks décédait. Le fils aîné de ce dernier et deux autres citoyens dont la mort a été prédite pendant le rêve du vieillard sont malades.

LE GEN. BOOTH.

Veut Devenir un Citoyen Americain.

New York, 24—Le général Ballington Booth de l'Armée du Salut a renoncé à son allégeance à la reine Victoria, et dans deux semaines il deviendra un citoyen américain.

Il a fait son application à l'Hôtel de Ville de Jersey City hier pour ses dernières lettres de naturalisation. Ses premières lettres, qu'il avait avec lui, lui ont été accordées à New York en 1889.

Desire l'Annexion.

Albany, 24 avril—M. O'Grady a soumis aujourd'hui à la chambre une pétition au congrès et une résolution en faveur de l'annexion du Canada aux Etats-Unis. Cette résolution a été adoptée.

Un Riche Prisonnier.

Boston, 23 avril—Frank Howard Poor, qui purge présentement une sentence pour faux à l'Ecole de Réforme de Concord, vient d'hériter de quinze millions de dollars d'un parent, un gros propriétaire de mines, qui vient de mourir dans le Nevada.

POUR LA VIE.

Un Canadien est Defigure Par une Explosion.

Fall River, 22 avril.—Vers trois heures, samedi après-midi, un sérieux accident est arrivé à deux mineurs à l'emploi de la compagnie Kerr, village Flint. Auguste Morrissette, du No 24 rue Everette et son frère Odilon, du No. 410 rue Pleasant, étaient occupés a miner un gros morceau de granit.

Ils avaient chargé une mine qui ne partit pas. Après avoir attendu un certain temps ils coururent que la mèche était éteinte. Ils se mirent en devoir de vider la mine. A peine avaient ils commencé cette opération qu'une explosion se produisit et lança les mineurs à une grande distanee. Auguste Morrissette eut le visage, les mains et les yeux horriblement brûlés et mutilés. On le transporta chez lui et il est sous les soins du Dr Abbé. Le docteur a décidé de lui enlever un œil pour sauver l'autre. Il a fait cette opération difficile, cet avant-midi, aidé d'un autre médecin.

Quant à Odilon Morrissette, il a reçu quelques blessures au visage et aux mains, mais ces blessures ne sont pas très graves. Les deux Morrissette sont mariés et pères de nombreux enfants.

UN DRAPEAU PORTUGAIS

Qui Obsedait Beaucoup les Gens de l'A. P. A.

New Bedford, 23 avril—Vendredi dernier, les Portugais de cette ville qui sont assez nombreux célébraient leur fête nationale et à cette occasion ils ont hissé les couleurs du Portugal.

Les gens de l'A. P. A, ces orangistes nouvellement arrivés d'Angleterre ou des provinces maritimes, n'ont pas aimé voir flotter le drapeau du Portugal et ils ont fait des démarches pour le faire descendre, mais sans succès.

M. Da Terra, président de la société portugaise, dit que dans leur pays natal, c'est de cette manière que les étrangers honorent la nation qui les reçoit. Ce n'est encore qu'une alarme sans feu, comme trop souvent, hélas!

Plusieurs sont très satisfaits de ce que les démarches faites par les A. P. A. auprès des autorités pour faire descendre le drapeau portugais, vendredi, aient échouées. Ce n'est que la fanatisme le plus aveugle et le plus égoïste qui puisse inspirer de semblables bévues, vouloir priver certains citoyens de garder un souvenir de leur pays natal.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'ont obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle

MITCHELL & CO.

Epargner de l'argent à notre magasin est aussi sûr que de fabriquer de la monnaie. Assortiment élégant de Dentelles dont nous en mentionnons quelques-unes.

Dentelles Noires, Black Point Venise, Black Chantilly, Heavy Bourdon, dans les plus récents patrons.

Dentelles Blanches et Creme.

Den elles de Soie dans toutes les largeurs.
Vandyk Points dans toutes les largeurs.
Chantilly et Fédora, Point d'Esprit.
Valenciennes Allemandes, Imitation de Valenciennes.
Torchons de fantaisie, pour tous les Yokes, aussi une ligne complète de Voiles.

Departement des Rubans.

Rubans Dresden, 48 cts
Rubans superbes, très bas prix, No. 7 10c, No 9, 12½c, No. 12, 15c, No. 16, 18c.

Prix Speciaux pour Rubans en Satin.
No 5, 5c; No 7 7c, No. 9, 9, No 12 12.

{o}—{o}

Mitchell & Co.

76 a 82 RUE MERRIMACK,

HAVERHILL, MASS.

Commis canadiens—M. A. Leveillée, Mlle Elmire Lafayette.

L'opinion publique nous supporte.

Tout le monde est de la même opinion, c'est-à-dire que nous avons le plus bel assortiment d'habits tout faits de tout genre en cette ville,

Habillements d'Enfants, de **50 cts.** à **$8.00.**
Habillements de Jeunes Gens, **$4.50** à **$15.**
Habillements pour Hommes, de **$5** à **$20.**
Un immense assortiment de Pantalons pour la saison du printemps.

HAMEL & CLOUTIER,

405 Rue Essex,

Lawrence, Mass., à l'enseigne de la Valise Dorée.

UN JOLI PIED!

Ne devrait jamais mis ailleurs que dans une belle Chaussure, et il ne le sera jamais si la pratique achète ses Chaussures dans notre immense stock qui est composé de tous les derniers styles de chaussures du printemps et d'été pour Messieurs, Dames Demoiselles et Enfants.

Nous avons un très bel assortiment dans les styles les plus récents, dans toutes les nuances tan Sans crainte de contradiction vous ne pouvez vous procurer une chaussure plus confortable. Elles sont flexibles aux pieds et durent très bien.

☞ Venez nous voir avant d'acheter ailleurs. Nous serons toujours heureux de vous montrer nos marchandises.

Agent de Billets de Chemin de Fer pour toutes les parties du Canada et de l'Ouest.

V. J. HUOT,

437 Rue Essex 437.

J. E. BENOIT,

206 RUE LOWELL, Lawrence

Le meilleur endroit de la ville pour acheter du

Bois et du Charbon.

Egg Franklin Coal, -	$7.75.
Stove Franklin Coal, - -	$8.00.
Stove Coal, - -	$6.00.
Nut Coal, - -	$6.00.
Egg Coal, - -	$5.75.
Broken Coal, - -	$5.50.
Cumberland Coal, -	$5.75.

☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.

Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

L'endroit par excellence pour acheter toute sortes de Bois et de Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

F. Morel,

97 Broadway.

M. Morel a le plaisir d'inviter le public en général de venir visiter son établissement qui est rempli d'Epiceries, Provisions, The, Cafe, Farine, &c.

Le plus beau choix de la ville à des prix extrêmement bas. Allez le voir satisfaction vous est garantie sous tous rapports.

97 BROADWAY 97.

F. S. HAMLIN,

Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.

—EST—

Agent d'Assurance contre le Feu

☞ Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass.

Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

Nous n'avons plus que Cinq Mois a Vivre.

A notre début en affaires on nous donnait six mois, un mois est déjà écoulé et nous n'avons encore reçu une égratignure. Pas de vieille marchandises à aucun prix, voilà ce qui contrarie les autres marchands. Nous ne sommes pas jaloux de qui que ce soit. Le public semble enchanté de ce que nous faisons et notre clientèle augmente. Continuez à venir nous voir.

Nous Vivrons et nous Rejimbeons.

Sans regarder s'il est pour six ans ou pour soixante ans, nous ferons face à tout obstacle qui existe sur notre passage en donnant aux dames de La Wrence des nouvelles marchandises de la meilleure qualité aux plus bas prix de la ville. Voilà un mois que nous existons en affaires et nous inaugurons notre première vente mensuelle qui

Commencera Samedi.

Et nous nous proposons de faire un évènement remarquable au public acheteur de Lawrence. ☞ Voici une légère énumération.

Departement des Etoffes a Robes.

Etoffes mélangées, 35 pouces, valant 17c, pour 12 1-2c
Patrons unis, 35 pouces, valant 19c, seulement 12 1-2c
Cachemire uni, 36 pouces, valant 25c seulement 19c
Biarritz unis, 40 pouces, valant 38c, seulement 25c
Henriettas, 46 pouces, 20 nuances, valant 89c, seulement 58c
Henriettas, 46 pouces, 25 nuances valant $1, seulement 69c
Indin Twills, 46 pouces, noir et de couleur, valant 69c seulement 39c
Soies de Chi e valant 35c, " 19c

Departement des Manteaux.

Personne ne nous surpasse en cette ville. Assortiment superbe, pas égalé, vendu à très bon marché $5.98, pour pour clore le tout $4.98

Département des Marchandisés Lavables.

36 pièces de Jaconet Empress réduit de 12 1-2c à 7c.
Satin Américain seulement 8c
Drap Crêpe Vinétien qualité de 12 1-2 cents, à 9c la verge

Département des Corsages.

Corsages en satin noir, grandes manches, valant $1 39, seulement $1.00
25 doz de Corsages en T an ca reauté, valant $1.75, seulement $1 25

Département des Sous vêtements.

Valeurs inestimables. Corps de dames, par côtes, Corps de dames en Jersey valant 25c, seulemene 15c

Dept d'Articles de Toilette.

Tout ce qui peut vous convenir, venez nous voir et vous serez surpris.

F. A. EDWARDS & CO.,
275 Rue Essex.

Employés de langue française: Jos. H. Roy et Maud Potvin.

L'AGE D'OR,
Pour les Amateurs du Bon Marche.

Les Demoiselles O. JEAN & CO. désirant se retirer d'affaires ont décidé de se débarrasser de tout leur stock à des sacrifices sans précédents dans l'histoire du commerce à Lawrence. Les dames et les demoiselles sont priées de ne pas manquer cette occasion spéciale.

☞ Voici quelques spécialités qui méritent votre attention:

Chapeaux valant	$2.00, pour	$1.50	Indienne valant	10c pour	5c
Chapeaux valant	50c pour	25c	Indienne valant	8c pour	5c
Chapeaux valant	25c pour	10c	Etoffes à Robes de 12 1-2c pour		8c
Tips valant	1.00 pour	1.15	Etoffes à Robes de	25c pour	19c
Tips valant	75c pour	25c	Etoffes à Robes de	50c pour	37c
Rubans valant	45c pour	15c	Corsets valant	$1.50 pour	$125
Rubans valant	25c pour	10c	Corsets valant	50c pour	37c
Rubans valant	10c pour	2c	Corsets valant	25c pour	19c

Livres de Prieres a des prix tres reduits

O. JEAN & CO., 421 Rue Essex.

Centres Canadiens.

Lowell

Samedi, la "Fête des Arbres." Allez-vous planter un arbre?

Dimanche midi, les pompiers ont éteint un feu de broussailles sur la rue Pine.

Le pont de la rue Howard est termine et il a été ouvert samedi à la circulation.

Lundi, tous les employés en grève des fabriques Stirling sont retournés à l'ouvrage.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Joseph Champagne, un contremaitre dans le Lawrence, prétend qu'il est tombé 72 1-2 pouces de neige pendant l'hiver.

Cette la ligne de tramway électriques entre cette ville et Nashua sera ouverte et le prix du passage ne sera que de 15 cents

Mlle Marie-Anne Turcotte, de Manchester, N. H., était hier en promenade à Lowell chez des parents, les Delles Dufresne de la rue Decatur.

On dit maintenant que le conseiller Barry ne cherchera pas à forcer la municipalité à lui payer son salaire pour une semaine de travail.

Une petite fille portant le nom de Hall et âgée de deux ans est disparue. Ses parents habitent la rue Schaffer. Elle portait un manteau rouge.

Le Boston & Maine estime ses pertes causées par les inondations dans le New Hampshire entre $50,000 et $75,000. Un petit pont devra être reconstruit.

On n'a pas entendu parler de Philippe Louffe, qui s'est évadé de la prison commune il y a une semaine. La police a tout lieu de penser qu'il est au Canada.

Plusieurs pauvres gens de Centralville ont dû demander des secours à l'Assistance publique, l'inondation reconte leur ayant enlevé le peu qu'ils possédaient.

Nous accusons réception d'un billet de faveur pour le deuxième concert suivi d'un bal, donnés par le Club Lafayette, dans Associate Hall, mercredi soir qui est le 1er mai. Merci à qui de droit.

Les habitants de Chelmsford demandaient à la Compagnie des Tramways de faire circuler ses vehicules à toutes les quinze minutes entre 5 et 7 heures du soir. Il a été fait droit a cette demande.

Un petit garçon de 5 ans, enfant de M. Moïse Joloin, s'est fracturé le bras gauche en tombant d'une petite voiture dans laquelle il se promenait et qui était trainée par un petit ami. C'est la deuxième fois depuis l'automne dernier que l'enfant se fracture le bras à la même place.

Thomas McCarthy, un homme qu'on supposait être mort subitement à Boston et dont le corps qui avait été reconnu pour le sien fut transporté à Lewiston où il a été enterré par ses soi-disant parents, est en cette ville, bien vivant et bien portant. Voilà une erreur qui n'est pas d'un sou.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Madame "Malbrook", en attendant le retour de son illustre mari, se trottait la figure avec la *Royal Cream*, pour enlever les traces que les larmes avaient laissées sur ses belles joues. Les pharmaciens tiennent cette lotion merveilleuse, qui se vend 75 cents la bouteille.

On annonce de New Hartford, Conn., le mariage prochain de M. Geo. Henri Larocque, fils du sergent d'armes de l'Assemblée législative de Québec, avec une des charmantes Canadiennes de cette localité. M. Larocque a autrefois été agent de publicité pour l'*Abeille* de cette ville.

M. Joseph Lefebvre et sa famille partent demain pour Bennington, N. H, pour s'y fixer definitivement. M. Lefebvre a achete a cet endroit 120 acres de terrain et doit se livrer à l'agriculture. Il va rejoindre M. Hotin qui a quitté cette ville il y a environ un an et qui lui aussi cultive une magnifique terre. Succès à ces compatriotes!

Salle Comble.

La soirée dramatique et musicale donnée hier soir par les amateurs de l'Association Catholique dans la salle du Collège a fait salle comble.

Les rôles ont été remplis admirablement bien; plusieurs personnes nous ont fait la remarque qu'elles ne s'attendaient pas à tant de perfection chez des amateurs.

Le "Fricot Sinistre", avec ses vieilles chansons canadiennes, a été le clou de la soirée.

Le "Docteur d'Escarbagnac" a aussi été très goûté.

Somme toute, succès complet. Nos félicitations empressées

Deux Defis.

Jack Leary, un boxeur de Lowell, a lancé un défi à Ben McArthur de Cambridge, le champion de 125 livres de la Nouvelle-Angleterre, et Eddie Burke, aussi de cette ville, a défiér Con. Hardigan de Waltham le champion de 117 livres de la Nouvelle-Angleterre.

Ces deux rencontres auront lieu le 29 mai quand "Kid" Mulligan de cette ville rencontrera Ike McArthur au Columbian Club, à Boston.

Le Maire Tient Bon.

Le maire Courtney avait hier à signer la liste de paie de la voierie pour la semaine terminée le 20 avril et sur laquelle se trouvait le nom de Patrick H. Barry avec $12 50 en regard pour cinq jours d'ouvrage.

Le maire prit la peine de faire des traits de plume sur ce nom et au bas de la feuille il écrivit que M. Barry étant un membre du conseil de ville, il n'avait pas le droit de retirer de l'argent de la municipalité.

Ensuite Son Honneur mit son nom au bas de la liste de paie.

M. Barry va probablement comprendre que c'est inutile d'insister.

LA FAMILLE CYR

Le Champion Canadien, sa Petite Fille et son Frere

Les etonnants tours de force exécutés par Louis Cyr au Music Hall, lundi soir, ont intéressé énormément le nombreux auditoire composé en grande partie de Canadiens.

Notre champion devient, en vieillissant, de plus en plus fort. Il est incontestablement l'homme le plus fort du monde; il n'a pas encore donne sa pleine mesure, et l'un de ces jours il lèvera probablement des poids assez pesants pour que jamais après lui un hercule puisse avoir l'espoir de les partir de terre.

Louis Cyr tient à sa renommée et il va faire en sorte de laisser son nom comme étant celui de l'homme le plus fort qui ait jamais habité la machine ronde.

Hier soir, il a joué avec des haltères d'une pesanteur énorme, et dans ses mains on aurait dit que c'était de véritables jouets. Il a retenu deux vigoureux chevaux qu'on fouettait à outrance. Il a levé une plate-forme chargée d'hommes les plus gros dans l'audience, le tout pesant 3500 livres.

Pierre Cyr, son frere, le champion des "middle weight lifters" du monde, a aussi fait preuve d'une force extraordinaire.

Louis Cyr pèse aujourd'hui environ 335 livres; il est bâti en véritable hercule. Pierre pèse 168 lbs; mais il est encore jeune et sa pesanteur augmentera à mesure qu'il vieillira.

Mais de toute la famille, c'est la petite Meliana, l'enfant de Louis Cyr, qui est épatante. Elle n'a que 7 ans, ne pèse pas 60 livres, mais ne lève pas moins de 333 livres avec ses deux mains, ce que bien des hommes ne peuvent faire. Elle a levé hier 144 livres d'une seule main et 86 livres avec un seul doigt.

MOS OUVRIERS DE FABRIQUE

Veulent eux Aussi une Augmentation de Gages.

La récente augmentation des gages dans les autres centres industriels tels que Fall River et New Bedford a mis dans la tête de nos ouvriers de fabrique d'exiger de leurs patrons le rétablissement des anciens gages.

L'Union des Fileurs a eu une assemblée hier soir, à laquelle une communication de M. Ross, le secrétaire de l'Union Internationale, conseillant de demander une augmentation, a été lue.

La question va être discutée au long demain soir à une assemblée spéciale de l'Union.

Naissance.

A Lowell, le 9 avril, Mde Napoléon Boucher, un garçon, baptisé sous les prénoms de Joseph-Alfred-Roméo.

Parrain et marraine, M. et Mde John Soucy, d'Amesbury, Mass

Salem

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants:

F. Morel, 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.

Il y a eu réunion des membres de la Ligue du Sacré-Cœur, dimanche dernier, dans l'église St. Joseph.

Il n'y eut qu'une seule arrestation samedi pour ivrognerie, aussi qu'un autre, dimanche pour la même faute.

M. Hilarion Dumas a été admis membre du cercle social, dimanche dernier, à une assemblée spéciale de ce cercle.

Le Marshal Hart, prendra une vacance de deux semaines dans quelques jours Il se propose de faire un voyage à Washington.

L'embulance fut appelée sur la rue South, dimanche après-midi pour transporter à l'hôpital une femme malade de la grippe

A l'assemblée régulière de la société St. Jean-Baptiste, mardi dernier, N. Joseph Morin a été élu membre du Comité de Visite.

M. J. N. A. Beaudry, notre populaire organiste a été nommé pour faire le recensement dans les quartiers canadiens, y compris Castle Hill.

M. Boucher, marchand épicier a déménagé son magasin dans l'établissement autrefois occupé par M. Gelase Blaquière, coin des rues Harbor et Congress.

M. Joseph Giroux et mademoiselle Marie Fournier, ont fait une promenade à Newmarket, N. H., la semaine dernière. M. Giroux et mademoiselle Fournier étaient les hôtes de M. Jean Bte. Talbot, beaufrère de M. Giroux

Samedi soir, vers 10 heures, un homme auquel un homme voulut faire un mauvais parti, crut qu'il était tout naturel de s'assurer les secours de la police en donnant l'alarme du feu à la boite 17. Dans un instant tout le département du feu se trouva sur les lieux. L'individu a été condamné à $5 d'amende pour sa mauvaise pisanterie.

Mariage.

Lundi le 22 courant, M. Jules Voyer, unissait sa destinée à Dlle Philomène Levesque, dans l'église de Newmarket, N. H. Après le mariage l'heureux couple se mit en route pour Salem, où une réception fut donnée aux parents chez M. F. X. Voyer, frère du marié Des cadeaux furent présentés par MM. N. Désilets, A. Gélinas, E. Voyer et Dlle Louise Désilets de Nowmarket; Mmes Eugène Larrivée, F. X. Voyer et J. O. Ruest de Salem.

Nos vœux les plus sincères pour le bonheur des nouveaux mariés.

Union St. Joseph.

L'Union St. Joseph, de cette ville, a été la seule organisation qui a observé publiquement la fête du *Patriot's Day*. Les membres se réunirent à leurs salles et escortés de la musique Lafayette se rendirent à l'église St. Joseph en passant à travers les rues Front, Washington et Lafayette. Une grande messe fut célébrée par le Rév. J. O. Gadoury, chapelain de l'Unon, avec le R v. Jos. Martin et le Rév. D. J. Collins, comme diacre et sous diacre Il y eut sermon de circonstance par le Rév. J. O. Gadoury. La messe Bordelaise fut chantée par le chœur de la paroisse, sous la direction de M. J. N. A. Beaudry. A l'offertoire, Mlle Joséphine Fraser a admirablement bien chantée un Ave Maria par Spohr. La messe terminée, la société fit une parade à travers les rues Harbor, Congress, Palmer, Perkins, Peabody, Union, Essex et Central et de là à leurs salles. Rendus là, eût lieu une assemblée où des discours furent faits par les Révds. Gadoury et Martin, le président Thibault, MM. Eustache Roby, E. A. Demers et J. N. A. Beaudry, il y eut aussi chant, lecture, etc., pour remplir le programme. Plusieurs membres furent initiés, après quoi les membres de l'Union votèrent des remerciements au chapelain, à M. J. N. A. Beaudry, à Delle Fraser et à tous ceux qui ont contribué à l'éclat de la célébration. Nous oublions de mentionner que la quête à l'église fut faite par M. et Mme Marcaurelle, M. et Mme P. N. Chaput.

Lawrence

M. Joseph Morin de Boston est en visite à Lawrence chez ses amis.

On a commencé à arroser les rues la semaine dernière, ce n'était pas sans besoin.

On nous dit qu'il y a audessus de mille personnes qui se promènent en bicycle à Lawrence.

Deux officiers de police ont été suspendus par le City Marshal Sheehan, ils sont accusés d'ivrognerie.

Les peintres qui sont en grève depuis plusieurs semaines n'ont pas encore fait aucun arrangement. C'est une lutte très acharnée.

Les pilules du Dr Larivière, pour le mal de tête, en vente à la pharmacie Miville. Essayez-les, aussi en vente à la pharmacie Miville de Manchester, N. H.

N'oubliez pas d'aller faire une visite à Mlle Léda B. Morneau, au Paris Cloak & Suit Co., 312, rue Essex. Elle sera heureuse de vous servir avec courtoisie et honnêteté.

Les voleurs sont entrés lundi soir dans une maison de pension conduite par Mde Ida Wright. Les cris de cette femme ont mis les voleurs en fuite. On est sur leurs traces.

La pharmacie Miville est sans contredit l'endroit par excellence pour vous procurer tout ce qui est utile aux familles en fait de parfums, savons, essences, articles de fantaisies, vins, liqueurs pour les malades, etc.

N'ayez pas peur de courir le poisson d'avril en allant chez le populaire pharmacien, Félix Poisson, car vous êtes certains d'être servis avec courtoisie et honnêteté. Comme toujours il a en mains: Parfums, Essences, Articles de Toilette, etc., aux plus bas prix de la ville.

MM. Belle-Isle & Co., 47 rue Franklin ont toujours en stock, Médecines patentées de toutes sortes, papeterie, bonbons, cigares, tabas etc. Manufacturiers d'extraits de Venille, Citron, Menthe poivrée, (Peppermint.) Gingembre, etc. Agents pour les journaux du Canada, la *Patrie* la *Presse*, l'*Electeur* Ils tiennent aussi un magnifique papier à lettre, à très bon marché

Les jeunes gens appartenant au Lafayette Drum Corps vont avoir leur bazar annuel à l'Hôtel de Ville, les 2, 3 et 4 mai prochain.

Un seul canadien a été favorisé avec une license, M. Damase Labonté. Il y a du désappointement parmi les autres applicants canadiens.

M. Fred Heroux nous dit que les affaires ont été très bonnes vendredi dernier à l'ouverture du parc de course, il y avait plus de mille personnes présentes.

Pour faire remplir vos prescriptions avec soin, pour acheter vos parfums, essences, savons de toilette, articles de fantaisie, etc. Félix Poisson, coin des rues Franklin et Common est le pharmacien qu'il vous faut aller voir pour être servis avec courtoisie et honnêteté.

L'ami Lucien Levesque n'est pas mort, il vit encore et il vivra tant que vous continuerez d'aller l'encourager. Ceux qui ne lui ont pas encore fait de visite sont invités d'y aller, car nous sommes assurés qu'ils y retourneront. Ses vins, liqueurs, bières, lager, etc., sont des plus délicieux. Rien qu'à y penser, l'eau vous vient à la bouche.

MM. Morin et Fréchette sont à faire de grandes ameliorations à leur magasin et leur boulangerie, ce qui les a obligés de fermer quelques jours. Maintenant ils sont ouverts et ils invitent le public de venir examiner leur établissement. Ils ont de nouvelles machines pour faire la crême à la glace et une des plus belles fontaine à soda qu'on puisse trouver dans Lawrence. Ils auront les meilleurs sodas à la crême; aussi des tables pour servir la crême à la glace. Sans contredit ce sera la meilleur place pour les rafraîchissement d'été. Morin & Fréchette prop., Hampshire St.

On Demande

Un commis d'expérience Canadien-français pour le commerce de nouveautés. Une personne qui commande une clientèle. Bonne position pour un homme qualifié. Seulement ceux qui ont de l'expérience devront faire application. Adressez K. L. D. Lawrence Mass.

La Surdite ne Peut Etre Guerie par applications locales, car elles ne peuvent atteindre la partie malade de l'oreille. Il n'y a seulement qu'un moyen de guérir la surdité et c'est par des constitutionnels. La surdité est causée par une condition enflammée par la doublure muqueuse du tube Eustachien. Lorsque ce tube est enflammé vous avez un son grondant ou une ouïe imparfaite, et lorsqu'il est entièrement fermé, le résultat est la surdité, et à moins que l'inflammation soit enlevée et ce tube ramené à sa condition normale, l'ouie sera détruite pour toujours, 9 cas sur 10 sont causés par le catarrhe, ce qui n'est rien autre chose que la condition inflammée des surfaces muqueuses.

Nous vous donnerons cent dollars pour tout cas de surdité (causée par le catarrhe) qui ne sera pas guéri par le Hall's Catarrh Cure. Envoyez pour circulaire gratis.

F. J. CHENEY & Co.,

Bas de Dames.

Bas de dames, noirs, couleur garantie, 15c. la paire, au Bargain Emporium 302 à 310 rue Essex, Lawrence, Mass.

Whist.

Mercredi soir aux salles du Cercle Montcalm il y a eu une partie de whist qui a eu un grand succès.

La partie de carte a commencée à huit heures et demie et s'est terminée à dix heures.

Les prix ont été répartis comme suit: le premier prix pour les dames a été remportés par Mlle Célina Hamel, le prix de consolation par Mlle Rose Bourbeau Le premier prix pour hommes par M. Joseph Bonin, le prix de consolation par M. Edouard Begin qui a été très satisfait de son prix. Des rafraîchissements furent servis, et on s'est amusés à dancer jusqu'à une heure avancée. Tous furent enchantés de cette charmante soirée. Nous félicitons les membres du Cercle Montcalm de lamanière admirable qu'ils font les choses.

Mariages

M. Alexander Mercier à Dlle Anna Boutin.

M. Ernest Rajot à Dlle Célina Chenard.

M. Egesipe Lamothe à Dlle Julina Lamontagne.

M. Ferdinand Gagné à Dlle Florentine St Hilaire.

GRANDE ASSEMBLEE DE PAROISSE

Dimanche Dernier a Deux Heures aux Salles des Societes.

M. Chs. Lacaillade, président. Z. A. Berthiaume agissait comme secretaire.

M. le Président ouvre l'assemblée et invite le secrétaire à donner l'explication sur le but de l'assemblée. M. le Sec. Z. A. Berthiaume commence par lire l'article qui a paru dans le PROGRÈS DE LAWRENCE de la semaine dernière, et donna ensuite les explications des intentions du comité qui sont d'organiser une procession où seront représentées toutes les différentes branches d'industrie ou de commerce et il encourage fortement tous les assistants à seconder le comite dans les efforts qu'il fera pour faire de la célébration du 24 juin une fête digne des canadiens de Lawrence.

Le R. P. Portal, chapelain de la société, fit un chaleureux discours dans lequel il fit ressortir tout le bien que la société St Jean-Baptiste a fait depuis sa fondation.

Les membres du comité furent demandés à faire des remarques, qui certainement a fait honneur à leur position. MM. T. H. Vincent, W. N Hamel, A. L'attanville, A. Cloutier et Jos Jetté.

Un comité de trois fut nommé pour choisir une personne de chaque corps de métier pour organiser les différentes parties de la procession du 24 juin.

Le comité est composé de MM. Z. A. Berthiaume, Alfred L'attanville et W. N. Hamel.

Les messieurs suivants ont été nommés membres du sous-comité pour s'adjoindre avec le premier comité:

Thomas Laplante, ouvrier; Clément Perron, maçon; Adolphe Poitier, cordonnier; Alex. Paquet, ferblantier; Pierre Tueroux, forgeron; Wilfred Blanchet, plombeur; Azarde St Laurent, boulanger; George Chabot, machiniste; Bazile Lambert, mouleur; George Doucet, peintre; Elzéar Guenette, voiturier; Aimé Bourget, barbier; Albert Demers, tailleur de pierre; Alfred Venner, tailleur; Philippe Moras, bucheron; Pierre Latour, faiseur de bricks: Narcisse Boineau, arrangeur de métier; Jos. Fecteau, imprimeur; Martin Lanouette, cultivateur; Jos. Morin, marchand; Auguste Morin, la Paroisse.

Une assemblée de tous les messieurs ci-haut mentionnes est appelé à dimanche prochain à deux heures.

Rubans.

Le secret pour les vendre est le bas prix et vendre ce qui convient aux pratiques. L'endroit pour se procurer ce qu'il y a de mieux est chez L. C. Moore & Co., 302 à 310 rue Essex, Lawrence, Mass,

Naissances.

En cette ville, le 11 courant, Mde Elzéar Bergeron, une fille, baptisée sous les prénoms de Marie-Louise-Eva. Parrain et marraine, M. Bénoni St Cyr et Dlle Rose Lasanté.

En cette ville, le 14 courant, Mde Frs Lagassé, un garçon, baptisé sous les prénoms de François-Henri. Parrain et marraine, M. Honoré Lagassé et Dlle Hermine Ouellette.

En cette ville, le 19 courant, Mde Onésime Landry, un garçon, baptisé sous les prénoms de Louis-Philippe. Parrain et marraine, M. Louis Ouellette et Dlle Eugénie Ouellette.

En cette ville, le 19 courant, Mde Jean Caron, un garçon, baptisé sous les prénoms de Joseph-Arthur. Parrain et marraine, M. Joseph Caron et Dlle Gracieuse Matoyer.

En cette ville, le 20 courant, Mde George Dubord, une fille, baptisée sous les prénoms de Marie-Adiana. Parrain et marraine, M. Joseph Labelle et Dlle Elise Dubord.

En cette ville, le 20 courant, Mde Calixte Moore, une fille, baptisée sous les prénoms de Marie-Eglantine. Parrain et marraine, M. Gaudis Hemond et Dlle Léda Avar.

En cette ville, le 21 courant, Mde Joseph Gauvin, un garçon, baptisé sous le prénom d'Alfred. Parrain et marraine, M. Adélard Vallée et Dlle Lédia Lacroix.

En cette ville, le 22 courant, Mde Adolphe Pothier, une fille, baptisée sous les prénoms de Marie-Emma-Grace. Parrain et marraine, M. Chs Pothier et Dlle Marie Hamel.

Etoffes a Robes.

Pas une saison où nos étoffes à robes nous causeront tant de surprise. L. C. Moore & Co., Bargain Emporium, 302 à 310 rue Essex, Lawrence, Mass.

Reporter "Fin de Siecle".

Il sont fourrés partout, ces reporters. A Lawrence, par exemple, l'un d'entre eux, un *Lowell boys* du nom de Sullivan, a grimpé sur une échelle de sauvetage pour écouter les délibérations des Commissaires des Licences en train d'accorder à huis clos des patentes pour la vente des spiritueux.

Le lendemain, un journal publiait au long tout ce qui s'était passé à cette séance et le récit contenait des révélations piquantes.

Pendant que le reporter était aux écoutes, un des commissaires, qui évidemment avait chaud vint ouvrir la croisée près de laquelle se tenait Sullivan qui fut obligé de se rendre compte.

Vers la fin des délibérations, un attroupement s'étant formé, un agent de police vint faire descendre le reporter.

Greve a Lawrence.

Lawrence, 23 avril—Les mélangeurs de couleurs de la fabrique d'indiennes Pacific se sont mis en greve ce matin, sur le refus des directeurs de rétablir les anciens gages réduits de 8 pour cent il y a deux ans. Environ 85 hommes ont quitté l'ouvrage.

Les Elections.

La majorité officielle de M. C. A. Geoffrion, dans le comté de Verchères, telle que proclamée par l'officier-rapporteur, est de 161 voix.

M. Geoffrion sera à Ottawa mercredi soir pour prendre son siège à la Chambre, à l'expiration des délais légaux.

Une dépêche de Québec nous apprend que l'hon Thomas McGreevy a été déclaré élu pour les Communes, le décompte ayant été défavorable à Dobell.

Les bleus jubilent; mais ils ne le devraient pas, car McGreevy a été emprisonné pour vol.

FASCINATION, ✳ INSPIRATION.

La Fascination des bas prix et l'Inspiration des affaires en détail. Si vous découvrez quelques-uns de vos parents qui ont payé un trop haut prix, veuillez nous en avertir. Si vous ne trouvez pas ce qu'il vous faut, laissez-nous le à savoir.

RIDEAUX EN DENTELLE.

Une ligne extrêmement nouvelle, un peu en retard dans l'expédition.

Mais l'assortiment est si considérable pour vous récompenser d'attendre. Il y a dix jours ces marchandises étaient sur mer, maintenant elles sont sur nos tablettes et de si beaux patrons à nos prix sont destinés à se vendre rapidement. Après les avoir vues, vous avouerez avec nous qu'il vous faut en acheter une ou plusieurs paires.

100 paires de Ridaaux en Dentelle, 3 verges de longueur, couleur blanche et crême, à 49 cts la paire.

150 paires de Rideaux en Dentelle, 3 verges de long, couleur blanche et crême, a 79, 89 et 98c la paire.

Les meilleures qualités:—

3 1-2 verges de long, largeur extra, beaux patrons du dernier goût, a 1.25, 1.59, 1 79 jusqu'à $7 50.

Baguettes et fournitures, prix complet 19 cts.

CHAUSSURES DE DAMES,

Si vous êtes lents et si vous désirez voir 2000 paires de ces Chaussures de Dames, en Kid Vici Oxford à $1.25, au lieu de DEUX CENTS. Hâtez-vous.

Elles sont doublées en Kid blanc, bout Opera et Paris, de toutes grandeurs et largeurs, la vraie Oxford de $2.50 pour $1.25.

CHAPEAUX.

Toutes les sortes du printemps sont dans leur beauté, rien n'y manque, tout ce que vous désirez y est, depuis les garnitures et les formes non garnies aux plus exquises conceptions de Chapeaux et Bonnettes garnis.

100 Chapeaux d'enfants, à 89 et 98c, Chapeaux de Paille élégants, blanc, marin, noir, écru et brun.

SPECIAL.— Chapeaux de Dames, garnis à 1 98, 2.39 et 2 89, ne peuvent être égalés ailleurs.

Chaudieres a Diner,

(Soubassement)

Un bargain pour ceux qui en ont besoin. Cinq grosses, 720, divisées en 3 parties, Ferblanc épais, 13c chacune 2 pour 25c.

Poeles a Huile.

Le temps chaud est arrivé, et si vous désirez des Poêles à l'Huile. Nous avons les meilleurs aux plus bas prix.

L. C. MOORE & CO.,
BARGAIN EMPORIUM
302, 304, 308, 310 Rue Essex, — Lawrence, Mass.

Employés Canadiens:—MM. Philippe Hamell, Adolphe Ratelle, Melles Laura Morrissette, Alida Poirier, Lydia Ratelle, Marie Demers et Joséphine Poirier.

F. X. VOYER
85 Rue Harbor
Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtent, tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

☞ Son but est de faire de la place pour les Marchandises du Printemps.

BARGAINS MERVEILLEUX
En Vetements du Printemps.

Habillements Noirs pour Enfants, $1.50. — Habillements Noirs pour Enfants, Combinaison, $3 00, Pantalon et Bonnet [Cap] extra.
Habillemnts Noirs tout laine pour Hommes, $6.00.
Habillements Noirs en Clay Worsted pour Hommes, $8.00

☞ Ces Bargains sont merveilleux.

Bicknell Bros.

Commis canadiens:—MM. Pierre Audette et Alphonse Audette.

P. P. P.

(Prickly Ash Root & Potassium)
Fait des Cures Merveilleuses Dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit la faiblesse et la debilité, donne la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, donne au malade la santé et le bonheur où la maladie, les mauvaises dispositions et la lassitude dominaient.

Dans l'empoisonnement du sang, poison par le mercure, malaria, dyspepsie et dans toutes les maladies du sang et de la peau tels que pustules, boutons, vieilles ulcères, chroniques, teignes, dartres, nous disons sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du monde. Les dames dont le système est empoisonné et dont le sang est dans une condition impure dus aux irrégularités mensuelles sont particulièrement guéries par le tonique merveilleux et les propriétés purificatives de la P. P. P. (Brickly Ash Poke Root et Potassiums.)

A vendre par tous les droguistes.

LIPPMAN BROS. PROS.
Lippman's Block, Savannah, Ga.

N'oubliez pas de vous rappeler qu'un sang impur sans santé est présent à tous et la cause directe de plusieues maux que nous endurons, scrofules, rhumatisme et maladies spécifiques qui ont ravagé la terre et sont les méchants compagnons d'horreurs indescriptibles sont sous le contrôle absolu de la P. P. P. le seul véritable purificateur connu. Le guérisseur du sang P. P. P. à guéri de nombreux cas de scrofules, Salt Rhuem en peu de temps où d'autres purificateurs ont failli. Excellent à prendre, applicable aux maladies de la vieillesse et de l'enfance.

M. J. CAHILL.
SOIES.
Vente pour cette Semaine.

25 pièces de Soies figurées, 19c la verge.
15 pièces de Soies Lavables, 29c la verge.
3 pièces de Soies Bengaline Noire, 49c la verge.
5 pièces de Satin Rhadame Noir, 69c la verge.

Vente d'Etoffes a Robes Noires,
POUR CETTE SEMAINE.

5 pièces de Soie Henriettes de $1, à 50c la verge.
3 pièces Serge Noire Française, 52 pcs de large, valant $1, pour cette semaine, 59c.
6 pièces d'Etoffes à Robes figurées noires, valant 75c la verge, cette semaine 39c.
10 pièces de Crèpes noirs et de couleurs, valant 87c, pour cette semaine 49c la verge.

Manteaux et Collerettes.

Un lot de Collerettes noires de Dames, valant $3.50, cette semaine $1.98.
Un lot de Collerettes brodées noires et de couleurs, valant $5.98, cette semaine $2.98.
Un lot de Collerettes en Velours, de $10, cette semaine $5 98.

SOUS-VETEMENTS.

100 Doz de Corps de Dames, valant 10c, cette semaine 4½c.
58 Doz de Corps de Dames élégants, de 19c, cette semaine 12½c.

BAS.

150 Doz de Bas de Dames, sans coutures, valant 19c, cette semaine 12½c.

Sous-vetements d'Hommes.

100 Doz Corps et Caleçons bleu mélangé, valant 50c, pour cette semaine 38c.

CORSAGES.

150 Doz de Corsages de Dames, bleu indigo, 50c, cette semaine 25c.

DENTELLES.

150 pièces de Dentelle, large de 2 à 6 pcs, tout le lot sera vendu cette semaine à 5c la verge.

JUPONS.

50 Doz de Jupons en Satin noir, couleur garantie, valant 75c, cette semaine 49c. 15 Doz de Jupons en Satin figuré $1.29.

M. J. Cahill, 397 Rue Essex,

FEUILLETON

44

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

QTATRIEME PARTIE

I

Ce misérable Leridon est-il encore là-haut, ou bien chaque minute que je perds lui donne-t-elle le temps de s'éloigner de moi plus encore et de se dérober peut-être à mes recherches? Qui me viendrait en aide? Comment questionner? Comment savoir?

Il fut interrompu par la voix d'Alain Fauvel, qui, le bonnet de coton à la main et l'échine correctement ployée, lui disant, de ce ton que les aubergistes savent prendre avec les voyageurs qu'ils se proposent de rançonner:

Quand il plaira à milord de se mettre à table, milord est servi, et j'ose espérer que milord sera content.

Oh! yes, répliqua Rodille en allant s'asseoir, chose plésé bocop à moâ, oh! yes.

Et il ajouta, "in petto":

Tout en mangeant, je trouverai bien quelque moyen adroit d'interroger cet homme.

Rodille n'eut pas besoin de chercher. Le hasard vint à son aide et lui évita les frais d'imagination qu'il se disposait à faire. A peine avait-il commencé son repas, qu'un coup de sonnette se fit entendre dans la salle commune.

Berénice, dit Alain Fauvel à une des servantes, c'est ce gros homme du numero 9, le voyageur de Paris. Allez voir un peu ce qu'il demande.

Bérénice s'élança dans l'escalier. Rodille avait dressé l'oreille. Les paroles significatives "le gros homme, le voyageur de Paris", pouvaient et devaient même, selon toute apparence, se rapporter à l'ex-huissier. N'était-il pas, en effet, peu vraisemblable que deux personnages volumineux, venant l'un et l'autre de Paris, se fussent arrêtés en même temps dans une petite auberge d'Harfleur?

L'incertitude de Rodille, si toute fois elle existait encore, devait d'ailleurs être de courte durée. Au bout de quelques secondes Bérénice reparut et l'entretien suivant dissipa les derniers doutes du faux Anglais:

Eh bien, fit Alain Fauvel, qu'est-ce qu'il veut, ce chrétien là?

D'abord, il veut souper.

Tiens! tiens! tiens! ça sera son troisième repas aujourd'hui. Paraîtrait qu'il va tout à fait parfaitement bien présentement.

Dame! faut croire.

Pour lors, faut convenir qu'il a de la chance tout de même de s'en être tiré si vite que; ça quand il est descendu ici, dans la nuit d'avant-hier, il avait plutôt l'air d'un mort que d'un vivant! Qué mine! bon Dieu! qué mine!

Ah dame! oui, fit Bérénice, le pauvre homme n'en pouvait plus! même que je me disais: Nous irons à son enterrement!

On va lui monter à souper. C'est-il tout ce qu'il lui faut?

Oh! que nenni. Il demande encore à quelle heures le bateau du havre part pour l'Angleterre nuitamment.

Ca dépend de la marée. Je vas me renseigner sur la chose.

L'aubergiste consulta une almanach maritime et répondit à la servante:

La mer sera dans son plein à cinq heures et demie. La vapeur partira donc, comme c'est l'usage, une heure plus tôt. Si le voyageur compte s'embarquer, il faut qu'il se mette en route cette nuit à trois heures.

Il a dit comme ça qu'on l'éveillerait quand il faudrait, et que vous le feriez conduire jusqu'au Havre.

Suffit! ça peut se faire... en payant, bien entendu. Montez-lui vite à souper, ma, fille, et prévenez-le qu'à trois heures moins un quart, la Grise sera attelée à la carriole pour aller à la ville. Pas de danger comme ça qu'il manque le vapeur, car la Grise va plus vite que le vent.

Bérénice mit sur un plateau des casseroles et des assiettes et reprit le chemin de No. 9. Rodille eut un tressaillement de joie en entendant l'aubergiste donner l'ordre à Cléopâtre d'aller préparer "pour milord" la chambre No. 8. Il allait donc se trouver à côté de Leridon! C'était juste ce qu'il souhaitait, et le hasard faisait bien les choses!

II

Rodille, ne mettant plus en doute désormais le succès de l'entreprise qui commençait sous de si favorables auspices, continua son repas dans la quiétude la plus parfaite, et dégusta, avec une véritable jouissance de sybarite, deux bouteilles de vin de Bordeaux dont une couche épaisse de toiles d'arraignées attestait l'âge respectable. D'instant en instant, le ci devant receleur sentit diminuer sa fatigue, et les cuisantes douleurs, résultant de sa chute, semblaient disposées à lui accorder une trève. Il dîna copieusement et se fit servir du café, accompagné d'une fiole de vieille eau-de-vie.

Tandis qu'il buvait à petites gorgées le glorieux mélange du moka et de la liqueur de Cognac, l'homme mal vêtu que nous avons vu assis et courbé, la tête dans ses mains, fumant sa pipe sous le manteau de la cheminée, quitta tout à coup son escabelle et toucha légèrement du bout de son bâton le grand chien fauve qui dormait à ses pieds et qui se leva d'un air farouche. L'hôte s'approcha de ce personnage.

Est-ce que vous allez déjà vous coucher, mon brave? lui demanda-t-il.

L'homme fit un signe affirmatif.

En voilà un qui n'est pas bavard! murmura le digne Alain Fauvel.

Puis il ajouta, en s'adressant à l'une des servantes:

Bérénice, prenez une chandelle et la clef du numéro 10. On va vous conduire, camarade.

En ce moment, Rodille soulevait la fiole d'eau-de-vie pour se verser une nouvelle rasade. Ses yeux s'arrêtèrent, par hasard, sur le visage de l'homme mal vêtu. Il fit un mouvement brusque, et sa main agitée répandit sur la nappe une partie de la précieuse liqueur dont il se proposait de remplir sa tasse. En même temps, une inquiétude indéfinissable, une vague sensation d'effroi s'emparaient de son esprit.

Voilà, certes, une chose étrange! murmura-t-il. Je n'ai jamais vu cet homme, j'en suis sûr, et cependant il me semble que je le connais. Où et quand ai je donc rencontré quelqu'un qui lui ressemble?

Et Rodille se mit à interroger, avec une âpre persistance, sa mémoire infidèle. La figure dont l'aspect seul produisait sur le bandit une bizarre impression avait été belle autrefois, et conservait encore une grande régularité de traits, mais elle était pâle les yeux, secs et mornes, semblaient sans regard; ils disparaissaient en grande partie sous une barbe épaisse et grisonnante. Ce visage devait appartenir à un homme de soixante ans au moins, ayant cheminé dans la vie à travers des fatigues et des chagrins de toute sorte.

La servante passa la première et s'engagea dans l'escalier conduisant à la galerie sur laquelle s'ouvraient les chambres. L'homme mal vêtu la suivit, et le grand chien fauve ferma la marche. Aussitôt que le voyageur eut quitté la salle basse, une lueur vive et soudaine brilla dans les souvenirs de Rodille, qui frappa du poing sur la table en se disant presque à voix haute:

Ah ça! où diable avais-je l'esprit tout à l'heure? Voici que maintenant j'y vois! Cet homme est le portrait de Jean Vaubaron

Rodille fit une pause, fronça le sourcil et balbutia:

Si c'était Vaubaron lui-même!

Mais il ajouta presque aussitôt:

Allons donc! c'est impossible, et pour faire une aussi absurde supposition, il faut que je ne sois pas dans mon bon sens! D'abord, Vaubaron ne peut être ici, par l'excellente raison qu'il est au bagne et que la garde-chiourme laisse rarement échapper deux fois de suite ses pensionnaires; ensuite cet homme a soixante ans au moins et c'est tout au plus si Jean Vaubaron doit en avoir quarante. Donc ce n'est pas lui, rien au monde n'est plus certain, et quelque fortuite ressemblance égare mes souvenirs.

Ainsi rassuré complètement, Rodille ne put s'empêcher de sourire et il se railla lui-même, comme d'une faiblesse impardonnable, de l'instant de terreur involontaire qu'il avait éprouvé. L'aubergiste vint familièrement s'asseoir à côté du faux Anglais.

Eh bien, milord, lui demanda-t-il, êtes-vous satisfait!

Oh! yes, répondit Rodille.

Vous avez bien dîné?

Oh yes, jé été bocop et tutte à faitte contente.

Eh bien, milord, ce que vous me dites me fait grand plaisir, mais ne m'étonne pas le moins du monde. L'auberge de "l'Ancre d'or" est connue depuis longtemps grâce au ciel! Votre chambre est prête. Je vous y conduirai quand vous voudrez.

Oh! yes, jé volé bienne, tutte suite.

Faudra-t-il vous éveiller demain matin?

Oh! no, jé volé pas.

Suffit, milord, on respectera votre sommeil. Venez donc, et vous verrez que, dans ma maison, les lits sont aussi bons que la cave.

Le digne Alain Fauvel avait hâte de coucher son voyageur pour le coucher lui-même. Rodille gravit l'escalier à la suite de l'aubergiste, longea la galerie couverte servant de corridor, et pénétra dans la chambre qui portait le numéro 8. Alain Fauvel plaça une bougie tout allumée sur un meuble, souhaita une bonne nuit à milord et se retira.

Rodille alla pousser le rideau tout aussitôt et procéda à une inspection minutieuse des dispositions intérieures de la pièce dans laquelle il se trouvait. Cette pièce, de dimension moyenne et meublée avec une simplicité toute primitive, n'avait qu'une seule fenêtre, qui donnait sur une ruelle étroite bordée par un mur de jardin. Une porte latérale, fermée par un solide crochet et longeant dans son embrasure la table de toilette, attira l'attention de Rodille, qui se convainquit, après quelques secondes d'examen, qu'elle servait à établir une communication entre le No. 8 et le No. 9 (nos lecteurs ne peuvent l'avoir oublié) était la chambre de Leridon.

Décidément tout me favorise, et le diable est pour moi, pensa Rodille.

Il déplaça sans bruit la table de toilette et il appliqua son œil d'abord, son oreille ensuite, contre une fissure de la porte. Une obscurité profonde régnait dans la chambre et ne lui permit point de distinguer les objets, mais il entendit très nettement le murmure égal et sonore d'une puissante respiration. Leridon dormait du sommeil du juste. Rodille eut un sourire aux lèvres.

Dors, mon bonhomme! dit-il, et fais de jolis rêves! je me charge de te réveiller.

Il regarda sa montre: elle marquait dix heures du soir.

Il est trop tôt pour agir main tenant, ajouta-t-il, tout le monde n'est pas encore couché et endormi dans la maison. D'ailleurs, j'ai du temps devant moi.

En disant ce qui précède il alla se jeter sur le lit, mais avec l'intention bien arrêtée de ne point laisser le sommeil s'emparer de lui et clore ses paupières.

Laissons le se livrer tout entier à la joie débordant que faisait naître en lui l'espoir bien fondé de rentrer cette nuit même en possession de son trésor, et franchisson le seuil de la chambre du No. 10, occupée par le voyageur de mauvaise mine et par son grand chien fauve.

Deux heures environ s'étaient écoulées depuis le moment où nous venons de quitter Rodille. Un silence profond régnait dans l'auberge et dans les rues du village, la lune montait à l'horizon, et ses rayons argentés, pénétrant à travers la fenêtre à petits carreaux éclairaient le visage pâle et fletri du voyageur, endormi d'un de ces lourds sommeils que rien ne semble devoir interrompre.

L'énorme dogue, étendu au pied du lit, la tête posée sur ses deux pattes de devant, dans une attitude de sphinx égyptien, ne goûtait point un repos aussi profond que celui de son maître, car d'instant en instant son large museau se soulevait, ses narines mobiles aspiraient l'air avec une évidente inquiétude, une fugitive étincelle s'allumait dans ses prunelles rondes et enfin il faisait entendre un grognement vague et presque indistinct. Il se calmait ensuite et fermait les yeux, mais pour les rouvrir et pour manifester une semblable agitation au bout d'une ou deux minutes.

Tout à coup, il se dressa sur ses pattes nerveuses, son poil se hérissa, ses flancs se creusèrent, il tomba pour ainsi dire, en arrêt dans la direction de la porte, et fit entendre un grondement si prolongé, si menaçant, que son maître, brusquement éveillé se souleva dans son lit et prêta l'oreille, en disant à voix basse:

Eh bien, voyons, qu'y a-t-il, Tristan? qu'y a-t-il?

Le grondement du chien changea d'expression et devint une sorte de gémissement, plein de modulations douloureuses.

III

L'auberge était voisine de l'église. Les douze coups de minuit sonnèrent à la vieille horloge, remplissant l'atmosphère de leurs vibrations métalliques, qui ne s'éteignirent que lentement et par gradations insensibles. Le grand chien fauve ne quittait point son attitude hostile et soupçonneuse. Soudain le voyageur entendit la clef, qu'il avait laissée en dehors au moment où il prenait possession de la chambre tourner doucement dans la serrure.

Que veut dire ceci? se demanda-t-il.

Et, comme il s'attendait à voir la porte s'ouvrir et quelqu'un entrer, il saisit le bâton noueux placé à portée de sa main, à la tête de son lit, et il attendit, prêt à bondir et prêt à frapper.

Son attente fut vaine. Personne ne parut, et le bruit ne se renouvela pas.

Prodigieusement intrigué, comme bien on pense, par un fait qui lui semblait inexplicable, le voyageurs quitta sa couche, se dirigea vers la porte et voulut l'ouvrir, afin de se rendre compte de ce qui se passait dans la galerie. Il souleva sans peine le loquet, mais la porte résista lorsqu'il essaya de la faire tourner sur ses gonds, et il acquit la certitude matérielle qu'un main étrangère venait de fermer à clef cette porte de la galerie. Un frisson passa dans le veines du voyageur.

On me traite en homme suspect, se dit-il, on change pour moi cette chambre en prison. Mais qui fait cela? Dans quel but? Pourquoi veut on me mettre dans l'impossibilité de sortir d'ici? Je vais frapper, je vais appeler. On viendra, et il faudra bien qu'on s'explique.

Une réflexion subite l'arrêta et fit retomber sa main.

A quoi bon? murmura-t-il au bout d'un instant. Ne serait-ce pas là une esclandre sans motif important et sans but sérieux? Que m'importe, après tout? qu'ai-je à craindre? Cette porte fermée m'inquiète à tort. On a cru sans doute faire tourner la clef d'une chambre vide, ou bien quelque plaisant de village a voulu s'égayer. Dans tous les cas, l'incident est vulgaire et ne vaut pas la peine que j'y pense plus longtemps.

Complètement rasséréné par ces réflexions, le voyageur allait se recoucher, lorsque le dogue, qu n'avait pas cessé de gémir et de gronder tout bas, donna de nouveaux signes d'une excessive agitations montra ses dents aiguës et poussa un hurlement contenu, mais farouche et menaçant.

En même temps un bruit d'une nature indefinissable, suivi d'une exclamation étouffée, résonna dans le silence de la nuit.

Décidément, pensa le voyageur, il se passe en cette maison quelque chose d'étrange! L'instinct de Tristan lui sert à deviner ce que ma raison d'homme n'entrevoit pas encore.

Déjà il ne songeait plus à se coucher. Il s'habilla à la hâte, et il s'approcha de la cloison qui séparait sa chambre du No. 9, car il lui semblait qu'un murmure de voix agitées se faisait entendre dans cette dernière pièce.

La cloison, construite en planches de sapin recouvertes de plâtre, n'offrait ni épaisseur ni sollidité. Les p'anches se disjoignaient en vingt endroits; le plâtre se fendillait, et ce qui se disait d'un côté de cette cloison pouvait être facilement entendu de l'autre par un auditeur attendif appuyant son oreille à l'une des gerçures, ainsi que le voyageur se disposait à le faire.

Laissons-le pour un instant à son poste d'observation et rejoignons Rodille, qui, sans doute, ne restait pas inactif et que nous allons voir à l'œuvre. Cinq ou six minutes avant minuit, le faux Tom Brown avait doucement ouvert la porte de sa chambre et s'était glissé dans la galerie. Toutes les lumières éteintes dans l'auberge lui permirent de supposer que tout le monde était endormi. Il s'approcha de la porte du No. 9, avec l'espoir très incertain d'y trouver la clef, mais Leridon n'avait eu garde de la laisser dans la serrure.

Cela m'est égale, se dit-il. Mieux vaut ne point entrer par là.

Rodille fit quelques pas encore. Il savait que l'homme de mauvaise mine occupait le No. 10. Il s'assura que la clef n'avait pas été enlevée, et par un motif de prudence facile à concevoir, il ferma la porte à double tour, isolant ainsi le voyageur et le mettant dans l'impossibilité de porter secours à Leridon, si Leridon appelait à l'aide, chose qui, d'ailleurs, semblait fort peu à craindre, l'intérêt bien entendu de l'ex-huissier étant de garder le silence et de courber la tête dès qu'il se sentirait retomber sous la domination du maître.

Ceci fait, Rodille, retourna dans la chambre qu'il occupait et qu'il verrouilla parfaitement bien. Il s'approcha ensuite de la porte de communication, et il détacha le crochet qui la fermait de son côté. Un crochet pareil maintenait cette porte du No. 9. Ceci ne pouvait être un obstacle sérieux pour un bandit émérite, passé maître dans le grand art de l'effraction. La lame d'un couteau, glissée adroitement, fit sauter en moins d'une seconde le second crochet.

Rodille alors, tenant un pistolet tout armé de chaque main, poussa la porte, s'élança dans la chambre de Leridon, et dans son élan, heurta une chaise qui se renversa sur le plancher avec bruit. L'ex-huissier, arraché brusquement aux douceurs du sommeil par ce fracas inattendu, ouvrit des yeux effarés et vit aux clartés de la lune, un homme, qu'il lui semblait ne point connaître, se diriger vers son lit.

Il poussa la sourde exclamation d'épouvante que le voyageur du No. 10 avait attendue, et il se pencha vivement pour saisir deux pistolets placés sur la table de nuit.

Rodille prévoyait bien que l'ex-huissier, possesseur d'une somme énorme, aurait des armes à sa portée pour défendre son trésor. Il ne lui laissa le temps ni de faire usage, ni de s'emparer de ses armes, et le repoussant avec une violence irrésistible, il le fit retomber tout étendue sur le lit.

Au secours! au voleur! commença Leridon d'une voix étranglée par la terreur.

Il n'acheva pas. Le canon d'un pistolet s'appuya sur sa tempe, et son terrible agresseur murmura à son oreille:

Pas un mot, pas un geste, ou tu es un homme mort! Tais-toi et soumets toi si tu veux vivre! Aucune résistance n'est possible. D'ailleurs on ne lutte pas contre moi. Je suis ton maître! Je suis Rodille!

L'ex huissier se prit à trembler convulsivement. Rodille continua:

Tu vois qu'on ne m'échappe pas! Personne au monde de saurait faire de moi sa dupe, et je t'aurais aussi facilement retouvé dans les entrailles de la terre que je viens de te retrouver dans cette auberge! Rassure-toi, d'ailleurs. Je ne suis point ici pour te tuer, je dédaigne une vengeance inutile et ton cadavre me gênerait. Je suis venu reprendre mon bien, tu vas me le restituer et je te laisserai libre ensuite de t'aller faire pendre où bon te semblera.

Le faux Tom Brown se tut et attendit, convaincu que Leridon, ainsi mis en demeure dans des termes auxquels il n'y avait rien à répondre, allait s'exécuter docilement. En cela il se trompait. L'ex-huissier tenait presque autant qu'à sa vie, au demi-million dont il s'était emparé et qu'il considérait depuis trois jours sa propriété légitime. Dans le petit discours de Rodille, une phrase l'avait frappé, celle-ci:

"Je dédaigne une vengeance inutile et ton cadavre me gênerait".

C'était vrai. Leridon savait son associé trop habile homme pour commettre un meurtre compromettant dans des circontances où l'arrestation du meurtrier serait si facile et si probable. Donc Leridon avait peu de choses à craindre, et pourvu que l'audace et l'énergie ne lui fissent point défaut, il pouvait espérer combattre à armes égales et sauver la situation.

En conséquence, au lieu de répondre sur-le-champ, avec la soumission la plus complète, il gardait le silence et réfléchissait. Ceci ne faisait point l'affaire de Rodille.

J'attends! dit-il en frappant du pied, et la patience n'est pas dans mes habitudes, tu le sais!

Mais l'ex-huissier ne tremblait plus et il avait repris le sang froid dont il allait avoir un si grand besoin.

Compère, fit-il du ton le plus naturel, éloigne un peu, je te prie, ce pistolet, qui ne m'épouvante pas le moins du monde, car je sais aussi bien que toi que tu n'en ferais point usage, et laisse-moi m'asseoir sur le lit. Nous avons à causer. J'ai beaucoup de choses à te dire.

Mais moi, je n'ai rien à entendre, répliqua Rodille stupéfait de l'aplomb de son voleur, dont il connaissait le naturel peureux et le manque habituel de résolution et d'énergie. Je veux ce qui est à moi! je le veux à l'instant même Obéis-moi donc et tais-toi!

En ce moment, le voyageur du No. 10 appliquait son oreille à l'une des fissures de la cloison, et, le diapason des deux voix s'élevant peu à peu, il put entendre, sans en perdre un seul mot, le dialogue de Leridon et du faux Anglais. Lorsque les premières paroles de Rodille arrivèrent distinctement jusqu'à lui, il se dit:

Je connais cette voix. Où donc, autrefois, l'ai-je entendue?

Compère, répondit Leridon, tu dis: "Je veux!" c'est fort bien; mais moi je réponds: "Je ne veux pas".

Ainsi, tu résistes?

Parfaitement!

Prends garde!

Je te répète que je n'ai pas peur! Fais donc provision de patience et écoute-moi. Ce sera le plus court et le plus sage.

Rodille, frémissant d'impatience et de colère, mais bien convaincu qu'il serait dangereux de tuer son complice et de se mettre ainsi sur les bras tous les gendarmes de Normandie, glissa dans ses poches les pistolets de Leridon et répliqua:

Parle! mais de par tous les diables, sois bref! Qu'as-tu à me dire?

J'ai à te dire d'abord que tes prétentions sont absurdes.

Mes prétentions! répéta Rodille, dont l'étonnement grandissait de seconde en secondes. Tu oses parler de mes prétentions!

Mon Dieu, oui, j'ose! Je suis comme cela, compère. Expliquons-nous donc sans nous fâcher? Voyons, qu'est-ce que tu réclames?

Je réclame mon bien, mon argent, mon trésor.

Leridon haussa les épaules.

Ton prétendu trésor, répliques-t-il avec un ricanement, ne t'appartient pas plus qu'à moi!

Misérable! pour t'en emparer, n'as-tu donc pas forcé l'armoire où je le cachais?

Sans aucun doute. Seulement, il est ridicule de me reprocher cette bagatelle. Ce que je t'ai volé, tu venais de le voler à un autre! En affaires, chacun pour soi! L'argent t'appartenait hier par droit de conquête. Je le possède aujourd'hui en vertu du même droit. Que peux-tu répliquer à cela?

Certes, le raisonnement de l'ex-huissier ne manquait nullement de logique, mais Rodille n'était pas homme à se laisser convaincre par une argumentation serrée. Il fit un geste de fureur, il sembla prêt à s'élancer sur Leridon, puis il se calma comme par enchantement et il se dit

En vérité, j'admire ma patience, et tu dois l'admirer aussi, puisque au lieu de t'écraser, je t'écoute, et que je daigne te répondre! Ne me pousse pas à bout, cependant! Cesse de discuter et souviens toi qu'il faut obéir. Fais-le donc de bonne grâce, et fais-le sur-le-champ, sinon je vais t'y contraindre.

Et comment t'y prendras-tu, je te prie?

Rodille dirigea de nouveau vers l'ex-huissier le canon de l'un des pistolets.

Je te tuerai! dit-il, je te tuerai comme un chien!

Allons donc! combien de fois faudra-t-il te répéter que je ne crains rien de pareil? Tu as cent fois trop d'esprit pour commettre une telle sottise.

Eh bien, soites répliqua Rodille, j'admet que tu n'aies rien à redouter pour ta vie; mais il est d'autres moyens.

Lesquels?

Si tu ne t'exécutes pas à l'instant, j'appelle, je te dénonce et je te fais arrêter.

Leridon se mit à rire.

C'est pitoyable, murmura-t-il, et je ne reconnais plus en toi cet homme que je croyais habile! Ainsi, tu parles de me faire arrêter?

J'en parle, et la réalisation suivra de près la menace.

A mesure que se prolongeait l'entretien, Leridon se sentait plus fort. Certes, la balance ne penchait point encore du côté de Rodille, et, puisque l'issue de la lutte était incertaine, la victoire devenait psssible. Cette confiance electrisait l'ex-huissier; une sorte d'ivresse s'emparait de lui; son audace ne connaissait plus de bornes. Autant, jusqu'à ce jour, il avait été trembleur en présence de son associé, autant il devenait téméraire.

Tiens, compère, s'écria-t-il, vrai tu me fais pitié! Je ris de tes menaces et je te mets au défi de les réaliser!

Ah! tu me défies! répliqua Rodille avec rage, tu me défies!

Oui, cent fois oui!

Pour la dernière fois, prends garde!

Qu'ai-je à craindre? Non, tu n'appelleras pas! Non tu ne me dénonceras point! Les gendarmes que tu amènerais ici y viendraient pour nous deux! L'accusateur et l'accusé seraient pris en même temps, et, face à face avec la justice, tu jouerais plus gros jeu que moi!

Misérable, tu mens!

Ah! tu sais bien que non! La partie entre nous, mon compère, n'est point égale! Je risque la prison, tu risques l'échafaud!

L'échafaud! répéta-t-il d'une voix sourde.

Parbleu! crois-tu donc que je sois aveugle parce que je suis discret? Crois-tu donc que j'ignore les terribles secrets de ta vie? Depuis longtemps j'observe, je devine, je vois clair, enfin, dans les ténèbres épaisses autour de toi! Appelle la justice, dis-lui que j'ai forcé ta caisse et volé ton argent, et prouve-le! C'est fort aisé! Je suis un voleur, moi; qui le nie? Mais mes mains n'ont du moins jamais versé le sang! Mon tour viendra de parler, mon tour viendra d'être entendu! Je dirai alors, je prouverai, que tu es un voleur et un meurtrier!

Un meurtrier! Cria Rodille, hors de lui-même; moi! moi! qu'oses-tu dire?

Oui, toi, dont le bourreau réclame la tête; toi, l'unique auteur d'un crime monstrueux et célèbre, le double assassinat de la rue du Pas-de-la-Mule!

[A CONTINUER.]

Fumez le Fameux Cigar

SPINDLE,

de FLOOD,

Fabriqué avec du Pur Havane pour **5 Cent**

Durant & Rogers,

ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.

SI chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.

—•—

SI vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.

—•—

SI vous préférez acheter une Montre à bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.

☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.

Commis canadiens:—J. A. Legault et C. A. Goozae.

DURANT & ROGERS.

Au coin des Rues

Central & Middle

Si vous avez besoin d'un

Habit de Soiree,

vous pouvez louer un de ces habits à bon marché chez le

POPULAIRE

Tailleur - Canadien,

ARTHUR M. BERTRAND,

24 Rue Middle.

Il a de très beaux habits de toutes les grandeurs.

Vous Epargnerez d l'Argent

En lui fesant une visite.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,

2 et 4 Rue Andover

Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.

Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.

Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

CHARBON!!

CHARBON!!

CHARBON.

Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO,

Bureau, 38 rue Middle,

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone 114-2.

ASSAUT DE BOXE.

FLAHERTY VAINQUEUR A LA 7EME REPRISE.

Un Coup dans l'Aine le Renverse et lui Donne la Victoire.

Les deux pugilistes lowellois, Flaherty et Moriarty, se sont rencontrés, vendredi, dans les salles du Galdstone Athletic Club, rue Middle, Lowell, dans un assaut de boxe en sept reprises.

Le premier des deux boxeurs a remporté la victoire.

A précédé un bref assaut de boxe entre Jack Sullivan et Eddie Burke.

Plusieurs autres pugilistes locaux se sont aussi mesurés pendant la soirée.

Dans l'assaut auquel Flaherty et Moriarty ont pris part, la 7ième reprise qui a décidé de la victoire en faveur du premier se décrit comme suit:

L'attaque commença par de bons coups portés des deux côtés. Moriarty fut poussé jusqu'aux cordes et une lutte à corps pressés s'ensuivit. Puis se dégageant, Moriarty porta un bon coup avec son poing droit, atteignant son adversaire au côté. Puis les deux boxeurs se portèrent réciproquement quelques coups légers; puis vint une lutte à corps pressés dans le coin de Moriarty.

A ce moment, comme les deux boxeurs se dégageaient, les gants de Moriarty atteignirent Flaherty dans l'aine. C'était un accident et le coup parut être porté légèrement. Cependant, Flaherty tomba à la renverse.

Le gong sonna aussitôt et tandis que Flaherty était relevé par ses aides qui le plaçaient dans sa chaise, Moriarty retournait dans son coin. L'arbître Scully annonça alors que quoiqu'il considérât le coup dans l'aine porté accidentellement, Flaherty se trouvait à avoir perdu ses chances de vaincre et par conséquent il se voyait dans l'obligation de déclarer que Moriarty était le perdant!

En entendant ces mots, Moriarty se mit à pleurer comme un enfant.

Les deux boxeurs se retirèrent alors ainsi que les spectateurs dont plusieurs ont été entendus qui disaient que l'arbître Scully était l'ami des Flaherty et en cas d'une nouvelle lutte, il faudrait avoir un autre arbître.

Témoignage d'Estime.

Jeudi soir, un grand nombre d'amis se réunissaient à la demeure de M. Joseph Landry, rue Salem, pour faire une surprise agréable à sa sœur, Mlle Maria Landry, à laquelle fut lue une belle adresse, par Mlle Rosa Landry, accompagnée d'un superbe bouquet et d'une bague de prix présentés par M. Wilbrod Lajoie, aux noms des amis.

Quoique fort surprise, Mlle Landry sut répondre avec à propos; elle remercia chaleureusement ses amis de ce magnifique témoignage d'estime; puis les invita à passer le reste de la soirée en sa compagnie.

Cette invitation fut acceptée d'emblée et du chant, de la musique, de la danse ont récréé les invités.

De succulents rafraîchissements ainsi que d'excellents gâteau furent servis et l'on ne se sépara que fort tard, emportant un joyeux souvenir de cette jolie fête.

D. THEBERGE,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARBON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.

" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, &c.

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

LUCIEN LEVESQUE,

521 Rue ommon, — Encoignure de la Rue Franklin.

LAWRENCE, MASS.

Vient d'ouvrir un Restaurant avec le plus beau choix de

iqueurs, Brandies,

Whiskies, Vins,

Bieres, Lager,

Toniques, Cigares,

&c., &c.

M. Lévesque ne tient que des Spiritueux de qualité supérieure et tout ce qui convient à l'usage des familles.

Wm FERLAND

88 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** a tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servira avec honnêteté.

N. B —M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

A. CHOQUETTE,

Entrepreneur de Pompes Funebres.

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits et Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

Magnifique Corbillard Noir pour les enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.

Carrosses de premiere classe pour Mariages, Baptemes et Funérailles.

A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON,

Lawrence, Mass.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Philologue et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyapepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, cions, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement gueries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expérience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'ale jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MME M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies d s Rognons

Sont entièrement uéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,—Chers messieurs, J'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés: je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les Eruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.

(Signé) J. D. JOHNSTON,

Savannah, Ga.

Témoignage du maire de Séquin, Tex.

Séquin, Tex. 14 juin 1893.

MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement

CAPT. W. M. RUST, Avocat

Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.

Tous les Pharmaciens le vendent.

A Lawrence, par H W. Whitney.

LIPPMAN BROS.,

Propriétaires.

Bloc Lippman, Savannah, Ga.

F. Alchin City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. VIII. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 2 MAI 1895. Soyons Distingues. No. 85

N. E. MIVILLE.
PHARMACIEN ✻ DIPLOME
44 RUE HAMPSHIRE.
Vend ce qu'il y a de Mieux en Fait
D'ARTICLES DE TOILETTE,
ESSENCES, PARFUMS,
EXTRAITS, SVONS, ETC.
LES MEILEURES VINS ET LIQUEURS A L'USAGE DES FAMILLES
Liniment - te - Sarsaparilla - de - Miville,
Rien de Surpassable chez les autres Pharmaciens,
Prescriptions une Specialite.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.

Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport(via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

☞ *Express, ¶ seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville. via Wells River—9 45 a m; 1 50, ¶8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

" La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

LA MACHINE
Pour Nettoyer les Tapis de
DILLON.
750 Rue Essex, Lawrence
C'est la meilleure machine jamais vue avant aujourd'hui. Les Tapis usés et minces ne sont pas exposés à être endommagés par ce procédé.
Aussi Costumes Tissus n Couleurs qui ne changent pas.
Nettoyage à la Vapeur, Naphtha et à Eponge sèche.
Réparage et repassage une spécialité.
☞ N'oubliez pas l'endroit,
750 RUE ESSEX
En face de la Station des Tramways, Lawrence, Mass.

A. VALLEY,
407 RUE ESSEX,
Chambre 2, Lawrence, Mass.
PHOTOGRPHE.
Exhibition gratuite d'ouvrage d'art
Pour quelque temps on donne un magnifique portrait sur Porcelaine avec chaque douzaine de Portraits Cabinet,
☞ Venez voir nos Echantillons au Studio.
RESTAURANT
Pour Dames et Messieurs.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, archandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

UNE VRAIE AMERICAINE.
$7.50 STEM WIND & SET LADIES OR GENTS SIZE
14k HUNTING CASE
Coupez ceci et envoyez-nous le avec votre adresse entière et nous vous enverron gratuitement pour examen la meilleure et seule veritable Montre Americaine qui n'est jamais été offerte à ce prix. Ro or solide à 14 carats avec un mouvement pure ment americain, garanti pour 20 ans et paraît comme une montre en or solide vendue à $40. Examinez-la au bureau de l'express et si vous pensez que ce n'est pas un bargain, payez $7 50, autrement ne payez rien. Envoyez 50c. en timbres de poste avec votre ordre pour notre chaine élégante de $3.50 plaquée en or à 14 carats ou envoyez $7.50 avec l'ordre et vous aurez cette chaine gratis. Une Montre donne gratis si vous achetez ou en vendez une. Adresse;
Royal Mfg Co Dept, 354 Unity Bldg Chicago, Ill.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,
2 et 4 Rue Andover
Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.
Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.
Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

La Langue Universelle.

Demandez à un Anglais quelle est la langue universelle, et il vous répondra sans hésitation que c'est l'anglais. Si vous posez la même question à un Allemand ou à un Français, il vous répondra invariablement que c'est la sienne.

Cela s'explique par l'amour que chacun porte à sa langue maternelle.

Aux Etats-Unis, où l'élément anglo-saxon domine, les journaux pensent, pour la plupart, que l'anglais est la langue universelle.

C'est aussi l'avis de certains Américains qui disent qu'en Europe, dans la plus grande partie des pays qu'il parcourra, un touriste anglo-saxon se tirera aussi aisément d'affaire avec l'anglais qu'avec le français.

Oui, si ce voyageur se contente de la fréquentation des garçons d'auberge et des palefreniers; mais, s'il veut pénétrer dans la société continentale, de quelle utilité lui sera l'anglais?

Cette langue soi-disant universelle le laissera sans voix dans les salons, où le français pourrait lui être fort utile; car c'est la seule langue étrangère que sache un Européen de la classe supérieure, qu'il soit russe ou suédois, autrichien ou hongrois, allemand ou italien, espagnol ou portugais, grec ou turc.

Ceci ne sera pas contesté par ceux qui connaissent l'Europe continentale autrement que par ouï-dire.

Ce qui fait la force de la langue française, ce qui lui donne une supériorité incontestable sur l'anglais, c'est qu'elle n'est pas seulement parlée par ceux dont elle est la langue maternelle ou la langue officielle. Ceux-ci sont déjà fort nombreux.

Environ 90,000,000 d'hommes forment ce qu'on pourrait appeler l'empire de la langue française.

Mais, à côté de ces 90,000,000 d'hommes qui ont le français pour langue maternelle ou officielle, notre langue, dit le *Courrier des Etats-Unis*, a une clientèle que l'anglais n'a pas et ne saurait avoir; cette clientèle, c'est l'immense majorité des hommes instruits qui, dans les pays civilisés des deux hémisphères, se donnent la peine d'apprendre une langue étrangère.

Et pourquoi ces gens instruits choisissent-ils le français? Précisément parce que c'est la langue sociale par excellence, la langue des gens bien élevés sous quelque latitude qu'ils soient nés.

C'est aussi la langue qui ouvre aux étrangers l'accès de la seule littérature et du seul théâtre qui aient aujourd'hui, en Europe, une vie propre.

Et parmi ces clients de la langue française, qui faut-il inscrire à un premier rang, à côté des Allemands et des Russes? Les Anglais eux-mêmes, chez qui la connaissance du français fait partie de toute éducation soignée Il ne leur suffit pas, à eux, de connaître leur langue prétendue universelle: ils veulent aussi parler l'autre, la vraie.

La vérité est que si le prince de Galles manie facilement notre langue, sa mère, la reine Victoria, M. Gladstone, lord Salisbury, lord Dufferin, ambassadeur d'Angleterre à Paris, la plupart des membres de la chambre des pairs, sans parler de bon nombre de députés des communes, parlent également la langue de Molière.

Les journaux de Londres, à commencer par le *Times*, savent si bien que le français est familier aux représentants de la classe dirigeante, qu'ils n'hésitent pas à publier des lettres et des documents écrits en fnaçais sans y joindre la traduction.

Le prince de Galles n'est donc pas une exception dans son pays, et il serait le premier à répondre si on lui demandait: Quelle est à votre avis la langue universelle? "Mais à coup sûr, c'est le français!"

Voilà autant de faits qui doivent encourager les Canadiens à conserver la langue de la France.

Le Vice Licencié.

A Chicago, on licencie les maisons malfamées tout comme dans les grandes villes européennes. Lisez ce tableau que nous en fait un correspondant de *La Presse* qui habite la métropole de l'Ouest depuis longtemps:

Si vous parcourez, par exemple, ce quartier aux abords du dépôt de chemin de fer Dearborn, comprenant un bout de la 3e avenue et la Custom House Place, vous vous apercevrez bien vite que c'est là un des domaines de la dépravation, nuance "bon ton." Vous ne rencontrez pas là de vulgaires chenapans dépenaillés. Ce n'est pas là non plus un milieu de détrousseurs à main armée. Non! Les habitués de l'endroit ont un certain ton, un certain air de dignité qui leur font fort dépenser leurs rentes. C'est le quartier du vice licencié. Et n'allons pas croire que le "vice licencié" qui a ses coudées franches au sein de notre ville, va se cacher sous les haillons sordides de la pauvreté. Oh! que non. Pas à Chicago du moins. A droite et à gauche la rue est bordée de maisons malfamées. Ce sont pour la plupart de bonnes et solides résidences en brique ou même en pierre taillée. De larges escaliers bordés de rampes de cuivre éblouissant comme l'or, conduisent à la porte de ces castels. La porte, de cinq pieds de large, ornée d'une poignée étincelante, parfois en argent massif, est en chêne ou autre bois précieux et s'ouvre à deux battants. Et sur cette porte de cloaque doré, se lit en lettres enluminées le nom de la patronne du lieu.

Non seulement elle s'affichera chez elle, mais tout comme l'honnête négociant annonçant les articles de son commerce, elle mettra son annonce dans les journaux quotidiens... C'est permis... Et quelle annonce! ni plus ni moins un appel sans détours aux passions mauvaises de la nature humaine, un appel sans scrupule ni la moindre réserve et signée du nom de l'annonceur en toutes lettres. J'en donnerais des exemples, s'il était possible de mettre ces choses dans un journal honnête. Je les cacherai donc aux regards des lecteurs de "La Presse", mais peut-on les cacher aux regards des millions de personnes qui lisent les journauz de Chicago!

Vous poursuivez votre route à travers ce "bas fond," et à chaque pas, vous coudoyez un groupe de jeunes gens, devisant entre eux sur les avantages de telle ou telle maison. Le monocle à l'œil, regardant impudemment avec un sourire lubrique la malheureuse femme honnête et sans méfiance, que des affaires ont pu amener dans ce quartier. Ce sont les habitués. Dormant le jour, se gorgeant de plaisirs malsains la nuit, ce groupe affamé de vice est le seul qui d'habitude fréquente ces lieux. C'est ici le repaire de l'immoralité effrontée, payant licence, devenant par le fait œuvre permise et prônant sa laideur par les fenêtres de ses maisons somptueuses, dans les colonnes des journaux et sur la rue.

LE RAPATRIEMENT

OE QU'IL VAUT POUR LES CANADIENS EMIGRES

La Colonie du Pere Paradis dans la Misere Noire

Nos lecteurs se souviennent sans doute que le Père Paradis, l'apôtre du rapatriement, comme on l'appelle, a réussi à rapatrier un certain nombre de famille canadiennes du Michigan, qui étaient mécontentes de l'endroit où elles se trouvaient et désiraient un changement. On sait que dans le Michigan une sécheresse prolongée et des feux de forêts ont causé bien des misères parmi la population, et quelques-uns de nos compatriotes ont été ruinés; ceux là, désespérés, ne se sont pas fait prier pour suivre le Père Paradis qui les a conduits dans la province d'Ontario. Vous allez voir, par la dépêche qui suit, s'ils y ont gagné au changement.

Marquette, Mich., 25—Joseph Croze, un riche Canadien-français de Houghton, qui est revenu de la colonie fondée à Verner par le Père Paradis, dit qu'il a troavé les nouveaux colons à demi affamés et manquant de tout; pas un d'entre eux n'avait emporté des vives pour plus que la durée du voyage, car on leur avait promis que des provisions, dont ils devaient rembourser le prix après leur première récolte, seraient tenues prêtes à leur arrivée.

Au lieu de cela, il n'y avait rien, et les marchés étaient si éloignés qu'il fallait plusieurs jours pour se procurer une petite quantité de provisions.

Les moyens de transport à part les chemins de fer manquent, et par ces derniers sont très coûteux. Le gouvernement n'a accordé aucun subside, et il ne semble pas qu'il en accorde aucun.

La terre est si mauvaise que la première année de culture ne produira même pas assez pour suffire à l'existence des colons, et la région n'est pas propre à l'agriculture. La vie sur ce sol sera un exil, car il se passera bien des années avant que Verner ne soit autre chose qu'une station isolée.

Après avoir entendu le récit de M. Cronze, et constaté sur la figure de ceux qui étaient revenus les traces des souffrances qu'ils avaient endurées des résidents Canadiens-français, parmi lesquels M. Peter Primeau, régistrateur du bureau des terres des Etats-Unis, ont décidé de faire des efforts pour induire ceux de leurs compatriotes prêts à partir pour Vener, à rester.

L'EGLISE ET L'ETAT.

L'*Ouvrier Catholique* de Biddeford (Maine), parlant sur ce grave sujet, dit que les Etats-Unis reconnaissent à l'Eglise une entière et véritable liberté et qu'il ne leur sera pas demandé davantage jusqu'au jour où l'immense majorité de leurs habitants, revenus des illusions de l'erreur et entrés dans le bercail de la vérité, jugeront *possible*, *praticable* et même tout à fait convenable que leur mère la Sainte Eglise revête tous ses attributs et la plénitude de ses glorieux privilèges.

Précédemment, le même confrère disait:

"Ce n'est donc qu'eu égard aux circonstances spéciales dans lesquelles l'Eglise se trouve aux Etats-Unis, qu'Elle se contente, pour le bénéfice de sa mission bienfaisante, du pouvoir qu'Elle a d'y vivre et d'y agir sans obstacles, c'est-à-dire de l'exercice d'un droit commun a tout le monde, même aux fauteurs de discordes, même aux A. P. A. Dans les conditions présentes, pourquoi aurait-elle moins de liberté que les Chinois, que les Juifs, que l'Armée du Salut, que toutes les sectes diverses qui pullulent sur le territoire de la République. Mais, les circonstances devenant favorables au rang qui lui est dû, à la prééminence que lui assigne Sa divine origine, pourquoi ne prendrait-Elle pas alors ce rang? Pourquoi cette prééminence lui serait-Elle refusée?"

Notre confrère va un peu vite en besogne, ou plutôt il délaisse le présent pour s'occuper d'un futur très éloigné. En s'avançant aussi loin, il court le risque de s'égarer ou de tomber dans des embûches.

Parler de l'union de l'Eglise et de l'Etat en ce pays, surtout en arriver aux mêmes conclusions que l'*Ouvrier Catholique*, c'est faire, pour employer un euphémisme, un pas de clerc. C'est fournir des moyens d'attaque aux ennemis de l'Eglise en ce pays. C'est manquer de prudence.

Il ne faut pas être plus catholique que le pape. Assurément, le Souverain-Pontife, dans son encyclique aux évêques des Etats Unis d'Amérique, quand il traite cette question, ne va pas aussi loin que notre confrère

"Chez-vous, leur dit le Souverain Pontife, il a été donné à "l'Eglise, l'organisation de l'Etat "ne s'y opposant pas, de n'être "retenue par aucune loi, d'être "défendue contre la violence par "le droit commun et par la justi-"ce des tribunaux, de pouvoir "enfin vivre et agir sans obstacle. "*Mais quoique tout cela soit vrai, "on ne doit pas en conclure.* . "qu'il est partout licite et avanta "geux que les intérêts "de l'Etat "et ceux de l'Eglise soient DIS-"TINCTS et SEPARES.. *car l'E-"glise produira des fruits de "salut bien plus abondants*, si "elle jouit non seulement de la "liberté, *mais encore de la fa-"veur des lois et de l'appui des "pouvoirs publics.*"

Le Saint Père reconnaît qu'il serait préférable que l'Eglise et l'Etat fussent unis; mais il ne va pas jusqu'à dire que le jour où les catholiques seront en majorité aux Etats-Unis, ils devront former cette union.

Vivant au milieu de tant de fanatiques, à une époque où une bande de sectaires, le cœur rempli de haine, crient comme des forcenés: A bas les catholiques! où les attaques les plus furibondes sont dirigées contre nous, il faut peser ses paroles avant de parler, faire comme le sage qui retournait sa langue sept fois dans sa bouche.

Laisser entendre à ceux qui nous veulent du mal, même aux protestants tolérants, que le jour où l'Eglise catholique sera assez puissante, elle renversera les institutions de ce pays, c'est fournir à l'A. P. A., à l'Orangisme, des armes pour nous combattre, leur donner un prétexte pour enlever aux catholiques les privilèges dont ils jouissent sur ce sol de la liberté et mettre l'Eglise sur le même pied que dans certains pays d'Europe, autrefois catholiques, qui lui refusent cette liberté qu'elle trouve ici.

Laissons l'avenir,—nous parlons de celui qui est très reculé,—dans le néant où il gît, de crainte que des plans préparés trop longtemps à l'avance ne nuisent à l'exécution de nos projets présents. Comme catholiques, profitons des avantages que la constitution nous accorde, repoussons énergiquement les attaques d'où qu'elles viennent; mais ne soyons pas aggressifs: l'agression est toujours un danger pour les minorités.

CHAIR A MARTYR.

Parlant de la récente conflagration à Montréal, Jean Badreux, un chroniqueur du *Monde*, écrit:

A qui était imputable cette catastrophe qui aurait pu encore avoir des conséquences plus terribles?

A bien des gens. Au propriétaire, aux architectes et surtout aux inspecteurs de manufactures.

Comment, voilà une immense construction à cinq étages; voilà une fabrique ou l'on manipule des quantités considérables de matières combustibles, voilà un édifice qui contient tout le jour 1200 êtres humains exposés à périr tous si le feu se déclare soudainement dans des conditions particulières, et rien n'a été prévu, aucune précaution n'a été prise pour le cas toujours probable d'un incendie.

Il n'existait aucun appareil de sauvetage, en dépit des règlements.

Bien mieux, les fenêtres des étages supérieurs étaient grillées, et une seule porte livrait passage aux 1200 âmes contenues dans cette ruche immense.

Pourquoi ces fenêtres grillées, demandera-t-on?

Pour empêcher les ouvriers de soustraire du tabac en le faisant passer, par la fenêtre, à un complice du dehors.

N'y a-t-il pas d'autres moyens de surveillance que celui qui consiste à séquestrer tous les travailleurs pour l'un d'eux, être encore hypothétique, qui pourrait dérober de la marchandise à son patron?

Ne pourrait on établir un, deux, trois, quatre gardiens, même, surveillant les abords de la manufacture.

A moins de se méfier aussi des gardiens, le procédé était aussi efficace et moins dangereux que le grillage des fenêtres.

Est-il admissible que l'on n'ait pas songé, en établissant ces grilles, au danger auquel on exposait les ouvriers en cas d'incendie?

Si, on y a songé. Mais on se moque bien de ce qui peut arriver de désastreux lorsque ce sont de si petites gens que les ouvriers et ouvrières qui sont exposés à souffrir, où même à mourir.

De cette engeance de pauvres diables, il n'en manquera jamais, et les millionnaires qui consolident leur fortune à l'aide des besogneux n'ont nullement besoin de ménager l'espèce: elle ne fera jamais défaut.

Seulement, cette espèce d'êtres humains pour lesquels les grands du jour professent une si souveraine indifférence, ont une constitution anatomique et psychologique exactement semblable à celle des broyeurs d'hommes.

Ils ont des entrailles pour gémir sur le sort de leurs petits massacrés pendant le rude combat de la vie.

Ils ont une intelligence non plus paresseuse que celle de leurs *bos*, et ils l'utilisent au profit presque exclusif de ces derniers.

Ils ont une épiderme, tannée par la douleur et le travail, moins sensible peut-être que celle des oisifs, mais leur chair frémit quand même sous les meurtrissures d'un écrasement, le baiser de la flamme ou la morsure du scalpel.

Ils ont un estomac plus délabré, mais aussi exigeant que celui du patron; et pour satisfaire aux exigences de cet estomac, ils exposent leur vie dans des fabriques qui, par la puissance d'une étincelle, peuvent devenir leur tombeau.

Ah! oui, il y a des responsabilités; oui, il y a des coupables dans la catastrophe qui s'est produite hier.

A quoi servent donc les inspecteurs de manufactures, s'ils laissent boucher les issues d'un bâtiment où plus d'un millier de travailleurs sont menacés de la plus terrible des morts.

F. SCHNEIDER
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) GRANDE REDUCTION
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) DANS NOS PRIX.
Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de MONTRES D'OR ET D'ARGENT Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur 1000 Horloges A des prix extrêmement bas.
Le pus bel assortiment et le derniere styles de BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariag.
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur 1000 HOREOGES,
CANNES ET PARAPLUIES. A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schneider
242 RUE ESSEX, Bâtisse Saunders.
Argenteries
En grande variété et convenable pour Presents de Noces, Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX, Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

Durant & Rogers,
ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.
SI chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.
SI vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.
SI vous préférez acheter une Montre à bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.
☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.
Commis canadiens:—J. A. Legault et C. A. Goozae.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues Central & Middle.

COLLARS AND CUFFS that are *waterproof.* Never wilt and not effected by moisture. Clean, neat and durable. When soiled simply wipe off with a wet cloth. The genuine are made by covering a linen collar or cuff on both sides with "celluloid" and as they are the *only* waterproof goods made with such an interlining, it follows that they are the only collars and cuffs that will stand the wear and give satisfaction. Every piece is stamped as follows:
TRADE CELLULOID MARK.
If anything else is offered you it is an imitation. Refuse any but the genuine, and if your dealer does not have what you want send direct to us, enclosing amount and stating size and whether a stand-up or turned-down collar is wanted. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair.
The Celluloid Company,
427-429 Broadway, New York.

PARIS CLOAK & SUIT CO.,
Central Building, 312 rue Essex.
A maintenant un Grand Assortiment de
Collerettes et Jackets,
Pour le Printemps.
Cet assortiment est le plus beau de la ville, en variété et en beauté de patrons. Plusieurs vous intéresseront, parce qu'ils comprennent les nouveautés les plus nouvelles de l'Europe. Daus les Robes, nous avons plusieurs beaux costumes pour la rue, y compris le
Nouveau Style "ETON SUIT."
Aussi une quantité de Jupes et le plus bel assortiment de Corsages en Soie qu'il y ait sur le marché.
Nos Corsages en Soie de $3.98 et $4.98 sont ce qu'il y a de mieux dans le monde. Grande variété de Corsages, Reefers et Robes d'enfants dans toutes les qualités et prix.
Employée canadienne, Mlle Leda B. Morneau.

GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, :-: Lawrence, Mass.
"CEDAR - CAMPHOR."
Le Nouveau Préservatif contre les ITES.
Pas d'odeur désagréable. Ne tache pas. Dure très longtemps Pas coûteux.
☞ Un employé de langue français est attaché à l'établissement.

M. S. DUBE.
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Se charge de faire les Enterrements et de fournir toutes espèces de voitures pour Mariages, Baptêmes, &c.
Une visite est respectueusement sollicitee.

Quand vous Peinturez vos Edifics, employez le
B. K. & Co's,
Une Peinture de maison préparée pure, et pour les planchers employez les
Peintures U. S. N. Dick,
Sèchent en une nuit et restent dans cet état. Venez demander nos cartes de couleurs.
Vendues seulement par
C. B. Coburn & Co.
35, 39, 41, Rue Market.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour la clientèle canadienne. Dents mises l'électricité.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

Chute de Cheval.

Seville (Espagne) 26 avril—Le Duc d'Orléans, le pretendant à la couronne de France, a fait une chute de cheval et s'est brisé une jambe aujourd'hui, à la chasse. Voilà un prétendant boîteux.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ... 50
Trois mois, ... 25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE. 67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 2 MAI 1895.

QUELLE INTELLIGENCE !

Notre confrère canadien parle de piraterie. Ah ! le pauvre homme, il ne voit pas la poutre qu'il a dans l'œil. C'est sans doute le "bonnet" du printemps dont il s'est coiffé qui le chatouille Après avoir découpé dans les grands journaux du Canada de *grands* articles de rédaction qu'il insérait dans sa colonne de rédaction, à la place de son premier-Lowell, puis avoir inséré quelque part un *petit* entrefilet,—bien petit, allez,—pour annoncer que l'article n'était pas de lui, il vient parler des journaux "à bon marché." C'est d'un comique achevé. Si le lecteur n'aperçoit pas le petit entrefilet, l'article passera pour être de nous, devait-il se dire. Voyez-vous le truc? Quelle intelligence, hein !

Francais et Anglais.

La presse du monde entier s'occupe en ce moment de l'affaire Oscar Wilde, qui n'en est pourtant encore qu'à la période d'instruction et dont les développements les plus scabreux ne viendront que lors de la mise en jugement du principal accusé et de ses complices. C'est certainement un procès qui n'a rien que de très vulgaire, de très banal et de très grossier, car les vices que l'on reproche au brillant écrivain anglais n'ont plus de public que dans les bas-fonds de la société et dans les bagnes. Si donc l'attention publique s'y porte, des côtes du Pacifique à celles de l'Océan indien, en passant par l'Atlantique, c'est que précisément il vise un peuple dont les aflectations pudiques sont caractéristiques et légendaires.

Si l'hypocrisie est un hommage rendu à la vertu, il n'y a pas de pays au monde où on y rende un culte plus ardent, car il n'y en a pas non plus où l'hypocrisie occupe une plus grande place dans le langage, dans les mœurs, dans la littérature et dans les arts. La langue anglaise a même un mot à elle pour désigner ce qui cesse d'être essentiellement pudique, *shocking*, qui est à la fois une affirmation et une négation.

Lors de l'exposition universelle de Londres en 1851, le commissaire du gouvernement français eut les plus grandes difficultés à faire admettre les étalages des grands chemisiers parisiens parce qu'ils exposaient, dans leurs vitrines, des chemises et des caleçons d'hommes. Il fallut une menace de grève pour que le *cant* anglais consentit à cette dérogation aux exigences de la bégueulerie nationale. Cependant, sans parler des scènes de naturalisme qui se passaient le soir dans les squares et dans les parcs de Londres, la pudeur anglaise s'humanisait dès lors.

La statue du duc de Wellington, fondue en héros antique, est une jolie étude de nu devant laquelle les jeunes Anglais viennent prendre des leçons d'académie, et l'on se baigne sans caleçon dans la Tamise, à Southwark, ce qui du reste réunit toujours un grand nombre de spectateurs munis de lorgnettes. On allie difficilement le sans-façon que la préfecture de police à Paris ne tolérerait pas, avec l'excessive pudeur qui faisait proscrire la vue d'une chemise.

Les vrais Anglais et la reine à leur tête, ainsi qu'on peut le voir dans l'auto-biographie qu'elle a publiée sans couleur d'écrire la vie du prince "consort", les vrais Anglais, disons-nous, sont toujours prêts à anathématiser les mœurs des autres nations ; tout le fond de leur religion consiste à traiter Rome de Babylone, et tout le fond de leur moral à étendre cette qualification à Paris et à la France, car tout ce qui implique une idée d'abjection, d'inpudicité, d'indécence, de malpropreté, d'obscénité, de cynisme et d'immoralité, reçoit l'épithète de *French*. C'est là ce qui rend la mésaventure plaisante et ce qui fait que le cas d'Oscar Wilde est l'objet des commentaires les plus désobligeants, car les rieurs sont toujours contre Tartuffe.

Du reste, il ne faut pas croire que les mœurs impures et parennes dont ce littérateur quintessencié se targuait, soient très communes en Angleterre, bien qu'elles y soient plus fréquentes que dans l'Europe centrale. Elles y constituent probablement une exception, avec cette circonstance aggravante qu'elles y sont le plus souvent pratiquées par des gens que leur instruction et leur haute position dans le monde semblent devoir mettre à l'abri de cette ignoble dépravation et de cet asservissement à des instincts de brute.

L'éducation anglaise, que l'on vante beaucoup depuis quelques années, laisse aux jeunes gens une grande liberté et leur donne la possibilité de descendre par curiosité dans des milieux pervertis.

Si l'on ajoute à cette prédisposition morale l'habitude des exercices du corps poussée à l'excès, la tendance des femmes à adopter des costumes masculins, la féminisation des soins de la toilette chez les hommes, féminisation ou dandysme qui date du seizième siècle et qui, en passant par Buckingham, Georges IV et Drummel, s'est perpétuée jusqu'à Wilde et enfin l'assaut d'excentricité qu'il est de bon goût de faire entre gentlemen qui aspirent à tenir en main le sceptre de la mode, si, disons-nous, on fait entrer en fonction tous ces éléments, on obtient pour résultante une démoralisation paradoxale qui recherche le mal, non point par perversité ou ardeur des sens, mais par horreur du commun qui est le bien. C'est surtout à ce sentiment que Wilde obéissait : il posait pour le vice voulu, raisonné, prémédité, afin de ne pas être confondu avec la tourbe des gens de bien.

On n'a pas connu ce travers sur le continent. Sans doute, il fut un temps où les *jeune-France* affectaient de ce distinguer du commun des mortels et de trancher par leurs cheveux longs, leurs barbes hirsutes, leurs habits voyants et leur dédain de l'arithmétique, sur les habitudes bourgeoises qu'ils méprisaient, mais s'ils jouaient volontiers au farfaron, c'était plutôt à celui de la vertu qu'à celui du vice, car ce qu'ils reprochaient plus spécialement aux bourgeois, c'étaient les vilenies de tout genre dont ils supposaient que devaient être tissue l'existence de ceux qui mènent une vie correcte, paient leurs billets à échéance, leurs loyers le jour du terme et exigent des autres la même exactitude.

Mais jamais le romantisme français n'a versé dans le sadisme ainsi que l'ont fait en Angleterre, avec une impudeur inconsciente, certains hommes qui ont prétendu, au nom de l'art et de la poésie, réhabiliter les vices de l'antiquité et de la renaissance, et rééditer en langage moderne les épilogues de Virgile. Jamais non plus les petits-maîtres qui, au dix septième siècle, semblaient vouloir copier l'afféterie anglaise, ne tombèrent dans ces souillures, et ils se relevèrent d'ailleurs rapidement par l'habitude de ferrailler Plus friands de l'épée que la société anglaise, habituée à se retremper de temps en temps dans la vie des camps, la société française a su se garer, à toutes les époques, de toute perversion dégradante et préserver son libertinage élégant de la contamination des vices honteux de l'Orient.—*Courrier des Etats-Unis.*

Tentative de Suicide.

La *Sentinelle* de Mattawa annonce qu'un pauvre malheureux, du nom de Francis Proulx, fils de Francis Proulx, sr., de St Joseph du Lac des Deux-Montages (bien connu à Nosbonsing où il a travaillé pour J. R. Booth à la dérive des billots durant deux printemps) s'est tiré un coup de revolver dans la région du cœur, pendant un moment de découragement causé par l'excès de la boisson.

Quoiqu'il ait été transporté mourant à l'hôpital, Francis Proulx a sa pleine connaissance et, revenu de l'effet produit sur lui par la boisson, il a déclaré qu'il n'avait pas le libre usage de son jugement quand il s'est tiré le coup fatal, quoiqu'il eût l'air d'être assez à jeun. Il dit qu'il se rappelle confusément d'avoir hésité longtemps s'il prendrait le bout du canon du fusil (calibre 38) entre ses dents, ou s'il l'appuierait vis à-vis du cœur pour faire feu. C'est à ce dernier parti qu'il s'est arrêté.

La Providence, qui veillait cependant sur ce malheureux et le protégeait contre lui-même jusque dans l'accomplissement de son crime affreux, permit qu'il plaçât le canon du revolver un peu à gauche du cœur. Comment se fait-il maintenant que la force d'explosion de la poudre, qui a pénétré dans l'intérieur de l'estomac à la suite de la balle, ne l'ait pas tué sur le coup? C'est encore un indice de la protection céleste, qui seule a pu sauver cet homme d'une mort instantanée.

Proulx a été transporté à l'hôpital, où les bonnes Sœurs lui prodiguent les soins que requiert son état, et surtout les consolations et les encouragements les plus touchants. Proulx s'est confessé avec les sertiments d'une véritable contrition, et a demandé lui même à recevoir les derniers sacrements de l'Eglise qui lui ont été administrés par le Rév. Pere Bellemare, O. M. I.

L'EMIGRATION

Une personne qui arrive de Moncton rapporte qu'à plusieurs stations dans les comtés de Rimouski, Matane et Bonaventure, des familles embarquaient armes et bagages, en route pour les Etats-Unis.

Les différentes compagnies de chemins de fer américains se disputent ce surcroit de trafic et ont envoyé leurs agents sur la ligne. On remarque que le plus grand nombre choisissent de préférence le Boston & Maine, qui traverse tous les centres canadiens français de la Nouvelle-Angleterre.

L'exode de nos compatriotes continue à une allure rapide. Certaines paroisses se dépeuplent à vue d'œil.

Les partisans du rapatriement doivent avoir la figure longue de ce temps-ci.

Mais il ont, pour les consoler, la colonie fondée par le Père Paradis à Venner, Ontario, où l'on meurt de faim.

Voici précisément ce qu'en dit la *Minerve*, un journal qui a toujours prêché le rapatriement :

"Des renseignements contradictoires nous permettent de revenir sur la situation où se trouvent les canadiens revenus en Canada à la suite du R. P Paradis. Non pas que la détresse y soit moins grande, ni le besoin moins pressant de secourir ces braves gens ; mais nous devons regretter les excès de zèle ou d'enthousiasme qui peuvent quelquefois produire un mal véritable en voulant faire un trop grand bien.

"Attirer les colons avant le temps et sans avoir pris les précautions distées par la plus commune prudence, c'est s'exposer à voir les Canadiens "reprendre en maudissant le chemin des Etats-Unis," suivant l'expression dont se servait hier le R. P. Paradis dans sa lettre toute enfiévrée.

"Oui, mais si ces canadiens peuvent répondre qu'ils ont suivi aveuglément des belles paroles qui leur promettaient "plus de beurre que de pain," à qui la faute?

"Nous déplorons avec tout le monde le navrant spectacle de ces familles se jetant, pleine d'ardeur, au milieu de la forêt pour faire la lutte pour la vie, et qui demain, peut-être, vont se trouver sans pain, sans argent et sans moyen d'en gagner.

"Prenons donc garde, et surtout pas de zèle ; modérez-vous. C'est un bon conseil.

AUTOUR D'UN LIVRE.

Sous ce titre le chroniqueur du *Monde*, Jean Badreux, qui donne crédit à l'*Etoile* de Manchester d'un article sur *Sensations de Nouvelle-France* écrit et publié tout d'abord par nous, s'accorde avec nous quand il avoue que les bons écrivains canadiens ne reçoivent pas l'encouragement que partout ailleurs on accorde au talent. Mais il ne voit pas que cette apathie malheureuse du public Canadien suffise à excuser jusqu'à un certain point M Sylva Clapin.

Ce dernier prétend maintenant qu'il n'a pas voulu du tout mystifier la presse canadienne. Il est fort douteux qu'il réussisse à se faire croire. Pour notre part, nous aurions préféré lui voir avouer le truc—si truc il y a—et offrir une excuse.

Nous allons laisser maintenant nos confrères du Canada tirer la chose au clair avec M. Clapin qui a enfin parlé.

Pour terminer, nous allons reproduire quelques extraits des observations de Jean Badreux, tirées de son dernier article *Autour d'un Livre* :

"L'*Etoile* a raison ; les bons écrivains canadiens ne reçoivent pas l'encouragement que partout ailleurs on accorde au talent, mais il ne faut pas se hâter d'accuser le public de cette résistance ; elle tient surtout à l'abondance et à la désinvolture des écrivassiers qui publient des sottises volumineuses, lancées incessamment dans la circulation à l'aide d'une publicité outrée et d'éloges si excessifs que Victor Hugo aurait rougi de les provoquer.

"Oui, certes, le gouvernement "devrait donner de l'encouragement à la littérature, aux arts et aux sciences," mais il faudrait que cet encouragement fût judicieusement accordé ; il faudrait que la Société Royale, ou toute autre compagnie analogue à fonder, s'occupât sérieusement des écrivains jeunes ou vieux, en prenant l'initiative de proposer elle-même les bons ouvrages au choix du gouvernement qui accorderait une prime aux bons ouvriers de la plume et de la pensée.

"L'organisation d'une compagnie littéraire serait facile et, grâce à une combinaison que je exposerai au premier jour, le budget affecté à cette œuvre utile et patriotique ne fatiguerait nullement le budget général qu'il pourrait, au contraire, grossir dans une proportion appréciable.

"Je parlerai de ce projet sous peu. Avant de le proposer, je désire le faire approuver par les maîtres écrivains du pays."

Attendons donc le projet de Jean Badreux, espérant qu'il ne sera pas comme le plan de Trocha, et si de toute cette polémique causée par le nouveau livre il est résulte quelque encouragement pour les écrivains canadiens, M. Clapin pourra toujours se féliciter d'y avoir contribué, quoique indirectement.

Tout est bien qui finit bien.

Un Acte de Contrition.

A l'enquête du coroner, à Montréal sur la mort d'Alphonsine Thibaudeau, la première victime de l'incendie de la manufacture de tabac McDonald, Maria, sœur de l'infortunée, a fait le récit suivant de l'epouvantable tragédie :

"Lorsque j'ai entendu les cris "au feu", j'ai essayé de descendre l'escalier à l'usage des filles et des commis qui se trouve dans la tour principale. La fumée remplissait cet escalier et un des contre-maîtres, M. John McLean, criait aux filles de ne pas bouger, car disait-il, il n'y avait pas de danger I y avait un grand nombre de filles dans l'escalier et elles sont toutes retournées m'amenant avec elles ; j'ai essayé une seconde fois de descendre l'escalier avec d'autres jeunes filles, mais la fumée ét it devenue plus épaisse et nous fûmes forcées de revenir sur nos pas. Je me suis mise à chercher mes sœurs et j'ai rencontré Alphonsine, la défunte, qui m'a prise par le bras et m'a dit :

—Nous allons rester ensemble jusqu'à la fin.

La fumée pendant ce temps envahissait la chambre où nous étions et nous nous sommes précipitées aux châssis en arrière pour avoir un peu d'air. Ma sœur a pris une boîte pour briser le chassis et moi j'ai pris une planche pour lui aider. Une douzaine de filles se sont jointes à nous et nous bousculaient, c'est alors que j'ai dit à ma sœur :

—Nous allons mourir ! tout est fini ! Faisons un acte de contrition et recommandons notre âme à Dieu.

Dans cet intervalle, ma sœur avait réussi à enlever le grillage et elle se mit debout sur le bord du chassis, je l'ai laissé faire, j'étais comme paralysée. Lorsque je réussis à atteindre le chssis j'ai vu le corps d'une femme etendu sur la toiture d'une bâtisse, deux étages plus bas. Elle me paraissait morte, je ne savais pas que c'était ma sœur. Je résolus de ne pas sauter avant que les flammes ne m'eussent atteinte. Des hommes en dehors nous criaient qu'ils apportaient des échelles. Mais avant cela M. Finley, un des contre-maîtres, est venu à nous et nous a fait descendre par l'ascenseur qui sert aux marchandises.

Cet ascenseur est mû par la vapeur et il y en avait trois dans l'édifice. Si ma sœur était restée avec moi elle se serait sauvée comme je l'ai fait."

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

M. McGREEVEY

—L'hon. Thomas McGreevy, le nouveau député de Québec-Ouest, est passé en cette ville en route pour Ottawa où il va prendre son siège. M. McGreevy est venu par le bateau qui était tout pavoisé pour l'occasion.

Il est à peu près certain que l'opposition demandera l'expulsion de M. McGreevy et que Québec-Ouest deviendra, dans ce cas, de nouveau vacant. On dit que le gouvernement ne combattra pas une pareille proposition

Le *Globe* et le *Mail* ont annoncé que M. McGreevy sera présenté à la Chambre par sir Hector et sir Adolphe. Une dépêche d'Ottawa nous apprend que ce n'est que du persifflage de la part des deux grands organes.

On appuiera, paraît-il, une demande d'expulsion sur le précédent créé par l'expulsion des Communes anglaises de O'Donnovan Rossa, qui avait été réélu après une première expulsion.

On dit que M. L. P. Brodeur, député de Rouville, fera la motion d'expulsion.

M. McGreevy, interrogé par un reporter, a dit qu'il ne craignait pas d'être expulsé, et si la motion d'expulsion est voté, il se présentera de nouveau dans la division qu'il a représentée aux Communes durant 25 ans.

ST HYACINTHE

ENFANT NOYÉ

—L'enfant de M. Cyrille Benoit de cette ville s'est noyé accidentellement dans la rivière Yamaska dimanche l'après-midi. L'enfant jouait avec d'autres bambins de son âge. Le petit noyé, dont le cadavre a été repêché une heure après, n'était âgé que de cinq ans et deux mois

ST DENIS

VOL DANS UN PRESBYTÈRE

—On rapporte que des voleurs se sont introduits nuitamment dans le presbytère de M. l'abbé O'Donnell, curé de St Denis de Richelieu, et qu'ils ont réussi à dérober la somme de $375 placée dans un bureau dont ils ont brisé la serrure. Malgré toutes les recherches il a été impossible de découvrir les auteurs du vol.

STE JUSTINE

CULTIVATEUR ARRÊTÉ

—Le grand connétable Bissonnette a arrêté à Ste Justine de Newton un cultivateur de l'endroit nommé J. B Lalonde, accusé de parjure. Le prisonnier aurait fait serment qu'il valait $150 dans une cause en cour supérieure où il s'agissait de se rendre responsable des frais. On procède à l'enquête.

TURCOT.

GRAND EMOI

—Un émoi considérable a été causé dans le petit village Turcot, à la nouvelle qu'une jeune femme bien connue de l'endroit s'était empoisonnée avec du vert de Paris. Voici ce qu'on a recueilli sur cette triste affaire :

La victime de ce lamentable accident est madame J. B Pelletier, âgée d'environ 29 ans, demeurant au No 9 rue St Jean-Baptiste, village Turcot.

Madame Pelletier était mariée depuis longtemps. Elle a eu plusieurs enfants, mais à l'heure qu'il est, il n'y en a que trois de vivants.

Quand son petit garçon est parti pour se rendre à l'école, elle lui a dit : "Quand tu reviendras, tu trouveras la porte de la maison fermée, et tu iras attendre ton père chez le voisin."

L'enfant partit et passa la journée en classe. Le soir, quand il revint à la maison, il trouva la porte fermée, ainsi que sa mère le lui avait dit. Il se rendit chez le voisin et il entendit le retour de son père. Vers six heures du soir, l'enfant manifesta le désir d'aller chez lui, afin d'avoir des nouvelles de sa mère. Comme la porte était toujours fermée, la voisine l'accompagna. Elle se mit à trapper, et ne pouvant se faire ouvrir, elle pénétra de force dans la maison.

Un horrible spectacle se présenta alors à sa vue.

Elle aperçut madame Pelletier à moitié morte ; les lèvres maculées de vert de Paris. A ses côtés gisait un nouveau-né, mort quelques minutes après sa naissance.

On s'empressa d'appeler les médecins, et le docteur Roy, du village Turcot, et le docteur MacDuff, de St Henri, se rendirent aussitôt auprès de la malade. Ils firent tout en leur pouvoir pour la sauver, mais leurs efforts furent inutiles. La malheureuse a expiré vers onze heures du soir.

On ne connaît pas les causes véritables de cet empoisonnement La défunte jouissait de toutes ses facultés mentales. La paix semblait régner dans le ménage. Son mari est un homme sobre et travaillant.

Cependant, il paraît qu'elle a eu une petite querelle avec son mari.

On dit que la défunte est allée elle-même acheter du vert de Paris chez un épicier.

D'un autre côté on prétend que c'est une voisine qui a acheté le poison et le lui a remis. La mort est arrivée cinq heures après l'absorption du fatal poison.

Une enquête va avoir lieu.

Le matin, pendant que Mde Pelletier se disputait avec son mari, elle lui a déclaré qu'elle était fatiguée de la vie.

MORTE !

Mlle Fortin Succombe a Ses Blessures.

Montréal, 30 avril—Mlle Fortin, une des jeunes ouvrières qui s'est jetée par une fenêtre lors de l'incendie de la manufacture de tabac McDonald, a succombé à ses blessures à 9 heures, ce matin, dans une des salles de l'hôpital Notre-Dame.

Le coroner a été averti et tiendra un enquête.

Mlle Cinette, une autre victime, est à la dernière extrémité et on attend sa mort de minute en minute.

Une Nouvelle Eglise.

Fall River, 30 avril.—On a commencé aujourd'hui la construction de la nouvelle église de S. S. Pierre et Paul. Une messe a été chantée ce matin et le révérend Père M. Callion, le pasteur, a enlevé la première pelletée de terre où l'on creusera les fondations.

La nouvelle église sera grande et le plan en est magnifique.

Patrons en Papier

Ajustant comme un Gant.

Chaque patron est garanti parfait ajustement, et nous vendons ceux de 25c, 30c et 35c pour **10c**

Reid & Hughes,

Qu'y a t-il dans un nom? Nous disons beaucoup. Un certain nom sur un patron en papier et vous payez 35c, sans ce nom vous achetez pour 10c, chaque patron dans notre stock à 10c et chacun est garanti pour ajuster parfaitement. Etes-vous volontiers de payer 25c sur chaque morceau de papier pour un nom. Si vous l'êtes, donc vous êtes volontiers de payer pour le nom.

MAI 1895.

DEPARTEMENT DES MANTEAUX.

Un bulletin spécial pour ce département.

COLLERETTES, COLLERETTES, COLLERETTES.

Nous pouvons vous montrer le plus bel assortiment de la saison de soies unies, collerettes en Brocade de soie et de velours si en vogue aujourd'hui. Depuis quelques semaines nous n'avons pu suffire aux demandes ; chaque samedi nous nous sommes trouvés sans une seule collerette en stock. Examinez notre talage dans notre vitrine et voyez les prix que nous vendons nos collerettes brodées, nos jack et nos corsages en soie C'est le temps d'acheter à moitié prix

Vente d'écoulement.—Vente annuelle de printemps pour les familles, verrerie, vaisselle, argenterie et fournitures, graine de fleurs, mais c'est le temps de semer les graines, 2 grands papiers pour 5c ; herbes pour terrasse 12 1 2c le paquet.

Aussi une belle ligne de pôts à plantes, jardinières, à des prix qui conviennent à tous. Les célèbres Hustler Loom Mower, durant cette vente $2.98.

Chine—Sets a diner de Chine Austrian, 130 morceaux décorés de fleurs, poignées et bords décorés, prix régulier, $29, prix de cette vente $19.98

Sets à thé 50 morceaux, Chine française, toujours vendus $12, pour cette vente $7.98

Vaisselle—Sets à diner, 112 morceaux décorés, 3 couleurs à choisir, une beauté $5.50

Sets a thé, 56 morceaux décorés, 3 couleurs, prix régulier $3.50 pour cette vente $2.50

Sets à toilette, 10 morceaux décorés, 4 différentes couleurs, le prix est insurpassable $1.79

Ferblanteries—Chaudières à diner, prix encore coupés 10c 3 pour 25c Boites à gateaux, grande grandeur 53c Boites moyenne grandeur 33c Boites petite grandeur 23c

Verreries—Verres en imitation de verre coupé, prix ordinaire 75c la doz Notre prix 2c le verre Pots de 2 quartes, prix régulier 35c Notre prix 15c

Coutelleries—Couteaux et fourchettes en acier, prix régulier 85c Notre prix 25c.—Argenteries—Cuillers à thé Rodgers, 8 différents patrons Notre prix $1.99 la doz.

Epingles à linge 10c la doz—Lampes—La lampe Glow brûle 200 heures pour 1c Pas de senteur, pas d'odeur Prix de cette vente 20c Divers—Prix de Whist en grande variété depuis 25c et plus—Crachoirs depuis 5c et plus Chefs des prix populaires

REID & HUGHES.

Le Grand Magasin de Nouveautes de Lawrence

Telephone 112-2.

Nos. 225 A 235 RUE ESSEX,

LAWRENCE, MASS.

Commis de langue française—M.M. Jos. A. Roy, John A. Tucke P. A. Murphy, Mlle Evelina Poirier, Mlle Lumina Morneau et Dame Exilda Cardinal.

UNE TRAGEDIE.

Le Fils du Gov. Brown et son Amante Tués.

FULTON GORDON, LE MARI, EST L'AUTEUR DU CRIME.

L'un des Attentats les plus Sensationnels dans le Kentucky.

Louisville, Ky, 30—Archie Dixon Brown, le fils et le secrétaire privé du gouverneur Brown de cet Etat, et Mde Fulton Gordon, ont été tués dans une maison bourgeoise de cette ville aujourd'hui par le mari de cette femme.

Brown et Mde Gordon entrèrent dans cette maison vers midi et se firent conduire à une chambre à coucher au deuxième étage.

Une demi-heure plus tard le mari arrivait et louait une chambre au premier, en disant qu'une femme allait venir l'y trouver un peu plus tard. Quelques minutes s'écoulèrent, puis les gens de la maison entendirent plusieurs coups de feu tirés successivement. Les détonations partaient du deuxième étage. Puis ils virent Mde Gordon, à peine vêtue, descendant l'escalier à la course. Quelques autres coups de feu furent tirés et cette femme tomba morte sur le plancher, à quelques pas de l'escalier.

Gordon, qui avait fait le coup, quitta immédiatement la maison. Quelques moments plus tard le corps de Brown fut trouvé dans une chambre du deuxième étage. Le corps, qui était presque entièrement nu, était tout couvert de sang. Trois trous de balle furent découverts dans la poitrine, trois autres dans la tête et un autre dans un bras. Le lit était tout taché de sang, ainsi que les murs dans lesquels plusieurs balles avaient pénétré.

Trois balles avaient atteint Mde Gordon.

L'auteur de cette épouvantable tragédie a été arrêté au moment où il montait dans un phaéton, dans l'intention de fuir. Il s'écria : "Je les ai tués tous deux ! je les ai pris sur le fait ! Ils sont morts tous les deux !"

En se rendant à la prison, Gordon raconta qu'il les avait soupçonnés de mauvaise conduite depuis quelque temps, et il y a environ une semaine il eut la preuve convaincante que sa femme lui était infidèle. En arrivant à sa demeure, un jour, il les avait trouvés occupant le même lit. Ayant aussitôt sorti son revolver, il avait tiré trois balles sur Brown, sans l'atteindre. Gordon avait aussi son revolver et il avait riposté de son mieux. Mais de part et d'autre on ne s'était pas fait grand mal, à cause de l'excitation Brown avait réussi à s'emparer du pistolet de Gordon, puis à s'enfuir.

Depuis cette scène Gordon avait passé tout son temps à guetter sa femme, et aujourd'hui l'occasion qu'il attendait depuis quelques jours s'étant offerte, il ne la manqua pas, comme on vient de le voir.

Après avoir loué une chambre au premier étage, pour ne pas éveiller les soupçons, il était monté à la chambre occupée par sa femme et son amant. D'un coup d'épaule enfonçant la porte, il était entré comme une trombe et les avait pris sur le fait. Après avoir tiré plusieurs coups de feu sur Brown, il courut après sa femme et put l'atteindre au bas de l'escalier.

Une négresse employée dans la maison où s'est déroulée la tragédie a dit que Brown et Mde Gordon avaient pris l'habitude depuis quelque temps de visiter cette maison le samedi de chaque semaine.

Dans une des poches de Brown fut trouvé un télégramme dans lequel Mde Gordon lui demandait de la rencontrer dans cette maison.

Mde Gordon, née Nellie Bush, appartenait à l'une des premières familles de cette ville. Son grand'père était magistrat Zochariah Wheal, le juge en chef de la Cour d'Appel du Kentucky.

Fulton Gordon, à l'époque de son mariage était commis à l'hôtel Galt. C'était un joli garçon très populaire ; mais sans grande fortune.

Les parents de la jeune fille s'opposant au mariage, il enleva sa dulcinée et alla l'épouser à Frankfort où un peu plus tard il devenait propriétaire d'un hôtel. Quand s'ouvrit l'exposition de Chicago, il déménagea dans la métropole de l'Ouest, où il devint gérant d'un établissement de bains turcs.

Le coroner a tenu une enquête cette après-midi et le jury a rendu un verdict d'homicide justifiable.

Gordon sera bientôt remis en liberté, crit-on.

MITCHELL & CO.

Epargner de l'argent à notre magasin est aussi sûr que de fabriquer de la monnaie. Assortiment élégant de Dentelles dont nous en mentionnons quelques-uns.

Dentelles Noires, Black Point Venise, Black Chantilly, Heavy Bourdon, dans les plus récents patrons.

Dentelles Blanches et Creme.

Dentelles de Soie dans toutes les largeurs.
Vandyke Points dans toutes les largeurs.
Chantilly et Fédora, Point d'Esprit.
Valenciennes Allemandes, Imitation de Valenciennes.
Torchons de fantaisie, pour tous les Yokes, aussi une ligne complète de Voiles.

Departement des Rubans.

Rubans Dresden, 48 cts.
Rubans superbes, très bas prix, No. 7, 10c, No 9, 12½c, No. 12, 15c, No. 16, 18c.

Prix Speciaux pour Rubans en Satin.

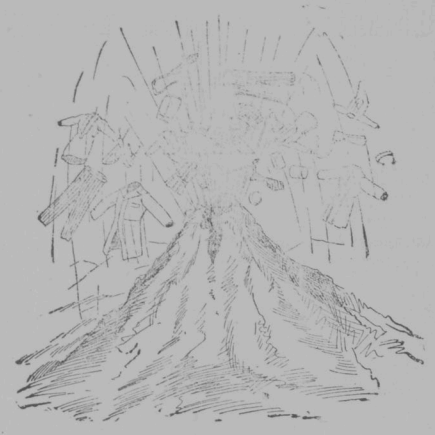
No 5, 5c. No. 7, 7c, No. 9, 9c, No 12, 12c.

Mitchell & Co.

76 a 82 RUE MERRIMACK,

HAVERHILL, MASS.

Commis canadiens—M. A. Léveillée, Mlle Elmire Lafayette.



En Pleine Eruption !

Pour cette semaine nous vendrons é50 Doz. de paires de Bas en Laine et Coton, valant 25c. pour 10c.

Ne manquez pas cette occasion, car cette vente ne durera qu'une semaine.

HAMEL & CLOUTIER,

405 Rue Essex,

Lawrence, Mass., à l'enseigne de la Valise Dorée.

UN JOLI PIED !

Ne devrait jamais mis ailleurs que dans une belle Chaussure, et il ne le sera jamais si la pratique achète ces Chaussures dans notre immense stock qui est composé de tous les derniers styles de chaussures du printemps et d'été pour Messieurs, Dames Demoiselles et Enfants.

Nous avons un très bel assortiment dans les styles les plus récents, dans toutes les nuances tan Sans crainte de contradiction vous ne pouvez vous procurer une chaussure plus confortable. Elles sont flexibles aux pieds et durent très bien.

☞ Venez nous voir avant d'acheter ailleurs. Nous serons toujours heureux de vous montrer nos marchandises.

Agent de Billets de Chemin de Fer pour toutes les parties du Canada et de l'Ouest.

V. J. HUOT,

437 Rue Essex 437.

BIEN TRISTE

Un Enfant de 14 Ans Fatigue de la Vie.

Montréal, 30 avril—Le jeune Pierre Mathieu, âgé de 14 ans, a comparu devant le juge Dugas sous l'accusation d'avoir volé un dollar à une voisine. Avec cet argent l'enfant avait acheté du poison pour mettre fin à ses jours

Sa mère, heureusement, s'en est aperçue en temps et l'a empêché de mettre son projet à exécution.

Lorsque le juge Dugas lui a demandé pour quelle raison, à son âge, il voulait mettre fin à ses jours, le malheureux se mit à pleurer et dit au juge qu'il était malheureux et qu'il ne tenait plus à la vie.

Sa pauvre mère, qui pleurait amèrement, déclara au magistrat qu'elle ne croyait pas que son enfant possédât la plénitude de ses facultés mentales. Elle a dit de plus que ce n'était pas la première fois qu'il essayait de faire des choses semblables.

Le jeune homme ne paraît pas fou et le juge Dugas ne savait qu'en faire ; il a finalement décidé de l'envoyer en prison pour huit jours, afin de lui faire subir un examen médical

Quatorze ans, et déjà fatigué de vivre. C'est navrant.

J. E. BENOIT,

206 RUE LOWELL, Lawrence

Le meilleur endroit de la ville pour acheter du

Bois et du Charbon.

Egg Franklin Coal, - $7.75.
Stove Franklin Coal, - - $8.00.
Stove Coal, - - $6.00.
Nut Coal, - - $6.00.
Egg Coal, - - $5.75.
Broken Coal, - - $5.50.
Cumberland Coal, - $5.75.

☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.

Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

L'endroit par excellence pour acheter toutes sortes de Bois et de Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

F. Morel,

97 Broadway.

M. Morel a le plaisir d'inviter le public en général de venir visiter son établissement qui est rempli

d'Epiceries, Provisions, The, Cafe, Farine, &c.

Le plus beau choix de la ville à des prix extrêmement bas. Allez le voir satisfaction vous est garantie sous tous rapports.

97 BROADWAY 97.

F. A. EDWARDS & CO.

LE NOUVEAU MAGASIN

Departement des Manteaux.

Pas un magasin de notre ville est capable de montrer une COLLERETTE telle que celle que nous vendons $5 98. Une collerette doublé en Broadcloth, garnie en dentelle qui a créé une sensation durant les quatre dernières semaines Un certain manufacturier nous les a faites et ne pouvait les faire assez vite. Les autres manufacturiers ne peuvent les manufacturer aux prix que nous les détaillons. Elle se vend très bien. Ceux qui l'ont vue, la désire. Il n'y a aucune raison plausible que les autres marchands ne peuvent l'acheter à notre prix $5.98 nais nous sacrifierons la balance à

$4.98 Chacune.

Ne dites pas que vous ne pouvez vous avoir une collerette Notre ligne de Collerettes en drap, soie et velours n'est pas surpassée en cette ville.

Collerettes en Broadcloth perforé, doublées en soies noires et de couleurs. depuis 3.98 à $10.

Achetez un Jupon tout fait ou faites-le vous-même. Si vous désirez l'avoir tout fait lisez ceci :

Jupons Mohair,	$3.98	Jupons Serge,	$4 48
Jupons Moline,	5.48	Jupons Regine,	8.50

Ces Jupens de toilette épargnent le temps et l'argent.

F. A. EDWARDS & CO.,

275 Rue Essex.

Employés de langue française : Jos. H. Roy et Maud Potvin.

L'AGE D'OR,

Pour les Amateurs du Bon Marche.

Les Demoiselles O. JEAN & CO., désirant se retirer d'affaires ont décidé de se débarrasser de tout leur stock à des sacrifices sans précédents dans l'histoire du commerce à Lawrence. Les dames et les demoiselles sont priées de ne pas manquer cette occasion spéciale.

☞ Voici quelques spécialités qui méritent votre attention :

Chapeaux valant	$2.00, pour	$1.50	Indienne valant	10c pour	5c
Chapeaux valant	50c pour	25c	Indienne valant	8c pour	3c
Chapeaux valant	25c pour	10c	Etoffes à Robds de 12 1-2c pour		8c
Tips valant	2.00 pour	1.25	Etoffes à Robes de	25c pour	19c
Tips valant	75c pour	25c	Etoffes à Robes de	50c pour	37c
Rubans valant	45c pour	15c	Corsets valant	$1.50 pour	$125
Rubans valant	25c pour	10c	Corsets valant	50c pour	37c
Rubans valant	10c pour	2c	Corsets valant	25c pour	19c

Livres de Prieres a des prix tres reduits

O. JEAN & CO., 421 Rue Essex.

Centres Canadiens.

Lawrence

M. George Doucet, est retenu à sa résidence par les fièvres.

Le Club Franco-Américain a eu son bal annuel à l'hôtel de ville samedi dernier et a obtenu un grand succès.

Le Dr. Desmarais a été appelé Woonsocket, R. I., pour quelques cas de maladie il doit partir pour deux ou trois jours.

Le deuxième bazar annuel du corp de musique Lafayette, aura lieu à l'hôtel de ville jeudi, vendredi et samedi, les 2, 3 et 4 mai

M. F. A. Martel, de la maison W. A. Stearns & Co est maintenant parfaitement retabli après avoir souffert d'un enflammation d'intestins.

Chemises de sortie en couleur noire, gatantie pour ne pas changer, bleu marin, unies, barrées et figurées, pour 49c, L. C. Moore & Co., Lawrence, Mass.

M. Henrie Berube, a été trouvé coupable pour avoir jeté des pierres aux "salvationists" et a été condamné à $15 d'amende ou deux mois de prison.

Les pilules du Dr Larivière, pour le mal de tête, en vente à la pharmacie Miville. Essayez-les, aussi en vente à la pharmacie Miville de Manchester, N. H.

Mlle Lemire, de Lowell, était au nombre des invitées qui ont assisté à la dernière partie de whist qui a eu lieu la semaine dernière au Cercle Montcalm.

Hamel & Cloutier vendent cette semaine des bas en laine et en coton pour 10 cts la paire qui valent 25 cts la paire, profitez-en parce que c'est pour cette semaine seulement.

La pharmacie Miville est sans contredit l'endroit par excellence pour vous procurer tout ce qui est utile aux familles en fait de parfums, savons, essences, articles de fantaisies, vins, liqueurs pour les malades, etc.

Nos modistes sont occupées à préparer des surprises. Des nouvelles marchandises nous arrivent tous les jours. Venez voir nos bargains dans les chapeaux garnis, à 98c, $1 39, $1 49, $1 79 et $1.98 chaque, L. C. Moore & Co., 302 à 310, Essex, Lawrence Mass.

Napoléon Lafrance, sous l'influence de la boisson a essayé de se suicider samedi dernier, mais il a été été arrêté par la police avant qu'il vint se noyer. Il a été condamné à 30 jours à la maison de pierre.

Le Révd P. Malo du Dakota, est de passage à Lawrence, et adressera la parole à l'assemblée de l'Union St Joseph lundi soir à 8 P. M. Tous ceux qui sont intéressé à la colonisation seront certainement contents en allant l'entendre.

Pour faire remplir vos prescriptions avec soin, pour acheter vos parfums, essences, savons de toilette, articles de fantaisie, etc. Félix Poisson, coin des rues Franklin et Common est le pharmacien qu'il vous faut aller voir pour être servis avec courtoisie et honnêteté.

MM. Belle-Isle & Co, 47 rue Franklin ont toujours en stock, Médecines patentées de toutes sortes, papeterie, bonbons, cigares, tabas etc. Manufacturiers d'extraits de Venille, Citron, Menthe poivrée, (Peppermint,) Gingembre, etc. Agents pour les journaux du Canada, la *Patrie* la *Presse*, l'*Electeur*. Ils tiennent aussi un magnifique papier à lettre, à très bon marché.

MM. Morin et Fréchette sont à faire de grandes améliorations à leur magasin et leur boulangerie, ce qui les a obligés de fermer quelques jours. Maintenant ils sont ouverts et ils invitent le public de venir examiner leur établissement. Ils ont de nouvelles machines pour faire la crème à la glace et une des plus belles fontaine à soda qu'on puisse trouver dans Lawrence. Ils auront les meilleurs sodas à la crème ; aussi des tables pour servir la crème à la glace. Sans contredit ce sera la meilleur place pour les rafraîchissement d'été. Morin & Fréchette prop., Hampshire St.

On Demande

Un commis d'expérience Canadien-français pour le commerce de nouveautés. Une personne qui commande une clientèle. Bonne position pour un homme qualifié. Seulement ceux qui ont de l'expérience devront faire application. Adressez K.L.D. Lawrence Mass.

EXPLICATION.

A Cesar ce qui Appartient a Cesar.

Dans un voyage à Lawrence la semaine dernière, nous avons appris que le fameux O'Neil, le colporteur du *Herald* de Lowell, organe des A. P. A, la feuille la plus sale qui puisse se publier à reçut des taloches et perdit son chapeau dans la mêlée.

Bientôt la rumeur se répendit que ce journal était imprimé dans l'atelier de l'un des journaux canadiens de Lowell.

Vu qu'il y a eu une chaude discussion et que c'était : soit l'*Etoile* ou le *National* qui s'abaissait à ce point, pour l'information de nos lecteurs, nous sommes dans la nécessité de déclarer que nous avons refusé net d'imprimer ce sale chiffon et que l'ouvrage a déjà été fait dans les ateliers du *National* de Lowell.

La Surdite ne Peut Etre Guerie

par applications locales, car elles ne peuvent atteindre la partie malade de l'oreille. Il n'y a seulement qu'un moyen de guérir la surdité et c'est par des constitutionnels. La surdité est causée par une condition enflammée par la doublure muqueuse du tube Eustachien. Lorsque ce tube est enflammé vous avez un son grondant ou une ouïe imparfaite, et lorsqu'il est entièrement fermé, le résultat est la surdité, et à moins que l'inflammation soit enlevée et ce tube ramené à sa condition normale, l'ouie sera détruite pour toujours, 9 cas sur 10 sont causés par le catarrhe, ce qui n'est rien autre chose que la condition inflammée des surfaces muqueuses.

Nous vous donnerons cent dollars pour tout cas de surdité (causée par le catarrhe) qui ne sera pas guéri par le Hall's Catarrh Cure. Envoyez pour circulaire gratis.

F. J. CHENEY & Co.,

Deces.

Philippe Langlois, âgé de 15 ans, est décédé le 25 avril. Les funérailles ont eu lieu le 27.

Joseph Lemay est décédé le 25 Les funérailles ont eu lieu le 26.

Clarice Dupont, âgée de 23 ans, est décédée le 25 courant. Les funérailles ont eu lieu le 26.

Laura Castonguay, est décédée le 26 avril à l'âge de 15 ans et 6 mois. Les funérailles ont eu lieu le 28 courant.

Maria Landry, âgé de 30 ans est décédée le 25 avril. Les funérailles ont eu lieu le 27.

Marie Ouellette, âgée de 3 ans et 4 mois, est décédée le 27 courant. Les funérailles ont eu lieu le 29.

Tous ces enterrements étaient sous la direction de M S. Dubé.

Marie, enfant de M. Thomas Dubois, est décédée en cette ville. L'enterrement a été fait par M. Azarie Choquette.

Corsages de Dames.

Une nouvelle ligne de corsages de dames en cambric, collet et poignets repassés, manches grandeur extra et devant plissé, valant 79c pour 49c, L. C. Moore & Co., rue Essex, Lawrence, Mass.

A Messieurs les Canadiens-Francais de Lawrence.

Nous voulons attirer votre attention en fait de fournitures au magasin des messieurs Buckley, McCormick & Sullivan donnant des prix honnêtes et à des conditions si faciles que les messieurs et dames Canadiens ne peuvent se refuser la satisfaction d'acheter aucun article qui n'est pas de goût et de valeur dans sa qualité.

Tous leurs meubles sont de la façon la plus moderne. De plus, cette compagnie est la seule ici dans la ville qui ait une boutique pour prendre des commandes, soit pour les sets ou réparations de fournitures. M. I. M. L. Belle-Isle se fera un plaisir de recevoir toutes pratiques qui lui offriront leurs commandes.

M. Belle-Isle parle aussi bien l'anglais que le français ; allez le voir au magasin de fournitures de MM. Buckley, McCormick & Sullivan, No. 222, rue Essex.

Haverhill

LE COURRIER est en vente aux endroits suivants :

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

Les femmes enceintes ressentent souvent une faiblesse qui leur inspire de l'inquiétude. Une bouteille du Dr. Delisle's Kinium Compound les rendra fortes et capables de supporter leurs douleurs sans se plaindre. En vente chez tous les pharmaciens $1 00 la bouteille.

P. H. Bilodeau.

Nous apprenons avec plaisir, que notre ami, M. P. H. Bilodeau, est aujourd'hui à l'emploi de la populaire maison Mitchell & Co. Ses anciennes et nombreuses pratiques doivent s'en réjouir, car M. Bilodeau est un commis de longue expérience, qui connait les marchandises à fond et qui servira ses clients avec courtoisie et honnêteté. Nous prions nos lecteurs et lectrices d'aller lui faire une visite.

P. P. P.

(Prickly Ash Root & Potassium)
Fait des Cures Merveilleuses Dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit la faiblesse et la debilité, donne la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, donne au malade la santé et le bonheur où la maladie, les mauvaises dispositions et la lassitude dominaient.

Dans l'empoisonnement du sang, poison par le mercure, malaria, dyspepsie et dans toutes les maladies du sang et de la peau tels que pustules, boutons, vieilles ulcères, chroniques, teignes, dartres, nous disons sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du monde. Les dames dont le système est empoisonné et dont le sang est dans une condition impure dus aux irrégularités mensuelles sont particulièrement guéries par le tonique merveilleux et les propriétés purificatives de la P. P. P. (Brickly Ash Poke Root et Potassiums.)

A vendre par tous les droguistes.

LIPPMAN BROS. PROS.
Lippman's Block, Savannah, Ga.

N'oubliez pas de vous rappeler qu'un sang impur sans santé est présent à tous et la cause directe de plusieues maux que nous endurons, scrofules, rhumatisme et maladies spécifiques qui ont ravagé la terre et sont les méchants compagnons d'horreurs indescriptibles sont sous le contrôle absolu de la P. P. P. le seul véritable purificateur connu. Le guérisseur du sang P. P. P. à guéri de nombreux cas de scrofules, Salt Rhuem en peu de temps où d'autres purificateurs ont failli. Excellent à prendre, applicable aux maladies de la vieillesse et de l'enfance.

Salem

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants :

F. Morel, 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.

Notre compatriote M. Joseph Parizeau, est entré au service de la compagnie d'assurance la Métropolitaine.

M. Ferdinand Richard autre fois de Salem, et maintenant de Lowell, était en cette ville la semaine dernière.

M. Alfred Audet, doit bientôt commencer la construction d'un magnifique Bloc sur la rue Pingree pour MM. Fitzgerald et fils.

Quatorze pharmaciens ont obtenu des licenses pour la vente de liqueurs spiritueuses, M. P. L M. Gaudette en t du nombre.

La police de cette ville a été prévenue par les autorités de Lynn que cinq petits gamins auraient déserté leurs parents qui demeurent dans cette dernière ville.

MM. Chouinard & Peltier ont obtenu la permission des commissaires de transférer leur licence pour la vente de liqueurs spiritueuses, du No. 24 rue Congress au No. 40 rue Perkins.

Les membres du Club Lafayette, doivent bientôt se faire proposer tout d'un bloc à la société St. Jean-Baptiste. La démarche de ces jeunes gens promet beaucoup pour l'avenir et mérite d'être mentionnée.

Mercredi dernier, le département du feu dut répondre a un appel fait à la boîte 72 pour combattre le feu qui s'était déclaré dans une petite étable de la rue Harbor, appartènant à M. Timothy Ahern. Dommages $200.

La tempête de jeudi dernier a causé beaucoup d'ennuis aux porteurs de licences qui avaient acheté à l'avance leur stock de bières pour l'ouverture au 1er mai. C'est une théorie généralement acceptée que le tonnerre a l'effet de faire surir la bière.

M. Pierre Caron, est entré au service de M. Thomas A. Devine, au coin des rues Front et Lafayette. M. Caron se fera un plaisir à remplir promptement les commandes qui lui seront faites pour toutes espèces de vins, cognac Français et boissons canadiennes.

Les difficultés que le propriétaire de la nouvelle fabrique de Castle Hill, M. Frank Peltier, a eu à surmonter pour obtenir de l'eau de la ville sont maintenant réglées. Les travaux à cet effet vont commencer immédiatement. Cette fabrique qui a déjà en mains des commandes considérables, employera de 75 à 100 hommes. Nos vœux pour le succès de cet entreprenant compatriote.

Ils Essaieront la Dynamite

Au moment de mettre sous presse nous apprenons que des experts vont essayer d'employer la dynamite dans le port dans l'espérance de faire venir à la surface de l'eau le corps de Philippe St Pierre.

Le frère du défunt croit que son frère Philippe, s'est noyé. Il a laissé son chapeau sur le yacht et probablement qu'il fut frappé par le grand mât et fut jeté à l'eau. Esdras St Pierre raconte qu'il sommeillait sur le yacht à l'heure que son frère est supposé être là. Il dit que c'était entendu entre les deux frères que Philippe devait rester à terre avec les deux hommes qu'il devait conduire à terre, mais en arrivant là il changea d'idée ; il décida de retourner et de passer la nuit à bord du yacht.

Pour ce qui est du chapeau que portait Philippe. Esdras dit qu'il fut trouvé à bord du yacht de sorte qu'il a dû se servir de la casquette qui fut trouvée dans la petite embarcation (dory). Philippe n'a d'assurance que les contributions de la St Joseph.

On fait courir une foule de rumeurs allant à dire que Philippe est encore vivant et a fait des arrangements avant de quitter la ville pour laisser des traces qu'il était noyé.

Plusieurs prétendent qu'il était un excellent marin et qu'il pourait affronter tous les périls de la mer en furie. Il va sans dire qu'il se fait bien des suppositions et les cancans vont leur train. Après des recherches infructueuses on a décidé de discontinuer ce travail. Les parents sont convaincus aujourd'hui qu'il s'est noyé

C'était une personne tenue en grande estime parmi ses compatriotes et le public en général et ses amis sont positifs qu'ils auraient eu de ses nouvelles s'il était vivant.

Manchester.

Un grand nombre de nos compatriotes arrivent du Canada. Tous les trains du matin surtout nous amènent plusieurs familles.

Les membres du Club Juliet ont eu une assemblée régulière mardi soir, dans leur salle, Upton Blk., où eut lieu l'installation des nouveaux officiers dont les noms suivent : M. William Marcotte, président ; M. Chs. E. Dufort, secrétaire ; M. U. L. Dubaime, trésorier ; MM. A. J. Précourt, Joseph Quirin et Joseph Dana, directeurs ; MM. J. N. Poirier et W. G. Buteau, auditeur.

Six nouveaux membres ont été admis : M. Charles F. Miville, les Drs P. G. Laberge et J. W. D. McDonald, MM. J. L. Lecours, Thomas Paris et J. A Labrecque.

Un vote de remerciements aux officiers sortis de charge a aussi été donné.

Les élections de la nouvelle Cour Gagnon des Forestiers Catholiques, lesquelles ont eu lieu mardi soir, ont donné le résultat suivant :

Chef Ranger, Emile H Tardivel ; vice-chef Ranger, Frank Manseau ; ex-chef Ranger, J. Omer Gagnon ; Sec.-Arch., H. J. Robert ; Sec. Fin., E. J. Frenier ; Trés., Ed Pontaut ; 1er conducteur, F. Boudreau ; 2ème conducteur, Eugène Morin ; 1ere sentinelle, H. Brien ; 2ème sentinelle, A. Beauchesne ; Syndics, O Desrosiers, F. O. Fontaine, Jos. Manseau ; médecin-examinateur, Dr E. C. Tremblay ; délégué à la convention d'Etat, E H. Tardivel ; substitut, Frank Manseau.

La Cour a décidé de se réunir le deuxième et quatrième mardi de chaque mois dans la salle des "Knights of Honor."

Un comité de sept membres a été nommé pour rédiger les règlements de la nouvelle Cour. L'installation officielle des nouveaux officiers aura lieu le 14 du courant et l'organisateur Blanchard sera présent pour l'occasion.

La Cour Gagnon compte aujourd'hui une quarantaine de membres et l'on espère porter ce nombre à cinquante à la prochaine assemblée.

Lowell

Les recettes pour les licences de chien à l'Hôtel de Ville mardi se sont élevées à $389.

Une équipe d'hommes est occupée à relier les puits artésiens avec les plus gros conduits.

La ville est entièrement approvisionnée d'eau des puits artésiens depuis deux semaines. C'est une bonne chose.

Le commissaires de police ont l'intention de nommer deux lieutenants et deux des sergents aspirent à ces gardes.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Si la Législature accueille favorablement le rapport du comité sur l'éducation, le Lowell Normal School recevra $125,000 pour ériger cet édifice.

Nous voyons sur le *Mail* que M. Benjamin Lenthier est maintenant à Boston, où il occupe une certaine position dans le département des pensions.

Le jeune Daley, qui a été blessé accidentellement d'un coup de feu samedi après-midi par un compagnon, le garçon McGrath, est décédé lundi matin à l'hôpital.

Voici les noms des énumérateurs du recensement pour les écoles : Quartier Un, Andrew A. Gray ; Quartier Deux, Thomas Harrington ; Quartier Trois, F. P. Coggeshall ; Quartier Quatre, J. A. Herrick, Quartier Cinq. Thomas F. Maguire ; Quartier Six, James McNabb.

Le chef Hosmer et le surintendant Davis ont fait l'inspection des ruelles et impasses de la ville, lundi, en vue de rendre la protection contre les incendies plus efficaces. Les propriétaires de magasins qui jettent du papier dans la rue sont priés de faire attention à la manière dont ces déchets sont expulsés de leur établissement.

Le Dr. Jos Desmarais, de Lawrence, a été demandé à Woonsocket pour affaires professionnelles. Pendant les 2 ou 3 jours qu'il passera en cette ville, il sera l'hôte des messieurs John B. Bédard et Joseph Desrochers.

Les énumérateurs du recensement ont reçu l'ordre de Horace G Wadlin, le chef du Bureau des Statistiques de l'Etat, de ne pas se mettre à l'œuvre avant de recevoir une description détaillée du territoire que chacun d'eux aura à parcourir.

Nous avons eu la visite aujourd'hui de M. Joseph Héroux, de Yamachiche, qui construit actuellement une église à Webster, et de son fils Omer qui est l'auteur d'une méthode d'accompagnement pour le piano. M. Joseph Héroux est venu rendre visite à son beau-frère M. E. Crépeau de la rue Moody, et à M. Prospère Milot, de la rue Cabot.

Le prix de passage sur tout réseau suburbain du Lowell & Suburban Street Railway Company n'est plus que de cinq cents depuis hier. Cependant, il y a une restriction : aucun billet de correspondance (transfer) n'est accordé sur ces réseaux à ce prix, si une personne monte dans un tramway et passe par le Merrimack Square. Le prix de passage de cinq cents n'a de valeur qu'à partir du Merrimack Square.

UNE COMPLICATION

Lowell Menace d'un Nouvel Imbroglio.

Lowell est menacé d'un nouvel imbroglio qui pourrait bien égaler le "deadlock" au sein du conseil.

Ce sont les assistants assesseurs qui sont en jeu et deux actes passés par la Législature ce mois-ci aident à la création de cette complication.

Par un acte de la Législature approuvé le 4 avril, la redistribution des quartiers de toutes les villes de l'Etat ne doit pas prendre effet avant l'année prochaine. Cependant, on a fait une exception pour Lowell et la redistribution est immédiatement entrée en vigueur pour les élections municipales. Il en résulte que les citoyens de Lowell auront le privilège de voter dans un quartier pour les élections de l'Etat et dans un autre pour les élections municipales.

Les assistants assesseurs se trouvent parmi les citoyens qui chargent de quartier, et on se demande : "Peuvent-ils être assesseurs pour un quartier tandis qu'ils ont été nommés pour un autre?" D'après l'acte spécial de la Législature passé sous l'administration Palmer, l'ordonnance suivante a été adopté : "Dans le mois d'avril, de mai ou de juin, de l'année courante, il sera nommé par le maire un assistant assesseur pour chaque quartier ou il réside." A la fin de l'année, les assistants assesseurs furent nommés pour un terme de deux ans. On prétend, maintenant, que le terme de tous les assistants assesseurs expirait à la fin de l'année dernière. Le maire Courtney n'a pas encore fait aucune pomination à ces positions.

D'après l'acte de redistribution pour les élections municipales, la ville est divisée en neuf quartiers, et dans la nouvelle loi il n'y a rien qui concerne les assesseurs. Les assistants assesseurs ne se trouvent plus dans les quartiers pour la répartition desquels ils ont été nommés et ils ne sont que six tandis qu'il en faudrait neuf.

La Journée de Neuf Heures

Le Sénat a renvoyé, mardi, devant la Cour Générale le projet de loi pour que la journée soit de neuf heures pour tout ouvrage donné sur contrat par les villes de l'Etat. On est d'opinion que ce projet de loi est tout à fait contraire aux intérêts des travailleurs.

Dans une Cuve.

Un Arménien travaillant dans une teinturerie de la corporation du Lawrence est tombé ces jours-ci dans une cuve remplie de matière brûlante. Il s'est affreusement brûlé la jambe droite toute entière, la jambe gauche jusqu'au genou, sa main droite et une partie de son bras.

Il est dans un état critique.

La Veille du Jour de l'An.

Nous avons eu hier le plaisir d'assister à cette représentation. Sans vouloir trop flatter les organisateurs, nous pouvons dire qu'ils méritent des félicitations. La pièce est bien jouée, les acteurs sont presque tous exc llents et le tout est entremêlé de chansons choisies qui plaisent à l'auditoire. La partie comique fait rire à gogo et tient l'auditoire dans un feu roulant d'applaudissements.

Nous apprenons avec plaisir que ces mêmes acteurs doivent revenir sous peu nous donner de nouvelles représentations.

UNE FEMME ABANDONNEE

COTE N'A PAS ETE REVU DEPUIS TROIS SEMAINES

On le Dit Parti avec une Autre Femme

Charles Côté, un charpentier qui jusqu'à il y a trois semaines, travaillait dans le Hamilton et demeurait avec sa femme et ses trois enfants au No. 21 rue Woodbury, a, dit-on, quitté soudainement la ville sans même avertir sa famille.

Si l'on en croit sa mère, il n'y a pas à craindre qu'un accident lui soit arrivé, car il est rumeur qu'une jeune fille qui servait les tables dans la pension Lombard, corporation du Tremont, et que Côté paraissait aimer plus que de raison, est aussi disparue vers le même temps.

Quelques-uns des amis de Côté nient qu'il ait enlevé la jeune fille en question et prétendent que depuis son départ il a écrit trois lettres à sa femme pour expliquer son absence ; mais sa mère déclare positivement qu'elle n'a eu aucune nouvelle de son fils, et qu'elle le croit à Halifax, à San Francisco ou au fond de la mer.

Avant ses amours avec la jolie servante de la corporation du Tremont, Côté était, dit-on, un époux modèle, aimant bien sa femme et ses enfants. Mais pendant quelques semaines avant sa disparition, il était irritable, nerveux et passa plusieurs nuits sans dormir.

Mde Côté, l'épouse, a beaucoup de chagrin, comme bien on pense ; mais elle ne peut croire que son mari l'ait ainsi déçu. Elle excuse son absence en disant qu'il n'a probablement pas toute son intelligence, à cause d'une récente attaque de grippe, et elle s'attend à le voir revenir d'un jour à l'autre, puis son absence sera expliquée.

Ceux qui ont travaillé avec Côté depuis son attaque de grippe disent quil a tout son esprit et que son départ était prémédité.

La Hausse des Gages.

Plusieurs comités des fileurs ont rendu visite aux agents des diverses fabriques de cette ville, hier, et leur ont demandé de rétablir les gages qu'ils recevaient il y a un an.

Le nouvel agent du Lawrence, M. Nourse, entre en fonctions hier, a promis de considérer leur demande et de rendre plus tard une décision. Il est probable que tous les agents des fabriques vont agir de concert.

Disparus

On rapporte que deux enfants, âgés de 4 ans environ, nommés Boisvert et Millette, sont disparus depuis hier à 11 heures du matin. Leurs parents demeurent au No. 174, rue Tucker. L'un de ces enfants portait un petit gilet rouge et était nu-pieds. L'autre portait un manteau gris.

F. S. HAMLIN,

Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.

—EST—

Agent d'Assurance contre le Feu

Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass. Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

!. L'Esprit du Progres .!

Ceux qui visitent les magasins savent que notre stock est considérable. LES PRIX CORRECTS.

Tous savent qu'il n'y a RIEN DE CROCHE.

Lisez ce qui Suit.

HAMBURG MOUSELINE,

Originales et des plus beaux styles, toutes ces marchandises sont de cette année et en de beaux patrons. Hamburghs, 45 pcs de large, les trois quarts brodés, 25c la verge, Hamburghs, 27 pcs, pleinement brodés, 19c la verge.

CORSAGES DE DAMES,

Nouvelle ligne de Corsages de Dames en Cambric, collets et poignets repassés, devant plissé valant 75c, pour 49c.

CHAUSSURES,

Un nouveau lot du printemps, pour Dames et Delles, en Oxford noir et rousset (tant).

Notre acheteur dit que c'est le bargain flamboyant de ce département, 98c $1.25, qui sont des qualités qui devraient rapporter $1.25 et $2.

CHEMISES DE SORTIE

En couleur noire garantie et bleu marin, en chéviot uni, barré et piqué, &c. Chemises de première classe à 49c.

SETS A DINER,

(Soubassement.)

Nouveaux comme des 10 cts de 1895, dans les plus beaux patrons et près de la moitié du prix.

Sets à Diner 112 morceaux, décorés en bleus et bruns, le prix était $11, mais nous le faisons $5 49.

L. C. MOORE & CO.,

BARGAIN EMPORIUM

302, 304, 308, 310 Rue Essex, — Lawrence, Mass.

Employés Canadiens :—MM. Philippe Hamell, Adolphe Ratelle, Melles Laura Morrissette, Alida Poirier, Lydia Ratelle, Marie Demers et Joséphine Poirier.

F. X. VOYER

85 Rue Harbor

Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci !

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtent tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

☞ Son but est de faire de la place pour les Marchandises du Printemps.

BICKNELL BROS., - LAWRENCE, MASS.

6 Dollars

Achètent chez Bicknell Bros, un Habillement noir complet, habit, veste et pantalons, grandeur de 33 à 44, garanti strictement tout laine.

5 Dollars

Achètent chez Bicknell Bros, un Habillement d'Enfant, combinaison, qui ne peut être doublé dans le Massachusetts. L'Habillement seul vaut $5.00 Il vous reste un pantalon extra, une casquette et un grand morceau d'étoffes pour raccommoder, valant $2 comme un présent. Il n'y a rien d'exagérer, ce sont de simples faits.

8 Dollars

Achètent chez Bicknell Bros, un Habillement complet en Clay Worsted Noir, garanti strictement tout laine, grandeur 34 à 46 pcs. Ces Habillements sont les mêmes que vous payez $8.00.

$10

Désirez-vous un Habillement ou un Pardessus de printemps pour $10, qui parait aussi bien que vous avez payé en différentes fois $20. S'il en est ainsi, procurez-vous la même chose chez Bicknell Bros. C'est vraiment merveilleux de voir la belle apparence et l'honnête valeur de ces habillements et de ces pardessus.

3 Dollars

Achètent une paire de Pantalons tout laine, de notre propre manufacture et coupés dans les étoffes de Sawyer, exactement la même qualité des centaines que nous avons vendus dans le passé pour $5.00. Bicknell Bros donnent plus de valeur dans leurs Pantalons de $3 que qui que ce soit.

5 Dollars

Achètent une paire de Pantalons de notre propre manufacture. Coupés dans les Worsted de Sawyer qui sont tout aussi bons sous tous les rapports que ceux que vous payez 8 et $10.

Bicknell Bros.

Commis canadiens :—MM. Pierre Audette et Alphonse Audette.

Nouvelles Religieuses.

Nous apprenons avec plaisir l'arrivée en cette ville des RR. PP. Dozois et Gladu.

Demain soir, aux exercices du mois de Marie le R. P. Dozois donnera une instruction à l'église St Jean-Baptiste et le R.P. Gladu fera la même chose à St Joseph.

Le concours pour une bourse de $50 en or, organisé par le R. P. Forget au profit de l'église St. Jean-Baptiste, s'est terminé hier soir avec un grand succès. L'argent n'a pas été compté par piastre, mais par cent piastres.

Le résultat sera annoncé dimanche soir à la salle Huntington. Tous sont invités. Allez-y en foule.

M, J, CAHILL, 396 Rue Essex,

SOIES

VENTE POUR CETTE SEMAINE.

25 pièces de Soies figurées, 19c la verge.
15 pièces de Soies Lavables, 29c la verge.
3 pièces de Soies Bengalines Noires, 49c la verge.
5 pièces de Rhadame en Satin noir, 69c la verge.

ETOFFES A ROBES NOIRES.

Vente pour cette Semaine.

5 pièces de Drap Henrietta, fini en Soie, valant $1, à présent 59c.
3 pièces de Serge française noire, 52 pcs de large et valant $1, pour cette semaine 59c.
5 pièces d'Etofles à Robes noires figurées, valant 75c, pour cette semaine 39c.
10 pièces de Crêpes noir et de couleur valant 87c, pour cette semaine 49c.

Manteaux et Collerettes.

Un lot de Collerettes de Dames, noire, valant $3.50, pour cette semaine $1.98.
Un lot de Collerettes Brodées, noire et de couleur, valant $5.98, pour cette semaine $2.98.
Un lot de Collerettes en Velours, valant $10, cette semaine $5.98.

SOUS-VETEMENTS.

100 Doz de Corps de Dames valant 10c, pour cette semaine 4½c.
58 Doz de Corps de Dames valant 19c, pour cette semaine 12½c.
BAS.—150 Doz de Bas de Dames, sans couture valant 19c, pour cette semaine 12 1-2c.
SOUS-VETEMENTS d'HOMMES. — 100 Doz de Corps et Caleçons, mélange bleu, valant 50c, pour cette semaine 39c.
CORSAGES. — 150 Doz de Corsages de Dames, bleu indigo, valant 50c, pour cette semaine 25c.
DENTELLES.—170 pièces de 2 à 4 pcs de large, le lot entier vendu cette semaine à 5c la verge.
NETTING.—200 pièces, de toutes couleurs, 44c la pièce.
JUPONS.—50 Doz en Satine noir, couleur garantie, valant 75c, pour cette semaine 49c. — 25 Doz à deux frilles, valant $1, pour cette semaine 75c.—10 Doz en Satine figuré $1.59.

☞ Spécialité cette semaine dans les Sous-vêtements en Coton.

FEUILLETON

45

—— L E ——

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

QTATRIEME PARTIE

III

A peine l'ex-huissier venait-il de prononcer ces paroles qu'il les regretta, tant l'expression de visage de Rodille devenait effrayante.

Tu en sais trop long! murmura le faux Anglais, incapable de se dominer plus longtemps. C'est ton arrêt de mort que tu viens de prononcer.

En même temps, sa main pressait la détente du pistolet; une détonation se fit entendre, et Leridon retomba sur le lit, la tête traversée par une balle.

Maintenant pensa Rodille, il faut fuir...le temps presse. Où est l'argent?

Abandonnons l'assassin auprès du cadavre de sa dernière victeme, et retournons dans la chambre du No. 10. Le voyageur que nous avons laissé appuyant son oreille à l'une des fissures de la cloison, n'avait pas perdu un seul mot de l'entretien auquel nous venons de faire assister nos lecteurs. A mesure que se succédaient les répliques du hideux dialogue, l'horreur et l'indignation se peignaient sur sa figure expressive, et sa pâleur livide semblaient encore augmenter. Lorsque Leridon eut achevée cette phrase terrible: "Toi, dont le bourreau réclame la tête! Toi, l'unique auteur d'un crime monstrueux et célèbre, le double assassinat de la rue du Pas-de-la-Mule", le voyageur chancela, et un cri rauque et inarticulé s'échappa de sa poitrine haletante.

Ah! je me souviens! Cette voix, qu'il me semblait reconnaître, c'est la même qui m'a parlé pendant la nuit du meurtre, celle de l'assassin, celle de l'homme aux billets de banque! Dieu prend donc à la fin pitié de moi! C'est lui qui m'envoie le misérable, et je le jure sur la vie de ma fille, celui par qui j'ai souffert ne m'échappera pas!

Le coup de pistolet éclata. Le dogue répondit à la détonation par un hurlement formidable, et le voyageur, armé de son bâton noueux, s'élança vers la porte qui donnait sur la galerie, et s'efforça de l'enfoncer pour sortir de la chambre.

Nos lecteurs se souviennent certainement que Rodille avait eu soin de fermer cette porte à double tour. Par malheur, la serrure était solide. Elle fit une défense héroïque, et deux ou trois minutes s'écoulèrent avant que les coups d'épaules furieux et réitérés de l'inconnu eussent triomphé de sa résistance. Enfin les ais brisés cédèrent et le voyageur, suivi de son dogue hurlant, fit irruption dans la galerie et se mit en devoir d'attaquer la porte du No. 9, tout en poussant ces cris réitérés:

A l'assassin! au secours! à moi!

Le bruit de l'explosion, les aboiements forcenés du chien, le fracas des portes enfoncées, les appels retentissants de l'inconnu, avaient réveillé tout le monde dans la maison. L'aubergiste, son garçon d'écurie et les deux servantes accoururent à demi vêtus, effarés et pleins d'effroi. Ils envahirent la galerie au moment précis où la serrure et les verrous du No. 9 craquaient près de se rompre.

Grand Dieu! qu'y a-t-il donc? demanda d'une voix chevrotante et presque indistincte le digne Alain Fauvel.

Il y a qu'on tue là-dedans! répondit le voyageur d'un ton farouche. Aidez-moi donc à briser l'obstacle, et que l'on coure chercher les gendarmes.

La porte céda. Tous nos personnages se précipitèrent dans la chambre, que remplissait une fumée épaisse. Le courant d'air qui s'établit aussitôt dissipa cette fumée, et l'on vit avec horreur le corps, ou plutôt le cadavre de Leridon, étendu, la tête brisée, sur le lit en désordre et couvert de sang.

L'auteur du crime avait disparu. La fenêtre donnant sur la ruelle était ouverte. C'était par cette fenêtre que l'infâme meurtrier venait de prendre la fuite.

Ah! murmura le voyageur, il ne peut être loin! Dieu serait trop injuste si, cette fois encore, il lui donnait l'impunité!

Il appela son chien, qui furetait et flairait dans tous les coins de la chambre avec une inquiétude et une colère manifestées par des grondements rauques. Le dogue s'accroupit aux pieds de son maître et l'interroges du regard. D'un geste énergique le voyageur lui montra la fenêtre, en lui criant:

Cherche, Tristan! cherche et pille!

Le chien poussa un hurlement de joie, ses yeux flamboyèrent, et d'un seul bond il s'élança dans la ruelle. Tout le monde courut à la croisée, mais déjà Tristan était hors de vue et ses aboiements s'affaiblissaient à mesure qu'il gagnait du terrain.

Un silence profond régnait. Les personnes rassemblées dans la chambre sinistre n'échangeaient pas une parole et semblaient s'efforcer de respirer sans bruit. L'émotion résultant du drame hideux qui venait de s'accomplir, et de l'attente d'un dénouement encore inconnu, oppressait toutes les poitrines et serrait tout les cœurs. Soudain un coup de feu retentit. A ce coup de feu succéda un hurlement de douleur et d'agonie. Puis le silence régna de nouveau.

Dieu puissant, permets-tu cela? murmura le voyageur avec un indicible désespoir. Mon chien! mon seul ami! le misérable l'a tué!

IV

Franchisssant à son tour l'appui de la fenêtre, Vaubaron se laissa tomber dans la ruelle et prit sa course en s'orientant de son mieux, de manière à diriger ses pas vers l'endroit où venait de se faire entendre le cri suprême du pauvre animal.

Ca n'est pas tout ça, mes enfants, dit alors Alain Fauvel aux serviteurs qui se pressaient, tremblants, autour de lui. Le criminel a pris la clef des champs, il faut qu'on le rattrape! Toi, Cyrille, cours donc à la gendarmerie! Toi, Cléopâtre, va-t-en vite faire lever le bedeau, et dis-lui qu'il sonne le tocsin! Toi, Bérénice, ne perds ni une minute, ni une seconde, pour réveiller le maire et l'adjoint et les amener ici. Moi, je vais prendre mon fusil de chasse et je garderai la maison.

Ce qui venait d'être prescrit par maître Alain Fauvel fut exactement et rapidement exécuté. Au bout de moins d'un quart d'heure, les lugubres vibrations du tocsin s'échappaient du vieux clocher d'Harfleur, et réveillaient en sursaut les habitants du bourg et ceux des campagnes environnantes. La brigade de gendarmerie se trouvait sur pied tout entière. Enfin, non seulement le maire et l'adjoint, mais encore le commissaire de police, auquel l'aubergiste n'avait pas pensé, arrivaient à l'auberge de "l'Ancre d'Or", où le juge de paix et son greffier accouraient presque aussitôt les rejoindre.

Tandis qu'Alain faisait, devant cette réunion imposante de notabilités, le récit de l'événement, le voyageur reparut, le visage baigné de larmes et portant dans ses bras le pauvre Tristan, qui ne donnait presque aucun signe de vie et dont le sang s'échappait à flots d'une profonde blessure.

Guidé par les sourds gémissements qui frappaient son oreille, l'homme mai vêtu était arrivé à l'extrémité d'une rue, très éloignée de l'auberge et donnant sur la campagne. Là il avait trouvé son chien, le corps traversé par une baile, et se débattant dans des convulsions suprêmes. L'assassin, au moment d'être rejoint par le dogue aux mâchoires menaçantes, avait prudemment fait feu sur lui et s'était remis en courses après l'avoir dangereusement blessé.

Le lieutenant de gendarmerie, renseigné par le voyageur sur la direction prise par l'assassin, donna l'ordre à ses hommes de monter à cheval, de commencer immédiatement la poursuite, et de requérir sur leur passage les paysans, afin d'organiser des battues et d'explorer les campagnes dans tous les sens.

Tandis que ces ordres s'exécutaient, le commissaire de police et le juge de paix, assistés du maire et de l'adjoint, procédaient dans l'auberge à des constatations et à des recherches qui donnèrent presque aussitôt des résultats intéressants. Ainsi, dans la chambre No. 8, on trouva la valise du faux Anglais. Cette valise contenant du linge, des favoris de rechange, divers incrédients que Rodille mettait en usage pour peindre sa figure et se rendre méconnaissable, et enfin, le passeport au nom de "Tom Brown, esq." Ce passeport indiquait deux domiciles, l'un à Paris, et l'autre à Londres.

Grâce à ce précieux document, la police trouvera facilement l'assassin, s'écria le commissaire; un Anglais ne saurait se cacher long temps en France.

D'autant plus, appuya l'aubergiste, que le scélérat en question baragouine un bien drôle de baragouin, allez! C'est tout au plus s'il sait quatre mots de français.

Ce passeport est faux et ce misérable n'est point Anglais, interrompit le voyageur, qui venait de panser les blessures de son chien et d'arrêter l'écoulement du sang. Je l'ai entendu causer pendant plus d'un quart d'heure avec sa victime. Il parlait notre langue sans aucun accent étranger.

Sur la demande du commissaire, l'homme mal vêtu répéta la conversation à laquelle il avait assisté; puis les recherches continuèrent, mais cette fois dans la chambre No. 9.

Voyez le désordre du lit, messieurs, dit le commissaire en désignant la couchette sur laquelle le cadavre de Leridon était étendu; la somme réclamée par le pretendu Tom Brown était sans doute enfouie sous les matelas, que l'assassin a bouleversés pour s'emparer de cette somme au moment de sa fuite.

Cette assertion parut vraisemblable à tout le monde, et personne ne mit en doute que le meurtrier n'eût réussi à dépouiller complètement sa victime. Cette croyance persista jusqu'au moment où le greffier de la justice de paix poussa une subite exclamation. Ce brave homme venait d'écarter des bûches et des débris de toutes sortes, amoncelés dans la cheminée, et de découvrir, sous cet entassement de matières combustibles, une cassette de fer, très petite, mais extrêmement lourde.

Cette cassette, nous la connaissons. Elle contenait le trésor de Rodille, et le misérable, après de vaines recherches faites dans le lit et dans les tiroirs des meubles, avait dû fuir en laissant derrière lui cette portion importante d'une fortune ramassée dans tant de sang!

Le reste de la nuit fut consacré à des constatations judiciaires et à la rédaction du procès-verbal des faits dramatiques et terribles qui venaient de s'accomplir. Le voyageur ne cessa de prodiguer à son chien blessé des soins aussi touchants que ceux d'un ami. A sa grande joie il le vit, au bout de quelques heures, soulever ses paupières et tourner vers lui ses yeux languissants. La blessure pouvait n'être point mortelle. Il restait quelque espoir de sauver le courageux animal.

Mon Dieu, j'ai douté de vous! murmura l'inconnu, j'ai presque blasphemé; mais je me repens, je m'incline devant votre sagesse et je vous bénis. Vous n'avez pas voulue, mon Dieu, me livrer aujourd'hui l'infâme qui m'a perdu, mais vous ne permettrez-point qu'il m'échappe toujours, puisque vous m'avez laisse entendre sa voix, et que désormais, en quelque lieu que cette voix retentisse devant moi, je la reconnaîtrai.

Vers dix heures du matin, les gendarmes, après avoir parcouru les campagnes et dirigé les battues des paysans, revinrent à Harfleur. Recherches et battues n'avaient donné aucun résultat. Les représentants de l'ordre public ne rapportaient qu'un seul renseignement, mais ce renseignement était significatif et prouvait jusqu'à l'évidence que l'assassin ne cherchait point à quitter la France et à se réfugier en Angleterre.

Un jeune cheval, mis au vert la veille au soir dans un enclos éloigné d'un quart de lieue des dernières maisons du bourg, venait d'être trouvé, au point du jour, à dix lieues de là, abattu sur la grande route de Paris, fourbu, à moitié mort, les flancs ensanglantés de coups d'éperon, la croupe zébrée de coup de couteau. Tous les moyens avaient semblé bons au fugitif pour exciter encore la course furibonde de la monture dont il s'était emparé. Donc il se dirigeait vers Paris, et c'était à Paris que la police devait le chercher.

A midi, le procureur du roi et un juge arrivèrent au Havre, afin de recueuillir les dépositions et d'instruire cette mystérieuse affaire d'un assassinat commis par un inconnu sur un inconnu, dans des circonstances étranges, qui semblaient démontrer que la victime ne valait pas beaucoup mieux que le meurtrier.

A coup sûr, dit le juge d'instruction au procureur du roi, en examinant les papiers de Rodille et de Leridon, les passeports que nous avons sous les yeux sont faux et nous ne pouvons rien en conclure. La justice aurait donc le plus grand intérêt à constater l'identité du mort pour arriver au meurtrier. Mais comment faire? L'homme assassiné était dans ce pays un oiseau de passsage, et le cadavre va forcément disparaître.

Ne vous semblerait-il pas à propos, monsieur le procureur du roi, de nous adjoindre le concours d'un dessinateur habile dont le crayon reproduirait les traits du malheureux que voilà?

Le magistrat allait répondre, mais le voyageur ne lui en laissa pas le temps.

Monsieur le procureur du roi, dit-il, je m'offre pour remplir cette offre, pour remplir cette tâche et pour faire ce que monsieur le juge d'instruction vient de réclamer, et j'ose vous promettre sinon une œuvre remarquable par le talent, au moins une image d'une ressemblance indiscutable.

Vous êtes artiste, monsieur? demanda le procureur du roi, non sans quelque suprise.

Artiste! répliqua l'inconnu, oh! je ne me reconnais pas le droit de prendre un tel titre, mais je suis capable de copier exactement la nature.

Eh bien, monsieur, j'accepte votre offre. Avez-vous ici du papier, des crayons, des couleurs, toutes les choses enfin, qui doivent vous être indispensables?

Il ne me faut rien de cela.

Comment donc vous y prendrez-vous pour tenir la promesse que vous venez de me faire?

Je ne dessine pas monsieur, je modèle. Je n'ai besoin que d'un peu de cire, et j'en porte toujours avec moi.

Mettez-vous donc à l'œuvre surle-champ Je suis très désireux, je l'avoue, de voir quel résultat vous allez obtenir.

Je suis à vos ordres, monsieur.

Le voyageur alla chercher son bissac, qui se trouvait dans la chambre No. 10. Il en tira un ébauchoir et plusieurs petits paquets de cire à modeler de diverses couleurs.

Monsieur le procureur du roi, dit-il ensuite, me voici prêt à travailler devant vous, mais je vous supplie de vouloir bien donner les ordres nécessaires pour que les curieux ne puissent franchir le seuil de cette pièce.

C'est trop juste.

Un gendarme fut placé, séance tenante, à la porte de la chambre et reçut la consigne sollicitée par le voyageur, qui s'assit à côté du lit mortuaire et se mit à la besogne.

Deux heures lui suffirent pour mener à bien une figurine de quelques pouces de hauteur, reproduisent avec la plus effrayante exactitude le visage livide du cadavre, dont une hideuse blessure trouant le front. Il était impossible, pour quiconque s'était trouvé une seule fois en présence de l'ex-huissier, de ne le point reconnaître à l'instant même en regardant la figurine.

Le procureur du roi ne dissimula ni sa surprise ni son admiration en face de cette œuvre rapide d'un talent si sûr de lui-même et cependant si modeste.

Ah! monsieur, dit il avec enthousiasme, personne n'est plus digne que vous de ce beau titre d'artiste que vous n'osiez revendiquer tout à l'heure. L'excessive simplicité de votre costume n'est sans doute qu'une fantaisie. J'ai la ferme croyance que si je vous priais de m'apprendre votre nom, j'entendrais un nom célèbre sortir de votre bouche.

Le voyageur secoua la tête.

Hélas! monsieur le procureur du roi, murmura-t-il en baissant les yeux, vous êtes dans une profondre erreur. C'est une triste célébrité qui s'attache à mon nom, je n'ai pas le droit de vous le taire. Vous avez sous les yeux non point un grand artiste, mais un homme bien malheureux. Je suis un forçat gracié et je m'appelle Jean Vaubaron.

V

Rodille ne s'était point trompé (nos lecteurs le soupçonnait sans doute, et ils viennent d'en avoir la preuve), Rodille ne s'était point trompé disons-nous, lorsqu'il avait constaté, non sans épouvante, dans la salle commune de l'auberge de Harfleur, la ressemblance prodigieuse du voyageur mal vêtu avec Jean Vaubaron. Seulement il avait chassé trop vite ses instinctives appréhensions, il s'était persuadé trop facilement que l'homme au chien fauve comptait tout au moins quinze ou vingt ans de plus que le galérien.

A l'armée, les années de campagne comptent double. Au bagne, les années de fers doivent compter triple et peut-être plus encore. La misère, les privations, les travaux excessifs, le désespoir surtout, quand il est incurable, vieillissent vite le condamné! Tel forçat de trente ans à peine offre aux regards la tête blanchie, la démarche chancelante, les épaules voûtées d'un octogénaire. Au bagne, les cas de longévité sont d'une rareté prodigieuse.

Jean Vaubaron, dans toute la force de l'âge, s'emblait véritablement un vieillard, et son apparence rendait excusable l'erreur de Rodille, qui pourtant ne se trompait guère, nous le savons, lorsque ses intérêts étaient en jeu.

Ici, nous devons ouvrir une parenthèse et ralentir pendant un instant la marche de notre récit, pour dire en peu de mots comment s'était passé le second séjour de notre héros au bagne, et par suite de quelles circonstances nous le retrouvons en Normandie, près du Havre, bien loin par conséquent, de la route de Brest à Paris, route que, selon le calcul des probabilités et des vraisemblances, il aurait dû suivre de préférence à toute autre.

Vaubaron, "bonnet vert" (c'est-à-dire condamné à perpétuité), devait subir, et subit en effet, après sa réintégration dans les chiourmes, le plus effrayant de tous les supplices, "la bastonnade" et trois ans de "double chaîne". Le courage du malheureux fut héroïque. Sa résignation ne se démentit pas un instant; il avait fait le sacrifice de sa vie; il n'espérait plus rien, et personne, ni un compagnon ni un gardien, n'entendit, pendant ces trois années, une plainte ou un murmure s'échappa de ses lèvres.

Etonné de cette douceur constante, touché de cette conduite sans reproche, le commissaire général du bagne fit appeler le condamné, le lendemain du jour où il achevait son temps de double chaîne. Il l'interrogea avec bienveillance. Il voulut connaître les motifs d'une évasion si chèrement expiée et qui semblait en désaccord absolu avec le caractère de Jean Vaubaron.

C'est l'histoire de ma vie que vous me demandez, monsieur le commissaire, murmura le forçat. A quoi bon vous la dire vous ne me croirez pas.

Que je croie ou que je doute, peu importe. Parlez. Ce n'est point un ordre que je vous donne, c'est une prière que je vous adresse.

J'obéis.

Et Vaubaron raconta longuement et minutieusement ce drame que nos lecteurs connaissent déjà, et qui, pour lui, renfermait tant d'obscurités.

Ainsi, lui demanda le commissaire général après l'avoir écouté avec une profonde attention, ainsi, c'est pour votre enfant, pour elle seule, que vous avez voulu fuir du bagne?

Oui, monsieur, c'est pour mon enfant, rien que pour mon enfant.

Si je vous faisais jurer de ne tenter désormais aucune évasion, tiendriez-vous un pareil engagement?

Je le tiendrais Oui, sur ma vie, je le tiendrais.

Jurez donc, et souvenez-vous que le plus lâche des misérables est celui qui trahit la confiance qu'on a mise en lui.

Vaubaron fit le serment demandé.

C'est bien, dit alors le commissaire général Allez. Mon intérêt vous suivra désormais.

Notre héros ne tarda guère à s'apercevoir que la promesse de son supérieur n'était point une promesse stérile. Du jour au lendemain, presque d'une heure à l'autre, il se fit un grand changement dans son existence. On le dispensa de l'accouplement. La surveillance à son égard d'une façon visible, et il se trouva jouir d'une liberté relative.

Les gardes-chiourme, lorsqu'ils s'adressaient à lui, ne lui parlaient pas avec leur brutalité habituelle et évitaient de le désigner pour les corvées les plus pénibles et les plus dangereuses.

Il lui devint possible de consacrer une grande partie de son temps à cette industrie artistique que nous connaissons: modeler des figures de cire.

*** Trois nouvelles années s'écoulèrent. Au bout de ce temps, Vaubaron apprit qu'une faveur insigne lui était accordée en récompense de sa bonne conduite. Il devenait ce que, en termes du bagne," on appelle "forçat chaussette, c'est-à-dire qu'au lieu de la lourde chaîne que tout condamné traîne avec lui, il ne portait plus qu'un anneau de fer rivé au-dessus de la cheville.

En conséquence, il bénissait Dieu et le commissaire général, et il se reprenait à espérer qu'un jour viendrait peut-être où ses infortunes finiraient, où justice lui serait rendue.

Un après-midi (deux ans environ avant l'époque où nous l'avons retrouvé dans l'auberge de Harfleur), Vaubaron faisait partie d'un escouade de galériens travaillant à l'armement d'un navire de guerre. Quelques minutes de repos venaient d'être accordées aux forçats, ruisselants de sueur, qui s'étendaient pour une sieste rapide sur les dalles poudreuses du quai.

L'attention de Vaubaron fut attirée soudain par un mélange bizarre de cris de joie, d'éclats de rire et de gémissements douloureux, se faisant entendre à peu de distance. Une bande d'enfants se dirigeaient vers la marge du bassin. L'un de ses enfants traînait, à l'aide d'une corde passée autour de son son cou, un jeune chien de cinq à six mois, qui se débattait en poussant des plaintes lamantables. Les autres armés de baguette, frappaient sans relâche le pauvre animal pour le contraindre à marcher. Ils lui donnaient dans les flancs de grands coups de pied, et ils riaient aux éclats quand ils le voyaient rouler et se débattre dans la poussière.

La troupe impitoyable arriva près des forçats. Vaubaron vit l'un des jeunes bourreaux ramasser une grosse pierre et attacher cette pierre au bout de la corde dont l'autre extrémité entourait le cou de l'humble victime. L'intention des persécuteurs devenait évidente, ils s'apprêtaient à noyer le pauvre chien. Notre héros sentit un flot d'indignation se soulever en lui.

Qu'allez-vous faire? s'écria-t-il.

Les enfants le regardèrent avec un étonnement moqueur.

Nous allons faire ce que bon nous semblera, répondit le chef de la bande. Nous ne sommes pas des galériens, nous! Personne nous commande, et nous n'obéissons à personne. Ôte-toi de notre chemin "bonnet vert", et ne te permets plus de nous parler, entends-tu bien!

Malgré cette insolente réplique, Vaubaron n'en essaya pas moins de plaider la cause de l'innocent condamné à mort. Il s'efforça d'attendrir les enfants par ses paroles, de les faire rougir de leur cruauté! Il n'obtiendra même plus une réponse.

Le maître du chien s'assura que la pierre était solidement attachée au bout de la corde, puis il souleva sa victime, qui lui léchait les mains, et le lança de toutes ses forces dans le bassin. Une clameur, ou plutôt un hurlement de joie, accueillit le bruit de la chute, des gouttes innombrables jaillirent, l'eau profonde s'entouvrit et le chien disparut, entraîné par le poids du morceau de granit.

Toujours le triomphe du mal! murmura Vaubaron, toujours l'abus de la force brutale! Partout des tyrans et partout des victimes! Eh bien, aujourd'hui, moi, je sauverai le faible!

D'un mouvement rapide comme la pensée le forçat se débarrassa de la casaque qui gênait ses mouvements; il bondit dans l'eau; il plongea. Au bout d'une minute, qui sembla lorgue comme une année aux galériens, témoins stupéfaits de cette scène et qui attendaient, haletants, sur le bord, le plongeur reparut. Il nageait d'une main; de l'autre il soutenait le jeune dogue, étranglé aux trois quart et presque noyé. Il gagna une échelle du quai, il prit terre, il détacha la corde qui suffoquait l'animal, et il s'écria:

J'ai risqué ma vie pour sauver ce chien, vous l'avez tous vu, camarades. Eh bien, maintenant il est à moi. Je le garde, je l'adopte; nous ne nous séparerons plus. Les hommes ne valent pas la peine qu'on les aime, j'aimerai mon chien, et comme il ne pourra point être gai avec un maître qui l'est si peu, je lui donne le nom de "Tristan".

Les forçats applaudirent bruyamment l'action et les paroles. En voyant reparaître Vaubaron, les enfants avaient pris la fuite. A partir du plus proche repas, le condamné partagea ses rations avec son chien, qui lui voua bien vite un tendre attachement, un dévouement inaltérable.

Le jour on ne les rencontrait jamais l'un sans l'autre. Le soir, Tristan, qui grandissait à vu d'œil et devenait un dogue magnifique, se couchait sur une dalle, à côté de la grille du bagnes, et ne quittait son poste que le lendemain matin, au moment précis où retentissait le coup de canon de la diane.

L'histoire était curieuse et touchante. Elle fut racontée et fit fortune dans la ville. Tristan devint populaire. Tout le monde le connaissait à Brest, les étrangers s'informaient de lui, et aucun touriste ne visitait le bagne sans demander le "chien du forçat, car s'est ainsi qu'on le désignait.

VI

L'année suivante Vaubaron se signala par une action d'éclat qui pourrait sans aucun doute nous fournir la matière d'un chapitre intéressant, mais qu'il faut nous borner à raconter en quelques lignes. A propos d'une mesure disciplinaire, dont la majorité des forçats à perpétuité croyait avoir à se plaindre, une révolte fit tout à coup explosion dans l'une des salles du bagne, celle de l'escouade dont notre héros faisait partie.

Le commissaire général, homme d'un caractère à la fois ferme et conciliant, ne voulut point recourir aux moyens habituels, c'est-à-dire à l'emploi de la force armée, pour appaiser la séduction. Il crut que sa présence seule suffirait à faire rentrer les condamdamnés dans le devoir.

En conséquence, il pénétra hardiment et presque sans escorte dans la salle où l'émeute avait pris naissance, et il parla aux révoltés un langage rempli de force et de noblesse. Sa parole ne fut point écoutée; son autorité fut méconnue; d'effroyables menaces étouffèrent sa voix; quand il comprit la nécessité de battre en retraite il était trop tard, et l'un des furieux, armé d'un couteau qu'il avait trouvé moyen de dérober à toutes les recherches, s'élança sur lui pour le frapper au cœur.

Aucune résistance n'était possible en présence d'une si foudroyante agression. Le commissaire général se considérait déjà comme un homme perdu sans ressources, lorsque Vaubaron, se jetant d'un seul bond au-devant de l'agresseur, le saisit à bras le corps et le contraignit à reculer.

Dans la lutte qui s'établit aussitôt, il ne pouvait d'ailleurs garder l'avantage. Son adversaire, dangereux bandit d'une taille colossale et d'une force athlétique, tourna contre lui sa rage et lui plongea son couteau dans la poitrine à deux reprises. Vaubaron tomba, sanglant, inanimé; mais le temps d'arrêt causé par son généreux dévouement avait suffi pour sauver le commissaire général, qu'un peloton de gardes-chiourme entourait maintenant.

Une décharge de mousqueterie coucha sur le carreau quatre révoltés. Le chef, l'assassin de Vaubaron, fut saisi, chargé de chaînes, et, trois jours après, sa tête tombait sous le couteau de la guillotine, au milieu des forçats agenouillé et d'un grand déploiement de forces.

Les blessures de l'héroïque forçat étaient de la nature la plus grave. Il resta pendant deux mois entre la vie et la mort, et sa convalescence ne fut pas d'une moindre durée. En vertu d'une autorisation spéciale, donnée par le commissaire général, Tristan eut ses entrées dans l'infirmerie et ne s'éloigna ni jour ni nuit du chevet de son maître. Enfin Vaubaron put quitter le lit, puis l'infirmerie, et enfin reprendre ses occupations habituelles.

Je vous dois la vie, dit alors le commissaire général, et je ne serai point ingrat.

—Monsieur le commissaire, répondit notre héros, je n'ai fait que mon devoir, je ne mérite rien.

Chaque année un certain nombre de forçats dignes d'intérêt, signalés à la clémence du monarque, obtiennent soit une commutation de peine, soit une grâce pleine et entière. Il est d'usage que la proclamation de ces grâces motive une solennité imposante. Toute la chiourme se range en bataille dans le porte, devant le

Le commissaire et l'aumônier paraissent. Le coup de sifflet qui commande le silence est donné par le premier adjudant. Le commissaire prononce une courte allocution, proclame les noms des graciés et donne lecture des lettres de grâce.

Chacun des forçats qui vient d'entendre retentir son nom sort des rangs, ivre de joie, s'approche d'un "chaloupier" qui procède au déferrement et échange contre un vêtement d'homme libre la casaque du bagne. Il se place ensuite à côté du commissaire, et les forçats, deux à deux, défilent devant lui, en lui adressant quelques paroles d'adieu ou de felicitations.

(A Continuer.)

DE LA PRUDENCE.

En voyant les gages hausser dans les manufactures de Fall River et autres villes industrielles, nos ouvriers de fabrique commencent à s'agiter pour obtenir la même faveur.

C'est bien, car le précepte dit: Aide-toi, le Ciel d'aidera. Mais nous ne pouvons nous empêcher de recommander à nos compatriotes d'user de prudence, de ne pas se laisser prendre à de fausses représentations et d'éviter la grève coûte que coûte.

Les manufacturiers de Lowell ne voudront certainement pas être les derniers à rendre justice à leurs employés, nous en avons la ferme certitude

Ne précipitons pas les choses, ne nous servons pas de suite des moyons extrêmes. Méfions nous des agitateurs et songeons au mal que causerait une grève.

Un peu de prudence, et nous sommes certains que le succès finira par couronner les efforts des ouvriers de fabrique.

Quatre Preuves de Conviction

Les résultats merveilleux qui ont obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Fumez le Fameux Cigar SPINDLE, de FLOOD, Fabriqué avec du Pur Havane pour 5 Cent

D. THEBERGE,
164 Rue Valley, Lawrence.
A toujours en mains un splendide assortiment de
. BOIS et de CHARBON
DE TOUTES SORTES.
Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT CO PTANT.
Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.
FOIN, PAILLE, &c.
Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

LUCIEN LEVESQUE,
521 Rue ommon, — Encoignure de la Rue Franklin.
LAWRENCE, MASS.
Vient d'ouvrir un Restaurant avec le plus beau choix de
Liqueurs, Brandies,
Whiskies, Vins,
Bieres, Lager,
Toniques, Liqueres,
&c., &c.
M. Lévesque ne tient que des Spiritueux de qualité supérieure et tout ce qui convient à l'usage des familles.

Wm FERLAND
88 RUE LOWELL, Lawrence.
Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je veut argent comptant je donnerai un ESCOMPTE LIBERAL a tout acheteur.
☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servira avec honnêteté.
N. B —M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place
Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

A. CHOQUETTE,
Entrepreneur de Pompes Funebres.
Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits et Décors mortuaires.
Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.
Magnifique Corbillard Noir pour les enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.
Carrosses de premiere classe pour ariages, Baptemes et Funérailles.
A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON,
Lawrence, Mass.

P. P. P.
Piquant de Frêne, Racine de Philolague et Potasse,
Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.
P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.
Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons, vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.
Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est dû à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.
Springfield, Mo., 14 août 1893.
Je puis parler par ma propre expérience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—Mme M. M. Yeary.
Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies du Rognons
Sont entièrement uéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.
Aberdeen, O. 4 juillet 1892.
M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—James M. Newton.
Aberdeen Brown County, O.
Capt. J. D. Johnston. —A tous les intéressés je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.
(Signé) J. D. Johnston,
Savannah, Ga.
Témoignage du maire de Séquin, Tex.
Séquin, Tex. 14 juin 1893.
Messieurs.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement
Capt. W. M. Rust, Avocat
Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.
Tous les Pharmaciens le vendent.
A Lawrence, par H W. Whitney.
LIPPMAN BROS.,
Propriétaires.
Bloc Lippman, Savannah, Ga.

Si vous avez besoin d'un
Habit de Soiree,
vous pouvez louer un de ces habits à bon marché chez le
POPULAIRE
Tailleur - Canadien,
ARTHUR M. BERTRAND,
24 Rue Middle.
Il a de très beaux habits de toutes les grandeurs.
Vous Epargnerez de l'Argent En lui fesant une visite.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!
Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO,
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.
Couronnes, Croix, etc.
Fleurs naturelles pour mariages, parties ou funérailles, &c. Adressez-vous au Merrimack House Block, rue Dutton, aussi au Palace Florist, 6 rue Prescott.

L. H. Chase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. IX. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 9 MAI 1895. Soyons Distingues. No. 86

N. E. MIVILLE.
PHARMACIEN ✱ DIPLOME
44 RUE HAMPSHIRE.
Vend ce qu'il y a de Mieux en Fait
D'ARTICLES DE TOILETTE,
ESSENCES, PARFUMS,
EXTRAITS, SVONS, ETC.
LES MEILEURES VINS ET LIQUEURS A L'USAGE DES FAMILLES
Liniment - et - Sarsaparilla - de - Miville,
Rien de Surpassable chez les autres Pharmaciens,
Prescriptions une Specialite.

BOSTON & MAINE R R.

ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.

Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 12 02 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m ; — Dimanches, 8, 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 [illegible] 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m ; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machisport(via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m ; 12 00, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00 p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m ; 1 40, 4 30, *8 46, p m ; Dimanches,8 45,2 m; §4 25, 6 03,p m.

*Express, § seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 1 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15, p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42,6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via White River—9 45 a m; 1 50, ¶5 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, *via* Montréal et Boston Air Line—9 45 a m.; 8 43 p m.

Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13,p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlotr et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

la Cote du Pacifique,

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

D J. FLANDERS, Agent général des passagers.

LA MACHINE
Pour Nettoyer les Tapis de
DILLON.
750 Rue Essex, Lawrence

C'est la meilleure machine jamais vue avant aujourd'hui. Les Tapis usés et minces ne sont pas exposés à être endommagés par ce procédé.

Aussi Costumes Teints en Couleurs qui ne changent pas.

Nettoyage à la Vapeur, Naphtha et à Eponge sèche.

Réparage et repassage une spécialité.

N'oubliez pas l'endroit,

750 RUE ESSEX

En face de la Station des Tramways, Lawrence, Mass.

A. VALLEY,
407 RUE ESSEX,
Chambre 2, Lawrence, Mass.

PHOTOGRPHE.

Exhibition gratuite d'ouvrage d'art

Pour quelque temps on donne un magnifique portrait sur Porcelaine avec chaque douzaine de Portraits Cabinet,

Venez voir nos Echantillons au Studio.

RESTAURANT
Pour Dames et Messieurs.

N. GUILMET,
351 Rue Common.

A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de

Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,

Comme il vend argent comptant, il donnera un

Escompte Liberal
A tout acheteur.

Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, archandises en canistres, &c.

Donnez-lui votre encouragement.

UNE VRAIE AMERICAINE.

Coupez ceci et envoyez-nous le avec votre adresse entière et nous vous enverrons *gratuitement* pour examen *la meilleure et seule veritable Montre Americaine* qui n'est jamais été offerte à ce prix. En or solide à 14 carats avec *un mouvement parfait americain, garanti pour 20 ans* et paraît comme *une montre en or solide* vendue à $40. Examinez-là au bureau de l'expresse et si vous pensez que ce n'est pas un bargain, payez $7 50, autrement ne payez rien. Envoyez 50c.en timbres de poste avec votre ordre pour notre chaine élégante de $3.50 plaquée en or a 14 carats ou envoyez $7.50 avec l'ordre et vous aurez cette chaine gratis. Une *Montre donne gratis* si vous achetez ou en vendez une. Adresse;

Royal Mfg Co Dept, 354 Unity Bldg Chicago, Ill.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,
2 et 4 Rue Andover

Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.

Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.

Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

UN ECUEIL A EVITER.

Souvent les grévistes avarient leur cause en se portant à des excès. Dans l'excitation du moment, ils font parfois des choses qu'ils regrettent plus tard, quand ils sont devenus plus calmes. Ils tournent l'opinion publique contre eux et quand la masse du peuple ne les appuie plus,c'est rare qu'ils puissent remporter la victoire.

Les patrons qui ont ordinairement les moyens de résister plus longtemps que leurs employés en grève sont loin de vouloir cèder quand ils sentent que la faveur populaire est pour eux. La grève des employés de chemin de fer à Brooklyn que nos lecteurs n'ont pas dû oublier a été un triomphe pour les employeurs, parce que les grévistes avaient tourné le public contre eux en mettant toute une partie de la ville en état de siège et surtout en empêchant la circulation des tramways, ce qui était très incommode pour les habitants en général de toute cette grande ville.

Mais si l'on se reporte vers un passé encore plus éloigné, on voit que la grève des employés de Pullman a résulté pour les ouvriers en une défaite écrasante pour cette même raison que nous venons d'indiquer. Les employés de Pullman étaient certainement dans leur droit en tentant d'améliorer leur sort qui laissait pas mal à désirer, mais où ils ont péché, c'est quand ils ont forcé les employés de chemin de fer à cesser de travailler, interrompant du coup les trains sur plusieurs réseaux. La population n'aima pas se voir intercepter ses moyens de communication avec Chicago et autres grandes villes de l'Ouest, et des émeutes sanglantes étant venues aggraver cet état de choses, les grévistes perdirent la faveur publique. Alors l'on vit presque tous les journaux les attaquer, et à partir de ce moment leur cause était perdue. On connaît le résultat.

Nous pourrions citer encore plusieurs exemples, comme la fameuse grève de Homestead ; mais en voilà assez, croyons nous, pour prouver notre point.

Malheureusement, on oublie trop promptement les événements passés et surtout les enseignements qui en découlent.

Ce qui se passe de ce temps-ci à Olneyville, dans le Rhode Island, nous le prouve suffisamment. La population ouvrière de ce centre industriel important est en grève et jeudi dernier des scènes regrettables s'y sont déroulées. La police, armée de bâtons, à dû charger la foule qui s'était massée aux abords d'une fabrique, où les grévistes cherchaient, en ayant recours à la force brutale, à empêcher des ouvriers d'aller travailler. Ce n'est qu'avec beaucoup de difficulté que la force constabulaire a pu réussir à prévenir une bagarre ; mais quelques c ânes ont été fêlés.

Un pauvre diable d'employé a failli être écharpé, sur son refus de ne plus mettre les pieds à la fabrique tant que la grève durerait. Et voyez comme la foule avait peu raison Cet ouvrier doit travailler ou crever de faim, lui et sa famille. Il vient de se remettre d'une maladie qui l'a tenu cloué sur un lit de douleur pendant quinze semaines. Ce furent autant de semaines à ne rien gagner, quoique ses dépenses fussent augmentées par le mémoire du médecin. Le jour du terme arriva et il ne put payer son loyer et il était à la veille d'être jeté sur le pavé par le propriétaire peu commode. A l'épicerié on lui avait signifié l'ordre de solder son compte, sinon qu'on lui couperait les vivres.

Il n'y avait donc pas à reculer, et quand son patron, le voyant suffisamment remis, vint réclamer ses services, c'est la joie plein le cœur qu'il se rendit à la fabrique.

Cet ouvrier, qui travaille à la tâche et gagne, comme il l'a toujours fait d'ailleurs, un dollar et demi par semaine de plus que ceux qui se sont mis en grève n'a aucune raison de déclarer la guerre à ses patrons.

Les grévistes prétendent avoir offert de l'aide à cet ouvrier s'il voulait prendre part à la grève ; mais on doute que ce soit vrai.

En terminant, un conseil aux grévistes d'Olneyville.

S'ils veulent finir par avoir gain de cause, qu'ils prennent tous les moyens licites de vaincre ; mais qu'ils évitent d'enfreindre les lois et d'empiéter sur la liberté d'autrui.

C'est un écueil à éviter.

Une Disgrace.

Ce n'est pas un honneur pour Québec-Ouest d'être représenté en parlement par cet immense tripoteur des fonds publics, l'ex-honorable Thomas McGreevy

Ce n'est pas un honneur pour la députation à Ottawa de compter dans ses rangs le complice des Connolly, Murphy etc.

Ce n'est pas un honneur pour le pays de voir que nos institutions permettent à un homme qui a passé six mois en prison, pour avoir fraudé et volé le gouvernement, de reprendre sa place au conseil de la nation et présider à nos destinées.

Aujourd'hui, M. McGreevy ne revient pas repentant sur l'arène. Il n'a pas reconnu ses erreurs et ses fautes, qu'on lui a cependant prouvées en toute évidence. Il a bravé l'opinion des honnêtes gens, il a réussi à se faire élire dans un comté qu'il a inondé de ses largesses, de ses argents mal acquis. Il brave encore l'opinion en prenant son siège en Parlement, d'où il a été ignominieusement expulsé.

Pas de pitié pour de tels hommes. Il faut savoir s'il a bien le droit de siéger en parlement après en avoir été expulsé, s'il a bien le droit de siéger en parlement après avoir été déshonoré par la prison.

Est ce conforme à la dignité du parlement de tolérer la présence dans l'enceinte parlementaire d'un homme flétri par les tribunaux de son pays, d'un homme qui a eu la prison de Carleton pour asile, durant six mois, qui y serait resté un an si par une faveur exorbitante du droit et de l'usage communs, on vint abrégé sa peine.

La session ne paraît pas devoir être longue il est vrai, puisque le gouvernement paraît décidé à ne pas passer de loi réparatrice pour Manitoba. Mais il nous semble que la députation se doit à elle-même de mettre en question le droit de M. McGreevy de siéger en parlement.—*Le Monde.*

Jacques L'Eventreur.

On a annoncé il y a déjà plusieurs mois, que Jacques l'Eventreur, le fameux acteur des boucheries de Whitechapel, Londres, n'était autre qu'un médecin éminent de la capitale anglaise, subitement pris de l'insatiable manie de tailler de la chair humaine. Nous ajoutons que le maniaque avait été interné dans une maison de santé.

Le Dr Howard, un praticien en renom, de Londres, qui a été l'hôte de M. Wm Greer Harrison, au Club de la Bohême, l'autre jour à San Francisco, confirme en tous points cette histoire.

C'est la femme du maniaque, dont on tait le nom, qui a découver la chose en constatant que les absences de son mari et les boucheries arrivaient aux mêmes jours et aux mêmes heures.

D'ailleurs, le docteur était pris depuis quelque temps d'un désir toujours croissant de faire souffrir quelqu'un, au point que la pauvre épouse était obligée de s'enfermer avec ses enfants, pour échapper au furieux. Les amis du docteur et les détectives de Scotland Yard intervinrent et le maniaque avoua dans une heure lucide qu'il y avait dans sa vie des heures dont il ne se rendait pas compte. Il se demandait souvent d'où venait le sang qui tachait ses habits et couteaux, sans pouvoir s'expliquer le mystère.

L'internement du malheureux suivit cette confession.

L'une Apres l'Autre.

Acton, Mass., 3 mai—Trois fabriques de poudre appartenant à l'American Powder Co., situées dans un endroit retiré près des limites d'Acton et de Concord, ont sauté l'une après l'autre ce matin un peu avant neuf heures et cinq employés ont péri.

Deux cadavres ont été recouvrés.

Le choc a été ressenti à plusieurs milles de distance.

Les pertes s'élèvent à $15,000

DEUX AUTRES VICTIMES.

Mlle Cinette et Delphis Chaput sont Morts ce Matin.

Montréal, 3 mai—Deux autres victimes de l'incendie à la manufacture McDonald ont succombé ce matin à l'hôpital Notre-Dame : Séraphine Cinette et Dolphis Chaput.

Mlle Cinette n'était âgée que de dix-huit ans et demeurait au No 162 rue Lafontaine. Elle avait eu la clavicule fracturée et s'était infligé de graves lésions internes en se jetant du 4ème étage de la manufacture.

Dolphis Chaput, âgé de 29 ans et domicilié au No. 455 de la rue Amherst, avait eu les deux jambes fracturées en se jetant aussi du 4me étage.

Le coroner McMahon tiendra une enquête cette après-midi sur leurs cadavres à l'hôpital Notre-Dame et il assigne à cette fin le même jury qui a fait les enquêtes.

L'HOMME-FEMME.

Un Individu Portant une Toilette Feminine.

Jeudi soir arrivait à Lowell un personnage étrange. C'était l'homme-femme que beaucoup de gens ont vu parader dans les rues de cette ville, toujours suivi par une foule de curieux.

Malgré sa toilette féminine, ses traits fortement accentués indiquaient qu'il appartenait au sexe fort. Il portait un chapeau à la mode et des lunettes bleues, qui lui donnaient un air tout à fait drôle.

Il alla passer la soirée, jeudi soir, à l'Opera House, et pendant un entr'acte il est sorti. On le suivit jusqu'à une maison de la rue Church où il entra pour n'en sortir que le lendemain matin.

Comme il était en train de faire une promenade, la police interrompit sa carrière en le conduisant au poste, où il déclara se nommer Rignold Culton et admit être un homme.

On apprit qu'il venait de Pictou, Nouvelle-Ecosse, et avait été arrêté à Boston il y a quelque temps pour s'être promené dans les rues, déguisé en femme.

La police de Boston s'aperçut bien vite qu'elle avait affaire à un toqué et elle l'envoya au bout de quelques jours à l'asile de Tewksbury. Les directeurs de cette institution ne le trouvèrent pas assez fou pour le garder sous leurs soins, et comme il demanda à retourner dans sa ville natale, ils lui fournirent des vêtements d'hommes et le remirent en liberté.

Au poste de police de cette ville, il a raconté qu'il était en route pour New York et était arrêté à Lowell pour s'y reposer.

La police ne sait pas trop quoi en faire ; elle le fera probablement examiner par un médecin aliéniste.

PARMI LES OUVRIERS.

LES FILEURS NE VEULENT PAS PLUS DE 9 HEURES D'OUVRAGE

Les Agents ne sont pas en Faveur d'une Augmentation.

Les fileurs à Dracut Navy Yard ont dû travailler depuis quelque temps plus que neuf heures par jour. Pendant l'hiver, ils ne se plaignaient pas de ces heures supplémentaires de travail ; mais maintenant que la belle saison est arrivés, ils veulent avoir eux aussi leurs soirées.

Ils eurent donc à ce sujet une entrevue avec l'agent Fels, qui leur déclara se trouver dans la nécessité de les faire travailler plus de neuf heures par jour, parce que la production des métiers à tisser est plus considérable que celle des métiers à filer.

Les fileurs décidèrent un peu plus tard par un vote de 14 contre 1 de ne pas travailler plus de neuf heures, et en conséquence ils quittèrent l'ouvrage à 6 heures précises, vendredi soir.

On ne sait pas ce que M Fels va faire.

LA HAUSSE DES GAGES.

Les fileurs des diverses fabriques de cotonnades de Lowell ont eu une assemblée hier soir pour entendre les rapports des membres des comités chargés de solliciter auprès des directeurs de fabriques une augmentation dans les gages, c'est à-dire qu'ils rétablissent les gages de 1893 qui ont été réduits de 8 o/o.

Cette assemblée a été tenue à huit clos ; mais la presse a été informée que les patrons n'avaient pas donné une réponse favorable.

Enfants Egares.

La petite Della Vassar s'aventura toute seule un peu loin de la demeure de ses parents située sur la 1ère rue Lowell et elle s'égara. Elle fut conduite au poste de police où sa mère vint la chercher vers les huit heures du soir.

Le petit Peter Moore a été trouvé égaré hier après-midi par l'agent de police Farrington sur la rue Rock. Le pauvre enfant étant trop jeune pour pouvoir dire à l'agent quelle rue habitait ses parents et fut lui aussi conduit au poste, où ses parents, à leur grande joie, l'ont retrouvé dans la soirée.

Mary Taylor, une autre petite fille, est aussi disparue de la demeure de ses parents, 234, rue Appleton.

On s'aperçoit que le temps chaud est arrivé, car les enfants sortent beaucoup plus que dans le passé.

EN CONVALESCENCE.

Nous lisons dans *Le Monde* de Montréal :

"Un exemple frappant de la salutaire influence que peut avoir la réforme du tarif sur les gages des ouvriers vient de nous être donné aux Etats Unis.

"Tous les journaux américains enregistrent avec joie la reprise des affaires industrielles dans les centres manufacturiers et la hausse des gages qui en est résultée.

"En réalité, les faits sont concluants, et, pendant que, sous le régime McKinley, l'industrie et le commerce américains sont tombés dans le marasme, que de milliers d'ouvriers ont été jetés sur le pavée, et exposés à toutes les horreurs et les misères de la famine. Nous assistons aujourd'hui, grâce aux réductions et aux adoucissements apportés à l'impôt par le tarif Wilson, à une régénération dans les affaires qui promet splendidement pour l'avenir."

Ce n'est pas à proprement parler une augmentation de gages que nos ouvriers de fabrique cherchent à obtenir ; c'est plutôt le rétablissement des anciens gages, c'est à-dire ceux qu'ils recevaient avant la crise.

Quand ils en seront arrivés là, ce qui va prendre encore du temps si l'on en juge par ce qui se passe à Lowell, les travailleurs des Etats-Unis ne se trouveront pas dans une meilleure position que sous l'administration républicaine, au contraire. Ils n'auront peut-être pas achevé de payer les dettes que les chômages forcés ont dû leur faire contracter.

Nos réformateurs du tarif nous font penser à un médecin qui, par son manque de connaissances médicales, rendrait une personne malade et qui s'en irait ensuite se vanter d'avoir opéré une guérison merveilleuse parce que la nature chez son patient aurait pris le dessus, en dépit de ses drogues administrées mal à propos.

En effet, on devait s'attendre à ce que les industries américaines, après la crise que nous avons eue, reprissent un peu de leur allure prospère d'autrefois, en dépit du tarif, quelque préjudiciable qu'il puisse être. Une réaction était inévitable, si la mort, c'est-à-dire la banqueroute générale, ne se produisait pas. Mais ce jeune pays, si vigoureux, si robuste, ne pouvait succomber.

La réforme du tarif qui a failli le tuer n'est pour rien dans le mieux qu'il ressent ; il n'est encore qu'en convalescence.

S'il ne veut pas avoir une rechute, il lui faudra changer de médecin.

ACTUALITES.

Nos remerciements à qui de droit pour la gracieuse invitation qu'on nous a faite d'assister à l'inauguration du "Club Montréal," de N.w-Bedford, qui aura lieu le 14 courant.

Au mois de juillet Mgr Duhamel d'Ottawa partira pour Rome, afin de demander au pape de diviser son diocèse en trois, créant un évêché à Hull, et un autre à St-André Avellin. Les deux nouveaux évêques seraient probablement Mgr Routhier, grand vicaire actuel et le chanoine Campeau.

Un prussien prétend avoir inventé un fusil qui tire ses balles à une lieue. A 2,000 verges, la balle lancée par cette arme merveilleuse perce le corps de sept soldats placés l'un derrière l'autre. Mais cette expérience n'a pas encore été faite ! !

Ces diables d'allemand, que ne vont-ils pas inventer pour garder l'Alsace et la Lorraine !

D'après un dernier recensement, la population de New York est actuellement de 1 849,866 habitants. Le nombre des hommes est de 925,310, celui des femmes est de 924,556, ce qui montre que la différence entre le nombre des personnes des deux sexes est presque insignifiante. Il n'en est pas de même à Boston, où le beau sexe est en trop forte proportion.

La police de New York vient de faire le recensement de la population de la métropole américaine. Le nombre d'hommes et garçons s'élève à 925,310, celui des femmes et filles à 924,556, soit le grand total de 1,849,846

L'augmentation de la population d'après la statistique de la police a été, à compter du mois d'octobre 1890 jusqu'au mois d'avril 1895, de 139,151.

After THREE MONTHS of Daily Wear

This Collar
Is Still in Good Condition.

That's because it's the "CELLULOID" Collar. Its original cost was 25 cts. and it cost the wearer nothing afterwards to keep it clean. When soiled, simply wipe off with sponge or wet cloth.

These collars and cuffs are *waterproof*, and are the only waterproof goods made with an interlining of linen ; therefore the only ones that can last and give absolute satisfaction. Every piece of the genuine is stamped as follows:

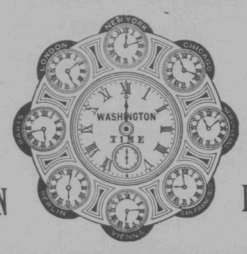
TRADE CELLULOID MARK.

Refuse anything that is not so marked, and if your dealer has not got the right kind send direct to us, enclosing amount, and we will mail you a sample postpaid. Collars 25 cts. each. Cuffs 50 cts. pair. Give size, and state whether stand-up or turned-down collar is wanted.

THE CELLULOID COMPANY,
427-29 Broadway, NEW YORK.

F. SCHNEIDER

242 Rue Essex (Bâtisse Saunders.)



242 Rue Essex (Bâtisse Saunders)

GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX.

Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de

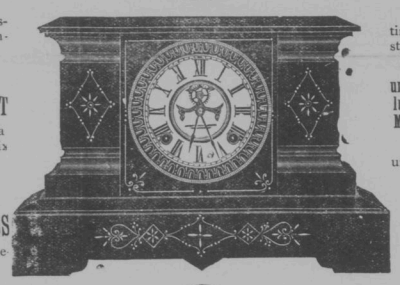
MONTRES D'OR ET D'ARGENT

Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.

Choix sur

1000 Horloges

A des prix extrêmement bas.



Le pus bel assortiment et le derniere styles de

BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de lux pour Fiancaills et Mariag.

Joncs de Mariage une spécialité.

Choix sur

1000 HORLOGES,

Argenteries

En grande variété et convenable pour

Presents de Noces,

Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.

Satisfaction garantie.

CANNES ET PARAPLUEIS.

A Pommeau d'or.

JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,

D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.

F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.

F Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

Durant & Rogrs,
ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.

SI chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.

SI vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.

SI vous préférez acheter une Montre à bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.

M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.

Commis canadiens :—J. A. Legault et C. A. Goozae.

DURANT & ROGERS,
Au coin des Rues
Central & Middle.

PARIS CLOAK & SUIT CO.,
Central Building, 312 rue Essex.
A maintenant un Grand Assortiment de
Collerettes et Jackets,
Pour le Printemps.

Cet assortiment est le plus beau de la ville, en variété et en beauté de patrons. Plusieurs vous intéresseront, parce qu'ils comprennent les nouveautés les plus nouvelles de l'Europe. Dans les Robes, nous avons plusieurs beaux costumes pour la rue, y compris le

Nouveau Style
" ETON SUIT. "

Aussi une quantité de Jupes et le plus bel assortiment de Corsages en Soie qu'il y ait sur le marché.

Nos Corsages en Soie de $3.98 et $4.98 sont ce qu'il y a de mieux dans le monde. Grande variété de Corsages, Reefers et Robes d'enfants dans toutes les qualités et prix.

Employée canadienne, Mlle Leda B. Morneau.

GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, :-: Lawrence, Mass.
" CEDAR - CAMPHOR."
Le Nouveau Préservatif contre les MITES.
Pas d'odeur désagréable. Ne tache pas. Dure très longtemps Pas coûteux.
Un employé de langue français est attaché à l'établissement.

M. S. DUBE.
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.

Se charge de faire les Enterrements et de fournir toutes espèces de voitures pour Mariages, Baptêmes, &c.

Une visite est respectueusement sollicitee.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour la clientèle canadienne. Dents faites l'électricité.

Quand vous Peinturez vos Edifics, employez le
B. K. & Co's,
Une Peinture de maison préparée pure, et pour les planchers employez les
Peintures U. S. N. Dick,
Sèchent en une nuit et restent dans cet état. Venez demander nos cartes de couleurs.
Vendues seulement par
C. B. Coburn & Co.
35, 39, 41, Rue Market.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

ROYAL CREAM
Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussetures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible ; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.
Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co Lowell Mass.
Propriétaires du Dr. Delisle's Kidney Compound.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ... 50
Trois mois, ...25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
L'ETOILE.
67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 9 MAI 1895.

L'UNITE DE FOI.

L'un des plus grands papes qui aient occupé le trône de St. Pierre, c'est certainement Léon XIII qui joint à une sagesse pour le moins égale à celle de Salomon une érudition, une intelligence—nous dirons plus—un génie qui lui donne la première place parmi les grands hommes du siècle.

Léon XIII a déjà accompli bien des choses grandioses; mais il vient d'entreprendre une œuvre qui, s'il peut la mener à bonne fin, le consacrera la plus grande gloire de l'Eglise.

Nous voulons parler des efforts que le Souverain Pontife fait pour faire entrer les anglicans dans le giron de l'Eglise Catholique.

L'église anglicane, nommée aussi *Haute Eglise*, *Eglise épiscopale*, est une dénomination religieuse anglaise qui a adopté en grande partie les dogmes du calvinisme, mais qui soutient encore l'institution des évêques et la hierarchie des prêtres. La reine Victoria est le chef de l'Eglise anglicane qui semble avoir été inventée tout exprès pour l'aristocratie anglaise par l'acte d'uniformité rendu en 1562, sous le règne d'Elizabeth.

L'anglicanisme est la religion dominante de la Grande-Bretagne; cependant toutes les sectes, toutes les religions y sont tolérées et protégées dans l'exercice de leur culte.

Il y a un nombre assez considérable d'anglicans aux Etats-Unis et leur entrée dans le giron de l'Eglise romaine porterait le chiffre des catholiques en ce pays à un degré tout à fait satisfaisant et surtout encourageant.

Depuis longtemps Léon XIII demande l'unité de foi, et tout dernièrement, il a adressé à cet effet une superbe encyclique aux ministres anglicans d'Angleterre.

C'est la branche d'olivier que N. T. S. Père le Pape a présentée à ceux qui se sont séparés de l'Eglise véritable à une époque de dissidence, et après avoir déclaré son estime pour la race anglaise, le Pape leur prouve son affection en ces termes:

"Nous sommes poussé vers vous par le respect que vous nous avez toujours montré, et par le désir de tous nos fidèles de vous voir réunis sous l'etendard de la Croix. Dieu nous est témoin que notre plus grand souhait est de travailler au plus grand bien de la religion catholique, en réunissant tous les peuples de la chrétienté sous la même unité de foi."

L'encyclique du Pape a été accueillie favorablement en Angleterre, et c'est déja beaucoup.

Nous souhaitons ardemment voir le jour où l'Angleterre redeviendra le royaume catholique d'autrefois, quand on l'appelait *L'Ile des Saints*.

NOCES D'OR RELIGIEUSES.

Cinquante années de labeur comme prêtre, évêque et archevêque se seront écoulées le 17 de ce mois pour Mgr Williams, le chef de l'archidiocèse de Boston.

Dans les cercles ecclésiastiques, on se propose de célébrer pompeusement ce cinquantenaire.

La célébration aura lieu les 16 et 17 mai et sera un événement sans parallèle dans les annales de l'Eglise catholique aux Etats Unis.

Un représentant de N. T. S. Père le Pape sera présent dans la personne de Mgr Satolli.

En outre de l'ablégat, on s'attend à ce que le cardinal Gibbons, tous les archevêques et un grand nombre d'évêques des Etats-Unis viennent rehausser l'éclat de cette belle fête par leur présence.

Comme nous l'avons dit plus haut, deux jours seront consacrés à célébrer dignement cet événement. Le 17 mai, le second jour de la célébration, sera l'anniversaire de l'entrée dans les ordres de Mgr Williams; mais les exercices commenceront la veille.

Ce n'est que sur les instances de son clergé et du peuple que notre archevêque a consenti à ce que son cinquantenaire soit observé avec autant d'éclat.

Le programme des exercices n'a pas encore été préparé; mais il a déjà été conclu que Mgr Williams officiera pontificalement à une grand'messe dans la cathédrale, le matin du 16 mai, à 10 heures. On croit que le sermon de circonstance sera fait par Mgr Bradley, évêque du diocèse de Manchester, N. H.

Un grand banquet dans Music Hall sera donné en l'honneur du jubilaire, auquel le clergé et les laïques assisteront.

Les billets se vendront cinq dollars chacun. Les dames seront admises dans les galeries. A la table d'honneur, après Mgr Satolli, l'archevêque Williams et le cardinal Gibbons, se trouveront les archevêques Ryan de Philadelphie, Ireland de St Paul, Corrigan de New York et l'évêque McQuaid de Buffalo.

Mgr Williams, qui a 73 ans bien comptés, est encore vigoureux, et si ce n'était sa chevelure blanche, on ne lui donnerait pas plus de 50 ans. De riches cadeaux seront présentés en cette occasion à Mgr Williams, entre autres son portrait à l'huile et un calice en or pur, incrusté de pierres précieuses ayant et 12½ pouces de hauteur, l'œuvre de Tarfani de Rome, celui-là même qui a produit la fameuse croix que Léon XIII a présenté à Bismarck il y a quelques années et qui a coûté $8000.

Le calice que les évêques de l'archidiocèse de Boston veulent présenter à leur supérieur a été apporté de Rome par Mgr Michaud, évêque de Burlington, Vt Léon XIII a dit la messe avec ce calice le 17 avril dernier.

C'est vraiment l'un des plus beaux cadeaux qu'on puisse faire à Mgr Williams lors de ses noces d'or religieuses.

ACTUALITES.

Nous accusons réception du premier numéro du journal *Le Réveil*, publié à Worcester, Mass., par MM. Rouillard et Latour. Ce M. Rouillard est aussi le propriétaire de l'*Aigle* de Salem. Nous souhaitons longue vie au nouveau confrère.

Oscar Wilde a trouvé des cautions pour la somme de $25 000 exigée par le juge Pollock et a été remis en liberté lundi.

Nous accusons réception d'un petit livre sur Ste. Anne de Beaupré, publié par la compagnie du chemin de fer Québec, Montmorency & Charlevoix.

Un prophète de North Kingston, (Rhode Island) prédit une affreuse tempête de neige pour le 15 juillet prochain, dans toute la Nouvelle-Angleterre.

Mgr Satolli a enjoint aux Canadiens de Danielsonville, Conn, l'obligation de s'entendre avec leur évêque, Mgr Tierney, au sujet de leur curé.

Ce prélat a nommé un curé irlandais à nos compatriotes qui n'en veulent point.

Un homme étant occupé à fendre du bois, samedi, à Lévis, P. Q., en relevant sa hache a atteint à la tête, un petit garçon qui se trouvait derrière lui, et lui infligea une profonde blessure. L'enfant perdit connaissance et on le transporta dans une maison voisine. On espère le sauver.

Il vient de mourir à Fesches le-Châtel (Doubs), un homme qui aurait pu damer le pion au plus gros conscrit de France. C'était un honorable négociant, nommé Maclet-Dornier. Il est décédé à l'âge de 46 ans. Il ne pesait pas moins de 256 kilos (512 livres). La taille était exactement de 1 m 69.

Louise Juliette Patenôtre, enfant de M. Patenôtre, ambassadeur de France à Washington, a été baptisée samedi matin, à l'ambassade française à Washington par Mgr Satolli. Le cardinal Gibbons est le parrain de la nouvelle arrivée.

M. Patenôtre est marié à une américaine, une demoiselle Patterson.

Nos remerciements à l'*Indépendant* de Fall River qui nous a fait tenir un magnifique numéro souvenir de vingt-quatre pages, rempli d'intéressantes matieres et de non moins intéressantes illustrations. C'est à l'occasion de son Xe anniversaire de fondation que notre confrère a publié cette édition spéciale.

Nous lui offrons nos souhaits de succès toujours croissant.

Nous lisons dans un journal de Biddeford, Maine, que M. Urbain Ledoux, un jeune canadien d'une vingtaine d'années, ancien rédacteur de l'*Observateur*, a l'intention de publier un journal humoristique dont le premier numéro devra paraître en juillet. Ce même journal nous apprend que le Dr John F. Hill, qui aspire à la candidature gubernatoriale dans le Maine, est au fond de l'entreprise. Nous ignorions que l'Etat voisin eût un Josiah Quincy.

UNE AMELIORATION.

Ce sourd-muet qui a été tué par un tramway nous fournit la preuve la plus évidente que la compagnie des tramways devrait munir ses voitures d'appareils protecteurs. On ne devrait pas attendre pour faire cette amélioration si impérieusement demandée par le public que nous ayons enregistré plusieurs autres pertes de vie.

Il vient de se passer à Montréal un incident qui prouve bien la nécessité de ces appareils. Voici:

Samedi après midi, deux Sœurs Grise traversaient la place Chaboillez Elles ne remarquèrent pas que le tramw y électrique No 388 arrivait tout près d'elles et traversèrent la voie ferrée.

Au même instant elles furent frappées et tombèrent sur le filet protecteur Hinphy, placé à l'avant du wagon. Le char arrêta aussitôt et les deux religieuses plus mortes que vives, furent retirées de leur fâcheuse position. C'est en se pressant pour aller prendre un tramway de la ligne de la rue Notre-Dame allant à l'Est, qu'elles ont été frappées par un wagon de la ligne des rues Craig et Centre qui venait en sens inverse.

Les nonnes n'ont reçu aucun mal, mais sans le filet protecteur, il est probable que nous aurions une double fatalité à raconter.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL

SUICIDE EMOUVANT

—Une grande sensation a été causée, mardi matin, à la Côte St Antoine, quand la nouvelle s'est répandue qu'un des citoyens les plus en vue de la localité s'était suicidé en se tirant un coup de carabine dans la gorge.

Ce suicide dramatique a causé beaucoup d'émoi parmi la population si paisible de Wesmount.

La victime est le pasteur Wm Hall, recteur de l'eglise méthodiste de la rue Green, et principal du Methodist French Institute. Voici ce qu'un reporter a recueilli sur ce tragique événement:

De bonne heure, mardi matin, M. Hall s'est levé sans faire de bruit. Il est descendu et a décroché une carabine d'un fort calibre, qu'il avait dans sa maison; puis il est allé dans une grange, située à quelques arpents de la maison. Arrivé à la grange, M. Hall choisit l'endroit le plus propice pour mettre son projet à exécution. Comme la carabine avec laquelle il devait s'ôter la vie était très lourde, il appuya la crosse sur un des piliers de la grange et plaça le canon sous sa gorge.

Quand il fut bien certain de ne pas manquer son coup, il allongea le bras, appuya sur la détente et aussitôt il tombait foudroyé.

Ceci se passait vers 6 30 heures. Mde Hall s'est bien aperçue de la sortie matinale de son mari; mais elle ne s'en est pas inquiétée.

Cependant, vers les huit heures, ne le voyant pas revenir, elle commença à être en peine et fit part de ses inquiétudes aux autres membres de la famille.

Vers 8.30 heures, on se mit à chercher de côté et d'autre et finalement on le trouva dans la grange dont nous parlons plus haut.

On ignore absolument quelles sont les raisons qui ont poussé ce malheureux pasteur au suicide. Les membres de la famille se sont montrés très réticents à cet égard. On dit que tout allait bien dans sa famille et qu'il avait tout ce qu'il fallait pour être heureux.

UN PALAIS DE MARBRE

—M. Samuel Carsley, le marchand de nouveautés bien connu, se propose de construire, ainsi que nous l'annoncions l'année dernière, un palais de marbre de neuf étages, sur la rue St Jacques, entre la banque Molson et la Canada Life. M. Carsley attend que cette dernière ait terminé sa construction pour commencer ses travaux.

OTTAWA.

FAUSSES RUMEURS

—Le *Canada* d'Ottawa déclare qu'il n'est pas du tout question d'ériger des évêchés à Hull ou à St André Avelin, ni de nommer de nouveaux chanoines à Ottawa C'est le *Temps* qui a publié cette rumeur.

Mgr Duhamel n'irait à Rome que pour faire sa visite "ad limina."

ECHOS DE LA CAPITALE.

—L'hon. M. Foster a donné avis d'un projet de loi à l'effet de modifier l'acte des pensions de retraite.

—Lord et lady Aberdeen sont partis samedi pour un voyage de quelques jours dans la vallée de la Gatineau. Leurs Excellences seront de retour ce soir à Ottawa.

—Le gouvernement a reçu une invitation officielle de participer à l'exposition internationale de Bordeau, qui aura lieu cet automne.

Le Canada ne sera pas représenté à cette exposition.

—L'hon. M. Dickey, ministre de la milice, a déposé hier sur la table du greffier le rapport annuel du département de la milice. Contrairement à ce qui était généralement constaté par les ans passés, le major général Herbert dit des choses agréables à la milice canadienne Contrairement aussi à l'opinion qu'il a exprimée dans le passé, il déclare aujourd'hui que nos écoles militaires sont excellentes, et que nos corps de volontaires sont absolument efficaces.

STE ANNE,

FRAPPE D'APOPLEXIE

—M. l'abbé Dugas, curé de Ste Anne des Plaines, comté de Terrebonne, a été dimanche, en disant la messe, frappé d'apoplexie. Aujourd'hui il est un peu mieux, mais on redoute un dénouement fatal.

C'est la troisième ou quatrième fois qu'il est atteint de cette terrible maladie.

WINNIPEG,

LA REPONSE DE GREENWAY.

—Impossible de connaître la teneur de la réponse de M. Greenway avant que la législature ne s'assemble de nouveau le 9 courant.

Les ministres, depuis l'arrivée du lieutenant-gouverneur Schultz, sont très réticents. On croit que M. Greenway a été obligé de modifier sa politique en raison de l'opinion de M. Bourinot et de la détermination du lieutenant-gouverneur de refuser son assentiment à toute mesure ne correspondant pas avec cette opinion.

Une Précieuse Découverte.

Réjouissons-nous tous en chœur, car il paraîtrait que Lowell possède dans son sein un puriste sans pareil, qui a pondu un chef-d'œuvre dans le *National* du 6 mai. Cet homme célèbre produira une révolution dans le journalisme. Cet illustre personnage est "un ancien député du Cap Breton, s'il vous plait." C'est un titre.

Cependant, dans sa critique sur le livre de Sylva Clapin, il vous fait monter dans une voiture de tramway. Je pensais que seul le mot tramway rendait bien l'idée; mais pas de critique, c'est un puriste. Voici quelques-unes des aménites qu'il décoche à la presse française de Montréal; écoutez bien: "A l'exception *d'un ou deux*, les journaux français qui s'y publient sont si bien faits qu'on les croirait rédigés par des anglais possédant à peine les premiers rudiments de notre langue. Leurs nouvelles télégraphiques sont toujours si mal écrites que nous devons les refaire pour en donner la teneur au public."

Quel bouleversement dans le journalisme! A l'avenir ce sera le puriste du *National* qui aura le monopole d'écrire en bon français. Quel progrès! Le dernier des journaux devenu le premier. C'est renversant!

Et le savant écrivain continue: "Ils peuvent rétorquer qu'ils font la même chose que nous; mais notre mal ne guérit pas le leur. Et d'ailleurs, nous pouvons leur nommer au moins un *journal* publié dans la Nouvelle-Angleterre en *bon* français et eux n'en ont point." Attrapez, confrères du Canada, *La Patrie*, *Le Monde*, *La Presse*, *La Minerve*, *Le Cultivateur*, *La Revue Nationale*, vous êtes tous traités d'écrivassiers.

Confrères des Etats-Unis, vous avez le même sort, vous n'êtes que des gratte-papier, un seul journal est écrit en bon français et tout naturellement c'est le *National*.

Si Ben Lenthier revenait, il n'en pourrait croire ses yeux, lui qui a laissé le *National* dans le ruisseau et le voir ainsi au pinacle!...

Tout cela revient à dire que les phénomènes ne sont pas rares de nos jours.

L'AMI DES PURISTES

Les Forestiers Independants,

(l'*Indépendant* de Fall River)

Je lisais l'autre jour, dans un journal du Canada, le rapport d'une *interview* avec un haut dignitaire ecclésiastique au sujet des Forestiers Indépendants. Il y était dit en substance par ce personnage distingué:—"Mais pourquoi ce nom de Forestiers *indépendants*? Ils ne sont pas indépendants du pouvoir civil puisque celui-ci leur a accordé une charte. Donc ils doivent être *indépendants* du pouvoir religieux."

Ce raisonnement a le tort de ne pas s'accorder avec l'histoire. L'ordre des Forestiers est une société fondée en Angleterre qui a eu des ramifications en Amérique. Lorsque les Forestiers d'Amérique ont voulu se séparer des Forestiers anglais, ils se sont déclarés *indépendants*.

L'Ordre anglais s'appelle "Ancient Order of Foresters," tandis que la même société américaine, qui a des cours au Canada, s'appelle "Independent Order of Forester." Ils ne sont donc indépendants que de l'Ordre anglais. Cependant, ce dernier a encore, en Amérique, et peut-être même au Canada, des cours qui en relèvent.

Les Forestiers indépendants de nom ne le sont pas plus de fait que n'importe quel autre individu. Ils reconnaissent l'autorité civile et religieuse. Ils s'étonnent, toutefois, qu'on les juge si mal!

UN FORESTIER

A Pied et Sans le Sou.

La lettre suivante que l'abbé Letellier de St. Just, le distingué curé de Lake Linden, Mich, adresse à l'*Electeur* va jeter de la lumière sur le mouvement de rapatriement entrepris par le Pere Paradis.

Il paraît que ça ne marche pas aussi bien que certains journaux veulent le faire croire. Lisons:

Lake Linden, Mich., 30 avril

M. l'éditeur de l'*Electeur*,

Par des extraits des deux journaux de notre localité, vous verrez si j'avais raison de décliner publiquement toute responsabilité et toute coopération à ce mouvement de rapatriement des nôtres sous la conduite du Pere Paradis, qui a pourtant réussi à en amener plus de deux cents d'ici à Vernor, district de Nipissing; tous sont revenus, moins une vingtaine qui n'ont pas le sou pour revenir; une douzaine s'en reviennent à pied, sans le sou, sans provisions de bouche, etc

Votre bien obligé, etc.

M. LETELLIER de ST-JUST,
Prêtre.

Un Bon Marcheur.

Henry Thompson, ce fameux marcheur de San Francisco, vient d'accomplir l'extraordinaire exploit de marcher 10 685 milles en 16 mois, ce qui est 6,740 milles de plus que n'ait jamais fait aucun homme.

Durant son voyage, il a usé 24 habillements, 11 paires de chaussures, 165 paires de chaussettes et 70 coiffures. La moyenne de la distance parcourue a été de 25½ milles par jour.

Sa plus longue marche sans arrêt a été de 89 milles en 21 heures et demie.

Thompson est une espèce d'athlète âgé de 41 ans, de cinq pieds neuf pouces de taille et pesant 142 livres.

Au cours de son voyage il donne des exhibitions de tours de force, pour défrayer ses dépenses, dans les villes ou villages. Il ne dépense que juste le nécessaire et met la balance de ses recettes à la banque.

A chaque endroit, tel qu'il est convenu, il demande un preuve de son passage à l'opérateur télégraphique.

Il doit faire ainsi le tour du monde. Parti de San Francisco le 23 décembre 1893, il a parié d'y revenir le 30 avril 1896.

Il est probable qu'il y réussira, car il est aujourd'hui neuf semaines en avant de ses calculs. Il doit toucher une bourse de $10,000

UN MOUVEMENT D'ORGUEIL

POUSSE UN HOMME A DES ACTES DEPLORABLES.

Il n'avait pas le Dessus dans une Lutte pour Rire.

Waterville, Me., 7 mai.—Charles Horace Nelson, le possesseur d'un fameux cheval dont la renommée s'étend d'un bout du pays à l'autre, a été arrêté pour tentative de meurtre.

Nelson est un homme de taille colossale qui est très fier de sa force physique. Le Dr Bunker, un de ses amis, est beaucoup moins gros et moins grand que lui, mais il est d'une dextérité excessive. Ce midi les deux hommes se mirent à lutter pour rire en face du magasin Vigue, rue Silver. Le gros Nelson fut renversé sur le sol par son petit adversaire, ce qui le mit terriblement en colère, et il frappa le D Bunker qui tenta de fuir; mais fut poursuivi par Nelson que la rage rendait fou.

Quand le Dr Bunker vit que toute fuite était impossible, il se retourna et frappa le gros Nelson avec ses poings, lui endommageant la peau de la figure et le jetant par terre plusieurs fois.

Nelson se releva et partit en disant qu'il allait chercher un revolver pour tuer Bunker.

En effet, un peu plus tard, il arrivait armé d'un revolver aux bureaux du docteur et lui demandait de s'excuser. Le docteur alla se cacher dans une garde-robe et refusa de faire des excuses.

Nelson s'assit dans une chaise, l'arme au poing, et attendit pendant dix bonne minutes la sortie du Dr. Bunker qui n'avait garde de se montrer. Plusieurs amis des deux adversaires vinrent conseiller à Nelson de ne pas se venger; mais cet homme que la colère aveuglait les menaça de les tuer s'ils ne s'en allaient pas. Un sauve-qui-peut général s'ensuivit. En un clin d'œil Nelson se trouvait seul de nouveau dans le bureau, montant la garde près de la garde robe où le docteur se enait renfermé.

Finalement, la police arriva et somma Nelson de se rendre, ce qu'il refusa de faire. Les agents de police se jetèrent sur lui et dans la mêlée le revolver fut déchargé, la balle allant se loger dans un meuble.

Nelson fut transporté plutôt que conduit à la voiture cellulaire; il résista jusqu'au bout.

Il a été remis en liberté provisoire sous caution de $5000; il a dû fournir une autre caution pour le même montant comme garantie de sa bonne conduite à l'avenir.

Cette affaire a causé tout un émoi en cette ville.

La Revue Canadienne.

La livraison de mai de la *Revue Canadienne* que nous venons de recevoir donne trois belles gravures de tableaux d'après Paul Delaroche, une étude sur ce peintre et ses œuvres, par M. Alph. Leclaire, un article très élaboré et très remarquable de Dom Paul Benoît sur les *Biens de l'Eglise* et leur emploi pendant les premiers siècles; une notice sur les chanoines réguliers de l'Immaculée Conception; une causerie scientifique du R. P. J. Cartier, C. S. C., sur l'air que l'on respire; une charmante poésie d'Antonin France, intitulée: *A la Vierge* et accompagnée d'une belle gravure de N. D de Lourdes, d'après C. Brumat; *Une héroine canadienne*, anecdote historique par Raoul Renault; plusieurs autres articles et nouvelles, gravures et illustrations. La *Revue Canadienne* maintient hautement son excellente réputation.

Un Prince "Dude".

Il en coûte cher à un prince pour se vêtir et figurer à la cour à l'égal de tous les brillants officiers, nobles, ducs, marquis, etc., sous le rapport de l'uniforme et des costumes.

Mais, parmi les Altesses européennes, aucune de l'emporte sur le prince de Galles, le glorieux héritier présomptif de la couronne d'Angleterre, sous le rapport de l'extravagance du luxe et du caprice en fait d'habillements.

Voyons le bilan du prince de Galles pour ses costumes et habillements.

Le prince de Galles est l'heureux possesseur de 70 uniformes, dont le coût moyen est de £150 ($750).

Le prince de Galles paie douze guinées ($62.50) pour une redingote; 15 guinées ($78) pour un habit; quatre guinées pour un pantalon ($21); complet ordinaire, huit à dix guinées ($42 à 52).

Pendant que le prince est à Londres, le prince use deux redingotes par mois; il lui faut douze habits par année.

Le prince a une immense garde-robe de complets qu'il ne porte jamais plus qu'une ou deux fois

Ses costumes de chasse lui coûtent plus de $1200 par année

Le prince achète trois chapeaux de soie par quinzaine et il ne met jamais deux fois la même paire de gants.

Le prince est l'homme le mieux et le plus élégamment chaussé du Royaume-Uni.

C'est un "dude."

MORT DE M. JOS. MARMETTE.

Nous apprenons la mort subite de M. Joseph Marmette d'Ottawa, un de nos hommes de lettres canadiens les plus en vue et les plus célèbres. Membre de la Société Royale, chef du département des archives, représentant du gouvernement canadien en France, M. Marmette portait un nom connu et fameux dans tout le Canada.

M. Joseph Marmette est né à St Joseph de Montmagny en 1845. Son père est le Dr Marmette, coroner du district de Montmagny et doyen des médecins de cette province, il est aujourd'hui âgé de 83 ans; sa mère était la fille de sir Etienne Pascal Taché, premier ministre du Canada lorsque fut votée la Confédération.

M. Marmette était l'un des fondateurs et ancien président de la société Royale du Canada. Comme homme de lettres, il collabora à plusieurs journaux, mais c'est surtout comme romancier qu'il est le plus connu. Il était le premier de nos romanciers. Il débuta par trois romans parus dans l'*Opinion Publique*: *Francois de Bienville*, *L'intendant Bigot*, *Le chevalier de Mornac*.

M. Marmette avait épousé Mlle Garneau, fille de F. X. Garneau, notre grand historien national, et il laisse une fille mariée à M. Donat Brodeur, avocat de Montréal.

Ottawa, 8 mai—M. Marmette, dont nous annoncons le trépas plus haut, n'était pas bien depuis quelques jours. Tout l'hiver, il avait souffert plus ou moins de rhumatisme. Hier matin, il s'est levé vers six heures, et est allé s'assoir dans son cabinet de travail. Quelques instants après sa fille entendant un râlement, accourut vers son père, dont la tête penchait sur son estomac. Elle lui baigna le front avec de l'eau et du vinaigre, mais en moins d'une minute la vie s'était éteinte.

REID & HUGHES.

Telephone 112-2.

La Foule !
La Foule !
La Foule !

Departement des Soies pour cette Samaine.

Elle ne peut s'empêcher de venir, que nous annoncions des bargains oui ou non. Nous ne devrions pas annoncer du tout cette grande occasion. Si nous offrons ce bargain aujourd'hui c'est seulement pour donner une chance à toutes les dames. Il n'y aura probablement pas assez de Robes pour satisfaire chaque dame dans Lawrence, mais vous ne nous pardonneriez pas si nous ne vous donnions pas connaissance d'une telle chance que celle-ci.

Nous nous proposons d'intéresser nos pratiques et effrayer les manufacturiers de soie en plaçant sur nos comptoirs cette semaine des célèbres Soies importées de Cheney Bros.

Soies India Imprimees.

A 49 Cents.

Ces marchandises ont été détaillées à 59c, 69c, 87 1-2c et $1 la vge. Fond Noir, Vert Marin, Bleues, Brunes, Héliotrope, Azur, Crême, Nil, Rose, Mais.

N'écrivez pas pour avoir des échantillons. La soie sera peut-être vendue avant que votre commande nous arrive. Venez vous-même. Etes-vous particulier? Direz-vous des patrons qui ne sont pas communs? S'il en est ainsi votre devoir est bien simple.

Rappelez-vous que c'est cette Semaine.

Departement du Soubassement.

Bien du plaisir pour vos ustensiles de cuisine.

Le Celebre Batteur d'Œufs de Dover, Prix Regulier, 12 1-2 cts.

Prix Comique Demain, - - 5 cents chaque.

Reid & Hughes,

Nos. 225 A 235 RUE ESSEX,

LAWRENCE, MASS.

Commis de langue française—M.M. Jos. A. Roy, John A. Tucker, P. A. Murphy, Mlle Evelina Poirier, Mlle Lumina Morneau et Dame Exilda Cardinal.

MITCHELL & CO.

ROBES POUR GRADUEES,

Pas besoin d'aller au Hub pour acheter des étoffes à robes pour les graduées Lorsque vous pouvez acheter des marchandises désirables et épargner votre temps et votre argent Vous pouvez trouver dans notre stock une ligne complète de voiles de Sœur, crême et blanc, tissus en cachemire, henrietta, tout laine, les prix variant de 39c à $1

LANSDOWNE

Nous avons en mains le véritable Lansdowne W F Reed, en soie et laine, 40 pcs de large, crême et blanc et de couleurs de fantaisies

DANS LES SOIES

Nous avons les soies Japonaises, 24 pcs, pour 50c, de meilleure qualité pour 75c et $1.

Vous pouvez acheter le matériel et les garnitures et faire faire votre robe sans sortir du magasin

Ce n'est pas ce que vous pairez c'est ce qui vous paie d'acheter vos marchandises chez nous

{o}——{o}

Mitchell & Co.

76 a 82 RUE MERRIMACK,

HAVERHILL, MASS.

Commis canadien —M. P. H Bilodeau.

En Pleine Eruption !

Pour cette semaine nous vendrons 50 Doz. de paires de Bas en laine et Coton, valant 25c. pour 10c.

Ne manquez pas cette occasion, car cette vente ne durera qu'une semaine.

HAMEL & CLOUTIER,

405 Rue Essex,

Lawrence, Mass., à l'enseigne de la Valise Dorée.

UNE PAIRE RECHERCHEE,

Qui ne peut Etre Battue.

Notre ligne de Souliers d'été est insurpassable pour l'élégance et la durabilité.

Superbes Souliers Tan, une spécialité.

Les prix ne peuvent être doublés ailleurs.

Nous avons en mains la plus belle ligne de Chaussures en Cuir Patent pour Dames, Messieurs et enfants qu'il y ait dans la ville.

Nous avons acheté quelques caisses de Chaussures Dongola et Oxford, pour enfants et demoiselles, que nous sacrifierons à 50c la paire.

Belles Chaussures d'hommes pour $1 la paire.

Belles Chaussures de dames, en kid Oxford, 58c.

Venez de suite, car à ces prix ces Souliers se vendent rapidement.

Agent de Billets de chemins de fer pour le Canada et l'Ouest.

V. J. HUOT,

437 Rue Essex 437.

F. Morel,

97 Broadway.

M. Morel a le plaisir d'inviter le public en général de venir visiter son établissement qui est rempli

d'Epiceries, Provisions, The, Cafe, Farine, &c.

Le plus beau choix de la ville à des prix extrêmement bas. Allez le voir satisfaction vous est garantie sous tous rapports.

97 BROADWAY 97.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux que on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remede garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du systeme nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruation irrégulieres ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

quelques jours. Tout l'hiver, il avait souffert plus ou moins de rhumatisme. Hier matin, il s'est levé vers six heures, et est allé s'assoir dans son cabinet de travail. Quelques instants après sa fille entendant un râlement, accourut vers son père, dont la tête penchait sur son estomac. Elle lui baigna le front avec de l'eau et du vinaigre, mais en moins d'une minute la vie s'était éteinte.

F. S. HAMLIN,

Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.

——EST——

Agent d'Assurance contre le Feu

Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass.

Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

Il a Soufflé sur le Gaz.

Boston, 7 mai—Médéric Lanorais, le propriétaire d'une briqueterie à Montague, a été trouvé asphyxié dans son lit ce matin à l'hôtel Brosseau, 200, rue Friend. Lanorais était arrivé à l'hôtel hier et s'était retiré vers les neuf heures et demie. On croit qu'il a soufflé sur le gaz.

Vente Speciale !

Bas et Sous-vetements d'Ete.

Pas une maison en cette ville n'est aussi bien assortie que nous le sommes. Tout est d'importation de cette saison, aussi neuve et fraîche qu'un

Dollar Neuf.

Nous donnons les meilleures valeurs dans toutes les qualités. Nos marchandises sont de première classe, mais vendues à si bas prix qu'il n'est pas surprenant que plusieurs pensent que

Nous Vendons tout au Prix Coutant.
Nos Prix l'indiquent.

Mais c'est simplement parce que les valeurs sont véritables.

Notre Magasin Est le paradis de la pauvre femme. Elle a beaucoup pour peu d'argent qu'elle est confondue.

CA PREND QUE PEU D'ARGENT POUR VOUR VETIR.

Nos Bas en couleur noire garantie sont finis tout en Soie, ont les talons et le bout du pied épissés, double semelle et de couleur garantie.

Nous les Achetons Directement

A aussi bon marché que le meilleur marché et nous les vendons à un petit profit parce que

Nos Depenses sont tres Legeres

☞ Un examen vous convaincra des avancés que nous faisons.

Le Nouveau Magain,
F. A. EDWARDS & CO.,
275 Rue Essex.

Employés de langue française : Jos. H. Roy et Maud Potvin.

L'AGE D'OR

Pour les Amateurs du Bon Marche.

Les Demoiselles O. JEAN & CO., désirant se retirer d'affaires ont décidé de se débarrasser de tout leur stock à des sacrifices sans précédents dans l'histoire du commerce à Lawrence. Les dames et les demoiselles sont priées de ne pas manquer cette occasion spéciale.

☞ Voici quelques spécialités qui méritent votre attention :

Chapeaux valant	$2.00, pour	$1.50	Indienne valant	10c pour	5c
Chapeaux valant	50c pour	25c	Indienne valant	8c pour	5c
Chapeaux valant	25c pour	10c	Etoffes à Robds de 12 1-2c pour		8c
Tips valant	2.00 pour	1.25	Etoffes à Robes de	25c pour	19c
Tips valant	75c pour	25c	Etoffes à Robes de	50c pour	37c
Rubans valant	45c pour	15c	Corsets valant	$1.50 pour	$125
Rubans valant	25c pour	10c	Corsets valant	50c pour	37c
Rubans valant	10c pour	2c	Corsets valant	25c pour	19c

Livres de Prieres a des prix tres reduits

O. JEAN & CO., 421 Rue Essex.

Centres Canadiens.

Lawrence

Reid & Hughes ne sont pas surpassés pour les bas prix. Ça vaut de l'or de lire leur annonce toutes les semaines

Louis Cyr, le samson canadien va donner une exhibition à la salle d'opéra, vendredi et samedi, le 10 et 11 de mai.

Les pilules du Dr Larivière, pour le mal de tête, en vente à la pharmacie Miville. Essayez-les, aussi en vente à la pharmacie Miville de Manchester, N. H.

Les joueurs de quilles Canoe ont remporté la victoire avec les Haverhills mardi soir, cette partie à décider le premier prix du concours aux chaloupes.

Le Revd Pere Malo, du Dakota, a adressé la parole sur la colonisation à l'assemblée de l'Union St Joseph lundi dernier. L'audience était assez considérable.

A la dernière assemblée du comité d'organisation pour la célébration de la fête St Jean-Baptiste, on a décidé d'avoir un banquet à Canobie Lake.

Lisez attentivement l'annonce des demoiselles O. Jean & Co Désirant se retirer d'affaires, elles veulent écouler tout leur stock de marchandises à des prix extrêmement bas. Avis aux amateurs du bon marché.

La pharmacie Miville est sans contredit l'endroit par excellence pour vous procurer tout ce qui est utile aux familles en fait de parfums, savons, essences, articles de fantaisies, vins, liqueurs pour les malades, etc.

Pour faire remplir vos prescriptions avec soin, pour acheter vos parfums, essences, savons de toilette, articles de fantaisie, etc. Félix Poisson, coin des rues Franklin et Common est le pharmacien qu'il vous faut aller voir pour être servis avec courtoisie et honnêteté.

MM. Belle-Isle & Co, 47 rue Franklin ont to jours en stock, Medecines patentées de toutes sortes, papeterie, bonbons, cigares, [illegible] d'extraits de Vanille, Citron, Menthe poivrée, (Peppermint,) Gingembre, etc. Agents pour les journaux du Canada, la *Patrie* la *Presse*, l'*Electeur*. Ils tiennent aussi un magnifique papier à lettre, à très bon marché.

MM. Morin et Frechette sont à faire de grandes ameliorations à leur magasin et leur boulangerie, ce qui les a obligés de fermer quelques jours. Maintenant ils sont ouverts et ils invitent le public de venir examiner leur établissement. Ils ont de nouvelles machines pour faire la crême à la glace et une des plus belles fontaine à soda qu'on puisse trouver dans Lawrence. Ils auront les meilleurs sodas à la crême; aussi des tables pour servir la crême à la glace. Sans contredit ce sera la meilleur place pour les rafraîchissement d'été. Morin & Frechette prop., Hampshire St.

Le bazar du Lafayette Drum Corps s'est terminé samedi soir avec grand succès.

Maurice Simon, s'est fait prendre dans une des cardes, à la manufacture, et s'est fracturé deux doigts.

Nous sommes a faire décorer notre église, lapparence en entrant offre un drôle effet avec tous ces échafauds.

La bande Canadienne et le Lafayette Drum Corps ont été engagés pour fournir la musique pour la Grand Army le Memorial Day.

M. Joachim Gingras était de passage à Haverhill mercredi dernier pour se faire examiner les yeux par un spécialiste. Il travaille toujours dans l'intérêt de sa guérison.

Napoléon Saindon résidant au No. 200 rue Valley s'est fait prendre la jambe avec une courroie dans le moulin Washington, il a été transporté de suite à l'hôpital général.

Durant la semaine de vacance de mai toutes les écoles publiques ont été nettoyées, lavées au complet, ça ne fera pas dommage, la proprete est une bonne chose surtout ou il y a beaucoup d'enfants

Interessant pour les Dames qui Montent des Bicycles.

Le Paris Cloak & Suit Co, de cette ville a présenté au bureau de direction du Lawn Party qui aura lieu à Methuen au profit de l'église catholique de cet endroit, un costume du dernier goût pour bicycle qui sera voté et donné à la dame la plus populaire qui participera dans ce concours.

On Demande

Un commis d'expérience Canadien-français pour le commerce de nouveautés. Une personne qui commande une clientèle. Bonne position pour un homme qualifié. Seulement ceux qui ont de l'expérience devront faire application. Adressez K.L.D. Lawrence Mass.

Flouncings en Mousseline.

Un autre lot de la même sorte que les dames ont porté la semaine dernière, 45 pcs de large, 25c la verge. Probablement le dernier lot que nous aurons cette semaine à ce prix. Le Bargain Emporium, 302 à 310, rue Essex, Lawrence.

La Surdite ne Peut Etre Guerie par applications locales, car elles ne peuvent atteindre la partie malade de l'oreille. Il n'y a seulement qu'un moyen de guérir la surdité et c'est par des constitutionnels. La surdité est causée par une condition enflammée par la doublure muqueuse du tube Eustachien. Lorsque ce tube est enflammé vous avez un son grondant ou une ouïe imparfaite, et lorsqu'il est entièrement fermé, le résultat est la surdité, et à moins que l'inflammation soit enlevée et ce tube ramené à sa condition normale, l'ouie sera détruite pour toujours, 9 cas sur 10 sont causés par le catarrhe, ce qui n'est rien autre chose que la condition inflammée des surfaces muqueuses.

Nous vous donnerons cent dollars pour tout cas de surdité (causée par le catarrhe) qui ne sera pas guéri par le Hall's Catarrh Cure. Envoyez pour circulaire gratis.

F. J. CHENEY & Co.,
Toledo, O.

Vendu par les droguistes 75c.

Naissances.

Le 4 mai, Mde Ernest Drouin, un garçon, baptisé sous les prénoms de Joseph Alphée. Parrain et marraine, M. Nap. Drouin et Dlle Alexina Fleury.

Le 4 mai, Mde George Morin, un garçon, baptisé sous les prénoms de George Narcisse. Parrain et marraine; M. Narcisse Domingue et Dlle Marie Domingue.

Le 1 mai, Mde George Poitras, un garçon, baptisé sous les prénoms de Joseph Alexis. Parrain et marraine: M. Alexis Beaulieu et Dlle Victoire Bourbeau.

Le 3 mai, Mde Armand Tetreault, une fille, baptisée sous les prenoms de Marie Bella. Parrain et marraine: M. Napoléon Tétreault et Dlle Eugénie Langlais.

Le 4 mai, Mde Thomas Gosselin, une fille, baptisée sous les prénoms de Marie Laura. Parrain et marraine: M. Gédéon Bilodeau et Dlle Marie Lambert.

Le 5 mai, Mde Théodore Bédard, un garçon, baptisé sous les prénoms de Joseph Wilfrid. Parrain et marraine: M. Frs. Hamel et Dlle Délima Demers.

Le 6 mai, Mde Edouard Brochu, un garçon, baptisé sous les prénoms de Chs. Edouard. Parrain et marraine M. Jean Pomerleau et Dlle Malvina Bessette.

Mariages.

M. Joseph Paradis avec Mlle Philomène Lacourse.

M. Joseph Mailloux avec Mlle Sarah Demers.

M. Ephrem Nolet avec Mlle Marie Mercier.

Deces.

En cette ville, le 6 mai, Anna St Amand, est décédée à l'âge de 12 ans. Les funérailles ont eu lieu le 9 sous la direction de M. Azarie Choquette.

En cette ville, le 1 mai, Joseph Poitras est décédé en naissant.

Albert Picard, âgé de 8 mois, est décédé le 1er mai. Les funérailles ont eu lieu le 2 courant

Le 4 mai est décédé Eugène Orieux, âgé de 1 an. Les funérailles ont eu lieu le 6 mai.

En cette ville, le 7 mai, Philibert Rancourt, âgé de 5 mois. Les funérailles ont eu lieu le 8, ces enterrements ont été faits par M. S. Dubé.

Bas d'Enfants.

Bas sans couture, pour enfants, couleur noire garantie, grandeur 5½ à 9, seulement 10c chez L.C. Moore & Co., Bargain Emporium, rue Essex, Lawrence, Mass.

P. P. P.

(Prickly Ash Root & Potassium)
Fait des Cures Merveilleuses Dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit la faiblesse et la debilité, donne la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, donne au malade la santé et le bonheur où la maladie, les mauvaises dispositions et la lassitude dominaient.

Dans l'empoisonnement du sang, poison par le mercure, malaria, dyspepsie et dans toutes les maladies du sang et de la peau tels que pustules, boutons, vieilles ulcères, chroniques, teignes, dartres, nous disons sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du monde. Les dames dont le système est empoisonné et dont le sang est dans une condition impure dus aux irregularités mensuelles sont particulièrement guéries par le tonique merveilleux et les propriétés purificatives de la P. P. P. (Brickly Ash Poke Root et Potassiums.)

A vendre par tous les droguistes.

LIPPMAN BROS. PROS.
Lippman's Block, Savannah, Ga.

N'oubliez pas de vous rappeler qu'un sang impur sans sante est présent à tous et la cause directe de plusieues maux que nous endurons, scrofules, rhumatisme et maladies spécifiques qui ont ravagé la terre et sont les méchants compagnons d'horreurs indescriptibles sont sous le contrôle absolu de la P. P. P. le seul véritable purificateur connu. Le guérisseur du sang P. P. P. à guéri de nombreux cas de scrofules, Salt Rhuem en peu de temps où d'autres purificateurs ont failli. Excellent à prendre, applicable aux maladies de la vieillesse et de l'enfance.

Le Second Bazar Annuel.

Le second bazar annuel, du Lafayette Drum Corps, composé des membres de la Cour Lafayette, 8397 A. O. F., s'est ouvert jeudi dernier, au City Hall. Le discours d'ouverture fut fait par M George C. Doucet, qui félicita l'organisation de son succès.

Il y avait plusieurs tables pour la vente de divers objets, aussi tables de rafraîchissements, etc.

La danse fut le clou des amusements de la soirée, sous la direction de l'orchestre Berry.

Voici la liste des assistants:

Directeur, Henri Caron; assistant, George Leclair. Aides: Thomas Bourassa, Horace Lucier, John Fortin, Walter Vignault, Peter Beaulieu, Joseph Lamontagne, Chas. Caron, Carl Caron, Cléophas Caron, Peter Beaudet, Henri Sirois, Arthur Darveux, John Caron; committee of arrangements: Henry Caron, Peter Beaulieu, Cléophas Caron, George LeClair, Thomas Bourassa.

L'Union St. Joseph et la Société St. Jean-Baptiste étaient les hotes du Drum Corps. En somme, l'on considère que l'affaire aura un beau succès.

Une Joyeuse Fete.

Le 8 mai, a été une journée agréablement passée par les heureux mortels qui ont répondu par leur présence à la généreuse invitation de MM. Hamel & Cloutier, les populaires marchands d'habits de Lawrence, Mass. Ces entreprenants compatriotes ont eu l'excellente idée d'offrir à leurs employés et à leurs intimes dans leur genre de commerce un banquet vraiment royal. Le rendez vous était à la nouvelle maison d'été de M. George Théberge, à Methuen, Mass, sur le chemin de Lowell.

L'heure de la réunion était fixée pour trois heures de l'après-midi.

A quatre heures presque tous respiraient ce bon air de la campagne qui nous fait oublier la chaleur des villes. Tous se mirent à l'aise, en enlevant leurs gilets, et on se livra à de nombreux amusements; la pêche, les promenades en bateau, le tir à la cible. La pipe était en vogue, les cigares étaient abondamment distribués et tous s'en donnèrent à cœur-joie.

A 8 heures, les joyeux camarades furent invités à se placer autour d'une table chargée de mets les plus exquis. M. Théberge s'est réellement surpassé, car le menu était irréprochable, et nous profitons de la circonstance pour inviter nos amis qui désirent passer quelques semaines de vacance à la campagne, de descendre à l'hôtel "River Side House". Nous pouvons leur assurer qu'ils seront enchantés de M. Théberge, de sa cuisine et de tout son établissement en général.

Il va sans dire que tous firent honneur au menu vraiment princier de M. Théberge.

A 9 heures on commença à proposer des santés. M. Amédée Cloutier, qui était le maître des cérémonies, invita en premier lieu ses douze employés à faire quelques remarques. Tous s'acquittèrent de leur tâche assez avantageusement, entres autres MM. Dufresne, Bachand, Venner, Robergé, Cloutier, etc.

Vinrent ensuite à tour de rôle les invités, MM. Marcotte, marchand de Manchester, Gauthier de l'ETOILE de Lowell, Lapierre, marchand de Concord, N. H., Wm. Parthenais, marchand de Lowell, M. Hamel, marchand de Lawrence, Juneau, marchand de Somersworth, N. H, Racine, marchand de Hooksett, Brunelle, de la maison Cushing de Boston, Dr Janson Lapalme, de Lawrence.

Sans flatterie, tous étaient en verve et l'éloquence débordait. L'union et l'amitié entre canadiens furent prônés.

Ce n'est pas sans regret qu'à onze heures moins le quart, il nous fallut quitter les amis et reprendre le chemin de Lowell. Les articles du programme n'étaient pas encore épuisés.

Nous remercions cordialement MM. Hamel & Cloutier pour leur charmante invitation et leurs égards particuliers envers le représentant de l'ETOILE. Nous les félicitons d'avoir si bien fait les choses et nous leur souhaitons de continuer toujours à prospérer dans leur commerce qui est aujourd'hui très florissant.

Ce mouvement d'union entre patrons et employés inaugurée par MM. Hamel & Cloutier est une bonne note en leur faveur et ne pourra produire que de bons résultats.

LE COURRIER est en vente aux endroits suivants:

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

Salem

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants:

F. Morel, 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.

Union St Joseph de Salem, Mass.

Les élections semi-annuelle de cette jeune et florissante société ont eu lieu dernièrement et ont donné le résultat suivant: P. Pelletier, président; P N. Chouinard, vice-prés; J. N. A. Beaudry, réélu sec.-arch.; A. Daigle, ass.-sec.-arch.; Victor Garneau, sec.-corr.; Thos Pelletier, jr., trés.; A. Dubé, réélu collecteur-trés.; L. Lapointe, ass.-coll.-trés.; P Marcaurelle, comm.-ord.; O Thibault, ass.-comm.-ord; comité d'enquête: Thos Pelletier, sr, F. Pineau, N. Joly, S. Sansoucy, A. Girard; comite de visite: P. Tardif, A. Boucher, L. Fournier, B Boucher, A. Desrochers.

Cette société, fondée en juillet 1889, a payé jusqu'au 1er mai à ses membres malades, héritiers et veuves, frais de funérailles et autres dépenses diverses la somme de $4653.93 et possède encore la somme de $1379.18 à son crédit. A la même assemblée un vote unanime de remerciements a été pris à l'adresse des officiers sortant de charge pour leur sage administration. Merci! pour montant d'argent reçu

CORRESPONDANCE.

Greenville, N. H., 6 mai, 1895.

M. le rédacteur,

Ce matin, vers 7 heures, M. Augustin Jalbert, âgé de 45 ans, employé dans la *picker room* du moulin No 6, en voulant mettre une courroie sur une poulie, manqua son coup, perdit l'équilibre et tomba de telle façon que la courroie s'enroula autour de son cou et lui ramena la tête contre la poulie avec une telle force qu'il perdit connaissance. M. John Chrétien, qui travaillait à l'etage inférieur, entendit le bruit et monta immédiatement; il trouva le malheureux Jalbert étendu par terre et tout couvert de sang; il donna aussitôt l'alarme et quelques minutes plus tard le malheureux fut transporté chez lui. I avait une large blessure sur le dessus du crâne d'une longueur de trois pouces par laquelle le sang s'échappait avec abondance. Le médecin appelé en toute hâte a déclaré cependant que la blessure n'était pas mortelle.

Dimanche dernier, à vêpres, environ une vingtaine de jeunes filles de cette ville ont été reçues Enfants de Marie.

Mlle Gladu, de Manchester, a commencé lundi dernier à enseigner à l'école paroissiale en remplacement de Mlle Blaine, de Nashua.

Mlle Lacoursière est entrée au service de M. Prescott la semaine dernière en remplacement de Mlle Olive Nault, qui est gravement malade.

ARTHUR L. DOUCET.

Lowell

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Zotique Parent, le charretier qui a assailli un jeune garçon avec un canif, a été condamné à vingt cinq dollars d'amende.

Une assemblée du Comité Démocratique de Lowell avait été conquée pour hier soir dans la salle Jackson; mais il n'y avait pas quorum.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Les funérailles de Wm. Mathilda Gendreau auront lieu demain matin à 8 heures, à l'église St Jean-Baptiste, sous la direction de M. Joseph Albert.

Charles Moran a été engagé par le gardien de la salle Huntington, M. Landry, en remplacement de Connery. D'autres employés ont aussi cessé leurs services à la salle Huntington.

Mort de Mde Remillard.

Une dépêche nous arrive au moment de mettre sous presse qui nous apprend la mort de Mde Eglantine Rémillard (née Levasseur) arrivée à Montréal. Son frère, M. Gédéon Levasseur, part ce soir pour voir aux funérailles.

Greve Terminée.

M. Stott, le propriétaire des fabriques qui portent son nom, a rencontré hier ses employés en grève, et ayant acquiescé en partie, dit-on, à leur demande, cette grève a été déclarée terminée.

Les ouvriers en grève vont retourner à l'ouvrage lundi.

Voleurs de Poules.

Les détectives Laflamme et Allen ont arrêté ce matin trois Canadiens, portant les noms d'Alfred Latulippe, Edmond Perrin et Wilfred St Godard, sous l'accusation de vol de sept poules, au préjudice de Joseph Ethier, qui demeure sur la Lakeview avenue

La Temperature.

Quelques personnes croient que la température était plus fraîche la nuit dernière que la nuit précédente, ce qui est faux. Le thermomètre marquait 72 degrés à 11 heures, la nuit dernière, et 68 degrés à la même heure mercredi dans la nuit.

A trois heures de l'après-midi, hier, le mercure était monté à 91 degrés sur le côté de la rue Shattuck où se trouve situé le magasin de Carleton & Hovey.

Apres Neuf Ans.

Mardi soir ont été arrêtés à Dracut un homme du nom de Smith et la femme Parsons, qui habitaient la même maison et se faisaient passer pour le mari et la femme.

Le couple admit vivre ensemble depuis neuf ans.

C'est sur plainte du mari de la femme que cette arrestation a été faite.

On trouve assez étrange que le mari ait attendu neuf ans avant de porter plainte

Les deux prisonniers ont été remis en liberté sous caution.

Cette cause a en Cour de Police été remise à plus tard.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de viande, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour et lever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseurs) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix $1 la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. De Isle & Co
Lowell Mass.

Demandez le Dr. Delisle's Kidney [illegible]

LE CHEF DES FENIENS.

John Devoy Travaille a la Reorganisation.

John Devoy, de New York, le chef des Féniens qui est en faveur de l'emploi de la force brutale pour rendre à l'Irlande sa liberté, était de passage en cette ville hier.

Il a rencontré plusieurs de ceux qui ont le plus énergiquement travaillé à l'avancement de la cause irlandaise durant les années dernières.

Un vieux Fénien a dit à un représentant de journal hier soir qu'il y avait plus d'activité dans les cercles féniens aux Etats Unis de ce temps-ci que ces années passées, et qu'on est à discuter si on pourrait recruter assez de troupes en ce pays pour faire une descente fructueuse sur les côtes d'Irlande.

On rapporte que Devoy cherche à réorganiser sur de bonnes bases la société des Féniens, en y adjoignant les Clan-na-Gaels et autres associations irlandaises du même genre.

Nouvelles de Manchester, N. H.

Le premier petit bateau a fait son apparition sur le lac ces jours derniers.

Les familles du Canada nous arrivent en plus grand nombre que jamais.

Vingt deux chars de rails pour le chemin de fer électrique sont arrivés depuis lundi.

Dans plusieurs endroits à East Manchester, on est à construire de magnifiques cottages.

M. Jos Michaud, rue Merrimack, a dû partir hier soir pour le Canada avec ses trois enfants.

M. Joseph Dionne, qui a été gravement malade pendant quelque temps, est beaucoup mieux et commence à sortir.

Mlle Ida Isabelle de Concord, N. H., est actuellement en promenade chez M. P. D. St Germain de la rue Spruce.

Mlle Corinne Gazaille, fille de notre brave compatriote, M. Henri Gazaille, est de retour de l'école d'élocution d'Emerson, Boston. Bonnes vacances!

Dans la partie West de Manchester, appelé ici "Flat", plusieurs beaux cottages sont aussi en voie de construction par nos compatriotes.

Les réparations à la pharmacie de notre ami M. A. J. Précourt seront bientôt terminées. La menuiserie est finie et on est prêt à commencer les peintures.

Notre ami M. Charles Gadbois vient de faire l'acquisition d'une jolie petite jument de race, âgée de cinq ans et couleur café, par l'entremise de M. Boutin de St. Jean, P. Q.

Tous nos braves Canadiens suivent les exercices de la retraite à St Augustin avec beaucoup de ponctualité. Malgré la grande chaleur l'église est toujours littéralement remplie.

LA SITUATION.

Les Ouvriers de Fabrique Quittent leur Travail.

Olneyville, 9 mai—La situation est sans grand changement a ici; de tous côtés on ne parle que d'ouvriers quittant leur travail dans les manufactures et le jour n'est pas éloigné où l'on n'entendra plus marcher une seule machine dans les grandes manufactures, bordant la rue Valley et dans celles qui s'élèvent le long de la rivière Woonasquatucket, sur la frontière de Providence et Johnston.

Pendant l'après-midi de samedi on ne voyait qu'ouvriers des manufactures "Providence" et "National" se rendant chez eux, par groupes de quatre à cinq, le tablier et le vêtement de travail à la main. Samedi matin les fileurs, etc., des manufactures "Riverside" se sont mis en grève,

Les manufacturiers des autres places profitent de cet état de choses. Chaque jour des familles quittent Olneyville, pour aller travailler ailleurs. Depuis le commencement de la grève aux manufactures Atlantic, plus de 800 personnes ont trouvé de l'emploi dans d'autres centres manufacturiers. Cet exode diminue considérablement, de jour en jour, la population ouvrière d'Olneyville et des environs et le commerce s'en ressent vivement.

Et rien ne fait présager que la situation doive s'améliorer bientôt. Ni les manufacturiers, ni les grévistes ne paraissent disposés à céder. Aucune chance de compromis à l'horizon.

LE DRAME DE ST-THOMAS.

Nouvelle Enquete Ordonnee — Le Cadavre Exhume.

Joliette, P. Q., 8.—Le procureur général a ordonné l'exhumation des restes de la victime du mystère de St. Thomas.

Le Dr. Villeneuve a été chargé de faire l'autopsie du cadavre et le magistrat Leprohon d'ouvrir une nouvelle enquête.

Le curé Chicoine a permis l'enlèvement du cadavre.

Les officiers du revenu sont à l'œuvre pour dénicher les distilleries clandestines qui pullulent par ici.

Le Barbier Hamel.

On a raconté, dans le temps, la mort d'un nommé Daigneault, tombé sous les coups du barbier Hamel, à Lewiston, Me., il y a quelques semaines.

Le tribunal vient de rendre un verdict d'homicide contre Hamel. On n'a pas oublié que Daigneault étant en bois on alla importuner Hamel occupé à raser ses clients.

Le barbier se fâcha et poussa son fâcheux visiteur, qui se fractura le crâne sur la chaussée.

Les deux hommes étaient depuis longtemps amis et l'accusé est navré du malheur.

Le jour où est homicide a été commis, Daigneault avait le vin querelleur.

Portrait de Ste Anne.

M. Felix Lambert a reçu ce matin de Washington le droit exclusif de vendre le portrait de Ste Anne, par le sculpteur Tito Conti.

Louis Alexander,
Tailleur Importateur,
65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis,

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

Le Bourdonnement Continu du Commerce !

Mille voix s'unissent pour proclamer les épargnes que le public fait avec nous. C'est le cas que nos prix sont plus bas qu'ailleurs, nos marchandises les plus neuves et les plus fraîches, nous croyons dans le neuf, les autres vendent du vieux.

Souliers de Dames.

Meilleur Kid, dessous en Drap, bien faits et bien finis sous tous rapports. Ils ont été faits par une maison de Jobbers de New York, mais ne furent pas livrés. Conséquemment le Jobber a refusé de les prendre. Nous en avons acheté environ 900 paires.

Dans les autres magasins ils seraient considérés bon marché à $2.50 et $3 00,

Notre Prix $1.59 la paire.

Les variétés comprenent:
Chaussures boutonnées en Kid Vici, dessus en Drap.
Bout Opera et Philadelphie avec tip patent.
Stock nouveau de toutes grandeurs.

Corsages de Dames.

Une nouvelle ligne justement arrivée, coupe derniers styles ainsi que matériaux et couleurs.

Les Dames les ont vus. Ils sont justement ce qu'elles désirent. Avant de les annoncer nous avons vendu la moitié du lot, les couleurs sont garanties, prix 49c, 75c, 89c à $1.49 chacun.

Flouncings en Mousseline.

La semaine dernière c'était un va et vient général, un nouveau lot, probablement le dernier que nous aurons cette saison, 46 pcs,

25c. la verge.

Ginghams.

Des qualités qui seraient un tiers et et demi plus élevé et serait bon marché.

1 caisse de Ginghams Zephra de 12½c, pour 9c la verge.

1 caisse de Percales, une verge de large, valant 12½c, à 7c la vg.

Moins d'une piastre pour un patron de robes. N'allez pas croire que ça durera longtemps.

L. C. MOORE & CO.,
BARGAIN EMPORIUM
302, 304, 308, 310 Rue Essex, — Lawrence, Mass.

Employés Canadiens:—MM. Philippe Hamell, Adolphe Ratelle, Melles Laura Morrissette, Alida Poirier, Lydia Ratelle, Marie Demers et Joséphine Poirier.

F. X. VOYER,
85 Rue Harbor,
Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche ! Ne Manquez pas Ceci !

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtent tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

☞ Son but est de faire de la place pour les Marchandises du Printemps.

BICKNELL BROS., - LAWRENCE, MASS.

6 Dollars
Achètent chez Bicknell Bros, un Habillement noir complet, habit, veste et pantalons, grandeur de 33 à 44, garanti strictement tout laine.

5 Dollars
Achètent chez Bicknell Bros, un Habillement d'Enfant, combinaison, qui ne peut être doublé dans le Massachusetts. L'Habillement seul vaut $5.00 Il vous reste un pantalon extra, une casquette et un grand morceau d'étoffes pour raccommoder, valant $2 comme un présent. Il n'y a rien d'exagérer, ce sont de simples faits.

8 Dollars
Achètent chez Bicknell Bros, un Habillement complet en Clay Worsted Noir, garanti strictement tout laine, grandeur 34 à 46 pcs. Ces Habillements sont les mêmes que vous payez $8.00.

$10
Désirez-vous un Habillement ou un Pardessus de printemps pour $10, qui parait aussi bien que vous avez payé en différentes fois $20. S'il en est ainsi, procurez-vous la même chose chez Bicknell Bros. C'est vraiment merveilleux de voir la belle apparence et l'honnête valeur de ces habillements et de ces pardessus.

3 Dollars
Achètent une paire de Pantalons tout laine, de notre propre manufacture et coupés dans les étoffes de Sawyer, exactement la même qualité des centaines que nous avons vendus dans le passé pour $5.00. Bicknell Bros donnent plus de valeur dans leurs Pantalons de $3 que qui que ce soit.

5 Dollars
Achètent une paire de Pantalons de notre propre manufacture. Coupés dans les Worsted de Sawyer qui sont tout aussi bons sous tous les rapports que ceux que vous payez 8 et $10.

Bicknell Bros.

Commis canadiens:—MM. Pierre Audette et Alphonse Audette.

GRANDE
Vente a Reduction !

Continuee cette Semaine.

Remarquez : Les Prix.

Collerettes de $6.00 pour 2.98.
Collerettes de Soie de $10.00 pour 4.98.
Collerettes Brodées de fantaisie de $8 pour 4.98.
Challies de 5 cts pour 2 3-4 cts.
Chaussons sans couture, noir ou tan, de 15c. pour 10 cts.
Corsages de 39 cts pour 24 cts.
Wrappers de Dames, de $1.00 pour 59 cts.
Tabliers en Gingham de 19 cts pour 12 1-2 cts.
Corps Angola pour messieurs, de 39c. pour 20c.
Jupons en Satine noire, couleur garantie, de 75c. pour 49 cts.
Jupons Barrés de 39 cts pour 24 cts.
Corps en Jersey de Dames, de 8c. pour 4 1-2c.
Jupons de Toilette pour Dames, de $2.00 pour $1.19.
Rhadama en Satin noir de $1.00 pour 59 cts.
Parasols de Dames, de $1.00 pour 59 cts.
Corsages repassés de Dames, de 85c. pour 49c.
Corsets de 50 cts pour 39 cts.
Costumes Nouveaux de 17 cts pour 10 cts.
Jupons Blancs pour Dames, de 75c. pour 39c.
Damask Rouge de 25 cts pour 12 1-2c.

M. J. CAHILL
397 Rue Essex.

FEUILLETON
46

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

QTATRIEME PARTIE

V

Quand arriva l'époque annuelle de cette solennité que tous les hôtes du bagne attendent avec une fiévreuse impatience le premier nom prononcé par le commissaire général fut celui de Jean Vaubaron. Ce bonheur inouï, imprévu, ce bonheur auquel il osait à peine croire, foudroya presque notre héros. Le force lui manqua pour se soutenir, il se laissa tomber à genoux, en balbutiant :

Dieu du ciel, est-ce vrai, est-ce possible? Je suis libre! libre enfin! Ah! par pitié, si c'est un rêve, tuez-moi, mais ne m'éveillez pas!

Ce n'était par un rêve! après douze années, les portes du bagne allaient s'ouvrir pour laisser sortir l'innocent! Lorsque la cérémonie fut achevée, le commissaire général prit à part le forçat gracié.

Vaubaron, lui dit-il, vous vous rendrez digne, je suis certain, de la faveur qui vous est faite et que j'ai sollicitée! J'espère ne vous revoir jamais, je l'espère et j'y compte.

Vous me reverrez un jour, monsieur le commissaire, répliqua notre héros, et ce jour là votre main s'étendra pour serrer la mienne, car l'heure de la réhabilitation sera venue, car il sera prouvé, non seulement à vous mais au monde entier, que j'étais un martyr, et non pas un coupable.

Dieu veuille que vous réussissiez!

Il le voudra, la justice divine ne saurait faillir à sa tâche! Elle marche lentement, mais elle marche!

Le commissaire glissa dans la main de son sauveur un petit rouleau de quinze pièces d'or, et Vaubaron quitta le bagne. Tristan bondissait devant lui. Outre ces quinze louis il possédait un pécule de quelques centaines de francs, gagné par l'industrie artistique de la fabrication des figurines de cire dont nous avons déjà parlé.

L'ex-mécanicien se trouvait donc relativement riche, et rien ne l'empêchait de prendre la diligence pour se rendre à Paris, mais il n'avait garde! Un tel mode de locomotive coûtait cher, et Vaubaron n'ignorait pas combien il est difficile de gagner sa vie lorsqu'on sort du bagne, et à quel point ses médiocres ressources lui deviendraient utiles dans l'avenir.

En conséquense il s'enquit des moyens de faire le voyage au meilleur marché possible. Les renseignements recueillis par lui l'engagèrent à franchir pédestrement la distance qui séparait Brest de Morlaix.

Il se mit en route de bon matin, se proposant de faire une forte étape sans trop de fatigue, à la fraîcheur, et de se reposer dans quelque cabaret, au milieu du jour, quand les rayons du soleil de midi rendraient la marche trop pénible. Après avoir parcouru six lieues environ, d'un pas ferme et rapide, il atteignit un village, s'engagea dans la longue rue droite bordée de chaumières, et se dirigea vers une maison d'un peu moins pauvre apparence, qu'une touffe de genêts et de houx désignait comme une hôtellerie.

Il franchit délibérément le seuil, en homme qui n'a rien à craindre de la gendarmerie et qui peut porter la tête haute. Il se fit servir un morceau de pain bis, une tranche de lard et un pichet de gros cidre; il fuma une pipe après ce repas modeste, s'étendit sur une botte de paille dans la grange, dormit deux heures, se réveilla tout à fait réconforté, paya sa dépense, replaça son bissac sur ses épaules, reprit son bâton ferré, et, précédé de Tristan, que le voyage et le grand air rendaient littéralement fou de joie, se remit en route d'un pas non moins allègre que le matin.

Après avoir marché cinq minutes à peine, l'ex-forçat se vit en présence d'un groupe considérable qui barrait presque la rue. Ce groupe composé de paysans, formait un demi-cercle compacte devant la porte d'une maisonnette d'aspect délabré.

Jean Vaubaron ne songeait guère à s'occuper des affaires de son prochain. Cependant il s'arrêta pendant quelques secondes avant de passer outre. Un personnage, que la foule cachait à ses regards, répétait d'un ton monotone et d'une voix glapissante :

A cinquante francs la belle génisse de deux ans et demi! à cinquante francs la bonne laitière! Une fois, deux fois, trois fois, à cinquante francs! Ne parlez pas tous à la fois! Que ceux qui en veulent mettent quelque chose. J'adjugerai sur une seule enchère. A cinquante francs! à cinquante francs! Voyez, messieurs, voyez mesdames, un peu de courage, mes bonnes gens. A cinquante francs, c'est pour rien! la bête vaut le double et le triple.

Personne ne répondait et dans les intervalles de silence, quand le crieur invisible se taisait pour reprendre haleine, on entendait les sanglots étouffés d'une femme.

Que se passe-t-il? demanda Vaubaron à un petit homme à côté duquel il se trouvait et qui, n'étant autre que l'instituteur du village, s'exprimait d'une façon plus claire et plus laconique que les autres paysans bretons.

Ce sont de pauvres diables, répliqua le maître d'école interrogé, le mari et la femme, déjà vieux, venus du côté de Brest et établis ici pour y faire un commerce de cidre et d'épiceries, depuis dix ou douze ans. Des braves gens! Il n'y a point de mal à en dire, mais ils n'ont pas réussi dans leurs affaires, et l'huissier est en train, présentement, de vendre à la criée leur ménage et la vache qui les faisait vivre, car c'est une fameuse laitière, la bonne bête! C'est la meilleure de tout le village.

Ils vont se trouver sur le grand chemin, ces chrétiens, réduits à la besace, et c'est dur! L'homme se ronge les poings, la femme pleure, et, dame, il y a de quoi tout de même!

Et, reprit Vaubaron, ces pauvres gens doivent beaucoup?

Ah! dame! oui! Ce serait peu de choses pour un richard, mais pour eux c'est une grosse somme, puisqu'il ne l'ont point, et que c'est tout au plus si la vache et le ménage bien vendus payeraient l'huissier.

Enfin, combien leur réclame-t-on?

Oh! j'en sais le compte, cent écus, vous comprenez mon brave homme, ça ne se trouve pas tous les jours dans le sabot d'une mule.

Jean Vaubaron soupira.

Ah! murmura-t-il, si j'étais riche! avec quelle joie je viendrais en aide à cette infortune, moi qui connais si bien les angoisses de la misère! Enfin je ne m'éloignerai pas sans avoir fait tout ce que je pourrai pour ces malheureux. Dieu vient de me prendre en pitié, je lui témoignerai ma reconnaissance en offrant mon obole à plus pauvre que moi.

Tout en se disant ce qui précède, le galérien gracié écartait les curieux et parvenait, non sans peine, au premier rang des spectateurs. Il vit alors, devant la porte de la chaumière, quelques misérables meubles, des ustensiles de cuisine et des instruments de jardinage entassés en désordre.

Au milieu de l'espace vide, un recors mal vêtu tenait par une corde enroulée autour de ses cordes une belle vache blanche aux tachees rousses, qui semblait inquiète et tournait la tête avec persistance du côté de la maison. L'huissier répétait, sans succès :

A cinquante francs! à cinquante francs!

Une femme presque en haillons, ses cheveux gris défaits sous sa coiffe bretonne, était assise ou plutôt accroupie sur un banc, et sanglottait en cachant à demi son visage dans ses mains. A côté d'elle, un homme aux larges épaules, vigoureux mais déjà voûte, se tenait debout, les bras croisés, et ses traits durs exprimaient un morne désespoir.

En regardant cet homme et cette femme, Vaubaron tressaillit. Il avait la certitude qu'il ne les voyait point en ce moment pour la première fois. Il interrogea sa mémoire, il évoqua les souvenirs d'un passé lointain. La lumière se fit tout à coup. Vainement douze années avaient flétri les rudes visages du paysans et de sa compagne, le voyageur reconnut Mâlo Guern, le ci-devant chasseur de forçat; il reconnut Mariic, sa femme, et une poignante émotion s'empara de lui.

Ces êtres grossiers, bronzés par l'habitude de leur métier sinistre, avaient fait autrefois pour lui, avec simplicité, une action grande et belle. Au lieu de le livrer, ou de le vendre aux gendarmes et de toucher la prime énorme de cent écus, si tentante pour leur misère, ils étaient devenus ses protecteurs, ses sauveurs. Et aujourd'hui, faute de trois cents francs, juste la somme qui n'avait pu les tenter douze ans auparavant, ils allaient se voir chassés de leur humble asile et réduits à la mendicité.

Ah! c'est Dieu qui m'envoie! se dit le voyageur; il me montre mon devoir, en m'indiquant le moyen d'acquitter enfin ma dette de reconnaissance! Je n'hésiterai pas.

Il n'hésita point en effet, et, quand l'huissier découragé répéta pour la vingtième fois sa phrase monotone :

A cinquante francs, la belle génisse de deux ans et demi! à cinquante francs! Qui met une enchère?

Il répondit d'une voix ferme :

Moi!

Et, reprit vivement l'huissier, que mettez vous?

Cent écus!

Il se fit dans la foule un mouvement de stupeur, suivi d'un indescriptible brouhaha.

Personne ne pouvait en croire ses oreilles. Si bonne laitière que fut la vache blanche, elle ne valait cependant pas trois cents francs, et d'ailleurs comment cet étranger, ce voyageur, ce passant, que personne ne connaissait, s'embarrassait-il follement d'une acquisition de ce genre? L'huissier, très inquiet, se demandant s'il avait affaire à un fou ou à un mauvais plaisant, examina Jean Vaubaron de la tête aux pieds. Le forçat gracié ne payait point de mine et son costume, quoique propre, était simple, pour ne pas dire pauvre.

Vous savez, reprit l'officier ministériel nullement rassuré par cet examen, vous savez, mon brave homme, que la vente se fait argent comptant? On accorde crédit de la main à la poche.

Je le sais.

Et vous maintenez votre enchère?

Parfaitement, au besoin, même, je l'augmenterai. Quel est le chiffre de la dette pour laquelle vous exécutez?

Capital, intérêts et frais, trois cent cinquante francs, répliqua l'huissier, après avoir consulté ses papiers timbrés.

Je paye, poursuivit Vaubaron en tirant de sa poche le petit rouleau de quinze louis donné par le commissaire du bagne, et en y joignant un pièce de cent sous. Voici l'argent, la vente est finie. Donnez-moi le dossier, s'il vous plaît.

L'huissier, ayant vérifié la somme et bien certain d'avoir son compte, se dit tout bas que le nouveau venu était sans doute quelque grand personnage voyageant incognito, et lui remit respectueusement la liasse de papiers timbrés.

Jean Vaubaron s'approcha du ci-devant-chasseur de forçats, qui le regardait avec un effarement inouï et ne comprenait rien à l'action du mystérieux étranger, et il leur dit d'un voix émue :

Malô Guern...Mariic, mes braves gens, reprenez ces papiers et déchirez les. Ramenez la vache à l'étable, rentrez les meubles au logis, tout est à vous. Vous ne devez plus rien...

Vous nous connaissez? s'écria Malô.

Vous payez pour nous? ajouta Mariic.

Vous nous rendez notre ménage? continua l'homme.

Et la génisse poursuivit la femme.

Vous le voyez bien, continua Vaubaron.

Mais pourquoi? commença Malô.

Parce qu'il y a dans votre vie une action qui méritait sa récompense et qui vient de l'obtenir, interrompit le forçat gracié.

Mariic, sanglotant, mais non plus de désespoir, cette fois, voulut s'agenouiller devant ce bienfaiteur inconnu, en balbutiant :

Laissez-nous vous dire : Merci! laissez-nous baiser vos mains! laissez-nous vous bénir.

Jean Vaubaron la releva vivement.

On ne s'agenouille que devant Dieu! répliqua-t-il. Je suis aujourd'hui venu de sa part. C'est donc lui seul qu'il faut remercier, lui seul qu'il faut bénir. Adieu, soyez heureux.

Et, sans écouter les supplications du mari et de la femme, qui s'efforçaient de le retenir, il essuya ses yeux que l'émotion avait mouillés et il s'éloigna rapidement, le gousset moins garni et le cœur plus joyeux qu'au moment de son arrivée.

Mais qui donc est-il celui-là qui nous sauve? demanda Mariic quand le voyageur eut disparu à l'angle de la dernière maison du village.

Malô Guern ne répondit point d'abord, puis tout à coup, il s'écria :

Je me souviens, femme! je me souviens! Il me semblait connaître la voix. A présent la mémoire me revient tout à fait, et je reconnais le visage.

Qui est-ce? répondit Mariic.

Le forçat évadé que je poursuivais il y a douze ans et qui m'a tiré du Penfeld! Le numéro 280

Oui, oui! tu as raison! appuya la femme, et maintenant je le reconnais aussi! Ah! le brave homme de forçat! Il est venu à nous de la part du bon Dieu! il nous l'a dit, que le bon Dieu l'accompagne et le protège! Je vais à l'église, de ce pas, faire brûler un cierge pour lui.

C'est ça, répliqua Malô Guern, va vite, et fais-en brûler deux.

Arrivé à Morlaix, le forçat gracié prit passage à bord du "Morlaisien", lourd bateau à vapeur faisant le service des côtes de Bretagne et de Normandie, et transportant au Havre des voyageurs, des bestiaux, des fruits, légumes et des denrées de toutes sortes. Pour une somme très modique, ce steamer déposa sur le quai du Havre Jean Vaubaron et Tristan. Il etait quatre heures de l'après midi.

Le maître et le chien traversèrent seulement la ville et prirent la route de Paris. L'ex-forçat comptait faire le chemin à pied, et il espérait rencontrer de loin en loin des carioles où les paysans qui lui permettraient de monter moyennant quelques sous.

La nuit le surprit comme il arrivait à Harfleur, Il franchit le seuil de l'auberge de "l'Ancre d'or", et après avoir dîné d'un morceau de pain, d'une tranche de bœuf et d'un pot de cidre, il s'assit en fumant sa pipe sous le manteau de la cheminée. Nous savons le reste.

Laissons Vaubaron dans l'hôterie, où la gravité de la blessure de son chien devait le retenir pendant quelques jours, et rejoignons Rodille, qui se dirigeait, lui aussi, vers la grande ville. Après avoir assassiné son ex-complice, après avoir abattu d'un coup de pistolet le dogue prêt à le rejoindre, le scélérat entendit avec effroi le tocsin résonner à ses oreilles et comprit qu'il allait être traqué et poursuivi comme une bête fauve.

Haletant de sa course rapide, furieux de l'insuccès de son entreprise et de la perte énorme et sans espoir qu'il venait de subir, Rodille se demanda si la chance, longtemps favorable, tournait enfin contre lui, et si, après une longue impunité, il n'allait pas tomber aux mains de la justice? Il commençait à désespérer, lorsqu'un hennissement sondain retentit derrière une haie, à quelques pas de lui. Il regarda d'où venait ce bruit et tressaillit de joie en apercevant, dans une prairie close, un cheval qui semblait jeune et vigoureux.

Allons, murmura-t-il c'est le diable qui me l'envoie! et je ne suis pas encore pris!

Il ouvrit la barrière. Il n'eut point de peine à s'emparer du cheval, qu'une corde longue et mince attachait à un piquet. Avec cette corde passée dans la bouche il enfourcha l'animal et, lui mettant les éperons dans le ventre, il le lança au plus rapide galop sur la route. Quand l'impétuosité de cette allure se ralentissait, Rodille se servait de son couteau en guise de cravache. En moins de deux heures il avait parcouru près de douze lieues, et le cheval, surmené, fourbu, tombait pour ne plus se relever.

Le fugitif ne s'arrêta pas. Au point du jour, il fit sa toilette en remplaçant par un ruisseau le miroir absent. Il s'empara d'une blouse et d'un bonnet de coton qui séchaient sur une haie et dont il s'affubia; transformé de la sorte en paysan normand, il monta dans la patache et arriva sans encombre à Rouen.

Dans cette ville son costume subit une modification nouvelle, la blouse et le bonnet de coton disparurent; Rodille explora le magasin d'un marchand d'habits, et se fut en élégant entre deux âges, une fleur à la boutonnière et le lorgnon dans l'œil, qu'il prit possession du coupé de la diligence de Paris.

Peu désireux de se voir demander son passeport, le fugitif mit pied à terre au moment où la lourde machine attelée de quatre chevaux allait franchir la barrière. Certain, désormais, qu'aucun soupçon ne pouvait l'atteindre, il rentra tranquillement dans Paris à pied par les Champs-Elysées, comme un bon bourgeois qui veut gagner de l'appétit. Deux heures plus tard, redevenu tout à fait à lui-même, il arrivait à la rue du Musée et reprenait possession de cette agence et de ces bureaux où l'infortuné Leridon ne devait plus paraître.

Pendant les quelques heures passées dans la patache et dans la diligence, Rodille avait eu tout le temps de réfléchir sur sa situation et d'examiner sous toutes leurs faces les faits qui venaient de s'accomplir à Harfleur. Il s'était rappelé le cri sourd poussé dans la chambre numéro 10, au moment où l'ex-huissier venait de lui reprocher le double assassinat de la rue du Pas-de-la-Mule, reproche auquel il avait répondu par un coup de pistolet.

VII

Il s'était dit que l'habitant de la chambre voisine avait sans aucun doute entendu l'entretien tout entier et que cet habitant, en dépit de l'apparente différence d'âge signalée par lui dans la salle basse, ne pouvait être que Vaubaron, évadé du bagne pour la seconde fois, ou gracié par la clémence royale. Il avait enfin trouvé la confirmation, et presque la preuve de cette identité, dans les efforts de l'inconnu pour briser les portes qui le séparaient de lui, et dans la poursuite du chien fauve, évidemment lancé sur sa piste par son maître.

Il avait conclu de tout cela que, d'une heure à l'autre, l'ex-forçat allait prendre le chemin de Paris, et qu'aussitôt arrivé dans la grande ville il viendrait certainement, chez le docteur Horner, consulter la somnambule aux oracles de laquelle il semblait accorder une aveugle confiance. Or, à tout prix, il fallait éviter qu'une circonstance fortuite mît le père en présence de la fille. Il fallait en outre rendre impossible une rencontre dangereuse entre Horner et Vaubaron.

Pour arriver à ce double résultat, le mieux était de faire disparaître pendant un certain temps le magnétiseur et la voyante. On supprimait ainsi le péril, on ne livrait rien au hasard, on parait d'avance aux éventualités, quelles qu'elles fussent. Une fois débarrassé de toute inquiétude à ce sujet, Rodille se faisait fort de retrouver Vaubaron et de l'attirer dans un piège où il se perdrait.

Dès le lendemain de son retour, le misérable se rendit à la petite maison du boulevard du Temple. Il apprit à Fritz Horner le résultat désastreux de son expédition, sans cependant lui révéler la vérité tout entière, et il lui déclara que leur sûreté commune exigeait un disparition immédiate. Cet ultimatum tut extrêmement désagréable au magnétiseur dont il compromettait les intérêts pécunières, et qui résista de toutes ses forces, mais Rodille l'effraya tant et si bien qu'il finit par céder, et qu'il donna pleins pouvoirs à son associé d'agir comme bon lui semblerait.

Après cette première victoire, Rodille, sans perdre un jour, une minute, se mit en quête d'une habitation convenable, c'est-à-dire bien solitaire et bien cachée au fond de quelque quartier perdu. Ses recherches furent couronnées par un succès complet. Il découvrit, rue des Amandiers-Popincourt, au milieu d'un immense jardin complètement inculte, un pavillon fort délabré, mais néanmoins à peu près habitable. Les murailles de clôture donnant sur la rue étaient très élevées. Une porte en bois en chêne tenait lieu de grille. On ne voyait rien du dehors, pas même le toit du pavillon.

Quelle trouvaille! pensa Rodille, je fouillerais Paris dix ans sans avoir chance de rencontrer mieux!

Il courut chez le propriétaire, avec qui il termina séance tenante; il fit le soir même, apporter les meubles indispensables, et dès le lendemain, Fritz Horner, Blanche et la fausse somnambule Paméla vinrent s'installer dans leur nouvelle demeure. Une servante, fournie par un bureau de placement du quartier, remplaça les domestiques congédiés. A côté de la plaque de cuivre clouée sur la porte de l'enclos du boulevard Temple et annonçant les consultations magnétiques, Rodille colla lui-même une affiche manuscrite ainsi conçue :

LA SCIENCE SE DOIT A L'HUMANITÉ TOUT ENTIÈRE.

Sollicité par les plus augustes personnages de l'Europe, le docteur Fritz Horner voyage en ce moment à l'étranger.

Un avis inséré dans les journaux apprendra à l'immense clientèle du docteur Fritz Horner le retour de ce grand homme à Paris.

Maintenant tout est prévu! se dit Rodille en se frottant les mains, Jean Vaubaron peut arriver quand il voudra.

Complètement tranquillisé par les sages précautions qu'il venait de prendre, le dangereux personnage se donna corps et âme aux affaires de l'agence, affaires bien négligées par lui depuis quelque temps. Son premier soin fut de dépouiller la correspondance volumineuse qui formait un amas de paperasses sur son bureau. Chaque matin les facteurs de la poste apportaient un grand nombre de lettres à l'adresse du directeur de l'agence.

Rodille décacheta et parcourut toutes les lettres arrivées pendant son absence. Aucune n'avait le moindre rapport avec l'avis inséré dans les journaux. Aucune ne contenait même une demande de renseignements relatifs à cet André Besnard, né en 1765 au village d'Orgeval, ancienne province de Franche-Comté, département du Jura, dont on engageait les parents à se faire connaître.

Allons, décidément, pas de chance! murmura le scélérat avec un blasphème que nous nous garderons bien de reproduire. Les quatre millions de l'héritage du baron de Viriville, ou tout au moins la moitié, arriveraient cependant fort à propos pour me consoler de la brêche énorme qui vient d'être faite dans ma fortune! Rodille reprit le dossier contenant tous les documents relatifs à l'affaire de la succession Besnard, et il étudia de nouveau avec une ardente attention. Il résultat de l'une des pièces de ce dossier, pièce considérée jusqu'à ce moment comme peu importante qu'une cousine éloignée du Besnard franc-comtois avait été mariée à un homme du nom de Mercier, et qu'elle était morte vingt-deux ou vingt-trois ans auparavant, presque en même temps que son mari, après avoir quitte la province et en laissant un fils au berceau. Le document ajoutait qu'il n'existait nulle trace récente de cet orphelin, mort en bas âge selon toute apparence, et dont personne, au pays, n'avait jamais entendu parler. Rodille frappa du poing.

L'associé de Fritz Horner, le fameux Rodille fut, pour un instant, pris de découragement. L'homme au cœur d'acier se mit à désespérer.

C'est à se briser la tête contre les murailles! murmura-t-il. Les héritiers existent, je le sens, je le dévine, et, sous le jeu de mes recherches, ils s'évaporent comme des ombres! Besnard avait un frère. Ce frère s'est marié, puis que ses bans ont été publiés au village d'Orgeval, lieu de sa naissance. Je sais cela, j'en ai la preuve. Puis, plus rien! les ténèbres! le néant! C'est étrange! car enfin, si ce frère n'est point mort sans postérité, ses enfants s'appellent Besnard! Or les quatre grands journaux de Paris ont répandu ce nom dans toute la France, dans l'Europe, dans le monde entier! Où sont-ils donc, ces héritiers? Et pourquoi ne répondent-ils pas? Et cet autre, ce Mercier, ce fils d'une parente éloignée! Le hasard n'a-t-il point l'air de se moquer de moi? Cent mille Français portent ce nom! Les Mercier sont aussi communs, plus communs peut-être que les Duval, les Lambert ou les Martin! Comment trouver, au milieu d'une telle fourmillière, celui dont j'ai besoin? Autant vaudrait chercher un grain de sable parmi les grains de sable d'une plage! Si je m'engage dans cette voie, je vais me heurter à chaque pas contre un Mercier! Il y en a partout! Jusque dans mon étude, j'en ai un! Que faire donc?

Son coude sur la table, sa joue sur sa main, l'œil sombre et le sourcil froncé, Rodille réfléchit quelques minutes.

Après tout, qui ne risque rien n'a rien! se dit-il ensuite. Je vais faire une démarche inutile, je le sais d'avance, mais qu'importe?

Il prit une feuille de papier, et il écrivit rapidement une note ainsi conçue :

Les personnes qui seraient à même de fournir quelques renseignements sur l'existence d'un jeune homme du nom de MERCIER, âgé de vingt-trois à vingt-quatre ans, d'origine franc-comtois, FILS DE LOUIS-ANTOINE MERCIER et de DENISE-DÉSIRÉE CLÉMENT, sont instamment priées de le faire, et d'adresser leurs communications à Paris, au directeur de l'agence d'affaires, rue du Musée, numéro 1.

Il s'agit d'un intérêt sérieux. On offre d'indemniser de leurs peines et soins les personnes qui donneront les renseignements demandés.

Rodille relut la note.

C'est bien cela, fit-il ensuite. Si ces quelques lignes ne servent à rien, comme je le crois, du moins elles ne compromettent rien.

Il sonna, la porte de l'étude s'ouvrit et Paul Mercier, qui remplissait, nous le savons, les fonctions de premier clerc, entra dans le cabinet. Rodille lui présenta la feuille de papier.

Faites de cela quatre copies, lui dit-il, et portez ces copies aux principaux journaux de Paris. Voici l'argent pour payer les insertions. Insistez afin que la publication ait lieu dans les plus prochains numéros,

Oui, monsieur, répondit Paul, qui sortit sans avoir jeté le yeux sur la note.

Au bout d'une minute, il reparut, le sourire aux lèvres..

Ah ça! demanda Rodille, qu'y a-t-il donc, et pourquoi ne copiez-vous pas?

Si je ne copie pas, monsieur, répliqua Paul timidement, c'est parce que j'ai pensé qu'il ne vous conviendrait peut-être point de pousser la plaisanterie jusqu'au bout.

De quelle plaisanterie parlez-vous?

De celle-ci.

Et Paul désignait la feuille de papier qu'il tenait toujours à la main.

De par tous les diables! Expliquez-vous, dit Rodille avec impatience, je ne vous comprends pas.

Mon Dieu, monsieur, balbutia Paul, vous ne sauriez avoir l'intention sérieuse de faire insérer cette note dans les journaux, et votre unique but (qui ne me blesse d'ailleurs en aucune façon) est de vous amuser quelque peu à mes dépens.

Rodille se demanda si son employé devenait fou.

M'amuser à vos dépens! répéta-t-il. Que signifie cela, et pourquoi n'aurais-je pas l'intention sérieuse de faire publier cette note?

Et monsieur, pour la meilleure de toutes les raisons.

Laquelle?

Vous la connaissez aussi bien moi! A quoi bon vous le dire?

Faites comme si je ne la connaissais pas, et répondez. Quelle est cette raison si bonne?

C'est que ce jeune homme, sur le compte duquel vous demandez des renseignements...

Eh bien?

Eh bien, ce jeune homme, c'est moi.

VIII

Jamais stupéfaction ne fut égale à celle de Rodille, lorsqu'il entendit à l'improviste la réponse de Paul Mercier. Rodille ne pouvait en croire ses oreilles; pendant quelques secondes il demeura muet, mais enfin, il recouvra cette présence d'esprit qui l'abandonnait si rarement.

C'est à mon tour, monsieur Mercier, dit-il alors d'un ton sévère, c'est à mon tour de vous demander qu'elle est cette étrange plaisanterie.

Plaisanter avec vous, monsieur! s'écria Paul, ah! croyez bien que je ne me le permettrais pas!

Ainsi, vous parlez sérieusement?

Oui, monsieur, très sérieusement.

Allons, je veux bien admettre que vous soyez de bonne foi, mais il y a cent mille contre un à parier que vous êtes l'erreur, et qu'une ressemblance de nom vous abuse.

Aucune erreur n'est possible, et ce que je viens de dire, il m'est bien facile de le prouver.

Ainsi, vous vous prétendez le fils de Louis Antoine Mercier?

Et de Denise-Désirée Clément, sa femme, oui, monsieur. Je me nomme Paul Louis-Denis Mercier, je suis venu au monde le 2 janvier 1819

Et vous pouvez prouver tout cela?

Certes!

De quelle manière?

En produisant mon acte de naissance et les actes de mariage et de décès de mon père et de ma mère.

Vous possédez ces actes?

Oui, monsieur.

Où sont-ils?

Bien près d'ici, dans le tiroir de l'un des meubles de ma mansarde.

Allez me les chercher, j'ai besoin de les voir.

J'y vais à l'instant, monsieur.

Paul Mercier sortit en toute hâte.

En vérité, se dit Rodille, voilà de ces choses invraisemblables, inouïes, extravagantes, impossibles, comme on n'en rencontre que dans les romans et dans les comédies! J'aurais sans résultat fouillé le monde entier pour y chercher cet introuvable héritier, tandis que je l'avais là, sous ma main! Oh! hasard, que tes combinaisons sont étranges!

Paul reparut.

Regardez, monsieur, dit-il à Rodille en lui tendant plusieurs feuilles de papier timbré, couvertes de signatures, de cachets, de légalisations, regardez, est-ce bien cela?

L'ex-associé du malheureux Leridon examina avec la plus méticuleuse attention les actes qui venaient de lui être remis. Il les trouva parfaitement en règle. L'identité du jeune homme était constatée d'une manière inattaquable et Paul Mercier pouvait revendiquer l'immense héritage du baron de Viriville, ou plutôt d'André Besnard, si le frère de ce Besnard était mort sans enfants.

Eh bien, monsieur, êtes-vous convaincu? demanda l'orphelin, lorsqu'il vit que Rodille avait achevé sa lecture. Suis-je bien celui que je prétends être?

Aucun doute n'est possible à ce sujet.

Alors, c'est réellement moi qui suis désigné dans la note que vous envoyez aux journaux?

C'est vous-même.

Ainsi donc, monsieur, vous aviez un intérêt à me connaître?

Un intérêt très réel et très sérieux, mais pour vous beaucoup plus que pour moi.

Me permettez-vous de vous de mander quel est cet intérêt?

C'est votre droit de me questionner et c'est mon devoir de vous répondre. Seulement je ne puis le faire aujourd'hui.

Pourquoi?

Pour d'importantes raisons qui me regardent seul. J'attends un dernier renseignement; j'ai à faire une dernière démarche. Bref, je vous remets à deux jours.

Et dans deux jours vous vous expliquerez?

Je vous en donne ma parole d'honneur.

Ne puis-je du moins savoir aujourd'hui, sommairement, sans aucun détail, de quoi il doit être question?

Non, car une communication imprudente et prématurée pourrait vous causer une fausse joie, et je tiens beaucoup à vous éviter quelque déception pénible.

Mon Dieu! s'écria le jeune homme avec effroi, est-ce qu'un nouveau malheur me menace?

A cet égard, rassurez-vous. Si, comme je l'espère, un changement se fait dans votre situation, ce changement ne saurait être que favorable. Mettez-vous donc l'esprit en repos, et prenez patience. Je vous répète qu'après demain vous saurez tout. Maintenant retournez à l'étude.

Paul, ainsi congédié par son patron, se retira prodigieusement intrigué, comme bien on pense, et désirant ardemment savoir quelle heureuse modification pourrait survenir dans son existence si humble et si précaire.

Rodille, en remettant à deux jours son entretien avec le jeune homme, n'avait eu d'autre but que de se donner le temps de préparer la petite scène de comedie qu'il se proposait de jouer pour amener facilement Paul Mercier à composition et pour s'emparer de lui au meilleur marché possible.

Si vous avez besoin d'un

Habit de Soiree,

vous pouvez louer un de ces habits à bon marché chez le

POPULAIRE

Tailleur - Canadien,

ARTHUR M. BERTRAND,

24 Rue Middle.

Il a de très beaux habits de toutes les grandeurs.

Vous Epargnerez de l'Argent
En lui fesant une visite.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!

Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO,

Bureau, 38 rue Middle,

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone 114-2.

J. E. BENOIT,

206 RUE LOWELL, Lawrence

Le meilleur endroit de la ville pour acheter du

Bois et du Charbon.

Egg Franklin Coal, -	$7.75.
Stove Franklin Coal, - -	$8.00.
Stove Coal, - -	$6.00.
Nut Coal, - -	$6.00.
Egg Coal, - -	$5.75.
Broken Coal, - -	$5.50.
Cumberland Coal, -	$5.75.

☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.

Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

L'endroit par excellence pour acheter toutes sortes de Bois et de Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

Ed. Vincelette,

PROFESSEUR DE

Musique et de Francais,

Chambre 7,

(Associate Building.)

Résidence, — 176 Rue Fayette.

N. B Donne aussi des leçons à la résidence des élèves.

D. THEBERGE,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARBON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND

88 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servira avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

A. CHOQUETTE,

Entrepreneur de Pompes Funebres.

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits et Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

Magnifique Corbillard Noir pour les enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.

Carrosses de premiere classe pour mariages, Baptemes et Funérailles.

A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON,

Lawrence, Mass

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Philologue et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons, vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MARK M. M'YEARY.

Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies d s Rognons

Sont entièrement uéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.

(Signé) J. D. JOHNSTON,

Savannah, Ga.

Témoignage du maire de Séquin, Tex.

Séquin, Tex. 14 juin 1893.

MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement

CAPT. W. M. RUST, Avocat

Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.

Tous les Pharmaciens le vendent.

A Lawrence, par H W. Whitney.

LIPPMAN BROS.,

Propriétaires.

Bloc Lippman, Savannah, Ga.

J. A. Chase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. IX. Soyons Unis. LOWEL, MASS., JEUDI 16 MAI 1895. Soyons Distingues. No. 87

N. E. MIVILLE.
PHARMACIEN ✻ DIPLOME
44 RUE HAMPSHIRE.
Vend ce qu'il y a de Mieux en Fait
D'ARTICLES DE TOILETTE,
ESSENCES, PARFUMS,
EXTRAITS, SYONS, ETC.
LES MEILEURES VINS ET LIQUEURS A L'USAGE DES FAMILLES
Liniment - et - Sarsaparilla - de - Miville,
Rien de Surpassable chez les autres Pharmaciens,
Prescriptions une Specialite.

BOSTON & MAINE R R.

ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.

Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 8, 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns. N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *2 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 15, 6 00, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

☞ *Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Antrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 4 00, 5 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, ¶8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montpelier et White River—9 45 a. m.; 1 50 p. m.

Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

LA MACHINE
Pour Nettoyer les Tapis de
DILLON.
750 Rue Essex, Lawrence
C'est la meilleure machine jamais vue avant aujourd'hui. Les Tapis usés et minces ne sont pas exposés à être endommagés par ce procédé.
Aussi Costumes Teints en Couleurs qui ne changent pas.
Nettoyage à la Vapeur, Naphtha et à Eponge sèche.
Réparage et repassage une spécialité.
☞ N'oubliez pas l'endroit,
750 RUE ESSEX
En face de la Station des Tramways, Lawrence, Mass.

A. VALLEY,
407 RUE ESSEX,
Chambre 2, Lawrence, Mass.
PHOTOGRPHE.
Exhibition gratuite d'ouvrage d'art
Pour quelque temps on donne un magnifique portrait sur Porcelaine avec chaque douzaine de Portraits Cabinet,
☞ Venez voir nos Echantillons au Studio.
RESTAURANT
Pour Dames et Messieurs.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

UNE VRAIE AMERICAINE.

Coupez ceci et envoyez-nous le avec votre adresse entière et nous vous enverron *gratuitement* pour examen *la meilleure et seule veritable Montre Americaine* qui n'est jamais été offerte à ce prix. En or solide à 14 carats avec *un mouvement parfait americain, garanti pour 20 ans* et parait comme *une montre en or solide* vendue à $40. Examinez-la au bureau de poste et si vous pensez que ce n'est pas un bargain, payez $7 50, autrement ne payez rien. Envoyez 50c. en timbres de poste avec votre ordre pour notre chaine élégante de $3.50 plaquée en or a 14 carats ou envoyez $7.50 avec l'ordre et vous aurez cette chaine gratis. Une *Montre donne gratis* si vous achetez ou en vendez une. Adresse;

Royal Mfg Co Dept, 354 Unity Bldg Chicago, Ill.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,
2 et 4 Rue AndoVer
Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.
Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.
Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

NOTRE AVENIR.

On rencontre fréquemment des gens,—hélas! des compatriotes,—qui croient sincèrement que le sort inévitable de la race française en Amérique est de se fondre finalement dans la masse énorme des phalanges anglo-saxonnes. Ce sont les pessimistes qu'il n'est jamais bon de trop écouter. Quand dans une lutte on désespère du succès on est déjà à moitié vaincu.

Nous ne voyons pas, nous, pourquoi l'espoir de vaincre nous abandonnerait.

Est-ce que notre race a retrogradé depuis la cession du Canada à l'Angleterre? Au contraire, elle a progressé à pas de géants Les soixante mille pauvres colons abandonnés par la France sur les rives du St. Laurent sont aujourd'hui les ancêtres de trois millions d'hommes tout aussi français qu'ils l'étaient eux-mêmes.

On dit que Montréal, la métropole du Canada, est une ville anglaise parce que dans les cercles commerciaux la langue anglaise a la suprématie. Pourtant il n'y a pas encore bien longtemps les Anglais étaient les seuls maîtres incontestés de Montréal: ils dominaient au conseil de ville, le maire et la plupart des conseillers étant des Anglais; l'industrie et le commerce de gros étaient faits exclusivement par des Anglais.

Aujourd'hui, tout est bien changé. Les Canadiens-français, après des débuts pénibles comme le sont généralement tous les commencements, ont presque complètement accaparé le commerce de détail de cette grande ville; le commerce de gros dans une grande proportion est fait par eux, et quelques-uns des nôtres se lancent dans l'industrie et y réussissent. Il a été aussi fondées à Montréal des maisons de banque canadiennes-françaises qui n'existaient pas à l'époque dont nous parlons. Tout cela n'indique-t-il pas des progrès considérables?

Plusieurs autres villes, autrefois anglaises, sont aujourd'hui canadiennes-françaises ou sont en train de le devenir, notamment Sherbrooke et Ottawa.

—Mais, nous dira-t-on, l'émigration aux Etats-Unis, en nous divisant, va causer notre défaite.

Ce n'est pas l'opinion de M. L. I. Boivin, le distingué président du Conseil des Arts et Manufactures de Montréal, qui écrit dans la *Revue Nationale*:

"Peut-être qu'un jour viendra où le trop plein des Etats-Unis, déjà si fortement agité par la lutte constante entre le Capital et le Travail, cherchera un soulagement dans un morcellement. Qui sait si l'Ouest, le Sud, le Centre et l'Est-Américain ne s'appelleront pas un jour, la Jeune-Allemagne, la Verte-Irlande, la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle-France? Qui sait si cette Nouvelle-France et cette Nouvelle-Angleterre n'aimeraient pas à fondre leurs destinées avec la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre de leurs ancêtres? Je ne suis pas de ceux qui voient dans ce mouvement une perte pour la race canadienne. Toutes les nationalités sont égales devant Dieu, mais chacune a reçu une mission spéciale, et il m'est impossible de croire qu'après avoir traversé tant d'épreuves, qu'après avoir versé notre sang pour conquérir ce vaste continent, qui s'étend de l'Atlantique au Pacifique, qu'après avoir sacrifié tant de vies précieuses pour évangéliser les barbares qui l'habitaient et pour conquérir plus tard toutes les libertés constitutionnelles dont nous jouissons aujourd'hui, il m'est impossible, dis-je, de croire que la destinée d'un peuple, qui a obtenu de tels résultats, soit de disparaitre."

Ayons donc foi en notre avenir comme race distincte sur le sol d'Amérique.

Ne jetons pas le manche après la cognée aux moindres obstacles.

D'ailleurs, sachons-le bien, nous ne nous angliciserons que si nous le voulons bien, et nous ne le voulons pas.

Quelle Différence!

Un vieillard de Tewksbury est venu en ville hier, et pendant qu'il essuyait la sueur qui lui inondait le front, il jeta un regard sur le thermomètre en face de l'American House et s'aperçut que le mercure était monté au 88ème degré.

—Quelle différence! s'écria-t-il avec le 10 mai 1835, quand M. Dunn et Squire Rogers partirent de Tewksbury et vinrent à Lowell en "sleigh" dans l'avant-midi, sur six pouces de neige.

Le vieillard se prétend bien sûr de la chose et dit que cela est parfaitement connu de tous les gens de son âge qui habitaient cette ville dans le temps. Il dit qu'une tempête de neige sévit pendant la nuit du 9 Le lendemain avant-midi, la neige cessa de tomber, et à 6 heures du soir il ne restait plus traces de neige, tant la température s'était adoucie.

LE VERDICT.

Le Proprietaire a ete Blame.

Montréal, 10 mai—L'enquête sur la mort de quatre des victimes de l'incendie de la manufacture de tabac McDonald s'est terminée hier soir.

Après une heure de délibérations, le jury a rendu le verdict suivant:

"Que Alphonsine Thibaudeau est morte le 26 avril 1895, s'étan jetée à bas d'une fenêtre à la manufacture McDonald, lors de l'incendie de cette manufacture le 25 avril dernier, parce qu'elle a été empêchée de descendre les escaliers par John McClean et Louis Lahaie, lesquels ont agi sans malice, mais par erreur de jugement. Nous croyons de notre devoir de les excuser. Nous trouvons matière à blâmer M. McDonald pour n'avoir pas fait exercer un personnel suffisant et compétent à manier les appareils à incendie et les tenir en bon ordre. Nous blâmons les inspecteurs des manufactures de ne pas avoir fait poser des échelles de sauvetage au dehors de l'édifice."

M. McMaster attira l'attention du coroner sur cette dernière partie du verdict.

Il dit que les jurés ne pouvaient blâmer les inspecteurs qui n'avaient fait autre chose que d'exécuter la loi.

En conséquence, la dernière partie du verdict fut amendée pour lire comme suit:

"Nous demandons au gouvernement d'amender la clause 19 des règlements des établissements industriels de la province de Québec."

Après un tel verdict on peut s'attendre à plusieurs procès devant les tribunaux civils.

Le Mystere de St-Thomas.

Joliette, P. Q., 10 mai — Les marques à l'encre remarquées sur le col du cadavre de l'homme trouvé mort à Saint-Thomas se sont effacées au lavage.

Les autres vêtements n'ont point servi à mettre la police sur une trace quelconque pour découvrir l'identité de la victime.

Le docteur Villeneuve avec les ossements est parti pour Montréal ce matin.

A l'enquête tenue hier on a entendu un témoin nommé Pagé au sujet d'une femme de mauvaise vie qui demeurait près de l'endroit où le cadavre a été découvert.

Le témoin a jugé qu'une femme nommée St-Jean, qui vivait avec un nommé Charles St-Martin, a disparu mystérieusement le lendemain après la découverte du cadavre.

Charles St-Martin, Pagé a déclaré, est actuellement à l'hôpital général à Montréal.

Le coroner Leprohon doit aller l'interroger.

Le détective Karsch dit tenir une nouvelle piste. On dit de source certaine qu'un homme de 40 à 50 ans, employé au revenu de l'intérieur a visité St-Thomas à l'époque du meurtre et qu'il a disparu mystérieusement.

EBOULEMENT.

D'Enormes Blocs de Roc Degringolent.

Québec, 10 mai—Vers une heure, la nuit dernière, plusieurs résidents de la rue St Paul ont été réveillés en sursaut par un bruit insolite, qu'ils ne savaient à quoi attribuer. C'étaient d'énormes blocs de roc pesant plusieurs tonneaux qui s'étaient détachés de la falaise et avaient enfoncé le hangar en arrière de la résidence de M. F. X. Corriveau.

L'éboulement, heureusement, n'était pas parti de haut et s'est produit pendant la nuit. Sans cela, nous pourrions avoir quelque grave accident, même des pertes de vie, à enregistrer.

Un autre quartier considérable surplombe le trou causé par l'éboulement et menace de s'écrouler à chaque instant.

Une Evasion.

Exeter, 10 mai—Elsie Lemay s'est évadé ce matin de la prison en cette ville, où il avait été incarcéré en attendant son procès pour avoir tenté d'outrager une fillette de dix ans.

TRAGEDIE EPOUVANTABLE

LA VICTIME EST UNE JEUNE ALLEMANDE.

Un Homme Marie l'Aimait Follement.

Philadelphie, 10 mai—Une terrible tragédie s'est déroulée sur le trottoir de la rue North Seventh, aujourd'hui, en présence d'un rassemblement considérable.

August Teppar, un manufacturier de nouveautés, âgé de 36 ans, a tiré deux coups de feu sur Clara Herhold *alias* Selmint, âgée de 26 ans, chaque balle l'atteignant au côté.

Ensuite Teppar s'est flambé la cervelle, mourant presque instantanément.

La jeune fille a été transportée à l'hôpital, où elle est morte une demi-heure après son arrivée, avant d'avoir repris connaissance.

C'est un drame d'amour. Teppar était un homme marié qui s'était follement épris de Mlle Herhold; mais ses avances avaient été repoussées.

Mlle Herhold était arrivée d'Allemagne il y a un an et avait été engagée comme domestique dans la famille Teppar.

Le mari l'importunait tellement qu'elle avait dû il y a un mois quitter cette maison.

Cependant, Teppar n'en continua pas moins à importuner la jeune fille, tellement que la semaine dernière elle fut forcée en quelque sorte de se rendre auprès d'un magistrat pour le supplier de lancer un mandat d'arrestation contre cet homme. Comme elle n'avait pas d'argent pour payer le mandat d'arrestation, elle dut s'en retourner bredouille, et Teppar continua ses attentions auprès de la jeune fille.

Mlle Herhold, qui avait obtenu de l'ouvrage chez un tailleur, s'en allait ce matin vers les huit heures à la boutique de son patron, lorsqu'elle fit la rencontre de Teppar qui la supplia d'écouter ses propositions malhonnêtes.

Sur le refus de la jeune fille Teppar sortit de sa poche un revolver et lui tira deux balles dans le côté, la blessant mortellement.

Ensuite, Teppar se brûla sans plus de cérémonie la cervelle. Il tomba raide mort à dix pas de la jeune fille.

LE MAIRE ASSAILLI.

UN EMPLOYE DE LA MUNICIPALITE S'ELANCE SUR LUI.

La Rumeur Circulait qu'il avait ete Assassine

Chicago, 13 mai—Le maire de cette ville, M. Swift, a été attaqué cette après-midi par un employé de la municipalité qui avait été remercié de ses services. Aussitôt une rumeur a circulé dans la ville que le maire Swift avait eu le même sort que son prédécesseur en office, l'infortuné Harrison.

Voici les faits tels qu'ils se sont passés:

Philip Chester, l'employé renvoyé, attendit une partie de la journée avec sa femme et ses enfants pour voir le maire. Finalement il fut admis auprès de Son Honneur et demanda à être réintégré dans ses fonctions.

Le maire refusa et Chester, les poings fermés et en jurant, s'élança sur M. Swift.

Mais il avait à peine fait un pas qu'un détective privé, caché dans l'antichambre, sautait sur lui. Chester opposa une vive résistance, mais le détective, un vrai hercule, eut le dessus, et le prisonnier fut entraîné par les corridors jusqu'au dehors, suivi de sa femme et de sa fille, qui poussaient des cris à fendre l'air.

Chester, se défendant toujours comme un forcené, fut jeté dans la voiture cellulaire et conduit au poste, où il se tranquillisa.

Cet homme se prétend dans une position précaire, étant sans le sou et à la veille de crever de faim, lui et sa famille, faute d'ouvrage.

Epidémie de Petite Vérole.

Claremont, N. H., 10 mai—Un nouveau cas de petite vérole a été découvert hier, ce qui porte le nombre de cas à 15.

Le rougeole sévit aussi en ville. Plusieurs familles canadiennes, prises de peur, sont parties pour le Canada.

UNE BALLE DANS LA TETE.

UN Canadien Tire sur un Compatriote.

Nashua, 10 mai—Les enfants de Louis Déchênes étaient à jouer hier soir en face de la demeure de leurs parents, lorsque Léon Tarron arriva. Le nouvel arrivé se fâcha contre les enfants, on ne sait trop pour quelle raison. Il s'ensuivit une querelle entre Tarron et Deschênes à propos des enfants. Soudain Tarron sort un revolver de sa poche et tire à bout portant sur Deschênes, le blessant grièvement à la tête.

Le crâne n'a pas été fracturé. Le blessé est à l'hôpital. On espère le sauver.

L'assaillant est en fuite.

DEUX MECREANTS.

Ils Essaient de Deshonorer une Femme.

Fall River, 10 mai—Hier soir, deux ivrognes sont entrés dans une maison de la rue Unity et ont essayé de violer une mère de famille qui était seule dans sa maison. Elle est parvenue à leur échapper et à porté plainte à la police.

Le capitaine Flint a donné ordre à l'officier Barry de recueillir les informations nécessaires concernant cette affaire.

Il est probable qu'il y a des détails encore plus révoltants que ceux qu'on nous a communiqués, mais nous n'avons pu les recueillir.

Jeunes Gens Noyés.

Saint Epiphane, P. Q., 10 mai—Deux jeunes gens, Bérubé et Alson, se sont noyés dans la rivière Terte, en faisant la chasse aux rats musqués.

Les cadavres ont été repêchés.

ACCIDENT FATAL.

Un Canadien se fait Tuer dans une Fabrique.

Samedi matin, vers les 7 hrs, a eu lieu un accident qui a causé la mort d'un de nos braves compatriotes, M. Evariste Leclair, âgé de 52 ans et domicilié au No. 158, rue Salem, Lowell.

M. Leclair travaillait depuis 3 ans pour la compagnie Tremont & Suffolk, dans l'édifice No. 1, chambre des tisserands No. 2. Ce matin donc, il partit pour aller chercher de l'eau, et en passant par la fabrique No. 2, il tomba dans l'espace réservé pour l'ascenseur, et fut frappé par l'ascenseur qui descendait. Il eut le cou cassé.

Il fut aussitôt transporté chez l'entrepreneur de pompes funèbres Brooks, où le Dr Irish constata que la mort avait été causée par la rupture de l'épine dorsale.

Plus tard les restes mortels furent transportés chez l'entrepreneur Joseph Albert, et après avoir été préparés, ils furent conduits à la demeure du defunt, rue Salem.

On ne peut pas s'imaginer la scène qui s'est passée quand la mère et les enfants virent arriver les restes mortels de celui qui était tout pour eux et qui était parti en parfaite santé il y avait à peine quelques heures pour aller gagner de quoi soutenir sa famille.

Le défunt laisse pour pleurer sa perte une epouse, un garçon et deux grandes filles dont une est mariée.

Les funérailles auront lieu lundi matin, sous la direction de M. Joseph Albert.

Israël Marchand, un canadien qui se fait appeler Marshall depuis qu'il demeure aux Etats-Unis, a été arrêté à Bar Harbor (Maine) pour avoir frappé un nommé Stafford, à coups de canif et lui avoir presque détaché une oreille de la tête. Marchand est accusé d'assaut meurtrier.

Henri Dostie, un canadien âgé de 21 ans, a été arrêté à Grainte Sliding, tout près d'Augusta (Maine) au moment où il cherchait à faire dérailler un convoi. Dostie dit qu'il voulait faire mourir tous les les passagers pour le "fun". On croit que le malheureux est fou et les médecins vont étudier son cas.

Oscar Wilde a trouvé deux répondants:

Son acolyte, Lord Douglass.

Et un ministre protestant.

Décidément la pudique Albion voit de tristes spectacles.

Mais que dire de ceux qui ont relâché ce sale personnage.

Est-il donc vrai que le scandale pourrait rejaillir jusqu'à la tête de l'Angleterre?

La chaleur à Sherbrooke:

Il fait une chaleur atroce depuis quatre jours; l'on se croirait au beau milieu de juin, à telle enseigne que le thermomètre a dépassé, à l'ombre, le 90me degré; l'on prétend même qu'à un moment donné, il est allé jusqu'à 95. Cette température anormale, à cette saison, a pris tout le monde par surprise et encore en flanelle; aussi l'exclamation "Ah, qu'il fait chaud!" est elle répétée à satiété.

Full oft with starch and gloss serene,
The linen collar starts the morn;
Full oft at noontime it is seen
All wilted, wrinkled and forlorn.
That's what you must expect of such a collar; it's the *linen* of it. The stand-up collars won't stand up, and the turn-down collars will wilt down. The easy, cheap, and pleasant way out of this is to wear "CELLULOID" COLLARS AND CUFFS. These goods are made by covering linen collars or cuffs on both sides with "CELLULOID," thus making them strong and durable, and *waterproof*, not affected by heat or moisture. There are no other waterproof goods made this way, consequently none that can wear so well. When soiled simply wipe them off with a wet cloth. Every piece of the genuine is stamped like this:
TRADE CELLULOID MARK.
Insist upon goods so marked if you expect full satisfaction, and if your dealer does not keep them, send direct to us enclosing amount and we will mail sample. State size, and whether a stand-up or turned-down collar is wanted. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair.
The CELLULOID COMPANY
427-29 Broadway, New York.

F. SCHNEIDER
242 Rue Essex (Bâtisse Saunders.) 242 Rue Essex (Bâtisse Saunders.)
GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX.

Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.
CANNES ET PARAPLUEIS.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.
Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HOROGES,
Argenteries
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

Durant & Rogers,
ORFEVES :-: BIJOUTIERS.
Si chacun aimait à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.
Si vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00 nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.
Si vous préférez acheter une Montre à bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.
☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.
Commis canadiens:—J. A. Legault et C. A. Goozae.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

PARIS CLOAK & SUIT CO.,
Central Building, 312 rue Essex.
COLLERETTES et JACKETS de DAMES pour le Printemps.
Dans des centaines de styles veriés, comprenant Soies, Satines, Kerseys, Coverts, &c., réduites à des prix tellement bas que nos compétiteurs ne savent comment s'expliquer que nous pouvons vendre des Costumes à des prix si bas.

Remarquez ce qui Suit:
Collerettes doublées en Broadcloth, bien garnies et bleu finies, faites pour vendre $6.00,
Notre prix $2,98,
Collerettes chics en Broadcloth avec Braid soutaché de toutes couleurs, faites pour vendre $7 50.
Notre prix $3.98,
Doubles Collerettes en Diagonal importées, grandeur extra, faites pour vendre $7.50.
Notre prix $3.98,
☞ Environ 15 Jackets qui sont faits trois fois plus grands que la présente demande, autrefois vendus $18, sacrifiés aujourd'hui à
$1.98 chacun,
Jackets de Danes et de Demoiselles, des derniers goûts, valant de $10 à $18
Notre prix $3.98 a $6.98.
Employée canadienne, Mlle Leda B. Morneau.

GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, :-: Lawrence, Mass.
"CEDAR - CAMPHOR."
Le Nouveau Préservatif contre les MITES.
Pas d'odeur désagréable. Ne tache pas. Dure très longtemps Pas coûteux.
☞ Un employé de langue français est attaché à l'établissement.

M. S. DUBE.
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.

Se charge de faire les Enterrements et de fournir toutes espèces de voitures pour Mariages, Baptêmes, &c.
Une visite est respectueusement sollicitee.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour la clientèle canadienne. Dents sans plaques l'électricité.
Quand vous Peinturez vos Edifices, employez le
B. K. & Co's,
Une Peinture de maison préparée pure et pour les planchers employez les
Peintures U. S. N. Dick,
Sèchent en une nuit et restent dans cet état. Venez demander nos cartes de couleurs.
Vendues seulement par
C. B. Coburn & Co.
35, 39, 41, Rue Market.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

ROYAL CREAM
Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousselures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.
Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co Lowell Mass.
Propriétaires du Dr. Delisle's Kiniuin Compound.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

ABONNEMENT :

Un an. - - - - - - - - - $1.00
Six mois. - - - - - - - - 50
Trois mois. - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE, 67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 16 MAI 1895.

Nos compliments bien sincères à *Francoise* qui a donné le bon exemple en adressant son récent ouvrage *Fleurs Champêtres*, une œuvre qui restera, à ses confrères canadiens des Etats-Unis. Nous espérons que nos lecteurs vont être si charmés à la lecture de l'extrait que nous en donnons aujourd'hui, qu'ils vont s'empresser de se procurer ce volume. On n'a qu'à écrire à *La Patrie*, à Montréal, en envoyant soixante-quinze cents.

UNE NOUVELLE.

Nous avons parlé de *Fleurs Champêtres*, ce recueil de nouvelles que Françoise, la spirituelle chroniqueuse de la *Patrie* qui est, assurément une artiste, vient de publier. Nous ne saurions mieux faire, pour faire connaitre le livre, pour en donner à nos lecteurs une idée exacte, que de reproduire ici l'une des historettes qu'il contient, intitulée "Le Mari de la Gothe," qui n'est pas la plus belle, mais qui est tout de même exquise :

—Quel temps écrasant! Nous allons avoir de la pluie, c'est sûr.

—Sitôt dit, sitôt fait. Une large goutte vient de tomber sur mon nez. Dieu sait comme nous allons être arrosées!

—Excellente raison pour se hâter de chercher un abri. Ce petit chemin de traverse conduit à la demeure de la mère Madeloche, notre plus proche voisine. Suis-moi vite et nous y serons avant l'orage.

C'était par une forte chaleur de juillet.

Le soleil avait dardé ses brûlants rayons avec une ardeur telle qu'on aurait pu se croire aux jours de Phaëton rasant la terre au risque de l'embraser. Lourde, étouffante était l'atmosphère, et les poumons rendaient avec effort l'air qu'ils aspiraient. La terre, enfiévrée, avait soif d'eau, de fraicheur, de rosée; les plantes, recouvertes d'une épaisse poussière, avaient perdu leur verdeur printanière et paraissaient flétries avant le temps.

Subitement le temps s'assombrit et, du fond de l'horizon, montèrent des nuages menaçants. Le grillon cessa son cri-cri sous l'herbette, comme l'oiseau son chant dans les bois. Dans les prés, les animaux s'éveillaient de leur torpeur et regardaient au loin, inquiets, dans l'attente d'un événement pour eux inconnu, tandis que leur langue rugueuse pendait haletante.

A la campagne, où l'on entend d'ordinaire plutôt les voix de la nature que le bruit des hommes, l'heure qui précède la tempête est une heure solennelle.

Et quand tout se tait, les insectes, les oiseaux, que la brise ne murmure plus dans les feuilles, un grand silence se fait, majestueux, troublant comme le recueillement qui devra préluder à la fin de toutes choses créées, la dissolution des éléments.

Tout à coup, l'orage éclate, violent, terrible, comme une colère longtemps contenue. Le vent recouvre sa voix, mais ce n'est plus le doux trémolo des feuilles sous la ramée. Il se lève en longs sifflements, châtiant ces mêmes arbutes qu'il caressait tout à l'heure: le grand maître n'a plus d'amour. Les frêles saules ploient et demandent grâce; courbés et pleurant, ils ne résistent plus, tandis que le peuplier indomptable lance encore aux nues son insolent défi.

L'orage se déchainait dans toute sa force au moment où les deux jeunes filles, qui venaient d'échanger le petit dialogue qui précède, atteignaient, en courant, une maison basse et longue à toit pointu, blanchie à la chaux, aux épais contrevents soigneusement retenus aux murs par des charnières en cuir.

Une femme déjà dans l'âge, droite encore en dépit des années, vint répondre aux coups pressés des promeneuses. Elle était vêtue d'une robe d'étoffe du pays de couleur sombre et une "câline" blanche à larges garnitures ne cachait qu'à demi ses cheveux grisonnants; un tablier de coton à carreaux bleus et blancs complétait sa toilette.

La mère Madeloche eut un bon sourire de bienvenue en reconnaissant Louise Bressoles, fille d'un riche propriétaire du village, qu'elle avait connue tout enfant.

—Entrez, entrez, mesm'zelles, dit la bonne vieille. Queu temps pour des chréquiens d'être dehors quand y mouille comme ça!

—C'est terriblement beau, dit Madeline, s'attardant sur le seuil de la maison à contempler les ravages de l'ouragan. Qui aurait prévu ce bouleversement, il y a quelques minutes? On a souvent comparé aux vents des passions.

—Entre vite, cria Louise, tu feras de la philosophie tout à ton aise, bien abritée sous le toit hospitalier de la bonne mère Madeloche.

—Entrez, entrez, mam'zelle, vous allez tout maganer votre belle robe et vous mettre trempe comme une navette. C'est un orage qui sera ben meilleur pour le grain et qui va faire minoter les patates, allez! Assisez-vous. C'est pas souvent qu'on a l'agrément de votre compagnie.

—Merci, mère Madeloche. La santé va toujours à ce que je vois. Voici ma cousine Madeline, dont vous avez connu la mère, ma tante Renaud, avant qu'elle aille demeurer à Québec.

—Comment, madame Renaud? Une bonne petite dame si avenante! Elle qui avait toujours la tête pleine de saluts et que j'ai bercée dans son ber quand elle était toute petite. Si c'est-y Dieu possible que c'te grande demoiselle-là, c'est sa fille? ça fait vieillir, allez!

—Cependant, vous êtes encore toute gaillarde, la mère, comme à l'âge de vingt ans.

—Sont-y charadeuses un peu ces demoiselles des villes, répondit la vieille, intérieurement flattée du compliment. J'aurai soixante-dix ans vienne le mois des récoltes, et d'puis la mort du défunt, j'sus pas vigoureuse comme avant, y s'en manque.

Tout en parlant, la bonne femme avait repris sa quenouille chargée de lin, dont elle passa le manche dans la ceinture de son tablier et le fil se mit à fuir entre ses doigts agiles.

—Comme c'est joli un rouet! et comme j'aimerais mieux filer que travailler à nos éternelles broderies, exclama Madeline. Mais que faites-vous donc là, mère Madeloche? ajouta-t-elle, comme la vieille promenait sur les petits tenons de fer, formant des pointes allongées et recourbées à leur extrémité supérieure.

—Je remplis l'fuseau égal tout du long; si je ne chargeais pas le brin de place sur les dents des ailettes, le fuseau, voyez-vous, ne s'emplirait que d'un bord.

—Et cette grosse vis en bois au bout du rouet?

—Ça mam'zelle, c'est la chambrière qui règle le fil pour ne pas le laisser aller ni trop dru ni trop court; quand le rouet avale trop j'la serre ou j'la desserre au besoin. L'annoi, c'est la p'tite roue au bout du fuseau ous' qu'on fait prendre la corde qui tait r'virer la grande. Icite, ous' que j'mets le pied, c'est la marchette qui met tout ça en mouvement. Et c'te petite écuelle en bois, plantée près de la chambrière, ça s'appelle la gamelle; vous voyez, il y a encore de l'eau dedans, c'est pour glacer la chaîne de temps en temps.

—Bien intéressant, mère Madeloche. Et comment appelez-vous cette petite tournette à côté de vous, là?

—Mé! un dividoué, ma chère demoiselle, un dividoué pour y mettre la fusée quand alle est fi ée. Hé! mon sauveur! comme ça changé! De not' temps, une fille aurait pas pu trouver à se marier, même les plus grosses demoiselles, sans savoir conduire son rouet comme i faut.

***

L'appartement, où les jeunes filles et la mère Madeloche se trouvaient réunies, était une vaste pièce formant le corps principal du logis, et servant à la fois de salon, de salle à manger, de chambre à coucher et de cuisine.

Figurez-vous des murs blanchis à la chaux, des plafonds traversés par de grandes poutres; de longues perches accrochées transversalement à ces poutres et servant de séchoir; une longue table de sapin blanc, le lit dans un coin, recouvert d'une courte-pointe aux couleurs variées et entouré de rideaux bien blancs, à la tête duquel se trouve une fiole pleine d'eau bénite attachée par un cordonnet de laine à un clou.

Près du lit, un grand coffre,—le siège préféré des amoureux,—quelques pauvres chaises, et vous avez, à peu d'exception près, l'intérieur des maisons de nos cultivateurs.

A la place d'honneur, bien en vue, sur un carré de papier peint ou d'un journal à fortes enluminures, est suspendue la croix de tempérance, toute noire et tout unie, sévère d'apparence, comme les engagements qu'elle rappelle. A côté de la croix, une grosse branche de buis bénit encore parée des fleurs de papier bleu, blanc et rouge qui l'ornaient au dimanche des Rameaux.

Dans la cheminée toute enfumée, sur les cendres demi éteintes, une chaudronnée de pommes de terre achevait de bouillir pour le repas du soir. Le dressoir étalait les assiettes de faïence bleue, bien alignées et luisantes comme une fine porcelaine.

Près de la porte, sur un petit banc, deux grands seaux de forme oblongue, les habitués de la fontaine creusée tout près du jardin potager, derrière la maison.

De cet intérieur se dégage une odeur de pain cuit sous l'âtre, de branches de sapin dont on frotte le plancher et d'où monte encore un parfum de forêt qui embaume...

Tout a un air simple et rustique bien en rapport avec les mœurs primitives et la naïve simplicité des *habitants* de nos campagnes.

***

La pluie tombait toujours, fouettant les vitres avec rage; par les fenêtres, l'eau filtrait jusque sur le plancher.

—Croyez-vous que l'orage dure longtemps, la mère?...

—Non, mam'zelle, y a une éclaircie dans le sorouet; mais tout de même, la semaine va être tendre, car l'Evangile s'est farmé au nord dimanche dernier.—Holà! la Gothe, viens servir à ces demoiselles de la crême et du laite. C'est tout ce que j'ai à vous offrir, mé c'est donné de grand cœur.

A l'appel de la mère Madeloche, un pas lourd se fit entendre et celle qu'on appelait la Gothe descendit à reculons l'échelle du grenier. C'était une robuste gaillarde d'environ trente ans, à la mine grasse et rejouie. Elle s'avança en saluant gauchement, riant avec bonasserie aux questions amicales de Louise, chez qui elle avait été servante pendant plusieurs années

—Vous êtes avec votre grand'mère maintenant, la Gothe? C'est moins fatiguant que d'aller en service, je suppose?

—Oh! j'vas m'engager encore, mais c'te fois-cite, c'est à la longue année, reprit la Gothe, en découvrant une rangée de dents larges et épaisses.

—Que veut-elle dire? interrogeaient les yeux de Madeline, en regardant son amie.

—Vous allez vous remarier? demanda Louise, traduisant ainsi, pour le bénéfice de la citadine, l'expression bizarre de la Gothe.

—Oui, eune folie! grommelait la grand'mère, comme si alle s'était pas fait assez battre déjà avec son vieux.

—Ah! ben, de la peau de femme on en verrait d'accrochée partout qu'on se marierait toujours.

—Vous n'avez donc pas été très heureuse avec votre premier mari, ma pauvre femme?

La vieille se chargea de répondre:

—Mé, i ne l'a pas prise en traître, mam'zelle. Le père Duque, son défunt, avait déjà fait mourir deux femmes de cruautés et de misères; on y a dit ça ben des fois, mais alle voulait écouter personne et elle l'a marié malgré Dieu et ses saints.

—Badame! si ça n'avait pas été moi, c'en eusse été un autre!

—Comment, exclama Madeline, mais vous n'étiez pas obligée de vous sacrifier pour une autre?

—C'était ma destinée, répartit la Gothe en haussant les épaules.

Le dernier mot était dit.

Comment se fait-il que le fatalisme soit si profondément enraciné chez nos paysans? La destinée, c'est la grande chose qui explique tout, qui clot toute discussion, qui console de tout. Un malheur est-il arrivé? on ne parle pas des moyens qui auraient pu le prévenir, on ne songe même pas à se précautionner pour l'avenir, tout est résumé simplement, par: c'était la destinée.

Inutile de s'opposer à telle dangereuse entreprise; si le destin le permet, l'auteur en reviendra sain et sauf; sinon, rien ne saura le garder du danger, il faut que son sort s'accomplisse.

Qui pourrait dire qu'ils ont complètement tort? Malgré le grand combat qui s'est livré entre le fatalisme et ce sens intime téméoignant d'une liberté absolue dans toutes nos actions, qui peut affirmer que ce dernier soit victorieux partout? Il est des événements indépendants de la volonté, prévus de toute éternité et dont les vaines précautions humaines ne sauraient empêcher le dénouement.

Tout en parlant, la jeune veuve avait recouvert la table d'une nappe de toile, orgueil de la ménagère canadienne, rude au toucher, il est vrai, mais d'une blancheur immaculée. Puis, traînant ses pas jusqu'à la laiterie, elle en revint bientôt avec deux grandes terrinées de bon lait frais, recouvert d'une crême épaisse et appétissante; et soulevant le couvercle de la huche, elle en retira un pain énorme, croustillant et doré, qu'elle coupa ensuite en larges chanteaux pour les deux jeunes filles.

—Mangez à votre réfection, mes belles demoizelles.

Et reprenant son tricotage en se rassey nt:

—Oui, continua-t-elle, comme si cette heure de tempête avait réveillé dans son âme le souvenir de ses jours orageux, qu'il y en a des hommes mauvais! c'est moi qui connais ça! Ben souvent que le mien m'a fait des bleus sur les bras et sur tout mon corps. I m'massacrait de coups; ben souvent qu'y m'a cogné la tête amont le mur et qu'y m'a renfermée dans son grand coffre sans me donner à manger. Sainte bénite! comme on peut faire pâtir une pauvre femme sans la faire mourir! j'peux ben l'dire à c'te heure que c'est faite...

—Avec ça qu'y était jaloux comme un pigeon, répartit la grand'mère.

—Comme j'l'haguissais! comme j'l'haguissais! reprenait la Gothe, tandis qu'une lueur fauve s'allumait dans ses grands yeux pâles

Une rage sourde s'emparait de tout son être et la secouait au souvenir de ses douleurs passées. Cette figure, si placide tout à l'heure, se revêtait d'une expression menaçante; ses narines s'enflaient et frémissaient sous l'empire d'une puissante émotion; cette bouche, qui souriait si béatement, se crispait maintenant et les longues aiguilles de son tricot s'entrechoquaient brusquement entre ses doigts nerveux. Les années, la mort même, n'avaient rien fait oublier, tant l'épreuve avait été cruelle, et les épaules saignaient encore sous le joug de ce dur esclavage.

—Peut être était-il sous l'influence de la boisson et pas toujours responsable de ses actes, dit Louise, qui sentait un vague besoin d'excuser une brutalité si féroce.

—Non, répondit durement la Gothe. J'aurais donné avec plus de contentement tout l'argent de ma gâgne pour qu'il se saoûle, parce qu'il était toujours meilleur pour moé quand i avait un coup dans la tête. Mé, j'cré que la mauvaiseté et le plaisir de m'martyriser l'empêchaient de se mettre en train, vu que je pouvais me sauver dans ces escousses-là et qu'i voulais jamais m'avoir plus loin que la longueur de son bras.

—Combien d'années a duré ce supplice?

—Huit ans, mam'zelle, huit ans qui ne finissaient plus à le servir, à travailler pour lui et à endurer toutes sortes de cruyautés. Ca t'y été long! ça t'y été long, bénite Maria! On n'en meurt pas, pi c'est toute. C'est lui qui est mort avant, là, tout d'un coup, sans avoir le temps de s'recommander au bon Dieu ni à personne. Il était assis dans la grande chaise, près du fouyer, et en se penchant pour prendre un tison pour allumer sa pipe, i ne s'est pu r'levé. Quand Toinette, la fille du premier lit, s'en a t'aperçue, i avait déjà les mains et les pieds, sous l'respect que j'vous dois, frettes comme une belle glace et ne gigottait pu que d'un œil. On a couru au prêtre vite et vite. Comme M. l'curé s'en r'venait à la course pour y donner l'extrême-onction, y a fallu que c'tentremetteux de Jacques Bonsens aille y dire à la porte que le défunt était fini. M. l'curé y a dit comme ça: Malheureux, pourquoi que tu m'as dit ça? Et y a r'viré sur ses pas; i aurait pu au fin moins l'confesser.

—Comment aurait-il pu le confesser, puisqu'il était mort?

—Mé, est-ce que vous ne savez pas, mam'zelle, vous si bien éduquée, que du moment qu'un homme n'est point mort quand M. l'curé laisse son presbytère pour aller le voir, qu'i a toujours l'pouvoir de le faire r'venir assez longtemps pour entendre sa confession? Seulement i faut point dire au prêtre qu'i est mort, parce que dans ce temps-là, i peut pu rien faire.

—Avez-vous eu peur de votre défunt mari? demandait curieusement Madeline que cet étrange récit intéressait vivement.

—Non, répondit-elle rageusement. Celui qui l'tenait ous' qu'i était de l'aut' côté l'tenait ben, j'vous l'assure... M. l'curé voulait que j'y fasse dire des messes, mais j'le connaissais mieux que lui, et j'savais ben que l'défunt était si entêté qu'i ferait son temps sans s'faire aider de personne, d'moé surtout.

***

La pluie avait cessé de tomber. Quelques nuages, chassés par le vent, couraient encore ça et là à travers le firmament, mais le soleil frais et radieux, au sortir de son bain, envoyait gaiement à la terre, du bout de l'horizon, son dernier baiser avant de s'endormir.

—Etiez-vous à la maison quand mourut votre mari? demandait encore Madeline.

—Non, je lavais au battoite à la petite rivière... ça m'a fouté une tape, allez! quand on vint m'dire que l'défunt était trépassé.. mé, j'peux ben dire, ajouta la Gothe, retrouvant tout à coup son gros rire niais, que ça été la dernière qu'i ma donnée!...

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

GRAVES ACCUSATIONS

—Le coroner McMahon a tenu une enquête sur le corps d'un jeune enfant trouvé mort dans une résidence du village de Notre-Dame de Grâce.

Le résultat a été que deux jeunes filles nommées Agnès et Azola Ladouceur ont été arrêtées, la première par l'officier de police Richard chez Mme Papineau qui tient une maison de pension au No 1944 rue Notre-Dame, et sa sœur par le chef Massey de St Henri.

Toutes deux ont été traduites devant M. le juge Desnoyers et, ayant protesté énergiquement de leur innocence, leur procès a été remis.

L'affaire s'est passée à la résidence de M. Léon Descarries où l'une des accusées, Agnès, était employée comme servante.

—Dans les cercles d'avocats on parle beaucoup de certaines accusations sérieuses dont le Conseil du Barreau devra s'occuper bientôt. Il s'agit d'un jeune avocat de la campagne, député de son comté à la législature de Québec. Cet individu aurait profité de sa position pour extorquer de l'argent à une certaine personne accusée d'avoir vendu de la boisson sans licence.

Dans ce but, il se serait rendu lui-même auprès des principaux témoins à charge et les aurait engagés à ne pas venir à la cour déposer contre l'accusée. C'est ce qu a été fait et cette dernière a été acquittée.

Bientôt cependant la mèche fut éventée et aujourd'hui la preuve contre l'avocat en question est presque complétée Mais la plus indignée de tous, est justement la personne poursuivie pour infraction à la loi: elle prétend avoir donné d'avance à son complaisant aviseur le montant de l'amende qu'elle aurait eu à payer si elle avait été reconnue coupable Maintenant le généreux M. P. P. refuse de lui remettre un sou de cet argent.

L'accusation sera soumise au Barreau, cette semaine, et nul doute que ce dernier prendra des mesures énergiques pour protéger sa dignité et sa réputation.

BOWMANVILLE.

AFFAIRE MYSTÉRIEUSE

—Une grande excitation a été causée dans cette ville lorsqu'on apprit qu'un cadavre avait été déterré dans le cimetière de la municipalité.

Depuis quatorze ans, la femme du capitaine Thos Brown était enterrée dans ce cimetière avec son enfant. Il y a quelque temps, des personnes, dont on ignore les noms, se sont introduites dans la maison du gardien et s'emparèrent de pelles et de bêches qu'ils transportèrent de l'autre côté du cimetière, à l'endroit où Mme Brown était enterrée.

Les corps ont été exhumés et portés ailleurs, mais quelques morceaux du cercueil et des cheveux ont été retrouvés près de la tombe.

On ne sait à quoi attribuer ce vol, car les étudiants en médecine ne recherchent pas d'aussi vieux cadavre.

VALLEYFIELD.

JACK ANDERSON

—On rapporte que Jack Anderson, dont on avait annoncé la disparition, est parti d'ici il y a environ six semaines, c'est-à dire au commencement de la fabrication des sucres, et s'est rendu chez son oncle, M Robert Hoyle, à Champlain, N. Y., où il est encore actuellement.

TORONTO.

LE PROCES HYAMS

—A la reprise du procès des deux frères Hyams, M. Osler a annoncé que Mme H. P. Hyams, qui s'était évanouie en cour samedi, était encore trop faible pour comparaître de nouveau.

Plusieurs témoins ont été entendus dans la matinée et l'après-midi a été employée à l'interrogatoire de Fox, qui a vu la victime le jour de l'accident.

OTTAWA

EN SE BAIGNANT

—Presque en même temps, il y a eu deux pertes de vie dans la rivière Rideau à Ottawa. La première victime est le jeune Laliberté, fils de M. Laliberté.

Le noyé était à se baigner avec quelques compagnons, à environ 500 verges en bas du pont Cummings. S'étant avancé en eau profonde, et étant incapable de nager, il s'est enfoncé sous l'eau. L'un de ses jeunes amis a fait tout ses efforts pour le sauver, mais n'a pu réussir. Il a même risqué sa vie, car il n'était pas nageur lui-même et ce n'est qu'après des efforts considérables qu'il a pu atteindre le rivage.

On a trouvé le cadavre dans à peu près six pieds d'eau, tout près de l'endroit où il avait disparu.

REID & HUGHES

Nous ne pouvons apporter le moulin à Lawrence, nous avons fait le reste. Nous avons acheté tout le papier à écrire qu'un moulin avait en mains et nous avons acheté la meilleure qualité à des prix jamais vus avant aujourd'hui. En effet, nous nous proposons de donner le même papier à écrire, justement pour montrer la qualité et les prix que nous désirons donner au public de Lawrence, ainsi si vous venez à notre magasin nous vous donnerons des feuilles d'échantillons afin de vous faire juger de notre stock et de nos prix.

GRATIS.

Tout garçon ou fille qui va à l'école et qui visitera notre magasin, accompagné de leurs parents, nous donnerons gratuitement une boite à crayon.

LOT NO. I. 1900 LIVRES

De papier à note crême, papier à note commercial, bonne pesanteur, surface glacée, valant 25c la livre. Environ 100 feuilles à la livre dans ce lot, pour 12 1-2c la libre.

LOT NO. 2. 240 LIVRES

Papier à relier, légère pesanteur, valant 50c la livre. Ce lot 19c

LOT NO. 3. 300 LIVRES

Papier crême épais, plaqué, uni ou ligné, velant 30c la livre. Ce lot 19 cents.

LOT NO. 4. 750 LIVRES

Super callendered, de toutes les grandeurs, ligné ou uni, valant 50c la livre. Ce lot 19c.

LOT NO. 5.

Pour correspondance étrangère, légère pesanteur en teintes de fantaisies et populaires, valant 68c à 75c la livre. Ce lot 38c

LOT NO. 6.

Beau papier en couleurs élégantes et populaires, valant 80c la livre. Ce lot 49c.

ENVELOPPES.

Quatrevingt milles de toutes grandeurs, pesanteur moyenne, bonne qualité, valant 5c à 10c. Ce lot au paquet 3c. Par lot de 250, 25c.

Commandes livrées gratuitement par la malle ou le téléphone.

Reid & Hughes,

Nos. 225 A 235 RUE ESSEX,

LAWRENCE, MASS.

Telephone 112-2.

Commis de langue française—M.M. Jos. A. Roy, Mlle Evelina Poirier, Mlle Lumina Morneau, Melle Caroline St. Laurent, et Dame Exilda Cardinal.

AFFREUSE EXPLOSION

Huit Hommes Instantanement Tues.

West Bingham, Pa., 14 mai—Cette après-midi les corps de huit hommes, horriblement mutilés, échaudés et defigurés, ont été retirés des ruines de la scierie de Peck, Hackell & Cobb qui a été détruite par l'explosion d'une chaudière défectueuse qu'un inspecteur avait condamnée.

En outre de ces hommes tués, un grand nombre d'employés ont été blessés.

Ceux qui ont été tués étaient tous mariés et pères de famille.

Un Ob at Noyé.

Ottawa, 15 mai—Le cadavre du frère Juger, le jeune scholastique oblat qui s'est noyé dans la rivière Rideau, a été repêché par Louis Beauchamp, un fameux plongeur qui a déjà sauvé un grand nombre de vies humaines.

Il a dû cette fois ci plonger dans 23 pieds d'eau.

L'inhumation a eu lieu à Archville, où se trouve le cimetière de la communauté. Le défunt était allemand.

Le Froid au Canada.

Après quelques jours de grandes chaleurs, il fait très froid à Montreal. Le thermomètre a considérablement baissé. Des dégâts considérables ont été causés aux jardins potagers dans les environs de Montréal. Dans Ontario il fait aussi bien froid. Près de Port Dalhousie, Ont., la glace s'est formée d'une épaisseur d'un pouce

Un Presbytere Princier.

Il nous arrive de St. Jérôme la nouvelle qu'on va y construire un presbytère de $20,000 qui contiendra cinquante pièces. On va le faire grand et beau, en prévision de la division du diocèse de Montréal, partant de la création d'un siège épiscopal à St. Jérôme.

Cette Noyade a Sorel.

M. Morin, âgé de 19 ans, fils unique d'un respectable citoyen, s'est noyé dimanche. Il était employé sur un remorqueur. Un individu inconnu, dont le cadavre a été repêché, s'est aussi noyé à Sorel en tombant d'un chaland.

Mgr Fabre a Boston.

Montréal, 15 mai—Mgr Fabre part ce soir pour Boston, où il va assister aux fêtes du jubilé sacerdotal de Mgr Williams, prochain. M. le juré Donnelly, de l'église St Antoine, accompagne Sa Grandeur.

Mort de Mde Laliberté.

Québec, 15 mai — Mde J. B Laliberté, l'épouse du grand marchand de fourrures, est morte récemment d'un cancert à l'estomac Elle était âgée de 51 ans.

Petites Notes.

—Hugh Wilson, blessé à Valleyfield par le meurtrier Shortis prend du mieux tous les jours Il reprendra son ouvrage la semaine prochaine.

—A Montréal, il n'y aura pas de procession générale lors de la célébration de la St Jean-Baptiste. Les paroisses auront chacune leur parade. Les Honorables Messieurs Chapleau, Laurier et juge Routhier ont été invités à prononcer des discours à cette occasion.

—Le National Sporting Club, de Londres, a refusé d'offrir une bourse pour que le tournoi entre Corbett et Jackson ait lieu dans son arène. Le champion n'est pas populaire en Angleterre. Il ne s'en portera pas plus mal.

—Nouvelles de Verchères:

M. C. A. Geoffrion, député de Verchères, a eu les honneurs d'une élection par acclamation comme maire de cette municipalité, samedi dernier.

A cause de ses nombreses occupations, il a cru devoir décliner l'honneur. Il reste simple conseiller et pro maire.

On se prépare activement à la prochaine lutte municipale, le 1er juillet prochain.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irregulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Prépare par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

MITCHELL & CO.

C'est une Saison Blanche, ainsi dit la mode et c'est une belle Mode aussi.

CAMBRIC ET FLOUNCINGS SUISSES.

Nous avons une belle ligne de ces marchandises magnifiquement brodées et ourlées au bas, à 50 cts la verge.

Plusieurs très beaux patrons en marchandises Suisses brodées et avec petits picots, 69c, 89c et 98c.

Flouncings d'Enfants, un bel et nouvel assortiment dans les plus beaux patrons, 25c, 39c et 50c la verge. Quelques superbes dessins à 69c et 95c. Assortiment attrayant.

Belles Broderiss en Cambric, Lawn et Mousseline, beaux sets pour appareiller en Point Irlandais et efiets Renaissance, à 10c, 12½, 15, 19 et 25 cts la verge.

Ces marchandises sont de premier choix et les patrons sont tous les plus nouveaux. Regardez dans nos vitrines pour les prochains quelques jours.

SETS DE TOILETTE.

Nous verrons prochainement d'ouvrir un nouvel assortiment de ces marchandises dans des patrons les plus nouveaux et les plus beaux.

{o}——{o}

Mitchell & Co.

76 a 82 RUE MERRIMACK,

HAVERHILL, MASS.

Commis canadien—M. P. H. Bilodeau.

Chapeaux de Pailles

Nous avons en main un assortiment complet de Chapeaux de Pailles très légers qui font le comfort de toutes les têtes durant les chaleurs de l'été.

Nos Prix sont de 25 cents a $1.50.

Si vous voulez avoir le meilleur chapeau de paille pour 50 cts allez chez

HAMEL & CLOUTIER,

405 Rue Essex,

Lawrence, Mass., à l'enseigne de la Valise Dorée.

UNE PAIRE RECHERCHEE,

Qui ne peut Etre Battue.

Notre ligne de Souliers d'été est insurpassable pour l'élégance et la durabilité.

Superbes Souliers Tan, une spécialité.

Les prix ne peuvent être doublés ailleurs.

Nous avons en mains la plus belle ligne de Chaussures en Cuir Paten pour Dames, Messieurs et enfants qu'il y ait dans la ville.

Nous avons acheté quelques caisses de Chaussures Dongola et Oxford pour enfants et demoiselles, que nous sacrifierons à 50c la paire.

Belles Chaussures d'hommes pour $1 la paire.

Belles Chaussures de dames, en kid Oxford, 58c.

Venez de suite, car à ces prix ces Souliers se vendent rapidement.

Agent de Billets de chemins de fer pour le Canada et l'Ouest.

V. J. HUOT,

437 Rue Essex 437.

F. X. VOYER,

83 Rue Harbor,

Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtent tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

☞ Son but est de faire de la place pour les Marchandises du Printemps.

Pelletier & Chouinard,

33 Rue Perkins, Salem, Mass.

Ont toujours en mains

Vins, Liqueurs, Bieres, Lager, Cigares, &c.

— Les Plus Purs. —

Allez faire une visite et vous serez servis avec courtoisie et honneteté.

Commis { Philias Chartier, Pierre Larivée.

FRANK PELLETIER, PHILIPPE CHOUINARD,

Proprietaires.

F. A. EDWARDS & CO.

Effets à Robes détaillées aux prix du gros pour les prochains trois jours. Comparez nos marchandises et nos prix avec aucun magasin de la ville et vous serez convaincus que les plus grands bargains de la ville peuvent être [illegible] les quatre murs du

Nouveau Magasin de F. A. Edwards & Co.

LOT No. 1. 25 Cts.
Ce lot consiste en Drap Covert, mélanges de fantaisie de printemps et une ligne de marchandises Biarritz en couleurs unies, pas une pièce dans ce lot qui ne vaut pas 39c la verge.

LOT No. 2. 39 Cts.
Sur ce comptoir nous avons placé toutes nos Nouveautés de 50 et 62½c que nous voulons nous débarrasser pour le bas prix de 39 cts

LOT No. 3. 29 cts.
Ce bargain est une attraction, 15 pièces d'India Twill tout laine, 46 pcs, 15 différentes nuances, prix régulier 50c pour cette vente 29c seulement la verge. Ca vaut le trouble de faire 25 milles pour s'en procurer.

LOT No. 4. 58 Cts.
13 nuances d'extra belles Henriettas, fini en Soie, valant $1 la verge, seront marquées et vendues au prix suivant pour les prochains trois jours, seulement 58 cts.

TOUTES NOS NOUVEAUTES D'ETOFFES A ROBES de superbe qualité réduites pour cette occasion. Patrons de $15 réduits à $10. Nouveaux patrons de $14, réduits à $9. Patrons de $10, réduits à $7. Choisissez votre Robe maintenant. Nouvellement arrivé, 100 doz. de Corsages pour Samedi matin, de 25c à $1 98.

F. A. EDWARDS & CO.,
275 Rue Essex, - - Lawrence, Mass.

Employés de langue française: Jos. H Roy et Maud Potvin.

L'AGE D'OR

Pour les Amateurs du Bon Marche.

Les Demoiselles O. JEAN & CO., désirant se retirer d'affaires ont décidé de se débarrasser de tout leur stock à des sacrifices sans précédents dans l'histoire du commerce à Lawrence. Les dames et les demoiselles sont priées de ne pas manquer cette occasion spéciale.

☞ Voici quelques spécialités qui méritent votre attention:

Chapeaux valant	$2.00, pour	$1.50	Indienne valant	10c pour	5c
Chapeaux valant	50c pour	25c	Indienne valant	8c pour	3c
Chapeaux valant	25c pour	10c	Etoffes à Robds de 12 1-2c pour		8c
Tips valant	2.00 pour	1.25	Etoffes à Robes de	25c pour	19c
Tips valant	75c pour	25c	Etoffes à Robes de	50c pour	37c
Rubans valant	45c pour	15c	Corsets valant	$1.50 pour	$125
Rubans valant	25c pour	10c	Corsets valant	50c pour	37c
Rubans valant	10c pour	2c	Corsets valant	25c pour	19c

Livres de Prieres a des prix tres reduits

O. JEAN & O., 421 Rue Essex.

Pour 10 cts.

Vous acheterez un Article quelconque dans notre magasin,

Le Nouveau Magasin de

5 et 10 cts.

349 Rue Essex.

Sera ouvert le 18 mai courant pour faire des affaires.
$10,000 d'Articles a **5 et 10 cts.**
☞ Tous sont invités d'assister a notre ouverture.

P. E. ABBOTT & CO.,

Magasin de 5 et 10 cts.

349 RUE ESSEX.

Centres Canadiens.

Lawrence

MM. Hamel & Cloutier ont reçu tous leurs chapaux de paille. Allez les voir.

M. et Mde P. C. Tremblay se réjouissent de l'arrivée d'un gros garçon dans leur famille.

Quatorze de nos compatriotes ont assisté jeudi soir au Banquet de l'archevêque Williams de Boston.

Les joueurs de base balle de Lawrence ont défait les Lowell, mardi dernier, par un record de 8 à 0.

On demande, une bonne servante pour faire l'ouvrage dans une petite famille. S'adresser au numéro 171 rue Haverhill.

Les pilules du Dr Larivière, pour le mal de tête, en vente à la pharmacie Miville. Essayez-les, aussi en vente à la pharmacie Miville de Manchester, N. H.

Le jeune Alfred Lacourse âgé seulement que de quatorze ans a été arrêté ces jours derniers pour ivrognerie, c'est très jeune pour commencer à faire connaissance avec ce vice.

La pharmacie Miville est sans contredit l'endroit par excellence pour vous procurer tout ce qui est utile aux familles en fait de parfums, savons, essences, articles de fantaisies, vins, liqueurs pour les malades, etc.

Les trois échevins de Haverhill qui ont été trouvés coupables pour (boodlage) ont été condamnés à quinze mois de prison aux travaux forcés. Ils ont commencé leurs travaux mardi à la maison de correction de notre ville.

Pour faire remplir vos prescriptions avec soin, pour acheter vos parfums, essences, savons de toilette, articles de fantaisie, etc. Félix Poisson, coin des rues Franklin et Common est le pharmacien qu'il vous faut aller voir pour être servis avec courtoisie et honnêteté.

Les samsons Cyr et frère ont donné une exhibition de leurs forces à la salle d'Opéra vendredi et samedi et ont remporté un grand succès.

M. et Mde Wm. Marcotte de Manchester N. H, étaient de passage à Lawrence dimanche dernier. Ils étaient les hôtes de MM. Hamel & Cloutier.

Joseph Provost, un jeune homme employé par le Boston Maine Car Shop, s'est fait fracturer deux doigts de la main gauche par une scie ronde.

MM. Belle-Isle & Co., 47 rue Franklin ont toujours en stock, Médecines patentées de toutes sortes, papeterie, bonbons, cigares, tabas etc. Manufacturiers d'extraits de Venille, Citron, Menthe poivrée, (Peppermint,) Gingembre, etc. Agents pour les journaux du Canada, la *Patrie* la *Presse*, l'*Electeur*. Ils tiennent aussi un magnifique papier à lettre, à très bon marché.

Mde Louis LaBelle de Lowell donnera deux grandes soirées musicales et littéraires les 28 et 29 mai au Music Hall de cet endroit. On nous informe qu'elle fera répéter sa charmante opérette :"Fais ce que Dois, Advienne que Pourra" qui a eu un si brillant succès ici. Nous espérons que les canadiens de Lawrence se montreront aussi généreux que ceux de Lowell et qu'ils assisteront en foule au moins à l'une de ces soirees. Il ne faut pas oublier qu'au moins 150 personnes de la classe choisie de Lowell sont venus nous prouver qu'elles étaient enthousiastes du beau et du vrai. Nous espérons qu'avec l'intelligente société que nous avons ici, il nous faudra nous montrer les égaux de nos frères voisins. Le trajet entre Lowell et Lawrence est des plus charmants et le prix est très minime. Une double raison qui doit nous porter à encourager ces soirées est que deux artistes de notre ville doivent prendre part à ce gala musical. Ce sont: Mme Janson Lapalme si bien appréciée de tous les connaisseurs et de Mlle Laetitia Ouellette, l'inimitable déclamatrice de notre ville. Qu'on se le dise et organisons une excursion à Lowell.

MM. Morin et Fréchette, sont prêts a faire des affaires. Ils n'ont rien épargné pour satisfaire leurs nombreuses pratiques. Ils viennent de s'assurer les services d'un patissier de première classe. Ils ne craignent pas d'assurer au public que parfaite satisfaction lui sera donnée. Leur fontaine à soda est une des plus belles de la ville ils ont les meilleurs sodas à la crême, crême à la glace, gâteaux les plus délicieux, rafraîchissements, toniques de toutes sortes pour la saison d'été. Nous invitons nos lecteurs et lectrices à visiter ce fameux etablissement situé sur la rue Hampshire.

Gants en Kid.

Le célebre gant Foster, à cinq crochets, en tan brun et noir à 75c la paire. Gants en soie noir et de couleur à 25c, 37c et 49c L. C. Moore & Co. Bargain Emporium, 302 à 310 rue Essex Lawrence, Mass.

Chaussures de Dames.

Chaque paire des derniers styles et des meilleurs cuirs valant $2 50 et $3 00. Notre prix $1.59 la paire. L. C. Moore & Co. 302 à 310 rue Essex Lawrence, Mass.

Mitaines en Soie.

Surprises dans les mitaines en soie pour dames, demoiselles et enfants, de toutes les grandeurs, noires, blanches, etc. L. C. Moore & Co., Bargain Emporium 302 à 310 Essex St, Lawrence, Mass.

Deces.

En cette ville, le 9 mai est décédée Clara Pothier, à l'âge de 3 ans.

Les funérailles ont eu lieu le 10 courant sous la direction de M. Azarie Choquette.

En cette ville, le 8 mai, Marie Auger, est décédée. Les funérailles ont eu lieu le 9 courant.

En cette ville, le 10 courant, Raoul Gauthier est décédé à l'âge de 4 mois et 8 jours. Les funérailles ont eu lieu le 12 mai.

Ces deux enterrements étaient sous la direction de M. S. Dabé

La Surdite ne Peut Etre Guerie par applications locales, car elles ne peuvent atteindre la partie malade de l'oreille. Il n'y a seulement qu'un moyen de guérir la surdité et c'est par des constitutionnels. La surdité est causée par une condition enflammée par la doublure muqueuse du tube Eustachien. Lorsque ce tube est enflammé vous avez un son grondant ou une ouïe imparfaite, et lorsqu'il est entièrement fermé, le résultat est la surdité, et à moins que l'inflammation soit enlevée et ce tube ramené à sa condition normale, l'ouie sera détruite pour toujours, 9 cas sur 10 sont causés par le catarrhe, ce qui n'est rien autre chose que la condition inflammée des surfaces muqueuses.

Nous vous donnerons cent dollars pour tout cas de surdité (causée par le catarrhe) qui ne sera pas guéri par le Hall's Catarrh Cure. Envoyez pour circulaire gratis.

F. J. CHENEY & Co.,
Toledo, O.

Vendu par les droguistes 75c.

Aux Dames qui montent en Bicycles.

Allez au Paris Cloak & Suit Co, magasin dans le Central Building, et examinez la ligne de costumes de dames pour Bicycle que cette maison populaire exhibe.

Ils les ont faits avec une combination de jupes et de blouses. La jupe peut être relevée a volonté au moyen d'un élastique placé dans les côtés, ce qui donne une parfaite aisance a la personne qui conduit un bicycle.

Le même costume peut être employé comme un vêtement très chic pour sortir sur la rue.

Les prix varient de $6,98 en montant.

Déjà un grand nombre est vendu et sans aucun doute toute dame de Lawrence qui conduit un bicycle profitera de l'occasion de se procurer un de ces costumes.

$100 de Recompense $100.

Le lecteur de ce journal sera heureux d'apprendre qu'il y a au moins une maladie terrible que la science a été capable de guérir dans tous ses degrés et c'est le catarrhe. Le Hall's Catarrh Cure est le seul remède poistif connu à la fraternité médicale. Le catarrhe étant une maladie constitutionnelle requiert un traitement constitutionnel. Le Hall's Catarrh Cure est pris intérieurement, agit directement sur le sang et les surfaces muqueuses du système, par là il détruit la racine du mal et donne au patient la force en fortifiant la constitution et en aidant la nature à faire son œuvre. Les propriétaires ont tant de foi dans ses pouvoirs curatifs qu'ils offrent Cent Dollars de récompense pour tout cas qu'il ne guérira pas.

Ecrivez pour avoir une liste des témoignages. Adressez

F. J. CHEENEY & Co.
Toledo, O.

Vendus par les Droguites, 75 cts.

Salem

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants:

F. Morel, 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.

Notre ami M. Bonas Côté doit partir prochainement pour le Canada, où il devra y séjourner quelque temps.

M. Gélas Blaquière si bien connu parmi la population est par le présent nommé agent pour la compagnie d'assurance, La Métropolitaine.

MM. Pelletier & Chouinard ont ouvert leur buvette au public, le 4 mai. Tout présage qu'ils seront beaucoup encouragés par leurs compatriotes canadiens français.

Monsieur Pierre Caron, qui tenait autrefois un magasin de chaussures sur la rue Congress, est entré au service chez T. S. Devine, place recommée parmi la population en général.

En cette ville, le 9 courant, est décédé M. Bernier, père de M. Désiré Bernier, entrepreneur de pompes funèbres. Ses funérailles ont eu lieu à l'église St Joseph. Nos plus sincères condoléances.

M. J. A. Paradis, jeune homme très estimé à Salem, est entré en service au marché de poissons, coin des rues St Pierre et Essex. Il invite cordialement le public canadien de bien vouloir l'encourager.

Nous avons à enregistrer la troisième arrestation parmi les canadiens pour cause d'ivresse depuis l'ouverture des buvettes. Cependant nous nous réjouissons en constatant que la chose se répète très rarement.

Nous avons le plaisir d'annoncer la visite en cette ville de Mgr Fabre, évêque de Montréal. Sa Grandeur est arrivée mardi le 14 mai et se rendit à la demeure de notre zèlé curé, M. Gadoury. Il a fait un magnifique sermon à l'église St Joseph qui était remplie de fidèles pour la circonstance.

M. Eugène Larivée, a fait beinturer à neuf, son établissement de vins, bières, liqueurs, etc., coin des rues Derby et Union. Inutile de dire que ses liqueurs sont aussi renouvelés à neuf et qu'elles flattent le gosier. Faites en l'essai et vous en donnerez des nouvelles aux amis.

Nous avons eu le plaisir de visiter l'établissement de vins, bières, liqueurs, etc., de MM. Pelletier et Chouinard, 33, rue Perkins. Le stock est des plus complets et des mieux choisis. Nous avons remarqué qu'ils ont en mains les liqueurs les plus recherchées et les plus pures pour plaire à tous les goûts et satisfaire les plus exigeants. Tout en parfait ordre, propreté, bon goût dans l'étalage des marchandises, l'établissement est tenu sur un bon pied, et les propriétaires, MM. Pelletier et Chouinard, méritent l'encouragement de tous les Canadiens. Depuis qu'ils sont ouverts, tout marche sur des roulette et l'encouragement qu'ils ont eu est au-delà de leurs espérances. Succès!

Naissances.

Le 5 mai dernier, sur la rue Harbor, l'épouse de M. Charles Desaulniers, une fille.

Le même jour, l'épouse de M. Léon St Jean, sœur de madame Desaulniers, une fille.

Mal de Tete, Indigestion, Debilite, Dypepsie

Et toutes les maladies d'estomac guéries par la P. P. P.

(Prickly Ash Poke Root & Potassium) La P. P. P. est un remède sûr pour le rhumatisme, syphilis, scrofules, empoisonnement du sang, boutons et toutes les maladies de la peau et du sang. Maladies de cancer sur le visage, maladies chroniques de la peau, enflammation, les affligés remercieront le P. P. P. pour sa grande guérison. Albott's East Indian Con Paint guérit tous les cors, dartes, etc.

Hymenée.

Le 6 mai dernier, le Dr Joseph Senay, gradué du Haward, a fait une joyeuse surprise à tous ses amis. Sans que personne en eut le moindre soupçon, il eut l'excellente idée d'unir sa destinée à celle de Alice Agnès Lévesque, une charmante personne que nous en sommes assurés fera son bonheur dans cette vallée semée de larmes.

Après avoir visité New York et les principales villes de la Nouvelle-Angleterre, le charmant couple se propose nous assure-t-on, de faire une promenade sur mer.

Nos souhaits les plus sincères pour que leur lune de miel dure éternellement.

(COMMUNIQUÉ.)

Banquet.

Un magnifique banquet sous la direction du Rév. M. Gadoury, sera donné aux canadiens de Salem le 30 mai.

Le but est de venir en aide à l'école canadienne St. Joseph. Nos félicitations.

Haverhill

LE COURRIER est en vente aux endroits suivants:

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

Les "Boodlers" de Haverhill.

Newburyport, 13 mai—Les ex échevins Cate, Kimball et Ham de Haverhill, accusés de "boodlage", ont été condamnés à quinze mois de détention.

Fred M. Smith, de Boston, marchand de boisson, et l'ex-échevin Tilton, aussi accusés du même délit, n'ont pas comparu; on les croit en fuite.

Avis.

Nous avons expédié il y a quelques jours les comptes à nos abonnés arriérés. Si ces montants dus ne sont pas payés immédiatement les noms seront rayés de nos listes. A l'avenir tout abonnement à l'ETOILE est invariablement payable d'avance.

L'ADMINISTRATION.

Lowell

On rapporte que trois enfants sont disparus du numéro 4, corporation du Tremont.

Les conseillers de Lowell vont jouer une partie de balle avec les conseillers de la ville de Boston.

M. Emile C. Lavigueur se fera entendre à la convention musicale qui aura lieu à Manchester, N H, les 22, 23 et 24 mai.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

On soumettra des plans pour redresser la rue Gorham, à l'assemblée des commissaires du comté, lundi avant-midi.

MM. Thomas & Watson ne sont plus les locataires du Music Hall. On dit qu'ils ont loué le Bijou pour la prochaine saison.

M. Roy, propriétaire-éditeur du *Défenseur* de Holyoke, Mass., était hier de passage en cette ville; nous avons eu le plaisir de sa visite.

La raison sociale Bicheller, Dumas & Co., relieurs, a été dissoute. MM. Lévis et Ernest G. Dumas continueront les affaires de la société.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

On a presque terminé la pose des rails du chemin de fer électrique Nashua & Lowell. On commencera sous peu à poser le fil électrique.

On rapporte que le conseiller Barry doit poursuivre la municipalité en recouvrement de son salaire qui lui a été refusé parce qu'il fait partie de l'administration municipale.

Ernest Daigle a été arrêté hier par les détectives Laflamme et Allen; il est accusé d'avoir volé des chaussures dans la fabrique Stevens.

La grande soirée, à l'occasion du 6ème anniversaire de l'Association Catholique, a été fixée au 28 mai On répétera "Les Deux Turenne". Le R. P. Gladu sera présent.

Les restes mortels de Henry Bornes, le doyen des Odd Fellows aux Etats-Unis, qui est mort mardi à Worcester, ont été ramenés en cette ville hier et l'inhumation a eu lieu cet avant-midi.

Les constables se sont mis à l'œuvre hier pour collecter la taxe (poll taxe) de l'an dernier. Chacun des anciens quartiers a, dit-on, près de 1000 contribuables qui ont négligé de payer cette taxe. Ils auront soixante-quinze cents de plus à payer.

Il paraît qu'à la prochaine assemblée de la commission des écoles, sera reçue une pétition des parents qui s'opposent à ce que leurs enfants fassent des excices militaires au dehors pendant les grandes chaleurs. Ces pauvres enfants, il faut les protéger, surtout ceux qui ne sont pas forts physiquement.

EN CUEILLANT DES FLEURS

FLORA DUCHARME, AGEE DE 13 ANS, S'EST NOYEE.

La Branche Cassa et elle Tomba Dans le Canal.

Un bien triste accident qui a jeté dans le deuil une de nos braves familles canadiennes est arrivé lundi vers quatre heures et demie de l'après-midi.

Flora Ducharme, une petite canadienne âgée de treize ans, dont le père, M. Narcisse Ducharme, habite la rue McIntyre, revenait du couvent St Joseph, rue Moody, avec quelques compagnes, lorsqu'une envie la prit d'aller cueillir des fleurs. Les jeunes filles sautèrent par dessus le mur en pierre qui longe la rue Pawtucket, vis-à-vis la rue Merrimack, et se mirent à faire la cueillette.

La jeune Flora s'avança jusqu'au bord du canal où se trouve un arbuste tout en fleurs, et s'emparant d'une branche, elle s'y tint suspendue d'une main tandis que de l'autre elle cassait des bourgeons fleuris. Tout à coup la branche casse et la fillette, qui se trouvait tout au bord du canal, perd l'equilibre et tombe dans l'eau profonde où elle s'enfonce immédiatement.

Ses petites compagnes, qui ont entendu le bruit de la chute d'un corps dans l'eau, accourent et arrivent à temps pour voir leur jeune amie disparaître sous les ondres traîtresses, sans pouvoir lui porter secours. Elles étaient trop stupéfiées par cette terrible scène pour penser à appeler au secours.

Quand le corps de leur compagne, emporté par le courant, eut complètement disparu, elles attendirent pendant quelque temps sur le bord du canal, puis elles allèrent avertir les gens de l'hôpital des corporations de l'autre côté de la rue.

Adélard Bérard, qui criait des bananes sur la rue Salem, fut le premier rendu sur les lieux. Bérard, qui demeure lui aussi sur la rue McIntyre, alla aussitôt avertir les parents.

M. Ducharme et quelques aides passèrent la nuit à faire des recherches dans le canal.

DÉCOUVERTE DU CORPS.

Tard, mardi soir, le corps de la petite Flora Ducharme, qui s'était noyée lundi dans le canal en arrière de la Ayer Home, a été retrouvé par les parents qui faisaient des recherches depuis le soir de l'accident.

Le corps se trouvait presque entièrement enfoui dans le sable, la figure à l'air, près du pont.

Le canal avait été mis à sec pour faciliter les recherches.

LA TEMPERATURE.

Celle de la Nouvelle-Angleterre tient le Record.

De 106 degrés à 39, voilà un changement dans la temperature, n'est-ce pas? Et cette transformation s'est opérée presque sans transition! Aussi on entend dire partout: Oh! qu'il fait froid.

Vendredi dernier, il faisait une chaleur tropicale, ainsi que samedi

Dimanche dans la nuit le mercure fit une chute terrible qui le rapprocha considérablement du zéro.

Les semences ont été avariées par le froid en maints endroits.

A Hawkbury, le mercure est descendu au 30ème degré, c'est-à-dire au point de congélation.

Plusieurs familles qui avaient abandonné l'idée du chauffage au charbon ont été bien heureuses de rallumer la fournaise, qu'elles ont substituée au poêle à gaz tant aimé pendant les chaleurs.

Les paletots et les manteaux d'hiver, qui avaient été mis de côté, ont été repris avec joie, et ceux qui ont enlevé leurs flanelles s'en mordent les pouces.

Les fontaines à soda ont été, comme bien on pense, peu achalandées dimanche et lundi.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousse lures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co
Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kirium Compound.

Louis Alexander,
Tailleur Importateur,
65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis,

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

UNE AUTRE VICTIME.

Un Jeune Enfant Tue par un Tramway.

Hier après-midi a eu lieu un terrible accident sur la rue Middlesex, près de la rue South.

Le tramway No. 49, qui a pour conducteur Thomas Lonergan et mécanicien Patrick Lowe, descendait la rue Middlesex lorsqu'un enfant, nommé Real Bourassa, âge de quatre ans et demi, qui courait après un autre petit garçon voulut traverser avant le tramway qui descendait bon train. L'enfant fut frappé par le tramway, roula sous les roues et fut tué instantanément.

Le tramway stoppa aussitôt et l'on ramassa le pauvre enfant.

On demanda l'ambulance, mais on apprit bientôt que c'était l'enfant de M. Joseph Bourassa, qui demeure au No. 28, rue South, et le corps fut transporté chez les parents.

Dire la douleur de la famille Bourassa est impossible.

Le Dr Irish fut appelé et constata que la tête de l'enfant avait été écrasée, que la jambe droite était fracturée à deux endroits, que la main gauche était broyée et que la petite victime avait reçu plusieurs autres blessures.

On rapporte qu'une dame, voyant l'enfant s'aventurer sur la voie, lui cria d'arrêter et que le mécanicien a sonné la cloche, tout en criant lui aussi à l'enfant qui a semblé ne pas entendre.

D'un autre côté, d'autres témoins de l'accident disent que le tramway était conduit trop rapidement, ce qui a empêcher de l'arrêter à temps.

Les directeurs de la compagnie des tramways ont tenu une assemblée hier soir à propos de l'accident mais leur décision n'est pas connue.

C'est le troisième accident de ce genre depuis quelque temps et il est grand temps qu'on y porte remède. On devrait se servir d'appareils protecteurs.

L'enterrement aura lieu demain, sous la direction de M Joseph Albert

LES VAGABONDS

Ont Invente un Systeme de Stenographie.

Plus de quinze cents vagabonds ont été hebergés à l'asile des pauvres d'Acton. La matronne, Mde Ordway, se dit convaincue depuis longtemps que les chevaliers errants ont inventé un système de sténographie dont ils se servent pour s'écrire sans que personne ne puisse les comprendre. Naturellement, les vagabonds ne se servent pas de papier à lettre; ils tracent leurs caractères bizarres, de espèces d'hiéroglyphes, sur les murailles, les clôtures en planches, les arbres.

Mde Ordway raconte qu'un matin elle aperçut de ces caractères sur le mur de la pièce servant de dortoir pour les vagabonds et elle se les fit expliquer par l'un de ses locataires. Il y avait une ligne horizontale, puis une autre ligne en forme de coude et quelque chose qui ressemblait à une grange et à un renard. Cela voulait dire ceci: "J'ai parcouru un chemin droit, sur une distance assez longue, puis j'ai passé une colline, sur laquelle se trouve la grange de M. Fox, où les vagabonds peuvent se loger à leur aire."

Celui qui interpréta cette étrange sténographie fit la remarque que l'auteur de ces caractères sur le mur lui était connu et qu'il allait s'empresser d'aller le rencontrer dans la grange de M. Fox, près de Lowell.

LES PHARMACIENS SEULS.

Auront le Droit de Vendre des Remedes.

Boston, 15 mai—L'Association de Pharmacie du Massachusetts a adopté aujourd'hui les résolutions suivantes:

Résolu, que cette association, par les présentes, donne instruction à son comité sur la législation de faire voter autant que possible des amendements aux lois relatives au commerce de pharmacie, pour que seuls les pharmaciens qui seront propiétaires de fait d'un établissement, soient engagés dans le commerce de détail de produits pharmaceutiques, drogues, articles chimiques, poisons ou préparations et portent le titre de pharmacien, droguiste ou chimiste.

Les officiers suivants ont été choisis:

Président, Wm. C. Durkee de Boston; vice-présidents John Larrabée, Melrose, Wm. Reeves de Cambridge, H. S. Richardson de Concord; secrétaire, James B. Nichols de Salem.

Une Mort Subite.

Québec, 15 mai—Thomas Bouchard, 54 ans, un cultivateur venu de la Malbaie, est tombé mort à la gare au moment où il allait prendre le convoi pour le lac St. Jean, où il allait acheter une terre.

ICI ET LA TOUCHANT LE MAGASIN !

Vous trouverez des prix qui vous démontreront clairement que ce n'est pas une place ordinaire. Ce que les autres magasins peuvent faire pour vous, pour les occasions spéciales, vous êtes assurés cependant que nous sommes le magasin reconnu pour les bas prix dans toutes les occasions pour les bons marchés.

Dans notre Soubassement.

ARROSOIRS de toutes grandeurs pour les plantes de vos maisons et de vos jardins.

1 quarte, 2 quartes, 4 quartes, 6 quartes et dans toutes les grandeurs jusqu'à 16 quartes, en ferblanc uni et peinturé. Les plus bas prix populaire.

TABLES DE MODISTES,

Sans contredit utiles à chaque Dame, 36 pcs de long en bois dur et 18 pcs de large, 1 mesure d'une verge sur chaque table, pliantes en deux. **89 cts.**

GLACIERES,

Aussi bonnes que les meilleures, de toutes grandeurs et vous épargnerez de l'argent.

SETS A DINER—BARGAIN,

112 morceaux, décorés en bleu et brun, pleine grandeur. Une valeur jamais vue, seulement un petit lot à **$5.49.**

CHAPEAUX,

Mentionnés à très bas prix, justement sortis des chambres de confection.

200 CHAPEAUX d'ENFANTS,

Belle paille en brun écrue, bleu marin et noir, paille blanche et Leghorn de toutes les formes avec bords larges ou étroits des dernières formes et garnis avec goût, 98c, $1.25, 1.59, 1.75 et 1.98. Nouvelles formes en Chapeaux de Dames, garnis ou non garnis.

Dans notre Dept. de Chaussures.

Un manufacturier nous a aidé, nous l'avons aidé à vous aider, seulement des plus nouvelles formes et des meilleurs cuirs de leur sorte. Un autre lot de Chaussures de Dames, dessus en drap, en Kid Vici boutonnées, bout opera et philadelphia avec tip patent. Elles ant été fabriquées pour vendre $2.50 et $3. Les ventes ont été considérables la semaine dernière, toutes les grandeurs, notre prix $1.49 la paire.

L. C. MOORE & CO.,

BARGAIN EMPORIUM

302, 304, 308, 310 Rue Essex, — Lawrence, Mass.

Employés Canadiens:—MM. Philippe Hamell, Adolphe Ratelle, Melles Laura Morrissette, Alida Poirier, Lydia Ratelle, Marie Demers et Joséphine Poirier.

BICKNELL BROS., - LAWRENCE, MASS.

6 Dollars
Achètent chez Bicknell Bros, un Habillement noir complet, habit, veste et pantalons, grandeur de 33 à 44, garanti strictement tout laine.

5 Dollars
Achètent chez Bicknell Bros, un Habillement d'Enfant, combinaison, qui ne peut être doublé dans le Massachusetts. L'Habillement seul vaut $5.00 Il vous reste un pantalon extra, une casquette et un grand morceau d'étoffes pour raccommoder, valant $2 comme un présent. Il n'y a rien d'exagérer, ce sont de simples faits.

8 Dolars
Achètent chez Bicknell Bros, un Habillement complet en Clay Worsted Noir, garanti strictement tout laine, grandeur 34 à 46 pcs. Ces Habillements sont les mêmes que vous payez $8.00.

$10
Désirez vous un Habillement ou un Pardessus de printemps pour $10, qui parait aussi bien que vous avez payé en différentes fois $20. S'il en est ainsi, procurez-vous la même chose chez Bicknell Bros. C'est vraiment merveilleux de voir la belle apparence et l'honnête valeur de ces habillements et de ces pardessus.

3 Dollars
Achètent une paire de Pantalons tout laine, de notre propre manufacture et coupés dans les étoffes de Sawyer, exactement la même qualité des centaines que nous avons vendus dans le passé pour $5.00. Bicknell Bros donnent plus de valeur dans leurs Pantalons de $3 que qui que ce soit.

5 Dollars
Achètent une paire de Pantalons de notre propre manufacture. Coupés dans les Worsted de Sawyer qui sont tout aussi bons sous tous les rapports que ceux que vous payez 8 et $10.

Bicknell Bros.

Commis canadiens:—MM. Pierre Audette et Alphonse Audette.

Une Annonce de Grandes Valeurs

Pour les Acheteurs Ruses.

Comme c'est a votre avantage de lire ceci
Soigneusement voici quelques-uns de nos

Bargains Speciaux Pour cette Semaine.

No. 1. Tout notre stock de Collerettes comprenant celles en Soie, Velours et en Drap seront mises aujourd'hui à 50c dans le $1.

Une visite à bonne heure serait avantageuse, car les prix de ces marchandises forceront toute personne à acheter si elle désire un costume.

No. 2. Dans les Etoffes à Robes en carreauté ou un tissus de fantaisie toutes nouvelles et des derniers styles, marchandises vendues il y a deux semaines 25c la verge. Afin de les écouler dans un jour nous les avons réduites à 11c. Elles peuvent être vues dans notre vitrine d'étalage, la vente ne durera que jusqu'à mercredi.

No. 3. 50 pieces de Dimity, des dernières couleurs, 26 pcs de large et garanties pour la couleur. Vendues il y a deux semaines, 10c la vge. Notre prix pour cette vente 5c la verge. Remarquez que ces marchandises ne dureront pas longtemps et qu'elles ne peuvent être renouvellées à moins de 10c la verge.

No. 4. Dentelle crême, blanche et noire, les meilleurs bargains jamais offerts sur le marché; pensez-y bien, dentelle de 6 pcs de large pour 4c la verge.

No. 5. Rappelez-vous notre combination, les plus grands bargains jamais exhibés dans ces marchandises. Corsages de tout style et de tout prix que vous désirez. Chemises blanches, Jupons en satin noir de tout style et de tout prix que vous puissiez désirer.

Sousvêtements d'hommes, chemises de tout style et de tout prix,

Parassols et Garde-Soleil de tout style et de tout prix.

Sousvêtements en coton, pour dames, de tout style et de tout prix.

Rappelez-vous nos Essuie-mains de bain, 4 grandes grandeurs pour 25c.

Nos Corps de dames, par côtes à 4 1-2c sont d'une grande valeur.

M. J. CAHILL,

397 Rue Essex.

FEUILLETON
47

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

QTATRIEME PARTIE

VIII

Le surlendemain, vers les deux heures de l'après-midi, il fit prévenir l'orphelin qui l'attendait. En même temps, il donna la consigne de ne recevoir personne jusqu'à nouvel ordre, puis il s'enferma dans son cabinet avec le timide amoureux de Blanche.

Asseyez-vous en face de moi, mon cher enfant, dit-il à Paul, et causons. Rien ne m'empêche plus aujourd'hui de satisfaire votre impatience bien naturelle et votre curiosité bien légitime.

Le jeune homme prit place vis-à-vis du misérable, qui lui souriait, et dont la figure mobile offrait, en ce moment, une expression de bohomie véritablement touchante.

Vous avez confiance en moi, n'est-il pas vrai, mon cher Paul? reprit Rodille.

La plus grande confiance, monsieur, car vous avez toujours été bon pour moi, et je sais que vous êtes un honnête homme.

Je suis fier de vous inspirer de tels sentiments, et de mon côté je vous déclare que j'ai toujours éprouvé à votre endroit la sympathie la plus vraie, le plus vif intérêt. Cela tient à ce que je reconnais en vous des qualités réelles et bien rares, beaucoup de franchise et de courage, un esprit sérieux, de l'intelligence, de l'instruction, l'amour du travail..

Ah! monsieur, vous me comblez! interrompit Paul, et c'est vraiment trop d'indulgence!

Je ne dis jamais que ce que je pense, et je ne me trompe guère dans les jugements que je porte. Ah! je vous ai longuement observé, je vous connais bien, et la preuve que rien ne m'échappe, c'est que j'ai constaté en vous un grand fond de tristesse. Si je m'abuse, dites-le-moi.

Vous ne vous abusez pas, monsieur.

Ainsi, vous êtes naturellement triste?

Je le suis devenu, du moins.

Pourquoi?

Par suite des épreuves innombrables qu'il m'a fallu subir depuis que je suis au monde, et des obstacles sans nombre que j'ai rencontrés sur mon chemin.

Vous n'avez donc jamais été heureux?

Jamais. Orphelin dès le berceau, élevé par la charité publique, rudoyé sans cesse, repoussé partout, voilà de quelle façon s'est écoulé ma première enfance.

Et ensuite?

L'amour du travail intellectuel s'est emparé de moi sitôt que j'ai eu l'âge de raison. Je me suis cru capable de devenir autre chose qu'un ouvrier. J'ai voulu apprendre, je me suis raidi, j'ai lutté. Les livres furent mes seuls amis, le travail fut ma seule maîtresse. Je sais qu'il y a dans le monde des gens qui sont heureux, mais je n'ai jamais connu le bonheur que pour en avoir entendu parler aux autres.

Vous avez toujours été pauvre, mon cher enfant?

Oh! monsieur, pauvre n'est pas assez dire. J'ai été misérable. J'ai subi tout ce qu'on peut subir quand on ne possède rien et qu'on ne veut pas tendre la main à l'aumône. J'ai porté, en plein, hiver, par douze degrés de froid un pantalon et un paletot de coutil, j'ai failli périr gelé. J'ai eu faim bien souvent, et je me souviens qu'une fois j'ai passé trois jours sans manger. Oh! la faim, monsieur! la faim! quelle souffrance! Si on savait!

Mais aujourd'hui, reprit Rodille avec un accent attendri, votre position est infiniment meilleur, ce me semble?

Paul eut aux lèvres un sourire mélancolique.

Sans aucun doute elle est meilleur, répondit-il, mais elle n'est pas encore bien brillante. Jugez-en. Je gagne chez vous plus que je n'ai jamais gagné! Vous me donnez soixante francs, par mois, ce qui me fait sept cent vingt francs par an. Je paye ma mansarde cent vingt francs, restent six cents francs, avec lesquels il me faut me blanchir, me chausser, m'habiller et me nourrir pendant trois cent soixante-cinq jours. Il est vrai que je ne mange guère et que je suis mal vêtu! Enfin, je ne me plains pas, mais vous voyez, monsieur, que beaucoup de gens regarderaient comme une pauvreté profonde ma richesse relative.

Hélas! c'est vrai! ce n'est que trop vrai.

Je me contente d'ailleurs du peu que Dieu m'accorde, poursuivit Paul, mais il me semble que j'ai bien le droit d'avoir parfois un caractère un peu triste.

Ne vous êtes-vous jamais dit que votre travail et votre mérite vous feraient infailliblement arriver un jour?

Si je m'étais dit cela, j'aurais parlé comme un fou ou un fumô comme un sot. Mon travail ne peut me conduire à rien. Je suis très fort en droit, c'est vrai. Pendant quatre ans j'ai suivi les cours, et c'était là du temps perdu, puisque, faute d'un peu d'argent, je n'ai pu prendre mes inscriptions, et passer mes examens. Je ne suis ni licencié, ni même docteur, ni même avocat. Je ne suis rien, je ne serai jamais rien!

Comme vous voyez l'avenir en noir!

Je le vois tel qu'il est.

N'avez-vous donc aucune espérance de fortune! Ne comptez-vous sur aucun héritage?

Un héritage? une fortune? Eh! mon Dieu, d'où me viendraient-ils?

Le sais-je, moi? D'un parent quelconque.

Je suis orphelin, je suis sans famille, je ne me connais de parents ni proches ni éloignés, et je n'attends rien de personne.

XI

Ah! mon cher enfant, s'écria Rodille après un instant de silence, je ne saurais vous dire à quel point toutes les misères de votre passé me touchent et m'émeuvent, et combien je serais enchanté de vous voir enfin heureux!...

Vous êtes bon, monsieur, et je vous remercie profondément de l'intérêt que vous voulez bien me témoigner, répliqua l'orphelin.

Parlez-moi donc à cœur ouvert, mon cher Paul.

Je ne demande pas mieux!

Dites-moi la somme, fixez-moi le chiffre du revenu annuel qui représenterait pour vous la liberté d'esprit, l'indépendance complète, la fortune, le bonheur.

Mes goûts sont modeste! murmura Paul avec un sourire, et je ne me montrerais point exigeant. Il suffirait de peu pour combler, pour dépasser mes désirs.

Enfin, quel serait ce peu?

Le jeune homme réfléchit pendant quelques secondes, puis il répondit:

Il me semble qu'un revenu certain de deux mille quatre cents francs par an (c'est-à-dire deux cents francs à dépenser par mois) me rendrait millionnaire.

Et si vous deveniez subitement possesseur de cinq mille livres de rente, représentées par un capital de cent mille francs!

Je serais fort embarrassé, je vous le jure, pour trouver l'emploi d'une opulence tellement invraisemblable! Cinq mille francs de rente! grand Dieu!

Que répondriez-vous donc à celui qui vous offrirait cette somme de cent mille francs en échange d'une renonciation complète à des droits douteux dans une affaire létigieuse?

Je répondrais que j'accepte avec transport, avec enthousiasme, avec délire, et je vouerais une reconnaissance éternelle à l'homme de bien qui m'aurait fait une telle offre et qui l'aurait réalisée. Malheureusement, tout ceci n'est que jeu d'esprit et supposition gratuite! Personne ne songe à me proposer cent mille francs!

C'est ce qui vous trompe.

On me les offre?

Positivement.

Qui donc?

Votre très humble serviteur.

Vous, monsieur Rodille!

Mon Dieu, oui, cher enfant, moi-même.

Mais c'est un rêve!

Pas le moins du monde. C'est une belle et bonne réalité. Je le répète, je vous offre cent mille francs en échange d'une renonciation, en ma faveur, à des droits contestables dans une affaire très obscure et très embrouillée. Rien n'est plus loyale, d'ailleurs, que la transaction dont il s'agit, et comme je ne veux pas qu'il vous soit possible de suspecter ma bonne foi, voici l'affaire en deux mots: Il est question d'un héritage de deux cent cinquante mille francs qui doit, si je ne m'abuse, vous appartenir légalement. D'autres héritiers ont été envoyés en possession il y a très longtemps. L'époque de la prescription approche. Il faut donc entamer au plus vite un long procès dont les frais sont énormes et dont l'issue est incertain. Moyennant cent mille francs, vous me substituez à vos droits. Je consens à courir les mauvaises chances. Je me risque. J'entame le procès. Je dépense vingt-cinq mille francs en frais de toutes sortes et en plaidoiries. Si je perds, je suis ruiné, Si je gagne, au contraire, je rentre dans mes déboursés avec cent vingt-cinq mille francs de bénéfice, ce qui est joli. Rien de plus simple, comme vous voyez, et rien de plus acceptable. Si, par aventure, ma proposition ne vous agrée pas, les choses restent en l'état où elles se trouvent. Point de procès, la prescription est enfin acquise et les héritiers se frottent les mains! Tout ceci vous paraît-il clair?

Comme de l'eau de roche.

Alors, vous n'avez plus qu'à vous décider.

Je le suis déjà.

Refusez-vous, ou acceptez-vous?

Ah! monsieur, Rodille me prenez-vous pour un fou ou pour un imbécile? J'accepte plutôt cent fois qu'une.

C'est au mieux. Rien ne nous empêche donc d'en finir à l'instant L'acte est tout prêt. Le voici sur le bureau en double original. Signez.

Mais...

Hésiteriez-vous par hasard?

Que Dieu m'en garde! Seulement, avant de m'engager, je serais bien aise de savoir...

Oh! mon cher enfant, je vous arrête! interrompit Rodille d'un ton sec. Vous ne saurez absolument rien! C'est entre nous une question de confiance.

Rodille regarda fixement le jeune homme, l'espace d'une seconde; il voulut bien, cependant, lui donner quelque explication.

Mon cher jeune homme, je vous ai dit les choses telles qu'elles sont. Je vous ai démontré que je jouais gos jeu. Le seul, dans tout ci, qui gagne à coup sûr, c'est vous! J'ai mis à votre disposition une fortune. Vous n'avez qu'à étendre la main pour la prendre. Si vous préférez végéter indéfiniment dans votre situation présente, vous êtes le maître! tant pis pour vous. Signez donc, signez à l'instant même, sinon votre attitude hésitante paralysera mon audace et je retirerai ma promesse.

Paul Mercier sentit un frisson courir sur son épiderme, à la seule pensée que Rodille pourrait se dédire Il saisit la plune. Cependant, avant de signer, il demanda:

Et les cent mille francs?

Vous les recevrez aussitôt que j'aurai fait enregistrer notre transaction. Vous les recevrez en bel or tout neuf et en beaux billets de banque.

Paul eut un éblouissement. Il crut voir les sébiles de tous les changeurs de Paris danser une sarabande devant lui. Il crut sentir dans sa poche gauche un portefeuille gonflé de ces précieux chiffons dont le tentateur venait de parler. Cent mille francs, pour lui, c'était une fortune immense! c'était plus qu'une fortune, c'était le droit de déclarer à Blanche son amour, de l'arracher à une position odieuse, de faire d'elle sa compagne chérie, sa femme bien-aimée, devant Dieu et devant les hommes!

En échange de telles espérances et d'un si radieux horizon, Paul aurait donné tout son sang, si Rodille le lui avait demandé. Il signa d'une main fiévreuse.

Bravo, mon enfant, dit alors l'habile coquin en comprimant de son mieux un tressaillement de joie, et en faisant disparaître dans un tiroir de son bureau les feuilles de papier ornées de la signature de l'orphelin. Bravo! vous voilà riche!

C'est-à-dire, je le serai bientôt.

Vous l'êtes déjà. A partir de cette minute vous possédez cent mille francs; mais comme les formalités de l'enregistrement entraîneront un retard de quelques jours, et que vos privations n'ont déjà duré que trop longtemps, prenez ces cent louis, c'est un faible acompte sur la somme considérable que je vais avoir à vous remettre.

En disant ce qui précède, Rodille tirait d'une de ses poches deux rouleaux d'or, et les mettait dans les mains de Paul Mercier, qui ne se fit nullement prier pour accepter.

Voilà donc une affaire terminée-continua Rodille. Il nous reste à traiter une autre question, beaucoup moins importante sans doute quoiqu'elle ne manque pas d'intérêt.

Paul prit une physionomie attentive.

Votre nouvelle fortune vous appelle a de brillantes destinées, reprit le directeur de l'agence. Vous ne conserverez point auprès de moi, je le comprends à merveille et je l'attends, des fonctions trop modestes. Puis je espérer, néanmoins, que vous m'accorderez pendant quelques semaines encore un concours que votre intelligence, votre zèle et votre discrétion me rendent précieux?

Paul se dit, avez la rapidité de l'éclair, qu'un fois séparé de Rodille, les occasions de se rapprocher de Blanche lui manqueraient absolument. Il se hâta donc de répondre:

Aussi longtemps que mes services ponrront vous être utiles, je serai à vos ordres.

Merci, mon cher enfant, merci. Vous êtes une admirable nature, et, je vous le répète, je suis charmé de l'heureuse chance qui vous arrive que si elle m'arrivait à moi-même. Pas un mot de tout ceci à vos camarades, n'est-ce pas?

Soyez tranquille, monsieur, je serai muet.

En quittant le cabinet de Rodille, Paul était pâle et chancelant comme un homme ivre. Pour la première fois de sa vie, il avait de l'or dans ses poches; pour la première fois l'avenir jusque-là si sombre, lui apparaissait sous les plus riantes couleurs. Il lui semblait que tout venait de se métamorphoser en lui-même et autour de lui. Il se sentait devenir un homme entièrement différent, un homme n'ayant rien de commun avec le pauvre diable qu'il était encore une heure auparavant.

Au milieu de ce véritable chaos de pensées et de sensations, l'amour de l'orphelin pour la fille de Vaubaron, bien loin de s'amoindrir, grandissait, rayonnait, illuminait tout le reste. L'excessive timidité de Paul faisait place à la plus grande hardiesse. Il se le persuadait du moins.

Quand je verrai Blanche, se disait-il avec conviction, j'aurai le courage de tomber à ses genoux, j'aurai l'audace de lui avouer mon amour et de lui jurer qu'il ne me restera plus qu'à mourir si elle refuse d'accepter ma vie, ma fortune et mon nom.

Le déménagement de Fritz Horner et son installation dans le pavillon de la rue des Amandiers-Popincourt avaient en lieu trois jours avant la scène que nous venons de raconter à nos lecteurs.

Paul ignorait encore que le magnétiseur eût quitté sa demeure habituelle, en emmenant Blanche avec lui. Quelques heures après l'entretien qui modifiait si complètement ses destinées, l'orphelin, en quittant l'étude, se dirigea vers le boulevard du Temble. Il n'était chargé d'aucune missive de Rodille pour le magnétiseur; il ne comptait point franchir le seuil de l'enclos; il n'espérait pas voir Blanche et lui parler, mais il éprouvait l'impérieux besoin de se rapprocher du logis où respirait sa bien aimée et de pouvoir se dire tout bas:

Elle est là! quelques pas à peine nous séparent! C'est tout au plus si deux ou trois murailles s'élève entre nous!

Il n'est pas dans le monde un amoureux un peu bien épris qui ne comprenne ce sentiment et qui ne l'ait éprouvé.

Paul arriva près de la porte qu'il connaissait si bien et qu'il considérait "in petto" comme la porte du paradis, quoiqu'elle conduisît en un lieu qui, certes, n'avait rien de céleste. L'affiche manuscrite, collée par Rodille à côté de la plaque de cuivre, attira ses regards et fixa son attention. Il faisait nuit, mais le rayonnement de la guirlande de lampions éclairant "a giorno" l'entrée du salon des figures de cire de Curtius, arrivait jusqu'à la petite porte, un peu affaibli, sans doute, mais suffisant encore cependant pour permettre de lire tant bien que mal.

Paul déchiffra les quelques lignes tracées d'une main ferme en gros caractères réguliers. La vérité funeste pénétra dans son esprit comme un trait de feu. Il lui sembla qu'il recevait sur le crâne un coup de marteau, ses yeux se voilèrent, son cerveau tinta, et un désespoir s'empara de lui.

Blanche disparue! Blanche ayant quitté Paris! Blanche ayant quitté la France, tout cela parut à Paul, dans le premier moment, constituer un de ces malheurs immenses et sans remède après lesquels il ne reste plus qu'à se brûler la cervelle.

Fort heureusement le pauvre garçon n'avait pas de pistolet sous la main. Il rentra chez lui dans un état à faire pitié. Pendant toute la nuit, les murailles nues de sa mansarde répétèrent ses soupirs et ses gémissements. Enfin, un peu avant le point du jour, cette crise de douleur s'apaisa pour faire place à des sentiments plus calmes et moins insensés.

Paul se dit qu'il n'y a qu'une seule chose, la mort, qui puisse séparer véritablement deux cœurs. Blanche était partie, mais Blanche était vivante! Rien n'empêchait Paul, devenu riche, de suivre les traces du docteur Horner à travers l'Europe entière, et l'on finit toujours par trouver ce que l'on cherche quand on a beaucoup d'or à sa disposition, et quand on n'hésite point à semer cet or sur les grandes routes. Ranimé par ces réflexions consolantes, Paul put enfin goûter un peu de repos, et, à l'heure habituelle, il descendit à l'étude. Rodille l'attendait.

J'ai à vous parler, lui dit-il. Venez dans mon cabinet.

Et il ajouta presque aussitôt:

Mais, quelle mine de déterré! Qu'avez-vous donc fait de votre nuit, mon cher Paul?

Le jeune homme, ne jugeant point à propos de mettre Rodille dans sa confidence, ne répondit point. Rodille, de son côté, n'eut garde de témoigner une curiosité indiscrète.

Cela ne me regarde en rien, fit-il, et, si je viens de vous prendre à part, c'est que j'ai à vous charger d'une mission de confiance.

Disposez de moi, monsieur.

A plusieurs reprises, reprit le directeur de l'agence, vous avez servi d'intermédiaire entre moi et le docteur Fritz Horner.

Paul tressaillit et devint pourpre, mais son interlocuteur, qui tout en parlant, feuilletait un dossier, ne remarqua point cette émotion et continua, du ton le plus naturel:

Le docteur Horner, avant de venir habiter Paris, s'était compromis gravement dans sa patrie pour cause politique. Il a laissé là-bas des ennemis puissants. Une demande d'extradition a été formée. D'une heure à l'autre elle peut être accueillie. Fritz Horner a dû pourvoir à sa sûreté, et se cacher pour quelque temps dans Paris.

Ah! balbutia Paul d'un air effaré sans même savoir ce qu'il disait, le docteur se cache dans Paris?

Oui.

Seul?

Eh non! avec ses deux somnambules. Mais que vousi mporte? Est-ce que ces femmes vous sont connues?

Non, monsieur, se hâta de répondre Paul.

Le docteur n'a confié qu'à moi le secret de sa retraite, continua Rodille, et je ne le confierai qu'à vous. Je vous sais incapable d'une indiscrétion, surtout lorsque cette indiscrétion peut faire tomber une tête.

Personne au monde ne réussirait à m'arracher une parole! répondit le jeune homme avec feu.

Voici une lettre pour le docteur

Paul regarda la souscription.

Vous vous trompez, monsieur, dit-il.

Comment! je me trompe?

Sans doute, cette lettre est adressée à M. Michel Leroux, ancien négociant, et non point au docteur Horner.

Le docteur a changé de nom en même temps qu'il changeait de domicile, répliqua Rodille avec un sourire. Comprenez-vous maintenant?

Très bien, M. Leroux et M. Horner ne sont qu'une seule et même personne.

C'est cela.

Où trouverai je le docteur?

Vous allez gagner, tout de ce pas, la rue des Amandiers-Popincourt. Vous verrez, au No. 13, un grand mur et une petite porte. Vous sonnerez à la petite porte. Une servente vous ouvrira. Vous lui demanderez M. Michel Leroux, et elle vous conduira près de Fritz Horner, à qui vous remettrez ma lettre.

Ce sera fait très exactement, monsieur; vous pouvez y compter. Y aura-t-il une réponse?

Il doit y en avoir une. Vous me la rapporterez sur-le champ.

Oui, monsieur.

Paul se mit en route, le cœur innondé d'une joie aussi vive que son désespoir avait été profond. Blanche n'avait point quitté la France! Elle était à Paris! près de lui! Il allait la voir sans doute, elle que, une demi-heure auparavant, il croyait au bout du monde! Cette certitude et cette espérance ne devaient-elles pas suffire à tourner des têtes plus solides que celle du pauvre orphelin?

Paul avait une si grande hâte d'arriver, qu'il courait au lieu de marcher. Or, de la rue du Musée à la rue des Amandiers-Popincourt la distance était grande, et bientôt le jeune homme, fut contraint de se ralentir, puis de s'arrêter Par bonheur il se souvint fort à propos de sa fortune, et montant dans un fiacre qui passait, il donna l'ordre au cocher de le conduire à destination, en lui promettant un large pourboire si les chevaux brûlaient le pavé.

Il descendit en face le No. 13, et les choses se passèrent ainsi que Rodille l'avait annoncé. Une servante lui ouvrit la porte. Elle l'introduisit dans un vaste jardin qui réalisait le beau idéal du désordre le plus fantastique. Il fallait, pour arriver jusqu'au pavillon, se frayer non sans peine un chemin à travers les orties et les ronces.

Paul fut reçu par le docteur Horner dans une pièce du premier étage, ayant pour tous meubles deux ou trois fauteuils dépareillés et un petit bureau de bois noir. Le magnétiseur lut rapidement la lettre de Rodille.

Je vais répondre, dit-il, attendez un peu.

Et il s'assit devant le bureau. Paul, s'approchant de la fenêtre, appuya son front contre une des vitres. De là il dominait cette partie du jardin qui s'étendait derrière le pavillon. La muraille de clôture longeait une ruelle étroite venant former un angle aigu avec la rue des Amandiers Un vieux tilleul au tronc noueux, placé tout près du mur, laissait prendre dans la ruelle ses branches flexibles.

Si pourtant on voulait entrer la nuit dans le jardin, se dit Paul, voilà un arbre qui remplacerait, sans trop de désavantage, une échelle. L'escalade, grâce à lui, ne serait qu'un jeu d'enfant?

Les regards du jeune homme se détachèrent du tilleul pour se reporter vers les parties plus proches de l'enclos. Tout à coup, les pulsations de son cœur se multiplièrent à l'infini, et battirent la charge dans sa poitrine. A travers les branchages entrelacées étroitement d'un massif de charmille, il venait de deviner une forme féminine, svelte, gracieuse, vêtue de noir, et si mal entrevue que fût cette forme, il n'hésitait pas, cependant, à reconnaître Blanche.

Que faisait la jeune fille sous ce dôme verdoyant? Paul ne vint point à bout de s'en rendre compte. Il lui sembla, cependant, qu'elle était immobile, et qu'elle portait bien souvent son mouchoir à ses yeux.

Pleure-t-elle donc! se demanda l'orphelin avec une profonde inquiétude. Et si elle pleure, pourquoi ces larmes? Oh! je le saurai! il faudra bien que je le sache!

Fritz Horner venait d'achever sa lettre. Il se leva.

Voici ma réponse, dit-il à Paul en lui tendant l'enveloppe cachetée. Retournez-vous tout de suite à la rue du Musée:

Oui monsieur. Cette lettre sera remise avant une heure. N'ajoutons rien de vive voix à ce que vous avez écrit? J'ai bonne mémoire. Je répéterais mot à mot.

C'est inutile. Saurez vous sortir de la maison?

Parfaitement.

Et vous retrouver dans le jardin?

Rien de plus facile, il n'y a qu'à marcher toujours tout droit jusqu'à la porte de la rue.

Allez donc.

Paul salua le docteur et quitta la chambre du premier étage. Aussitôt qu'il est dépassé le vestibule, il se garda bien de marcher droit devant lui, ainsi qu'il venait de le dire, et il se jeta sur la gauche pour se rapprocher du berceau touflu sous lequel il avait entrevu Blanche.

Son instinct d'amoureux le guida si merveilleusement qu'après avoir fait une trentaine de pas, non sans peine, à travers un inextricable fourré, il déboucha dans une sorte de petite clairière au bord de laquelle la jeune fille était assise sur un banc vermoulu. En entendant près d'elle le bruit des pas d'un homme, Blanche tressaillit et fit un brusque mouvement pour s'enfuir, comme une gazelle effarouchée, mais avant de s'éloigner, elle tourna la tête, et du premier regard, elle reconnut l'orphelin. L'expression de son visage se modifia aussitôt. Un sourire vint à ses lèvres. Elle tendit la main à Paul, et murmurant d'une voix émue.

Ah! mon ami, c'est vous! Je suis bien heureuse de vous voir! J'avais si peur d'être pour toujours séparée de vous!

Paul saisit avec ardeur la petite main qui se tendait vers lui et la pressa dans les siennes; mais en même temps, une douloureuse argoisse lui serrait le cœur. Il ne s'était pas trompé. Le visage pâle de la jeune fille offrait ça et là des traces humides. Ses paupières étaient rougies et gonflées. Blanche venait de pleurer beaucoup!

XI

Ah! mademoiselle, s'écria Paul, bien plus encore que vous je craignais une séparation! Lorsque j'ai appris votre départ de la maison du boulevard du Temple, j'ignorais ce que vous étiez devenue, je ne savais pas si je viendrais à bout de vous retrouver, et me sentais devenir fou.

Il paraît que le docteur a de très graves raisons pour désirer que notre retraite reste inconnue de tout le monde, reprit la jeune fille. Sait-il que vous êtes ici?

Oui, mademoiselle. J'étais chargé pour lui d'un message, et je viens de lui parler.

En disant ce qui précède, Paul leva les yeux vers le pavillon. Il lui sembla distinguer, derrière les vitres de l'une du premier étage, la figure livide et sinistre de Fritz Horner.

Si le docteur me voit auprès de Blanche, se dit-il tout est perdu! Il soupçonnera mon amour, il se défiera de moi, et la porte de sa maison me sera fermée. Blanche, continua-t-il à voix basse, comme si quelque témoin indiscret avait pu l'entendre, Fritz Horner est à la fenêtre, et ses regards fouillent les profondeurs des massifs de verdure qui nous séparent de lui. Il faut donc que je m'éloigne et que je me hâte, et cependant j'ai bien des choses à vous dire, bien des questions à vous adresser, de grandes nouvelles à vous apprendre. Êtes vous libre, le soir, de sortir de la maison et de venir dans le jardin?

Je le crois, répondit la jeune fille. Personne ne s'occupe de moi, et l'on ne me tient point prisonnière.

Eh bien, ce soir, à neuf heures, trouvez-vous à cette même place et attendez-moi. Je ne tarderai guère à vous rejoindre.

Je serai ici, mon ami, je vous le promets, et je vous attendrai. Mais comment vous y prendrez-vous pour pénétrer dans l'enclos sans que le docteur le sache?

J'ai la certitude d'y réussir.

Ne courez-vous aucun danger?

Aucun.

Bien vrai?

Je vous le jure.

Paul, je vous en supplie, ne vous exposez-pas. Veillez bien sur vous si vous avez quelque affection pour la pauvre orpheline! Songez qu'elle se trouverait de nouveau seule au monde si vous veniez à lui manquer.

Chassez toute inquiétude, chère Blanche! Je vous jure encore une fois que je ne dois courir aucun risque.

Paul serra une dernière fois la main de la jeune fille, impartaitement tranquillisée par l'assurance qu'elle venait de recevoir, et il regagna la porte d'entrée en se coulant le long des taillis, de manière à rester toujours hors de vue, à la façon d'un renard qui veut se dérober aux yeux du chasseur. Une fois sorti sans encombre de l'enclos, l'orphelin reprit le chemin de la rue du Musée, et remit à Rodille la réponse du docteur Horner.

Le reste de la journée s'écoula pour lui avec une lenteur désespérante. Il attendait avec une impatience fiévreuse l'heure trois fois bénie qui lui permettrait enfin de se rapprocher de Blanche.

La nuit arriva. Les étoiles s'allumèrent au ciel, tandis que dans les rues de Paris le gaz commençait à flamboyer.

Paul se mit en route pour le quartier Popincourt. Il arriva en face de la muraille de l'enclos; il dépassa la petite porte: il s'engagea dans la ruelle formant un angle aigu avec la rue des Amandiers, et il ne s'arrêta que sous le tilleul dont les branches traînantes descendaient presque au niveau du sol.

Il était en ce moment tout au plus huit heures, et c'est à neuf seulement que Blanche devait l'attendre. Cette considération ne l'arrêta point. Il saisit des deux mains la branche la plus forte, et, grâce à elle, il atteignit en quelques secondes le chaperon du mur.

Une fois là, rien ne devait être plus facile que de se laisser glisser dans le jardin et c'est ce qu'il fit sur le champ. L'enclos semblait désert. Un silence profond régnait. Toutes les fenêtres du pavillon étaient obscures, sauf une seule faiblement éclairée Derrière le vitrage à peine lumineux, Paul vit passer et repasser une grande ombre: c'était celle de Fritz Horner qui marchait lentement, et qui se livrait sans doute à des réqexions désagréables.

Certain, désormais, qu'il ne courait point le risque de rencontrer le docteur sur son passage, le jeune homme s'orienta de son mieux et se dirigea du côté de la petite clairière, qu'il atteignit après quelques recherches, non sans avoir déchiré notablement et en maint endroit son visage et ses vêtements. Il s'assit sur ce même banc vermoulu où Blanche s'était assise quelque heures auparavant, et il attendit, s'efforçant de comprimer les battements tumultueux de son cœur.

Une horloge lointaine sonna neuf heures. Presque en même temps Paul entendit le bruit léger d'un pas léger qui approchait. Bientôt une forme indécise apparut à l'entrée de la clairière.

Blanche, murmura l'orphelin d'une voix si basse qu'elle était à peine distincte, Blanche, est-ce vous?

Oui, répondit l'enfant, c'est moi.

Les mains des deux jeune, gens se rencontrèrent dans l'obscurité, et le fiile de Jean Vaubaron prit place sur le banc à côté de Paul. Il se fit alors un silence de quelques minutes, et ce fut Blanche qui, la première, rompit ce silence. En sa qualité de fille d'Eve, elle était curieuse.

[ACONTINUER.]

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.
CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. $3 a year. Specimen copies sent free.
Building Edition, monthly $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY

D. THEBERGE,
164 Rue Valley, Lawrence.
A toujours en mains un splendide assortiment de
BOIS et de CHARBON
DE TOUTES SORTES.
[redacted] bas de la ville pour
ARGENT COMPTANT.
Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.
FOIN, PAILLE, & etc
Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND
188 RUE LOWELL, Lawrence.
Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.
☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servira avec honnêteté.
N. B —M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place
Wm FERLAND, 188 RUE LOWELL.

A. CHOQUETTE,
Entrepreneur de Pompes Funebres.
Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits et Décors mortuaires.
Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.
Magnifique Corbillard Noir pour les enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.
Carrosses de premiere classe pour mariages, Baptemes et Funérailles.
A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON,
Lawrence, Mass

P. P. P.
Piquant de Frêne, Racine de Phitolague et Potasse,
Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.
P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.
Pour le Syphilis du premier, second et troisieme ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons, vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.
Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.
Springfield, Mo., 14 août 1893.
Je puis parler par ma propre expérience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MRS M. M. YEARY.
Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies d s Rognons
Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.
Aberdeen, O. 4 juillet 1892.
M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.
Aberdeen Brown County, O.
CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les irruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant je suis entièrement guéri.
(Signé) J. D. JOHNSTON,
Savannah, Ga.
Témoignage du maire de Séquin, Tex.
Séquin, Tex. 14 juin 1893.
MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement
CAPT. W. M. RUST, Avocat.
Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.
Tous les Pharmaciens le vendent.
A Lawrence, par H W. Whitney.
LIPPMAN BROS.,
Propriétaires.
Bloc Lippman, Savannah, Ga.

J. E. BENOIT,
26 RUE LOWELL, Lawrence
Le meilleur endroit de la ville pour acheter du
Bois et du Charbon.

Egg Franklin Coal,	$7.75.
Stove Franklin Coal,	$8.00.
Stove Coal,	$6.00.
Nut Coal,	$6.00.
Egg Coal,	$5.75.
Broken Coal,	$5.50.
Cumberland Coal,	$5.75.

☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.
L'endroit par excellence pour acheter toutes sortes de Bois et de Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

Si vous avez besoin d'un
Habit de Soiree,
vous pouvez louer un de ces habits à bon marché chez le
POPULAIRE
Tailleur - Canadien,
ARTHUR M. BERTRAND,
24 Rue Middle.
Il a de très beaux habits de toutes les grandeurs.
Vous Epargnerez de l'Argent
En lui fesant une visite.

J. H. GUILLET,
Avocat, Notaire et Juge de Paix.
Commissaire pour la Province de Quebec.
Chambres 18 et 19, Central Block
53 Rue Central.

F. Morel,
97 Broadway.
M. Morel a le plaisir d'inviter le public en général de venir visiter son établissement qui est rempli
d'Epiceries, Provisions, The, Cafe, Farine, &c.
Le plus beau choix de la ville à des prix extrêmement bas. Allez le voir satisfaction vous est garantie sous tous rapports.
97 BROADWAY 97.

F. S. HAMLIN,
Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.
—EST—
Agent d'Assurance contre le Feu
Au No. 3 Washington Square,

F A Chase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee 6 mois

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. IX. Soyons Unis. LOWEL, MASS., JEUDI 23 MAI 1895. Soyons Distingues. No. 88

N. E. MIVILLE.
PHARMACIEN ✻ DIPLOME
44 RUE HAMPSHIRE.

Vend ce qu'il y a de Mieux en Fait
D'ARTICLES DE TOILETTE,
ESSENCES, PARFUMS,
EXTRAITS, SVONS, ETC.
LES MEILEURES VINS ET LIQUEURS A L'USAGE DES FAMILLES

Liniment - et - Sarsaparilla - de - Miville,
Rien de Surpassable chez les autres Pharmaciens,
Prescriptions une Specialite.

BOSTON & MAINE R R.

ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.

Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateau x) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

☞ Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene —9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, ¶8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

¶ Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changements à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

la Cote du Pacifique,

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

LA MACHINE
Pour Nettoyer les Tapis de
DILLON.
750 Rue Essex, Lawrence
C'est la meilleure machine jamais vue avant aujourd'hui. Les Tapis usés et minces ne sont pas exposés à être endommagés par ce procédé.
Aussi Costumes Teints en Couleurs qui ne changent pas.
Nettoyage à la Vapeur, Naphtha et à Éponge sèche.
Réparage et repassage une spécialité.
☞ N'oubliez pas l'endroit,
750 RUE ESSEX
En face de la Station des Tramways, Lawrence, Mass.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, archandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

Durant & Rogers,
ORFEVES :-: BIJOUTIERS.
SI chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.
SI vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.
SI vous préférez acheter une Montre à bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.
☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.
Commis canadiens:—J. A. Legault et C. A. Goozae.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle

CLIFFORD'S DYE HOUSE,
2 et 4 Rue Andover
Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.
Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.
Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

POURQUOI PAS?

Il nous fait plaisir d'apprendre que nos compatriotes du Canada, du moins ceux de Montréal, sont en train de secouer leur apathie pour le sport en général.

Tandis que les Anglais, les Américains travaillaient, par des entraînements violents, à développer leurs forces physiques, nous négligions d'en faire autant, à notre détriment.

La force, la santé, l'endurance que donnent ces exercices physiques sont des éléments de succès dans l'âpre lutte pour la vie que nous devons tous soutenir, coûte que coûte.

Nous sommes, pour la plupart, fils de travailleurs puissamment découplés, descendants d'hommes que le travail manuel a rendus robustes: ils nous ont transmis leur vigueur; mais transplantés dans les villes, où l'air est vicié, astreint à des labeurs qui épuisent, nous courons un grand danger de perdre des forces et d'élever une génération malingre, anémique, si nous ne recourons pas, comme les Anglais, aux amusements propres à retremper nos nerfs épuisés. C'est la compensation nécessaire.

En France, la vie sportive a pris un long temps avant de passer dans les mœurs; mais la nouvelle génération a compris les avantages du sport et elle s'y livre avec entrain, obtenant par ce moyen de magnifiques résultats

A Montréal, nos compatriotes avaient trop de sang français dans les veines pour ne pas faire fi des exercices athlétiques, s'occupant exclusivement de culture intellectuelle.

Mais l'exemple a cela de bon qu'il est contagieux. A force de voir les Anglais jouer à la balle, au ballon, monter à bicyclette, ils en ont pris le goût, et plusieurs des citoyens canadiens importants de la métropole du Canada ont bien voulu entreprendre de fonder l'association "Le National," dans le but d'aider les jeunes Canadiens-français désireux d'entrer en lice avec les jeunes gens d'origines étrangères.

A peine fondé, ce club vient de conclure un arrangement avec le club de Cornwall, pour jouer une partie de crosse, sur le terrain du National, le jour de la fête de la Reine, le 24 de mai courant.

Les jeunes joueurs du National qui n'ont encore jamais lutté contre aucun vieux club, se croient déjà assez forts pour combattre contre un club tel que le Cornwall; un club qui, il n'y a pas longtemps, remportait le titre de champion dans la ligue la plus forte du Canada.

L'hon. M. Wilfrid Laurier a été spécialement invité d'assister à cette fête, et on assure qu'il a accepté.

Depuis lundi, les Cornwall se sont mis activement à la pratique pour se préparer à rencontrer "Le National". Les joueurs seront les mêmes que ceux des années dernières. Ils se disent confiants de remporter la victoire. Cependant, des paris sont déjà engagés en faveur du National.

Le National a aussi son club de base ball.

Aussi entreprenants que les joueurs de crosse, ils viennent d'entrer dans une ligue composée des clubs suivants:

Le Plattsburg, le St. Albans, le Rouse's Point, le Farnham, l'Ottawa et le National.

Nos jeunes compatriotes ont choisi pour leur capitaine, M. Louis Belcourt, qui est un joueur d'une grande valeur.

Ils joueront leur première partie pour le championnat de cette ligue, le 24 de mai courant, sur le terrain du National.

Le National se propose de former, d'ici à quelques semaines, un club de bicyclistes parmi les Canadiens-français.

Voilà un bon commencement, et nous félicitons chaleureusement les promoteurs de cette entreprise qui devra donner des fruits abondants.

Maintenant, nous nous demandons pourquoi cet exemple donné par nos compatriotes de Montréal ne serait pas suivi par les Canadiens des centres industriels de la Nouvelle-Angleterre? Pourquoi n'aurions-nous pas nos clubs de joueurs de balle, de ballon et ons associations de bicyclistes?

Nous pourrions ensuite défier les joueurs étrangers, ou organiser des rencontres entre ces divers clubs canadiens.

Soyons de notre siècle et du pays que nous habitons.

Pourquoi pas?

MERCIER VENGE.

Par un Depute Irlandais, en Plein Parlement

Ottawa, 16 —M. Devlin, député d'Ottawa, a fait un des discours véhéments dont il est coutumier.

Une grande partie du discours du député d'Ottawa a été consacrée à venger la mémoire de l'honorable Honoré Mercier contre les députés de la droite qui persiste à calomnier la dernière administration libérale dans la province de Québec.

M. Devlin s'est livré aux dénonciations les plus virulentes contre l'hon A. R. Angers, auteur du coup d'Etat de 1891. L'hon M. Mercier était un honnête homme, s'est écrié M. Devlin; mais la conspiration ourdie contre lui était gigantesque et monstrueuse; le parti conservateur avait à sa disposition pour le ruiner non seulement un lieutenant gouverneur sans scrupule; mais même des juges.

M. Devlin a terminé son discours en rappelant les funérailles grandioses de feu l'honorable M. Mercier. Ces obsèques, sans précédent dans l'histoire du pays, ont démontré, dit-il, qu'à la mort de M. Mercier, le peuple a compris qu'il venait de perdre un des plus grands patriotes que la province de Québec ait jamais possédés et il a voulu par une immense manifestation de sympathie le réhabiliter et venger au moins sa mémoire de l'insulte et de la calomnie sous le poids desquelles sa carrière d'homme public avait été prématurément et injustement brisée.

UNE CATASTROPHE.

Une Maison s'Ecroule et Tue Trois Personnes.

Providence, R. I., 17 mai—Une maison dans le village de Jericho s'est écroulée vers 4 heures, cette après-midi, comme des ouvriers étaient en train de lui poser de nouvelles fondations.

C'était un édifice en bois de 50 pieds de long.

Trois personnes ont été tuées et onze ont été blessées. Il y avait deux familles dans cette maison; on leur avait dit de ne pas déménager, car il n'y avait pas de danger.

Le corps d'une femme, Mde Guertin, et celui d'un enfant, tout mutilés et écrasés, ont été retirés des ruines. Un peu plus tard le corps d'un ouvrier, Asa Aldrich, fut aussi trouvé dans les débris.

LE BARBIER HAMEL.

Un Jury l'a Declare Innocent.

Lewiston, Me., 17 mai—En Cour Suprême, aujourd'hui, un jury a rendu un verdict de non coupable dans la cause du barbier Théodore Hamel, qui était accusé du meurtre de Jean Daigneault le 4 mars dernier.

Daigneault étant ivre avait menacé Hamel plusieurs fois pendant la journée. Ce dernier poussa l'ivrogne hors de sa boutique, et en tombant sur le trottoir glacé, Daigneault se fractura le crâne, ce qui causa sa mort.

Hamel prétendit qu'il était en état de légitime défense et qu'il n'avait pas eu la moindre intention de tuer Daigneault.

Souvenir de Canrobert.

Une curieuse anecdote sur le maréchal Canrobert racontée dans le dernier numéro de la *Nouvelle Revue Internationale*:

C'était, dit le narrateur, à la suite des guerres de Crimée. Le maréchal s'était rendu à Aix-les-Bains pour y soigner une blessure rebelle.

Il y avait là justement, en villégiature, une jeune princesse française aussi charmante que spirituelle, de caractère aventureux, qui tournait les vers aussi bien qu'elle tirait au pistolet, exercice favori auquel elle se livrait presque tous les après-midi dans son parc réservé.

Or, un jour comme elle commençait à manœuvrer, un monsieur de modeste apparence, vêtu d'un paletot gris et d'un chapeau de feutre de même couleur, surgit tout à coup d'une allée.

—On ne passe pas! s'écria la jeune femme.

Le promeneur n'obéit pas

—Retirez-vous! s'écria-t-elle une seconde fois, impatientée.

Nouvelle désobéissance de l'étranger qui continuait sa route sans avoir l'air d'entendre ces injonctions.

—Une, deux, trois! Retirez-vous ou je fais feu! répliqua la dame courroucée.

Le promeneur ne s'arrêta pas encore, bravant la menace.

—Alors, tant pis si je vous atteins!

Et tout rouge de colère, en proie à une vive agitation, la jeune femme pressa la détente, dans un mouvement d'impatience irréfléchie en présence de cette bravade qui frisait l'impertinence. Le coup partit, brusque et, rasant la joue, la balle ne fit heureusement que déranger une mèche des cheveux de l'importun. Celui-ci, toujours calme, sans relentir son pas ni l'accélérer, souleva son chapeau respectueusement, avec courtoisie, et s'écria d'un ton malicieux:

—Un maréchal de France ne recule jamais, même devant la balle d'une jolie femme.

Et, du même pas égal, il passa et s'éloigna dans l'allée.

C'était le maréchal Canrobert, dont, d'ailleurs, la princesse devint l'amie à la suite de l'évènement.

N'est-ce pas que pareil sang-froid est digne du soldat qui demandait ce que signifiait le mot "peur?"

CARRIERES NOUVELLES.

On se plaint beaucoup depuis déjà de longues années de ce que toutes les carrières sont encombrées. Il n'y aurait presque plus de place pour les nouveaux venus Et pourtant les jeunes gens ne peuvent pas dire, comme dans la *Marseillaise*:

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus.

Il faut avancer, jouer des coudes, s'ouvrir un passage à travers la masse qui fait comme nous. Dans cette lutte de tous les jours, les plus faibles, les moins bien équipés, les plus malhabiles, restent ordinairement en arrière

Pour nous, Canadiens issus de soixante mille colons pauvres, les avantages que nous avions pour entreprendre ces combats journaliers étaient bien minces, si on les compare à ceux des Anglo-saxons qui ont émigré au Canada. La plupart de ceux-ci arrivèrent avec de l'argent, ou, à défaut d'espèces sonnantes, de l'expérience dans les affaires. Napoléon Ier a peint bien fidèlement la race anglaise lorsqu'il l'a appelée un peuple de boutiquiers.

Nos ancêtres, venus des campagnes de France, plus habitués, on le comprendra, à tenir les mancherons de la charrue que de jongler avec des chiffres, ne pouvaient pas primer dans le commerce et l'industrie.

Mais aujourd'hui, les Canadiens-français, ayant pris des leçons, commencent à tenir plus ou moins tête aux Anglais dans les affaires, sans cependant se flatter d'être leurs égaux. De ce côté il y a eu assurément avancement.

Malheureusement, des rivalités de races, une politique néfaste, ont dû faire prendre à la motié de la population canadienne-française le chemin des Etats-Unis, ce qui a certainement nui au progrès matériel de ceux des nôtres qui sont restés sur le sol natal. D'un autre côté, cette émigration a fait du bien à ceux qui en ont fait partie, en ce sens qu'elle les a mis à la grande école commerciale américaine, dans un milieu très avantageux pour apprendre à faire des affaires. Aussi combien des nôtres qui, partis de la ferme paternelle, sont maintenant de riches et habiles négociants des Etats-Unis, jouissant de beaucoup d'influence.

Mais il est bon de remarquer que la plupart de ceux qui ont réussi de la sorte à l'ombre du drapeau étoilé sont arrivés en ce pays avant que la carrière du commerce ne fût encombrée. Aujourd'hui, le succès est beaucoup plus difficile à atteindre, car la concurrence est plus grande. Cependant, si au lieu de se borner à suivre toujours les mêmes chemins, on se hasardait dans les champs encore inexploités par nous, de nouvelles carrières s'ouvriraient pour nos jeunes gens et nous verrions sans doute les succès d'antan se répéter.

Nous n'avons pas de banques canadiennes; presque pas de maisons de gros; peu ou point d'industries. On prétextera que l'argent manque. C'est un vilain prétexte. Dans tous les centres canadiens, nous avons des Canadiens qui, ne sachant trop que faire de leurs capitaux, les mettent à la banque ou les placent sur les bâtisses, achetant ou construisant des cottages qu'ils louent ensuite à un taux qui leur permet souvent de ne retirer qu'un faible intérêt pour l'argent engagé. Ces capitaux sont ainsi dormant tandis qu'ils pourraient être utilisés d'une manière si avantageuse, si profitable pour le capitaliste canadien comme pour ses compatriotes qu'il emploierait.

Il y a aussi le sport qui est une carrière lucrative pour un grand nombre chez les autres races.

Pourquoi n'en serait-il pas ainsi pour nous?

Nous avons tout ce qu'il faut pour réussir dans ces voies nouvelles où nous paraissons craindre de nous aventurer. Ne doutons jamais de nos forces, de nos capacités. Que nos hommes d'affaires soient entreprenants et disons-nous que si nous avons réussi dans quelques branches, nous pouvons en faire autant dans les autres.

Paul Bourget.

(*La Patrie* du 11 mai)

Le célèbre académicien à qui nous avions fait parvenir quelques extraits de journaux ayant trait à l'affaire Clapin, nous adresse une lettre au cours de laquelle il exprime son opinion sur le sujet.

Nous croyons devoir faire connaître les termes sévères dont il qualifie l'indélicatesse commise à son égard dans cette circonstance:

Cannes, 5 mai.

. . . . . .

J'ai lu avec stupeur les coupures de journaux que vous m'avez envoyées. Il y a quelque chose pour moi d'abominable dans ce procédé de fausse attribution d'un ouvrage à un auteur, et cela mériterait un bel et bon procès. Vous m'obligeriez en disant que j'ai été dégoûté de cette infâmie littéraire jusqu'à l'indignation. J'ai tenu à ne rien écrire sur le Canada parce que je ne l'ai pas étudié, et que je ne me reconnaissais pas après quinze jours de passage, le droit de toucher aux questions de race qui se trouvent engagées dans le Dominion. En outre, les immondes articles, que vous vous rappelez, de je ne sais plus quel journal de Québec, m'avaient si fortement attristé: j'y avais vu, dans un coin de vieille France, une preuve nouvelle de la désunion et du manque de sincérité dont notre pays a tant souffert, et j'ai eu peur qu'un peu de cette impression ne passât dans ce que j'écrivais. Ces raisons de mon silence m'ont rendu particulièrement pénible l'idée que l'on avait discuté chez vous, comme étant de moi, des pages quelconques, et je m'étonne qu'il n'y ait pas eu dans la presse canadienne unanimité à flétrir cette vilénie, qui constitue un véritable *faux* en matière littéraire.

. . . . . .

PAUL BOURGET.

Scenes Ignobles.

Il s'est passé le vendredi-saint, dit l'*Univers* à la Maison du Peuple, un fait si abominable que le cœur se soulève et que la main tremble d'indignation, quand on veut le raconter.

Il se donnait, dans ce bouge, un banquet gras présidé par le député socialiste Ernest Roche, assisté de Clovis Hugues, le renégat qui doit ce qu'il est à la générosité des prêtres. On voyait aussi là Robin, l'ex-éducateur animal de Cempuis.

Sur la fin du repas, on a introduit un cochon,—un de plus, mais celui-ci mort, comme les Roche, les Hugues et les Robin mourront demain. Et alors, voici ce qui s'est passé. Nous citons le *Matin*, journal libre-penseur:

"On apporte un petit cercueil. Un homme met le porc dans la boîte; un autre empoigne la croix et le drapeau rouge, tandis qu'un grand jeune homme affublé de vêtements ecclésiastiques, parodie la cérémonie funèbre.

"Alors un rire immense secoue les ventres et les tables: c'est une explosion, un trépignement à réveiller le petit porc lui-même; et toute l'assistance de chanter en chœur le *Dies iræ*...

"procession, croix et drapeau rouge en tête, fait le tour de la salle, pendant qu'un assistant asperge les banqueteurs.

"Après quoi, quelques discours bien sentis... M. Ernest Roche fait le procès du christianisme, et M. Clovis Hugues celui du cléricalisme.

"On se sent fier d'être représenté par des députés capables de jouer un rôle dans une scène de cette nature."

Bêtes dégoûtantes et sacrilèges, vous serez châtiés, probablement les ce monde. Et comme ce sera bien fait.

Les Deux Jeanne.

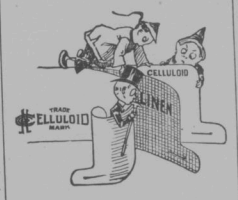
MM. Leprohon et Leprohon, les éditeurs de La Bonne Littérature Française dont les bureaux sont à 25 rue St. Gabriel, Montréal, viennent de nous envoyer le dernier numéro (No 17) de leur publication mensuelle. Sous le titre "*Les Deux Jeanne*" ou *Le Solitaire du Grand Bouf*, ce livre donne un des plus charmants ouvrages de Pierre Maël si favorablement connu aux lecteurs de la Bonne Littérature Française par ses deux autres romans, "Follement aimée" et "Souffrance et Bonheur."

Tous ceux qui désirent lire une histoire d'amour comme il y en a peu, auront dans les "Deux Jeanne" une œuvre exquise d'une moralité parfaite.

MM. Leprohon et Leprohon se feront un plaisir d'envoyer ce livre à tous ceux qui en feront la demande accompagnée de 10 centins en argent, ou en timbres-poste.

En vente chez Louis E. Lucas, 70, rue Tilden, Lowell.

Fumez le cigare *Old Hundred*. de W. H. H. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.



"CELLULOID" COLLARS AND CUFFS are made by covering a linen collar or cuff with "celluloid," thus making them strong, durable and *waterproof*. When soiled they can be cleaned by simply wiping off with a wet cloth. No other waterproof goods are made with this interlining, consequently no other goods can possibly give satisfaction. Do not forget that every piece of the genuine is stamped as follows:

TRADE CELLULOID MARK.

Insist upon goods so marked and refuse anything else if offered. If your dealer does not keep them you can procure a sample from us direct by enclosing amount and stating size and whether stand-up or turned-down collar is wanted. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair.

The Celluloid Company,
427-429 Broadway, New York.

UNE VRAIE AMERICAINE.

Coupez ceci et envoyez-nous le avec votre adresse entière et nous vous enverrons *gratuitement* pour examen *la meilleure et seule veritable Montre Americaine* qui n'est jamais été offerte à ce prix. En or solide à 14 carats avec *un mouvement parfaitement americain, garanti pour 20 ans* et paraît comme *une montre en or solide* vendue à $40. Examinez-là au bureau de l'express et si vous pensez que ce n'est pas un bargain, payez $7.50, autrement ne payez rien. Envoyez-nous en timbres de poste avec votre ordre pour notre chaîne élégante de $3.50 plaquee en or a 14 carats ou envoyes $7.50 avec l'ordre et vous aurez cette chaine gratis. Une *Montre douse gratis* si vous achetez ou en vendez une. Adresse:

Royal Mfg Co Dept, 354 Unity Bldg Chicago, Ill.

F. SCHNEIDER
242 Rue Essex
(BÂTISSE SAUNDERS.)
GRANDE REDUCTION
242 Rue Essex
(BÂTISSE SAUNDERS.)
DANS NOS PRIX.

Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.

Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
Argenteries
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

CANNES ET PARAPLUEIS.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.

PARIS CLOAK & SUIT CO.,
Central Building, 312 rue Essex.
COLLERETTES et JACKETS de DAMES pour le Printemps.
Dans des centaines de styles veriés, comprenant Soies, Satines, Kerseys, Coverts, &c., réduites à des prix tellement bas que nos compétiteurs ne savent comment s'expliquer que nous pouvons vendre des Costumes à des prix si bas.

Remarquez ce qui Suit:
Collerettes doublées en Broadcloth, bien garnies et bieu finies, faites pour vendre $6.00,
Notre prix $2.98,
Collerettes chics en Broadcloth avec Braid soutaché de toutes couleurs, faites pour vendre $7 50.
Notre prix $3.98,
Doubles Collerettes en Diagonal importées, grandeur extra, faites pour vendre $7.50.
Notre prix $3.98,
☞ Environ 15 Jackets qui sont faits trois fois plus grands que la présente demande, autrefois vendus $18, sacrifiés aujourd'hui à
$1.98 chacun,
Jackets de Danes et de Demoiselles, des derniers goûts, valant de $10 à $18
Notre prix $3.98 a $6.98
Employée canadienne, Mlle Leda B. Morneau.

GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, :-: Lawrence, Mass.
"CEDAR - CAMPHOR."
Le Nouveau Préservatif contre les MITES.
Pas d'odeur désagréable. Ne tache pas. Dure très longtemps
Pas coûteux.
☞ Un employé de langue français est attaché à l'établissement.

M. S. DUBE.
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.

Se charge de faire les Enterrements et de fournir toutes espèces de voitures pour Mariages, Baptêmes, &c.
Une visite est respectueusement sollicitee.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour la clientèle canadienne. Dents faites l'électricité.

Quand vous Peinturez vos Edifics, employez le
B. K. & Co's,
Une Peinture de maison préparée pure, et pour les planchers employez les
Peintures U. S. N. Dick,
Sèchent en une nuit et restent dans cet état. Venez demander nos cartes de couleurs.
Vendues seulement par
C. B. Coburn & Co.
35, 39, 41, Rue Market.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

Huit Heures de Mariage.

Newburg, N. Y., 17 mai—Edward Payson Pitcher, le principal d'une école publique à New York, est mort ici hier soir, huit heures après son mariage avec une jeune fille accomplie de Cairo.

C'est une maladie de cœur qui l'a emporté.

Achetez vos meubles chez A. E. O'Heir & Co., 16 rue Merrimack. Payables à la semaine.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine

par

ABONNEMENT :

Un an, ... $1.00
Six mois, ... 50
Trois mois, ...25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 23 MAI 1895.

A MON PERE,

Le Jour de l'Anniversaire de sa Naissance.

Parmi les jours heureux que le printemps [ramène,
Au cœur de votre fille, il en est un bien doux.
Mais hélas! on l'a dit, pas de beaux jours [sans peine.
C'est demain votre fête, et je suis loin de vous!

Plus heureuse autrefois, je pouvais la première,
Vous présenter mes vœux, au matin de ce jour
Puis sur mon front d'enfant, avec une prière,
Vous posiez votre main, pour bénir en retour.

Aujourd'hui, cependant, si Dieu permet [l'absence
Aux pieds des Saints Autels, je fais les mêmes [voeux,
Car nos cœurs sont unis; et malgré la distance
Je n'ai qu'un seul désir, c'est de vous voir [heureux!

Oui, oui, soyez heureux au jour de votre fête!
Mon cœur a supplié Jésus de vous bénir.
Qu'il vous comble de biens, qu'un ce monde,
Les jours longs et sereins d'un prospère [avenir!

Comme un hôte fidèle, au foyer de famille,
Que parmi nous toujours règne un bonheur [constant.
Et surtout que jamais de votre grande fille
Ne vous vienne un chagrin, un chagrin d'un [instant.

Je n'ai, pour tout cadeau, que quelques fleurs [écloses
Au soleil de l'amour, dont mon cœur est [rempli,
Bouquet d'affection, disant plus que les roses,
Qui garde sa fraîcheur, et ne craint point [l'oubli.

Cher père, encore un mot. C'est la recon- [naissance
Qui le joint au bouquet de mes vœux de [bonheur.
Pour les bienfaits constants, que depuis mon [enfance,
Vous m'avez prodigués: Merci du fond du [cœur!

De votre fille, CLARA.

Villa Maria, 31 mars 1895.

ABERRATION.

Le *Monde* de Montréal a reproduit notre récent article relatif aux moyens diaboliques pris par les sectaires pour faire la guerre aux catholiques. Ils ont poussé les choses jusqu'à induire une femme de mauvaise vie à traîner un saint prêtre devant les tribunaux, sous l'accusation la plus infâmante et la plus mensongère. Mais la mèche a été éventée et l'accusatrice est aujourd'hui en prison.

L'une de ses cautions a été le Rev Fulton, que nous avons fait connaître à nos lecteurs et qui est de passage de ce temps-ci à Lowell avec, hélas! un de nos compatriotes qui a apostasié.

Cependant, le Réverend Fulton, quand il eût vu dans quel guépier se trouvait cette misérable femme, a retiré son cautionnement. Mais il n'en reste pas moins acquis qu'il a eu pour elle des sympathies que la conduite passée de cette femme ne faisait aucunement mériter, on l'avouera. Ces mauvais antécédents, le Rev Fulton devait les connaître, puisqu'ils avaient été révélés au cours du procès qu'a dû subir le saint prêtre qu'on avait si malicieusement et si faussement accusé.

Le *Monde* fait précéder notre article des remarques suivantes, qui font bien voir que notre A.P.A se compose d'Orangistes, tout comme la P.P.A. du Canada:

"Nous avons au Canada la "Protestant Protective Association" qui pourrait rendre des points à l'"A. P. A." Notre "P. P. A." est l'avant-garde de l'orangisme en notre pays. Elle en a les mêmes principes, elle poursuit le même but, sauf qu'elle agit plus à découvert.

"L'"A. P. A.," la "P. P. A." et l'orangisme marchent de concert. L'écrasement du catholicisme est le but qu'ils se proposent et pour y arriver, ils prennent les mêmes moyens, la calomnie, le chantage et les machinations les plus diaboliques."

Comment un homme qui a du sang français dans les veines peut-il, sans rougir, se promener de ville en ville à côté d'un chef de l'A. P. A., un ennemi de sa race, et oser affronter un auditoire Canadien-français en telle compagnie?

Nous ne pouvons expliquer cette aberration que par ces paroles si véridiques: "Ceux que Dieu veut perdre, il leur ôte d'abord la raison."

NOTRE DEVOIR

La *Minerve* de Montréal est surprenante. Ne voilà-t-il pas que ce journal qui s'est donné la mission de prêcher les bons principes et de damner en bloc tous ceux qui ne partagent pas ses opinions politiques, exhumant de l'oubli où il dorment depuis longtemps les articles des libres-penseurs de l'*Avenir*, pour anathématiser les libéraux d'aujourd'hui; ne voilà-t-il pas que ce journal qui, tout en flagornant, encensant sans cesse le clergé, pactise avec les Orangistes, parce qu'ils dominent à Ottawa, fait une remontrance au *Monde* à cause de la reproduction de notre récit de l'ignoble tentative de chantage faite à Boston contre un prêtre catholique!

Vrai, là, nous n'en revenons pas.

Quoi! va-t-on, pour faire plaisir à la *Minerve* et aux Orangistes, ne pas dévoiler les actions criminelles commises par des fanatiques aveuglés par la haine qu'ils portent aux catholiques et ne pas les montrer enfin sous leur vrai jour!

Quoi! nous allons laisser les loups, affublés d'une peau d'agneau, dévorer à belles dents leurs victimes et ne pas les déranger, car la fausse pudeur de la *Minerve* pourrait en souffrir!

Quoi! on tente de traîner dans la boue ce que nous avons de plus respectable parmi nous, dans l'espoir que les éclaboussures rejailliront sur tous les catholiques, et la *Minerve* trouve que nous faisons mal en stigmatisant les auteurs de cette infamie!

Aussi le *Monde* n'y va pas par quatre chemins pour dire son fait à la *Minerve*. Lisons:

"Nous avons parlé de cette affaire pour montrer l'inanité de l'accusation misérable portée contre un prêtre, absolument innocent de ce dont on l'accusait.

"Cela déplait à la "Minerve"; elle aurait sans doute préféré nous voir faire alliance avec les accusateurs: elle n'eut rien dit alors; elle se serait frotté les mains dans l'ombre et aurait été gémir hypocritement auprès de Monseigneur.

"Pharisiens, va!"

N'en déplaise à la *Minerve*, chaque fois que des canailleries comme celle que nous révélions ces jours derniers seront commises, nous les feront connaître à nos lecteurs ainsi que leurs auteurs, afin que les véritables coupables ne passent pas pour des innocents et *vice versa*.

C'est notre droit; c'est notre devoir.

ACTUALITES.

Nous publions aujourd'hui une poésie écrite par une jeune fille qui fait ses études à Villa Maria, le célèbre couvent à Montréal de la Congrégation des Sœurs de Notre-Dame, à l'occasion de l'anniversaire de naissance de son père. Nos jeunes lectrices aimeront peut-être à conserver cette gentille pièce de vers dont la facture est irréprochable.

On annonce la mort de dame Marie Ursule Côté, épouse de M F. G. Baillargé, ancien chef au ministère des travaux publics à Ottawa. Madame Baillargé est décédée à Rimouski, à l'âge de 56 ans et six mois. Elle comptait beaucoup de connaissances et de parents à Québec. Elle était la mère de M. l'abbé Baillargé, curé de Rawdon. Nos condoléances.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

EVANOUIE DANS LA RUE

—A dix heures du soir, une femme s'évanouissait sur le trottoir, au coin des rues St Justin et Ste Catherine. L'ambulance de l'Hôpital Général fut aussitôt mandée, mais la malade avait rendu le dernier soupir avant qu'on eût pu lui rendre aucun secours. Le corps a été transporté à la morgue immédiatement et a été reconnu comme étant celui de Sarah Stanley, une pauvre femme qui travaillait à la journée.

La défunte vient d'Angleterre, où elle a laissé deux enfants chez son père, une jeune fille de 19 ans et un garçon de 15 ans. Elle travaillait chez Mme Saunders, rue Cadieux. Son mari, dont elle est séparée depuis cinq ans, demeure à New York.

Le coroner McMahon a tenu une enquête sur le cadavre.

LE PROCES D'ADA FRANK

—Une cause émouvante s'est déroulée en cour de police, devant le juge Desnoyers. Il s'agissait de la femme Ada Frank, de la rue Sanguinet, accusée d'avoir abandonné deux enfants nouveaux-nés dans un portique de la rue Dorchester.

La Société de Protection des femmes et des enfants, qui avait pris cette cause en mains, a su la conduire à bonne fin.

Annie Doolan, une jolie blonde, la mère des deux enfants, a déclaré à l'enquête, qui a eu lieu à la cour de police, qu'elle était trop pauvre pour pouvoir subvenir aux besoins de ses deux enfants et qu'elle avait chargé Ada Frank, une jeune fille de ses amies, de les conduire chez les Sœurs Grises.

Les deux jeunes femmes ont été amenées dans le cabinet particulier du juge Desnoyers. Ada Frank s'est avouée coupable d'avoir abandonné les enfants. Elle était émue aux larmes et Annie Doolan, la mère des deux enfants, pleurait elle aussi à chaudes larmes. Depuis leur naissance l'un des enfants est mort.

La jeune mère est actuellement à l'asile des enfants trouvés pour prendre soin d'un survivant.

Vers une heure de l'après-midi, le juge Desnoyers a rendu sa décision dans cette cause. Il a déclaré l'accusée Ada Frank coupable et l'a condamnée à $20 d'amende ou trois mois de prison.

L'amende a été payée. L'offense dont l'accusée s'est rendue coupable, est passible de deux années de pénitencier.

LA NEIGE

—Nous voilà au 21 mai. Les poètes ne nous parlent que de soleils radieux, de fleurs, de gazouillements d'oiseaux, etc. Cependant tout le monde grelotte, on chauffe les poêles et ce matin, il est tombé quelques flocons de neige.

PAS D'ENQUÊTE

—M. Tarte, député de l'Islet, nous autorise à démentir la nouvelle publiée dans la *Presse*, disant que la mort de son frère à Lanoraie, a été causée par la négligence du médecin qui le soignait. Depuis longtemps, M. L. Nap. Tarte souffrait d'affections rhumatismales qui finalement l'ont conduit au tombeau.

Le député de l'Islet dit qu'il n'a pas été question d'enquête, qu'il n'en demandera pas et qu'il n'y en aura pas.—*Le Monde.*

QUEBEC

LES ELECTIONS

D'après l'"Événement," non-seulement les élections n'auront pas lieu cet été, mais il est tout probable qu'il y aura une autre session. De sorte que la bataille électorale n'aurait pas lieu avant l'été ou l'automne de 1896

HABILES FILOUS

—Les détectives sont à la recherche de deux filous qui sont entrés chez MM. Bertrand et Guillot, rue St Valier, à St Sauveur, pendant que ces marchands de nouveautés étaient à balancer leur caisse.

L'un d'eux demanda à voir des étoffes et pendant que MM. Bertrand et Guillet les lui exhibaient, son copain s'empara des $56 déposés sur le comptoir.

Naturellement les deux chalands disparurent sans rien acheter.

TORONTO

LA DÉFENSE DES HYAMS

—C'est aujourd'hui le dixième jour que dure le procès des frères Hyams, accusés du meurtre du jeune Wells. Jusqu'à présent les témoignages entendus n'ont pas été défavorables aux accusés. Tout le contraire.

Un témoin fort important pour la défense, M. B. Preston a été entendu. Il a bien connu Wells et le dimanche qui a précédé l'accident a visité l'entrepôt de la rue Colborne où Wells lui a expliqué le fonctionnement de l'élévateur et comme il était facile au contrepoids de glisser et de tomber.

Il ne faut pas oublier non plus que le témoignage du coroner a été tout en faveur des accusés et qu'il a énergiquement repoussé toute hypothèse autre que celle de l'accident.

DETAILS NOUVEAUX.

On a raconté l'histoire de ce jeune homme de bonne famille qui a abusé d'une manière si étrange de la confiance de M. Beaucage, l'entrepreneur bien connu. Les journaux de Québec nous apportent les détails supplémentaires que voici:

L'affaire a fait du bruit à Québec et à Montréal et les étranges allées et venues du jeune homme dans plusieurs maisons de Québec où il faisait couler le champagne à flots tout en se promenant en superbes équipages dans les entractes, ne disaient rien qui vaille.

L'individu, qui se nomme Arthur St Onge, fils d'un médecin de Ste Thérèse de Blainville, est arrivé à Québec il y a une dizaine de jours, s'est installé chez une femme à St Roch et où il dépensait royalement. Il s'était au préalable accordé le titre de secrétaire privé de l'hon. M. Chapleau, produisant des cartes imprimées à l'appui de ses avancés. La propriétaire de céans ne tarda pas cependant à concevoir des doutes et prit les moyens de s'assurer de la qualité de son visiteur, ce à quoi elle réussit sans difficulté.

Lundi dernier, St Onge partit pour Montréal, en compagnie d'une des pensionnaires qu'il laissa dans la métropole et revint ici mardi après-midi se rendant de nouveau chez la femme dont nous avons parlé et où il passa la nuit. Le lendemain, il partit sans dire où il allait. Il prit une voiture et se rendit à la gare du chemin de fer Québec-Montmorency-Charlevoix, dans le but d'aller à Ste Anne de Beaupré. Le convoi étant parti, il paya son cocher et partit à pied. Il marcha jusqu'au Sault Montmorency et là il loua les services d'un cocher qui le transporta à Ste Anne de Beaupré. Il se rendit chez les RR. PP. Rédemptoristes et demanda à faire une retraite, afin de connaître sa vocation.

Pendant ce temps, les cercles de la justice s'agitèrent, et instruction fut donnée à nos détectives Fleury et Walsh d'arrêter le soi-disant secrétaire. Les deux agents se mirent sur la route et hier après midi, ils frappaient à la porte du monastère de Ste Anne de Beaupré demandant à voir le quidam. Les RR. PP. ne pouvaient en croire leurs oreilles, attendu que St Onge avait absolument tous les dehors de la candeur et de l'honnêteté. En dépit de la disparition de ses moustaches, les détectives le reconnurent et le ramenèrent à Québec.

Pendant son séjour à Québec, en compagnie de l'entrepreneur Beaucage, de Portneuf, auquel il avait fait croire que l'hon M. Nantel lui accordait un contrat de $300 000 pour la construction d'un nouvel hôtel du gouvernement, rue St Gabriel, à Montréal, tous deux sont descendus au Mountain Hill House. Là, dans le but de se procurer de l'argent, il signa au nom de M. Clément, secrétaire de l'hon M. Chapleau, un billet que M. Beaucage endossa et dont M. Dion lui remit le montant de $30. Outre cette somme, il a extorqué à M. Beaucage une centaine de dollars, sous de faux prétextes.

Parmi les lettres trouvées en sa possession s'en trouvaient quelques-unes de son père et dont la teneur démontre que le jeune homme attendait les fonds nécessaires pour ouvrir une pharmacie à Montréal.

Il y a encore quelques médailles dont St Onge s'est rendu coupable. Dans tous les cas, il a été arrêté pour avoir forgé le nom de M. Clément sur le billet de $30 dont il est parlé plus haut. Il est probable qu'il sera envoyé à Montréal pour répondre à d'autres offenses.

Durant la dernière nuit passée à St. Roch, les pensionnaires qui avaient appris son nom allaient le lui crier par le trou de la serrure de sa chambre et s'amusaient de la terreur que cela lui causait. Il se croyait en présence de revenants. Il ne s'est pas remontré à cette maison.

La Maison de l'"Enfant Terrible."

Dimanche dernier, à l'Avenir, à l'issue de la messe, a été vendue une relique du passé. L'ancienne résidence du bedeau, convertie en "shed" à bois.

Cette maison, qui appartenait à la fabrique, a été vendue pour déblayer le terrain où s'élèvera le couvent.

C'était l'ancien magasin que feu J. B. Eric Dorion, "l'Enfant Terrible," fit construire à son arrivée à l'Avenir, en 1853. C'est dans cette maison que fut tenue la deuxième séance du conseil municipal du township de Durham, en 1856, et c'est là qu'il continua de siéger pendant un certain temps. C'est encore là que fut tenue le 15 décembre 1856 l'assemblée préliminaire à la fondation de l'Institut des Artisans du Comté de Drummond, dont M. Dorion fut l'âme après en avoir été le promoteur. M. Moïse Bourque était le gérant du magasin de M. Dorion MM Hardy et Lame, ainsi que M. Loranger, occupèrent la maison à tour de rôle après que M. Dorion eût abandonné le commerce pour la politique.

En 1862, quand fut fondé le *Défricheur*, cet ancien magasin fut converti en atelier d'imprimerie jusqu'en 1867.

Quand le *Défricheur* cessa de paraître, le matériel d'imprimerie devint la propriété du *Constitutionnel* de Trois-Rivières.

La fabrique acquit la maison de M. Jos Beaulac, qui avait acheté la propriété des héritiers Dorion. Elle servit de résidence à feu le Dr Duplessis et aussi à M. le Dr Mazureth, pendant quelque temps.

Le produit de la vente a réalisé le montant de $7 25.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'ont obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

SERGENT H. McALLISTER

Assassiné par l'ex-officier de Police Stockwell.

MORT INSTANTANEE DE LA VICTIME

LE DRAME SE PASSE AU POSTE LE POLICE.

L'Assassin Arrete sur le Fait.—Details Complets.

Manchester, N. H. 23 Mai '95.

Un des meurtres les plus audacieux et exécuté avec le plus de sang-froid que nous n'ayons jamais entendu parler en cette ville a été commis mardi dernier, vers 11 heures du soir, à la station de police.

Le sergent Henry McAllister a été tué presqu'instantanément par un coup de pistolet, dans la chambre de garde de la cour de police, par l'ex officier de patrouille, F. A. Stockwell.

La victime et le meurtrier étaient seuls au moment du meurtre. Quelques minutes avant cet horrible meurtre, de Cap. Hildreth était à son bureau de l'autre côté du passage avec M. Tuttle Le Cap. Hildreth ayant entendu du bruit, se rendit à la salle de garde, et vit Stockwell marchant d'un bout à l'autre de la chambre.

L'ex officier de patrouille dit en le regardant: "Hello, Cliff", et ajouta qu'il venait chercher les effets qu'il avait laissés avant son départ

"On se souviendra de moi, dit-il, avant que je parte." Le Cap. répliqua:

"Je sais que vous entretenez de la haine contre nous, mais je n'en connais pas la raison." Stockwell ne répondit pas et continua à marcher et le Cap. retourna à son bureau.

A ce moment, le sergent McAllister et l'officier Butler arrivèrent dans la chambre de garde. Butler sortit aussitôt et laissa Stockwell et McAllister seuls.

Tout à coup on entendit cinq coups de pistolet successifs. A l'instant même, les officiers Callahan et Welch entrèrent et trouvèrent Stockwell occupé à charger son arme au milieu de l'appartement. Welch saisit son pistolet et lui dit: "Mettez votre pistolet à terre ou je vous tue" Stockwell regarda Welch et dit: "Très bien Jack" et il rendit son arme. "Pourquoi fais-tu un feu de toi, dit Welch". Le meurtrier ajouta: J'ai fait ce que j'avais promis de faire. Stockwell fut mis immédiatement sous verrous.

Le sergent McAllister a été ramassé étendu sous une table, sans connaissance et presque mourant Le Dr Perkins appelé constata que McAllister était mort et que le coup fatal lui avait atteint le cœur. Le chef Healy et le député Cassidy furent avertis et arrivèrent presqu'aussitôt sur la scène du crime.

Une garde a été placée près de la cellule du meurtrier qui, depuis sa décharge, il y a environ une semaine, ne cessait de faire des menaces à tous les officiers de police qui, pour la plupart, commencèrent à l'appréhender.

Ce meurtre a causé beaucoup d'émoi par toute la ville et est le thème de toutes les conversations. Stockwell est un jeune homme de 28 ans et était employé depuis un an à Manchester Ouest, quand il a donné sa résignation. McAllister laisse deux sœurs: Mlle M. J. McAllister et Mde M. E. Barnard de Goffstown.

Manchester, N H, 23 mai—On se rappelle le meurtre commis en cette ville par un ex-agent de police. Hier matin le coupable a comparu devant le tribunal de police. Une foule de curieux était aux environs de la station de police attendant l'heure où la cour s'ouvrirait pour voir le prisonnier amené en cour. Stackwell paraissait content de saluer plusieurs des officiers et ses connaissances. Le prisonnier a demandé l'hon. J. F. Brigget pour le défendre. Le mandat d'arrestation lu, la cour ordonna que le prisonnier soit envoyé en prison, sous caution, pour attendre le terme de la cour supérieure du mois de septembre. Le solliciteur du comté, M. Tuttle, suggéra d'avoir une session spéciale. On a conclu que la cour suprême pourrait trouver une accusation contre le prisonnier en aucun temps. En conséquence, le prisonnier a été envoyé à la prison hier après-midi où il attendra son procès.

Une session spéciale des grands jurés sera formée cependant pour prendre action immédiatement sur le meurtre de McAllister, car il n'y a pas de nécessité de tenir l'accusé en prison jusqu'au mois de septembre. La défense plaidera folie, sans doute, mais l'Etat réclame que c'est un meurtre prémédité, purement attribué à l'usage immodéré de la boisson.

Le coroner a fait l'examen du corps de McAllister et le verdict a été que la mort avait été causée par une balle qui lui a traversé le cœur.

La station de police est drapée de noir et les drapeaux flottent à mi-mat. Tous les officiers de police sont très affectés par cette mort aussi terrible que tragique.

L'INCOME TAX.

Declaree Inconstitutionnelle par la Cour Supreme.

Washington, 20 mai—La taxe sur le revenu a été déclarée inconstitutionnelle *in toto*. Le juge en chef de la Cour Suprême a lu la décision du tribunal ce matin Cette taxe est un impôt direct.

Le commissaire Miller a aussitôt donné l'ordre de cesser la collection de cette taxe.

Jusqu'aujourd'hui, environ $80-000 ont été collectés et il est probable que cet argent va être remis à qui de droit.

Nomination.

New Biddeford, Me., 20 mai—C'est avec plaisir que nous signalons à nos lecteurs l'honneur qui vient d'être conféré par le gouverneur, à un de nos compatriotes bien connu maintenant dans l'Etat du Maine et par toute la Nouvelle-Angleterre.

M. J. S. Bourdon a été nommé assistant-inspecteur des manufactures de l'Etat du Maine, fabriques, carrières, etc, et aussi commissaire-recenseur pour recueillir les statistiques de l'Etat

Il Faut une Autopsie.

(*La Presse* du 20 mai.)

M. Napoléon Tarte, cultivateur de Lanoraie et frère de M. J. Israël Tarte, député de l'Islet, est mort ce matin, à 2 heures, après plusieurs jours de souffrances atroces.

Cette mort arrive dans des circonstances telles que les autorités doivent ordonner sans délai une enquête et une autopsie.

M. Napoléon Tarte était un homme à robuste constitution, à peine âgé de quarante ans, et pouvant vivre encore de longues années.

La semaine dernière, quelques membres de sa famille qui l'affectionnaient beaucoup, lui conseillèrent de se purger, car il souffrait légèrement de troubles billieux.

M. Tarte se soumit à ces conseils avec beaucoup de répugnance. Il n'avait jamais de sa vie eu besoin des soins d'aucun médecin et il n'entretenait pas plus qu'il ne fallait de confiance en les disciples d'Esculape.

Or, la semaine dernière, il se décida à mander le Dr St. Germain de Lanoraie, pour lui prescrire les médicaments nécessaires à une purgation.

Les premiers remèdes administrés ne faisant point effet, le Dr St. Germain prescrivit de l'huile de Croton.

La dose indiquée par tous les auteurs de médecine est de une demi à deux goutter.

Si ce que l'on rapporte est vrai, la dose prescrite et administrée par le Dr St. Germain lui-même aurait été de huit gouttes.

A part cela, le savant docteur aurait fait au malade des lavements drastiques par les voies intestinales. La conséquence fut que M. Tarte commença immédiatement après l'administration de ce traitement, à endurer d'horribles douleurs dans la région des poumons et celle des intestins.

Le Dr J. M. Beausoleil, de cette ville, fut appelé en toute hâte; mais il constata que le cas était désespéré. Il était impossible de sauver le malade. Le malheureux a souffert un véritable martyr jusqu'à deux heures ce matin. On pouvait l'entendre crier à sept ou huit arpents de distance, et on fut obligé de le tenir constamment sous l'influence de la morphine pour alléger un peu ses douleurs. Durant la journée où le Dr St. Germain a administré ses médicaments, le patient a eu sept à huit syncopes.

Ces faits sont assez graves pour que l'autopsie du cadavre soit faite et que la cause de la mort soit bien constatée. Il le faut dans l'intérêt du public et dans celui du Dr St. Germain lui-même. Les faits relatés plus haut nous ont été communiqués par des gens de Lanoraie. Si ces faits sont vrais, il importe de les bien établir afin que le public soit protégé. S'ils ne sont pas vrais, le Dr St. Germain doit lui-même exiger une enquête afin de se disculper et de faire cesser les bruits qui courent à Lanoraie depuis quelques jours.

Enfin, si les faits mentionnés sont exacts, il vient de plus en plus évident que le collège des médecins de la province a eu raison de demander à la législature de faire une loi de façon à améliorer l'enseignement médical, à rendre les examens plus sévères, et à n'accorder des licences qu'à des gens compétents.

Nous le répétons: Il faut une enquête et une autopsie.

Grand Festival de Mai

Pour les Enfants,

Au Grand Magasin

Samedi le 25 Mai.

Nous désirons faire, samedi le 25 mai le jour mémorable du commerce, nous voulons réaliser plus d'argent comptant ce jour-là qu'aucun jour depuis que nous sommes en affaires dans Lawrence. Comment allons-nous accomplir ce fait? Il y a plusieurs moyens. Nous avons décidé le suivant, lisez attentivement et jugez si ce n'est pas un moyen libéral pour vous de nous aider.

Nous Inaugurerons pour Samedi, le 25 Mai

Une Vente d'Enfants,

Pour le May Festival.

Nous donnerons à tout enfant accompagné de leurs parents ou de gardiens, le choix sur les articles suivants sans charge aucune.

Les conditions sont que chaque pratique qui achète pour le montant d'un dollar dans notre magasin ce jour-là dans aucun département, nous donnerons à l'enfant un des objets suivants:

Un set complet de Poupées en papier [Raphael Tuck] importées, avec 4 belles robes et chapeaux pour appareiller, le prix du détail est 25c., quelques marchands les vendent 35c.

OU

Un bel Eventail en plume pour enfants, peint à la main, en œillet bleu, crême et blanc, le prix du détail est 25c.

OU

Une jolie boite contenant 24 feuilles de papier à écrire, Rate Greenway avec enveloppes pour appareiller,

OU

Une boite d'une demi livre de bon Chocolat et Bonbons.

Outre cela nous ferons une vente spéciale pour samedi de marchandises convenables aux enfants que nous offrirons pour ce jour-là seulement

A une Grande Reduction

De nos prix de chaque jour.

☞ Rappelez-vous de Samedi, le 25 mai.

Reid & Hughes,

Nos. 225 A 235 RUE ESSEX

LAWRENCE, MASS.

Telephone 112-2.

Commis de langue française—M.M. Jos. A. Roy, Mlle Evelina Poirier, Mlle Lumina Morneau, Melle Caroline St. Laurent, et Dame Exilda Cardinal.

MITCHELL & CO.

Marchandises de la Saison a des Prix qui ne sont pas de Saison!

Vente Speciale de Dentelle

500 verges de Dentelles Insertion, couleur brune et crème, qui se vendaient 10, 12½ et 15c.

A present 5c. la verge.

600 verges de Dentelle blanche et crème, réduites de 19 et 25c.

A present 12½c. la verge.

Dentelle Noire Bourdon de 6, 8 et 10 pcs de large, 25c la verge.

Nottingham Nets de toutes grandeurs, valeurs spéciales.

Belles Dentelles et Allovers perlées, nous avons reçu de jolis patrons de ces marchandises: Valenciennes Noires et Blanches et Dentelles Chantilly, to. 12½, 19 et 25c Aussi un beau choix en patrons du dernier goût dans des qualités supérieures.

Voyez notre Etalage des Vitrines!

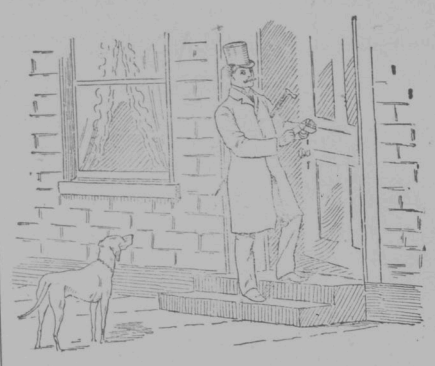
{o]——[o}

Mitchell & Co.

76 a 82 RUE MERRIMACK,

HAVERHILL, MASS.

Commis canadien—M. P. H. Bilodeau.



Entrez quand vous passez et jetez un coup d'œil sur notre assortiment de **Corps et Calecons** pour la saison d'été, demandez à voir ceux de **25** et **50c.** qui sont d'une valeur extra.

N'OUBLIEZ PAS que nous nous avons les meilleurs Chapeaux de Paille de 25 et 50c. de la ville.

HAMEL & CLOUTIER,

405 Rue Essex,

Lawrence, Mass., à l'enseigne de la Valise Dorée.

UNE PAIRE RECHERCHEE

Qui ne peut Etre Battue.

Notre ligne de Souliers d'été est insurpassable pour l'élégance et la durabilité.

Superbes Souliers Tan, une spécialité.

Les prix ne peuvent être doublés ailleurs.

Nous avons en mains la plus belle ligne de Chaussures en Cuir Paten pour Dames, Messieurs et enfants qu'il y ait dans la ville.

Nous avons acheté quelques caisses de Chaussures Dongola et Oxford pour enfants et demoiselles, que nous sacrifierons à 50c la paire.

Belles Chaussures d'hommes pour $1 la paire.

Belles Chaussures de dames, en kid Oxford, 58c.

Venez de suite, car à ces prix ces Souliers se vendent rapidement.

Agent de Billets de chemins de fer pour le Canada et l'Ouest.

V. J. HUOT,

437 Rue Essex 437

F. X. VOYER,

83 Rue Harbor,

Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche! **Ne Manquez pas Ceci!**

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtent tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

☞ Son but est de faire de la place pour les Marchandises du Printemps.

Pelletier & Chouinard,

33 Rue Perkins, **Salem, Mass.**

Ont toujours en mains

Vins, Liqueurs, Bieres, Lager, Cigares, &c.

— Les Plus Purs. —

Allez faire une visite et vous serez servis avec courtoisie et honneteté.

Commis { - - Philias Chartier, Pierre Larivée.

FRANK PELLETIER, PHILIPPE CHOUINARD,

Proprietaires.

Une Semaine d'Affaires pour le Plaisir et les Annonces.

F. A. EDWARDS & CO.,

Nouveau Magasin,

275 Rue Essex, - - Lawrence, Mass.

Nous inaug rons une vente spéciale à réduction et d'écoulement de tout notre stock, rien n'est épargné.

COTONS.—Les meilleurs du monde comprenant les meilleures fabriques telles que Continental, Comet, Lockwood, Cowpens et autres, toutes ces marchandises vendues à 7c, une verge de large, votre choix sur le lot à **5c.**

100 pièces des meilleures Indiennes Standard, les meilleures du marché, toutes ces marchandises sont de 7c, votre choix sur tout ce que nous avons dans le magasin, à **4c.**

Etoffes a Robes.—50 pièces d'Henriettas de couleurs unies, Twills Imperial, toutes ces marchandises sont nouvelles et très désirables de toutes couleurs, toujours vendues à 75c et $1 la verge, choix sur tout le lot, **49c.**

Toutes nos nouvelles Etoffes à Robes de 36 et 39 pces de large, tout laine et en beaux patrons de cette saison, **25c.**

Toutes nos Nouveautés de 58 et 62½c, 40 pces de large, strictement tout laine et bien finies, pour s'en débarrasser, **39c.**

SOIES.—Toutes nos Soies élégantes pour Corsages et Garnitures qui se sont vendues toute la saison pour $1 25 la verge, votre choix sur le lot, **75c**

1200 Corsages, ce qu'il y a de mieux sur le marché à des prix très bas.

Collerettes.—Nous avons environ 12 Collerettes en Broad cloth que nous avons vendues toute la saison à $5 98 et $7, pour s'en débarrasser **$2.98.**

50 Doz d'Essuie-mains en Toile Huck avec de belles bordures rouges, grandeurs 21 x 42, qui se vendaint $2 la doz., importés pour détaller à 19c, aujourd'hui **12½c.**

☞ Si vous ne venez pas à notre magasin la semaine prochaine, vous perdrez de l'argent.

Employés de langue française: Jos. H Roy et Amanda Potvin.

L'AGE D'OR

Pour les Amateurs du Bon Marche.

Les Demoiselles O. JEAN & CO., désirant se retirer d'affaires ont décidé de se débarrasser de tout leur stock à des sacrifices sans précédents dans l'histoire du commerce à Lawrence. Les dames et les demoiselles sont priées de ne pas manquer cette occasion spéciale.

☞Voici quelques spécialités qui méritent votre attention:

Chapeaux valant $2.00, pour		$1.50	Indienne valant	10c pour	5c
Chapeaux valant	50c pour	25c	Indienne valant	8c pour	3c
Chapeaux valant	25c pour	10c	Etoffes à Robds de 12 1-2c pour		8c
Tips valant	2.00 pour	1.25	Etoffes à Robes de	25c pour	19c
Tips valant	75c pour	25c	Etoffes à Robes de	50c pour	37c
Rubans valant	45c pour	15c	Corsets valant	$1.50 pour	$125
Rubans valant	25c pour	10c	Corsets valant	50c pour	37c
Rubans valant	10c pour	2c	Corsets valant	25c pour	19c

Livres de Prieres a des prix tres reduits

O. JEAN & O., 421 Rue Essex.

Une Semaine.

C. C. Babbitt & Son,

Opticiens Pratiques,
De Manchester.

PATIENT ASMATIQUE UNE **Spécialité.**

Ces célèbres et recommandables OPTICIENS seront en cette ville pendant UNE SEMAINE et feront tout leur possible pour guérir ceux qui sont affligés du mal d'yeux.

Le seul opticien en dehors de Boston qui appartient à l'Association des Opticiens dans la Nouvelle-Angleterre, association qui a été formée pour promouvoir la science optique.

Ils ont une variété infinie de montures dans tous les métaux durables, tel que Or, Argent, Aluminum, Bronze, Acier, Nickel, Ecaille, etc, outre cela Lunettes et Lorgnons sans montants.

Il est aussi important d'avoir une monture pour convenir à la figure que d'avoir un verre qui convient aux yeux. Ils prennent un soin particulier sur ce point afin de faire en sorte que le centre du verre s'adapte avec l'axis optique de l'œil, procurant ainsi un plus grand degré de comfort que l'on ne peut atteindre autrement.

LEUR BIFOCAL CONCENTRE

Permet à ceux que la vue ne s'étend pas à distance, ainsi que pour la lecture, de voir aussi bien de près ou de loin.

LEUR NOUVELLE INVENTION POUR AJUSTER AUX TEMPES

Est aussi douce que la soie et ne gêne pas les oreilles. Si vous portez des lunettes, ou si vos yeux ou votre tête vous troublent, ne manquez pas de venir les voir et vous renseigner pour marcher avec le temps dans l'art optique.

Leurs nouvelles applications pour les Diagnostiques sont des améliorations merveilleuses sur le passé.

BUREAU:

407 RUE ESSEX 407,

☞Qu'elqu'un pour répondre à toute heure du jour.

Envoyez une carte postale pour les demandes à votre résidence Aucune charge extra pour ce service.

Centres Canadiens.

Lawrence

Diode Cardinal a éte condamné à 4 mois de prison pour ivresse.

On annonce une réduction sur le prix du gaz de 10c par mille pieds.

Une bonne chemise de travail valant 50c pour 25c chez Hamel & Cloutier.

Mgr Brady était à Lawrence dimanche dernier dans le but de confirmer les enfants à l'église Ste Marie.

On demande, une bonne servante pour faire l'ouvrage dans une petite famille. S'adresser au numéro 171 rue Haverhill.

M. et Mme Domina Bachand depuis longtemps résidents en cette ville, mais ont quitté avec l'intention de se fixer au Canada.

Les pilules du Dr Larivière, pour le mal de tête, en vente à la pharmacie Miville. Essayez-les, aussi en vente à la pharmacie Miville de Manchester, N. H.

M. et Mde N. E. Mivil'e, sont allés mardi derner avec leurs enfants à Manchester, N. H. M Miville est revenu le lendemain, mais Mde Miville est restée pour y passer quelques jours.

La pharmacie Miville est sans contredit l'endroit par excellence pour vous procurer tout ce qui est utile aux familles en fait de parfums, savons, essences, articles de fantaisies, vins, liqueurs pour les malades, etc.

Pour faire remplir vos prescriptions avec soin, pour acheter vos parfums, essences, savons de toilette, articles de fantaisie, etc. Félix Poisson, coin des rues Franklin et Common est le pharmacien qu'il vous faut aller voir pour être servis avec courtoisie et honnêteté.

M. J. E. Beaudette était de passage à Lowell mercredi dernier.

M. et Mme W. N. Hamel étaient de passage à Manchester dimanche dernier en visite chez leurs parents.

A la dernière assemblée de la société St Jean-Baptiste a eu lieu l'élection des officiers. Tous ont été réélus par acclamation.

Le comité d'organisation pour la célébration du cinquantenaire de la ville de Lawrence a oublié nos canadiens dans les sous-comités. Nous ne savons pas si c'est par ignorance, où qu'on pense que les Canadiens n'en valent pas la peine.

Les amateurs du bon marché ne devraient pas oublier la grande vente à réduction des Delles O Jean & Cie. Vu qu'elles veulent se retirer des affaires il faut qu'elles vendent leur stock en entier sans égard au prix coutant. Profitez de cette occasion elle ne se répétera peut-être jamais.

En assistant au banquet de l'archevêque Williams de Boston, jeudi dernier, nous avons remarqué les messieurs suivants: Le Dr Maynard, Dr Janson Lapalme, Dr Routhier, Dr Blais, N. E. Miville, William Hamel, Joseph Benoit, Z. A. Berthiaume, W. N. Hamel, Elie Lacaillade et James Lacaillade.

MM. Belle-Isle & Co, 47 rue Franklin ont toujours en stock, Médecines patentées de toutes sortes, papeterie, bonbons, cigares, tabas etc. Manufacturiers d'extraits de Venille, Citron, Menthe poivrée, (Peppermint,) Gingembre, etc. Agents pour les journaux du Canada, la *Patrie* la *Presse*, l'*Electeur*. Ils tiennent aussi un magnifique papier à lettre, à très bon marché.

MM. Morin et Fréchette, sont prêts a faire des affaires Ils n'ont rien épargné pour satisfaire leurs nombreuses pratiques. Ils viennent de s'assurer les services d'un patissier de première classe. Ils ne craignent pas d'assurer au public que parfaite satisfaction lui sera donnée. Leur fontaine à soda est une des plus belles de la ville ils ont les meilleurs sodas à la crême, crême à la glace, gâteaux les plus délicieux, rafraîchissements, toniques de toutes sortes pour la saison d'été. Nous invitons nos lecteurs et lectrices à visiter ce fameux etablissement situé sur la rue Hampshire.

La Surdite ne Peut Etre Guerie

par applications locales, car elles ne peuvent atteindre la partie malade de l'oreille. Il n'y a seulement qu'un moyen de guérir la surdité et c'est par des constitutionnels. La surdité est causée par une condition enflammée par la doublure muqueuse du tube Eustachien. Lorsque ce tube est enflammé vous avez un son grondant ou une ouïe imparfaite, et lorsqu'il est entièrement fermé, le résultat est la surdité, et à moins que l'inflammation soit enlevée et ce tube ramené à sa condition normale, l'ouie sera détruite pour toujours, 9 cas sur 10 sont causés par le catarrhe, ce qui n'est rien autre chose que la condition inflammée des surfaces muqueuses.

Nous vous donnerons cent dollars pour tout cas de surdité (causée par le catarrhe) qui ne sera pas guéri par le Hall's Catarrh Cure. Envoyez pour circulaire gratis.

F. J. CHENEY & Co.,
Toledo, O.

Vendu par les droguistes 75c.

Naissances.

En cette ville le 17 mai, Mde Chs. Billy, une fille, baptisée sous les prenoms de Marie Laura. Parrain et marraine, M. Jos. Billy et Mlle Emma Billy.

En cette ville l 17 mai, Mde Cyprien Gingras, une fille, baptisée sous les pronoms de Lucina Dora. Parrain et Marraisne, Mlle M. Octave Desjardins et Mlle Ernestine Harris.

En cette ville le le 17 mai, Mde Désiré Venne, une fille, baptisée sous les prénoms de Marie Eva Mélina. Parrain et Marraine, M. Lévis Bernard et Mlle Mélina Venne.

En cette ville, le 11 mai, Mde Télesphore St. Pierre, un garçon. Baptisé sous les prénoms de Joseph Alfred. Parrain et marraine: M. Joseph Morin et Mlle Joséphine Vallières.

En cette ville, le 12 mai, Mde Chas. Trahan, une fille, baptisée sous les prénoms de Blanche Clarice. Parrain et marraine: M. Chs. Bourassa et Mlle Clarice Bolduc.

En cette ville, le 16 mai, Mde Omer St. Pierre, une fille, baptisée sous les prénoms de Marie Alma. Parrain et marraine: M. Donat Labelle et Mlle Victorine Bourbeau.

En cette vil e, le 19 mai, Mde Jos. St. Laurent, une fille, baptisée sous les prénoms de Marie Louise Lucinda. Parrain et marraine: M. Hercule Lamothe et Mlle Caroline St. Laurent.

En cette ville, le 19 mai, Mde Nap. Tetrault, une fille, baptisée sous les prénoms de Marie Blanche Laura. Parrain et marraine: M. Wm Michaud et Mlle Elise Langlois.

En cette ville, le 21 mai, Mde Victor Demers, un garçon, baptisé sous les prénoms de Joseph-Omer-Edouard. Parrain et marraine, M. Edouard Côté et Mlle Cordélia Côté.

Mal de Tete, Indigestion, Debilite, Dypepsie

Et toutes les maladies d'estomac guéries par la P. P. P.

(Prickly Ash Poke Root & Potassium) La P. P. P. est un remède sûr pour le rhumatisme, syphilis, scrofules, empoisonnement du sang, boutons et toutes les maladies de la peau et du sang. Maladies de cancer sur le visage, maladies chroniques de la peau, enflammation, les affligés remercieront le P. P. P. pour sa grande guérison. Albott's East Indian Con Paint guérit tous les cors, dartes, etc.

C. C. Babbitt & Son.

Des opticiens de Manchester, N. H., sont installés au No. 497, rue Essex, pour quelques jours seulement. Ceux qui sont affligés de la maladie des yeux seront soulagés sur le champ. Ils ont des verres pour convenir à toutes les vues. Ils ont des lunettes et des lorgnons en or, en argent, en acier, etc. Ils ne chargent rien pour les consultations. Allez les voir, ce sont des experts dans leur profession.

CORRESPONDANCE.

M. le rédacteur,

Dans l'édition du *National* du 17 mai dernier, un correspondant de Lawrence a écrit qu'un "grand nombre de médecins" se sont entendus pour préparer eux-mêmes les remèdes pour leurs patients pour la raison qu'un bon nombre de pharmaciens ne sont pas assez scrupuleux dans leur manière de remplir les prescriptions.

Il n'est pas surprenant que le médecin "correspondant se soit permis d'écrire de telles bevues quand l'on sait qu'il a été remerciés par tous les pharmaciens où il a essayé de *filer* ses prescriptions.

Je serais désireux de connaître quel est ce "grand nombre de médecins" vu que tous prescrivent régulièrement à leur pharmacie respectives, sauf deux êtres ambulants qui se cherchent des clients dans les rues du matin au soir et que tout le monde prend pour des agents d'assurance.

Je conseillerais au dit correspondant de cueillir des notes plus intéressantes pour le public et surtout plus véridiques; ce qui lui ferait éviter les petits désagréments de nier absurdement ses écrits, comme il l'a fait.

Merci monsieur le rédacteur pour votre bienveillante courtoisie.

UN PHARMACIEN.

Lawrence, 23 mai 1895

Deces

Marceline Morin, épouse de feu Philippe Morin, est décédée le 19 mai à l'âge de de 80 ans. Elle était la mère de Mde Chs Dubé. Les funérailles ont eu lieu le 21 mai sous la direction de M. S Dubé.

Parti de Surprise.

C'est jeudi de la semaine prochaine que le Cercle Jeanne d'Arc, donnera un grand parti de surprise dans les salles de la Société St Jean Baptiste. Tout le monde sait que lorsque les demoiselles du Cercle Jeanne d'Arc entreprennent quelque chose, elles savent la mener à bonne fin.

Nous n'avons pas besoin de faire de réclame en leur faveur, tous ceux qui ont déjà assisté à leurs différentes soirées ne manqueront pas celle de Jeudi prochain, nous en sommes sûrs, Ceux qui n'ont pas encore assisté ne devraient pas manquer d'être présent jeudi et ils ne regretteront par leur argent.

Les Deux Soirees de Mde Labelle.

Comme nous l'avons annoncé la semaine dernière, c'est mardi et mercredi de la semaine prochaine que Mde Louis LaBelle de Lowell Mass., donne deux grandes soirées musicales et littéraires au Music Hall de cet endroit. Nous espérons que les amateurs de notre ville se piqueront d'orgueil et assisteront en grand nombre au moins à l'une de ces soirées.

Allez par votre présence montrer que vous encouragez nos talents locaux.

Mde Janson Lapalme et Mlle Laititia Ouellette, qui sont dans leur genre des artistes, méritent votre considération.

Qu'on se le dise et que mardi et mercredi les 28 et 29 courant plusieurs de nos compatriotes se rendent à Lowell pour assister à deux soirées qui feront époque dans nos anales musicales et littéraires

Ce qu'il a Revelé.

Une visite au Bargain Emporium nous a donné une idée de leurs prix A ce magasin pas de retard, vous êtes servis sur le champ tout est administré à la perfection.

Les corsages sont de patrons les plus jolis qui puissent se trouver. Tout est à des bas prix surprenants et le stock est des plus considérables.

Les wrappers sont d'un style d'un matériel et d'un patron qui plaisent aux dames. Le fini des coutures sont si bien faites que tout indique que le tout est fait par des experts. Sousvêtements, parasols, étoffes à robes en variété infinie chez L C. Moore & Co, Bargain Emporium, 302 à 310, Essex St. Lawrence, Mass.

ON DEMANDE

Des hommes et des garçons pour travailler à la Bobbin & Shutele Factory, 275 rue Lowell, Lawrence, Mass.

Haverhill

LE COURRIER est en vente aux endroits suivants:

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousselures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co
Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinina Compound.

Avis.

Nous avons expédié il y a quelques jours les comptes à nos abonnes arriérés. Si ces montants dus ne sont pas payés immédiatement les noms seront rayés de nos listes. A l'avenir tout abonnement à l'ETOILE est invariablement payable d'avance.

L'ADMINISTRATION.

Lowell

On est à démolir le mur de l'entrepôt donnant sur la rue Prescott, de crainte qu'il ne s'écroule.

Nous apprenons avec regret que M. Arthur Weilbrenner est très grièvement malade. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les

M. et Mde Henri St Martin, de la rue Nichols, sont allés à New York et seront à Philadelphie pour la dédicace du Odd Fellow's Temple.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

M. le Dr. J. B. Marcoux de Philadelphie est de passage en cette ville pour quelques jours. Il est l'hôte de ses confrères le Dr Hurtubise et J. B. D. Jacques, Ecr.

M. Elie C. Laporte a épousé Mlle Flavie Goulx, de Lowell, lundi après-midi, à Nashua. C'est le Révd. Crowley, pasteur de l'église baptiste de la rue Main qui les a mariés. Le nouveau couple est revenu à Lowell après la cérémonie.

LA COUR SUPREME.

Fait Connaitre sa Decision dans la Cause "Quo Warranto".

Enfin la Cour Suprême a rendu sa décision relativement à l'élection de Sullivan pour présider le conseil.

L'illégalité de cette élection, déclarée par le juge Knowlton, a été maintenue et un bref d'éviction devra être émis contre Sullivan qui ne se trouve plus président.

Salem

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants:

F. Morel, 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.

M. Aimé Gauthier de l'*Etoile* de Lowell était de passage ici vendredi dernier. Ses nombreux amis étaient fiers de lui serrer la main.

On nous apprend que M. Calixte Rousseau ouvrira prochainement une librairie sur la rue Harbor dans le local de M. Thomas Ahern. Nous félicitons M. Rousseau de son heureuse idée.

Deces.

Est décédée le 21 courant, en cette ville, Mme Daigle, mère de M. Placide Daigle, teneur de livres chez M. Paul Chaput Nos condoléances.

Société St Jean-Baptiste.

E pluribus unum.

Nous avons le plaisir d'annoncer qu'à une réunion des membres de cette société, il a été voté un montant nécessaire pour célébrer la fête patriotique des Canadiens-français, le 24 juin prochain, jour consacré à St Jean-Baptiste.

Tout promet que la fête sera grandiose.

Nous profitons de la circonstance pour féliciter, messieurs les membres de cette société du zèle infatigable dont ils ont toujours fait preuve et qui est l'unique moteur du vrai cœur Canadien-français.

N'oubliez pas que l'union fait la force, par conséquent étant ligués ensemble vous vous aiderez d'un secours mutuel tout en maintenant votre société Succès!

La Peine de Mort.

Lansing (Michigan) 22 mai.—Le sénat a voté en faveur de la peine de mort ce soir. Le vote a été de 18 contre 12. Dans le Michigan, la peine capitale était abolie depuis quelques années, et comme les meurtres devenaient plus fréquents, la Législature a dû la rétablir.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis,

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

PRESQUE UN MEURTRE.

JOSEPH F. THERRIEN RECOIT UN COUP DE COUTEAU.

L'Assaillant, un Grec, a été Arreté.

LA DEPOSITION DU BLESSE A L'HOPITAL ST JOHN.

Une Blessure dans le Genre de Celle du Dr Chaput.

Joseph F. Therrien, un jeune Canadien-français âgé de 23 ans, s'est fait blesser très grièvement, peut-être mortellement, par un Grec armé d'un couteau, lundi soir, au coin des rues Market et Fenwick.

Damean Caragean, l'assaillant, a été arrêté après le crime et il a été reconnu par le blessé comme étant celui qui a fait le coup.

On ne pourrait dire encore si cet homme aura à répondre à l'accusation d'avoir commis un meurtre ou simplement d'attentat avec une arme meurtrière.

La blessure de Therrien est presque semblable à celle dont le Dr Chaput est mort Le coup a été porté à l'abdomen avec force; la lame a pénétré assez avant dans les chairs.

RÉCIT DES TÉMOINS

Voici ce qu'on a pu apprendre des témoins de l'attentat:

Le jeune Therrien était employé dans la cour à bois situé au coin des rues Cabot et Market et il demeurait au numéro 642 rue Market. Après sa journée, hier, il alla dételer les chevaux et quitta la cour vers les sept heures et demie.

Entre huit et neuf heures il alla se promener sur la rue avec trois compagnons. Rendu près de l'encoignure des rues Fenwick et Market, l'un de ses compagnons eut une chicane avec un Grec et on en vint bientôt aux voies de fait. Therrien voulut séparer les combattants lorsqu'un autre Grec, armé d'un couteau, s'élança sur lui et lui enfonça son arme dans l'abdomen. Pendant la lutte qui s'ensuivit Therrien fut de nouveau blessé grièvement à la main gauche.

Le blessé fut de suite conduit par ses amis au bureau du Dr Contré, rue Cabot, qui trouva, ainsi que le Dr Gagnon qu'on avait appelé, que la blessure était très grave. Alors on fit venir la voiture d'ambulance et Therrien fut transporté à l'hôpital St John.

Il paraîtrait, ce que des témoins de l'attentat nous ont appris, que Therrien ne s'aperçut pas tout d'adord qu'il était blessé à l'abdomen. Il partit avec ses amis pour aller faire panser chez le Dr. Gervais la blessure qu'il portait à la main, et ce n'est qu'en route qu'il vit que le couteau lui avait perforé les intestins. Vu l'absence du Dr. Gervais, il se rendit chez le Dr. Contré.

Les deux Grecs furent arrêtés et fouillés sur les lieux; dans une des poches de Caragean fut trouvé un couteau couvert de sang.

Quant à Brown, il tenait à la main un petit bâton dont on se sert pour jouer à la balle.

Les deux Grecs furent conduits à l'hôpital St. John où ils furent confrontés avec Therrien qui reconnut Caragean pour son assaillant.

Dans la petite chambre près de la salle des opérations, à l'hôpital St John, Therrien a passé une demi-heure pendant laquelle sa déposition a été prise.

Les détectives étaient présents et Caragean fut amené au chevet du blessé pendant l'interrogatoire.

Le surintendant Davis posa les questions en se servant d'un interprète et les réponses furent écrites par le clerc de la Cour de Police Trull.

Voici, en substance, les réponses de Therrien:

"Mon nom est Joseph Fred Therrien; je suis âgé de 23 ans et je demeure au numéro 642, rue Market. Je travaillais dans une cour à bois. Je quittai la maison à 6 45 heures, et j'allai travailler. Je terminai ma besogne à 7.45. Je m'en retournais à la maison après avoir dételé les chevaux, lorsque je rencontrai mon frère, Philippe Therrien, en compagnie de Pierre St Jean, de Stonehouse et d'un autre dont j'ignore le nom. Nous avons rencontré les Grecs au coin des rues Market et Fenwick. St Jean me raconta qu'il avait déjà été frappé par ces individus-là J'ignore comment la querelle a pris. Le grand jeune homme qui était avec moi se battait avec un des Grecs et je tentai de les séparer. C'est alors que je reçus le coup de couteau. Oui, par cet homme-là (en montrant Caragean du doigt)

"J'ai vu le couteau. Il le tenait de la main droite. Je tenais justement les deux combattants par le bras. Je ne les connaissais pas.

Je voulais les empêcher de se battre. Je me rappelle que le couteau n'a été employé qu'une seule fois. Je ne vis personne autre qui avait un couteau. Quelque chose fut dit, mais je ne le compris pas. Je n'avais jamais eu de querelle auparavant avec celui qui m'a blessé."

Caragean nie formellement avoir fait le coup.

La police, de son côté, dit que Brown a raconté que Caragean, quand il s'était servi de son couteau, était en état de légitime défense.

L'ARISTOCRATIE ANGLAISE.

LE PERE ET LE FILS SE BATTENT EN PLEINE RUE.

Le Fils en Cour Avec un Œil au Beurre Noir.

Londres, 22 mai.—Le rapport publié hier que le marquis de Queensberry et son fils Lord Alfred Douglas s'étaient battus en pleine rue à Piccadilly manquait de véracité relativement à l'un des combattants. Ce n'est pas le plus jeune des fils du marquis qui s'est battu avec son père, c'est l'aîné, Lord Douglas de Hawick.

Les deux combattants ont comparu en cour de police, ce matin, et ils ont répondu à l'accusation d'avoir troublé la paix publique.

Le marquis prétendit que son fils avait été l'agresseur et qu'il avait dû le frapper pour se défendre.

De son côté Lord Douglas de Hawick a dit qu'il désirait seulement forcer son père à consentir de ne plus écrire à sa femme, le calomniant affreusement.

L'avocat de Lord Douglas voulut lire les lettres en question, mais le juge s'y opposa.

Le marquis et son fils ont été mis sous une caution de $2000 chacun pour garder la paix pendant six mois.

Le marquis, qui portait un bouquet à la boutonnière et avait l'air d'un dandy de première classe, admit avoir offert à son fils de le rencontrer dans n'importe quel endroit pour un pari de $40,000

Lord Douglas avait un œil au beurre noir, les suites de sa rencontre avec son père.

Le marquis de Queensbury est le roi des boxeurs, comme on sait; il est l'auteur des règles de la boxe.

PRIS SUR LE FAIT.

IL VOULAIT FAIRE DERAILLER UN TRAMWAY ELECTRIQUE.

L'Auteur de la Tentative Avoue sa Culpabilite.

Wakefield, 22 mai—Lawrence Sweetser, domicilié rue Center, a été arrêté à une heure avancée hier soir pour avoir tenté de faire dérailler un tramway électrique sur le réseau de la rue Stoneham.

Depuis quelque temps plusieurs tentatives de ce genre avaient été faites sans qu'il fut possible de pincer le coupable.

L'endroit choisi par le mécréant était dans une courbe, le lieu le plus dangereux de tout le réseau. Il plaçait des roches, des troncs d'arbres et autres obstructions sur la voie.

Un soir, on découvrit une grosse chaîne d'acier enroulant un rail, ce qui aurait pu causer un déraillement et peut-être plusieurs pertes de vie.

C'est alors que la compagnie chargea un homme de faire le guet et hier soir il vit Sweetser prendre une grosse branche d'arbre de 20 pieds de long et la jeter sur la voie. Sweetser fut aussitôt arrêté. En Cour de Police il s'avoua coupable et fut renvoyé devant le grand jury. Son procès aura lieu en juin.

On ignore le mobile qui le poussait à commettre ces mauvaises actions. One ne croit pas qu'il ait toute sa raison.

Temperature Defavorable.

Mais les prix économiques de notre magasin nous tiennent occupés et sont la cause que nos pratiques oublient le temps. De nouvelles marchandises arrivent tous les jours, la popularité de nos bas prix les fait changer de main et le commerce va sur des roulettes.

CHAPEAUX—De grandes ventes à bas prix et à petits profits entretiennent l'ouvrage pour nos modistes.

125 CHAPEAUX de dames et de demoiselles, en paille de fantaisie blanche, brune, écrue, bleue, marin et noire, votre choix 98c.

CHAPEAUX de demoiselles et d'enfants, en paille Leghorn, blanche à $1.25, $1 49, $1.75 et $1.98. Chapeaux chic et élégamment garnis.

Vente rapide de CHAPEAUX de dames garnis.

FLEURS ARTIFICIELLES—Prix spéciaux pour samedi, bargains dans tout notre immense magasin, prix réduits et agréables surprises. Venez, cela vous intéressera.

CHAUSSURES D'ETE—Juste ce qu'il faut pour les dames. Surprises pour les bas prix. KID OXFORD pour dames, belles formes et beaux patrons valant $2 et $2.25. Notre prix $1.25.

KID OXFORD pour dames—Chaussures doublées en kid, bout Opera et Philadelphie, bonne valeur au double de ce prix. Aujourd'hui $1.25.

ECHANTILLONS du Soubassement—Hamacs de 59c à $3.89. Cordes de Hamac, Draps et Oreillers.

JEUX DE CROQUETS à bas prix.

SETS DE JARDIN pour enfants, comprenant Gratte, Rateau et Pelle 10 cents. De meilleure qualité 15 cents.

RAFRAICHISSEURS pour l'eau à des prix surprenants

MACHINE A CONGELER LA CREME—Nous vendons la White Mountain et les Ohio à de très bas prix.

GLACIERES—Nous avons les meilleures des dernières améliorations à des prix raisonnables. Nous avons les meilleures à très bas prix et toutes les sortes et de toutes les qualités.

L. C. MOORE & CO.,

BARGAIN EMPORIUM

302, 304, 308, 310 Rue Essex, — Lawrence, Mass.

Employés Canadiens:—MM. Philippe Hamell, Adolphe Ratelle, Melles Laura Morrissette, Alida Poirier, Lydia Ratelle, Marie Demers et Joséphine Poirier.

PARADE de Mai!

Vente Speciale d'Habillements Noirs d'Enfants, Pour la Parade de Mai.

Habillements Noirs d'Enfants, - - $1.50,
Habillements Noirs d'Enfants Combination, - - - $3.00,
Habillements Noirs d'Enfants, en Clay Worsted, - - - $4.00,
Habillemen.s Noirs d'Enfants, $5.00,

N. B.— Nous avons justement fait faire plusieurs nouveaux lots de nos incomparables Habillements, Combinaison de $5.00 avec les célebres laines de Sawyer.

BICKNELL BROS., - LAWRENCE, MASS,

Commis canadiens:—MM. Pierre Audette et Alphonse Audette.

Vente a des Bargains Etonnants,

M. J. Cahill.

Nous attirons votre attention sur cette grande vente en vous mentionnant quelques prix spéciaux que nous avons faits.

Etoffes a Robes.

Henriettas tout laine, 46 pouces, fini de soie, dans toutes les dernières nuances. Ces marchandises sont vendues partout à 75c la verge. Notre prix pour cette vente 59 cents.

Nouveautés Françaises dans les plus belles couleurs, bon bargain à 75c. Nous les avons placées sur nos comptoirs pour cette vente à 49 cents la verge.

Sous-Vetements de Dames.

40 doz. de Corps de dames, par côtes, qui seraient bon marché à 29c. Pour cette vente 19 cents chaque.

30 doz. de Bas de dames, -an et noirs. Ils sont des "leaders" à 25c. Nous les avons réduits à 19 cents. Demandez à les voir.

Dentelles et Gants.

12 pièces de belle Dentelle qui se vendent tous les jours 20 cents la verge. Notre prix pour cette vente 11 cents la verge

Flouncing Hamburg de 45 pouces, ourlés et bordés en beaux dessins. Ils seraient bon marché à 39c. Notre prix pour cette vente 24 cents.

Seulement quelques mots pour mentionner quelques prix spéciaux que nous avons faits dans notre département de manteaux et de costumes.

Notre Collerette de $5.00 pour $3.98.
Notre Collerette de 6.50 pour 4.49.
Notre Collerette de 7.50 pour 5.49.

M. J. CAHILL,

397 Rue Essex.

MARI DISPARU.

John Leatham s'est Marie deux fois en Trois Ans.

John Leatham, un employé de la corporation du Merrimack, est disparu. Sa femme tient une pension sur la rue West Third.

Il n'a pas été revu depuis dix jours. Quelqu'un rapporte qu'il a acheté un billet de chemin de fer pour New York.

Mde Leatham dit que son mari a retiré tout son salaire et qu'elle a dû abandonner de tenir sa pension afin de faire vivre ses enfants.

Ayant entendu dire que son mari qu'elle épousa en 1893 avait déjà été marié, elle fit des recherches et trouva dans les régistres de la ville que John Leatham et Mary A. Burke, une ouvrière dans les fabriques, avaient été mariés en 1890, par le Révd. Chambre. Leatham avait dit alors être âgé de 29 ans, être veuf et être originaire d'Angleterre.

Lisez l'Etoile.

FEUILLETON

48

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

QTATRIEME PARTIE

XI

Ce matin, mon ami, dit-elle, vous m'avez parlé de grandes nouvelles que vous aviez à m'apprendre.

Oh! oui, chère Blanche, répliqua Paul, j'ai de grandes nouvelles, en effet, et des nouvelles bien heureuses.

J'ai hâte de les connaître.

Blanche, je vous ai dit, vous-en souvenez-vous, que j'éprouvais pour vous l'affection tendre et profonde qu'une sœur inspire à son frère.

Vous me demandez si je m'en souviens? Paul c'est bien mal! Comment aurais-je oublié ce qui fait ma seule joie en ce monde?

Eh bien, reprit Paul avec feu, lorsque je vous parlais ainsi, Blanche je vous mentais ou plutôt je me mentais à moi-même!

Que dites-vous? balbutia la jeune fille, effrayée et stupéfaite Vous me mentiez? vous ne m'aimez pas?

Non, Blanche, je ne vous aime pas d'une affection de frère, non cent fois non!

Comment donc m'aimez-vous?

Comme on aime celle à qui l'on a donné son cœur et toute son âme! celle dont on veut faire la compagne de son existence! celle à qui l'on offre de partager les joies et les douleurs, les sourires et les larmes! celle, enfin, que l'on aime d'amour! Blanche, c'est ainsi que je vous aime! Ce n'est point un frère qui vous parle, c'est un amant! Blanche, voulez-vous êtres ma femme?

Votre femme? répéta la jeune fille éperdue. Est-ce qu'il est possible, Paul que je devienne votre femme?

Sans aucun doute, c'est possible, si vous y consentez.

Oh! ce n'est pas de moi que viendront les obstacles.

D'où viendront-ils alors?

Ne cherchera-t-on point à empêcher notre mariage?

Qui donc pourrait le faire?

Mais, par exemple, le docteur.

Le docteur n'est ni votre père, ni votre parent, ni votre tuteur. Ses droits sur vous sont nuls, et vous êtes la maitresse absolue de disposer de votre cœur et de votre main. Blanche, je vous le demande à genoux, ce cœur et cette main, voulez-vous me les donner!

Le cœur vous appartenait déjà, balbutia la jeune fille avec un ravissement ingénu. Je suis moins habile que vous pour définir ma tendresse, mais je sais bien que je vous aime autant qu'on puisse aimer.

Et votre main?

N'est-elle pas dans la vôtre? ai-je l'air de vouloir la reprendre? Blanche, chère Blanche, que je vous aime! Ah! vous serez une femme heureuse, je vous le jure devant Dieu!

Je vous crois, Paul, et, rien qu'à vous entendre, voici déja que je me trouve heureuse! Pourquoi donc ces choses charmantes, ne me les disiez-vous pas plutôt?

Je n'avais pas le droit de vous parler d'amour et de vous offrir de partager la vie. J'étais pauvre.

Eh bien, que faisait cela? Ou je me trompe fort, ou la pauvreté n'est point un obstacle à l'amour.

Non, certes, mais si on peut accepter la misère avec résignation quand on est seul, on est lâche quand on l'accepte pour une femme adorée, car on lutte vainement alors contre le mauvais destin. On succombe à la tâche et l'on meurt, impuissant, désespéré, vaincu, laissant une veuve sans pain, sans asile et sans espoir. Vous le voyez chère Blanche, je pouvais bien vous aimer, mais je ne devais pas le dire!

Et aujourd'hui?

Aujourd'hui, tout est changé je suis riche ou plutôt j'ai la certitude de l'être dans quelques jours.

Mais cette fortune que vous m'offrez de partager, d'où vient-elle?

Elle me tombe littéralement du ciel. J'hérite à ce qu'il paraît, d'un parent inconnu mort depuis une trentaine d'années. Bref, c'est toute une histoire, tout un roman bizarre, que je vous raconterai à loisir lorsque j'en connaîtrai moi-même un peu mieux les détails Quoi qu'il en soit, jamais fortune n'est arrivée plus à propos! Figurez-vous, chère Blanche, que nous sommes riches. Nous avons cent mille francs!

Cent mille francs! répéta la jeune fille, sur qui ce chiffre produisit un effet non moins grand que si Paul avait dit: "Vingt millions!" Mon ami, continua t-elle, que pourrons-nous faire de tant d'argent?

Nous le placerons, nous en toucherons les revenus, et, si nous avons trop pour nous, nous partagerons avec ceux qui n'ont pas assez.

Ah! Paul, cher Paul, s'écria la jeune fille, que vous êtes bon! Je vous admire comme je vous aime, de tout mon cœur!

Parce que je songe à faire un peu de bien! Allons donc! Dites seulement que je ne suis pas méchant, et ce sera bien assez! Mais c'est trop parler de moi. Parlons maintenant de vous, ma bien-aimée Blanche, et songez qu'il faut de la franchise, car c'est votre mari qui va vous questionner.

Sans l'obscurité profonde, Paul aurait pu voir un nuage rose envahir le charmant visage de Blanche, tandis qu'un radieux sourire se dessinait sur ses lèvres.

Interrogez, mon seigneur, dit-elle, et votre servante vous répondra.

Ce matin, vous avez pleuré? beaucoup pleuré? demanda Paul.

J'ai pleuré beaucoup, c'est vrai, répliqua la jeune fille, et je me sentais bien triste et bien malheureuse, mais mes chagrins ont disparu, et c'est à peine si je me souviens de leur existence.

Il faut vous souvenir cependant, chère Blanche; il faut m'apprendre ce qui faisait couler vos larmes..

XII

Vous le voulez?

Je l'exige absolument.

Je vous obéis. Ecoute donc. Je dois vous apprendre, d'abord, que je possède une vieille bible, qui est pour moi précieuse à bien des titres. Elle appartenait à mon père, qui la tenait du sien... Enfin c'est un héritage de famille, et quand je regarde ce volume antique, il semble me dire que moi aussi, pauvre orpheline isolée sur la terre, moi aussi j'avais une famille.

Blanche s'interrompit pour essuyer une larme qui roulait sur sa joue, puis elle continua:

Depuis qu'un hasard presque miraculeux a remis en ma possession cette bible, joie et respect de mon enfance, j'avais réussi sans trop de peine à la cacher au regards du docteur, qui s'inquiète généralement fort peu de mes actions, mais, hélas! ce matin, comme je me disposais à venir m'installer à cette place avec mon livre bien-aimé, j'ai eu la mauvaise fortune de me trouver face à face, sous le vestibule, avec M. Horner, que je croyais dans sa chambre.

"Vous sortez? me dit-il d'un air distrait.

"Oui, monsieur. Je vais au jardin.

"Il allait passer, sans ajouter un mot, quand il aperçut le volume, que je dissimulais de mon mieux sur les plis de ma robe.

"Qu'est-ce que cela? demanda-t-il brusquement.

"Oh! je vois bien. Mais quel livre?

"Trouvant, sans doute, que je ne répondais pas assez vite, il s'approcha de moi, il saisit le volume et il l'ouvrit.

A ces mots, Blanche s'arrêta; elle avait cru entendre le pas d'une personne. Après s'être assurée qu'elle se trompait, elle reprit:

Je ne saurais vous dire, Paul, à quel point je suis effrayée, en voyant l'expression de colère et de haine qui se peignit sur le visage du docteur, et en l'entendant s'écrier, d'un ton où la fureur se mêlait au mépris: "La bible! un tel livre chez moi! Ah! de par tous les diables de l'enfer, c'est, en vérité, trop d'impudence!

Je ne vous répéterai point les paroles qui succédèrent à celles-là! Je n'oserais me faire l'écho des blasphèmes et des injures vomis par le docteur contre Dieu, contre la religion, contre le livre saint que froissaient ses mains furibondes. Il s'exaltait tout en parlant. Sa colère devenait une sorte de rage, de délire. Son visage s'injectait de sang, ses lèvres écumaient. Il frappait la bible de son poing fermé, en la traitant de livre infâme, source de toutes les superstitions, de tous les maux, de tous les crimes de l'humanité! Enfin il lança le volume sur les dalles, et il allait le fouler aux pieds, quand je parvins à le ressaisir, et je m'enfuis dans le jardin à demi morte de frayeur, en le serrant contre ma poitrine.

"Le docteur ne me poursuivit pas, mais il me cria du perron:

"Pauvre sotte! vous aurez beau faire! je reprendrai l'immonde bouquin, et je jure de le mettre en pièces et de le livrer aux flammes!

"Depuis ce moment, jusqu'à l'heure où vous êtes venu, j'ai pleuré. Vous en savez maintenant aussi long que moi, mon ami."

Ah! murmura Paul avec conviction, sur mon âme, ce docteur est un abominable homme.

Oui! oui, certes! appuya Blanche, bien abominable, puisqu'il ose insulter la bible!

Qu'avez-vous fait de votre précieux livre, chère enfant?

Je n'ai point osé le reporter dans ma chambre, où M. Horner peut fouiller autant qu'il lui plaît quand je n'y suis pas.

Où donc l'avez-vous mis?

J'ai cherché et j'ai trouvé une cachette tout près d'ici.

Et cette cachette?

C'est un trou, creusé par le temps dans le tronc d'un vieil arbre.

Mais, chère Blanche, quand arrivera les fortes averses, quand le tronc de l'arbre ruissellera d'eau que deviendra la bible?

Hélas! j'ai bien grand'peur qu'elle n'ait beaucoup à souffrir.

Je connais un excellent moyen de la mettre à l'abri de toute tentative et de toute dégradation.

Vite, vite, indiquez-moi ce moyen.

C'est de me confier votre trésor. Ne le voulez-vous point?

Oh! je ne demande pas mieux Vos mains et les miennes, maintenant, n'est-ce pas la même chose? Puisque je serai votre femme, tout doit être commun entre nous.

Donnez-moi donc ce précieux volume, et ne craignez rien pour lui.

Blanche se leva, disparut dans les ténèbres. Elle revint au bout de quelques secondes, et remit à Paul la vieille bible, sur laquelle il appuya respectueusement ses lèvres.

Ah! dit-il ensuite, je vous jure d'avoir pour ce livre autant de tendresse et de vénération que vous en avez vous-même. Vous ne serez pas longtemps séparée de lui, d'ailleurs, car vous ne pouvez rester dans cette maison

Qui m'en fera sortir?

Moi.

Où me conduirez-vous?

Dans un asile sûr, où vous attendrez l'époque prochaine de notre mariage.

J'ai confiance en vous, Paul, et ma confiance est entière, aveugle, sans limites. Je vous reconnais le droit de me diriger. Ce que vous me direz de faire, je le ferai, où vous me direz d'aller, j'irai. Mais je prévois plus d'un obstacle.

Et moi, je n'en admets aucun. Le docteur s'opposera de tout son pouvoir à mon départ.

Nous nous garderons bien de lui demander son consentement. Nous partirons ensemble un beau soir, et le lendemain matin, le docteur trouvera la cage vide.

Vous ne connaissez pas Fritz Horner. C'est un homme incapable de céder sans résistance, il ne se tiendra point pour battu, il me poursuivra, il me fera chercher partout.

Oh! quant à cela je l'en défie bien. C'est vous, chère Blanche qui connaissez mal la position de cet homme. Gravement compromis, forcé de se cacher lui-même, il ne saurait nous inquiéter.

Que Dieu vous entende! Eh bien, puisqu'il en est ainsi, j'ai hâte d'en finir avec le passé et d'entrer dans la vie nouvelle qui s'ouvre devant moi. Quand partirons-nous?

Aussitôt que je serai en possession de cette fortune que le ciel m'envoie, ou plutôt qu'il nous envoie à tous deux.

Devez-vous l'attendre longtemps?

Non, dans deux ou trois jours, au plus tard, je toucherai les cent mille francs que doit me rendre M. Rodille.

Ah! murmura Blanche avec une vague inquiétude, c'est M. Rodille qui vous enrichit?

Lui même.

Oh! parfaitement sûr. Il est d'une probité inattaquable, et d'ailleurs, dans l'affaire que nous traitons ensemble, ses intérêts sont en jeu plus que les miens.

M. Rodille est un ami du docteur. Défiez-vous de lui, je vous le conseille.

Soyez convaincu que je ne lui dirai rien de nos projets, et qu'il lui sera, par conséquent, tout à fait impossible de nous trahir.

Paul, cher Paul, soyez prudent! Songez que notre avenir et notre bonheur en dépendent.

La conversation des deux jeunes gens se prolongea pendant plus d'une heure encore, puis ils se séparèrent, après être convenus de se trouver dans la soirée du surlendemain, au même lieu et à la même heure, et Paul, s'aidant, comme à l'arrivée, des basses branches du tilleul, franchit la muraille en emportant avec lui la bible des Vaubaron.

Aussitôt rentré dans sa mansarde, l'orphelin alluma la petite lampe de cuivre vert-de-grisé qui l'éclairait pendant ses veilles, et il examina avec une tendresse respectueuse la reliure fanée du vieux livre que les petites mains de Blanche avaient feuilleté si souvent.

Très ingrat en blason, comme bien on pense, Paul Mercier n'accorda qu'une attention médiocre à l'écusson héraldique empreint ur le plat. Il ouvrit le livre, est s'arrêta à la page blanche, ou plus jaunie, sur laquelle étaient inscrites les époques de naissance, de mariage et de décès des Vaubaron.

Cette sorte d'arbre généalogique prit une importance considérable à ses yeux, lorsqu'il vit que le dernier nom inscrit était celui de Blanche et que la date de sa naissance se trouvait exactement indiquée. Plus d'une fois, depuis deux ou trois jours, il s'était demandé avec inquiétude, comment en l'absence de toute indication précise, il pouvait se procurer les actes indispensables pour la célébration de son mariage avec la jeune fille. Le premier feuillet de la bible le tirait fort à propos d'embarras en lui fournissant les renseignements nécessaires.

XIII

Parmi les noms des ascendants de Blanche, un surtout frappa particulièrement Paul Mercier; ce fut celui de la malheureuse jeune femme à l'agonie de laquelle nous avons assisté, et qui s'appelait Marthe Besnard. Paul se souvint de la note insérée par les soins de Rodille et par les siens dans les quatre principaux journaux de Paris et contenant un appel aux parents inconnus d'André Besnard.

Blanche appartiendrait elle à la famille de cet André? se demanda le jeune homme. Sa mère étant morte serait elle le représentant unique de ces introuvables Besnard qui se dérobent à toutes les recherches?

C'est bien improbable, se répondit-il après un instant de réflexion; mais enfin mon propre exemple est là pour prouver que l'improbable est parfois possible. Peut être un héritage inattendu s'apprête-t-il à tomber du ciel à Blanche comme à moi. J'éclaircirai cela dès demain. Sans dire un seul mot qui puisse dévoiler mon intelligence avec Blanche, je questionnerai M. Rodille.

Une partie de la nuit s'était écoulée. Paul enferma dans l'un des tiroirs de sa commode la bible et les cent louis, puis il se coucha, et s'endormit. Un songe de bon augure lui fit voir une église illuminée, des chants de l'orgue et des vapeurs de l'encens, et au milieu de cette église, lui même, radieux, ivre de joix, conduisant à l'hôtel sa douce fiancée vêtue de blanc.

L'influence favorable de ce rêve heureux se continua même après le réveil, et Paul, l'esprit peuplé d'idées riantes, se rendit à l'étude. Rodille était absent pour affaires. Il ne rentra qu'à une heure assez avancée de l'après-midi.

Monsieur, lui dit Paul, je vous rendrai grâce, si vous voulez bien m'accorder un instant d'entretien.

Très volontiers, répliqua Rodille, accompagnez-moi dans mon cabinet. Est-ce de notre transaction que vous voulez me parler? ajouta-t il aussitôt que la porte se fut refermée. Vous pouvez être certain, mon jeune ami, que dans deux jours les quatre vingt-dix-huit mille francs que je vous dois auront passé de mes mains dans les vôtres.

Paul, tout à son bonheur et au but de sa visite bien différente de ce que croyait Rodille, lui dit:

Oh! je ne songe pas à l'argent, monsieur, et c'est de tout autre chose qu'il s'agit en ce moment.

De quoi donc, alors demanda Rodille. Je vous écoute avec attention.

Depuis un temps assez long vous cherchez en vain les parents d'André Besnard.

Rodille eut un moment de stupeur.

Se douterait-il de quelque chose? se demanda-t-il avec une profonde inquiétude. Mais il ne laissa rien voir de son émotion passagère, et il répliqua d'un ton parfaitement naturel:

Eh! oui, sans doute, je les cherche! Je le demande à grands cris à l'univers entier, vous le savez bien, et vous me rendriez un signalé service si vous pouviez me les procurer. Est-ce que par hasard, mon cher Paul, vous auriez eu meilleure chance que moi?

Vous parlez du hasard, monsieur, et vous avez raison, car c'est lui seul en eflet qui ma fait faire une découverte dont l'importance est encore douteuse.

Enfin, vous êtes sur une trace?

Oui, monsieur.

Vous avez trouvé un parent?

J'ai trouvé du moins un Besnard.

Comment se fait-il que ce Besnard n'ait point répondu à la note publiée dans les jounaux?

Oh! rien n'est plus facile à expliquer. La personne dont il s'agit est une jeune fille, une orpheline, et l'existence de la note en question lui est restée profondément inconnue.

Une jeune fille, dites-vous?

Oui, monsieur.

Elle se nomme Besnard?

Non, monsieur, mais sa mère se nommait ainsi.

Et comment s'appelait son père?

Vaubaron.

Le choc fut rude. Si Rodille avait été debout, certes il aurait chancelé. Il lui sembla que son cœur cessait de battre. Une ardente rougeur envahit son visage pour faire place, presque aussitôt à la pâleur la plus livide. Heureusement pour lui il se trouvait à contre-jour. Sa figure était dans l'ombre; il baissa la tête, et ces symptômes caractéristiques d'un violent orage intérieur passèrent inaperçus de Paul.

Quelques secondes suffirent au misérable pour recouvrer sa présence d'esprit. Il simula une violente quinte de toux, afin de donner une cause vraisemblable à l'altération de sa voix, et il demanda:

Existe-t-il quelques papiers établissant la filiation de cette jeune fille, que vous appelez ..Vaubaron?

Il existe un document à l'aide duquel la recherche de tous les actes sera facile.

Possédez-vous ce document?

Oui, monsieur.

Quel est-il?

Une note manuscrite tracée sur la première page d'une bible de famille.

La sincérité de la note dont il s'agit n'est-elle pas contestable?

Je répondrais sur ma vie de sa complète exactitude.

Comment cette bible se trouve-t-elle entre vos mains?

C'est la jeune fille elle-même qui me l'a remise.

Aujourd'hui?

Non, monsieur, hier soir.

Qu'en avez vous fait?

Je l'ai laissée en haut, dans ma chambre. Vous plaît il que j'aille tout de suite la chercher?

Non, pas maintenant. J'ai à vous charger d'un travail très pressé que je vous prie de n'interrompre sous aucun prétexte, et moi-même je dois écrire sur le champ une lettre importante. Le temps nous manque donc pour continuer cet entretien, mais nous le reprendrons ce soir. Vous dînerez ici, avec moi, je vous invite. Vous monterez ensuite quérir le vieux livre, et nous examinerons ensemble, longuement, à loisir, tous les titres relatifs à la succession d'André Besnard, car vous devinez, sans aucun doute qu'il s'agit d'un succession.

Oui, monsieur, je me doutais.

Tout cela vous convient-il?

Oh! parfaitement.

Vous acceptez mon invitation!

Avec autant de plaisir que de reconnaissance.

Mettez-vous donc à la besogne et ne perdez pas une minute.

Rodille prit dans le premier dossier qui tomba sous sa main un acte volumineux et le remit à Paul, en insistant beaucoup sur la nécessité absolue de le copier sans désemparer. Deux heures après, c'est-à dire vers six heures du soir le jeune homme n'avait point encore achevé son travail, et deux marmitons apportaient dans les corbeilles le menu succulent d'un dîner fin commandé par Rodille chez l'un des premiers restaurateurs du Palais-Royal.

Une demi-douzaine de bouteilles poudreuses accompagnaient les mets, qui, tous fortement épicés, devaient rendre inextinguible la soif des convives. Les jeunes gens faméliques, à l'exécution de Paul Mercier, avaient quitté l'étude. Le couvert fut dressé dans le cabinet de l'agence et Rodille, après avoir congédié les marmitons, alla dire à l'orphelin:

Allons, vite, à table, à table!

Mais, monsieur, je n'ai pas fini.

Eh bien, vous terminerez de main. Un bon dîner ne doit pas attendre!

L'ex-associé de Leridon avait fait grandement les choses, le repas était exquis! Les deux hommes se placèrent en face l'un de l'autre, et Paul, qui se souvenait à peine d'avoir déjeuné le matin, fit honneur à la cuisine de Vefour.

Si vous le voulez bien, mon jeune ami, lui dit Rodille en lui versant à boire, nous serons présentement tout à la bonne chère, et nous remettrons à l'après dîner les choses importantes qui réclament une attention soutenue et n'admettent point de distractions.

Monsieur, répliqua le jeune homme, je suis entièrement de votre avis.

Très sobre par tempérament, plus sobre encore par nécessité, puisque depuis sa naissance il ne buvait guère que de l'eau, Paul était dans la plus mauvaise condition du monde pour tenir tête aux copieuses rasades que Rodille lui versait sans relâche et qu'il avalait sans défiance. Dès la première bouteille l'orphelin se trouva, non point ivre encore, mais dans cet état d'ébrité naissante qui met en fuite la prudence, et qui pousse l'homme défiant à livrer ses secrets au premier venu, à un indifférent, voire même à un ennemi.

Rodille profita sans retard de cet état qu'il avait fait naître. Il fit appel à toutes les ressources de son esprit, fertile en roueries ingénieuses; il joua vis-à vis de son convive le rôle le plus sincère, du plus affectueux, du plus dévoué des amis. Il trouva moyen, sans adresser au jeune homme une seule question, de solliciter sa confiance, et Paul, pénétré de tendresse pour un si excellent compagnon, cédant d'ailleurs à cet irrésistable besoin d'épanchement dont nous venons de parler, n'hésita point à verser ses confidences dans son sein.

Il lui raconta sa première rencontre avec Blanche, les longs entretiens dans la salle verte du jardin du boulevard du Temple, les deux entrevues de la veille, les projets de mariage, le rendez-vous du lendemain, enfin, tout le naïf et charmant poème d'un amour jeune et chaste. Il donna force détails sur la bible de famille et sur les vagues espérances que la lecture du nom de Besnard avait fait naître en lui.

Après avoir achevé ce récit, qui fut long et vingt fois interrompu, Paul appuya sa tête sur ses mains, ses coudes sur la table, et parut s'assoupir.

Mon cher Paul, faites-moi raison! Je bois à vos amours! je bois à la santé de Blanche Vaubaron, votre blonde fiancée!

Je bois aussi, je bois à elle! Je bois avec vous! balbutia l'orphelin, en saisissant son verre rempli d'un vin capiteux des côtes du Rhone.

Il vida d'un trait, il prononça d'une voix indistincte quelques paroles incohérentes, puis il se laissa glisser sur la table et il s'endormit profondément.

Bravo, et à l'œuvre! se dit Rodille en voyant le jeune homme succomber au sommeil irrésistible qui chez les buveurs novices, ne manque jamais de succéder à de trop ferventes libations.

Certain qu'aucun bruit violent et inattendu ne viendrait interrompre ce sommeil, Rodille quitta le cabinet, prit dans sa chambre une petite lanterne sourde et les instruments nécessaires pour une effraction, sortit des bureaux de l'agence et se dirigea sans bruit vers les hauteurs de la maison.

Il était onze heures du soir, tous les locataires dormaient, un silence profond régnait dans l'escalier. Arrivé en face de la mansarde de Paul, le misérat le se mit en devoir de crocheter la porte, qui céda sans la moindre résistance, et il pénétra dans l'humble retraite où tout décelait la misère la plus profonde. Une étroite lucarne en tabatière avait mission de dispenser le jour et l'air à la mansarde, dont une couchette de bois blanc, une chaise de paille et une vieille commode ventrue, composaient le mobilier.

Rodille s'occupa seulement de cette commode, qui devait renfermer la bible des Vaubaron. La clef manquait, mais la serrure n'était pas plus difficile à crocheter que celle de la porte, et les tiroirs s'ouvrirent l'un après l'autre.

Dans le troisième tiroir, Rodille aperçut le volume armorié et les rouleaux d'or remis à Paul deux jours auparavant.

Le scélérat s'empara de la bible et des cent louis, et en outre de tout le linge et des meilleurs vêtements, afin que Paul, trompé par les apparences, se persuadât qu'un voleur de profession l'avait dépouillé. Il redescendit ensuite, laissant ouverts les tiroirs et la porte; il mit en lieux sûrs les objets qu'il apportait, et il rentra dans le cabinet, après une absence d'un quart d'heure à peine.

Le jeune homme n'avait point changé d'attitude, et conservait une immobilité de statue.

Rodille prit sa place en face de son convive et s'endormit consciencieusement à son tour. Ce fut Paul qui se réveilla le premier, la tête lourde, la bouche sèche, les idées confuses. Il faisait jour à peine, les vitres ternies tamisaient une lumière grisâtre.

Ah çà! est-ce que je rêve? se demanda l'orphelin, en promenant autour de lui un regard étonné. Que s'est-il donc passé? où suis je?

Il aperçut la table servie, la nappe tachée, les bouteilles vides, et Rodille dormant vis-à-vis de lui du sommeil de l'innocence.

Je me souviens, murmura-t-il alors avec une honte involontaire, je me souviens. Nous avons dîné, j'étais ivre, et mon patron, sans doute, l'était autant que moi. Ah! quelle horrible chose que l'intempérance! En vérité, je me sens bien mal!

Paul étendit la main pour prendre une carafe et remplir un verre d'eau. Sa main tremblait; elle laissa échapper la carafe, qui se brisa bruyamment. Rodille, éveillé en sursaut, fit un haut-le-corps. Il aperçut le visage effaré de Paul, et il se mit à rire.

Ah çà! mon jeune ami, dit-il, il paraît que nous ne sommes pas des hommes! C'est une pauvre conduite que la nôtre, savez vous! Nous ressemblons aux petites ouvrières que se grisent parfaitement bien avec de la limonade gazeuse! Quelle pitié! A peine avons-nous vidé cinq bouteilles à nous deux, et nous nous endormons sur la table!

Le manque d'habitude, murmura Paul.

Oh! ne cherchez pas à vous excuser, mon cher enfant, reprit Rodille d'un ton sérieux, ce qui s'est passé fait notre éloge, nous ne savons boire ni l'un ni l'autre, parce que nous sommes sobres tous deux, et la sobriété est une des belles vertus de l'homme!

Ah! c'est bien vrai, cela! dit le fiancé de Blanche avec conviction.

Hier soir, si j'ai bonne mémoire, continua Rodille, nous devions nous occuper de choses sérieuses, nous ne l'avons pas fait, et nous avons eu tort. Vous sentez-vous en état de reparer, dès à présent, cette négligence?

Oui, certes, monsieur! répondit Paul, à qui toute sa netteté d'esprit revint soudainement avec la pensée de Blanche.

Eh bien, allez prendre dans votre chambre le livre dont vous m'avez parlé et qui doit guider nos recherches en nous renseignant exactement sur les dates de naissances et sur l'orthographe des noms.

J'y cours et je reviens.

Moi, pendant votre absence je vais préparer le dossier Besnard

Paul sortit du cabinet, puis de l'étude, et gravit rapidement les nombreuses marches de l'escalier, quoique ses muscles et ses nerfs fussent singulièrement détendus par suite de sa demi ébriété et de son mauvais sommeil. Il atteignit le plus haut étage, et, au moment où il cherchait dans sa poche la clef de la mansarde, il s'aperçut avec stupeur que la porte n'était point close. Son sang se glaça, un frisson passa sur sa chair, une sueur froide mouilla ses tempes.

Mon Dieu! murmura-t il, que veut dire ceci! Il s'élança, franchit le seuil et il faillit tomber à la renverse en voyant les tiroirs de la commode entr'ouverts, et leur contenu bouleversé.

Un voleur était venu! l'évider-ce était là pour l'attester. Mais peut être ce voleur avait-il méprisé, comme un butin trop mince, le vieux livre confié à Paul? Galvanisé par cet espoir, en même temps que mordu au cœur par une angoisse effroyable, le jeune homme se laissa tomber à genoux auprès de la commode, arracha de ses rainures le troisième tiroir, pour l'explorer tout entier d'un seul regard. Il était vide! absolument vide! le livre avait disparu comme l'argent.

Paul se releva d'un bond, il poussa un cri farouche, il enfonça ses mains crispées dans ses cheveux, qu'il ébranla comme s'il eût voulu les déraciner, puis descendant l'escalier à la façon d'une trombe ou d'un météore, il gagna le première étage et il vint, anéanti, sans haleine et sans force, s'abattre aubrès de Rodille.

Miséricorde? balbutia ce dernier avec une expression d'inquiétude admirablement réussie. Miséricorde! qu'est-ce que vous avez-mon cher enfant? Venez-vous d'apprendre un malheur? êtes-vous atteint d'un mal subit?

On vient de me voler! entendez-vous? comprenez-vous? On vient de me voler! râla le jeune homme d'une voix presque éteinte.

Rodille fit un geste de douloureux étonnement.

Je n'entends que trop bien, murmura-t-il. Et que vous a-t-on pris?

Tout ce que j'avais de précieux. Votre argent? vos habits?

Eh! ce ne serait rien. On m'a pris bien plus que cela: on m'a pris la bible de Blanche.

Le mal, mon cher enfant, me semble moins grand que vous ne le faites, dit Rodille avec onction. Ce vieux livre était sans valeur.

Sans valeur! Dieu du ciel! est-il possible de parler ainsi, s'écria Paul avec un éclat de désespoir. Ah! que je ne suis-je possesseur de toutes les richesses de l'univers! je les donnerais pour ravoir ce livre!

[A CONTINUER.]

L'Explosion d'une Bombe.

Londres, 17 mai—Un tube de neuf pouces de long et de deux pouces de diamètre, chargé de dynamite, a fait explosion aujourd'hui sous un siège dans une voiture de chemin de fer à Walworth, un faubourg de Londres. Une personne, qui occupait le siège, a été blessée.

Une enquête a été ouverte.

Le Froid dans New York.

Nyack, N. Y., 17 mai.—Les légumes qui étaient sortis de terre ont été avariés par la gelée qu'on a eue la nuit dernière dans le comté de Rockland. Le lendemain on pouvait voir de la glace en maints endroits.

Ce fut la nuit la plus froide qu'on ait eue dans ces parages depuis les semailles.

Le Deuxieme Jour du Jubile.

Boston, 17 mai—Le deuxième jour du jubilé sacerdotal de l'archevêque Williams a été marqué par une grand'messe chantée dans la cathédrale, à laquelle ont assisté les enfants d'école et les membres des diverses sociétés. L'archevêque Williams a officié, et après la messe, il a adressé la parole aux écoliers.

Erreur Fatale.

Troy, N. Y., 17 mai—Le Dr R. D. Traver, un médecin distingué de cette ville, a pris une très forte dose de chloroforme ce matin, ayant pris cet anesthétique pour du bromure de potassium.

Quand il s'aperçut de son erreur, il courut chez un médecin du voisinage, pour s'y faire soigner au plus vite. Mais on eut beau lui faire prendre des antidotes, le Dr Traver mourut au bout de quelque temps.

J. E. BENOIT,

26 RUE LOWELL, Lawrence

Le meilleur endroit de la ville pour acheter du

Bois et du Charbon.

Egg Franklin Coal,	$7.75
Stove Franklin Coal,	$8.00
Stove Coal,	$6.00
Nut Coal,	$6.00
Egg Coal,	$5.75
Broken Coal,	$5.50
Cumberland Coal,	$5.75

☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.

Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

L'endroit par excellence pour acheter toutes sortes de Bois et de Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

D. THEBERGE,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARBON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.

" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND

188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servira avec honnêteté.

N. B.—M Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm. FERLAND, 188 RUE LOWELL.

A. CHOQUETTE,

Entrepreneur de Pompes Funebres.

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits et Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

Magnifique Corbillard Noir pour les enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.

Carrosses de premiere classe pour mariages, Baptemes et Funérailles.

A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON,

Lawrence, Mass.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Philologue et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons, vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la ménstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expérience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MARK M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies du Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les irupions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.

(Signé) J. D. JOHNSTON,

Savannah, Ga.

Témoignage du maire de Séquin, Tex.

Séquin, Tex. 14 juin 1893.

MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement

CAPT. W. M. RUST, Avocat

Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.

Tous les Pharmaciens le vendent.

A Lawrence, par H W. Whitney.

LIPPMAN BROS.,

Propriétaires.

Bloc Lippman, Savannah, Ga.

F. Morel,

97 Broadway.

M. Morel a le plaisir d'inviter le public en général de venir visiter son établissement qui est rempli

d'Epiceries, Provisions, The, Cafe, Farine, &c.

Le plus beau choix de la ville à des prix extrêmement bas. Allez le voir satisfaction vous est garantie sous tous rapports.

97 BROADWAY 97.

F. S. HAMLIN,

Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.

—EST—

Agent d'Assurance contre le Feu

Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass.

Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

CHARBON!!

CHARBON!!

CHARBON!

Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO,

Bureau, 38 rue Middle,

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.

Téléphone

F. A. Chase City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par année, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. IX. Soyons Unis. LOWEL, MASS., JEUDI 31 MAI 1895. Soyons Distingues. No. 89

N. E. MIVILLE.

PHARMACIEN ✻ DIPLOME

44 RUE HAMPSHIRE.

Vend ce qu'il y a de Mieux en Fait
D'ARTICLES DE TOILETTE,
ESSENCES, PARFUMS,
EXTRAITS, SYONS, ETC.

LES MEILEURES VINS ET LIQUEURS A L'USAGE DES FAMILLES

Liniment - et - Sarsaparilla - de - Mivile,

Rien de Surpassable chez les autres Pharmaciens,

Prescriptions une Specialite.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.

Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec—8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Easport et St John (par bateux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue biddiesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

*Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m, 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 02 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, ¶5 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, sur la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montreal & Boston Air Line—9 45 a. m.; 8 47 p. m.

Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

D J. FLANDERS, Agent général des passagers.

LA CACHINE
Pour Nettoyer les Tapis de DILLON.
750 Rue Essex, Lawrence.

C'est la meilleure machine jamais vue avant aujourd'hui. Les Tapis usés et minces ne sont pas exposés à être endommagés par ce procédé.

Aussi Costumes Teints en Couleurs qui ne changent pas

Nettoyage à la Vapeur, Naphtha et à Eponge sèche.

Réparage et repassage une spécialité.

☞ N'oubliez pas l'endroit,

750 RUE ESSEX

En face de la Station des Tramways, Lawrence, Mass.

N. GUILMET,

351 Rue Common.

A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de

Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,

Comme il vend argent comptant, il donnera un

Escompte Liberal
A tout acheteur.

Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.

Donnez-lui votre encouragement.

Durant & Rogers

ORFEVES :-: BIJOUTIERS.

SI chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.

SI vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.

SI vous préférez acheter une Montre à bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.

☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.

Commis canadiens :— J. A. Legault et C. A. Goozae.

DURANT & ROGERS.

Au coin des Rues
Central & Middle.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,

2 et 4 Rue Andover

Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.

Habits, Pardessons et Vestes teints et nettoyés. Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.

Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Merrimack.

AUX PARENTS.

Parfois il arrive, bien trop souvent, hélas! que de jeunes enfants se font écraser par des voitures dans les rues où ils s'amusent à jouer. Ordinairement, en de telles occasions, on blâme le conducteur de l'attelage d'avoir, par défaut d'attention, causé l'accident, et la plupart du temps il a fait tout en son possible pour l'eviter.

Ce qui est arrivé dernièrement à Lewiston prouve surabondamment notre point. Voici ce récit que nous empruntons à notre confrère le *Messager*:

"Au moment où M. Hamel, barbier, était acquitté par le jury d'Auburn, un autre Canadien était arrêté pour avoir causé la mort d'un petit garçon de 11 ans en lui passant sur le corps avec son camion. Il était environ cinq heures de l'après-midi, M. Honoré Côté, qui conduit depuis quelque temps un *job wagon*, tournait l'angle de la rue Lincoln et montait la Chestnut. Arrivé en face de nos bureaux, la voiture passa sur le corps du petit William, fils de M. François Auclair, demeurant rue Lincoln à côté du Grand Tronc. Le petit malheureux fut transporté dans la pharmacie du block Provost où les médecins se rendirent. Il ne paraissait pas être trop blessé, mais cependant il avait de terribles lésions internes puisqu'il est mort deux heures après chez ses parents où on venait de le transporter. Quelques minutes après, M. Beaulieu arrêtait l'auteur involontaire de cet accident. Samedi après-midi, le coroner le faisait remettre en liberté, disant que M. Côté n'était pas responsable de cette mort. Le fait est que pour celui qui a un cheval un peu fringant, il est très difficile de circuler dans nos rues canadiennes sans risquer d'écraser quelques enfants."

On n'arrête pas toujours un cheval comme on le veut bien, comme une locomotive ou une pièce de machinerie quelconque.

Il est bien certain que si les enfants jouaient un peu moins dans les rues, surtout celles qui sont très fréquentées, les accidents seraient moins fréquents.

C'est aux parents à y voir.

Le Portrait d'une Mere.

Le père est un père, mais c'est un maître. Quelle que soit sa bonté pour l'enfant, l'enfant n'oublie jamais que sous le regard attendri, il y a l'œil sévère. Mais la mère! Si l'image de Dieu est visible sur la terre, c'est dans la figure d'une mère. Quel abandon dans l'amour! Elle donne son âme, elle se donne tout à son enfant sans autre pensée que de vivre et de mourir pour lui. La mère abdique les joies de la femme pour les joies de la mère. Ce qui donne à la religion chrétienne un si profond caractère humain, sous l'auréole de sa divinité, c'est la présence de la mère de Jésus, c'est son culte pour son fils, c'est sa douleur, c'est sa transfiguration.

Je n'ai jamais compris pourquoi les protestants avaient supprimé cet admirable symbole de la divinité dans la mère. Quel mauvais lait Luther avait-il donc bu au sein de la sienne. Pour moi j'ai toujours vénéré Marie parce que je ne l'ai jamais vu dans ses nuages sans penser à ma mère.

Et je n'ai jamais regardé ma mère sans lui trouver dans sa douceur pour ses enfants je ne sais quoi du sourire de Marie jouant avec *il bambino*. Une femme qui vous regarde, même si c'est une femme qui vous aime, ne dévoile jamais par ses yeux les derniers horizons de son âme, comme si elle pressentait les jours d'abandon, tandis que la mère n'a pas un masque pour son enfant; elle l'aime jusqu'à l'infini, jusqu'au ciel, jusqu'à Dieu.

Si on a trouvé un symbole admirable pour la charité, c'est qu'on a mis l'image de la mère allaitant un enfant, en portant un autre sur son bras, en traînant un troisième à son manteau, mère pour tous les trois, mère pour ceux qui sont venus, mère pour ceux qui viendront.

ARSÈNE HOUSSAYE.

(A l'âge de 81 ans).

Les Maisons Mondaines.

Choisissez les familles de la plus haute condition, pénétrez dans leurs somptueux hôtels, le dehors brille; mais le dedans recèle de cruelles misères. Presque partout un état violent, des dépenses que le luxe universel a rendues nécessaires, des revenus qui ne viennent pas, des dettes qui s'accumulent et qu'on ne peut payer; de secrètes spéculations industrielles qui causent une fièvre incessante de calculs, de désirs, de regrets, d'espoir déçu; des domestiques dont on ne sait lequel retrancher pour amoindrir ses dépenses; des enfants qu'on ne peut pourvoir selon leur condition, et auxquels cependant une sotte vanité fait donner une éducation élégante et superficielle qui hâte le développement de tous les travers de l'esprit. On souffre et on cache orgueilleusement sa souffrance. Non-seulement on est pauvre à l'égard de ses égaux, mais pauvre honteux; et l'on fait souffrir d'autres pauvres, j'entends les créanciers pauvres prêts à faire banqueroute et à la faire frauduleusement, parce qu'ils hésitent trop longtemps à invoquer la justice contre un nom qu'ils respectent encore. Voilà en beaucoup de cas ce qu'on appelle les riches et les heureux de la terre; voilà les gens qui éblouissent les yeux de la plus grande partie du genre humain!

Jetons un voile sur tant de mariages pleins de dissensions scandaleuses malheureusement fréquentes, et, sans parler des horribles souffrances qui en résultent, n'y a-t-il pas une foule de tristesses poignantes cachées dans les plus brillantes demeures. Elles sont d'autant plus affreuses qu'on appelle moins Jésus-Christ à son aide. L'homme ne peut souffrir seul... Il n'a pas la grâce pour supporter les tortures de l'orgueil, elles le rongent sans consolations en ce monde et sans mérite pour l'autre.

DIEU AIME LES SIENS.

M. le curé P. E. Dupont, de Biddeford, dont la santé était délabrée, a dû entreprendre, sur l'avis de son médecin, un voyage en Europe.

Chaque semaine, depuis que M. le curé Dupont à atterri de l'autre côté de l'Océan, il envoie une lettre très intéressante à L'*Ouvrier Catholique*. Dans sa dernière missive, nous avons appris avec plaisir que la santé du révérend monsieur qui compte à Lowell plusieurs de ses anciennes ouailles s'était fort améliorée.

Dans l'une des lettres de M. le curé Dupont, nous avons trouvé le récit très touchant d'une scène poignante qui s'est passée en pleine mer, pendant que le paquebot portant le digne pasteur de nos compatriotes de Biddeford filait vers l'Angleterre. Voici:

"Le bon Dieu n'a pas voulu que ma traversée fût infructueuse pour les âmes.

"Hier avant-midi,—24 avril,—le médecin du *Britannic* est venu me voir sur le pont, et, me conduisant à l'écart, il me dit qu'une jeune personne de 17 ans était en danger de mort. "Voudriez-vous la voir, me dit-il? Si je ne me trompe pas, c'est la coutume dans votre Eglise de voir les mourants et de leur administrer des sacrements." Pauvre frère séparé, oui, c'est la coutume, et même plus qu'une coutume, c'est un devoir impérieux, c'est une grâce immense du bon Dieu.

"J'étais le seul prêtre à bord, contrairement à mes espérances.

"Je me rendis donc dans un endroit affreux du navire. Je me croyais familiarisé avec la pauvreté! Non, je n'ai jamais rien vu de si terrible. J'avais le cœur malade, bien malade!

"Je donnai donc à cette pauvre fille exilée de sa patrie, tous les secours de la religion que je pouvais lui donner.

"Il était à peu près 11 heures de l'avant-midi. Je songeais à la grande infortune, tout préoccupé de cette pauvre enfant. Hélas! cette mourante que j'aimais déjà parce qu'elle était malheureuse, ne devait plus revoir ses vieux parents. Dieu ne voulait pas qu'elle put leur témoigner son amour et les presser sur son cœur aimant.

"A deux heures, on venait me dire qu'elle était morte et qu'elle devait recevoir à six heures la sépulture du marin. Vous comprendrez ce qu'il y a d'horrible dans ce mot.

"A six heures donc, on est venu me chercher pour réciter les prières des morts.

"Aussitôt que j'arrivai sur le pont, tout près de la dunette, on apporta le corps de l'enfant sur une large planche dont l'extrémité extérieure reposait sur le bastingage du vaisseau.

"Le ciel était noir, il pleuvait. La mer, très agitée, déferlait jusque sur nous, et les matelots étaient obligés de me soutenir pour que je ne tombasse pas.

"Quand j'avertis l'officier que j'avais fini, il donna un ordre aux matelots qui tenaient cette planche dans leurs mains. Immédiatement, un mouvement de glissade fut imprimé à la planche, et le cadavre roula dans l'abîme de la mer. A ce spectacle affreux, un cri s'échappa de toutes les poitrines.

"Que Dieu ait pitié de la pauvre enfant! Non, le bon Dieu n'a pas voulu qu'elle revit les vieux parents qui l'attendaient. Mais il n'a pas voulu, non plus, dans sa grande miséricorde, que le secours du prêtre catholique lui fut refusé. Dieu aime les siens."

ACTUALITES.

On mande de New Bedford, Mass.:

Une belle bien connue en cette ville fit arrêter son amant, l'autre jour, pour rupture de promesse de mariage. Mardi, la cause a été réglée à l'amiable par le mariage des deux parties, mais comme le pauvre amoureux n'avait pas d'argent, la belle a payé tous les frais et a juré ses grands dieux qu'elle ne se souviendrait plus du passé. Si toutes les filles faisaient de même, il y aurait moins de vieux garçons.

M. Grénius Thériault, de Putnam, Conn., a été l'heureux gagnant dans un concours de pharmaciens, à Boston. Il se tient en ce moment en cette dernière ville une exposition pharmaceutique et un prix avait été offert à celui de tous les pharmaciens des Etats-Unis qui ferait la meilleure preparation pour le soda, c'est-à-dire qui réunirait les qualités de tonique, de rafraichissant, agréable au goût et surtout d'un prix minime. M. Thériault a concouru et a obtenu le prix, soit une bicyclette de $100.

Un lugubre incident vient de jeter l'épouvante dans la commune de Doussart, canton de Faverges, Haute-Savoie. On avait procédé aux préparatifs de sépulture de la femme Passat, âgée d'une cinquantaine d'années et mère de trois enfants, que l'on croyait morte et pour laquelle avait été délivré un permis d'inhumation.

Après la cérémonie religieuse, les parents et de nombreux amis conduisirent le corps au cimetière. Au moment où l'on procédait à la descente du corps dans la fosse, un cri étouffé paraissant sortir du cercueil fut distinctement entendu par l'assistance. Aussitôt on ouvrit la bière et, à la stupeur des personnes, on s'aperçut que la femme Passat respirait encore.

On lui prodigua des soins, mais vainement. Une heure après cette terrifiante émotion, la malheureuse expirait.

Une Bete a Face Humaine

Manchester, N. H., 25 mai—En Cour Suprême, hier, Willis Crossett s'est avoué coupable d'inceste avec sa fille et il a été condamné à trois ans de pénitencier.

Il n'a pas volé sa condamnation.

Did you ever see one of the famous waterproof Interlined Collars or Cuffs? It's very easy to tell, for they are all marked this way

TRADE ELLULOID MARK.

They are the only Interlined Collars and Cuffs, and are made of linen, covered with waterproof "CELLULOID." They'll stand right by you day in and day out, and they are all marked this way

TRADE ELLULOID MARK.

The first cost is the only cost, for they keep clean a long time, and when soiled you can clean them in a minute by simply wiping off with a wet cloth—that is the kind marked this way

TRADE ELLULOID MARK.

These collars and cuffs will outlast six linen ones. The wearer escapes laundry trials and laundry bills—no chafed neck and no wilting down if you get a collar marked this way

TRADE ELLULOID MARK.

Ask your dealer first, and take nothing that has not above trade mark, if you desire perfect satisfaction. All others are imitations absolutely.

If you can't find collars or cuffs marked this way, we will send you a sample postpaid on receipt of price. Collars, 25 cts. each. Cuffs 50 cts. pair. Give your size and say whether stand up or turned-down collar is wanted.

THE CELLULOID COMPANY,
427-29 Broadway, NEW YORK.

TESTAMENT ORIGINAL.

Un Perroquet qui a $20 de Revenus par Mois.

Boston, 25 mai—Il y a un perroquet au No. 529 Broadway, qui vient d'hériter de $4 000 de sa maîtresse, Mde Mary Jean Bradford, morte la semaine dernière.

Polly—le nom du perroquet—est dans la famille Bradford depuis environ 20 ans; il naquit au Brésil. C'est un oiseau très intelligent qui répète tout ce que l'on veut lui faire dire.

Mde Bradford l'aimait beaucoup. Chaque matin, à son lever, elle lui demandait invariablement :—"Polly, avez-vous bien dormi la nuit dernière?" Et Polly de répondre: "Assez bien, merci," ou "Pas aussi bien que d'habitude."

Mde Bradford lui a laissé $4000 dont l'intérêt devra servir à lui acheter les friandises qu'il aime et pour payer les frais de son entretien. A 6 pour cent, les $4000 vont donner au perroquet $20 de revenus par mois.

Voilà un perroquet qui est plus riche que bien des hommes.

UN MARIAGE MANQUE.

La Fiancee se rend a l'Eglise, Mais pas le Futur.

Montréal, 25 mai—Il devait y avoir un mariage, jeudi soir, dans une des églises protestantes de la partie Est de la ville; la cérémonie cependant n'a pas eu lieu pour l'excellente raison, que le fiancé ne s'est pas présenté à l'église à l'heure fixée pour la cérémonie. Cette affaire a fait sensation dans le quartier.

La jeune fille, on ne peut mieux résolue à dire le solennel "oui," était au désespoir.

On s'est mis à la recherche du marié, mais sans aucun résultat et la future et les invités ont dû retourner chacun chez eux.

UN ACCIDENT.

Pendant les Funerailles du General Coggswell.

Salem, 24 mai—Cette après midi, pendant l'inhumation du congressman Coggwell, à Harmony Grove, un des soldats employa par accident une cartouche à balle et John J. Donohue, un spectateur, fut blessé au bras. Le blessé fut transporté à l'hôpital. La blessure n'est pas grave.

C'est pendant que les diverses régiments tiraient du fusil sur la tombe que l'accident a eu lieu.

En Eruption.

Naples, 25 mai—Les éruptions du Vésuve, qui ont coïncidé en 1894 avec les tremblements de terre au Japon, en Turquis et dans la Calabre, sont recommencées.

D'épaisses colonnes de fumée, de feu et de lave s'échappent du cratère, ce qui offre la nuit un spectacle vraiment féerique. Un nouveau cone se forme au sommet, et il a déjà 70 pieds de hauteur.

UNE TRAGEDIE

Causee par la Jalousie de la Femme.

Chicago, 24 mai—Mde Ernest Annable, dont la demeure se trouvait dans la partie fashionable de Hyde Park, a tué son mari hier soir, puis s'est suicidé.

La jalousie a été la cause de ce suicide.

Une jeune fille, âgée de 14 ans, a été témoin de la tragédie et a tenté en vain de l'empêcher.

UNE AUTRE SEMAINE!

C. C. Babbitt & Son,
Opticiens Pratiques,
De Manchester.

PATIENT ASMATIQUE UNE Spécialité.

Sont reçus en grande faveur par leur vieilles pratiques et par plusieurs nouvelles, ils reste ont ici une autre semaine pour donner à tous ceux qui sont affligés des maux d'yeux, l'avantage d'avoir les yeux examinés et ajustés proprement.

☞ Les cas difficiles et les patients Asmatiques recevront une attention spéciale. Ils sont les seuls Opticiens qui sont membres de la Nouvelle Association de la Nouvelle-Angleterre, ce qui les rend les égaux des meilleurs Opticiens de Boston.

La varié du Pince-Nez est infinie, comprenant tous les styles faits par l'American Optical Co., la plus considérable du monde. Ceci nous permet d'adapter des montures à la figure dans tous les cas de faire en sorte que le centre du verre s'adapte avec l'axis optique de l'œil, procurant ainsi un plus grand degré de comfort que l'on ne peut atteindre autrement.

LEUR BIFOCAL CONCENTRE Permet à ceux que la vue ne s'étend pa à distance, ainsi que pour la lecture, de voir aussi bien de près ou de loin.

Par le moyen de leur patente nouvelle de Lunettes, ils sont capables d'ajuster toutes formes de nez, ce qui fait que ceux qui ne peuvent pas porter de lunettes trouvent cet avantage confortable.

☞ Leur nouvelle Invention pour ajuster aux Tempes est aussi douce que la soie et ne gêne pas les oreilles. Si vous portez des lunettes, ou si vos yeux ou votre tête vous troublent, ne manquez pas de venir les voir et vous renseigner pour marcher avec le temps dans l'art optique.

Leurs nouvelles applications pour les Diagnostiques sont des améliorations merveilleuses sur le passé.

BUREAU:

407 RUE ESSEX 407.

☞ Qu'elqu'un pour répondre à toute heure du jour.

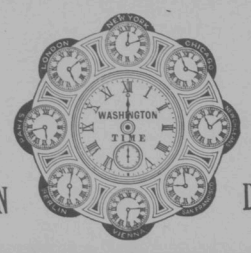
Envoyez une carte postale pour les demandes à votre résidence. Aucune charge extra pour ce service.

F. SCHNEIDER

242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)

242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)

GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX.



Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de

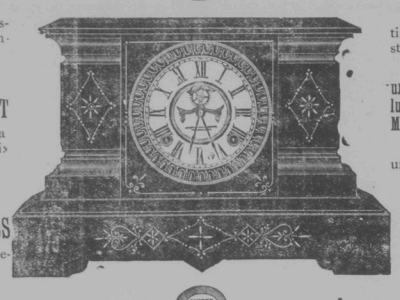
MONTRES D'OR ET D'ARGENT

Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.

Choix sur

1000 Horloges

A des prix extrêmement bas.



Le pus bel assortiment et le derniere styles de

BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage

Joncs de Mariage une spécialité.

Choix sur

1000 HORLOGES,

CANNES ET PARAPLUEIS.

A Pommeau d'or.

JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,

D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.

F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.

Argenteries

En grande variété et convenable pour

Presents de Noces,

Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.

☞ Satisfaction garantie.

F Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

Au Cloitre.

Montréal, 24 mai—Aujourd'hui est la fête de Notre-Dame de Bon secours. On a celebré ce jour au couvent de la Miséricorde en donnant le voile blanc à huit postulantes:

Mlles Albertine Tétreaut, de St Hyacinthe, sr Ste Flore; Clara Roy, de Laprairie, sr Ste Geneviève; Berthe Leblanc, de St Roch de Richelieu, sr Ste Fébronie; Maria Renaud, de Montréal, sr Ste Mechtilde; Mary Stein, de New York, sr Ste Christine; Annie Raick, de Beauvelt, N J., sr Ste Catherine; Alba Beaulty, de Montréal, sr Ste Irène; Amanda Laporte, de Montréal, sr Ste Hildegarde.

La cérémonie a été présidée par le chapelain de la communauté, M. l'abbé Charpentier.

Les sœurs de la Miséricorde ont été fondées en 1848 par Mgr Bourget et Mme Rosalie Jetté. C'est donc une congrégation toute canadienne.

Comme on le sait ces sœurs s'occupent de la conversion des filles perdues, du soin des filles-mères et des femmes pauvres n'ayant point d'asile au moment de donner le jour à un enfant.

Mort d'une Centenaire.

Utica, N. Y., 23 mai—Mme Mariolla McDarby est morte ce matin à l'âge de 108 ans. Elle n'avait jamais voyagé en chemin de fer.

ON DEMANDE.

10 ouvriers charpentiers trouveront immédiatement de l'emploi en s'adressant à M. Vital Robert, 33 Fifth Ave., Pawtucketville.

PARIS CLOAK & SUIT CO.

Central Building, - - - 312 Rue Essex.

Un Champ Fructueux pour les Acheteurs Prudents.

De telles valeurs n'ont jamais été offertes par nous ou toute autre maison dans la Nouvelle-Angleterre, Quelques-uns de ces bargains mentionnés plus bas. N'attendez pas une seconde invitation. Les prix sont si bas que les marchandises ne dureront pas longtemps.

Collerettes en Soie Tafletas, collet ruche et en Satin, doublées en Soie, valant $7 50,
Notre prix $3.98.

Collerettes en beau Velours doublées en Soie, collet Ruche et en Satin, prix régulier $7.75,
Notre prix $3.98.

Belles Collerettes en Broadcloth, richement garnies avec une belle qualité de braid, valant $6.00,
Notre prix $2.98.

Collerettes doublées en Clay Diagonal, prix régulier $6 00,
Notre prix $2.98.

Jackets de Dames.

Vous n'avez jamass vu d'assi beaux patrons à des prix merveilleusement bas, prix régulier $5.50, Notre prix $2.98.
Jackets pour Dames, valant $7.00, Notre prix $3.98.
Jackets pour Dames, valant $9.00, Notre prix $4.98.
Collerettes de toutes couleur, et grandeurs, valant de $10 à $25, Nos prix de $6.50 à 12.50.

GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, :-: Lawrence, Mass

"CEDAR - CAMPHOR."

Le Nouveau Préservatif contre les MITES.

Pas d'odeur désagréable. Ne tache pas. Dure très longtemps Pas coûteux.

☞ Un employé de langue français est attaché à l'établissement.

M. S. DUBE.

86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.

Se charge de faire les Enterrements et de fournir toutes espèces de voitures pour Mariages, Baptêmes, &c.

Une visite est respectueusement sollicitee.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour la clientèle canadienne. Dents faites à l'électricité.

Quand vous Peinturez vos Edifices, employez le
B. K. & Co's,
Une Peinture de maison préparée pure; et pour les planchers employez les
Peintures U. S. N. Dick,
Sèchent en une nuit et restent dans cet état. Venez demander nos cartes de couleurs.
Vendues seulement par
C. B Coburn & Co.
35, 39, 41, Rue Market.

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensiles de Cuisine

en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

ABONNEMENT :

Un an. $1.00
Six mois. 50
Trois mois. 25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE. 67 rue arket, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 30 MAI 1896.

VIVENT LES CANADIENS !

Nous ne pouvons pas ne pas parler de la grande victoire que les joueurs de crosse du club Le National de Montréal, nouvellement fondé, viennent de remporter sur les Cornwalls, qui, il y a quelques années, remportaient la palme du championat dans la ligue la plus forte du pays.

Pour un bon commencement, voilà un bon commencement.

Cela promet pour l'avenir.

Nous sommes d'avis que les Canadiens-français, s'ils se livraient aux exercices physiques pour tout de bon, pourraient rivaliser avec avantage contre les athlètes des autres races. Notre peuple est en général robuste, bien découplé, débordant d'énergie et de santé; nous produisons des hercules et un peu d'entrainement feraient surgir parmi nous des joueurs de balle, de ballon et de crosse consommés.

Nous n'en voulons pour preuve que le récent triomphe du National.

Afin de donner à nos lecteurs de l'enthousiasme pour le sport, nous allons donner ci-dessous quelques détails sur la rencontre des joueurs de crosse du National et des Cornwalls.

C'est vendredi dernier que la lutte a eu lieu.

De bonne heure, dans l'après-midi, la foule a commencé à grossir aux portes du terrain; à trois heures, on compte qu'il y avait au moins cinq mille spectateurs.

A trois heures et cinq minutes, l'honorable Wilfrid Laurier arrivait accompagné de M. L. O. David, de M. J. M. Fortier, le président honoraire, du président actif et de M. J. A. C. Madore.

Son entrée sur le terrain a été saluée par des applaudissements enthousiastes.

La fanfare a joué un air canadien, et lorsque M. Laurier a pris son siège au centre de l'estrade, il a encore été l'objet d'une ovation.

Un grand nombre d'autres personnes de distinction ont été vues sur l'estrade.

A quatre heures, aussitôt que la partie de base ball, entre les clubs de St. Albans et du National fut terminée, les joueurs de crosse ont fait leur apparition sur le terrain. Chaque club a été reçu par les applaudissements enthousiastes de ses amis respectifs. Les Cornwalls étaient accompagnés par un grand nombre de leurs amis et ont reçu leur bonne part de cette ovation.

Le referee, M. J. Hughes, accompagné des capitaines du National et du Cornwall, sont venus inviter l'honorable M. Laurier de se rendre sur le terrain pour placer la balle.

De nouveaux applaudissements ont signalé son départ; des milliers de mouchoirs s'agitaient dans les airs, et tout le monde debout criait: "Hourrah pour Le National"!

L'hon. M. Laurier s'est rendu sur le terrain accompagné de MM. J. M. Fortier et L. O. David.

Les hommes de chaque club se sont rangés en ligne, et le referee les a présentés à l'hon. M. Laurier qui leur a fait un petit discours.

Il a ensuite placé la balle entre les crosses des deux joueurs du centre; le referee a alors donné le signal, et la première partie dans laquelle nos joueurs Canadiens-français devaient remporter une victoire aussi éclatante, était commencée.

A ce moment, le silence le plus parfait régnait dans toute la foule, les admirateurs du National étaient dans la plus grande anxiété. La foule était impatiente de voir comment ces joueurs sans expérience pourraient lutter contre des hommes comme McCutcheon, Powers, Turner, Lewis, Crites, le fameux Rivière et les autres.

En tirant la balle, les Cornwalls s'en sont emparés et ont immédiatement attaqué les goals du National, avec une telle vigueur que les spectateurs ont cru que la partie était déjà gagnée pour le club étranger. La foule semblait ne plus respirer dans la crainte qu'elle était de voir le National vaincu aussi vite. Mais Martineau et Bark, avec un sang-froid que tout le monde a admiré, ont attendu leurs adversaires sans s'émouvoir, et au moment où McCutcheon allait lancer la balle dans les goals, Martineau a fait un bond vers lui, et a fait sauter la balle de sa crosse, Bark s'en est emparée aussitôt et la renvoyait au centre, faisant ainsi disparaître tout danger.

Des applaudissements frénétiques ont accueilli ce premier succès, et, du coup, le National avait gagné la confiance de ses amis. Tout le monde se disait alors, que si les Cornwalls remportaient la victoire, ils pourraient triompher avec gloire.

La première partie a été gagnée par le National en 20 minutes.

La seconde partie, que tout le monde était anxieux de voir commencer, a été une véritable surprise.

Pitre tira la balle, Valois s'en empara et avant que son adversaire ait pu s'en apercevoir, il la passa à Rochon qui la lança habilement à White. Celui-ci, déjouant son adversaire, la passa dans les goals avec une telle vitesse, que Murphy n'a pu l'arrêter, et gagna ainsi la deuxième partie pour le National en 30 secondes.

Le National a aussi gagné la troisième partie haut la main.

Cependant, les Cornwalls, au lieu de se décourager, revinrent sur le terrain bien décidés de ne plus se laisser battre.

Leur jeu est devenu tout à coup rude. Il ne ménageaient plus leurs coups.

Il se sont emparés de la balle dès le début, et frappant à grands coups de crosse, ils l'ont gardé tout le temps près des goals du National, jusqu'à ce qu'enfin par une combinaison magnifique entre O'Neil, Powers et McCutcheon, ce dernier réussit à gagner la quatrième partie, qui était la première pour les Cornwalls.

Temps, 3 minutes.

A la cinquième partie, les joueurs du National, qui ne s'attendaient pas à ce jeu nouveau, revinrent bien décidés de rencontrer leurs adversaires sur leur propre terrain. L'ardeur avec laquelle ils se sont jetés dans la lutte a presque déconcerté les visiteurs, et ils furent vainqueurs.

La sixième partie a été gagnée par les Cornwalls en une minute et demie. Broderick, O'Neil et McCutcheon ont joué admirablement.

A la septième partie, le jeu était plus dur, les Cornwalls voulaient gagner, et nos jeunes athlètes seraient morts plutôt que de perdre un pouce du terrain gagné. C'était une lutte corps à corps, lorsqu'enfin Valois, McVey et Rochon, par une combinaison admirable, passaient la balle à Boyer, qui gagna la partie en 3 minutes.

La huitième partie a éte gagnée par les Cornwalls, en six minutes et demie, malgré le travail gigantesque de Foley, de Martineau, de Bark, de St. Aubin, qui avait remplacé Marcelin.

La neuvième et dernière partie a été gagnée par le National, en quatre minutes et demie.

Le triomphe du club National a été une véritable surprise pour tous les sportmen qui s'étaient rendus pour assister aux premières armes de nos jeunes compatriotes; il a été une immense surprise surtout pour les Cornwalls qui souriaient à l'idée seule, que de jeunes joueurs, sans expérience, aient pu songer à se mesurer avec un club qui, il y a environ cinq ans, remportait la palme de championat, dans la ligue la plus forte du pays.

Aussi l'enthousiasme des Montréalais était à son comble. A la fin de la partie, la foule s'était précipitée sur le terrain pour porter en triomphe ceux qui venaient de combattre aussi vaillamment.

Crions donc: Vivent les Canadiens!

Apres Nous le Déluge.

La mission de certaines gens est de jeter de l'eau froide sur le feu de tous les enthousiasmes, de tous les mouvements, de toutes les tentatives. On dirait qu'ils ont été créés et mis au monde pour servir de bâtons dans les roues. Leur grande peur, c'est qu'on avance, et ils ne cessent de crier: "N'allez pas trop loin; restez où vous êtes, c'est plus prudent."

Ces Cassandres qui prophétisent sans cesse des malheurs chimériques, chérissent le *statu quo* et voudraient que tout le monde eût le même goût.

Ainsi parlez-leur de sport, par exemple. Aussitôt, vous les entendez crier: "N'en faisons pas trop! Surtout que les journaux canadiens nous fassent grâce de longs comptes rendus sur tout ce qui touche au sport."

Et oui, prenons bien garde d'enthousiasmer notre population pour les jeux athlétiques de crainte qu'il ne se commette des excès. C'est comme qui dirait: Empêchons les gens de manger pour que personne n'ait d'indigestion.

Restons bien tranquilles, pelotonnés dans notre coin, faisant le moins de bruit possible, pendant que nos éteignoirs font leur œuvre; ne soyons pas du pays que nous habitons, oh! non, c'est dangereux.

Notre place au soleil, nous la prendrons plus tard.... quand il ne sera plus temps.

Surtout pas de changement: nous sommes si bien ainsi.

On ne comprend pas que c'est la presse qui, par ses louanges et ses critiques, donnent de l'émulation aux *sportmen*, rend les concours intéressants et fait rendre la foule aux lieux qui doivent être témoins des rencontres.

Les anciens ne faisaient pas fi des athlètes comme nos arrièrés. A Rome les exercices des athlètes furent institués pour former les jeunes gens au travail et aux fatigues de la guerre; ils devinrent bientôt spectacles publics. Celui qui avait été couronné trois fois aux jeux sacrés était exempt de charges et d'impôts. Les vainqueurs étaient fêtés, portés en triomphe et les plus grands honneurs leur étaient rendus. Et cet "état d'âme," comme un confrère appelle ce goût pour les exercices physiques, n'empêchait pas les anciens Romains et les Grecs d'être deux grands peuples.

On fait presque partout du sport, beaucoup même en France, le pays où la culture de l'esprit est pourtant si prisée, si recherchée. Mais, nous, Canadiens, n'en faisons pas plus que par le passé, c'est-à-dire pas pour la peine; n'ouvrons aucune voie nouvelle pour nos jeunes gens qui ne savent où se jeter pour réussir, au milieu de l'encombrement des vieilles carrières.

De crainte de verser dans l'anglomanie, restons *canayens* jusque dans le bout des ongles, en disant tout bonnement: Après nous le déluge.

ACTUALITES.

Un député français, prétend le *Gaulois*, met en ce moment la main à un projet de loi tendant à imposer aux femmes le service militaire.

M. Wagner, un épicier de London, Ont., arbora le drapeau anglais, celui des Etats Unis, de la Suisse et de l'Allemagne, sur son établissement, le 24 mai. Un officier venant à passer, se trouva froisé de la chose et alla décrocher le drapeau de l'oncle Sam.

La chose se terminera devant les tribunaux.

Extrait d'album. Sagesse reliée en chagrin.

"Il y a quelque chose de plus triste que d'être pauvre: c'est d'avoir été riche;

"De plus triste que d'être laide: c'est d'avoir été jolie;

"De plus triste que d'être dédaigné: c'est d'avoir été aimé;

"De plus triste que d'être inconnu: c'est d'être oublié."

On mande de Québec que l'on célèbrera bientôt les noces d'argent du couvent de Jésus Marie de Sillery; il y aura à cette occasion des fêtes brillantes auxquelles sont conviés les anciennes élèves qui ont eu l'avantage de recevoir l'instruction dans cette maison d'éducation hautement distinguée sous tous rapports. Il s'est formé à Québec un comité d'anciennes élèves de la maison pour aviser aux moyens à prendre pour fêter dignement cet intéressant anniversaire.

Les Canadiens français de Danielsonvile, Conn., ont résolu de s'occuper plus sérieusement que jamais de la question d'avoir un curé de leur nationalité. Une centaine d'entre eux ont déjà décidé de se réunir tous les dimanches dans la salle St-Jean-Baptiste, au lieu de l'église, et d'autres suivront leur exemple.

Il est difficile de prévoir, dès à présent, où aboutira l'agitation commencée.

On sait que l'évêque du diocèse auquel appartient Danielsonville refuse de donner à nos compatriotes un prêtre de leur nationalité.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'ont obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

M GREENWAY

—M. Greenway et M. Sifton ont eu quelques entrevues avec lord Aberdeen, mais pas encore avec M. Bowell.

Le premier ministre a fait revenir sir Charles H. Tupper en toute hâte, car la situation paraît se compliquer à la capitale.

Le cabinet fédéral a siégé longuement samedi et a, paraît-il, discuté le rapport de lord Aberdeen sur ses entrevues avec les deux ministres manitobains.

LA GREVE EST FINIE

—Les loges Grande Hermine et Black Diamond ont tenu une réunion extraordinaire.

Il a été décidé à l'unanimité que les ouvriers en grève retourneraient à l'ouvrage aux mêmes conditions que l'an dernier, mais qu'ils ne signeraient aucun engagement.

UN GRAND TOURNOI

—Dans les cercles sportifs, on parle beaucoup du match de crosse qui aura lieu samedi, à Ottawa, entre le club "National" et le club Ottawa.

La partie qui s'est jouée samedi dernier à Montréal n'était qu'une partie d'exhibition. Samedi commenceront les tournois réguliers de la saison.

L'équipe du National est maintenant classée parmi les intermédiaires.

CHUTE FATALE

—L'enfant de M. Wm Sanderlands, âgée de 3 ans, est tombée du balcon de la maison de son père, une chute de 25 pieds.

On le ramassa plus mort que vif et on fit mander un médecin, mais en vain. L'enfant a expiré après 5 heures d'atroces souffrances.

LE MONUMENT CHENIER

—Le monument Chénier est arrivé et payé. La statue a coûte $800 et on dépensera bien encore $700 pour le piédestal et l'installation.

L'ETAT D'AME DE VOLGER

—Le coroner McMahon a commencé une enquête sur le corps de Ls Volger, qui s'est suicidé jeudi.

Le premier témoin entendu a été Mme Volger. Elle déclare que son mari était âgé de 31 ans. Il était à Montréal depuis dix mois. Il n'avait aucune situation et se trouvait à bout de ressources. Depuis quelques semaines il voulait se suicider, mais il désirait que sa femme mourût avec lui. A plusieurs reprises il lui proposa de prendre du poison, mais elle refusa toujours. Jeudi il prit du laudanum en son absence. Quand elle revint il l'embrassa en lui disant: "Ma chère, séparons-nous bons amis comme nous l'avons toujours été." C'est alors qu'elle fit mander le Dr Johnson, qui fit transporter le mourant à l'hôpital.

L'enquête se continue.

—Un scandale va probablement éclater dans quelques jours à Montréal.

La décapitation d'un gros fonctionnaire s'ensuivra.

L'affaire fera du bruit.

QUEBEC.

LES EBOULEMENTS

—On rapporte que de nouveaux éboulements se produisent sur la rive nord de la rivière Ste Anne, comté de Portneuf, dans les environs de la localité où la catastrophe du printemps dernier s'est produite. Des masses de terre et de pierre de plusieurs centaines de mille pieds cubes roulent du haut de la falaise jusque dans la rivière.

Les habitants sont forcés de reculer leurs maisons par crainte que de nouveaux éboulements se produisent. Le gouvernement provincial doit envoyer Monsignor Leflamme, le célèbre géologiste canadien, pour étudier l'état des lieux et faire rapport.

LUGUBRE DÉCOUVERTE

—Un cultivateur de St Pierre, I. O., a trouvé, vendredi, sur la berge, un cadavre dans un état avancé de décomposition et n'ayant pour tout vêtement qu'un seul bas.

Les conjectures vont leur train, mais on croit que ce cadavre est celui de Dubreuil qui s'est noyé en compagnie de Hayes, au Sault Montmorency, Dubreuil aura été dépouillé de ses vêtements.

Le cadavre a été transporté à la morgue par les ordres du coroner Belleau qui a notifié la famille Dubreuil, mais celle-ci n'a pu le reconnaître.

Verdict: Mort d'une fracture de la base du crâne.

OTTAWA

TUÉ PAR L'EXPLOSION

—Thomas Watt, un jeune homme de 19 ans, a été tué le jour de la fête de la reine par l'explosion d'un canon qu'il avait improvisé avec un tuyau à gaz.

Un morceau du tuyau lui pénétra dans le cerveau.

PARTIS D'OTTAWA

—M. Greenway et Sifton ont eu encore une longue conference avec lord Aberdeen. M. Sifton est parti pour Toronto et M. Greenway est descendu à Montréal, d'où il se rendra à New York. On ne sait s'ils reviendront ici avant de retourner à Winnipeg.

AYLMER

LE FEU

—Vers deux heures, samedi après-midi, le feu a détruit la manufacture d'orgues de John Rowe, les moulins de Chas Price, la magnifique résidence de M. A. Summers et endommagé celle du pasteur Thompson.

Ce sont des enfants lançant un ballon, gorflé à l'air chaud au moyen d'une chandelle, qui ont mis le feu.

Le ballon, après s'être élevé, est allé tomber dans un tas de ripes.

M. Price n'a pas d'assurances et les autres, sauf le pasteur Thompson, ont perdu beaucoup plus qu'ils ne recevront des compagnies d'assurances.

VALLEYFIELD

GRAND FESTIVAL

—Mgr Fabre ira consacrer l'église paroissiale de St Télesphore, le 29 mai et celle de Hemmingford le lendemain.

Le R. P. Charlebois, directeur du collège Bourget, et le R F. Dufort, directeur du collège de Beauharnois, s'embarquent aujourd'hui pour la France, où ils vont assister au chapitre de l'institut de St Viateur.

La St Jean-Baptiste sera chômée le 1er juillet à Valleyfield. On se propose à cette occasion d'organiser un grand festival musical, auquel prendront part nombre de fanfares.

Les travaux du collège progressent rapidement. Soixante-deux ouvriers y sont occupés en ce moment. Du train que va l'ouvrage on espère qu'il sera terminé à l'automne.

TORONTO,

L'AFFAIRE HYAMS

—Après douze longs jours d'anxiété, les frères Hyams, accusés du meurtre de leur beau-frère Wells, en sont encore au même point, où ils en étaient quand les assises s'ouvrirent.

A neuf heures, vendredi soir, le jury déclara à la cour qu'il ne pouvait s'entendre.

Le juge Street trouvant que les jurés avaient délibéré assez longtemps et qu'ils ne parviendraient pas à tomber d'accord, les renvoya.

Les Hyams devront par conséquent subir un nouveau procès aux assises, l'automne prochain.

Les prisonniers prirent un air un peu plus regaillardi en entendant la déclaration des jurés. Trois fois les jurés se sont interrogés sur la décision à rendre. La première fois cinq voulaient l'acquittement et sept la condamnation; la deuxième fois, neuf demandaient le renvoi des prisonniers et trois leur condamnation; la dernière fois dix recommandaient l'acquittement.

Quand on conduisit Dallas Hyams dans la salle des prisonniers, il était très excité. Il s'arrachait ses habits, comme si les angoisses du procès avait été trop fortes pour son cerveau.

BEDFORD

LE FEU A BEDFORD

—Vers trois heures, jeudi matin, un incendie considérable a détruit plusieurs magasins situés dans la partie commerciale de cette ville. On croit que le feu s'est déclaré tout d'abord dans la carrosserie de M. Dupré et que de là les flammes se sont propagées aux bâtisses avoisinantes avec une effroyable rapidité, tous les édifices détruits étant construits en bois.

Comme dans toutes les petites villes le service des pompes à incendies, à Bedford est des plus primitifs. Quelques pompes à bras que des volontaires font fonctionner et c'est tout. Aussi les flammes ont eu beau jeu. L'atelier de photographie de M. A. Auyrauld a été détruit ainsi que le magasin de chaussures de M. Niclette, le salon de barbe de G Garrett, la forge de Sears et finalement la boulangerie et la résidence de M. J. Forbes.

Les pertes matérielles sont estimées à $15,000.

On croit que ce sont des vagabonds couchés dans la carosserie de M. Dupré qui ont mis le feu.

MANIWAKI

MEURTRE À BASKATONG

—On mande de Baskatong, à environ 36 milles d'ici, que Mlle Jones a été trouvée assassinée dans sa chambre vendredi matin. Le corps tout mutilé de l'infortunée a été découvert presque aussitôt après le crime. Une femme est soupçonnée d'être l'assassin.

Chez les Morts.

Un bon "habitant" arrive à la porte du Paradis.

Il frappe: Pan! pan!!

St. Pierre, son trousseau de clés à la main, ouvre le guichet.

—Qui est là?

—C'est moi, Jean Baptiste.

—Que veux-tu?

—Grand Saint-Pierre, avec votre permission, j'aimerais à entrer dans le Paradis de Notre Seigneur.

—Qu'as-tu fait pour cela?

—J'ai élevé quinze enfants, je me suis conduit en bon citoyen, et j'ai toujours fait "mes devoirs".

—Tu es "Canayen" à ce que je vois.

—Comme vous le dites, Grand Saint-Pierre, natif du Grand Métis en bas de Québec.

—Arrives-tu directement de ta paroisse?

—Non, Grand Saint Pierre, j'arrive des "Etats".

—Ah! tu arrives des Etats, c la change la question, Jean-Baptiste, mon ami, j'en suis fâché pour toi, mais ce n'est pas ici, ton paradis. Il y en a, paraît-il, un nouveau, tout petit, spécial pour une nouvelle église que je ne connais pas bien et qu'on appelle, je crois, l'Eglise américaine.

Va-s-y et demande Saint Patrick, le patron de l'Irlande; c'est lui qui a la clé et il te renseignera mieux que moi.

—Merci bien, Grand Saint-Pierre.

Le guichet refermé, Jean-Baptiste se dirige vers le paradis américain.

Arrivé à la porte, il frappe: Pan! pan!!

Saint Patrick, sa clé à la main, ouvre le guichet.

—What do you want?

—Grand Saint Patrick, avec votre permission, j'aimerais à entrer dans le paradis américain.

—What do you say?

—Grand Sanit Patrick, avec votre...

—Talk "United States," I do not understand French.

—Je ne peux pas, Grand Saint Patrick, j'ai toujours fait mes devoirs en français.

—You do not talk english? then, you are not an American and there is no room here for you, get out!

Le guichet refermé, Jean-Baptiste très embarrassé retourne au paradis de Notre-Seigneur.

—Comment, dit Saint Pierre, c'est encore toi, Jean-Baptiste, pourquoi n'es-tu pas dans le paradis américain? Il n'y manque pas de place cependant, car il passe bien peu d'âmes par ici, pour y aller.

—Je vas vous dire Grand Saint Pierre. Saint-Patrick ne veut pas me laisser entrer, parce que je ne parle pas "United States", par ici, si vous n'avez point de paradis "Canayen," Grand Saint Pierre, ouvrez-moi la porte du vôtre.

Le cas était embarrassant.

Saint-Pierre alla consulter Dieu le Fils qui répondit:

—Ouvre la grande porte à Jean-Baptiste, il a été bon père de famille, bon citoyen, bon chrétien et il n'est pas nécessaire de parler anglais pour entrer dans le Royaume des Cieux.—*L'Echo de l Ouest.*

Reid & Hughes.

Notre magasin etant ferme hier, le 30 Mai, nous offrirons en retour

UN LOT DE SOIES

De Valeur Sans Pareille.

Cette Fois c'est pour la nouvelle importation de Soies lavables JAP, vous connaissez ces marchandises, leur qualité et les prix, mais c'est dans les bas prix que nous excellons.

Venez examiner nos vitrines et vous jugerez ce que nous faisons. Ensuite examinez notre comptoir des soies et faites votre choix.

Soies Rai, Lavables, valant 50c, pour 29c chaque.

Ne manquez pas de voir nos comptoirs, Samedi et Lundi, le plus bel assortimeut de Soies de la ville. C'est étonnant le montant de

TAPIS

Que nous vendons. **Ce n'est pas** que **REID & HUGHES** sont plus intelligents que les autres.

Mais nous pouvons dire que nous vendons plus de TAPIS que qui que ce soit, et notre acheteur M. Morgan, a un gout excellent dans le choix du stock, si vous en doutez, venez vous en assurer et nous sommes persuadés que la prochaine fois que vous achèterez un tapis vous viendrez nous voir.

Nous sommes agents pour les Globe Fitting Paper Patterns, ceux qui valent 30c et 35c,

Nous les vendons pour 10c.

Reid & Hughes,

Nos. 225 A 235 RUE ESSEX

LAWRENCE, MASS.

Telephone 112-2.

Commis de langue française—M.M. Jos. A. Roy, Mlle Evelina Poirier, Mlle Lumina Morneau, Melle Caroline St. Laurent, et Dame Exilda Cardinal.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢ IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

COHN BRO'S & KLEE SOLE AGENTS AND DISTRIBUTERS PARK PLACE (OR CHURCH ST.) N. Y.

MITCHELL & CO.

Marchandises d'Ete !

Une belle ligne de qualité de Plissé en différentes couleurs à 8c. la verge. Lawns en beaux barrés, juste ce qu'il faut pour l'été. Lawns Dimity barrés et avec dessins, 12½c. L'assortiment le plus considérable de la ville, en Percales, une verge de large, meilleure qualité 12½c Seersuckers unis et en barrés de fantaisie, 8, 10 et 12½c.

London P. K. barrés et avec dessins à 12 1 2c. Crépons de toutes couleurs à 12 1 2c, 15c et 19. Ginghams Zéphirs, 9c. Ginghams Ecossais barrés et carreautés, 12 1-2c. Une caisse de Châlis Anglais importés, à moitié prix 19c.

Une belle ligne de Mousseline Blanche en petits picots, 19, 25, 38, 40, 42, 50 et 59c. Un lot spécial en Draperie de Dentelle, prix régulier 25c, seulement 12 1 2c. Une belle ligne de Dimities noirs et de Lawns en Dentelle, Lawns India et Victoria un bel assortiment.

UNE GRANDE NOUVEAUTE.

Peignes en véritable Ecaille, faits à la main dans West Newbury, il y a 30 ans. Juste ce qu'il faut pour une jeune fille qui suit le progrès du siècle.

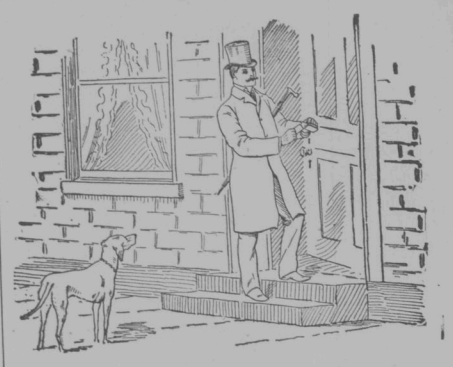
{o — o}

Mitchell & Co.

76 a 82 RUE MERRIMACK,

HAVERHILL, MASS.

Commis canadien:—M. P. H. Bilodeau.



Entrez quand vous passez et jetez un coup d'œil sur notre assortiment de Corps et Calecons pour la saison d'été, demandez à voir ceux de **25** et **50c.** qui sont d'une valeur extra.

N'OUBLIEZ PAS que nous nous avons les meilleurs Chapeaux de Paille de 25 et 50c. de la ville.

HAMEL & CLOUTIER,

405 Rue Essex,

Lawrence, Mass., à l'enseigne de la Valise Dorée.

UNE PAIRE RECHERCHEE

Qui ne peut Etre Battue.

Notre ligne de Souliers d'été est insurpassable pour l'élégance et la durabilité.

Superbes Souliers Tan, une spécialité.

Les prix ne peuvent être doublés ailleurs.

Nous avons en mains la plus belle ligne de Chaussures en Cuir Paten pour Dames, Messieurs et enfants qu'il y ait dans la ville.

Nous avons acheté quelques caisses de Chaussures Dongola et Oxford pour enfants et demoiselles, que nous sacrifierons à 50c la paire.

Belles Chaussures d'hommes pour $1 la paire.

Belles Chaussures de dames, en kid Oxford, 58c.

Venez de suite, car à ces prix ces Souliers se vendent rapidement.

Agent de Billets de chemins de fer pour le Canada et l'Ouest.

V. J. HUOT,

437 Rue Essex 437

BYRNES RESIGNE.

Le Reformateur Parkhurst est Satisfait

New York, 27 mai—M. Byrnes, le surintendant de police de New York, a résigné sa position; il a été placé sur la liste de pension et recevra $3000 par année.

La rumeur dit que M. Byrnes va tenir une agence de détectives pour son propre compte.

Le Dr Parkhurst, le grand réformateur new-yorkais qui, lors de l'enquête sur la police, a fait tout en son possible pour incriminer le surintendant Byrnes, est satisfait de cette démission.

Espérons que le nouveau departement de police sera moins vénal que son prédécesseur.

EN PRISON.

Debs et ses Associes Devront y Aller.

Washington, 29 mai.—L'opinion unanime de la Cour Suprême a été qu'Eugène V. Debs et les autres officiers de l'American Railroad Union devaient subir les sentences qui leur ont été imposées par les tribunaux inférieurs.

Debs est le fameux chef de la grande grève des employés de chemin de fer et de Pullman à Chicago. Il devra aller en prison.

Debs a été condamné pour avoir interrompu le commerce entre les divers Etats et le transport des malles, en ordonnant à tous les employés de chemins de fer de quitter leurs postes.

Mort d'un Compatriote.

Woonsocket, R. I., 25 mai—M. John B. Fontaine, un citoyen bien connu de cette ville, est décédé cette après-midi, à son domicile, 144 rue Elm, après quatre mois de maladie.

M. Fontaine était né à St Hyacinthe, en 1836.

Il émigra aux Etats-Unis il y a 38 ans, allant à New York, où il travailla comme orfèvre. L'année suivante, il venait s'établir à Woonsocket, où il s'est acquis une honnête aisance et l'estime de ses concitoyens.

Il laisse pour déplorer sa perte une veuve et 5 enfants inconsolables.

F. A. EDWARDS & CO.,

Nouveau Magasin,

275 Rue Essex, - - Lawrence, Mass.

La dernière vente pour le plaisir et l'annonce a été un grand succès et nous sommes convaincus que nous pouvons vendre des Corsages pendant une semaine plus que tous les autres magasins de Lawrence. Ainsi c'est une

Semaine de Corsages !

Des milliers que nous avons en mains, tous nouveaux et frais, ont été ajoutés à notre stock, et si les prix et la qualité ont quelque chose à faire, nous aurons plus de plaisir que la semaine dernière,

De 25c. a $1.69 chacun.

Dire que le public sait apprécier notre magasin et ses Bargains n'est pas nécessaire. Les demandes que nous avons prouvent que nous avons sa confiance.

Nous avons reçu 50 Doz. de CORSAGES en SOIE de la dernière mode. Ils sont les meilleurs de la ville.

Nous continuerons aussi cette semaine notre vente d'ETOFFES A ROBES à 25 cts.

F. A. EDWARDS & CO.,

Nouveau Magasin,

275 Rue Essex, Lawrence, Mass,

Employés de langue française: Jos. H. Roy et Amanda Potvin.

Demoiselles O. JEAN & CIE.

Specialite pour cette Semaine.

Chapeaux Garnis, réduction sur toute la ligne.
Venez voir, vous serez surpris au superlatif.

Ne l'oubliez-pas.

Dentelle de 25c pour 15c Dentelle de 15c pour 10c
Dentelle de 10c pour 5c.

Réduction sans pareille dans les Rubans.
Une visite vous convaincra.
Il faut que tout se vende sans égard au prix coutant.

O. JEAN & CO., 421 Rue Essex.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES, Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,

523 RUE ESSEX

EDOUARD COURTEMANCHE, Propriétaire.

Centres Canadiens.

Lawrence

Le Dr Desmarais est de passage cette semaine à Brockton, Mass., et à Woonsocket, R. I.

Le Cercle Montcalm a reçu une invitation du Cercle Canadien de Lowell pour une partie de base ball.

Mlle Celia Demers, autrefois employée chez L. C. Moore, a accepté une position chez F. A Edwards & Cie.

La parade de mai des enfants de l'école de Ste. Marie a été remise à dimanche prochain, à cause du mauvais temps.

Les pilules du Dr Larivière, pour le mal de tête, en vente à la pharmacie Miville. Essayez-les, aussi en vente à la pharmacie Miville de Manchester, N. H.

On remarque d'après la correspondance de la semaine dernière que quelques médecins canadiens ne sont pas en bons termes avec nos pharmaciens canadiens.

Le Dr DeGranpré de Fall River va être un des principaux orateurs au banquet de la fête St. Jean-Baptiste. On attend aussi une réponse de M. l'avocat Dubuque.

La pharmacie Miville est sans contredit l'endroit par excellence pour vous procurer tout ce qui est utile aux familles en fait de parfums, savons, essences, articles de fantaisies, vins, liqueurs pour les malades, etc.

Le feu s'est déclaré vendredi dernier à la résidence de M. Napoléon Guilmet. La cause de l'incendie a été un poêle à gasoline qui a fait explosion. Les dommages sont peu considérables.

Samedi après-midi a eu lieu une grande course en bicycle qui a été très intéressante Trente-cinq prix ont été accordés. Le 1er a été gagné par R. A. Foye, de Cambridge, et le 2me par W. B. Sherer, de Manchester, N. H.

Pour faire remplir vos prescriptions avec soin, pour acheter vos parfums, essences, savons de toilette, articles de fantaisie, etc. Félix Poisson, coin des rues Franklin et Common est le pharmacien qu'il vous faut aller voir pour être servis avec courtoisie et honnêteté.

M. Joseph Demers de Nashua, N. H., était de passage à Lawrence dimanche dernier, en visite chez ses parents.

Les décorations pour notre église sont beaucoup avancées. On s'attend à ce qu'elles soient terminées dans une couple de semaines.

Mlle Jennie Auger, de Manchester, N. H., est en visite pour quelques jours chez sa sœur, Mde W. N. Hamel.

M. C. Landry, employé à l'Opera House, s'est coupé le pouce accidentellement lundi dernier. Il a été transporté de suite chez un chirurgien.

La messe qui sera chantée le 24 juin à l'occasion de la fête St Jean-Baptiste va être accompagnée par l'orchestre Marier. On s'attend à quelque chose de bien.

A la session de la cour, lundi dernier, il y a eu près de trente delinquants qui ont comparu devant le juge, et plusieurs de Haverhill étaient présents comme à l'ordinaire.

Au concert de Mlle Flateau, la semaine dernière, à la salle Pilgrim, Mlle Exilda Houle et M. Louis Lalime se sont distingués par leur chant. Bravo, ils font honneur aux Canadiens.

Le Cercle Montcalm a accepté l'invitation du comité d'organisation pour la fête St Jean-Baptiste Un comité de trois a été nommé à cet effet pour se joindre au grand comité et discuter s'il sera opportun de parader.

Le Boston Store est toujours à la tête pour les belles marchandises, les bas prix et les grandes occasions. Les nombreux commis canadiens employés dans ce magasin sont toujours heureux de servir leurs compatriotes.

MM. Belle-Isle & Co., 47 rue Franklin ont toujours en stock, Médecines patentées de toutes sortes, papeterie, bonbons, cigares, tabas etc. Manufacturiers d'extraits de Venille, Citron, Menthe poivrée, (Peppermint,) Gingembre, etc. Agents pour les journaux du Canada, la *Patrie* la *Presse*, l'*Electeur*. Ils tiennent aussi un magnifique papier à lettre, à très bon marché.

Les dames qui désirent acheter un manteau ou une collerette dans les derniers goûts ne devraient pas marquer de rendre visite à Mlle Léda Morneau, au Paris Cloak & Suit Company.

A l'occasion de la fête du R. P. Portal dimanche dernier les sœurs du Bon Pasteur ont donné une agréable soirée, avec l'aide des enfants d'école. On a présenté au Père Portal un magnifique ostensoir qui à coûté 200 dollars. Cette soirée a été un véritable succès.

Tout est bien qui finit bien. Après avoir fait usage du meilleur remède, vous n'avez plus ni boutons, ni taches de rousseur; votre peau est lisse comme du satin, et vous êtes content. Et les pharmaciens sont tout fiers d'avoir recommandé la Royal Cream, préparée par le Dr J. D. Delisle & Co., qui se vend seulement 75 cts la bouteille.

Le comité d'organisation pour la fête St Jean-Baptiste a convoqué une assemblée des membres de la société, pour savoir si les membres sont bien en faveur de célébrer le 24 juin ou de remettre la célébration à plus tard. Plusieurs discours ont été faits et le vote a été unanime pour célébrer le 24 juin, car on veut se montrer canadiens, et c'est pour cela qu'on a choisi une journée canadienne

MM. Morin et Fréchette, sont prêts a faire des affaires. Ils n'ont rien épargné pour satisfaire leurs nombreuses pratiques. Ils viennent de s'assurer les services d'un patissier de première classe. Ils ne craignent pas d'assurer au public que parfaite satisfaction lui sera donnée. Leur fontaine à soda est une des plus belles de la ville ils ont les meilleurs sodas à la crême, crême à la glace, gâteaux les plus délicieux, rafraîchissements, toniques de toutes sortes pour la saison d'été. Nous invitons nos lecteurs et lectrices à visiter ce fameux etablissement situé sur la rue Hampshire.

Mal de Tete, Indigestion, Debilite, Dypepsie

Et toutes les maladies d'estomac guéries par la P. P. P.

(Prickly Ash Poke Root & Potassium) La P. P. P. est un remède sûr pour le rhumatisme, syphilis, scrofules, empoisonnement du sang, boutons et toutes les maladies de la peau et du sang. Maladies de cancer sur le visage, maladies chroniques de la peau, enflammation, les affligés remercieront le P. P. P. pour sa grande guérison. Albott's East Indian Con Paint guérit tous les cors, dartes, etc.

Excursion au Canada.

On nous informe qu'il y aura une grande excursion au Canada le 24 juin prochain. Le prix des billets est de $10,00, aller et retour, pour Montréal ou Québec et seront bons pour un mois.

Pour informations, adressez-vous à Viger & Co, 66, rue Hampshire, Lawrence, Mass.

Aux Dames qui Montent en Bicycles.

Allez au Paris Cloak & Suit Co, magasin dans le Central Building, et examinez la ligne de costumes de dames pour Bicycle que cette maison populaire exhibe.

Ils les ont faits avec une combination de jupes et de blouses. La jupe peut être relevée à volonté au moyen d'un élastique placé dans les côtés, ce qui donne une parfaite aisance à la personne qui conduit un bicycle.

Le même costume peut être employé comme un vêtement très chic pour sortir sur la rue.

Les prix varient de $6.98 en montant.

Déjà un grand nombre est vendu et sans aucun doute toute dame de Lawrence qui conduit un bicycle profitera de l'occasion de se procurer un de ces costumes.

La Surdite ne Peut Etre Guerie par applications locales, car elles ne peuvent atteindre la partie malade de l'oreille. Il n'y a seulement qu'un moyen de guérir la surdité et c'est par des constitutionnels. La surdité est causée par une condition enflammée par la doublure muqueuse du tube Eustachien. Lorsque ce tube est enflammé vous avez un son grondant ou une ouïe imparfaite, et lorsqu'il est entièrement fermé, le résultat est la surdité, et à moins que l'inflammation soit enlevée et ce tube ramené à sa condition normale, l'ouie sera détruite pour toujours, 9 cas sur 10 sont causés par le catarrhe, ce qui n'est rien autre chose que la condition inflammée des surfaces muqueuses.

Nous vous donnerons cent dollars pour tout cas de surdité (causée par le catarrhe) qui ne sera pas guéri par le Hall's Catarrh Cure. Envoyez pour circulaire gratis.

F. J. CHENEY & Co.,
Toledo, O.

Vendu par les droguistes 75c.

Haverhill

Naissance.

A Amesbury, Mass., le 29 avril dernier, Mde Alfred Hébert, un garçon et une fille. Le garçon a été baptisé sous les prénoms de Joseph George. Parrain et marraine, M. et Mde John Soucy. La fille a été baptisée sous les prénoms de Marie Hermine. Parrain et marraine, M. et Mde Thomas Fortier.

LE COURRIER est en vente aux endroits suivants:

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

$100 de Recompense $100.

Le lecteur de ce journal sera heureux d'apprendre qu'il y a au moins une maladie terrible que la science a été capable de guérir dans tous ses degrés et c'est le catarrhe. Le Hall's Catarrh Cure est le seul remède positif connu à la fraternité médicale. Le catarrhe étant une maladie constitutionnelle requiert un traitement constitutionnel. Le Hall's Catarrh Cure est pris intérieurement, agit directement sur le sang et les surfaces muqueuses du système, par là il détruit la racine du mal et donne au patient la force en fortifiant la constitution et en aidant la nature à faire son œuvre. Les propriétaires ont tant de foi dans ses pouvoirs curatifs qu'ils offrent Cent Dollars de récompense pour tout cas qu'il ne guérira pas.

Ecrivez pour avoir une liste des témoignages. Adressez

F. J. CHEENEY & Co.
Toledo, O.

Vendus par les Droguites, 75 cts.

Lowell

Ce sera le 11 juin que les édiles de Lowell rencontreront les édiles de Boston pour une partie de base ball.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Un homme superstitieux dit que c'est malchanceux d'être treize à table, surtout quand il n'y a de la nourriture que pour douze personnes.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Le procès de Nagle, Foley et Sullivan, accusés du meurtre de Duroy Foster, un laitier de Burlington, commencera lundi prochain en cette ville. Des détectives sont à l'œuvre.

M. et Mde J. C. Donovan passaient en voiture sur la rue Market, samedi soir, lorsqu'une roue se détacha, et ils furent projetés dans la rue, mais ne se firent aucun mal.

M. Joseph Morel, ancien marchand de chaussures de la rue Middlesex qui habitait le Canada depuis quelques années, est de retour à Lowell avec sa famille dans l'intention d'y demeurer.

James F. O'Donnell, l'entrepreneur de pompes funèbres, était serre-frein sur le Boston & Lowell quand le général Donohoe, qui vient de mourir à Boston, était chef du même train.

Le Dr J.D. Delisle, qui a passé l'année dernière dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, du nez, (tel que le catarrhe) de la gorge, des oreilles et de la vessie, et pour donner plus de satisfaction à ses clients, le Dr Delisle ne s'occupera que des maladies ci-haut mentionnées Bureau, No. 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover, Lowell, Mass. Consultations, de 2 à 4 et 7 à 8, p. m. Résidence, 420 rue Fletcher.

ACCIDENT

Un Serre-Frein Canadien est Blesse.

M. Charles Charbonneau, âgé d'à peu près 35 ans et domicilié au No 232 rue Adams, a été victime d'un pénible accident mardi matin.

Depuis quelque temps, on se sert d'une locomotive au lieu de chevaux pour conduire les wagons dans les cours du Suffolk et Tremont. La pièce accouplement de la locomotive étant un peu plus bas que celle des chars il arrivait souvent qu'elle manquait le but et la locomotive heurtait le wagon.

Le matin, on était à faire entrer des wagons dans la cour, et M. Charbonneau était au frein. Il tenait le frein d'une main et avait un pied sur une petite planche plus bas.

Quand la locomotive recula, la pièce qui accouple passa dessous celle du wagon et la locomotive vint frapper la jambe de M. Charbonneau.

La jambe fut broyée et le blessé fut transporté par ambulance à l'hôpital des corporations, coin des rues Pawtucket et Merrimack, où il reçut les soins des médecins de l'hôpital.

M. Charbonneau est marié et père de 3 enfants dont l'aîné a 12 ans et le plus jeune 8 ans.

Sa femme travaille dans la manufacture Lawrence.

SERIE D'ACCIDENTS.

Fatale Collision d'un Bicycliste et d'un Tramway.

DEUX JEUNES GENS SE NOIENT DANS L'ETANG NABNASSET.

Un Tramway Passe sur le Corps d'un Homme.

Samedi et dimanche ont été deux journées pendant lesquelles il est arrivé un nombre extraordinaire d'accidents en cette ville Le fait est que nous n'avons pas eu depuis bien longtemps une aussi longue série d'accidents à présenter à nos lecteurs.

Samedi après-midi, Charles H. Smith, un jeune homme de Nashua, âgé de 25 ans environ, a été tué par un tramway électrique sur l'avenue de Lakeview, près de l'avenue Park. L'imprudence du bicycliste a causé l'accident. Le jeune homme pédalait en arrière d'un tramway se dirigeant vers Lakeview. Soudain le tramway diminue de vitesse pour laisser passer un autre tramway venant en sens inverse. Le jeune bicycliste, qui ignorait la chose, ne voulut pas ralentir: il s'aventura donc sur l'autre voie et le tramway se dirigeant vers cette ville lui passa sur le corps avant que le mécanicien put stopper. L'infortuné jeune homme n'a pas été tué instantanément et il fut transporté par ambulance à l'hôpital St John où il est mort à sept heures et demie du soir. Pendant la soirée des amis de Nashua arrivaient pour se charger du corps qui sera envoyé pour l'inhumation à North Tunbridge (Vermont) où demeurent les parents. Ce jeune homme, qui n'était pas marié, était employé dans une manufacture de chaussures à Nashua.

UNE NOYADE

Hier matin, trois jeunes gens de cette ville allèrent pêcher à Nabnasset Pond et l'un d'entre eux se noya dans l'après-midi, ainsi qu'un compagnon dont les parents habitent sur le bord de l'étang en question: ce sont, "Dick" Anderson, qui résidait dans Belvidere, âgé de 25 ans environ, propriétaire d'une épicerie au coin des rues Fayette et Everett, le seul soutien de sa mère qui est veuve et "Jack" le fils aîné de M. McGlinchy dont la résidence s'élève sur le bord de cette pièce d'eau.

Les quatre amis pêchèrent ensemble pendant quelque temps, puis deux d'entre eux se rendirent sur le rivage, tandis que "Dick" Anderson et le jeune McGlinchy retournaient vers le milieu de l'étang pour continuer à pêcher. Un peu plus tard ceux qui se trouvaient sur la plage entendirent un cri strident et ils s'aperçurent que l'embarcation des deux jeunes gens était chavirée. Ils virent McGlinchy qui savait nager chercher à sauver son compagnon qui ignorait l'art de la natation. Anderson ayant perdu tout son sang-froid, au lieu de donner une chance à son compagnon de le secourir, le saisit à bras le corps, et ne pouvant plus nager, les deux infortunés enfoncèrent sous les eaux. On vit un instant plus tard Anderson surnager et faire des efforts inouïs pour atteindre la chaloupe renversée, sa seule chance de salut; mais il ne tarda pas à aller rejoindre son héroïque compagnon au fond du lac. L'eau à cet endroit a 30 pieds de profondeur. Plusieurs personnes sur le rivage se jetèrent dans des chaloupes et se rendirent sur les lieux, mais les corps n'ont pas encore été repêchés, malgré d'actives recherches.

Certaines gens ont de l'aversion pour cet étang parce que plusieurs personnes y ont déjà perdu la vie. Pendant un piquenique donné par les paroissiens de St Patrice en cet endroit il y a quelques années, une jeune fille s'est noyée dans ce même étang.

FRAPPE PAR UN TRAMWAY.

C. C. Chase, de North Tewksbury, se trouvait en voiture en face du magasin de chaussures d'Edmond J. Pinault, 43 rue East Merrimack, quelques minutes après 8 heures, samedi soir, lorsqu'un tramway, qu'il n'entendit pas venir, vint heurter son attelage avec tellement de force qu'il fut projeté dans la rue à 15 pieds plus loin, et il avait à peine touché la terre que sa voiture lui retombait sur le corps. Son compagnon, un jeune homme du nom du nom de Clifton Jewell, fut aussi lancé dans la rue, mais il s'en sauva avec plus de peur que de mal. Quant à M. Chase, ses pantalons ont été déchirés et une de ses jambes a été blessée assez grièvement.

La voiture a été mise en pièces.

M. Chase prétend que le mécanicien n'a pas sonné pour l'avertir de se garer et il a pris les noms de plusieurs passagers qui disent comme lui.

MAUVAISE CHUTE.

Vers une heure et demie, samedi dans la nuit, Montimer Hayes, un fabricant de cigares, est tombé accidentellement d'un tramway sur la rue Central; il est tombé sur la tête et s'est fait une vilaine entaille qui part au dessus du nez, traverse le front et ne s'arrête que vers le milieu de la tête. Le blessé a été conduit à sa demeure, rue Floyd.

ENCORE UNE CHUTE.

Cette fois-ci, c'est une femme très pressée pour monter dans un tramway qui a été blessée. Elle manqua le pied et tomba la face contre terre sur le dur pavé. Elle s'est blessée assez grièvement.

Corps Retrouves.

Les corps de Richard J. Anderson, de Lowell, et de John McGlinchey, de West Chelmsford, qui se sont noyés dimanche dans l'étang Nabnasset, ont été repêchés lundi matin.

L'HABIT VERT.

UN NOUVEAU PLAN POUR COLLECTER.

Une Vraie Teigne pour les Debiteurs.

Il y a quelque temps, dans une ville de la Pensylvanie, une puissante agence pour faire les collections a été fondée par trois frères qui avaient eu une idée de génie et désiraient la mettre à exécution.

Voici leur plan: Ils engagent des agents, ordinairement des hommes très habiles, pour faire les collections qu'on leur confie. Ces agents portent un habit vert, qui leur donne une apparence étrange et les fait remarquer partout où ils vont. Lorsque "l'habit vert," comme on appelle ces agents, rentre dans une maison, cela indique aux voisins que le maître de céans est un débiteur endurci. Naturellement, plusieurs visites de "l'habit vert" dans la même maison n'indique pas précisément que le débiteur est pressé de payer ses dettes.

Et ces agents vêtus de vert harcèlent les pauvres endettés avec la persistance d'une teigne; partout où ils les rencontrent, ils les abordent et leur demande de l'argent en parlant très haut pour que tout le monde entende.

Dans une ville, du moment que la chose est connue, les débiteurs, s'ils ont tant soit peu le sentiment de l'honneur, ont une peur excessive de l'habit vert dont les visites font connaître à tous celui qui est, comme on dit, "dur de paie." Ensuite, l'individu que l'habit vert poursuit presque jour et nuit ne peut plus acheter quoi que ce soit à crédit nulle part, et de plus il est la risée universelle.

On dit qu'à Lawrence, où les habits verts ont fait leur apparition, les collections se font on ne peut mieux, à la grande joie des créanciers.

On nous informe qu'un de ces habits verts a été vu récemment à Lowell. Gare à ceux qui sont endettés!

LE Dr VILLENEUVE

Et le Mystere de St. Thomas.

Montréal, 28—Le Dr Villeneuve a remis aux autorités le rapport de l'autopsie du cadavre de l'inconnu trouvé à St. Thomas. Il n'a trouvé qu'une seule blessure de cartouche.

Mais à une date aussi éloignée que celle-ci, il est impossible de dire, si l'individu en question a été tué ou s'il s'est suicidé.

Les Obseques.

Washington, 28 mai—Les funérailles du défunt secrétaire d'Etat, M. Gresham, auront lieu à Chicago. Les pompes funèbres seront imposantes.

Salem

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants:

F. Morel, 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.

MM. Pelletier & Chouinard, marchands de vins et liqueurs informent leur nombreuse clientèle qu'ils se sont heureux de livrer à domicile toutes commandes qu'ils leur seront faites, et à court délai.

SINISTRE EN MER.

Cadiz, 28 mai.—Le paquebot français "Dom Pedro," en destination d'un port d'Espagne, a péri corps et biens vis-à-vis Currubedo.

Un peu plus tard dans la journée quelques détails ont été reçus ici sur ce sinistre maritime.

Le "Dom Pedro" était un steamer de 3000 tonnes et il faisait le trajet entre Bordeaux (France) et la République Argentine, en passant par l'Espagne.

La plupart de ses passagers, une centaine environ, étaient des émigrants et ils ont tous péri.

C'est en voulant pénétrer dans un port que ce paquebot a frappé un écueil. La chaudière fit explosion et le vaisseau sombra immédiatement.

On rapporte que seuls le capitaine et 29 hommes d'équipage ont pu se sauver.

En tout 105 personnes se sont noyées.

Temperature Defavorable.

Mais les prix économiques de notre magasin nous tiennent occupés et sont la cause que nos pratiques oublient le temps. De nouvelles marchandises arrivent tous les jours, la popularité de nos bas prix les fait changer de main et le commerce va sur des roulettes.

CHAPEAUX—De grandes ventes à bas prix et à petits profits entretiennent l'ouvrage pour nos modistes.

125 CHAPEAUX de dames et de demoiselles, en paille de fantaisie blanche, brune, écrue, bleue, marin et noire, votre choix 98c.

CHAPEAUX de demoiselles et d'enfants, en paille Leghorn, blanche à $1.25, $1 49, $1.75 et $1.98. Chapeaux chic et élégamment garnis.

Vente rapide de CHAPEAUX de dames garnis.

FLEURS ARTIFICIELLES—Prix spéciaux pour samedi, bargains dans tout notre immense magasin, prix réduits et agréables surprises. Venez, cela vous intéressera.

CHAUSSURES D'ETE—Juste ce qu'il faut pour les dames. Surprises pour les bas prix. KID OXFORD pour dames, belles formes et beaux patrons valant $2 et $2.25. Notre prix $1.25.

KID OXFORD pour dames—Chaussures doublées en kid, bout Opera et Philadelphie, bonne valeur au double de ce prix.
Aujourd'hui $1.25.

ECHANTILLONS du Soubassement—Hamacs de 59c à $3.89. Cordes de Hamac, Draps et Oreillers.

JEUX DE CROQUETS à bas prix.

SETS DE JARDIN pour enfants, comprenant Gratte, Rateau et Pelle 10 cents. De meilleure qualité 15 cents.

RAFRAICHISSEURS pour l'eau à des prix surprenants

MACHINE A CONGELER LA CREME—Nous vendons la White Mountain et les Ohio à de très bas prix.

GLACIERES—Nous avons les meilleures des dernières améliorations à des prix raisonnables. Nous avons les meilleures à très bas prix et toutes les sortes et de toutes les qualités.

L. C. MOORE & CO.,

BARGAIN EMPORIUM

302, 304, 308, 310 Rue Essex, — Lawrence, Mass.

Employés Canadiens:—MM. Philippe Hamell, Adolphe Ratelle, Melles Laura Morrissette, Alida Poirier, Lydia Ratelle, Marie Demers et Joséphine Poirier.

PARADE de Mai!

Vente Speciale d'Habillements Noirs d'Enfants, Pour la Parade de Mai.

Habillements Noirs d'Enfants, - - $1.50,
Habillements Noirs d'Enfants Combination, - - - $3.00,
Habillements Noirs d'Enfants, en Clay Worsted, - - - $4.00,
Habillemen.s Noirs d'Enfants, $5.00,

N. B.—Nous avons justement fait faire plusieurs nouveaux lots de nos incomparables Habillements, Combinaison de $5.00 avec les célebres laines de Sawyer.

BICKNELL BROS., - LAWRENCE, MASS.

Commis canadiens:—MM. Pierre Audette et Alphonse Audette.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement les Boutons, les taches de rousseurs (Gousseures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toute autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix de la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co
Lowell Mass.

Propriétaires du D. Delisle's Kirin

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

J. J. O'KEEFE & CO.,

66 Rue Lafayette, Salem, Mass.

Manufacturiers de

Soda et Toniques de Toutes Sortes.

Bons Whiskies et Vins en Gros.

Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.

Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement.

Commis: Charles Montgrief et Claude DeLangle.

Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE.

Pelletier & Chouinard,

33 Rue Perkins, Salem, Mass.

Ont toujours en mains

Vins, Liqueurs, Bieres, Lager, Cigars &c

— Les Plus Purs. —

Allez faire une visite et vous serez servis avec courtoisie et honneteté.

Commis { - - Philias Chartier, Pierre Larivée.

FRANK PELLETIER, PHILIPPE CHOUINARD,

Proprietaires.

N'oubliez pas la

Grande Vente de M. J. Cahill,

Tous les jours de cette semaine a 9 hrs, A. M.

Soies tout laine, 48 pcs, fini Hnrietta, toujours vendues $1.00.
Notre prix 49c. la verge.

Nos Nouveautés Françaises qui seraient bon marché à 50c,
Seront vendues a 39c. la verge.

Beaux Costumes Mélangé, belles couleurs, marchandises valant 50c.
29c. la verge.

Vigoreaux, 52 pcs, nouveaux patrons de cette saison, valant $1,
69c. la verge.

Corps de Dames, par côtes, manches courtes, prix régulier 25c.
12 1-2c. chacun.

Corps de Dames 37½c.
Notre prix 19c. chacun.

Corps et Caleçons en Balbriggan, bonne valeur, 37½c.
Notre prix 24c. chacun.

Bas d'hommes, couleur garantie, prix régulier 10c,
Pour cette vente 7c. la paire.

Bas de Dames. tan et noir, couleur garantie, prix régulier 19c,
Seront vendus a 11c. la paire.

Bas d'Enfants, par côtes, couleur garantie, valant 12½c,
5c. la paire.

☞ Plusieurs autres Bargains trop long à énumérer.

N'oubliez pas la balance de notre stock de Collerettes qui est réduit a **50c** dans la piastre.

M. J. CAHILL,

397 Rue Essex.

F. X. VOYER,

83 Rue Harbor

Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtent tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

☞ Son but est de faire de la place pour les Marchandises du Printemps.

FEUILLETON

49

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

QTATRIEME PARTIE

XIII

Que voulez-vous? je ne suis pas amoureux, moi! Je vois les choses froidement.

C'est-à-dire que vous avez un caillou à la place du cœur! Rien ne vous touche et rien ne vous émeut! Ma détresse vous laisse insensible. Vous ne la comprenez même pas! Que vais-je devenir? J'ai l'air d'un misérable, moi qui n'ai point su garder le plus précieux de tous les dépôts! Que répondrai-je à Blanche, quand Blanche me redemandera sa bible de famille, ce livre qu'elle m'avait confié, et dont son avenir dépend peut-être? Faudra t-il lui dire qu'on m'a volé son trésor, et que je ne l'ai point défendu? Elle cessera de m'aimer! Ah! malheureux que je suis! malheureux! malheureux!

Paul cacha sa tête dans ses mains. Il se laissa tomber sur un siège, et il se mit à pleurer à chaudes larmes. Rodille essaya de le consoler à l'aide d'une foule de raisonnements tout à fait logiques et merveilleusement enchaînés, mais Paul suivit l'exemple de ces malades qui refusent de prendre les remèdes préparés pour eux. Il ferma ses oreilles au flux de paroles qui l'assiégeaient. Rodille alors changea de tactique.

Mon cher enfant, dit-il vous avez tort de vous désoler ainsi et de vous brûler le sang à force de chagrin! Tout espoir n'est pas perdu.

L'orphelin releva la tête, et ses yeux, trempés de larmes, étincelèrent.

Croyez-vous donc, s'écria-t-il, que je retrouverai ce qu'on m'a pris?

Je suis certain, au contraire, que vous ne retrouverez ni les habits ni l'argent. Quant au livre, c'est autre chose.

Rodille s'interrompit.

Expliquez-vous, je vous en conjure! balbutia Paul. Je suis sur les épines. Ne me faites point languir plus longtemps.

Mon Dieu! c'est bien simple. L'argent se dépense, et d'ailleurs qui voit un louis d'or les voit tous. Les vêtements aussi se ressemblent, à tel point que je vous défierais presque de désigner les vôtres dans une boutique de vieux habits. Le volume en question, au contraire, d'après ce que vous m'avez dit, est parfaitement reconnaissable.

Oui, certes, il est reconnaissable, avec sa reliure noire, ses fermoirs blancs et son écusson doré au milieu. On ne saurait le confondre avec aucun autre.

Il est probable, continua Rodille, que d'ici à deux ou trois jours ce livre sera acheté, moyennant quelques sous, par un bouquiniste ou par un marchand de bric-à-brac, car le voleur ne l'a certainement pas pris pour le lire et pour en étudier les préceptes.

Vous avez raison, je le comprends! Vous me rendez la vie! s'écria le jeune homme. Je vais courir, je vais explorer l'étalage de tous les brocanteurs, de tous les bouquinistes.

Inutile.

Comment?

Ce que vous voulez faire sera fait, et beaucoup mieux que par vous. Je m'en charge.

Au moins, dites-moi.

Comment, je m'y prendrai? Je ne demande mas mieux. Je connais à la préfecture de police un homme en bonne situation. Nous sommes liés presque intimement. Il n'a rien à me refuser. J'irai le voir ce matin même. Je le mettrai au fait de ce qui vient d'arriver. Il ordonnera des recherches immédiates, et, si le bouquin est encore dans Paris, avant trois jours on l'aura trouvé.

XIV

Oh! faites cela, monsieur! faites cela! s'écria Paul. Obtenez les ordres nécessaires, tâchez que les recherches soient immédiates, et,si vous réussissez,si grâce à vous. cette bible m'est rendue vous aurez été mon bienfaiteur, mon sauveur, mon second père; ma reconnaissance sera sans bornes et sera sans fin, comme l'est déjà mon attachement.

Comptez tout à fait sur moi, mon cher Paul, répliqua Rodille en serrant les mains du jeune homme. J'agirai pour vous plus activement, plus chaleureusement soyez-en sûr, que je n'agirai pour moi-même.

L'orphelin remercia avec effusion et se retira, un peu rassuré, un peu soulagé du moins, par les promesses et les assurances si positives, et si sérieuses en apparence, du misérable qui se jouait de lui.

Rodille venait d'agir adroitement, comme toujours, en se chargeant de faire des démarches à la préfecture de police. Il maintenait Paul, par ce moyen, dans une inaction complète, il l'empêchait d'adresser une plainte à qui de droit, et de provoquer une enquête.

Aussitôt seul, l'ex-associé de Leridon s'enferma dans sa chambre et se mit à étudier, avec une extrême attention, la première de la bible volée. Le résultat de cet examen fut de lui prouver d'une façon positive et indiscutable que Blanche, fille de Marthe Besnard, par conséquent propre nicèe du baron de Viriville, était la plus proche héritière des richesses de ce millionnaire. En présence des droits incontestables de Blanche, ceux de Paul Mercier disparaissaient; mais si par suite de quelque circonstance imprévue, de quelque accident fortuit, la jeune fille cessait d'exister, l'orphelin se trouverait à l'instant même rétabli dans la situation de seul et unique ayant droit.

Ainsi donc, murmura Rodille ils sont deux! L'un est à moi déjà, l'autre m'appartiendra bientôt. Un très prochain avenir m'apprendra duquel des deux je dois me servir.

Le misérable prit dans un tiroir et relut d'un bout à l'autre l'acte en bonne forme qui le mettait aux lieu et place de Paul Mercier, moyennant une somme de cent mille francs payée à ce dernier. Il appuya ensuite son front sur ses mains, et il se livra pendant près d'une heure à une méditation profonde. Au bout de ce temps son plan était fait, et il ne lui restait plus qu'à opérer la réalisation au plus vite.

Les faits eux-mêmes, devant se charger d'apprendre à nos lecteurs quel était ce plan, il nous paraît au moins inutile de le développer par avance devant eux.

Un peu avant-midi, Rodille s'habilla pour sortir.

Je vais où vous savez, dit-il à Paul en traversant l'étude. Attendez-moi donc ici. Je vous rendrai compte, le plus tôt possible, du résultat de mes démarches.

L'orphelin n'avait garde de bouger. D'abord, il attendait avec une impatience fébrile le retour et les communications de son patron, et puis, où serait-il allé? L'heure de ses entretiens du soir avec la jeune fille était loin encore; d'ailleurs il sentait bien qu'il n'oserait se présenter devant elle avant d'avoir retrouvé le précieux livre, car si elle venait à lui parler de ce livre,ce qui n'était pas douteux, il faudrait ou mentir, ou apprendre à Blanche que ce dépôt sacré ne se trouvait plus en ses mains, et Paul reculait devant un mensonge aussi bien que devant un aveu.

Rodille ne reparut dans les bureaux de la rue du Musée que vers les quatre heures de l'après-midi. En le voyant entrer, Paul se leva vivement et courut à lui.

Eh bien, monsieur? lui demanda-t-il avec une expression suppliante.

Rodille lui fit signe de le suivre dans son cabinet, et là, il lui dit:

Je ne puis encore, mon cher enfant, vous donner d'heureuses nouvelles, elles seraient prématurées; mais je vous apporte du moins l'espoir, beaucoup d'espoir.

Qu'y a-t-il donc, monsieur? qu'y a-t il? murmura le jeune homme, dont une joie profonde fit battre le cœur.

J'ai vu le personnage important qui me témoigne une grande bienveillance, commença Rodille; il m'a reçu avec sa grâce habituelle et m'a dit que je lui serais particulièrement agréable si je venais lui présenter une requête...

Comme cela débutait bien? interrompit Paul. Et alors, vous lui avez tout raconté?

Naturellement, et j'ai beaucoup insisté sur votre mérite personnel et sur l'intérêt que vous étiez digne d'inspirer. Il a très bien compris l'importance énorme attachée par vous à ce livre sans valeur réelle, qui se trouvait entre vos mains à titre de dépot et sur lequel repose peut-être (quoique, à vrai dire, j'en doute beaucoup) l'avenir d'une charmante enfant. Bref, il a donné devant moi des ordres; il a dit, de ce ton d'absolu commandement qui ne souffre pas de réplique: "Je veux,vous entendez bien, je veux que ce livre se retrouve! Celui de nos agents qui saura le découvrir peut compter sur une note excellente!" Quand un chef parle ainsi, le zèle des subalternes n'a point de limites. Bref, à l'heure qu'il est, les recherches commencent, et je vous prie de croire, mon cher Paul, qu'elles sont conduites de main de maître!

Ah? monsieur, vous êtes ma providence! s'écria l'orphelin avec feu. Mais, dites-moi, continua-t-il, ce personnage important que vous avez mis si complètement dans mes intérêts, croit-il pouvoir compter sur un heureux résultat?

Il ne met point en doute le succès, répondit Rodille; il lui paraît peu vraisemblable qu'un voleur ait pris la peine d'emporter ce livre tout exprès pour le détruire en arrivant chez lui.

En effet, c'est impossible, complètement impossible! appuya Paul, radieux et convaincu. Le livre existe, il doit exister.

Armez-vous donc de patience, poursuivit le bandit, et dites-vous que dans deux ou trois jours, selon toute apparence, vous pourrez chanter victoire. Qui sait même si l'on ne parviendra point à retrouver la trace du voleur et à vous faire restituer votre argent?

Ah! répliqua vivement Paul, ceci, je vous le jure, ne m'importe guère... Qu'elle me soit rendue, cette Bible, plus précieuse pour moi que tous les trésors du monde,et je ne donnerai pas un regret à l'argent volé!

Rodille avait bien employé son temps ce jour-là. Au lieu de se rendre à la préfecture de police, ainsi que le croyait Paul Mercier dans sa naïve confiance, il s'était fait conduire à la petite maison de l'avenue de Neuilly, où divers préparatifs, dont nous ne tarderons point à connaître le but, réclamaient sa présence. Il avait ensuite, en déguisant avec soin son écriture, tracé les lignes suivantes, adressées à "M. Leroux, négociant retiré, 13, rue des Amandiers-Popincourt"

"Un personnage, qui n'a pas l'honneur d'être connu de M. Leroux, désire lui faire une communication très importante relative au docteur Fritz Horner. Cette communication touche aux intérêts les plus chers du savant et célèbre magnétiseur. M. Leroux est donc prié de vouloir bien se trouver, ce soir, à huit heures, au café de la Vestale, boulevard Beaumarchais, près de la place de la Bastille. La personne qui lui écrit le connaît et se fera connaître."

Cette bizarre épître, qui ne pouvait manquer d'intriguer au plus haut point et même d'inquiéter Fritz Horner, fut confiée par Rodille à un commissionnaire avec l'ordre de la porter-sur-le-champ.

Si, par hasard,on vous demande de qui vous tenez cette lettre, ajouta le misérable, vous répondriez qu'elle vous a été remise par un petit vieillard à cheveux blancs et à lunettes vertes. Est-ce compris.

Oi, bourgeois, c'est compris. Un petit vieux à lunettes vertes et à cheveux blancs.

C'est bien cela. Voilà quarante sous pour la course, et trois francs pour la discrétion.

Le commissionnaire, enchanté, partit à toutes jambes, et aussitôt après Rodille revint du Musée et eut avec Paul Mercier l'entretien que nous venons de reproduire un peu plus haut.

Laissons s'écouler le reste de la journée, et atteignons l'heure mélancolique où le crépuscule descend du ciel. Vers sept heures et demie, Rodille stationnait dans un fiacre à stores baissés, juste en en face du "Café de la Vestale". A huit heures il vit arriver Fritz Horner, qui, après un moment d'hésitation, franchit le seuil de l'estaminet.

Le megnétiseur, en recevant la lettre de Rodille, avait éprouvé un sentiment de vive curiosité mêlée de trouble. Ainsi qu'il arrive généralement à quiconque n'a pas la conscience nette, il avait redouté tout d'abord un péril et soupçonné un piège. La réflexion était venue lui prouver qu'il n'avait pas plus lieu de craindre dans un établissement public que dans son propre domicile. Puisque son adresse et son nom d'emprunt était connus de son correspondant anonyme, le docteur prit le part de satisfaire sa curiosité et de se trouver au rendez-vous. Personne ne devait l'y rejoindre.

L'unique but de Rodille, on l'a compris, était d'éloigner son associé, pendant un certain temps, au pavillon de la rue des Amandiers. Aussitôt que le bandit eut constaté la présence de Fritz Horner au "Café de la Vestale", il abaissa l'une des vitres de devant du fiacre et il dit quelques mots au cocher, qui mit ses chevaux au grand trot et ne les arrêta qu'en face de la petite porte donnant accès dans le jardin du pavillon et au-dessus de laquelle se lisait le numéro 13.

L'obscurité était devenue profonde. Un reverbère éloigné et les lanternes de la voiture éclairaient seuls la rue déserte. Rodille, en louant la maison, avait naturellement conservé une double clef de la petite porte. Il ouvrit. Il pénétra dans l'enclos, et, au lieu de se diriger vers le pavillon par la ligne la plus directe, il s'orienta de son mieux pour atteindre cette espèce de clairière dont Paul Mercier lui avait parlé et où il avait la presque certitude de rencontrer Blanche.

Très difficile même en plein jour, en raison de l'inextricable fouillis de broussailles et de végétations parasites, cette entreprise était à peu près très impraticable la nuit, et Rodille eut besoin de toute sa force de volonté pour ne pas battre en retraite et pour lutter jusqu'au bout contre les branches sèches et les ronces épineuses qui déchiraient impitoyalement son visage et ses mains. Enfin ses efforts courageux furent couronnés de succès. Le fourré devint moins épais, puis disparut complètement.

XV

Rodille se trouvait sur le bord de la clairière. Là, il s'arrêta; il prêta l'oreille; il s'efforça de sonder les ténèbres épaisses; il entendit le bruit saccadé d'une respiration haletante, et ses yeux s'habituant à l'obscurité, distinguèrent une forme vague qui se leva par un mouvement brusque. Ceci ne faisait point l'affaire de Rodille. Le jeune fille était là, il n'en pouvait douter, mais si elle prenait peur, si elle s'enfuyait sans rien vouloir entendre, si elle regagnait le pavillon et si elle s'enfermait dans sa chambre, comment la rejoindre, comment venir à bout de se faire écouter par elle? Rodille se dit tout cela en moins d'une seconde, et convaincu qu'il n'y avait pas de temps à perdre, il murmura d'une voix trop faible pour être connue:

Blanche, est ce vous?

Blanche, est-ce vous?

La fille de Vaubaron, effrayée du bruit qu'elle entendait depuis un instant et qui ne venait pas du côté par lequel Paul Mercier devait arriver, se tenait prête à bondir hors de la clairière. Son nom prononcé tout bas, arriva jusqu'à son oreille. Elle se retourna à demi et elle demanda:

Qui m'apelle?

Un ami, répondit Rodille.

Un ami! murmura Blanche avec incrédulité. C'est impossible!

Pourquoi donc?

Je n'ai qu'un seul ami, et ce n'est pas lui qui me parle.

En effet, ce n'est pas lui mais je viens à vous de sa part.

Est-ce vrai, cela? fit la jeune fille, dont la défiance redoublait. Pour vous croire il me faudrait une preuve. Savez-vous seulement son nom!

Paul Mercier, répliqua le visiteur nocturne.

Blanche se rapprocha vivement.

Ah! dit-elle, vous connaissez Paul?

Vous le voyez.

Qui donc êtes-vous?

Un mensonge était inutile. Le misérable fit en sorte de donner à sa voix les intonations les plus douces et répondit:

Je suis Rodille.

Rodille! répéta la fille de Vaubaron en reculant involontairement, avec un frisson de terreur. Un ennemi!

Un ennemi, moi! Grand Dieu, vous me jugez mal! Je suis l'ami le plus dévoué de Paul Mercier, au contraire, et maintenant que je connais votre attachement pour cet excellent jeune homme, qui m'est cher comme mon propre fils, j'éprouve à votre endroit une sympathie profonde, un intérêt sans bornes, et je ressens l'ardent désir de vous en donner bientôt la preuve autrement que par des paroles.

L'accent de Rodille était si persuasif, il y avait dans le son de sa voix une émotion si sincère en apparence que Blanche, dont l'âme douce et pure ajoutait foi sans peine à tous les bons sentiments, se sentit persuadée, malgré ses anciens griefs contre l'associé du magnétiseur.

Ah! balbutia-t-elle, je ne demande pas mieux que de vous croire. Il est si doux de trouver l'affection où l'on pensait rencontrer la haine.

Chère enfant, je vous en supplie, ne doutez plus de moi. Imitez la confiance de Paul,accordez moi la vôtre.

Je vois bien que Paul vous a tout dit, repris la jeune fille, mais je ne puis comprendre encore pour quel motif il vous envoie me trouver. Est-ce qu'il ne viendra pas ce soir?

Non.

Qui l'en empêchera?

Je vais vous le dire, si vous me promettez d'être forte, d'avoir du courage et de ne point vous alarmer outre mesure.

Ces quelques mots glacèrent Blanche d'épouvante.

Ah! murmura-t-elle d'une voix brisée, je sentais que votre présence ici ne pouvait rien m'annoncer d'heureux! il est arrivé malheur à Paul!

Je vous en supplie, calmez vous et n exagérez point, sinon je vais me taire.

Au nom du ciel, parlez, monsieur, parlez vite! je me meurs d'effroi et d'inquiétude. Ce malheur, quel qu'il soit, je veux le connaître!

Il ne s'agit pas d'un malheur, mais d'un accident.

Paul est malade, n'est-ce pas? il est blessé? mourant peut-être?

Eh bien, oui, il est blessé, mais je vous jure que sa situation n'est nullement dangereuse en ce moment et j'espère bien qu'elle ne le deviendra point.

Blanche se tordait les mains, et des ruisseaux de larmes coulaient sur ses joues.

Ayez pitié de moi! dit-elle, je sens ma tête qui s'égare! La vérité sera moins horrible que l'incertitude. Eloignez de moi l'angoisse qui me tue. Dites-moi ce qui s'est passé. Je veux tout savoir, monsieur j'aurai du courage.

Ecoutez-moi donc, pauvre chère enfant, répliqua Rodille, et ne doutez pas de ce que vous allez entendre, car je ne veux rien vous cacher. Paul habite la même maison que moi, vous le savez peut-être. Je l'avais chargé d'une affaire importante dans l'après-midi, j'attendais son retour avec impatience, et je m'étonnais de son retard. J'entendis tout à coup un grand tumulte dans la rue. Je me mis à la fenêtre et je vis, au milieu d'une foule compacte, deux hommes qui rapportaient sur un brancard le corps inanimé de notre ami.

Blanche n'avait plus la force de se soutenir. Elle se laissa tomber à genoux, en balbutiant:

Mon Dieu! Seigneur, mon Dieu, Paul est mort!

Je vous jure de nouveau qu'il n'en est rien! poursuivit Rodille. Notre ami, obéissant à son imprudent courage, s'était jeté seul au-devant d'un cheval emporté qui venait d'écraser un peu plus loin une femme et un enfant. Renversé, foulé aux pieds, mais sans lésions mortelles et sans blessures graves, il avait perdu connaissance. Je le fis transporter dans mon premier logement. Un médecin fut appelé, il me rassura, car je dois l'avouer, mon inquiétude était grande, et il m'affirma que si la nuit prochaine se pasait sans fièvre et sans délire, l'état de Paul n'offrirait plus demain aucune gravité.

Mais cette nuit, balbtia Blanche, cette nuit le danger peut venir!

Il m'est impossible de vous le acher. Seulement le nombre des chances heureuses l'emporte sur celui des chances défavorables. Paul revint à lui-même, il me serra la main, il me fit signe d'éloigner le docteur, et aussitôt qu'il se trouva seul avec moi, il me mit au fait de vos innocentes amours en me suppliant de vous venir trouver ici à l'insu du docteur Horner, de vous raconter l'accident dont il avait été victime, et de vous amener près de lui.

Paul veut me voir? s'écria la jeune fille.

Il souhaite ardemment ce bonheur. Refusez-vous de de veiller avec moi cette nuit au chevet de son lit? Il me semble que votre présence, comme celle d'un bon ange, éloignera de lui tout danger.

Refuser! moi! répliqua Blanche avec violence qui n'était ni dans sa nature ni dans ses habitudes. Refuser de courir auprès de Paul qui souffre et qui m'appelle! Ah! ce serait monstrueux! Venez, monsieur,venez! Conduisez-moi. Partons vite! Je le vois bien maintenant, et, vous aviez raison de le dire tout à l'heure, vous êtes notre ami, notre ami véritable.

Rodille avait atteint son but. Il souriait, sous le voile protecteur des ténèbres, comme un démon qui regarde une créature humaine tombée dans le piège tendu par lui.

Venez! répéta la jeune fille.

Partons, dit le misérable, et, si vous êtes faible, appuyez-vous sur moi, chère enfant.

Je n'ai pas besoin d'aide. Vous verrez, monsieur, je suis forte! Puis-je faiblir quand Paul m'attend?

Et Blanche, sans s'inquiéter des brouisailles et des ronces, passa devant Rodille et se dirigea d'un pas rapide vers la petite porte du jardin. Complètement affolée par cette idée poignante que Paul Mercier était en danger, la jeune fille ne conservait ni sa présence d'esprit habituelle ni la faculté de réfléchir. Si Rodille, la conduisaint au bord d'un gouffre, lui avait crié: "Paul est là!" elle aurait franchi l'abîme.

Rodille la suivait par derrière en se frottant les mains, en se félicitant de son habilité, et en se disant à lui-même:

Certes, je ne doutais pas du succès, mais il faut convenir que tout est allé pour le mieux et plus vite encore qu'il n'était permis et possible de le croire et de l'espérer.

Blanche ne marchait plus, elle courait: elle franchit le seuil de la porte et se trouva dans la rue; mais là il lui fallut bien s'arrêter et se retourner vers Rodille, qui faisait d'immenses enjambéss pour la rejoindre, et à qui elle demanda laconiquement:

De quel côté?

J'ai une voiture, répondit le misérable en ouvrant la portière. Montez.

Blanche fit un mouvement de joie.

Nous arriverons plus vite, balbutia-t-elle.

Où allons-nous, bourgeois! fit le cocher, tandis que Rodille s'apprêtait à monter à son tour.

Barrière de l'Etoile.

Tonnerre d'enfer! commença l'automédon.

Et du train! continua Rodille, cent sous de pourboire.

"sufficit!" reprit le cocher, auquel la perspective du pourboire fit oublier incontinent la longueur de la course.

Il fouetta ses chevaux. qui partirent au grand trot.

Dans combien de temps serons nous auprès de LUI, murmura Blanche.

Il nous faudra tout près d'une heure, répondit Rodille.

Si longtemps! mon Dieu, si longtemps!

Que voulez-vous, ma pauvre enfant? Je demeure au bout du monde.

Mais au moins êtes-vous certain qu'en arrivant, nous n'allons pas le trouver plus mal?

Oh! quant à cela, n'ayez aucune crainte.

Bien vrai?

J'en réponds sur votre tête charmante.

Blanche se renversa dans l'un des angles de la voiture et cessa de questionner son compagnon. Le fiacre roulait toujours, non plus dans les rues bruyantes de Paris, mais au milieu d'une solitude à peu près absolue, car il suivait la grande avenue des Champs-Elysées. Enfin, et après trois quarts d'heure de marche, il fit halte.

Bourgeois, cria le cocher, nous y sommes.

Blanche tressaillit. Rodille ouvrit la portière, il aida la jeune fille à descendre, et, tandis qu'il payait le cocher, cette dernière jeta autour d'elle des regards remplis d'étonnement.

Où donc demeurez-vous? dit-elle; je ne vois pas votre maison, il me semble que nous sommes dans un désert.

XVI

A l'époque où se passaient les faits que nous racontons, la partie supérieure des Champs-Elysées, aux alentours de l'Arc-de-Triomphe, offrait le soir l'aspect d'un profonde solitude, et l'étonnement que Blanche venait de manifester était naturel.

Ce cocher est un maladroit, répondit Rodille, il nous arrête deux cents pas trop tôt! Il devrait dépasser la barrière, il a jugé convenable de n'en rien faire, et je m'en aperçois seulement. Prenez mon bras, ma chère Blanche, dans cinq minutes nous serons chez moi.

La jeune fille obéit passivement et il ne fallut en effet guère plus de cinq minutes à Rodille pour arriver avec sa compagne à la porte de cette petite maison dont elle avait déjà franchi le seuil, douze ans auparavant, endormie et portée sur l'épaule du même homme, qui marchait à côté d'elle aujourd'hui. Tous deux entrèrent. Le bandit alluma une bougie et précéda la jeune fille dans l'escalier conduisant au premier étage Il ouvrit devant elle la porte de cette chambre aux boiseries grises que nous connaissons.

Où est-il? demanda Blanche, que le silence glacial qui régnait dans cette maison faisait frissonner malgré elle. Conduisez-moi bien vite! Il doit m'attendre avec une telle impatience, et moi j'ai si grande hâte de le voir!

Au lieu de répondre, Rodille posa sur un guéridon la bougie qu'il tenait à la main. Il avança un fauteuil à Blanche, il s'assit lui-même de l'air le plus calme et lui dit:

Maintenant, ma chère enfant, causons à cœur ouvert.

Eh! monsieur, interrompit Blanche, ce n'est point pour causer que je suis venue, vous le savez bien. C'est pour voir Paul, c'est pour lui prodiguer mes soins.

Un peu de patience, s'il vous plaît. Vous allez comprendre que rien ne nous presse. D'abord, personne ne vous attend ici.

Blanche attacha sur Rodille un regard où se lisait une stupeur profonde.

Personne ne m'attend? répéta-t-elle.

Mon Dieu, non.

Paul sait que je dois vous accompagner, cependant.

Il l'ignore tout à fait.

Pourquoi donc m'avez-vous dit que vous veniez de sa part?

Parce qu'il est bien vraisemblable que sans cela vous auriez refusé de me suivre.

Ah! il suffisait de m'apprendre que Paul était blessé, qu'il était souffant, je vous aurais suivi jusqu'au bout du monde. Vous craignez sans doute d'aggraver son mal par une surprise trop vive et par une joie trop brusque. Eh bien! préparez-le donc à me voir. Amenez-le doucement à comprendre que je suis là.

Rodille eut un sourire aux lèvres.

Ma chère Blanche, dit-il, nous ne nous entendons pas du tout.

Comment?

Vous vous obstinez à croire que Paul est ici, et je vous affirme qu'il n'en est rien.

Où donc est-il?

En vérité, je vous jure que je l'ignore complètement.

Mais cet accident? cette chute terrible?

N'ont jamais eu lieu. J'ai quitté Paul Mercier, il y deux heures. Il se portait comme le pont Neuf.

Blanche devint plus pâle qu'une morte.

Ainsi donc, balbutia-t-elle, vous m'avez menti! Vous m'avez trompée! Vous vous êtes fait un jeu de l'épouvante et de la douleur que vos paroles me causaient.

Je conviens humblement de tous mes torts, mais j'avais une excuse.

Vous! une excuse! s'écria la jeune fille avec mépris.

Oui, la meilleure de toutes, l'ardent amour que vous m'inspirez.

Blanche frissonna de la tête aux pieds. Par un mouvement instinctif, elle s'éloigna de l'homme qui lui parlait ainsi, et elle recula, ou plutôt elle s'enfuit jusqu'à l'un des angles de la chambre.

Ah! mademoiselle, ah! chère enfant, votre effroi me brise le cœur! continua Rodille en s'efforçant de prendre un ton sentimental, ce à quoi il ne réussit qu'imparfaitement, car, si habile comédien qu'il fût, les rôles d'amoureux n'étaient point dans ses cordes. Pourquoi tremblez-vous ainsi! Quavez-vous à craindre de moi? Mon amour est sans bornes, mais mon respect ne lui cède en rien. Depuis longtemps je vous adore sans oser vous le dire, et si je trouve enfin le courage de vous en faire aujourd'hui l'aveu, c'est que mes espérances ne sauraient vous offenser. Mon plus ardent désir, ma plus chère ambition, le rêve de ma vie, c'est d'avoir le bonheur de vous donner mon nom.

L'effroi de Blanche ne diminuait point, et à cet effroi se mêlait un profond dégoût.

Moi, votre femme! répondit-elle d'une voix brisée, jamais! non, jamais! je le jure!

Chère Blanche, soyez moins cruelle. Ne prononcez pas des serments que vous regretterez peut être plus tard.

Vous savez bien qu'un tel mariage est impossible!

Rien n'est impossible en ce monde!

Vous savez bien que j'aime Paul, et que je ne dois être qu'à lui!

Rodille fronça les sourcils et frappa du pied avec une expression effrayante de colère.

Blanche, s'écria-t-il, ne me parlez point ainsi. Ne répétez surtout le nom de mon odieux rival. Prenez garde d'allumer dans mon âme tous les feux de la jalousie, car il vous faudrait trembler pour celui que vous aimez! Paul n'est pour moi qu'un indifférent, ne me forcez pas à devenir son ennemi, car ma haine serait implacable autant que mon amour est ardent.

A la pensée du péril mortel que cette haine de Rodille ferait courir à l'orphelin, Blanche se sentit devenir folle. Les sanglots contenus jusqu'à ce moment se firent jour et, se rapprochant du misérable, elle s'agenouilla devant lui et elle murmura:

Ah! monsieur, si véritablement vous m'aimez, comme vous le dites, vous aurez pitié de moi! Vous ne voudrez pas me tuer de désespoir en menaçant celui qui m'est plus chère que ma vie!

Je fais à mon tour le serment que ce jeune homme me sera sacré, répliqua Rodille, mais c'est à la condition que vous renoncerez à lui.

Vous ne le connaissez pas comme je le connais, il préférerait la mort à mon abandon.

Les hommes de son âge ne meurent point de l'abandon d'une femme, ils se consolent vite, ils oublient. Les hommes du mien, au contraire, ne renoncent jamais à l'espérance d'un bonheur, qui sera leur dernier sans doute.

Serez-vous donc heureux avec moi, dont le cœur ne peut être à vous?

A force d'amour, j'ai la certitude de me faire aimer. Je suis riche, Blanche, je suis très riche, et tout ce que peut souhaiter une femme, je vous le prodiguerai. Bien plus, quoique je possède un million et que vous n'ayez rien, je compte vous épouser sous le régime de la communauté de biens, de telle sorte qu'entre nous tout sera commun. Cette générosité vous prouve ma tendresse.

[A CONTINUER.]

ON DEMANDE

Des hommes et des garçons pour travailler à la Bobbin & Shutele Factory, 275 rue Lowell, Lawrence, Mass.

D. THEBERGE,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARBON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.

" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND

188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis debutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servira avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm. FERLAND, 188 RUE LOWELL.

A. CHOQUETTE,

Entrepreneur de Pompes Funebres.

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits et Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

Magnifique Corbillard Noir pour les enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.

Carrosses de premiere classe pour mariages, Baptemes et Funérailles.

A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON,

Lawrence, Mass

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Phitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expérience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MME M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 jnillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs.Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés:je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et desagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.

(Signé) J. D. JOHNSTON,

Savannah, Ga.

Témoignage du maire de Séquin, Tex.

Séquin, Tex. 14 juin 1893.

MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement

CAPT. W. M. RUST, Avocat

Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.

Tous les Pharmaciens le vendent.

A Lawrence, par H W. Whitney.

LIPPMAN BROS.,

Propriétaires.

Bloc Lippman, Savannah, Ga.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

UNE BAGARRE

—Mercredi soir, une bagarre a eu lieu à l'angle des rues Bleury et Craig.

Tout le monde connaît le gardien de la maison Blumenthal, ce géant qui atteint 6 pieds et huit pouces de hauteur. Ce gardien voulut empêcher un individu du nom de John McCarthy de pénétrer dans le magasin, ce qui amena un conflit.

L'agent de police Dulude voulut procéder à l'arrestation de McCarthy. Celui-ci fit une grande résistance et bientôt il se forma un cercle dont les sympathies étaient pour M. McCarthy. Celui-ci voulut mordre et battre les agents.

Ceux-ci allaient être réduits à l'impuissance, lorsqu'un nommé Thomas Cairns vint à leur aide et s'empara de McCarthy. Ce dernier réussit à s'armer d'un couteau dont il frappa, dans l'avant-bras, un nommé Oswald Limoges, qui voulait prêter main-forte à la police.

La foule voulait délivrer McCarthy, mais l'agent, aidé de deux hommes, réussit à le tenir jusqu'à l'arrivée de la voiture de patrouille, où l'on parvint à hisser McCarthy.

Il passera devant la cour de police sous inculpation d'attaque à main armée.

Le gardien de chez Blumentha a été foulé aux pieds et frappé à la poitrine.

McCarthy a tenté de poignarger l'agent Dulude.

Fumez le cigare *Old Hundred.* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

J. E. BENOIT,

206 RUE LOWELL, Lawrence

Le meilleur endroit de la ville pour acheter du

Bois et du Charbon.

Egg Franklin Coal, -	$7.75.
Stove Franklin Coal, - -	$8.00.
Stove Coal, - -	$6.00.
Nut Coal, - -	$6.00.
Egg Coal, - -	$5.75.
Broken Coal, - -	$5.50.
Cumberland Coal, -	$5.75.

☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.

Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

L'endroit par excellence pour acheter toutes sortes de Bois et de Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

F. S. HAMLIN,

Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.

—EST—

Agent d'Assurance contre le Feu

Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass.

Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

CHARBON !!

CHARBON !!

CHARBON !

Bon Marche

Wm K

H. A. Chase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. IX. Soyons Unis. LOWEL, MASS., JEUDI 6 JUIN 1895. Soyons Distingues. No. 90

N. E. MIVILLE.
PHARMACIEN * DIPLOME
44 RUE HAMPSHIRE.
Vend ce qu'il y a de Mieux en Fait
D'ARTICLES DE TOILETTE,
ESSENCES, PARFUMS,
EXTRAITS, SYONS, ETC.
LES MEILEURES VINS ET LIQUEURS A L'USAGE DES FAMILLES
Liniment - et - Sarsaparilla - de - Mivile,
Rien de Surpassable chez les auters Pharmaciens,
Prescriptions une Specialite.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.
Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 8, 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateau x) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, ¶7 01, ¶7 18, ¶7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m; 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; ¶4 25, 6 00, p m.

Pour Woburn — ¶7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; ¶4 25, 6 03, p m.

*Express, ¶ seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—¶7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 5 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, ¶5 42 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, par Montreal et Boston Air Line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

D J. FLANDERS, Agent général des passagers.

LA MACHINE
Pour Nettoyer les Tapis de
DILLON.
750 Rue Essex, Lawrence.
C'est la meilleure machine jamais vue avant aujourd'hui. Les Tapis usés et minces ne sont pas exposés à être endommagés par ce procédé.
Aussi Costumes Teints en Couleurs qui ne changent pas
Nettoyage à la Vapeur, Naphtha et à Eponge sèche.
Réparage et repassage une spécialité.
N'oubliez pas l'endroit,
750 RUE ESSEX
En face de la Station des Tramways, Lawrence, Mass.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandi es en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

Durant & Rogers,
ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.
SI chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.
SI vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.
SI vous préférez acheter une Montre à bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.
M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.
Commis canadiens:—J. A. Legault et C. A. Goozae.

DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,
2 et 4 Rue Andover
Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.
Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.
Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

Les Privileges des Prisonniers.

Nous croyons devoir donner quelques renseignements à nos compatriotes sur les règlements du tribunal de police:

Quand une personne est au poste de police, elle a le droit avant son procès de demander aux autorités un avocat de son choix pour prendre sa défense Si, au moment de son procès, le prisonnier n'a pas eu le temps de se procurer les services d'un avocat, il a le droit de demander au juge de remettre sa cause à plus tard.

Voici une histoire vraie qui déssillera les yeux de bien du monde.

Dernièrement, un Canadien a été logé au poste pour un délit quelconque. Le lendemain matin, il demanda à être défendu par un certain avocat qu'il nomma, mais ce fils de Thémis n'était pas à la cour, et les autorités répondirent au prisonnier que l'avocat arriverait sous peu et qu'on l'informerait qu'il était demandé pour le défendre. Un instant après un avocat qui est en cour presque tous les matins demanda au juge la permission de parler au prisonnier et il revint à son siége quelques minutes plus tard avec un ordre pour le montant de $5 sur les $70 trouvés sur le prisonnier à son arrivée au poste et qui étaient entre les mains du gardien du poste. L'avocat qui avait été demandé arriva sur ces entrefaites, mais voyant son confrère en tête-à-tête avec le client, il ne voulut pas prendre l'affaire en mains, et le Canadien fut défendu par celui qu'il venait de payer d'avance. Il fut condamné à quelques mois de prison et en appela à la Cour Supérieure. Mais ne pouvant fournir la caution demandée, il fut retenu dans une cellule, où il reçut la visite de son défenseur à qui il donna un autre ordre pour $5, afin que l'avocat lui trouve une caution.

La caution n'a pas encore été fournie et notre canadien est encore en prison; mais ses dix dollars sont partis.

Il est bon de mettre nos compatriotes en garde contre ce qui pourrait leur arriver s'ils avaient le malheur de commettre quelques délits qui les forceraient de comparaître devant le tribunal de police

Nous avons de bons et honnêtes avocats Canadiens et autres nationalités, et nous vous conseillons de ne jamais employer un avocat qui cherche à s'imposer à vous. Les bons avocats ne vont jamais vous demander la permission de vous défendre. Ils attendent que vous les demandiez.

Il nous fait toujours peine de voir des compatriotes plumés sans le moindre scrupule, quelque coupables qu'ils puissent être, parce qu'ils ignorent certains privilèges accordés généralement aux prisonniers.

Si nous écrivons ceci, ce n'est pas pour déprécier les avocats dans l'esprit du public; mais comme dans cette profession, comme dans toutes les autres d'ailleurs, il se glisse parfois des loups affamés, c'est contre leur vorace appétit que nous désirons attirer l'attention de nos compatriotes.

LES ETRANGERS.

Ne peuvent pas rentrer aux Etats-Unis contre le gre du gouvernement.

La cour suprême des Etats-Unis qui siège à Washinton vient de décider, à propos d'une affaire qui lui était soumise, que la loi Geary prononçant l'exclusion des Chinois était constitutionnelle, et elle a affirmé incidemment le droit qu'ont les Etats-Unis d'interdire l'entrée du pays à tous les étrangers. Il s'agissait dans l'espèce d'un Chinois, le nommé Lem Moon Sing, établi commerçant à San Francisco depuis plusieurs annees, et qui, en janvier 1894, étant allé passer quelque temps en Chine, n'a pas pu rentrer aux Etats-Unis parce que la loi Geary avait été voté pendant son absence.

Dans son arrêt, la cour suprême dit en substance: "Le droit du congrès d'exclure les étrangers des Etats Unis ou de fixer les conditions auxquelles ils peuvent venir dans ce pays est établi par des décisions antérieures. La loi s'applique à tous les étrangers, à tout le moins à un Chinois qui était absent du pays lorsque la loi fut votée et qui cherche à y rentrer. Le fait qu'il y a eu un établissement commercial ne change rien à sa qualité d'étranger. Tant qu'il a été aux Etats Unis, il a été protégé dans sa personne et ses biens par la loi du pays comme s'il était né ou comme s'il s'était fait naturaliser américain. Mais quand il s'absente volontairement, comme il est étranger, il ne peut pas rentrer aux Etats Unis contre le gré du gouvernement"

Dans sa Prison.

Mme Jean Laframboise arrêtée sous soupçon du meurtre de Mlle Sarah Jones à Baskatong, vendredi dernier, a été incarcérée dans la prison de Hull (Canada) en attendant que son procès ait lieu aux assises prochaines. Quand on lui a montré sa cellule elle s'est mise à pleurer en proie à une douleur des plus profondes et dit au géôlier tout le chagrin qu'elle ressentait d'être séparée de ses petits enfants. Elle a ensuite protesté de son innocence et dit qu'elle était l'amie intime de la victime. Les voisins l'ont blâmée parce qu'elle avait annoncé le crime la première.

Peu après le géôlier lui servit son souper et ferma la porte de la cellule. La prisonnière et son enfant ne tardèrent point à s'endormir.

L'accusée est une femme âgée d'environ 35 ans, brune, aux formes très accentuées. A première vue il est facile de s'apercevoir que c'est une femme résolue et énergique. Ses yeux sont extrêmement brillants. Sa voix est un peu dure, mais en somme rien dans sa personne n'attire particulièrement l'attention.

Elle a les deux yeux pochés et la figure coupée. Elle dit que cela est arrivé en se querellant avec son mari. Mme Laframboise ne perd pas son sang-froid et ne s'émotionne pas outre mesure de sa situation. Elle paraît parfois réfléchir profondément et n'aime pas qu'on lui parle.

Les funérailles de la victime de cette horrible tragédie ont eu lieu mardi matin. Toutes les familles du petit village ont suivi le convoi funèbre jusqu'au cimetière, situé sur les rives de la Gatineau. Il n'y a pas eu de cérémonie religieuse, car il faut faire plus de 30 milles pour trouver un prêtre.

Quoique son nom indique une origine anglaise, Mlle Jones était canadienne.

Il paraît maintenant qu'un couteau, taché de sang, gisait près du lit de Mlle Jones quand elle fut assassinée. Il y avait aussi le tisonnier et un gros boulon de fer. Le couteau a mystérieusement disparu: Le criminel s'en est certainement servi pour infliger la blessure remarquée en arrière de l'oreille droite de Mlle Jones, blessure qui a tranché deux artères.

L'huissier Désilets a en sa possion le tisonnier et le boulon qui est environ de neuf pouces de long.

Les témoins entendus à l'enquête ont dit qu'ils n'avaient point remarqué de taches de sang sur les vêtements de Mme Laframboise.

Millionnaire Excentrique.

L'homme le plus excentrique de l'Amérique se nomme Edouard Drouin, l'ex-président archi-millionnaire de la Philadelphia Commercial Exchange, et qui demeure actuellement à Atlantic City. C'est un homme d'environ 44 ans, doué d'une énergie et d'une ténacité incontrôlables, au point qu'à l'aide de la première il s'est créé une place des plus enviables dans le monde des affaires, tandis que sa ténacité n'a servi qu'à le faire passer pour un original des plus excentriques.

C'est ainsi que tout dernièrement les badauds, à leur grand ébahissement, le virent se promener sur la plage en habits de "cowboy", avec pistolets à la ceinture et fusil en bandoulière. Voici quelques-uns des traits de ses largesses fantastiques. Quand Drouin achète un journal, il ne s'occupe nullement s'il donne un billet de $5 ou de $1 au petit marchand qui le lui vend. Il paye ses fournisseurs le double des sommes qu'il leur doit en réalité et souvent a à son service toute l'équipe des messagers du bureau du télégraphe pendant des jours entiers.

Il a pour habitude d'envoyer des invitations par télégraphe aux amis qu'il ret ent à dîner des jours d'avance.

Un des amusements favoris du millionnaire est d'allumer ses cigares avec des billets de $1 à $10. Il prend parfois plaisir à placer $10 sous le talon de son soulier et de le donner au premier petit garçon qui s'en empare.

Un jour qu'il avait commandé sa voiture chez un loueur voisin, il se fâcha d'un petit retard et acheta l'écurie du loueur séance tenante.

Le lendemain, mécontent d'un journal, il en devint le propriétaire et en prit la direction. Encore le lendemain il surprit les gens en annonçant qu'il allait acheter la Second National Bank, parce qu'il avait eu à se plaindre d'un employé. Une heure plus tard il se mettait à acheter des parts de la banque à droite et à gauche, jurant qu'il mettrait l'employé impoli à la porte. Quelques jours plus tard, il achetait une magnifique maison voisine de la sienne pour en faire une écurie. Il avait alors la manie de lancer ses chevaux à fond de train sur la plage au grand émoi des promeneurs, qui, souvent, étaient scandalisés de le voir se coucher dans le sable et se laisser égratigner par ses jeunes chiens qu'il rendait presque furieux.

Un beau jour, Drouin acheta pour $18 de dorés et, croyant que les poissons avaient froid, il leur fit prendre un bain chaud.

Drouin voyageait un jour en chemin de fer et voulut descendre à une petite gare où le convoi ne s'arrêtait pas. Furieux du refus du conducteur, il se mit en tête d'acheter le chemin de fer afin de le faire fonctionner à sa guise. Mais là, il se heurta à l'entêtement de plusieurs gros actionnaires qui ne voulaient point vendre leurs parts.

Un jour que ses chevaux étaient lancés au triple galop dans les rues, sa voiture frappa un poteau de télégraphe et Drouin piqua une tête sur la chaussée. Sanglant et défiguré, il se releva et se mit à la poursuite de son attelage qu'il rejoignit et revint triomphalement chez lui. Il a aussi la manie de se parer de riches joyaux et porte des diamants de très grande valeur à ses doigts.

Drouin se maria avec une demoiselle Emily Thompson, et, dit la chronique, sa chère moitié ne lui cède en rien sous le rapport de l'excentricité.

ABSURDE ET INJUSTE.

Un confrère fait remarquer qu'il y a actuellement, devant l'assemblée législative du Massachusetts, un projet de loi sur l'observance du dimanche dans lequel une clause interdit toute récréation ou représentation publique le jour du Seigneur.

Si cette loi est votée, cela signifiera ni plus ni moins un retour au temps des puritains, quand on faisait brûler vives les vieilles femmes accusées de sorcellerie et que manquer la messe était en loi un grave délit que les tribunaux punissaient sévèrement.

Heureusement que des amendements ont été proposés, et nous avons le ferme espoir qu'ils seront adoptés.

La session, qui devait être prorogée samedi, ne l'a pas encore été, et cette loi pourrait bien être votée avant qu'elle ne le soit.

Nous avons trop de confiance dans l'esprit large et éclairé de nos législateurs pour les croire un seul instant capables de forcer toute une population besogneuse à ne pas prendre le dimanche, entre les exercices religieux, quelques moments de récréation bien gagnés par toute une semaine de labeur.

Les riches seuls, qui ont des loisirs pendant les jours ouvrables, ne souffriraient pas trop des rigueurs d'une telle loi; mais l'ouvrier, les employés de magasins, de bureaux, tous ceux qui ont leur vie et celle de leur famille à gagner se trouveraient dans l'impossibilité de se délasser en se livrant à des amusements honnêtes, après leur semaine de durs travaux.

Lakeview devrait être fermé, ainsi que tous les autres lieux de récréation. On en viendra bientôt à empêcher les tramways de circuler le jour du Seigneur, comme à Toronto, la ville des *bars*, où l'hypocrisie règne en maîtresse.

Non, nous ne pouvons croire qu'une loi de ce genre puisse être votée par nos représentants: elle serait trop absurde, trop injuste.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,
LOUIS LARIVÉE

—Louis Larivée, qui avait été condamné à 23 mois de prison pour faux, a été rendu à la liberté, après 8 mois de détention.

Larivée est miné par la maladie, et c'est en partie ce qui lui a valu sa grâce.

En outre, des requêtes signées par les citoyens les plus importants de Montréal, l'ont souvent recommandé à la clémence du ministre de la justice.

Larivée appartient à une honorable famille et il a reçu une bonne éducation. Si la santé lui revient, il pourra refaire son avenir.

QUEBEC.
A LA SUITE D'UNE ORGIE.

—MM. Ludovic Brunet, greffier de la Paix et M W. Languedoc, substitut du procureur-général, sont de retour à Québec, venant de Fraserville, où ils se sont occupés de l'affaire de vol avec effraction et de tentative de meurtre dont nous avons parlé. Les faits sont les suivants:

Dimanche, quatre individus, Joseph Gagné, John Earl, père, John Earl, fils et Oscar St Pierre s'amusaient à s'enivrer avec des liqueurs volées par John Earl, sr, et Oscar St-Pierre chez un marchand de l'endroit, M. Damier. On faisait ainsi la noce dans une maison de mauvaise réputation tenue par Jane Catlant et Mary Gagné, sa fille.

Tout à coup, une rixe s'élève au cours de laquelle, Earl, jr, décharga son revolver dans la figure de St-Pierre, le blessant douloureusement. Cela fait loin de mettre fin à la bagarre. Earl fut promptement mis à la porte. On ne lui laissa pas le temps de mettre son chapeau. Il voulut rentrer, mais Gagné tira sur lui à coups de fusil chargé avec du plomb à canard.

Gagné, Earl, jr, Earl, sr, et St-Pierre ont été renvoyés devant les assisses de Fraserville.

Les deux femmes ont été mises en liberté.

VICTORIAVILLE,
PENIBLE ACCIDENT

—Ces jours derniers, à Victoriaville, M. Dolphis Francœur a été victime d'un grave accident, au moment où il se disposait à laisser l'ouvrage. En voulant terminer un peu à la hâte le toit d'une maison, M. Francœur fixa avec de petits clous une échelle assez lourde. Malheureusement, un mouvement brusque ébranla l'échelle, qui céda à l'inclinaison du toit. Il fut précipité au bas sur une boîte vide, se fit une large blessure au cou et se démit le bras droit.

STRATFORD, Ont,
CHATELLE A L'ECHAFAUD

—Amédée Chatelle, l'assassin de la petite Jessie Keith, près de Listowell, a été pendu en présence d'environ 40 personnes.

Les bras de Chatelle ont été liés avant de quitter sa cellule. Puis le cortège s'est mis en marche pour se rendre au lieu où la potence avait été dressée, dans la prison. Pendant la marche, le père Downey récitait les prières des mourants. Chatelle a marché d'un pas ferme jusqu'à l'échafaud. Il n'a pas trahi son émotion un seul moment et malgré sa pâleur cadavérique a fait preuve d'un très grand sang-froid.

Arrivé à l'échafaud le bourreau Radcliffe s'empara du prisonnier et lui lia les pieds. Chatelle s'agenouilla alors et communia. Le bonnet noir fut ajusté et selon la coutume on demanda au condamné s'il avait quelque chose à déclarer. Tout étant prêt pour le moment fatal, le père Downey récita à voix haute l'oraison dominicale et quand il prononça ces paroles "Que votre volonté soit faite," le shérif donna le signal et la trappe bascula lourdement.

It's Waterproof.
Interlined "Celluloid" Collars and Cuffs turn water like a duck's back and show neither spot nor soil. They are not effected by perspiration, and always look as if right out of the box. When they get soiled you can clean them in a minute by simply wiping off with a wet cloth. These are but a few of the advantages of wearing the "Celluloid" Collars and Cuffs. There are many others that you will readily discover the first time you wear one.
They are the only waterproof interlined collars and cuffs made. Be sure to get the genuine with this trade mark stamped inside, if you desire perfect satisfaction. Made in all sizes and all styles. If you can't get them at the dealers, we will send sample postpaid, on receipt of price: Collars, 25 cents each. Cuffs, 50 cents pair. State size, and whether you want a stand-up or turned-down collar.
TRADE CELLULOID MARK.
THE CELLULOID COMPANY, NEW YORK.
427-429 Broadway.

F. SCHNEIDER
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) 242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX,
Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.
CANNES ET PARAPLUEIS.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schneider
242 RUE ESSEX, Bâtisse Saunders.
Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
Argenteries
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX, Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

J. H. GUILLET,
Avocat, Notaire et Juge de Paix.
Commissaire pour la Province de Quebec.
Chambres 18 et 19, Central Block
53 Rue Central.

UNE AUTRE SEMAINE!
C. C. Babbitt & Son,
Opticiens Pratiques,
De Manchester.
Sont reçus en grande faveur par leur vieilles pratiques et par plusieurs nouvelles, ils resteront ici une autre semaine pour donner à tous ceux qui sont affligés des maux d'yeux, l'avantage d'avoir les yeux examinés et ajustés proprement.
Les cas difficiles et les patients Asmatiques recevront une attention spéciale. Ils sont les seuls Opticiens qui sont membres de la Nouvelle Association de la Nouvelle-Angleterre, ce qui les rend les égaux des meilleurs Opticiens de Boston.
La variété du Pince-Nez est infinie, comprenant tous les styles faits par l'American Optical Co., la plus considérable du monde. Ceci nous permet d'adapter des montures à la figure dans tous les cas de faire en sorte que le centre du verre s'adapte avec l'axis optique de l'œil, procurant ainsi un plus grand degré de comfort que l'on ne peut atteindre autrement.
LEUR BIFOCAL CONCENTRE Permet à ceux que la vue ne s'étend pa à distance, ainsi que pour la lecture, de voir aussi bien de près ou de loin.
Par le moyen de leur patente nouvelle de Lunettes, Ils sont capables d'ajuster toutes formes de nez, ce qui fait que ceux qui ne peuvent pas porter de lunettes trouvent cet avantage confortable.
Leur nouvelle Invention pour ajuster aux Tempes est aussi douce que la soie et ne gêne pas les oreilles. Si vous portez des lunettes, ou si vos yeux ou votre tête vous troublent, ne manquez pas de venir les voir et vous renseigner pour marcher avec le temps dans l'art optique.
Leurs nouvelles applications pour les Diagnostiques sont des améliorations merveilleuses sur le passé.
BUREAU:
407 RUE ESSEX 407.
Qu'elqu'un pour répondre à toute heure du jour.
Envoyez une carte postale pour les demandes à votre résidence. Aucune charge extra pour ce service.

PARIS CLOAK & SUIT CO.,
Central Building, - - - 312 Rue Essex.
Un Champ Fructueux pour les Acheteurs Prudents.
De telles valeurs n'ont jamais été offertes par nous ou toute autre maison dans la Nouvelle-Angleterre, Quelques-uns de ces bargains mentionnés plus bas. N'attendez pas une seconde invitation. Les prix sont si bas que les marchandises ne dureront pas longtemps.
Collerettes en Soie Tafletas, collet ruche et en Satin, doublées en Soie, valant $7.50,
Notre prix $3.98.
Collerettes en beau Velours doublées en Soie, collet Ruche et en Satin, prix régulier $7.75,
Notre prix $3.98.
Belles Collerettes en Broadcloth, richement garnies avec une belle qualité de braid, valant $6.00,
Notre prix $2 98.
Collerettes doublées en Clay Diagonal, prix régulier $6 00,
Notre prix $2.98.
Jackets de Dames.
Vous n'avez jamais vu d'assi beaux patrons à des prix merveilleusement bas, prix régulier $5.50, Notre prix $2.98.
Jackets pour Dames, valant $7 00, Notre prix 3.98.
Jackets pour Dames, valant $9 00, Notre prix 4.98.
Collerettes de toutes couleur, et grandeurs, valant de $10 à $25, Nos prix de $6.50 à 12.50.

GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, :-: Lawrence, Mass'
"CEDAR - CAMPHOR."
Le Nouveau Préservatif contre les MITES.
Pas d'odeur désagréable. Ne tache pas. Dure très longtemp Pas coûteux.
Un employé de langue français est attaché à l'établissement.

M. S. DUBE.
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Se charge de faire les enterrements et de fournir toutes espèces de voitures pour Mariages, Baptêmes, &c.
Une visite est respectueusement sollicitee.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour la clientèle canadienne. Dents faites à l'électricité.

Quand vous Peinturez vos Edifics, employez le
B. K. & Co's,
Une Peinture de maison préparée pure, et pour les planchers employez les
Peintures U. S. N. Dick,
Sèchent en une nuit et restent dans cet état. Venez demander nos cartes de couleurs.
Vendues seulement par
C. B Coburn & Co.
35, 39, 41 Rue Market.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

ST BARTHELEMI,
SUICIDE A ST BARTHELEMI

—Un homme du nom de Adélard Courchènes, employé comme homme de cour chez le Révd Jos. Charette, curé de St Barthélemi, s'est pendu dans l'un des bâtiments de ce dernier. Le Dr C. Lafontaine, coroner, a tenu une enquête, et a rendu le verdict suivant: "Suicidé dans un moment d'aliénation mentale."

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine

par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an. - - - - - - - - - $1.00
Six mois. - - - - - - - - .50
Trois mois. - - - - - - - .25

Le numero. 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell,

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 6 JUIN 1894.

Les Femmes Anglaises.

M. A. Daudet, le célèbre romancier français qui, comme on le sait, vient de séjourner quelque temps à Londres, porte un jugement sévère sur les femmes anglaises en particulier. Les Anglaises, aux longs cheveux plats et aux pieds immenses, que l'on aperçoit dans Paris, dit-il en substance, ne diffèrent en aucune façon des dames anglaises que j'ai rencontrées dans les meilleures sociétés :les unes et les autres sont dépourvues de charmes physiques D'ailleurs, conclut-il, il saute aux yeux que l'élégance et le bon goût sont choses ignorées de la femme anglaise.

Cette appréciation du célèbre auteur francais a provoqué dans la société de Londres un vif sentiment de dépit. M. Alphonse Daudet n'est plus depuis lors l'écrivain délicat à l'observation fine, au jugement sûr : on commence à croire chez les Anglais que sa réputation a été horriblement surfaite.

Est-Elle Coupable ?

Une jeune femme de 28 ans, mère de sept enfants vivants, accusée du meurtre d'une autre femme, pour motif de jalousie, enfermée dans une prison avec une belle petite créature de dix mois, encore à la mamelle, la pressant sur son sein gonflé par la douleur, voilà, n'est-ce pas, un sujet digne d'un intérêt profond?

C'est pour cela qu'en ce moment tous les regards se tournent vers la prison de Hull, séjour temporaire de madame Jean Laframboise, de Baskatong dans l'extrême région habitée du Nord, où elle a été arrêtée lundi de la semaine dernière sous l'inculpation d'avoir mis à mort, par des moyens d'une brutalité atroce, une jeune fille de 24 ans, Mlle Sarah Jones, une canadienne.

On se demande avec raison si c'est bien cette jeune femme qui s'est rendue coupable d'un assassinat d'une nature aussi révoltante.

On a arrêté Mde Laframboise et on l'accuse d'avoir tué la fille Jones, surtout parce qu'elle aurait, selon quelques témoins, proféré des menaces contre la défunte. Cela ne signifie pas grand'chose. Combien de fois n'a-t-on pas vu des personnes parfaitement honnêtes se livrer à des menaces fantaisistes sans songer même à la portée de leurs paroles, promettant de tuer quelqu'un sans l'intention de lui faire le moindre mal, paroles prononcées à la légère, sans réflexion, mais qui deviennent d'une affreuse gravité quand la méchanceté d'une autre personne accomplit le crime et en laisse retomber le fardeau sur la tête de l'auteur de ces innocentes menaces.

N'est-ce pas à l'heure qu'il est la situation de Mde Laframboise? Il y a lieu de le penser. On dit que de nouvelles arrestations ont été faites. Dès aujourd'hui, l'opinion publique, qui se trompe plus rarement qu'on ne le pense, place le crime non sur la tête de la prisonnière de Hull, mais plutôt sur celle d'un ou de plusieurs des hommes qui ont été mêlés à ce drame. L'accusée ne paie-t-elle pas d'héroïsme dans la crainte que des personnes qui lui sont chères ne soient avec plus de raison accusées de la mort de Mlle Jones? C'est une des conjectures qu'il est permis de faire et qu'on est plus porté à admettre.

DANS SA PRISON.

Le géolier n'est pas le premier venu. C'est un des hommes qui ont le plus mérité de la nation depuis un demi siècle, et s'il est aujourd'hui réduit à une obscurité, fort honorable, du reste, il n'en a pas toujours été ainsi. Autrefois, M. Antoine Moussette, propriétaire d'une jolie fortune, mais infiniment plus patriote que riche, était une des figures les plus en vue parmi les canadiens-français des Etats-Unis. C'est lui qui, avec les Gagnon, les Frédéric Houde et tant d'autres, c'est fait un des premiers champions du réveil et de l'union de nos compatriotes émigrés. Il suffit de dire que c'est M. Moussette qui, de concet avec le grand vicaire Druone, a fondé à St Albans, en 1867, le premier journal canadin-français des Etats-Unis, le "Protecteur Canadien."

Dans la matinée de samedi, Mme Laframboise, que l'inaction tuait, avait prié Mme Moussette, une bonne et charmante femme (M. Moussette est marié en seconde, noces) de lui procurer de l'occupation, de la faire travailler à n'importe quel ouvrage, car elle se mourait, disait-elle, à ne rien faire.

La veille, en effet, on avait dû changer sa diète à cause de dérangements d'estomac.

On lui permit de laver les fenêtres.

LE SANG SAUVAGE

Jusqu'à présent, on a pensé que la prisonnière de Hull était une Canadienne-française sans mélange; on ne se trompait guère; cependant il paraît qu'elle a un peu de sang sauvage dans les veines; sa grand'mère était, paraît-il, une indienne de la race des Algonquins.

Mde Laframboise, née Emilie Robillard, est une enfant du Nord; elle a vu le jour à Manwaki même dans une famille de colons et de bûcherons.

CE QU'ELLE RACONTE

Mde Laframboise raconte ainsi l'histoire du crime:

Jeudi, le 23 mai, au commencement de la soirée, son frère Jean-Baptiste et son cousin Isaïe Marenger sont arrivés chez elle avec son mari. Vers neuf heures et demie, Antoine Asselin est arrivé à son tour apportant une bouteille de whisky. Ils ont bu ensemble. Son mari a pris trois verres de whisky. Asselin était presque ivre; les deux autres, Robillard et Laframboise, ne donnaient pas les mêmes signes d'ivresse. Marenger était parti vers dix heures pour s'en aller chez lui.

Vers dix heures et demie Asselin est sorti à son tour et Laframboise, son mari, s'est apprêté à sortir lui aussi, disant qu'il voulait aller à la gare acheter de la boisson; c'est alors qu'elle lui a reproché de gaspiller son argent au lieu de s'en servir pour procurer des habits à ses enfants. Néanmoins, son mari ne l'a jamais battue, ainsi qu'on l'a prétendu; il était bon pour sa famille, qui n'a jamais manqué des choses nécessaires à la vie. C'est en tombant sur des billots, le 23 mai, qu'elle s'est infligé les blessures à la figure qui paraissent encore.

Vers 10.30 heures, Asselin et son mari sont partis, son frère restant à la maison. Elle a suivi son mari; en arrivant à la maison Jones, située à ¼ de mille de la sienne, elle a vu de la lumière et elle est entrée; c'est alors qu'elle aperçut Asselin se cachant sous un lit; son mari est entré à ce moment dans la maison des Jones et il a donné un coup de pied sur le poêle, enlevant les portes et répandant la cendre.

Elle a amené Mlle Jones chez elle, vu qu'elle était seule; souvent elle allait chercher Mlle Jones pour venir coucher chez elle; son mari à elle ne couchait à la maison que deux fois par semaine.

Asselin et son mari sont revenus à la maison avec elle et Mlle Jones; tous se sont couchés. Vers quatre heures Mlle Jones s'est levée et est retournée à sa maison Peu après, Asselin Robillard et son mari sont partis pour aller à à la ferme Gilmour travailler.

Vers 4 heures du matin, elle est sortie pour rappeler son mari; elle s'est rendue pour cela jusqu'auprès de la maison Jones, mais elle n'est pas entrée. Elle a persuadé à son mari de revenir afin de planter des pommes de terre et elle a crié à son frère Baptiste, qui s'en allait à la ferme avec Asselin, de dire à M. Donnelly, le contre-maître de la ferme, que son mari n'irait pas travailler ce jour-là. Son mari est revenu à la maison, mais au lieu de planter ses pommes de terre, il s'est couché et il a dormi toute la matinée.

C'est vers neuf heures et demie qu'elle est allée de nouveau chez Mlle Jones pour y chercher ses ciseaux et qu'elle a découvert avec horreur le cadavre de la pauvre fille étendu dans son lit et affreusement défiguré. Elle a accouru prévenir son mari et tous deux sont allés prévenir les voisins.

La prisonnière affirme qu'elle n'avait pas pris de boisson la veille et son mari dit que ce qu'elle dit est vrai. D'autre part, Asselin, dont le témoignage a été, dit-on, corroboré par celui de J. B. Robillard, arrêté après l'enquête, jure le contraire. Il y a mensonge quelque part. Il faudrait avoir recherché le motif du crime avec plus de soin qu'on ne semble l'avoir fait pour dire quels sont ceux qui peuvent avoir intérêt à se parjurer.

Madame Laframboise, qui s'est mariée vers l'âge de 17 ans, restait à Baskatong depuis cette époque, c'est-à-dire depuis environ 11 ans; la famille Jones, qui est aussi canadienne-française, était là longtemps auparavant. La défunte était estimée, dit-elle, et n'avait jamais fait parler d'elle. Ses frères travaillaient eux aussi au loin; c'est ce qui explique leur absence le jour du meurtre.

Comme on le voit, la version de l'accusée n'est pas de nature à jeter beaucoup de lumière sur ce drame mystérieux.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

TENTATIVE D'EVASION

—Le gouverneur de la prison en avait une bonne à raconter aux reporters.

Il y a quelques jours le gardien des ateliers, un homonyme de M. Vallée, lui apprit que deux détenus les nommés Homier et Lafette avaient résolu de regagner le grand air de la liberté. Les deux copains devaient voler des cordes dans le magasin, escalader le toit et de là descendre et aller prendre une villégiature dans un climat plus propice aux amusements de la saison d'été. Mais ils avaient compté sans le garde-magasin Vallee et quand nos deux hommes se furent munis de cordes et s'en furent ceints la taille comme d'un corset, ils virent arriver M. Vallée qui leur dit qu'ils voulaient les débarrasser de ce vêtement improvisé contrairement aux règlements de la géôle. On fouilla ensuite les prisonniers et on trouva sur eux une clef faite d'un bout de ferblanc et une barre en fer.

Homier est un individu dangereux. Quand le juge Doyon les condamna à 23 mois de prison pour vol, il insulta le magistrat et décrocha six mois encore.

Les détenus ainsi pincés sont furieux et disent qu'ils ont été trahis.

UN GIBIER DE PRISON

—Ernest Hudon est un jeune voleur de 24 ans qui a son passé et ses légendes. Samedi dernier, il a loué un cheval et une voiture chez Moreau et Racine et n'a pas été revu depuis. On est convaincu qu'il a dû vendre cet équipage, estimé à $350, quelque part dans les campagnes environnantes.

Hudon n'était arrivé que depuis quelques jours seulement Il venait de purger une sentence de 6 mois à la prison de Chicoutimi pour vol chez les Trappistes de Mistassini. On se rappelle que Hudon alla s'enfermer un beau jour à la Trappe dans la lointaine vallée du lac St Jean. Il revêtit la soutane et affectait des airs de piété tellement bien calculés qu'on s'y laissa prendre.

Le supérieur et le directeur parlaient de Hudson comme d'un novice modèle et d'un petit saint. Il sut tellement bien gagner leur confiance qu'un jour ils lui confièrent une mission à Québec et lui donnèrent une somme d'argent assez rondelette pour payer certains comptes.

A peine parti, il jeta sa soutane aux orties, renonça à la vie religieuse et se mit à faire la noce avec les écus des Trappistes. Heureusement, il fut pincé et relégué en prison pour lui donner le temps de réfléchir.

Ces six mois de réflexion ne lui ont pas servi, car il vient encore de voler.

On ne sait quelle direction il a prise.

EBOULEMENT

—Comme midi sonnait, mardi, un éboulement s'est produit à la gare de l'Est.

Quoique l'éboulis ne soit pas considérable, il a cependant causé la mort d'un brave ouvrier nommé J. B. Laflamme.

Six autres ouvriers ont été légèrement blessés.

SHERBROOKE

DAVID GENDREAU

—Un accident fatal est arrivé dans les cours du Pacifique Canadien par lequel David alias Delphias Gendreau a perdu la vie. On était à composer un convoi quand le malheureux Gendreau fut pris entre la locomotive et un wagon. On le transporta au City Hotel, où tous les soins ne purent le sauver et il mourut deux heures après l'accident. Gendreau était un gardien de bagages. Il était veuf, âgé de 25 ans et venait de Mégantic.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'ont obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co. Lowell, Mass.

UNE CAUSE CELEBRE.

DEUX HISTOIRES RACONTEES PAR UN JUGE.

Le deuxieme Proces Pour Meurtre a Lowell Depuis 20 Ans.

Le procès des deux hommes accusés d'avoir commis le meurtre du laitier Duroy S Foster de Burlington, un village à quelque distance de Lowell, est commencé lundi en cette ville.

Les accusés se nomment, comme chacun sait, Patrick Sullivan, Patrick J. Foley et Cornelius Nagle.

Le crime, tout le monde doit s'en rappeler, a été commis le 12 septembre dernier, passé minuit, sur le chemin de Billerica.

Le laitier Foster habitait une vieille maison maintenant cachée sous le feuillage d'un gros arbre, sur le bord de la route conduisant à Burlington. Il s'en retournait chez lui à une heure avancée, dans la nuit du 11 septembre, lorsqu'il fit la rencontre de trois hommes dans une voiture couverte. Ces trois hommes, à la pointe du pistolet, le dévalisèrent, puis s'enfuirent à bride abattue.

Dès que les détrousseurs furent partis, le vieux laitier alla frapper à une maison voisine, réveilla le propriétaire et tous deux s'en allèrent conter l'affaire à un constable de Billerica. Le laitier, le constable et deux autres hommes, tous bien armés, partirent aussitôt en voiture à la poursuite des voleurs de grand chemin.

L'attelage suspect fut rejoint sur la route, de l'autre côté du village de Billerica.

Le cheval était arrêté et un homme le tenait à la bride.

Le constable mit pied à terre avec ses deux assistants et Foster resta dans la voiture. Comme le constable mettait la main au collet du malfaiteur qui tenait le cheval par la bride, les trois gredins, qui étaient évidemment en train de piller une grange, se mirent à tirer du revolver, en accourant au secours de leur camarade.

Pendant la fusillade, le laitier Foster fut atteint par une balle en arrière de la tête et le cheval, effrayé, partit à la course Le corps du laitier fut trouvé un peu plus loin, tandis que les malfaiteurs prenaient la fuite.

Le lendemain la police trouvait la voiture couverte et arrêtait les trois hommes supposés s'en être servis la nuit du meurtre.

DES HISTOIRES

Après un intermède, le juge Sherman dit: "Cela peut paraître étrange que tant de jurés aient été excusés à cause de scrupules de conscience. On dit que des tribunaux ont été blagués de cette manière. Naturellement, ce n'est pas dans cet Etat que la chose est arrivée, mais dans le New Hampshire

"On raconte l'histoire d'un homme qui avait prétendu être sourd. Mais, s'écria le clerc de la cour, je connais très bien cet homme et il n'est pas plus sourd que je ne le suis moi-même N'importe, répondit le juge, s'il est sourd, nous n'en avons pas besoin, et s'il est menteur, qu'il s'en aille également. Je ne veux pas dire que cette histoire trouverait une application dans le cas présent."

Même les prisonniers trouvèrent matière à rire dans cette histoire

Après l'ajournement, les prisonniers purent voir leurs parents. Foley embrassa affectueusement sa femme et sa petite fille, une enfant qui n'avait que deux mois lorsqu'il fut arrêté.

Un jeune homme qu'on ne connaît pas vint embrasser les trois prisonniers qui furent ensuite reconduits en prison.

LE CHOIX DES JURÉS.

Voici la liste complète des jurés qui figurent dans cette cause:

Edward S. Randall, de Medford, Alpheus R Henderson, de Evrett, J. Howard Crosby, de Arlington, Geo. C. Grant, de Arlington, Milton Moore, de Woburn, William W. Pindar, de Medford, Wallace W. Sawyer, de Watertown, Benj M. Black, de Lowell, Samuel Patch, de Waltham, William S. Kenneson, de Lowell, James O'Sullivan, de Lowell, Horace Ela, de Lowell.

M. Wier, le procureur du district, a fait l'ouverture de la cause, dans le procès des trois hommes accusés d'avoir tué le laitier Foster. Il a parlé en ces termes:

"Il n'y a pas de place ici pour le sentiment ou la pitié. Il y a un plus haut tribunal pour cela. Ces trois hommes sont accusés d'avoir tué le 11 septembre Duroy S. Foster, un homme dépassant la cinquantaine, qui s'était occupé de culture presque toute sa vie et était le père d'une nombreuse famille. Il a été tué au moment où un constable du village de Billerica cherchait à opérer l'arrestation d'un homme soupçonné faire partie d'une bande de voleurs de grand chemin. Le meurtre a été commis à quelques verges du chemin qui va de Billerica à Boston.

"Patrick Sullivan demeurait à Somerville et possédait un cheval et deux voitures. Le soir du meurtre il donna à manger à son cheval et alla prendre son souper."

M Wier parla des témoins qui se trouvaient dans la cour après le souper. Ces personnes aidèrent Sullivan à changer les roues de devant de sa voiture couverte.

"La voiture de Sullivan, pour suivit l'avocat, était différente de bien d'autres. Les roues de devant se trouvaient beaucoup trop petites. Il y avait aussi une différence dans la longueur des deux essieux, celui de devant étant quelque peu plus court que celui de derrière, de sorte que les traces faites par les roues qui se trouvaient comme roulant à côté l'une de l'autre étaient très larges. Ces traces de la voiture de Sullivan se trouvèrent être différentes de toute autre dans le comté de Middlesex cette nuit là. Les roues de devant étaient peintes différemment des roues de derrière; elles étaient propres, tandis que les deux autres étaient très sales. Le nom de P. Sullivan se trouvait sur le côté de la voiture.

"Je mentionne ces choses parce que dans cette cause elles ont beaucoup d'importance. Sullivan, après avoir attelé, dit qu'il s'en allait à Newton. Il arrêta au magasin de Lyon et Sullivan avait l'air comme s'il attendait quelqu'un. Puis il s'éloigna, peu après Nagle et Foley arrivaient au magasin et demandaient Pat. Quelques instants plus tard le trio se rencontrait et partait ensemble en voiture.

"Maintenant, allons nous trouver les trois hommes à Newton? Non, ils se rendirent à Woburn, à huit milles de Somerville. Il était environ 9 heures 15, quand un agent de police vit la voiture de Sullivan et la remarqua, tant son apparence était étrange. Les trois hommes arrêtèrent en face d'une buvette où ils entrèrent. Un autre agent de police de l'autre côté de la rue vint examiner la voiture et il attendit patiemment la sortie des trois hommes de la buvette. Mais cela prit du temps; ils voulaient tuer le temps, car il était encore trop de bonne heure pour faire ce qu'ils avaient prémédité. Enfin l'agent les vit partir dans la direction de Billerica.

"Ils ont ensuite été vu à quatre milles de Woburn. Vers les 10 heures un jeune homme, s'en retournant chez lui à Burlington, remarqua la voiture couverte: deux des accusés marchaient derrière. L'un de ces deux hommes se dirigea vers le jeune homme et il le regarda en face. Ce jeune homme n'oubliera jamais cette figure, et il vous dira que c'était celle de Patrick J. Foley. Peu après le jeune homme rencontra Foster qui marmottait entre ses dents et tenait un couteau dans sa main. Il ne m'est pas permis de vous dire quelles paroles le jeune homme et Foster échangèrent. Vous le saurai plus tard."

Après un intermède, un plan des lieux et la photographie de l'attelage de Sullivan furent mis sous les yeux des jurés pour qu'ils se rendissent plus facilement compte de faits.

Continuant son récit, M. Wier relata le vol commis sur la personne de Foster, la résistance de celui-ci, ensuite son départ avec le constable Livingston et deux aides pour rejoindre les malfaiteurs. Rendu au moment du meurtre, M. Wier continua:

"Il y avait de la rosée cette nuit-là, et le constable aperçut les traces, très larges, d'une voiture. Ces traces furent suivies jusqu'au sommet d'une colline où la voiture et le cheval de Sullivan furent rejoints.

"Sullivan et Foley étaient près d'une grange qu'ils étaient en train de piller. Ils entendirent un cheval s'arrêtant là où ils avaient laissé leur étrange attelage. Livingstone l'un et de ses hommes, Nichols, étaient armés. Cox, un autre assistant du constable, ne portait pas d'armes. Levingston arrêta Nagle et il donna à Nichols une paire de menottes. Dans son innocence de paysan, Nichols n'avait peut-être jamais vu de menottes et il ne put les passer à Nagle. Cox arriva en arrière de Nagle et une lutte s'ensuivit.

"Livingston aperçut deux hommes qui accouraient à travers les champs; ils ne tardèrent pas à arriver sur les lieux. Il les vit lever leurs revolvers et tirer directement en travers de la route, et ils put entendre les balles effleurer les feuilles d'un bouleau au dessus de sa tête.

"Le cheval que Foster tenait se trouvait un peu en avant du constable et de ses aides. Ceux-ci, en entendant les coups de feu, se tournèrent du côté des deux nouveaux arrivés, et tout en sortant leurs revolvers de leurs poches, ils firent instinctivement quelques pas de retraite. Une balle passa si près de Livingston qu'il crut un moment avoir été atteint à une joue. Le constable réussit à tirer un coup de revolver, et le vieux pistolet de Nichols, son assistant, ne partit qu'une seule fois, tandis que les trois malfaiteurs tiraient chacun plusieurs coups de feu. Après cette fusillade, Nagle, Sullivan et Foley sautèrent dans leur voiture et s'éloignèrent rapidement du côté de Billerica.

"Livingstone suivit la voiture sur une courte distance, puis retourna sur ses pas. Il trouva un cadavre sur le bord du chemin. C'était le corps de Duroy S Foster, assassiné par les trois mécréants."

L'ATTITUDE DES PRISONNIERS.

Pendant ce reçit, les prisonniers ne cessaient de fixer des yeux le procureur du district, écoutant attentivement tout ce qu'il disait.

Sullivan et Nagle chiquaient, crachant à chaque instant dans le crachoir à leurs pieds; mais leurs lèvres cessèrent de remuer quand M. Wier raconta la scène du meurtre.

Le procureur du district raconta ensuite que les trois accusés se dirigèrent à bride abattue vers Somerville, après le meurtre. Le long de la route plusieurs personnes les virent passer et reconnurent la voiture de Sullivan.

A ce moment Sullivan, Nagle et Sullivan demandèrent un verre d'eau et on leur en emporta.

SULLIVAN RECONNU.

Puis M. Wier dit que la voiture de Sullivan passa par le village de Stoneham à 2 40 heures, cette nuit-là. Deux des accusés marchaient en avant du cheval. Un agent de police les aperçut et leur parla; ils dirent qu'ils venaient de Newton. L'agent reconnut Patrick Sullivan et il viendra le dire en témoignage.

La voiture de Sullivan, le lendemain du meurtre, fut trouvée par la police. Les petites roues de devant avaient été enlevées et les vieilles roues avaient été mises à leur place.

La police questionna Sullivan qui fut trouvé à Somerville, et il dit qu'il n'était jamais allé à Billerica de sa vie. "Nous allons vous prouver, continua M. Wier, que Sullivan est allé à Billerica au moins une fois avant le meurtre, lorsqu'il alla rendre visite à son futur parent, Patrick J. Foley, qui y cultivait une ferme. Quand Foley a été arrêté, il dit qu'il avait passé la nuit du meurtre à Newton. Nagle refusa de parler. Nagle est l'homme que Levingston regarda dans les yeux sur le chemin de Billerica."

Nagle se mit à rire et à parler tout bas à Sullivan.

Le procès se continu.

Reid & Hughes.

Progres des Marchandises d'Ete.

Si vous savez seulement comment et quoi faire pour vous tenir froid dans un jour d'été, mettez-vous dans la tête de vous procurer des

Banboo - Porch - Screens

Qui vous mettent à l'abri de la chaleur, vous donnent de l'air—quelques années passées ces SCREENS étaient considérés un luxe et n'étaient achetés que par des personnes riches.

Nous les avons achetés d'importation directe et durant ces temps chauds tout le monde peut jouir d'un article à la portée de tous,

Seulement $1.19 chacun, grandeur 72 x 96.

Ne vous excitez pas à croire que la vie ne vaut pas la peine parceque votre maison est remplie de mouches. Nous pouvons ajuster un SCREEN à tous vos chassis pour un bas prix.

Nous en avons dans le meilleur bois, de qualité extra, faits pour ajuster toutes les grandeurs de chassis au prix de 25.

Mangez-vous des bonbons? soyez prudents à choisir la sorte.

Des quantités qui portent le nom de Bonbons sont vendus et font plus de tort à la santé que vous ne pouvez le croire. Chaque livre de bonbon vendu dans notre magasin est pure et fraîche et un autre point important est que nous vendons les qualités de 39c et 45c pour

19 cents la livre.

Reid & Hughes,

Nos 225 A 235 RUE ESSEX

LAWRENCE, MASS.

Telephone 112-2.

Commis de langue française—M.M. Jos. A. Roy, Mlle Evelina Poirier, Mlle Lumina Morneau, Melle Caroline St. Laurent, et Dame Exilda Cardinal.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢ IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

COHN BROS & KLEE SOLE AGENTS AND DISTRIBUTERS PARK PLACE COR CHURCH ST. N.Y.

MITCHELL & CO.

UNE AUTRE REDUCTION DANS LES PRIX !

Nous avons placé en vente aujourd'hui 3,000 verges de véritables Ginghams Ecosssais importés John Anderson, autrefois vendus à 25c. et 38c., pour cette vente

12 1-2c. la verge.

Voyez l'Etalage dans nos Vitrines.

Ces Machines a Coudre Demorest a 4 tiroirs se vendent rapidement a $19.50 argent comptant. En desirez-vous ?

☞ Nous donnons encore des Bargains immenses dans les Soies.

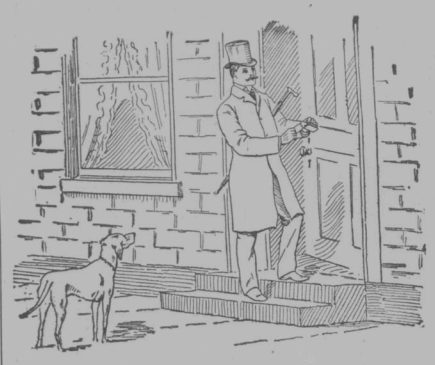
{o — o}

Mitchell & Co.

76 a 82 RUE MERRIMACK,

HAVERHILL, MASS.

Commis canadien—M. P. H. Bilodeau.



Entrez quand vous passez et jetez un coup d'œil sur notre assortiment de Corps et Calecons pour la saison d'été, demandez à voir ceux de **25** et **50c.** qui sont d'une valeur extra.

N'OUBLIEZ PAS que nous nous avons les meilleurs Chapeaux de Paille de 25 et 50c. de la ville.

HAMEL & CLOUTIER,

405 Rue Essex,

Lawrence, Mass., à l'enseigne de la Valise Dorée.

Orgueil Pardonnable.

Est celui qui est exhibé pour ceux qui achètent nos CHAUSSURES.

Nous achetons des Chaussures que de première qualité pour hommes, femmes et enfants et nous les vendons à des prix qui ne peuvent être égalés. Que pensez-vous d'un tel avantage que celui-ci.

Bottines pour hommes 75c. | Bottines pour enfants 65c
Bottines de jeunes gens 50.

Oxfords d'enfants et de demoiselles. Chaussures boutonnées pour enfants, Tan & Dongola pour 50c.

Notre stock de Souliers en cuir patent est le plus complet de la ville.

Agent de Billets de chemins de fer pour le Canada et l'Ouest.

V. J. HUOT,

437 Rue Essex 437

CHERCHEZ LA FEMME.

UN LOWELLOIS ASSASSINE PAR UN AVOCAT.

Le Recit Emouvant d'un Attentat en Georgie.

Philip Fitzpatrick, un Lowellois qui habitait Thunder Bolt, près de Savannan, Ga., a été assassiné mardi soir par Charles Loud, un avocat de Mt Vernon.

Le crime a été commis à propos d'une femme. Loud aimait Helene Stockton, une chanteuse au théâtre Gaiety, la propriété de Fitzpatrick.

Ce dernier aimait aussi la jeune fille. Or, la belle préférait l'avocat et Fitzpatrick, qui le savait, voulut épouser la belle Helene avant qu'elle revit l'avocat Loud La jeune fille refusa et Fitzpatrick fit un tel tapage qu'il fut arrêté. Pendant son incarcération, Helène allait trouver son amant et s'enfuyait avec lui à Thunderbolt.

Fitzpatrick sortit de prison sous caution et parvint à dénicher les amoureux. Il les trouva en tête à tête dans une chambre d'une pension. Fitzpatrick enfonça la porte et s'élança sur Loud. Celui-ci saisit son revolver et tira au dessus de la tête de son assaillant, pour l'effrayer. Fitzpatrick avança toujours et frappa Loud en pleine figure. C'est alors que l'avocat tira deux coups de feu à bout portant sur Fitzpatrick, qui tomba raide mort.

Loud, après le crime, est allé se livrer à la police.

La famille de la victime, qui habite cette ville, apprit la tragique nouvelle hier par télégramme. Peter Fitzpatrick, le père, est aussitôt parti pour aller chercher le corps. La famille attendait une visite de leur fils sous peu.

Philip H Fitzpatrick, celui qui s'est fait tuer, était âgé de 30 ans. Il a déjà été employé au St Charles Hotel, en cette ville.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

ANNONCE

EXTRAORDINAIRE!

Une offre imprévue dans le commerce de marchandises seches de Lawrence.

Nous donnerons des CREPONS NOIRS de la valeur de $1.25.

Venez les Voir,

Nous avons commencé cette semaine à offrir à nos pratiques des occasions exceptionnelles. Pour chaque 50 cts de marchandises que vous acheterez, vous aurez un billet qui vous donnera une chance sur 7 patrons de Robes

Valant de $12 a $24 chacun,

En msme temps nous vous offrons, dans tous les dépts une des

Plus Grande Reduction

Qui ne s'est jamais vue dans la ville de Lawrence. Les réductions spéciales seront annoncées tous les jours dans les journaux.

F. A. Edwards & Co.

Magasin Nouveau,

Marchandises Nouvelles,

275 RUE ESSEX,

Employés de langue française: Jos. H Roy et Amanda Potvin.

Demoiselles O. JEAN & CIE.

Specialite pour cette Semaine.

Chapeaux Garnis, réduction sur toute la ligne.

Venez voir, vous serez surpris au superlatif.

Ne l'oubliez-pas.

Dentelle de 25c pour 15c Dentelle de 15c pour 10c
Dentelle de 10c pour 5c.

Réduction sans pareille dans les Rubans.

Une visite vous convaincra.

Il faut que tout se vende sans égard au prix coutant.

O. JEAN & CO., 42I Rue Essex.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES,
Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,

523 RUE ESSEX

EDOUARD COURTEMANCHE, Propriétarie.

Centres Canadiens.

Lawrence

Notre officier de police canadien, M. Amédée Beauregard est en vacance depuis jeudi dernier.

Mme Joseph Martineau, de Holyoke, Mass., est en visite à Lawrence chez sa nièce Mme Louis Riel.

La procession de mai qui avait été retardé à dimanche dernier à cause du mauvais temps a eu lieu à trois heures avec grand succès.

La société St Jean-Baptiste, à l'assemblée de mercredi soir, a voter cent dollars extra au comité d'organisation pour la fête du 24 juin.

Le moulin Washington, offre un premium de cinq à dix par cent à ses employes (weavers) pour ceux qui font le meilleur ouvrage.

Le programme préparé par M Héroux au parc pour la fête de jeudi dernier a été rempli avec succès. L'audience était une des plus nombreuses.

Les pilules du Dr Larivière, pour le mal de tête, en vente à la pharmacie Miville. Essayez-les, aussi en vente à la pharmacie Miville de Manchester, N. H.

Un incendie s'est déclaré samedi à quatre heures et demie dans l'étable de Wingate le fleuriste. Les dommages sont à peu près de mille piastres, couverts par les assurances.

La pharmacie Miville est sans contredit l'endroit par excellence pour vous procurer tout ce qui est utile aux familles en fait de parfums, savons, essences, articles de fantaisies, vins, liqueurs pour les malades, etc.

Les billets pour le banquet de la fête du 24 juin sont maintenant en vente par Z. A. Berthiaume et Emeric Talbot. Le prix du billet est de $2. Procurez les vous au plus tôt, car le nombre des billets est limité.

Pour faire remplir vos prescriptions avec soin, pour acheter vos parfums, essences, savons de toilette, articles de fantaisie, etc. Félix Poisson, coin des rues Franklin et Common est le pharmacien qu'il vous faut aller voir pour être servis avec courtoisie et honnêteté.

Le comité d'organisation pour la fête du 24 juin à décider d'admettre les dames aux tables du banquet.

Il y a beaucoup d'ouvrage à la *Bobbin Shop*, on est obligé de travailler jusqu'à 9 heures du soir afin de remplir les ordres.

M. Eméric Talbot a été chargé de remplir le programme pour la St Jean-Baptiste. Il a eu un grand succès jusqu'à présent.

Narcisse Bonneau est à préparer un char qui montrera la manière de filler etc dtisser autrefois pratiquée au Canada.

Le Rév. Père Portal, a accepté de faire le sermon de circonstance à la messe qui sera chantée le jour de la fête St. Jean-Baptiste.

Les maçons, les ouvriers, les voituriers sont à préparer pour chaque métier un char allégorique pour la parade du 24 juin.

Laissez vos ordres chez J. E. Benoit pour votre charbon et votre bois, 206, rue Lowell. Vous serez servis avec empressement et courtoisie.

M. Joseph Mondor a été condamné à $10 d'amende ou 60 jours de prison, la semaine dernière pour avoir volé du lait de M. Ch. Lacaillade.

Jetez un coup d'œil dans la vitrine chez Edwards et vous voirez les beaux patrons de crépons qui doivent être donnés aux pratiques qui auront le plus grand nombre de billets.

Un enfant de quatre ans du nom de Charlie Whitehead s'est noyé dans la rivière samedi soir, en jouant sur le bord de l'eau, il a perdu son équilibre et on n'a pas pu le sauver.

Mlle B. Brodeau employé au moulin Washington résidant au No. 98 rue Concord, s'est faite frapper à la figure par une navette de metier. Elle a été transportée de suite à l'hôpital.

La Paris Cloak & Suit Co., exhibe la plus grande variété de costumes de dames de Lawrence comprenant les plus nouveaux tissus et les plus récentes nouveautés à des prix qui font la rage de leurs concurrents.

La bande canadienne a été felicitée du bon ouvrage qu'elle a ait pour la fête de jeudi dernier. Elle a été obligée de jouer de 7 heures du matin a 7 heures du soir. C'est l'ouvrage le plus considérable qu'elle a fait depuis longtemps.

MM. Belle-Isle & Co, 47 rue Franklin ont toujours en stock. Médecines patentées de toutes sortes, papeterie, bonbons, cigares, tabas etc. Manufacturiers d'extraits de Venille, Citron, Menthe poivrée, (Peppermint,) Gingembre, etc. Agents pour les journaux du Canada, la *Patrie* la *Presse*, l'*Electeur*. Ils tiennent aussi un magnifique papier à lettre, à très bon marché.

Le Dr J.D. Delisle, qui a passé l'année dernière dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, du nez, (tel que le catarrhe) de la gorge, des oreilles et de la vessie, et pour donner plus de satisfaction à ses clients, le Dr Delisle ne s'occupera que des maladies ci-haut mentionnées Bureau, No 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover, Lowell, Mass. Consultations, de 2 à 4 et 7 à 8, p. m. Résidence, 420 rue Fletcher.

MM. Morin et Fréchette, sont prêts a faire des affaires. Ils n'ont rien épargné pour satisfaire leurs nombreuses pratiques. Ils viennent de s'assurer les services d'un patissier de première classe. Ils ne craignent pas d'assurer au public que parfaite satisfaction lui sera donnée. Leur fontaine à soda est une des plus belles de la ville ils ont les meilleurs sodas à la crême, crême à la glace, gâteaux les plus délicieux, rafraîchissements, toniques de toutes sortes pour la saison d'été. Nous invitons nos lecteurs et lectrices à visiter ce fameux etablissement situé sur la rue Hampshire.

La Surdite ne Peut Etre Guerie par applications locales, car elles ne peuvent atteindre la partie malade de l'oreille. Il n'y a seulement qu'un moyen de guérir la surdité et c'est par des constitutionnels. La surdité est causée par une condition enflammée par la doublure muqueuse du tube Eustachien. Lorsque ce tube est enflammé vous avez un son grondant ou une ouïe imparfaite, et lorsqu'il est entièrement fermé, le résultat est la surdité, et à moins que l'inflammation soit enlevée et ce tube ramené à sa condition normale, l'ouie sera détruite pour toujours, 9 cas sur 10 sont causés par le catarrhe, ce qui n'est rien autre chose que la condition inflammée des surfaces muqueuses.

Nous vous donnerons cent dollars pour tout cas de surdité (causée par le catarrhe) qui ne sera pas guéri par le Hall's Catarrh Cure. Envoyez pour circulaire gratis.

F. J. CHENEY & Co.,
Toledo, O.

Vendu par les droguistes 75c.

Excursion au Canada.

On nous informe qu'il y aura une grande excursion au Canada le 24 juin prochain. Le prix des billets est de $10 00, aller et retour, pour Montréal ou Québec et seront bons pour un mois.

Par informations, adressez-vous à Viger & Co., 66, rue Hampshire, Lawrence, Mass.

Vil Plomb Change en Or.

Un de nos compatriotes, M. George Théberge, vient de faire l'acquisition de la *River View House*, qui se trouve située à une courte distance de Lawrence.

Cette maison a déjà eu une réputation peu enviable; mais M. Théberge, qui appartient à une famille très honorable et dont la conduite a toujours été irréprochable, en a fait un établissement de première classe. Il a fait le tour de force de changer en or le vil plomb.

Aujourd'hui la *River View House* est la maison par excellence pour les citadins respectables qui veulent aller se récréer honnêtement à la campagne.

M. Georges Théberge a avec lui sa sœur, qui a pris la charge de la direction intérieure de l'hôtel, Mlle Théberge est assez connue de la meilleure société canadienne de Lawrence pour que les mères un peu craintives se rassurent sur la manière dont M. Théberge entend conduire les affaires de sa maison.

Notre jeune compatriote mérite d'être encouragé et nous lui souhaitons une réussite complète.

Mal de Tete, Indigestion, Debilite, Dypepsie

Et toutes les maladies d'estomac guéries par la P. P. P.

(Prickly Ash Poke Root & Potassium) La P. P. P. est un remède sûr pour le rhumatisme, syphilis, scrofules, empoisonnement du sang, boutons et toutes les maladies de la peau et du sang. Maladies de cancer sur le visage, maladies chroniques de la peau, enflammation, les affligés remercieront le P. P. P. pour sa grande guérison. Albott's East Indian Con Paint guérit tous les cors, dartes, etc.

Une Jolie Fete.

Mercredi soir, le 5 courant, River View Ressort, dont M. George Théberge est le propriétaire, a été temoin d'une joyeuse réunion Plusieurs jeunes gens qui sont l'élite de notre ville ont donné un banquet et un concert à cette fameuse place d'été Il va sans dire que les amusements ont été nombreux et que l'on s'est amusé jusqu'à une heure très avancée. M. Wm. N. Hamel représentait LE PROGRES et le Dr. Janson Lapalme le *National*. Ces deux messieurs se sont distingués en faisant des discours éloquents. M. Philippe Cloutier, président de la réunion, a fait un discours de circontance qui fut fort apprécié et a introduit à tour de rôle les messieurs suivants qui tous se sont acquittés de leur tâche avec distinction: ce sont messieurs Dr. Janson Lapalme, John J. Baker, Achille Proulx, Emile Mercier, de Haverhill, Mass., Albert Roberge, Athanasse Brunette, Peter Benard, Joseph Théberge, Jos. Brochu, George Blanchette, Alphonse Audette, Alphire Touchette, Hormisdas Girard, John Mercier, William Laplante, Fred Lord, Jos. Brochu, et W. H Hamel.

Il nous fait plaisir de féliciter ces jeunes messieurs de la manière qu'ils ont fait les choses, et notre correspondant les a remerciés cordialement pour l'invitation qui lui avait été faite, en leur disant qu'il était heureux d'avoir participé à une si belle réunion ou l'harmonie et la concorde régnaient en maître.

Le Cercle Jeanne d'Arc.

Jeudi soir 30 mai a eu lieu aux salles St Jean-Baptiste un charmant parti de surprise donné par les demoiselles du Cercle Jeanne d'Arc.

Les boîtes de surprise se sont vendues en un clin d'œil et ont donné beaucoup de plaisir à ceux qui ont pu s'en procurer une.

Le programme suivant a été exécuté avec grâce et précision par tous ceux qui y ont participé: Duo de piano, "Qui Vive," par Mlles Ida Roberge et Délia Bolduc; chanson, "Sweetheart," par Mlle Exilda Houle; solo de violon par Mlle Eva Lanctot; duo, chant, "L'Orage," par Mlles Agnès Cyr et Exilda Houle; déclamation, "Les Vieux," Mlle Laetitia Ouellette; solo de piano, "Les Clochettes," par Mlle Ida Roberge; chanson, "L'Adieu du Marin," Wm Laplante; duo, chant, Mlles Délima et Philomène Tardif; solo de piano, Mlle Valéla Marier.

Ce programme fut très bien rendu et a été applaudi à maintes reprises.

Il y avait de nombreux articles de fantaisie, bonbons, crême à la glace, etc.

Somme toute, la soirée a eu un beau succès et nous sommes heureux de feliciter cordialement les organisatrices.

Naissances.

En cette ville, le 2 juin, Mde Arthur Poisson, une fille, baptisée sous les prénoms de Beatrice, Marie. Parrain et marraine: M. Joseph Tardif et Mlle Marie Daly.

En cette ville, le 28 mai, Mde Philippe Lajoie, une fille, baptisée sous les prénoms de Marie Alice Emma. Parain et marraine, M. Joseph Verret et Mlle Alice Bouchard.

Le 31 mai, Mde Osias Jacques, une fille, baptisée sous les prénoms de Marie Eva Ludjerine. Parrain et marraine, M. Joseph Bourassa et Mlle Emma Bourassa.

En cette ville, le 3 juin, Mde Napoléon Mercier, une fille, baptisée sous les prénoms de Marie Eva. Parrain et marraine: M. Michel Mercier et Mlle Philomène Forgues.

En cette ville, le 4 juin, Mde Louis Evreux, deux jumeaux, baptisés sous les prénoms de Marie Eugenie et Louis Albert. Parrain et marraine: M. Edouard Côté et Mlle Louise Lesage, M. Albert Demers et Mlle Mélanie Roche.

Mariage.

Ces jours derniers M. Arsène Lamontagne a uni sa destinée à celle de Mlle Léopoldine Des chênes.

Deces.

Harry Greenfield, âgé de 3 mois, est décédé le 1er juin. Les funérailles ont eu lieu le 2 juin, sous la direction de M. S. Dubé.

Ella Leriche, est décédée le 25 mai à l'âge de 36 ans et 23 jours. Les funérailles ont eu lieu le 28 mai.

A Methuen, le 30 mai, Emma Lafrenière, est décédée à l'âge de 1 an et 9 mois. Les funérailles ont eu lieu le 1er juin.

Le 1er juin, Olivat Gravel, est décédé à l'âge de 19 ans. Les funérailles ont eu lieu le 3 juin.

Le 4 juin, A. Espick est décédé à l'âge de 4 mois et 4 jours. Les funérailles ont eu lieu le 5 juin.

Le 28 mais, Jean Lemerise est décédé en naissant. Lenterrement a eu lieu le 29 Tous ces enterrements étaient sous la direction de M. A. Choquette.

Le Club des Montagnards.

C'était joyeuse fête jeudi dernier le 30 mai à Lawrence. Le Club des Montagnards inaugurait sa résidence d'été, au lac Laurier dans Methuen, Mass, par une charmante fête champêtre en l'honneur de tous ses membres et de leurs amis.

Vers deux heures une quinzaine de voitures remplies des joyeux convivés se rendaient au lieu du rendez vous.

A quatre heures, le président du club, M. Lucien Lévesque, invita M. Elouard Dufresne à hisser un magnifique drapeau étoilé au sommet d'un beau grand mât élevé pour l'occasion. M. Dufresne, qui est un ancien vétéran de la Grande Armée, fit un éloquent discours et les applaudissements éclatèrent de toutes parts.

Après cette cérémonie, M. Aime Gauthier de l'ETOILE, qui avait été nommé membre honoraire du club, fut invité à faire le discours d'inauguration. Le sujet était abondant et se prêtait très bien à une foule de remarques. M. Gauthier sut profiter habilement de l'occasion pour faire un joli petit discours, après lequel tous furent invités à prendre part à un bon dîner auquel tous les convives firent grandement honneur.

Il y eut de nombreux amusements et de l'enthousiasme sur toute la ligne ainsi que du chant, des discours, des jeux de toutes sortes, des parties de whist, etc. Il était 8 heures lorsque tous reprirent le chemin de leur logis, enchantés de cette belle réception qui fait honneur aux organisateurs.

Voici la liste des membres et des officiers du "Club des Montagnards:"

Président, Lucien Lévesque; Vice Prés., Elie Lacaillade; Sec, David Daigle; Trés, Adélard Théberge; Maréchal de Logis, Joseph Valcourt; Assistant maréchal de logis, Arthur Théberge; Cuisinier en chef, Jos Thériault; Elouard Dufresne, Alfred Dumont, Alex Lafrance, Jos Bourget, Aimé Bourget, George Valcourt, Jos Cloutier, Jules Fortaine, Arthur Poisson, Luc Laplante, George Thériault, Eugène Blanchette et John Cyr sont tous membres dévoués de cette belle organisation.

Haverhill

LE COURRIER est en vente aux endroits suivants:

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

Une bonne digestion est un bienfait des cieux. Si vous êtes privés de ce bonheur, achetez une bouteille du Dr Delisle's Kinium Compound, et bientôt votre appareil digestif sera dans un ordre parfait En vente chez tous les pharmaciens. $1 la bouteille.

Salem

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants:

F. Morel, 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.

Un Joli Cottage.

M. Artnur Caron, notre habile entrepreneur de bâtisses est à construire sur la Ocean avenue un magnifique cottage pour M Pierre Larrivée. MM. Loiselle & Casavant ont fait l'ouvrage de la maçonnerie. La maison doit être prête à recevoir son propriétaire vers le commencement d'août. Une fois terminée, cette maison sera sans conteste une des plus belles appartenant à un Canadien-français.

Banquet Annuel.

Le banquet annuel donné au profit de l'école St. Joseph a eu lieu jeudi dernier le 30 mai. Tout s'est passé avec un ensemble et une harmonie complèt.

La salle St. Joseph comptait quatre cents personnes parmi lesquelles il nous fait plaisir de noter les noms des personnes qui suivent: Rév. M. E. Pepin, de Lacolle, Canada; Rév. L. M. Lavallée, de Montréal, et le Dr. J. D. Gadoury, de Montréal, frère du curé de la paroisse, et le Dr. L. P. de Grandpré, de Fall River. Au nombre des invités on remarquait les messieurs suivants: M. E. Porter et C. S. Clark de Salem; M. Arsène Dubé, président et représentant de la société St. Jean-Baptiste, et M. Pierre Pelletier, président et représentant la société St. Joseph.

Les tables furent dressées par M. J. D. Valiquet de Lynn, a qui on reconnaît au goût son talent tout particulier pour cet art. Le service des tables a été fait par un essaim de jeunes filles avec costumes appropriés pour la circonstance. Ces demoiselles, à l'admiration des convives, se sont acquittées de leur tâche avec un succès complet.

Les santés furent les suivantes: à Leon XIII, à la paroisse, aux sociétés nationales, aux Etats Unis, à la naturalisation, au Canada, aux dames, au curé de la paroisse et aux vieux garçons, à qui on a cru de voir faire allusion, mais ceux ci tous prédisposés à l'égard de ces choses, ont fait preuve d'un sang-froid habituel.

Plusieurs orateurs ont adressé la paroles, entr'autres nous mentionnerons M. Pierre Pelletier qui a vivement intéressé l'auditoire au sujet de l'avancement de la paroisse par ses institutions et ses sociétés paroissiales. Ensuite M. Arsène Dubé, avec une éloquence tout à fait choisis, fit connaître tous les avantages des sociétés nationales St. Joseph et St. Jean Baptiste, et par là même encouragea ses concitoyens à s'unir sous les étendards de ces différentes sociétés dont chacune d'elles a pour but de protéger les pères de famille et toute personne en général. Son discours se termiua par des applaudissements répétés.

Le Dr. L. P. de Grandpré prit la parole et fit un magnifique discours au sujet de la naturalisation. Il encouragea tous ses compatriotes de Salem a pousser de l'avant cette œuvre propre à faire participer chaque individu d'extraction française aux avantages qu'il y a de devenir citoyen. En effet cet œuvre est grande et devient comme un moyen supplémentaire pour tout canadien désirant réussir, car la naturalisation peut servir à lui faire obtenir des emplois plus lucratifs.

M De Grandpré enleva l'ensemblée par son éloquence soutenue, ses expressions choisies et ses arguments solides.

Lorsque les convives se fussent gorgés de vins et autres liqueurs de choix, M. J. B. Rouillard, propriétaire de l'*Aigle*, fit distribuer à chacun des assistants un exemplaire de son journal, qui était approprié à la circonstance

Communiqué,

Lowell

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Le R. P. Wm D. Joyce, O M. I. le curé de la paroisse de l'Immaculée Conception, partira pour l'Europe le 22 courant et il sera absent jusqu'en septembre.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Une fille a volé un cheval à un nommé Buckley de Marlborough et l'aminal a été retrouvé à Lowell. Maintenant si les filles se mettent à voler des chevaux...

Pendant la semaine, la compagnie du Merrimack fera l'essai d'une nouvelle sorte de métiers qui changent eux-mêmes leurs propres brins de coton. Le seul défaut de ces métiers, c'est qu'ils se nettoient difficilement.

Afin d'obtenir des taux d'assurance moins élevés, une pétition va bientôt circuler dans le Petit Canada.

Il paraîtrait qu'on paie plus cher dans cette partie de la ville pour les assurances que partout ailleurs.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseures) le masque chez les femmes, (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix la bouteille.

[illegible] Lowell Mass.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition

River View Ressort.

Cette maison de pension est située sur le chemin des chars Urbains, à 3 milles de Lawrence. Il y a en face de cet hôtel, une petite île où les touristes pourront aller se reposer à l'ombre des arbres qui l'entourent; plusieurs embarcations sont à la disposition des pensionnaires pour la pêche et autres amusements.

Tout le confort désirable est donné et les prix sont extrêmement bas. Allez vous reposer et vous amuser dans un lieu paisible.

Georges Theberge, Prop.

J. J. O'KEEFE & CO,

66 Rue Lafayette, Salem, Mass.

Manufacturiers de

Soda et Toniques de Toutes Sortes.

Bons Whiskies et Vins en Gros.

Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.

Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement.

Commis { Charles Montgrief et Claude DeLangle.

Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE.

Pelletier & Chouinard,

33 Rue Perkins, Salem, Mass.

Ont toujours en mains

Vins, Liqueurs, Bieres, Lager, Cigares &c

— Les Plus Purs. —

Allez faire une visite et vous serez servis avec courtoisie et honneteté.

Commis { Philias Chartier, Pierre Larivée.

FRANK PELLETIER, PHILIPPE CHOUINARD

Proprietaires.

F. X. VOYER,

83 Rue Harbor,

Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtent tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

☞ Son but est de faire de la place pour les Marchandises du Printemps.

39 Cts pour des Corps et Calecons valant 50 Cts.

Nous avons justement reçu 36 Doz. de Corps et Caleçons en Balbriggan, pour Hommes, vendus partout à 50 cts que nous vendons pour - - 39c

Un Char Charge De Chapeaux de Paille, justement arrivé, à des prix plus bas jamais vus avant aujourd'hui pour la même qualité de Marcharchandises.

Confort Froid

Pour tout le monde, dans les Hardes pour les temps chauds

BICKNELL & BROS.,

Lawrence, Mass.

Commis canadiens:—MM. Pierre Audette et Alphonse Audette.

JUIN.

Vente a Moitie Prix.

Tout Notre Stock

COUPE EN 2.

29c Soies dessinées	12 1-2c vge	8c Ginghams à Robes Couleurs garanties	5c vge
50c Soies lavables	25c la vge	6c Ginghams à tablier	4c vge
$1.00 Soies Surah noire, 24 pouces	49c la vge	7c Serim	4c vge
$1 00 Soies Bengalines	49c vge	10c Ticking	6 1-2c vge
$1.00 Drap Henrietta, fini de soie, 48 pouces	49c vge	5c Crash	2 1-2c vge
50c Costume en patron, 40 pouces	29c vge	10c Crash en toile	5c vge
25c Patrons mélangés 40 pouces,	12 1-2c vge	6c Coton non blanchi	4c vge
50c Plaids, variété de couleurs, 40 pouces	25c vge	Coton Fruit of the Loom	5 1-2c
5c Challis, couleurs assorties, fini de laine,	2 1-2c vge	10c Essuie-mains de bain	5c
10c Challis couleurs garanties	5c vge	25c Damask en Turquie rouge	12 12-c vge
8c Mousseline, 27 pcs	5c vge	12 12c Satines à Robes	7c vge
10c Dimity couleur garantie	5c	Netting pour moustiques, la pièce	35c
15c Mousseline a picot	8c vge	25c Patrons de costume	10c
12 1-2c Chambray	7c vge	17c Drap de crin	10c
6c Indienne	3 1-2c vge	10c Flanelle Domet	5c
		$6.00 Collerettes en drap	$2.98
		900 Silk Collerettes en soie	4.75
		75c Garde-soleil noirs	39c
		50c Garde-soleil d'enfants	25

M. J. CAHILL,

397 Rue Essex.

COMMIS CANADIANS:

M. A. Proulx. Delle Amanda Potvin.

Whiskey de Daniel Webster,

Dix Dollars la Caisse,

Contenant DOUZE Bouteilles d'une Quarte,

$1.00 la Quarte.

T. A. DEVINE, Prop.

Salem, Mass.

RAILROAD Dining Room,

195 Rue Washington,

SALEM, MASS.

Tout de Premiere Classe,

Fred C. BROWN,

Prop.

Ouvert de 6 hrs. A. M. a 11 hrs. P. M.

J. H. Sheridan & Co.,

MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE

Vins, Liqueurs, WhisKey, Rum, Gin, Brandy, Guiness Porter, Bass & Co. Pale Ale, Jones' Beer.

25 - RUE FRONT - 25

SALEM, MASS.

FEUILLETON

50

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

QTATRIEME PARTIE

XVI

Eh! que m'importe cela? réplique la jeune fille. La misère avec Paul me semble préférable à la fortune avec vous, et s'il faut faire un choix, je choisis la misère.

Heureusement, moi qui vous aime, je saurai vous empêcher de perdre votre avenir par une si regrettable folie.

Ne suis-je pas seuls pas seule maîtresse de décider de mon sort?

Non, mille fois non.

Qui m'en empêchera?

Ma volonté, chère enfant.

Votre volonté ne peut me contraindre à vous épouser malgré moi.

C'est ce qui vous trompe.

Vous n'êtes ni mon père, ni mon tuteur, vous n'avez aucun droit sur moi.

Hors d'ici, peut-être. Mais dans cette maison, qui m'appartient et d'où nous sommes seuls, j'ai tous le droits du monde.

Cette maison est à vous? Eh bien, j'en sortirai.

Sans mon consentement? J'en doute.

Suis-je donc votre prisonnière?

Hélas! je dois en convenir.

Et vous pretendez me retenir ici par la force?

Par la force, s'il le faut.

Mais c'est infâme!

Je le nie, puisque, en agissant ainsi que je le fais, j'agirai pour notre bonheur commun.

Je ne suis qu'une pauvre jeune fille, bien faible et bien abandonnée, mais je ne me soumettrai point sans résistance!

A quoi la résistance vous servira-t-elle?

Je crierai, j'appellerai à mon secours.

Rodille eut un sourire diabolique; puis regardant Blanche, il lui dit d'un ton de défi:

Si vous pensez qu'un tel moyen doive vous être bon à quelque chose, rien ne vous empêche de l'employer à l'instant même. Je vous préviens seulement que les murailles sont épaisses, et que vos cris d'appel risquent fort de n'être point entendus.

Alors, si je n'ai pas d'autre moyen de m'échapper de vos mains, dit Blanche, je me précipiterai par cette fenêtre.

Eessayez! répondit Rodille d'un air ironique et d'un ton railleur.

Depuis quelques minutes le misérable, ramené à sa nature véritable par sa discussion avec Blanche, ne se donnait plus la peine de jouer la comédie de l'amour, et se montrait tel qu'il était, tel que nous l'avons toujours connu.

La jeune fille, poussée à bout par les dernières paroles qu'elle venait d'entendre et qui ressemblaient à un défi, s'élança vers l'une des fenêtres donnant sur l'avenue de Neuilly, et fit tous ses efforts pour l'ouvrir, afin de réaliser sa menace, mais elle s'aperçut bien vite que ses tentatives seraient vaines. De solides volets intérieurs, maintenus par un cadenas massif, condamnaient absolument ces croisées et ne permettaient point d'en faire mouvoir les espagnolettes.

Blanche comprit aussitôt que toutes les precautions étaient prises contre elle et qu'elle avait affaire à un homme qu'on ne trouvait jamais en défaut. Anéantie, désespérée, à demi folle, elle se laissa tomber sur une chaise, elle cacha sa tête dans ses mains, et elle pleura silencieusement. Rodille reprit alors la parole.

Eh bien, ma chère enfant, dit-il avec une ironie glaciale, avais-je raison de vous affirmer que ma volonté primait la vôtre, et que vous ne pouviez en aucune façon disposer de votre personne sans ma permission? Vous le voyez maintenant, je suis le plus fort et je suis le plus habile. Vous m'appartenez par droit de conquête, comme l'alouette appartient à l'oiseleur. Les dédains, l'aversion même que vous me témoignez ne font qu'accroître mon amour. Il me semblera doux et charmant de triompher, à force de ténacité, de la résistance de votre cœur et de détruire, l'une après l'autre, les préventions dont le seul objet de votre part [illegible] votre bonheur malgré vous, et rien au monde, vous entendez bien? rien au monde ne me peut empêcher de tenir ce serment!

La jeune fille ne répondit pas, et nous pourrions même ajouter qu'elle n'entendit pas ces paroles, ou du moins qu'elle ne les entendit qu'imparfaitement.

Tenez pour certain d'ailleurs, ma chère Blanche, que vous n'avez absolument rien à craindre de moi, poursuivit Rodille, pas même ma présence, car je vais m'éloigner dans quelques minutes Le temps et la solitude, ces deux grands auxiliaires de la réflexion, ne vous manqueront donc ni l'un ni l'autre.

Le misérable ouvrit la porte de la petite pièce, dans laquelle, bien des années auparavant, il se réveillait en sursaut, au moment où Vol-au-Vent, Mouche-à-Miel et Ripainsel commençaient cette tentative d'effraction nocturne dont nous connaissons les résultats

Vous trouverez là des provisions pour deux jours, reprit-il: je ne reviendrai qu'après demain soir. J'espère qu'alors vous aurez réfléchi, et que vous serez mieux disposée qu'aujourd'hui à accueillir des propositions si honorables pour vous. Ditez-vous bien qu'aucune résistance n'est possible, qu'il faut que votre destinée s'accomplisse, et qu'enfin vous ne sortirez de cette maison que pour devenir ma femme! Il dépend donc de vous, et de vous seule. d'abréger le temps de votre captivité. Sur ce, ma chère Blanche, je vous quitte. La nuit, dit-on, porte conseil, je souhaite que ceux qu'elle vous donnera soient sages et utiles, et que vous ayez le bon sens de les écouter.

Rodille quitta la chambre, et la jeune fille l'entendit fermer la porte à double tour derrière lui. Aussitôt délivrée de la présence odieuse de son persécuteur, Blanche put se livrer sans contrainte à toute la violence de son désespoir, et une terrible crise de douleur succéda à la prostration complète qui depuis quelques instants l'accablait. La malheureuse enfant se vit perdue sans ressource, prisonnière à tout jamais, condamnée à mort en réalité, car elle aimait mieux mourir que de trahir la parole donnée à Paul et d'épouser un homme qui lui faisait horreur.

Ce n'est pas tout encore, à ces déchirantes angoisses se joignaient de profondes et légitimes épouvantes. Dans cette maison isolée, déserte, silencieuse, où elle se sentait aux mains d'un ennemi, Blanche avait peur! Cette chambre aux boiseries grises, mal éclairée par la flamme vacillante d'une bougie, lui semblait pleine de mystérieux périls. Elle s'attendait sans cesse à voir les portes fermées s'entr'ouvrir, et d'effrayantes apparitions se dresser autour d'elle.

La nuit entière se passa ainsi. Blanche n'eut même pas l'idée de se jeter sur le lit pour y chercher quelques instants de sommeil. Un lugubre pressentiment lui disait que, si elle s'endormait dans cette maison, elle ne se réveillerait plus.

Enfin parut le jour, faisant évanouir devant ses premiers rayons les ténèbres et leur cortège d'épouvantements. Blanche ne se sentit ni calmée ni rassurée cependant, mais ses terreurs changèrent de nature ou du moins perdirent leur côté quasi fantastique.

Nous savons déjà que des volets intérieurs, cadenassés solidement, fermaient les fenêtres prenant jour sur l'avenue de Neuilly. Celles qui leur faisaient face n'étaient point condamnées de la même façon; des barreaux de fer, de grosseur raisonnable, suffisaient à paralyser toute tentative, soit d'escalade depuis le dehors, soit d'évasion depuis l'intérieur.

Aussitôt que les pâles clarté de l'aube naissante vinrent blanchir le ciel à l'orient, la jeune fille, déjà prête à braver les dangers les plus grands pour conquérir sa liberté par la fuite, et se flattant déjà de l'espoir qu'elle pourrait appeler à son aide avec quelque chance d'être entendue, courut à l'une de ses fenêtres. La déception ne se fit point attendre, les barreaux dont nous avons parlé présentaient un obstacle insurmontable; les croisées donnaient sur un terrain vague, entouré de murs, et la voix d'une jeune fille ne pouvait franchir l'espace qui s'étendait entre la maison et les lieux habités les plus voisins.

Blanche, absolument découragée, se laissa tomber à genoux et tendit vers le ciel ses mains suppliantes, en murmurant:

Seigneur, mon Dieu, je n'ai plus d'espoir qu'en vous! Ne me viendrez vous point en aide?

La veille au soir, en quittant la petite maison de l'avenue de Neuilly, Rodille, poussé par un sentiment de curiosité bien naturelle, avait pris le chemin de la rue des Amandiers-Popincourt, pour faire une visite au docteur Horner. Il voulait savoir si son associé était instruit déjà de la disparition de Blanche, et de quelle manière plus ou moins plausible il s'expliquerait à lui-même cette disparition. Quoiqu'il fut près de onze heures du soir au moment où il atteignit le but de sa course, il trouva le magnétiseur sur pied et en proie à une excessive agitation.

Ah! pardieu! s'écria-t-il en voyant Rodille, vous arrivez à propos! Si vous n'étiez venu ce soir, demain matin, dès le point du jour, j'aurais couru chez vous.

Je me serais trouvé fort enchanté de vous recevoir et me voici tout à votre disposition. Qu'avez-vous à me dire de si pressé?

J'ai à vous prier, vous pour qui nulle énigme n'est indéchiffrable, de m'expliquer ce qui se passe.

Il se passe donc quelque chose d'anormal? fit Rodille d'un air étonné.

Ah! de par tous les diables, je le crois bien! répliqua Fritz Horner; les faits les plus incompréhensibles se produisent! Quelqu'un, dans un but que j'ignore et qu'il m'est impossible de deviner, s'occupe de moi, épie mes démarches et se mêle de mes affaires.

Quelqu'un, dites-vous?

Oui.

J'entends bien. Mais de qui parlez-vous?

Je l'ignore.

Du moins, qui soupçonnez-vous?

J'ai beau chercher, j'ai beau regarder autour de moi, je ne vois personne qu'il me semble possible de soupçonner.

C'est bizarre et curieux, cela. Enfin, que vous a-t on fait? Mettez moi vite au courant, car je ne sais rien.

Lisez.

Fritz Horner tendit à Rodille la lettre anonyme écrite par ce dernier, et contenant l'indication d'un rendez-vous au "Café de la Vestale." Rodille parut étudier avec la plus méticuleuse attention les quelques lignes de ce billet sans signature.

Eh bien, demanda-t-il ensuite, avez vous reçu de ce mystérieux inconnu des communications importantes?

Je n'en ai reçu d'aucune sorte

Cemment cela?

La lettre anonyme n'était qu'une mystification ou un piège. Je suis resté seul au rendez-vous: personne n'est venu me rejoindre.

Une mystification! un piège! répéta Rodille. Pour quoi? Dans quel but?

Dans le but de se jouer de moi, ou de préparer pour l'avenir, à mon intention, quelque embûche où je tomberai malgré moi.

Tout ceci me semble peu vraisemblable. Il m'est impossible d'admettre ces railleries, où ces pièges, qui ne sont sans doute qu'un pur effet de votre imagination. Pourquoi ne pas supposer, ce qui est infiniment plus admissible, qu'un hasard imprévu, une circonstance indépendante de sa volonté, ont empêché votre correspondant de se trouver au rendez-vous assigné par lui?

Fritz Horner secoua la tête.

Vous doutez? demanda Rodille.

Je l'avoue.

Dans ce cas, il existe un moyen bien simple d'éclaircir vos doutes.

Un moyen?

Le meilleur de tous.

Donnez le-moi vite.

Le voici, mais il est original que ce soit moi qui vous le suggère! Appelez Blanche, endormez-la, mettez-lui cette lettre dans les mains et demandez-lui par qui elle a été écrite. Vous savez aussi bien que moi qu'elle répondra la vérité.

Eh! pardieu, vous avez raison! répliqua Fritz Horner. Je ne me souviens jamais que j'ai sous la main la voyante la plus lucide qui soit peut être au monde! Que voulez-vous? en ma qualité de magnétiseur, j'ai pour excuse ma vieille habitude de ne pas croire au magnétisme. Aujourd'hui je suis convaincu par l'évidence, mais parfois encore le scepticisme l'emporte, j'oublie ma conversation et je retombe dans mon incrédulité Attendez-moi quelques minutes ici, je vais chercher Blanche, et je la ramène.

Friz Horner sortit de la pièce où venait d'avoir lieu l'entretien qui précède.

Il ne savait rien! se dit Rodille.

Au bout d'un instant le magnétiseur reparut. Il avait le visage sombre et le front chargé de nuages.

C'est étrange! murmura-t-il, Blanche n'est pas dans sa chambre.

Vous en êtes sûr?

Parfaitement sûr. J'ai frappé à la porte et, comme je ne recevais pas de réponse, j'ai ouvert et je suis entré. La chambre était vide, le lit était défait

La petite est peut-être au jardin.

A onze heures du soir!

C'est peu probable, j'en conviens, mais cependant ce n'est pas impossible.

Nous allons savoir tout de suite à quoi nous en tenir.

Le magnétiseur ouvrit une fenêtre et, à deux ou trois reprises, il appela Blanche d'une voix retentissante.

Vous voyez bien qu'elle n'est pas là, reprit-il.

Je commence à le croire.

Mais où peut-elle être?

Ce n'est point à moi qu'il faut le demander. La petite avait-elle l'habitude de sortir seule et de rentrer tard?

Je répondrais sur ma vie qu'elle n'a jamais franchi le seuil de la maison, ni le jour ni la nuit.

Lui connaissez vous un amoureux?

Un amoureux! Blanche! Impossible!

Pourquoi donc! Elle est fort jolie, et, à son âge, le cœur bat bien vite.

Elle ne voyait personne.

Vous auriez grand tort d'en répondre! Qui vous dit que quelqu'un de vos clients, devenu amoureux de Blanche, ne se sera pas introduit chez vous à votre insu et à mainte reprise, et ne se sera pas fait aimer de la jeune fille, ce qui ne devait pas être bien difficile?

Voilà une idée qui ne me serait pas venue, à moi.

Elle doit être vraie, cependant. Mais j'y songe maintenant, tout s'enchaîne, tout s'explique, et me voici sûr de mon fait.

Qu'y a-t-il? Expliquez vous!

Cette lettre mystérieuse arrivée ce soir.

Eh bien?

Elle n'avait d'autre but que de vous éloigner d'ici pendant une heure ou deux, afin de donner à l'inconnu le temps de décider Blanche à partir et de l'emmener tout à son aise.

Emmener Blanche! s'écria le magnétiseur avec épouvante. Mais alors, selon vous, il s'agit d'un enlèvement?

Cela me paraît clair comme le jour.

Mais alors, je n'ai plus de somnambule! je suis un homme ruiné!

Vous pourriez même dire, répliqua Rodille, que nous sommes des hommes ruinés, puisque nous avons des intérêts communs.

Eh! mordieu! chacun pour soi! Je pense à moi d'abord. D'ailleurs, vous prenez la chose si froidement qu'on croyait qu'elle ne vous concerne en rien.

A quoi cela me servirait-il de me frapper la tête contre les murailles, je vous le demande?

J'admire votre force de caractère!

Au lieu de se désespérer, comme vous le faites, ne vaut-il pas cent fois mieux chercher les moyens de réparer le mal? C'est ce que je me charge de faire.

Eh quoi! dit vivement Fritz Horner, si Blanche est réellement partie avec un homme, auriez vous donc quelque espoir de la retrouver et de la ramener ici?

Peut-être.

Mais comment?

Ne vous inquiétez de rien et laissez moi agir à ma guise.

Rodille, pressé de questions par le magnétiseur, refusa de s'expliquer davantage et quitta la petite maison de la rue des Amandiers. En remontant dans le cabriolet qui l'attendait et qui le ramena rue du Murée, il se frottait les mains, et il se disait avec une satisfaction intime et profonde:

J'ai bien employé ma journée!

Dans les bureaux de l'étude, à sa grande surprise, il trouva Paul Mercier.

Comment! s'écria-t-il, encore là?

Monsieur, répondit le jeune homme, il y a plus d'une heure que je vous attends. Je souhaite vivement causer un instant avec vous.

Cette demande contrariait Rodille. Cependant il répondit:

Venez dans mon cabinet, je vous écouterai volontiers.

XVIII

Paul Mercier s'était dit, nous le savons, qu'il n'oserait jamais affronter la présence de Blanche avant d'avoir retrouvé la Bible confiée par elle à ses soins; le pauvre garçon s'accusait naïvement d'avoir laissé voler cette Bible, comme s'il eût été en son pouvoir de prévenir un larcin tellement invraisemblable et inattendu. Mais la résolution de l'orphelin, comme celle de tous les amoureux de ce monde, reposait sur le sable.

Lorsque la nuit fut venue, lorsqu'il lui sembla probable et certain que la jeune fille, assise sur le banc vermoulu, dans la petite clairière, pensait à lui et l'attendait, il oublia tout, pour se souvenir seulement qu'il ne pouvait vivre sans voir celle qu'il aimait; il prit le chemin de la rue des Amandiers, et enfin il franchit la muraille, à l'aide des branches pendantes du tilleul, au moment précis où Rodille et Blanche sortaient par la petite porte.

La solitude était complète, dans la maison aussi bien que dans le jardin. Le docteur Horner, fourvoyé au café de la Vestale, attendait vainement son correspondant anonyme. Quant à la servante, qui composait provisoirement tout l'état de maison du magnétiseur, elle s'était hâtée de prendre la clef des champs aussitôt que le maître avait été parti.

Paul Mercier s'assit pendant près d'une demi-heure à cette même place où Blanche avait coutume de s'asseoir, puis très étonné et un peu inquiet de ne point voir venir la jeune fille, il parcourut le jardin dans tous les sens et finit par se rapprocher du pavillon.

Une faible lumière brillait derrière l'une des vitres du premier étage; la maison semblait silencieuse comme un tombeau; la porte du vestibule restait entr'ouverte. Un instant, Paul eut la pensée d'en franchir le seuil, mais il fut arrêté par la crainte de se trouver dès ses premiers pas face à face avec Fritz Horner. N'étant chargé d'aucun message par Rodille, ne pouvant avouer d'ailleurs de quelle façon il venait de s'introduire dans le jardin, comment expliquerait-il sa présence à une telle heure? Il ne le savait pas, et il risquait de compromettre, par cette dangereuse imprudence, le secret de son amour.

Le temps s'écoulait, cependant, et les minutes semblaient au jeune homme longues comme des heures, tandis qu'il se demandait quels motifs impérieux pouvaient empêcher Blanche des descendre au jardin.

Après mûres réflexions, il décida que ces motifs ne pouvaient être qu'au nombre de trois: ou la jeune fille était malade; ou elle avait été contrainte d'accompagner le docteur dans quelque course; ou bien, enfin, Fritz Horner soupçonnait le mystère des nocturnes entrevues, retenait Blanche captive dans quelque appartement écarté.

Paul s'efforçait de faire un choix entre ces trois suppositions également admissibles, le bruit de la petite porte de la rue, s'ouvrant et se refermant avec violence, le tira de sa rêverie. En même temps, il entendit, sur le sable de l'allée droite, le bruit d'un pas rapide. Il se jette vivement de côté, derrière une touffe de verdure qui devait suffire, conjointement avec les ténèbres, pour le dérober aux regards, et il ne tarda point à voir passer devant lui, dans l'ombre, la silhouette osseuse et longue du magnétiseur. Fritz Horner regarda le pavillon, et, tout en marchant, il murmurait d'une voix sourde et irritée des paroles incohérentes.

Le docteur rentrait seul. Ceci réduisait à deux le nombre des conjectures auxquelles nous avons vu Paul se livrer. Blanche n'étant pas sortie avec Fritz Horner, était malade ou prisonnière, il semblait impossible d'en douter, et l'orphelin n'en douta pas un seul instant.

L'esprit rempli de trouble et le cœur plein d'angoisses, il escaladait tristement le mur qu'il avait franchi avec tant de joie et tant d'espérance, une heure auparavant, il reprit le chemin de la rue du Musée, en se disant qu'une telle situation ne pouvait se prolonger davantage pour Blanche, aussi bien que pour lui même, et qu'il fallait, à tout prix et sans retard arracher la jeune fille aux mains du magnétiseur.

L'entreprise en elle-même ne semblait pas offrir de difficultés bien sérieuses. Il suffisait de trouver une maison honnête, d'y choisir un logement convenable dans lequel Blanche pût s'installer et vivre sans bruit, jusqu'au jour où, les formalités indispensables ayant été remplies, elle deviendrait la femme de Paul Rien de plus simple et de plus facile en apparence, rien de plus impossible en réalité, et cela pour une cause bien mesquine et bien misérable. Il fallait louer le logement, il fallait le meubler, enfin il fallait pourvoir aux besoins quotidiens de la jeune fille, et l'orphelin, dépouillé par Rodille des deux rouleaux d'or qui constituaient toute sa fortune, ne possédait pour ainsi dire pas un sou.

Il avait, à la vérité, l'espérance de toucher d'un instant à l'autre une somme énorme, quatre-vingt dix-huit mille francs, mais en attendant cette fortune sa misère restait profonde, et il la subissait d'autant plus impatiemment qu'elle devait être, croyait il, de plus courte durée.

C'est dans ces dispositions d'esprit que Paul Mercier arriva rue du Musée. Il rentra dans la maison qu'il habitait, mais au lieu de monter tout droit à sa mansarde, il s'arrêta au premier étage et sonna.

J'ai à parler ce soir même à M. Rodille, dit-il à la servante, qui vint lui ouvrir.

M. Rodille est sorti et je ne sais quand il rentrera, répondit cette fille.

Peu importe, je l'attendrai.

La servante savait que Paul était le principal des employés de l'agence, elle ne fit en conséquence aucune difficulté de le laisser installer dans l'étude.

Son attente dura plus d'une heure; enfin Rodille arriva, et, quoique l'entretien sollicité par Paul lui parût en ce moment inopportun, il emmena le jeune homme dans son cabinet.

Il est déjà tard, mon cher enfant, lui dit-il en restant debout, sans doute afin de rendre la conversation plus courte. Faites moi donc tout de suite, et le plus brièvement possible, les communications que vous avez à me faire et qui, paraît-il, ne souffrent aucun retard.

Ce debut embarrassa singulièrement l'orphelin; il regretta presque d'avoir mal choisi son temps, et il se demanda s'il ne valait pas mieux remettre au lendemain l'explication qu'il allait provoquer. Mais le souvenir de Blanche le soutint et il sentit redoubler son ardent désir de se procurer sans le moidre retard les moyens de se rapprocher d'elle pour ne plus s'en séparer jamais. Comme le jeune homme, combattu par ces pensées contradictoires, gardait le silence et réfléchissait, Rodille fit un geste d'impatience et murmura:

Qu'attendez vous donc?

Monsieur, dit Paul et s'armant de courage, nous avons traité l'autre jour ensemble une affaire importante.

Rodille fit un geste affirmatif. L'orphelin continua:

Me permettez-vous de vous demander en quel moment aura lieu la réalisation de la promesse que vous m'avez faite?

En d'autres termes, vous désirez savoir quand je vous remettrai la somme convenue?

C'est cela même.

Eh bien, il m'est impossible de vous donner une sollution immédiate et satisfaisante comme je le souhaiterais.

Pourquoi cela donc est-il impossible? s'écria Paul, inquiété par cette réponse ambiguë

Eh! mon Dieu, parce que les rentrées sont plus difficiles que je ne le croyais, et parce que mes débiteurs me font attendre le remboursement des sommes considérables sur lesquelles je comptais pour vous payer.

Cependant, monsieur, vous m'aviez affirmé que je toucherais l'argent qui m'est dû aussitôt après l'enregistrement de l'acte par lequel je vous mets en mon lieu et place et vous abandonne tous mes droits à l'héritage dont il est question.

Ceci est parfaitement exact, mais à l'impossible nul n'est tenu, et je suis en ce moment très gêné.

Je le suis, sans aucun doute, bien plus encore plus que vous, et je vous prie, monsieur, de vouloir bien, du moins, me donner un acompte.

Cette demande est fort juste, répliqua Rodille, et vous me voyez vraiment désolé de ne pouvoir y satisfaire.

Comment! monsieur, vous me refusez même un acompte?

Il le faut bien; je vous répète que je suis à sec. Faut-il vous ouvrir ma caisse, afin de vous montrer qu'elle est vide?

Elle ne saurait l'être au point de vous rendre impraticable un payement de quelques milliers de francs.

Mon jeune ami, c'est ce qui vous trompe. Je n'ai pas au logis, présentement, les quelques milliers de francs dont vous parlez si fort à votre aise.

Du moins, vous avez du crédit.

J'en avais, par malheur mon banquier vient de tomber en déconfiture. Tout se réunit pour m'accabler!

Paul écoutait ces defaites inattendues avec une stupeur et un mécontentement grandissants. Le mauvais vouloir de Rodille lui semblait manifeste et incontestable.

Enfin, monsieur, dit-il d'une voix agité, et avec une hardiesse qui l'étonna lui même, ce n'est pas qui suis venu vous chercher pour vous offrir de vous vendre, moyennant cent mille francs payés comptant, mes droits à un héritage estimé par vous deux cent cinquante mille! ce n'est pas moi qui vous ai arraché par mes sollicitations une promesse onéreuse! Si l'opération vous semblait mauvaise, il ne fallait pas la conclure! Elle vous a paru bonne. J'ai accepté vos conditions, j'ai signé l'acte sans retard, et ses éclaircissements préalables, ainsi que vous l'avez exigé! Maintenant que tout est fini, maintenant que je me suis livré à vous par ma signature, vous n'avez pas le droit de me refuser un argent qui m'appartient de la manière la plus légitime!

Aussi je ne songe pas le moins du monde à vous le refuser, répondit Rodille avec un complet sang-froid. Je vous dis seulement: Attendez!

Et moi, s'écria Paul, je ne veux pas attendre. Il me faut de l'argent aujourd'hui. Il m'en faut demain au plus tard.

Hé! mon jeune ami, que diable en voulez-vous faire, et pourquoi donc une si grande hâte? Je crains fort que vous ne méditiez quelque sottise dont vous aurez plus tard mille regrets.

Ceci, monsieur, me regarde seul et je n'ai de compte à rendre à personne.

Nous sommes d'accord là dessus et je n'insiste pas.

Mais moi, j'insiste pour être payé.

Combien de fois faudra-t-il vous répéter qu'il m'est impossible de le faire en ce moment?

En vérité, s'écria Paul, dont la colère commençait à faire bouillonner le sang, savez-vous, monsieur, que votre conduite est étrange?

En quoi donc, mon jeune ami? demanda Rodille avec une effronterie superbe.

Vous surprenez ma bonne foi par des promesses, vous faites briller à mes yeux des mirages dorés pour obtenir ce que vous voulez, et, une fois possesseur de l'acte qui me dépouille de la plus forte partie d'un héritage certain, vous reculez devant l'exécution de l'unique clause de notre contrat, vous oubliez vos promesses les plus positives et vous mettez en avant de pitoyables prétextes dont un enfant refuserait de se contenter! Jusqu'à ce jour, monsieur, j'aurais cru pouvoir répondre que vous étiez un homme loyal, mais, en présence d'une telle conduite, toutes les suppositions sont permises.

Rodille croisa ses deux bras sur sa poitrine, regardant Paul bien en face, il lui demanda d'un air insolent et d'un ton provocateur:

Ah ça! que supposerez-vous donc, s'il vous plaît?

Que je m'étais trompé en vous croyant un honnête homme, répliqua Paul poussé à bout, et que vous réalisez le projet, conçu depuis longtemps, de me faire tomber dans un piège pour me dépouiller et vous enrichir à mes dépens.

Rodille fit un mouvement de fureur; on put croire qu'il allait se précipiter sur le jeune homme, et son visage offrit pendant quelques secondes une expression effrayante. Mais ces symptômes d'émotion violente disparurent sans laisser de traces. Le misérable se calma comme par enchantement et reprit sa physionomie habituelle.

Al c'est ainsi! murmura-t-il d'une voix sourde.

Oui, monsieur, répliqua Paul, c'est ainsi!

Eh bien, monsieur Paul Mercier, sachez d'abord que vous venez de vous faire de moi un ennemi mortel.

Eh! monsieur, que m'importe?

C'est ce que nous verrons plus tard! Apprenez ensuite que vous vous êtes tout à l'heure conduit comme un sot! Vous parliez de piège, monsieur Paul Mercier! Eh bien, oui, c'était vrai, je vous tendais un piège et vous venez d'y donner tête baissée. J'ai eu la preuve aujourd'hui même que, dans l'affaire d'héritage à propos de laquelle nous avons traité, vos droits, que j'avais cru réels, étaient nuls, et je voulais vous amener à renoncer de vous-même aux avantages du contrat intervenu entre nous et dont la réalisation entraînait ma ruine.

[A CONTINUER.]

Le "National" Vainqueur.

Le club le "National" de Montréal était à Plattsburg et a obtenu le titre de "champion," en dépit de tous les efforts.

On s'attendait à une victoire de la part des "St Albans," mais les montréalais ont été vainqueurs cette fois.

C'est la revanche, car on se rappelle que le jour de la fête de la reine, les "St Albans" avaient vaincu nos jeunes gens sans trop de difficultés.

Le "National l'a emporté par 11 contre 7

Les clubs étaient composés comme suit:

"St Albans."—Heffernan, Baker, Catto, Holt, Gribord, Morrow, Curtis, Spurgin, Sheehan.

Club "Le National." — Gauthier, Brouillette, Bell, Lane, Seale, Mowat, Bélcourt, Michaud, Mercier.

Nos compliments au club "Le National," il est en train de se couvrir de lauriers.

Novade a Worcester.

Deux jeunes filles, Laura Bertrand, âgée de 17 ans, et Nellie Leblanc, âgée de 18 ans, ont fait une promenade en chaloupe avec deux jeunes gens, Thomas O'Donnell et Fred Dame, sur le lac Quinsigbond. Vers 9 heures, en changeant de places, l'embarcation chavira et les quatre personnes furent précipitées à l'eau profonde de 75 pieds à cet endroit.

Les deux jeunes gens purent se cramponner à la chaloupe et être sauvés par quelqu'un un peu plus tard; mais les malheureuses filles se noyèrent.

Nellie Leclaire, May Malony et Sarah Maynard avaient refusé de prendre place dans la chaloupe.

Dans l'avant-midi, deux jeunes hommes de 17 et 16 ans nommés Laflamme avaient également été précipités à l'eau par le chavirement de la chaloupe, et sauvés d'une mort certaine par le conseiller Fitzgerald et le policier John J. Horgan.

Cet accident est arrivé à environ 50 pieds du rivage, où se trouvaient les sauveteurs.

$100 de Recompense $100.

Le lecteur de ce journal sera heureux d'apprendre qu'il y a au moins une maladie terrible que la science a été capable de guérir dans tous ses degrés et c'est le catarrhe. Le Hall's Catarrh Cure est le seul remède positif connu à la fraternité médicale. Le catarrhe étant une maladie constitutionnelle requiert un traitement constitutionnel. Le Hall's Catarrh Cure est pris intérieurement, agit directement sur le sang et les surfaces muqueuses du système, par là il détruit la racine du mal et donne au patient la force en fortifiant la constitution et en aidant la nature à faire son œuvre. Les propriétaires ont tant de foi dans ses pouvoirs curatifs qu'ils offrent Cent Dollars de récompense pour tout cas qu'il ne guérira pas.

Ecrivez pour avoir une liste des témoignages. Adressez

F. J. CHENEY & Co.

Toledo, O.

Vendus par les Droguites, 75 cts.

PATENTS

CAVEATS, TRADE MARKS

COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. $3 a year. Specimen copies sent free.

Building Edition, monthly $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address

MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY

D. THEBERGE,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARBON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.

" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND

188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un ESCOMPTE LIBERAL à tout acheteur.

Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servir avec honnêteté.

N. B.—M Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm. FERLAND, 188 RUE LOWELL.

A. CHOQUETTE,

Entrepreneur de Pompes Funebres.

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits et Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

Magnifique Corbillard Noir pour les enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.

Carrosses de premiere classe pour mariages, Baptemes et Funérailles.

A. CHOQUETTE,—317 RUE COMMON,

Lawrence, Mass.

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Pinitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons, vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MRS M. M. YEARY.

Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies de Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés: Je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les irupions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagreable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.

(Signé) J. D. JOHNSTON,

Savannah, Ga.

Témoignage du maire de Séquin, Tex.

Séquin, Tex. 14 juin 1893.

MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement

CAPT. W. M. RUST, Avocat

Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.

Tous les Pharmaciens le vendent.

A Lawrence, par H W. Whitney.

LIPPMAN BROS.,

Propriétaires.

Bloc Lippman, Savannah, Ga.

J. E. BENOIT,

206 RUE LOWELL, Lawrence

Le meilleur endroit de la ville pour acheter du

Bois et du Charbon.

Egg Franklin Coal, –	$7.75.
Stove Franklin Coal, – –	$8.00.
Stove Coal, – –	$6.00.
Nut Coal, – –	$6.00.
Egg Coal, – –	$5.75.
Broken Coal, – –	$5.50.
Cumberland Coal, –	$5.75.

Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.

Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

L'endroit par excellence pour acheter toutes sortes de Bois et de Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

F. S. HAMLIN,

Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.

—EST—

Agent d'Assurance contre le Feu

Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass.

Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

CHARBON !!

CHARBON !!

J. A. Chase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. IX. Soyons Unis. LOWEL, MASS., JEUDI 13 JUIN 1895. Soyons Distingues. No. 91

N. E. MIVILLE.
PHARMACIEN ✻ DIPLOME
44 RUE HAMPSHIRE
Vend ce qu'il y a de Mieux en Fait
D'ARTICLES DE TOILETTE,
ESSENCES, PARFUMS,
EXTRAITS, SVONS, ETC.
LES MEILEURES VINS ET LIQUEURS A L'USAGE DES FAMILLES
Liniment - et - Sarsaparilla - de - Mivile,
Rien de Surpassable chez les autres Pharmaciens,
Prescriptions une Specialite.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.
Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la ue Centrai, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateau) vendredis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, *1 43, *5 28, *7 52, p m; — Dimanches, 7, 8 45, *9 16, a m; §4 [illegible] 7 45, 11, [illegible] p m; 6 03, p m. [illegible] Northen [illegible] 30, 10 00, [illegible] Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 [illegible]

☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m; 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m, 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 8 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, †8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, †8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a m; 12 11 †8 43 p m

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Le Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

LA MACHINE
Pour Nettoyer les Tapis de
DILLON.
750 Rue Essex, Lawrence.
C'est la meilleure machine jamais vue avant aujourd'hui. Les Tapis usés et minces ne sont pas exposés à être endommagés par ce procédé.
Aussi Costumes Teints en Couleurs qui ne changent pas
Nettoyage à la Vapeur, Naphtha et à Éponge sèche.
Réparage et repassage une spécialité.
☞ N'oubliez pas l'endroit,
750 RUE ESSEX
En face de la Station des Tramways, Lawrence, Mass.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

Durant & Rogers,
ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.
SI chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.
SI vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.
SI vous préférez acheter une Montre à bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.
☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.
Commis canadiens:—J. A. Legault et C. A. Goozae.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,
2 et 4 Rue Andover
Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.
Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.
Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Merrimack.

UN GRAND ECRIVAIN.

SOUS LA PEAU D'UN CHEVALIER ERRANT

Un Vagabond qui veut Publier un Ouvrage de Philosophie.

Frank Burr, littérateur, étudiant en droit, garçon d'autel et "tramp" par dessus le marché, a comparu à Lowell devant Son Honneur le juge Hadley, sous l'accusation de vagabondage.

Burr est un individu long et sec, portant une longue chevelure comme un artiste; il a la peau hâlée et on aperçoit que difficilement ses yeux sous de grosses lunettes à monture dorée.

C'est à Tewksbury, où il vivait à l'ombre de ses espérances littéraires, que Burr a été arrêté sans égard à sa qualité de futur grand homme. Malgré ses mésaventures, Burr est convaincu qu'un de ces jours il atteindra le pic escarpé de la renommée et qu'il fera beaucoup, beaucoup d'argent par la vente de ses œuvres. Il se prétend avec modestie un génie méconnu. Mais comme Napoléon il a foi en son étoile.

Au juge et aux reporters il a raconté toute sa vie. Né dans le Michigan de parents pauvres, il n'eut pas l'avantage d'aller à l'école. Cependant, il brûlait du désir de s'instruire, et quand il fut assez âgé pour le faire, il ne manqua jamais d'assister aux conférences gratuites données de temps à autre dans sa ville natale. Entre temps il travaillait dans les hôtels; il était chargé de toute sorte de besognes plus basses les unes que les autres, et on le payait avec de la bière qu'il aimait beaucoup. Puis il se rendit à St Paul et se mit à étudier le droit devant les présidents des tribunaux correctionels où il était fréquemment appelé à comparaître. Ses plaidoyers en sa faveur sont restés des modèles du genre. Mais ne se sentant pas de goût pour cette noble profession, et ses études des verres de bière lui ayant endommagé la vue, il alla faire soigner ses yeux dans un hôpital; puis pour se remettre parfaitement, il se mit à voyager. Les voyages ornent l'esprit et sont bons pour la santé, se disait Burr. Le long de la route il s'engageait comme jardinier en maints endroits. Il aimait la Terre, "la bonne, belle et verte terre," comme disait Guy de Maupassant. C'est en plantant des choux qu'il commença à faire des vers et à en déterrer. Des éclairs de génie traversaient sa vaste intelligence; les inspirations lui venaient comme par enchantement. Il se procura du papier à envelopper sur lequel il écrivit deux œuvres magistrales: un livre de philosophie et une étude psychologique.

Il montra ses paperasses au juge Hadley et voulut lui en lire quelques chapitres, pour lui donner une idée de son talent. Le juge déclina l'honneur.

Burr a dans l'idée de se rendre à Boston, surnommé l'Athènes de l'Amérique, où il sera plus compris que dans toute autre ville américaine où le culte du veau d'or passe avant toute chose. A Boston, où les bas bleus pullulent, il s'attend à faire de nombreuses conquêtes, grâce à ses manières distinguées et à sa longue chevelure hirsute qui lui donne l'apparence de Shakspeare. A New York, dit-il, on n'aime que les histoires passionnelles, sans grande valeur littéraire, comme Trilby qui y a une vogue sans pareille.

Il avoue qu'il est un vagabond. "Mais, s'écria-t-il, d'autres hommes ont vagabondé avant moi ont laissé un nom impérissable. Le gouverneur du Kansas est un ancien "tramp," tout comme l'a été Oliver Goldsmith, le fameux écrivain."

Tout ce que Burr désire pour le présent, c'est de gagner un peu d'argent pour s'acheter un clavigraphe (typewritter) qui lui servira à composer ses œuvres.

Burr est âgé de 35 ans; il est dans la force de l'âge et sa confiance en lui même est sans limite. Avec cela un homme finit toujours par réussir... à atteindre le tombeau!

Election des Officiers.

A son assemblée du 3 juin, la société St Jean-Baptiste de Quincy, Mass., a fait l'élection de ses officiers avec le résultat suivant:

Jean Arsenault, Président; Ier Vice-Président, Auguste Rouleau; 2ème Vice-Président, Joseph Dufour; Secrétaire Archiviste, Emile Badot; Assistant Secrétaire Archiviste, Eugène Marchant; Secrétaire Correspondant, Charles Leclerc; Trésorier, Narcisse Leclerc; Commissaire Ordonnateur, Isaac Rodger; Assistant Commissaire Ordonnateur, Charle Ouimet; Comité de Visite, William Rouleau, Toussin Boudchard, Etienne Paradis, Pierre Savoie et Achille Lévêque; Comité Financier, Charles Leclerc, Onésime Rouleau et Louis Bernier; Comité d'Enquête, Médéric Jacques, Auguste Rouleau et Napoléon Reech; Médecins, Thomas et Joseph Dion.

Ce Meurtre.

Un reporter a eu, à Hull, une longue conversation avec Jean Laframboise, le mari de celle qui est en ce moment détenue dans la prison du district d'Ottawa, sous l'inculpation d'avoir assassiné Mlle Sarah Jones.

Il est arrivé à Hull d'une manière inattendue, car on lui avait écrit ces jours derniers que sa présence ne serait pas requise ici avant l'automne prochain, vu que le procès de sa femme ne pourrait pas avoir lieu avant cette époque.

Laframboise a demandé et obtenu la permission de voir sa femme. Celle-ci s'est jetée à son cou en pleurant et ses premières paroles ont été pour demander des nouvelles de ses enfants. Le mari, qui avait lui aussi des larmes dans les yeux, lui a appris qu'ils étaient en bonne santé et qu'il les avaient confiés aux soins de madame Flanberry, sa tante à elle qui est canadienne-française, malgré son nom anglais.

Laframboise doit s'adresser aux messieurs Gilmour pour obtenir du travail à Hull où il s'occupera du procès.

A Baskatong, il y a des Canadiens-français et des Irlandais. Ces derniers sont tous contre la prisonnière. Mlle Jones, la victime, quoique canadienne-française, était alliée à quelques familles irlandaises de cette lointaine région où il n'y a pas d'écoles ni d'églises. M. Laframboise dit que personne n'y sait lire. Il a vu, prétend il, des enfants faire leur première communion qui ne savaient pas lire. Son garçon de 12 ans n'a pas encore fait sa première communion, son père trouvait qu'il ne savait pas assez ses prières. C'est un enfant timide, et à l'enquête on aurait pu lui faire dire tout ce qu'on aurait voulu.

La deuxième enfant de M. Laframboise est une fille de neuf ans et demi, nommé Exilda; peut-être pourra-t-elle être interrogée au procès, bien que son père dise qu'il serait difficile d'obtenir d'elle des réponses d'une valeur quelconque.

RECIT DU DRAME PAR LAFRAMBOISE

Ecoutons le reporter qui a interrogé M. Laframboise:

Le lecteur se souvient que de bonne heure, le jeudi soir, la veille du crime, Laframboise était arrivé à sa maison avec J. B. Robillard, le frère de sa femme, et Marenger, le cousin de cette dernière. La veillée était avancée quand le nommé Asselin est survenu avec une bouteille de whisky en esprit, dont ils ont bu chacun plusieurs verres.

—Preniez-vous des gros coups? ai-je demandé à Laframboise.

—Oui, a-t-il répondu, on buvait dans une tasse et nous prenions au moins à moitié la tasse chaque fois. Nous avons bu chacun au moins trois ou quatre fois.

—Votre femme a-t-elle pris de la boisson avec vous?

—Non; je ne lui en ai pas vu prendre; du reste, elle déteste la boisson, parce que parfois j'en ai pris trop moi-même, elle n'en prend jamais.

—Comment se fait-il que son frère Robillard dit qu'il lui en a vu prendre un verre?

—Peut-être qu'ils l'ont tourmentée et qu'elle a fait semblant d'en prendre pour se débarrasser d'eux, buvant de l'eau pour les tromper; mais je ne l'ai pas vue. Elle ne prend pas de boisson.

—Elle fume?

—Quelquefois, mais bien rarement ça lui arrive de fumer. Voici comment elle s'est habituée au tabac; j'ai eu longtemps les bras paralysés par un rhumatisme inflammatoire et je lui faisais allumer ma pipe si souvent qu'elle s'est habituée au tabac; mais elle ne fumait guère, peut-être une pipée de tabac par semaine. Cela lui aidait à passer le temps quand elle était seule.

A propos de menaces que sa femme aurait faites, voici ce que Laframboise a dit:

"Ma femme, dit-il, n'a pas fait de menaces comme celle-là. Voilà ce qui est arrivé, par exemple, quand nous avons passé au feu. Ma femme restait avec Mde David et celle-ci lui a dit un jour: 'Vous êtes une drôle de femme, vous, votre mari arrête souvent chez Mlle Jones et vous ne vous en occupez pas.' Ma femme lui a répondu:

"Je ne m'en occupe pas parce que je ne sache pas qu'ils fassent de mal; mais si je les surprenais je crois que je les tuerais tous les deux."

"C'est cela qui a été le commencement des histoires de menaces contre ma femme; les gens des quatre familles irlandaises, parents des Jones, sont toutes contre elle.

"Le soir du meurtre, Asselin est parti vers les 11 heures. Il alla chez Mlle Jones. Un peu plus tard j'allai dormir dehors. Ma femme crut que j'étais allé au dépôt et partis par derrière moi. Je me dirigeai aussi de ce côté

"Voyant de la lumière chez Mlle Jones, je suis entré et j'ai trouvé là ma femme qui m'a dit qu'elle venait de surprendre Asselin se cachant sous le lit et qu'elle lui avait donné des coups de pied. Je suis entré en colère et j'ai donné un coup de pied sur le poêle; il n'était pas très solide et les portes sont tombées par terre; en même temps je criais à Asselin: Tu n'as pas honte de chercher à venir coucher dans une maison habitée par une jeune fille seule!

"Après cela, ma femme et moi nous avons amené Mlle Jones coucher chez nous et Asselin nous a suivis. Il était alors à peu près minuit. Ma femme allait souvent chercher Mlle Jones quand elle était seule pour coucher."

Il avoua que Mlle Jones recevait fréquemment des hommes chez elle.

Le lendemain, de bonne heure, Laframboise, qui se sentait lourd, se coucha chez lui au lieu d'aller travailler.

L'histoire d'Asselin que sa femme à lui, Laframboise, se tenait à la porte de la défunte avec une hache et menaçait d'enfoncer la porte, si lui, Laframboise, ne lui ouvrait pas, est fausse. Sa femme n'avait pas de hache. Il ne sait pas combien de temps il est resté couché; mais il ne dormait guère et il sait que pendant ce temps sa femme vaquait aux travaux de son ménage. Quand il s'est levé, sa femme lui a dit qu'elle allait chercher ses ciseaux chez Mlle Jones. La maison Jones est située à quelques arpents de la sienne; mais il ne croit pas que sa femme a été cinq minutes absente. Elle est revenue à la course, tout effarée, tout essoufflée lui apprendre l'horrible découverte qu'elle venait de faire; Mlle Jones était morte, elle avait été assassinée.

"Ma femme, a continué Laframboise, a couru au dépôt, éloigné d'environ trois quarts de mille, afin de prévenir les gens de ce qui s'était passé. Elle courait et en passant sur un petit pont de bois rond, elle est tombée sur la figure et c'est alors qu'elle s'est blessée au nez; le lendemain, elle avait les yeux tout noirs."

Le lecteur se souviendra qu'on a prétendu que ces blessures avaient été infligées à madame Laframboise par sa victime dans la lutte qui avait dû s'engager entre elles.

Asselin n'a pas travaillé ce jour-là et sa conduite a été étrange.

Il ne manquait pas de raisons pour avoir des soupçons non seulement contre Asselin, mais contre presque tous ceux qui ont été mêlés d'une manière quelconque à cette nuit d'orgie et au drame qui en a été le denouement.

La robe que la prisonnière portait quand elle a été arrêtée est la même que celle qu'elle avait sur elle au moment où elle est accusée d'avoir tué Mlle Jones. On n'y a trouvé ni une tache de sang, ni une déchirure et pourtant tout sur le cadavre indique qu'il y a eu entre l'assassin et sa victime une lutte violente, beaucoup de sang répandu, puisqu'un des artères est tranché, que la tête est couverte de coups violents et qu'un des bras est cassé.

Les journaux anglais d'Ottawa et des environs qui paraissaient d'abord convaincus que l'accusée était la vraie coupable, commencent à dire, que l'enquête du coroner est loin de le prouver, même "prima facie".

Le Pere Dozois, O. M. I., visite la prisonnière de temps à autre; c'est un ancien missionnaire du haut de la Gatineau, c'est à dire de la région de Baskatong

$100 de Recompense $100.

Le lecteur de ce journal sera heureux d'apprendre qu'il y a au moins une maladie terrible que la science a été capable de guérir dans tous ses degrés et c'est le catarrhe. Le Hall's Catarrh Cure est le seul remède positif connu à la fraternité médicale. Le catarrhe étant une maladie constitutionnelle requiert un traitement constitutionnel. Le Hall's Catarrh Cure est pris intérieurement, agit directement sur le sang et les surfaces muqueuses du système, par là il détruit la racine du mal et donne au patient la force en fortifiant la constitution et en aidant la nature à faire son œuvre. Les propriétaires ont tant de foi dans ses pouvoirs curatifs qu'ils offrent Cent Dollars de récompense pour tout cas qu'il ne guérira pas.

Ecrivez pour avoir une liste des témoignages. Adressez

F. J. CHEENEY & Co.
Toledo, O.

Vendus par les Droguites, 75 cts.

F. SCHNEIDER
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX,
Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur 1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.
Le plus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage.
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur 1000 HORLOGES,
CANNES ET PARAPLUEIS.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
Argenteries
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

UNE AUTRE SEMAINE!
C. C. Babbitt & Son
Opticiens Pratiques,
De Manchester.
Sont reçus en grande faveur par leur vieilles pratiques et par plusieurs nouvelles, ils resteront ici une autre semaine pour donner à tous ceux qui sont affligés des maux d'yeux, l'avantage d'avoir les yeux examinés et ajustés proprement.
☞ Les cas difficiles et les patients Asmatiques recevront une attention spéciale. Ils sont les seuls Opticiens qui sont membres de la Nouvelle Association de la Nouvelle-Angleterre, ce qui les rend les égaux des meilleurs Opticiens de Boston.
La variété du Pince-Nez est infinie, comprenant tous les styles faits par l'American Optical Co., la plus considérable du monde. Ceci nous permet d'adapter des montures à la figure dans tous les cas de faire en sorte que le centre du verre s'adapte avec l'axis optique de l'œil, procurant ainsi un plus grand degré de comfort que l'on ne peut atteindre autrement.
LEUR BIFOCAL CONCENTRE
Permet à ceux que la vue ne s'étend pa à distance, ainsi que pour la lecture, de voir aussi bien de près ou de loin.
Par le moyen de leur patente nouvelle de Lunettes, ils sont capables d'ajuster toutes formes de nez, ce qui fait que ceux qui ne peuvent pas porter de lunettes trouvent cet avantage confortable.
☞ Leur nouvelle Invention pour ajuster aux Temples est aussi douce que la soie et ne gêne pas les oreilles. Si vous portez des lunettes, ou si vos yeux ou votre tête vous troublent, ne manquez pas de venir les voir et vous renseigner pour marcher avec le temps dans l'art optique.
Leurs nouvelles applications pour les Diagnostiques sont des améliorations merveilleuses sur le passé.
BUREAU:
407 RUE ESSEX 407.
☞ Qu'elqu'un pour répondre à toute heure du jour.
Envoyez une carte postale pour les demandes à votre résidence Aucune charge extra pour ce service.

Pelletier & Chouinard,
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Ont toujours en mains
Vins, Liqueurs, Bieres, Lager, Cigares &c
— Les Plus Purs.—
Allez faire une visite et vous serez servis avec courtoisie et honneteté.
Commis { Philias Chartier, Pierre Larivée.
FRANK PELLETIER, PHILIPPE CHOUINARD,
Proprietaires.

Whiskey de
Daniel Webster,
Dix Dollars la Caisse,
Contenant DOUZE Bouteilles d'une Quart,
$1.00 la Quarte.
T. A. DEVINE, Prop.
Salem, Mass.

PARIS CLOAK & SUIT CO.,
Central Building, - - - 312 Rue Essex.
Vente Speciale
—DE—
Jupes de Toilette Separees.
Toujours sur le qui-vive pour les meilleurs intérêts de nos pratiques, cequi veut dire à la fin pour nos meilleurs intérêts nous avons acheté un stock de Jupes d'un manufacturier que nous mettrons en vente aux prix cibas mentionnés. Nous ne craignons pas de dire que jamais de tels prix n'ont été offerts pour de tels Costumes.
Bonne qualité, Jupes en Broadcloth, dos nouveau style, valant $3.50 $1.98.
Jupes en Serge tout laine, bleue, noire, largeur extra, valant $4.50, $2.98.
Belle qualité de Jupes en Moire dessiné, nouveaux patrons, prix régulier $5.50 pour $2.98,
Jupes en Crépon élégant, toutes doublées, faites pour vendre $7.50 $3.98.
Excellentes qualités de Brillantes Mohair et Serges à $3.98.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

SANS ODEUR.
SOLUTION SATUREE DE CHLORIDES, DE ZINC, SODIUM, &c.
Le meilleur Désinfectant et Deodorizer du monde.
Il detruira sur le champ toutes les odeurs désagréables et gaz, aussi bien que tout germe de maladie, il arrête la décomposition, évite la contagion et purifie l'air.
GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, :-: Lawrence, Mass.
Bouteille d'une Quarte complete, 35 Cts.

M. S. DUBE.
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Se charge de faire les Enterrements et de fournir toutes espèces de voitures pour Mariages, Baptêmes, &c.
Une visite est respectueusement sollicitee.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere Classe,
Fred C. BROWN,
Prop.
Ouvert de 6 hrs. A. M. a 11 hrs. P. M.

J. H. Sheridan & Co,
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, WhisKey, Rum, Gin, Brandy, Guiness Porter, Bass & Co. Pale Ale, Jones' Beer.
25 - RUE FRONT - 25
SALEM, MASS.

Waterproof collars and cuffs that you can clean yourself by simply wiping off with a wet sponge. The genuine look exactly like linen and every piece is marked this way:
TRADE CELLULOID MARK.
They are made by covering a linen collar or cuff with "celluloid," and are the only waterproof goods made with an interlining, and the only goods that can stand the wear and give perfect satisfaction. Never wilt and not affected by moisture. Try them and you will never regret it. Ask for those with above trade mark and refuse any imitations. If your dealer does not have them we will mail you a sample direct on receipt of price. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair. State whether stand-up or turned-down collar is wanted.
The Celluloid Company,
427-429 Broadway, New York.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE,

67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 13 JUIN 1895.

DANS CINQUANTE ANS.

La *Patrie* se plaint que l'augmentation naturelle de la population au Canada depuis dix ans n'a pas été aussi considérable qu'elle aurait dû l'être. Elle dit :

"Tout le monde admettra que le Canada est un pays dont les conditions naturelles sont telles, que sa population devrait augmenter aussi rapidement que celle d'aucun pays a jamais augmente ou augmentera jamais. Nous avons les aliments et le terrain en abondance, une population vigoureuse, de l'espace pour nous étendre, tout ce qui peut être favorable à un accroissement rapide de la population. Aux Etats-Unis, la moyenne de l'accroissement naturel pendant sept périodes, de 1790 à 1860 a été de 30 54.

"Cela ne comprend que l'accroissement naturel, sans tenir compte de l'immigrations étrangère. Y a-t-il quelque raison pour que nous n'augmention pas aussi rapidement, surtout si l'on considère que cette augmentation de 25 pour 100, en chiffres ronds, a eu lieu lorsque la population des Etats-Unis était de 31,500,000. Au Canada, nous avons une population de 5,000,000 avec autant d'avantages, autant d'espace que les Etats-Unis en 1810, lorsque leur population était de 7,000,000."

Notre confrère cite ensuite des chiffres pour prouver que la population du Canada se trouvait en 1891 de 1,458,946 au dessous de ce qu'elle aurait dû être.

L'accroissement s'est produit quand même, mais au profit des Etats-Unis, à cause de l'immigration.

Puisque nous sommes sur ce sujet, nous voulons poser un petit problème à ceux de nos lecteurs qui aiment le calcul.

On estime qu'il y a plus de 3,000,000 de Canadiens-français en Amérique, tant aux Etats-Unis qu'au Canada. Or, lors de la cession du Canada à l'Angleterre en 1763, c'est-à-dire il y a un peu plus de 130 ans, on ne comptait que 60,000 Canadiens-français sur la terre américaine.

On voit que notre population a augmenté rapidement. Si notre accroissement continue de ce train-là, quel sera notre nombre dans cinquante ans?

Voici le problème tel que nous le posons :

Si 60,000 ont donné 3,000,000 en 130 ans, combien 3 millions donneront-ils en 50 ans, si la même moyenne d'accroissement est gardée?

Que ceux qui le peuvent nous répondent.

Nous publierons les réponses, si elles sont accompagnées d'un nom responsable.

AUTREMENT, JAMAIS.

Parlant rapatriement, le *Monde* de Montréal dit, apres reproduction de notre récent article sur le sujet et les commentaires de la *Tribune* :

"Un grand nombre des nôtres sont partis du Canada, croyant trouver une fortune toute faite de l'autre côté des lignes. Ils ont éprouvé leurs déceptions, et à ceux qui ont le bras fort et le cœur assez courageux pour entreprendre la conquête de nos riches domaines du nord, nous avons raison d'offrir un patrimoine et tous les avantages dont nous pouvons disposer pour leur faciliter leur avenir sur notre sol.

"Il est vrai qu'il y a émigration de part et d'autre. Plusieurs des nôtres s'en vont qui n'ont pas le goût de l'agriculture. Leur départ nous laisse indifférents. Mais d'autres sont partis qui n'ont pas eu les avantages que le pays natal est en mesure de leur offrir aujourd'hui, et qui auraient été bien aise de rester au pays si le champ de la colonisation eût été plus vaste et plus facile à atteindre à l'époque de leur départ. D'autres encore ont grandi, loin de nous, qui ont les aptitudes et le goût voulus pour réussir à se créer par leur travail, d'amples moyens d'heureuse existence. C'est à ceux-là que nous nous adressons et il nous semble que nous agissons avec plus de raisons que les agents américains qui viennent au Canada faire de la propagande en faveur de l'exode des nôtres aux centres manufacturiers de la Nouvelle-Angleterre et d'autres Etats."

Notre confrère montréalais oublie évidemment que les Canadiens émigrés connaissent le Canada pour la plupart tout aussi bien que ceux des nôtres qui y sont restés. Par conséquent, si nous ne jugeons pas à propos de retourner sur le sol natal, c'est parce que les avantages qu'on nous y offre ne sont pas assez alléchants.

Les communications sont maintenant trop faciles entre les deux pays, nous aimons tous trop aller passer dans la paroisse natale nos jours de vacances, il nous arrive trop fréquemment des compatriotes de la terre canadienne, pour que nous ne sachions pas aussi bien que les apôtres du rapatriement ce que la colonisation et l'agriculture dans les conditions présentes ont de désavantageux pour ceux qui s'y livrent.

Quant à ceux qui ont grandi loin du Canada, il ne faut pas penser à les y attirer, encore moins à les y garder si par aventure ils y allaient. Si jamais le rapatriement devenait une chose praticable, ils seraient les derniers à franchir les frontières Nous sommes convaincus de ce que nous avançons. Il suffit de parler du Canada à ces Canadiens nés aux Etats-Unis pour se former bien vite une idée de ce qu'ils feraient s'ils nous voyaient partir, nous qui avons vécu sur le sol natal.

Le *Monde* dit en sus :

"Mais les articles de "l'Etoile" et de la "Tribune" nous remettent devant les yeux et fort à propos le devoir que nous avons à remplir : celui de travailler sans cesse à améliorer la situation du peuple canadien, en combattant sans relâche les abus, en dénonçant sans craintes les fautes politiques de nos gouvernants qui entravent notre marche dans la voie de la prospérité"

Oui, c'est ce que vous avez de mieux à faire pour le présent. Quand cette tâche sera accomplie, vous pourrez peut-être vous occuper de rapatriement avec quelque chance de succès.

Autrement, jamais.

Un Discours de Chapleau.

Voici le discours en français du lieutenant-gouverneur Chapleau lors du dévoilement de la statue de feu sir John A. Macdonald :

EXCELLENCE,

En découvrant cette statue devant une foule où la jeune génération coudoie les hommes qui préparèrent le premier Acte d'Union, vous avez déroulé d'un seul coup un panorama qui embrasse près d'un demi-siècle de notre histoire. Et pour ceux qui sont ici présents, la figure intelligente et vive, que l'artiste a reproduite dans cette coulée de bronze, doit apparaître à presque toutes les pages de cette histoire.

Toujours et partout, qu'on l'appelât "le jeune Macdonald", M. Macdonald, John A. Macdonald, "John A." tout court, ou Sir John Macdonald, ou simplement "Sir John", cet homme fut autant remarqué par l'originalité de sa physionomie, l'humeur enjouée et spirituelle de sa conversation et la bonhomie extérieure de ses manieres, qu'il était remarquable par l'étendue de ses connaissances, l'étonnante facilité de sa mémoire, le charme sympathique de son tempérament, et la souplesse prodigieuse de son caractère qui servait admirablement, en le dissimulant, l'énergie de sa volonté et l'opiniâtre persévérance qu'il mettait au service des projets qu'il avait conçus et qu'il voulait exécuter.

Pendant cinquante ans tout près, sa personnalité s'est identifiée à toutes les grandes questions politiques qui ont agité ce pays, à toutes les entreprises publiques qui ont marqué nos progrès dans l'édification de la nationalité canadienne; et de ce demi-siècle, vingt-cinq ans lui appartiennent presque exclusivement, par l'influence incontestée et le contrôle absolu qu'il exerça sur les destinées politiques du Canada.

S'il eut des adversaires déterminés, il eut des amis dont le dévouement fut admirable. Il eut des collaborateurs éminents, puissants par la force que donne la faveur populaire à ceux qui l'ont acquise par l'intelligence, le travail et la loyauté; le nom du plus illustre d'entre eux est en ce moment sur les lèvres de tous ceux qui m'écoutent. Je veux parler du regretté Sir George Etienne Cartier, ce chevalier franc et sans dol, que M. Macdonald, aux jours des grandes luttes et des brillantes victoires, appelait affectueusement son "frères Siamois."

Je suis sûr de ne pas jeter d'ombre sur cette radieuse inauguration en exprimant l'espoir qu'avant longtemps, Cartier aura, lui aussi, dans Montréal, un monument digne de lui, digne de la ville qu'il a tant aimée.

Aujourd'hui, pour ces grands morts, malgré les combats d'autrefois, à cause de ces combats, peut-être, adversaires et amis n'ont que des paroles élogieuses, des sentiments de respect, s'associant ainsi à la patrie encore en deuil de la perte de ces glorieux enfants, de ces ouvriers robustes de l'œuvre nationale.

C'est qu'aujourd'hui, nous faisons acte de patriotisme en honorant le nom d'un homme qui fut un éminent citoyen de son pays, qu'il servit fidèlement, parce qu'il le voulait grand, prospère et puissant. Ce n'est plus l'homme, avec les passions et les fautes des luttes ardentes de la politique que l'on a à juger, c'est la grande idée qui a présidé à toute sa vie, que l'on doit louer. Aussi, il n'y a pas jusqu'à ses anciens détracteurs qui ne s'inclinent aujourd'hui devant le témoignage universel rendu à sa mémoire.

Depuis le hardi navigateur qui, le premier, fit reculer la barbarie sauvage devant l'étendard fleurdelysé de la civilisation, jusqu'au vaillant colon qui ouvre la forêt primitive à l'action bienfaisante de l'agriculture et de l'industrie, tous ceux qui ont contribué à l'agrandissement du domaine national, à l'ennoblissement de la patrie, ont droit à notre reconnaissance Quelle doit être la gratitude nationale pour celui qui fut l'architecte de cette construction gigantesque dont les fondations sont baignées par les vagues des deux grands océans, et qui a fait de ce Canada "notre pays, nos amours," un pays dont les progrès font l'admiration du monde entier.

Loin d'ici les critiques amers qui se plaisent à chercher des ombres aux plus grands tableaux, qui se réjouissent en relevant les fautes de ceux que la patrie glorifie.

Dans une étoffe précieuse, ce n'est pas la chaîne, mais le tissu, qu'on admire, et ce n'est pas à l'envers qu'on doit le regarder. Les défauts, les faiblesses, les passions de l'humaine nature sont des poids plus ou moins lourds qui retiennent l'homme de génie dans les aspirations courageuses de son âme, dans les élans généreux de son cœur. Il naît avec ces passions, ces défauts, ces faiblesses. La gloire d'un homme n'est pas d'en être exempt, mais de savoir en triompher, en accomplissant sa mission en dépit de ces obstacles. Le génie, le mérite d'un homme n'est pas diminué si, dans son œuvre, il s'est élevé au dessus de ces misères, et s'il a résolument construit l'édifice de sa renommée, en achevant la tâche héroïque qu'il avait entreprise pour le bien de sa nation, de son pays et de l'humanité.

Aussi, est ce avec le geste énergique de celui qui vient de dévoiler cette statue que nous devons faire tomber les préjugés, les préventions, les ressentiments, fussent-ils légitimes, qui pourraient obscurcir les clartés lumineuses que projette sur cette grande figure un demi-siècle d'efforts, de luttes, de travaux continus, pour le succès de l'idée grandiose dont sir John eut le bonheur de voir le couronnement avant de mourir. Son individualité personnelle est disparue dans la tombe, qui impose le respect pour ceux quelle abrite, la tombe sur laquelle une seule plante devrait fleurir, la plante du bon souvenir.

L'antiquité plaçait ses héros dans l'Olympe, en les déifiant; le christianisme, dont l'Olympe est plus élevé, mit les siens dans ses temples et sur ses autels Athènes et Rome placèrent leurs grands hommes dans leur Acropole et leur Panthéon; elles leur élevèrent des statues de bronze ou de marbre sur les places publiques, comme un enseignement vivant où les jeunes générations venaient prendre des leçons de patriotisme, de civisme héroïque, qui produisirent cette lignée de grands hommes que le monde ne s'est pas encore lassé d'admirer. Cet Olympe, ces temples, ces autels, ces monuments, ces statues, étaient les symboles de cette religion aussi vieille que la race humaine, la religion du souvenir.

Le Souvenir! Quelles projections infinies ce mot jette au devant de la pensée humaine! L'âme des nations, comme le cœur de l'homme, est faite d'amour, de foi, de courage, d'espoir et de souvenir. L'amour crée, la foi vivifie, le courage pousse en avant, l'espoir soutient, le souvenir console et dirige. Le Souvenir, c'est la chaîne sans fin qui entraîne les générations dans le cycle mystérieux de leurs destinées. C'est, en un mot, la tradition, c'est-à-dire la plus haute autorité, la plus sûre éducatrice de l'humanité.

"Je me souviens," c'est la plus belle devise de cette province de Québec, qui peut réclamer sa part dans le succès et la gloire de celui que nous honorons.

"Oui, Sir John, si là-bas, dans ta vieille ville de Kingston, tu dors de ce repos que ta longue et laborieuse carrière devait parfois te faire désirer, nous avons voulu que tu trônes ici dans l'endroit le plus marquant de la grande cité qui te doit, dans une large mesure, sa splendeur et sa prospérité. Dans cette métropole commerciale du Bas-Canada, nous n'avons pas oublié que dans les mauvais jours de ta fortune politique, quand le Haut-Canada, ta province, s'insurgeait contre toi et te refusait sa confiance, le Bas-Canada, à la voix de Sir Georges Etienne Cartier, te fit, durant dix années, un rempart de ses votes et de la majorité parlementaire Nous admirions ta libéralité, ta largeur de vues. Nous sentions bien que, comme l'aiguille aimantée est attirée vers le pôle, le magnétisme du génie pousse les hommes supérieurs vers les œuvres fecondes où s'élaborent la richesse et la grandeur des nations. Nous avions confiance dans ta destinée qui s'est accomplie glorieusement pour toi, et fructueusement pour notre belle cité

Nous avons voulu t'élever un monument superbe et solide, moins durable cependant que ne sera ton souvenir dans notre mémoire. Du haut de ce piédestal élevé, ton œil pourra contempler les temples majestueux qui t'environnent, exemple frappant de cette tolerance chrétienne qui fut une de tes vertus, comme elle fut une solide assise de ton succès; tu verras à tes côtés le monument colossal où siége la puissante compagnie qui, sous ton inspiration a mis sa ceinture de fer autour de la taille de ce Continent Canadien que ton génie venait de créer. Ton regard, habitué à mesurer les hautes cimes, se portera vers le sommet de ce mont altier qui arrachait, il y a trois siècles, un cri d'admiration à l'héroïque Jacques Cartier et qui reste encore le diadème vraiment "royal" de la vaste cité qui t'acclame aujourd'hui. Et si ta voix peut se faire entendre et donner la vraie note de ton cœur, tu rediras à tous ce mot de ton ancien frère d'armes, de "ton frère Siamois" : Soyons anglais ou soyons français, soyons toujours loyaux, et, "Avant tout, soyons Canadiens."

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

QUATRE ANS DE BAGNE

—Le juge Desroyers a présidé la cour des Sessions Spéciales et a prononcé plusieurs condamnations.

Joseph A. Grenier, le jeune ingénieur civil arrêté il y a environ deux semaines pour avoir fabriqué la signature de M. L. E. Beauchemin, marchand de cette ville, sur un billet promissoire de $300, a été condamné à 4 ans de penitencier.

L'INCIDENT DE L'ILE GROSBOIS

—Le coroner McMahon a commencé une enquête sur le cadavre d'Emma Rindermann, cette enfant de 7 ans qui s'est noyée dimanche, à l'Ile Grosbois.

M. Chs Rinderman, le père de l'enfant, est le premier témoin entendu. Il donne les mêmes détails que nous lui avons mis hier dans la bouche, et raconte que le capitaine Goulet a fait faire les recherches pour retrouver le corps de l'enfant du témoin et l'a ramené à Montréal.

Mde Chs C. C. Zipp, belle-mère du témoin précédent, dit qu'elle était dans la chaloupe quand celle-ci a chaviré. Elle a été sauvée par un homme qu'elle ne connaît pas.

Mde A. Franklin et Mlle Marie Louise Audet étaient sur le bateau lors de l'accident : elles ont entendu le capitaine Goulet crier aux dames qui étaient sur le quai : "Attendez, nous allons accoster," et cela par trois fois.

Louis Rivet et Chs Loiz au étaient dans une chaloupe et partaient pour Boucherville quand est arrivé l'accident. Un employé à bord du Filgate leur a crié d'aller les chercher. Il s'est précipité dans leur chaloupe et tous trois se sont dirigés vers le rivage. C'est cet employé du bateau qui conduisait l'embarcation. Après avoir fait embarquer les femmes et l'enfant dans la chaloupe, ils accostèrent leur bateau à l'arrière, près du gouvernail. C'est alors que l'accident eut lieu.

Américe Bachand, Ier matelot à bord du Filgate, raconte aussi les circonstances du sauvetage.

QUEBEC,

UN FILOU CONDAMNE

—Le nommé St Orge qui, se faisant passer pour le secrétaire de l'honorable M. Chapleau, a obtenu de l'argent sous de faux prétextes, a été condamné à deux ans de pénitencier à Québec.

OTTAWA,

A LA POTENCE

—Tout fait prévoir que la loi va suivre son cours et que Hendershott et Welter monteront à l'échafaud le 18 prochain.

On ne peut concevoir comment un garçon de ferme gagnant $20 par mois a pu faire assurer sa vie pour $11,000.

La conspiration faite pour frauder la compagnie en faisant disparaître le jeune Hendershott paraît manifeste. Mlle Hendershott a supplié le ministre de la justice d'avoir pitié de son père et de son fiancé, mais il est douteux que ses prières obtiennent leur effet.

La scène qui a eu lieu quand Mary Handershott s'est présentée à Sir Chs H. Tupper n'a rien eu de semblable au ministère de la justice.

LA STATUE DE SIR JOHN

—La statue de sir John Macdonald, par Hébert, qui doit être placée à l'est des édifices parlementaires le 1er juillet, est arrivée à Ottawa.

ST HYACINTHE

LA FIN D'UN CONFLIT

—L'imbroglio religieux de Pike River, qui a fait tant de bruit, vient de se terminer heureusement. Sur une requête qui lui a été adressée par la grande majorité des fidèles de cette desserte, l'évêque de St Hyacinthe a lancé, le 1er juin courant, un décret qui érige cette desserte en paroisse sous le vocable de St Pierre de Véronne, martyr de l'ordre des Dominicains, dont la fete se célèbre le 29 avril Le décret épiscopal a été lu dimanche dernier au prône de la nouvelle paroisse et des paroisses de Notre-Dame de Stanbridge, de St Damien de Bedford et de St Sebastien. Avec le décret ont été lus les avis requis par la loi pour l'obtention de la reconnaissance civile de cette nouvelle paroisse. Aussitôt la reconnaissance civile obtenue, les paroissiens de St Pierre de Vérone se proposent de se cotiser légalement pour mettre la derniere main à la confection de leur établissement paroissial.

TORONTO.

SANGLANTE TRAGEDIE

—Mary Gosling, une femme âgée d'environ 60 ans, a été trouvée assassinée dans une chambre de la maison portant le No 14 Symes Place. La tête de la malheureuse était affreusement mutilee Son mari et une jeune femme, qui avaient pris de la boisson avec la victime, ont été arrêtés.

L'EGLISE DE ST EUSTACHE.

Au moment où l'on se prépare à célébrer au Canada l'inauguration d'un monument à Chenier, le vaillant héros de St Eustache, on admettra que tout ce qui touche à la fameuse insurrection d'il y a cinquante ans est d'un intérêt considérable.

Surtout quand c'est de l'inédit. M. de Léry McDonald, avocat, qui s'occupe activement et sérieusement de recherches historiques, s'est mis dernièrement en correspondance avec le général sir Daniel Lysons, connétable de la Tour de Londres, et celui-ci vient de lui envoyer des copies de documents très important concernant la bataille de St Eustache.

Sir Daniel Lysons était alors simple lieutenant sous le général sir John Colborne et il est allé lui-même à la tête des troupes pour étouffer l'insurrection des patriotes du nord. On conçoit que ses mémoires ont pour nous un intérêt considérable.

Le premier comprend l'ordre du jour pour l'expédition de St Eustache et du lac des Deux Montagnes et il est écrit de la main de l'hon. Chs Gore, député quartier-maître général au Canada en 1838. Il y est dit entr'autres choses ce qui suit :

Les troupes s'assembleront le 13 janvier à St Martin et camperont à ce village pour la nuit. Au petit jour du 14, les soldats se remettront en marche.

On y donne la position des diverses régiments dans la colonne; on assigne les devoirs de ceux preposés aux vivres et aux bagages; on accorde deux paires de souliers de chevreuil à chaque soldat et 100 paires de raquettes à chaque régiment.

A cet ordre de cour, est annexé un procès-verbal de l'expédition contenant les faits suivants, en abrégé :

Colborne avait pris la détermination de marcher sur St Eustache. Le 13 janvier 1838, un mercredi, le régiment royal, les 32 et 83ème régiments, trois compagnies de volontaires, un détachement de battu de campagne de voltigeurs laissaient Montréal pour se rendre à St-Martin. Le lieutenant Lysons, sir John Colborne avec son état-major et environ 80 cavaliers les y suivirent dans l'après-midi du même jour.

Le lendemain matin, à 8 heures, le bataillon se mit en marche et s'avança de six milles jusqu'aux rives de la rivière Ottawa qu'ils franchirent sur la glace, prise seulement de la veille. C'est le lieutenant Lysons qui commandait l'expédition. La traversée se fit sans accident. Les chevaux furent passés un à un, les canons et les chariots tirés au moyen de cables d'une rive à l'autre.

Cependant, peu s'en faillit qu'un ne noyade eut lieu. Un vieux major d'artillerie, impatient, tenta de faire traverser la rivière à un wagon chargé de munitions et d'un canon, et traîné par des chevaux. A peine l'équipage avait-il fait quelques pas que la glace se rompit sous ses pas. Major et conducteurs se sauvèrent à qui mieux mieux. Mais le lieutenant Lysons avec quelque aide parvint à sauver non seulement les chevaux, mais le camion lui-même, bien que l'eau fut à cet endroit d'une profondeur considérable.

Les troupes approchant de St Eustache, les tirailleurs rebelles les saluèrent par une décharge de mousqueterie. La Batterie engagea l'action quelques minutes plus tard en face de l'Eglise, vaste temple de pierres solides, surmontée de tours, situé au centre de la grande rue, parallèle à la riviere. Des ordres étaient en même temps donnés pour faire marcher un détachement sur l'entrée de la rue principale et en faire avancer un autre par le chemin longeant la riviere. A l'arrivée des troupes, la place semblait déserte et sir John Colborne, entrant dans la rue principale, envoya le colonel Dickson, un autre officier au sein du village pour y transporter des canons, mais en passant devant l'Eglise ceux ci furent salués par une grêle de balles et c'est à grande peine qu'ils échappèrent au massacre.

Le feu s'étant déclaré à une maison avoisinant l'Eglise, les Royals et le 83ème Régiments s'y portent sous un nuage de fumée, ayant à leur tête les lieutenants Ormsby et Lysons. Grâce à cette manœuvre ils purent pénétrer par la porte de la sacristie dans l'Eglise où un grand nombre d'insurgés s'étaient refugiés. On fit feu sur les rebelles et le lieutenant Ormsby mettant le feu à l'Eglise se retira avec ses soldats.

Les canadiens cernés par les flammes se cherchèrent une issue par les fenêtres et voyant que toute défense était inutile jetèrent bas leurs armes en demandant à se rendre, mais les troupes exaspérées par la mort du lieutenant Weir ne voulurent rien entendre et firent une boucherie des deux cents infortunés qui s'échappaient des fenêtres. Leur cri de guerre était "Remember Jack Weir."

L'on rapporte que plusieurs périrent dans les flammes, 150 furent faits prisonniers.

Le lendemain les troupes marchèrent sur St. Benoit d'où elles revinrent à Montréal après avoir incendié le village.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢ IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

COHN BROS & KLEE SOLE AGENTS AND DISTRIBUTERS PARK PLACE COR CHURCH ST. N. Y.

ACHATS
Qui ne Laissent Aucun Regret.

Examinez les choses intéressantes qui sont dans notre magasin. Observez les mille pratiques qui sont satisfaites et marchez sur leurs traces et vous en comprendrez la raison

Chaque Jour Apporte du Nouveau.

Cette Semaine nous offrons

1250 verges de
Crepes Kai Kai

Dans un Bel Assortiment de Nuances.

Ces marchandises ont été manufacturées aux prix de 60c. et mise sur le marché pour détailler 85c. la verge. Par un heureux hasard nous nous sommes procurés 1250 verges et cette semaine nous les vendrons au bas prix ridicule de

29 Cts la verge.

Voilà la sorte de vente qui fait sourire nos pratiques.

BAS TAN, pour Demoiselles !

Pour appareiller les chaussures, à un prix qui vous plaira.

Notre Comptoir de Livres.

Un grand écrivain a dit :
"Videz votre Porte-monnaie dans votre Cerveau."

Nous n'en désirons pas autant, nous vous demandons seulement de dépenser une petite somme d'argent sur notre comptoir de livres. Les prix sont très bas, les ouvrages sont les mieux choisis, Si vous prenez une vacance, n'oubliez pas prendre assez de livres pour vous distraire. Votre expérience a du vous apprendre que vous avez à payer sur les trains et dans les dépots de nouvelles. Soyez sages. Nous avons en stock tous les livres de lectures pour la saison d'été.

Chapeaux de Matelot pour Dames.

Nous exhibons dans nos vitrines tous les derniers styles dans ces marchandises populaires. Tout style, forme et couleur, garnis ou non garnis, peuvent être trouvés dans notre département de Chapeaux.

Reid & Hughes,

Nos. 225 A 235 RUE ESSEX,

LAWRENCE, MASS.

Telephone 112-2.

Commis de langue française—M.M. Jos. A. Roy, Mlle Evelina Poirier, Mlle Lumina Morneau, Melle Caroline St Laurent, et Dame Exilda Cardinal.

MITCHELL & CO

UNE AUTRE REDUCTION DANS LES PRIX !

Nous avons placé en vente aujourd'hui 3,000 verges de véritables Ginghams Ecosssais importés John Anderson, autrefois vendus à 25c. et 38c, pour cette vente

12 1-2c. la verge.

Voyez l'Etalage dans nos Vitrines.

Les Machines a Coudre Demorest a 4 tiroirs se vendent rapidement a $19.50 argent comptant. En desirez-vous ?

☞ Nous donnons encore des Bargains immenses dans les Soies.

{o — o}

Mitchell & Co.

76 a 82 RUE MERRIMACK,

HAVERHILL, MASS.

Commis canadien—M. P. H. Bilodeau.

Vous n'avez pas le MOYEN

De laisser échapper aucun article acheté à notre magasin. Ce que vous achetez à notre magasin est trop précieux pour le distribuer sur la rue.

Cette Semaine nous offrons des Spécialités dans nos Corps et Calecons de **25c.** et **50c.**

Aussi une ligne de Chapeaux de Paille de 25c. à $1.50 est la ligne la mieux choisie qui ne s'est encore jamais vue.

HAMEL & CLOUTIER,

405 Rue Essex,

Lawrence, Mass., à l'enseigne de la Valise Dorée.

Orgueuil Pardonnable.

Est celui qui est exhibé pour ceux qui achètent nos CHAUSSURES.

Nous achetons des Chaussures que de première qualité pour hommes, femmes et enfants et nous les vendons à des prix qui ne peuvent être égalés. Que pensez-vous d'un tel avantage que celui-ci.

Bottines pour hommes 75c | Bottines pour enfants 65c
Bottines de jeunes gens 50.

Oxfords d'enfants et de demoiselles. Chaussures boutonnées pour enfants, Tan & Dongola pour 50c.

Notre stock de Souliers en cuir patent est le plus complet de la ville.

Agent de Billets de chemins de fer pour le Canada et l'Ouest.

V. J. HUOT,

437 Rue Essex 437

Enfant Disparu.

Le jeune Roméo Edouard, âgé de 14 ans, fils de M. Louis Clement, de la Paris Laundry, disparu depuis le 30 mai dernier du collège de l'Ange Gardien, de Boston, n'a pas encore été trouvé. Sa disparition du collège paraît mystérieuse. Dans une lettre à sa mère datée du 28 mai qu'il lui ecrivait il lui disait qu'il se plaisait au collège et qu'il faisait des progrès dans ses études. Il s'informait de sa famille et rien n'indiquait qu'il désirait quitter le collège.

Ses parents sont désireux d'avoir de ses nouvelles, et si quelqu'un peut leur donner des informations, on est prié de les adresser au No. 414 Broadway.

Roméo est petit et portait un habillement noir, une casquette bleue militaire, des chaussons noirs et des bottines lassées. Il a les yeux brun foncé, et à son départ ses cheveux étaient coupés court.

Les journaux français de Etats-Unis sont priés de reproduire.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1887, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulieres ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Prépare par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Fumez le Fameux Cigare SPINDLE, de FLOOD,

Fabriqué avec du Pur Havane pour **5 Cent**

ANNONCE

EXTRAORDINAIRE!

Une offre imprévue dans le commerce de marchandises seches de Lawrence.

Nous donnerons des CREPONS NOIRS de la valeur de $1 25.

Venez les Voir,

Nous avons commencé cette semaine à offrir à nos pratiques des occasions exceptionnelles. Pour chaque 50 cts de marchandises que vous acheterez, vous aurez un billet qui vous donnera une chance sur 7 patrons de Robes

Valant de $12 a $24 chacun,

En même temps nous vous offrons, dans tous les dépts une des

Plus Gande Reduction.

Qui ne s'est jamais vue dans la ville de Lawrence. Les réductions spéciales seront annoncées tous les jours dans les journaux.

F. A. Edwards & Co.

Magasin Nouveau,
Marchandises Nouvelles,
275 RUE ESSEX.

Employés de langue française: Jos. H Roy et Marie Demers.

Demoiselles O. JEAN & CIE.

Specialite pour cette Semaine.

Chapeaux Garnis, réduction sur toute la ligne.
Venez voir, vous serez surpris au superlatif.

Ne l'oubliez-pas.

Dentelle de 25c pour 15c Dentelle de 15c pour 10c
Dentelle de 10c pour 5c.

Réduction sans pareille dans les Rubans.
Une visite vous convaincra.
Il faut que tout se vende sans égard au prix coutant.

O. JEAN & CO., 421 Rue Essex.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES,
Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,
523 RUE ESSEX
EDOUARD COURTEMANCHE, Propriétaire.

Centres Canadiens.

Lawrence

Pour les habillements de première communion; allez chez les MM. Hamel & Cloutier qui offrent des spécialités remarquables dans ce genre.

La Lawrence Brass Band a été engagée pour faire de la musique la fête du 24 juin, outre les autres corps de musique qui ont été engagés à l'avance.

Les pilules du Dr Larivière, pour le mal de tête, en vente à la pharmacie Miville. Essayez-les, aussi en vente à la pharmacie Miville de Manchester, N. H.

L'invitation faite par le président de la société St Jean-Baptiste aux membres du gouvernement municipal pour qu'ils fassent une revue de la procession du 24 juin a été acceptée.

Bicknell Bros, annoncent cette semaine des costumes pour la Première Communion. A notre point de vue,ce sont des avantages jamais offerts avant dans Lawrence. Lisez leur annonce.

La pharmacie Miville est sans contredit l'endroit par excellence pour vous procurer tout ce qui est utile aux familles en fait de parfums, savons, essences, articles de fantaisies, vins, liqueurs pour les malades, etc.

Les MM. Wm. Marcotte, de Manchester, N. H., L. O. Brunelle, de Boston, Ludger Rinfret, de Fall River, étaient de passage à Lawrence lundi dernier. Ils étaient intéressés dans les courses au parc des courses qui ont eu lieu ce jour-là.

Joseph Potin, un petit garçon de dix ans, qui est sans parents, et avait été donné aux soins de sa tante, a été envoyé à la station de police lundi soir. Sa tante dit qu'elle est incapable de le faire vivre plus longtemps. Les autorités vont s'occuper immédiatement de l'enfant pour le placer dans une institution quelconque.

MM. Belle-Isle & Co., 47 rue Franklin ont toujours en stock, Médecines patentées de toutes sortes, papeterie,bonbons, cigares, tabas etc. Manufacturiers d'extraits de Venille, Citron, Menthe poivrée, (Peppermint,) Girgembre, etc. Agents pour les journaux du Canada, la *Patrie* la *Presse*, l'*Electeur*. Ils tiennent aussi un magnifique papier à lettre, à très bon marché.

M. et Mde Dr. Lacaillade sont entrés la semaine dernière dans leur nouvelle résidence sur la rue Bradford.

Les MM. André Généreux et James O. Lacaillade font partie du comité pour organiser le jeu de balle.

M. Joseph Bernabé a été nommé grand chef marshal pour prendre la direction de la procession du 24 juin.

La société St Joseph a décidé de faire bâtir une magnifique arche en face des salles des sociétés canadiennes qui va certainement rehausser l'éclat de la fête du 24 juin Nous félicitons ses membres de cette bonne idée.

Le manque d'espace nous empêche de publier cette semaine deux correspondances destinées au correspondant du *National*. Si nous en jugeons par le contenu, il va se casser des fioles en quelqu'endroit. Patience.

Ne retardez pas à acheter votre billet pour le banquet, ils se vendent très rapidement. Vous ne serez pas capable d'en avoir après le 20 courant. Les billets sont en vente chez M. E. Z. Berthiaume, au magasin de Sharon et frères et chez M. Talbot, au magasin de M. Bolduc, rue Valley.

Le Dr J.D. Delisle, qui a passé l'année dernière dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, du nez, (tel que le catarrhe) de la gorge, des oreilles et de la vessie, et pour donner plus de satisfaction à ses clients, le Dr Delisle ne s'occupera que des maladies ci-haut mentionnées Bureau, No. 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover, Lowell, Mass. Consultations, de 2 à 4 et 7 à 8, p. m. Résidence, 420 rue Fletcher.

Biphosphate de chaux des frères Maristes préparée par l'Arsac. Préparation française très efficace dans les affections de la poitrine du système osseux et des scrofules, recommandée aux enfants et aux personnes d'un tempérament faible et délicat. Aussi sodas les plus purs et les plus délicieux. En vente chez Felix Poisson, encoignure des rues Franklin et Common.

Le maire de la ville a donné ordre pour une nouvelle fontaine pour le jet d'eau du parc. C'est certainement une grande amélioration.

M. et Mde Siméon Benoit de Actonvale, Canada, sont en visite chez leurs fils Oscar et Joseph Benoit de cette ville. Ils doivent y passer à peu près deux mois.

M. Philippe Cloutier a eu un accident samedi soir. Etant monté à cheval, sa bête a fait un faux pas et il a été jeté violemment sur le pavé. Il s'est blessé à la figure, mais rien de très grave.

Les membres du Cercle Montcalm ont décidé de sortir à cheval (en cavalerie) pour le 24 juin. Ils vont s'adjoindre avec les demoiselles du Cercle Jeanne D'Arc qui sortent de la même manière L'effet sera joli.

A la dernière assemblée du club de naturalisation canadien-français, on a pris des résolutions condamnant l'action du comité en charge du semi-centinel pour avoir oublié complètement les Canadiens en nommant des sous-comités.

Le Cercle Montcalm a accepté le défi que le Cercle Canadien de Lowell lui a envoyé pour jouer une partie de base ball à leur pique-nique du 20 juin. On s'attend à une lutte très chaude, vu que les amis de Lowell sont certains de battre ceux de Lawrence pour se venger un peu parce qu'ils se sont fait battre aux cartes l'hiver dernier. Les jeunes messieurs du Cercle Montcalm sont satisfaits de se faire battre, mais ils vont leur faire gagner chaudement la victoire.

MM. Morin et Fréchette, sont prêts à faire des affaires. Ils n'ont rien épargné pour satisfaire leurs nombreuses pratiques. Ils viennent de s'assurer les services d'un patissier de première classe. Ils ne craignent pas d'assurer au public que parfaite satisfaction lui sera donnée. Leur fontaine à soda est une des plus belles de la ville ils ont les meilleurs sodas à la crême, crême à la glace, gâteaux les plus délicieux, rafraichissements, toniques de toutes sortes pour la saison d'été. Nous invitons nos lecteurs et lectrices à visiter ce fameux etablissement situé sur la rue Hampshire.

La Surdite ne Peut Etre Guerie

par applications locales, car elles ne peuvent atteindre la partie malade de l'oreille. Il n'y a seulement qu'un moyen de guérir la surdité et c'est par des constitutionnels. La surdité est causée par une condition enflammée par la doublure muqueuse du tube Eustachien. Lorsque ce tube est enflammé vous avez un son grondant ou une ouïe imparfaite, et lorsqu'il est entièrement fermé, le résultat est la surdité, et à moins que l'inflammation soit enlevée et ce tube ramené à sa condition normale, l'ouie sera détruite pour toujours, 9 cas sur 10 sont causés par le catarrhe, ce qui n'est rien autre chose que la condition inflammée des surfaces muqueuses.

Nous vous donnerons cent dollars pour tout cas de surdité (causée par le catarrhe) qui ne sera pas guéri par le Hall's Catarrh Cure. Envoyez pour circulaire gratis.

F. J. CHENEY & Co.,
Toledo, O.

Vendu par les droguistes 75c.

CORRESPONDANCE.

M. le rédacteur,

Je donnerai un prix d'un terrain dans la vallée de l'Ottawa à celui qui me donnera le nom de celui qui a pondu le dialogue paru dans le *National* de la semaine dernière. Pour récompense, je paierai son entrée dans une institution à cet effet.

MOUSTIQUE.

Mal de Tete, Indigestion, Debilite, Dypepsie

Et toutes les maladies d'estomac guéries par la P. P. P.

(Prickly Ash Poke Root & Potassium) La P. P. P. est un remède sûr pour le rhumatisme, syphilis, scrofules, empoisonnement du sang, boutons et toutes les maladies de la peau et du sang. Maladies de cancer sur le visage, maladies chroniques de la peau, enflammation, les affligés remercieront le P. P. P. pour sa grande guérison. Albott's East Indian Con Paint guérit tous les cors, dartes, etc.

Importante Découverte.

Encore une fois les Canadiens entreprenauts de notre localité ont trouvé un moyen sûr de satisfaire les nécessités du public de Lawrence. Considérant l'encouragement que nous avons reçu depuis l'ouverture de notre écurie de louage, nous avons fait en sorte de la rendre accessible à tous et à toutes les heures. A toutes les heures du jour et de la nuit, vous serez servis avec courtoisie par un ami bien connu. M. Pierre Côté, qui depuis six ans était à l'emploi de M. A. N Bean. Ce compatriote est convaincu que vous l'encouragerez dans sa nouvelle position et qu'il vous satisfera en vous offrant d'élégantes et confortables voitures et surtout de bons chevaux.

Nous avons toujours à la disposition du public des (hacks), voitures et des chevaux blancs pour baptêmes, mariages et funérailles.

Nous avons toujours un stock à vendre de chevaux canadiens et des harnais de toutes descriptions. Et enfin si vous avez des démenagements d'aucune sorte, n'oubliez pas notre express de job conduit par M. Frs. Touchette.

C. & E. LACAILLADE,
444 Common St.

Hyménée.

Le mariage de M Edouard Roy, autrefois d'Ottawa, à Mlle Rose Topping, de cette ville, est annoncé pour le 17 juin. Après leur union, l'heureux couple se propose d'assister à la célébration à Bunker Hill, Boston, et de visiter ensuite Lynn, Black Rock, Salisbury Beach. Ils seront de retour ici pour la célébration du 24 juin. Bon voyage et heureux retour.

(*Communiqué.*)

Excursion au Canada.

On nous informe qu'il y aura une grande excursion au Canada le 24 juin prochain. Le prix des billets est de $10 00, aller et retour, pour Montréal ou Québec et seront bons pour un mois.

Par informations, adressez-vous à Viger & Co., 66, rue Hampshire, Lawrence, Mass.

Une Nouvelle Revue.

La Revue Franco Américaine, tel est le titre du luxueux *Magazine* dont le prince André Poniatowski, récemment allié à une famille des Etats-Unis, prend la direction.

Cette Revue, entièrement écrite en français par les maîtres de notre littérature, est également illustrée par nos principaux artistes Européens. Toutes les écoles et tous les systèmes y sont représentés et on verra côte à-côte Tolstoï, Goncourt, Daudet, Alexandre Dumas, Mirbeau, Clémenceau, Mallarmé, Bourget, Barrès, Hervieu, Séverine, Mendès, Alph. Allais, Grosclaude, Courteline, Princesse de Polignac, Princesse de Chinay, etc, etc. De même y collaboreront les artistes les plus divers: Puvis de Chavannes, Whister, Helleu, Forain, Caran d'Ache, etc., etc.

Cette publication, destinée au public américain, ne contiendra que des articles courts et d'actualité très vivante et aussi très parisienne. Aucun effort n'a été épargné pour faire de ce périodique un véritable recueil de ce que peut produire de mieux la littérature française. Inutile d'ajouter que tous les articles sont, bien entendu, inédits.

Un prince directeur d'une Revue franco-américaine, réunissant les sommets de l'art universel et cosmopolite, n'est-ce pas là une synthèse piquante de l'histoire de ces cinquante dernières années.

Ajoutons que les bureaux de la *Revue Franco-Américaine* sont à New York, 83, Duane Street.

Pique-nique du Cercle Canadien.

Jeudi prochain aura lieu à Willow Dale le grand pique-nique du Cercle Canadien.

L'organisation est complétée et tout indique que ce sera le grand événement de la saison.

Le Cercle Canadien, qui existe depuis quinze ans, s'est toujours distingué et a fait l'admiration dans ses entreprises des autres nationalités au milieu desquelles nous vivons. Il a toujours suivi la ligne droite, et son pas é démontre qu'il sait faire les choses d'une manière irréprochable.

Des lettres d'invitation envoyées aux différentes sociétés des centres environnant ont reçu un bienveillant accueil.

Les membres du Cercle Montcalm de Lawrence ont accepté avec plaisir le défi du Cercle Canadien pour une partie de base ball pendant le pique-nique. Tout fait présager que ce sera la lutte la plus chaude parmi les amateurs.

Le président Marcotte, du Club Jolliet de Manchester, N. H., écrit au comité d'organisation que ce club sera largement représenté. Le Cercle Social et le Club Lafayette, de Salem, Mass., les clubs canadiens de Haverhill, de Nashua, de Lawrence ont aussi envoyé des lettres d'acceptation.

Nous pouvons prédire sans crainte que ce sera la plus belle réunion qu'on ait vue depuis bien longtemps.

Le comité d'organisation a reçu partout chez nos marchands un accueil des plus favorables relativement aux cadeaux qui seront accordés en prix aux vainqueurs dans les divers concours de sport.

Hâtez vous d'acheter vos billets qui sont maintenant en vente au Casino et aux bureaux de l'ETOILE.

Avis Important.

Toutes les personnes endettées envers les demoiselles O. Jean & Cie sont priées de règler leurs comptes d'ici au 24 juin, sinon ils seront remis entre les mains d'un avocat pour collection. Pas d'exception pour qui que ce soit.

O. JEAN & Cie.

Mariage.

Lundi matin, M. Arthur Blanchette conduisait à l'autel Mlle Emilie Mignault. Le Revd Père Portal a célébré la messe.

Après une réception donnée au No 238 rue Methuen, l'heureux couple est parti pour un voyage de noces. Bon voyage.

Deces.

A Greenville, N. H, le 9 courant, M. Pierre Caron, père de M. Louis Caron, à l'âge de 92 ans. M. et Mde Louis Caron sont partis lundi soir avec les restes mortels pour St Jean, Port Joli, où auront lieu les funérailles.

C. C. Babbitt & Son.

Positivement la dernière semaine à Lawrence de ces célèbres docteurs spécialistes pour les maux d'yeux. Leurs lunettes convenables pour les différentes vues ne sont pas égalées. Nous invitons nos lecteurs et lectrices de profiter des quelques jours qu'ils seront ici d'aller leur faire une visite.

Haverhill

LE COURRIER est en vente aux endroits suivants:

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

Une bonne digestion est un bienfait des cieux. Si vous êtes privés de ce bonheur, achetez une bouteille du Dr Delisle's Kinium Compound, et bientôt votre appareil digestif sera dans un ordre parfait. En vente chez tous les pharmaciens. $1 la bouteille.

Comment Trouvez-vous Cela?

Nous offrons cent dollars pour tout cas de catarrhe qui ne peut être guéri par le Hall's Catarrh Cure.

N. J. CHENEY & Co. Prop.
Toledo O.

Nous les soussignés connaissons F. J. Cheney depuis 15 ans passés et le croyons parfaitement honorable dans toutes ses transactions d'affaires et financièrement capables de remplir toutes obligations par leur maison. West & Truax, Droguistes en gros, Toledo, O. Walding, Kinnan & Marvin, Droguistes en gros, Toledo O

Le Hall's Catarrh Cure est pris intérieurement, agit directement sur le sang et les surfaces muqueuses du système. Prix, 75c la bouteille, vendu par tous les droguistes. Certificats fournis gratis

Salem

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants:

F. Morel, 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.

Lowell

La rumeur nous apprend qu'une église catholique doit être construite au coin des rues Westford et Hastings.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

M. G. C. Desrivières et Philippe E Girard, de Fitchburg, Mass, étaient en visite ici dimanche chez des amis. Ils sont retournés lundi.

Un new-yorkais a, dit-on, inventé un "sulky" à une seule roue et d'une telle légèreté que la rapidité des chevaux de course va encore être accrue.

On nous apprend que la poursuite de Michel Grenier contre D H. Laporte dans la somme de $10,000 pour diffamation de caractère a été réglée hors des cours.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

A Cambridge, les procès suivants auront lieu devant le grand jury: John Buckley, évasion, Varley Hamlin et William Therrien, vol avec effraction; François Lajoie, recel; Philip Carroll, vol avec effraction à Ayer; Henry Hutchins, même offense; Patrick Conroy, voie de fait, F. H. Glidden, vol avec effraction; Jeremiah Caskill, vol; Stephen Butler, vol sur la personne; Peter Carrigan, vol avec effraction; Peter Paris et John O'Dowd, adultère.

Naissance.

En cette ville, mardi, la dame de M. Séraphin Duverger, typographe au *Sun*, un fils.

Parrain et marraine, M. Roméo Lacombe et Delle Alma Nadeau.

LES PLAIDOYERS

Mde SULLIVAN PERD CONNAISSANCE DANS LA COUR.

La fin Approche, Knowlton a Commence son Plaidoyer

L'avocat Curran, qui est le défenseur des accusés, a prononcé le premier plaidoyer pour la défense. Il a commencé par adresser des paroles de felicitations aux jurés pour leur conduite pendant ce long procès.

Puis il déclara qu'il était bien difficile pour un homme accusé d'un crime horrible, quelque soit son innocence, d'attirer des sympathies par son manière de se comporter sur le banc des prisonniers. S'il rit, on pense qu'il est un cynique ne comprenant pas bien dans quelle position il se trouve. Si son air est triste, on est porté à dire que c'est la conscience de sa culpabilité qui l'abat. Mais Foley dans la scène émotionnante qui s'est déroulée hier devant ce tribunal a montré quelle espèce d'homme il est. Lorsque sa pauvre femme, le cœur brisé par tant d'épreuves, a perdu subitement connaissance, Foley oublia qu'il était prisonnier, et il se leva comme mû par un ressort pour aller au secours de sa tendre moitié. Donc, cet homme n'a pas le cœur aussi dur qu'on veut bien le faire croire.

Nagle, lui, ne put retenir ses pleurs, en voyant cette pauvre femme évanouie emportée dans une pièce voisine par des mains étrangères.

C'était une chance pour lire dans le cœur de ces hommes. Pouvez-vous penser que Mme Foley pourrait aimer de la sorte son mari, s'il n'avait rien fait pour attirer cet amour?

Ensuite le distingué avocat parla de la querelle que Foley eu avec sa femme précisément le soir du meurtre. C'était la première chicane qu'ils avaient jamais eue depuis leur mariage. Celle-ci aurait été préférable pour Patrick Foley que cette querelle n'eût jamais lieu. Il n'a pu dire à sa femme qu'il en était peiné, car il est en prison depuis ce temps là.

Patrick Sullivan mettait trop facilement certaines lois de côté, mais toujours assez pour subvenir à ses besoins. Le soir du meurtre, il reçut son salaire, et comme il se trouvait à avoir de l'argent à dépenser, il en profita pour payer à boire à Con Sullivan et à son père.

M. Curran chercha par tous les moyens à faire éclore des sympathies pour les accusés dans le cœur des jurés.

Ensuite il démontra que l'identification des prisonniers était défectueuse, que des témoins s'étaient contredits, etc. Il fut sévère pour Livingston, prétendant qu'on ne pouvait se fier à ce qu'il avait raconté.

Ensuite l'avocat Hamilton, le deuxième avocat des accusés commença son plaidoyer, pendant lequel Mde Sullivan, qui se trouvait parmi les spectateurs, perdit connaissance.

Il entreprit de prouver que la voiture de Sullivan ne se trouvait pas à l'endroit du meurtre la nuit du 13 septembre.

SÉANCE DE CE MATIN

Il y avait beaucoup de dames ce matin à la cour; elles étaient venues entendre les plaidoyers de Hamilton et Knowlton qui sont deux avocats de renom. Il y avait tant de dames qui s'étaient rendues de bonne heure et avaient pris les premières places qu'il y avait très peu de sièges pour les hommes.

L'avocat Hamilton continua son plaidoyer: "Je vous ai parlé hier de l'impossibilité pour le petit cheval de Sullivan de faire 43 milles avec une charge telle que représentée ici. Cet attelage est parti de Somerville à 8.30 heures, a dit le témoin McGaffeney et le matin la voiture était encore à la même place où elle était la veille au soir. Le gouvernement a essayé de prouver que la voiture avait été vue à Woburn vers les 9 heures, ce qui aurait fait près de 9 milles en moins d'une heure. C'est plus que le petit cheval pouvait faire.

"Des témoins viennent ici et veulent nous faire croire qu'ils ont vu les trois prisonniers. Les agents de police Fontaine et McKenna se sont contredits dans leurs témoignages. Un des deux a menti et c'est à vous, messieurs, de découvrir lequel. Maintenant on vous demande de faire pendre ces hommes sur les témoignages de ces deux hommes de Woburn".

Il cita ici plusieurs cas où des hommes s'étaient trompés dans l'identification de quelqu'un. Il parla d'une récente cause en Angleterre, où un homme a été condamné et ensuite le vrai coupable a avoué. Après avoir critiqué les témoignages de ces deux agents de police de Woburn, il dit que Foster était sous l'influence de la poisson à Woburn. Ensuite nous le trouvons plus loin dans la même condition. Il critiqua sévèrement la manière employée par le constable Livingston pour faire l'arrestation des prisonniers

Aucun témoin n'a dit que le mot "express" était peint sur la voiture, seulement après avoir vu l'attelage dans une cour, après le meurtre. Attirant ensuite l'attention des jurés sur la scène du meurtre, il leur dit: "Livingston, Nichols et Cox sont venus vous dire que tout était arrivé en une *minute*. Et cependant ils veulent que vous croyez que pendant cette *minute* ils ont essayé à arrêter Nagle, ils ont tiré sur les prisonniers en reculant et ont reconnu être Nagle au claire de lune. Puis Livingston a couru tout seul après les prisonniers. Il y avait aussi un autre petit cheval sur la route ce soir là."

Ici il exhiba les fers de ce petit cheval appelé "mustang." Après avoir rappelé les devoirs des jurés dans une cause aussi importante, il termina en disant qu'il mettait la cause entre leurs mains.

A 11 h 5 le jury prit un congé de 10 minutes, et à 11 h 15 l'avocat Knowlton, pour le gouvernement, commença son plaidoyer.

Il dit: "Le 11 septembre 1895 un homme, Duroy S. Foster, qui n'avait commis aucun crime, a été tué par une balle qui lui a traversé la tête. Il était assis dans une voiture et est tombé, mais avant d'atteindre le sol il était devant le juge suprême. Maintenant, messieurs, la loi ne devrait pas être transgressée de cette manière. Je ne connais pas la douleur de la femme et des enfants de cet homme, mais je le devine." Il explique ensuite la différence qu'il y a entre les villages comme celui où demeurait Foster et une ville où les agents de police passent et repassent devant les résidences et les magasins. On vole aisément dans ces villages, et les voleurs se sauvent très facilement. Mais quand on vient me dire que des voleurs qui partent pour voler et sont armés pour tuer, même tuent, et que cela n'est pas un meurtre, je ne puis croire que je suis dans le comté de Middlesex.

"Le soir du 11 septembre des harnais et autres effets avaient disparu vers une heure du matin.

"Qui les avaient pris? Des voleurs. Plus tard une voiture a été trouvée près de Spaulding et vous savez ce qui est arrivé. Un meurtre a été commis et les meurtriers cherchent à se sauver, poursuivis par des citoyens.

"C'était un meurtre au premier degré. Le meurtre a été prémédité quand ils ont mis leurs pistolets dans leurs poches."

Il expliqua les lois de l'Etat concernant le meurtre.

A 1 heure la Cour s'ajourna à 2 heures.

MARIES A LOWELL

Un Couple d'Amoureux de Lawrence

Mary M. Neunes, une jolie jeune fille de Lawrence, aimait follement Joseph Miller, un ouvrier de fabrique âgé de 26 ans; mais les parents s'opposaient à leur mariage.

Les deux amants prirent le parti de s'enfuir, et un beau matin ils arrivaient en cette ville. La première chose qu'ils firent, comme bien on pense, fut de se rendre chez un ministre pour contracter mariage.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour et lever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclarcit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co
Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

PREMIERE ✱ COMMUNION,

Costumes aux Prix Suivants:

Habillements Noirs a	$1.50
Habillements Noirs a	2.50
Habillements Noirs en Clay a	4.00
Habillements Noirs a	5.00

Nous recommandons ces habillements à nos pratiques comme valeur extra et nous attirons spécialement votre attention sur nos meilleures qualités.

Pour $3.00 nous offrons tant qu'ils dureront: Un Habillement en Chéviot Noir, Pantalon extra et une Casquette.

N. B.—Avec un Habillement de $4.00 et au-dessus nous donnons une paire de Gants, une Cravate et un Ruban pour porter au bras.

BICKNELL ✱ BROS.,

Lawrence, Mass.

Commis canadiens:—MM. Pierre Audette et Alphonse Audette.

NOTRE

Vente a Moitie Prix

Se continue cette Semaine.

29c Soies dessinées	12 1-2c vge	8c Ginghams à Robes Couleurs garanties	5c vge
50c Soies lavables	25c la vge	6c Ginghams à tablier	4c vge
$1.00 Soies Surah noire, 24 pouces	49c la vge	7c Serim	4c vge
$1 00 Soies Bengalines	49c vge	10c Ticking	6 1-2c vge
$1.00 Drap Henrietta, fini de soie, 48 pouces	49c vge	5c Crash	2 1-2c vge
50c Costume en patron, 40 pouces	29c vge	10c Crash en toile	5c vge
25c Patrons mélangés 40 pouces,	12 1-2c vge	6c Coton non blanchi	4c vge
50c Plaids, variété de couleurs, 40 pouces	25c vge	Coton Fruit of the Loom	5 1-2c
5c Challis, couleurs assorties, fini de laine,	2 1-2c vge	10c Essuie-mains de bain	5c
10c Challis couleurs garanties	5c vge	25c Damask en Turquie rouge	12 12-c vge
8c Mousseline, 27 pcs	5c vge	12 12c Satines à Robes	7c vge
10c Dimity couleur garantie	5c	Netting pour moustiques, la pièce	35c
15c Mousseline a picot	8c vge	25c Patrons de costume	10c
12 1-2c Chambray	7c vge	17c Drap de crin	10c
6c Indienne	3 1-2c vge	10c Flanelle Domet	5c
		$6.00 Collerettes en drap	$2.98
		900 Silk Collerettes en soie	4.75
		75c Garde-soleil noirs	39c
		50c Garde-soleil d'enfants	25

M. J. CAHILL,

397 Rue Essex.

COMMIS CANADIENS:

M. A. Proulx. Delle Amanda Potvin.

J. J. O'KEEFE & CO,.
66 Rue Lafayette, Salem, Mass,

Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.

Bons Whiskies et Vins en Gros.

Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement.

Commis: Charles Montgrief et Claude DeLangle.

Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE.

F. X. VOYER,

83 Rue Harbor.

Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtent tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

☞ Son but est de faire de la place pour les Marchandises du Printemps.

A Coups de Couteau.

Hull, P. Q., 11.—Narcisse Trudeau, employé à la compagnie Gilmour et Hodgson, a été arrêté à Chelsea, sous l'accusation de tentative de meurtre. Le prisonnier travaillait sous les ordres du contre-maître Michael Egan et n'était pas satisfait de la manière dont il était traité. La querelle a commencé sur les billes en descendant la rivière, et Trudeau a poignardé le contre-maître dans l'estomac. Le constable Legault a opéré l'arrestation. Lorsque le prisonnier a été arrêté, on a constaté qu'il avait une main horriblement mordue.

Trudeau dit que toute l'affaire est un accident

Trudeau est marié; il est âgé de 28 ans.

La chicane a été causée par une certaine somme d'argent que l'on a retenue à Trudeau pour perte de temps. Trudeau dit qu'au moment où il s'est élancé sur Egan, il avait son couteau à la main, car il était à se couper du tabac.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le Meur sur le marché.

M Odilon Desmarais.

M. Odilon Desmarais, avocat distingué de St Hyacinthe, a été invité par la Société St-Jean-Baptiste de Holyoke à adresser la parole aux Canadiens-français de cette ville du Massachusetts, à l'occasion de la fête nationale.

C'est M. Desmarais qui accompagnait l'Hon M. Mercier lors de sa tournée à travers les centres canadiens des Etats-Unis.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis,

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition

FEUILLETON

51

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

QTATRIEME PARTIE

XVIII

La preuve, monsieur, la preuve de ce que vous dites? Il est passé, le temps où je vous croyais sur parole.

Ah! vous voulez une preuve sans réplique! Eh bien, je vais vous la donner à l'instant.

Rodille ouvrit l'un des tiroirs de son bureau et en tira les deux feuilles de papier timbré portant la signature de Paul et la sienne.

Voici, continua-t-il, les actes qui, selon vous, doivent m'enrichir à vos dépens. Je les mets à votre disposition, je ne demande qu'à vous les rendre.

Le jeune homme avança la main pour prendre les deux feuilles. Rodille les retira vivement, avec un éclat de rire diabolique.

Monsieur Paul Mercier, dit-il, dans les termes où nous sommes ensemble, la défiance de part et d'autres est permise, je crois. Vous oubliez peut-être que vous me devez deux mille francs, avancés sur ces titres, mais je vous le rappelle, et vous trouverez bon que j'attende, pour vous restituer les actes, le remboursement de mes avances. Je vous engage même à ne point me faire attendre trop longtemps ce remboursement, car j'ai besoin de mes capitaux et je me trouverais, à mon grand chagrin, dans la cruelle nécessité de vous poursuivre avec la plus extrême rigueur. Je pense que vous n'avez plus rien à me dire. Il est près de minuit, je vais me coucher, et je vous donne le conseil d'en faire autant. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'à partir du moment où je vous parle, vous ne faites plus partie des employés de l'étude. Il vous est dû cinquante francs. Je les garde comme acompte, ce n'est donc plus que dix-neuf cent cinquante francs que vous me devez. Bonsoir, monsieur Paul Mercier. Je passe le premier, afin de vous montrer le chemin.

Et Rodille, sa lumière à la main, reconduisit le jeune homme jusqu'à la porte extérieure, qu'il referma derrière lui.

XIX

Paul Mercier, en proie à un découragement et à des angoisses plus faciles à comprendre qu'à exprimer, regagna sa mansarde, et, se jetant tout habillé sur son lit, se mit à pleurer comme un enfant. Jamais sa situation, en effet, ne lui était apparue sous un aspect aussi sombre que celui qu'elle revêtait en ce moment. Devant ses pas tout s'écroulait! tout manquait à la fois! Il retombait au fond d'un abîme, juste au moment où il se croyait près de franchir le seuil du paradis de ses rêves. Plus que jamais le fantôme de la froide misère se dressait entre lui et Blanche! Il se voyait contraint d'avouer à la jeune fille qu'elle ne devait plus compter sur lui! Il se voyait contraint de l'abandonner pour toujours aux mains du magnétiseur.

Enfin, car il lui fallait bien aussi s'occuper un peu de lui-même, qu'allait-il devenir? Expulsé des bureaux de l'agence par Rodille, offensé, privé de la modique somme qui lui était due et qui pouvait seule lui donner du pain pendant quelques jours, ne possédant plus rien au monde, ni argent, ni vêtements, ni linge, comment vivrait-il le lendemain? Où trouverait-il un nouvel emploi? Se verrait-il contraint, pour ne point tomber d'inanition, de tendre la main à la charité publique, ou de s'enrôler dans les brigades des balayeurs de Paris?

Ce n'est pas tout encore. Par ses réclamations imprudentes, par la raideur surtout avec laquelle elles avaient été formulées, le malheureux venait de s'aliéner Rodille à tout jamais et de se faire en lui un ennemi dangereux et irréconciliable! Les choses étant dans cette situation, il ne fallait plus compter sur le concours de Rodille pour retrouver la Bible volée, qui se trouvait ainsi perdue définitivement et sans ressource.

Paul se dit et se répéta ces choses désolanter, et il se demanda de la meilleure foi du monde s'il lui restait un meilleur parti à prendre que de se faire sauter la cervelle, ou de se jeter sur le pavé de la rue depuis la fenêtre de sa sa mansarde.

Tandis que l'orphelin se désespérait de cette façon, Rodille se frottait joyeusement les mains, en homme parfaitement satisfait de la tournure que prennent les choses qui l'intéressent et qu'il dirige à sa fantaisie.

Allons, se disait-il, tout va le mieux du monde! Paul Mercier reste plus que jamais dans ma dépendance, et me voilà débarrassé de ses réclamations pécuniaires, ridicules au fond, car à quoi bon payer cent mille francs ce que je puis avoir sans débourser un sou? D'un autre côté, Blanche m'appartient non moins que Paul, et il ne me reste plus qu'à choisir celui des deux qui servira le mieux mes projets. Blanche Vaubaron, je le sais bien, est la réelle et légitime héritière des millions que je convoite, mais, à son défaut, les droits de Paul Mercier sont incontestables. Dans tous les cas, et quoi qu'il arrive, l'immense fortune d'André Besnard ne peut m'échapper. Donc, ou Blanche deviendrait ma femme, et, dès le lendemain du mariage, je ferai facilement reconnaître ses droits et je saisirai les millions, ou elle persévérera dans ses refus, et alors, comme elle me sera inutile et risquera de devenir dangereuse, il faudra bien qu'elle disparaisse.

"Aussitôt la jeune fille supprimée, je jetterai au feu la vieille Bible de famille, qui pourrait mettre sur les traces de la vérité un curieux indiscret, et je produirai l'acte par lequel je deviens le légataire universel, substitué que je suis à tous les droits de Paul Mercier. Décidément, mes plans étaient irréprochables, prudemment conçus, sagement combinés! Ils devaient me conduire au succès, et ils m'y conduisent en effet. J'ai pour moi mille chances. Je n'en ai pas une contre moi...Dès à présent je puis chanter victoire, et m'avouer à moi-même, sans modestie absurde et sans vanité folle, que tout ceci me fait grand honneur!"

Le lendemain soir, à neuf heures, Paul arriva dans la ruelle voisine de la rue des Amandiers-Popincourt. Il escalada la muraille, il descendit dans le jardin, et enfin il courut à la clairière, qu'il trouva déserte comme la veille. L'absence inexpliquable de Blanche redoubla ses angoisses. Il se dit que, sans aucun doute, la jeune fille était malade, dangereusement peut-être. Il se figura sa bien-aimée, livide et mourante, étendue sur son lit d'agonie et prête à rendre son dernier souffle sans qu'une main amie fût là pour lui fermer les yeux. Aussitôt que cette pensée sinistre eut germé dans son cerveau, elle y fit des progrès rapides; en moins de quelques minutes elle avait pris les proportions de la plus inébranlable certitude.

Paul, alors, perdit complètement la tête. Un sorte de délire s'empara de lui. Au risque de tout compromettre, de tout perdre, il résolut de s'introduire dans la maison et de voir Blanche une dernière fois.

La porte d'entrée n'était point fermée à clef. Paul l'ouvrit sans bruit et se glissa furtivement dans le vestibule obscur. Il ignorait la position de la chambre de la jeune fille, mais il devait la supposer à l'étage le plus élevé, car le pavillon était de dimension exiguë et Fritz Horner, il le savait, occupait le premier étage. Il s'orienta de son mieux à travers les ténèbres, et il s'efforça de se rappeler avec exactitude le chemin qu'il avait parcouru quelques jours auparavant lorsque, porteur d'un message de Rodille, il était venu trouver le docteur.

Ses souvenirs le servirent fidèlement. Il atteignit l'escalier, dont il gravit les marches d'un pas rapide et léger, et il se trouva dans un couloir qui divisait la maison en deux parties égales, et sur lequel s'ouvraient plusieurs portes. Là les difficultés augmentaient de façon à devenir à peu près insurmontables.

Paul se rappelait qu'une porte s'était ouverte devant lui et qu'il avait franchi le seuil de la chambre où se trouvait Fritz Horner, mais il ignorait la position de l'escalier conduisant au second étage, et il lui fallait chercher cet escalier à tâtons dans l'obscurité la plus profonde. Il ne désespéra point cependant d'arriver à son but. Il suivit, avec une prudente lenteur, l'un des parois du couloir, se croyant sans cesse au moment de rencontrer les premières marches, mais tout à coup ses pieds heurtèrent un obstacle inattendu, une chaise oubliée, et cette chaise se renversa avec bruit.

A l'instant même, un flot de lumière jaillit d'une porte rapidement ouverte, et le magnétiseur, tenant de la main droite un pistolet tout armé, s'élança sur Paul, qu'il saisit au collet, de la main gauche, en s'écriant:

Ah! misérable!

Ne me tuez pas, monsieur Horner, balbutia le jeune homme en voyant brusqué sur lui le canon de l'arme meurtrière, je vous jure que je n'ai point d'intention coupable.

Vous me connaissez! dit le docteur, stupéfait d'entendre prononcer son nom par celui qu'il prenait pour un voleur. Qui donc êtes-vous?

Et, sans attendre la réponse de son prisonnier, il l'entraîna dans la pièce voisine, où se trouvait une lampe, et il le regarda avec attention.

Ah ça! mais, dit-il alors ou je me trompe étrangement, ou bien vous êtes le commis de Rodille.

Vous ne vous trompez point, monsieur Horner, répliqua Paul.

Sacrebleu! il fallait donc le dire tout de suite! vous avez failli vous faire tuer!

Vous ne m'avez pas laissé le temps de vous donner une explication.

C'est juste! reprit le magnétiseur en lâchant le collet du jeune homme et en se débarrassant de son pistolet. M'apportez vous une lettre de votre patron?

Non, monsieur.

Alors il vous a chargé d'un message verbal?

Paul hésita avant de parler, mais il avait l'horreur du mensonge.

Au bout d'une seconde d'hésitation, Paul Mercier reprit donc courage et répondit à Horner:

Pas d'avantage.

Que diable, enfin, s'écria le magnétiseur, vous êtes ici de sa part et pour son service, je suppose?

Paul secoua la tête.

Mais alors reprit Fritz Horner d'une voix menaçante, qu'avez-vous à me dire? que me voulez-vous?

Rien, monsieur.

Dans ce cas, vous êtes donc un voleur! C'est l'esprit du pillage qui vous attirait dans mon logis!

Un voleur! moi, monsieur! Ah! si vous me connaissiez mieux, vous n'auriez pas prononcé cette cruelle parole!

Enfin! parlez, voyons! Quelle raison vous amène? que faites-vous ici? Vous comprenez bien que votre présence chez moi à une telle heure et à mon insu n'est rien moins qu'extraordinaire! Et, d'abord, par où êtes-vous entré? car j'ai fermé moi-même la porte du jardin et j'en ai la clef dans ma poche.

J'ai franchi la muraille de clôture.

Escalade nocturne! Ah! diable! Peste, mon garçon, vous allez bien! Si l'explication que vous allez me donner n'est pas catégorique et claire, j'enverrai chercher la garde et votre affaire deviendra mauvaise. Répondez nettement: Puisque vous prétendez n'être point venu pour voler, quel motif vous attirait?

Le desir de me rapprocher de Mlle Blanche, balbutia Paul.

Vous connaissez Blanche! s'écria le magnétiseur.

Oui, monsieur. Je la connais et je l'aime.

Après avoir prononcé tout bas et en trembiant ces paroles, Paul Mercier s'attendait à une explosion de colère du magnétiseur. Il n'en fut rien. Fritz Horner sembla réfléchir pendant quelques secondes, puis il dit d'une voix calme, mais avec l'assurance qui naît de la certitude:

Mais j'y vois clair, et vous venez de me donner le mot de l'énigme que depuis hier je cherche en vain! jeune homme, vous n'êtes pas adroit d'être venu vous livrer ainsi, car je vous tiens, je ne vous lâche plus, et vous ne sortirez de cette chambre qu'après m'avoir appris ce que vous avez fait de Blanche.

Ce que j'ai fait de Mlle Blanche! répéta Paul tellement surpris qu'il croyait rêver. Que me demandez-vous là, monsieur?

Je vous demande où vous avez conduit cette jeune fille, cette orpheline dont vous vous prétendez amoureux, et sur laquelle j'ai des droits incontestables. Ma question est naturelle, je pense, et vous la comprenez! Répondez donc, et répondez vite!

Blanche n'est plus ici! s'écria Paul, vous dites que Blanche n'est plus ici!

Fritz Horner haussa les épaules.

Eh! répliqua-t il, vous le savez bien, qu'elle n'est plus ici, vous qui m'avez attiré hier soir hors de cette maison afin de vous y introduire en mon absence et de m'enlever plus facilement ma pupille.

Paul était blanc comme un linge; il se tordait les mains; des gouttes de sueur froide mouillaient la racine de ses cheveux.

Monsieur, balbutia-t-il d'une voix brisée qui faisait mal à entendre, si vous ne vous faites point un jeu de ma terreur et de mon désespoir, si véritablement Blanche n'est plus ici, je vous jure sur mon honneur que je l'ignorais et que j'ai franchi tout à l'heure le seuil de votre maison dans l'unique espoir de m'approcher un instant de celle que je croyais trouver malade.

Vous mentez! répliqua brutalement Fritz Horner, oui, vous mentez! Mais, avec moi, le mensonge est inutile. Vous avez enlevé Blanche, et je veux la ravoir. Je vous l'ai dit et je vous le répète, vous ne sortirez d'ici que pour me conduire auprès d'elle.

Tout en parlant, le magnétiseur changeait de position et se plaçait entre la porte et le jeune homme, de manière à fermer le chemin de la porte, à ce dernier, puis il ajouta:

Décidez-vous donc et répondez, si vous ne voulez pas rester indéfiniment mon prisonnier.

Paul commençait à comprendre que tout ce que venait de dire le docteur Horner était l'expression de la vérité, et que Blanche, la veille au soir, s'était enfuie volontairement de la maison du magnétiseur, ou en avait été arrachée de force. Il comprit que Fritz Horner, le croyant de bonne foi complice de ce fait inexplicable, avait la ferme intention d'attenter à sa liberté pour lui arracher le secret de la retraite de Blanche. Il rugit comme un lion que des chasseurs voudraient enchaîner.

Ah! s'écria-t-il, celle que j'aime a disparu, et vous prétendez me retenir ici! Mais êtes vous fou, docteur Horner. Qui donc chercherait Blanche? Qui donc saurait la retrouver si j'étais prisonnier? Rangez-vous, je veux passer!

Vous ne passerez pas!

Prenez garde! je passerai malgré vous, et, s'il le faut, je passerai sur vous.

Essayez!

Paul n'ajouta pas un mot, mais il s'élança vers le docteur, qui, dans une attitude savante, l'un des genoux ployé, l'autre jambe arcboutée vigoureusement, s'apprêtait à recevoir son adversaire à bras-le corps et s'attendait à le renverser sans peine et presque sans résistance. Une lutte s'engagea. Elle fut courte et terrible. Le magnetiseur était grand et maigre, sa charpente osseuse se doublait d'un tissu serré de nerfs et de muscles d'acier. A côté de lui, Paul semblait chétif, et véritablement il y avait entre ces deux hommes une grande disproportion de forces, mais l'orphelin possédait, en ce moment, cette vigueur surhumaine qui naît de la passion violente, de la colère poussée à son paroxysme, et grâce à laquelle on a vu des femmes briser, comme des fétus de paille, de solides barreaux de fer.

Fritz Horner saisit Paul par les hanches et s'efforça de lui faire perdre l'équilibre.

Paul se cramponna des deux mains au cou du magnétiseur, et le serra comme dans un étau. Au bout d'une seconde, le docteur râlait; deux minutes après, ses bras amollis lâchaient prise, et il tombait lourdement à la renverse, à demi étranglé et tout à fait sans connaissance.

Paul ne voulait que sa propre liberté et ne souhaitait en aucune façon la mort du médecin allemand. Aussitôt qu'il eut acquis la certitude que rien ne s'opposait plus à son départ, ses mains dénouèrent leur étreinte homicide, laissant un cercle livide et bleuâtre autour du cou long et anguleux de Fritz Horner. Il franchit d'un seul élan ce corps inanimé, qu'agitaient de faibles tressaillements nerveux, pareils à ceux d'un cadavre touché par le fil conducteur d'une pile de Volta. Il n'eut point de peine à retrouver son chemin dans le couloir, qu'éclairaient les rayonnements de la lampe; il descendit l'escalier comme une trompe, et il se perdit au milieu des ténèbres du jardin.

XX

De même que Jean Vaubaron s'était dit "Je retrouverai ma fille!" de même Paul Mercier se disait: "Je retrouverai ma fiancée!" Mais l'amant, comme le père, acquit bien vite la conviction douloureuse qu'un telle entreprise était au-dessus des forces d'un homme, et, qu'à moins d'un de ces hasards miraculeux sur lesquels personne n'a le droit de compter, quiconque l'essayerait aboutirait infailliblement à une déception.

Pendant les longues heures d'une nuit sans sommeil Paul réfléchit, et quand arriva le jour, il ne lui restait aucun espoir de reconquérir sans aide celle qu'il ne savait même pas où chercher.

Le jeune homme se croyait certain que Blanche n'avait point quitté de son propre mouvement la maison du docteur, puisque, sans aucun doute, elle n'eût point manqué d'en prévenir à l'avance celui qu'elle aimait et de l'instruire du lieu de sa retraite. Donc, elle avait été enlevée par la violence ou attirée au dehors par la ruse.

Paul s'efforçait de deviner les mobiles de cet enlèvement, et, comme il ne pouvait soupçonner à quels immenses intérêts pécuniaires la pauvre Blanche se trouvait mêlée, il se persuada que l'amour seul avait poussé le ravisseur, et il frémissait de rage en supposant la jeune fille livrée aux mains d'un rival audacieux.

Seul, je ne puis rien, se dit-il, mais un homme devient bien fort quand la loi et la justice sont avec lui! J'appellerai la justice et la loi au secours de Blanche!

Le lendemain, dès la première heure, il se rendit chez un commissaire de police, magistrat éclairé et excellent homme, de qui il était un peu connu; il le mit au fait de ce qui venait de se passer et le pria de le renseigner sur la marche à suivre.

Le commissaire de police l'écouta paternellement, s'efforça de raffermir son moral, mais il lui démontra d'une façon claire et péremptoire que ni la justice ni la police ne pouvaient se mêler d'une affaire aussi vague, pour une foule d'excellentes raisons dont voici quelques-unes:

En premier lieu, Paul n'avait aucune espèce de qualité pour porter plainte, puisqu'il n'était ni le parent, ni le tuteur, ni même le fiancé reconnu de la jeune fille. En second lieu, une plainte, pour être accueillie, devait reposer sur la dénonciation de certains faits constituant soit un délit, soit un crime. Or, dans la circonstance présente, Paul se trouvait dans l'impossibilité absolue de citer un seul fait de ce genre. Tout son système d'accusation reposait sur des suppositions purement gratuites, sur des hypothèses dont rien ne venait démontrer la réalité.

Comment prouverait-on, en effet, que la jeune fille avait été enlevée de force dans une intention coupable? Elle était maîtresse d'agir à sa guise, puisque personne ne possédait un droit de contrôle légal sur sa conduite et sur ses actions. Il semblait admissible, il semblait même probable qu'elle venait de quitter librement la maison du docteur, pour des motifs qui la regardaient seule et que le ministre public n'avait point à apprécier.

Paul ne trouva rien à répondre à ces raisonnements inattaquables, il courba la tête devant la logique écrasante, et il quitta le commissaire de police en regardant sa conviction personnelle, mais en comprenant bien qu'il ne devait compter que sur lui-même, et que la justice ne pouvait s'émouvoir pour les griefs, peut être imaginaires, d'un amoureux désespéré d'avoir perdu celle qu'il aimait.

Or, nous le savons déjà, Paul Mercier ne se faisait point illusion sur son impuissance. Forcé d'agir seul, il ne pouvait rien. Il raisonna froidement la situation, et il se dit:

Si dans un mois, jour pour jour, le hasard ou la Providence ne me sont pas venus en aide, je n'aurai plus rien à attendre, plus rien à espérer ici-bas. La Seine recevra mon cadavre et Dieu me pardonnera peut être le crime que j'aurai commis de rejeter loin de moi le fardeau trop lourd de la vie.

Le malheureux enfant oubliait, en parlant ainsi, que Dieu veille sans cesse, que ses dessins nous sont inconnus, et que souvent il place les douleurs les plus poignantes sur le chemin de l'homme dont il veut éprouver le courage et fortifier la vertu avant de le conduire au bonheur!

Le soir de ce même jour, par conséquent quarante-huit heures environ après l'enlèvement de Blanche, Rodille reprit le chemin de sa petite maison de la venue de Neuilly. Le misérable trouva la jeune fille en proie à un abattement absolu. Depuis deux jours elle pleurait sans cesse, les larmes traçaient des sillons bleuâtres sur son visage décomposé; c'est à peine si, obéissant à un instinct tout machinal, elle avait touché aux provisions apportées pour elle.

Ma chère enfant, lui dit Rodille, avec une douceur et une compassion hypocrites, plus odieuses encore que sa colère et que ses menaces, je vois avec un profond regret que vous vous faites beaucoup de mal! J'en ai le cœur brisé, je vous jure, et pour vous calmer, pour vous consoler, je serais prêt à sacrifier tout, excepté mon amour.

Blanche releva la tête.

Votre amour! murmura-t-elle avec une expression de profond mépris. Ah! monsieur, dites votre haine!

Hélas! reprit Rodille, quelle erreur est la vôtre! Si vous connaissiez mieux la vie, vous sauriez que toute passion profonde devient par cela même égoïste. La tendresse que vous m'inspirez est si grande, si exclusive, si absorbante, qu'elle me donne le courage de supporter le spectacle de vos larmes. Plutôt que de renoncer à vous, je vous verrai souffrir et je souffrirai même sans faiblesse, car je compte sur l'avenir pour tout effacer, pour tout réparer.

Blanche ne répondit pas. Rodille poursuivit:

Avez-vous réfléchi? Avez-vous pris une décision?

Ma décision! répliqua la jeune fille, à qui la présence du misérable et l'horreur qu'il lui inspirait donnaient une énergie fébrile, vous la connaissez déjà! Elle ne changera jamais! Vous pouvez me garder ici, vous pouvez mefaire mourir lentement, à petit feu! Vous êtes mon maître, comme le bourreau est le maître du condamné, mais, grâce au ciel, ma volonté vous échappe. Tuez-moi si vous voulez, je ne serai jamais votre femme!

Chère Blanche, murmura Rodille, vous parlez ainsi sous l'influence du plus détestable de tous les conseillers, la colère. Mais il est impossible que la lumière ne se fasse pas dans votre intelligence, un peu plus tôt ou un peu plus tard! J'aurai de la patience, je vous laisserai le temps de comprendre à quel point mes offres sont belles, et combien est insensée la jeune fille pauvre qui s'obstine à refuser la main d'un galant homme, quand cette main contient une fortune.

Blanche fit un geste de dédain.

De l'argent! murmura-t-elle. Toujours de l'argent! A votre tour ne comprenez-vous pas que je n'ai le désir de la richesse ni la crainte de la pauvreté?

Je comprends cela, ma pauvre enfant, je ne le comprends que trop bien, répliqua Rodille; mais, avec des idées comme les vôtres, on vit dans le chagrin et on meurt sur la paille. Or, j'ai décidé, moi, que vous seriez heureuse. Réfléchissez donc de nouveau, je vous reverrai dans trois jours.

Le geôlier de Blanche apporta des provisions fraîches sur la petite table du cabinet voisin et se retira.

Il revint le troisième jour, ainsi qu'il l'avait annoncé, et une scène de tous points semblable à celle que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs eut lieu entre lui et la jeune fille.

A mesure que passait le temps, Rodille s'apercevait avec un étonnement sans bornes que sous cette frêle enveloppe il y avait une volonté de fer, et qu'il ne faisait pas de progrès; en revanche l'état de Blanche devenait alarmant. La pâleur cadavéreuse du visage et l'amaigrissement de tout son corps trahissaient les ravages causés dans l'organisme par cette existence de sollitude, d'insomnie, d'épouvante et de désespoir.

Près d'un mois s'était écoulé. Les entrevues du persécuteur et de la victime avaient eu lieu à des intervalles réguliers, sans amener le moindre changement dans les dispositions de Blanche. Quoiqu'il eût parlé de sa patience, le misérable commençait à se lasser. La pensée qu'il était vaincu, vaincu par une jeune fille, faisait naître en son âme une rage froide, la rage du géant haineux dont la résistance d'un pygmée entrave et anéantit les projets.

Je ferai demain une dernière tentative, se dit-il; si elle est vaine, tout sera dit; Blanche, condamnée par elle-même, subira sa destinée, et je me retournerai du côté de Paul Mercier. Celui-là, du moins, ne peut m'échapper, et, fallût-il lui donner les cent mille francs promis, je n'en resterai pas moins près de quatre fois millionnaire.

A l'heure accoutumée, Rodille entra dans la chambre qui servait de prison à Blanche. Comme d'habitude, il lui adressa ces deux questions invariables:

Avez-vous réfléchi? Qu'avez-vous décidé

La jeune fille ne fit pas un mouvement, et sa tête resta penchée sur sa poitrine. Depuis plusieurs jours déjà, elle ne daignait plus répondre à Rodille.

Blanche, continua le misérable, vos dédains affectés seront inutiles, comme votre résistance est vaine. Vous allez en avoir la preuve. L'aversion que vous éprouvez pour moi vient de l'amour que vous ressentez, ou plutôt que vous croyez ressentir pour un autre. Tant que vous aurez quelque espérance de revoir Paul Mercier, vous vous obstinerez dans vos refus. Quand l'espoir n'existera plus, vous céderez Ah! vous m'écoutez maintenant! Ce n'est plus une statue de marbre, muette et sourde, qui se trouve en face de moi!

La jeune fille, en effet, venait de relever la tête, et elle attachait sur son interlocuteur un regard où brillaient toutes les flammes de l'indignation. Rodille poursuivit d'une voix lente, en soulignant pour ainsi dire les mots sinistres qu'il prononçait:

Si vous ne prenez à l'instant même l'engagement d'être ma me, Paul Mercier sera mort femdans trois jours.

Ah! cria Blanche, vous l'assassinerez!

Je suis un homme d'honneur. Je ne l'assassinerai point, mais je le tuerai!

Comment?

Face à face, épée contre épée!

Alors, je n'ai plus peur! Paul est brave. Dieu sera pour lui!

Je vous dis que je le tuerai. J'ai la science, j'ai la vigueur d'un maître d'armes. Je suis sorti triomphant de vingt duels! Paul est faible, et sa main n'a jamais touché la garde d'une épée?

Ah! je le disais bien, balbutia Blanche effarée, c'est un assassinat!

Appelez ce combat comme vous voudrez, peu importe! Les mots ne m'atteignent pas, le résultat seul me touche. Dans trois jours, je vous le répète, mon rival n'existera plus. Voulez-vous le sauver, ou le condamnez-vous? Sa vie est dans vos mains. Prononcez.

Blanche se laissa tomber à genoux, et, élevant à la fois vers le ciel ses mains et son âme, elle s'écria:

Inspirez-moi, mon Dieu! et dites-moi ce qu'il faut faire!

Puis elle courba la tête et garda le silence pendant quelques secondes. Rodille souriait et se disait tout bas:

J'ai frappé juste. Elle est à moi!

Le misérable se trompait. La jeune fille se releva, transfigurée L'expression d'une foi ardente et pleine d'exaltation rayonnait sur son visage baigné de larmes.

Eh bien fi, vivement Rodille, parlez. Que décidez-vous?

La vie de Paul et la mienne sont entre les mains de Dieu! répliqua Blanche avec un profond enthousiasme. Ce que Dieu a décidé s'accomplira. Je ne racheterai point par une trahison, par une lâcheté, l'existence de celui que j'aime. Provoquez le donc, et servez-vous de votre force contre sa faiblesse. David enfant a terrassé le géant Goliath! La bible le dit, et la bible est le livre de vérité! Quoi qu'il advienne, ma résolution est inébranlable. Je ne serai point votre femme!

Ainsi, c'est votre dernier mot? cria Rodille en se donnant plus la peine de cacher sa fureur qui le transportait. Eh bien, vous venez de condamner à mort votre amant, et, quane je le tiendrai tout sanglant au bout de mon epée, je lui dirai: "C'est Blanche qui vous tue! entendez-vous c'est Blanche! Elle pouvait vous sauver, elle ne l'a pas fait!"

La jeune fille n'eut pas la force de supporter l'horreur d'un tel tableau. Elle poussa un gemissement sourd, ses yeux se fermèrent et elle roula évanouie sur le plancher.

Rodille, sans s'occuper d'elle, franchit le seuil du cabinet où se trouvaient les provisions. Il tira de sa poche un petit flacon de cristal rempli d'une liqueur incolore et transparente. Il versa quelques gouttes de ce liquide dans la carafe d'eau, et il répandit le surplus sur les aliments destinés au repas du soir de Blanche.

Maintenant, murmura-t il avec une expression farouche, le sort est jeté! Cette nuit, tout sera fini!

Lorsque la jeune fille revint à elle même, Rodille avait quitté la chambre et la maison depuis près d'une heure. Ceci se passa la veille du jour fixé par Paul Mercier pour accomplir son projet de suicide, si le hasard ou la providence ne lui avait pas rendu Blanche.

XXI

Il était onze heures du soir au moment où Rodille rentra dans son logement de la rue du Musée Il verrouilla sur lui la porte de sa chambre, et, certain qu'il ne pouvait être ni épié, ni surpris, il alluma un grand feu, quoique la chaleur fut étouffante au dehors. Le misérable avait projet et ne voulait point mettre de retard à l'exécuter.

Aussitôt qu'une flamme vive s'éleva dans l'âtre et que les bûches entassées commencèrent à former un foyer ardent, Rodille déplaça le vieux portrait, ouvrit la cachette, volée si peu de temps auparavant par l'ex-huissier, et il prit la bible des Vaubaron.

Périsse ce livre! murmura-t-il, et avec lui le souvenir de cette famille maudite!

En prononçant ces paroles, si monstrueuse dans la bouche du misérable, il jeta dans le brasier le volume massif, et, à l'aide des pincettes, il excita les flammes à le dévorer.

Il ne fudra qu'un instant pour en finir, pensait il.

Il se trompait. Le feu parut d'abord respecter le saint livre. Le chagrin noir, très épais et très résistant, qui formait la couverture, ne s'embrasait point, et c'est à peine si on le voyait se coroder et se tordre sur les morsures du brasier; bref, l'œuvre de destruction semblait devoir s'accomplir avec une lenteur dont l'impatience de Rodille ne pouvait s'accommoder.

Il retira du feu le volume presque intact. Il l'ouvrit violemment, il le déchira page par page avec une colère concentrée, et il trouva un plaisir étrange à voir ces feuillets se métamorphoser en minces couches de cendre noir sur lesquelles couraient ça et là des étincelles fugitives et qui finissaient par disparaître dans le tuyau de la cheminée où le courant d'air les entraînait.

[A CONTINUER.]

D. THEBERGE,
164 Rue Valley, Lawrence.
A toujours en mains un splendide assortiment de
BOIS et de CHARBON
DE TOUTES SORTES.
Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.
Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.
FOIN, PAILLE, & etc
Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND
188 RUE LOWELL, Lawrence.
Vû que je suis debutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un ESCOMPTE LIBERAL à tout acheteur.
☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servir avec honnêteté.
N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place
Wm FERLAND, 188 RUE LOWELL.

A. CHOQUETTE,
Entrepreneur de Pompes Funebres.
Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits et Décors mortuaires.
Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.
Magnifique or billard Noir pour les enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.
arrosses de premiere classe pour mariages, Baptemes et Funérailles.
A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON,
Lawrence, Mass.

P. P. P.
Piquant de Frêne, Racine de Phitolague et Potasse,
Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.
P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.
Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons, vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.
Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.
Sprinfield, Mo., 14 août 1893.
Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de p'eurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'ai jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MME M. M. YEARY.
Springfield Green, County, Mo

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies des Rognons
Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.
Aberdeen, O. 4 juillet 1892.
M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.
Aberdeen Brown County, O.
CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés: Je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.
(Signé) J. D. JOHNSTON,
Savannah, Ga.
Témoignage du maire de Séquin, Tex.
Séquin, Tex. 14 juin 1893.
MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 9 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement
CAPT. W. M. RUST, Avocat
Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.
Tous les Pharmaciens le vendent.
A Lawrence, par H. W. Whitney.
LIPPMAN BROS.,
Propriétaires.
Bloc Lippman, Savannah, Ga.

Quand vous Peinturez vos Edifics, employez le
B. K. & Co's,
Une Peinture de maison préparée pure, et pour les planchers employez les
Peintures U. S. N. Dick,
Sèchent en une nuit et restent dans cet état. Venez demander nos cartes de couleurs.
Vendues seulement par
C. B Coburn & Co
35, 39, 41 Rue Market.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour la clientèle canadienne. Dents faites à l'électricité.

Francis W. Qua,
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass

J. E. BENOIT,
206 RUE LOWELL, Lawrence
Le meilleur endroit de la ville pour acheter du
Bois et du Charbon.
Egg Franklin Coal, - $7.75.
Stove Franklin Coal, - - $8.00.
Stove Coal, - - $6.00.
Nut Coal, - - $6.00.
Egg Coal, - - $5.75.
Broken Coal, - - $5.50.
Cumberland Coal, - $5.75.
☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.
L'endroit par excellence pour acheter toute sortes de Bois et de Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

F. S. HAMLIN,
Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.
—EST—
Agent d'Assurance contre le Feu
Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass.
Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!
Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO,
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

7 A Chase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. IX. Soyons Unis. LOWEL, MASS., JEUDI 20 JUIN 1895. Soyons Distingues. No. 92

N. E. MIVILLE.
PHARMACIEN * DIPLOME
44 RUE HAMPSHIRE
Vend ce qu'il y a de Mieux en Fait
D'ARTICLES DE TOILETTE,
ESSENCES, PARFUMS,
EXTRAITS, SVONS, ETC.
LES MEILEURES VINS ET LIQUEURS A L'USAGE DES FAMILLES
Liniment - et - Sarsaparilla - de - Mivile,
Rien de Surpassable chez les autres Pharmaciens,
Prescriptions une Specialite.

BOSTON & MAINE R R.

ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.
Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 00, p m; — Dimanches, 8 30, 10 00, 10 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 6 30, 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 2 25 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, 7 p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Berwick et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Quebec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateau) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Et et après le 30 Sept. 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, * 7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 45, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

*Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, †8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville via Wells River,—9 45 a m; 1 50, †8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, par la ligne du Central Vermont— 9 45 a. m.; 12 11, †8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Morrisville et Junction Mt. Mansfield 9 45 a m, 8 13 p m.

Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

LA MACHINE
Pour Nettoyer les Tapis de
DILLON.
750 Rue Essex, Lawrence.
C'est la meilleure machine jamais vue avant aujourd'hui. Les Tapis usés et minces ne sont pas exposés à être endommagés par ce procédé.
Aussi Costumes Teints en Couleurs qui ne changent pas
Nettoyage à la Vapeur, Naphtha et à Eponge sèche.
Réparage et repassage une spécialité.
☞ N'oubliez pas l'endroit,
750 RUE ESSEX
En face de la Station des Tramways, Lawrence, Mass.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

Durant & Rogers,
ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.
Si chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.
Si vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.
Si vous préférez acheter une Montre à bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.
☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.
Commis canadiens:—J. A. Legault et C. A. Goozac.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,
2 et 4 Rue Andover
Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.
Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.
Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

LA QUESTION DES ECOLES.

Voilà une question qui nous intéresse nous aussi, Canadiens des Etats-Unis, qui avons des nôtres sur le sol manitobain. Les Canadiens-français, qu'ils habitent la grande République ou le Canada, forment une grande famille unie par les mêmes aspirations, les mêmes luttes à soutenir, la même religion et la même langue.

Donc, ce qui vient de se passer à Manitoba ne saurait nous laisser indifferent.

Comme nos lecteurs ont dû déjà l'apprendre, le gouvernement manitobain refuse de se conformer à l'arrêté ministériel émané d'Ottawa. Il accompagne son refus de plusieurs raisons plu mauvaises les unes que les autres.

Il n'y a pas de doute que la majorité de la législature du Manitoba suivra le premier ministre Greenway dans son refus.

Maintenant, on se demande ce que le parlement fédéral va faire

La *Minerve*, une feuille ministérielle, se charge de nous l'apprendre:

"Il n'y a qu'une seule chose à faire pour lui: c'est, selon l'expression de sir Charles Hibbert Tupper, de donner au "remedial order" sa conclusion logique; c'est de se montrer, comme le disait sir McKenzie Bowell, à la hauteur de son devoir; c'est, comme l'ont promis tous les ministres, de suivre la loi et la constitution.

"Il n'y a pour eux qu'une chose à faire: proposer aux Chambres une législation remédiatrice conforme au "remedial order."

Ah! il ne reste plus que cette seule chose à faire au gouvernement de l'orangiste Bowell; mais nous sommes sûr qu'il ne le fera pas. Il va certainement trouver un moyen quelconque de remettre le règlement de cette question à plus, comme il l'a déjà fait plusieurs fois. Cette prédiction ne nous coûte pas à faire, sachant quelle espèce de gens conduisent la barque ministérielle à Ottawa.

Nous serions cependant bien heureux de nous tromper.

Tragedie Mysterieuse.

Voici de plus amples détails sur la tragédie de St Henri de Montréal:

Mde Nantel, une laveuse à la journée, alla porter du linge chez Mde Napoléon Demers, née Melina Massé, domiciliée 3426 rue Notre-Dame, à St Henri, et trouva le cadavre de cette femme étendu sur le plancher dans la chambre à coucher, baignant dans une mare de sang. L'infortunée jeune femme portait deux horribles blessures à la gorge.

La laveuse alla aussitôt donner l'alarme, et le chef de police accourut un peu plus tard avec ses hommes.

On était évidemment en présence d'un crime perpétré avec la plus effroyable barbarie.

Ce qui est étrange et déroute toutes les recherches, c'est qu'il n'y avait peut-être pas dans tout St Henri, un couple plus heureux et plus uni que Napoléon Demers et sa femme qui n'habitaient cette rue que depuis trois mois seulement.

Mde Demers était une jolie femme âgée de 30 ans. Son mari est un employé de Latimer, fabricant de voitures, rue du Collège.

La nuit qui a précédé le meurtre, Mde Demers dut la passer blanche pour soigner son jeune enfant de trois mois qui était malade. Le matin son mari voulut rester à la maison pour lui aider; mais elle ne le voulut pas. Il ne devait plus la revoir vivante.

Les dernières personnes qui ont vu Mde Demers vivante sont des ouvriers qui travaillaient sur une bâtisse en cours de construction, située en arrière de la maison.

Le chef de police crut d'abord être en presence d'un cas de suicide, mais il comprit bientôt qu'il se trompait, car aucune arme ne put être trouvée dans la maison et la clef de la porte donnant sur la rue avait été enlevée.

Donc, quelqu'un avait pénétré dans cette maison pour commettre ce crime épouvantable.

Le coroner ne tarda pas à arriver sur les lieux. C'est probablement avec un couteau ou un razoir que le crime a été commis. Un médecin a examiné le cadavre et constaté que, de chaque côté de la gorge il y avait deux blessures et que chacune d'elles était suffisante pour causer la mort. De plus, il a remarqué une coupure au menton.

Maintenant la question qui est sur les lèvres de tout le monde à St Henri, c'est celle-ci:

Qui est le meurtrier?

Quels sont les motifs qui l'ont poussé au crime?

"C'est mon opinion, dit M. Massy, qu'un meurtre d'une brutalité inouïe a été commis ici."

La victime jouisait d'une bonne réputation et ne paraissait pas avoir d'ennemis.

Il est impossible qu'il y ait eu une lutte, car les voisins sont si rapprochés les uns des autres qu'ils auraient entendu du bruit et les cris, s'il y en avait eu.

On croit que la malheureuse a été frappée d'abord pendant qu'elle dormait dans son lit et qu'elle est tombée sur le plancher en se débattant contre les étreintes de la mort.

Les opinions sont divisées quant aux causes du crime. Quelques-uns disent que c'est un vagabond ou un colporteur qui a tué, poussé par une sorte de nécessité de commettre un crime; d'autres disent que ce meurtre a été prémédité.

Mde Demers était née à St Charles de Richelieu; son père et sa mère sont morts. Elle a épousé Napoléon Demers il y a six ans; ils demeuraient à St. Henri depuis 5 ans M. l'abbé Taupier, curé de St. Charles, est l'oncle de Mde Demers, et M. l'abbé Darche, vicaire à Waterloo, son cousin. C'était une chrétienne modèle, et elle s'était confessée et avait communié dimanche dernier.

Le mari, Napoléon Demers, employé chez Latimer depuis deux ans et demi, gagnait un salaire suffisant pour vivre très convenablement.

Le logis habité par ce couple était au deuxième étage, au dessus du magasin de M. Chs. Deguise, le propriétaire de l'immeuble.

Monsieur et Mlle Deguise ont déclaré qu'ils n'avaient vu personne, ni entendu le moindre bruit dans la maison, bien que le plancher soit fort mince. Ils ont entendu le bébé qui pleurait; mais aucun bruit, aucun cri, aucun gémissement. Ils n'ont vu personne rôder dans la cour, ni sur la plateforme.

Jamais un crime n'a été commis d'une manière aussi mystérieure.

M. Deguise raconte que M. Demers a dit que sa femme avait eu peur d'un homme qu'elle avait vu sur la plateforme du logis voisin. D'autres personnes ont répété que cet individu aurait fait des propositions malhonnêtes à Mde Demers, et que, effrayée, elle s'était sauvée près de son mari qui était dans la maison à ce moment-là.

Le cadavre a été trouvé sur le plancher, la tête au pied du lit. Il n'y avait pas de taches de sang sur le bras. La défunte a été placée sur le lit, puis on a cherché l'instrument qui a servi à perpétrer le crime; on a examiné soigneusement le lit, les meubles, mais inutilement, on n'a rien découvert.

Il existe une fracture de l'épaule droite, c'est à-dire l'épaule qui se trouvait du côté du lit. Une jambe était étendue, l'autre repliée. Le berceau de l'enfant était sur le travers; le pied plus près du lit que la tête. Au-dessous de la tête de la défunte on a trouvé une couverture pliée; cette couverture était ensanglantée, ainsi que l'oreiller sur lequel reposait la tête de la défunte. Le sang avait coulé jusqu'à terre. Le lit n'était pas ensanglanté. Sur le rebord du drap on a remarqué cependant deux ou trois taches de sang faites par des doigts. C'est là un indice presque certain que cette femme a été tuée par une autre personne.

La porte de la rue était fermée à clef et cette clef est introuvable. La porte de derrière était également fermée, mais non à clef. Mde Demers s'enfermait souvent dans sa maison, en l'absence de son mari, mais laissait la clef dans la serrure. La mort est certainement arrivée entre midi et une heure. Vers une heure, une jeune fille, Mlle Sauvé, est venue chez M. Demers. La porte de derrière était fermée, mais en l'ouvrant elle aperçut un pied dans la porte de chambre. Croyant que Mde Demers dormait, la jeune fille s'éloigna, et, il fut découvert ensuite par Mde Nantel.

A trois heures le cadavre était rigide. Quant au mobile du crime, on l'ignore absolument, il y avait peut-être eu viol, mais il n'y a pas encore de preuves positives, mais cela est peu probable.

La défunte était en jaquette, les pids nus; le lit n'était défait que d'un seul côté. L'autopsie fera connaître la nature des blessures et quel instrument a servi à les infliger.

L'enquête du coroner est commencée.

Le mari dit que sa femme qui était âgée de 28 ans n'a jamais manifesté l'intention de s'ôter la vie et qu'il n'a jamais douté de sa fidélité.

L'inhumation de la victime aura lieu à St. Charles de Richelieu.

Le vol ne semble pas avoir été le mobile du crime. Rien n'a été déplacé ou enlevé. L'anneau de mariage de la défunte n'a pas été pris, ni aucun objet lui appartenant. On a examiné les couteaux et le rasoir de M. Demers, tout a été trouvé à sa place, et rien n'a été touché.

EPOUVANTABLE.

D'AUTRES DETAILS SUR LA CATASTROPHE DE FALL RIVER.

Il y a eu Quatre Personnes Tuees et un Grand Nombre Blessees.

Fall River, 14 juin — L'explosion d'une chaudière dans la fabrique de harnais de Langley, ce matin, a été la cause que quatre personnes ont été tuées. On avait annoncé tout d'abord que plus de trente employés avaient perdu la vie. Parmi les blessés, il y en a deux qui vont probablement mourir de leurs blessures.

Les tués sont: Adèle Dubé, 13 Eastern avenue, 20 ans; Lélia Horton, rue Jencks, 17 ans; Adolphe Bellefeuille, 7 Fourth St, 45 ans; Robert Murray, 3 rue Waybossett, 21 ans.

Ceux qui ont été grièvement blessés sont: Thomas Barry, crâne fracturé et corps brûlé; blessé mortellement,

William Russell, grièvement brûlé.

Alice Tremblay, brûlures.

Ida Lepage, plusieurs blessures.

Mattie Durocher, brûlures; va en mourir,

Il y avait une vingtaine de personnes dans la fabrique lors de l'explosion. Quatre ont été si affreusement brûlées qu'elles ne sont plus reconnaissables.

Douze se sont échappées avec des blessures très légères.

A huit heures vingt-cinq minutes précises, toute la partie de la ville située à l'est a été ébranlée comme par un tremblement de terre. Les magasins et les maisons furent ébranlés, les passants alarmés se sauvèrent dans toutes les directions et pendant quelque temps la consternation régna.

Cinq minutes plus tard les ruines n'étaient plus qu'une masse de flammes. L'on entendait les cris des blessés et le bruit que faisaient les pompiers qui accouraient sur les lieux avec leurs appareils.

Malgré l'excitation qui règnait, cela n'empêcha pas plusieurs hommes doués de bravoure de faire tout en leur possible pour sauver les personnes qui se trouvaient en danger de périr. Barber Keely a sauvé une fille du nom de Champagne en la faisant passer par une fenêtre. Noah Phillips a aussi sauvé deux jeunes filles que la peur paralysait en les entrainant dehors par une ouverture pratiquée dans le toit par l'explosion.

L'ingénieur de cette fabrique, un Canadien du nom de Lepage, qu'on avait dit avoir été tué, est apparu sur les lieux n'ayant aucune blessure. Il fut mis en état d'arrestation, à la demande du médecin légiste Dolon. Il dit que la chaudière qui a fait explosion, avait été fabriquée il y a cinq ans et n'avait pas été inspectée depuis quelque temps.

M Lepage est mécanicien depuis huit ans et est très compétent. Il dit que la première impression qu'il a eue d'une explosion a été l'effrondrement du toit. Il s'est tapi sous les machines et est parvenu à sortir sans avoir reçu aucun mal.

La force de l'explosion a brisé une partie des fenêtres du côté est de la fabrique Stafford et plusieurs des personnes employées dans cette partie de la Stafford ont reçu de légères blessures. Cette partie de la fabrique est fermée.

Vers dix heures moins quart on a retrouvé le cacavre du jeune Robert Murray. Il était horrible à voir. Tous ses vêtements étaient brûlés et il avait les pieds et les mains calcinées. Ses membres et son corps étaient tordus dans les transes de l'agonie terrible qu'il a endurée.

Les cadavres des deux jeunes filles sont aussi effroyants. La chair est rôtie et les os tordus par la chaleur ont percé la peau et tout le corps présente un aspect horrible.

Vers dix heures et demie les ouvriers ont trouvé sous un monceau de débris le cadavre calciné de M. Adolphe Bellefeuille, de No 9 Quatrième rue. M. Bellefeuille est membre de la Ligue des Patriotes. Il travaillait depuis quelque temps avec M. Lepage, en qualité de mécanicien. Il était employé à la fabrique depuis plusieurs années. Son garçon qui était entré à l'emploi de M Langley ce matin n'a pas été blessé.

Le cadavre de M. Bellefeuille est terriblement brûlé. Il ne lui restait plus un seul morceau de ses vêtements lorsqu'il a été retrouvé. On a trouvé près de lui son habit, sa montre et son porte-monnaie.

Des personnes témoins de l'explosion disent que le toit de l'édifice a été lancé dans les airs plus haut que la fabrique Stafford et est retombé au moment où les murs s'effondraient.

Les fenêtres de la Stafford ont été brisées et une tisserande nommée Anna Patridge a été sérieusement blessée au front. Elle a été transportée chez elle.

M. John Wanamaker, de Philadelphie est aujourd'hui celui dont la vie est le plus fortement assurée.

A sa mort ses héritiers touchront $2,000,000 total de ses polices actuelles.

Les compagnies d'assurances doivent prier pour que l'ancien maître des postes meure centenaire.

Un journal de la Georgie, le *Butler Herald*, semble avoir bien pris la mesure du lecteur grognon Voici le portrait qu'il trace de ce bipède: Lorsqu'un homme trouve à redire contre un journal il y a à parier dix contre un qu'il n'y mettra pas d'annonces; cinq contre un qu'il lui donne jamais d'impressions à faire; trois contre un qu'il n'est pas abonné; deux contre un que, s'il est abonné, il le reçoit à crédit; un contre un qu'il ne fait jamais rien pour aider au propriétaire à maintenir son journal; et quatre contre un qu'il n'a jamais rien mené à bonne fin.

OTTAWA

POUR LA MINORITÉ MANITOBAINE

—M. J. S. Ewart, l'avocat de catholiques du Manitoba, actuellement en cette ville, relativement à la réponse de M. Greenway au gouvernement fédéral, n'a pas hésité à parler quand il a été interrogé par les journalistes:

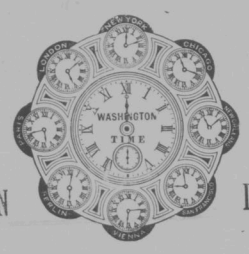
"Je crois que M. Greenway a été mal avisé, dit-il, et que son refus de régler la question est propre à susciter des difficultés aux deux partis politiques du Canada. Je crois que M. Greenway aurait agi plus sagement s'il avait suivi quelqu'une des suggestions qui lui ont été faites, non seulement par Son Excellence, mais si je suis bien renseigné, par ses propres amis et s'il avait accordé aux catholiques la jouissance des droits que le Conseil Privé impérial a déclaré leur appartenir.

"Il ne fait pas de doute que cette affaire sera immédiatement soumise au parlement, mais naturellement, on n'agira pas avant que les communes n'aient reçu avis officiel des résolutions de la législature manitobaine. Dès que le parlement fédéral aura reçu avis de la détermination du gouvernement Greenway, je suis persuadé que les ministres à Ottawa donneront suite à l'ordre en conseil, en soumettant aux députés un projet de loi destiné à rendre justice aux catholiques?"

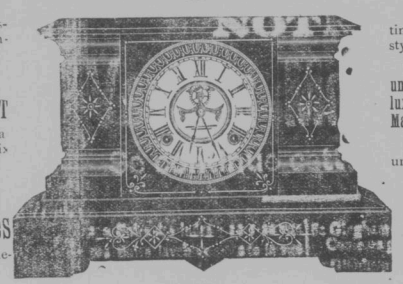
—Vous espérez une législation remédiatrice dès cette session?

"Mais certainement. Je ne vois aucune raison de nouveaux retards. Voilà cinq ans que la minorité catholique est privée de ses droits; elle a passé de tribunal en tribunal pour les obtenir et les faire reconnaître, il ne peut donc y avoir de raison aujourd'hui pour que le gouvernement fédéral hésite et retarde à donner effet au "remedial order."

F. SCHNEIDER
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX,



Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.



Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
Argenteries
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

CANNES ET PARAPLUEIS.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPERA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.

F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.

PARIS CLOAK & SUIT CO.,
Central Building, - - - 312 Rue Essex.
Vente Speciale
—DE—
Jupes de Toilette Separees.
Toujours sur le qui-vive pour les meilleurs intérêts de nos pratiques, cequi veut dire à la fin pour nos meilleurs intérêts nous avons acheté un stock de Jupes d'un manufacturier que nous mettrons en vente aux prix ci-bas mentionnés. Nous ne craignons pas de dire que jamais de tels prix n'ont été offerts pour de tels Costumes.
Bonne qualité, Jupes en Broadcloth, dos nouveau style, valant $3.50 $1.98.
Jupes en Serge tout laine, bleue, noire, largeur extra, valant $4.50, $2.98.
Belle qualité de Jupes en Moire dessiné, nouveaux patrons, prix régulier $5 50 pour $2.98.
Jupes en Crépon élégant, toutes doublées, faites pour vendre $7.50 $3.98.
Excollentes qualités de Brillantes Mohair et Serges à $3.98.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

SANS ODEUR.
SOLUTION SATUREE DE CHLORIDES, DE ZINC, SODIUM, &c.
Le meilleur Désinfectant et Deodorizer du monde.
Il detruira sur le champ toutes les odeurs désagréables et gaz, aussi bien que tout germe de maladie, il arrête la décomposition, évite la contagion et purifie l'air.
GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, :-: Lawrence, Mass.
Bouteill d'une Quarte complete, 35 Cts.

M. S. DUBE.
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.

Se charge de faire les Enterrements et de fournir toutes espèces de voitures pour Mariages, Baptêmes, &c.
Une visite est respectueusement sollicitee.

Pelletier & Chouinard,
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Ont toujours en mains
Vins, Liqueurs, Bieres, Lager, Cigares &c
— Les Plus Purs.—
Allez faire une visite et vous serez servis avec courtoisie et honneteté.
Commis { - - Philias Chartier, Pierre Larivée.
FRANK PELLETIER, PHILIPPE CHOUINARD,
Proprietaires.

Whiskey de
Daniel Webster,
Dix Dollars la Caisse,
Contenant DOUZE Bouteilles d'une Quart,
$1.00 la Quarte.
T. A. DEVINE, Prop.
Salem, Mass.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere Classe,
Fred C. BROWN,
Prop
Ouvert de 6 hrs. A. M. a 11 hrs. P. M.

J. H. Sheridan & Co,
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, WhisKey, Rum, Gin, Brandy, Guiness Porter, Bass & Co. Pale Ale, Jones' Beer.
25 - RUE FRONT - 25
SALEM, MASS.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - 50
Trois mois, - - - - - - - 25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 20 JUIN 1895.

APPLAUDISSONS.

A force de dire et redire aux partisans du rapatriement que la première chose qu'ils avaient à faire, c'était d'enrayer l'émigration qui dépeuple les campagnes canadiennes avant de songer à venir nous rapatrier, nous avons le plaisir de constater que nous n'avons pas prêché complètement dans le désert.

La Société de Colonisation du Canada a pour agent général M T. A. Brisson, et le *National* de Montréal nous apprend ce qui suit au sujet de ce Monsieur :

"M. T. A. Brisson n'a pas été sans songer au rapatriement des nôtres émigrés aux Etats-Unis, mais il a pensé qu'avant toute chose, c'était l'arrêt de cette émigration qu'il fallait faire ici, et il nous semble qu'il est en bonne voie pour réussir à enrayer ce mouvement.

"Cette besogne accomplie, il pourra songer à rappeler ceux qui ont été entraînés là bas."

On est donc enfin décidé à commencer par le commencement.

Nous applaudissons des deux mains.

VA-T-IL AVOUER ?

Il y a quelque temps nous avertissions charitablement un confrère que son zèle l'avait entraîné un peu trop loin et qu'il ferait bien de revenir sur ses pas. Ce confrère, qu'il nous est inutile de nommer ici, avait écrit un long article en faveur de l'union de l'Eglise et de l'Etat en ce pays, et il concluait que si la chose n'était pas praticable aujourd'hui, il n'y avait pas de doute que plus tard, quand le moment propice sera venu, cette union devra se faire, pour le plus grand bien de l'Eglise catholique.

Nous avons prétendu que de tels propos, en ces temps de persécutions exercées contre les catholiques, étaient de nature à donner de nouvelles armes à nos ennemis pour nous combattre.

Notre confrère a répondu en jouant sur les mots, et devant si peu de tenue dans une discussion aussi sérieuse, nous avons quitté l'arène, passablement dégoûté.

Aujourd'hui, si nous revenons en passant sur ce sujet, ce n'est que pour avoir la satisfaction de démontrer à tous combien nous avions raison.

S. E. le cardinal Gibbons, se trouvant de passage à Paris, a dit à un journaliste qui l'interrogeait sur l'union de l'Eglise et de l'Etat en Amérique :

"L'Eglise est la dépositaire authentique et la souveraine dispensatrice de la Vérité. Or, la Vérité est aimable par elle-même. Pour être aimée, il suffit qu'elle soit connue. C'est pourquoi l'Eglise catholique, pour accomplir sa mission divine et très bienfaisante, n'a besoin que de liberté.

"Cette liberté, nous l'avons aux Etats-Unis. *Nous n'en demandons pas plus.* Mais prenez-y garde, bien que l'Eglise et l'Etat n'y entretiennent pas de rapports *officiels*, il existe entre les deux pouvoirs une entente cordiale qui vaut assurément mieux."

Remarquez bien cette dernière phrase : "il existe entre les deux pouvoirs une entente cordiale qui vaut assurement mieux", et on nous permettra bien de finir la phrase—mieux que cette union de l'Eglise et de l'Etat.

C'est limpide et concluant, n'est-ce pas?

La plus haute sommité religieuse du pays se dit carrément satisfaite des avantages accordés à l'Eglise catholique en ce pays et n'en désire pas davantage.

Notre confrère va-t-il maintenant avouer avoir été trop loin?

Nous le croyons trop présomptueux pour faire cet acte d'humilité.

Le Meurtre de Baskatong.

Voici le texte des dépositions à l'enquête du coroner.

Emilie Laframboise, l'accusée : Je demeure avec mon mari. Le 23 au soir Bte Robillard et Isaïa Martenger sont venus chez nous. J'étais chez Sarah quand ils sont passés et je me suis rendue à la maison avec mon mari. Nous avons soupé vers 10 heures. Avant le souper, Ant. Asselin est arrivé. Il avait une bouteille high wine (whisky en esprit) Ils ont pris quelques coups ensemble mais je n'en ai pas pris. Les étrangers se sont couchés vers 11 heures. Johnny me chicanait parce que je lui faisais des reproches de trop boire. Martenger est parti vers 11 heures et demie et Asselin vers minuit, disant qu'ils allaient coucher au dépôt. Peu après, Johnny partit aussi en disant qu'il s'en allait au dépôt et je donnai après lui. Arrivée chez Peter Jones, j'ai frappé à la porte qui était fermée à clef. On est venu m'ouvrir. Ayant allumé la lampe, j'ai vu Asselin qui essayait de se cacher sous le lit et je lui ai donné deux coups de pieds en disant qu'il devrait avoir honte de sa conduite. Johnny est alors arrivé Il était 1 heure. Nous nous sommes alors tous rendus chez nous où nous nous sommes couchés et avons dormi. Nous nous sommes levés à 4 heures. Ma raison d'arrêter chez Sarah, en courant après mon mari, était de faire venir coucher Sarah chez moi. Johnny était un peu excité de trouver Asselin chez Sarah et, dans sa colère, il a frappé le poêle. Le matin, Sarah est partie avant les hommes. Après que Johnny fut parti, j'ai donné après lui pour lui dire de venir planter des patates. Je l'ai vu rentrer chez Sarah et, comme j'arrivais à la porte, il en sortait. Je lui ai alors dit de venir planter des patates. Il m'a dit : M. Donnelly ne sera pas content si je ne vais pas au pont. Alors j'ai crié à Bte Robitaille d'avertir Donnelly que Johnny n'allait pas au pont, ce matin-là, et puis je m'en suis retournée à la maison avec Johnny, qui s'est couché en arrivant. Il a dormi jusqu'à 10 heures. Pendant qu'il dormait je suis parti pour aller chercher mes ciseaux chez Sarah. La porte était ouverte et j'ai trouvé Sarah morte sur son lit. Je l'ai touchée en lui demandant mes ciseaux et, comme elle ne répondait pas, je lui ai enlevé du linge qu'elle avait sur le visage et j'ai vu qu'elle était morte ; du sang lui coulait de la bouche.

Effrayée, je pris ma course du côté de chez moi et, arrivée à la maison, j'ai réveillé Johnny et lui ai dit que Sarah était morte. Nous sommes de suite partis pour aller avertir les voisins de cette triste nouvelle. Je suis revenue chez Peter Jones avec Bridgitte Latullippe et je n'y suis restée qu'à peu près 10 minutes et je m'en suis retournée chez mois.

DEPOSITION DE BTE ROBILLARD

Bte Robillard, de Maniwaki—En revenant de la "drive" avec Isaïe Marenger, Johnny et Asselin, nous avons pris quelques coups de whisky en passant chez Frs Nault, vers 6 hrs p. m. Asselin a pris une bouteille avec lui et nous nous sommes rendus au dépôt pour souper. De là je suis parti avec Marenger et Laframboise pour aller chez ce dernier. Mme Laframboise était chez P. Jones et s'en est venue avec nous. Rendue à la maison Mme Laframboise s'est mise à préparer le souper, nous étions à table quand Asselin est arrivé avec une bouteille. Laframboise prit un coup et ne mangea pas. Après souper, Johnny voulut partir pour aller au pont, mais sa femme l'en empêcha, car elle craignait qu'il se noyât parce qu'il était en boisson

J'ai vu Mme Laframboise prendre un coup. Johnny voulant toujours partir et sa femme l'empêchant, la chicane a commencé entre eux. Il était alors vers 9 à 9 heures et demie p. m. J'étais couché et ne dormais pas. Johnny est sorti pour s'en aller et elle a donné après lui. Comme ils se chicanaient un peu fort, Marenger est parti pour les faire taire et m'a appelé pour l'aider. Rentrés à la maison ils ont continué de se chicaner et à se tirailler. Elle lui disait : "Tu veux encore aller voir ta vache là l" Ils se sont pris et je les ai séparés, mais Johnny voulait toujours partir et elle l'empêchait. Johnny dit à sa femme : "Je te tuerai, toi." Marenger est parti seul vers 11 heures et nous nous sommes couchés, mais peu de temps après, Laframboise est sorti. Il était alors 1 heure a. m. Asselin est parti quelques instants après Johnny.

Je suis alors sorti pour aller chercher Laframboise que j'ai trouvé couché près de la maison. Presqu'en même temps, Mme Laframboise cherchait son mari, qu'elle croyait allé chez P. Jones. Elle m'avait déjà dit qu'elle avait trouvé son mari seul avec Sarah En criant à Mde Laframboise de s'en revenir à la maison, Johnny est arrivé et il m'a demandé où était sa femme. Je lui ai dit : Elle te cherche. Je sais où elle est, dit-il, et je vais aller la chercher à mon tour et il s'est rendu chez Jones. 15 à 20 minutes après, ils sont arrivés à la maison avec Sarah. On a pris un coup ensemble, c'est-à-dire les hommes ; après nous nous sommes tous couchés. Les hommes partirent ainsi que Johnny, sa femme et Sarah sont restés avec les enfants.

Debout vers quatre heures, nous sommes partis pour aller travailler au pont. Sarah est partie un peu avant nous. Je l'ai vue rentrer chez elle. Rendu à la grange de P. Jones, Johnny s'est arrêté et Asselin et moi avons continué notre route. En nous retournant, nous avons vu Johnny aller à la maison de Sarah. Nous étions alors à un arpent et demi du chantier. Avant de partir, Mme Laframboise a dit à son mari : N'arrête pas chez Jones, parce que je vais y aller itou. Johnny était à peine entré chez Jones que sa femme est arrivée derrière lui et elle m'a crié de venir deux fois en disant : Je l'ai ! De là où nous étions, il nous était impossible de voir la porte du chantier, nous étions alors à deux arpents. Peu de temps après, nous avons vu Johnny et sa femme s'en aller à la maison de Sarah. Ils se tiraillaient. Johnny s'est dirigé de notre côté, mais nous l'avons de suite perdu de vue. Je n'ai pas vu Mme Laframboise une hache à la main pour forcer la porte du chantier de Jones pour y entrer.

NOTE—Comme on le voit, il y a entre ce dernier témoin et sa sœur, la prisonnière, une contradiction : Robillard dit qu'il a vu sa sœur prendre un verre de whisky, comme le faisait observer l'autre jour le mari de l'accusée, c'est ce qu'on ne saurait éclaircir au moyen de ces dépositions.

DEPOSITION DU JEUNE LAFRAMBOISE

Gilbert Laframboise, fils de Johnny, 12 ans—J'ai vu Bte Robillard, Asselin et Marrenger chez nous. Ils ont bu 4 coups à ma connaissance, excepté maman. Personne n'était soûl pour ne pas savoir ce qu'il faisait. Papa et maman se sont chicanés à propos de la boisson.

Asselin est parti de la maison vers 11 heures. Papa et maman sont partis durant la nuit disant qu'ils allaient chez Peter Jones pour voir si Asselin s'était arrêté là. Ils sont tous revenus ensemble à la maison. Papa, maman, Sarah et Asselin. Les hommes sont partis pour le dépôt à 5 ou 6 heures et maman est allée chercher du bois, quelques minutes après leur départ. Papa est revenu à la maison 20 minutes après, seul ; maman était alors à la maison. Papa s'est couché et s'est endormi et maman est alors partie pour aller chercher ses ciseaux chez Sarah. Elle n'a pas été longtemps absente et, à son arrivée, elle a dit que Sarah était morte.

Note : On observera que l'enfant dit que sa mère n'a pas été longtemps absente ; mais cette déposition, comme la plupart des autres, du reste, est bien incomplète.

De l'Inedit sur Shortis.

Shortis est-il fou ?

C'est la question qu'un de nos reporters a posée cet avant-midi au Dr Phelps.

Phelps, le *Monde* l'a déjà raconté, a été arrêté il y a environ six semaines, avec les nommés Henri et Ross. Ils étaient accusés tous trois de conspiration.

Les grands jurés, au dernier terme de la cour d'assises, ont déclaré fondé l'acte d'accusation dressé contre eux, mais les avocats de la couronne n'ont pas jugé à propos de leur faire subir leur procès durant le terme de juin. Leur cause a été renvoyée au mois de septembre prochain. Les trois accusés ont été cependant remis en liberté, ce matin moyennant un cautionnement de $200 chacun.

Un représentant du *Monde* ayant rencontré le Dr Phelps, lui a demandé s'il avait quelque chose à dire au sujet de son séjour à la prison et voici ce qu'il a répondu :

"Pour être bien traité à la prison, on n'a qu'à observer les règlements. Ce qu'il y a toutefois de défectueux dans la discipline de la geôle, c'est qu'un individu qui est sous le coup d'accusations peu graves se trouve mêlé à des criminels et des voleurs."

En causant de criminels, le représentant du *Monde* demanda au Dr Phelps ce qu'il pensait de Shortis.

"Shortis, a-t-il dit, n'est pas fou. J'ai occupé une cellule à côté de la sienne et je sais à quoi m'en tenir sur son compte. Il pourrait se faire qu'il serait toqué, mais il n'est certainement pas fou. Il parle avec beaucoup de bon sens, j'ai discuté avec lui plusieurs fois et ses arguments ne sont assurément pas ceux d'un fou. Cependant, il a quelque araignée au plafond ; son idée principale paraît concentrée sur le fusil et le canon. Ainsi, on discute une question sérieuse, disons de la politique, et, tout à coup il se remet à parler de son fusil de chasse. Il va même jusqu'à parler de la marine anglaise, proclame que c'est la mieux outillée du monde. Il faut que celui qui s'écoute dise comme lui.

"Shortis, a ajouté le Dr Phelps, dort très peu ; lorsqu'il sommeille, il rêve souvent et parle de fusil et de poudre. Durant le jour, on lui permet de circuler avec les autres prisonniers et lorsqu'il passe devant une personne qu'il ne connaît pas ou avec qui il n'a jamais causé, il dit : "This is Shortis." Il se croit un demi-dieu."

Un incident s'est produit ces jours derniers. Au milieu de la nuit, Shortis s'est éveillé et a demandé à boire. La sentinelle qui était de faction lui a donné par le guichet de la cellule ce qu'il demandait. Shortis a protesté et a demandé à ce que la porte de sa cellule soit ouverte. La sentinelle a refusé. Shortis s'est rebellé et a déclaré qu'il le tuerait lorsqu'il sortirait de prison.

Pour le tranquilliser on a été obligé de demander le gouverneur Vallée qui, en tout temps, sait maîtriser ses prisonniers et une seule parole de lui a suffi pour calmer le meurtrier de Valleyfield.

En réponse à certaines questions faites par le représentant du "Monde," le Dr Phelps a déclaré que selon lui Shortis n'était pas fou.

Interrogé au sujet des dernières destitutions, le Dr Phelps a dit que, pour se servir de ses propres expressions : "The wrong men have been destituted."

Il a ajouté qu'il ne voulait pas se prononcer trop ouvertement sur cette question.

Le Dr Phelps n'est pas enthousiasmé de la cuisine qui se fait à la prison.

Il y aurait une foule de choses, a-t il dit, à raconter sur ce sujet, mais je n'en ai pas le temps.

Phelps, Henri et Ross sont actuellement en liberté, grâce à leur avocat, M. Edmond Guérin, qui a réussi à trouver les cautions exigées.

Comme le "Monde" l'a déjà dit, les autorités sont très réticentes sur les faits et gestes de Shortis, c'est la première fois que le public peut savoir comment il passe son temps à la prison.

Lorsqu'il a appris que son procès devait avoir lieu à Beauharnois, Shortis a protesté vivement.

Le Monde

Le Meurtre de St. Henri.

Montréal, 19—Cette après-midi, à deux heures, s'ouvrira l'enquête publique du coroner sur la tragédie de St Henri

Le mystère plane toujours sur ce meurtre étrange

Hier soir, le détective Carpenter et le chef Massy sont revenus de St Mathias et n'ont rien rapporté de nouveau. Le coroner a ajouté qu'il ne pouvait faire d'arrestation sur le rapport des agents. Les soupçons planent sur trois ou quatre personnes, mais il n'y a rien de positif.

Madame Demers a perdu ses parents alors qu'elle était très jeune. Depuis cette époque, il y a toujours eu au-dessus de sa tête des orages prêts à l'écraser.

Les agents s'occupent aussi d'approfondir le myssère qui semble entourer la vie passée de la défunte. Mde Demers était peu communicative et ne parlait jamais de quoi que ce soit qui, directement ou indirectement, eût rapport à elle. La famille Masse, à laquelle appartenait la défunte, était en possession de biens assez considérables, mais depuis quelques années, cette fortune a sérieusement décliné. On assure que le jour du meurtre aucun colporteur n'a été vu dans les environs, et on est de plus en plus persuadé que le crime a été commis par une personne qui devait avoir la confiance de la victime.

HISTOIRE STUPEFIANTE.

Deux Trains Arretes par des Chenilles.

L'*Indépendant Rémois* raconte une stupéfiante histoire de deux trains arrêtés par des chenilles Qu'on en s'y trompe pas, le fait se passe en Champagne et non en Gascogne. Une énorme quantité de chenilles était tombée des arbres riverains sur la voie. Quand les locomotives et les wagons arrivèrent sur les rails englués, ils patinèrent sur place, immobiles, dit le journal en question.

Pour pouvoir avancer, les chauffeurs et mécaniciens furent obigés de semer de la cendre et des scories sur la voie.

La Fin du Monde en 1908.

Il n'est bruit à Berlin que d'une brochure que vient de faire paraître le pasteur, M. Baxter, un théologien des plus érudits et fort écouté. L'auteur y prédit d'une manière formelle que la fin du monde aura lieu le 23 avril 1908.

"D'ici là, nous verrons une grande guerre en 1897 ; l'avènement, en 1899, d'un nouveau Napoléon, comme roi des Etats grecs et de Syrie ; 1904, un tremblement de terre épouvantable et en mars 1908, un jeudi à 3 hrs de l'après-midi (suivant l'heure de Jérusalem) et à 1 h 33 (suivant l'heure de Berlin), l'ascension au ciel des 144,000 élus qui ne doivent pas mourir."

Ces prophéties ont produit, paraît-il, en Allemagne, une émotion considérable.

Une Balle dans la Tete.

Manchester, N. H. 20 juin—Lundi après-midi, vers 2 h. 30, Joseph Tirrell, qui vivait avec sa famille sur le chemin Shirley Hill Goffstown, à un demi mille du collège S. Anselme, s'est suicidé en se tirant une balle dans la tête.

M. Tirrell était venu en ville le matin même pour faire réparer une voiture. De retour chez lui, il entra dans sa maison comme d'habitude, et en attendant le dîner, il s'est assis sans que personne n'ait rien remarqué d'étrange.

Son dîner pris, il alla s'asseoir dans une fenêtre et, tout à coup, sa femme, qui était dans la chambre voisine, entendit la détonation d'un pistolet. Elle accourut à la cuisine et, frappée d'horreur, elle trouva son mari la tête penchée en arrière et presque mort.

Les Drs Sweet et Burnham, mandés au sitôt, ont constaté que Tirrell s'était tiré une balle dans la tête avec un pistolet de calibre 32.

Il était âgé de 57 ans. Il laisse une femme, un garçon et une fille.

Un Miserable Faussaire.

Nous venons de recevoir une copie de *La Bonne Littérature Francaise* du mois de juin 1895 (numéro 18). Ce numéro présente aux lecteurs le Roman intitulé : *Un Mi érable Faussaire*, un des derniers et des plus beaux ouvrages de Paul Saunière, l'auteur déjà si avantageusement connu du "SECRET DE LA ROCHE NOIRE". Cet ouvrage est intéressant au dernier point, et contient des leçons salutaires que tout le monde devrait savoir pour se mettre en garde contre ces imposteurs dont les journaux racontent les méfaits tous les jours. Le récit est bien fait, les épisodes se relient entre eux d'une façon complète et le lecteur se sent transporté aux scènes mêmes de l'histoire par le talent de l'écrivain.

Ce numéro de *La Bonne Littérature Francaise* sera envoyé franco par Messieurs Leprohon & Leprohon, Editeurs, 25 Rue St Gabriel Montréal, à tous ceux qui en feront la demande accompagnée de 10 centins en argent ou timbre poste.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

MORT DE M. DEROME

—M. Louis Delorme, avocat, ex député de St Hyacinthe, à Québec, ex-greffier de l'assemblée Législative et de la couronne et chancellerie, est décédé à sa résidence de la rue Hutchison. Il était âgé de 70 ans.

OTTAWA

DOUBLE MYSTERE

—Les villes d'Ottawa et de Hull ont chacune leur petit mystère.

Il s'agit de deux mariages qui devaient être célébrés ces jours derniers et, où dans chaque cas, le fiancé ou la fiancée est disparu.

Lizzie Martin, une jolie servante de la Russell House, à Ottawa, devait devenir madame Quinn, lundi dernier.

M. Quinn, un des employés des MM. Edwards à Rockland, avait loué un joli cottage près de l'endroit de son travail et dimanche, il arrivait dans la Capitale pour découvrir que sa promise était disparue de la ville. Mme Leonard, de la rue Albert, une des amies de la jeune fille, déclare que Lizzie est sortie samedi après s'être fait un brin de toilette et qu'elle n'a pas été revenue depuis. La future Mme Quinn était toute joyeuse, paraissait adorer son amoureux et parlait avec enthousiasme de son mariage, lundi. M. Quinn est au désespoir.

A Hull, c'est Mme veuve E. Charron qui attend son futur, M. J. Bertrand, employé aux scieries Gilmour et Hugman, à Chelsea.

Il y a dix ou douze jours que Bertrand a quitté Chelsea pour Hull, afin de jurer fidélité éternelle à la veuve de son choix, mais il n'est pas encore arrivé à destination. La police informe dans les deux cas.

VARENNES

LE PROCES DE VARENNES

—Une action en dommages au montant de $500 a été intentée, il y a quelques semaines, par M. Adélard Chaput à M. le curé Théberge, de Varennes, parce que ce dernier aurait dit devant cinq ou six personnes que le demandeur avait volé le "Bon Dieu" lors de la dernière retraite qui avait été faite dans la paroisse.

Nous apprenons qu'après les significations de l'action, M. le curé de Varennes serait monté en chaire et aurait fait une rétractation à peu près dans ces termes :

"Vous savez tous probablement que dimanche dernier au presbytère, devant cinq ou six personnes, dans un moment d'excitation, j'ai prononcé des paroles inconsidérées en disant à l'un de mes paroissiens qu'il avait volé ses pâques. Je retracte et je retire ces paroles pour la raison bien simple que Dieu seul connaît la conscience de chacun de nous. Ce n'est ni la peur d'un procès, ni l'ordre de mes supérieurs qui m'obligent de faire la présente démarche, mais ma propre conscience. Je ne veut faire de mal à personne, je veux réparer ma faute et vous donner l'exemple. Si jamais vous vous trouvez dans une circonstance semblable, faites comme moi et vous aurez rempli votre devoir et devant Dieu et devant les hommes."

M. Lamotte, avocat de M. l'abbé Théberge, a envoyé le texte de ces explications à M. LeBœuf, avocat du demandeur ; on espère qu'on en viendra à un règlement à l'amiable.

STE URSULE

GRAVEMENT BRULÉ

—Dernièrement un incendie se déclarait dans les granges de M. Ls Girard, du rang de Beaupré. C'est en échappant une lanterne alors qu'il donnait à manger à son cheval, que le feu se communiqua à la paille amoncelée près de là. M. Girard se brûla horriblement les mains en essayant de sortir une voiture d'un hangar.

ST THOMAS Ont.

LES MENSONGES DU MEURTRIER WELTER

—Les citoyens de cette ville ont longtemps cru que Welter avait été poussé au crime par son patron Hendershott et ils auraient appris avec plaisir que lord Aberdeen avait commué la sentence du condamné. Les mensonges que Welter a contés en face de la mort ont opéré un revirement dans l'opinion du public et aujourd'hui, on dit qu'il a subi le sort qu'il méritait M. Walter Wardell qu'il accusait d'avoir tué le jeune Hendershott est l'un des hommes les plus respectables du comté d'Elgin, où il demeure depuis 25 ans. C'est la vengeance qui a poussé Welter à vouloir incriminer cet honnête cultivateur.

Le bois où le meurtre a été commis appartient à Wardell qui l'avait loué à Hendershott.

Wardell a été l'un des principaux témoins de la couronne, lors du procès et les meurtriers ont voulu se venger en essayant de le compromettre.

ACHATS
Qui ne Laissent Aucun Regret.

Examinez les choses intéressantes qui sont dans notre magasin. Observez les mille pratiques qui sont satisfaites et marchez sur leurs traces et vous en comprendrez la raison

Chaque Jour Apporte du Nouveau

Cette Semaine nous offrons

1250 verges de
Crepes Kai Kai

Dans un Bel Assortiment de Nuances.

Ces marchandises ont été manufacturées aux prix de 60c. et mise sur le marché pour détailler 85c. la verge. Par un heureux hasard nous nous sommes procurés 1250 verges et cette semaine nous les vendrons au bas prix ridicule de

29 Cts la verge.

Voilà la sorte de vente qui fait sourire nos pratiques.

BAS TAN, pour Demoiselles !

Pour appareiller les chaussures, à un prix qui vous plaira.

Notre Comptoir de Livres.

Un grand écrivain a dit :
" Videz votre Porte-monnaie dans votre Cerveau."

Nous n'en désirons pas autant, nous vous demandons seulement de dépenser une petite somme d'argent sur notre comptoir de livres. Ces prix sont très bas, les ouvrages sont les mieux choisis, Si vous prenez une vacance, n'oubliez pas prendre assez de livres pour vous distraire. Votre expérience a du vous apprendre que vous avez à payer sur les trains et dans les dépôts de nouvelles. Soyez sages. Nous avons en stock tous les livres de lectures pour la saison d'été.

Chapeaux de Matelot pour Dames.

Nous exhibons dans nos vitrines tous les derniers styles dans ces marchandises populaires. Tout style, forme et couleur, garnis ou non garnis, peuvent être trouvés dans notre département de Chapeaux.

Reid & Hughes,

Nos. 225 A 235 RUE ESSEX,

LAWRENCE, MASS.

Telephone 112-2.

Commis de langue française—M.M. Jos. A. Roy, Mlle Evelina Poirier, Mlle Lumina Morneau, Melle Caroline St Laurent, et Dame Exilda Cardinal.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢ IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

COHN BRO'S & KLEE SOLE AGENTS AND DISTRIBUTERS PARK PLACE COR CHURCH ST. N.Y.

MITCHELL & CO.

Une Echelle n'est pas Necessaire pour Atteindre nos Prix !

Costumes de Sortie.

Les plus belles qualités de ses Costumes sont en grande demande à cette saison plus que jamais. Comme d'habitude nous exhibons la marchandise correcte.

Le Costume Blazer est en grande demande.

Nous avons aussi le style court Eton.

Pour le matériel, nous avons les Serges les plus populaires, Marin et Noir Moire, Covert Cloth, Beaux Twills et Mélanges Ecossais.

Le prix pour notre Costume populaire Columbia est $4 95, meilleures qualités $6 98, 9 98, 12 à $20.

Costumes en Duck de $1 50 en montant Personne ne peut être blâmé d'acheter où elle peut trouver le meilleur.

SOIES MOIRES, Justement Arrivées.

Un autre lot de ces Soies Noires Cheney en coupons. 300 verges. Nous garantissons ces marchandises qui n'ont jamais été vendues à moins de 75c. Notre prix est de 50 cts.

Tout pour l'Eté est marqué pour les Temps Chauds.

{o — o}

Mitchell & Co.

76 a 82 RUE MERRIMACK,

HAVERHILL, MASS.

Commis canadien—M. P. H. Bilodeau.

Vous n'avez pas le MOYEN

De laisser échapper aucun article acheté à notre magasin.

Ce que vous achetez à notre magasin est trop précieux pour le distribuer sur la rue.

Cette Semaine nous offrons des Spécialités dans nos Corps et Calecons de **25c.** et **50c.**

Aussi une ligne de Chapeaux de Paille de 25c. à $1.50 est la ligne la mieux choisie qui ne s'est encore jamais vue.

HAMEL & CLOUTIER,
405 Rue Essex,

Lawrence, Mass., à l'enseigne de la Valise Dorée.

Orgueil Pardonnable.

Est celui qui est exhibé pour ceux qui achètent nos CHAUSSURES.

Nous achetons des Chaussures que de première qualité pour hommes, femme et enfants et nous les vendons à des prix qui ne peuvent être égalés. Qu'en pensez-vous d'un tel avantage que celui-ci.

Bottines pour hommes 75c | Bottines pour enfants 65c
Bottines de jeunes gens 50.

Oxfords d'enfants et de demoiselles. Chaussures boutonnées pour enfants, Tan & Dongola pour 50c.

Notre stock de Souliers en cuir patent est le plus complet de la ville.

Agent de Billets de chemins de fer pour le Canada et l'Ouest.

V. J. HUOT,
437 Rue Essex 437

EXCURSIONS A BON MARCHE

Au Nord-Ouest Canadien, par le C. P. R.

De Québec, Montréal et Ontario, pour Winnipeg et Dolorraine ; aller et retour : $28. Pour aller seulement : $22.

Le départ de Montréal se fera aux dates suivantes :

1re excursion, le 25 juin, à 10 h a.m.
2me " le 9 juillet, à 10 h a.m.
3me " le 23 juillet, à 10 h a m.

Billets bons pour 60 jours.

Le Révd Père Malo accompagnera la première des trois excursion.

Les Canadiens des Etats-Unis qui désireraient prendre part à ces excursions pourront prendre, pour se rendre à Montréal, le C. P. R., qui les conduira tout droit à la gare Windsor, d'où ils partiront pour l'ouest.

P. S, — Prière aux journaux canadiens des Etats de l'est de reproduire.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagne d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co. Lowell, Mass.

Demoiselles O. JEAN & CIE.

Specialite pour cette Semaine.

Chapeaux Garnis, réduction sur toute la ligne.
Venez voir, vous serez surpris au superlatif.

Ne l'oubliez-pas.

Dentelle de 25c pour 15c Dentelle de 15c pour 10c
Dentelle de 10c pour 5c.

Réduction sans pareille dans les Rubans.

Une visite vous convaincra.

Il faut que tout se vende sans égard au prix coutant.

O. JEAN & CO., 421 Rue Essex.

Nouvaeu Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES, Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,
523 RUE ESSEX.
EDOUARD COURTEMANCHE, Propriétaire.

Centres Canadiens.

Lawrence

La plus longue journée de l'année a été jeudi le 20 courant.

M. et Mde Amédée Beauregard étaient de passage à Fall River en visite chez leurs parents.

Les billets pour le banquet du 24 juin se sont vendus $1.50 au lieu de $2. D'après les apparences, le banquet va être un succès.

Les pilules du Dr Larivière, pour le mal de tête, en vente à la pharmacie Miville. Essayez-les, aussi en vente à la pharmacie Miville de Manchester, N. H.

Un petit garçon du nom d'Allot s'est noyé mardi dans la rivière Spicket de Methuen; c'était l'enfant d'Edward Allot, domicilié N. 33, rue Pine. Nos sympathies à la famille.

Le Dr V. Mignault a reçu un télégramme lui apprenant que son neveu, Emile Dubrule, était mourant. Il est tout probable que M. et Mde Migeault vont partir de suite pour le Canada.

Un saumon de douze livres a été pris à la ligne, dimanche dernier, près du pont du Boston and Lowell, par M P. McCarthy. Ca n'a pas été sans beaucoup de peine, dit-on, que celui-ci a pu le tirer de l'eau.

La pharmacie Miville est sans contredit l'endroit par excellence pour vous procurer tout ce qui est utile aux familles en fait de parfums, savons, essences, articles de fantaisies, vins, liqueurs pour les malades, etc.

La prochaine assemblée de la cour Lafayette, A. O. F of A, aura lieu mercredi prochain, le 26 courant. A cette assemblée aura lieu les élections des officiers de la Cour, et tous les membres sont priés d'être présents sans faute.

M. Alphonse Belie-Isle, de la rue Franklin, désire annoncer aux Canadiens qu'il a en mains des billets pour l'excursion annoncée pour Montréal et Québec. Ceux qui désirent visiter le Canada devront s'empresser de se procurer des billets.

MM. Belle-Isle & Co., 47 rue Franklin ont toujours en stock, Médecines patentées de toutes sortes, papeterie, bonbons, cigares, tabas etc. Manufacturiers d'extraits de Venille, Citron, Menthe poivrée, (Peppermint,) Gingembre, etc. Agents pour les journaux du Canada, la *Patrie* la *Presse*, l'*Electeur*. Ils tiennent aussi un magnifique papier à lettre, à très bon marché.

Biphosphate de chaux des frères Maristes préparée par l'Arsac. Préparation française très efficace dans les affections de la poitrine du système osseux et des scrofules, recommandée aux enfants et aux personnes d'un tempérament faible et délicat. Aussi sodas les plus purs et les plus délicieux. En vente chez Felix Poisson, encoignure des rues Franklin et Common.

MM. Morin et Fréchette, sont prêts a faire des affaires. Ils n'ont rien épargné pour satisfaire leurs nombreuses pratiques. Ils viennent de s'assurer les services d'un patissier de première classe. Ils ne craignent pas d'assurer au public que parfaite satisfaction lui sera donnée. Leur fontaine à soda est une des plus belles de la ville ils ont les meilleurs sodas à la crême, crême à la glace, gâteaux les plus délicieux, rafraichissements, toniques de toutes sortes pour la saison d'été. Nous invitons nos lecteurs et lectrices à visiter ce fameux etablissement situé sur la rue Hampshire.

Un cyclone a tout bouleversé dans le département d'habits d'été de Bicknell Bros, et l'on n'a pu retrouver que les plus petits prix. Les autres sont disparus. Habits pour $5 ou $6 valant au moins le double. Lisez l'annonce.

Le Dr J.D. Delisle, qui a passé l'année dernière dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, du nez, (tel que le catarrhe) de la gorge, des oreilles et de la vessie, et pour donner plus de satisfaction à ses clients, le Dr Delisle ne s'occupera que des maladies ci-haut mentionnées Bureau, No. 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover, Lowell, Mass. Consultations, de 2 à 4 et 7 à 8, p. m. Résidence, 420 rue Fletcher.

Excursion au Canada.

On nous informe qu'il y aura une grande excursion au Canada le 24 juin prochain. Le prix des billets est de $10 00, aller et retour, pour Montréal ou Québec et seront bons pour un mois.

Par informations, adressez-vous à Viger & Co., 66, rue Hampshire, Lawrence, Mass.

Il a les billets en mains maintenant et peut les livrer à aucun temps. Ceux qui veulent profiter de cette excursion s'empressent de se procurer des billets.

La Surdite ne Peut Etre Guerie par applications locales, car elles ne peuvent atteindre la partie malade de l'oreille. Il n'y a seulement qu'un moyen de guérir la surdité et c'est par des constitutionnels. La surdité est causée par une condition enflammée par la doublure muqueuse du tube Eustachien. Lorsque ce tube est enflammé vous avez un son grondant ou une ouïe imparfaite, et lorsqu'il est entièrement fermé, le résultat est la surdité, et à moins que l'inflammation soit enlevée et ce tube ramené à sa condition normale, l'ouie sera détruite pour toujours, 9 cas sur 10 sont causés par le catarrhe, ce qui n'est rien autre chose que la condition inflammée des surfaces muqueuses.

Nous vous donnerons cent dollars pour tout cas de surdité (causée par le catarrhe) qui ne sera pas guéri par le Hall's Catarrh Cure. Envoyez pour circulaire gratis.

F. J. CHENEY & Co., Toledo, O.

Vendu par les droguistes 75c.

Importante Découverte.

Encore une fois les Canadiens entreprenauts de notre localité ont trouvé un moyen sûr de satisfaire les nécessités du public de Lawrence. Considérant l'encouragement que nous avons reçu depuis l'ouverture de notre écurie de louage, nous avons fait en sorte de la rendre accessible à tous et à toutes les heures. A toutes les heures du jour et de la nuit, vous serez servis avec courtoisie par un ami bien connu. M. Pierre Côté, qui depuis six ans était à l'emploi de M. A. N. Bean. Ce compatriote est convaincu que vous l'encouragerez dans sa nouvelle position et qu'il vous satisfera en vous offrant d'élégantes et confortables voitures et surtout de bons chevaux.

Nous avons toujours à la disposition du public des (hacks), voitures et des chevaux blancs pour baptêmes, mariages et funérailles.

Nous avons toujours un stock à vendre de chevaux canadiens et des harnais de toutes descriptions. Et enfin si vous avez des déménagements d'aucune sorte, n'oubliez pas notre express de job conduit par M. Frs. Touchette.

C. & E. LACAILLADE,
444 Common St.

LA FETE NATIONALE

Le Programme est Complete, Belle Parade

Le programme de la célébration de la S. Jean-Baptiste par la Société St Jean-Baptiste de Lawrence et des autres sociétés est terminé et tout promet que cette fête sera la plus belle que les Canadiens de cette ville aient organisée.

A 7.30 heures, les membres des sociétés St. Jean-Baptiste et St. Joseph, accompagnés de la musique militaire, partiront de leurs salles, sur la rue Common, et se rendront à l'église, où ils assisteront à une grand'messe. Le sermon de circonstance sera fait par le Rév. Portal. L'American Orchestra et un nombreux chœur de chant feront les frais de la partie musicale de cette messe.

A la sortie de la messe, la procession se formera comme suit:

Chief Marshall, Joseph Barnabé, chef de l'état-major, Felix Poisson; Aides, Alexander Gingras, Gédéon Baril, Louis Choquette, Joseph Couture, Thomas Gosselin, Pierre Theroux, Phil. Belle-Isle, A. Proulx, Eugène Trudeau, Pierre Audette, Victor Bachand, David Lagarde, Joseph Gingras, Edward Guilmette et Joseph Guilmette.

La procession sera divisée en trois sections:

La première sur la rue Franklin, la seconde sur la rue Bradford et la troisième sur la rue Franklin, près de la rue Haverhill.

La procession partira dans l'ordre suivant:

Peloton de police.
Chief marshall et ses aides.
La bande militaire C. F. Berry, directeur.
Carosses contenant les présidents et les invités, ainsi que les membres du clergé de l'église St. Anne et le comité exécutif.
Société St. Jean-Baptiste, Gédéon Dufour, commissaire ord.
Une voiture contenant une personne représentant St. Jean-Baptiste dans le désert.
Une voiture représentant l'hiver au Canada.
Une voiture représentant la naturalisation par le club Canadien de Lawrence.
Club de raquettes.
Lafayette Drum Corps, Henry Carron, directeur.
Carosses contenant les officiers de la Cour Lafayette A. O. F. of A.
Club des Montagnards et carosse contenant les docteurs Lapalme, Blais, Routhier et Maynard.
Club des Trappeurs.

SECONDE DIVISION

Bande de Lawrence.
Carosse contenant les officiers de la société de St Joseph.
Société St Joseph.
Carosse contenant les officiers du Club Jeanne d'Arc.
Membres du Cercle Montcalm et du Cercle Jeanne d'Arc à cheval.

TROISIÈME DIVISION.

North Andover Drum Corps.
Carrosses contenant les frères du collège Ste Anne.
Première compagnie des Cadets de Ste Anne.
Voitures contenant des petits garçons.
Seconde compagnie des Cadets de Ste Anne.
Voitures contenant 450 petites filles.

Ensuite viendra des voitures représentant presque tous les marchands canadiens ainsi que les différentes manufactures.

La parade passera de la rue Haverhill à la rue Franklin, rue Cedar, Broadway, Haverhill, Oxford, Essex, Winter, Lowell, Broadway, Common, Lawrence, Oak, Hampshire, Lowell, Franklin, Essex et Jackson. Contre marche à l'hôtel de ville où la procession sera passée en revue par les membres du gouvernement de la ville. Ensuite elle passera par la rue Common à la rue Hampshire où elle se séparera.

A 1 h. 30 p. m., tout le monde prendra un train spécial pour se rendre au lac Canobic où il y aura pique-nique et banquet.

Le Dr DeGrandpré, de Fall River, le Congressman Knox, le maire Rutter, le Dr V. Mignault, le Dr Janson Lapalme, MM. T. H. Vincent et Sabourin, de Lawrence, et M. Aimé Gauthier, de Lowell, adresseront la parole.

Plusieurs Canadiens décoreront leurs maisons avec des guirlandes aux couleurs nationales et la plupart des magasins canadiens seront fermés pour cette grande fête qui contribuera beaucoup à faire connaître les Canadiens de Lawrence.

En avant, Canadiens! On vous attend!

Mal de Tete, Indigestion, Debilite, Dypepsie

Et toutes les maladies d'estomac guéries par la P. P. P.

(Prickly Ash Poke Root & Potassium.) La P. P. P. est un remède sûr pour le rhumatisme, syphilis, scrofules, empoisonnement du sang, boutons et toutes les maladies de la peau et du sang. Maladies de cancer sur le visage, maladies chroniques de la peau, enflammation, les affligés remercieront le P. P. P. pour sa grande guérison. Albott's East Indian Con Paint guérit tous les cors, dartes, etc.

Distribution des Prix.

La distribution des prix aux élèves du collège Ste Anne aura lieu mercredi 26 juin à 7 30 hrs P. M. Une soirée très intéressante, et dont le programme suit, sera donnée par les élèves, en cette circonstance. Les prix des billets sont de 50, 35 et 25 cents Nos engageons vivement le public canadien à ne pas manquer une si belle occasion de se récréer. Cette soirée d'ailleurs vient bien à point pour clore les fêtes qui vont avoir lieu ces jours-ci.

PROGRAMME.

1. Hail festal day, chorus.
2 Le chat et les moineaux, fable.
3 Le Régiment des moutords, ronde militaire.
4. Où vas tu petit oiseau, romance.
5. The four Plums, a comic Sketch.
6. Triboulet et Petits Pages, Récréation enfantine.
7. Le Perroquet, Chœur potpourri.
8. Marseillais et Bordelais, Duo comique.
9. Tableau, Death of St Alexius.
10. The Hidden Gem, a Drame in one act.

Avis Important.

Toutes les personnes endettées envers les demoiselles O. Jean & Cie sont priées de règler leurs comptes d'ici au 24 juin, sinon ils seront remis entre les mains d'un avocat pour collection. Pas d'exception pour qui que ce soit.

O. JEAN & Cie.

Deces.

Marie Wagner est décédée le 12 juin, à l'âge de 10 mois et 18 jours. Ces funérailles ont eu lieu le 13.

Diana Genest est décédée le 12 juin, à l'âge de 6 ans et 1 mois Funérailles le 13 au Canada.

Joseph Goderre est décédé le 17 juin, à l'âge de 18 ans et 9 mois. Ses funérailles ont eu lieu le 18 juin au Canada.

Philippe Allot est décédé à Methuen, à l'âge de 2 ans et 10 mois. Ses funérailles ont eu lieu le 20 juin.

M. A. Choquette avait la charge de ces enterrements.

Joseph Savaria est décédé à l'âge de 9 mois et un jour. Les funérailles ont eu lieu le 6 juin.

Liza Narvieux est décédé à l'âge de 1 mois et un jour. Les funérailles ont eu lieu le 6 juin.

Alphonse Valcourt est décédé le 10 juin à l'âge de 9 mois et 9 jours. Les funérailles ont eu lieu le 11 juin.

Laura Roy est décédée le 6 juin à l'âge de 1 an et 15 jours. Funérailles le 7.

Alfred Bernier est décédé le 8 juin à l'âge de 1 mois. Funérailles le 9.

M. S. Dubé avait la charge de ces enterrements.

Haverhill

LE COURRIER est en vente aux endroits suivants:

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

Une bonne digestion est un bienfait des cieux. Si vous êtes privés de ce bonheur, achetez une bouteille du Dr Delisle's Kinium Compound, et bientôt votre appareil digestif sera dans un ordre parfait En vente chez tous les pharmaciens. $1 la bouteille.

Comment Trouvez-vous Cela?

Nous offrons cent dollars pour tout cas de catarrhe qui ne peut être guéri par le Hall's Catarrh Cure.

N. J. CHENEY & Co. Prop.
Toledo O.

Nous les soussignés connaissons F. J. Cheney depuis 15 ans passés et le croyons parfaitemen honorable dans toutes ses transactions d'affaires et financièrement capables de remplir toutes obligations par leur maison. West & Truax, Droguistes en gros, Toledo, O. Walding, Kinnan & Maroin, Droguistes en gros, Toledo O.

Le Hall's Catarrh Cure est pris intérieurement, agit directement sur le sang et les surfaces muqueuses du système. Prix, 75c la bouteille, vendu par tous les droguistes. Certificats fournis gratis.

Salem

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants:

F. Morel, 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.

Lowell

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Nous accusons réception de billets de faveur pour le grand parti de fraises à la salle Huntington le 24 juin, sous le patronage de la société St Jean-Baptiste, au profit de l'église. Nos remerciements.

Mlle Rebecca Berthiaume est partie mardi soir pour assister aux examen sa ucollège del'Assomption qui ont lieu aujourd'hui. Elle a un frère à ce collège, et après les examens, elle visitera avec lui plusieurs villes du Canada.

Le Lowell & Suburban Street Railway demande la permission d'augmenter leur capital-actions de $400 000, pour ajouter plusieurs reseaux à leur voie électrique. Il y a eu une audience présidée par les commissaires de chemins de fer hier à ce sujet.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Les facteurs de Lowell qui ont fait plus d'ouvrage qu'ils étaient requis réclament l'argent qui leur est dû. Le commissaire Hull sera en cette ville dans quelques jours et il s'occupera de faire droit à ces réclamations, s'il y a lieu. Trois facteurs de Lawrence ont déjà obtenu $1805.75.

Vers les six heures, hier, un fil électrique est tombé sur la voie, au coin des rues Gorham et Westford, au moment où un tramway allait passer. Le tramway dut stopper et ne put continuer sa route qu'après les réparations nécessaires, qui prirent un certain temps. Ce sont les passagers qui n'étaient pas contents.

Ce Probleme.

Le problème que nous avons posé a eu le don de faire calculer plusieurs de nos lecteurs.

M. Albert Martin, élève du collège Ste Anne de Lawrence, Mass, a fait le calcul et il est arrivé au chiffre de 57,666,666

Ce matin, nous avons reçu la solution de Léon Crépeau, du Collège St Joseph de Lowell, qui arrive à un total de 4,139,448 1-13, soit une augmentation de population de 1,139,448 1-13 dans 50 ans.

M. Louis Charland arrive, lui, avec le chiffre de 57 692,307.

Une ancienne élève du couvent St Joseph nous envoie le chiffre de 40 707 992.

Nous nous abstiendrons de faire des commentaires, et en temps et lieu nous ferons connaître la solution la plus juste

Pour ceux qui n'auraient pas remarqué le problème la première fois que nous l'avons posé, nous le donnons encore une fois ci-dessous: Il y a 130 ans, on comptait 60,000 canadiens-français. Aujourd'hui nous sommes 3,000,000, tant au Canada qu'aux Etats-Unis. De ce train-là, toute proportion gardée, quel sera le chiffre de notre population dans 50 ans?

Allons, que nos mathématiciens se mettent à l'œuvre!

Agreable Surprise.

Treize demoiselles, amies de Mlle Julia Roussin, se sont rendues à la résidence de M. Camille Roussin, hier soir pour passer la soirée avec Mlle Roussin qui doit quitter sous peu l'état du célibat. Pendant la soirée, Mlle Almeria Henotte, aux noms des amies, a présenté à Mlle Roussin un joli plateau en argent

Ensuite on fit la partie de cartes et on s'amusa très bien. On fit de la musique, du chant et des rafraichissements furent servis abondamment.

Amour et Fidelite.

Association de Notre-Dame de Bon Secours. Nouvelle société pour les dames et les demoiselles. 32 membres ont été reçues hier au soir comme fondatrices. 52 ont donné leur nom et ont été présentées pour être reçues à la prochaine séance mercredi prochain. Tout promet un succès. Les dames et les demoiselles font preuve d'un grand enthousiasme pour cette nouvelle société. C'est leur bien et en même temps leur intérêt que les directeurs ont en vue. Continuez, dames et demoiselles et avant longtemps votre société figurera avec honneur parmi nos belles sociétés d'hommes de secours mutuels.

TERRIBLE ACCIDENT.

Un Jeune Canadien Tue par un Eboulis.

Un de nos abonnés, M. Pierre Eno, d'Exeter, N. H., nous fait parvenir la triste nouvelle suivante: "Un jeune homme du nom d'Adélard Tremblay s'est fait tuer ici par un éboulis de sable. Il travaillait pour M. Albert Denoncourt. Le corps doit être expédié aux Eboulements, P. Q., où demeurent les parents, pour l'inhumation."

Nos condoléances à la famille

LES FEMMES

NE POURRONT PLUS BOIRE DANS LES BUVETTES.

Les Marchands Ambulants Devront se Conformer a la Loi

Un ordre important a été donné aux cabaretiers par les commissaires de police qui sont en train de faire la visite de toutes les buvettes licenciées de cette ville.

Les propriétaires sont avertis qu'ils ne devront plus vendre de la boisson aux femmes pour s'enivrer sur les lieux.

Ce nouveau règlement va causer quelques pertes d'argent à plusieurs cabaretiers, mais on ne verra plus dans les buvettes le pénible spectable de femmes ivres se mêlant aux hommes de toute espèce.

Hier, les commissaires se sont aussi occupés d'une question très importante. Il arrive fréquemment en cette ville des marchands ambulants qui s'empressent de louer un magasin vacant et de disposer de leur stock le plus vite possible. Puis ils s'en vont faire la même chose ailleurs.

Ce sont ordinairement des marchands d'habits et il sont assez habiles pour ne payer une licence à l'Etat.

La loi exige qu'ils paient un impôt de $25 et donne une garantie de $500.

La loi veut aussi que ces marchands, après l'ouverture de leur magasin, aillent trouver le greffier de la ville pour qu'il fixe le taux de la taxe municipale.

Jusqu'aujourd'hui les autorités ont négligé de mettre cette loi en vigueur; mais à l'avenir il n'en sera plus ainsi.

Or un juif qui avait ouvert un magasin sur la rue Merrimack a dû fermer.

Albert Boothby a obtenu une licence de pharmacien; il tiendra au No. 725 rue Central. E. F. Mason, Mammoth Road, a obtenu une licence de droguiste de 6ème classe.

Robert V. Saunders a obtenu la permission de transporter sa licence au No. 63 rue Salem.

Coup d'Œil.

(Du *Globe*)

Rien n'est plus évident, à la Chambre des Communes, que l'ascendant de l'hon. Wilfrid Laurier. Les vieux du parlement se rappellent encore M. Laurier lorsqu'il se contentait de faire un discours éloquent de temps en temps, qu'il passait de longues heures en compagnie de grands maîtres de la bibliothèque, et quand ses responsabilités vis-à-vis du public lui pesaient peu sur les épaules.

Ils étaient assez nombreux ceux qui le regardaient plutôt comme courtisan gracieux, et classique élégant, que comme un meneur d'hommes doué du tact, de la force, de la résolution ferme, du courage inflexible qui distingue le chef. Mais nous savons tous comme M. Laurier a grandi durant la dernière décade.

Canadien français, idole de sa province, il a su encore acquérir une popularité dans la province anglaise d'Ontario. De fait, nous en somme à douter si ce n'est pas dans cette province que toute l'envergure de M. Laurier a été révélée à ses concitoyens de Québec. Il possède à un degré éminent les meilleures qualités de l'anglais de distinction, et Québec s'est mis à l'aimer davantage quand il a vu que nous l'estimions autant.

Nous nous rappelons que dans les premiers temps qu'il était chef de l'opposition au parlement, il hésitait quelquefois, délibérait, et laissait même passer le temps de l'action. Nous nous rappelons que lorsqu'il est venu pour la première fois à Ontario, ses courtes improvisations ne le faisaient pas voir sous son plus beau jour, et que nous sentions, en dépit des éloges d'une presse sympathique, que sa supériorité dans la connaissance de la langue anglaise avait été surfaite; et nous n'avons pas tout à fait cédé à son influence, tant que nous ne l'avons pas entendu dans un grand discours, en une grande circonstance. Alors nous avons compris et nous nous sommes rendus.

Mais à présent, même les courtes improvisations de M. Laurier sont la perfection de la grâce, du fini et de la clarté. Au parlement, il agit avec l'assurance d'un maître; il ne prend de suggestions de personne. Il ne demande d'avis de personne. Il est poli mais fort, courtois mais agressif. Il n'y a rien de plus beau au parlement que l'admiration qu'il provoque chez ses amis et le respect qu'il extorque à ses adversaires. Non, extorquer n'est pas le mot. On l'accorde gracieusement à la conduite et à la dignité sans ostentation du chef libéral.

Pendant tout le temps que M. Laurier a été chef, il n'a pas commis une erreur. Il est pauvre, il a sacrifié sans se plaindre sa fortune personnelle au service du public et à la demande de son parti. Il est allé de tribune en tribune, dans chaque province du Dominion, annoncer la bonne nouvelle du commerce libre et des jours meilleurs. Il a donné généreusement son temps, son énergie et ses moyens au service du pays; et il a pour récompense l'amitié sincère de ses partisans au parlement, l'enthousiaste adhésion des libéraux de partout, et le respect de ses adversaires dans une plus grande mesure que jamais chef de parti ne l'a eu au Canada.—*La Patrie.*

REGARD VERS L'AVENIR.

Tous nos lecteurs ne savent peut-être pas que l'Ouest américain est en train de devenir une contrée allemande.

C'est pourtant bien vrai. Le gros de l'émigration allemande se dirige continuellement vers cette region. Un rapport récent nous apprend qu'a Chicago même, sur une population d'un million et demi, on compte 400,000 allemands, tandis que les yankees ne sont qu'au nombre de 300,000.

Un journal écrivait récemment: "De cette émigration continuelle des Allemands vers l'Ouest, il résulte une diffusion de plus en plus rapide de la langue allemande, de la librairie allemande, de l'éducation universitaire allemande. Au budget du Board of Education de l'Etat de l'Illinois, budget qui monte à plus de six millions de dollars, on voit une somme de près de $200,000 uniquement attribuée aux honoraires des professeurs allemands et à l'achat des livres allemands.

Si l'émigration teutonne continue de ce train-là, ce sera un spectacle assez curieux qu'offrira l'Ouest dans trente ou cinquante ans, n'est-ce pas?

La langue allemande y sera peut être plus parlée que l'anglais.

On sait que les Germains tiennent beaucoup à la conservation de leur langue et de leurs coutumes nationales, et pour atteindre ce but, ils ont fondé des écoles confessionnelles, tout comme les Canadiens-français.

Maintenant, devant l'invasion des immigants européens, on se demande quels peuples auront la suprématie numérique aux Etats-Unis dans un demi siècle.

L'Ouest, croyons-nous, sera allemand; le Sud nègre; le Nord, irlandais.

Faisons remarquer en passant qu'il y a une population nègre de huit millions dans la partie torride du pays.

Il y a 13 000,000 d'Irlandais, dit on, dans tous les Etats Unis; la plupart de ces fils de la Verte Erin habitent les centres industriels de la Nouvelle Angleterre

Et les vrais Américains, ceux qui descendent des premiers *settlers*, de ceux qui ont fondé les colonies primitives, où les trouverons-nous?

Nous aurons probablement beaucoup de peine à les découvrir parmi les nouvelles rases qui auront pris presque tout l'espace de ce vaste pays. La population chez les Yankees diminue au lieu d'augmenter.

Et les Canadiens?

Quand nos mathématiciens qui sont à calculer quel sera notre nombre dans cinquante ans auront accompli cette besogne, nous répondrons à cette question.

La Mort de l'Avocat Hoar.

On parle encore beaucoup en cette ville de la mort tragique de l'avocat Hoar.

En général, on ne croit pas que ce décès ait été causé par des traitements inhumains de la part de certains agents de police.

On sait que Hoar avait le *delirium tremens*, et comme c'était un homme vigoureux, on eut de la difficulté à le tenir en respect; mais il n'a pas été plus malmené, dit-on, que les centaines d'autres souffrant du même mal qui ont passé par le poste de police.

Le Dr Ricker peut venir dire que Hoar était vivant lorsqu'il fut mis dans l'ambulance pour être transporté à l'hopital.

Le maire Courtney n'a rien appris au sujet de l'enquête, et il est tout probable que l'affaire va en rester là.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussures), le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co
Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

Le Cyclone s'est Abattu Causant du

CARNAGE Dans notre Dept. D'Habits pour Hommes.

Il ne causera pas des gages plus élevés, mais cela équivaudra à la même chose— des prix plus bas. Il est venu avant le cirque, et quand il atteignit notre Dépt. d'Habits pour Hommes, il fit craquer les os et voler les étincelles en tous sens. Nos vendeurs sont maintenant obligés de porter des lunettes pour voir les prix, ils sont si petits.

Sans doute c'est la plus merveilleuse Vente d'Habits pour Hommes qu'on ait vue dans n'importe quel magasin du Massachusetts.

5 DOLLARS
Ce lot est un mélange foncé et serait une bonne valeur à $8; points 34 à 44.
N. B —Pas un de ces habits ne sort d'un lot vieillit dans un magasin.
TOUT EST NOUVEAU!

6 DOLLARS
Trois lots différents; 175 Habits, mélanges noirs, foncés et pâles; points 31 à 44, seraient une bonne valeur à $10.
Ces habits sont tout simplement merveilleux à ce prix.
SOIXANTE HABITS à $7 00.

8 DOLLARS
A ce prix nous avons des habits en Clay Worsted noir, en Serges bleues et en magnifiques mélanges genre Cheviotte et Casimir, dont plusieurs seraient à bon marché à $12.
TOUS A $8 CHACUN.

N. B.—Presque tous les habits de cette vente sont arrivés cette semaime d'un gros manufacturier de Boston qui avait trop de marchandises et pas assez d'argent. Nous avons acheté à une grande réduction. La perte du fabricant est un gain pour vous. S. V. P. ne demandez pas à nos commis des bretelles avec ces habits de $5 et $6, car ils sont trop bons pour refuser et trop honnête pour désobéir à nos ordres. L'acheteur devra aussi payer tous les frais de tout changement fait. dans ces habits de $5 et $6. Cette dernière précaution est pour tenir Bicknell Bros. loin de Tewksbury.

BICKNELL & BROS,

Lawrence, Mass.

Commis canadiens:—MM. Pierre Audette et Alphonse Audette.

Prix Speciaux.

Vu le succes de notre Grande Vente a moitie prix qui dure depuis deux semaines nous avons reduit le reste de notre Stock de

Marchandises Seches

encore d'avantage. Venez voir l'immense reduction que nous avons fait et vous jugerez par vous-meme.

Corsages pour Dames.

Grand assortiment nouvellement recu de Corsages pour Dames, dans les nuances les plus favorites, Collets et Poignets empesés que nous vendons pour 39c, cette semaine.

Nos Corsages de 75c. sont tous réduits à 49c.
Tous nos Corsages de 98c. vendus ailleurs à $1.25 sont réduits à 79c. Ne perdez pas cette chance.

Sous-Vetements pour Dames.

No. 1. Jolis Calecons de Dames, vendus pour 39c., seulement 23c.
No. 2. Calecons de Dames en Hamburg garni, prix régulier 45c., réduit à 29c.
No. 3. Robes de nuit pour Dames que vous payez ailleurs 62 1-2c. Nous les vendons 47c, chacune.
No. 4. Jupons blancs qui seraient à bon marché à 50c. seulement 39c, pour cette semaine.
No. 5. Beaux Jupons blancs avec brodure qui se vendaient $1.25, seulement 98c, cette semaine.

M. J. CAHILL,

397 Rue Essex.

COMMIS CANADIENS:

M. A. Proulx. Delle Amanda Potvin.

J. J. O'KEEFE & CO,.

66 Rue Lafayette, Salem, Mass,

Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.

Bons Whiskies et Vins en Gros.

Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
a gnifique "Bar-room" attenant à l'établissement.

Commis: Charles Montgrief et Claude DeLangle.

Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE.

F. X. VOYER,

83 Rue Harbor.

Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtent tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

☞ Son but est de faire de la place pour les Marchanses du Printemps.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis, vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

ON DEMANDE

Une cuisinière trouvera de l'emploi dans une maison de pension en s'adressant au No. 615 rue Merrimack.

FEUILLETON

52

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

QTATRIEME PARTIE

XXI

Bientôt il ne resta plus que la reliure. Rodille prit un canif et se mit à entailler, ou plutôt à déchiqueter le cuir et le carton qui la formaient, afin de les rendre plus facilement conbustibles. Tandis qu'il se livrait à ce travail avec une activite febrile, un papier très mince jauni et plié en huit, s'échappa d'une sorte de cachette pratiquée dans l'épaisseur de la reliure, tomba au feu et s'embrassa aussitôt.

Mais la curiosité de Rodille venait d'être excitée par l'apparition de ce papier mystérieux, dont personne depuis un siècle, sans doute, n'avait soupçonné la présence dans le vieux volume. Il s'empressa d'arracher aux flammes la feuille consumée à demi. Il l'éteignit entre ses mains, au risque de se brûler ; il la déploya, et il lut le petit nombre de lignes épargnées par le feu. Ces lignes se trouvaient en haut de la page. La partie inférieure tout entière venait d'être anéantie.

Rodille lut, avons-nous dit, et, à mesure qu'il avançait dans sa lecture, il sentait le vertige s'emparer de lui, il se demandait s'il était bien véritablement dans son bon sens, il ne pouvait croire enfin à la réalité de la prodigieuse révélation qui frappait ses yeux et éblouissait son intelligence comme un rêve des "Mille et une nuits".

Nos lecteurs comprendront sans peine la stupeur et la quasi incrédulité du misérable quand nous leur aurons dit que le papier échappé de la reliure n'était autre qu'une note écrite, lors de la révocation de l'édit de Nantes, par le gentil homme persécuté et fugitif dont nous avons en quelques mots raconté la terrible histoire au début de ce livre.

Cette note révélait l'existence, dans les souterrains du château de Vaubaron, d'une immense accumulation de richesse, composée non seulement de la fortune personnelle du proscrit, mais encore des sommes considérables apportées par ses nombreux coreligionnaires au moment où le château s'était ouvert pour leur servir d'asile. Cet entassement de monnaies, d'or de vases d'or et d'argent, de bijoux et de pierres précieuses, représentait, disait la note, une valeur de plus de douze millions.

Douze millions! En voyant ce chiffre, Rodille éprouva une de ces émotions qui peuvent foudroyer un homme, tant elles chassent le sang avec impétuosité vers le cœur et vers le cerveau. Il ne fut pas même ébranlé dans sa constitution de marbre et d'acier ; seulement un frisson de joie avide et dévorante courut sur sa chair et un tremblement nerveux, dont la durée fut de plus d'une heure, secoua ses mains, qui tenaient le précieux papier.

Il continua sa lecture. La note constatait que le lendemain du jour où les troupes royales étaient venues mettre le siège devant le château, le marquis de Vaubaron, prévoyant des éventualités fatales et voulant placer à l'abri de toute découverte et de tout pillage sa fortune et celles de ses frères en religion, était descendu dans les souterrains avec quatre hommes sûrs dont il répondait comme de lui même, et que tous les cinq, ils avaient muré en plusieurs endroits, et de manière à dissimuler absolument leur existence, les passages secrets établissant des communications entre les cryptes et le château.

"Si Dieu daigne prendre mon fils sous sa protection après ma mort, ajoutait le marquis, s'il lui permet de rentrer en France ; s'il le rétablit dans le domaine de ses ancêtres, s'il le remet en possession du château qui porte notre nom ; ce cher rejeton d'une race antique n'aura qu'à consulter le plan tracé par moi au-dessous de cette note, et dans lequel j'indique les passages secrets et les endroits murés, et il lui deviendra facile de retrouver et de reconquérir cette fortune princière que je mets en sûreté pour lui et pour ses descendants."

Immédiatement après les dernières lignes que nous venons de reproduire, se trouvaient tracés à l'encre rouge ces mots :

"Plan exact et détaillé des souterrains du château de Vaubaron, avec les escaliers, galeries et couloirs y accédant et signes indicateurs qui feront connaître les endroits où les murailles doivent être percées."

Arrivé là, Rodille pâlit. Plus bas, il n'y avait rien ; plus rien qu'une dentelure irrégulière bordée d'une sorte d'ourlet bisté Le feu n'avait laissé subsister aucune parcelle du plan tracé par le huguenot.

Rodille poussa un cri de rage, se frappa la poitrine et s'arracha les cheveux. Le découragement, l'anéantissement, le désespoir succédaient aux éblouissements, aux ivresses, à l'exaltation du misérable. Il sentait les millions fascinateurs lui échapper et disparaître dans les brumes de l'inconnu, comme s'échappe et fuit entre ses doigts l'eau que le voyageur inhabile essaye vainement de retenir pour étancher sa soif ardente.

Certes, il devait être facile de retrouver quelque part, sur la terre de France, le château des Vaubaron, debout encore, ou renversé peut-être et n'existant plus que dans les souvenirs lointains des vieillards du pays. Mais une fois le château retrouvé, la difficulté commençait. L'obstable insurmontable se dressait entre le chercheur et le trésor.

Il n'est point malaisé de comprendre, en effet, que, pour mener cette grande entreprise tendant à s'emparer des douze millions enfouis, il fallait s'entourer du plus profond mystère. Or, en l'absence de tout plan et de toute indication, ce mystère indispensable devait céder la place à une publicité bruyante, puisqu'il deviendrait nécessaire d'exécuter des fouilles sur une grande échelle, et puisque vingt ouvriers, travaillant nuit et jour sans relâche, ne parviendraient pas à terminer en plusieurs semaines une besogne si ardue et si compliquée.

Rodille se dit tout cela avec douleur, mais avec conviction, et le résultat de cette conviction fut qu'il murmura tristement :

Les millions sont perdus pour moi! bien perdus! il n'y faut plus penser!

Alors, brisé par la violence de la réaction, bien plus qu'il ne l'avait été par l'émotion elle-même, il pencha la tête sur sa poitrine et il prit l'attitude d'un homme complètement abattu.

Ceci ne dura que quelques secondes. La nature du misérable était trop énergique pour s'abandonner longuement à ces prostrations familières aux âmes faibles. Rodille ployait comme l'acier, mais, comme l'acier, il se redressait vite. Rien n'était plus fréquent chez lui que ces revirements soudains, brusques et dangereux comme les sautes de vent sous l'équateur. Cette fois encore il en fut ainsi. Son front assombri s'illumina ; ses yeux durs et froids comme le métal étincelèrent ; son visage entier rayonna de joie et d'espoir.

D'un bond vigoureux, l'associé de Fritz Horner fut debout ; il secoua ses cheveux ébouriffés et se plantat carrément devant son bureau où il avait étalé les restes de la Bible, il s'écria :

Ah ça! pauvre idiot que je suis! où avais-je la tête? Que m'importe ce plan qui me manque? qu'avais-je besoin de ces indications disparues? N'ai-je pas dans les mains le meilleur de tous les guides, un guide qui voit clair à travers les ténèbres et dont le regard traverse les murailles? De même que Blanche endormie m'a montré Leridon fugitif sur la route du Havre, de même elle me montrera les trésors cachés du château de Vaubaron. A la vérité, Fritz Horner, qu'il faudra bien mettre dans le secret exigera sa part, mais quand il s'agit de douze milions, on peut se montrer large et donner sans compter? Décidément je renonce à mes anciens projets ; demain je ramènerai Blanche à la maison du docteur.

A peine Rodille avait-il prononcé ces mots, qu'il devint très pâle. Il venait de se souvenir du poison versé par lui, deux heures auparavant, dans la carafe et sur les aliments de Blanche. Ce poison était foudroyant. La jeune fille devait être morte déjà!

Le hideux assassin du baron de Viriville, l'infâme boureau d'une enfant frissonna de tout son corps, et ce n'était point le remords du crime commis qui le faisait ainsi trembler, c'était le désespoir ou plutôt la rage, de voir que ce crime devenait non seulement inutile, mais si funeste à ses intérêts. En empoisonnant Blanche, il avait tué du même coup tout espoir de conquérir une fortune qui dépassait ses ambitions les plus effrénées.

Si cependant elle n'avait ni bu ni mangé ce soir? se dit-il ; si elle etait vivante? si on pouvait la sauver encore? Ah! ne perdons ni une heure ni une minute! Courons.

Quelque invraisemblable que fût cette supposition, Rodille s'y cramponna comme le nngeur imprudent se cramponne à la branche frêle qui l'empêche de disparaître sous les eaux profondes. Malgré son avarice, il aurait fait sans hésiter le sacrifice d'une grosse somme pour se trouver à l'instant même transporté dans la petite maison de l'avenue de Neuilly. Il sortit de chez lui en toute hâte et il se mit à la recherche d'une voiture qui pût le conduire en haut des Champs Elysées.

Une heure du matin venait de sonner. Les voitures se faisaient rares. Les cochers, sourds à ses appels et à ses supplications, refusèrent de s'arrêter pour le prendre. Enfin un fiacre mieux attelé vint à passer.

Vingt francs pour aller à la barrière de l'Etoile! cria Rodille.

Montez, bourgeois, on va vous conduire, répondit le cocher.

XXII

Au bout d'une demi-heure, le fiacre s'arrêta à quarante ou cinquante pas de la petite maison que nos lecteurs connaissent. Rodille descendit et donna une pièce d'or au cocher en lui disant :

Vingt autres francs pour vous si vous voulez m'attendre là pendant dix minutes et me ramener ensuite.

Suffit, bourgeois, répondit l'automédon. On va vous attendre, et on vous conduira n'importe où. Pourvu que ce soit à vingt francs la course, je marcherai si vous veulez toute la nuit.

Certain désormais de trouver le vehicule à sa disposition, Rodille courut, ou plutôt vola jusqu'aux deux maisons jumelles, il ouvrit la porte de celle où se trouvait Blanche, il traversa rapidement la salle basse, gravit l'escalier, fit jouer les serrures, tira les verrous, et enfin pénétra dans la chambre aux boiseries grises. A son grand étonnement et à sa vive inquiétude, une obscurité profonde et un silence de mort régnaient dans cette pièce.

Rodille était monté sans lumière, croyant trouver la chambre éclairée, car Blanche possédait une provision de bougies et elle conservait toute la nuit un flambeau allumé. Que signifiait surtout ce silence? A deux ou trois reprises, le nocturne visiteur prononça le nom de la jeune fille et ne reçut point de réponse.

Allons, murmura-t-il, c'est fini! Je suis venu trop tard!

Et l'homme au cœur de bronze éprouva une vague émotion à la pensée que le cadavre de sa victime gisait sans doute sur la plancher à quelques pas de lui, et que, dans cette nuit opaque, il pouvait le fouler aux pieds!

Rodille haïssait par-dessus toute chose l'incertitude. Il voulait savoir à l'instant même à quoi s'en tenir, et, tirant de sa poche un briquet, il fit pétiller une allumette et il attacha la flamme à la mèche de l'une des bougies. Les premières faibles clartés qui tracèrent au milieu des ténèbres un cercle lumineux montrèrent à Rodille la jeune fille, non point morte, ni même évanouie, mais accroupie dans un des angles de la chambre, et attachant sur lui un regard dont l'expression d'angoisse et de terreur était indiscible.

Vivante! se dit-il à lui-même Elle est vivante! j'ai du bonheur!

Il se dirigea vers la porte du cabinet et jeta un coup d'œil sur la petite table. Le contenu de la carafe n'avait point diminué, les provisions restaient intactes. Blanche ne s'était même pas approché de la table. Rodille revint à la jeune fille.

Ma chère enfant, ne tremblez plus je vous en conjure! lui dit-il d'un ton paternel. Ma présence actuelle doit être pour vous un motif de sécurité et non d'alarmes. Je me suis entraîné ce soir par la passion trop violente qui fera le malheur du reste de ma vie. Je vous ai parlé avec une rudesse condamnable ; je me juge aussi sévèrement que vous pouvez me juger vous-même. Enfin, j'ai eu des torts envers vous, des torts graves, et j'accours ici, malgré l'heure avancée, tout exprès pour en hâter la réparation.

Blanche ne pouvait en croire ses oreilles. Elle regardait Rodille avec stupeur et elle se demandait quel nouveau mensonge, quelle infamie nouvelle, se cachaient sous cette palinodie hypocrite. L'associé du magnétiseur avait le coup d'œil trop perspicace pour ne point deviner à l'instant ce qui se passait dans l'esprit de la jeune fille. Il s'empressa d'ajouter :

Je vois que vous avez peine à me croire. Votre défiance me cause le plus profond chagrin, mais je sens bien que je le mérite. Vous tremblez devant moi, pauvre enfant, et c'est naturel, car ainsi que vous me l'avez dit ce soir, mon amour pour vous ressemblait à de la haine ; mais maintenant mes dispositions sont changées, j'ai compris que je vous rendais malheureuse, tout en ayant l'intention d'assurer votre bonheur ; j'ai lutté contre moi-même, et je me suis juré de ne plus éprouver pour vous qu'une affection désintéressée et paternelle.

Blanche doutait encore. Cependant Rodille lui parlait avec une telle conviction et d'un ton si persuasif qu'elle commençait à se sentir ébranlée. Son incrédulité absolue se dissipait peu à peu ; une lueur d'espérance brillait au milieu de la nuit profonde qui depuis si longtemps l'enveloppait.

Je ne demanderais pas mieux que d'avoir confiance en vous, balbutia-t-elle, mais malheureusement c'est impossible.

Pourquoi?

Parce que les faits démentent que trop vos paroles. Vous regrettez, dites-vous, ce que vous m'avez fait souffrir. Vous parlez d'affection paternelle et pourtant rien n'est changé dans ma situation. Je suis toujours votre prisonnière.

Vous ne l'êtes plus.

Bien vrai? s'écria Blanche avec un élan de joie.

Certes! répondit Rodille, et la preuve, c'est que dans quelques minutes nous allons quitter cette maison.

Ensemble?

Puis je vous laisser partir seule au milieu de la nuit?

Où me conduirez-vous!

Dans l'asile même où je vous ai prise, chez le docteur Horner, dont je ne crois pas que vous ayez lieu de vous plaindre.

Et vos menaces contre Paul? Votre horrible serment de le tuer en duel?

Je vous supplie d'oublier ces regrettables erreurs, comme je voudrais pouvoir les oublier moi-même.

Ainsi Paul n'a plus rien à craindre de vous?

Je vous le jure.

Vous ne le haïssez plus?

Je serai son ami.

Vous ne lui défendez pas de m'aimer?

A quoi cela me servirait-il? Je sais trop bien par expérience que quiconque vous a aime vous aime toujours!

Enfin vous ne vous opposerez point à ce que je devienne sa femme?

Je serai l'un de vos témoins, le jour de votre mariage, si vous me faites l'honneur de m'accepter en cette qualité.

Un nuage d'un rose pâle colora le front et les joues de Blanche, et l'expression de son visage devint rayonnante.

La glace était fondue, la défiance venait de s'envoler ; la jeune fille, convaincue, s'abandonnait sans résistance au bonheur inespéré qui lui tombait ainsi du ciel à l'improviste.

Ah! monsieur Rodille, s'écria-t-elle avec effusion en prenant les deux mains du misérable et en les serrant dans les siennes, combien je suis heureuse de voir à quel point je m'étais trompée! Je vous croyais le plus cruel des hommes, et vous en êtes le meilleur.

Rodille dégagea ses mains de l'étreinte de Blanche, et fit le geste d'essuyer ses yeux que mouillaient sans doute des larmes d'attendrissement.

Ainsi, chère enfant, murmura-t-il ensuite d'une voix très émue, vous ne doutez plus de moi maintenant?.

Que Dieu m'en garde!

Et vous me pardonnez mes torts?

De toute mon âme, je vous l'atteste...

Oh! merci! cent fois merci! j'ai fait un poignant sacrifice, je me suis déchiré le cœur en renonçant à vous, mais vos paroles sont ma récompense! Venez maintenant, suivez-moi. Partons! quittons au plus vite cette maison qui me fait horreur parce que vous y avez souffert.

Laissons Blanche et Rodille gagner ensemble la barrière de l'Etoile et monter en voiture pour se rendre rue des Amandiers-Popincourt, et disons comment il se pouvait faire que la jeune fille n'eût touché ni à l'eau ni aux aliments dont la moindre parcelle pouvait lui donner la mort.

Le hasard n'était pour rien, ainsi qu'on le pourrait croire, dans cette préservation vraiment miraculeuse. Sans une circonstance tout exceptionelle, Blanche aurait bu et mangé comme de coutume, bien légèrement à la vérité, mais assez néanmoins pour tomber foudroyée par le plus actif de tous les poisons.

Paul Mercier était l'unique auteur du miracle que nous venons de constater : à lui, et à lui seul, Blanche devait la vie! Voici d'ailleurs le mot de cette énigme, inexplicable en apparence pour lecteurs. Rodille, pendant sa scène violente avec Blanche, avait dit à la jeune fille qu'un rival préféré étant entre elle et lui l'obstacle principal, il supprimerait cet obstacle, et que dans trois jours Paul Mercier, provoqué et frappé par lui, aurait cessé de vivre. La malheureuse enfant, écrasée de terreur en écoutant cette horrible menace, avait perdu connaissance : on s'en souvient peut-être. Au moment où elle revint à elle-même, sa première pensée fut celle ci :

Paul va mourir à cause de moi! Mon Dieu! Seigneur, mon Dieu permettez-moi de le sauver, et prenez ma vie en échange de la sienne!

La jeune fille achevait de prononcer ces paroles, lorsqu'une lumière soudaine rayonna dans son esprit.

Peut être dans trois jours, se dit elle, cet homme, ce misérable, ce lâche, n'aura-t il pas exécuté son projet infernal et reviendra-t-il pour faire auprès de moi une dernière tentative. Si alors il me trouvait morte, sa haine contre Paul n'aurait plus de motif, il renoncerait à risquer sa vie dans un combat sans but, et Paul sauvé par moi, serait hors de péril! Ah! c'est Dieu lui-même qui m'envoie cette inspiration! Je le suivrai sans hésiter. Je veux mourir...mais comment?

Pendant quelques minutes Blanche réfléchit. L'idee de la mort n'effrayait point son âme surexcitée par le dévouement, mais elle comprenait bien qu'elle n'aurait ni la force ni le courage de s'enfoncer un couteau dans la poitrine ou de se briser la tête contre la muraille. En d'autres termes, dans le drame du suicide, elle voulait jouer un rôle passif.

Le résultat de ses réflexions fut une résolution héroïque. Elle décida qu'à partir de cette minute elle se priverait de tout aliment et de toute boisson, en un mot qu'elle se laisserait mourir de faim. La pauvre enfant ignorait combien sont douloureuses les tortures, combien sont lentes les angoisses des malheureux qui succombent à ce supplice, cruel entre tous, et elle se persuadait naïvement qu'avant la nuit du troisième jour elle aurait cessé de vivre

Elle ne franchit pas le seuil du cabinet aux provisions ; et elle éteignit la bougie qu'elle gardait habituellement allumée, elle se jeta tout habillée sur le lit, et elle essaya de dormir, mais le sommeil refusa de fermer ses yeux. Deux ou trois heures s'écoulèrent, puis la jeune fille entendit tout à coup des portes s'ouvrir dans la maison ; un pas rapide résonna sur les marches de l'escalier, un homme franchit le seuil de la chambre à coucher. Folle d'épouvante, Blanche se jeta en bas du lit et courut se réfugier dans l'un des angles de la pièce.

Nous savons le reste.

XXIII

Les chevaux fatigués du fiacre dans lequel se trouvaient Rodille et la jeune fille mirent beaucoup de temps à franchir l'énorme distance qui separe la barrière de l'Etoile de la rue des Amandiers. Enfin ils s'arrêtèrent devant la petite porte audessus de laquelle se lisait le No. 13. Trois heures du matin sonnaient en ce moment aux horloges voisines.

Rodille descendit de la voiture et fut obligé d'agiter à plusieurs reprises la chaînette de la cloche avant d'obtenir une réponse. Au bout de dix minutes, Fritz Horner lui-même, très étonné et très inquiété par ce carillon nocturne, se décida à en éclairer la cause ; il traversa le jardin et demanda à travers la porte, d'une voix agitée qu'il cherchait à rendre menaçante :

Quel rôdeurs de nuit se permettent de mener à pareil heure un tel tapage? Si vous avez de mauvaise intentions, retirez-vous, je suis armé!

Eh! pardieu, répliqua le nouveau venu, qui voulez-vous que ce soit, si ce n'est moi, votre associé? Ouvrez, compère, et ouvrez sans retard, car je ne suis pas seul.

Qui donc vous accompagne?

L'oiseau envolé qui regagne sa cage, la brebis égarée qui revint au bercail.

Fritz Horner poussa une exclamation de surprise, et il ouvrit vivement la porte.

Ah ça! s'écria-t il aussitôt que Blanche et Rodille en eurent franchi le seuil, que signifie ce qui se passe? Apprenez-moi vite où vous avez retrouvé cette fugitive, cette fille ingrate, dont l'escapade va recevoir la punition qu'elle mérite!

Ta tata! interrompit Rodille. Pour Dieu, compère, n'allez pas si vite en besogne! Que parlez-vous de punition? cette enfant n'en mérite aucune, car elle n'a rien à se reprocher.

Mais, enfin, expliquez-moi!

Pas la moindre chose en ce moment. Conduisez d'abord Blanche à sa chambre, car la chère fille doit avoir un terrible besoin de repos. Ne lui faites pas de questions, et revenez ensuite me trouver, je vous expliquerai tout. Le magnétiseur avait depuis longtemps l'habitude de subir l'ascendant de Rodille. Il ne répliqua point, il conduisit Blanche jusqu'à sa chambre sans se permettre de l'interroger, et il rejoignit Rodille, qui l'attendait dans la pièce mal meublée servant de salon.

Maintenant, dit-il, je pense que je vais savoir?

Tout ; et ce ne sera pas long. Vous vous souvenez de cette lettre anonyme vous donnant rendez-vous, il y a un mois, au cafe de la "Vestale?

Ah! Oui, je m'en souviens, et je ne souhaite point à son auteur de tomber jamais sous ma griffe.

Eh bien, cet auteur, je le connais.

Et vous allez me le nommer?

Très volontiers. C'est moi.

Vous! s'écria le docteur, vous, Rodille?

Moi, Rodille, moi qui vous parle, j'ai écrit la lettre en question.

Mais dans quel but?

Dans le but de vous éloigner, et par conséquent d'avoir ici le champ libre et mes coudées franches.

Pourquoi faire?

Pour enlever Blanche.

Fritz Horner fit un geste de stupeur. Rodille sourit et continua :

Ce que je dis là vous étonne, je le vois bien, et c'est cependant la plus exacte et la plus littérale vérité. J'ai enlevé Blanche, et je l'ai conduite dans une petite maison qui mappartient et où elle est restée prisonnière depuis le jour de sa disparition jusqu'à ce moment.

Il faut bien vous croire, puisque vous semblez parler sérieusement ; mais, pour agir ainsi, vous aviez motif?

Assurément! Je voulais me faire aimer de votre voyante et la décider à me prendre pour mari.

Vous songiez à vous marier! s'écria le magnétiseur

Mon Dieu, oui, c'était une idée comme une autre j'imagine?

Vous étiez donc follement amoureux?

Je me suis du moins figuré que je l'étais.

Avez-vous réussi à vous faire aimer?

Je mets de côté tout mon amour-propre, et j'avoue humblement que non.

Et sans doute, aujourd'hui, votre amour est passé, puisque vous me ramenez Blanche?

Mon amour doit se taire en face de considérations de la plus haute importance dont je vais vous entretenir, et j'ajouterai que cet entretien est le motif principal de ma visite un peu bien nocturne.

De quoi s'agit-il?

De notre fortune à tous deux! d'une fortune immense, et qui dépassera de beaucoup nos rêves les plus ambitieux.

Ah! diable! murmura Fritz Horner, alors il y a des millions en perspective?

Des millions, comme vous dites! Une série de circonstances dans le détail desquelles je n'ai point à entrer m'ont mis en possession d'un secret bizarre, m'ont révelé l'existence d'un trésor enfoui depuis des siècles.

C'est un roman que vous me racontez là!

Ce n'est pas un roman, c'est de l'histoire.

Où se trouve-t-il ce trésor?

Dans les souterrains d'un vieux château breton.

Fritz Horner réfléchit un instant.

Mon chez associé, dit il ensuite, je ne demande pas mieux que d'admettre l'existence de votre trésor, mais vous connaissant comme je vous connais, un chose m'étonne beaucoup, je l'avoue.

Et cette chose?

C'est que vous soyez venu me parler de votre découverte, ce qui vous met dans la nécessité de partager avec moi le gâteau d'or. La générosité gratuite n'est pas dans vos habitudes. Vous avez donc besoin de mes services?

J'ai besoin de vous, en effet.

Alors, tout s'explique! Il est bien entendu que je me mets d'avance à votre absolue disposition Que puis-je faire pour vous, ou plutôt pour nous?

Vous pouvez magnétiser Blanche, lui donner l'ordre de visiter avant nous les souterrains dans lesquels il faudra s'introduire, et recueillir de sa bouche les indications qui nous permettront d'arriver sans peine au trésor.

L'idée est excellente et je puis, si vous le désirez, la réaliser à l'instant même. Faut-il aller chercher Blanche?

Gardez vous-en-bien! laissez-la se reposer pendant quelques heures. Cette enfant, j'en ai le certitude, est épuisée de fatique physique et morale. Une telle fatigue nuirait sans doute à sa complète lucidité. Il n'y a d'ailleurs pas de temps perdu. Attendons que le jour paraisse.

Soit, mais qu'allons-nous faire d'ici-là?

Retournez prendre possession de votre lit.

Mais vous?

Oh! moi, je vais m'installer dans ce fauteuil, et j'y dormirai parfaitement bien, je vous assure, jusqu'à l'aube naissante.

Dix minutes après ces paroles échangées, Fritz Horner dormait dans son lit et Rodille dans son fauteuil.

Dès sept heures du matin, le magnétiseur était sur pied et réveillait son associé.

A quand la séance? lui demanda-t-il.

Oh! maintenant aussitôt que vous voudrez, répondit l'agent d'affaires.

Le docteur avait hâte de tenter l'expérience et d'entendre les réponses de la somnambule confirmer ou démentir la croyance si ferme de Rodille au trésor caché. Il alla trapper à la porte de Blanche et il donna l'ordre à la jeune fille de s'habiller et de descendre au salon. Elle s'empressa d'obéir. En la voyant paraître, Fritz Horner fut frappé de son amaigrissement et de sa pâleur ; mais il garda le silence sur cette impression, dans la crainte de mécontenter Rodille. Il fit signe à Blanche de s'asseoir au milieu de la pièce, où un siège avait été disposé pour elle.

Est-ce que vous allez m'endormir? murmura-t-elle avec effroi, car elle ne manquait jamais d'éprouver, à la suite des séances magnétiques, une lassitude et des angoisses horriblement douloureures.

Au lieu de répondre Fritz Horner se tourna vers elle et commença les passes A peine ses mains chargées de fluide eurent elles effleuré le front et la poitrine, qu'un frisson nerveux courut sur le corps de la jeune fille, ses paupières palpitèrent comme les ailes d'un papillon mourant, puis s'abaissèrent sur ses prunelles dilatées Elle pencha la tête et succomba à l'invincible sommeil qui dégageait l'âme des liens du corps.

Alors le magnétiseur lui adressa les questions habituelles : "Dormez-vous? Etes-vous lucide?" etc Ensuite il la mit en rapport avec Rodille et il lui dit :

Je vous ordonne de vous transporter à l'endroit où se trouve en ce moment la pensée de l'homme dont la main touche la vôtre.

Quelquel minutes s'écoulèrent. Le visage de Blanche exprimait une fatigue prodigieuse, des gouttelettes de sueur se formaient sur son front, les veines de ses tempes grossissaient et sa poitrine se soulevait avec force.

Eh bien! demanda Fritz Horner, que faites-vous?

Je traverse l'espace, je vais où vous m'avez dit d'aller, murmura Blanche d'une voix éteinte.

Il se fit un nouveau silence, puis le magnétiseur reprit :

Et maintenant?

Maintenant, j'arrive.

Où êtes-vous?

Bien loin d'ici. La mer est proche .. Je ne la vois pas, mais je la devine et j'entends la grande voix des flots qui se brisent contre les falaises de granit

Quelle est cette mer?

L'Océan.

Quel est ce pays?

La Bretagne.

Regardez autour de vous, et décrivez le spectacle qui frappe vos regards.

Je suis au pied d'une colline et au centre d'une vaste pleine. A ma droite, du côté de l'Océan, s'etend un horizon sans bornes ; à ma gauche une ceinture de forêts forme un demi cercle de verdure sombre ; çà et là, sur la terre dépouillée de ses récoltes, s'élèvent des roches de formes bizarres. Quelques-unes sont isolées ; d'autres larges et plates, posées sur deux piliers massifs, figurent d'étranges portes ouvertes sur le vide. Cette campagne est sauvage et triste. Les champs cultivés y sont moins nombreux que les landes ; partout fleurissent et l'ajonc et la bruyère. Un misérable village se cache dans un pli du terrain ; des ruines couvertes de broussailles, des pans de murs encore debout et enveloppés de lierre, couronnent la colline. Tout près de moi, derrière un rideau d'arbres chétifs, se trouve une maison de pauvre apparence dont la porte et les volets sont fermés

Rodille eut un sourire aux lèvres et son visage exprima la satisfaction la plus vive. Il n'interrompit pas la série de questions posées par Fritz Horner à la somnambule, mais il se dit à lui-même :

Ah! c'est cela! c'est bien cela! Ces decombres entassés, ces murs encore debout sur le sommet d'une colline, au fond de la Bretagne, ce sont les ruines du château de Vaubaron, c'est le nid du vieux huguenot.

Le magnétiseur continua :

Gravissez l'escarpement au pied duquel vous êtes restée. Que voyez-vous?

Autour de moi, partout, des débris, répondit la somnambule, des fragments de voûtes et d'ogives, une tourelle décapitée où les orfraies et les chats-huants font leurs couvées, des escaliers aux marches disjointes qui ne conduisent plus à rien.

[A CONTINUER.]

Llisez l'ETOILE.

D. THEBERGE,
164 Rue Valley, Lawrence.
A toujours en mains un splendide assortiment de
BOIS et de CHARBON
DE TOUTES SORTES.
Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.
Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.
FOIN, PAILLE, & etc
Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND
188 RUE LOWELL, Lawrence.
Vû que je suis debutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un ESCOMPTE LIBERAL à tout acheteur.
☞ Encouragez cet entreprenant compatricte qui vous servir avec honnêteté.
N. B.—M Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place
Wm. FERLAND, 188 RUE LOWELL.

A. CHOQUETTE,
Entrepreneur de Pompes Funebres.
Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits et Décors mortuaires.
Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.
Magnifique Corbillard Noir pour les enterrements des grandes personnes, et un Blanc our les Enterrements d'enfants.
arrosses de premiere classe pour mariages, Baptemes et Funérailles.
A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON,
Lawrence, Mass.

P. P. P.
Piquant de Frêne, Racine de Philologue et Potasse,
Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.
P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, do ne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.
Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons, vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.
Les Dames dont le système est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est dû à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.
Sprinfield, Mo., 14 août 1893.
Je puis parler par ma propre expérience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MME M. M. YEAKY.
Springfield Green, County, M

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies de s Rognons
Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.
Aber n, O. 4 juillet 1892.
M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.
Aberdeen Brown County, O.
CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés: je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les irruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.
(Signé) J. D. JOHNSTON,
Savannah, Ga.
Témoignage du maire de Séquin, Tex.
Séquin, Tex. 14 juin 1893.
MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enleve toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement
CAPT. W. M. RUST, Avocat.
Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.
Tous les Pharmaciens le vendent.
A Lawrence, par H W. Whitney.
LIPPMAN BROS.,
Propriétaires.
Bloc Lippman, Savannah, Ga.

Quand vous Peinturez vos Edifices, employez le
B. K. & Co's,
Une Peinture de maison préparée pure, et pour les planchers employez les
Peintures U. S. N. Dick,
Sèchent en une nuit et restent dans cet état. Venez demander nos cartes de couleurs.
Vendues seulement par
C. B Coburn & Co
35, 39, 41 Rue Market.

A. FENTON
653 Rue Merrimack 653
Ustensiles de Cuisine
en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville
Allez faire une visite et vous serez satisfaits

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour la clientèle canadienne. Dents faites à l'électricité.

Francis W. Qua,
AVOCAT
No. 3 Barristrs' Hall, Lowell, Mass

J. E. BENOIT,
206 RUE LOWELL, Lawrence
Le meilleur endroit de la ville pour acheter du
Bois et du Charbon.
Egg Franklin Coal, - $7.75.
Stove Franklin Coal, - - $8.00.
Stove Coal, - - $6.00.
Nut Coal, - - $6.00.
Egg Coal, - - $5.75.
Broken Coal, - - $5.50.
Cumberland Coal, - $5.75.
☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.
L'endroit par excellence pour acheter toute sortes de Bois et de Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

F. S. HAMLIN,
Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.
—EST—
Agent d'Assurance contre le Feu
Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass.
Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

CHARBON ! !
CHARBON ! !
CHARBON !
Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO,
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, etc.
Téléphone 114-2.

G. H. Chase
Coty Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. IX. Soyons Unis. LOWEL, MASS., JEUDI 27 JUIN 1895. Soyons Distingues. No 93

N. E. MIVILLE.
PHARMACIEN ✱ DIPLOME
44 RUE HAMPSHIRE,
Vend ce qu'il y a de Mieux en Fait
D'ARTICLES DE TOILETTE,
ESSENCES, PARFUMS,
EXTRAITS, SVONS, ETC.
LES MEILEURES VINS ET LIQUEURS A L'USAGE DES FAMILLES
Linimnt - et - Sarsaparilla - de - Miville,
Rien de Surpassable chez les autres Pharmaciens,
Prescriptions une Specialite.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.
Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.
Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 40 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 8, 10 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.
Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.
Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.
Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.
Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.
Le et après le 30 Sept. 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00, p m.
Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.
☞ *Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.
Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.
☞ Les heures données plus bas sont du Northen Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 5 00, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, †8 13 p m.
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, †8 43 p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, par la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, †8 13 p. m.
Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air Line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.
Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepté le Dimanche.
† Tous les jours pour Montréal.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
la Cote du Pacifique,
Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Ville.
D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

LA MACHINE
Pour Nettoyer les Tapis de DILLON.
750 Rue Essex, Lawrence.
C'est la meilleure machine jamais vue avant aujourd'hui. Les Tapis usés et minces ne sont pas exposés à être endommagés par ce procédé.
Aussi Costumes Teints en Couleurs qui ne changent pas
Nettoyage à la Vapeur, Naphtha et à Eponge sèche.
Réparage et repassage une spécialité.
☞ N'oubliez pas l'endroit,
750 RUE ESSEX
En face de la Station des Tramways, Lawrence, Mass.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.
Durant & Rogers,
ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.
Si chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.
Si vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.
Si vous préférez acheter une Montre à bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.
☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.
Commis canadiens:—J. A. Legault et C. A. Goozac.
DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,
2 et 4 Rue Andover
Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.
Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.
Marchandises reçues chez Mme Ferguson, rue Aiken et chez A. G. Bollard & Co., rue Merrimack.

LE FRANCAIS PARMI NOUS.

On rencontre encore de temps à autres des Canadiens et même des Canadiennes qui paraissent avoir honte de parler français, sans doute parce qu'ils ne connaissent pas mieux.

Le défaut d'instruction y est pour beaucoup dans cette manie Et dire que presque tous les Américains appartenant à l'élite de la société se donnent un mal énorme pour apprendre le français, tandis que nos blanc-bec, heureusement une infime minorité, suent sang et eau chaque jour pour oublier la plus belle langue du monde!

Un confrère écrit à ce sujet:

"On voit souvent des commis canadiens parler anglais à ses compatriotes qui viennent à leurs magasins. Ils ne se doutent pas du tort qu'ils se font à eux-mêmes et à la nationalité canadienne. Les patrons se disent tout naturellement qu'ils n'ont que faire de commis canadiens, parce que leurs nationaux parlent tous anglais. Ils sont aussi en droit d'ajouter que s'ils aiment tant à parler anglais, c'est qu'ils ont honte de leur langue, qui a la réputation d'être un patois et non du *parisian french*. Les résultats d'une pareille conduite sont faciles à prévoir. Bien souvent on se dispensera des services du commis et invariablement on concevra une pauvre idée de notre langue et de notre manque de patriotisme."

Nous reviendrons un de ces jours sur ce sujet, et nous peindrons sur le vif ces petites soirées canadiennes dans les familles où le français est banni, comme si c'était une langue dont on aurait même un semblant de raison d'avoir honte.

Le Drame de St. Henri.

Voici un résumé des témoignages entendus à l'enquête du coroner:

Madame Nantel, née Emilie Raymond, habitant 308 rue Richelieu, dans Ste Cunégonde, dit qu'elle venait travailler comme laveuse chez Mme Demers. C'est le témoin qui a découvert la victime. Elle est arrivée chez Mde Demers vers trois heures moins un quart. En pénétrant dans l'appartement par la porte de derrière elle a vu le corps étendu à terre. Elle est descendue prévenir une voisine, Mde Deguise, qui lui a dit que cela ne la regardait pas. Elle a décidé deux hommes à aller chercher un prêtre et un médecin. Le prêtre est venu et a constaté que Mde Demers tait morte.

Au moment où Mde Nantel arrivait à la porte, elle a rencontré une demoiselle Sauvé qui frappait à cette même porte. Mlle Sauvé est entrée avec un étudiant en médecine du nom de Boucher qui a remarqué qu'on ne pouvait trouver l'instrument qui avait servi à perpétrer le crime.

En entrant avec le prêtre elle a vu que Mde Demers était étendue sur le dos, la tête près de la porte et non loin du pied de son lit, près de la salle de toilette, et un peu de biais.

Mde Demers était venue la veille au soir, vers 8½ heures, la demander pour venir travailler le lendemain.

Mlle Sauvé lui a dit aussi à son arrivée à la maison qu'elle avait vu les jambes d'un homme pendant du lit.

Avant de questionner un autre témoin, le coroner demande à Mde Nantel si Mde Demers lui a jamais parlé de sa famille, de ses relations, de ses amis. La réponse est négative; également négative sur la question de savoir si, dans son travail, Mde Demers se mettait quelquefois en jaquette.

Les docteurs White, Johnston et Villeneuve présentent leur rapport.

La lividité cadavérique du corps indiquait que les tissus étaient complètement exsangues Au cou de la victime, ils ont examiné deux plaies principales. Celle du côté gauche avait 3 pouces et demi de longueur. Les bords étaient taillés à encoches, indiquant que plusieurs coups avaient été portés. La direction générale de la plaie est en diagonale, de l'oreille au milieu de la gorge. La veine jugulaire gauche est tranchée; la carotide est intacte. La blessure est très profonde.

Du côté droit, une autre blessure béante, à 2 pouces et demi en dessous de l'oreille. Les bords sont encore taillés à encoches et en biseau. L'ensemble de la plaie a la forme d'un triangle. La veine jugulaire, la carotide, les muscles sympathiques sont coupés nets. Le larynx est coupé, La blessure pénètre jusqu'à la colonne vertébrale, entre la cinquième et sixième vertèbre.

D'autres blessures moins importantes, au nombre de quatre se, relèvent au menton,

En dépouillant le crâne du cuir chevelu, les docteurs ont remarqué une ecchymose de 2 pouces de largeur au sommet de l'occiput. Cette ecchymose provient d'un coup violent qui a dû étourdir la victime.

L'estomac était vide et Mme Demers n'avait pas mangé depuis plusieurs heures. La bouche et le canal œsophagique contenaient une matière qui n'a pu être reconnue.

L'examen du corps démontre que Mme Demers n'a pas été victime de violence d'une manière particulière.

La conclusion du rapport des médecins est que la mort est due aux blessures faites à la gorge à l'aide d'un instrument très coupant et pointu.

Les jurés posent quelques questions aux docteurs:

L'ecchymose de la tête a-t-elle pu être produite lors de la chute du corps?

Les médecins répondent non. Le sang s'était écoulé rapidement, il n'y aurait pas eu ecchymose. Mme Demers a dû recevoir un violent coup sur la tête, lequel l'a étourdie et mise hors d'état de crier pendant que son bourreau lui lacérait le cou.

A la demande faite par un jury, afin de savoir si Mme Demers n'a pu elle-même se faire de semblables blessures, la réponse est absolument formelle et négative.

Toute idée de suicide doit être mise de côté. Il y a eu crime indéniable.

En combien de temps la rigidité se produit-elle sur un cadavre?

Généralement de 4 à 5 heures, est la réponse des docteurs. Mais, en cas de mort violente et de perte considérable de sang, elle peut venir bien plus vite. Pour eux la mort est arrivée vers midi.

Mme Felix Bergeron, une voisine, est appelée.

D'après son témoignage, qu'elle appuie de preuves matérielles, Mme Demers est descendue à son hangar vers midi et 20 minutes. Le témoin est entré vers 3 heures avec les autres personnes dans la chambre de sa voisine et a constaté le crime.

Mme Demers était vêtue d'une robe d'indienne bleue quand elle est descendue dans la cour. Lorsqu'elle l'a revue morte, vers 3 heures, elle était en jaquette et nu-pieds.

Mlle Séraphine Bergeron, 18 ans, vient corroborer le témoignage de sa mère. Elle a aussi vu Mme Demers vers midi 20 minutes. Vers 1 heure moins le quart, elle a vu Mlle Sauvé dans les escaliers.

M. Napoléon Demers, le mari de la victime, donne ensuite son témoignage. Il est entré chez lui le mercredi à 6 h 30 Sa femme est sortie un quart d'heure, vers 9 heures, pour aller chez sa blanchisseuse. En revenant elle s'est mise à coudre à la machine et lui s'est appuyé à la fenêtre. Vers 11 heures, sa femme est sortie sur la plate-forme de l'arrière, mais elle est rentrée aussitôt en poussant un cri. Elle venait de voir un homme sur la terrasse, lequel lui avait demandé si elle était seule. Ils s'est aussitôt précipité et n'a rien vu ni rien entendu.

Dans la soirée, il avait remarqué au coin de la rue un inconnu qui a stationné longtemps et fréquemment à regarder de son côté. On n'a plus reparlé de l'incident.

Quelques questions sont alors posées, demandant si Mde Demers n'avait jamais été suivie dans la rue, si elle n'avait pas été l'objet de galanteries et si elle n'avait peur de personne. Les réponses sont négatives. Cependant, un voisin aurait, semble-t-il, cherché à s'introduire dans ses bonnes grâces. Le coroner pose à M. Demers les questions suivantes:

—Avant son mariage, votre femme n'a-t-elle pas éconduit quelque amoureux?

—Oui. Elle me l'a dit, mais sans me donner son nom.

—N'y a-t-il jamais été entre vous question d'un monsieur Rémi, de St Charles?

—Jamais.

—Votre femme parlait-elle quelquefois de son ancien amoureux de St Mathias?

— Quelquefois. Elle disait ne l'avoir jamais aimé. C'est une de ses tantes qui desirait ce mariage.

—Y avait-il des parents ou des amis qui venaient la voir?

—Non, jamais.

—Depuis combien de temps étiez-vous mariés?

—Depuis six ans.

M. Demers déclare ensuite que sa femme était heureuse en ménage, qu'elle s'occupait de ses enfants et qu'elle était travailleuse. Il reconnaît qu'il sortait le soir, allait avoir ses amis, et rentrait vers minuit, sans que sa femme lui fit des reproches.

Il avoua être sorti une fois avec Mlle Sauvé, mais il ne pense pas que cela tire à aucune consequence. Il nie l'avoir conduite au Parc Sohmer ni avoir jamais songé à s'enfuir avec elle. Le jour du meurtre il s'est levé à quatre heures, a vaqué aux occupations du ménage et est parti à 6¼ heures pour son atelier, chez Latimer, dans la rue St Paul.

D'importantes questions sont posées à M. Demers pour savoir si l'on peut sortir des ateliers, Latimer sans être vu. M. Demers répond négativement. A midi il travaillait avec le contre-maître. Il n'a pas quitté l'atelier jusqu'au moment où l'on est venu lui annoncer le meurtre.

Le coroner lui demande s'il a quelques soupçons.

Oui, répondit-il, je pense toujours à celui de St Mathias, et ne puis me l'ôter de l'idée.

DANS LE CANAL.

DECOUVERTE DU CADAVRE DE SAMUEL THORNE.

Le Malheureux s'est Probablement Suicidé.

Vers les six heures, hier soir, le corps de Samuel Thorne, qui était disparu des fabriques de tapis depuis mercredi soir, a été trouvé flottant dans le canal Pawtucket, près de la rue Central.

C'est un tailleur dans la boutique de Barnes qui le premier aperçut le corps.

Brooks, l'entrepreneur des pompes funèbres, vint chercher les dépouilles mortelles. Comme c'était à l'heure de la sortie des employés des fabriques, un rassemblement énorme ne tarda pas à se former et la foule accompagna le corps jusqu'aux salles du croque-mort.

Thorne était âgé de 60 ans environ. C'était un maçon qui prenait sa pension au No. 486 rue Merrimack, l'ancien Tremont House.

On ignore si cet homme a été victime d'un accident ou s'il s'est suicidé. On penche plutôt en faveur de cette dernière hypothèse. Thorne agissait parfois très étrangement.

Le soir de sa disparition, le contre-maître Bickford le vit entrer dans la salle des machines, après sa journée d'ouvrage, pour changer de vêtements. Un moment plus tard M. Bickford entra à son tour dans cette salle, et Thorne n'y était pas, mais ses vêtements s'y trouvaient encore. M. Bickford n'eut sur le moment aucun soupçon. On croit maintenant que le vieillard, dans un moment passager d'aberration mentale, se sera jeté par la fenêtre dans le canal. Il n'a pu tomber par la fenêtre qui est à une certaine hauteur du plancher.

Quand le corps a été trouvé flottant dans le canal, il portait des accoutrements de travail.

Thorne buvait parfois, mais il ne passait pas pour un ivrogne.

Une belle-sœur, une veuve demeurant sur la rue Fairmount, était en cette ville la plus proche parente du défunt qui était veuf et avait une fille adoptive mariée à un acteur de New York.

La belle-sœur ne connait aucune raison qui aurait pu pousser Thorne à se suicider.

L'Affaire de Danielsonville

L'*Indépendant* de Fall River tombe de ce temps-ci l'*Ouvrier Catholique* de Biddeford, qui ne voit pas ce que "la campagne de quelques journaux contre Mgr de Hartford et contre Mgr Satolli pourra valoir de bon aux Canadiens de Danielsonville."

Nous approuvons notre confrère de Fall River quand il dit:

"Respect aux évêques dans l'exercice de leurs fonctions sacrées, dans leurs enseignements *religieux*; mais rappelons nous que ce serait mal utiliser l'intelligence que Dieu nous a donnée, si nous nous en dispensions dans les questions temporelles, qui concernent particulièrement le monde laïque.

"L'indépendance intellectuelle n'est pas nécessairement ennemie de la soumission du cœur. L'une appuie l'autre en tant que la mesure est gardée dans les rapports de l'intelligence et du cœur.

"La cause des Canadiens de Danielsonville est excellente, et les écrivains serviles ou pusillanimes devraient s'abstenir d'en parler d'une manière défavorable, s'ils n'ont pas le courage de la défendre ouvertement.

"Qu'ils n'oublient pas surtout que souvent "le silence est d'or!"

Pour démontrer jusqu'à quel point les Canadiens de Danielsonville sont dans leur droit en réclamant un curé de leur origine, nous détachons des dépêches de la *Presse Associée* l'intéressante nouvelle suivante:

"Le cardinal Gibbons, qui est à Rome, va demander que des prêtres italiens soient envoyés aux Etats-Unis, là où il y a des Italiens, afin d'empêcher les fils de la blonde Italie de perdre leur foi."

Pourquoi ce qui est bon pour les Italiens ne le serait-il pas pour les Canadiens? Nous sommes entourés en ce pays des mêmes dangers que les sujets du roi Humbert et nous sommes en droit d'exiger du S. Siège la même sollicitude que celle dont les Italiens sont l'objet.

Donc, nous croyons sincèrement que nos braves compatriotes de Danielsonville obtiendraient gain de cause à Rome, n'en déplaise au journal de Biddeford qui voudrait nous voir faire les moutons devant les autorités irlandaises américaines qui semblent ne vouloir avant tout qu'une chose: nous faire perdre notre langue, dût-on ensuite perdre notre foi.

Ces vérités sont assurément très pénibles à dire, mais il est bon qu'on sache que nous sommes au courant de ce qui se passe, et nous ne saurions mieux terminer que par ces paroles si vraies de l'*Indépendant*:

"Eussions-nous plié l'échine à la façon des esclaves, ainsi que le voudrait le rédacteur de l'*Ouvrier Catholique*, nous aurions aujourd'hui des curés irlandais à la tête de la plupart de nos paroisses, et nous serions en train de nous assimiler.

"Ce que nous n'avons pas voulu pour nous, nous ne le voulons pas plus pour les Canadiens de Danielsonville.

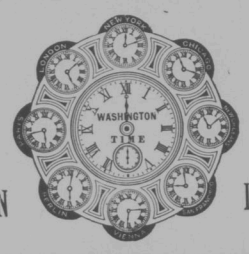
"Leur sang est le nôtre; leur cause est identique à la nôtre, et, comme dans notre cas, Rome leur donnera raison; car elle ne peut ignorer le précédent qu'elle a établi naguère.

"Le Pape n'a pas deux poids et deux mesures, et nous avons confiance en sa sagesse."

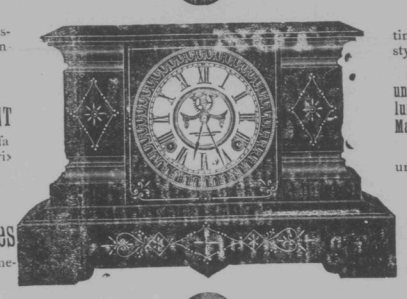
Fumez le Fameux Cigare
SPINDLE
de FLOOD,
Fait avec du Pur Havane
pour 5 Cents

We can Collar and Cuff any man in America
and do it too in a way that he will like. Every man that wears collars and cuffs should know about the "CELLULOID" Interlined. A linen collar or cuff covered with waterproof "CELLULOID." They are the only Interlined Collars and Cuffs made.
They are the top notch of comfort, neatness and economy. They will go through the day with you in good shape, no matter how hot or how busy you get. You can clean one yourself in a minute, without dependence on busy wives, unskillful hired girls or uncertain and distant laundries. Simply wipe them off.
Every piece is marked as follows:
TRADE CELLULOID MARK.
You must insist upon goods so marked and take nothing else if you expect satisfaction.
If your dealer should not have them, we will send you a sample postpaid on receipt of price. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair. Give size, and specify standup or turned-down collar as wanted.
THE CELLULOID COMPANY,
427-29 Broadway, NEW YORK.

F. SCHNIEDER
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) 242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
GRANDE REDUTION DANS NOS PIXR



Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.
CANNES ET PARAPLUEIS.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPERA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schnieder
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.



Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancaills et Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
Argenteries
En grande variété et convenable pour
Present de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

Pelletier & Chouinard,
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Ont toujours en mains
Vins, Liqueurs, Bieres, Lager, Cigares &c
— Les Plus Purs.—
Allez faire une visite et vous serez servis avec courtoisie et honneteté.
Commis { Philias Chartier, Pierre Larivée.
FRANK PELLETIER, PHILIPPE CHOUINARD,
Proprietaires.

Whiskey de
Daniel Webster.
Dix Dollars la Caisse,
Contenant DOUZE Bouteilles d'une Quarte,
$1.00 la Quarte.
T. A. DEVINE, Prop.
Salem, Mass.

PARIS CLOAK & SUIT CO.,
Central Building, - - - 312 Rue Essex.
Vente Speciale
DE
Jupes de Toilette Separees.
Toujours sur le qui-vive pour les meilleurs intérêts de nos pratiques, cequi veut dire à la fin pour nos meilleurs intérêts nous avons acheté un stock de Jupes d'un manufacturier que nous mettrons en vente aux prix ci-bas mentionnés. Nous ne craignons pas de dire que jamais de tels prix n'ont été offerts pour de tels Costumes.
Bonne qualité, Jupes en Broadcloth, dos nouveau style, valant $3.50 $1.98.
Jupes en Serge tout laine, bleue, noire, largeur extra, valant $4.50, $2.98.
Belle qualité de Jupes en Moire dessiné, nouveaux patrons, prix régulier $5.50 pour $2.98.
Jupes en Crépon élégant, toutes doublées, faites pour vendre $7.50 $3.98.
Excellentes qualités de Brillantes Mohair et Serges à $3.98.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

SANS ODEUR.
SOLUTION SATUREE DE CHLORIDES, DE ZINC, SODIUM, &c.
Le meilleur Désinfectant et Deodorizer du monde.
Il detruira sur le champ toutes les odeurs désagréables et gaz, aussi bien que tout germe de maladie, il arrête la décomposition, évite la contagion et purifie l'air,
GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, :-: Lawrence, Mass.
Bouteille d'une Quarte complete 35 Cts.

M. S. DUBE,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.

Se charge de faire les Enterrements et de fournir toutes espèces de voitures pour Mariages, Baptêmes, &c.
Une visite est respectueusement sollicitee.
RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere Classe,
Fred C. BROWN.
Prop.
Ouvert de 6 hrs, A. M. a 11 hrs, P. M.
J. H. Sheridan & Co.,
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, WhisKey, Rum, Gin, Brandy, Guiness Porter, Bass & Co. Pale Ale, Jones' Beer.
25 - RUE FRONT - 25
SALEM, MASS.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine

par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an. $1.00
Six mois. 50
Trois mois. 25

Le numero. 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

L'ETOILE.

67 rue Market. Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 27 JUIN 1891.

CE QU'ON DIT DE NOUS.

Nous detachons d'une interview dans l'*Electeur* de Québec les extraits suivants, afin de donner une idée à nos lecteurs de ce que pense de nous Mgr Gusy, qui a prêché des retraites dans plusieurs centres canadiens du New Hampshire et du Massachusetts :

"Si j'ai bien observé, on doit peut être avouer que les deux tiers de ceux qui vont encore s'y établir n'y font pas fortune. Mais toutefois, ceux qui parmi eux veulent être économes et travaillants vivent bien. Mais le malheur est que plusieurs d'entre eux, même de ceux auxquels on ne pourrait reprocher de l'inconduite, se plaisent peut-être un peu trop à voyager d'un endroit à l'autre, incertains de leur sort comme peut être aussi de leur volonté. Un grand nombre aussi voyagent du Canada aux Etats-Unis et des Etats-Unis au Canada. Ce sont des migrateurs qui ne s'établissent guère.

"Voilà pour ceux qui ne font pas fortune. Je vous ai dit, je crois, que c'étaient les deux tiers. Mais l'autre tiers comprend les Canadiens qui sont aujourd'hui propriétaires de jolies résidences, qui font d'excellentes affaires et qui valent trente, quarante, cinquante, cent mille piastres.

"Vous voulez savoir encore s'ils restent Canadiens, non-seulement de nom, mais de cœur et de race?

"A les prendre dans l'ensemble, ce serait les injurier que d'en douter ; ils ne vous le pardonneraient pas. Ce qui nous a sauvés nous-mêmes, ici, au commencement du régime anglais, est aussi leur sauvegarde là-bas. Ils ont ce que l'on appelle un clergé canadien. Vous savez combien de jeunes prêtres sont allés les rejoindre, ils forment un corps imposant. Grâce au zèle éclairé et à l'énergie de ce clergé, nos compatriotes émigrés conservent leur langue et leur foi, et n'est-ce pas là ce que doit faire le vrai Canadien?

"Partout, du moment que les moyens le permettent et que l'occasion s'en présente, on se fait un devoir d'établir des écoles catholiques, ou plutôt des écoles canadiennes qui sont la sauvegarde de la nationalité. Les curés sont à la tête de ce mouvement ; mais il y a un grand obstacle à rencontrer, c'est que ces écoles coûtent très cher. Il faut d'abord construire un édifice, puis ensuite payer les institutions volontaires.

"Les Canadiens, depuis vingt ans, ont fait des progrès énormes, et je puis ajouter que l'Eglise catholique en général a fait d'immenses progrès."

LA VERITE vs MGR IRELAND.

La *Vérité* de Québec n'aime pas Mgr Ireland, le distingué archevêque de St. Paul.

Le grand prélat est trop de son siècle, a trop de largeur de vues, pour être admiré par le pontife de la petite église qui ne se contente pas d'en remontrer à son curé, mais même aux évêques, sinon au Pape lui-même.

Voici sa dernière attaque contre Mgr Ireland :

"Le *Freeman's Journal*, numéro du 8 mai, reproduit un article du *Boston Herald* sur Mgr Ireland, archevêque de St Paul. Au cours de cet écrit on affirme que Mgr Ireland appartient à la société connue sous le nom de "Grand Army of the Republic."

Puis la *Vérité* laisse entendre que Mgr Ireland fait partie de sociétés condamnées par l'Eglise.

L'*Echo de l'Ouest* répond en ces termes à la *Vérité* :

"Afin de rassurer notre confrère sur l'orthodoxie de Mgr Ireland, nous lui dirons que la société dite Grand Army of the Republic n'a jamais que nous sachions été condamnée par l'Eglise."

Comme ces petits manteaux ont parfois de l'audace!

Invention Ingenieuse.

MM. N. Bouvier et L. Bélair, de Montréal, ont fait dernièrement l'essai, à l'édifice Perrault de la rue St Jacques, d'un nouvel appareil de sauvetage, leur invention. C'est un long tube en toile, en amiante qu'au besoin on enduit d'une certaine composition pour la rendre incombustible, au centre duquel glisse une grosse ficelle. Cet appareil, emprisonné dans un tambour fixé aux parois de l'édifice, peut se multiplier selon les convenances et communiquer à tous les étages. L'incendie se déclare-t-il sur l'un ou l'autre de ces planchers, la première personne qui s'en aperçoit court aussitôt cuvrir la porte qui conduit au tube sauveteur et à l'instant un timbre électrique sonne l'alarme générale et tout le monde n'a qu'à se laisser glisser successivement en bas.

Cet appareil d'une simplicité remarquable, comme l'on voit n'offre aucun danger ; celui qui s'en sert n'a qu'à se laisser entraîner et quelque soit la vitesse de la descente, il ne lui arrivera aucun mal. Une courbe très prononcée à l'extrêmité inférieure du tube lemet à l'abri de toute chute fatale sur le pavé. Trouve-t-il, au contraire, cette descente vertigineuse et trop rapide, il n'a qu'à écarter légèrement les bras ou les jambes et il effectue de la sorte sa faite le plus tranquillement du monde.

Cet appareil a été expérimenté avec beaucoup de succès et il n'y a pas de doute qu'avant long temps il sera utilisé dans un grand nombre de nos édifices publics.

EN ANGLETERRE.

Dès que la main puissante du *Grand Old Man* ne fut plus là pour soutenir le parti libéral battu en brèche par une opposition formidable, cette aggrégation d'éléments divers, comptant tout ce qui n'est pas tory en Angleterre, s'est mise à pencher vers l'abîme d'une manière tout à fait inquiétante.

Lord Rosebery, le premier ministre, fit des efforts désespérés pour éviter la chute ; on le vit en équilibre sur sa trapèze politique, faisant des tours de force extraordinaires pour se maintenir droit, lorsque, épuisés par tant de fatigues, il tomba gravement malade. A partir de cette heure de défaillance involontaire, on s'attendait chaque jour au désastre final.

La crise vient de se produire.

Le gouvernement a été défait en chambre, les libéraux ayant été pris par surprise.

Le contre-coup de cette défaite due à l'absence de plusieurs membres ministériels lors du vote a été trop fort pour le parti libéral, et lord Rosebery a dû remettre son portefeuille.

Il est maintenant annoncé officiellement que le marquis de Salisbury, le chef tory, va entreprendre la formation d'un nouveau cabinet, ce qui va porter les tories au pouvoir sans qu'ils subissent l'épreuve d'une élection générale ; mais les deux partis sont presque d'égale force, de sorte qu'un appel au peuple aura lieu à brève échéance.

Quel sera le résultat de cette élection?

Nous croyons que les libéraux essuierons une défaite complète si Gladstone, malgré son âge avancé, ne rentre pas dans l'arène pour les aider de son prestige et de sa vieille expérience.

Ce fait est tellement connu en Angleterre, parmi les libéraux, que plusieurs d'entre eux supplient leur ancien *leader* de reprendre le commandement.

Mines d'Or Lugubres.

Creuser le sol pour y chercher des bijoux semble, au premier abord, une occupation plus que bizarre. C'est cependant ce que l'on fait depuis quelque temps, dans l'Amérique Centrale, avec succès et profit.

Tout le long de la côte de Costa-Rica existent de vastes cimetières dans lesquels il y a bien longtemps, avant même l'arrivée des "conquitadores" espagnols—étaient ensevelis les aborigènes et, avec eux, de grandes quantités de bijoux et ornements en or, leur ayant appartenu de leur vivant.

On sait, en effet, que ce métal était commun dans ce pays. Beaucoup de ces tombeaux ont été ouverts et l'on en a extrait des bijoux en or pour une valeur estimée à 6 millions de francs au moins. La nouvelle de la découverte de ces macabres gisements aurifères a occasionné vers ce pays un véritable "rush," analogue à celui qui s'est produit en Californie en 1849 et ces mines de "cadavres" sont exploitées avec frénésie Le respect de la mort n'a jamais arrêté ceux que possède *l'auri sacra fames* et les sépultures des Pharaons elles-mêmes, si habilement dissimulées qu'elles fussent, n'ont pu préserver longtemps leurs trésors des profanations des Bédoins pillards ou des savants égyptologues..... voir mêmes des "Cook's tourists" collectionneurs de bibelots.

ACTUALITES.

Putnam (Connecticut) est maintenant ville. La charte a été votées par 385 contre 336 La population est de 6,512 habitants. Les officiers municipaux seront élus en décembre prochain.

Le *Courrier de l'Illinois* demande aux Canadiens de l'Ouest Américain d'organiser une réception au marquis de Lévis qui se propose de visiter bientôt cette partie des Etats Unis.

C'est une bonne idée.

Le successeur de Léon XIII. dit le *World*, de New Yord, sera probablement le cardinal Gibbons.

Ainsi se trouverait réalisée la prophétie du Dr McGlynn, disant que le futur pape se sera promené en "chapeau de castor" dans le Broadway.

Les habitants de Fall River ont peut être cru jusqu'ici qu'ils possédaient la plus haute cheminée du monde.

Qu'ils se détrompent.

Il y a, à Friedburg, en Allemagne, une cheminée qui mesure 460 pieds de hauteur, soit 95 pieds de plus que celle de la compagnie "Iron Works."

Tout de même, nous croyons que cette dernière est la plus élevée du continent américain, ce qui n'est pas peu dire.—*L'Indépendant.*

Un peintre de Saco, Me., ayant dernièrement accompli un pari en buvant 36 œufs en 7 minutes 55 secondes, un nommé John Fieber, de Lewiston, résolut de battre ce record. Samedi après-midi, il s'est mis à la besogne et a bu ses trois douzaines d'œufs en 2 minutes 45 secondes. Fieber n'était nullement indisposé après cet exploit, et dit que la prochaine fois il en boira 50 dans le même laps de temps.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL.

PAS MOURANT

—La rumeur circulait en ville que Moïse Desjardins, l'écolier qui a accidentellement poignardé le jeune Lorrain, pendant la représentation des "Jeunes captifs" à l'ecole Champlain, était à toute extrémité.

Un reporter s'est immédiatement rendu à la résidence des parents de l'enfant, 662, rue Ontario, en apprenant la chose et a découvert qu'il n'en est rien.

Le pauvre enfant est fort nerveux et pleure continuellement en songeant à la mort de son camarade, disparu si tragiquement au milieu d'une fête, mais il n'est ni mourant, ni malade.

Un peu de repos et de calmants le remettront et la tragédie de la semaine dernière ne fera pas deux victimes comme on le disait.

LA ST JEAN-BAPTISTE

—La fête du saint patron des Canadiens français s'est terminé au Parc Sohmer par un grand tournoi d'éloquence.

M. L T Marechal a ouvert le feu en parlant de Champlain, le fondateur de Québec. Il a été suivi de M. L J Loranger, qui a traité de Maisonneuve, des premiers colons de Montréal et de leurs vertus.

Iberville et ses glorieux exploits ont formé le thème d'une chaleureuse allocution faite par M. Camille Piché. Vint ensuite M. R Lemieux, qui a vivement intéressé l'auditoire en rappelant la mémoire de Montcalm.

EST-IL BIGAME?

—Il y a deux mois, Robert Hunestead, employé par la compagnie du Pacifique Canadien sur une de ses lignes, épousait une jeune fille à la chapelle de l'Université d'Ottawa.

Lui était protestant, elle catholique. Quelques semaines après le mariage, Mme Hunestead apprenait que son mari, âgé de 19 ans, était très intime avec une autre jeune femme. Hunestead arriva à la maison, un bon jour et lui présenta un certificat déclarant qu'il était devenu l'époux d'une Mme Robinson. La seconde cérémonie nuptiale aurait eu lieu à l'église St James, de Hull.

Ces jours derniers Hunestead est disparu et la jeune femme abandonnée fut recueillie par le frère du mari infidèle, à Hintonburgh. Mais le beau-frère se fatigua de soutenir Mme Hunestead, et dimanche, il disparaissait avec sa femme, laissant sa belle-sœur sur le pavé. La pauvresse a dû venir demander asile à la police.

Les autorités vont s'occuper de trouver Hunestead et de le traduire devant les tribunaux sous accusation de bigamie.

QUEBEC

LÉVIS

—Québec a célébré d'une façon grandiose la fête du saint patron du Canada-français.

Mgr Têtu a officié à la grand'messe, chantée à l'église St Sauveur, et M. l'abbé Rouleau, de l'Ecole Normale, a fait le sermon.

Trois enfants représentaient le petit St Jean-Baptiste. Un des chars était traîné par quatre ponies blancs et un autre par quatre chevaux gris. Jacques-Cartier et Champlain étaient portés dans des voitures spéciales. Les ouvriers membres de la Chevalerie du Travail, sont sortis en grand nombre pour la circonstance.

Arrivé au Parlement, l'hon M. Chapleau a dévoilé la statue du chevalier de Lévis. Plus de 15,000 personnes entouraient l'estrade, d'où le lieutenant-gouverneur, le marquis de Lévis, le consul général de France, le marquis de Nicolay et M. Taillon ont prononcé des discours.

Pendant la procession, les zouaves portant le vieux drapeau de Carillon ont été applaudis avec enthousiasme.

Lord Aberdeen et sa suite donnaient le signal des applaudissements au dévoilement de la statue de Lévis. Après la cérémonie, M. Taillon a entonné le God Save the Queen que la foule a continué.

Le soir, lord Aberdeen a donné une grande réception en l'honneur du marquis de Lévis. On a beaucoup admiré et applaudi la promenade en chaloupes qui s'est faite dans la soirée.

Les promeneurs en très grand nombre passaient encore et encore sous la citadelle en chantant de gais refrains canadiens.

OTTAWA,

BLESSE PAR UN RIVAL

—Pendant que M. Abel Riopelle était assis avec une jeune fille près de la dam St Louis, ils entendirent du bruit dans les broussailles. On aurait dit quelqu'un qui rampait sur l'herbe, puis bientôt, on n'entendit plus rien.

Tout à coup une détonation retentit et Riopelle eut le cuir chevelu labouré par une balle.

La blessure est de peu d'importance. Riopelle dit qu'il connaît celui qui a tiré, mais il ne veu pas le nommer. On croit que c'est un rival qui est l'auteur du coup.

SHERBROOKE,

POURQUOI PAS CUISINIÈRES?

—Soixante-huit jeunes filles des différents couvents des cantons de l'Est, se sont présentées, ces jours derniers, devant les examinateurs catholiques de ce district, pour subir les examens requis et obtenir des diplômes d'institutrices.

Et dire que ce rude métier ne paie guère que $150 par année. Une bonne cuisinière en gagne tout autant et on la pensionne en plus.

LA SÉCHERESSE

—La sécheresse continue en Angleterre et déjà l'on commence à jeter les yeux vers les Etats Unis et le Canada pour la provision de foin nécessaire.

UNE COLLISION

UN TRAMWAY ELECTRIQUE ET UN LOURD CAMION

Cinq Personnes Blessees sur le Reseau d'Amesbury.

Amesbury, 26 juin—Une sérieuse collision d'un tramway électrique avec un lourd camion traîné par deux chevaux a eu lieu à deux milles d'ici, ce soir, sur la voie électrique entre cette ville et Haverhill.

A dix heures, un tramway à moitié rempli de voyageurs descendait à une allure rapide une montée assez raide, lorsque le mécanicien aperçut tout à coup sur la voie un attelage qui ne faisait pas mine de se garer. Aussitôt il sonna la cloche d'alarme et appliqua les freins ; mais le tramway allait trop vite pour qu'on put l'arrêter facilement, et la collision se produisit.

Le camion fut heurté avec force et les passagers dans le tramway tombèrent les uns sur les autres, pêle-mêle.

Le tramway fut considérablement avarié ainsi que le camion. Le conducteur de l'attelage, qu faillit se faire tuer, s'en sauvra avec quelques blessures sans gravité.

Les blessés sont Frank Blackstock, le conducteur du tramway, côtes brisées, blessures internes, va probablement mourir ; Mlle Inez Keville, d'Amesbury, blessures au dos, jambes fracturées, sérieusement blessée à la tête ; Stephen Ross d'Amesbury, jambe fracturée. Un enfant de celui-ci reçu de vilaines entailles à la tête. D'autres ont été blessé plus légèrement.

La compagnie va ouvrir une enquête relativement à cet accident.

UN CYCLONE

Demolit des Maisons et Tue du Monde.

Fort North, Texas, 26 juin—Un cyclone s'est abattu sur le comté de Callahan, hier soir. Dans la ville de Baird, le chef-lieu du comté, qui a une population de 1000 personnes, un certain nombre de maisons ont été démolies. Une église a été renversée et une partie est tombée sur le presbytère, tuant un jeune homme du nom de Mays.

Toutes sortes de rumeurs circulent concernant les pertes de vie et les dommages causés aux propriétés ; mais le service télégraphique est interrompu, de sorte que les nouvelles qu'on reçoit du lieu du désastre sont bien maigres.

LE DRAME DE ST. HENRI.

Montréal, 26—Les autorités ont en mains une déposition mettant en accusation un individu sur le quel planent de graves soupçons et que les circonstances paraissent accuser. Il ne faudrait plus qu'un nouveau détail, que la police est à rechercher, pour établir contre cet homme une preuve assez forte. Si ce détail est connu, l'individu en question sera arrêté immédiatement.

A tout évènement la police le surveille de près.

Ce n'est pas la première fois que la paisible petite ville de St Henri est mise en ébullition par un crime semblable à celui qui occupe en ce moment l'attention publique.

Il y a quelque trente ans, une vieille femme, une veuve, Mde Foster, fut assassinée à sa résidence. Elle fut trouvée baignant dans son sang, au pied de l'escalier de sa maison. Le meurtrier s'était servi d'une hache avec laquelle il avait fendu le crâne de sa victime. Cette hache, maculée de sang, fut découverte dans la cuisine. On fit des recherches minutieuses qui aboutirent à l'arrestation d'un des pensionnaires de la maison, un jeune homme nommé Lee. Quand la police le rejoignit, il était en compagnie de deux femmes. A l'une d'elle il avait acheté un chapeau avec de l'argent, environ $500, qu'il avait volé à madame Foster. La plus grande partie de cette somme a été retrouvée en la possession du coupable Lee n'a pas cherché à se disculper et il fut condamné et exécuté dans le temps, dans la cour de la prison de cette ville.

Un Homme qui Réfléchit.

Mon article "En Passant" a donné à réfléchir à "la direction" du *National*.

Or, amis lecteurs, "la direction" du *National* n'est pas un vain mot. Il faut s'incliner devant une si noble institution : nous sommes en présence de M. Charles T. Roy, l'illustre successeur et élève du nom moins illustre M. Benjamin Lenthier.

Comme son maître, l'élève aime à se parer de ce titre de "directeur." Si cela peut contribuer à son bonheur, j'en suis fort aise, d'autant plus que la chose ne fait de mal à personne. C'est une petite satisfaction d'amour-propre tout à fait inoffensive ; et il ne faut pas envier aux enfants les jouets qui servent à adoucir les douleurs de la dentition.

M. Roy se cache pour m'attaquer. C'est dans l'ordre et absolument conforme à la conduite qu'il a toujours tenue envers moi depuis deux ans. Je n'ai pas les mêmes raisons que lui pour me mettre à l'abri derrière un paravant aussi diaphane que celui dont il se sert, et je vais lui parler à découvert.

J'ai reçu de nombreuses félicitations au sujet de mon article. J'ai touché la note juste, et les gens intelligents l'ont compris, mais il n'en a pas été ainsi de M. Roy. Attaquer la médiocrité, c'est le blesser au vif, et il faut que j'aie, sans le vouloir, tourné le couteau dans la plaie, car il s'est senti frappé cruellement. Je manquerais de charité, cependant, si je prétendais l'avoir visé plus particulièrement que d'autres médiocrités. Mais il est si moleste qu'il a tout pris pour lui-même De là sa colère, et les "réflexions" sombres—pour ne pas dire plus—qu'il a commandées à son rédacteur, un jeune homme que je ne connais pas même de nom et que je ne veux pas mettre en cause ici.

Il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu. Je l'avais oublié. Mais faut-il s'abstenir de dire la vérité, parce que cela peut blesser les susceptibilités des imbéciles et des ignorants? Je ne veux pas le croire. Ce serait insulter au bon sens du public canadien.

Comme je tiens à ne pas écrire un long article pour aujourd'hui, je me contenterai de relever une des "réflexions" inspirées à M. Roy par la lecture d'*En Passant*

L'illustre directeur dit qu'il m'a "préféré," à la rédaction de son journal, "un homme supérieur à plus grand prix." Cette phrase est à la fois du pur algonquin et un mensonge éhonté.

Je suis sorti du *National* au mois de février, parce que M. Roy était trop pauvre pour me payer un salaire. Quand son journal est redevenu quotidien, M. Roy a voulu m'avoir comme rédacteur, mais ne m'ayant pas rencontré, il prit M. René de Chalus Lagrange, qu'il dut renvoyer plus tard pour le remplacer par le rédacteur actuel. Dans l'intervalle, il me demanda de faire les "premiers Lowell" pour son journal, mais ses affaires allaient encore si mal qu'il déclara ne pouvoir me payer le salaire pourtant très raisonnable que je lui demandais. Voilà une partie de la vérité au sujet de ma sortie du *National*. Je puis en dire davantage si on le désire.

M. Roy ment donc comme un Turc, quand il prétend m'avoir "préféré" un homme supérieur à plus grand prix."

Si le directeur du *National* tient à faire des "réflexions", il devrait réfléchir aux promesses qu'il n'a pas remplies, aux lâchetés qu'il a commises, à l'amitié qu'il a violée, aux injustices dont il s'est rendu coupable, et aux traitements indignes qu'il m'a fait subir. Je dirai peut-être plus tard pourquoi j'ai enduré tout cela. Ce sera une page intéressante dans l'histoire du *National*.

ED. VINCELETTE.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qui ont obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du systeme nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irregulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D Delisle & Co. Lowell, Mass.

DES DURS-A-CUIRE

Frappent un Agent de Police hier soir

Une foule turbulente et excitée se trouvait sur la Lakeview Ave, hier soir, au moment où l'agent de police Hurley mettait un homme saoûl et querelleur en état d'arrestation.

Pendant la lutte, l'agent de police et l'ivrogne roulèrent dans la rue.

C'est alors que certains durs-à-cuire s'approchèrent du policeman qui était à terre et le frappèrent sans merci dans le dos.

La foule était si compacte que la circulation se trouva interrompu pendant quelque temps. Même les tramways électriques ne pouvaient passer.

Enfin l'agent de police Fox vint au secours de son confrère et l'ivrogne put être hissé dans la voiture cellulaire.

Le métier de policeman n'est pas toujours plaisant.

Reid & Hughes,

Les Grands Marchands de Nouveautes de Lawrence.

Dix Mille Dollars.

Nous avons justement ce montant de marchandises dans notre magasin plus qne nous devrions avoir à ce temps de l'année, et ce snrplus doit être vendu avant notre vente semi-annnelle et que nous prenions notre stock.

Surcharge, Surcharge, Surcharge,

Nous sommes assez francs pour admettre que nous avons fait une erreur d'avoir acheté trop de marchandises pour cette saison d'affaires et comme notre règle d'or est de ne pas garder rien d'une saison à une autre, nous sommes orgueilleux de notre bourse et nous venons ouvertement avec notre annonce que nous sacrifierons **DIX MILLE DOLLARS de notre Stock.**

UNE REDUCTION

Telle qui rendra notre nom fameux dans chaque maison de Lawrence.

Cette Vente à Sacrifice commencera **Samedi matin, le 29 juin** et se continnera **Lundi, Mardi et Mercredi.**

Pour préparer avec soin la plus grande de toutes les ventes, nous fermerons notre magasin vendredi après-midi à **4 hrs,** afin d'être prêts pour samedi matin.

Venez de bonne heure afin d'éviter la foule dans l'après-midi, car nous nous attendons à vendre ce jour-là plus de marchaudises qu'aucun autre jour depuis notre arrivée dans Lawrence. Il y a un fait que nous disirons faire savoir : c'est que chaque dollar valant de marchandises offert à cette vente a été acheté à cette saison et la plus grande partie est dans notre magasin que depuis un mois.

Pour donner tous les détails de nos prix nous serions forcés de prendre tout ce journal pour énumérer tous nos bargains.

Venez Samedi le 29 Juin au grand magasin de

Reid & Hughes,

Nos. 225 A 235 RUE ESSEX,

LAWRENCE, MASS.

Commis de langue française—M.M. Jos. A. Roy, Mlle Evelina Poirier, Mlle Lumina Morneau, Melle Caroline St. Laurent, et Dame Exilda Cardinal.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢ IF YOUR DEALER DON'T KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

COHN BROS & KLEE SOLE AGENTS AND DISTRIBUTERS PARK PLACE (OR CHURCH ST.) N. Y.

MITCHELL & CO.

Prix dans les Petits :-:
- Articles Domestiques,

Valeurs Speciales dans les Cotons et les Toiles.

1 Ballot 4 4 de Coton à Drap, non blanchi, à 4 1 2c.
1 Ballot 40 pcs, à 5 1 2c.
1 Ballot 9 4 non blanchi, 13c, autrefois vendus à 18 et 20c, valeur exceptionnelle.
1 Caisse de Couvre-pieds blancs en douze beaux patrons, pleine grandeur que nous vendrons à 49c.
1 Caisse de patrons Marseilles. 98c.
Quelques jobs spéciaux en toile crême pour table à 25, 29, 39 et 50 cts.
5 Pièces de Damask en Turquie Rouge pour table, en belle qualité extra, couleur garantie, 25 cts.
Les plus belles valeurs jamais offertes dans les Draps à 49 cts.
Une ligne choisie de Flanelles Françaises Importées, derniers patrons, prix régulier 75c, à 50 cts.

Prix Reduits Aux Plus Bas.

Un lot de Mouseline de couleurs à petits picots pour 33 cts.
Un lot de grosse toile 36 pcs, 25c.
25 pièces de Mousseline barrée et dessinée à 10c.

Les Qualites disent des Volumes et les Prix parlent haut.

{o — o}

Mitchell & Co.

76 a 82 RUE MERRIMACK,

HAVERHILL, MASS.

Commis canadien—M. P. H. Bilodeau.

Préparez-vous pour quelque chose d'extraordinaire qui aura lieu la semaine prochaine au magasin de

HAMEL & CLOUTIER,

405 RUE ESSEX, Lawrence, Mass.,
Enseigne de la Valise Dorée.

Orgueuil Pardonnable

Est celui qui est exhibé pour ceux qui achètent nos CHAUSSURES.

Nous achetons des Chaussures que de première qualité pour hommes, femme et enfants et nous les vendons à des prix qui ne peuvent être égalés. Ou pensez-vous d'un tel avantage que celui ci.

Bottines pour hommes 75c. | Bottines pour enfants 65c
Bottines de jeunes gens 50.

Oxfords d'enfants et de demoiselles. Chaussures boutonnées pour enfants Tan & Dongola pour 50c.

Notre stock de Souliers en cuir patent est le plus complet de la ville.

Agent de Billets de chemins de fer pour le Canada et l'Ouest.

V. J. HUOT,

437 Rue Essex 437

LE FAMEUX 4 DE JUILLE

ENCORE QUELQUES JOURS ET NOUS CELEBRERONS LE GRAND JOUR DE L'INDEPENDANCE.

Ayez à l'occasion de cette fête mémorable une apparence digne du beau titre d'enfant adoptif de la République Américaine Pour la place à bon marché allez aux numéros ci dessous mentionnés.

Si c'est un HABIT, une paire de PANTALONS, un CHAPEAU, une CHEMISE, un COL, une paire de CHAUSSURES ou SOULIERS légers que vous avez besoin pour compléter votre toilette, venez nous voir, c'est un ait reconnu que pour bien fêter le Quatre de Juillet, il faut être convenablement habillé, de plus élégamment coiffé et surtout légèrement chaussé.

Parthenais Freres,

Hardes Faites, Articles de Toilette, Chapeaux, Chaussures et Souliers de toutes sortes,

526 a 536 RUE MERRIMACK.

Centres Canadiens.

Lawrence

M A S Todel est parti pour un mois de vacance à S merset, P. Q.

$10,000 de marchandises sacrifiées chez Reid & Hughes, vente extraordinaire pour vendre le tout coûte que coûte.

Tous les étudiants aux collèges du Canada sont maintenant revenus pour passer leur vacances à la maison paternelle.

Un grand nombre de personnes sont parties lundi dernier par le train d'excursion en destination pour Montréal et Québec.

Mlle Annie Benoit est revenue du couvent d'Actonvale, P. Q ; elle est maintenant en vacance chez ses parents, M. et Mde Oscar Benoit.

M. Elie Lacaillade est revenu de St Hyacinthe, P. Q., avec ses deux demoiselles, Alice et Agnès, qui étaient au couvent de cet endroit.

Le Dr V. Mignault et sa dame sont partis pour le Canada vendredi dernier pour assister aux funérailles de Emile Dubreule, leur neveu.

MM Hamel & Cloutier, ont présenté une médaille en or pour le premier prix de langue française aux enfants du collège Ste Anne.

MM. Hamel & Cloutier se préparent à faire une vente extraordinaire qui commencera bientôt Ayez soin de lire leur annonce toutes les semaines.

Reid & Hughes commencen samedi une vente sans pareille, $10 000 de marchandises seront sacrifiées. Ne manquez pas cette occasion sans précédent.

Les pilules du Dr Larivière, pour le mal de tête, en vente à la pharmacie Miville. Essayez-les, aussi en vente à la pharmacie Miville de Manchester, N. H.

Un juif du nom de Tomatznik âgé de 22 ans s'est noye dans la rivier Merrimac en se baignant. Il était incapable de nager et s'était risqué trop au large.

Louis M. Lemerise, avocat de Lowell, a ouvert ici un bureau dans le Central Building au 3ème étage sur la rue Essex. Prenez l'élevateur. Allez lui faire une visite.

La pharmacie Miville est sans contredit l'endroit par excellence pour vous procurer tout ce qui est utile aux familles en fait de parfums, savons, essences, articles de fantaisies, vins, liqueurs pour les malades, etc.

Une bonne digestion est un bienfait des cieux. Si vous êtes privés de ce bonheur, achetez une bouteille du Dr Delisle's Kinium Compound, et bientôt votre appareil digestif sera dans un ordre parfait En vente chez tous les pharmaciens. $1 la bouteille.

M. William Côté, employe chez A. N. Bean, s'est fait blesser par un cheval qui s'était detaché accidentellement. Il a été conduit à sa résidence 45 rue Valley Cet accident va le retenir à la maison pour quelques semaines

Durant la parade, M. A. Prouix qui sortant à cheval avec le Cercle Montcalm, a reçu un magnifique bouquet offert par son patron M M. J. Cahill, marchand de marchandises sèches, dont le magasin était décoré pour la circonstance

Nos amis les membres du Cercle Montcalm, n'ont pas été heureux jeudi dernier au pique nique du Cercle Canadien à Lowell. Ils ont mordu la poussiere dans la partie de base ball, le résultat étant contre 17 points. Que le mot d'ordre soit : *Revenge ! Revenge !*

Dans la procession du 24 juin on a remarqué avec joie la présence d'un de nos plus vieux canadiens qui habitent le Massachusetts depuis 59 ans. Ce vénérable compatriote est M. Joseph Doucet, âgé de 77 ans. Il est un des fondateurs de l'Union St Joseph et un ex-président de cette société. Il est le père de M. Geo. Doucet, ex président du Club de Naturalisation.

Bephosphate de chaux des frères Maristes préparée par l'Arsac. Préparation française très efficace dans les affections de la poitrine du système osseux et des scrofules, recommandée aux enfants et aux personnes d'un tempérament faible et délicat. Aussi sodas les plus purs et les plus délicieux En vente chez Felix Poisson, encoignure des rues Franklin et Common.

MM. Morin et Fréchette, sont prêts à faire des affaires. Ils n'ont rien épargné pour satisfaire leurs nombreuses pratiques. Ils viennent de s'assurer les services d'un patissier de première classe. Ils ne craignent pas d'assurer au public que parfaite satisfaction lui sera donnée. Leur fontaine à soda est une des plus belles de la ville ils ont les meilleurs sodas à la crème, crème à la glace, gâteaux les plus délicieux, rafraîchissements, toniques de toutes sortes pour la saison d'été. Nous invitons nos lecteurs et lectrices à visiter ce fameux etablissement situé sur la rue Hampshire

Nous recevons de temps à autre des notes pour insérer dans notre journal que monsieur un tel ou une telle a quitté telle maison d'affaires pour rentrer à l'emploi de monsieur X... Il nous fait peine de refuser de les insérer surtout quand ces maisons de commerce refusent d'annoncer avec nous. Si vous désirez vous faire connaître usez de votre influence pour forcer ces maisons à encourager notre feuille et nous vous donnerons toutes les réclames légitimes.

L'Union Franco-Américaine de Lowell donnera le 4 Juillet un grand pique-nique à Mountain Rock Grove. Tout fait prévoir que ce sera la plus grande réunion canadienne de l'Etat. Deux à trois cents invitations ont été envoyées aux différentes sociétés de l'Etat. Le maire et les échevins de Lowell ont accepté l'invitation d'être là. Le programme des amusements et sports est des plus élaborés. Nous espérons que Lawrence ne mentira pas à sa bonne renommée et sera largement représentée.

LOGEMENT A LOUER.

Un logis de 3 chambres et un de 4 chambres. Porte pour chaque logis. S'adresser au No. 305 rue Water.

Deces.

Albert, enfant de M. Louis Hervieux, est décédé le 24 juin, à l'âge d'un mois.

L'enterrement a été fait sous la direction de M. S. Dubé.

UNE BONNE CHOSE.

Nos Inventeurs Canadiens Pourraient Essayer

Une loi votée à la dernière session charge les commissaires des chemins de fer d'exiger des compagnies de tramways l'usage d'appareils protecteurs en avant de leurs voitures, pour sauvegarder la vie des gens.

Les commissaires avertiront les compagnies avant le 14 août quelle espèce d'appareils ils devront se servir et il y aura une audience le 10 juillet à ce propos

Il y a une foule de gens inventifs qui se creusent la tête pour inventer un appareil économique tout en étant efficace.

Une fortune attend celui qui trouvera quelque chose approchant la perfection.

Nos inventeurs canadiens devraient se mettre à l'œuvre.

La Surdite ne Peut Etre Guerie

par applications locales, car elles ne peuvent atteindre la partie malade de l'oreille. Il n'y a seulement qu'un moyen de guérir la surdité et c'est par des constitutionnels. La surdité est causée par une condition enflammée par la doublure muqueuse du tube Eustachien. Lorsque ce tube est enflammé vous avez un son grondant ou une ouïe imparfaite, et lorsqu'il est entièrement fermé, le résultat est la surdité, et à moins que l'inflammation soit enlevée et ce tube ramené à sa condition normale, l'ouie sera détruite pour toujours, 9 cas sur 10 sont causés par le catarrhe, ce qui n'est rien autre chose que la condition inflammee des surfaces muqueuses.

Nous vous donnerons cent dollars pour tout cas de surdité (causée par le catarrhe) qui ne sera pas guéri par le Hall's Catarrh Cure. Envoyez pour circulaire gratis.

F. J. CHENEY & Co.,
Toledo, O.

Vendu par les droguistes 75c.

Importante Découverte.

Encore une fois les Canadiens entreprenauts de notre localité ont trouvé un moyen sûr de satisfaire les nécessités du public de Lawrence. Considérant l'encouragement que nous avons reçu depuis l'ouverture de notre écurie de louage, nous avons fait en sorte de la rendre accessible à tous et à toutes les heures. A toutes les heures du jour et de la nuit, vous serez servis avec courtoisie par un ami bien connu. M. Pierre Côté, qui depuis six ans était à l'emploi de M. A. N. Bean. Ce compatriote est convaincu que vous l'encouragerez dans sa nouvelle position et qu'il vous satisfera en vous offrant d'élégantes et confortables voitures et surtout de bons chevaux.

Nous avons toujours à la disposition du public des (hacks), voitures et des chevaux blancs pour baptêmes, mariages et funérailles.

Nous avons toujours un stock à vendre de chevaux canadiens et des harnais de toutes descriptions. Et enfin si vous avez des déménagements d'aucune sorte, n'oubliez pas notre express de job conduit par M. Frs. Touchette.

C. & E. LACAILLADE,
444 Common St.

Fete St Jean-Baptiste.

La célébration du 24 juin par nos compatriotes a été remarquable à plus d'un point de vue. La journée était charmante et tout se prêtait à donner de l'éclat à la parade. Dès 7.30 heures du matin tout le monde était sur pied et le programme tel qu'annoncé la semaine dernière dans le PROGRES, a été rempli à la lettre. Il était presque 10 heures et demie lorsque la procession se mit en marche. La section du commerce s'est fait remarquer. Presque toutes les maisons canadiennes étaient représentées.

Parmi les chars allégoriques le Club des Montagnards s'est surpassé en représentant une scène de chasse comprenant une cabane rustique dans un taillis de pins avec un renard vivant, une représentation de la maison du club Un autre char représentait la manière de tisser et de filer en 1795 fourni par M. Lanouette

Nos populaires entrepreneurs, MM. Rancourt & Laplante, exhibaient une maison en construction. Hamel & Cloutier, Renaud frères, Lacaillade frères, O. J Poitras, S. Bolduc, F X Tremblay, A St Louis Renaud et Elz Guénette avaient tous de beaux étalages. Les enfants de l'école de Ste Anne offraient un beau coup d'œil. Ils étaient vêtus de rouge, blanc et bleu, et ont fait du beau chant sur le parcours de la route. Le premier char allégorique représentant une scène d'hiver au Canada était des plus attrayants.

Les rues étaient bondées de curieux, car plusieurs départements dans les moulins étaient fermés.

Les décorations sur le parcours de la route étaient superbes, plusieurs édifices étaient ornés de drapeaux, bannières et banderoles. La plupart de ces décorations était faites de dessins artistiques et l'étalage prouvait un excellent jugement de la part des décorateurs. Toutes les nationalités semblaient être unies pour faire un succès de la célébration du jour. Il y a bien longtemps que les habitants de Lawrence n'ont été témoins d'un semblable événement.

Les couleurs américaines et françaises mêlées ensemble flottaient à la brise. Une des plus belles attractions était le magnifique arc érigé par les différentes sociétés sur la rue Common. L'ouvrage en bois était complètement couvert de sapin, feuilles d'érable, de verdures et autres feuillages. Sur le côté est on lisait l'inscription "L'Union St Joseph." Dans le centre de l'arc apparaissait une collection de pavillons et de bannières. De grands portraits du président Cleveland et de St Jean-Baptiste avec plusieurs autres portraits donnaient une belle attraction au tableau. Le côté ouest étaient inscrits les mots "L'Union fait la Force." De ce côté on remarquait plusieurs portraits de nos Canadiens les plus remarquables. L'ouvrage de cet arc dit beaucoup pour ceux qui en sont les promoteurs. Des milliers de personnes sont venues l'admirer.

L'église canadienne et le presbytère étaient couverts de drapeaux et de pavillons, ainsi que l'école Ste Anne

Sur la rue Essex, la Essex House avait le plus bel étalage de couleurs.

Parmi les autres qui avaient décoré leur établissement, on remarquait Sharon frères, O. Jean & Co., V. J. Huot, Hamel & Cloutier, Joseph H Joubert, M. J Cahill et la compagnie de machine à coudre Singer. Sur la rue Common presque toutes les maisons et les magasins avaient un étalage. Les plus remarquables étaient Bresnahan & Kelly, A. St. Louis, Azarie Choquette, D. C. Labonté, N. Guilmet & Co., N. E Miville, Lacaillade & Co., T. Scanlon, F. Poisson et Stanley Bros. Sur la rue Hampshire, W. E Sheedy, McEvoy & Sons, P. C. Ward, Hammon & Crowley, Morin & Fréchette, John Breen et J. J. Finnegin, ainsi que les demoiselles Jean. Les autres places dignes de remarques étaient J. D. Mahoney, A. D. V. Bourget, Canadian Pacific Tea Co., J. J. Murphy, Belle-Isle & Co., M S Dubé, O J Poitras, C McArdle, E Rounds, et F Morel. Les bureaux de l'*Eagle* et de la *Tribune* avaient un grand pavillon français et américain. A W Stearns & Co. avaient un étalage tout à fait remarquable.

A 1.30 hr, l'on prit un train spécial pour Canobie Lake où eut lieu un banquet et un pique-nique.

Au banquet des discours furent prononcés par le maire Rutter, le Congressman Knox, le Dr. de Grandpré, T H Vincent, le Dr Janson Lapalme et un M Sabourin. Le Congressman Knox a fit un discours remarquable.

M Z A Berthiaume était le maître des cérémonies.

Il y avait au moins 1200 personnes au pique-nique. Tout s'est bien passé et tout le monde est revenu enchanté.

Nous avons oublié de mentionner qu'un magnifique Pain Benit offert par M et Mde S Bolduc fut distribué à la messe.

Les messieurs et dames qui suivent ont eut l'honneur de quêter : M et Mde D Théberge, M et Mde Damase Tardif, M et Mde Azarde St Laurent, M J B Belle-Isle et Delle Zoé Bourget, M Albert Lacaillade et Delle Florida Martel. Ainsi nous sommes heureux de mentionner que la maison de Reid & Hughes a généreusement fourni une foule de banderoles, bannières pour différentes ornementations

Sommes toute ça été un beau succès.

$100 de Recompense $100.

Le lecteur de ce journal sera heureux d'apprendre qu'il y a au moins une maladie terrible que la science a été capable de guérir dans tous ses degrés et c'est le catarrhe. Le Hall's Catarrh Cure est le seul remède positif connu à la fraternité médicale. Le catarrhe étant une maladie constitutionnelle requiert un traitement constitutionnel. Le Hall's Catarrh Cure est pris intérieurement, agit directement sur le sang et les surfaces muqueuses du système, par là il détruit la racine du mal et donne au patient la force en fortifiant la constitution et en aidant la nature à faire son œuvre. Les propriétaires ont tant de foi dans ses pouvoirs curatifs qu'ils offrent Cent Dollars de récompense pour tout cas qu'il ne guérira pas.

Ecrivez pour avoir une liste des témoignages Adressez

F. J. CHEENEY & Co.
Toledo, O

Vendus par les Droguites, 75 cts.

Haverhill

LE COURRIER est en vente aux endroits suivants :

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

Le Dr J.D. Delisle, qui a passé l'année dernière dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, du nez, (tel que le catarrhe) de la gorge, des oreilles et de la vessie, et pour donner plus de satisfaction à ses clients, le Dr Delisle ne s'occupera que des maladies ci-haut mentionnées. Bureau, No 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover, Lowell, Mass. Consultations, de 2 à 4 et 7 à 8, p. m. Résidence, 420 rue Fletcher.

Comment Trouvez-vous Cela?

Nous offrons cent doliars pour tout cas de catarrhe qui ne peut être guéri par le Hall's Catarrh Cure.

N. J. CHENEY & Co. Prop.
Toledo O.

Nous les soussignés connaissons F. J. Cheney depuis 15 ans passés et le croyons parfaitemen honorable dans toutes ses transactions d'affaires et financièrement capables de remplir toutes obligations par leur maison. West & Truax, Droguistes en gros, Toledo, O. Walding, Kinnan & Maroin, Droguistes en gros, Toledo O

Le Hall's Catarrh Cure est pris intérieurement, agit directement sur le sang et les surfaces muqueuses du système. Prix, 75c la bouteille, vendu par tous les droguistes. Certificats fournis gratis.

Salem

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants :

F. Morel, 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.
Calixte Rousseau, 47 rue Harbor.

Le 17 juin, Mlle Jérémie Bourque, un garçon. Parrain et marraine M et Mde Azarie Bourque

Les classes fermeront vendredi prochain le 28 juin à l'école St Joseph. Une représentation sera donnée à cette occasion par les enfants.

Nous avons appris avec plaisir que M. A Valley, photographe, avantageusement connu dans la Nouvelle-Angleterre, est à l'atelier de M. Joseph St Pierre, coin des rues Peabody et Ward.

MM. Philippe Chouinard et Arthur Caron, ont assisté jeudi dernier au grand pique-nique du Cercle Canadien de Lowell. On nous dit qu'ils sont revenus enchantés de la cordiale réception qu'ils ont reçue chez nos voisins.

Ces jours derniers, Joseph E, âgé de 2 ans, enfant de M. Philias Chartier, de la rue Park, est tombé du 3ème étage de la maison de ses parents. Chose extraordinaire, il n'a reçu aucune blessure grave, et deux jours après l'accident, l'enfant était parfaitement rétabli.

MM. Pelletier & Chouinard, offrent les spécialités suivantes : Lager Union, $1 00 la caisse. Bass Val Blatz Export, $1.25 la caisse. Milwaukee, $1 25 la caisse. Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte à la douzaine. 1-4 de baril de bière livrée a domicile sans charge extra, prix $2 25. Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.

Fete St Jean-Baptiste.

Lundi, le 24 juin, les membres de cette société, ont célébré leur fête patronale avec pompe et dignité.

A 7.30 heures de l'après-midi les membres réunis au nombre de deux cents, dans leur salle, commencèrent à défiler sur la rue Washington, la fanfare "Lafayette" en tête et se rendirent à l'église St Joseph en passant sur la rue Lafayette. La procession était conduite par MM. Desiré Bernier et L. Soucy.

Arrivés à l'église, les membres de la société prirent place dans les galeries occupées par le public. Le chapelain de la société, le Révd J O. Godoury, fit un sermon approprié pour la circonstance, dans lequel il passa en revue la vie modèle de St Jean-Baptiste, patron de la société ; comme d'ordinaire ce zélé pasteur, remplit d'enthousiasme les cœurs de ses compatriotes, ses enfants, avec une vive éloquence.

Le sermon fut suivi par la bénédiction du Saint Sacrement qui fut donne par le chapelain, assisté du Révd F. Lévesque, comme diacre et du Révd J. Martin, comme sous-diacre. La partie musicale sous la direction de J N. A Beaudry a été remplie avec succès.

L'office terminé, la procession se forma de nouveau, en passant sur les rues Harbor, Ward, Lafayette, Central, Essex, et se termina à la salle St Jean-Baptiste sur la Washington.

Sur le parcours, on remarquait une foule de decorations de tout genre. Entre autres nous mettonnerons sur la rue Harbor les résidences de MM. N. Thibault, Calixte Rousseau, H. Harris. F. X Voyer et W. Touraugeau, sur la rue Lafayette.

L'illumination a été des plus belles sur la rue Harbor, à peu près tous se sont fait un honneur de participer à l'éclat de la fête en lançant des feux de joie dans les airs pour proclamer grande et belle la fête des Canadiens-français.

A la suite de la procession grande réunion dans la magnifique salle de la société où un repas avait été servi à chacun des membres avec rafraîchissements.

L'animation fut grande pendant la soirée et à minuit tous prirent le chemin de la maison heureux et contents du succès de la journee.

Heureuse Idee.

Le Club Social Canadien fait subir des réparations considérables à ses salles. Il y aura à l'avenir une magnifique salle de reception qui sera, dit-on, richement meublée.

Mal de Tete, Indigestion, Debilite, Dypepsie

Et toutes les maladies d'estomac guéries par la P. P. P.

(Prickly Ash Poke Root & Potassium) La P. P. P. est un remède sûr pour le rhumatisme, syphilis, scrofules, empoisonnement du sang, boutons et toutes les maladies de la peau et du sang. Maladies de cancer sur le visage, maladies chroniques de la peau, enflammations, les affligés remercieront le P. P. P. pour sa grande guerison. Albott's East Indian Con Paint guerit tous les cors, dartes, etc.

Lowell

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Robert Judd, contre maître dans le Massachusetts, s'est fait prendre un pied dans un ascenseur. Il a été blessé assez grièvement et on dut le transporter à l'hôpital.

Un des plus beaux pique-niques de la saison a été celui de l'Association des Constructeurs, qui a eu lieu hier à Mountain Rock Grove. On a fait la partie de base ball et de foot ball.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Nous lisons dans la *Tribune* de Woonsocket, R. I. "Mlles Felancy Branchaud et Lumina Blondin, de Lowell, Mass., sont en promenade chez des parents et amis de cette ville. Nous leur souhaitons bien du plaisir".

En Tramways Jusqu'a Haverhill.

Des tramways électriques quittent le Merrimack Square à toutes les heures et demie, pour se rendre directement, sans changement, jusqu'à Havernill.

Les Assaillants d'O'Neil.

Michael O'Keefe et Michael McKiernan, condamnés en cour de police pour avoir assailli O'Neil, le vendeur du *Lowell Herald*, le 17 mars dernier, en avaient appelés à un tribunal supérieur. Or, hier, à Cambridge, ils ont été envoyés à la maison de correction pour deux mois, la sentence du juge Hadley ayant été maintenue par la Cour Supérieure.

NOTRE PROBLEME.

Une Reponse qui nous Arrive du New Hampshire.

Samedi, il nous est arrivé deux solutions à notre problème absolument semblables, ce qui ne veut pas dire qu'elles sont correctes.

Hervé Racette, élève du collège canadien. nous envoie le chiffre de 57 692 307 et H Camirand la même réponse.

Attendons-en encore d'autres

Il nous arrive mercredi du New Hampshire une réponse à notre problème : Quel sera la population canadienne dans 50 ans?

Celui qui nous envoie la solution suivante passe pour un mathématicien émérite : M Aristide L Pelissier, de Concord, N H, arrive avec le chiffre de 13,673,076 12-13

Nous le répétons encore une fois : en temps et lieu nous donnerons une explication détaillée de cet intéressant problème.

En attendant, que ceux qui aiment à calculer se mettent à l'œuvre : il est encore temps.

Trainé par un Cheval.

Hier après-midi, Robert Gookin travaillait sur une terre, à Tewksbury, avec son cheval L'animal partit tout à coup et Gookin, en voulant l'arrêter, fut empoigné par un cable que le cheval avait au cou. Gookin fut traîné par le cheval et avant que que qu'un vînt à son secours, il se fit casser une jambe à deux endroits Le Dr Meigs fut appelé et pansa les blessures.

Le President Curtin.

William F. Curtin, élu pour présider le conseil, aura 29 ans le 19 juillet. Il est célibataire. Il est né à Lowell, dans le quartier qu'il représente pour la deuxième année.

M. Curtin passe ses soirées à étudier le droit et le jour il est employé dans la fabrique de remèdes de C. I Hood & Co.

LA SITUATION.

Les Joueurs de Base Ball dans la Deche.

Il y a eu hier à la Merrimack House une assemblee des joueurs de base ball qui font partie de la "ligue des quatre clubs".

Les gérants des divers clubs étaient présents, à l'exception de Meade et de Lamprون du club de Lowell.

L'ex gérant Mahoney était aussi dans la salle, et on lui accorda de nouveau la direction du club de Lowell. Mahoney sera le gérant de nos joueurs tant qu'il trouvera que la chose en vaut la peine.

Le président de la ligue, M. Morse, expliqua que Meade l'avait trompé sur la condition du club de Lowell, que les joueurs n'avaient été payés qu'avec des promesses et qu'il était préférable de changer de gérant.

Après cette assemblee des gérants, les joueurs se réunirent et sur d'entre eux se sont décidés à rester et les tous autres préféreraient partir. Ces derniers sont Grant, Brannon et McCarthy

Les joueurs ne purent en venir à aucune décision. Ils rendront une reponse définitive à 9 heures, demain.

Une mauvaise administration a été la cause de tout le trouble.

Hier, quand notre club a rencontré les joueurs de Haverhill, il n'a été vendu des billets que pour $10.50. Sur cette somme l'arbitre a pris $5 50 et le reste a été donné aux joueurs de Haverhill. Naturellement, les membres du Club de Lowell étaient mécontents.

Nous croyons que les choses n'iront pas loin, si elles continuent de ce train-là.

I A PARTIE

Hier après midi, au Dracut Oval, nos joueurs ont subi une autre défaite, devant fort peu de monde.

Innings	1	2	3	4	5	6	7	8	9
Lowell,	0	5	0	0	1	0	0	0	2— 8
Haverhill	3	2	2	3	2	1	0	1	0—14

Louis Alexander,
Tailleur Importateur,
65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernisr style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis, Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition

Le Cyclone s'est Abattu Causant du

CARNAGE

Dans notre Dept.
D'Habits pour Hommes.

Il ne causera pas des gages plus élevés, mais cela équivaudra à la même chose— des prix plus bas. Il est venu avant le cirque, et quand il atteignit notre Dépt. d'Habits pour Hommes, il fit craquer les os et voler les étincelles en tous sens. Nos vendeurs sont maintenant obligés de porter des lunettes pour voir les prix, ils sont si petits.

Sans doute c'est la plus merveilleuse Vente d'Habits pour Hommes qu'on ait vue dans n'importe quel magasin du Massachusetts.

5 DOLLARS
Ce lot est un mélange foncé et serait une bonne valeur à $8; points 34 à 44
N. B —Pas un de ces habits ne sort d'un lot vieillit dans un magasin,
TOUT EST NOUVEAU!

6 DOLLARS
Trois lots différents; 175 Habits, mélanges noirs, foncés et pâles; points 31 à 44, seraient une bonne valeur à $10.
Ces habits sont tout simplement merveilleux à ce prix.
SOIXANTE HABITS à $7 00

8 DOLLARS
A ce prix nous avons des habits en Clay Worsted noir, en Serges bleues et en magnifiques mélanges genre Chéviotte et Casimir, dont plusieurs seraient à bon marché à $12.
TOUS A $8 CHACUN.

N. B —Presque tous les habits de cette vente sont arrivés cette semaime d'un gros manufacturier de Boston qui avait trop de marchandises et pas assez d'argent. Nous avons acheté à une grande réduction. La perte du fabricant est un gain pour vous. S V. P. ne demandez pas à nos commis des bretelles avec ces habits de $5 et $6, car ils sont trop bons pour refuser et trop honnête pour désobéir à nos ordres. L'acheteur devra aussi payer tous les frais de tout changement fait. dans ces habits de $5 et $6. Cette dernière précaution est pour tenir Bicknell Bros. loin de Tewksbury.

BICKNELL & BROS,
Lawrence, Mass.

Commis canadiens :—MM. Pierre Audette et Alphonse Audette.

La Taxe a Manchester.

A Manchester, N. H, les assesseurs viennent de terminer leur besogne et le taux de la taxe a été fixé à $17.40 par mille dollars.

SUICIDE.

Montréal, 26— A sept heures et demie, hier soir, un nommé Joseph Chouinard, a mis fin à ses jours en absorbant une dose de vert de Paris.

Le défunt était âgé de 23 ans et imprimeur de son métier.

On ne peut expliquer ce qui a poussé le malheureux à commettre cet acte de désespoir.

Le coroner MacMahon a tenu une enquête ce matin, et les jurés ont rendu un verdict de "suicide volontaire"

Dangereusement Malade

Woonsocket, 26—M. Ephrem Tetrault, assistant maître-chantre de l'église du Précieux Sang, qui réside au No 51 de la rue Olo, est tombé malade, samedi matin ; il a reçu l'Extrême Onction dimanche et est dans un état des plus précaires.

Il est attaqué d'une maladie de cœur.

FRAPPE PAR UN TRAMWAY.

Un Appareil Protecteur Sauve la Vie d'un Homme.

O. P. Davis, un jeune homme employé chez Bartlett & Dow, marchands de fer, a bien failli perdre la vie vers les 7 heures, hier.

Ce jeune homme descendait en bicyclette la rue Wesford, suivant de près un tramway électrique, qui, rendu à la rue Pratt, diminua subitement son allure. Le bicycliste était lancé et ne pouvant stopper assez vite pour éviter une collision, il passa sur l'autre voie et fut immédiatement frappé par un autre tramway qui s'en venait en sens inverse.

La bicyclette fut mise en pièces, comme bien on pense Quant au jeune homme, il tomba dans l'appareil protecteur fixé à l'avant du tramway et le choc le projetant dans la rue, à côté de la voie, où il tomba sans trop se faire de mal.

Le boy se fut relevé, porté dans le tramway et transporté jusqu'à un endroit non loin de sa résidence. Après un peu de repos, le jeune homme se trouva assez remis pour se rendre à son ouvrage.

En voilà un qui peut chanter les louanges des appareils protecteurs avec connaissance de cause.

Cour de Police.

John Joyce, Pat Kelly, John Cook et Michael Cain, pour ivresse, $3. Paul Pellican, un homme qui boit et qui maltraite sa femme, 3 mois à la maison d'industrie.

Walter Pearson est venu ici de Lawrence pour prendre une "brosse" hier soir, et a payé une amende de $5.

Jos Pendergast a causé beaucoup de trouble à l'agent de police qui l'a arrêté hier soir. Une amende de $12 ou 3 mois de prison.

Frank Baker, un vagabond, 8 mois.

Fred Roy, pour avoir empoigné une dame Lamoureux sur la rue, $20. Le juge a dit qu'il voulait arrêter cette habitude que les jeunes gens font d'empoigner les filles et les femmes qui passent près d'eux sur les rues.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseurs) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible ; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co
Lowell Mass

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

J. J. O'KEEFE & CO.,
66 Rue Lafayette — Salm, Mass

Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Commis : Charles Montgrief et Claude DeLangle.
Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE

F. X. VOYER,
83 Rue Harbor.
Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche ! Ne Manquez pas Ceci !

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtent tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

☞ Son but est de faire de la place pour les Marchandises du Printemps.

Nouvaeu Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES,
Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,
523 RUE ESSEX.
EDOUARD COURTEMANCHE, Propriteire.

Grande Celebration
A
Mountain Rock Grove
LE
4 JUILLET,
1895.

L'UNION FRANCO-AMERICAINE — FONDÉE 1 JANVIER 1895 — UNUM ET OMNES — LOWELL, MASS.

Programme des Amusements.

Afin de donner la chance à tous de bien s'amuser, les jeux commenceront de bonne heure ainsi à

9 heures A. M. Partie de Balle entre les jeunes gens au dessus de 15 ans.

10 heures A. M. Partie de Quilles entre les hommes mariés et les garçons.

10.30 heures A. M. Partie de Balle entre les jeunes garçons au dessous de 15 ans.

11 heures A. M.—Course à la nage de 200 verges, ouverte aux meilleurs nageurs canadiens pour un prix de $5 en or.

A midi, Arrivée du Maire et du Conseil de Ville de Lowell.

Hymne National et Chants Populaires par le Chœur Rossini sous la direction du Professeur David.

1 heures P. M. *Tug of War*, entre les membres des société Canadiennes de Nashu et les membres des sociétés canadiennes de Lowell.

1.30 heure P. M.—Partie de Balle entre les Echevins et les Conseillers du Gouvernement-Modèle.

2.30 heures P. M —Course de 100 verges entre les membres de l'Union Franco-Américaine.

4 heures P. M.—Course de 100 verges ouverte à tous les Canadiens.

4.30 heures P. M.—Course de 100 verges entre les hommes gras, pesant pas moins de deux cents livres.

5 heures P. M —Course de 50 verges pour les Dames.

5 15 heures P. M.—Une autre course de 50 verges pour les Demoiselles.

5 30 heures P. M.—Course aux patates.

5 45 heures P. M.—Course au sac.

6 heures P. M.—Course en bateau entre les hommes mariés.

6.30 heures P. M. —Course en bateau entre les garçons.

7 heures P. M.—Course en bateau entre les dames et les demoiselles.

Il va sans dire que les professionnels ne pourront pas participer à ces concours.

Tous les vainqueurs recevront un magnifique prix, pour les récompenser, en souvenir de cette première grande démonstration de l'Union Franco-Américaine.

LES JUGES.

Les juges des divers amusements, courses à pied, en bateau, parties de balle, etc., seront le président, J. L. Chalifoux, les vice-présidents de l'Union Franco-Américaine, le président du comité d'organisation, J. W. Paradis, les présidents des sous-comités, lesquels s'adjoindront une Dame et une Demoiselle, formant ainsi un comité de juges de cinq membres, composé d'un officier de l'Union, du comité d'organisation, des sous-comites, et de deux représentants du beau sexe pour chaque article du programme des amusements.

FEUILLETON 52

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

QUATRIEME PARTIE

XXIII

Et, dans ces ruines, personne? pas un être vivant?

Si, un jeune pâtre vêtu d'un sayon de peau de bique. Il est assis sur une grosse pierre, et il regarde ses moutons qui paissent au revers de la colline.

Fritz Horner se recueillit pendant quelques secondes, sans doute afin de formuler plus nettement la question, qui se présentait à son esprit, puis il demanda:

Sous ces ruines amoncelées, dans les flancs mêmes de l'escarpement, n'existe-t-il pas des constructions souterraines.

Je ne vois rien, balbutia la jeune fille.

Je vous ordonne de voir!

Tout est ténebre.

Que la lumière se fasse, je le veux!

Blanche, forcée d'obéir à cette voix impérieuse, fut prise d'un tremblement convulsif et fit de nouveaux efforts. Son agitation était excessive; le sang montait à son visage par ondes inégales; elle prononçait d'un voix très basse des paroles entrecoupées et à peine distinctes.

Ah! murmura-t-elle, que d'obstacle! Un muraille...une muraille encore...une autre...puis une autre...et toujours...toujours ainsi!...

Ces murailles se dressent devant vous et vous ferment le chemin, n'est-ce pas? dit vivement le magnétiseur.

Oui.

Ne semblent-elles point avoir été construites exprès pour occuper en plusieurs endroits différents un passage mystérieux et pour le rendre introuvable?

Oui.

Aucune trace de démolition et de réédification n'est visible sur ces murailles?

Aucune.

Personne n'a suivi ce chemin depuis que les constructeurs primitifs ont terminé leur œuvre?

Personne.

C'es bien, continuez.

Je ne peux plus... la fatigue m'écrase... mon regard se voile et je me sens mourir...

Fritz Horner enveloppa Blanche de nouveaux et puissants effluves du fluide magnétique.

Vous toucherez au but..., dit-il ensuite, mais je vous défends de vous arrêter. Allez jusqu'au bout, je le veux.

Le corps de la jeune fille se raidit, et l'on entendit craquer les articulations de ses membres; cela dura quelques secondes, puis un calme profond succéda sans transition à cette crise, et Blanche parut dormir d'un sommeil ordinaire. Tout à coup elle fit un mouvement brusque et un cri de surprise s'échappa de ses lèvres entr'ouvertes. A coup sur, elle assistait à quelque spectacle étrange!

XXIV

Rodille et Fritz Horner ne respiraient plus. Il attendaient, haletants, les premiers mots que la voyante allait prononcer. Comme elle tardait trop, au gré de leur impatience, le magnétiseur interrogea de nouveau.

Que voyez-vous donc? demanda-t-il. Parlez vite!

De l'or, répondit-elle.

Beaucoup d'or?

Des monceaux! Cet or est là depuis longtemps. Les sacs, rongés par l'humidité, se sont entr'ouverts et leur contenu inonde les dalles. Si je marchais à travers ces richesses, j'aurais de l'or plus haut que les genoux.

Ne voyez-vous pas aussi des pierres précieuse? demanda Fritz Horner, dont la cupidité faisait trembler la voix.

Oui, un grand coffret est là, plein de diamants, de rubis et d'émeraudes, d'où s'échappent, dans l'ombre, des gerbes d'étincelles.

Le magnétiseur se tourna vers Rodille.

Il me semble maintenant que nous en savons assez, lui dit-il.

Oh! sans aucun doute, répliqua le bandit tout rayonnant; vous pouvez réveiller Blanche, elle n'a rien à nous apprendre.

Qu'allons-nous faire?

Partir pour la Bretagne.

Quand?

Aujourd'hui même.

De quelle manière?

En poste, pardieu! Notre prochaine fortune nous permet grandement ce luxe.

Ne craignez-vous pas d'attirer l'attention sur nous.

Que nous importe? Nous avons des passeports, nous sommes des gens riches, nous voyageons pour notre plaisir. Tenez pour certain que si l'on s'occupe de nous, ce sera avec toute sorte de déférence et de respect.

Blanche partira sans doute avec nous?

Bien entendu, puisque c'est elle qui sera notre guide. Evitez donc de la fatiguer plus longtemps et réveillez-la. Moi, je vous quitte et je vais m'occuper des préparatifs de notre expédition.

Quand reviendrez-vous?

A trois heures, avec la chaise de poste, soyez prêt. J'apporterai pour Blanche un costume de voyage.

Nous ne vous ferons pas attendre.

Rodille quitta la rue des Amandiers et reprit le chemin de son domicile.

Accompagnons le misérable jusqu'à la maison de la rue du Musée, mais au lieu de nous arrêter avec lui au premier étage, gravissons l'escalier qui doit nous conduire à la mansarde de Paul Mercier. Ce jour, le trentième depuis la disparition de la jeune fille, était désigné par l'orphelin pour la réalisation de son projet de suicide. Depuis un mois chaque matin, il quittait sa chambre, et, malgré sa faiblesse croissante, il parcourait Paris jusqu'au soir.

Sa pâleur, son amaigrissement prodigieux, l'état fébrile de ses regards, sa marche incessante et saccadée (la marche de l'homme poursuivi par une idée fixe), lui donnaient l'air d'un échappé de son cabanon. Paul, en effet, se sentait devenir fou; le désespoir causé par la perte de Blanche, la misère et la faim égaraient parfois sa raison; il avait des accès de délire, promptement dissipés, il est vrai, et après chacun de ces accès il se disait qu'il ne lui restait qu'à choisir entre la mort et la folie.

Son choix était fait d'avance, nous le savons déjà. Le délai d'un mois, fixé par lui, touchait à son terme. Il voyait arriver l'heure décisive avec une joie sombre, et, le matin du jour auquel nous voici parvenus, il murmura sans amertume:

Enfin la délivrance est pour aujourd'hui!

Il quitta son grabat, sur lequel il s'était étendu la veille au soir sans même ôter ses vêtements, et il se dirigea vers la porte, mais une réflexion l'arrêta.

Si je me jette dans la Seine en plein jour, se dit-il, on voudra me venir en aide, soit par humanité, soit pour gagner la prime de sauvetage, et peut-être parviendrai-t-on à me repêcher vivant encore, ce qui me mettra dans la triste nécessité de recommencer le lendemain. Mieux vaut souffrir quelques heures de plus, et acquérir à ce prix la certitude d'en finir du premier coup. Une journée est bientôt passée; je ne me noierai que ce soir.

Cette résolution prise, Paul se laissa retomber sur le lit qu'il venait de quitter, car il ne se sentait ni le courage ni la force de sortir comme de coutume, et il attendit, qu'une obscurité favorable eût remplacé les clartés du jour. Les heures s'écoulèrent lentement, la nuit arriva, l'orphelin jeta son dernier regard sur cette mansarde sombre et nue où il avait été si malheureux et d'où il fallait sortir pour n'y rentrer jamais.

Adieu! murmura-t-il, adieu, misérable gîte que je quitte sans regret, comme je quitte la vie! Puisse le pauvre diable à qui tu serviras d'asile être moins à plaindre que je ne le suis!

Paul descendit ensuite l'escalier lentement, et déjà il s'engageait dans l'allée donnant sur la rue, quand une voix enrouée la rappela depuis les obscures profondeurs de l'escalier. Cette voix était celle de la portière, dont la loge, ou plutôt la niche, se trouvait à l'entre-sol.

Eh! monsieur Mercier, criait la digne femme, remontez un peu, s'il vous plaît.

Paul n'attendait rien.... Paul n'espérait rien... cependant il retourna en arrière et gravit les quelques marches qui le separaient de la loge.

Que voulez-vous? demanda-t-il.

J'ai quelque chose pour vous, monsieur Mercier.

Quoi donc?

Une lettre, le facteur vient de l'apporter il n'y a pas plus d'une petite heure.

Le jeune homme étendit la main vers le papier, plié à la hâte et cacheté grossièrement, que lui tendait la concierge, mais au moment où il allait le prendre, elle le retira:

C'est trois sous, fit-elle.

Un triste sourire vint aux lèvres de Paul.

Dans ce cas, madame, dit-il, gardez cette lettre et rendez-la au facteur.

La rendre au facteur! et pourquoi donc ça monsieur Mercier?

Parce que je ne puis en payer le port.

Vous n'avez pas trois sous dans votre poche?

Ni dans ma poche ni ailleurs. Je ne possède absolument rien.

Sapristi, pauvre jeune homme! il paraît que la débine est au grand complet? Eh bien, ma foi, tant pis! prenez toujours la lettre, vous me payerez ça avec autre chose. Nous sommes gens de revue, pas vrai?

Paul ouvrit la bouche pour répondre que très certainement il ne pourrait jamais acquitter cette lettre, si minime qu'elle fût, mais la portière ne lui laissa pas le temps de parler. Elle fit sauter le pain à cacheter, déploya le papier, et, le présentant tout ouvert à son locataire, elle lui dit:

Pas tant de manières, et lisez bien vite! Vous voyez que maintenant il est un peu trop tard pour la rendre, car le facteur ne la reprendra point.

Touché de la brusque et franche obligeance de la bonne femme, Paul s'approcha de la lampe et jeta les yeux sur le billet entr'ouvert, qui ne contenait qu'un très petit nombre de lignes. Mais à peine son regard eut il effleuré les lignes qu'il poussa un cri de joie.

Ah! madame, murmura-t-il d'une voix étranglée par l'émotion, en se tournant vers la portière stupéfaite, que Dieu vous récompense! vous venez de me sauver la vie!

Puis, comme un homme atteint de folie subite, il s'élança hors de la loge, bondit dans l'escalier, franchit l'allée et sortit de la maison.

Voici ce que venait de lire l'orphelin:

"Cher Paul, je vous écris à la hâte, en cachette. Cette lettre vous parviendra-t-elle? Dieu le veuille! Fritz Horner et Rodille m'entraînent loin de Paris. J'ai entendu prononcer le mot Bretagne.. Ces hommes me font peur... Je sens bien qu'avec eux, à toute heure, je suis menacée... Suivez-moi, Paul, défendez-moi, sauvez-moi si vous m'aimez. — BLANCHE"

Cette lettre, beaucoup mieux que tout ce qu'il nous serait possible d'ajouter, doit expliquer, à nos lecteurs, l'accès de soudain délire du jeune homme. Blanche n'était pas perdue pour lui! Du moment qu'elle se trouvait entre les mains du magnétiseur et de Rodille il se croyait certain de la retrouver et de la reconquérir, fallut-il, pour cela, la poursuivre jusqu'au bout du monde!

En quittant la rue du Musée, Paul s'efforça rapidement dans le dédale des ruelles étroites qui serpentaient aux alentours de la place du Carrousel. Il prenait de toute sa vitesse, la direction du quartier Popincourt, car il conservait vaguement l'espoir que Blanche n'était pas encore partie, et que peut-être il réussirait à empêcher son départ. Comment? par quels moyens? Il n'en savait rien, et il ne s'en inquiétait guère. Il courait comme un cheval lancé au grand trot. Il ne ralentissait pas un seul instant son allure, et, chemin faisant, il se répétait:

Que Dieu est bon! et que j'ai bien fait de ne pas mourir ce matin!

On comprend, sans que nous ayons presque besoin de le dire, que Paul, en proie à une surexcitation pareille, n'accordait aucune attention à ce qui se passait autour de lui. Il heurtait les piétons sans écouter leur plaintes et sans prendre souci de leurs injures et leurs menaces. Il risquait, à chaque pas, de se faire écraser par les voitures.

Tout à coup, au moment où il traversait une rue coupée à angle droite par une autre, il entendit un grand bruit de fers sur le pavé sonore; le mot "Gare!" lancé d'une voix vibrante, traversa ses oreilles, en même temps qu'il entrevoyait vaguement un double tourbillon de feu qui venait droit à lui. Il voulut s'arrêter, mais la force d'impulsion acquise le poussait irrésistiblement en avant.

Une grande clameur s'éleva. Une sensation inouïe traversa son cerveau comme une fleche, puis il ne vit plus rien, il n'entendit plus rien, il ne sentit plus rien. Le poitrail d'un trotteur anglais, attelé à un cabriolet de maître venait de l'envoyer rouler à dix pas, sans connaissance.

Lorsqu'il reprit ses sens, au bout de quinze à vingt minutes, il était assis sur un fauteuil, dans la boutique d'un pharmacien. Des linges mouillés lui serraient le front; un médecin, qui par hasard s'était rencontré là, lui faisait respirer des sels, et un jeune homme d'une parfaite élégance le regardait avec une vive expression d'intérêt.

Le jeune homme, auteur involontaire de l'accident dont il fallait chercher dans l'imprudence de Paul Mercier la cause unique et véritable, était le propriétaire du cabriolet. Quelques minutes suffirent au médecin pour s'assurer que la chute de l'orphelin n'avait produit ni contusions sérieuses.

Ah! par ma foi, mon jeune ami, s'écria-t-il, vous pouvez vous flatter d'avoir du bonheur! Tout autre à votre place, se serait rompu le cou et brisé les os! Vous, rien ne vous empêche de continuer votre promenade! Je vous engage cependant très fort à ne pas recommencer trop souvent ces tours de force.

Monsieur, dit à son tour à Paul le jeune homme élégant, je ne me serais jamais consolé s'il vous était arrivé malheur par mon fait quoique je pense n'avoir rien à me reprocher, pas même une imprudence. Voici ma carte. Venez me trouver, je vous en prie, si je puis vous être bon à quelque chose. Vous me rendrez très heureux en me procurant l'occasion de vous devenir utile.

Le costume de Paul, tout râpé et souillé de boue, annonçait la misère la plus profonde. Le jeune homme riche ajouta timidement d'une voix très basse, afin de ne point humilier celui à qui il s'adressait:

Cette chute terrible a mis en désordre et déchiré vos vêtements, il est bien juste que vous me permettiez de les remplacer.

Et, sans attendre la réponse de Paul abasourdi, il glissa dans sa main une petite bourse, en même temps que sa carte, puis il sortit rapidement de la pharmacie, remonta dans sa voiture et disparut.

Paul Mercier, pourpre de confusion d'avoir reçu ce qu'il ne pouvait s'empêcher de considérer comme une aumône, s'éloigna à son tour, après avoir remercié chaleureusement le médecin et le pharmacien de leurs bons soins.

Lorsqu'il eut fait une centaine de pas, il s'arrêta devant le vitrage d'un magasin, et il tira de sa poche la carte et la bourse qui venaient de lui être remises. La carte portait un nom aristocratique; la bourse contenait six pièces d'or.

Cette somme, en ce moment, constituait une réelle fortune pour Paul qui ne possédait pas un sou et qui mourait littéralement de faim. C'était bien véritablement par une manisfestation de la Providence que lui arrivait ce secours inattendu et inespéré. Le jeune homme le comprit. Du fond de l'âme il bénit Dieu et il remercia son généreux bienfaiteur.

XXV

Il faisait nuit noire lorqu'il arriva rue des Amandiers-Popincourt. Il ne s'agissait plus pour lui de s'introduire clandestinement dans l'enclos, en franchissant une muraille. Il était décidé à parler haut et ferme, à magnétiser, à réclamer Blanche comme sa fiancée, et à le menacer, en cas de refus, de l'intervention du commissaire de police. En consequence, et comme s'il eu voulu se provoquer à lui même l'énergie de sa résolution, il sonna vigoureusement à la petite porte.

La servante vint ouvrir au bout de deux ou trois minutes.

Qu'est-ce que vous voulez? demanda-t-elle.

Le docteur Horner.

Connais pas.

Je veux dire M. Leroux, reprit Paul, se souvenant que le nom véritable du docteur était inconnu de cette fille.

Ah! M. Leroux! Eh bien, si vous tenez à le voir, vous arrivez trop tard.

Il est parti? s'écria Paul.

Comme vous dites...tantôt, à trois heures, avec son ami et la petite demoiselle, dans un beau carosse à deux chevaux! et un postillon! et des grelots! Fallait voir! Tout le quartier était aux fenêtres. Si vous voulez leur courir après, je vous conseille de vous dépêcher!

Paul baissait la tête. La servante l'examinait curieusement.

Ah ça, mais attendez donc, reprit-elle, je vous connais, vous êtes déjà venu ici.

Oui.

Est-ce que, par hasard, vous ne seriez pas le jeune homme?...

Quel jeune homme?

Je me comprends.

C'est possible, mais moi je ne vous comprends pas.

Enfin, comment vous appelez-vous?

Paul Mercier.

C'est bien cela! j'en étais sûre. C'est moi qui ai mis la lettre à la poste, j'ai peut-être eu tort, mais la pauvre petite demoiselle m'a suppliée tant et si fort que je n'ai pas eu le courage de résister. D'ailleurs vous devez être amoureux, la chose est certaine, et les amoureux ça m'intéresse.

Il est écrit, murmura Paul avec attendrissement, qu'aujourd'hui, de quelque côté que je me tourne, je trouverai du dévouement et des braves cœurs! La mauvaise chance est elle lasse de me persécuter? Mon étoile, si longtemps obscure, deviendra-t-elle enfin brillante?

Ma fille, reprit-il en s'adressant à la servante, à votre tour dites moi votre nom.

Victorine Poupart, tout à votre service. Mais pourquoi donc que vous me demandez cela.

Pour m'en souvenir, afin que si jamais je deviens riche (ce qui, par malheur, n'est guère probable), je puisse vous retrouver et payer dignement l'immense service que vous m'avez rendu aujourd'hui.

La servante se mit à rire.

Eh? laissez donc, dit-elle, vous voulez vous gausser de moi! Un billet doux, ça vaut trois sous.

Peut-être bien, répliqua Paul, mais la vie d'un homme vaut plus que cela, et vous avez sauvé la mienne.

En quittant la rue des Amandiers, l'orphelin prit à la hâte un repas substantiel, dont il avait grand besoin après un long mois de famine, puis il se rendit à la poste aux chevaux et là sollicita des renseignements. Il obtint facilements la certitude que, vers les deux heures, sur le vu d'un passeport au nom de Rodille, des chevaux avaient été délivrés. Il questionna le postillon et il apprit de lui qu'après une courte station dans la rue des Amandiers, il avait conduit au relais de Sèvres un brisk contenant trois personnes, deux hommes et une fille, et que son confrère de Sèvres s'était dirésur Versailles.

Il devenait évident pour Paul que Blanche n'avait commis aucune erreur en croyant entendre prononcer le mot de Bretagne. Les relais de Sèvres et de Versailles étaient en effet les deux premiers de la route de Quimper par Alençon. Mais quels motifs impérieux pouvaient attirer en Bretagne Rodille et le magnétiseur? Pourquoi entraînaient-ils Blanche avec eux? Paul se posait vainement ces questions et ne trouvait à se faire aucune réponse.

XXVI

Laissons s'écouler un intervalle de quarante-huit heures, et prions nos lecteurs de vouloir bien nous accompagner au fond de la Bretagne, sur la route royale de Paris à Quimper, à six ou sept lieues de Ploërmel.

Il était à peu près dix heures du matin. La route montueuse et mal entretenue, tantôt escaladait des collines abrutes, tantôt descendait les pentes de vallées profondes. A droite et à gauche s'étendaient d'immenses forêts.

Sur cette route, et se dirigeant vers l'Ouest, marchait lentement un petit cheval maigre, de chétive et piteuse apparence, attelé à un long chariot à quatre roues recouvert de toile goudronnée. Un homme pauvrement vêtu, porteur d'une longue barbe grisonnante et coiffé d'un large chapeau de paille, conduisait ce cheval par la bride. De la main droite il tenait un bâton noueux armé d'une pointe de fer à son extrémité inférieure. Un grand et magnifique chien chauve, dogue de la plus forte race courait joyeusement en avant, et, de minute en minute, revenait auprès de son maître, afin de quêter une caresse.

L'homme était Jean Vaubaron, accompagné de son fidèle Tristan, tout à fait remis des suites du coup de pistolet tiré sur lui par Rodille, à Harfleur.

Jean Vaubaron n'ayant pas réussi à retrouver à Paris le magnétiseur et la voyante dont il voulait solliciter de nouveau les révélations, voyageait avec son chariot contenant une douzaine de mannequins fabriqués par lui et doués de mouvement, grâce aux procédés ingénieux sur lesquelles il fondait jadis de si grandes espérances.

Dans chaque ville, dans chaque bourgade, dans chaque village, il s'informait si autrefois, à une époque qu'il indiquait d'une façon précise, une petite fille inconnue, une blonde enfant de cinq ans, n'était pas arrivée seule et errante dans le pays, ou n'y avait point été amenée. Partout la réponse était négative, et cependant le malheureux père s'obstinait à espérer contre toute espérance et continuait ses inutiles recherches.

Le soir il faisait halte après une longue journée de marche, et, dans la salle basse d'une auberge ou, à défaut d'auberge, dans la grange d'une ferme moyennant la modique rétribution d'un sou par personne, il exhibait ses figures de cire devant les paysans émerveillés, et il parvenait ainsi à payer son gîte et sa nourriture.

Au moment où nous venons de le rejoindre, cheminant par une belle matinée sur la grande route de Ploërmel, Vaubaron se sentait plus triste et plus découragé que de coutume; de sombres sentiments l'assiégeaient, il lui semblait qu'une nouvelle et prochaine catastrophe allait le frapper, après tant de catastrophes successives.

Un incident inattendu vint tout à coup distraire Jean de ces pensées de mauvais augure. Le cheval maigre achevait de gravir, non sans peine, une longue et rapide montée de plus de deux kilomètres. La pauvre bête s'arrêta d'elle-même sur le plateau formant le couronnement de l'éminence, et Vaubaron, pour lui laisser le temps de reprendre haleine, s'assit sur un tas de pierres au bord du chemin. Tristan s'étendit à ses pieds.

Deux ou trois minutes déjà s'étaient écoulés, lorsque le chien, relevant brusquement la tête, donna des symptômes manifestes d'inquiétude; il aspira l'air à plusieurs reprises dans la direction du bois voisin, il fit entendre un grondement sourd, et enfin il se dressa sur ses pattes d'un air menaçant.

Eh bien, Tristan, qu'y a-t-il donc? lui demanda Vaubaron en le caressant pour le calmer.

Le chien ne parut même pas entendre la voix de son maître, et ses grondements prirent un caractère sinistre. En même temps l'ex-mécanicien tressaillit en voyant surgir du bois, juste en face de lui, une louve efflanquée, d'une maigreur de squelette, le poil hérissé, la gueule écumante et les yeux flambyants.

Vilaine rencontre! pensa Vaubaron, qui fut debout aussitôt, et qui se mit sur la défensive en brandissant son bâton ferré.

Mais la louve ne s'occupait pas de l'homme, elle ne voyait que Tristan. Elle bondit vers lui et s'efforça de le saisir à la gorge. Le brave dogue sut éviter ce premier choc, qui pouvait et devait être mortel. A son tour, il s'élança sur sa terrible ennemi, mais avec plus d'adresse et plus de bonheur. Il la saisit par l'échine et l'on entendit craquer les os sous ses formidables mâchoires. Du premier coup la louve avait les reins brisés!

Malgré cette blessure terrible, elle n'était point hors de combat. Elle se tordit comme un serpent, elle se roula dans la poussière en entraînant son ennemi dans sa chute, et pendant quelques secondes tous deux formèrent un groupe étrange et mouvant, un entrelacement hideux, pareil à ces monstres fantastiques enfantés par l'immagination et matérialisés par le ciseau des tailleurs d'images du moyen âge.

Cette lutte acharnée se poursuivait sans bruit. La louve ne hurlait point. Le chien n'aboyait pas. Tous deux râlaient en enfonçant leurs crocs rougis dans la chair palpitante. Vaubaron, très inquiet pour Tristan, avait hâte d'intervenir et de terminer la bataille en tuant la bête féroce, mais il ne pouvait frapper au hasard, et son regard ne distinguait pas, dans ce pêle-mêle effroyable de deux animaux, lequel était la louve, lequel était le dogue. Pâle et frémissant d'émotion, il attendait, le bâton levé. Enfin, pendant la deuxième partie d'une seconde, la tête de la bête fauve se détacha nettement du groupe. Le bâton retomba. La pointe de fer retrouvrit le crâne anguleux, et le monstre expirant se raidit dans une suprême convulsion.

Vaubaron s'éloigna de quelques pas et appela Tristan. Le chien gisait épuisé au milieu d'une boue sanglante; il retrouva la force de se relever pour obéir et vint à son maître. Son sang coulait par dix blessures. Vaubaron l'examina avec soin, palpa toutes les parties de son corps et acquit bien vite l'heureuse certitude qu'aucune de ces plaies n'était grave.

Dans les profondeurs de la vallée ouverte sous les yeux du voyageur coulait un ruisseau dont les méandres étincelaient au soleil comme un ruban d'argent bruni. Vaubaron plaça Tristan sur la paille qui garnissait le devant du chariot, il reprit le cheval par la bride, il le contraignit à mancher plus vite, et il ne l'arrêta qu'au bord de cette eau fraîche et courante aperçue depuis la hauteur.

Le dogue descendit de lui-même, but avidemment, et se plongea dans le ruisseau avec une satisfaction manifeste. Quand il sortit de ce bain glacial, au bout de quelques minutes, ses blessures ne saignaient plus. Il sembla joyeux et reposé. Il secoua son poil ruisselant et se mit à bondir autour de son maître comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé.

L'ex-mécanicien, rassuré complètement, se remit en route aussitôt, et arriva dans la petite ville de Ploërmel vers les cinq heures de l'après-midi. Il s'installa avec sa voiture et son matériel à l'auberge de la poste aux chevaux, la première qui se trouva sur son passage, et il employa sa soirée, comme du coutume, à donner une représentation de figures de cire et à gagner ainsi la petite somme nécessaire pour payer son souper et son gîte. Après la représentation, il replaça ses mannequinst en bon ordre dans le chariot, et se fit indiquer, par l'aubergiste maître de poste, la chambre où il devait passer la nuit.

Cette chambre était une sorte de cabinet peu meublé, voisin de l'écurie. Vaubaron éleva son âme vers Dieu, ainsi qu'il ne manquait jamais de le faire à la fin de chaque journée. Il donna une dernière pensée à sa fille, une dernière caresse à son chien, et s'endormit du sommeil lourd et profond de l'homme épuisé de fatigue.

Au bout de deux heures environ il fut brusquement éveillé par un soudain tapage. Les roues d'une voiture, lancée à toute vitesse, broyaient les pavés inégaux. Des chevaux hennissaient, des grelots s'agitaient; on entendait claquer un fouet. Ce grand fracas cessa tout à coup. La voiture venait de s'arrêter devant l'auberge, et le postillon du relais précédent commençait à dételer.

Rien de plus simple que tout ceci, et Vaubaron n'aurait pas même accordé une minute d'attention à ce qui se passait au dehors, si le dogue réveillé en même temps que son maître, n'eût semblé saisi tout à coup d'un violent accès de colère. Il se mit à pousser des gémissements lugubres qui se changèrent bien vite en hurlements furieux. Il se dressa contre la porte, dont ses ongles entaillèrent le bois. Il mordit cette porte, comme s'il eût voulu la dévorer. Enfin il montra tous les symtômes d'une férocité qui n'était ni dans son caractère ni dans ses habitudes, et, à mesure que les minutes s'écoulaient, ses cris devenaient de plus en plus semblables aux rauquements du tigre dont on égorge les petits.

L'ex-mécanicien ne pouvait rien comprendre à cette crise de rage inouïe. Tout ce qu'il supposa capable de calmer Tristan, il le mit en œuvre, mais sans résultat. La fureur inexplicable du dogue, bien loin de s'apaiser, redoublait. Ses dents se heurtaient à se briser. Sa gueule était blanche d'écume, et enfin, il s'obstinait, dans ses tentatives contre la porte avec un acharnement grandissant.

Tout ceci n'est pas naturel! pensa Vaubaron. Qu'est-ce que cela signifie? Je n'en sais rien, mais il faut voir.

Il sauta à bas de son lit. Il s'habilla rapidemsnt, puis, passant son mouchoir de poche en guise de corde dans le collier de Tristan, afin de pouvoir maintenir le dogue auprès de lui, il ouvrit la porte. Tristan fit, pour s'élancer au dehors, un bond si brusque et si impétueux que Vaubaron, chancelant, faillit lâcher prise; mais il était sur ses gardes et il ne laissa point gagner la main.

Dans la cour, des lanternes d'écurie allaient et venaient. Dans la rue, une chaise de voyage toute attelée attendait. Vaubaron, guidé, ou plutôt traîné par son chien, allait se diriger du côté de cette voiture. Il n'en eut pas le temps. Le nouveau postillon se mit en selle, agita son fouet, enfonça ses éperons dans le ventre de son porteur, et les chevaux partirent au galop.

Tristan se débattait sous la main de son maître en poussant des plaintes déchirantes. Il était clair que son instinct lui ordonnait de suivre la voiture, et que, se voyant contraint d'obéir, et ne voulant pas user de sa force contre le maître qui le tyrannisait ainsi, il éprouvait le plus violent désespoir et le témoignait à sa manière. Le postillon du précédent relais s'apprêtait à repartir.

Mon ami, lui demanda Vaubaron, quelles sont ces personnes que vous venez de conduire jusqu'ici, je vous prie?

Ma foi jurée, je n'en sais rien, répondit le postillon. Tout ce que je connais d'eux, c'est qu'ils aiment à aller bon train et qu'ils payent comme de braves gens.

Ce sont des hommes?

Il y en a deux, et ils ont avec eux une petite demoiselle que j'ai vue mieux que je ne vous vois dans la salle de l'auberge de Pédernec, et qui serait révérence couler, aussi belle que Notre-Dame si elle n'était si pâlotte.

Et, reprit Vaubaron, où vont-il?

Dame, ils vont à Josselin, ça c'est sûr, puisque Josselin est le premier relais. Mais une fois là je ne sais plus, car ils peuvent y rester, ou continuer, ou retourner, selon leur idée, et vous comprenez bien que je ne la connais pas, moi, leur idée.

Après avoir ainsi fait acte de complaisance en répondant au questionneur, le postillon enfourcha son cheval et partit au grand trot. Vaubaron regagna sa chambre en se disant tout bas:

Deux hommes et une jeune fille! que m'importe? Mais pourquoi donc cette rage de Tristan, et pourquoi suis-je si ému en pensant qu'une jeune fille vient de passer ici?

(A CONTINUER.)

ON DEMANDE 10 ouvriers charpentiers trouveront immédiatement de l'emploi en s'adressant à M. Vital Robert, 33 Fifth Avenue, Pawtucketville.

DR. G. C. BATES,

DENTISTE,

ANGLE DES RUES

MIDDLESEX & ELLIOTT.

Assistant Canadien-français pour la clientèle canadienne. Dents faites à l'électricité.

D. THEBERGE,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARBON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.

" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND

188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis debutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servir avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm. FERLAND, 188 RUE LOWELL.

A. CHOQUETTE,

Entrepreneur de Pompes Funebres.

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits et Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

Magnifique Corbillard Noir pour les Eenterrements des grandes personnes, et un Blanc our les Enterrements d'enfants.

Carrosses de premiere classe pour mariages, Baptemes et Funérailles.

A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON,

Lawrence, Mass

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Phytolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons, vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Springfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de p'eurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centsines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MARK M. M. YEARY.

Springfield Green, County, M

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies des Rognons

Sont entièrement uéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés: Je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur ma figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.

(Signé) J. D. JOHNSTON,

Savannah, Ga.

Témoignage du maire de Séquin, Tex.

Séquin, Tex. 14 juin 1893.

MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enleve toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement

CAPT. W. M. RUST, Avocat.

Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.

Tous les Pharmaciens le vendent.

A Lawrence, par H. W. Whitney.

LIPPMAN BROS.,

Propriétaires.

Bloc Lippman, Savannah, Ga.

Quand vous Peinturez vos Edifices, employez le

B. K. & Co's,

Une Peinture de maison préparée pure, et pour les planchers employez les

Peintures U. S. N. Dick,

Sèchent en une nuit et restent dans cet état. Venez demander nos cartes de couleurs.

Vendues seulement par

C. B Coburn & Co

35, 39, 41 Rue Market.

A. FENTON

653 Rue Merrimack 653

Ustensile de Cuisine

en Bois et en Ferblanc. Graines pour Jardins, Graines de Fleurs de toutes sortes aux plus bas prix de la ville

Allez faire une visite et vous serez satisfaits.

PATENTS

CAVEATS, TRADE MARKS COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. $3 a year. Specimen copies sent free.

Building Edition, monthly $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY

J. E. BENOIT,

206 RUE LOWELL, Lawrence

Le meilleur endroit de la ville pour acheter du

Bois et du Charbon.

Egg Franklin Coal,	$7.75.
Stove Franklin Coal,	$8.00.
Stove Coal,	$6.00.
Nut Coal,	$6.00.
Egg Coal,	$5.75.
Broken Coal,	$5.50.
Cumberland Coal,	$5.75.

☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.

Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

L'endroit par excellence pour acheter toute sortes de Bois et de Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

F. S. HAMLIN,

Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.

—EST—

Agent d'Assurance contre le Feu

Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill,

F A Chase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. IX. Soyons Unis. LOWEL, MASS., VENDREDI 5 JUILLET 1895. Soyons Distingues. No 94

N. E. MIVILLE.
PHARMACIEN * DIPLOME
44 RUE HAMPSHIRE,
Vend ce qu'il y a de Mieux en Fait
D'ARTICLES DE TOILETTE,
ESSENCES, PARFUMS,
EXTRAITS, SVONS, ETC.
LES MEILEURES VINS ET LIQUEURS A L'USAGE DES FAMILLES
Liniment - et - Sarsaparilla - de - Miville,
Rien de Surpassable chez les autres Pharmaciens,
Prescriptions une Specialite.

BOSTON & MAINE R R.

ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.

Commencant le 30 Sept. 1894.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 00 m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30 p m; — Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, 9 p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20 a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 25 p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30 a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par Bangor) mardis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport(via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept, 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimark de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit: Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, ¶11 03, a m; 12 00, m, ¶1 47, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

*Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47, p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 45, 5 47 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 5 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Antrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m, 12 11, 1 50, 3 45, 5 42, 6 21, 8 13, 8 45 p. m.; Dimanches, 10 00 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 6 00, 8 13, 8 45, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, †8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River — 9 45 a m; 1 50, †8 43 p m.

Pour Montpelier, Montreal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via the Ligne du Central Vermont — 9 45, a m; 12 11, †8 13 p m.

[illegible]

Trains de Québec via White River Junction — 9 45, a m, 8 13 p m, tous les jours excepté le Dimanche.

1 train 28 heures pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parloir et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Côte du Pacifique,

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

LA MACHINE
Pour Nettoyer les Tapis de
DILLON.
750 Rue Essex, Lawrence
C'est la meilleure machine jamais vue avant aujourd'hui. Les Tapis unés et minces ne sont pas exposés à être endommagés par ce procédé.
Aussi Costumes Teints en Couleurs qui ne changent pas
Nettoyage à la Vapeur, Naphtha et à Éponge sèche.
Réparage et repassage une spécialité.
☞ N'oubliez pas l'endroit,
750 RUE ESSEX
En face de la Station des Tramways, Lawrence, Mass.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

Durant & Rogers,
ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.
Si chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.
Si vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.
Si vous préférez acheter une Montre à bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.
☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.
Commis canadiens :—J. A. Legault et C. A. Goozac.

DURANT & ROGERS.
Au coin des Rues
Central & Middle.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,
2 et 4 Rue Andover
Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.
Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.
Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

Le Francais a la Louisiane

Le *Meschacébé*, un journal publié en français à la Louisiane, annonce sa transformation en feuille anglaise, dans les termes suivants:

"A moins d'être soutenu et protégé tout spécialement, un journal français ne peut vivr en Louisiane. Aussi n'est-il pas étonnant que tous les journaux de campagne qui avaient une partie française l'aient abandonnée. Seuls encore quelques-uns ont le courage de parler la langue française. Dans toutes les paroisses de l'Etat, il n'y a plus aujourd'hui qu'une demi-douzaine de journaux qui parlent français. Nous avons beau compter, nous n'en trouvons plus que *trois*, le *Pionnier*, l'*Intérim* et puis tel autre qui voudra se compter. A la Nouvelle-Ibérie, à St-Martinville, à la Pointe-Coupée, à Natchitoches, dans les paroisses Plaquemire, St-Bernard, St-Charles, Iberville, aux Avoyelles, où l'on parle couramment le français, on n'a plus que des journaux anglais. A la Nouvelle Orléans, que de naufrages parmi les journaux français! et comme il en reste peu!"

On se demande comment il se fait que les Français de la Louisiane ont perdu leur langue, tandis que les Français du Canada, qui se trouvaient dans une position tout aussi précaire, l'ont, eux, conservée? Bien plus que cela, il y a depuis plus de vingt-cinq ans un grand nombre de Canadiens-français aux Etats-Unis, dans la Nouvelle-Angleterre comme dans l'Ouest, et le français est encore la langue qu'ils parlent, de même que les journaux français sont ceux qu'ils lisent.

Nous croyons que la fondation de paroisses et d'écoles essentiellement françaises ont préservé les Canadiens français de l'angliciation ou de l'américanisation.

Les Français de la Louisiane, sans clergé national et sans écoles françaises, achèvent de perdre leur langue.

Ils devraient imiter notre exemple, s'il en est temps encore.

LA FOUDRE.

Voilà un sujet d'actualité, n'est-ce pas?

Le *Times* de cette ville contenait samedi un article sur la question de nature à rassurer ceux qui ont une peur bleue du tonnerre—et ils sont nombreux.

Notre confrère dit que personne à Lowell ne devrait être alarmé plus que de raison quand il tonne, parce que dans un récent rapport du bureau météorologique il est démontré clairement que les habitants d'une ville sont comparativement en sûreté pendant les orages électriques, du moins beaucoup plus que les gens des campagnes.

La raison en est, ajoute-t-il, que la multiplicité des toitures, des conduits, des cheminées, des clochers, etc., contenant beaucoup de fer disperse l'électricité et en diminue les effets. C'est rare qu'on entende parler d'un accident causé par la foudre ou d'une maison incendiée par la même cause dans une ville de quelque importance. Les pertes matérielles causées dans les campagnes par la foudre sont de beaucoup plus considérables que dans les villes. Le nombre de personnes tuées par le tonnerre chaque année est d'ailleurs très faible. A partir de 1890 jusqu'à 1895, soit cinq ans, seulement 1120 personnes ont été tuées par la foudre aux Etats-Unis.

Et notre confrère conclut que le risque qu'une personne court lorsqu'il tonne, surtout dans une ville et si elle habite un gros édifice, est si faible qu'il ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête.

Il y a certainement tout autant de danger quand on voyage en chemin de fer, en tramways électriques ou simplement en voiture dans une ville populeuse que lorsque le ciel est sillonné d'éclairs.

Qu'on calcule le nombre d'accidents des deux côtés, et l'on verra bien.

Elle Pleurait Souvent.

L'enquête sur la tragédie de St. Henri se continue. Or, voici un des témoignages les plus importants qui ont été rendus, il devra intéresser fortement nos lecteurs:

"Madame Hélène Levasseur, épouse de Charles Sauvé, a ensuite donné son témoignage. Elle connaissait la famille Demers depuis un an. Nous avons, dit elle, été voisins pendant ce temps-là. Je suis allé au logis de Mme Demers, vers trois heures, la journée du meurtre. J'avais été mandée là par Mme Nantel qui avait envoyé ma fille me chercher. Ma fille m'a dit: Venez au plus tôt. Mde Demers est baignante dans son sang, elle se meurt et Mde Nantel vous demande. Durant tout le temps que j'ai connu Mde Demers, j'ai toujours remarqué qu'elle était une très bonne femme, très propre et prenant bien soin de ses enfants. Cependant elle paraissait avoir de grands chagrins. Elle pleurait très souvent. Un jour que j'étais allée chez elle et que je l'avais trouvée toute en larmes. Elle m'a dit: Ah! madame Sauvé, si vous saviez... En une autre circonstance, la défunte a ajouté: Si mon mari continue, je vais le laisser. Bien des fois, je l'ai surprise à pleurer. Elle m'a dit un jour qu'elle pleurait parce qu'elle voyait son mari entrer souvent chez une dame Proteau. C'est dans le mois de janvier qu'elle me parlait de cela. Elle en voulait beaucoup à Mde Proteau, elle était jalouse d'elle. M. Demers avait bien soin de sa femme. Il était toujours calme dans la maison et ne se fâchait jamais. Je n'ai jamais eu connaissance qu'il ait eu des querelles avec sa femme. Cette dernière ne recevait personne, et parlait très rarement de son mari."

La fille de Mde Sauvé a aussi rendu un témoignage très intéressant, dont voici des extraits:

"Je voyais la défunte tous les jours quand nous étions voisines. C'était une très bonne femme. Elle ne parlait que quand c'était nécessaire.

Elle était très réticente au sujet de sa famille. Elle m'a dit seulement qu'elle avait un oncle prêtre, et une sœur qui demeurait aux Etats-Unis. Elle ne m'a jamais parlé de son mari. Elle pleurait souvent depuis l'hiver dernier. J'ai toujours cru qu'elle pleurait sa petite fille Berthe, morte quelque temps auparavant. Je connais Mme Proteau de vue; je ne connais rien de mal à son sujet. Je ne suis jamais allée chez elle, et je ne sais pas si M. Demers y allait. Mme Demers me recevait toujours avec politesse et se montrait très empressée pour moi. Je n'ai jamais remarqué qu'elle avait quelque point de jalousie contre moi. Elle m'invitait toujours, même dans les derniers temps, à aller la voir. Et quand j'étais quelques jours sans lui rendre visite, elle venait me chercher chez nous.

—Etes-vous quelquefois sortie avec M. Demers?

—Oui, une fois, il y a un an. Ma mère et moi, nous étions chez M. Demers. Je devais alors aller à la pharmacie, et Mme Demers a dit à son mari de venir avec moi et de lui apporter le parfum.

—N'êtes-vous pas allé au parc Sohmer avec M. Demers?

—Non, pas avec lui, j'y suis allée avec mon frère et le frère de M. Demers.

—Est-ce que M. Demers n'était pas avec vous?

—Il était avec nous, mais ce n'est pas lui qui m'accompagnait.

—Mde Demers était alors à la campagne. C'était dans l'après-midi, un dimanche. N'est-il pas vrai que vous êtes allée au parc Royal avec M. Demers?

—Non, monsieur, je ne sais même pas où se trouve ce parc.

Le témoin continue: Mde Demers ne m'a jamais paru être jalouse d'aucune autre personne. Je n'ai jamais eu une connaissance personnelle de quelque querelle entre la défunte et son mari. M. Demers s'enivrait quelquefois, mais sa femme ne se plaignait jamais. La petite Maria, cependant, est venue chez nous un jour et nous a raconté que son père avait jeté sa maman par terre le matin. Je n'ai jamais vu de couteau entre les mains de Demers. Je ne suis allée nulle part le soir de la veille du meurtre.

Nouvelles du Canada.

QUEBEC.

M. TARDIVEL

—"Pour la Patrie," tel est le titre d'un roman que M. J. P. Tardivel, directeur de la *Vérité*, doit publier bientôt. Le livre sera imprimé en beaux caractères et formera un volume de plus de 400 pages. L'auteur fait entrer ses personnages en scène en 1945, c'est-à dire vers le milieu du XXe siècle. Il nous représente la patrie, le Canada, comme étant alors devenue presqu'entièrement la proie de l'impiété et des sociétés secrètes, renforcés par de nombreux adeptes qu'une révolution aurait chassés de la France pour les jeter sur notre pays.

OTTAWA

TOMBE MORT SUR LA RUE

—En se rendant au palais archiépiscopal pour présenter le R P Groleau, du monastère des Dominicains, de Lewiston, Maine, aux prêtres de Mgr Duhamel, le R P Gauvreau, du couvent de cette ville, est tombé mort sur l'avenue Primrose. C'est une syncope du cœur qui l'a emporté.

Le défunt était né à Québec et était âgé d'environ 39 ans.

BELŒIL,

SOUS UN CONVOI

—Un accident grave est arrivé au parc Otterburn.

Des excursionnistes venant de St Hyacinthe se rendaient en pique-nique à ce parc charmant lorsque près de là, un jeune homme du nom de Arthur Benoit voulut descendre pendant que le convoi était encore en mouvement. Le malheureux tomba en bas du wagon et eut le bras gauche broyé sous une roue.

Il a été immédiatement transporté à Belœil où on lui a donné les soins nécessaires.

LENNOXVILLE

UN MEURTRE

—Une horrible tragédie vient de se dérouler ici. Un charretier du nom de J H. Hull, de ce village, et Sherman, sellier de Martinville, se sont égorgés vendredi matin.

Sherman logeait chez Hull. Il était sortie plusieurs fois durant la soirée, et comme on lui conseillait de monter se coucher, il répondit qu'il attendait que Hull fut monté. Peu de temps après qu'ils furent montés tous deux, on entendit une altercation et quand Mde Hull entra dans la chambre elle vit son mari et son compagnon baignant dans leur sang, la gorge profondément entaillée. Depuis lors, Hull est mort et Sherman peut encore survivre. On ignore le motif de cette lutte terrible.

On croit cependant que c'est Sherman qui a dû être l'assaillant, car les blessures ont été faites avec un rasoir et il n'y en avait pas chez Hull.

On croit que le meurtrier est fou.

ST LUC.

DES MILITAIRES SANS SCRUPULE

—Ces jours derniers, vers trois heures et demie de l'après-midi, une troupe de cavaliers venant, paraît-il, de Clarenceville, et se dirigeant vers le camp de Laprairie, est passée par la paroisse St Luc, située entre St Jean et Laprairie.

Nos militaires marchaient sans ordre et trompaient les ennuis de la route en chantant, criant.

L'un de ces soldats, voulant sans doute faire le matamore ou montrer aux paisibles paroissiens de St Luc, ce que c'était que des gens d'épée, est même entré dans le bureau de poste de la localité tenu par M. Maximin Marsan, et situé en face de l'église. Dans le temps il n'y avait que Mme Marsan à la maison. Notre militaire refusant d'obéir aux ordres de Mme Marsan qui lui disait de sortir, vu la conduite qu'il tenait vis-à vis d'elle, celle-ci s'empara d'une fourche qu'il y avait à sa portée et c'est à coup de bâton que notre gendarme dut retourner raconter ses exploits à ses copains.

Cette troupe de cavaliers essayait, dit-on, de terroriser tous ceux qu'ils rencontraient sur le passage et qui s'apprêtaient à faire chapeau bas devant l'uniforme des fidèles serviteurs de Sa Majesté.

On dit même qu'ils ont failli jeter le curé de St Luc ou un autre prêtre dans un fossé. Des qu'ils rencontraient une voiture, ils prenaient plaisir à jeter leurs montures dessus, pour insulter ou narguer les gens.

On parle d'arrestation sous court délai.

PORTAGE du FORT

CHARETTE UN MORMON

—Joseph Charette, de Campbell's Bay, vient de perdre la vie accidentellement à Bryons Bay, et en faisant quelques recherches sur sa famille, l'on a découvert qu'il était le mari de plusieurs femmes. Outre sa moitié de Campbell's Bay, il en avait une autre à Eau Claire, vivante encore, et une seconde, décédée vendredi dernier, une quatrième veuve venant de Montréal s'est reudue auprès du défunt qu'elle a reconnue pour son premier mari. Le croyant mort depuis longtemps elle en avait épousé un autre.

Le Discours de M. Turgeon

L'*Événement* apprécie comme suit le discours de M.A. Turgeon, député de Bellechasse, au Monument des Braves, à Québec, et dont nous avons parlé ces jours derniers:

"On s'attendait à beaucoup de la part du jeune orateur. Il a surpassé l'attente. De sa voix éloquente que l'on aime tant à entendre dans l'enceinte législative et dans les grandes conventions nationales, il a célébré, dans un discours considéré comme un chef-d'œuvre de fond, de forme et de diction, la gloire des héros du 28 avril 1760."

BEAUCOUP D'OUVRAGE

CAPTURE D'UN GRAND NOMBRE DE DELINQUANTS.

Le Carnet du Policeman tenu Ouvert un Moment.

Notre police a eu beaucoup d'ouvrage pendant la soirée de samedi.

La voiture cellulaire, la fameuse "Black Maria", a dû faire ce soir-là 29 voyages, pour transporter au poste 38 délinquants, la plupart des ivrognes plus ou moins querelleurs.

Plusieurs délinquants accusés de voies de fait ont comparu devant le tribunal de police aujourd'hui.

Parmi les personnes qui ont été assaillies samedi soir se trouve M Drury, l'agent de la "Humane Society." Il s'en retournait à sa demeure, lorsqu'en passant vis-à-vis le magasin de Cook, Taylor & Co., rue Central, Robert Scott, un individu très agressif, lui demanda impérieusement une allumette. M. Drury refusa et Scott de donner un coup de poing en pleine face à l'agent. Celui-ci, aidé du policeman Hick on, opéra l'arrestation de l'assaillant qui ne se doutait aucunement avoir assailli un homme de police.

Depuis quelques soirs, une bande d'ivrognes infestait le terrain en arrière de la rue Central où se trouvent les chevaux de bois d'un petit cirque. Plusieurs batailles avaient eu lieu à cet endroit sans qu'il fût possible à la police de mettre le grappin sur les batailleurs; mais samedi elle fut plus heureuse dans ses tentatives, car elle réussit à recueillir Reynolds contre lequel deux plaintes pour voies de fait avaient été portées.

Une buvette de cuisine a été visitée par la police, samedi soir, dans une maison au coin des rues Union et Chapel. Patrick Bradley, le propriétaire du "speak easy" et sa digne épouse furent trouvés morts-ivres, et dormant sur le plancher, ayant tout près d'eux quatre gallons de spiritueux. Le lit de Bradley et de sa femme était occupé par un homme et une fille qui furent aussi conduits au poste.

Francis Perreault, qui s'était évadé de l'Ecole de Reforme de Concord, a été repris samedi après-midi.

F. SCHNEIDER
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) GRANDE REDUTION
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) DANS NOS PRIX
Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.
CANNES ET PARAPLUEIS.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schnieder
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.
Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles te Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
Argenteries
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

Whiskey de
Daniel Webster,
Dix Dollars la Caisse,
Contenant DOUZE Bouteilles d'une Quart
$1.00 la Quarte.
T. A. DEVINE, Prop.
Salem, Mass.

Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes:
Lager Union, $1.00 la caise; Bass Val Blatz Export, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse;
Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, prix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Commis: Philias Chartier et Pierre Larivée.

Pull off with starch and gloss serene,
The linen collar starts the morn;
Full oft at noontime it is seen
All wilted, wrinkled and forlorn.
That's what you must expect of such a collar; it's the *linen* of it. The stand-up collars won't stand up, and the turn-down collars will wilt down. The easy, cheap, and pleasant way out of this is to wear "CELLULOID" COLLARS AND CUFFS. These goods are made by covering linen collars or cuffs on both sides with "CELLULOID," thus making them strong and durable, and *waterproof*, not affected by heat or moisture. There are no other waterproof goods made this way, consequently none that can wear so well. When soiled simply wipe them off with a wet cloth. Every piece of the genuine is stamped like this:
TRADE CELLULOID MARK.
Insist upon goods so marked if you expect full satisfaction, and if your dealer does not keep them, send direct to us enclosing amount and we will mail sample. State size, and whether a stand-up or turned-down collar is wanted. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair.
The CELLULOID COMPANY
427-29 Broadway, New York.

Paris Cloak & Suit Co.,
Central Building, -- 312 Rue Essex.
Corsages 19c,29c,39,49c,59c,69c et $3.50.
Costumes de Vacances
Et Robes en Lawn,
Lef Meilleures Valeurs dans la Ville.
Costumes! Nous exhibons une belle Serge bleue à $3.75, c'est un Costume bien fait, très bien fini et qui ajuste très bien. Costumes en Serge Bleue et Noire, à $3.98 et 4.98, réduits de $5 et 6.50, perte du manufacturier, votre gain; aussi une variété infinie de Costumes en grosse toile (Duck) à des prix les plus bas. Jupons en Duck séparés à 98c, valant $1.50. Robes en Lawn, justement l'article pour le temps chaud, très frais, très à la mode et à très bon marché, considérant le Style et la Qualité. Robes d'Enfants pour l'été, de toutes grandeurs, de 4 à 14 ans à 50 cts chacun.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

SANS ODEUR.
SOLUTION SATUREE DE CHLORIDES, DE ZINC, SODIUM, &c.
Le meilleur Désinfectant et Deodorizer du monde.
Il detruira sur le champ toutes les odeurs désagréables et gaz, aussi bien que tout germe de maladie, il arrête la décomposition, évite la contagion et purifie l'air,
GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, :-: Lawrence, Mass.
Bouteill d'un Quarte complete 35 Cts.

M. S. DUBE,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.

Se charge de faire les Enterrements et de fournir toutes espèces de voitures pour Mariages, Baptêmes, &c.
Une visite est respectueusement sollicitee.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere Classe,
Fred C. BROWN.
Prop.
Ouvert de 6 hrs. A. M. a 11 hrs, P. M.

J. H. Sheridan & Co.,
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, WhisKey, Rum, Gin, Brandy, Guiness Porter, Bass & Co. Pale Ale, Jones' Beer.
25 - RUE FRONT - 25
SALEM, MASS.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine

par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - 50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 5 JUILLET 1895.

IL FAUT VAINCRE.

Tous les Canadiens des Etats-Unis ont de ce temps-ci les regards tournés du côté de Danielsonville, où une lutte s'est engagée entre nos compatriotes d'une part et les autorités religieuses irlando-américaines de l'autre. Pourquoi? Parce que la grande famille canadienne tout entière a intérêt direct à ce que ce différend se règle dans le sens de la justice et du droit, pour emprunter une parole remarquable à feu Mgr Taché.

Si les Canadiens de Danielsonville n'obtiennent pas gain de cause, ce résultat tout à fait déplorable sera un précédent qu'on exploitera contre ceux des nôtres qui se trouvent ou se trouveront dans le même cas.

Il faut donc que, coûte que coûte, nos frères de Danielsonville soient victorieux. La presse franco-américaine, si l'on en excepte un seul journal du Maine, est unanime à leur accorder tout l'appui et les encouragements qu'il est en son pouvoir de donner.

Qu'ils aillent jusqu'à Rome, si aux Etats-Unis il n'y a pas de justice pour eux.

MAISONNEUVE.

Le fondateur de Montréal, Paul de Chomédy de Maisonneuve, a maintenant son monument à Montréal.

Ce monument qui a coûté $25,000 est l'œuvre du grand sculpteur canadien, Philippe Hébert; il s'élève sur la place d'Armes, un endroit où la colonie naissance a vu se dérouler ses plus beaux drames.

Le dévoilement de la statue de Maisonneuve a eu lieu, en présence d'une foule énorme qui a applaudi des orateurs distingués tels que le lieutenant-gouverneur Chapleau, le juge Pagnuelo, le maire Villeneuve, Sir Hingston, M. l'abbé Colin, supérieur du séminaire de St Sulpice.

M. de Maisonneuve est l'une de nos plus pures gloires nationales; sa vie et ses œuvres lui ont mérité cet honneur.

Pour bien faire voir quel homme croyant était le fondateur de Ville Marie, voici une anecdote historique que raconte M. Blenert, ancien rédacteur au *Monde*.

Après nous avoir appris que la ville de Montréal a vu cette année, le 18 mai, le 251e anniversaire de sa fondation, le narrateur nous montre M. de Maisonneuve arrivant avec ses gens sur l'île de Montréal et fondant la nouvelle colonie. Puis il poursuit:

"Sa piété, il la montre bientôt quand au mois de décembre de la même année 1642, le fleuve déborde et menace le fort.

"M. de Maisonneuve, plein de foi, plante une croix au bord de la riviere et promet de porter lui même une autre croix sur la montagne, s'il plaît à Dieu de retirer les eaux.

"Mais les eaux roulent toujours. Néanmoins ni les colons, qui savaient la promesse de leur chef, ni le gouverneur ne perdent confiance.

"Bientôt les eaux arrivent au seuil de la porte du fort et le 25 décembre se retirent insensiblement, au grand soulagement des colons.

"Le 6 janvier 1643, M. de Maisonneuve, une croix pesante sur l'épaule, gravit la pente escarpée de la montagne et planta lui-même le bois sacré qu'il avait promis d'ériger à Dieu.

"Il ne négligea rien pour ranimer la foi et la ferveur dans le cœur des colons et jamais un instant il n'oublia le but de sa mission: la conversion des sauvages."

Ce beau trait mérite que chacun le grave en traits indélébiles dans sa mémoire et le raconte à ses enfants, afin que nos descendants sachent comme nous de quels hommes vraiment chrétiens et grands nous sommes issus.

Demers sur la Sellette.

A la reprise de l'enquête du coroner concernant la tragédie de St. Henri, Demers, le mari de la victime, a été soumis durant deux heures a une série de questions qui faisaient frémir l'auditoire. Pourtant, il est resté assez calme et ses réponses ont toujours été les mêmes. Avant de le mettre sur la sellette, le Coroner lui a adressé la parole en ces termes: Demers, je vous ai déjà interroge sous serment. Vous êtes libre de répondre ou de ne pas répondre. Mais si vous répondez, tout ce que vous pourrez dire pourra servir de preuve contre vous. Voulez-vous répondre?

Oui, Monsieur, je ne crains rien.

Bien Demers.

C'EST VOUS QUI AVEZ EGORGE VOTRE FEMME

le matin du treize juin?... Quelle réponse avez-vous à faire à cela?

"La réponse que j'ai à faire, c'est que je ne pense pas que ce soit moi."

Pourquoi dites-vous: je ne pense pas que ce soit moi?

Parce que quand je suis parti le matin de ma maison, ma femme était vivante et ne suis pas sorti de la manufacture de la journée.

Pourquoi dites-vous: Je ne pense pas!

C'est parce que ce n'est pas moi. Je vous dit que ce n'est pas moi, et je le répète.

A quelle heure votre femme a-t elle été égorgée?

Je ne le sais pas.

Avez-vous eu des querelles avec votre femme?

Non, Monsieur.

N'est-il pas vrai que vous avez un jour renversé votre femme par terre au mois de décembre dernier?

Bien, oui, en jouant. C'était un dimanche, nous étions à table plusieurs personnes. Nous nous sommes mis à jouer ensemble.

J'ai poussé ma femme et elle est tombée. Mais je ne lui ai fait aucun mal.

Ma femme, continue le témoin, ne confiait ses chagrins à personne.

—N'est-il pas vrai que vous avez déchiré la robe de votre femme sur elle dans un moment de colère, un jour?

—Non, monsieur, jamais.

—Et si votre sœur qui était là à ce moment venait jurer cela?

—Ma sœur ne peut pas jurer cela.

—N'est-il pas vrai qu'au cours d'une conversation un jour au sujet de Mme Proteau, vous avez renversé votre femme par terre et vous avez menacé de la tuer?

—Non, monsieur, jamais.

—N'est-il pas vrai qu'alors votre femme a fait venir votre sœur Rosalda, lui a raconté ces choses, et qu'elle s'est servi d'elle pour vous "ramener"?

—Je n'ai pas connaissance de cela. Jamais ma femme ne m'a parlé de Mme Proteau.

—Et si votre sœur jurait cela, ferait-elle un faux serment?

—Ma sœur ne peut pas jurer cela.

Coroner—Pourtant elle l'a juré, j'ai ici un affidavit signé par elle.

Le coroner donne alors lecture d'un affidavit dans lequel la sœur du témoin dit qu'elle a été mandée chez son frère Napoléon pour rétablir la paix dans le ménage; elle dit aussi que Mme Demers lui a raconté que son mari voulait la tuer.

—Qu'avez-vous à répondre à cela?

—Je n'ai jamais eu connaissance de choses semblables; et ma sœur ne m'a jamais parlé de cela. Elle sait que je traitais bien ma femme.

—Un jour, pendant que vous déménagiez dans la maison de M. Lebrun, n'avez-vous pas parlé rudement à votre femme, lui commandant de prendre soin des meubles?

—Non, monsieur, je n'ai jamais parlé rudement à ma femme.

—Un soir que vous étiez dans votre hangar à fendre du bois et que votre femme vous éclairait avec un fanal, n'avez-vous pas blasphémé contre elle? Ne l'avez-vous pas injurié?

—Non, monsieur. D'ailleurs ma femme n'est jamais venue dans le hangar m'éclairer avec un fanal quand je fendais du bois.

—Vous avez dit que toute la nuit vous laissiez une lampe allumée dans votre maison; qui a éteint cette lampe le matin du meurtre?

—C'est moi à trois heures du matin, quand je me suis levé.

Les lits n'étaient pas faits quand je suis parti.

—Pourquoi êtes-vous allé chercher de la viande puisque vous avez dit qu'il y en avait à la maison?

—Il y avait de la viande froide pour moi, mais il n'y en avait pas assez pour elle pour la journée.

—En allant vous avez rencontré M. Deguise?

—Oui, monsieur, au coin de la rue Lacroix.

—M. Deguise jure qu'il ne vous a pas rencontré.

—S'il ne s'en rappelle pas, ce n'est pas ma faute, moi je m'en rappelle. J'ai aussi vu M. Boucher qui était assis à sa porte.

En réponse à M. Quinn, le témoin dit: Pour me rendre à mon ouvrage ce matin là j'ai marché, je n'ai pas pris le tramway. Ma femme est venue me reconduire jusqu'à la porte et a ferme celle-ci à clef. J'ai entendu le bruit de la clef dans la serrure. Puis elle est venue à la fenêtre et m'a regardé aller jusqu'à la rue Water. Je me suis retourné alors et je l'ai vue, elle était à la fenêtre. Nous n'avions qu'une clef pour la porte de devant. Je n'ai pas fait de recherches pour retrouver cette clef.

—N'est-il pas vrai, Demers, que durant la nuit vous avez eu une querelle avec votre femme!

—Non, monsieur. Je ne puis pas être contredit par personne. Ma femme avait l'habitude de garder toujours un scapulaire. Elle ne l'a pas ôté en ma présence ce soir-là. Je me suis couché le premier. C'est elle qui a dit: Allons-nous coucher. La lampe est restée sur le bord de l'évier. Quand je me suis réveillé, ma femme était assise sur le bord du lit et berçait son enfant.

—Demers, n'est-il pas vrai que vous avez passé cette nuit là à boire dans un hôtel et que vous n'êtes entré qu'à trois heures?

—Non, Monsieur.

—Et si quelqu'un vous avait vu?

—Personne ne peut m'avoir vu, je ne suis pas sorti.

—N'êtes-vous pas allé chez Proteau?

—Non, puisque je ne suis pas sorti.

—N'avez-vous pas rencontré là une dame Denis.

—Non, puisque je n'y suis pas allé.

—N'avez-vous pas bu toute cette nuit-là avec un nommé Daignault?

—Non, Monsieur, puisque je ne suis pas sorti, et je ne connais personne du nom de Daignault.

A trois heures ma femme était assise sur le bord du lit et berçait l'enfant. Elle en a eu soin tout le temps que j'ai monté du bois.

Vous dites qu'il était resté de la viande, n'était-ce pas maigre le mercredi?

—Je ne sais pas. Dans tous les cas j'ai mangé gras; un homme qui travaille peut manger gras.

—Avez-vous fermé la porte à clef quand vous êtes allé chercher de la viande?

Non, Monsieur, et elle était ouverte quand je suis revenu.

—N'est-il pas vrai que votre femme était morte quand vous êtes parti?

—Elle n'était pas morte, puisqu'elle est venue fermer la porte à clef derrière moi.

—Quel est celui des membres de votre famille qui vous a demandé si c'était vous qui aviez coupé le cou de votre femme?

—Personne ne m'a posé de question semblable.

—Pourquoi vous êtes-vous fait donner un certificat de bonne conduite par le curé Taupier?

—Je savais qu'on me soupçonnait et je voulais montrer ce certificat à mes amis.

—Quand votre femme vous a-t-elle dit pour la dernière fois qu'elle avait peur de vous?

—Elle ne m'a jamais dit cela.

Ensuite la grand'mère de la victime vient dire que Mde Demers était malheureuse avec son mari, qu'un jour, il était en colère, et lui avait déchiré sa robe et qu'elle en avait peur. Mde Demers pleurait très souvent.

Elise Toupier, tante de la défunte, raconta aussi que Mde Demers avait des chagrins à cause de son mari qui sortait tard le soir, était toujours en colère et s'amusait aux autres femmes.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagne d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D Delisle & Co., Lowell, Mass

ETRANGE.

Le Frere et la Sœur Meurent Subitement.

Québec, 3 juillet—On se rappelle que ces jours derniers le R. P. Gauvreau, dominicain, est mort subitement sur l'avenue Primrose, à Ottawa. Or, on vient d'apprendre avec stupéfaction que la sœur de ce religieux, Mde Philippe Malouin, dont le mari est assistant-protonotaire à Québec, est aussi décédée subitement dimanche pendant que son mari était à Ottawa pour les funérailles du R. P. Gauvreau.

Le frère et la sœur ont été emportés tous deux par une syncope du cœur.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

IL S'ENFUYAIT À DÉTROIT.

—Dans la journée d'hier, M Geo. F. Cuddy, marchand de nouveautés, No. 2109 rue Notre-Dame, s'apercut qu'il avait été volé de $85. Il en avertit le detective O'Keefe qui, hier soir, reçut une dépêche de Toronto lui annonçant que le voleur était arrêté.

Il y a environ deux semaines, un jeune homme nommé Maxime Trudeau, âgé de 16 ans, arriva à Montréal, venant de Détroit. Il était muni d'excellents certifiats et obtint une position au magasin de M. Cuddy.

Hier matin, M. Cuddy se rendit à son magasin de bonne heure et ouvrit son coffre-fort. Trudeau était alors le seul commis présent dans le magasin.

M. Cuddy monta à l'étage supérieur de son magasin, et lorsqu'il descendit, Trudeau était disparu. M. Cuddy pensa pendant quelque temps que celui-ci avait eu affaire à sortir, mais au bout de deux heures le jeune commis n'était pas revenu. C'est alors que M. Cuddy examina son coffre-fort et s'aperçut que $85 en argent et quelques papiers de valeur étaient disparus. O'Keefe fut averti par M. Cuddy et l'officier de police découvrit qu'un individu répondant à la description de Trudeau avait acheté à la gare Windsor un billet de passage pour Détroit et était parti par le train du matin à 8 h 25.

Le detective O Keefe télégraphia au chef des détectives de Toronto, lui disant de surveiller l'arrivée de tous les trains venant de Montréal. Hier soir, O Keefe reçut une dépêche l'informant que Trudeau avait été arrêté. Notre détective est parti pour Toronto, afin de ramener le jeune Trudeau à Montreal.

LA MÈRE DE SHORTIS

—Mme Shortis est partie sur le "Mongolian," pour l'Irlande. Elle a eu une conversation de trois heures avec son fils, à la prison. Mlle Millie Anderson, de Valleyfield, P. Q., accompagnait la mere du meurtrier. C'est cette jeune fille que Shortis visitait. Mme Shortis est loin d'être en bonne santé et on ne croit pas qu'elle revienne au Canada, pour le procès.

Shortis a donné à ses avocats une liste de ses amis d'Irlande que l'on interrogera probablement.

Le juge Dugas et M. Greenshields sont partis sur le "Mongolian." M. Greenshields sera de retour dans les premiers jours de septembre.

CA COUTE CHER

—En cour de police s'est déroulé le procès d'Eugène Dion, du village St Jean-Baptiste, accusé d'avoir eu un alambic en sa possession et d'avoir fabriqué du whisky.

Cet alambic pouvait fabriquer 40 gallons par jour. Dion a été déclaré coupable; il a été condamné à six mois de prison et devra payer un amende de $500 ou à défaut, à passer deux autres mois de prison. Dion qui est un jeune homme en était à sa deuxième offense.

MORT SUBITE

—Montréal n'a pas été peu surpris d'apprendre que l'échevin Patrick Kennedy était mort subitement samedi soir.

Dans l'après-midi, M. Kennedy avait fait une promenade en voiture et sa famille ne croyait pas la fin si proche, bien que le député de Montréal Centre, à la législature de Québec, souffrit depuis quelques mois d'une bronchite, rebelle à tout traitement.

C'est une indigestion qui a porté le coup fatal, malgré tous les soins de Sir Wm Hingston.

L'échevin Kennedy était aussi bien connu dans les cercles de bienfaisance et de tempérance qu'en conseil de ville et à la législature. Il a représenté le quartier Ste Anne pendant 18 ans au conseil municipal de Montréal. Aux dernières élections provinciales, il entra en lice contre l'hon. McShane et fut élu comme député dans les intérêts conservateurs.

C'est à Tipperary, Irlande, en 1832, que M. Kennedy est né. Il émigra au Canada quelque temps après son mariage, il y a 34 ans. A son arrivée à Montréal, M. Kennedy s'acheta un cheval et une voiture, et quelques années après il devenait un des plus riches maîtres-charretiers de cette ville. C'est lui qui avait le contrat pour le transport des malles entre le Bureau de Poste et les gares de chemin de fer.

QUEBEC.

SI LA FRANCE SAVAIT!

—L'*Union Liberale* laisse échapper cette exclamation en annonçant que M. Ernest Gagnon vient de recevoir une décoration de France.

Notre confrère ajoute:

"La France républicaine vient de décerner ses palmes d'or de l'Instruction Publique à un homme qui n'a aucune des qualifications littéraires qu'on est habitué à trouver chez les titulaires de pareilles décorations honorifiques, et qui ne s'est jusqu'ici distingué que par sa haine invétérée, officiée de la République actuelle.

"Car M. Ernest Gagnon n'a jamais été autre que le brûleur d'encens au nez du comte de Paris, et le cornac de tous les hommes à particule!"

HAMILTON Ont

LE PISTOLET

—La buvette de la Tremont House a été la semaine dernière, le théâtre d'un drame sanglant.

James Neelon, un jeune homme de 18 ans, est entré dans la buvette et déposant un billet de deux dollars sur le comptoir, il a demandé une consommation pour lui et ses deux compagnons. James Ward, propriétaire de l'établissement, servit les jeunes gens, puis en rendant la monnaie, ne remit que 80 sous à Neelon. Le jeune homme protesta, il ordonna aux trois amis de sortir, comme Neelon refusait, Ward tira un coup de pistolet et lui infligea une blessure dont il mourra. Mde Ward dit que son mari a agi à son corps défendant. Les jeunes amis de Neelon disent que Ward a agi délibérément, les ayant avertis tous trois de sortir ou qu'il les tuerait tous.

HULL

—Les détectives Carpenter, de Montréal, et Genest, de Hull, ont arrêté Geo. Cyr, d'Ironsides, que l'on accuse d'avoir mis le feu aux clos à bois de Gilmour & Hough son en février dernier.

Carpenter travaille cette affaire depuis le feu. Cyr est marié et père de famille. Il a été absent une partie de l'hiver dans les chantiers de la Gatineau.

OTTAWA.

LA LOI RÉPARATRICE.

—Le correspondant du *Trifluvien* au parlement d'Ottawa lui écrit ce qui suit:

"Il est probable que la session ne se terminera pas avant une quinzaine de jours. Le vote sur l'affaire des écoles ne sera pas pris avant le milieu de la semaine prochaine. En attendant, en dépit des rumeurs contraires, vos lecteurs peuvent être rassurés; la loi remédiatrice sera présentée ces jours ci, et si elle n'est pas votée, ce sera la faute des libéraux, qui auront alors renversé le gouvernement conservateur.

SHEEBROOKE.

LE DRAME DE LENNOXVILLE

—Il n'y a pas grand'chose de nouveau au sujet de la tragédie de Lennoxville. Mme Hull, la veuve de la victime, dit que le jour avant le meurtre, Sherburn lui a dit que son père s'était coupé la gorge, mais ne s'était pas tué, et que sa mère était folle quand elle est morte et que lui-même mourrait probablement dans le même état. Il paraît que Sherburn a une sœur et un frère qui sont considérés comme ne jouissant pas de la plénitude de leurs facultés mentales. Sherburn est âgé d'environ 40 ans; il est harnacheur de son métier. Il y a quelques années il a travaillé pour Hull et a été marié dans la maison de ce dernier.

Les médecins ont placé un tube dans sa blessure et le docteur Worthington dit qu'il en réchappera peut-être. Il a pris connaissance et a déclaré que lui et Hull étaient très bons amis avant la tragédie. Il a eu une crise de folie; son principal désir est d'être transporté chez lui.

ST HYACINTHE

BRAS FRACTURÉS

—Il y a eu un pique-nique des citoyens de St Hyacinthe au parc Otterburn. Comme le convoi approchait du parc, un jeune garçon de St Hyacinthe, Arthur Benoit, a sauté par terre alors que le train était encore en marche, et s'est fracturé le bras à plusieurs endroits. Le blessé a été transporté à la gare de Belœil où il a reçu les soins d'un médecin.

Un jeune garçon du nom de George Lagassé, fils de M. L. Lagassé, résidant au village St Joseph de St Hyacinthe, s'est cassé un bras en tombant lorsqu'il était à s'amuser avec des petits camarades. L'enfant a été immédiatement conduit chez un rebouteur de la campagne.

VALLEYFIELD

ENCORNE PAR UNE VACHE

—Un nommé Desmarais, mendiant, a été encorné par une vache, ces jours derniers, dans la cour de la maison de M. Gilbert Bergevin. Au moment où l'infortuné Desmarais entrait clopin-clopant dans cette cour, s'appuyant sur sa jambe de bois, une vache affolée par des chiens qui étaient à sa poursuite, se précipita vers lui tête baissée et lui planta l'une de ses cornes dans l'aîne. Le Dr Ostigny, appelé à lui donner ses soins, espère que l'accident n'aura pas de suites graves.

UNE SENSATION A PARIS.

La Fille de Jules Favre Chef de Voleurs.

La fille de Jules Favre, le célèbre homme d'Etat français avec qui Bismarck a conclu le traité de paix à Frankfort, le 10 mai 1871, est accusée devant la cour criminelle de Paris d'être le chef d'une bande de marauds et de voleurs de grands chemins. Cette bande se compose d'un avocat italien de renom, d'un officier de marine française, d'un marquis français, d'une comtesse italienne et d'un membre influent de la société parisienne. Le nom du marquis est Jervey, membre d'une famille française fort respectable et qui est très instruit.

L'affaire a causé une sensation par toute la ville.

CHEZ LES SPIRITES.

Mde Demers Raconte elle-meme le Meurtre.

Montréal, 1er juillet—Hier, à un club de spirites, on a consulté la planchette sur le meurtre de St Henri. Elle n'a pas voulu donner le nom du meurtrier, mais Mde Demers elle même a raconté qu'elle avait été tuée le matin, de bonne heure, par quelqu'un qu'elle estimait beaucoup. Le coup que j'ai reçu à la tête, a-t-elle dit, m'a été porté après qu'on m'eut coupé la gorge. Mon meurtrier ne me croyait pas bien morte.

Elle a raconté que son bébé avait pleuré tout l'avant-midi et elle a vu son assassin dans une église hier.

On sait que Planchette est très bavarde et on conçoit qu'elle a dû dire bien des choses.

Grosses Traductions.

"Françoise", de la "Patrie" se promenant un jour sur la montagne a vu deux intéressants placards: Sur l'un on lit: "Trespassers shall be prosecuted", et sur l'autre on a traduit cet avis par l'injonction plus aimable: "Défense de trépasser!!!" "L'Indépendant", de Fall River, dit que cela enfonce à vingt pieds sous terre les écriteaux ainsi conçus: "Ne marcher pas sur LARBE", qu'on lit avec stupéfaction dans le parc Jencks, à Central Falls, Rhode Island.

Or, à Windsor, on vient de découvrir l'inscription suivante dans la rue Sandwich: "Bon Porque an beans et Café an lette 10 cenne."

La dernière vaut les trois autres.

Pour Rome

Danielsonville, 1er Juillet—Mgr Tierney, évêque d'Hartford, Connecticut, s'embarquera dans quelques jours pour Rome.

On ignore le but de son voyage; mais on croit qu'il se rattache au différend qui a surgi entre cet évêque et les Canadiens-françaises de Danielsonville.

Petites Notes.

—New York est une cité orgueilleuse, car elle veut avoir un nouvel hôtel de ville qui coûtera $99,000,000. Cet édifice aurait cinq étages et à l'épreuve du feu.

—M. Lessard, le maitre-nageur de l'île Ste Hélène, en face de Montréal, a sauvé dans une journée cinq personnes qui se noyaient. Voilà un homme qui mérite une médaille.

—On écrit de Montréal:

L'église St Pierre a été dimanche soir le théâtre d'une cérémonie imposante. Une jeune fille de dix-huit ans, protestante de naissance, a embrassé la foi catholique.

Cette jeune fille, recueillie par M. et Mme Aumond de la rue Visitation, qui en ont fait leur enfant adoptive, avait manifesté depuis longtemps le désir de changer de religion.

Après le baptême, un Père Oblat a présenté à la jeune convertie une jolie toilette blanche, qu'elle a revêtue aussitôt pour se faire recevoir membre de la congrégation des enfants de Marie.

Il se Meurt.

Berlin, 2—Bismarck est gravement malade; il ne peut plus prendre aucun aliment.

Toute sa famille est à son chevet.

Reid & Hughes,

Les Grands Marchands de Nouveautes de Lawrence.

Dix Mille Dollars.

Nous avons justement ce montant de marchandises dans notre magasin plus qne nous devrions avoir à ce temps de l'année, et ce snrplus doit être vendu avant notre vente semi-annnelle et que nous prenions notre stock.

Surcharge, Surcharge, Surcharge,

Nous sommes assez francs pour admettre que nous avons fait une erreur d'avoir acheté trop de marchandises pour cette saison d'affaires et comme notre règle d'or est de ne pas garder rien d'une saison à une autre, nous sommes orgueilleux de notre bourse et nous venons ouvertement avec notre annonce que nous sacrifierons **DIX MILLE DOLLARS de notre Stock.**

UNE REDUCTION

Telle qui rendra notre nom fameux dans chaque maison de Lawrence.

Cette Vente à Sacrifice commencera **Samedi matin, le 29 juin** et se continnera **Lundi, Mardi et Mercredi.**

Pour préparer avec soin la plus grande de toutes les ventes, nous fermerons notre magasin vendredi après-midi à **4 hrs.** afin d'être prêts pour samedi matin.

Venez de bonne heure afin d'éviter la foule dans l'après-midi, car nous nous attendons à vendre ce jour-là plus de marchaudises qu'aucun autre jour depuis notre arrivée dans Lawrence. Il y a un fait que nous disirons faire savoir: c'est que chaque dollar valant de marchandises offert à cette vente a été acheté à cette saison et la plus grande partie est dans notre magasin que depuis un mois.

Pour donner tous les détails de nos prix nous serions forcés de prendre tout ce journal pour énumérer tous nos bargains.

Venez Samedi le 29 Juin au grand magasin de

Reid & Hughes,

Nos. 225 A 235 RUE ESSEX,

LAWRENCE, MASS.

Commis de langue française—M.M. Jos. A. Roy, Mlle Evelina Poirier, Mlle Lumina Morneau, Melle Caroline St. Laurent, et Dame Exilda Cardinal.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢ IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

COHN BROS & KLEE SOLE AGENTS AND DISTRIBUTERS PARK PLACE COR CHURCH ST. N. Y.

MITCHELL & CO.

Prix dans les Petits :-: - Articles Domestiques,

Valeurs Speciales dans les Cotons et les Toiles.

1 Ballot 4-4 de Coton à Drap, non blanchi, à 4 1-2c.
1 Ballot 40 pcs, à 5 1-2c.
1 Ballo 9-4 non blanchi, 13c, autrefois vendus à 18 et 20c, valeur exceptionnelle.
1 Caisse de Couvre-pieds blancs en douze beaux patrons, pleine grandeur que nous vendrons à 49c.
1 Caisse de patrons Marseilles. 98c.
Quelques jobs spéciaux en toile crême pour table à 25, 29, 39 et 50 cts.
5 Pièces de Damask en Turquie Rouge pour table, en belle qualité extra, couleur garantie, 25 cts.
Les plus belles valeurs jamais offertes dans les Draps à 49 cts.
Une ligne choisie de Flanelles Françaises Importées, derniers patrons, prix régulier 75c, à 50 cts.

Prix Reduits Aux Plus Bas.

Un lot de Mouseline de couleurs à petits picots pour 33 cts.
Un lot de grosse toile 36 pcs, 25c.
25 pièces de Mousseline barrée et dessinée à 10c.

Les Qualites disent des Volumes et les Prix parlent haut.

{o — o}

Mitchell & Co.

76 a 82 RUE MERRIMACK,

HAVERHILL, MASS.

Commis canadien—M. P. H. Bilodeau.

La Celebration pour la Fete

St. Jean-Baptiste

A causé beaucoup d'excitation dans Lawrence certainement, mais ce n'est rien à comparer à l'excitation que cause cette vente extraordinaire dans les HARDES FAITES.

☞ Lisez attentivent les BARGAINS suivants:

Pour $6.50 Vous achetez vos Habits de $8, $9, $10 et $12, en couleurs claires, foncées et noires, faits en Sacque et en Froc.

Pour $10.00 Vous achetez nos Habits de $12, $13 50, $15, $18 et $20, en couleurs pâles et foncées. (Venez voir l'etalage dans nos vitrines.)

Ne retardez pas à venir vous acheter un Habit de cette vente, car ils ne dureront pas longtemps sur nos comptoirs.

N. B.—Tous nos Habits d'Eté pour Enfants de 4 à 15 ans seront vendus pour **$2.50.**

HAMEL & CLOUTIER,

405 RUE ESSEX, — Lawrence, Mass.,

Enseigne de la Valise Dorée.

Orgueuil Pardonnable

Est celui qui est exhibé pour ceux qui achètent nos CHAUSSURES.

Nous achetons des Chaussures que de première qualité pour hommes, femmes et enfants et nous les vendons à des prix qui ne peuvent être égalés. Que pensez-vous d'un tel avantage que celui-ci.

Bottines pour hommes 75c. | Bottines pour enfants 65c
Bottines de jeunes gens 50.

Oxfords d'enfants et de demoiselles. Chaussures boutonnées pour enfants Tan & Dongola pour 50c.

Notre stock de Souliers en cuir patent est le plus complet de la ville.

Agent de Billets de chemins de fer pour le Canada et l'Ouest.

V. J. HUOT,

437 Rue Essex 437

F. X. VOYER,

83 Rue Harbor.

Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtent tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

☞ Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

Centres Canadiens.

Lawrence

M. William Crépeau, barbier à la Franklin House, a accepté un emploi à Boston, Mass.

Mme N. Auger, de Manchester, N. H. est en vacance pour une semaine chez sa fille, Mme W. N. Hamel.

Tous les journaux américains félicitent les Canadiens pour la manière dont ils ont fait les choses le 24 juin.

Le magasin des demoiselles Jean a été vendu la semaine dernière à M. J. T. Golden qui en a pris possession le 1er juillet.

Hamel & Clouthier sont à faire une vente extraordinaire dans les habillements pour hommes et jeunes gens, à $6.50 et $10.

Fred Lamontagne, un jeune homme de 16 ans, a été trouvé coupable d'assaut et il a été condamné à $10 d'amende ou 30 jours de prison.

La pharmacie Miville est sans contredit l'endroit par excellence pour vous procurer tout ce qui est utile aux familles en fait de parfums, savons, essences, articles de fantaisies, vins, liqueurs pour les malades, etc.

Les prix qui ont été gagnés dans la parade du 24 juin ont été destribués comme suit: Le premier, au club des Montagards; 2ème, club des raquettes; 3ème à M. Lanouette. C'est certainement un honneur pour ces messieurs.

Cinq jeunes gens de Lawrence ont failli se noyer à Canobie Lake, samedi dernier. Ils étaient allés se baigner, quand, tout à coup, au moment où ils étaient tous à l'eau, le vent emporta leur chaloupe à une grande distance. Ce n'est que grâce à M. A. Morgan, père de l'un des garçons qui alla les secourir qu'ils furent tous trois sauvés. Les noms des jeunes gens sont George Otis, Clifford Trumball, W. Sherman, Tom Warburton et Howard Morgan.

Nous attirons l'attention de nos lectrices sur l'annonce du "Rénovateur de la Femme" de Lucien Pratte. Cette preparation est aujourd'hui considérée comme étant le remède le plus efficace et le plus prompt dans son action, pour toutes les maladies intimes des femmes et des jeunes filles. Une seule dose prise suivant les directions suffit pour faire disparaitre les douleurs auxquelles les femmes sont sujettes. Le propriétaire s'engage à remettre l'argent à toute personne qui, après en avoir pris une bouteille, ne s'est aperçu d'un mieux sensible.

Mercredi dernier a eu lieu l'élection des officiers de la Cour Lafayette (A. O. F. of A.) Les officiers élus sont les suivants: Grand maître, George Doucet; sous grand-maître, Martial Gagné; sec.-archiviste, Alfred Venner; sec.-financier, V. J. Huot; trésorier, Felix Poisson; 1er conducteur, Joseph Thériault; 2me conducteur, Chas T. Lucier; 1er sentinel, George Touchette; 2me sentinel, Joseph Croteau; Bureau de sindic, ex-président, Alfred Martel, Amède Gagné, Joseph A. Smith. La cour comprend maintenant 264 membres et est dans un état de prospérité.

Le comité d'organisation de la fête St Jean-Baptiste désire exprimer sa reconnaissance à Son Honneur le Maire Kostter, à l'Hon. W. S. Knox, au Rev. Pere Porta, ainsi qu'à tous les orateurs et autres qui ont bien voulu rehausser par leur présence et leur discours l'éclat de notre belle fête. Le comité remercie aussi toutes les sociétés canadiennes-françaises de la ville pour le dévouement dont elles ont fait preuve, afin d'assurer le succès de notre démonstration nationale. Enfin, que tous ceux qui ont contribué à grossir les rangs de la procession et les citoyens qui ont décorer leurs maisons, augmentant par ce moyen l'importance de la démonstration, soient assurés de la reconnaissance du comité d'organisation. Chas. Lussier, président; Z. A. Berthiaume, secrétaire et trésorier, A. de Lotinville, W. N. Hamel, V. Mignault, F. H. Vincent.

La Surdite ne Peut Etre Guerie par applications locales, car elles ne peuvent atteindre la partie malade de l'oreille. Il n'y a seulement qu'un moyen de guérir la surdité et c'est par des constitutionnels. La surdité est causée par une condition enflammée par la doublure muqueuse du tube Eustachien. Lorsque ce tube est enflammé vous avez un son grondant ou une ouie imparfaite, et lorsqu'il est entièrement fermé, le résultat est la surdité, et à moins que l'inflammation soit enlevée et ce tube ramené à sa condition normale, l'ouie sera détruite pour toujours, 9 cas sur 10 sont causés par le catarrhe, ce qui n'est rien autre chose que la condition inflammée des surfaces muqueuses.

Nous vous donnerons cent dollars pour tout cas de surdité (causée par le catarrhe) qui ne sera pas guéri par le Hall's Catarrh Cure. Envoyez pour circulaire gratis.

F. J. CHENEY & Co.,
Toledo, O.

Vendu par les droguistes 75c.

Echo du 24 Juin.

L'éminent correspondant du *National* se plaint. Il fait une leçon au comité d'organisation en lui reprochant que les voitures portant les médecins auraient du venir après les représentants du clergé. *T'as qu'a voir* comme s'est fait une queue de pomme.

***

On dit que le congressman Knox a fait un discours magistral au point de vue Canadien-français. Bravo!

***

Le discours en réponse au toast des dames prononcé au banquet qui a eu lieu à Canobie Lake a été le clou de la fête. Lorsque le sympathique orateur se leva la nature devint silencieuse, les oiseaux se perchèrent dans les arbres voisins, les cigales cessèrent de chanter, les moustiques cachèrent leur lance étrivante, et l'on crut pendant un instant que la terre avait cessé de tourner. Alors les flots d'éloquence coulèrent de la bouche de l'orateur, plusieurs dames tombèrent en pamoison. On administra les sels et tout finit comme par enchantement.

***

On se demande dans certains quartiers quel est ce nommé Sabourin qui a parlé au piquenique. Je l'ignore. Dans tous les cas on m'assure qu'il avait un billet de confession.

***

Un journal d'occasion appelé: "Le Soleil" a fait son apparution en forme pour le 24 juin. Les vignettes faisaient pitié et si le nom des personnages n'avait pas été marqués au bas de chaque vignette, je defie qui que ce soit de pouvoir deviner le nom d'une seule personne. Pour un Soleil, c'est pas mal ténébreux.

TIBI.

Mal de Tete, Indigestion, Debilite, Dypepsie

Et toutes les maladies d'estomac guéries par la P. P. P.

(Prickly Ash Poke Root & Potassium) La P. P. P. est un remède sûr pour le rhumatisme, syphilis, scrofules, empoisonnement du sang, boutons et toutes les maladies de la peau et du sang. Maladies de cancer sur le visage, maladies chroniques de la peau, enflammation, les affligés remercieront le P. P. P. pour sa grande guérison. Albott's East Indian Con Paint guérit tous les cors, dartes, etc.

Naissances.

En cette ville, le 20 juin, la dame de M. Louis Chanck, un fils qui a reçu au baptême les noms de Joseph Frédérick.

Parrain et marraine, M. Joseph Chanck et Dlle Délina Thérien.

En cette ville, le 20 juin, la dame de M. Antoine Deschesne, une fille, qui a reçu au baptême les noms de Marie-Olivine.

Parrain et marraine, M. Philias Deshernais et Delle Désange Grégoire.

En cette ville, le 22 juin, la dame de M. Flavien Gagnon, un fils. L'enfant a reçu au baptême les prenoms de Joseph-Charles-Emile.

Parrain et marraine, M. Chas Donne et Delle Alphonsine Langlois.

En cette ville, le 22 juin, la dame de M. Alphonse Robert, une fille. L'enfant a reçu au baptême les prénoms de Marie-Exilia Alice.

Parrain et marraine, M. Emidas Therien et Dlle Exilia Donaron.

En cette ville, le 23 juin, la dame de M. Joseph Laroix, une fille. L'enfant a reçu au baptême les prénoms de Marie Emma-Clara.

Parrain et marraine, M. Napoléon Lacroix et Delle Clara Thérien.

En cette ville, le 23 juin, la dame de M. Gédéon Dufour, un fils. L'enfant a reçu au baptême les prénoms de Jean Baptiste-Léon-Chanel-Joseph.

Parrain et marraine, M. Léon Basain et Dlle Clara De Laronde.

En cette ville, le 24 juin, la dame de M. Léonidas Lemay, une fille. L'enfant a reçu au baptême les prénoms de Marie-Rosana.

Parrain et marraine, M. Dora Denis et Delle Caroline Goulette.

En cette ville, le 25 juin, la dame de M. Chs Bélanger, un fils. L'enfant a reçu au baptême les prénoms de Joseph Wilfred-Arthur.

Parrain et marraine, M. Gédéon Bilodeau et Delle Marie Lambert.

En cette ville, le 27 juin, la dame de M. Alfred Bernard, un fils. L'enfant a reçu au baptême les prénoms de Jean-Pierre.

Parrain et marraine, M. Octave Potvin et Delle Eugénie Chamberlain.

En cette ville, le 29 juin, la dame de M. Napoléon Mercier, un fils qui a reçu au baptême les noms de Joseph Edouard.

En cette ville le 1er juillet, la dame de M. Hilaire Poisson, une fille, baptisée sous les prénoms de Marie Florida. Parrain et marraine, M. Wm Houle et Mlle Laura Poisson.

En cette ville, le 1er juillet, la dame de M. Charles Lacasse, une fille, baptisée sous les prénoms de Rose Eva Leonce. Parrain et marraine, M. Olivier Gaudreau et Mlle Adeline Mercier.

$100 de Recompense $100.

Le lecteur de ce journal sera heureux d'apprendre qu'il y a au moins une maladie terrible que la science a été capable de guérir dans tous ses degrés et c'est le catarrhe. Le Hall's Catarrh Cure est le seul remède positif connu à la fraternité médicale. Le catarrhe étant une maladie constitutionnelle requiert un traitement constitutionnel. Le Hall's Catarrh Cure est pris intérieurement, agit directement sur le sang et les surfaces muqueuses du système, par là il détruit la racine du mal et donne au patient la force en fortifiant la constitution et en aidant la nature à faire son œuvre. Les propriétaires ont tant de foi dans ses pouvoirs curatifs qu'ils offrent Cent Dollars de récompense pour tout cas qu'il ne guérira pas.

Ecrivez pour avoir une liste des témoignages. Adressez

F. J. CHEENEY & Co.
Toledo, O.

Vendus par les Droguites, 75 cts.

LOGEMENT A LOUER.

Un logis de 3 chambres et un de 4 chambres. Porte pour chaque logis. S'adresser au No. 305 rue Water.

Deces.

Caroline Daniel est décédée à Methuen, le 26 juin, à l'âge de 18 mois. Les funérailles le 27.

Alice Boisjolie, décédée le 28 juin, à l'âge de 6 mois. Funérailles le 29.

Silvas Daudelin, décédé le 2 juillet, à l'âge de 20 jours. Les funérailles ont eu lieu à Fall River.

Azarie Choquette a eu la charge de ces enterrements.

Haverhill

LE COURRIER est en vente aux endroits suivants:

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

Le Dr J.D. Delisle, qui a passé l'année dernière dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, du nez, (tel que le catarrhe) de la gorge, des oreilles et de la vessie, et pour donner plus de satisfaction à ses clients, le Dr Delisle ne s'occupera que des maladies ci-haut mentionnées. Bureau, No. 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover, Lowell, Mass. Consultations, de 2 à 4 et 7 à 8, p. m. Résidence, 420 rue Fletcher.

Comment Trouvez-vous Cela?

Nous offrons cent dollars pour tout cas de catarrhe qui ne peut être guéri par le Hall's Catarrh Cure.

N. J. CHENEY & Co. Prop.
Toledo O.

Nous les soussignés connaissons F. J. Cheney depuis 15 ans passés et le croyons parfaitemen honorable dans toutes ses transactions d'affaires et financièrement capables de remplir toutes obligations par leur maison. West & Truax, Droguistes en gros, Toledo, O. Walding, Kinnan & Maroin, Droguistes en gros, Toledo O.

Le Hall's Catarrh Cure est pris intérieurement, agit directement sur le sang et les surfaces muqueuses du système. Prix, 75c la bouteille, vendu par tous les droguistes. Certificats fournis gratis.

Salem

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants:

F. Morel, 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.
Calixte Rousseau, 47 rue Harbor.

L'ETOILE est en vente chez M. Calixte Rousseau, 47 rue Harbor.

Nombre d'étrangers arrivent tous les jours pour passer la saison d'été aux Willows.

Les amateurs de pêche commencent à s'organiser. Tout fait prévoir que cette année il y aura de nombreux partis de plaisir.

Plusieurs de nos concitoyens ont assisté hier au grand piquenique de l'Union Franco-Américaine de Lowell. L'Union St-Joseph était largement représentée.

MM. Pelletier & Chouinard font des affaires d'or; rien de surprenant, leurs prix sont les plus bas de la ville et leurs vins, liqueurs, bières sont de première qualité.

M. F. X. Voyer, notre populaire marchand de chaussures, fait cette semaine une grande vente à réduction. Le public amateur du bon marché ne devra pas manquer cette occasion sans pareille à Salem.

Le 26 juin, les enfants de M. Thomas Pelletier se sont réunis à sa résidence, à la Castle Hill, afin de lui causer une surprise, car nous avons fêté le 65ième anniversaire de sa naissance. Une adresse lui a été lue et quelques rôles ont été joués par sa famille, et divers cadeaux lui ont été présentés par les personnes présentes. Des rafraichissements ont été servis et nous nous sommes très bien amusés jusqu'à une heure assez avancée et tous étaient enchantés de notre soisée.

UN AMI DE LA FAMILLE.

Lowell

Le Rev Claude Raboteau s'en va à Jersey City pour y demeurer.

Le Dr Benoit et sa famille sont partis pour une promenade au Canada.

Mlle Marie Louise Poirier est partie pour St Eugène, comté de Drummond.

L'écurie de l'hon A. Marden a été visitée par des voleurs, samedi, et un harnais a été enlevé.

Des billets de banque contrefaits de l'émission de mai 1863 circulent en cette ville. Attention!

Donat et Bertha, enfants de J. J. E. Bellemare, sont allés en promenade à Yamachiche, P. Q., pour quelques mois.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Rosée Delisle et Albertine Marchand sont parties pour le Canada pour une couple de moi; elles visiteront Yamachiche, Montréal et Quebec.

M. Napoléon Provencher a acheté hier après-midi une maison et un terrain sur le Mammoth Road pour $2200, de la succession Evans.

M. Ovide Joinville est parti hier soir pour Détroit, Mich. Il était en visite depuis quelque temps chez son cousin, le Dr L. E. Schiller.

Willie Drew, un garçon de 15 ans, qui montait un bicycle, s'est tait prendre entre un phaéton et un tramway, sur la rue Chelmsford, et il s'est fracturé l'épaule droite.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

M. Arthur Mathieu, de St Hyacinthe, P. Q., agent du Pacifique Canadien et du Vermont Central, était en visite ces jours derniers chez son beau-frère le Dr Aimé Beauchamp, dela Lilley avenue.

Le R. P. André Corcoran, C. S. V., de retour de Victoria et accompagné de son cousin, le Rév Hector Desrochers, curé de Southbrige, Mass., sont de passage ici en cette ville. Nous leur souhaitons la bienvenue.

Le chef Hosmer a reçu un chèque de $50 pour le Fonds de Secours des Pompiers, en reconnaissance des services rendus par nos pompiers lors d'un incendie à Wigginville, vendredi matin. C'est M. Wiggin qui a envoyé le chèque; il admire beaucoup nos pompiers.

Isaac Henry Page, qui a été blessé mortellement en tombant dans la boîte d'un ascenseur, à l'hôtel Westland, à Boston, était natif de Lowell. Il fut longtemps un agent de la John Hancock Life Insurance Company, en cette ville. Il laisse trois sœurs dont l'une est l'épouse de P. P. Stiles, épicier de Lowell.

Notre Probleme.

Nous donnons encore une semaine à nos lecteurs pour résoudre le problème que nous leur avons posé il y a quelque temps, en ces termes. "Il y a 130 ans, on comptait 60,000 Canadiens-français. Aujourd'hui nous sommes 3,000,000 tant au Canada qu'aux Etats-Unis, quel sera le chiffre de notre population dans 50 ans?

Il est donc encore temps de nous envoyer des solutions.

Nos mathématiciens sont priés de se hâter

PENIBLE ACCIDENT

En Debarquant d'un Tramway Electrique.

Mde W. H. Carter, domiciliée 92 rue Stevens, débarquait d'un tramway électrique sur la ligne de la rue Westford, à peu de distance de sa demeure, lorsqu'elle fit un faux pas et dans sa chute elle se fractura une hanche.

On transporta la blessée à sa demeure où un médecin fut immédiatement appelé.

BLESSE A LA TETE.

UN BICYCLISTE RENVERSE UN ENFANT SUR LA RUE BRIDGE.

Le Blesse a Perdu Connaissance; il n'en Mourra pas.

Le jeune Maxime Nadeau, âgé de 10 ans, fils de M. Pierre Nadeau, jardinier à l'emploi de M. Tabble, a été victime vers sept heures mardi soir d'un grave accident.

Il jouait avec un cerceau sur la rue Bridge, près de la Lakeview avenue, lorsqu'un bicycliste arriva à une allure très rapide, et sans crier gare, passa sur l'enfant, le blessant à la tête.

Un passant releva l'enfant qui baignait dans son sang et avait perdu connaissance, puis le transporta chez le Dr L. A. Hurtubise, qui a ses bureaux dans les environs.

M. Nadeau, le père de l'enfant, qui habite un logis au dessus de l'épicerie Thellen, Lakeview avenue, à quelques pas de la rue Bridge, ne tarda pas à apprendre ce qui venait d'arriver à son fils, et il courut chez le Dr Hurtubise.

Le jeune Maxime avait, grâce aux soins de ce médecin, repris connaissance, et il put être transporté chez ses parents. Le Dr Hurtubise pansa la blessure, et l'on ne croit pas que cet accident ait des suites fatales. L'enfant a une vilaine entaille au front de trois pouces de long et profonde.

Le bicycliste, dont le nom est inconnu, mit pied à terre un moment, puis s'éloigna au plus vite.

Ce bicycliste est certainement fautif, car sa machine n'était pas pourvue d'une cloche d'alarme et il allait à une vitesse excessive.

Les bicyclistes n'ont pas le droit de pédaler à une allure plus rapide que six milles à l'heure.

La police devrait mettre ce règlement en force.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette à l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseurs) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co
Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kirin

CHUTE FATALE.

ZEPHIRIN BARIL SE TUE A DRACUT.

En Tombant du Haut en Bas d'une Charge de Foin.

Un accident dont les suites ont été fatales est arrivé mardi après-midi à Dracut.

La victime est M. Zephirin Baril, un canadien habitant le No. 23 rue Ludlam, à Centralville.

M. Baril et un autre homme, montés sur une charge de foin, passaient près de la ferme de George Kelly, à environ cinq milles de Lowell. Rendu au sommet d'une montée, l'attelage s'arrêta. Soudain le compagnon de Baril fit partir les chevaux sans avertir celui-ci qui, debout sur la charge, fit un faux pas et tomba lourdement sur le sol. L'infortuné Baril tomba la tête sur des pierres et fut si grièvement blessé qu'il rendait le dernier soupir quelques minutes plus tard.

Le cadavre fut tranporté chez M. Joseph Albert, entrepreneur de pompes funèbres.

Baril était employé sur la ferme de George Kelly; il était âgé d'une cinquantaine d'années.

Il laisse une femme et huit enfants.

A l'Agonie.

Le club de base ball de Lowell est, paraît il, à l'agonie. Il jouera sa dernière partie à Nashua le Quatre Juillet, puis cessera d'exister.

Qu'il repose en paix!

Sechez vos Larmes.

Ceux qui n'ont jamais passé par ces chemins couverts de ronces et d'épines ne savent pas la douleur aiguë que causent aux parents, en s'en allant, ces chers petits enfants touchés au front par la Mort cruelle.

Voir souffrir ces jeunes êtres si doux, si aimants, si innocents, c'est encore plus terrible que de les savoir morts.

Voilà la dure épreuve à travers laquelle la tamille de M. Ambroise Vigeant vient de passer, en perdant sa petite Laura, qui n'avait pas encore deux ans.

Pauvre mignonne, qui gazouillait dans la maison comme un charmant oiselet dans sa cage dorée, la voilà partie!

C'est triste, mais il y a une grande consolation pour le cœur chrétien dans la certitude que le ciel s'est tout grand ouvert pour recevoir cette âme innocente et que Dieu permet qu'on se rejoigne là-bas.

Oui, mères qui pleurez vos enfants envolés, sèchez vos larmes en songeant que la séparation n'est pas éternelle.

LES MESAVENTURES

D'un Italien qui Vendait des Ballons.

Salvatori Bennati, né à Gênes, en Italie, et forcé par les circonstances à manufacturer des ballons pour enfants et à les vendre sur le terrain du cirque de Buffalo Bill, s'engouffra comme une bombe dans les bureaux du greffier de la ville, hier, pour demander la remise en liberté de son frère arrêté parce qu'il avait vendu des ballons sans licence.

L'Italien, qui ne parle que fort peu l'anglais, réussit cependant à se faire comprendre. Il expliqua qu'il était un "monsieur" et que son frère en était un aussi; qu'il fabriquait lui-même ses ballons, etc.

Le greffier lui répondit que s'il fabriquait lui-même ses ballons, il avait le droit de les vendre sans licence, et tout membre de sa famille pouvait en faire autant.

Salvatori se rendit aussitôt au poste de police et son trère Antonio fut remis en liberté.

Le Mystere de St Henri.

Montréal, 2 juillet—On a repris l'enquête cet après midi à deux heures.

Le premier témoin a été Josephine Pallender.

Elle connaît Mde Demers depuis deux ans. Elle dit que Mde Demers n'était pas jalouse. Celle-ci lui a fait un jour des confidences.

M. Cantin, laitier, dit qu'il a laissé le lait chez Demers avant six heures le matin du meurtre.

Mde Moreau, d'Hochelaga, cousine de Mde Demers, fréquentait celle-ci peu souvent. Mde Demers lui a déclaré un jour que son mari la maltraitait.

M. Vigeant, oncle de la victime, a déjà entendu dire que Demers voulait battre sa femme. Il a été témoin une fois d'une querelle entre Demers et sa femme. Il a constaté que celui-là était ivre. La défunte lui a demandé alors de rester, mais il s'en est allé.

L'enquête se continue.

Réd—Voir notre 2ème page pour les séances antérieures de cette enquête qui intéresse si vivement notre public.

PAR CI, PAR LA.

(DE L'ETOILE DE MANCHESTER.)

Nos societés canadiennes compteraient beaucoup plus de membres, surtout parmi la classe ouvrière, s'il n'y avait pas tant d'amendes d'imposées pour certains délits qui s'y commettent. Ainsi un membre manque-t-il d'assister aux funérailles d'un confrère qu'il a de suite une amende à payer, ou s'il ne veut pas la payer il est obligé de perdre une demi journée de travail, ce qui est beaucoup pour un pauvre diable qui a une grosse famille à soutenir. Ceci est une lacune qui nuit beaucoup au succès de quelques-unes de nos sociétés; heureusement que les dernières fondées ne renferment pas de tels règlements. Il est vrai qu'il est bien imposant de voir toute une société assister aux funérailles d'un confrère, mais avant tout il faut être pratique, surtout quand on a la charge d'une nombreuse famille.

***

Puisque nous en sommes à nos sociétés locales, un mot à propos des costumes. Le chapeau surtout, dans quelques unes d'elles laisse beaucoup à désirer, il a des proportions gigantesques, tellement qu'en cas d'orage il peut quelquefois servir de parapluie pour le membre qui le porte, c'est bien utile me direz-vous, mais aussi c'est disgracieux. Il m'était donné il y a quelque temps de voir défiler dans les rues une de nos sociétés de bienfaisance, leur maintien et leur démarche étaient parfaits, mais le costume!! franchement n'était ni plus ni moins que stupéfiant, à un tel point que si un membre avait l'audace de s'aventurer seul dans certains faubourgs les bambins les poursuivraient en l'appelant leur "Bon Santa Claus". Ceux qui passent par ces épreuves sont plus prudents une autre fois et emportent un deuxième chapeau dont ils se servent aussitôt sortis des rangs de la société: c'est plaisant, n'est-ce pas!

***

On me dit que les médecins et les avocats sont dans la jubilation, les premiers sont à préparer leurs aiguilles, leur fil, tandis que les seconds repassent leur code. Mais pourquoi tous ces préparatifs alarmants? Tout simplement parce que nos chars urbains fonctionnent maintenant par l'électricité et que les accidents, si nous en jugeons d'après ceux qu'il y a eus à Montréal et ailleurs, seront nombreux et sérieux. Cependant la compagnie ne semble nullement se préoccuper de cela puisqu'elle n'a encore fait placer aucun petit protecteur à l'avant de ses chars, chose qui serait pourtant d'une nécessité absolue. Messieurs les avocats entrevoient déjà une infinité de procès, où ils pourront reveler au public leur verve foudroyante tout en songeant à remplir leur gousset; chose pratique qu'ils semblent quelquefois oublier. Qu'en pensez-vous, lecteurs!

Dites maintenant que les améliorations modernes n'ont pas leur bon côté!!

L'étiquette professionnelle et l'harmonie règnent presque toujours entre les personnes d'une même profession. Mais, de même qu'il n'y a pas de règle sans exceptions, on voit quelquefois un confrère en mépriser un autre. Alors soyez certains que celui *qui méprise* est presque toujours dix fois plus ignorant que celui *qu'il méprise*.

***

Les imposteurs sont encore à l'*ordre du jour*. La police a arrêté il y a quelques jours un homme aux longs cheveux, un charlatan, qui avait trompé une *patiente*, en lui faisant payer d'avance des remèdes dont elle ne connaît pas encore la couleur. Il y a des personnes qui sont assez naïves pour se laisser prendre par le premier venu, qui croient à tout ce qu'uelles entendent dire. Un vrai médecin reste à son bureau où les patients savent toujours le trouver, et ne s'amuse pas à courir de porte en porte pour se faire connaitre. Retenez bien ceci.

***

Un medécin, grand parleur, ne cessait d'importuner un patient dans ses visites quotidiennes en lui parlant de chasse et de pêche. Le pauvre malade l'écoutait avec une résignation vraiment touchante, mais tout de même cela le fatiguait beaucoup. Un jour il voit venir son médecin, il envoie sa femme ouvrir la porte en lui recommandant bien de dire qu'il n'y était pas, mais le docteur rentre tout de même et commence à à parler comme d'habitude. Dix minutes s'étaient à peine écoulées qu'un grand bruit suivi de la chute d'un corps se fit entendre. C'était notre pauvre malade qui venait de perdre connaissance derrière une porte où il s'était blotti en voyant rentrer le docteur, pensant que ce dernier ne serait qu'un instant.

GUSTAVE ROLLAND.

Le Cyclone s'est Abattu Causant du

CARNAGE Dans notre Dept. D'Habits pour Hommes.

Il ne causera pas des gages plus élevés, mais cela équivaudra à la même chose— des prix plus bas. Il est venu avant le cirque, et quand il atteignit notre Dépt. d'Habits pour Hommes, il fit craquer les os et voler les étincelles en tous sens. Nos vendeurs sont maintenant obligés de porter des lunettes pour voir les prix, ils sont si petits.

Sans doute c'est la plus merveilleuse Vente d'Habits pour Hommes qu'on ait vue dans n'importe quel magasin du Massachusetts.

5 DOLLARS Ce lot est un mélange foncé et serait une bonne valeur à $8; points 34 à 44. N. B.—Pas un de ces habits ne sort d'un lot vieillit dans un magasin. TOUT EST NOUVEAU!

6 DOLLARS Trois lots différents; 175 Habits, mélanges noirs, foncés et pâles; points 34 à 44, seraient une bonne valeur à $10. Ces habits sont tout simplement merveilleux à ce prix. SOIXANTE HABITS à $7.00.

8 DOLLARS A ce prix nous avons des habits en Clay Worsted noir, en Serges bleues et en magnifiques mélanges genre Chéviotte et Casimir, dont plusieurs seraient à bon marché à $12. TOUS A $8 CHACUN.

N. B.—Presque tous les habits de cette vente sont arrivés cette semaine d'un gros manufacturier de Boston qui avait trop de marchandises et pas assez d'argent. Nous avons acheté à une grande réduction. La perte du fabricant est un gain pour vous. S. V. P. ne demandez pas à nos commis des bretelles avec ces habits de $5 et $6, car ils sont trop bons pour refuser et trop honnête pour désobéir à nos ordres. L'acheteur devra aussi payer tous les frais de tout changement fait dans ces habits de $5 et $6. Cette dernière précaution est pour tenir Bicknell Bros. loin de Tewksbury.

BICKNELL & BROS,

Lawrence, Mass.

Commis canadiens:—MM. Pierre Audette et Alphonse Audette.

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi à faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou daps leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu a peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,
WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants: — N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants: — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin, Oscar Courteau, Dr J. G. Burque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants: — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Rouillé.

J. J. O'KEEFE & CO.,

66 Rue Lafayette Salem, Mass

Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.

Bons Whiskies et Vins en Gros.

Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.

Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement

Commis: Charles Montgrief et Claude DeLangle.

Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES, Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,
523 RUE ESSEX.
EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

FEUILLETON

53

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

QTATRIEME PARTIE

XXVII

L'instinct de l'animal, cet instinct parfois bien supérieur à la raison dont l'homme est si fier, se trompe rarement. L'ennemi était là, ce lâche ennemi par qui Tristan avait été blessé d'une façon si cruelle quelques semaines auparavant. Le brave chien devinait Rodille!

. . . . . .

La distance de Plœrmel à Quimper est de trente-quatre lieues. La chaise de poste que nous venons de relayer si près de Jean Vaubaron mit à peu près douze heures à franchir cette distance, et arriva à Quimper dans la matinée du jour suivant.

Blanche, dont la santé si délicaté s'était encore affaiblie pendant sa captivité d'un mois dans la maison de l'avenue de Neuilly, succombait à la fatigue du voyage. La docteur Horner déclara nettement à Rodille qu'il fallait accorder quelques heures de repos à la jeune fille, sous peine de la voir tomber malade, ce qui rendrait momentanément impossibles les séances magnétiques dont on allait avoir un si grand besoin.

Rodille contraint par ces considérations impérieuses, céda malgré lui, car tout retard irritait cette nature violente et impatiente, et il employa de son mieux le reste de la journée. Il s'informa et il apprit que le petit village, ou plutôt le hameau de Vaubaron se trouvait situé à trois lieues et demie de Quimper et à une faible distance de la célèbre côte de Penmarck. Il reçut ainsi la confirmation de ce fait,important qu'à côté du village se voyaient les ruines d'un antique manoir ayant appartenu à une famille disparue et à peu près oubliée depuis un temps immémorial.

Cette certitude acquise, et, à vraie dire, Rodille n'avait jamais douté, il se fit seller un bidet, puis, parfaitement renseigné, il se dirigea, en suivant la crête des falaises, vers ce hameau, qui l'attirait comme le pôle nord attire l'aiguille aimantée.

De Quimper à Penmarck, les côtes de l'Océan presentent un spectacle d'une magnificence inexprimable, et rien ne peut donner une idée, à ceux qui ne l'ont pas vu, des sublimes horreurs de cette lutte incessante des flots et des rochers. A mesure qu'on approche de Penmarck, un bruissement sourd d'abord, et qui n'a point d'analogue parmi les autres bruits de ce monde, frappe l'oreille et grandit de minute en minute.

Enfin on arrive en vue de la "Torche". On donne ce nom dans le pays à un rocher séparé des falaises par un gouffre étroit et profond qu'on appelle le Saut du Moine, et dans lequel les vagues, sans cesse agitées, se précipitent avec une effrayante fureur. On croit sentir, à chaque coup de mer, les falaises trembler sous ses pieds, on est assourdi par un fracas pareil à celui du tonnerre déchirant la nue, ou de cinquante pièces de canon éclatant à la fois. Des nuages d'écume et de vapeur s'élèvent sans cesse au-dessus de la Torche, comme au-dessus des cataractes du Niagara, et semblent la couronner d'un immense panache de fumée.

A la pointe de Penmarck le vent souffle en *foudre* pendant les sept huitièmes de l'année, le ciel est presque toujours gris et orageux, des vols de corneilles et de mouettes tourbillonnent autour des rochers, et leurs plumages sombres, leurs cris mélancoliques, ajoutent encore à la sauvage grandeur du tableau.

Tel était le spectacle que Rodille avait sous les yeux en suivant un étroit sentier tracé dans les bruyères par les douaniers et les chevriers, mais nous pouvons affirmer qu'il n'accordait à ce spectacle aucune attention. Sa seule pensée, son unique désir étaient d'arriver le plus vite possibie au but de sa course.

Une fois à Penmarck, il ne lui restait plus qu'une demi-lieue à faire pour atteindre ce but. Il pressa l'allure du bidet breton et il ne tarda pas à entrevoir devant lui la croupe verdoyante d'une éminence couronnée de végétation et de lierre. Dans un pli du terrain, entre lui et cette éminence, une virgtaine de maisons, ou plutôt de cabanes, se blotissaient les unes à côtés des autres et rasaient le sol pour échapper autant que possible à l'action dévastatrice du vent et de la mer. A l'horizon, la lisière sombre et presque noire d'une forêt formait un demi-cercle dont l'une des extrémités semblait venir toucher la falaise lointaine

Rodille reconnaissait chacun des détails de ce paysage morne qu'il n'avait jamais vu, tant avait été fidèle le tableau tracé par Blanche endormie. Il traversa l'unique rue du pauvre village. Au bruit des pas de son cheval sur la terre durcie, quelques enfants, à demi-nus, semblables à de petits sauvages, et quelques femmes, la quenouille à la main, sortirent des cabanes pour le voir passer. Ces enfants et ces femmes composaient momentanément toute la population du village. Les hommes étaient à la pêche.

Rodille regardait avec une assez vive préoccupation ces chaumières étroites et fangeuses, insuffisantes, en apparence, même pour servir d'habitation à une seule famille.

Où diable nous logerons-nous? se demandait-il.

Il continua cependant à se diriger du côté de la colline, et il fut bientôt soulagé de l'inquiétude qui s'était emparée de lui. Au pied de l'escarpement, entre des bouquets d'arbres rabougris et un petit bois taillis allant rejoindre la forêt séculaire, s'élevait la maison dont Blanche avait parlé et qui, bien que d'aspect misérable, était un palais en comparaison des masures abjectes du hameau voisin.

Cette bicoque nourrissait évidemment la prétention d'être ce que par tout pays on appelle une maison bourgeoise, et, en effet, un bon bourgeois de Quimper s'était donné le luxe de la construire pour en faire une habitation de plaisance, à laquelle il avait renoncé bien vite, la trouvant, non sans raison, mortellement triste et absolument inhabitable. A partir du jour de cet abandon, qui remontait déjà à plusieurs années, la bicoque dont il s'agit avait attendu vainement qu'un locataire se présentât.

Les volets, mal retenus par leurs gonds à moitié descellés, battaient au moindre coup de vent les murailles écailleuses, qui paraissaient atteintes de la lèpre. La gouttière, disloquée par une bourrasque, pendait à l'extrémité du toit; tout enfin témoignait d'un désordre absolu et faisait présager une destruction prochaine; mais ceci importait peu à Rodille. Cette maison était déserte et, quoique aucun écriteau n'annonçât qu'elle fût à louer, il lui semblait probable que le propriétaire consentirait à la lui céder pour quelques semaines moyennant un prix raisonnable.

Ainsi rassuré, le misérable gravit le versant de la coline et ne tarda point à s'engager dans les ruines. Il eut toutes les peines du monde à se frayer un chemin parmi les décombres qui roulaient sous ses pieds et au milieu des ronces, des épines, des touffes de buis, des plantes grimpantes de toute espèces qui formaient un fourré inextricable et s'opposaient à son passage, et il confirma de plus en plus dans la certitude que toute tentative non dirigée par Blanche en état de somnambulisme aboutirait forcément à un resultat négatif.

Jugeant inutile de s'attarder davantage sur le large plateau où s'élevait jadis le manoir ou plutôt la forteresse des ancêtres de Jean Vaubaron, Rodille redescendit et détacha son cheval, dont il avait noué la bride au tronc de l'un des arbres du bois-taillis. Il reprit le chemin du village et alla de chaumière en chaumière demandant à qui appartenait la maison déserte.

A dix reprises différentes il formula la même question sans obtenir une réponse intelligible. Les femmes à qui il s'adressait ne parlaient que le bas breton. Enfin il eut le bonheur de rencontrer une matrone qui, dans sa jeunesse, avait été servante à Quimper, et qui lui donna le nom et l'adresse du propriétaire.

De retour à la ville, le bandit se rendit aussitôt chez ce brave homme, dont la surprise fut prodigieuse lorsqu'il comprit qu'un locataire se présentait pour sa maison. Rodille, voyant cette surprise, jugea prudent de donner à sa démanche une explication plausible, propre à arrêter toute conjecture et à arrêter toute surveillance.

Monsieur, dit-il, j'arrive à Quimper avec ma fille atteinte d'une maladie nerveuse extrêmement grave. Les médecins les plus habiles de Paris ont pensé que l'air de la mer, sur les plages bretonnes où le vent souffle avec le plus d'impétuosité, modifierait l'état de mon enfant par son heureuse influence. Je viens de visiter les environs de votre ville, la maison que vous possédez non loin de Penmarck m'a paru convenable et je vous prie de vouloir bien me louer cette maison pour trois mois.

Ah! monsieur, s'écria le propriétaire, puisque c'est un grand vent qu'il vous faut, vous n'en sauriez trouver nulle part ni plus ni même autant que vous en aurez là-bas, il souffle, jour et nuit, à décorner des bœufs!

Ainsi vous consentez?

Parfaitement et avec le plus grand plaisir.

Il ne nous reste donc qu'à régler la question d'intérêt, et nous allons, si vous le voulez bien, nous en occuper sur-le champ.

Le propriétaire ne demandait pas mieux. Il posa des conditions si modestes que Rodille les accepta sans discussion. Il reçut avec une joie nullement déguisée la somme convenue, et il remit les clefs à son locataire, en lui faisant remarquer que la maison avait un cellier, une buanderie, plusieurs hangars, une remise et une étable en fort bon état.

Le lendemain matin, Rodille, laissant sa chaise de poste à Quimper, sous la remise de l'hôtel, montait dans un petit char à bancs avec Blanche et Fritz Horner, et tous trois prenaient la route, assez peu praticable, qui, faisant un détour à travers les terres et côtoyant la lisière de la forêt, conduisait au hameau de Vaubaron.

XXVIII

Retournons en arrière et rejoignons Paul Mercier à Paris, au moment où le jeune homme venait d'acquérir la certitude que la chaise de poste dans laquelle se trouvaient Blanche, Rodille et Fritz Horner se dirigeait vers la Bretagne par la route d'Alençon.

Paul ne voulait pas attendre une heure pour commencer sa poursuite. Il courut à la rue Notre-Dames-des-Victoires, entra dans les bureaux des messageries royales et apprit qu'une diligence allait partir pour Brest quelques minutes plus tard. Déjà les voyageurs du coupé de l'intérieur, de la rotonde et de la baguette avaient pris possession de leurs compartiments respectifs.

Une seule place restait vacante, une place de coupé, par conséquent du prix le plus haut. Paul déplora cette circonstance malencontreuse, qui allait notablement écorner son petit trésor; mais le temps pressait, l'hésitation était impossible, il retint donc cette place unique jusqu'à Rennes, où une bifurcation de la route se dirigeait vers Quimper; il obéit à l'injonction du conducteur, qui, le voyant sans bagages et pauvrement vêtu, l'engagea péremptoirement à payer d'avance; il se glissa, non sans peine, entre deux inconnus volumineux, puis la lourde machine s'ébranla et traversa Paris à cette rapide et bruyante allure qui faisait l'admiration des badauds, mais qui devait bientôt, hélas! se ralentir trop sensiblement!

A chaque relais, Paul mettait pied à terre pendant qu'on attelait des chevaux frais à la diligence. Il questionnait les postillons; il stimulait leur mémoire par l'offrande d'une pièce de monnaie et il recevait d'eux l'assurance que le vieux brisk, renfermant deux hommes d'un certain âge et une jeune fille, avait passé quelques heures auparavant.

Les choses allèrent ainsi jusqu'à Rennes, c'est-à-dire pendant un trajet d'environ quatre vingt-huit lieues. Déjà la chaise de poste avait pris beaucoup d'avance; les souvenirs des postillons devenaient moins fidèles.

A Rennes, nous l'avons dit, la route si bifurquaient, continuant en ligne droite vers Brest, fléchissant sur la gauche dans la direction de Quimper. Lequel de ces embranchements fallait-il suivre? Paul l'ignorait complètement, et son irrésolution prit des proportions inquiétantes lorsque les renseignements sollicités lui eurent appris que deux chaises de poste, à peu près pareilles,avaient relayé la ville à Rennes, se dirigeant, l'une vers Brest et l'autre vers Quimper.

Y avait-il dans chacune de ces voitures une jeune fille? Les postillons n'en savaient rien. La situation devenait fort épineuse et l'énigme posée par le hasard tout à fait indéchiffrable. Que décider? que faire? quel parti prendre?

Aucune lueur, aucune indice, ne venait tirer Paul du plus grand embarras où puisse se trouver un homme. Il ne pouvait se décider que d'après son instinct ou plutôt d'après son inspiration. L'inspiration qu'il invoquait le servait mal. Les chevaux de la diligence de Brest agitaient leurs grelots; il se décida soudainement et reprit la place qu'il occupait depuis Paris.

Qu'on juge de ce qui se passa dans son âme lorsque, au relais de Lambelle, à vingt et une lieues de Rennes, il aperçut tout attelée, devant l'hôtel des messageries,la chaise de poste qu'il poursuivait depuis si longtemps! Son cœur se mit à battre avec une violence inouïe; il lui sembla que le sang allait faire éclater ses artères?

La diligence marchait encore; il s'élança hors du coupé, au risque de tomber sous les roues et d'être broyé dans sa chute. Il bondit, jusqu'à la portière de la chaise de poste, il escalada le marchepied, et il chancela, comme un homme foudroyé, en voyant au fond de la voiture un vieux monsieur décoré, lisant d'un air placide et recueilli la "Revue des Deux Mondes". Stupéfait de l'apparition inattendue de ce visage pâle et effaré qui le regardait avec des yeux étincelants, le vieux monsieur laissa tomber sa brochure et s'écria:

Mais c'est un fou!

Paul s'enfuit. Soutenu par un reste d'espoir, il interrogea les gens du relais. Aucune autre voiture de poste n'avait passé depuis deux jours!... Le malheureux jeune homme venait de faire fausse route, et maintenant il lui fallait revenir sur ses pas et rétrograder de vingt et une lieues.

Que d'argent inutilement semée sur les grands chemins, et surtout que de temps perdu. Paul se dit tout cela avec une profonde amertume, mais le moment était inopportun pour se désoler. Il fallait agir, agir sans retard, ou s'exposer à perdre à tout jamais les traces de Blanche et de ses ravisseurs.

La dilligence de Brest à Paris ne devait passer à Lamballe que le lendemain dans la nuit. Paul ne pouvait attendre jusque là. Il compta l'argent qui lui restait, et, quoique ses six louis eussent fondu comme fond la neige au soleil, il n'hésita point à prendre une voiture particulièrement pour le ramener à Rennes, où il arriva le lendemain matin.

Il était urgent de repartir au plus vite dans la direction de Quimper, mais les ressources du jeune homme ne lui permettaient plus de louer une voiture, ni même de prendre la diligence. Cela ne l'arrêta point; il fit emplette d'un bâton et il partit à pied, courageusement, d'un pas rapide, qu'activait encore la fièvre d'impatience qui le dévorait.

Il marcha pendant douze heures de suite, et pendant ces douze heures il fit quinze lieues. Vaincu par la fatigue, furieux de cette défaite, et se maudissant lui-même de ne pas avoir des nerfs et des muscles d'acier, il fut contraint de s'arrêter à Plœrmel et d'entrer à l'hôtel de la poste pour y puiser de nouvelles forces dans le sommeil. On lui donna cette misérable chambre occupée par Vaubaron trois jours auparavant. Là il dormit d'un sommeil pénible, agité, sans cesse interrompu, sans cesse troublé par de mauvais rêves qui ressemblaient à des cauchemars.

Quand l'aube parut, il se leva et se remit en route, non point reposé, mais plus brisé encore que la veille. Une torpeur invincible alourdissait sa marche, il sentait sa tête en feu, ses articulations le faisaient souffrir comme si le supplice de la roue venait de lui être infligé. Il se raidit contre la douleur, il triompha de cette croissante impuissance qui ressemblait à une agonie, il fit sept lieues encore, il dépassa la petite ville de Josselin, et il approchait de Loeminé quand tout à coup il lui sembla qu'un nuage sombre s'étendait devant ses regards, que la nuit se faisait autour de lui, que la terre se dérobait sous ses pieds.

Courage! se dit-il, courage! ce n'est rien! j'arriverai, il faut que j'arrive.

Et comme il se sentait défaillir, il voulut se faire un point d'appui de son bâton, lui parut soudainement fléchir comme un baguette d'osier sous ses mains qui la pressaient, il tourna sur lui même, battit l'air de ses deux bras et enfin roula sans connaissance dans un des fossés peu profonds qui bordaient la route.

Il fut tiré de cet événement par une sensation tout à la fois rafraîchissante et brûlante. Son front était glacé, sa gorge était en feu. C'est qu'en ce moment un homme mal vêtu, à barbe grise, agenouillé à côté de lui, bassinait son front et ses tempes avec un linge imbibé d'eau froide, et lui versait lentement dans la bouche quelques gouttes d'eau-de-vie contenues dans une gourde. A quelques pas de là, un petit cheval maigre, attelé à un long chariot,était arrêté et baissait mélancoliquement la tête vers à grand dogue couché à ses pieds.

Et pauvre jeune homme, demanda le personnage à barbe grise en voyant Paul ouvrir les yeux, cela va-t-il mieux maintenant?

Oh! oui, monsieur, répondit Paul, oui, cela va mieux grâce à vous.

J'ai fait ce que j'ai pu, ce que je devais faire. En vous voyant là étendu,raide,tout à l'heure,je vous ai cru mort. Que vous est-il donc arrivé?

Je ne saurais le dire. Un accès de faiblesse s'est emparé de moi tout à coup, et je suis tombé.

Etes-vous sujet à ces faiblesses?

Mon Dieu, non, c'est la première fois.

A quoi l'attribuez-vous?

A la fatigue, sans doute.

Verez-vous de loin?

De Paris.

A pied? s'écria l'homme à la barbe grise, ou plutôt Vaubaron, que nos lecteurs ont déjà reconnu.

Oh! non, monsieur, je ne voyage à pied que depuis Rennes, mais j'ai peu l'habitude de marcher, et j'ai fait hier quinze lieues.

Et plus de sept ce matin! Je comprends votre fatigue! Et dites-moi, vous avez encore beaucoup de chemin à faire comme cel?

Je l'ignore.

Vaubaron ne put réprimer un mouvement de surprise.

Ah! vous l'ignorez, murmura-t-il.

Mon Dieu, oui, tout à fait, car je n'atteindrai le terme de mon voyage que lorsque j'aurai rejoint des personnes qui me devancent sur cette route et que j'ai le plus immense intérêt à retrouver. Jusqu'où me conduiront-elles? Je ne sais.

Vaubaron, craignant de blesser le jeune homme par une curiosité indiscrète, n'interrogea pas pas plus longtemps.

Je vais à Quimper, reprit-il, et je vous offre de très grand cœur une place dans mon chariot. Seulement, je dois vous prévenir que je marche bien lentement.

Je vous remercie mille fois de cette offre, répondit Paul, mais, je ne sais si je puis l'accepter.

Qui vous en empêche?

Une question de temps. Quand arriverez-vous à Quimper?

Il s'agit de vingt-huit lieues. Je serai trois jours en route.

Trois jours, répéta Paul, c'est trop. Dans ce cas, monsieur, à mon vif regret, il m'est impossible de profiter de votre obligeance et de rester en votre compagnie. J'irai plus vite à pied.

En êtes-vous sûr?

Ne vous ai-je pas dit qu'hier j'avais fait quinze lieues?

C'est peut-être une raison sans réplique pour que vous n'en fassiez pas autant aujourd'hui ni demain.

J'ai la volonté, et la volonté c'est la force.

Hélas! vous avez eu tout à l'heure la preuve manifeste du contraire, mais la jeunesse ne doute de rien. Essayez, d'ailleurs, de vous remettre en marche, et vous pourrez à l'instant juger vous-même de ce dont vous êtes capable.

XXIX

Vaubaron tendit la main à Paul pour l'aider à se relever. Le jeune homme fit quelque pas en chancelant, et il serait retombé s'il n'eût été soutenu par une main vigoureuse. Un anéantissement absolu le dominait. Ses jambes ployaient sous le poids de son coups.

Mon Dieu! murmura-t-il avec un geste de désespoir, je ne peux pas! je ne peux pas!

Vous voyez bien, mon cher enfant, qu'il vous faut accepter mon offre. Vous reposerez sur la paille pendant un ou deux jours, et les forces vous reviendront peu à peu. Allons, venez que je vous installe.

Paul ne résista plus. Il se laissa conduire par Vaubaron, qui l'aida à monter dans le chariot, et qui plaça sous sa tête une botte de paille avec une sollicitude toute paternelle, en ajoutant:

Si vous voulez dormir, dormez: cela vous fera du bien. Seulement ne vous jetez pas trop en arrière, je vous le recommande, car j'ai là mon unique fortune, mon gagne-pain, mes figures de cire, et les figures de cire sont fragiles.

Après avoir ainsi parlé, notre héros reprit par la bride son petit cheval maigre, qui se remit lentement en marche. Le hasard venait de réunir dans un pays perdu, à l'une des extremités de la France, deux hommes qui ne se connaissaient pas, qui peut être ne devaient se connaître jamais et qui pourtant, tous deux, nourrissaient une même pensée, tendaient vers un même but, le père et le fiancé de Blanche!

Rodille et Fritz Horner, fort désireux, l'un et l'autre, comme bien on pense, de n'exciter ni la curiosité ni les soupçons des paysans du hameau voisin, laissèrent s'écouler trois ou quatre jours avant de mettre à exécution le projet mystérieux qui les amenait au fond de la Bretagne. Rodilie employa ce temps à se procurer le petit nombre d'outils indispensables pour démolir des pans de muraille et pour opérer des fouilles. Deux bêches, des pioches et des leviers devaient suffire à cette besogne. Quelques travaux à exécuter dans le jardin presque inculte attenant à la maison expliquèrent d'une façon très naturelle ces acquisitions.

Tandis que l'associé de Fritz Horner s'occupait ainsi de tout préparer pour la réussite de l'entreprise prochaine, Fritz Horner lui-même faisait chaque jour de longues promenades sur les falaises avec Blanche.

La jeune fille ne comprenait rien à une existence si nouvelle et si différente de celle dont elle avait l'habitude,

Pourquoi ces hommes m'ont-ils amenée ici? que veulent-ils faire de moi?

Mais de tous les problèmes de sa vie, celui-là, certes, était le plus insoluble. Le quatrième jour, Rodille dit au magnétiseur:

Ce sera pour ce soir.

C'est convenu, répondit Fritz Horner.

La nuit arriva calme et splendide autant qu'une nuit de Provence ou d'Italie.

Dès neuf heures, chaque soir les paysans du hameau, fatigués par une journée de rude labeur, se jetaient sur leurs grabats et s'endormaient du sommeil du juste. Les deux associés attendirent minuit,puis Rodille dit à la jeune fille, avec laquelle, depuis quelque temps, il affectait une extrême douceur et une onction vraiment paternelle:

Ce temps magnifique nous invite à la promenade, mais nous pouvons vous laisser seule ici. Venez donc avec nous, mon enfant.

J'y suis toute disposée. Où irons-nous? demanda Blanche.

Oh! mon Dieu! pas bien loin, sur la colline, je pense. Ces bleuâtres clartés de la lune doivent produire au milieu des ruines un effet merveilleux. Il me semble que si j'étais seulement de quelques années plus jeune un tel spectacle me rendrait poète! Jetez vite un châle sur vos épaules, attachez un mouchoir sur votre tête, et partons.

Blanche s'étonna bien un peu dans les instincts poetique que Rodille manifestait ainsi tout à coup; mais, en somme, il n'y avait rien là qui pût l'inquiéter. Elle s'apprêta donc rapidement, suivit les deux hommes: tous trois gravirent avec lenteur les flancs inclinés de la colline et arrivèrent sur le plateau

C'est bien! murmura la jeune fille, c'est bien beau! mais comme c'est triste.

Une bruissement d'ailes se fit entendre. Une chouette énorme s'envola des profondeurs de la tourelle décapitée, en poussant son hululement lugubre. Blanche frissonna.

Ah! dit-elle d'une voix faible, voilà un oiseau de nuit qui m'a fait grand'peur.

Pourquoi donc? demanda Rodille en riant. Ne comprenez-vous pas que c'est l'esprit de ces ruines qui nous souhaite la bienvenue?

Tout en échangeant les quelques mots qui précèdent, nos personnages étaient parvenus au milieu d'un large espace envahi par les ronces, mais moins encombré par les éboulissements que le reste du plateau. Selon toute apparence, cet espace avait dû être autrefois la cour d'honneur. Un bloc de granit, semblable à ces autels sinistres sur lesquels, dans cette même Bretagne, les prêtres de Teutatès faisaient jadis couler le sang des victimes humaines, en occupait le point central!

Asseyez-vous, dit alors Fritz Horner à la jeune fille en lui désignant ce bloc.

Blanche obéit passivement. Le magnétiseur continua:

Et maintenant dormez!

Ah! balbutia la pauvre enfant avec une terreur manifeste, c'était donc pour cela!

Dormez! répéta Fritz Horner en appuyant sa main sur la tête de Blanche, dont les yeux se fermèrent aussitôt.

Le sujet devenait si facilement et si promptement lucide que le magnétiseur se conteta de faire des passes, pendant quelques secondes, à la hauteur de son visage et de sa poitrine,puis il reprit:

Regardez autour de vous.

Je regarde, répondit Blanche, la tête penchée et les paupières closes.

Reconnaissez-vous l'endroit dans lequel vous vous trouvez?

Oui.

Quand donc l'avez-vous vu déjà?

Il y a quelques jours, lorsque vous m'avez ordonné de voir.

Vous souvenez-vous de tous les détails de votre visite à ces ruines?

Blanche hésita avant de répondre. Evidemment un travail se faisait dans sa mémoire, et ce travail était difficile, car son visage s'assombrissait. Enfin le nuage disparut, et la jeune fille murmura:

Je me souviens.

Qu'y a-t-il sous vos pieds, dans les entrailles de la colline?

Des souterrains murés.

Et au fond de ces souterrains?

Un trésor.

L'entrée du passage secret se trouve-t-elle près de l'endroit où nous sommes?

Non..

Où donc est-elle?

A l'autre extrémité du plateau.

Vous la voyez?

Je la vois.

Conduisez-nous.

Blanche se leva. C'était la première fois que la jeune fille se mettait en marche, dans un état de somnambulisme complet en présence de Fritz Horner et de Rodille. Tous deux la regardaient avec une curiosité avide et un intérêt prodigieux. Elle allait d'un pas lent, régulier, qui n'était point son pas ordinaire et qui rappelait la démarche d'un automate obéissant à l'impulsion d'un système de rouage et de ressorts habilement combinés.

Elle traversa de cette façon le plateau et elle arriva sur le seuil d'une tour carrée dont les quatre murailles étaient debout encore jusqu'à la moitié de leur hauteur primitive. Une végétation plus épaisse et plus vigoureuse en cet endroit que dans tout le reste des ruines en obstruait l'entrée. Nulle part les ronces ne formaient un aussi inextricable fouillis.

(A CONTINUER.)

Noye a Sorel.

Sorel, 1er juillet—On mande de Sorel qu'un jeune homme de 18 ans, Arthur Valois, s'est noyé hier soir dans le fleuve en se baignant avec deux autre jeunes gens. Le corps n'a pas encore été retrouvé.

La Foudre.

Providence, R. I., 1er juillet—Durant un orage, qui a eu lieu à Georgeville, ces jours derniers, la foudre a frappé la maison de M. R. Jones. La cheminée a été démolie, le poêle brisé, un chat qui dormait sous le poêle a été tué. Le fils de M. Jones a été blessé grièvement par des briques provenant de la cheminée. Les autres membres de la famille n'ont reçu aucun mal.

UN ECHELON SE BRISE

Et l'Infortune Peintre fait une Chute

John Sands, un peintre à l'emploi de la municipalité, était à peindre un des vitraux de l'école Moody, samedi avant midi, vers les onze heures, lorsqu'un échelon de l'échelle sur laquelle il était juchée se brisa sous son poids, et il tomba d'une hauteur de vingt-cinq pieds.

Le malheureux peintre fut grièvement blessé, mais il ne s'est fracturé aucun membre.

La voiture d'ambulance le transporta chez lui, coin des rues Union et South.

"Sweet Sixteen"

Samedi soir,Mlle Albina Allard fêtait son 16ème anniversaire de naissance, et M. C. Malenfant a profité de l'occasion pour lui offrir un magnifique album.

A son tour, Mlle Clara Allard, accompagnée par M. Charland, a présenté à M. C. Malenfant un bouquet et une bague en or.

Mlle Louise Simard, accompagnée par M. Francis Deschênes, a lu les deux adresses.

Ensuite une bien agréable soirée fut passée dans la famille Allard. Etaient présents plusieurs amis de Lawrence. M.

BONNE NOUVELLE.

Les Employes de la Municipalite Vont Etre Payes.

Le trésorier Harrington a passé la journée hier dans ses bureaux de l'Hôtel de Ville, avec ses commis, à préparer la paie des employés de la municipalité qui seront payés avant le Quatre, pour qu'ils puissent célébrer ce jour glorieux s'ils le jugent à propos. Les autres personnes ayant des reclamations contre la municipalité devront attendre encore quelques jours.

Les instituteurs, les employés dans les écoles qui n'ont pas reçu leurs gages seront payés demain par chèques dans les bureaux du trésorier, s'ils se présentent au guichet, ou ils devront attendre jusqu'à vendredi.

Les pompiers seront payés mercredi et les policemen au poste de police à 5 heures de l'après-midi le même jour.

Les employés de la voirie et des autres employés de la municipalité recevront aussi leur paie mercredi, aux endroits ordinaires.

Il va y avoir de l'argent en cette ville après ce temps-ci.

Le trésorier dispose d'un demi million.

Toujours Defaits.

Samedi après-midi, le club des joueurs de base ball de Lowell ont été défaits par le club de Lawrence.

Des anciens joueurs de notre club, il ne reste plus que Nash, Haggerty, Parrott et Hoyt. Ce n'est pas surprenant qu'ils se fassent battre.

Innings	1	2	3	4	5	6	7	8	9	
Lawrence	1	4	0	4	3	0	0	0	0	—12
Lowell,	2	3	1	0	0	1	3	1	0	—11

D. THEBERGE,
164 Rue Valley, Lawrence.
A toujours en mains un splendide assortiment de
BOIS et de CHARBON
DE TOUTES SORTES.
Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.
Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.
FOIN, PAILLE, & etc
Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND
188 RUE LOWELL, Lawrence.
Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un ESCOMPTE LIBERAL à tout acheteur.
☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servir avec honnêteté.
N. B —M Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place
Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

A. CHOQUETTE,
Entrepreneur de Pompes Funebres.
Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits et Décors mortuaires.
Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.
Magnifique corbillard Noir pour les Enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.
Arrosses de premiere classe pour mariages, Baptemes et Funérailles.
A. CHOQUETTE,—317 RUE COMMON,
Lawrence, Mass

P. P. P.
Piquant de Frêne, Racine de Phitolague et Potasse,
Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.
P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.
Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons, vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.
Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickly Ash, Poke Root et Potasslum.
Springfield, Mo., 14 août 1893.
Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'ale jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MME M. M. YEARY. Springfield Green, County, M

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies des Rognons
Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.
Aberdeen, O. 4 juillet 1892.
M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs.Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.
Aberdeen Brown County, O.
CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés:Je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.
(Signé) J. D. JOHNSTON.
Savannah, Ga.
Témoignage du maire de Séquin, Tex.
Séquin, Tex. 14 juin 1893.
MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enleve toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement
CAPT. W. M. RUST, Avocat.
Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.
Tous les Pharmaciens le vendent.
A Lawrence, par H W. Whitney.
LIPPMAN BROS.,
Propriétaires.
Bloc Lippman, Savannah, Ga.

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS COPYRIGHTS.
CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. $3 a year. Specimen copies sent free.
Building Edition, monthly $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY

CELEBREZ LE 4 JUILLET,
Cartouches blanches, 100 la boîte, revolvers et amunitions, hammocks et articles d'amusements d'été de toutes sortes aux plus bas prix
— CHEZ —
W. S. Bartlett,
653 Rue Merrimack 653
M. Fortier, Commis canadien.

DR G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour la clientèle canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Allez faire Teindre, Nettoyer ou Dessecer vos Habits a la
"MERRIMACK STEAM DYEING and CLEANING HOUSE,"
Rue Merrimack.
Les ouvrages sont promptement exécutés.— F. A. LEW, Propriétaire.

J. E. BENOIT,
206 RUE LOWELL, Lawrence
Le meilleur endroit de la ville pour acheter du
Bois et du Charbon.

Egg Franklin Coal, -	$7.75
Stove Franklin Coal, - -	$8.00
Stove Coal, - -	$6.00
Nut Coal, - -	$6.00
Egg Coal, - -	$5.75
Broken Coal, - -	$5.50
Cumberland Coal, -	$5.75

☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.
L'endroit par excellence pour acheter toutes sortes de Bois et de Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

F. S. HAMLIN,
Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.
—EST—
Agent d'Assurance contre le Feu
Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass.
Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON.
Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO,
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, &c.
Téléphone 114-2.

F. A. Clark City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. IX. Soyons Unis. LOWEL, MASS., VENDREDI 12 JUILLET 1895. Soyons Distingues. No 95

N. E. MIVILLE.
PHARMACIEN ✱ DIPLOME
44 RUE HAMPSHIRE,
Vend ce qu'il y a de Mieux en Fait
D'ARTICLES DE TOILETTE,
ESSENCES, PARFUMS,
EXTRAITS, SYONS, ETC.
LES MEILEURES VINS ET LIQUEURS A L'USAGE DES FAMILLES
Liniment - et - Sarsaparilla - de - Miville,
Rien de Surpassable chez les autres Pharmaciens,
Prescriptions une Specialite.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.
Commencant le 30 Sept. 1894,

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 30, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 4 45, 5 35, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 30, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 30, a m; 12 05, 2 30, 3 25, 4 10, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 25, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., Montreal et Quebec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *2 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, *5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, p m; §4 25, 6 03, p m.

*Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene—9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Antrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m, 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 50, ¶8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont: 9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Union Air Line—9 45 a. m, 8 47 p. m.

Express de Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

¶ — les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gen. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

la Cote du Pacifique,

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

LA MACHINE
Pour Nettoyer les Tapis de
DILLON.
750 Rue Essex, Lawrence
C'est la meilleure machine jamais vue avant aujourd'hui. Les Tapis usés et minces ne sont pas exposés à être endommagés par ce procédé.
Aussi Costumes Teints en Couleurs qui ne changent pas
Nettoyage à la Vapeur, Naphtha et à Eponge sèche.
Réparage et repassage une spécialité.
☞ N'oubliez pas l'endroit,
750 RUE ESSEX
En face de la Station des Tramways, Lawrence, Mass.

N. GUILMET,
351 Rue ommon.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

Durant & Rogers,
ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.
Si chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.
Si vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.
Si vous préférez acheter une Montre à bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.
☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.
Commis canadiens:—J. A. Legault et C. A. Goozae.
DURANT & ROGERS
Au coin des Rues
Central & Middle.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,
2 et 4 Rue Andover
Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.
Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.
Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

LES CATHOLIQUES EN AMERIQUE.

On aimera peut-être à connaître le nombre des catholiques sur le continent américain.

L'almanach catholique nous apprend que sur une population totale en Amérique de 110 millions 67 millions sont catholiques et 53 millions sont protestants, juifs, athées, etc.

Voici comment les catholiques sont répartis:

Etats-Unis	12,000,000
Canada et possessions Anglaises d'Amérique	2,000,000
Cuba et Porto Rico	2,500,000
Haïti et St Domingue	1,000,000
Mexique	11,002,000
Amérique Centrale	3,150,000
Brésil,	14,000,000
République Argentine	4,200,000
Colombie	4,000,000
Pérou	3,000,000
Chili	2,700,000
Bolivie	2,300,000
Vénézuela	2,100,000
Equateur	1,150,000
Uruguay	150,000
Paraguay	500,000

Comme on le voit, il y a beaucoup plus de catholiques que de protestants dans les deux Amériques.

Que pensez-vous de cela, messieurs de l'A. P. A. vous que le catholicisme empêche de dormir?

Comment allez-vous faire pour exterminer soixante-sept millions de personnes, vous qui n'êtes qu'une poignée?

Les catholiques sont loin d'être des étrangers sur le continent américain, si l'on veut bien se donner la peine de le remarquer.

La Situation se Corse.

On ne parle que de législation réparatrice, de bisbille dans le camp conservateur et de crise imminente dans les cercles politiques à Ottawa.

Le *Globe* apprend que les amis de M. Foster l'engagent à démissionnr si le gouvernement accorde la législation réparatrice. MM. Haggart, Wood, Clarke Wallace et Montague ont déjà, paraît-il écrit leur démission et elle est en ce moment sous enveloppe. On dit que la démission de Foster lui assurera à courte échéance la succession de Sir Mackenzie Bowell.

Le *World*, de Toronto, dit que la législation réparatrice, en ce moment, est l'arrêt de mort du parti conservateur.

Ce journal ne veut pas que l'on se mêle des affaires du Manitoba. et il dit que certains ministres devraient démissionner.

M. Taylor, le whip conservateur, sur l'invitation du premier ministre, a consulté les députés conservateurs sur ce qu'ils feraient, si le gouvernement passe une loi rendant justice aux catholiques. Quarante ont déclaré qu'ils ne voulaient pas entendre parler de législation réparatrice.

Les députés bleus canadiens-français accusent M. Taylor d'avoir fait de la cabale pour monter ses collègues contre la législation réparatrice.

Les députés anglais, de leur côté, se plaignent de M. Fréchette, whip canadien. MM. Taylor et Fréchette ont fait rapport au premier ministre de leur conférence avec les députés.

Le Monde.

Conseils aux Baigneurs.

Plonger est certainement le meilleur moyen de vous jeter à l'eau, pourvu que vous en connaissiez la profondeur. Il n'y a rien de plus malsain que cette habitude d'entrer dans l'eau jusqu'à la cheville du pied ou à la hauteur du genou. Le soleil vous frappe la tête, tandis que vos pieds et vos jambes sont à l'eau froide dont la température est toujours de 10 à 25 degrés plus basse que celle de l'air.

Vous ne pouvez pas rester longtemps dans ces conditions sans vous faire tort. Les desseins de la nature sont d'avoir la tête rafraîchie et les extrémités réchauffées. Si vous faites le contraire, vous en souffrirez certainement, plusieurs d'entre vous se rappellent d'avoir eu des maux de tête causés par cette habitude. Les médecins vous diront que beaucoup d'attaque de crampes proviennent souvent de la mauvaise habitude de se mettre à l'eau trop lentement. Lorsque le sang ne circule pas librement les crampes s'en suivent. Lorsque l'eau n'est pas assez profonde pour plonger, vous devez vous baisser un peu, vous mouiller la tête et vous jeter à l'eau le plus vite possible. Quelques-uns vont peut être rire, mais laissez les faire, ils en subiront les conséquences.

Belle Celebration.

Le Quatre Juillet a été célébré à Southbridge par la société S. Joseph.

Le matin il y a eu une messe en musique à l'église canadienne chantée par un chœur nombreux de dames et de messieurs. Ensuite il y a eu une jolie parade qui a passé par les principales rues de la ville. Les deux fanfares canadiennes figuraient dans la procession.

Après la parade, tout le monde s'est rendu sur un terrain près de la ville, où il y a eu un magnifique pique-nique. Il y a eu des courses, de la musique et on servit un dîner aux moules (clams).

Après le dîner, les discours furent à l'ordre du jour. M. Joseph Leclair, président de la société St Joseph et président du comité d'organisation, en termes très appropriés, présenta comme maître des cérémonies M. Félix Gatineau, qui à son tour fit quelques remarques et présenta M. Alfred Bonneau de l'*Observateur* de Biddeford, Me. M. Bonneau sut intéresser son nombreux auditoire et fut chaudement applaudi.

Il tut suivi de M. Léon Rheins de Southbridge qui fut aussi bien applaudi. Le Dr L. A. Dionne de North Brookfield fut ensuite appelé et après avoir fait quelques remarques il termina en faisant appel aux Canadiens de Southbridge de s'abonner à un bon journal de langue française afin de pouvoir s'instruire et se renseigner sur les évènements du jour. Le Dr Dionne mérite certainement les remerciements de tous les journalistes canadiens pour ses belles paroles à leur adresse.

A trois heures la pluie se mit à tomber et on se dispersa pour se rencontrer de nouveau le soir à la salle de la société St Joseph, ou a eu lieu un grand concert.

Les dames et les messieurs suivants prirent part à ce concert: Mlles Exérina Guillet, Marie Surprenant, Albina Dupaul, A. Leclair et Albina Surprenant. L'Union Musicale était sous la direction de M. Ernest Decelles et de Mme Alice Dionne. Tous ont été bien applaudis.

La soirée s'est terminée par l'opérette, "Une Minute Trop Tard" par MM. Ernest Decelles et P. G. Laliberté qui fut bien goûtée de l'auditoire.

L'orchestre Peloquin et Desgrenier a aussi contribué beaucoup au succès du concert.

Tout s'est bien passé et les organisateurs ont droit d'être fiers de leur succès.

MM. Henry J. Lanthier de L'ETOILE et Henry Weilbrenner de Lowell assistaient à cette fête.

Ils étaient les hôtes de la famille Bonneau de la rue Pine.

L'Adresse aux Jurés.

Nos lecteurs aimeront peut-être à lire des extraits de l'adresse aux jurés par le coroner dans la fameuse enquête sur le mystère de St. Henri qui intéresse si vivement le public. Ces détails sont particulièrement intéressants maintenant que Demers, le mari de la défunte, a été arrêté sous soupçon d'avoir commis le crime.

C'est à vous de déclarer, a dit le coroner en s'adressant aux, juré par un verdict que vous déduirez de la preuve faite devant vous: La femme s'est-elle suicidée, ou a-t- elle été tuée?

La preuve est tellement claire que, comme coroner, je n'hésite pas à vous donner mon opinion, c'est que nous sommes en présence d'un meurtre.

D'abord quel est le mobile du meurtre dans le cas actuel? La preuve ne vous le dit pas d'une façon certaine.

Mais certains faits positifs vous permettent d'exclure certains mobiles. Il n'y a pas eu viol?

Si la femme avait été assaillie de cette façon, elle se serait défendue; rien dans la chambre n'indique qu'il y a eu lutte.

De plus, aucun voisin, aucune personne n'a entendu un cri d'alarme, un bruit de pas, la chute du corps.

Si un effronté était allé lui faire des propositions malhonnêtes, elle se serait révoltée; elle aurait crié; elle se serait défendue.

Or, il est en preuve que Mde Demers était une femme respectable, ne sortant pas, ne recevant personne.

Alors, s'il n'y a pas eu viol, où chercher le mobile du crime, si ce n'est chez une personne quelconque qui, dans un but de engeance, avait intérêt à faire disparaître la femme. La police a cru d'abord qu'un amant éconduit par la défunte avait voulu se venger.

Rien de tel n'a été prouvé. Le seul indice dans ce sens est donné par le mari qui déclare sous serment, à un moment où personne le soupçonne du meurtre, que sa femme lui a un jour déclaré qu'elle craignait les assiduités d'un ancien "cavalier".

En donnant son témoignage assermenté, le mari dit que la seule personne qu'il redoutait, était un ancien amant de St. Mathias. Ce n'est pas Demers qui a parlé le premier de cet amant. Ce n'est qu'après avoir entendu dire que la police recherchait un amant que Demers s'est rappelé que sa femme lui a parlé d'un ancien "cavalier". Il est, du reste, en preuve qu'aucun amant de la défunte n'existait.

Mais, depuis un certain temps, le ménage de Demers n'allait pas bien. La femme était jalouse et se plaignait de son mari. Vous avez la preuve que la sœur de Demers a été appelée spécialement à Montréal par la défunte pour tâcher de ramener son mari a de meilleurs sentiments. Et vous avez aussi la preuve qu'alors, le mari a brutalement renversé sa femme sur son lit et a menacé de la tuer, comme l'a déclaré Eilda Demers.

Le mari avait-il un mobile suffisant pour vouloir se débarrasser de sa femme? C'est à vous de le décider.

Maintenant, à quelle heure le meurtre a-t-il été commis? Vous avez trois témoins, Mde Bergeron, Mlle Bergeron et le jeune Bergeron qui jurent positivement avoir vu Mde Demers à midi et vingt.

Le cadavre était froid à 3 hrs. J'ai interrogé cinq fois Mde Bergeron sous serment, et, à chaque fois, j'ai constaté qu'elle était de moins en moins positive.

Le témoignage de l'enfant Bergeron est précis sur l'heure. Précis sur le moment qu'il a vu Mde Demers à midi et vingt. Précis sur le moment où il a vu Mlle Sauvé à 1 hr moins dix. Quand on l'examina sur d'autres détails, il n'est pas aussi précis. Il prétend avoir vu Mde Demers avec un tablier; sa mère et sa sœur n'ont pas vu ce tablier, et celui-ci n'a pas été trouvé avec les autres habits.

Mais le cadavre contredit ces témoignages. Il a été vu à une heure moins dix par Mlle Sauvé qui prétend avoir vu un pied d'homme. Le cadavre est trouvé à 2 h. 20 en costume de nuit. Vous constatez que la femme depuis le matin n'a pas vaqué aux soins de son ménage. Ce qui, d'après la preuve, était contraire à ses habitudes. Tout le monde jure que la défunte fusait son ménage avant ou immédiatement après son déjeuner.

C'était une mère. Il y avait dans la chambre un enfant dans un berceau qui n'avait pas mangé ou bu depuis plusieurs heures. Le berceau était tout humide. Vous avez un bébé de cinq mois qui, à trois heures de l'après-midi quand le cadavre est trouvé, dévore d'un seul trait deux bouteilles de lait entièrement remplies.

Le lait apporté par le laitier le matin, n'a donc pas été touché, car le laitier jure lui-même qu'il avait laissé une pinte ce matin-là.

Est-il possible de croire qu'une mère, attentive comme l'était Mde Demers, ait laissé son enfant toute la matinée sans lui donner du lait du matin.

Ensuite, le mari jure qu'il est allé chercher de la viande pour le déjeuner de sa femme. La viande est restée sur l'évier comme elle était venue de la boucherie. Le mari jure qu'il a laissé le matin un demi-pain à la maison. Le demi-pain a été trouvé intact.

La défunte a-t-elle mangé dans l'avant-midi?

L'autopsie a démontré qu'il n'y avait rien dans l'estomac. Or la digestion prend quatre heures à se faire.

Ensuite, à 2 heures 30, le cadavre, au moment où on le trouve, est froid. Il est aussi rigide. Les médecins vous disent qu'un cadavre prend six heures au moins à devenir aussi froid que l'était le corps de madame Demers, quand il a été trouvé. Ensuite, le sang coagulé et sentant mauvais, le sang encrouté sur la figure, sang qu'on ne pouvait enlever avec le lavage ordinaire du savon et de l'eau, tout cela constitue des indices.

A-t-elle été tuée de bonne heure le matin?

Une personne a-t-elle pu entrer dans la maison durant l'avant-midi, soit par en arrière, soit par en avant, sans qu'aucun des voisins aient pu s'en apercevoir. Cette personne a-t-elle pu assommer la défunte, lui couper le cou, faire disparaître toutes les traces du crime sans que personne n'en ait eu connaissance, n'ait entendu le moindre bruit?

Après six heures, tous les voisins étaient chez eux. Les gens travaillaient dans la rue; d'autres personnes ont passé la journée dans le magasin de M. Deguise. Si vous croyez que le meurtrier ait pu commettre son crime dans ces conditions, vous pourrez dire que la femme a été tuée dans l'avant-midi.

Vous avez aussi le témoignage de Mme Nantel, la blanchisseuse qui arrive pour laver dans l'avant-midi sans trouver, comme d'habitude, le linge et l'eau préparés.

C'est ici le moment d'examiner en détail les actes du mari.

Quelle a été son attitude devant vous? L'attitude d'un homme d'un très grand sang-froid. Il a donné son témoignage avec calme et lucidité.

La forme de son témoignage, le ton sur lequel il a parlé, tout lui est favorable. Les faits seuls qu'il relate sont défavorables.

La *Revue Canadienne* paraît avoir entrepris de faire l'historique de nos principaux établissements d'éducation. Rien n'est plus conforme à l'esprit et aux traditions de cette excellente publication que de jeter ainsi les jalons de notre histoire nationale, en rappelant, par la plume et la gravure, les débuts des institutions chargées de former nos jeunes générations et de préparer l'avenir du pays.

Dans le numéro de juillet qui nous arrive, nous remarquons une très intéressante notice historique, illustrée de dix jolies gravures, sur la congrégation de Ste Croix en Canada.

D'autres gravures très fines et tout à fait artistiques ornent ce numéro, entre autres la reproduction du célèbre tableau de Raphael Sanzio, la "Sainte Cécile," sujet d'une remarquable étude due à la plume élégante de Eug. Aubert.

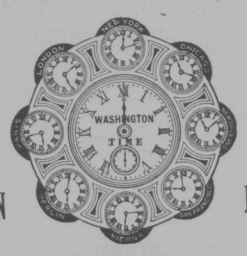
M. Alphonse Gagnon y termine un excellent travail sur le *Spiritisme* et Pamphile LeMay y publie une nouvelle très empoignante: "Petite scène d'un grand drame."

On remarque encore dans cette livraison bien remplie, une touchante poésie inédite d'Antonin France, et une délicieuse bluette de Reine Bernard, notre charmante collaboratrice: "*La danse de mai à Donremy.*"

Toutes nos felicitations aux directeurs de notre REVUE vraiment nationale, plus intéressante et plus vigoureuse que jamais, dans sa 31e année d'existence.

On ne nettoie jamais trop sa conscience. JEANNE D'ARC.

COLLARS AND CUFFS that are *waterproof.* Never wilt and not effected by moisture. Clean, neat and durable. When soiled simply wipe off with a wet cloth. The genuine are made by covering a linen collar or cuff on both sides with "celluloid" and as they are the *only* waterproof goods made with such an interlining, it follows that they are the only collars and cuffs that will stand the wear and give satisfaction. Every piece is stamped as follows:
TRADE ELLULOID MARK.
If anything else is offered you it is an imitation. Refuse any but the genuine, and if your dealer does not have what you want send direct to us, enclosing amount and stating size and whether a stand-up or turned-down collar is wanted. Collars 25c. each Cuffs 50c. pair.
The Celluloid Company,
427-429 Broadway, New York.

F. SCHNEIDER
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) 242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX


Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.

Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles te Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
CANNES ET PARAPLUEIS.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.

Argenteries
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

Paris Cloak & Suit Co.,
Central Building, -- 312 Rue Essex.
Corsages 19c, 29c, 39, 49c, 59c, 69c et $3.50.
Costumes de Vacances
Et Robes en Lawn,
Lef Meilleures Valeurs dans la Ville.
Costumes! Nous exhibons une belle Serge bleue à $3.75, c'est un Costume bien fait, très bien fini et qui ajuste très bien. Costumes en Serge Bleue et Noire, à $3.98 et 4.98, réduits de $5 et 6.50, perte du manufacturier, votre gain; aussi une variété infinie de Costumes en grosse toile (Duck) à des prix les plus bas. Jupons en Duck séparés à 98c, valant $1.50. Robes en Lawn, justement l'article pour le temps chaud, très frais, très à la mode et à très bon marché, considérant le Style et la Qualité. Robes d'Enfants pour l'été, de toutes grandeurs, de 4 à 14 ans à 50 cts chacun.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

SANS ODEUR.
SOLUTION SATUREE DE CHLORIDES, DE ZINC, SODIUM, &c.
Le meilleur Désinfectant et Deodorizer du monde.
Il detruira sur le champ toutes les odeurs désagréables et gaz, aussi bien que tout germe de maladie, il arrête la décomposition, évite la contagion et purifie l'air,
GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, :-: Lawrence, Mass.
Bouteill d'un Quarte complete 35 Cts.

Whiskey de
Daniel Webster,
Dix Dollars la Caisse,
Contenant DOUZE Bouteilles d'une Quart,
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE, Prop.
Salem, Mass.

Pelletier & Chouinard
Offrent les Specialites Suivantes:
Lager Union, $1.00 la caise; Bass Val Blatz Export, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse; Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, prix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Commis: Philias Chartier et Pierre Larivée.

M. S. DUBE,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.

Se charge de faire les Enterrements et de fournir toutes espèces de voitures pour Mariages, Baptêmes, &c.
Une visite est respectueusement sollicitee.

RAILROAD Dining Room
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere Classe,
Fred C. BROWN
Prop.
Ouvert de 6 hrs, A. M. a 11 hrs, P. M.

J. H. Sheridan & Co.,
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, Whiskey, Rum, Gin, Brandy, Guiness Porter, Bass & Co. Pale Ale, Jones' Beer.
25 - RUE FRONT - 25
SALEM, MASS.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine
par
ABONNEMENT :

Un an. - - - - - - - - - $1.00
Six mois. - - - - - - - - - 50
Trois mois. - - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
L'ETOILE,
67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 12 JUILLET 1895.

SOYONS HUMAINS.

Nous voulons dire un mot à ceux des nôtres qui ont le cœur assez dur pour maltraiter des animaux, tels que chevaux, chiens, chats, etc.

Nous sommes peiné chaque fois qu'un Canadien est arrêté pour des délits de cette nature. Cela donne à nos ennemis une occasion pour nous faire passer pour ce que nous ne sommes pas, c'est-à-dire des gens brutaux, inhumains, à peine civilisés.

Entouré de races hétérogènes qui nous guettent sans cesse dans l'espoir de nous prendre en faute, nous devons veiller sans cesse sur nos actions.

Il est bon que ceux qui l'ignorent sachent une bonne fois qu'il existe une société appelée la *Humane Society*; elle s'est donné pour mission de protéger ces animaux qui, étant privés de l'usage de la parole, ne peuvent prendre eux-mêmes leur défense.

Cette société a des agents dans toutes les villes de quelque importance du Massachusetts. Son agent en cette ville est M. Drury, et gare aux délinquants!

La loi est sévère pour les coupables.

Donc, ceux qui parmi nous ont des chevaux sont priés d'en prendre bien soin et de ne pas les conduire à une allure trop rapide, sinon la main de la justice pourrait s'appesantir sur eux.

Nous espérons que cet avertissement sera suffisant.

UNE BELLE FETE.

L'Union Franco - Americaine de Lowell, Mass.

Nous lisons dans la *Tribune* de Woonsocket, R. I.:

MM. Pierre Malbœuf, George Brault, John Chevalier, Edouard Thibault et J. C. L. Aubuchon, délégués du Cercle National Dramatique de cette ville, sont revenus enchantés de la réception que leur a faite l'Union Franco-Américaine de Lowell.

Le pique-nique a été splendide; il y a eu de magnifiques discours, de la bonne musique et de nombreux amusements.

Un grand nombre de sociétés de la Nouvelle Angleterre y étaient représentées.

Nos félicitations à l'Union Franco-Américaine pour le succès de cette fête.

BON A SAVOIR.

Mardi matin, à la séance du tribunal correctionnel, le juge Hadley a vertement censuré plusieurs constables parce qu'ils plument sans merci les prisonniers.

Le *Mail* dit, à ce sujet, que certains constables ne sont pas les seuls requins qui nagent dans les eaux tourmentées du tribunal de police, ajoutant que des avocats sans conscience ont aussi contracté cette mauvaise habitude de se faire payer des sommes disproportionnées avec les services qu'ils rendent à des clients que leur mauvaise étoile a conduits devant Son Honneur le juge Hadley.

Notre confrère raconte ensuite, pour étayer sa thèse, qu'il n'y a pas bien longtemps, un avocat offrit ses services à un prisonnier, en lui faisant entendre qu'il ne lui demanderait que quinze ou vingt dollars pour ses honoraires. Cela n'empêcha pas l'avocat de lui demander $300. Comme le prisonnier avait mis une assez grosse somme d'argent entre les mains de son défenseur pour qu'il lui trouve une caution, le fils de Thémis garda cette somme pour se payer.

Nous avons déjà écrit un article à ce sujet il n'y a pas encore bien longtemps, et nous profitons de l'occasion pour ramener cette question sur le tapis dans l'espoir que nos compatriotes qui passeront par le tribunal de police seront les derniers à se faire voler de la sorte.

Nous le répétons: il y a beaucoup de bons et honnêtes avocats à Lowell; mais malheureusement, comme dans toutes les professions d'ailleurs, il peut s'en glisser qui aient la conscience élastique.

N'oublions pas de mentionner, en terminant, que le juge Hadley a annoncé qu'à l'avenir quand les prisonniers auront besoin d'une personne de confiance pour aller chercher leur argent, il pourra leur en fournir pour une somme raisonnable.

C'est bon à savoir.

Les Sociétés Secretes.

On le sait, le décret du Saint-Siège condamnant les Chevaliers de Pythias, les Odd Fellows et les Fils de la Tempérance, n'a pas encore été promulgué dans plusieurs évêchés des Etats-Unis.

Parmi les prélats qui n'ont pas cru devoir promulguer le décret en question, on cite Son Eminence le cardinal Gibbons, de Baltimore; l'archevêque Feehan, de Chicago; l'archevêque Ireland, de St Paul; l'archevêque Riordan, de San Francisco, et l'archevêque Chapelle, de Santa Fé.

D'un autre côté, certains ecclésiastiques s'étaient empressés de porter à la connaissance des fidèles le document qu'on disait venir de Rome, et d'en faire observer strictement le contenu.

La différence dans l'attitude des évêques, sur cette question, a provoqué beaucoup de commentaires, et le fait d'en voir plusieurs passer sous silence le décret pontifical porta les fidèles à soupçonner qu'au fond la question n'était pas si grave qu'on le disait en certains quartiers.

C'est dans le diocèse de St Paul, dit-on, que la résistance au décret est la plus marquée. "Jamais, a-t-on affirmé, la sentence du St Siège ne sera promulguée par Mgr Ireland et ses suffragants."

Mgr Chatard, de Vincennes (Indiana), de concert avec d'autres évêques, aurait fait des représentations à Rome, en vue de faire modifier le décret; mais ses efforts seraient restés sans succès.

Le "Catholic Citizen," de Milwaukee, nous apporte la traduction d'une lettre que Mgr Katzer, archevêque de la métropole du Wisconsin, vient de recevoir. Le "Citizen" déclare tenir cette lettre de l'abbé A. F. Schinner, administrateur du diocèse. Une lettre semblable aurait été adressée à chaque prélat des Etats-Unis.

La voici:

"Washington, D.C., 11 juin '95

"Au Très Révérend F. X. Katzer, D.D., archevêque de Milwaukee.

"Excellence,

"Son Eminence le cardinal Monaco, dans une lettre en date du 27 mai, m'annonce qu'il a appris que plusieurs journaux américains ont déclaré, en s'autorisant de l'affirmation de certains prélats, que la promulgation du décret du Saint-Office condamnant les trois sociétés des Odd Fellows, des Chevaliers de Pythias et des Fils de la Tempérance n'est pas obligatoire mais laissée au jugement des évêques comme une affaire de discipline qui peut varier avec les lieux. De plus, les mêmes journaux affirment que cette promulgation a été déconseillée et suspendue par l'autorité supérieure, du moins dans quelques diocèses. Son Eminence déplore grandement cet état de choses, et recommande de nouveau que ce décret soit publié et mis à exécution dans chaque diocèse de la manière que l'Ordinaire jugera la meilleure.

"J'avais déclaré, dès le mois de février dernier, que ce décret avait été publié dans toutes les provinces de ce pays; mais si, par hasard, Votre Excellence connaît quelque diocèse de sa province où cette promulgation obligatoire n'a pas eu lieu, au nom du Saint Office et en vertu de l'autorité du Saint Siège, je prie Votre Excellence de voir à ce que cela se fasse immédiatement et exactement.

"Par la lettre de Son Eminence, le caractère obligatoire de ce décret et la nécessité de le publier sont affirmés de telle sorte qu'on ne peut plus en douter, et il n'est plus permis à aucun journal catholique de mettre ce point en doute.

"Avec des sentiments de la plus haute estime et d'une charité fraternelle, je suis très fidèlement dans le Christ, de Votre Excellence, le dévoué serviteur.

† François, archevêque SATOLLI
Délégué Apostolique."

La *Verité*, qui, pour une raison que nous ne savons pas, demande à cor et à cri la condamnation des Chevaliers de Pythias, fait suivre des remarques que voici la lettre de Mgr Satolli:

"Cette lettre est très claire et dit formellement que le décret est obligatoire et doit être publié immédiatement.

"Par malheur, on peut prédire, sans crainte de se tromper, que même après cette lettre le décret ne sera pas publié partout. Il faudra un document beaucoup plus sévère que cette lettre pour faire marcher l'*eglise americaine* contre les sociétés secrètes."

Puis il fait observer avec des larmes dans la voix que, "tout en publiant le décret, Mgr Kain, archevêque de St Louis (Missouri), a donné ordre à ses prêtres de ne refuser les sacrements à aucun membre des trois sociétés condamnées, si l'abandon de ces organisations comporte une perte temporelle sérieuse. Il se réserve le droit de décider chaque cas de cette nature.

Mgr Kain professe une opinion que nous avons exprimée il y a longtemps déjà.

A nos yeux, il eût été cruel de forcer des sociétaires à perdre une somme considérable pour se conformer aux vœux du Saint-Siège. Les journaux religieux, la *Verite* en tête, nous ont tombé dessus en réitérant l'affirmation que lorsque le Pape a parlé, les catholiques doivent obéir sans considérer s'ils perdent ce qui leur appartient ici-bas, parce qu'avant tout ils doivent penser au salut de leurs âmes.

Mgr Kain sait cela; mais il croit apparemment que, s'il est nécessaire de penser à la vie future il n'est pas défendu de penser aussi à la vie présente. De là l'exception qu'il fait pour ceux qui, en abandonnant les sociétés défendues, encourraient une perte temporelle sérieuse et compromettraient l'avenir de leurs familles.

Après tout, *le décret pontifical n'a jamais été lu dans les églises*, que nous sachions, et jusqu'à ce qu'il le soit, on peut avoir des opinions diverses quant à sa phraséologie et à sa portée.

Au reste, Son Eminence le cardinal Gibbons reviendra bientôt d'Europe. Il n'y a aucun doute qu'il a eu avec le Pape des entretiens sérieux, relativement aux sociétés déjà mentionnées, et il pourrait bien réserver de grandes surprises à ceux qui damnent charitablement leur prochain sous les prétextes les plus futiles.

Il nous semble que le dernier mot n'a pas encore été dit sur cette question tant controversée.

Qui vivra, verra.

—*L'Indépendant.*

Un 'Cent' pour le President

Le président des Etats-Unis a dû bien rire en recevant du département du trésor un mandat en bonne et due forme pour toucher un "cent" qui lui était dû sur ses émoluments! On sait que les émoluments, dans la démocratique Amérique, on dit salaire, du président sont de $50,000 par an, qui lui sont payés mensuellement par mandat de $4.166 66⅔ ou $4-166.67⅓. Or, en faisant la vérification des comptes, on a découvert que depuis trois mois on avait oublié par mégarde de lui payer ⅓ de "cent." De là le mandat spécial d'un "cent," qui vient de lui être envoyé.

DU HAUT D'UN CLOCHER.

Une Chute de Cent quinze Pieds a Berthier.

Berthierville, 8 juillet — M. Zotique Rhault a été ces jours derniers, à Berthier, victime d'un accident où quatre-vingt-dix-neuf sur cent auraient trouvé la mort.

Il travaillait sur le clocher de l'église, lorsque la corde qui soutenait la chaise dans laquelle il était placé pour faire son ouvrage cassa et il fit une chute de 115 pieds.

M. le curé Champeau qui se trouvait sur les lieux, lui donna l'absolution, le croyant fini à tout jamais.

Mais non, M. Rhault en fut quitte pour un violent choc nerveux, un moment de délire et une blessure assez grave à un pied.

A part cela, il est bien et s'est même levé samedi.

En voilà un qui l'a échappé belle.

Un Grand Orateur.

Lors du dévoilement de la statue de Maisonneuve à Montréal, l'hon. M. Chapleau, lieutenant gouverneur de la province de Québec, a été appelé un grand orateur par M. Kleckskowski, un consul français de grande distinction. Voici comment M. Louis Fréchette raconte la chose:

"Le discours de circonstance était celui du lieutenant-gouverneur.

"Il serait oiseux de dire que M. Chapleau a été éloquent, n'est-ce pas?

"Mais, quand on l'a été au point de mériter l'épithète de *grand* orateur tombée à son adresse des lèvres du consul général de France, qui lui a succédé à la tribune, on a le droit de se sentir grorieux.

"Si M. Chapleau n'était déjà commandeur de la Légion d'Honneur, je lui dirais qu'un pareil compliment, de la part de ce noble esprit qu'est M. Kleckskowski, vaut une éclatante décoration."

Toute la nationalité canadienne doit s'honorer de cette épithète de *grand orateur* décernée à l'un de ses fils les plus remarquables.

SOUS LES ROUES.

Un Enfant Broyé par un Convoi.

St Hyacinthe, 8 juillet.—Des enfants jouaient sur la voie du Grand Tronc et s'amusaient à traverser en avant des trains. Celui qui pouvait traverser la voie le plus de fois et le plus près de la locomotive était déclaré victorieux.

Omer Chicoine, 6 ans, fils d'un menuisier de cette ville, a été victime de son imprudence.

Il fut horriblement broyé sous les roues d'une locomotive.

L'enfant est tout mutilé, ses entrailles sont à découvert, et toute opération a été jugée inutile.

Il va en mourir.

Arrivé chez ses parents, il ne paraissait pas souffrir en proportion du mal qu'il avait, conservait encore toute sa connaissance et parlait presque comme il l'aurait fait une heure auparavant.

DEUX JEUNES FILLES

Se Noient a Haverhill dans la Riviere Merrimack.

Haverhill, 8. — Sadie Harris, âgée de 13 ans, et Mlle Guptill, à peu près du même âge, de Lawrence, en visite dans la famille Harris, se sont noyées dans la riviere Merrimack vers les sept heures, ce soir, à environ un demi mille de cette ville.

Elles traversaient la rivière à gué, lorsque les houles du steamer Merrimac les jetèrent dans un endroit où l'eau était très profonde.

Les corps n'ont pas encore été repêchés.

LE DRAME DE BASKATONG.

Demande de Mise en Liberte de Mme Laframbroise

Hull, 8 juillet—Les plaidoiries sur la demande de mise en liberté de Mde Laframboise, accusée de meurtre à Baskatong, ont eu lieu samedi, à Hull, devant M. le juge Malhiot. Le public est indigné de voir qu'une autre enquête préliminaire n'a pas été ordonnée et que les perquisitions de la justice n'aient pas été poussées plus loin. Les dépositions prises à l'enquête du coroner ne seront pas acceptées devant la cour d'assises. M. Fleming, avocat de la couronne, a eu jeudi une entrevue avec le procureur général, à Québec, à ce sujet.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

UNE BALLE DANS LA TETE

—Un suicide des plus émouvants vient de plonger dans le deuil une famille bien connue de Montréal.

Christophe Greaves, propriétaire de l'hôtel Liverpool, 571½ rue Craig, s'est donné la mort cette nuit après avoir passé une soirée des plus joyeuses. "Chris", quelques minutes encore avant sa mort, était à s'amuser avec quelques amis dans la buvette du "Liverpool". A minuit il souhaita gaiment le bonsoir à ses camarades et se retira dans ses appartements. Il se rendit d'abord à la chambre de bain. Quelques instants plus tard tous les gens de la maison étaient éveillés par un coup de revolver qui paraissait venir de cet endroit. Greaves a été trouvé mort dans son bain. Il s'était lancé une balle dans l'oreille gauche. L'arme dont il s'était servi était à côté de lui. C'est un revolver calibre trente-deux.

QUEBEC,

DÉFIGURÉ POUR LA VIE

—Un nommé Senécal, un canadien-français naturalisé citoyen américain, s'est plaint au Bureau de la Paix, à Québec, d'avoir été la victime d'un assaut aussi brutal qu'injustifiable. Sa barge était amarrée à un quai, au Palais. Le capitaine d'un bateau qui arrivait lui intima de se reculer pour prendre sa place. Senécal refusa.

Sans autre argument, son interlocuteur lui asséna sur le nez un terrible coup de bâton. Senécal est probablement défiguré pour la vie.

Un mandat a été émis, mais n'a pu être exécuté, le capitaine brutal avait déjà repris la mer.

OTTAWA

EN REVENANT DES CHANTIERS

—George Legoff, un français arrivé hier des chantiers de Mattawa, a été victime d'un vol audacieux. Il y avait 11 mois qu'il était parti de Montréal et il avait fait des épargnes au montant de $597.

A son arrivée à Montréal, il est allé dans une maison borgne de la rue Wolfe et a engagé deux donzelles pour aller faire une promenade en voiture avec lui.

Le vertueux trio partit en route pour la Longue Pointe, puis le Sault au Récollet.

Dans le cours du trajet il y eut plusieurs haltes et à chaque endroit des libations généreuses.

On revint à Montréal et c'est en descendant de voiture que Legoff s'aperçut qu'il avait été volé de $487, de sa montre en or et d'un jonc en or. Il y eut discussion à la porte de la maison ou demeuraient les deux horizontales dans la rue Wolfe et c'est ce qui attira l'attention du constable Laporte qui était de faction dans les environs. Après s'être informé de la cause de ce débat, il résolut d'arrêter les deux filles qui furent conduites au poste central.

Les deux prévenues donnèrent les noms de Rose Dalton et Pansy Winters.

Dans les poches de celle-ci, Mde Lajeunesse, la matronne, a trouvé $25 en billets de banque, la montre de Legoff et le jonc en or.

Les deux prisonnières ont comparu devant le juge Desnoyers. La fille Winters s'est avouée coupable d'avoir pris l'argent et les bijoux et a declaré de plus avoir donné des billets de banque à sa compagne Rose Dalton. Celle-ci a déclaré au juge qu'elle n'avait pas pris d'argent elle-même, mais qu'elle avait accepté les $5 que la fille Winters lui avait donnés, sachant qu'ils avaient été volés.

Le procès des deux accusées a été remis à jeudi prochain. Dans l'intervalle la police essaiera de trouver le reste de l'argent.

DEMANDE A PASSER AUX ASSISES

Le procès de Cyr, accusé d'avoir mis le feu au chantier de bois à Ironsides, s'est terminé d'une manière inattendue quand le prisonnier, par l'entremise de son avocat, a demandé de comparaître devant les prochaines assises du Banc de la Reine. La cour a fait droit à la requête.

On a refusé d'admettre Cyr a caution.

YAMASKA,

UNE CONFLAGRATION

—Les maisons appartenant à M. Napoléon Beaupré et occupées par M. L. A. Plante, hôtelier, la maison de M. Victor Pélissier, ainsi qu'une forge et une écurie ont été détruites par le feu, cette nuit vers minuit et demi. M. Pélissier a pu sauver tous ses effets de ménage dans sa maison. Quant à ceux de M. Plante, on n'a pu en sauver que la minime partie. On dit que le feu a commencé dans son amas de bois de corde, près de l'écurie de M. Plante. On pense que c'est l'œuvre d'un incendiaire.

Les pertes sont estimées comme suit: M. Beaupré, $1.200; L. A. Plante, $900; Pélissier, environ $1,000

Tues par la Foudre.

Birmingham, Ala., 8 juillet—A Louisville, Ala., la foudre a tué le maître de poste Edward Bryan, sa femme et son bébé dans leur demeure. Un enfant leur survit.

LA CRISE.

Les Trois Ministres Francais Résignent.

UN VOTE DE NON-CONFIANCE SERA PROPOSE.

A la Derniere Heure on dit que Bowell Demissionne.

Ottawa, 9 juillet.—Le *Canada*, organe personnel de M. Ouimet, confirme la démission des trois ministres français par la note suivante:

"Nous apprenons de source à peu près certaine que les trois ministres français, sir A. P. Caron et les honorables MM. Ouimet et Angers ont envoyé leur démission au premier ministre sir Mackenzie Bowell."

Dans le cas où le cabinet ne ferait rien et ne voudrait rien promettre, les trois ministres français insisteront pour que leur démission soit acceptée, et M. Dupont proposera un vote de non-confiance.

M. BOWELL S'EN VA.

Dernière heure.—Sir Mackenzie Bowell a eu une longue conférence avec lord Aberden. La rumeur dit qu'il a démissionné.

Clark Wallace a démissionné pour protester contre les promesses de législation réparatrice de M. Bowell. Il va s'alier à Hughes et McCarthy.

Lord Aberdeen appelé par le premier ministre est arrivé à Ottawa.

M. Laurier, M. Tarte et M. Martin ont eu une conférence, hier soir, sur la situation.

M. Choquette, député de Montmagny, a été chargé, dit-on, de négocier avec les conservateurs mécontents. Il a eu une longue entrevue avec M. Larivière.

Le "Temps" publie la note suivante.

Le gouvernement paraît vouloir proroger la chambre samedi, et a fait afficher dans les corridors l'avis ordinaire aux députés d'avoir à laisser les clefs de leurs bureaux au messager en chef. Mais le gouvernement n'échappera pas sans avoir à subir le feu d'une ou deux motions de non confiance, MM. Laurier, Dupont, Larivière et Tarte sont sur la brèche.

Les conservateurs canadiens semblent résolus à maintenir leur requête de justice.

Il est fortement question d'une coalition de conservateurs de Québec et des libéraux d'Ontario.

Les rumeurs disent que M. Girouard, député de Jacques-Cartier, et sir Hector Langevin entreront dans le cabinet avant longtemps.

(De la *Patrie*.)

"Une motion de censure va être présentée cette après-midi pour blâmer le gouvernement de la manière dont il s'est conduit durant cette session pour règler la question des écoles.

"Il est probable que cette motion amènerait la chute du gouvernement, les bleus de Québec vont, dit-on, voter en sa faveur.

"Les orangistes ici sont mécontents de la politique du gouvernement. Il est probable que M. Laurier sera premier ministre dans quelques jours."

(De la *Presse*)

"Les Irlandais!... Qui donc a dit que les Canadiens-français recevraient l'appui des Irlandais catholiques dans une lutte en faveur du rétablissement des écoles séparées du Manitoba? Voit-on souvent les Irlandais jeter leur influence dans la balance avec leurs co-religionnaires français!

"Les honorables MM. Costigan et Curran sont fermes sur leurs fauteuils de ministre de la marine et de solliciteur général. Ils acceptent la declaration ministérielle sans condition.

"Personne ne sera surpris de voir même sur une question de cette gravité, les Irlandais se ranger du côté des anglais."

Les Dernieres Nouvelles de la Capitale Canadienne.

Montréal, 10 juillet.—Nous lisons dans la *Patrie*:

"Tout le monde se demande ce que font les ministres canadiens français à Ottawa?

"L'opinion générale est que toutes ces rumeurs de démission ne sont ainsi répandues dans le public que pour la frime.

"'Vous pouvez être certain,' nous disait, ce matin, un conservateur qui s'y connaît, 'que le gouvernement aura toujours une majorité docile. Il arrive que certains députés se trouvent compromis vis-à-vis de leurs électeurs, mais on tâchera de trouver un moyen de sortir de cette crise.'

"M. Chapleau est à Ottawa. On ne sait comment expliquer ce voyage que l'organe du lieutenant-gouverneur n'a pas annoncé d'avance.

UN PELERINAGE.

Une Centaine de Pelerins Partent pour Lourdes.

New York, 10 juillet—Une centaine de pélerins catholiques sont partis à midi sur le "Westmoreland," en route pour Rome et Lourdes.

Ils sont sous la direction du Rév. William Smith, de l'ordre des Pères de la Miséricorde.

Avant le départ, les pieux pèlerins ont entendu une messe dans l'église de St. Vincent de Paul.

Des arrangements ont été faits pour qu'un autre pélerinage parte d'ici le 31 juillet, pour rejoindre à Lourdes le premier détachement.

Reid & Hughes,

Les Grands Marchands de Nouveautes de Lawrence.

Une Chance Ideale!

Il n'y a rien comme cela depuis que nous sommes en affaires, l'épargne sur nos marchandises achetées à notre magasin durant ce mois.

NOUS AVONS COMMENCE SUR LES PARASOLS. - - -

Il est difficile à croire que de telles réductions sur des marchandises fraiches, mais nous avouons le fait qu'il est déjà tard pour les Parasols et les Garde-Soleil et nous avons établi une règle de ne pas garder en stock un seul Parasol pour une autre saison. Ainsi nous avons fait des prix absurdes. Tout Parasol que nous avons en mains qui se vendait de $1.25 à $2.50,

Votre choix pour 97c.

Et tous les autres qui se vendaient de $2.69 à $6 sans réserve. Vous pouvez en acheter un même s'il coute $5 argent comptant. **Votre choix a $1.69.**

Et environ vingt des meilleurs jamais vus à Lawrence qui se vendaient de 6 50 à $10. **Votre choix $2.98.**

Vous feriez bien de venir de bonne heure et en choisir un. C'est la dernière chance qui vous est offerte. Ainsi nous examinerons tout notre stock durant ce mois afin de faire en sorte qu'il soit bien bas à notre vente semi-annuelle.

INTERET INACCOUTUTE. :: NOUVEAUX CENTRES.

Sur notre assortiment de Chemises Négligées, de couleurs, repassées et **Chemises de Nuit pour Messieurs.**

Lorsque vous examinerez le temps et les dépenses des matériaux vous serez surpris de savoir comment nous pouvons vendre une chemise de couleur, repassée, pour **43 cts.**

Mlle Downing est à notre emploi pour cette semaine, afin de montrer aux Dames de Lawrence le

Cachet Rouge des Articles de Toilette.

Manufacturés et préparés par la Read Seal Remedy Co., Rockland, Maine. Eaux de Toilette, Triples Extraits, Parfums, Crême Froide.

Venez prendre des informations, si vous le faites, vous achèterez. Dans tous les cas venez vous procurer une bouteille de COLD CREAM GRATUITEMENT.

BONNE LECTURE pour les Temps Chauds.

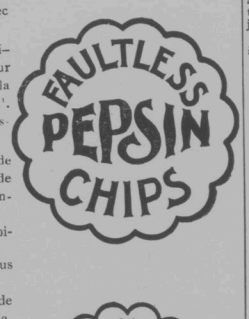
Chimmie Fadden par Townsend, Chiffon's Mariage par G. Y P., The Ladies' Juggernaut par Gunter.

Reid & Hughes,

Nos. 225 A 235 RUE ESSEX,

LAWRENCE, MASS.

Commis de langue française—M.M. Jos. A. Roy, Mlle Evelina Poirier, Mlle Lumina Morneau, Melle Caroline St. Laurent, et Dame Exilda Cardinal.



MITCHELL & CO.

Samedi 13 Juillet.

Vente Speciale de Fournitures de Lit.

Nous avons fait un achat considerable de Draps et de Taies d'Oreillers, nous les avons mis en vente a des Prix Speciaux.

Un lot de Taies d'Oreillers, 40 x 36, du meilleur coton blanchi. 6¼c.
Un lot de 42 x 36, faites d'une excellente qualité de coton blanchi, 10 cts chacune.
Un lot faits du Coton Fruit of the Loom, 42 x 36, ourlet de 3 pcs, 12½ cts chacune.
Un lot de Draps faits d'un excellent coton, grandeur 72 x 90, ourlet de 3 pcs, 39 cts chacun.
Un lot de Draps, faits de coton blanchi Standard, ourlet de 3 pcs, grandeur 81 x 90, 49 cts chacun.
Un lot de Draps, faits avec du coton Atlantic Mills, grandeur 84 x 96, ourlet de 3 pcs, 69 cts chacun.

☞ Les lots ci-haut mentionnés sont composés de marchandises de première classe, et nous les avons mis à ces prix par leur mérite et leur valeur.

{o — o}

Mitchell & Co.

76 a 82 RUE MERRIMACK,

HAVERHILL, MASS.

Commis canadien—M. P. H. Bilodeau.

La Celebration pour la Fete

St. Jean-Baptiste

A causé beaucoup d'excitation dans Lawrence certainement, mais ce n'est rien à comparer à l'excitation que cause cette vente extraordinaire dans les HARDES FAITES.

☞ Lisez attentivent les BARGAINS suivants:

Pour $6.50 Vous achetez vos Habits de $8, $9, $10 et $12, en couleurs claires, foncées et noires, faits en Sacque et en Froc.

Pour $10.00 Vous achetez nos Habits de $12, $13.50, $15, $18 et $20, en couleurs pâles et foncées. (Venez-voir l'étalage dans nos vitrines.)

Ne retardez pas à venir vous acheter un Habit de cette vente, car ils ne dureront pas longtemps sur nos comptoirs.

N. B.— Tous nos Habits d'Eté pour Enfants de 4 à 15 ans seront vendus pour **$2.50.**

HAMEL & CLOUTIER,

405 RUE ESSEX, — Lawrence, Mass.,

Enseigne de la Valise Dorée.

Orgueil Pardonnable

LES CHAUSSURES

LES CHAUSSURES

LES CHAUSSURES

Que vous devez acheter sont sont celles qui durent bien, ont une belle apparence et plaisent à tous. Notre stock est de plaire à tous par ses qualités et une attraction spéciale est la réduction dans nos prix. D'ici à quelques jours nous vendrons plusieurs de ces lots à de très bas prix.

200 paires de Chaussures en Dongola pour Dames, bout Opéra Oxford, à 75 cts. — Dongola Opéra pour Dames unies, à $1 00.
65 paires de Chaussures de Demoiselles, en Dongola, talons plats, à 75c.
60 paires de Chaussures Oxford pour hommes, réduites de $2.00 à $1.50.
Beaux Tan Bals à $1.50, $1.75 et $2.
Beaux Cuirs à patent Oxford, $1 50.
Beaux Bals, en Veau, pour hommes, bout Opéra, $3.00.
Pantoufles en Serge pour Dames, 30c.
Congress pour Dames, 50c.
Dongola pour Enfants, bouts pliants, 50c.
Chaussures d'Enfants, en Kid, boutonnées, points jusqu'à 6, à 25c.

V. J. HUOT,

437 Rue Essex 437

F. X. VOYER,

83 Rue Harbor.

Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

☞ Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

Laurier veut Savoir.

Ottawa, Ont., 10 juillet.—En parlement, cette après-midi, l'Hon. M. Laurier, le chef de l'opposition, a demandé au ministre Foster si c'était vrai que ses trois collègues français dans le cabinet, Ouimet, Angers et Caron, avaient résigné.

M. Foster a répondu qu'il répondrait à cette question le lendemain. M. Laurier dit qu'il attendrait.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseiures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co
Lowell Mass.

Proprietaires du Dr. Delisle's Kinikum Compound.

Centres Canadiens.

Lawrence

M. Joseph Demers, de Nashua, N. H., est en visite chez ses parents pour une semaine.

M. Luc Routhier, de Québec, P. Q., frère du Dr. O. Routhier, était de passage ici ces jours-derniers.

On peut se procurer les pilule du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

La foule la plus nombreuse qui ait été à Glen Forest était le 4 de juillet; on comptait entre quatorze et quinze mille personnes.

M. Pierre Audette, employé chez Bicknell Bros., partira lundi prochain pour une vacance de deux semaines. Bon voyage.

Quoiqu'il n'y avait pas de célébration dans la ville le Quatre Juillet, il y avait autant de bruit qu'à l'ordinaire, surtout la veille.

Les officiers de police n'avaient pas fait un arrêt jusqu'à minuit la veille du 4 de juillet, c'est ce qui ne s'est encore jamais vu dans l'histoire de Lawrence.

Le feu a été mis trois fois le soir avant le Quatre Juillet; le feu a été causé par les pétards. Les départements du feu ont répondu à chaque alarme.

Les pilules du Dr Larivière, pour le mal de tête, en vente à la pharmacie Miville. Essayez-les, aussi en vente à la pharmacie Miville de Manchester, N. H.

Delle Albertine Miville, de New Hartford, Conn, est arrivée à Lawrence mercredi dernier pour y demeurer. Elle résidera chez sa tante, Mme Nazaire Hamel, rue Cross.

M. George Brochu, employé chez M. Chamber, marchand de bois et de charbon, étant sur une voiture a perdu l'équilibre et est tombé la tête la première sur le pavé. Il est sous les soins du Dr. Sullivan.

Le Dr. Geoffrion de Varennes, P. Q, et l'avocat Amédée Geoffrion, de Montréal, le Dr. Aimé Beauchamp, de Lowell, accompagnés de M. Azarie Choquette, ont visité Lawrence mercredi dernier.

Il y aura une excursion à Montréal, Quebec et Ste Anne de Beaupré, le 25 juillet. Prix du billet aller et retour, $10.50, bon pour un mois. Pour renseignements, s'adresser à Viger & Co., 66 rue Hampshire.

La pharmacie Miville est sans contredit l'endroit par excellence pour vous procurer tout ce qui est utile aux familles en fait de parfums, savons, essences, articles de fantaisies, vins, liqueurs pour les malades, etc.

Le public sait apprécier une bonne chose, si l'on en juge par la foule qui se jette chez Hamel & Cloutier qui font une vente extraordinaire d'habits pour hommes et jeunes gens de $6 50 et $10 Profitez de l'occasion, il est de votre intérêt.

Mercredi matin, au magasin de M. V. J. Hiot, deux jeunes gens étaient en train de s'emparer de chaussures quand M. Hiot réussit à mettre la main au collet de l'un d'eux. L'officier Benoit en a pris soin de suite. On est à la recherche de l'autre jeune homme.

M. Nazaire Labelle, résidant à Kempton Court, s'est fait brûler la figure gravement par un pétard qu'il allumait dans une canistre remplie de poudre et qui fit une terrible explosion. Il fut conduit à l'Hôpital où il est sous les soins des docteurs Dow et Boucher. On a espérance que sa vue n'est pas attaquée.

Biphosphate de chaux des frères Maristes préparée par l'Arsac. Préparation française très efficace dans les affections de la poitrine, du système osseux et des scrofules, recommandée aux enfants et aux personnes d'un tempérament faible et délicat. Aussi sodas les plus purs et les plus délicieux. En vente chez Felix Poisson, encoignure des rues Franklin et Common.

MM. Morin et Fréchette sont prêts à faire des affaires. Ils n'ont rien épargné pour satisfaire leurs nombreuses pratiques. Ils viennent de s'assurer les services d'un pâtissier de première classe. Ils ne craignent pas d'assurer au public que parfaite satisfaction lui sera donnée. Leur fontaine à soda est une des plus belles de la ville; ils ont les meilleurs sodas à la crème, crème à la glace, gâteaux les plus délicieux, rafraîchissements, toniques de toutes sortes pour la saison d'été. Nous invitons nos lecteurs et lectrices à visiter ce fameux établissement situé sur la rue Hampshire.

MM. Hamel et Cloutier accompagnés de leurs dames étaient de passage à Manchester, mardi dernier, à l'occasion du douzième anniversaire du mariage de M. Wm: Marcotte, marchand de hardes faites. Un magnifique présent lui fut présenté De magnifiques discours ont suivi cette présentation La soirée s'est passée au lac Massabesic, où un magnifique dîner avait été préparé pour la circonstance. Presque tous les marchands de hardes faites de la Nouvelle-Angleterre étaient présents.

Le Dr J.D. Delisle, qui a passé l'année dernière dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, du nez, (tel que le catarrhe) de la gorge, des oreilles et de la vessie, et pour donner plus de satisfaction à ses clients, le Dr Delisle ne s'occupera que des maladies ci-haut mentionnées Bureau, No 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover, Lowell, Mass Consultations, de 2 à 4 et 7 à 8, p. m. Résidence, 420 rue Fletcher.

Avis.

Notre agent est à visiter nos abonnés du Massachusetts, du New-Hampshire et du Maine Nous espérons que partout on lui fera un bon accueil et qu'on lui rendra la tâche facile.

L'administration.

A Vendre.

Tout le contenu d'une maison de pension comprenant 18 chambres, situé dans un des plus beaux centres de Lawrence. Coin des rues Amesbury et Common. La maison a toujours au moins de 25 à 30 pensionnaires. Pour raison de santé les soussignés désirent vendre le tout à des conditions faciles.

ARTHUR BEAUCHEMIN, Prop.
No. 323 rue Commun.

Tout le Monde le Croyait Mort.

M. Elzéar Beaudette, résidant au No. 162 rue Valley, a échappé à un sérieux accident: il venait à toute vitesse avec son bicycle sur la rue Common, quand en arrivant au coin de la rue Hampshire, il fit une collision avec une voiture qui venait avec vitesse. M. Beaudette a été jeté en dessous de la voiture. Quant à son bicycle il fut brisé en morceaux. Heureusement le jeune homme s'en est retiré avec quelques égratignures.

Avis aux Dames.

Une nouvelle école de coupe de robes, d'un système parfait, a été ouverte au No. 377 rue Essex, différent du vieux système. La perfection du nouveau système ne requiert aucun ajustement et est le système le plus simple et le plus merveilleux connu de nos jours. Ce système enseigne la coupe des corsages comprenant la coupe sans couture et le système français

Venez voir Mlle David qui a 14 ans d'expérience dans la coupe des robes; nous la recommandons à tous. Allez lui faire une visite.

Detresse apres avoir Mange.

Indigestion,
Mal de Tête
Et Dyspepsie
Sont Guéris par la
P. P. P.
(Prickly Ash, Poke Root & Potassium.) Abbott's East Indian Corn Paint, guérit tous les Cors, Verrues et Bosses aux orteils (Bunions).

Un Magasin Modele.

Nous avons eu le plaisir de visiter l'établissement de M. Edouard Courtemanche, connu sous le nom de la "China & Japan Tea Co," situé au No 523 rue Essex. Nous pouvons proclamer sans crainte d'être contredit que c'est le plus beau magasin de ce genre dans la ville de Lawrence. Tout est de première classe. Les comptoirs et tous les accessoires employés au détail sont tous de premier choix et des styles les plus nouveaux.

Le stock est ce qu'il y a de plus nouveau, tout est frais, récemment acheté et vendu à des prix extrêmement bas. Les thés, cafés, bonne vaisselle, ustensiles de cuisine, enfin tout ce qui est désirable à l'usage des famille sont trouvés dans cet immense magasin.

MM. Rancourt & Laplante, nos populaires menuisiers et architectes, se sont surpassés dans le bon goût de leur ouvrage. Tout a été fait par eux, tablettes, comptoirs, glacières d'un nouveau genre qui sont insurpassables pour la commodité et l'utilité de M. Courtemanche. C'est une excellente note pour ces deux habiles compatriotes qui ne peuvent être égalés par les autres nationalités. Ils ont prouvé qu'il n'est pas nécessaire d'aller chez les étrangers lorsque les canadiens ont quelques entreprises à faire faire. Nous espérons qu'on leur accordera tout le patronage qu'ils méritent.

Nous félicitons M. Courtemanche de son excellent choix et nous espérons que tous suivront son exemple: s'encourager les uns les autres.

Deces.

Le 4 juillet, Joséphine Dubord est décédé à l'âge de 5 mois. L'enterrement a eu lieu le 7.

Le 7 juillet, en cette ville, Ellis Lacaillade est décédée à l'âge de 9 mois et 11 jours. Les funérailles ont eu lieu le 8 juillet.

Le 9 juillet, Philippe Desrochers est décédé à l'âge de 6 mois. Les funérailles ont eu lieu le 10 courant.

Mary, enfant de Joseph Caron, est décédée le 9 juillet, à l'âge de 5 mois.

Ces enterrements étaient sous la direction de M. A. Choquette.

Olive, enfant de M. Antoine Deschênes, est décédée le 4 juillet dernier, à l'âge de 15 jours.

Maria, enfant de Jeremiah Dodge, est décédée le 4 juillet à l'âge de 2 mois.

Rose, enfant de M. Honoré Pelletier, est décédée le 8 juillet à l'âge de 9 mois.

Henriette, enfant de M. Bouchard, est décédée le 9 juillet à l'âge de 3 mois.

Ces enterrements ont été sous la direction de M. S. Dubé.

LOGEMENT A LOUER.

Un logis de 3 chambres et un de 4 chambres. Porte pour chaque logis. S'adresser au No. 305 rue Water.

Haverhill

LE COURRIER est en vente aux endroits suivants:

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

La plus jolie femme a ses mauvais jours. Un petit bouton vient parfois détruire l'édifice de son bonheur. Elle n'a qu'a faire usage de la Royal Cream et sa figure reprendra bientôt sa beauté première. En vente à 75 cents la bouteille, chez les pharmaciens.

Salem

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants:

F. Morel, 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.
Calixte Rousseau, 47 rue Harbor.

L'ETOILE est en vente chez M. Calixte Rousseau, 47 rue Harbor.

Le Dr L. C. Roulier doit partir prochainement pour le Canada.

On nous parle encore d'une grande excursion pour le Canada, disant avoir lieu le 25 courant et qui devra partir directement de Salem.

M. Herménégilde Gagnon et sa dame, de Lowell, sont les hôtes de leur beau frère, M. Hereclius LeBel. On dit que Mde Gagnon séjournera ici quelque temps.

Les réparations qu'on est à faire subir aux salles du Club Social Canadien sont à peu près terminées. La salle de réception sera certainement la plus spacieuse et la plus riche de toutes les salles de club.

Le 1er juillet, M. Ludger Painchaud, épicier de cette ville, unissait sa destinée à celle de Mlle A. Demeule, fille de M. Alphé Demeule. La bénédiction nuptiale fut donnée par le Rév. Gadoury, curé de l'église St-Joseph. Nos souhaits de bonheur les accompagnent.

Pique-Nique.

Il s'organise dans le moment un grand et magnifique pique-nique, qui aura lieu dimanche prochain au Silver Lake Peabody. Ce parti de plaisir est organisé par M. F. X. Voyer et quelques amis.

Grande Excursion.

C'est lundi prochain qu'aura lieu le départ de l'excursion pour le Canada. Cette excursion est organisée par le curé de Worcester. Ainsi à tous les Canadiens d'en profiter.

Lowell

Edmond H. Duprez a vendu à Eliza Riopelle un terrain sur la rue Ward.

La Cie des Terrains et Canaux a vendu à Eliza Denault un terrain sur la rue Aiken.

Le R. P. Reynolds de Buffalo a succédé au R. P. McAvinue, O. M. I., à l'église du Sacré-Cœur.

L'Hon. M. Jeremiah Crowley est revenu de Québec la semaine dernière en bien mauvaise santé. Cependant, il ne garde pas la chambre.

Le 31 juillet, Martin Flaherty de cette ville et Patsay Hennessey de Lawrence, deux bons boxeurs, se rencontreront dans les salles du club Gladstone. Les deux hommes devront peser 128 livres.

M. Z. R. Pinault, de la maison Talbot & Co., partira le 15 juillet pour une couple de semaines de vacances; il visitera New York, Portland et Old Orchard, Me. Nous lui souhaitons beaucoup de plaisir.

M. John Roy, de la maison J L. Chalifoux & Cie, Birmingham, Ala., est en ville au magasin de M. J. L. Chalifoux pour quelques jours, à propos des achats d'automne. M. Roy est en parfaite santé et aime beaucoup le sud.

Mde P.H. Corey, la marchande de meubles bien connue de la rue Middlesex, a acheté une magnifique propriété valant $7000 sur la rue Marlborough; elle s'est aussi fait construire une belle résidence d'été valant $12,000 à East Blackstone, Mass.

C'est Tres Bien.

Le bureau d'hygiène est bien décidé de faire évacuer les logements qui sont dans un mauvais état sanitaire, si les propriétaires refusent de faire les réparations reconnues nécessaires.

Quarante-trois avis légaux ont été distribués cette semaine aux propriétaires dont les maisons sont un danger pour la salubrité publique.

Le système qui a été adopté, qui consiste à faire l'inspection des logements en les visitant les uns après les autres, produit des résultats des plus satisfaisants.

Notre Probleme.

Deux solutions nous sont arrivées ce matin de Haverhill.

Mlle Amanda F. nous envoie le chiffre de 57,692,325 et Mlle Hedwidge F. 59,538,461 7-13.

M. Emmanuel Crépeau de la maison Pufler & Son, de cette ville, nous envoie cette fois-ci le chiffre de $13,186,792.

Le temps pour faire ce calcul va expirer bientôt. Qu'on s'empresse de nous faire parvenir des solutions.

Jusqu'à présent, les bonnes réponses ont été rares; mais on a le droit de se reprendre.

MAUVAISE CHUTE.

Un Malheur Souvent en Attire un Autre.

Joseph Doyle, un jeune homme âgé d'environ 28 ans, est tombé ce matin dans la rue du haut d'un châssis du deuxième étage, au No. 291 Lakeview Avenue.

Le jeune homme était assis sur l'allège de la fenêtre lorsqu'un étourdissement lui fit faire cette chute terrible. Il se blessa grièvement à la figure et reçut plusieurs autres blessures.

C'était le mari de la femme qui a été brûlée vive il y a quelque temps.

Etat de l'Ohio, Cité de Toledo,
Comté de Lucas.

Frana J. Cheney fait serment qu'il est l'associé snr, de la maison F. J. Cheney & Co faisant affaire dans la cité de Toledo, de l'Etat et du Comté ci haut mentionné et que la dite maison paiera la somme de *cent piastres* pour chaque et tout cas de catarrhe qui ne pourrait être guéri par l'usage du Hall's Catarrh Cure.

FRANK J. CHENEY.

Assermenté devant moi et a declaré en ma présence que ce 6ième jours de décembre 1886.

{ Sceau } N. W. GLEASON,
Notaire Public.

Le Hall's Catarrh Cure est pris intérieurement et agit directement sur le sang et les surfaces muqueuses du système. Envoyez pour certificats, gratis.

F. J. CHENEY & Co..
Toledo, O.

Vendu par les droguistes, 75c.

Nouvelles de Greenville, N. H.

Madame et Mlle Mercier de Franklin Falls sont actuellement en visite chez leur parent, M. N. Duval. Mlle Mercier doit passer une partie de l'été parmi nous.

M. le curé a donné dimanche dernier le compte rendu des recettes de son pique-nique du 4 juillet. Cette recette a été de $303 M. le curé est très satisfait.

M. C. A. Dubrule est à faire réparer le rez-de-chaussée de sa maison sur la rue Main. Il est probable qu'une fois les travaux terminés Greenville comptera un magasin de plus.

ARTHUR L. DOUCET.

Louis Alexander,
Tailleur Importateur,
65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition

CATASTROPHE.

Tamponnement de deux Convois de Pelerins

QUI SE DIRIGEAIENT VERS STE ANNE DE BEAUPRE.

Deux Pretres ont ete Tues—En Tout une Quarantaine de Blesses.

Craig's Road, P. Q., 9—Un terrible accident a eu lieu, ici, à 3 heures ce matin. Un grand pèlerinage parti de Sherbrooke et des Cantons de l'Est, à destination de Ste Anne de Beaupré, voyageait en deux convois spéciaux du Grand Tronc quand, arrivée ici, la première section s'arrêta pour laisser passer un autre train.

Pendant ce temps, la seconde section du convoi des pèlerins arrivait à toute vitesse et tamponnait la première. La locomotive du second convoi a éventré le char Pullman et le wagon de première classe de la première section du train de pèlerins, tuant le mécanicien Hector McLeod, de Richmond, et le chauffeur, Dick Perkins. Dix wagons et une locomotive ont été démolis. Environ 25 personnes ont perdu la vie et une quarantaine ont été blessées.

Les pèlerins venaient de Sherbrooke, Magog, Windsor Mills, Mégantic et Brampton.

Craig's Road se trouve dans le comté de Lévis, dans le canton St Etienne de Lauzon. Les blessés ont été transportés dans les maisons des environs et on a eu beaucoup de difficultés à rassembler les détails de ce triste événement.

Un convoi spécial est parti de Lévis immédiatement avec des médecins, des garde-malades et des agents de la compagnie du Grand Tronc pour se rendre ici. Tous ont travaillé comme des héros au soulagement des infortunés pèlerins.

Vers 9 hrs, on a pu former un convoi et transporter presque tous les blessés et les morts à Lévis.

C'est un vrai miracle que plus de pèlerins n'aient pas été tués.

Voici la liste des personnes qui ont perdu la vie et que l'on a reconnues jusqu'à ce moment: M. l'abbé L J N Mercier, vicaire à Richmond, Chs Bédard, Mlle Bédard, Hugh McLeod, Richard Perkins, M. Cogan, tous aussi de Richmond, Delle Valin, de St Joseph d'Ely; Delle Phaneuf, de St Joseph d'Ely; Dame C Cayer, de Danville, ainsi que deux autres dames du comté de Shefford et deux autres que l'on n'a pu identifier.

M. l'abbé F Dignan, curé de Windsor Mills, a reçu des blessures qui l'ont emporté peu après l'accident.

M. l'abbé F X Desrosiers, de St François-Xavier de Brampton, a eu un bras et une jambe fracturés. Il porte aussi d'autres blessures assez sérieuses.

M. J Quinlan, agent du Grand Tronc, a éprouvé beaucoup de mal.

L'abbé Mercier, vicaire de Richmond, a été tué instantanément, dès le premier choc.

On rapporte un acte d'héroïsme fait par Mlle Célina Cayer, qui, bien que blessée elle-même, a sauvé la vie de son père en le retirant de dessous un monceau de débris et soutenant en même temps la tête de sa mère sur ses genoux.

Au nombre des victimes de ce triste accident figurent aussi Mlle Delycourte, de Shefford, et John O'Farrell, de Capleton.

Voici la liste des blessés: John Cadieux, Danville; J. B. Cayer, Danville; Séraphine Cayer, Danville; Louise Cayer, Danville; Joseph Cayer, Danville; Virginia Sylvestre, Ham.; M. François Fontaine, Broughton; Louise Gaudette, Arthabaskaville; Patrick McHugh, Capleton; Pierre Allard, Richemond; Antonia Baril, Arthabaskaville; H. Descoteaux, femme et fils, de Danville; Cyrille Rémillard, Delima Gosselin, de Sherbrooke; M. et Mde Hamel, de Danville; M. Louis Morin et Olivine Morin, de Windsor; Mde Frank Cayer, de Danville; Mde Zéphirin Lamelin et Lazarre Godbout, de Windsor; Joseph Richard, de Brampton Falls; Cléophas Richard, de Brampton; Bennett Bassler, de Toronto.

Les deux trains se suivaient à un intervalle de 20 minutes.

On croit qu'une vingtaine de personnes au moins ont été tuées.

La catastrophe est arrivée de très bonne heure, le matin, et la plupart des passagers dormaient.

DERNIÈRE HEURE.

Lévis, P. Q., 10.—On continue à chercher la cause de l'accident d'hier à Craig's Road.

La théorie émise la première: le sommeil de McLeod, paraît être celle qui s'accrédite le plus. Si la soupape modératrice était en désordre, tous les wagons sont munis de freins que l'on manipule facilement à la main.

On n'a pu découvrir que McLeod ait donné le signal nécessaire à les faire opérer.

Les victimes de l'accident disent que tout est arrivé si subitement qu'elles ne savent comment la chose s'est faite.

Les restes de l'ingénieur McLeod n'ont été trouvés qu'à trois heures de l'après-midi.

Une enquête a été ouverte.

Le juré assermenté hier et qui siège aujourd'hui à la reprise de l'enquête sont des citoyens de Lévis. Voici leurs noms: MM. F.E. Roy, B. Carrier, A. Dumontier, J. C. Dussault, M. J. Boivin, Narcisse Laflamme, M Couture, Elzéar Bédard, Pierre Bégin, O Cauchon, Albert Lambert, F. X. Couture, H. Moisan, A. Robitaille, F X Julien et Eugène Labranche.

Tout le monde est surpris de voir qu'il n'y a pas eu plus de morts, vu le nombre des passagers, la violence du choc et les dégats causés aux wagons.

La vieille mère et la sœur de l'abbé Mercier, vicaire à Richmond, qui sont au nombre des morts, étaient à bord du convoi.

On n'a pu reconnaître plusieurs des cadavres tant ils sont mutilés.

La liste officielle des morts hier soir était de 15 dont dix identifiés. A ajouter à la liste des morts, reconnus, mademoiselle Aivélie Patenaude, de Notre-Dame de Bonsecours, et M. Girard, de Richemond. M. Quenstand qu'on a annoncé comme mort est très grièvement blessé, mais ses jours ne semblent pas en danger pour le moment.

Un reporter a visité l'Hôtel-Dieu, à Lévis, où les blessés ont été transportés. Il s'y est produit des changements en ce qui regarde les victimes de la catastrophe.

Quelques-uns des blessés en sont partis, notamment M. Hercule Descoteau, de Danville, sa femme, son enfant et sa sœur, ainsi que Ernest Charest. Ces personnes se sont rendues chez elles. On attendait cette nuit la mort d'autres blessés, entre autres, de Mme Fontaine qui a subi l'amputation d'une jambe et qui souffre de blessures internes, de Mme Basile Hamel, de Danville, de J. Bennett, le porter du char palais. Ces malheureux sont mortellement blessés.

Comment décrire l'instant suprême où les deux convois se sont frappés? Qu'on se figure environ 800 personnes, hommes, femmes et enfants quittant cette nuit leurs foyers pour accomplir un devoir que tout catholique de ce pays ne manque jamais de rendre à la grande thaumathurge du Canada, la Bonne Ste Anne. En toute confiance, ils parcourent une grande distance et arrivent au terme de leur pèlerinage, mais l'ange de la mort plane au dessus d'eux. Il a choisi ses victimes et en moins d'une seconde il frappe, sans choisir, au hasard, et ses victimes sont en grand nombre.

M le curé Brossard, de Balton, comté de Stufford, remercie la Providence d'avoir miraculeusement échappé à la mort. Il était avec l'abbé Mercier dans le charpalais dans le premier des convois. Lorsque le train fut arrêté il se rendit dans le troisième char, ce qui lui sauva la vie.

La première victime qui attirait hier les regards était le rév. M. Jos. Mercier, vicaire de Richmond, autrefois de St Roch de Québec, et qui compte encore plusieurs parents dans cette paroisse. Il a eu les deux jambes écrasées en bouillie et le crâne fracturé en plusieurs endroits. Le Rév. M. Brossard, curé de Bolton, lui a administré les derniers sacrements, aussitôt qu'il a été retiré, mais il croit qu'il était déjà mort.

M. l'abbé Desrosiers, en outre de contusions fort graves, a une jambe et un bras fracturés. On croit que l'amputation de la jambe sera nécessaire.

Les familles Cayer, de Danville, ont été les plus éprouvées. Mde J. B. Cayer a été tuée, son mari a été retiré de dessous les débris par sa fille âgée de 16 ans, elle-même sérieusement blessée. Sa cadette, âgée de 14 ans, gît aussi à l'hôpital Il ne reste pas un seul membre de sa famille de valide. Une autre dame Cayer, blessée à une jambe et à un bras, veille auprès du berceau de son bébé, âgé de six mois, qui a une jambe fracturée. Les autres membres de la famille Cayer sont plus ou moins grièvement blessés.

Tous les cadavres ont été retirés des décombres.

Il y en a encore deux ou trois qu'il est guère possible d'identifier.

SMITH

A ete Victime d'un Accident

Ste Flavie, P. Q., 10. — L'enquête sur la mort du malheureux Edward Smith, trouvé mort à 5 milles de chez lui, a révélé qu'il s'était tué en tombant de sa voiture.

Le jury a rendu un verdict de mort accidentelle.

RÉNOVATEUR DE LA FEMME

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi à faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu a peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,
WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants: — N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants: — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin, Oscar Courteau, Dr J. G. Burque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants: — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

L'AFFAIRE DEMERS.

On Commence l'Enquete Preliminaire.

Montréal, 9 juillet—Ce matin, dès dix heures, les abords de la cour de police étaient encombrés de curieux venus pour voir Napoléon Demers, accusé du meurtre de sa femme.

A onze heures, le prévenu est arrivé dans la voiture cellulaire et est entré dans la salle d'enquête. Il paraissait très calme et se contentait de tortiller sa moustache, afin de soustraire sa figure aux regards des personnes présentes.

Les docteurs Villeneuve et Johnson ainsi que quelques autres témoins étaient présents, mais vu l'absence du coroner MacMahon, qui devait être le premier témoin entendu, l'enquête a été ajournée, à deux heures, cet après-midi, alors que Mlle Nantel et Mlle Sauvé seront aussi interrogées.

A une question posée par M. le juge Desnoyers, Demers a répondu qu'il protestait comme toujours de son innocence.

Il est défendu par M. l'avocat Odilon Desmarais.

Demers était habillé d'un complet noir, cravate de même couleur en nœud de matelot; la figure du prisonnier n'a pas changé; Demers est tel que nous l'avons vu la dernière fois, quand le jury du coroner a décrété son arrestation. Il ne donne pas au spectateur l'idée d'un homme qui a sur la conscience un crime aussi épouvantable que celui dont il est accusé. Son maintien est celui d'un homme confiant de son innocence.

Les racontars vont leur train On se souvient que Demers a juré, lorsqu'il a donné son témoignage en présence du coroner, qu'il était retourné chez lui, la veille du meurtre, après avoir fini son ouvrage, et qu'après avoir soupé, il était sorti, en compagnie de sa femme, faire quelques emplettes, et qu'il était retourné à la maison dont il n'était pas sorti avant le matin suivant, vers 6 hrs.

Depuis l'arrestation de l'accusé, on dit qu'il y a certaines personnes qui ont commis des indiscrétions au sujet de l'emploi que Demers a fait de la soirée en question. Ces personnes seraient prêtes à prouver que l'accusé avait passé une partie de la nuit à boire en leur compagnie, et que lorsqu'il les a quittées, il se trouvait passablement sous l'influence de la boisson. De plus, un des employés des laminoirs Pillow, Hersey et Cie., sera appelé comme témoin pour prouver qu'il demeure tout près du logement occupé par les époux Demers, et que la nuit qui a précédé la découverte du cadavre de madame Demers, entre deux heures et trois heures, il revenait chez lui, lorsqu'il a entendu des paroles prononcées à haute voix, ce qui lui a fait supposer que les époux se querellaient. Il n'en a pas fait de cas sur le moment.

On Veut Faire Admettre Demers a Caution.

Montréal, 10 juillet.—L'enquête d'hier sur le meurtre de St. Henri a été reprise ce matin, à onze heures vingt minutes. L'accusé Demers est entré dans la salle d'audience sous la conduite de l'assistant connétable Lambert. Il était vêtu de noir comme hier et paraissait très calme. Après avoir adressé quelques paroles à son avocat. M. Desmarais, il a pris son siège en face du magistrat Desnoyers, le même qu'il occupait hier.

Mme Nantel a été le premier témoin entendu ce matin. Elle a raconté, en substance, ce qu'elle avait dit à l'enquête du coroner. Il n'y a rien dans son témoignage qui puisse incriminer le prisonnier. Elle a raconté ainsi la scène qui s'est passée quand Demers est arrivée à sa demeure, après la découverte du cadavre:

"Quand Demers est arrivé il pleurait à chaudes larmes. J'ai essayé de le consoler. Il criait, on pouvait l'entendre de loin. Plusieurs personnes se sont emparé de lui et l'ont couché sur un sofa. On lui a donné plusieurs verres de brandy et c'est alors qu'il s'est tranquillisé."

A la demande de M. Quinn qui désire soumettre à la cour un plan de la maison de Demers, l'enquête est ajournée à vendredi prochain à dix heures de l'avant-midi.

Avant l'ajournement M. Desmarais a fait remarquer qu'il serait injuste de retarder l'enquête pour des causes futiles, qu'il désirait faire admettre son client à caution sous le plus court délai. La cour a promis de faire toute la diligence possible pour terminer l'enquête.

L'opinion publique est partagée en deux camps. Les uns croient que Demers est coupable; les autres prétendent que non.

J. J. O'KEEFE & CO.,
66 Rue Lafayette Salem, Mass

Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.

Bons Whiskies et Vins en Gros.

Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.

Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement

Commis: Charles Montgrief et Claude DeLangle.

Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES,
Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,
523 RUE ESSEX.
EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagne d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co Lowell, Mass.

FEUILLETON

54

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

QTATRIEME PARTIE

XXX

Blanche écarta les rameaux chargés d'épines dont ses mains délicates semblaient ne point sentir les piqûres, elle entra dans la tour, et le rideau de verdure armé de mille pointes acérées se referma derrière elle. Rodille et le magnétiseur voulurent passer comme la jeune fille venait de le faire, et ils y parvinrent, mais non sans se déchirer jusqu'au sang la figure et les mains.

Blanche, au moment où ils la rejoignirent, était immobile sur le bord d'un puits sans margelle, dont l'ouverture ronde se trouvait au niveau du sol et au milieu de la tour. Un pas de plus en avant, et la jeune fille se serait précipitée dans la gueule béante de l'abîme.

C'est là, dit-elle d'une voix sourde.

Rodille se baissa, il ramassa une pierre, et, la balançant au-dessus du puits, il la laissa tomber. Plusieurs secondes s'écoulèrent. Enfin, le bruit de la pierre frappant l'eau au fond du gouffre se fit entendre, mais faible, voilé, à peine distinct.

Les deux hommes se regardèrent avec une visible inquiétude.

Diable! diable! murmura Rodille, voilà un trou qui me paraît d'une profondeur peu commune!

Cela s'explique, répondit Fritz Horner; ce puits est évidemment creusé dans le roc, et nous sommes ici à une très grande hauteur au-dessus du niveau de la mer.

Il est impossible d'aller chercher un trésor au fond de cet abîme insondable, continua Rodille. La somnambule doit s'être trompée.

C'est ce que nous allons savoir à l'instant, répliqua le magnétiseur.

Il se retourna vers la jeune fille et il demanda:

Pourquoi nous amenez-vous au bord de ce puits?

Parce que le passage secret que vous voulez connaître n'a point d'autre entrée.

Ne commettez-vous aucune erreur en ce moment?

Vous savez bien que je ne puis commettre d'erreur lorsque mon âme est dégagée des liens de mon corps.

Mais le moyen de se jeter, vivant, dans un gouffre pareil? Vingt échelles, mises bout à bout, n'en atteindraient par le fond.

Des échelles vous sont inutiles.

Il faut descendre, cependant?

Oui.

Comment faire?

Penchez-vous et regardez.

Fritz Horner se pencha sur le gouffre et se sentit pris de vertige.

Je ne vois que les ténèbres, dit-il.

Eh, bien, reprit la somnambule, moi, pour qui les ténèbres n'existent pas, je vois des poignées de fer, scellées de distance en distance dans le granit et destinées à soutenir les pieds et les mains de ceux qui auront le courage d'affronter l'abîme.

Fritz Horner fronça les sourcils.

Ce chemin est bien périlleux? murmura-t-il.

Il est périlleux, répondit Blanche, mais il est le seul.

Faut-il descendre jusqu'au fond du puits?

Non; à une profondeur de vingt pieds à peine s'ouvre la galerie voûtée qui conduit aux souterrains.

Etes-vous capable de passer la première et de nous montrer le chemin?

Oui.

Faites-le donc!

A peine le magnétiseur venait-il de donner cet ordre que Blanche s'agenouilla sur l'extrême marge du puits, et saisissant de la main droite un objet invisible, se laissa glisser dans la cavité béante et sombre, où elle disparut aussitôt.

Il faut la suivre, dit Rodille.

Sans doute, répliqua Horner, mais l'obscurité qui nous entourre centuple les difficultés de l'entreprise et la rend d'ailleurs inutile. Autant vaudrait envoyer des aveugles à la découverte.

J'ai prévu, et voici de la lumière.

Rodille tira de sa poche un briquet et plusieurs petites bougies de cire jaune. Il alluma deux de ces bougies, il en donna une au magnétiseur et il garda l'autre pour lui.

Je tente l'aventure, fit-il ensuite.

Puis, après avoir reconnu la position de la première des poignées de fer dont avait parlé la somnambule, il saisit cette poignée et il descendit rapidement, grâce à ces échelons, aussi solides et plus rapprochés que ceux d'une échelle.

M'y voici, fit-il au bout de quelques secondes, et sans trop de peine, je vous assure.

Fritz Horner, encouragé par cet exemple, et décida à tenter l'aventure à son tour et il se trouva bientôt à côté de Rodille et de Blanche, sous la voûte d'une galerie qui s'ouvrait dans l'un des parois du puits et paraissait devoir se prolonger à une grande distance sous la terre.

En somme, dit-il alors, la chose est moins difficile qu'elle n'en a l'air.

Il ne s'agit que d'avoir la main sûre, le pied solide et d'éloigner de soi le démon du vertige, répliqua Rodille. Maintenant que le chemin m'est connu, j'y passerais les yeux fermés.

L'escalade sera dure cependant, lorsque nous serons chargés d'or.

Ah bah! laissez donc! plus la charge d'or sera lourde, plus je me sentirai frais et dispos, et vous verrez que la même cause produira sur vous le même effet.

Fritz Horner fit un geste qui signifiait clairement: "C'est ma foi bien possible?" Puis s'adressant à la jeune fille, qui restait debout, immobile, les yeux fermés, parfaitement semblable à une statue de marbre blanc enveloppée d'une draperie noire, il lui dit d'une voix impérative:

Guidez-nous!

Blanche reprit aussitôt sa marche lente et automatique et s'enfonça dans les profondeurs de la galerie. Le pas des deux hommes et même celui de la jeune fille, retentissaient avec une sonorité étrange sous ces voûtes basses, d'où tombaient d'instant en instant des gouttes d'eau; un air tout à la fois humide et lourd frappait au visage nos nocturnes visiteurs; quelques chauves-souris, troublées dans une retraite qu'elles devaient croire inviolable, décrivaient des cercles rapides autour des bougies dont la lumière les aveuglait, et qu'à chaque instant elles menaçaient d'éteindre.

Après avoir couru en ligne droite sur un espace d'une centaine de pieds, la galerie faisait un coude inattendue et tournait brusquement à gauche.

Au lieu de s'engager dans cette vie nouvelle, Blanche s'arrêta et, appuyant son doigt sur la muraille de droite, elle dit:

C'est là qu'est le chemin.

Il faut percer ce mur? demanda le magnétiseur.

Oui.

Derrière lui que trouverons-nous?

Votre chemin pour arriver au trésor qui vous attire.

Et combien d'autres murailles se dressent entre lui et nous?

Blanche, après un silence, répondit:

Cinq encore.

Friz Horner se tourna vers son associé.

Nous mettons-nous à l'œuvre cette nuit même? lui demanda-t-il.

Sans aucun doute! A quoi bon perdre un temps précieux? Ces misérables obstacles matériels qui nous séparent des millions convoités m'irritent plus que je ne saurais le dire! J'ai hâte de les renverser, de les fouler aux pieds!

Nous n'avons pas ici les outils nécessaires.

Nous les aurons avant cinq minutes.

Où donc sont-ils?

Tout près, sous un buisson, dans les ruines, où j'ai eu la prévoyance de les cacher tantôt. Attendez-moi là, compère, je vais les chercher.

Pourrez-vous les rapporter seul?

Le mieux du monde, car j'ai pensé à tout, et, afin de rester libre de mes mouvements, j'attacherai les outils autour de mon corps avec une ceinture de cuir.

A près avoir dit ce qui précède, Rodille reprit rapidement le chemin qu'il venait de parcourir; il atteignit l'extrémité de la galerie, et, à l'aide des poignées de fer, il se hissa au niveau du sol. Ainsi qu'il venait de le promettre à Fritz Horner, il fut de retour avant l'expiration des cinq minutes demandées par lui.

Voici les pioches et les leviers, dit-il; je ne me suis point embarrassé de bêches, qui ne nous serviraient à rien aujourd'hui.

Les deux hommes se mirent à l'instant même à la besogne, et cette besogne était rude. Vaubaron, le vieux huguenot persécuté, avait fait les choses en conscience, et jamais trésor caché ne dut se croire mieux que le sien à l'abri de toute tentative! Les murailles romaines, si célèbres des camps de César, offraient une moindre épaisseur que celles construites sous ses yeux par ses coreligionnaires dévoués. Le ciment, pétrifié en quelque sorte par deux siècles, était devenu dur comme le marbre et reliait indissolublement les unes aux autres les cubes de granit.

Rodille et Fritz Horner furent obligés d'attaquer à grands coups de pioche et de barre de fer ce mur indestructible et de le faire voler en éclats lentement, frangement par frangement, comme s'ils avaient eu à lutter contre un bloc de pierre d'un seul morceau.

Bref, pour tout résumer en peu de mots, ils travaillèrent sans relâche jusqu'à près de cinq heures, et quand ils quittèrent le souterrain, épuisés, haletant, trempés de sueur, ils avaient réussi seulement à percer dans les deux premières murailles d'étroites ouvertures tout au plus suffisantes pour le passage de leurs corps. Il leur restait, par conséquent, un labeur double pour les nuits suivantes.

Passons sans nous arrêter sur la nuit du lendemain, dont les longues heures de travail acharné n'offrirent aucun incident qui mérite d'être mentionné par nous, et arrivons sans plus de retard à la troisième nuit, celle qui devait voir le succès couronner l'œuvre! Il était environ deux heures du matin au moment précis où la brèche fut ouverte dans le dernier pan de mur qui séparât encore le trésor et les aventuriers. Rodille s'élança une lanterne à la main, et le cri que nous avons entendu s'échapper des lèvres de Blanche endormie, quelques jours auparavant, pendant la séance magnétique, s'échappa des lèvres du misérable:

Que d'or! mon Dieu, que d'or!

Nous ne saurions rien ajouter d'inutile au tableau rapide tracé par la somnambule. L'or ruisselait, en effet, de toutes parts sur le sol du caveau mystérieux. C'était un entassement de riches ses à donner la fièvre de l'or au plus désintéressé des philosophes.

Fritz Horner pouvait à peine en croire ses yeux. Il restait muet, froid, en réalité ivre de joie à la pensée de la puissance sans bornes qu'une telle forture allait lui donner.

Rodille, lui, ne songeait point à contenir ses transports. Saisi d'un accès de véritable délire, il se jeta sur cette nappe d'or comme s'il eût voulu en prendre possession par tous ses sens à la fois.

Enfin, me voilà donc vraiment riche! s'écria-t-il, sans presque avoir conscience de ce qu'il disait, et de la manière dont il le disait. Tout cela est à moi! A moi le trésor! A moi les millions!

Fritz Horner releva vivement la tête et, d'une voix aiguisée et tranchante comme un scalpel, il répliqua:

Je crois que votre parole rend mal votre pensée, mon compère, et que vous voulez dire: "Tout cela est à nous deux! A nous deux le trésor! A nous deux les millions!

XXXI

De même qu'une goutte d'alcoli dans un verre d'eau dissipe intantanément l'ivresse du vin, de même les brèves paroles du magnétiseur dissipèrent l'ivresse de l'or qui s'emparait de Rodille et le dominait d'une façon si complète. Le misérable rentra à l'instant même en possession de son sang-froid, comme s'il venait de recevoir sur la tête une douche glacée.

Pardieu! compère, fit-il en souriant, vous pren z un peu bien vite la mouche, ce me semble! Vos intérêts, n'en doutez pas, me sont tout aussi chers, tout aussi sacrés que les miens, et quand j'ai dit: "Ceci est à moi!" je voulais simplement parler de ma part.

A la bonne heure, répliqua Fritz Horner. Ah! c'est que voyez-vous, malgré la douceur habituelle de mon caractère, je deviendrais un lion déchaîné si l'on voulait me traiter en dupe.

Rassurez-vous! personne n'y songe, reprit Rodille avec un nouveau sourire. Vous aviez déjà, et depuis longtemps, toutes mes sympathies, auxquelles s'ajoutera désormais le sérieux respect qui vous est dû comme à l'un des hommes les plus riches de France! Ce sentiment, d'ailleurs, je dois vous l'inspirer aussi, et absolument au même titre. Saluons-nous donc, compère, saluons-nous! Chapeau bas devant les millions et devant les millionnaires!

Comment nous y prendre maintenant pour emporter cet or? demanda Fritz Horner après un silence. Il nous faudra un temps énorme?

Ah! ah! s'écria Rodille, voilà que vous éprouvez déjà l'embarras des richesses! Je suis de meilleure composition et ne m'effraye point du nombre des voyages! Ce sera plus tôt fait que vous ne croyez.

Eh bien, commençons tout de suite.

J'allais vous le proposer.

Malheureusement nos poches contiendront bien peu d'or.

Je me doutais que les vôtres vous sembleraient, ainsi que les miennes, insuffisantes, et, comme j'ai l'habitude de penser à tout, je me suis mis en mesure...

De quelle façon?

J'ai apporté des petits sacs.

Où sont-ils?

Les voici, et soyez tranquille, je vous affirme qu'ils ne se rompront pas, comme leurs devanciers, sous le poids de leur contenu! Dépêchons-nous, compère! si nous sommes actifs, peut-être pourrons-nous faire un second voyage cette nuit.

Les deux hommes entassèrent à pleines poignées les pièces d'or dans les sacs, qu'ils soulevaient de temps en temps pour bien constater leur degré de pesanteur. Quand ces sacs leur parurent suffisamment lourds, ils les chargèrent sur leurs épaules, où ils les fixèrent solidement à l'aide de courroies, et ils reprirent ensuite le chemin de la galerie; la jeune fille, dont Fritz Horner se gardait bien d'interrompre le sommeil magnétique, les précédait de quelques pas. Rodille s'était chargé du petit coffret de fer, précédemment décrit par Blanche, et renfermant les diamants et les pierres précieuses.

Part à deux, pour cela comme pour le reste! dit Fritz Horner en désignant le coffret.

Rodille fit un geste d'impatience.

Sacrebleu! compère, s'écria-t-il, vous êtes un drôle de particulier, vous! Si vous vous défiez de moi, prenez la cassette aux diamants! Je ne demande pas mieux que de vous la voir porter à ma place, car elle est lourde et m'embarrasse plus que je ne saurais dire.

Le magnétiseur ne répondit pas. Son propre fardeau suffisait amplement à ses épaules.

Rodille et son associé atteignirent sans encombre l'orifice du puits. Ils traversèrent les ruines et ils déposèrent le contenu de leurs sacs dans la pièce la plus reculée de la petite maison. Ceci fait, et après avoir eu la précaution d'enfermer la jeune fille, ils entreprirent un nouveau voyage aux souterrains, et ils en revinrent chargé d'or comme la première fois.

Le ciel blanchissait à l'orient, des fumées légères s'élevaient au-dessus du hameau caché dans un pli du terrain, la solitude des ruines pouvait être troublée d'un instant à l'autre par quelque pâtre conduisant ses chèvres; les complices ne pouvant, sans risquer de se compromettre, continuer leur besogne mystérieuse, se décidèrent à goûter quelques heures d'un repos dont ils avaient, l'un et l'autre, le plus grand besoin.

Pendant les deux nuits suivantes, ils firent aux souterrains de nombreuses visites, la petite maison regorgeait de richesses, elle contenait déjà des millions, et cependant la cachette du vieux huguenot en gardait encore deux fois plus.

Compère, dit alors Roille au magnétiseur, cette bicoque ferme mal, vous le savez aussi bien que moi. Le premier gredin venu pourrait entrer ici comme chez lui et nous dépouiller. M'est avis que nous agirions sagement en mettant tout d'abord en lieu de sûreté cette importante portion de notre récolte. Nous reviendrons ensuite, tout à loisir, chercher le reste du trésor, que nous ne risquons point de perdre puisque personne au monde ne peut nous voler le secret des souterrains.

Fritz Horner partagea de tout point cette opinion. En conséquence, Rodille se rendit à Quimper sans perdre un instant et fit l'emplette d'une charrette solide, chargée de paille et d'un cheval capable de traîner un très lourd fardeau. Il acheta en outre deux costumes complets de paysan breton; il revêtit, séance tenante, l'un de ces costumes, et il revint à la petite maison en conduisant son rustique équipage. La charrette fut dételée et mise sous un hangar, et le cheval prit place au râtelier de l'étable.

Partirons-nous la nuit prochaine? demanda Fritz Horner.

Oui, répondit Rodille. Blanche dormira sur la voiture, nous marcherons de chaque côté du cheval et personne ne songera seulement à faire attention à nous.

La nuit arriva, le ciel sombre était chargé de grands nuages d'une couleur cuivrée qui semblait phosphorescente; une température lourde et orageuse oppressait les poitrines; de fréquents éclairs illuminaient d'instant en instant les ténèbres, et les roulements d'un tonnerre lointain se faisait entendre du côté de l'Océan. Rodille se sentait, ce soir-là, irritable et nerveux plus encore que de coutume.

Chargeons la voiture, dit Fritz Horner.

C'est ce que nous allons faire, répliqua Rodille, mais d'abord, procédons au partage.

Le partage! Il est peu compliqué, ce me semble, chacun de nous prendra la moitié, et tout sera dit.

La moitié! s'écria l'associé du magnétiseur avec un ricanement de mauvais augure. Peste! comme vous y allez, compère! Ce n'est point ainsi que je l'entends, je vous en préviens.

En vérité! murmura Fritz Horner avec amertume. Et comment donc l'entendez-vous, s'il vous plaît?

Je veux double part.

A quel titre?

A titre d'inventeur, comme disent les gens de loi. C'est moi qui ai découvert l'existence du trésor, sans moi vous n'en auriez jamais entendu parler.

D'accord, mais sans ma somnambule, par conséquent sans moi, votre découverte ne vous aurait jamais rapporté un sou, ce qui équivaut à n'avoir point existé. Donc, s'il faut absolument établir une distinction entre nos droits, ce sont les miens qui l'emportent.

Eh bien, soit, dit Rodille d'un ton cassant et avec un commencement de colère, laissons de côté les droits, que je ne discuterai pas plus longtemps. Je mets ma volonté à leur place. Je suis le plus fort, je veux double part, et, morbleu! je vous jure que je l'aurai!

Même si je résiste? demanda Fritz Horner.

Que m'importe votre résistance? Je vous contraindrai, voilà tout.

Et comment vous y prendrez-vous pour me contraindre?

Oh! mon Dieu! je vous brûlerai la cervelle, et alors, naturellement, il n'y aura plus besoin de partage.

Ah! bah! vous me brûlerez la cervelle, et alors sans plus de cérémonie?

Très bien, mon compère, oh! très bien! vous pouvez y compter tout à fait.

Et avec quoi me supprimerez vous ainsi?

Avec cela.

Rodille, en faisant cette réponse, braqua sur son complice les canons de deux petits pistolets. Le magnétiseur ne sourcilla pas.

A moins que ceci ne vous empêche! répliqua-t-il en tirant de ses poches deux pistolets pareils, tout armés, et en les dirigeant à son tour contre Rodille.

Ce dernier se mit à rire.

Par ma foi, compère, dit-il, nous sommes faits pour nous entendre, et ce serait vraiment dommage que l'un de nous anéantît l'autre. Vous avez des arguments sans réplique auxquels je m'empresse de céder. Donc c'est une chose décidée, je vous accorde votre moitié, puisque vous paraissez y tenir si fort.

Vous parlez sérieusement?

Certes!

Et vous êtes de bonne foi?

Gardez-vous d'en douter. La preuve, c'est que je mets bas les armes. Imitez mon exemple et restons bons amis.

Les pistolets de Rodille avaient déjà disparu. Fritz Horner, après un instant d'hésitation, remit les siens dans ses poches. Mais à peine se trouva-t-il désarmé, que Rodille, avec un rire moqueur, fit glisser dans sa manche un couteau tout ouvert, et, bondissant sur son complice, le frappa à la gorge en s'écriant:

Pauvre sot, tu vois bien que j'avais raison, et que c'est moi qui avais tout conserver!

Le lâche! l'assassin! il m'a tué, balbutia Fritz Horner, dont la plainte suprême fut interrompue par un vomissement de sang, et qui tomba lourdement à la renverse, se débattant dans les convulsions de l'agonie.

Un cri sourd, un gémissement étouffé partirent de la chambre voisine et répondirent au bruit de cette chute. Rodille se souvint seulement alors que Blanche n'était séparée de lui et du magnétiseur que par une frêle cloison, et il comprit qu'elle avait dû, sinon tout voir, du moins tout entendre.

Elle en sait trop long, maintenant, se dit-il, il faut en finir avec elle.

Il ouvrit violemment la porte et trouva la chambre vide. La jeune fille venait de sauter par la fenêtre, élevée à peine de deux pieds au dessus du sol, et elle s'enfuyait de toute sa vitesse dans les ténèbres.

Rodille tira sur elle "au jugé". La flamme de son premier coup de pistolet lui montra distinctement la forme svelte de la jeune fille déjà bien loin. Il fit feu pour la seconde fois, puis il franchit à son tour lappui de la croisée et s'élança à la poursuite de la fugitive.

XXXII

Nous avons laissé Jean Vaubaron suivant avec lenteur la route de Josselin à Locminé, et conduisant par la bride le vieux cheval maigre qui traînait la charrette sur laquelle se trouvaient les figures de cire et Paul Mercier. Tout en cheminant, il se disait:

Soyez béni, mon Dieu, vous qui, dans l'état de misère et d'abaissement où je suis réduit, daignez me permettre encore d'être utile à mon semblable et de rendre aux hommes le bien pour le mal!

Cette pensée, pareille à un baume bienfaisant, calma pour quelques heures les souffrances de l'ex forçat. Sa tristesse sombre, profonde, sans espoir, fit momentanément place à une mélancolie presque douce, et le malheureux père qui, depuis si longtemps, n'avait plus en ce monde qu'un seul intérêt, "sa fille," sentit qu'il s'intéressait d'une façon étrange à ce pauvre jeune homme recueilli par lui.

Pourquoi cela? D'où cet intérêt pouvait-il venir? Jean Vaubaron l'ignorait et il lui aurait été parfaitement impossible de s'en rendre compte par la réflexion.

Le fait existait, voilà tout. La sympathie était incontestable. Il ne cherchait point à en savoir davantage et il ne s'interrogeait en aucune façon à ce sujet.

Convaincu que son protégé dormait dans la carriole d'un sommeil profond et réparateur, il ne voulut pas le réveiller en lui adressant la parole, jusqu'au moment où le véhicule recouvert de toile eut fait son entrée dans la cour de l'auberge du "Coq hardi," l'unique hôtellerie du bourg de Locminé, à neuf lieues d'Hennebont et à quatorze de Quimperlé. Là, tout en dételant son maigre bidet, Vaubaron dit au jeune homme:

Maintenant, mon compagnon, vous pouvez descendre, et, si le repos que vous venez de goûter n'a pas suffi pour vous remettre tout à fait, vous trouverez ici, à votre choix, un lit dans une chambre ou une botte de paille dans l'écurie.

Vaubaron ne reçut aucune réponse.

Voilà qui est singulier! murmura-t-il. Est-ce que mon jeune homme serait descendu sans me prévenir?

Il se hissa sur le marchepied, il regarde dans l'intérieur de la carriole et il s'aperçut avec une vive inquiétude que Paul Mercier s'était évanoui de nouveau. La fatigue et les angoisses de l'orphelin, succédant à des privations de toutes sortes et jointes à la faiblesse résultant d'une nourriture longtemps insuffisante venaient d'exercer l'action la plus funeste sur son organisation nerveuse et délicate.

Tel était en ce moment, chez Paul Mercier, l'épuisement des forces vitales, qu'un médecin habile, après un examen raisonné, aurait, sans aucun doute, exprimé la crainte de voir ce jeune homme s'éteindre comme un vieillard.

Cependant, grâce au ciel il restait encore quelque ressource et l'événement se chargea d'en fournir la preuve. Vaubaron prit dans ses bras le corps de son protégé et le porta dans l'auberge, où un lit fut aussitôt préparé pour lui. Quand Paul Mercier revint à lui-même, il avait une fièvre ardente, le délire ne tarda pas à se déclarer et dura quarante-huit heures sans interruption. Au bout de ce temps, la fièvre céda et le danger disparut.

Vaubaron, comme bien on pense, n'abandonnait point son protégé et faisant de prodigieux efforts pour subvenir aux dépenses occasionnées par la maladie. Il parcourait incessamment avec sa voiture les villages situés aux alentours de Locminé et d'Hennebont, et il donnait jusqu'à trois représentations par jour, afin de tripler ses humbles recettes.

La convalescence de Paul Mercier dura une semaine. Au bout de ce temps, le jeune homme se trouva sinon bien vigoureux, du moins capable de supporter quelque fatigue. Il apprit un soir que le maître de l'auberge du "Coq hardi" devait se rendre le lendemain matin à Quimper, dans sa carriole, et qu'il en viendrait Le jour suivant. Il le supplia de l'emmener avec lui, ce à quoi le digne Breton consentit sans trop se faire prier.

Paul Mercier écrivit quelques lignes à l'adresse de son protecteur, dont il ignorait le nom, pour le prévenir que son absence serait courte, et pour le prier de l'attendre à Locminé s'il y revenait avant lui, puis il partit à la pointe du jour avec l'hôtelier, dans une petite voiture à deux roues qu'un vigoureux bidet faisait rouler dans la poussière au train de quatre lieues à l'heure. Au relais d'Hennepont, le breton s'arrêta pendant quelques minutes, moins pour laisser souffler son cheval que pour vider un pichet de cidre doux.

Paul Mercier mit à profit cette halte et s'informa si, douze jours auparavant, on avait eu connaissance d'une chaise de poste contenant une jeune fille et deux hommes mûrs, et se dirigeant vers Quimper. La réponse fut affirmative et aucune erreur ne senblait possible, car, à cette extrémité de la Bretagne, les voitures conduites en poste étaient rares, et le passage de l'une d'elles constituait un événement.

PRESQUE UN LYNCH.

UN CHARRETIER OUTRAGE UNE PETITE FILLE

Il est Surpris par le Pere et une Foule Excitee.

Lynn, Mass., 5—Un lynch a bien failli avoir lieu cette après-midi sur l'avenue Western.

Une foule absolument excitée avait capturé un homme qui, prétend-on, avait tenté de faire subir les derniers outrages à une petite fille de cinq ans.

Quand la police fit son apparition sur les lieux, la foule en colère maltraitait le prisonnier et menaçait de le tuer comme un chien.

Les agents de police durent s'emparer de force du coupable.

Le nom de ce misérable est Wm E. Parks. Il a été logé dans une cellule du poste où il réfléchit sur son crime abominable.

Parks est âgé d'une trentaine d'années; il est conducteur d'attelage de son métier.

Voici comment les choses se sont passées:

Parks but considérablement pendant la journée et en passant en face de la buvette de Timothy Murphy, il aperçut la petite fille du cabaratier qui n'est âgée que de cinq ans. Aussitôt des desseins diaboliques entrèrent dans son cœur. Il mit pied à terre. L'enfant jouait avec un petit garçon à qui Parks donna deux sous pour qu'il s'en allât chez ses parents. Puis prenant la petite fille par la main, il la conduisit sur un terrain vague, couvert de buissons, à une courte distance de là.

L'enfant se mit alors à crier à fendre l'air et ses cris furent entendus. Quelques instants plus tard une foule composée d'une cinquantaine de personnes, ayant à leur tête le père de la petite fille, arriva sur les lieux et trouva l'enfant presque devenue hystérique.

Parks était étendu de tout son long sur le sol. Il fut saisi, frappé à coups de pied et de poing et entraîné dans la rue. Une femme, encore plus excitée que toutes les autres personnes présentes, s'empara d'une pierre et en frappa le mécréant à la tête, lui faisant une profonde entaille au dessus de l'œil droit.

C'est alors que la foule, à la vue du sang qui coulait de la blessure qui venait d'être faite à l'infâme charretier, se mit à crier: "Pendons-le! lynchons-le!"

Quelqu'un partit pour aller chercher une corde; mais quelques personnes, plus sages que les autres crurent qu'il était préférable d'appeler la police et l'on téléphona au poste.

L'arrivée des agents de police empêcha un lynch.

La petite fille n'est pas blessée sérieusement.

UNE BAGARRE.

TROIS HOMMES TUES PENDANT UN PIQUE-NIQUE.

Une Cinquantaine d'Autres Personnes Blessees.

English, Ind., 5 juillet—Pendant un pique-nique des Allemands catholiques de Siberia, une petite ville de l'Indiana, le Quatre Juillet, une bande de durs-à-cuire qui détestaient les Allemands, arrivèrent sur les lieux et soulevèrent une émeute sanglante.

Le prêtre allemand qui se trouvait au milieu de ses paroissiens leur conseilla de ne pas se battre et de laisser tranquilles les voyous en état d'ivresse. Ceux-ci crurent, en entendant ces paroles, que tout leur était permis, et des gros mots on en vint aux coups.

Pendant la bagarre, trois hommes ont été tués et une cinquantaine d'autres sont blessés plus ou moins grièvement. Quelques-uns de ces derniers vont mourir des suites de leurs blessures.

Le chef des voyous a été tué par une femme qui lui a fracturé le crâne avec une bouteille pour venger la mort de son mari.

Une femme a été blessée mortellement.

La bataille a duré environ une heure.

DEMERS ARRETE.

Nouvelle Phase dans le Drame de St. Henri,

Montréal, 5 juillet—Ce matin s'est continuée l'enquête sur la tragédie de Saint-Henri.

Des neuf heures, une foule considérable encombrait les abords de l'hôtel de ville, vu que la fin de l'enquête avait été annoncée pour aujourd'hui.

A dix heures, la séance s'est ouverte sous la présidence du coroner MacMahon.

Un journal du soir avait raconté que, à la suite d'une conversation avec Mlle Sauvé, le chef Massy s'était mis à la recherche d'une dame Gosselin, laquelle dit en savoir long sur l'affaire, mais ce matin, il n'y a été aucunement question d'elle

Les témoins qui ont été entendus sont: Mme Bergeron, le docteur Johnston, et M. Richot, entepreneur de pompes funèbres.

Il n'y pas eu de révélations, et tout s'est passé tranquillement, et à une heure le coroner a commencé son adresse aux jurés.

Tous attendent le verdict avec impatience.

Dernière heure.—Demers vient d'être arrêté à la demande du coroner.

Plus amples détails dans notre édition de lundi.

CELEBREZ LE 4 JUILLET,

Cartouches blanches, 10c la boîte, revolvers et amunitions, hammocks et articles d'amusements d'été de toutes sortes aux plus bas prix

— CHEZ —

W. S. Bartlett,

653 Rue Merrimack 653

M. Fortier, Commis canadien.

DR G. C. BATES,

DENTISTE,

ANGLE DES RUES

MIDDLESEX & ELLIOTT.

Assistant Canadien-français pour la clientèle canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Fumez le Fameux Cigare

SPINDLE,

de FLOOD,

Fabriqué avec du Pur Havane pour **5 Cent**

D. THEBERGE,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARRON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.

" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND

188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servir avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

A. CHOQUETTE,

Entrepreneur de Pompes Funebres.

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits et Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

Magnifique corbillard Noir pour les Enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.

Carrosses de premiere classe pour mariages, Baptemes et Funérailles.

A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON,

Lawrence, Mass

P. P. P.

Piquant de Frêne, Racine de Phytolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancoliques et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte dêtre contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les affligés des maladies ci-haut mentionnées.—MME M. M. YEARY.

Springfield Green, County, M

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

Aberdeen, O. 4 juillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.

Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON. —A tous les intéressés: Je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.

(Signé) J. D. JOHNSTON,

Savannah, Ga.

Témoignage du maire de Séquin, Tex.

Séquin, Tex. 14 juin 1893.

MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement

CAPT. W. M. RUST, Avocat.

Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.

Tous les Pharmaciens le vendent.

A Lawrence, par H W. Whitney.

LIPPMAN BROS.,

Propriétaires.

Bloc Lippman, Savannah, Ga.

J. E. BENOIT,

206 RUE LOWELL, Lawrence

Le meilleur endroit de la ville pour acheter du

Bois et du Charbon.

Egg Franklin Coal,	$7.75.
Stove Franklin Coal,	$8.00.
Stove Coal,	$6.00.
Nut Coal,	$6.00.
Egg Coal,	$5.75.
Broken Coal,	$5.50.
Cumberland Coal,	$5.75.

☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.

Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

L'endroit par excellence pour acheter toutes sortes de Bois et de Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

F. S. HAMLIN,

Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.

— EST —

Agent d'Assurance contre le Feu

Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass.

Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

CHARBON ! !

CHARBON ! !

CHARBON !

Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO,

Bureau, 38 rue Middle,

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, &c.

Téléphone 114-2.

F. H. Chase
City Librarian

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. IX. Soyons Unis. LOWEL, MASS., VENDREDI 19 JUILLET 1895. Soyons Distingues. No 51

N. E. MIVILLE.
PHARMACIEN ✻ DIPLOME
44 RUE HAMPSHIRE,
Vend ce qu'il y a de Mieux en Fait
D'ARTICLES DE TOILETTE,
ESSENCES, PARFUMS,
EXTRAITS, SYONS, ETC.
LES MEILLEURES VINS ET LIQUEURS A L'USAGE DES FAMILLES
Liliment - et - Sarsaparilla - de - Miville,
Rien de Surpassable chez les autres Pharmaciens,
Prescriptions une Specialite.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'ETE.
DIVISION OUEST.
Commencant le 23 Juin 1895.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston — A 6 50, 8 15, 9 25, 10 00 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 15, 4 10, 5 10, 6 20, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 7 25, *10 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50 a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35, et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m 12 05, 5 35, et 7 10 p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 20 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 4 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Lewiston — 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Waterville, Skowhegan, et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., et tous les points à l'est à de Bangor, 6 50, a m; et 5 10 p m. Montreal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Sept. 1894, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 47, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, a m; 12 00, m, 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 33, *5 21, ¶5 43, *6 28, *7 52, p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 00, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, § 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

*Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

Les heures données plus bas sont du Northen Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 50, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 4 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord— 7 57, 9 14, (à Nashua seulement), 9 45, a m. 12 11, 1 50, 3 43, 5 42, 6 21, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 5 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction — 9 45, a m; 12 11, 1 50, 5 42, †8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont junction — 1 50 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—; 45 a m; 1 50, †8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, par la ligne du Central Vermont—9 45 a m; 12 11, †8 13 p m.

[illegible] Québec via White River Junction—9 45 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gen. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

Durant & Rogers,
ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.

SI chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.

SI vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.

SI vous préférez acheter une Montre à bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.

M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.

Commis canadiens:—J. A. Legault et C. A. Goozae.

DURANT & ROGERS,
Au coin des Rues
Central & Middle.

RAWDON

Noyé

—Un bien pénible accident est arrivé à Rawdon. Trois jeunes enfants âgés de 11 à 13 ans étaient à se baigner dans la Rivière Rouge, quand l'un d'eux, le fils de Mde Vve James Kinchella, s'aventura un peu trop au large et se noya sous les yeux de ses petits compagnons.

C'est M. Ephrem Bolduc, de Joliette, qui réussit à repêcher le cadavre de la pauvre victime.

TORONTO,

UN MISERABLE

—Le détective Guay vient d'arriver de Philadelphie et va travailler de concert avec les autorités de la ville de Toronto pour obtenir des renseignements sur un nommé William Pietzel, emprisonné à Philadelphie sous la grave accusation d'avoir assassiné plusieurs personnes et ses trois propres enfants dans le but de collecter des primes d'assurances sur leur vie.

A VENDRE
Un magasin d'épiceries, bon local, bonne clientèle, stock frais, prix modéré, s'adresser à M. Gauthier, bureau de l'ETOILE, Lowell.

REPONSE: 13,673,076 $\frac{12}{13}$.

CONCORD, N. H., 25 Juin 1895.

Monsieur le Rédacteur de L'Etoile,

Je vous envoie une solution du problème qui a paru dans votre journal de la semaine dernière. Donc voici: "Il y a 130 ans on comptait 60,000 Canadiens-Français, aujourd'hui nous sommes 3,000,000 tant au Canada qu'aux Etats Unis. Quel sera le chiffre de notre population dans 50 ans?"

Les explications suivent:

Je commence d'abord par trouver combien de fois la population s'est redoublée pendant l'espace de 130 ans qui en premier lieu était de 60,000.

Après s'être redoublée 1 fois la population était de	120,000.
Après s'être redoublée 2 fois la population était de	240,000.
Après s'être redoublée 3 fois la population était de	480,000.
Après s'être redoublée 4 fois la population était de	960,000.
Après s'être redoublée 5 fois la population était de	1,920,000.

Donc après que la population se fût redoublée 5 fois, le chiffre était de 1,920,000 A présent je veux trouver la différence entre 3,000,000 et 1,920,000 pour connaître quel est la fraction de l'augmentation après que la population fût de 1,920,000 pour atteindre le chiffre de 3,000,000.

La différence est de 1,080,000. Donc $\frac{1,080,000}{1,920,000}$ réduit à sa plus simple expression équivaut à $\frac{9}{16}$. Dans l'espace de 130 ans la population s'est redoublée 5 $\frac{9}{16}$ fois. Il s'agit de connaître à présent: Si dans 130 ans la population s'est redoublée 5 $\frac{9}{16}$, combien de fois se redoublera-t-elle dans 50 ans. Je procède d'après la méthode de l'unité:

Dans 130 ans la population s'est redoublée 5 $\frac{9}{16}$ fois.

Dans 1 an la population s'est redoublée $\frac{5\frac{9}{16}}{130}$

Dans 50 ans la population s'est redoublée $\frac{50 \times 5\frac{9}{16}}{130} = \frac{50 \times 89}{130 \times 16} = \frac{4450}{2080}$

$4450 \div 2080 = 2\frac{29}{208}$ fois.

Donc dans 50 ans la population se redoublera 2 $\frac{29}{208}$ fois.

La population est supposée d'être 3,000,000; après s'être redoublée une fois elle sera 6,000,000; après s'être redoublée deux fois elle sera 12,000,000. Ensuite je trouve le nombre de $\frac{29}{208}$ de 12,000,000 qui équivaut à 1,673,076 $\frac{12}{13}$. Donc la population d'aujourd'hui de 3,000,000 dans 50 ans se redoublera 2 $\frac{29}{208}$ fois et le chiffre total sera **13,673,076 $\frac{12}{13}$.**

Votre tout dévoué,

ARISTIDE L. PELISSIER,
Concord, N. H.

PREUVE DU CALCUL:

A présent que ma solution est trouvée, je vais en faire la preuve, car c'est en faisant la preuve qu'on voit si un calcul est correct.

J'ai trouvé que la population s'était redoublée 5$\frac{9}{16}$ fois dans 130 ans et que dans 50 ans elle se redoublerait 2$\frac{29}{208}$ fois. Par ce raisonnement je suis arrivé avec le chiffre de 13,673,076$\frac{12}{13}$.

Le nombre par lequel je veux baser ma preuve est 150,000,000. Or si 60,000 ont donné 3,000,000 dans 130 ans qui équivaut à 50 fois 60,000; 3 millions devraient donner 150,000,000 dans le même espace de temps pourvu que la même moyenne d'accroissement soit gardée et elle se redoublera le même nombre de fois.

La population est supposée être 3,000,000.

Après qu'elle se sera redoublée 1 fois elle sera de	6 000,000
Après qu'elle se sera redoublée 2 fois elle sera de	12,000 000
Après qu'elle se sera redoublée 3 fois elle sera de	24 000,000
Après qu'elle se sera redoublée 4 fois elle sera de	48,000,000
Après qu'elle se sera redoublée 5 fois elle sera de	96.000,000
$\frac{9}{16}$ de 96,000,000 équivaut à 54,000,000 —	54,000,000
Donc la population d'aujourd'hui dans 130 ans sera de	150,000,000

A. L P.

Notre Probleme.

Nos lecteurs trouveront en plus haut le calcul de M. Aristide L. Pélissier, de Concord, N. H., qui est le seul dont la solution soit correcte.

Ci-dessous nous donnons la liste des personnes qui nous ont fait parvenir des solutions:

Aristide L. Pelissier, Concord, N. H., 13,673,076 12-13.

Clovis Ouellette, 100 rue Ludlam, Lowell, Mass., 57,692,307.69.

Joseph Vaillancourt, rue Middlesex, 57,692,307 9-13.

Toussaint Duprez, Petit Canada, 57,692,307 69-100.

D. S. Léger, 34, rue Elm, Waltham, Mass., 57,692,307.

Amanda F., Haverhill, 57,692.325.

Hedwidge F., Haverhill, 59,538,461 7-13.

Emmanuel Crépeau, de la maison Puffer & Son, Lowell, 14,099,300.

Philomène Turcotte, St Jean Isle d'Orléans, P. Q., 57,692,307 9 13.

Hervé Racette, élève du collège St Joseph, 57,692,301.

H. Camirand, Lowell, 57,692,307.

Léon Crépeau, élève du collège St Joseph, 4,139,448 1-13.

Louis Charland, rue Moody, 57,692 308.

Une ancienne élève du couvent St Joseph, 40,707,692.

R. Bernard, Lawrence, Mass., 57,692,308.

Ludger Nicol et Joseph Gagnon, de Lowell, tous deux 13,495,034.

Nous félicitons chaleureusement M. Pélissier, de Concord, N. H., qui nous a fait parvenir la seule bonne réponse.

MM. Crépeau, Nicol et Gagnon ont presque touché au but; il est évident qu'ils ont trouvé la bonne méthode, mais ils ont dû se tromper en calculant. Nous les félicitons aussi.

Le Drame de St Henri.

Montréal, 12 juillet. — L'enquête sur la tragédie de St Henri s'est continuée ce matin en cour de police.

Mme Nantel continue son témoignage qui ne révèle rien de nouveau, si ce n'est ceci: J'ai été on ne peu plus surprise, dit-elle, de voir dans les journaux que Mme Sauvé avait une jupe bleue le jour du meurtre. Je l'ai vue frapper à la porte en même temps que moi, elle était toute en blanc et portait même des souliers blancs.

Napoléon Boucher, étudiant en médecine, témoin déjà entendu devant le coroner, donne ensuite son témoignage. Il ne raconte que des choses déjà connues et sans grande importance.

En réponse à M. Desmarais, le témoin dit qu'il croit que Mlle Sauvé portait une toilette blanche quand elle est allée le chercher. La robe de la défunte était relevée jusqu'aux genoux.

Qui l'a Tuée?

Le drame de St Henri préoccupe toujours les esprits.

On se demande si c'est bien le mari de la victime qui a commis le meurtre. Les uns disent oui, les autres non; mais nous croyons que personne en sait bien long sur ce sujet. Certains témoignages entendus à l'enquête du coroner étaient défavorables au prisonnier. Comment pouvait-il en être autrement? Quelle est la famille qui n'a pas ses petites misères? On ne peut pas toujours être de bonne humeur. Qui n'échappe pas parfois un gros mot? Il est à peine lâché qu'il est oublié. C'est l'histoire de tous les jours.

Qu'un mari ait une de ces petites querelles avec sa tendre moitié et que le lendemain on trouve la pauvre femme assassinée: de suite les soupçons se portent sur le mari.

Une chose est bien certaine: c'est que les preuves que l'on pourra amener contre l'auteur du crime de St Henri seront purement circonstantielles.

Le coroner a prétendu que le meurtre n'a pu être commis par une personne dans l'avant-midi sans que les voisins aient vu le meurtrier entrer ou sortir de la maison Demers.

Ce n'est pas notre avis. C'est une question de coïncidence. Un homme peut pénétrer dans une maison sans être vu ou plutôt sans être remarqué; une autre fois tous les voisins l'apercevront.

Il arrive assez fréquemment qu'un colporteur trouve une femme toute seule dans sa maison et se permet des polissonneries. A St Henri surtout ces gens là avaient importuné bien des épouses, si l'on en croit ce qu'on rapporte sur leur compte, ce qui est loin de disposer le public en leur faveur.

Dernièrement, une dame n'a pas été peu surprise, en entrant dans sa chambre à coucher, d'y trouver un colporteur syrien. Quand elle a voulu le faire sortir il ne s'est pas dérangé; elle a appelé son chien et l'effronté est parti. Une autre femme raconte qu'un beau jour elle a trouvé un de ces étrangers en train de faire l'inventaire du contenu d'un tiroir. Quand elle lui a demandé la raison de sa présence dans la maison, l'audacieux colporteur s'est contenté de lever les épaules.

On peut donc raisonnablement supposer que Mde Demers a été assassinée par un colporteur qui l'a surprise au lit et qui, pour l'empêcher de dévoiler ses violences criminelles, l'a étranglée. La défunte était une jolie femme, et les propositions dont elle avait été l'objet il y a quelque temps, ne sont-peut être pas étrangères au meurtre mystérieux et épouvantable dont nous avons déjà raconté les détails.

On n'a pas entendu le bruit d'une lutte dans le logement situé au dessous de celui qui était habité par la famille Demers. Très-bien.

Un meurtre peut être commis sans que la victime se détende. Si c'est un colporteur qui a tué Mde Demers, il a pu le faire avant qu'elle ait pensé à résister. Un coup bien asséné sur la tête, ou les doigts enfoncés dans la gorge pour étouffer la victime, voilà qui aurait pu empêcher toute résistance.

Puis ce colporteur avait peut-être l'habitude de fréquenter la maison, de sorte que Mde Demers n'avait aucune défiance. On peut aussi supposer que la victime avait un amant inconnu des voisins, un homme, par exemple, que son commerce obligeait de se rendre chaque jour chez les Demers: un laitier, un garçon épicier outout autre commerçant. Les amours criminelles poussent souvent au crime.

Nous ne sommes pas toujours au courant de ce qui se passe chez les voisins, n'est-ce pas?

Espérons qu'un innocent ne souffrira pas pour le véritable coupable dans cette mystérieuse tragédie de St. Henri.

Echo de la Catastrophe.

Lévis, 12 juillet—Un des blessé qui s'en est tiré avec quelques écorchures seulement, mais dont le nom nous échappe, a raconté un fait bien extraordinaire: il causait tranquillement avec une jeune fille d'Arthabaska, lorsque l'accident s'est produit.

"Avant que j'aie pu me rendre compte de ce qui arrivait, a-t-il dit, notre char s'effondrait et nous étions ensevelis sous une masse de débris de toutes sortes. Ma compagne et moi, nous ne nous rendîmes pas bien compte de ce qui arrivait; nous nous demandâmes si c'était un rêve, si nous étions morts ou vivants. Je me tâtai pour voir s'il me manquait quelques membres. Nous nous en sommes tirés avec quelques écorchures seulement."

Did you ever see one of the famous waterproof Interlined Collars or Cuffs? It's very easy to tell, for they are all marked this way
TRADE CELLULOID MARK.
They are the only Interlined Collars and Cuffs, and are made of linen, covered with waterproof "CELLULOID." They'll stand right by you day in and day out, and they are all marked this way
TRADE CELLULOID MARK.
The first cost is the only cost, for they keep clean a long time, and when soiled you can clean them in a minute by simply wiping off with a wet cloth—that is the kind marked this way
TRADE CELLULOID MARK.
These collars and cuffs will outlast six linen ones. The wearer escapes laundry trials and laundry bills—no chafed neck and no wilting down if you get a collar marked this way
TRADE CELLULOID MARK.
Ask your dealer first, and take nothing that has not above trade mark, if you desire perfect satisfaction. All others are imitations absolutely.
If you can't find collars or cuffs marked this way, we will send you a sample postpaid on receipt of price. Collars, 25 cts. each. Cuffs 50 cts. pair. Give your size and say whether stand up or turned-down collar is wanted.
THE CELLULOID COMPANY,
427-29 Broadway, NEW YORK.

LA VOIE ELECTRIQUE

ENTRE NASHUA ET LOWELL SERA BIENTOT TERMINEE.

Courte Description des Sites qu'elle Traverse.

Quatorze milles de voie électrique réunit maintenant Lowell à Nashua, ce qui fait un réseau non interrompu de cette ville du New Hampshire à la mer.

Nous sommes probablement à la veille d'avoir une agréable surprise, car cette voie ferrée pourrait bien être mise en exploitation dans une semaine.

Ce réseau sera, une fois terminé, l'un des plus populaires, car il passe à travers une campagne superbe: champs bien cultivés, belles maisons de ferme, magnifiques forêts que la hache du bûcheron a respectées; et dans le lointain obscur, formant l'horizon, l'œil émerveillé aperçoit les montagnes du New Hampshire levant vers le ciel bleu leur sommet altier couvert d'une verdure luxuriante.

La voie de Lakeview est bien connue. Or, à partir de Mountain Rock, justement l'endroit où l'Union Franco-Américaine a eu son fameux pique-nique, une double voie, large et superbe, se dirige vers Nashua. Elle passe d'abord à travers trois milles de bois, puis elle traverse des champs remplis de leurs abondantes moissons, descendant une montée dont l'altitude est de 23 pieds au dessus d'un frais ruisseau. On est alors tout près de la ligne frontière entre le New Hampshire et le Massachusetts. Il y a un petit poteau, très vieux, à peine visible, qui indique cette frontière.

La voie se dirige toujours vers la rivière Merrimack qu'on ne tarde pas à apercevoir à travers les arbres.

Nous suivons ensuite le vieux chemin qui longe la rivière. Cette route a été construite "pour le plaisir de Sa Majesté le roi George III, par les commissaires royaux, dans la province du Massachusetts Le roi George d'Angleterre, alors maître du pays, n'a jamais vu ce chemin; mais M. Sullivan, le gérant de la compagnie électrique, l'a décoré avec des poteaux, des fils de fer et des rails, ce que le potentat anglais n'avait même pas dû entrevoir dans ses rêves.

Que de changements depuis cette époque!

C'est le cas de dire: les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas.

A Tyngsborough, nous nous arrêtons près du moulin d'Eayers, où s'élève une succursale de la "power station" de Lowell. Là le courant électrique alterné est transformé en un courant direct. Les gens du métier doivent comprendre ces termes.

A quelque distance du moulin Eayers se trouve un étang très joli sur lequel un pont a été jeté, la voie ayant abandonné le chemin du Roi pour se diriger plus directement vers Nashua, à travers des fermes fertiles cultivées depuis 250 ans. Le "homestead" Greel y se targue d'exister depuis 1652; une petite enseigne fixée à un gros orme nous l'apprend. Nous passons un bosquet de pins, une église de campagne, un petit cimetière, des vergers; nous ne perdons pas la rivière de vue, et à quarante milles de distance nous contemplons les hautes montagnes du New Hampshire.

Nous ne tardons pas à laisser derrière nous l'historique Hudson, et bientôt nous aperçevons la banlieue de Nashua.

Fumez le Fameux Cigare
SPINDLE,
de FLOOD,
Fabriqué avec du Pur Havane pour 5 Cent

F. SCHNEIDER
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) GRANDE REDUCTION
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) DANS NOS PRIX
Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur 1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.
CANNES ET PARAPLUIES.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPERA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheteur.
F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.
Le plus bel assortiment et le derniere styles de BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur 1000 HORLOGES,
Argentereis
En grande variété et convenable pour Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

SANS ODEUR.
SOLUTION SATUREE DE CHLORIDES, DE ZINC, SODIUM, &c.
Le meilleur Désinfectant et Deodorizer du monde.
Il detruira sur le champ toutes les odeurs désagréables et gaz, aussi bien que tout germe de maladie, il arrête la décomposition, évite la contagion et purifie l'air,
GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, :-: Lawrence, Mass.
Bouteille d'une Quarte complete 35 Cts.

Paris Cloak & Suit Co.,
Central Building, -- 312 Rue Essex.
Pourquoi nos Affaires Augmentent.
Notre argent épargnant les ventes. La stricte responsabilité des marchandises et notre méthode libérale de faire des affaires a rendu notre magasin populaire parmi le public.
Lisez les spécialités de notre annonce et vous serez convaincus que nous sommes le meilleur endroit de la ville pour vos achats.
COSTUMES DE DAMES, TOUT FAITS.
Collerettes de Dames, en couleurs pâles, réduites $7, 8 50 et 9 75 à — — — $3.98 chacune
Jackets de Dames, réduits de $7.50, 8 50, 9 75 et $11 50 à — — — — 3.98 chacun
Jupons de Dames, réduits de $5.00, $6.00 et $7.50 à — — — — $2.98 chacun
Costumes de Dames, en Toile (Duck) carreautés, à picots et barrés du couleurs pâles et foncées à $1.10 chacun
Jupes de Dames, en Toile (Duck), séparées à 98c chacune.
Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

M. S. DUBE, Entrepreneur de Pompes Funebres,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cercueils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfante. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
Une visite est respectueusement sollicitée.
88 RUE FRANKLIN, Lawrence, Mass.
M. S. DUBE.

Whiskey de Daneil Webster,
Dix Dollars la Caisse,
Contenant DOUZE Bouteilles d'une Quarte
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE, Prop.
Salem, Mass.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere Classe,
Fred C. BROWN
Prop.
Ouvert de 6 hrs, A. M. a 11 hrs, P. M.

Pelletier & Chouinard
Offrent les Specialites Suivantes:
Lager Union, $1.00 la caise; Bass Val Blatz Export, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse;
Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, prix $2.25.
Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Commis: Philias Chartier et Pierre Larivée.

J. H. Sheridan & Co.,
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, Whiskey, Rum, Gin, Brandy, Guiness Porter, Bass & Co. Pale Ale, Jones' Beer.
25 - RUE FRONT - 25
SALEM, MASS.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine

par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - 50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE, 67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 19 JUILLET 1895.

NOUS AVONS HONTE.

La population française de la province de Québec est indignée, paraît-il, de l'attitude qu'a prise la fraction irlandaise au parlement d'Ottawa, lors de la crise qui a failli renverser le ministère Bowell.

Ces bons Irlandais, dont un grand nombre ont été élus grâce aux votes des Canadiens-français, se sont rangés du côté des ennemis jurés de leur race, les Orangistes qui sont les frères de nos A. P. A.

Cela parait tout d'abord invraisemblable; mais c'est la pure vérité.

Les Irlandais du Canada ont prouvé maintes fois qu'ils n'ont pas la mémoire du cœur. Après avoir été reçus à bras ouverts par les nôtres, après que leurs variolés et leurs lépreux eurent été soignés par nos Sœurs de Charité et nos prêtres, ils ont fait cause commune avec les descendants de ceux qui les ont asservis, avec les fils de ceux qui ont écrasé leur race sous le talon de fer du fanatisme anglais, avec la progéniture de ceux qui ont juré de les tenir perpétuellement en esclavage.

Les Canadiens-français n'ont eu que des bontés pour les Irlandais qui étaient leurs frères par la foi. En retour nous avons dû nous défendre incessamment contre les attaques des Irlandais qui préféraient pactiser avec leurs maîtres, les tories arrogants.

Il y a eu des exceptions; mais elles ne servent qu'à confirmer la règle générale.

Un confrère, l'*Indépendant* de Fall River, écrivait ces jours-ci:

"Lorsqu'il s'agira de la conservation de la langue française, vous verrez *toujours* les Irlandais faire cause commune avec les orangistes au Canada, et avec l'A. P. A. aux Etats-Unis."

Voilà une vérité qui brille comme le soleil par un beau temps.

Cependant, si nous sommes sévères pour les fils de la verte Erin qui ont perdu leur langue, nous ne saurions trop blâmer nos propres compatriotes qui ont manqué de fermeté, qui ont été lâches au point d'appuyer le gouvernement de l'orangiste Bowell quand l'heure avait sonné de venger tant d'outrages faits à notre race dans la question des ecoles du Manitoba.

Comment voulez-vous que les Irlandais fussent avec les nôtres, puisque nous-mêmes étions divises et avions une députation bleue aux Communes assez peu patriote, assez vénale pour mordre à l'appât d'une nouvelle session lui rapportant mille dollars.

Comme on l'a dit avec raison, la crise ministérielle d'Ottawa n'a servi qu'à diminuer l'influence française de cinquante pour cent.

On a dit, au commencement de l'émigration Canadienne-française aux Etat-Unis, que c'était la canaille qui s'en allait. Cependant, malgré cette épithète infâmante, nous n'avons pas cédé un pouce de terrain; au contraire, nous avons marché à pas de géant dans la voie du progrès; après des années relativement nombreuses nous avons conservé notre langue, notre foi, quoique disséminés parmi une population presque cent fois plus populeuse que la nôtre.

Notre influence s'est accrue au lieu de diminuer; notre horizon s'est élargi au lieu de se rétrécir.

C'est tout le contraire pour nos frères du Canada, et nous le constatons avec beaucoup—beaucoup, comprenez-vous — beaucoup d'amertume.

L'influence française au Canada a fort diminué depuis quelques années. L'Orangisme, comme une conflagration poussée par un vent furieux, sème la ruine partout où il passe. Comme Attila disait de son cheval, cette engeance fatale peut s'écrier que l'herbe ne croît plus où elle met le pied. Si le Canada reste stationnaire, cette immobilité de momie est causée par le fanatisme qui détruit, en soulevant des luttes stériles, toutes les forces vives de la nation.

Les Canadiens émigrés qui sont doués d'une énergie peu commune, comme leur passé le prouve surabondamment, ont honte des Canadiens-français qui ont été assez lâches à Ottawa pour oublier qu'ils sont d'origine française.

Avant de lancer la pierre aux Irlandais, voyons si nous n'habitons pas une maison de verre

LES FRANCAIS D'AMERIQUE.

Dans un magnifique article publié dans *La Patrie* par un Français de France, M. Louis Herbette, les Canadiens-français ont des lignes qui les concernent, et nous ne pouvons résister à l'envie de reproduire ces belles paroles d'un des plus brillants penseurs de notre ancienne mère-patrie.

"Que le Français vînt en Amérique, en Afrique, en Asie, qu'il bravât la chaleur ou le froid, les déserts ou les dangers du voisinage de peuples guerriers, qu'il fût explorateur ou soldat, négociant ou agriculteur, conquérant ou colonisateur.—il est resté vraiment lui-même, fidèle au génie de sa race. Il a trouvé en soi de quoi s'unir partout aux autres peuples, et partout de quoi nourrir ses qualités propres. L'alliage fait dans un climat tempéré a résisté aux climats les plus extrêmes.

"Bien mieux, il semble que ses qualités s'accroissent dans les contrées où l'exige la lutte contre la nature. Et c'est ainsi que les français de France regardent avec fierté, avec émotion, avec joie, les efforts et les travaux de leurs frères du Nouveau-Monde.

"Ont-ils assez montré, ceux-là, d'énergie, de patience, de tenacité, et tout ensemble d'initiative, de souplesse et d'esprit d'entreprise? Ont-ils assez montré que le français sait coloniser et qu'il n'est pas impropre à la formation de nombreuses familles; qu'il sait allier la fidélité de traditions, de croyances et de sentiments à l'audace, à la promptitude de détermination, à la vigueur soutenue de l'action?

"Abandonnés à eux-mêmes, pauvres soldats sans officiers et sans état-major, pauvres paysans sans seigneurs, pauvres citoyens sans chefs, colons français du 16e, du 17e et du 18e siècles, privés de toutes relations avec la mère-patrie, sollicités, poussés, harcelés, pour abandonner les souvenirs, la pensée, la langue même de France, —ils ont tout gardé.

"Et ne l'entend-on pas fièrement sonner chez eux, cette langue si chère, langue claire et forte, logique et passionnée, admirable organe de raison et d'imagination, de pensée et de sentiment, expression rapide et limpide, forme ailée du génie français.

"Ainsi se sont manifestées, parmi nos chers français du Nouveau-Monde, les qualités même qu'on a voulu dénier à ceux de l'Ancien-Monde, où elles n'ont pu toutes s'épanouir dans les phases de vie nationale qu'il a fallu traverser. Et c'est avec reconnaissance pour eux que nous répondons à certaines critiques contre nous: "Voyez donc les Canadiens-français!"

"Qu'ils se disent à leur tour que leurs frères d'Europe ont eu à subir bien des crises et des luttes dont le caractère véritable est malaisé à considérer, à apprécier de loin. Qu'ils se disent que nous ne sommes pas indignes d'eux, ne serait-ce que par l'invincible souvenir et l'invincible affection.

"Et la fraternité familiale qui nous lie à eux ne peut que se fortifier, loin d'être affaiblie, par ce sens même de fraternité universelle dont nous avons la tradition et dont nous nous faisons honneur jusque dans la souffrance qu'il nous a values. N'est-ce pas la meilleure part du génie français et de sa tâche dans le monde?

"La tâche n'est certes pas accomplie. La civilisation n'est pas à sa fin, apparemment. Vivent donc les français pour qu'il y travaillent d'un même cœur, dans la mesure de leurs forces!"

Le Portrait d'un Heros.

Voici un portrait instantané que nous empruntons à l'*Union*, de St. Hyacinthe. C'est très alerte et exubérant d'une verve endiablée:

Il vit actuelement dans la capitale du Canada un homme d'une cinquantaine d'années, blond, haut de six pied, s portant faible impériale et moustache. Il a été soldat et est maintenant homme d'état. Il procède en Parlement comme sur le champ de bataille: il abhorre le danger. Il a de la fortune, un comté, un portefeuille, mais point de cœur.

"En 1885 il était chargé de défendre le pays contre les métis rebelles: il a tourné le dos à l'ennemi. En 1895 il a en mains la cause d'une minorité persécutée, il l'abandonne et revient du côté des persécuteurs.

"C'est un lâche de grande envergure!

"Les usages parlementaires lui ont décerné le titre d'*honorable*. Son vrai nom est Aldéric Ouimet."

C'est tellement bien tapé qu'un homme qui n'a jamais vu le héros (?) de ce portrait le reconnaîtrait à première vue!—*L'Indépendant.*

L'Affaire Demers.

L'enquête préliminaire dans l'affaire Napoléon Demers, accusé du meurtre de sa femme, s'est continuée lundi matin à onze heures en cour de police de Montréal. Demers paraît ennuyé de ce qui se passe autour de lui. Il a pâli beaucoup, mais il conserve toujours son sang froid et son air d'indifférence.

Le premier témoin entendu a été M. Beaudry qui a fait un plan de l'intérieur de la maison. Il a indiqué sur le papier les objets dans la position que le coroner et le chef Massy lui ont dit les avoir trouvés le jour du meurtre.

Mademoiselle Deguise a ensuite été appelée. Elle jure que dans la nuit de mercredi à jeudi, du 12 au 13 juin dernier, elle n'a entendu aucun bruit ni constaté rien d'étrange en ce que la famille Demers est concernée.

Le jeudi matin, elle s'est levée un peu après quatre heures et quart. Elle a vu alors Demers qui était occupé à fendre du bois dans son hangar. Elle a trouvé étrange que Demers fût dans son hangar de si bonne heure. Il avait toujours l'habitude de se lever plus tard que cela.

Mademoiselle Deguise raconte ensuite qu'elle est partie pour aller à la messe avec son père vers cinq heures moins vingt. Au moment de leur départ, Demers était encore dans son hangar.

Son père ou elle a fermé la porte de derrière, ont traversé toute la maison et sont sortis dans la rue. Au moment où M. Deguise fermait la porte de devant, le témoin ne sait pas où se trouvait alors Demers.

En transquestion par M. Desmarais, Mlle Deguise dit que Demers aurait eu facilement le temps de laisser son hangar au moment où elle ou son père fermait la porte de derrière, et se trouver dans sa fenêtre sur la rue Notre Dame au moment où M. Deguise sortait dans la rue.

Mlle Deguise est revenue de la messe avec son père vers six heures moins vingt. Elle ne sait pas où était alors Demers.

Elle n'a rien entendu durant l'avant-midi. D'après elle, l'enfant n'a pas pleuré. Elle n'a pas entendu marcher en haut. Deux ouvriers ont travaillé toute la journée à réparer la plateforme.

A midi et 40 environ, Mlle Deguise est allée chez sa sœur porter une robe qu'elle venait de finir. Elle est revenue vers une heure moins cinq au magasin. Son père était alors avec ses deux ouvriers dans la porte donnant sur la plateforme. Il n'était pas encore une heure, et cependant elle jure que les ouvriers étaient à travailler. Elle ne sait pas ce qu'a fait son père pendant qu'elle est allée porter la robe chez sa sœur. Elle l'avait laissé seul à la maison.

Quand elle est revenue de chez sa sœur, son père, en la voyant entrer, lui dit: "Tu ne peux t'imaginer ce que vient de me dire Mlle Sauvé: elle sort d'ici et elle a dit qu'en voulant entrer chez madame Demers, elle a vu par la fenêtre, celle-ci, avec un homme." Mlle Deguise a répondu à son père: "Ne dites donc pas ça; ça peut bien être son mari qui est revenu de son travail, Madame Demers est une honnête femme."

Transquestionnée par M. Desmarais, Mlle Deguise dit qu'elle sait qu'on a soupçonné son père d'être le meurtrier. "Il n'y a que Demers, dit-elle, qui ait soupçonné mon père."

M. Vendette, horloger de la rue Notre-Dame, est le témoin suivant —Il raconte que vers deux heures de l'après midi, le 13 juin dernier, Madame Bergeron est allée le requérir pour l'amener à la maison de la défunte. Il s'y est rendu après quelques hésitations. En entrant dans la maison, il vit Mde Nantel, la blanchisseuse.

Il est le premier homme qui soit entré chez Demers l'après midi du meurtre. Le curé Decary est entré ensuite. Vendette a vu la femme étendue près de son lit dans la chambre à coucher. Il s'est penché sur le corps de Mde Demers. Il a constaté qu'elle était morte.

Les blessures à la gorge sentaient mauvais. Le sang était coagulé par gros morceaux et était noir. Les lèvres des blessures étaient sèches.

Le sang sur la figure était aussi en croute. Le corps était très froid et les membres avaient la rigidité la plus complète.

Le berceau de l'enfant était dans la cuisine et non dans la chambre à coucher.

Pendant qu'il examinait le cadavre, Mde Nantel et Mde Bergeron ont pris soin de l'enfant qui pleurait très fort. Tout en donnant du lait au bébé, Mde Bergeron a dit: "Mais, est-ce terrible, un peu; j'ai vu cette femme il n'y a pas plus de dix minutes." Vendette a répondu:

"Mais c'est impossible, le corps est froid et sent mauvais."

La femme a continué à soutenir qu'elle avait vu la défunte il y avait à peine dix minutes; le témoin a continué à prétendre le contraire; à la fin pour ne pas discuter avec les femmes, il est parti.

C'est tout ce qu'il connaît de l'histoire

En réponse à M. Desmarais, le témoin dit qu'il est bien certain qu'en entrant dans la maison, il a vu le berceau et l'enfant dans la cuisine et non dans la chambre à coucher.

Il est aussi sûr que le sang était noir, il est aussi certain que les blessures sentaient mauvais qu'il est positif d'avoir vu le berceau dans la cuisine.

L'avocat de la défense lui demande combien de temps a duré son examen du cadavre. Le témoin répond que cela a duré une seconde.

Dans une seconde, il a eu le temps de faire ouvrir les persiennes par Mde Bergeron, de se mettre à genoux, de se pencher sur le cadavre, de sentir les blessures, de toucher aux deux bras et à la poitrine, de constater la noirceur du sang et de se former "ex abrupto" l'opinion que la mort devait remonter à plusieurs heures.

A la séance de lundi après midi on a interrogé Mde Sauvé qui a raconté la même chose que les témoins précédents, excepté qu'elle jure qu'elle n'avait jamais eu à se plaindre de la conduite de sa fille avec le prisonnier.

Mardi matin, en arrivant à la cour, Demers a échangé une poignée de mains avec M. le curé Descarries, et celui-ci lui a demandé l'etat de sa santé.

On a ensuite ouvert l'enquête M. le curé Descarries de St. Henri prête serment et donne la version suivante: Je suis curé de St. Henri depuis 1883. Le jour du meurtre à trois heures moins dix je passais vis-à-vis la maison de l'accusé et j'ai vu plusieurs personnes stationnant vis-à-vis la porte. La raison qui me porte à dire l'heure, c'est que le cocher que j'avais engagé me l'a fait remarquer. Je suis descendu de voiture et on m'a dit qu'une personne se mourait en haut. Je suis monté et là, un homme enfonçait la porte pour entrer. Là Mme Nantel m'a dit de me dépêcher, car Mde Demers venait d'être trouvée baignante dans son sang. Je suis entré par la porte de la cuisine, où j'ai ensuite aperçu la défunte. Ayant constaté qu'elle n'avait pas de sang dans la bouche, c'est alors que j'ai fait remarquer aux personnes présentes qu'elle n'avait pas vomi de sang J'ai touché la main gauche qui était d'une froideur glaciale, et le corps possédait une rigidité cadavérique; je me suis penché et j'ai vu des blessures à la gorge, c'est alors que je me suis dit qu'il n'y avait pas eu de suicide, mais bien un meurtre, et j'ai fait demander la police et le chef Massey est arrivé sur les lieux quelques instants après.

Quand Mme Nantel a mis la main sur la défunte, elle n'a pas détaché la jaquette; elle était très excitée. Elle m'a dit que Mme Demers était bien morte et qu'elle était très froide. Dans le lit, j'ai remarqué des cavités comme si quelqu'un avait marché sur le travers. Le couvre-pieds était ramassé au pied du lit et un bout trempait dans le sang.

En transquestion, M. l'abbé Descarries dit qu'il a pris le cocher de place à 2 heures 30. Le berceau était placé dans la chambre à coucher. Quand le témoin a rencontré Mme Nantel en bas, et qu'elle lui a fait part de sa découverte, il était sous l'impression que Mme Demers n'était pas morte. Lorsque j'ai examiné le cadavre, ajoute le témoin, il n'avait pas d'odeur.

J. B. Massey, chef de la police de Saint Henri, est ensuite appelé et donne son témoignage.

Je suis chef de police à Saint Henri depuis sept ans. Le jour de la tragédie, on est venu m'avertir que Mme Demers venait d'être trouvée baignante dans son sang. Je me suis rendu à la maison et j'ai vu la défunte étendue sur le plancher; j'ai constaté qu'elle avait des blessures à la gorge.

Je suis resté dans la maison, où j'ai fait des perquisitions pour tâcher de découvrir une arme, mais je n'en ai pas trouvé. C'est alors que je me suis trouvé en présence d'un meurtre. Je suis allé avertir le coroner, puis l'entrepreneur des pompes funèbres Ritchot.

Quelques jours après, le constable Laparé a trouvé une clef dans un des tiroirs du moulin à coudre que j'ai produit ici. Je suis allé à St Charles où j'ai rencontré Demers ainsi que son frère à la maison de leur père. L'accusé m'a présenté au curé Taupin, ceci se passait avant les funérailles de Mme Demers. Je suis revenu à Montréal et Demers m'a remis une clef.

Quand l'accusé a été arrêté et conduit à la prison, le gouverneur Vallée m'a remis plusieurs clefs parmi lesquelles s'en trouvait une servant à ouvrir la porte du haut de l'escalier donnant dans la rue Notre-Dame, ainsi que deux autres servant pour le coffre d'outils qui se trouvait chez Latimer. J'ai examiné le coffre, mais je n'ai rien constaté de conséquent

Dans l'intérêt de la justice, je ne puis rien dire de plus, excepté que Demers m'a raconté lors de l'enquête que son épouse lui a dit qu'un homme était venu sur la plate forme, la veille de la tragédie, lui demander si elle était seule. Ceci se passait à 11 heures. Et de plus, Demers m'a dit qu'il croyait que sa femme avait été tuée par un de ses anciens amants qui avait juré qu'il se vengerait lorsque la défunte s'est mariée avec lui (Demers). Une dame Dionne, de St Henri, m'a raconté qu'une fois la défunte lui avait dit qu'elle avait peur de se faire tuer par un individu qui l'aimait.

M. Desmarais transquestionne le témoin et lui demande si Demers aurait pu faire plus que la police a fait dans cette affaire de meurtre

Le chef répond que non.

M. Desmarais—A propos de cette dame Dionne, expliquez donc plus au long ce qu'elle a dit.

Le témoin—Je suis allé chez cette dame en compagnie du detective Carpenter et elle m'a dit que dans son chagrin, Mde Demers lui aurait dit qu'elle avait peur de se faire tuer par un homme qui l'aimait. J'ai fait prendre cette déposition sous serment. Lorsque j'ai questionné Demers à St Charles à ce propos il a paru surpris et m'a dit ne pas connaître d'amoureux à sa femme. Durant l'enquête du coroner, l'accusé a toujours dit qu'il avait une bonne femme et il paraissait avoir beaucoup de peine. Je jure positivement que le berceau de l'enfant était dans la chambre, où j'ai dit à Mde Nantel de donner à boire au petit, quand j'ai constaté qu'il n'y avait pas de lait dans la bouteille qui se trouvait dans le berceau.

GRANDE REUNION.

Cleveland, Wilfrid Laurier, Langelier, Turgeon y seront

Fall River, 17 juillet—Nous lisons dans l'*Indépendant*:

"La chose est enfin décidée. Les Canadiens de la Nouvelle-Angleterre auront, le 12 août prochain, une grande réunion à Crescent Park.

"Sympath que comme toujours à l'élément français, le capitaine Boyden a invité, pour l'occasion, le président Cleveland, l'honorable M. Wilfrid Laurier, le distingué chef des libéraux canadiens, l'honorable M. Charles Langelier et M. F. X. Lemieux, de Québec MM. Adélard Turgeon, député de Bellechasse, et M. Deschênes, député de l'Islet, seront aussi, croyons-nous, parmi les orateurs du jour.

"Le capitaine Boyden va faire grand, comme toujours, et ceux qui iront à Crescent Park le 12 août prochain s'en rappelleront probablement le reste de leurs jours.

"L'occasion sera unique. En effet, voir et entendre le Président de cette glorieuse République et quelques-uns des fils les plus dignes de notre mère-patrie, le même jour, voilà ce qui n'arrivera peut être plus dans un demi-siècle.

"Nos nationaux de la Nouvelle-Angleterre devront donc faire des efforts pour aller honorer ces distingués visiteurs."

Crescent Park, si nous ne faisons pas erreur, est une place d'eau près de Providence, R. I. On peut s'y rendre en prenant le bateau à Fall River.

Mde LAFRAMBOISE

Elle Continue a se Dire Innocente.

Hull, 16—Mde Laframboise est très confiante dans les démarches de son avocat pour la faire sortir de prison. Elle parle souvent aux gardiens de la prison. Tous ceux qui l'entendent restent sous l'impression que ce n'est pas elle qui a commis le commis le crime. Elle n'a jamais laissé échapper un mot qui put faire soupçonner qu'elle soit coupable. Elle ne peut comprendre pourquoi on la garde en prison lorsque la seule part qu'elle a prise dans l'affaire, dit-elle, est d'avoir été la première à découvrir le cadavre mutilé de Sarah Jones.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagne d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co. Lowell, Mass.

Nouvelles du Canada.

QUEBEC,

L'HON. M. CASGRAIN

—Le *World* de Toronto dit que le procureur-général Casgrain s'est rendu à Ottawa durant la crise dans le but d'engager les députés conservateurs français à suivre M. A gers dans sa révolte contre le gouvernement.

DES ASSEMBLÉES PUBLIQUES

—L'*Electeur* exprime l'opinion qu'il faudrait faire lumière complète sur la situation actuelle:

Le mot d'ordre devrait être d'éclairer tous les nôtres, même ceux vivant dans les endroits les plus reculés. Pour cela, qu'on organise des assemblées publiques et que l'on y invite les meilleurs orateurs des deux partis.

Tous ceux, conservateurs comme libéraux, qui sont d'accord à dénoncer la lâcheté du gouvernement, ses déni de justice, la façon insolente dont il viole ses engagements les plus sacrés et se moque des deux millions de catholiques de ce pays, devraient participer à l'agitation.

La saison se prête admirablement à des manifestations de ce genre. Le temps est beau et les fermiers n'ont pas encore commencé leurs récoltes.

EMPLOYÉS SURMENÉS

—Jeudi, un service sera chanté à Ste Anne de Beaupré pour les victimes de la catastrophe de Craig's Road.

L'enquête se continue.

Eugène Collet dit qu'on avait reçu ordre de ne pas arrêter aux gares entre Richmond et Chaudière. Le témoin a souvent travaillé de 18 à 20 heures sans dormir. Quelquefois, au retour d'un voyage, on l'a remis au devoir.

Le coroner Belleau a découvert que le serre-fein Wheeler, entendu hier, avait quitté son travail à 1 h 45 lundi après-midi et avait dû se remettre à la besogne dès 6 h. 45 le soir.

LES PILLARDS DU MEXICO

—Comme nos dépêches nous l'ont déjà annoncé, des pêcheurs aux environs de Belle Isle ont pillé la cargaison du "Mexico," qui s'est brisé sur un écueil dans ces parages, ces jours derniers Mais là ne s'est pas arrêté leur acte de piraterie, car, s'il faut en croire de nouveaux rapports reçus, ils auraient ni plus ni moins, mis le feu au navire, après l'avoir pillé, et cela pour empêcher un sauvetage.

Voici ce que raconte Robert Jakes, le chef des gardiens des bestiaux:

"C'était un dimanche après midi, je m'en souviens bien, quand j'entendis un craquement prolongé. Le capitaine était sur le pont et, à cause d'un épais brouillard, crut que le navire avait frappé une banquise de glace. "Sauve qui peut" "Mettez-vous l'appareils de sauvetage," furent les ordres que j'entendis répéter aussitôt après l'accident. Le capitaine, sans prendre part à l'excitation générale, a surveillé les opérations de sauvetage et recommande à chacun de rester calme et de sauver tout le monde. C'est le charpentier qui nous a sauvé la vie à tous, en nageant jusqu'à un rocher très élevé où il fixa solidement une corde qui servit à nous tirer à terre l'un après l'autre. Le capitaine quitta le navire le dernier. La mer roulait alors des vagues affreuses. Il nous fallut dix heures pour gagner le phare où le gardien nous logea et nous donna à manger.

"Du phare nous pouvions voir l'incendie allumé par les pêcheurs de la côte qui préalablement avaient pillé la cargaison et tuer une grande quantité de bétails."

ST JEAN Terreneuve

CRIME AFFREUX

—Agnès Conroy, la femme d'un fabricant de balais, dans un accès de jalousie, a coupé le cou à ses deux enfants, âgés respectivement de six mois et de trois ans.

Après ce crime, elle a tenté de se tuer elle-même.

On l'a transportée à l'hôpital où les médecins ont bon espoir de la sauver.

Elle n'est pas folle, mais seulement jalouse et colère.

L'ASSOMPTION

FETE SUPERBE

—Le village de l'Assomption a été dimanche le théâtre d'une fête des plus brillantes.

Cette fête était donnée à l'occasion du retour de M. l'abbé Ferriol Jobin, ancien élève du collège de l'Assomption, qui, après avoir suivi pendant deux ans les cours de philosophie au collège canadien à Rome, où il obtint le titre de docteurs en philosophie, s'en fut à Paris, et là, dans une des célèbres institutions religieuses de la grande métropole, étudia les lettres pendant une année.

La fête, commencée dès les sept heures, s'est prolongée fort tard dans la nuit.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢ IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

COHN BROS & KLEE SOLE AGENTS AND DISTRIBUTERS PARK PLACE (OR CHURCH ST) N.Y.

MONTREAL,

ON DIT.

On dit que Mgr Fabre a eu une importante conférence avec Mgr Langevin, Mgr Duhamel et Mgr Gravel. Bien entendu, on aurait dévisé sur la question des écoles

UN BOUT DE ROMAN

—Thomas Forest, entrepreneur plombier du village St Jean-Baptiste, a donné instructions à ses avocats, MM. Lavallée et Lavallée, d'intenter une poursuite de $200 à M. Achille Charest du même quartier.

Cette action, toute bénigne qu'elle paraisse, renferme tout un petit roman et de plus une morale pour celles et ceux qui semblent prendre trop d'intérêt et font trop de zèle à "préparer des mariages"

Forest et Charest, célibataires tous deux, étaient bons amis et camarades. On les voyait souvent ensemble. Charest avait présenté son ami à une de ses parentes, chez qui ce dernier était allé faire quelques visites. Plus tard, Forest est allé rendre des visites plus assidues à une jolie brunette du même quartier. Comme ces visites n'étaient pas du goût de Charest, ce dernier, d'après la version du demandeur, aurait imaginé d'adresser une lettre à la dulcinée de son ami comme venant d'une de ses compagnes et dans laquelle il était dit pas que prendre contre Forest. Cette lettre étant tombée aussitôt, naturellement, dans les mains de Forest, et ce dernier ayant des graves soupçons que Charest en fût le véritable auteur, il conçut le stratagème de lui faire écrire une lettre pour qu'il put dans la suite comparer les écritures et trouver le coupable.

C'est dans ce but qu'il se rendit chez Charest; il lui aurait demandé alors s'il voulait écrire un petit mot à sa "blonde", lui disant qu'il ne pourrait plus aller veiller chez elle, vu qu'il en était empêché par une circonstance imprévue. Charest se serait empressé de se rendre aux désirs de son ami et voici comment il aurait obtenu une seconde lettre d'une ressemblance parfaite avec la lettre que sa "blonde" avait reçue et au cours de laquelle on parlait mal de lui.

Nous ne connaissons pas encore la version de Charest, mais nous la publierons prochainement.

SOREL,

ALLIANCE.

Le *Sorelois*, journal conservateur, paraît avoir peu confiance dans le règlement de la question des écoles par les orangistes. Notre confrère s'exprime comme suit:

Mais si au contraire tout ce qui se passa n'aboutit qu'à une politique de déception, nous ferons sans hésiter notre devoir et nous chercherons l'alliance d'hommes qui rendront justice à notre race et travailleront au maintien de notre langue et de nos lois.

LE FOIN.

Le foin est à la hausse. Il se vend facilement, à Saint-Guillaume d'Upton, de $8 à $10.00 la tonne. Nombreux sont les cultivateurs qui regrettent la vente qu'ils ont faite, dans le cours de l'hiver, d'une quantité considérable de foin à $4 et même $3 la tonne.

QUEBEC

ENCORE UNE VICTIME

—Irène Daignault, une des victimes de la catastrophe à Craig's Road, est morte à l'hôpital.

N. Napoléon Lavoie, gérant de la Banque du Peuple à St Rock, a démissionné et a accepté la gérance de la succursale de la Banque Nationale, à St Roch.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

MITCHELL & CO.

Vente a Reduction Speciale

Marchandises d'Eté a des Prix plus bas que Zéro. Prix coupés avec une Hache sans etre tranchés avec un Couteau.

Vente d'Ecoulement

De Ginghams, Drap Llama. Drap Challis et de Sortie; Marchandises qui se vendaient à 8, 10 et 12½c la verge, nous vendrons le tout au prix uniforme de

5c la verge.

Les Marchandises ci-dessus sont de la saison, et les prix plus bas que le premier prix coutant.

Mitchell & Co.

76 a 82 RUE MERRIMACK,

HAVERHILL, MASS.

Commis canadien—M. P. H. Bilodeau.

La Celebration pour la Fete

St. Jean-Baptiste

A causé beaucoup d'excitation dans Lawrence certainement, mais ce n'est rien à comparer à l'excitation que cause cette vente extraordinaire dans les HARDES FAITES.

☞ Lisez attentivement les BARGAINS suivants:

Pour $6.50 Vous achetez vos Habits de $8, $9, $10 et $12, en couleurs claires, foncées et noires, faits en Sacque et en Froc.

Pour $10.00 Vous achetez nos Habits de $12, $13 50, $15, $18 et $20, en couleurs pâles et foncées. (Venez-voir l'etalage dans nos vitrines.)

Ne retardez pas à venir vous acheter un Habit de cette vente, car ils ne dureront pas longtemps sur nos comptoirs.

N. B.— Tous nos Habits d'Eté pour Enfants de 4 à 15 ans se ront vendus pour $2.50.

HAMEL & CLOUTIER,

405 RUE ESSEX, — Lawrence, Mass.,

Enseigne de la Valise Dorée.

Orgueuil Pardonnable

LES CHAUSSURES

LES CHAUSSURES

LES CHAUSSURES

Que vous devez acheter sont ront celles qui durent bien, ont une belle apparence et plaisent à tous. Notre stock est de p'aire à tous par ses qualités et une attraction spéciale est la réduction dans nos prix. D'ici à quelques jours nous vendrons plusieurs de ces lots à de très bas prix.

200 paires de Chaussures en Dongola pour Dames, bout Opéra Oxford, à 7 cts — Dongola Opéra pour Dames unies, à $1 00.
65 paires de Chaussures de Demoiselles, en Dongola, talons plats, à 75c.
60 paires de Chaussures Oxford pour hommes, réduites de $2 00 à $1.50.
Beaux Tan Bals à $1.50, $1.75 et $2.
Beaux Cuirs à patent Oxford, $1 50.
Beaux Bals en Veau, pour hommes, bout Opéra, $3.00.
Pantoufles en Serge pour Dames, 30c.
Congress pour Dames, 50c.
Dongola pour Enfants, bouts pliants, 50c.
Chaussures d'Enfants, en Kid, boutonnées, points jusqu'à 6, à 25c.

V. J. HUOT,

437 Rue Essex 437

F. X. VOYER,

83 Rue Harbor.

Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

☞ Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

Centres Canadiens.

Lawrence

M. le Dr. V Mignault et sa dame sont revenus du Canada samedi dernier.

Mde Alfred Roy est parti, jeudi matin avec ses enfants pour une promenade de 2 mois à Québec et Ste Anne de la Pocatière.

Le Dr. Janson Lapalme, et sa famille sont installés pour passer l'été à la magnifique place d'été de George Théberge sur le chemin de Lowell.

Les pilules du Dr Larivière, pour le mal de tête, en vente à la pharmacie Miville. Essayez-les, aussi en vente à la pharmacie Miville de Manchester, N. H.

La taxe pour cette année va être la même chose que l'année dernière, $16 par mille piastres. Les fonds de propriétés ont augmentés durant l'année de $120,-000.

Le Rev frère Joseph de l'Ordre du Saint Cœur de la communauté de St Hyacinthe est en visite chez son père, M. Ferdinand Morasse. Il doit retourné mardi prochain.

La pharmacie Miville est sans contredit l'endroit par excellence pour vous procurer tout ce qui est utile aux familles en fait de parfums, savons, essences, articles de fantaisies, vins, liqueurs pour les malades, etc.

MM. Hamel & Cloutier ont décidé de continuer leur grande vente d'habillements de $6.50 et $10 pour une autre semaine. Ne laissez pas échapper cette occasion qui se présente seulement une fois dans la vie.

Il y aura une excursion à Montréal, Québec et Ste Anne de Beaupré, le 25 juillet. Prix du billet aller et retour, $10.50, bon pour un mois. Pour renseignements, s'adresser à Viger & Co., 66 rue Hampshire.

M. Henri Cloutier, un jeune homme de 23 ans, employé à la boutique de boites de So. Lawrence, s'est fait couper un pouce et un doigt par une scie ronde. Il a été de suite transporté à l'hôpital général.

A la dernière assemblée du Cercle Montcalm, l'invitation du comité d'organisation pour la célébration du semi-centenaire a été acceptée. Le Cercle s'attend de sortir en grande tenue pour cette fête, comme ils l'on déjà fait par le passé, ils feront honneur à leur bonne renommée.

Nous avons reçu les deux solutions suivantes à notre problème dont le résultat est annoncé dans l'édition de ce jour. M. Alfred Joudiou, 439 rue Canal, 4,070,-770. Alfred Charles B, 4 130,-818. Comme nos lecteurs peuvent le voir, A. L. Pelissier, de Concord, N. H., a touché la note juste.

Le phosphate de chaux des Frères Maristes préparée par l'Arsac. Préparation française très efficace dans les affections de la poitrine, du type des oseux et les scrofules, recommandée aux enfants et aux personnes d'un tempérament faible et délicat. Aussi sodas les plus purs et les plus delicieux. En vente chez Felix Poisson, encoignure des rues Franklin et Common.

Pour vos pâtisseries, gâteaux, crème à la glace, soda des plus délicieux, il n'y a pas à Lawrence une maison dans ce commerce qui surpasse Morin & Fréchette, qui ont un établissement sur la rue Hampshire. Nous conseillons aux familles qui désirent goûter de bonnes choses d'aller leur faire une visite, elles peuvent être assurées d'être servies avec satisfaction en même temps visiter leur épicerie qui en face au No 111 rue Hampshire.

L'écurie de louage et de vente de chevaux canadiens de MM. Chs et Elie Lacaillade, 444 rue Common, contient le plus bel assortiment de voitures et chevaux, hacks pour mariage et pour baptême à meilleur marché de Lawrence, ainsi que voitures doubles et simples, les meilleures de la ville et aux plus bas prix. M. P Côté, qui a la direction de l'établissement se fera un plaisir de satisfaire tous les canadiens qui viendront l'encourager.

C. & E. Lacaillade,
444 rue Common.

MM. Morin et Fréchette sont prêts à faire des affaires. Ils n'ont rien épargné pour satisfaire leurs nombreuses pratiques. Ils viennent de s'assurer les services d'un pâtissier de première classe. Ils ne craignent pas d'assurer au public que parfaite satisfaction lui sera donnée. Leur fontaine à soda est une des plus belles de la ville; ils ont les meilleurs sodas à la crème, crème à la glace, gâteaux les plus délicieux, rafraichissements, toniques de toutes sortes pour la saison d'été. Nous invitons nos lecteurs et lectrices à visiter ce fameux établissement situé sur la rue Hampshire.

M. Wm. Labonté, employé chez V. J. Huot, et sa dame, sont allés prendre une vacance à Troy, N. Y.

M. O. L. Brunelle, de Boston visite actuellement les MM. Ha-& Cloutier, avec ses échantillons d'automne.

Mlle Agnès Cyr partira le 20 courant pour une vacance de deux semaines. Elle se propose de visiter les chutes de Niagara. Bon voyage.

M. Isaïe Juneau, marchand de hardes faites, de Great Falls, N. H. était de passage à Lawrence mardi dernier. Il était l'hôte de M. Tétrault.

Lundi, M. Napoléon Brunette conduisait à l'autel Mlle Adelia Duplessis. Le R. P. Remie célébrait la messe et bénissait l'union de l'heureux couple.

M. Chs Tétrault, de Newport, Vermont, ancien résident de Lawrence, était de passage en cette ville lundi et mardi derniers, en visite chez des parents et amis.

La Lawrence Brass Band de Lawrence a décidé de donner des concerts sur la Commune deux fois par semaine. Le premier concert aura lieu dimanche prochain.

Il y a exhibition cette semaine à Glen Forest d'une femme (as high wire walker). La bande canadienne, donnera un concert l'après-midi et le soir durant cette semaine.

Un cheval attelé à une voiture chargée de provisions, appartenant à M. Morel, épicier de la rue Broadway, a pris l'épouvante ces jours derniers et n'a pu être arrêté que lorsqu'il eut tout mis en pièces.

Le Dr J.D. Delisle, qui a passé l'année dernière dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, du nez, (tel que le catarrhe) de la gorge, des oreilles et de la vessie, et pour donner plus de satisfaction à ses clients, le Dr Delisle ne s'occupera que des maladies ci-haut mentionnées. Bureau, No. 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover, Lowell, Mass. Consultations, de 2 à 4 et 7 à 8, p. m. Résidence, 420 rue Fletcher.

A Vendre.

Tout le contenu d'une maison de pension comprenant 18 chambres, situé dans un des plus beaux centres de Lawrence. Coin des rues Amesbury et Common. La maison a toujours au moins de 25 à 30 pensionnaires. Pour raison de santé les soussignés désirent vendre le tout à des conditions faciles.

Arthur Beauchesne, Prop.
No. 323 rue Commun.

Avis aux Dames.

Une nouvelle école de coupe de robes, d'un système parfait, a été ouverte au No 377 rue Essex, diffèrent du vieux système. La perfection du nouveau système ne requiert aucun ajustement et est le système le plus simple et le plus merveilleux connu de nos jours. Ce système enseigne la coupe des corsages comprenant la coupe sans couture et le système français

Venez voir Mlle David qui a 14 ans d'expérience dans la coupe des robes; nous la recommandons à tous. Allez lui faire une visite.

Elections d'Officiers.

Le 14 courant a eu lieu l'élection du Cercle Montcalm qui a été comme suit:

Président, W. N. Hamel réélu; 1er vice pres., Félix Poison; 2me vice prés., Omer Poitras; sec. arch, Philippe Belle Isle; ass.-sec. arch, Alex Lafrance; trésorier, Chs Benoit réélu; collecteur, James O. Lacaillade; sec. correspondant, V. J. Huot réélu; directeur dramatique, A. Cloutier; ass.-directeur dramatique, Magloire Dionne; commissaire ordonnateur, Jos Bourassa; ass. commissaire ordonnateur, Adélard Chénard.

Des discours éloquents ont été prononcés par le président, le 1er et le deuxième vice-président. Ils ont remercié les membres de la confiance qu'ils ont envers leurs officiers, et ils leur ont promis de faire leurs efforts pour maintenir cette belle association qui fait honneur aux citoyens de Lawrence et feront en sorte que le cercle devienne de plus en plus prospère.

Deces.

Marie, enfant de Frank Chenk, est décédée le 12 juillet à l'âge de 5 mois.

Alphège, enfant de Wilbrum Filion, est décédé le 12 juillet, à l'âge de 8 mois.

Ces enterrements étaient sous la direction de M. S. Dubé.

Marie, enfant de Valois Segalle, est décédée le 10 juillet à l'âge de 7 mois.

Norbert Provost, enfant de Jean Provost, est décédé le 10 juillet à l'âge de 2 ans et 7 mois.

Marie, enfant de Joseph Chaput, est décédée le 11 juillet à l'âge de 11 jours.

Louis, enfant de Gédéon Bouchard, est décédé le 12 juillet à l'âge de 8 mois.

Joseph, enfant de Pierre Bissonnette, est décédé le 12 juillet à l'âge de 2 mois.

Cléophas, enfant de Cléophas Beaudoin, est décédé le 13 juillet, à l'âge de 3 mois et 8 jours.

Joseph, enfant de Jean B. Leclair, est décédé le 14 juillet, à l'âge de 1 an, 1 mois et 23 jours.

Marie, enfant de Omer St Pierre, est décédée le 16 juillet, à l'âge de 2 mois.

Laura, enfant de Bruno Vanlaere, est décédée le 16 juillet à l'âge de 5 mois et 15 jours.

Ces enterrements étaient sous les soins de M. Jos Couture de l'établissement de pompes funèbres de M. A. Choquette.

Haverhill

Le Courrier est en vente aux endroits suivants:

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

Le taux de la taxe à Haverhil, cette année sera de $16 70 contre $17.80 en 1894.

Vous êtes faible? Vous ressentez un malaise général accompagné d'épuisement! Il faut vite mettre ordre à cela, et vous procurer une guérison certaine par l'usage du Dr Delisle's Kinium Compound. En vente chez tous les pharmaciens. $1.00 la bouteille.

Etat de l'Ohio, Cité de Toledo,
Comté de Lucas.

Frana J. Cheney fait serment qu'il est l'associé snr, de la maison F. J. Cheney & Co faisant affaire dans la cité de Toledo, de l'Etat et du Comté ci-haut mentionné et que la dite maison paiera la somme de *cent piastres* pour chaque et tout cas de catarrhe qui ne pourrait être guéri par l'usage du Hall's Catarrh Cure.

Frank J. Cheney.

Assermenté devant moi et a declaré en ma présence que ce 6ième jours de décembre 1886.

{Sceau} N. W. Gleason,
Notaire Public.

Le Hall's Catarrh Cure est pris intérieurement et agit directement sur le sang et les surfaces muqueuses du système. Envoyez pour certificats, gratis.

F. J. Cheney & Co..
Toledo, O.

Vendu par les droguistes, 75c

Salem

L'Etoile est en vente aux endroits suivants:

F. Morel, 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.
Calixte Rousseau, 47 rue Harbor.

L'Etoile est en vente chez M. Calixte Rousseau, 47 rue Harbor

Notre ami, M. J. C. Bernier, est allé rendre visite à ses frères à Barré, Vt. Il sera de retour sous peu.

Plusieurs citoyens de Salem se proposent de prendre part à la grande excursion pour le Canada, qui aura lieu le 25 courant, et dont le prix n'est que de $10.50, aller et retour.

Il s'organise dans le moment un cercle composé d'une vingtaine de membres, dans le but d'organiser un grand pique nique à Lynn, le 2 septembre, à l'occasion du "Labor Day." Tout fait prévoir que beaucoup de personnes y prendront part.

A Plus Tard.

Le pique-nique qui avait été annoncé la semaine dernière et devant avoir lieu à Silver Lake, dimanche dernier, a été remis à un autre jour, pour cause de mauvais temps.

Lowell

La Talbot Mills Band va donner une série de concerts en pleine air à North Billerica.

On est à démolir un autre édifice dans la corporation du Hamilton, pour faire de la place au nouvel entrepôt.

On peut se procurer les pilule du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

M. Xavier Desroches et son frère Exilius sont partis hier pour St Félix de Valois. Exilius fait ce voyage dans le but d'améliorer sa santé.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

John Kelley, un jeune garçon, s'est fracturé une hanche hier soir en jouant à Willow Dale. L'ambulance transporta le jeune blessé à sa demeure, Lakeview avenue.

Frank S. Brown, un agent pour la vente d'une certaine nourriture préparée à Boston, est venue se plaindre à la police que son cheval avait été volé dans une écurie sur la rue Moody. Les détectives recherchent le coupable.

Plusieurs entrepreneurs, de Lowell ont soumissionné pour la construction de la nouvelle fabrique du Tremont & Suffolk. C'est celle de James H. Walker qui a été acceptée. Environ, 1,500,000 briques seront employées pour construire cette fabrique.

Hier après-midi, à 2 h 52, une alarme à l'avertisseur 121 a appelé les pompiers à l'usine de John Dennis & Co., 194, Western Ave, où un toit était en feu. Cet incendie avait été causé par les étincelles d'une cheminée. Les flammes furent promptement éteintes et les dommages ne s'élèvent qu'à $25.

Nous accusons réception d'une lettre de faire-part nous apprenant le mariage mercredi à Lawrence de M. George M. Harrigan avec Mlle Maria Constance Sullivan et nous invitant à un "at home" à la résidence des nouveaux mariés, 61 rue Marlborough, Lowell. Nos remerciements.

William Young, un barbier de la rue Merrimack, s'est plaint dernièrement au surintendant de police que des voleurs lui avaient pendant la nuit enlevé un boyau d'aqueduc servant à arroser son jardin et qu'il avait oublié en avant de sa demeure. La police fait son possible pour découvrir ces voleurs, mais le surintendant de police ne peut s'empêcher de trouver que les propriétaires ne prennent pas assez de précautions pour ne pas être volés.

LES DECES.

Un Rapport Interessant du Bureau d'Hygiene.

Le nombre total des décès pendant le mois a été de 135. Sur ce nombre on compte 37 enfants âgés de moins de 5 ans. Environ la moitié de ces personnes défuntes naquirent à Lowell, 24 en Irlande et 14 en Canada. Les autres naquirent en Angleterre et et dans les autres pays.

C'est le Quartier Trois qui a eu le plus grand nombre de décès, soit 31; le Quartier Six le plus petit nombre, soit 11.

Enterrements dans le cimetière catholique, 59; Edson, 22; Lowell, 6. Transportés ailleurs pour l'inhumation, 48.

Il y a eu trois décès causés par des accidents contre huit le même mois l'an dernier.

Les maladies contagieuses sont ainsi classées: Diphtérie, 16; croup, 12; fièvres scarlatines, 10; rougeole, 4; fièvres typhoïdes, 7

Il y a eu 9 decès causés par le choléra infantum.

Le nombre de beaux jours s'est élevé à 11; temps couverts 10; temps clair 9; brumeux 1; pluvieux 11; orage électrique 1.

La Récolte des Patates.

Les récentes pluies que nous avons eues ont eu un effet bienfaisant sur la récolte de patates dans cette partie du pays. Tout annonce que cette récolte va être très abondante.

Les plus grosses patates, celles de la meilleure qualité, se vendent maintenant 30 et 35 le "peck," et les plus petites à 25c.

Le seul danger qu'il y ait maintenant, c'est que nous ayons trop de pluie, ce qui pourrait faire pourrir les patates encore dans la terre.

Si on pouvait faire la récolte des patates avant que l'eau les ait gâtées, ce légume si essentiel deviendrait abondant et à bon marché.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, decouvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussèlures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclarcit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co
Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinium Compound.

Louis Alexander,
Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

"Les Lendemains du Crime."

Voilà le titre de notre nouveau feuilleton dont nous commencerons la publication la semaine prochaine.

Ce roman est dû à la plume d'un des plus grands romanciers français de nos jours. Il s'y déroule des scènes originales, gracieuses et terribles, mais toujours émouvantes, d'un intérêt passionné et soutenu.

L'un des héros de cette histoire se dévoue jusqu'à se laisser condamner au bagne pour sauver le fils de son patron. Il confie à ce fils riche, sa jeune fille sans mère et lui demande de l'élever chrétiennement; mais ce fils ingrat oublie le sacrifice sublime de son sauveur et abandonne la jeune fille dans la plus grande misère. Elle ignore l'existence de son père qu'elle croit mort. Celui-ci, à son retour, retrouve sa fille malheureuse et mourante. Il ne peut comprimer sa rage et jure de se venger.

Le malheureux, le cœur plein d'affection et d'amour paternel, supplie, en pleurant, sa fille bien-aimée de le reconnaître, qu'il est son père, qu'il va la sauver, qu'elle va être heureuse. La pauvre fille se jette dans ses bras en le bénissant et en remerciant Dieu du bonheur qu'elle éprouve. Mais la maladie dont elle souffre met bientôt fin à ce court bonheur. Elle meurt en demandant à son père de pardonner à l'auteur de sa misère et de sa mort.

C'est le plus beau feuilleton que nous pouvions choisir; pas trop long et en même temps très sensationnel.

Un Nouveau Probleme.

Comme nous l'avons annoncé, et à la sollicitation de plusieurs de nos lecteurs que le calcul passionne, nous soumettons aujourd'hui à nos mathématiciens un nouveau problème qu'on devra résoudre arithmétiquement.

Le voici:

"A quelle heure précise les deux aiguilles d'une horloge fonctionnant correctement se rencontrent-elles pour la septième fois après leur rencontre à midi?"

Afin de rendre les choses plus intéressantes, nous donnerons un joli cadeau à celui de nos lecteurs ou lectrices qui le premier nous fera parvenir la solution correcte avec les détails complets de son calcul.

Comme par le passé, nous publierons chaque jour les noms de ceux qui nous enverront des solutions; mais nous nous abstiendrons absolument de faire des commentaires.

Tout le monde aura le droit de se reprendre autant de fois qu'il le jugera à propos; mais seule la dernière solution reçue comptera à quelque chose: les autres ne vaudront plus rien.

Nous annoncerons quelques jours à l'avance quand on devra cesser l'envoi des solutions.

Qu'on se mette immédiatement à l'œuvre.

Notre Probleme.

Nous avons reçu ce matin plusieurs réponses dont voici la liste:

C. N., 7 h. 37 minutes et 57 7-11 secondes.

J. E. L., 518 rue Merrimack, 7 h. 38 minutes et 10 11 12 secondes.

Eugène Roussin, rue Cabot, 7 h. 38 2-11 minutes.

E. L., 7 h. 38 1-2 minutes.

Arthur St Onge, 6 rue Aiken, 7 heures, 38 2 11 minutes.

Naissance.

En cette ville, mardi, la dame de M. Trefflé Lacombe, un fils. L'enfant reçut au baptême les prénoms de Emile-Joseph.

Parrain et marraine, M. Pierre Nadeau et sa dame.

La mère et l'enfant se portent bien.

De Jeunes Bandits.

Hier soir, vers les cinq heures, comme Mde Harry Mills, de Dracut, attendait un tramway sur la rue Merrimack, près de l'église Ste Anne, deux jeunes garçons mal mis sautèrent sur son porte-monnaie qu'elle tenait à la main et réussirent à s'en emparer, puis à s'enfuir sans qu'on put leur mettre la main au collet.

Le porte-monnaie contenait de la menue monnaie, un jonc en or et une clef.

UN SOURD-MUET

Qui s'enivre et Bat sa Tendre Moitie.

Patrick Ward, qui est sourd-muet, est un bon tailleur, mais son appétit pour les boissons enivrantes en fait un mari brutal.

Son épouse, une excellente personne, est venue hier se plaindre au juge Hadley que depuis mai, son mari, qui sortait de prison, était constamment en état d'ivresse et la battait quand l'envie lui en prenait.

Ward fut alors arrêté, et comme c'est un sourd-muet qui ne sait ni lire ni écrire, on dut avoir un interprète.

Il n'arrive pas fréquemment de cas semblables en cour de police. Heureusement qu'un reporter, celui du *Citizen*, connaissait le language des sourds-muets et il servit d'interprète.

Patrick admit son tort et Son Honneur l'envoya à la "workhouse" pour un terme de 6 mois.

LES EXPLOITS

De Trois Fils de Bacchus sur la rue Central.

Quelques minutes après une heure, ce matin, Edward C. Bascom, avec deux compagnons aussi ivres que lui-même, descendaient en voiture sur la rue Central, lorsque l'envie lui prit de passer sur le trottoir.

Le cheval, une bonne bête obéissante, ne se fit pas prier pour monter sur le trottoir.

Rendu à la rue Middle, Bascom fit de vains efforts pour faire sauter son cheval pardessus des excavations que la compagnie du téléphone avait fait pratiquer dans cet endroit; mais le cheval avait plus conscience de ses actes que son maître et il passa à coté de l'endroit dangereux.

C'est alors que la police décida d'arrêter les trois ivrognes dont les exploits menaçaient de tourner au tragique.

Une chasse à l'homme total fait émouvante s'ensuivit, pendant laquelle une des roues de la voiture de Bascom fut brisée.

Finalement, Bascom fut conduit au poste.

UN ACCIDENT.

Un Enfant Blesse dans une Fabrique.

Juste avant l'heure de midi, hier, un pénible accident est arrivé dans les fabriques Sterling.

La victime est le jeune Ivan Nelson, employé dans la chambre à carder. Le pauvre enfant se fit prendre une main dans une des machineries.

L'ambulance le transporta au Lowell General Hospital, après que le Dr Ricker eût pansé sa blessure. Le bras est fracturé au poignet, la peau a été emportée jusqu'au coude. L'on craint que l'amputation ne devienne une nécessité.

Le jeune Nelson, qui n'est âgé que de 14 ans, est le fils de Peter A. Nelson, 27 rue Agawam. Il fit preuve d'un grand courage pendant que le médecin lui donnait ses soins, et en passant par les bureaux, il dit à son père de ne pas trop s'effrayer, qu'il pouvait facilement endurer cette épreuve.

A PROPOS.

De la Perceptiou des Taxes a Lowell

M. Abel Wheeler, le président du Bureau des Assesseurs, a été interviewé, relativement à la récente communication du maire dans laquelle notre premier magistrat se plaint que la perception des taxes à Lowell coûte trop cher.

M. Wheeler a dit: "Je crois que si on fait des investigations, on trouvera que la besogne accomplie par les assesseurs de Lowell est plus parfaite que celle qui est faite dans les autres villes mentionnées par le maire. Nous avons ici un système différent et nous nous occupons plus des détails. Naturellement, on pourrait faire une épargne si on n'employait pas les assesseurs durant l'année entière; mais ils sont occupés presque tout le temps."

On dit que Son Honneur le maire Courtney a aussi l'intention d'opérer des réformes dans d'autres départements.

A Propos de Chiens.

Le surintendant de police, M. Davis, a chargé ses subordonnés d'avertir tous ceux qui ont des chiens sans licence d'avoir à se conformer à la loi d'ici à la fin du mois, sinon leurs chiens seront saisis et tués sans plus de cérémonie.

Le Martyre d'une Mere.

Tel est le titre du numéro 19 de "La Bonne Littérature Française" que nous venons de recevoir. Cet ouvrage est de la plume de Georges Pradel renommé pour son style romantique qui est beaucoup admiré en France. Dans le Martyre d'une Mère, l'auteur, présente au lecteur un récit émouvant montrant à quel point un imple peut pousser la méchanceté.

Les souffrances inouïes de la pauvre mère, le succès apparent de son mauvais génie, se déroulent devant les yeux du lecteur jusqu'au moment où la justice Divine renverse le méchant et rend à la pauvre femme et son fils, le bonheur qu'ils méritent. Ce beau roman sera envoyé par messieurs Leprohon & Leprohon, éditeurs, 25 rue St. Gabriel, Montréal, à tous ceux qui en feront la demande accompagnée de 10 cents en argent ou timbres-poste, canadiens ou américains.

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi à faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu à peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le Rénovateur. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guerit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,
WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants: — N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants: — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin, Oscar Courteau, Dr J. G. Burque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants: — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

DANS LE CANAL.

JOHN J. MAGUIRE S'Y NOIE HIER APRES-MIDI.

M. Amedee Archambeault a Retrouve le Cadavre.

John F. Maguire, âgé de 38 ans et demeurant sur la rue West Sixth, s'est noyé hier après-midi, vers 3 h. 30, dans le canal de Pawtucket, en arrière de la résidence Ayer.

Cet homme, en compagnie de son père, errait sur le bord du canal, et titubait passablement. Tous deux étaient très ivres.

John voulut passer trop près du canal, fit un faux pas et tomba dans l'eau. Il se noya avant qu'on put le secourir.

Plus tard vers sept heures, le corps a été repêché par M. Amédée Archambault et transporté chez M. Jos Albert, l'entrepreneur de pompes funèbres.

Il y en a qui racontent que la victime de cet accident était couchée et dormait sur le bord du canal avec son père et qu'en se retournant, l'infortuné était tombé à l'eau.

M. Archambault, qui reste à peu de distance de cet endroit, eut connaissance de l'accident et accourut sur les lieux.

M. Joseph Albert a chargé des funérailles qui auront lieu demain.

Pour Diviser la Ville.

Les échevins ont eu une assemblée hier après midi pour s'occuper de la division en "precincts" des nouveaux quartiers, en prévision des prochaines élections municipales.

Les assesseurs étaient présents et la question fut discutée au long.

Il va être nécessaire de diviser chaque quartier en trois "precincts" et de nouvelles salles de votation seront nécessaires.

UNE GREVE.

LES "SLASHERS" REFUSENT L'OFFRE DES FABRICANTS.

Des Difficultes Ouvrieres a Fall River.

Fall River, 17 Juillet, 1895.— L'association des fabricants de coton s'est assemblée hier après-midi pour prendre en considération la requête des "slashers" pour une augmentation de salaires et une réduction de travail.

Les fabricants de cotons de qualités inférieures ont proposé aux slashers de leur payer $9.72 par semaine de 51 heures, et 19c de l'heure pour les heures de surplus. Les fabricants de cotons supérieurs leur offrent $10 par semaine et 19.6 cents pour chaque heure de surplus.

Ces salaires sont le minimum et comme les "slashers" font souvent du travail de surplus ils pourront réaliser chaque semaine des salaires variant de 12 à $15. Au plus bas estimé, lorsque les machines seront continuellement en opération, un "slasher" peut faire $11.05 et $11.37 selon qu'ils travailleront ou non dans les fabriques de cotons inférieurs.

A l'assemblée générale des slashers, hier soir, la proposition des manufacturiers a été discutée jusqu'à onze heures. On a finalement décidé de la rejeter et de déclarer une grève dans certaines fabriques dont on n'a pas publié les noms.

J. J. O'KEEFE & CO.,

66 Rue Lafayette Salem, Mass

Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.

Bons Whiskies et Vins en Gros.

Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement

Commis: Charles Montgrief et Claude DeLangle.

Essayez Notre Nonpareil GINGER ALE.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES, Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus comple et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,
523 RUE ESSEX,
EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

UN NOUVEAU METIER.

Operera une Revolution dans les Filatures.

Boston, 18 juillet—Une nouvelle machine à tisser a été inventée par le général Draper, de Hopedale (Massachusetts).

Cette machine a été introduite dans plusieurs fabriques, et l'on calcule que lorsqu'elle sera en usage partout, ce qui ne peut tarder à arriver bientôt, elle aura mis sur le pavé 50 pour cent des tisserands.

Cette machine fonctionne à Hopedale, et la compagnie qui la fabrique a reçu plus de 4,000 commandes des différentes fabriques des Etats-Unis.

A l'heure actuelle, il y en a déjà 80 qui fonctionnent.

On calcule qu'un tisserand peut conduire 16 de ces machines ou le double des meilleures machines actuellement en usage.

Un autre avantage de cette nouvelle invention, dit-on, c'est de ne pas nécessiter d'arrêt lorsqu'un fil se brise, ce qui, aujourd'hui, occasionne une perte de temps considérable.

On calcule que cette machine épargnera $900,000 par année aux fabricants de Fall River seulement, sur le coût de la production.

Voilà encore un instrument de travail qui, au lieu de servir, comme cela devrait être, à alléger le fardeau de l'humanité, va être une cause de misères.

Depuis une dizaine d'années, nombreuses sont les inventions qui ont jeté sur le pavé des milliers d'ouvriers ou qui ont changé leur avenir.

UNE PROTESTATION

Envoyee a Rome par les Chevaliers de Pythias.

La Porte, Ind., 17 juillet — Il est rumeur que les membres catholiques Chevaliers de Pythias de l'Indiana vont s'unir pour la publication d'un manifeste en opposition au décret de Rome commandant aux membres catholiques de laisser la société. Ils veulent déclarer que la forme et les rites de la société ne sont en aucune manière contraires aux enseignements de l'Eglise catholique et vont protester contre l'exécution du décret.

FEUILLETON
55

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

QTATRIEME PARTIE

XXXIII

A Quimperlé, où l'aubergiste du "Coq hardi" s'arrêta de nouveau, dans le but innocent de fêter un second pichet de cidre, les affirmations furent plus précises encore. La femme du maître de poste se souvenait parfaitement bien qu'une belle jeune fille pâle et blonde s'était penchée à la portière en souriant d'un air triste et doux, pour lui demander un verre d'eau. Or, cette jeune fille Paul Mercier n'en pouvait douter, c'était Blanche. L'orphelin sentit son cœur bondir de joie dans sa poitrine. Il se croyait certain désormais de retrouver sa fiancée, puisque les douze jours écoulés ne lui avaient point fait perdre sa trace.

Le cheval breton reprit son trot rapide et soutenu, et, vers les deux heures de l'après-midi, la petite voiture roula bruyamment sur les pavés pointus de Quimper.

Le ciel était pur encore, le soleil brillait, mais une ligne de nuages ardoisés se dessinait à l'horison, au-dessus de l'Océan, et semblait immobile. L'aubergiste du "Coq hardi" étendit la main vers ses nuages.

Il y aura du gros temps cette nuit, mon gars, dit-il à Paul Mercier, je m'y connais, j'ai été pêcheur. Dans ce temps-là je n'avais à penser qu'à moi, aujourd'hui, j'ai femmes et enfants; si j'étais au large je rentrerais...

Jean Vaubaron se trouva de retour à Locmiré, avec le produit de ses recettes, juste deux heures après le départ de Paul Mercier pour Quimper. Il lut la lettre du jeune homme, et, après un repas frugal, il se remit en route, en disant:

Je ne reviendrai qu'après demain.

Vaubaron s'était tracé, pour ces deux jours, un itinéraire, mais il fut contraint de le modifier en raison du violent orage qui éclata pendant la soirée, et qui ne lui permit point d'atteindre le village où il comptait passer la nuit.

Il voulut se rattraper le lendemain en faisant de plus longues étapes et en donnant des représentations plus courtes, mais il ne réussit qu'à mettre si bien sur les dents son petit cheval maigre, qu'un peu après la tombée du jour le pauvre animal, épuisé complètement, refusa d'avancer et s'obstina dans son immobilité complète, quels que fussent d'ailleurs les efforts de Vaubaron pour le décider à se mettre en marche.

Le plus prochain village se trouvait à une distance de trois lieues. Notre héros ne pouvait songer à s'y rendre puisqu'il lui aurait fallu abandonner son cheval et sa voiture, chose tout à fait impraticable. Un orage terrible menaçait, comme la veille, d'éclater d'un instant à l'autre.

Heureusement le hasard avait conduit Vaubaron juste en face d'une masure abandonnée, construite avec de la boue et des broussailles sèches, n'ayant qu'une porte et pas de fenêtre, et couverte en chaume plus qu'à moitié pourri. Si misérable que fût un pareil asile, il pouvait cependant suffire à mettre le voyageur à l'abri tant bien que mal, lorsque la pluie commencerait à tomber. En conséquence il rangea sa voiture sur le bord de la route; il détela son cheval, qui se mit à tondre avidemment l'herbe rare et fine des fossés; il porta dans la cahute une botte de paille destinée à lui servir de lit et enfin il détacha Tristan, qui gémissait et se plaignait sourdement.

Depuis deux jours, le dogue donnait à son maître de vagues inquiétudes. Ses allures changeaient, son caractère se faisait sombre et hargneux; bref, il devenait si méchant, qu'il fallait l'attacher sous la voiture pour l'empêcher de courir sus aux passants.

Vaubaron battit le briquet, il trouva un anneau de fer fixé dans la muraille et qui jadis avait servi à suspendre la crémaillière au-dessus du foyer. Il passa dans cet anneau la corde qui retenait Tristan captif, et l'ayant assujettie par un nœud solide, il s'étendit sur la botte de paille et ne tarda pas à s'endormir.

Laissons Vaubaron dans la cahute, et rejoignons Rodille au moment où, après avoir fait feu de ses deux pistolets, il venait de s'élancer à la poursuite de Blanche fugitive. Un instant encore il put croire qu'il parviendrait à rejoindre et à ressaisir la jeune fille, mais cette illusion dura peu. Blanche atteignit bien vite la lisière du petit bois et se perdit au milieu des arbres. Une fois là, et protégée par les ténèbres que l'épaisseur des feuillages rendait impénétrables, la jeune fille était en sûreté; elle pouvait défier toutes les recherches, aussi longtemps du moins que pouvait durer la nuit.

Rodille le comprit, et au lieu de s'obstiner longuement dans une entreprise insensée, il ne songea qu'à s'éloigner au plus vite d'un endroit devenu si dangereux pour lui. En conséquence, il regagna la maison, il tira du hangar et attela la charrette achetée par lui, il entassa dans cette charrette les monceaux d'or extraits des souterrains, il recouvrit de paille cet amas de métal et il se dit qu'il ne lui restait plus qu'à partir.

Mais le misérable comptait sans l'énorme pesanteur du fardeau. Si vigoureux que fût le cheval, il ne réussit même point à ébranler le véhicule. Il se cabra sous les coups de fouet dont son nouveau propriétaire l'accablait et il s'abattit dans les brancards.

Rodille, écumant de fureur et le blasphème aux lèvres, releva non sans peine le cheval abattu, et fut obligé d'aviser au plus; le temps pressait. Il enleva donc de la charrette l'or qu'elle contenait. Il enfouit cet or dans un trou creuse à la hâte et qu'il recouvrit de terre, et le véhicule ainsi déchargé put enfin se remettre en marche, mais avec une lenteur désespérante, car le cheval était un animal propre à tirer une lourde charrette, mais incapable de courir. De plus, les roues s'enfonçaient dans le sol détrempé par la pluie qui tombait à flots.

Rodille évita prudemment de traverser Quimper, dans la crainte d'être reconnu par les gens de l'auberge où il avait passé ces deux jours, et il prit des chemins de traverse pour gagner la grande route.

Bientôt le jour parut. Alors commencèrent pour le misérable une série d'intolérables angoisses. Les paysans qui le croisaient à chaque instant et qui se rendaient à la ville lui adressaient la parole en langage breton dont il ne comprenait pas un seul mot.

Voyant que son silence excitait leur surprise et leur défiance, il prit le parti de répondre par des sons inarticulés et inintelligibles, et de faire signe qu'il était muet. Toutefois, cette dangereuse curiosité faisait frissonner Rodille de la tête aux pieds. Il résolut de s'y soustraire en ne voyageant que la nuit, et, vers midi, il fit entrer son cheval et sa voiture dans un bois qui bordait la route et où il passa le reste de la journée. Quand vint le soir il se remit en marche, plus tranquille, comme ces oiseaux de nuit qui ne se sentent à leur aise que dans les ténèbres.

Rodille, d'ailleurs, avait eu la précaution de recharger ses pistolets. Il en portait un dans chaque poche de côté de son costume breton, à portée de ses mains, et il se sentit d'humeur à tuer sans hésitation et sans pitié quiconque lui semblerait dangereux ou suspect.

L'assassinat de Fritz Horner et la fuite de Blanche, qui si elle ne périssait point misérablement dans les bois, ne manquerait pas de le dénoncer comme l'auteur de ce nouveau meurtre, modifiant absolument les projets du misérable. Il ne songeait plus à se rendre à Paris, où la police pourrait trop facilement le chercher et le découvrir. Il se proposait de gagner quelque petit port de pêche, à vingt-cinq ou trente lieues de Quimper, de faire l'acquisition d'un solide bateau avec l'or dont il avait bouré ses poches, d'engager un équipage de trois hommes et de se diriger vers l'Angleterre. Plus tard, quand on ne songerait plus à lui, rien ne l'empêcherait de revenir en France pour quelques jours, ou plutôt pour quelque heures, sous l'un de ces travestissements dont il avait l'habitude, et de s'emparer sans péril du trésor.

Rodille se disait tout cela, tandis que son cheval marchait d'un bon pas sur la route cahotante, et le bandit aux mains rouges de sang envisageait l'avenir sous les couleurs les plus riantes. Au loin le tonnerre se faisait entendre, et de grosses gouttes de pluie commençaient à tomber.

Rejoignons Jean Vaubaron, que nous avons laissé sommeillant dans la cahute auprès de son chien. Il était environ trois heures du matin. Le dormeur fut réveillé en sursaut par un aboiement rauque de Tristan. Il se souleva sur son coude et entreprit d'imposer silence au dogue, mais ce fut en vain. Les aboiements, au lieu de faiblir, redoublèrent au contraire d'intensité et prirent un caractère furieux et menaçant qui fit réfléchir Vaubaron.

Deux fois déjà il avait entendu son chien hurler de cette façon sinistre et désespérée. La première fois, c'était à Harfleur, pendant la nuit de l'assassinat de Lendon; la seconde, c'était à Ploëmel, tandis que relayait cette chaise de poste renfermant deux hommes et une jeune fille et se dirigeant vers Quimper. Pour la troisième fois, en ce moment, Tristan se trouvait en proie à cette fureur indicible: il la manifestait d'une manière identique.

Vaubaron se dit qu'il serait tout à la fois imprudent et coupable de négliger un avertissement pareil. L'instinct de Tristan révélait, à coup sûr, l'approche d'un ennemi, d'un crime ou d'un danger.

Notre héros quitta sa botte de paille, sortit de la cahute et prêta l'oreille. Il n'entendit d'abord que les grondements sourds de la foudre qui s'éloignaient de plus en plus, mais au bout de quelques minutes, son ouïe acquit une finesse assez grande pour discerner les sonorités les plus faibles et pour faire la part de chacune d'elles. Alors il distingua nettement le bruit des pas d'un cheval et celui des roues d'une voiture, broyant les cailloux de la route. Il demeura immobile, debout sur la lisière du bois et serrant de la main droite le bout de son bâton ferré.

A mesure que se rapprochait la voiture, les hurlements du dogue devenaient moins bruyants, non que sa fureur diminuât, mais, cette fureur atteignant son paroxysme, le terrible animal essayait de briser sa corde et s'étranglait au point d'en perdre la respiration, en pesant de tout son poids, par saccades insensées, sur le collier garni de pointes qui lui serrait le cou. Il ne hurlait plus, il râlait. C'était en même temps hideux et effrayant à entendre.

Le chariot avançait toujours. Une distance de cinquante pas à peine le séparait maintenant de l'endroit où se trouvait Vaubaron. Les ténèbres étaient si profondes que ce dernier ne parvenait point à distinguer le véhicule et le conducteur. Il aurait presque pu les toucher en étendant les bras; il ne les voyait pas. Le bruit des roues lui apprit que le chariot allait passer en face de lui. Il prit à l'instant son parti, et, sans même réfléchir combien, dans sa position personnelle, cette sorte d'agression nocturne, sur un grand chemin, pouvait entraîner de fausses interprétations et de dangers terribles, il cria:

Qui va là?

Rodille n'eut garde de prononcer une seule parole. Vaubaron continua:

Qui que vous soyez, je vous ordonne de faire halte et de me répondre, sinon j'emploirai la force pour vous empêcher de passer.

Ah! c'est ainsi! répliqua Rodille, convaincu qu'il avait affaire à un pur et simple voleur. Eh bien, gredin, je te conseille, moi, de décamper au plus vite, si tu tiens à la vie! Je suis armé! Un mot de plus et je te brûle la cervelle

Vaubaron poussa un rugissement. Il venait de reconnaître la voix de son mauvais génie! la voix de l'homme par qui il avait été perdu! l'assassin de la rue du Pas-de-la-Mule! l'assassin de Harfleur! Dieu lui livrait donc enfin cet infâme! Dieu lui envoyait donc à la fois la justice et la vengeance!

Ce qui se passa en ce moment, comment entreprendre de le raconter? La foudre, tombant du ciel, est moins impétueuse que Vaubaron se précipitant sur Rodille, essuyant deux coups de feu, entendant siffler à ses oreilles deux balles égarées, saisissant le misérable, l'enlevant aussi facilement qu'un géant soulevant un nain, et un bras autour de son corps, une main cramponnée à sa gorge, l'emportant dans la cahute comme un tigre emporte sa proie dans son antre.

Pour la première fois de sa vie peut-être, Rodille eut peur, car il comprit à l'instant même en quelles mains il venait de tomber. Pour la première fois, la présence d'esprit lui manqua, le sang froid lui fit défaut. Au lieu de nier son identité et de se prétendre victime d'une erreur, mensonge bien facile et d'une réussite probable avec un homme qui, n'ayant jamais vu son visage, ne pouvait le reconnaître qu'à la voix, Rodille balbutia lâchement.

Ayez pitié de moi! Au nom du ciel ne me tuez pas!

Te tuer, répliqua Vaubaron avec un intraduisible accent d'horreur et de mépris, te tuer! Ah! sois sans crainte, je m'en garderai bien! Ce n'est pas ici que tu dois mourir, ce n'est pas moi qui dois te frapper.

Rodille, tremblant, ne cherchait point à se soustraire à l'étreinte inflexible de son ennemi, il ne se débattait même pas.

Depuis que Rodille, porté par Vaubaron, se trouvait dans la Rodille crut sentir déjà sa chair déchirer par les ronces aiguës de son fauve gardien, et, fort déconfit, il se refugia dans l'un des angles reculés de la cahute.

cahute, Tristan n'aboyait plus. Debout et immobile sur ses quatre pattes raidies, il se tenait pour ainsi dire en arrêt devant l'assassin, ses prunelles étincelaient dans l'obscurité comme du phosphore, ses naseaux se contractaient soulevés par un rictus de bête fauve.

Vaubaron portait toujours sur lui les cordes nécessaires pour raccomoder un essieu brisé ou pour remplacer un trait rompu. Avec ces cordes il attacha les mains de Rodille derrière le dos, il lui lia les pieds, et le jeta comme une masse inerte sur la botte de paille, puis il sortit de la masure.

Une boîte de bois blanc, placée dans le chariot de Vaubaron, contenait des chandelles coupées par morceaux, avec lesquelles il éclairait "à giorno" (au grand ébahissement des rustiques spectateurs) les exhibitions de ses figures de cire. Il prit un de ces fragments, il l'alluma et, rentrant dans la cahute, il le plaça sur le sol, à une faible distance de Rodille, dont cette lueur tremblante éclaira le visage livide et décomposé.

Garde bien cet homme! dit-il ensuite à Tristan, en lui désignant le misérable. Cet homme est à nous deux! je te le confie, garde le bien.

Le dogue répondit par un grognement sourd, et tirant de toutes ses forces sur sa corde qu'il raidissait, il reprit son attitude de tigre en arrêt devant une proie certaine.

XXXIV

Vaubaron débarrassa rapidement de son harnais le cheval de Rodille, beaucoup plus jeune et plus vigoureux que le sien; il s'élança sur ses reins, et, se servant de son bâton ferré en guise de cravache, il le fit partir à un assez bon trot.

Aussitôt que le captif se trouva seul, les terreurs qui venait de le dominer et de l'anéantir si complètement se dissipèrent; en partie il recouvra son sang-froid; il se dit qu'un homme de sa trempe n'est tout à fait perdu que lorsque la main de l'exécuteur des hautes œuvres s'appuie sur son épaule. Enfin il raisonna sa situation et il ne la trouva point sans ressource.

Rodille essaya de faire glisser ses poignets dans les nœuds de chanvre qui les serraient étroitement. Il ne réussit qu'à les ensanglanter; il comprit que toute tentative de ce genre serait vaine et il allait désespérer, quand une idée soudaine traversa son esprit et lui fit pousser une exclamation de triomphe.

Les cordes qui le garottaient, tout en le mettant dans l'impossibilité de se tenir debout, lui laissaient néanmoins une certaine liberté de mouvements. Il en profita pour se rouler jusqu'au près du tronçon de chandelle abandonné sur le sol par Vaubaron, et il eut le prodigieux courage de tenir ses poignets pendant plusieurs secondes au-dessus de la flamme, qui brûlait la chair en même temps qu'elle consumait la corde!

Enfin, le chanvre calciné céda. Rodille avait les mains libres! Il chercha dans sa poche, mais inutilement, le couteau catalan avec lequel il avait frappé Fritz Horner. Cette arme était sans doute tombée sur la route au moment de la courte lutte avec Vaubaron. Privé de son couteau, le bandit, au lieu de trancher les liens qui s'enroulaient autour de ses chevilles, dut les dénouer en se brisant les ongles, et cette difficile opération lui prit quelques minutes, mais enfin sa réussite fut complète et il se dressa triomphant sur ses pieds endoloris. Son premier mouvement fut de fuir! Il s'élança vivement vers la porte, mais il recula non moins vite. La corde qui retenait Tristan captif était assez longue pour qu'il fût impossible d'atteindre cette porte sans passer à portée des griffes terribles et des formidables mâchoires du dogue, dont les prunelles étincelaient de férocité.

Tristan s'accroupit aussitôt dans une attitude de sphinx, le poil hérissé, les flancs émus, et ses yeux fixes et perçants ne se détournèrent point, ne fût-ce que pendant le quart d'une minute, du prisonnier confié à sa garde.

Rodille cherchait toujours et plus que jamais des moyens d'évasion. Un instant il eut l'idée de mettre le feu au toit de chaume et de s'échapper par la brèche, mais il courait grand risque de trouver dans l'incendie la mort et non la liberté; il renonça donc à ce dangereux expédient, et il prit le parti de percer la muraille, quoiqu'il fût dépourvu de tout instrument propre à faliciter cette besogne.

A moment où il commençait à attaquer, avec ses mains brûlées et meurtries, l'épaisse couche de boue desséchée, pétrie avec un torchis de paille et formant une sorte de crépissage intérieur, son attention fut sollicitée par un bruit étrange, et d'une nature si effrayante que le bandit abandonna son travail à l'instant même, pour se tourner vers le dogue, auteur de ce bruit.

Quelques secondes à peine s'étaient écoulées, et déjà Tristan n'était plus reconnaissable. Un mal étrange et foudroyant venait de s'emparer de lui; sa respiration s'échappait de ses naseaux avec un sifflement pareil à celui d'un soufflet de forge. A chaque aspiration ses flancs se creusaient, sa longue queue battait le sol par des mouvements convulsifs et précipités. Il se dressait sur ses pattes de derrière, à la manière d'un cheval qui se cabre, et, chaque fois qu'il retombait, il faisait entendre un glapissement rauque et douloureux, comme si une main de fer lui avait comprimé fortement la gorge. Ses yeux, qu'on eût dit injectés de sang, brillaient d'un éclat insoutenable et semblaient sortir de sa tête. Enfin, des flocons d'écume blanche se voyaient aux coins de sa gueule. Rodille frissonna, et une angoisse indicible lui serra le cœur.

Je suis perdu! murmura-t-il, ce chien est enragé!

Rodille ne se trompait pas La louve terrassée par Tristan, quelque jours avant, était atteinte de la rage. Ses morsures avaient inoculé au courageux animal le germe de cette maladie, hideuse entre toutes, qui doit prendre rang en tête des fléaux terrestres. Le premier accès se manifestait.

Après une courte réflexion, Rodille se rassura cependant. Il se dit que la corde était solide, que le dogue ne parviendrait point à la rompre, et il se remit à la besogne avec une ardeur facile à comprendre. Que pensait-il, nous n'entreprendrons point à le décrire, lorsqu'au bout de quelques minutes une sorte de grincement lui fit tourner la tête de nouveau, et il aperçut le chien qui rongeait sa corde!

Ah! mon Dieu! balbutia le misérable paralysé par cette vue, ah! mon Dieu!

Tristan dévorait littéralement la torsade de chanvre, dont on entendait les fibres craquer sous ses dents. Deux ou trois secondes s'écoulèrent, longues comme un siècle pour Rodille. La corde broyée céda. Rodille sentit un nuage rouge voiler ses yeux et le souffle de la mort passer dans ses cheveux, puis il eut un moment d'espoir. Le chien, terrassé par une crise de douleurs aiguës, se roulaient au lieu d'avancer, et semblait près de rendre le dernier souffle dans ces convulsions effroyables.

Je passerai! se dit Rodille, il ne me verra pas!

Et il s'élança vers la porte. Mais déjà Tristan, debout, lui barrait le passage. Rodille recula Tristan bondit.

*** Nous avons laissé Jean Vaubaron s'éloigner, monté sur le vigoureux cheval de Rodille, dont il activait la course en le frappant de son bâton ferré. Le père de Blanche s'était juré de ne faire halte que dans une ville, dans une bourgade où il pût trouver un procureur du roi, un commissaire de police, des gendarmes, les représentants, enfin, de la justice et de la loi, pour requérir leur assistance, pour les ramener avec lui, pour leur livrer l'assassin par qui, depuis douze ans, il avait tant souffert!

Il se croyait sûr de toucher au dernier acte du drame formidable dont il avait été jusqu'à ce jour le héros et la victime. Il espérait! il remerciait Dieu! Déjà il avait parcouru près de trois lieues. Le jour se levait, le clocher d'un chef-lieu d'arrondissement apparaissait au sommet d'une colline. A un brusque détour de la route, Vaubaron se trouve face à face avec une demi-douzaine de cavaliers aux bufflleteries jaunes et aux chapeaux bordés d'argent, cinq gendarmes et un brigadier.

On ne passe pas! lui cria le brigadier.

Messieurs, répondit Vaubaron, c'est Dieu qui vous envoie, car j'allais à votre recherche.

Dans quel but?

Dans le but de vous livrer un grand coupable.

Parlez-vous de l'auteur du meurtre commis dans l'avant-dernière nuit à trois lieues de Quimper?

Je n'en sais rien, mais j'en jurerais, car l'homme que je vais mettre entre vos mains est capable de tous les crimes, et je vous le dénonce comme deux fois assassin.

Où est cet homme?

Je vais vous conduire.

Les gendarmes entourèrent Vaubaron, qui tourna bride et reprit la route qu'il venait de parcourir. Chemin faisant, le brigadier examinait avec une défiance manfeste ce guide étrange dont la mine et le costume lui semblaient éminemment suspects, et il se promettait de lui faire subir un interrogatoire minutieux, aussitôt que le premier incident aurait été vidé et l'allure ralentie des chevaux permettrait au dialogue de s'engager utilement. En moins d'une heure, la petite troupe arrivait en face de la cahute abandonnée.

Qu'est-ce que c'est que ces chariots? demanda le brigadier en voyant les deux voitures dételées au bord de la route.

L'un est à moi, l'autre est à l'homme que vous allez prendre.

Nous le trouverons dans cette masure?

Oui.

Mais la porte est ouverte.

Oh! soyez tranquille, il est bien gardé!

Le brigadier, deux de ses hommes et Vaubaron descendirent de cheval, franchirent le fossé et se dirigèrent vers la cahute. Le brigadier passa le premier et jeta un regard à l'intérieur.

Ah ça? mais, camarade, qu'est-ce que vous racontiez donc? demanda-t-il d'un ton moqueur en se retournant. Il n'y a personne là-dedans!

Vaubaron fit un geste de stupeur et de désespoir.

Personne! s'écria-t-il, vous prétendez qu'il n'y a personne?

Un chien étranglé, voilà tout, et c'est insuffisant! Du reste, voyez vous même!

Ah! balbutia Vaubaron atterré, anéanti, le misérable aura pris la fuite!

La chose est, ma foi, bien possible, fit le brigadier d'un ton goguenard; mais, en attendant qu'on le rattrape, montrez-moi vos papiers, mon brave.

Mes papiers! je n'en ai pas! répondit brusquement Vaubaron. Oh! point de questions, elles seraient inutiles! faites votre devoir, arrêtez-moi! Je ne résiste pas, je trouve juste d'être prisonnier! Je n'ai qu'une prière à vous adresser, une grâce à vous demander à genoux, celle-ci: Ne perdez pas une minute, crevez les chevaux s'il le faut pour me conduire plus vite auprès d'un procureur du roi, d'un juge d'instruction, d'un magistrat enfin. La vie et l'honneur d'un innocent, le châtiment d'un infâme assassin en dépendent!

Que diable! si vous étiez si pressé, il ne fallait pas nous amener ici! répliqua le brigadier. Mais je n'ai rien qui me tenne, et, puisque vous avez hâte d'arriver, nous irons vite! A cheval et en route!

Un des gendarmes resta près de la cahute pour garder les deux chariots, et les autres repartirent au galop avec Vaubaron.

XXXV

Les dernières scènes de cette longue histoire vont se précipiter et le récit que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs ne sera qu'un rapide sommaire des faits qui devaient amener le dénouement.

Disons d'abord que Paul Mercier, au moment où la carriole de l'aubergiste du "Coq hardi" roulait sur le pavé de Quimper, crut tout à coup apercevoir à l'angle d'une ruelle le profil de Rodille. Il descendit aussitôt de la voiture et se mit à la poursuite du ténébreux agent d'affaires, mais, soit qu'il eût été le jouet d'une illusion, soit tout autre cause, il ne parvenait point à le rejoindre.

Désolé de son échec, et cependant fortifié dans son espoir qu'il était bien sur les traces de Blanche et de ses raviseurs, il se mit à visiter les hôtels et les auberges, questionnait partout au sujet des trois voyageurs dont il donnait le signalement.

Il ne tarda point à découvrir l'hôtellerie où Rodille, Fritz Horner et Blanche avaient passé vingt-quatre heures, et comme tout se sait vite dans une ville de province et se se répète de même, on le renseigna très exactement sur la situation de la maison de campagne louée par les Parisiens, au bord de la mer, à une demi lieue de Penmarck.

Enivré par cette réussite si prompte et si complète, qui dépassait même ses espérances, rendu fou de joie par la certitude matérielle de retrouver sa fiancée dans quelquels heures, Paul Mercier oublia tout, même le complaisant hôtelier du "Coq hardi", qui l'attendait pour souper à l'auberge des "Armes de Bretagne", et, quoique déjà le crépuscule succédât au jour, quoique l'orage annoncé manifestât son approche par des signes certains et menaçât d'être terrible, le jeune homme ne voulut perdre ni une heure, ni une minute, et il se mit en marche dans la direction de Penmarck.

A peine avait-il fait une lieue, que l'obscurité devint profonde et que la tempête se déchaîna. Assourdi par les grondements du tonnerre et par les clameurs des flots se brisant sur les rochers, aveuglé par les fulgurantes lueurs des éclairs, assailli de minute en minute par les rafales impétueuses qui le contraignaient à reculer, Paul Mercier ne tarda pas à dévier de son chemin et, pendant toute la nuit, il erra sur les falaises sans savoir de quel côté se dirigeaient ses pas, et s'il s'éloignait ou se rapprochait du but de sa course aventureuse.

Quand l'aube du jour vint enfin éclairer vaguement la campagne brumeuse et ruisselante, le jeune homme, brisé de fatigue et trempé jusqu'aux os, aperçut en face de lui, à deux cents pas à peine, une maison qu'il reconnut aussitôt pour celle dont on lui avait fait à Quimper une description très détaillée et très fidèle. Il se dirigea vers cette maison; la porte était ouverte. Il entra, le cœur bondissant, l'âme agitée par une émotion tout à la fois douce et poignante, et le premier objet qui s'offrit à ses yeux fut le cadavre raidi de Fritz Horner, étendu au milieu d'une mare de sang.

Paul poussa un cri d'horreur, et la pensée que peut être le docteur n'était pas la seule victime le fit pâlir et chanceler. Il parcourut les autres pièces en appelant Blanche à grands cris, et, comme il ne la trouvait nulle part, ni vivante ni morte, il sortit de la maison et s'enfonça dans le bois taillis, en redoublant ses appels et en les entrecoupant de sanglots.

Tout à coup et comme il allait atteindre la lisière de l'immense forêt dont nous avons parlé, une forme svelte, une gracieuse apparition, vêtue de noir, glissa légèrement entre les troncs rugueux des chênes séculaires, et prêta l'oreille à cette voix émue qui prononçait le nom de "Blanche". Au bout d'un instant la jeune fille, frissonnante et transie par la pluie et le vent, mais heureuse et souriante malgré sa pâleur et sa souffrance, se jetait dans les bras de son fiancé en balbutiant:

Cher Paul, c'est à vous seul que j'ai pensé, cette nuit quand j'ai failli mourir! Nous voici réunis! Au nom du ciel, ne nous séparons plus, car je n'aurais pas la force de vivre, je le sens bien, s'il me fallait retraverser des jours pareils à ceux qui viennent de s'écouler.

Blanche fit alors à Paul un récit de tous les faits que nos lecteurs connaissent déjà.

Ah! ce Rodille! ce misérable Rodille! s'écria l'orphelin avec une profonde indignation Grâce au ciel, il a comblé la mesure! grâce au ciel, il vient de commettre son dernier crime! Blanche, chère Blanche, aurez-vous la force de marcher jusqu'à Quimper?

Avec vous, Paul, et pour m'éloigner de cette maison, il me semble que j'aurais la force d'aller au bout du monde, répondit la jeune fille.

Deux heures après ce moment, le procureur du roi recevait la déposition de Blanche, et se mettait en route avec un juge d'instruction pour la maison abandonnée, théâtre du crime, après avoir donné les ordres nécessaires et lancé à la poursuite de l'assassin toutes les brigades de gendarmerie de la ville et de l'arrondissement.

Nous avons vu précédemment, un détachement de gendarmes s'emparer de notre héros, croyant opérer l'arrestation du meurtrier qui lui était signalé. Vaubaron fut conduit à Quimper, et comparut devant le procureur du roi.

Monsieur, lui dit-il avec un calme profond, avec un sang-froid plein de grandeur, je me nomme Jean Vaubaron. Je suis le plus infâme des hommes, ou j'en suis le plus malheureux? Je suis un monstre, ou je suis un martyr! Un pressentiment me dit que l'heure de la justice est proche et que Dieu m'a pris en pitié. Vous voyez que je ne tremble pas devant vous, et que mon regard ose affronter le vôtre. Daignez m'écouter, monsieur le procureur du roi, et, quand vous m'aurez entendu, daignez me venir en aide.

Jean Vaubaron raconta sa vie tout entière au magistrat, qui lui prêta l'attention la plus soutenue, la plus infatigable.

Quand ce long récit fut achevé, le procureur du roi lui dit avec bonté:

Si vous êtes véritablement innocent, si l'homme que vous accusé est véritablement coupable, vous faites bien d'être tranquille, car l'injustice ne prévaudra point contre vous.

Ah! monsieur... s'écria Vaubaron...arrêtez cet homme! arrêtez-le, et je suis sauvé!

En ce moment, Paul Mercier entra dans le cabinet du procureur du roi avec Blanche. Un rayon de soleil, traversant le vitrage, couronnait d'un nimbe d'or le visage de la jeune fille. Vaubaron ébloui, fasciné, pouvant à peine en croire ses yeux, recula Il lui semblait revoir tout à coup son adorée Marthe à seize ans.

Cette enfant, balbutia-t-il, en étendant ses mains tremblantes vers la radieuse apparition, qui donc est-elle?

Monsieur, murmura Paul Mercier, cette enfant n'a jamais connu ni son père ni sa mère. Elle a vécu, dès sa plus tendre enfance, chez Fritz Horner le magnétiseur, et s'il faut en croire les notes écrites sur la première page d'une bible de famille qu'elle possédait, elle se nomme Blanche Vaubaron.

Ma fille! balbutia Jean Vaubaron éperdu, ma fille! Enfin, c'est toi.

Il n'eut pas le temps d'en dire plus long. Blanche était déjà sur son cœur, l'enlaçant de ses bras et couvant de baisers ses joues pâles.

D. THEBERGE,
164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARRON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND
188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servir avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

A. CHOQUETTE,
Entrepreneur de Pompes Funebres.

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits et Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

Magnifique corbillard Noir pour les Eenterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.

Carrosses de premiere classe pour mariages, Baptemes et Funérailles.

A. CHOQUETTE,—317 RUE COMMON,
Lawrence, Mass

P. P. P.
Piquant de Frêne, Racine de Phitolague et Potasse,

Fait des Guerisons Miraculeuses dans l'Empoisonnement du Sang, Rhumatisme et Scrofules.

Boutons, Pustules, Catharre, Malaria, Maladies des Rognons

Sont entièrement guéris par la P. P. P. Prickly Ash, Poke Root et Potassium le plus grand purificateur du sang de la terre.

P. P. P. purifie le sang, rétablit le faible et le débile, donne de la force aux nerfs faibles, chasse les maladies, en donnant la santé et le bonheur aux patients où la maladie les soutient mélancolieux et où la lassitude domine.

Pour le Syphilis du premier, second et troisième ordre, pour l'empoisonnement du sang, poison mercurial, malaria, dyspepsie et toutes les maladies du sang et de la peau, tels que pustules, boutons vieilles ulcères chroniques, dartres, teigne, clous, érisipèle, eczema, nous pouvons dire sans crainte d'être contredit que la P. P. P. est le meilleur purificateur du sang du monde et fait des guérisons rapides, permanentes dans tous les cas.

Les Dames dont le systéme est empoisonné et le sang est dans une impure condition, ce qui est du à la menstruation irrégulière, sont spécialement guéries par ce tonique merveilleux et les propriétés de purifier le sang par la P. P. P.—Prickley Ash, Poke Root et Potassium.

Sprinfield, Mo., 14 août 1893.

Je puis parler par ma propre expience en hauts termes de votre médecine. J'étais affligé d'un maladie de cœur, de pleurisie et rhumatisme depuis 35 ans je fus soigné par les meilleurs médecins et j'ai dépensé des centaines de dollars, essayé tous les remèdes connus sans être soulagé. J'ai pris seulement une bouteille de P. P. P. et je puis dire avec plaisir qu'elle m'a fait plus de bien que tout ce que j'aie jamais pris. Je puis recommander votre médecine à tous les afligés des maladies ci-haut mentionnées.—MME M. M. YEARY.
Springfield Green, County, M

Aber n, O. 4 jnillet 1892.

M. M. Lippman Bros., Savannah, Ga.,— Chers messieurs, j'ai acheté une bouteille de P. P. P. à Hot Springs Ark, et il m'a fait plus de bien que 3 mois de traitement aux Hot Springs. Envoyez-moi trois bouteilles.—JAMES M. NEWTON.
Aberdeen Brown County, O.

CAPT. J. D. JOHNSTON.—A tous les intéressés: Je certifie par les présentes, que les propriétés merveilleuses de la P. P. P. pour les éruptions de la peau. J'ai souffert pendant plusieurs années d'une éruption vilaine et désagréable sur la figure. J'ai employé tous les remèdes connus en vain jusqu'à ce que j'ai employé la P. P. P. et maintenant, je suis entièrement guéri.
(Signé) J. D. JOHNSTON,
Savannah, Ga.

Témoignage du maire de Séquin, Tex.

Séquin, Tex. 14 juin 1893.

MESSIEURS.—J'ai essayé votre P. P. P. pour une maladie de la peau, connue sous le nom de Cancer de la peau que j'avais depuis 30 ans et j'ai trouvé un grand soulagement. Elle purifie le sang et enlève toute irritation du siège de la maladie et empêche l'expansion de ses maux. J'ai pris 5 ou 6 bouteilles et je suis confiant qu'en continuant la dose je serai guéri. Elle m'a déjà guéri de l'indigestion et des maux d'estomac. Respectueusement
CAPT. W. M. RUST, Avocat.

Livre sur le Sang, envoyé gratuitement.

Tous les Pharmaciens le vendent.
A Lawrence, par H W. Whitney.

LIPPMAN BROS.,
Propriétaires.
Bloc Lippman, Savannah, Ga.

CELEBREZ LE 4 JUILLET,

Cartouches blanches, 10c la boîte, revolvers et amunitions, hammocks et articles d'amusements d'été de toutes sortes aux plus bas prix

—CHEZ—

W. S. Bartlett,

653 Rue Merrimack 653

M. Fortier, Commis canadien.

DR G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.

Assistant Canadien-français pour la clientèle canadienne. Dents extraites à l'électricité.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,
2 et 4 Rue Andover

Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.

Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.

Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Merrimack.

J. E. BENOIT,
206 RUE LOWELL, Lawrence

Le meilleur endroit de la ville pour acheter du

Bois et du Charbon.

Egg Franklin Coal, -	$7.75.
Stove Franklin Coal, - -	$8.00.
Stove Coal, - -	$6.00.
Nut Coal, - -	$6.00.
Egg Coal, - -	$5.75.
Broken Coal, - -	$5.50.
Cumberland Coal, -	$5.75.

☞ Plus de crédit, 25c. d'escomp

T. A. Shase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
— LE PLUS GRAND —
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. IX. Soyons Unis. LOWEL, MASS., VENDREDI 25 JUILLET 1895. Soyons Distingues. No 52

N. E. MIVILLE.
Pharmacien ✻ Diplome,
44 RUE HAMPSHIRE,
Lawrence, Mass.

L'Endroit Par Excellence
POUR VOUS PROCURER LES
Sodas les plus delicieux de toutes sortes,
Toniques les plus recherches,
Parfums,
Essences,
Savons de Toilette,
Poudres de toutes especes.
Objets de Fantaisie,
Liniment Salsepareille de Miville, &c., &c.
Aux prix les plus modérés.
Prescriptions Remplies avec Soin.
☞ Encouragez un brave compatriote.

BOSTON & MAINE R R.

ARRANGEMENT D'ETE.
DIVISION OUEST.
Commencant le 23 Juin 1895.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 15, 4 10, 5 10, 6 20, 7, 9 30, p m ; — Dimanches, 7 25, 7 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 50, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 20 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m ; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Waterville, 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Lewiston, 8 30, a m, 12 05, 4 10, 5 10, p m.

Pour Bangor, Belfast, Skowhegan et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., et tous les points à l'est de Bangor, 6 50, a m; et 5 10 p m. Montréal et Québec— 6 05, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport(via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Juin 1895 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, 7 47, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 45 a m ; 12 17, 1 43, ¶3 03, 4 01, 4 10, 4 33, *5 27, *6 14, *7 47 8 46 p m ; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 03 p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m ; 1 40, 4 30, *8 46, p m ; Dimanches,8 45,a m; §4 25, 6 03,p m.

☞ *Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Middlesex st Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 01, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 02, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord — 7 40, 9 14, 9 45, 10 13 a m, 12 11, 1 02, 1 44, 1 59, 3 43, 5 42, 6 20, 8 13, 8 43 p m. ; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 5 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction 9 14, 9 45, a m ; 12 11, 1 44 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 7 40, 9 45 a m, 1 44 p m. Samedi seulement, 3 43 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m ; 1 59 ¶8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont — 9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, *via* Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction— 1 14 a m, 8 13,p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.
Gen'l Pass. Agt.

BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
La Cote du Pacifique,
Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.
D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, égumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

Durant & Rogers,
ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.
Si chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.
Si vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.
Si vous préférez acheter une Montre à bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.
☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.
Commis canadiens:—J. A. Legault et C. A. Goozae.
DURANT & ROGERS,
Au coin des Rues
Central & Middle.

La Catastrophe de Craig's Road.

Québec, 18. — L'enquête sur cette catastrophe se continue.

Le conducteur McCabe, du premier train, a donné son témoignage. La seule instruction qu'il ait reçue est de faire attention à la lumière rouge de Dionne. Il avait pour plan de tenir toujours une gare entre son train et celui de derrière. Il a passé lentement à St Agapit. Il était dans l'avant dernier wagon, au moment de l'accident. Il a été projeté à une dizaine de pieds par la secousse. Il n'a entendu ni la sirène, ni la cloche de McLeod. Si ce dernier avait averti, on aurait entendu. Le train roulait 25 milles à l'heure, quand a eu lieu le tamponnement.

Les pertes de la compagnie s'élèvent à $15,000.

Quel spectacle que l'entrée de MM. Ouimet et Caron, jeudi!

On savait qu'ils allaient prendre leurs sièges—vides depuis trois jours. Les galeries étaient combles, tous les députés étaient à leurs postes. C'était l'heure du dénouement final.

SCENE NOCTURNE.

Il s'est passé dernièrement à Boston un incident qui fera voir sous leur véritable jour certaines gens des provinces maritimes, ces Orangistes du Canada transformés ici en A. P. A.

En pleine nuit, le gardien de l'édifice de la société Youth's Companion aperçut plusieurs jeunes gens en train d'enlever le drapeau américain qui flottait sur le People's Temple.

Ouvrant une fenêtre, le gardien tira un coup de revolver en l'air pour attirer l'attention des agents de police.

Plusieurs policemen accoururent; et les jeunes gens de s'enfuir, poursuivis par les représentants de la loi qui tirèrent plusieurs coups de feu pour les effrayer et les forcer à se rendre.

Deuxdes fugitifs se livrèrent: c'étaient les deux frères, âgés respectivement de 20 et 22 ans. On trouva sur eux plusieurs petits drapeaux américains qu'ils avaient dû voler quelque part.

Ils furent condamnés à un mois de prison chacun.

Ces deux jeunes gens prétendirent avoir été élevés dans les provinces maritimes, où le fanatisme est toujours, comme on sait, à l'état d'ébullition.

Voilà un fait qui devrait donner à réfléchir aux Américains.

Le Drame de St Henri.

L'enquête préliminaire se continue toujours. Plusieurs témoins ont été entendus.

En transquestion, le coroner MacMahon a ajouté que Demers a toujours répondu à ses questions avec une bonne volonté apparente, d'une manière très calme et très froide.

Le Dr Archambault a ensuite rendu témoignage:

"Le 13 juin dernier, j'ai été appelé auprès de la défunte, vers quatre heures moins le quart de l'après midi. J'ai trouvé Mme Demers morte. Je n'ai fait qu'un examen superficiel de ses blessures. J'ai cru alors que la mort remontait à trois ou quatre heures. Je n'ai constaté

AUCUNE TRACE DE SANG

sur le corps de la défunte, excepté autour du cou. La rigidité cadavérique ne se produit pas en un temps défini chez toutes les personnes. Tout dépend du tempérament de la personne, de la température de l'appartement où elle se trouve, etc. J'ai fait des perquisitions dans la chambre pour trouver l'arme qui avait servi au crime, mais je n'ai rien trouvé. En entrant, Demers a voulu se précipiter dans la chambre en disant: "Qu'est-ce qu'il y a?" J'ai essayé alors à le calmer et je l'ai écarté de la chambre. Je crois que le chef Massy lui a dit alors que sa femme était morte. L'accusé s'est mis à pleurer à chaudes larmes. J'ai dit à quelqu'un qui se trouvait là de lui donner une forte dose de "brandy."

Joseph Laparé, constable de St Henri, est ensuite interrogé.

C'est moi, dit-il, qui sur l'ordre du chef Massey, ai fait des perquisitions au logis des Demers. J'ai levé les tapis, remué le lit en tous sens, vidé tous les tiroirs, etc., et je n'ai trouvé aucune arme qui ait pu servir au crime. Je ne sais pas ce que sont devenus les tapis sur lesquels il y avait du sang. Je suis resté dans la maison jusqu'à minuit le jour du meurtre. L'accusé etait dans la maison. Le lendemain en faisant de nouvelles perquisitions j'ai trouvé

UNE CLEF

dans l'un des tiroirs de la machine à coudre. L'accusé était avec moi quand j'ai trouvé cette clef. Je l'ai essayée et elle ouvrait la porte. Demers m'avait dit auparavant que cette clef ne devait pas ouvrir la porte. Vers dix heures du soir Demers est venu me parler sur la plateforme en arrière et m'a raconté qu'un homme la veille au soir avait fait peur à sa femme. "Celle-ci, m'a-t-il dit, était une bonne femme, un ange pour moi".

Louis Vigeant dit Taupier, voiturier, est ensuite entendu.

La défunte,dit-il, était ma nièce. Je n'ai vu son cadavre qu'à St Charles.

Une fois je suis allé chez Demers qui était en boisson ce jour-là. Il a voulu me frapper. Sa femme m'a dit qu'elle avait peur de lui. Sur ces entrefaites son frère Oscar est arrivé et je suis parti.

Michel Duclos, charpentier, a été interrogé.

"Jeudi, le 13 juin dernier, le jour du meurtre, je travaillais chez M. Deguise. A 2 heures de l'après-midi, comme il pleuvait beaucoup, j'ai cessé de travailler et me suis rendu chez moi. Le soir seulement, des voisins m'ont annoncé que Mme Demers avait été assassinée. Durant l'avant midi de jeudi, jour du meurtre, M. Deguise et moi avons travaillé dans la cuisine. Une personne aurait pu monter l'escalier conduisant chez Mme Demers sans que je la visse. Durant l'avant-midi de jeudi, je n'ai pas vu Mme Demers. Quand je suis revenu de dîner, M. Deguise était assis à la porte de son magasin. Il s'est alors mis à travailler avec moi."

Le constable Laparé est de retour. Il dépose sur la table un ballot contenant des retailles de toute nature, parmi lesquels l'on découvre une petite pince servant à prendre les aiguilles de la machine à coudre. Laparé et le chef Massy reconnaissent que c'est cette pince qu'ils ont prise pour des ciseaux.

La couronne décide de faire analyser les cendres retirées du poèle par Laparé et qui, depuis le 13 juin, sont restées dans un seau sur la plateforme.

Le chef Massy dit que la maison est restée sans surveillance et entre les mains de Demers et de sa famille pendant plusieurs jours après le crime.

M. Cantin, laitier, est interrogé de nouveau. Il a passé chez Demers un peu avant six heures et il a déposé une pinte de lait. Il reconnaît n'avoir fait réellement attention à l'heure à laquelle il passe devant la maison de Demers, que depuis le jour où il a été interrogé pour la première fois.

Mme Laura Vigeant, épouse de Joseph Fontaine, est ensuite assermentée et dépose ce qui suit:

Je suis âgée de 32 ans et je demeure à Fall River, Mass. Je suis la fille du témoin qui a été entendu à la séance d'hier. Je n'ai vu l'accusé qu'une fois alors qu'il demeurait à Hochelaga: c'était à propos d'un poèle. Je ne connais rien contre Demers. J'ai appris la mort de la défunte par la voie des journaux. Je n'ai jamais eu connaissance de querelles entre Demers et son épouse.

Mlle Maria Vigeant, épouse de Joseph Moreau, imprimeur, dépose ce qui suit:

Je suis parente avec Mme Demers. Je n'ai jamais été témoin de chicanes entre l'accusé et son épouse et cette dernière ne s'est jamais plainte quand elle est venue nous rendre visite. Une fois l'accusé est venu chez moi et paraissait sous l'influence de la boisson.

En transquestion.

Lorsque Demers est venu chez moi, il n'a pas fait de *train*, et quand son épouse m'a parlé elle ne paraissait pas effrayé du tout.

Clément Bouthiller est le témoin suivant. "Je suis employé chez M. Ritchot, entrepreneur de pompes funèbres. Le jour de la tragédie, dans l'après-midi, je suis allé à la maison de l'accusé,où j'ai vu la défunte étendue et baignante dans son sang. C'est moi qui ai relevé le cadavre avec M. Ritchot. J'ai remarqué du sang sur le plancher près du lit. J'ai remarqué sur le drap trois taches de sang pas beaucoup espacées."

Ovila Touchette est le témoin suivant.—"Je suis boulanger de mon métier. Le 13 juin dernier, j'étais conducteur d'une voiture de lait et j'ai déposé, le matin, une pinte de lait dans un vaisseau qui se trouvait dans l'escalier. Quand je suis allé chez Demers, il était environ 6 heures moins 10 minutes. J'ai regardé l'heure au cadran de l'église de Saint-Henri. Je ne connais pas l'accusé ni la défunte."

En transquestion:—C'était la première fois que je faisais la tournée de lait et je ne connaissais pas le nom des pratiques de M. Cantin, mon patron.

Azilda Vigeant dit Taupier, épouse de M. Georges Darche, est assermentée. —"Je réside à Albion, Etat du Rhode Island, Etats-Unis. Je connais bien l'accusé. C'est lui qui a télégraphié à mon mari disant que son épouse était morte et que les funérailles avaient lieu le lundi, 16 juin.

"La défunte a demeuré sept ans chez moi à St Mathias, puis elle est allée chez le curé Taupier, de St. Charles, où elle a épousé l'accusé.

"Quant que la défunte demeurait chez moi, elle ne recevait personne, c'est-à-dire pas de *cavalier*.

"Son père est mort aux Etats-Unis, il y a environ huit ans.

Le Meurtrier Holmes.

Un nommé Holmes a été arrêté récemment à Philadelphie où il attend son procès pour avoir fraudé la Fidelity Mutual Insurance Company, de $10,000 en substituant le cadavre d'un sujet de l'école médicale à celui de Benjamin F. Pietzel, le pere des deux enfants, qu'on croit qu'il a assassinés à Toronto. La découverte des deux cadavres a confirmé les autorités de Philadelphie que Holmes a tué en outre du frère Howard Pietzel, le frère des petites filles, âgé de neuf ans, et a incinéré le cadavre dans une maison au Détroit, et Annie et Minnie Williams, deux filles avec qui il vivait à Chicago.

La maison choisie par Holmes, à Toronto, pour y accomplir son crime, est une petite résidence à deux étages, d'un style très simple, coquette parmi les fleurs qui l'entourent et située à quelques pas du trottoir. En dessous de la cuisine se trouve la cave d'environ dix pieds carrés et de cinq pieds de profondeur; une trappe pratiquée dans le plancher de la cuisine, donnait accès à cette cave.

Mde F. Nudel, propriétaire de cette maison, raconte qu'elle a loué cette propriété en octobre dernier à un homme se donnant le nom de Howard, moyennant dix piastres par mois. Howard qui n'etait autre que Holmes voulut payer le loyer six mois d'avance, mais Mde Nudel s'y refusa et n'accepta que le loyer d'un mois. Lorsque celle-ci fit remanquer qu'il y avait des réparations nécessaires à faire à la maison, Howard lui dit de ne pas s'en occuper qu'il y verrait lui-même: qu'il louait cette maison pour une de ses sœurs, veuve, qui demeurait à Hamilton, chez sa belle-mère, et qu'elle viendrait s'installer dans quelques jours à Toronto, et que dans l'intervalle, il verrait à ce que son charbon soit apporté et à quelques autres détails urgents.

Holmes pria Mme Nudel et sa fille de ne pas aller visiter sa sœur avant quelques jours, pour lui permettre de s'installer convenablement. Les seuls meubles que Holmes fit apporter à la maison furent une couchette et un matelas dont on suppose qu'il s'est servi pour étouffer les enfants.

Mme Nudel apprit seulement deux semaines après que son locataire n'habitait pas la maison. A la fin du mois M. Ryves vint remettre la clef de cette dernière à la propriétaire, déclarant que Holmes la lui avait remise en le priant de la faire parvenir à Mde Nudel, parce qu'il quittait la maison.

Deux mois après la maison fut louée à Mde Macdonald, qui ne l'habita qu'un mois, et fut remplacée par M. J. Armbrust, le 1er avril. Le nouveau locataire constata à l'arrivée des chaleurs, des odeurs désagreables dans la cuisine.

Croyant que ces odeurs provenaient de la cave, dont il ne faisait pas usage, M. Armbrust descendit dans cette partie de la maison et ne trouva rien autre chose que trois ou quatre planches, provenant du pavé d'écuri. Il enleva les planches, mais l'odeur devint de jour en jour plus insupportable.

M. Armbrust, après avoir habité la maison pendant quelque temps,fit construire une cheminée, et après avoir posé la grille, il constata que la cheminée tirait mal. Il découvrit après quelques recherches que la cheminée était obstruée par du linge en partie brûlé, les vêtements des enfants dont s'était débarrassé le meurtrier en les faisant brûler.

M. Ryves, qui se trouvait alors voisin de Nudel, raconte qu'en octobre dernier il a vu Holmes au cottage Nudel trois jours différents. La première fois, ce dernier causa avec Ryves tandis que les enfants jouaient sur la galerie en avant, et Nudel lui a dit qu'il avait loué la maison pour l'une de ses sœurs qui viendait dans quelques jours.

COMMENT LE CRIME A ÉTÉ DÉCOUVERT.

Le 12 juillet, Ryves rencontra l'inspecteur Hall et lui fit le récit de ce que nous venons de raconter; celui-ci en fit part aux détectives et l'on sait que ceux-ci,après de minutieuses recherches dans toute la maison louée par Holmes, finirent par découvrir, enfouis dans une fosse creusée dans la cave, les cadavres de Elta, Alice et Nellie Spietzel, âgées respectivement de treize et onze ans.

Les médecins qui ont examiné les cadavres des enfants Pietzez sont d'avis qu'ils ont été tués par des injections hypodermiques de chloroforme. Holmes est un homme réputé très habile pour les injections hypodermiques.

HOLMES VEUT SAUVER SA TÊTE

Des avis particuliers reçus à Toronto, de Philadelphie, disen que le prisonnier Holmes a imaginé une ruse pour éviter de passer en jugement devant un jury canadien. Il a l'intention de plaider coupable pour le meurtre de Pietzel à Détroit.

Comme la peine de mort n'existe pas au Michigan, la sentence contre Holmes dans cet Etat l'empêchera d'être extradé et jugé à Toronto pour l'assassinat des enfants de Pietzez, et par ce moyen il espère éviter la potence.

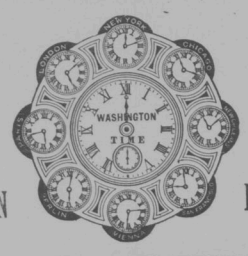
Un monsieur a déclaré hier qu'il a connu Holmes à Chicago où il a tenu une pharmacie dans la 63e rue. Lui et Mlle Williams, qui passait pour sa femme, demeuraient là. Holmes recevait malgré cela la visite d'autres femmes, et pour ne pas être surpris par la précédente, il avait installé une sonnerie dans un escalier qui l'avertissait de l'arrivée de sa compagne et lui donnait le temps de cacher ou de faire échapper ses visiteuses.

Holmes a commis tous ces meurtres pour frauder les compagnies d'assurance.

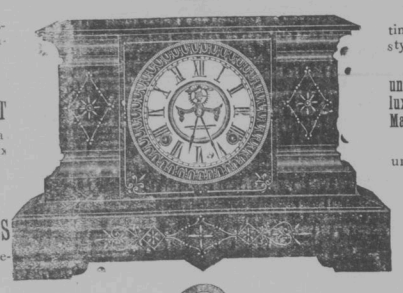
L'ETOILE suivra tous les détails du procès que subira ce misérable.

Le SPINDLE Et le meilleur Cigare de 5c.
Que vous puissiez acheter. Fabriqué avec du pur Havane Par Flood.

F. SCHNEIDER
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX



Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.



Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles te Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
Argentereis
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

CANNES ET PARAPLUEIS.
A l'ommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.

SANS ODEUR.
SOLUTION SATUREE DE CHLORIDES, DE ZINC, SODIUM, &c.
Le meilleur Désinfectant et Deodorizer du monde.
Il detruira sur le champ toutes les odeurs désagréables et gaz, aussi bien que tout germe de maladie, il arrête la décomposition, évite la contagion et purifie l'air,
GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, :-: Lawrence, Mass.
Bouteille d'une Quarte complete 35 Cts.

Paris Cloak & Suit Co.,
Central Building, -- 312 Rue Essex.
Pourquoi nos Affaires Augmentent.
Notre argent épargnant les ventes. La stricte responsabilité des marchandises et notre méthode libérale de faire des affaires a rendu notre magasin populaire parmi le public.
☞ Lisez les spécialités de notre annonce et vous serez convaincus que nous sommes le meilleur endroit de la ville pour vos achats.
COSTUMES DE DAMES, TOUT FAITS.
Collerettes de Dames, en couleurs pâles, réduites — $3.98 chacune
Jackets de Dames, réduits de $7.50, 8.50, 9.75 et $11.50 à — 3.98 chacun
Jupons de Dames, réduits de $5.00, $6.00 et $7.50 à — $2.98 chacun
Costumes de Dames, en Toile (Duck) carreautés, à picots et barrés du couleurs pâles et foncées à — $1.10 chacun
Jupes de Dames, en Toile (Duck), séparées à — 98c chacune.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

J. J. O'KEEFE & CO.,
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Commis: Charles Montgrief et Claude DeLangle.
Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE

Whiskey de Daniel Webster,
Dix Dollars la Caisse,
Contenant DOUZE Bouteilles d'une Quarte
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE, Prop.
Salem, Mass.

Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes:
Lager Union, $1.00 la caise; Bass Val Blatz Export, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse;
Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, prix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Commis: Philias Chartier et Pierre Larivée.

M. S. DUBE, Entrepreneur de Pompes Funebres,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cercueils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfante. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
☞ Une visite est respectueusement sollicitée.
88 RUE FRANKLIN, Lawrence, Mass.
M. S. DUBE.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere Classe,
Fred C. BROWN
Prop.
Ouvert de 6 hrs, A. M. a 11 hrs, P. M.

J. H. Sheridan & Co.,
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, WhisKey, Rum, Gin, Brandy, Guiness Porter, Bass & Co. Pale Ale, Jones' Beer.
35 - RUE FRONT - 35
SALEM, MASS.

It's Waterproof.
Interlined "Celluloid" Collars and Cuffs turn water like a duck's back and show neither spot nor soil. They are not effected by perspiration, and always look as if right out of the box. When they get soiled you can clean them in a minute by simply wiping off with a wet cloth. These are but a few of the advantages of wearing the "Celluloid" Collars and Cuffs. There are many others that you will readily discover the first time you wear one.
They are the only waterproof interlined collars and cuffs made. Be sure to get the genuine with this trade mark
TRADE CELLULOID MARK.
stamped inside, if you desire perfect satisfaction. Made in all sizes and all styles. If you can't get them at the dealers, we will send sample postpaid, on receipt of price: Collars, 25 cents each. Cuffs, 50 cents pair. State size, and whether you want a stand-up or turned-down collar.
THE CELLULOID COMPANY,
427-29 Broadway, NEW YORK.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an,	$1.00
Six mois,	.50
Trois mois,	.25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE, 67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 25 JUILLET 1895.

IL N'AVOUE PAS.

Nous ne nous trompions pas : l'*Ouvrier Catholique* ne veut pas avouer qu'il est plus catholique que le pape, comme tout vrai pontife de la Petite Eglise de Quebec. Il lui a fallu cinq ou six colonnes de son journal pour défendre sa position, et ce qui est plus grave, il a dû sortir complètement de ses gonds.

A l'heure qu'il est il doit encore trembler de colère.

Nous sommes donc certains que nos traits l'ont atteint à l'endroit sensible.

Ses invectives ne nous émeuvent pas et nous pourrions lui rendre la monnaie de sa pièce, si nous avions l'âme aussi fielleuse que la sienne.

Ces accès de rage chez notre confrère de Biddeford, qui voudrait jouer un rôle à la Tardivel en ce pays, ont été causés par une discussion sur l'union de l'Eglise et de l'Etat.

Le pape ayant écrit dans son encyclique aux archevêques et évêques des Etats-Unis qu'il ne fallait pas chercher en Amérique l'idéal de la condition de l'Eglise, et qu'on ne devait pas conclure qu'il est partout licite et avantageux que les intérêts de l'Etat et ceux de l'Eglise soient distincts et séparés à la maniere américaine, notre doux confrère en a profité pour dire que si les circonstances devenaient favorables, cette union de l'Eglise et de l'Etat devrait s'opérer ou quelque chose d'approchant. D'ailleurs, voici ses propres paroles :

"Ce n'est donc qu'eu égard aux circonstances spéciales dans lesquelles l'Eglise se trouve aux Etats-Unis, qu'Elle se contente, pour le bénéfice de sa mission bienfaisante, du pouvoir qu'Elle a d'y vivre et d'y agir sans obstacle, c'est-à-dire de l'exercice d'un droit commun à tout le monde, même aux fauteurs de discordes, même aux A. P. A. Dans les conditions présentes, pourquoi aurait-elle moins de liberté que les Chinois, que les Juifs, que l'armée du salut, que toutes les sectes diverses qui pullulent sur le territoire de la République? Mais, les circonstances devenant favorables au rang qui lui est dû, à la prééminence que lui assigne Sa divine origine, pourquoi ne prendrait-Elle pas alors ce rang? Pourquoi cette prééminence lui serait-Elle refusée?"

Maintenant, trouvez-nous une personne de bon sens pour venir dire que notre *doucereux* confrère n'a pas été plus loin que le pape.

Quand le pape écrit "on ne trouve pas aux Etats-Unis l'idéal de la condition de l'Eglise", cela ne va pas jusqu'à dire que si les circonstances deviennent favorables au renversement en ce pays des institutions présentes, il faudra donner à l'Eglise Catholique la prééminence sur les autres religions.

Le pape, qui n'a pas besoin de l'*Ouvrier Catholique* pour s'exprimer, n'a pas voulu s'aventurer aussi loin.

Or, de deux choses l'une : ou N. S. P. le Pape n'a pas pu dire tout ce qu'il fallait dire dans son encyclique aux archevêques et évêques des Etats Unis et avait besoin que l'*Ouvrier Catholique*, qui représente la Petite Eglise canadienne aux Etats-Unis, lui vînt en aide ; ou notre *mielleux* confrère de Biddeford s'est laissé emporter par son zèle et a été trop loin, fournissant de nouvelles armes aux ennemis des catholiques qui font, comme on sait, fleche de tout bois pour nous combattre.

Dans l'un ou l'autre cas il a eu tort.

Mais il ne l'avouera pas. Tardivel, lui, a-t il jamais avoué s'être trompé?

Il faut bien que notre *humble* confrère de Biddeford suive les traces de son maître.

UN VRAI RODILLE.

Nos lecteurs ont dû frémir à la lecture de la vie de Holmes, ce misérable qui, après avoir reçu une bonne instruction, s'est lancé dans les sentiers du vice pour atteindre en peu de temps le gouffre béant où il vient de dégringoler.

Quelle carriere! Quelle perversité!

Cet homme, qui jouit évidemment de la plénitude de ses facultés mentales, a amoncelé crime sur crime, et c'est monté sur un amas de cadavres qu'il a mis dans le vase la dernière goutte de sang suffisante pour le faire renverser.

Si les attentats qu'on dit avoir été commis par Holmes avaient été racontés dans tous leurs détails par un romancier dans une œuvre passionnelle comme le dernier feuilleton que l'ETOILE a publié, on dirait assurément : "Quelle imagination ont les écrivains! Ils vous brodent des histoires à faire dresser les cheveux, et toujours le vilain finit par être châtié. Mais c'est de la fiction, ce sont des choses invraisemblables qui ne peuvent plus arriver ou du moins n'arrivent jamais. Tout cela serait bien plus intéressant à lire, bien plus sensationnel, bien plus émouvant si c'était une histoire vraie."

Eh bien, Rodille, dans "Le Trésor du Forçat", n'avait pas l'âme plus perverse, n'était pas un plus grand misérable que Holmes, si celui-ci a commis la moitié seulement des assassinats qu'on le soupçonne d'avoir perpétrés.

Holmes a commencé par tuer pour devenir riche subitement, sans travailler, tout comme Rodille ; puis il a dû assassiner de nouveau pour cacher son premier crime, ce que le fameux bandit qui tient le principal rôle dans le "Trésor du Forçat" a fait en portant un coup fatal a Leridan qui devenait compromettant. C'est le cas de dire : Abyssus abyssum invocat ; l'abîme appelle l'abîme.

La similitude de la vie de ces deux personnages, l'un fictif et l'autre réel, va encore plus loin. Holmes avait un complice dans la personne de Pietzel, et il l'empoisonne pour être seul à jouir de l'argent volé à une compagnie d'assurance. Rodille, lui, quand il s'est agi de séparer avec Fritz Horner cette énorme fortune, l'héritage du malheureux Vaubaron, dont Blanche, sous les effluves magnétiques, lui avait fait découvrir la cachette, Rodille réussit à assassiner son complice pour ne pas faire se partage.

Tant de sang versé criait vengeance au ciel et Dieu permit que la main pesante de la justice s'appesantit sur ces deux misérables.

Rodille est mort enragé dans sa prison. En sera-t-il de même de Holmes?

Dans ces deux histoires, l'une inventée et l'autre vraie, il y a deux mères, bien malheureuses, hélas! L'une, celle qui avait donné le jour à Blanche, est morte au moment où son brave mari s'en allait expier le double crime commis par Rodille. L'autre est Mde Pietzel qui a survécu à sa terrible douleur et qui pleure la mort de ses pauvres petits enfant, victimes de Holmes.

Allez dire maintenant qu'il ne se passe pas dans la vie réelle des drames parfois plus horribles que ceux que nous raconte la plume habile et féconde des romanciers.

La Reception du Crescent Park.

Comme nous l'avons annoncé, une grande réception aux Canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre, à Crescent Park, R. I., doit avoir lieu le 12 août.

Voici de plus amples détails à ce sujet.

C'est M. Geo. B. Boyden, le propriétaire du Crescent Park, Riverside, R. I. qui a eu cette heureuse inspiration de donner une grande réception aux Canadiens-Français de la Nouvelle-Angleterre. Il a invité l'Hon. M. Laurier, l'Hon. M. Chs. Langelier et M. F. X. Lemieux, avocat de Québec, pour adresser la parole dans cette circonstance. Le comité de réception compte sur tous les Canadiens de la Nouvelle-Angleterre pour recevoir dignement les distingués visiteurs. Des trains spéciaux vont être organisés pour transporter tous ceux qui seront désireux d'être présents.

Les Canadiens se feront sans doute un devoir d'aller honorer les illustres visiteurs. Surtout au moment où les nôtres du Manitoba ont tant à souffrir de leur titre de français, n'est-ce pas magnifique de voir un Américain, lui, inviter nos compatriotes du Canada et des Etats Unis à se réunir pour parler des choses de la mère-patrie. N'est-ce pas là aussi donner un démenti formel aux calomnies que quelques-uns des ennemis des Canadiens-français des Etats-Unis débitent au Canada, disant que nous sommes ici des ilotes, des parias, puisqu'un américain pour démontrer l'union des deux races dans la Grande République invite nos compatriotes à célébrer ensemble les gloires de la mère-patrie absente. Ce sont là les choses que nous voulons dire à nos compatriotes, afin qu'ils comprennent bien leur devoir dans cette circonstance et qu'ils sachent honorer dignement les hommes distingués qui viendront porter la parole le douze août.

Le comité de réception est composé des messieurs suivants : L'Hon. John W. Davis, ex gouverneur de l'Etat du Rhode Island, président ; le général Olney Arnold, le président de la First National Bank, de Pawtucket ; L'hon M. Almon K. Goodwin, le maître de poste et ex-maire de Pawtucket ; Geo. B. Boyden, propriétaire du Cresent Park, N. Malerfant, secrétaire, à qui l'on doit adresser toute correspondance, Crescent Park, Riverside, R. I.

Nous en reparlerons.

Demers Embrasse sa Sœur

A la reprise de l'enquête, Demers est entré dans la salle d'audience sous la conduite du grand connétable Bissonnette. Il paraissait plus calme que jamais.

Geo Mahen, voiturier de St Henri, est le premier témoin entendu. Voici en résumé son témoignage :

"Je connais l'accusé. Je travaillais avec lui à la fabrique Latimer. Je demeure à quelques pas de chez lui et nous avions l'habitude de nous rendre au travail ensemble.

"Le 13 juin dernier, jour du meurtre, quand je suis arrivé à la fabrique, Demers était là comme d'ordinaire. Il ne paraissait pas agir d'une manière étrange. Il était comme d'habitude.

"Je n'ai pas remarqué que Demers ce matin-là avait apporté des outils de sa maison. En arrivant à la fabrique, vers 6 h 45, j'ai trouvé Demers assis dans une voiture que nous avions à réparer. Je me suis assis près de lui et nous avons converser ensemble du temps et de l'ouvrage que nous avions à faire ce jour là. M. Desormeau était avec nous. A sept heures nous avons commencé à travailler. J'ai revu l'accusé dans le cours de l'avant-midi. Je l'ai vu aussi à l'heure de midi ; nous avons dîné ensemble. A trois heures, son frère Oscar est venu le chercher, lui disant que sa femme venait d'être victime d'un accident.

"Le soir, je suis allé chez Demers pour m'assurer par moi-même de ce qui est arrivé. J'ai vu M. Demers. Il était couché sur un sofa. Je ne lui ai pas parlé. Il paraissait dormir. Je n'ai rencontré l'accusé que le lundi suivant. Il m'a dit alors que

"CA ALLAIT BIEN MAL"

que c'était bien malheureux qu'une chose semblable arrive dans sa famille, qu'il lui fallait conserver son sang-froid. Il m'a demandé aussi si je me rappelais qu'il m'avait un jour prêté un couteau. Je lui ai répondu que je ne me souvenais pas de cela. Je suis allé souvent chez Demers et je n'ai rien remarqué d'étrange dans le ménage. Demers ne m'a jamais dit qu'il avait des troubles avec sa femme. C'était un bon ouvrier qui était à l'ouvrage tous les matins.

"Demers, après le meurtre, m'a dit qu'il ne pouvait pas comprendre pourquoi on le soupçonnait.

"Un jour l'accusé m'a dit qu sa femme lui avait fait des reproches. Elle prétendait qu'il était allé prendre le dîner avec une autre dame. Il m'a dit alors que ceci n'était pas vrai et je l'ai cru, car ce jour-là j'avais dîné avec lui à la manufacture.

"Je sais que Mde Demers était jalouse de Mde Proteau. La défunte croyait que son mari allait chez Mme Proteau pour la courtiser. Pour moi, M. Demers a toujours été un parfait "gentilhomme" dans toute la force du mot. Quand j'ai vu Demers le matin du 13 juin dernier, il n'avait aucun instrument tranchant dans la main. Je n'en ai vu aucun non plus dans sa poche."

Mlle Donalda Demers, sœur de l'accusé, est le témoin suivant.

"J'ai appris, dit-elle, la mort de ma belle-sœur vers huit heures et demie du soir, le 13 juin dernier. C'est mon frère Oscar qui nous a annoncé par téléphone la triste nouvelle.

"Je suis arrivée à Montréal le soir même. A la gare, j'ai rencontré mon frère Oscar et il m'a dit que la femme de Napoléon s'était coupée la gorge. Je lui ai demandé : "Est-ce elle-même qui s'est coupé la gorge?" Mon frère alors ne m'a pas répondu. J'étais venue passer quelques jours chez mon frère au mois de mars dernier. Mde Demers était une très bonne femme, rangée. Je n'ai jamais été témoin d'aucune querelle entre mon frère et sa femme. Je n'ai jamais vu mon frère en boisson.

"Quand la défunte a été transportée à St Charles, j'ai accompagné l'accusé à cet endroit. Nous avons apporté des habits pour sa petite fille de cinq ans. Mon frère a aussi apporté pour lui-même une cravate et une chemise blanche. Parmi les effets que nous avons apportés à St Charles se trouvait une paire de caleçons appartenant à mon frère. Je n'ai remarqué sur ce caleçon

AUCUNE TRACE DE SANG.

Il y avait bien quelques taches noires, mais ces taches paraissaient avoir été causées par la poussière.

"Je n'ai pas demandé à mon frère de quelle manière sa femme avait été tuée et lui-même ne m'en a pas parlé non plus. Je ne crois pas que ma belle-sœur ait eu des ennemis jamais. Il n'y avait à la maison de mon frère aucun bijou pour tenter les voleurs.

"Mde Demers avait souvent beaucoup de trouble avec ses enfants durant la nuit, mais le matin elle enlevait toujours sa robe de nuit pour se vêtir d'une robe de matin."

M. Archambault. — Avez vous eu connaissance pendant le temps que vous avez passé chez Demers, que la defunte avait des chagrins?

M. Desmarais s'objecte.

Le juge Desnoyers permet la question.

Mlle Demers répond alors que plusieurs fois elle a été témoin des chagrins de la défunte.

"Une fois, entr'autres, ajoute t elle, Mme Demers m'a fait venir à Montréal pour me raconter ses troubles et ses peines. La défunte m'a priée alors de dire à mon retour à St-Charles que tout allait bien dans son ménage.

"Je ne sais pas personnellement quelle était la nature des chagrins de la défunte. Depuis cinq ans, je suis venue une fois ou deux par année passer quelques jours chez mon frère, l'accusé. Ils paraissaient être heureux. Tout allait bien dans le ménage. Ils semblaient tristes quelquefois, mais ils n'ont jamais eu de querelle en ma présence. Mon frère ne s'est jamais plaint de sa femme. Il m'a dit seulement un jour que sa femme parlait un peu trop.

"Ma belle sœur aimait à être seule et ne racontait ses peines qu'à ses parents. Elle était très réservée. Elle ne rendait de visites à personne. Elle n'aimait pas que M. Proteau allât chez elle. Elle n'aimait pas non plus que son mari allât chez M. Proteau qu'elle détestait parce qu'elle était jalouse de sa femme."

Ensuite l'enquête s'est ajournée au lendemain.

Demers a conversé pendant quelques minutes avec sa sœur, le témoin qui venait d'être entendue.

IL A PLEURE

A chaudes larmes. Son frère Oscar est venu les rejoindre, et Nap. Demers alors a paru reprendre courage. Il a essuyé ses pleurs et s'est montré calme comme toujours. Il a parlé de ses enfants, s'est informé de leur santé et a dit à son frère et à sa sœur de les embrasser pour lui. Il leur a recommandé d'avoir du courage et d'espérer que dans quelques jours il serait libre. C'était un spectacle touchant.

Avant de se séparer, Demers a embrassé sa sœur avec effusion et a plusieurs reprises a serré la main de son frère.

TROISIEME CONVENTION

Des Canadiens-Francais de l'Etat du New Hampshire,

A Concord. N. H., les 8 et 9 Octobre 1895.

PROCLAMATION.

A Messieurs les Membres du Clergé et à toutes les Sociétés Nationales et Clubs de l'Etat du New Hampshire :

Messieurs,

A la deuxième convention d'Etat des canadiens-français du New Hampshire, qui eut lieu à Great Falls, N. H., les 21, 22 et 23 juin, 1892, il fut résolu que la prochaine convention nationale aurait lieu à Concord, N. H.

L'Association Canadienne-française de Concord, N. H., flattée de l'honneur qu'on lui faisait s'est mise à l'œuvre avec ardeur, espérant pouvoir mener à bonne fin cette grande entreprise.

Le comité exécutif nommé, a travaillé depuis, tout en comptant sur l'aide de nos sociétés canadiennes, à rendre aussi attractifs que possible les jours que nos frères passeront avec nous.

COMPATRIOTES :

Nous avons l'honneur de convoquer, par les présentes, la Troisième Convention Nationale des Canadiens-français de l'Etat du New Hampshire à Concord, N. H., les 8 et 9 octobre, 1895.

Les avantages qui découlent de ces conventions nationales sont connus de tous. Quel bonheur pour nous canadiens éparpillés sur une terre étrangère, où tout semble conspirer pour nous faire oublier la langue et la foi de nos pères, de nous réunir, de venir réchauffer notre patriotisme! Il fait bon de nous rappeler ce que nos ancêtres ont été si nous voulons continuer de suivre la route qu'ils nous ont tracée.

Les questions suivantes, outre celles que pourraient soumettre les délégués, seront traitées à cette convention :

1. Ecoles paroissiales.
2. Recensement des Canadiens français du New Hampshire.
3. Naturalisation.
4. Alliance Nationale.
5. Société d'Assurance Mutuelle. Rapport du comité nommé en 1892 chargé de préparer des règlements pour l'établissement de cette société et de consulter les différentes sociétés de l'Etat.
6. La Presse.
7. La Langue Française.

Auront droit de siéger comme délégués à la convention les personnes suivantes :

1. Ex-officio, les membres du comité exécutif et les membres adjoints du dit comité, les messieurs du clergé, les journalistes Canadiens-français des Etats-Unis.
2. Les délégués des paroisses canadiennes, associations de bienfaisance, littéraires, dramatiques, clubs de naturalisation, etc., à l'exception cependant des organisations politiques. Chaque paroisse, société nationale, religieuse, de bienfaisance, littéraire, militaire ou groupe, etc., auront le droit de se faire représenter à la convention par trois délégués, qui devront être munis de lettres de créance duement authentiquées par le sceau de la société, ou la signature du président et du secrétaire, ou celle du curé de la paroisse.

Nous vous adressons, en même temps que cette proclamation, des blancs statistiques, avec prière de les remplir aussi exactement que possible. Ces statistiques seront consignées dans le compte-rendu officiel de la convention.

L'Association Canadienne-française, eu égard aux circonstances dans lesquelles elle se trouve depuis trois ans, n'a pas jugé pouvoir faire une démonstration. L'établissement d'une paroisse canadienne dans notre ville où les Canadiens sont en si petit nombre a absorbé et absorbe encore tout ce que nos efforts ont pu réaliser. Même dans cette œuvre nous travaillons à la conservation de notre langue et de notre foi.

Fait et approuvé à Concord, N. H., ce 13me jour de juin, 1895.

BENJAMIN OUELLETTE,
ALPHONSE VENNE,
GEORGE EUSEBE LEBLANC
CHARLES BOUCHER.
ANDRONIQUE BELISLE
JOSEPH PHANEUF, Président.
CHS. H. GUILBAULT, Vice Prés.
EMILE ST-HILAIRE, Secrétaire,
ARISTIDE L. PELISSIER, Trés.

N. B. Toutes communications devront être adressées au secrétaire, Emile St Hilaire, M. D. Concord, N. H.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL

UNE BALLE DANS LA HANCHE

—Le capitaine Charbonneau, accompagné du constable Dufresne, a arrêté un jeune homme du nom de Robert Crawford, âgé de 18 ans, sur l'accusation d'avoir tiré un coup de carabine Flobert sur M. Robert Ewing dans la ruelle Roy.

Crawford était à la maison de sa mère au No. 9 de cette ruelle.

Depuis quelques jours, il avait l'habitude de faire la chasse aux pigeons. En tirant avec sa carabine, il a atteint à la hanche gauche M. Ewing qui était assis à sa porte, à environ 150 pieds d'où se trouvait Crawford.

La blessure est tellement grave qu'il a dû être transporté à l'hôpital général. On n'a pu jusqu'à présent extraire la balle. Ewing est âgé de 70 ans.

En cour de police, Crawford s'est déclaré innocent et il a dit que lorsqu'il a pris la carabine il ne savait pas qu'elle était chargée.

QUEBEC

—Louis Maricourt, 70 ans, est mort subitement à Beauport d'une syncope de cœur. Il était frère du chapelain des Ursulines, à Roberval.

OTTAWA,

L'HON. M. LAURIER.

—L'hon. Wilfrid Laurier a quitté Ottawa samedi soir et s'est rendu directement à Arthabaska où il prendra quelques jours de repos. Il commencera ensuite une série d'assemblées dans la province. L'hon. Wilfrid Laurier a définitivement fixé au 9 août prochain, l'assemblée politique qu'il a fait convoquer à Sorel pour les comtés de Berthier, Richelieu et Yamaska.

STE ROSALIE,

TROIS BÉBÉS ABANDONNÉS

—M. le Dr Emile St Jacques de St Hyacinthe, ayant, l'un de ces soirs derniers, appris que des parents dénaturés avaient abandonné, sous une tente quelque part, dans la paroisse de Ste Rosalie, trois enfants dont le plus âgé n'avait guère plus de trois ans, envoya aussitôt chercher les petits infortunés qu'il fit transporter chez lui et à qui il fit donner tous les soins et les aliments nécessaires. Ces pauvres petites créatures faisaient pitié à voir. Leurs membres étaient engourdis par le froid, et l'avidité avec laquelle les jeunes enfants recevaient la nourriture qu'on leur donnait indiquait aussi qu'ils avaient beaucoup souffert de la faim. Le Dr St Jacques a eu pour ces infortunés beaucoup de sollicitude. Quelques jours après, les autorités municipales en prenaient charge et les confiaient aux soins des Sœurs de l'Hôpital.

STE MARTINE,

MARIAGE

—A la chapelle de Notre Dame du Sacre-Cœur, à Montréal, a été célébré le mariage de M. Edie Turcot, de l'importante maison de commerce Thomas Baird, d'Armstown, avec mademoiselle Lydia Hébert, fille de M. Joseph Hébert, de Montréal et ci devant de Ste Martine.

La bénédiction nuptiale a été donnée par M. l'abbé O. Hébert, P. S. S., parent de la mariée.

Les époux sont partis en voyage de noces au Saguenay.

Nos meilleurs souhaits.

RICHELIEU,

UN PRESBYTÈRE PILLÉ

—L'un des vols les plus audacieux qui puissent s'imaginer a eu lieu au village Richelieu, comté de Rouville, dimanche, le 21 du courant.

Pendant la grand'messe, des voleurs, au nombre de deux, d'après les détails obtenus, se sont introduits dans le presbytère dont tous les habitants étaient à l'église en ce moment, et, après avoir bouleversé la chambre du curé et un ou deux autres appartements, ont fait main basse sur une montre en or, une pipe avec son étui, une demi-douzaine de cuillers à thé en argent, 6 à 7 vingt-cinq cents en papier, deux rasoirs, puis se sont retirés après avoir mangé un plat de soupe destiné au repas du midi.

Les voisins ont bien vu deux hommes se diriger vers le presbytère en quittant l'église durant la première partie de la messe, mais ils n'ont rien soupçonné, croyant que c'était des employés ou des habitués de la maison.

L'un des malfaiteurs a dû pénétrer dans la maison par un petit châssis, se servant de l'escalier d'une ancienne chaire pour l'atteindre. Une fois là, il a ouvert les portes dont les clefs se trouvaient à l'intérieur, à part une dont il a brisé la serrure.

Ce vol, qui a jeté tout le monde dans la stupéfaction, paraît avoir été accompli par des individus parfaitement au courant des êtres de la maison dévalisée et des habitudes de ses habitants.

M. le curé Cormier entend bien ne pas laisser l'affaire là.

CETTE CATASTROPHE.

Le Jury du Coroner Rend son Verdict.

Québec, 23 juillet—Le verdict dans l'enquête du coroner qui a été tenue pour connaître la cause de la catastrophe de Craigs Road a été rendue ce soir.

Le jury est d'opinion que la collision a été causée par le manque de précautions de certains employés.

On a appris durant l'enquête que le mécanicien McCload, qui conduisait le train fatal, s'était approvisionné de bière à Arthabaska. Il a dû s'enivrer et s'endormir.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'ont obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1831, accompagne d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co. Lowell, Mass.

Quand vous Peinturez vos Edifices, employez le

B. K. & Co's,

Une Peinture de maison préparée pure, et pour les planchers employez les

Peintures U. S. N. Dick,

Sèchent en une nuit et restent dans cet état. Venez demander nos cartes de couleurs.

Vendues seulement par

C. B Coburn & Co.

35, 39, 41 Rue Market.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢ IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

COHN BROS & KLEE SOLE AGENTS AND DISTRIBUTERS PARK PLACE COR CHURCH ST. N. Y.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,

2 et 4 Rue Andover

Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.

Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés. Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.

Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Merrimack.

J. E. BENOIT,

206 RUE LOWELL, Lawrence

Le meilleur endroit de la ville pour acheter du

Bois et du Charbon.

Egg Franklin Coal,	$7.75
Stove Franklin Coal,	$5 00.
Stove Coal,	$6.00.
Nut Coal,	$6 00.
Egg Coal,	$5 75.
Broken Coal,	$5.50.
Cumberland Coal,	$5 75.

Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.

Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

L'endroit par excellence pour acheter toute sortes de Bois et de Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

F. S. HAMLIN,

Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.

—EST—

Agent d'Assurance contre le Feu

Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass.

Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON.

Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO,

Bureau, 38 rue Middle,

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur. Charbon de Bois, Ciment, Pois de balles, &c.

Téléphone 1144.

CELEBREZ LE 4 JUILLET,

Cartouches blanches, 10c la boîte, revolvers et amunitions, hammocks et articles d'amusements d'été de toutes sortes aux plus bas prix

—CHEZ—

W. S. Bartlett,

653 Rue Merrimack 653

M. Fortier, Commis canadien

DR G. C. BATES,

DENTISTE,

ANGLE DES RUES

MIDDLESEX & ELLIOTT.

Assistant Canadien-français pour sa clientèle canadienne. Dents extraites à l'électricité.

MITCHELL & CO.

Vente d'Ecoulement de Wrappers pour se tenir Fraichement.

Nous venons justement de recevoir des

Wrappers en Percale!

Qui valent environ $1.50, nous les avons mis en vente a

98 Cts.

VOYEZ NOTRE VITRINE.

Ce n'est pas seulement des Wrappers, mais la vogue des bas prix s'est repandue sur tout notre magasin

Rien ne sera epargne des marchandises de cette saison.

Mitchell & Co.

76 a 82 RUE MERRIMACK,

HAVERHILL, MASS.

Commis canadien—M. P. H. Bilodeau.

La Celebration pour la Fete

St. Jean-Baptiste

A causé beaucoup d'excitation dans Lawrence certainement, mais ce n'est rien à comparer à l'excitation que cause cette vente extraordinaire dans les HARDES FAITES.

Lisez attentivent les BARGAINS suivants :

Pour $6.50 Vous achetez vos Habits de $8, $9, $10 et $12, en couleurs claires, foncées et noires, faits en Sacque et en Froc.

Pour $10.00 Vous achetez nos Habits de $12, $13 50, $15, $18 et $20, en couleurs pâles et foncées. (Venez-voir l'etalage dans nos vitrines.)

Ne retardez pas à venir vous acheter un Habit de cette verte, car ils ne dureront pas longtemps sur nos comptoirs.

N. B.— Tous nos Habits d'Eté pour Enfants de 4 à 15 ans seront vendus pour $2.50.

HAMEL & CLOUTIER,

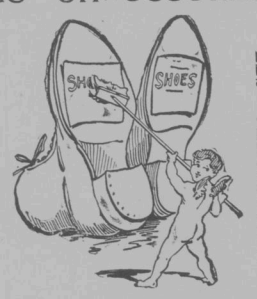
405 RUE ESSEX, — Lawrence, Mass.,

Enseigne de la Valise Dorée.

Orgueil Pardonnable,

LES CHAUSSURES

LES CHAUSSURES



LES CHAUSSURES

Que vous devez acheter sont ont celles qui durent bien, ont une belle apparence et plaisent à tous. Notre stock est de parfaire à tous par ses qualités et une attraction spéciale est la réduction dans nos prix. D'ici à quelques jours nous vendrons plusieurs de ces lots à de très bas prix.

200 paires de Chaussures en Dongola pour Dames, bout Opéra Oxford, à 75 cts. — Dongola Opéra pour Dames unies, à $1 00.
65 paires de Chaussures de Demoiselles, en Dongola, talons plats, à 75c.
60 paires de Chaussures Oxford pour hommes, réduites de $2.00 à $1.50.
Beaux Tan Bals à $1.50, $1.75 et $2.
Beaux Cuirs à patent Oxford, $1 50.
Beaux Bals. en Veau, pour hommes, bout Opéra, $3.00.
Pantoufles en Serge pour Dames, 30c.
Congress pour Dames, 50c.
Dongola pour Enfants, bouts pliants, 50c.
Chaussures d'Enfants, en Kid, boutonnées, points jusqu'à 6, à 25c.

V. J. HUOT,

437 Rue Essex 437

F. X. VOYER,

83 Rue Harbor.

Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

A. CHOQUETTE,

Entrepreneur de Pompes Funebres.

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits et Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

Magnifique corbillard Noir pour les Enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.

Carrosses de premiere classe pour mariages, Baptemes et Funérailles.

A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON,

Lawrence, Mass.

Centres Canadiens.

Lawrence

M. Louis Rancourt est parti pour le Canada cette semaine dans l'intérêt de sa santé qui n'est pas trop bonne.

Une nouvelle fontaine a été posé sur le jet d'eau de la commune. Sans contredit c'est une excellente amélioration.

La bande canadienne a donné un magnifique concert à Glen Forest dimanche dernier. La foule était très nombreuse.

M. Philippe Cloutier, de la maison Hamel & Cloutier est parti pour une vacance de deux semaines. Bien du plaisir.

M Joseph Bernard, organiste de l'église St Anne, est parti pour le Canada jeudi avec sa famille. Il sera de retour dans trois semaines.

Le Club Canadien-français a accepté l'invitation faite par le comité en charge pour le semi-centenaire et prendra part à la célébration.

M. Alfred E. Roy, de la pharmacie Miville est allé passer une couple de semaines au pays natal M. Joseph Lafrance le remplace durant son absence,

Les pilules du Dr Larivière, pour le mal de tête, en vente à la pharmacie Miville. Essayez-les, aussi en vente à la pharmacie Miville de Manchester, N. H.

M. Arthur Turcotte, un jeune homme de 22 ans, a été arrêté la semaine dernière pour avoir voulu tricher la compagnie du Pacific en retirant une paye qui ne lui appartenait pas.

C'est connu, que la pharmacie Miville est l'endroit par excellence pour les prescriptions et tout autre article de toilette pour dames et messieurs. Ses sodas sont insurpassables.

Les directeurs des manufactures Pacific, Atlantic et Pemberton ont donné avis qu'une augmentation de gages sera faite à partir du 5 août. Il va sans dire que les employés n'en sont pas fâchés.

Les cartes d'invitations annonçant le mariage de M. William Hamel artiste avec Mlle Jenny Auge de Manchester, N. H., pour le 29 du mois courant, ont été envoyées aux intimes des deux familles.

La pharmacie Miville est sans contredit l'endroit par excellence pour vous procurer tout ce qui est utile aux familles en fait de parfums, savons, essences, articles de fantaisies, vins, liqueurs pour les malades, etc.

Dix huit Chinois se sont fait prendre dimanche dernier au No 537 rue Common, à jouer à l'argent. Ils ont tous été conduits à la station de police. Le lendemain ils ont été condamnés à dix piastres d'amende chacun.

Le rapport du comité chargé de l'organisation de la fête St Jean-Baptiste a été donné à la dernière assemblée de la société comme suit: recettes $934 62; dépense, $902,52; balance en caisse, $32.10. Le comité est très fier d'avoir eu un surplus, parce qu'on s'attendait à un déficit.

Biphosphate de chaux des frères Maristes preparée par l'Arsac. Preparation française très efficace dans les affections de la poitrine, du systeme osseux et des scrofules, recommandée aux enfants et aux personnes d'un tempérament faible et délicat. Aussi sodas les plus purs et les plus délicieux. En vente chez Felix Poisson, encoignure des rues Franklin et Common.

Pour vos pâtisseries, gâteaux, crême à la glace, soda des plus délicieux, il n'y a pas à Lawrence une maison dans ce commerce qui surpasse Morin & Frechette, qui ont un établissement sur la rue Hampshire. Nous conseillons aux familles qui désirent goûter de bonnes choses d'aller leur faire une visite, elles peuvent être assurées d'être servies avec satisfaction en même temps visiter leur épicerie qui en face au No 111 rue Hampshire.

L'entrepreneur de vente de chevaux canadiens de MM. Chs et Elie Lacaillade, 444 rue Common, contient le plus bel assortiment de voitures et chevaux, hacks pour mariage et pour baptême à meilleur marché de Lawrence, ainsi que voitures doubles et simples, les meilleures de la ville et aux plus bas prix. M. P. Côté, qui a la direction de l'établissement se fera un plaisir de satisfaire tous les canadiens qui viendront l'encourager.

C. & E. Lacaillade,
444 rue Common

Un accident est arrivé samedi matin par l'express de 8 h. 45 venant de Manchester, l'engin a rentré dans un train (freight) qui était placé près de la rue Haverhill. Heureusement qu'il n'y eut personne de blessé sérieusement, mais c'est comme un miracle que tous les passagers ne sont pas tués.

Le premier concert sur la Commune, donné par la Lawrence Brass Band, a été très joli et a été beaucoup apprécié par l'immense foule de spectateurs. Il y en aura encore un autre dimanche prochain.

George Couture, âgé de 45 ans, employé par le Boston & Maine, s'est fait écraser une jambe en passant sous les roues du char où il se trouvait en avant. Il fut jeté à terre et le char passa sur lui. M. Couture réside au numéro 80 rue Oxford.

Le Paris Cloak & Suit Co. fait d'immenses réductions durant le temps des vacances Les dames et les demoiselles qui désirent acheter à des prix extrêmement bas devront s'empresser de profiter de l'occasion.

Le Dr J.D. Delisle, qui a passé l'année dernière dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, du nez, (tel que le catarrhe) de la gorge, des oreilles et de la vessie, et pour donner plus de satisfaction à ses clients, le Dr Delisle ne s'occupera que des maladies ci-haut mentionnées Bureau, No 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover, Lowell, Mass Consultations, de 2 à 4 et 7 à 8, p. m. Résidence, 420 rue Fletcher.

A Vendre.

Tout le contenu d'une maison de pension comprenant 18 chambres, situé dans un des plus beaux centres de Lawrence. Coin des rues Amesbury et Common. La maison a toujours au moins de 25 à 30 pensionnaires. Pour raison de santé les soussignés desirent vendre le tout à des conditions faciles.

Arthur Beauchesne, Prop.
No. 323 rue Commun.

Avis Special aux Canadiens-francais de Lawrence.

Le magasin situé au No. 421 rue Essex autrefois occupé par les demoiselles O Jean & Co, a été acheté par le soussigné qui désire informer les dames et demoiselles de Lawrence qu'il continuera le commerce de chapeaux et d'articles de fantaisie et qu'il s'est assuré les services des mêmes demoiselles, employés dans ce magasin, et il s'efforcera de plaire aux Canadiens-français qui voudront bien l'encourager. Durant les deux prochains mois toutes les marchandises seront réduites à des prix jamais vus avant aujourd'hui pour la qualité. Avantage spécial dans le departement des chapeaux.

Employées: Mlles Léontine Bourget, modiste; Héliante Hamel, commis; Constance Bosré, commis. John T. Golder, successeur de O. Jean & Co., 421 rue Essex.

Avis aux Dames.

Une nouvelle école de coupe de robes, d'un système parfait, a été ouverte au No. 377 rue Essex, différent du vieux système. La perfection du nouveau système ne requiert aucun ajustement et est le système le plus simple et le plus merveilleux connu de nos jours. Ce système enseigne la coupe des corsages comprenant la coupe sans couture et le système français

Venez voir Mlle David qui a 14 ans d'expérience dans la coupe des robes; nous la recommandons à tous. Allez lui faire une visite.

Mort Terrible.

Samuel Livingston, de cette ville, fut frappé par un train à Reading à 11 45 heures p. m. samedi dernier. Il eut les deux jambes et un bras coupés. Il reçut aussi plusieurs autres terribles blessures et mourut 1 heure après l'accident. Il était à l'emploi de A. Sharpe & Co. Il était âgé de 33 ans et état natif d'Ecosse.

Accident.

Mardi soir, un bien pénible accident est arrivé au No 139 rue Broadway. Une petite fille de deux ans, enfant de M. Joseph Ouellette, était à s'amuser près d'une fenêtre au troisième étage en compagnie d'une de ses petites sœurs un peu plus âgée qu'elle. Tout à coup, on ne sait trop comment, elle perdit l'équilibre et tomba sur le trottoir, dans sa chute elle se fractura le crâne et expira mercredi matin des suites de cette blessure. Nos condoléances à la famille.

Deces.

Jane Sandler, le 17 juillet, à l'âge de 1 mois.

Charles, enfant de Fabien Gagnon, le 17 juillet, à l'âge de 1 mois.

M. S. Dubé avait la charge de ces deux enterrements.

Jimmie Sandler, enfant de Sunon Sandler, le 19, à l'âge de 3 mois.

Malvina, enfant d'Arthur Courtemanche, le 20, à l'âge de 4 mois.

Louisa, enfant de Napoléon Nault, le 22, à l'âge de 1 an, 1 mois, un jour.

Marie, enfant de Joseph Ouellette, le 24, à l'âge de 2 ans et 6 mois.

Joseph, enfant de Cléophas Beaudoin, le 19, à l'âge de 10 mois.

Jennie, enfant de Frank Laroque, le 17, à l'âge de 1 an 2 mois et 15 jours.

François, enfant de François Lagassé, le 18, à l'âge de 7 mois

Mde Paul Duboyé est décédée subitement le 17 à l'âge de 52 ans 11 mois. La défunte laisse une nombreuse famille et un époux pour déplorer sa perte. Les restes mortels ont été envoyés à Ste Julie, P. Q., pour l'inhumation.

Ces enterrements étaient sous le charge de M. Jos Couture de l'établissement de pompes funèbres de M. A. Choquette.

Haverhill

Le Courrier est en vente aux endroits suivants:

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

Tout passe en ce monde, même les boutons, taches de rousseur, le "masque," et toutes les affections de la peau, si vous faites usage de la Royal Cream, préparée par le Dr J. D. Delisle & Co., Lowell, Mass., et en vente chez tous les pharmaciens, 75c la bouteille.

Salem

L'Etoile est en vente aux endroits suivants:

F. Morel, 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.
Calixte Rousseau, 47 rue Harbor.

C'est connu de tout le monde que Pelletier & Chouinard vendent les vins, liqueurs les plus pures et les mieux choisies de Salem. Lisez leur annonce, ça vaut son pesant d'or.

M. F. X. Voyer, marchand de chaussures de la rue Harbor, fait toutes les semaines des réductions qui sont tout à fait intéressantes pour les amateurs du bon marché. Allez lui faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Nos lecteurs sont informés que M. Calixte Rousseau, 47 rue Harbor, a en vente quelques volumes du Grand Banquet Laurier à Boston. Ceux qui désirent se procurer ce précieux souvenir voudront bien s'adresser de suite à M. Rousseau.

Lowell

La pension d'Edouard Valerand a été augmentée.

Les sergents de police ont reçu de nouveaux insignes: ce sont des écussons en argent, avec initiales et numéros.

Le profit du récent bazar de l'église irlandaise St Pierre a diminué la dette de cette paroisse de $11,860.

Dimanche prochain—n'oubliez pas—la fanfare "St Patrick's Cadet Band", donnera deux concerts à Lakeview.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Les édiles de Lowell, de Lawrence et de Haverhill font aujourd'hui une excursion jusqu'à la mer en tramways électriques.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

L'extérieur de l'église St. Jean-Baptiste est complété, à l'exception des châssis. On travaille maintenant à l'intérieur, car il est nécessaire que cette église soit terminée le plus tôt possible.

On a terminé la démolition d'un pâté de maisons dans la corporation du Tremont & Suffolk, et les fondations de l'annexe de la fabrique No 6 ont été commencées.

Grâce à la courtoisie de M. J. Adams Bartlett, de la firme Bartlett & Dow, les habitants de Chelmsford Centre et des centaines de lowellois ont assisté hier soir à un joli feu d'artifice qui a coûté une centaine de dollars.

J. A. Loiselle a été déclaré apte à devenir ministre protestant hier après-midi à l'église protestante française de cette ville. Il sera fait ministre à Marlboro le 10 septembre. S'il veut devenir congrégationaliste, il aura une charge de pasteur à Marlboro, ce qu'il va probablement faire.

Le pique-nique des épiciers a eu lieu hier à Willow Dale. Il y avait une assistance de 1,000 personnes. Tout s'est passé bien tranquillement, car il n'y eut aucun sport, si on en excepte une partie de base ball entre les bouchers et les épiciers. Les bouchers ont été vainqueurs. La fanfare Mirault a fait de la musique.

La police a appris par téléphone hier qu'un nommé Peter Riley de cette ville avait assailli et volé un homme sur un pont à Cambridge pendant la soirée d'hier. Pendant la lutte, Riley avait jeté sa victime à l'eau. Heureusement que le pauvre homme fut secouru juste au moment où il allait se noyer. Riley, qui était revenu en cette ville ne tarda pas à être arrêté.

UN CANADIEN

QUI EST DISPARU DEPUIS LE 21 AVRIL.

Son Epouse est tres Inquiete a son Sujet.

Nous avons eu mardi la visite de Mde Léopold Langevin, autrefois de Haverhill, qui tient un magasin de modes à Newburyport, Mass.

Elle nous a appris que son mari, Léopold Langevin dit Napoléon Bergevin, était disparu le 21 avril. Il était à Norwich, (Conn.) la dernière fois qu'il a écrit.

Son épouse n'en a pas entendu parler depuis ce temps-là.

Cet homme a 35 ans; il a 5 pieds et 9 pouces de hauteur, pèse 165 lbs; c'est un homme au teint clair aux yeux noirs et aux cheveux bruns.

Il avait déjà fait une traversée en Angleterre comme employé sur un bateau rempli de bestiaux. S'il s'est de nouveau engagé à bord d'un steamer de cette espèce, il a dû le faire soit à Boston ou à New York.

C'est un homme qui a tout un côté brûlé, et s'il est mort, on pourrait le reconnaître par cette brûlure

Son village natal est St Bonaventure d'Upton.

Tout renseignement à son sujet sera reçu avec reconnaissance par son épouse qui est très inquiète. Qu'on adresse toute communication à Mde Langevin, 25, rue Middle, Newburyport, Mass.

Nos confrères des Etats-Unis sont priés de reproduire

Mariage Fashionable.

Gagnon-Belleavance.

A Lowell, à 8 heures 30, mercredi matin, un de nos dentistes populaires, le Dr. A. J. Gagnon, unissait sa destinée à celle de Mlle Hermine Belleavance de Nashua, N. H. Le Rev. P. Forget, O. M. I., a béni l'union de l'heureux couple.

Les témoins étaient M. B. Gagnon, père du marié, et M. Ferdinand Belleavance, frère de la mariée.

Après la cérémonie quelques intimes furent invités à participer à une collation vraiment princière chez le père du marié.

Le repas fut des plus joyeux et assaisonné de bons mots, de reparties, etc. De petits discours furent prononcés par MM. Aimé Gauthier, A. N. Duval, Ed. Vincelette, le Dr. J. A. Gagnon et autres.

Nous avons remarqué à la hâte plusieurs beaux cadeaux adressé à l'heureux couple, entre autres un plateau en argent par le Dr. J. A. Gagnon; une splendide oreiller en argent, par M. Ferd. Belleavance de Nashua; un beau sucrier, de Mlle Augustine Belleavance de Nashua; un beurrier en argent, de M. et Mde Naz. Bourré; un couteau à beurre et cueiller à sucre, de M. et Mde Z. Pépin de Nashua; un couteau et une cueiller, des Delles Breault de Nashua; un splendide huilier, du Dr. Larocque de Boston; une bouteille de Chartreuse, de C. W. Cheney; excellent vin claret, de J. W. Paradis; un superbe plateau à fruits, de M. et Mde Amédée Archambault.

Les nouveaux mariés ont quitté Lowell vers les deux heures pour un tour de noces de quelques jours.

Bon voyage et longue lune de miel!

Naissance.

Ce matin, l'épouse de M. J. O. Lepage, une grosse fille.

Accident.

Mlle Emma Crépeau, de la rue Moody, est tombée hier soir en bas d'un escalier et s'est fait une blessure à une main.

Accident.

John Boyle, qui travaillait à la bâtisse du Tremont, sur la rue Cabot, a été frappé cet avant-midi par un madrier. Il reçut des blessures graves à l'abdomen et au visage. Il fut transporté à l'hôpital des corporations

Scene Etrange.

Une femme qui était en voiture s'approcha du trottoir, en face de l'hôtel Farragut, mardi soir, et donna une tape sur le chapeau d'un homme qui attendait à cet endroit. Le couvre chef alla tomber dans la rue. L'homme en question, en colère, sauta dans la voiture et porta un coup de poing à la femme, la renversant sur le siège.

Aussitôt un rassemblement se forma et l'homme s'éloigna au plus vite.

Quant à la femme, elle se releva, saisit les guides et partit comme si de rien n'était.

Le Conseiller Barry.

Qu'on ne s'imagine pas que le conseiller Barry a abandonné son emploi comme "stone crusher" ou qu'il retire son salaire.

M. Barry ne travaille pas aussi régulièrement que par le passé, mais chaque semaine son nom apparaît sur la liste de paie. Le maire chaque semaine passe sa plume sur ce nom.

Vengeance Mesquine.

Le conseiller Delehanty a trois frères, Jérémie, Charles et Richard qui tous étaient à l'emploi de la municipalité.

Hier, le surintendant Crowley les a renvoyés parce que leur frère le conseiller a voté avec les républicains à la dernière assemblée du conseil de ville.

Découverte d'un Cadavre.

Ce matin, vers les 6 heures, Doherty, le gardien de la manufacture Appleton, a aperçu le cadavre d'un homme flottant dans le canal qui fournit l'eau à cette fabrique. Il retira le cadavre de l'eau et appela l'agent de police Flood qui fit transporter le cadavre chez l'entrepreneur Meloy. Cet homme peut avoir à peu près 45 ans.

Dernière Heure.

Le nom de l'homme dont le cadavre a été trouvé dans le canal est John Carroll, qui demeurait sur la rue Charles.

Il a été vu la dernière fois le 8 juillet. Il partit ce jour-là en disant à ses parents qu'il serait mort quand on le reverrait.

C'est un cas de suicide à n'en pas douter.

La Ligne de Nashua.

L'ouverture de la ligne électrique entre Lowell et Nashua a été faite hier matin. Pendant toute la journée des tramways ont circulé régulièrement entre les deux villes.

Six tramways font ce service, quittant le Merrimack Square à chaque demi heure.

Le trafic hier a été considérable, ce qui fait augurer bien pour l'avenir.

Tous les voyageurs pourront arrêter à Lakeview aussi longtemps qu'ils le désireront avant de poursuivre leur voyage.

Aujourd'hui a lieu l'ouverture officielle de ce réseau.

Un tramway spécial quittera Lowell à 4 h. 30 et un dîner de gala sera servi à 5 h 30 aux invités.

Etat de l'Ohio, Cité de Toledo,
Comté de Lucas

Frank J. Cheney fait serment qu'il est l'associé senior de la maison F. J. Cheney & Co faisant affaire dans la cité de Toledo, de l'Etat et du Comté ci-haut mentionné et que la dite maison paiera la somme de *cent piastres* pour chaque et tout cas de catarrhe qui ne pourrait être guéri par l'usage du Hall's Catarrh Cure.

Frank J. Cheney.

Assermenté devant moi et attesté en ma présence que ce 6ème jours de décembre 1886.

{ Sceau } N. W. Gleason,
Notaire Public.

Le Hall's Catarrh Cure est pris intérieurement et agit directement sur le sang et les surfaces muqueuses du système. Envoyez pour certificats, gratis.

F. J. Cheney & Co.,
Toledo, O.
Vendu par les droguistes, 75c

CE 'BOOM"

Sur la Riviere Merrimack devra etre Enleve.

L'estacade (boom) des Henry, gros commerçants de bois de Clinton, N.H., devra être enlevé. C'est l'ordre péremptoire que le procureur du district Hoar a donné aux Henry qui enfreignent la loi en mettant des obstructions sur la rivière et rendent la navigation dangereuse pour ne pas dire impraticable.

Un des Henry est venu en cette ville pour tâcher de faire des arrangements avec les propriétaires de bateaux; mais ceux-ci n'ont voulu consentir à rien du tout, de crainte de faire un précédent en permettant à ces commerçants de retarder l'enlèvement de leurs obstructions.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousselures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats-Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co
Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kirium Compound

Louis Alexander,
Tailleur Importateur,
65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis,

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

LE MEURTRIER HOLMES

Trouve Coupable a l'Enquete sur le Corps des Victimes.

DECOUVERTE DE VETEMENTS TACHES DE SANG.

Deux Autres Assassinats Imputes a Holmes.

Toronto, 24 juillet.—A l'enquête sur le corps d'Alice Pietzel, une des victimes de Holmes, un verdict de meurtre prémédité a été rendu contre Holmes.

Robes Tachees de Sang

Chicago, 24—Au cours de ses recherches à la maison de Holmes, hier, la police a trouvé un morceau de robe légère de femme déchirée et taché. La robe est de couleur sombre avec garnitures blanches.

Une analyse va être faite. Caché sous des déchets de toute sorte on a trouvé un baril. Dans ce baril, parmi une quantité de vaisselle cassée et de vieux pots en ferblanc, était la robe.

D'Autres Crimes.

Arthur Manier, demeurant 413 rue State, à Chicago, a prêté serment devant le juge Richardson, au sujet d'un mandat pour l'arrestation de H. H. Holmes, qu'il accuse de meurtre. Manier dit qu'il croit que sa tante, Mde Julia Connors, a été tuée par Holmes entre le 11 août et le 1er novembre 1893.

Mde Carrie Pietzel, qui est à Chicago, a fait une déclaration formelle dans laquelle elle dit que Holmes a accusé Pat Quinlan, le concierge actuel de l'immeuble de Holmes, 63 rue Wallace, d'avoir tué Howard Pietzel, son fils. Les accusations contre Holmes s'accumulent et on s'attend a ce qu'un mandat d'arrestation pour le meurtre des sœurs Williams va être délivré contre lui. On croit que c'est le premier meurtre qu'il a commis.

La déclaration de Mde Pietzel au sujet de Pat Quinlan est venue d'une singulière manière. A son arrivée à Chicago dimanche dernier, elle a fait mander Quinlan, qui s'est rendu au No. 6063 rue Sangamon, où réside Mde Pietzel.

La, cette dernière a dit à Quinlan que Holmes lui avait déclaré à Philadelphie que lui (Quinlan), était parti avec son fils. Quinlan a fait des réponses si extraordinairement contradictoires que l'on s'attend à son arrestation d'un moment à l'autre.

Le mandat d'arrestation contre Holmes pour le meurtre de Mme O'Connors, de Muscotine, Iowa, a été remis à l'inspecteur Fitzpatrick; il sera exécuté aussitôt, que Holmes sera libre de l'action portée contre lui à Philadelphie. Il est aussi presque certain que Gertrude, la fille de Mme O'Connors, n'est plus du nombre des vivants. Holmes dit qu'il ne sait pas ce qu'elle est devenue.

Holmes a admis avant-hier que Mde O'Connors était morte. Cette admission n'est pas connue des autorités de Philadelphie. Holmes a fait à ce sujet la déclaration suivante en présence du procureur Graham et d'un autre homme amené par ce dernier: "Mde O'Connors est tombée malade, et à Chicago un médecin a pratiqué une opération. Cette dernière a été mal faite et la femme est morte."

Cette déclaration est le premier éclaircissement au sujet de la mort de Mde O'Connors.

Decouverte Macabre

Chicago, 24—A 18 pouces au-dessous de la surface du sol dans la cave de la maison de Holmes, on a découvert hier soir un vêtement de dessous taché de sang que l'on croit avoir été porté par Minnie Williams. Un médecin mandé pour examiner les taches procéda immédiatement à l'analyse de celle-ci. Un morceau de mousseline avec des taches fut plongé dans une solution d'eau saturée de sel; les taches disparurent et la solution a changé de couleur. "C'est du sang, et je vais faire un examen microscopique," a dit le médecin.

Une femme qui a lavé autrefois le linge de Minnie Williams dit que cette dernière a porté des vêtements de dessous semblables à celui trouvé par les détectives.

Dans quelques jours, le gros édifice en brique au coin de la 63ème rue et la rue Wallace, où H. H. Holmes ou Herman Mudgett a commis ses crimes, sera probablement un amas de ruine. Quand ceci sera accompli, l'on espère que les tombes de Minnie Wallace, sa sœur Ina, madame Julia L. Connor et Gertrude Connor, seront découvertes. En faisant des recherches dans le soubassement, les détectives s'égaraient presque à chaque pas, à cause de la construction particulière de la cave.

On est à démolir les deux étages supérieurs. Lundi, un inspecteur est venu inspecter cette maison et il a dit qu'elle n'était pas solide. Les propriétaires vont être appelés à démolir la maison, et s'ils ne s'y conforment pas, la ville s'en chargera.

Il est Abattu.

Les directeurs de la prison ici disent que Holmes est complètement abattu. Jusqu'aujourd'hui il a espéré que la femme avec qui il a vécu, à Franklin, Indiana, témoignerait en sa faveur: mais celle-ci a déclaré qu'elle déposera contre lui.

Victimes dans une Fournaise

Chicago, 24—Un des associés dans une maison qui fabrique de grandes fournaises au pétrole a été trouvé hier. Cet industriel a reçu jadis une commande de Holmes pour poser un brûleur à une fournaise qu'il avait construite dans la cave de sa maison 63ème rue. Holmes s'est résigné avec beaucoup d'hésitation à laisser voir sa fournaise.

Un brûleur pouvant produire une chaleur de 3,000 degrés y fut finalement adapté. Holmes a dans la suite construit une fournaise semblable dans un hangar de la 65ème rue. Cette fournaise a disparu. On croit que Holmes s'est servi d'une de ces fournaises pour faire disparaître ses victimes.

Chicago, 24 — Les détectives ont appris hier qu'en 1891 Holmes avait acheté une maison sise rue Honoré No 7409. Cette maison a été vendue par un nommé Coe. Holmes l'a occupée pendant un an. On rapporte qu'il s'est passé d'étranges choses dans cet immeuble. Chaque nuit, dit-on, Holmes allait dans la cave de cette maison où il avait accumulé une grande quantité de bois. Il restait dans cette cave pendant des heures, occupé à des travaux mystérieux. Un an après, Holmes loua cette maison et alla à Wilmotte. La police va faire des recherches dans cette maison.

T. L. Connor, un ancien ami intime de Holmes, qui avait un magasin de bijouteries à Assumption, Illinois, a vendu ce qu'il possédait, hier, et a quitté la ville trois heures après. On ne sait pas où il est allé. "Si je divulguais tout ce que je sais sur le compte de Holmes, a-t-il dit, je crois qu'il pourrait s'attendre à être pendu. Connor était le mari de la femme dont le neveu Manier a déposé une plainte accusant Holmes du meurtre de sa tante. Connor s'est remarié depuis la mort de cette dernière.

LA CONVENTION REPUBLICAINE.

Boston, 24 juillet — Le comité républicain à son assemblée cette après-midi, a décidé de convoquer la convention d'Etat dans la Salle de Musique, à Boston, pour le 5 octobre prochain, à 10 heures du matin.

Le gouverneur Greenhalge va sans doute avoir l'honneur d'une troisième candidature.

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi a faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu a peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le Rénovateur. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,
WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants: — N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants: — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin, Oscar Courteau, Dr J. G Burque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants: — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

GRANDE RECEPTION

Aux Canadiens-Francais de la Nouvelle-Angleterre,

Le 12 Aout Prochain a Crescent Park,

Riverside, R. I.

L'Hon. Wilfrid Laurier, Chef de l'Opposition à Ottawa,

L'Hon. Chs Langelier, Ex-ministre du Gouvernement Mercier et M. F. X. Lemieux, le célèbre criminaliste et Député du Comté de Bonaventure à la Législature de Québec,

Seront présents et adresseront la parole en français aux Canadiens-Français de la Nouvelle-Angleterre.

L'Hon. M. Hugo A. Dubuque, de Fall River, sera aussi présent et adressera la parole.

☞ La plus grande démonstration qui ait jamais été donnée aux Etats-Unis en l'honneur des Canadiens-Français.

La Reception Commencera a une heure, P. M. — Banquet le soir a six heures.—Discours, Concert et Feux d'Artifice le soir a 8 hrs.

Prix des Billets pour le Banquet Un Dollar.

Pour l'achat des Billets du Banquet s'adresser à

N. MALENFANT, Sec. du Comité de Recevtion,
Crescent Park, Riverside, R. I.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES, Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,
523 RUE ESSEX.

EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

D. THEBERGE,
164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARRON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND
188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entrepreneur compatriote qui vous servir avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Express et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

FEUILLETON
56

— LE —

TRESOR DU FORCAT

PAR

Xavier de Montepin.

QTATRIEME PARTIE

XXXV

Dieu me prend en pitié! pensa le forçat gracié en élevant vers le ciel ses regards et son âme, et je ne sais quelle voix me crie qu'il ne m'abandonnera plus

Le soir de ce même jour, Rodille, saisi par la gendarmerie dans les bois après une résistance désespérée, arrivait à Quimper sous bonne escorte. Le misérable portait au poignet gauche une profonde morsure. Les dents de Tristan s'étaient enfoncées dans sa chair au moment où il saisissait le dogue à la gorge pour l'étrangler. il avait craint de se compromettre en s'adressant à un forgeron de village pour faire cautériser sa plaie, il le regrettait maintenant, et l'épouvante, en ébranlant ses nerfs, le rendait à moitié fou.

Lorsqu'il fut introduit,les mains liées, dans le cabinet du procureur du roi, il s'efforça de reprendre un peu de sang-froid, il fit un suprême appel à son énergie jadis indomptable, il galvanisa sa présence d'esprit défaillante, et, dans la crainte d'aggraver quelque explication maladroite sa position si grave, il se renferma dans un système de dénégation absolue.

Confronté avec Blanche, il s'inscrivit absolument en faux contre son témoignage.

Cette jeune fille, s'écria-t-il ne m'a jamais aime. Elle est la maîtresse de Paul Mercier, mon ennemi, et c'est leur double haine qui le pousse à formuler contre moi d'injustes et absurdes accusations!

Mis en présence de Vaubaron, il prétendit ne point le connaître, et le rencontrer en ce moment pour la première fois de sa vie. Après cet interrogatoire sommaire, le misérable fut conduit dans un cachot et mis au secret.

Monsieur le procureur du roi, dit au forçat gracié, lorsque Rodille eut quitté le cabinet avec les gendarmes, si profonde que soit la perversité de cet homme, si effrayante que soit son astuce, voulez-vous me permettre de le confondre?

Croyez-vous le pouvoir?

Je suis certain d'y réussir.

Mais comment?

J'aurai recours à un moyen étrange,effrayant pour arracher au meurtrier lui-même l'aveu de ses crimes.

Je ne puis autoriser ce moyen sans le connaitre; quel est-il?

Le voici....

Vaubaron parla longtemps. En l'écoutant le procureur du roi fronça le sourcil à plus d'une reprise, et hocha la tête d'un air d'incrédulité. Evidemment le succès du plan, développé minutieusement devant lui, semblait plus que douteux. Il formula plusieurs objections, auxquelles Vaubaron répondit victorieusement. Enfin le magistrat se laissa convaincre, mais non sans peine, et il accorda l'autorisation demandée.

En conséquence, Vaubaron fut admis à passer deux heures, sous la surveillance d'un agent dans la salle où se trouvait le cadavre de Fritz Horner, à l'inhumation duquel on devait procéder le lendemain.

Huit jours s'écoulèrent. Vaubaron se livrait nuit et jour, dans son cachot, à un travail mystérieux. L'instruction du drame sinistre que nos lecteurs connaissent était momentanément suspendue. Le huitième jour, le forçat gracié fut introduit de nouveau dans le cabinet du magistrat. Une tenture d'étoffe sombre, placée depuis la veille, coupait l'un des angles de cette pièce.

Jean Vaubaron,lui dit le procureur du roi, vous aviez sollicité de moi un délai d'une semaine pour tenter une suprême épreuve. Au nom de la justice, qui doit s'éclairer à tout prix et par tous les moyens, j'ai fait droit à votre requête. Le huitième jour expire aujourd'hui. Etes-vous prêt?

Je suis prêt, répondit le forçat gracié.

Avez-vous réussi?

Avec l'aide de Dieu, oui, monsieur.

Ainsi, vous espérez encore?

Encore et plus que jamais.

Fasse le ciel que vous ne vous trompiez pas! C'est avec hésitation, vous le savez, c'est avec trouble que je vous ai permis d'agir. Puisse le succès couronner une tentative sans précédents!

Vous doutez! répéta Vaubaron en relevant la tête.

Rodille a pris son audace et vous accuse hautement du meurtre de Fritz Horner; il rappela la condamnation prononcée contre vous jadis et son implacable logique prétend conclure du crime d'autrefois au crime d'aujourd'hui.

L'infâme! murmura l'ex-forçat.

Mais cette conclusion terrible, comme une arme à double tranchant, se retourne à son insu contre lui! Il me semble entrevoir dans l'ombre, sous l'entassement formidable de preuves échafaudées contre vous, la main d'un misérable qui se sauvait en vous perdant! Je crois, entendez-vous bien Jean Vaubaron, je crois à l'existence du mystérieux inconnu qui, dans la nuit du 16 septembre 1830, laissait tomber sur votre établi des billets de banque tachés de sang.

Ah! bontédivine! s'écria notre héros au comble de l'exaltation, la vérité va donc briller enfin! Un homme, un magistrat s'est trouvé, qui ne me repousse pas comme un meurtrier, comme un assassin! Et cet homme est mon juge! Ma vie et mon honneur sont entre ses mains! Je suis sauvé!

Jean Vaubaron, vous allez trop vite et vous allez trop loin, interrompit le procureur du roi. Oui, je crois, ou plutôt j'espère de toute mon âme que vous êtes innocent, et, sans cette croyance, pour rien au monde je n'aurais dévié de la ligne de conduite que la loi trace aux magistrats dans l'instruction d'une affaire criminelle, mais ce n'est pas moi seul qu'il s'agit de convaincre.

Hélas! ce n'est que trop vrai!

Hélas! ce n'est que trop vrai!

Pour le crime d'autrefois comme pour le crime d'hier, il faut que la lumière soit faite. Une voix mystérieuse me crie que nous tenons le véritable assassin du baron de Viriville et d'Ursule Renaud, mais son audace, que rien ne déconcerte, son aplomb que rien n'ébranle, me confond et m'épouvante! C'est à vous de le débusquer des ténèbres où il se cache! A vous de lui arracher son masque! A vous de me le livrer enfin, tremblant, désarmé, vaincu! c'est là ce que vous m'avez promis. C'est là ce que j'attend de vous!

Monsieur le procureur du roi, répondit Vaubaron, Dieu aidant, je le ferai.

Faites-le donc, et alors, à chacun selon ses œuvres, à lui, l'échafaud! à vous la réhabilitation!

Oh! merci, monsieur! merci! vous me rendez la force et le courage dont j'avais tant besoin.

Un greffier entr'ouvrit la porte et se montra discrètement.

Qu'y a-t-il? lui demanda le magistrat.

Monsieur le procureur du roi, le prisonnier est dans l'antichambre.

Le magistrat désigna du geste la porte d'une pièce voisine.

Entrez là, commanda-t-il à Vaubaron, et ne perdez pas un seul mot de ce qui va se dire ici.

Puis quand l'ex-forçat se fut retiré, il ajouta:

Faites entrer le prisonnier.

Presque aussitôt Rodille parut, conduit par deux gendarmes qui ne dépassèrent pas le seuil.

Approchez, dit le magistrat.

Le misérable avança la tête haute; une indomptable résolution se lisait sur son visage pâli et presque méconnaissable; un feu sombre étincelait dans ses yeux caves, entourés d'un cercle de bistre.

Monsieur le procureur du roi, s'écria-t-il avec une hauteur voisine de l'insolence, m'est-il permis d'espérer que cette instruction touche enfin à son dénouement? Je réclame la liberté dont un incompréhensible malentendu me prive depuis plus d'une semaine. J'ai dit tout ce que je savais. Je n'ai rien à ajouter. Qu'attend-on de moi? Pourquoi me retient-on?

Dans votre propre intérêt, changez de ton et parlez moins haut! ordonna le magistrat.

Je parle comme doit parler un innocent injustement soupçonné, injustement prisonnier!

Un innocent, dites-vous!

Oui, cent fois oui! innocent, je le jure!

Ainsi, vous affirmez de nouveau que vous n'êtes point coupable du double assassinat commis sur la personne de Fritz Horner et de Leridon?

Certes, je l'affirme!

Et la jeune fille, Blanche Vauron,la voyante, nierez-vous l'avoir enlevée de la maison du docteur Horner? Nierez-vous l'avoir séquestrée ensuite pendant plusieurs jours, afin de lui imposer par la violence un mariage qui lui faisait horreur?

Certes, je le nierai! Je l'ai dit et je le répète, Blanche est la maîtresse de Paul Mercier, mon ex-employé. Ils s'entendent afin de me perdre, mais à toutes leurs calomnies je réponds: Donnez des preuves!

Blanche Vaubaron était depuis douze ans dans la maison du docteur Horner. Prétendez-vous ne point savoir par qui elle y avait été conduite le lendemain du jour où son père était arrêté?

Non, je ne le sais pas. J'ignorais même le nom de l'enfant. Horner la disait sa nièce.

Enfin, pour la dernière fois, vous niez tout?

Oui, monsieur, je nie tout! Je nie de toutes mes forces et de tout mon pouvoir!

Une porte s'ouvrit. Vaubaron s'élança dans le cabinet.

Et moi, s'écria-t-il, je dis que ce misérable a menti!

En voyant tout à coup, et libre en apparence. celui qui si longtemps avait été sa victime,Rodille, malgré son sang froid, malgré son empire sur lui-même, tressaillit et devint livide.

Je dis, continua Vaubaron, je dis et je soutiens que vous avez enlevé Blanche de ma maison en deuil pour la vendre au docteur Horner!

Rodille avait repris son calme. Il haussa les épaules en murmurant:

Cet homme est fou!

Je dis, poursuivit l'ex forçat, que dans la nuit du 16 septembre 1830, après avoir assassiné le baron de Viriville et Ursule Renaud, vous vous êtes introduit chez moi pour achever votre œuvre! Votre visage était déguisé, mais j'entendis votre voix et je vous jurai de la reconnaître partout. Et je la reconnus dans l'auberge de "l'Ancre d'or", au moment où Leridon, votre complice, tombait frappé par vous. Et je la reconnais aujourd'hui, et je tiens mon serment, et je vous crie: Rodille, vous êtes un infâme! Rodille, vous êtes un assassin!

Et je réponds: Je suis innocent! dit Rodille avec fermeté.

Innocent! vous innocent! En face de vos victimes oseriez vous le soutenir?

Je l'oserais en face de Dieu lui-même, et, si la tombe pouvait lâcher sa proie, si les cadavres pouvaient parler, ceux dont un insensé m'accuse d'être le meurtrier diraient que je suis innocent.

Evoquez-les donc! Evoquez-les, ceux-là! Dieu permettra peut-être un miracle!

A quoi bon! La mort est implacable et la tombe reste muette.

Pas toujours! L'enfer ou le ciel envoient parfois leurs spectres sur la terre! Fritz Horner et Leridon peuvent revivre, évoqués par vous ou contre vous. Je les appelle, moi qui ne tremble pas! Je les adjure de m'absoudre ou de me condamner. Les voilà! Les reconnaissez-vous?

En prononçant ces paroles Vaubaron s'était dirigé vers l'angle du cabinet que coupait une tenture sombre, et, brusquement, il avait écrasé cette tenture. Et le misérable Rodille, anéanti par un effroi sans nom, vit soudain se dresser devant lui deux formes effrayantes, deux visages pâles, aux yeux fixes, celui de Leridon et celui du magnétiseur. Fritz Horner avait la gorge coupée. Un trou noir et sanglant s'ouvrait dans le front du ci-devant directeur de l'agence ténébreuse de la rue du Musée.

Regarde, maintenant! Regarde et écoute! reprit Vaubaron. Ces mains étendues te désignent! Ces lèvres glacées te crient comme moi: Assassin! assassin!

Rodille ne put soutenir ce spectacle d'horreur. L'épouvante folle ou plutôt le délire soudain qui s'emparèrent de lui lui firent prendre des figurés de cire merveilleusement exécutées pour des apparitions réelles. Ses yeux se voilèrent, ses jambes fléchirent. Il s'abattit sur ses deux genoux et cacha sa tête dans ses mains, en balbutiant:

J'avoue... j'avoue... Mais éloignez de moi ces fantômes.

Faut-il appeler à présent tes autres victimes? poursuivit Vaubaron. Faut-il que le baron de Viriville et Ursule Renaud sortent à leur tour du tombeau pour t'accuser?

Non... non... qu'ils ne viennent pas! balbutia le misérable avec un râle sinistre.

Ainsi, tous ces crimes? demanda le procureur du roi.

Je les ai commis tous! Encore une fois, j'avoue. J'ai mérité la mort... qu'on me condamne et qu'on me tue; mais par pitié, éloignez de moi ces spectres. C'est l'enfer... j'ai peur... j'ai peur...

Vaubaron se tourna vers le magistrat.

Ah! vous le voyez bien, dit-il, vous le voyez, monsieur, je n'étais pas coupable!

Séance tenante on rédigea dans la forme voulue un procès-verbal des aveux de Rodille. Le misérable fut remis entre les mains des gendarmes et la porte de son cachot se referma sur lui. L'innocence de l'ex-forçat, injustement condamné jadis, cessait d'être douteuse. On voyait en lui désormais un martyr et non plus un coupable.

Tout n'était pas fini cependant. Vaubaron et Rodille, la victime et le bourreau, devaient s'asseoir ensemble sur les bancs de la cour d'assises. Il fallait que le jury décidât. Le forçat gracié écrivit à l'avocat qui, douze ans auparavant, l'avait défendu à Paris, et qui depuis cette époque occupait un siège à la chambre des députés. Le grand orateur, l'homme généreux, accourut à cet appel, et, serrant avec effusion les mains de son ancien client, lui dit:

Que Dieu soit béni! l'heure de la justice, cette heure si longtemps attendue, va donc enfin sonner!

Le grand jour arriva. Par un heureux hasard le juge d'instruction de Paris chargé jadis de l'affaire de la rue du Pas-de-la Mule, et devenu conseiller à la cour royale, présidait les assises. Il prononça de touchantes paroles lorsque le ministère public déclara qu'il abandonnait l'accusation à l'égard de Jean Vaubaron, relativement à l'assassinat de Fritz Horner, et il voulut embrasser celui qui avait tant souffert et si longtemps lutté. Des larmes d'attendrissement coulaient de tous les yeux. Des applaudissements éclatèrent.

Rodille, espérant sans doute se concilier par sa tardive franchise l'indulgence du jury et obtenir le bénéfice des circonstances atténuantes, fit,ou plutôt renouvela les aveux les plus complets. Il confessa les meurtres commis par lui; il expliqua les combinaisons diaboliques grâce auxquelles il avait fait accuser et condamner Vaubaron à sa place. Il raconta les faits relatifs à l'enlèvement de Blanch; il révela l'existence du testament d'André Besnard, baron de Viriville: il indiqua la situation exacte du trésor enfoui dans les ruines, et des sommes énormes cachées dans la maison abandonnée.

A l'égard d'un tel monstre, l'indulgence était impossible. Il fut condamné à mort.

L'échafaud l'attendait. Il n'y monta point cependant. La justice divine lui réservait un châtiment plus terrible, plus effrayant, que l'expiation par la guillotine. L'avant-veille du jour fixé pour l'exécution, d'étranges, d'effroyables symptômes se déclarèrent chez le misérable. La morsure de Tristan amenait son résultat fatal.

Les symptômes grandirent. Le mal se développa rapidement. Il devint impossible de pénétrer dans le cachot où Rodille, les yeux sanglants, les membres tordus, l'écume aux lèvres,se déchirait lui même. Après quarante-huit heures d'une hideuse agonie, il mourut enragé.

Avons-nous besoin de dire que l'arrêt de réhabilitation du héros de cette longue histoire ne se fit pas attendre et fut solennement rendu, puis, selon la forme légale, transcrit en marge de l'arrêt de condamnation?

Paul Mercier épousa sa chère Blanche.

Jean Vaubaron, devenu dix fois millionnaire, ne quitta sa fille et son gendre que pour aller rejoindre sa bien-aimée Marthe... là-haut.

Il mourut après dix huit années de bonheur.

FIN.

Mde Laframboise.

Hull, P. Q., 19—Le juge Malhiot a refusé d'admettre Mde Laframboise à caution.

Comme on le sait, cette femme est accusée du meurtre de Sarah Jones, à Baskatong, le 24 mai dernier.

Le juge a déclaré que la gravité des faits révélés à l'enquête du coroner ne lui permettait pas d'autre action que de décréter de nouveau la détention de Mde Laframboise à la prison de Hull jusqu'aux assises.

Il y aura un terme spécial de la cour criminelle, en cette ville, en octobre. Ainsi en a décidé l'hon. T. C. Casgrain, lors de la visite de M. Fleming, C. R., à Québec.

Il est probable qu'un appel direct sera fait aux autorités provinciales.

A Lawrence Aussi.

Lawrence, 19—Des placards affichés dans les fabriques Atlantic, Pacific et Pemberton annoncent une augmentation de gages pour le 5 août. On ne spécifie pas le chiffre de l'augmentation. Le résultat: 800 ouvriers de fabrique jubilent.

Son Nom est Marion.

Buzzard's Bay, 19 juillet—Le nom de la troisième fille du président Cleveland a été officiellement annoncé cette après-midi. C'est Marion, le doux nom d'une petite ville, à quelque distance de Gray Gables, où le président a déjà passé ses vacances avant l'achat de sa présente maison de campagne.

Ils Seront Severes.

Le public, en général, ne sait peut-être pas que les officiers chargés de voir à ce que les enfants aillent à l'école sont des gens fort occupés de ce temps-ci, quoique nous soyons en pleines vacances. Il sont à faire d'actives recherches pendant qu'on ne s'en doute pas, et à la rentrée des classes, ils verront à ce que tous les enfants fréquentent les écoles

Ils on appris une foule de choses intéressantes, entre autres que certains parents n'envoyaient pas leurs enfants aux écoles et prenent tous les moyens pour que les autorités l'ignorent.

Dorénavant, les "truant officers" vont être plus sévères que jamais.

Gare aux délinquants!

Nouveau Feuilleton.
No. 1

— LES —

Lendemains du Crime

GRAND ROMAN A SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE.

PROLOGUE.

LE FAUX.

I

Le 13 avril de l'année 186... un homme d'une trentaine d'années environ, de grande taille, un peu dégingandé, au visage sans barbe, aux yeux énergiques, vêtu d'une redingote noire et d'un chapeau haute forme, se présentait à dix heures du matin, au moment de l'ouverture des guichets, à la caisse de la maison Levillain, Hardy et Cie, banquiers, rue Vivienne, porteur d'un chèque de cinquante mille francs signé Châteauroux, Cervier et Cie, gros métallurgistes dont les bureaux et le dépôt étaient situés rue Amelot, à Paris

Le caissier prit le chèque, l'examina distraitement, pour la forme, MM. Châteauroux et Cervier étant depuis longtemps en rapports avec la Levillain, et il allait payer sans observation quand tout à coup il se ravisa. Il jeta un coup d'œil du côté de l'homme qui le lui présentait, reconnut un des employés, le caissier de la maison Châteauroux, parut surpris, puis, dit à l'homme:

—Attendez moi un instant... Je n'ai pas assez d'argent en caisse. Je vais demander le complément au patron.

L'employé se laissa tomber sur une banquette et attendit, l'air machinal, sans inquiétude.

Pendant ce temps, le caissier passait dans le bureau de M. Levillain qui justement venait d'arriver.

Il lui montra le chèque.

—Eh! bien, fit celui-ci... qu'avez-vous? Il faut payer...

—Si monsieur veut jeter un coup d'œil.

—Sur quoi?

—Sur la signature.

M. Levillain regarda, ne remarqua rien d'extraordinaire et dit.

—Qu'est-ce qu'elle a?

—Elle est bien imitée, c'est vrai, dit l'employé, mais je mettrais ma main dans le feu qu'elle est fausse!

Le banquier eut un sursaut brusque.

—Diable! murmura-t il.

Il prit le chèque des mains de l'employé et l'examina cette fois avec une attention soutenue.

Néanmoins, rien ne le frappa.

—Je ne vois rien, dit-il.

Le caissier prit une autre signature de la raison sociale Châteauroux, Cervier et Cie, la rapprocha de la première et donna une loupe au patron.

Celui ci eut un cri d'ébahissement et de surprise.

—C'est vrai qu'elle est fausse!

Puis, se tournant vers le caissier.

—Vous avez des yeux précieux, vous!

—Ca m'a frappé tout de suite... Avant de payer, j'ai jeté un coup d'œil sur la signature...

—Fichtre! vous avez bien fait... Et qui est-ce qui vous a présenté ça!

—Un employé de la maison Châteauroux.

—Il est encore là!

—Oui... Il attend... Il ne se doute de rien.

—Si c'est lui qui est le coupable, il aura déja filé...

—Oh! il ne doit se méfier de rien. C'est un chèque qu'on lui a confié.

—Qui?

—Voilà!...

—Comment connaître le coupable.

—Je ne vois qu'un moyen, dit le caissier.

—Lequel?

—Faire arrêter l'homme... Le commissaire l'interrogera, et il faudra bien qu'il réponde.

—Si je l'appelais dans mon cabinet et si je tâchais de savoir...

—Il ne dirait rien peut être et tout serait manqué, tandis que lorsqu'il sera pris...

—Faites donc prévenir le commissaire.

—J'y cours.

Le caissier reparut derrière son guichet.

—Ne vous impatientez pas, dit-il à l'homme qui attendait, je vais vous donner votre affaire.

—Faites, faites, répondit philosophiquement l'employé. Je ne suis pas pressé.

Et pour passer le temps il ouvrit un journal et se mit à lire...

Il n'y avait personne à cette heure dans le hall de la maison de banque, qui était une maison assez peu achalandée, bien qu'elle fût d'un renom solide...

Mais elle faisait surtout des affaires avec la province et l'étranger, et comme elle n'avait pas de bureaux sur la rue, que son installation était au deuxième étage, on n'y voyait pas de clients de passage. Il y régnait un silence recueilli.

De temps en temps, seulement une porte s'ouvrait, une porte silencieuse, dont le double battant seul faisait un bruit léger; un employé traversait, jetait un coup d'œil sur la banquette où le caissier de la maison Châteauroux était assis, puis s'en allait tranquillement à ses affaires.

Un quart d'heure environ se passa, puis, le caissier venant à l'homme:

—Voulez-vous, dit-il, passer dans le cabinet de M. Levillain?

L'employé serra son journal, se leva, et demanda, commençant à trouver cela drôle:

—Pourquoi faire?

—M. Levillain voudrait vous parler.

—A moi?...

—Oui...

—Allons, dit il avec sa philosophie habituelle.

Et il suivit le caissier.

Dans le cabinet de M. Levillain, il y avait à côté du banquier un personnage vêtu de noir, l'air inquisiteur et froid, qui examina attentivement l'arrivant, dès qu'il parut, et dont le regard perçant troubla visiblement celui-ci, sans qu'il sût pourquoi.

L'homme était intrigué, pas inquiet.

Il se demandait seulement ce que tout cela voulait dire et regardait tour à tour M. Levillain et l'inconnu, attendant une explication. Ce fut le banquier qui parla.

—C'est vous, demanda-t il, qui avez présenté tout à l'heure à mon caissier un chèque de cinquante mille francs de la maison Châteauroux, Cervier et Cie?

—Oui monsieur.

—Qui vous a remis ce chèque?

—Dame...

L'homme hésita. Il semblait attendre qu'on lui expliquât pour quoi on lui faisait cette question.

—Répondez! fit vivement M. Levillain. La question a une très grande importance. Le chèque est faux!

L'employé eut une sorte d'éblouissement.

Il bégaya:

—Faux?

—Oui... la signature a été admirablement imitée; mais elle est fausse.

L'homme semblait atterré.

—O mon Dieu!... fit il.

Puis il balbutia, ne croyant pas encore à ce qu'on lui disait:

—Êtes vous sûr?

Le banquier rapprocha les deux signatures, la fausse et la vraie, lui donna la loupe et dit:

—Voyez vous-même.

L'homme avait sur le front des gouttes de sueur froide. Tout son corps frissonnait... Il était livide... presque vert.

Un mot lui échappa.

—Oh! le malheureux!

—Puis il rendit les papiers.

—C'est vrai.

—Vous êtes convaincu?

—Oui.

—Et vous ignoriez que le chèque était faux?

—Je l'ignorais sûrement.

—Alors vous allez nous dire de qui vous le tenez...

L'employé eut un tressaillement effaré. Une épouvante parut sur ses traits, mais une résolution subite se lut dans ses yeux.

—Jamais! fit-il nettement.

—Jamais?

—Je ne puis rien dire.

—Il faudra pourtant, fit le banquier, que la colère commençait à gagner, il faudra pourtant que vous parliez.

—Je ne parlerai pas.

—Que vous dénonciez le misérable qui a essayé d'extorquer à vos patrons et à nous cinquante mille francs!

L'homme répondit:

—Je ne dirai rien.

—Prenez garde! s'écria M. Levillain... vous ne savez pas à quoi vous vous exposez... à faire croire que vous êtes vous même le vrai coupable... Je ne vous prendrai pas en traître... Monsieur que vous voyez ici est le commissaire de police du faubourg Montmartre. Je l'ai fait appeler... Il a son écharpe dans sa poche et, si vous refusez de vous expliquer, vous ne sortirez d'ici que pour aller au dépôt.

—Je vous somme, dit le commissaire, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, je vous somme de dire la vérité ou je vais être obligé de faire mon devoir.

L'homme ne répondit pas. On voyait qu'une lutte violente se livrait en lui. Ce n'était plus son front seulement... c'était toute sa face qui était maintenant inondée de sueur d'agonie... Il bégaya se parlant à lui-même:

—Je ne puis pas. Il en mourrait!

Et, se tournant vers M. Levillain et le représentant de la loi, il ajouta:

—Faites ce qu'il vous plaira, je ne dirai rien.

—Vous savez, dit le commissaire, à quoi vous vous exposez, si vous vous obstinez dans votre silence.

Oui.

—A ce qu'on vous croie le seul et vrai coupable, l'auteur même du faux?

—Oui.

—Et, dans ce cas, c'est vingt ans de travaux forcés au moins.

—Oui, je sais tout cela.

—Et vous ne voulez pas parler?

—Je ne le puis pas.

Le commissaire sortit tout à fait son écharpe, s'en ceignit solennellement les reins et dit:

—C'est votre dernier mot?

—Oui.

—Comment vous appelez-vous?

—Anselme.

—Anselme qui?

—Je n'ai pas d'autre nom.

—Eh! bien, monsieur Anselme, au nom de la loi je vous arrête!

Et il mit la main sur l'épaule de l'homme qui chancela.

Deux agents attendaient dans l'anti-chambre. On les fit entrer, et c'est entre eux deux que l'employé de la maison Châteauroux, Cervier et Cie sortit de la banque Levillain. Le malheureux avait peine à marcher. Tout tournait autour de lui. Quelle honte! Quand on allait savoir, ses patrons, son protecteur. C'était l'effondrement, l'abîme, la mort! Non, il ne le pouvait pas!

II

Il y avait plusieurs années que l'homme que nous venons de voir arrêter et qui répondait au nom d'Anselme était employé dans la maison Châteauroux, Cervier et Cie.

Un jour MM. Châteauroux et Cervier étaient tous les deux dans leurs bureaux quand ils virent entrer un pauvre diable, hâve, défait, blême, qui avait peine à parler et qui chancelait de fatigue, de détresse, de besoin; ses vêtements suaient la misère, ses souliers baillaient. Il était boueux, mouillé comme s'il avait traîné dans tous les ruisseaux de la capitale. On voyait qu'il était aux abois; que sa venue dans la maison était sa dernière course, sa suprême espérance.

En le voyant, M. Cervier eut un mouvement de répulsion et de dégoût. C'était un homme de haute taille, les yeux durs, la lèvre méprisante, avec des favoris de magistrat.

Il demanda d'un ton rude:

—Qu'est-ce que vous voulez?

L'homme d'une voix qui eut attendri un tigre, d'une voix qui avait des larmes et de la prière, répondit:

—Je viens vous demander, monsieur, de m'employer, à n'importe quoi, au prix que vous voudrez.

M. Cervier toisa l'homme et dit:

—Nous n'avons besoin de personne.

—Oh! monsieur, supplia le malheureux, il est impossible...

Et on l'entendit bredouiller à voix presque inintelligigle:

—Une femme, une petite fille, mourant de faim.

M. Cervier n'écoutait plus.

Il dit avec un accent sec, tranchant:

—Ce n'est pas mon affaire! Nous n'avons besoin de personne.

L'homme avait tourné le dos. Il s'en allait, les jambes tremblantes, hébétée, cassé en deux quand une voix partie de derrière un grillage cria:

—Arrêtez!

Il s'arrêta aussitôt, pris d'un espoir, et il vit un homme se lever, un homme à la face ronde et joviale et tout court, aux épaules larges, qui lui dit:

—Qu'est ce que vous savez faire?

—Oh! monsieur, ce que l'on voudra. J'ai de l'instruction, une belle écriture. Je sais compter.

—Bien.

—Et vous êtes dans la misère?

—Une misère atroce. Pas de pain, pas de feu, ma femme mourante, et ma petite fille, ma pauvre petite fille...

Le misérable ne put achever. Des larmes avaient jailli de ses yeux, des larmes abondantes, longtemps contenues, et qui s'échappaient d'un jet aux premières paroles de pitié qu'il entendait.

L'homme dit:

—C'est bien vrai tout cela?

—Oh! monsieur!

—C'est vrai, on ne ment pas avec cet accent! Conduisez-moi chez vous?

M. Cervier haussa les épaules et se remit à son bureau.

M. Châteauroux, son associé, car c'était lui qui avait interrogé l'inconnu, mit son chapeau, prit son paletot et sortit derrière le misérable.

—Est ce loin? demandat-il.

—Rue Ste-Marguerite. La course est longue.

—Je le sais. Nous allons prendre une voiture.

Il héla un fiacre, dit à l'homme de donner son adresse, et la voiture partit dans la direction de la rue Ste-Marguerite.

Pendant le trajet, l'inconnu raconta son histoire, franchement, sans détour. Il n'était pas marié. La malheureuse qui vivait avec lui était une pauvre femme que son mari, un alcoolique, avait torturée et martyrisée, dont il avait eu compassion et qu'il avait recueillie et aimée. Il en avait eu une fille. L'homme, devenu fou furieux, était à Bicêtre depuis trois ans. La petite fille avait deux ans. Lui, il avait été caissier dans un café, mais il avait perdu sa place, l'établissement ayant fait faillite. Depuis, il n'avait rien trouvé. Mme Monnier, sa compagne, était tombée malade. Toutes les économies avaient été dépensées. On avait mit au Mont de Piété toutes les hardes dont on avait pu disposer, et maintenant il ne restait rien à la maison, rien. Pas un sou pour faire du feu, pour acheter du pain ou des remèdes, et la maladie faisait des progrès rapides, et la petite fille s'étiolait et lui était désespéré, perdu. Il rêvait suicide. Toute la journée il avait marché, cherchant quelque chose, et partout il avait été éconduit. Qui aurait voulu l'employer, tombé comme il l'était, avec la mine qu'il avait? Tous ceux à qui il s'était adressé lui avait répondu comme M. Cervier.

M. Châteauroux paraissait fort ému.

Les seules bonnes paroles que j'aie entendues depuis des mois, dit l'homme à l'industriel, sont tombées de votre bouche; aussi je n'oublierai jamais que vous avez eu pitié de moi et des miens. J'aurai pour vous désormais une fidélité, un dévouement de caniche.

On était arrivé.

Ma voiture s'arrêta devant une des plus misérables masures de la rue Saint-Marguerite, où les constructions ne se distinguent pourtantni par l'élégance ni par le confortable.

—Je n'oserai jamais, dit l'homme à son compagnon, vous faire entrer dans le taudis. C'est une mansarde sous les toits.

Allez donc! je connais la misère, et je ne suis pas bégueule.

On s'engagea dans un escalier étroit, obscur, aux marches branlantes.

Les murs suintaient d'humidité. Tout était sombre, lugubre, sale.

Une honte prenait l'inconnu de voir un homme riche, habitué au luxe.

A chaque instant, il lui recommandait de prendre garde, d'aller doucement.

M.Châteauroux éclatait de rire.

—Allez donc! allez donc!

Il était très gai, heureux de la bonne action qu'il allait accomplir, et il croyait tout maintenant. Il voyait bien que l'homme n'avait pas menti. Il se félicitait de ne l'avoir pas repoussé comme son associé, sans savoir, sans s'assurer. S'il y a de faux malheureux qui exploitent la crédulité des gens charitables, combien de vraies misères qu'on laisse ainsi sans secours, faute de se renseigner!

M. Châteauroux avait dépassé la quarantaine. Il était veuf depuis plusieurs années, il avait un fils qui était en pension. Il menait de concert avec M. Cervier une maison importante de métallurgie dont les usines étaient situées dans le département du Nord, aux environs de Lille, et dont le dépôt et les bureaux étaient, ainsi que nous l'avons dit, rue Amelot.

D'un caractère gai, enjoué, il offrait un parfait contraste avec son associé, qui était avec tout le monde sec, raide, cassant.

Châteauroux, du reste, n'essayait pas de lutter. Il était trop bon pour tenir les ouvriers d'une main assez ferme, et il s'en rapportait pour cela à son compagnon, que les ouvriers appelaient le loup-cervier... Il n'intervenait que pour appaiser les rigueurs des peines infligées par l'inexorable directeur, et on l'aimait, lui, autant que l'on haïssait l'autre.

On comprend maintenant comment M. Châteauroux avait été touché par l'air misérable de l'inconnu qui s'était présenté dans ses bureaux, quand M. Cervier, au contraire, était resté insensible aux supplications du malheureux.

On comprend aussi le haussement d'épaules dédaigneux qu'avait eu ce dernier, quand il avait vu son associé s'occuper du pauvre homme, et lorsqu'il l'avait vu partir avec lui son dédain n'avait pas connu de bornes, était devenu presque du mépris.

Mais M Châteauroux s'inquiétait peu de ce que pouvait penser son collègue. Il n'avait jamais résisté à un bon mouvement de son cœur charitable.

Il était riche. Il voulait faire profiter les malheureux de sa fortune.

Ce n'était pas la première fois, on le devine maintenant, que M. Châteauroux allait ainsi au domicile d'un solliciteur s'enquérir de la véracité de ses dires, de la réalité de la misère qu'il étalait, mais jamais encore il n'avait vu détresse aussi complète que celle du malheureux qu'il avait accompagné ce jour-là.

Quand la porte du taudis s'ouvrit, il faillit reculer en arrière, tellement il avait été saisi aux entrailles par l'horreur et la pitié tout à la fois.

A terre, sur un peu de paille couverte d'une couverture trouée, rapiécée, graisseuse, ignoble, une femme était étendue, tout habillée, grelottant dans ses pauvres vêtements, pâle comme la mort, et à côté était une petite fille qu'elle essayait de consoler, mais qui poussait des cris à fendre l'âme en demandant à manger...

En voyant pénétrer chez elle un homme qu'elle ne connaissait pas, la malheureuse, prise d'une pudeur, s'enfonça sous sa couverture, mais Anselme s'approcha.

—Certainement, madame, dit M. Châteauroux, très ému, j'ai été touché par l'accent de votre ami. et je suis heureux d'être venu, puisque j'ai découvert une si grande infortune à soulager...

Il se tourna vers Anselme:

—Voici de l'argent, dit-il... Allez acheter tout ce qu'il faut pour faire du feu, pour donner à manger à cette pauvre femme, à sa fille et à vous!.. Et moi je vais voir s'il n'y a pas dans la maison un appartement plus confortable que celui-ci, et où vous serez mieux.

Il avait mis entre les mains du pauvre homme ébloui quelques pièces d'or.

Anselme tomba à genoux.

—Oh! monsieur, bégaya-t-il, jamais!

—Allez vite! interrompit M. Châteauroux. Vous voyez bien que cette enfant a faim.

L'homme se releva, puis il se précipita dehors et dégringola l'escalier quatre à quatre, plus touché encore de la façon dont la charité lui était faite que de la charité elle même.

Du haut de l'escalier, M. Châteauroux lui cria:

En passant, dites à la concierge de monter. J'ai à lui parler.

Oui, monsieur. Oui, mon sauveur, oui, mon Dieu, répondit Anselme, qui ne savait témoigner sa reconnaissance.

III

La malade, immobile sur son lit, regardait M. Châteauroux avec des yeux extasiés, n'osant pas croire au bonheur qui lui arrivait... Sauvé! Ils étaient sauvés, son mari, sa petite fille! Elle ne pensait pas à elle. Elle se savait condamnée. Elle savait qu'elle allait mourir, mais du moins elle pourrait mourir en paix. Elle ne parlait pas, ne trouvant pas de mots pour exprimer tout ce qu'elle ressentait de bonheur, de reconnaissance. Quant à M. Châteauroux, il allait et venait dans la pièce d'un air impatienté, bourru, pour cacher l'émotion qui l'avait gagné en présence de cette misère et qui avait gonflé ses paupières.

De temps en temps, ses yeux se portaient comme malgré lui sur la petite fille, jolie malgré sa maigreur, avec ses grands yeux largement ouverts, ses cheveux dorés tout bouclés et l'air souffreteux de sa petite figure qui aurait arraché des larmes au plus indifférent. Elle ne pleurait plus, elle attendait, étonnée de voir près d'elle, comme une figure nouvelle, comme si elle avait senti que quelque chose de nouveau, d'imprevu se passait pour eux.

La concierge entra.

C'était une femme d'une cinquantaine d'années, le visage piqué, au menton et sous le nez, de poils grisonnants, l'air rude, blasée sur la vue des misères, qui regarda d'un air louche en entrant M. Châteauroux.

—C'est vous, monsieur, qui m'avez fait demander?

Et en même temps, remarquant l'aspect cossu, du visiteur, elle jetait sur la malade un air de jalousie et d'envie.

—C'est moi, oui, ma brave femme.

—Qu'est-ce vous me voulez?

—Vous demandez si vous n'avez pas vacant dans la maison un autre logement plus grand, plus aéré que celui ci.

—Il y a le second, mais c'est cher.

—Combien?

—Quatre cents francs.

—Par an?

—Ce n'est pas par mois, bien sûr...

—On peut le louer tout de suite?

—Bien sûr puisqu'il n'y a personne.

—Et vous dites que c'est bien?

—Vous pouvez vous en assurer vous même. Ce n'est pas monsieur qui va l'habiter?

—Non.

—Eh bien! ça fera très bien l'affaire. Il y a quatre pièces, une salle à manger, une chambre et un petit cabinet...

F. H. Chase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. IX. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI Ier AOUT 1895. Soyons Distingues. No 53

N. E. MIVILLE.
Pharmacien ✻ Diplome,
44 RUE HAMPSHIRE,
Lawrence, Mass.

L'Endroit Par Excellence
POUR VOUS PROCURER LES
Sodas les plus delicieux de toutes sortes,
Toniques les plus recherches,
Parfums,
Essences,
Savons de Toilette,
Poudres de toutes especes.
Objets de Fantaisie,
Liniment Salsepareille de Miville, &c., &c.
Aux prix les plus modérés.
Prescriptions Remplies avec Soin.
☞ Encouragez un brave compatriote.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'ETE.
DIVISION OUEST.
Commencant le 23 Juin 1895.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 00 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 15, 4 10, 5 10, 6 20, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 7 25, 8 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 10, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 20 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Waterville, 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Lewiston, 8 30 a m, 12 05, 4 10, 5 10, p m.

Pour Bangor, Belfast, Skowhegan et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B. Halifax, N. S., et tous les points à l'est à de Bangor, 6 50, a m; et 5 10 p m. Montréal et Quebec—6 00, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Juin 1895 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m.

Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, ¶7 01, ¶7 18, ¶7 27, 7 40, *7 45, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 45 a m; 12 17, 1 41, ¶3 03, 4 00, 4 10, 4 33, *5 27, *6 14, *7 47, 8 46 p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; ¶4 25, 6 03 p m.

Pour Woburn — ¶7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; ¶4 25, 6 03 p m.

☞ *Express, ¶ seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—¶7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Middlesex et Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 01, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 00, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 07 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord — 7 40, 9 14, 9 45, 10 13 a m. 12 11, 1 02, 1 44, 1 59, 3 43, 5 42, 6 20, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 5 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction 9 14, 9 45, a m; 12 11, 1 44 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 7 40, 9 45 a m, 1 44 p m. Samedi seulement, 3 43 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via White River—9 45 a m; 1 59 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via White River Junction Nous at 9 45 a. m.; 12 11, 10 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, *via* Montréal et Boston Air Line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—1 44 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
La Cote du Pacifique,
Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.
D J. FLANDERS S. Agent général des passagers.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, égumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

Durant & Rogers,
ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.
Si chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.
Si vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur paterté.
Si vous préférez acheter une Montre a bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.
☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.
Commis canadiens:—J. A. Legault et C. A. Goozae.
DURANT & ROGERS,
Au coin des Rues
Central & Middle.

J. E. BENOIT,
206 RUE LOWELL, Lawrence
Le meilleur endroit de la ville pour acheter du
Bois et du Charbon.

Egg Franklin Coal, -	$7.75.
Stove Franklin Coal, - -	$6.00.
Stove Coal, - -	$6.00.
Nut Coal, - -	$6.00.
Egg Coal, - -	$5.75.
Broken Coal, - -	$5.50.
Cumberland Coal, -	$5.75.

☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.
L'endroit par excellence pour acheter toute sortes de Bois et de Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

F. S. HAMLIN,
Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.
—EST—
Agent d'Assurance contre le Feu
Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass.
Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

LA GUERRE DES INDIENS.

La nouvelle du soulèvement des indiens de la tribu de Shoshones, dit le *Globe*, rappelle une époque, pas encore bien éloignée, où une guerre avec les Peaux-Rouges était inévitablement un épisode sérieux et coûteux dans notre histoire. Heureusement qu'un conflit indien ne peut plus jamais être la calamité d'autrefois Il n'y a plus que 250,000 Indiens en ce pays, ce qui est environ la moitié de la présente population de Boston. Dans les présents troubles il n'y a que quelques centaines de guerriers qui s'en occupent et ils vont être prestement mis hors de combat.

C'est pénible de voir que le peu de ce qui reste de la race aborigène d'Amérique ne peut vivre en paix avec les blancs, jusqu'à l'époque, vers laquelle les Indiens semblent s'acheminer inévitablement, où ils se seront complètement éteints.

"Si les Bannocks ont, comme on l'affirme, un grief sérieux relativement aux lois sur la chasse, ce qui a précipité cette révolte, c'est certainement le devoir des autorités de voir à ce que justice soit rendue. Mais le devoir immédiat et urgent du gouvernement est de protéger les colons dont la vie est menacée par ce soulèvement."

Monsieur Shortis ?

Nous lisons dans la *Presse*:

"Le docteur Charles Clarke, surintendant de l'asile de Rockwood, à Kingston, est arrivé à Montréal, hier. Le but de sa visite est d'examiner Shortis, le meurtrier de Valleyfield, quant à son état mental. Le docteur Anglin, de l'asile des aliénés de Verdun, a presque terminé son rapport. Il a visité Shortis régulièrement depuis environ six semaines. Le prisonnier a, dit-on, beaucoup engraissé depuis sa détention, et pèse actuellement quinze livres de plus. Il semble avoir tout l'argent qu'il lui faut, et se fait apporter ses repas du dehors. Règle générale, le meurtrier se lève vers cinq heures et après avoir pris de l'exercice dans le corridor, se plonge dans un bain d'eau froide. Il semble beaucoup aimer le lait et le cocoa et déjeune avec du lait bouilli vers 6 heures et demie. Sa passion pour les cigarettes est aussi forte que jamais. Shortis se montre aussi très généreux, et il lui arrive souvent de demander à ses gardiens de partager ses repas. Depuis son incarcération, il n'a pas une seule fois fait allusion au crime dont il est accusé, excepté qu'il a dit plusieurs fois qu'il préferait que son procès eût lieu à Montréal au lieu de Beauharnois. Il entend la messe régulièrement dans la chapelle de la prison. Lorsqu'on lui a parlé de la tentative qui avait été faite pour le "lyncher" à Valleyfield, le prisonnier s'est éclaté de rire, et a répondu que, débarrassé de ses liens et armé de deux bons revolvers, il aurait pu s'emparer de toute la ville: tout le monde aurait fui devant lui.

"Quoique l'impression générale parmi les gardiens à la prison, soit que Shortis n'est pas fou, ils avouent cependant qu'il est sujet à des attaques momentanées d'aberration. Il aime beaucoup la lecture, mais on lui défend les journaux."

Sous le titre "Une Comédie qui dure trop," la *Patrie* dit:

"Décidément, il faut mettre un terme à la comédie qui se joue autour du nom de Shortis et les amis de ce brutal assassin lui rendent bien mauvais service en nous poussant à bout.

"Pour notre part nous protestons contre la farce qui se perpétue et qui n'a que trop duré. Il n'y a pas de sympathie personnelle qui tienne en faveur des défenseurs de cette vile canaille. Les journaux doivent se donner le mot pour ne pas contribuer à édifier cette légende d'insanité qui n'est qu'untruc de défenseurs aux abois.

"Il n'est pas permis de prendre ainsi le public pour une collection d'imbéciles et supposer qu'un individu peut vivre pendant deux ans dans un milieu éclairé et intelligent sans que personne ne s'aperçoive qu'il est fou.

Si Shortis est réellement fou, nous demandons qu'on enferme à la Longue Pointe les directeurs de la manufacture de coton de Valleyfield qui doivent être atteints d'un degré au moins équivalent d'insanité pour ne s'être aperçus de rien jusqu'au jour où deux personnes ont été assassinées.

"A l'asile aussi cette jeune fille à laquelle il fit une cour si assidue et qui lui conserve encore son cœur!

"C'est se moquer du monde et se moquer de la justice que de prolonger plus longtemps cette blague macabre.

"Les victimes crient vengeance et M. Shortis ne doit pas échapper à son châtiment parcequ'il appartient à la race qui se croit supérieure.

"Sa seule folie est d'avoir cru que le sang *supérieur* qui lui coule dans les veines lui permettrait de tirer au gîte comme des lapins, les pauvres Canayens, de race inférieure.

"Il faut que ce jeu là cesse et le seul moyen à employer, c'est de suspendre haut et court le jeune Shortis comme épouvantail pour les insulaires d'outre-mer trop amateurs de sport exotique.

Suicide Mystérieux.

Deux petits garçons, en train de cueillir des mûres dans les bois à Washington Heights, près de New York, ont trouvé le corps d'une jolie fille sous les buissons Saisis de frayeur à cette vue, ils coururent vers Amsterdam en appelant au secours.

Patrick D. Reilley, de la police montée, fut le premier à entendre la terrifiante narration des bambins. Il éperonna sa monture et se dirigea vers l'endroit où le corps gisait.

L'endroit que la jeunne femme avait choisi pour mettre fin à ses jours—si toutefois c'était un suicide—était des plus romanesques. C'est un bois qui doit être divisé en rues, devant être le point de rencontre entre le Fort Washington et la deux centième rue ouest. De grands châtaigniers aux troncs desquels s'attachent des plantes grimpantes, couvrent cet endroit de son ombre. C'est un point élevé au-dessus de la rivière Hudson

Le corps reposait sur le dos, dans un petit bas-fond de quelques pieds carrés. Un des grands châtaigniers secouait ses branches sous la brise au-dessus de cette conche funèbre. C'était une belle jeune fille de 18 ou 19 ans. Une horrible blessure à la tempe droite laissait couler librement un sang vermeil. La main droite reposait sur la poitrine, et dans cette main se trouvait un revolver tout neuf.

Cette malheureuse jeune femme était mise avec recherche. Sur la souche, à côté du cadavre, se trouvait un élégant chapeau "sailor" de paille bleue, garni d'un large ruban noir, et auquel était attaché un voile de même couleur que le chapeau. Juste au bas de cette souche, se trouvait un de ces gilets en serge bleue à col en rouleau garni de cinq guipures de soie blanche.

L'homme de police ramassa le chapeau et le gilet, remonta sur son cheval et se hâta d'aller faire rapport de sa lugubre trouvaille au capitaine Kirshner.

Craignant que ce ne fut un meurtre, Kirchner suivit immédiatement l'homme de police, et se rendit au lieu du drame. Les deux policiers s'empressèrent d'examiner soigneusement les alentours du cadavre. Nulle apparence de lutte. Le chapeau et le gilet de la jeune fille étaient en bon état. Sa robe n'était pas chiffonnée, et de la manière que la jupe était étendue sur les jambes, il paraissait évident que l'infortunée, si elle s'était elle-même tiré le coup fatal, l'avait fait étant assise d'abord et s'était tranquillement laissé tomber sur le dos ensuite.

La jeune femme était une brunette, et ses yeux encore ouverts et regardant le ciel étaient d'un brun foncé et d'une grande douceur. Les cheveux bruns aussi et bouclés sur le front, étaient doux et longs et attachés sur le derrière de la tête, en un grand nœud, surmonté d'une épingle dorée se terminant en une bouche double. De petits peignes de fantaisie en écaille ornaient les côtés de la tête. La figure était ronde et potelée. Le front était haut et le menton quelque peu pointue. Les mains douces décelaient clairement qu'elles ne servaient guère aux dures travaux du ménage. Elle portait des gants en point noir. Une chemisette en toile rose, avec un collet rabattu d'où s'échappait une cravate de laine blanche descendant jusqu'à la taille, formait le costume supérieur. Les bas étaient en soie, et les bottines en cuir vernis presque neuf. Un paquet de cartouches de calibre 32 était à ses côtés, et le revolver sur lequel était appuyé la main contenait encore quatre balles.

L'arme avait dû être pressée contre la tempe, puisque l'endroit où la balle avait pénétré était noir de poudre.

Après l'examen du cadavre et de l'endroit du crime, le corps fut mis sur une voiture de patrouille et transporté au poste de police. L'identification du cadavre n'a pu être faite. Aucune marque sur le linge, aucune lettre sur la personne, rien pour donner le moindre indice à la police. Le corps sera déposé à la morgue pendant quelques jours, puis enterré, si personne ne le réclame.

M. LAURIER

A PROMIS D'ETRE PRESENT A CRESCENT PARK.

MM. Langelier et Lemieux ont aussi Accepte l'Invitation.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire un mot de la grande réception aux Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre, à Crescent Park, R. I., le 12 août 1895.

Hier, nous avons eu la visite d'un monsieur très au courant de ce que font les promoteurs de cette magnifique entreprise, et il nous a donné des détails sur ce qui a été accompli jusqu'à présent.

Comme nous l'avons déjà dit, c'est M. Geo. B. Boyden, le propriétaire du Crescent Park, un homme très riche que les Canadiens ont toujours encouragé libéralement, c'est M. Boyden, disons nous, qui donne cette réception en l'honneur des Canadiens-français. Naturellement, on pourra entrer sur le terrain sans qu'il en coûte un sou. Un magnifique banquet aura lieu et ceux qui voudront y prendre part n'auront qu'un dollar à payer pour déguster un menu de première classe. C'est la seule compensation qu'aura M. Boyden.

M. Laurier a accepté l'invitation qui lui a été faite d'assister à cette grande réception canadienne et d'y adresser la parole.

Le fameux chef libéral du Canada sera accompagné de Mde Laurier. A cette nouvelle que l'épouse du grand orateur canadien serait présente, il a aussitôt été décidé de lancer une invitation chaleureuse à toutes les Canadiennes de la Nouvelle Angleterre, pour qu'elles soient largement représentées en cette occasion.

L'Hon. M. Chs. Langelier, le grand criminaliste canadien, F.X. Lemieux, ont aussi promis d'être présents. On dit aussi que M. Tarte, le député de l'Islet, accompagnera M. Laurier.

Sur tous les chemins de fer les prix seront réduits de moitié, nous apprend-on. Il est entendu que les Canadiens de Manchester, Nashua, Lowell, Haverhill, Lawrence, Salem, Lynn, se rendront à Boston, où ils prendront un train pour Providence, puis le bateau ou les chars pour se rendre prestement et directement à Crescent Park.

Les billets seront bons pour revenir le soir même ou le lendemain.

Dans la soirée il y aura de magnifiques feux d'artifice et ascension dans un ballon éclairé par la lumière électrique.

Le capitaine Boyden, qui donne cette réception en reconnaissance de l'encouragement qu'il reçoit des Canadiens, a chargé l'Hon. Hugo A. Dubuque, de Fall River, Mass., de lancer les invitations. Le nom de ce distingué compatriote figure en tête du comité d'organisation.

Toutes les mesures seront prises pour obtenir un succès sans précédent.

A Clean Collar
One that you can keep clean all the time—a collar that does not wilt when you get over-heated; that does not fray on the edge, or tear out at the buttonholes, and can be cleaned by simply wiping off with a wet sponge or cloth. These collars and cuffs are made by covering linen collars or cuffs on both sides with waterproof "celluloid," thus giving strength and durability. They are the only waterproof goods so made, and every piece is stamped as follows:
TRADE CELLULOID MARK.
Ask for this, and refuse to take any imitation if you expect satisfaction. If your dealer does not keep them, send direct to us, enclosing amount, and we will mail you sample. Collars 25 cts. each. Cuffs 50 cts. pair. State size, and whether stand-up or turned-down collar is wanted.
THE CELLULOID CO.,
427-429 Broadway,
New York.

UN FAUX REVENANT.

UNE VIEILLE FEMME PASSE POUR MORTE SANS L'ETRE.

Elle Vient Prouver Qu'elle ne s'est pas Suicidee.

Fall River, Mass. 26 juillet—Tous les journaux de la ville annonçaient hier soir que la noyée trouvée près de l'édifice du "King Philip Boat Club" était Mde Ann Mulvey, de la rue South Main.

Les reporters en avaient conclu que la vieille s'était noyée après une débauche un peu trop exagérée.

Personne ne vit Mde Mulvey durant la journée; elle était partie de bonne heure le matin.

Son fils Frank se rendit chez McDermott et Frères, entrepreneurs, où le cadavre avait été déposé et le reconnut pour celui de sa mère. Il donna les ordres nécessaires pour les funérailles et en s'en allant, invita tous les parents, les amis et les voisins à assister aux funérailles.

Il se rendit chez lui et était occupé à se laver le visage lorsqu'il entendit des pas dans la cuisine. Il se retourna et faillit tomber à la renverse en apercevant sa mère avec une charge de vivres dans les bras.

Tout tremblant il lui demanda: Est-ce vous, maman?

Allons donc, tu ne me reconnais pas, fit la mère surprise, as-tu bu?

Ca ne peut être vous, maman, puisque vous êtes morte.

Morte! tu deviens fou, mon pauvre enfant.

Le fils se convainquit à la fin que c'était bien sa mère qu'il avait devant lui et apprit que la vieille avait fait le blanchissage pour une famille de la ville.

Dans la soirée, sans penser à rien, la vieille se rendit chez une dame Lawless, de la rue Bay, une *amie* de Mde Mulvey, qui avait raconté aux reporters que la prétendue défunte était une vieille ivrognesse de la pire espèce.

Elle frappa à la porte et cria: "Mme Lawless!"

En voyant Ann Mulvey apparaître devant elle, elle crut que la défunte revenait lui reprocher sa calomnie et tomba à la renverse, privée de sentiments.

La même chose est arrivée chez une dame Moran et Mde Mulvey a pris le parti de ne plus se montrer, craignant de faire évanouir toutes les matronnes de la ville.

J. J. O'KEEFE & CO,
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Commis: Charles Montgrief et Claude DeLangle.
Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE.

Whiskey de
Daniel Webster,
Dix Dollars la Caisse,
Contenant DOUZE Bouteilles d'une Quarte
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE, Prop.
Salem, Mass.

Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes:
Lager Union, $1.00 la caise; Bass Val Blatz Export, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse;
Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, prix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Commis: Philias Chartier et Pierre Larivée.

F. SCHNEIDER
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) GRANDE REDUCTION
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS) DANS NOS PRIX
Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.
CANNES ET PARAPLUEIS.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPERA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.
Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles te Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
Argentereis
En grande variété et convenable pour
Present de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass

SANS ODEUR.
SOLUTION SATUREE DE CHLORIDES, DE ZINC, SODIUM, &c.
Le meilleur Désinfectant et Deodorizer du monde.
Il detruira sur le champ toutes les odeurs désagréables et gaz, aussi bien que tout germe de maladie, il arrête la décomposition, évite la contagion et purifie l'air,
GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, :-: Lawrence, Mass.
Bouteille d'une Quarte complete 35 Cts.

Paris Cloak & Suit Co.,
Central Building, -- 312 Rue Essex.
Grande Vente d'Ecoulement
DE NOTRE STOCK ENTIER
Jackets, Collerettes, Costumes et Corsages.
Collerettes en Broadcloth noir, très bien garnies, valant régulièrement $4 00.
Seulement $1.39.
Une élégante Collerette en Drap noir, garnie en dentelle, réduite de $6 50.
Seulement $2.98.
COSTUMES.
En Serge bleue tout laine, nouvelle et élégante, valant $6 50.
Seulement $3.98.
Costumes en toile (Duck) valant $1.25,
Seulement 98 cts.
Jupons séparés en toile (Duck)
Pour 69c. chacun.
Corsages en Soie et Corsages repassés, tous réduits.
Corsages prix régulier 50c.
Aujourd'hui 39c.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

M. S. DUBE, ✻ Entrepreneur de Pompes Funebres,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cercueils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfante. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
☞ Une visite est respectueusement sollicitée.
88 RUE FRANKLIN, Lawrence, Mass.
M. S. DUBE.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere Classe,
Fred C. BROWN
Prop.
Ouvert de 6 hrs. A. M. a 11 hrs. P. M.

J. H. Sheridan & Co.,
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, Whiskey, Rum, Gin, Brandy, Guiness Porter, Bass & Co. Pale Ale, Jones' Beer.
35 - RUE FRONT - 35
SALEM, MASS.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an,	$1.00
Six mois,	50
Trois mois,	.25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 1er AOUT, 1895.

Les Canadiens du Connecticut.

La dixième convention des Canadiens-français du Connecticut s'est ouverte mardi dernier à New Haven.

Le nombre des délégués était plus considérable que celui des conventions passées.

Il y a eu d'abord une messe solennelle chantée dans l'église Canadienne-française.

M. l'abbé Hermann Bruneau, docteur en théologie, professeur de rhétorique au séminaire de Nicolet, et frère de M. le curé Bruneau, de Holyoke, a prononcé le sermon de circonstance.

M. l'abbé Bruneau, dont la réputation est grande dans le district de Trois-Rivières et dont il a été question comme coadjuteur de Mgr Gravel, à Nicolet, a été plus éloquent que jamais.

La première séance de la convention a eu lieu dans l'après-midi.

Elle a été ouverte par M. Roch Quessy, échevin de la ville de Bridg port, et président du comité d'organisation de la convention.

On a immédiatement procédé à l'élection des officiers de la convention.

M. le docteur Arthur O. Baribault, de New Haven, vice président du comité d'organisation, a été élu président à l'unanimité.

Les questions discutées ont été : Le clergé national, la langue française, nos sociétés, les conventions du Connecticut, la naturalisation, la position sociale des Canadiens-français du Connecticut, la tempérance, la presse. Les orateurs ont été le Dr O. Larue, de Putnam ; le Dr Charles Leclaire, de Danielson ; M. L. P. Lamoureux, de Grosvenordale ; le Dr A. O. Baribault, de New Haven ; le Dr J. McIntosh, de Grosvenordale ; le Dr A. D. David, de Willimantic ; M. W. L'Heureux, de Meriden ; M. F. X. Nobert, aussi de Meriden ; Rémi Tremblay, rédacteur de l'*Opinion Publique* de Worcester, Mass. ; le R. P. Van Den Noort, de Putnam ; l'abbé Chagnon, de Champlain, N. Y, et plusieurs autres membres du clergé.

Cette convention a été tout particulièrement intéressante à cause des troubles religieux de Danielsonville.

La question du clergé national a donné lieu à une discussion très vive.

Le R. P. Van Den Noort s'est opposé à l'idée d'un clergé national et il a prétendu qu'il n'y avait aucune nécessité d'enseigner le français aux Canadiens dans les écoles. C'est un partisan de l'assimilation et il ne s'est pas montré autre chose durant la convention.

Quelques-uns des délégués répliquèrent que la perte de la langue entraînerait la perte de la foi.

Le R. P. Van Den Noort a répondu en citant comme exemple la race irlandaise.

Il a été alors prouvé à cet "assimilateur" qu'un très grand nombre d'Irlandais avaient changé de religion et que cette race ne pouvait servir d'exemple aux Canadiens-français des Etats-Unis.

ACTUALITES.

M. Beaugrand, directeur de la *Patrie*, est arrivé d'Europe aujourd'hui. Comme il a $30,000 d'actions dans la Banque du Peuple, de Montréal, on peut compter qu'il va mener les choses rondement.

MM. Shipman et DeMartigny ne compléteront pas avant un mois l'examen des livres de la Banque du Peuple. Ils déclarent cependant que jusqu'à cette heure tout paraît assez satisfaisant.

Dernier bulletin des élections en Angleterre :

Conservateurs	338
Unionistes	72
Total ministériel	410
Libéraux	176
McCarthyistes	69
Parnellistes	12
Total opposition	257

Dans une entrevue qu'il a eue, à Ottawa, le professeur Wiggins a dit que le niveau des grands lacs baisse chaque année et que le temps n'est pas éloigné où les chutes Niagara auront disparu.

Dans les temps reculés, les grands lacs ne formaient qu'une nappe d'eau ; les Etats situés à l'Est du Mississipi n'étaient qu'une île.

L'une des causes de cette décroissance constante du volume des grands lacs, est que les rivières qui les drainent se creusent sans cesse un lit plus profond tout en diminuant par leur frottement la terre qui forme leur rive. Mais la cause principale de ce désèchement des lacs est la diminution constant des pluies.

Un nouveau jeu de société est en train de devenir en ce moment fort à la mode dans les salons américains.

Cela s'appelle le jeu de l'oignon, et, comme on va voir, c'est un jeu de société original et tout à fait gentil.

Un jeune homme, désigné par le sort, s'étant éloigné du salon où se tiennent les jeunes filles, l'une de ces dernières croque un tout petit morceau d'oignon. Les misses se mettent alors en cercle, et le jeune homme, introduit de nouveau dans le salon, doit les embrasser toutes à la ronde, sur la bouche bien entendu, jusqu'à ce qu'il ait deviné—ou senti—celle qui a mordu l'oignon.

S'il se trompe ou s'il ne trouve pas, après deux essais consécutifs, il est condamné à manger l'oignon tout cru, en présence de la société,—et l'on passe au suivant.

Les journaux de Paris parlent d'un dîner de $20.000 donné au pavillon d'Armenonville, restaurant renommé du Bois de Boulogne, par M. Rodman Wanamaker, fils du négociant et ancien homme politique de Philadelphie. Vingt-deux invités ont pris part à ce festin. Vingt-deux des plus beaux équipages que l'on puisse trouver dans les écuries de Paris se sont rendus à la même heure au domicile des invités et les ont conduits à la salle du banquet.

Le dessert servi, un gaçon a circulé avec un sac en soie noire dans lequel chaque invité a plongé la main et en a retiré un souvenir. Ces souvenirs consistaient en épingles montées avec des perles et des émeraudes, bagues en rubis, boîtes à cigarettes en or, incrustées de diamants et autres objets de grande valeur.

Voici ce qu'on rapporte relativement au pantalon taché de sang de Napoléon Demers, accusé du meurtre de sa femme à St Henri :

Au mois d'avril dernier Demers se blessa grièvement au pouce. I eut ce doigt presque écrasé et fut obligé de se faire enlever l'ongle par un médecin. La blessure saigna beaucoup et Demers fut obligé d'interrompre son travail pendant une semaine.

Il est fort possible que lors de cette blessure, quelques gouttes de sang aient jailli sur les vêtements de Demers. Il se peut même que, dans le premier moment, suivant une habitude familière aux ouvriers, il ait essuyé son doigt blessé sur son pantalon.

Ceci, il est vrai, paraît un peu compliquer le travail de la défense ; mais, cependant, il serait toujours facile de produire les témoins qui ont assisté à l'accident.

L'Hon. Aram J. Pothier.

La *Tribune* de Woonsocket est en faveur d'un troisième terme pour le maire Pothier, en ces termes :

"Le maire actuel, Son Honneur Aram J. Pothier est l'un de nôtres. Il est maire depuis près de deux ans et nous défions qui que ce soit de venir prouver qu'il ait agi contrairement à son titre de maire.

"A quoi bon mêler de la politique dans les affaires municipales ? Ce qu'il nous faut, à la tête des affaires de notre ville, c'est un homme franc, honnête et dévoué ; un homme capable de protéger nos intérêts financiers et industriels, un homme qui suive la marche du progrès moderne et qui soit toujours de l'avant quand il s'agit de réformes municipales

"Que l'on nous amène un tel homme et, peu importe qu'il soit Démocrate ou Républicain, nous appuierons sa candidature. Voilà pourquoi nous endossons de tout cœur l'élection de Son Honneur A. J. Pothier pour un troisième terme à la mairie."

Les Allemands aux Etats Unis.

Nous lisons dans la *Vérité* :

On le sait, les catholiques de langue anglaise des Etats-Unis n'ont pas un seul journal quotidien ou même semi-quotidien. Ils n'ont que des feuilles hebdomadaires. Par contre, les catholiques de langue allemande de la république voisine ont plusieurs organes quotidiens. Le *beobachter*, de Pittsburg, Pensylvanie, est l'un de ces journaux quotidiens catholiques publiés en langue allemande. Il paraît être florissant, puisqu'il vient de renouveler tout son matériel. Notre excellent confrère du *Review* de Chicago, qui signale cette amélioration, dit qu'il est singulier de constater que, tandis que les journaux quotidiens publiés en allemand sont prospères, le projet d'établir un journal quotidien consacré à la défense des intérêts catholiques dans la langue officielle des Etats Unis est encore considéré comme peu pratique et risqué. Il y a là une "leçon de chose" pour ceux qui veulent *américaniser* les catholiques allemands, français, etc. En ce qui regarde la presse catholique au moins, les catholiques de langue allemande l'emportent, et de beaucoup, sur les catholiques de langue anglaise, par le zèle et le dévouement. Il est probable que leur ardeur s'étend à d'autres œuvres catholiques, aux écoles paroissiales, par exemple. Américaniser ces excellents catholiques allemands, ce serait certainement les jeter dans la tiédeur, peut-être dans l'indifférence.

Le Proces de Durant.

Une dépêche de San Francisco mande qu'à la demande de l'avocat de Durant, le juge qui préside les séances a permis l'émission d'un bref d'injonction interdisant à un directeur de théâtre de représenter une pièce intitulée. "Le crime d'un siècle" dont la trame repose entièrement sur le crime de l'église Emanuel.

Aux derniers avis, le directeur et quatorze de ses employés avaient été arrêtés, parce qu'ils avaient refusé d'obéir aux ordres de la cour.

Cent cinquante cinq interrogations ont été préparées, pour être posées à Charles H. Clarke, le commis voyageur d'une maison de vin, qui est maintenant à Boston, concernant la tragédie Durant à laquelle il a été mêlé.

Il paraîtrait que Clarke a quitté San Francisco pour ne pas comparaître contre l'accusé.

Nouvelles du Canada.

QUEBEC,

LES SOLDATS DU MAINE

—Le 1er régiment du Maine, qui est un des plus beaux corps militaires des Etats Unis, a décidé récemment de faire une excursion au Canada, en septembre prochain.

Il en a obtenu la permission du gouvernement américain ; reste maintenant à obtenir la permission du gouvernement canadien, qui ne peut certainement pas être refusée.

Des négociations ont été entamées à cet effet et les chefs du régiment espèrent recevoir sous peu une réponse favorable.

Le régiment sera accompagné de son corps de musique, dirigé par M. P. L. Painchaud, fondateur, et qui est composé exclusivement de Canadiens-français. Le régiment compte au si un grand nombre de nos compatriotes.

Les excursionnistes se proposent de visiter Québec, Montréal, Trois Rivières et quelques autres des principales localités de la province de Québec et donner quelques concerts.

Il est probable qu'ils seront accompagnés de l'hon. B F. Peaws, gouverneur de l'Etat du Maine, et de quelques autres personnages importants des Etats-Unis.

OTTAWA.

LES ECOLES D'OTTAWA

—L'enquête instituée par le gouvernement d'Ontario sur les écoles catholiques d'Ottawa est close depuis quelques semaines et déjà le rapport des commissaires est presque termine.

Il paraît que ce rapport sera très défavorable aux écoles séparées de la capitale dont le niveau aurait besoin d'être relevé, et on dit que les autorités religieuses y seront même blâmées.

Attendons !

LES TYPOS SE PLAIGNENT

—Il existe beaucoup de mécontentement parmi les typographes au sujet des derniers renvois à l'Imprimerie Nationale et on demande énergiquement une réorganisation du service qui ferait des imprimeurs des employés civils.

Les dernières destitutions sont tombées sur des hommes ayant été de 12 à 16 ans employés à l'Imprimerie Nationale.

Les pères de familles se trouvent exposés à être mis sur le pavé d'une heure à l'autre suivant que tel ou tel député exigent que l'on fasse une place à ses protégés et les recommandations venant d'en haut lieu sont plus considérées que le savoir-faire et le service des typos.

AYLMER

LES VICTIMES

—Le cadavre d'Alex Brophy, un des quatre jeunes gens qui se sont noyés au lac des Chênes, a été repêché près la la Pointe aux Bluets, à un demi mille de la maison de ses parents et à dix milles du théâtre de l'accident.

On a aussi répêché le corps de Walter, à deux milles plus loin.

On continue les recherches pour trouver les deux autres victimes.

TORONTO

IL ENLÈVE SA CUISINIÈRE

—Frank A. Brugle, commis-voyageur pour une épicerie en gros, à Toronto, qui a enlevé sa cuisinière, il y a trois semaines, a été pincé dans une pension de Buffalo, N. Y.

Brugle a déclaré qu'il avait déjà déploré son erreur et qu'il était prêt à retourner au Canada et à faire tout en son pouvoir pour consoler la femme et les enfants qu'il a abandonnés.

WINNIPEG,

CONFERENCES A WINNIPEG

—Une dépêche de Winnipeg nous apprend que lord Aberdeen et le lieutenant - gouverneur Schultz ont eu une entrevue à Winnipeg au sujet de la question des écoles.

M. Greenway et quelques-uns de ses collègues ont aussi eu une conférence avec lord Aberdeen à ce sujet

On dit que dans quelques jours le gouvernement fédéral fera des propositions au gouvernement manitobain.

Le *Globe* conseille à M. Bowell de retirer son "remedial order."

M. GREENWAY.

—Le cabinet manitobain se réunira tout prochainement pour étudier l'ordre en conseil fédéral, émis ces jours derniers par le gouvernement fédéral, ordre en conseil qui demande à M. Greenway ce qu'il est disposé à faire en matière de compromis relativement à la question des écoles.

M. Greenway n'est guère disposé à aider M. Bowell et ses ministres à sortir de l'impasse où ils se sont eux-mêmes enfoncés.

Etat de l'Ohio, Cité de Toledo,
Comté de Lucas.

Frank J. Cheney fait serment qu'il est l'associé snr, de la maison F. J. Cheney & Co faisant affaire dans la cité de Toledo, de l'Etat et du Comté ci-haut mentionné et que la dite maison paiera la somme de *cent piastres* pour chaque et tout cas de catarrhe qui ne pourrait être guéri par l'usage du Hall's Catarrh Cure.

FRANK J. CHENEY.

Assermenté devant moi et a déclaré en ma présence que ce 6ème jours de décembre 1886.

{Sceau} N. W. GLEASON, Notaire Public.

Le Hall's Catarrh Cure est pris intérieurement et agit directement sur le sang et les surfaces muqueuses du système. Envoyez pour certificats, gratis.

F. J. CHENEY & Co., Toledo, O

Vendu par les droguistes, 75c

POUR MARIA.

Des Italiens se Reunissent Dans Faneuil Hall.

Boston, 30 juillet.—Plus de 500 citoyens américains d'extraction italienne se sont assemblés dans Faneuil Hall, ce soir, dans le but de préparer une pétition qui sera envoyée au gouverneur de l'Etat de New York, demandant la grâce de Maria Barberi, cette jeune fille qui a été condamnée à mort pour avoir tué son amant qui l'avait séduite et abandonnée.

Rédd.—Voir notre article "Le Sort de Maria" en deuxième page au sujet de cette tragédie.

Pied Ecrase.

Daniel Reading, domicilié 165, rue Adams, un employé de la Lowell Machine Shop, s'est fait affreusement écrasé le pied gauche, vers les trois heures, hier après-midi, par une lourde pièce de fer. Il a été transporté par ambulance à l'hôpital des corporations.

Accident dans le Tremont.

J. Robinson, domicilié 169 rue Hall, s'est fracturé une jambe dans le Tremont ce matin, dans une chute. Il est à l'hôpital.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a delivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagne d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co. Lowell, Mass

Le SPINDLE Est le meilleur Cigare de 5c.
Que vous puissiez acheter. Fabriqué avec du pur Havane. Par Flood

DU NOUVEAU.

On Decouvre un Temoin qui sait tout.

HOLMES SE PREPARAIT A TUER SA 5eme FEMME.

Hatch Sait ou les Corps ont ete Caches.

Chicago, 31 juillet—On sait le nom d'un homme qui peut faire pendre Holmes en disant ce qu'il sait sur le compte de celui-ci, et cet homme est entre les mains de la justice. Son nom est Hatch, alias Bond, alias Mascot. Il purge une sentence de dix ans au pénitencier de Little Rock, Arkansas, pour vol de chevaux. Il était avec Holmes quand ce dernier a formé ses complots meurtriers, comme le concierge Quinlan, et il est prêt à dire tout ce qu'il sait. Il dira aussi où ont été déposés les corps des sœurs Williams, ayant lui-même aidé à les cacher après leur mort, et comment elles ont été assassinées. Il donnera aussi des renseignements complets au sujet du meurtre de Pietzel et de ses enfants et sur d'autres crimes de Holmes

Le détective Goyer, qui fait des recherches pour trouver la maison où il croit que Holmes a tué Howard Pietzel et a caché son corps, a découvert assez de preuves pour être convaincu que le meurtrier avait formé le projet d'assassiner sa cinquième femme, Georgiana Howard, et sa mère, Mde Yoke, de Franklin, à Indianapolis, aussitôt qu'il aurait exterminé la famille Pietzel.

Holmes avait reçu l'autorisation de sa femme, Georgiana Howard, de s'arranger avec les autres heritiers au sujet de leur propriété à Franklin, avec le consentement de la mère de celle-ci.

Par suite d'un empêchement les arrangements n'eurent pas lieu. Le détective Geyer affirme qu'aussitôt que Holmes aurait touché les quelques milliers de dollars qui revenaient à sa femme, il aurait disposé de Georgiana et de sa mère comme il a disposé des Pietzel.

Buffalo, N. Y, 31 juillet—Le maître de poste de Weston Mills, Jonathan S. Belknap, grand'oncle d'une des femmes de Holmes, a fait un récit intéressant au sujet de ses relations financières avec Holmes, qui chercha à l'exploiter et même à le tuer.

Parlant du meurtrier, il ajoute qu'il avait déjà été averti de ne pas demeurer seul avec Holmes, que c'était un mitérable. "Holmes a insis é pour que j'aille chez lui ; il voulait me faire monter sur le toit, mais j'ai refusé. Je le soupçonnais. Je suis demeuré chez lui ce soir-là contre mon gré.

"Je fus réveillé quelque temps après minuit, par le bruit de pas d'hommes dans le corridor. J'entendis quelqu'un ensuite qui essayait d'ouvrir ma porte. Je demandai qui était là. Evidemment ils étaient deux, car l'un s'en retourna, et je reconnus la voix de Pat Quinlan qui me répondit qu'il voulait venir se coucher avec moi. Je refusai de le laisser entrer. Je suis persuadé que j'aurais été tué, si j'avais laissé entrer Quinlan ou si je m'étais rendu sur le toit."

DES TACHES DE SANG

Sur le Pantalon de Nap. Demers.

LE TEMOIGNAGE DES DRS JOHNSON ET FAFARD.

L'Enquete sur le Drame de Saint Henri.

Montréal, 30 juillet.—A onze heures, ce matin, l'enquête sur le mystère de St Henri a été reprise.

Le Dr Wyatt Johnson a été le premier témoin entendu.

"Depuis quelques jours, dit-il, j'ai fait avec le Dr Fafard l'examen d'un pantalon que portait l'accusé Demers le jour du meurtre. Sur la jambe droite de ce pantalon, j'ai trouvé des traces de sang au-dessus et au dessous du genou. Quand j'ai reçu ce pantalon du chef Massy, je l'ai mis avec d'autres effets dans un paquet que j'ai scellé en présence du chef de police".

Le pantalon est alors produit comme exhibit No 15. C'est un pantalon ordinaire de travail, ce que l'on appelle d'ordinaire des "Over-All". "Après avoir soumis ce pantalon à un examen chimique et microscopique nous avons trouvé le Dr Fafard et moi qu'il portait

DES TRACES DE SANG

suivant les donnés de la science. Par la couleur du sang, nous avons jugé que ces traces n'étaient pas récentes. L'étoffe était imbibée par la matière colorante du sang.

"Ce que nous avons remarqué sur cette étoffe se dissolvait très bien dans de l'eau distillée. Suivant moi, tous les éléments pouvant amener la constatation du sang ont été trouvés sur le pantalon dont nous avons fait l'examen.

"Sur l'exhibit produit, nous avons laisse certaines parties des taches de sang pour être soumises à un examen ultérieur, si la défense l'exige.

"Nous avons aussi fait l'examen des cendres trouvées dans le poêle de la maison Demers le jour du meurtre. Nous ne croyons pas que ces cendres soient le produit ou le résultat d'habits brûlés.

"D'après l'apparence extérieure des blessures, il est impossible de dire que ces blessures aient été faites à l'aide d'une paire de ciseaux.

"On produit une paire de ciseaux comme exhibit No. 16. Ces ciseaux ont été examinés par les médecins experts, et tout les porte à croire que les taches trouvées sur ces ciseaux sont des taches ressemblant à des empreintes de sang. Toutefois, ajoute le Dr Johnson, il n'est pas impossible que ces taches aient été faites par de la peinture ou autres matières. L'une des lames de ces ciseaux a été laissée intacte pour la contre-preuve, si c'est nécessaire. Il est impossible de dire si les ciseaux ont été lavés avant d'être soumis à notre examen. Sur la serrure de la porte qui nous a été remise pour examen, nous n'avons trouvé de cristaux d'hémine. Nous avons, ajoute le témoin, pris toutes les précautions possibles pour faire cet examen.

En réponse à M. Desmarais, le Dr Johnson dit : "C'est la deuxième fois seulement que je fais des examens de ce genre. Nous avons suivi dans cet examen

LE SYSTÈME FRANCAIS

qui, dans mon opinion, est le meilleur des systèmes à suivre. Le système Guiac, que nous avons employé, est loin d'être infaillible. Je ne puis pas affirmer que les taches trouvées sur la serrure, la poignée de porte et les ciseaux soient des traces de sang. Les ciseaux, s'ils étaient fermés, ne pouvaient produire les blessures qui ont causé la mort de la défunte.

Un couteau de poche ordinaire a dû être l'instrument dont on s'est servi pour commettre le crime. Dans le sang il y a trois espèces de globules, et nous n'en avons trouvé qu'une seule espèce dans le sang remarqué sur les habits de l'accusé, c'est-à-dire les globules rouges.

"Je ne puis dire que le pantalon examiné par le Dr Fafard et moi soit le même que celui porté par Demers le jour du meurtre. Cet habit m'a été remis par le chef de police Massy le 15 juillet dernier.

"J'ai remarqué une ecchymose sur la tête de la défunte. Cette ecchymose était assez profonde et paraissait récente. Je ne puis pas dire quel est le degré de force qu'on a dû employer pour produire cette ecchymose. Celle-ci, je crois, n'a pu amener la mort. Il m'est impossible aussi de dire dans quelle direction le coup a été porté. Les blessures au cou ont dû être faites d'une manière oblique. La blessure que portait la défunte au côté droit semblait avoir été faite au moyen de

DEUX COUPS DIFFÉRENTS

"Le refroidissement d'un cadavre commence d'ordinaire au moment même de la mort. Le refroidissement complet ne se produit d'ordinaire qu'entre cinq à dix heures après la mort. Quand j'ai vu la défunte, le ramollissement des tissus n'était pas commencé encore. Il est certain que Mme Demers n'est pas morte asphyxiée."

L'enquête s'est alors ajournée à deux heures, demain.

Montréal, 1er août—L'enquête sur la tragédie de St Henri a été reprise à 2 h. 30 hier après-midi.

M. J. A. U. Beaudry, architecte, a donné quelques explications nouvelles sur le plan qu'il a fait des logis occupés par les familles Demers, Bergeron, Blain et Deguise.

Le détective Sylas Carpenter raconte ensuite les recherches qu'il a faites pour découvrir le meurtrier.

Dernière heure—Le juge Desnoyers a décidé que Napoléon Demers, accusé du meurtre de sa femme, passerait en cour d'assises, au terme de septembre prochain.

Le bruit circulait de nouveau en ville hier que Demers avait tenter de se suicider à la prison en se coupant la gorge. Toutes informations prises, l'histoire a été faite à plaisir.

A PIERREVILLE.

Un Hotel et une Tannerie Reduits en Cendres.

Pierreville, 31 juillet—Vendredi soir, l'hôtel de M. Rousseau et la tannerie de M. Denis Shooner, de Pierreville, sont devenus la proie des flammes. Les pertes sont d'environ $4 000.

Les bâtiments, etc., de M. Rousseau étaient assurés pour $1,000 mais ceux de M. Shooner ne l'étaient pas.

Une Societe Perd $1,500.

Willimantic, Con., 1er août—Par la banqueroute récente de la Dime Savings Bank, la société St. Jean-Baptiste de cette ville perd la somme de $1.500.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢
IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

COHN BROS & KLEE
SOLE AGENTS AND DISTRIBUTERS
PARK PLACE COR CHURCH ST
N. Y.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,

2 et 4 Rue Andover

Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.

Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés. Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.

Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Merrimack.

CELEBREZ LE 4 JUILLET,

Cartouches blanches, 10c la boîte, revolvers et ammunitions, hammocks et articles d'amusements d'été de toutes sortes aux plus bas prix

—CHEZ—

W. S. Bartlett,
653 Rue e rrimack 653

M. Fortier, Commis canadien

DR G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.

Assistant Canadien-français pour sa lientèle canadienne. Dents extraites à l'électricité.

CHARBON !!
CHARBON !!
CHARBON.

Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO,
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, &c.

Téléphone 1142

Quand vous Peinturez vos Edifices, employez le

B. K. & Co's,

Une Peinture de maison préparee pure, et pour les planchers employez les

Peintures U. S. N. Dick,

Sèchent en une nuit et restent dans cet état. Venez demander nos cartes de couleurs.

Vendues seulement par

C. B Coburn & Co.
35, 39, 41 Rue Market.

MITCHELL & CO.

"Points" Domestiques
Pour cette Semaine.

1000 Coupons de toutes sortes de Toile à table, (Crashes,) Ginghams, Laines, Etoffes de Sortie &c, réduits à moitié prix.

Une demie caisse, 25 pièces de Crash blanchi, pleine grandeur, 2¾ cts la verge.

Challis Anglais, vendus au commencement de la saison à 33c., il nous en reste encore quelques pièces, vous pouvez les avoir à 12½ cts.

200 verges de Lawns imprimés, vendus toute la saison à 12½c, pour s'en debarrasser, 6¼ cts la verge.

Ginghams Zephyrs, belles marchandises, un petit lot, 6¼ cts.

Mousselines à pieds, style de toilette, vert Nil, lavende et noir, 12½c, vendues à bonne heure durant la saison à 33c.

Les lots ci-haut mentionnés ne sont pas considérables, étant à la fin de la saison des affaires, mais ils sont à bon marché et vous intéressent, vaut mieux venir de bonne heure.

Nous sommes a renouveller notre magasin, et plusieurs bargains ne sont pas cites.

{o — o}

Mitchell & Co.
76 a 82 RUE MERRIMACK,
HAVERHILL, MASS.

Commis canadien—M. P. H. Bilodeau.

La Celebration pour la Fete
St Jean-Baptiste

A causé beaucoup d'excitation dans Lawrence certainement, mais ce n'est rien à comparer à l'excitation que cause cette vente extraordinaire dans les HARDES FAITES.

☞ Lisez attentivent les BARGAINS suivants :

Pour $6.50 Vous achetez vos Habits de $8, $9, $10 et $12, en couleurs claires, foncées et noires, faits en Sacque et en Froc.

Pour $10.00 Vous achetez nos Habits de $12, $13 50, $15, $18 et $20, en couleurs pâles et foncées. (Venez voir l'étalage dans nos vitrines.)

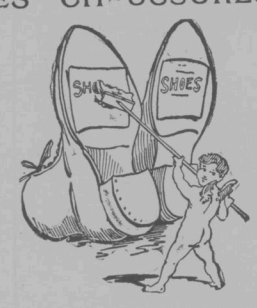
Ne retardez pas à venir vous acheter un Habit de cette vente, car ils ne dureront pas longtemps sur nos comptoirs.

Pour $3.00 Vous achetez une paire de Pantalons qui surpasse tout ce qui s'est vu dans Lawrence. Le prix ordinaire de ces Pantalons est de $4 $5, $6 et $7.

N. B.— Tous nos Habits d'Eté pour Enfants de 4 à 15 ans seront vendus pour $2.50.

HAMEL & CLOUTIER,
405 RUE ESSEX, — Lawrence, Mass.,
Enseigne de la Valise Dorée.

Orgueil Pardonnable,
LES CHAUSSURES



Que vous devez acheter sont ront celles qui durent bien, ont une belle apparence et plaisent à tous. Notre stock est de plaire à tous par ses qualités et une attraction spéciale est la réduction dans nos prix. Ici à quelques jours nous vendrons plusieurs de ces lots à de très bas prix.

200 paires de Chaussures en Dongola pour Dames, bout Opéra Oxford, à 75 cts — Dongola Opéra pour Dames unies, à $1 00.
65 paires de Chaussures de Demoiselles, en Dongola, talons plats, à 75c.
60 paires de Chaussures Oxford pour hommes, réduites de $2 00 à $1.50.
Beaux Tan Bals à $1.50, $1.75 et $2.
Beaux Cuir à patent Oxford, $1 50.
Beaux Bals en Veau, pour hommes bout Opéra, $3.00.
Pantouffles en Serge pour Dames, 30c
Congress pour Dames, 50c.
Dongola pour Enfants, bouts pliants, 50c.
Chaussures d'Enfants, en Kid, boutonnées, points jusqu'à 6, à 25c.

V. J. HUOT,
437 Rue Essex 437

F. X. VOYER,
83 Rue Harbor.
Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche ! Ne Manquez pas Ceci !

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

☞ Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

A. CHOQUETTE,
Entrepreneur de Pompes Funebres

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits et Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

agnifique corbillard Noir pour les Enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.

Carrosses de premiere classe pour mariages, Baptemes et Funérailles.

A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON,
Lawrence, Mass.

Avis.

Notre agent, M. Jules D'Amour, est autorisé à solliciter des abonnements dans toute la Nouvelle-Angleterre.

L'ADMINISTRATION

Centres Canadiens.

Lawrence

MM. Renaud, peintres, ont eu le contrat de vernir l'intérieur de l'église Ste Anne.

M. Edmond Joubert a conduit à l'autel, lundi, Mlle Amanda Chabot. Le R. P. Rémie officiait.

Mlle Zélie Bourget, employée chez T. J. Hennon, est en vacance au pays natal pour deux semaines.

La manufacture Everett va être fermée tout le mois d'août. Un avis a été mis à cet effet lundi dernier.

Samedi dernier, Mde Joseph Martin résidant sur la rue Union Methuen s'est fracturée une jambe en tombant.

M. William Beaudette, employé chez William Godfrey, marchand de meubles, est en vacance chez ses parents à l'Ile du Prince Edouard.

M. et Mde A. Cloutier sont partis dimanche dernier pour aller passer une semaine à Old Orchard Beach. Bon voyage.

Un des chinois de cette ville est à pratiquer pour aller en bicycle. Nous allons bientôt le voir sur les rues exhiber ses talents.

Mde Felix Poisson est revenue du Vermont lundi dernier enchantée de son voyage. Elle a été sept semaines dans son voyage.

M. Roch Hurteau, de Montréal, P. Q., est arrivé ces jours derniers à Lawrence, afin de s'y fixer définitivement. Qu'il soit le bienvenu.

Les pilules du Dr Lariviere, pour le mal de tête, en vente à la pharmacie Miville. Essayez-les, aussi en vente à la pharmacie Miville de Manchester, N. H.

Le conduit fournissant l'eau pour faire marcher l'engin qui donne le pouvoir aux tramways électriques a crevé, vendredi, et la circulation fut interrompue durant trois heures.

Le nouveau moulin de la Essex Co., est maintenant en voie de construction sur la rue Marston. Il sera occupé par la Lawrence Co., et Stedman & Smith de Manchester, N. H.

C'est connu, que la pharmacie Miville est l'endroit par excellence pour les prescriptions et tout autre article de toilette pour dames et messieurs. Ses sodas sont insurpassables.

M. Wilfrid Robichaud, le commis populaire de A. W. Stearns & Co, est en vacance pour trois semaines. Il est parti pour le Canada où il visitera Montréal, Québec et Chicoutimi.

M. E. Kouhardt, propriétaire du moulin de laine, rue Union, est à construire un nouvel édifice de 75 x 30 aux environs de sa manufacture. Il devra placer son bureau dans cette bâtisse.

Mlle Rosanna Couture, qui est allée au dispensaire du Dr Brodeur, de Montréal, P. Q., afin de subir une opération, écrit à ses parents qu'elle est bien portante et espère revenir dans un mois.

Outre la vente des habillements de $6.50 et $10.00, Hamel & Cloutier font une vente de pantalons de $3.00 qui surpasse tout ce qui ne s'est encore jamais vu dans Lawrence. Le prix ordinaire de ces pantalons sont $4.00, $5.00, $6.00 et $7.00.

Un inconnu a loué un cheval à l'écurie de MM. Chas. E. Lacaillade, samedi soir, pour faire un tour de voiture. A 1 h. 30 on a trouvé l'animal mort à Methuen. On pense que la bête a été conduite à trop grande vitesse. Les autorités sont à la recherche du coupable.

L'excursion organisée par M. S. Viger a été un succès. 78 personnes ont quitté Lawrence jeudi dernier pour Ste Anne de Beaupré. M. Viger a accompagné les excursionnistes jusqu'à Portland, Me., et tous ont paru enchantés de la manière dont les choses ont été faites.

Le hypophosphate de chaux des frères Maristes préparée par l'Arsac. Préparation française très efficace dans les affections de la poitrine, du système osseux et des scrofules, recommandée aux enfants et aux personnes d'un tempérament faible et délicat. Aussi sodas les plus purs et les plus délicieux. En vente chez Felix Poisson, encoignure des rues Franklin et Common.

Qui d'entre vous, aimables lecteurs et lectrices, n'aiment pas à se rafraichir dans les journées chaudes de la saison? Si vous voulez prendre un conseil: allez tout droit chez MM. Morin & Fréchette, rue Hampshire, en face de leur magasin d'épiceries. Là, vous goûterez les meilleurs sodas, les crêmes à la glace les plus recherchées, les gâteaux les plus succulents, etc., etc. Faites-en l'essai et vous y retournerez bien des fois.

Le Dr J.D. Delisle, qui a passé l'année dernière dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, du nez, (tel que le catarrhe) de la gorge, des oreilles et de la vessie, et pour donner plus de satisfaction à ses clients, le Dr Delisle ne s'occupera que des maladies ci-haut mentionnées Bureau, No. 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover, Lowell, Mass. Consultations, de 2 à 4 et 7 à 8, p. m. Résidence, 420 rue Fletcher.

L'écurie de louage et de vente de chevaux canadiens de MM. Chs et Elie Lacaillade, 444 rue Common, contient le plus bel assortiment de voitures et chevaux, hacks pour mariage et pour baptême à meilleur marché de Lawrence, ainsi que voitures doubles et simples, les meilleures de la ville et aux plus bas prix. M. P. Côté, qui a la direction de l'établissement se fera un plaisir de satisfaire tous les canadiens qui viendront l'encourager.

C. & E. LACAILLADE,
444 rue Common.

Noye.

George Pothier, âgé de huit ans, fils de M. Aldophe Pothier, marchand de chaussures au No 582 rue Common, s'est noyé dans la Spicket, mardi à 4 heures, en se baignant. Le corps de l'enfant n'a été trouvé qu'à quatre heures. Nos condoléances à M et Mde Pothier.

A Vendre.

Tout le contenu d'une maison de pension comprenant 18 chambres, situé dans un des plus beaux centres de Lawrence. Coin des rues Amesbury et Common. La maison a toujours au moins de 25 à 30 pensionnaires. Pour raison de santé les soussignés désirent vendre le tout à des conditions faciles.

ARTHUR BEAUCHESNE, Prop.
No. 323 rue Commun.

Avis Special aux Canadiens-francais de Lawrence.

Le magasin situé au No. 421 rue Essex autrefois occupé par les demoiselles O. Jean & Co, a été acheté par le soussigné qui desire informer les dames et demoiselles de Lawrence qu'il continuera le commerce de chapeaux et d'articles de fantaisie et qu'il s'est assuré les services des mêmes demoiselles, employés dans ce magasin, et il s'efforcera de plaire aux Canadiens-français qui voudront bien l'encourager. Durant les deux prochains mois toutes les marchandises seront réduites à des prix jamais vus avant aujourd'hui pour la qualité. Avantage spécial dans le departement des chapeaux.

Employées: Mlles Léontine Bourget, modiste; Héliante Hamel, commis; Constance Bossé, commis. John T. Golden, successeur de O. Jean & Co., 421 rue Essex.

Naissances.

Le 24 juillet, Mde Octave Bouchard, un fils, baptisé sous les prénoms de Joseph Ed. Léonce. Parrain et marraine, M. Joseph Pelletier et Mlle Joséphine Bouchard.

Le 24 juillet, Mde Alex. Lafrenière, un fils, baptisé sous les prénoms de Joseph Ed. Alphonse. Parrain et marraine, M. Donat Lafrenière et Mlle Amanda Caron.

Le 25 juillet, Mde Hormisdas Breault, une fille, baptisée sous les prénoms de Marie Stella Olida. Parrain et marraine, M. Arthur Grenier et Mlle Marie Lemay.

Le 27 juillet, Mde Homère Fortin, un fils, baptisé sous les prénoms de Eugène Hercule. Parrain et marraine, M. Hercule Fortin et Mlle Joséphine Blais.

Le 28 juillet, Mde Elie Bélanger, une fille, baptisée sous les prénoms de Marie Eva. Parrain et marraine, M. Jeffrey Lambert et Mlle Rosalie Desrochers.

Le 29 juillet, Mde Charles Champagne, une fille, baptisée sous les prénoms de Louisa Aurore. Parrain et marraine, M. Hilaire Dubois et Mlle Délia Champagne.

Le 30 juillet, Mde Joseph Plouffe, une fille, baptisée sous les prénoms de Marie Alice. Parrain et marraine, M. et Mde Paul Dubois.

Déces.

Le 25 juillet, Marie Délima Chabot est décédée à l'âge de 5 mois. Les funérailles ont eu lieu le 26.

Le 27 juillet, Lizzie Callahan est décédée à l'âge de 2 ans. Les funérailles ont eu lieu le même jour.

Le 27 juillet, Joseph Alfred Lamiraude est décédé à l'âge de 7 mois. Les funérailles ont eu lieu le 28.

Le 27 juillet, Joseph St Germain est décédé à l'âge de 3 mois. Les funérailles ont eu lieu le 28.

Le 27 juillet, Emma Bazin est décédée à l'âge de 1 an et 6 mois. Les funérailles ont eu lieu le 29.

M. S. Dubé avait la charge de ces derniers enterrements.

Le 24 juillet, Fred. Duval est décédé à l'âge de 10 mois et 24 jours. Les funérailles ont eu lieu le 26.

Le 29 juillet, Arthur Caron est décédé à l'âge de 3 mois et 9 jours. Les funérailles ont eu lieu le 30.

Le 29 juillet, Arsène Guilmet est décédé à l'âge de 6 mois. Les funérailles ont eu lieu le 30.

Le 29 juillet, Arthur Bellemare est décédé à l'âge de 1 mois.

Le 30 juillet, George Pothier est décédé à l'âge de 8 ans. Les funérailles ont eu lieu le 1er août.

Ces enterrements ont été faits par M. Azarie Choquette.

Mariage Fashionable.

HAMEL-AUGER

A Manchester, N. H., à 8 heures, lundi matin dernier, notre artiste populaire William Hamel de Lawrence unissait sa destinée à celle de Mlle Jennie Auger, de Manchester, N. H.

Le Révd Père Chevalier a béni l'union de l'heureux couple. Il y eut grande messe avec diacre et sous-diacre.

Les témoins étaient MM. Désiré Hamel, père du marié et Nadab Auger, père de la mariée.

Après la cérémonie les parents ont participé à une collation vraiment princière chez le père de la mariée.

Plusieurs magnifiques cadeaux ont été présentés à l'heureux couple. A 4.35 heures les mariés sont partis pour Boston et Nantasket Beach pour y passer leur lune de miel.

Haverhill

LE COURRIER est en vente aux endroits suivants:

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

Tout passe en ce monde, même les boutons, taches de rousseur, le "masque," et toutes les affections de la peau, si vous faites usage de la Royal Cream, préparée par le Dr J. D. Delisle & Co., Lowell, Mass., et en vente chez tous les pharmaciens, 75c la bouteille.

Une Ligne de 45 Milles.

Il y a maintenant en exploitation 45 milles de chemin de fer électrique, comme suit: De Nashua à Lowell, 14 milles; de Lowell à Lawrence, 9; de Lawrence à Haverhill, 7; de Haverhill à Merrimack, 6; de Merrimack à Amesbury, 4; d'Amesbury à la mer, 5.

Salem

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants:

P. J. Donovan 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.
Calixte Rousseau, 47 rue Harbor.

M. Lévesque, du Naumkeag Clothing Store, est allé à Lowell lundi dernier.

M. J. Richard, autrefois de cette ville et maintenant de Lowell, était en visite ici ces jours derniers.

On nous informe que le Révd. J. O. Gadoury, curé de notre église canadienne, répondra à la sante du clergé canadien au banquet de la grande démonstration au Crescent Park Riverside, R. I.

Nos lecteurs sont informés que M. Calixte Rousseau, 47 rue Harbor, a en vente quelques volumes du Grand Banquet Laurier à Boston. Ceux qui désirent se procurer ce précieux souvenir voudront bien s'adresser de suite à M. Rousseau.

A Vendre a Lowell.

Un superbe étal de boucher et un beau stock d'épiceries; aussi chevaux, voitures et fournitures de magasin de première classe. Bon local. S'adresser à

A. GAUTHIER,
Bureau de l'ETOILE.

Lowell

Grand View, ce lieu d'amurements sur le bord de la rivière, a été réouvert.

Ce matin, les Odd Fellows de Centralville sont allés en tramway jusqu'à la mer.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

James Putnam a été arrêté hier soir pour vol d'outils pendant la nuit dans la manufacture de voitures d'Eward P. McCoy, rue Thorndike.

Une équipe d'ouvriers, à l'emploi de la ville, est à travailler au prolongement de la rue Princeton, un chemin qui conduit à North Chelmsford, L'ouvrage avance rapidement.

CANADIEN MIS A SEC

IL SE FAIT VOLER $470 PAR DE FINS FILOUS

Qui se Disaient Envoyés par un Millionnaire

LE COFFRET NE CONTENAIT QUE DE VIEUX PAPIERS

Le Cordonnier Allard Pleure la Perte de son Argent.

Samedi, le 20 juillet, un homme se présenta chez M. Wm Allard, qui tient une boutique de cordonnier au No 39 rue Salem, et lui dit: "Ah! vous travaillez encore ici!"

M. Allard lui répondit affirmativement, et il se rappela avoir vu le même homme il y a à peu près un an.

La conversation ne tarda pas à s'engager sur différents sujets. La causerie terminée, l'étranger partit, mais il revint lundi le 22 du courant, et dit à M. Allard qu'il venait de recevoir une lettre de son cousin, un nommé Morel qui était millionnaire et demeurait à Peterboro. Il ajouta que le millionnaire désirait placer sa petite fille dans une famille Canadienne. Elle était dans une famille irlandaise à Portland, mais il préférait la voir chez des canadiens. Il ajouta que si M. Allard désirait se charger du soin de cette petite fille, il recevrait pour son trouble deux mille dollars par année; de plus la petite fille avait $50,000 en son nom qu'elle devait laisser à ceux qui en prendraient soin, si elle venait à mourir.

M. Allard en parla à son épouse et ils consentirent à se charger de l'enfant.

Sur ce l'homme leur dit que son cousin enverrait un représentant le lendemain et qu'ils le rencontrerait au bureau de poste. Le représentant devait avoir un mouchoir à la main, ce qui le ferait reconnaître. Or, mardi, M. Allard, en compagnie de son nouvel ami, se rendit au bureau de poste où le prétendu représentant du millionnaire fut rencontré. En effet il portait un mouchoir dans une main et dans l'autre un sac de voyage. Les trois hommes se rendirent ensemble à la résidence de M. Allard, au No 3 rue Bowers, et le marché fut conclu. Le prétendu représentant du millionnaire déposa entre les mains d'Allard comme garantie une petite boîte de fer blanc qui renfermait la jolie somme de $2000.

Mais tout à coup le représentant dit qu'il n'était pas raisonnable que lui seul donnât une garantie et il demanda à M. et à Mde Allard s'ils n'avaient pas quelques piastres à déposer avec son argent qu'il laisserait chez eux avec son porte manteau.

Mde Allard dit alors qu'elle avait $470 à la banque.

Les deux filous lui demandèrent si elle ne pouvait avoir cet argent. Mde Allard ayant répondu affirmativement, ils consentirent à attendre son retour de la banque. Elle alla à la "Merrimack River" sur la rue Middlesex, retira les $470, les apporta à la maison et les déposa dans la boîte de fer-blanc avec les $2,000 du représentant du soi-disant millionnaire. La boîte fut fermée à placée dans un porte manteau, sous les yeux de M. et de Mde Allard pour les bien convaincre que tout était correct. Après avoir parlé pendant quelques instants, nos individus se décidèrent à emporter le porte manteau. L'un des deux filous prit la boîte et la remit à Mde Allard en disant qu'il reviendrait le lendemain avec la petite fille.

Avant de partir, il donna comme présent un billet de $20 à Mde Allard.

Il va sans dire qu'ils ne sont jamais revenus, et lundi soir M. Allard ouvrit la boîte. Grande fut sa surprise de n'y trouver que deux vieux journaux.

Il alla avertir la police mardi et l'on recherche les deux filous en tous sens.

Le premier des hommes qui a paru dans cette affaire est un gaillard de 5 pieds et 8 pouces, gros et gras, aux joues roses, cheveux rougeâtres; il portait chapeau brun et un habit noir, avec montre et chaîne en or.

L'autre était grand d'à peu près 5 pieds et 6 pouces, petite moustache, cheveux chatains, chapeau brun pâle, habit bleu gris et chaussures fauves. Il avait chaîne et montre en or. Ils sont tous deux des Français ou du moins parlent à la française.

TENTATIVE DE VOL.

Le Conducteur de l'Ambulance Assailli sur la rue Middlesex.

Une autre tentative de vol sur la personne a été commise la nuit dernière, vers minuit, sur la rue Middlesex, près du nouvel entrepôt du Hamilton.

Dennis O'Neil, le conducteur de nuit de l'ambulance, se rendait à sa besogne lorsqu'il fit la rencontre de deux vauriens qui s'aperçurent bien vite que M. O'Neil portait une jolie montre.

L'un des vagabonds fit un bond, tendit le bras comme pour s'emparer de l'objet de sa convoitise.

O'Neil évita le coup de poing que lui porta le rôdeur de nuit et se mit à crier "police" de toute la force de ses poumons.

Sur ces entrefaites, un passant arrriva, et les vauriens, le prenant pour un agent de police, décampèrent prestement.

O'Neil alla raconter son aventure au poste de police et on lui conseilla de porter dorénavant un bâton.

Notre Nouveau Probleme.

"Il y a 25 ans Montréal contenait 145.000 habitants; en 1885 une épidémie lui enleva 3.000 habitants, et aujourd'hui la population de cette ville est estimée à 300,000. On demande qu'elle sera la population de Montréal dans 40 ans, si l'accroissement est aussi considérable proportionnellement que pendant les 25 dernieres années et si aucune épidémie ne sévit."

Elle Voulait Mourir.

Hier, Mary Dubé, une femme de 45 ans de cette ville, alla s'enivrer à Lawrence et tenta de se suicider en se jetant dans un canal.

On l'empêcha de commettre cet acte de désespoir et la police la conduisit au poste.

En cour, elle expliqua que la perte d'un billet de cinq dollars lui avait causé tant de peine qu'elle avait voulu mourir; mais elle promit de ne plus recommencer.

Elle recevra sa sentence un peu plus tard.

FAIBLE DIVIDENDE.

INTERESSANTE VISITE DANS NOS MANUFACTURES.

Les Gages vont etre bientot Hausses.

A l'assemblée des directeurs de la Lowell M'f'g Co., hier après-midi, un dividende de $15, le premier depuis 1893, a été déclaré. C'est un peu plus de 2 par cent.

Depuis quelques années, la Carpet company a passé à travers une série de difficultés qui l'ont empêché de produire des dividendes.

En 1892 deux dividendes de $20 furent payés, mais les actionnaires n'ont rien reçu depuis ce temps-là.

Une visite dans les fabriques de cotonades de cette ville nous a fait remarquer la joie des employés à la perspective de l'augmentation de gages qui leur a été promise pour le 5 août. Ce jour-là des placards seront affichés dans toutes les fabriques annonceront la bonne nouvelle.

Malgré que le marchéne soit pas aussi avantageux qu'ils le désirent, les agents ne se plaignent pas trop; ils espèrent que l'automne leur amènera des commandes pressantes.

Au Boottson construit et répare le ce temps-ci. Dans le No 6, on est à changer 15 000 fuseaux Lawyer, très ancien, pour des nouveaux fuseaux achetés de la Rabbeth Spindle Co. Au No 3, on pose aussi de nouveaux fuseaux et les vieux métiers sont remplacés par d'autres plus neufs.

Aujourd'hui sera payé le dévidende semi annuel de $3 par action, déclaré il y a quelques semaines par la Massachusetts Company. La production la plus considérable en six mois par cette compagnie s'est terminée le 1er juillet dernier. Pendant ces six mois 28 976,002 verges de cotonnades ont été manufacturées en 1477 heures de travail, ce qui s'élève à 16,1464 milles de tissu, faisant une moyenne de 11 17 milles manufacturés chaque heure.

On dit que le surintendant de la Lowell Machine Company a dû refuser des commandes aux anciens prix, à cause d'une hausse récente sur le fer.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait des fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseurlures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co
Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinitz Compound.

Louis Alexander,
Tailleur Importateur,
65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous invliter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition

LE MEURTRE A MONTREAL

AZARIE GAUTHIER ETAIT FOU DE JALOUSIE

Le Trousseau de la Victime etait Presque Termine

LE MEURTRIER RUGIT COMME UNE BETE FAUVE.

La Douleur des Parents, le Desespoir de la Mere.

Montréal, 31 juillet—Voici les détails supplémentaires de ce drame passionnel que nous n'avons pu donner hier. Le nom de la victime est Célina Consigny; le meurtrier s'appelle, de son vrai nom, Azarie Gauthier et est cigarier de son état.

Depuis quelque temps, un jeune homme et une jeune fille avaient l'habitude de se rendre plusieurs fois par semaine à l'établissement de Mme Lacasse, d'y louer une chambre et d'y passer quelques heures. Vers deux heures hier les amoureux arrivaient à leur "rendez-vous" habituel et paraissaient de joyeuse humeur. Mme Lacasse ne remarqua rien d'étrange dans leurs manières et ils semblaient être en très bons termes. Ils s'enfermèrent comme d'ordinaire dans un appartement que leur désigna la maîtresse de céans.

Vers 3 h 30, toutes les personnes qui se trouvaient dans la maison, une espèce d'hôpital de dames, furent effrayées par quatre ou cinq coups de revolver qui semblaient partir de l'étage supérieur de l'établissement. En même temps une foule considérable se rassemblait dans la rue en face du numéro 19.

Mde Lacasse, à ce moment, était assise avec quelques membres de sa famille dans la salle à dîner de la maison. Elle se précipita vers la chambre d'où paraissaient venir les détonations et frappa à plusieurs reprises dans la porte. On ne lui répondit pas tout d'abord. Mde Lacasse, alors soupçonnant toute la grandeur du crime qui venait d'être commis chez elle, commanda d'ouvrir, sans quoi elle irait chercher la police. Gauthier fit alors tourner la clef dans la serrure, et Mme Lacasse se trouva en face d'un bien triste spectacle. Une odeur de poudre prenant à la gorge s'exhalait de la chambre. Gauthier tenait dans ses mains un revolver, et la jeune femme à demi-vêtue gisait sur le plancher, et baignant dans son sang. Elle avait à la tempe droite une large blessure d'où le sang s'échappait aussi en grande quantité de deux autres blessures infligées au côté droit de l'estomac et coulait dans une noire traînée de poudre sur la poitrine de la jeune femme. On pouvait aussi voir qu'une quatrième blessure avait effleuré le bras droit de la malheureuse. Le meurtrier, sans que l'entrée de Mme Lacasse parut l'affecter en aucune manière, continua sa toilette, tenant toujours son revolver de la main droite. De larges taches de sang sur le lit attestaient qu'une lutte désespérée avait eu lieu entre le meurtrier et sa victime. Il était évident que la jeune femme, après avoir reçu une première balle dans la tête s'était, dans un suprême effort pour échapper à l'assassin, jetée sur le côté droit du lit pour chercher à ouvrir la fenêtre et appeler du secours. C'est dans cette position qu'elle avait reçu une seconde balle dans l'estomac. Une troisième balle lui avait fracturé le bras droit avec lequel elle voulait ouvrir la fenêtre. Un quatrième coup de feu tiré à bout portant avait rejeté la mourante par terre. La balle cette fois encore s'était logée dans la poitrine. Sur les murs de la chambre il y avait de nombreuses traces de sang.

La robe, le chapeau, le parasol et les vêtements de dessous de la jeune femme étaient dispersés çà et là dans l'appartement. La défunte n'avait pour la couvrir qu'une chemise et des bas noirs. Gauthier, avant d'accomplir son crime, s'était presque complètement habillé. Il n'avait plus qu'à passer son habit, quand Mde Lacasse est arrivée.

"Elle s'est tuée elle-même," a dit alors le meurtrier.

Le jeune Lacasse, fils de la maîtresse de la maison, courut alors avertir la police. A la porte il rencontra le constable Wade, qui se précipita vers l'appartement, théâtre du crime.

"Où est le revolver"? demanda-t-il à Gauthier.

"Ici, répondit ce dernier, dans ma poche."

Il remit alors à l'homme de police l'arme fatale, en lui disant: "Je me serais tué moi-même, mais il ne me restait plus de balles."

En même temps les constables Connors et Lebœuf arrivaient du poste central de police et s'emparaient du meurtrier.

A l'arrivée du prêtre, la victime était morte; elle n'avait pas vécu dix minutes.

Le corps a été transporté à la morgue et le prisonnier à la prison.

AU CACHOT.

Il était très pâle; ses vêtements étaient en désordre et portaient des empreintes de sang. Au poste de police il dit se nommer Azarie Gauthier, être âgé de 27 ans et demeurer au No 170 rue St. Martin. Les constables ne lui laissèrent que ses habits de dessous pour lui enlever toute idée de se pendre. Il se prit alors à pleurer à chaudes larmes et à se plaindre du froid.

Il parla longuement de sa pauvre mère. Plus tard, il demanda certains remèdes qu'il avait l'habitude de prendre et dit au chef Hughes: "Je ne suis pas pour vivre, je vais mourir; vous voyez bien qu'il m'est impossible de me suicider, je n'ai aucune arme, mais dans trois jours je serai mort." Il est d'une taille au dessus de la moyenne, mais d'une maigreur excessive. Dans son cachot il hurlait, se jetait par terre. Il tuerait parfois ses sens et perd il d'une manière assez intelligente. C'est dans un accès de jalousie, dit-il, qu'il a commis le crime dont il est accusé aujourd'hui. Il prétend que sa fiancée lui a cherché querelle en lui disant qu'elle ne l'épouserait pas à cause de son état de santé.

IL SE MEURT DE CONSOMPTION.

Gauthier aurait même déclaré à son frère que sa Celina Consigny avait sur lui une puissance telle qu'il se sentait à s'en débarrasser.

"Cette affaire va tuer ma mère, disait Gauthier au milieu de ses sanglots et de ses hurlements. Ah! mon Dieu! que c'est terrible! Elle me le disait bien, ma vieille mère, que cela tournerait mal. Je n'ai pas voulu l'écouter. Mon Dieu, pitié, pitié pour moi et pour ma vieille mère."

Gauthier a eu plusieurs crises nerveuses durant la nuit dans son cachot.

Le lendemain il était plus calme et l'on prit son portrait.

LA FAMILLE DE L'ASSASSIN

Gauthier vivait dans un humble appartement rue St Martin. Sa famille se composait de sa mère, d'un jeune frère et de lui-même. Son frère travaille aux usines du Grand Tronc. Il a une sœur, mariée à M. Léon Leblanc, rue St Jacques. Sa malheureuse mère et Mde Leblanc n'apprirent l'affreuse tragédie que vers les six heures du soir par l'entremise d'un voisin.

Le reporter a été alors témoin d'un spectacle bien triste. La douleur des parents tait effrayante à voir. La pauvre mère se tordait les bras et ne voulait pas croire que ce fut la vérité. Des voisinés et des amis offraient en vain des consolations à cette mère affligée.

Mde Leblanc répétait: "Hélas, mon Dieu, ce n'est que trop vrai." Et les deux femmes sanglotaient à fendre l'âme.

ENTREVUE AVEC LA MÈRE.

Un reporter s'est rendu chez M. Consigny, père de la victime. Celina était une de ses huit filles dont deux sont mariées. Mde Consigny, en apprenant la terrible nouvelle, a perdu connaissance. Quand elle eut repris ses sens elle a raconté que Gauthier fréquentait sa fille depuis assez longtemps, qu'il passait pour travaillant et sobre et qu'elle lui avait accordé la main de Célina. Les deux jeunes gens sortaient souvent. Le jour du mariage avait été fixé. La cérémonie devait avoir lieu lundi prochain, et depuis quelques jours, Célina et sa mère travaillaient à terminer le trousseau.

Il sont sortis pendant la journée sous prétexte d'aller acheter l'anneau nuptial.

Il paraitrait que ce même Gauthier a déjà subi il y a quelques années un procès pour meurtre, mais a été acquitté, vu qu'il avait tué à son corps défendant.

L'enquête du coroner est commencée.

(Demain nous aurons les détails de l'enquête, etc.)

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi à faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu à peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,
WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants: — N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants: — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin, Oscar Courteau, Dr J. G. Burque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants: — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES,
Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera ...

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,
523 RUE ESSEX.

EDOUARD COURTEMANCHE, Prooritaire.

D. THEBERGE
164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARRON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND
188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servir avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

GRANDE RECEPTION,

Aux Canadiens-Francais de la Nouvelle-Angleterre,

Le 12 Aout Prochain au Crescent Park,
Riverside, R. I.

L'HON. WILFRID LAURIER, Chef de l'Opposition à Ottawa,

L'HON. CHS LANGELIER, Ex-ministre du Gouvernement Mercier et M. F. X. LEMIEUX, le célèbre criminaliste et Député du Comté de Bonaventure à la Législature de Québec,

Seront présents et adresseront la parole en français aux Canadiens-Français de la Nouvelle-Angleterre.

L'HON. M. HUGO A. DUBUQUE, de Fall River, sera aussi présent et adressera la parole.

☞ La plus grande démonstration qui ait jamais été donnée aux Etats-Unis en l'honneur des Canadiens-Français.

La Reception Commencera a une heure, P. M. — Banquet le soir a six heures.—Discours, Concert et Feux d'Artifice le soir a 8 hrs.

Prix des Billets pour le Banquet Un Dollar.

Dames admises au Banquet au même prix du billet.

Pour l'achat des Billets du Banquet s'adresser à

N. MALENFANT, Sec. du Comité de Reception.
Crescent Park, Riverside, R. I.

FEUILLETON
No. 2

—— LES ——

Lendemains du Crime

GRAND ROMAN A SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE.

PROLOGUE.

LE FAUX.

III

(*Suite*)

—C'est pour moi les 20 francs?

—Oui.

—Oh! merci, monsieur. Jamais on ne m'en a donné autant.

La moribonde écoutait comme dans un rêve. Elle n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles. Elle se figurait qu'elle dormait et que c'était un songe qui se déroulait devant ses yeux éblouis. De l'or, des billets. Il y avait si longtemps qu'elle n'en avait vu!

M. Châteauroux vint à la concierge.

—Il faut que je vous donne un reçu, dit la femme. Mon mari le fera.

—Tout à l'heure. Ecoutez moi d'abord.

—Je suis tout ouïes, comme on dit à Beaumarchais, où je vais quelquefois,—pas souvent, vu que mon mari préfère Ba-ta Clan.

—Il y a bien par ici un marchand de meubles?

—Oh! ce n'est pas ce qui manque.

—Dites-lui de faire envoyer immédiatement au second étage, dans l'appartement que je viens de louer, un lit, un berceau, une table, une commode, avec tous les objets de literie pour le lit et le berceau, et d'installer ça immédiatement pour qu'on puisse y coucher ce soir.

—Bien, monsieur.

—De plus, voici de l'argent pour acheter du bois, du charbon, de la vaisselle, du linge. Vous ferez monter cinq cent kilos de charbon, et vous allumerez immédiatement du feu dans la chambre à coucher.

—Oui, monsieuur.

—Est ce compris?

—Parfaitement.

—Si je suis content de vous, vous n'aurez pas à vous plaindre.

—Monsieur sera obéi au droit et à l'œil, comme disait Napoléon Ier.

Et la femme électrisée, dégringola l'escalier.

En chemin elle croisa M. Anselme, qui montait, les bras chargés de victuailles.

—Voyez, ma-chère, vous avez de la chance, vous! C'est le Pactole que vous avez amené chez vous. Savez-vous où je vais de ce pas?

—Non.

—Acheter des meubles.

—Pour meubler le second.

—Pour quoi?

—Dame, ce n'est pas pour moi. Je n'ai pas de ces veines. Du charbon, du linge, de la vaisselle, un vrai branle-bas, quoi? Et vous emménagez ce soir.

—Nous emménageons? bégaya le malheureux qui ne comprenait pas.

—Parbleu! Vous pensez bien que ce n'est pas l'empereur qu'on va loger là. Il est mieux aux Tuileries, bien sûr, malgré que ce second va sembler un petit palais.

—Je ne sais pas s'il se nomme Châteauroux, mais moi, je l'appellerais Chateau Crésus. N'importe! C'est une veine de tomber sur un homme le cet acabit; on n'en trouve pas tous les matins un pareil sur sa descente de lit. Mais je bavarde, et je n'ai pas trop de temps.

La concierge dégringola l'escalier et son locataire continua son chemin, lentement, ployant, pour ainsi dire, sur le faix des bonheurs qui tombaient aujourd'hui sur lui, aussi soudains, aussi sûrs que l'avaient été les malheurs autrefois.

Quand il entra dans la chambre il trouva sa femme pleurant des larmes de joies et de reconnaissance.

—Ah! mon ami, s'écria-t-elle, remercie encore monsieur, remercie-le bien. Tu ne le remercierais jamais assez quand tu le remercierais pendant le reste de tes jours. Si tu savais ce qu'il fait pour nous!

—Oui, la concierge me l'a raconté.

Il se tourna vers M. Châteauroux, les yeux noyés de pleurs d'attendrissement.

—Ah! monsieur, dit-il, le reste de mes jours...

Il ne put achever, il suffoquait. Il regarda la petite.

—C'est pour ma fille surtout, pour ma femme. Je croyais que j'allais les perdre tous les deux. Et je n'ai jamais eu d'autre affection, jamais. Si vous saviez comme j'ai été malheureux! je n'ai jamais eu ni père ni mère, j'ai été élevé par l'Assistance publique, mis en apprentissage et ce que j'ai appris je l'ai appris moi-même.

Je n'avais jamais eu d'affection. Mon cœur était resté mort pour ainsi dire, quand je l'ai vue. Nous étions voisins. Elle était malheureuse comme moi, vivant dans l'isolement et l'abandon, avec un mari qui ne rentrait à la maison que lorsqu'il était ivre, et qui la battait. A plusieurs reprises, sans moi qui veillais sur elle, qui ne dormais pas quand je la sentais menacée, il l'aurait tuée. Elle m'a payé ma protection de son amour, puis, le mari parti, nous avons réuni nos deux solitudes, et c'était le bonheur, le seul rayonnement de ma vie, et quand elle m'a donné cette enfant, ma fille, il me semblait qu'il n'y avait pas sous le ciel d'hommes aussi heureux que moi. Hélas, cette joie fut courte!

La maladie est venue, la misère, la nuit. Tout allait me quitter, tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'aime.—Mais je vous ai vu, vous êtes venu, et tout peut-être va m'être rendu.

—Nous allons faire notre possible pour cela, dit M. Châteauroux, qui avait peine à cacher son émotion.

—Je n'aurai jamais assez de toute ma vie, bégaya le malheureux Anselme.

—Ecoutez, dit l'industriel, si vous me remerciez encore, je m'en vais. Je suis assez récompensé de ce que je fais en voyant votre bonheur. D'ailleurs ce n'est qu'une avance que je vous fais. Je compte bien rentrer dans mes déboursés.

—Oh! demandez moi...

—A partir de demain, d'abord, vous allez travailler.

—Il y a si longtemps que je le demande!

—Vous gagnerez pour commencer 250 fr. par mois.

—C'est le ciel qui s'ouvre, dit le malheureux. Et, se tournant vers sa femme, il ajouta:

—Nous sommes sauvés, tu vois, femme, au moment où nous nous désespérions le plus!

La femme se tenait assise sur son lit. Elle donnait à manger et à boire à sa petite fille qui souriait de bonheur.

—Je vais descendre, dit M. Châteauroux, pour veiller à l'installation du second, puis je remonterai vous dire quand tout sera terminé. Pendant ce temps, vous allez vous restaurer un peu. Vous devez en avoir besoin. Et surtout plus de remerciements. Je ne fais que ce que je dois faire.

Et il disparut.

L'homme et la femme se regardèrent.

—C'est Dieu, dit celle ci, qui nous a envoyé un de ses anges. Où l'as tu rencontré?

Anselme raconta à sa femme ce qui s'était passé.

—Voilà un homme, dit-elle, que tu vas servir avec le dévouement d'un esclave.

—Un homme qui pourra me demander un jour mon sang, ma vie.

—Ce ne sera pas assez encore, car il va sauver de la mort ta fille et toi.

—Et toi?

La malheureuse secoua la tête.

—Oh! moi, ne pense pas à moi. Quoi qu'il arrive, je partirai heureuse maintenant.

—J'espère bien que tu ne partiras pas. Je pourrai te soigner, maintenant, avoir un médecin, des remèdes... Je vais gagner de l'argent... Nous serons riches... Notre fille sera bien mise. Elle ira à l'école comme une demoiselle. Je travaillerai tant, avec tant de zèle et d'acharnement! Oh! on sera content de moi, je t'en réponds! On sera content de moi!

Le malheureux était si ému qu'il ne pouvait pas manger. Il avait le cœur gonflé par le bonheur, la gorge étranglée de joie. Ils avaient été si malheureux! C'était si soudain ce passage de l'extrême misère à l'opulence presque qu'ils s'en sentaient tout troublés et qu'ils n'osaient pas y croire encore!

IV

Quelques jours après, Anselme, habillé de neuf des pieds à la tête, sachant sa femme soignée, sa fille ne manquant de rien, venait prendre sa place dans la maison Châteauroux, Cervier & Cie. M. Châteauroux l'avait installé à la caisse en qualité de sous caissier pour aider le caissier principal, qui était à ce moment surchargé de besogne. M. Cervier, qui connaissait son histoire, et qui avait pour les malheureux le dédain des âmes égoïstes et sèches, lui fit dans les premiers jours assez grise mine, mais il finit par être gagné par son assiduité, par son zèle et cessa de le regarder d'un mauvais œil et quelques années plus tard, le caissier principal ayant été obligé de prendre sa retraite, il ne s'opposa pas à ce que M. Anselme prit la place.

Les appointements de l'employé furent doublés, de 250 francs, ils furent portés à 500. C'était presque la fortune et le brave homme aurait été parfaitement heureux si une douleur, attendue depuis longtemps cependant, mais qui ne lui sembla pas pour cela moins cruelle, n'était venue le frapper à ce moment. Sa compagne, que des soins assidus avaient à peu près remise sur pied, succomba enfin au mal qui la rongeait. Anselme resta seul avec sa petite fille, Claire Monnier, qui avait alors six ans. Bien qu'elle n'eût jamais connu d'autre père qu'Anselme, Claire portait le nom de son père suivant la loi, son véritable père n'ayant pas pu la reconnaître, le mari de la mère vivant encore. C'était un des chagrins de l'employé que son enfant ne portât pas son nom.

A ce moment l'association de MM. Châteauroux et Cervier allait de mal en pis. Les deux hommes se parlaient à peine, M. Cervier devenait de plus en plus irritable et cassant. Le fils de M. Châteauroux, Maximilien Châteauroux, qui était sorti de pension et qui abusait de la faiblesse paternelle pour mener une vie de dissipation et de désordre, était surtout exécré de M. Cervier, qui ne pouvait pas le voir et qui, à ce sujet, criblait le père d'épigrammes et de sarcasmes. Il était resté célibataire, lui, mais il déclarait bien haut que s'il avait eu la malchance d'avoir un fils, il saurait bien faire marcher ce fils droit, mais M. Châteauroux n'avait jamais eu de fermeté.

S'il n'avait pas été là, il y a beau temps que la maison aurait croulé sous les exigences toujours croissantes des ouvriers. Quant au fils Châteauroux, qui courait les femmes, jouait et s'amusait au lieu de travailler, il ruinerait son père, le mettrait sur la paille et finirait dans la misère, s'il ne faisait pas pis. C'était fatal. C'était écrit. Il y avait à ce sujet entre les deux associés des scènes continuelles, car M. Cervier aimait beaucoup à s'occuper des choses qui ne le regardaient pas. Quand il voyait entrer dans les bureaux Maximilien, vêtu à la dernière mode, une fleur à la boutonnière, qui venait carotter quelques louis à son père, il haussait dédaigneusement les épaules et disait au père, dès que le jeune homme avait le dos tourné:

—C'est moi, si j'étais le père, qui vous camperais ce gaillard là dans un fauteuil et le ferais besogner.

—Bah! disait le père, il est jeune; il faut bien qu'il s'amuse!

—Prends garde, ajoutait M. Cervier d'un ton amer-en prenant un ton prophétique, prends garde qu'il ne s'amuse trop!

M. Châteauroux baissait les yeux et ne répliquait pas. Il sentait que son associé avait un peu raison, mais cela l'agaçait de le lui entendre dire. Il trouvait aussi que son fils se lançait un peu tôt dans la vie à grandes guides, mais il n'avait pas le courage de lui faire d'observations et il détestait qu'on lui montrât sa faiblesse. Dans ces conditions, les relations entre les deux associés s'aigrissaient chaque jour. Il n'était pas jusqu'à Anselme qui ne ressentît le contre coup de cette lutte sourde. M. Cervier se rappelait que le caissier avait été placé par M. Châteauroux. Il savait qu'il était dévoué corps et âme à ce dernier, et il lui en voulait à cause de cela. Il lui cherchait des chicanes mesquines. Il aurait voulu trouver occasion de le renvoyer, mais la conduite irréprochable de l'employé ne donnait prise à aucun prétexte. Il trouvait aussi que le caissier était trop complaisant pour Maximilien. Quand M. Châteauroux n'était pas au bureau, le jeune homme s'adressait à Anselme, et jamais Anselme ne lui refusait les dix ou quinze louis qu'il lui demandait. Il se faisait ensuite rembourser par le père. Mais cela ne plaisait pas à M. Cervier, qui, à plusieurs reprises, demanda à Anselme de quel droit il faisait des avances sur la caisse.

—Ce n'est pas sur la caisse, disait le caissier, c'est sur mon compte.

Et il montrait ses livres.

M. Cervier n'avait rien à dire; mais il s'éloignait en grommelant entre ses dents:

—Tout cela finira mal.

Sur ces entrefaites, M. Châteauroux, que tous ces ennuis ainsi que les craintes qu'il avait pour l'avenir de son fils et qu'il n'osait pas s'avouer à lui même minaient sourdement, M. Châteauroux, disons-nous, tomba sérieusement malade. Il resta près de deux mois au lit et fut envoyé dans le Midi pour se soigner.

Les plus grands ménagements lui étaient recommandés. Pas de travail, pas de fatigue, pas d'émotion. On avait défendu même à M. Cervier de le tenir au courant des affaires de la maison de crainte qu'il ne se préoccupât de ce qui se passait.

Maximilien était resté à Paris.

Livré à lui-même, sans la surveillance de son père, ses débordements ne connurent plus de bornes.

C'était un garçon vigoureux, sanguin, d'assez jolie figure, petit comme le père et très gai, très insouciant, ne sachant pas résister aux entraînements.

Un matin il arriva au bureau, le visage décomposé, blêmi par les nuits passées. Anselme était seul.

—Il me faut, dit il, cinquante mille francs.

Le caissier fit un bond formidable sur sa chaise.

—Cinquante mille francs! Et où voulez vous que je les prenne?

—Vous n'avez pas cinquante mille francs en caisse?

—Si, mais... Et M. Cervier?

—Je vais écrire à mon père. Mais avant d'avoir la réponse, il faut que je paie... C'est une dette de jeu.

—Il faudrait parler à M. Cervier.

—Jamais il ne voudra.

—Je ne vois pas pourtant d'autre moyen.

—Quel malheur! fit le jeune homme.

—Et encore, dit le caissier, il faudrait vous presser. M. Cervier doit partir aujourd'hui même pour Lille.

Maximilien allait et venait dans les bureaux, très ennuyé; mais il avait beau réfléchir, il ne voyait pas d'autre moyen de salut. Il faisait partie d'un cercle sévère. Le sour même il serait affiché. Il n'osait pas télégraphier à son père de peur de lui porter un coup. Et M. Châteauroux n'enverrait pas cinquante mille francs sans demander d'explication. Or, il ne pouvait s'expliquer que par lettre! Peut-être même serait-il obligé de faire le voyage pour arracher au père une carotte de cette importance.

Tout cela demandait du temps et l'heure pressait. Voilà ce que disait Maximilien, qui sentait des gouttes de sueur froide perler à ses tempes. Attendrir M. Cervier, autant attendrir un tigre. Il fallait pourtant essayer et bien que cette démarche coûtât au jeune homme au-delà de ce qu'il est possible d'imaginer, bien qu'il ne se fît pas beaucoup d'illusions sur le résultat final, il se décida, aiguillonné par la nécessité.

—Je vais essayer, dit-il.

Et il sortit.

Dehors, un ami de Maximilien l'attendait dans un coupé.

—Eh bien! demanda-t-il.

—Four complet. Le caissier ne veut pas sans l'autorisation de l'associé de mon père.

—Ce n'est pas tout cela. On ne détourne pas cinquante mille francs comme vingt cinq louis. Que vas-tu faire?

—Je ne sais pas.

—Tu pourrais expliquer à l'associé.

—Ah! bien oui. Il serait trop heureux. Non jamais!

—Alors il faut faire ce que je t'ai dit.

—Un faux?

—Avant que le faux soit découvert, tu as tout le temps de prévenir ton père, de le faire donner la somme. Il s'agit de gagner un jour ou deux. Tu as un carnet de chèques. Rien de plus facile que de le remplir et d'imiter la signature Châteauroux, Cervier et Cie, cela, je m'en charge.

—Je n'oserai jamais aller le toucher. Il me semblerait qu'on va lire sur ma figure.

Que tu es naïf. Ah! si c'était un faux véritable que tu faisais! Si tu n'étais pas en mesure de rembourser.

—Si M. Cervier en avait vent, je serais perdu.

—Comment?

—Il me hait. Il hait mon père. Il serait trop heureux de se venger sur nous deux. Quel triomphe pour lui! Non, je ne puis pas faire cela.

—Alors ce soir tu seras affiché. Te voilà exclu de toutes les sociétés, de toutes les parties. Moi, j'aimerais mieux me brûler la cervelle.

Je ne dis pas que ce n'est pas à cela que je me déciderai, fit tristement le jeune homme.

—Tu es fou!

—J'aimerais mieux me brûler la cervelle que d'aller supplier M. Cervier, je le vois bien maintenant.

Et qui te parle de le supplier? Fais ce que je t'ai dit. Ce serait bien le diable si M. Cervier voyait son banquier avant que tu aies pu retirer le chèque; car ce n'est que de cette manière que le faux pourrait être découvert.

—M. Cervier part aujourd'hui pour Lille.

—Et tu hésites? Quand il sera revenu le chèque sera retiré, et personne n'aura rien su. Je me charge, moi, de la négociation. D'ailleurs, sais-tu ce que je ferais à ta place?

—Non.

—Tu es bien avec votre caissier?

—Oui, très bien

—Alors qu'as-tu à craindre? Je chargerais tout simplement ce caissier d'aller toucher le chèque. Ainsi, pas de défiance. On n'examinera pas le papier. Tu toucheras les 50,000 francs. Tu paierais et tu iras supplier ton père, qui ne te refusera pas cette somme. Tu lui avoueras tout au besoin.

—Jamais!

—Pourquoi donc?

—Mon père ne me pardonnerait jamais et il mourrait de douleur s'il me soupçonnait capable d'une pareille supercherie. Puis il n'est pas seul. Il y a son associé, je te l'ai dit, qui ne cherche qu'une occasion de nous nuire, à mon père et à moi. Et mon père éprouverait un tel chagrin de lui voir en mains de pareilles armes, qu'il ne s'en relèverait pas!

—Alors tu ne lui diras rien. Et comment veux-tu qu'il sache jamais? Le caissier est le seul que je pourrais mettre dans la confidence. Il est discret?

—Je suis sûr de lui comme de moi-même. Pour éviter du chagrin à mon père il donnerait son sang.

—Alors je ne vois pas ce que tu redoutes.

Il refusera de s'associer.

—Tu ne le préviendras pas avant. Il ne faut pas qu'il sache que c'est un chèque faux qu'il va présenter. Cela lui enlèverait son aplomb. Ce n'est que plus tard, pour avoir le chèque.

Maximilien hésita.

Il hésita longtemps.

La voiture l'avait conduit chez lui.

Sur le bureau de son père était le carnet de chèques sur la maison Levillain, Harcy et Cie.

L'ami le prit, s'essaya à contrefaire la signature Châteauroux, Cervier et Cie et parut satisfait de son œuvre.

—Ah! sapristi, fit-il, tu es embarrassé pour peu de chose. Si j'étais dans ta situation! Crois-tu donc que je ferais un faux de gaieté de cœur si je croyais qu'il y eût quelque chose à craindre? S'il arrivait quelque anicroche, c'est moi qui serais le plus puni, et je n'ai aucun intérêt, moi, me faire pincer. J'ai tant de fois imité la signature de mon père quand elle avait encore quelque valeur. Il en riait. Malheureusement je ne trouverais plus un sou dessus.

Le jeune homme qui parlait ainsi, compagnon de plaisirs de Maximilien, qui s'était accroché à lui, parce qu'il lui sentait de la fortune et qu'il était, lui, complètement à sec, était le fils d'un banquier vereux qui avait un moment occupé l'attention par son faste et ses dépenses tapageuses, mais, qui avait depuis sombré misérablement. Le fils, un garçon malingre, à l'œil faux, au nez fourbe, était sorti du collège au moment où son père était dans toute sa splendeur.

Il s'était lancé aussitôt dans la haute vie et s'était créé des relations qui lui coûtaient beaucoup d'abandonner. Depuis la chute de son père, il vivait on ne sait comment, d'expédients plus ou moins corrects, empruntant à droite et à gauche, se faisant donner des commissions dans des affaires véreuses qu'il manigançait, des emprunts usuraires qu'il procurait à ses amis. C'était un débrouillard sans scrupules, sans moralité, mais plein de finesse et de ressources.

Il était très utile aux jeunes gens timides un peu naïfs, qui voulaient faire la fête à l'insu de leurs parents et se procurer les ressources qui leur manquaient. Il était pour l'heure à la remorque de Maximilien Châteauroux, qu'il savait riche, qu'il jugeait d'un caractère malléable et qu'il accompagnait partout comme un petit chien, était toujours à ses ordres et semblant lui témoigner une amitié, un dévouement qui touchaient profondément le fils de l'industriel.

Malgré l'espèce de tare qui pesait sur lui, René Vaudrec,—tel était le nom de l'ami de Maximilien,—René Vaudrec était assez considéré dans son monde de viveurs. D'abord il connaissait à peu près toute les femmes à la mode et était devenu leur ami, n'ayant jamais voulu être leur amant. Cela le posait près des débutants d'être salué, tutoyé par elles, de paraître sur un pied de familiarité qui était fort envié par eux. De plus, il avait eu des duels retentissants. Il maniait admirablement l'épée et le pistolet.

Bien qu'il parut tout jeune encore avec sa figure presque imberbe, son teint mat, ses membres secs et nerveux, sa courte taille, il avait dépassé la trentaine et acquit une expérience qui était souvent fort utile à ses amis, qu'il pilotait au milieu des écueils dont est semée la vie galante. Il savait tout, connaissait tout. Rien ne le surprenait. Et il n'était jamais pris au dépourvu. Maximilien, tout frais émoulu encore de sa pension, le considérait comme ami précieux dont il était fier et aux yeux duquel il n'aurait pas voulu passer pour un débutant trop godiche. Aussi peu à peu se laissait-il gagner par ses raisons.

Il ne voyait plus rien que les cinquante mille francs à toucher, les cinquante mille francs dont il avait un urgent besoin. La gravité de l'acte disparaissait peu à peu aux paroles de René Vaudrec. La faute prenait l'apparence d'une simple espièglerie de jeune homme. Il comptait sur la complicité d'Anselme s'il arrivait quelque anicroche. Anselme trouverait le moyen de sauver tout. Il avait une confiance absolue dans le dévouement et l'habilité d'Anselme. Il céda.

Fais-moi le chèque, dit-il à René.

Enfin tu te décides?

Oui.

Le jeune homme reprit le chèque, le détacha et Vaudrec le signa.

L'imitation sembla parfaite. L'habile escroquin avait réussi la signature mieux que toutes les précédentes.

Maximilien, dont le cœur battait avec violence, bien qu'il essayât de dissimuler son émotion, remonta en voiture avec son ami, le chèque dans sa poche, et se fit conduire rue Amelit.

Il trembla légèrement quand il remit le papier à Anselme.

Ah! ah! fit celui ci sans défiance, M. Cervier s'est décidé?

Oui, répondit le jeune homme d'une voix à peine perceptible.

Ce n'a pas été sans peine, hein?

Ah! non, par exemple!

Il est parti?

Il part tout à l'heure.

Et vous voulez sans doute que j'aille toucher le chèque?

J'allais vous en prier.

Avec plaisir. Où faudrait-il vous porter l'argent?

Chez moi.

Bien monsieur. Dans une heure, je serai chez vous.

Et le caissier prit à une patère son paletot et son chapeau.

Dehors, René Vaudrec demanda à son ami:

Ça marché.

Très bien.

Il n'a pas eu de soupçon?

Pas l'ombre.

Tu vois bien.

V

Quand Anselme avait entendu dire, dans le bureau de MM Levillain & Cie, que le chèque présenté par lui était faux, il avait été atterré, car il avait vu aussitôt les conséquences terribles qui allaient résulter de cette découverte. Il n'ignorait pas l'hostilité qui régnait entre M. Châteauroux et M. Cervier; il savait que ce dernier ne cherchait qu'un prétexte pour éliminer son associé et rester seul directeur de la maison.

M. Châteauroux était le vrai directeur en nom de la Société; mais peu à peu, grâce à sa faiblesse de caractère, il s'était laisser dominer, annihiler presque par son associé, et il n'avait plus qu'une autorité nominale tandis que le vrai maître était M. Cervier; mais M. Châteauroux qui sentait le pouvoir lui échapper, n'en tenait que davantage à ses prérogatives. Il souffrait de l'usurpation de son associé, et il serait mort de douleur s'il lui avait fallu courber la tête devant lui et abandonner le lambeau de pouvoir qu'il avait encore.

Anselme savait cela, Maximilien le savait; tout le savait dans la maison, et c'est pour cela que ce qui se passait était terrible. Avant même que M. Châteauroux eût appris quoi que ce fût, M. Cervier averti accourait. Il accourait comme un vautour, flairant une proie. Et s'il apprenait que l'auteur du faux était Maximilien, le fils de M. Châteauroux, quelle joie, quel triomphe! Le misérable ne reculerait devant aucune extrémité. Il était capable de laisser déshonorer, condamner le fils de son associé. Il serait heureux de cette dégradation, de cette déchéance, et le malheureux père mourrait de honte et de douleur.

Voilà ce qu'il avait aussitôt pensé et vu Anselme, et une pensée d'héroïque dévouement était entrée en lui, avait empli et gonflé son âme. On sait ce qu'il devait à son patron. L'heure était venue de payer sa dette de reconnaissance. L'échéance était terrible, mais il n'était pas homme à reculer devant un sacrifice quel qu'il fût, quand il s'agit de sauver l'homme qui l'avait sauvé lui-même, qui avait sauvé sa femme et sa fille; dût-il être arrêté et condamné comme le véritable coupable, il refuserait de parler. Il ne dénoncerait pas le fils de son bienfaiteur. Il ne déshonorerait personne que lui. Il n'avait pas de parents, pas de famille.

Sa fille ne portait pas son nom. Elle ne le connaîtrait peut-être jamais. Il la confierait à l'homme pour lequel il allait affronter la cour d'assises et le bagne, et il pensait que celui-ci ne faillirait pas à sa tâche. Ce n'était pas pour lui d'ailleurs qu'il s'immolait, c'était pour le père.

Anselme s'était donc laissé arrêter, mais le malheureux ne soupçonnait pas encore tout ce qu'il allait subir d'humiliations et d'épreuves pour remplir jusqu'au bout son rôle, pour accomplir en entier son sacrifice.

L'arrestation faite, on avait aussitôt télégraphié à M. Cervier et celui-ci s'était hâté d'accourir, devinant quelque histoire désobligeante pour son associé, dont Anselme était le protégé, le favori. Puis il avait l'idée que le caissier, dont il connaissait l'honnêteté et le dévouement, n'était pas le seul coupable. Il flairait il ne savait quelle complicité plus haute, et il se flattait, lui, de tirer les vers du nez de l'employé. Dès qu'il fut revenu à Paris, il demanda à être mis en présence du coupable.

Dans le cabinet du juge d'instruction on lui amena le caissier, pâle comme la mort, chancelant et défait.

—Ah! ah! fit-il, je vois qu'il ne faut guère s'absenter avec vous! A peine étais-je dans le train que vous en profitiez pour me voler!

—Monsieur! bégaya le malheureux.

—Car vous êtes un voleur et un faussaire! Je m'en étais toujours douté.

—Je vous jure, balbutia le jeune homme.

M. Cervier le regarda fixement.

—Quoi? fit-il.

Anselme comprit qu'il allait se trahir.

Il se remit aussitôt.

—C'est vrai, dit-il, je suis un misérable.

—Ainsi c'est bien vous qui avez commis un faux?

—C'est bien moi.

—Vous seul?

—Moi seul.

—Je n'en crois pas un mot, vous savez.

—Vous ne croyez pas?

—Non. Ce n'est pas au bout de dix ans qu'on trahit tout à coup la confiance de ceux qui vous ont employé. Il y a là dessous un secret, un mystère, et si je voulais chercher, je ne serais pas long a trouver le véritable véritable coupable. Et celui-là, je vous le jure, paierait cher les angoisses qu'il vous fait subir et le préjudice qu'il nous cause.

Un frisson avait traversé le corps du caissier.

—Il n'y a pas, dit-il, d'autre coupable que moi.

M. Cervier se croisa les bras, puis fixant Anselme de ses yeux perçants et cruels:

—Qu'est donc venu faire au bureau, une heure avant votre arrestation, M. Maximilien Châteauroux?

L'employé pâlit et se troubla.

—M. Maximilien? bégaya-t-il.

—Vous allez me dire que vous ne l'avez pas vu?

—Si, monsieur, je l'ai vu.

—Que venait-il vous demander?

—Il venait me demander si on avait reçu des nouvelles de son père.

—Vous mentez!

—Je mens?

—Vous mentez, je vois dans quel but, mais il faudra bien que vous parliez! Je vous ferai tout avouer, moi, ou gare à vous! Vous paierez plus cher que vous ne le pensez votre dévouement!

Les yeux de l'industriel étincelaient de fureur et de haine.

—Je n'ai rien à vous avouer de plus que ce que j'ai avoué, dit Anselme, qui avait repris tout son sang-froid, prêt désormais à aller jusqu'au bout dans son sacrifice.

—C'est vous qui avez contrefait la signature Châteauroux, Cervier & Cie?

—C'est moi.

—Je ne vous connaissais pas ces qualités

—C'est la première fois.

—J'aime à le croire; mais maintenant vous devez avoir la main. Il ne doit pas vous en coûter beaucoup de refaire ce que vous avez fait. Voici du papier et une plume, faits-moi donc cette signature.

Et disposant sur la table du juge d'instruction une feuille de papier, il présenta une plume à Anselme.

Celui-ci refusa de la prendre.

—Je ne sais pas, dit-il, quel plaisir vous prenez à me torturer. C'est moi qui ai présenté le faux, c'est moi qui l'ai commis, qui ai eu ce malheur dans un moment d'aberration que je déplorerai toute ma vie. Je l'avoue. Je le déclare. Que voulez-vous de plus?

—Je veux, cria M. Cervier, que la fureur transportait, je veux que vous disiez la vérité!

—Je l'ai dite.

—Non, vous m'avez menti comme vous avez menti au commissaire, au juge d'instruction: ce n'est pas vous qui êtes le coupable. Vous n'avez été que l'instrument. Où vous êtes-vous procuré la feuille de chèque que vous avez remplie?

—M. Châteauroux l'avait oubliée sur mon bureau.

Nous verrons bien si c'est vrai, je viens de lui télégraphier.

—Comment? fit le malheureux Anselme, vous lui avez dit?

—Que vous avez voulu nous voler cinquante mille francs? Oui. Que vous étiez arrêté comme faussaire? Oui.

L'infortuné se tordit les bras de douleur.

—O mon Dieu, murmura-t-il.

—Et il va venir.

—Ici?

—Oui. Et il vous verra. Il vous interrogera. Il vous demandera si c'est ainsi que vous avez voulu vous acquitter envers lui de ses bienfaits. Si c'est ainsi

Le malheureux l'interrompit.

—Assez, s'écria-t-il, assez!

Puis tout bas.

Mon Dieu, pria-t-il, épargnez-moi cette épreuve! Aurais-je la force de supporter sa vue, ses reproches, de laisser croire.

Le juge d'instruction, qui était présent à cette entrevue, avait écouté sans un mot tout ce qui avait été dit entre les deux hommes.

Il se pencha vers M. Cervier.

—Cet homme ment, dit-il.

—N'est-ce pas?

—Ce n'est pas lui qui a commis le faux.

—Mais comment le faire parler?

—Ah! voilà!

—Peut-être quand il se verra sur le point d'être condamner.

—Peut être.

—Oh? il faut que je lui arrache son secret! fit l'industriel. Ah! si nous avions la torture!

—Même avec la torture il ne parlerait pas, dit le magistrat. Je l'ai examiné. Il a dans ses yeux, l'expression de toute sa figure, une énergie indomptable.

—Mais quel intérêt a-t-il à garder le silence.

—Il ne veut pas perdre le vrai coupable.

—Et il se laissera condamner, vous croyez?

—Je le crains.

—Car il sera condamné, n'est-ce pas?

—Il ne peut pas l'éviter, puisqu'il avoue qu'il est l'auteur du faux.

—Et nous ne saurons rien.

—C'est probable.

—Ah! le misérable, fit M. Cervier, hors de lui.

Le juge d'instruction s'adessa à Anselme.

—Ainsi, dit-il, vous persistez à dire que vous êtes seul l'auteur du faux commis au préjudice de la maison Châteauroux, Cervier & Cie?

—Moi seul, monsieur le juge.

—Vous n'avez obéi aux conseil de personne? Vous n'avez subi aucun pression de quelque nature que ce soit?

—Aucune.

—Vous savez que, en persistant à vous accuser ainsi, vous risquez vingt ans de travaux forcés?

—Je le sais.

—C'est la honte, le déshonneur, l'exécration de tous les honnêtes gens.

—Je sais tout cela.

—Et vous continuez à vous taire?

—Je ne me tais pas, j'ai avoué.

—Nous ne sommes pas dupes.

—Non, appuya M. Cervier. Nous ne sommes pas dupes de la comédie que vous jouez nous ignorons dans quel but! M. le juge sait plus que moi.

—J'ai dit la vérité, interrompit Anselme, pour couper court, et je ne dirai rien de plus! car je n'ai rien de plus à dire.

—Alors vous êtes un voleur? fit l'industriel avec violence, un misérable? un faussaire? Vous nous avez volés, mon associé et moi? Vous nous avez volés, nous qui avions confiance en vous?

Anselme courba la tête sans répondre.

Le juge d'instruction arrêta M. Cervier, mais faisant un signe aux agents qui se tenaient à la porte du cabinet:

Qu'on emmène cet homme! commanda-t-il.

Et le malheureux caissier fut entraîné, les menottes aux mains, à travers les couloires du Palais, encombrés de monde à cette heure.

Il courba le front, le rouge de la honte à la face, sous les regards qui tombaient sur lui, et, quand il vit se fermer sur lui la porte de son cachot, il s'écria.

—Mon Dieu! mon Dieu! donnez moi la force!

Mais l'épreuve qu'il redoutait surtout, l'épreuve qu'il craignait de n'avoir pas la force de supporter était l'épreuve suprême, sa confrontation avec son patron, son bienfaiteur, son sauveur, M. Châteauroux.

VI

Cependant Maximilien Châteauroux, rentré chez lui avec son ami René Vaudrec, avait attendu le caissier, sinon sans impatience, du moins sans inquiétude jusqu'à midi. A midi seulement une angoisse commença à le prendre. Si on avait découvert quelque chose? Si le faux? Il n'osait pas s'arrêter à cette idée qui faisait passer par tout son corps des frissons glacés. René essayait de le rassurer, de chasser de son esprit ces terreurs, mais sans conviction, car il commençait à trouver étrange aussi le retard de l'homme. Maximilien ne tenait plus en place.

—Si nous sortions, dit René. Si nous allions jusqu'au bureau nous informer?

—Je n'oses pas, répondit le jeune homme, très pâle.

—Tu n'ose pas?

—Non. J'ai de sinistres pressentiments. Ah! quel malheur j'ai eu de t'écouter.

—Sapristi, s'écria René le voyant presque chancelant, que redoutes-tu de si graves après tout? que le faux soit découvert? Ton père remboursera l'argent et arrangera l'affaire.

—Et son associé?

—Eh! bien, quoi, l'associé?

—Il nous déteste. C'est une arme terrible contre nous. Il ne âchera pas prise. Il en profitera pour destituer mon père, et mon père en mourra. Oh! je suis dans un état! Je ne vis pas! allons là-bas! Il faut savoir. Tout plutôt que cette incertitude!

—Tu es fou? dit René. Tu te fais des chimères. Tu vois tout en noir. Ne voilà-t-il pas une belle affaire! quand mon père avait sa maison de banque je faisais des faux pareils deux fois par mois. Il me grondait un peu, mais il se mettait à rire et disait que je promettais beaucoup.

La situation n'est pas la même, fit Maximilien, et mon père n'a pas les mêmes idées. S'il apprenait que j'ai songé même à commettre ce vol, car c'est un vol, vol compliqué de faux, il ne me pardonnerait jamais, et cela lui porterait un coup terrible!

—Nous sommes là à nous désoler, dit René, à broyer du noir et il y en a peut-être rien eu. L'homme est là bas avec les cinquante mille francs en bons billets de banque.

—Allons-y!

—Allons.

Ils sortirent.

Dehors il prirent un voiture et se firent conduire rue Amelot. Le caissier n'était pas rentré. Dans la maison on commençait à s'inquiéter de cette absence.

Maximilien sentait ses jambes se dérober sous lui.

—Il a peut-être été volé en route, dit René. A ta place j'irais jusque chez M. Levillain savoir s'il a touché ou si on l'a vu.

—Je n'aurai jamais ce courage. J'aurais peur qu'on lut sur mon front.

—J'irai, moi. Tu m'attendras dans la voiture.

—Oui. Allons. Je ne puis pas rester ainsi.

—Sans compter, dit René, qu'il est l'heure du déjeuner.

Oh! je ne pense pas à manger.

J'y pense, moi. Et j'ai même une faim!

Les deux jeunes gens remontèrent en voiture et se firent conduire à la banque Levillain.

Là René descendit entra dans la maison et resta quelques instants après, blanc comme le col de sa chemise.

En le voyant ainsi Maximilien faillit pousser un cri.

Il se précipita hors du fiacre.

—Eh bien?

René le fit rentrer précipitamment et dit:

—Je n'y comprends rien.

—Quoi?

Il bégaya d'une voix à peine perceptible:

—Il est arrêté.

—Arrêté?

—Oui.

Un cri soud sortit de la gorge serrée de Maximilien.

—Grand Dieu! murmura-t-il.

—Le caissier s'est douté de quelque chose et l'a fait pincer.

—Je suis perdu! murmura le malheureux Mazimilien.

—Non, rien n'est perdu encore. Il a refusé de parler, de dire de qui il tenait le chèque.

—Mais il parlera, mais on se doutera.

—Comment veux-tu qu'on s'en doute?

—Il ne se laissera pas condamner sans dire.

—Il paraît que si.

—C'est moi alors qui dirai tout.

—Garde-t'en bien.

—Comment?

—C'est toi qu'on veut atteindre. On te cherche, on te guette. M. Cervier a été averti par dépêche. Il va arriver.

—Et mon père?

—Ton père sera prévenu aussi.

Maximilien se laissa tomber au fond du fiacre, affaissé, sans voix, comme mort.

—Tout est fini! murmura-t-il.

—Si l'homme ne parle pas, dit René, tout est sauvé!

—Puis-je le laisser condamner à ma place? Ce serait un

F. A. Chase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. IX. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 8 AOUT 1895. Soyons Distingues. No 54

N. E. MIVILLE.
Pharmacien ✻ Diplome,
44 RUE HAMPSHIRE,
Lawrence, Mass.

L'Endroit Par Excellence
POUR VOUS PROCURER LES
Sodas les plus delicieux de toutes sortes,
Toniques les plus recherches,
Parfums,
Essences,
Savons de Toilette,
Poudres de toutes especes.
Objets de Fantaisie,
Liniment Salsepareille de Miville, &c., &c.
Aux prix les plus modérés.
Prescriptions Remplies avec Soin.
Encouragez un brave compatriote.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'ETE.
DIVISION OUEST.
Commencant le 23 Juin 1895.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 15, 4 10, 5 10, 6 20, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 7 25, 7 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 20, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Waterville, 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Lewiston, 8 30, a m, 12 05, 4 10, 5 10, p m.

Pour Bangor, Belfast, Skowhegan et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., et tous les points à l'est à de Bangor, 6 50, a m; et 5 10 p m. Montréal et Québec—6 00, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Juin 1895, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *3 40, 11, a m; 1 50, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m;

Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, ¶7 01, ¶7 18, ¶7 27, 7 40, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 45 a m; 12 17, 1 43, ¶3 03, 4 00, 4 10, 4 33, *5 27, *6 24, *7 47, 8 46 p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; ¶4 25, 6 03 p m.

☞ *Express. ¶ seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—¶7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Middlesex et Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 3 00 et 5 47 p m. Dimanches, 7 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 00, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Antrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord — 7 40, 9 14, 9 45, 10 13 a m. 12 11, 1 00, 1 44, 1 59, 3 43, 5 42, 6 00, 8 13, 8 43 p m.; Dimanches 10 09 a m, à Nashua seulement, 5 00 a m, 3 00, 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction 9 14, 9 45, a m; 12 11, 1 44, 5 42, 8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 7 40, 9 45 a m, 1 44 p m. Samedi seulement, 3 43 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via White River—9 15 a m, 1 59 [illegible] p m.

Pour Montpelier, Montreal, Essex Junction [illegible] via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, 8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montreal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—1 44 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

S. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique.

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, égumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

Durant & Rogers,
ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.

SI chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.

SI vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.

SI vous préférez acheter une Montre a bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.

☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.

Commis canadiens:—J. A. Legault et C. A. Goozae.

DURANT & ROGERS,
Au coin des Rues
Central & Middle.

J. E. BENOIT,
206 RUE LOWELL, Lawrence
Le meilleur endroit de la ville pour acheter du
Bois et du Charbon.

Egg Franklin Coal, -	$7.75.
Stove Franklin Coal, - -	$8.00.
Stove Coal, - -	$6.00.
Nut Coal, - -	$6.00.
Egg Coal, - -	$5.75.
Broken Coal, - -	$5.50.
Cumberland Coal, -	$5.75.

☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.
L'endroit par excellence pour acheter toutes sortes de Bois et de Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

F. S. HAMLIN,
Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.
—EST—
Agent d'Assurance contre le Feu
Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass.
Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

UN TROISIEME TERME.

Lu dans le *Sun* de New York à propos d'un troisième terme à la présidence pour M. Cleveland:

"Nous répondons que M. Cleveland est candidat avec la réserve suivante: S'il apparaît clairement que avant les mois de juin et juillet de l'année prochaine, il n'y a aucune chance possible d'élire M Cleveland, se présentant comme le candidat de la démocratie ou celui d'un nouveau parti en faveur du "sound money" et d'un "safe currency" formé par lui, alors nous aurons de M. Cleveland, soit sous une forme ou sous une autre, un refus positif de voiler la loi non écrite du pays et de détruire le précédent établi par Washington. Ce refus d'un troisième terme sera exprimé par une phraséologie noble et retentissante.

D'un autre côté, aussi longtemps que M. Cleveland lui-même croira à la possibilité d'obtenir une distinction qui n'a appartenu à aucun de ses prédécesseurs en office; aussi longtemps que ses caudataires seront portés à le prier de faire le sacrifice de ses inclinations personnelles pour l'amour du pays, il ne refusera pas de se sacrifier pendant quatre autres années. Dans tout ce qu'il pourra dire publiquement concernant un troisième terme, il restera cependant toujours un vide à remplir dans un cas de suprême conjoncture.

Les Orangistes.

Halifax 1er—Hier matin, les orangistes ont lu une adresse à leur grand-maître. Ils sont heureux de confirmer ce qu'il a dit sur la belle capitale de la Nouvelle-Ecosse et sur toute la province de la Nouvelle-Ecosse qui a été si abondante en héros historiques.

Ils expriment leur joie au sujet de la prospérité de leur association qui propage ses principes de jour en jour.

Rien n'a terni la grande célébration du premier anniversaire; l'enthousiasme qui a régné partout indique que la connaissance des principes orangistes est répandue partout.

"Nous vous félicitons, monsieur, dit l'adresse, ainsi que les vôtres, de votre réélection au poste très honorable de président du conseil triennal: voilà qui vous démontre toute l'estime que vous portent dans leur cœur les orangistes du monde entier. Nous croyons que le temps n'est pas éloigné où tous les peuples de langue anglaise seront aussi unis que le sont actuellement les orangistes, et alors la fédération impériale ne sera plus une vision, mais une glorieuse réalité...

"Nous nous réjouissons avec vous, monsieur, du succès du parti unioniste dans la Grande-Bretagne; nous craignons qu'il dominera ceux qui veulent la division de l'Empire pour au moins 25 ans; son règne, au lieu d'être une source continuelle de discorde, sera le joyau le plus brillant de la couronne impériale.

"Nous regrettons que le conseil privé ait renversé la décision de la cour suprême du Canada, vu que sa décision a levé des obstacles dans la Puissance d'une nature déplorable. Ces obstacles sont surtout malheureux dans un pays comme le Canada, où la population est profondément divisée; des questions de races et de clochers comme la question des écoles soulèvent vivement les passions des hommes. Mais, vous trouvant face à face avec ces obstacles, il est de votre devoir de leur faire la guerre. Nous avons un grand devoir à remplir, non seulement envers nous-mêmes, mais aussi envers nos descendants; animés du glorieux exemple de celui dont nous portons le nom, nous agirons en hommes."

L'adresse continue eucore sur ce ton.

Dans l'après-midi, a eu lieu l'élection des officiers. L'honorable N. C. Wallace a été réélu grand-maître par acclamation; le major A. J. Armstrong de St Jean, a été élu député grand-maître; Robert Birmingham, de Toronto, a été réélu grand secrétaire par acclamation.

Autres officiers: Grand chapelain, le rev John Helliwell, de Vankleek Hill, Qué.; grand trésorier, M. J. Parkhill, Midland, Ont.; grand-maître des cérémonies, R. Burns, de Toronto.

Des résolutions de sympathie pour le Manitoba ont été adoptées, au sujet de la question des écoles. Ces résolutions ont été proposées par E. F. Clarke, Sam Hughes et le major Armstrong, mais opposées par Geo. Taylor, M. P., et Robert Birmingham, ainsi que par dix orangistes.

C'est à Collingwood, Ont., qu'aura lieu la prochaine session.

LE MEURTRIER GAUTHIER.

IL SE DIT INNOCENT MAINTENANT.

Il Subira son Proces en Septembre.

UNE APOSTROPHE DE MONSIEUR BISSONNETTE.

Le Prisonnier Rit, s'Amuse et a du Plaisir.

Montréal, 2 août—Mardi soir, le corps de Célina Consigny, la malheureuse victime de la tragédie de la rue Bonsecours, a été transporté à la résidence de ses parents, No. 14 ruelle Busby.

De midi à une heure hier, la maison de la famille Consigny a été envahie par une foule de curieux qui voulaient jeter un dernier regard sur cette jeune fille dont l'assassinat a créé une si pénible sensation à Montréal.

Les funérailles ont eu lieu cette après-midi.

A l'enquête le capt. Geo. Beatty dit ce qui suit: Quand le prisonnier est arrivé au poste central, il m'a dit: "Inutile pour vous de chercher le coupable, c'est moi qui l'ai tuée." Il était alors très excité. Il a aussi eu une conversation avec le détective Lafontaine. Il m'a dit, ajoute le témoin, que Mlle Consigny lui avait confié un secret, et qu'après cela il ne pensait à rien autre chose qu'à la tuer. Gauthier n'a pas voulu alors me dire quel était ce secret. Il a dit qu'il en ferait part au médecin seulement. Après avoir parlé de cette manière il s'est tourné vers un dessinateur qui était à faire un portrait en lui disant: "Cette gravure est bonne, je l'aime beaucoup."

Le lieutenant Soulières, dans son témoignage, raconte qu'il a eu une conversation avec l'accusé et que ce dernier lui a déclaré que les taches de sang qu'il avait sur ses habits avaient été faites par le premier coup de pistolet qu'il avait tiré sur la défunte. Je lui ai demandé comment la chose était arrivée, il m'a répondu:

C'EST UN SECRET D'AMOUR.

L'accusé m'a aussi déclaré avoir été malade durant une couple de semaines, et que pendant ce temps la défunte avait eu des relations avec des jeunes gens.

"Non, monsieur. Je n'ai jamais dit cela," c'est alors écrié le prisonnier.

Puis quand le témoin a rapporté ce que Gauthier lui avait dit au sujet de ses relations avec la défunte, ajoutant qu'elle ne pouvait pas être mariée à lui, l'accusé, pour cause de maladie, Gauthier s'est mis à rire en disant encore: "Non, monsieur, je n'ai jamais dit cela."

Le prisonnier paraissait très excité à ce moment-là, et ne semblait pas satisfait du tout de la tournure que prenaient les choses.

Le Dr. Wyatt Johnson, médecin-expert, est le témoin suivant. Il a fait l'autopsie du cadavre de Célina Consigny en compagnie du Dr Villeneuve. Le témoin fait la description des blessures qu'il a trouvées sur le corps de la défunte. Deux blessures seulement sont mortelles, celle que portait la défunte à la tête et celle causée par une balle qui a traversé le cœur de la morte.

Le Dr Villeneuve corrobore le témoignage du Dr Johnson.

Il ajoute seulement que l'examen médical n'a pas révélé que la défunte était enceinte.

M. St-Jean, avocat de l'accusé, entame à ce moment une longue conversation avec ce dernier. Gauthier sourit tout le temps que dure l'entretien, comme s'il était tout à fait étranger à l'enquête qui se fait présentement. Il désigne du doigt les reporters et leur fait signe d'écrire. Il les regarde avec un sourire dédaigneux tout en froissant son chapeau dans ses mains.

Il dit à son avocat:

"Vous conduisez bien ma cause. Quant au paiement de vos frais, n'ayez pas peur, nous arrangerons cela plus tard." Puis désignant les journalistes, il dit à M. St-Jean: "Je me fiche bien de tous leurs petits griffonnages."

M. St-Jean n'ayant aucun témoin à faire entendre, l'enquête fut alors déclarée close.

Le juge Desnoyers lit l'acte d'accusation au prisonnier. Pendant tout le temps que dure cette lecture, Gauthier promène un regard joyeux sur toutes les personnes qui l'entourent.

A la question: "Gauthier, vous êtes accusé d'avoir illégalement assassiné Célina Consigny le 30 juillet courant. Vous n'êtes pas obligé de parler, mais si vous répondez tout ce que vous direz sera pris par écrit et servira contre vous lors de votre procès. Qu'avez vous à dire? Etes-vous coupable ou non-coupable?"

Au milieu d'un éclat de rire, le prisonnier répond: "Non-coupable."

Le juge: "Gauthier, vous avez bien compris ce que je viens de vous dire, n'est-ce pas?"

"Oui, monsieur."

"Et vous dites: "Non-coupable, Gauthier?"

Le prisonnier: "Eh bien! je dis "non-coupable" d'après les conseils de mon avocat."

Ce dialogue a été échangé au milieu des rires continues de l'accusé.

Quelques personnes s'étant mises à rire dans la salle, le grand connétable Bissonnette leur a lancé cette apostrophe: "Silence, messieurs, il n'y a que le prisonnier qui ait droit de rire ici."

Gauthier a alors été envoyé aux assises de septembre prochain pour y subir son procès.

GAUTHIER S'EST PENDU

LA NUIT DERNIERE DANS SA CELLULE

On l'a Decroche a Temps—Il Voulait Remplir sa Promesse.

Montréal, 2 août — Tout un émoi a été causé, la nuit dernière, vers une heure, à la prison, lorsque les gardes qui ont charge du département No. 10, où sont détenus les prisonniers accusés de meurtre, ont donné l'alarme pour avertir le gouverneur Vallée que Gauthier, le meurtrier de Mlle Consigny, avait tenté de se suicider. Gauthier occupe le même département à la prison que Shortis et Demers. Il se trouve dans la cellule No 3 et il y a constamment des sentinelles dans ce département.

Vers une heure, un bruit ressemblant à un râlement s'est fait entendre dans la cellule No. 3. Les gardes sont immédiatement accourus et ont aperçu Gauthier qui était pendu à un crochet en fer pris dans le mur de sa cellule. Il avait réussi à défaire la couverture de sa paillasse et, au moyen d'une ficelle qu'il avait trouvée on ne sait où, il avait fait une espèce de petit câble. Faire un nœud coulant, se passer la corde autour du cou et se laisser glisser fut une affaire toute simple.

Les gardes sont arrivés juste à temps pour décrocher Gauthier. Le gouverneur Vallée arriva immédiatement et lui demanda pour quelle raison il avait tenté de se suicider. Gauthier répondit, "je vous l'ai dit que je serais mort dans trois jours." On a immédiatement donné un nouveau lit à Gauthier et un garde a été chargé de le garder à vue jour et nuit.

We can Collar and Cuff any man in America
and do it too in a way that he will like. Every man that wears collars and cuffs should know about the "CELLULOID" Interlined. A linen collar or cuff covered with waterproof "CELLULOID." They are the only Interlined Collars and Cuffs made.
They are the top notch of comfort, neatness and economy. They will go through the day with you in good shape, no matter how hot or how busy you get. You can clean one yourself in a minute, without dependence on busy wives, unskillful hired girls or uncertain and distant laundries. Simply wipe them off.
Every piece is marked as follows:
TRADE CELLULOID MARK.
You must insist upon goods so marked and take nothing else if you expect satisfaction.
If your dealer should not have them, we will send you a sample postpaid on receipt of price. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair. Give size, and specify standup or turned-down collar as wanted.
THE CELLULOID COMPANY,
427-29 Broadway, NEW YORK.

UN DIVORCE.

George Lacombe, un barbier de Haverhill à l'emploi de John Gilmartin, rue Washington, va demander aux tribunaux de le divorcer d'avec son épouse qui l'a quitté vendredi de la semaine dernière pour ne plus revenir.

Mde Parmélie Lacombe est partie en compagnie d'une pensionnaire, Mlle Emma Grégoire.

Ce couple a déjà vécu à Lowell.

Le mari raconte que son épouse lui demanda la permission de venir en cette ville pour y visiter des amies et des parents. Lacombe acquiesça à cette demande et son épouse, avant de partir, alla à la boutique pour l'embrasser et lui dire "au revoir". Mlle Grégoire était avec Mde Lacombe, et toutes deux prirent le train de 2 h. 10, en destination de Lowell.

Laissons, pour finir l'histoire, parler le mari:

"Quand je retournai chez moi ce soir-là, les pensionnaires me dirent que ma femme était partie pour ne plus revenir. Je ne les crus pas; mais je ne tardai pas à découvrir que ma femme avait emporté tous ses meilleurs vêtements et les plus beaux linges qu'il y avait dans la maison, ainsi que tout mon argent et $30 collectés de huit ou dix pensionnaires.

"J'ai reçu depuis une lettre d'un de mes neveux qui demeure à Lowell, m'apprenant que mon infidèle épouse et Mlle Grégoire étaient ensemble en cette ville ces jours derniers, que Mlle Grégoire a quitté ma femme pour retourner chez ses parents et que celle-ci doit partir aujourd'hui même pour des lieux inconnus.

"Je sais la raison du départ de ma femme, poursuivit Lacombe; elle savait que je la soupçonnais de m'être infidèle et que j'étais à la veille de la poursuivre en divorce. Je suis marié depuis sept ans et j'ai toujours fait mon possible pour rendre ma femme heureuse; je lui donnais mon salaire chaque semaine. Nos deux enfants sont morts, et c'est la plus grande chance que Dieu pouvaient leur faire que de les rappeler à lui. Je vais intenter de suite une poursuite en divorce et je crois avoir assez de raisons pour gagner ma cause."

Lacombe va fermer sa maison de pension et il ne fera aucun effort pour se réconcilier avec son épouse.

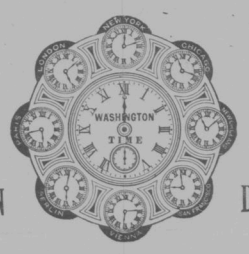
Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

J. J. O'KEEFE & CO.,
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Commis: Charles Montgrief et Claude Dea ngle.
Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE

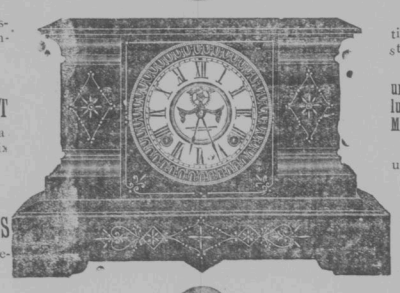
Whiskey de
Daniel Webster,
Dix Dollars la Caisse,
Contenant DOUZE Bouteilles d'une Quarte
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE, Prop.
Salem, Mass.

Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes:
Lager Union, $1.00 la caise; Bass Val Blatz Export, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse; Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, prix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Commis: Philias Chartier et Pierre Larivée.

F. SCHNEIDER
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) 242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX



Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.



Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles te Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
Argentereis
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass

CANNES ET PARAPLUEIS.
A l'pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.

SANS ODEUR.
SOLUTION SATUREE DE CHLORIDES, DE ZINC, SODIUM, &c.
Le meilleur Désinfectant et Deodorizer du monde.
Il detruira sur le champ toutes les odeurs désagréables et gaz, aussi bien que tout germe de maladie, il arrête la décomposition, évite la contagion et purifie l'air.
GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, :-: Lawrence, ass.
Bouteille d'une Quarte complete 35 Cts.

Paris Cloak & Suit Co.,
Central Building, -- 312 Rue Essex.
Grande Vente d'Ecoulement
DE NOTRE STOCK ENTIER
Jackets, Collerettes, Costumes et Corsages.

Collerettes en Broadcloth noir, très bien garnies, valant régulièrement $4 00,
Seulement $1.39.
Une élégante Collerette en Drap noir, garnie en dentelle, réduite de $6 50,
Seulement $2.98.
COSTUMES.
En Serge bleue tout laine, nouvelle et élégante, valant $6.50,
Seulement $3.98.
Costumes en toile (Duck) valant $1.25,
Seulement 98 cts.
Jupons séparés en toile (Duck)
Pour 69c. chacun.
Corsages en Soie et Corsages repassés, tous réduits.
Corsages prix régulier 50c.
Aujourd'hui 39c.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

M. S. DUBE, ✻ Entrepreneur de Pompes Funebres,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cercueils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfante. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
☞ Une visite est respectueusement sollicitée.
88 RUE FRANKLIN, Lawrence, Mass.
M. S. DUBE.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere Classe,
Fred C. BROWN
Prop.
Ouvert de 6 hrs, A. M. la 11 hrs, P. M.

J. H. Sheridan & Co.,
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, WhisKey, Rum, Gin, Brandy, Guiness Porter, Bass & Co. Pale Ale, Jones' Beer.
35 - RUE FRONT - 35
SALEM, MASS.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an. $1.00
Six mois. 50
Trois mois. 25

Le numero. 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
L'ETOILE.
67 rue Market. Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 8 AOUT. 1896.

LE CLERGE NATIONAL.

La convention des Canadiens du Connecticut, tenue la semaine dernière à New Haven, a surtout été remarquable par la discussion que les délégués ont soutenue sur ce sujet tout d'actualité pour nos compatriotes de cet Etat : le clergé national.

M. le Dr Omer LaRue a lu un travail sur la question, dans lequel il a prôné "l'agitation" comme moyen d'obtenir à Danielson un curé canadien-français.

"Pas de révolte, a-t-il dit, mais agitons sans cesse la question d'un clergé national. Parlons en, et demandons-le, non pas une fois, non pas cent fois, mais tous jours, tant que nous n'aurons pas obtenu ce que nous demandons." Il conseilla de s'adresser à Rome, si l'évêque ou Mgr Satolli ne voulait pas rendre justice aux Canadiens de Danielson.

Puis, après la lecture de ce beau travail, les délégués virent ce spectacle, un prêtre, l'abbé Van der Noort, de Putnam, se lever pour parler contre la langue et un clergé français.

Dans son numéro de samedi notre confrère de Fall River traite tout simplement l'abbé Van der Noort de francophobe, et il lui lance l'apostrophe suivante :

"Vous n'avez aucune autorité pour prêcher au milieu des nôtres une doctrine que nous abhorrons.

"Vous avez été accueilli cordialement au milieu de nos compatriotes ; respectez donc au moins l'hospitalité si franche et si généreuse qu'ils vous ont accordée !

"Respectez leurs affections les plus saintes, et ne cherchez pas à déraciner chez eux l'amour de la langue française et l'orgeuil de leur passé !

"Ne travaillez pas à en faire des traîtres à leur sang, qui ne manqueraient pas de trahir plus tard leur Dieu !

"Que vous ont-ils fait pour mériter votre antipathie ?

"S'ils ont pêché, c'est en vous ouvrant les bras comme on fait à un ami bien cher, lorsque vous n'étiez qu'un ennemi déguisé !

"Mais, ne l'oubliez pas, vos efforts resteront stériles ; car l'amour de la langue française est profondément chevillé dans tout cœur canadien-français bien né !"

M. l'abbé Van der Noort est, croyons-nous, un Belge.

M. l'abbé Chagnon, de Champlain (New York) a répondu au prêtre francophobe en ces termes :

"Dans l'Etat de New-York, les neuf-dixièmes de ceux qui ont perdu leur foi étaient des gens ne parlant plus le français. Ils ne parlent plus le français parce que dans les commencements, ils n'ont point eu de prêtre canadien, comprenant leurs mœurs et leurs coutumes pour les grouper, les instruire et les empêcher d'oublier les principes religieux et nationaux qu'ils avaient avant de partir du Canada. Ne comprenant pas les instructions qui étaient données à l'église par un prêtre étranger à leur langue, ils ont cessé de fréquenter l'église. En cessant de fréquenter l'église, ils ont oublié leur morale ; il se sont mêlés aux groupes hétérogènes qui les entouraient. Puis, à la longue, ils ont cessé de parler le français. Voilà l'histoire : voilà ce que j'ai constaté, a dit M. Chagnon, après 20 ans d'expérience au milieu des Canadiens - français des Etats-Unis."

Est-ce que le salut des âmes ne pèse rien dans le plateau des balances apparemment défectueuses de M. l'abbé Van der Noort ?

Est-ce que le désir de plaire au clergé irlando - américain aurait poussé l'abbé Van der Noort à se montrer hostile à la langue française en pleine convention canadienne ?

Il y a évidemment anguille sous roche, et ce qui nous porte à le croire, c'est le fait que seuls deux prêtres Canadiens - français du Connecticut ont assisté à la convention, le curé et le vicaire de New Haven, les autres préférant briller par leur absence pour ne pas être mal vus de leur évêque, un Irlandais antipathique aux Canadiens.

Nous ne sommes pas en mesure de pouvoir dire si cette abstention était vraiment motivée par la crainte des accès de francophobie d'un évêque. Nous croyons cependant que les prêtres canadiens du Connecticut n'auraient pas mal fait de profiter de l'occasion pour se montrer des partisans ardents du clergé national. La colère de leur évêque en tombant sur leur tête n'aurait fait que hâter le règlement de cette question, en démontrant à l'autorité supérieure combien ont tort les "assimilateurs" irlandais et quels sont les petits motifs qui les font agir.

La prudence est une bien belle chose, mais il ne faut pas la pratiquer au point de manquer de bravoure quand les circonstances le réclament.

Que dirait-on d'un soldat qui refuserait d'affronter la mitraille par prudence ?

Mais il ne faut pas porter un jugement avec trop de précipitation. Peut-être les prêtres canadiens du Connecticut avaient-ils des raisons excellentes pour ne pas assister à cette convention.

Pour terminer, disons que la convention a adopté une résolution très respectueuse à l'adresse de Mgr Tierney. Elle le prie de bien considérer la position de nos compatriotes de Danielson, de peser leurs griefs et de leur rendre justice comme un bon père de famille fait à l'égard de ses enfants soumis et respectueux.

Espérons que cette convention, mieux que bien d'autres, portera des fruits abondants.

La Mort d'un Patriote.

M. Joseph Grégoire, de Grégoireville, Lake Linden, Michigan, est enlevé presque subitement à l'affection de ses parents et des nombreux amis qu'il avait su se faire par son sincère et pratique patriotisme.

Nos échanges du Canada nous communiquent la triste nouvelle de la mort presque subite arrivée ces jours derniers d'un Canadien, bien digne de ce nom et à qui l'on avait décerné unanimement et avec raison le titre de "Père des Canadiens du Lac Supérieur," M. Joseph Grégoire, fondateur et soutien de Grégoireville, village situé de l'autre côté de Torch Lake, en face de Lake Linden, Michigan.

Comme un certain nombre de nos compatriotes de cette ville et même des Etats de l'Est ont connu cet excellent homme, car plusieurs ont même été à son emploi, d'autres l'ont visité, entre autres MM. Emile H. Tardivel et Avila Bourbonnière, le premier comme représentant des Canadiens de l'Est lors de son voyage dans l'Ouest pour inviter nos compatriotes de ces pays éloignés à venir à la convention de Nashua en 1888 et le second lors de sa visite des centres canadiens de tous le Etats-Unis dans l'intérêt du Guide Français des Etats-Unis en 1890 et 1891. Afin aussi que l'exemple d'une vie de travail, de dévouement, de sacrifice, sanctifiée par une ardente charité, une humilité et un zèle patriotique à tout épreuve que cet homme de bien a donné aux Canadiens émigrés soit suivi et mis en pratique, nous aimons à croire que l'exposé de sa vie et de ses œuvres sera lu avec intérêt.

Les éloges que la presse française du Canada font de notre compatriote sont admirables, mais nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant ce qu'en dit un des nôtres ici, M. A. Bourbonnière, qui a été l'hôte de M Grégoire, lors de son passage à Torch Lake en 1890-91, à la page 785 du Guide Français des Etats-Unis :

"Né en 1833 à Lacolle, province de Québec, Canada, fils de cultivateurs et petit-fils d'un de ces braves qui vainquirent pour la France, à Carillon, M. Grégoire quitta sa paroisse natale en 1854 pour le Lac Supérieur.

"Sa première étape fut à la mine de Norwich, dans le comté d'Ontanagon, région presqu'inhabitée alors, où il passa l'hiver de 1854-55.

"Le printemps suivant il partit pour Superior City, Wisconsin, dont la renommée naissante parcourait la région. Le bateau qui le porta, car à cette époque les trajets se faisaient par eau seulement, fut le premier à accoster sur l'unique quai qui existait alors à Duluth, Minnesota. Il bâtit le premier entrepôt de cette ville et en 1859 s'établit au Portage.

"En 1867, il fonda Grégoireville, où il avait bâti, il y a quatre ou cinq ans, une jolie résidence au beau milieu de son village où il résidait avec sa bonne vieille mère et une de ses sœurs au moment de sa mort.

"Ses moulins à scies, ses entrepôts, ses magasins, ses nombreuses affaires l'avaient mis à la tête d'un des plus beaux établissements du haut Michigan.

"Grand propriétaire, manufacturier et commerçant de bois, par son travail, son énergie, sa probité, sa connaissance approfondie des affaires, M. Grégoire s'était acquis une jolie fortune qu'il employait pour le bien de ses compatriotes.

"L'église, le presbytère, l'école, le cimetière ont été en partie bâtis par ce dévoué patriote avec ses deniers et un grand nombre de familles de l'endroit ont connu et se souviennent encore de sa libéralité, de son zèle pour aider ceux qui le méritaient. Aussi était-il hautement estimé par tous, sans exception.

"Arrivé à Torch Lake, lorsque ce pays était encore à l'état sauvage, les communications impossibles en hiver, il y a vécu avec ceux qui y étaient déjà et ceux qui le suivirent comme s'ils eussent été frères indépendemment de croyances, de nationalité, de politique. Aussi, sous sa haute influence, Lake Linden a prospéré et nos compatriotes y sont bien établis. M. Grégoire a occupé à diverses reprises plusieurs charges publiques, entre autres celles de greffier et d'inspecteur. En dernier lieu il était "Selectman." En 1889, il visita l'Europe.

"Sa santé laissant quelque peu à désirer, il passait généralement les hivers dans le Sud de la Californie"

Néanmoins, comme tous les hommes il lui a fallu aller rendre compte à son Créateur de ce qu'il avait fait sur cette terre et espérons qu'il jouit maintenant du fruit des bonnes œuvres qu'il a faites.

Qu'il repose en paix.

La Presse Franco-Américaina.

Parmi les nombreux discours qui ont été prononcés à la convention des Canadiens français du Connecticut, celui de M F. X. Nobert, de Meriden, a surtout été remarqué, ce qui ne veut pas dire qu'il soit, par la pureté de la forme, remarquable.

Ce monsieur a parlé de la presse, et il s'est permis certaines comparaisons entre les journaux franco américains. Pour un homme qui n'est pas du métier, c'était de l'outrecuidance.

Il a prétendu, entre autres choses, que la presse française aux Etats Unis avait perdu du terrain au lieu d'en gagner.

Cela est archi-faux. La presse franco americaine n'en est plus aux débuts difficiles du temps de Ferdinand Gagnon, quand un journaliste avait besoin de tendre presque la main à certains Mécènes pour faire face à la tourmente qui l'emportait. Le clergé, les hommes influents et généreux de plusieurs centres canadiens en savent quelque chose : sans leur aide les quelques journaux hebdomadaires qui existaient dans le temps auraient assurément sombré

Aujourd'hui, la plupart des journaux de langue française de ce pays, sinon tous, paraissent se suffire à eux-mêmes. Après la chute de plusieurs feuilles quotidiennes mal administrées, d'autres ont surgi qui réussissent à tenir leur barque à flot, malgré certaines difficultés, ce qui ne s'est jamais vu auparavant.

Donc, il y a eu progrès.

En effet, nous remarquons avec plaisir que notre population lit plus que par le passé.

Quand la presse franco américaine n'aura plus dans son sein de ces charlatans qui ne comptent pas sur leurs mérites et leur travail pour réussir, mais sur la protection d'un Quincy quelconque, elle aura fait encore un pas immense vers l'idéal qu'elle vise.

M. Nobert n'a pas seulement médit de la presse française, il a mal parlé de ses compatriotes, sans songer peut-être que les autres peuples qui vivent à nos côtés pouvaient l'entendre. Ecoutons-le :

"Une apathie qui paraît presqu'incroyable, les empêche de s'intéresser à ce qui se passe autour et au-dessus d'eux. Quand ils ont gagné leur salaire, et donné à la famille la nourriture et le vêtement, ils se figurent que leur tâche est finie."

L'orateur a un peu trop généralisé. C'est bien vrai qu'il y a des Canadiens aux Etats Unis qui sont apathiques, qui n'encouragent pas la presse, et ne s'occupent pas de politique, mais c'est la minorité. En général, les Canadiens aiment à se mêler des affaires publiques. Si jusqu'aujourd'hui nous n'avons pas plus de Canadiens naturalisés, cela est dû à une toute autre cause que l'apathie.

Au Canada, les Canadiens-français sont la race qui se préoccupe le plus des choses de la politique.

Dans la plus humble maisonnette, on a ses opinions sur les bleus et les rouges. La moindre assemblée politique attire toujours une foule énorme.

Or, le simple fait de traverser la frontière ne saurait être suffisant pour changer tant d'ardeur pour les choses publiques en une froideur qui d'ailleurs, ne s'explique pas.

Il y a une autre cause à notre petit nombre de votants.

Nous la signalerons un de ces jours.

L'AFFAIRE DEMERS.

Il y a déjà quelque temps nous avons écrit que le malheureux Demers avait été arrêté sans trop de preuves de culpabilité.

L'enquête préliminaire dont l'épilogue a été la condamnation de Demers à passer en cour d'assises n'a pourtant rien révélé de bien défavorable à l'accusé.

Aussi quelques confrères de Montréal, entre autres *La Minerve* et *Le Monde* n'ont pu davantage garder le silence et ils ont dû tout haut ce que tant de personnes sympathiques à l'accusé n'osaient exprimer, c'est-à-dire que la justice paraît faire fausse route en n'ayant pas réussi mettre la mainsur le véritable coupable et qu'il lui faudrait chercher ailleurs, ce qu'elle ne paraît pas vouloir faire.

Citons d'abord *La Minerve* :

"Arrêtez le premier citoyen venu qui a suivi toutes les péripeties de l'affaire Demers, et posez lui la question :—Qui est l'assassin ?—Neuf cas sur dix, il vous répondra sans hésiter :—C'est un tel.—Mais, direz-vous, quelle preuve avez-vous ?

"Non, il n'aura rien de positif, rien de légal à vous citer ; mais une multitude de petits faits, un enchaînement de mille choses insignifiantes en soi, une impression irrésistible qui se dégage de toute l'horrible affaire comme l'odeur d'un cadavre,—voilà ce qui lui a servi de conclure que le meurtrier est un tel et pas un autre.

"Et nous sommes loin de blâmer cette opinion ; elle a même finie par être cette collectivité puissante qui s'appelle l'opinion publique.

"Or, l'assassin de la femme Demers tout le monde le nomme, tout le monde le connaît.

"Et si nous avons dit :—On le trouvera ailleurs !—c'est afin d'aider la justice, après avoir cherché ailleurs, à recueillir et à enchaîner sa preuve autrement et mieux qu'elle ne l'a fait jusqu'ici."

Maintenant, passons au journal *Le Monde*. C'est son interessant chroniqueur Jean Badreux qui tient la plume, et il dit ce qu'il pense sans faux fuyants. Jugez-en par vous mêmes :

"Je ne trouve pas que les présomptions sur lesquelles on base l'accusation de Demers soient suffisantes pour maintenir cet homme en état d'arrestation.

"Deux enquêtes judiciaires ont été poursuivies avec une minutie qui fait honneur aux magistrats chargés de découvrir la vérité.

"De ces deux enquêtes, il ne ressort aucun fait matériel péremptoirement accusateur. Au contraire, trois témoignages qui n'ont pu être réfutés créent un alibi en faveur du prétendu meurtrier. Tant qu'il ne sera pas prouvé que ces témoignages sont faux, je soutiendrai mordicus que Demers est innocent du meurtre de sa femme, au moins comme question de fait."

Jean Badreux trouve, comme nous, que Dame Justice à Montréal est plus douce à ceux qui ont une belle part des biens de ce monde et qui pardessus le marché sont anglais et protestants que pour de pauvres petits Canadiens français. Citons :

"Shortis a tué trois personnes avec préméditation pour voler ; il a été pris en flagrant délit et, de plus il a fait l'aveu de son crime. Dès la première minute, s'il avait été jugé sommairement comme Chatelle, la peine de mort aurait été prononcée contre lui. La folie invoquée comme moyen de défense n'aurait fait que faciliter l'unanimité chez les petits jurés.

"Mais la famille du meurtrier se révèle. Elle est riche et offre toutes les sommes voulues pour prouver quoi ?—qu'il y a eu des cas de folie dans la parenté.—Ah ! ah ! dit-on, c'est différent. Shortis n'est peut être pas fou, mais il pourrait l'être, et alors, vous comprenez, tant pis pour ses victimes. Les fameux sentiments humains et chrétiens ne sont plus applicables qu'à l'assassin.

"Voyons maintenant le cas de Demers.

"Je sais bien que dans neuf cas sur dix on me répondra que c'est Demers qui a tué sa femme.

"Si je manifeste un doute à cet égard, on triomphera aisément en me disant : "Mais si ce n'est pas lui, qui est-ce ?"—On se butte à cela. On ne tient pas absolument à pendre Demers, mais on tient à pendre quelqu'un. Le sang de la victime crie vengeance, il faut une vie à ses mânes et, ma foi ! puisque l'on est pas sûr que Demers soit coupable, il a tort de prêter au soupçon et il devra expier ce tort.

"Pour conclure, je tiens à faire remarquer combien l'attitude de la justice est contradictoire à l'égard des deux accusés Shortis et Demers.

"Le premier est convaincu d'un triple meurtre et il a dû avouer. Il n'y a aucune présomption de démence, mais la famille de l'accusé est riche ou influente, et l'on va faire naître ces présomptions pour sauver un misérable voleur et trois fois assassin.

Le second prouve qu'il est innocent par trois témoignages que l'on n'a pu renverser, mais on s'en tient à quelques preuves morales fragiles et l'on va tout tenter pour lui faire expier un crime qu'il ne peut pas avoir commis, en dépit de la noirceur réelle ou non de son âme.

"Ah ! Bainville avait bien raison.

Aux pauvres gens tout est deuil et misère !"

La Revue Nationale.

Le sommaire du numéro d'août de *La Revue Nationale* contient les noms de six collaborateurs nouveaux, qui fournissent les écrits suivants :

MM. Alphonse Gagnon, une étude ethnographique ; Pamphile Lemay, une nouvelle en vers ; A. N. Montpetit, un récit de voyage ; Napol on Legendre, une nouvelle ; Achille Fortier, une très jolie chanson ; Hector Garneau, une étude sur la littérature canadienne. M. Arthur Buies a une chronique très mordante et M. Louis Fréchette termine le roman de notre pauvre ami Marmette, dont la mort a laissé un si grand vide dans notre petite république des lettres.

M. Adolphe Poisson coutinue son intéressant petit roman intitulé "l'Etranger".

La Revue Nationale est maintenant installée dans ses ateliers et le numéro d'août est sorti de ses presses.

Sa toilette est très belle et elle s'améliorera chaque mois. Ses illustrations sont nombreuses et très réussies. Cette int ressante publication fait décidement des efforts considérables pour plaire au public delite qui lui donne sa clientèle.

Beaucoup de *Nouvelles* pour le concours *La Revue Nationale* sont arrivées à la dernière heure, et il a été impossible de faire lire et examiner ces écrits. Dans l'intérêt de tous, on a fixé le 1er octobre comme date définitive pour la réception de nouveaux manuscrits.

La Revue Nationale n'a pu encore terminer les arrangements pour la reliure des collections de ses abonnés, vu les travaux considérables qu'a entraîn sa nouvelle installation, mais toutes les dispositions seront prises pour le 1er septembre prochain, époque à laquelle elle soumettra ses conditions à ses lecteurs.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL,

TENTATITE DE SUICIDE

—Arthar Collin a tenté de se suicider en se précipitant dans le fleuve à deux reprises différentes en face de la prison. Collin ne travaillait pas depuis deux semaines. Il était complètement découragé et avait résolu d'en finir avec la vie. Heureusement, il fut aperçu par le constable Rompré et renferme au poste de police où le Dr Bouchard lui prodigua ses soins.

Collin est marié et père de deux enfants.

SHORTIS

—Les avocats de Shortis font tout en leur possible pour faire croire qu'il est fou.

Le dernier courrier nous apprend qu'on a prouvé à l'enquête, à Waterford, que Shortis avait donné du chloroforme à un chat, qu'il avait fait boire de la bière à un cheval, etc.

LA VICTIME D'UN COMPLOT

—M. J. G. Boissonnault, de la société d'avocats Renaud et Boissonnault, doit partir pour Ottawa, afin de présenter une requête au ministre de la justice, demandant la libération d'un ancien forçat détenu au pénitencier de St Vincent de Paul depuis quatre ans.

Les raisons données dans la requête sont que le condamné a été la victime d'un odieux complot tramé par un nommé Paré, voleur de grands chemins et qui vient d'être arrêté aux Etats Unis et condamné à plusieurs années de pénitencier ; que sa santé s'en va rapidement et qu'enfin il est en mesure, aujourd'hui, de fournir toutes les preuves nécessaires pour établir complètement son innocence ; tous les témoins qu'il n'avait pu produire à l'enquête préliminaire étant à la disposition de la justice.

M. Boissonnault nous a dit qu'il n'y avait aucun doute qu'il pourrait établir l'innocence du requérant et que ce dernier reconquerrait sa liberté.

QUEBEC

SOUS UN CANON

—Deux jeunes filles âgées de 10 et 12 ans respectivement, enfants de Mde McCauley, ont failli se faire tuer lundi.

En jouant sur l'Esplanade, elles ont accidentellement dérangé le support de l'un des canons, et celui-ci a roulé sur elles. L'une a été jetée à terre et l'autre a été partiellement écrasée.

Aux cris pous és par les deux enfants, des passants sont accourus à leur secours.

Un docteur mandé en toute hâte, n'a constaté aucune fracture, mais seulement des contusions. Les deux petites filles ont été transportées chez elles et sont assez bien aujourd'hui.

OTTAWA

POUR NOUS ROULER

—Depuis la crise, la province de Québec n'est représentée que par deux ministres dans le cabinet d'Ottawa. Ce n'était pourtant déjà pas trop que d'en avoir trois.

Qu'attend-on pour remplacer M. Angers ?

M. Bowell veut peut-être maintenir d'ici à janvier les disproportions actuelles pour mieux rouler la province de Québec

La constitution devrait être amendée de façon à donner moins de latitude aux caprices et fantaisies d'un gouvernement.

TERREBONNE

AU CONFESSIONNAL

—Dans une paroisse avoisinante, dans le district de Terrebonne, plusieurs pénitents et pénitentes faisaient queue dans l'église, samedi, afin de pouvoir se confesser à tour de rôle et se faire absoudre de leurs péchés.

A un moment donné, alors qu'un fidèle sortait du confessionnal, laissant la place libre pour un autre, une femme s'est élancée pour s'emparer de cette place, au préjudice de son voisin à qui elle revenait par droit de suite..."

Ce dernier s'est senti indigné par tant d'audace. Il a vivement saisi la pénitente par la main, l'a expulsée de la place et s'est fait justice.

De là une tempête féminine. La plaignante allègue qu'elle s'est fait brutalement briser un doigt et elle se propose d'intenter une action en dommages contre son assaillant.

Ce dernier plaidera compensation d'injures.

LEVIS,

LA QUINZIEME VICTIME

—Mlle Sophie Cayer, de Durville, P. Q., est morte à l'Hôtel Dieu de Lévis, des blessures qu'elle a reçues dans la collision de Craig's Road.

Elle a enduré des souffrances atroces.

Elle est la quinzième victime de la catastrophe de Craig's Road.

Navrant.

Lewiston, 6 août.—Une femme avec sept enfants dont le plus vieux n'a que 14 ans, est arrivée hier soir par le train venant du Canada. Les malheureux ont été conduits au poste de police et on leur a donné à manger, car ils n'avaient rien pris depuis leur départ le matin. Dès que la chose fut connue, le Père Mothon vint les quérir et les conduisit à l'asile Healy. La femme dit que leur maison a été détruite par un incendie et qu'ils s'en vont à Waterville rejoindre des parents et chercher de l'ouvrage. Son mari est parti pour Waterville en même temps, mais à pied. Voilà une bien triste histoire, n'est-ce pas ?

Les journaux du Canada qui prêchent le rapatriement feraient bien de voir tout d'abord à ce que leurs familles pauvres ne meurent pas de faim et ne viennent pas ici montrer aux Américains que le Canada est un pays où fleurit le paupérisme.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qui ont obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité generale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co. Lowell, Mass

DR G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour sa clientèle canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Le SPINDLE Est le meilleur Cigare de **5c.**
Que vous puissiez acheter. Fabriqué avec du pur Havane. Par **Flood,**

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢
IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

COHN BROS & KLEE
SOLE AGENTS AND DISTRIBUTERS
PARK PLACE COR CHURCH ST.
N. Y.

Quand vous Peinturez vos Edifices, employez le
B. K. & Co's.
Une Peinture de maison préparée pure, et pour les planchers employez les
Peintures U. S. N. Dick,
Sèchent en une nuit et restent dans cet état. Venez demander nos cartes de couleurs.
Vendues seulement par
C. B Coburn & Co
35, 39, 41 Rue Market.

NOUS désirons informer les gens qui s'assurent que les affaires d'assurance de feu Chas Coburn nous ont été transférés, avec l'approbation de ses exécuteurs testamentaires et des compagnies qu'il représentait.
Renouvellement, Déménagements, Transfert et tous les Endossements recevront de notre part prompte et soigneuse attention.
H. C. Church & Son.,
27 RUE CENTRAL.
Le "Bowditch," au-dessus la Old Lowell Bank (presque vis-à-vis l'ancienne agence de feu M. Coburn.)

Coutellerie de Table,
Ciseaux a Fret et autres Ciseaux.
Canifs et Rasoirs
de première qualité,
Aux plus bas prix.
W. S. Bartlett,
653 - RUE MERRIMACK - 653
M. Fortier, Commis canadien.

CHARBON ! !
CHARBON ! !
CHARBON
Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO,
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, &c.
Téléphone 114-2.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,
2 et 4 Rue Andover
Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.
Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couveries nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.
Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Merrimack.

MITCHELL & CO.
Grande - Vente - Speciale
Pour cette Semaine.
Nous avons justement conclu un arrangement avec un détailleur de renom sur son stock entier de Corsages "Star" à moins que la moitié du prix coutant. Nous voulons nous en débarrasser dans un jour si c'est possible.
1 lot avec collet blanc à $2.00,
Notre prix 49 cts.
1 lot des derniers patrons, vendus à cette saison à $1.50
Notre prix 89 cts.
1 lot, style de l'an dernier, un beau matériel valant $1.50
Notre prix 33 cts.
Il nous reste encore un petit lot de West End Brand, tel qu'annoncé il y a une semaine. Dire qu'il est à bon marché c'est inutile.
25 Jupons de Damer, échantillons d'un manufacturier pour ces jours-ci, à un grand discompte sur de tels achats.
{o —— o}
Mitchell & Co.
76 a 82 RUE MERRIMACK,
HAVERHILL, MASS.
Commis canadien.—M. P. H. Bilodeau.

La Celebration pour la Fete
St Jean-Baptiste
A causé beaucoup d'excitation dans Lawrence certainement, mais ce n'est rien à comparer à l'excitation que cause cette vente extraordinaire dans les HARDES FAITES.
☞ Lisez attentivent les BARGAINS suivants :
Pour $6.50 Vous achetez vos Habits de $8, $9, $10 et $12, en couleurs claires, foncées et noires, faits en Sacque et en Froc.
Pour $10.00 Vous achetez nos Habits de $12, $13 50, $15, $18 et $20, en couleurs pâles et foncées. (Venez voir l'etalage dans nos vitrines.)
Ne retardez pas à venir vous acheter un Habit de cette vente, car ils ne dureront pas longtemps sur nos comptoirs.
Pour $3.00 Vous achetez une paire de Pantalons qui surpasse tout ce qui s'est vu dans Lawrence. Le prix ordinaire de ces Pantalons est de $4 $5, $6 et $7.
N. B.— Tous nos Habits d'Eté pour Enfants de 4 à 15 ans seront vendus pour $2.50.
HAMEL & CLOUTIER,
405 RUE ESSEX, — Lawrence, Mass.,
Enseigne de la Valise Dorée.

Cendrillon !

C'est assez facile de trouver une chaussure à votre pied quand on a le choix dans un stock aussi considérable que le nôtre. C'est assez facile d'en trouver à son goût quand on a le choix sur des centaines de styles comme ici. C'est assez facile d'en acheter à un prix qui convient à votre bourse quand il y a une variété de sortes et de qualités, telles que les
Bals tan pour Hommes, réduits de $3.50 à $2.75.
Bals tan pour Hommes, réduites de $2.75 à $2.25.
Bals tan pour Hommes, réduites de $1.50 à $1.19.
Bottines boutonnées en Dongola Kid pour Dames, formes "Opera" et "Comon Sense," doublure Goodyear et un certain nombre ont la hausse en Drap, reduite de $3, $2.75 et $2.50 ; à $2.00.
Oxfords tan, en Cuir de Russie, pour Dames, réduites de $1.75, à $1.35.
Oxfords tan, pour Dames, réduites de $1.10, à $1.29.
Oxfords tan, pour Dames, réduites de $1.55 à $1.00.
Bottines boutonnées. tan ou en cuir poli, pour Enfants, réduites à 50c.
Bals en Canevas pour Garçons, points 2 à 5 1-2, réduites à 50c.
Bals en Canevas pour Garçons, points 11 à 2, réduites à 40c,
☞ Ne manquez pas cette chance, si vous desirez acheter une bonne paire de chaussures pour tres peu d'argent.
Il nous fera plaisir de vous montrer nos marchandises.
V. J. HUOT,
Lawrence, Mass.
437 Rue Essex 437

F. X. VOYER,
83 Rue Harbor.
Salem, Mass.
Amateurs du Bon Marche ! Ne Manquez pas Ceci !
M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.
☞ Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

A. CHOQUETTE,
Entrepreneur de Pompes Funebres
Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits et Décors mortuaires.
Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.
Magnifique corbillard Noir pour les Eenterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.
Carrosses de premiere classe pour mariages, Baptemes et Funérailles.
A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON,
Lawrence, Mass.

Avis.

Notre agent, M Jules D'amour, est autorisé à collecter des abonnements dans toute la Nouvelle-Angleterre.

L'ADMINISTRATION

Centres Canadiens.

Lawrence

M. Jos. Nolet a passé une semaine à Old Orchard.

Mde J. O. Poirier et sa fille Melle Edouilda, sont au Canada pour un mois.

M. Philippe Cloutier vient de reprendre l'ouvrage après deux semaines de vacances.

Mlle Louise Painchaud, de Haverhill, a passé une semaine en visite en cette ville chez des amis.

Mlle Evelina Poirier, du Boston Store, doit partir dimanche pour aller passer deux semaines à York Beach.

M. et Mde Charles Lacaillade sont partis lundi pour aller au Canada; ils doivent être trois semaines à leur voyage.

Ceux qui veulent se procurer un magnifique habillement pour $6 Chez Hamel & Cloutier feront bien de se hâter, car ils partent vite.

Les pilules du Dr Larivière, pour le mal de tête, en vente à la pharmacie Miville. Essayez-les. Aussi en vente à la pharmacie Miville de Manchester, N. H.

Les Frères maristes du collège Ste Anne, sont revenus ces jours derniers de St. Athanace, où ils étaient allés faire leur retraite annuelle à la maison provinciale.

C'est connu, que la pharmacie Miville est l'endroit par excellence pour les prescriptions et tout autre article de toilette pour dames et messieurs. Ses sodas sont insurpassables.

M. Wilfrid Robichaud, de la maison A. W. Stearns & Co., est revenu du Canada après une vacance de deux semaines. Il a visité Montréal, Québec, Ste Anne de Beaupré et plusieurs autres endroits.

Il y aura une grande assemblée de la Cour Lafayette mercredi prochain. Les membres prendront action sur la sortie le jour des Forestiers "Forester Day". Tous les membres sont priés de se rendre à cette assemblée.

M. W. N. Hamel, de la maison Hamel & Cloutier, est en vacance avec sa dame à Salisbury Beach pour deux semaines. M. et Mde A. Cloutier sont revenus mardi après un séjours de deux semaines à Old Orchard.

MM. V. J. Huot et T. H. Vincent partiront lundi prochain pour le Canada, M. Huot reviendra de suite avec sa mère qui vient faire une promenade aux Etats-Unis; M. Vincent s'en va rejoindre son épouse qui est en villégiature dans sa famille depuis quelques semaines.

A la dernière assemblée du Club de Naturalisation un comité a été nommé pour organiser leur 5ème grand concert et bal qui aura lieu le 18 octobre prochain au City Hall. Ce concert et bal seront dans l'intérêt de la naturalisation et nous espérons recevoir l'encouragement de tous les Canadiens.

Biphosphate de chaux des frères Maristes preparée par l'Arsac. Preparation française très efficace dans les affections de la poitrine, du système osseux et des scrofules, recommandée aux enfants et aux personnes d'un tempérament faible et délicat. Aussi sodas les plus purs et les plus délicieux. En vente chez Felix Poisson, epicerie des rues Franklin et Common.

Le Dr J.D. Delisle, qui a passé l'année dernière dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, du nez, (tel que le catarrhe) de la gorge, des oreilles et de la vessie, et pour donner plus de satisfaction à ses clients, le Dr Delisle ne s'occupera que des maladies ci-haut mentionnées. Bureau, No. 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover, Lowell, Mass. [illegible] p. m. Résidence, 420 rue Fletcher.

Qui d'entre vous, aimables lecteurs et lectrices, n'aiment pas à se rafraichir dans les journées chaudes de la saison? Si vous voulez prendre un conseil: allez tout droit chez MM. Morin & Frechette, rue Hampshire, en face de leur magasin d'épiceries. Là, vous goûterez les meilleurs sodas, les crêmes à la glace les plus recherchées, les gâteaux les plus succulents, etc., etc. Faites-en l'essai et vous y retournerez bien des fois.

L'écurie de louage et de vente de chevaux canadiens de MM Ch. et Elie Lacaillade, 444 rue Common, contient le plus bel assortiment de voitures et chevaux, hacks pour mariage et pour baptême à meilleur marché de Lawrence, ainsi que voitures doubles et simples, les meilleures de la ville et aux plus bas prix. M. P. Côté, qui a la direction de l'établissement se fera un plaisir de satisfaire tous les canadiens qui viendront l'encourager.

C. & E. LACAILLADE,
444 rue Common

Vous souffrez peut-être, sans le savoir, de *Leucomie*. C'est ainsi que la science appelle la maladie du sang. Le Dr Delisle's Konium Compound qui est le tonique le plus puissant, a raison de la Leucomie comme de toutes les autres maladies qu'il est appelé à guérir. En vente chez les pharmaciens.

Nouvelles Ouvrieres.

Les fabriques Everett à Lawrence ont été closes samedi pour le mois d'août. Pendant cette fermeture temporaire des réparations considérables seront exécutées

Les directeurs des fabriques Washington à Lawrence viennent de déclarer un dividende de 2½ pour cent, pour les premiers six mois de l'année, ce qui est le premier dividende annoncé par ces fabriques sous la présente administration.

A Vendre.

Tout le contenu d'une maison de pension comprenant 18 chambres, situé dans un des plus beaux centres de Lawrence. Coin des rues Amesbury et Common. La maison a toujours au moins de 25 à 30 pensionnaires. Pour raison de santé les soussignés désirent vendre le tout à des conditions faciles.

ARTHUR BEAUCHESNE, Prop.
No. 323 rue Common.

Naissance.

En cette ville, le 3 courant, Mde Simeon Viger, un garçon.

Du Nouveau.

Mlle E. Guillemet vient d'ouvrir au No 142 Hampshire St, une salle de coupe pour les robes et les manteaux d'après le système de Mlle Hermenie David, autrefois de Worcester, Mass. Mlle Guillemet a essayé les systèmes de toutes sortes et elle a trouvé celui de Mlle David, supérieur à tout autre. Visible à toute heure.

Avis Special aux Canadiens-francais de Lawrence.

Le magasin situé au No. 421 rue Essex autrefois occupé par les demoiselles O Jean & Co, a été achete par le soussigné qui desire informer les dames et demoiselles de Lawrence qu'il continuera le commerce de chapeaux et d'articles de fantaisie et qu'il s'est assuré les services des mêmes demoiselles, employés dans ce magasin, et il s'efforcera de plaire aux Canadiens français qui voudront bien l'encourager. Durant les deux prochains mois toutes les marchandises seront réduites à des prix jamais vus avant aujourd'hui pour la qualité. Avantage spécial dans le departement des chapeaux.

Employées: Mlles Léontine Bourget, modiste; Héliante Hamel, commis; Constance Bossé, commis. John T. Golden, successeur de O. Jean & Co., 421 rue Essex.

Déces.

Joseph, enfant d'Octave Bouchard, est décédé le 2 août, à l'âge de 10 jours.

Onésime, enfant de Théodore Larose, est décédé le 4 août à l'âge de 5 mois.

Aurora, enfant de Ludger Morin, est décédé le 4 août à l'âge de 5 mois.

Ces enterrements étaient sous la direction de M. Joseph Couture de la maison A. Choquette.

Marie Anne, enfant de Joseph Voisine, est décédée le 26 juillet à l'âge de 1 an et 4 mois.

C'est ainsi que Dieu a voulu bénir sa famille en élevant cette enfant au rang de ses anges. Nous offrons nos condoléances à la famille.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. Auguste Blais, Alphège Marcheterre, Wilfrid Desruisseau, Alfred Bourget, Adelard Gosselin et Peter Ouellette.

Dame Scholastique Lestage, née Demontreuil, est décédée le 28 juillet à l'âge de 91 ans 8 mois et 10 jours. Les funérailles ont eu lieu le 30 juillet à l'église Ste Anne, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis.

La défunte était la mère de Mde Clément Perront, Nos condoléances.

Alphège, enfant de Stanise Hamel, est décédé le 1er août à l'âge de 9 mois.

William, enfant d'Alphonse Lavigne, est décédé le 6 août à l'âge de 8 mois.

Ces enterrements étaient sous la direction de M. S. Dubé.

Etat de l'Ohio, Cité de Toledo, } ss
Comté de Lucas.

Frank J. Cheney fait serment qu'il est l'associé snr, de la maison F. J. Cheney & Co faisant affaire dans la cité de Toledo, de l'Etat et du Comté haut mentionné et que la dite maison paiera la somme de *cent piastres* pour chaque et tout cas de catarrhe qui ne pourrait être guéri par l'usage du Hall's Catarrh Cure.

FRANK J. CHENEY.

Assermenté devant moi et a declare en ma présence que ce 6ième jours de décembre 1886.

{ Sceau } N. W. GLEASON,
Notaire Public.

Le Hall's Catarrh Cure est pris intérieurement et agit directement sur le sang et les surfaces muqueuses du système. Envoyez pour certificats, gratis.

F. J. CHENEY & Co.
Toledo, O.

Vendu par les droguistes, 75c.

Haverhill

LE COURRIER est en vente aux endroits suivants:

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

A Vendre a Lowell.

Un superbe étal de boucher et un beau stock d'épiceries; aussi chevaux, voitures et fournitures de magasin de première classe. Bon local. S'adresser à

A. GAUTHIER,
Bureau de l'ETOILE.

Salem

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants:

P. J. Donovan 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.
Calixte Rousseau, 47 rue Harbor.

M. Timothé LeBel, M. D., ancien citoyen de Salem, est venu fixer sa résidence au milieu de nous. Il exercera sa profession comme médecin. Nous lui souhaitons bon succès.

Un grand nombre de nos concitoyens se proposent de se rendre à la grande assemblée nationale, qui aura lieu le 12 courant au Crescent Park, R. I. C'est une occasion favorable pour tout Canadien donné à son pays, d'aller prendre connaissance de l'état du pays. Cette assemblée sera tenue par nos hommes les plus éminents tels que l'Hon. W. Laurier, J. Langelier, I. Tarte, etc. Ainsi n'y manquez pas.

Grande Excursion.

Il s'organise dans le moment même un pique-nique qui aura lieu le 2 septembre prochain à Nantasker Beach Le trajet s'opérera en bateau à vapeur et le prix du billet ne sera que d'une piastre aller et retour, vu que cette organisation est due à l'influence du Révd M. Gadoury.

Lowell

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Nous accusons réception de billets de faveur pour la grande démonstration canadienne-française à Crescent Park, R. I. Nos remerciements.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Arthur Belleau et James Mullen ont été arrêtés hier après-midi pour avoir mené leur cheval à une allure trop rapide et lui avoir fait subir de mauvais traitements

Mde Vve Albert Corcoran et son jeune enfant Walter sont revenus d'une promenade de quatre semaines à Exeter, chez le père et la mère de Mde Corcoran, M. et Mde Jean-Baptiste Champagne qui sont en excellente santé.

Il paraîtrait que la ville de Fall River, pour surpasser Lowell en population, a fait parvenir à M. Wadlin, du bureau des statistiques, des chiffres de recensement qui ne seraient pas corrects.

Amasa Spaulding, aiguilleur dans la cour du chemin de fer Boston & Maine, est, dit on, le doyen des employés de cette compagnie en cette ville. Il est au service de cette compagnie depuis le premier décembre 1846 à $30 par mois.

On rapportait il y a quelque temps que la firme Haworth & Watson s'était mise en frais de construire une nouvelle fabrique. Hier les plans ont été changés, et il a été décidé de construire une manufacture le double plus considérable, soit 150 pieds de long sur 60 pieds de large.

A propos de l'inauguration de ce qu'on est convenu d'appeler "une semaine des marchands", il paraîtrait que ce plan nouveau est approuvé de tous côtés et pourrait bien être mis à exécution bientôt. M. Smith, le secrétaire de notre chambre de commerce, est très en faveur de ce projet et il va convoquer une assemblée des marchands à ce sujet.

UN MEURTRE.

Un Irlandais de Lowell Perd son Sang-Froid.

IL LANCE UN ECOSSAIS D'UN 2ème ETAGE SUR LE SOL.

Ils Discutaient sur les Merites des Races Irlandaise et Ecossaise.

Lowell, Mass., 7 août 1895 — Un meurtre vient d'être commis en cette ville.

La tragique affaire s'est déroulée un peu avant six heures, hier soir, dans une cour donnant sur la rue Charles.

Voici comment les choses se sont passées:

Un Irlandais du nom de John Kelleher, l'écossais Turnbull et Fred Howarth habitaient chacun un logement avec leurs familles dans le gros édifice portant le No 3 Charles Street Court. A chaque étage il y a en arrière une véranda où les locataires peuvent se réunir et converser.

Sur ces vérandas on a fixé de ces pièces de bois à longs bras pour étendre le linge.

Les trois hommes nommés ci-dessus et leurs femmes étaient donc assis sur la véranda du deuxième étage, où ils buvaient de la bière tout en bavardant sur tous les sujets connus et inconnus.

Finalement, on en vint à parler sur la question des races. L'Ecossais prétendait que sa nationalité était la meilleure qu'il y eut au monde et l'Irlandais soutenait que c'était la sienne. D'un mot à l'autre et la bière aidant, on s'échauffa de part et d'autre Comme une allumette vient mettre le feu à la poudre, la question de l'A. P. A ajouta la goutte qui devait faire renverser le vase.

Turnbull s'était levé pour réintégrer son domicile, en disant à l'Irlandais qu'il ne voulait plus avoir rien à faire avec lui.

Sur ce, Kelleher se leva et s'avançant vers Turnbull, il lui dit: "D'——n you, you won't bother me any more!" Et au même instant il donna une vigoureuse poussée à Turnbull, l'envoyant s'aplatir sur le sol.

La chute a été de 20 pieds. En tombant Turnbull frappa les cordes à linge, mais cela n'enraya pas sa chute pour la peine.

Une femme qui se trouvait au dessous faillit le recevoir sur la tête.

Un homme qui était assis sur son seuil de porte vint au secours de l'infortuné Turnbull; il le trouva la tête repliée sous lui et apparemment mort. En effet, il était mort, s'étant rompu le cou.

Cet homme alla avertir la police qui vint mettre Kelleher en état d'arrestation.

Plusieurs témoins furent aussi conduits au poste où on les interrogea.

Mde Kelleher, l'épouse de l'accusé, était tellement ivre qu'elle dut être logée dans une cellule.

Le défunt était âgé de 45 ans environ; il laisse une épouse et un fils d'une vingtaine d'années, maintenant en Floride. Il demeurait à Lowell depuis plusieurs années et était fileur dans le Lawrence.

Kelleher passe aussi la quarantaine; il est porteur d'oiseau de maçon de son métier. Il est bien connu de la police, ayant déjà comparu plusieurs fois en cour de police pour avoir pris part à des querelles sérieuses.

Le corps de la victime a été transporté chez Brooks, l'entrepreneur de pompes funèbres.

Presentation d'un Cadeau.

Plusieurs amis de Lowell se sont rendus avant-hier à Hancock, N. H., où demeure M. Pierre Bourgeois, un ancien compatriote lowellois, à qui ils ont présenté, en témoignage de leur estime, une magnifique montre et une chaîne.

M Bourgeois a été fort agréablement surpris, et il a su remercier ses amis de Lowell d'une manière parfaite.

LE TAUX DE LA TAXE

LE PLUS ELEVE DANS L'HISTOIRE DE LA VILLE.

Les Canadiens Plus Nombreux dans le Quartier Cinq.

Enfin, le taux de la taxe a été annoncé, et les propriétaires vont faire une grimace en apprenant qu'il est le plus élevé dans l'histoire de cette municipalité.

Le taux est, pour ne pas vous laisser languir plus longtemps, de $18 par $1000 Le taux qui approche le plus celui de cette année est celui de 1884 quand il était de $17.50. L'an dernier le taux de la taxe était de $17,40.

Avec l'augmentation notable du taux de la taxe vient la nouvelle d'une décroissance dans l'évaluation totale des propriétés, comparée à l'évaluation de 1894 qui était de $59,084,241.50 et de $68, 782,042 cette année, une différence de $302,199.50 en faveur de l'an dernier.

La décroissance se trouve dans les propriétés personnelles, et les assesseurs croient que cela est dû à la diminution du stock dans plusieurs maisons d'affaires, le résultat de la récente crise.

L'augmentation dans le nombre de "polls" indique cependant que la population a augmenté, malgré une décroissance dans l'évaluation. C'est le Quartier Cinq qui a la plus forte augmentation, ce qui indique que les Canadiens-français ont augmenté considérablement en nombre dans ce quartier.

Les assesseurs calculent qu'il y a un contribuable sur quatre personnes en moyenne à Lowell, ce qui donnerait une population de 94 000, peut-être 95 000

L'HON. M. LAURIER

Et la Grande Reception de Crescent Park.

Nous lisons dans le *Monde* de Montréal:

"Un de nos rédacteurs est allé saluer M. Laurier ce matin et lui demander si la nouvelle annonçant qu'il devait aller adresser la parole à Crescent Park, R. I., le 12 août courant, était fondée. M. Laurier nous a déclaré qu'il n'irait pas au Rhode Island et qu'il en avait informé, il y a déjà quinze jours, les organisateurs des fêtes de Crescent Park."

Nous ne savons si M. Laurier sera oui ou non présent à cette réception canadienne-française. Nous ne sommes pas capable de faire une enquête à ce sujet, étant trop loin de Crescent Park.

Tout ce que nous avons dit sur le sujet nous avait été envoyé du comité d'organisation, et nous n'avions aucune raison de penser qu'on pouvait nous tromper.

Des circulaires reçues ce matin contiennent les réponses de l'Hon. Chs. Langelier, de M. F. X. Lemieux, de M. Miville Deschênes et autres orateurs par lesquelles ils promettent d'être à Crescent Park le jour de la démonstration.

Nous croyons être en mesure d'assurer à nos lecteurs que la réception sera grandiose, une des plus belles qu'on aura jamais vue, que M. Laurier s'y trouve ou brille par son absence.

Le chef libéral est un grand orateur, mais il y a aussi d'autres tribuns qui valent la peine qu'on les entende.

DESESPOIR D'AMOUR.

MLLE LAMOUREUX ETAIT TROP AMOUREUSE

Elle se Suicide avec de la Morphine.

Chicopee Falls, 7 août—Mlle Louisa Lamoureux a pris 15 grains de morphine ce matin dans le but de se suicider, et elle est morte cette après-midi.

Elle resta sans connaissance jusqu'à sa mort.

Elle a laissé deux lettres. L'une est adressée à un parent du Canada, et l'autre au jeune homme avec lequel elle avait eu certaines relations.

Dernièrement, la jeune fille s'aperçut que le jeune homme commençait à la délaisser et ne paraissait plus l'aimer d'amour. Elle prit à cœur les froideurs de son amant et se suicida parce que, comme elle le dit dans une de ses lettres, elle ne pouvait vivre sans le jeune homme qu'elle aimait

Elle se donne tout le blâme, de sorte que les autorités ne feront aucune misère au jeune homme au sujet de ce suicide.

Mlle Lamoureux avait dit à son amant mardi qu'elle serait morte avant ce soir, mais il ne prit pas la chose au sérieux.

Elle finit sa lettre en adressant au jeune homme les plus touchants adieux.

La malheureuse avait environ 26 ans, était fort jolie et travaillait dans une fabriques. C'était une orpheline.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousse lures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co
Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Kirlin Compound

Louis Alexander,
Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis,

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition

LA MAISON SANGLANTE

LA MALLE DE Mlle WILLIAMS A ETE TROUVEE.

Holmes Voulait Faire Sauter Mme Pietzel.

Chicago, Ill., 6—On a trouvé des traînées de sang dans la maison de Holmes; elles vont d'une chambre à l'autre. La traînée de sang part du corridor de la chambre à manger de Mde Julia L. Connor, jusqu'à l'évier dans la même pièce, de là jusqu'à la chambre obscure où cette femme et Pearl couchaient; ensuite, il y a du sang jusqu'à la chambre de bain où se trouvait une trappe secrète. On a suivi cette piste sanglante, passant par la trappe, puis par un escalier secret jusqu'au sous-sol.

Il a été trouvé que c'est du sang humain. Une grosse tache de sang contenant des cheveux humains a été découverte.

Dans la chambre où la mère et l'enfant avaient déjà couché, on a trouvé des vêtements tachés de sang, ainsi que des ciseaux, un mouchoir, etc. Une corde trouvée dans la même chambre était aussi tachée de sang.

Tout ce sang avait été lavé, et il a fallu un expert pour le découvrir.

Dans les chambres de Pat Quinlan on a aperçu une valise portant les initiales "M. R. W," celles de Minnie Williams. Ces initiales étaient couvertes d'une couche de peinture.

Quinlan sera confronté avec ces effets.

Il y a des livres dans la valise ayant appartenus à Minnie Williams.

Mde Pietzel a raconté comment elle a échappé à une mort presque certaine.

A Burlington, Vt., Holmes loua une maison sur l'avenue Winooski, où Mde Pietzel s'en fut demeurer.

Holmes défit le plancher dans la cave et se mit à creuser un trou dans la terre.

Quelques jours plus tard, un télégramme manda Holmes à Chicago.

Traqué par les détectives à Boston, la première chose que fit Holmes fut d'écrire à Mde Pietzel, lui disant d'aller à un endroit fixé, dans la cave, qu'elle y trouverait une bouteille contenant de la nitroglycérine, qu'il croyait imprudent de laisser là.

Le misérable voulait ainsi faire périr Mme Pietzel, car il avait aménagé une trappe qui serait tombée sur la bouteille et l'aurait fait éclater si on eut ouvert la porte en se dirigeant vers l'endroit indiqué. Fort heureusement, Mme Pietzel prit une direction contraire et découvrit la bouteille.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché

Le Cirque de Buffalo Bill.

Oswego, N. Y, 7 août.—Le cirque de Buffalo Bill a été atteint par un ouragan pendant une représentation et les tentes ont été jetées par terre. Plusieurs hommes ont été grièvement blessés.

Pendant le sauve-qui-peut général qui en est résulté, plusieurs femmes et enfants ont été foulés aux pieds.

Mort.

Fall River, 7 août.–Le petit Albert Lévesque, l'une des victimes de l'accident de la rue Pleasant, est mort à 9 heures et 25 minutes ce matin, après une agonie de deux jours.

La petite Isabelle ne prend pas de mieux sensible et on a raison de craindre pour sa vie.

L'Anarchisme en France.

On vient d'apprendre qu'une audacieuse tentative d'assassinat vient d'être faite contre M. Vuillemin, directeur des mines de charbon à Aniche, à huit milles de Douai, département du Nord, en France.

Un grand banquet avait été préparé pour le célébration, hier, du cinquantième anniversaire de l'entrée dans ces usines de M. Vuillemin.

Immédiatement après la messe, M. Vuillemin, entouré d'ingénieurs et d'actionnaires, se tenait à la porte de l'église, quand un anarchiste du nom de Camille Decoux, qui avait été renvoyé du service après la grève de 1893, tira cinq coups de revolver sur lui; trois balles atteignirent M. Vuillemin, l'une à la joue, l'autre à la main et une autre dans le dos, lui infligeant des blessures dangereuses.

Après avoir déchargé son revolver Decoux allait lancer une bombe qu'il tenait cachée sous son habit, quand la machine infernale fit explosion avec un bruit effroyable. Decoux fut projeté à une distance de onze pieds et blessé mortellement.

Dix des personnes présentes ont été légèrement blessées.

Decoux a été arrêté et transporté à la mairie où il est mort quelques minutes après son arrivée.

Cette tentative d'assassinat contre M. Vuillemin a causé la plus grande excitation dans tout le district.

Après l'explosion de la bombe, le père de Decoux, qui sortait de l'église, courut vers l'endroit où la scène s'était passée et ayant aperçu son fils il se rua sur lui en le traitant de canaille et d'assassin.

L'explosion a été si forte que tous les carreaux d'un hôtel situé près de l'église ont été brisés.

Decoux, qui est âgé de 26 ans, avait travaillé tout dernièrement à Waziers, à peu de distance de Aniche.

M. Vuillemin a été transporté chez lui immédiatement après cette déplorable tentative d'assassinat et le médecin qui a pansé ses blessures a beaucoup d'espoir de le sauver, les blessures n'étant pas bien graves.

Proces a Sensation.

Un procès qui fera certainement époque dans les annales judiciaires americaines est sur le point de s'engager devant les tribunaux de New York. La demanderesse est une dame John Angell, de Rouse's Point, qui prétend être la première et seule femme légitime du fameux millionnaire Jay Gould, décédé il y a quelques années. D'après Mme Angell, elle s'appelait Mary Brown et avait quinze ans quand elle a épousé à Chatham, New-York, devant le Rev. Clayton, le jeune Gould, dont le prénom était alors Jason, changé plus tard en celui de Jay, et qui n'avait lui-même que dix-sept ans. De cette union serait née une fille qui se joint aujourd'hui à sa mère pour réclamer sa part des millions laissés par Jay Gould.

Si Mde Angell parvient à établir le bien fondé de ses allégations, on ne saurait énumérer toutes les conséquences que cela entraînera: les enfants de feu Jay Gould deviennent des enfants naturels, le partage de sa succession est annulé, tous les règlements de comptes, les transferts, les transactions qu'il a pu faire de son vivant se trouvent viciés dans la forme, etc. Il y a là en perspective une mine inépuisable de litiges, de quoi occuper pendant un demi-siècle les tribunaux américains.

Sans entrer dans la discussion de la cause, il est permis cependant de s'étonner que Mde Angell ait entendu si longtemps pour faire valoir ses prétendus droits, et on peut se demander aussi comment il se fait qu'elle ait épousé son mari actuel, M. Angell, sans avoir au préalable obtenu le divorce d'avec M. Jay Gould, qu'elle dit avoir été son premier mari.

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi a faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu a peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,
WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants: — N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants: — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin Oscar Courteau, Dr J. G. Burque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants: — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES, Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,
523 RUE ESSEX,

EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

D. THEBERGE
164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARRON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND
188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servir avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

GRANDE RECEPTION,

Aux Canadiens-Francais de la Nouvelle-Angleterre,

Le 12 Aout Prochain a Crescent Park,

Riverside, R. I.

☞ *Orateurs Invités du Canada:*

L'HON. WILFRID LAURIER, Chef de l'Opposition à Ottawa,

L'HON. CHS LANGELIER, Ex-ministre du Gouvernement Mercier et M. F. X. LEMIEUX, M. F. G. MIVILLE DESCHÊNE, député de l'Islet.

L'HON. M. HUGO A. DUBUQUE, de Fall River, sera aussi présent et adressera la parole.

Le RÉVD JOS. A. GADOURY, le populaire curé de Salem, Mass., parlera au nom du clergé des Etats-Unis.

☞ La plus grande démonstration qui ait jamais été donnée aux Etats-Unis en l'honneur des Canadiens-Français.

La Reception Commencera a une heure, P. M. — Banquet le soir a six heures.—Discours, Concert et Feux d'Artifice le soir a 8 hrs.

Prix des Billets pour le Banquet $1.00.

Pour l'achat des Billets du Banquet s'adresser à

N. MALENFANT, Sec. du Comité de Reception.
Crescent Park, Riverside, R. I.

☞ Les Dames sont spécialement invitées au Banquet.

FEUILLETON
No. 3

—— LES ——

Lendemains du Crime

GRAND ROMAN A SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE.

PROLOGUE.

LE FAUX.

VI

(*Suite.*)

—Ce malheureux qu'on va emmener au dépot à ma place, chargé de chaines.

C'est une figure. On ne charge plus les gens de chaines.

—N'importe! Il est privé de sa liberté. C'est pour lui la honte, la prison.

—Quel homme est-ce?

—Un très brave homme que mon père a tiré autrefois de la misère et qui nous est dévoué comme un caniche.

Alors il ne parlera pas! fit René. Il paraît qu'il a été superbe! quand le commissaire l'interrogeait.

Maximilien n'écoutait plus. Il voyait toutes les conséquences terribles qu'allait avoir sa faute. Il se sentait déshonoré, perdu. Il voulait se tuer.

Le cocher, auquel les jeunes gens n'avaient donné aucun ordre, restait immobile devant la banque Levillain.

—Nous ne pouvons pas poser ici jusqu'au soir, dit René. Où allons-nous?

—Je ne sais pas. Je ne vois pas. J'ai la tête perdue. Tu ne sais pas, toi, tout ce que cela va amener de complications. Pourvu que mon père y survive!

—Tu te fais des idées! Allons déjeuner. Peut-être en déjeunant trouverons-nous quelque chose.

Maximilien ne répondit pas.

Il répétait, la tête perdue:

—Anselme arrête! Moi.

René se pencha à la portiere pour donner au cocher l'ordre d'aller chez Bignon.

—Non, pas là, dit faiblement Maximilien.

—Pourquoi?

—Nous y trouverions des connaissances, et je ne veux voir personne. Je ne suis en état de voir personne. Je vais écrire à mon père, peut-être partir.

—Allons chez Brébant, nous demanderons un cabinet.

—Si tu veux.

Ils partirent.

René seul mangea et encore sans grand appétit. Malgré le calme qu'il affectait, il n'était pas non plus sans inquiétude. Ca pouvait tourner très mal leur affaire, si l'associé de Châteauroux s'entêtait et si le caissier parlait. Il ne connaissait pas,lui,la disposition d'esprit de ces deux personnages. Il lui paraissait fantastique, invraisemblable que le caissier eût l'héroïsme de se laisser condamner pour le fils de son maître. Il ne comptait donc pas sur ce dévouement. Restait l'hostilité de M. Cervier. Serait-elle assez forte pour ne pas le faire reculer devant le déshonneur public de son associé et de son fils? Il n'osait pas le croire. Il y aurait des arrangements. M. Cervier voulait être le seul directeur de la maison. M. Châteauroux capitulerait au besoin, donnerait sa démission pour qu'on arrêtât l'affaire. René Vaudrec ne comptait plus que sur des arrangements de ce genre, mais il y comptait. Ca ne pouvait pas aller plus loin. Au besoin, il se chargerait lui-même, il se mettrait toute la faute sur le dos pour dégager son ami, non pas par amitié pour Maximilien, mais pour jouer une fois dans sa vie un beau rôle. Il s'acquierrait par là un titre sérieux à la reconnaissance de Maximilien.

Tout en mâchonnant son déjeuner, René songeait à ces combinaisons, arrangeait tout cela dans sa tête. Son compagnon n'avait pas touché aux mets. Il restait morne, triste, sans idées, comme privé de sentiments et de vie. Il gisait comme une masse inerte, ne sachant que faire, à quoi s'arrêter. D'une nature molle, sans énergie, il subissait facilament la pression des gens qui l'entouraient. ce coup terrible l'avait anéanti, brisé. Pas un mot ne sortait de sa bouche et quand on lui parlait il paraissait ne pas entendre. Ses yeuxsemblaient éteints.

Une partie de la journée se passa dans cet anéantissement.

René n'avait pas quitté son ami, craignant qu'il ne commit quelque imprudence, qu'il ne perdit tout par une démarche, une parole inconsidérée.

—Quand on aura besoin de toi, disait-il, si on en a besoin toutefois, on saura bien où te trouver. Jusque-là, ne bouge pas, fais le mort!

Et Maximilien ne bougeait pas, en effet, incapable, du reste, de se décider à quoi que ce fût, ne voyant aucune lueur dans les ténèbres où il se débattait.

René, qui pensait pour lui, avait été au cercle pour demander pour son ami un délai de vingt-quatre heures, son père étant dans le Midi, et ce délai lui avait été accordé. C'était l'affichage évité pour vingt-quatre heures.

Il était revenu annoncer à son ami cette bonne nouvelle.

Maximilien avait à peine compris ce qu'il voulait lui dire.

René commençait à s'inquiéter de le voir dans cet état.

—Secoue-toi, que diable,disait-il. Tu n'es donc pas un homme?

Rien. Maximilien restait inerte.

De temps en temps seulement une exclamation s'échappait de ses lèvres, toujours la même.

—Quel malheur,mon Dieu,quel malheur!

Vers le soir, comme la nuit était tombée, un coup de sonnette fit tressaillir les deux jeunes gens.

Un homme mal mis entra et demanda M. Maximilien Châteauroux.

—C'est moi, dit le jeune homme, qui frissonna, s'attendant à quelque nouveau malheur.

L'homme sortit de sa poche un papier tout chiffonné.

—Voici ce qu'on m'a dit de vous remettre.

—Qui?

—Un camarade.

Maximilien prit le papier et lut ces quelques lignes griffonnées au crayon:

"J'ai déclaré que j'étais coupable, seul coupable. Ne vous trahissez pas! Il faut sauver votre père. Je lui dois la vie, la vie des miens. Je ne reculerai devant rien, pas même devant une condamnation, pour lui éviter un chagrin. M. Cervier a des doutes sur vous. Tenez bon! Moi je serai ferme jusqu'au bout! Si vous vous trahissez, ce serait le déshonneur pour vous, la mort pour votre père, le triomphe pour M. Cervier. Tout ce que je vous demande, c'est de veiller sur ma fille. Brûlez ce papier, et que Dieu vous assiste! ANSELME"

Après avoir lu, Maximilien tressaillit de tous ses membres. Il avait oublié l'homme. Il le vit qui semblait attendre quelque chose. Il sortit un louis de sa poche et le lui remit.

—Tenez, mon ami, voici pour votre peine.

L'homme ouvrit des yeux éblouis en voyant la pièce d'or et se retira en se confondant en remerciements et courbé jusqu'à terre.

René s'approcha, curieux.

—Qu'est-ce qu'il y a?

Maximilien lui remit le billet.

L'autre le parcourut vivement, et une joie brilla dans son regard.

—Mais tout va bien! murmura-t-il.

—Accepter le sacrifice de cet homme?

—Que veux-tu faire?

—Je ne puis pas. Je ne pourrai jamais.

—Tu veux donc faire mourir ton père?

Maximilien se tordit les bras.

—Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-il.

—Tu ne peux pas avouer quand l'autre garde le silence. A quoi cela t'avancera-t-il? Au lieu d'un malheureux il y en aurait trois, peut-être quatre. Non, laisse faire! Ce que je te conseille, par exemple, c'est de veiller sur la fille de cet homme.

—Oh! tant que je vivrai elle ne manquera de rien!

—Voilà, voilà ce qu'il faut faire. Il aime son enfant. Il sera heureux de la savoir heureuse.

—Mais la prison, le bagne peut-être. Penser qu'il est là-bas, et que moi.

—Tu es fou! Ce n'est pas pour toi qu'il fait cela, c'est pour ton père. Du reste, déclara nettement René, je t'empêcherai de faire une bêtise. Je ne te quitte plus!

Et pour commencer il prit le billet d'Anselme et le brûla.

VII

Nous passerons rapidement sur ce qui suivit. A la première nouvelle de l'arrestation de son protégé, M. Châteâroux était accouru à Paris, où il avait eu à subir les railleries cruelles, les insinuations perfides de son associé. Le pauvre homme était atterré. Il ne comprenait pas qu'un homme qu'il avait sauvé de la misère et de la mort, dont il avait sauvé la femme et la fille, et dont il avait encore dans les oreilles les protestations si chaleureuses de reconnaissance et de dévouement, un homme dont il se rappelait les agenouillements et les remerciments pleins d'une gratitude attendrie, il ne comprenaint pas que cet homme le payât de cette façon du bien qu'il lui avait fait. Il sentait monter en lui contre le coupable auquel il devait l'humiliation des reproches de M. Cervier et de son ironique pitié un courroux doublé de mépris.

—Vous choisissez bien vos protégés, désait le co directeur de son air narquois. Nos commanditaires vont vous féliciter à la prochaine assemblée.

—Que voulez-vous? J'ai été trompé, qui aurait pu supposer une gredinerie pareille?

—Je vous avais prévenu.

—Je ne puis pas voir l'humanité sous le même jour que vous.

—Tous canailles,je vous l'ai dit cent fois. Tous des chiens enragés cherchant à mordre la main qui le nourrit et les caresse. Ah! je les connais bien, moi! et je ne m'y laisserai pas prendre. Si vous aviez laissé partir cet homme de chez nous le jour où il s'y est présenté, nous n'aurions pas les ennuis que son crime va nous causer.

—Quels ennuis? Je rembourserai les cinquante mille francs s'il le faut. Personne ne perdra rien. et on n'aura rien à me dire. C'est moi qui aurai été le dindon de la farce.

On n'en aura pas moins vu notre caissier principal, l'homme de confiance de la maison Châteâuroux, Cervier et Cie, sur les bancs de la cour d'assises.

—Vous laisserai faire le procès?

—Comment voulez-vous l'empêcher maintenant? Et tout le monde daubera sur notre manque de clairvoyance, notre défaut de surveillance, notre bêtise, s'il faut dire le mot, car cela va faire un tapage énorme. D'autant plus qu'il y a dans l'affaire un côté mystérieux.

M. Châteauroux regarda son associé.

—Quel côté mystérieux? demanda-t-il.

—Je ne puis pas m'enlever de l'idée que cet homme n'est pas le vrai coupable.

—Anselme?

—Oui. Je suis persuadé qu'il a été poussé à ce crime.

—Par qui donc?

—Ce n'est pas à moi à le dire.

Châteauroux était devenu livide.

—Ah! parlez, fit-il, je vous somme de parler!

—Je n'ai aucune preuve, un doute seulement.

—Sur qui?

—Avez vous vu votre fils?

—Sans doute.

—Quel air avait-il?

—Je n'ai pas remarqué

—Eh bien! interrogez le,faites-le...

Le père avait pâli davantage encore.

Son regard s'effarait.

Tout son corps tremblait

—Hé quoi, fit-il, vous osez penser que mon fils?

—Je ne dis rien, je n'avance rien. Une idée seulement.

—Et Anselme se laisserait arrêter, condamner pour lui? Et mon fils aisserait se commettre cette infamie?

—Dame!

—Si cela était, déclara M. Châteauroux, savez-vous ce que je ferais?

—Non.

—Je prendrais un revolver et je le forcerais à se brûler la cervelle à mes pieds. Mon fils fausaire, mon fils voleur. Vous ne savez pas ce que vous dites!

Et cette scène se passant chez M Châteauroux, celui-ci appela un domestique et lui dit:

—Allez me chercher Maximilien. J'ai besoin de lui parler tout de suite.

—Eh! quoi, vous allez lui dire?

—Tout.

—Devant moi?

—Devant vous. Je veux qu'il se justifie ou qu'il avoue, et s'il avoue, je sais ce qu'il me restera à faire.

—Rappelez-vous que je ne l'ai pas accusé, que j'ai exprimé une crainte seulement.

—C'est trop déjà, dit le père, qu'un soupçon ait effleuré votre esprit.

Maximilien venait de paraître.

Il vit son père, M. Cervier, devina de quoi il allait être question et prit une contenance.

Le jeune homme avait accepté le sacrifice d'Anselme.

Depuis qu'il avait vu son père, qu'il avait entendu de quelle façon il jugeait l'acte commise, il ne s'était pas senti la force de détromper le pauvre homme, de dire que c'etait lui. Il comprenait, comme Anselme, que ce serait le frapper à mort que de lui avouer sa culpabilité. Et il essayait de se persuader à lui-même que c'etait surtout pour son père qu'il gardait le silence et laissait condamner un innocent à sa place. Il récompenserait le dévouement du caissier en faisant le bonheur de sa fille. René Vaudrec lui avait persuadé que ce serait une compensation suffisante et qu'Anselme lui devrait encore du retour.

Il n'en croyait rien, mais il était trop faible pour prendre une résolution énergique, pour déclarer la vérité, prendre sur lui le fardeau du crime commis. Il y était d'autant moins disposé que ses autre ennuis étaient terminés. René Vaudrec lui avait trouvé l'argent qu'il lui fallait pour payer ses dettes de jeu. Il lui avait fait avancer par un usurier de ses amis cinquante mille francs sur un billet de quatre-vingt mille francs, renouvelable tous les trois mois, moyennant un escompte de cinq par cent.— Ce qui faisait quatre mille francs d'intérêt tous les trois mois, soit seize mille francs par an, mais au moins l'affichage avait été évité; aux yeux du monde l'honneur était sauf.

Malgré l'impassibilité que Maximilien avait essayé d'imposer à sa physionomie, il ne pouvait, en présence de son père et de M. Cervier, se défendre d'un certain frémissement qui faisait grincer ses nerfs et qui glacait son sang. Il restait un peu à l'écart, n'osant pas avancer, intimidé.

Son père lui dit:

—Approche et viens te défendre.

—Et de quoi, mon père?

—Des soupçons qui pèsent sur toi.

Il prit un air fort étonné et répondit:

—Quels soupçons?

—On te soupçonne, toi, mon fils, d'avoir trempé dans le crime d'Anselme, sinon de l'avoir conseillé et de l'avoir fait faire.

Maximilien réprima un tremblement, soutint le regard de son père et dit:

—Et qui me soupçonne?

Châteauroux montra son associé.

—Monsieur.

Le jeune homme se tourna vers Cervier.

—Vous, monsieur?

—Oui, déclara l'homme nettement, et jamais on ne m'ôtera l'esprit.

—Et sur quoi, monsieur, vous basez vous?

—Sur rien de précis.

—Alors?

—Le matin où le faux a été découvert vous avez été vu au bureau.

—En effet.

—Vous avez parlé à Anselme.

—Je lui ai demandé s'il avait reçu une lettre de mon père.

—Et c'est tout?

—C'est tout, oui, monsieur.

—Vous ne lui avez pas demandé d'argent?

—Non. Je n'aurais pas profité de votre absence à tous les deux.

—Pourtant, ce matin-là vous en aviez besoin.

—D'argent?

—Oui. Et d'une forte somme; il paraît que vous aviez perdu pendant la nuit.

Châteauroux regarda son fils.

—C'est vrai? dit-il.

—En effet, bégaya Maximilien, je n'avais pas été heureux, mais cela n'a rien à voir.

—Si, au contraire, fit le père, car où tu as perdu il a fallu payer.

—J'ai payé, en effet.

—Avec quel argent?

—De l'argent que j'ai emprunté.

—Tu as les preuves?

Maximilien sortit de sa poche son portefeuille.

—Les voici, dit-il.

Le père examina rapidement les papiers.

—Quatre-vingt mille francs, fit il, et à quelles conditions!. Tu veux donc me ruiner! Et quel est ce juif?

—Le père Absalon.

—Je le connais. J'irai le payer moi même.

—Vous voyez que je n'avais pas besoin de faire faire un faux à votre caissier.

M. Cervier ne répondit pas.

Châteauroux se tourna vers lui

—Vous voyez, monsieur, dit-il, que vos suppositions malveillantes.

—J'ai pu me tromper, fit l'associé. Je n'avais d'ailleurs rien affirmé, mais à la place de Maximilien, et pour avoir le cœur entièrement, je sais bien ce que je demanderais.

—Quoi donc?

—Je demanderais qu'une confrontation ait lieu entre Anselme et nous trois.

Le jeune homme tressaillit, mais il répondit néanmoins d'un ton assez assuré:

—Je ne le crains pas.

Mais toute son âme frémissait.

—Oui, dit le père, je veux que tout cela soit tiré au clair, je ne veux pas que nous restions sous le coup de pareilles suspicions. Je vais écrire au juge d'intruction, et je verrai Anselme moi même, en votre présence à tous les deux.

Il regarda fixement son associé.

—Vous voyez, monsieur, fit-il, que je ne redoute rien, moi ni mon fils.

Maximilien défaillait.

Malgré sa puissance sur lui-même, une sueur froide inondait son front.

Il était vert et ses lèvres tremblaient.

M. Cervier, qui l'observait, murmura à part lui.

—Tout le monde n'en pourrait peut être pas dire autant!.

Et, tout haut, il dit:

—Je suis à votre disposition. Je ne demande qu'à être éclairé, mais je vous jure bien que le coupable, quel qu'il soit, sera puni!

—Je ne ferai rien non plus pour le sauver, déclara Châteauroux, car il vient de me faire passer par une heure d'angoisse que je n'avais pas connue encore et que j'espérais bien ne connaître jamais!

Puis, se tournant vers son fils:

—Tu vois à quoi t'expose ton inconduite, à être soupçonné de vol, presque de crime.

Un Châteauroux voleur un Châteauroux faussaire! Si cela était je te tuerais et me tuerais moi-même ensuite, car je ne pourrais pas vivre avec cette idée que notre nom est déshonoré à jamais!

Maximilien courba la tête.

Il bégaya néanmoins;

—Cela n'est pas, mon père, car je suis innocent, je vous le jure!

—Je n'en doute pas, mon fils, car si j'en doutais, moi, malgré l'amour, l'adoration que j'ai pour toi, je ne te laisserais pas vivre une heure de plus.

Il s'éloigna, et Maximilien resta immobile à la même place, en proie à une angoisse, à une épouvante sans nom.

Si Anselme allait se trahir!

Ah! le malheureux, pourquoi avait il écouté les conseils de René, pourquoi avait il fait cela?

Sa situation devenait de jour en jour plus terrible. Il aurait voulu que la terre l'engloutît, mais il n'avait pas le courage de se tuer. D'ailleurs, se tuer, c'était s'avouer coupable.

Comme il était puni!

Il se laissa tomber sur un siège, enfouit sa tête dans ses mains et se mit à sanglotter abondamment.

Si René Vaudrec l'avait vu ainsi, comme il se serait moqué de sa faiblesse!

Mais là, seul, livré à lui-même, il voyait toute la gravité de l'acte commis, toute l'indignité de sa conduite. Il aurait voulu par tous les sacrifices, par tous les tourments, racheter son crime. Il était trop tard! Et il pensait que ce ne serait pas assez de toute sa vie pour expier sa faute.

VIII

A quelques jours de là, M Châteauroux, M. Cervier et Maximilien se trouvaient réunis dans le cabinet du juge d'instruction quand deux gardes de Paris introduisirent Anselme tout pâle, les mains attachées. En voyant les personnes qui étaient là, l'œil du malheureux s'effara. L'heure de la grande épreuve était arrivée. Comment allait-il en sortir, comment allait il supporter les regards méprisants de l'homme à qui il devait tout, de l'homme qu'il aurait voulu servir à genoux et qu'il allait s'accuser lui-même d'avoir trahi, volé. Il eut une prière muette:

—Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-il en lui-même, donnez-moi la force, le courage!

Il baissait les yeux comme un coupable, n'osant regarder personne, craignant le mouvement de révolté qui pouvait s'emparer de lui et le faire s'écrier:

—Je suis innocent! je suis innocent! Je n'ai pas été ingrat! je n'ai pas été criminel!

Mais n'était-ce pas en laissant échapper ce cri qu'il serait ingrat, criminel, car il serait obligé de dire le nom du coupable, de frapper à mort cet homme qui avait été pour lui et les siens bon comme un Dieu.

Quand le misérable caissier avait paru, un silence s'était fait. Maximilien Châteauroux avait senti un frisson glacé passer par tout son corps, pris d'une angoisse si vive qu'il était prêt à défaillir, avec une épouvante qui faisait sur sa tête se dresser tous les cheveux. Si l'homme allait parler! Et s'il ne parlait pas, n'était-ce pas terrible de le voir accusé, chargé d'une honte, d'un mépris que lui seul méritait? Jamais Maximilien n'aurait cru que la vie pouvait contenir de telles épreuves, de tels drames. Il essayait de refouler en lui-même ses sentiments, son émotion, car il n'oubliait pas que son père l'observait, que son père voulait savoir la vérité, et il avait vu le vieillard, dès qu'Anselme avait paru, chercher le regard du pauvrehomme comme pour y lire le fond de sa pensée. Le caissier eut une commotion nerveuse,mais il était resté impassible. Maximilien avait fui son regard, il n'aurait pas pu le supporter. M. Cervier était calme, froid, observant tout, l'air inquisiteur et narquois.

Le juge d'instruction fit un signe à Anselme:

—Approchez, dit-il.

Et d'un pas chancelant, brisé, le caissier s'avança et vint auprès de M. Châteaureux, son patron, son bienfaiteur, son maître.

—C'est moi, dit celui-ci en le regardant fixement, qui ai demandé cette confrontation suprême, car je ne puis pas croire encore, malgré vos aveux, que vous ayez oublié ce que j'ai fait pour vous au point de me voler.

Anselme eut un cri de protestation:

—Monsieur!

—Non, ce n'est pas vous, n'est-ce pas, vous que j'ai arraché à la mort?

Le malheureux tendit ses bras suppliants.

—Vous avez été poussé?

Maximilien eut un tressaillement profond.

Ses cheveux s'étaient hérisés.

I faillit pousser un cri de terreur.

Anselme hésitait.

Mais aussitôt l'homme dit, d'un ton ferme:

—Je n'ai été poussé par personne. Je suis seul coupable.

Maximilien respira.

—Malheureux! s'écria M. Châteauroux — C'est ainsi que vous me récompensez de vous avoir sauvé la vie, de l'avoir sauvée aux vôtres. Vous accablez d'une telle honte, d'une telle douleur mes cheveux blancs!

—Oui, dit Anselme, je suis un misérable, je ne mérite aucune pitié. Accablez-moi.

Il baissa le front, et un soupir profond s'échappa de sa poitrine.

Et se tournant vers le juge d'instruction il reprit:

—Vous voyez, monsieur, j'avoue tout. Il est inutile de me torturer davantage. Je n'aurais pas le courage de supporter plus longtemps la vue de cet homme que j'ai offensé. Le courage a des limites. Qu'on m'emmène.

Et le malheureux jeune homme se tournait vers la porte. Mais le magistrat dit:

—Un moment.

—Monsieur.

—Vous vous accusez, c'est vrai, mais nous ne vous croyons pas.

Il indiqua M. Cervier.

—Monsieur ne vous croit pas.

—Comment? bégaya Anselme, repris de toutes ses angoisses.

—On dirait que vous avez intérêt à vous déclarer coupable.

—Moi?

—Au lieu de chercher à vous défendre, vous prenez plaisir à crier votre faute.

—Je ne puis pas nier. J'ai été pris sur le fait.

M. Châteauroux écoutait, ses yeux, ses yeux rivés sur son fils. Il voyait que le juge d'instruction avait des doutes comme son associé. L'attitude de Maxime, pâle comme un condamné à mort, sur la chair duquel des frissons couraient par instants, l'inquiétait:

Il s'écria:

—La vérité! je veux la vérité!

Maximilien tressaillit.

—Je veux la vérité, qu'elle qu'elle soit!

Anselme délara:

—Je l'ai dite.

Prouvez-la alors, prouvez que vous seul avez commis ce faux, car vous ne voyez donc pas que ces hommes doutent de vos déclarations, que ces hommes ont une arrière-pensée, ont conçu des soupçons effroyables. Ah! si vous êtes seul vrai coupable, que vous ai-je donc fait pour me faire souffrir ainsi?

Et le malheureux père laissa tomber sa tête sur sa poitrine eu sanglotant amèrement.

Maximilien alla à lui.

—Mon père, bégaya-t-il.

—Si tu n'avais pas donné prise aux soupçons par ta conduite, toi, je n'aurais pas besoin de venir ici te justifier!

—Me justifier?

Eh! oui, ne vois-tu donc pas que c'est toi que l'on accuse tout bas?

—Et qui m'accuse?

M. Cervier, le juge. Ils n'osent pas dire tout haut le fond de leurs pensées, mais je lis dans leurs yeux, moi, sur leur front.

Maximilien se tourna vers Anselme comme pour l'adjurer, mais il se troubla aussitôt et aucun son ne sortit de sa bouche.

Ce fut le caissier qui vint à son secours.

— M. Maximilien est innocent, déclara-t il, c'est moi seul qui ai tout fait. Je voulais voir ma fille riche.

—Ce n'est pas vrai, s'écria M. Cervier.

—Et pourquoi donc?

—Parce que je vous crois incapable.

—C'est vrai pourtant. Je suis un voleur. Je suis un faussaire. J'ai trahi mon bienfaiteur. Je mérite tous les châtiments. Qu'on n'accuse personne! Je n'ai pas eu de complice. Je suis un misérable! Je suis digne de toutes les hontes et de tous les mépris.

Il se jeta aux genoux de M. Châteauroux.

—Pardon! pardon d'avoir ainsi méconnu vos bienfaits, pardon du chagrin que je vous cause! pardon! pardon!

Il pleurait amèrement, écrasé, brisé.

Toutes les fibres de Maximilien frémissaient. Le jeune homme sentait en lui une révolte qui allait dominer tous les autres sentiments, faire explosion malgré tout, lui faire crier sa faute, son crime; mais il sembla qu'Anselme l'eût deviné, car il se releva et dit, bravant les ragards de M. Cervier et du juge d'instruction.

—Me croyez vous, maintenant?

Il lui semblait avoir pris dans son sacrifice des forces nouvelles. Il n'hésitait plus. Il était décidé à aller jusqu'au bout, à tout, à braver. Il avait vu combien le soupçon seul de la culpabilité de Maximilien faisait mal à son bienfaiteur. Il voulait lui épargner cette douleur.

Les deux hommes avait secoué la tête, plus incrédules que jamais.

—Il vous faut des preuves? Je vais vous en donner! Je dois à M. Châteauroux de dissiper entièrement les doutes qui se sont élevés, les soupçons qu'on a pu concevoir sur son fils. M. Maximilien est innocent, je le jure! C'est en le dégageant entièrement de ma faute, de ma honte, que j'essaierai d'acquitter la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers son père, et peut-être M. Châteauroux me pardonnera-t-il si je dis que son fils est resté digne de toute sa tendresse.

Que m'avez-vous demandé pour démontrer que je n'avais eu besoin de personne? de vous dire où j'avais pris le feuillet du carnet de chèques que j'ai rempli? M. Châteauroux m'a envoyé chez MM. Levillan faire le dépot de 200,000 francs qu'il connaît, me demandant en même temps de lui prendre un carnet. M. Châteauroux se rappelle-t il cela?

—M. Châteauroux inclina la tête.

—Et vous n'avez pas eu l'idée, demanda le juge d'instruction à l'industriel, de vérifier si le carnet était intact?

—Non, je n'ai pas vérifié, je ne me doutais pas.

—Et qu'est devenu le carnet?

—Il est chez moi. Depuis plusieurs feuillets ont été détachés.

—Oui; il sera difficile maintenant de s'assurer.

—Vous m'avez demandé aussi, coutinua Anselme qui avait hâte d'en finir, vous m'avez demandé de refaire la signature contrefaite. C'était me demander de me perdre moi-même, et j'ai hésité. Aujourd'hui, je n'hésite plus. Donnez moi une plume et du papier.

Le juge d'instruction fit signe aux gardes de détacher les mains du prisonnier, puis lui montrant la table:

—Voici du papier,et de l'encre.

Le caissier s'assit.

Depuis qu'il était en prison, le malheureux homme, redoutant cette épreuve, s'était exercé à contrefaire la signature de la raison sociale Châteauroux, Cervier et Cie qu'il connaissait si bien. Il s'était donné plus de mal pour prouver qu'il était coupable qu'il ne s'en donnerait pour essayer de faire croire son innocence.

Il prit la plume et rapidement d'un seul trait, il contrefit la signature Châteauroux, Cervier et Cie si parfaitement que les associés eux-mêmes s'y fussent laissés prendre. C'était concluant.

—C'est bien, dit le juge.

Puis s'approchant à l'oreille de M. Cervier.

—Nous n'y pouvons rien, ajouta t il. Ou il est réellement coupable, ou il pousse l'héroisme jusqu'au bout.

M. Cervier était confondu, décontenancé.

Il serra les poings avec une expression de rage.

—Les gredins! répondit-il, je ne les tiens pas encore, moi qui croyais si bien les tenir!

M. Châteauroux ne doutait plus.

Il triomphait.

Il se tourna vers Anselme:

—Je vous sais gré de votre franchise, dit-il; elle atténue un peu votre faute.

—Je suis bien malheureux, dit le caissier, je ne demande plus au ciel qu'un grâce, la dernière: c'est qu'on ait pitié de mon enfant!

Et on l'entraîna, le cœur broyé par la plus effroyable torture qu'un homme ait subie.

Maximilien restait hébété, immobile, écrasé par la grandeur de cet héroïsme surhumain.

Il dit en lui-même:

—Sa fille! c'est moi qui lui servirai de père!

Il espérait par cette promesse racheter son crime qui avait de si effrayantes conséquences.

. . . . . .

Anselme fut condamné à vingt ans de travaux forcés et envoyé à Cayenne.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIERE PARTIE.

LA CROIX NOIRE.

I

—C'est une fille! dit le médecin en montrant au père tout tremblant d'émotion et de joie, les yeux encore humides des larmes versées en écoutant les cris de la mère, une enfant parfaitement constituée et qui vagissait faiblement.

Le père se tourna vers sa femme, un air de contentement sur le visage et murmura d'un air de soulagement:

—C'est fini!

La mère semblait sommeiller.

C'était une toute jeune femme, aux traits délicats et doux, aux cheveux d'un blond cendré. Elle avait l'air, étendue sur l'oreiller bordé de dentelles riches, le visage reposé et rose, d'une délicate figurine de Saxe.

Son mari la contemplait avec ravissement.

Il dit: s'adressant au médecin:

—Elle ne souffre plus?

—Non, c'est terminé. Voyez comme elle repose paisiblement!

—Dieu soit loué! murmura l'homme.

Celui-ci paraissait jeune aussi, comme sa femme. Il n'avait pas plus de vingt cinq ans. Il était élégant et mince, le visage orné d'une moustache légère, le teint pâle, les yeux intelligents.

Dans la chambre, outre le médecin et lui, se tenait une nourrice plantureuse, en costume normand, qui avait pris l'enfant et l'avait plongé dans un bassin plein d'eau tiède, aidée par une jeune femme nommée Annette, la femme de chambre de la malade, qui semblait plus ému que sa maîtresse, car de temps en temps elle regardait autour d'elle avec une expression d'inquiétude intraduisible dans le corps. Etait ce la vue des souffrances de sa maîtresse qui l'avait agitée ainsi? On l'ignorait, mais son état ne semblait pas naturel, et c'était à ce point frappant que la nourrice dit:

—Voyons, mademoiselle Annette, il ne faut plus trembler. Il n'y a plus de danger maintenant!

Le médecin était allé à la fenêtre, qu'il avait ouverte pour donner un peu d'air à la pièce. On était en juillet. Il faisait une chaleur étouffante, et le ciel, tout bleu, était criblé d'étoiles. Il était une heure du matin. Dans la profondeur du parc, un rossignol déroulait ses roulades sonores qui faisaient paraître plus grand le silence et le calme qui l'entouraient.

L'accouchement avait eu lieu dans un château coquet, construit sur une hauteur aux environs d'Etampes, un de ces châteaux modernes, dont on voit les tourelles légères poindre à travers les verdures quand on passe sur la ligne d'Orléans.

En face, des collines boisées s'étageaient, toutes sombres dans la nuit, puis, au-delà, l'œil allait se perdre dans une sorte d'infini sans horizon, où se confondaient les tons brumeux et comme fondus du ciel et de la terre.

Le médecin, les yeux plongés dans cette immensité, fut arraché à sa contemplation par la voix de la nourrice, qui dit:

—C'est fini, docteur.

Il referma la fenêtre et rentra dans la pièce, une pièce élégante et coquette, tendue de soie bleue tendre et de dentelles, la chambre nuptiale préparé par l'épousée,qui venait de supporter les douleurs joyeuses de la maternité.

La Normande lui tendit la petite fille, toute propre maintenant. et dont le petit corps grassouillait et rouge avait des rondeurs d'ange bouffi, étranglé par des plis profonds.

L'homme de l'art prit l'enfant, procéda avec un soin minutieux au pansement du ventre, puis, quand il eut terminé, il la rendit à la nourrice en disant:

—Maintenant, laissez-la dormir!

—Faut-il lui donner à boire?

—Pas encore, quand elle se réveillera. Vous alternerez avec de l'eau sucree additionnée d'une goutte ou deux de fleur d'oranger.

Il alla ensuite au père, debout, près de la mère, qu'il regardait dormir, resté comme étourdi et endolori des souffrances qu'il avait vues.

—Tout va bien, dit-il; la mère et l'enfant se portent à merveille!

—Combien je vous remercie! murmura le mari.

—Il n'y a pas de quoi. C'est mon métier. Je vais vous indiquer quelques prescriptions élémentaires, puis j'irai me coucher.

—Vous en avez besoin!

—Oh! j'y suis bien habitué!

—Vous ne rentrerez à Paris que demain?

—Demain dans la matinée,mais je ne partirai pas sans avoir revu la mère et l'enfant.

Le père reconduisit le praticien, et, en chemin, celui-ci expliquait les précautions qu'il y avait à prendre.

—Surtout,pas d'émotion? qu'on fasse parler la malade le moins possible! Pas de mouvements brusque dans le lit, et pas de courant d'air!

—Soyez tranquille, docteur. Vous croyez qu'il n'y a plus de danger?

—Pas l'ombre! vous pouvez vous coucher aussi et vous reposer.

—Oh! moi!

Ils étaient arrivés dans l'antichambre qu'une lampe éclairait. Un domestique dormait à demi sur une banquette.

—Vous allez conduire le docteur jusqu'à sa voiture, dit le maître de la maison.

—Oui, monsieur.

Le médecin et son client se serrèrent la main, puis le père remonta vivement vers la chambre qu'il venait de quitter.

La mère et l'enfant dormaient toutes les deux. Une paix profonde. La nourrice était assise, les yeux mi-clos.

Seule Annette restait éveillée, une angoisse au fond des yeux.

Le père, sans bruit, sans un mot, reprit sa place près du lit, les yeux fixés sur sa femme.

Une heure se passa, puis deux, dans le même calme. Le jour commençait à pâlir les fenêtres.

Annette dit:

—Monsieur ne se couche pas?

—Non.

La malade venait d'ouvrir les yeux.

Elle tourna la tête vers son mari:

—Pourquoi, dit-elle, ne t'es-tu pas couché?

L'homme eut un sursaut.

—Ah! tu ne dors plus?

—Non.

—Et comment vas-tu?

—Très bien. Je suis heureuse! Et mon enfant?

— Elle dort.

—Une fille?

—Oui.

—Je croyais l'avoir rêvé. Je n'étais pas sûre.

—Oui, c'est une fille

—Nous l'appellerons Marie-Anne.

—Nous lui donnerons le nom que tu voudras.

—Je voudrais la voir.

—Quand elle sera réveillée.

—Est-elle jolie?

—Elle paraît très jolie.

—Et grasse?

—Elle est très grasse.

—Ma fille! mon enfant bien-aimée! fit la mère les yeux levés au ciel, comme en extase.

—Tu l'aimes déjà?

—Si je l'aime!

Le mari s'était approché du lit, avait pris dans ses mains une des mains de sa femme qu'il caressait doucement.

—Ne t'agite pas, dit il. Il ne faut pas d'émotion, pas de fatigue si tu pouvais dormir encore?

—Non, je n'ai plus sommeil. Je me sens très bien.

—Comme tu as souffert!

—Je n'y pense plus. Je ne pense plus qu'à la joie de voir mon enfant. Mon cœur est inondé de bonheur. Tout est oublié! Le médecin est parti?

—Oui.

—Il a dit que ma fille allait bien, qu'elle vivrait?

—Elle est très bien.

—Que je suis heureuse! la nourrice est là?

—Oui, près du berceau. Elle dort aussi.

—Et toi?

—Oh? moi je n'ai plus besoin de dormir.

—Il faut pourtant que tu te reposes.

—Je me reposerai la nuit prochaine, je suis heureux que ce soit fini, de te voir heureuse, hors de danger.

—Et Annette?

—Annette est ici aussi. Elle ne dort pas, elle.

—Brave Annette?

Annette avait entendu prononcer son nom. Elle s'approcha.

—Tu peux aller te coucher maintenant, dit sa maîtresse, nous n'avons plus besoin de toi.

—Oh! madame, je n'oserais jamais. J'aurais trop peur.

—Trop peur?

—Je l'ai vu.

—Qui donc?

—L'homme de la nuit.

Un frisson traversa le corps de la jeune femme, et les dents d'Annette claquaient.

Le mari, surpris, regarda tour à tour sa femme et sa servante, stupéfait de la pâleur qu'il voyait sur leur visage, de l'émotion qui agitait son corps, de la terreur qui emplissait leurs yeux et leur être tout entier. Il ne comprenait pas.

La mère demanda:

—Et quand l'as-tu vu?

—Ce soir.

La mère leva les mains au ciel.

—Oh! mon Dieu, s'écria-t-elle avec un accent indéfinissable. veillez sur mon enfant! Protégez-nous tous!

Et elle s'enfonça sous ses couvertures, comme si tout à coup une épouvante mystérieuse avait plané sur la maison.

Sans savoir pourquoi, le mari sentit son cœur se serrer aussi, terrifié par la peur qu'il voyait autour de lui et dont il ne connaissait pas les causes.

Quelques instants se passèrent dans un silence profond, inquiet. On eût dit que des bruits effrayants s'entendaient au dehors, tant les oreilles et les esprits étaient tendus, que des visions apparaissaient aux fenêtres, tant les yeux écarquillés dans l'attente de quelque danger inexplicable plein d'horreur et de mystère.

Le mari énervé demanda:

—Qu'est-ce que c'est que l'homme de la nuit?

Sa femme s'enfouit sous sa couverture avec une expression d'épouvante intraduisible.

[A CONTINUER.]

H. A. Chace City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. IX. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 15 AOUT 1895. Soyons Distingues. No 55

N. E. MIVILLE.
Pharmacien ✱ Diplome,
44 RUE HAMPSHIRE,
Lawrence, Mass.

L'Endroit Par Excellence
POUR VOUS PROCURER LES
Sodas les plus delicieux de toutes sortes,
Toniques les plus recherches,
Parfums,
Essences,
Savons de Toilette,
Poudres de toutes especes.
Objets de Fantaisie,
Liniment Salsepareille de Miville, &c., &c.
Aux prix les plus modérés.
Prescriptions Remplies avec Soin.
Encouragez un brave compatriote.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'ETE.
DIVISION OUEST.
Commencant le 23 Juin 1895.

Les trains laissent la station sur la rue Centre, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 15, 4 10, 5 10, 6 20, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 7 25, 10 10 m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 50, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 20 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Waterville, 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Lewiston, 8 30, a m, 12 05, 4 10, 5 10, p m.

Pour Bangor, Belfast, Skowhegan et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B. Halifax, N. S., et tous les points à l'est à de Bangor, 6 50, a m; et 5 10 p m. Montréal et Québec—6 00, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateau) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machias-port (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Juin 1895 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 46, 6 34, ¶6 53, ¶7 01, ¶7 18, ¶7 27, 7 40, *7 48, *8 57, 9 03, *10 50, 11 03, 11 45 a m; 12 17, 1 43, ¶3 03, 4 00, 4 10, 4 33, *5 27, *6 04, *7 47, 8 46 p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; ¶4 25, 6 03 p m.

Pour Woburn — ¶7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; ¶4 25, 6 03, p m.

¶ Express, § seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—¶7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Middlesex et Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—7 15 a m; 1 00, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Antrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord — 7 40, 9 14, 9 45, 10 13 a m, 12 11, 1 00, 1 44, 1 59, 3 43, 5 12, 6 20, 8 13, 8 43 p m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction 9 14, 9 45, a m; 12 11, 1 44, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 7 40, 9 45 a m, 1 44 p m. Samedi seulement, 3 43 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via White River Junction—9 45 a m; 1 59 ¶8 13 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction — 9 45 a m; 12 11, ¶8 13 p m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air Line—9 45 a m; 8 43 p m.

Express de Québec via White River Junction—1 44 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, légumes, marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

Durant & Rogers,
ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.

SI chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.

SI vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.

SI vous préférez acheter une Montre à bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.

☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.

Commis canadiens :—J. A. Legault et C. A. Goozae.

DURANT & ROGERS,
Au coin des Rues
Central & Middle.

J. E. BENOIT,
206 RUE LOWELL, Lawrence
Le meilleur endroit de la ville pour acheter du
Bois et du Charbon.

Egg Franklin Coal, -	$7.75.
Stove Franklin Coal, - -	$8.00.
Stove Coal, - -	$6.00.
Nut Coal, - -	$6.00.
Egg Coal, - -	$5.75.
Broken Coal, - -	$5.50.
Cumberland Coal, -	$5.75.

☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.
L'endroit par excellence pour acheter toute sortes de Bois et de Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

F. S. HAMLIN,
Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.
—EST—
Agent d'Assurance contre le Feu
Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass.
Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

CE QU'ON EN DIT.

Ce n'est pas pour le plaisir de taquiner l'*Ouvrier Catholique* que nous publions aujourd'hui les quelques lignes suivantes. Nous voulons seulement démontrer que c'est avec connaissance de cause que nous avons blâmé notre confrère de Biddeford pour son attitude tout à fait étonnante sur les troubles religieux de Danielsonville.

Voici cette citation:

"L'*Ouvrier Catholique* de Biddeford, Me., a attaqué un peu tard la conduite des Canadiens-Français de Danielsonville.

"Notre presse nationale d'un commun accord s'est émue de la position faite à nos compatriotes de ce village et a demandé pour eux que justice fût faite. Le prudent confrère de Biddeford s'est tu durant la controverse et, après que les affaires ont été arrangées entre les parties dissidentes, il vient nous dire que notre presse a eu tort de se déclarer en faveur de nos droits.

"On dirait que l'*Ouvrier Catholique* est d'opinion que les meilleurs soldats sont ceux qui se cachent durant la mêlée et reparaissent au grand jour après que la bataille est terminée, chantant, mais un peu tard, qu'ils sont les défenseurs de la patrie.

"C'est ce que nous qualifions ici se couvrir du masque de l'hypocrisie nationale.

"Si la controverse engagée entre l'*Ouvrier Catholique* et l'*Indépendant*, l'*Espérance*, et autres journaux canadiens prouve quelque chose, c'est que notre presse nationale est et sera toujours alerte à se porter à la défense de nos droits. Quoi qu'en dise le rédacteur de l'*Ouvrier Catholique*, nous sommes d'avis que notre presse nationale (nous en excepterons le confrère dissident) n'a fait que son devoir. en plaçant devant le public l'injustice criante dont nos compatriotes de Danielsonville ont été victimes."

C'est pour le coup que le doux confrere de Biddeford va rager.

Tenez-vous bien, *Bulletin Officiel!* Les épithètes vont pleuvoir...

Pauvre Garcon!

—Y a qu'à moi que ça arrive, ces machines-là!

Mon respect bien connu pour la vérité m'oblige à confirmer l'exactitude du dire de mon ami.

Véritablement, il n'y a qu'à lui que ça arrive, ces machines-là!

Des catastrophes? Non, pas des catastrophes; mais un bombardement sans cesse ni trève de petites mistoufles comiques, pittoresques et jusqu'alors invues.

Il a fini par en prendre son parti, le pauvre mésaventurier, et lui-même nous conte ses plus récentes histoires avec un bon sourire ahuri, mais résigné.

—Y a qu'à moi que ça arrive, ces machines-là! conclut-il sagement.

Ca m'est toujours une bonne fortune de le rencontrer, certain que ma soif de nouveau aura son compte—un peu cruel, peut-être—au récit d'infortunes inédites.

—Quoi de nouveau, mon vieux? fais-je hypocritement. Toujours content?

—Content?.. Tu te moques de moi, dis? Content?.. Enfin, "je me fais une raison!" Et toi?

—Parfaitement heureux, merci, plus heureux même que je mérite.

—Ca ne se mérite pas, le bonheur.. malheureusement!.. Car ça commencerait bien à être mon tour.

—Encore embêté?

—Bien sûr!.. Imagine-toi que j'ai couché au poste, lundi dernier.

—Couché au poste, toi! le plus tranquille des hommes!

—Parfaitement! Moi, le plus tranquille des hommes!.. J'ai couché au poste!

—Et pour quelle cause?

—Pour cause de soûlographie.

—Pour cause de soûlographie, toi? Le plus sobre des hommes!

—Parfaitement! Moi, le plus sobre des hommes! Couché au poste!.. Pour cause de soûlographie!

—Mais, enfin.

—Oh! ça n'est pas bien compliqué, va!.. Lundi dernier, je rencontre rue Royale, vers six heures, Cap (Martin), le cousin du Captain. Il me fait entrer à l'"Irish Bar," et commande un "gin-soda." Moi, qui ai la profonde horreur de toutes ces saloperies anglo-saxonnes, je demande un simple vermout-cassis... Une heure après, j'étais couché, ivre-mort, au poste de l'Opéra.

—Ivre-mort? Avec un vermout-cassis?

—Parfaitement!.. Y a qu'à moi que ça arrive, ces machines là! Voici ce qui s'était passé: Tu sais que chez Reynolds, on sert le gin dans de grandes carafes qu'on pose devant le client. Moi, prenant ça pour de l'eau, j'ai gorgé mon vermout de ce spiritueux.

—Tu ne t'es pas aperçu en buvant?

—Si. Je me disais: Voilà un vermout-cassis qui a un drôle de goût!.. Ca doit être un vermout-cassis américain!.. Tu vois ça d'ici!.. En sortant, je me suis mis à sauter sur les bancs du boulevard, à embrasser les bonnes femmes dans les kiosques à journaux, et à raconter aux sergots que j'avais connu Félix Faure, à la tête d'une maison malfamée de Châtellerault! Tu devines bien qu'à ce train je n'ai pas moisi à air libre!

—Mon pauvre vieux!

—Y a qu'à moi que ça arrive, ces machines-là!... Et la semaine dernière, donc!

—Quoi encore?

—Je me commande un complet chez un petit tailleur qu'on m'avait recommandé... Un complet à carreaux épatants! J'étrenne mon costume par une pluie torrentielle, sans parapluie, bien entendu (y a qu'à moi que ça arrive, ces machines-là!) Bon! j'avais me sécher à la Bibliothèque Nationale, près d'un poêle. Voilà-t-il pas que mon complet, en séchant, se rétrécit, se rétrécit, au point que je semblais m'être vêtu avec le costume volé d'un petit garçon d'une douzaine d'années!

—Ca, ça peut arriver à tout le monde.

—Oui, mais ce qui ne peut arriver qu'à moi, c'est le raisonnement que m'a tenu le tailleur quand je suis allé lui faire des reproches. Comme cet industriel le prenait de haut, assurant que les "waterproofs" n'étaient pas sa spécialité et que, moi, je lui disais simplement et souriant: "Pardon, monsieur, votre marchandise a perdu, sous l'averse, environ vingt pour cent de sa superficie, il serait de toute justice que vous tinssiez compte de cet incontestable déchet." Il me répondit, avec un toupet d'enfer: "Pardon, monsieur, si ma marchandise, au lieu de se rétrécir, s'était allongée et élargie, seriez-vous venu, de votre plein gré, m'apporter une somme proportionnelle et supplémentaire?" Qu'est-ce que tu veux objecter à ça?

—Rien, mon pauvre ami.

—Je te le disais bien, mon vieux, y a qu'à moi que ça arrive, ces machines-là!

—Et du côté du cœur, au moins, es-tu plus heureux?

—Ah! oui, parlons-en, il est chouette, mon cœur!... Jeudi dernier, je vais dîner dans la famille Crank, et je tombe éperdument amoureux d'Odile, l'aînée des jeunes filles...

—Je la connaissais, la petite Crank (Odile), charmante!

—Eperdument amoureux! Le lendemain, je la rencontre dans une soirée, et je lui annonce ma visite pour le lendemain. Elle semble un peu étonnée et me demande la cause de cette démarche... Tu sais comme on est bête quand on est très amoureux?

—Je sais.

—Alors, je lui dis: "Mademoiselle, c'est que j'ai laissé quelque chose chez vous. — Quoi donc? demanda-t-elle. — Mon cœur!..." Ca n'était pas, évidemment, très spirituel, mais quand on est sincère...

—Et que t'a-t-elle répondu?

—Jamais tu ne t'en douterais et si froidement: "Monsieur, a-t-elle dit, je n'ai pas trouvé l'objet dont vous parlez, mais ce soir, en rentrant, je dirai à la bonne de regarder... "Il est peut être dans les balayures!"

—Mon pauvre garçon!

—Y a qu'à moi que ça arrive, ces machines-là!

AIPHONSE ALLAIS.

Pourquoi pas?

Voici un extrait d'un discours prononcé par M. l'abbé Chagnon, curé de Champlain, N. Y., à la récente convention de New Haven:

"L'Eglise catholique n'a pas pour première mission de faire aux Etats Unis un peuple homogène, un peuple parlant la même langue, un peuple ayant les mêmes aspirations. L'Eglise catholique veut avant tout faire des soldats pour le ciel, et elle veut que ses enfants aient à leur disposition les moyens les plus propres à assurer leur bien spirituel.

"Rome a compris l'importance pour les Canadiens-français des Etats-Unis d'être déservis par des prêtres de leur nationalité, car la Congrégation de la Propagande a reconnu et consacré le principe qu'il fallait un évêque français."

"Le 21 février 1832 le regretté monseigneur Antoine Racine, évêque de Sherbroke, à ma demande, soumit à la Sacré Congrégation de la Propagande un mémoire sur la situation des Canadiens Français des Etats Unis.

"Ce mémoire n'a été imprimé qu'à douze exemplaires et est toujours resté secret, à la demande même de Mgr Racine. A la mort de ce dernier, je me suis adressé au grand vicaire Chalifoux de Sherkrooke, pour avoir l'autorisation de le rendre public.

"La chose m'a été permise, mais pour les Etats Unis seulement.

"L'évêque de Sherbrooke sugérait au St Siège de nommer un évêque de langue française dans le diocèse d'Ogdensburg, N. Y., dont le siège était devenu vacant et dont la population est en majorité canadienne-française. Il demandait de plus que la même chose fut faite à l'avenir dans les diocèses où la majorité serait de langue française.

"S'il était possible de nommer un évêque de langue française, le Saint Siège devait, en tout cas, faire nommer un coadjuteur parlant bien et comprenant bien le français, afin d'être ainsi en position de répondre aux besoins des diocèses. Le même principe devait s'appliquer à la nomination des curés dans les paroisses où la majorité est canadienne-française."

Un évêque de langue française, Mgr Gabriel, a été nommé au siège vacant d'Ogdensburg, et la Congrégation de la Propagande a déclaré que le principe s'appliquerait à l'avenir partout où les conditions du diocese d'Ogdensburg se présenteraient.

Alors pourquoi pas l'appliquer de suite à Danielson?

NOMS FRANCAIS AMERICANISES.

On lit dans le *Progrès* de Windsor:

"M. J. E. Laguenasse, de Walkerville, a été victime d'un vol audacieux, c'est ce que nous dit le *Journal* de Détroit. *Laguenasse?*... qui donc cela peut-il bien être?.. cherchez et.. vous ne trouverez pas... Après bien des recherches, nous avons fini par découvrir que c'était un M. Lajeunesse? Nous serions curieux de savoir si ce nom est volontairement changé ou si c'est une erreur de la part de notre confrère américain. Nous avons glané les perles suivantes cette semaine: D. Aubert—Obert; Narcisse Neveux — Nivio x; Tremblay — Trombly; A. Lebœuf—Steers.

"Deux des personnages que nous venons de citer sont membres de la Société Saint-Jean-Baptiste, fondée dans un but national et qui doit maintenir en nous "un amour ardent de notre langue, etc." Que de gens ridicules sur notre planète."

A côté des Canadiens-français heureusement peu nombreux qui changent eux-mêmes leurs noms, il y a les journalistes américains qui semblent trouver du plaisir à défigurer tout nom français.

Le fait se répète si souvent que nous en sommes venu à penser que cet américanisation des noms est faite intentionnellement, en attendant que le rêve des utopistes se réalise, c'est-à-dire que les Canadiens-français ne soient plus que des yankees, ayant oublié leur origine, leur langue, leurs coutumes.

On ne nous fera pas croire que des gens instruits comme les journalistes américains ne pourraient pas, en y mettant un peu de bonne volonté, épeler exactement nos noms français, au moins ceux qui sont les plus connus.

C'est drôle comme les noms et prénoms des Canadiens français prennent du temps à devenir familiers à la mémoire de la plupart de nos confrères américains. Pourtant on dit que les élèves dans les écoles publiques suivent des cours de français.

Un Italien d'Ottawa, la figure et les habits couverts de sang, est entré à la station centrale de police, entre 10 et 11 heures du soir. Il venait, disait-il, d'être poignardé lâchement par un de ses compatriotes. Pour prouver ses avances, il ôta son chapeau et montra une blessure d'un pouce de long sur la tempe gauche. L'infortuné avait aussi le visage tout couvert de coupures. Il s'est nommé Peter Canalacci et a déclaré que son assaillant s'appelait Atrevus et qu'ils demeuraient tous deux rue St George. Le constable Ellis s'est rendu en cet endroit et a opéré l'arrestation de l'inculpé. Celui-ci s'est déclaré coupable, mais il a agi à son corps défendant, paraît il, l'autre l'ayant provoqué après lui avoir volé différents objets. Tous deux ont été écroués. Une femme est mêlée à cette affaire et le véritable mobile de cette querelle sanglante serait la jalousie, croit-on.

Causerie sur le Baiser.

Voler un baiser: Très bien.

Acheter un baiser: Stupide.

Deux filles s'embrassant: Gaspillage.

Ne pas embrasser du tout: Mauvais goût.

Embrasser sa sœur: Nécessaire.

Embrasser son épouse: La punition.

Etre surpris à s'embrasser: Terrible.

Embrasser le bébé: Satisfaisant.

Embrasser une femme laide: Courageux.

Embrasser la fille de chambre: Dangereux.

Embrasser une jolie fillette: C'est bon comme de la crême.

Embrasser sa fiancée: Naturel.

Embrasser sa mère: Le baiser le plus pur.

Embrasser la femme de son voisin: C'est bon...mais pas bien.

La législature de Connecticut vient de passer une loi défendant le mariage à toutes personnes sourdes et muettes, épileptiques ou idiotes, à moins que la femme ne soit âgée de 45 ans.

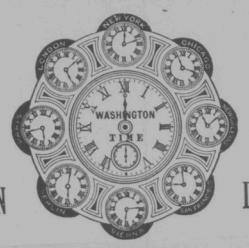
Waterproof collars and cuffs that will not wilt, are not effected by moisture and look just like linen are all the fashion now. They are made by covering a linen collar or cuff with "celluloid" and are the *only* waterproof goods made with an interlining, consequently the only ones that will stand wear and give perfect satisfaction. Try them and you will never regret it. Always neat, and easily cleaned. When soiled simply wipe off with a wet cloth or sponge. Every piece of the genuine is stamped as follows:

TRADE CELLULOID MARK.

Ask for those so marked and refuse any imitations, as they cannot possibly please you. If your dealer does not keep them, we will send a sample direct on receipt of price. Collars 25c. each. Cuffs 50c. pair. State size and whether stand-up or turned-down collar is wanted.

THE CELLULOID COMPANY,
427-429 Broadway, New York.

F. SCHNEIDER
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) 242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX



Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.

Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles te Mariage.
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
Argentereis
En grande variété et convenable pour
Present de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass

CANNES ET PARAPLUEIS.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.

F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.

SANS ODEUR. 18
SOLUTION SATUREE DE CHLORIDES, DE ZINC, SODIUM, &c.
Le meilleur Désinfectant et Deodorizer du monde.
Il detruira sur le champ toutes les odeurs désagréables et gaz, aussi bien que tout germe de maladie, il arrête la décomposition, évite la contagion et purifie l'air,
GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, :-: Lawrence, Mass
Bouteille d'une Quarte complete 35 Cts.

Paris Cloak & Suit Co.,
Central Building, -- 312 Rue Essex.
Nous venons justement de mettre en vente 100 doz. de
CORSAGES-BLOUSES!
Toutes les meilleures sortes.
A 50 Cts.
Dans la Piastre — comme suit:
Qualite de $2.25 pour $1.25. Qualite de $1.50 pour 75c.
Qualite de $2.00 pour 98 cts. Qualite de $8.00 pour 49c.
Tous les Points.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

J. J. O'KEEFE & CO.,
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Commis: Charles Montgrief et Claude Dean gle.
Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE

Whiskey de Daniel Webster,
Dix Dollars la Caisse,
Contenant DOUZE Bouteilles d'une Quarte
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE, Prop.
Salem, Mass.

Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes:
Lager Union, $1.00 la caise; Bass Val Blatz Export, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse;
Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, prix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Commis: Philias Chartier et Pierre Larivée.

M. S. DUBE, ✱ Entrepreneur de Pompes Funebres,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cerceuils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfante. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
☞ Une visite est respectueusement sollicitée.
88 RUE FRANKLIN, - Lawrence, Mass.
M. S. DUBE.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere Classe,
Fred. C BROWN
Prop.
Ouvert de 6 hrs, A. M. à 11 hrs, P. M.

J. H. Sheridan & Co.,
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, WhisKey, Rum, Gin, Brandy, Guiness Porter, Bass & Co. Pale Ale, Jones' Beer.
35 - RUE FRONT - 35
SALEM, MASS.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine

par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE.

67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 15 AOUT, 1895.

EGALITE ? ?

Depuis la guerre de sécession surtout, on s'est plu à représenter les Etats-Unis comme le pays de toutes les libertés, même de celles qui sont plus ou moins permises.

Pour peu qu'on y suive la progression ascendante qui se fait sentir aujourd'hui on sera obligé de reconnaitre que, dans la république américaine, les luttes de race et de religion fleurissent avec un en ensemble digne de l'ancien monde et du seizieme siècle.

Il y a quelques jours, à Washington, D. C., Mlle Flagler, fille d'un officier de marine, tirait, d'un coup de revolver, un jeune nègre nommé Ernest Greeve, qui volait quelques pommes dans son verger.

Le jury d'enquête l'exonéra complètement.

Or, elle n'était nullement en cas de légitime défense et admettons même (ce qui est plus que probable) qu'elle n'a pas eu l'intention de tuer ou de blesser cet enfant, il n'en reste pas moins vrai qu'elle est toujours coupable *d'homicide par imprudence?*

Mais un nègre de plus ou de moins, qu'importe?

A Omaha, c'est autre chose.

Une lutte qui, malheureusement, se terminera peut-être par l'effusion du sang est engagée entre les membres de l'A. P. A. et les adversaires de cette infecte société.

Que fait-on alors de la constitution des Etats-Unis?

Est-elle devenue lettre morte???

Ce n'est pas tout.

A Spring Valey, Ill., les italiens (et Dieu sait quelle sorte de citoyens américains font, en général, ces montreurs d'ours, joueurs ? d'orgues de Barbarie ou vendeurs de bananes) ont voulu exiger que les nègres qui travaillaient avec eux dans les mines, fussent tous renvoyés.

Sur le refus des propriétaires des mines d'accéder à leur demande, ces compagnons du stylet et de la mafia, chassèrent les fils de Cham du village, pillant les maisons, tirant sur les hommes (dont plusieurs furent tués) frappant sans merci, les femmes, les vieillards et les enfants et leur donnant moins de 24 heures pour quitter, à jamais, le village où ils habitaient.

La violence amène la violence.

Lundi dernier, cinq cents nègres s'assemblèrent à Chicago et adoptèrent des résolutions demandant au gouverneur anarchiste Altgeld de protéger leurs frères, ajoutant qu'en cas de refus, ils iraient eux-mêmes les protéger.

C'est ici que la comédie commence.

Le consul du pays, ou le *macaroni* et le *far niente* jouent un si grand rôle, ce comparse, qui aurait sans mot dire, laissé massacrer les nègres, a eu peur pour ses compatriotes et demanda au maire Swift et au chef de police Banedock de protéger ses "daggos" en empêchant les nègres de se prendre sur le théâtre des hostilités.

Et naturellement, on a fait droit à sa demande.

Que voulez-vous?

Les nègres n'ont pas de consul, eux.

En présence de faits de cette sorte on est presque tenté de s'expliquer les évènements de la Nouvelle-Orléans, où une demi douzaine d'assassins italiens furent expédiés *ad patres* au plutôt *ad Belzebuth* par une bande de citoyens américains.

Dans tous les cas ces luttes de religion ne font guère honneur à notre grand pays.

LEROUX

Dans l'*Echo de l'Ouest*.

LES JALOUX.

Disons un mot de la récente fête des Canadiens-français à Crescent Park et de ceux qui ont, par tous les moyens même les moins avouables, tenté de faire rater l'affaire, ce qu'ils n'ont pu accomplir, Dieu merci!

D'abord, faisons remarquer que l'affluence n'a pas été aussi considérable qu'on s'y attendait. La température était défavorable. Un grand nombre de Canadiens des villes éloignées, comme ceux de Lowell, par exemple, qui se promettaient d'assister à cette grande réunion nationale n'ont pas osé se mettre en route lorsqu'il ont aperçu un ciel couvert et menaçant.

Mais la grande cause du nombre relativement restreint de Canadiens à Crescent Park lundi, puisqu'on espérait y trouver vingt-cinq ou trente mille des nôtres, a été la jalousie.

Nous avons ici, aux Etats-Unis, il faut bien l'avouer, des personnages de dixième ordre qui s'imaginent tout simplement être de grands hommes, et qui posent en champions de leur race, ce qui ne nous fait pas précisément honneur. Dans toutes les circonstances où nous sommes, Canadiens dispersés dans ce vaste pays, appelés à nous rallier et à nous affirmer sous les yeux des autres peuples, ces individus infatués d'eux-mêmes et des talents qu'ils n'ont pas, mais qu'ils croient posséder, veulent briller coûte que coûte au premier rang, et si on les relègue dans l'ombre où ils ne peuvent attirer du ridicule sur leurs compatriotes, pour placer en évidence nos hommes les plus distingués, ces pedants, rongés par l'envie, font alors tout en leur possible pour faire manquer la démonstration nationale qui doit jeter de l'éclat sur tout notre nationalité.

Voilà la sale besogne de ces faux patriotes lorsqu'on ne prend pas ces chauves-souris pour des aigles. Voyez ce qu'ils ont fait pour faire manquer la fête de Crescent Park:

"Ils ont écrit, dit l'*Indépendant*, aux orateurs invités maintes lettres en mauvais français, d'abord pour les engager à refuser les invitations qui leur avaient été adressées, ensuite pour les faire revenir sur leur décision, après qu'ils les eurent acceptées.

"Ils ont télégraphié aux compagnies de chemins de fer pour leur annoncer que la fête serait un fiasco, etc., et de ne pas faire de réduction pour ceux qui voudraient y assister.

"Bref, ils ont forgé des noms, qu'ils ont apposés à des dépêches apocryphes, pour empêcher les orateurs de quitter Québec, à la dernière heure.

"Cela est criminel et devrait être puni sévèrement."

Cela nous amène tout naturellement à parler de Jean Baptiste Rouillard, qui a écrit dans sa petite feuille, l'*Aigle* de Salem, contre la réception de Crescent Park. Il a bavé un peu sur l'honorable H. A. Dubuque parce que le brillant avocat de Fall River est le plus grand orateur des Etats Unis, et qu'en cette qualité il avait été invité à prendre la parole à Crescent Park, devant un auditoire d'élite et les tribuns de renom venus du Canada pour cette circonstance mémorable. Il a aussi donné quelques coups de dent à notre directeur parce qu'il avait été invité à faire partie du comité d'honneur, comme la plupart, sinon tous les journalistes Canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre. A entendre Jean-Baptiste Rouillard, conférencier ennuyeux et journaliste ignorant la grammaire, la fête du Crescent Park était organisée tout simplement dans le but de donner à MM. Dubuque et Gauthier l'occasion de se faire de la réclame.

Peut-on parler aussi bêtement

M. Dubuque est assez avantageusement connu pour n'avoir pas besoin de puffisme. Quant à notre directeur, qui n'a pu aller à Crescent Park, y eût-il été qu'il n'aurait pas pris la parole, sans pour cela trouver à redire. Si l'ETOILE a parlé en faveur de cette démonstration, c'est qu'elle croit que ces grands ralliement ne peuvent nous faire que du bien

Mais pourquoi M. Rouillard n'a-t-il pas, tandis qu'il y était, jeté un peu de son fiel sur son curé, le Rév. M. Gadoury, qui est allé à Crescent Park et qui y a prononcé un superbe discours comme il nous est peu souvent donné l'occasion d'en entendre d'aussi éloquents?

Eh bien, malgré les jaloux et les envieux, la fête de Crescent Park a obtenu assez de succès pour jeter un nouveau lustre sur les Canadiens des Etats Unis, même sur Jean-Baptiste Rouillard, qui en avait un grand besoin.

Maintenant que nous avons fait voir que la colonie canadienne des Etats-Unis voit ses plus belles entreprises enrayées par la haine et l'envie, nous ne terminerons pas sans démontrer que nos frères du Canada sont aussi à plaindre que nous sous ce rapport.

La réception de Crescent Park va nous en fournir un exemple frappant. Les organisateurs avaient invité des orateurs de Québec, MM. Langelier, Lemieux et Deschêne. Quant à M. Laurier, nous ne le comptons pas puisqu'il ne pouvait ou ne voulait venir. Or, la presse montréalaise en général a paru voir d'un mauvais œil la fête de Crescent Park et a paru travaillé sourdement à lui nuire.

Nous nous sommes laissé dire, et nous commençons à le croire, qu'il existe beaucoup de jalousie entre la métropole et la vieille capitale, ce qui se fait dans l'une de ces villes ne rencontrant que bien rarement l'approbation des habitants de l'autre cité.

Ce qui vient de se passer à propos de la fête de Crescent Park est une preuve que l'on se jalouse sur le sol natal pour le moindre motif, comme le départ de deux orateurs québecois pour Crescent Park, tandis que les tribuns de Montréal restaient chez eux.

C'est très déplorable, surtout très préjudiciable aux intérêts communs de la nationalité canadienne-française.

Quant aux raisons données par M. Laurier pour ne pas rencontrer ses compatriotes des Etats-Unis à Crescent Park, suivant nous elles ne valent pas grand chose. Nous reviendrons sous peu sur ce sujet.

SHORTIS EN IRLANDE.

Il y aurait de quoi remplir plusieurs colonnes de journal pour raconter les faits recueillis à Waterford, en Irlande, par les avocats de Shortis, pour prouver la folie de leur client. Nous en publions ici un résumé. Mais de là à prouver la folie de Shortis, il reste encore un grand pas à faire. Il est plus que probable que si le meurtrier de Valleyfield avait pu s'emparer des $25,000 qu'il convoitait en commettant le meurtre et s'esquiver ensuite, que jamais la grave question de la folie de l'assassin n'eut été soulevée.

Je n'ai pas le moindre doute que Shortis est fou, disait M. georges Bury, qui vient d'arriver à Montréal d'un voyage en Irlande et en Angleterre. J'en ai appris de belles sur le compte du meurtrier à Waterford, où ses parents demeurent. Shortis passait pour toqué. On m'a raconté qu'il portait toujours un pistolet sur lui et qu'il ne voulait jamais se coucher sans en avoir un sous son oreiller. Pendant ses courses folles à cheval, il semait la terreur parmi les gens en tirant des coups de pistolet à droite et à gauche, dans les fenêtres des habitations. A certain moment, il pouvait causer une frayeur mortelle à un enfant et en étonner et réjouir un autre immédiatement après par un accès de gaîté rosit inexplicable.

Un jour, pendant un orage violent, il s'était réfugié dans une petite maison en rase campagne. Le propriétaire était absent et Shortis se mit à l'œuvre, creusa un trou profond dans le plancher d'argile durcie au milieu de l'appartement et s'y blottit. Au retour du propriétaire, Shortis, sans donner d'explications, s'exquiva.

Une autre fois Shortis, monté sur un cheval, lança sa monture sur la voie ferrée en avant d'un train qui allait entrer en gare, semblant se moquer du danger et criant comme un forcené.

M. Greenshields, qui est revenu de Liverpool ces jours-ci, a raconté quelques-uns des faits révélés à l'enquête pour prouver la folie de son client.

D'après les témoins entendus, il a été prouvé que Shortis dédaignait la mort et se souciait peu de la vie des gens. Il éprouvait un plaisir sensible à martyriser les animaux inoffensifs. Un jour, après avoir fait attacher le chien de son père à un des pilliers du quai, Shortis s'est affublé d'un costume de brigand, s'est armé d'une épée et a traversé la ville, l'attitude arrogante, l'air menaçant. Arrivé au quai, il s'est mis à brandir son épée en se dirigeant vers le chien. Ayant brisé l'arme, il ramassa le tronçon et en transperça le pauvre animal plusieurs fois.

Un jour il lança son cheval à toute vitesse sur la route, où un enfant s'amusait. Le cheval eut plus d'esprit que son maître et au lieu de fouler aux pieds le pauvre petit tout effrayé, il franchit d'un bond l'obstacle. Shortis continua sa course folle en ricanant.

Un autre témoin a raconté que Shortis avait tiré un coup de pistolet sur une petite fille âgée de 10 à 12 ans Le projectile l'atteignit au bras. Shortis s'échappa et la police ne put jamais apprendre les circonstances exactes de cet attentat.

Une autre fois Shortis prit les cheminées d'un steamer pour cible.

Shortis aurait expliqué à deux amis qu'il portait un pistolet parce que son père devenait fou régulièrement deux fois l'an et voulait alors le tuer.

Plus tard, le jeune homme s'est jeté dans un marais rempli de vase pour se rafraîchir. C'était en novembre et il faisait un temps pluvieux et froid.

Shortis, d'après ce que plusieurs autres témoins ont raconté, a commis maintes autres incongruités. Il montait à cheval en se tenant la figure du côté de la queue de l'animal; il s'exerçait à la carabine sur l'horloge de l'hôtel de ville, jouait au cow-boy et faisait des expériences sur la sensibilité des chats en les transperçant de balles, etc.

Parlant du père de Shortis, M Greenshields a dit que c'était un riche fermier et exportateur de bestiaux en Angleterre; qu'à Waterford la famille du prisonnier était des mieux considérées, que M. et Mme Shortis étaient de fervents catholiques.

M. et Mme Shortis viendront au Canada en octobre, quand le procès de Shortis se déroulera.

On a déposé aujourd'hui au greffe de la cour à Beauharnois, le rapport des commissaires qui ont fait une enquête en Irlande, sur l'affaire Shortis.

Victimes de l'Onde Perfide.

Un pénible accident vient de plonger dans le deuil deux braves familles du faubourg Québec de Montréal.

Trois jeunes garçons, Arthur Gauthier, âgé de 17 ans, à l'emploi de M. Barsalou, rue St Paul, et fils de M. Alfred Gauthier; Maxime Larose, 18 ans, et un autre compagnon nommé Généreux, avaient formé depuis quelques jours le projet de faire une excursion en chaloupe à Boucherville.

Leurs parents, instruits de l'intention de leurs fils et justement alarmés du péril qu'ils pouvaient courir dans une excursion aussi dangereuse à travers les courants du fleuve, s'efforcèrent de les dissuader de mettre leur projet à exécution.

Malheureusement, les conseils maternels ne furent pas écoutés et les infortunés jeunes gens, pendant qu'ils calmaient les inquiétudes de leur famille en leur représentant qu'ils renonçaient à leur promenade, achetaient une chaloupe, une fêle embarcation en toile, cerclée de faibles bandes d'écorce, sur laquelle ils se confièrent au gré du fleuve.

Il était neuf heures du matin quand ils partirent de Maisonneuve. Il faisait un soleil splendide. La journée s'annonçait belle et pleine de promesses sensationnelles pour les jeunes amis inexpérimentés.

Après avoir franchi quelque distance, Généreux, obéissant à un sinistre pressentiment, représenta à ses compagnons qu'il n'était pas prudent de s'aventurer de la sorte sur les eaux pour une excursion aussi lointaine, surtout dans une embarcation si légère.

Gauthier et Larose n'écoutèrent pas davantage ces sages avis et continuèrent leur route après avoir conduit Généreux au rivage.

Le voyage fut heureux jusqu'à Varennes.

Aucun incident alarmant ne vint troubler la quiétude et le bonheur des joyeux camarades. L'orage de l'après-midi fut essuyé avec quelque peine, mais tout promettait une joyeuse rentrée dans la ville.

Hélas, la fatalité poursuivait les promeneurs, elle les atteignit au point du départ. Il était environ six heures, quand Gauthier et Larose atteignirent la traverse de Longueuil. Le bateau de ce nom laissait le quai pour faire son trajet habituel.

De gros bouillons blancs couraient en arrière de la poupe, les roues latérales soulevaient des vagues saccadées et traîtresses.

Les deux amis voulurent jouir de la dangereuse sensation de se laisser balloter par ces ondes invitantes et lancèrent leur esquif à la poursuite du vapeur. C'est là que la mort les attendait.

L'embarcation mal lestée chavira et les deux malheureux jeunes gens furent emportés dans les remous.

Les témoins de cet émouvant spectacle tentèrent de leur porter secours, mais comme il arrive toujours en pareille occasion l'émoi et la confusion occasionnèrent de fatals retards, Gauthier et Larose disparurent pour ne plus reparaître.

Tout ce qu'il reste d'eux pour établir leur identité sont un gilet et un veston qu'un M. Gordon a trouvés flottants à la pointe de l'île Ronde hier soir.

Ces habits ont été transportés au domicile de Larose et reconnus comme lui appartenant par sa famille éplorée. L'on conçoit la désolation de ces pauvres parents à la nouvelle de ce lamentable accident.

Des recherches ont été faites pour retrouver les cadavres, mais sans succès.

Le courant les aura probablement emportés bien loin.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussesures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Dellsite & Co Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Dellsite's Kinina Compound

A CRESCENT PARK.

La Grande Reception des Canadiens-francais, un Succes

LANGELIER, DESCHENES, DUBUQUE, REV. GADOURY, LES ORATEURS

L'EX-GOUVERNEUR DAVIS A PRESIDE LE BANQUET.

Eloquents Discours, Drapeaux Francais et Americains Hisses.

Providence, R. I, 12 août. — Malgré un temps couvert pendant l'avant-midi, la réception canadienne-française à Crescent Park a obtenu un très grand succès.

Environ 10,000 Canadiens-français de toutes les parties de la Nouvelle Angleterre étaient présents.

Du Canada étaient venus spécialement pour cette occasion, l'Hon. M. Charles Langelier, ex-secretaire de la province de Québec, et M. G. Miville-Deschênes, membre de la législature de Québec pour le comté de l'Islet.

Plusieurs Americains et Canadiens en renom faisaient partie du comité de réception:

Ex gouverneur John W. Davis, ex-maire A K Goodwin, de Pawtucket, G O B Boyden, J. B. S. Bazin, président de la société St Jean-Baptiste de Central Falls, Dr A. Z. Falcon de Central Falls, Dr L H Beaudry de Pawtucket, Dr J H Boucher de Woonsocket, Dr A. J Fortier, J. G. Larue, D G. Boucher de Pawtucket.

Parmi les autres Canadiens-français présents, nous avons remarqué l'ex représentant Dubuque de Fall River, Dr E. H. Boucher de Harrisville, Dr H. A. Petit de Phenix, A. E Lafond de Woonsocket, Octave Lebeau de Central Falls, L. G. Labaur de Worcester, G. O S. Soucy, L. P. Larue, Alfred E. Cyr, Dr J B. A. Targuay, Dr J. Leclerc de Danielsonville, Dr V. St. German, Dr J. B. Chagnon, Dr T. G. A. Collet, Dr J. De Larcourt, T F. Péquin, et O. Thibault de Fall River, L. G. Latourt, T. M. Vaillant, Dr F. D. Fontaine, J. B. Lussier, G. J. Vaudreuil, J. B. Belisle et A. Belisle de Worcester, H. Farly, J. G. Gabriel, Rév. P. Garçin, Rév. P. Delmore et l'Hon. Francis O'Reilly de Pawtucket, Cimon Farley et le Dr O. Larue de Putnam, Camille Roussin et Maxime Lépine de Lowell, Dr Martel de Lewiston, Dr Archambault, Dr Hill et le Dr Maranda de Woonsocket, Rev P. Gadoury de Salem et le Dr Caron de Natick R. I.

Parmi les sociétés présentes se trouvaient la Garde Lamoriciere, de Providence, la Garde Lafayette, de Warren, la Garde Richelier, de Woonsocket, les Zouaves de New Bedford, la Garde Napoléon de Fall River, la société St Jean-Baptiste de Central Falls, l'Union St Joseph de Worcester, le cercle Jacques Cartier de Manville, le Club National de Southbridge et la Ligue des Patriotes de Fall River

La société musicale "Philharmonique" de Great Falls avait été engagée pour faire de la musique pendant la réunion.

La réunion a été ouverte par un discours en anglais, prononcé par M. Lilenbach qui souhaita la bienvenue aux Canadiens-français au nom de M. Boyden, le propriétaire du Crescent Park.

L'ex-gouverneur Davis a présidé et il a prononcé un magnifique discours.

Avant les discours, deux superbes drapeaux français et américain, ont été hissés. Pendant cette cérémonie la "Philharmonique" a joué la *Marseillaise* et "Yankee Doodle," et la foule ne cessait d'applaudir.

L'Hon Hugo A. Dubuque, de Fall River, a suivi l'ex-gouverneur Davis, et il s'est distingué. Il a félicité les Canadiens-français des Etats Unis de leurs succès, et en a profité pour prôner l'éducation obligatoire au Canada Il a terminé en encourageant ses compatriotes des Etats-Unis à se faire naturaliser, afin de compter pour quelque chose en ce pays.

L'ex-maire Goodwin de Pawtucket a ensuite parlé; il fut suivi par Miville Deschênes, député de l'Islet, qui a été salué par un tonnerre d'applaudissements. M. Deschênes, un jeune homme, est un fort brillant orateur; il a parlé sur l'histoire canadienne, touchant quelque peu à la politique de notre pays natal et démontrant que les Canadiens-français ont fait beaucoup de progrès dans les lettres, les sciences, au barreau, etc. Il mentionna les noms de Dorion, Letellier, Laurier, Chapleau et Mercier, aux applaudissements de l'auditoire.

Dans la soirée a eu lieu un magnifique banquet sous la présidence de l'ex-gouverneur Davis, auquel prirent part environ 500 personnes.

Le Rév M. Gadoury, l'éloquent curé canadien de Salem, a été le premier orateur, et il a fort bien parlé.

Il fut suivi par l'Hon. M. Chs Langelier, qui a fait un fort beau discours sur le passé, le présent et l'avenir des Canadiens-français en ce pays. Il a parlé de Mercier en termes émus, rappelant les travaux de ce grand homme d'Etat et les scènes pénibles de la fin de sa brillante carrière.

M. Langelier, qui est un orateur de premier ordre, a soulevé l'enthousiasme de ses auditeurs qui lui ont fait une ovation.

Somme toute, si l'on considère que le temps était pluvieux et que la jalousie a poussé certains journalistes à mettre des bâtons dans les roues, le succès a été aussi complet qu'on devait s'y attendre dans les circonstances.

Les organisateurs ne pouvaient choisir un endroit plus enchanteur, plus rempli d'amusements de toute sorte que Crescent Park, surnommé le "Coney Island of the East."

Pendant l'après-midi, une bonne troupe de comédiens a joué "Pinafore" sur un bateau ancré près du parc.

Honneur aux organisateurs et merci à M. Boyden!

Nouvelles du Canada.

QUEBEC,

"CHERCHEZ-LES"

—Depuis un certain temps, il circulait nombre de billets contrefaits de la Banque du Peuple, à Québec et dans les endroits environnants.

Ces billets, faits à la plume, étaient très habilement confectionnés, à tel point que des commis de banques s'y sont même laissés prendre.

Prévenus, les detectives se prirent à faire des recherches.

Ce n'est que vendredi soir dernier qu'ils ont réussi à mettre la main, sinon sur l'auteur de la contrefaçon, du moins sur celui qui faisait circuler ces billets.

Il a d'abord dit se nommer Antoine Lachance et demeurer rue Champlain, Cap Blanc.

Il venait d'acheter une livre de saucisse à l'épicerie de M. Gignon, hall Finlay, lorsqu'il a été arrêté Il avait donné en paiement un billet de $5 de la Barque du Peuple contrefait.

Conduit au poste, le soi-disant Lachance s'est donné un autre nom. Il a prétendu s'appeler Pierre Gilbert, du Cap Santé. On a trouvé sur lui un autre billet de $5 caché dans sa cravate.

Il a d'abord refusé de répondre aux questions qu'on lui a posées. Tout ce qu'il disait aux detectives qui l'interrogeaient, c'était: "Faites votre devoir, trouvez-les."

Il a dit cependant tenir ces billets d'une autre personne, mais a obstinément refusé de dévoiler son nom.

Il a avoué avoir jusqu'à présent fait passer quarante-cinq de ces billets, tant à Québec que dans les paroisses environnantes.

Gilbert est âgé de 60 ans.

Depuis sept ou huit mois, les paroisses de Lévis, de Lorette, de Limoilou, Stadacona, etc., étaient infestées par ces faux billets. Jusqu'ici on en a trouvé 46 de $5 et les victimes des ces escrocs sont innombrables.

Mlle Vézina est le véritable nom de l'individu sur qui on a trouvé des faux billets de la Banque du Peuple. Une perquisition opérée à son domicile a prouvé que Vézina avait tout un matériel pour fabriquer de la fausse monnaie.

LE CURÉ GAUVREAU.

—M. le curé Gauvreau à pris possession de la cure de St Roch.

Avant son départ les paroissiens lui ont lu une touchante adresse et offert une bourse de $1 000.

On prête à M Gauvreau, l'intention de donner cet argent à l'Hôtel-Dieu de Lévis qu'il a fondé.

En répondant à l'adresse de ses paroissiens, M. Gauvreau leur a dit que l'existence de l'Hôtel-Dieu était maintenant assurée pour le présent et pour l'avenir. Pour le présent, par la promesse et le concours de Mgr l'archevêque de Québec; pour l'avenir, par une somme très élevée qu'une femme de Lévis lui a léguée récemment en mourant, l'Hôtel-Dieu ne devant jouir de cette somme qu'après la mort du mari de la généreuse donatrice.

Son successeur à Lévis, M. l'abbé Gosselin, est attendu vers le milieu de la semaine.

—Un vieillard nommé Marcotte s'est suicidé en se jetant dans la rivière St Charles. Marcotte était à l'hôpital depuis plusieurs années déjà et ne jouissait pas de toute son intelligence.

OTTAWA

LE GAZ A BON MARCHÉ.

—L'on a fait des expériences devant plusieurs personnes au bureau des Brevets d'Invention sur les pouvoirs et les qualités du nouveau gaz acétylène, dont l'introduction, à ce que prétend son inventeur, révolutionnera complètement les systèmes d'éclairage modernes.

Sir Adolphe Caron et M. Sutherland, M. P., étaient au nombre des spectateurs. M. Wilson, l'inventeur, produisit son gaz en faisant tomber de l'eau sur un morceau de carbure. Ce gaz donne une lumière d'un éclat extraordinaire. Le carbure n'est pas un produit dispendieux; il peut être manufacturé à $20 la tonne C'est un fait significatif et qui fait augurer un temps peu éloigné où nous aurons l'éclairage au gaz à cinquante cents le mille pieds.

SHERBROOKE,

CHOMAGE FORCÉ.

—La British American Land Co., a l'intention de faire des réparations considérables à la digue de la rivière Magog Cela occasionnera la fermeture de plusieurs grosses manufactures pour une quinzaine au moins, entr'autres la manufacture Paton, les moulins Lomas.

TORONTO,

M. BLAKE CHEF.

—On parle en Irlande de M. Blake comme futur chef de ses compatriotes au parlement.

On dit que Justin McCarthy lui cèderait volontiers la place et que nombre de députés et de groupes sont prêts à l'appuyer.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢ IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

COHN BROS & KLEE SOLE AGENTS AND DISTRIBUTERS PARK PLACE OR CHURCH ST. N. Y.

Quand vous Peinturez vos Edifices, employez le

B. K. & Co's,

Une Peinture de maison préparée pure, et pour les planchers employez les

Peintures U. S. N. Dick,

Sèchent en une nuit et restent dans cet état. Venez demander nos cartes de couleurs.

Vendues seulement par

C. B Coburn & Co.

35, 39, 41 Rue Market.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!

Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO,

Bureau, 38 rue Middle,

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, &c.

Téléphone 114-2

DR G. C. BATES,

DENTISTE,

ANGLE DES RUES

MIDDLESEX & ELLIOTT.

Assistant Canadien-français pour sa clientèle canadienne. Dents extraites à l'électricité.

MITCHELL & CO.

EN BAS

Les Prix des

Waists { West End }

Nous plaçons en vente aujourd'hui 50 Doz. de

"WAISTS"

Que nous avons vendus cette saison à $1.98, nous les vendrons pour

98 CENTS

LA PIASTRE EST OTEE,

Notre perte sur nos Waist épargnera votre argent. Vous trouverez que c'est le meilleur temps de vous acheter un Waist.

{o — o}

Mitchell & Co.

76 a 82 RUE MERRIMACK,

HAVERHILL, MASS.

Commis canadien:—M. P. H. Bilodeau.

La Celebration pour la Fete

St Jean-Baptiste

A causé beaucoup d'excitation dans Lawrence certainement, mais ce n'est rien à comparer à l'excitation que cause cette vente extraordinaire dans les HARDES FAITES.

☞ Lisez attentivent les BARGAINS suivants:

Pour $6.50 Vous achetez vos Habits de $8, $9, $10 et $12 en couleurs claires, foncées et noires, faits en Sacque et en Froc.

Pour $10.00 Vous achetez nos Habits de $12, $13 50, $15, $18 et $20, en couleurs pâles et foncées. (Venez-voir l'etalage dans nos vitrines.)

Ne retardez pas à venir vous acheter un Habit de cette vente, car ils ne dureront pas longtemps sur nos comptoirs.

Pour $3.00 Vous achetez une paire de Pantalons qui surpasse tout ce qui s'est vu dans Lawrence. Le prix ordinaire de ces Pantalons est de $4 $5, $6 et $7.

N. B.— Tous nos Habits d'Eté pour Enfants de 4 à 15 ans seront vendus pour $2.50.

HAMEL & CLOUTIER,

405 RUE ESSEX, — awrence, ass.,

Enseigne de la Valise Dorée.

Cendrillon !

C'est assez facile de trouver une chaussure à votre pied quand on a le choix dans un stock aussi considérable que le nôtre. C'est assez facile d'en trouver à son goût quand on a le choix sur des centaines de styles comme ici. C'est assez facile d'en acheter à un prix qui convient à votre bourse quand il y a une variété de sortes et de qualités, telles que les

Bals tan pour Hommes, réduits de $3 50 à $2.75.
Bals tan pour Hommes, réduites de $2 75 à $2 25.
Bals tan pour Hommes, réduites de $1.50 à $1.19.
Bottines boutonnées en Dongola Kid pour Dames, formes "Opera" et "Comon Sense," doublure Goodyear et un certain nombre ont la hausse en Drap, reduite de $3, $2 75 et $2 50; à $2.00.
Oxfords tan, en Cuir de Russie pour Dames, réduites de $1.75, à $1.35.
Oxfords tan, pour Dames, réduites de $1.50, à $1.29.
Oxfords tan, pour Dames, réduites de $1.55 à $1.00.
Bottines boutonnées. tan ou en cuir poli, pour Enfants, réduites à 50c.
Bals en Canevas pour Garçons, points 2 à 5 1-2, réduites à 50c.
Bals en Canevas pour Garçons, points 11 à 2, réduites à 40c,

☞ Ne manquez pas cette chance, si vous desirez acheter une bonne paire de chaussures pour tres peu d'argent.

Il nous fera plaisir de vous montrer nos marchandises.

V. J. HUOT,

Lawrence, Mass.

437 Rue Essex 437

F. X. VOYER,

83 Rue Harbor.

Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

☞ Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

A. CHOQUETTE,

Entrepreneur de Pompes Funebres

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits, Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

Magnifique corbillard Noir pour les Enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.

Carrosses de premiere classe pour mariages, Baptemes et Funérailles.

A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON,

Lawrence, Mass.

Avis.

Notre agent, M. Jules D'Amour, est autorisé à solliciter des abonnements dans toute la Nouvelle-Angleterre.

L'ADMINISTRATION

Centres Canadiens.

Lawrence

M. Tancrede Proteau a failli se noyer dimanche en se baignant dans le lac Laurin.

M. A. Proulx, employé chez Cahill, est parti pour une vacance de deux semaines.

M. Alfred Roy est revenu samedi dernier du Canada, d'une promenade de deux semaines.

MM. Morin et Fréchette ont le contrat pour fournir la Ice Cream au pique nique des Forestiers à Shawsheen Grove, demain.

Un certain nombre de jeunes Canadiens de Lawrence, doivent s'assembler dimanche à la Villa des Frênes, pour organiser un Lawn Party.

Mlle Marie Louise Hamel, caissière chez Hamel & Cloutier, a été passer quelques jours à Salsbury Beach, cette semaine, chez son frère, M. W. N. Hamel.

Les pilules du Dr Larivière, pour le mal de tête, en vente à la pharmacie Miville. Essayez-les, aussi en vente à la pharmacie Miville de Manchester, N. H.

Mme N. E. Miville, qui a été gravement indisposée la semaine dernière, est maintenant beaucoup mieux. M. N. E. Miville était mercredi en visite à Nashua.

C'est connu, que la pharmacie Miville est l'endroit par excellence pour les prescriptions et tout autre article de toilette pour dames et messieurs. Ses sodas sont insurpassibles.

M. Zéphirin Berthiaume, de la maison Sharon Bros., est parti dimanche dernier avec sa famille pour aller passer deux semaines à Salsbury Beach. Son frère, le Rev. George Berthiaume les accompagne.

Eugene Belle-Isle, âgé de 12 ans, enfant de M. Philippe Belle Isle, est tombé lundi dernier et s'est fracturé un bras; il allait pour embarquer dans une voiture, lorsqu'il mit le pied sur une pelure de banane et tomba sur le trottoir, ce qui fut la cause de cet accident. Le blessé fut transporté à l'hôpital général, où on lui prodigua les soins nécessaires.

Biphosphate de chaux des Frères Maristes preparée par l'Arsac. Preparation française très efficace dans les affections de la poitrine, du systeme osseux et des scrofules, recommandée aux enfants et aux personnes d'un tempérament faible et délicat. Aussi sodas les plus purs et les plus délicieux. En vente chez Felix Poisson, epicerie des rues Franklin et Common.

Le Dr J.D. Delisle, qui a passé l'année dernière dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, du nez, (tel que le catarrhe) de la gorge, des oreilles et de la vessie, et pour donner plus de satisfaction à ses clients, le Dr Delisle ne s'occupera que des maladies ci-haut mentionnees Bureau, No 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover, Lowell, Mass. Consultations, de 2 à 4 et 7 à 8. p. m. Residence, 420 rue Fletcher.

L'écurie de louage et de vente de chevaux canadiens de MM. Chs et Elie Lacaillade, 444 rue Common, contient le plus bel assortiment de voitures et chevaux, hacks pour mariage et pour baptême à meilleur marché de Lawrence, ainsi que voitures doubles et simples, les meilleures de la ville et aux plus bas prix. M. P. Côté, qui a la direction de l'établissement se fera un plaisir de satisfaire tous les canadiens qui viendront l'encourager.

C. & E. LACAILLADE,
444 rue Common

Nous avons le plaisir d'annoncer la visite, dans notre ville, du Rév. Pere G. B. Léonard, C.S.C. supérieur du collège de St Cézaire, P. Q. Il est actuellement l'hôte de M. Jos D. Bergeron, professeur au même collège. Nous profitons du passage de ce Révd. Père pour annoncer que la rentrée des classes au Collège de St. Cézaire, aura lieu le 3 septembre.

Pour toute autre information, s'adresser à M. J. D. Bergeron, 59 rue Concord.

Mariages.

Sept mariages ont été célébrés à l'église Ste Anne lundi dernier. Les contractants étaient:

Jean Gosselin et Lumina Bibault.

William Lanouette et Délia Morisette.

Xavier Caron et Alice Bérubé.

Elias Morency et Clémentine Beaudreuil.

Eugène Demers et Emma Vézina.

Joseph Maton et Marie Beaulieu.

Durant les chaleurs de l'été beaucoup de ménagères préfèrent acheter les pâtisseries chez les pâtissiers que de les faire elle mêmes; nous leur conseillons de visiter l'établissement de Morin & Fréchette, rue Hampshire; c'est un des mieux tenus de la ville et vous y trouverez tout ce qu'il vous faut en fait de pain et pâtisseries de toutes sortes, crême glacée, bonbons, soda, etc., etc. N'oubliez pas non plus que ces messieurs tiennent aussi une épicerie et une boucherie de première classe.

DECES

Joseph, enfant d'Adolphe Labrecque, est décédé le août à l'âge de 9 mois.

Marie Louise Parent, fille d'Edouard Parent, est décédée le 8 août, à l'âge de 16 ans, 8 mois et 13 jours.

Joseph, enfant de Georges Pommerleau, est décédé le 10 août à l'âge de 5 mois et 10 jours

Eugène, enfant de S. Hénaire, est décédé le 10 août à l'âge de 1 mois.

Théodore, enfant d'Ernest Ferland, est décédé le 10 août à l'âge 10 mois.

Marie Anne, enfant de Thomas Vachon, est décédée le 12 août à l'âge de 1 mois.

Ces enterrements étaient sous la direction de M. S. Dubé,

Marie, enfant de Ferdinand Gauthier, est décédée le 10 août.

Ferdinand, enfant de Ferdinand Bibeau est décédé le 11 août à l'âge de 4 jours.

Louis, enfant de Paul Marquis est décédé le 14 août à l'âge de 8 mois et 14 jours.

Ces enterrements ont été faits par M. Jos. Couture, de la maison A. Choquette.

A Vendre.

Tout le contenu d'une maison de pension comprenant 18 chambres, situé dans un des plus beaux centres de Lawrence. Coin des rues Amesbury et Common. La maison a toujours au moins de 25 à 30 pensionnaires. Pour raison de santé les soussignés désirent vendre le tout à des conditions faciles.

ARTHUR BEAUCHESNE, Prop.
No. 323 rue Commun.

Du Nouveau.

Mlle E. Guillemet vient d'ouvrir au No 142 Hampshire St, une salle de coupe pour les robes et les manteaux d'après le système de Mlle Hermenie David, autrefois de Worcester, Mass. Mlle Guillemet a essayé les systèmes de toutes sortes et elle a trouvé celui de Mlle David, supérieur à tout autre. Visible à toute heure.

A Vendre a Lowell.

Un superbe étal de boucher et un beau stock d'épiceries; aussi chevaux, voitures et fournitures de magasin de première classe. Bon local. S'adresser à

A. GAUTHIER,
Bureau de l'ETOILE.

Haverhill

LE COURRIER est en vente aux endroits suivants:

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

Vous souffrez peut-être, sans le savoir, de *Leucomie*. C'est ainsi que la science appelle la maladie du sang. Le Dr Delisle's Kinium Compound qui est le tonique le plus puissant, a raison de la Leucomie comme de toutes les autres maladies qu'il est appelé à guérir. En vente chez les pharmaciens.

Lowell

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Mlle Philomène Gervais est partie hier soir pour St Narcisse, P. Q., où elle rejoindra ses parents.

Le petit Baril, qui est tombé mardi matin d'un deuxième étage dans la rue, Petit Canada, prend du mieux.

Le commis dans le bureau des assesseurs prétend qu'il y aura 28,775 mémoires de taxe (tax bills) cette année, soit 2380 de plus que l'an dernier.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Une vague froide s'en vient vers l'Est; elle doit atteindre Washington demain. Il va faire froid sur toute la côte de l'Atlantique. Pensez à votre pardessus.

Le nouveau bateau du club Vesper va commencer sa ligne de Willow Dale dimanche prochain. Le steamer "Kittie B" a transporté 2265 passagers dimanche dernier.

Le pique nique des Irlandais, "le lavage annuel" comme ils l'appellent, a eu lieu hier, sous la direction du fameux John Doherty.

M. Mahoney sera l'arbitre lors des parties de base ball à Mountain Rock Grove qui commenceront samedi prochain. Les joueurs de Nashua y rencontreront ceux de Lowell pour une bourse de $50.

Thomas Moriarty, Patrick Moriarty et John McDonough, ces boxeurs locaux qui ont été arrêtés pour s'être battus sur la rue Worthen, ont été déclarés innocents en Cour de Police à cause de témoignages contraditoires. Voilà degaillards chanceux.

Le Meurtrier Kelleher.

L'enquête préliminaire dans la cause du meurtrier Kelleher, qui a tué son voisin Turnbull en le jetant en bas d'une vérandah, ne s'ouvrira en cour de police que mercredi prochain, la poursuite ne pouvant être prête avant ce jour-là.

On s'attendait à l'ouverture de cette cause aujourd'hui même.

Caucus Democratiques

Des caucus démocratiques ont eu lieu hier soir pour l'élection de 12 membres du Comité de Ville pour chaque quartier.

On y a mis peu d'enthousiasme et il fut difficile, dans certains quartiers, de trouver assez de membres pour la transaction des affaires.

Nous nous bornerons à mentionner que le seul Canadien sur la liste est M. E. H. Choquette, du Quartier Cinq. Tous les autres portent les noms de John, Patrick, Dennis, etc.

Le Cadavre d'un Enfant.

Mardi après-midi, le corps d'un enfant mort-né a été trouvé par un certain nombre de garçons qui étaient à jouer sur les bords de la rivière, au bas de la rue Alder.

La police a été avertie et on mit le corps sous les soins de M. Brooks, entrepreneur de pompes funèbres, pour être inhumé.

Qui a jeté ce cadavre dans la rivière?

Profond mystère.

LES NOUVELLES LICENCES.

Des Rumeurs sur ce Sujet Circulent.

Des rumeurs plus ou moins invraisemblables circulent à propos du choix qui a été fait par les Commissaires de Police dans l'octroi des sept nouvelles licences.

Le maire, comme on a pu le voir par la lettre que nous avons publiée hier, à l'œil ouvert et semble s'attendre à ordonner une investigation.

Certains journaux démocratiques comme le *Times* cherchent à mêler les cartes, et tout naturellement les noms canadiens sur la liste des aspirants heureux leur causent une peine indicible. Ils voudraient bien faire croire qu'il y a quelque chose de louche dans toute l'affaire, que la politique y a mis le nez, etc.

Les commissaires de police disent qu'ils ont fait pour le mieux, qu'ils ont agi consciencieusement et qu'ils sont prêts à subir des investigations.

Salem

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants:

P. J. Donovan 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.
Calixte Rousseau, 47 rue Harbor.

Hausse des Gages a Salem.

Salem, 12 Août.—Les directeurs des fabriques Numkeag ont placardé des affiches dans tous les départements, annonçant une augmentation de gages à partir du 19 août. Cette hausse signifie la restauration des anciens gages de 1893.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagne d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruation irrégulières ou difficiles, et fleur blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co. Lowell, Mass.

Achetez vos meubles chez A. E. O'Heir & Co., 16 rue Merrimack. Payables à la semaine.

LE SUICIDE

D'une jeune fille de Vingt-Cinq Ans.

ELLE SAUTE PAR UNE FENETRE DU 2eme ETAGE

Et se Tue Sous les Yeux de sa Mere.

New York, 13 août.—Alice Jewett, la fille d'un riche courtier de cette ville, s'est suicidée hier matin, en sautant par la fenêtre de sa chambre à l'hôtel Windsor.

Mlle Jewett, qui était âgée de 25 ans, demeurait avec ses parents à New Brighton, Staten Island.

Depuis plus d'un mois elle souffrait de prostration nerveuse et était sous les soins d'un médecin. Comme on ne connait aucune cause à son acte de désespoir, on croit que c'est dans un moment d'aliénation mentale résultant de sa maladie qu'elle s'est suicidée.

La famille Jewett arrivait en cette ville vendredi et louait des chambres à l'hôtel Windsor. Mlle Jewett s'attendait à partir pour le Vermont avec sa femme et sa fille demain. La chambre occupée à l'hôtel Windsor par Mlle Jewett était au deuxième étage; elle était large et richement meublée; les fenêtres donnent sur la cour qui est pavée.

Samedi après-midi, Mlle Jewett paraissait tellement mieux que son père lui fit faire un tour de voiture dans le Central Park. Pendant la soirée elle se montra plus joyeuse qu'à l'ordinaire, et parla de son voyage dans les montagnes du Vermont avec beaucoup de plaisir.

Quelques minutes après 8 heures, hier matin, Mde Jewett, qui avait couché avec sa fille, commanda qu'on lui apporte son déjeuner dans sa chambre. Mlle Jewett était encore au lit.

Une demi-heure plus tard Mde Jewett téléphona au Dr Walsh, disant que sa fille se sentait si bien qu'elle avait décidé de l'amener faire une courte promenade à pied sur la cinquième avenue.

A son retour à la chambre de sa fille, elle trouva celle-ci dans un complet état d'excitation. Mde Jewett avait à peine pénétré dans la chambre que sa fille sautait hors du lit et courait vers une fenêtre qui était ouverte. La mère soupçonnant que sa fille allait se jeter sur le pavé, saisit celle-ci par sa robe de nuit et la supplia de retourner dans son lit.

La jeune fille fit lâcher prise à sa mère, et elle se lança la tête la première par la fenêtre.

Mde Jewett se mit à pousser des cris stridents, et on accourut.

Quand on arriva auprès de la jeune fille, elle était morte, ayant le crâne défoncé.

L'homme aux Deux Femmes.

Dernièrement A. J. Lafond de Haverhill, publiait un avis dans les journaux pour défendre à qui que ce soit d'avancer en son nom à sa femme Mary, qui avait quitté son domicille sans raison apparente.

Hier, Julia H. Lafond, qui vit dans la partie occidentale de la ville, vint déclarer que Lafond était son mari, et qu'il n'avait jamais été divorcé.

Lafond admet que c'est vrai, mais que sa deuxième femme le savait et n'a pas fait d'objection.

Il a abandonné Julia en 1890, après avoir vécu avec elle dix ans durant, et l'année suivante il épousait Mary Fisher.

Il a toujours vécu ici, et souvent non loin de sa première femme.

Sa deuxième femme vient du New-Hampshire, où ils se sont mariés. Jusqu'ici ils avaient vécu en paix; mais depuis quelque temps, le démon de la discorde s'était faufilé dans le ménage. Il n'aimait pas les compagnes de sa femme, et il lui aurait défendu de les fréquenter.

Elle refusa de se conformer à ses ordres et le quitta.

On dit que Mde Lafond No. I va lui rendre la soupe chaude, et elle a en mains tout ce qu'il lui faut pour le faire punir.

FORTUNE DE TROIS MILLIONS.

J. G. Pepin, un Canadien-Francais, l'Heritier.

New York, 14 août—M. J. G. Pepin, un Canadien français de la petite ville de Huot, dans le Minnesota, est arrivé hier à la recherche d'une fortune dont il se dit le seul et légitime héritier.

La fortune consiste en propriétés immobilières dans la ville de New York et qui ont appartenu à l'origine à un Canadien français du nom de Germain Lebel. Celui-ci avait épousé Mlle Kingman, et c'est de cette américaine qu'il tenait sa fortune.

Après la mort des deux époux, les biens passèrent entre les mains de leur fils unique, Joseph Lebel. Celui-ci, en 1850, après une querelle de ménage, disparut, amenant avec lui son fils George Lebel. Madame Lebel mourut peu peu de temps après la disparition de son mari, laissant la succession vacante.

Joseph Lebel est lui même décédé dans le Missouri. Son fils George se trouvant son légataire universel, a été assassiné dans une forêt du Missouri en 1888. M. Pepin dont la mère était la sœur de Joseph Lebel, réclame aujourd'hui l'héritage, et c'est dans ce but qu'il est venu à New York. La fortune est aujourd'hui évaluée à plus de trois millions de dollars.

Il est probable que l'affaire donnera lieu à un gros procès.

GAUTHIER

Est Fou Dit l'Avocat St-Jean.

Montréal, 13 Août.—M. E. N. St-Jean, l'avocat du meurtrier Gauthier, doit s'adresser ces jours-ci à l'un des juges de la cour supérieure pour obtenir la nomination d'une commission médicale qui examinera l'état mental du prisonnier.

M. St-Jean croit la chose nécessaire et a tellement confiance dans le résultat de l'étude des médecins qu'il déclare que les Drs. Johnson et Villeneuve, experts de la couronne, fassent partie de cette commission qui se composerait en même temps des Drs. Busgess, Bourke, Clarke et Develin.

Les Portugais.

New Bedford, 14 Août, 1895.—C'est demain que les Portugais de la Nouvelle-Angleterre se réuniront dans nos murs, pour célébrer le 700me anniversaire de leur patron national, Saint Antoine de Padoue.

La société Monte-Pio a pris l'initiative de cette fête, et si nous en jugeons par les préparatifs qui ont faits, la fête sera grandiose.

Toutes les sociétés portugaises de la Nouvelle-Angleterre ont promis d'envoyer des délégations.

CAUTION DE $5000.

Jeune Homme Arrete Pendant son Voyage de Noce.

SON EPOUSE PERD CONNAISSANCE EN APPRENANT LA CHOSE.

Une Operation Criminelle Cause la Mort d'une Jeune Fille.

Boston, 14—Henry J. Reardon, un jeune homme de 29 ans, qui a payé un médecin de cette ville pour opérer Lillian Ray qu'il avait séduite, opération qui a causé la mort de la jeune fille dimanche après-midi, à l'hôpital, a été arrêté hier matin dans une gare de Boston, au moment de son retour de son voyage de noces.

Reardon a épousé une demoiselle McCarthy, aussi de Boston, et il ignorait complètement que Lillian Ray, qu'il fréquentait avant son mariage, était morte et avant d'expirer avait raconté que c'était lui qui avait payé pour l'opération.

Les médecins qui ont fait l'opération sont aussi sous verrous.

Au moment de son arrestation, Reardon revenait avec sa jeune épouse d'un voyage de noces à New York, n'étant marié que depuis une semaine.

Les détectives l'avaient suivi à New York, puis avaient fait le voyage de retour dans le même wagon de chemin de fer, ne le perdant pas de vue un seul instant, sans que le jeune homme s'en doutât. Reardon était très joyeux; il babillait tout le temps et paraissait aimer à la folie sa jeune épouse, une personne accomplie. Il parlait de ses plans futurs et bâtissait des châteaux en Espagne.

Une grande réception devait avoir lieu en l'honneur du nouveau couple à leur demeure, rue Havre, en cette ville, à quelques portes de la résidence de l'infortunée Lillian Ray.

A l'arrivée du nouveau couple à la gare de Park Square, les détectives opérèrent l'arrestation du jeune homme le plus paisiblement possible.

Patrick McCarthy, le frère de la nouvelle épouse, avait été avertie de venir rencontrer sa sœur et d'en prendre soin pendant qu'on emmenerait le jeune homme au poste de police. Le pauvre garçon accomplit cette pénible tâche le mieux qu'il put.

Tandis que les détectives appelaient Reardon dans une autre pièce où ils le plaçaient sous arrêt, McCarthy racontait à sa sœur, en employant des adoucissements, ce qui se passait.

Hélas! c'en était trop pour la jeune épouse qui tomba à la renverse et perdit connaissance. Quand elle revint à elle, son frère la conduisit en voiture dans sa famille.

Readon, faute de $5000 de caution, attendra son procès en prison.

Ce jeune homme était employé dans un gros magasin de nouveautés de Boston; il était très populaire.

DU FAUX ARGENT

Trouve sur la Personne d'Habiles Filous.

IMPORTANTE DECOUVERTE DE LA POLICE A HOBOKEN.

Des Billets Forges des Banque Canadiennes.

L'encombrement des matières nous a empêché de parler avant aujourd'hui de l'arrestation d'une bande de fabricants de fausse monnaie à Hoboken, N. Y.

C'est dans une maison d'apparence distinguée, louée par la femme Abbie L. Smith, que la police a découvert des faux billets et un matériel de contrefacteurs.

Le chef de ces malfaiteurs est un vieillard du nom de Brockway, qui a déjà purgé une sentence comme faussaire. C'est le plus habile contrefacteur qu'il y ait aux Etats-Unis. Sur sa personne a été trouvé un faux billet de banque de $500. Le vieillard soutient que ce billet n'a pas été forgé.

Avec Brockway ont été arrêtés Sydney Smith et S. Wagner.

Le dentiste Orlando E. Bradford, qui était le banquier des faussaires et qui est parvenu à s'échapper lorsqu'il était sous la garde de deux constables, n'a pas été repris en dépit de toute l'activité et de tous les moyens possibles que l'on ait mis en usage dans ce but.

Ces faussaires avaient en leur possession $200,000 en faux billets sur des banques du Canada lors de leur arrestation.

Le cautionnement de Sydney Smith, William E. Brockway et S. Wagner, a été fixé à $15,000 pour chacun, et celui de la femme Abbie L. Smith à $35,000, par le commissaire des Etats-Unis, Isaac Romanie. Le commissaire dit que la femme est la plus coupable des quatre prisonniers, puisque c'était chez elle et avec son consentement que se perpétraient les actes félonieux dont la bande est accusée.

Comme on le voit, l'accusation qui pèse sur ces faussaires est très sérieuse, puisque la caution est si élevée.

Le vieux chef de la bande Brockway protesta vivement quand on voulut fouiller ses poches, d'où l'on sortit $895 dont un billet de $500 valeur d'or et un billet de $100 de la banque de Montréal. "Si vous voulez savoir ce qu'est ce billet de $500, je parierai le montant que vous voudrez qu'il est bon. Envoyez-le au trésorier des Etats-Unis, et vous verrez si c'est vrai," dit-il.

—Ça n'empêche pas, reprit le commissaire, que vous êtes accusé de l'avoir contrefait.

Brockway soutint qu'il ne courait aucun danger à propos de ces deux billets de banque trouvés sur lui. "Penser qu'un vieux rusé comme William Brockway, avec l'expérience de ses 73 ans, serait assez fou pour avoir de l'argent contrefait sur lui quand on l'arrête, serait un comble, dit-il. Non, non. J'ai obtenu ces deux billets par des moyens honnêtes, et ils sont tous deux de bon aloi".

Smith nie être le mari de Mme Abbie L. Smith et qu'il n'y eut jamais des relations même sociales entre eux

Wagner, de son côté, dit que Sydney Smith est un parfait étranger pour lui, qu'il connaît de vue seulement Brockway et le Dr Bradford.

Quand Brockway et Bradford ont loué une chambre chez Madame Smith, si celle-ci eût connu leur métier plutôt elle n'aurait jamais été arrêtée, car elle ne leur aurait jamais loué, dit-elle.

Elle prétend qu'elle ne savait ce que l'on faisait dans la chambre de Brockway. Bradford et lui s'enfermaient souvent dans cette pièce, et y demeuraient longtemps.

Bradford disait que Brockway s'intéressait beaucoup à la médecine dentale

"Il m'était formellement défendu d'entrer pour aucune raison dans la chambre en question, qui, du reste, était toujours fermée à clef", ajouta-t-elle.

Le chef Hasen dit qu'il n'est pas certain que les deux billets trouvés sur Brockway soient faux.

A partir de demain l'ETOILE contiendra chaque jour quelque chose sur le passé de ces habiles faussaires, ce qui devra intéresser grandement nos lecteurs. Nous commencerons par relater la vie de Mde Smith, qui se lit comme un roman.

Belle Reception

Pawtucket, R. I., 13.—Avant-hier soir MM. Chs. Langelier, G. Miville Déchène et Hugo-A. Dubuque étaient les hôtes de M. J. B. Brazeau, de Pawtucket, qui les a reçus royalement. L'élite des Canadiens de Pawtucket et de Central Falls s'était rendue chez M. Brazeau pour souhaiter la bienvenue aux distingués visiteurs.

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi a faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de coeur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu a peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,
WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants: —N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants: — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin Oscar Courteau, Dr J. G. Burque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants: — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

TRISTE ACCIDENT.

Un Enfant Tombe d'un Deuxieme Etage.

Fall River, 12 août — Un bien triste accident est arrivé chez le docteur Fay, rue Pleasant, samedi. La victime est Owen C. Fay, âgé de 3 ans, fils du docteurs.

L'enfant jouait dans un chambre à coucher lorsqu'un Italien avec un orgue de Barbarie et un singe est entré dans la cour et a commencé sa sérénade.

L'enfant grimpa sur la fenêtre pour voir le singe; mais il perdit l'équilibre et tomba tête première, sur le pavé de la cour

On le releva et on l'entra dans la maison. Le père du pauvre petit constata que son enfant avait le crâne et une jambe fracturés.

Les docteurs Thompson, Dillon et Synan furent appelés et pratiquèrent une opération.

Ils s'accordent à dire que l'enfant ne peut vivre.

Tue par la Foudre.

Winfield, L. I., 13 août—John Kipp, âgé de 49 ans, demeurant à Hyatt Heights, près d'ici, a été frappé par la foudre, hier matin, entre 2 h. 30 et 3 heures. Le malheureux a été instantanément tué

Comme l'orage battait son plein, Kipp se leva pour aller fermer les fenêtres. Il venait d'entrer dans la chambre de son fils et il était en train de fermer la fenêtre, lorsqu'un coup de foudre ébranla la maison et le jeta par terre, raide mort.

Le feu prit à la maison qui fut complètement incendiée.

Cet orage fut l'un des plus sévères qu'on ait eu dans cette région.

MORT ETRANGE.

Un Jeune Homme Reste Trop Longtemps dans l'eau.

Wolfboro, 13 août—Henry H. Kimball, de South Wolfboro, âgé de 25 ans, est mort ce matin parce qu'il a pris un bain dont la durée a été trop prolongée.

Il est resté dans l'eau plus d'une heure.

Sa grand'mère eut tant de douleur quand le cadavre fut ramené à la maison qu'elle perdit connaissance et ne tarda pas à expirer.

Le jeune homme était marié; il laisse une femme et une fille.

UN CAS INTERESSANT.

Une Terrible Operation Subie par une Jeune Fille.

Fall River, 13 août—Il y quelques jours, le Dr A. Richard était appelé à Fall River, auprès d'une jeune fille malade, se plaignant de douleur atroce dans le côté gauche. Après examen, le Dr constata la présence d'une tumeur ovarienne, et conseilla l'opération, comme le seul moyen de guérison. La malade, conduite par son médecin à l'"Union General Hospital" de Boston, y a subi vendredi dernier la terrible opération appelée ovariotomie. Il a été prouvé par l'opération que les deux ovaires étaient envahis par des tumeurs de nature différente; dans l'ovaire droit on a trouvé un hématome (tumeur de sang) de la grosseur d'un bol à lait, dans l'ovaire gauche, trois ou quatre petites tumeurs bystiques en voie de développement. Les médecins experts prétendent que cette variété de tumeurs chez le même sujet, à cet âge surtout, est excessivement rare, et classent ce cas parmi les plus étranges et les plus rares.

L'opérée que le Dr Richard est allée voir dimanche, est en bonne voie de guérison, et pourra retourner dans sa famille dans trois ou quatre semaines. L'opération a été faite par le Dr Burt assisté des Drs Simpson et A. Richard.

Le SPINDLE Est le meilleur Cigare de **5c.** Que vous puissiez acheter. Fabriqué avec du pur Havane. Par **Flood,**

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES, Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,
523 RUE ESSEX.

EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

D. THEBERGE
164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de **BOIS et de CHARRON** DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND
188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servir avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,
2 et 4 Rue Andover

Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.

Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.

Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

Louis Alexander,
Tailleur Importateur,
65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis,

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

FEUILLETON
No. 4

—— LES ——

Lendemains du Crime

GRAND ROMAN A SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE.

PREMIERE PARTIE.

LA CROIX NOIRE.

I

(Suite.)

—Ne me le demande pas, fit-elle, ne me demande rien! Il nous arriverait malheur!

Pour ne pas l'agiter, le mari s'éloigna, et, voulant secouer l'espèce de torpeur effrayée qui l'engourdissait malgré lui, il alla jusqu'à la fenêtre.

Le jour était tout à fait venu. Le parc s'éclaircit, et des rayons de soleil, les rayons tendres du matin, filtraient à travers les branches.

Il sentait son effroi ridicule s'évanouir devant cette clarté qui chassait devant elle les ombres de la nuit et illuminait toutes choses, mais tout à coup il eut un sursaut effrayant et se rejetta vivement en arrière, un cri sourd aux lèvres.

Il venait de voir une ombre mince, toute noire, s'allonger dans le soleil et disparaître rapidement à travers les verdures du parc.

L'homme était chez lui, dans son parc clos. Il avait escaladé les murs.

Sans répondre aux regards anxieux de sa femme et d'Annette, il se précipita hors de la chambre, dégringola l'escalier, et appelant les domestiques qui étaient debout:

—A moi, dit-il, à moi! Il y a un voleur dans le parc!

On le suivit. Pendant une heure, pendant deux heures, on battit le parc, qui n'était pas grand cependant. On fouilla toutes les touffes d'arbustes. On ne découvrit rien, pas même de traces d'escalade, et le père ahuri, hébété, était sur le point de croire qu'il avait rêvé, qu'il avait eu une sorte d'hallucination.

Quand il rentra dans la chambre, épuisé, déçu, il trouva sa femme et Annette en prière.

Toutes les deux murmuraient:

—Mon Dieu! mon Dieu, protégez-nous! Détournez de nous les dangers qui nous entourent!

La malade demanda à son mari:

—Tu l'as vu?

—Je n'en sais rien. Je ne sais plus ce que je vois. Vos frayeurs m'ont affolé.

Il s'essuyait le front tout en sueur. Tout essoufflé d'avoir couru.

Il murmura:

—Nous sommes fous d'avoir de ces peurs!

Un soleil splendide inondait le parc, la fenêtre, faisant s'évanouir tous les fantômes. La petite fille qui venait de s'éveiller tétait paisiblement le sein de sa nourrice. Un calme tombait sur la pièce. La mère elle-même se sentit réconfortée, et Annette cessa de trembler.

II

Marie-Anne avait trois mois. Son père Gabriel Vernon, était le fils de gros filateurs du Nord, et possédait une très grande fortune. Sa mère était fille de Maximilien Châteauroux, que nos lecteurs connaissent.

L'homme mystérieux qui avait tant effrayé Annette et ses maîtres le jour de la naissance de l'enfant n'avait pas reparu, et chacun avait oublié ses terreurs. La tranquillité était revenue dans les esprits. Septembre finissait. La mère, redevenue forte, avait retrouvé ses couleurs et sa gaieté. On parlait de rentrer bientôt à Paris et l'on faisait des projets pour l'hiver. La petite fille devenait charmante avec ses mèches blondes s'enroulant sur son front, autour de la dentelle de son bonnet. Elle avait les yeux clairs de sa mère. On l'adorait. Le grand père, qui habitait Paris, venait la voir souvent, et il en était fou. Le père et la mère la mangeaient de caresses et tous les domestiques s'occupaient d'elle, la voyaient avec plaisir grandir et se développer, comme une jolie plante qu'on entoure de soins amoureux.

Cette fin d'été était superbe, toute illuminée de soleil, et cette campagne splendide sous les verdures qui frémissaient légèrement, dans la grande clarté azure, on se sentait heureux de vivre.

Le jour, on faisait dormir l'enfant en plein air, sous un bosquet, couchée dans la petite voiture avec laquelle on la promenait. Chacun à tour de rôle veillait sur elle, allait regarder dormir l'ange, et souvent en dormant l'ange souriait, et alors on se sentait pris de l'envie de la manger de baisers et de caresses, tant il se dégageait de ce visage épanoui de douceur et de calme.

Quand la mère la voyait ainsi sourire elle tombait à genoux, et, les deux mains jointes, elle priait l'enfant comme elle eût prié Dieu. Le père était fou de ce petit être, pétri de sa chair et de la chair de sa femme qu'il adorait, et quand on pensait que l'enfant pouvait être malade, mourir, des frissons froids parcouraient le corps des parents. Ils ne pouvaient pas croire à ce malheur effroyable, ne pouvant s'imaginer que Dieu oserait leur faire pareille douleur. Un cri de la petite, un accès de toux révolutionnait la maisonnée.

Une après midi, Marie-Anne, pendant le déjeuner, dormait dans sa petite voiture. La mère qui ne l'avait pas vue depuis qu'elle s'était mise à table s'était levée au dessert, impatiente d'aller l'admirer, et s'avançait vers le bosquet sur la pointe des pieds, ses pas légers faisant crier le sable fin.

Elle entr'ouvrit les branches d'une main légère, les yeux déjà illuminés par le radieux spectacle de l'enfant endormie, mais elle eut une déception: la voiture était vide.

—Marie-Anne est réveillée déjà? pensa-t-elle; pourquoi la nourrice ne me l'a-t-elle pas dit:

Et elle revint vers la maison, un peu déçue, mais sans inquiétude.

Elle s'assit près de son mari.

—Je ne l'ai pas vue, dit-elle, la nourrice l'a prise.

Elle appuya sur le timbre.

Annette parut.

—Marie-Anne est donc réveillée?

—Je ne crois pas, madame.

—Elle n'est pas dans sa voiture.

Annette devint toute pâle.

—Elle n'est pas dans sa voiture?

—Non.

—Mais la nourrice ne l'a pas.

—Comment?

Le père et la mère s'étaient dressés d'un bond, livides tous les deux.

Ils se précipitèrent dehors.

La mère criait affolée, éperdue.

—Ma fille! Où est ma fille!

A ces cris, tout le monde sortit, la nourrice la première.

Elle resta hébétée, ne comprenant pas.

La mère alla à elle.

—Ma fille? où est ma fille?

—Mais, madame, elle dort.

—Elle dort?

—Oui.

—Et où?

—Dans sa voiture.

—Mais non, elle n'y est pas. J'en viens.

La nourrice poussa un cri perçant.

Tout le monde courut.

Tout le monde vit la voiture vide, sentant une catastrophe, l'abandon.

La mère se tordait les bras.

Oh! mon Dieu, mon Dieu, on me l'a volée!

Son mari, éperdu comme elle, essayait de la calmer.

—Mais non, nous allons la retrouver, que veux-tu?

La femme fit, avec une terreur inexprimable dans la voix, dans les regards.

—L'homme de la nuit!

Le souvenir de la vision d'Annette, la nuit de la naissance, lui était revenu subitement.

—Encore! dit le mari.

Il allait demander des explications, mais à ce moment il vit près de lui son beau-père, Maximilien Châteauroux, plus pâle qu'un mort, les yeux étrangement épouvantés, qui dit:

—Ma fille!

Amélie se précipita dans ses bras.

—Ah! mon père, on m'a volé ma fille!

—Volée?

—Oui.

—J'accoure. Je redoutais tous les malheurs. Je viens de voir la croix. Cependant celui-ci dépasse tout ce que je prévoyais.

—La croix? demanda le mari

—Ce matin, chez moi, sur la glace de la cheminée.

—Nous, dit la mère, qu'une terreur écrasait, nous avons vu l'homme. Annette l'a vu la nuit de mon accouchement.

—Et vous ne m'avez rien dit! Ah! mes enfants, s'écria Maximilien, nous sommes perdus!

Gabriel regardait alternativement sa femme et son beau-père, ne comprenant pas ce qu'ils voulaient dire. Qui était cet homme mystérieux, cette croix présage de malheurs?

Il brûlait de le savoir, mais ce n'était pas le moment de demander des explications. Tout le monde courait dans le parc, les maîtres, les domestiques, dans un affollement indescriptible. On ne découvrit rien, pas même de traces d'escalade. On fouilla les massifs, arbre par arbre, le pays maison par maison. On ne découvrit rien.

Maximilien n'en était pas surpris. La mère non plus maintenant, malgré son désespoir, et sa douleur n'en était que plus horrible, que plus violent.

Elle semblait folle. Si on ne l'avait entourée et retenue elle se serait brisé la tête contre la murailles.

Elle ne cessait de répéter les bras au ciel, avec une expression de douleur inexprimable:

—Volée! On m'a volée! ma fille, ma petite fille! Je ne la verrai plus!

Son mari essayait de la consoler.

Elle n'écoutait rien.

Où est-elle? Que va-t-elle devenir? Si encore elle était morte! Elle ne souffrirait pas! Mais elle aura faim, elle aura froid! Personne ne lui donnera à manger, personne ne la réchauffera!

Gabriel dit qu'il allait prévenir la préfecture de police. Le grand-père secoua la tête de son même air découragé.

—On ne trouvera rien, fit-il.

—Alors, ma fille est perdue! s'écria la mère, perdue pour toujours!

Elle alla à son père, éperdue, ne sachant plus ce qu'elle disait, et elle le secoua violemment.

—Mais, mon père, qu'avons-nous donc fait?

On dirait que nous sommes tous maudits!

Maximilien ne répondit pas.

Un frisson rapide agita tous ses membres, et il dit d'une voix sourde:

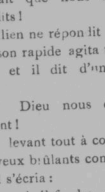
—Oui! Dieu nous éprouve cruellement!

Puis se levant tout à coup, les yeux, les yeux brûlants comme des braises, il s'écria:

—Oh! mais il faudra que cela cesse! Il faudra que ce malheur s'arrête! Je délivrerai votre enfant! Je vous délivrerai tous!

Mais, à ce moment, ses yeux s'étant portés sur le mur du parc, il poussa une sorte de cri rauque, effrayant.

Sans qu'il pût parler, son doigt se dirigea vers un point de ce mur, et Amélie, son mari, tous ceux qui étaient là, virent avec une stupeur mêlée d'une surnaturelle épouvante une croix noire se détachant sur la blancheur grisâtre de la muraille



—Nos maux ne sont pas encore finis, dit le grand-père, qu'une sueur glacée inondait. Ceci nous présage un nouveau malheur!

Il n'avait pas achevé qu'un coup de sonnette fit tressaillir tout le monde.

La porte s'ouvrit et un homme entra porteur d'une dépêche.

Cette dépêche annonçait que Jacques Châteauroux, fils de Maximilien, frère de Marie-Amélie, venait, à la suite d'une querelle, de se battre en duel: qu'il avait été grièvement blessé et qu'on désespérait de ses jours.

—C'est le dernier coup! fit Maximilien.

Et il s'affaissa en murmurant:

—Ce n'est pas la main de l'homme qui nous frappe ainsi, mais la main de Dieu!

III

Maximilien Châteauroux approchait alors de la cinquantaine, car plus de vingt ans s'étaient écoulés depuis le procès qui avait coûté la liberté au malheureux Anselme.

Il était à cette heure vieilli, cassé, car les épreuves par lesquelles il avait passé depuis avaient, avant l'âge, blanchi ses cheveux, courbé ses épaules, tanné son visage.

Son père, éprouvé par les émotions et les secousses qu'avait produites sur lui l'affaire retentissante d'Anselme, restée toujours un peu obscure, et dans laquelle sa responsabilité demeurait un peu engagée, avait été obligé de donner sa démission de directeur de la maison de métallurgie et s'était retiré à la campagne, emmenant avec lui son fils Maximilien, encore tout frémissant des transes et des angoisses par lesquelles il venait de passer.

L'ami de René Vaudrec n'osait plus revenir à Paris, redoutant les connaissances qu'il y avait faites et qui lui avait été si fatales. Il ne pouvait s'empêcher de penser au malheureux condamné pour lui, qui souffrait pour lui, sous le ciel torride de Cayenne, et cette idée troubla longtemps le repos de ses nuits.

Puis, avec le fonds de légèreté, d'insouciance et d'égoïsme dont il était doué, il finit par oublier. Il croyait, du reste, qu'il s'acquittait suffisamment avec Anselme, un employé subalterne qui devait tout à son père, en s'occupant de sa fille et en lui faisant donner une éducation. Il faut bien lui rendre justice, il ne manquait pas à cette tâche sacrée pour lui et qu'il considérait comme une réhabilitation. Clair Monnier était en pension à Paris, dans une maison religieuse où elle était sévèrement tenue, et tous les huit jours Maximilien recevait d'elle des nouvelles qu'il transmettait religieusement au père.

Une année se passa ainsi, puis deux. Le père Châteauroux s'affaiblissait chaque jour, miné par un chagrin dont il ne s'expliquait pas bien la cause lui-même et qu'il ne pouvait pas surmonter. Jamais il n'avait parlé d'Anselme et du procès dans lequel le malheureux avait été condamné. On eut dit qu'un doute était resté tapi dans l'esprit du vieillard, et, plus l'ancien industriel s'acheminait vers la tombe, plus ce doute semblait l'obséder et le poursuivre, car sa tristesse devenait plus navrante.

Un jour, ayant fait demander son fils près de lui, il se décida à aborder le sujet qui le tourmentait.

L'automne finissait. Assis dans un fauteuil devant une fenêtre ouverte et qui laissait passer les derniers rayons chauds du soleil, il voyait les feuilles des arbres, jaunes comme des pièces d'or, se détacher mélancoliquement des arbres et se dirigeant en tournoyant vers la terre, où elles s'entassaient avec un frémissement léger.

Il les montra à Maximilien.

—Je m'en irai avec les dernières, dit-il.

Maximilien eut un frémissement.

—Vous, mon père? ne vous faites donc pas ces idées! Vous êtes vigoureux.

Le vieillard secoua la tête.

—Je ne me fais pas d'illusions. Aussi si tu as quelque chose à me dire, si quelque secret te pèse. Il est temps de parler.

Le jeune homme regarda son père, tremblant de comprendre. Il s'efforça néanmoins de cacher l'émotion qui s'était emparée de lui et répondit:

—Je n'ai pas de secret, mon père.

L'ancien associé de M. Cervier fixa sur lui un regard inquisiteur et dit:

—Tu ne penses jamais à Anselme?

Malgré lui, Maximilien tressaillit; mais il se remit aussitôt.

—Pourquoi, fit-il, penserais-je? Anselme.

M. Châteauroux l'arrêta.

—Ne va pas, fit-il vivement, comme avec une sorte d'effroi dans la voix et dans les yeux, ne va pas dire du mal de lui.

—Pourtant mon père.

Pour moi Anselme étain incapable de faire ce qu'il a fait. Anselme était innocent.

—Cependant, murmura Maximilien, pâle comme la mort et et dont toutes les fibres se glaçaient.

—Cette idée m'obsède, me poursuit. Je ne puis pas m'en défaire, je ne puis la chasser.

Il a été condamné, murmura le fils, qui se sentait mourir.

—Est-ce une raison? dit le père.

—Il a avoué, il a démontré lui même.

—Justement.—Il semblait trop désirer que l'on crût à sa culpabilité. Il s'accusait avec autant d'ardeur que d'autres en mettraient à se défendre.

Maximilien ne parlait plus. Son âme vacillait. Il aurait voulu être à cent pieds sous terre. Il aurait voulu être mort.

Il jeta sur son père un regard chargé d'angoisse et dit:

—Que pensez-vous donc, mon père?

—Rien, fit celui-ci, rien, car je n'ose pas m'arrêter à cette idée. Mais il est bien misérable celui qui a laissé condamner un innocent?

Et, laissant retomber sur sa poitrine sa tête qui semblait trop lourde pour ses forces, il cessa de parler.

Maximilien garda le silence, mais des frissons froids couraient dans toute sa chair.

Quelques jours après M. Châteauroux mourait, et son fils, bien qu'il l'aimât, éprouva une sorte de soulagement de ne plus savoir là, de ne plus sentir peser sur lui ses regards qui semblaient lire en lui. Son père disparu, il oublia plus vite, ou du moins le souvenir s'assoupit un peu, devint moins cuisant, puis à cette époque, il eut d'autres préoccupations. Près de la maison de campagne qu'il habitait et qui se trouvait située près de Chartres, en pleine Beauce, habitait une famille dont il était peu à peu devenu l'hôte assidu. C'était la famille Bressier. Le père, grand chasseur, ayant habité Paris, où il avait fait fortune dans le commerce des fourrures, était venu à la compagne se reposer et n'avait pas tardé à faire connaissance avec Maximilien, qui chassait comme lui pour se distraire des pensées tristes qui l'assaillaient malgré lui et pour dissiper l'ennui qui pesait parfois sur lui dans l'isolement où il était confiné. Les deux hommes s'étaient rencontrés souvent au coin de quelque pré, le fusil en arrêt, guettant la levée d'une bande de perdrix. Ils avaient commencé par se regarder de travers, chacun flairant dans l'autre un rival qui allait réduire encore la part exigée du gibier que le pays possédait. Puis, à la longue, leur physionomie s'était détendue. Ils avaient commencé par s'offrir du feu. Ils se saluèrent plus tard et s'abordèrent un jour résolument. Ensuite, ils se mirent à chasser ensemble. D'abord, ils partageaient le gibier, mais un jour qu'ils avaient fait trop maigre chasse pour deux, Maximilien offrit généreusement sa part à son compagnon.

—A une condition, dit celui-ci, c'est que vous me ferez le plaisir d'en venir goûter.

Maximilien se sentait mal à l'aise chez lui, sous les regards de son père, qui pesaient parfois sur lui avec une expression de reproche indéfinissable. Il accepta avec empressement.

M. Bressier habitait une maison confortable, sans style, toute battante neuve, entourée de corbeilles de fleurs et de pelouses soigneusement entretenues; le tout peigné, arrosé, tire au cordeau, un air cossu et "propriétaire", si l'on peut parler ainsi.

Il vivait dans ce "paradis",—c'est ainsi qu'il appelait sa maison de campagne, — avec sa femme ayant dépassé la quarantaine, mais fraîche encore, haute en couleur, la taille carrée, l'aspect commun, et la fille tout l'opposé de sa mère, mince et frêle, un peu prétentieuse, sortant d'une des meilleures pensions de Paris. Elle s'appelait Fernande. Elle était blonde, fort jolie et avait reçu, disait le père, une éducation qui lui avaient coûté les yeux de la tête. Elle pianotait, faisait des aquarelles, écrivait même, car elle passait à sa pension pour avoir un joli "style". Elle lisait beaucoup, avec des prétentions à la femme supérieure. Maximilien qui ne voyait personne, qui vivait à la Gerbaudière,—c'était le nom de l'habitation de son père, moitié maison de campagne,—Maximilien, disons nous, s'en amouracha assez vite. Il revint chez les Bressier, trouva agréable la société de Fernande, et quand M. Châteauroux mourut, il était tout à fait amoureux de la jeune fille et sur le point de faire à son père l'aveu de cette passion, mais la conversation qu'il avait eue avec le vieillard à ce moment et que nous avons rapportée avait retardé sa confidence, et, le père était mort sans rien savoir des projets de son fils.

Resté seul, Maximilien se sentait plus libre. Il ne quittait plus la maison des Bressier. Ceux-ci avaient deviné son amour, mais loin de s'en montrer offusqués, ils semblaient au contraire l'encourager, car Maximilien était un excellent parti.

Mme Bressier avait même déjà interrogé Fernande et lui avait demandé si M. Châteauroux lui déplairait comme mari.

La jeune fille, devenue rouge comme une pivoine, avait répondu négativement. M. Maximilien lui semblait fort agréable.

Les choses en étaient là. Maximilien n'avait pas encore osé se déclarer; il attendait une occasion favorable, quand un soir M. Bressier, qui le conduisait, semblant deviner son embarras, lui dit à brûlepoint:

—Est-ce que vous allez toujours rester ainsi?

—Comment?

—Célibataire. Ce ne doit pas être gai tous les jours de vivre seul à la Gerbaudière.

Maximilien sourit.

—J'y suis si peu! murmura-t-il.

—C'est vrai, nous avons le plaisir de vous voir souvent; ce n'est pas un reproche, au contraire. Nous sommes enchantés tous les trois, ma femme, ma fille et moi, de vous avoir près de nous. Mais si vous aviez un ménage vous pourriez nous recevoir à votre tour. Cela nous changerait et nous serions plus souvent ensemble encore.

—Pour avoir un ménage, dit Maximilien il faut se marier.

—Naturellement.

—Et pour se marier.

—Il faut une femme naturellement encore.

—Et je n'en ai pas, dit Maximilien.

M. Bressier prit un air bon enfant.

—Ah! farceur! fit-il, il vous est bien difficile d'en trouver une! Vous êtes jeune, riche, joli garçon.

Oh! joli garçon!

—Bon vivant. Je sais plus d'une jeune fille qui serait heureuse.

—Vous êtes plus avancé que moi. Si j'en connaissais seulement une.

—Allons donc! Vous cachez votre jeu.

—Nullement. Je ne vois personne. Ah! si je savais.

—Quoi?

—Que celle à qui je pense quelquefois.

Maximilien s'arrêta, craignant d'en avoir trop dit.

—Ah! ah! vous voyez bien que vous pensez à quelqu'une.

—Je ne m'en cache pas.

—Vous auriez tort. Ce n'est pas un déshonneur.

—Oui, fit le jeune homme rêveur. Si je savais que celle-là...

—Il faut l'interroger.

—Je n'ai pas osé encore.

—Je ne vous croyais pas si timide. Voulez-vous que je lui parle, moi? Est-ce que je la connais?

—Vous la connaissez certainement. Quant à lui parler.

—Je ne puis pas me décider. Si elle allait me repousser, je serais trop malheureux.

—Vous l'aimez donc?

—Oui.

Maximilien avait prononcé ce mot d'une voix à peine perceptible, comme s'il était honteux de son aveu.

Bressier eut un tressaillement de joie.

—Soyez tranquille, dit-il, je lui parlerai.

—Vous savez donc?

—Qu'il s'agit de Fernande? Comme c'est malin à deviner!

Oh! oui, s'écria Maximilien, dites-le lui, ou plutôt ne lui dites pas, ne lui dites rien, si elle allait se froisser, m'en vouloir.

Le père se mit à rire.

—Laissez-moi faire et je réponds de tout. Fernande vous aimera. Fernande sera heureuse d'être votre femme.

—Si vous pouviez dire vrai! s'écria Maximilien.

—Vous serez fixé demain. Comptez sur moi!

IV

Quelques mois après cet entretien, Maximilien Châteauroux était devenu le mari de Fernande Bressier. Pendant les premières années l'union fut heureuse. Fernande aimait son mari. La première année de l'union elle avait eu un fils, Jacques Châteauroux, et deux ans après une fille qui fut nommée Marie-Amélie et qui devait épouser Gabriel Vernon. Mais peu à peu la passion des deux époux commença à se refroidir. Fernande, toujours éthérée, que dévorait des remords du matin au soir et qui affirmait de plus en plus ses prétentions au bel esprit, Fernande commença à trouver son mari commun.

Elle attira chez elle des jeunes gens, des voisines, devant lesquels elle exposait avec emphase ses théories et qui la bombardait de compliments. Maximilien s'éloigna de ce milieu. Ses enfants grandissaient, et déjà il emmenait Jacques avec lui à la pêche ou à la chasse. Il avait presque oublié Anselme, son sacrifice, et il ne lui écrivait plus guère qu'une fois par mois. Il envoyait cependant exactement le prix de la pension de Clair Monier, mais il n'avait pas eu la curiosité encore de voir cette jeune fille, qui lui était absolument indifférente. Dans les premiers temps de son mariage il avait raconté à sa femme l'histoire d'Anselme sans lui dire qu'Anselme était innocent, mais il lui avait fait part de l'engagement qu'il avait pris de veiller sur la fille du malheureux homme, qui avait été un serviteur dévoué de son père, qu'un moment de folie avait perdu. Fernande avait un peu fait la moue en voyant son mari s'occuper de cette fille de faussaire, mais elle l'aimait encore trop pour le contrarier à ce sujet. Plus tard, quand elle eut ses enfants et quand son affection pour Maximilien se prit à diminuer, elle commença à trouver cette charge onéreuse. Ils avaient des enfants, c'était ennuyeux de dépenser pour les enfants des autres.—Puis des doutes lui étaient venus. Si Claire n'était pas la fille d'Anselme, mais une fille naturelle de son mari? Maximilien avait été obligé de se défendre de ce soupçon, de fournir les preuves de sa fausseté et cela avait encore contribué à aigrir les rapports des deux époux. Puis quelque temps après comme Clair devenait grande, les idées de Fernande avaient pris une autre tournure. Un jour, elle avait demandé à son mari d'un ton aigre-doux.

—Elle est jolie cette fille?

—Quelle fille?

—La fille de ce faussaire que tu protèges.

—Je ne sais pas, avait répondu Maximilien, je ne l'ai pas vue.

C'était vrai, mais sa femme ne le crut pas.

Elle dit d'un ton narquois:

—Tu me prends donc pour une imbécile?

—Comment! fit Maximilien surpris.

—On ne s'intéresse pas ainsi à quelqu'un qu'on ne connait pas.

—Je te jure!

—Ah! pas de serment!

—Du reste, dit le mari de bonne foi, Claire est une fillette.

—Quelle âge?

—Elle doit avoir de seize à dix-sept ans tout au plus.

—Une fillette de dix-sept ans est bien près de faire une femme.

—Enfin, dit Maximilien agacé, c'est une querelle que tu me cherches? Où veux-tu en venir?

—Je veux en venir à ce que tu cesses de te montrer aussi philantrope. Cette fille est en âge de gagner sa vie. Laisse-la se débrouiller toute seule, et ne t'occupe plus d'elle.

—J'ai promis au père.

—Quoi?

—De ne pas l'abandonner.

—Une promesse à un forçat! à un forçat que tu ne reverras sans doute jamais, comme c'est intéressant!

A ce moment, en effet, Maximilien commençait à avoir des inquiétudes comme des remords à l'endroit d'Anselme.

Depuis plusieurs mois, le malheureux n'avait pas donné de ses nouvelles. Etait-il mort, succombant au chagrin, à la fatigue, aux rigueurs du climat? Maximilien se prenait à le craindre, et il avait des regrets de savoir que cet infortuné avait payé de sa vie son dévouement. Si Anselme était mort, Anselme était mort pour lui. Il était mort sans avoir revu sa fille. Et Maximilien à cette pensée ne pouvait se défendre d'un serrement de cœur. Ce n'était donc pas le moment d'abandonner Clair. Il déclara à sa femme d'un ton péremptoire qu'il arrivât, au serment qu'il avait fait.

—C'est bien, dit la mère piquée, privez les enfants!

—Mes enfant ne sont privés de rien. Nous sommes assez riches, pour pouvoir, sans leur faire tort, secourir une malheureuse!

Fernande n'insista pas, mais continua, à partir de ce moment, à s'éloigner davantage encore de son mari.

Et Maximilien l'aimait, bien que le caractère detestable de sa femme le détournait d'elle à certains moments, il ne pouvait la voir sans être repris des frissons et des extases d'autrefois.

C'est que Fernande était devenue à cette époque adorablement jolie. Elle avait engraissée. Son teint était d'une blancheur idéale. Ses cheveux avaient l'éclat blond du froment qui mûrit. Ses yeux etaient d'une profondeur qui donnaient le vertige, car ils semblaient ouvrir un abîme de pensées et de rêves. Quand il y avait du monde elle était aimable, enjouée, charmante et chacun faisait son éloge; mais, dès qu'elle se trouvait seule avec son mari, elle reprenait son air ennuyé, détaché, supérieur, sa froideur de Sibérie. Maximilien sentait qu'elle ne l'aimait plus, et il avait peur qu'elle aimât un autre homme que lui; il veillait sur son entourage avec un soin jaloux, mais rien encore dans la conduite de sa femme n'avait pu donner prise au soupçon. Fernande restait irréprochable.

Sur ces entrefaites se produisit un incident qui devait faire jaillir la foudre de ce ciel sombre où l'orage s'amassait jour par jour, heure par heure, pour ainsi dire.

Un matin, Maximilien Châteauroux reçut une lettre lui disant de venir prendre à sa pension Claire Monnier, "dont on était obligé de se séparer."

Maximilien se montra fort ennuyé. Comment allait-il faire? Pas de nouvelles du père. Il ne pouvait pas, dans la disposition d'esprit où il voyait sa femme, proposer d'amener la jeune fille chez lui. Aller à Paris reprendre Claire et la conduire dans une pension, il n'y fallait pas songer sans faire connaître à sa femme les motifs de son voyage. Et comment celle-ci prendrait-elle la chose? Maximilien ne savait à quoi se résoudre. Il resta deux jours, trois jours sans répondre à la lettre, sans oser parler à sa femme, et une après-midi on vint le prévenir, pendant qu'il rêvassait à ses ennuis dans son cabinet, qu'une dame, accompagnée d'une jeune fille, demandait à lui parler.

Il se leva brusquement, et allait se précipiter dehors quand sa femme lui barra le chemin en demandant:

—Quelles sont ces dames?

Quelles dames?

—Deux dames qui te demandent, une vieille et une jeune.

—Je ne sais, je vais voir.

—Ne serait ce pas là la jeune fille?

—Je ne sais pas.

—Elle est très jolie, tu sais.

—Je l'ignore.

—Je pense que tu n'auras pas l'audace de la faire pénétrer ici, sous notre toit, sous le toit de ta femme et de tes enfants.

—Je ne puis pourtant pas la mettre dehors.

—La fille d'un faussaire. Ta maîtresse peut-être!

Maximilien haussa les épaules.

—Tu es folle! murmura-t-il.

Et il passa pendant que sa femme le suivait d'un regard inquiet, soupçonneux, plein de menace.

C'était bien Claire, la fille d'Anselme qu'on emmenait.

Ne recevant pas de réponse de l'homme qui s'occupait d'elle et qui était considéré à la pension comme son tuteur, la directrice ne pouvant pas garder plus longtemps sa persionnaire avait pris le parti de la faire accompagner chez M. Châteauroux par une surveillante.

Voici ce qui s'était passé:

Quelques jours auparavant avait eu lieu à la pension une véritable émeute. Les jeunes filles, se trouvant insuffisamment nourries, avaient envahi les cuisines, brisé toute la vaisselle qui se trouvait à leur portée, enlevé les œufs, le café, le sucre, le chocola, tous les comestibles en un mot qui leur étaient tombés sous la main, et Claire Monnier, à tort ou à raison, avait été considérée comme l'instigatrice du complot, bien qu'elle ne fût pas plus coupable que les autres, mais elle était sans protection, d'origine douteuse, délaissée, et elle avait été une des premières sacrifiées.

La jeune fille arrivait avec la surveillante intimidée, honteuse, n'osant pas se montrer à l'homme qui avait soin d'elle.

En la voyant Maximilien fut ébloui.

Claire était extraordinairement belle, d'une beauté toute différente de celle Fernande, car elle était brune avec un teint coloré, des lèvres vives, des yeux d'un marbre presque noir où s'allumaient des paillettes d'or. La chevelure, tressée sur le front, était roulée au sommet de la tête en nattes qui semblaient devoir emplir la main d'une épaisseur soyeuse.

Elle tenait ses yeux baissés, des yeux protégés par de longs cils droits, n'osant pas regarder Maximilien.

Celui-ci hésitait à faire entrer ces dames dans la maison. Il se promena avec elles dans une allée du jardin.

La surveillante expliqua les raisons du renvoi de Claire, dit qu'elle avait laissé à la gare le trousseau de la pensionnaire, et elle abandonna bientôt le maître de la Gerbaudière avec la jeune fille, qui lui tombait si inopinément sur les bras.

Il demanda à Claire ce qu'elle comptait faire.

La jeune fille bégaya quelques mots presque inintelligibles. Elle ne savait pas. Elle regrettait beaucoup son action.

Maximilien ne songeait même pas à lui faire des reproches. Il était saisi près d'elle par une étrange émotion, une émotion dont il ne s'inquiétait pas encore bien la nature et qui le rendait aussi timide, aussi embarrassé que la jeune fille elle-même.

Puis il avait sa femme dont il sentait de loin la surveillance peser sur lui, sa femme qui ne devait pas, de l'endroit où elle était en observation, les quitter les yeux, lui et Claire. Pourtant il ne pouvait pas renvoyer cette enfant. La nuit venait. Il n'y avait autour de la Gerbaudière aucun village, aucune auberge. Puis ne devait-il pas à al fille d'Anselme aide et protection.

Il prit le parti de laisser Claire sur un banc et d'aller avertir sa femme.

—La jeune fille est renvoyée de sa pension, dit-il, on nous l'amène

—Ici?

—Dame! nous ne pouvons pas la laisser passer la nuit dehors. Il faut bien lui donner à manger et la coucher. Demain j'aviserai.

—Une fille de faussaire! fit Fernande avec un dédain et un mépris inexprimables.

—Elle n'en est pas cause, la pauvre enfant.

—N'allez-vous pas la plaindre?

—Pourquoi pas?

—Si elle s'était bien conduite.

—Il s'agit d'une vétille.

—Vous êtes plein d'indulgence, dit la femme d'un air narquois. Mauvaise graine ne peut produire que de mauvais fruits.

—Le père était le plus honnête homme, dit involontairement Maximilien.

—Ah! ça dit-elle, êtes-vous fou? Un forçat! C'est une petite qui vous tourne déjà la tête?

Maximilien ne répondit pas.

Il sentait une rage froide, intense, l'envahir.

Il dit nettement:

—Quoi qu'il en soit, cette jeune fille ne couchera pas cette nuit dehors!

—Comme il vous plaira, dit Fernande. Vous pouvez même lui offrir mon lit, car ma fille et moi nous ne passerons pas la nuit sous le même toit qu'elle. Faites atteler, je vais coucher chez ma mère.

Maximilien, sombre, frémissant de fureur, n'essaya même pas de combattre cette résolution. Il donna des ordres pour qu'on attelât aussitôt, mais quand la voiture fut prête, sa femme, prise d'un accès de jalousie subite, refusa de partir. On prépara à la hâte une chambre pour Claire qui coucha à la Gerbaudière.

V

Sur les conseils de sa femme, qui lui avait demontré que Claire, sans fortune, ne pouvait pas rester sans travailler, Maximilien Châteauroux, avait, dès le lendemain, conduit la jeune fille à Chartres, dans une maison de confections pour dames, aux "Trois Grâces". et l'avait lui-même présentée au patron, un de ses amis.

La Gerbaudière est distante de Chartres de quatre kilomètres à peu près. Le voyage s'était fait en tilbury par une matinée de printemps tout ensoleillée, tout émeraudée de verdure. Claire était fort gaie. Elle était heureuse de quitter la penson où elle s'ennuyait à périr.

Le grand air, la verdure, les cris d'oiseaux la grisaient. Les champs plats de la Beauce étaient chargés de blés épais, qui ondulaient sous la brise matinale, ressemblant, tant ils étaient pressés et se tenant, à un grand tapis mobile d'un noir vert. Et çà et là, sur l'un fond sombre, des fils de la vierge se croisaient, chargés de rosée dont les gouttes scintillaient comme une poussière de diamants.

Des alouettes se levaient au bruit de la voiture et pointaient d'un élan vers le ciel où elles paraissaient se perdre dans l'azur. On entendait au dessous de soi leurs petits cris gazouillants, quand depuis longtemps déjà on ne les voyait plus.

De loin en loin des corbeaux oubliés par l'hiver étendaient leurs ailes noires comme s'ils avaient voulu obscurcir toute cette lumière dont le ciel les champs étaient inondés. Des pies blanches et noires sautillaient sur la route devant le cheval.

Claire contemplait avec ravissement ce spectacle inaccoutumé pour elle, car elle n'avait jamais vu encore que les matins de Paris, où le ciel et le soleil semblent emprisonnés par les murs des maisons à six étages, ou l'espace manque, où la vue est bornée, de quelque côté qu'on se tourne, par un horizon uniforme de cheminées et de toits.

Le plaisir qu'elle ressentait avivait les pommettes de la jeune fille qui devenaient rouges comme des pommes d'api. Ses yeux étincelaient. Il y avait sur ses lèvres une vivacité de couleur extraordinaire, et ses cheveux semblaient d'un noir éclatant comme le plumage des corbeaux qu'on voyait s'élever de temps en temps dans les airs et qui prenait sous le soleil des tons bleutés et chatoyants comme le velours. Maximilien ne l'avait pas vue encore si jolie. Il ne put s'empêcher de le lui dire:

—Vous êtes bien jolie, Claire, ce matin.

Elle fit en riant:

—Vous trouvez, monsieur?

—Je dis ce matin, ajouta Maximilien en riant aussi, parce que c'est le premier matin que je vous vois, mais vous devez être tous les matins aussi jolie.

—Je ne crois pas, parce que je n'ai jamais encore été aussi heureuse.

—Et pourquoi l'êtes-vous?

—Je ne sais pas. Peut-être est-ce l'idée que je ne suis plus enfermée.

—Vous vous ennuyiez à votre pension?

—Oh! ferme!

—Pourtant vous n'allez pas être beaucoup plus libre où je vous mène. Il faudra travailler.

—J'aime le travail.

—Vous ne sortirez pas beaucoup plus qu'à la pension.

—N'importe! Je verrai d'autres visages. Voir d'autres visages, c'est si amusant! Songez que je n'ai jamais vu, depuis que j'existe, que ceux de mes maîtresses, des visages pâles, renfrognés, sévères, et ceux de mes compagnes, des visages de pensionnaires qui paraissent se ressembler tous, avec leur coiffure uniforme. Ce que j'en avais une indigestion! Depuis que je suis dehors, au moins le spectacle change. Ah! que je me suis amusée en chemin de fer, le long de la route.

—Vraiment?

—Il y avait auprès de nous un vieux monsieur qui paraissait me regarder beaucoup et la surveillante me faisait des yeux! Puis il est descendu, et alors c'est une jeune homme qui est venu se placer près de nous. Un blond avec un air godiche. Ce qu'il était drôle! Il me regardait aussi, mais il était très myope, et il avait un mouvement des prunelles qui me faisait tordre. La surveillante continuait à me faire les gros yeux, mais je ne pouvais pas m'empêcher de rire. Je partais malgré moi.

—Vous êtes rieuse?

—J'aime beaucoup rire, et quand ça me prend, impossible de me retenir. Le bon Dieu serait près de moi,—je lui éclaterais au nez. C'est une des raisons qui m'ont fait renvoyer de ma pension.

[A CONTINUER.]

Le boxeur Fitzsimmons était à faire une promenade l'autre matin, à Coney Island, N

Lowell
F. A. Clare City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. IX. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 22 AOUT 1895. Soyons Distingues. No 56

N. E. MIVILLE.
Pharmacien ✱ Diplome,
44 RUE HAMPSHIRE,
Lawrence, Mass.

L'Endroit Par Excellence
POUR VOUS PROCURER LES
Sodas les plus delicieux de toutes sortes,
Toniques les plus recherches,
Parfums,
Essences,
Savons de Toilette,
Poudres de toutes especes.
Objets de Fantaisie,
Liniment Salsepareille de Miville, &c., &c.
Aux prix les plus modérés.
Prescriptions Remplies avec Soin.
Encouragez un brave compatriote.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'ETE.
DIVISION OUEST.

Commencant le 23 Juin 1895.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 15, 4 10, 5 10, 6 20, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 7 25, ‡ 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 20, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 20 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Waterville, 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Lewiston, 8 30, a m, 12 05, 4 10, 5 10, p m.

Pour Bangor, Belfast, Skowhegan et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B. Halifax, N. S. et tous les points à l'est à de Bangor, 6 50, a m; et 5 10 p m.

Montréal et Québec— 6 00, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 juin 1895, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, 7 40, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 45 a m; 12 17, 1 48, ¶3 03, 4 00, 4 10, 4 33, *5 27 *6 14, *7 47, 8 46 p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

☞—Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus haut sont du Middlesex et Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 03, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 00, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord — 7 40, 9 14, 9 45, 10 13 a m, 12 11, 1 00, 1 44, 1 59, 3 43, 5 42, 6 20, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction 9 14, 9 45, a m; 12 11, 1 44, 5 42, †8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont junction — 7 40, 9 45 a m, 1 44 p m. Samedi seulement, 3 43 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 59, †3 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St Albans, par la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, †8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—1 44 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

la Cote du Pacifique,

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.

D. J. FLANDERS, Agent général des passagers.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, égumes, archandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

J. E. BENOIT,
206 RUE LOWELL, Lawrence
Le meilleur endroit de la ville pour acheter du
Bois et du Charbon.
Egg Franklin Coal, - $7.75.
Stove Franklin Coal, - - $8.00.
Stove Coal, - - $6.00.
Nut Coal, - - $6.00.
Egg Coal, - - $5.75.
Broken Coal, - - $5.50.
Cumberland Coal, - $5.75.
☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.
L'endroit par excellence pour acheter toute sortes de Bois et de Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

Durant & Rogers,
ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.
SI chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.
SI vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.
SI vous préférez acheter une Montre a bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.
☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.
Commis canadiens:—J. A. Legault et C. A. Goozae.

DURANT & ROGERS,
Au coin des Rues
Central &. Middle.

F. S. HAMLIN,
Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.
—EST—
Agent d'Assurance contre le Feu
Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass.
Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

AVEC UN RASOIR,

Un Malheureux se Suicide a Fall River.

OU CONDUISENT L'IVROGNERIE ET L'OISIVETE.

Jette sa Sœur et sa Niece en bas d'un Escalier.

Fall River, 16 août—Vers six heures, hier soir, les habitants de la partie nord-est de la ville ont été surpris d'apprendre qu'un nommé Thomas Hoben, 9 rue Linden, venait de se suicider en se coupant la gorge avec un rasoir.

Hoben est arrivé de Lancashire, Angleterre, il y a environ deux mois. Il était fileur de son métier. En arrivant il se mit en pension chez sa sœur, Mme John Garvey, du No. 9 Linden.

Au lieu de chercher sérieusement de l'ouvrage il se mit à boire et fut pris de nostalgie. Il maugréait continuellement contre le pays et s'en voulait d'y être venu

Sa sœur lui faisait toutes sortes de remontrances et essayait en vain de lui remonter le moral.

Hier après-midi il sortit vers deux heures, et se rendit à une buvette voisine où il passa l'après-midi.

Il revint vers six heures en état d'ivresse.

Sa sœur se fâcha et lui reproche sa paresse en lui disant qu'il ferait mieux de payer sa pension et de se vêtir que de dépenser à boire les quelques sous qu'il avait. Elle menaça de le faire arrêter pour vagabondage s'il n'allait pas travailler. Finalement elle lui enjoignit de déguerpir, qu'elle ne voulait plus le garder chez elle.

Ce que voyant Hoben entra dans sa chambre, saisit son meilleur rasoir et menaça de s'ôter la vie.

Sa sœur et une de ses nièces voulurent lui enlever le rasoir. Une lutte terrible s'ensuivit. Finalement, il jeta les deux femmes en bas d'un escalier, mais heureusement ne leur fit pas trop de mal. Puis l'infortuné se coupa la gorge d'une oreille à l'autre.

Mme Garvey courut chercher du secours.

Les Drs. Cummings, Collet et S. J. Kelley arrivèrent sur les lieux quelques minutes après cette scène tragique. Il était trop tard cependant, car Hoben avait cessé de vivre.

Sa sœur croit qu'il avait perdu la raison.

Manitoba aurait-il son Coup d'Etat.

La question d'un coup d'Etat à Manitoba continue à être discutée avec chaleur par la grande presse anglaise.

Le *Mail* et la *Gazette* ayant dit que cette supposition était ridicule et que le renvoi du gouvernement Greenway ne serait rien de moins qu'une infamie, le *Globe* leur répond en substance:

"Tas de sinistres farceurs, vous le savez bien, comme nous, qu'il est entendu entre M. Bowell et le lieutenant gouverneur Schutez que celui-ci doit renvoyer son gouvernement.

Vous ne donné l'assurance au public que rien ne serait fait uniquement pour dégager la responsabilité du gouvernement fédéral.

Vous avec reçu le mot d'ordre. Schultz doit commettre le crime à l'instigation du gouvernement d'Ottawa. Vous devrez tous protester pour ne pas en partager l'odieux et soulever contre vous la réprobation générale.

Cela ne vous empêchera pas de rire sous cape et de bénéficier de l'anarchie et du chaos que votre serviteur aura produits."

L'Electeur.

Mangeurs de Cheveux.

Non, ce serait à ne pas croire si cela n'était. Il existe des jeunes filles ou des jeunes femmes, et aussi des hommes qui mangent leurs cheveux et peut-être même ceux d'autrui. On a rencontré souvent, à l'autopsie dans l'estomac, des cheveux en quantité notable. C'est ainsi que Russel a recueilli dans l'estomac d'une femme de 30 ans 4 livres de cheveux. On a extrait près de 300 grammes de cheveux de l'estomac k'un nommé Schnoenberg' de Koenisberg, 800 grammes chez un habitant de Stockholm, et encore 1 kilog. chez l'anglais Thornton. On leur a enlevé ces masses de leur vivant. Voici maintenant en Angletrre que le Dr Swain, après avoir pratiqué la gastronomie, a retiré de l'estomac d'une jeune femme de 20 ans, une masse de cheveux qui dépasse les précédentes. La malade était entrée à l'hôpital pour une grosse tumeur occupant une grande partie de l'abdomen. On ouvrit l'abdomen; l'estomac était énormément distendu. On y trouva 5 livres de cheveux. Aujourd'hui la jeune femme va très bien.

Il a été impossible de savoir comment ces 5 livres de cheveux avaient passé dans l'estomac. Il en est chez ces malades comme chez les mangeuses d'épingles. Elles n'avouent pas. Cependant l'opérée de M. Swain finit par dire qu'elle avait l'habitude de ronger sa chevelure. Manger ses propres cheveux, c'est un comble!

CURIEUSE PREDICTION.

Il y a environ un mois, une jeune fille de Clyde (New York), Mlle Anna McGowan, qui devait se marier ces jours-ci avec un sieur Nolan auquel elle était fiancée depuis un an, allait trouver une somnambule et l'interrogeait sur l'avenir qui lui était réservé. La somnambule fit semblant de se recueillir un instant et répondit: "Vous croyez épouser bientôt l'homme que vous aimez, mais vous ne l'épouserez pas." Mlle McGowan ne se préoccupa pas autrement de ces paroles fatidiques; mais la prédiction lui revint à la mémoire quand une de ses amies, qu'elle avait invitée à son mariage, arriva de Syracuse et lui dit avoir elle aussi consulté une somnambule de Syracuse qui avait dit à sa cliente: "Vous vous préparez à assister à un mariage, mais c'est à un enterrement que vous irez."

Cette singulière coïncidence frappa l'esprit de Mlle McGowan. Précisément ce jour-là, Nolan devait venir voir sa fiancée et il n'avait pas paru à l'heure indiquée. Très inquiète, la jeune fille écrivit un billet à son futur pour lui demander ce qui l'empêchait de se présenter chez elle comme il avait été convenu. La sœur de Nolan reçut le billet et le montra à son frère qu'elle savait être dans sa chambre. On juge de sa douleur en trouvant le jeune homme mort dans son lit: Nolan s'était brûlé la cervelle avec un revolver qu'il tenait encore dans sa main crispée. On suppose que Nolan songeait au suicide depuis quelques jours, car il avait laissé, dans une enveloppe fermée à l'adresse de sa sœur, des instructions détaillées pour son enterrement et la distribution de ses bijoux et de ses vêtements à plusieurs de ses amis.

Mlle McGowan est à moitié folle de chagrin.

ACTE D'HEROISME.

UN JEUNE HOMME SAUVE UNE JEUNE FILLE

Details d'un Sauvetage Emouvant.

Une demoiselle Sherman, en villégiature à Bass Rocks, a bien failli se noyer mercredi. Elle doit la vie à Arthur Mann, un jeune homme dont les parents sont bien connus à Lowell.

Miss Sherman et quelques compagnes se baignaient au sud de l'île au Sel, et soudain cette jeune fille tomba dans des remous. Elle fit en vain des efforts pour se dégager. Quatre baigneurs volèrent au secours de la jeune fille, mais ils durent revenir au rivage sans avoir réussi à la sauver. Ils eurent eux-mêmes beaucoup de peine à se dégager des remous et faillirent se noyer.

C'est alors qu'Arthur Mann, un garçon de 16 ans, se dévêtit à la hâte, jetant ses habits par terre tout en courant et s'élança dans l'eau profonde.

On le vit nager rapidement vers les remous où se débattait encore l'infortunée jeune fille. Quand le jeune sauveteur arriva auprès de Miss Sherman, elle avait perdu connaissance. Il jeta le corps inerte de la jeune fille sur son épaule de manière à lui tenir la tête hors de l'eau et il se mit à nager du côté du rivage.

Le capitaine Adams, qui était témoin de toute cette scène, s'écria alors"

"Que quelqu'un aille au secours de cet enfant. Jamais il ne pourra tout seul opérer ce sauvetage.

Aussitôt deux bons nageurs, John Newell et Paul Nichols, (ce dernier est un homme de Lowell) se dirigèrent vers Arthur Mann et son précieux fardeau et ils ne tardèrent pas à les rejoindre.

Quand le jeune Mann arriva sur le rivage, il s'aperçut que John Newell, épuisé, s'était laissé distancer et allait probablement périr. Malgré sa fatigue, il se jeta à l'eau de nouveau et alla au secours du nageur.

Quand Miss Sherman fut déposée sur le sable du rivage, elle ne donnait plus signe de vie. Cependant elle n'était pas morte.

Un médecin fut appelé en toute hâte et li réussit à sauver la jeune fille.

Le capitaine Adams signa son nom en tête d'une pétition adressée à la Société Humanitaire lui demandant d'accorder une médaille au jeune Mann, en récompense de ce bel acte d'héroïsme.

Ce serait tout à fait comme dans les romans si maintenant le jeune Mann épousait Miss Sherman.

TOUTE SORTE DE CHOSES.

Dans son *interview* à Boston, l'autre jour, l'honorable M. Ch. Langelier, ancien ministre sous le gouvernement Mercier, a déclaré que le nombre de fermiers au Canada était de 655,712 en 1881 et n'était plus que de 649,506 en 1891, soit dix ans plus tard. Ce sont, a ajouté M. Langelier, les chiffres du recensement officiel.

Les partisans du rapatriement viendront, après cela, nous dire que l'agriculture est prospère au Canada.

Qu'on cesse de nous blaguer!

⁂

Il paraîtrait qu'on peut se guérir de presque toutes les maladies, excepté la mort, comme dirait Ramollot, en observant un jeûne rigoureux qui peut durer jusqu'à trois semaines. On raconte qu'une femme dont les intestins étaient en désordre depuis quinze ans, a été guérie de constipation chronique en jeûnant très longtemps. Une autre personne affligée de maux de tête perpétuels a aussi obtenu une guérison complète en se soumettant au régime du pain et de l'eau.

Les trappistes, qui jeûnent continuellement, sont tous gros et gras, bien portants.

Le grand Napoléon lui-même était un grand jeûneur; quand il ne se sentait pas bien il cessait de manger.

Un chien, un cheval indisposé refuse de prendre aucune nourriture. Et l'on voit des gens qui forcent les malades à manger quand même, qu'ils aient ou n'aient pas faim! La nature doit être pour nous un guide en qui nous devons avoir confiance.

⁂

Il y a à Paris le Café des Morts. Les tables sont des cercueils. Les chandeliers tout autour sont faits d'os humains. Le garçon est muet. Les murs sont tendus de noir comme pendant un service funebre dans une église, et les peintures, dues pour la plupart à des artistes, représentent des scènes macabres. Tout en buvant, les habitués sont portés à réfléchir à leurs fins dernières qui s'approchent d'autant plus vite qu'ils prennent plus de petits verres.

⁂

Voici quelque chose pour les gens superstitieux.

Un treize de juillet nous ne nous rappellons plus quelle année un habitant de l'Ohio partit avec juste 13 cents dans sa poche pour aller tenter fortune. Exactement treize minutes plus tard, (quelqu'un était là pour compter les minutes) notre habitant apprit qu'un de ses oncles venait de mourir et qu'il lui avait laissé 13 mille dollars.

Ayez peur maintenant du chiffre 13.

VERITABLE ROMAN.

On cherche des faits divers dans les journaux européens. Il s'en passe chaque jour de plus étrange chez nous.

Lisez ce qui suit et vous nous direz ce que vous en pensez.

Une jeune fille russe, qui n'a que 20 ans, arrivait en ce pays il y a quelques années, laissant dans un petit village de Russie celui à qui elle avait donné son cœur.

Or, il y a deux ou trois semaines cette jeune fille rencontrait à New York un de ses compatriotes nouvellement arrivé en Amérique.

Cette homme ressemblait tellement à son amant qu'elle avait laissé en Russie et qu'elle aimait toujours, car, suivant Alfred de Musset

"L'absence nl le temps
Ne sont rien quand on aime."

que la jeune fille voulut en avoir le cœur net, et elle demanda à son compatriote, toute tremblante et poussant de gros soupirs, s'il ne se nommait pas Un Tel et s'il ne se rappelait pas l'avoir déjà connue et même aimée.

Le Russe, qui trouvait la jeune fille de son goût, répondit dans l'affirmative, et il fut arrêté qu'ils se marieraient au plus vite.

Le couple vint à Lawrence et le greffier de la ville, M. Kimball, les unit pour la vie.

Ensuite les nouveaux époux vinrent demeurer à Lowell, apparemment très heureux. Mais la lune de miel fut soudain obscurcie par un cuisant soupçon qui est entré dans l'esprit de la nouvelle épouse comme une flèche dans l'eau.

—Mon mari n'est peut-être pas l'amant que l'ai laissé en Russie, se dit-elle avec anxiété.

Elle questionna son mari et elle s'aperçut qu'il ne connaissait même pas son village natal où ils étaient supposés s'être connus et aimés.

La jeune épouse finit par dire à son mari:

—Tu me trompes, tu n'es pas l'amant à qui j'ai juré amour et fidélité.

Le mari avoua tout, et la jeune épouse veut maintenant faire annuler son mariage, disant qu'elle ne sera jamais à d'autre qu'à son amant qu'elle a laissé au village natal.

Les autorités vont être saisies de l'affaire.

La jeune femme a reçu une bonne éducation et on la dit très jolie.

Elle dit qu'elle veut aller au fond de l'affaire, et si réellement son mari l'a dupé, elle ne serait pas fâchée s'il allait passer quelques mois en prison.

Did you ever see one of the famous waterproof Interlined Collars or Cuffs? It's very easy to tell, for they are all marked this way
TRADE ELLULOID MARK.
They are the only Interlined Collars and Cuffs, and are made of linen, covered with waterproof "CELLULOID." They'll stand right by you day in and day out, and they are all marked this way
TRADE ELLULOID MARK.
The first cost is the only cost, for they keep clean a long time, and when soiled you can clean them in a minute by simply wiping off with a wet cloth —that is the kind marked this way
TRADE ELLULOID MARK.
These collars and cuffs will outlast six linen ones. The wearer escapes laundry trials and laundry bills—no chafed neck and no wilting down if you get a collar marked this way
TRADE ELLULOID MARK.
Ask your dealer first, and take nothing that has not above trade mark, if you desire perfect satisfaction. All others are imitations absolutely.
If you can't find collars or cuffs marked this way, we will send you a sample postpaid on receipt of price. Collars, 25 cts. each. Cuffs 50 cts. pair. Give your size and say whether stand up or turned-down collar is wanted.
THE CELLULOID COMPANY,
427-29 Broadway, NEW YORK.

J. J. O'KEEFE & CO.,
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Comms: Charles Montgrief et Claude Deangle.
Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE

Whiskey de Daniel Webster,
Dix Dollars la Caisse,
Contenant DOUZE Bouteilles d'un Quarte
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE, Prop.
Salem, Mass.

Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes:
Lager Union, $1.00 la caise; Bass Val Blatz Export, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse; Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, prix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpasses. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Commis: Philias Chartier et Pierre Larivée.

F. SCHNEIDER,
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) 242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX
Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur 1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.
CANNES ET PARAPLUIES.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.
Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage.
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur 1000 HORLOGES,
Argentereis
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass

SANS ODEUR.
SOLUTION SATUREE DE CHLORIDES, DE ZINC, SODIUM, &c.
Le meilleur Désinfectant et Deodorizer du monde.
Il detruira sur le champ toutes les odeurs désagréables et gaz, aussi bien que tout germe de maladie, il arrête la décomposition, évite la contagion et purifie l'air.
GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, Lawrence, Mass
Bouteille d'une Quarte complete 35 Cts.

Paris Cloak & Suit Co.,
Central Building, -- 312 Rue Essex.
Nous venons justement de mettre en vente 100 doz. de
CORSAGES-BLOUSES!
Toutes les meilleures sortes.
A 50 Cts.
Dans la Piastre — comme suit:
Qualite de $2.25 pour $1.25. Qualite de $1.50 pour 75c.
Qualite de $2.00 pour 98 cts. Qualite de $8.00 pour 49c.
Tous les Points.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

M. S. DUBE, ✱ Entrepreneur de Pompes Funebres,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cercueils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfante. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
☞ Une visite est respectueusement sollicitée.
88 RUE FRANKLIN, Lawrence, Mass.
M. S. DUBE.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere Classe,
Fred C. BROWN
Prop.
Ouvert de 6 hrs. A. M. [illegible] hrs. P. M.

J. H. Sheridan & Co.
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, WhisKey, Rum, Gin, Brandy, Guiness Porter, Bass & Co. Pale Ale, Jones' Beer.
35 - RUE FRONT - 35
SALEM, MASS.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
L'ETOILE,
67 rue Market, Lowell,

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 22 AOUT, 1895.

Catholiques Francais et Irlandais.

M. l'abbé Flatley, de Cambridge, Mass., nous reproche dans une lettre qu'il nous a fait parvenir ces jours derniers de causer des inimitiés entre la race française et la nationalité irlandaise qui devraient être unies.

Ce sont nos commentaires sur les difficultés religieuses de Danielsonville qui ont déplu à M. l'abbé.

Il nous fait toujours peine d'avoir à faire connaître à nos lecteurs la conduite que certains membres du haut clergé irlando-américain tiennent à l'égard des Canadiens-français. Mais c'est notre devoir de défendre notre langue chaque fois qu'on l'attaque.

Personne plus que nous désire voir les Canadiens-français et les Irlandais marcher la main dans la main et cimenter la communauté des croyances par une confraternité qui ne se démentirait jamais. Pour que cette amitié mutuelle puisse naître, il faudrait y mettre chacun du sien, et la première chose que les Irlandais devraient faire, s'ils tiennent à vivre en bonne intelligence avec nous, serait de une finir bonne fois de vouloir nous américaniser. Est-ce que nous avons jamais exigé des Irlandais qu'ils cessent de parler la langue de leurs maîtres les Anglais?

Pour bien démontrer que les animosités au sujet de langue et d'assimilation existant entre les deux races n'ont pas été causées par nous, nous allons remettre eu grand jour les attaques dont nous avons été l'objet de la part de l'un des principaux organes catholiques du pays, la *Catholic Review*, ayant pour rédacteur-en-chef M. l'abbé Talbot Smith, un fils d'Irlandais émigré aux Etats-Unis il y a quelque trente ans.

Voici ce que ce prêtre américanisé publiait dans la *Catholic Review* le 26 avril 1891.

"Les autorités ecclésiastiques font en ce moment tous les efforts possibles en rapport avec la situation pour *américaniser* toutes les colonies comprises dans leur juridiction et pour hâter l'arrivée du jour où une *langue unique* sera reconnue aux Etats-Unis. Si les feuilles protestantes voulaient prêter main-forte à ceux qui travaillent à faire des Canadiens-français des citoyens catholiques vraiment américains, ne croit-on pas qu'une pareille conduite serait plus raisonnable que la sotte opposition qu'ils font à ces gens aujourd'hui?

"La question allemande dans l'Ouest a déjà causé des troubles infinis et voici qu'on agite maintenant les questions Polonaise, Canadienne-française, etc.

"*Les autorités religieuses les étoufferont, si c'est possible.*

"Aux citoyens catholiques de les aider dans cette tâche, en faisant le triage des immigrants et *en proscrivant par des lois nouvelles toutes les langues étrangères.*"

C'est un prêtre, le rédacteur d'une grande revue catholique sensée refléter l'opinion de la hiérarchie catholique de ce pay, qui a ainsi parlé.

Le *Catholic News*, le *Catholic Mirror* et autres feuilles religieuses ont aussi parlé dans le même sens.

Il est donc clair comme de l'eau de roche qu'en certains quartiers irlando-américains on fait la guerre aux Canadiens-français, parce qu'ils parlent français à l'église et à la maison!

Mgr Tierney est-il un de ces "assimilateurs?" Sa conduite à l'égard de nos compatriotes de Danielsonville nous le fait craindre.

Pouvait-on ne pas parler, dans la crainte de causer des inimitiés entre Canadiens et Irlandais, quand ces derniers se gênent si peu pour attaquer ce que nous avons de plus cher après notre foi : notre belle langue française.

Non, mille fois non!

Maintenant, pour être juste, nous devons reconnaître que tous les prélats irlandais ne sont pas des francophobes. Citons les belles paroles prononcées par Mgr Williams, le vénérable archevêque de Boston, à la bénédiction de l'église canadienne de Lynn, en 1888 :

"Quoique tous les catholiques aient la même foi, la même religion, les mêmes aspirations, *la langue est une cause raisonnable de séparation pour le culte public.*" Et ces paroles de Mgr O'Reiley, évêque de Springfield : "Le grand moyen pour les Canadiens *de conserver leur foi, c'est de conserver leur langue et de faire instruire leurs enfants dans leur langue maternelle.*"

C'est ce que nos compatriotes de Danielsonville ont compris, et c'est pour suivre ces sages conseils qu'ils veulent fonder une paroisse française.

En les blâmant, on censure en même temps Mgr Williams et Mgr O'Reiley.

Le curé de Danielsonville est M. l'abbé Thomas J. Preston qui s'est fait la réputation d'être fort peu sympathique à nos compatriotes.

Mgr McMahon, son ancien évêque, paraissait assez bien disposé envers les Canadiens, et le curé Preston se voyait obligé de faire patte de velours. Aujourd'hui que Mgr McMahon est mort et qu'il a été remplacé par Mgr Tierney dont les opinions "assimilatrices" sont bien connues, M. le curé Preston a jeté le masque. Nos compatriotes de Danielsonville qui dans la paroisse sont cinq fois plus nombreux que les Irlandais se sont émus et ont demandé un curé de leur origine, s'appuyant surtout sur le fait que le curé Preston ne parle presque pas le français. Mgr Tierney renvoya même le vicaire canadien de Danielsonville, M. l'abbé Dusablon.

Quand les réclamations des Canadiens devinrent trop bruyantes, l'évêque se vit forcé de leur donner de nouveau un vicaire canadien dans la personne de M. l'abbé Bédard.

M. l'abbé Flatley dit qu'elle est fausse notre assertion que les Irlandais en majorité dans une paroisse ne toléreraient pas un pasteur canadien-français. Il nous cite deux ou trois cas isolés où une majorité irlandaise a un prêtre d'une autre origine.

Eh bien! nous pouvons ajouter que ces cas-là sont excessivement rares; de plus que ces très peu communes majorités irlandaises ayant un pasteur d'une autre race n'ont pas à s'en plaindre, vu qu'elles sont traitées tout comme si leur curé était irlandais, sinon on aurait vite changé les choses, ce qui ne serait que justice.

Avons-nous déjà vu un curé ne parlant que fort peu l'anglais à la tête d'une paroisse en grande partie irlandaise? Pourtant le curé Preston ne sait qu'imparfaitement le français.

Nous pouvons donc dire : Jamais les Irlandais ne consentiraient à avoir pour curé un Canadien-français sachant à peine leur langue et un partisan de leur "assimilation" avec la population française du pays. Et ils auraient parfaitement raison!

Pourquoi donc ce qui serait bien pour les uns serait-il mal pour les autres, c'est-à-dire les Canadiens de Danielsonville?

Justice égale pour tous, et les inimitiés entre les diverses races s'éteindront rapidement.

Nous avons dit que nous prouverions les idées "assimilatrices" de Mgr Tierney, l'évêque des Canadiens de Danielsonville.

Le renvoi de M. l'abbé Dusablon, le vicaire de la paroisse catholique de Danielsonville, est de suite un gros atout dans notre jeu.

Mais ce n'est pas tout.

L'idée de Mgr Tierney semble avoir été l'anéantissement des paroisses canadiennes du Connecticut. A Hartford, n'a-t-il pas fait construire, droit en face de l'église canadienne, une succursale de sa cathédrale où un prêtre irlandais a été chargé de fonder une paroisse? Il y a pour tous les Irlandais de l'arrondissement l'obligation d'avoir un banc dans cette nouvelle église, ce qui enlève du coup presque la moitié des revenus de la paroisse catholique de Hartford composée jusqu'alors d'une majorité canadienne et d'une minorité irlandaise. Cette scission opérée par l'évêque est peut-être suffisante pour anéantir la jeune paroisse de Hartford fondée il y a cinq ans par M. l'abbé Roy, à la demande même de Mgr McMahon, le saint évêque défunt qui était sympathique aux Canadiens-français.

A Bridgeport, Mgr Tierney a encore fait construire une église irlandaise droit en face du temple canadien, privant du coup la paroisse de langue française de revenus considérables.

Or, comment se fait-il que Mgr Tierney, qui travaille avec tant d'ardeur à fonder des paroisses irlandaises, néglige-t-il la création de paroisses canadiennes.

Où sont les églises canadiennes qu'il a fait construire?

Qu'on nous les montre!

Justice égale pour tous, disions-nous hier; aujourd'hui nous pouvons ajouter : Les Canadiens ont les mêmes droits que les autres races, en matières religieuses encore plus qu'en toute autre chose.

Pour le prouver, citons les paroles de M. l'abbé Chagnon, le curé de Champlain, (New York) qu'on a surnommé "le père des conventions canadiennes françaises :

"L'Eglise catholique n'a pas pour première mission de faire aux Etats-Unis un peuple homogène, un peuple parlant la même langue, un peuple ayant les mêmes aspirations. L'Eglise catholique veut avant tout faire des soldats pour le ciel, et elle veut que ses enfants aient à leur disposition les moyens les plus propres à assurer leur bien spirituel.

"Rome a compris l'importance pour les Canadiens-français des Etats Unis d'être desservis par des prêtres de leur nationalité, car la Congrégation de la Propagande a reconnu et consacré le principe qu'il fallait un évêque français dans un diocèse en majorité français, un prêtre français dans une paroisse en majorité française."

Voilà de grandes vérités que les "assimilateurs" devraient méditer.

Un Homme dans le Trouble.

Un homme qui ne saurait oublier la journée de samedi, c'est E. C. E. Carbonneau, l'ex-gérant de la Canadian Trading & Shipping Co., de Montréal.

Dans l'avant-midi il comparaissait devant le juge Desnoyers. Ainsi que nous l'avons dit, il était accusé de s'être approprié un panier de champagne appartenant à la compagnie.

M. Carbonneau protesta de son innocence et son avocat, M. Péloissier, demanda que son client fut admis à caution.

M. Greenshield s'opposa à cette demande, au nom de la plaignante. Comme on avait d'autres accusations à porter contre M. Carbonneau, celui-ci fut conduit à la cellule des femmes au palais de justice et les greffiers se mirent à rédiger les dépositions.

Le prévenu est accusé d'avoir volé un "express" appartenant à la compagnie, de la valeur de $100; aussi la somme de $30 en argent, dans le courant de mars dernier. De plus l'accusation comporte qu'un examen des livres montre des fraudes pour un montant considérable commises par l'ex-gérant.

Après une heure d'attente, M. Carbonneau obtint de fournir caution : lui-même étant responsable pour $500 et MM. James Baxter et Colbert Grothé pour $400 chacun.

M. Carbonneau se rendit chez lui, rue Dorchester. Il était à prendre son lunch, quand un huissier vint l'arrêter de nouveau. Cette fois, la plainte était faite par M. A. J. Chaput, vice-président de Canadian Trading & Shipping Co. L'acte d'accusation portait que Carbonneau avait obtenu $12 de la compagnie sous de faux prétextes.

MM. Baxter et Grothé furent mandés aussitôt à la cour de police et le prisonnier fut remis en liberté sous caution.

A peine hors du palais de justice, un nouvel huissier arrêtait Carbonneau sur une plainte faite encore par M. Chaput, l'accusant d'avoir volé une caisse de claret de la valeur de $2.75, la propriété de la compagnie.

MM. Baxter et Grothé s'exécutèrent de nouveau et Carbonneau, croyant en avoir fini avec toutes ces difficultés, revint chez lui. Il était à se reposer, quand le timbre se fit entendre et l'huissier Breux se présentait exhibant un mandat d'arrestation sur capias émis à la plainte de M. A. Bertin.

Nouveaux messages téléphoniques à MM. Baxter et Grothé et nouvelle course au palais de justice. Après nombre de démarches, le shérif Thibodeau signa le cautionnement de MM. Grothé et Baxter pour $2,000 et Carbonneau put enfin respirer l'air pur de la liberté.

En arrivant chez lui, il trouva le médecin auprès de sa femme dont les nerfs avaient été surexcités par ces arrestations continues. Il apprit plus tard que son beau-père, M. Boilard, était aussi très affecté. Ce dernier aura à répondre à une accusation de parjure dans une cause de Bertie vs Carbonneau.

Enfin, pour compléter le tout, M. Carbonneau a reçu avis de deux poursuites en dommages prises contre lui par M. Bertin.

M. Carbonneau était aux mains de l'huissier St Maurice, lorsque le député grand-connétable Bissonnette est venu demander à celui-ci de lui remettre le prisonnier afin de l'amener devant le magistrat; l'huissier refusa et il s'en suivit une vraie partie de boxe entre Bissonnette et St Maurice. Ce dernier fut amené devant le juge Desnoyers pour expliquer sa conduite. Le juge Desnoyers décida que Carbonneau devait rester entre les mains du grand-connétable Bissonnette jusqu'à 4 heures, pour être ensuite conduit devant le shérif, afin de donner les cautions.

Un mandat d'arrestation a été demandé lundi après-midi par M. C. E. Carbonneau contre M. J. S. Bousquet, l'ex-caissier de la Banque du Peuple et un des principaux officiers de la Canadian Trading and Shipping Co.

M. Carbonneau base sa plainte sur les faits suivants : que le 15 juin 1895, avant le départ du plaignant pour l'Europe, dans l'intérêt de la Compagnie, M. Bousquet lui avait remis une lettre lui donnant carte blanche auprès de certains commerçants français pour faire des achats. Outre la recommendation, la lettre mentionnait que la compagnie avait $250,000 de capital souscrit, versé et payé.

M. Carbonneau prétend que tel n'était pas le cas.

L'enquête dans l'affaire Carbonneau est commencée lundi après-midi.

Evidemment, il se tira beaucoup trop de ficelles autour de cette affaire pour qu'elle ait du cristal la tranquillité limpidité.

Double Guerison Miraculeuse a Ste Anne de Beaupre

Il s'est passé la semaine dernière à Ste Anne de Beaupré, un fait qui mérite d'être publié partout.

Un pélerinage très considérable était arrivé de North Bay, le 13 août. Il y avait comme toujours parmi cette foule des malades, des souffrants de toute sorte, et les plus à plaindre ne sont pas toujours ceux dont les maux extérieurs attirent la pitié du passant. Ce sont ces malheureux qu'une plaie de l'âme ou un travail sourd de la conscience amènent là, quelquefois sans espoir et même sans confiance en la grande thaumaturge.

Il y avait alors de ces deux sortes de malheureux et ce que nous voulons raconter, c'est la guérison de deux d'entre eux, l'un par l'autre ou plutôt l'un à cause de l'autre.

Au nombre des pèlerins se trouvait un individu de Calender, connu pour avoir apostasié la religion catholique depuis plusieurs années. Il n'était jamais venu à Ste Anne de Beaupré. Il y venait cette année par curiosité, un peu comme un esprit fort, et parce que sans doute l'affluence des pèlerins de North Bay, de Calender et du Sault Ste Marie lui faisait présager qu'il y avait à faire un voyage attrayant.

Il vint donc à Ste Anne de Beaupré, lui, l'apostat, pour voir et peut-être critiquer ce qu'on enseignait. Il assista à la messe et la Providence voulut qu'il fut témoin d'un fait éclatant.

Il y avait près de lui, dans l'église, un homme perclus de tous ses membres, qui ne pouvait à peine se lever la tête de sur son grabat.

Mais c'était un croyant celui-là. Il avait confiance que Ste Anne le guérirait. Il priait. Aussi, après avoir communié et vénéré la relique de Ste Anne, se leva-t-il, et marcha. Il était guéri au point de pouvoir aller à pied prendre passage au bateau, suivi par des pèlerins et des rédemptoristes, et aux actions de grâces des assistants.

L'apostat avait tout vu. Cela s'était passé sous ses yeux. Il se rappela les croyances de son enfance, la religion de son enfance, la religion de sa mère, sans doute, et les leçons du petit catéchisme.

Lui aussi il se leva, mais comme le prodigue, et il se dirigea vers son père.

Le lendemain on apprenait qu'il s'était confessé, qu'il avait communié; il est catholique comme jamais. Il a acheté une image de Ste Anne, a visité la Scala Sancta. Ce sera désormais, nous l'espérons, un fervent et un reconnaissant à la dévotion de Ste Anne.

CURIEUX ACCIDENT.

Un Crayon a Travers le Pied.

Montréal, le 19 Août, 1895. — Un curieux accident qui pourrait avoir des suites sérieuses, est arrivé à M. Anatole Reneaud qui tient une épicerie à l'angle des rues Roy et Berri.

M. Reneaud était à prendre en note la commande d'une cliente, quand, par inadvertance, il échappa son crayon. En se baissant pour le ramasser, il mit le pied dessus.

On ne sait comment expliquer la chose, mais toujours est-il que le crayon a traversé le pied de M. Reneaud, lui infligeant une blessure tellement douloureuse que la victime perdit connaissance sur le coup.

On appela le Dr. Fortier, mais en dépit des efforts de ce dernier, M. Reneaud ne recouvra connaissance qu'au bout de six heures.

Il est un peu mieux aujourd'hui.

UNE TRAGEDIE.

UN CAISSIER DE BANQUE TIRE SUR SON EPOUSE.

La Jalousie serait au Fond de l'Affaire.

New York, 20 août—William J. Winberg, un caissier de banque domicilié à Brooklyn, a mortellement blessé son épouse d'un coup de revolver, puis s'est tué.

Cette horrible tragédie dont nous donnons les détails ci-dessous s'est déroulée dans la somptueuse demeure des victimes, qui étaient les gens riches et fréquentaient la meilleure société, ce qui prouve que la richesse ne donne pas toujours le bonheur.

Le mari était âgé de 35 ans; il jouissait d'une grande popularité. Sa femme, âgée de 30 ans, est fort jolie; c'est une blonde de taille moyenne. Trois enfants nés de cette union vivent encore : ce sont deux garçons, âgés de 8 et 4 ans respectivement, et une petite fille de 2 ans.

M. et Mde Winberg étaient seuls dans le salon de famille. Ils commencèrent à se quereller. La querelle augmenta de violence et on entendit les deux époux entrer ensemble dans le grand salon. Là la chicane continua; puis une détonation se fit entendre. Winberg avait, le malheureux, tiré sur son épouse; la balle avait atteint Mde Winberg à l'estomac.

Ensuite le mari se flamba la cervelle.

Les serviteurs accoururent et ils trouvèrent Winberg étendu sans connaissance au milieu de la pièce; il tenait encore le pistolet dans sa main crispée. Mde Winberg, qui n'était pas tombée, se tenait suspendue à une porte, et en apercevant ses serviteurs, elle s'écria : "Je suis blessée!"

Les serviteurs refusent de dire si Mde Winberg a prononcé d'autres paroles.

Winberg fut laissé étendu sur le plancher et sa femme fut transportée sur un lit dans une chambre à coucher.

Un médecin de l'hôpital St. Mary trouva Winberg mort à son arrivée. Mde Winberg fut transportée à l'hôpital où son état est critique, la balle lui ayant perforé le corps de part en part.

Personne ne connaît exactement la cause de cette tragédie.

Robert H. Lahy, un pharmacien du voisinage, ami de Winberg, a dit que le malheureux devait s'être remis à boire, ce qui aurait affecté son cerveau.

D'autres attribuent la tragédie à la jalousie. De bonne heure le matin, une servante avait été renvoyée dans la famille Winberg. Cette servante s'était rendue à la banque où Winberg était caissier et elle avait raconté à celui-ci quelque chose de louche sur l'honnêteté de son épouse.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL

L'AFFAIRE CARBONNEAU BOUSQUET

—Il était 4 heures de l'après-midi, lorsque M. J. S. Bousquet ex-caissier de la banque du Peuple, est allé se livrer à la justice, ayant été averti qu'un mandat d'arrestation avait été émis contre lui à la demande de M. C. E. Carbonneau, l'ancien gérant de la Canadian Trading & Shipping Co.

Après s'être déclaré innocent de l'accusation portée contre lui, M. Bousquet a été admis à caution sur un montant personnel de $1000 et deux autres cautions de $500 chacun.

M. Carbonneau s'est rendu chez lui sous la garde d'un officier du bureau du shérif et MM. Baxter et Grothé ont dû renouveler leur cautionnement pour M. Carbonneau.

Les deux enquêtes dans cette affaire ont été remises.

M. Bousquet a déclaré à un reporter que les rumeurs allant à dire qu'il était question de règlement entre les deux parties, étaient complètement fausses.

De plus, a ajouté M. Bousquet, il y avait erreur typographique dans la lettre que j'ai donnée à Carbonneau. On devait lire 250,000 francs au lieu de $250,000.

LE MONUMENT CHENIER

—L'inauguration du monument Chénier, samedi prochain, donnera lieu à une grande démonstration. C'est l'hon Dr Marcil, de St Eustache, président honoraire du comité, qui fera le dévoilement de la statue. C'est aussi lui qui prononcera le premier discours. Il sera suivi de M. J. D. Edgar, M.P, de l'hon J. E. Robidoux, de l'hon Wilfrid Prevost, de l'hon J. K. Ward, de M. Jos Girouard, député des Deux-Montagnes aux Communes, de MM. G. W. Stevens, M.P.P., C. Beausoleil, M.P, G. M. Deschênes, M.P.P., R. Prefontaine, M.P., Acélard Turgeon, député de Bellechasse à la législature de Québec, de M. Alfred Perry et de plusieurs autres.

Toutes les associations canadiennes-françaises de la ville ont été invitées à prendre part à la démonstration. On a commencé samedi dernier les travaux d'installation du piédestal. Tout sera terminé aujourd'hui. La statue sera alors mise en place et on la recouvrira d'un drapeau tricolore.

La cérémonie aura lieu samedi à 2 heures.

Une estrade sera érigée près du monument pour les porteurs d'invitations spéciales.

QUEBEC

SUSPENDU SUR L'ABIME

—Samedi de la semaine dernière, près de mille Montréalais profitaient de l'excursion organisée par MM. Pigeon et Déry pour descendre à Québec, y passer la journée du 18.

On s'est bien amusé, et de bonne matin, lundi les excursionnistes reprenaient le joug du travail.

Nous apprenons aujourd'hui qu'un des voyageurs a eu des aventures qui lui rappelent longtemps sa promenade de 1895 dans la cité de Champlain.

Voici ce que l'on dit :

M. Edmond Lescargot, employé chez M. Louis Cousineau, coin des rues St Dominique et Ste Catherine, était arrivé à Québec résolu de visiter les chutes Montmorency. Il s'y rendit et sur le bord de la falaise, comme le vent emportait son chapeau dans l'abîme, il s'élança à la poursuite de son couvre-chef.

Le pied lui manqua au même instant et Lescargot dégringola tout à coup en bas de la falaise qui a 150 pieds à cet endroit. Il se serait certainement tué et noyé, si un arbre ne l'eut arrêté dans sa dégringolade.

Pendant quatre heures, il se balança au-dessus du précipice, grimpant de branche en branche, se reposant de temps à autre et appelant du secours.

Il fut aperçu enfin par le gardien des chutes qui le retira de sa périlleuse position.

M. Lescargot est revenu à Montréal hier soir et se porte à merveille.

OTTAWA

ON A TUÉ SA FILLE.

—Isidore Lanthier réclame $20,000 d'indemnité à sa corporation pour la mort de sa fille Georgiana.

La jeune fille était malade quand l'inspecteur sanitaire vint désinfecter la maison, où on avait eu de la diphtérie.

M. Lanthier déclare que la ville a asphyxié son enfant par les fumées du soufre qu'on a brûlé chez lui et que sans la criminelle insouciance du droit des gens dont il accuse la corporation, Georgiana aurait pu vivre jusqu'à l'âge de 50 ans et aider à sa famille.

LE FRANCAIS.

L'on parle toujours, dit le *Soir*, avec un certain sentiment d'orgeuil de la conservation et du perfectionnement de la langue française parmi nous. L'on vante les bienfaits apportés par nos écoles paroissiales, et l'on s'impose avec plaisir de lourds sacrifices pour le soutien et l'agrandissement de ces écoles. L'on forcera les enfants à parler français à la maison et l'on oubliera soi-même de mettre en pratique les principes que l'on enseigne.

Nous avons, dans plusieurs grands magasins de la ville, des commis et employés canadiens spécialement chargés de servir les pratiques canadiennes, et que fait-on? Le plus souvent, on s'amuse à écorcher l'anglais pour se donner de l'importance, et au lieu de se faire servir par un Canadien qui peut nous donner aussi grande satisfaction que qui que ce soit, on se rend ridicule aux yeux des Américains.

On annule, pour ainsi dire, la nécessité des employés canadiens dans nos maisons de commerce et l'on contribue, dans une large part à faire perdre à plusieurs des nôtres des positions qui pourraient leur permettre de se créer un brillant avenir.

Qu'une personne sans instruction s'oublie au point de croire qu'elle se donne de l'importance en ne parlant que l'anglais, cela peut se concevoir, mais qu'une personne instruite, prêchant la conservation de notre langue, au prix de n'importe quel sacrifice, s'oublie au point de rougir de sa langue, c'est un mystère pour nous, si ce n'est pas une trahison.

L'on dira peut être que si l'on ne parle pas anglais, les Américains nous croiront ignorants. Détrompez vous. Quand vous aurez des affaires à transiger avec les Américains, très bien, servez-vous de l'anglais, mais de grâce quand vous aurez de l'argent à dépenser songer donc à en faire profiter vos compatriotes.

Quand vous entrez dans un magasin, assurez-vous s'il y a un commis canadien. S'il n'y en a pas, alors servez-vous de l'anglais; mais, au moins, commencez par montrer aux Américains que vous savez préférer l'un des vôtres.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢
IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

COHN BROS & KLEE
SOLE AGENTS AND DISTRIBUTERS
PARK PLACE (OR CHURCH ST.) N.Y.

CHARBON !!
CHARBON !!
CHARBON !
Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO,
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, &c.
Téléphone 114-2.

DR G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour sa clientèle canadienne. Dents extraites à l'électricité.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,
9 et 4 Rue Andover
Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.
Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés. Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.
Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

Coutellerie de Table,
Ciseaux a Fret et autres Ciseaux.
Canifs et Rasoirs
de première qualité,
Aux plus bas prix.
W. S. Bartlett,
653 - RUE MERRIMACK - 653
M. Fortier, Commis canadien.

Quatre Preuves de Conviction.
Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagne d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remede garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.
Enquire par le Dr. D. Delisle, Lowell, Mass.

C'est un fait reconnu que G. E. Mongeau vend de bonnes chaussures à bon marché.

MITCHELL & CO.

Cette semaine tout notre magasin est une mer de bargains. Les marchandises annnoncees sont seulement un appercu.

POUR LES PROCHAINS QUELQUES JOURS NOUS OFFRIRONS DES ATTRACTIONS SPECIALES DANS LES SOUS-VETEMENTS DE DAMES.

Corps de Dames réduits 49c. à 19c.
Corps en Mousseline à picots, de $1.25 a 49c.
Corsages de Dames, avec collets mous, de $1.50 à $1.25 et $1.00 à 49c.
Un bel assortiment de Wrappers, pale et foncé 98c.
Corsages en Soie, grandeurs, 36, 38 et 40, réduits de $4.48 à $1.48.
Guipures d'Enfants, reduits pour tout écouler de 49c. à $1.75.
Corsages d'Enfants, Blouses Fauntleroy, un leader à 25 cts.

{o — o}

Mitchell & Co.
76 a 82 RUE MERRIMACK,
HAVERHILL, MASS.
Commis canadien—M. P. H. Bilodeau.

Pour cette semaine nous vendrons nos Habillements d'Eté pour Enfants de 4 à 14 ans, aussi habits avec Veste valant de $5 à $7 pour $2.50.
Nous venons de recevoir 25 doz. de Pantalons tout laine pour enfants, valant 50 cts pour 25 cts.
Nous allons continuer pour une autre semaine notre vente de Pantalons de $3 et nos Habits de $6.50 qui sont des valeurs qui ne se sont jamais vues.

HAMEL & CLOUTIER,
405 RUE ESSEX, — Lawrence, Mass.,
Enseigne de la Valise Dorée.

Cendrillon !

C'est assez facile de trouver une chaussure à votre pied quand on a le choix dans un stock aussi considérable que le nôtre. C'est assez facile d'en trouver à son goût quand on a le choix sur des centaines de styles comme ici. C'est assez facile d'en acheter à un prix qui convient à votre bourse quand il y a une variété de sortes et de qualités, telles que les

Bals tan pour Hommes, réduits de $3.50 à $2.75.
Bals tan pour Hommes, réduites de $2.75 à $2.25.
Bals tan pour Hommes, réduites de $1.50 à $1.19.
Bottines boutonnées en Dongola Kid pour Dames, formes "Opera" et "Comon Sense," doublure Goodyear et un certain nombre ont la hausse en Drap, reduite de $3, $2.75 et $2.50; à $2.00.
Oxfords tan, en Cuir de Russie pour Dames, réduites de $1.75, à $1.35.
Oxfords tan, pour Dames, réduites de $1.50, à $1.29.
Oxfords tan, pour Dames, réduites de $1.55 à $1.00.
Bottines boutonnées, tan ou en cuir poli, pour Enfants, réduites à 50c.
Bals en Canevas pour Garçons, points 2 à 5 1-2, réduites à 50c.
Bals en Canevas pour Garçons, points 11 à 2, réduites à 40c,

Ne manquez pas cette chance, si vous desirez acheter une bonne paire de chaussures pour tres peu d'argent.

Il nous fera plaisir de vous montrer nos marchandises.

V. J. HUOT,
Lawrence, Mass.
437 Rue Essex 437

F. X. VOYER,
83 Rue Harbor.
Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche ! Ne Manquez pas Ceci !

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

A. CHOQUETTE,
Entrepreneur de Pompes Funebres

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits, Décors mortuaires.
Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.
Magnifique Corbillard Noir pour les Enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.
Carrosses de premiere classe pour Mariages, Baptemes et Funérailles.

A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON,
Lawrence, Mass.

Avis.

Notre agent, M Jules D'Amour, est autorisé à solliciter des abonnements dans toute la Nouvelle-Angleterre.

L'ADMINISTRATION.

Centres Canadiens.

Lawrence

Nous regrettons d'apprendre que M. Felix Poisson est retenu à sa chambre par une assez grave indisposition.

Notre populaire pharmacien, M. N. E Miville, doit revenir de Old Orchard demain. On nous dit qu'il a eu du plaisir.

Le Dr L. A. Mynard a été allier à Lawrence. Il est venu fixer ses pénates à Amesbury, Mass. Nous lui souhaitons une nombreuse clientèle.

MM. Hamel & Coutlier viennent de recevoir les dernières modes de chapeaux d'automne. Si vous voulez être bien coiffés, allez leur rendre une visite.

Les pilules du Dr Larivière, pour le mal de tête, en vente à la pharmacie Miville. Essayez-les, aussi en vente à la pharmacie Miville de Manchester, N. H.

C'est connu, que la pharmacie Miville est l'endroit par excellence pour les prescriptions et tout autre article de toilette pour dames et messieurs. Ses sodas sont insurpassables.

Un canadien du nom de Hubert, est arrivé ici lundi dernier de St. Grégoire, P. Q. Il a fait le trajet de cet endroit en 8 jours avec un vieux cheval qui a causé des surprises à plus d'une personne. Tout le monde en parle.

MM. Hamel & Cloutier étaient à Boston mercredi dernier occupés à faire leurs achats d'automne. Les clients peuvent s'attendre d'acheter les nouveautés les plus récentes chez jamais été exhibées auparavant dans cette ligne de commerce.

M. Che Lacaillade est revenu lundi dernier d'une promenade de plusieurs semaines au pays natal. Il est tout à fait enchanté. Sa visite à Montréal a été des plus intéressantes, il a visité la grande métropole dans tous ses coins et en fait les plus grands éloges.

Mercredi prochain le 28 août, les commis canadiens de Lawrence souhaitent une grande soirée à la Ville des Fées. Plusieurs amis de Lowell ont été invités. On s'attend à une des plus charmantes réunions de la saison. Nos remerciements les plus sincères pour un billet de faveur avant d'être reçu.

Dans le cours de la semaine dernière, M. W. Moot a bien voulu montrer à quelques-uns de nos amis, leur nouvelle [illegible] avec divers perfectionnements de son chemin de voyage à "Old Orchard Beach." Dans sa prochaine excursion, le intéressant voyageur se propose visiter les principaux endroits de "Salisbury Beach."

Le Phosphate de chaux des Fermes Mariotes preparée par l'Association Pharmaceutique est très efficace dans les affections de la poitrine, du système osseux et des scrofules, recommandée aux enfants et aux personnes d'un tempérament faible et délicat. Aussi sodas les plus purs et les plus delicieux. En vente chez Felix Poisson, coin des rues Franklin et Common.

L'écurie de louage et de vente de chevaux canadiens de MM. Chs et Elie Lacaillade, 444 rue Common, contient le plus bel assortiment de voitures et chevaux, selles pour mariages et pour baptême à meilleur marché de Lawrence, ainsi que voitures doubles et simples, les meilleures de la ville et aux plus bas prix. M. P. Côté, qui a la direction de l'établissement se fera un plaisir de satisfaire tous les canadiens qui viendront l'encourager.

C. & E. LACAILLADE,
444 rue Common

Durant les chaleurs de l'été beaucoup de ménagères préfèrent acheter les pâtisseries chez les pâtissiers que de les faire elles-mêmes; nous leur conseillons de visiter l'établissement de Morin & Frechette, rue Hampshire; c'est un des mieux tenus de la ville et vous y trouverez tout ce qu'il vous faut en fait de pain et pâtisseries de toutes sortes, crème glacée, bonbons, soda, etc., etc. N'oubliez pas non plus que ces messieurs tiennent aussi une épicerie et une boucherie de première classe.

Le Dr J.D. Delisle, qui a passé l'année dernière dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, du nez, (tel que le catarrhe) de la gorge, des oreilles et de la vessie, et pour donner plus de satisfaction à ses clients, le Dr Delisle ne s'occupera que des maladies ci-haut mentionnées. Bureau, No 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover, Lowell, Mass, Consultations, de 2 à 4 et 7 à 8 p. m. Residence, 420 rue Fletcher

Excursion au Canada.

Il y aura une excursion au Canada pour Montréal ou Québec le 5 septembre prochain, par les chemins de fer du Grand Tronc et du Maine Central. Billets 10 $ pour un mois. Prix, $10 50 Pour informations s'adresser à la pharmacie Viger, 66, rue Hampshire.

Déces.

Cécile Deslauriers, épouse de Cléophas Côté, est décédée à l'âge de 45 ans et 10 mois.

Bertha, fille d'Olivier Lambert, est décédée à l'âge de 4 mois.

M. S. Dubé avait la charge de ces enterrements.

Louis, enfant de Paul Marquis, à l'âge de 8 mois et 14 jours.

Marie, enfant de Joseph Côté, à l'âge de 1 jour.

Belsimire Bourassa, épouse d'Adelard Picard, âgée de 25 ans et 4 mois.

M. Azarie Choquette avait la charge de ces enterrements.

Necrologie.

Mercredi dernier le 14 août à Salem, Mass.

La faux impitoyable trancha le fil de la trop courte existence d'une personne à chère bien des cœurs. Dlle Elmire Leblanc, fille aînée de M. Joseph Leblanc. Cette fille tant aimée de ces bons parents a enduré avec patience une maladie de plus de huit mois. A peine a-t-elle vu paraître le jour qu'il lui a fallu dire adieu à tous ceux et toutes celles qui l'aimaient car elle avait su faire naître dans bien des cœurs l'amitié et la sympathie, chose qui a été prouvée le jour des funérailles par l'assistance nombreuse à l'église de parents et d'amis.

Parents bien aimés, vous pleurez le bonheur d'une fille chérie! Regardez en haut et là vous trouverez la consolation Pensez que dans très peu de temps, car le temps est très court, vous rejoindrez celle que vous pleurez aujourd'hui. Dieu en vous arrachant cette enfant a voulu vous rapprocher plus près de lui. Donc, consolez-vous en pensant qu'un jour vous irez la trouver au ciel.

Avec les condoléances de
MARIA.

Lawrence

Haverhill

LE COURRIER est en vente aux endroits suivants:

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

Rien n'est beau que le vrai. La grande vérité du jour est que la Royal Cream est la meilleure lotion connue pour enlever les boutons, les taches de rousseur, le "masque" et toutes les affections de la peau. En vente chez tous les pharmaciens, 75 cents la bouteille.

Gros Orage a Haverhill.

Haverhill, 18 août—Un gros orage, accompagné de tonnerre et d'éclairs, s'est abattu sur cette ville cette après-midi. La pluie tombait par torrents.

A East Haverhill deux magnifiques vaches ont été tuées par le tonnerre.

Beaucoup de dommages ont été causés aux chemins.

A Vendre a Lowell.

Un superbe étal de boucher et un beau stock d'épiceries; aussi chevaux, voitures et fournitures de magasin de première classe. Bon local. S'adresser à
A. GAUTHIER,
Bureau de l'ETOILE.

Exposition Agricole.

Un événement, très ancien, mais en même temps absolument recommandable, c'est une exposition agricole. Celle qui va avoir lieu cette année à Portland, Me, les 27, 28, 29, 30 et 31 août va attirer beaucoup de monde et obtiendra un grand succès, surpassant celles des années passées, si le travail signifie quelque chose.

Une exposition complète de tout ce qui est intéressant dans l'ordre horticultural et agricole aura lieu, ainsi qu'une exposition des plus beaux animaux qu'il y ait.

De plus il y aura des courses auquelles prendront part plus de 300 chevaux trotteurs, luttant pour des prix évalués à $8,000.

Une autre attraction intéressante sera le "North Atlantic Squadron," qui en lui-même vaut le prix d'admission. Il y aura aussi des concerts par de fameuses fanfares. des parades de voitures remplies de fleurs, et le soir le ciel sera illuminé par de superbes projections pyrotechniques.

Le chemin de fer Boston & Maine a fait tout en son possible pour que cette exposition réussisse; il a mis presqu'à toutes les stations des billets de passage grandement réduits pour Portland, qui en même temps donneront le droit d'entrer sur les terrains. Ces billets sont bons pour partir du 26 au 31 août inclusivement, et le retour ne peut se faire que le 2 septembre si on le désire. Ceux qui voudront passer un jour ou deux à Old Orchard ou autres places d'eau des environs, pourront le faire.

Pendant cette exposition des trains spéciaux circuleront et toutes informations pourront être obtenues des agents de chemin de fer ou des afficheurs.

Lowell

Son Honneur le maire Courtney est parti mardi pour une courte vacance à Old Orchard.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les..

Nous avons eu le plaisir aujourd'hui d'avoir la visite d'un ancien ami de Manchester, N.H., M. l'avocat Aimé E. Boisvert.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Nous lisons dans la *Patrie* de Montréal de mercredi: "M. C. H. Parthenais, de la maison Parthenais Frères, de Lowell, Mass., est en cette ville par affaires."

La rumeur nous apprend que notre entrepreneur bien connu, M. A. Bibeault, et M. John Vincent doivent construire un gros édifice de 16 logis sur la rue Ford, en arrière de l'édifice Bibeault, rue Moody. En avant, les Canadiens!

Les Arméniens de cette ville parlent d'avoir une parade le 7 septembre, pour attirer l'attention sur les massacres d'Arménie. Une attraction de cette parade sera un corbillard contenant un cercueil ouvert contenant une statue de jeune fille avec une dague dans le cœur.

Un homme et un garçon, pieds nus, ont dupé les gens de Haverhill samedi soir. Ils prétendirent qu'ils avaient passé au feu à Lowell et qu'ils s'en allaient à Saccarappa, Me., pour y trouver de l'ouvrage. Plusieurs personnes charitables crurent leur histoire et leur firent la charité.

Harrison Hoadley, un épicier de Navy Yard, est disparu depuis quelque temps. Le 10, il quitta son magasin, disant qu'il s'en venait à Lowell pour acheter un cheval. Il n'a pas été revu depuis. Hier, le shérif Stiles mit un gardien dans ce magasin, agissant au nom des créanciers. Des difficultés financières expliquent, dit on, cette disparition.

Le Club Fremont.

Ce club aura une assemblée très importante le 29 courant, au No. 42 Equitable Building, à Boston Tous les membres sont instamment priés d'être présents.

Un Bonnet.

Dans notre récent article "Les Jaloux," à propos de la fête canadienne de Crescent Park, nous avons confectionné un bonnet que l'*Espérance* de Central Falls se pose sur la tête comme s'il lui avait été destiné.

Allons, confrère, enlevez ce couvre-chef!

LE NOUVEAU NOVICIAT

Que les RR. PP. Oblats font Construire a Tewksbury.

Les RR. PP. Oblats sont à faire construire à Tewksbury un splendide édifice pour remplacer le noviciat qui a été la proie des flammes l'hiver dernier.

Quand les Etats-Unis devinrent une province de l'Ordre des Oblats il y a une dizaine d'années, il fut décidé de construire un noviciat à Tewksbury. Or, comme l'Ordre des Oblats en était encore à ses débuts en ce pays, un noviciat de dimensions très restreintes fut construit. Ces dernières années, il ne suffisait plus tant les novices étaient nombreux et l'on projetait de l'agrandir. Le feu s'est chargé de l'anéantir, et sur ses ruines va s'élever un autre noviciat qui sera suffisamment considérable pour plusieurs années à venir.

Le terrain sur lequel on reconstruit est à 40 pieds en arrière de l'ancien noviciat, ce qui l'éloigne joliment de la voie publique. Cette construction est en brique et sera à quatre étages, sans compter un vaste sous-sol pouvant facilement compter pour un étage.

Le corps de logis principal a 75 pieds de longueur et 48 pieds de largeur. L'aile construite a juste 40 pieds carrés et aura un étage de moins. A droite on construira une autre aile de même dimension.

La maçonnerie, les travaux en brique sont sous la direction de M. Joseph Jalbert; les travaux en bois, les décorations de l'intérieur sont une besogne dont M. Pascal Harnois s'est chargé.

Ce sera, une fois terminée, une imposante construction ayant un superbe entourage. La communauté des Oblats possède à Tewksbury environ 70 acres de terrain

Un Systeme d'Espionnage.

Les facteurs de ce pays sont les victimes d'un système d'espionnage inaugurâ par l'assistant-maître de poste général Jones. Dans plusieurs villes, notamment Worcester, plusieurs facteurs ont été renvoyés pour des offenses triviales. A Lowell, les espions n'ont pu faire renvoyer aucun facteur.

A la prochaine convention des facteurs à Philadelphie, on va s'occuper de cette affaire et tâcher d'attirer l'attention du congrès sur ce système d'espionnage. Une enquête va probablement s'ensuivre.

Il paraîtrait que les espions sont trop empressés de porter plainte contre les facteurs, et que de nombreux abus ont été commis.

"La Semaine des Marchands."

C. L. Knapp, le trésorier du comité des finances pour la "Semaine des Marchands" a reçu les premières contributions hier.

Voici la liste:

H. C. Church & Son, $25; C. B. Coburn & Co., $100; George E. Putnam, $25; Geo. L. Lawton et A. E. O'Heir & Co, montant non spécifié.

Salem

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants:

P. J. Donovan 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.
Calixte Rousseau, 47 rue Harbor.

Il Fait Pitié.

Pauvre J. B. Rouillard! Pauvre *Aigle* de Salem! Ne pouvant planer dans les airs, il patauge. Il est dans son élément. Mécontent de la réunion canadienne française à Crescent Park, sans doute on avait ignoré maître Rouillard, de là sa jalousie.

Il a tempêté contre l'*Indépendant*, contre M. Dubuque, il a tempêté contre l'ETOILE, et s'est crime contre notre directeur. Il a été encore plus loin: la semaine dernière, il a insulté le Rév. M. Gadoury, et lui décoche le trait suivant: "Les journaux américains annoncent que M. le curé "Gadoury a fait un 'after dinner speech.' Nous le laissons "déguster toute la gloire qui en "découle."

Cela explique l'attitude de M. J. B. R., il voit sa petite feuille, pitoyable rejeton de l'*Union Continentale* à **200,000** de circulation, complètement ignorée de toute la presse canadienne-française des Etats-Unis et du Canada, il voit les belles sociétés St. Jean-Baptiste et St. Joseph de Salem, refuser d'insérer, pour aucune considération, l'élection régulière de ses officiers dans les colonnes de son journal, en vérité, c'est assez pour déconcerter un homme de *pluck*.

Un conseil, M. J. B. R., bornez vos ambitions à votre Kikéri, c'est le triste sort qui vous est réservé parmi la classe intelligente de vos compatriotes.

Hyménée.

Lundi dernier, le 12 courant, M. Philippe Bélanger, marchand épicier, conduisait à l'autel, Mlle Malvina Pelletier, l'aînée des demoiselles de M. Pierre Pelletier, de Castle Hill. Le mariage a eu lieu à 8 heures, à l'église paroissiale. La bénédiction nuptiale a été donnée par le Rév. curé Gadoury. Une grande messe fut chantée par le chœur des Enfants de Marie dont Mlle Pelletier fait partie. La marche en entrant à l'église fut ouverte par M. Pelletier, accompagné de sa demoiselle, et M. Bélanger accompagné de M. E L'éveillé. Les garçons d'honneur étaient: MM. N. Gagnon, A. Pelletier, W. Bélanger et A. Thibodeau; les demoiselles d'honneur: Melles Evana Bélanger, sœur du marié, L. Trent, A. Ouellette et E. Ménard. L'église avait un air de gaieté et plus de 100 personnes assistaient à cette imposante cérémonie. Après l'office on se rendit chez M. Bélanger et un somptueux repas fut servi. Les santés furent arrosées d'un délicieux champagne et des discours furent prononcés par les messieurs suivants: P. Pelletier, N. Gagnon, W. Bélanger et le notaire A. Pelletier.

Le soir il y eut réception chez M. Pierre Pelletier, père de la mariée. Les heureux époux ont reçu un grand nombre de très jolis cadeaux. L'espace nous manque aujourd'hui pour en donner un compte rendu.

UN AMI.

Le SPINDLE Est le meilleur Cigare de **5c.**
Que vous puissiez acheter. Fabriqué avec du pur Havane. Par **Flood.**

AFFREUSEMENT BATTU.

THOMAS PAGE AUX PORTES DU TOMBEAU.

Un Homme Vole, Puis Maltraite par les Voleurs.

Nashua, N. H., 21—La police de cette ville s'occupe d'une affaire très grave.

Un nommé Thomas Pagé a été affreusement battu et il est en danger de mort à Litchfield, un village à six milles de cette ville.

Aujourd'dhui un nommé John Fergerson, employé chez Marchall, loueur d'attelages, a été arrêté sous l'accusation de vol, et on suppose qu'il est un de ceux qui ont assailli Pagé.

Ce dernier, qui est un citoyen de Litchfield, vint en cette ville le 3 juillet et le soir il rencontra Fergerson dans une buvette. Ils étaient ivres tous les deux, et le commis leur refusa à boire.

Fergerson n'avait pas d'argent. Il dit qu'il allait emmener Pagé faire une promenade en voiture, et les deux hommes furent absents pendant une heure. Ensuite ils revinrent à la buvette, et Pagé demanda à boire. Fergerson dit: "C'est bon, c'est moi qui vais payer. Alors il tira de sa poche un billet de banque de cinq dollars.

Pendant la soirée, Pagé se fit voler sa montre d'argent et $53

Le 13 juillet, Pagé revint à Nashua et visita de nouveau les buvettes. Tandis qu'il était dans une d'elles, il s'écria, en montrant du doigt, un homme qui n'était autre que Fergerson: "Voilà l'homme qui m'a volé."

Fergerson se jeta alors sur Pagé, le renversa d'un maître coup de poing et le frappa à coups de pied.

A une heure avancée cette nuit-là, M. Barton, qui demeure dans la maison voisine de celle de Pagé à Litchfield fut éveillé par les hurlements d'un chien dans le petit bois près de sa demeure. Il se leva et alla voir. Le chien avait tout simplement découvert l'attelage de Pagé dans le bois, et au fond de la voiture fut trouvé le corps rigide et sanglant du pauvre Pagé qui était sans connaissance.

Barton conduisit le cheval par la bride jusqu'à sa maison, prit le corps sur ses épaules et le transporta chez lui. Après avoir déshabille la victime, on trouva que le corps était noir et bleu là où les assaillants avaient frappé.

Plus tard Pagé reprit connaissance et depuis ce temps là il garde le lit.

Son médecin, le Dr N. J. Woodward de cette ville, ne croit pas qu'il passe la nuit.

Pagé a déclaré que Fergerson, après l'avoir assailli, l'avait, aidé de quelques compagnons, placé dans sa voiture et conduit dans le bois où on l'avait laissé, pour faire croire qu'il avait été battu en revenant de la ville.

Fergerson nie avoir commis l'attentat.

AU TOMBEAU DE MERCIER

Une Femme a Volé des Fleurs.

Montréal, 21 août—Respect aux tombeaux!

Ce matin une femme du nom de Elizabeth Brown a été arrêtée au cimetière de la Côte des Neiges pour avoir volé des fleurs qui avaient été déposées tout récemment par des mains amies à la porte du caveau où repose l'ancien premier ministre Honoré Mercier.

L'accusée s'est avouée coupable et a été condamnée à $5 d'amende ou 15 jours de prison.

L'AFFAIRE DEMERS.

Les Docteurs Johnston et Villeneuve Font des Experiences,

Montréal, 21 août.—MM. Wyatt Johnston et Villeneuve, médecins experts, ont fait, ces jours derniers, des expériences pour tâcher d'apporter de nouvelles lumières dans l'affaire Demers. Comme il est d'un grand intérêt de connaître l'heure où la mort de Mme Demers a eu lieu, les médecins expérimentent, à la morgue, sur les chiens qu'ils mettent à mort en les perçant à la gorge à coups de couteau, à quel temps se produit la rigidité cadavérique. Quant à leurs résultats, M. Johnston refuse complètement de les donner. Cependant l'on croit que les spécialistes attachent beaucoup d'importance à ces expériences auxquelles on semble apporter une attention extraordinaire.

MINNIE WILLIAMS

A-t-ell Reellement Envoye le Telegramme.

Providence, R. I., 21 — Les détectives de cette ville sont portés à douter de l'authenticité du télégramme supposé avoir été envoyé d'ici par Minnie Williams.

Ils croient que c'est l'œuvre d'un farceur.

Les personnes de Providence qui sont connues comme ayant eu des relations avec Holmes ont été vues par les détectives; elles prétendent n'avoir jamais connu Minnie Williams et n'ont eu aucune connaissance du télégramme envoyé à l'avocat de Holmes.

En attendant, le télégramme initial, celui qui a été écrit et signé par "Minnie Williams", reste en la possession de la Western Union Company qui refuse de la laisser voir à quiconque ce soit. On ne peut donc pas en comparer l'écriture avec celle de la vraie Minnie Williams.

HORRIBLE.

UNE FEMME EMPRISONNEE DANS UN GRENIER.

Elle Vivait dans ce Lieu Depuis Quinze Ans.

New Haven, Conn, 21 août—L'agent Preston de l'"Associated Charities", de cette ville et l'agent Thaall de la "Humane Society," viennent de découvrir qu'une femme vivait dans un grenier depuis quinze ans.

Cette femme est Mde Rosa Dinsle, la belle-sœur d'Ernest Moeller, de la rue Goffe. Quand elle fut découverte par les agents, elle ne portait aucun vêtement; le grenier où elle demeurait de nuis si longtemps ne contenait pas de meuble, et à peine la lumière du jour y pénétrait.

Le père de Mde Dinsle qui est veuve mourut il y a quinze ans et lui laissa $15,000. Son beau-frère fut nommé exécuteur testamentaire. Elle était malade dans le temps et ne passait pas pour avoir toute sa raison.

Les parents la mirent dans le grenier et ne lui donnèrent, dit-on, pendant quinze ans, qu'un peu de nourriture chaque jour, juste assez pour ne pas mourir de faim.

La pauvre femme, qui n'avait pas assez d'esprit pour se révolter resta dans son grenier sans murmurer.

Une enquête va avoir lieu, et les voisins disent qu'ils ont eu connaissance de choses révoltantes.

Mariage Fin-de-Siecle.

Chicago, 21 août.—Deux jeunes gens ou deux jeunes filles, on ne put le savoir à première vue, entrèrent hier dans les bureaux du greffier du comt, M. Knopf, après avoir laissé à la porte leurs bicycle.

Ils s'adressèrent au commis Salmonson pour obtenir un permis de mariage. Ils dirent se nommer respectivement M. George W. Clark, âgé de 21 ans, et Mlle Eva Mac Christin, âgée de 19 ans.

Ils portaient chacun un costume de bicycliste qui ne les différençait pas beaucoup l'un de l'autre.

Ayant obtenu leur permis de mariage, ils allèrent trouver un juge de paix qui les maria. Le long de la route, ils avaient été rejoints par une jeune dame en "bloomers" qui fut leur fille d'honneur.

Après la cérémonie, ils montèrent en bicycle et ne tardèrent pas à disparaître.

Petites Nouvelles.

—Une dépêche de Mt Washington, dans le New Hampshire, nous apprend qu'il y fait grand froid et qu'il y a même neigé.

—Le général Benjamin Harrison a fêté avant-hier le soixante-deuxième anniversaire de sa naissance. La fête a été bien simple: l'ex-président a passé la journée à pêcher et à chasser

—Un nommé Robert Tarr, de Malden, vient d'être arrêté pour avoir outragé la petite fille de son voisin qui n'a que dix ans. Tarr était un citoyen en vue; c'est l'ancien chef de police de Gloucester. Où la passsion peut pousser un homme!

—Les dangers de l'eau.

Un petit yacht à vapeur de plaisance, le "Ruy Brothers," la propriété de Burley Brothers, de Buffalo (New York) contenant treize passagers et un équipage de trois personnes, a coulé à fond, hier soir, près d'un phare. Six personnes ont perdu la vie. Le vent était fort et a fait chavirer l'embarcation. Les passagers survivants ont été sauvés par un remorqueur passant dans les environs.

—Quelque chose touchant l'affaire Carbonneau-Bousquet de Montréal.

L'enquête, qui devait commencer mardi après-midi, a été ajournée à mercredi après-midi et à trois heures, hier, seul, M. Carbonneau, était rendu au palais de justice. Des efforts considérables se font évidemment pour étouffer cette affaire qui prend pourtant aux yeux du public et du commerce les proportions d'un véritable scandale.

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi à faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu à peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,
WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants: — N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants: — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin Oscar Courteau, Dr J. G. Burque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants: — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

TERRIBLE ACCIDENT.

LE PETIT MILOT TOMBE D'UNE HAUTEUR DE 42 PIEDS.

Son Petit Frere s'est Casse un Jambes dans une Pareille Chute.

Lowell, Mass., 21 août '95.—Hier après-midi, un enfant de 10 ans, du nom d'Albert Milot, fils de M. Prospère Milot, qui tient une maison de pension au No. 16 rue Race, était à jouer avec de petits compagnons et en voulant fuir un autre petit garçon qui courait après lui, il monta sur le toit de la maison de son père, qui a 42 pieds de hauteur, et lorsqu'il fut rendu en haut, il perdit l'équilibre et tomba sur le pavé de la cour. Heureusement qu'il s'accrocha en passant dans des cordes à linge, car il se serait certainement tué sur le coup.

L'enfant porte une blessure à la tête, sur la tempe droite, et le Dr Rochette, qui a le blessé sous ses soins, croit qu'il a quelque chose de brisé dans la hanche gauche.

Le médecin a dû faire neuf points de suture pour clore l'entaille qu'il a au front.

Le R. P. Sirois, qui avait été appelé, assista le Dr. Rochette dans cette opération délicate.

Aujourd'hui l'enfant semble reposer confortablement.

Le 17 mars dernier, un frère du petit blessé est tombé à la même place et de la même manière, se cassant une jambe et s'enfonçant deux côtes.

FATALE EXPLOSION.

UN MECANICIEN PERD LA VIE A NEW BEDFORD.

Des Fragments de Chaudiere Volent a Plusieurs Cents Pieds.

New Bedford, 20 août.—Une terrible explosion de chaudière s'est produite vers les quatre heures, cette après-midi, à la New Bedford Machine Shop, sur la rue South Water.

Les suites ont été la mort de Peter J. Healy qui agissait temporairement comme mécanicien.

L'édifice, qui n'avait qu'un étage, a été complètement démoli, et des fragments de la chaudière ont été projetés jusqu'à 400 ou 500 pieds plus loin.

Le côté ouest de la chaudière a passé à travers la fenêtre pour pénétrer dans l'usine principale, brisant les murs et les planchers.

Peter Healy fut atteint par les débris; il eut une jambe et un bras brisés. La partie supérieure de son corps a été affreusement échaudée. Il est mort à l'hôpital un peu plus tard.

Charles Padelford a été lancé à travers la pièce de l'usine, puis par une porte, et il vint tomber sur le trottoir au dessous, échappant miraculeusement à la mort. Il s'est démis un pied, voilà tout.

On ignore la cause de la catastrophe. On croit que la chaudière était trop vieille et que Healy ne savait pas en prendre soin.

Louis Alexander,
Tailleur Importateur,
65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis,

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition

Lisez l'ETOILE.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, [illegible] CRISTAL, QUINCAILLERIES ET FERBLANTERIES,
Et [illegible]

Au No 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra [illegible] le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,
523 RUE ESSEX.

EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

D. THEBERGE
164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de
BOIS et de CHARRON
DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND
188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servir avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

Quand vous Peinturez vos Edifices, employez le

B. K. & Co's,

Une Peinture de maison préparée pure, et pour les planchers employez les

Peintures U. S. N. Dick,

Sèchent en une nuit et restent dans cet état. Venez demander nos cartes de couleurs.

Vendues seulement par

C. B Coburn & Co.
35, 39, 41 Rue Market.

L'orchestre Orion.
(Dit Champagne)

Désire informer le public qu'il est comme d'habitude à sa disposition pour lui fournir de la musique, de un à dix morceaux, pour toutes circonstances, telles que parties, pique-niques, etc. N. B.—Leçons de violon, clarinet, et autres instruments de cuivre.

No. 472 rue Moody et 772 rue Merrimack.

FEUILLETON
No. 5

—— LES ——

Lendemains du Crime

GRAND ROMAN A SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE.

PREMIERE PARTIE.

LA CROIX NOIRE.

V

(*Suite.*)

—Comment cela?

—Je n'étais pas plus coupable qu'une autre. Je l'étais moins peut-être, mais voilà que la supérieure me prend à pard. C'est une grande femme sèche, avec un nez ressemblant à un bec de perroquet, des yeux qui louchent par moments. Elle avait une figure si étrange en me faisant des remontrances que le fou rire s'empara de moi. Elle me fixa d'un air sévère :—De quoi riez-vous, mademoiselle? C'est donc bien drôle ce que je dis? Et, en prononçant ces paroles,sa physionomie était si cocasse, avec son air ahuri, qu'il me fut impossible de répondre, tant le rire me secouait. Je fus mise à la porte sur-le-champ.

Pendant que la jeune fille parlait ainsi, l'œil animé, ses dents blanches découvertes par ses lèvres qui riaient, Maximilien ne la quittait pas du regard. Il l'admirait et s'extasiait. Les joues de Claire avaient le velouté d'une pêche bien mûre, ses lèvres l'éblouissant incarnat des grains de grenade. Un attrait de beau fruit prêt à être cueilli, appelant le désir, le baiser.

Et le cheval trottait toujours sur la route jaune, tout éclatante de soleil, entre les nappes de blé d'un vert sombre qui bruissaient comme une marée qui monte.

Au loin, dans une sorte d'horizon violet, les clochers de Chartres apparaissaient. Maxmilien eût voulut qu'on n'arrivât jamais, que ce voyage charmant n'eût pas de fin.

Claire se croyait orpheline. Elle savait que sa mère était morte depuis longtemps, que son père ou du moins l'homme qui, aux yeux de la loi et à ses yeux à elle, était son père, avait succombé quelques années après sa mère, à Bicêtre, où il avait été interné. Jamais elle n'avait entendu parler d'Anselme. Pour elle maintenant, le seul homme qui s'occupât d'elle, qui eût pour elle quelque affection, était l'homme qui avait payé sa pension, qui se trouvait à ce moment tout près d'elle et qu'elle avait vu la veille pour la première fois. A quel titre cet homme prenait-il soin d'elle? Elle l'ignorait, mais elle éprouvait pour lui dans le fond de son cœur une gratitude infinie. Quand elle l'avait vu la veille, elle avait été prise d'une émotion intense. Elle s'était imaginée qu'elle allait se trouver en présence d'un vieillard sévère, et elle avait vu dans son bienfaiteur un homme encore jeune, très beau, dont le regard semblait la fixer avec une bienveillance infinie, et manitenant, quand il l'interrogeait, elle se sentait toute tremblante et toute confuse.

Mme Châteauroux avait fait à la jeune fille une désagréable impression, mais Maximilen lui avait paru très bon, et la reconnaissance qu'elle éprouvait pour lui s'augmentait, depuis qu'elle le connaissait d'un sentiment qu'elle ne s'expliquait pas encore bien elle-même, mais qui emplissait de douceur tout son être. C'est pour cela qu'elle était ce matin-là si gaie et que le paysage lui paraissait si plein de lumière.

Cependant, de la brume violalée, les clochers et les maisons sortaient peu à peu, toutes blanches dans le soleil.

Claire les aperçut et demanda :

— C'est Chartres?

—Oui.

—Nous n'avons pas mis longtemps.

—Non. Risette trotte bien.

—Elle s'appelle Risette, votre jument?

—Oui.

—C'est un joli nom, Risette, un nom qui m'aurait convenu.

—Claire, ce nom vous convient bien aussi. Il est lumineux comme vos yeux.

La jeune fille rougit et ne répendit pas, mais un frisson courut en elle, faisant frémir sa chair.

On entrait dans Chartres. Les premières maisons étaient basses, toutes grises, d'un aspect désolé et triste. Le tilbury oscillait, cahoté, sur un pavé inégal. Puis que à peu, les voies s'élargirent, les maisons s'élevèrent. On vit éclater dans la grisaille des murs les tons clairs des vitrines de magasins, des lettres dorées, des glaces, des étoffes. Claire trouva Chartres gai. La cathédrale lui parut imposante, superbe.

—Il me semble que je me plairai ici, dit-elle.

Il y avait un peu de mouvement dans les rues, puis le soleil mettait sur toute chose son rayonnement et sa gaieté.

La voiture s'arrêta rue du Blé, devant une auberge, de bonne apparence.

—Nous allons déjeuner là, dit Maximilien, puis j'irai vous présenter à vos nouveaux patrons.

—Je ferai ce que vous voudrez, fit la jeune fille.

Et d'un pied léger elle sauta à terre.

Un garçon était venu prendre la bride du cheval... et il le déharnacha pour le mettre à l'écurie, pendant que Maximilien entrait dans l'auberge, suivi de Claire, et commandait un confortable déjeuner.

Le repas fut très gai, Claire trouvait tout bon, tout charmant. Tout cela était si nouveau pour elle, la nouriture, ce qu'elle voyait, tous ces visages nouveaux, inconnus, qui se succédaient, allant et venant dans la grande salle de l'auberge, une des plus fréquentées de Chartres. Puis elle se sentait heureuse sans savoir pourquoi d'être auprès de Maximilien. Vers la fin du repas, en présence d'un personnage qui venait de se montrer dans l'embrasure de la porte, la jeune fille fut prise de son fou rire, ce bon rire qui la secouait tout entière, qui était contagieux et qui semait la gaieté autour d'elle.

Maximilien s'en délectait.

—Comme c'est agréable! murmura-t-il, de déjeuner avec vous!

—Vous trouvez?

Et le mari de Fernande soupira.

—Ah! si j'étais libre!

—Vous m'inviteriez souvent?

—Oui, très souvent... tous les jours, si je le pouvais.

—Vous vous lasseriez vite, dit Claire.

—Non, jamais.

—Vous dites cela...

—Je dis ce que je pense ... et du plus profond de mon cœur.

La jeune fille leva les yeux, et ses regards rencontrèrent ceux de Maximilien... une rougeur s'étendit sur leurs joues à tous les deux, et leurs yeux se baissèrent sans un mot.

Il y eut un long silence, Maximilien regarda l'heure.

—Une heure! fit-il. Déjà.

Il avait promis à sa femme d'être de retour à la Gerbaudière à trois heures au plus tard.

Il se leva.

—Il est temps, dit-il, d'aller là-bas.

—Je suis à vos ordres,fit Claire, qui s'était levée aussi.

Maximilien paya ce qu'il devait, commanda d'atteler son cheval pour deux heures et demie et sortit avec Claire.

La maison où Maximilien conduisait la jeune fille n'était pas fort éloignée de l'auberge. En quelques minutes ils y furent arrivés. C'était un grand magasin, un des plus importants de Chartres. Le patron était absent. Il n'avait pas encore fini de dîner. Un garçon se détacha pour aller le prévenir, et en attendant Maximilien et Claire s'assirent sur des chaises que les employées leur avaient avancées. La jeune fille regardait autour d'elle avec curiosité. Il y avait dans le magasin un grand va-et-vient de clientes et d'employées, un va-et-vient qui n'était guère comparable à ceux des magasins de Paris. Elle pensa qu'elle ne s'ennuierait pas dans ce mouvement. Elle leur trouvait un air déluré que n'avaient pas ses compagnes de la pension. Leur physionomie lui plaisait davantage, car elle avait moins d'hypocrisie. Le magasin était vaste, encombré de marchandises, éclairé à cette heure par le plein soleil, contre lequel on avait déployé tous les stores de la maison, des stores en toile grise rayée de rouge, qui claquaient au vent comme une voile de bateau le long d'un mât. Tout était riant. Tout paraissait vivre. On regardait avec curiosité Maximilien et Claire surtout, et on semblait se demander qui ils étaient, et ce qui les amenait, car ils ne venaient pas pour acheter et ils connaissaient le patron. Tout à coup un mouvement se produisit. C'était le patron qui entrait.

VI

Le propriétaire du magasin des "Trois-Grâces." M. Ribaudeau, était un homme de haute taille, épais et puissant, avec des rouleaux de graisse au menton et au cou, d'une rougeur apoplectique, avec une barbe rare, taillée très court. Il avait la démarche pesante, les mouvements lourds. C'était une des meilleures fourchettes de Chartres, et il ne restait jamais moins de deux heures à table. Il arriva en soufflant, tout illuminé par la chaleur du repas, avec des pointes de sueur au front.

En apercevant Maximilien, il lui tendit d'un geste cordial sa main large, tout en jetant sur Claire, très intimidée, un regard oblique.

—Ah! c'est? fit-il.— Comment va?

—Très bien. Je viens te demander un service.

—Parle!

—Permets-moi d'abord de te présenter.

Il désigna Claire qui devint très rouge, et il continua :

— Mademoiselle Claire Monnier.

L'homme s'inclina.

—Mademoiselle.

Et la jeune fille, qui se serait enfoncée sous terre, tant la timidité la tenait, s'inclina machinalement.

M. Ribaudeau les entraîna tous les deux.

—Passons dans mon cabinet. Nous serons mieux pour causer.

Et il emmena le protecteur et la protégée dans une pièce située à droite, meublée en bureau, et où il se tenait quand il était dans le magasin. Là, il offrit un siège à Claire, un autre à Maximilien, s'assit lui-même, puis, s'adressant au visiteur :

—Maintenant, mon ami, je t'écoute. Mais sois persuadé d'avance que je suis tout disposé à t'être agréable.

—C'est au sujet de mademoiselle, commença Maximilien, qui se sentait un peu embarrassé. Mademoiselle, qui est la fille d'un très honnête homme que j'ai connu, est aujourd'hui sans fortune, sans position, et désirerait trouver un emploi qui lui permit de vivre.

—C'est fort honorable, mademoiselle, fit le propriétaire des "Trois Grâces," ne quittant pas des yeux la jeune fille qui se tenait la tête baissée, avec une brûlure aux pommettes,en proie à un trouble extrême.

—Or, poursuivit Maximilien, comme le père de mademoiselle m'a chargé de veiller sur elle,—devoir auquel je ne faillirai pas,—ajouta d'un ton un peu solennel le mari de Fernande.

M. Ribaudeau l'interrompit pour demander :

—Le père de mademoiselle est mort?

Maximilien hésita.

Il n'en savait rien, mais il ne pouvait pas parler d'Anselme. Le père de Claire, pour tout le monde, était M. Monnier, et M. Monnier était mort.

Il dit :

—Oui, il est mort, il y a plusieurs années, sa mère aussi. Mademoiselle est seule au monde, sans autre appui que le mien, car je lui suis très dévoué, appuya Maximilien avec une émotion dans la voix dont il n'avait pu se défendre.

Claire en avait été frappée et était devenue plus rouge encore.

M. Ribaudeau parut ne pas l'avoir remarqué. Il demanda :

—Et tu voudrais que je prisse mademoiselle chez moi?

—Si c'était possibls.

—Tout est possible, quand il s'agit de te faire plaisir.

—Tu es trop aimable.

—D'ailleurs, ajouta le commerçant, mademoiselle est assez jolie pour se recommander d'elle-même. Mon magasin a pour enseigne : "Aux Trois-Grâces". Elle sera une des grâces, et la première.

Claire baissa la tête davantage, plus écarlate, et plus intimidée que jamais.

M. Ribaudeau, reprenant le ton de l'homme d'affaire, poursuivit :

—Quel emploi mademoiselle veut-elle occuper? A-t elle travaillé déjà?

—Pas encore. Elle sort de pension.

—Elle sait bien écrire, bien calculer?

—Oh! très bien. Elle était une des premières.

—Je puis la mettre aux écritures. C'est ce qui lui conviendra le mieux. N'est-ce pas, mademoiselle?

Devant cette interpellation directe, Claire releva la tête :

—Oui, monsieur, dit-elle. Je ferai ce que vous désirerez.

Le commerçant se leva. Il s'approcha de Claire, lui donna sur la joue une petite tape familière, et dit :

—C'est entendu, mon enfant. A partir de ce moment vous faites partie de la maison. Nous nous entendrons plus tard pour les conditions, quand j'aurai vu ce que vous savez faire. Allez à la caisse. Vous y trouverez la première comptable, Mme Brunet. Vous retiendrez ce nom? Vous lui direz de ma part de vous mettre au courant. Du reste, je vais la voir. Allez, mon enfant.

Claire sortit.

Avant de franchir la porte, elle se retourna pour jeter à Maximilien un regard où il y avait de la reconnaissance et du remerciement peut-être de l'amour, et quand elle fut dehors, M. Ribaudeau alla à son ami :

—Ah! gaillard, dit-il, tu as du flair, toi. Où as-tu pris ce morceau-là? Un vrai morceau de roi. Elle est charmante. Elle a des yeux, une bouche.

—Oui, dit Maximilien, elle est très jolie, mais ce n'est pas ce que tu crois. Claire Monnier est une honnête fille.

—Elle est honnête encore peut-être, mais de la façon dont tu la reluques.

—Moi!

—Du reste, elle n'est pas insensible non plus.

Maximilien eut un mouvement violent.

—Comment! s'écria-t-il, qui te fait croire?

—Si tu t'imagines que ça ne se voit pas. Sans avoir l'air même de te regarder, elle te mangeait des yeux.

—Tu crois?

—J'en suis sûr.

—Pourtant, je te jure, il n'y a rien eu. Je ne lui ai pas parlé, je l'ai aperçue hier pour la première fois, quand on l'a ramenée de sa pension. Avant, je m'occupais d'elle, mais je n'avais jamais pensé même à la voir. Et il n'y a rien entre nous, rien.

—Rien que de l'amour qui naît, dit le commerçant en riant.

Puis, frappant sur l'épaule de son ami.

—Tu te détends trop, mon vieux. D'ailleurs ce n'est pas défendu. Rien de plus naturel Elle est charmante.

Maximilien quitta le magasin des "Trois Grâces" absolument rêveur. Il n'avait pas osé revoir Claire et lui faire ses adieux devant tout le monde, de peur qu'on ne lût ses sentiments sur son visage.

Etait-ce donc vrai qu'il allait aimer cette jeune fille? Etait ce ainsi, en cherchant à la séduire, qu'il allait s'acquitter de l'engagement solennel qu'il avait pris devant Anselme, devant Anselme qui avait payé de son bonheur, de sa liberté, de sa vie peut-être, car le malheureux était peut être mort,,—une faute commise par lui, par lui seul? Non, non, il réagirait. Claire était sacrée pour lui. Il ne devait pas l'aimer, et pour chasser de son cœur la passion qui y naissait, il se jura de ne plus la revoir.

Il traversa les rues lentement, et regagna son auberge, trouva son cheval tout attelé qui l'attendait en piaffant dans la cour avec impatience.

Il était plus de trois heures Il sautа dans sa voiture et s'éloigna vivement de Chartres, comme si l'air de Chartres eût été mortel pour lui, puis quand il fut hors des maisons, dans la campagne qu'il avait parcourue le matin avec Claire à ses côtés, un sentiment de tristesse inouïe, inexplicable, s'empara de lui.

Elle n'était plus là! Il se reprochait de n'avoir pas assez goûté le bonheur de l'avoir près de lui, de ne l'avoir pas assez regardée, admirée, respirée, pour ainsi dire. De temps en temps, il se retournait machinalement pour voir si elle ne se trouvait pas encore à ses côtés, et il lui semblait qu'il la sentait, qu'elle lui parlait. Le parfum chaud de son corps paraissait l'envelopper, et il s'assoupissait presque dans cet engourdissement extatique, oubliant de faire marcher Risette,qui s'attardait avec délices sur le chemin bordé de champs qui verdoyaient à l'infini.

Le soleil baissait à l'horizon, et c'est à peine si Maximilien apercevait entre les arbres l'extrémité des tourelles de la Gerbaudière.

Il rêvait toujours.

A ce moment, cependant, un cri l'arracha à sa songerie.

Il leva les yeux et vit sur la route, près de la voiture, sa femme et sa fille, venues au devant de lui.

—Oh? oh! s'écria Fernande à quoi penses-tu donc.

Il parut s'éveiller tout à coup et bégaya machinalement, presque inconsciemment :

—A rien, chère amie, à rien.

—Tu devais être ici à trois heures.

—Eh bien?

—Il en est cinq.

—Cinq?

—Mais oui. Ah ça! où as-tu donc l'esprit? C'est cette petite qui te trouble ainsi les idées?

—Mais non, je t'assure. Mais le temps est si beau. On s'attarde malgré soi, et on rêve.

—Ah! bon, dit la femme non sans ironie, tu faisais de la poésie? Il fallait donc le dire.

Maximilien ne répondit pas; il avait arrêté son cheval.

Il tendit la main à sa femme et à sa fille pour les faire monter près de lui, et quelques minutes après tous les trois rentraient à la Gerbaudière.

VII

Ce qui devait arriver arriva. Au bout de quelques mois, Claire, qui n'avait jamais entendu de bonnes paroles que de Maximilien, que la reconnaissance disposait à l'amour, Claire devint l'amie de son protecteur, inconsciemment, presque sans y penser, entraînée vers lui par une sympathie qu'elle ne s'expliquait pas et dont elle n'avait pas même cherché à se défendre. La pauvre n'eut pas même de regrets de sa faute. Elle en était presque fière, croyant qu'elle devait cette soumission à l'homme qui avait pris soin d'elle et qui se montrait toujours bon pour elle. Il n'en fut pas de même de Maximilien.

Le jour où il succomba, il était tellement furieux contre lui-même qu'il se serait battu. Il déplorait sa faiblesse, et tout le long du chemin, en rentrant à la Gerbaudière, il se traita de misérable, il se rappelait le serment fait à Anselme de veiller sur sa fille, d'en faire une honnête femme. Est-ce ainsi qu'il devait tenir sa promesse envers un homme à qui il devait l'honneur, la liberté, la vie, car il n'aurait pas supporté, lui, une condamnation. Il se serait tué avant. Oh! si Anselme apprenait jamais de quelle façon il s'était acquitté de sa tâche, de ce devoir sacré pour lui! Quelle honte! Quels châtiments ne méritait-il pas! De quelle pâte molle était-il donc fait pour n'avoir pas eu la force de lutter contre cet entraînement! Il savait que Claire ne lui résisterait pas; que Claire tomberait dans ses bras quand il les lui ouvrirait. Il devinait cela à la façon dont la pauvre fille le regardait, au tremblement qui s'emparait d'elle quand il paraissait. C'était à lui d'être fort, à lui de lutter! Et il n'avait pas même essayé, il était indigne de la lumière, indigne de la vie.

Telles sont les pensées qui agitèrent Maximilien sur leur premier moment; puis peu à peu cette irritation se calma, et il ne pensa plus qu'au plaisir qui l'attendait encore. Il était ainsi fait. Caractère faible, âme égoïste, il était incapable de s'indigner longtemps contre un acte qui lui était agréable, qui lui apportait d'infinies jouissances. Il se demandait même à cette heure, s'il devait bien savoir gré à Anselme de ce qu'il avait fait pour lui. Anselme était l'obligé de son père. Il avait dû acquitter envers M. Châteauroux une dette de reconnaissance. Il n'était pas obligé pour cela de sacrifier pour lui toutes les joies de la vie. Quand l'idée du malheureux, rivé à son boulet dans les chantiers, sous le soleil cuisant de Cayenne, se présentait à lui quelques fois, il la repoussait aussitôt, car cette idée lui était pénible, venait troubler sa quiétude. Cette idée allait maintenant être accompagnée d'un remords et d'une crainte, la crainte du retour d'Anselme, surgissant pour lui demander des comptes. Mais il avait l'esprit trop léger pour s'y arrêter longtemps. Peut-être Anselme était-il mort? Il ne recevait plus de nouvelles de lui. Pour le dommage causé à Claire, il le réparerait de son mieux. Claire l'aimait. Elle était donc heureuse d'être à lui. Il allait s'occuper sérieusement d'elle, la retirer de la maison dans laquelle elle était employée. Claire ne lui paraissait pas faite pour travailler; puis plus tard, s'il devenait libre, il était homme à lui donner son nom, à tout réparer.

Voilà comment il essayait de se donner le change à lui-même, d'atténuer ses craintes, de diminuer la grandeur et les conséquences de sa faute, de s'excuser enfin à ses prepres yeux.

Pendant l'été, il avait été difficile à Maximilien de s'absenter pour aller à Chartres, mais, depuis le commencement de septembre, cela lui devenait plus aisé. Il partait le matin dans son tilbury pour la chasse et il se rendait à Chartres. Il n'en revenait pas moins le soir chargé de gibier, du gibier qu'il achetait en chemin Il avait fait quitter à Claire le magasin des "Trois Grâces" et l'avait installée dans un autre quartier de la ville, dans un petit appartement meublé coquettement. Sa femme ne se doutait de rien. A deux ou trois reprises, depuis le passage de Claire à la Gerbaudière, elle avait demandé à son mari des nouvelles de sa protégée, mais celui-ci lui avait répondu avec un air si indifférent, si détaché, il paraissait si peu s'occuper d'elle que les soupçons conçus un instant s'étaient peu à peu dissipés et Fernande ne pensait plus à Claire. Il fallut un incident pour ramener sur la jeune fille l'attention de Mme Châteauroux, que ses lectures et les nombreuses visites qu'elle recevait distrayaient de toute autre pensée.

Un jour un de ses visiteurs, au lieu de s'informer de son mari, dit :

—Je ne vous demande pas des nouvelles de M. Châteauroux. Je l'ai vu hier.

—A la chasse?

—A Chartres.

—A Chartres?

—Oui, madame.

—Vous devez faire confusion. Mon mari n'est pas allé à Chartres.

—Je vous demande pardon. Je l'ai vu. Je lui ai même parlé.

—Il m'a dit fit la femme avec stupeur, qu'il avait chassé toute la journée du côté de la ferme de Boissière.

—C'est possible, mais il est allé à Chartres.

Fernande n'insista pas, mais elle fit son profit de ce renseignement, qui lui donnait fort à penser.

Son mari allait à Chartres en cachette! Qu'est-ce que cela signifiait? Et quand Maximilien reparut le soir, semblant harrassé de fatigue, elle l'observa avec une attention méticuleuse, lui posa des questions qui le troublèrent et l'embarrassèrent, examina le gibier qu'il sortait de sa carnassière et s'étonnait de le voir si constamment heureux. Il rapportait ce jour là quatre perdreaux, six cailles et un lièvre.

Elle dit :

—Je croyais qu'il n'y avait pas beaucoup de gibier cette année Perrsonne n'en tue que toi. Tous tes amis se plaignent.

—Est-ce qu'ils savent chasser? Quand ils ont fait deux lieues dans les guérets ils sont à bout de souffle.

—Où as-tu chassé aujourd'hui?

—Toujours au même endroit

—Vers la Boissière?

—Oui.

—C'est un endroit que tu affectionnes.

—C'est celui où l'on trouve le plus de perdreaux.

Tout en examinant les pièces qui gisaient sur la table, Fernande s'étonnait que les blessures fussent devenus noires si vite, entourées d'un sang qui semblait coagulé depuis longtemps.

—Il a fait si chaud! murmura Maximilien, mal à l'aise et que cette espèce d'inquisition commençait à inquiéter.

—Dans tous les cas, conclut Fernande, tu n'as pas à te plaindre. Tu ne reviens jamais la carnassière vide, cette année.

—Jamais, c'est vrai, mais ça viendra, va, ça viendra assez vite.

Fernande n'insista pas, mais elle était fixée. Son mari la trompait, ou, s'il ne la trompait pas encore, il ne demandait qu'à la tromper. Il était temps de s'en préoccuper.

Comme Maximilien allait se retirer pour quitter son costume et son attirail de chasse, elle lui dit :

—Il y a une lettre pour toi.

—Où cela?

—Je l'ai mise sur la table de ton bureau. Une lettre de Cayenne.

Châteauroux devint très pâle.

Avant de se déshabiller, il se précipita vers la pièce, déchira fièvreusement l'enveloppe de la lettre et parcourut le contenu à la hâte. La lettre était d'Anselme. Anselme vivait. Il demandait avec instance des nouvelles de sa fille. Il était dévoré d'angoisses. Il n'avait pas écrit parce qu'il était aux fers depuis plusieurs mois. Il avait essayé de s'évader, et il avait été repris. Mais ce n'était pas une raison pour le laisser ainsi sans nouvelles. Lui avait-on écrit? Les lettres s'étaient-elles égarées? Il n'en savait rien. Il se desséchait d'anxiété, et il attendait des nouvelles au plus vite.

Maximilien se laissa tomber sur un siège, écrasé, et resta la tête dans ses mais, abîmé dans ses réflexions.

Des nouvelles! Quelles nouvelles allait-il donner? Des mensonges. Il lui fallait mentir à ce malheureux.

Jamais encore l'étendue de sa faute ne l'avait frappé à ce point.

Aux regrets qu'il avait s'ajoutaient les appréhensions les plus vives. Le crime qu'il avait commis, car c'était un véritable crime d'avoir abusé de cette enfant confiée à sa sollicitude, ce crime appelait sur sa tête les plus terribles châtiments. S'il était découvert un jour, la vengeance du père trahi serait inexorable; le ciel devait avoir horreur de lui, et sa faute abominable et lâche était de celles qui attirent sur une maison tous les malheurs. A ces terreurs s'ajoutait pour Maximilien une nouvelle crainte. Il avait trouvé à sa femme un air étrange ce soir. Elle l'avait interrogé avec une persistance singulière. Qu'est-ce que cela voulait dire? Est-ce qu'elle avait conçu des doutes tout à coup? Il l'ignorait. Il n'osait y croire, mais pourtant il en avait peur. Elle avait eu en le félicitant de son bonheur à la chasse un air railleur, narquois qui ne lui avait pas échappé, et comme il n'avait pas la conscience tranquille il en avait paru un moment tout embarrassé.

Un mot de Maximilien résume toutes ses réflexions.

Il se leva en murmurant :

—Ah! qu'on est bête!

Et pour la première fois peut-être il trembla sérieusement sur les suites possibles de ses funestes écarts.

A ce moment sa femme parut.

Elle sembla surprise de le voir là, encore en costume de chasse.

—Tu n'es pas habillé? fit-elle.

—J'y cours.

—Le dîner est servi.

—Dans cinq minutes; je te rejoins.

Il se sauva précipitamment. Il avait peur que Fernande ne remarquât l'altération de son visage et ne lui fit des questions qui l'auraient gêné.

Quand Maximilien redescendit, la figure rafraîchie, il paraissait un peu plus calme. Sa femme était déjà à table avec ses deux enfants, Jacques et Marie-Amélie.

—Nous t'attendons dit-elle.

—Voici. Je te demande pardon.

Il alla embrasser sa fille et son fils et prit à table sa place habituelle.

Pendant le dîner on parla peu, Maximilien qui avait coutume de raconter des incidents de chasse d'autant plus nombreux et plus curieux qu'ils étaient imaginaires, s'abstint cette fois, glacé par le regard que Fernande tenait rivé sur lui, et la jeune femme remarqua ce silence, qui ne fit que la confirmer dans ses soupçons.

On causa du départ prochain de Jacques pour la pension, car Jacques avait l'âge maintenant d'aller en pension... On s'entretint de Marie Amélie, dont on devait aussi se séparer bientôt. La mère resterait bien seule sans ses deux enfants.

—Je m'absenterai moins, dit le mari.

—Vas-tu à la chasse demain? demanda Fernande d'un air indifferent.

—Non, pas demain.. Je suis un peu fatigué.

—Et tu veux laisser un peu de répit au gibier, dit la femme.

Maximilien leva les yeux sur elle pour voir si elle se moquait.. Fernande paraissait très sérieuse.

Il se rassura. C'était peut-être des idées qu'il se faisait.

Le lendemain, il répondit à Anselme une lettre pleine de mensonges et dont il rougissait, honteux d'être descendu si bas.

Puis, le jour suivant, pris par sa passion, ne pouvant pas rester plus de deux jours sans voir Claire, il fit de très grand matin atteler son cheval.

Il allait à la chasse, mais à peine avait-il dépassé l'allée ombreuse qui sert d'arrivée à la Gerbaudière, que Fernande, levée en même temps que lui et qui avait observé ses mouvements, blottie derrière les rideaux de sa fenêtre, descendait vivement, faisait seller à la hâte le cheval sur lequel elle aimait promener à travers la campagne ses rêveries et s'élançait à sa poursuite.

Elle le ratrappa au moment où le tilbury, quittant le chemin de traverse, s'engageait sur la route de Chartres.

Mde Châteauroux, le cœur battant d'une émotion qu'elle avait peine à contenir, ralentit l'allure de sa monture et suivit de loin la voiture de son mari, de façon à n'être pas aperçue, mais en se gardant bien aussi de le perdre de vue.

VIII

Tout alla bien jusqu'à l'entrée de Chartres, mais quand il fut dans la ville, Maximilien, comme s'il se sentait poursuivi ou comme s'il avait une hâte plus grande de voir celle qu'il venait chercher, Maximilien augmenta l'allure de Risette et le tilbury se perdit à travers les rues avant que Fernande eût put voir quelle directien il prenait. La jeune femme resta fort embarrassée au milieu de Chartres, ne sachant pas de quel côté se diriger. Elle était furieuse et decontenancée. Sûre maintenant que son mari la trompait, elle s'en voulait de sa maladresse, qui lui empêchait de surprendre sur-le-champ les coupables.

Elle avait sur sa monture le geste énervé, fiévreux, sa figure était animée... ses yeux brillants. On la regardait beaucoup, car les amazones sont rares à Chartres, et elle se sentait gênée par l'attention dont elle était l'objet et qui la forçait à refouler en elle les sensations violentes qui l'agitaient. De plus, il était imprudent de rester ainsi en proie à la curiosité de cette petite ville, car son mari pouvait être prévenu de l'incident, soupçonner sa présence et se tenir sur ses gardes. Elle avisa un hôtel et mit pied à terre devant; elle fit mettre son cheval à l'écurie et commanda à déjeuner pour elle, mais elle ne mangea pas. La jalousie, la fureur, toutes les rages l'animaient. Voilà donc où son mari passait les journées qu'il prétendait employer à chasser, chez cette fille sans doute? Combien y avait-il de temps qu'il la trahissait ainsi? Elle l'ignorait. Oh! cette fille!

Fernande se sentait prise contre elle d'une haine violente. Elle essayait de se rappeler ses traits, sa physionomie, qu'elle trouvait odieuse, mais elle l'avait à peine entrevue autrefois, et l'image s'était effacée de son souvenir. Il lui semblait cependant, que la jeune fille avait de beaux yeux, de belles couleurs, car Fernande était sûre qu'avec cette fille, avec cette prétendue protégée, son mari la trompait. C'était depuis l'arrivée de cette fille qu'il venait à Chartres en cachette.

Comment savoir? Comment se venger? comment les surprendre? Voilà ce que se demanda la jeune femme pendant qu'elle portait machinalement à sa bouche des mets qu'elle ne goûtait même pas. Elle était toute à la colère jalouse qui la possédait. Elle se reprochait de n'avoir pas pris les devants, d'être restée fidèle jusqu'ici, d'avoir ménagé cet homme qui la trahissait avec cette désinvolture, d'avoir résisté aux avances qui lui avaient été faites, d'avoir désespéré tant de courtisans qui avaient soupiré des mois entiers à ses pieds. Oh! mais elle se rattraperait, et elle se vengerait! Elle se le promettait! Mais il lui fallait des preuves de la culpabilité de son mari, des preuves avant tout. Une idée subite lui était venue. Au magasin, peut être, elle apprendrait quelque chose. Elle se leva vivement, et comme elle ne pouvait pas parcourir les rues de Chartres en costume d'amazone sans se faire trop remarquer, elle demanda si on ne pouvait pas lui procurer une voiture fermée, un coupé!

—Rien de plus facile, madame.

—Qu'on aille me la chercher tout de suite.

—On obéit, et quand la voiture fut avancée, Fernande y monta et se fit conduire aux *Trois Graces*. C'était tout près. Elle y fut en quelques minutes. Dans le magasin personne ne la connaissait. Elle s'y présenta comme une cliente ordinaire, marchanda quelques objets de toilette, puis dit à l'employée qui la servait, sans avoir l'air d'attacher à sa question aucune importance.

—N'avez-vous pas parmi vous une jeune fille entrée récemment au magasin et nommé Claire Monnier?

—Elle est restée ici trois mois environ.

—Et maintenant?

—Ah! fit Fernande.

Puis un instant après, d'un ton detaché, elle ajouta :

—Et vous ne savez pas ce qu'elle est devenue?

—Non, madame.. Du moins nous ne devons pas le savoir..

Mde Châteauroux regarda la jeune fille.

—Je ne comprends pas, murmura-t-elle.

—Mlle Claire Monnier. Le patron l'a renvoyée, et depuis nous n'avons pas entendu parler d'elle.

—Elle est toujours à Chartres cependant?

—Toujours.. je crois.. oui, madame.

—Mais vous ne savez pas où elle habite?

—On m'a dit qu'elle avait un appartement près de la halle aux blés.

Fernande était devenue d'une pâleur extrême, mais elle fit des efforts surhumains pour cacher son trouble.

Elle ne s'était pas trompée! Son mari était l'amant de cette fille. Il déposait avec cette fille l'argent qui revenait à ses enfants. Si elle n'avait écouté que sa fureur, elle eût couru d'un bond près de la halle aux blés, se serait fait indiquer le domicile des misérables.

Mais elle se calma. Elle eut peur de faire une esclandre qui n'aboutit à rien.

Son mari était parti peut-être, puis peut-être ne trouverait-elle pas la maison habitée par Claire.. Il lui faudrait faire dans le quartier une sorte d'enquête qui donnerait l'éveil aux coupables.

Non. Elle méditait de le surprendre pas autrement, quand elle serait sûre de ne pas courir de chance d'insuccès? Elle était fixée désormais. Elle savait que son mari la trompait et la trompait avec la fille de ce forçat qu'il protégeait sans qu'elle sût pourquoi. C'était un point établi. Elle n'avait pas perdu son temps.

Elle quitta le magasin, rentra à l'hôtel, fit seller son cheval et retourna à la Gerbaudière à bride abattue. Elle voulait être rentrée avant son mari, pour que celui-ci ne se doutât même pas qu'elle s'était absentée.

En effet, il y avait plusieurs heures déjà qu'elle avait changé de toilette, et la nuit tombait quand Maximilien fit son entrée dans la Cour du château, couvert de poussière comme s'il avait passé sa journée à courir les guérets des environs. Sa carnassière était abondamment fournie.

Sa femme lui jeta un regard où il y avait de l'ironie et de la haine et demanda :

—La chasse a été bonne aujourd'hui?

—Très bonne, répondit le mari.

Et, avec un aplomb imperturbable, il sortit de sa carnassière quatre ou cinq pièces de gibier qu'il jeta négligemment sur la table.

—Je vois, dit la femme, que tu continues à être heureux.

—Très heureux.

—Et tu es fatigué?

—Ereinté.

—Tu as faim?

—Une faim de loup.

—Va changer de vêtements vite, je vais faire servir.

Sans se douter de rien, le mari s'éloigna.

Fernande lui jeta un regard chargé de fureur.

—Ah! brigand, fit-elle en le menaçant du geste, comme tu mens bien!

Mais elle se calma aussitôt, ne laissa rien deviner des sentiments qui l'agitaient, et se montra même plus aimable, plus empressée que l'ordinaire auprès de son mari. On eût dit qu'elle le caressait pour le déchirer ensuite avec plus de rage, pour lui faire sentir davantage le tranchant de ses griffes.

Maximilien resta trois jours sans quitter la Gerbaudière, ; mais le soir du troisième jour sa femme le vit préparer son fusil, des cartouches, tous ses ustensiles de chasse, et donner des ordres à Firmin son domestique pour le lendemain.

Fernande demanda :

—Tu vas à la chasse demain?

—Oui.

—Tu pars de bonne heure?

—De très bonne heure. Je veux être dans les champs au soleil levant. Les chiens ont plus de nez quand il y a encore de la rosée.

La femme ne dit rien; mais de son côté elle fit secrètement ses préparatifs.

Elle commanda à sa femme de chambre de la réveiller à quatre heures du matin, et, quand Maximilien parut dans la cour avec son attirail, ses chiens gambadant à ses côtés, prêt à monter en voiture, elle était déjà tout habillée prête à se mettre en selle.

Elle attendit que son mari eût pris un peu d'avance, et elle s'élança sur ses traces se promettant bien, cette fois, de ne pas le perdre de vue.

En effet, elle le suivit jusqu'à l'auberge où nous l'avons vu descendre le premier jour, quand il venait amener à Chartres sa protégée. Elle sauta à terre, chargea un gamin de mener son cheval à l'hôtel où elle était déjà descendue, releva la traîne de son amazone, et comme elle était cette fois simplement coiffée d'une toque, son costume n'offrait rien d'excentrique et n'attirait pas les regards. Elle resta en observation au coin de la rue, vit au bout d'un instant son mari sortir de l'auberge, à pied, sans ses chiens, et se diriger vers le haut de la ville. Elle le suivit. Il marchait sans se presser, l'air heureux, comme s'il avait en chemin savouré par avance le bonheur qu'il allait goûter, et, en le voyant ainsi joyeux, Fernande sentait toutes ses fibres frémir, ses poings se crisper, et, si elle ne s'était contenue, elle aurait couru à lui et l'aurait en pleine rue, devant tous égratigné, trépigné.

Il lui avait fallu une force surhumaine pour ne pas éclater, depuis trois jours pour tenir enfermée en elle toute la rage violente qui couvait dans son âme.

Ce n'était plus le moment maintenant de tout faire manquer pour une imprudence.

Elle le tenait. Elle les tenait tous les deux. Elle allait se venger, et, en pensant à sa vengeance, elle aussi sentait ses yeux s'allumer de joie, d'une joie mauvaise, d'un joie âpre qui la faisait tressaillir toute.

Devant une maison de modeste apparence, mais semblant tranquille et bien tenue, Maximilien s'arrêta.

La porte était encore fermée, car il était sept heures à peine, et les magasins commençaient seulement à s'ouvrir.

Châteauroux souleva un petit maillet et frappa trois petits coups. La rue était étroite et au bruit quelques fenêtres voisines s'ouvrirent et des têtes curieuses se montrèrent, mais quand on eut reconnu la personne qui frappait, elles rentrèrent vivement, comme si elles avaient été faites à la vue de ce visiteur, qui n'avait plus rien de curieux pour elles. Fernande s'était cachée précipitamment dans l'angle d'une porte.

La porte à laquelle Maximilien avait frappé s'ouvrit avec un petit bruit sec et Maximilien entra.

Fernande sentit

F. A. Chase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
— LE PLUS GRAND —
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. IX. Soyons Unis. LOWELL, MASS., JEUDI 30 AOUT 1895. Soyons Distingues. No 57

N. E. MIVILLE.
Pharmacien ✱ Diplome,
44 RUE HAMPSHIRE,
Lawrence, Mass.

L'Endroit Par Excellence
POUR VOUS PROCURER LES
Sodas les plus delicieux de toutes sortes,
Toniques les plus recherches,
Parfums,
Essences,
Savons de Toilette,
Poudres de toutes especes.
Objets de Fantaisie,
Liniment Salsepareille de Miville, &c., &c.
Aux prix les plus modérés.
Prescriptions Remplies avec Soin.
Encouragez un brave compatriote.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'ETE.
DIVISION OUEST.
Commencant le 23 Juin 1895.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 15, 4 10, 5 10, 6 20, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 7 25, 9 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 30, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 20 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30 a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Waterville, 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Bangor, Belfast, Skowhegan et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B, Halifax, N. S., et tous les points à l'est à de Bangor, 6 50, a m; et 5 10 p m. Montréal et Québec— 6 00, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et vendredi a 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Juin 1895 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 05, *8 00, ¶9 00, *9 40, 11, a m; ¶1 00, 4 30, ¶5 40, p. m;

Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — $7 48, 6 34, ¶6 53, §7 03, §7 18, §7 27, 7 40, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 45 a m; 12 17 p m, ¶3 05, 4 03, 4 10, 4 33, *5 27, *6 24, *7 47, 8 46 p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 03, p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

*Express, § seulement Northern Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 20, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont de Middlesex et Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—§7 18 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 3 00, 3 43, 5 42 p m. Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Antrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord — 7 40, 9 14, 9 45, 10 13 a m, 12 11, 1 03, 1 44, 1 59, 3 43, 5 12, 6 20, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction 9 14, 9 45, a m; 12 11, 1 44, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Clarendon Junction — 7 40, 9 45 a m, 1 44 p m. Samedi seulement, 3 43 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via White River—9 45 a m; 1 59 ¶8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et Stations, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m; 12 11 ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air Line—9 45 a. m. 8 13 p. m.

Express de Québec via White River Junction—1 44 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

¶ Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
la Cote du Pacifique,
Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux Bureaux de Billets.
D. J. FLANDERS, Agent général de passagers.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes fumées, archandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

J. E. BENOIT,
206 RUE LOWELL, Lawrence
Le meilleur endroit de la ville pour acheter du
Bois et du Charbon.

Egg Franklin Coal, -	$7.75.
Stove Franklin Coal, - -	$8.00.
Stove Coal, - -	$6.00.
Nut Coal, - -	$6.00.
Egg Coal, - -	$5.75.
Broken Coal, - -	$5.50.
Cumberland Coal, -	$5.75.

☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.
L'endroit par excellence pour acheter toutes sortes de Bois et de Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

Durant & Rogers,
ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.
SI chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.
SI vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur paternité.
SI vous préférez acheter une Montre à bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.
☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.
Commis canadiens:— J. A. Legault et C. A. Goozac.
DURANT & ROGERS,
Au coin des Rues
Central & Middle.

F. S. HAMLIN,
Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.
—EST—
Agent d'Assurance contre le Feu
Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass.
Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

Les Dangers de l'Americanisation.

L'américanisation, c'est-à-dire l'oubli de notre langue, de nos coutumes, nous a été prêchée par la *Catholic Review* et autres journaux religieux reflétant l'opinion d'une partie du clergé irlandais de ce pays.

Voyons quels seraient les résultats de ce suicide national.

D'abord, faisons remarquer que la conservation de notre langue nous protège contre les dangers qui assaillent les catholiques en ce pays où la grande majorité de la population est protestante.

Le R. P. Hamon, dans son livre "Les Canadiens de la Nouvelle-Angleterre," soutient cette thèse d'une manière à porter la conviction chez les plus sceptiques.

Ses arguments se résument à ces propositions:

Par la langue, on est uni sur le sol étranger; on forme un groupe et l'on possède tous les éléments nécessaires à la formation de paroisses catholiques. Sans la langue, nous serions des unités perdues dans l'immense agglomération de peuples formant les Etats-Unis.

En gardant notre langue, nous conservons nos dévotions populaires, nos usages, le souvenir du passé glorieux de la vieille France catholique surnommée "la fille aînée de l'Eglise."

Mais ce qui donne encore plus d'importance à la langue française au milieu de nous, c'est qu'elle nous permet de rallier immédiatement les émigrés, nos parents, nos amis, qui sans cesse nous arrivent de la patrie canadienne. Ces nouveaux arrivés, se trouvent comme en famille dans nos églises catholiques françaises, où ils ont pour leur enseigner les grandes vérités de notre Sainte Religion des prêtres parlant la même langue qu'eux, connaissant parfaitement leurs besoins spirituels.

Voilà quelques-uns des avantages que nous retirons de la conservation de notre belle langue.

Maintenant, faisons voir ce que nous perdrions en cessant de parler français pour ne plus nous servir que de l'idiôme de John Bull.

C'est la *Catholic Review* elle-même qui va nous fournir des preuves que l'américanisation est un danger pour la foi. Parlant du manque de ferveur chez une partie de la population irlandaise, ce journal contenait dans une de ses éditions ces paroles si vraies:

"La vieille génération, avec sa foi robuste et son esprit national fortement accusé, disparaît; tandis que la jeune génération, élevée dans les écoles publiques, pénétrée de la tradition protestante, nourrie de la lecture des journaux américains et des romans à sensation, veut être *américaine* jusque dans ses vices. Que peut accomplir une telle génération? Quels liens l'attachent à l'Eglise?."

"On dit qu'un tiers des fils de parents irlandais catholiques sont perdus chaque année pour l'Eglise. Cela est-il vrai?... Pour nous aider à former une opinion plus arrêtée sur l'étendue du mal, il est bon de considérer quelques faits importants qui nous sont présentés par des publicistes catholiques.

"Ainsi, on affirme que la population catholique des Etats-Unis est aujourd'hui de dix millions.

"Le regretté Mgr Lynch, archevêque de Toronto, dont l'autorité en pareille matière n'est surpassée par celle d'aucune autre personne, calcula, il y a dix ou quinze ans, que la population catholique des Etats-Unis aurait dû alors, par suite de l'immigration et de l'augmentation naturelle, atteindre le chiffre d'environ seize millions. C'est là un calcul qui démontre les pertes immenses que l'Eglise catholique fait aux Etats Unis."

Ajoutons à cet aveu celui du *Catholic Columbian*, édition du 10 août dernier:

"Mgr. England constatait avec chagrin, il y a plus d'un demi-siècle, qu'il trouvait dans le sud des milliers de personnes portant des noms irlandais et catholiques qui étaient cependant des méthodistes, des baptistes ou des presbytériens, parce que les ancêtres s'étaient éloignés du voisinage de l'église et du prêtre et avaient fait des mariages mixtes. Un exemple de cette perte de la foi a été rendu public, l'autre jour, près de Bâton-Rouge, Mississippi, lorsque Albert et Henry Oneal—voyez comme on a défiguré l'antique et beau nom d'O'Neill!—furent tués à l'église d'Antioch par Hill et Wallace Picou. Sans les pertes de ce genre, l'Eglise aux Etats-Unis compterait aujourd'hui peut être vingt millions de membres."

Et comme le dit si bien la *Vérité*, c'est l'américanisation outrée des familles catholiques qui a causé ces pertes énormes.

Donc, les autorités irlando-américaines, Mgr. Tierney tout le premier, devraient favoriser la création de paroisses canadiennes-françaises, vu qu'en conservant notre langue, en ayant des prêtres de notre origine, et des écoles où le français est enseigné, nous sommes moins exposés à perdre notre foi.

Comme on l'a déjà dit maintes fois, la mission de l'Eglise aux Etats-Unis n'est pas de créer un peuple homogène, mais de faire progresser l'idée catholique.

JOYEUSE FETE D'INTIMES.

Rarement il nous a été donné d'assister à une soirée d'intimes aussi intéressant que celle de mardi soir, au cottage du Dr Martel de Lewiston, qui est une des plus élégantes constructions que l'ont voit sur la plage de Old Orchard.

M. et Mde Martel avaient ce soir là convié un certain nombre de leurs connaissances et amis de Old Orchard et de Biddeford, et nous ne craignons pas de dire que leur hospitalité si franche et si cordiale a été très bien appréciée de la part de leurs convives.

On s'est amusé à la bonne franquette, à faire du chant, de la danse et de la musique. Au piano M. le Dr Martel et Mme Dr Lapointe et Mlle Florence Taylor ont charmé nos oreilles, et plus d'un encore s'est fait entendre au fur et à mesure que la danse s'introduisait. La partie vocale était confiée aux amateurs et le répertoire national a été joliment feuilleté dans les intermèdes de cette joyeuse fête d'intimes.

Inutile de dire que la Canadienne était en grand honneur ce soir-là et nos aimables concitoyennes ont généreusement secondé Mde Martel et son époux pour égayer l'assistance et de faire goûter avec cœur cette réunion où l'on s'est séparé en se disant:

Quand on est si bien ensemble?
Devrait-on jamais se quitter?

Les rafraîchissements servis étaient des plus délectables.

En outre de la famille de notre ami le Dr Martel, nous remarquions M. et Mde Dr Lapointe, de Biddeford, M. P. Blouin et son épouse, M. et Mme C. Martel, de Lewiston, Mdes F. Claire, J. H. Grondin, A. Halde et Eugénie Martel, de Waterville, Mde L. T. Chabot, de Lewiston, Mde N. P. Renouf, de Franklin Falls, Mlle Carméline Painchaud, de Biddeford, Mlle Couturier, de Lewiston, Mde Taylor et sa fille, Mlle Anna Tetrault, de Biddeford. Mde Dr Fortier, de Waterville.

Messieurs George Kernick et A. Cherrier de Montréal, H. Lanthier de L'ETOILE de Lowell, Henri et Chas. Weilbrenner et J. B. D. Jacques de Lowell, Mass, et J. S. Bourdon et A. Bonneau de l'*Observateur* de Biddeford et quelques autres dont les noms nous échappent.

Les premiers rayons de l'aurore mirent fin à la fête et chacun s'en est retiré content et satisfait de l'hospitalité de M. et de Mme Martel, qui savent si bien faire les choses pour répondre à la grande estime que leur portent leurs nombreuses connaissances, à la mer comme ailleurs. l'*Observateur* de Biddeford.

Le Bébé de 92 lbs.

Un des phénomènes qui font l'ornement de Coney Island (New York) est mort ces jours derniers; c'était le "bébé gras," une petite fille de dix-neuf mois pesant déjà 92 livres. La mère de l'enfant, une petite femme maigre et nerveuse, l'a pleurée amèrement; mais son chagrin a redoublé quand au moment de procéder aux funérailles, elle a appris qu'il n'y avait pas dans tout Coney Island un seul ministre protestant pour célébrer le service funèbre. Ne sachant quoi faire, la pauvre mère est allée confier son embarras à M. Stillwell, qui est en même temps entrepreneur de pompes funèbres et député coroner. M. Stillwell s'est gratté le menton, puis, après avoir réfléchi quelques instants, il a dit à la mère: "Il est vrai, madame, qu'il n'y a pas aujourd'hui un seul ministre protestant à Coney Island, ils sont tous en vacances; mais nous pouvons nous passer d'eux. Je possède un phonographe qui n'a jamais enregistré que des prieres et des chants religieux, et qui pourra réciter le service des morts aussi bien que n'importe quel protestant. Une fois que la machine est en train, cela va tout seul, sans accroc ni interruption; je suis certain que vous en serez satisfait."

La mère du "bébé gras" a accepté cette étrange proposition et, quelques heures après, la morte était exposée dans le salon de l'entrepreneur de pompes funèbres, à Gravesend; au dessus du cercueil se projetait un énorme porte-voix en forme d'entonnoir qu'on avait adapté au phonographe pour augmenter la puissance des sons qui allaient en sortir. Quand la mère et les quelques amis lui faisant escorte ont été assis dans le salon, Mme Stillwell a mis le phonographe en mouvement; aussitôt on a entendu l'oraison dominicale récitée lentement d'une voix forte et sur un ton impressionnant. Une personne se tenant derrière la porte du salon, aurait juré que c'était un ministre protestant qui parlait. A l'oraison dominicale a succédé un chœur à quatre voix: "Nearer, my God, to Thee", dont l'exécution remarquable a produit un grand effet sur les assistants.

L'instrument a ensuite récité un passage de l'écriture sainte; puis une voix plus grave a prononcé les paroles sacramentelles: "Bénis soient les morts qui meurent dans le Seigneur", et le service s'est terminé par la bénédiction.

Quand le cortège funèbre s'est mis en route pour le cimetière, tout le monde était d'accord pour reconnaître que le phonographe religieux de M. Stillwell avait sauvé la situation.

LES MAUVAISES LANGUES.

SONT LA CAUSE D'UN MEURTRE DANS UNE FAMILLE.

Une Sanglante Tragedie dans le Rhode Island.

Pawtucket, R. I, 23 août—Patrick O'Day a tué son épouse d'un coup de revolver dans sa maison, rue Pleasant, de bonne heure ce matin.

Il a été arrêté, et à dix heures, le même matin, il comparaissait devant le juge Shove et s'avouait coupable. Il fut renvoyé devant le grand jury. Il attendra son procès en prison.

O'Day est un homme de quarante-cinq ans, qui avait des habitudes modérées. Ses voisins lui racontaient souvent des histoires sur la conduite de sa femme. Il paraît que les histoires en question étaient mensongères. Néanmoins O'Day les crut et cela le troubla tellement que depuis quelques semaines il n'était plus le même et agissait tout à fait étrangement.

Hier soir, vers les onze heures, le couple se retira pour la nuit, et une querelle ne tarda pas à naître. Après avoir échangé quelques mots aigres-doux avec son mari, Mde O'Day se leva et alla se coucher sur un sofa.

Vers une heure et demie, pendant la nuit, O'Day se rendit auprès de sa femme et il lui logea deux balles dans le corps, la tuant instantanément.

O'Day jeta ensuite une couverture sur le corps de sa femme puis sortit et alla se livrer à la police.

O'Day a dit ce matin qu'il avait tué sa femme parce qu'elle lui était infidèle.

Voilà ce que peuvent faire les mauvaises langues!

A VECU A LOWELL

Mde Patrick O'Day, qui vient d'être tuée par son mari, à Pawtucket, R. I., a vécu à Lowell, No. 310 rue Adams.

Sa fille, Margaret, âgée de 19 ans, demeure à Centralville; elle est employée dans le Lawrence comme cardeuse.

Il y a trois mois, Mde O'Day, qui était séparée d'avec son mari, travaillait dans la même fabrique. Apprenant que son mari était malade à Pawtucket, elle alla le trouver pour lui donner des soins.

Elle passait pour une femme paisible.

HORRIBLE ACCIDENT.

Amesbury, 23 août.— Un bien terrible accident est arrivé en cette ville, cet avant-midi, près de la manufacture de wagons Ellis, rue Oak.

Arthur England, un garçon de 16 ans, s'occupait depuis quelque temps avec cinq ou six compagnons, de la construction d'un ballon devant imiter celui d'un aéronaute qui avait fait récemment une ascension à Salisbury Beach.

Une grande quantité de canevas fut utilisé, et ce matin le ballon était prêt à recevoir l'air chaud qui devait le gonfler. Une tranchée avait été creusée par les jeunes garçons et une pile de bois sec y avait été placée attendant l'allumette qui devait l'enflammer.

Les enfants se servirent de gasoline pour attiser le foyer, et une partie coula jusque sous les pièces de bois.

Le jeune England, plus hardi que ses compagnons, tenta de mettre le feu à la pile de bois, ignorant completement qu'on avait jeté dessus une grande quantité de gasoline.

Le feu prit si subitement que le jeune England ne put se retirer à temps et les flammes atteignirent ses vêtements

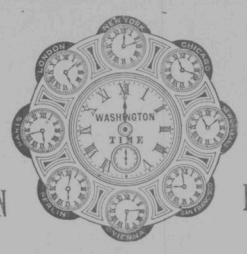
Ses compagnons, terrifiés, étaient tous d'épouvante. Cependant, ils eurent la présence d'esprit d'appeler au secours, et l'infortuné garçon fut enveloppé dans de vieux habits, ce qui éteignit les flammes.

L'enfant fut transporté chez lui. Il a été affreusement brûlé; il ne lui reste presque plus de cheveux sur la tête et sa figure est méconnaissable. Il souffre beaucoup.

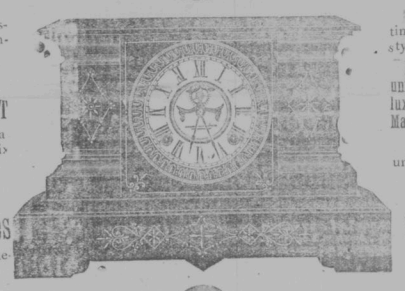
Son médecin cependant espère le sauver.

The Railroad Man,
The Clergyman,
The Business Man,
and all other men who have to look neat while at work, should know about "CELLULOID" COLLARS AND CUFFS. They look exactly like linen, wear well and being *waterproof* do not wilt down with heat and moisture. They do not soil easily and can be cleaned in a moment by simply wiping off with a wet sponge or cloth. Do not confuse these in your mind with composition goods. Every piece of the genuine is stamped like this:
TRADE CELLULOID MARK.
Ask for these and refuse anything else if you wish satisfaction. Remember that goods so marked are the *only* waterproof goods made by coating a linen collar with waterproof "Celluloid," thus giving strength and durability. If your dealer should not have the "Celluloid" send amount direct to us and we will mail you sample post-paid. Collars 25c. each. Cuffs, 50c. pair. State size and whether stand-up or turned-down collar is wanted.
THE CELLULOID COMPANY,
427-29 Broadway, New York.

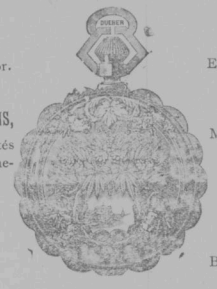
F. SCHNEIDER,
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) 242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX



Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.



Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage.
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
Argentereis
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
CANNES ET PARAPLUEIS.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPERA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.



F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass

SANS ODEUR.
SOLUTION SATUREE DE CHLORIDES, DE ZINC, SODIUM, &c.
Le meilleur Désinfectant et Deodorizer du monde.
Il detruira sur le champ toutes les odeurs désagréables et gaz, aussi bien que tout germe de maladie, il arrête la décomposition, évite la contagion et purifie l'air,
GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, :-: Lawrence, Mass
Bouteille d'une Quarte complete 35 Cts.

PARIS
Cloak & Suit Co., -- 312 Rue Essex.
JAKETS D'ETE !
COSTUMES D'ETE !
JUPONS D'ETE !
CORSAGES D'ETE.
Nous avons trop de MARCHANDISES D'ETE.
Nous avons besoin d'Argent.
Plus que de marchandises d'été. Pour le reste de ce mois les profits ne représenteront aucun chiffre, mais les prix seront coupés en deux.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

M. S. DUBE, ✱ Entrepreneur de Pompes Funebres,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cerceuils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfante. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
☞ Une visite est respectueusement sollicitée.
88 RUE FRANKLIN, Lawrence, Mass.
M. S. DUBE.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere Classe,
Fred C. BROWN
Prop.
Ouvert de 6 hrs. A. M. à 11 hrs, P. M.

J. H. Sheridan & Co.
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, Whiskey, Rum, Gin, Brandy, Guiness Porter, Bass & Co. Pale Ale, Jones' Beer.
35 - RUE FRONT - 35
SALEM, MASS.

J. J. O'KEEFE & CO.,
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Commis: Charles Montgrief et Claude Deangle.
Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE.

Whiskey de
Daniel Webster,
Dix Dollars la Caisse,
Contenant DOUZE Bouteilles d'un Quarte
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE, Prop.
Salem, Mass.

Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes:
ager Union, $1.00 la caise; Bass Val Blatz Export, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse;
Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, prix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Commis: Philias Chartier et Pierre Larivée.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine
par
ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
L'ETOILE.
67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 29 AOUT. 1895.

LE MONUMENT CHENIER.

Samedi a eu lieu à Montreal le dévoilement de la statue Chénier.

M. L. O. David, dans son beau livre sur les patriotes de 1837-38, décrit ainsi le brave Chénier :

Peu grand, robuste, les épaules larges, la tête imposante, un peu renversée en arrière, les membres musculeux, une physionomie franche, ouverte, le regard fier et hardi, des traits pleins de virilité, des manières vives, la parole véhémente, un esprit prompt et logique, une âme enthousiaste, faite pour le sacrifice et le dévouement. Une figure de maréchal de France, une nature de soldat.

Voilà en miniature le portrait de Chénier.

Jean-Olivier Chénier naquit à Longueuil en 1806. En 1817, le Dr. Kimber, de Montréal, qui l'avait remarqué, le prenait sous sa protection, et, ne pouvant le mettre au collège, se chargeait lui même de son instruction. Chénier se livra à l'étude avec toute l'ardeur et l'énergie de son tempérament, se faisait recevoir médecin, le 25 février 1828, et allait s'établir à Saint-Benoit, dans le comté des Deux-Montagnes. En 1831, il épousait la fille du célèbre Dr Labrie, allait peu de temps après, à Saint Eustache, prendre la place de son beau-père qui venait de mourir, et contribuait puissamment à faire donner le siége vacant du regretté défunt, dans l'Assemblée législative, à M. Girouard.

Les injustices du Bureau colonial et les insolences des bureaucrates exaspérerent l'âme ardente et patriotique du Dr Chénier. En 1832, on voit son nom figurer en tête d'une réquisition qui avait pour but de protester contre le vol organisé des terres publiques, et de demander un mode de concession plus juste et plus avantageux. La même année, il agissait comme secrétaire d'une assemblée convoquée à Saint-Benoit pour blâmer la conduite des troupes et des autorités dans l'affaire sanglante du 21 mai.

Aux assemblées qui eurent lieu à Saint-Benoit, à Ste Scholastique et à Saint-Eustache, dans les mois d'avril, de juin et d'octobre 1837, il fut l'un des orateurs les plus véhements. A Sainte Scholastique, il prononça les paroles suivantes : "Ce que je dis, je le pense et je le ferai ; suivez moi, et je vous promets de me tuer si jamais vous me voyez fuir."

Il fut un des premiers dans le comté, à s'habiller "d'étoffe du pays" des pieds à la tête. Sa parole et ses exemples avaient une grande influence.

Nous avons, en racontant le combat de Saint-Eustache, fait l'éloge de la bravoure de Chénier. Sans doute, il n'avait ni les connaissances militaires ni les forces qu'il fallait pour entreprendre une lutte semblable.

Obligé de prendre le commandement, à la dernière heure, abandonné par les trois quarts de ses partisans, il aurait mieux fait de céder aux instances du curé de la paroisse et de ses meilleurs amis.

Mais il avait juré de ne pas reculer, il voulut tenir parole ; il voulut prouver à ses compatriotes, aux bureaucrates qu'il détestait, qu'un patriote un Canadien-français savait mourir.

Maintenant, pourquoi n'aurait-il pas espéré jusqu'au dernier moment une de ces victoires étonnantes que des poignées d'hommes, transformés en héros par l'amour de la patrie et de la liberté, remportent quelque fois.

Dans tous les cas, qu'on pense et qu'on dise ce qu'on voudra de l'imprudence, de la témérité de Chénier, une bouche canadienne ne devrait jamais nier sa bravoure, son héroïsme. Car ce serait un mensonge, une injustice et une insulte à l'honneur national.

Tout dans ses dernières paroles, dans ses dernières actions, dénote un homme décidé à mourir en brave.

Aux preuves que nous avons déjà données ajoutons les suivantes :

Le jour du combat, quand quelques-uns des chefs patriotes, venus de Montréal, voyant la résistance inutile, se décident à s'éloigner, Chamilly de Lorimier avertit Chénier et l'engage à en faire autant.

—Non, répond Chénier, faites ce que vous voudrez, quant à moi, je me bats et si je suis tué, j'en tuerai plusieurs avant de mourir.

—Eh bien ! alors, dit de Lorimier, ému, prenez ces pistolets, vous en aurez besoin.

Et il lui remit deux pistolets qu'il avait apportés de Montréal.

Voyons maintenant si sa conduite et ses actes ont été conformes à ses paroles et à ses promesses.

Le témoignage de M. Paquin, qui le traite si sévèrement, pour rait suffire. Voici ce qu'il dit :

"Le Dr Chénier, voyant que tout espoir était perdu et qu'il ne pouvait plus songer à se défendre dans l'église qui était devenue la proie des flammes, réunit quelques-uns de ses gens et sauta avec eux par les fenêtres du côté du couvent. Il voulait essayer de se jouer au travers des assaillants et de s'enfuir, mais il ne put sortir du cimetière, et bientôt, atteint d'un coup de feu, il tomba et expira presque immédiatement."

F. H. Grignon, surnommé "l'Ours Blanc," à cause de son courage, a été témoin oculaire des derniers instants de Chenier ; il a raconté à tout le monde ce qui s'est passé et personne n'a jamais songé à le contredire. Il a vu Chénier tirer plusieurs fois sur l'ennemi après être sauté dans le cimetière. Il ajoutait que Chénier et Gutard ne voulurent pas fuir avec les autres, mais qu'ils firent face à l'ennemi et se battirent jusqu'à la mort.

L'Américain Teller, qui a écrit l'histoire des évènements de 37 auxquels il prit part, dit à la page 111 de son livre :

"Chénier sauta dans le cimetière. Une balle l'abattit ; il se releva et deux fois il chargea et déchargea son fusil avant de mourir."

Le lendemain du feu de St-Eustache, l'un des principaux officiers de Colborne disait, à St-Benoit, en présence de plusieurs personnes, que Chénier était mort en brave, en combattant, et que "les soldats avaient été obligés de l'achever."

Une dame présente aurait alors dit : "Il n'y a qu'un soldat anglais capable de tuer un homme blessé et incapable de se tenir debout."

La tradition rapporte qu'après le combat le corps du Dr Chénier fut trouvé vers six heures et porté dans l'auberge de M. Addison, où on l'étendit sur un comptoir, que là on lui ouvrit la poitrine, qu'on lui arracha le cœur et qu'on promena ce cœur au bout d'une baïonnette, au milieu des imprécations d'une soldatesque effrenée.

De tous les chefs patriotes, Chénier est celui dont la mémoire vivra le plus longtemps. Quel quoi soit le jugement que l'on porte sur l'opportunité de l'insurrection de 1837, et sur la témérité de ceux qur se crurent assez fort pour résister par la force au gouvernement anglais, on ne pourra reprocher à celui-là d'avoir abandonné, au moment du danger, ceux qu'il avait soulevés, d'avoir déserté le drapeau qu'il portait si fierement à l'assemblée de St-Charles. Sa mort atteste la sincérité de son patriotisme, et justifie la confiance que lepeuple avait en lui. Les Canadiens-français ne cesseront jamais de se répéter, de père en fils le récit de sa mort héroïque et longtemps on dira : "Brave comme Chénier".

UN TROISIEME TERME

On ne doute pas que Cleveland ait une forte envie de sefaire nommer candidat à un troisième terme ; mais notre président est trop retors pour le dire : il fait semblant d'être tout à fait désintéressé, pour ne pas faire des jaloux, et si le morceau lui tombe sous la main, il aura bientôt fait de le saisir.

C'est ce qui s'appelle une bonne tactique.

La "Tribune" de New York disait ces jours-ci qu'il n'y avait pas de raison de douter plus longtemps que M. Cleveland ne désire un troisième terme comme président de la grande République. Les chefs démocrates, c'est clair, vont faire un grand effort d'abord pour amener les partisans à choisir Grover comme candidat et ensuite pour le faire élire.

Mais un troisième terme est-il une chose que le peuple permettra. Toute démocratie a, avec raison, une grande peur de la perpétuation du pouvoir chez un même individu.

Quand Bonaparte fut élu consul à vie il se prit à convoiter la couronne de France.

Il n'y a aucune loi, il est vrai, contre la candidature d'un homme à la présidence pour un troisième terme ; mais il y a une coutume suivie jusqu'aujourd'hui qui est aussi forte qu'une loi. Cette coutume, c'est Washington, c'est Jefferson qui l'ont consacrée par leur refus quand un troisième terme leur fut offert.

En 1880, le général Grant jouissait d'une très grande popularité dans tout le pays, surtout au sein de son parti. S'il n'eût jamais été président ou s'il n'eût occupé le fauteuil présidentiel que durant un seul terme, aucun pouvoir sur terre aurait pu l'empêcher d'être nommé candidat et d'être élu. Malgré des partisans très forts, ayant à leur tête Roscoe Conklin, le général Grant a été défait à la convention de Chicago, après une lutte mémorable qui a duré plusieurs jours.

C'est le sort que subira Cleveland s'il brigue un troisième terme.

MERCIER.

Un Monument a sa Memoire.

On écrit de Montréal :

Au lendemain des funérailles grandioses faites le 2 novembre dernier, à feu l'honorable Honore Mercier, les amis de l'ancien premier ministre émettaient l'idée de l'érection d'un monument à sa mémoire, sur une de nos places publiques.

L'idée lancée dans le public fut saisie avec empressement par tous les amis de l'ancien chef national. Mais comme M. Mercier était vice-président honoraire du comité du monument Chénier et que durant sa vie il avait porté beaucoup d'intérêt à cette œuvre, on décida d'attendre jusqu'après l'inauguration de la statue du "Héros de St Eustache" pour partir le mouvement en faveur du monument Mercier.

Une assemblée des citoyens a été convoquée pour mardi, le 3 septembre prochain, à l'hôtel Riend au, dans le but de former le comité qui sera chargé de mener l'entreprise à bonne fin.

Cinq ou six cents invitations ont été lancées et l'on compte sur l'adhésion de tous les amis de l'ancien premier ministre.

Nous croyons savoir que le carré St Louis est l'endroit probable où le monument Mercier sera érigé.

Ce monument sera l'oeuvre non seulement des citoyens de Montréal, mais aussi de tous les amis du défunt dans toute la province, car des listes de souscriptions seront envoyées dans toutes les paroisses du pays.

Les promoteurs de l'oeuvre ont l'espérance de collecter une somme suffisante pour ériger à la mémoire de M. Mercier un superbe monument dont l'inauguration aurait lieu le 30 octobre 1896, second anniversaire de sa mort.

Les Veillees des Chaumieres.

Ce journal est une magnifique publication de 16 pages et illustrée. Elle est publiée à Montréal tous les samedis. Nous la recevons depuis sa fondation et nous avons suivi avec un grand intérêt ses émouvants feuilletons qui sont, sans contredit, les plus beaux et qui impressionnent le plus les lecteurs

A la fin de l'année, cette publication formera un beau volume de 832 pages, illustré de 52 magnifiques gravures, et il contiendra plusieurs feuilletons d'une grande importance puisqu'ils seront moraux et que rien n'aura été retranché.

Les Veillées des Chaumières se sont acquis la réputation de publier les plus beaux feuilletons des grands maîtres de la littérature française. Le 7 septembre elles commenceront la publication d'un nouveau feuilleton très émouvant :

"Douleur et Vengeance," par Paul d'Aigremont auteur de "Mère et martyre," "La Reine de l'O," "Fleur des Neiges," etc.

Ce roman, écrit, comme toutes les œuvres de Paul d'Aigremont, avec un sentiment de profonde honnêteté et d'émotion puissante, emprunte à de récents événements, qui ont passionné la France entière, un intérêt sans précédent.

"Douleur et Vengeance" est une œuvre à la fois terrible et douce, toute d'amour, de tendresse, de douleur et de vengeance.

Le sentiment patriotique triomphant, lequel tient si profondément à l'âme de nos lecteurs, fait le dénouement de douleur et vengeance.

Nous sommes persuadés qu'une fois de plus on se passionnera pour la nouvelle création de Paul d'Aigremont.

L'abonnement est de $2 par année, $1 pour six mois et 50 cts pour trois mois ; mais ceux qui enverront 30 cts d'ici au 15 septembre recevront le journal durant trois mois. Nous conseillons à nos lecteurs de profiter de cette occasion de se procurer cette intéressante publication.

Tout envoi d'argent ou lettres doit être adressé comme suit :

Les Veillees des Chaumières.
57, rue St Galbriel, Montréal, Canada.

Rien n'est beau que le vrai. La grande vérité du jour est que la Royal Cream est la meilleure lotion connue pour enlever les boutons, les taches de rousseur, le "masque" et toutes les affections de la peau. En vente chez tous les pharmaciens, 75 cents la bouteille.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL

UNE FILLE EVANOUIE

—Tout un émoi a été causé hier la nuit.

Tout ce qu'on entendait c'était des cris de "au meurtre" "arrêtez le".

Tous les habitants des environs des rues Ontario et Visitation étaient dans la rue.

Les constables Désautels et Charpentier, étaient dans les environs. Ils se rendirent à l'endroit d'où partaient ces clameurs et trouvèrent une jeune fille sans connaissance, gisant sur le pavé.

Desautels réussit à arrêter l'assaillant qu'il conduisit immédiatement au poste de police. Le prisonnier donna le nom d'Antoine Lamarche, journalier.

Dans l'intervalle, la jeune fille avait repris ses sens. Elle déclara se nommer Clara Charron : elle est âgée de 18 ans et demeure au No 29 ruelle St Pierre. Elle revenait d'une soirée avec un ami lorsque rendue à quelques pas dans la rue Ontario elle fut assaillie par Lamarche qui lui demanda le jour qu'elle portait dans son doigt.

On se chamailla et la jeune fille dans la mêlée fut terrassée et laissée sans connaissance sur le trottoir avec une blessure à la gorge. Dans la bagare, le compagnon de la jeune fille est disparu et celle-ci a perdu son jonc.

QUEBEC.

UNE NOUVEAUTÉ

—Deux marins de la frégate anglaise Canada ont donné un échantillon des mœurs anglaises en prêchant dimanche sur la terrasse, à la foule, bible en main

Ceux-là qui ont parcouru le Royaume-Uni se rappellent, sans doute, ces prêcheurs ambulants que l'on rencontre aux carrefours et sur les squares paraphrasant sur l'Evangile.

Les gamins en causé quelques ennuis aux apôtres marins pendant leurs harangues.

STE ANNE de BEAUPRE

GRAVE ACCIDENT

—Un jeune homme du nom de Aimé Desbiens, employé à la construction d'une étable, dans le chantier de MM. Bronson, un peu au nord de la Gatineau, a reçu en pleine estomac un billot équarri que l'on montait à l'aide de chaînes sur la nouvelle construction. La chaîne trop tendue s'est cassée et le billot frappa le jeune homme qui tomba presqu'inanimé. Ses compagnons d'ouvrage ont vainement cherché à le guérir et, voyant leur incapacité, l'ont conduit à Rockliffe et de là à l'hôpital. Desbiens souffre de douleurs intenses dans l'estomac. Ses parents demeurent à Ste Anne de Beaupré ; il ne les a pas vus depuis deux ans.

GASPE

ACCUEIL ENTHOUSIASTE

—M. Laurier, accompagné de MM. W. L. B. Fauvel, M. P., F. X. Lemieux, M. P. P., et Henri Bourassa, sont arrivés ici samedi par le vapeur Admiral.

Les membres du comité libéral de Percé, qui s'étaient rendus aussi au quai pour recevoir le chef de l'opposition, lui présentèrent une adresse en français et en anglais.

M. Laurier, du pont même de l'Admiral, répondit aux deux adresses. MM. Fauvel et Lemieux, invités à adresser quelques mots, parlèrent sur la cordiale réception que l'on faisait partout à M. Laurier.

La journée de dimanche s'est presqu'entièrement passée à recevoir les délégations qui venaient de tous côtés de la Rivière au Renard, du Cap des Rosiers, de l'Anse aux Griffons, de Douglass, etc., pour rendre hommage à l'éminent orateur et chef du parti libéral.

Il est parti pour Dalhousie.

BOUCHERVILLE

UNE COUTUME ORIGINALE

—Il existe à Boucherville une coutume assez amusante. C'est la fiche de consolation offerte à ceux dont les caresses indiscrètes et brutales du vent privent de leur chapeau en le lançant dans le fleuve.

Lorsque cet accident, assez fréquent du reste, se produit, les bons Bouchervillois se cotisent et offrent à la victime un autre chapeau. Le chapeau réparateur. Et quel chapeau !!!

Or, M. Damase Parizeau a eu le malheur de voir les fils de Borée s'acharner un jour après son couvre-chef et envoyer le dit à la poursuite du serpent de mer qui se promène par là-bas dans le golfe.

Fidèles à la coutume, ses amis lui ont offert solennellement, dimanche soir, un magnifique chapeau de castor dans le fond duquel on avait percé un trou suffisamment large pour recevoir la tige d'un splendide bouquet. De plus, on avait fixé aux bords du chapeau un cadre muni de crampons permettant au propriétaire d'éviter le retour d'un pareil accident. Le tout fut placé sur un char en guirlandé, et, processionnellement, aux sons d'une musique qui aurait pu être suave, à la lueur des flambeaux, la foule que composait les amis de M. D Parizeau se dirigea vers la demeure sympathique du député

M Parizeau se prêta spirituellement et de bonne grâce à cette manifestation originale. Il y eut des discours, des chants, des rires à profusion.

WESTMORELAND

Les Conservateurs ont Perdu 1,500 Votes.

Quebec, 26 août—M. Powell, le candidat du gouvernement, a été élu samedi par une majorité d'environ 700 à Westmoreland (Nouveau Brunswick).

Aux dernières elections générales la majorité conservatrice avait été de 2,148.

C'est donc une diminution de près de 1,500.

C'est une victoire morale pour les libéraux.

Devoilement

De la Statue du Patriote Chenier.

Montréal, 26 août.—Le dévoilement de la statue de Chénier au Monument National, samedi après-midi, a été une grande affaire. Il y avait foule et l'éloquence a coulé à flots. La presse des deux langues consacre beaucoup d'espace à cette manifestation. L'organisateur de ce mouvement, l'hon. Dr. Marcil, a droit d'être fier de son succès.

Le nom de Mercier, prononcé par M. Desmarais, a été salué par des acclamations frénétiques

La mémoire de notre regretté compatriote, loin de s'éteindre dans l'indifférence, grandit tous les jours dans l'admiration populaire.

Ont parlé le Dr. Marcil, M. J. D. Edgar, l'hon. M. Marchand, l'hon. M. J. E. Robidoux, M. L. O. David, M. Odilon Desmarais, l'avocat St. Pierre, M. Alphonse Chrétin, et plusieurs autres.

LES TEMPLIERS.

A propos de la convention des Templiers à Boston, on lira probablement avec intérêt ces notes sur les origines de cette société.

Les Templiers furent un ordre militaire et religieux fondé, à la suite de la première croisade, par Hugues des Payens et huit autres gentilshommes français en 1118, pour la protection des pélerins allant à Jérusalem ; ils se nommèrent Templiers, soit parce que Baudoin II leur accorda pour demeure une maison voisine des ruines du temple de Salomon, soit parce qu'ils se considéraient comme les défenseurs du nouveau temple. Saint Bernard traça la règle des chevaliers du Temple Ils devaient tous accepter le combat, fût-ce d'un contre trois ; ils portaient un vêtement blanc avec une croix rouge. Ils reçurent des dons immenses, en argent et en terre, dans toutes les parties de l'Europe. Mais lorsque la Palestine fut définitivement perdue, le grand maître, avec ce qui restait des trésors de l'ordre, vint s'établir à Paris.

Philippe le Bel, qui les craignait et voulait s'emparer de leurs richesses, se crut assez fort pour faire arrêter, le 13 octobre 1307, le grand maître Jacques Molay et tous les Templiers qui se trouvaient en France.

On les accusa de renier Jesus-Christ et de cracher sur la croix ; de se livrer à d'infâmes impuretés ; d'adorer une idole appelée Baphomet. On leur arracha des aveux au milieu des tortures. Beaucoup de chevaliers, malgré leurs protestations, furent envoyés au supplice, en 1310. Enfin, Clément V, au concile de Vienne, en 1312, supprima l'ordre des templiers.

Le grand maître, Jacques de Molay, et le commandeur de Normandie furent brûlés en 1314, dans une petite île de la Seine.

Voilà de quelle source les Templiers des Etats-Unis qui se rattachent aux francs-maçons tirent leur origine.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux que l'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagne d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co. Lowell. Mass.

Egorgés et Eventrés.

A Mansfield, paisible petite cité à quelques heures de chemin de fer de Londres, un crime vient d'être commis dont les détails effroyables dépassent en atrocité celui de ces deux petits monstres commis récemment.

Dimanche, dans la nuit, un homme nu se présentait au poste de police, le corps ensanglanté. Devant l'emotion causée par sa présence, il déclara que le sang dont il était souillé n'était pas le sien et que, si l'on voulait plus d'éclaircissements, il fallait se rendre, tout près de là, dans une maison habitée par Mde Reynolds et ses trois fils. Les agents y coururent aussitôt et trouvèrent la maison que des flammes attaquaient déjà Les pompiers, prévenus, arrivaient quelques instants après et combattaient le feu. Alors on s'aperçut que, sous les combles, à une petite lucarne, un homme hurlait au secours. Il était enfermé et ne pouvait descendre.

En même temps qu'on réussissait à lui faire toucher le sol, il perdait cédait. Alors, un spectacle horrible s'offrit à la vue des agents Dans le vestibule, le cadavre de Mde Reynolds était étendu, la tête presque entièrement séparée du tronc, le ventre ouvert dont s'échappait les entrailles, et détail plus atroce encore, les deux seins coupés et reposant sur les mains raidies. Toutes les autres parties du corps étaient lardées de profondes blessures.

Les agents pénétrèrent dans la maison et trouvèrent, dans une chambre du rez de chaussée, les cadavres de deux enfants, William, âgé de seize ans, et Charles, âgé de quinze ans, tous deux égorgés et éventrés. Puis, dans l'escalier, on découvrit encore le corps mutilé d'un autre enfant, de quatre ans, celui là, un petit fils de Mme Reynolds. Les mutilations de ce cadavre dépassent en horreur ce qui se peut décrire.

Cependant, l'homme qui tout à l'heure était enfermé sous les combles et auquel on avait porté secours, George Reynolds, fils aîné de la victime, s'était évanouï. Quand il revint à lui et put répondre aux questions de l'inspecteur de police, il raconta, fou de douleur :

—Nous avions, depuis quatorze mois, un locataire nommé Henry Wright, qui se livrait à la boisson et était sujet à des accès de fureur, lorsqu'il était ivre. Cette ivresse dissipée, il n'y paraissait plus Or, samedi soir, étant rentré moi-même un peu gris, je ne tardai pas à m'endormir, lorsque dans la nuit, à quelle heure précise, je ne puis le dire, des cris me réveillèrent. Ces cris étaient poussés par ma mère : je voulus descendre. J'étais enfermé. Alors, j'ouvris la fenêtre et je vis, au clair de la lune, Wright près de la maison. Il était nu. A ce moment, la fumée a envahi ma chambre et je suis tombé suffoqué Deux fois, pourtant, j'ai pu me relever, et c'est ainsi que, par la lucarne, j'ai appelé au secours. Quant à l'homme nu, interrogé au poste de police, il répondit avec sang-froid :

—Je me nomme Henry Wright : j'occupais une chambre chez Mde Reynolds. J'ai tué cette femme, deux de ses fils et son petit fils. Si j'ai épargné Georges, c'est par sympathie. Mais je l'avais solidement enfermé pour qu'il ne pût sortir. Maintenant, gardez-moi, pendez moi, je ne dirai rien de plus.

Et il se renferma dès lors dans un obstiné mutisme. On ne sait quelle hypothèse admettre en présence de cet épouvantable meurtre. Mde Reynolds, veuve depuis sept ans, possedait une relative aisance. Certains bruits la désignent comme ayant entretenu des relations intimes avec Wright, avec lequel elle avait de fréquentes scènes de jalousie. On croit jusqu'ici qu'il l'a commis en proie à un accès d'aliénation mentale C'est ce que l'examen médical déterminera.

De ce temps-ci, à Québec, les patates se vendent 20c. le minot. A Lowell elle se venden 20c. le "peck". La différence est notable.

Des élections d'Etat auront lieu, le 5 novembre prochain, dans l'Iowa, le Kansas, le Kentucky, le Maryland, le Massachusetts, le Nebraska, le New York, le New-Jersey, l'Ohio, la Pensylvanie, la Virginie et l'Utah.

Le résultat de ces élections donnera une idée de l'élection présidentielle et de celles de vingt-neuf sénateurs qui auront lieu à pareille époque, l'an prochain.

Le "Figaro", analysant les difficultés de Danielsonville où nos compatriotes sont en butte à l'intolérance de l'évêque de Hartford, dit que Mgr Satolli a été mal inspiré dans sa réponse aux légitimes réclamations des Canadiens-français qui s'étaient adressé au légat papal pour le redressement de leurs griefs.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢ IF YOUR DEALER DON'T KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

COHN BROS & KLEE
SOLE AGENTS AND DISTRIBUTERS
PARK PLACE (OR CHURCH ST.)
N. Y.

CHARBON !!
CHARBON !!
CHARBON !

Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO,

Bureau, 38 rue Middle,

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, &c.

Téléphone 114-2.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,

2 et 4 Rue Andover

Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.

Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.

Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

DR G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.

Assistant Canadien-français pour sa clientèle canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Coutellerie de Table,
Ciseaux a Fret et autres Ciseaux.
Canifs et Rasoirs
de première qualité,
Aux plus bas prix.

W. S. Bartlett,
653 - RUE MERRIMACK - 653
M. Fortin, Commis canadien.

Pharmacie Francaise,
Coin des Rues Gabot et Moody.
GRANDE OUVERTURE
Le 31 Aout.

Avec le plus bel assortiment de parfums, brosses à dents, bosses pour nettoyer les ongles, &c., &c.

Médicaments purs, Produits chimiques et Pharmaceutiques, Remèdes Brevetés Français, Anglais et Américains de première qualité.

☞ Les prescriptions de médecins seront remplies avec un soin tout spécial.

Les Drogues, les Produits Chimiques les plus purs, et les Meilleures Préparations Pharmaceutiques sont seuls en vente à cet établissement

Quant au Soda il peut être quelquefois égalé, mais il ne peut être surpassé, il est très rafraîchissant et d'une saveur délicieuse.

☞ Assortiment choisi de Cigares.

Une visite est respectueusement sollicitée.

CHS O. CHARTIER,
Pharmacien Diplômé

L'orchestre Orion.
(Dit Champagne)

Désire informer le public qu'il est comme d'habitude à sa disposition pour lui fournir de la musique, de un à dix morceaux, pour toutes circonstances, telles que parties, pique-niques, etc. N. B.—Leçons de violon, clarinet, et autres instruments de cuivre.

No. 472 rue Moody et 772 rue Merrimack.

MITCHELL & CO.

Les Prix Reduits Amenent de Nombreux Acheteurs.

Coupons d'Etoffes a Robes.

Tous nos coupons d'Etoffes à Robes en laine, marqués à moins que la moitié du prix afin de tout vendre avant que le commerce d'automne s'ouvre.

C'est une bonne occasion d'habiller à bon marché les petites filles pour aller à l'école.

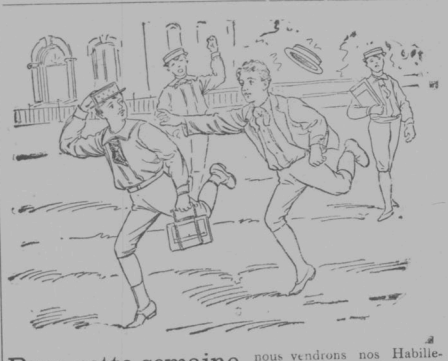
Le temps est court et nous avons fait le prix encore plus court.

Dept. Domestique.

Est aujourd'hui surchargé de tout genre de marchandises tenues ordinairement dans ce Dépt. et le même bas prix se continue quoiqu'il y ait une tendance à augmenter sur le marché.

Mitchell & Co.
76 a 82 RUE MERRIMACK,
HAVERHILL, MASS.

Commis canadien—M. P. H. Bilodeau. 818



Pour cette semaine nous vendrons nos Habillements d'Eté pour Enfants de 4 à 14 ans, aussi habits avec Veste valant de $5 à $7 pour $2.50.

Nous venons de recevoir 25 doz. de Pantalons tout laine pour enfants, valant 50 cts pour 25 cts.

Nous allons continuer pour une autre semaine notre vente de Pantalons de $3 et nos Habits de $6.50 qui sont des valeurs qui ne se sont jamais vues.

HAMEL & CLOUTIER,
405 RUE ESSEX, — Lawrence, Mass.,
Enseigne de la Valise Dorée.

Cendrillon !

C'est assez facile de trouver une chaussure à votre pied quand on a le choix dans un stock aussi considérable que le nôtre. C'est assez facile d'en trouver à son goût quand on a le choix sur des centaines de styles comme ici. C'est assez facile d'en acheter à un prix qui convient à votre bourse quand il y a une variété de sortes et de qualités, telles que les

Bals tan pour Hommes, réduites de $3.50 à $2.75.
Bals tan pour Hommes, réduites de $2.75 à $2.25.
Bals tan pour Hommes, réduites de $1.50 à $1.19.
Bottines boutonnées en Dongola Kid pour Dames, formes "Opera" et "Comon Sense," doublure Goodyear et un certain nombre ont la hausse en Drap, reduites de $3, $2.75 et $2.50; à $2.00.
Oxfords tan, en Cuir de Russie pour Dames, réduites de $1.75, à $1.35.
Oxfords tan, pour Dames, réduites de $1.00, à $1.29.
Oxfords tan, pour Dames, réduites de $1.55 à $1.00.
Bottines boutonnées, tan ou en cuir poli, pour Enfants, réduites à 50c.
Bals en Canevas pour Garçons, points 2 à 5 1-2, réduites à 50c.
Bals en Canevas pour Garçons, points 11 à 2, réduites à 40c,

☞ Ne manquez pas cette chance, si vous desirez acheter une bonne paire de chaussures pour tres peu d'argent.

Il nous fera plaisir de vous montrer nos marchandises.

V. J. HUOT,
Lawrence, Mass.
437 Rue Essex 437

F. X. VOYER,
83 Rue Harbor.
Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche ! Ne Manquez pas Ceci !

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

☞ Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

A. CHOQUETTE,
Entrepreneur de Pompes Funebres

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits, Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

Magnifique Corbillard Noir pour les Enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.

Carrosses de premiere classe pour Mariages, Baptemes et Funérailles.

A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON
Lawrence, Mass.

Avis.

Notre agent, M. J. les D'Amour, est autorisé à solliciter des abonnements dans toute la Nouvelle-Angleterre.

L'ADMINISTRATION

Centres Canadiens.

Lawrence

Mlles Maria Demers, Celina Homel et Marie Louise sont allées passer quelques jours à Nashua.

M. John Bonin, Mme et Melle Bossé, sont allés passer une semaine à Salisbury Beach.

Oh, les Canadiens! mardi dernier plus de 300 sont allés à Boston, voir les Templiers. *How is that for high.*

Mlle Helena Fortin est partie pour une semaine de vacance. Elle se propose de visiter Lynn, Salem et Boston. Quel s'amuse bien.

Les affaires ont une excellente apparence; nos marchands canadiens ont une espèce de legitime pour le commerce d'automne. Tant mieux!

M. Antoine Perrin, entrepreneur maçon, est quelque peu rétabli de la grave indisposition qui l'a retenu chez lui depuis plusieurs jours.

Les pilules du Dr Larivière, pour le mal de tête, en vente à la pharmacie Miville. Essayez-les. Aussi en vente à la pharmacie Miville de Manchester, N. H.

C'est connu, que la pharmacie Miville, est l'endroit par excellence pour les prescriptions et tout autre article de toilette pour dames et messieurs. Ses sodas sont incomparables.

M. L. Rancourt est de retour du Canada, où il était allé pour quelques semaines dans l'intérêt de sa santé. M. Rancourt a fait le pèlerinage au monastère de Ste Anne de Beaupré.

Le Revd P. Lecavalier, supérieur du collège de Farnham, P. Q. et M. Aime Gauthier, directeur de l'*Etoile*, étaient de passage ici mardi dernier. Le Revd P. Lecavalier était l'hôte de M. Elisée Lacaillade. Il va sans dire qu'il a été reçu royalement.

Il nous fait plaisir d'apprendre que M. André Généreux a fait l'acquisition de la magnifique boutique de barbier de M. Stiegler, en face de la station de police. Nous félicitons cordialement M. Généreux de son esprit d'entreprise et lui souhaitons plein succès.

Biphosphate de chaux des frères Maristes préparée par l'Arsac. Préparation française très efficace dans les affections de la poitrine, du système osseux et des scrofules, recommandée aux enfants et aux personnes d'un tempérament faible et délicat. Aussi sodas les plus purs et les plus délicieux. En vente chez Felix Poisson, encoignure des rues Franklin et Common.

Deux droguistes américains ont été sommés de comparaître devant la Commission du Board of Pharmacy, pour répondre à l'accusation de ne pas avoir enregistré les ventes de liqueurs tel que le demande la loi des licences. Aussi rapporte-t-on que l'inspecteur Harris a trouvé le nom du commissaire de licence Cough enregistré pour une vente de liqueurs chez un de ces droguistes.

L'écurie de louage et de vente de chevaux canadiens de MM. Chs et Elie Lacaillade, 444 rue Common, contient le plus bel assortiment de voitures et chevaux, hacks pour mariage et pour baptême à meilleur marché de Lawrence, ainsi que voitures doubles et simples, les meilleures de la ville et aux plus bas prix. M. P. Côté, qui a la direction de l'établissement se fera un plaisir de satisfaire tous les canadiens qui viendront l'encourager.

C. & E. LACAILLADE,
444 rue Common

Durant les chaleurs de l'été beaucoup de ménagères préfèrent acheter les pâtisseries chez les pâtissiers que de les faire elles-mêmes; nous leur conseillons de visiter l'établissement de Morin & Fréchette, rue Hampshire; c'est un des mieux tenus de la ville et vous y trouverez tout ce qu'il vous faut en fait de pain et pâtisseries de toutes sortes, crème glacée, bonbons, soda, etc., etc. N'oubliez pas non plus que ces messieurs tiennent aussi une épicerie et une boucherie de première classe.

Le Dr J.D. Delisle, qui a passé l'année dernière dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, du nez, (tel que le catarrhe) de la gorge, des oreilles et de la vessie, et pour donner plus de satisfaction à ses clients, le Dr Delisle ne s'occupera que des maladies ci-haut mentionnées. Bureau, No. 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover, Lowell, Mass., Consultations, de 2 à 4 et 7 à 8 p. m. Residence, 420 rue Fletcher.

Les Commis Canadiens.

Quelle belle réunion à la Villa des Frênes mercredi soir. C'était vraiment splendide à contempler. L'essaim de jeunes demoiselles et de messieurs qui assistaient à cette charmante réunion était très bien choisi. Le comité de réception mérite de chaleureuses félicitations. Tout a été fait d'une manière irréprochable. Il nous a fait peine de n'avoir pu assister jusqu'à la fin du programme.

Parmi les amis de Lowell nous avons serré la main en passant à MM. Camille et Eugène Roussin, Ropel, de Joliette, P. Q., L. P. J. A. Legault, Calixte Manseau et P. Harnois. Les Dlles Gervais, Roussin, Montferrand et d'autres.

Inutile de dire que l'ami Théberge s'est surpassé: aimable, plaisant avec tous. L'avenir est à lui, et nous pouvons prédire qu'il lui sourit.

Il y a quelque chose que nous avons eu à regretter c'était de quitter la Villa des Frênes avant le banquet; mais que voulez vous, *buisness before pleasure*.

A la semaine prochaine!

Excursion au Canada.

Il y aura une excursion au Canada pour Montréal ou Québec le 5 septembre prochain par les chemins de fer du Grand Tronc et du Maine Central. Billets bons pour un mois. Prix, $10 50. Pour informations s'adresser à la pharmacie Viger, 66, rue Hampshire.

A Vendre a Lowell.

Un superbe étal de boucher et un beau stock d'épiceries; aussi chevaux, voitures et fournitures de magasin de première classe. Bon local. S'adresser à

A. GAUTHIER,
Bureau de l'ETOILE.

Naissances.

Mme Jos. Pothier, une fille.
Mme Hubert Caron, un fils.
Mme Beloni Bernard, un fils.
Mme J. Castonguay, une fille.
Mme Victor Simard, une fille
Mme G. Marchand, un fils.

Mariages.

Mr. Eugène Charest et Melle Henriette Charest.

M. George Bouchard et Melle Georgiana Leblanc.

M. J. Girard et Melle Marie Louise Fontaine.

Déces.

En cette ville, le 18 courant Belsamire Picard, (née Baccassa) est décédée à l'âge de 25 ans 4 mois et 4 jours.

En cette ville, le 24 courant, Elise Marchand est décédée à l'âges de 22 ans, 1 mois et 22 jours.

Ces deux enterrements étaient sous la direction de M. Azarie Choquette.

En cette ville, le 22 courant, Marie Magnon est décédée à l'âge de 4 mois.

En cette ville, le 24 courant, épouse de Jos Lamy à l'âge de 45 ans. L'enterrement a eu lieu le 29.

Ces deux enterrements étaient sous la direction de M. S. Dubé.

Bertha Lambert, fille d'Olivier Lambert, à l'âge de 4 mois.

Zilire Hamel, épouse de Jos. Lemay, à l'âge 46 ans.

Elise Marchand, fille d'Alfred Valcourt, à l'âge de 22 ans.

Haverhill

LE COURRIER est en vente aux endroits suivants:

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

Salem

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants:

P. J. Donovan 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.
Calixte Rousseau, 47 rue Harbor.

Lowell

O'Brien, demeurant sur la rue Ford, a été arrêté pour refus de pourvoir aux besoins de sa famille qui habite Malden.

On peut se procurer les pilules du Dr. Larivière, pour le mal de tête, dans toute bonne pharmacie. Prix 25c. Essayez-les.

Joseph Fiske, de cette ville, a perdu connaissance à Boston, mardi, pendant qu'il regardait passer la parade des Templiers.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Les tisserands de Collinsville sont mécontents. Ils ont eu un pique-nique samedi, et l'un d'eux, après avoir vendu des billets pour $19, est disparu avec l'argent.

Un juif du nom de Prietzel devait $20 à M. Grégoire de Centralville, et le constable McQuade l'a arrêté sous prétexte qu'il devait quitter l'Etat. La poursuite n'a pu prouver son accusation, et le juif a été acquitté.

Les directeurs du Tremont & Suffolk ont chargé l'entrepreneur W. H. Wiggin de construire un hangar provisoire sur la grève, près du pont de la rue Aiken, où le coton qui a passé au feu dans leur entrepôt sera transporté, assorti et séché.

Melles Pepin, de la rue Ludlam et Zénaïde Rousseau, de la rue Moody, sont parties pour Ottawa.

M. E. V. Turcotte, entrepreneur de pompes funèbres, de Manchester, est en visite en cette ville, l'hôte de M. L. M. Lemerise, avocat.

L'avocat de la ville, M. Qua, a ouvert ses bureaux à l'hôtel de ville, et ses heures de bureaux sont de 9 heures à midi chaque jour. Avis aux intéressés.

M. Chs Weilbrenner, employé chez Putnam & Son, est de retour de son voyage à Boston, New Bedford, Me. et Old Orchard. Il dit avoir passé de très agréables vacances.

M. George H. Green, contremaitre dans un des départements de la Cie Lamson, est revenu hier matin du Vermont où il a passé ses vacances. Tous les employés de la compagnie se sont réunis dans la cour pour lui donner une vigoureuse poignée de main, car il est très populaire. Les passants crurent, en voyant un tel rassemblement, qu'il y avait une bataille et vinrent se mêler au groupe. Les Kickapou, des Indiens campant tout près, en firent autant et ils se préparaient pour un engagement. Voilà ce que c'est que la popularité!

Necrologie.

La mort impitoyable vient de jeter dans le deuil une de nos braves familles.

A 2 h. 30, mardi matin, est décédé au No. 96 rue Bowers, Théodore Towner, à l'âge de 71 ans et 6 mois.

Le défunt n'était malade que depuis vendredi dernier.

Il a enduré sa dernière maladie avec une résignation vraiment chrétienne, et est mort muni des consolations que donne notre sainte Religion à ceux qui partent pour ce voyage dont on ne revient pas.

Le défunt habitait Lowell depuis de nombreuses années. C'était un Ecossais protestant, et il y a quelques années il embrassait la religion catholique.

C'était un fort brave homme, aimé de tous ceux qui le connaissaient; nature droite, cœur généreux, sa disparition laisse un vide au milieu de notre population qui l'estimait.

Il laisse pour le pleurer deux fils et deux filles. L'un des fils demeure à Montréal, l'autre, Théodore, habite Centralville.

Les filles sont Mde P.A Brousseau et Mde Numa Delisle.

Nos plus cordiales condoléances à la famille éprouvée.

LA RENTREE DES CLASSES.

Les Beaux Jours des Vacances Tirent a Leur Fin.

La rentrée des classes aura lieu mardi prochain 3 septembre, au collège canadien et au couvent St. Joseph.

Les parents qui ont à cœur de faire instruire leurs enfants dans les sciences pratiques, et en même temps qui désirent leur voir recevoir une éducation morale, religieuse qui contribuera à en faire par la suite de bons pères et d'excellentes mères de famille, sont certains d'atteindre ce double but en les envoyant à nos écoles paroissiales. Ils sont priés de voir à envoyer leurs enfants dès le premier jour de la rentrée, ce qui est de la plus haute importance pour assurer le succès de l'élève.

Il est inutile de faire ici l'éloge de nos deux florissantes maisons d'éducation. Tous nos compatriotes sont au courant des efforts qui s'y font chaque jour pour faire de ces institutions des écoles modèles sous tous les rapports.

Bon Voyage.

Vingt-cinq de nos jeunes canadiennes vont partir ces jours-ci pour le Couvent de Plattsburg, N. Y. Nous leur souhaitons beaucoup de succès dans leurs études et surtout de ne pas faire connaissance avec l'ennuie.

Noms des jeunes demoiselles qui doivent aller au pensionnat de Plattsburg: Rose Anna Lussier, Lucie Grondin, Minnie Leblanc, Lizzie Boudreau, Mabel Gaudet, Lillie McGuirk, Victoria Leblanc, Anna Landry, Corinne David, Meza Jodoin, Albina McKeone, Marie Pagé, Alice Lagacé, Marie Vigeant, Anna Vigeant, Bernadette Gervais, Marie L. Gervais, Evangeline Turcotte, Isabella Brousseau, Clara Loiselle, Alma Muller, Hélène Gendreau, Bernadette Fontaine, Agnés Leduc, Helmina Larochelle.

LE CARNAVAL.

Dates de la Celebration: 1 2 et 3 Octobre.

TROIS CENTS DOLLARS POUR UNE ASCENSION EN BALLON

Des Concerts, des Feux d'Artifice des Parades, etc.

Le comité de la "Semaine des Marchands" s'est assemblé hier soir dans les salles de la Chambre de Commerce, et des choses très importantes ont été décidées.

A huit heures, le capitaine Hanscom, le président, raconta qu'il était allé à Manchester où l'on a déjà eu plusieurs "semaines des marchands," pour prendre des informations.

Le comité de la parade des pompiers retraités a fait rapport qu'il y avait progrès, et que tout irait bien plus rapidement si la date de la fête était connue.

Le prof. Allen, l'aéronaute, a écrit mentionnant le coût d'une ascension en ballon: en petit ballon, $350; avec un plus gros, $450.

On espère que Compagnie à Gaz va fournir le gaz gratuitement, comme elle le fait le Quatre Juillet.

Martin Wells demande $300 ou $500 pour feux d'artifice, suivant la dimension; il promet quelque chose de bien.

Il y a un M. Tilton qui a promis encore plus; il n'a pas encore été vu.

Le "Fair Ground" sera à la disposition des organisateurs.

Des taux réduits sur les voies ferrées ne sont pas encore assurés, vu que le secrétaire n'a pas encore reçu de réponse aux lettres envoyées aux directeurs de compagnies de chemins de fer.

Pas encore de rapport touchant la parade des sociétés ouvrières. M. O'Sullivan doute que les ouvriers paradent. A Manchester, cependant, la principale attraction de la parade était les sociétés ouvrières.

Le comité devra de nouveau tenter d'induire les unions à participer à la parade.

On a ensuite parlé de réclame, des lettres circulaires ayant été émises, etc.

Quant à la musique, il a été décidé de n'engager que des fanfares de cette ville pour donner des concerts pendant le carnaval. Un comité a été chargé de voir à la chose.

Une parade de toute espèce d'originalités, de vieilleries, d'antiquités, etc., aura lieu, et des prix seront accordés.

F. G. Mitchell, propriétaire du Bon Marché, a envoyé $100 comme contribution.

Il a été finalement décidé que les principales attractions du carnaval seraient les suivantes:

Mardi, 1er octobre—A une heure de l'après-midi, rassemblement des pompiers retraités. Le soir, concert.

Mercredi—L'avant-midi, parade militaire dont la nature sera annoncé plus tard. Le soir, parade des attractions antiques et horribles, puis concert.

Jeudi—A 11 heures de l'avant-midi, ascension en ballon. Le soir, feux d'artifice et concert.

Le comité des feux d'artifice a finalement été autorisé de dépenser $300.

Une Disparition.

Le nommé Charles Bernard, domicilié 120 rue Crosby, qui est disparu depuis samedi dernier, n'a pas encore été retrouvé, et sa famille est dans une grande inquiétude, comme bien on pense.

Cet homme, âgé de 29 ans, était employé chez Allen & Thompson, fabricant de boîtes de la rue Chambers; il a cinq pieds et neuf pouces.

Samedi, au moment de son départ, il portait un habit noir et un collet blanc.

Le détective Laflamme se rappelle avoir rencontré Bernard dimanche, sur la rue Middlesex.

Mde Bernard dit que son mari agissait d'une manière étrange depuis plusieurs semaines, et elle croit qu'il est parti dans un moment d'aberration mentale.

Histoire Touchante.

Mde Timothy Marini fit arrêter son mari hier pour l'avoir battu. Le juge mit l'accusé sous $200 de caution pour qu'il garde la paix pendant six mois. Or, il arriva ceci: Marini ne pouvant fournir la caution exigée, a dû être envoyé en prison, et sa tendre moitié regrette teilement avoir fait condamner son mari qu'elle est prête maintenant à cautionner pour lui et le faire sortir de prison.

Elle dit que tout ce qu'elle voulait, c'était de l'effrayer.

Ce que c'est que les femmes.

UN SOMNAMBULE.

William Marche pendant son Sommeil et fait une Chute.

William Kirk, un garçon de 12 ans, a la mauvaise habitude de marcher pendant son sommeil, et la nuit dernière il est tombé par une fenêtre dans la cour Noble.

L'enfant s'était couché vers les neuf heures, et pendant son sommeil il se leva et s'aprochant de la fenêtre qui est très basse, il tomba sur le pavé d'une hauteur de quinze pieds.

Le Dr Ricker a été averti et il se rendit à la demeure du jeune somnambule qui n'avait aucune fracture. Ses parents le prirent sous leurs soins.

VAINQUEURS!

Le Club Lafayette Bat l'Association Catholique.

Le Club Lafayette a défait les joueurs de quilles de l'Association Catholique à Lakeview.

Voici les points:

CLUB LAFAYETTE.

	1	2	3	Totaux
Parent,	126	115	128	369
Richard,	111	132	123	366
Giroux,	125	160	125	410
Forest,	121	140	105	366
Rock,	113	152	211	476
Totaux,	596	699	692	1987

ASSOCIATION CATHOLIQUE.

	1	2	3	Totaux
Guimond,	135	144	125	404
Vigneault,	116	143	165	424
Blazon,	138	118	98	354
M. Guimond,	117	158	130	405
Nichol,	117	134	120	371
Totaux,	623	697	738	1958

L'Association Catholique a lancé un défi aux joueurs du Club Lafayette pour une autre partie qui sera jouée jeudi prochain au même endroit.

Chemin de Fer Boston & Maine.

Grandes courses de chevaux sur l'Hippodrome "Breeders' Mill Track," à Old Orchard, du 3 au 6 septembre 1895 inclusivement.

Les billets d'aller et retour, y compris admission sur l'Hippodrome, seront vendus dans les gares suivantes, et ils seront valables du 3 au 6 septembre 1895:

Boston,	$3 65
Lawrence,	2 80
Haverhill,	2 65
Exeter,	2 10
Newmarket,	1 90
Dover,	1 60
Salmon Falls, W.	1 50
South Berwick, W	1 50
North Berwick,	1 50
Wells Beach,	1 30
The Elms,	1 20
Kennebunk,	1 10
Biddeford, W.	75
Saco, W.	75
Pine Point,	75
Scarboro Beach,	75
Portland,	1 00
Kennebunk Beach,	1 20
Kennebunkport,	1 30
Kittery Junction,	1 80
Eliot,	1 65
Conway Junction,	1 50
Agamenticus,	1 50
Kittery Navy Yard,	1 85
Kittery Point,	2 00
York Harbor,	2 20
York Beach,	2 40
Lynn,	3 20
Salem,	3 05
Beverly,	3 00
Hamilton et Wenham,	2 90
Ipswich,	2 75
Newburyport,	2 40
Portsmouth,	1 85
Somersworth,	1 65
Rochester,	1 75
Sanbornville,	2 30
Wakefield, N. H.	2 35
W. Ossipee,	3 00
No. Conway,	3 50
Farmington,	2 00
Alton,	2 25
Alton Bay,	2 30
Wolfeboro,	2 70

D. J. FLANDERS,
Gen'l Pass. and Ticket Agent.

Disparition.

On nous écrit de Taunton, Mass.:

Joseph Nadeau a quitté son domicile le 12 du courant et on ne l'a pas revu depuis.

C'est un homme de 5 pieds, 9 pouces, cheveux noirs, gilet gris, pantalon bleu, chaussures laçées. Pesanteur, 140 livres.

M. Nadeau sortait de l'hôpital le 11 courant, et on croit qu'il a le cerveau dérangé.

Toute personne ayant eu vent de cet homme sont priés d'écrire au No. 18 rue Russell, Taunton, Mass.

Prière aux journaux de reproduire.

Funerailles.

Cet avant midi, à l'église St. Joseph, ont eu lieu les funérailles de feu Théodore Towner, décédé ces jours derniers au No. 96 rue Bowers.

Le R. P. Lamothe a officié, assisté des RR. PP. Nolin et Forget-Despâtis comme diacre et sous-diacre.

L'église était tendue de noir.

Le chœur a rendu la messe des morts de l'abbé Perreault, sous la direction de M. Philias David.

M. Ed Vincelette a touché l'orgue.

Les porteurs étaient MM. Alphonse Racicot, Edouard Valerand, Louis Audette, Alexandre Gervais, N. A. Poulin, Olivier Delisle.

De nombreuses fleurs données par les parents et les amis couvraient la tombe.

M. A. Choquette était chargé des pompes funèbres.

Le Jeune Achin.

Hier, le jeune Achin, blessé si mystérieusement sur la North Common, est sorti de l'hôpital, étant assez remis pour retourner chez ses parents. Il a encore les deux mains enveloppées dans des linges.

BIEN TRISTE.

Découverte d'un Cas de Misere Indescriptible.

DEUX ENFANTS SONT DE VRAIS SQUELETTES VIVANTS.

Le Pere est un Ivrogne qui Boit tout son Argent.

On vient de découvrir qu'une famille du nom de Monahar, domiciliée dans l'édifice Ayer, coin des rues Moody et Tilden, vit dans un état de misère presque indescriptible.

Le logement habité par les Monahan est ce qu'il y a de plus malpropre, de plus pauvre en fait de réduits. Des quatre pièces exigrès qui composent ce logement, donnant sur la cour, une odeur infecte s'exhale.

L'ameublement consiste en bien peu de choses: un poêle, une table, quelques chaises trouées, un matelas crasseux par terre dans le milieu d'une chambre, c'est à peu près tout.

La mère est, dit-on, travaillante; elle a un emploi dans une fabrique, mais ne gagne que $4 50 par semaine.

Quant au père, c'est un ivrogne fieffé, qui arrive tous les soirs à la maison en état d'ivresse, bat ses enfants, sa femme, et ne contribue jamais rien pour l'entretien de la famille, n'ayant pas trop de tout l'argent qu'il peut gagner en travaillant au "pic et à la pelle" comme employé de la municipalité pour assouvir sa soif extinctrice des boissons enivrantes.

Cette famille est composée, en outre du père et de la mère, de trois jeunes enfants, l'aîné ayant six ans.

Un reporter est allé visiter cet habitacle et il y a trouvé deux bébés, l'un de deux ans et quelques mois appelé "Jim" et l'autre d'un an du nom de "Nell," qui n'ont que la peau et les os, sont couverts de vermine et de haillons, suintant par tous les pores la misère et l'abandon. Ces deux enfants sont à peu près de la même grosseur, ne pesant pas plus de 10 ou 12 livres. Le plus vieux, le nommé "Jim" sait parler, et c'est un bien triste spectacle de voir ce petit squelette, qui n'est pas plus gros qu'un bebé naissant, se mettre à articuler des mots d'une voix sourde, une voix de crève-faim. Ce petit malheureux n'a pas les bras plus gros que le pouce d'un homme, et ses jambes sont si minces qu'on s'étonne qu'il puisse se tenir debout. Il est couvert de plaies et il est venu au monde difforme.

Celui qui est chargé de prendre soin des bebés pendant les heures de travail du père et de la mère, c'est l'aîné qui n'a que six ans. Lui aussi est en haillons, et inutile d'ajouter que le soin qu'il peut donner au deux petites créatures se résume à bien peu de chose. Il a raconté au reporter qu'il n'avait jamais eu rien autre chose à manger que du pain, et que parfois il serait mort de faim ainsi que ses petits frères, si les voisins ne leur eussent pas apporté quelque croûtons.

Un homme qui était à faire des réparations dans une autre partie de l'édifice a narré que mardi midi le père vint à la maison et renferma ses enfants à clef dans la chambre de derrière qui est à peine éclairée. C'était que que chose qui brisait le cœur que d'entendre ces pauvres enfants pleurer.

Le Bureau d'Hygiène a été averti, et il est vraiment surprenant que les propriétaires de l'édifice ou leurs agents n'aient rien fait jusqu'à présent pour secourir ses petits malheureux.

L'agent Drury devrait voir à la chose.

On craint pour les jours du bébé difforme.

Personne ne s'objectera à ce que le père assez sans-cœur pour laisser ses enfants dans un tel état de destitution soit puni sévèrement, si la chose est vraiment possible.

Il y a des hommes en prison qui sont des anges comparés à ce misérable qu'une passion dégradante a abruti au point de le rendre insensible aux larmes, aux lamentations de ses propres enfants.

ACQUITTE

M. Isidore Pothier n'etait Pas Coupable.

M. Isidore Pothier, de cette ville, dont on annonçait hier l'arrestation, a été acquitté ce matin et le juge l'a prononcé *blanc comme neige*. L'acte d'accusation a été trouvé non fondé, et l'avocat Lemerise n'a pas eu grande difficulté à prouver la non-culpabilité de son client.

C'est un tour de malin qu'un farçeur a voulu jouer à M. Pothier, mais mal lui en a pris. Il se pourrait bien que ce farceur aurait à répondre en cour pour fausse arrestation.

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi à faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu à peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,

WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants: — N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants: — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin Oscar Courteau, Dr J. G Burque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants: — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette à l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement les Boutons, les taches de rousseurs (rousseurs) le masque clair les taches (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau, son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens. Cet article des Prix Unique 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co
Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Delisle's Liniment

Les démocrates de Lowell s'intéressent à la lutte que plusieurs de leurs chefs font pour atteindre la posititon de chef de "régistrars of voters". L'avocat McVey et James A Sullivan, secrétaire du Comité de Ville, sont sur les rangs. On dit que le premier court de grandes chances d'avoir la position.

Leur Utilité

Quelques lignes qui feront réfléchir les marchands récalcitrants qui négligent d'annocer.

Joseph Pipenbois tempêtait, l'autre jour, sur l'inutilité des annonces.

Ca ne vaut rien, les annonces, disait-il. Moi qui vous parle, j'annonce depuis trois semaines un parapluie qu'on m'a pris à l'église. Jusqu'ici je suis comme sœur Anne: Je ne vois rien venir.

Un reporter s'avance vers lui et lui dit,

Vous voulez discontinuer votre annonce, vous avez tort. Annoncez que la personne qui rapportera votre parapluie sera libéralement récompensée est une erreur. Je vais vous rédiger votre annonce. Voici:

"Si la personne qui a été vue prenant un parapluie à l'église de..., il y a trois semaines, ne le rapporte pas au no. de la rue..., nous dénigrerons son caractère de bon chrétien et d'honnête homme".

Deux jours après la publication de l'annonce, l'individu trouvait sur son perron vingt-trois parapluies avec une petite pancarte sur laquelle était écrit: "Prière de garder la chose secrète".

Allons, qui osera maintenant contester l'utilité des annonces?

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES,
Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,

523 RUE ESSEX.

EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

D. THEBERGE,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARRON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND

188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servir avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

M. C. W. Mayotte et son épouse sont de retour de Nantasket.

Mme A. Daigle, de la rue Ludlam, est partie pour Verner, Ont.

M. Moïse Lemerise et sa famille, de la rue Moody, sont en villégiature à Salisbury Beach.

Ce soir s'ouvrira à Mountain Rock le camp des "Adventists", c'est-à dire des partisans du samedi comme jour du Seigneur. Il y a un grand nombre de tentes toutes placées en rangées; entre elles circulent des rues, comme si c'était une ville.

M. Pearson, notre maître de poste, ne croit pas que le système adopté par Boston et autres villes de faire transporter les matières postales par les tramways électriques soit adopté à Lowell avant bien longtemps. Il n'y a pas de succursales à Lowell, et il est peu probable qu'on en établisse une.

Quand vous Peinturez vos Edifices, employez le

B. K. & Co's,

Une Peinture de maison préparée pure, et pour les planchers employez les

Peintures U. S. N. Dick,

Sèchent en une nuit et restent dans cet état. Venez demander nos cartes de couleurs.

Vendues seulement par

C. B Coburn & Co.

35, 39, 41 Rue Market.

Music Hall.

Pour le reste de la semaine, à partir de ce soir, sera donné dans ce théâtre populaire "Forgiven," une très bonne pièce. Edwin Foisberg jouera le principal rôle, celui de Jack Diamond. C'est un acteur distingué.

FEUILLETON
No. 6

— LES —

Lendemains du Crime

GRAND ROMAN A SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE.

PREMIERE PARTIE.

LA CROIX NOIRE.

VIII

(*Suite.*)

Machinalement elle sortit de sa poche une pièce d'or, la mit dans la main de la femme et dit.

—Chez Mlle Claire Monnier.

—Au second, la porte en face.

Elle monta.

Elle semblait marcher dans un état de somnambulisme, comme inconsciente.

Arrivée à la porte indiquée, elle frappa violemment. On n'ouvrit pas, et une voix demanda, la voix de son mari :

—Qui est là?

Elle resta une seconde sans répondre, puis elle dit, ayant pris une résolution :

—Moi ta femme!

Il y eut dans l'appartement un bruit d'allées et venues effarées, des chuchotements, et la porte resta close.

IX

Quand Maximilien avait frappé à la porte de Claire, la jeune fille était déjà levée. Vêtue d'un peignoir élégant, elle était étendue sur une chaise longue, et elle lisait, la fenêtre ouverte pour respirer l'air frais du matin. Elle était pâle et paraissait un peu souffrante. Elle fut fort surprise d'entendre frapper chez elle à cette heure, mais comme la femme qui la servait n'était pas encore arrivée, elle se leva et alla ouvrir.

En voyant le visiteur, elle poussa un cri de joyeuse surprise.

—Vous!

Moi! Vous ne m'attendiez pas d'aussi bonne heure?

—Je l'avoue.

Je ne vivais pas loin de vous, loin de toi.

Elle lui jeta les bras autour du cou.

—Tu m'aimes donc toujours?

—En doutes-tu donc?

—J'ai tant besoin d'être aimée, sur tout maintenant.

Il la regarda, surpris et dit :

—Pourquoi maintenant?

Elle baissa la tête, devenue soudain très rouge.

—En effet, murmura-t-il, surpris de son trouble et de l'embarras de sa physionomie. Qu'as-tu? Que se passe-t-il? Pourquoi est-tu levée si tôt?

—Je suis un peu souffrante.

—Et c'est pour cela que tu te lèves?

—Je ne pouvais pas rester au lit. Je m'ennuyais tant! Ah! que je suis heureuse de te voir! Que je suis heureuse! Ta vue me remet. Quelle bonne idée que tu as eue de venir me surprendre si matin! On dirait que tu avais deviné ce qui se passait en moi.

Il l'examinait avec stupeur, tout étonné de son énervement, du ton de ses paroles, de l'espèce de mystère qu'elles renfermaient.

Il la prit dans ses bras.

Qu'as-tu? demanda-t-il, explique toi!

Elle se pencha à son oreille et lui dit quelques mots tout bas.

Il eut un tressaillement.

—Ensuite? fit-il, qui te fait croire?

—J'en suis sûre, Mme Grégoire la femme de ménage, me l'a dit. Ce que j'éprouve, cet alanguissement dont je me plaignais depuis quelques jours, tu t'en souviens?

—Oui.

—Ces tristesses qui tombaient sur moi tout à coup.

—Oui. Oui.

—Tu étais même inquiet. Tu m'avais conseillé de voir un médecin.

—C'est vrai.

—C'étaient les symptômes. Mme Grégoire me l'a assuré.

Maximilien s'était levé.

Il marchait de long en large, l'air ennuyé.

Elle devint toute triste devant sa physionomie grave.

Elle se pendit à lui, caressante, avec des souplesses de liane pleins d'amour et de larmes, et murmura :

—Tu m'en veux!

Il se retrouva aussitôt, chassa l'air sombre qui envahissait son visage.

—Non, dit-il. Pourquoi t'en voudrais-je?

—Ce n'est pas faute, n'est-ce pas?

—Non.

—Mais cela t'ennuie tout de même.

Il n'eut pas le temps de répondre, de chercher un mensonge car en ce moment un coup violent frappé dans la porte, les fit tressaillir tous les deux.

Ils se regardèrent, devenus pâles subitement, comme s'ils pressentaient un malheur soudain.

Il murmura :

—Qu'est cela?

Elle répondit, fort anxieuse :

—Je ne sais pas.

Maximilien se dirigea vers la porte et demanda :

—Qui est là?

Et il attendit cette réponse, qui le cloua au sol, terrifié, les veines privées de sang, pendant que Claire poussait un cri sourd d'angoisse et d'effroi.

—Moi, ta femme!

De nouveau ils se regardèrent, atterrés, ne sachant quel parti prendre.

Claire courut à son amant.

—N'ouvre pas!

—Non, non.

Mais dans la porte les coups redoublaient, violents, emportés, et une voix blanche de rage, une voix qui ne se contenait plus hurlait :

—Ouvrez, misérables, ouvrez! Ouvrez, ou j'enfonce la porte. J'ameute la maison!

Maximilien se dirigea vers la porte.

Claire se tordait les bras en murmurant :

—Mon Dieu! mon Dieu! nous sommes perdus!

La porte, forcée, s'ouvrit d'elle-même, et Fernande parut, échevelée, hagarde, les yeux fous.

Elle marcha tout droit vers Claire.

—Ah! gredine!

La jeune fille murmura :

—Madame..

Fernande marchait vers elle, la main levée.

—Fille de faussaire et de forçat!

Maximilien l'arrêta, lui barra le chemin.

—Fernande!

Elle se tourna vers lui, la haine aux dents.

—Toi, va-t-en. Je te hais! Je te méprise!

Maximilien murmura de nouveau, lui serrant les poignets.

—Fernande!

Fernande se dégagea brusquement.

—Laisse-moi. Laisse-moi dire à cette fille! à cette graine de galère!

Claire poussa un cri sourd et s'affaissa.

Maximilien courut à elle.

—Tu l'as tuée! dit-il à sa femme.

Celle-ci haussa les épaules.

—Allons donc! La belle perte! Puis, s'adressant à son mari :

—Il ne te manque plus, dit elle, que de prendre sa défense contre moi.

—Oui, je la défendrai. Et je te défends.

—Quoi donc?

—De l'insulter.

—Est-ce qu'on insulte des filles de cette espèce? Tu sais cependant qui elle est, où, d'où elle vient. Tu sais que son père est au bagne.

—Son père est un honnête homme, protesta Maximilien, comme malgré lui.

—Un honnête homme, condamné à vingt ans de travaux forcés et qui est au bagne.

Claire, revenue à elle, avait entendu.

Pour la troisième fois ce mot de bagne frappait son oreille.

Qu'est-ce que cela voulait dire? A quoi cette femme faisait-elle allusion?

Tout le personnel de la maison, éveillé par le bruit, était assemblé sur le carré, devant la porte ouverte.

IX

La femme de ménage, entrée sur ces entrefaites, se tenait anxieusement sur le seuil de la porte écoutant ce qui se disait.

Le rouge de la honte avait empourpré le visage de Claire.

Elle dit :

—Mon père est mort, madame. Vous avez tort de l'insulter!

—Mort?—Mon mari le connaît. —Mon mari lui écrit. Et il est à Cayenne, au bagne. J'ai vu les lettres.

Claire regarda Maximilien, se demandant si elle rêvait.

—Cependant, fit la jeune fille, j'ai vu son acte de décès. Je sais qu'il est mort. Il est mort fou, à Bicêtre.

—Ce n'était pas ton père. Ta mère avait des amants comme toi, et c'est un de ses amants qui est ton vrai père, et qui est au bagne. Bon sang ne peut mentir. Tu es digne d'elle et digne de lui!

Pour la seconde fois Claire poussa un cri. Son corps se raidit, et elle tomba à la renverse, sans connaissance, les membres convulsés, comme morte.

Maximilien, l'air égaré, se précipita sur sa femme.

—Ah! misérable!

—Toi, fit Fernande, si tu ne quittes pas cette fille, et si tu ne viens pas avec moi, je ne te reverrai de ma vie!

Et elle se dirigea vers la porte.

Maximilien hésita un moment. Tout son cœur le portait vers Claire. Il ne pouvait pas l'abandonner ainsi. D'un autre côté il se sentait coupable envers sa femme. Il prévoyait toutes les complications qu'une rupture allait apporter dans son existence. Et, malgre tout, il aimait encore Fernande. Sa femme avait toujours eu l'empire sur lui. Il n'avait jamais osé lui résister, lui désobéir en face.

Il eut un geste de désespoir intraduisible.

Puis, se tournant vers Mme Malgoire, il lui dit, lui désignant Claire :

—Soignez-la bien, veillez bien sur elle, et je vous récompenserai!

Et il suivit sa femme qui l'attendait, les sourcils froncés, le geste impérieux. Il la suivit comme le fer que l'aimant attire.

Ils passèrent tous les deux pour sortir entre deux haies de commères, et de curieux, qui riaient et qui se gaussaient de l'incident.

Maximilien eût voulu être à cent pieds sous terre. Il suivit sa femme, la tête basse, jusqu'à l'hôtel, et ils rentrèrent à la Gerbaudière côte à côte, sans s'être adressé une parole pendant la route. Maximilien dans son tilbury, Fernande à cheval.

L'homme avait le cœur crevé. Il pensait aux suites possibles que pouvait avoir sa faute. Claire dont le père souffrait pour lui, sur laquelle il devait veiller et qu'il avait perdue. Claire qui allait devenir il ne savait quoi, traîner dans il ignorait quelle honte et quelle misère, et qui allait souffrir aussi, maintenant qu'elle savait où était son père, de la faute dont celui-ci était innocent et pour laquelle il avait été condamné. Claire dont il devinait, dont il redoutait le désespoir.

Ah! pourquoi avait-il succombé? Pourquoi? Il se serait brisé le crâne! Il n'oserait plus lever les yeux sur sa femme, qui tenait ses regards braqués sur lui, la face rigide, pleine de menaces. Il aurait voulu être mort.

On arriva.

Dans la cour de la Gerbaudière, Fernande sauta à terre.

Puis, se tournant vers son mari, qui, de son côté, jetait à son domestique les rênes de son cheval :

—Venez! dit-elle, j'ai à vous parler!

Et Maximilien la suivit tout tremblant.

X

—Si vous voulez, dit Fernande à son mari, quand ils furent seuls, en fixant sur lui ses yeux étincelants, si vous voulez que je vous pardonne un jour votre infamie, votre crime, vous allez me jurer, sur la tête de vos enfants, que vous ne reverrez plus et que vous ne chercherez plus à revoir cette fille!

Maximilien, la tête basse, tout honteux d'avoir été surpris ainsi, tout frissonnant des responsabilités encoures, ne répondit pas tout d'abord. Pouvait-il abandonner Claire, surtout maintenant?

Sa femme eut un sursaut violent. Elle le regarda bien en face et dit :

—Vous hésitez?

—Non, ma chère amie, bégaya-t-il; mais vous comprenez.

—Quoi?

—Un pareil serment.

—Si vous refusez de le faire, c'est que vous avez envie de l'entreindre ou que vous ne vous sentez pas le courage de le tenir.

—Je ne puis pas balbutia-t-il, abandonner cette jeune fille. Elle n'a pas d'argent. Elle est seule.

—Et vous voulez continuer à l'entretenir?

—Je veux du moins lui trouver du travail, au loin, si vous le voulez, et ensuite.

—Et ensuite?

Ensuite je ne m'occuperez plus d'elle

—Vous lui aviez trouvé une place déjà. Pourquoi n'y est-elle pas restée?

Maximilien ne répondit pas.

—Elle n'y est pas restée, parce qu'il vous répugnait de la voir travailler. C'était un crime, n'est-ce pas, de laisser travailler une jolie fille? Et vous préférez l'avoir à vous, toute à vous.

—Non, ce n'est pas cela, murmura-t-il embarrassé.

—Eh bien! moi, déclara Fernande, je ne suis pas disposée, pas du tout, à me contenter des restes de cette jeune fille. Si vous refusez de prêter le serment que je vous demande, dès ce soir, entendez-vous, je prends mes enfants et je rentre avec eux chez ma mère, et jamais, entendez-vous, jamais il n'y aura plus rien de commun entre vous et moi. Cette fille ou moi, choisissez?

Maximilien se passait les mains sur le front, en proie à une angoisse qu'il ne pouvait cacher. Les gouttes de sueur nombreuses coulaient de ses tempes.

—Si vous saviez! murmura-t-il, dans quel embarras!

Fernande eut un ricanement sardonique.

—Oui, je comprends, c'est dur de sacrifier sa maîtresse.

—Si vous saviez.

—Et une maîtresse que l'on aime, n'est-ce pas?

—Non, la maîtresse, je vous la sacrifie de suite. Je ne la verrai plus. Cela, je vous le promets, je vous le jure. Sur la tête de mes enfants, si vous le voulez. Ce que je ne puis pas vous promettre, par exemple, c'est d'abandonner sans secours, sans aide, cette jeune fille.

—Et pourquoi donc?

—Parce que j'ai promis à son père.

—De la perdre?

Maximilien devint livide.

Un tremblement agita ses membres.

—Vous êtes cruelle! murmura-t-il.

Mais sa femme avait frappé juste. Le mot lui était allé jusqu'au cœur, car elle venait de lui reprocher justement le crime qu'il regrettait à cette heure, la trahison odieuse dont il s'était rendu coupable envers l'homme qui souffrait pour lui, qui avait sacrifié son honneur et sa liberté.

Il essaya pourtant de lutter encore.

—J'ai promis au père, dit-il, de veiller sur sa fille, de subvenir à ses besoins.

—En quel honneur? Quelle reconnaissance devez-vous donc à ce faussaire, à ce forçat?

—Il était employé de mon père.

—C'est votre père qu'il a volé!

—Oh! il n'est pas bien sûr qu'il fût coupable!

—Comment cela? Il a tout avoué. J'ai lu le procès. Quel intérêt avait-il donc à se faire condamner s'il était innocent?

Maximilien ne répondit pas.

Il sentait qu'il allait trop loin, qu'il se trahissait.

—En vérité, murmura Fernande d'un ton amer, votre amour pour cette fille vous fait perdre l'esprit, vous enlève la notion exacte des choses!

Le mari courba la tête.

Il n'osait plus parler.

Il bégaya au tout d'un moment, pour mettre fin à la discution.

—Je suis à votre discrétion. Je ferai ce qu'il vous plaira.

—Vous ne reverrez plus cette fille?

—Non.

—Vous ne vous occuperez plus d'elle?

—Non.

—Vous me le jurez?

—Je vous le jure.

—Du reste ajouta la femme, j'y veillerai! Vous ne quitterez plus la Gerbaudière sans moi et je vous suivrai partout, même à la chasse!

Et elle s'éloigna.

Maximilien se laissa tomber sur un siège, accablé. Jamais il n'avait prévu pareil dénouement.

Quelle vie de luttes, de dissimulation, de mensonges il allait être condamné à mener désormais! car il était bien résolu, quoi qu'il arrivât, à ne pas abandonner Claire, à ne pas la laisser mourir de besoin. Mais comment allait-il faire? C'est à cela qu'il se mit aussitôt à réfléchir. Ah! s'il avait pu taire que ce qui était ne fût pas, s'il avait pu par son repentir réparer l'irréparable! Mais non! Claire avait été séduite et perdue par lui qui avait le devoir étroit, impérieux, de veiller sur elle comme sur sa propre fille, de lui épargner tout chagrin, toute douleur, toute souillure; et s'était par lui que le mal lui arrivait, par lui qu'elle allait connaître toutes les tortures de l'abandon, de la misère et de la honte. Il avait été odieux et infâme, et il ne serait jamais assez châtié.

Et au père, à Anselme, à ce dévouement fait homme, qu'allait-il lui dire s'il revenait un jour lui demander : "Qu'as-tu fait de ma fille?"—Il serait obligé de lui répondre : "Ta fille? Je ne sais pas. Elle roule. Elle roule dans l'ordure, dans la fange, et c'est moi, moi qui l'y ai précipitée."

La situation était terrible, bien propre à faire réfléchir Maximilien et à emplir son âme de remords et de terreur.

Toute la nuit il songea à ces choses. Il roula dans son esprit ces terribles pensées, puis le matin il crut avoir trouvé.

Il sonna son domestique, Firmin, et lui dit :

—Voilà dix ans bientôt que tu es chez moi?

—Je n'ai qu'à m'en féliciter, monsieur.

—M'es tu dévoué?

—Monsieur n'a qu'à m'éprouver.

—Dévoué à la vie, à la mort?

—Que monsieur essaie!

—Es-tu capable de garder un secret, mais de le garder pour toi seul!

—Je le jure à monsieur.

—Alors, voici ce que tu vas faire. Cette après-midi, personne ne s'inquiétera de toi, tu selleras un cheval, tu l'enfourcheras et, tout d'une traite, tu iras à Chartres.

—Bien, monsieur, c'est facile.

—Il ne faut pas surtout que madame te voie, que madame ait le soupçon de ton absence.

—Monsieur peut être tranquille

—A Chartres, tu iras rue de la Loi, tu demanderas une jeune fille, Mlle Claire Monnier. Tu lui remettras de ma part ce portefeuille.

—Bien, monsieur.

—Tu lui diras que je ne l'oublie pas, mais qu'elle parte au plus tôt pour Paris, que je ne l'abandonnerai pas, et tu lui diras qu'elle t'écrive à toi, poste restante, pour te donner de ses nouvelles. Tu sera notre intermédiaire. As-tu compris?

—Oui, monsieur.

—Allons, va, et qu'on ne nous voie pas ensemble. Tu partiras sans que je sois prévenu, et tu reviendras de même. Et prends garde, quand tu me rendras compte de ta mission, qu'il n'y ait au tour de nous ni oreilles, ni regards indiscrets.

—Que monsieur repose tranquille. Je ne suis pas une bête

Firmin prit le portefeuille et se retira.

Le soir, vers la tombée de la nuit, sans qu'on se fût aperçu de son absence, il était de retour.

Maximilien le prit à part et l'interrogea avidemment.

—Eh bien?

—Je ne l'ai pas vue.

—Tu ne l'as pas vue?

—Non monsieur. Elle est partie.

—Partie?

—Partie ce matin par le premier train.

—Et pour où?

—On ne sait pas. Elle n'a donné d'indication à personne.

Châteauroux leva les bras en l'air d'un air désespéré.

—C'est le dernier coup! murmura-t-il.

Puis il ajouta :

—Et comment est-elle partie? Pourquoi?

—Je ne sais pas. On ne m'a rien dit. Il paraît qu'il y avait eu un scandale.

—Oui, je sais. Mais il faut savoir où elle est. Il faut.

Maximilien perdait la tête, ne savait plus ce qu'il disait. Il était si loin de s'attendre à ce nouveau malheur!

—Je la chercherai, si monsieur le veut.

—Mais oui, il le faut. Tu iras à la gare. Tu t'informeras. Et tu la suivras. Jusqu'à Paris s'il le faut!

—Et madame.

—Madame?

—Elle s'apercevra de mon absence.

—Je vais te flanquer dehors. Tu seras libre, mais tu ne perdras rien.

—Comme monsieur voudra.

On entendait dans le couloir le pas de Fernande.

Maximilien éleva la voix.

—Oui, tu partiras, drôle, fit-il, comme s'il accablait de reproches son domestique. Tu partiras, et dès ce soir! Je n'aime pas qu'on se moque de moi.

Fernande s'approchait.

Elle demanda :

—Qu'est qu'il y a?

—Il y a que je viens de renvoyer Firmin.

—Et pourquoi?

—Parce que monsieur s'avise de se promener à cheval comme un grand seigneur. Cette après-midi sur Bijou il est allé se promener je ne sais où

Fernande regarda le domestique d'un air indignè.

—Est-ce vrai, Firmin?

L'homme courba la tête sans répondre.

—Allons, dit le mari, va faire tes paquets. Je veux que tu sois ce soir hors de la maison

Puis se tournant vers sa femme :

—Si on ne faisait pas un exemple de temps en temps, déclara-t-il, ces gens-là vous mangerait la laine sur le dos.

Fernande eut un geste approbatif et Firmin partit.

XI

Après le départ de Maximilien et de sa femme, Claire, grâce aux soins de Mme Magloire, qui lui avait taponné les tempes avec du vinaigre et fait respirer des sels, Claire était revenue à elle. Elle resta un moment comme étourdie, ne paraissant pas se rendre compte tout d'abord de ce qui lui était arrivé. Elle regardait d'un air hébété les gens qui l'entouraient, car la chambre maintenant était pleine de monde, des voisins accourus pour porter secours ou plutôt pour être témoins de la scène violente qui venait de se passer.

La femme de ménage se pencha à son oreille et lui dit tout bas :

—Calmez-vous! C'est très mauvais dans votre état!

Claire regarda la femme. Elle savait donc? Elle qui croyait son secret si bien caché!

Alors la mémoire lui revint. Elle revit Fernande, Maximilien. Elle entendait les paroles de sa rivale, chargées de dédain et de mépris, contenant l'odieuse révélation? Elle passa sa main sur son front d'un air égaré et dit.

—Je voudrais être seule!

Mme Magloire renvoya les curieux.

—Nous n'avons pas besoin de rien, dit-elle.—Madame est souffrante. Elle désire se reposer.

Tout le monde sortit. Mme Magloire seule resta près de Claire.

La jeune fille était dans un état de prostration indescriptible. La tête dans ses mains, le sein palpitant, elle se rappelait les phrases cruelles, les injures.

Fille de forçat! Elle était fille d'un forçat, d'une mère prostituée, puisque le mari de sa mère n'était pas son père à elle.

Sans rien savoir, elle condamnait les deux malheureux. Elle se demandait comment Mlle Châteauroux avait pu connaître cette histoire, comment M. Châteauroux la connaissant, avait pu s'occuper d'elle, l'aimer. Maintenant elle n'oserait plus, elle, lever les yeux sur lui. Elle n'oserait plus regarder personne. Fille de forçat! Il lui semblait que dans tous les yeux, elle allait lire sa honte. Oh! pourquoi était-elle venue au monde? Pourquoi vivait-elle? Un instant elle songea à mourir. Mais le pouvait-elle maintenant?

Mme Magloire la voyant ainsi morne, immobile, les yeux hagards, semblant regarder le vide, s'approcha d'elle.

—Il faut, murmura-t-elle, que madame se fasse une raison.

Claire leva vers elle ses yeux blancs de martyre, où ses larmes semblaient figées.

Elle ne comprenait pas et répéta :

—Une raison?

—Oui, madame a tort de se frapper. Cela arrive tous les jours qu'une femme surprend son mari. Mais monsieur vous aime. Il ne vous abandonnera pas pour cela.

Elle eut un haussement d'épaules. Elle s'en moquait bien d'être abandonnée! Ce n'était pas cela qui la préoccupait, bien qu'elle aimât Maximilien, c'était la révélation brutale. Fille de forçat! Cette idée ne la quittait pas. Elle voyait pour ainsi dire, ces mots terribles écrits dans ses yeux. Tout le reste s'effaçait. Tout disparaissait. Fille de forçat! Elle eût voulu savoir ce que son père avait fait.— Volé, tue peut-être? Ah! le misérable? Jamais elle n'avait entendu parler de lui. On lui avait jusqu'ici caché son existence. Elle comprenait pourquoi, maintenant. — M. Châteauroux avait eu cette délicatesse, et sa reconnaissance pour Maximilien s'augmentait encore pour le fait. Mais le reverrait-elle maintenant Maximilien? Elle ne l'espérait guère. Sa femme le tiendrait, le surveillerait.

Elle s'étira les bras, poussa un soupir qui ébranla tout son être.

—Oh! s'écria-t-elle tout haut, je voudrais mourir.

La servante accourut.

—Madame va se faire du mal, dit-elle, madame n'est pas raisonnable.

Claire se leva. Elle essaya, par la marche, par l'agitation, de combattre, de chasser les idées de désespoir qui la hantaient, mais sans résultat.— Elle n'oserait plus sortir. Elle s'imaginait que Chartres tout entier s'occupait d'elle, connaissait son histoire, l'infamie de son origine et qu'elle serait montrée au doigt, quand elle paraîtrait dehors, et comme pour donner quelque appui à ses craintes, à ce moment on frappa à la porte de la jeune fille. C'était la propriétaire de la maison, qui venait prévenir sa locataire qu'après ce qui s'était produit chez elle, elle se voyait dans l'obligation de la congédier. Sa maison était une maison tranquille, bien renommée

Claire ne la laissa pas achever.

—C'est bien, dit elle, je partirai.

Elle songeait à quitter Chartres. Cela la décida tout à fait.

—Je saurai gré à mademoiselle, dit la femme, de partir le plus tôt possible.

—Je partirai aujourd'hui, dit la fille d'Anselme.

Et elle se mit à faire ses paquets, à faire ses préparatifs Elle avait un peu d'argent, bien peu. Cela lui suffirait pour faire son voyage et attendre qu'elle eut trouvé du travail. Elle allait se cacher dans quelque quartier perdu de Paris et y vivre oubliée, inconnue, consacrée uniquement à son enfant, ne voulant pas qu'on pût lui jeter un jour à la face qu'il était issu de la fille d'un forçat. Elle ne voulait plus voir personne de ceux qui savait qui elle était, pas même Maximilien. Elle foulerait aux pieds son amour pour que jamais un mot du terrible secret ne vint effleurer plus tard l'oreille de son enfant. Pour tous ceux qui l'avaient jusqu'ici connue elle serait disparue, morte, elle cacherait ses traces avec une habileté et des ruses de sauvage.

Il y avait un train en partance. Elle le prit et quand elle fut dans le wagon un soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine. Il lui semblait qu'avec la maison de Chartres s'évanouissait le cauchemar qui pesait sur elle depuis le matin. Et Maximilien, le père de son fils? Ses yeux se mouillèrent de larmes en pensant qu'elle ne le reverrait sans doute jamais, mais Maximilien avait une femme, d'autres enfants. Maximilien l'oublierait vite, et elle aussi, elle allait s'efforcer de l'oublier. Il lui semblait lorsqu'elle verrait son enfant vivant tout disparaîtrait.

Son fils valait le monde entier pour elle.

Firmin resta près de deux mois à Paris, cherchant Claire, mais sans résultat.

Il revint découragé à la Gerbaudière.

Un peu de calme était revenu à ce moment dans le ménage. Fernande savait que sa rivale avait quitté Chartres Maximilien ne sortait plus, ne chassait même plus, préoccupé seulement d'avoir des nouvelles de Firmin.

Quand il vit son domestique revenir, un désespoir profond s'empara de lui.

Il était seul à la maison. Sa femme était sortie avec les enfants.

Il hocha la tête en voyant le visage attristé de son messager.

—Rien? demanda-t-il.

—Rien, monsieur, j'y renonce!

—Pourtant elle est à Paris!

—J'ai tout lieu de le croire. Mais j'ai cherché partout. J'ai fouillé toutes les maisons meublées, tous les hôtels. Je me suis informé partout où je croyais pouvoir la trouver, peine perdue!

Maximilien laissa tomber ses bras d'un air découragé.

—La malheureuse! Que va-t-elle devenir?

Si elle allait mourir? mourir de désespoir et de misère!

Il aurait cette mort sur la conscience. Il pourrait s'accuser tout haut de ce malheur. C'était sa faute, sa seule faute. Et le père? Devait-il le prévenir? Il n'osa pas. Il lui avait menti déjà. Il allait continuer à lui mentir, jusqu'au jour. Il en tremblait d'avance Ses cheveux se hérissaient de terreur sur son front quand il pensait qu'Anselme pouvait revenir en France, lui demander compte.

Le malheureux avait vingt ans à faire, mais il avait été condamné à cinq ans de plus après sa tentative d'évasion.

Maximilien calculait l'âge qu'il aurait quand il sortirait. Il aurait dépassé la soixantaine. Il avait bien des chances pour qu'il mourût avant. Mais s'il s'évadait? Il pouvait s'évader.

Maximilien resta avec cette terreur, ce remords pesant sur lui, l'écrasant, et jamais plus le rire n'effleura ses lèvres. Il n'était pas mauvais, et par entraînement, par faiblesse, il avait changé sa conscience du fardeau de deux infamies!

Fernande fut un peu surprise de revoir Firmin à Gerbaudière, mais son mari lui expliqua que son domestique, qu'il n'avait pas trouvé à se placer, était venu faire amende honorable et qu'il lui avait pardonné.

Fernande ne fit pas d'observations.

La date était arrivée où M. Châteauroux donnait à Anselme des nouvelles de Claire, il lui écrivit que sa fille continuait à grandir, qu'elle devenait une merveilleuse jeune fille, qu'elle lui parlait souvent de son père, qu'elle le croyait en voyage et qu'elle avait hâte de le voir; mais, pendant qu'il jetait sur le papier ce tissu de mensonges, il lui semblait que son porte-plume lui brûlait les doigts, et les lettres dansaient confusément devant ses yeux effarés

XII

Des années se passèrent. La bourrasque qui avait soufflé sur le ménage Châteauroux s'était appaisée. Les choses avaient repris leur cours ordinaire. Fernande continuait à recevoir ses amis, mais Maximilien, qu'une tristesse et qu'un remords rongeaient, se tenait en dehors de ces réunions bruyantes. Marie-Amélie était devenue une jolie enfant, un peu délicate et petite, mais si charmante avec ses cheveux dorés et ses grands yeux bleus. Jacques se préparait à entrer à Saint Cyr. Quant à Claire, Maximilien n'en avait jamais eu de nouvelles et ne savait pas ce qu'elle était devenue. Il continuait à mentir à Anselme, et c'était là un des grands soucis de son existence.

Le souvenir de la faute commise était comme un chancre intérieur qui rongeait son repos et son bonheur. A chaque instant, il s'attendait à voir reparaître Anselme, et alors. Dans les premiers temps sa femme l'avait taquiné sur son humeur sombre, l'attribuant à la perte de Claire, mais elle avait fini par en prendre son parti, désespérant de ramener jamais la gaieté sur le visage de son mari, et elle vivait à l'écart de Maximilien, dans un entourage rieur de jeunes adorateurs. Il y avait souvent à la Gerbaudière un garden party, chasses à courre, dîners, représentations intimes; Fernande avait la passion du théâtre et elle aimait jouer les jeunes premières, baignée dans une atmosphère de déclarations, de compliments et de paroles d'amour qu'elle adorait entendre Elle se faisait l'illusion qu'elle ressentait autour d'elle toutes les sensations exprimées dans la pièce jouée, et elle se hissait en esprit au-dessus de la platitude de son union bourgeoise avec Maximilien. Celui-ci laissait tout faire, tout dire autour de lui, heureux de voir les autres s'amuser, s'il n'était pas obligé, lui, de partager leurs amusements.

Une crainte mystérieuse planait sur lui, attristait ses journées et surtout ses nuits, car il dormait

Marie-Amélie était comme sa mère. Elle adorait les fêtes et on commençait fort à la courtiser. On parlait même déjà d'une union possible entre elle et le fils d'un grand filateur du Nord, M. Gabriel Vernon, qui se faisait remarquer parmi ses adorateurs assidus; mais Marie-Amélie était si jeune encore! Sa mère était restée fort belle, avait à peine vieillie et Maximilien l'aimait toujours. Il l'aimait plus que jamais peut-être, mais il n'osait pas le laisser paraître parce que Fernande, depuis l'histoire de Chartres, le tenait un peu à distance. Le pauvre homme souffrait en silence; il était jaloux, mais il n'en laissait rien voir, ne se croyant plus le droit de faire d'observations et désespérant de amais ramener sa femme à lui comme autrefois.

Il se contentait des aumônes de caresses et de baisers qu'elle lui donnait de temps à autre de son grand air dédaigneux de reine offensée, mais il tremblait que son cœur ne s'ouvrît à une autre passion et qu'elle ne le délaissât tout à fait. Jusqu'ici elle s'était contentée de se laisser courtiser et de flirter, mais elle n'aimait pas Maximilien et elle était dans cet âge critique où la femme veut être aimée une dernière fois et est prête à brûler sur le bûcher de ce dernier amour tous ses serments, toutes pudeurs, jusqu'à son honneur et celui de son mari! Cette inquiétude s'ajoutait pour Maximilien à tous ses autres tourments.

C'est dans cet état d'esprit que ce trouvait le maître de la Gerbaudière, quand un jour qu'il était seul chez lui, sa femme et sa fille étaient parties avec leur cour habituelle pour une partie de pêche, on lui annonça la visite d'un homme de mauvaise mine qui refusait de dire son nom et prétendait qu'il avait une communication pour lui, et son sommeil était souvent peuplé de rêves et de cauchemars. Tantôt c'était Claire qui râlait, épuisée de misère et de souffrances, le maudissant; tantôt c'était son père qui se présentait à lui, la menace à la bouche, l'éclair aux yeux et qui agitait devant lui le spectre de sa fille morte, tué par lui, pendant que lui-même souffrait toutes les tortures pour le misérable qui devait payer son dévouement par la plus lâche et la plus infâme des trahisons. Il se réveillait ensuite tout baigné de sueurs, criant presque de frayeur, et il demandait au ciel d'avoir pitié de lui. On comprend que dans ces conditions Maximilien ne se mêlât guère aux divertissements qui mettaient la joie et le bruit dans la Gerbaudière.

tion urgente à lui faire.

Maximilien qui était assis dans son cabinet, se leva tout pâle. Il avait songé à Anselme.

Il dit :

—Faites entrer cet homme.

Et il alla à la fenêtre pour voir le visage du visiteur.

Celui-ci venait de pénétrer dans la cour à la suite du domestique. C'était un petit homme trapu, mal mis, au visage terreux, aux traits larges et durs de bouledogue. Il promenait les yeux autour de lui d'un air de curiosité. Ce n'était pas Anselme, quelque mendiant sans doute, Maximilien se rassura un peu, et quand l'homme fut devant lui il lui demanda d'un air un peu rogue :

—C'est à moi que vous désirez parler?

L'inconnu regarda autour de lui pour voir si le domestique qui l'avait introduit s'était éloigné et dit.

—Vous êtes Maximilien Châteauroux?

—Oui.

—Voici ce qui m'amène.

L'homme eut encore un regard circulaire et reprit :

—Nous sommes bien seuls?

—Oui.

—Personne ne peut nous entendre?

—Personne.

—Voilà. J'arrive du bagne.

Maximilien eut un tressaillement profond, que l'individu attribuait à l'émotion que cette déclaration devait produire sur un homme peu habitué à voir des visiteurs pareils.

Il répéta sans se décontenancer :

—J'arrive du bagne où je viens de tirer dix ans pour avoir tué dans une rixe un galopin qui m'avait fait des histoires. Je ne suis pas un voleur ni un assassin, n'ayez donc pas peur. J'ai eu un mouvement de colère malheureux, mais à part ça le plus honnête homme du monde.

—Allez! dit Châteauroux, que cela n'intéressait pas.

—Au bagne, poursuivit l'homme sans s'émouvoir, j'ai connu un personnage que vous connaissez aussi, un nommé Anselme, un homme chic, que nous respectons tous là-bas, et qui en sait long et qui en montrerait à bien des malins, un rupin quoi, pour lequel nous sommes prêts tous à nous mettre en quatre, et dont je suis fier d'être l'ami. Donc cet Anselme, sachant que j'avais fini mon temps et que j'allais rentrer en France, m'a pris à part un matin et m'a dit,—Tu sais Gluchon, je n'appelle Gluchon, tu sais, Galuchon, que je t'ai rendu quelques petits services. Des petits services. Vous allez voir. Faut vous dire que j'étais marié, que j'avais laissé à Paris une femme et des enfants, que cette femme et ces enfants allaient mourir de faim. Qu'a fait Anselme? Il m'a donné de l'argent pour le leur envoyer Il les a entretenus, quoi, pendant près de six mois que ma femme était restée sans travail. Il les a sauvés de la mort. Voilà un de ses petits services. Une autre fois, j'avais été condamné à recevoir cinquante coups de garcette. Vous savez ce que c'est et si c'est drôle? Maximilien inclina silencieusement la tête. On sort de là dépouillé comme un lapin. Nouveau signe approbatif de Maximilien. Alors Anselme, je ne sais pas comment il s'y est pris, Anselme a fait lever la punition. Un vrai pouvoir, quoi. Une autre fois, mais ce serait trop long à vous raconter. Bref, je dois à Anselme obligation sur obligation, et j'étais prêt à donner ma liberté et ma vie pour lui. Je ne pouvais pas lui refuser le petit service qu'il me demandait. Or, voici ce que c'est.—Quand tu seras à Paris, qu'il m'a dit, va-t-en sans désemparer, sans perdre de temps, chez M. Maximilien Châteauroux, que tu trouveras à la Gerbaudière, près de Chartres. Tu le verras. Tu lui parleras de moi. Tu lui demanderas, des nouvelles de ma fille et tu demanderas à la voir.

Maximilien s'était levé pâle comme la mort.

—Sa fille? dit-il.

—Oui. Il veut absolument que je la voie. Et je l'ai juré.

—Mais, dit le mari de Fernande, qu'un tremblement convulsif agitait, elle n'est pas ici.

—N'importe! j'irai où elle sera. Vous pouvez bien me dire, vous, où elle est.

—Sans doute. Mais elle ne sait pas que son père est au bagne. elle croit que son père est mort.

—Je ne lui parlerai pas de lui. Oh! ma leçon est faite. Mais je l'aurai vue et j'aurai fait ma commission.

Maximilien ne répondit pas. Il se promenait de long en large, très agité, en proie à une anxiété mortelle; le front couvert d'une sueur froide.

L'heure de l'échéance venait de sonner. L'ere des mensonges était passée.

Il bégaya :

—Je ne comprends pas.

—Quoi!

—Qu'Anselme vous ait envoyé.

—Pour voir sa fille?

—Oui, puisque je lui envoie régulièrement de ses nouvelles.

—Oui, mais voilà, Anselme ne croit pas que ces nouvelles soient exactes.

—Comment? fit Maximilien devenu plus livide encore.

—Anselme, je vous l'ai dit, n'est pas un homme comme les autres. Depuis qu'il est au bagne, il a appris bien des choses Il a fait connaissance, là-bas, d'une personne bizarre, un vrai sorcier, un chimiste condamné pour avoir fabriqué des faux billets de banque tellement parfaits que la Banque elle-même n'avait pas pu les reconnaître. On l'a envoyé à Cayenne, sans preuves, uniquement pour mettre fin à son industrie, et, en effet, depuis qu'il est là-bas, il n'y a plus eu de nouvelle émission de faux papier. On parle aussi de personnes qu'il aurait fait disparaître sans qu'on ait pu découvrir par quel moyen. Il se nomme Judas Mafori. Là-bas, on l'appelle tout simplement le père Judas. Bref, c'est un homme extraordinaire, qui lit dans les astres, prédit l'avenir. Il m'avait dit, à moi, que je courrais un danger

7 A. Chase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. IX. Soyons Unis. LOWELL, MASS., VENDREDI 6 SEPTEMBRE 1895. Soyons Distingues. No 58

N. E. MIVILLE.
Pharmacien ✱ Diplome,
44 RUE HAMPSHIRE,
Lawrence, Mass.

L'Endroit Par Excellence
POUR VOUS PROCURER LES
Sodas les plus delicieux de toutes sortes,
Toniques les plus recherches,
Parfums,
Essences,
Savons de Toilette,
Poudres de toutes especes.
Objets de Fantaisie,
Liniment Salsepareille de Miville, &c., &c.
Aux prix les plus modérés.
Prescriptions Remplies avec Soin.
Encouragez un brave compatriote.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'ETE.
DIVISION OUEST.
Commencant le 23 Juin 1895.
Les trains laissent la station sur la Central, Lowell.
Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 20 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 15, 4 10, 5 10, 7 20, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 7 25, 8 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 20, a m; 12 05, 1 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 15, et 7 10, p m.
Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 4 30, 4 10, 6 20 p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m
Pour Rochester et Alton Bay—8 30 a m; 12 05, 4 10, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.
Pour Augusta, Bath et Waterville, 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour Lewiston, 8 30, a m, 12 05, 4 10, 5 10, p m.
Pour Bangor, Belfast, Skowhegan et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour St Johns, N. B. Halifax, N. S., et tous les points à l'est à de Bangor, 6 50, a m; et 5 10 p m.
Au Canada et Quebec—6 05, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.
Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.
Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machiasport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.
DIVISION SUD.
Le et après le 30 Juin 1895. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 25, *8 50, ¶9 00, *2 40, 11, 2 m; 4 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m;
Dimanches, 8 45, a m.
Les trains laissent la station sur la ligne Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, *7 01, ¶7 18, ¶7 27 7 40, *7 48, *8 57, ¶9 03, ¶9 50, 11 03, 11 45 a m; 12 17, 1 42, ¶3 03, 4 07, 4 10, 4 33, *5 27, *6 24, *7 47, 8 40 p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; ¶4 25, 6 03 p m.
Pour Woburn — ¶7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, p m; ¶4 25, 6 03, p m.
*Express, ¶ seulement Northern Depot, ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 50, 10 03, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.
Pour Salem et autres Stations—¶7 28 a m; 1 20, 5 50, p m.
☞ Les heures données plus haut sont du Middlesex et Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 03, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 00, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 12 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord — 7 40, 9 14, 9 45, 10 13 a m; 12 11, 1 03, 1 44, 1 59, 3 42, 5 12, 6 22, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches 9 4 a m. à Nashua seulement, 3 00 p m, 2 00, 5 00, 8 13, 8 45, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction 9 4, 9 45, a m; 12 11, 1 44 5 42, ¶8 13 p m.
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 7 40, 9 4 a m, 1 44 p m. Samedi seulement, 3 43 p m.
Pour Manchester, Concord, Lyndonville, St Wells River—9 45 a m; 1 59 [illegible]
Pour Montreal, Sherbrooke, Montreal, Quebec, Portland, Boston, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.
Pour Montreal et Québec, via Montreal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.
Express de Québec via White River Junction—1 44 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.
† Tous les jours pour Montreal.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
A. W. FRANKLIN.
Gen'l Pass. Agt.

BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
Cote du Pacifique,
Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux bureaux de Billets.
J. FLANDERS, Agent général des passagers.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

J. E. BENOIT.
206 RUE LOWELL, Lawrence
Le meilleur endroit de la ville pour acheter du
Bois et du Charbon.
Egg Franklin Coal, – $7.75.
Stove Franklin Coal, – – $8.00.
Stove Coal, – – $6.00.
Nut Coal, – – $6.00.
Egg Coal, – – $5.75.
Broken Coal, – – $5.50.
Cumberland Coal, – $5.75.
☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.
L'endroit par excellence pour acheter toutes sortes de Bois et de Charbon, Bouleau, Pin rouge, Charbon de forge, &c.

F. S. HAMLIN,
Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.
—EST—
Agent d'Assurance contre le Feu
Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass.
Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

Durant & Rogers,
ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.
Si chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.
Si vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.
Si vous préférez acheter une Montre a bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.
☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.
Commis canadiens:—J. A. Legault et C. A. Goozae.

DURANT & ROGERS,
Au coin des Rues
Central & Middle.

SOYEZ RAISONNABLES

On rencontre assez fréquemment en ce pays des gens qui s'étonnent et même paraissent indignés quand un Canadien-français ne parle pas couramment l'anglais, comme si une langue étrangère pouvait s'apprendre en un clin d'œil. Et on les entend dire en plissant le bec: "Ces Canadiens sont arriérés, ils ne savent pas l'anglais."

Pour certaines personnes, ici, être ferré sur l'anglais est le *nec plus ultra* de l'instruction. Soyez l'homme le plus instruit du monde et le plus distingué, vous ne passerez à leurs yeux que pour un bêta si la langue de Shakspeare ne vous est pas familière.

Cependant, ne demandez pas à ces gens-là de dire deux mots dans un idiôme autre que celui qu'ils ont appris sur les genoux de leur mère, car ils en sont absolument incapables.

C'est le temps de faire remarquer que les Canadiens français, en général, apprennent l'anglais rapidement; mais il ne faut pas croire qu'il suffise de mettre les pieds en ce pays pour posséder la rude langue de John Bull; il ne faut pas exiger d'une enfant de six ou sept ans des connaissances anglaises que seules des études prolongées et la pratique pourront par la suite lui faire acquérir.

Nuls plus que les Canadiens ne se rendent compte de la nécessité de connaître la langue anglaise en ce pays, même au Canada. Dans notrepays natal, il n'y a pas de collège où l'anglais ne fasse partie du programme des études, et on consacre à cette étude un temps relativement considérable.

Aux Etats-Unis, dans toutes les écoles publiques, il y a des professeurs de français et combien d'élèves ayant fait des études dans cette langue sont capables d'entretenir une conversation française d'une manière passable?

Ils vous baragouineront bien deux ou trois mots qu'ils croiront prononcer à la parisienne, et ils se moqueront du *Canadian French* parce qu'ils ne connaissent pas mieux.

Les Canadiens-français instruits parlent un excellent français; en France, quand nos médecins, nos artistes vont terminer leurs études, ils ne sont la risée de personne. Ce n'est pas un patois que nous parlons. Un Américain qui apprendrait le français d'un Canadien ayant de l'instruction serait plus rapidement en état de se faire comprendre dans cette langue que s'il recevait ses leçons de ces soi-disant professeurs de français qui se mêlent d'enseigner dans les écoles publiques ce qu'ils ne savent même pas.

Nous voulons surtout appuyer sur ce point: qu'apprendre une langue étrangère n'est pas une mince affaire, et que les Canadiens français en général se familiarisent très rapidement avec la langue du pays, ce qui prouve qu'ils ne sont pas dénués de talents.

Mais il ne faut pas demander l'impossible, et vouloir qu'un Canadien qui vient d'arriver du Canada se transforme *subito* en un véritable yankee touchant la connaissance de l'anglais.

Soyez raisonnables.

CHOSES ET AUTRES.

Comme on sait, en France les naissances balancent les décès tout au plus. Mais il n'en est pas ainsi dans la province de Quebec, qu'une *Revue* de Paris appelle la France américaine. Il a été donné cent acres de terre à 1742 chefs de famille ayant plus de douze enfants.

Douze enfants, en voilà des petites familles à côté de celles comptant vingt et plus d'enfants et qui ne sont pas rares.

On devrait donner, pour être juste, plus de cent acres de terre à ces pères de famille qui dépassent la douzaine d'enfants.

On rapporte qu'un M. Paul Bellanger, de la rivière du Loup, ne demande pas moins de trois cents acres: il base sa réclamation sur ce fait qu'il a trente six enfants vivants. M. Théoret, de St-Geneviève, n'accuse que dix-sept enfants, mais son épouse n'a encore que trente ans: elle compte à son actif deux triples naissances en cinq ans et trois doubles pendant le même temps.

Comment ne pas avoir foi en l'avenir de la race française en Amérique en constatant parmi nous des familles aussi prolifiques.

Nous lisions il y a quelque temps dans l'*Indépendant*:

"Tous les dictionnaires français donnent *Pennsylvanie* avec un seul *n*.

"Et pourtant cet Etat tire son nom du quaker Penn, à qui il fut cédé en 1664.

"Nous croyons donc que Pennsylvanie doit s'écrire avec deux *n*, n'en deplaise aux lexicographes français."

Nous croyons, nous, que ce mot ayant été francisé, ne doit pas s'écrire avec deux *n*, ce qui serait une superfétation. En francisant ce mot, on n'a pas fait la besogne à demi, et nous croyons qu'on a bien fait.

***

Maintenant que la paix est rétablie entre la Chine et le Japon, on ne lira pas sans intérêt les notes suivantes sur l'empire céleste. On y verra qu'il peut devenir, avec le temps, un excellent marché pour quelques-uns de nos produits.

L'étendue de la Chine proprement dite est d'environ la moitié celle du Canada, mais si on y inclut ses diverses dépendances, elle dépasse quelque peu celle du Canada. Sa population est d'environ 430,000,000. Les calculs varient considérablement relativement à la population réelle de la Chine, mais ce chiffre n'est probablement pas une évaluation exorbitante de la population actuelle de la Chine, et ses dépendanses.

Comme on voit, il y en a des Chinois! Et dire que les Etats Unis avec leurs 65,000,000 d'habitants passent pour un pays populeux. Qu'est-ce que c'est à côté de la Chine.

***

Les habitants de Chicago sont presque aussi vantards que les Marseillais.

Si vous rencontriez un véritable Chicagois, et que vous lui demandiez: Quelle est la plus grande ville du monde? Il vous répondrait: Chicago. Si vous lui faites remarquer que Londres a trois fois la population de Chicago et son étendue, et que Paris en a le double dans les deux sens, il vous dira: Donnez encore vingt ans à Chicago et ces villes du vieux monde seront des villages comparés à Chicago. Sera ce vrai? Nul ne peut le dire; mais à coup sûr, si nous prédisons de l'avenir par le passé, nous pouvons dire que ce sera probablement vrai. Chicago a augmenté sa population durant les derniers quatre ans de 900,000 habitants; près d'un million.

De ce pas il atteindrait six millions dans les deux prochaines décades.

Papineau ou Mercier?

Un de nos rédacteurs a interviewé plusieurs libéraux importants au sujet du projet de monument à Mercier.

Plusieurs nous ont répondu que M. Pelland aurait dû laisser l'initiative de cette patriotique entreprise au club National.

D'autres, qui sont admirateurs fervents du grand homme d'état disparu, ont déclaré qu'il serait préférable d'attendre un an ou deux, afin de laisser éteindre complètement le feu des passions politiques et de permettre ainsi aux conservateurs comme aux libéraux de s'entendre pour ériger un monument à celui qui fut avant tout un grand canadien français.

D'autres encore disent qu'on aurait dû consulter les sages et les anciens au sujet de ce projet.

D'autres aussi sont d'opinion que Mercier devrait venir après Papineau et que le premier monument à elever doit être à la Place Papineau.

Toutes ces divergences d'opinion seront exprimées et discutées à l'assemblée de mardi.

Quelque soit celui auquel on décidera d'ériger un piédestal, tous ceux à qui nous en avons parlé veulent avant toute chose qu'on forme un comité sérieux avec des hommes de confiance et de prestige.—*Le Monde.*

Ils Veulent de Bons Gages.

Fall River, 29 août—Environ 350 tisserands se sont assemblés dans la salle des Forestiers, rue South Maine, afin de discuter la question des salaires.

Après une discussion très animée et quelques discours appropriés on a proposé et adopté des résolutions demandant une augmentation dans les gages, comme la chose a déjà eu lieu dans plusieurs autres villes du Massachusetts.

DEUX SUICIDES.

UN BARBIER SE JETTE DANS UN PUITS.

Un Citoyen de Sorel se pend dans sa Maison.

Sorel, 29 août—Toute une sensation a été créée à Sorel, ce matin, à la nouvelle qu'un citoyen de l'endroit, un nommé Johnston, venait d'être trouvé pendu dans sa propre maison.

En effet le pauvre malheureux s'est suicidé à l'aide d'une corde qu'il avait attachée en arrière d'une porte d'un des appartements.

Pour le moment, il a été impossible d'avoir plus de détails concernant cette malheureuse affaire. Le coroner tiendra une enquête.

ETRANGE SUICIDE.

Rivière-du-Loup, Qué, 29—Un barbier du nom de Boulanger s'est suicidé hier vers les quatre heures de l'après-midi, en se jetant tête première dans un puits, près de sa demeure. Il a paru toute la journée agité aux personnes qui son allées à la salle où il a exercé son métier. Jusqu'au moment de commettre le suicide, rien n'a transpiré et il a donné aucun signe de préméditation. Hier matin, il s'est confessé, et les opinions sont bien partagées. Les uns disent qu'c'est un accident; les autres qu'il n'y a pas l'ombre d'un doute qu'il s'est suicidé.

L'on prétend que l'harmonie la plus parfaite n'existait pas au sein de la famille et que le pauvre malheureux buvait depuis quelque temps. Il n'était pas ivre cependant au moment de l'accident.

Le délire l'aurait poussé peut-être à se suicider. Boulanger était âgé de 30 ans et père d'un enfant.

Il passait pour un homme d'un caractère pacifique et assez jovial. Le puits dans lequel il s'est jeté n'avait que deux pieds et demi d'eau et était à l'égalité de terre; de sorte que les pieds lui sont restés sortis. Ce sont les enfants du voisinage qui l'on aperçu dans cette position. Il était mort quand on l'a retiré, bien que ce ne fut que quelques minutes après qu'il n'y fût jeté.

La Meilleure Biere.

La bière des moines bénédictins des Etats-Unis est en train de devenir aussi célebre que la bénédictine des religieux du même ordre en France. Nous n'avons pas à discuter l'excellence des produits de ces moines; la consommation que tous les peuples en font parle bien plus éloquemment que toute autre chose.

C'est à la considération de ces faits que les autorités ecclésiastiques américaines, etc, se sont émues.

L'œuvre de faire et de vendre de la bière est-elle d'une nature incompatible avec les autres fonctions religieuses, à tel point qu'il serait dangereux de la tolérer dans un établissement religieux?

Il va sans dire que les ardents prédicateurs de la tempérance font des pieds et des mains pour décrier et faire cesser cet état de choses. Ils en ont même appelé à Mgr Satolli et menacent de porter la cause à Rome.

N'empêche que les pères bénédictins continuent à remplir leurs barriques de leur excellente bière. La réclame fait son œuvre, la bière qui sort du monastère se cote dans les hauts prix et la production ne peut suffire aux demandes considérables. $40 000 par an, tel est à ces jours le chiffre des profits que rapporte la fabrication de la bière à l'abbaye de S Vincent, près de Satrobe, comté de Westmoreland, Pennsylvanie.

C'est donc un revenu assez important pour justifier les bénédictins de ne pas l'abandonner à ces premières protestations.

Pour certains de leurs dénonciateurs, le tort n'est pas tant dans le fait de faire de la bière, mais dans celui de fabriquer de si bonne bière que la plupart des buvettes de Pensylvanie ne se gênent pas pour allécher leur clientèle en affichant sur une pancarte à la porte: "St. Vincent's Beer on top here."

Comme nous le disions plus haut, ce trafic de liqueurs n'est pas du goût du clergé en général et des avocats zélés de la tempérance en particulier. C'est tellement le cas qu'au dernier jubilé de l'Union d'Abstinence Totale des Catholiques, une résolution fut adoptée à l'unanimité à l'effet de condamner "les ordres religieux encourageant et participant au trafic des liqueurs spiritueuses" et de déplorer "la continuation de cet exemple peu édifiant pour les gens du monde, avec espoir d'une suppression immédiate"

Requêtes sur requêtes furent présentées à Mgr Satolli, mais la question est de savoir si l'ordre religieux des bénédictins est sous sa juridiction et s'il peut défendre une chose qui se pratique depuis plus d'un demi siecle.

C'est au pape seul, dit le "World" de New-York, qu'il faudrait s'adresser pour faire cesser complètement cet état de choses.

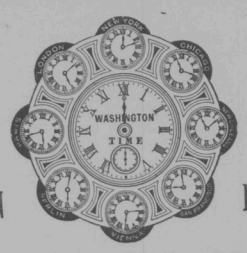
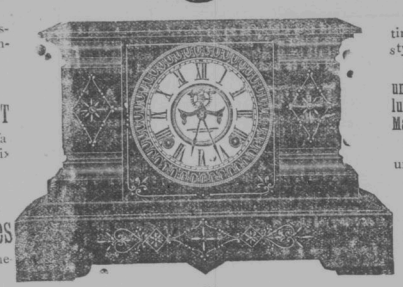
La bière de St Vincent possède des vertus enivrantes à un haut degré. Une couple de verres suffisent pour griser un homme qui ne boit pas d'ordinaire. Pour celui qui boit régulièrement, trois verres de la bière des moines bénédictins produiront le même effet que douze verres de bière ordinaire. C'est pour cette raison que les sociétés d'Abstinence Totale Catholiques ont tant demandé la suppression de la vente de cette liqueur au dehors. Elles prétendent que cette "bière religieuse" enivrera un homme plus rapidement que les boissons ordinaires.

Plusieurs membres du clergé déplorent la façon dont on s'est pris pour s'opposer à la vente de la biere St Vincent par les bénédictins.

Un comité de prêtres et de membres des sociétés d'abstinence aurait pu conférer avec l'ordre religieux. On aurait par ce moyen atteint les fins désirées bien plus rapidement et on aurait évité le scandale public.

THAT'S QUEER!

You say a collar and cuff that are waterproof?
Yes.
And perspiration will not affect them?
Yes.
And when dirty you need only wipe them off with a wet cloth or sponge?
Yes.
Wonderful! How are they made?
A linen collar covered on both sides with waterproof "CELLULOID." Looks exactly like a linen collar.
Is it the only waterproof collar and cuff made?
No, but it is the only one made with the linen interlining and consequently the only one that can give entire satisfaction, because it is the best.
How can I know that I get the right kind?
Because every piece is stamped as follows:
TRADE CELLULOID MARK.
Inquire for that and refuse anything else, or you will be disappointed.
Suppose my dealer does not have them?
He probably has, but if not, send direct to us, enclosing amount. Collars 25c., Cuffs 50c. State size, and whether collar wanted is stand-up or turned-down.
THE CELLULOID COMPANY,
427-29 Broadway, NEW YORK.

F. SCHNEIDER,
242 Rue Essex (Bâtisse Saunders.) 242 Rue Essex (Bâtisse Saunders.)
GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX

Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.

Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
CANNES ET PARAPLUEIS.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.

Argentereis
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass

SANS ODEUR.
SOLUTION SATUREE DE CHLORIDES, DE ZINC, SODIUM, &c.
Le meilleur Désinfectant et Deodorizer du monde.
Il detruira sur le champ toutes les odeurs désagréables et gaz, aussi bien que tout germe de maladie, il arrête la décomposition, évite la contagion et purifie l'air,
GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, Lawrence, Mass
Bouteille d'une Quarte complete 35 Cts.

PARIS
Cloak & Suit Co., -- 312 Rue Essex.
JACKETS D'ETE !
COSTUMES D'ETE !
JUPONS D'ETE !
CORSAGES D'ETE.
Nous avons trop de MARCHANDISES D'ETE.
Nous avons besoin d'Argent.
Plus que de marchandises d'été. Pour le reste de ce mois les profits ne représenteront aucun chiffre, mais les prix seront coupés en deux.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

M. S. DUBE, ✱ Entrepreneur de Pompes Funebres,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cercueils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfante. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
☞ Une visite est respectueusement sollicitée.
88 RUE FRANKLIN, Lawrence, Mass.
M. S. DUBE.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere Classe
Fred C. BROWN
Prop.
Ouvert de 6 hrs, A. M. a 11 hrs, P. M.

J. J. O'KEEFE & CO.,
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Commis: Charles Montgrief et Claude Deangle.
Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE

Whiskey de Daniel Webster,
Dix Dollars la Caisse,
Contenant DOUZE Bouteilles d'un Quarte
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE, Prop.
Salem, Mass.

Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes:
ager Union, $1.00 la caise; Bass Val Blatz Export, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse;
Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, prix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Commis: Philias Chartier et Pierre Larivée.

J. H. Sheridan & Co.
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, Whiskey, Rum, Gin, Brandy, Guiness Porter, Bass & Co. Pale Ale, Jones' Beer.
35 - RUE FRONT - 3
SALEM, MASS.

L'ETOILE

Publié le Jeudi de chaque semaine par

LEPINE & CIE.

ABONNEMENT :

Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à L'ETOILE, 67 rue Market, Lowell.

Entered at the post office at Lowell, Mass as second class mail matter.

LOWELL 6 SEPT., 1895.

Leur Propre Faute.

Il y a quelque temps, Mgr Guay de Lévis, qui est venu prêcher plusieurs retraites aux Etats-Unis, a eu occasion de converser avec un journaliste canadien sur la condition des Canadiens immigrés.

Le journaliste lui posa la question suivante :

"Monseigneur, est-ce que les canadiens des Etats Unis en général remportent là-bas le succès matériel qu'ils ne pouvaient obtenir sur le sol natal?"

Mgr Guay repondit que probablement les deux tiers n'étaient pas dans une meilleure condition qu'au Canada, mais que c'était en grande partie de leur faute- Et le prélat ajouta : "Je ne veux pas dire qu'ils se conduisent mal; mais s'ils ne réussissent pas autant qu'ils le devraient, c'est parce qu'ils aiment trop les changements, ne se fixant nulle part et vous savez que pierre qui roule n'amasse pas de mousse. Dès qu'ils ont fait un peu d'argent, ils ne peuvent plus rester en place, et ils partent pour revenir au Canada. Ils voyagent ainsi incessamment du pays natal aux Etats-Unis et *vice versa*, dépensant en frais de voyage de véritables fortunes.

"Les Canadiens qui font partie de l'autre tiers, c'est-à-dire ceux qui se sont établis définitivement à l'ombre du drapeau américain sont pour la plupart prospères; ils possèdent de belles maisons, sont à la tête d'affaires importantes et valent de $30,000 à $100,000, parfois plus."

Mgr Guay a ajouté que les Canadiens des Etats-Unis réussissaient à conserver leur langue et leur religion sur cette terre étrangère, et que sous ce rapport ils avaient pour les guider un clergé national aussi patriote, et animé du même esprit que celui qui a été la sauve-garde de la race française au Canada, durant les jours sombres qui ont suivi la cession de notre beau pays à l'Angleterre.

AIDEZ-VOUS UN PEU.

Nous venons encore aujourd'hui parler naturalisation à nos lecteurs.

Les Canadiens de Lowell, se donnant la main, ont fondé unanimement une admirable société qui a pour but principal de faire naturaliser tous ceux des nôtres qui sont en état de devenir citoyens américains.

C'est une tâche patriotique dont l'accomplissement devra donner les plus magnifiques résultats.

En effet, qu'on calcule un moment toute la somme d'influence que la colonie canadienne de Lowell posséderait si tous ses membres, secouant leur apathie qui est en train de devenir proverbiale. mettait énergiquement l'épaule à la roue pour avancer la belle cause de la naturalisation; si nous comptions, sur une population de plus de vingt mille, quatre ou cinq mille votants!

Nous sommes tous solidaires les uns des autres; le succès de quelques-uns d'entre nous contribue à la prospérité générale de toute notre population. Comment aimerions-nous à avoir notre part du patronage public? Comment aimerions-nous à avoir plus d'argent dans nos poches?

Les partis, par le passé, nous ont ignorés, parce qu'ils croyaient être en état de se passer de nous; mais avec la fondation de l'Union Franco-Américaine, ils ont paru comprendre qu'une nouvelle aurore se levait sur les Canadiens de Lowell, et que si nous voulions bien y mettre un peu du nôtre, nous pourrions facilement devenir dans l'arène politique un élément de force et de prestige dont on aura besoin pour escalader les degrés du pouvoir.

Il faut nous aider un peu, mais aujourd'hui l'effort n'est pas grand, l'Union Franco-Américaine étant là pour nous tendre la main et nous faire obtenir, au moyen des lettres de naturalisation, notre place au soleil.

Donc, entendez notre appel: rendez-vous à l'assemblée de l'Union Franco-Américaine jeudi soir le 5 du courant, dans la salle Jackson, et donnez votre nom pour obtenir vos lettres de naturalisation.

Profitez des avantages exceptionnels que la société vous offre.

Aidez-vous un peu.

Mystere!!!

Mme Laura Perkins, âgée de 28 ans, et demeurant au No. 2917 Dixième avenue Sud, Minneapolis, a été arrêtée ces jours derniers Elle est accusée du meurtre de Mme Louise Hawkins, sa sœur jumelle, qui est décédée le 9 courant, victime d'un incendie causé par l'explosion d'une lampe à pétrole.

Le motif du crime serait le recouvrement d'une police d'assurance de $7000, au profit de l'inculpée.

L'opinion publique est divisée sur la culpabilité de la prévenue. Tous ses voisins semblent avoir pleine confiance dans son innocence. Les deux sœurs s'aimaient à la folie, et paraissaient inséparables. L'idée d'un crime aussi monstrueux semble révoltante en elle-même.

D'un côté on assure que Mme Perkins et Mme Hawkins sont Espagnoles et sœurs jumelles; et d'autre part on dit qu'elles ne sont pas sœurs et que jamais on ne leur a entendu parler cette langue. Il est certain que le passé des deux femmes est une énigme que leurs maris même n'ont pu approfondir. Chacune d'elles a eu deux maris, dont l'un est mort et l'autre divorcé.

Mde Perkins était la femme d'un imprimeur employé à Minéapolis, qui, en mourant, lui a laissé une assurance considérable Les compagnies d'assurance ont même eu des doutes sur la mort soudaine du mari, mais elle n'ont rien pu découvrir. Pendant quelque temps les deux femmes menaient grand train à Mineapolis, et roulaient en voiture dans les rues,se faisant remarquer de différentes manières.

Le procureur Nye a reçu une lettre du chef de police de Des Moines, Iowa, indiquant que les deux femmes avaient demeuré quelque temps dans cette ville, et y étaient considérées comme appartenant au demi-monde.

Ce qu'il y a de curieux dans l'affaire, c'est que peu de temps auparavant, la même lampe s'était renversée, et avait mis le feu aux habits de Mde Hawkins, qui, cette fois, s'en était tirée avec quelques brûlures insignifiantes.

Mde Perkins est la mère d'un garçon de 11 ans nommé Frank, qui parait avoir été témoin de l'accident. Le procureur semble attendre beaucoup de la déposition de l'enfant. Dans la salle du tribunal on a permis à la mère d'embrasser son fils, et on a beaucoup remarqué que Mde Perkins lui a glissé vivement quelques mots à l'oreille. Sur quoi, l'enfant a fait un signe affirmatif résolu, et la mère a semblé avoir regagné tout son courage.

Il est évident que toutes les preuves à charge de l'accusée sont purement circonstancielles, ce qui ne manquera pas de rendre le procès très intéressant. Minéapolis promet d'ajouter encore une cause célèbre à ses annales.

L'enquête du coroner, qui a duré plusieurs jonrs, s'est terminée mardi. Le jury a simplement conclu à une mort accidentelle, occasionnée par l'explosion de la lampe-

On se demande maintenant si le procureur abandonnera les poursuites ou s'il procèdera à la mise en accusation de Mme Perkins par le grand jury.

Cruauté Révoltante

Un horrible assassinat a été commis dans la treizième rue Est, à New York. Un boucher du nom de Charles Puskolka, et employé aux abattoirs, a tué sa femme Annie dans des circonstances atroces. Puskolka a d'abord coupé la gorge de sa femme d'une oreille à l'autre avec un couteau de boucher. Puis, plongeant le couteau jusqu'à la gorge dans la bouche de la victime, il a enlevé la mâchoire inférieure. Il a ensuite tranché le derrière de la tête et enlevé plusieurs morceaux de chair de chaque côté de l'épine dorsale.

Puskolka et sa femme étaient établis d'abord à Brooklyn, où ils ne réussirent pas dans le commerce de boucherie qu'ils avaient ouvert. Ils ont donc vendu leur établissement et se rendirent à New York. Mde Annie Puskolka, qui seule avait de l'argent, acheta un café-restaurant, tandis que son mari trouva de l'occupation dans un abattoir. Mais Charles Puskolka ne travaillait pas souvent, c'était un ivrogne fieffé et sa femme était obligée de lui donner de l'argent, ce qui était un objet continuel de querelles.

Hier matin, Annie Puskolka, fatiguée de ce genre de vie, refusa de donner le moindre argent à son mari. Celui-ci, furieux, saisit un couteau de boucher, fait sortir sa petite fille Pauline, qui se trouvait dans la chambre, en ce moment, et se jetant sur sa femme, il la tue en s'acharnant sur elle comme nous l'avons dit plus haut. La petite Pauline, restée dans le corridor et entendant les cris de sa mère, regarda par le trou de la serrure et put voir une partie de la scène odieuse de carnage. Elle s'enfuit dans la rue, rencontra un policeman et lui dit en quelques mots ce qui venait de se passer.

L'agent de police se précipite vers l'appartement de Puskolka, y pénètre et se trouve en présence d'un spectacle affreux. La chambre où était la victime offrait l'aspect d'un abattoir, les murs, les meubles, la table, le lit, tout était couvert de sang; sur la table, se trouvait le couteau ensanglanté. Le policeman appela d'autres agents à son secours et on se mit à la recherche du coupable, qui fut arrêté quelques minutes plus tard.

Parkolka a été envoyé en prison aux Tombes en attendant l'enquête du coroner. Puskolka est âgé de 34 ans, sa femme en avait 38. Il a fait des aveux complets et a essayé de se suicider.

Une Histoire Dramatique.

Une dramatique histoire, comme on en lit dans les romans-feuilletons, d'enfants perdus et retrouvés après de longues et patientes recherches, nous vient de Lake View (New Jersey).

Il y a dix huit ans vivait à Morristown George Oliver, marié à une jeune femme et père déjà de deux enfants. A cette époque, sa femme mourut en mettant au monde deux jumeaux, un garçon et une fille. Comme il était difficile au père, dans les circonstances où il se trouvait, de prendre soin des deux nouveau-nés, il les confia à un ménage sans enfants, les époux Hultz, habitant la même ville, après leur avoir fait jurer de veiller religieusement sur leur précieux dépôt; d'ailleurs ne lesinant pas sur la question des compensations pécuniaires. Mais il arriva une chose inouïe, c'est que, regrettant l'engagement qu'ils avaient pris, les époux Hultz songèrent à se débarrasser des deux innocentes créatures et ne trouvèrent rien de mieux que d'aller les déposer à l'asile de Newark sans désigner leur état civil, et de disparaître ensuite du pays à l'insu d'Olivier

Il fut dès lors impossible à ce dernier, malgré d'incessantes recherches, de retrouver la trace de ses deux enfants.

Dix-huit ans se sont écoulés; il y a huit jours, le père inconsolable a trouvé enfin un de ses bébés, la petite Lizzie, sous la forme d'une grande et belle jeune fille.

Celle-ci avait grandi à l'asile; puis, un jour, avait été adoptée par une dame charitable habitant Lake View qui, dans une visite qu'elle faisait aux jeunes orphelines avait été séduite par sa grâce enfantine. A Lake View, Lizzie Oliver, qui portait le nom de Clara Berdan avait reçu, avec des soins tout maternels, une instruction libérale Mais devenue jeune fille une certaine indépendance de caractère s'était manifestée chez elle. Gênée de vivre chez ses parents d'adoption elle les avait quittés. Elle occupait à Lake View même un modeste emploi dans la maison de John Handaud and Son, vivant petitement de ses maigres ressources personnelles au moment où elle a été découverte par son père.

Comme dans les romans où tout fini en beau, l'héroïne de cette aventure a appris en même temps qu'elle retrouvait sa famille qu'elle était héritière d'une petite fortune à elle laissée en toute propriété par une de ses tantes qui, ne l'ayant jamais vue, s'était cependant éprise d'amour pour elle.

Son frère jumeau n'est pas encore retrouvé, mais sa place est dès maintenant marquée à la table de famille, car tout fait espérer, grâce aux renseignements qu'a pu fournir l'asile de Newark, qu'il ne tardera pas à venir l'occuper.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux que on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagne d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle Lowell, Mass

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

TRISTE FIN.

L'Histoire au Long de la Jolie Miss McDonald.

ELLE A ETE VU A BOSTON AVEC UN ANCIEN PATRON.

Elle a fait le Voyage avec lui Jusqu'a Gardiner, Me.

(De l'Etoile de Lowell)

Nous avons parlé hier d'une jeune fille, Mlle McDonald, qui a succombé à une opération criminelle.

Le corps a été ramené en cette ville samedi soir, et dimanche après-midi l'inhumation avait lieu dans le cimetière Edson.

Peu de personnes savaient avant hier que la défunte, qui a fait une fin si tragique, était la jolie fille qui a autrefois tenu les livres chez H. B. Shattuck & Son, Amasa Pratt et autres maisons de commerce de Lowell.

En cette ville, Mlle McDonald habitait chez M. et Mlle C. F Thurston, de la rue Westford, et elle était venue leur rendre visite le 17 août dernier. Elle leur parut alors en excellente santé, et ils n'ont pas eu le moindre doute du triste sort qui l'attendait.

C'était une jeune fille très instruite et fort distinguée; à Lowell elle jouissait d'une excellente réputation. Elle était née à Calais, Me., il y a 24 ans; elle a demeuré à Chelmsford, à Boston et à Tilton, N. H.

Miss McDonald partait de Gardiner, Me., pour venir à Boston la semaine dernière avec un homme portant le nom de William A. Roberts, son ancien patron de Biddeford, Me. Cet homme savait dans quel état elle se trouvait.

Avant de mourir la jeune fille a mentionné le nom du médecin qui avait pratiqué l'opération.

Le commis de l'hôtel Evans, à Gardiner, visitée par la jeune fille en compagnie de son ancien patron, Wm A Roberts, a raconté que c'est cet homme qui a payé toutes les dépenses de Mlle McDonald. Au médecin qui fut appelé à son chevet peu de temps avant sa mort, la jeune fille dit qu'elle était dans une position intéressante depuis trois mois, et Roberts avoua qu'il ne l'ignorait pas.

Roberts raconte avoir rencontré Miss McDonald à Boston le 22 août, à l'American House, et comme elle avait déjà été à son emploi, il l'invita de l'accompagner à Augusta, où des affaires l'appelaient. Elle accepta. Sur le bateau, elle eut le mal de mer et rendit tribut à la nature pendant toute la nuit. A Gardiner, Roberts la fit débarquer et la conduisit à l'hôtel Evans, et fit appeler un médecin. Il dit qu'il voulut écrire aux parents, mais que la jeune fille refusa. Il la quitta mardi de la semaine dernière et se rendit à Boston; puis il fut rappelé par un télégramme et le docteur lui apprit que Miss McDonald allait mourir.

Quand on demanda à Roberts pour quelle raison Miss McDonald avait quitté son emploi à Biddeford, il refusa tout d'abord de le dire; puis finalement avoua qu'il savait dans quel état elle se trouvait et qu'il lui avait conseillé de se rendre dans le Massachusetts. Plus tard il avoua que Miss McDonald l'avait rencontré à l'American House, Boston, sur sa demande et il l'induisit à l'accompagner dans le Maine.

D'autres questions posées à Roberts ne furent pas répondues d'une manière satisfaisante.

On entendra parler de nouveau de cette affaire avant longtemps.

ACCIDENT.

Un Jeune Homme Victime d'un Singulier Accident.

Fall River, 3 sept.— Samedi après-midi M. Arthur Renaud, âgé de 22 ans, demeurant au No. 55 rue Harrisson, a été victime d'un pénible et singulier accident.

Il était occupé à trancher un morceau de sucre d'érable lorsque son couteau a échappé soudain et lui a fait au poignet une profonde entaille coupant l'altère radiale.

Il essaya vainement d'arrêter l'hémorrhagie et lorsqu'il se sentit affaiblir, il fit mander le docteur de Grandpré. Le docteur constata que la blessure était grave et que le jeune homme n'aurait pu être secouru seulement quelques minutes plus tard.

M Renaud devait se marier la semaine prochaine.

L'orchestre Orion.

(Dit Champagne)

Désire informer le public qu'il est comme d'habitude à sa disposition pour lui fournir de la musique, de un à dix morceaux, pour toutes circonstances, telles que parties, pique-niques, etc. N. B.—Leçons de violon, clarinet, et autres instruments de cuivre.

No. 472 rue Moody et 772 rue Merrimack.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL

AZARIE GAUTAIER

—La semaine dernière, M. E. N. St-Jean, le défenseur d'Azarie Gauthier, a présenté au shérif une requête demandant que son client fut soumis à l'examen d'une commission de médecins légistes. Le shérif en référa de suite au procureur général à Québec. Celui-ci a fait connaître hier sa réponse.

Il déclare que le cas ne lui semble pas tomber sous l'application de l'article 3209 des statuts refondus du Canada et que par suite le tribunal et le jury sont seuls compétents pour décider s'il y a lieu de procéder à une enquête médicale.

En conséquence, M. St Jean présentera une requête à la cour.

DEMERS PERD UN ENFANT.

—Demers a appris hier une triste nouvelle par une lettre qu'il a reçue de St Charles. Son plus jeune enfant, celui qui a été trouvé à côté du cadavre de sa mère lors de la tragédie à St Henri, est mort vendredi dernier à St Charles, du choléra infantum. Il était âgé de six mois.

C'est avec les larmes dans les yeux qu'il a annoncé le fait à M. Desmarais, son avocat.

Demers a toujours confiance et attend toujours sa mise en liberté

ACCIDENT

—Vers onze heures, un pénible accident est arrivé à l'angle des rues Visitation et Ontario.

Une petite fille nommée Delia Champagne, âgée de 5 ans, a été frappée par un tramway et sérieusement blessée.

Plusieurs personnes sont allées au secours de l'enfant et on a fait mander une voiture d'ambulance en toute hâte qui l'a transportée à l'hôpital Notre-Dame.

A midi, la petite fille a rendu le dernier soupir après avoir enduré d'atroces souffrances.

Le coroner a été averti et tiendra une enquête à ce sujet.

QUEBEC

SONNEZ LE CLAIRON!

—L'*Electeur* reçoit de Winnipeg une dépêche qui sent la poudre. Lisez :

Vous ne sauriez trop prévenir les libéraux de l'est qu'il n'y aura pas de session fédérale, ou que s'il y en a une elle sera très courte et que nous sommes à la veille des élections générales.

Je vous conseille de sonner constamment la note guerrière d'ici à ce que la lutte soit finie. Croyez m'en, on a occasion de voir et d'entendre beaucoup dans la position que j'occupe. On est moins prudent ici que chez vous Je vous répète que Manitoba et le Nord Ouest sont en ce moment inondés de littérature tory.

Les meneurs et cabaleurs torysont aussi actifs que si nous étions en pleine campagne électorale.

TROIS-RIVIERES

UN MALHEUREUX

—Robert McGreevy, neveu de l'hon Thomas McGreevy, s'est noyé dimanche matin dans le lac St Pierre.

Vendredi dernier, un léger yacht quittait Montréal avec une bande joyeuse d'amis composée d'avocats, de médecins et de notaires.

Le yacht avait pour capitaine et mécanicien, un jeune homme estimé de tous ceux qui le connaissaient, le nommé Robert McGreevy.

Le yacht remontait à Montréal et s'engageait dans le lac St-Pierre.

Le mécanicien se pencha pour parler au pilote. Il se tenait accroché à la balustrade lorsque tout à coup ses mains glissèrent et il tomba dans le lac.

Le bateau filait douze nœuds à l'heure à ce moment, et avant qu'il fut stoppé, le malheureux était noyé.

Leurs efforts furent inutiles et ils durent rallier Trois-Rivières Ils s'en retournèrent à Montréal. par chemin de fer pendant que des hommes partaient à la recherche du corps, qui n'a pas été repêché encore.

STE SOPHIE

IL EST DISPARU.

—L'honorable Wilfrid Prévost, de St Jérôme, est actuellement à Montréal, pour présenter une requête, à la demande de Joseph Poulin et de plusieurs autres personnes, créanciers de M. Louis Brault, ex-maire de la paroisse de Sainte Sophie, comté de Terrebonne, pour faire nommer un curateur aux biens de celui-ci.

Il paraîtrait que M. Brault, qui est un grand manufacturier de beurre et de fromage et qui passait pour avoir des écus, vient de quitter "subito" sa localité pour l'Ouest.

M. Joseph Poulin a été nommé gardien provisoire.

Brault jouissait depuis longtemps de toute la confiance des gens de Ste Sophie et plusieurs lui avaient confié leurs épargnes.

Aussi une dizaine de personnes au moins seront ruinées par la disparition de cet ancien maire.

DES REFORMES

Sont Suggerees pour Administrer les Affaires de la Municipalite.

LE MAIRE DEVRAIT AVOIR UN PLUS GRAND POUVOIR.

Une Commission des Travaux Publics, une Autre pour les Achats.

L'audience publique, présidée par le comité chargé de faire des investigations dans les divers départements de la municipalité, n'a pas obtenu un bien grand succès, car il n'y avait qu'une demi douzaine de citoyens dans la salle.

Le public a l'air de se désintéresser de la chose.

A. G. Cumnock présida temporairement et annonça que l'Hon. M. Jeremiah Crowley avait envoyé sa résignation comme président, à cause du mauvais état de sa santé.

L'ex-échevin Runels fut le premier qui prit la parole. Il parla sur la manière dont l'argent de la ville était dépensé. Il croit que nos édiles devraient voter l'argent, mais ne pas avoir à s'occuper de la dépenser. "C'est un fait connu, a t il ajouté, que la municipalité n'obtient pas la moitié autant de travail en proportion de l'argent qu'elle débourse qu'un simple particulier. Les entrepreneurs paient $1.50 par jour pour dix heures d'ouvrage, tandis que la ville paie $2.00 pour une journée de neuf heures."

Il croit que le seul remède à apporter à cet état de choses, c'est de faire de nouvelles lois; par exemple, la création d'une commission des travaux publics ou quelque chose dans le genre. Le maire devrait avoir plus de pouvoir pour suspendre les officiels ne faisant pas leur devoir. Les édiles ont des amis à récompenser et ils le font en leur accordant des travaux publics. Ce système est faux, et quel que soit le parti au pouvoir, c'est toujours la même chose. Le surintendant n'y peut rien; s'il renvoie un homme, ce même employé est replacé le lendemain dans son ancien poste.

M. Runels dit aussi que l'achat des fournitures par la ville était mal fait, que les prix d'achat étaient trop élevés. En réponse à M. J. L. Chalifoux, l'un des membres du comité, il dit qu'un agent chargé de faire les achats devrait être élu par le conseil de ville; il croit que par ce moyen la ville épargnerait 20 pour cent. Il voudrait aussi que le maire fût élu pour un terme de deux ans et la moitié des échevins devraient sortir de charge chaque année. Le maire n'a pas le pouvoir aujourd'hui de renvoyer aucun officiel n'accomplissant pas son devoir.

M. Runels se déclara en faveur de la séparation du pouvoir législatif et du pouvoir exécutif croyant qu'aucun succès ne pourra être obtenu avant que cette réforme soit opérée.

M. W. J. Coughlin fut le deuxième orateur. Il prétendit que le présent système n'était pas satisfaisant, que la politique ne devrait pas pénétrer dans les affaires municipales. Il crit que la ville pourrait épargner beaucoup d'argent en fournissant elle-même son éclairage au gaz et à l'électricité. Les compagnies de tramway devraient payer certaines franchises; elles devraient donner à la ville un sou par chaque passager. Les compagnies d'éclairage, de téléphone, de télégraphe devraient aussi payer pour leurs franchises, ce qui ferait augmenter les recettes, de sorte que le taux de la taxe pourrait être diminué. Les compagnies manufacturières paient des taxes basées sur la capitation, quoique plusieurs d'entre elles aient doublé leur production depuis une dizaine d'années Cependant, elles ne paient pas plus cher, ce qui est une grande injustice commise au détriment de la masse des citoyens de cette ville. Qu'on prenne, par exemple, la Locks & Canals Company dont le capital est de $600,000 et les taxes payées en 1894, $10,552. Cette compagnie possédait en 1893 en cette ville 137 acres de terrain, dont une estimation modérée de leur valeur serait de 33 1-3 cents le pied carré, ou $2,000,000. Supposez qu'on base l'évaluation de cette compagnie d'après ses bénéfices. Elle contrôle une force motrice de 11,000 chevaux-vapeurs, ce qui, à $30 chacun, donnerait $330,000 de revenu, basé sur un taux de 6 pour cent par année. Cette compagnie doit valoir $5 500,000, et cependant la ville ne reçoit d'elle que $10,000, tandis qu'elle devrait retirer $50,000. En fait de taxes, le petit propriétaire en paie plus proportionnellement à la valeur de ses propriétés et leurs revenus que les gros capitalistes.

M. William H. Parker s'est déclaré ensuite en faveur de conduire les affaires municipales sur le même plan qu'une corporation, et corrobora les remarques faites par les orateurs qui l'avaient précédé.

Le conseiller Garvey s'opposa à ce que les gages des journaliers à l'emploi de la ville soient réduits, afin que Lowell conserve sa bonne renomme.

Deux ou trois autres citoyens ont ensuite pris la parole pour suggérer quelques réformes, puis la séance a été close.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢ IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

COHN BRO'S & KLEE SOLE AGENTS AND DISTRIBUTERS PARK PLACE COR CHURCH ST. N. Y.

Coutellerie de Table,
Ciseaux a Fret et autres Ciseaux.
Canifs et Rasoirs
de première qualité,
Aux plus bas prix.
W. S. Bartlett,
653 - RUE MERRIMACK - 653
M. Fortin, Commis canadien.

C. B Coburn & Co
35, 39, 41 Rue Market.
Vendues seulement par
Pelitsures U. S. N. Dick,
Sechent en une nuit et restent dans cet état. Venez demander nos cartes de couleurs.

B. K. & Co's,
Une Peinture de maison préparée pure, et pour les planchers employez les
Quand vous Peinturez vos Edifices, employez le

CLIFFORD'S DYE HOUSE,
2 et 4 Rue Andover
Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.
Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.
Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Merrimack.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!
Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO,
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, &c.
Téléphone 114-2.

DR G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour sa clientèle canadienne. Dents extraites à l'électricité.

MITCHELL & CO.
Charmantes vagues de curiosité, Meilleurs Tissus, Noir plus noir que jamais, Trucs du Tisserand et de la Navette.
Etoffes a Robes Noires.
Importation d'Automne. Fraichement Arrivee!
Sicilians en noir uni, 46 pcs de large, 75c, 85c et $1 00.
Les derniers Sicilians et Mohairs à dessins de 39c à $1 25.
Beaux Tissus en noir, 43 pcs de large, tout laine, 50c la verge.
Bargains spéciaux en Noir à dessins 46 pcs à 85c.
Serges Noires et Bleues, de 39c à $1 25. Valeur spéciale à 50c.
Serges "Wide Wale," sont la chose correcte pour cette saison.
Nous les avons en noir et en bleu, 50 pcs de large, à 75c.
Marchandises en Plaid
Combinaison choisie de couleur à 69 cts.
Arrivee Fraiche tous les jours de Marchandises d'Automne.
Mitchell & Co.
76 a 82 RUE MERRIMACK,
HAVERHILL, MASS.
Commis canadien—M. P. H. Bilodeau.

Pour cette semaine nous vendrons nos Habillements d'Eté pour Enfants de 4 à 14 ans, aussi habits avec Veste valant de $5 à $7 pour $2.50.
Nous venons de recevoir 25 doz. de Pantalons tout laine pour enfants, valant 50 cts pour 25 cts.
Nous allons continuer pour une autre semaine notre vente de Pantalons de $3 et nos Habits de $6.50 qui sont des valeurs qui ne se sont jamais vues.
Habillements d'Enfants, valant $3, $4 et $5 pour $1.87.
HAMEL & CLOUTIER,
405 RUE ESSEX, — Lawrence, ass.,
Enseigne de la Valise Dorée.

Cendrillon!

C'est assez facile de trouver une chaussure à votre pied quand on a le choix dans un stock aussi considérable que le nôtre. C'est assez facile d'en trouver à son goût quand on a le choix sur des centaines de styles comme ici. C'est assez facile d'en acheter à un prix qui convient à votre bourse quand il y a une variété de sortes et de qualités, telles que les

Bals tan pour Hommes, réduites de $3.50 à $2.75.
Bals tan pour Hommes, réduites de $2.75 à $2 25.
Bals tan pour Hommes, réduites de $1.50 à $1.19.
Bottines boutonnées en Dongola Kid pour Dames, formes "Opera" et "Comon Sense," doublure Goodyear et un certain nombre ont la hausse en Drap, reduites de $3, $2.75 et $2 50; à $2.00.
Oxfords tan, en Cuir de Russie pour Dames, réduites de $1.75, à $1.35.
Oxfords tan, pour Dames, réduites de $1. o, à $1 29.
Oxfords tan, pour Dames, réduites de $1.55 à $1.00.
Bottines boutonnées, tan ou en cuir poli, pour Enfants, réduites à 50c.
Bals en Canevas pour Garçons, points 2 à 5 1-2, réduites à 50c.
Bals en Canevas pour Garçons, points 11 à 2, réduites à 40c,
Ne manquez pas cette chance, si vous desirez acheter une bonne paire de chaussures pour tres peu d'argent.
Il nous fera plaisir de vous montrer nos marchandises.
V. J. HUOT,
Lawrence, Mass.
437 Rue Essex 437

F. X. VOYER,
83 Rue Harbor.
Salem, Mass.
Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!
M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.
Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

A. CHOQUETTE,
Entrepreneur de Pompes Funebres
Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits, Décors mortuaires.
Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.
Magnifique Corbillard Noir pour les Enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.
Carrosses de premiere classe pour Mariages, Baptemes et Funérailles.
A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON
Lawrence, Mass.

Avis.

Notre agent, M. J. S. D'Amour, est autorisé à solliciter des abonnements dans toute la Nouvelle-Angleterre.

L'ADMINISTRATION

Centres Canadiens.

Lawrence

M. N. E. Miville et sa famille sont revenus enchantés de leur séjour à Old Orchard.

Le Paris Cloak & Suit Co. vend des manteaux, collerettes, Jackets à des prix qui ne peuvent être égales.

Martial G. Gagné est parti hier en bicycle en route pour Québec où il doit passer quelques semaines.

M. Martel tient à remercier ses amis qui lui offraient ce précieux souvenir.

Pour votre charbon, votre bois, J. E. Benoit n'est pas surpassé. Ses prix sont les plus bas, il vend du charbon pour vous réchauffer les pieds en hiver, et du bois pour vous tenir la tête froide en été.

Le club de naturalisation canadien donnera un grand concert et bal le 23 octobre dans l'intérêt de cette belle cause. Nous espérons que tous nos compatriotes montreront leur dévouement à un sujet aussi important en se rendant en foule à cette charmante soirée.

La Fête du Travail a été célébrée avec pompe lundi dernier. Plus de six cents personnes auxquelles était venu se joindre un détachement de Lowell paradèrent dans les principales rues. Dans l'après midi il y eut un magnifique pique-nique au Riding Park.

M. Jules Bouchard, 2 rue Merrose, qui est à l'emploi de M. Couch, un des commissaires des licenses, en travaillant sur une grue (derrick) est tombé et s'est blessé aux reins d'une manière si grave qu'on a cru prudent de le transporter à l'hôpital. M. Bouchard est père de famille.

A la dernière assemblée de la Cour Lafayette A. O. F. et A. M. A. Maitre, Past Chief Ranger, a été l'objet d'une agréable surprise. Ses confrères lui ont présenté une magnifique bague en or. La présentation a été faite par M. Martial Gagné qui s'acquitta de sa tâche avec délicatesse.

Parmi les noms qui composent le comité exécutif pour la fête du semi-centenaire de la ville de Lawrence, nous trouvons les messieurs suivants: Geo. C. Doucet, Chas Lecaillade, Amédée Cloutier. Dans les sous-comité, nous connaissons A. D. V. Bourget, Ambroise Godin et Jos. Bennet.

De l'*Etoile* de Lowell de mercredi:

M. Geo. C. Doucet, Chef Ranger de la Cour Lafayette, A. O. F. d'A., de Lawrence, Mass., est venu hier nous faire visite à nos bureaux. Il est venu à Lowell dans le but d'assister hier soir à une assemblée spéciale de la Cour Samuel de Champlain, A. O. F. d'A.

On parle beaucoup du nouveau magasin de hardes, articles de toilette, chapeaux, etc., que doivent ouvrir sous peu, le Wm. H. Floyd & Co, au No 459 rue Essex. Ce sera, dit on, tout un événement. M. Victor Bouchard qui sera l'employé de langue française. Il s'efforcera de donner pleine et entière satisfaction à ses compatriotes en les servant avec honnêteté et courtoisie. Nous en reparlerons.

C'est universellement connu que la maison Morin et Fréchette est des plus populaires. Leur magasin d'épiceries contient un des meilleurs stocks de la ville et les prix sont les plus bas. Leur établissement de patisseries est des mieux assortis, le pain et les bonbons qu'ils fabriquent sont de première qualité. Les familles canadiennes sont assurées d'être servies avec courtoisie et pleine satisfaction leur sera donnée.

Le phosphate de chaux des frères Maristes préparée par l'Etoile. Préparation française très efficace dans les affections de la poitrine, du système osseux et des scrofules, recommandée aux enfants et aux personnes d'un tempérament faible et délicat. Aussi sodas les plus purs et les plus délicieux. En vente chez Felix Poisson, encoignure des rues Franklin et Common.

L'écurie de louage et de vente de chevaux canadiens de MM. Chs et Elie Lacaillade, 444 rue Common, contient le plus bel assortiment de voitures et chevaux, hacks pour mariage et pour baptême à meilleur marché de Lawrence, ainsi que voitures doubles et simples, les meilleures de la ville et aux plus bas prix. M. P. Côté, qui a la direction de l'établissement se fera un plaisir de satisfaire tous les canadiens qui viendront l'encourager.

C. & E. LACAILLADE,
444 rue Common

Une chose qui ne s'est jamais vue avant aujourd'hui dans Lawrence, Hamel & Cloutier, les populaires marchands de hardes, vendent des habillements d'enfants de $3, $4 et $5 pour le bas prix de $1.87. Mères de famille, pensez y bien et ne manquez pas cette belle occasion..

A l'assemblée de la Cour Lafayette, A. O. F. of A. des forestiers qui aura lieu le 11 du mois courant, espérons que tous les membres se rendront en foule, afin de faire les préparatifs nécessaires pour la sortie de la fête de la ville le 17 courant. Soyez tous là.

Le Dr J.D. Delisle, qui a passé l'année dernière dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, du nez, (tel que le catarrhe) de la gorge, des oreilles et de la vessie, et pour donner plus de satisfaction à ses clients, le Dr Delisle ne s'occupera que des maladies ci-haut mentionnées. Bureau, No. 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover, Lowell, Mass., Consultations, de 2 à 4 et 7 à 8 p. m. Résidence, 420 rue Fletcher.

Nouveaux Officiers.

Voici le résultat de l'élection des nouveaux officiers de l'Union St Joseph de Lawrence, Mass.: Chapelain, Revd P. Portal; Président, Stanislas Bolduc; Vice-prés., Jean-Bte Fredette; Sec.-arch., Alphonse Drouin; Ass. sec.-arch., Philippe Caderette; Trésorier, Azarde St-Lanrent; Sec.-trés., Jos. E Gagnon; Ass.-sec.-trés., Pierre Théroux; Sec.-corr., Z. A. Barthiaume; Collecteur, Philippe Cloutier; Ass.-coll, Jos. Harpin; Commissaire-ordonnateur, Frank Paris; Ass. commissaire-ord., Alexandre Boisjoly; Auditeurs des livres, Charles Lacaillade, Magloire Dionne et Alfred Lottinville.

Naissances.

Mde Pierre Blais, une fille.
Mde Zéphirin Bernatchez, une fille.
Mde Nap Dupuis, un fils.
Mde Jos Vaudreuil, une fille.

Décès.

Louise Gauvreau (née Langlois) âgée de 22 ans.

M. S. Dubé avait la charge des funérailles.

Alice Marchand, âgée de 22 ans, 1 mois et 27 jours. Les funérailles ont eu lieu le 28.

Ch. Bouin, de Methuen, à l'âge de 19 ans.

Laura, enfant de Claudios Côté, âgée de 4 mois.

Paul Lafrançais, âgé de 1 jour.

Elizabeth Jourdain, âgée de 30 ans.

George Bouchard, âgé de 2 ans et 3 mois.

M. Azarie Choquette avait la charge de ces enterrements.

Un Habile Filou.

Un étranger aux manières engageantes se présenta ces jours derniers chez M. Edouard Courtemanche, rue Essex, et demanda à une jeune employée de lui donner un billet de banque de $10 en échange de la même somme en menu monnaie qu'il lui présentait. Il voulait envoyer de l'argent par la poste, et il valait mieux avoir un seul billet, etc. La jeune fille se rendit à la demande d'un si parfait gentilhomme, compta l'argent et constata qu'il manquait dix cents pour faire la somme ronde.

L'étranger, toujours avec la plus exquise politesse, s'excusa du dérangement qu'il causait, et voulut aller immédiatement à l'endroit où on lui avait donné cet argent et faire corriger l'erreur. Il était si honnête et si bien intentionné qu'il laissa entre les mains de la jeune fille une grande enveloppe contenant le billet de banque qu'elle lui avait remis. Puis il sortit .. et n'est pas revenu.

Quand M. Courtemanche apprit la chose, il ouvrit l'enveloppe, qui contenait un morceau de papier parfaitement immaculé. La police recherche l'habile voleur, et M. Courtemanche trouve une fiche de consolation dans la pensée qu'il aurait pu perdre davantage.

Haverhill

LE COURRIER est en vente aux endroits suivants:

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

Rien n'est beau que le vrai. La grande vérité du jour est que la Royal Cream est la meilleure lotion connue pour enlever les boutons, les taches de rousseur, le "masque" et toutes les affections de la peau. En vente chez tous les pharmaciens. 75 cents la bouteille.

Salem

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants:

P. J. Donovan 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.
Calixte Rousseau, 47 rue Harbor.

On dit que M. F. D. Veyer vend ses chaussures à des prix qui font frémir ses compétiteurs.

Les affaires ont une apparence splendide, tout indique que les affaires d'automne vont être excellentes.

MM. Pelletier & Chouinard vendent des vins liqueurs et bières qui nous font rêver. Aussi les pratiques augmentent tous les jours d'une manière visible.

De la *Minerve* de Montréal: M. J. B. Rouillard, de triste mémoire, fonde à Haverhill, Mass., un nouveau journal intitulé l'*Eclair*. Nos condoléances à ses lecteurs.

Nous apprenons que les propriétaires de l'*Etoile* ont reçu une dizaine de lettres de félicitations à propos du petit entrefilet paru il y a quelque temps à l'adresse de J. B. Rouillard. On peut s'attendre à des surprises qui intéresseront les canadiens sur le passé de cet illustre personnage.

J. B. Rouillard se vante beaucoup dans sa feuille et ridiculise et l'*Etoile* et surtout son directeur. Si maître Rouillard jetait un regard en arrière, il s'appercevait que son passé dans le journalisme est une déconfiture complète, tandis que l'*Etoile* a eu un succès toujours croissant.

Le fameux De Vicq de Cumptisch, de célèbre mémoire, avait la bonne idée de cacher ses platitudes en ne signant pas ses écrits. Mais son successeur, J. B. Rouillard, n'est pas aussi sage; il signe ses élucubrations et fait son portrait d'une manière admirable. Ses sottises de la semaine dernière le peignent dans son essence et démontre les nobles sentiments qui l'animent.

Au Telephone.

Sorel, P. Q. appelle Salem, Mass.

Reporter—Hallo! J. B. Rouillard?

Salem—Répond: Oui!

Rep.—Est-ce vous M. Rouillard, éditeur de *l'Aigle*, *Le Tricolore*, *Le Soleil* et de *l'Eclair*!

J. B. Rouillard—Oui!

Rep.—Etes-vous ce même M. Rouillard, autrefois éditeur de 18 journaux à Sorel et qui sont aujourd'hui trépassés sans regret de qui que ce soit?

J. B. R.—Que voulez-vous dire!

Rep.—Un conseil, mon ami Sachez que les canadiens sont parfois crédules, mais que les Yankees sont pratiques. Arrêtez votre fabrication, vous serez coulé encore en moins de temps aux Etats Unis que vous l'aviez été au Canada.

J. B R.—C'est mon affaire et fichez moi la paix.

Manchester téléphone a Salem

Rep.—M. J. B. Rouillard. Il est rumeur que vous avez l'intention de répéter votre conférence ici. Ne venez pas, les quelques copies laissées par vous dans différents magasins, ont été distribuées aux *revendeuses* de bonbons et ont le triste sort de servir à envelopper le *sucre d'orge*

J. B. R.—Rien de surprenant, je les connais les gueux de Manchester, ils ne feront jamais rien pour les hommes avancés, je vous salue.

Lowell a Salem.

Rep.—M. Rouillard, j'ai rencontré une personne qui me dit que c'est impossible d'annoncer votre Kneri; l'ETOILE refuse, elle ne croit pas à la science du chimiste qui l'exploite, de plus on exige le paiement à l'avance.

J. B. R.—Que le diable les emporte.

Boston a Salem

Rep.—M. Rouillard, le comité d'amis qui vous a expédié par express un chapeau gris *à la misérable*, désire savoir s'il vous a été utile le 4 juillet dernier.

J. B. R.—Polisson, je refuse de répondre.

Fall River à Salem.

Rep.—M. J. B. Rouillard, êtes-vous allé à Crescent Park? Avez vous été invité, oui ou non?

J. B. R.—Veuillez me sacrer patience bande de m...

Le manque d'espace m'empêche de terminer les derniers telephones. A la semaine prochaine.

ZIPP.

Deux Roumains, dresseurs et montreurs d'ours, ont été arrêtés à Debreczin, dans le district hongrois de Haiduck, sous l'accusation d'avoir nourri leurs animaux avec de la chaire humaine. Au cours de leur interrogatoire, ces individus ont avoué qu'ils avaient tué quatre enfants, dont les cadavres, découpés en morceaux, avaient été donnés en pâture à leurs animaux. L'aveu des prisonniers a soulevé, au plus haut degré, l'indignation du public

Nouvelles de Manchester

Les demoiselles Eva et Corinne Larivière sont parties pour Lévis où elles doivent continuer leurs études au couvent des Sœurs Grises.

Lundi, MM. Lindsay & Lecours ont photographié l'hôpital Notre-Dame de Lourdes et l'école des Frères Maristes de West Manchester.

M. Joseph Lemay est parti lundi soir, pour une promenade d'une semaine au Canada. Il visitera Sherbrooke, Arthabaska et Québec.

M. Napoléon Gélinas de Winchester, était de passage ici, mardi dernier. Il était en route pour le Canada, il passera trois semaines à Trois Rivières.

MM. George Laflamme & Cie, qui viennent d'acheter la pharmacie de M. J. B. Baril, sur la rue Hanover, ont ouvert leur magasin mardi soir.

Les Révds frères des Ecoles Chrétiennes sont de retour de New York. Le Révd frère Henry, directeur, a été transféré à Lynn, et le Révd frère Joseph de Burlington, Vt. le remplace ici.

A l'assemblée du Conseil de Ville, mardi après midi, les agents des différentes compagnies manufacturières de la ville, ont présenté une pétition s'objectant à la construction d'un pont en pierres avec des arches, sur la rivière Merrimack, elle recommande un pont en pierres, sans arches.

Lundi dernier, jour de la fête du travail, a été la plus forte journée d'affaires, à la station de Manchester, tant pour la vente des billets que pour le maniement du bagage qu'il y ait eu depuis huit ans.

M. et Mme Edouard Blondin de Lowell, Mass., étaient en visite, dimanche, lundi et mardi chez leur fils, M. Edmond Blondin, de la rue Amherst. Leurs enfants, les Dlles Malvina, Eva, Fabiola et Corinne les accompagnaient. M. et Mme Blondin, avec leurs deux plus jeunes filles, Fabiola et Corinne, sont partis mardi soir pour le pays natal, pour Pierreville. Les Dlles Malvina et Eva sont retournées à Lowell, où elles demeureront encore jusqu'au printemps.

L'attention de la police a été appelée dernièrement sur la coutume qu'on a dans certaines parties de la ville, de jeter les ordures dans les allées. Ceci est une violation directe des règlements de la ville et nuit à la santé publique. Le député Cassincy a fait une visite, ces jours derniers, pour s'assurer de la justice des plaintes qui ont été faites, et il a trouvé un très mauvais état des choses. On a donné à cet égard des ordres très sévères à la police, de faire respecter la loi. Quelques personnes ont été traduites en cour de police, ces jours derniers et condamnées à $2 d'amende.

Samedi soir, les nombreux amis de la famille de Moïse Gingras se réunissaient à la résidence de ce dernier. Là, la mère et la fille étaient à la fois, les héroïnes d'une soirée tout à fait inattendue. Par une curieuse coïncidence, Mme Gingras et sa demoiselle, Albina, ont leur anniversaire le même jour. Mme Gingras célébrait samedi, son 51ème anniversaire, Mlle Albina son 21ème.

M. Allard donna lecture d'une élogieuse adresse, à l'égard de Mme et de Mlle Gingras; les termes sympathiques dans lesquels était conçu cette adresse, émurent jusqu'au plus profond du cœur, celles qui en étaient les objets.

Les musiciens n'étaient pas rares à cette soirée. Les morceaux exécutés par MM. F. A. Senneville, Morin, M. Chassé et Mlle Cormier, ont été fort goûtés MM. S. Martel et Gendron se sont montrés bons violoniste. Les chantres dont le noms suivent ont tour à tour égayé les hôtes de M. Gingras: MM. Siméon Girard, Moïse C. Chassé, Morin, Martel, Moïse Plante, Robert Laforcé, Edouard Roy, George Croteau, Napoléon et Alexandre Casault.

Mais on ne s'est pas borné à égayer seulement les héroïnes de la démonstration; les amis de la famille de M. Gingras, ont déployé leur générosité, par le don d'une corbeille en argent à Mme Gingras; à Mlle Albina ils ont donné une bague en or, à toutes deux, ils ont fait présent d'un magnifique bouquet. On servit des rafraîchissements.

Les hôtes de M. Gingras se dispersèrent à une heure avancée de la nuit, emportant les meilleurs souvenirs de leur soirée.

Lowell

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Le *Mail* de ce matin dit que M. John Jordon, assistant contremaître dans le Hamilton, a reçu un cadeau de la part des employés. C'est M. Jodoin, confrère, qui a eu cet honneur. Cette manie de massacrer les noms canadiens!

L'incendie qui s'était déclaré dans l'entrepôt du Tremont & Suffolk a recommencé ses ravages mardi, et on continue à jeter de l'eau sur le coton.

Mde Isidore Janson est retournée hier par Fall River où elle reconduit au couvent Mlle Eugénie Janson de Lawrence, fille du Dr Janson Lapalme.

Les conducteurs de tramways se plaignent de ce que certains pompiers se promènent en tramway sans payer, sous prétexte qu'ils s'en vont à un incendie quand aucun ne s'est déclaré. Ils ont entrepris de faire cesser cette pratique qui frise le vol.

Situation Demande — Un bon boulanger, de 19 ans d'expérience, désire une situation. S'adresser à S. VENDETTE, 5 Levis Place, ou aux bureaux de l'ETOILE, Lowell, Mass.

Présentation de Cadeau.

M. Jean-Baptiste et Lizza Bissonnette, de la rue Moody, sont de retour d'une promenade de quatre semaines dans les principales villes de la Nouvelle Angleterre.

A cette occasion, une montre en or a été présentée à M. Bissonnette par M. Alphonse Gagnon, accompagné de Mlle Georgianna Gagnon, au nom des amis et des parents.

C'est Mlle Angélina Bissonnette qui a lu l'adresse.

Une charmante soirée s'en est suivie.

Autre Disparition.

Une Jeune Canadienne Quitte la Fabrique et n'est plus Revue.

La police a appris qu'une autre disparition venait de se produire.

Une jeune fille canadienne, arrivée du Canada lundi soir, alla travailler dans le Lawrence le lendemain matin.

Elle prenait sa pension chez des parents domiciliés rue Salem.

Mardi midi, elle quitta la fabrique avec les autres employés et elle n'a pas été revue depuis.

Dans l'après midi la police a été avertie.

ACCIDENT

Pendant un Leger Incendie Hier Apres-Midi

L'alarme à l'avertisseur 7, hier après midi, a été occasionnée par un incendie qui s'était déclaré dans la cave de John Cross, le fabricant d'auvents, 209 rue Dutton. Le feu a été mis par un jeune garçon qui avait allumé une allumette pour chercher une balle. Aucun dommage.

Le capitaine Dewas, un vieux pompier, en voulant embarquer sur la voiture aux échelles, au coin des rues Bridge et First, manqua le pied et une des roues lui passa sur une jambe, heureusement sans la briser.

Les Drs Hartubise et Lathrop pansèrent ses blessures, puis il fut transporté à l'hôpital St Jean par ambulance.

Cloture a G'en Forest.

Ce mois-ci verra la clôture de la saison d'amusements à G'en Forest.

Cette année, ce charmant endroit a été très populaire, et on s'attend à un succès encore plus grand l'an prochain.

La compagnie des tramways a l'intention de prolonger sa voie jusqu'au pavillon, ce qui sera une amélioration que le public goûtera.

Ouverture de nos Ecoles.

La rentrée des classes au collège et au couvent St Joseph s'est faite mardi; aussi à l'académie Notre-Dame et à l'école paroissiale St Patrick.

Le nombre des élèves s'est encore accru.

Au couvent St Joseph il y a 900 petites filles et 120 petits garçons, une augmentation en comparaison du nombre d'élèves de l'an dernier.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition

Lisez l'ETOILE.

TRES PRECOCES.

L'HISTOIRE DE DEUX PETITES FILLES QUI ONT VOLE.

Le Danger de laisser de l'Argent dans ses Poches de Pantalon.

Nous avons raconté très brièvement hier la capture de deux petites filles accusées d'avoir volé $50 pour s'acheter chacune un tricycle. Voici de plus amples details sur l'escapade criminelle de ces deux enfants.

Ephraim Symonds, un employé de A. L. Block, commençant de bois, avait laissé $50 en or et en billets de banque dans une des poches de son pantalon qu'il eut l'imprudence de suspendre à une patère dans le petit pavillon servant de bureaux, près du chantier de bois. Les $50 provenaient d'une vente de bois faite le matin.

Lillian Kelley, âgée de 13 ans, domiciliée rue Broadway, et Mamie Burgess, âgée de 10 ans, dont les parents demeurent sur la rue Poplar, étaient à jouer dans le chantier, et elles aperçurent Symonds qui mettait l'argent dans la poche de son pantalon.

Après le départ de l'employé, elles allèrent voler l'argent, et elles partirent pour aller s'acheter chacune un tricycle, l'objet de leur convoitise, dans un magasin de la rue Central. Les tricycles leur coûtèrent $13. Puis elles achetèrent quelques mouchoirs de soie et une couple de joncs, pour lesquels elles payèrent $2.

Quand elles furent arrêtées sur la rue Lawrence, tout ce qui leur restait des $50 était un peu plus de $2. Elles se promenaient en tricycle quand elles virent venir les détectives Leflamme et Allen. Elles abandonnèrent aussitôt leurs tricycles et se sauvèrent, mais furent bien vite rejointes.

Si l'on croit ce qu'elles racontent, elles ne seraient pas retournées chez leurs parents mardi soir. Elles soupèrent de quelques biscuits, et vers les neuf heures, elles se trouvaient sur la rue Wamesit; elles pénétrèrent dans une maison sans être aperçues et montèrent dans le grenier où elles dormirent jusqu'à 6 h. 30, le lendemain matin, quand les cloches des fabriques les réveillèrent.

Elles sortirent inaperçues de la maison. Quant à leurs tricycles, elles étaient retournées la veille au magasin où elles les avaient achetés pour les mettre en lieu sûr; mais le magasin était fermé, et elles durent laisser leurs machines à la porte. Les policemen, qui n'étaient pas au courant de l'affaire, prirent soin des tricycles, et le lendemain les deux jeunes voleuses retrouvèrent leurs machines dans le magasin où elles les avaient achetées. Avec un mensonge elles purent ravoir leurs tricycles.

Mercredi, elles dînèrent dans le restaurant Burbeck.

Aux détectives, elles racontèrent qu'elles avaient déchiré plusieurs des billets de banque et en avaient jeté les morceaux dans un canal.

La petite Burgess avait volé un porte-monnaie contenant $3 dans un magasin de la rue Merrimack, lundi dernier.

La jeune Kelley a été logée dans une cellule du poste et sa campagne, vu son âge, a été placée sous les soins de ses parents, qui sont, dit-on, fort respectables. Toutes deux comparaîtront demain en cour de police.

A Vendre a Lowell.

Un superbe étal de boucher et un beau stock d'épiceries; aussi chevaux, voitures et fournitures de magasin de première classe. Bon local. S'adresser à

A. GAUTHIER,
Bureau de l'ETOILE.

Un Cerf a Centralville.

Qui va croire que Lowell a été visité par une bête sauvage sortie des bois des environs?

C'est pourtant vrai.

Mercredi matin, de très bonne heure, un cerf fut aperçu dans la cour de Lyman W. Coburn, rue Hampshire, à Centralville.

Les sportmen des environs se mirent à la poursuite du cerf, mais ils ne purent s'en emparer mort ou vif.

Peu après on vit passer deux chiens de chasse; on croit que ce sont eux qui ont poursuivi le cerf à partir probablement des bois de Dracut ou de Methuen jusqu'en cette ville.

Quel est celui de nos Nemrods canadiens qui va s'en aller à Dracut faire la chasse à ce cerf et le rapporter sur ses épaules, en triomphe?

Nous mettrions son nom dans l'ETOILE à celui-là!

Il se Noie.

Un Jeune Garcon Perd la Vie dans la Riviere.

Joseph Waugh, un garçon âgé de onze ans, s'est noyé mercredi après-midi dans la rivière Merrimack, à quelque distance d'Indian Orchard.

Il se baignait avec deux petits compagnons et il s'aventura un peu loin, les forces lui manquèrent pour revenir et il ne tarda pas à enfoncer dans l'eau profonde.

Les compagnons, voyant ce qui était arrivé, coururent raconter l'affaire à leurs parents. On accourut et au bout d'une heure de recherches, le cadavre a été repêché.

BLANC COMME NEIGE.

Hier, s'est continué en cour de police le procès intenté à Tweed, un cabaretier de Centralville, par la femme Doris.

Le premier témoin pour la défense a l'accuse lui-même.

Tweed raconta être marié depuis trois ans et avoir un enfant. Il se rappelle avoir servi Mde Doris le soir en question.

Elle ne sortit pas aussitôt après avoir fait son achat, et il lui demanda ce qu'elle attendait. Il est est certain ne pas lui avoir mis le bras autour du cou, ni l'avoir embrassée, et ne s'être permis aucune liberté avec elle.

Il apprit le lendemain quelle accusation pesait sur lui. Il avait appris que la femme Doris avait une maladie secrète. Elle lui dit quelque chose à propos de son mari. Il ne ferma pas la fenêtre ni ne baissa la lumière pendant que cette femme se trouvait dans son établissement. Il ne lui fit aucune proposition malhonnête. Il ajouta que toute l'histoire racontée par cette femme était un impudent mensonge.

Elle attendit dans sa buvette pendant quelque temps tandis qu'il vaquait à ses occupations dans l'autre pièce.

Le deuxième témoin a été le commis de Tweed, le nommé George L. Moulton. Le témoin dit qu'il n'entendit aucun cri et n'a jamais vu la femme Doris. La lumière dans la pièce ne fut pas éteinte ce soir-là. Il était au comptoir à servir des pratiques dans l'autre pièce et ne s'est pas aperçu quand la femme Doris entra dans la pièce réservée aux femmes.

L'agent de police Breault fut le troisième témoin. Il connaît la femme Doris et sait que sa réputation comme femme chaste et véridique est mauvaise.

Joseph Desmarais, un plombier, vint ensuite dire ce qu'il savait sur le compte de la plaignante. Son témoignage ne fut pas admis dans la preuve; il était on ne peut plus épicé, et il nous est impossible de faire connaître de semblables choses à nos lecteurs.

Ernest Barbin, qui habite l'un des logements de Tweed, vint ensuite dire qu'il connaissait la plaignante et qu'elle jouissait d'une mauvaise réputation. Il avoua qu'il fréquentait de temps à autre la buvette de Tweed.

Un certain nombre d'autres témoins vinrent déclarer que la plaignante n'avait pas une renommée enviable.

Le juge Hadley rendit ensuite son jugement. Il commença par dire, après avoir passé en revue les témoignages entendus dans cette cause, qu'ils étaient des plus bas. L'accusation était facile à porter, spécialement par une personne sans scrupule. Le juge Hadley termina par un jugement en faveur de Tweed, qui fut trouvé blanc comme neige.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseurs) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Satisfaction est positive garantie Infaillible et elle rend la peau douce et lisse, et elle ne se tient. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Deilele & Co
Lowell Mass

Propriétaires du Dr. Delisle's Kirkman Compound

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi a faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu a peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "*bouteille bleue*" de l'Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,

WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants: — N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants: — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin Oscar Courteau, Dr J. G. Barque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants: — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES, Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,

523 RUE ESSEX.

EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

D. THEBERGE,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARRON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND

188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servir avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

J. E. BENOIT,

206 RUE LOWELL, Lawrence

Les Nouveaux Prix:

Charbon Franklin	$7.00.
Charbon Stove,	$5.00.
Charbon Nut,	$5.00.
Charbon Egg,	$5.00.
Charbon Broken,	$4.75.
Charbon Cumberland	$5.50.
Pin rouge ou blanc,	$5.00.
Bois franc,	$7.00.

Bouleau, charbon de bois de toutes sortes.

☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.

Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

EN GARDE! Le public doit se tenir en garde contre les nombreuses contrefaçons et imitations qui envahissent le marché depuis que les succès du Régulateur de la Santé de la Femme et les Female Plasters du Dr Jos. Larivière, pour guérir le **BEAU MAL** sont connus.

Lorsque vous achetez une bouteille de Régulateur ou un de mes "Plasters," vous ne faites pas un essai ni une expérience et vous ne courez aucun risque de dépenser votre argent inutile ment, vous êtes sûrs de la guérison.—Demandez et exigez le Régulateur et les "Plasters" du Dr Jos. Larivière. Si on ne les a pas, allez chez un autre pharmacien ou écrivez au propriétaire Dr Jos. Larivière, Manville, R. I.

N. B.—Les Columbian Headache Pills du Dr Jos Larivière guérissent le mal de tête en quinze minutes. Garanties. Prix 25 Cents.

FEUILLETON
No 7

—— LES ——

Lendemains du Crime

GRAND ROMAN A SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE.

PREMIERE PARTIE.

LA CROIX NOIRE.

XII

(*Suite.*)

Maximilien frissonna longuement, mais il dit, pour dissimuler l'angoisse qui l'étreignait.

—Quelle plaisanterie!

—Ce n'est pas une plaisanterie. Je suis persuadé, moi, que ce n'en est pas une. Je suis payé pour le savoir. Et Anselme est inquiet, très inquiet, et j'ai juré sur l'honneur, sur l'honneur entendez-vous, de ne pas partir d'ici sans avoir vu sa fille, et je ne m'en irai pas sans l'avoir vue.

Et l'homme se campa au milieu du cabinet avec un air de prise de possession qui effara Maximilien. Le malheureux levait les yeux au ciel comme pour lui demander une inspiration, un secours.

Il y eut un long silence.

XIII

L'homme attendait toujours et Maximilien gardait le silence, ne sachant que dire, mis au pied du mur, obligé d'avouer ses mensonges.

—Mon cher monsieur, dit l'envoyé, il faudra vous exécuter. J'ai juré et je tiendrai mon serment—Anselme ne vit pas. Il sèche d'angoisse là-bas, car savez-vous ce qu'ils ont trouvé dans l'horoscope de sa fille? Ils appellent cela un horoscope. Après une série de calculs que je serais incapable d'expliquer, mais qui doivent être justes, puisqu'ils m'ont prédit à moi ce qui m'est arrivé, ils ont donc trouvé ceci sur la fille d'Anselme: "En péril de mort. Perdue par ceux qui devaient la sauver!"

Un long frisson secoua de nouveau le corps de Maximilien et un cri s'échappa de ses lèvres blêmies.

—Mon Dieu! mon Dieu!

Jugez, poursuivit l'inconnu, qu'el le doit être l'angoisse du père!

Mais il n'y a rien de vrai, bégaya Maximilien.

—Tant mieux, mais il y croit, et c'est pour savoir la vérité qu'il m'envoie. Vous voyez maintenant si vous pouvez refuser de me répondre.

Maximilien continuait à marcher avec agitation, les nerfs tendus à se rompre, une sueur d'agonie aux tempes.

C'était si étrange ce qui lui arrivait là! Comment de là-bas avait-on pu deviner?

Il commençait à croire à quelque punition surnaturelle, proportionnée à la grandeur du crime, tombant tout à coup sur lui. L'envoyé d'Anselme lui faisait l'effet de quelque personnage fantastique, appartenant à un autre monde. Il ne le voyait plus tel qu'il était, avec sa face épaisse et commune, sa tête carrée, ses épaules trapues, l'air d'un personnage banal, mais il lui apparaissait narquois, satanique, comme entouré de lueurs de soufre. Il avait peur et tous ses membres tremblaient.

Il dit enfin:

—Je ne pourrai pas vous renseigner. Je ne sais pas où elle est.

—La fille d'Anselme?

Maximilien inclina la tête, incapable de répondre.

—Ah! s'écria l'homme, vous voyez bien qu'ils ne mentent pas! qu'ils disent vrai, qu'ils voient dans l'avenir.

—Hélas! soupira Maximilien, ils disent plus vrai encore que tu ne le penses. Et il se répétait à lui-même cette phrase de la prédiction. C'était lui devait la sauver. C'était lui qui avait perdu la jeune fille, qui était la cause de sa mort, car lui aussi croyait maintenant. Il voyait Claire en danger, en danger à cause de lui. Quel danger? Il l'ignorait. Où? il n'en savait rien. Oh! ce qu'il eut donner pour la sauver!

L'envoyé d'Anselme semblait fort agité.

Il pensait à la prédiction faite

—Mais alors, murmura-t-il avec une expression étrange d'épouvante dans le regard, tout s'accomplira.

—Tout quoi?

—Tout ce qu'ils prédisent, la guerre, la fin de l'Empire.

—Comment cela?

—Ecoutez! Voici l'une de leurs prédictions: "En une année où un zéro sera." Nous sommes en 1866, cela peut être 1870.

—Ou 1880 dit Maximilien.

—Ou 1890.

—Ou 1900.

—Non, car il y aurait deux zéros, et la prédiction dit un. Mais n'importe! Donc, "en une année où un zéro sera, empereur prisonnier sera après rude journée sanglante, deux provinces perdues, or de France fondu, empereur étranger proclamé sur territoire."

Maximilien affecta de ricaner

—Quelle plaisanterie! murmura-t-il l'empire est à son apogée La Franse est forte.

—Oui, je sais bien, toutes les apparences.

—Et si l'on savait que vous colportez des âneries pareilles.

—On le sait là-bas, cela est venu aux oreilles de l'administration et Judas Mafori a été mis aux fers. Mais rien ne l'arrête, et pour se venger savez-vous ce qu'il a fait?

—Non.

—Il a tiré l'horoscope du prince impérial. Plus étrange encore celui-là, plus impossible, plus invraisemblable, et pourtant il affirme qu'il s'accomplira.

—Vous le connaissez?

—Je l'ai écrite comme l'autre. Le voici.

Et l'ancien forçat lut sur un chiffon de papier:

"Criblé de flèches, dans longs roseaux, périra sur sol sauvage, étrier manquant."

Cette fois Maximilien haussa les épaules.

—Votre Judas Mafori est fou! s'écria-t-il. Et il n'y aura pas assez de douches là-bas pour le doucher.

—Et pourtant vous voyez que pour la fille d'Anselme.

Cette phrase rappela Maximilien à l'objet de la visite de l'homme.

—Ecoutez, dit-il, je ne vous mentirai pas à vous, j'ai menti à Anselme, car je ne voulais pas le désespérer. Vous verrez si vous voulez lui mentir, vous aussi.

—Moi je ne lui mentirai pas.

—Vous aurez tort peut-être.

—J'ai juré.

—Claire, dit Maximilien, m'a abandonné depuis plusieurs années. Je l'ai fait rechercher partout, sans résultat.

—Et vous deviez veiller sur elle?.

—J'ai veillé. Je l'ai fait élever. Elle n'a manqué de rien jusqu'au jour.

Un nuage passa devant les yeux de Maximilien.

—Jusqu'au jour, acheva-t-il, où elle a pris la fuite, me laissant dans le désespoir.

Fourquoi est-elle partie?

Châteauroux hésita un instant à répondre, puis il dit:

—Je l'ignore, je ne l'ai jamais su.

L'homme dit d'un ton menaçant qui fit passer un nouveau frisson dans l'âme du coupable:

—Malheur à vous s'il y a eu de votre faute! Anselme se vengera et Anselme est puissant.

Puis il ajouta:

—Vous ne pouvez rien me dire?

—Rien.

—Je ferai part de ma mission à Anselme, mais si sa fille meurt il vaudrait mieux pour vous que vous ne fussiez jamais né!

Et l'homme sortit, laissant Maximilien sous le coup d'un effroi mystérieux qu'il ne parvint pas à secouer.

Sa femme le trouva le soir, à la même place, dans son bureau, affaissé sur un canapé dans un état d'accablement indéfinissable. Elle arrivait très gaie, la tête chargée de fleurs, les joues vermillonnées par l'air vif de la promenade. Elle s'étonnait de voir son mari si sombre et s'informa s'il n'était pas souffrant.

Maximilien était incapable de répondre.

Son esprit s'affolait. Et cette idée ne le quittait pas. Si Claire meurt, je suis perdu! J'aurai mérité tous les châtiments. Je suis digne déjà de toutes les vengeances.

Sa femme le secoua, essayant de l'arracher à sa prostration.

—Voyons, remue-toi! Qu'as-tu? Nous avons du monde à dîner. Va t'habiller un peu!

Il se leva machinalement.

Il se leva machinalement.

—Oui. J'y vais. Quelle heure est-il?

—Sept heure.

—Déjà?

—Ah çà! tu n'as donc plus la notion du temps? Que t'est-il arrivé? Qu'as-tu fait?

Maximilien ne répondit pas.

Il monta dans sa chambre en silence, le pas chancelant, l'œil sombre, en proie à une terreur qui le faisait frémir à chaque bruit qu'il entendait.

Il demeura longtemps ainsi, se mêlant moins que jamais aux parties organisées par sa femme et sa fille, vivant chez lui comme un véritable étranger, passant un spectre attristé à travers la joie des convives.

On prit le parti de ne plus s'occuper de lui, et Fernande cessa de l'interroger.

Il aurait voulu revoir Claire, savoir ce qu'elle était devenue, mais aucune nouvelle ne lui parvint.

Sa mélancolie et son épouvante augmentèrent encore quand il eut lu dans les journaux cette courte dépêche:

"Quatre forçats se sont évadés hier de Cayenne. Ce sont les nommés Judas Mafori, Anselme, Poirier et Rigobert."

Suivant le signalement des quatre forçats.

Anselme était libre! il allait revenir en France Il avait brisé ses fers pour chercher sa fille ou la venger.

A partir de ce moment, Maximilien n'eut plus une minute de repos. I était tellement troublé, agité, qu'on croyait dans son entourage que sa raison s'égarait.

On le considérait presque comme un inconscient.

Fernande ne lui parlait plus et sa fille le regardait avec un air de compassion et de pitié.

Pourtant quelques jours après un nouveau télégramme de Cayenne le rassurait un peu. On annonçait que les quatre forçats évadés avaient péri dans les récifs qui hérissent la côte. On avait retrouvé leur embarcation brisée et un des cadavres, celui du nommé Poirier, avait été retrouvé à marée basse. Nul doute que les trois autres n'eussent partagé son sort. En effet, on n'avait d'eux aucune nouvelle.

La menace disparaissait avec Anselme. Il n'y avait plus pour Maximilien que le remords. C'était assez pour troubler et empoisonner le reste de ses jours.

XIV

Près de deux ans s'écoulèrent encore sans qu'un incident nouveau se fut produit à la Gerbaudière; Maximilien avait toujours le même visage attristé, mais avec le temps, comme il n'entendait parler de rien, persuadé qu'Anselme était mort, son âme se rasserénait un peu. Au tour de lui, les fêtes continuaient. La Gerbaudière venait de s'enrichir d'un nouvel hôte, présenté par un de ses familiers de la maison et qui avait conquis aussitôt les sympathies de la maîtresse du château

Ce personnage, arrivé, disait il, de pays extravagants, se faisait appeler le comte de Rio. —Herbert-Adhémard Hernandez, comte de. — Il passait pour être fort riche. Il avait la figure bronzée, des dents très blanches, les traits un peu épais, les lèvres grosses et sensuelles gorgées de sang Il était de haute taille et paraissait doué d'une force extraordinaire. Il habitait Paris et son apparition sur le boulevard avait fait sensation. Il avait été dans le Nouveau Monde prétendait il, le héros d'aventures extraordinaires. Il se disait de première force à l'épée, au pistolet, à toute espèce d'armes. Il montait à cheval comme centaure, et on racontait qu'un jour, attaqué dans la pampa par un buffle, il avait saisi les deux cornes de ce buffle et avait renversé l'animal sur le dos comme il eût fait d'une simple chèvre.

Cet exploit méritait confirmation, mais Hernandez le racontait avec une assurance et des détails qui auraient pu faire croire qu'il était vraisemblable, sinon vrai. Bref Hernandez avait été amené un jour à la Gerbaudière par un ami de Gabriel Verron, qui avait fait sa connaissance dans un cercle du boulevard, et, depuis, Fernande n'avait plus d'yeux que pour lui, l'invitait constamment et aurait voulu le garder toujours auprès d'elle. Il l'amusait, déclara-t-elle, par le récit de ses aventures. L'introduction de cet élément exotique dans la petite cour un peu bourgeoise qui se pressait autour d'elle ajoutait, prétendait-elle, du piquant à ses réunions. Hernandez se montrait assidu à la Gerbaudière, semblait attiré, lui, par les beaux yeux de Mme Châteauroux.

Dans les premiers temps Maximilien avait supporté sans trop s'émouvoir la présence de cet étranger qu'on lui avait présenté, comme un homme du meilleur monde, mais les assiduités du personnage commençaient à lui porter ombrage. Il se contenait toutefois, car le moment eût été mal choisi pour faire du scandale ou jeter le désarroi dans les réunions de la Gerbaudière. Le mariage de Marie-Amélie avec Gernon était chose décidée. Il ne restait plus qu'à en fixer la date qui devait être assez rapprochée et Maximilien se promettait, quand sa fille serait partie avec son mari, car ils devaient aller habiter une propriété que Gabriel possédait près d'Etampes, Maximilien se promettait, disons-nous, d'emmener sa femme faire un voyage et clore aussi d'un seul coup les réunions trop nombreuses de la Gerbaudière, qui finissaient par l'agacer. Il venait de reconnaître, en effet, aux sentiments de jalousie qui avaient soudain envahi son âme, qu il aimait encore sa femme, qu'il l'aimait plus qu'il ne le croyait, et comme l'angoisse qui l'avait étreint depuis quelque temps commençait à décroître, il rêvait de passer encore avec elle, avec elle seule, quelques beaux jours.

Les incidents qui survinrent à ce moment en décidèrent autrement.

Un matin, en s'éveillant, un domestique avait aperçu, tracée sur la façade blanche de la Gerbaudière, une grande croix noire:

L'homme avait aussitôt fait part à ses collègues de sa découverte.

En un clin d'œil tout le personnel de la maison fut en rumeur, et quand Maximilien qui venait de sauter à bas de son lit, ouvrit sa fenêtre, il vit tous les domestiques les yeux en l'air fixant le devant de la maison avec une expression de surprise, presque de terreur.

Il demanda:

—Qu'est-ce qu'il y a?

—Ah! Monsieur, firent les gens de service tout d'une voix. Venez voir.

—Qui?

—Une croix.

—Une croix?

—Une croix noire tracée sur la maison.

Maximilien tressaillit.

Son front se plissa et une ombre passa devant ses yeux.

—Venez voir, monsieur, c'est curieux, dit un des domestiques.

Il ferma la fenêtre, s'habilla et descendit très intrigué.

La croix se détachait nettement, très bien formée, sur la pierre blanche qui surmontait la porte de la maison.

Maximilien avait pâli.

Sans qu'il s'expliquât pourquoi, cette croix mystérieuse lui semblait contenir un avertissement, une menace peut-être.

D'où venait elle? Il n'en savait rien. Il était à la fois intrigué et terrifié Toutes ses épouvantes le reprenaient.

Il ne voulut pourtant devant ses gens laisser rien paraître de son effroi.

Il dit d'un ton qu'il s'efforçait de rendre ferme, indifférent:

—Qui est celui de vous qui s'est amusé à faire cette sotte plaisanterie?

Les domestiques se regardèrent.

—Ce n'est aucun de nous, monsieur, déclarèrent-ils. Nous le jurons.

Un d'eux prétendit que depuis plusieurs jours on avait vu rôder autour de la maison un homme de grande taille. Quant la nuit venait, il apparaissait tout à coup soit d'un côté, soit de l'autre de la maison, mais dès qu'on allait vers lui il disparaissait.

Maximilien sentit une glace pénétrer en lui.

Il dit brusquement:

—Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu?

On ne savait pas. On n'était pas sûr. On avait peur de faire une sottise. On voulait savoir avant. On avait essayé d'atteindre l'homme, de l'interroger, mais jamais personne n'avait pu le rejoindre. On l'appelait, entre soi, à l'office, l'homme de la nuit.

—Et je ne savais rien, murmura Maximilien.

Les domestiques ne dirent pas la vraie raison pour laquelle ils n'avaient pas prévenu leur maître Ils s'étaient imaginés aussitôt, que l'inconnu était un amoureux qui venait rôder sous les fenêtres de madame ou de mademoiselle, et ils se seraient bien gardés de s'exposer à commettre une indiscrétion qui pouvait avoir pour eux de graves conséquences. Mais depuis quelques jours déjà l'apparition du personnage mystérieux était l'objet, parmi le personnel, de toutes, les conversations, et pour les domestiques c'était cet homme assurément que avait marqué la maison de cette croix noire sinistre qui semblait un signal de malheur, comme si la Gerbaudière avait été tout à coup marquée pour les catastrophes par quelque mauvais ange. Dans quel but? Ils l'ignoraient, mais ils se regardaient comme s'il n'avaient pas osé se faire part des impressions tristes qui leur venaient.

Maximilien était atterré.

Ses yeux ne quittaient pas la croix, la croix funèbre, qui prenait à ses yeux les proportions du "Mane, Thécel, Pharès" apparus autrefois devant les yeux effarés de Balthazar.

Etait-ce l'heure du châtiment qui sonnait, le signal des terribles revanches qui lui apparaissait?

Il en avait peur.

Ses jambes se dérobaient sous lui Toutes ses fibres se glaçaient.

Il dit, pour coup recourt:

—Qu'on efface cela tout de suite!

Un domestique grimpa sur une échelle avec un seau, une éponge, et se mit en devoir de laver la pierre.

Plus il lavait, plus la croix étincelait, plus sa couleur se foncait.

On avait employé pour la tracer quelque subtance extraordinaire dont on ignorait la composition, et cette constatation augmenta encore l'espèce de terreur superstitieuse qui s'était emparé de tous.

Sur ces entrefaites, Fernande et sa fille, descendues de leur chambre, vinrent regarder le prodige.

Sans être effrayées, elles partageaient l'étonnement de tout le monde.

Fernande ne s'émut que lorsqu'elle aperçut le visage décomposé de son mari.

Elle alla à lui.

—Qu'est-ce que cela signifie?

Celui-ci bégaya:

—Je n'en sais rien.

—Il faut faire effacer cela.

—On essaie.

—Comment on essaie?

—Il paraît que c'est impossible.

A ce moment, en effet, le domestique descendait de son échelle, découragé.

—On dirait, dit-il, que c'est incrusté dans la pierre.

—Qu'on gratte la pierre, dit Maximilien, mais que je ne voie plus cette croix.

Et il s'efforça dans le parc, en proie à une terreur qu'il avait peur de laisser paraître et qu'il n'osait pas s'expliquer à lui-même.

On fit venir un maçon, et pendant toute la journée l'homme gratta la pierre.

Le soir, la croix était à peu près effacée. Maximilien ne se coucha pas.

Toute la nuit il erra autour de la maison, espérant apercevoir l'homme qu'on appelait déjà l'homme de la nuit, savoir qui il était, ce qu'il voulait.

Il ne vit personne.

Il avait dispersé ses domestiques dans le parc pour veiller aussi pour tous, le personnage mystérieux resta invisible.

Au jour Maximilien rentra, épuisé d'émotion et de fatigue Il se coucha et les domestiques qui avaient veillé avec lui l'imitèrent, il n'y avait rien sur la maison

Quand on s'éveilla, à la même place, sur la même pièce, la croix s'étalait plus noire, plus large que la veille.

Cette fois la terreur de Maximilien ne connut plus de bornes. C'était un avertissement, il n'y avait plus à en douter, un avertissement sérieux, terrible.

La Gerbaudière était condamnée.

Le lendemain, en effet, la Gerbaudière brûlait. Maximilien allait, comme la veille, reprendre sa surveillance quand il vit, sortant de la toiture de sa maison, une gerbe de flammes.

Il donna l'alarme aussitôt. Peine perdue. Quand les secours arrivèrent de Chartres, la moitié de l'habitation, les communs, une des ailes, tout était consumé. Le corps de logis principal seulement fut reservé. Il n'y avait eu par bonheur, que des dégâts matériels, couverts en partie par les assurances.

Ce sinistre, accompagné des circonstances mystérieuses au milieu desquelles il s'était produit, avait laissé dans l'âme de Maximilien une impression profonde

Tout le monde crut à un accident, mais Maximilien fut persuadé qu'il avait été victime d'une vengeance annoncée par la croix qu'une main inconnue avait tracée sur sa porte. Sa mélancolie le reprit; l'effroi qui l'avait hanté longtemps devenait maintenant une véritable épouvante.

Chaque matin, quand il se levait, il courait avec angoisse regarder sa maison pour voir si la sinistre croix ne s'y montrait pas de nouveau. Tout le faisait frissonner et trembler.

On n'avait pas quitté la Gerbaudière. On s'était installé tant bien que mal dans la partie de l'habitation épargnée par les flammes. On voulait attendre le mariage de Marie-Amélie, puis on partirait, la jeune femme avec son mari, Fernande avec Maximilien. On ne recevait pas. On était tout occupé des préparatifs de la noce prochaine.

XV

La croix noire n'avait pas reparu. L'homme de la nuit n'avait pas été vu. On commençait même dans la maison à oublier cet incident sauf Maximilien qui, lui, n'oubliait pas, quand le signe sinistre se montra de nouveau.

Ce fut un véritable affollement qui s'empara du malheureux homme. Il voulait quitter la Gerbaudière sur-le-champ, mais sa femme s'y opposa, raillait sa frayeur qu'elle ne s'expliquait pas. La belle affaire, disait-elle, c'est quelque domestique renvoyé qui nous fait une farce, quelque voisin mécontent. Elle affecta de ne pas s'en préoccuper et fit honte à son mari de sa pusillanimité. Maximilien, malgré son effroi, n'osait pas insister. Il ne voulut par troubler le mariage de sa fille, qui devait avoir lieu dans quelques jours, et il essaya de dissimuler ses appréhentions. Mais il ne pouvait pas chasser de son esprit l'idée que l'apparition de la croix lui présageait quelque nouveau malheur.

En effet, le lendemain même du mariage de sa fille et du départ de celle-ci, comme il se disposait à partir avec sa femme, une nouvelle douleur le frappait. Fernande disparaissait, dans la nuit, de la Gerbaudière et Maximilien apprenait quelques jours après qu'elle avait été enlevée par le comte de Rio.

Cette fois le malheureux quitta le pays tout à fait. Pour lui, il n'en doutait plus, le châtiment commençait. Il était en butte aux maléfices d'un ennemi acharné, invisible, d'autant plus dangereux qu'il ignorait qui il était, ce qu'il voulait. Etait-ce Anselme? Anselme était mort! Est ce l'homme envoyé par l'homme et qui l'avait menacé en son nom de toutes les représailles? Etait-ce Claire, se vengeant d'avoir été abandonnée! Il l'ignorait, mais son affolement était à son comble.

Il partit de la Gerbaudière en fugitif, abandonnant tout ce qu'il y possédait, ne voulant être accompagné d'aucun domestique, désirant cacher à tout le monde le lieu de sa retraite. Il espérait ainsi échapper aux poursuivants implacables lancés après lui.

Pendant plusieurs mois il ne se fixa nulle part. Il erra.

Marie-Amélie avait emmené avec elle sa femme de chambre Annette. Celle de Fernande et les autres domestiques avaient été congédiés.

La Gerbaudière restait abandonnée.

En dehors de Maximilien et du personnel de la maison, personne n'avait été mis au courant de l'histoire de la croix noire et des apparitions mystérieuses de l'homme qu'on avait baptisé du nom d'homme de la nuit. Ces incidents avait été cachés aux étrangers; et d'ailleurs si la croix avait épouvanté Maximilien, elle n'avait fait qu'intriguer les autres, et Maximilien seul, dont l'esprit était frappé, avait pu voir une corrélation quelconque entre l'apparition de la croix, et la fuite de sa femme.

Cet abandandon de Fernande était une des douleurs les plus cruelles qui pussent frapper l'infortuné mari. L'incendie de la Gerbaudière n'était rien auprès de ce nouveau malheur, et Maximilien se sentait brisé, écrasé, par cette fatalité qui pesait sur lui, par cette succession de malheurs qui s'abattaient tout à coup sur ses épaules et dont l'apparition de la croix mystérieuse lui avait, croyait-t-il, annoncé la venue.

Si c'était fini au moins! Lui n'avait plus rien à craindre. La raison de sa femme avait épuisé pour lui la coupe des douleurs. Il ne pouvait plus que dormir, et la mort aurait été une délivrance. Mais il trembiait pour ses enfants, pour son fils qui était à Saint Cyr, pour sa fille qui venait de se marier. Chaque fois qu'il écrivait à celle-ci il ne manquait pas de lui demander:

—Tu n'as rien à me signaler?

Rien, mon pére, répondait l'enfant.

En effet, Marie-Amélie n'avait rien aperçu des signes mystérieux qui effrayaient si fort Maximilien, et quand le jour de sa maladie, Annette lui eut signalé la présence de l'homme de la nuit, elle ne voulait pas en parler au vieillard, dont elle craignait de redoubler les terreurs. Le personage, du reste, n'avait pas été revu et Annette pouvait s'être trompée. Enervée par cette nuit d'émotions, elle avait pu avoir été le jouet de quelque hallucination.

Du reste, Marie-Amélie trouvait que son père se faisait des idées, que l'incendie de la Gerbaudière était dû probablement à une cause toute naturelle.

Quant à la fuite de Fernande, elle était prévue depuis longtemps, car Marie-Amélie s'était aperçu que sa mère aimait le comte de Rio. Il n'était donc pas besoin pour cela de maléfices, de sorts et de vengeances mystérieuses. Il fallait que son père eût le cerveau affaibli pour attribuer à des causes surnarelles ces malheurs fort ordinaire, auxquels tous les maris sont sujets.

Marie-Amélie ignorait les terreurs et les remords qui hantaient l'âme endolorie de son père.

Maximilien continuait à voyager.

Le malheureux espérait se distraire, par le mouvement, de ses funèbres pensées, secouer la douleur que lui avait causé l'abandon si inattendu de Fernande.

C'est au loin, en Espagne, qu'il apprit la maladie de sa fille et la naissance de Marie-Anne. Il rentra en France pour le baptême de l'enfant et se prit à aimer follement sa petite-fille. La vue de ce gracieux petit être le rattachait à la vie, à l'espoir, avait pour un moment dissipé sa tristesse.

Il passa chez ses enfants plusieurs semaines pendant lesquelles il trouva un peu de tranquillité d'âme.

Rien ne le menaçait. Tous les signes avant-coureurs de malheurs avaient disparu. Le chagrin produit par le départ de Fernande s'effaçait. Aucune nouvelle n'était venue de la fugitive, qu'on croyait s'être réfugiée en Amerique avec son ravisseur.

Maximilien donc commençait à revivre. Il quitta le château de son gendre presque gai, et s'installa à Paris pour être ainsi tout près de sa fille et de son fils, entre qui il partageait son temps. Il allait deux fois par semaine à Saint Cyr et deux fois par semaine à Etampes.

Il était ainsi presque heureux, quand un matin, chez lui, dans son appartement même sur la glace de son salon, il vit étalé la sinistre croix noire.

Le coup qui le frappa fut si violent qu'il faillit tomber à la renverse, foudroyé.

Il ne songea pas à s'informer comment on avait pu pénétrer chez lui.

Il pensa aussitôt à sa fille, à sa petite-fille, à son fils, et il partit en hâte pour le château de Gabriel Vernon, où il arriva, comme nous l'avons vu, tout blême d'épouvante.

Là, il apprit le rapt de Marie-Anne. Cette fois encore la croix ne l'avait pas trompé!

Plus les malheurs se multipliaient, plus ils étaient terribles!

Maximilien ne trouvait pas la force de consoler sa fille, d'essayer de la rassurer.

Il était plus épouvanté qu'elle Il avait plus de craintes.

Puis c'était la dépêche qui était venue apporter la nouvelle d'un nouveau malheur, la blessure peut être mortelle de Jacques.

C'en était trop. Sa petite-fille enlevée, sa fille au désespoir, Jacques peut-être mort à cette heure.

Le malheureux eut une sorte de commotion brusque, puis il s'affaissa, écrasé, murmurant, comme nous l'avons dit:

—Ce n'est pas la main de l'homme qui me frappe ainsi. C'est la main de Dieu!

Il ne croyait pas qu'un homme fût commandé ainsi à la destinée; c'était Dieu même sans doute qui le châtiait si cruellement!

(Fin de la première partie.)

DEUXIEME PARTIE

LA DOULEUR D'UN PERE.

I

Pendant que Maximilien se mariait, vivait à la Gerbaudière de la vie que nous connaissons, Anselme, condamné, on s'en souvient, à vingt ans de travaux forcés, menait à Cayenne l'existence sombre et monotone du forçat, l'œil constamment fixé vers la France, où il espérait toujours revenir, où il avait laissé Claire. Le souvenir de sa fille ne le quittait même pas, ne le quittait jamais. Où était-elle? Que faisait-elle? Il pensait qu'elle était heureuse. Il avait tant fait pour Maximilien, auquel il paierait à sa fille la dette de reconnaissance qu'il avait contractée envers le père. Un monstre seul eût pu se montrer ingrat ou même indifférent. Anselme était donc persuadé que Claire était heureuse; que Claire était élevée, vêtue comme une demoiselle riche, et qu'elle serait un jour à la hauteur de toutes les aspirations, de toutes les joies.

Pour lui, il la reverrait, mais de loin, sans se faire connaître. Il se réchaufferait, inconnu, obscur, au soleil de son bonheur. Il se dirait que ce bonheur était son œuvre, et cette pensee soutenait le malheureux dans son sacrifice, un dur sacrifice, hélas! car elle était rude l'existence qu'il menait. Mêlé à la fourbe des forçats, il allait avec eux le boulet aux pieds —les forçats traînaient encore le boulet à cette époque,— travailler sous le soleil au défrichement des marais pestilentiels qui couvraient alors une partie de la Guyane française. Rien ne le distinguait de ces misérables pourris de vices, perdus de crimes. Il portait comme eux le costume infamant et comme eux il peinait et souffrait, mais il se faisait l'illusion que chacune de ses souffrances se changeaient pour Claire en joies nouvelles, et il ne regrettait rien, il ne se plaignait jamais.

Des années se passèrent ainsi, —encore des années,— sous les travaux pénibles, sous les rigueurs du climat, sous les exhalations malsaines. Anselme vieillissait et se voûtait. Bientôt, malgré sa robuste constitution, il eût peur de périr là sans avoir pu revoir la France et revoir Claire, et il songea à l'évasion. Il se fit l'âme d'un complot dans lequel entrèrent dix-sept condamnés et une nuit, après avoir volé une des barques qui venaient à Cayenne prendre des vivres pour les pénitenciers des îles du Salut, il s'en alla à l'aventure avec dix de ses camarades, les sept autres ayant refusé, au dernier moment, de risquer cette partie suprême.

Les condamnés s'étaient mis à à la mer par une nuit sans lune, au milieu des récifs qui bordent la côte. Pour ne pas attirer l'attention, ils avaient dû gagner le beteau à la nage, un à un, nus comme des vers, et ils arrivaient exténués, le corps déchiré par les pointes de roches comme s'ils avaient passé entre les lames de rasoir. La mer était houleuse, semblant agit e au fond par une sourde colère. Elle venait se briser contre les rochers avec des gémissements et des cris qui portaient dans l'âme la terreur.

Partir ainsi, dans ces ténèbres, par cette mer grondante et terrible, sans connaître la côte, sans savoir presque où l'on allait, c'était de la folie, c'était risquer sa vie cent fois pour une. N'importe! on leva l'ancre Mourir pour mourir! Anselme seul peut-être parmi tous ces damnés aurait regretté de ne pas se sauver, parce qu'il n'aurait pas pu revoir Claire. Les autres ne songeaient à rien, qu'à fuir ou périr. La barque se mit à danser sur les flots avec des craquements sinistres dans ses flancs et dans les mâts. Les hommes ruisselaient d'eau et de sang, avec leur tête rasée de condamnés à mort, tout nus, se serraient les uns contre les autres pour se réchauffer un peu, car leurs dents claquaient de terreur et de froid. Sous un rayon de lune qui se fût levé et les eût éclairés ainsi, ils eussent offert l'image de quelque fantastique et démoniaque vision. Mais aucune lumière ne brillait pour eux. On ne voyait dans le noir où ils étaient perdus que l'écume hurlante des vagues qui n'étaient pas sombres comme le ciel et l'eau.

La barque commença à rouler, jetée d'un flot à l'autre, dressée en l'air par moments comme si elle avait voulu aller se perdre dans les ténèbres d'en haut pour retomber ensuite jusqu'aux profondeurs humides de l'abîme, avec des plaintes sinistres de la coque et des mâts. Puis dans tous ces bruits de la mer et des vents, un bruit s'éleva dominant tous les autres, clouant les forçats sur leur barre, plus sinistre pour eux que tous les hurlements et toutes les tempêtes, un bruit qui sembla secouer toute la côte, la grande voix du canon. L'évasion était découverte, on se mettait à leur poursuite.

Celui des condamnés qui semblait être le chef maritime de l'équipée cria d'une voix étranglée par la terreur:

—Au large! au large! ou nous sommes perdus!

Tout le monde sauta sur les rames. Le mal, la fatigue, les blessures, tout était oublié A aucun prix il ne fallait être repris. Les muscles criaient, la sueur sourdait sur les torses nus. On avait livré au vent toutes les toiles et il semblait que la barque courait sur la mer. On ne pensait plus aux écueils, à la direction à prendre On ne songeait qu'à une chose, s'éloigner de la côte, s'éloigner de la terre, s'éloigner du bague, fuir l'enfer.

Anselme, les mains jointes, priait.

—Faites, mon Dieu, que je la voie!

Le désir de fuir des malheureux était tel qu'il leur semblait qu'ils fuyaient réellement avec une vitesse fantastique de météore, mais quand l'horizon s'éclaira sanglant comme un couperet de guillotine, mettant aux jours les flots écumeux, les têtes hideuses aux yeux écarquillés et hagards des condamnés, un cri de déception et de rage s'éleva de toutes les poitrines. La terre était là tout près. Ils semblaient être sous l'ombre des roches énormes qui se dressent le long de la côte et en mer, devant eux, narquois, ironique, leurs cuivres incendiés par le soleil levant, deux avisos légers qui semblaient les tenir matés sous leurs canons comme un gamin qui porte dans ses mains tout tremblants de pauvres oiseaux encore sans plumes.

Ils étaient perdus, repris.

Les rames tombèrent des bras découragés, et une plainte morne sortit de toutes les poitrines.

On n'essaya pas de lutter, à quoi bon? et un quart d'heure après tous les condamnés avaient passé de la barque sur un des avisos.

Anselme vit sa peine augmenter de cinq ans, cinq ans de fers.

De Cayenne, il fut transféré dans une des îles du Salut, l'île Royale, affectée aux condamnés révoltés.

On descendit le malheureux dans un cachot profond creusé sous les rochers qui frangent l'île, on l'y laissa seul, sans lumière et presque sans air.

Le bruit des vagues dont le dos courait sur les rocs qu'il blanchissait d'écume emplissait la grotte d'un murmure continue, d'un bourdonnement incessant, qui assourdissait l'oreille et empêchait de penser. Les portes du cachot suintaient l'humidité, une humidité pénétrante, saturée de sel qui entrait jusqu'aux os.

Mais tout cela ne semblait rien à Anselme. Ce qui lui était plus pénible que tout, c'était la crainte qu'il avait de ne plus recevoir là de nouvelles de Claire; la terreur qu'il avait surtout de ne jamais devenir libre, maintenant que cinq années allaient s'ajouter aux longues années qu'il avait encore à faire.

Il avait cru se rapprocher de Claire et il était plus loin d'elle que jamais.

Des heures, des journées, des semaines se passèrent. Anselme était muré dans son cachot comme dans une tombe, les pieds chargés de fers que l'humidité rongeait, dans le fracas incessant de la mer, qui les jours de tempête avait des gémissements et des plaintes qui ressemblaient à des plaintes de mourant, succédant à d'assourdissants vacarmes sous lesquels tout tremblait et remuait comme si le rocher tout entier, secoué, déraciné, allait se détacher, rouler et se perdre dans l'abîme. A ces heures, autour d'Anselme, tout trépidait comme dans une secousse de tremblement de terre.

C'était horrible et formidable tout à la fois. L'ouïe s'effarait, tout emplie dans cet inexprimable fracas. Les roches hurlaient. On eût dit que les vagues en se roulant, allaient déchirer la pierre et se répandre dans les souterraines cavernes qu'elles emplaient de leurs eaux écumantes et courroucées. A force de la heurter, ce bruit était beau. I avait quelque chose de gigantesque, de surhumain, qui faisait songer aux bouleversements, aux craquements, aux révoltes qui durent accompagner la formation de la terre. Anselme se croyait enfermé par moment dans le centre d'un continent en gestation.

Hors de ces bruits, par exemple, rien. Aucun bruit humain. Une fois par jour le guichet de sa porte s'ouvrait et son pain et sa cruche d'eau lui arrivaient sans qu'il vit même la main qui les lui passait. Dans ces conditions le malheureux avait même oublié la notion du temps. Il ne savait plus depuis combien de jours il était là Et sa fille? Plus de nouvelles. Les lettres de Maximilien ne lui parvenaient pas et de son côté il ne pouvait plus écrire, car il n'avait plus aucune communication avec le dehors. Il était, plus encore qu'au bagne, séparé du nombre des vivants. Si Maximilien, n'entendant plus parler de lui, allait le croire mort, et, le croyant mort, abandonner Claire!

Non, ce n'était pas possible. Le fils de M. Châteauroux n'était pas capable d'une pareille infamie —N'importe! Des doutes commencèrent à venir à Anselme dans cet isolement où il était perdu, loin de tout et de tous. Et il avait cinq ans à passer ainsi, cinq ans dans cette tombe! Il serait mort dix fois avant d'en sortir. Et Claire. Jamais il ne la reverrait. Jamais. Le pauvre père était pris par moment d'un découragement inouï, d'un désespoir sans bornes.

Il ne dormait plus. Nuit et jour il restait éveillé, les yeux écarquillés dans les ténèbres, brisé par ce bourdonnement continu de la mer au-dessus de lui qui lui martelait le crâne et qui le rendait fou. Et c'est pour un autre qu'il endurait tout cela, ces tortures physiques, ces angoisses morales plus grandes encore. Oh! si cet autre ne rendait pas au centuple, en bonheur à sa fille, toutes ses souffrances, quelle revanche, quand il sortirait! C'était la première fois que ces idées venaient à Anselme, la première fois que le pauvre père doutait de la reconnaissance de Maximilien. Mais à partir de ce moment ce doute ne fit que s'accentuer et que s'étendre. Il prenait de plus en plus racine en son âme et la rongeait.

Dans l'ombre où il était plongé, il avait fait des rêves atroces, il avait eu de terribles hallucinations. Il voyait Claire traîner les rues de Paris. Pourquoi Paris? Il ne savait pas. Mais c'était toujours à Paris qu'il voy

F. H. Chase City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. IX. Soyons Unis. LOWELL, MASS., VENDREDI 13 SEPTEMBRE 1895. Soyons Distingues. No 59

N. E. MIVILLE.
Pharmacien ✱ Diplome,
44 RUE HAMPSHIRE,
Lawrence, Mass.

L'Endroit Par Excellence
POUR VOUS PROCURER LES
Sodas les plus delicieux de toutes sortes,
Toniques les plus recherches,
Parfums,
Essences,
Savons de Toilette,
Poudres de toutes especes.
Objets de Fantaisie,
Liniment Salsepareille de Miville, &c., &c.
Aux prix les plus modérés.
Prescriptions Remplies avec Soin.
Encouragez un brave compatriote.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'ETE.
DIVISION OUEST.
Commencant le 23 Juin 1895.
Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.
Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 [illegible] 15, 4 10, 5 10, 6 20, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 7 25, 8 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 10, p m.
Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 20 p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m 12 05, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30 a m; 12 05, 4 10, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.
Pour Augusta, Bath et Waterville 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour Lewiston, 8 30, a m, 12 05, 4 10, 5 10, p m.
Pour Bangor, Belfast, Skowhegan et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour St Johns, N. B. Halifax, N. S. et tous les points à l'est à de Bangor, 6 50, a m; et 5 10 p m.
Montreal et Québec— 6 05, a m; 5 10 p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.
Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m
Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machias, port (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 4 10 p m.
DIVISION SUD.
Le et après le 30 Juin 1895, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit
Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53 ¶7 01, ¶7 18, ¶7 27, 7 40, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 45 a m; 12 17 1 43, ¶3 03, 4 02, 4 10, 4 33, *5 27 *6 24, *7 47 8 46 p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; ¶4 25, 6 03, p m.
Pour Woburn — ¶7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; ¶4 25, 6 03, p m.
☞ *Express. ¶ seulement Norther Depot. ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.
Pour Salem et autres Stations—¶7 30 a m; 1 25, 5 50, p m.
☞ Les heures données plus bas sont du Middlesex et Depot.
Pour Ayer junction et autres stations—7 35 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—5 14 a m; 1 00, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 7 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Contoocook — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord — 7 40, 9 14, 9 45, 10 13 a m, 12 11, 1 00, 1 44, 1 59, 3 43, 5 42, 6 20, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 05 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 5 00, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction 9 14, 9 45, a m; 12 11, 1 44, 5 42, 10 13 p m.
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 7 40, 9 45 a m, 1 44 p m. Samedi seulement, 3 43 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 59 [illegible] 43 p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans (à la ligne du Centre) [illegible] 9 45 a. m.; 12 11, 10 13 p. m.
Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air Line—9 45 a. m. 8 43 p. m.
Express de Québec via White River junction—1 44 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.
¶ Tous les jours pour Montréal.
D. J. FLANDERS, Agt gen. des Passagers et Billets.
R. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.
Les [illegible] plus [illegible] pour se rendre au [illegible]
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlour et chars-dortoir
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
La Cote du Pacifique,
Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux bureaux de Billets.
J. FLANDERS Agent général des passagers.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

J. E. BENOIT.
206 RUE LOWELL, LAWRENCE
Les Nouveaux Prix:

Charbon Franklin	$7.00.
Charbon Stove,	$5.00.
Charbon Nut,	$5.00.
Charbon Egg,	$5.00.
Charbon Broken,	$4.75.
Charbon Cumberland	$5.50.
Pin rouge ou blanc,	$5.00.
Bois franc,	$7.00.

Bouleau, charbon de bois de toutes sortes.
☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

F. S. HAMLIN,
Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.
—EST—
Agent d'Assurance contre le Feu
Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass.
Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

Durant & Rogers,
ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.
SI chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.
SI vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.
SI vous préférez acheter une Montre a bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.
☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.
Commis canadiens:—J. A. Legault et C. A. Goozae.
DURANT & ROGERS,
Au coin des Rues
Central & Middle.

LUEUR D'ESPOIR.

Il paraît maintenant que Mgr Satolli sera fait cardinal, et par conséquent il sera rappelé.

Dans une récente interview, le cardinal Gibbons, retour de Rome, parla de la nouvelle dignité qui doit être conférée au délégué papal, et il a dit que Mgr Satoll allait être rappelé.

"La chose est certaine," a ajouté le cardinal Gibbons.

Voici maintenant un entrefilet que nous détachons de la *Lettre de Rome* publiée jeudi par l'*Ê lecteur* de Québec et qui confirme cette rumeur touchant le rappel de Mgr Satolli.

"On assure que Sa Sainteté a choisi Mgr Ladislas Zalewski, archevêque titulaire de Thèbes et actuellement délégué apostolique aux Indes, comme successeur à la délégation des Etats-Unis, de Mgr Satolli, qui sera créé cardinal au prochain consistoire."

En lisant ces lignes, nous avons de suite pensé à nos compatriotes du Connecticut, et nous nous sommes dit: Le remplaçant du présent ablégat verra peut être les troubles religieux de Danielsonville sous un tout autre jour que Mgr Satolli; et qui nous dit que Mgr Zalewski ne jugera pas à propos de faire droit à la juste demande de nos compatriotes de là-bas?

Le rappel de Mgr Satolli fera tomber une lueur d'espoir dans le cœur des catholiques canadiens de Danielsonville que nous engageons à persévérer, car un clergé national est le plus grand besoin que les immigrés de langue française ressentent dès qu'ils ont posé le pied sur ce sol étranger.

CHOSES ET AUTRES.

Guerison des Brulures. Mariage de Millionnaires. Etc.

Tandis que l'Allemagne fête ses victoires de l'année terrible, quand le soldat français avait à se mesurer contre cinq Prussiens; tandis que la Prusse célèbre le triomphe de la force brutale et du sang, la France fait de grandes découvertes pour le soulagement de l'humanité souffrante: c'est le vaccin de la rage et de la diphthérie; c'est tout récemment, un remède pour supprimer les douleurs atroces causées par les brûlures.

Les accidents occasionnés par le feu sont des plus fréquents et les victimes souffrent horriblement. Le découvreur du nouveau remède est le Dr. Thierry, de Paris; il consiste en des solutions saturées d'acide picrique. Les tissus, à ce contact, deviennent plus denses, se resserrent, et c'est précisément une action opposée à celle que produit le feu. Il est vrai que l'usage de l'acide picrique donne à la peau une couleur jaune. Mais on fait aisément disparaître cette fâcheuse teinture par les lavages de l'acide borique. Un acide chasse l'autre.

On voit à quel point la découverte du Dr. Thierry est intéressant à noter, à une époque où les progrès de l'industrie multiplient les accidents.

⁂

Miss Gertrude Vanderbilt, la fille unique de Cornelius Vanderbilt, doit bientôt épouser Moses Taylor, le clubiste si riche de New-York. Ce jeune homme qui a hérité de quelques millions de son grand père, possède environ vingt millions de dollars. Mlle Vanderbilt a un revenu de $50,000 par année, et un de ces jours elle verra, grâce à un héritage, sa fortune atteindre aussi les vingt millions. Ces deux fortunes combinées vont faire de M. et Mme Taylor l'un des ménages les plus riches d'Amérique et on pourrait dire du monde entier.

⁂

Puisque nous sommes dans les millions pardessus la tête, donnons la liste des hommes les plus riches du monde:

Li Hung Chang, le grand chancelier de l'Empire Chinois, la bagatelle de 500 millions de dollars; John D. Rockefeller, un Americain qui est le magnat de l'huile du monde, 180 millions, le duc de Westminster, un Anglais qui a fait de gros héritages, ce qui est la manière la plus facile de s'enrichir, 100 millions; le colonel North, encore un Anglais qui à 16 ans savait à peine lire et qui s'engaga sur un navire comme matelot, puis spécula sur des mines de nitrate au Chili et gagna 100 millions; Cornelius Vanderbilt, l'héritier du Commodore Vanderbilt qui a laissé à ses descendants une fortune énorme qu'ils ont su, par des spéculations heureuses, faire profiter, 100 millions; Woh Qua, un autre chinois qui contrôle presque tout le commerce de thé de la Chine, 100 millions.

Après avoir tant parlé de millions, comme on se trouve pauvre!

UN ARTICLE A SENSATION.

M. J. Israël Tarte, député de l'Islet, dont le frère, M. Napoléon Tarte, est mort en juin dernier dans les circonstances que l'on sait, a écrit ce qui suit dans le *Cultivateur*:

"L'association médicale du Canada a tenu, la semaine dernière, sa vingt-huitième réunion annuelle, à Kingston, sous la présidence du Dr. Bayard, de St Jean, N B —un vetéran de la science d'Esculape, qui porte vaillamment ses quatre-vingt-un printemps.

M. Bayard, sir James Grant ont dénoncé l'alcool comme l'une des causes principales d'une foule de maladies et de morts prématurées. Les exercices physiques ont été recommandées, etc. Bref, les médecins ont donné des conseils pleins de sagesse au peuple de ce pays.

Il faut applaudir à leur éloquence, sans aucun doute. Ils ont dit des choses vraies et salutaires. Mais, il n'eût pas été hors de propos pour les membres de la profession de faire un examen de conscience de leur propre cas. Il Il y a de grandes et puissantes réformes à opérer dans leur organisation. La discipline y fait déplorablement défaut. Un médecin peut être un ivrogne, un mangeur de morphine, un véritable assassin, en un mot, et continuer à exercer son art sans être justifiable de qui que ce soit.

Un notaire, un avocat, qui se rendent coupables de fautes contre l'honneur, sont déchus de leur droit de pratiquer. Un médecin tuera votre femme, votre frère, et vous n'avez d'autre consolation que celle de pleurer vos morts. Il n'existe point, dans le corps médicale, d'organisation qui veille sur la conduite de ses membres, et soit une protection pour la société.

Certes, loin de moi la pensée de passer condamnation sur le corps médical de notre pays. Il renferme des travailleurs nombreux, des méritants, de nobles cœurs. Mais il est aussi largement pourvu d'ignorants et de vicieux Je connais, pour ma part, nombre de médecins auxquels leurs diplômes devraient être enlevés. Ils sont des dangers permanents. Tout médecin qui fait un usage immodéré d'alcool et de morphine est indigne de pratiquer sa profession. Et ils sont légion, ceux qui sont affligés de ces passions funestes. Le nombre de leur victimes est plus grand qu'on ne le pense! Ce sont des meurtriers légalisés.

Souvent, ils pratiquent dans les campagnes, sans contrôle, sans témoins. Leur bibliotheque ne contient pas cinq livres, leurs remèdes sont dans un abominable état, leurs intruments peuvent empoisonner leurs clients à la douzaine.

Faites ces observations aux sommités de la profession médicale. Ils admettent que vous avez absolument raison. Et ils ne font rien pour porter remède à cette effroyable situation.

J'accuse, ici, sous ma signature et sous ma responsabilité, le corps de médecins de ne pas faire son devoir envers la société, en n'exerçant point sur ses membres le contrôle et la surveillance pourtant si essentiels dans l'exercice d'une profession qui entraîne tant de responsabilités."

Chacun Veut ses Enfants.

St Hyacinthe, 3—Un nommé Charland se séparait de sa femme il y a quelques années, par consentement mutuel. Il avait quatre enfants en bas âge: deux fils et deux filles. Le père gardait ses deux files avec lui, les plaçait dans un orphelinat, tandis que la mère allait demeurer à St Henri et faisait entrer ses deux fils au collège. Mme Charland, née Pichette, avait la permission de se rendre à St Hyacinthe quand elle voulait voir ses filles.

Au cours d'une récente visite elle s'est aperçue que celles-ci étaient prises d'une maladie d'yeux, qui menaçait de tourner à pire. Alarmée, elle en avertit son mari, lui ordonnant de faire soigner les deux pauvres enfants.

Quelques jours après elle se rendait de nouveau à l'orphelinat, la maladie avait fait des progrès, suivant son témoignage.

Ce que voyant, elle s'est rendue toute inquiète chez son avocat, M. Ernest Pélissier, qui lui dit que n'étant pas séparée de par la loi d'avec son époux, elle avait droit de surveillance sur ses enfants et que même il était de son devoir de leur prodiguer ses soins.

La mère se rendit à St Hyacinthe, demanda à voir ses enfants, les saisit dans ses bras dès qu'ils eurent paru et les embarqua en toute hâte dans un fiacre qui attendait à la porte.

Mde Charland conduisit ses deux filles à Montréal, les fit entrer dans un couvent où elles sont encore. M Charland de son côté réclame ses enfants et a intenté une poursuite en conséquence. L'enquête est commencé.

GROS INCENDIE.

Le "Masonic Temple" la Proie des Flammes.

Boston, 7 sept—Un autre incendie désastreux vient de visiter cette ville.

Le magnifique "Masonic Temple," situé au coin des rues Tremont et Boylston, l'un des plus imposants édifices de Boston, a été incendié cet avant-midi. C'est dans cette bâtisse que les francs-maçons, les templiers et autres sociétés secrètes avaient leurs salles. Le récent conclave des templiers a été tenu dans cette bâtisse.

La fameuse salle égyptienne et son contenu qui valait des sommes énormes sont en cendres.

On calcule que les pertes totales vont s'élever à $400,000.

CRIME ATROCE.

La Police de Quebec a la Recherche du Coupable

Québec, 7—Les détectives sont en ce moment à la recherche de l'auteur d'un crime atroce qui aurait été commis il n'y a pas longtemps à Quebec. Ce crime surpasse en horreur tout ce qu'on a eu dans le district et rappelle les forfaits du fameux Holmes dont on parle tant depuis un mois. Je ne puis préciser, afin de ne pas nuire aux fins de la justice, mais les détails, lorsqu'ils viendront au jour, feront frémir d'horreur. Dans quelques jours tout sera connu.

Des Types.

Buffalo, N. Y., 6 sept—Il y a deux drôles de types à Buffalo. Ce sont deux épiciers, associés depuis vingt-cinq ans et qui n'ont jamais eu de tenue de livres. Ils ne vendent qu'au comptant et, tous les soirs, ils se partagent la recette, chacun emportant sa moitié dans ses poches. Quand on leur présente un compte à payer, une traite, n'importe quoi, chacun en paie la moitié, et si l'un des deux n'a pas assez d'argent sur lui, le paiement est remis à un autre jour. Ces deux associés ne se prêteraient pas une piastre l'un à l'autre pour aucune considération.

Elles se Tairont!

New York, 6 sept.—Hier, les tribunaux ont condamné une compagnie de téléphone à $1,000 d'amende, et une jeune fille chargée de la communication à six mois de prison pour avoir répété une conversation qu'elle avait entendue.

Le Prix du Foin au Canada

Montréal, 6 sept. — Le prix du foin sur place varie de $9 à $10.50 la tonne, suivant la qualité; avec une légère tendance à la hausse. Dans certaines campagnes on l'a payé $8 50.

Par Encan.

Sous peu l'ancien hôtel de ville sera vendu par encan. On croit que cette vente va rapporter plus de cent mille dollars, car le lopin de terre sur lequel s'élève l'ancien hôtel de ville a 7376 pieds carres et de chaque côté le terrain est évalué à $11.15 le pied, et le sol sur Shattuck est taxé au taux de $9 le pied.

Il reste à savoir maintenant si, en arrière de l'ancien hôtel de ville, on peut construire sur le petit lopin de terre ayant 90 par 16 pieds. Autrefois il y avait une restriction, mais la municipalité a payé une certaine somme pour la faire abolir. Sans ce lopin de terre, la valeur de la propriété sera diminuée de $4000 à $5000.

L'avocat de la ville est à étudier la question.

PAUVRES GARCONS

Dans le Costume d'Adam pour Aller Diner

L'agent de police Dennett a trouvé deux habillements sur le bord du canal Western, vendredi avant-midi; ils appartenaient évidemment à de jeunes garçons qui se baignaient dans le canal et s'étaient enfuis à la vue du policeman.

Les vêtements furent portés au poste, et les petits baigneurs ont dû être mal à l'aise en retournant chez leurs parents, à l'heure du midi.

Le fait est que leur costume devait attirer les regards.

Les deux Petites Voleuses.

La cause des deux petites filles, Lillian Keeley et Mary Burgess, accusées d'avoir volé $50 à Ephraim Symons, contre-maître chez A L. Brooks, commerçant de bois, a été remise à lundi en cour de police hier. Dans l'intervalle, un effort sera fait pour engager les parents à régler l'affaire avec M. Symons.

Avec l'argent les deux petites filles avaient acheté des tricycles, des mouchoirs de soie, etc., et elles racontent avoir jeté plusieurs billets de banque dans un canal.

ROYAL CREAM
Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour et lever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussetures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.
Preparé par Dr. J. D. Delisle & Co Lowell Mass.
Propriétaires du Dr. Delisle Kinnu: Compound

F. SCHNEIDER,
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX
Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.
CANNES ET PARAPLUIES.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPERA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.
Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage.
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
Argentereis
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass

Allez Chez
P. J. DONOVAN & CO.,
Marchands de
BIERES, ✱ VINS ✱ ET ✱ LIQUEURS
De Premier Choix.
En Gros et en Detail.
Seuls agents pour la vente de la "Rhode Island Ale" de de Hanley, la fameuse "Providence Lager Beer" et le "Naumkeag Pure Old Rye Whiskey."
N. B. Nous faisons une spécialité de la livraison a domicile et sollicitons la clientele des familles.
No. 4 Rue Norman et 160 Rue Washington
Porte voisine de la gare, Salem, Mass.

J. J. O'KEEFE & CO.,
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Commis: Charles Montgrief et Claude Deangle.
Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE

Whiskey de
Daniel Webster,
Dix Dollars la Caises,
Contenant DOUZE Bouteilles d'un Quarte
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE, Prop.
Salem, Mass.

Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes:
ager Union, $1.00 la caise; Bass Val Blatz Export, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse;
Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, prix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Commis: Philias Chartier et Pierre Larivée.

SANS ODEUR.
SOLUTION SATUREE DE CHLORIDES, DE ZINC, SODIUM, &c.
Le meilleur Désinfectant et Deodorizer du monde.
Il detruira sur le champ toutes les odeurs désagréables et gaz, aussi bien que tout germe de maladie, il arrête la décomposition, évite la contagion et purifie l'air,
GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, :-: Lawrence, Mass
Bouteille d'une Quarte complete 35 Cts.

PARIS
Cloak & Suit Co., -- 312 Rue Essex.
JACKETS D'ETE!
COSTUMES D'ETE!
JUPONS D'ETE!
CORSAGES D'ETE.
Nous avons trop de MARCHANDISES D'ETE.
Nous avons besoin d'Argent.
Plus que de marchandises d'été. Pour le reste de ce mois les profits ne représenteront aucun chiffre, mais les prix seront coupés en deux.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

M. S. DUBE, ✱ Entrepreneur de Pompes Funebres,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cercueils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfante. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
☞ Une visite est respectueusement sollicitée.
88 RUE FRANKLIN, Lawrence, Mass.
M. S. DUBE.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere Classe.
Fred C. BROWN
Prop
Ouvert de 6 hrs, A. M. a 11 hrs, P. M.

J. H. Sheridan & Co.
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, Whiskey, Rum, Gin, Brandy, Guiness Porter, Bass & Co. Pale Ale, Jones' Beer.
35 - RUE FRONT - 35
SALEM, MASS.

Publié le Vendredi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.
ABONNEMENT :

Un an,	$1.00
Six mois,	50
Trois mois,	25

Le numero, 2 centins.
Rédigé en collaboration.
Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
LEPINE & CIE.
67 rue Market, Lowell, Mass.
Entered at the post office as second class mail matter.

JULES D'AMOUR, agent collecteur

VENDREDI, 13 SEPT. 1895.

A MORALITE DES CANADIENS

Nous avons reçu hier un numéro "marque" de la "Sacred Heart Review," une feuille religieuse de Boston, qui attire notre attention sur une attaque contre les Canadiens d'un journal protestant, le *Congregationalist*.

Cette feuille sectaire prétend ni plus ni moins que la moralité des Canadiens-français est de deux cents ans en arrière de du celle peuple américain.

Les comparaisons sont toujours odieuses, et nous n'en ferons point. Nous nous bornerons à dire au *Congrégationalist* qu'il parle de choses qu'il ne connait pas.

Les registres de la criminalité aux Etats Unis comme au Canada démontrent que notre moralité vaut au moins celle des autres peuples.

Il y a certains sectaires en ce pays qui sont encore tellement anglais que c'est absolument impossible de leur faire admettre qu'ils sont peccables, omme le commun des mortels. Ces pharisiens ont tellement de l'hypocrisie que leurs Oscar Wilde et leurs caissiers malhonnêtes dont le nombre s'accroit sans cesse, toute la série de leurs honteux scandales ne sauraient les déranger dans leur besogne de dénigrement et de calomnies, comme s'ils ne croyaient pas leurs méfaits découverts.

En général, les Américains ne sont pas des tartuffes : ce sont les étrangers importés de certains lieux où l'hypocrisie règne en maitresse, ce sont ces louches personnages, fondateurs de sociétés de fanatiques, que nous voyons se voiler la face et jeter des pierres aux voisins.

Un protestant du Canada, le Dr W. H. Withrow, a pris la défense des Canadiens, en ces termes.

"Il n'y a pas de peuple au monde plus moral, observateur de la loi du dimanche, tempérant et obéissant aux lois que celui du Canada."

Nous sommes heureux de trouver ces lignes dans le "Sacred Heart Review," un journal irlando-américain qui nous paraît sympathique à la population française de ce pays. Nous serions peiné de nous tromper.

Les Catholiques Allemands

Parmi nos échanges nous avons maintenant "The Review", une feuille catholique allemande dont le titre indique clairement qu'elle est rédigée en langue anglaise.

Ne sachant pas l'allemand, nous ne pouvions pas échanger avec nos confrères de cette nationalité, avant la fondation de la "Review" qui est publiée à Chicago.

Nous sommes d'autant plus heureux d'avoir des relations avec les Allemands catholiques des Etats-Unis que ce qu'ils désirent pour eux, nous le voulons pour nous : c'est-à-dire, en premier lieu, le progrès du catholicisme, puis la conservation de notre langue, ces deux buts que nous visons et qui n'en font pour bien dire qu'un seul, puisque la perte de l'un entraine la disparition de l'autre.

Les Allemands catholiques, qui sont très nombreux dans l'Ouest américain, ont leurs écoles paroissiales comme nous avons les nôtres ici ; ils ont compris que pour préserver la foi catholique parmi eux, il leur fallait absolument donner à leurs enfants une éducation réligieuse en conformité avec leurs croyances. Ils ne veulent pas former un Etat dans l'Etat ; ils doutent même de l'avenir de la langue allemande en ce pays, du moins c'est ce que dit la "Review." Mais ils ne croient pas, comme certains "américanisateurs," que l'Eglise a pour mission de former aux Etats-Unis un peuple homogène.

Pour bien faire voir que les Allemands catholiques sont une des phalanges de l'armée qui refuse obéissance à la fraction assimilatrice du clergé irlando-américain, voici les commentaires de la "Review" après avoir reproduit notre récent article "Les Dangers de l'Américanisation."

"Bravo, confrère de l'ETOILE ! Ces sentiments sont les nôtres ; ils sont vraiment catholiques. Les catholiques allemands ont les mêmes principes, et nous savons que les catholiques polonais et bohémiens ont exactement la même opinion que nous et nos frères canadiens sur ce sujet. C'est qu'une fraction du clergé irlandais qui nous refuse nos justes demandes. Mais nous n'avons aucun doute que ces prêtres comprendront bientôt le véritable but du catholicisme."

Ces paroles suffisent pour nous fixer sur les aspirations des Allemands qui professent comme nous le catholicisme, et ceux qui veulent ici, dans ce pays nouveau formé de tant de peuples différents, soulever des haines de race qui ont tant de fois ensanglanté l'Europe, comme les anglo-américains de l'A. P. A., cherchent à le faire, méritent d'être dénoncés publiquement et même d'être punis, car le mal qu'ils font est incommensurable.

UNE FEUILLE IMPARTIALE.

Le *News* dans son numéro d'hier contenait une colonne et demie sur l'enseignement de l'anglais dans les écoles paroissiales

Notre confrère a pris la peine d'envoyer un de ses reporters au couvent St Joseph. Ce reporter a visité cette maison d'éducation, il a inspecté les livres d'étude dont on se sert, et il est revenu parfaitement convaincu que l'enseignement de l'anglais y occupe le premier rang.

Le *News* dit qu'il a fait cette petite enquête afin d'être en mesure de renseigner parfaitement sur ce sujet la population ne lisant que l'anglais, ce que tout naturellement les journaux français n'ont pu faire.

Le *News* dit maintenant qu'il est en état de répéter sa première déclaration, que c'est l'anglais et non le français qui est le principal article du programme des études au couvent St Joseph.

" Ce fait, ajoute-t-il, peut être prouvé de manière à satisfaire les bigots à l'esprit le plus étroit, si ces personnes veulent prendre seulement le temps d'aller visiter cette école et ses livres d'enseignement."

Le reporter du *News* dit qu'il regrette de n'avoir pas invité le juge Hadley ainsi que les rédacteurs du *Mail* et du *Citizen* à l'accompagner dans sa récente visite au couvent St Joseph.

Le *News* termine par ces paroles : " Le juge Hadley et les autres personnes qui critiquent sans savoir devraient s'excuser auprès de nos compatriotes canadiens. Leurs écoles accomplissent une œuvrde grane et excellente."

Merci confrère. Puisse cet exemple d'impartialité que vous avez donné être suivi par tous les journalistes de langue anglaise de Lowell.

Revenu avec une Epouse.

Nous lisons dans *La Tribune* de Woonsocket :

"M. F. Crépeau, notre populaire marchand de hardes faites de la rue Main, est revenu hier après-midi, d'une promenede au Canada, où il vient d'épouser Mlle Joséphine Catudal, de Napierville.

"L'heureux couple va se fixer sur la rue Willow. Nous souhaitons la bienvenue à Mde Crépeau.

La Revue Nationale.

Sommaire du No. de septembre :

Les Sept-Iles, par M. A. N. Monpetit.

Ethnographie mexicaine, (suite et fin), par M. Alphonse Gagnon.

Les patriotes du Nord, par M L. O. David.

Un Coin de Rue, le dimanche, à Montréal, par M. J. Germano.

En Afrique, un duel de soldats, par un ancien légionnaire.

Notre Langue, poésie, par M. W. Chapman.

Chants et Plaintes du Matelot, par M. Faucher de St Maurice

Souvenirs d'Ecole Militaire, par M. Ch. des Ecorres.

L'Etranger, (suite et fin), nouvelle, par M. Adolphe Poisson.

Chronique, par M. Arthur Buies.

Un Accident, par M. J. D Chartrand.

Les Roses de Saadi, chanson nouvelle, par M. Ernest Lavigne

Modes et Monde, par Françoise.

Illustrations : Portraits et dessins dans le texte et hors texte, avec couverture illustrée, en couleur.

Mauvaise Chute.

M. Alfred Savard, qui travaillait à l'érection de la nouvelle fabrique du Tremont et Suffolk, rue Cabot, est tombé d'une hauteur de trois étages hier.

Il se blessa à la tête et à l'abdomen.

La voiture d'ambulance fut appelée et il fut transporté à l'hôpital des corporations, où il reprit connaissance.

On dit que ses blessures ne sont pas très graves.

LE PROCES DEMERS.

LE DRAME DE ST-HENRI DEVANT LES ASSISES.

M. Archambault Expose les Faits de la Cause.

Montréal, 9 sept.—Le 13 juin dernier, St Henri était mis en émoi par un drame sanglant.

Vers 2 heures, p. m, une blanchisseuse se présentait au domicile des époux Demers et trouvait dans la chambre à coucher la femme étrangée sur le bord du lit. Dès les premiers instants, il fut possible de rejeter l'idée d'un suicide, car les blessures à la gorge de la victime ne pouvaient être que l'œuvre d'un assassin. On ne put d'ailleurs decouvrir de rasoir ou tout autre objet tranchant sur les lieux du crime.

Il fallut donc songer à retrouver les traces du coupable, et le coroner ouvrit une longue et minutieuse enquête.

Des témoignages des premiers témoins, il sembla résulter que Demers et sa femme, Mélina Massey, vivaient en bonne intelligence, faisaient bon ménage. Le mari était un ouvrier laborieux et la femme donnait tous ses soins à ses affaires et à ses enfants, dont l'un, bébé de quelques mois, avait été trouvé dormant dans la chambre où gisait le cadavre de sa mère.

Demers était parti le matin pour l'atelier et sa femme avait été vue vers 11 heures par une voisine, dans le hangar de la cour

Cependant les témoins commencèrent à parler. Demers n'était pas en réalité le mari modèle dont on avait parlé aux premières heures de l'enquête.

Il avait eu des difficultés avec sa femme, il l'avait frappée plusieurs fois.

Dans la journée du crime, on ne l'avait pas vu sortir de l'atelier, mais il avait pu s'absenter sans éveiller l'attention. On découvrit des clefs dont il avait d'abord nié l'existence.

L'autopsie déclara que la mort de Mme Demers devait remonter à plusieurs heures, que la rigidité du cadavre et les odeurs qu'il exhalait laissaient croire à un crime commis le matin ou dans la nuit.

L'enfant qui vivait avec ses parents n'avait pas pris de lait dans la matinée et le ménage n'était pas en ordre

Demers était-il l'assassin de sa femme?

Quel était donc le mobile du crime?

C'est alors que l'on a parlé de certaines liaisons qui pour se donner plus libre cours auraient nécessité la disparition de l'épouse légitime ....

Depuis qu'il est arrêté, Demers ne s'est jamais départi de son sang froid. Il est plein de confiance dans la décision du jury.

Le procès est commencé ce matin. La cour était bondée de spectateurs.

A onze heures moins vingt minutes, le juge Wurtele est monté sur le banc et le juge greffier a crié d'une voix solennelle "Demers à la barre".

Le prétendu meurtrier de Mélina Massé est alors apparu dans la boîte aux criminels, le sourire aux lèvres. Il a promené un regard sur l'immense auditoire qui se pressait dans la salle et a salué son avocat.

M. Desmarais a fait remarquer, avant de procéder à la composition du jury, que la langue française était la langue de la defense. L'hon. Juge, prenant acte de cette déclaration, a permis que le jury soit composé de six jurés canadiens-français.

On procède alors à l'appel des témoins de la couronne, qui se chiffrent dans les quarante.

Les témoins de la défense n'ont pas encore été assignés, mais M. Desmarais promet d'en donner la liste à deux heures cet après-midi.

M. Archambault a passé en revue tous les différents témoignages donnés à l'enquête préliminaire.

La prétention de la couronne, a-t-il dit, est de prouver d'abord qu'il y a eu meurtre et non suicide, que la mort de la victime remonte au matin du 13 juin, que personne n'a été vu au logis Demers dans le cours de l'avant-midi.

Mme Nantel Interrogée.

Montréal, 10 sept.—Il est évident que le procès Demers crée toute une sensation dans le public. Dès huit heures, il y avait foule ce matin, au palais de justice.

M. l'avocat Desmarais regrette que le jury soit mixte. Il s'attendait à ce que des canadiens-français seulement seraient appelés à décider du sort de son client.

Demers a paru dans la boîte des accusés toujours calme et souriant, comme d'habitude. Un siège lui a été accordé, sur demande de son avocat. Demers assis dans la boîte aux criminels disparait aux yeux des curieux.

M. J. A. U. Beaudry a continué son témoignage, exposant aux jurés les divers plans du logis Demers qu'il a préparés.

Dlle ROSE ALMA SAUVE est alors appelée et donne son témoignage avec calme. On a peut-être à tort, tant parlé de Mlle Sauvé, depuis la tragédie de St-Henri, que son apparition en cour a créé toute une sensation Tout le monde voulait la voir et les curieux montaient sur les banc pour pouvoir apercevoir celle qui, la première, a vu le cadavre de Mélina Massé étendu sur le plancher, dans la chambre à coucher de sa maison. Mlle Sauvé paraît très à l'aise dans la boîte aux témoins.

Son témoignage ne diffère en rien de ce qu'elle a dit déjà à l'enquête du coroner et à l'enquête préliminaire.

En réponse à M. Desmarais, le témoin ajoute : "Je n'ai jamais eu de querelle avec Mde Demers. Nous étions bonnes amies. Durant un an nous avons été voisins sur la rue Atwater et dans ce temps-là je voyais tous les jours Mde Demers. Quand je n'allais pas chez elle, la défunte venait me chercher. C'est M. Deguise qui m'a reçue quand je suis entrée dans son magasin.

M. Deguise était alors assis près de la table dans la salle du milieu. La porte en arrière chez Demers n'était pas fermée à clef. Je jure n'avoir pas dit à M. Deguise quand je suis descendue qu'un homme était couché avec Mde Demers. Je ne suis pas allée au hangar et je n'ai jamais eu de robe bleu et blanc, dans le genre de celle que possédait Mde Demers Après avoir averti ma mère je suis allée chez les Delles Boucher et c'est alors que leur frère, étudiant en médecine, s'est rendu auprès de la défunte.

Je connais bien M Demers. l'accusé, je ne suis sortie qu'une fois avec lui. Je suis allée à la pharmacie Léonard acheter du parfum, et M. Demers, qui avait aussi besoin d'acheter certains médicaments, m'a accompagnée à la pharmacie. J'étais à veiller ce soir-là avec ma mère chez M. Demers, et c'est à la connaissance de ma mère et de Mlle Demers que nous sommes sortis ensemble. Je ne suis jamais allée au Parc Sohmer avec l'accusé. J'y suis allée une fois avec son frère Chs Léon. Jamais je ne me suis promenée dans le square Viger avec M. Demers.

M. Archambault : "Est-ce que la défunte était jolie?"

Le juge recommande au témoin de dire seulement si elle ressemblait physiquement à la défunte.

"Non, répond Mlle Sauvé, Mde Demers était plus grosse que moi

DAME MELINA RAYMOND, BLANCHISSEUSE,

veuve de Damase Nantel.

C'est elle qui a découvert le cadavre de Melina Massé et qui a donné l'alarme. Elle a entendu l'enfant à l'intérieur, et comme, après avoir frappé à la porte elle ne recevait aucune réponse, elle est entrée et a aperçu un pied nu sur le plancher de la chambre à coucher. Elle est sortie immédiatement en criant : O mon Dieu ! Avant d'entrer elle avait rencontré Mlle Sauvé dans l'escalier ; celle-ci lui avait dit alors : "Je suis venue déjà vers une heure et comme j'ai vu un homme couché avec Mde Demers dans la chambre je suis partie". Je ne sais pas si les persiennes étaient fermées dans la chambre à coucher quand j'ai vu le cadavre pour la première fois. J'étais tellement effrayée que je me suis sauvée en criant.

La défunte, dit-elle, était vêtue d'une robe de nuit en flanellette quand je l'ai trouvée étendue dans sa chambre.

A mon retour dans la chambre de la défunte, j'ai perdu connaissance. On m'a dit qu'alors j'ai pris l'enfant dans mes bras, mais je ne m'en rappelle pas. J'ai cherché la clef de la porte de devant, mais il m'a été impossible de la trouver.

Montréal, 11 sept—Mde Nantel a continué son témoignage en cour des assises hier après-midi.

L'enfant, dit-elle, était tout humide de sueurs quand je l'ai prise dans son berceau.

J'ai trouvé dans l'armoire de la cuisine un pot en ferblanc rempli aux trois quarts de lait. J'ai donné à l'enfant deux bouteilles de ce lait. Il les a vidés dans l'espace de quelque minutes et c'est alors endormi dans mes bras. Il paraissait exténué et avoir beaucoup pleuré.

Les deux oreillers qui se trouvaient sur le lit du côté du mur ne paraissaient pas avoir été dérangés. Il semblait que personne ne s'était couché là.

M. Archambault montre une robe bleue et demande au témoin si elle reconnait cette robe comme étant celle de Mme Demers.

Le témoin dit que cette robe n'est certainement pas celle de la défunte ; sur la robe de Mme Demers il y avait des fleurs blanches.

Quand l'accusé est arrivé après la découverte du meurtre il a frappé d'abord à la porte de devant. Comme il lui était impossible de l'ouvrir il est venu entrer par la porte en arrière. Il s'est informé alors de ce qui était arrivé. On lui a dit que c'était un accident. Il a voulu pénétrer dans la chambre, mais en a été empêché par le chef Massy. Il s'est mis alors à pleurer. Quelqu'un, sur la recommandation du docteur, est allé lui chercher du brandy qu'on lui a fait prendre pour essayer de le calmer.

Demers m'a dit : "Vous vous rappelez, Mde Nantel, de quelle manière je vivais avec ma femme ?" Je n'ai pas eu le temps de lui répondre. Le chef de police Massy est arrivé immédiatement.

En réponse au juge, le témoin ajoute qu'elle a vu la robe bleue de Mde Demers pendue dans une armoire le lendemain du crime. C'était la même robe qu'elle avait remarquée le jour précédent sur le pied du lit, lors de la découverte du cadavre. Le lit ne paraissait pas avoir été dérangé du côté du mur et de la fenêtre Si quelqu'un était passé par la fenêtre pour pénétrer dans la chambre de Mme Demers, le lit aurait certainement été dérangé, il y aurait eu des traces sur le couvre-pieds, mais il n'y en avait aucune.

Ce matin, Mde Nantel a été rappelée.

Le grand connétable Bissonnette produit une paire de ciseaux.

Mme Nantel se rappelle avoir vu au logis Demers une paire de ciseaux sur la machine à coudre, mais elle ne peut dire si ce sont les mêmes.

Quelques jours après le crime, Mme Nantel dit qu'elle a eu une conversation avec l'accusé à son retour de St Charles. Demers lui a dit alors qu'il était parti le matin de sa maison vers six heures et quart, le 13 juin dernier et que le lait n'était pas arrivé encore à son départ. Le pot en fer blanc était dans l'escalier sur la 3ème marche en bas.

LE REVD M. DÉCARIE

curé de St Henri, est alors assermenté non pas sur les Saints Evangiles, mais seulement sur le cœur, comme prêtent d'ordinaire serment les ministres de la religion.

Il ne connaissait pas particulièrement l'accusé. Cependant sa figure ne lui était pas inconnue.

Le jour du crime, vers 3 heures, en passant devant la maison du crime, il a aperçu un rassemblement. Une personne se meurt en haut, m'a-t on dit, et la porte ne peut être ouverte. J'ai entendu Mme Nantel crier : Dépêchez vous, elle baigne dans son sang !

M. Archambault : " D'après l'apparence du cadavre, M. le curé, croyez-vous que cette femme était morte depuis longtemps ?"

M. Desmarais s'objecta à cette question.

Le juge, toutefois, déclare que le témoin ayant assisté à bien des morts déjà, pourrait donner son opinion.

M. Decary continue : "Je suis d'opinion et je j'étais alors, que la mort de Mde Demers remontait à plusieurs heures. Dans le temps aussi, M. Boucher et Mde Nantel ont dit en ma présence que la défunte était morte depuis longtemps.

"Il y avait une couverture blanche repliée vers le pied et dont l'angle baignait dans le sang. J'ai cru aussi que quelqu'un avait dû marcher sur le lit ou fouler les couvertures, ajoute le curé. Ces cavités ou empreintes m'ont frappé. (Contraire à la déposition de Mde Nantel.)

TERRIBLES REVELATIONS.

Une récente dépêche de Little Rock, Ark., au *Herald* de New Yord, raconte ce qui suit : J. Allen, alias Caldwell, voleur de chevaux purgeant une condamnation au pénitentier, ici, a fait, à Warden More, un rapport sur Holmes, l'archi-meurtrier, et ses opérations.

Il a dit avoir rencontré Holmes dans le Tennessee en 1892 et avoir voyagé assez lonstemps avec lui.

Plus tard, à Chicago, il a rencontré Pietzel et Minnie Williams qui vivait en concubinage avec Holmes.

Après quelques explications sur la manière dont s'est opéré le transfert de la propriété de Minnie Williams, à Fort Worth, Allen continue : Alors nous allâmes à Fort Worth, à l'exception de Minnie, où nous fûmes rejoints par Pat. Quinlan. Ce dernier et Holmes parlèrent d'un plan pour tuer Pietzel, qui avait une assurance sur la vie de $10,000, parce qu'il buvait trop, pourrait parler et aussi parce qu'il en savait trop long. Je devais les assister et une valise fut apportée à Fort Worth pour y déposer le cadavre. Pietzel était alors à Kansas City. A ce moment, Holmes me frappa sur le dos et dit : "Mascot", c'est $10,000 et un voyage à Long Branch, et de là en Californie et plus de ma son.

"Pietzel devait être tué à Chicago. Holmes me demanda d'assurer sa vie pour $10,000 encore, mais je pensais à la grande valise achetée pour lui et refusai de le faire. Je le quittai et ne l'ai pas revu depuis. Je n'ai participé à aucun meurtre. J'ai vu Minnie Williams pour la dernière fois à St. Joseph, Mo. Holmes lui dit qu'elle devait laisser le pays pour trois ou quatre ans et qu'alors elle reviendrait et réclamerait sa propriété obtenue frauduleusement. Je crois qu'elle se rendit dans l'Indiana, et je sais que Holmes lui a envoyé à cet endroit $1,600

"Relativement au 'château' je puis dire que c'était un piège, une trappe. Durant l'exposition colombienne, un étranger y a été assassiné pour son argent.

"Il n'avait que $3 500 sur lui ; Holmes était sous l'impression qu'il en avait beaucoup plus.

"Durant l'Exposition encore, un petit garçon fut entraîné au 'château', détenu pendant cinq jours, puis asphyxié par le gaz Holmes croyait qu'une récompense serait offerte pour sa découverte. Aucune offre n'ayant été faite, on craignit de le relâcher et il fut impitoyablement décrété de mort.

"Je pourrais mentionner beaucoup d'autres crimes dont a été témoin ce 'château', crimes discutés en ma présence entre Holmes et Quinlan. Mais ceux-là sont suffisants, à l'exception d'un : c'est le cas d'Annie Williams. Je n'étais pas à Chicago quand elle est disparue de ce monde, mais j'étais au 'château' deux ou trois jours après.

"La version de Holmes allait à dire que Minnie l'avait frappé sur la tête avec un instrument, et que lui, Holmes, lui avait donné une drogue pour la faire mourir plus facilement. La raison, d'après ce qu'il m'a dit, était qu'une des deux filles devait disparaître et que Minnie était moins dangereuse qu'Annie.

"Minnie aimait follement Holmes et était jalouse de sa sœur à qui il accordait quelque attention. Holmes entretint et activa cette jalousie pour pousser Minnie à tuer Annie.

"C'est Quinlan qui a fait la trappe du château, aidé d'un nègre dont j'ai oublié le nom. L'édifice de Forth Worth était pour être arrangé à la façon du "château," et Quinlan s'éloigna de Chicago pour faire les trappes.

"Quinlan et Holmes sont coupables de meurtres—Holmes était l'instigateur et Quinlan l'exécuteur des plans conçus entre eux. La femme de Quinlan en sait aussi long qu'eux sur tout ce qu'ils ont fait.

"Je dirai ici que la femme de Pietzel, j'en suis fortement convaincu, a connu le meurtre de son mari et de ses enfants. Holmes et elle étaient intimes et elle sut ce qui allait arriver.

"Je sais que Minnie Williams était vivante quand Holmes a été arrêté pour ses nombreux crimes, et, si elle est morte, elle l'est depuis son arrestation. Si elle n'est pas morte dans les quelques derniers mois elle peut être retrouvée, si les plus intéressés veulen payer pour savoir l'endroit ou elle est, et son retour."

Indianapolis, 10—Mlle C. A. Pietzel est arrivée ici de Galver, Ill. Elle va regarder les restes de son fils Howard et voir si elle peut constater son identité, pour faire ensuite sa déclaration devant le coroner. Le chagrin causé par la perte de son mari et de ses trois enfants a fait son œuvre, et ses jours sont comptés sur la terre A son arrivée ici, il a fallu la mettre sous les soins du médecin.

Grant Cook, un employé de chemin de fer, a reconnu le poêle dans lequel Howard Pietzel a été brûlé à Irving. Il l'avait placé lui-même à bord du train et avait fait remarquer à ses compagnons qu'il était singulier que quelqu'un eut besoin d'un aussi gros poêle à Irving, où l'on employait que du gaz naturel.

Le docteur Wright, un pharmacien de la rue Washington, a paru devant le grand jury hier. Il a certifié que Holmes était venu à sa pharmacie, l'automne dernier, et avait acheté de l'acide prussique et du chloroforme. Avec lui se trouvait un homme à moustaches noires, connu sous le nom de Hatch. Le docteur Wright a constaté l'identité de Holmes par sa photographie.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseiures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible ; elle rend la peau douce et lisse, et éclarcit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Dellbie & Co Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Dellsle's Kinium Compound.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢ IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

COHN BROS & KLEE SOLE AGENTS AND DISTRIBUTERS PARK PLACE COR CHURCH ST. N. Y.

Quand vous Peinturez vos Edifices, employez le

B. K. & Co's,

Une Peinture de maison préparée pure, et pour les planchers employez les

Peintures U. S. N. Dick,

Sèchent en une nuit et restent dans cet état. Venez demander nos cartes de couleurs.

Vendues seulement par

C. B Coburn & Co.

35, 39, 41 Rue Market.

CHARBON !!
CHARBON !!
CHARBON .

Bon Marche

Wm KITTRIDGE CO,

Bureau, 38 rue Middle,

Cour, au pied de la rue Pond,

Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, &c.

Téléphone 114-2.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,

2 et 4 Rue Andover

Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.

Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.

Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

Arthur M. Bertrand,

Tailleur,

24 Rue Middle.

Nous avons reçu toutes les nouveautés dans les marchandises de printemps et d'été, et tous ceux qui aiment à avoir un bel habillement bien fait, sont invités à venir nous faire une visite.

NOTRE Ouvrage est de Premiere Classe et nos PRIX Raisonnables.

Coutellerie de Table.

Ciseaux a Fret et autres Ciseaux.

Canifs et Rasoirs de première qualité, Aux plus bas prix.

W. S. Bartlett,

653 - RUE MERRIMACK - 653

M. Fortin, Commis canadien.

MITCHELL & CO.

Des vagues de nouveaux tissus et patrons roulent journellement mais les ventes sont si grandes que les verges quittent nos comptoirs aussitot qu'elles arrivent.

Nous offrons aujourd'hui à nos pratiques

1 Caisse de Drap Covert

40 pcs de large, dans les plus nouveaux Mélanges de la saison,

Valant 50 cts, au bas prix de 29c la verge.

Regardez dans notre Vitrine.

Cordes Francais,

54 pcs de large, couleur bleue et brune, assez pesants pour Costumes et Jackets, insurpassables pour la beauté et la durabilité.

Ce sera une grande année pour les Etoffes à Robes et ces Etoffes peuvent être achetées chez

Mitchell & Co.

76 a 82 RUE MERRIMACK,

HAVERHILL, MASS.

Commis canadien—M. P. H. Bilodeau.

Pour cette semaine nous vendrons nos Habillements d'Eté pour Enfants de 4 à 14 ans, aussi habits avec Veste valant de $5 à $7 pour $2.50.

Nous venons de recevoir 25 doz. de Pantalons tout laine pour enfants, valant 50 cts pour 25 cts.

Nous allons continuer pour une autre semaine notre vente de Pantalons de $3 et nos Habits de $6.50 qui sont des valeurs qui ne se sont jamais vues.

Habillements d'Enfants, valant $3, $4 et $5 pour $1 87.

HAMEL & CLOUTIER,

405 RUE ESSEX, — Lawrence, Mass.,

Enseigne de la Valise Dorée.

Cendrillon !

C'est assez facile de trouver une chaussure à votre pied quand on a le choix dans un stock aussi considérable que le nôtre. C'est assez facile d'en trouver à son goût quand on a le choix sur des centaines de styles comme ici. C'est assez facile d'en acheter à un prix qui convient à votre bourse quand il y a une variété de sortes et de qualités, telles que les

Bals tan pour Hommes, réduites de $3.50 à $2.75.
Bals tan pour Hommes, réduites de $2.75 à $2 25.
Bals tan pour Hommes, réduites de $1.50 à $1.19.
Bottines boutonnées en Dongo'a Kid pour Dames, formes "Opera" et "Comon Sense," doublure Goodyear et un certain nombre ont la hausse en Drap, reduites de $3, $2.75 et $2 50; à $2.00.
Oxfords tan, en Cuir de Russie pour Dames, réduites de $1.75, à $1.35.
Oxfords tan, pour Dames, réduites de $1.50, à $1.29.
Oxfords tan, pour Dames, réduites de $1.55 à $1.00.
Bottines boutonnées. tan ou en cuir poli, pour Enfants, réduites à 50c.
Bals en Canevas pour Garçons, points 2 à 5 1-2, réduites à 50c.
Bals en Canevas pour Garçons, points 11 à 2, réduites à 40c,

☞ Ne manquez pas cette chance, si vous desirez acheter une bonne paire de chaussures pour tres peu d'argent.

Il nous fera plaisir de vous montrer nos marchandises.

V. J. HUOT,

Lawrence, Mass.

437 Rue Essex 437

F. X. VOYER,

83 Rue Harbor.

Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche ! Ne Manquez pas Ceci!

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

☞ Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

A. CHOQUETTE,

Entrepreneur de Pompes Funebres

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

Magnifique Corbillard Noir pour les Enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.

Carrosses de premiere classe pour Mariages, Baptemes et Funérailles.

A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON

Lawrence, Mass.

Avis.

Notre agent, M. Jules D'Amour, est autorisé à solliciter des abonnements dans toute la Nouvelle-Angleterre.

L'ADMINISTRATION.

Centres Canadiens.

Lawrence

Mme William N. Hamel et Mme Willie Hamel sont en promenade à Manchester pour une semaine.

M. Jos. Demers, commis pharmacien à Nashua, était de passage en cette ville, mardi, en visite chez ses parents.

Nous regrettons d'apprendre la mort inattendue de Mde Victor Gingras, arrivée ces jours derniers, à l'âge de 53 ans.

Nos remerciements à qui de droit pour un billet de faveur pour assister au grand concert et bal du semi-centenaire qui aura lieu mardi le 17 courant.

Mercredi dernier, M. Wm. N. Hamel, de la maison Hamel & Cloutier, était à Boston, afin de suivre ce qu'il y a d'avantageux sur le marché concernant son commerce.

M. Amedée Cloutier, de la maison Hamel & Cloutier, est allé passer quelques jours à N w York dans le but d'acheter les marchandises les plus récentes pour la saison d'automne et d'hiver.

Mlle Malvina Theberge, fille de notre compatriote M. Désire Theberge, est revenue d'une agréable promenade de deux mois passée à St Liboire, St Hyacinthe et St Guillaume. Elle gardera longtemps le souvenir de cette visite au pays natal.

M. Siméon Viger, de la pharmacie Viger & Co., agent pour les billets de chemin de fer tous de la dernière excursion à Montréal Québec et St Anne de Beaupré P. Q., a accompagné les excursionistes jusqu'à Portland, Me., afin de leur donner toutes les informations desirables pour le voyage.

On nous informe que les Dames du Cercle Jeanne d'Arc sont à organiser une grande soirée pour le 25 septembre prochain au profit des enfants pauvres de la paroisse. Cette œuvre, qui est des plus convenables, mérite l'encouragement du public canadien. Nous espérons que tous se rendront ce soir-là à la salle Ste Anne où aura lieu la soirée.

Biphosphate de chaux des frères Maristes preparée par l'Arsac. Preparation française très efficace dans les affections de la poitrine, du système osseux et des scrofules, recommandée aux enfants et aux personnes d'un tempérament faible et délicat. Aussi sodas les plus purs et les plus delicieux. En vente chez Felix Poisson, encoignure des rues Franklin et Common.

C'est universellement connu que la maison Morin et Fréchette est des plus populaires. Leur magasin d'épiceries contient un des meilleurs stocks de la ville et les prix sont les plus bas. Leur établissement de patisseries est des mieux assortis, le pain et les bonbons qu'ils fabriquent sont de première qualité. Les familles canadiennes sont assurées d'être servies avec courtoisie et pleine satisfaction leur sera donnée.

L'écurie de louage et de vente de chevaux canadiens de MM. Chs et Elie Lacaillade, 444 rue Common, contient le plus bel assortiment de voitures et chevaux, hacks pour mariage et pour baptême à meilleur marché de Lawrence, ainsi que voitures doubles et simples, les meilleures de la ville et aux plus bas prix. M. P. Côté, qui a la direction de l'établissement se fera un plaisir de satisfaire tous les canadiens qu viendront l'encourager.

C. & E. LACAILLADE,
444 rue Common.

Mlle Joséphine Côté, de la maison Sharon frère, 419 rue Essex, est revenue de sa vacance ces jours derniers. Durant sa promenade elle a passé trois jours à N w York, afin de choisir les dernières nouveautés de chapeaux. Elle a choisie ce qu'il y a de plus récent et de dernier goût. Aujourd'hui elle invite les demoiselles canadiennes à faire leurs achats et à donner leurs commandes. Elle leur assure parfaite et entière satisfaction.

Onze chinois ont été arrêtés dimanche soir à onze heures au No. 502 rue Common, par le capitaine Murphy et les officiers Beauregard, Kimball, Sullivan et Horgan. A l'arrivée de la police les fils du Celeste Empire étaient à jouer à l'argent et cinquante-huit dollars étaient deposés sur la table. Un des chinois saisit la bourse et la mit dans sa poche, mais le capitaine Murphy n'eut pas de peine à la lui faire remettre. Tous furent conduits à la station de police et furent condamnés le lundi matin à payer cinq dollars d'amende chacun et les frais.

M. Andre Généreux qui vient de faire l'acquisition de la magnifique boutique de barbier de M Stiegler, 11 rue Lawrence, en face de station de la police, a le plaisir d'annoncer à ses nombreux amis et au public en général qu'il tient toujours en mains les meilleurs articles de toilette, tels que savons, parfums, essences, aussi un assortiment complet de rasoirs, "straps", etc. Une visite est sollicitée.

Le Dr J.D. Delisle, qui a passé l'année dernière dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, du nez, (tel que le catarrhe) de la gorge, des oreilles et de la vessie, et pour donner plus de satisfaction à ses clients, le Dr Delisle ne s'occupera que des maladies ci-haut mentionnées. Bureau, No 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover, Lowell, Mass., Consultations, de 2 à 4 et 7 à 8 p. m. Résidence, 420 rue Fletcher.

Samedi soir vers 11½ heures le feu s'est déclaré dans les hangars de M. John Shea, coin des rues Medford et Chandle. Pendant 4 heures les pompiers durent travailler hardiment pour combattre l'elément destructeur. Les pertes s'élevent, dit-on, a plus de $10,000. On croit que c'est l'œuvre d'un incendiaire et la police fait d'actives recherches. C'est le quatrième feu qu'il y a à cet endroit depuis trois semaines.

Le DR J. H. BRETON, chambres 1 et 2, edifice du Bon Marché, Lowell, Mass.—Essex House, à Lawrence, le mardi—à Salem le jeudi. C'est le meilleur spécialiste de la Nouvelle-Angleterre pour le traitement des maladies nerveuses, du sang et des voies urinaires, et autres affections organiques. Le DR BRETON traite les malades des deux sexes et ne se sert pas de médicaments contenant de poisons. Son traitement est sans égal en Amérique. Les guérisons qu'il opère sont permanentes, son diagnostique est infaillible, et la guérison est aussi prompte que la prudence le permet. Adressez-vous à lui dans toutes vos maladies et vous serez satisfaits du résultat.

MM. Morin & Fréchette nos populaires épiciers Nos. 108-111-117 rue Hampshire, offrent au public en général un avantage sans précédent dans leur commerce. Toute personne achetant depuis le montant de 5c. en montant recevra un chèque pour le montant de l'achat et lorsqu'elle aura une somme assez élevée en chèque elle aura le choix sur un grand nombre d'argenteries les plus belles et les plus utiles à l'usage des familles. Pour vous convaincre de la beauté de ces objets, allez jeter un coup d'œil sur la vitrine au No 11 rue Hampshire. Sans contredit, c'est une belle occasion de se procurer un joli article en argent pour rien.

La fête du centenaire de Lawrence, qui aura lieu lundi et mardi, promet d'être grandiose. Dès mercredi des centaines de maisons étaient magnifiquement décorées, des decorations multiples se font tous les jours. Les américains redoublent d'ardeur et vont donner un grand coup. C'est à qui en fera le plus et remportera la palme. Nous conseillons à nos compatriotes de se montrer et faire autant que possible, afin de démontrer à ceux qui nous entourent que nous sommes de bons citoyens et que nous désirons participer aux fêtes de notre pays d'adoption jusqu'à un certain point. Les canadiens venant de célébrer leur fête nationale avec une si grande pompe, se trouvent dans une position bien délicate; mais nous invitons ceux qui ont les moyens pécuniaires de ne pas se montrer inférieurs à nos frères d'origine étrangère. Faites pour le mieux, sans cependant trop noire à vos intérêts primordiaux.

Le Club des Montagnards.

Il y a eu grande fête dimanche dernier au Club des Montagnards au lac Laurier. Plus de 75 personnes étaient présentes. Cinq couples de Lowell s'étaient rendus à la réunion. MM. L. P. Lamothe Alfred Leblanc, Pascal Hamois, Jos. Jalbert, M. Bellemare et leurs dames. Les amusements ont été très nombreux et des plus variés. Les rafraichissements, le repas était délicieux. On s'est amusé à la bonne franquette et tous sont revenus gais et contents.

Déces.

En cette ville, le 9 septembre, Bertha Moreau et décédée au No 922 rue Common, à l'âge de 10 mois et 12 jours.

En cette ville, le 9 septembre Charles, enfant de M. Eugène Dumais, est décédé à l'âge de 1 an, au No 319 rue Lowell.

En cette ville le 5 septembre, Elise Bergeron est décédé au No 102 rue Valley, à l'âge de 1 an 3 mois et 3 jours. Les funérailles ont eu lieu le 6 courant.

Ces trois enterrements étaient sous la direction de M. Couture, de A. Choquette, entrepreneur de pompes funèbres.

Aux Montagnes Blanches.

Nous apprenons qu'une grande excursion aux Montagnes Blanches a été organisée par les directeurs du chemin de fer Boston & Maine.

Des trains partiront de Boston, de Lowell, de Lawrence, et de Salem du 10 septembre au 7 oct., 1895.

Les billets d'excursion seront valables pour faire le trajet sur les trains réguliers aux dates ci-dessus et pour revenir le plus tard le 14 octobre 1895, sauf que les coupons pour n'importe quelle direction *via* Pemigewasset Valley et la diligence ou le Profile & Franconia Notch Railroad, entre Profile House et Bethlehem, Jct., ne seront pas valables après le 1er octobre et seront vendus comme suit: (Ces billets permettront d'arrêter à No. Conway, à Plymouth ou à toute station au nord).

Aller et retour par Plymouth ou North Conway, ou aller par Plymouth et retour par North Conway. Aller par North Conway, retour par Plymouth.

Fabyans, $5.00; Jefferson, $5 00; Lancaster, $5.00; Bethlehem, $5 50; Maplewood, $5 50; Bolebrook, $6.00.

A Fabyans par Plymouth, diligence de la Profile House, retour par North Conway, $7 25; à Faybans par North Conway, retour par la diligence de la Profile House et Plymouth, $7 25; a Fabyans par Plymouth, diligence de la Profile House et Bethlehem Jct., retour par Plymouth, voie ferrée, $7 25; à Fabyans par Plymouth, voie ferrée, retour par Bethlehem, Jct., Profile House et Plymouth, $7 25; à Profile House par Plymouth, North Woodstock et diligence, retour par la même route, $5 75; à Profile House par Plymouth et Bethléem Junction, retour par la même route, $6.50; à Profile House par North Conway et Bethlehem Jct., retour par la même route, $6.50; a North Conway, $3.75; à North Woodstock, $3.75; a Centre Harbor ou Wolfeboro par Weirs ou Alton Bay, $3.00

Des billets "side-trip tickets" seront en vente comme suit: a Fabyans—Summit Mt. Wash'ton et retou, $3.00; Profile House et retour, $1.81; Maplewood et retour, 65c.; Bethlehem et retour, 80c.; Bartlett et retour, $1 50; North Conway et retour, $2 00; Whitefield et retour, 65c.; Jefferson et retour, $1 00; Lancaster et retour, $1.00. A Bethlehem Junction—Profile House et retour, $1.50; Maplewood et retour, 35c.; Bethlehem et retour, 50c.

Les hôtels sur la montagne réduiront les prix en faveur des excursionnistes.

Pour l'heure des trains, voyez les horaires officiel. Pour billets et toute information, adressez-vous à la gare du Boston & Maine, 214 et 218 rue Washington, ou aux gares de Boston, de Salem, de Lowell ou de Lawrence.

D. J. FLANDERS,
Agent général des passagers.

Haverhill

LE COURRIER est en vente aux endroits suivants:

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

M. Oscard J. Couture, fils de M. O. J. Couture, est parti ces jours derniers pour continuer ses études au Collège Bourget, à Rigaud, P. Q.

Rien n'est beau que le vrai. La grande vérité du jour est que la Royal Cream est la meilleure lotion connue pour enlever les boutons, les taches de rousseur, le "masque" et toutes les affections de la peau. En vente chez tous les pharmaciens. 75 cents la bouteille.

M. O. J. Courteau, propriétaire de la West End Pharmacy 256 Essex St, est à se faire construire une magnifique résidence sur la rue Blaisdell. On nous dit que c'est un véritable bijou nous essurer-t-on. Nos felicitations au propriétaire.

UNE BELLE EXCURSION.

Sur les Bords de notre Enchanteresse Riviere.

Lowell, Mass., 11 septembre—Nous avons eu hier le plaisir de participer à la plus charmante excursion de la saison.

A dix heures du matin, deux tramways électriques de la Lowell, Lawrence et Haverhill Street Railway Company étaient rendus au Merrimack square pour prendre les excursionnistes.

Le président Campbell, accompagné d'une forte délégation de Lawrence et d'Haverhill était là pour emmener les invités de Lowell, parmi lesquels nous avons remarqué: le maire Courtney, les échevins Varnum, Howe, Hill, Flemings, Tyler, City Clerk Dadman, J. W. Bennett, C. E. Adams, J. S. Brown, E. W. Lovejoy, avocat de la ville, T. W. Qua, le surintendant des rues Crowley, S. B Puffer, John H. Harrington du *Sun*, McCleary et Owens du *Mail*, Hill du *Times* et Aimé Gauthier de l'*Etoile*.

Les tramways étaient artistement ornementés de drapeaux aux couleurs nationales. Tout avait revêtu un air de gaieté et, pourrait-on dire, de fête.

A l'heure convenue les joyeux touristes quittèrent Lowell aux applaudissements d'une foule de curieux.

Le surintendant Morton passa les cigares et un entretien des plus animés se continua jusqu'à Glen Forest où des rafraîchissements délicieux furent servis.

Après un arrêt d'une demi-heure, les invités continuèrent leur route pour Black Rock. Une halte de 2 minutes à Lawrence et les excursionnistes arrivèrent à Haverhill à 12 h. 30, en face de chez le fameux pourvoyeur Tanner.

A l'appel de l'aimable président Campbell, les touristes furent conduits dans une magnifique salle où 100 à 150 convives prirent place autour de trois belles tables richement garnies de mets les plus recherchés.

L'entrée se fit aux sons harmonieux d'un orchestre très puissant. Le signal du banquet fut donné par le président Campbell et les joyeux dîneurs se mirent à l'œuvre avec un entrain admirable.

Le maire Courtney était à la droite du président et M. Pinkham, échevin *at large* et maire suppléant de Haverhill, était à sa gauche.

Quel repas! Le service fut fait d'une manière irréprochable. Tanner est un pourvoyeur incomparable.

Durant le repas, un orchestre fit de l'exquise musique.

Après le banquet, nous remontions dans les tramways qui nous conduisirent au steamer Merrimac.

Le départ pour Salsbury Beach et Black Rock, se fit immédiatement.

Après avoir admiré pendant une demi heure les superbes paysages qui se déroulaient sous nos yeux, le président Campbell invita les excursionnistes à descendre à l'intérieur du bateau.

Joyeuse fut la surprise en voyant que deux tables couvertes de rafraîchissements et un buffet aussi bien garni de toutes les nécessités du voyage étaient mis à notre disposition.

Quel bon temps! Quelle agréable compagnie! Quelle excellente musique! La fanfare "Haverhill City Band" fut excessivement applaudie; aussi le méritait-elle absolument. Il nous a fait plaisir d'entendre jouer "Vive la Canadienne," "A la Claire Fontaine," "A St Malo beau port de mer," etc.

Après avoir contemplé à satiété le magnifiques panorama se déroulant sous nos regards émerveillés, il nous a fallu revenir à nos foyers.

Le retour fut encore plus joyeux. L'on avait pu lier connaissance, et tous causaient sur toutes espèces de sujets.

A six heures du soir, nous atteignions Haverhill, joyeux et contents, emportant un des plus beaux souvenirs de ce jour si agréablement passé.

A Lawrence, des hourrahs frénétiques furent poussés en l'honneur du président Campbell, du surintendant Morton et autres officiers de la compagnie. A huit heures nous étions revenus à Lowell.

Il y avait des délégués de Lawrence, Haverhill, Nashua, Bradford, Amesbury, Andover, Merrimac et Newburyport.

Nous félicitons de tout cœur la Lowell, Lawrence & Haverhill Street Railway Company d'avoir si bien fait les choses. Nous en conserverons un souvenir éterne..

Cette excursion avait été organisée spécialement en l'honneur de nos édiles et de ceux de Lawrence et de Nashua.

Salem

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants:

P. J. Donovan 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.
Calixte Rousseau, 47 rue Harbor.

Si M. J. B. Rouillard tient beaucoup à faire publier la circulation exacte de ses petites vaches maigres, un personnage de Salem qui s'y connaît, se charge d'en faire la publication. Quelle belle aubaine pour le public de connaître ce que c'est que le "humbug."

Nous regrettons d'apprendre que M. Frank Pelletier, de la maison Pelletier & Chouinard, est retenu à sa chambre par la maladie depuis trois semaines. Aux dernières nouvelles il prenait un mieux sensible et on espérait qu'il vaquerait sous peu à ses occupations. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement.

C'est chose décidée, paraît-il, que son honneur le maire Turner, est de nouveau candidat à la mairie. Nous applaudissons de tout cœur à cette excellente idée. Le maire Turner a été un maire modèle, surtout en ce qui concerne la classe ouvrière et en particulier d'avoir usé de toute son influence envers l'élément canadien-français. Nous sommes assurés à l'avance que les canadiens commenceront dès à présent à s'organiser pour lui donner tout leur appui. Il y a déjà, nous assure-t-on, plusieurs candidats qui feraient de bons maires, mais connaissant le passé du présent maire, nos sympathies lui sont acquises.

Excursion sur un Lac.

Excursion sur le lac Minnipesaukee, sur le confortable steamer "Mt Washington", vendredi le 13 septembre 1895, organisée par le chemin de fer Boston & Maine.

Billets d'excursion à Centre Harbor et retour seulement $2 Valables seulement le 13 septembre, sur les trains réguliers et sont en vente à la gare de Lowell.

Procurez-vous vos billets de bonne heure, car le nombre en sera limités. Soixante mille en bateau sur le plus joli lac d'Amérique.

Un excellent dîner pourra être pris à bord du steamer.

D. J. FLANDERS,
Agent général des passagers.

Au Telephone.

Salem appelle Lowell: MM. Lépine & Co., éditeurs de l'ETOILE.

Un ami de J. B. R.—Pourriez vous insérer dans les colonnes de votre journal une lettre officielle de recommandation, signée par le secrétaire du Home Market Club, contenant des paroles élogieuses à l'adresse de J. B. Rouillard?

La Direction,—Mais mon ami, avez-vous réfléchi? Allons-nous faire monter Rouillard sur les toits pour nous faire casser le cou?

Nenni! monsieur! Que Rouillard s'encense lui même dans ses feuilles, c'est son affaire.

L'ami de Salem.—C'est bien malheureux, il vous serait bien reconnaissant.

La Direction.—Dans le dos des pains de sucre, qu'il se débrouille comme il pourra. Un mot s'il vous plaît. Est ce le cas que J B. R. a fait insérer dans le *News* deux colonnes de réclame à son adresse, surtout qu'il a appuyé sur son titre de membre de la G. A. R.

L'ami—Oui.

La Direction.—A t-il montré ses médailles?

L'ami.—Non, il les a perdues.

La Direction.—*Good Bye.*

Boston Club Frémont s'adresse à Salem.

Le Sécrétaire.—Etes-vous bien disposé à faire des jobes pour la prochaine campagne?

J. B. R.—Oui avec plaisir.

Le Sec.—On n'en a pas besoin pour le présent. Le comité exécutif va se consulter.

Marlboro.—A J B. R.—Rep.—Est ce le cas que vous avez fait plusieurs voyages à Boston il y a 2 ans en compagnie d'un démocrate important pour vous entendre avec Josuah Quincy?

J. B. R.—C'est pas de vos affaires.

Reporter.—De plus on affirme que vous êtes parvenu à endormir un républicain influent qui vous a donné une presse, &c., à Everett pour publier votre *Union Continentale* tirée à 2000 copies?

J. B. R.—Sac.. .. moi patience tas de *furteux* et j'arrête le circuit.

Pardonnez, lecteurs, je suis mandé à Lawrence et à Haverhill. Il paraît que le Soleil et l'Eclair font fureur.

ZIPP.

Lowell

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Les comptes présentés au département de l'assistance publique n'ont pu être payés vu que l'appropriation, qui était de $5000 moindre que celle de l'an dernier, est épuisée. Il sera impossible d'avoir de l'argent avant une autre assemblée des échevins.

LES TAXES.

Les Canadiens qui Paient les plus Fortes.

Voici la liste des canadiens de Lowell qui ont à payer plus de $500 de taxes.

J. L. Chalifoux, $1367; Joseph Marin, $797; les R.R. P.P. Oblats, $1049. Le total des taxes s'élève à $1,302,489.92.

MEURTRE A- LOWELL.

UN SUEDOIS ACCUSE D'AVOIR TUE UN ACADIEN

Deux Medecins Refusent de Soigner le Blesse.

LE Dr GAGNON VA DONNER DES SOINS AU MOURANT.

La Victime Laisse une Femme sans le Sou.

Lowell, Mass., 11 sept. 1895.—Joseph Devos, un Acadien d'une quarantaine d'années, est mort de bonne heure ce matin des suites de blessures reçues samedi soir dans une buvette sur la rue Middlesex.

Fred Steembom, un suédois, a été arrêté par la police sous l'accusation d'avoir commis l'attentat. Il admet avoir frappé la victime, mais il prétend qu'il était en état de légitime défense.

Devost a laissé une femme et six jeunes enfants dans la plus affreuse pauvreté.

Cet homme était mécanicien de son métier, mais n'avait pas pu trouver d'ouvrage en cette ville Cette famille était arrivée depuis quelques semaines de Newburyport; et avait loué un petit logement au deuxième étage du No 109 rue Suffolk.

Voici d'autres détails plus circonstanciés sur cette tragédie:

Samedi soir, un peu après 7 heures, Devost en compagnie de sa femme qui portait son bébé de trois mois dans ses bras quitta sa demeure et se dirigea vers Broadway. Rendu à quelque distance Devost quitta son épouse, qui retourna chez elle, et vers 11 h. 30 ce soir-là, des voisins virent deux hommes qui ramenaient Devost à sa demeure, mortellement blessé. Il faisait sombre dans la rue, et on n'a pu avoir qu'une faible description des deux hommes. L'un est court et portait un complet noir, un chapeau de même couleur et avait moustache; l'autre, vêtu similairement, était un grand mince, paraissant plus âgé que son compagnon.

Les deux hommes aidèrent à Devost à monter l'escalier conduisant à son logement, et ils le laissèrent dans le corridor, étendu sur le plancher. Sa femme leur demanda ce qu'il y avait, et ils lui répondirent que son mari s'était fait battre par deux hommes qui l'avaient frappé à coups de pied.

Il n'y avait pas de lumière dans le logis, et Mde Devost ne put distinguer les traits des deux hommes qui s'en allèrent rapidement.

Croyant que son mari allait être arrêté pour s'être battu, elle le traîna dans une garde-robe et le laissa dans cet endroit, couché sur la dure, sans rien à boire ou à manger.

Hier, les voisins envoyèrent chercher le Dr Ricker qui vint avec l'ambulance.

Ce médecin trouva que le blessé était mourant, et il refusa de le transporter à l'hôpital.

Devost était toujours étendu sur le plancher, car le logis ne contenait pas de lit.

Il n'y avait qu'une vieille machine à coudre et un poêle dans le logement où aucune nourriture n'a été trouvé. Il n'y avait pas non plus de bois.

Des voisins charitables apportèrent un matelas, une lampe et autres objets.

On envoya chercher un médecin qui refusa de venir à moins qu'on lui donne cinq dollars Un autre médecin fut visité et exigea la même somme. C'est alors qu'on fit venir le Dr Ricker et après son refus de transporter le blessé à l'hôpital, le Dr J. A. Gagnon fut appelé. Celui-ci ne se fit pas prier pour venir. C'était hier, tard dans la soirée. Après examen, il déclara que l'infortuné Devos souffrait d'ébranlement du cerveau. Il avait un œil très enflé et une contusion à la base du crâne

Le Dr Gagnon fit tout en son possible pour sauver son patient; mais il était trop tard, et ce matin Devost rendait le dernier soupir sous les yeux de sa femme et de ses enfants qui poussaient des cris à fendre l'âme.

Devost est mort sans raconter comment il avait été blessé; il n'a pas repris complètement connaissance, après l'attentat.

La police avertie, se mit à d'œuvre et ne tarda pas à arrêter le suédois Steembom.

L'AUTOPSIE

Hier après-midi, dans les salles de M. Joseph Albert, entrepreneur de pompes funèbres, le Dr Irish, assisté par les Drs Ricker et Jones, a fait une autopsie sur le corps de Joseph Devost, la victime d'une querelle dans une buvette de la rue Middlesex. Le résultat de cette autopsie est que l'infortuné Acadien a succombé à une méningite cérébrale. Les marques extérieures consistent en un œil poché et à l'abrasion du front.

A partir de samedi soir, après la fatale querelle, jusqu'à sa mort, à 1 heure, hier matin, Devost ne prit rien autre chose qu'un peu d'eau.

Sa femme dit que la plupart du temps il était dans un état comateux, comme privé de sentiments. Lundi il ne la reconnut pas de la journée. Il se plaignait constamment du mal de tête et de reins.

Mde Devost n'a pas un sou On raconte qu'il y a une semaine son ménage lui fut enlevé parce qu'elle ne pouvait pas le payer, son mari n'ayant pas d'ouvrage.

Elle a avec elle quatre enfants dont le plus âgé a 15 ans; il travaille et gagne $3 50 par semaine.

Hier, les gens de l'Assistance Publique (Overseers of the poor) ont dit à un épicier du voisinage d'avancer des provisions à cette famille.

La police recherche les deux hommes qui ont reconduit Devost à sa demeure, après la querelle; elle les aura probablement trouvés quand s'ouvrira l'enquête mercredi prochain.

Rév. S P. Rondeau, pasteur de la mission baptiste française à Marlboro, a démissionné mardi et a été de suite remplacé par J. L. Loiselle.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagne d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co Lowell. Mass.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi a faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu a peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,

WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants: —N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants: — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin, Oscar Courteau, Dr J. G. Burque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants: — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES, Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,

523 RUE ESSEX.

EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

D. THEBERGE,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARRON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND

188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servir avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

Guerison Garantie

si vous suivez le Traitement du Dr J. H. BRETON,

Le DR BRETON se fait fort de guérir toutes les personnes souffrant de maladies organiques, faiblesse résultant de surcroit de travail ou d'excès de tous genres, de débilité générale, d'épuisement nerveux, en un mot de toutes les maladies affectant le système.

Le traitement du DR BRETON est basé sur les meilleurs données de la science médicale et une expérience de plusieurs années, et est infaillible dans tous les cas où il est suivi fidèlement.

Les femmes, surtout celles qui travaillent dans les manufactures sont souvent affectées de maladies particulières à leur sexe qui les affaiblissent et mettent leur vie en danger. Qu'elles aillent sans retard consulter le DR BRETON, et la santé leur sera rendue

Dr J. H. BRETON,—Chambres 1 et 2—159 Rue Merrimack.

EDIFICE DU BON MARCHE,—Lowell, Mass.

HEURES DE BUREAU:—De 10 à 12, A. M.; de 2 à 8.30, P. M. Le dimanche, de 9 à 11, P. M. Résidence: 21 Eighth St.

DR G. C. BATES,

DENTISTE,

ANGLE DES RUES

MIDDLESEX & ELLIOTT.

Assistant Canadien-français pour sa clientèle canadienne. Dents extraites à l'électricité.

Lisez l'ETOILE.

EN GARDE! Le public doit se tenir en garde contre les nombreuses contrefaçons et imitations qui envahissent le marché depuis que les succès du Régulateur de la Santé de la Femme et les Female Plasters du Dr Jos. Larivière, pour guérir le BEAU MAL sont connus.

Lorsque vous achetez une bouteille de Régulateur ou un de nos "Plasters," vous ne faites pas un essai ni une expérience et vous ne courez aucun risque de dépenser votre argent inutile ment, vous êtes sûrs de la guérison.—Demandez et exigez le Régulateur et les "Plasters" du Dr Jos. Larivière. Si on ne les a pas, allez chez un autre pharmacien ou écrivez au propriétaire Dr Jos. Larivière, Manville, R. I.

N. B.—Les Columbian Headache Pills du Dr Jos. Larivière guérissent le mal de tête en quinze minutes. Garanties. Prix 25 Cents.

FEUILLETON
No 8

—— LES ——

Lendemains du Crime

GRAND ROMAN A SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE.

DEUXIEME PARTIE.

LA DOULEUR D'UN PERE.

I

(*Suite.*)

S'il avait pensé que tel était peut-être à cette heure le sort de Claire, quels accès de fureur, quelle soif de vengeance et de représailles! Il n'osait pas s'y arrêter tant cela serait devenu terrible. Il se serait senti la force, lui semblait-il, de secouer la masse des rochers qui pesait sur lui et de tranchir l'espace pour venir se dresser devant Maximilien et lui demander ses comptes!

Dans ces rêveries, dans ces menaces, dans ces projets, le temps se passait et aucun changement ne se produisait dans la situation d'Anselme. Aucun incident ne venait rompre la monotonie de cette atroce captivité. C'était à se laisser mourir, et Anselme y pensa plus d'une fois. Mais il avait une tâche à remplir, et il ne pouvait pas faillir à cette tâche. Il se cramponnait au contraire à la vie, à sa vie misérable pour sortir un jour de son enfer et veiller au bonheur de Claire ou punir ceux qui auraient compromis ce bonheur!

Dans la situation d'Anselme, dont l'esprit était tendu à toutes les surprises, l'oreille à tous les bruits autres que ceux qu'elle percevrait constamment dans cette situation, le moindre mouvement inaccoutumé devait produire un étonnement, une joie. C'est donc avec une profonde stupeur qu'il entendit un jour, ou une nuit, il n'aurait su le dire, comme une succession de coups réguliers frappés dans le rocher auquel il était adossé. On eût dit que ce roc était sapé à sa base par un travail continu. Cela ressemblait soit à des coups de marteau lointains, soit au battement du flot contre les parois de la caverne.

Anselme écouta avec plus d'attention. C'était la première fois que ce bruit frappait ses oreilles, et il était encore si léger, si indistinct qu'il fallait l'ouïe exercée du prisonnier pour le saisir, au milieu des bruits qui emplissait constamment l'endroit où il était enfermé. Mais ce bruit ne ressemblait à aucun de ceux qu'il avait coutume d'entendre et pour cela même l'avait frappé. D'où venait-il? Qui le produisait? Là-dessus l'esprit d'Anselme était indécis.

Au premier abord, nous l'avons dit, il avait pensé à quelque instrument minant le roc, manié par une main humaine. — Mais était-ce possible? Etait-ce vraisemblable? qui se serait avisé de travailler là-dedans? Un prisonnier cherchant à percer le roc pour s'évader? Quel prisonnier n'aurait pas été découragé comme il avait été lui-même par le sentiment seul de l'infranchissable enceinte qui l'enserrait? Est-ce que ces pierres, dont le poids l'étouffait, ces pierres qui arrêtaient la mer et qui tremblaient à peine quand la tempête s'y venait briser en hurlant, est-ce que ces pierres pouvaient être entamées par une main humaine?— Anselme n'y avait songé. C'était plutôt le flot qui s'était frayé un passage et qui venait battre le roc plus près d'Anselme.

Le bruit ne s'arrêtait pas.

—Il continuait tenace à intervalles également espacés.

On eût dit même qu'il se rapprochait, car Anselme pu maintenant compter les coups se détachant dans le vacarme, comme on compte un battement d'horloge.

Ce bruit l'intriguait, l'intéressait.

Il passait le temps à l'écouter, et cela tua pour un instant l'ennui de la captivité.

Puis tout à coup le bruit s'arrêta, et il sembla à Anselme que quelque chose lui manquait.

C'était comme si son cœur avait soudain cessé de battre. — La prison pesa sur lui plus lourdement. Avec le bruit il lui sembla qu'il était avec quelqu'un. Le bruit fini, il se trouva plus seul, plus abandonné. Ses conjectures recommencerent. Si c'était la mer qui eût produit ce bruit, le bruit n'aurait pas cessé, car la vague ne s'arrête pas. C'était donc quelqu'un. Anselme en eut l'espoir, et pour la première fois depuis qu'il était dans cet isolement épouvantable une joie éclaira son âme.

Désormais il eut une occupation.

Il guetta le bruit.

Si le bruit reprenait, c'est que le bruit venait de quelque être humain, quelque malheureux enfermé comme lui qui cherchait une issue.

S'ils allaient se rencontrer. Si Anselme n'osa pas s'arrêter à cette pensée, à cette espérance. C'était trop fou.

Le bruit recommença.

Cette fois Anselme l'entendit pendant des heures et des heures, et il lui semblait, n'était-ce pas un rêve de son imagination? il lui semblait que le bruit se rapprochait de lui, que les coups lui arrivaient plus distincts et que le roc près de lui frémissait et trépidait à chaque choc.

Hélas! il n'en était rien. Pure hallucination, car les coups reprirent, s'arrêtèrent, reprirent de nouveau, pour s'arrêter et reprendre encore sans que celui qui frappait ainsi eût pu faire beaucoup de progrès.

Anselme était toujours ainsi seul, aussi loin de tout mouvement humain. Il commençait à s'habituer à ce bruit comme il s'était habitué aux autres bruits qui l'enveloppaient. Il fit partie pour lui des bruits ordinaires de la caverne et il ne s'en inquiéta plus.

Le bruit avait cessé de l'intéresser.

Le travail, si travail il y avait, continua à se faire en dehors de lui, en dehors de son attention.

Pourtant un jour, son inertie se réveilla.

Le bruit parut tout à coup si près de lui qu'on eût dit qu'il n'y avait plus qu'une mince cloison qui le séparait du piocheur obstiné.

Il courut à la paroi, y colla son oreille, et à chaque coup frappé il perçut distinctement dans le roc un léger frémissement.

Plus de doute, —Un prisonnier cherchait à s'évader, —un prisonnier qui allait tomber chez lui sans doute croyant être dehors.

Tout son intérêt s'éveilla de nouveau. Il saisit un des sabots de bois qu'il avait aux pieds, et avec ce sabot il frappa sur le rocher trois coups régulièrement espacés.

Le bruit cessa aussitôt,—puis un instant après trois coups pareils aux siens, à pareils intervalles, se fit entendre.

Anselme y répondit.

Puis, comme si l'homme avait retrouvé dans cette communication une nouvelle ardeur, le bruit reprit de plus belle et les coups se succédèrent avec une sorte d'acharnement.

Anselme, de son côté, se mit à la besogne. Ayant détaché du roc une pierre aiguë, il se mit à creuser la pierre du côté où le bruit venait. A sa grande joie, la pierre un peu au dessus du sol était molle, presque friable, et au bout de quelques heures, il eut la satisfaction de voir qu'il avait fait dans le rocher un trou capable de le contenir presque entièrement. Pour cacher ce trou au gardien quand celui-ci lui ferait passer sa nourriture, il le boucherait avec les débris, puis le gardien parti, il reprenait son travail. Il y mettait une ardeur inouïe. La sueur ruisselait sur son front, et ses mains écorchées par la pierre dégouttaient de sang.

II

Anselme ne sut pas, car la notion du temps n'existait plus pour lui, combien d'heures et de jours il travailla ainsi, mais il eut enfin la satisfaction de voir la réussite approcher. — L'homme qui sapait le roc de l'autre côté semblait si près de lui maintenant qu'il aurait pu peut-être lui causer. Ce fut l'inconnu qui le premier lui adressa la parole. Il demanda:

—Qui est-ce qui frappe?

—Un condamné.

—Son nom?

—Anselme.

—A combien?

—A vingt ans.

—Pour quelle cause?

Anselme hésita, puis il répondit:

—Un faux.

—Pourquoi êtes-vous aux fers?

—Tentative d'évasion.

—Moi aussi, dit l'inconnu, qui ajouta: Je suis Judas Marfori.

Un frisson parcourut le corps d'Anselme. Judas Marfori! — C'était Judas Marfori qui était là près de lui. Il connaissait l'homme de réputation; qui ne le connaissait au bagne? Judas Marfori, savant chimiste, sorcier, passait dans la colonie pour être doué d'un pouvoir surnaturel. Il lisait dans les astres, prédisait l'avenir, faisait l'horoscope de tous ceux auxquels il s'intéressait. On disait aussi qu'il tenait tout le bagne dans sa main. Il était le confident, l'ami, le caissier des forçats. Les surveillants le redoutaient et il était presque toujours aux fers, car, dès qu'il était libre, il prêchait la révolte aux condamnés et deux prédictions qu'il avait faites sur l'empereur et le prince impérial, prédictions que nous avons déjà rapportées et qui couraient le pénitencier, l'avait rendu suspect au directeur et à toute l'administration. On le redoutait comme la peste.

Judas Marfori! c'était lui qui était là, à deux pas d'Anselme. Il avait dû amollir la pierre à l'aide de quelque sortilège ou de quelque procédé chimique. Peut-être avait-il commandé au rocher de s'ouvrir, et le rocher s'était ouvert. Anselme ne pensait plus aux coups entendus, au travail obstiné par lequel l'homme était venu à se frayer un passage. Il ne voyait plus que le résultat. Judas Marfori était là! Dans quelques heures, dans quelques minutes peut-être, il ne serait plus seul dans ses ténèbres. Judas Marfori serait près de lui.

Judas Marfori pourrait peut-être lui donner des nouvelles de Claire. Judas Marfori ne lisait-il pas à distance dans la destinée des hommes? Tout le monde l'avait affirmé à Anselme. Tous ceux qui lui avaient parlé du condamné en avaient parlé comme un homme extraordinaire qui ne redoutait rien, à qui rien ne lui semblait impossible. Anselme n'en avait-il pas la preuve sous les yeux? Ne voyait-il pas l'homme arriver à lui à travers le rocher, il ne savait de quelle distance, quand il n'avait pu, lui, la pierre s'était trouvée plus dure après les premiers pieds, que creuser une tranchée de deux ou trois mètres au plus. Et Judas Marfori venait de loin. Anselme se rappelait la distance indiquée par les premiers coups frappés, dont il percevait à peine le bruit. Comment l'homme avait-il eu le courage, la persévérance!

Anselme s'en étonnait et s'en émerveillait, quand tout à coup un dernier craquement se fit entendre. Un fragment enorme de rocher roula jusqu'au milieu de son cachot et deux mains tâtonnantes, glacées, humides comme le roc lui-même, le saisirent au cou, se cramponnèrent à ses vêtements.

Les deux hommes s'étaient réunis.

Judas Marfori semblait si faible, si épuisé, si ému, que pas un mot ne sortait de sa gorge.

Son corps tremblait comme s'il avait eu la fièvre. Ses dents s'entrechoquaient avec un bruit de castagnettes.

Il paraissait très maigre, très long.

Anselme ne pouvait pas voir son visage.

Il dit:

—Vous êtes Judas Marfori?

Un pression de la main seule lui répondit.

—Vous êtes souffrant? demanda Anselme.

Et il sentit de nouveau que l'homme faisait un geste affirmatif.

Anselme le saisit dans ses bras. Un poids invraisemblable; on eût dit qu'il portait une plume, tant l'homme était léger malgré sa haute taille. Il alla l'étendre sur l'espèce de grabat qui lui servait de couche, puis il approcha sa cruche d'eau de ses lèvres

L'homme détourna la tête.

Il attira vers sa bouche l'oreille d'Anselme, puis d'une voix faible comme un souffle, à peine distincte, il dit:

—Mets la main dans ma poitrine. Moi je n'ai plus la force.

—Bien.

Et Anselme fit ce qu'on lui demandait.

—Tu y trouveras une petite fiole.

—Je l'ai, dit l'ancien caissier Debouche-la.

Anselme obéit, et quand la fiole fut débouchée, un parfum se répandit dans la prison, un parfum vivifiant, qu'Anselme trouva céleste et qui lui fit passer un frisson jusque dans tous les membres.

A l'odeur, Judas Marfori sembla aussi se ranimés un peu, car c'est d'une voix plus compréhensible qu'il dit:

—Ouvre ma bouche, desserre mes dents et verse-moi une goutte de la liqueur sur ma langue, une seule goutte.

Anselme fit ce qu'on lui demandait.

—Maintenant, dit l'homme, bouche la fiole, car ce parfum qui donne la vie donne aussi la mort quand on l'absorbe à trop haute dose.

Puis, comme s'il avait été instantanément ressuscité, revivifié, Judas Marfori fit un mouvement et se leva à demi sur le grabat.

—Ca va mieux, dit-il. — J'ai tant travaillé.

—Vous êtes fatigué?

—Epuisé, puis je me fais vieux.

—Vieux, vous?

—Soixante-dix ans.

—Soixante-dix ans?

—Soixante-dix ans, dont quarante passés au bagne et vingt aux fers.

—Et pourquoi avez-vous été condamné?

—Pour rien.

—Pour rien?

—J'avais découvert un secret, un secret pour faire des billets de banque inimitables. J'avais trente ans. J'étais plein d'illusions et de rêves. Je me voyais riche, mon secret valait de l'or.

—En effet.

—Je me rendis à la banque. Je parlai de mon secret au gouverneur. Il se mit à rire.

—Mais tous nos billets sont inimitables.

Je ne répondis pas. Je partis. Un mois après je revenais à la banque. J'avais dans mon portefeuille un billet de mille francs, un de cinq cent francs et un de cent francs. Je me présente à un des guichets et je les échangeai contre de l'or, puis l'échange fait, je demandai à parler au gouverneur. Il ne se souvenait plus de moi ni de ma visite. Il me reçut pourtant.

"—Vous m'avez défiéz, monsieur le gouverneur," dis-je en riant.

Il eut un sursaut et prit ses grands airs.

"—Défié? dit il en me toisant dédaigneusement, et à quel propos?

"—J'étais venu il y a un mois vous parler d'une découverte que j'ai faite et qui rendrait impossible l'imitation des billets faits par mon procédé.

"—Ah? c'est vous?

"—C'est moi.

"—Eh! bien?

"—Eh! bien, vous m'avez répondu que vos billets étaient inimitables.

"—C'est vrai, monsieur, fit-il d'un ton plein d'assurance.

"—Eh! bien, je viens d'échanger contre cet or, et je tirai trois rouleaux d'or de ma poche, je viens d'echanger contre cet or trois billets que j'ai fabriqués moi-même et que votre caissier m'a pris sans aucune observation.

Ah! mon ami, si vous aviez vu, ces paroles prononcés, la tête de l'homme, non, je la verrai toujours. Il était fou de fureur. Il bondissait.

"Ah! misérable! Ah! faussaire!

Toutes les sonnettes du bureau jouaient à la fois. On accourut de tout côtés, des employés, des garçons. Les billets furent apportés, examinés. On s'empara de moi, on m'entraîna et un quart d'heure après j'etais coffré.

—Coffré? s'écria Anselme.

—Coffré, au secret. Impossible de me défendre. Et depuis je roule de prison en prison, dei bagne en bagne. Voilà ce que m'a rapporté mon invention qui devait me donner la gloire et la fortune.

—Mais c'est infâme! s'écria Anselme.

—Infâme, il est vrai fit le vieillard avec une ironie pleine d'amertume. Il est vrai qu'on m'a épargné le boulet, les travaux pénibles, mais je suis là, loin de la France, privé de liberté, plongé à chaque incartade, à chaque tentative que je fais pour m'évader, dans un des cachots de l'île Royale dont tu as pu apprécier le confortable et la gaieté.

—C'est horrible!

—Je n'ai pour me distraire que mon travail.

—Vous travaillez? Sans lumière?

—Un gardien que j'ai sauvé de la mort me procure une lampe.

—Vous avez une lampe?

—Une veilleuse, plutôt, mais elle me suffit.

—Et combien y a-t-il de temps que vous êtes là?

—Dans ce cachot?

—Oui.

—Il y a des années.

—Depuis votre tentative?

—Depuis la tentative dont je suis revenu seul.

Anselme avait entendu parler de cette tentative d'évasion dont tout le bagne avait frémi. Ils étaient partis cinq, une nuit, comme Anselme et ses camarades. On les avait retrouvés vingt jours après perdus sur les rochers de l'île du Diable.

Judas Marfori seul vivait encore. Les autres étaient morts de faim. On avait retrouvé leurs corps sur les récifs, déchiquetés par les oiseaux de mer et les crabes. Quant à Judas, ce n'était qu'un squelette, une ombre humaine. On racontait que lorsqu'on l'avait déshabillé on avait vu le jour à travers son corps. Dès qu'il avait été rétabli on l'avait mis aux fers et il y était depuis ce temps-là.

—Comment n'êtes-vous pas mort? murmura l'ancien caissier de la maison Châteauroux.

—Je ne suis pas mort parce qu'une idée me soutient.

—Une idée?

—L'idée de la vengeance.

—Vous voulez vous venger?

—Oui, et terriblement, fit le captif d'une voix sourde.

—De qui?

—De tous.

—De tous?

—De la société tout entière, de la force, du pouvoir, des lois, de tout ce qui m'a plongé dans l'abîme. Oh! la vengeance! Vous ne savez pas ce que c'est. Il n'y a pas de plaisir pareil. La vie est une chose inutile et vaine quand elle n'a pas un but. La mienne en a un. C'est pour cela que je ne suis pas mort encore, c'est pour cela que j'ai échappé à tous ces périls, que je suis resté debout au milieu des misères du bagne, quand tant d'autres sont tombés autour de moi, et tant que je ne serai pas vengé je le sens, je ne mourrai pas!

L'homme s'était levé.

Son corps entier frémissait, et ses yeux étaient devenus si flamboyants qu'ils éclairaient l'obscurité autour d'eux.

Il poursuivit:

—Si tu savais ce que j'ai fait déjà! — J'ai soumis le bagne. Tous ces hommes que tu as vus là bas à Cayenne, que tu as vus l'œil plein de révolte, farouches, le front taché de sang, les voleurs, les faussaires, tous me sont soumis. Tous sur un signe de moi se lèveraient, risqueraient leur vie, affronteraient les fers et la guillotine. On le sait bien ici! C'est pour cela qu'on me tient dans le cachot. Mais que je sorte et je sortirai! La colonie tout entière tremblera. Il n'y aura pas assez de soldats pour les défendre. Mes bonnets verts s'en emparéront. J'en serai nommé roi, et la métropole devra compter avec moi! Nous nous regarderons tous les deux face à face!

C'était un rêve fou! Mais l'homme parlait avec une si grande assurance, avec une si profonde conviction, qu'Anselme se sentait ébranlé, était presque près de le croire

Judas lui mit la main sur l'épaule et dit:

—Es-tu avec moi?

—Pourquoi faire?

—Pour s'évader si je le puis.

—Je ne songe qu'à cela.

—Tu as un intérêt à sortir? un intérêt puissant?

—J'ai une fille que je veux revoir, sur le sort de qui je suis inquiet

—Bon, son sort je te le dirai.

—Vous?

—Moi.

—Et comment?

—Nous en parlerons tout à l'heure, mais je ne pourrai te la faire voir que si tu es disposé à m'aider, à tout risquer pour sortir.

—Je suis disposé à tout pour voir ma fille. Je l'ai prouvé.

—Bien, tu la reverras, comme moi je me vengerai. En attendant donne-moi son nom.

—Son nom?

—Son nom et ses prenoms, la date de sa naissance, et dans quelques heures tu sauras quelle est sa destinée.

—Vous ne vous trompez pas? Vous ne me tromperez pas moi-même?

—Je n'ai jamais trompé personne et les chiffres ne m'ont jamais trompé! J'ai prédit, il y a dix ans, la fin de l'Empire, la fin de Napoléon III et celle de son fils, et tu verras un jour si ma prédiction se réalise!

—Ma fille, dit Anselme, à qui l'air de conviction de son interlocuteur en imposait, ma fille se nomme Claire-Adélaïde Monnier.

—Par deux N?

—Par deux N, elle est née le 12 mai 1847.

—Cela me suffit. Quand je reviendrai tu seras fixé.

—Vous allez me quitter? dit Anselme, que l'idée de se retrouver seul affolait, maintenant qu'il avait trouvé un compagnon

—Il le faut bien.

—Pourquoi?

—Le gardien va venir.

—C'est juste.

—Il s'étonnerait de ne trouver personne chez moi et de trouver ici deux prisonniers au lieu d'un. Si nous voulons travailler ensemble à notre délivrance il ne faut pas qu'on se doute que nous avons trouvé le moyen de communiquer.

—Et comment, dit l'ancien caissier, pourrons-nous sortir d'ici?

—Par le moyen que j'ai employé pour venir à vous. Près de cinq mètres de roc nous séparent.

—Cinq mètres?

—Tout autant. Je les ai franchis pour te rencontrer. Nous en franchirons bien le double pour être libres.

—Il y a longtemps que vous travaillez?

—Six mois peut-être.

—Six mois?

—Il m'a fallu d'abord fabriquer mes outils.

—Vos outils?

—J'ai de véritables outils. Je suis très bien monté. Je te montrerai cela quand tu viendras me voir, mais il y a longtemps que le gardien... je me sauve: quand il sera passé, nous serons plus tranquilles.

Et l'homme commença à s'engager dans le trou qu'il avait creusé. Il allait à reculons, rampant, et il semblait doué d'une agilité surprenante.

Anselme, qui l'avait vu si faible, en fut étonné.

—Ca va tout à fait bien maintenant?

—Tout à fait; à tout à l'heure!

Et Judas Marfori disparut.

Dès qu'Anselme jugea qu'il devait être rentré dans son cachot, il s'empressa de fermer le trou et de reprendre sur son grabat sa position accoutumée.

Il était temps.

Quelques minutes à peine après qu'il eut fini le guichet s'ouvrait.

Anselme entendit le surveillant poser sur la pierre la cruche pleine d'eau et le pain, puis l'ouverture se referma.

L'homme n'avait rien remarqué d'extraordinaire.

III

Bien qu'il n'eût qu'une foi médiocre dans les prédictions que pouvait faire Judas Marfori, Anselme attendit avec une impatience que l'on devine le retour du vieillard. Il serait question de sa fille. Cela suffisait pour l'intéresser. Mais les heures se passaient et le forçat ne reparaissait pas. Anselme commençait à craindre qu'il n'eût été pris d'une nouvelle syncope. Il se décida donc à déplayer et il s'y engagea en rampant comme son compagnon, mais la tête en avant.

Il était plus gros que Judas Marfori et son corps remplissait tout l'orifice. Bientôt il se sentit oppressé, mal à l'aise. Il avait de la peine à respirer et songeait à revenir en arrière. Mais il eut honte de sa faiblesse, de son manque de courage. Judas Marfori était resté des heures entières ainsi, couché, dans cette atmosphère lourde, travaillant avec acharnement. Anselme comprenait maintenant qu'il se fût trouvé mal en pénétrant dans son cachot, et il se demandait même comment il avait pu résister. Il rampait toujours. Ses mains se déchiraient aux pointes des rochers, et au fur à mesure qu'il avançait l'air se raréfiait. Il eut peur d'étouffer là-dedans, et une angoisse le saisit, une angoisse si violente qu'elle le fit crier, mais il ne recula pas. Il voulait revoir Judas Marfori, savoir ce qu'il allait lui dire. Le vieillard avait entendu son cri. Il vint à l'orifice du trou et lui cria:

—C'est toi?

—C'est moi.

—Viens!

En même temps dans l'obscurité lourde, presque opaque, une lueur brilla faible comme une étoile, une de ces étoiles qui piquent la profondeur du firmament de points lumineux à peine visibles à l'œil de l'homme.

N'importe! c'etait une lumière, la première qu'Anselme voyait depuis des mois et des mois. Il la salua comme une aurore, et son âme se remplit d'une joie infinie. D'ailleurs, il respirait mieux maintenant. Il reprit courage, et, en quelques efforts, il déboucha dans le cachot de Judas Marfori.

Le cachot était éclairé par la lumière tremblotante d'une veilleuse posée sur un entablement de pierre, et cette lumière tombait en plein sur le visage émacié, terreux du prisonnier, qui semblait déséché comme une momie. Judas Marfori était assis. Une longue barbe blanche, jaunie aux extrémités, tombait jusqu'à ses genoux, s'étalant sur sa poitrine qu'elle couvrait totalement. Le crâne était pointu, entièrement chauve et de cette couleur indéfinissable qu'ont les crânes qu'on déterre après plusieurs années de séjour sous terre. Il était d'un gris sale, horrible.

Dans l'embroussaillement de la barbe et des sourcils, les yeux brillaient tout petits, tout ronds avec une acquité toute particulière. En entendant venir Anselme, le vieillard se leva, et il apparut immense, d'une hauteur incommensurable, et si menu, si maigre qu'on eût dit qu'il allait se casser et tomber en morceaux au moindre mouvement. L'homme avait bien paru grand à Anselme, mais sa taille, dans cette lueur scintillante, paraissait doublée, et l'ancien caissier ne put réprimer une exclamation de surprise.

—Qu'avez vous? demanda Judas en souriant.

—Comme vous êtes grand! dit naïvement Anselme.

—J'avais six pieds autrefois, maintenant j'en ai douze.

—Douze?

—C'est une façon de parler. Je suis si maigre que je parais infini.

—En effet.

—Pourquoi ne m'as-tu pas attendu?

—J'avais hâte.

—D'avoir des nouvelles de ta fille?

—Oui.

—Tu crois donc en moi?

—Je ne sais pas. Votre voix m'a troublée là-bas et votre vue achève de me troubler ici.

—Qu'ai-je donc d'extraordinaire?

—Je ne sais pas. Vos yeux semblent percer mon crâne pour y lire mes pensées. Il n'est pas étonnant qu'ils lisent dans l'avenir.

Depuis qu'Anselme était rentré dans le cachot, depuis qu'il était dans la lumière de la lampe, Judas Marfori ne le quittait pas des yeux; il paraissait vouloir lire en lui, savoir ce qu'il pourrait, pour ses projets futurs, tirer de cet inconnu que le hasard venait de mettre sur son chemin d'une façon si étrange.

Judas Marfori était fataliste. Il se disait que la destinée ne l'avait pas conduit dans le cachot de cet homme plutôt que dans un autre, si cet homme ne devait pas lui être utile plus tard, remplir un rôle dans les événements qui allaient marquer nécessairement la fin de sa vie qui ne pouvait se terminer au bagne, il en avait l'assurance. Ce rôle serait-il favorable ou néfaste? Voilà ce que le vieillard semblait vouloir lire à l'avance sur la physionomie de son compagnon.

Il parut satisfait de son examen, car il releva la tête avec un sourire sur les lèvres si minces qu'elles se dessinaient à peine entre les poussées de barbe.

—J'achevais, dit-il, quand tu es rentré, l'horoscope de Claire-Adélaïde Monnier, ta fille.

Et il mit sous les yeux d'Anselme une pierre blanche et plate couverte de chiffres et d'hiéroglyphes tracés à charbon. On y distinguait entre autres les douze signes du Zodiaque, puis d'autres figures cabalistiques qui étaient une énigme pour Anselme.

—Tu ne comprends pas? fit-il; tu ne sais pas lire les horoscopes?

Anselme secoua négativement la tête.

—Je vais te traduire celui-ci en langue ordinaire. Mais quelque soit la vérité, tu ne me reprocheras pas de l'avoir dite?

Anselme sentit un frisson froid passer par tout son corps.

—Elle est donc terrible?

—Tu vas en juger.

Et sur la pierre Judas Marfori traça ces mots:

"En péril de mort. Perdue par ceux qui devaient la sauver."

Anselme eut un sursaut brusque.

Les lettres dansaient devant ses yeux.

—En péril de mort? bégaya-t-il. Ma fille est en péril de mort?

—Ce n'est pas moi qui le dis, fit Judas Marfori, ce sont les chiffres.

Et il refit, devant le père épouvanté, abîmé dans une douleur surhumaine, le calcul qu'il avait déjà fait et qui annonçait nettement, catégoriquement, le danger couru par Claire.

—En péril de mort, répéta Anselme, se tordant les bras de désespoir. Et je ne puis rien pour la sauver. Rien! Ah! mais je veux sortir, je veux sortir à tout prix

—Nous sortirons, dit Judas Marfori.

—Mais il sera trop tard.

—Peut-être?

Un espoir entra dans l'âme d'Anselme.

Peut-être. Judas Marfori avait dit peut-être, et il croyait à l'homme maintenant. Il y croyait comme on croit à Dieu.

Il eut un cri d'espérance et de joie.

—Il serait vrai?

L'homme répéta:

—Peut-être

Puis Anselme relut la suite de la prophétie:

"Perdue par ceux qui devaient la sauver." Perdue par Maximilien alors? C'était clair. Comment Judas Marfori aurait-il pu connaître ce détail s'il ne connaissait pas tout? Oh! oui, c'était vrai. Claire était en danger, et ce danger venait de Maximilien. Oh! le misérable!

Il leva le poing vers le ciel dans un geste de menace grandiose.

—Se venger! s'écria-t-il! se venger! Il n'y a ici-bas que la vengeance!

Judas Marfori fit un mouvement.

—Tu penses comme moi?

—Oui, oui.

—Et de qui?

—De l'homme qui a perdu ma fille!

—Qui a perdu ta fille?

Oui, c'est pour lui que je suis ici, pour lui que je subis le bagne, car je n'ai jamais commis de faux, moi! et pendant ce temps.

Le malheureux acheva la phrase d'un geste qui peignait à la fois son indignation, sa menace et son désespoir.

Judas Marfori ne comprenait pas.

Alors Anselme lui raconta son histoire, sa terrible histoire et il dit en terminant:

—Si c'est vrai, si cet homme a perdu ma fille, il n'y aura pas sur terre de châtiment assez terrible!

Entre les deux hommes la connaissance était faite maintenant. Ils avaient foi l'un dans l'autre. Ils continuèrent à se voir, à vivre ensemble, pour ainsi dire. Ils préparaient ensemble leur évasion; puis, peu à peu, Judas Marfori initiait son compagnon à ce qu'il attendait de lui, au terrible pouvoir qu'il possédait au pénitentier et qu'il voulait lui transmettre.

Judas Marfori ne s'était pas vanté en disant qu'il tenait le bagne dans sa main. Non seulement, en effet, les forçats lui obéissaient, mais il avait même certains surveillants qui lui étaient absolument dévoués. De plus il disposait de sommes considérables, mises à sa disposition par les condamnés actuellement au pénitentier ou léguées par d'autres condamnés morts à Cayenne et qui lui avaient indiqué les cachettes où ils avaient déposé, avant d'être pris, l'argent volé par eux, afin que cet argent ne fût pas perdu. Il portait sur lui écrite, dans un langage dont lui seul avait la clef, la description de ces cachettes et les moyens de les retrouver. Il y en avait qui contenaient des sommes considérables. Cet argent était destiné, dans la pensée des donnateurs, à secourir les forçats malheureux, à les aider dans leurs tentatives d'évasion, dans les grands coups à faire, etc., etc. Mais Judas Marfori, dont on connaissait les sentiments de haine contre la société tout entière et dans lequel on avait la plus grande confiance, avait cet argent à sa complète disposition, et il exerçait, grâce à cet avantage, une véritable royauté.

Plus tard, Judas Marfori indiquerait à Anselme ses cachettes, si Anselme se montrait digne de cette confiance. Il se sentait vieillir, et il cherchait un successeur. Anselme serait ce successeur.

—Cela t'aideras à te venger, dit-il à l'ancien caissier.

—Oui! oui, répondit celui-ci, un éclair aux yeux, et je me vengerai terriblement si tout est vrai.

Sur ces entrefaites, Judas Marfori fut prévenu par son gardien qu'un des forçats qui allait être libéré et qui retournait en France se mettait à sa disposition s'il avait quelque mission à lui confier.

—Pas pour moi, dit Judas, mais envoyez-le-moi tout de même!

Le lendemain, le gardien introduisit dans le cachot le condamné qui n'était autre que le nommé Galuchon que nous avons vu chez Maximilien Châteauroux.

Judas Marfori alla chercher Anselme.

—Voilà un moyen, lui dit-il, de savoir si ce que je vous ai prédit est vrai ou faux.

—Comment cela?

—Cet homme rentre en France.

Alors Anselme s'avança.

—Ah! oui, lui dit-il, vous allez me rendre un service, un grand service.

Galuchon examina le prisonnier, qu'il n'avait remarqué que superficiellement.

—Mais, lui dit il, n'êtes-vous pas Anselme?

—Si, fit l'ancien caissier.

—Vous ne me remettez pas?

—Si, il me semble.

—Galuchon.

—Galuchon?

—Oui; vous m'avez oublié, vous; vous avez oublié les services que vous m'avez rendus.

—Les services?

—Eh! oui, un jour que je n'avais pas le rond pour faire boulotter les gosses que j'avais laissés au pays, vous m'avez donné toutes vos économies, et vous avez continué à me les donner, tant que vous avezeu un sou.

—Ah! c'est à vous? dit Anselme qui avait parfaitement oublié l'homme.

—C'est à moi. Vous ne vous en souvenez pas? Je m'en souviens, moi! Si on est quelquefois plus vif qu'il ne faut, on a tout de même du cœur. Et cette punition que vous m'avez fait lever, —cinquante coups de garcette,— pour m'être battu avec un "camaro", je m'en souviens aussi de ça.

—Eh bien! dit Anselme, si vous vous en souvenez, tant mieux, car vous allez pouvoir me rendre un service à votre tour.

—Dix, vingt, tout ce que je possède est à votre disposition.

—Oh! cela ne vous coûtera pas beaucoup cher. Vous allez à Paris?

—Tout de go.

—Eh bien! quand vous serez à Paris, allez jusqu'à Chartres.

—C'est facile.

—Aux environs de Chartres, il y a un château la Gerbaudière.

—Bien?

—Vous vous y rendrez.

—Parfait.

—Vous demanderez M. Maximilien Châteauroux. Vous vous rappellerez le nom?

—Je vas l'écrire.

—Bon.

—Voici, dit Judas Marfori, de quoi écrire.

Il donna à l'homme un morceau de charbon et un éclat de pierre.

Le forçat prit en note le nom de la Gerbaudière et de Maximilien Châteauroux.

Si M. Châteauroux ne voulait pas vous recevoir, poursuivit Anselme, vous insisterez.

—Soyez tranquille.

—Il faut que vous le voyez.

—Je la verrai.

—Bien.

—Et que devrais-je lui dire?

—Vous lui demanderez à voir ma fille.

—Votre fille?

Oui, j'ai une fille. Elle se nomme Claire Monnier. Encore un nom à retenir.

—Je l'écrirai.

—Vous exigerez que M. Châteauroux vous la montre. Vous causerex avec elle et vous m'écrirez, ou plutôt vous écrirez à Judas Marfori, car moi je ne recevrais pas la lettre, vous écrirez ce qu'elle vous aura dit, comment elle se trouve, si elle est heureuse, etc., etc.

—Je vois ça d'ici. Eh bien! soyez tranquille, la commission sera faite. Ce n'est pas à un "zig" comme vous que l'on manque de parole.

Il se tourna vers Judas Marfori.

—Car Anselme était un "zig" à Cayenne, lui dit il. Pas de méchanceté pour un sou, rendant service à tous. Ah! quand on a su que son évasion avait échoué, ça a été un crève cœur pour tout le monde, là-bas. On aurait tant voulu le voir réussir. Il y en a qu'on jalouse quand ils parviennent à se tirer des pies, ce n'est pas lui.

—Vous ferez ma commission, dit Anselme.

—Vous pouvez y compter, en arrivant, ce sera ma première besogne.

—Je vous en serai bien reconnaissant.

—Je vous dois bien ça.

—Vous allez la voir! murmura l'ancien caissier comme en extase.

—Je vais la voir. Je lui parlerai de vous.

—Non, non, jamais. Elle ne sait pas.

—Elle ne sait pas que son père est ici?

—Non, non.

—Ah! bigre, vous faites bien de me prévenir. J'allais faire une boulette, moi!

—Vous ne lui parlerez de rien. Vous la verrez.

—Bien, bien.

Galuchon partit.

Anselme attendit sa lettre avec une impatience, une anxiété que l'on devine, et quand il seut par lui que sa fille avait disparu, que Maximilien ne pouvait même pas donner de ses nouvelles, il entra dans un accès de fureur et de rage dont il faillit mourir.

Il allait et venait dans la cellule de Marfori qui lui avait remis la lettre, tout frémissant, l'œil sanglant, répétant, sans pouvoir dire autre chose, dix fois les mêmes mots.

—Le misérable! le misérable! Il a abandonné ma fille! Il n'avait qu'à veiller sur elle, il ne l'a pas fait!

—Il faut te venger, dit Judas.

—Oui, oui, je me vengerai. Je me vengerai cruellement.

Le malheureux ne savait pas tout encore. Il ne savait pas que Maximilien, loin de veiller sur Claire, l'avait séduite. Il ne savait pas! Oh! quand il saurait!

—Il faut se venger de lui et de tous, dit Marfori.

—Oui, la vengeance. Il n'y a plus que cela de bon, il n'y a plus que cela de vrai.

—Ah! ah! tu y viens!

—Tous les hommes sont des monstres. Ah! si je pouvais abattre la société d'un seul coup, murmura le malheureux père. Maximilien! lui! ma fille!

—Allons! allons! fit Marfori deviens digne de moi. C'est toi qui me succéderas. Tu seras riche, puissant. Tu auras sous la main toute une armée de bandits dévoués. Tu pourras rendre au centuple le mal qu'on t'a fait.

—Au centuple, oui, dit Anselme. Il sera puni dans sa fortune, dans ses enfants, dans tout ce qu'il a de plus cher.

(A CONTINUER.)

COLLINGWOOD Ont

—Un Canadien-français du nom de Côté, a été amené ici hier de French River sur le remorqueur "Severn." Son corps n'était plus qu'un paquet de chairs sanglantes. Il avait été frappé par une cartouche de dynamite alors qu'il travaillait aux fondations d'un édifice, après avoir allumé la mèche il s'était éloigné pour n'être point atteint par l'explosion. Mais, voyant que la cartouche retardait à partir, il crut la mèche éteinte et il voulut aller l'allumer de nouveau. Il était rendu à deux pieds de l'endroit où avait été mis la dynamite quand une formidable explosion se produisit, et le malheureux Côté fut lancé à une vingtaine de pieds dans les airs.

Quand on le ramassa il était sans connaissance. Bien qu'il soit horriblement mutilé, on a encore espoir de le sauver.

JOLIETTE

MORT D'UN VIEUX CITOYEN

—Joliette vient de perdre un de ses plus anciens citoyens dans la personne de M. J. B. Dufresne, agent des Terres et Bois de la Couronne depuis un très grand nombre d'années. C'était un homme intègre qui avait su se faire respecter et estimer par tous les colons et par tous ceux qui ont eu avec lui quelques relations.

F. A. Chase City Library

Abonnez-vous à
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. IX. Soyons Unis. LOWELL, MASS., VENDREDI 20 SEPTEMBRE 1895. Soyons Distingues. No 60

N. E. MIVILLE.
Pharmacien ✱ Diplome,
44 RUE HAMPSHIRE,
Lawrence, Mass.

L'Endroit Par Excellence
POUR VOUS PROCURER LES
Sodas les plus delicieux de toutes sortes,
Toniques les plus recherches,
Parfums,
Essences,
Savons de Toilette,
Poudres de toutes especes.
Objets de Fantaisie,
Liniment Salsepareille de Miville, &c., &c.
Aux prix les plus modérés.
Prescriptions Remplies avec Soin.
Encouragez un brave compatriote.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'ETE.
DIVISION OUEST.
Commencant le 23 Juin 1895.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 15, 4 10, 5 10, 6 20, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 7 25, 8 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50 p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 50, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10 p m.

Pour Newburyport et Amesbury 12 05, 2 30, 4 10, 6 20 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30 a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Waterville 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Lewiston, 8 30, a m, 12 05, 4 10, 5 10, p m

Pour Bangor, Belfast, Skowhegan et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B. Halifax, N S et tous les points à l'est à de Bangor, 6 50, a m; et 5 10 p m. Montreal et Québec— 6 00, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Easport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machias port (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Juin 1895 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — $5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27 7 47, *7 48, *8 17 9 03, *9 50, 11 03, 11 45 a m; 12 17 1 47, ¶3 03, 4 07, 4 10, 4 33, *5 17 *6 24, *7 47, 8 46 p m; — Dimanches, *7 10, *7 27, 8 45, *9 16, a m; § 25, 6 03 p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11 a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45 a m; §4 25, 6 03, p m.

*Express. § seulement Northern Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 30 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Middlesex et Depot.

Pour Ayer junction et autres stations—7 15 a m; 12 03, 5 00 et 5 47, p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—7 14 a m; 1 00, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 7 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Antrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord — 7 40, 9 14, 9 45, 10 13 a m, 12 11, 1 00, 1 44, 1 59, 3 43, 5 10, 6 20, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction 9 14, 7 45, p m; 12 11, 1 44, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 7 40, 9 14 a m, 1 44 p m. Samedi seulement, 3 43 p m.

Pour St Jean, Quebec et Montreal via Wells River—9 45 a m; 1 59 ¶8 13 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air Line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River junction—1 44 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. de Passagers et Billets.

S. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R

Les Taux les plus bas pour se rendre dans le

Sud et l'Ouest.

Trains rapides tous les jours avec élégant char-parlour et chars-dortoirs pour

CHICAGO.

La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à

La Cote du Pacifique,

Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux bureaux de billets.

FLAMERS S Agent général des passagers.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

J. E. BENOIT,
206 RUE LOWELL, LOWELL
es Nouveaux Prix:

Charbon Franklin	$7.00.
Charbon Stove,	$5 00
Charbon Nut,	$5 0
Charbon Egg,	$5 00.
Charbon Broken,	$4 75
Charbon Cumberland	$5 50.
Pin rouge ou blanc,	$5.00.
Bois franc,	$7 00.

Bouleau, charbon de bois de toutes sortes.
☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

F. S. HAMLIN,
Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.
—EST—
Agent d'Assurance contre le Feu
Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass
Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

Durant & Rogers,
ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.
SI chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.
SI vous désirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 5 rubis, Nickel et Régulateur patenté.
SI vous préférez acheter une Montre a bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.
☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.
Commis canadiens:—J. A. Legault et C. A. Goozae.
DURANT & ROGERS,
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHANT DU CREPUSCULE.

I

Hier, la nuit d'été qui nous prêtait ses voiles
Etait digne de toi tant elle avait d'étoiles,
Tant son calme etait frais, tant son souffle était doux!
Tant elle éteignait bien ses rumeurs apaisées,
Tant elle répandait d'amoureuses rosées,
Sur les fleurs et sur nous!

II

Moi, j'étais devant toi, plein de joie et de flamme!
Car tu me regardai avec toute ton âme.
J'admirais la beauté dont ton front se revêt;
Et sans même qu'un mot revélât ta pensée,
La tendre rêverie, en ton âme commencée,
Dans mon cœur s'achevait.

III

Et je bénissais Dieu dont la grâce infinie
Sur la nuit et sur toi jeta tant d'harmonie;
Qui pour me rendre calme et pour me rendre heureux
Vous fit, la nuit et toi, si belles et si pures,
Si pleines de rayons, de parfums et de murmures,
Si douces toutes deux!

IV

Oh! oui, bénissons Dieu dans notre foi profonde.
C'est lui qui fit ton âme et qui créa le monde!
Lui qui charma mon cœur, lui qui ravit mes yeux,
C'est lui que je retrouve au fond de tout mystère,
C'est lui qui fait briller ton regard sur la terre
Comme l'étoile aux cieux!

V

C'est Dieu qui mit l'amour au bout de toute chose,
L'amour en qui tout vit, l'amour sur qui tout pose.
C'est Dieu qui fait la nuit plus belle que le jour!
C'est Dieu qui sur ton corps, ma jeune souveraine,
A versé la beauté comme une coupe pleine
Et dans mon cœur l'amour!

VI

Laisse toi donc aimer! Oh! l'amour, c'est la vie.
C'est tout ce qu'on regrette et tout ce qu'on envie!
Quand on voit sa jeunesse au couchant décliner,
Sans lui rien n'est complet; sans lui rien ne rayonne
La beauté, c'est le front; l'amour, c'est la couronne!
Laissetoi couronner!

VII

Ce qui remplit une âme, hélas! tu peux m'en croire,
Ce n'est pas un peu d'or ni même un peu de gloire,
Poussière que l'orgueil rapporte des combats;
Ni l'ambition folle, occupée aux chimeres,
Qui ronge tristement les écorces amères
Des choses d'ici-bas.

VIII

Non, il lui faut, vois tu, l'hymen de deux pensées,
Les soupirs étouffés, les mains longtemps pressées,
Le baiser, parfum pur, enivrante liqueur!
Et tout ce qu'un regard dans un regard peut lire,
Et toutes les chansons de cette douce lyre
Qu'on appelle le cœur.

IX

Il n'est rien sous le ciel qui n'ait sa loi secrète,
Son lieu cher et choisi, son abri, sa retraite,
Ou mille instincts profonds nous fixent nuit et jour.
Le pécheur a la barque où l'espoir l'accompagne,
Les cygnes ont le lac; les aigles la montagne;
Les âmes ont l'amour.

VICTOR HUGO.

HELAS! C'EST VRAI....

C'est un fait reconnu que le peuple canadien n'a pas le goût de la lecture. Par exemple, faites une visite dans nos familles le dimanche ou le soir des jours ouvrables, et vous ne trouverez que fort peu de personnes occupées à lire. Une certaine fraction de notre population lit les journaux, il est vrai; mais cette lecture se borne la plupart du temps aux faits divers, et quand elle est terminée, ce qui ne prend que peu de temps, ils sont contents d'eux-mêmes. Parmi nous, un journal tout de rédaction, comme on en voit en France, serait certain de mourir avant d'avoir fait ses premières dents.

Puis il y a beaucoup trop de nos compatriotes qui poussent l'horreur de la lecture au point de ne recevoir aucun journal et ils vivent dans l'ignorance complète de ce qui se passe dans le monde. Si vous leur parlez d'une question toute d'actualité, ils vous regardent d'un air béat, la bouche ouverte, les yeux étonnés, comme si vous leur adressiez la parole en chinois.

Quel contraste avec les habitules des Américains, des Anglais, même des Irlandais!

Arthur Buies, notre chroniqueur national, a été frappé de la différence qui existe entre nous et les nationalités de langue anglaise touchant l'amour de la lecture. Voici ce qu'il dit à ce sujet dans une récente chronique parue dans "La Revue Nationale":

"J'habite, depuis bientôt deux mois, un endroit auquel je ne trouve rien à comparer dans notre pays, pourtant si beau et si grand, de quelque côté qu'on le regarde. Devant moi, le fleuve, large de dix lieues, m'ouvre des horizons infinis, et ma pensée, comme un aérostat bien gonflé, se promène librement dans les espaces où il m'arrive parfois d'atteindre des sphères inconnues. On dirait, n'est-ce pas, en présence d'un pareil spectacle de tous les instants, spectacle que les vents de nord est et les brouillards du golfe eux-mêmes n'arrivent pas à défigurer, que l'esprit doit s'agrandir, s'élargir et tendre à s'élever de plus en plus? La population qui m'entoure est remarquablement intelligente, raffinée même dans ses manières, dans toutes les formes extérieures. Les jeunes gens excellent dans la manière de dessiner un salut et de faire des gracieusetés. Toute la journée ils la passen dans un exercice continuel de gentillesses et de flirtage des plus élégant avec les jeunes filles de l'endroit qui ont des figures comme des pêches et des yeux comme des amandes du Brésil. Mais de quoi peuvent-ils donc parler, grands dieux! Dans tout cela je ne vois personne qui se donne la peine d'étudier, d'apprendre quelque chose, de cultiver son esprit au moins suffisamment pour faire une figure quelconque devant les etrangers.

"Remarquez bien que cela n'est pas plus ici qu'ailleurs. Les conversations entre canadiens, d'un bout à l'autre de la province, un peu plus un peu moins, suivant les endroits, se réduisent nécessairement aux banalités quotidiennes et aux commérages, puisqu'ils ne veulent rien apprendre. Ils ont une véritable antipathie, une haine pas du tout dissimulée pour toute étude sérieuse. Prenez-les n'importe où, vous les voyez toujours la pipe au bec, racontant des histoires. Entrez dans un train—"embarquez à bord des chars"—comme disent les faits-diverseurs, vous verrez les canadiens s'empiler dans le fumoir jusqu'au plafond, y passer tout le temps du voyage et raconter les commérages de leurs paroisses respectives, quand ils ne parlent pas des écoles séparées. Regardez les anglais ou les américains, les anglaises ou les américaines pendant ce temps-là. Ils ont tous un livre ou un journal à la main; ils apprennent sans cesse, ils s'aguerrissent tous les jours, non seulement pour la lutte, mais encore pour toutes les circonstances de la vie. Aussi prennent-ils énormément les devants sur nous et nous laissent-ils à l'arrière-plan, dans une condition d'infériorité trop méritée, hélas! et qu'il serait aussi absurde que dangereux de vouloir se dissimuler."

Voilà ce qu'écrivit Arthur Buies, et qui osera dire qu'il n'a pas parfaitement raison.

Le Vengeur.

Le numéro de septembre (No 21) de LA PONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE vient de faire son apparition avec une nouvelle couverture et une grand changement dans son intérieur. Le morceau de résistance du Magazine est un superbe roman complet "LE VENGEUR" par George Grison, 111 pages d'un intérêt passionne et d'une émotion toujours croissante. Le héros faussement accusé de parricide, parvient à s'échapper des mains de la justice; il revient au bout de 18 ans armé pour la lutte, son courage mâle, sa beauté, son audace commandent l'admiration. Par ses qualités rares il vainc ses ennemis et finalement retourne au château de ses pères, réhabilité et heureux dans sa famille retrouvée. Dans ce même numéro, la première partie de la LA FILLE DU RÉVOLUTIONNAIRE charmera le lecteur par sa vigueur du récit. Outre ces deux grandes attractions, le Magazine contient "Ce que j'aime," une charmante romance avec musique, "Oranger Blanc, poème de Jean Rameau; des recettes utiles pour la maison et le menage. Des articles intéressants remplissent le livre et en font un superbe numéro de 144 pages sans aucun doute le plus bel exemplaire de la publication jusqu'à ce jour. Les Editeurs demandent aussi des agents, écrivez pour conditions.

Ce magnifique numéro (Le Vengeur) sera expédié franco à toute personne qui en fera la demande accompagné de 10c. en argent ou en timbres poste canadiens ou américains: Adressez Leprohon & Leprohon, editeurs, 25 rue St Gabriel, Montéal, Can.

PRECES DEMERS.

Une Femme va s'Asseoir aux Cotes du Juge Wurtele Durant l'Audience

Montréal, 13 sept.—Le témoignage de Chs Deguise, de St Henri, a occupé toute la séance, hier après-midi, à la cour criminelle. Ce témoignage est assez semblable à celui qu'il a donné déjà à l'enquête préliminaire. Cependant, il diffère quant à l'emploi du temps du témoin à l'heure du dîner.

Au cours de la transquestion M. Desmarais a relu au témoin plusieurs paragraphes de sa première déposition. Ce qu'il a dit alors ne concorde plus avec ce qu'il raconte aujourd'hui. Les faits ne sont plus les mêmes et les heures ne correspondent plus.

Le témoin est âgé de soixante-douze ans. Il est le propriétaire de la maison qu'occupait Demers le 13 juin dernier. Ce jour-là, il s'est levé à quatre heures et demie pour aller à la messe de cinq heures à St. Henri Sa fille Mélodie, qui demeure avec lui, s'est levée en même temps que son père pour l'accompagner à l'église.

Ma fille, dit le témoin, a fait sa toilette dans sa chambre, c'est-à-dire dans la chambre du milieu. De là elle ne pouvait voir dans la cour. (On se rappelle que Mlle Deguise a juré avoir fait sa toilette dans la cuisine. C'est de là qu'elle aurait vu Demers dans son hangar). Quant à moi, c'est de la que j'ai vu Demers qui fendait du bois. J'ai dit à ma fille: "C'est curieux que M. Demers se soit levé d'aussi bonne heure aujourd'hui." Nous sommes alors partis, ma fille et moi, pour nous rendre à l'église. Il pouvait être cinq heures moins vingt minutes à ce moment-là. L'accusé, quand je l'ai vu dans son hangar, portait un pantalon et une chemise.

Au retour de l'église, vers six heures moins vingt, j'ai dit à ma fille de retourner seule à la maison, qu'il me fallait aller chez son frère, rue Atwater. Je ne suis revenu de là qu'à six heures et demie. Je n'ai rien trouvé d'étrange à ma résidence. Je ne crois pas qu'il ait été possible à une personne pendant mon absence et celle de ma fille de pénétrer chez Demers en passant par mon magasin.

Mlle Sauvé est venue chez moi. Elle m'a demandé pour passer par le magasin et monter par en arrière. Je le lui ai permis. Quand elle est revenue, elle m'a dit: "J'ai vu Mde Demers couchée avec un homme. Ceci m'a beaucoup surpris, car je savais que Mde Demers était une très honnête femme. Elle m'a dit aussi; "C'est peut-être M. Demers qui est revenu." Je lui ai répondu que Demers ne venait jamais chez lui le midi.

Dans la nuit qui a précédé le meurtre, je ne me suis pas levé. Je n'ai pas entendu de bruit en haut

M. Desmarais —N'avez vous pas dit au coroner McMahon que vous aviez vu la défunte le matin du jour où le meurtre a été commis?

Le témoin.—Peut être lui ai-je dit cela. Mais après avoir réfléchi, je ne me rappelle pas avoir vu Mme Demers ce jour là.

Un fait qui démontrera peut-être jusqu'à quel point la cause Demers captive l'attention du public est le suivant: Comme il y avait foule nombreuse hier dans la salle d'audience, une dame qui ne pouvait se procurer une chaise escalada galamment les degrés qui conduisent au banc des juges et prit place auprès de l'hon juge Wurtele. Pour un moment les officiers de la cour furent comme frappés de stupeur. Mais ils reprenant courage six constables en uniforme se rendirent auprès de la dame en question et lui firent comprendre que son sexe ne lui donnait pas telle prérogative

Nomme Cure.

Mgr. Harkins, évêque de Providence, a nommé, hier, le Rév. Hormisdas Deslauriers curé d'une nouvelle paroisse canadienne qui sera fondée à New Bedford, Mass.

Le Rév M. Deslauriers était vicaire à l'église du Précieux-Sang depuis sept ans et il était universellement estimé en cette ville.

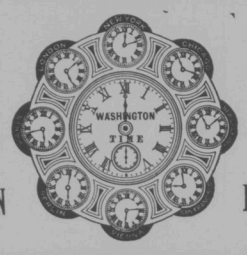
Il est né à Ste Thérèse en 1861 et a fait ses études classiques et théologiques dans le collège de son village natal.

ACTUALITES.

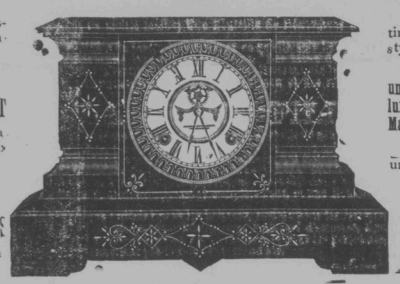
L'*Indépendant* de Cohoes, N. Y., est un journal tellement indépendant qu'il vole ses confreres sans le moindre scrupule. Mercredi, le "Monde" de Montréal reproduisait un de nos récents articles intitulé "Ce n'est pas surprenant," et en donnait crédit à notre confrère de Cohoes qui nous l'avait dérobé.

L'*Espérance* de Central Falls prend la mouche parce que nous avons donné crédit au *Messager* pour un article signé par Jean Dorion et publié tout d'abord dans ses colonnes. C'est le *Messager* qui est blâmable, n'ayant pas mentionné que c'était une coupure de l'*Espérance*, ce que nous ignorions absolument.

F. SCHNEIDER,
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) GRANDE REDUCTION
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) DANS NOS PRIX



Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.



Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
Argentereis
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass

CANNES ET PARAPLUEIS.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPERA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.

Allez Chez
P. J. DONOVAN & CO.,
Marchands de
BIERES, ✱ VINS ✱ ET ✱ LIQUEURS
De Premier Choix.
En Gros et en Detail.
Seuls agents pour la vente de la "Rhode Island Ale" de de Hanley, la fameuse "Providence Lager Beer" et le "Naumkeag Pure Old Rye Whiskey."
N. B. Nous faisons une spécialité de la livraison a domicile et sollicitons la clientele des familles.
No. 4 Rue Norman et 160 Rue Washington
Porte voisine de la gare, Salem, Mass.

J. J. O'KEEFE & CO.,
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Commis: Charles Montgrief et Claude Deangle.
Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE.

Whiskey de
Daniel Webster,
Dix Dollars la Caisse,
Contenant DOUZE Bouteilles d'un Quarte
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE, Prop.
Salem, Mass.

Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes:
ager Union, $1.00 la caise; Bass Val Blatz Export, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse;
Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, prix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Commis: Philias Chartier et Pierre Larivée.

SANS ODEUR.
SOLUTION SATUREE DE CHLORIDES, DE ZINC, SODIUM, &c.
Le meilleur Désinfectant et Deodorizer du monde.
Il detruira sur le champ toutes les odeurs désagréables et gaz, aussi bien que tout germe de maladie, il arrête la décomposition, évite la contagion et purifie l'air.
GEORGE C. KETCHUM,
Successeur de H. M. Whitney & Co., Pharmaciens.
297 Rue Essex, :-: Lawrence, Mass.
Bouteille d'une Quarte complete 35 Cts.

PARIS
Cloak & Suit Co., -- 312 Rue Essex.

JACKETS D'ETE!
COSTUMES D'ETE!
JUPONS D'ETE!
CORSAGES D'ETE.

Nous avons trop de MARCHANDISES D'ETE.
Nous avons besoin d'Argent.
Plus que de marchandises d'été. Pour le reste de ce mois les profits ne représenteront aucun chiffre, mais les prix seront coupés en deux.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

M. S. DUBE, ✱ Entrepreneur de Pompes Funebres,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cercueils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfante. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
☞ Une visite est respectueusement sollicitée.
88 RUE FRANKLIN, Lawrence, Mass.
M. S. DUBE.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere Classe.
Fred C. BROWN
Prop
Ouvert de 6 hrs. A. M. a 11 hrs. P. M.

J. H. Sheridan & Co.
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, WhisKey, Rum, Gin, Brandy, Guiness Porter, Bass & Co. Pale Ale, Jones' Beer.
35 - RUE FRONT - 35
SALEM, MASS.

Publié le Vendredi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.
ABONNEMENT :
Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25
Le numero, 2 centins.
Rédigé en collaboration.
Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
LEPINE & CIE.,
67 rue Market, Lowell, Mass.
Entered at the post-office as second class mail matter.

JULES D'AMOUR, agent collecteur

VENDREDI, 20 SEPT. 1895.

NOTRE ANNIVERSAIRE

Cette semaine notre feuille entre courageuse et fière, dans sa dixième année d'existence. En effet, c'est le 16 septembre 1886 que l'ETOILE apparaissait pour la première fois au firmament journalistique. C'était un tout petit astre, bien humble, dont les rayons n'avaient pas beaucoup d'éclat. Cependant, les fondateurs de la nouvelle feuille avaient pris pour devise :"Labor improbus omnia vincit;" un travail opiniâtre vient à bout de tout. Ils se mirent donc à l'œuvre, et malgré des obstacles sans nombre que les débutants ne manquent rarement de rencontrer, ils ont réussi à faire de l'ETOILE un journal qui est maintenant assis sur des bases solides et peut avoir foi en l'avenir.

Les progrès de l'ETOILE dans le cours de ces neuf années ont été marquants. De petite feuille à six colonnes qu'elle était à son origine, elle est tout d'abord devenue un grand organe hebdomadaire, ayant une nombreuse clientèle et possédant de l'influence ; puis des besoins nouveaux se faisant sentir au fur et à mesure que les ramifications de son patronage s'étendaient, ses directeurs n'ont pas hésité à s'embarquer dans une entreprise hardie, celle du journalisme quotidien ; mais jusqu'alors pas une des feuilles franco-américaines publiées chaque jour n'avaient survécu. Tout en publiant une édition quotidienne, la publication de notre journal hebdomadaire a été continuée.

Notre succès est dû en grande partie à nos braves compatriotes qui ont compris la mission d'un journal français important dans un centre canadien comme Lowell et qui, par leurs annonces, leurs abonnements, jusqu'à leurs paroles d'encouragement, ont permis à l'ETOILE de résister aux attaques de ses ennemis encore plus malicieux que nombreux.

Si nous sommes fiers de nos succès passés, cependant nous reconnaissons que nous sommes encore loin de l'idéal que nous visons. Nous sommes les premiers à trouver que notre journal a besoin de réformes. *Excelsior!* voilà notre nouvelle devise. Oui, tendons toujours vers la perfection, progressons, améliorons sans cesse. Ici-bas, celui qui s'arrête recule. En avant!

Quand les circonstances le permettront, nous ferons les transformations que les nouvelles exigences nécessiteront, afin de rendre notre journal de plus en plus intéressant, sans cependant espérer le faire au goût de tout le monde, ce qui est l'impossible.

Nous ne terminerons pas sans remercier aussi les hommes d'affaires américains qui se servent de l'ETOILE comme foyer d'annonces: leur encouragement nous a beaucoup aidé.

LES ZOUAVES CANADIENS.

Nous sommes à la veille du 25e anniversaire de la prise de Rome par les ennemis du Pape. Nous ne saurions laisser passer une date aussi mémorable sans rappeler le souvenir des preux du Canada qui ont traversé les mers pour aller défendre le St Siège au prix de leur sang.

Cinq cent dix jeunes gens, tous des Canadiens-français, ont quitté leur belle patrie, leurs parents, tout ce qu'ils comptaient de plus cher, et sont allés à Rome, de leur plein gré, avec enthousiasme, à leurs frais personnels même, après la bataille de Mentana, étant tous persuadés qu'ils s'en allaient à la mort. Ils furent nourris et payés (quatorze sous tous les qinze jours), à même un fonds qu'ils avaient créé à Montréal avant de partir pour l'Italie, en versant, individuellement, une somme relativement considérable entre les mains d'un comité de citoyens qui defraya toutes leurs dépenses.

Leur présence sous les drapeaux du Saint Siège dura deux ans et sept mois.

Pour dire toute la vérité, il faut ajouter que dix mille jeunes gens du Canada demandèrent à faire partie de l'expédition. Le comité les retint au pays, sachant que le pape avait perdu toute idée de vaincre et n'avait besoin que d'une petite armée de 15,000 hommes environ, fournie par l'univers entier, pour faire la police sur les frontières de l'Etat pontifical que les Garibaldiens menaçaient et assurer la paix à l'intérieur.

Jamais les zouaves pontificaux du Canada n'ont coûté un sou au pape. Cependant, le service était dur, plus rigoureux que dans n'importe quelle armée européenne de ce temps-là. Les zouaves canadiens, comme tous les autres d'ailleurs, n'avaient que sept sous de vivres par jour ; jamais de vin, dans un pays ou le plus pauvre en boit chaque jour. Les etapes étaient en moyenne de 24 milles journellement. Sac au dos, couchant par terre ou sur les dalles de pierre, longeant les chemins de fer, souffrant de la faim et de la soif, les zouaves, toujours courageux et fiers, ont gravi ce calvaire sans jamais murmurer.

Ils ont défendu en fils braves et devoués de l'Eglise le principe du pouvoir temporel établi depuis douze siècles par les Romains eux-mêmes, en l'an 730, et par des donations successives de l'épin en 754, de Charlemagne en 774, de Henri III en 1053, et de la comtesse Mathilde en 1077.

Les protestants, surtout les Anglais, font mauvaise figure quand ils attaquent le pouvoir temporel du pape, vu que la reine Victoria est le chef de la religion anglicane et que le Tzar des Russies est aussi le chef de l'Eglise grecque schismatique.

Ils n'ont jamais songé à abolir le pouvoir temporel de ces deux espèces de *papes*, l'un anglais, l'autre russe.

Honneur donc aux zouaves pontificaux qui ont risqué leur vie pour défendre le représentant du Christ sur la terre!

LE 20 SEPTEMBRE.

Nos zouaves savent conserver les grands souvenirs.

Sous le titre "Nous Protestons," M. Emmanuel Tassé, zouave pontifical, adresse à notre confrère le *Canada* d'Ottawa de fort belles lignes :

1860! Quels souvenirs... Pie IX pressentant les dangers qui allaient menacer l'Eglise, avait élevé la voix. Un héros, dont le nom fut synonyme de vaillance, de gloire et de fidélité, un soldat imbu de plus pur patriotisme, Lamoricière, avait répondu à l'appel. Charette, notre général—que Dieu le bénisse—s'était au même instant rendu à ses côtés.

Qui ne se rappelle la campagne qui s'ensuivit, de Castelfidardo, journée où les vaincus furent plus glorieux que les vainqueurs! Plus tard, en 1867, c'est Mentana, victoire inoubliable, premier champ de bataille arrosé par du sang canadien! Puis les désastres de la guerre. . . . le Pape laissé à ses propres ressources, une poignée d'hommes succombant accablés par le nombre! dix contre un.

La Ville Eternelle est désormais aux mains de ses plus perfides ennemis.

Quel étrange spectacle que celui que présente en ce jour le peuple italien, commémorant la date du vingt septembre, fêtant l'entrée de ses armées dans la capitale du monde catholique, s'énorgueillissant d'un acte qui, pour toujours, l'aura marqué au front d'une flétrissure indélébile!

Au lieu de se réjouir de sa néfaste victoire, la nation spoliatrice devrait plutôt se frapper la poitrine en songeant au grand crime qu'elle a commis il y a vingt-cinq ans—crime, au reste, qu'elle a commencé à payer bien chèrement—elle devrait au contraire se rappeler qu'en ce jour les âmes de tous les catholiques, de par le monde entier, sont plongées dans la plus profonde amertume. Les croyants se lamentent du fait que depuis un quart de siècle, leur Père commun est privé de sa liberté, et que ses protestations réitérées sont restees sans réponse dans le cœur de ses oppresseurs.

Pourtant, malgré la période qui s'est écoulée,—vingt-cinq ans, c'est si long dans une vie humaine!—depuis le jour où sur l'ordre de Pie IX, de glorieuse mémoire, l'armée pontificale dût déposer les armes, malgré l'assurance hautaine des ennemis de l'Eglise quand ils proclament sans cesse, avec un cynisme effrayant, que c'en est fait pour toujours du pouvoir temporel des Papes, nous espérons quand même voir se lever des jours meilleurs, n'oubliant pas les enseignements de l'histoire que ce n'est pas la première fois que l'église souffre, et qu'en d'autres temps, déjà loin de nous. Elle a passé victorieuse à travers des épreuves plus redoutables encore.

Aujourd'hui, désarmés mais non vaincus, nous ne pouvons que protester de notre attachement et de notre fidélité à la Papauté, mais en même temps nous désirons joindre notre voix à celle de tous les catholiques pour flétrir, avec toute l'énergie dont nous sommes capables, les actes accomplis au détriment de l'église et du Saint-Siège, aussi contre les influences et les vexations auxquelles notre Mère est en butte chaque jour.

Les indivjdualités peuvent disparaître, les révolutions bouleverser les nations, mais le grand principe, la cause du droit et de la vérité que nous avons servie ne saurait jamais mourir.

Nous le répétons, nous avons une foi inébranlable dans l'avenir, espérant toujours que s'il ne nous est pas donné un jour d'aller nous mêmes reprendre notre poste là-bas, nos fils nous remplaceront, ils iront, sur un signe du Pape, suivis de milliers d'autres, qui surgiront sur les bords du Saint-Laurent, venger la justice méconnue et le droit opprimé.

EM. TASSE,
Ancien zouave pontifical.

Montreal, 14 sept.—Les témoignages se continuent. Xavier Vendette a été entendu. Il dit que le 13 juin dernier, vers deux heures, une dame Bergeron est venue le chercher lui disant qu'une femme baignait dans son sang au No. 3436 de la rue N.-Dame. A son arrivee, il a demandé à M Decary s'il pouvait toucher la défunte. Celui-ci lui a dit de la toucher. Il s'est aperçu alors que le corps de Mde Demers était rigide. Je me suis penché vers elle, dit le témoin, et j'ai vu qu'un sang mauvaise s'exhalait du cadavre. Le sang sur le plancher était blanc comme du lait.

Vendette est ce témoin si convaincu de son importance et qui a donné déjà à l'enquête préliminaire un témoignage tout à fait fantaisiste. Il jure s'être agenouillé pendant cinq minutes sur l'oreiller, près du corps de la défunte, quand, à l'enquête préliminaire il avait declaré n'être resté qu'une seconde auprès du cadavre. Il ajoute que M. le curé Décary se tenait debout près de lui, et qu'il est entré le premier dans la chambre où le crime a été commis. Or, M. l'abbé Décary déclare qu'il était seul dans la chambre, qu'il n'y a pas vu Vendette et que seule, Mme Nantel, sa demande, est entrée dans la chambre et a touché le cadavre.

Le témoin, à diverses reprises, jure positivement le contraire de ce qu'il a declaré déjà à la cour d'enquête. Il jure que la robe de nuit de Mme Demers n'avait pas de manches. Or, on se rappelle que l'entrepreneur de pompes funèbres, M. Richot, a dû couper ces manches avec des ciseaux pour enlever la robe de nuit de la défunte.

Zénophile St. Jean a ensuite été interrogé. Il a pénétré l'un des premiers dans la chambre mortuaire. Il a vu Mde Nantel prendre l'enfant dans ses bras et lui donner du lait. Il a aussi fait une description des blessures de la défunte. Cette description correspond à celle qu'ont déjà donnée d'autres témoins.

Le Dr J O Alm. Archambault a été le témoin suivant.

Le 13 juin dernier, j'ai été appelé auprès de la défunte, vers 4 heures moins le quart de l'après-midi. J'ai trouvé Mde Demers morte. Je n'ai fait qu'un examen superficiel de ses blessures. J'ai constaté que le corps était froid. Le sang n'était pas tout coagulé sur le plancher. La partie céreuse du sang ne l'était certainement pas. J'ai cru alors que la mort remontait à trois ou quatre heures. Je n'ai constaté aucune trace de sang sur le corps de la défunte, excepté autour du cou. Quand l'accusé est arrivé il a frappé d'abord à la porte de devant avec son frère. Je lui ai dit de passer par derrière. En entrant, il a voulu se précipiter dans la chambre en disant: "Qu'est-ce qu'il y a?" J'ai essayé alors à le calmer et je l'ai écarté de la chambre. Je crois que le chef Massy lui a dit alors que sa femme était morte. L'accusé s'est mis à pleurer à chaudes larmes. J'ai dit à quelqu'un qui se trouvait là de lui donner une forte dose de "brandy".

"Je suis penché dit-il, sur le corps de la défunte, et je n'ai senti aucune mauvaise odeur, aucune odeur de putréfaction. Le cadavre ne sentait pas mauvais à ce moment là.

Quand je suis entré, dit-il, dans la chambre de la défunte vers huit heures du soir j'ai trouvé le cadavre reposant sur un lit près de la fenêtre.

Quand on m'a dit qu'on avait trouvé aucun instrument tranchant dans la maison ayant pu servir au crime, j'ai fait moi-même des recherches et n'ai rien trouvé.

Ce procès sera très long, car il y a encore un grand nombre de témoins à entendre.

Le Dr Johnson a été interrogé Il est d'opinion que la mort de Mde Demers a dû remonter à six heures avant la découverte du cadavre. Il base cette opinion sur l'autopsie qu'il a faite du cadavre et spécialement sur les témoignages du curé Décary et de l'étudiant Boucher, qui ont déclaré que le corps était rigide quand ils sont arrivés auprès de la défunte. Le témoin explique alors ce que c'est que la rigidité cadavérique et ce qu'en disent les auteurs.

Depuis quelques semaines, il a fait des expériences nombreuses sur des chiens et il a constaté que la rigidité se produisait deux heures ou deux heures et demie après la mort. Cependant, chez le chien, cette rigidité vient plus tôt que chez les êtres humains. Les auteurs qu'il a suivis ne se prononcent pas sur cette différence.

Quant à lui, il n'a vu le cadavre que vers neuf heures du soir. Le cadavre avait été déposé sur le lit avant son arrivée et exhalait déjà une mauvaise odeur. "Dans les informations que m'ont fournies alors les personnes présentes il n'y a rien pour indiquer que dans le cas qui nous occupe la rigidité cadavérique s'est produite immédiatement après la mort."

Avant d'entendre les diverses témoignages qui ont été donnés à l'enquête préliminaire, il était sous l'impression que les blessures de la défunte avaient dû être infligées à l'aide d'un instrument tranchant bien effilé. L'assassin a dû se servir de ciseaux pour commettre le crime. Depuis ce temps toutefois il a fait en compagnie du Dr Villeneuve certaines expériences à l'aide d'une paire de ciseaux. Les coups qu'ils ont portés alors ont produit des blessures à peu près semblables à celles qui ont causé la mort de Mde Demers. D'après toutes les circonstances, cette femme a dû être assassinée le matin vers trois ou quatre heures. Toutefois le témoin ne peut jurer cela positivement, c'est là seulement l'impression qu'il a retirée des expériences qu'il a faites.

Il ajouta que quand il a fait l'autopsie du cadavre, ce dernier avait été dérangé à plusieurs reprises, ayant été placé du plancher sur le lit, transporté à la morgue et de là à l'hôpital Victoria, ce qui a pu aggraver peut être les symptômes qui l'ont mis sous cette impression.

La défunte a dû mourir en quelques minutes seulement. L'agonie n'a pas dû être longue.

Avant l'ajournement de la séance, M Desmarais soulève une objection importante. Il déclare qu'un expert comme l'est le Dr Johnson ne peut pas se substituer aux jurés en rendant son témoignage d'après ceux qu'il a entendus déjà, mais qu'il ne doit s'appuyer que sur les données de la science pour répondre aux questions qui lui sont posées.

M Desmarais demande au juge de vouloir bien prendre note de cette objection pour qu'elle reste au dossier.

L'hon. juge dit que l'objection fera partie du dossier, mais il est aussi d'opinion qu'un expert peut se baser sur certaines circonstances pour rendre son témoignage.

M. Edmond MacMahon, coroner du district de Montréal, a rendu l'important témoignage suivant :

Il dit qu'il a agi comme coroner lors de l'enquête sur le corps de Mélina Massé.

Je suis arrivé chez Demers, a-t-il dit, à cinq heures et dix minutes. J'ai trouvé le corps de la défunte étendu sur le plancher dans la chambre à coucher. La porte de la chambre à coucher n'était qu'entrebaillée. Un drap blanc avait été placé sur la défunte. Sur l'un des coins du drap il y avait des taches de sang. Sur le visage de la défunte il y avait aussi quelques tâches de sang presqu'imperceptibles. La tête reposait dans une mare de sang et paraissait n'avoir pas été dérangée. Il y avait aussi du sang dans les cheveux et sur la poitrine de la défunte. J'ai touché le bras et la jambe de la morte et je me suis aperçu qu'il y avait longtemps que Mme Demers avait rendu le dernier soupir. Il était alors 6 hrs. Le cadavre était complètement rigide. La défunte portait au cou deux larges blessures qui m'ont paru mortel tes toutes deux. J'ai cru immédiatement qu'il y avait eu assassinat, parce que je n'ai remarqué aucune trace de sang sur les mains de la défunte. Le sang sentait mauvais. Quand on a placé le corps sur le lit il s'échappait encore une quantité assez considérable de sang des blessures du cou. Les persiennes étaient fermées à mon arrivée dans la maison. Je les ai fait ouvrir. Sur le lit il y avait certaines cavités indiquant que quelqu'un avait marché sur le lit. Il était aussi facile de voir qu'une seule personne s'était couchée là. Sur le pied du lit il y avait une robe et un corset. Je n'ai remarqué aucune trace de sang sur ces habits.

Le Cadavre de la Victime ne Sentait pas Mauvais.

M. Ritchot, entrepreneur de pompes funèbres, est interrogé.

Il a passé vers 3 h. 30 par derrière la maison et a sauté sur la plate-forme qui conduit chez Demers.

Il a vu le cadavre et deux agents de police.

Il a aussi remarqué l'attitude de Demers qui pleurait.

Lorsque le coroner est arrivé, il a été chargé de mettre le cadavre sur le lit.

Le témoin a trouvé le cadavre rigide et froid. Cependant il a redressé la jambe qui était courbée.

Il a lavé le cadavre sur le lit et a remarqué que le sang était coagulé. Il a fallu six bols d'eau.

Le cadavre ne sentait pas, mais le morceau de viande qui était sur l'évier répandait une très désagréable odeur. Il empestait la maison et était pourri.

Deux ou trois heures après la mort, les cadavres sont tantôt chauds tantôt froids—aussi souvent froids et rigides que chauds.

Souvent après trois heures, il faut forcer les membres pour les placer droits.

Or le témoin a fait son travail à 6 hrs du soir, c'est à dire 3 hrs ½ après la découverte du cadavre.

La théorie de la "rigidité cadavérique" semble donc s'évanouir et cependant l'accusation fondait sur cet état du corps l'espérance de faire remonter le meurtre au matin du 18.

Le témoin a vu Demers pleurant sur le sofa et il a cru que l'accusé avait beaucoup de chagrin.

Dupuis, Arcand, journalier, de St. Henri.

Il a passé devant la maison de Demers avec sa voiture vers 4 h et demie dans la nuit. Il a vu un homme à la fenêtre. Il a cru entendre crier, puis l'homme est rentré dans la chambre. Il ne reconnaît pas Demers comme étant cet homme.

En bas, il a vu un homme et une femme sortir. L'homme a barré la porte du magasin. Le témoin reconnaît Deguise.

Remarquons encore que Deguise et sa fillie étaient en bas et qu'ils ont prétendu que Demers était encore dans le hangar quand ils sont partis pour la messe. Ils n'ont rien entendu.

Or, ce n'est qu'après avoir entendu le cri que Dupuis a vu Deguise et sa fille sortir.

Clément Boutillier, employé de M. Ritchot, fait une déposition conforme à celle de son maître.

M. Laparé, agent de police de St Henri, est le premier policier arrivé sur le théâtre du drame Il a vu ce que tout le monde a vu Il a aussi parlé avec Demers et lui a demandé qui pouvait être coupable. Mais Demers ne répondait pas et semblait ne pas entendre ou il changeait de conversation. Il déclarait que ce n'était pas Deguise, mais rapportait que, quelques jours avant, il était venu un homme qui avait demandé à sa femme si elle etait seule.

Le témoin a aussi interrogé Demers sur l'heure de son départ pour le travail; l'accusé lui a dit être parti vers 6 ou 6 h. 15, et au sujet du lait il dit que c'est sa femme qui l'avait monté.

Quand il est parti pour son atelier, sa femme l'avait suivi des yeux par la fenêtre.

Il a trouvé une clef dans le tiroir de la machine à coudre, le mardi qui a suivi le crime. Il était seul avec Napoléon Demers.

Cette clef servait à la porte d'entrée de la rue Notre Dame.

Le coroner McMahon continue son témoignage dont le commencement se trouve en deuxième page.

Il paraît très convaincu de l'importance de ses fonctions, et jusque dans sa voix, dans son débit net, fort et un peu solennel, l'on retrouve le type du magistrat instructeur.

C'est précisément à cause de son ton élevé qu'il garde dans toutes ses réponses que le défenseur s'est ému lorsque le coroner est venu déclarer que, pour éveiller l'attention de Demers, il avait dû *le prendre par l'épaule* en lui disant: Demers, vous êtes l'homme qui avez le plus d'intérêt à venger la mort de votre femme, je veux connaître de vous, et c'est mon droit, tout ce que vous savez.

M Desmarais et M. Davidson ont pensé que, sous l'impression que pouvaient lui avoir causé ce geste et les paroles prononcées sèchement, Demers, qui venait d'apprendre la mort de sa femme, avait été influencé et dans l'impossibilité de faire des réponses sensées. Ils ont demandé à la cour de déclarer que le témoin ne pouvait reproduire les réponses de Demers à l'audience.

Dans la nuit du 11 au 12, Demers avait été prévenu par sa femme qu'un homme venait de lui demander si elle était seule et cela vers 11 heures du soir. Or l'accusé dit s'être précipité sur la plate-forme qui donne dans la cour et n'avoir rien vu.

Il ne connaissait pas d'ennemis à sa femme, ajoute le témoin, et c'est quelques jours plus tard qu'il m'a dit soupçonner Deguise. Sa femme était quelque temps auparavant chez le vieillard et celui ci qui voulait acheter un piano à sa fille aurait dit: C'est malheureux de n'avoir qu'une fille, si c'était encore pour une femme.

L'accusé a déclaré au coroner que le père Deguise passait pour essayer d'obtenir des faveurs des jeunes femmes.

Quant aux amants qui auraient pu poursuivre de leurs assiduités la victime, Demers n'y a jamais songé et ce sont les détectives seuls qui en ont parlé à M McMahon.

L'accusé le jour du crime était très abattu et il était presque impossible d'obtenir des réponses aux questions qu'on lui posait.

Il n'a pas vu sa femme, mais il se présentait pour la voir au moment de la mise en bière et j'ai à lui dire, ajoute le coroner, de se retirer s'il ne voulait pas éprouver une émotion trop vive. Il pleurait.

L'avocat de la Couronne demande au témoin s'il n'a pas dans l'enquête soupçonné Deguise. Le coroner répond qu'avant l'enquête, rien ne s'était produit à charge contre lui. Dans l'enquête, il n'a fait, en remettant Demers dans les mains du magistrat, qu'obéir au jury.

Quant à l'emploi de son temps, Demers a fait au coroner les déclarations que nous connaissons. Il s'est levé vers 4 1-2 hrs, il a cassé du bois, est allé chez le boucher, a déjeuné et enfin il est parti à son travail vers 6 ou 6 1-4 h, après avoir préparé du lait de la veille au soir pour son enfant et lui avoir donné dans son lit un biberon rempli.

Le coroner raconte aussi un petit exercice auquel il s'est livré. Il a essayé dans les jours qui ont suivi le crime cinq ou six fois à pénétrer par derrière chez Demers sans être vu. A chaque fois, dit-il, j'ai été remarqué par plusieurs personnes.

Ce petit exercice de gymnastique pouvait sans doute être hygiénique pour M. le coroner, mais il ne prouve que cela. En effets au moment où tout St. Henri est en émoi, où chaque habitant à l'œil au guet, est il bien possible qu'un homme de l'importance de M. le coroner, puisse pénétrer sans être vu en plein jour dans une maison où un crime vient d'être commis. Le contraire ne pourrait que nous surprendre.

M. Berthelot est Mort

Nous lisons dans la *Patrie* du 16 septembre :

Hector Berthelot, le fondateur et l'incarnation du *Canard*, est mort subitement hier d'une maladie de cœur à son domicile rue Ste Catherine, chez M. A. P. Pigeon, imprimeur. Sa mort est un deuil pour toute la confraternité dans laquelle il ne comptait que des amis et dont il était un des doyens, par ses 33 ans de service. Il a collaboré successivement à tous les journaux de Montréal, la *Minerve*, le *Monde*, la *Patrie*, la *Presse*.

Notre confrère était âgé de 54 ans et 6 mois et était né à Trois-Rivières. Il fit d'abord son droit et fut reçu avocat, mais il n'a jamais pratiqué. De bonne heure il se lança dans le journalisme et trouva sa voie en 1862 lorsqu'il fonda à Québec *La Scie*, journal satirique où se révéla sa verve caustique et railleuse, si bien appliquée au terroir.

Mais c'est le *Canard* qu'il fonda il y a 16 ou 17 ans qui fut réellement son œuvre et dont le nom restera accollé au sien pour la génération actuelle.

Dans la journée d'hier, il se sentit souffrant et à quatre heures et demie, il eut une syncope et le Dr A. P. Casgrain, appelé en toute hâte, déclara qu'il était perdu. Un prêtre de l'église St. Jacques est venu lui administrer les derniers sacrements et il a succombé à cinq heures du soir.

M. Berthelot n'était pas marié.

Outre ses nombreux amis, il laisse pour le pleurer son frère, M. Ls. Berthelot, ses beaux frères MM. Charles Livernais et de Martigny, ce dernier caissier de la Banque d'Hochelaga, à Hull, et une sœur religieuse à Providence, R. I.

Berthelot est excentrique jusque dans son testament.

Par un troisième codicille, qu'il intitule: "Archi Post Scriptum," il autorise ses exécuteurs testamentaires à payer une rasade de dix dollars chez Lumkin le jour de ses funérailles.

Les funérailles ont eu lieu mardi. Berthelot est resté spirituel et original jusqu'à sa mort. Selon le désir exprimé dans ses dernières valontés, ses exécuteurs testamentaires, au retour du cimetière, ont invité les personnes qui les avaient accompagnés jusqu'à la cité des morts à s'arrêter quelques instants chez Lumpkin, le temps de consommer un sandwich arrosé d'un verre de vin. Il était alors près de midi; on s'était levé matin pour se rendre aux funérailles, et les nombreux amis de Berthelot qui étaient présents ont été fort touchés de la délicate attention que le cher défunt avait voulu leur témoigner, même après sa mort.

Ce matin, quelques instants avant le départ du cortège funèbre pour l'église, on vit entrer dans le salon de la famille Livernais, où le corps était exposé, un vieillard vénérable qui demandait la faveur de voir pour la dernière fois les traits du défunt. Cette permission lui ayant été accordée, il se tourna vers le Dr Lachapelle: "Cette mort m'afflige beaucoup," dit il, cet homme avait beaucoup d'esprit; je vous assure qu'on ne s'ennuyait pas à voyager avec lui." On apprit bientôt que ce vieillard respectable était M. Louis Chagron, de Longueuil, qui a fait l'an dernier le pélerinage de Notre-Dame de Lourdes, en France, avec notre spiritnel confrère et qui s'était lié d'amitié avec lui.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢
IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

COHN BRO'S & KLEE
SOLE AGENTS AND DISTRIBUTERS
PARK PLACE COR CHURCH ST.
N. Y.

CLIFFORD'S DYE HOUSE,
2 et 4 Rue Andover
Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.
Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.
Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Merrimack.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON.
Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO,
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, &c.
Téléphone 114-2

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagne d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.
Préparé par le Dr. D. Delisle & Co Lowell, Mass.

MITCHELL & CO.

Des vagues de nouveaux tissus et patrons roulent journellement mais les ventes sont si grandes que les verges quittent nos comptoirs aussitot qu'elles arrivent.

Nous offrons aujourd'hui à nos pratiques

1 Caisse de Drap Covert

40 pcs de large, dans les plus nouveaux Mélanges de la saison,

Valant 50 cts, au bas prix de 29c la verge.

Regardez dans notre Vitrine.

Cordes Francais,

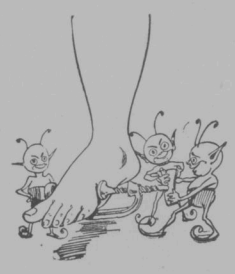
54 pcs de large, couleur bleue et brune, assez pesants pour Costumes et Jackets, insurpassables pour la beauté et la durabilité.

Ce sera une grande année pour les Etoffes à Robes et ces Etoffes peuvent être achetées chez

Mitchell & Co.
76 a 82 RUE MERRIMACK,
HAVERHILL, MASS.
Commis canadien—M. P. H. Bilodeau.

NOUVEAUTES
En Fait
D'HABITS
D'AUTOMNE
CHEZ
Hamel & Cloutier,
405 Rue Essex 405
Lawrence, Mass.
Enseigne de la Valise Doree.

Un Pied Gene



Est comme le mal de dents, aucune personne sensible le désire, le public sensible porte une chaussure endre. Des chaussures tendres ne veulent pas dire des chaussures laides. Nous avons des chaussures élégantes et confortables qui, tandis qu'elles ont une belle apparence, sont fabriquées d'après les formes du pied.

Voyez notre assortiment de chaussures de Garçons et de Filles pour l'automne et l'hiver. Elles sont unies et durables.

Nous faisons cette semaine une spécialité de chaussures de Dames, à $2.00, réduites de $2 50 et $3 00.

Nous devons faire de la place pour notre stock d'automne qui arrive tous les jours.

La balance de nos chaussures tan sera vendue moins que le prix coûtant afin de s'en débarrasser.

☞ Venez examiner ces marchandises avant d'acheter, aussi nos nouvelles lignes de marchandises d'automne.

V. J. HUOT,
437 Rue Essex 437
Lawrence, Mass.

F. X. VOYER,
83 Rue Harbor.
Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, à décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

☞ Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

A. CHOQUETTE,
Entrepreneur de Pompes Funebres
Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits Décors mortuaires.
Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.
Magnifique Corbillard Noir pour les Enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.
Carrosses de premiere classe pour Mariages, Bautemes et Funérailles.
A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON
Lawrence, Mass.

Avis.

Notre agent, M. Jules D'Amour, est autorisé à solliciter des abonnements dans toute la Nouvelle-Angleterre.

L'ADMINISTRATION.

Centres Canadiens.

Lawrence

Mlle Jérôme Roy et Mde O. Cassette, de St Tite, P. Q., ont passé deux semaines en visite chez notre concitoyen, M. Jos Roy, du Boston Store, qui est le fils de Mlle Jérôme Roy et le frère de Mde Cassette.

N'oubliez que MM. Hamel & Cloutier ont reçu le plus bel assortiment d'habillements d'automne qu'il y ait dans cette ville. Une visite vous convaincra de nos avances. Allez vous assurer par vous-mêmes et profitez de cette occasion sans précédent.

Ceux qui sont affligés de maladies secrètes feront bien de s'adresser au Dr J. H. Breton, spécialiste distingué de Lowell. Il sera à la Essex House, à Lawrence, tous les mardis, et à la Essex House, Salem, tous les jeudis. Allez lui faire une visite et une prompte guérison vous est assurée.

N'oubliez pas d'assister à la grande soirée des demoiselles du Cercle Jeanne d'Arc, qui aura lieu le 25 courant au profit des enfants pauvres. L'œuvre est des plus louables et mérite l'encouragement de tout le public canadien. Encouragez l'idée patriotique de ces demoiselles qui sacrifient leurs moments de loisir pour soulager ces pauvres petits malheureux.

Biphosphate de chaux des frères Maristes préparée par l'Arsac. Préparation française très efficace dans les affections de la poitrine, du système osseux et des scrofules, recommandée aux enfants et aux personnes d'un tempérament faible et délicat. Aussi sodas les plus purs et les plus délicieux. En vente chez Felix Poisson, encoignure des rues Franklin et Common.

M. André Généreux, qui vient de faire l'acquisition de la magnifique boutique de barbier de M. Stiegler, 11 rue Lawrence, en face de la station de police, a le plaisir d'annoncer à ses nombreux amis et au public en général qu'il tient toujours en mains les meilleurs articles de toilette, tels que savons, parfums, essences, aussi un assortiment complet de rasoirs, "straps", etc. Une visite est sollicitée.

Mlle Joséphine Côté, de la maison Sharon frère, 419 rue Essex, est revenue de sa vacance ces jours derniers. Durant sa promenade elle a passé trois jours à New York, afin de choisir les dernières nouveautés de chapeaux. Elle a choisi ce qu'il y a de plus récent et de dernier goût. Aujourd'hui elle invite les demoiselles canadiennes à faire leurs achats et à donner leurs commandes. Elle leur assure parfaite et entière satisfaction.

L'écurie de louage et de vente de chevaux canadiens de MM Chs et Elie Lacaillade, 444 rue Common, contient le plus bel assortiment de voitures et chevaux, hacks pour mariage et pour baptême à meilleur marché de Lawrence, ainsi que voitures doubles et simples, les meilleures de la ville et aux plus bas prix. M. P. Côté, qui a la direction de l'établissement se fera un plaisir de satisfaire tous les canadiens qui viendront l'encourager.

C. & E. LACAILLADE,
444 rue Common

MM. Morin & Fréchette nos populaires épiciers Nos. 108-111-117 rue Hampshire, offrent au public en général un avantage sans précédent dans leur commerce. Toute personne achetant depuis le montant de 5c. en montant recevra un chèque pour le montant de l'achat et lorsqu'elle aura une somme assez élevée en chèque elle aura le choix sur un grand nombre d'argenteries les plus belles et les plus utiles à l'usage des familles. Pour vous convaincre de la beauté de ces objets, allez jeter un coup d'œil sur la vitrine au No 11 rue Hampshire. Sans contredit, c'est une belle occasion de se procurer un joli article en argent pour rien.

Mlle Edith Lanctot est maintenant prête à recevoir des élèves pour enseigner les études du piano et de l'harmonium à sa résidence, No. 109 East Haverhill st., ou à la résidence des élèves s'ils le désirent. Mlle Lanctôt est si bien connue du public de Lawrence comme une musicienne accomplie qu'aucune réclame de notre part est nécessaire. Ayant appris des meilleurs professeurs d'ici et ayant fait un cours complet au Conservatoire de Boston, les élèves son assurés de prendre des leçons régulièrement chaque semaine. Comme personne ne sera excusé si ce n'est que pour maladie, aucune élève ne devra faire application pour l'instruction à moins d'avoir le temps de pratiquer deux heures par jour.

Le Dr J.D. Delisle, qui a passé l'année dernière dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, du nez, (tel que le catarrhe) de la gorge, des oreilles et de la vessie, et pour donner plus de satisfaction à ses clients, le Dr Delisle ne s'occupera que des maladies ci-haut mentionnées Bureau, No 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover, Lowell, Mass., Consultations, de 2 à 4 et 7 à 8 p. m. Résidence, 420 rue Fletcher.

FETE GRANDIOSE.

50ème Anniversaire de la Ville de Lawrence.

Enfin la célébration du cinquantenaire de la ville de Lawrence est une chose du passé et nous pouvons dire que cette époque occupera une place importante dans l'histoire de notre ville. La célébration a été grandiose à tous les points de vue. Tous les éléments de la population avait pris à cœur de faire de cette occasion une des plus mémorables dans l'histoire de notre ville et les différentes nationalites, sans distinction de race, de religion et de parti politique, semblaient être noyées dans un généreux patriotisme inspiré par la solennité de la circonstance.

Les décorations avaient été faites sur une grande échelle. Tous les magasins et places d'affaires ainsi qu'un très grand nombre de résidences et en cette circonstance nous sommes heureux de féliciter nos compatriotes pour la part active qu'ils ont prise à cette célébration. Nos marchands canadiens ne sont pas restés en arrière en fait de décorations, en fait de bon goût, car leur décorations etaient magnifiques Les canadiens ont fait bonne figure dans la procession. Nous avons remarqué avec plaisir les maisons commerciales. Lacaillade frère, O J. Poitras, Morin et Fréchette, A. St. Laurent, Jos E. Benoit et D. Théberge. Les sociétés St. Jean-Baptiste, St. Joseph, Cour Lafayette A O F. of A., les enfants d'école, les membres du clergé, etc. Dans les différentes divisions nous avons aussi remarqué MM. Felix Poisson, Amédée Cloutier. Parmi les maisons décorées MM. Lacaillade frère, N E Miville, Hamel & Cloutier Felix Poisson, etc. Tout Lawrence avait un air de gaieté peu ordinaire. Plusieurs compatriotes de Lowell, Nashua, Haverhill étaient venus se joindre à la fête. Toutes les rues étaient encombrées de spectateurs et les échos retentissaient de sons harmonieux de joyeuses musiques qui étaient en grand nombre et qui étaient couvertes de frenetiques applaudissements.

Nous sommes heureux de féliciter toute la population de Lawrence d'avoir si bien fait les choses, de s'être conduite d'une manière si paisible et si digne d'éloges. Encore une fois, nos félicitations à tous et en particulier à nos compatriotes.

Noyé a Grand View.

Mardi après-midi, trois jeunes gens passaient en chaloupe vis-à-vis Grand View, lorsque l'embarcation, pour une cause ou une autre, chavira, et Harry Babcock, un jeune homme de 22 ans, employé dans l'Arlington, à Lawrence, se noya.

Les trois jeunes gens s'étaient mis à nager vers le rivage, et soudain Babcock, pris par des crampes, enfonça sous les eaux. Babcock, qui était bon nageur, avait devancé ses compagnons et riait d'eux parce qu'ils n'avançaient pas vite.

Le corps n'a pas encore été retrouvé.

C'est souvent les meilleurs nageurs qui se noient.

Déces.

Marie Eveline, enfant de Nazaire Coulombe, âgée de 9 mois.

Joseph, enfant de Joseph Lacourse, âgé de 9 mois.

Ces deux enterrements étaient sous la direction de M. S. Dubé.

Rosanna, enfant de Pierre Dumont, âgée de 2 ans et un mois.

Alice, enfant de Joseph et Marie Morin, âgée de 6 ans et 6 mois. Les funérailles ont eu lieu dimanche après-midi, à l'église Ste Anne, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis de la famille. Le Rev P. Portal donna la bénédiction sur le corps et l'inhumation eut lieu au cimetière de l'Immaculée Conception.

Les dépouilles mortelles étaient exposées dans un magnifique cercueil recouvert de peluche blanche et étaient portées par six petits garçons dont les noms suivent: Willie et Pierre Tetrault, Arthur Beaucoin, Joseph Bernard, Eugène Fluet, Ferd Ouellette.

Ces deux enterrements étaient sous la direction de M. Jos Couture de l'établissement de M Azarie Choquette.

Haverhill

LE COURRIER est en vente aux endroits suivants:

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

Rien n'est beau que le vrai. La grande vérité du jour est que la Royal Cream est la meilleure lotion connue pour enlever les boutons, les taches de rousseur, le "masque" et toutes les affections de la peau. En vente chez ous les pharmaciens. 75 cents la bouteille.

Salem

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants:

P. J. Donovan 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.
Calixte Rousseau, 47 rue Harbor.

Notre concitoyen, M. P. Chartier, est allé la semaine dernière à Hartford, Conn., avec la N. E League Veteran Fireman. Si nous en croyons la rumeur il s'est très bien amusé.

Nous invitons nos lecteurs de lire attentivement l'annonce de P. J. Donovan qui tient son établissement en gros et en détail aux Nos 4 Norman St et 160 Washington St.

On nous informe que le Club Frémont donnera cette année son banquet annuel à Lowell, Mass., à la mi-octobre. Déjà les organisateurs sont à l'œuvre. Tout promet un succès brillant. Nos voisins, d'ordinaire, ne font pas les choses à demi. On peut s'attendre à un bon temps.

La candidature du maire Turner s'accentue de plus en plus. Tout fait prévoir qu'il aura la nomination et qu'il sera élu par une forte majorité. Ses nombreux amis travaillent activement à sa réélection même par acclamation, *Time will tell.* En attendant, nous conseillons à nos amis de s'unir étroitement et de travailler à l'union.

DISPARU

Un Jeune Canadien que ses Parents Croient Mort

Un jeune homme du nom de J. C. Viel a quitté la Rivière Ouelle, P. Q., le 23 novembre 1894 pour aller aux Etats Unis, espérant y trouver de l'emploi comme couturier. Depuis ses parents n'en ont reçu aucune nouvelle et ont des raisons pour le croire mort.

Il portait des lunettes, était âgé de 21 ans, grand d'environ 5 pieds et 8 pouces, de grosseur moyenne, avait la figure douce, s'était jamais fait la barbe, le visage court, le nez droit, les yeux bleus, le front bas, les cheveux châtains, puis il avait la poitrine toute cicatrisée.

Avec prière à ceux qui pourront fournir des renseignements de s'adresser à Mme B. Albert, Fraserville Station, Co. Témiscouata, P. Q

Lowell

Les républicains ne devraient pas manquer d'assister aux caucus mercredi soir de la semaine prochaine.

M. A. G. Pollard a été installé, hier soir, à Buffalo, comme membre du 33ème degré dans l'ordre des Francs maçons.

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

John O'Neil, cet homme qui vendait le *Herald*, l'organe de l'A P. A., en cette ville, puis se rendit à Boston pour y vendre le *Standard*, est disparu.

L'avenue du nouveau bureau de poste, qui se rend jusqu'à la rue Middlesex, a été pavée avec la même espèce de briques employées autour du bureau de poste.

Le corps de Daniel Babcock, ce jeune homme de Lawrence qui s'est noyé vis à vis Grand View mardi, par le chavirement d'un canot, a été repêché hier après midi, à deux milles de l'endroit où la noyade a eu lieu.

Cet avant midi, un petit garçon âgé de 6 ans, du nom de Moses Sarke, domicilié sur la rue McIntire, a été frappé par une voiture, sur la rue Middlesex. La voiture passa sur lui et lui fit de graves blessures au dos et à une jambe.

On rapporte que la femme qui a donné naissance à un enfant sur la rue Market, mardi soir, est une personne assez âgée qui était en compagnie d'une autre femme à peu près du même âge. Elle tomba sur le trottoir, mais sa compagne lui aida à se relever et à se rendre chez elle. Cette femme endura ses douleurs sans une plainte et put marcher jusqu'à sa demeure.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL

FEU HECTOR BERTHELOT

—Les funérailles de notre regretté confrère Berthelot ont eu lieu mardi matin, à l'église St Louis de France.

Dans la foule nombreuse qui suivait les restes mortels, nous avons remarqué des représentants de toutes les classes de la société.

Les journalistes surtout étaient venus en grand nombre rendre ce dernier tribut d'amitié à celui qui avait toujours été camarade joyeux, ami dévoué.

Le deuil était conduit par le frère et les beaux-frères du défunt, et plus de cinq cents personnes suivaient le cortège.

QUEBEC

ELECTIONS PROVINCIALES

—L'*Electeur* nous arrive avec l'article suivant:

Nous tenons d'une excellente source qu'il est fortement question, dans les cercles conservateurs, de faire les élections provinciales en même temps que les élections fédérales.

C'est la conviction générale parmi eux que l'honorable M. Laurier l'emportera aux prochaines élections.

On, se disent-ils, il ne sera pas possible de sauver le gouvernement conservateur de Québec, si les libéraux sont appuyés à Ottawa.

Puis, il faudra bien, en vertu de la loi, que le gouvernement de Québec fasse ses élections dans l'année qui suivra l'arrivée des libéraux au pouvoir, s'il ne les fait pas maintenant. Pourquoi alors ne pas les faire en même temps qu'Ottawa, lorsque nous serons sûrs d'avoir à notre disposition, en outre du patronage provincial, toute l'influence de la puissante organisation fédérale?

On s'imagine également que l'opposition dans la législature n'est pas prête pour la lutte.

OTTAWA

ENFOUI DANS UNE CHAUDIÈRE

—James Little, bien connu de la police pour avoir commis de nombreux vols, a donné beaucoup de misère aux constables qui voulaient s'emparer de lui et beaucoup de plaisir aux témoins de la scène

Mlle Finister, au retour de la messe, dimanche, a trouvé dans l'une des chambres de sa demeure, Little, occupé à dévaliser les meubles. Ce dernier, quand il entendit ouvrir la porte, se sauva à toutes jambes. Mde Finister le suivit, et quand il fut dans la rue elle cria à deux hommes qui passaient de s'emparer du voleur. Little, s'apercevant qu'il était suivi, se réfugia dans la cour de M. Hinds et disparut.

La police appelée commença des recherches et finalement découvrit Little assis dans une vieille chaudière à vapeur, dans laquelle il était entré en passant par une ouverture de 16 pouces de diamètre.

Aucun constable n'était assez fluet pour passer par cette ouverture, et il fallut aviser aux moyens de l'en faire sortir.

M. Hinds, propriétaire de cette cour, suggéra de brûler du poivre dans la chaudière. On essaya ce moyen, mais Little s'empara du poivre et le jeta dehors.

On apporta un tuyau d'arrosage et l'on envoya de l'eau dans la chaudière, mais Little s'empara du boyau et commença à arroser constables et témoins.

Sur ces entrefaites arriva le détective Flannigan, qui réussit à persuader Little qu'il faisait mieux de sortir et de venir au poste au lieu de rester là, avec le vain espoir d'échapper à la police.

ST JEAN

NOUVEAU PROCÈS

—Le nommé John McBarney, arrêté le 6 septembre courant pour avoir mis du faux argent en circulation, n'en est pas, paraît-il, à ses premiers exploits M. Edouard A. Marcoux, grand connétable du district d'Iberville est venu en compagnie de M. Labossière, chef de police de St Jean, chercher le prisonnier qui a été détenu à la geôle de Montréal depuis son arrestation. McBurney est accusé de vol chez M Antoine Sabourin, marchand de St Jean, et devra subir son procès devant le magistrat de l'endroit dans quelques jours.

SOREL

LE "QUÉBEC" EN HIVERNEMENT

—Le vapeur "Québec" a cessé le service entre Québec et Montréal, et a été conduit, dimanche, à Sorel, où il a pris ses quartiers d'hiver. Il est remplacé par le "Canada" qui a quitté Québec lundi. Ce changement a été nécessité pour des raisons d'économies et aussi pour faire à ce vapeur d'importantes améliorations; il sera aussi pourvu de chaudières neuves.

Le "Carolina" a été conduit dans ses quartiers d'hiver à Sorel, et le service entre Chicoutimi et Québec ne sera fait, d'ici à la fin de la saison, que par le vapeur "Saguenay"

Avis aux
DAMES CANADIENNES DE LAWRENCE.

Tous les plus beaux styles de New York et Boston en fait de CHAPEAUX
Sont maintenant prêts au magasin autrefois occupé par les Demoiselles

O. JEAN & Co.,
421 Rue Essex,

Je me suis assuré les services de

Deux - Modistes - de - Premiere - Classe

Qui ouvriront la saison avec tous les plus beaux styles.

Les Prix Seront Tres Bas

Cet automne sur toutes les sortes de marchandises tenues à notre magasin, comprenant des

Chapeaux,
Bas,
Gants de Kid et
Articles de Toilette
de toutes sortes.

JOHN T. GOLDEN,
Successur de O. JEAN & Co.,
421 RUE ESSEX,
Lawrence, Mass.

MARIE DESMARAIS.

DIT AVOIR VU SON ONCLE DANS LE PURGATOIRE.

Elle recouvre sa Connaissance par Intervalle.

La nouvelle qu'une jeune fille, Marie Desmarais, qui demeure chez ses parents, 96 rue Davidson, était sans connaissance depuis lundi, a causé tout un émoi parmi notre population.

Hier après-midi, Marie a repris quelque peu connaissance, mais après s'être tordu les bras et avoir parlé d'une manière incohérente, elle retomba en catalepsie.

Depuis ce temps-là elle reprend de temps à autre sa connaissance, et raconte que c'est son oncle dont elle veillait le corps lorsqu'elle eut sa première attaque, qui la tient dans le purgatoire avec lui.

Ce matin le R. P. Forget et les Drs Benoit et Patenaude sont allés la voir.

C'est une jolie brunette qui paraît robuste. Sa mère dit que, malgré cette apparence de santé, elle est très nerveuse et qu'un rien la met hors de ses gonds.

Il paraîtrait que son oncle, M. St. Denis, avant de mourir lui avait prédit qu'il lui arriverait quelque chose de bien terrible après sa mort.

Notre reporter s'est rendu aujourd'hui dans la famille Desmarais et il a appris d'une manière exacte comment les choses s'étaient passées dans la chambre où était exposé le corps de feu St Denis, quand Mlle Desmarais a perdu connaissance.

Mde Desmarais, sa fille et quelques autres personnes étaient à à genoux à quelque distance du corps qui commençait à sentir mauvais, et l'on récitait tout haut le chapelet. Mde Desmarais s'aperçut tout à coup que sa jeune fille paraissait excitée et elle lui demanda ce qu'elle avait. La jeune fille lui répondit, avec un grand sérieux que son défunt oncle l'avait appelée plusieurs fois, qu'elle avait parfaitement reconnu sa voix. Au même instant elle se leva comme poussée par une force inconnue; elle fit sur elle-même un effort violent et passa dans une autre pièce, pour revenir un instant plus tard, la figure bouleversée, et murmurant: "Il m'appelle."

Alors les personnes présentes virent la jeune fille s'approcher du corps, soulever le suaire qui le cachait aux regards et contempler la face rigide du cadavre.

Puis Marie Desmarais s'éloigna précipitamment, et rendue dans l'autre chambre, toute pâle et défaite, elle dit à une personne qui s'y trouvait:

"Je me sens bien mal." Au même instant elle se jetait au cou de cette même personne et tombait en catalepsie, au milieu de l'émoi général.

Elle reprend connaissance de temps à autre; puis redevient rigide, et il faut la force de plusieurs hommes pour détendre ses membres devenus durs comme de la roche.

Elle n'a rien mangé depuis lundi.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousselures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co Lowell Mass

Propriétaires du Dr. Delisle's Kinin Compound

AUX MEMBRES

Du Club Fremont du Massachusetts.

Nous avons le droit d'être fiers du succès si grand et, je crois, sans précédent qui a couronné les efforts des officiers et des membres de notre club l'an dernier.

Lors du premier banquet annuel du club, le 11 octobre 1894, feu John B. Dupont, alors président, prédit que le club aurait 500 membres avan les élections de novembre suivant. Vous savez tous que la prédiction de notre défunt président ne s'est pas seulement réalisée; mais que huit mille membres s'enrôlèrent avant cette époque.

Le succès du club a dépassé toutes nos attentes. En face de faits semblabes, on doit nous pardonner d'avouer que nous méritions des louanges qui nous ont été prodiguées à nous tous par d'éminents hommes d'Etat et la presse républicaine en général durant la campagne de 1894 Peu ont une idée, si l'on en excepte les officiers et ceux des membres qui ont pris une part active dans son organisation, de la somme de travail qu'il a fallu accomplir pour obtenir des résultats semblables.

Après nous être mêlés aussi activement de la campagne de 1894, une campagne qui fut suivie par l'une des plus grandes victoires dans l'histoire du parti républicain, nous avions certainement le droit de prendre jusqu'à présent un repos gagné par un si brillant succès.

Nous sommes de nouveau à la veille d'une autre élection, et le temps est venu encore une fois pour tous les membres d'être à la hauteur de l'occasion. Le moment est venu pour se remettre à l'ouvrage, et si c'est posible, travailler encore plus ferme qu'auparavant. Les caucus pour élire les délégués à la convention d'Etat auront lieu le 24 et le 25 du courant.

Membres du Club Frémont, vous ne devez pas oublier que le premier et le plus important devoir de tout citoyen américain, c'est d'assister aux caucus. Quoique les principes bien connus du parti républicain lui assurent la plus grande partie du vote intelligent de l'Etat, nous devons remarquer qu'à présent comme par le passé les succès du parti seront dus à la capacite pour ses candidats de suivre fidèlement ses principes. Par conséquent, c'est le devoir sacré de chaque citoyen d'être présent aux caucus et de faire tout en son possible pour élire des délégués s'engageant à voter en faveur des meilleurs candidats seulement. Nous avons toujours été trop portés à croire que les caucus seraient tenus assez bien sans nous, et nous laissions parfois le choix des candidats entre les mains de politiciens rusés. Souvenez-vous, confrères du Club Frémont, que des élections ont été gagnées ou perdues par un seul vote, et qu'il se peut que votre vote au caucus change le caractère de la majorité de la convention. Nous vous prions de vous mettre à l'œuvre immédiatement, si vous ne l'avez pas déjà fait, pour induire tous vos amis et vos connaissances à assister aux prochains caucus et appuyer les délégués qui s'engageront à ne voter que pour les meilleurs hommes; pour des hommes compétents et qui rempliront les devoirs de leur charge sans crainte ni favoritisme.

Encore une fois, nous vous prions instamment d'assister aux caucus, d'y amener autant de votants que vous le pourrez et prouver une fois de plus que vous avez à cœur les meilleurs intérêts de l'Etat.

Pour terminer, les officiers de votre club désirent graver dans votre esprit toute la nécessité qu'il y a d'enrôler dans les rangs du Club tous les hommes d'extraction française.

Des blancs d'affiliation vous seront envoyés sur demande, si vous vous adressez à votre obéissant serviteur. Théo. E. Langlois, vice-prés., 42 Equitable Building, Boston, Mass.

Louis Alexander,
Tailleur Importateur,
65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition

Quand vous Peinturez vos Edifices, employez le

B. K. & Co's,

Une Peinture de maison préparée pure, et pour les planchers employez les

Peintures U. S. N. Dick,

Sèchent en une nuit et restent dans cet état. Venez demander nos cartes de couleurs.

Vendues seulement par

J. B Coburn & Co.
35, 39, 41 Rue Market.

Coutellerie de Table,
Ciseaux à Fret et autres Ciseaux,
Canifs et Rasoirs
de première qualité,
Aux plus bas prix.

W. S. Bartlett,
653 - RUE MERRIMACK - 653
M. Fortin, Commis canadien.

JOHN TOBIN,
Peintre d'Enseignes et de Maisons
—ET MARCHAND DE—
Tapisseries, Moulures, Peintures, Huiles, Vernis, et Vitres.

Aussi ouvrage de maçonnerie de toutes sortes, posage de Briques, hommes d'expérience en tout temps. Tout ouvrage est garanti.

458 Rue Common,
Résidence, 36 Rue Winter,
Lawrence, Mass.

DR G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.

Assistant Canadien-français pour sa clientèle canadienne. Dents extraites à l'électricité.

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi à faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu a peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demander la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,
WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants: —N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants: — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin, Oscar Courteau, Dr J. G. Barque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants: — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES, Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,
523 RUE ESSEX,
EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

D. THEBERGE,
164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARRON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND
188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servir avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

Dr J. H. BRETON,

Le DR BRETON se fait fort de guérir tous les cas de maladie qui lui sont soumis. Il a déjà traité avec succès un grand nombre de malades qui avaient été abandonnés par les médecins les plus éminents du pays.

Le traitement du DR BRETON se recommande par l'excellence des procédés suivis par ce célèbre spécialiste. Le Dr Breton étudie avec soin les moindres détails de la maladie qu'il est appelé à guérir, et ses remèdes vont droit au but, s'attaquant à la racine même du mal. De là les succès constants que le docteur a obtenus depuis qu'il exerce sa profession.

Tout en pratiquant la médécine générale, le DR BRETON a fait une étude spéciale des *maladies des Femmes*, des maladies causées par le *Surcroit de travail* et les *excès de tous genres*, en un mot de toutes les *maladies organiques*. Le consulter et suivre son traitement, c'est courir à une GUERISON CERTAINE.

Dr J. H. BRETON,—Chambres 1 et 2—159 Rue Merrimack.

EDIFICE DU BON MARCHE,— Lowell, Mass.

HEURES DE BUREAU:— De 10 à 12, A. M.; de 2 à 8.30, P. M. Le dimanche, de 9 à 11, P. M. Résidence: 21 Eighth St.

Position Demandée.

Une bonne fille désirait s'engager dans une petite famille comme servante.

S'adresser à Mlle Marianna Tremblay, 152 rue Hall. 19 3t

EN GARDE! Le public doit se tenir en garde contre les nombreuses contrefaçons et imitations qui envahissent le marché depuis que les succès du Régulateur de la Santé de la Femme et les Female Plasters du Dr Jos Larivière, pour guérir le BEAU MAL sont connus.

Lorsque vous achetez une bouteille de Régulateur ou un de ces "Plasters," vous ne faites pas un essai ni une expérience et vous ne courez aucun risque de dépenser votre argent inutilement, vous êtes sûrs de la guérison.—Demandez et exigez le Régulateur et les "Plasters" du Dr Jos. Larivière. Si on ne les a pas, allez chez un autre pharmacien ou écrivez au propriétaire Dr Jos. Larivière, Manville, R. I.

N. B.—Les Columbian Headache Pills du Dr Jos Larivière guérissent le mal de tête en quinze minutes. Garanties. Prix 25 Cents.

FEUILLETON
No 9

—— LES ——

Lendemains du Crime

GRAND ROMAN A SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE.

DEUXIEME PARTIE.

LA DOULEUR D'UN PERE.

III

(*Suite.*)

—Et pas lui seulement... la société tout entière, qui t'a traité, honnête homme, comme un forçat.

—C'est moi qui l'ai trompée, dit l'ancien caissier que le malheur n'avait pas encore entièrement aigri.

—Tu y viendras, répéta Judas Marfori, avec un sourire sarcastique au coin des lèvres. Tu y viendras quand tu la verras se lever tout entière entre toi et l'homme que tu veux punir.

—Oh! rien, ni personne ne m'empêchera de me venger!

—Il y a la police, les juges.

—Je braverai tout.

—Tu vois bien.

—Me venger! me venger! Retrouver ma fille! Claire! Tout ce qui me reste ici-bas, tout ce que j'aime!

—Pour cela, il faut sortir.

—Oui, oui, à tout prix, quand devrions-nous risquer cent fois notre vie Je veux me venger! Je veux revoir ma fille!

A partir de ce moment les deux misérables se mirent avec une ardeur nouvelle à préparer leur évasion.

Anselme était plus impatient encore que Judas Marfori.

Et celui-ci se disait, en le voyant ainsi transporté, tout vibrant de fureur et de menace:

—Voilà l'homme qu'il me faut! Voilà l'homme qui me succèdera!

IV

L'heure était venue.

Par un des soirs les plus sombres de la saison pluvieuse qui dure des mois entiers à la Guyane, un homme était assis sur un des rochers gigantesques qui hérissent les côtes de l'île Royale. Nu-tête, une veste brune sur les épaules, trempé des pieds à la tête, il semblait, tout en fouillant de ses yeux perçants l'ombre qui tombait, guetter de l'oreille un bruit qu'il attendait avec angoisse, sans doute un bruit de délivrance et de salut.

L'homme était court, trapu, paraissait doué d'une force extraordinaire. Il avait le teint hâlé, le crâne vaste, un air de cruauté et d'audace sur la physionomie. La pluie tombait sans discontinuer, et avec la nuit le ciel devenait d'un noir d'encre. Il n'en avait cure. Il paraissait, au contraire, heureux de se voir enveloppé par ces ténèbres, heureux d'être mouillé par cette pluie qui le dérobait aux yeux indiscrets en le couvrant d'une brume humide. A ses pieds, la mer qui baignait la base du rocher, qu'elle éclairait des lividités de son écume, la mer mugissait sourdement. Elle n'était pas agitée encore, mais son grondement contenait des menaces.

L'homme écoutait toujours.

Rien encore.

Toujours les mêmes bruits de la vague et du vent. Aucune voix, aucun appel. Pourtant il ne s'était pas trompé. C'était bien là qu'il devait être. Qu'attendait-on? On n'avait pas trop de la nuit, de toute la nuit pour gagner le large et se trouver, quand le jour baignerait l'île de sa lueur blafarde, hors de la vue des côtes.

L'homme qui attendait ainsi était un forçat nommé Poirier, condamné pour avoir, dans une rixe, étant gris, tué d'un coup un de ses amis, un coup de poing formidable qui avait brisé la mâchoire du malheureux.

Ceux qu'il attendait étaient Anselme et Judas Marfori. Tout avait été combiné pour que les misérables avec un autre complice, qui se tenait caché avec une barque dans une des cavernes creusées par la mer sous les rochers de la côte, pussent s'évader cette nuit-là. Judas, qui, on le sait, avait, malgré sa mise aux fers, des accointances avec le dehors, avait choisi pour l'aider Poirier et Rigobert, l'homme à la barque, qu'il connaissait pour des hommes énergiques, habiles, et capables de réussir ce coup de main. Lui, avec l'aide d'Anselme, il était arrivé au bout de sa tâche. Il ne leur restait plus pour être dehors, qu'un dernier morceau de rocher à creuser, presque rien, le travail de quelques heures, et ce serait fait quand les deux forçats seraient dehors avec un bâteau pour les amener tous les quatre.

La nuit avait été choisie pour que toute coïncidât, la sortie de Judas et d'Anselme de leur cachot, l'évasion de Poirier et de Rigobert. Et c'était cette nuit-là qui lui semblait faite tout exprès, tout à souhait, pour favoriser les fugitifs. Poirier et Rigobert avaient pu se cacher pendant le travail de la journée. Ils étaient restés plusieurs heures enfoncés jusqu'au cou dans les marais. On ne s'était pas aperçu de leur disparition et les autres forçats étaient rentrés dans le pénitencier, les laissant-là

Aussitôt seuls, Rigobert avait couru chercher la barque qu'on devait lui livrer, et Poirier s'était rendu à l'endroit qui lui avait été indiqué par Judas Marfori, et où celui-ci devait le rejoindre avec Anselme. Il conduirait ensuite ses deux camarades à la place où devait être Rigobert avec la barque.

Pour lui, rien à faire pour attendre, et il attendait. Il attendait avec une impatience qui grandissait de minute en minute.

Si Marfori et son compagnon s'étaient trompés? S'ils n'allaient pas réussir à sortir? Tout serait manqué.

Demain l'éveil serait donné. On se mettrait en chasse, et Poirier et Rigobert seraient repris.

De plus, une autre cause rendait l'heure pressante, tout retard dangereux, presque mortel.

La mer était pleine à cette heure et l'évasion avait été combinée en vue de cette éventualité. Elle baignait la base des rochers.

La barque était à flot dans l'anse où elle était cachée. Si la mer se retirait, elle resterait à sec, et il serait impossible à quatre hommes de la remettre à la mer.

Pour toutes ces raisons, Poirier, qui s'était vu libre quand Judas Marfori lui avait proposé de s'évader avec lui, Poirier sentait des frissons d'angoisse passer par tous ses membres au fur et à mesure qu'il voyait l'heure s'écouler.

Il était là grelottant, trempé, l'oreille au guet, suivant avec un regard d'anxiété et de fièvre la descente de la marée qui commençait et qu'il aurait voulu arrêter, au prix de sa vie, désespérant presque, quand tout à coup un cri de détresse arriva à lui.

—A moi.

Et en même temps, il vit sous lui se débattre dans le flot qui se brisait au pied du rocher une masse qui lui parut toute sombre dans la blancheur de l'écume.

Il se jeta à l'eau, saisit dans l'ombre une main qui s'accrocha à ses vêtements, et il demanda:

—C'est vous?

Une voix transie, étranglée par l'émotion et le froid, dit:

—C'est moi, Judas Marfori.

Du reste, à ce moment, Poirier avait reconnu le forçat à sa maigreur, à sa haute taille, à sa barbe.

D'un violent effort il le sortit de l'eau, le posa sur un rocher et dit:

Et l'autre?

—L'autre me suit, allez à son secours.

Poirier entra avec la vague dans le creux du rocher, et il trouva Anselme qui luttait et essayait de se frayer un passage à la nage.

Il le saisit comme il avai saisi Judas Marfori et le mit hors de l'eau.

Puis il dit:

—Pas une minute à perdre!

—Rigobert est là?

—Oui.

—Avec une barque?

—Oui.

Les trois hommes, sans parler, se mirent en marche dans la nuit.

Marfori et Anselme s'étaient bien cru perdus. Judas n'avait pas réfléchi qu'en choisissant pour s'entuir l'heure de la marée, qui leur permettait de mettre leur barque à flot, cette même marée allait les gêner considérablement pour sortir de leur cachot. Ce cachot ils l'avaient reconnu, devait être au niveau de la mer, peut-être plus bas qu'elle et quand ils auraient fini de creuser, l'eau les envahirait si la mer était pleine.

Ils avaient pensé à cela trop tard, quand tout était fixé, arrêté. Ils n'en continuèrent pas moins leur œuvre de délivrance. A la grâce de Dieu! Mais ils avaient bien failli payer de leur vie leur témérité. Dès que le roc fut creusé, dès qu'ils purent entrevoir une lueur du ciel, une vague se précipita dans le cachot avant qu'ils eussent pu même essayer de sortir. Heureusement le reflux, en ramenant l'eau en arrière leur donna le temps de respirer un peu. Ils achevèrent d'abattre le pan durocher qui restait encore, et quand la vagne revint ils purent se jeter au devant d'elle, la briser du front, gaguer à la nage l'extrémité de la caverne, où ils arrivèrent meurtris par les rochers épuisés, étourdis, à moitié morts. Sans Poirier, qui était là, les guettant, il est probable qu'ils n'auraient jamais pu sortir.

Maintenant ils étaient plus tranquilles. Ils respiraient. Ils humaient le grand air avec une volupté inouïe, eux qui en avaient été privés si longtemps. Poirier les guidait à travers les rocs avec une sagacité sauvage. On eût dit qu'il voyait dans la nuit opaque, dans la nuit chargée de brouillard qui les enveloppait. Ils marchaient sans un mot, le cœur oppressé encore, o pressé par la crainte de voir tout échoue, sentant le pé l partout autour d'eux, dans les rochers qu'ils f ôlaient, dans la mer qui grondait, dans l'air même qui les entourait, voyant des oreilles et des yeux braqués partout, s'attendant à chaque instant à entendre le canon annonçant leur fuite déch rer les échos humides de l'île.

Rien de pareil ne se produisit heureusement, et ils parvinrent sans encombre à l'endroit où Rigobert les attendait avec sa barque.

Rigobert, moins placide que son camarade Poirier, jurait et tempêtait depuis près d'une heure, ne voyant revenir personne.

Il allait et venait dans sa barque, qui dansait sur la vague, en jetant au vent des "tonnerres de Dieu" capables de faire frémir l'île entière.

Quand il aperçut enfin dans les ténèbres le groupe des fugitifs, il cria d'une voix qui tremblait d'impatience et d'énervement:

—C'est vous?

—Oui, répondit Poirier.

—C'est pas malheureux! Je commençais à avoir le mal de mer. Ce que ça danse dans cette cambuse! Sans compter que nous risquions bientôt de rester à sec.

—Tout va bien? demanda Poirier.

—Tout, excepté moi.

—Qu'est-ce que tu as, toi?

Le forçat fit d'une voix dolente qui fit rire, malgré la gravité de la situation, ses trois camarades.

—J'ai mal au cœur!

—Farceur! murmura Poirier.

Et s'adressant aux autres.

—Allons embarque!

Il saisit à plein corps Judas Marfori et le j ta dans le bateau, pendant qu'Anselme montait de son côté.

—Quel chambard! dit Rigobert, j'ai bien cru que j'allais laisser là mes côtelettes. J'avais commencé à les numéroter. Tâchons de nous tirer des pattes et plus vite que ça.

Il avait saisi les avirons et tâchait de sortir la barque de la baie. Mais le bateau touchait le fond maintenant, un fond de sable heureusement.

Poirier, qui était embarqué fut obligé de sauter à l'eau et de pousser la barque.

On parvint à la mettre à flot après des efforts inouï, mais on y parvint enfin.

Quand on fut hors de l'anse, en pleine mer, Judas Marfori, qu'une inquiétude venait de prendre, demanda.

—Et des vivres?

—Nous en foisonnons, dit Rigobert. C'est-à-dire que Chevet lui-même est moins bien approvisionné que nous.

—Vous avez du pain?

—Du pain, des biscuits.

—Et de l'eau?

—De l'eau de tous les crus, et du gibier.

—Ne plaisantons pas, dit Judas Marfori, qui trouvait le moment grave.

—Je ne plaisante pas, dit le forçat! Voyez!

Et il montra à ses compagnons un chien et un chat qu'il avait faits en route.

—Le chien du gouverneur! fit il en riant. On n'a pas tous les jours des chiens de gouverneur à se mettre sous la dent.

—Vous l'avez tué? dit Anselme.

—Avec ça que je me suis gêné Vous pourriez faire les vitrines de Potel et Chabot et de Chevet, vous ne trouveriez pas de chien de gouverneur à acheter.

Toujours rigolo, murmura Poirier, qui aimait avec acharnement.

Puis il ajouta:

—Et le chat. Où as-tu pris le chat?

—Il était dans la barque. Il nous attendait. C'était un matou qui avait assez de l'existence et qui s'était demandé quel genre de suicide.

Judas Marfori interrompit Robert.

—Savez vous où nous allons? demanda-t-il.

—As pas peur!

—Mais encore.

—Nous allons en ce moment tout droit sur l'île du Diable.

—Vous en êtes sûr?

—Absolument nous y serons avec le jour, et, comme l'île est inhabitée, nous pourrons nous y cacher en cas de poursuite. Pendant quelques jours la mer ne sera pas sûre.

L'homme n'avait pas achevé qu'un grondement formidable fit tressaillir les rochers de la côte dont la barque n'était pas encore très loin.

Les quatre fugitifs eurent un tressaillement de terreur.

—Le canon! murmura Judas Marfori.

—On ne nous a pas vu à la prière du soir, dit en riant Rigobert.

—Je vous en supplie, fit Judas, pris d'une angoisse, ne plaisantez pas! la situation est grave.

Et il continua à écouter.

En même temps il observait le ciel, qui lui donnait aussi des inquiétudes.

Le vent s'était levé.

La barque dansait sur les flots éperdument.

Tous les dangers les environnaient.

Judas Marfori sentait sa vengeance lui échapper encore.

Anselme était plus mort que vif.

Il n'osait pas se rendre compte de tous les périls qu'il courait, de tous les obstacles qui se dressaient encore entre sa fille et lui.

Poirier ramait, le cœur plein d'une belle insouciance.

S'ils étaient repris il serait mis aux fers. Que lui importait? Il y avait été bien d'autres fois Il n'en était pas mort.

Rigobert ne perdait rien de sa belle humeur. Rien ne pouvait l'abattre, lui, ou même l'émouvoir.

Il avait tout vu, tout connu, passé par toutes les épreuves et toutes les terreurs sans jamais voir s'altérer sa gaieté.

C'était un bandit de l'espèce dite rigolo, capable de gouailler le bourreau jusque sous le couperet de la guillotine.

Né il ne savait où, il avait passé toute la première partie de son existence à Paris, vivant de hazards et d'expédients, condamnés, relâché, pour être recondamné quelques jours après et relâché encore ayant subi à vingt ans vingt condamnations, toujours gai, toujours insouciant, jusqu'au jour où, mêlé à une affaire plus grave, un vol avec effraction dans la banlieue, suivi d'une tentative d'assassinat, il avait vu vingt ans de travaux forcés couronner sa carrière de vagabondage et de rapines. Le principal coupable avait payé son crime de sa vie. Rigobert n'avait été que complice, et encore son complice inconscient, pour ainsi dire.

S'étant trouvé dans le bouge où le coup avait été combiné, nourri, pour nous servir du mot technique, il avait, par forfanterie, par rigolade, accepté d'en être. Il ne redoutait pas, du reste, que ça deviendrait mauvais. On devait piller seulement. Malheureusement un jardinier s'était trouvé là, pour garder la propriété, et le chef de la bande avait essayé de lui faire passer du goût du pain. Le pauvre homme n'avait dû la vie qu'à Rigobert. Celui-ci voyant que l'affaire prenait cette tournure et voulant pas être complice d'un assassinat, avait eu une inspiration. Pour arrêter le bandit dans sa sanglante besogne, il s'était mis à crier:

—Sauve qui peut! voilà la police!

Et les voleurs y compris le chef, s'étaient mis à fuir dans toutes les directions, laissant le pauvre jardinier à moitié saigné, mais respirant encore.

A l'audience, ce beau trait de Rigobert fut constaté par le ministère public, qui prétendit que le bandit avait eu peur tout simplement, et Rigobert attrappa, comme les camarades, vingt ans de travaux forcés, pendant que le chef de la bande, qui n'en était pas à son coup d'essai et qu'on recherchait depuis longtemps pour d'autres crimes, était condamné à mort.

Il y avait déjà plusieurs années que Rigobert était à Cayenne, toujours gai, très debrouillard, amusant ses camarades, bien vu des surveillants qui riaient de ses plaisanteries et qui savaient qu'il n'était pas méchant, et Judas Marfori, qui le connaissait, l'avait choisi entre tous pour l'aider, car il jugeait qu'il était seul capable de se procurer la barque dont on avait besoin pour l'évasion.

Rigobert s'était, en effet, acquitté à merveille de sa mission, et on l'avait trouvé, au jour et à l'heure fixés, possesseur d'une embarcation, sinon très luxueuse, du moins très solide et dont la cale était pleine de vivres.

Mais l'heure n'était pas à la plaisanterie, au moment où Rigobert ouvrait la bouche pour répondre à Judas Marfori qu'il ne pouvait pas s'empêcher de rire, même dans les circonstances les plus critiques, un second coup de canon fit tressaillir la côte, venant de la mer cette fois.

Les quatre forçats se regardèrent.

—Nous sommes perdus! bégaya Marfori.

—Au terrier, mes enfants! cria Rigobert, la chasse va commencer.

Ils firent force de rames et se perdirent dans la nuit. Mais la nuit ne durerait pas toujours et s'ils n'étaient pas, quand le jour se lèverait, loin de l'île Royale, adieu tout espoir!

Les quatre condamnés fuyaient toujours. Tous s'étaient mis aux rames, et la barque dansait sur les flots agités, dans la noirceur desquels des blancheurs d'écume mettaient par intervalles des lueurs d'éclairs. Combien la nuit durerait-elle encore? Ils ne le savaient pas au juste. Les ténèbres étaient profondes, sans une éclaircie, et la pluie tombait sans interruption —Trempés d'eau et de sueur, les hommes grelottaient de froid et de terreur, les yeux écarquillés dirigés sur l'île Royale, où ils s'attendaient à chaque instant à voir se détacher de l'ombre les lumières d'un aviso lancé à leur pour suite.

Ils ne disaient pas un mot, le cœur serré d'angoisse, l'âme tendue à toutes les émotions, à tous les bruits, étourdis et béants dans ces vacarmes assourdissants et sombres, où se perdait le bruit de l'eau remuée par leurs rames, et que leur situation rendait plus saisissant, comme plein de menaces et de dangers insoupçonnés. C'était le vacarme incessant, grandiose de la mer qui semblait en se brisant sur les rochers faire feu de toutes ses vagues, comme une batterie d'artillerie ferait feu de toutes ses pièces. Une détonation n'attendait pas l'autre, et toute la côte frissonnait, remuait. C'était impressionnant et beau.

Ils filaient.

Tout à coup, dans les ténèbres compactes, une lueur brilla, puis une autre.

Un frisson secoua les fugitifs.

—Mince de rigolade! murmura Rigobert qui se redressa le dos brisé.—Ils vont tirer sur nous comme sur des lapins!

—Dans une heure nous serons pris, dit Judas Marfori d'un air découragé, lâchant sa rame. Et cette fois, ce sera la fin pour moi. Ils ne m'auront pas vivant.

—Ni moi, dit Anselme.

Puis le vieillard ajouta:

—Qui donc nous a livrés?

—Vous croyez qu'on nous a vendus? dit Rigobert.

—J'en suis sûr. L'homme est fait de bassesse et de trahison.

Poirier n'avait pas dit un mot.

Il ramait.

—Si tout le monde s'arrête, fit-il, ce n'est pas le moyen de nous échapper.

—C'est vrai, dit Rigobert, à l'œuvre! à l'œuvre tous!

Ils reprirent les avirons.

—Où allons-nous? demanda Judas Marfori.

—Je n'en sais trop rien. Si le diable veut bien. Il n'y a plus que lui qui puisse nous tirer de là. S'il ne se mêle pas de nos affaires, nous sommes frits!

Et le gredin ajouta, comme s'il faisait une prière:

—Bon saint Diable, aie pitié de nous! Par tes cornes, par tes pieds fourchus.

Poirier éclata de rire.

Mais Judas Marfori dit sèchement:

—Taisez vous donc! Ce n'est pas le moment de rire!

Dans l'ombre, les lueurs grossissaient.

—Touché! cria Poirier, qui venait de briser sa rame sur un rocher.

Il n'avait pas achevé que l'embarcation venait s'écraser contre un récif avec un fracas épouvantable.

—Nous sommes perdus! cria Judas Marfori.

—J'en ai peur, dit Rigobert, qui avait bondit en avant et qui cherchait à s'accrocher au rocher

—Où sommes-nous?

—Je n'en sais rien.

—Ni moi non plus.

—La barques est défoncée, dit Anselme, l'eau entre à flots.

—Sauve qui peut! cria Poirier.

Il sauta à l'eau, mais presque aussitôt on entendit un cri de détresse.

—Je suis mort! fit l'homme.

—Et il disparu. Il s'était brisé le crâne contre le rocher.

—Diable! murmura Rigobert, ça va mal! Il se tenait avec Judas Marfori et Anselme accroché aux débris de la barque pris dans un rocher.

La position était des plus critiques.

Les trois malheureux auraient voulu arrêter les flots qui les balayaient incessamment, menaçant à chaque coup de les entraîner avec ce qui restait de l'embarcation. Mais rien ne pouvait mater cette force incessante qui allait et venait sans trêve, gonflé de grondements et de colère, insensible à tout, qui les couvrait à chaque passage de paquets d'écume qui semblaient être sa bave et qui finiraient par les noyer.

Heureusement pourtant la marée descendait. La hauteur de la vague diminuait de minute en minute.

Peut-être pourraient-ils se retirer de là. Mais où étaient-ils? Ils n'en savaient rien.

Peut être venaient-ils d'aborder à une autre des îles faisant partie du groupe des îles du Salut? Peut-être étaient-ils arrivés à l'île du Diable, vers laquelle ils se dirigeaient?

Dans ce cas il y avait encore des chances pour eux. Ils pourraient s'y cacher dans les grottes, attendre.

Et se nourrir? Que mangeraient-ils? Les vivres étaient à la mer. L'île du Diable n'est qu'un amas de rochers stériles. Nimporte! Il fallait se sauver d'abord, lutter jusqu'au bout. Et ils ne songeaient pour l'heure qu'à sortir de l'eau. L'horizon s'éclaircissait. Le jour allait venir. Ils pourraient mieux se rendre compte de leur situation. On eût dit aussi que la mer s'appaisait La pluie avait cessé, le vent tombait. Peut-être y avait-il encore de l'espoir pour eux?

Si ce pauvre Poirier ne s'était pas tant pressé? Le malheureux devait être mort. Il n'avait pas reparu.

On l'avait appelé. Il n'avait pas répondu C'était fini. Il avait cessé de souffrir. Il était entré dans le grand repos.

—Il est plus heureux que nous, dit Judas Marfori. Et si je n'avais pas une mission à accomplir, j'en vierais sa place.

—Mais lui aussi, dit l'incorrigible Rigobert, il avait une mission, la mission de vivre, et il est bien vexé à l'heure qu'il est, j'en suis sûr, de ne pouvoir pas la remplir.

Une vague qui passa sur le groupe coupa la parole au forçat. Ces vagues les énervaient. leur donnaient une sorte de vertige, le désir d'en finir une bonne fois, de se précipiter dans l'eau et d'y rester, mais l'envie qu'avaient Judas Marfori et Anselme de survivre et de se venger les retenait.

Cependant le jour montait. Déjà les fugitifs pouvaient distinguer les objets autour d'eux, se rendre compte de leur situation, des chances qu'ils avaient d'échapper au péril. Leur embarcation était prise entre deux rocs, à l'entrée d'une baie étroite, dont ils commençaient à voir le sable. A marée basse cette baie et les rochers qui la protégeaient devaient rester à sec. Bientôt ils pourraient prendre pied. Il n'y avait que quelque temps à attendre. Mais où étaient-ils? Sur quelle terre étaient-ils venus s'échouer? Ils l'ignoraient. Peut être cette terre allait elle devenir pour eux plus dangereuse, semée de plus d'écueils que la mer elle-même. Les bords leur apparaissaient stériles, hérissés de roches grisâtres que la pluie de la nuit avait trempées et dont la surface était comme vernie sous la lumière qui grandissait.

Pas un arbuste au loin, pas une note de verdure. Le rocher seul, gris ou noir, avec ça et là, des veines rougeâtres traversant les masses pierreuses.

—Nous devons être, dit Judas Marfori, dans l'île du Diable.

—Je le crois, dit Rigobert, car je vois ses cornes.

Et il montrait deux pointes de rochers dressées en l'air qui ressemblaient assez, en effet, aux cornes de quelque animal fantastique!

—Du reste, ajouta-t-il, là ou ailleurs nous sommes nettoyés!

—Et pourquoi donc?

Il montra à ses compagnons un bâtiment qu'on voyait distinctement maintenant en pleine mer et qui semblait venir droit à eux.

—Il ne pourra aborder ici qu'à marée haute, dit Judas Marfori, et d'ici là.

La mer baissait.

Entre deux flots maintenant on entrevoyait la terre à quelques mètres seulement des naufragés.

Judas Marfori quitta son refuge et entra dans la mer. Il n'avait de l'eau que jusqu'à la ceinture.

—Allons! cria-t-il.

Les autres l'imitèrent.

Bientôt ils eurent gagné le sable de la baie.

Ils étaient à terre. Où voilà ce qu'ils ne savaient pas.

Ils avançaient avec une précaution extrême.

Autour d'eux, dans le soleil levant, le paysage était fantastique.

Partout des rochers, des grottes, des cavernes, des vallées qui semblaient avoir été creusées par quelques tremblements de terre.

Des oiseaux, effrayés, se levaient brusquement à leur approche et tournoyaient ensuite au-dessus d'eux en poussant des cris rauques et sinistres.

Il y avait des passages entre les rocs, si sauvages, si profonds qu'ils semblaient conduire dans quelque enfer.

Tous ces rochers étaient hérissés de coquillages, avec des herbes marines au sommet qui descendaient comme des chevelures. Avec un peu d'imagination, on voyait dans cet amoncellement incohérent de masses pierreuses tout ce qu'on voulait: des clochers, des cathédrales, les monuments les plus bizarres.

Il y avait des coins qui offraient l'apparence d'une ville bouleversée par un effroyable cataclysme, avec ses toits et ses murs effondrés. Et sur tout cela l'image de la désolation et de la solitude. Partout, aussi loin que pouvait se porter la vue, bien que le soleil levant mit à cette heure sur la cime des roches des teintes rosées qui leur donnaient un aspect moins rébarbatif, pas de trace d'habitation ni de végétation.

—C'eet bien l'île du Diable, dit Judas Marfori. Nous pourrons nous y cacher.

—Et en sortir? fit Rigobert.

—Quand la bourrasque sera passée nous raccommoderons notre barque et nous la remettrons à flot

—Si nous la retrouvons la prochaine marée va la mettre en pièces.

—Nous allons nous occuper de la serrer à l'abri.

—Et boulotter?

—Nous mangeons des coquillages.

—Maigre menu!

—Le bagne vous a rendu difficile?

—Pas précisément. Mais mon estomac semble crier famine, sans compter que ce grand diable de bâtiment ne va pas nous laisser tranquilles.

Et il désignait l'aviso, qui grandissait de minute en minute.

V

Il ajouta:

—Ils ont dû nous voir, ce n'est pas Dieu possible. Ils viennent droit sur nous. Ils y voient donc la nuit, comme les chats?

Avec une longue-vue on pouvait du pont apercevoir les fugitifs

—S'ils nous voient, dit Judas Marfori, nous sommes perdus!

—Perdus pour perdus, fit Rigobert, il vaudrait peut être mieux aller à eux et nous rendre Nous en serions quittes pour quelques mois de fer.

Une même flamme s'alluma dans l'œil de Judas et Anselme.

—Nous rendre? firent-ils en même temps.

—En ce cas, dit Rigobert, nous ferons bien de trouver une cachette, et une cachette sérieuse, car on va éplucher les récifs, surtout si on aperçoit les débris de notre barque.

—Oui, dit Judas Marfori, cachons-nous!

Ils se mirent à fuir à travers les rochers.

Ils montaient et descendaient, brisés, en sueur, ecorchés par les aspérités, avec l'ardeur de gens qui fuient un danger imminent.

Le soleil devenait chaud et brûlait les rocs arides.

Enfin, ils crurent avoir trouvé!

Au fond d'une grotte profonde elle-même et dont l'entrée était dissimulée par un enchevêtrement de rochers, s'ouvrait un trou qui semblait fort profond, entièrement caché par un amoncellement d'algues et d'herbes marines. Pouvait-on descendre dans ce trou? Où donnaient-ils? Voilà ce qu'il s'agissait de savoir. Rigobert s'offrit pour tenter l'exploration.

—Si je ne reviens pas, dit-il, vous ferez dire une messe pour moi!

Et il disparut dans le trou avant même que ses compagnons eussent songé à s'opposer à son projet.

Judas Marfori et Anselme restèrent penchés sur l'orifice, anxieux, les veines pleines de sang

De temps à autre ils avaient un sursaut.

Ils entendaient comme un bruit de chute.

C'était quelque pierre que Rigobert détachait avec ses pieds et qui roulaient au fond de l'abîme qu'elle emplissait de fracas.

Ils se penchaient alors et appelaient.

Leurs voix avaient dans ces profondeurs des sonorités étranges qui leur indiquaient l'immensite de cet abîme.

Rigobert répondait:

—As pas peur!

Un temps mortel se passa.

Plus rien ne s'entendait. Un silence de tombe.

Rigobert ne répondait plus aux appels.

Etait-il mort? Etait-il trop loin pour entendre leur voix!

Ils se le demandaient avec une angoisse qui croissait à chaque minute.

Pourtant il n'y avait eu dans la grotte aucun appel.

Ils commençaient néanmoins à se désespérer réellement quand enfin la voix de Rigobert monta jusqu'à eux.

C'était un cri de triomphe.

—Tout va bien!

—Nous pouvons descendre? demanda Judas Marfori.

—Oui, doucement, par exemple, très doucement.

Judas se laissa glisser par l'ouverture et Anselme le suivit. Ils entraient en pleines ténèbres.

Au-dessous d'eux, l'abîme semblait sans fond.

—Tenez-vous bien! cria Rigobert.

Malgré leur fermeté de caractère, les deux hommes semblaient impressionnés.

Leur cœur battait avec force.

Ils se cramponnaient aux aspérités de la roche et ne posaient leurs pieds qu'avec une précaution extrême.

De temps en temps un bruit qui allait se perdre dans les immensités de l'abîme.

C'était une pierre qui tombait.

S'ils roulaient avec elle, où iraient-ils? où s'arrêteraient-ils?

Point d'interrogation gigantesque qu'ils n'osaient même pas se poser.

Ils descendaient, lentement, en silence, en proie à une oppression qui les laissaient sans voix, presque sans pensée.

On eût dit que tout le poids immense, fantastique de la roche pesait sur eux.

Ils étouffaient.

Comment Rigobert avait-il osé s'aventurer là-dedans, avant eux, sans savoir où il allait, sans savoir si sa main, ses pieds ne trouveraient pas à un moment donné le vide, et s'il n'a lait pas s'abimer dans l'antre plein de ténèbres et sans fond?

Dans le forçat toujours gai, guidant la descente des deux hommes, leur indiquant la direction qu'ils devaient prendre.

—Il faudra avoir le diable au corps, disait-il, et même toute l'île du Diable, pour venir nous dénicher ici!

Judas Marfori toucha terre le premier. Ses pieds posèrent sur un sable très fin, un peu humide.

—J'y suis, dit-il à Anselme.

Anselme se laissa choir à son tour.

—Maintenant, dit Judas Marfori, il s'agit de s'orienter.

Et il cherchait du regard autour de lui quelque point de repère.

Partout l'ombre, une ombre épaisse presque opaque.

Rigobert leur saisit la main.

—Par là, dit-il en leur montrant un des coins de la grotte. Je n'y suis pas allé. Je ne ne sais pas ce qu'il y a et nous pourrions piquer une tête dans quelque trou. Par ici. Suivez-moi!

Il les entrainait.

—Où allons-nous? demanda Marfori.

—Je n'en sais rien. Mais on voit clair et on respire.

Ils le suivirent.

Le terrain était toujours le même. Du sable très fin, très doux aux pieds. Au bout d'un moment de marche il leur sembla que devant eux ils entrevoyaient une lueur.

—C'est le jour, dit Rigobert. Il y a un trou et on voit le ciel.

Ils continuèrent à avancer. Ils avaient plus de courage. Bien qu'ils fussent accoutumés à l'obscurité, l'obscurité leur pesait. Puis ils espéraient, quoi? Ils ne savaient pas. Ils verraient clair toujours. Ce serait une jouissance.

Autour d'eux une grande humidité.

L'eau suintait des rochers.

Ils entendaient se détacher des voûtes des bruits étranges, comme si des vies grouillaient, là, des vies végétatives et mornes de moulusques dont tout le mouvement se borne à un baillement silencieux. Mais il y avait cent mille de ces baillements et cela finissait par former un bruit ou plûtôt un grouillement de bruits assez semblable à des froissements lents d'étoffe. Cela inquiétait les fugitifs. Si des mollusques vivaient là dedans, la mer y venait donc à marée haute! La mer les chasserait de leur retraite.

Tout autour d'eux sentait la mer.

Il y avait cette odeur forte de rochers que le flot vient de quitter. La grotte devait être au-dessous du niveau de la mer. Ce n'était pas encore une retraite bien sûre qu'ils avaient découverte.

Neanmoins ils continuaient d'avancer, et, à chaque pas qu'ils faisaient les rapprochant de l'ouverture, le jour augmentait.

Ils se voyaient maintenant. Ils distinguaient autour d'eux les objets.

Les rochers étaient verdâtres, suintants avec des poussées çà et là d'herbes marines, étaient d'un jaune doré, semé de cailloux multicolores et de coquillages. Il semblait même que devant eux, dans les coins sombres, des animaux se mouvaient et disparaissaient en quelques zigzags rapides. C'etaient des crabes. La mer venait là.

Il allaient se faire part des impressions que faisait naître en eux cette constatation, quand tout à coup Judas Marfori, d'un geste rapide, saisit le bras de ses compagnons.

—Attention!

—Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

—Il y a quelqu'un au-dessus de nous, dit Judas, que l'émotion étranglait.

—J'ai entendu une voix, une voix humaine.

—Une voix humaine?

Tous s'arrêtèrent, prêtant l'oreille, et Rigobert dit:

—Ce sont eux, mince de rigolade!

En effet, plusieurs voix s'entendaient maintenant.

On distinguait presque ce que ces voix disaient.

C'étaient les voix des matelots et des soldats lancés à la poursuite des fugitifs.

Ils étaient sur les traces de ceux ci, ils savaient qu'ils étaient dans l'île et les cherchaient, ils avaient aperçu la barque. Ils avaient trouvé le cadavre du malheureux Poirier. Cela résultait de leur conversation.

Ils se demandaient s'ils devaient continuer leurs recherches et si tous les forçats n'avaient pas péri avec Poirier.

Ils eurent une phrase qui fit frémir jusqu'aux moelles les trois compagnons, qui s'étaient blottis, silencieusement et tout tremblants dans une fente du rocher.

—S'ils ne sont pas mort, dit l'un d'eux, ils n'en valent guère mieux, car nous allons détruire la barque, et ils periront là! comme il leur sera impossible de sortir, ils mourront de faim!

Les trois hommes se regardèrent, terrifiés, le sang glacé.

Rigobert eut un mouvement comme pour s'élancer.

—Qu'allez-vous faire? dit Judas Marfori, qui le retint d'une poigne solide.

—Crier que nous sommes là! Dame! Ce n'est pas drôle, s'ils partent et s'ils nous laissent!—Nous ne trouverons pas de biftecks sur les rochers.

—Silence! dit Judas d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

—Vous ne voulez pas vous rendre, vous?

—Jamais!

—Jamais! appuya Anselme d'un ton sombre.

—Laissez-moi me rendre, moi. Je dirai que vous êtes morts!

—Si tu dis un mot de plus, déclara Judas Marfori, si tu fais un pas, je t'étrangle comme un poulet!

Et de ses doigts longs et durs comme des doigts de fer, il serra le cou de Rigobert.

Celui-ci eut un cri et un geste de protestation.

—Eh! là! Eh! là!

—Tais toi! fit Judas, qui le lâcha.

—Après tout, mourir pour mourir, fit l'homme d'un air résigné. Quand ces Ostrogoths seront partis, nous sortirons et nous irons à la chasse. Nous mettrons les oiseaux en joue, et comme nous n'avons pas de fusils, nous soufflerons dessus. Si le souffle est assez fort, ils tomberont; sinon, va-t-en voir s'ils viennent! Nous allons bien nous amuser!

Il n'ajouta plus rien et se rengogna dans l'ombre, comme les autres.

Au-dessus, des mouvements significatifs se faisaient. Des hommes, envoyés en exploration dans l'île, rentraient l'un apres l'autre, découragés.

Ils n'avaient rien decouvert.

—Ils doivent être morts avec l'autre! declaraient-ils tous.

Le chef de l'expedition se disposait à repartir.

Toute chance de salut s'éteignait. On entendait des coups sourds frappés sur du bois On brisait la barque.

Les fugitifs se disaient que c'était leur cercueil que l'on clouait. Cela avait le même bruit pour eux, mais Judas Marfori et Anselme restaient fermes.

Vainement Rigobert leur disait:

—C'est une boulette que nous faisons, une fiere boulette!

Ils ne répondaient pas.

Ils laissaient faire.

On entendit les hommes monter bruyamment dans le canot qui les avaient amenés, dans un cliquetis de fusils et de sabres, un bruit de rames fouettant l'eau.

Puis tout décrut, tout s'éteignit, le bruit des voix et de l'embarcation.

Un silence tomba sur l'île, un silence qui sembla peser davantage sur les fugitifs et qui n'était troublé que par les cris rauques et déchirants des oiseaux de mer.

Tout etait fini. Ils étaient seuls.

Une dernière révolte secoua Rigobert qui voulut se precipiter et appeler, mais Judas Marfori et Anselme le maintinrent solidement; le forçat se résigna.

D'ailleurs il était trop tard maintenant. Le canot avait accosté l'aviso, et celui ci reprenait le chemin de l'île Royale, abandonnant les trois hommes à leur malheureux sort.

Remontes sur le roc, ceux-ci suivaient du regard sa fumee dont ils voyaient la spirale sombre se derouler sur les nuees quand depuis longtemps le corps du bâtiment avait disparu de l'horizon.

Puis la fumee elle-même se fondit dans les teintes d'un gris bleu du ciel et de l'eau, et la solitude se fit autour des malheureux. L'isolement les saisit et les glaça.

(A CONTINUER.)

Le SPINDLE Est le meilleur Cigare de **5c.**
Que vous puissiez acheter. Fabriqué avec du pur Havane. Par **Flood.**

J. A. Foisy
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. X. Soyons Unis. LOWELL, MASS., VENDREDI 27 SEPTEMBRE 1895. Soyons Distingues. No 2

N. E. MIVILLE.
Pharmacien ✱ Diplome,
44 RUE HAMPSHIRE,
Lawrence, Mass.

L'Endroit Par Excellence
POUR VOUS PROCURER LES
Sodas les plus delicieux de toutes sortes,
Toniques les plus recherches,
Parfums,
Essences,
Savons de Toilette,
Poudres de toutes especes.
Objets de Fantaisie,
Liniment Salsepareille de Miville, &c., &c.
Aux prix les plus modérés.
Prescriptions Remplies avec Soin.
Encouragez un brave compatriote.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'ETE
DIVISION OUEST.
Commencant le 23 Juin 1895.

Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 15, 4 10, 5 10, 6 20, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 7 25, 9 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m 12 05, 5 35, et 7 10, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m 12 05, 5 35, et 7 10, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 20 p m.

Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 40, 4 10, 5 10, 7 0, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.

Pour Augusta, Bath et Waterville 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.

Pour Lewiston, 8 30 a m, 12 05, 4 10, 5 10, p m

Pour Bangor, Belfast, Skowhegan et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.

Pour St Johns, N. B. Halifax, N. S., et tous les points à l'est à de Bangor, 6 50, a m; et 5 10 p m. Montreal et Québec — 6 00, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.

Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machias port (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 30 Juin 1895, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p m; Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27 7 40, *7 48, *8 57 9 03, *9 50, 11 03, 11 45 a m; 12 17 1 43, ¶3 03, 4 07, 4 40, 4 33, *5 27, *6 24, *7 47, 8 46 p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; 4 25, 6 03 p m.

Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.

☞ *Express, § seulement Northern Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00 a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Middlesex st Depot.

Pour Ayer junction et autres stations—7 15 a m; 12 03, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—7 14 a m; 1 00, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hancock et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Antrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord — 7 40, 9 14, 9 45, 10 13 a m. 12 11, 1 00, 1 44, 1 59, 3 43, 5 42 6 20, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches 10 09 a m. à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 6 00, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction 9 14, 9 45, a m; 12 11, 1 44, 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Cornish Junction — 7 40, 9 14 a m, 1 44 p m. Samedi seulement, 3 43 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m, 1 59, ¶8 13 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St Albans via la ligne du Central Vermont—9 45 a m; 12 11, ¶8 13 p m.

Pour Montréal et Québec, via Montreal et Boston Air line—9 45 a m, 8 43 p m.

Express de Québec via White River Junction—1 44 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepte le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. de Passagers et Billets.

B. FRANKLIN.

BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parlor et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
La Cote du Pacifique,
Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux bureaux de Billets.
J. FLANDERS Agent général de passagers.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

J. E. BENOIT.
206 RUE LOWELL, LOWELL
Les Nouveaux Prix:
Charbon Franklin . . $7.00.
Charbon Stove, . . . $5 00.
Charbon Nut, ... $5 00.
Charbon Egg, ... $5 00
Charbon Broken, . . . $4 75
Charbon Cumberland . . $5 50
Pin rouge ou blanc, . . $5.00.
Bois franc, ... $7 00.
Bouleau, charbon de bois de toutes sortes.
☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

F. S. HAMLIN,
Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.
—EST—
Agent d'Assurance contre le Feu
Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass.
Propriétés de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

Durant & Rogers,
ORFEVRES ;-: BIJOUTIERS.
Si chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.
Si vous desirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00, nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 15 rubis, Nickel et Régulateur patenté.
Si vous préférez acheter une Montre a bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charniere en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.
☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.
Commis canadiens:—C. A. Goozae.

DURANT & ROGERS,
Au coin des Rues
Central & Middle.

Avis.
Notre agent, M Jules D'Amour, est autorisé à solliciter des abonnements dans toute la Nouvelle-Angleterre.
L'ADMINISTRATION.

FOURQUOI?

Il y a des démocrates qui croient —ou affectent de le croire—que le sénateur Sherman a rendu un grand service à leur parti en amenant de l'avent la question du tarif dans la campagne gubernatoriale dans l'Ohio. Ils disent que le pays est satisfait du "tarif démocrate" voté l'an dernier et qu'en remettant la question sur le tapis, les républicains de l'Ohio vont assurer le choix d'une législature démocrate et rendre très probable l'élection de M. Campbel.

Nous ne voyons vraiment pas où les démocrates peuvent puiser un semblable espoir. Le tarif Wilson-Gorman n'a satisfait personne; il a été répudié par tous les démocrates en vue, le président Cleveland en tête, jusqu'au jour où est survenue une augmentation de salaires: tous se sont alors écriés: "Voyez les effets bienfaisants du tarif *démocrate* voté dans l'intérêt des ouvriers!" Leur première opinion était que les sénateurs démocrates s'étaient vendu au parti républicain "pour bonne et valable considération." Gorman était un spéculateur éhonté, Hill un ambitieux sans scrupules; jusqu'à ce pauvre M. Wilson, accusé de la plus noire trahison, qui n'était pas sénateur, mais s'est fait récompenser par un bon portefeuille dans le cabinet Cleveland. Le tarif voté par le sénat et accepté par la chambre des représentants—contre le gré de la majorité, paraît il,—était un acte de législation bâtarde, qui ne pouvait être regardé comme l'œuvre du parti démocrate. Il faudrait des colonnes pour redire les malédictions dont ces démocrates ont accablé ce pénible avortement de leur politique de libre-échange.

Aujourd'hui, les affaires sont meilleures, les salaires ont été augmentés dans un certain nombre de manufactures ou usines, et les démocrates en réclament tout le mérite pour le tarif dont ils ne voulaient pas il y a quelques mois.

Ce changement d'attitude peut-il être attribué à autre chose qu'une suprême impudence? Nous ne le croyons pas. Hier encore, ils voyaient dans le tarif la ruine de leur parti; ils n'en voulaient aucun prix, ils en avaient positivement honte. Aujourd'hui ils s'en glorifient, ils prétendent y trouver la justification de leur politique. Naguere ils reculaient avec terreur devant la pensée d'en faire le principal sujet de discussion; aujourd'hui, s'il faut les en croire, ils ne demandent pas mieux que de parler du tarif et d'en faire leur grand cheval de bataille.

La girouette démocratique est évidemment bien graissée; elle tourne à tous les vents avec une aisance qui rappelle la souplesse du tigre de Tammany Hall. Il ne manque plus pour assurer sa giration parfaite, qu'une lettre de M. Cleveland approuvant sans réserve la politique qu'il a qualifiée si sévèrement il y a quelques mois.

Nous ne voulons pas discuter aujourd'hui les conséquences d'une nouvelle victoire républicaine dans l'Ohio. Mais nous est avis que, si les démocrates veulent faire du tarif dans cet Etat, ils se préparent une culbute sans précédent dans l'histoire politique du pays.

Pourquoi, aussi, s'aventurer dans une entreprise aussi hasardeuse? que vont-ils faire dans cette galère?

Le Drame de St Henri

L'HEURE DE LA MORT DE LA VICTIME.

Froideur et Rigidite Cadaveriques.

AUDIENCE DU 18.

Au coroner a succédé le Dr Villeneuve qui a assisté à l'autopsie; il rapporte sur la rigidité et la découverte du cadavre les mêmes théories que le Dr Johnson. En fait il n'y a que des conjectures.

Le Dr Draper de l'Université d'Harvard où il est professeur de médecine légale a été cité à la requête de la Couronne.

Il a étudié de nombreux sujets frappés de mort violente ou tués par accident.

Dans les circonstances actuelles, tenant compte de la température et du milieu dans lequel se trouvait le cadavre la mort devait avoir précédé de 8 heures la découverte du cadavre et je ne pense pas, je ne crois pas que l'assassinat ne l'ait précédée que de deux ou trois heures.

Cette opinion est basée sur les faits qui ont été relevés par les témoins, surtout sur la rigidité du cadavre. Il y avait dans le cadavre absence totale de chaleur et il suffit au docteur qu'on lui dise l'état de froideur dans lequel se trouvait le cadavre pour qu'il puisse fixer l'heure du décès.

En fin de compte, le docteur reconnaît que s'il a donné la règle générale, il y a aussi des exceptions, par exemple en cas de mort violente, lorsqu'il y a lutte.

La froideur du cadavre tout aussi bien que la rigidité ne se produisent pas à heure fixe et, par suite, tous les calculs mathématiques peuvent être mis en défaut.

AUDIENCE DU 19

Le Dr Brennan, de Montréal, détaille ses états de service: professeur de pathologie à la Faculté Laval, ancien médecin de l'hôpital Notre-Dame, etc.

Le témoin répond que dans les circonstances d'un drame sur une personne de 36 ans, morte par hémorragie, par une température de 68°, la mort doit remonter à 6 ou 8 heures avant la découverte du cadavre, s'il est froid et rigide.

Je ne pense pas qu'il n'ait pu s'écouler que 2 ou 3 heures, ajoute le docteur.

C'est aussi en s'en rapportant aux différents cas de mort violente qui lui ont été soumis, que le docteur peut formuler l'opinion qu'il vient d'émettre.

Mais comme M. Davidson demande si sur les simples données fournies dans le cas présent il peut fixer l'heure de la mort de Mme Demers, d'une façon positive, le témoin répond que cela semble impossible.

S'il a essayé de préciser l'heure, c'est qu'on lui a affirmé l'existence de la rigidité cadavérique au moment de la découverte du corps à 3 heures de l'après-midi.

Le témoin a aussi entendu les docteurs précédents, et le Dr Johnson en particulier.

M. le Dr Joseph Lespérance de Montréal. Il pratique depuis 9 ans et est médecin législe suppléant.

Il a assisté à l'enquête et a entendu les témoignages de la plupart des témoins.

A la question déjà posée aux témoins qui l'ont précédé, le docteur répond qu'il partage leur opinion conforme aux préceptes scientifiques et pour que dans ces cas la mort ne remonte pas à 6 heures avant la découverte du cadavre, il faudrait mettre de côté les lois naturelles qui président à la vie et à la mort. (sic).

Q—Faites-vous quelquefois des erreurs dans vos analyses?

R—Il ne faut pas confondre l'homme avec la science. Nous pouvons nous tromper.

M. Archambault trouve ces questions oiseuses, mais M. Desmarais répond qu'il ne saurait prendre son savant ami comme juge de l'opportunité des questions (rires) et comme on lui reproche d'être long dans la contre-enquête, le défenseur riposte: Ce n'est pas à vous à nous adresser des reproches quand vous nous avez imposé un jury mixte qui nécessite traduction sur traduction.

En résumé, la mort, d'après les médecins que l'on a entendus, remonterait à 9 heures du matin, s'il y avait rigidité cadavérique ou décomposition, mais "that is the question."

La Cour s'ouvre à 2¼ hrs.

Le Dr Draper est rappelé dans la boîte des témoins pour préciser certaines réponses de sa déposation

Le Dr Girdwood, de Montréal

Il est professeur de chimie à l'Université McGill et il a vu plusieurs personnes mortes par violence ou accident. Si la rigidité du cadavre et la décomposition existaient telles qu'on le suppose, la mort remonterait à 8 ou 10 heures avant la découverte du cadavre. En supposant le corps découvert à 2½ hrs, la mort aurait frappé la victime vers 9 heures du matin.

Le docteur nous explique que lorsque nous mangeons de la viande fraîche et dure, ce qui nous la fait trouver coriace, c'est que la rigidité (*rigor mortis*) se fait encore sentir.

Il en est ainsi chez tous les animaux à sang chaud. D'après le docteur, la rigidité cadavérique commence après la mort pour se développer graduellement. Elle est généralement à son apogée au bout de six heures et après ce laps de temps, elle tend à disparaître.

Le docteur cite un cas où le cadavre est devenu rigide aussitôt après la mort et cependant la température montait à 6° au dessus de la normale.

En moyenne, pour qu'elle soit sensible la *rigor mortis* doit durer depuis 1 heure.

Deux heures de longues explications techniques semblent produire sur le jury et sur la salle l'effet d'un courant soporifique.

Le Dr Fafard, de l'Université Laval, affirme que si l'on admet l'état de rigidité et de décomposition du cadavre comme certain, la mort devrait remonter à 9 heures du matin, au moins. La théorie qui soutient que le drame aurait eu lieu vers midi ne semble pas sérieuse.

C'est donc encore un témoignage corroborant les précédents.

On appelle le chef Massy, mais il est 6 heures 30

M. Massy, chef de police de St Henri.

Il est arrivé vers 4 heures sur le théâtre du drame. Il fait la description de la chambre et remarque sur le pied du lit une robe bleue. Ce n'est pas celle qu'on lui présente. La robe qu'il a vue avait des demi-lunes bleues.

Il rapporte l'arrivée de Demers avec son frère. Demers s'est retiré dans le salon; il pleurait.

Le témoin est alors descendu chez M. Deguise pour lui demander s'il avait vu quelqu'un monter. Deguise n'avait vu que Mlle Sauvé.

Mlle Sauvé, interrogée par le témoin, lui raconte sa visite vers midi trois quarts à la maison Demers et ce qu'elle a vu.

Il a examiné à son retour les blessures: le sang au cou et sur le tapis était noir et semblait former une chose épaisse.

Il a aussi cherché la clef pour ouvrir la porte qui donne sur la rue Notre Dame, mais il n'a rien trouvé.

A ce moment de la déposition du témoin, l'honorable M. Laurier fait son entrée dans la salle d'audience et produit une certaine sensation

M. Massy a aussi remarqué une pièce de coton sur le bord du lit. Elle était maculée de sang à trois endroits.

Demers a déclaré qu'il avait laissé la clef sur la porte de devant au moment de son départ pour le travail. Mme Demers avait fermé la porte et la clef avait dû rester en dedans

Le témoin reconnaît la clef trouvée dans le tiroir, elle est en fonte, puis deux autres clefs qui lui ont été remises par Demers et M. Vallée. Il les fait fonctionner dans la serrure.

Il reconnaît aussi les ciseaux qu'il a remis au Dr Johnston. Il les avait trouvés sur le buffet du service.

Il a remis aussi au docteur un pantalon sur lequel il a cru remarquer des taches de sang. Le pantalon a été trouvé dans la maison où Demers prenait pension. Il était dans sa valise.

Le témoin est allé voir Demers à St Charles et lui a demandé s'il ne connaissait rien qui pût mettre la police sur la trace du coupable.

Il a répondu qu'il ne connaissait ni amants ni ennemis de sa femme.

Le curé de St Charles, les tantes de la défunte ne lui en ont jamais connu.

Deux ou trois jours après, le témoin est allé à St Mathias pour voir si on ne retrouverait pas les traces d'un amant éconduit et qui avait promis de se venger. Mais il n'a pas été possible de retrouver ces traces.

Demers a aussi raconté au témoin la visite tardive d'un inconnu qui aurait demandé à sa femme si elle était seule. Mais il n'avait pas vu le myst rieux personnage.

Passons à la contre enquête:

Q—Vous avez examiné le cadavre, exhalait-il une odeur?

R—Je n'ai rien senti. Je suis allé plusieurs fois dans l'appartement, j'y suis resté assez longtemps

Dans la contre-enquête, le chef Massy répond au sujet des clefs qu'il ne sait pas si la première était destinée à un usage autre que celui d'ouvrir la porte de la rue Notre-Dame. M. Desmarais parle d'une armoire à laquelle elle appartenait. Le témoin n'a pas poussé ses investigations plus loin; il n'y a pas songé.

Il reconnaît que Demers lui a dit avoir acheté la seconde parce qu'il n'en avait plus pour rentrer. D'ailleurs le fait a été reconnu exact.

Quant à la clef trouvée sur Demers à son arrivée à la prison, nous ne connaissons pas jusqu'ici son usage.

L'accusation croit qu'elle appartenait à la maison où le crime a été commis. Le défense qui semble vouloir nous réserver une surprise va-t elle bientôt parler?

Dès aujourd'hui nous pouvons nous demander si l'accusé, qui a été laissé en liberté du 13 juin au 5 juillet, aurait commis l'imprudence de garder sur lui un objet aussi compromettant.

Remarquons aussi que dans la serrure, il se trouve un morceau de bois qui doit avoir son utilité et qu'aucun agent, chargé de l'enquête et ayant eu cette serrure en mains, ne s'en est aperçu.

Il devait cependant y avoir quelque raison pour justifier sa présence.

Mais on ne s'arrête pas à si petit détail.

Quant à l'attitude de l'accusé dans les jours qui ont suivi le crime, le témoin reconnaît qu'elle a toujours paru ferme et franche et que Demers n'a jamais songé à faire planer les soupçons sur personne.

Quant au prétendu amant dont M. Dion et Lallemant ont parlé, l'accuse n'y a jamais songé.

Le mari n'est il pas toujours le dernier à connaître son malheur

Voilà encore une semaine d'absorb e pour les témoignages des moins de l'accusation et cela n'est pas fini. Il peut y en avoir encore pour une quinzaine de jours avant que le jury ne rapporte son verdict (si le jury s'entend vite).

DR G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour sa clientele canadienne. Dents extraites a l'electricité.

F. SCHNEIDER,
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) GRANDE REDUCTION
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS) DANS NOS PRIX
Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.
CANNES ET PARAPLUIES.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPERA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.
Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage!
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
Argentereis
En grande variété et convenable pour
Present de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries ré parées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

Allez Chez
P. J. DONOVAN & CO.,
Marchands de
BIERES, ✱ VINS ✱ ET ✱ LIQUEURS
De Premier Choix.
En Gros et en Detail.
Seuls agents pour la vente de la "Rhode Island Ale" de de Hanley, la fameuse "Providence Lager Beer" et le "Naumkeag Pure Old Rye Whiskey."
N. B. Nous faisons une spécialité de la livraison a domicile et sollicitons la clientele des familles.
No. 4 Rue Norman et 160 Rue Washington
Porte voisine de la gare, Salem, Mass.

J. J. O'KEEFE & CO.,
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Commis: Charles Montgrief et Claude Deangle.
Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE

Whiskey de
Daniel Webster,
Dix Dollars la Caisse,
Contenant DOUZE Bouteilles d'un Quarte
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE, Prop.
Salem, Mass.

Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes:
Lager Union, $1.00 la caise; Bass Val Blatz Export, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse; Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, prix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Commis: Philias Chartier et Pierre Larivée.

PARIS
Cloak & Suit Co.,-312 Rue Essex.
Tirez le Rideau,
Les Styles d'Automne
Sont Prets!!!!!!!!!!!
Des Costumes d'Automne dans toute la splendéur des fabriques Importées et Domestiques vous attendent ici. Ce stock d'automne a été bien et soigneusement choisi. Tout le marché a été examiné de près et tout ce qu'il y a de mieux a été ajouté à notre stock. Rien n'a été négligé qui ne soit pas ici. Pas de plus riche assortiment ne peut être trouvé dans la Nouvelle-Angleterre en dehors de Boston. Les marchandises sont correctes, les prix aussi.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

PORTEZ-VOUS UNE TROUSSE? Nous avons un assortiment considérable de Trousses qui comprend les sortes les plus pratiques.
Nos Prix sont bas et nous garantissons l'ajustement parfait, ou l'argent sera remis.
☞ Une chambre est spécialement adaptée pour l'ajustement. Années d'expérience.
Geo. C. KETCHUM, Pharmacien,
297 *Rue Essex, — Lawrence,* — Enseigne du Pilon en Cristal.
Magasin ouvert jusqu'à minuit.
FRMD. LORD, Commis canadien.

M. S. DUBE, ✱ Entrepreneur de Pompes Funebres,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cercueils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfante. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
☞ Une visite est respectueusement sollicitée.
88 RUE FRANKLIN, Lawrence, Mass.
M. S. DUBE.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere Classe.
Fred C. BROWN
Prop
Ouvert de 6 hrs, A. M. a 11 hrs, P. M.

J. H. Sheridan & Co.
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, Whiskey, Rum, Gin, Brandy, Guiness Porter, Bass & Co. Pale Ale, Jones' Beer.
35 - RUE FRONT - 35
SALEM, MASS.

Publié le Vendredi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.
ABONNEMENT :
Un an, ... $1.00
Six mois, ... 50
Trois mois, ...25
Le numero, 2 centins.
Rédigé en collaboration.
Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
LEPINE & CIE..
67 rue Market, Lowell, Mass.
Entered at the post-office as second class mail matter.

JULES D'AMOUR, agent collecteur.

VENDREDI, 27 SEPT. 1895.

L'ARGENT AVANT TOUT.

On rencontre souvent des médecins charitables, qui ne refusent pas leurs soins aux indigents, mais tous les fils d'Esculape ne sont pas des St Vincent de Paul. Il en est que l'amour du gain et la haine des dérangements lorsqu'ils ne sont pas fortement rémunérés rendent sourds aux supplications des misérables maltraités par le sort.

Quand cet infortuné Devost allait succomber aux suites des coups reçus dans une bagarre, il a été rapporté dans le temps que deux médecins avaient refusé de se rendre auprès du moribond, parce qu'on n'avait pas un billet de cinq dollars à leur donner.

La vie d'un homme, d'un être créé à l'image de Dieu, ayant une âme à sauver, était en jeu: des secours médicaux étaient immédiatement nécessaires, mais l'argent manquait.

—Qu'il meure! s'écrie celui qui pourrait peut-être le sauver; l'argent passe avant tout; avant le devoir, avant les souffrances d'un malheureux, avant le désespoir d'une mère et de pauvres petits enfants, avant la vie d'un être humain, avant le salut éternel d'une âme, si le blessé meurt avant d'avoir repris ses sens et s'être reconcilié avec son Dieu!

C'est le règne de Mammon dans toute sa laideur.

Un cas semblable à celui que nous venons de rappeler vient de se présenter à Boston.

Voici le fait:

Lundi matin, une femme juive du nom de Rosenthal, habitant la rue Prince, se mettait en frais de faire son blanchissage hebdomadaire. Sa petite fille, à peine âgée de deux ans, jouait autour des larges cuvettes remplies d'eau, et prenait un plaisir fou à voir savonner le linge tout ruisselant d'eau.

Après avoir étendu son linge bien net sur les cordes, Mde Rosenthal fut appelée à l'étage supérieur par sa voisine et ne fut absente que quelques moments. Hélas! à son retour elle trouva sa petite fille au fond d'une cuvette pleine d'eau, dans laquelle elle était tombée tête la première en voulant jouer dans le liquide devenu blanc par le savonnage. En un clin d'œil la mère affolée eût retiré son enfant de la cuvette: la pauvre petite était sans connaissance! Prendre sa petite fille dans ses bras et courir chez un médecin du voisinage, le Dr Gobron, fut une affaire d'une minute pour Mme Rosenthal.

Non, vous ne pouvez imaginer ce qui est alors arrivé, car c'est trop barbare.

Le Dr Gobron, qui déteste les Juifs, refusa durement de donner ses soins à l'enfant qui se mourait, et malgré que la mère, baignée de larmes, se fût mise, suppliante, à ses genoux, il lui jeta la porte à la figure, en maugréant.

La mère ramena son enfant dans sa maison, et des amies tentèrent de raviver la petite, mais sans succès.

Un quart d'heure plus tard la petite fille était morte!

On prétend qu'un médecin aurait facilement pu sauver cette enfant.

Nous n'ajouterons pas un mot à ce récit, laissant nos lecteurs faire eux-mêmes les réflections que de tels faits suggèrent aux personnes qui ont du cœur.

Un Eveque Canadien.

Un correspondant de l'Ouest américain écrit à une feuille montréalaise:

Je ne serais pas surpris qu'avant longtemps on eût dans l'Ouest un évêque d'origine canadienne-française.

Vous savez que Mgr Matz, évêque de Denver, Col., a offert sa démission au St Siège, il y a quelques mois, et qu'elle a été acceptée.

Il avait pris dans son diocèse, contre les écoles publiques, une attitude très tranchée. Il ne voulait d'aucune concession quelconque, et il en était arrivé au point de menacer des foudres de l'excommunication majeure les catholiques de son diocèse qui jugeaient à propos d'envoyer leurs enfants aux écoles publiques.

Mais cette sévérité poussée jusqu'à l'extrême n'entrait pas précisément dans les vues de Son Excellence le délégué apostolique, Monseigneur Satolli. Alors Sa Grandeur Monseigneur Matz dut se démettre ou se soumettre.

Monseigneur Matz avait, depuis quelques années, pour chancelier, un compatriote des plus distingués. Celui qui, croyons-nous, a recueilli temporairement sa succession comme administrateur du diocèse.

Ce compatriote porte un nom anglais, mais il est d'origine canadienne-française par sa mère, et est essentiellement canadien français de langue et de cœur.

C'est le Rév. Percy Phillips.

Sa mère est sœur de sir Hector Langevin.

Mme Phillips réside depuis quelques années dans St Paul, chez une de ses filles, Mme J. B LaBelle.

Le Rév. Père Phillips jouit, à Denver, d'une très grande popularité, tant chez les protestants que chez nos coreligionnaires.

Je le crois originaire de Sorel, P. Q., mais il a été, pour ainsi dire, tout le temps de ses études classiques, sous la tutelle de son oncle, le premier évêque de Rimouski, Sa Grandeur, Monseigneur Langevin.

PROCES DEMERS.

Mlle ROSE ALMA SAUVE RECOIT UNE OVATION

Une Femme Mysterieuse. Ou est Mde Welsh?.

Montréal, 24 sept.—A la clôture de la séance, hier soir, Mlle Rose Alma Sauvé a été remise en liberté et est retournée chez elle. Une foule de curieux, comme d'habitude, se tenaient aux abords du Palais de Justice quand Mlle Sauvé est sortie avec sa mère pour retourner à St Henri.

La sympathie du public était avec elle, car à sa vue tout le monde s'est mis à battre des mains.

A la séance d'hier après-midi, il ne s'est passé rien d'intéressant

Mme Elise Taupier, veuve de Joseph Lagueux, a été le premier témoin. Elle n'a rien vu d'extraordinaire se passer entre Demers et sa femme. Elle n'a eu aucune connaissance personnelle de querelles entre l'accusé et son épouse. Demers, dit elle, a toujours été poli pour moi. Lors de l'enterrement, à St Charles, quand le chef Massy et le détective Carpenter sont venus m'interroger, l'accusé m'a dit de faire attention à mes paroles; mais il ne m'a pas demandé de raconter des faussetés. Il m'a dit seulement de raconter ce que je savais.

A ce moment des procédures, le grand-connétable Bissonnette est entré dans la boîte aux témoins et a informé la cour qu'il lui était impossible, après bien des recherches, de retrouver Mme Welsh, veuve Roy, qui devait être l'un des témoins les plus importants de la couronne.

Mde Welsh est ce témoin qui est venu d'Holyoke pour réclamer la petite fille de Mde Demers.

On se rappelle de ses incohérences en cour de police, son séjour au Manitoba dans une ville dont elle n'a jamais su le nom, son séjour chez des sauvages, etc.

Le grand-connétable raconte ensuite que Philomène Welsh est venue bien des fois lors de la première enquête à son bureau, insistant pour être entendue.

Il a fait de son côté des recherches à Montréal; mais Mde Welsh est aussi introuvable que sa vie passée est énigmatique.

La cour décide que de nouvelles recherches vont être faites pour retrouver Mde Philomène Welsh à laquelle la couronne semble énormément tenir.

M. Archambault demande alors que le témoignage de Mde Roy à l'enquête préliminaire soit lu aux jurés.

M. Desmarais s'objecte à cette motion et le juge Wurtele, avant de donner sa décision, dit que de nouvelles recherches seront faites pour retrouver Mme Roy, et que si ces recherches sont inutiles, il permettra alors la lecture aux jurés du témoignage donné déjà par Mme Roy à l'enquête préliminaire.

Mme Vigeant dit Taupier, grand'mère de la défunte, est le témoin suivant. Elle sait que Demers et sa femme ne faisaient pas bon ménage; mais comme elle n'a été témoin elle-même d'aucune querelle entre les époux, son témoignage n'est d'aucune importance et le juge recommande aux jurés de n'en faire aucun cas.

Dans la boîte aux témoins on a fait asseoir Mme Toupier, qui porte encore très bien ses 86 ans.

SÉANCE DE CE MATIN

A l'ouverture de la séance, ce matin, le juge Wurtele, après avoir constaté que des recherches avaient été faites pour retrouver Mme Roy, a permis que lecture soit faite aux jurés du témoignage que cette dernière a rendu à l'enquête préliminaire

Ce témoignage publié dans le temps est assez amusant.

Le témoin dit qu'elle a déserté le logis de son père, à San Francisco, à l'âge de douze ans. Elle n'a demeuré que trois ou quatre mois à Holyoke, Mass., et s'est mariée quelques semaines plus tard. Toutefois, le témoin ajoute qu'elle avait alors seize ans. Dans sa déposition, madame Roy ajoute qu'après son mariage elle a demeuré au Manitoba. Elle dit que le Manitoba était un grand village, une jolie place où elle demeurait près de l'église. C'était un M Leblanc qui était curé alors.

Lors de l'enquête préliminaire plusieurs questions ont été posées par M Desmarais au témoin. Celle-ci a toujours affirmé que le Manitoba était un grand village, qu'elle avait vu pour la première fois Mde Demers en face de l'église, au coin de la rue St Denis et de l'avenue du Parc (?) Demers demeurait alors sur la rue St Denis, près de là (?) On se rappellera que Demers n'a jamais demeuré sur la rue St-Denis

Le témoin ajoute qu'elle a assisté à la première "maladie" de Mme Demers, que "l'accusé battait pas là," mais qu'il "maltraitait" sa femme dans le même temps (?). Elle ne se rappelle pas les noms des rues où elle a demeuré, encore moins les numéros. Elle a pris par les "papiers" que Mme Demers avait été assassinée et c'est alors qu'elle est venue à Montréal pour pouvoir obtenir la garde de la petite fille de la défunte. Elle ne sait pas où elle s'est retirée à Montréal. Elle sait seulement qu'un soir elle a passé la nuit chez l'une de ses amies dont le mari est parti, comme soldat, pour aller se battre dans des pays inconnus. Elle a passé aussi trois jours dans un hôtel qu'elle ne connaît pas sur la rue St. Laurent. Dans le même temps elle dit avoir rencontré Demers en compagnie de Mlle Sauvé, sur la rue Craig, près de la Place Viger. Elle ne connaissait pas alors Mlle Sauvé, mais l'une de ses amies, une demoiselle Beaudry, lui a dit que c'était Mlle Sauvé.

Cette Dlle Beaudry est mariée maintenant. Elle ne peut pas dire où elle demeure, mais elle sait que c'est de "l'autre côté de la riviere" (?) Elle ne peut pas dire quel est le premier nom de cette Dlle Beaudry. Elle prétend ne l'avoir pas vue depuis cinq ans, et, cependant elle jure que c'est Mlle Beaudry qui, il y a deux ans, lui a fait faire connaissance avec Mlle Sauvé, qui se trouvait alors en compagnie de Demers.

M. Desmarais espère que les jurés ne feront aucun cas de ce témoignage. Cette Mde Roy qui a parlé de cette manière à l'enquête préliminaire et que la couronne ne peut plus retrouver, faisait émettre en 1888, à Montréal, une saisie-revendication contre un citoyen de cette ville. Dans la déclaration et l'affidavit qu'elle fit alors, elle s'est déclarée "fille majeure et usant de ses droits." Elle déclarait en même temps se nommer Philomène Weiss.

SEANCE DE L'APRES MIDI.

A la séance de cet après midi, Mme Azilda Poirier a été le premier témoin entendu. Elle est d'après l'expression de M. Demarais "la femme au clin d'œil." Mme Poirier jure que huit jours après le meurtre, M. Demers est allé à elle et lui a demandé un certain montant d'argent qu'elle lui devait pour loyer. En partant, elle jure que Demers lui a fait un clin d'œil.

Le témoin suivant a été Mlle Malodie Deguise. Elle dit que lorsqu'elle est partie le matin du treize juin dernier, pour aller à la messe, elle a remarqué que les persiennes chez Demers étaient fermées.

———

Montréal, 25 sept.—Les témoignages entendus hier et aujourd'hui ne sont pas intéressants et n'ont jeté aucun jour dans ce mystère.

La couronne a épuisé la liste de ses témoins et ceux de la défense ont été appelés: il y en a un grand nombre, parmi lesques Demers lui-même.

Les plus importants sont les deux sœurs de Demers, Mlle Dovalda Demers de St. Charles et Mde Boisseau.

Mde Boisseau a passé 3 semaines chez Demers et le menage paraissait uni.

Mlle Demers, de St Charles, fut ensuite entendue.

Elle venait chez les époux Demers presque tous les ans et elle y passait une partie du carême, cinq semaines la dernière fois et elle n'a pas eu connaissance de chicane entre mari en femme.

Elle travaillait comme couturière pour Mde Demers. Elle reconnait la robe bleue et réunit le corsage (disparu) à la jupe.

Alors se produit une discussion entre les avocats au sujet d'une question posée par M. Archambault et que voici:

—Quand vous êtes venue la dernière fois, n'était-ce pas sur la demande de Mme Demers?

Au dire de l'accusation, la victime aurait demandé à Mlle Demers de venir à St Henri pour rétablir le bon ordre dans le ménage.

En supposant que le témoin réponde conformément aux désirs de la Couronne, n'est-ce pas ici un acte terrible; ne fait-on pas déposer la sœur contre le frère qu'on ne peut plus mettre en présence de sa femme et qui ne peut se défendre en discutant ses paroles.

Mais la cour ne permet pas la question de la Couronne.

Il y avait tant de femmes à cette séance, qu'elles avaient envahi jusqu'au banc des accusés.

GREENHALGE CERTAIN.

De sa Candidature pour un Troisieme Terme.

Boston, 26 sept.—Dans cette ville, sur les 19 caucus dont on a les rapports plus des trois quarts des délégués sont en faveur de Greenhalge. Les autres rapports qui viendront sont comptés presque tous pour Greenhalge.

Des nouvelles reçues de Somerville, Revere, Newburyport, Canton, Springfield, Quincy, Rockland, Haverhill où les A. P. A. ont été défaits à plate couture, Lawrence solide pour Greenhalge Fitchburg, Malden, Fairhaven et Watertown nous permettent d'assurer aux lecteurs de ce journal que le gouverneur Greenhalge va assurément être réélu candidat. Personne ne doute de la chose.

Le procureur de district Moody a presque partout été vainqueur dans le 6eme district congressionel, et il va recevoir la nomination publicaine pour le congrès.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL

SHORTIS

—M et Mde Shortis sont allés rendre visite à leur fils en prison. Le prisonnier a fait preuve d'une certaine indifference d'abord, mais a fini par succomber à l'emotion et a pleuré à chaudes larmes dans les bras de son père, et pour la première fois a semblé réaliser la position terrible dans laquelle il se trouve place. L'entrevue a été des plus touchantes.

UN AUTRE FARCEUR

—Quelques amis s'amusaient à leur maison de pension, rue Wolfe, lorsque l'un d'eux, en voulant faire une grosse plaisanterie, s'arma d'un fusil chargé à poudre et fit feu à bout portant sur un de ses compagnons nommé L. Montbriand. Ce sinistre farceur croyait naturellement que son acte ne causerait aucun mal à son ami. Montbriand reçut dans la figure le jet de poudre enflammée et a été brûlé considérablement.

L'auteur de cette stupide plaisanterie promet de ne plus braquer son arme à feu sur personne.

QUEBEC

NOUVELLES DE QUEBEC

—On rapporte qu'une goélette a récemment debarqué 123 quarts de whisky de contrebande dans une des paroisses du bas du fleuve.

—Le détective Walsh a arrêté samedi matin un nommé Beauchamp, rue Champlain, sur l'accusation d'avoir volé une patte de mouton et une certaine quantité de beurre, dans un des bateaux de marchés, au quai Champlain. Beauchamp a déjà purgé une sentence.

OTTAWA

LE MEURTRE DE BASKATONG

—Le grand connétable Ludger Genest, du comté d'Ottawa, part aujourd'hui pour Baskatong, afin d'assigner les témoins de la couronne dans l'affaire de Mde Laframboise, accusée du meurtre de Mlle Jones. Le procès commencera le 1er octobre et la preuve sera la même que celle fournie devant le coroner. Quelques circonstances seulement sont de nature à faire peser les soupçons sur la femme Laframboise, et la couronne, depuis la découverte du meurtre, n'a fait aucune recherche pour arriver à une preuve plus positive.

LEVIS

MIRACLE

—Les paroissiens de St Joseph de Lévis sont allés en pèlerinage dimanche à Ste Anne de Beaupré. Ce pèlerinage a été marqué par un éclatant miracle sur un jeune Barras, constaté par la foule présente.

Le jeune garçon, perclus d'une jambe, a oublié sa béquille aux balustres en s'en allant communier. Il ne s'en aperçut qu'à son retour et constata bientôt que sa jambe que la maladie avait ployée et tordue avait reprit son élasticité et sa vigueur primitives.

On imagine la joie du pauvre enfant et quels cantiques d'actions de grâces et de reconnaissance montèrent de son cœur à ses lèvres pour cette faveur signalée.

ST JEAN, Terreneuve

LA CONTREBANDE

—Il y a deux semaines, les officiers de la douane ont réussi à saisir une certaine quantité de rhum que l'on cherchait à transporter et à vendre sans payer droit.

Quelques jours après, ils s'emparaient encore de plusieurs barils de liqueurs spiritueuses contenant en tout 450 gallons sur lesquels les droits s'élevaient à $1,500.

Depuis, les autorités ont entrepris une campagne et elles ont découvert que la contrebande se fait sur une grande échelle.

Il y a toute une organisation puissante pour frauder le gouvernement en faisant un commerce illicite de whiskey, tabac, etc L'honorable M Harris, du bureau du revenu, estime que le gouvernement perd ainsi annuellement de $80,000 à $100,000.

Terreneuve a 1,400 goélettes jaugeant de 20 à 60 tonnes chacune et la moitié d'entre elles, au moins, font de la contrebande. Elles traversent à St Pierre Miquelon, le centre du trafic de contrebande, se chargent de marchandises, puis elles vont les décharger dans quelque port isolé, et là on les cache dans les bois. Il y a dans la ville, ici, 58 marchands de liqueurs en gros et une enquête a démontré que sur ce nombre 22 n'ont pas acheté cette année, un seul gallon de boisson sur lequel les droits avaient été payés. La colonie française de St Pierre Miquelon est un repaire de pirates des contrebandiers et ce n'est pas sans raison, car c'est là que la contrebande se fait principalement.

Il y a 3,000 milles de côtes et l'on a rien près impossible aux officiers de la douane d'exercer partout une surveillance effective.

UNE TRAGEDIE

Canadien de Fall River Blesse par un Portugais

Fall River, 24 sept.—Hier matin une tragédie a eu lieu sur le chemin Highland, entre quelques Canadiens et une quinzaine de Portugais.

M. Joseph Lévesque, un jeune Canadien de la rue Suffolk, Bowenville, passait dans un champ de choux, près du chemin de Highland, avec cinq ou six compagnons.

Il aperçut un chou arraché qui gisait à ses pieds et le ramassa pour le montrer à ses amis.

A peine l'avait-il ramassé qu'un Portugais accourut et somma Lévesque de remettre ce chou à sa place. Il ne dit pas qu'il était le propriétaire du champ et Lévesque, un peu vexé de s'être fait apostropher aussi rudement, envoya le Portugais au diable.

Ce dernier s'élança sur lui et le frappa. Une lutte s'engagea et une quinzaine de Portugais sortirent de sous les arbres voisins et s'attaquèrent aux Canadiens.

Durant la lutte M. Lévesque reçut dans la cuisse droite un coup de couteau qui a causé une profonde blessure, mais heureusement n'a pas attaqué le nerf.

M. Levesque est retourné chez lui faire panser sa blessure qui n'est pas dangereuse.

Un Américain a Paris.

Un journaliste américain, M. William, correspondant de plusieurs journaux, débarquait il y a quelques jours à Paris, où il comptait faire des études de mœurs en vue d'un feuilleton qu'il avait promis pour l'hiver prochain à un grand journal de Philadelphie. Or, le soir même de son arrivée, le hasard le conduisait sur la place de la Concorde. Là, il fut quelques instants ébloui par l'activité des voitures se croisant sous le jeu des lumières électriques. Cependant qu'il se livrait à la pente de la rêverie, un individu, correctement vêtu, l'accosta et, dans un anglais très pur, lui souhaita la bienvenue: "Il le reconnaissait, disait-il, pour l'avoir vu en Amérique; où? Il ne le savait plus, mais il n'ignorait pas qu'il était le célèbre reporter William."

Quelque peu flatté de cet incident, le journaliste lia conversation avec son admirateur; on causa, on absorba plusieurs verres de gin dans un café voisin, puis les nouveaux amis se quitterent après s'être donné rendez-vous pour le lendemain matin, place de la Concorde.

Tous deux furent exacts au rendez-vous. M. William et son nouvel ami s'arrêtèrent après un quart d'heure de marche dans un café près de la place Marengo. Là, on rencontra comme par hasard un ami du compagnon de M. William. Il était "doctor, professor", etc., cumulait d'innombrables titres universitaires. On causa; M. William voulut montrer un papier; il tira son portefeuille. "Quel beau cuir!" fit son nouvel ami, et doucement il lui prit des mains. "Vous n'avez que de belles choses," dit le "doctor": ainsi cette bague... M. William tira la bague et la livra à l'admiration de son savant ami. Pendant que l'un regardait le "beau cuir" et l'autre la "belle bague", un compagnon entra. Ils feignirent semblant de le reconnaître, s'approcherent pour le saluer, puis filèrent, à la grande stupéfaction de M. William.

M. William avait dans son portefeuille 8,000 dollars, en chèques qu'il devait toucher dans une agence. Quelques minutes après, les 8,000 dollars étaient touchés par les deux escrocs et M. William qui, pour s'expliquer, avait perdu dans le café un temps considérable, n'arrivait que bien après eux.

Comme le commissaire de police écoutait M. William faire sa déclaration, il ne put s'empêcher de manifester son étonnement de voir un journaliste américain se laisser prendre à un vol à l'américaine. "Pas Américains, ces gens, répondit M. William; Américains incapables pareilles choses."

M. William s'est entendu avec une agence pour se faire rapatrier.

Quelles Preuves de Conviction

Les résultats merveilleux qu'obtiennent les milliers de personnes qui en ont fait usage, appréciation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats Unis, a délivré à l'inventeur, le 10 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ces demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinkin Compound est le seul remede garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc., etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. Demandez à toutes les dames [illegible] x [illegible] cutéille.

Préparé par le Dr. D Delisle Co Lowell Mass

Louis Alexander,
Tailleur Importateur,
65 Rue Central.
Autrefois de la 5ème Ave, New York
Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.
Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.
Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.
Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition

Lawrence Rubber Co,
455 RUE ESSEX.
Le meilleur endroit pour acheter des articles en Caoutchouc.
Nous faisons le COMMERCE DE GROS et Comme MARCHANDS D'OCCASIONS nous Pouvons vendre a meilleur marche que les autres parce que nous payons nos marchandises moins, etc. Venez nous voir.

Nous vendons les Bottes en Caoutchouc NEW MARVEL,
Nous attirons aussi votre attention sur le fait que la Botte en Caoutchouc NEW MOULDED, faite par la MARVEL RUBBER CO., est la meilleure Botte au monde. Elle est faite tout d'une pièce en Caoutchouc de Para très pur. Essayez-en une paire et vous serez convaincus. Il y en a pour les hommes et les femmes. Nous avons reduit les prix de 85c a 75c.

Dernieres Modes
PARDESSUS D'HOMMES.

Si vous voulez avoir chaud et éviter l'humidité, cet automne, pour un prix minime, venez essayer un de nos Mackintoshes. Nous les vendons très bon marché. Un grand nombre de canadiens de Lawrence peuvent en rendre témoignage.
Mackintoshes pour dames, à une collerette $3 48.
Collerettes pour dames - - 3 98.
Mackintoshes à trois collerettes, - - 3.92.
Mackintoshes pour hommes - - - 4 60.
Tous sont garanti à l'épreuve de l'eau.
Nous tenons aussi un bel assortiment de Marchandises Doublées en Soie que nous vendons $7 50 et plus. Nous pouvons donner satisfaction à tous ceux qui ont besoin d'un article en Caoutchouc. Venez nous voir.

LAWRENCE RUBBER Co.,
Isaac Crocker, Gerant
NO. 455 RUE ESSEX 455.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢
IF YOUR DEALER DON'T KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

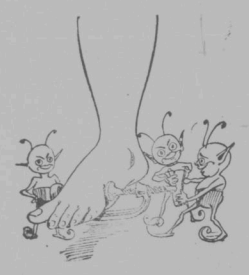
COHN BROS & KLEE
SOLE AGENTS AND DISTRIBUTERS
PARK PLACE (OR CHURCH ST.)
N. Y.

DR G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour sa clientèle canadienne. Dents extraites a l'électricité.

MITCHELL & OC.,
NOTRE GRANDE OUVERTURE ANNUELLE
AURA LIEU
Jeudi et Vendredi,
Le 3 et 4 OCTOBRE.
A l'ouverture, un des representants d'une des plus importantes maisons de Fourrures de New-York, fera une exhibitian spéciale, prendra des commandes et fera des réparages.
Il y aura aussi un representant d'une maison vendant des Manteaux et exhibera les dernieres nouveautes de costumes importes et domestiques. Les dames sontpriees d'assister a cette ouverture.
Mitchell & Co.
76 a 82 RUE MERRIMACK,
HAVERHILL, MASS.
Commis canadien—M. P. H Bilodeau.

NOUVEAUTES
En Fait
D'HABITS
D'AUTOMNE
CHEZ
Hamel & Cloutier
405 Rue Essex 405
Lawrence, Mass.
Enseigne de la Valise Doree.

Un Pied Gene



Est comme le mal de dents, aucune personne sensible le désire, le publi sensible porte une chaussure endre. Des chaussures tendres ne veulent pa dire des chaussures laides. Nous avons des chaussures élegantes et confortables qui, tandis qu'elles ont une belle apparence, sont fabriquées d'après les formes du pied.
Voyez notre assortiment de chaussures de Garçons et de Filles pour l'automne et l'hiver. Elles sont unies et durables.
Nous faisons cette semaine une spécialité de chaussures de Dames, à $2.00, réduites de $2 50 et $3.00.
Nous devons faire de la place pour notre stock d'automne qui arrive tous les jours.
La balance de nos chaussures tan sera vendue moins que le prix coûtant afin de s'en débarrasser.
Venez examiner ces marchandises avant d'acheter, aussi nos nouvelles lignes de marchandises d'automne.
V. J. HUOT,
437 Rue Essex 437
Lawrence, Mass.

F. X. VOYER,
83 Rue Harbor.
Salem, Mass.
Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!
M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.
Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

A. CHOQUETTE,
Entrepreneur de Pompes Funebres
Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits Décors mortuaires.
Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.
Magnifique Corbillard Noir pour les Enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.
Carrosses de premiere classe pour Mariages, Baptemes et Funérailles.
A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON
Lawrence, Mass.

A. W. Stearns & Co.

Offrent pour cette Semaine des

Attractions Speciales

A ceux qui visitent le

Magasin de la Rue Common.

La principale cette semaine sera un lot considerable de FLANELETTE ANGLAISE, le mieux choisi et le mieux assorti pour faire un choix.

Les marchandises sont de pesanteur et de largeur extra. Tous les marchands demandent 12½c. pour ces marchandises, mais cette semaine nous les vendrons au bas prix de

10c. la verge.

Aussi un autre assortiment considérable de FLANE LES DOMESTIQUES La qualité est supérieure, valeur excellente à 12½c. Notre prix est

8c. la verge.

GINGHAMS CARREAUTES Rob Roy qualité supérieure, meilleures couleurs qui existent, largeur extra, couleurs brillantes, valant 12½c. Notre prix

10c. la verge.

Justement arrivé un gros lot de COUVERTES Wrapper, des plus belles nuances et des plus beaux patrons qui puissent être trouvés. Ces Couvertes sont tout laine faites par une des meilleures maisons du pays On peut se les procurer au magasin de la rue Common au prix de

$2.75 chacune.

Nous allons clore tout notre stock de Talma Germantown Yarns, de toutes couleurs au bas prix inccoutumé de

10c. l'Echeveau.

C'est le plus brix jamais vu dans Lawrence.

A. W. Stearns & Co.

La Maison de Nouveautes la plus Recommandable.

309-311 Rue Essex

270 Rue Common.

Lawrence, Mass.

☞ Nos Chambres de Modes sont maintenant ouvertes.

Des Commis Canadiens dans tous les Departements.

Centres Canadiens.

Lawrence

Mlle Chouinard, de Waterbury, Conn., est en promenade pour une quinzaine de jours, chez sa sœur, M. N z. Hamel.

M. Thomas Tétreault étudiant en médecine au Collège McGill à Montréal est parti ma di soir pour aller compléter son cours.

Lecteurs et lectrices veuillez lire l'annonce de Reid & Hughes touchant leur ouverture d'automne qui se fera mardi le 1er octobre.

Nous apprenons avec plaisir que notre ami Lucien Levesque a obtenu hier matin sa patente pour la vente de liquers spintueuses. Nos félicitations.

Mde et Melle Léda Jean, sont revenues du Canada ces jours derniers après une absence de trois semaines. Elles sont enchantées de leur promenade.

Les affligés de maladie incurables sont assurés d'être Guéris par le Dr J. H. Breton, spécialiste de renom. Rappelez-vous qu'il sera ici tous les mardis, à la Essex House. Spécialité pour les maladies de femmes.

Nous ne pouvons que recommander à nos lecteurs et lectrices la maison A. W. Stearns & Co. Il y a des commis canadiens dans tous les départements surtout l'ami Alfred Martel qui vous servira aux *petits oignons*

Nos compatriotes, MM. N. Guilmet et E z Guenette sont allés avec deux de leurs amis à Plum Island dimanche matin, et sont revenus mardi soir Ils ont fait la chasse et la pêche et ont rapporté une gibecière bien garnie.

Les amateurs du bon marché ne devront pas oublier que La Lawrence Rubber Co., offre des avantages immenses dans, toutes les spécialités de ce commerce. Lisez l'annonce de cette semaine qui parait dans nos colonnes.

La foudre est tombée jeudi matin sur une maison et une grange sur la Shardon St. appartenant à un M. Murphy, le feu a pris à la grange et il l'a presque consumé. Les chevaux qui etaient dans la bâtisse ont pu être sauvés

La Révde Sœur Hamel, supérieur au couvent des sœurs grisses à St Boniface, était ces jours derniers de passage à Lawrence. Elle est la sœur de feu M. Nazaire Hamel. Depuis 30 ans elle n'avait pas vu les membres de sa famille qui résident à Lawrence.

MM. G C. Doucet et A. Thériault, sont allés samedi dernier à Lowell en affaires importantes.

John T. Golden & Co, successeurs des demoiselles O Jaan & Co a renouveller son stock au complet et a aujourd'hui un assortiment des plus nouveaux et à des prix qui ne sont pas égalés par la modicité.

Il est paraît-il chose décidée que Geo. O. Doucet est candidat pour conseiller dans le Quartier Cinq. Nul doute qu'il aura l'appuis de tous les canadiens, M. Doucet est bien dévoué à la cause Canadienne, il se mêle à tous les mouvements et travaille avec un zèle intatigable.

Mercredi dernier, MM. F. Poisson, le Dr Janson La Palme, A. Cloutier, W. N. Hamel, le Dr P. G. Blais, John Murphy, Mick Calnan, sont allés en excursion à Playmouth Rock Ils ont pris le bateau à Boston à 9¼ heures est sont revenus dans la soirée à Lawrence.

Nos remerciements à qui de droit pour un billet de faveur pour assister au grand concert et ball donnés au City Hall le 23 octobre au profit du club de naturalisation Canadien. Les billets sont maintenant en vente. Nous sommes assure que toute notre population se fera un devoir d'encourager cette entreprise tout a fait méritoire.

Ceux qui sont affligés de maladies secrètes feront bien de s'adresser au Dr J. H. Breton, spécialiste distingué de Lowell. Il sera à la Essex House, à Lawrence, tous les mardis. et à la Essex House, Salem, tous les jeudis. Allez lui faire une visite et une prompte guérison vous est assurée.

Biphosphate de chaux des frères Maristes préparée par l'Arsac. Préparation française très efficace dans les affections de la poitrine, du système osseux et des scrofules, recommandée aux enfants et aux personnes d'un tempérament faible et délicat. Aussi sodas les plus purs et les plus délicieux. En vente chez Felix Poisson, encoignure des rues Franklin et Common.

Un nouveau magasin de hardes doit faire son ouverture mardi le 1er octobre. Ce sera tout un événement, car les propriétaires, MM. W H Floyd & Co., n'ont rien épargné pour offrir au public de Lawrence un choix de hardes, chapeaux, articles de toilette, etc., de qualité supérieure à des prix qui seront les plus bas de la ville. Les Canadiens sont spécialement invités d'aller faire une visite à notre compatriote M. Victor Bachand, employé de langue française qui sera heureux de servir ses amis avec honnêteté et courtoisie. N'oubliez pas le jour d'ouverture mardi le 1er octobre.

L'écurie de louage et de vente de chevaux canadiens de MM Chs et Elie Lacaillade, 444 rue Common, contient le plus bel assortiment de voitures et chevaux, hacks pour mariage et pour baptême à meilleur marché de Lawrence, ainsi que voitues doubles et simples, les meilleures de la ville et aux plus bas prix. M. P. Côté, qui a la direction de l'établissement se fera un plaisir de satisfaire tous les canadiens qui viendront l'encourager.

C. & E. LACAILLADE,
444 rue Common

MM. Morin & Fréchette nos populaires épiciers Nos. 108-111-117 rue Hampshire, offrent au public en général un avantage sans précédent dans leur commerce. Toute personne achetant depuis le montant de 5c. en montant recevra un chèque pour le montant de l'achat et lorsqu'elle aura une somme assez élevée en chèque elle aura le choix sur un grand nombre d'argenteries les plus belles et les plus utiles à l'usage des familles. Pour vous convaincre de la beauté de ces objets, allez jeter un coup d'œil sur la vitrine au No 11 rue Hampshire. Sans contredit, c'est une belle occasion de se procurer un joli article en argent pour rien.

Nous avons fait erreur la semaine dernière en annonçant que la soirée des demoiselles du Cercle Jeanne d'Arc au profit des pauvres enfants, avait lieu le 25 septembre. C'est mercredi prochain le 2 octobre que nos patriotiques demoiselles nous montreront leur habileté. Le programme est des plus intéressants et nous en sommes assuré plaira à tous les auditeurs.

Il nous fait plaisir de répéter ce que nous avons dit. Encouragez autant que possible une œuvre aussi méritoire et rendez-vous en foule afin d'aider ces pauvres petits enfants à l'approche de la dure saison d'hiver. Que tous les cœurs généreux achètent au moins un billet On peut se procurer dès aujourd'hui des billets à la pharmacie Miville.

On Demande

Une fille de 15 à 18 ans parlant le français pourra trouver de l'emploi comme assistant caissière et en même temps comme commis. S'adresser de suite à la Lawrence Rubber Co, 455 rue Essex.

Tirez le Rideau.

Styles d'automne sont ajourd'hui prêts au Paris Cloak & Suit Co., 312 rue Essex. Les costumes d'automne importés et domestiques sont sur nos comptoirs.

Le stock de la saison a été choisi avec un soin tout particulier. Nous avons acheté ce qu'il y a de mieux sur le marché. Tout a été suivi de près et nous l'avons ici. Pas de plus riche assortiment ne peut être trouvé dans la Nouvelle Angleterre en dehors de Boston. Nous avons les marchandises et les prix corrects.

Déces.

Joseph, enfant de Joseph Bornier, est décédé le 21 septembre, à l'âge de 8 mois.

Hélène, enfant d'Antoine Morin, est décédé le 21 septembre à l'âge de 2 ans et 4 mois.

Wilfrid, enfant de Philippe Croteau, est décédé le 22 septembre, à l'âge de 10 mois.

Marie, enfant de Michel Charrette, est décédée le 22 septembre à l'âge de 4 mois.

Mde veuve Augustin Dubois est décédée le 22 septembre, à l'âge de 75 ans et 10 mois. Ses funérailles ont eu lieu mercredi. La défunte était membre de la société Ste Anne.

Joseph enfant de M Joseph Lacourse, est décédé le 17 septembre.

Marie Blanche, enfant de M. Chs Trahan, est décédée le 19 septembre à l'âge de 4 mois.

Rosanna, enfant de M. Joseph Larochelle, est décédée le 20 septembre à l'âge de 10 mois. Ces enterrements étaient sous la direction de M. S Dubé.

Alfred, enfant de Lucipe Laroche, est décédé le 23 septembre, à l'âge de 3 mois.

Wilbeurs, enfant de Narcise Bonin, est décédé le 21 septembre, à l'âge de 3 mois.

Ces enterrements ont été faits par A. Choquette.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le **meilleur sur le marché.**

Haverhill

LE COURRIER est en vente aux endroits suivants :

Dr J. G. Burque, 67 rue Essex.
West End Pharmacy, 256 rue Essex.

Lisez l'annonce de Mitchell & Co concernant la grande ouverture d'automne qui aura lieu jeudi et vendredi les 3 et 4 octobre.

Salem

L'ETOILE est en vente aux endroits suivants :

P. J. Donovan 17 rue Harbor.
P. L. M. Gaudette, coin des rues Harbor et Lafayette.
Calixte Rousseau, 47 rue Harbor.

Les maladies secrètes des femmes spécialement sont sans conteste guéries par le Dr J. H. Breton, spécialiste en renom de Lowell. Les patientes sont priées de s'adresser tous les jeudis à la Essex House. Il assure aussi guérison parfaite à tous ceux qui sont atteints de maladies chroniques.

Guay-Joly.

Mardi matin, M. Edouard Guay de Lowell, unissait sa destinée à celle de Mlle Mélina Joly, aussi de cette ville. Le R P. Forget a officié à la messe nuptiale et leur a fait prononcer le oui conjugal, en présence de M. Edmond Tremblay et M. David Houde.

Aussitôt après la cérémonie religieuse, le nouveau couple est parti pour voyage à Lynn, Mass. Nos meilleurs souhaits.

Communiqué.

Lowell

Si vous voulez avoir une chaussure élégante, durable et à bon marché, allez voir le marchand populaire de la rue Prescott, J. C. Martel.

Le comité exécutif du *Democratic City Committee* a enfin réussi à élire hier soir un secrétaire, dans la personne de James A Sullivan La lutte a cependant été chaude.

Lundi dernier, un jeune homme, Harry Timley, pénétra dans le magasin de Miss O'Brien, rue School, et pilla le tiroir-caisse, après avoir volé un peu de tabac. Le jeune voleur s'en alla ensuite à Concord; il revint hier et fut pincé.

Il y en a qui voulaient faire abolir la fabrique de colle à Ayer City, parce qu'elle était une menace pour la salubrité publique. Hier soir, la Commission d'Hygiène a entendu les deux parties et a décidé que dorénavant cette fabrique ne pourra être en opération que du 1er octobre au 1er mai.

Un vieillard, John Sullivan, est passé à travers le pont de la rue Market et est tombé dans le canal, hier matin On est à réparer ce pont et le vieillard, qui n'a pas la vue bonne, n'aperçut pas une ouverture dans le pont Des charpentiers lui jetèrent une corde et il fut sauvé au moment où il allait se noyer. L'ambulance l'a transporté à sa demeure.

Hier plusieurs charpentiers ont construit une très haute clôture en avant d'une fabrique Boott, rue Bridge. Quand l'ouvrage fut terminée, tard hier après-midi, les deux bouts en furent fermés, quand les employés voulurent s'en aller à six heures, ils se trouvèrent pris comme dans une trappe; quelques-uns passèrent par dessus, mais les plus pesants en furent incapables. Les charpentiers durent défaire une partie de leur ouvrage.

Le Meurtrier Holmes.

Philadelphie, 24—W Mulgit, alias H. Holmes, a été amené devant le juge Finletter à la cour Oyer et Terminer, hier, pour répondre à l'accusation d'avoir assassiné Benjamin F. Pietzel, en cette ville, le 2 septembre 1894

Sur l'avis de ses avocats, Wm. H. Lhoemaker et Samuel P. Rotar, le prisonnier a plaidé non coupable.

Le procureur Graham a demandé que le procès soit remis au lundi 28 octobre. Les défenseurs de Holmes ont fait objection à cette date; mais le juge, après l'audition des motifs exprimés par les deux partis, a maintenu la date du 28 octobre et a ajouté qu'aucune demande de délai ne serait accordée à la poursuite ou à la défense après cette date.

Une Session en Novembre

Ottawa, 24—Le projet retour des ministres à la capitale signifie que plusieurs questions importantes seront immediatement réglées. On croit que le cabinet siéderas jeudi ou vendredi s'il y a une session en novembre prochain. Il paraît que M. Ouimet insiste pour que le Parlement se réunisse le 14 novembre; on dit qu'il sera une cause d'ennuis pour ses collègues, s'ils ne se rendent pas à ses désirs.

M. Girouard, M. P, sera nommé cette semaine juge de la cour suprême, et on décidera en même temps s'il doit y avoir des élections pour les comtés de West Huron et de Jacque-Cartier.

—L'hon. J. A. Ouimet a accepté l'invitation d'assister demain à l'exposition de Collingwood. Il partira ce soir.

La Langue Anglaise.

La langue anglaise, d'après le *Chambers Journal*, était parlé seulement par 5 millions de personnes, sous le règne de la reine Elizabeth. Les langues française, espagnole et Allemande dominaient alors. Aujourd'hui, la langue anglaise est parlée par 115 millions d'hommes; le française, par 45; l'allemand, par 70; le russe, par 80; l'italien, par 30; et le portugais par 15. A la fin du siècle, plus de 130 millions d'hommes parleront l'anglais. Actuellement, les hommes qui parlent cette langue, se décomposent ainsi; 38 millions dans le Royaume-Uni, 65 aux Etats-Unis, 4 au Canada, 4 en Australie, 2½ en Afrique et aux Indes et 1½ aux Antilles et dans la Guyanne anglaise, etc

On a calculé que si la colonisation continue à se faire dans les mêmes proportions, grâce à ce régime de liberté qui donne accès aux diverses nationalités, il y aura à la fin du siècle prochain près d'un milliard d'habitants du monde qui parleront l'anglais.

Avis aux DAMES CANADIENNES DE LAWRENCE.

Tous les plus beaux styles de New York et Boston en fait de CHAPEAUX

Sont maintenant prêts au magasin autrefois occupé par les Demoiselles

O. JEAN & Co.,

421 Rue Essex,

Je me suis assuré les services de

Deux - Modistes - de - Premiere - Classe

Qui ouvriront la saison avec tous les plus beaux styles.

Les Prix Seront Tres Bas

Cet automne sur toutes les sortes de marchandises tenues à notre magasin, comprenant des

Chapeaux,
Bas,
Gants de Kid et
Articels de Toilette
de toutes sortes.

JOHN T. GOLDEN

Successur de O. JEAN & Co.,

421 RUE ESSEX,

Lawrence, Mass.

Allez chez VIGER & CO.,

66 RUE HAMPSHIRE, Lawrence, Mass.

POUR VOS

REMEDES, PRODUITS CHIMIQUES,

Parfums et Articles de Toilette.

Nous faisons une spécialité de l'ajustement des Trousses (ceintures herniaires.)

Prescriptions remplies avec soin.

Nous avons toujours en mains un bel assortiment de livres français.

Le Gros Magasin

De Nouveautes

De Lawrence

Reid & Hughes,

JOUR d'OUVERTURE

Mardi le 1 Octobre.

SOUVENIR. Offres dans nos Differents Departements.

Toute Dame dans Lawrence est cordialement invitée de venir mardi le 1er Octobre afin de voir notre splendide étalage de Nouvelles Marchandises pour l'automne 1895, en

Chapeaux, Manteaux,
Etoffes a Robes,
Tapis, Rideaux.

Nous en ferons un jour remarquable pour vous, en offrant dans nos différents départements des Bargains-Souvenirs qui vous surprendront.

Nous désirons montrer au public de Lawrence, quelle classe de marchandises nous avons en mains et quel argent vous pouvez retirer en achetant dans un magasin qui a toujours en mains l'assortiment le plus considérable des meilleures marchandises et une garantie qu'avec chique achat que vous faites, que nos prix sont toujours les plus bas, et que dans tout temps, où vous achetez vous découvrirez rendus chez voes que votre achat n'est pas entièrement satisfaisant, tout ce que vous avez à faire, retournez les marchandises et l'argent vous sera remis. N'est-ce pas juste ?

☞ Rappelez-vous mardi, le 1er octobre, notre grande ouverture d'automne, outre cela, notre première Vente d'Automne avec des BARGAINS SOUVENIR.

Mardi le 1er Octobre, soyez un des heureux d'etre pressnt et de vous procurer un ou plusieurs de nos Grands Bargains que nous avons pour vous.

Reid & Hughes,

225 a 235 Rue Essex,

Lawrence, Mass.

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi a faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu a peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,
WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants: — N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants: — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin, Oscar Courteau, Dr J. G Burque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants: — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement les Boutons, les taches de rousseurs (rousseures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit infini. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix de la bouteille.

Préparé par Dr L. P. Pratte & Co Lowell Mass.

JOHN TOBIN,

Peintre d'Enseignes et de Maisons

—ET MARCHAND DE—

Tapisseries, Moulures, Peintures, Huiles, Vernis, et Vitres.

Aussi ouvrage de maçonnerie de toutes sortes, posage de Briques, hommes d'expérience en tout temps. Tout ouvrage est garanti.

Agent pour Callow Graining Plates et pour le Cooley Chimney Caps.

458 Rue Common,

Résidence, 36 Rue Winter, Lawrence, Mass.

CLIFFORD'S DEY HOUSE,

2 et 4 Rue AndoVer

Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.

Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.

Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Alken et chez A. G. Pollard & Co., rue Merrimack.

Demandez des Sas, des Bidons, des Pots à Fleurs, Thermomètres (weather strips) coutellerie de table, lanternes, etc., chez

W. S. Bartlett,

653 - RUE MERRIMACK - 653

Le magasin de fer du haut de la ville.

M. Fortin, Commis canadien.

S. M. McCORMICK,

509 RUE ESSEX,

CHAPEAUX ET ARTICLES DE FANTAISIE.

Nous avons un assortiment considérable de

Corsets, Bas et Sous-vetements

que nous vendons meilleur marché qu'aucun magasin de la rue Essex.

Venez voir notre stock avant d'aller ailleurs.

Nous avons une employée de langue française.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES, Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tae Co.,

523 RUE ESSEX.

EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

D. THEBERGE,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARRON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot Cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND

188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servir avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

Dr J. H. BRETON,

Le DR BRETON se fait fort de guérir tous les cas de maladie qui lui sont soumis. Il a déjà traité avec succès un grand nombre de malades qui avaient été abandonnés par les médecins les plus éminents du pays.

Le traitement du DR BRETON se recommande par l'excellence des procédés suivis par ce célèbre spécialiste. Le Dr Breton étudie avec soin les moindres détails de la maladie qu'il est appelé à guérir, et ses remèdes vont droit au but, s'attaquant à la racine même du mal. De là les succès constants que le docteur a obtenus depuis qu'il exerce sa profession.

Tout en pratiquant la médécine générale, le DR BRETON a fait une étude spéciale des *maladies des Femmes*, des maladies causées par le *Surcroit de travail* et les *excès de tous genres*, en un mot de toutes les *maladies organiques*. Le consulter et suivre son traitement, c'est courir à une GUERISON CERTAINE.

Dr J. H. BRETON,—Chambres 1 et 2—159 Rue Merrimack.

EDIFICE DU BON MARCHE,— Lowell, Mass.

HEURES DE BUREAU:— De 10 à 12, A. M.; de 2 à 8.30, P. M. Le dimanche, de 9 à 11, P. M. Résidence: 21 Eighth St.

Accident.

James Freeman, de Woburn, a sauté en bas d'un train qui venait de Boston, hier soir, et il est tombé sur la tête. Il fut relevé sans connaissance et transporté à l'hôpital de Woburn.

EN GARDE! Le public doit se tenir en garde contre les nombreuses contrefaçons et imitations qui envahissent le marché depuis que les succès du Régulateur de la Santé de la Femme et les Female Plasters du Dr Jos Larivière, pour guérir le BEAU MAL sont connus.

Lorsque vous achètes une bouteille de Régulateur ou un de mes "Plasters," vous ne faites pas un essai ni une expérience et vous ne courez aucun risque de dépenser votre argent inutilement, vous êtes sûrs de la guérison.—Demandez et exigez le Régulateur et les "Plasters" du Dr Jos. Larivière. Si on ne les a pas, allez chez un autre pharmacienn ou écrivez au propriétaire Dr Jos. Larivière, Manville, R. I.

N. B.—Les Columbian Headache Pills du Dr Jos. Larivière guérissent le mal de tête en quinze minutes. Garanties. Prix 25 Cents.

FEUILLETON No 9

LES

Lendemains du Crime

GRAND ROMAN A SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE.

DEUXIEME PARTIE.

LA DOULEUR D'UN PERE.

VI

(Suite)

Après la scène que nous connaissons, Claire Monnier avait quitté Chartres en fugitive, s'imaginant que toute la ville connaissait son histoire, qu'elle était la fille d'un forçat, qu'on avait les yeux sur elle, et que chacun allait la montrer du doigt.

Elle partait courbé sur une honte, n'osant pas lever la tête, n'osant pas regarder devant elle, isolée, dans l'abandon de tous. Le seul être humain qui lui eût témoigné de l'amitié avait profité de la reconnaissance qu'elle lui témoignait pour la perdre. Elle était plus bas que jamais.

Et cet homme, elle ne le reverrait plus.

Il l'avait quittée et reniée. Il était marié, il avait des enfants! Qu'était-elle pour lui? Moins que rien, un jouet.—Peut-être ne pensait-il déjà plus à elle.

Oh! elle était bien seule, bien pauvre, bien perdue. Tout le monde allait lui jeter la pierre. Il fallait partir, partir au plus vite. Oh! bien loin. A Paris. Elle ne connaissait que Chartres et Paris, et il lui semblait que Paris était au bout du monde. Elle se cacherait à Paris, dans la fourmillière humaine qu'elle avait vu grouiller dans les rues en passant, et elle vivrait là, ignorée, solitaire, cachant à tous son état et son nom. Mais de quoi vivrait-elle? Elle travaillerait avec courage, avec acharnement.

Mais si on allait ne pas vouloir lui donner d'ouvrage sans savoir qui elle était, d'où elle venait.

A ces pensées, un frisson glacé passait par tout son corps et des larmes jaillissaient de ses yeux.

Jamais elle ne s'était vue si triste. Jamais elle ne s'était sentie si malheureuse! Elle aurait voulu mourir. Oh! la mort aurait été pour elle une délivrance, un bienfait. Mais elle n'avait plus le droit de se tuer, et elle n'en eut pas le courage. Elle était si jeune, si gracieuse, si jolie, un printemps qui sourit. Et déjà se faner, déjà mourir! elle avait eu si peu de jours lumineux! Elle voulait voir le soleil encore s'épanouir à sa chaleur, avant d'aller dormir pour toujours dans l'atmosphère glacée de la tombe, où tout est ténèbre et horreur!

Elle traversait les rues de Chartres d'un pas hâtif, en proie à ces tristesses, à ces désespoirs, les yeux mouillés, l'âme morte, le pas chancelant. Elle avait peur qu'on ne la vit, qu'on ne la remarquât et elle serait morte si quelqu'un s'était approché d'elle et lui avait adressé la parole.

Elle avait rassemblé à la hâte dans un petit paquet qu'elle portait sous les bras tout ce qu'elle possédait, tout ce qui était à elle, ici-bas, quelques chemises, quelques bas et une robe de rechange. Sa fortune consistait en quelques louis économisés à grand'peine, car jamais Maximilien ne lui avait donné d'argent. Elle n'en eût pas accepté. Il payait son loyer, sa pension, comme autrefois, mais elle n'avait jamais reçu de lui autre chose, et un jour qu'il lui avait apporté un bijou en cadeau, elle l'avait refusé. Il lui semblait que cela eût souillé son amour en l'entachant de vénalité. Donc elle n'avait rien, ou à peu près, mais elle était d'une beauté radieuse malgré sa pâleur; ses grands yeux humides avaient une douceur mélancolique qui charmait, et ses cheveux noirs, un peu en désordre, mettaient comme un reflet d'ombre sur son teint d'une blancheur de neige, un ange qui avait des larmes.

A la gare, elle s'informa. Elle osa parler à un employé et demander à quelle heure passait le train pour Paris.

L'homme qui était occupé à rouler des bagages, répondit, sans même jeté un regard à la personne qui l'interrogeait:

—Vous avez encore une demi-heure.

Une demi-heure! C'était plus qu'il n'en fallait pour prendre son billet.

Claire se dirigea vers le guichet. Il n'était pas ouvert encore. Elle alla s'asseoir dans un coin, dans le coin le plus sombre de la gare. Des gens allaient et venaient, effarés, des familles avec des enfants qu'on trainait par la main, dans un coup de bousculade, avec des poussées, des cris, une animation qui étourdissait. Claire ne voyait rien, ne remarquait rien, toute à ses pensées, l'esprit replié en dedans d'elle-même.

Elle fut arrachée à son rêve par le cri d'un employé traversant tout à coup le murmure de la gare:

—Les voyageurs pour Paris en voiture!

Elle se leva d'un bond, chercha des yeux le guichet, y courut.

—Un billet pour Paris, s'il vous plait!

—Une première?

—Une troisième, madame.

—On le dit alors, fit une voix bourrue.

Et par le guichet un petit carton passa.

Claire déposa un louis sur la planchette, et elle allait se retirer à la hâte quand la voix dit:

—Et votre monnaie!

La jeune fille revint, ramassa les pièces blanches et les sous qu'elle trouva sur la planchette, puis elle s'éloigna cherchant de quel côté elle devait se diriger.

Le même cri qu'elle avait déjà entendu s'éleva dans la gare, où il y avait à ce moment l'animation et le coup de feu d'un départ important.

—Les voyageurs pour Paris, en voiture!

Elle montra son billet à un employé.

—Par ici!

Et on la fit passer dans une salle.

—Par là! dit un autre employé en la poussant dans une autre salle, et pressez-vous!

Claire se hâta, ahurie, bousculée.

Elle arriva sur le quai, vit un mouvement qui lui parut énorme, des wagons arrêtés devant elle, la portière ouverte, avec, dominant tous les autres burits, fermeture de portières, appels et cris, des mugissements de vapeur qui faisaient frissonner la toiture de verre de la gare. Une confusion, un brouhaha. Claire courut, au hasard, la tête perdue, ne sachant où monter, ayant peur de se tromper.

Elle avisa un employé.

—Pour Paris, monsieur.

—Vous avez votre billet?

—Oui, monsieur.

Et elle le montra.

L'homme ouvrit un wagon de troisième.

—Montez ici!

Et Claire entra dans une voiture déjà presque pleine, où huit paires d'yeux la fusillèrent de regards hostiles.

Toute confuse, toute rouge, elle chercha timidement une place où s'asseoir, et elle s'y laissa tomber, son petit paquet sur ses genoux, l'âme plus triste que jamais car elle entrait dans l'inconnu, elle le sentait.

Tous ces visages qui l'entouraient, et ce serait toujours ainsi maintenant dans la vie. Pas une figure d'ami. Tous ceux qui la connaîtraient la haïraient. Fille-mère, fille de forçat.

Elle baissa la tête, et des larmes coulèrent sur ses joues. Le train partit. Par la portière, vers laquelle ses yeux s'étaient tournés machinalement, Claire voyait fuir les maisons, les arbres, les prés verdoyants et les champs dorés qui semblaient allumés de soleil, et ce spectacle, qui l'eût intéressée dans d'autres circonstances, lui était indifférent et ne la distrayait pas de son désespoir. Elle trouvait que le train marchait vite, qu'il allait la laisser trop tôt à l'abandon, à la solitude.

Elle s'imaginait que le train la rattachait encore à ce qu'elle quittait, à Maximilien, son protecteur, son ami.

Mais quand elle serait arrivée, quand il faudra it en descendre, c'est là que sa vie nouvelle commencerait, que les difficultés, les hasards, les angoisses lui sauteraient à la gorge. C'est là que son cœur crèverait.

Et elle faisait des vœux tout bas pour que le train n'arrivât jamais ne cessât jamais de rouler.

Malheureusement, il marchait à tout vitesse, brûlant, les stations dévorant la route, et bientôt on fut à Versailles! C'était l'antichambre de Paris, pour ainsi dire. Claire se voyait arrivée.

Elle se leva, regarda au dehors, plus oppressée que jamais. Dans le trajet, des voyageurs étaient descendus, sans que la jeune fille, qui ne faisait attention à rien autour d'elle, s'en fût même aperçue. Il n'y avait plus avec elle que trois autres personnes groupées à l'autre portière du wagon. Elle resta à la sienne et regarda se dérouler devant elle le paysage, les maisons se presser peu à peu les unes près des autres, jusqu'à ce qu'elle se vit dans un véritable océan de toits et de murailles.

C'était à Paris.

Le train passait au-dessus de Grenelle.

Comme la jeune fille allait se sentir perdue, seule, là-dedans! De nouveau les larmes mouillèrent ses paupières; mais elle les refoula pour qu'on ne vit pas pleurer, et pour se donner une contenance elle fit semblant d'arranger son petit paquet; puis elle le prit sous son bras, et comme le train ralentissait de vitesse, elle se prépara à descendre.

Elle avait déjà un pied sur le marchepied quand une voix la fit sursauter et se retourner silencieusement.

—Voulez-vous me permettre, mademoiselle, disait la voix, de vous aider?

Claire leva les yeux.

C'était un jeune homme qui lui parlait, un jeune homme qu'elle n'avait pas osé regarder encore, car elle s'était aperçue que pendant tout le trajet il avait ses yeux fixés sur elle. Elle en avait été gênée, même impatientée.

Elle répondit sèchement:

—Merci, monsieur, ce paquet n'est pas lourd.

Et elle descendit.

Sur le quai, son embarras commença.

Il y avait beaucoup de voyageurs dans le train. En un clin d'œil le quai fut encombré.

Claire avait eu de la peine à se frayer un passage avec son paquet sous le bras qui heurtait les gens.

On lui demanda son billet comme elle se disposait à passer la porte de sortie. Elle le donna et suivit la cohue des arrivants.

Presque chacun de ceux-ci était attendu par un parent, par un ami. Il y avait des cris de joie, des embrassades échangées bruyamment. Elle seule passa inaperçue et comme réprouvée, sans affection la guettant au passage.

Elle sortit.

Dehors un encombrement de voitures s'offrait aux voyageurs. Claire n'avait pas assez d'argent pour en prendre une. D'ailleurs où se faire conduire? Elle ne savait pas où elle allait. Elle allait au hasard, à la grâce de Dieu, désorientée, perdue. Que lui importait le quartier! S'arrêter ici ou là, cela n'avait pas d'importance pour elle. Elle serait aussi bien abandonnée, perdue, dans un endroit que dans un autre. Toute la terre était indifférente pour elle et ne contenait pas un ami, maintenant qu'elle avait perdu Maximilien.

Elle répondit par des signes de tête silencieux aux cochers qui lui demandaient de la conduire et elle descendit à la hâte la pente rapide conduisant de la gare au boulevard Montparnasse.

Là, elle s'arrêta un peu, heureuse de se trouver hors du brouhaha. Elle reprit haleine et regarda autour d'elle comme pour s'orienter, cherchant une rue étroite, sombre, d'aspect misérable, où elle trouverait à se loger à bon marché. Après avoir examiné à droite et à gauche, elle s'engagea dans la rue de Vaugirard. Il lui avait semblé que les hôtels y devaient être moins chers qu'ailleurs, les maisons paraissant plus délabrées. Elle allait à l'aventure, regardant les écriteaux jaunes des garnis.

Quand elle lisait qu'il y avait un cabinet à louer, elle s'arrêtait, et alors elle examinait les alentours de la maison, puis la maison elle-même, du haut en bas, ne se décidant jamais à entrer, soit que l'hôtel lui parût trop luxueux, soit que son aspect délabré et sale lui répugnât et que la vue des escaliers étroits, emplis de ténèbres en plein jour, lui soulevât le cœur de terreur, et de dégoût tout à la fois.

Elle erra longtemps, intimidée, hésitante, ayant peur de tout, ayant peur d'être interrogée par la logeuse, d'être obligée de dire d'où elle venait, qui elle était et s'imaginant que tout le monde, quand elle déclarerait son nom de Claire Monnier, ce nom qu'elle s'imaginait connu de tous comme une infamie, la repousserait avec horreur. Elle était arrivée ainsi, indécise toujours, devant un hôtel d'apparence assez propette quoique très pauvre, l'hôtel des Trois-Bornes, situé à l'angle d'un rue et tirant son nom, sans doute des trois bornes placés au pied de ses murailles.

C'était cela presqu'à l'extrémité de la rue de Vaugirard.

Les murs de l'hôtel avaient été tout récemment blanchis à la chaux. Les volets étaient fraîchement peints, mais la maison était étroite, toute basse, sans luxe aucun, avec une toiture qui paraissait éventrée à demi.

Sous la peinture, le bois des portes et des persiennes paraissait crevassé, vermoulu, tordu par le soleil et la pluie. Il y avait des fissures dans le mur tout blanc. Au centre, la muraille, tassée, vieillie, formait ventre comme si elle allait crouler, vomir ses moellons, lasse d'être debout.

Claire s'arrêta.

Il y avait à louer des chambres, des cabinets.

L'hôtel paraissait vide du haut en bas, offrant l'image de l'abandon et de la ruine.

Autour, des maisons hautes, toutes grises, chargées de fenêtres et d'étages, devant contenir de véritables fourmilières humaines, pleines de ménages ouvriers, débordant de marmailles et qui le cachaient entièrement.

Claire poussa la porte à claire voie de l'hôtel et s'engagea dans le couloir, un couloir plus noir que ceux qu'elle avait vus déjà, et qui lui jeta à la face une bouffée d'humidité et de moisissure.

Elle allait rebrousser chemin, mais à ce moment, une voix dit derrière elle.

—Vous cherchez un logement, mademoiselle?

Elle se retourna vivement, toute surprise.

C'était le jeune homme qui lui avait parlé dans le train.

Elle eut un mouvement d'humeur et de colère et s'engagea plus avant, sans répondre, n'osant plus revenir en arrière.

Le jeune homme se retira.

Au bout du couloir, Claire rencontra une vieille femme, une ruine humaine, qui se traînait cassée, branlante, les pieds dans ses pantouffles trop grandes, qui claquaient sur le pavé du couloir à chaque pas qu'elle faisait, la tête enveloppée de foulards, de linges informes qui la faisaient ressembler à un amas de guenilles.

Cette femme, ou plutôt cette chose affublée de chiffons, fit quelques pas vers Claire et demanda.

—Vous désirez, mademoiselle?

—Je cherche à louer une chambre, ou plutôt un cabinet.

—Nous en avons, nous en avons depuis vingt francs.

Claire secoua la tête, indiquant que c'était trop cher.

—Depuis vingt francs jusqu'à huit, ajouta la femme. Vous ne me laissez pas achever.

—Voulez-vous, dit doucement Claire, me montrer une chambre à huit francs?

—Je veux bien, mais je vous en préviens, c'est un cabinet, ce n'est pas une chambre.

—Peu m'importe, dit la jeune fille, pourvu que j'aie de quoi me loger. Je ne suis pas riche.

Et elle suivit la vieille femme, qui s'était engagée dans l'escalier, un escalier indescriptible, dont toutes les marches criaient, dont la rampe tremblait et vacillait dès qu'on la touchait, comme une personne atteinte de la danse de Saint Guy.

VII

Le cabinet que la mère Prudence,—c'était le nom de la logeuse,—montra à Claire, était grand à peu près comme un placard, avec le plafond mansardé, une fenêtre de quatre careaux qui étaient fêlés et si sales qu'on eût dit qu'ils étaient en verre dépoli, ouvrant sur les plombs des maisons voisines.

Une odeur fétide, persistante, y régnait, une odeur qu'on ne faisait qu'augmenter en ouvrant pour donner de l'air à la pièce, car cette odeur venait précisément des cours sur lesquelles le cabinet prenait jour.

La jeune fille eut un mouvement de recul et de dégoût qui n'échappa pas à la vieille femme qui la conduisait, car elle se hâta de dire:

—Je vous louerai ce cabinet pour six francs, car il est plus petit que les autres.

Six francs! pensa Claire. Jamais elle trouverait à se loger pour une somme si minime.

—Vous serez seule sur ce carré, dit la logeuse, qui semblait deviner les pensées de Claire, seule avec un monsieur très bien, pas gênant. Il travaille la nuit et dort toute la journée. Vous ne le rencontrerez jamais.

Claire eut un geste indifférent. Que lui importait?

Mais le bon marché du logement la tentait. Elle avait très peu d'argent. Elle pouvait rester longtemps sans trouver de travail. Elle loua le cabinet et tout de suite elle se mit à défaire son petit paquet et à ranger ses affaires dans une sorte de petit coffre en bois vermoulu qui était avec un lit de fer tout l'ameublement du misérable logement. Puis, quand elle eut terminée, elle se leva, s'habilla et sortit pour dîner.

La nuit venait. On n'y voyait plus déjà dans la pièce, bien que le jour fût encore assez vif dehors.

Claire trouva un petit restaurant à bon marché. Elle y mangea une côtelette, puis un morceau de fromage. C'était un extra et elle ne pourrait pas, si elle ne trouvait pas d'ouvrage tout de suite, suivre longtemps ce régime.

Elle serait obligée de faire ce que font la plupart des ouvrières parisiennes, de manger dans sa petite chambre un peu de lait le matin et de charcuterie le soir.

Le restaurant, même à très bas prix, serait trop cher pour elle.

Quand elle eut terminé, elle se promena un peu à travers les rues au hasard, pour voir Paris, pour chercher vers quel endroit elle pourrait bien se diriger le lendemain pour aller demander du travail. Il faisait beau. Les rues de ce quartier populeux étaient pleines de monde, de femmes prenant le frais dehors, d'enfant grouillant sur les portes.

Des voitures rares passaient, des omnibus dont les essieux criaient en descendant les voies rapides conduisant au centre de Paris. Eux seuls indiquaient qu'on se trouvait dans Paris, car le quartier avait un aspect tout à fait provincial.

Claire examinait les magasins devant lesquels elle passait et dont les devantures étaient déjà fermées. Elle en notait les adresses. C'est là qu'elle viendrait frapper le lendemain. Vers dix heures elle rentra.

L'hôtel était plein de ténèbres et son cœur se serra quand elle mit le pied sur le seuil de la porte. Il lui semblait qu'elle ne respirait plus, que tous les bruits s'éteignaient et qu'elle entrait dans l'ombre et le silence de la mort.

Elle se dirigea à tâtons dans le couloir, cherchant des mains la rampe de l'escalier.

Une voix l'interpella brusquement.

—C'est vous, mademoiselle?

—Oui, madame.

—Il faudra me donner votre nom.

—Je veux bien, madame.

Mais une rougeur couvrit aussitôt le visage de Claire. Elle avait oublié! Son nom! Le nom de son père! le nom du forçat! Si cette femme allait le connaître!

—Venez par ici, dit la voix.

Et une lumière brilla dans l'obscurité opaque du couloir.

Claire se dirigea vers cette lumière.

Elle pénétra dans une pièce grande à peu près comme son cabinet, qu'un immense fauteuil couvert d'une housse graisseuse et rapiessée emplissait entièrement.

La mère Prudence gisait dans ce fauteuil.

En entendant Claire, elle avait allumé une bougie, dont la maigre lumière avait peine à percer les ténèbres.

—C'est une formalité, ma petite, dit-elle, une formalité que la police nous impose. Il faut me donner votre nom.

La vieille eut un regard malin.

—Et le vrai, vous savez. Il ne faut pas chercher à me tromper.

—Je n'ai pas de raison, fit Claire, devenue plus rouge encore, de cacher mon nom. Je m'appelle Claire Monnier.

Et elle regarda la logeuse pour voir si ce nom produisait sur elle une impression.

Mais la vieille saisit son registre sans donner aucun signe d'émotion.

Bien, ma petite, bien dit-elle. Monnier, comment que ça s'écrit?

—M, o, deux n, ier.

—Bien. Et vous venez?

—De Chartres

—De Chartres?

—Oui, madame.

—Et qu'est-ce que vous faisiez à Chartres?

—Claire hesita une seconde, puis elle dit, toute troublée, toute rougissante:

—Je travaillais.

—A quoi?

—J'etais employée dans un magasin.

—Et vous avez quitté votre place?

—Oui, madame.

—Pour venir chercher de l'ouvrage à Paris.

—Oui, madame.

—Ah! ma pauvre petite, je crains bien que vous n'ayez fait un pas de clerc.

—Et pourquoi donc, madame?

—Il y a tant de jeunes filles qui viennent comme vous à Paris pour travailler et qui restent sur le pavé, jusqu'à ce que ce pavé se transforme en trottoir.

—Je ne comprends pas, murmura la jeune fille que ces renseignements attristaient, car ils augmentaient ses inquiétudes.

—Vous comprendrez plus tard. Mais vous êtes toutes les mêmes. Vous croyez qu'à Paris les allouettes vont vous tomber dans le bec toutes rôties.

—Je ne crois rien, madame, dit la jeune fille d'un ton un peu sec, et je ne demande qu'à vivre de mon travail.

—Bien, mon enfant, bien, fit la logeuse d'une voix où il y avait de l'ironie et de l'amertume. C'est la grâce que je vous souhaite.

Elle s'était levée à demi de son fauteuil, et Claire prit congé.

Quand la jeune fille fut sortie la mère Prudence prit sa tabatière, huma une ample prise de tabac et murmura:

—Dire que j'étais comme ça il y a une cinquantaine d'années, quand je suis venue à Paris, et depuis, dans quelles fanges n'ai-je pas roulé, quelles boues n'ai-je pas essuyées! J'ai été élégante, et jeune, et belle, et maintenant je suis une des verrues de Paris. Et je vis! Et je prends plaisir à vivre! Et je crains la mort. Et pour vivre, pour prolonger cette existence, je me suis courbée sous toutes les hontes, j'ai avalé tous les crachats! La bête humaine est lâche! lâche!

Et la vieille femme se laissa tomber sur son fauteuil où elle eut l'air de s'assoupir.

Claire avait gagé son cabinet. Elle le trouva plus triste, plus sale encore qu'elle ne se rappelait.

Les paroles de la logeuse avaient jeté le découragement dans son âme. Si c'était vrai! Si elle ne trouvait pas de travail! Si tant de jeunes fille comme elle restait sans ouvrage, qu'allait-elle devenir?

Ses angoisses furent si vives qu'elle n'eut pas le courage de se déshabiller. Elle se jeta toute vêtue sur son lit et se mit à sanglotter, à sangloter amèrement, presque à haute voix. Quel mal avait-elle donc fait? Elle n'avait connu depuis qu'elle vivait qu'un être qui avait été bon pour elle, qui l'avait nourrie, élevée, pour lequel était né et s'était développé dans son cœur un sentiment fait de reconnaissance et d'affection. Cet homme s'était mis à l'aimer. Elle le voyait malheureux. Elle-même, quand il était près d'elle, était en proie à un trouble extrême, qu'elle ne s'expliquait pas à ce moment. Tout son cœur, toute son âme se fondaient, sans qu'elle sût si c'était de l'amour ou de la gratitude qu'elle ressentait. Une douceur emplissait tout son être quand il la regardait, quand ses mains pressaient la sienne, et des qu'il lui avait ouvert les bras, elle y était tombée, sans qu'elle sût même si elle faisait mal.

C'était si naturel pour elle d'aimer cet homme qui lui semblait si supérieur, si grand et si beau, cet homme à qui elle devait tout. Et elle avait fait le malheur de cet homme! Elle avait apporté dans sa maison la douleur et la honte. Elle était maudite! Pouquoi n'avait-elle pas résisté, pourquoi n'avait-elle pas eu cette force? Maintenant, elle le jurait, elle ne faiblirait plus. Elle ne le reverrait jamais. Jamais plus, il n'entendrait parler d'elle, et sa femme lui pardonnerait, et peut-être le mal se réparerait-il. Elle seule souffrirait, emportant avec elle le trait dont tout son cœur était percé, dont tout son cœur saignait.

Le jour allait poindre. Claire s'endormit.

Elle s'endormit à temps pour ne pas entendre son voisin qui rentrait en rasant la muraille, pieds nus et marchant sur la pointe des pieds.

Quand il eut ouvert sa porte avec une précaution extrême, allumé sa bougie, il eut vers le couloir un regard épeuré de bête traquée.

Il écouta un instant s'il n'entendait aucun bruit, parut se rassurer un peu, ferma sa porte, vida sur son lit ses poches où il y avait de l'or et des billets de banque, ouvrit une cachette creusée dans le mur près du lit, y enfouit son trésor, puis il se jeta tout vêtu sur sa couche et ne tarda pas à ronfler lourdement.

C'était un homme d'une quarantaine d'années à la barbe grisonnante et rude. Il avait, quand nous l'avons vu, nu-tête, effaré, les traits durs, l'œil féroce, mais au repos, le chapeau sur la tête, il avait l'apparence d'un bourgeois paisible, d'un monsieur très bien, comme l'avait dit la logeuse.

Du reste, nous reviendrons sur ce personnage qui doit jouer un certain rôle dans cette histoire. Pour le moment restons près de Claire.

Il est jour. La jeune fille vient de s'éveiller. Elle court à la fenêtre, regarde le temps qu'il fait. Elle aperçoit au dessus d'elle, au-dessus de l'espèce de cheminée vaste que forme la cour étroite encadrée de maisons hautes sur lesquelles elle a jour, un morceau de ciel bleu. Il fait beau. Elle s'habille à la hâte, consulte les notes qu'elle a prises dans la soirée et elle sort pour commencer ses pérégrinations. Il est de bonne heure encore. Les magasins ouvrent à peine, mais elle est heureuse de prendre l'air, de respirer un peu. L'air frais du matin la remet. Elle se sent, elle ne sait pourquoi, sans doute parce que le soleil brille, que le ciel est éclatant d'azur, toute pleine de courage et d'espoir.

Pourtant la première démarche apporte à la jeune fille une première déception. On n'a besoin de personne. Dans une autre maison on lui pose des questions qui l'embarrassent, la font rougir, et comme elle ne peut pas répondre catégoriquement, on la met dehors. Et c'est ainsi toute la matinée, jusqu'à midi. Partout les places sont prises. Partout il y a encombrement et pléthore. Claire est rompue. Son espoir s'est envolé. De nouveau un découragement sombre, amer, s'empare d'elle.

Et le point d'interrogation qui depuis le départ de Chartres torture son esprit se dresse devant elle plus inquiétant, plus terrible que jamais. Que va-t-elle devenir?

VIII.

Claire passa près de deux semaines à chercher sans résultat. Son petit pécule s'épuisait malgré la parcimonie avec laquelle elle le dépensait, et la logeuse l'était déjà aperçue de son état.

Et elle était rentrée chez elle, pendant que Claire s'éloignait, plus désespérée que jamais. Comment se placerait-elle maintenant que sa honte était visible?

Elle rentra ce soir-là découragée tout à fait et brisée; et comme elle franchissait le seuil de sa porte elle heurta presque son voisin du carré qui sortait de son cabinet.

Celui ci était en grande toilette. Redingote, chapeau haute forme et des gants. Il avait même des gants.

Il se découvrit, et prenant son air le plus aimable:

—Je vous demande pardon, mademoiselle, murmura-t-il.

Claire leva les yeux.

L'homme avait l'air d'un personnage avec sa tenue sévère.

Elle se sentit tout intimidée et répondit:

—C'est moi, monsieur, qui dois vous demander pardon.

—Et pourquoi donc?

—C'est moi qui vous ai heurté.

—Il n'y a pas d'offense, dit l'inconnu. On ne peut qu'être heureux d'être heurté par une aussi jolie personne.

Il s'était penché et dévisageait presque effrontément sa jeune voisine, qui se sentait devenir toute rouge, toute confuse.

Puis, la voyant se diriger vers son cabinet, il lui demanda:

—C'est vous qui demeurez là, mademoiselle?

—Oui, monsieur.

—Alors nous sommes voisins?

—Mais oui, monsieur.

Il murmura:

—Je ne me doutais pas de mon bonheur. Je ne vous avais jamais aperçue encore.

—Moi non plus, monsieur.

—On ne rencontre si peu le jour dans les escaliers! Il y a longtemps que vous habitez là?

—Une quinzaine environ.

—Etre si près et ne pas se connaître! ne pas savoir même que l'on existe!

L'homme restait planté sur le carre, ne paraissant pas songer à s'en aller. Il regardait toujours Claire, et la jeune fille se sentait gênée, presque effrayée par ce regard fixe, planant sur elle et qui avait par moments des reflets effrayants.

Elle voulait s'éloigner, rentrer chez elle, et elle n'osait pas, ne sachant pas comment prendre congé.

De son côté, elle avait examiné le personnage. C'était un homme qui avait tout élément dépassé la quarantaine, mais qui semblait encore solide et fort. Il était fort bien vêtu. Sa physionomie était celle d'un homme bien. Pourquoi était-il venu se loger dans ce taudis? La jeune fille ne se l'expliquait pas.

Travaillait-il? Sa tenue indiquait une certaine aisance. On était étonné de voir là un homme de sa condition apparente. Etait ce un dévoyé, un déclassé? Un homme qui se cachait? Etait-ce un voleur, un crimine? Toutes les suppositions étaient possibles, étant donnés l'homme et le local qui semblaient si peu faits l'un pour l'autre. Les traits du visage étaient réguliers, presque beaux, mais les yeux avaient par moments des lueurs qui effrayaient; le teint était hâlé, tanné comme le teint d'un vieux reître. Les moustaches qui tombaient de chaque côté de la bouche donnaient à cette bouche une expression sévère, dédaigneuse et méprisante.

Le front était vaste, plissé de ride, l'ensemble, en un mot, d'un aventurier endimanché. Maintenant qu'elle l'avait mieux vu, Claire en avait presque peur. Elle ouvrit sa porte.

—Vous rentrez déjà? demanda l'homme.

—Oui, monsieur.

—Que faites vous le jour? Vous travaillez?

—Hélas! soupira la jeune fille, et ce soupir en disait long, ce soupir indiquait toutes les déceptions, tous les déboires qui avaient déjà assailli la pauvre enfant.

Le monsieur à la redingote parut surpris.

—Pourquoi soupirez vous? demanda-t-il.

—Parceque je voudrais travailler, monsieur, et que je ne trouve pas.

—Vous ne trouvez pas?

—Non, monsieur. Depuis que je suis à Paris je cherche.

—Et que savez-vous faire?

—Ce que savent faire à peu près toutes les femmes. Je couds, brode, je sais la comptabilité.

—Et vous désirez travailler?

—Si je le désire!

L'homme sortit de sa poche du côté un portefeuille assez volumineux. Il y prit une carte, écrivit au crayon sur cette carte une adresse, puis remettant la carte à Claire:

—Allez demain de ma part, dit-il, à l'adresse indiquée là-dessus, et on vous emploiera.

—Vous croyez, monsieur? fit Claire, qui avaient senti une bouffé d'espoir, de reconnaissance effleurer son visage.

—J'en suis sûr!

—Oh! combien je vous remercierai!

—Allez-y, et ne perdez pas votre temps à me remercier. Il est trop précieux si vous voulez vivre de votre travail.

Et l'homme, soulevant son chapeau disparut brusquement dans l'escalier.

Claire resta un moment à la même place, comme interdite, pénétrée d'une joie infinie. Si c'était vrai! Si demain! Elle n'osait y croire! Cela lui paraissait si invraisemblable, après tant de démarches infructueuses, qu'elle travailler, gagner sa vie!

Elle se décida à rentrer; elle alluma sa petite lampe et examina la carte que lui avait remise le personnage. Elle contenait ce nom H. Marchand, et au coin, 127, rue de Vaugirard. C'était l'adresse de l'hôtel. En haut de la carte, au crayon, on lisait cette autre adresse: Mlle Xavier, 12 bis, rue de Prevence. C'était là que Claire devait se rendre. La jeune fille serra précieusement la carte, puis elle se coucha et s'endormit plus tranquille.

Le lendemain, dès sept heures, elle était levée et habillée. Pendant la nuit elle avait guetté la rentrée de son voisin, et il lui sembla qu'elle avait entendu une porte s'ouvrir. Il devait être environ quatre heures du matin. C'était M. H Marchand qui rentrait. Cet homme intriguait Claire. Bien qu'elle ne fut pas curieuse, elle aurait voulu savoir qui il était, si sa recommandation était sérieuse, et pensant qu'il était trop tôt pour aller se présenter chez Mlle Xavier, elle descendit au bureau de l'hôtel pour interroger la mère Prudence. Quand elle parla à la bonne femme de M. H. Marchand, celle-ci ouvrit de grands yeux.

—M. Marchand? Connais pas. Je n'ai jamais eu ça chez moi.

—Mais, dit Claire, toute surprise, c'est le monsieur qui habite à côté de moi, sur le même carré.

—M. Léopold Richard?

—Léopold Richard?

—C'est le nom qu'il m'a donné. Il a même des papiers à ce nom. Je les ai vus.

—Alors ce n'est pas sa carte qu'il m'a donnée.

—Probablement.

—Et qu'est-ce qu'il fait ce monsieur?

—Ah! ça je l'ignore. Il sort. Il rentre. La plupart du temps je ne l'entends même ni rentrer ni sortir. Souvent Il découche, du moins je me le figure, mais quand je crois qu'il n'est pas rentré, je le vois descendre de sa chambre à mon nez, à ma barbe. Il ne dit jamais un mot. Il fait son ménage lui-même, mais comme il me paie bien, comme il me paie son cabinet, qui est pareil au vôtre, le double du vôtre, je ne m'occupe pas de lui. C'est sans doute un homme qui a eu des malheurs. Il est habitué à payer sans compter. Quand je lui ai fait seize francs son cabinet il ne m'a pas dit oeil! Il m'a donné un louis, et comme je voulais lui rendre sa monnaie, il m'a dit de garder tout. C'est un homme très bien.

Après cette conversation, Claire n'était pas mieux renseignée, mais elle était un peu plus intrigée.

Elle sortie de l'hôtel et se rendit rue de Provence. A l'adresse indiquée sur la carte de M. H. Marchand était une boutique de brocanteur encombrée de bibelots de toute espèce, où il y avait de l'or et de la ferraille, de la soie et du coton, de la dentelle de prix et des étoffes à vingt cinq sous le mètre, le tout couvert d'une couche de poussière qui donnait à chaque objet une teinte grise uniforme.

Au dessus de la porte de la boutique se lisait cette enseigne:

MADEMOISELLE XAVIER

Curiosités.

Après avoir regardé à travers les vitres de la devanture poussiéreuse et ternie, Claire se décida à ouvrir la porte.

Une sonnerie se fit entendre, et à l'appel de cette sonnerie une domestique sortant d'une trappe placée au fond du magasin, se dressa soudainement devant la jeune fille qu'elle froissa du regard en riant d'un air effronté.

—Vous désirez, mademoiselle?

—Je voudrais parler à Mlle Xavier.

—De la part de qui?

—De la part de ce monsieur.

Et la jeune fille remit la carte qu'elle tenait à la main.

—C'est bien, dit la servante. Asseyez-vous.

—Oui, madame.

Claire se laissa tomber sur un siège, et la femme disparut par la trappe d'où elle était sortie.

Un bon moment se passa. Personne ne reparaissait. Claire examinait curieusement ce qui l'entourait. Il y avait de tout. Un mélange d'objets les plus disparates, des chasubles de prêtres bordées d'or, enrichies de fausses pierreries, auprès de robes fonçées de femmes galantes, des statuettes de plâtre sans valeur à côté de marbre exquis, des vieilles serrures et des bijoux, des pierres précieuses et des morceaux de cuivre, des boiseries vermoulues, des tableaux, des gravures, de vieilles bottines, un tohu-bohu indescriptible. Tout le magasin était encombré, et c'est à peine si l'on y trouvait un coin pour passer et s'asseoir.

La trappe se releva et une femme se montra. Dans les cinquante ans, tassée et courte, toute vêtue de dentelles noires, les poignets, les oreilles, le cou orné de bijoux massifs et lourds, un nez crochu, des yeux étincelants, une peau jaune comme du vieux parchemin.

Elle s'approcha en soufflant, car elle était fort grosse, prit une face à main pour mieux examiner Claire et dit:

—C'est vous qui venez de la part de M. Marchand?

—Oui mademoiselle.

—Il est donc à Paris?

—Je ne sais pas, mademoiselle, dit ingénument la jeune fille.

—Comment vous ne savez pas?

—Je ne sais pas si c'est lui qui m'a remis cette carte.

—Et qui serait-ce?

—Le monsieur qui me l'a donnée habite sur le même carré que moi, dans un hôtel de la rue Vaugirard, mais il ne s'appelle pas M. Marchand, m'a dit la logeuse.

—Et comment se nomme-t-il donc?

—M. Léopold Richard.

—Ça ne fait rien, fit la brocanteuse, c'est bien mon gaillard!

Claire garda le silence. Elle n'avait pas compris.

—Et il y a longtemps, demanda Mlle Xavier que vous le connaissez?

M. Léopold Richard!

—Oui.

—Je l'ai vu une fois; quand il m'a remis cette carte.

—Il y a longtemps qu'il habite cet hôtel?

—Je ne pourrais pas vous le dire. Il n'y a que quinze jours que j'y suis. Il y était avant moi.

—Et pourquoi vous a-t-il adressé à moi?

—Pour que vous me donniez du travail.

—Quel travail?

—Je ne sais pas. Il m'a dit que vous m'emploieriez.

—Que savez vous faire?

—Je ferai ce que l'on voudra. Je suis très adroite.

Mlle Xavier reprit sa face à main et de nouveau examina de la tête aux pieds son interlocutrice.

Elle la vit si jolie, les yeux si intelligents, la physionomie si candide et si suppliante qu'elle en fut touchée.

Sa voix se radoucit.

—Savez vous, dit-elle, que vous êtes très jolie?

—Oui mademoiselle.

—Je ne demanderais pas mieux, moi que de vous être agréable, mais je ne sais vraiment pas quoi vous donner à faire. Il n'y a pas longtemps que vous habitez Paris?

—Quinze jours, mademoiselle.

—Et vous venez pour trouver un emploi, pour vivre de votre travail?

—Oui, mademoiselle. Je n'ai pas de fortune.

—C'est dur, mon enfant, c'est très dur.

—C'est ce qu'on m'a dit partout mademoiselle.

Tout en parlant la brocanteuse s'était approchée d'une vitrine. Elle y avait pris un amas de dentelles d'une finesse extrême, mais jaunies et déchirées.

Elle les montra à Claire.

—Saurez-vous, dit-elle, m'arranger cela?

Claire prit les dentelles, les examina, puis répondit:

—Oui, mademoiselle, assurément.

—Je vais vous donner cela à faire. Vous en aurez pour un peu de temps, mais il faut bien que j'aie confiance en vous, car ces dentelles valent de l'argent, beaucoup d'argent.

N'allez pas vous laisser voler!

—Non, mademoiselle, soyez tranquille. D'ailleurs, si vous le voulez bien, je n'en em

F. A. Chase
City Library

Abonnez-vous à
L'ETOILE
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. X. Soyons Unis. LOWELL, MASS., VENDREDI 4 OCTOBRE 1895. Soyons Distingues. No 3

N. E. MIVILLE.
Pharmacien ✱ Diplome,
44 RUE HAMPSHIRE,
Lawrence, Mass.

L'Endroit Par Excellence
POUR VOUS PROCURER LES
Sodas les plus delicieux de toutes sortes,
Toniques les plus recherches,
Parfums,
Essences,
Savons de Toilette,
Poudres de toutes especes.
Objets de Fantaisie,
Liniment Salsepareille de Miville, &c., &c.
Aux prix les plus modérés.
Prescriptions Remplies avec Soin.
Encouragez un brave compatriote.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'ETE.
DIVISION OUEST.
Commencant le 23 Juin 1895.
Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.
Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 15, 4 10, 5 10, 6 20, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 7 25, 10 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 30 p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20, a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35, et 7 10, p. m.
Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 20 p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 6 35, p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.
Pour Augusta, Bath et Waterville, 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour Lewiston, 8 30 a m, 12 05, 4 10, 5 10, p m.
Pour Bangor, Belfast, Rockwhegan et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10 p m; Dimanches, 5 35, p.
Pour St Johns, N. B. Halifax, N S. et tous les points à l'est à de Bangor, 6 50, a m; et 5 10 p m. Montreal et Québec— 6 00, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.
Pour Eastport et St John (par Portland) lundis et vendredi à 12 05 p m.
Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machias port (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m
DIVISION SUD.
Le et après le 30 Juin 1895 le trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m; Dimanches, 5 45, a m.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, 7 41, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 45 a m; 12 17, 1 43, ¶3 03, 4 07, 4 10, 4 33, *5 27, *6 24, *7 47, 8 46 p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §5 25, 6 03 p m.
Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.
☞ *Express, § seulement Northern Depot, ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.
Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.
☞ Les heures données plus bas sont du Middlesex st Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 00, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Autrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord — 7 40, 9 14, 9 45, 10 13 a m, 12 11, 1 00, 1 44, 1 59, 3 43, 5 12, 6 20, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 08 a m, 2 00, 8 00, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction 9 45, a m; 12 11, 1 44, 5 42, ¶8 13 p m.
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction 7 40, 9 45 a m, 44 p m. Samedi seulement, 3 43 p m.
Pour St Johnsbury et points au Nord via Wells River—9 45 a m, 1 59 p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans par la ligne du Central Vermont 9 45 a. m., 12 11, ¶8 13 p. m.
Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air Line—9 45 a. m; 1 43 p m.
Express de Québec via White River Junction—1 44 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.
† Tous les jours pour Montreal.
D. J. FLANDERS, Agt gen. de Passagers et Billets.
A. W. FRANKLIN.
BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours en élégants char-parlour et chars coirs pour
CHICAGO.
La ligne Boston & Maine, ayant des chars dortoirs qui se rendent sans changement, à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
La Cote du Pacifique,
Donne plus particulièrement ses lignes aux principales villes du Nord-Ouest.
FLAVEL S. Agent général de passagers.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, égumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

J. E. BENOIT,
206 RUE LOWELL, LOWELL
Les Nouveaux Prix:

Charbon Franklin	$7.00
Charbon Stove,	$5 00
Charbon Nut,	$5 00
Charbon Egg,	$5 00
Charbon Broken,	$4 75
Charbon Cumberland	$5 50
Pin rouge ou blanc,	$5.00.
Bois franc,	$7 00

Boulets, charbon de bois de toutes sortes.
☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricite.

F. S. HAMLIN,
Autrefois chez L. V. Spaulding & Cie.
—EST—
Agent d'Assurance contr le Feu
Au No. 3 Washington Square, coin de la rue Emerson, Haverhill, Mass
Propriétes de toutes sortes assurées aux plus bas prix.

Durant & Rogers,
ORFEVRES :-: BIJOUTIERS.
Si chacun aime à porter sur soi une Montre qui tient le temps à la seconde, venez l'acheter chez Durant & Rogers.
Si vous desirez acheter une Montre dispendieuse pour $50.00. nous garantissons vous vendre un boîtier en or solide 14 k avec un premier mouvement, Durant & Rogers, 5 rubis, Nickel et Régulateur patenté.
Si vous préférez acheter une Montre a bon marché pour $18 et $20, nous vous vendrons un magnifique boîtier en argent, couronne et charnière en or solide avec le même mouvement décrit plus haut.
☞ M. Rogers vous fera l'examen des yeux gratis en vous vendant une bonne paire de lunettes.
Commis canadiens:—C. A. Goozae.
DURANT & ROGERS,
Au coin des Rues
Central & Middle.

Avis.
Notre agent, M. Jules D'Amour, est autorisé à solliciter des abonnements dans toute la Nouvelle-Angleterre.
L'ADMINISTRATION.

DANS L'ARENE.

Descendons un moment dans l'arène politique pour voir ce qui s'y passe. C'est une curiosité qui est bien permise, n'est-ce pas, à la veille des élections?

D'abord, voyons ce que le gouverneur Greenhalge pense des récents caucus. Notre populaire gouverneur s'est exprimé en ces termes à un reporter qui l'interrogeait sur ce sujet:

"Jusqu'à présent tout ce qui s'est passé est en général assez satisfaisant pour moi. Le résultat des caucus me laisse plein d'espoir. Je ne m'attends pas à essuyer de l'opposition au sein de la convention, si les nouvelles que j'ai reçues ne sont pas mensongères. Nous sommes, sous ce rapport moi et mes amis, assez sûrs de nous-mêmes pour parler de la sorte. Mais nous ne pouvons dire ce qui va arriver ensuite. Il est sensé de supposer que le parti démocrat va faire une bonne lutte et que cette campagne sera chaude. L'avenir, nul ne le connaît; mais je suis très confiant."

Maintenant, jetons un œil du côté des démocrates. L'impression générale dans ce quartier est que M. Michael J. Dowd, qui aspire à la candidature sénatoriale, aura en sa faveur les délégués des quartiers deux, trois et cinq, ainsi qu'une partie de ceux du quartier un.

M. Philip J. Farley, s'il se décide enfin à briguer la candidature sénatoriale en opposition à M. Dowd, ce qui pourrait bien arriver, malgré ses apparences de détachement, aura les délégués des quartiers quatre et six et une partie de ceux du quartier un.

L'INSTITUTRICE DE TUKESBURY.

A quelques lieux de Québec, en suivant la route qui conduit vers le nord, nous arrivons au joli petit village de St Jacques de Tukesbury. C'est là où demeurait en septembre dernier mon ami George Colvin. Je n'avais pas revu mon cher George depuis le jour où nous nous étions quittés sur les bancs de l'école normale et il y avait de cela cinq ans. Aussi ce fut une bien agréable surprise pour moi de recevoir l'automne dernier, quelques jours avant l'ouverture de la chasse, une lettre d'invitation de mon bon ami, qui, disait-il, avait découvert ma retraite et s'était hâté de m'appeler auprès de lui, afin de l'accompagner dans ses excursions de chasse et de pêche. J'n'avais pas à balancer, la chasse et la pêche étant mes plaisirs favoris. L'occasion était exceptionnellement belle, je devais en profiter. J commençai immediatement à faire mes préparatifs, et une semaine après avoir reçu l'invitation j'arrivais à Québec. La journee était admirablement belle, j'en profitai pour me rendre ce jour-là même à Tukesbury. Le temps était calme et beau, on ne sentait pas la moindre brise, l'air était parfumé le soleil se cachant derrière de gros nuages, rendait le voyage des plus agreables. Nous arrivâmes bientôt en face de la riviere Jacques-Cartier. Le cocher prit la route de droite et une demi heure plus tard j'arrivais chez M Bayard avec qui demeurait George.

Mon ami me reçut avec beaucoup de plaisir et pendant les premières heures qui suivirent mon arrivée nous babillâmes comme deux vieilles femmes. Le lendemain fut pour nous le commencement d'une longue suite de courses dans tous les sens à travers les bois, sur les rivières et sur les lacs, si bien qu'au bout de deux semaines nous avions visité à plusieurs lieues à la ronde tous les endroits où George avait cru bon de me conduire, et comme il était très habile tireur, il était rare que l'on revînt bredouille.

Un soir, deux semaines après mon arrivée, nous étions assis devant la porte à l'ombre, sous un gros saule pleureur, lorsque mademoiselle Bayard vint nous annoncer que le soir même il y avait une *épluchette* à deux milles et que nous etions invités à nous y rendre. Cela tombait à merveille, car outre l'agrement que nous devions y trouver, c'était aussi une occasion pour moi de faire des connaissances. Aussi une demi heure plus tard, la grande jument jaune de George était attelee à la charrette et nous entrainait avec une grande vitesse vers la demeure de M. Guillaume Tonnerre où devait avoir lieu l'*épluchette*. Comme nous étions en retard, nous trouvâmes tout le monde à l'ouvrage et le tas de maïs, qui n'avait pas dû être très gros au début, allait être bientôt réduit à sa plus simple expression. En effet, à peine les introductions d'usage eurent-elles été terminées que les derniers épis se trouvaient privés de leurs pelures.

La danse devait suivre immédiatement, mais comme la salle était trop petite il avait été décidé d'avance qu'elle aurait lieu chez le voisin, M. Bernard. A peine étions-nous entrés chez ce dernier que les violons commencèrent à résonner et la danse commença. Pour moi, ne connaissant encore que peu de monde, j'allai m'asseoir avec Mlle Bayard, au fond de l'appartement; mais bientôt la porte d'un petit salon s'ouvrit, et une jeune fille d'une beauté extraordinaire apparut sur le seuil. Sa figure d'un ovale délicieux un peu allongé avait un teint d'une fraîcheur éblouissante; mais en même temps d'une coloration et d'une transparence si particulière qu'on ne peut le rendre qu'en le comparant à ces pétale intérieures des roses de Bengale qui vont en dégradant insensiblement de ton depuis les bords jusqu'au fond et arrivent ainsi du rose exquis au blanc le plus pur.

Ses cheveux, ondés naturellement comme ceux des statues grecques, encadraient cette finesse d'un blond cendré dont la douceur était extrême. La bouche, aux lèvres un peu épaisses, avait l'air d'une fraise bien mûre, et les dents étaient si jolies et si égales qu'on avait à prendre la peine de les choiser une à une. Mais l'originalité de sa figure était ses yeux bruns et veloutés comme une capucine bien sombre et qui se retroussaient tout à coup au coin par un caprice inattendu infiniment gracieux.

Un murmure discret, mais expressif accueillit l'entrée de la jeune fille, qui sentant tous les yeux fixés sur elle, parut un peu intimidée, mais bientôt apercevant Mlle Bayard, son amie intime, elle s'avança vers elle en lui tendant les mains. Mademoiselle Bayard se leva et alla à sa rencontre puis après quelques paroles elle revint vers moi et m'introduisit Mlle Pascal, et comme il n'y avait de vacant que le siège qu'elle venait de laisser elle l'offrit à la jeune fille. Puis, avec l'air d'une personne qui vient de se rappeler quelque chose qu'elle était sur le point d'oublier, elle s'enfuit me laissant ainsi en tête-à-tête avec cette jeune étrangère que je voyais pour la première fois.

Cependant la glace fut vite rompue et la conversation ne tarda pas à devenir assez nourrie. Mademoiselle Pascal habitait Tukesbury depuis trois ans en qualité d'institutrice. Elle était très aimable en conversation et je me réjouissais beaucoup d'avoir fait sa connaissance, mais le lendemain ayant fait part à George de mes impressions et de mes projets, il parut surpris. "Comment, dit-il, tu veux lui faire la cour mais tu ne sais donc pas que c'est ma fiancée et que nous allons nous marier bientôt? Quelle drôle d'idées tu as eue, réellement je ne te comprends plus, n'as tu pas l'intention de t'en retourner bientôt?" Oui, répondis-je aujourhui même. "C'est bien, dit-il, tandis que tu vas préparer ta valise, je vais aller atteler.

Je n'ai pas reçu d'invitation depuis.

LOUIS COURNOYER.

Greenville, N. H.

PROCES DEMERS.

Un Temoignage Emouvant, celui de la Mere de l'Accuse.

Montréal, 26 sept.—Le premier temoin entendu ce matin, en cour d'assises, est M William Layden, contre-maître chez M. Latimer, carrossiers, où travaillait Demers. Ce dernier a travaillé sous ses ordres pendant deux ans et trois mois. La veille de la célébration de la St. Jean Baptiste, en 1893, l'accusé a travaillé. Durant la semaine finissant le 27 avril 1895, il s'est infligé une blessure a la main. Le 13 juin, le temoin a vu Demers vers 7 heures moins le quart du matin. Il était assis dans une voiture avec M. Désormeau, forgeron. Il a travaillé jusqu'a midi, est allé diner et est revenu a l'ouvrage a 1 hrs moins 20. Selon M Layden, le prisonnier était un homme très civil; quant a sa conduite en général, il n'en connait rien.

Interrogé par M. Quinn, M. Layden repond que, la semaine où le crime a eu lieu, Demers a travaillé, depuis le lundi jusqu'au moment où, le jeudi on est venu le chercher. Le prisonnier, ajoute t il, s'est toujours rendu à son atelier avant 7 heures, le matin, quelque temps qu'il fit.

M. Alphonse Charland, charretier chez M. Latimer, se rappelle que, dans le mois d'avril, Demers s'est fait écraser le pouce en travaillant et a saigné abondamment. Le jour du meurtre ils ont dîné ensemble et Demers était gai comme à l'ordinaire.

On demande au témoin combien Demers a perdu de gouttes de sang lors de l'accident du mois d'avril. M. Charland répond qu'il ne les a pas comptées. Le prisonnier portait un petit tablier blanc et des pantalons grisâtres, comme ceux sur lesquels le docteur Johnson a trouvé des taches de sang. Après s'être fait écraser le pouce, il s'est serré la main entre les jambes.

M. Charles Ledoux, carrossier, connaît Demers depuis quatre ans. Le prisonnier a travaillé chez lui pendant six mois; il a fait, selon ses observations, un bon caractère.

M. Lavallée, menuisier, dit qu'une fois Demers s'est fâché et a brisé une égoine. Un autre jour il a "donné des tapes" à son bébé parce qu'il criait trop fort. Le témoin sortait souvent avec Napoléon et Oscar Demers; mais jamais ils n'ont fait d'excès de boisson. Le prisonnier, au dire de M. Lavallée, était généralement prompt, mais avait un bon caractère.

Mlle Demers, la mère de l'accusé, dit qu'elle a soigné sa bru en mai 1888 lorsque celle-ci a eu son premier enfant.

Durant son séjour chez son fils, il n'y est pas venu de femme nommée Philomène Welsh, et elle ne connaît aucune femme de ce nom.

Il y a trois ans, Mde Demers a, de nouveau, soigné sa bru à St Henri. Jamais le prisonnier n'a demeuré rue St Denis, quoi qu'en ait dit Mde Welsh.

M. Michel Demers, père de l'accusé, demeurant à St Charles, dit qu'après son mariage, son fils a demeuré près de chez lui pendant cinq ou six mois. Le témoin lui a rendu souvent visite là bas et, à Montréal, il est venu le voir trois fois. Les deux époux avaient l'air de s'aimer. Plus tard, il a remarqué qu'ils paraissaient s'aimer encore comme des nouveaux mariés.

M. C. L Demers, frère de Napoléon Demers, succède à son père dans la boîte aux témoins. Il demeure à Claremont N. H. Il a rendu visite deux fois à son frère depuis son mariage.

En 1894, il a passé deux jours chez lui. Le ménage lui a paru heureux. "Un soir que j'étais chez lui, dit le témoin, Napoléon est rentré et a pris son enfant dans ses bras, puis a embrassé sa femme deux fois en la prenant par le cou. J'en ai conclu qu'ils s'aimaient."

LE PRISONNIER PLEURE.

Ici le prisonnier se met à pleurer et s'essuie les yeux avec un mouchoir.

Une autre fois, ajoute M. Léon Demers, il m'a recommandé de ne pas parler à sa femme de son enfant qui était mort, parce que cela la faisait pleurer.

En juillet 1894, le témoin est allé au parc Shomer avec Mlle Sauvé. M. Sauvé, son frère Oscar et le prisonnier les suivaient.

Durant ce témoignage, plusieurs jurés ont versé des larmes en même temps que l'accusé.

M. Sylva Roy, cocher de fiacre, declare qu'entre 10 et 11 heures du matin, le deuxième dimanche après le crime, l'accusé et son frère Oscar se sont fait conduire à St Charles. Ils en sont revenus le lundi suivant. Il n'a jamais connu Mme Philomène Welsh et n'a pas de parent nommé Phileas Roy.

Durant le voyage il n'a pas été question du meurtre entre Oscar et son frère, à la connaissance du témoin.

Le samedi suivant le meurtre, le témoin a dit à l'accusé que beaucoup de gens le soupçonnaient. Demers s'est borné à repondre: "C'est bien de "valeur."

Cette après-midi, la défense a fait entendre M. Noe Gervais, ancien instituteur de St Charles. Le témoin dit qu'il a toujours connu l'accusé comme un brave et honnête garçon; à l'école, il était le modèle des élèves. C'était un excellent caractère.

Azaris Chycoine, marchand, de St Charles, declare que Demers a toujours été, à ses yeux, un bon garçon.

La défense continue sa preuve.

L'Affaire Shortis.

M. et Mme Shortis sont venus aujourd'hui à nos bureaux pour nous expliquer comment il se faisait que les mille dollars destinés à madame Lebœuf, n'avaient pas encore été payés.

Cette somme, nous dit M. Shortis, a été envoyée à ses avocats, il y a déjà plusieurs semaines, mais ses avocats ont pensé qu'il serait mieux d'attendre son arrivée afin de décider s'il ne vaudrait pas mieux payer cette somme après le procès seulement, pour ne pas donner lieu a des soupçon injustes sur les motifs qui l'amenaient.

Malheureusement l affaire ayant été ébruitée, les journaux s'en sont emparés et ont publié comme un fait accompli ce qu'on avait décidé de ne faire qu'apres le procès. M. Shortis nous informe que maintenant que l'affaire est devenue publique et qu'il n'a plus d'intérêt a ne rien cacher, il va exécuter son projet sans plus de délai. Les mille dollars en question seront remis demain au grand vicaire de Valleyfield, le reverend curé Santoire, avec instruction de les remettre sans délai à la veuve Lebœuf.

M. St. Pierre, que nous avons vu à ce sujet, a corroboré en tous points les explications de M. Shortis.—La Presse.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON
Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO,
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur. Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, &c.
Téléphone 1142

F. SCHNEIDER,
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) GRANDE REDUCTION
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) DANS NOS PRIX
Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de MONTRES D'OR ET D'ARGENT Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur 1000 Horloges. A des prix extrêmement bas.
Le pus bel assortiment et le derniere styles de BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur 1000 HORLOGES,
CANNES ET PARAPLUIES.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schneider
242 RUE ESSEX, Bâtisse Saunders.
Argentereis
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX, Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

Allez Chez
P. J. DONOVAN & CO.,
Marchands de
BIERES, ✱ VINS ✱ ET ✱ LIQUEURS
De Premier Choix.
En Gros et en Detail.
Seu's agents pour la vente de la "Rhode Island Ale" de de Hanley, la fameuse "Providence Lager Beer" et le "Naumkeag Pure Old Rye Whiskey."
N. B. Nous faisons une spécialité de la livraison a domicile et sollicitons la clientele des familles.
No. 4 Rue Norman et 160 Rue Washington
Porte voisine de la gare, Salem, Mass.

J. J. O'KEEFE & CO.,
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Commis: Charles Montgrief et Claude Deangle.
Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE

Whiskey de
Daniel Webster,
Dix Dollars la Caisse
Contenant DOUZE Bouteilles d'un Quarte
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE, Prop.
Salem, Mass.

Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes:
Lager Union, $1.00 la caisse; Bass Val Blatz Exort, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse; Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, prix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Commis: Philias Chartier et Pierre Lerivée.

PARIS
Cloak & Suit Co.,-312 Rue Essex.
Nous ne Pechons pas
Dans les affaires avec des amorces qui tromperont votre confiance. Mais avec des valeurs honnête, des méthodes honnêtes, une réclame honnête, nous rendons très aisément notre populaire établissement encore plus populaire.
Des Mackintoshes.
Et les plus grandes valeur qu'on ait jamais vues en cette ville. En Cachemire noir ou bleu, double chaine, Collerettes doubles ou simples, les styles les plus récents, garanties imperméables. Très bien faits, joliment finis et satisfaisants sous tous les rapports.
Mackintoshes a Simple Collerette, $3.98,
Mackintoshes a Double Collerette, $4.98.
Avec ces bas prix se trouve notre garantie que ces marchandises sont parfaites—ce qui est beaucoup.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

PORTEZ-VOUS UNE TROUSSE? Nous avons un assortiment considérable de Trousses qui comprend les sortes les plus pratiques.
Nos Prix sont bas et nous garantissons l'ajustement parfait, ou l'argent sera remis.
☞ Une chambre est spécialement adaptée pour l'ajustement. Années d'expérience.
Geo. C. KETCHUM, Pharmacien,
297 Rue Essex, — Lawrence, ——Enseigne du Pilon en Cristal.
Magasin ouvert jusqu'à minuit.
FRMD. LORD, Commis canadien.

M. S. DUBE, ✱ Entrepreneur de Pompes Funebres,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cercueils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfants. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
☞ Une visite est respectueusement sollicitée.
88 RUE FRANKLIN, Lawrence, Mass.
M. S. DUBE.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere Classe.
Fred C, BROWN
Prop
Ouvert de 6 hrs. A. M. a 11 hrs. P. M.

J. H. Sheridan & Co.
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, WhisKey, Rum, Gin, Brandy, Guiness Porter, Bass & Co. Pale Ale, Jones' Beer.
35 - RUE FRONT - 35
SALEM, MASS.

Publié le Vendredi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.
ABONNEMENT :
Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - .50
Trois mois, - - - - - - - .25
Le numero, 2 centins.
Rédigé en collaboration.
Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
LEPINE & CIE.,
67 rue Market, Lowell, Mass.
Entered at the post office as second class mail matter.
JULES D'AMOUR, agent collecteur.

VENDREDI, 4 OCT. 1895.

CANADIENS TROP CONFIANTS.

On nous demande où en sont rendues les difficultés religieuses de Danielson.

Dans quelques lignes, nous allons mettre nos lecteurs au courant de la situation.

Ces jours derniers, le docteur Leclaire, le vaillant champion de la cause des Canadiens-français de Danielson annonçait par la voie de la presse que nos compatriotes de là-bas avaient été honteusement trompés par les autorités religieuses irlando-américaines.

On se rappelle la lutte si courageuse et si vive que les Canadiens de Danielson ont livrée pour obtenir un curé de leur origine.

Or, sans cause apparente, au moment le plus fort de la mêlée, quand toute la presse franco-américaine, à l'exception d'une feuille de Biddeford, leur prêtait main-forte, les Canadiens de Danielson ont tout à coup abandonné la partie, et se sont soumis très humblement à la hiérarchie de leur diocèse.

Pourquoi?

Parce que, pour les pacifier, on leur avait fait des promesses qu'on n'a pas tenues, hélas!

Voici comment le Dr Leclaire raconte les choses:

"Le 6 juin dernier, je recevais une lettre du Rév. M. Bourret, me mandant à Waterbury pour affaires très importantes. Inutile de dire que, dès le lendemain, j'étais en grande conversation avec celui qui m'avait invité à le rencontrer à son presbytère. Le curé de Waterbury me fit un accueil on ne peut plus bienveillant. C'est un homme de poids dans les deux sens du mot, et dont la parole porte conviction.

—"Mon cher Leclaire, me dit-il, *soumettez vous et dans deux mois, le plus tard, vous aurez un prêtre canadien comme curé.* La chose était trop belle pour que j'y ajoutasse foi de suite; et, voyant que je semblais douter, le Rév. M. Bourret me répéta quatre ou cinq fois: "Soumettez-vous, et dans un mois et demi, deux mois le plus tard, vous aurez un prêtre canadien comme curé. Je t'en donne ma parole d'honneur."

—"M. le curé, lui répondis-je, je prends votre parole; et, s'il y a possibilité, les Canadiens de Danielson seront bientôt soumis et doux comme des agneaux. Quatre jours plus tard, tout était rentré dans l'ordre; nos bons patriotes abandonnaient leur chapelle, dans la salle St Jean-Baptiste, et reprenaient leurs places de bancs dans l'église St. Jacques."

Ils attendent encore un curé canadien, et s'ils ne s'agitent de nouveau, il est tout probable qu'ils attendront longtemps.

Le Dr Leclaire prétend que si M. le curé Bourret, un homme sage et prudent, a fait les promesses que l'on sait, il fallait qu'il fût autorisé par la hiérarchie ecclésiastique, sans doute par le Grand-Vicaire Mulcahey, administrateur du diocèse en l'absence de Mgr Tierney, qui est à Rome.

Maintenant, les Canadiens de Danielson sont décidés à recommencer la lutte avec une nouvelle ardeur, et cette fois-ci les promesses ne seront plus acceptées, à moins qu'elles ne soient faites par écrit, et encore!

Nous leur conseillons de s'en tenir à ce proverbe: Un je tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux que obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagne d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co. Lowell, Mass.

PROCES DEMERS

Une Femme qui a Vu la Victime a Midi Vingt

Montréal, 30 sept. — Samedi nous disions à propos de l'heure du drame qu'il restait à entendre les dames Bergeron et quelques personnes et que si elles maintenaient leurs dépositions de l'enquête préliminaire, la théorie de l'accusation s'effondrait complètement, et si le crime a été commis après 6 heures, ce n'est pas Demers qui est le meurtrier. Et voici les dépositions de samedi.

Mde Darche reconnait la robe bleue de la victime. C'est elle qui a acheté l'indienne aux Etats Unis.

Mme Bergeron est alors appelée. Comme on le sait c'est la voisine de Demers. De sa plateforme, elle voit dans la cour de l'accusé et le 13 juin, dit elle, j'ai vu Mme Demers à midi 20 dans la cour, en robe bleue, tête nue. Elle regardait en bas, car il y avait dans cette cour beaucoup de débris de bois et cela pouvait être dangereux. Je le connaissais bien, il est vrai que je ne lui avais pas parlé, mais je l'avais vue si souvent que je ne pouvais la confondre avec une autre personne.

J'ai vu Mlle Sauvé à 1 h. moins ¼ et elle ne ressemble pas du tout à la victime.

Mde Bergeron précise encore: Je sais qu'il était midi vingt, car nous avons ragardé l'heure. Mon pensionnaire, M. Migneault, qui devait se rendre à son travail à 1 h. moins le quart, demandait du lait. J'ai voulu envoyer mon garçon, qui se trouvait dehors, en chercher, et je lui ai dit de se hâter, car l'heure marchait vite. L'enfant ne voulait pas obéir, et elle a dû sortir pour le faire marcher.

Interrogée par l'avocat de la Couronne, Mde Bergeron ne se contredit pas, elle est certaine d'avoir vu Mde Demers à midi 20. Sur ce point, elle n'a pas de doutes.

Quant à M. Vendette, elle ne l'a pas rencontré dans la chambre du drame.

Melle Séraphine Bergeron, 18 ans, fille du précédent témoin, a vu Mme Demers à midi 20, et si elle n'a pu lui remarquer la figure, elle peut affirmer qu'elle l'a reconnue à sa prestance et à sa robe bleue aux motifs blancs. La victime était tête nue et elle marchait vite en montant l'escalier.

Melle Sauvé, ajoute le témoin, avait un chapeau marin-blanc, une blouse rose et une jupe bleue électrique garnie d'écossais rouge. Elle ne pouvait donc la confondre avec Mme Demers.

Le témoin donne ses réponses d'une voix ferme, elle est précise, inébranlable, elle ne se trompe pas.

Jules Bergeron, 12 ans, est un enfant à l'air éveillé qui répond au juge. Oui, je sais ce qui m'arriverait si je mourais ayant fait un faux serment, j'irais en enfer... J'ai vu Mme Demers comme sa sœur et sa mère, Mme Demers tenait même les coins de son tablier. Il la connaissait très bien et il ne s'est pas trompé.

M. Trudeau, 35 ans, laitier à St Henri:

Le 9 juin, alors qu'il livrait du lait chez les époux Chartrand, une femme dont il fait la description (on reconnaît la victime) lui demanda du lait. Il lui proposa alors ses services, mais la dame répondit qu'elle était servie par M. Cantin.

Il l'a vue monter l'escalier au dessus du magasin de M. Deguise, 3426 rue Notre-Dame.

Le 13 juin au matin, il a servi comme d'habitude Mme Chartrand; il était 6.20 hrs, il a remarqué l'heure, car il devait être à 6½ hrs à un rendez-vous. Or il a vu à sa fenêtre la même femme (Mde Demers à n'en pas douter) qu'il avait rencontrée le dimanche précédent. Il l'a reconnue, elle était accoudée à la fenêtre et regardait dans la direction de l'Est. La femme portait une robe foncée; il ne peut préciser davantage.

Cette femme était assise à sa fenêtre et regardait dans la direction de la rue Atwater.

Ce témoignage corrobore celui de Demers à l'enquête du coroner. Il a déclaré alors être parti à six heures et quart et une fois rendu au détour de la rue il a vu sa femme qui le regardait s'en aller. Elle était accoudée à sa fenêtre.

M. le docteur Lamarche vient terminer sa déposition.

Q.—Avec quel instrument a pu être commis le crime?

R.—Avec un ciseau de charpentier ou un couteau fort, mais pas avec des ciseaux de tailleur.

Le mort a dû se produire à une heure de l'après-midi.

Le Dr Joyal corrobore entièrement le témoignage donné par le docteur Lamarche, Il dit que tous les médecins qui ont examiné les blessures en sont venus à la conclusion que l'instrument n'a pas dû traverser la mortelle épinière. Le morceau de fer qu'on lui présente n'est probablement pas celui qui a servi au crime. Il constate par la position des membres que la dépouille a été déplacée.

The date Migneault, machiniste, le St Henri — Je pensionnais, et, chez Mlle Bergeron, le 13 juin dernier, ce jour-là, je suis arrivé pour prendre mon repas chez elle vers midi et quarante-dix minutes. Mde Bergeron a voulu envoyer son fils [illegible] chez du lait. Il a voulu aller avec. Demers [illegible] Mlle Sauvé [illegible] chez Demers et descendre immédiatement. Je ne sais pas si elle est entrée.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

A la séance de cet après-midi, le laitier Trudeau a été rappelé dans la boîte aux témoins par la couronne.

Le juge Wurtele ordonne que Mlles Deguise, Sauvé et Mde Blain soient amenées en cour; il demande au témoin si, par hasard il n'aurait pas vendu le lait le 13 juin dernier à une de ces trois personnes.

Le témoin répond négativement; il affirme catégoriquement que la personne qu'il a vue ce jour-là dans la fenêtre de la maison Demers et à qui il a vendu le lait n'est aucune de ces trois personnes.

ONZE CONTRE UN

Quelqu'un racontait qu'hier un juré avait déclaré sur la rue à un de ses confrères en se rendant à la prison pour assister à la messe:

"Après ce que nous avons entendu hier, nous voilà onze contre un."

Cela veut-il dire que les onze en question sont en faveur de Demers ou contre lui? On le saura plus tard.

Montréal, 1er octobre—Plus le procès Demers touche à sa fin, plus le public semble y porter intérêt, car l'excitation était à son comble hier, au palais de justice, et nombre de curieux, sans l'intervention de la police, auraient certainement enfoncé les portes de la salle d'audience.

Oscar Demers.—C'est le frère de l'accusé, il est allé à l'atelier de M. Larimer, prévenir son frère que sa femme était malade et d'avoir à venir à la maison le plus tôt possible. Ils sont revenus ensemble et au lieu de faire monter son frère par l'escalier de la rue Notre-Dame, Oscar qui savait la porte barrée est entré avec lui par le passage.

Napoléon Demers a essayé d'entrer dans la chambre du drame, mais la police l'en a empêché et il est tombé sur une chaise.

Le témoin sait qu'on a donné à son frère du brandy, mais il était sorti.

Il fait la description du costume que l'accusé portait le jour du crime, veste noire, pantalon marron; il les reconnaît ainsi que le pantalon gris que Demers portait lorsqu'il est allé au mois d'avril se faire soigner pour sa blessure au pouce gauche.

M. Oscar Demers raconte comment on a ramassé les habits de la victime et de son frère pour le porter à St Charles.

Il raconte aussi le voyage du 28 juin dans cette localité, la visite de Roy, l'allée, l'arrivée et le retour.

En résumé, cette deposition est de tout point semblable à celle que le témoin a faite à l'enquête preliminaire et n'apporte aucun élément nouveau de preuve.

L'ACCUSÉ EST APPELÉ.

Napoléon Demers, dit M. Desmarais, (un vif mouvement de curiosité soulève la salle, chacun veut voir l'accusé qui marche d'un pas ferme et la figure un peu contracturée vers la boîte aux témoins).

Q.—Qu'avez-vous fait la veille du crime?

R.—Je suis rentré de mon travail vers 6½ hrs. Après souper je suis sorti avec ma femme pour aller dans un magasin de nouveautés. Ce n'est pas chez M. Desjardins, je ne sais plus le nom du comte (l'accusé indique la place du magasin). Ma femme est entrée seule. De là, elle est allée chez Mme Nantel pour lui demander de venir faire la lessive le lendemain et nous sommes rentrés.

Ma femme a travaillé à sa machine à coudre. Je me suis couché vers 11 hrs au fond du lit, ma femme couchait au bord.

Elle est restée près de son enfant malade et je ne pourrais préciser le moment où elle s'est mise au lit.

Vers 3 hrs, l'enfant criait, je me suis levé pour le soigner, puis je me suis recouché.

Vers 4 hrs, j'ai fait un premier voyage chez le boucher, mais la boutique était encore fermée. Je suis revenu et me suis mis à la fenêtre.

Quand j'ai vu passer le monde dans la rue, je me suis rendu de nouveau. J'ai acheté deux grillades de lard et suis rentré.

Ma femme voulait me les préparer pour dejeuner, mais comme il restait de la viande froide, je n'ai pas voulu et j'ai mangé ce qui y avait de la veille.

J'ai quitté ma femme vers 6 h. 15 et me suis rendu à mon travail. Et [illegible] jusqu'à [illegible] Awter.

Quand mon frère est venu m'appeler, il ne m'a pas dit tout ce qui y avait. Je me suis rendu à la maison m[illegible] [illegible] chez [illegible] Ou m'a dit [illegible] courage, mais j'ai [illegible] et je n'ai sais pas [illegible] passé.

L'accusé fond en larmes.

M. Desmarais.—Demers, devant Dieu qui vous voit, et les hommes qui vont vous juger, êtes-vous l'assassin de votre femme?

L'accusé.—Non.

M. Desmarais à l'accusation.—C'est votre témoin.

L'accusé pleure toujours, on sent comme un frisson glacial courir en soi.

M. Archimbault pendant une heure et demie tient l'accusé sous de pressantes questions.

Celui-ci a répondu fermement et nous n'avons pas pu relever de contradictions dans ses réponses. A chaque fois qu'il est question de sa femme, ses larmes coulent abondamment et alors ses réponses tombent d'une voix étouffée.

Un point sur lequel l'avocat de la Couronne a beaucoup insisté, c'est sur la conduite de l'accusé dans la chambre.

Pourquoi ne s'est-il pas inquiété de voir sa femme, de savoir si elle était morte et comment elle était morte? A toutes ces questions Demers répond qu'il a bien demandé à voir sa femme, mais comme on le lui avait refusé, il n'a pas insisté de nouveau. Il n'a pas demandé de renseignements.

Etait-ce de l'indifférence, ou l'accusé était-il sûr ainsi?

Pendant la déposition de l'accusé, le public était recueilli et c'est que de temps à autre que l'on pouvait entendre quelques chuchotements.

AUDIENCE DU 1er OCTOBRE

(Interrogatoire de l'accusé)

Demers se rend à la boîte d'un bois ferme.

Il a descendu le pot au lait, le soir; quand il est parti le matin, le lait n'était pas arrivé. Celui qu'il a donné à l'enfant était de la veille au soir.

Quand il a couché l'enfant le matin, après lui avoir donné des soins, le berceau était près du lit.

Il n'a pas remarqué si l'on a dérangé les meubles dans la cuisine ou dans la chambre à coucher.

L'accusé maintient qu'il n'a pas entendu le laitier; il l'attendait et il a regardé pour voir s'il venait. Quand il est descendu, il a vu le pot au lait, mais il n'a pas vu de lait.

On revient à la clef de la serrure de la porte de la rue Notre-Dame, la clef en acier, mais elle n'a pas été retrouvée et l'accusé ne peut dire ce qu'elle est devenue; il s'en est servi la veille au soir et l'avait laissée dans la serrure. Elle y était encore le matin.

Quand il est parti pour le travail, sa femme était en robe bleue, mais il n'a pas remarqué si elle avait ses bas.

Q.—Pourquoi avez vous attendu le départ de M. et Mlle Deguise pour remonter?

R.—Je n'ai jamais songé à cela. Je les ai vus sortir par la porte du magasin, à 5 h 15 mais je n'ai pas remarqué leurs costumes. Il a pu passer du monde en même des voitures; je n'y ai pas fait attention. Je ne connais pas M. Darcus, marchand de glace.

Le témoin répond à quelques questions sur la victime, il en fait l'éloge. C'était une femme d'ordre.

Enfin l'accusé déclare qu'il n'a jamais eu de reproches à faire à sa femme, qu'il n'a jamais pensé qu'elle avait des idées de suicide. Il ne lui a jamais connu d'ennemis quoiqu'elle lui ait dit avoir un amant qui l'aimait et qui lui avait proposé même de faire un tour de voiture. C'était pendant qu'il habitait St. Mathias et il n'en a jamais été question depuis.

Quant à un jeune homme de St Charles, il en a parlé au coroner, mais il n'a jamais dû dire que ce jeune homme lui en voulait.

D.—Vous a-t elle reproché d'avoir été infidele?

—Jamais.

D.—Vous a t elle reproché d'avoir fréquenté Mlle Sauvé et Mde Proteau?

R.—Jamais.

D.—A t il été question de séparation?

R.—Jamais.

D.—N'a t elle jamais demandé que vous fassiez une pension, devant notaire?

R.—Jamais.

On appelle M. et Mde Poirier, l'accusé les reconnaît.

Mde Poirier est le témoin au clin d'œil.

Demers était le collecteur des loyers de Mde Darche et il allait chez les époux Poirier pour des loyers en retard.

Ceux ci ont dit l'avoir vu chez eux le 16 et le 23 uin. L'accusé répond: Le 16, j'étais à Ste Anne; le 23, j'tais à St. Charles.

La scène rapport e par Mde Poirier aurait eu lieu 15 jours avant et non 15 jours après le drame, d'après le témoin.

L'accusé donne ses négations formelles aux propos de Mde Poirier. Demers avait dû être un peu galant.

M. Archambault demande à l'accusé pourquoi il recommande un témoin de bien faire attention à ce qu'il dirait, ce qui pourrait être dangereux.

M. Demers répond que le témoin n'a jamais dit cela. C'est le témoin qui au contraire a dit à Demers: Fais attention à ce que tu vas dire, tu es soupçonné.

C'est donc M. Maheux qui aurait parlé.

M. Archimbault fait rechercher la deposition de Maheux.

On fait venir Mlle Suzanne Hawkin. L'accusé ne la reconnaît pas et il ne l'a jamais vue ni accompagnée nulle part.

Il ne lui a jamais fait de proposition de mariage.

L'accusé d'un ton ferme répond: jamais, jamais.

Quant au couteau de son camarade d'atelier, il s'en est servi deux mois avant le meurtre et il avait été remis à Désormeau. Mais il n'a jamais dit de ne pas en parler. Jamais.

SEANCE DE L'APRES MIDI.

A deux heures et demie, cet après midi, la séance a été reprise.

M. Desmarais a demandé une suspension d'environ une heure et demie. Il prétend être sur la piste de nouvelles preuves très intéressantes qui feraient libérer son client immédiatement si elles pouvaient être soumises à la cour. Son collègue, M. Davidson, est à la recherche des témoins requis.

Le juge—Cette cause est si importante que j'accorderai cette suspension, et j'espère que les jurés sont de mon avis. Nous ne regretterons pas une heure d'attente si la lumière se fait. En conséquence, j'ajourne la cour jusqu'à quatre heures.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL

NAISSANCE D'UN CHINOIS

—L'hôtel chinois de la rue Lagauchetière est dans la rejouissance. San Kee, un Chinois en vue de Montréal, vient d'avoir un fils et un héritier. C'est la première fois que la chose arrive.

L'enfant ressemble en toutes choses aux bébés ordinaires; il mange, il crie comme eux; il leur ressemble entièrement, vu que sa chevelure n'est pas encore assez longue pour qu'il porte la queue traditionnelle. Il est vêtu à la façon des Européens, d'une robe rose.

San Kee donnera un grand dîner à ses amis, d'ici à un mois, comme c'est la coutume.

Le Dr Grace Ritchie a pris sous ses soins la mère et l'enfant qui ont échappé à toutes les cérémonies superstitieuses dont ils seraient entourés en Chine.

Trois jours après la naissance d'un petit Chinois, sa nourrice a l'habitude de le laver de l'image d'une divinité et procéder à plusieurs autres cérémonies, faites dans le but d'éloigner les mauvais esprits et de le rendre sage et obéissant.

LE MEURTRIER GAUTHIER

—Gauthier, le meurtrier de Celina Consigny, a cessé de simuler la folie. Le Dr Villeneuve lui a dit dernièrement que c'était inutile de faire le fou.

Sa santé s'améliore tous les jours.

L'UNIVERSITÉ LAVAL

—Les étudiants en médecine ont repris leurs cours, dans le nouvel édifice de l'Université Laval.

Les étudiants sont très nombreux.

Il semble peu probable que les futurs disciples d'Esculape portent la toge.

PREMIÈRE NEIGE

—Des citoyens de la rive sud rapportent qu'il a neigé quelque peu de bonne heure, mardi matin, en plusieurs endroits.

OTTAWA

M. CHAPLEAU

—Le lieutenant-gouverneur Chapleau est arrivé vers trois heures mardi matin, de son voyage aux côtes du Pacifique.

Cet avant midi, M Chapleau a rendu visite à Sir McKenzie Bowell. Ils ont passé une heure ensemble; ce qui donne du corps à la rumeur disant que notre lieutenant-gouverneur entrera dans le cabinet.

M. JONCAS

—Une dépêche de Québec dit que M. L. Z. Joncas, député de Gaspé, vient de refuser le portefeuille de secrétaire d'Etat.

LE JUGE GIROUARD

—La cour supérieure s'est assemblée, ce matin, et M. Girouard a pris son siège sur le Banc. Tous les autres juges étaient présents. La commission nommant M Girouard juge de la cour suprême a été lue par le régistrateur, après quoi on disposa des cas devant la cour.

TUE DANS LES CHANTIERS

—Un nommé Pierre Lauzon jeune homme travaillant dans les chantiers et qui demeurait sur la rue Anglesea, a été tué dans les bois la semaine dernière. Son corps a été ramené chez lui hier matin.

WINNIPEG

LES SUÉDOIS S'EN MELENT

—Les Suédois du Manitoba se sont rendus auprès du gouvernement Greenway et ont demandé pour leurs enfants un système particulier d'éducation. Ils veulent bien accepter l'anglais comme langue officielle, mais ils désirent que leur langue maternelle soit enseignée une heure ou deux par jour, aux écoles.

TORONTO

LA POPULATION DE TORONTO

La population de la ville est de 176,858 habitants, soit une augmentation de 2 549 sur l'année précédente.

SHERBROOKE

DES BANDITS A L'ŒUVRE

—La plus grande excitation règne actuellement à Stanstead et à Ayer's Flat. Samedi, trois étrangers armés ont tenté d'enlever un fermier du nom de James Gallagher, afin de le forcer à signer l'abandon d'une partie de ses biens. M. Gallagher était à la lisière du bois. Ils lui ont demandé d'aller avec eux dans le bois afin de voir les limites de la propriete qu'ils désiraient acheter. Leurs manières et leurs conversations étaient si étranges qu'ils éveillèrent les soupçons. Alors M. Gallagher, profitant de la première chance qu'il eut, s'est enfui dans la direction de sa maison. Il fut poursuivi pendant quelque temps par les malfaiteurs, mais ce fut en vain.

Lawrence Rubber Co,
455 RUE ESSEX.
Le meilleur endroit pour acheter des articles en Caoutchouc.
Nous faisons le COMMERCE DE GROS et Comme MARCHANDS D'OCCASIONS nous Pouvons vendre a meilleur marche que les autres parce que nous payons nos marchandises moins, etc. Venez nou voir.

Nous vendons les Bottes en Caoutchouc NEW MARVEL,
Nous attirons aussi votre attention sur le fait que la Botte en Caoutchouc NEW MOULDED, faite par la MARVEL RUBBER CO., est la mailleure Botte au monde. Elle est faite tout d'une pièce en Caoutchouc de Para très pur. Essayez-en une paire et vous serez convaincus. Il y en a pour les hommes et les femmes. Nous avons reduit les prix de 85c a 75c.

Dernieres Modes
PARDESSUS D'HOMMES.

Si vous voulez avoir chaud et éviter l'humidité, cet automne, pour un prix minime, venez essayer un de nos Mackintoshes. Nous les vendons très bon marché. Un grand nombre de canadiens de Lawrence peuvent en rendre témoignage.

Mackintoshes pour dames, à une collerette	$3.48.
Colerettes pour dames - -	3 98.
Mackintoshes à trois collerettes, -	3.92.
Mackintoshes pour hommes - - -	4 69.

☞Tous sont garantis à l'épreuve de l'eau.

Nous tenons aussi un bel assortiment de Marchandises Doublées en Soie que nous vendons $7 50 et plus. Nous pouvons donner satisfaction à tous ceux qui ont besoin d'un article en Caoutchouc. Venez nous voir.

LAWRENCE RUBBER CO.,
Isaac Crocker, Gerant
NO. 455 RUE ESSEX 455.

J. E. BENOIT,
206 RUE LOWELL, LAWRENCE

Charbon Franklin . .
Charbon Stove, . . .
Charbon Nut, ...
Charbon Egg, ...
Charbon Broken, . . .
Charbon Cumberland . .
Pin rouge ou blanc, . .
Bois franc, ...

Bouleau, charbon de bois de toutes sortes.

☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.

Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

UN POELE A GAZ

Peut être employé avec avantage dans toute mai on à cette saison de l'annee.

En l'employant, vous pouvez retarder de vous servir de votre fournaise ou d'un poele de cuisine jusqu'au temps froid.

Nous avons à nos bur aux une ligne complète de ces poêles et nous vous invitons a venir les voir.

Lawrence Gas Co.,
256 Rue Essex.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

MITCHELL & OC.,
NOTRE GRANDE OUVERTURE ANNUELLE
AURA LIEU
Jeudi et Vendredi,
Le 3 et 4 OCTOBRE,
A l'ouverture, un des representants d'une des plus importantes maisons de Fourrures de New-York, fera une exhibitian spéciale, prendra des commandes et fera des réparages.
Il y aura aussi un representant d'une maison vendant des Manteaux et exhibera les dernieres nouveautes de costumes importes et domestiques. Les dames sontpriees d'assister a cette ouverture.
Mitchell & Co.
76 a 82 RUE MERRIMACK,
HAVERHILL, MASS.
Commis canadien—M. P. H Bilodeau.

VETEMENTS D'AUTOMNE.
Notre stock d'Habits d'Automne est maintenant au complet. Nous demandons a nos compatriotes de venir nous rendre visite et nous convaincre des efforts que nous avons faits pour satisfaire le public, en vendant la meilleure qualité de marchandise à des prix les plus bas du marché.
Nos Habillements de $10 et $12 sont la rage de nos compétiteurs.
Nos Pantalons de $2. $2 50 et $3 sont la consternation de la ville.
N. B.—Nous inaugurerons la semaine prochaine le plus bel assortiment de Corps et Caleçons en laine que vous n'avez jamais vu.
HAMEL & CLOUTIER
405 Rue Essex.
Lawrence, Mass.
Enseigne de la Valise Doree.

Un Pied Gene

Est comme le mal de dents, aucune personne sensible le désire, le public sensible porte une chaussure endre. Des chaussures tendres ne veulent pas dire des chaussures laides. Nous avons des chaussures élegantes et confortables qui tandis qu'elles ont une belle apparence. sont fabriquées d'après les formes du pied.
Voyez notre assortiment de chaussures de Garçons et de Filles pour l'automne et l'hiver. Elles sont unies et durables.
Nous faisons cette semaine une spécialité de chaussures de Dames, à $2.00, réduit a de $2 50 et $3 00.
Nous devons faire de la place pour notre stock d'automne qui arrive tous les jours.
La balance de nos chaussures tan sera vendue moins que le prix coûtant afin de s'en debarrasser.
☞ Venez examiner ces marchandises avant d'acheter, aussi nos nouvelles lignes de marchandises d'automne.
V. J. HUOT,
437 Rue Essex 437
Lawrence, Mass.

A. CHOQUETTE,
Entrepreneur de Pompes Funebres
Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits, Décors mortuaires.
Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.
Magnifique Corbillard Noir pour les Enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.
Carrosses de premiere classe pour Mariages, Baptêmes et Funerailles.
A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON
Lawrence, Mass.

F. X. VOYER,
83 Rue Harbor.
Salem, Mass.
Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!
M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.
Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

A. W. Stearns & Co.

309 Rue Essex. | 270 Rue Commn,

LAWRENCE, MASS

Le Plus Vieux et le Meilleur Magasin

Pour les Canadiens pour acheter leurs marchandises,

L'ENDROIT EST CHEZ

A. W. STEARNS & Co.

Dept. No. 1

Nous venons d'étaler un grand assortiment de **Manteaux et Collerettes** de toutes les descriptions, pour Dames et Enfants, à très bas prix.

Dept. No. 2

Un grand assortiment de **Pelleterie** de toutes sortes, Collerettes, Boas, Manteaux, Pelleterie à la verge pour Garnitures, à des prix qui pourront satisfaire toutes les bourses.

Dept. No. 3

Notre bel et grand assortiment **d'Etoffes a Robes** en couleur et en noire es. complet à présent. Sans contredit nous avons le plus bel assortiment de Lawrence, venez nous voir avant d'acheter ailleurs pour vous satisfaire par vous-mêmes.

Vous connaissez tous le magasin, le vieux pionnier commis canadien de Lawrence, **M. Alfred Martel** qui depuis 25 ans est à notre service qui est bien connn pour son honnêteté, et pour ses compatriotes en particulier.

N'oubliez pas la place,

A. W. Stearns & Co.,

309 RUE ESSEX

270 Rue Common.

Des Commis Canadiens dans tous les Departements.

Centres Canadiens.

Lawrence

M. et Mde Feux Poisson étaient de passage à Boston mercredi.

L'assemblée des Forestiers de la cour Lafayette aura lieu mercredi prochain.

M. Amédé Cloutier a été nommé délégué à la convention démocratique pour l'Etat à Worcester, Mass.

M. W. N. Hamel, de la maison Hamel & Cloutier est allé à Boston dans l'intérêt de leur commerce.

M. Auguste Jean, chef rang de la Cour Samuel de Champlain de Lowell était en visite parmi nous dimanche dernier.

La police a réussi à mettre la main sur les deux jeunes gamins qui depuis trois semaines ont eu la cause de plusieurs incendies désastreux.

Tous les Canadiens de Lawrence ont été heureux d'apprendre que M. Lucien Levesque avait obtenu sa licence. M. Levesque s'est choisi un poste favorable et nous espérons qu'il obtiendra le patronage du public canadien.

Nous invitons nos lectrices à visiter l'etablissement de J. H. T. Golden, successeur des Dlle O. Jean & Co, rue Essex. Ce magasin a aujourd'hui le plus bel assortiment de la ville à des prix qui defient la competition.

Mde E. Roy est revenue si ne le dernier du Canada, après une absence de quelques mois passés chez ses nombreux parents et amis. Elle est enchantée de son voyage.

La grande ouverture qui a eu lieu la semaine dernière chez Reid & Hughes, a eu un plein succès. Tous ont été enchantés des beautés récentes de la saison et surtout des bas prix qui ne se sont jamais vus avant aujourd'hui.

M. Martial Gagné nous est arrivé du Canada enchanté de son voyage. Il a visité les principales paroisses sur la rive Nord et rapporte que les moissons sont presque terminées et que les cultivateurs sont plainement satisfaits.

La lueur du feu à Grand View dimanche dernier a causé une grande excitation ici. Un farceur s'était permis de mettre une fausse alarme à la boîte 21, tout le département du feu se dirigea dans la "swamp," croyant avoir à combattre l'œuvre de quelques incendiaires.

Le Club de Naturalisation a eu une grande assemblée dimanche dernier dans les salles St Jean Baptiste, rue Common. L'assemblée fut ouverte par M. Geo. C. Doucet qui fit un magnifique discours sur les avantages de la naturalisation. Ensuite on procéda à l'élection des officiers. M. Ch. Lacaillade fut élu président et M. Geo. C. Doucet, secrétaire. D'autres discours furent prononcés par MM. Auguste Jean, de Lowell, T. H. Vincent, Chas. Lacaillade, Félix Poisson, John Bonin et A. D. V. Bourget. M. Doucet prit les noms d'environ quarante personnes qui firent "remplir leurs papiers" cette semaine. Il mérite beaucoup de louanges pour son dévouement à la cause canadienne. Dorénavant M. Doucet sera aux salles du club de 7 à 10 heures. Il s'attend de faire naturaliser une centaine de citoyens avant les élections de la ville.

Encouragez des compatriotes qui font des efforts inouis pour satisfaire le public, en leur donnant la meilleure marchandise aux prix les plus bas. Allez voir les vêtements d'automne de Hamel & Cloutier et nous serez convaincus que les choses sont telles que représentées.

Le phosphate de chaux des frères Maristes préparée par l'Arsac, Préparation française très efficace dans les affections de la poitrine, du système osseux et des scrofules, recommandée aux enfants et aux personnes d'un tempérament faible et délicat. Aussi sodas les plus purs et les plus délicieux. En vente chez Felix Poisson, encoignure des rues Franklin et Common.

L'écurie de louage et de vente de chevaux canadiens de MM. Chs et Elie Lacaillade, 444 rue Common, contient le plus bel assortiment de voitures et chevaux, hacks pour mariage et pour baptême à meilleur marché de Lawrence, ainsi que voitures doubles et simples, les meilleures de la ville et aux plus bas prix. M. P. Côté, qui a la direction de l'établissement se fera un plaisir de satisfaire tous les canadiens qui viendront l'encourager.

C. & E. LACAILLADE,
444 rue Common

M. Philippe Lavertue a eu une cruelle méprise samedi dernier et M. Jos Rancourt a été la malheureuse victime. M. Lavertue ayant eu certaines difficultés avec un quidam, se cacha en embuscade près de la rue Valley attendant sa proie lorsque M. Rancourt qui par hasard avait affaire à passer par là fut méconnu par l'assaillant et reçut un fort coup de bâton sur la tête qui lui dé hira le cuir chevelu et l'étendit par terre sans connaissance. M. Lavertue vit alors avec dépit qu'il s'était trompé d'adversaire et témoigna un peu tard son vif regret. Il fut condamné en cour de police à six dollars d'amende et les frais.

MM. Morin & Fréchette nos populaires épiciers No. 108 111-117 rue Hampshire, offrent au public en général un avantage sans précédent dans leur commerce. Toute personne achetant depuis le montant de 5c. en montant recevra un chèque pour le montant de l'achat et lorsqu'elle aura une somme assez élevée en chèque elle aura le choix sur un grand nombre d'argenteries les plus belles et les plus utiles à l'usage des familles. Pour vous convaincre de la beauté de ces objets, allez jeter un coup d'œil sur la vitrine au No 11 rue Hampshire. Sans contredit, c'est une belle occasion de se procurer un joli article en argent pour rien.

Le Grand Concert.

Mercredi soir a eu lieu un grand concert, au profit des enfants pauvres, à la salle du collège.

Nos meilleurs musiciens et musiciennes ont fait les frais de cette soirée qui a obtenu un beau succès.

L'élite de notre population y a assisté et elle ne le regrette pas ce qui est le plus agréable compliment que l'on puisse faire aux organisateurs.

Belle-Isle & Co.

M. Belle Isle vient d'ajouter à son stock de médecines patentées un bel assortiment de livres d'histoires Français et invite ses compatriotes à lui faire une visite, 4 Franklin St.

MACKINTOSHES.

La Paris Cloak & Suit Co, Inaugure une Vente Unique.

Nous ne cherchons pas à faire des attractions qui vous tromperont, mais avec des valeurs honnêtes, une methode légitime, des annonces correctes, nous désirons faire un magasin de plus en plus populaires. Nous avons des mackintoshes dans les plus récents styles à l'épreuve de l'eau en cachemir bleu, double avec tissu, collerettes doubles et simples. Ils sont très bien faits et finis et satisfaisants sous tous tous les rapports et sont les meilleurs valeurs jamais offertes ici. Mackintoshes simples avec collerettes 3 98, double 4 98. Ces prix très minimes sont une garantie que les marchandises sont parfaites.

Déces.

Eva, enfant d'Etienne Deslauriers, le 29 septembre, âgée de 3 ans.

Marie, enfant de Calixte Morel 2 octobre, âgée de 5 mois.

Ces enterrements étaient sous la direction de M. Jos Couture, directeur de M. Choquette.

Damase, fils d'Etienne Levesque, marchand tailleur, âgé de 13 ans.

Les funérailles ont eu lieu jeudi M. S. Dubé avait la charge de l'enterrement.

On Demande

Une fille de 15 à 18 ans parlant le français pourra trouver de l'emploi comme assistant caissière et en même temps comme commis. S'adresser de suite à la Lawrence Robbin Co, 455 rue Essex.

Grandes Courses

Il y aura de grandes courses sur l'hippodrome Rigby du 1 au 5 octobre 1895.

Billets d'aller et retour, y compris l'admission sur le terrain des courses, durant les dates ci-dessus, en vente à partir des gares suivantes, quittant Portland à 5 15 a. m. stopperont à Rigby Park pour les passagers de Dover et les stations intermédiaires. Aussi les trains quittant Portland à 6 et 6 05 a. m. stopperont à Rigby Park pour prendre les passagers allant à Boston ou aux stations intermédiaires jusqu'à Scarboro Crossing et retour, aux taux ci-dessous mentionnés:

Lawrence, $3 10.
Haverhill, $2 85,
Salem, $3 20.

Les trains réguliers quittent Boston à 7 30 et 8 30 du matin stopperont à Rigby Park. Les trains de retour. Tous les trains suburbains entre Kennebunk ou Biddeford et Portland stopperont aux dates ci-dessus à Rigby Park.—D. J. Flanders, agent général des passagers.

Salem

Nous désirons attirer l'attention des canadiens-français qu'il y aura un census républicain important, mercredi prochain au soir. C'est le devoir de tous d'être présents.

REID & HUGHES,

LE GROS Magasin de Nouveautes De Lawrence.

Vous ne pensez pas sans aucun doute aux

Etoffes a Robes ?

Nous désirons attirer votre attention sur quelques-unes de nos attractions dans ce département:

Etant de grands importateurs dans tous les prix de Marchandises, nous pouvons vous assurer une grande épargne dans les prix, outre des offres spéciales que vous ne pouvez trouver ailleurs,

Premièrement, nous attirons votre attention sur notre élégant assortiment de

Nouveautes de 'Haut Ton' en Patrons de Robes Uniques,

Garanties par les connaisseurs comme étant le plus bel étalage jamais exhibé dans cette ville à des prix les plus raisonnables.

☞ Nous serons heureux de vous montrer notre assortiment.

☞ Notre ligne de Nouveautés Importée à la verge est spécialement choisie et la variété et les couleurs sont étonnantes,

Les prix varient de 25 à 75 cts, dans les marchandises toute laine, de $1 à $1 50, dans les Soies à beaux effets aussi tout laine.

Comme leader nous offrons 45 pieces d'Etoffes a Robes Nouvelles en Beaux Patrons et Belles Couleurs a 39 cts la verge, valant 50 cts.

☞ Nous sommes les Quartiers Généraux pour les ETOFFES A ROBES NOIRES, notre étalage en beaux tissus est inapprochable et devrait être apprécié

Chaque pièce de nos Etoffes à Robes Noires de notre importation directe épargne à nos pratiques de 20 à 30 par cent.

☞ Notre Leader dans les couleurs noires est 25 pièces d'Etoffes a Robes en Brocade, garantie tout laine, à

39 cts la verge

Inutile d'Autre Reclame.

Reid & Hughes,

Les Leaders des Prix Populaires.

225 a 235 RUE ESSEX,

Lawrence, Mass.

Commis Canadiens Jos. A. Roy, Evélina Poirier, Lumina Morneau et Eliza Cardinal.

Avis aux DAMES CANADIENNES DE LAWRENCE.

Tous les plus beaux styles de New York et Boston en fait de CHAPEAUX

Sont maintenant prêts au magasin autrefois occupé par les Demoiselles

O. JEAN & Co.,

421 Rue Essex,

Je me suis assuré les services de

Deux - Modistes - de - Premiere - Classe

Qui ouvriront la saison avec tous les plus beaux styles.

Les Prix Seront Tres Bas

Considérant sur toutes les sortes de marchandises tenues à notre magasin, comprenant des

Chapeaux,
Bas,
Gants de Kid et
Articels de Toilette
de toutes sortes.

JOHN T. GOLDEN

Successur de O. JEAN & Co.,

421 RUE ESSEX,

Lawrence, Mass.

Allez chez VIGER & CO.,

66 RUE HAMPSHIRE, Lawrence, Mass.

POUR VOS

REMEDES, PRODUITS CHIMIQUES,

Parfums et Articles de Toilette.

Nous faisons une spécialité de l'ajustement des Trousses (ceintures herniaires.)

Prescriptions remplies avec soin.

Nous avons toujours en mains un bel assortiment de livres français.

PORTEZ-VOUS UNE TROUSSE ? Nous avons un assortiment considérable de Trousses qui comprend les sortes les plus pratiques

Nos Prix sont bas et nous garantissons l'ajustement parfait ou l'argent sera remis.

☞ Une chambre est spécialement adaptée pour l'ajustement.
Années d'expérience.

Geo. C. KETCHUM, Pharmacien,

297 Rue Essex, — Lawrence.——Enseigne du Pilon en Cristal.

Magasin ouvert jusqu'à minuit.

FRMD. LORD, Commis canadien.

Fistaine F. Savory, qui depuis des années habite Salem, a depuis 40 ans été à l'emploi de la Express Company, et toujours les Canadiens ont trouvé en lui un homme dévoué et prêt à leur rendre des services mérités, surtout ceux qui expédisent des marchandises au Canada ont trouvé en lui un personnage ami et fidèle. Ne l'oubliez pas les polls seront ouverts à 7 30 heures et ne dureront qu'une heure. La place pour voter pour le quartier cinq, est la station du feu, quartier 3 3 comprenant Castle Hill dans la Hanan Hall Cambric Street.

Le Procès Shortis.

On écrit de Montréal:

Le père et la mère de Shortis sont revenus de Valleyfield, où ils se sont rendus vendredi dernier. Ils y étaient allés dans le but de remettre à Mde Maxime Lebœuf un millier de dollars pour la dédommager de la perte de son mari, son unique soutien, assassiné par son fils.

C'est M. l'abbé Castonguay, de l'évêché de Valleyfield, qui a remis l'argent à la famille de ce pauvre Lebœuf. Mde Shortis est allée faire visite à cette mère non moins affligée, et toutes deux ont pleuré abondamment et la mère du meurtrier a demandé pardon pour son fils. Le père et la mère du meurtrier logent à l'hospice des Sœurs de la Charité.

Le procès célèbre qui est commencé sera plus long que l'on serait porté à le croire au premier abord; on craint que l'assermentation du jury soit très longue. C'est l'intention de la défense de recuser pour cause tous les jurés qui seront appelés. Des personnes haut placées disaient l'autre jour que bien peu de jurés pourront déclarer sous serment qu'ils n'ont pas de préjugés contre le prisonnier et qu'ils sont en état de rendre en la cause un verdict de nature à rendre justice à l'accusé et à la société; on exprime même la crainte qu'il ne s'en trouve pas douze parmi tous les noms au tableau. Si cela arrive, la couronne sera fort embarrassée et le procès ne pourrait avoir lieu maintenant. Il faudrait alors un changement de venue et remettre l'instruction de cette affaire à une date ultérieure. La défense n'a pas l'intention de chercher à atténuer le récit du crime lui même; sur ce point, elle laissera faire entièrement la couronne à sa guise et ne transquestionnera pas même les témoins. De son côté, la couronne ne fera entendre aucun expert pour prouver, que Shortis était responsable de ses actes à l'époque du crime et qu'il l'est encore. Quand la défense aura fait la preuve qu'elle veut produire à l'appui de son plaidoyer de folie, alors la couronne cherchera à établir "in rebuttal" que le prisonnier est sain d'esprit. C'est cette preuve "in rebuttal" qui sera longue, car Mes. McMaster et Laurandeau se proposent de mettre devant les jurés chacun des actes de Shortis depuis son arrivée dans le pays. Elle cherchera à prouver par toutes les personnes qui l'ont connu depuis trois ans, que rien dans sa conduite générale n'était de nature à faire croire qu'il n'a pas toujours été "compos mentis." La lecture du rapport de la commission rogatoire qui est allée en Irlande, sera aussi très longue; ce rapport couvre près de 80 pages écrites au clavigraphe, et il faudra de plus en faire la traduction pour les jurés français. En somme, l'opinion générale est que le procès durera au moins trois semaines.

"La Revue Nationale."

Sommaire du numéro d'octobre:

Jeanne d'Arc, la vocation (Ire partie), par le Revd P. Lacoste O. M. I., professeur de theologie à l'Université d'Ottawa.

Tolle, Lege, simple nouvelle, par Hermance.

Chants et Plaintes du matelot, (suite), par M. Faucher de Saint Maurice.

Souvenir d'Ecole Militaire, par Chs des Ecores.

La mer, (poesie), par M. Nérée Beauchemin.

Le marché aux légumes à Montréal, par M. J. Germano.

La fille de Kondiarouk, nouvelle historique, par G. A. Drolet

Le directeur de Revue, (fantaisie), par M. J. D. Chartrand.

Chronique, par M. A. Buies.

Chronique de l'étranger, par M. R. de la Pignière.

Consolation, chanson, avec musique inédite, par M. le Dr G. Paradis.

Modes et Monde, par Françoise.

Notes sur le Théâtre Français.

Illustrations: Portraits et dessins dans le texte et hors texte.

Le SPINDLE Bouteille meilleur Cigare de **5c.** Que vous puissiez acheter. Fabriqué avec du pur Havane. Par **Flood.**

RÉNOVATEUR DE LA FEMME

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi à faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur cèdent aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu à peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour prouver nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,
WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants: — N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants: — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin, Oscar Courteau, Dr J. G. Barque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants: — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette à l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour et lever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix de la bouteille.

Préparée par Dr. J. D. Dettele & Co
Lowell Mass
Propriétaires du Dr. Dettele's Kidney

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleur valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et l'Hiver sont maintenant en exhibition.

CLIFFORD'S DEY HOUSE,

2 et 4 Rue Andover

Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.

Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés. Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.

Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Merrimack.

JOHN TOBIN,

Peintre d'Enseignes et de Maisons

—ET MARCHAND DE—

Tapisseries, Moulures, Peintures, Huiles, Vernis, et Vitres.

Aussi ouvrage de maçonnerie de toutes sortes, posage de Briques, hommes d'expérience en tout temps. Tout ouvrage est garanti.

Agent pour Callow Graining Plates et pour le Cooley Chimney Caps.

458 Rue Common,

Résidence, 36 Rue Winter, Lawrence, Mass.

S. M. McCORMICK,

509 RUE ESSEX,

CHAPEAUX ET ARTICLES DE FANTAISIE.

Nous avons un assortiment considérable de

Corsets, Bas et Sous-vetements

que nous vendons meilleur marché qu'aucun magasin de la rue Essex

Venez voir notre stock avant d'aller ailleurs.

Nous avons une employée de langue française.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES, Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,

523 RUE ESSEX.

EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

D. THEBERGE,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARRON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot ash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND

188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis debutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servir avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm. FERLAND, 188 RUE LOWELL.

Dr J. H. BRETON,

Le DR BRETON se fait fort de guérir tous les cas de maladie qui lui sont soumis. Il a déjà traité avec succès un grand nombre de malades qui avaient été abandonnés par les médecins les plus éminents du pays.

Le traitement du DR BRETON se recommande par l'excellence des procédés suivis par ce célèbre spécialiste. Le Dr Breton étudie avec soin les moindres détails de la maladie qu'il est appelé à guérir, et ses remèdes vont droit au but, s'attaquant à la racine même du mal. De là les succès constants que le docteur a obtenus depuis qu'il exerce sa profession.

Tout en pratiquant la médécine générale, le DR BRETON a fait une étude spéciale des *maladies des Femmes*, des maladies causées par le *Surcroit de travail* et les *excès de tous genres*, en un mot de toutes les *maladies organiques*. Le consulter et suivre son traitement, c'est courir à une GUÉRISON CERTAINE.

Dr J. H. BRETON,—Chambres 1 et 2—159 Rue Merrimack.

EDIFICE DU BON MARCHE,— Lowell, Mass.

HEURES DE BUREAU:— De 10 à 12, A. M.; de 2 à 8.30, P. M. Le dimanche, de 9 à 11, P. M. Résidence: 21 Eighth St.

Pacaud Condamné.

Pacaud, poursuivi pour libelle par l'hon A. R. Angers, ancien ministre, a perdu son procès, en cour de révision. Il a été condamné à $2000 et les frais, soit encore $2000.

EN GARDE! Le public doit se tenir en garde contre les contrefaçons et imitations qui envahissent le marche depuis que les succès du Régulateur de la Santé de la Femme et les Female Plasters du Dr Jos Larivière, pour guérir le BEAU MAL sont connus.

Lorsque vous achetez une bouteille de Régulateur ou un de nos "Plasters," vous ne faites pas un essai ni une expérience et vous ne courez aucun risque de dépenser votre argent inutilement, vous êtes sûrs de la guérison.—Demandez et exigez le Régulateur et les "Plasters" du Dr Jos. Larivière. Si on ne les a pas, allez chez un autre pharmacien ou écrivez au propriétaire Dr Jos. Larivière, Manville, R. I.

N. B.—Les Columbian Headache Pills du Dr Jos. Larivière guérissent le mal de tête en quinze minutes. Garanties. Prix 25 Cents.

FEUILLETON
No 10

—— LES ——

Lendemains du Crime

GRAND ROMAN A SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE

DEUXIEME PARTIE.

LA DOULEUR D'UN PERE.

VIII.

(*Suite.*)

La jeune fille se disposait à s'éloigner.

Mlle Xavier la rappela.

—Vous ne m'avez pas dit votre nom.

—C'est vrai.

—Et votre adresse.

—127, rue de Vaugirard, comme M. Marchand. Et je m'appelle Claire Monnier.

—Monnier? fit la femme, Monnier. Il me semble que je connais ce nom-là. On m'en a parlé.

Claire sentit son sang se glacer dans ses veines.

—Que faisait votre père?

Plus morte que vive, la jeune fille répondit:

—Je ne sais pas, mademoiselle, je ne l'ai jamais connu.

La brocane n'insista pas.

—Il y a tant de Monnier, murmura-t-elle.

Claire sortit. Elle avait hâte d'être dehors.

Si cette demoiselle allait apprendre que ce Monnier dont elle semblait se rappeler le nom était un forçat? Quelle honte? La pauvre enfant en mourrait de douleur. Il était dit que Claire ne serait jamais heureuse, jamais tranquille. Au moment où elle aurait pu se réjouir d'être arrivée enfin au but de ses aspirations, d'avoir trouvé du travail, cette angoisse, cette terreur la tenaient aux entrailles qu'on ne découvrît qui elle était.

Elle entra chezelle aussi triste, aussi malheureuse qu'avant.

Pendant quelque temps, Claire vécut du travail que lui donnait Mlle Xavier, un travail atroce, pour lequel il lui fallait de la lumière toute la journée, car la demi obscurité qui règnait dans sa chambre ne lui permettait pas de s'y livrer à une besogne si minutieuse. Elle travaillait toute la journée à la lueur de la lampe, mais le soir ses pauvres yeux clignotaient, tout rougis de fatigue. Elle se levait alors et sortait toute chancelante et à demi aveuglée pour aller dîner dans un petit restaurant voisin. C'était le seul moment où elle se reposât.

Quand elle avait pris l'air un instant, que ses yeux avaient retrouvé leur équilibre visuel, elle rentrait et se couchait, et dormait jusqu'au lendemain d'un sommeil agité et lourd.

Claire n'avait revue qu'une fois son voisin, quelques jours après la visite rendue à Mlle Xavier. Il lui en avait demandé le résultat, et la jeune fille l'avait de nouveau remercié de lui être venu en aide.

—Elle n'a pas paru étonnée de voir mon nom? avait ajouté l'homme.

—Si, beaucoup.

—Elle a demandé mon adresse?

—Oui, monsieur.

—Je m'en doutais.

Et l'homme avait eu une sorte ricanement énigmatique, puis il s'était éloigné sans ajouter un mot. Pas d'autres paroles n'avaient été échangées entre lui et Claire. La jeune fille ne l'entendait même plus rentrer ni sortir, car elle dormait aux heures où il arrivait. Elle ne s'en occupait plus, du reste.

—Sans qu'elle sût pourquoi, ce personnage mystérieux l'effrayait et elle s'efforçait de ne plus penser à lui. Des jours, des semaines se passèrent sans incident. Claire travaillait. Elle travaillait avec un acharnement plus grand de jour en jour, sachant que les heures lui étaient comptées maintenant, et tremblant d'être sans argent quand arriverait l'échéance fatale.

Une nuit plongée dans une sorte de demi-somnolence produite par l'excès de fatigue qui l'empêchait de dormir tout à fait, il lui sembla qu'elle entendait du bruit dans la pièce à côté, un bruit de voix, et, chose singulière, il lui parut qu'elle connaissait ces voix, celle de son voisin, d'abord, puis celle de la personne qui lui parlait, qu'elle s'imaginait être celle de Mlle Xavier. De temps en temps le diapason de ces voix s'élevait, comme s'il y avait eu un échange de menaces et d'injures, pas assez toutefois pour que Claire distinguât les mots prononcés, puis il retombait tout à coup, et on eût dit que le silence s'était fait dans la pièce.

Claire, intriguée, avait d'abord essayé d'écouter, puis elle s'était peu à peu assoupie, et elle ne savait plus, dans l'état de demi-sommeil où elle se trouvait, si elle rêvait qu'elle avait entendu des voix où si elle avait réellement entendu ces voix, quand tout à coup un grand cri perça le silence.

—Misérable! misérable? dit la voix de femme.

Claire se redressa bien éveillée cette fois, puis elle entendit encore la même voix menaçante crier:

—Je te dénoncerai! je te dénoncerai!

Il y eut une espèce de bousculade, puis plus rien, un long silence et Claire s'endormit de nouveau, combien de temps? Elle n'aurait pas su le dire. Elle fut réveillée par une sorte de râle sourd, le râle que ferait une personne que l'on étrangle.

Elle eut un sursaut d'épouvante.

Elle sauta à bas de son lit, toute blanche de terreur, et elle écouta sérieusement cette fois, prête à appeler au secours.

Elle n'entendit plus rien. Un silence sombre. Elle crut qu'elle avait rêvé. Son imagination, surexcitée par les menaces entendues, lui avait fait voir un drame là où il n'y avait rien sans doute.

Longtemps encore elle resta debout, l'oreille tendue, puis, le silence continuant, elle se recoucha, mais elle ne put pas dormir. Elle avait dans l'ouïe les cris et les râles entendus. Elle attendait le jour avec une impatience extrême, pensant que la lumière chasserait les fantômes, ferait cesser l'espèce de terreur qui la tenait, le sang glacé.

En effet, dès que la nuit fut finie, Claire se sentait plus rassurée. Elle se secoua. Elle ne se rendait plus bien compte de ce qu'elle avait entendu, ne sachant plus si elle n'avait pas été le jouet de quelque sombre cauchemar. Rien ne remuait dans la chambre à côté, dans tout l'hôtel. Il n'y avait pas place pour un drame dans ce calme planant autour d'elle. Elle avait senti un moment des odeurs de sang et de crime. C'était fou. Elle rêvait.

Cependant, ce n'est pas sans précaution que la jeune fille ouvrit la porte de sa chambre. Elle avait à sortir, à reporter des dentelles terminées à Mlle Xavier pour en prendre d'autres. Elle riait maintenant en pensant qu'elle avait cru dans la nuit reconnaître la voix de Mlle Xavier. Etait-ce vraisemblable? Elle allait retrouver Mlle Xavier à son magasin, l'air paisible comme tous jours, sous sa coiffure de dentelles noires. Sur le carré, rien d'extraordinaire. La porte du voisin était fermée comme d'habitude, et aucun bruit anormal ne se devinait derrière cette porte Claire avait rêve!

La jeune fille s'engagea dans l'escalier, qu'elle descendit le plus vivement qu'elle put, tout à fait rassurée maintenant.

En bas elle rencontra la mère Prudence.

La logeuse avait sa physionomie habituelle, physionomie indifférente et abêtie.

Claire la salua. Elle répondit à la jeune fille par un bonjour banal et Claire passa. Dans la rue, au grand air, à la lumière, toute la fantasmagorie qui avait hanté l'imagination de Claire acheva de se dissiper. Rien n'était réel. Elle avait décidément rêvé.

La jeune fille arriva rue de Provence. La devanture de Mlle Xavier, la seule de la rue, était close encore.

Claire demeura saisie. Tout lui revint, les bruits de la nuit, les cris, le râle.

Sa folie la reprenait.

Pour la secouer, elle s'approcha vivement. Elle tourna le loquet de la porte. Le loquet joua et la porte s'ouvrit. Alors, dans la pénombre du magasin, Claire distingua une ombre, celle de la domestique.

La femme vint à elle.

—Ah! c'est vous, mademoiselle?

—Je rapporte les dentelles.

—Ah! bien, mais mademoiselle n'est pas encore arrivée.

—Comment?

—Elle n'a pas couché à la maison, son lit n'est pas défait.

Toute la terreur qui avait empli pendant la nuit l'âme de Claire la reprit de nouveau.

Elle n'ira pas toutefois faire part à la servante de ses soupçons, de ses angoisses.

—D'ailleurs celle-ci ajouta:

—Il n'y a rien là d'extraordinaire. Cela lui arrive quelquefois, mais dans ce cas elle est toujours rentrée avant huit heures. Il est près de neuf, et elle n'a pas paru.

—Et vous commencez à être inquiète? demanda Claire, dont le sang s'était glacé dans les veines.

—Pas précisément, mais enfin c'est drôle. En entendant, je vais ouvrir le magasin, asseyez-vous.

Claire se laissa tomber sur un siège.

La servante fit jouer le mécanisme de la devanture, et les volets de tôle remontèrent avec un grincement éclatant, laissant pénétrer dans le magasin la lumière et le soleil dont les rayons vinrent s'accrocher aux bibelots de cuivre et de cristal, dont ils firent jaillir des étoiles. Le magasin était tel que les autres jours. Rien n'y avait été changé.

C'était la première fois qu'elle trouvait Mlle Xavier absente de son magasin. Cette coïncidence était au moins étrange, pour ne pas dire plus.

Elle attendit assise sur sa chaise, sans un mot, n'osant plus parler. La domestique allait et venait autour d'elle, vaquant à ses occupations, mettant un peu d'ordre.

De temps en temps, elle s'arrêtait pour dire:

—Mademoiselle n'arrive pas. C'est bien étrange!

Claire trouvait ce retard étrange encore, car elle commençait à croire à la réalité de ce qu'elle avait entendu, à la réalité du drame tout entier. La brocanteuse connaissait ce M. H. Marchand qui l'avait adressée à elle. Il était donc fort possible qu'elle fût allée chez lui, puisqu'elle savait son adresse. Que s'était-il passé? Quelles relations y avait il entre eux? Claire l'ignorait. Il y avait longtemps sans doute qu'ils ne s'étaient vus. Une explication avait surgi, puis, la jeune fille n'osa achever, n'osa se dire même à elle-même tout ce qu'elle croyait, l'idée terrible qui lui était venue. Un long frisson la secoua, et elle crut voir passer dans le magasin désert, silencieux, l'âme de la marchande. Elle était devenue toute pâle, si pâle que la servante la remarqua.

—Vous avez froid, mademoiselle?

—Non, madame.

—Non plus.

—Vous vous impatientez?

—Un peu.

—Moi aussi. Je commence à devenir inquiète.

—N'est ce pas?

—Dame! c'est drôle. Jamais ça n'est arrivé encore à mademoiselle d'être si en retard.

—Mademoiselle est peut-être malade, dit Claire.

—Peut être.

—Il faudrait envoyer.

—Où?

—C'est juste. Vous ne savez pas.

—Rien de rien, mademoiselle ne me disait pas les affaires. Elle ne les disait à personne. De temps en temps des gens venaient le soir, quand la nuit était tombée. Ils se glissaient silencieusement dans le magasin, descendaient dans la pièce en bas, puis ils disparaissaient sans même que j'aie eu le temps de les voir. Mademoiselle avait de drôles de relations. Je ne serais pas étonnée même qu'il lui fût arrivé malheur.

Claire se dressa toute livide.

—Malheur?

—Dame!

—Et quel malheur?

—Qu'elle ait été assassinée donc!

—Assassinée?

Les gens qu'elle fréquentait n'étaient pas bien catholiques. La plupart des objets qui sont ici n'ont pas coûté cher à mademoiselle, allez! Et je lui ai dit bien souvent qu'elle finirait, mal à fréquenter le monde qu'elle fréquentait. Elle secouait la tête, haussait les épaules et se mettait à rire, mais ça ne m'étonnait pas beaucoup.

Claire était sur le point de raconter ce qu'elle savait, ou plutôt ce qu'elle croyait savoir, mais elle se contint encore. Si elle s'était trompée?

Elle se contenta de dire:

—Je ne puis pas attendre plus longtemps.

Voici les dentelles arrangées. Je reviendrai.

—Bien, mademoiselle.

Et elle disparut rapidement.

Elle avait hâte de rentrer chez elle, de savoir si rien de nouveau ne s'y était produit. Un plan avait germé dans sa tête. Elle allait s'adresser à la logeuse, demander si le voisin était chez lui, puis elle irait frapper chez lui sous prétexte de lui apprendre la disparition mystérieuse de Mlle Xavier à qui il l'avait recommandée, et là elle verrait bien la physionomie du personnage, à l'aspect de sa chambre, si elle s'était trompée, si elle avait rêvé.

Cette décision prise, Claire pressa le pas, courut dès qu'elle fut arrivée à l'hôtel au bureau de la mère Prudence, elle demanda si M. Léopold Richard était chez lui.

La vieille femme jeta sur la jeune fille un regard singulier, un regard soupçonneux et sournois.

—Qu'est-ce que vous lui voulez? demanda-elle.

—Je voudrais lui parler.

—A propos de quoi?

—J'ai besoin de le voir.

—Il est parti.

—Parti?

—Ce matin avant que vous fussiez levée.

—Il reviendra?

—Je ne crois pas. Il a tout réglé.

Claire restait interdite. Son plan s'effondrait. Elle ne trouvait plus rien à dire.

Elle demanda machinalement, pour ne pas rester court:

—Et vous ne savez pas où il est allé?

—Il n'a pas jugé à propos de m'en faire part.

La jeune fille la quitta, remonta chez elle, les jambes chancelantes, toute saisie d'une indicible terreur. Elle croyait tout. Le drame, le crime, et quand elle vit la porte du voisin, la porte derrière laquelle s'était passé tout le mystère qu'elle imaginait, qu'elle présentait, elle faillit crier de peur et elle passa vivement en se signant, pour aller s'enfermer chez elle; mais chez elle la même frayeur la saisit. Elle n'osait plus regarder le mur, le mur la séparant du voisin, des cris entendus, du cadavre peut-être, du sang. Oh! elle ne pouvait plus demeurer là, y dormir jamais. Elle tremblait, toute agitée de frissons glacés.

X

Quelques semaines après, deux saltimbanques, les nommés Tête d'Ours et Pois-de Senteur, dont la misérable baraque était installée, non loin de la porte de Saint-Ouen, dans un terrain vague, devisaient un soir, les pieds dans le vide, sur le talus des fortifications, quand il leur sembla entendre une plainte, comme un vagissement humain. Cela paraissait venir du fossé, au-dessous d'eux.

—As-tu entendu?

—Oui, dit Tête-d'Ours.

—On dirait un "pante" qui agonise.

—Peut-être bien.

—Oh! les brigands! Faut voir ce que c'est.

Ils se levèrent, fouillèrent la nuit de leurs yeux habitués aux ténèbres, mais ils ne virent rien qu'un point sombre au fond du fossé.

—C'est ça qui se plaint, dit Pois-de-Senteur.

—Descendons, fit Tête d'Ours.

Ils longèrent le talus, allèrent jusqu'à la porte de Saint Ouen, puis descendirent dans le fossé; ils le suivirent, se dirigeant vers l'endroit où ils avaient entendu les plaintes.

—Si nous allions, dit en chemin Pois-de-Senteur qui était prudent, nous faire quelque mauvaise affaire?

—Quelle mauvaise affaire?

—Dame, on ne sait pas, si on a "suriné" quelqu'un et qu'on nous trouve près du "suriné."

Tête-d'Ours haussa les épaules

—On nous connaît, dit-il. On sait bien que nous ne sommes pas des assassins.

Il sont si méfiants à la "Préfectance!".

—Puis qui te dit qu'il s'agit d'un assassinat? C'est peut-être tout simplement quelqu'un qui sera tombé et qui se serait cassé une "guilbolle".

—Peut-être.

Ils continuèrent à avancer.

Ils marchaient maintenant avec précaution sur le terrain pelé, couvert de tessons de bouteilles, car ils devaient approcher de l'endroit. De temps en temps ils s'arrêtaient pour écouter, mais ils n'entendaient plus rien. Il faisait un grand vent. Le vent sifflait le long des murailles, et de temps en temps on entendait au loin comme un fracas de tuiles, c'était quelque toiture au loin que la tempête démolissait.

—C'est là que nous étions, dit tout à coup Pois-de Senteur en montrant le haut du talus à son compagnon.

L'autre leva la tête.

Oui, je crois que c'est là.

—Alors, l'objet ne doit pas être loin.

—Je ne crois pas. Il nous faudrait un bec de gaz.

—Ou des allumettes. As-tu des allumettes?

—Oui.

—Flambes-en une.

Pois-de-Senteur frotta une allumette sur sa boîte. Il y eut un jet de flamme, puis l'allumette s'éteignit aussitôt.

—Sacré tonnerre! s'écria le saltimbanque.

—Qu'est ce qu'il y a?

—Le vent a éteint mon flambant, une belle allumette-bougie que je réservais pour une grande occasion. Que le diable t'emporte.

C'est vrai, il fait un vent à tout casser. Tu n'entends plus rien?

—Non.

—Ni moi non plus.

—Nous nous sommes peut-être trompés.

Et ce qu'il y a de plus drôle, dit Pois-de-Senteur, c'est que je vois plus rien non plus.

—Ni moi non plus. L'homme aura pris ses jambes à son cou et aura détaillé pendant que nous faisions le tour.

—C'est encore possible.

Tout en parlant ils continuaient à chercher. L'ombre était profonde. Pas une étoile ne brillaient dans le ciel chargé de nuages.

Tout à coup ils s'arrêtèrent.

—Ecoute, dit Pois-de-Senteur.

—Quoi?

—La plainte, ça vient de là!

—C'est vrai!

La plainte était si faible que c'était à peine si on la distinguait à travers les gémissements du vent.

—Si c'est un blessé, il y en a, dit Pois-de-Senteur.

—C'est vrai. On croirait qu'il va rendre l'âme.

Ils s'approchèrent.

Alors ils découvrirent au fond même du fossé, sous une touffe de plantes sauvages, une forme humaine si tassée, si ramassée qu'on eût dit un petit enfant.

—C'est un gosse qui a roulé de là-haut, fit Pois-de Senteur.

—Mais non, dit Tête-d'Ours, c'est une femme.

—Une femme?

—Ou une jeune fille, une personne de sexe toujours. Qu'est-ce qu'elle a?

Il s'était baissé et l'avait soulevée sur ses bras robustes.

—Elle est blessée?

—Je ne sais pas, je crois qu'elle est morte.

Il approcha sa bouche de l'oreille de l'inconnue.

—Madame, madame, s'écria-t-il, c'est nous. N'ayez pas peur. Nous ne voulons pas vous faire de mal. Qu'est-ce que vous avez?

Pas de réponse.

—Elle est morte, murmura-t-il.

Il n'avait pas achevé qu'un vagissement plaintif se fit entendre

—Tonnerre! cria Pois-de-Senteur, tu vois bien qu'elle n'est pas morte!

—Mais ce n'est pas elle.

—Comment, ce n'est pas elle?

—J'en suis sûr.

—Qui est-ce donc alors?

—Je ne sais pas, fit Tête-d'Ours, qu'une terreur commençait à gagner en présence de ce phénomène.

Pois-de-Senteur avait allumé une nouvelle allumette.

Il poussa une exclamation de stupeur bruyante, puis s'adressant à son compagnon:

—Bouge pas? bouge pas?

—Quoi? qu'est ce qu'il y a?

—Un gosse.

—Un gosse?

—Pas possible.

—C'est comme je te le dis.

—Tout seul?

—Dame!

—Et il vit l'enfant?

—Comme toi z'et moi.

—Je n'en dirai pas autant de la mère. On dirait qu'elle devient froide.

—Froide?

—Tâte!

—C'est vrai. Qu'est-ce que nous allons faire?

—Il me semble que nous devrions sauver le gosse d'abord.

—Et la mère?

—Si elle est morte il n'y a rien à faire.

En effet.

—Emportons le gosse. Ma femme en prendra soin.

—Je l'ai, dit Pois-de-Senteur. Puis s'arrêtant.

—Nous ne pouvons pas laisser la mère.

—Puisqu'elle est morte!

—Tu crois?

—J'en suis sûr!

Pois-de-Senteur prit une allumette, la fit flamber, puis il regarda la jeune femme.

—Mâtin, fit-il, c'est dommage.

—Elle est jolie?

—Regarde!

Mais au moment où Tête-d'Ours allait regarder, un coup de vent éteignit l'allumette.

L'homme poussa un juron.

—Pas de veine!

L'enfant geignait.

—Le gosse va mourir aussi, dit Tête-d'Ours, si nous lanternons trop.

—Ca me reproche de laisser cette femme.

—Puisqu'elle est morte!

—C'est vrai!

—Elle n'a plus besoin de rien!

—C'est encore vrai. Mais si elle n'était pas morte!

—Elle est toute raide! Puis ça nous ferait des histoires. On nous demanderait un tas de choses. Ils sont très curieux dans la police.

—Mais l'enfant? tu veux donc le garder comme ça?

—Ma femme en nourrit un. Elle en nourrira aussi bien deux. Puis il peut nous être utile pour plus tard.

—Tu ne veux rien dire à personne?

—Qui que ça regarde?

—Et si plus tard on voulait savoir.

—Quoi?

—Ce que c'est que cet enfant.

—Ce n'est pas la mère qui peut le dire.

—Non, mais elle a peut-être des papiers.

—Regarde!

Pois-de-Senteur fouilla dans la poche de la jeune femme.

—Je tiens un papier, dit-il.

—Prends-le, ça peut servir; et en route!

Elle est bien morte!

—Elle ne bouge pas, elle est glacée.

—Filons.

Les deux hommes escaladèrent le fossé, emportant l'enfant qui continuait à vagir faiblement. Ils s'enfoncèrent du côté de Saint-Ouen dans les terrains vagues qui forment cette partie de la banlieue parisienne, terrains où l'herbe semble avoir été brûlée par le feu du ciel, hérissés de tessons de bouteilles et de débris de toutes sortes, bordés de clôtures en planches derrière lesquelles dorment les vagabonds prêts à bondir sur les passants attardés où s'élèvent çà et là quelques louches guinguettes dont les lumières maigres scintillent dans la nuit comme des petites étoiles.

Ils marchaient rapidement à travers les tas d'ordures qu'ils enjambaient, les barrières basses qu'ils franchissaient d'un saut, et ils arrivèrent, sans avoir rencontré personne, auprès d'une misérable petite voiture où brillait une lumière, près de laquelle passait un cheval d'une maigreur apocalyptique sous la garde d'un chien énorme qui se leva quand il sentit son maître et vint flairer les deux hommes.

Tête d'Ours qui, à ce moment, portait l'enfant, cria:

—Eh! Belle-de-Nuit!

Une tête de femme coiffée d'un madras parut dans l'ouverture éclairée de la voiture et une voix demanda:

—C'est toi?

—Oui. Dors-tu?

—Tu vois bien que non.

—Ouvre-nous alors.

—C'est ouvert. Tu peux monter.

L'homme escalada les quelques marches qui conduisaient du sol à l'entrée de la voiture, puis il poussa la porte d'un coup brutalement.

Pois-de-Senteur suivait derrière

En voyant son homme avec le paquet vagissant qu'il avait dans les bras la femme eut une exclamation de stupeur.

—Qu'est-ce que c'est que ça?

—Un mioche.

—Un mioche?

—Un mioche que nous venons de trouver, Pois-de-Senteur et moi.

Pois-de-Senteur inclina la tête.

—Et où ça? fit la femme.

—Dans le fossé des fortifications.

—Dans le fossé? dit la femme d'un air incrédule.

—Aussi vrai que nous sommes là trois, dit Pois-de-Senteur.

Tête d'Ours s'étais laissé tomber sur un siège.

Il passa l'enfant à sa femme:

—Tiens, dit-il, donne-lui à boire. Il doit avoir une faim de loup.

—A boire?

—Mais oui. Tu ne comprends pas.

—Et après qu'est-ce que nous en ferons?

—Nous le garderons.

—Nous le garderons?

—Mais oui, la mère est morte

—Tu es fou! dit la femme

—Mais non, je ne suis pas fou. Tiens, c'est une fille! ajouta l'homme, qui avait examiné l'enfant. Elle est très jolie. Elle nous sera très utile plus tard.

—En attendant, il faut l'élever

—Sans doute.

—Comme si nous n'avions pas assez du nôtre.

—Le nôtre ne peut nous servir à rien. Il est boîteux.

—Mais comment avez-vous trouvé cette enfant?

Pois-de-Senteur raconta l'histoire. La femme fit encore quelques difficultés, mais elle finit par se rendre aux raisons de son mari. L'enfant était bien constituée. Elle paraissait jolie. Elle pouvait devenir un sujet pour plus tard. Puis comme on ne voulait pas aller chez le commissaire de police, il fallait bien la garder maintenant et la soigner à moins de la laisser mourir. La femme se décida.

—On dirait, fit Pois-de-Senteur, qu'elle n'a jamais fait que ça!

—Dame! murmura Tête-d'Ours, elle n'a pas encore pu faire grand'chose d'autre.

A la lueur du lampion fumeux qui éclairait la voiture, Pois-de-Senteur avait examiné le papier qu'il avait pris dans la poche de la femme.

—Tiens, dit-il, voilà justement le nom de la mère. C'est un papier dans lequel elle recommande son enfant. Elle s'appelle Claire Monnier.

—Claire Monnier? dit Tête d'Ours d'un air indifférent. Connais pas.

—Moi non plus, fit Pois-de Senteur, mais je garde le papier. Ça peut servir plus tard.

L'enfant avait fini de téter. La femme l'enveloppa dans quelques guénilles et la déposa sur le lit qui remplissait presque toute la voiture et sur lequel reposait déjà le petit des saltinbanques: Tortillard, ainsi nommé à cause de son infirmité.

—Comment l'appellerons-nous? demanda Tête-d'Ours.

—Fortif! répondit Pois-de-Senteur, puisque c'est dans les fortifs que nous l'avons trouvé. Ca me paraît tout indiqué.

—Mlle Fortif, ça ne fera pas mal sur les affiches.

—Et nous avons assez de Clara, de Linda, de Fatma et de Sarah!

La fille de Claire Monnier était baptisée.

. . . . . .

Il y avait trois ans environ que Tete-d'Ours et Pois-de-Senteur étaient associés. Ils s'étaient rencontrés un jour à la foire de Neuilly, travaillant dans deux barraques voisines, avaient fait connaissance, étaient devenus ensuite amis intimes, et comme Tête-d'Ours parlait de se marier et avait quelques économies, ils avaient résolu de prendre une voiture à leur compte et de courir ensemble la fortune. Les deux hommes offraient un contraste frappant.

Autant Tête-d'Ours était puissant et solide, autant Pois-de-Senteur était faible et maigre. On eût dit qu'une chiquenaude pouvait le jeter à terre; mais il avait une figure narquoise, un nez comique et ne manquait pas d'entrain dans les boniments. On disait même qu'il avait de l'esprit, des trouvailles drôles. Tête-d'Ours, au contraire, ne savait pas parler. Le public l'intimidait, et quand il parlait il ne sortait de sa gorge que quelques grognements sourds qui lui avaient valu le sobriquet de Tête-d'Ours, motivé aussi par une tête énorme, toute poilue, percée par deux petits yeux noirs avec des lèvres avançantes qui ressemblaient à un museau de fauve. Pois-de-Senteur était imberbe avec des yeux très clairs, des allures efféminées. Il aimait beaucoup les odeurs et passait son temps à se parfumer. D'où son surnom de "Pois-de-Senteur."

Depuis que les deux hommes étaient associés, voici le genre de travail auquel ils se livraient. Tête-d'Ours, doué d'une force prodigieuse, faisait des poids sur les places, au coin des carrefours, avec un simple tapis à terre, et, pendant qu'il jonglait avec les kilos, Pois-de-Senteur attirait et amusait la foule par ses lazzis, puis, pour donner le temps à son camarade de se reposer, il refaisait les exercices que Tête-d'Ours venait de faire, avec des poids d'une apparence formidable, mais creux; c'était la parodie des exercices de l'hercule. Et comme c'était drôle de voir ce grigalet manœuvrer avec des masses plus grosses que lui, le public riait à se tordre, et les sous pleuvaient sur le tapis.

Comme l'association ne pouvait devenir prospère qu'avec une femme faisant la cuisine et le ménage et mettant de côté les recettes, Tête-d'Ours, qui était amoureux depuis longtemps d'une charmeuse de serpents, s'était décidé à se marier, et il avait pris pour femme la personne que nous avons vue dans la voiture répondre au sobriquet de Belle-de-Nuit.

Ce soubriquet lui avait été donné par Pois-de-Senteur. Comme elle était très laide, le visage tout piqué de points de petite vérole le saltibanque avait dit à son camarade la première fois qu'il lui avait montrée.

—Elle est très belle, mais il faut la voir que la nuit. C'est une belle de nuit.

Et le nom de Belle-de-Nuit lui avait resté. Elle ne s'en formalisait pas et s'entendait très bien avec Pois-de-Senteur qui l'amusait.

Tel était le ménage dans lequel le hasard venait de faire entrer la fille de la malheureuse Claire Monnier.

Comme l'enfant était repue et endormie, Tête-d'Ours pensa que c'était peut-être imprudent de rester si près de l'endroit où elle avait été trouvée et fit part à son compagnon et à sa femme de l'idée qui lui était venue de partir tout de suite.

—Nous devons partir demain matin, dit-il, si nous levions le siège tout de suite?

—En pleine nuit?

—Ce n'est pas la première fois que nous voyageons la nuit, et nous serons plus tranquilles, je vais atteler Rissolé.

Il sauta à bas de la voiture, alla chercher le cheval qui paissait aux environs, l'attela, et quand le jour se leva, éclairant de sa lueur blafarde le paysage désolé de Saint-Ouen, la roulotte était déjà partie, emportant avec elle la fille de Claire Monnier et de Maximilien Châteauroux

Comment Claire était arrivée à l'état de la misère et d'abandon où nous l'avons trouvée dans le fossé des fortifications, c'est ce que nous allons raconter rapidement. La malheureuse fille n'avait pu se décider, après ce qu'elle croyait, à rester dans la chambre contiguë à celle où elle s'imaginait à tort où à raison qu'un meurtre avait été commis, le meurtre de Mlle Xavier. Dans la soirée, Claire était retournée chez la brocanteuse. Celle-ci n'avait pas reparu et n'avait pas reçu de nouvelles.

La jeune fille avait passé dans son petit cabinet une nuit atroce, pleine de cauchemars, s'imaginant toujours entendre les cris, les plaintes qu'elle avait entendus, frissonnant à chaque bruit qu'elle entendait, l'âme glacée de terreur et d'horreur, et dès le matin elle avait préparé ses affaires et avait donné congé à la logeuse, puis elle s'était mise à chercher une autre chambre. Elle n'avait rien trouvé à moins de douze francs, mais comme elle ne pouvait pas coucher dehors, elle avait dû se résigner à cette dépense. Après avoir payé d'avance sa location, elle restait presque sans argent, sans ouvrage, plus faible et plus souffrante que jamais, l'esprit torturé par les plus cruelles angoisses. Déjà la malheureuse fille avait peine à marcher. Elle était fatiguée au bout de dix minutes et obligée d'errer néanmoins à la recherche d'un emploi où d'un peu de travail. Elle ne trouva rien, partout on la rebutait et ses quelques sous s'épuisaient. Or le temps marchait, le mois de location était terminé,—et un matin, comme la jeune fille descendait, son hôtesse l'interpella. Il y avait huit jours que Claire n'avait osé lever les yeux sur elle. Elle passait furtivement, rasant la muraille du couloir, essayant de se faire toute petite, de se rendre imperceptible, si c'était possible, espérant qu'on l'oublierait. Quand elle s'entendit appeler, elle s'arrêta net, les jambes coupées, devenue soudain très pâle.

—Eh! mademoiselle, dit la logeuse, il me semble que vous m'oubliez. Votre mois est terminé et vous n'avez pas l'air de vous en apercevoir. Or, chez nous, on paie d'avance, vous le savez.

Claire, devenue maintenant très rouge, et s'appuyant au mur pour ne pas tomber, Claire bégaya quelques vagues excuses Elle n'était pas en mesure, ne trouvait pas de travail, mais on lui en avait promis, et elle suppliait l'hôtelière d'attendre un peu, qu'elle ne perdrait rien.

—Je veux bien, dit la femme, nous ne sommes pas des Turcs Je vais vous donner huit jours, mais si dans huit jours vous n'avez pas payé le mois, vous trouverez la clef enlevée et vos hardes saisies.

Et elle s'éloigna laissant Claire chancelante, les veines vides de sang.

La jeune fille se mit à chercher avec un acharnement nouveau. Elle trouva dans une maison des torchons à coudre, des torchons en toile grude qui lui écorchaient les mains. Elle accepta cette besogne, trop heureuse de la trouver, et à la fin de la semaine elle put payer la moitié de son loyer. On lui accorda encore huit jours. La malheureuse ne mangeait plus pour économiser son argent. Un petit pain et un peu de lait, c'est tout ce qu'elle prenait. Elle maigrissait à vue d'œil. Son visage devenait livide, ses yeux fiévreux. Elle avait trois ou quatre fois par jour des défaillances qui l'arrêtaient dans son travail. Elle ne marchait plus, elle se traînait.

Bientôt, il lui fut tout à fait impossible de travailler, par conséquent de payer sa chambre, et c'est dans cet état qu'un soir, rentrant épuisée, presque mourante, elle trouva sa clef enlevée. Elle était dehors. Elle partit sans oser demander d'explications, et elle se traîna au hasard à travers les rues, brisée et chancelante, allant devant elle sans savoir où elle allait. Elle n'avait pas un sous en poche. Elle sentait en elle des douleurs qu'elle n'avait jamais ressentie encore et dont elle ne s'expliquait pas la nature. Les maisons dansaient autour d'elle et elle regardait les passants sans voir, avec des yeux de folle. Elle avait comme un trou dans le crâne. Par moments ses jambes oscillaient, brusquement, ne pouvant plus la porter C'est ainsi qu'elle arriva, sans savoir ce qu'elle faisait, où elle se dirigeait cherchant instinctivement l'ombre et la solitude, fuyant les curiosités et les regards hors de Paris, à Saint-Ouen, dans le fossé des fortifications, où elle s'écroula comme une masse inerte et où elle perdit connaissance.

On sait ce qu'il advint ensuite; mais, contrairement à ce que croyaient les saltibamques qui avaient emporté sa fille, Claire n'était pas morte. Un instant après le départ de Tête-d'Ours et de Pois-de-Senteur, un boucher traversait les terrains vagues, suivi de son chien, quand, tout à coup, la bête s'arrêta, renifla, puis s'élança daes le fossé en aboyant bruyamment. Très intrigué, le boucher, une espèce d'hercule qui ne redoutait aucune mauvaise rencontre, suivit son chien et arriva près de Claire au moment où la jeune fille, aussi glacée qu'une morte, revenait enfin de son long évanouissement.

En entendant se plaindre, le boucher se baissa, puis cette exclamation sortit de sa bouche:

—Diable m'emporte, c'est une femme!

Et s'adressant à Claire:

—Qu'est-ce que vous avez, ma brave femme? Vous souffrez?

Puis à son chien, qui flairait bruyamment la jeune fille:

—Assez, Museau, fiche-nous la paix.

Museau, vexé, s'assit sur son derrière et ne bougea plus.

Alors le boucher prit Claire dans ses bras en disant:

—Vous n'êtes pas blessée, au moins?

La jeune fille ne répondait pas. Elle était encore trop engourdie, trop inconsciente pour comprendre ce qu'on disait, ce qui se passait.

Le boucher pensait:

—Est ce qu'elle serait muette!

Puis il se dit:

—Je ne puis pas la laisser là, je vais l'emporter au poste. Nous verrons après.

Il prit la jeune fille comme il eût pris un enfant, sur ses bras robustes, et sortit du fossé suivi par Museau qui grognait sourdement, mais qui n'osait plus aboyer, puis il se dirigea vers la porte de Saint Ouen. Claire ne bougeait plus. Le mouvement lui avait fait perdre de nouveau connaissance.

—Diable m'emporte, elle est morte, murmurait le boucher. Qu'est-ce qu'elle a?

Et il continuait à monter. Arrivé à la porte de Saint-Ouen il appela les douaniers.

Ceux-ci flairant quelque accident ou quelque crime, accoururent curieusement, suivis de deux ou trois charretiers, dont on était en train d'examiner les chargements.

Tous criaient:

—Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce qu'il y a?

—Une femme que je viens de trouver dans le fossé, dit le boucher en déposant son fardeau sous la lumière d'un bec à gaz, devant l'entrée du poste de la douane.

—Quelque traînée qui aura roulé là, dit un des employés avec indifférence, sans même avoir regardé.

—Ah! bien sûr non, fit le boucher, qui, à la lueur du bec de gaz, avait examiné Claire. Ca a l'air d'une jeune fille très bien et très jolie.

On s'approcha.

Chacun convint que la jeune fille avait l'apparence d'une personne très comme il faut.

—Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir?

—Je ne sais pas, dit le boucher.

—On dirait qu'elle est blessée.

—C'est vrai.

—Est-ce qu'elle est mort?

—Je ne sais pas. Elle a remué un peu quand je l'ai prise, depuis elle est immobile et froide comme le marbre.

—Il faudrait envoyer chercher un médecin.

—Assurément.

—Portez-la dans le poste, dit un des employés, j'y cours. En même temps je préviendrai le commissaire de police.

Le boucher reprit sur ses bras Claire toujours inanimée et la déposa sur un lit de camp servant aux employés.

—Elle paraît toute jeune, murmura-t-il. Comment se trouvait-elle à cette heure, et qu'est-ce qui a pu lui arriver?

—Il faudrait la réchauffer, dit un des charretiers qui avait pris la main de la jeune fille. Elle est toute froide.

—Savoir, dit un douanier, si elle se réchauffera jamais. J'ai bien peur que non.

—Néanmoins, il alla prendre à un porte-manteau sa capote et celles de ses collègues et les étendit sur le corps glacé de Claire.

Un quart d'heure après un médecin était là. Il avait reconnu tout de suite la nature du mal dont souffrait Claire.

—Où est l'enfant?

Le boucher bégaya stupéfait:

—Je ne sais pas, je n'ai rien vu.

—C'est vous qui avez découvert la jeune femme?

—Oui, monsieur.

—Et vous n'avez pas vu l'enfant?

—Non, monsieur Il est vrai que je n'ai pas cherché. Je ne me doutais pas.

—Il faut courir vite à l'endroit.

—Tout de suite, monsieur, j'y vais avec Museau. C'est lui qui m'a fait découvrir la femme.

—Je vais avec vous, dit un des charretiers.

—Prenez une lanterne! cria le docteur.

Un des douaniers leur remit la lanterne du poste; ils s'éloignèrent vivement et disparurent

H. A. Chase City Library

Abonnez-vous à
L'ETOILE,
LE PLUS GRAND
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par année, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. X. Soyons Unis. LOWELL, MASS., VENDREDI 11 OCTOBRE 1895. Soyons Distingues. No 4

N. E. MIVILLE.
Pharmacien ✱ Diplome,
44 RUE HAMPSHIRE,
Lawrence, Mass.

L'Endroit Par Excellence
POUR VOUS PROCURER LES
Sodas les plus delicieux de toutes sortes,
Toniques les plus recherches,
Parfums,
Essences,
Savons de Toilette,
Poudres de toutes especes,
Objets de Fantaisie,
Articles de Chapareille de Miville, &c., &c.
Aux prix les plus modérés.
Prescriptions Remplies avec Soin.
Encouragez un brave compatriote.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

J. E. BENOIT,
Cor. BRIDGE & CROSWELL, LAWRENCE
Cheval Franklin . . .
Poêles à Stove, . . .
Charbon de Nut, . . .
Charbon de Egg, . . .
Charbon de Broken, . . .
Charbon de Cleveland . . .
Charbon de Pennsylvanie, . . .
Charbon de Lehigh, . . .
Charbon de bois de chauffage.
Prix de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle en une minute par l'électricité.

DR. G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES
ESSEX & ELLIOTT.
Parle Français, Canadien-français pour sa clientèle canadienne. Dents extraites sans douleur.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON.
Bon Marche
W. H. KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle,
Coer. au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, &c.
Téléphone 114-2.

JOHN TOBIN,
Peintre d'Enseignes et de Maisons
ET MARCHAND DE
Papiers Tapisseries, Moulures, Peintures, Huiles, Vernis, et Vitres.
Tout ouvrage de maçonnerie de briques, pavage, posage de Briques, Ciment, &c. 20 ans d'expérience en tout genre. Tout ouvrage est garanti.
Agent pour Callow Graining Plates et pour le Cooley Chimney Caps.
478 Rue Common,
Residence, 36 Rue Winter,
Lawrence, Mass.

Condamné pour Meurtre.

Danville, Ind., 3 oct.—Le jury dans la cause du ministre protestant William E. Hinshaw, qui fut trouvé coupable d'avoir assassiné son épouse à Belleville, le 10 janvier dernier, a rendu hier un verdict de meurtre au deuxième degré.

DES HYPOCRITES

Quand les républicains étaient au pouvoir, nos amis les démocrates avaient beaucoup de sollicitude pour les Indiens catholiques et leurs écoles Harrison ne faisait jamais assez pour ses pauvres sauvages qu'ils étaient bien prêts à appeler leurs frères, tout comme Mercier en parlant de Riel sur le Champ de Mars à Montréal.

Le but était de faire passer les républicains pour des gens hostiles aux catholiques.

Dans le temps, certains gobe mouches les crurent sur parole, tant est vraie la parole de Voltaire: mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose.

Eh bien! il a été prouvé que sous l'administration Harrison, les Indiens catholiques ont été traités avec justice; les rapports officiels de 1888 à 1892 démontrent que leurs écoles ont obtenu du gouvernement fédéral plus d'argent que n'en ont reçu les écoles indiennes des autres dénominations.

Mais ces chiffres si éloquents n'empêchèrent pas les démocrates, pour des fins politiques, bien entendu, de faire un tintamarre infernal contre Harrison précisément à cause de cet question des écoles indiennes.

Nous n'irons pas par quatre chemins pour le dire: C'étaient des hypocrites!

Nous en avons une preuve qui est aussi éclatante que la lumière du soleil.

Nos lecteurs savent déjà que le premier congrès catholique en Amérique s'est ouvert jeudi matin à Washington. C'est Mgr Satolli, le légat apostolique, qui a officié à la messe d'ouverture, et Mgr Kean a prononcé le sermon.

A ce congrès assistent les archevêques et évêques des Etats-Unis.

Dès la première séance, Mgr Stephan a porté une plainte contre Hoke Smith, le secrétaire du département de l'intérieur, qui est accusé d'avoir enlevé leurs subventions aux écoles indiennes.

Il paraîtrait que M. Smith, le bras droit de Cleveland, voit d'un mauvais œil les écoles fréquentées par des Indiens catholiques. Dans l'espoir, sans doute, qu'elles disparaîtront bientôt, il leur a coupé les vivres.

Ces écoles seront dorénavant contrôlées par une commission composée du cardinal Gibbons, de Mgr l'archevêque Corrigan de New York, et de Mgr l'archevêque Ryan, de Philadelphie, qui devront voir à ce que ces écoles, privées des subsides du gouvernement, puissent continuer à subsister quand même, avec des secours venant d'ailleurs.

Les catholiques étant généreux, Hoke Smith ne réussira peut-être pas à tuer ces écoles.

On a dit que les évêques porteraient, comme corps, une accusation contre le secrétaire et que le Congrès serait saisi de l'affaire.

Le cardinal Gibbons, interviewé à ce sujet, a dit que rien de tel ne sera fait et il a ajouté, pour expliquer cette attitude: Une semblable démarche sera contraire à tous les règlements établis et à tous les précédents. L'Eglise catholique s'est toujours tenue loin du labyrinthe de la politique; sa grande mission est d'enseigner et de diriger les âmes. Les archevêques et évêques ne s'uniront jamais pour envoyer une pétition au Congrès, quelle que soit la gravité des circonstances. Si l'Eglise catholique a raison de croire que ses droits sont violés ou que ses membres sont injustement traités, ses ministres demanderont seulement justice comme citoyens des Etats Unis; jamais ils ne demanderont satisfaction comme un corps de puissants prélats appuyés par des millions de votants. Une telle action serait contraire à la haute mission de ceux qui sont chargés de prêcher la charité et l'humilité."

Ces paroles sont très sages, mais le fait brutal n'en est pas moins là: l'administration Cleveland est hostile aux écoles indiennes du culte catholique.

Ceux qui criaient tant contre Harrison à ce sujet, vont-ils aujourd'hui traiter Cleveland et Hoke Smith comme ils le méritent.

Jusqu'aujourd'hui ils ont été silencieux comme des carpes, et il est même probable qu'ils chercheront à atténuer la faute de leurs chefs.

Ils ont assez d'hypocrisie dans l'âme pour cela!

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

UN VOLEUR

TRAHI PAR SON MEILLEUR AMI.

Attendu dans une Maison, la Nuit, par trois Policemen.

Keene, N. H., 4 oct.—Deux voleurs complotèrent de commettre un vol dans la demeure de M. Hodges, un riche citoyen de Marlboro, et la veille, l'un des cambrioleurs, espérant une forte récompense, alla tout raconter à la police qui dépêcha trois agents dans la dite maison, pour y passer la nuit et recevoir les voleurs.

Vers minuit, les deux malfaiteurs dont l'un était celui-là même qui avait divulgué le secret, arrivaient à la demeure de M. Hodges et réussissaient à y pénétrer.

Celui qui avait trahi jouait son rôle à la perfection; il paraissait être le plus empressé à faire main basse sur les objets de valeur.

Les deux copains arrivèrent enfin dans la chambre où les trois agents de police se tenaient cachés. Les agents leur crièrent aussitôt: Haut les mains!

Celui qui avait averti la police se rendit immédiatement, tandis que son compagnon prenait la poudre d'escampette. Les policemen tirèrent sur le fugitif, mais comme l'obscurité était profonde, ils visèrent mal et ne le blessèrent que légèrement. Le malfaiteur, malgré ses blessures, réussit à s'enfuir.

Celui qui l'avait trahi, un nommé Clifton Chambers, fut ramené en cette ville; il dit que son compagnon se nomme Daniel McCughern, l'un des propriétaires du Starry Hotel. Ce McCughern était déjà sous le coup de trois accusations pour ventes de boissons sans licence.

C'est un jeune homme de 25 ans. La police espère l'arrêter sous peu.

LE PROCÈS SHORTIS.

Beauharnois, 4 oct.—A la séance, hier, le juge Mathieu a informé les petits jurés non assermentés dans la cause qu'ils étaient déchargés et prononça M. S. Shortis; il a demandé à la cour de congédier les témoins de la salle d'audience avant que la couronne fasse son adresse aux jurés. Les témoins ne doivent pas avoir connaissance des charges de la couronne.

M. McMaster proteste.

Le juge Mathieu donne raison à la défense et le greffier appelle les témoins qui sont pour la couronne.

Les témoins, sur l'ordre du juge Mathieu, sont conduits dans une chambre séparée. M. McMaster commence ensuite en anglais son adresse aux jurés.

Il leur explique que le prisonnier à la barre n'est mis en jugement, pour l'instant, que sur l'accusation d'avoir assassiné John Loy. L'avocat de la couronne fait, dans les plus grands détails, le récit du crime. Il raconte l'arrivée de Shortis à la filature de coton, ses conversations. Il rappelle comment Shortis prit le revolver de Lowe, l'examina, puis fit feu sur Wilson.

Loy se précipita au téléphone, mais avant qu'il eut pu lancer son appel, Shortis l'étendit raide mort d'un coup de revolver. Pendant ce temps Lebœuf et Lowe, ramassaient l'argent qui était sur la table et s'enfermaient dans la voûte de sûreté.

Hugh Wilson, blessé d'une deuxième balle, se traîna péniblement d'abord dans le bureau du gérant. Maxime Lebœuf, gardien de nuit, accourut au bruit des détonations. Shortis, qui suivait Wilson à sa trace sanglante, rencontre Lebœuf et le tue. Wilson, caché dans le bureau, fut témoin de la scène de ce meurtre. Shortis revint sur la piste sanglante de Wilson. Ce dernier, se traînant par le corridor, passa par dessus le corps de Lebœuf et entra dans la salle des machines. Shortis le rejoint et lui tira une troisième balle, sans l'atteindre cependant. Wilson peut encore se traîner jusqu'à la chaufferie et donner l'alarme.

Pendant ce temps, Shortis, revenu en arrière, parlementait avec Lowe et Lebœuf, qui étaient enfermés dans la voûte de sûreté, et voulait les faire ouvrir la porte de fer. Napoleon Delisle et d'autres ouvriers de la filature accoururent et s'emparèrent de Shortis. On fut chercher M. Smith, comptable de l'usine, lequel vint ouvrir la voûte dont Shortis avait brouillé la combinaison. On voulut alors appeler par téléphone, mais Shortis avait eu la précaution de couper le fil.

L'avocat de la couronne décrit ensuite la blessure mortelle de Loy. Il fait observer aux jurés que la défense veut faire passer Shortis pour fou, dans le but de le soustraire à la justice. Certes, la loi excuse jusqu'à un certain point le fou qui commet un crime, et consent à le reconnaître pour irresponsable. Est-ce bien le cas ici? Peut-on dire qu'un individu est fou quand il commet aussi froidement le plus grand de tous les crimes, le meurtre, avec acharnement de fauve? Peut-on le dire fou et le faire passer pour irresponsable, quand il est si manifeste qu'il a médité son crime longtemps à l'avance? La loi anglaise a été prévoyante; elle a décidé des conséquences de l'irresponsabilité dans des cas bien manifestes et bien établis. Mais il y a ici un écueil qu'il faut éviter: ne pas chercher d'excuser sous prétexte de folie des meurtres aussi abominables. Il est facile de dire que l'accusé est fou, irresponsable, faible d'esprit, mais il faut encore le prouver.

Réfléchissez bien avant de donner à l'accusé le bénéfice de la folie; de ce côté vous avez tout à craindre, car si vous envoyez Shortis dans une maison d'aliénés vous verrez qu'avant peu l'accusé ou le fou du moment sera remis en liberté sous prétexte qu'il est guéri.

MM. Greenshields et Saint Pierre interrompant l'avocat de la couronne et déclarent qu'il outrepasse ses droits. Il n'a pas le droit de combattre, dès à présent, les moyens de la défense et il doit se borner aux faits reprochés à l'accusé.

M. McMaster se prétend dans son droit et continue.

La loi et la coutume veulent que chacun soit responsable de ses actes et en supporte les conséquences. C'est aux jurés de décider si l'accusé a froidement comploté son crime, le préparant de longue main et dans le but de s'emparer d'une forte somme d'argent, même au prix du meurtre. C'est aux jurés de décider, d'après la preuve qui sera faite devant eux, si l'accusé était réellement dans un état manifeste d'aliénation mentale au moment du crime ou s'il était sain d'esprit. Si les preuves qui leur seront données leur donnent satisfaction, ils devront juger suivant leur conscience et à cet effet laisser de côté toute idée personnelle intime pour donner un verdict en conséquence. Dans le cas contraire ils devront exclure sans pitié les prétentions de la défense et envoyer l'accusé à la potence.

Protestations de MM. Greenshields et St Pierre.

Pendant que M. McMaster parlait, les malheureux parents, la tête dans la main, le coude appuyé sur la table, paraissaient atterrés par la douleur. La pauvre mère surtout faisait pitié. Ils sont sortis après la fin du discours de M. McMaster. Pendant ce temps Shortis immobile, la tête haute, regardait fixement le juge Mathieu. Un silence de mort régnait dans la salle.

M. McMaster termine son adresse à 1 heure moins le quart.

M. Laurendeau commence son adresse en français: elle ressemble à celle de M. McMaster.

Le premier témoin appelé est John Lowe. Il raconte la scène du meurtre.

John Lowe est caissier de la filature de coton à Valleyfield. Il ne quitte pas l'accusé des yeux.

A 3.10 heures, interruption de l'audience par l'indisposition subite de M. John Cunningham, le dernier juré assermenté.

De fait la chaleur est étouffante dans cette petite salle encombrée de 300 personnes.

A 4 heures moins dix M. McMaster vient informer la cour que M. Cunningham est hors d'état de siéger avant deux ou trois heures d'ici. La cour s'ajourne alors.

Voulez-vous savoir à quoi pense Shortis pendant que se discute pour lui cette question de vie ou de mort? Il fait passer à sa mère des petits bouts de papier où il écrit que le savon de la prison est mauvais et qu'il en voudrait de meilleure qualité.

SEANCE DE CE MATIN.

Le juré qui est tombé malade hier, était à son poste ce matin. Il est encore sous les soins du médecin.

On a continué l'interrogatoire de John Lowe.

A ce moment des procédures M. Lowe reçut ordre de se retirer un instant pour permettre à M. E. A. Poirier, un détective de Valleyfield, de présenter au tribunal divers objets comprenant: deux pistolets, un morceau de l'appareil récepteur du téléphone, un fil conducteur, une canne brisée, appartenant à Shortis, et des fragments de la boîte du téléphone.

Le témoin présenta aussi une paire de bretelles qu'il avait prises attachée au poignet de Maximien Lebœuf, ainsi que deux cravates. M. Poirier exhibe aussi trois projectiles du calibre 22. Une de ces balles a été extraite du corps de Wilson.

TRAGEDIE HORRIBLE.

Tentative de Meurtre sur sa Fille.

Bangor, Me., 4 oct.—Une dépêche spéciale de Sherman donne les détails d'une horrible tragédie qui est arrivée sur une réserve de terre appelée "New Siberia" dans le comté de Penobscot, à environ trois milles de la gare, sur le chemin de fer Bangor & Aroostook.

Edwin Hutchins, un fermier, a tenté de tuer sa fille Edna, avant-hier, en lui coupant la gorge et en la mutilant sur la tête et les épaules avec un couteau. Puis il frappa à coups de pieds sa pauvre victime, comme pour assouvir sa rage; puis, la croyant morte, il s'enfuit dans les bois avoisinants.

Cette jeune fille n'a que seize ans; elle s'était querellée avec son père à propos d'une affaire d'amour.

Les voisins la découvrirent baignant dans son sang, et ils lui donnèrent leurs soins. On croit qu'elle n'en mourra pas.

Le lendemain matin Hutchins revint chez lui, la gorge coupée, ayant tenté de se suicider. Son état est sérieux; on s'attend à sa mort d'un moment à l'autre.

F. SCHNEIDER,
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) GRANDE REDUCTION
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) DANS NOS PRIX
Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur 1000 Horloge
A des prix extrêmement bas.
Le pus bel assortiment et, le derniere styles de BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage.
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur 1000 HORLOGES,
CANNES ET PARAPLUIES.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schneider
242 RUE ESSEX, Bâtisse Saunders.
Argentereis
En grande variété et convenable pour
Present de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX, Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

Allez Chez
P. J. DONOVAN & CO.,
Marchands de
BIERES, ✱ VINS ✱ ET ✱ LIQUEURS
De Premier Choix,
En Gros et en Detail.
Seuls agents pour la vente de la "Rhode Island Ale" de de Hanley, la fameuse "Providence Lager Beer" et le "Naumkeag Pure Old Rye Whiskey."
N. B. Nous faisons une spécialité de la livraison a domicile et sollicitons la clientele des familles.
No. 4 Rue Norman et 160 Rue Washington
Porte voisine de la gare, Salem, Mass.

J. J. O'KEEFE & CO.,
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Commis: Charles Montgrief et Claude Deangle.
Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE.

Whiskey de
Daniel Webster,
Dix Dollars la Caisse
Contenant DOUZE Bouteilles d'un Quarte
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE Prop.
Salem, Mass.

Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes:
Lager Union, $1.00 la caisse; Bass Val Blatz Exort, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse; Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, prix $2.25.
Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Commis: Philias Chartier et Pierre Larivée.

PARIS
Cloak & Suit Co.,-312 Rue Essex.
Collerettes pour Dames,
Le grand pas des affaires. Pourquoi pas? Les choses étonnantes sont les plus ridicules. A peu près un quart de ce que les manufacturiers demandaient en gros il y a quelque temps.
Doubles Collerettes en Beaver,
Larges bordures en Satin. La plus longue Collerette est de 27 pcs et la plus couste de 14 pcs,
$3.98 chacune.
Collerettes chaudes et Fashionables pour l'Hiver.
Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

PORTEZ-VOUS UNE TROUSSE? Nous avons un assortiment considérable de Trousses qui comprend les sortes les plus pratiques.
Nos Prix sont bas et nous garantissons l'ajustement parfait, ou l'argent sera remis.
Une chambre est spécialement adaptée pour l'ajustement. Années d'expérience.
Geo. C. KETCHUM, Pharmacien,
297 *Rue Essex, — Lawrence,* —— Enseigne du Pilon en Cristal.
Magasin ouvert jusqu'à minuit.
FRMD. LORD, Commis canadien.

M. S. DUBE, ✱ Entrepreneur de Pompes Funebres,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cercueils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfante. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
Une visite est respectueusement sollicitée.
88 RUE FRANKLIN, Lawrence, Mass.
M. S. DUBE.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere Classe.
Fred C. BROWN,
Prop
Ouvert de 6 hrs. A. M. a 11 hrs. P. M.

J. H. Sheridan & Co.
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, WhisKey, Rum, Gin, Brandy, Guiness Porter, Bass & Co. Pale Ale, Jones's Beer.
35 - RUE FRONT - 35
SALEM, MASS.

Publié le Vendredi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.
ABONNEMENT :
Un an. $1.00
Six mois. 50
Trois mois. 25
Le numero, 2 centins.
Rédigé en collaboration.
Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
LEPINE & CIE.
67 rue Market, Lowell, Mass.
Entered at the post-office as second class mail matter.

JULES D'AMOUR, agent collecteur.

VENDREDI, 11 OCT. 1895.

L'Influence Apaiste.

Disons un mot, en passant, de la convention républicaine qui a nommé le gouverneur Greenhalge candidat à un troisième terme.

Tout le monde s'attendait, surtout le parti démocratr, à ce que l'A. P. A. y vint comme troublefête, semer la discorde et le désarroi dans les rangs.

Rien de tout cela n'est arrivé. Défaits aux assemblées primaires, autrement dit les caucus, les Apaïstes, froissés de l'attitude du parti républicain à leur égard, ont tenté d'effectuer une entente avec le parti démocrate.

Puisque les républicains dirent-ils, ne veulent pas de nous, c'est-à-dire puisque ce parti ne veut pas se laisser conduire par nous, tendons un appât aux démocrates : peut-être de ce côté aurons-nous plus de chance?

Nous serons juste, et nous le dirons à l'honneur du parti démocrate, que les offres d'alliance de l'A. P. A., ont été rejetées publiquement par M. Williams, le candidat démocratique au siège gubernatorial.

Donc les A. P. A. se trouvent encore une fois sur la clôture.

D'un côte, ils voient un candidat, le gouverneur Greenhalge, qui est leur ennemi et auquel ils ont fait une guerre acharnée, mais sans grand effet ; de l'autre, M. Williams qui les repousse.

Que vont faire les fanatiques puisqu'on les rejette ainsi de tous côtés?

Il est difficile de dire dès à présent sur quel plateau de la balance ils pèseront ; mais une chose certaine, c'est qu'en ce qui concerne l'élection d'un gouverneur, leur influence n'est aucunement à craindre, puisqu'ils n'ont pas de candidat dans l'arène. Quelle que soit l'issue de la prochaine lutte, quel que soit le etre certain que l'A. P. A. n'aura aucune raison de chanter victoire, au contraire.

Il vient de se fonder, dans le canton d'Uri, en Suisse, une société de femmes qui prennent l'engagement de renoncer aux cancans, à la médisance et aux propos légers et inconsidérés.

On devrait fonder une semblable société à Lowell.

M. Hogan, supérieur du séminaire de Baltimore, a fait à l'école d'Eté de l'Est une série de conférences sur la langue française. Il a vivement recommandé l'étude de cette langue, la première langue étrangère, dit-il, que les Américatns devraient étudier. Car, outre qu'elle est parfaitement belle, et qu'elle a été parlée avant toute autre sur la plus grande étendue du territoire des Etats-Unis, sa littérature, dans ses plus immortels chefs-d'œuvre, est une littérature catholique, et elle joue elle-même dans les communications de l'Europe savante, le rôle universel qui en d'autres siècles appartenait au latin.

Le Proces de Shortis.

Beauharnois, 7.—La couronne a terminé samedi sa preuve dans la cause de Shortis.

M. Ernest MacVikar dit qu'à deux reprises Shortis lui a dit, un mois avant la tragédie, qu'il serait facile de dévaliser la filature.

Il n'a pas cru bien sérieuses ces paroles de Shortis. M. MacVicker sait que le prisonnier portait un revolver.

La couronne déclare alors qu'elle n'a plus de témoins à faire entendre.

Le juge Mathieu explique aux jurés que le juge Dugas a été nommé commissaire, à la demande de la défense, pour aller en Irlande et en Angleterre et faire une enquête sur les antécédents de Shortis. L'honorable juge était accompagné de M. MacMaster, C. R., pour la couronne et Greenshields pour la défense. C'est ce rapport qui est aujourd'hui produit.

Il fait partie de la preuve de la défense.

Il comprend 575 pages grand format. Il y a 48 témoignages de toutes natures.

La première déposition lue est celle de Robert Dobbin, qui demeure à Waterford, en Irlande. Il dit qu'un jour, en se premenant, il a vu un feu dans un champ et s'étant approché, il a aperçu Shortis qui alimentait ce feu au risque de se brûler. Il y avait un cheval attaché tout près et Shortis se disposait à le faire rôtir

La grande longueur de ce rapport qui d'ailleurs n'est pas très important, ne permet pas d'en donner le compte rendu complet et détaillé. Nous nous bornerons à signaler les principaux faits et les actes les plus extravagants de Shortis, si toutefois ces actes sont de nature à intéresser le public ou à démontrer qu'il est réellement fou.

Transquestionné ce matin par M. J. N. Greenshields, John Collins, de Waterford, dit qu'il est allé un jour au Théâtre Royal, en compagnie de Shortis et que celui-ci, ayant monté sur le théâtre, tira un revolver de sa poche et fit feu à travers les décors scéniques. Lorsqu'il apprit que Shortis était en Amérique, il blâma ses parents qui auraient dû, dit-il, l'interner dans un asile.

Le Dr James J. Shea. gouverneur de l'asile des aliénés de Clonnel, Irlande, dit que quatre des parents du prisonnier ont été internés dans l'asile pour cause de folie.

Wm Hasting Garner, surintendant médical de l'asile des lunatiques de Clonnel, corrobore le témoignage précédent.

Wm Cavanaugh dit en substance que Shortis dans sa jeunesse était un bien mauvais garçon." Il a été un jour sur le point d'arrêter le prisonnier qui se promenait dans les rues de Waterford debout sur un cheval qu'il frappait à coups de bâton.

George Moore, 57 ans, a une mauvaise opinion de Shortis Celui-ci a cruellement battu le chien du témoin un jour. Celui-ci lui a fait des menaces et Shortis immédiatement tira un revolver de sa poche et fit feu sur lui, mais sans l'atteindre. Cette affaire n'a jamais été portée aux oreilles de la police.

Plusieurs autres témoins ont vu le prisonnier tirer à tort et à travers, galoper à bride abattue à cheval, criant et gesticulant. Tous ces faits se sont passés quand le prisonnier avait 14 à 15 ans.

NOTES.

Quand la cour s'est ouverte, une personne dont la présence a toujours attiré l'attention de la foule n'y était pas. M. Shortis est entré dans la salle d'audience avant l'ouverture de la séance, mais Mme Shortis n'était pas avec lui. La pauvre mère est malade chez les Sœurs et son état réclame les soins assidus du Dr Anglin. Il a déposé un certificat pour la défense de Shortis.

Beauharnois, 8—A la séance de l'après-midi, au procès de Shortis, on a continué la lecture du rapport de la commission rogatoire envoyée en Irlande.

Shortis, pendant cette lecture, est demeuré impassible.

L'ensemble des témoignages recueillis en Irlande tendent à prouver que le prisonnier avait la manie de tirer des coups de revolver.

C'est ainsi qu'un témoin dit que Shortis, un jour, avait pris l'horloge de l'hôtel de ville de Waterford pour cible.

M. James J. O'Donoghue, journaliste, a vu Shortis tirer des coups de revolver dans la porte de la maison paternelle.

M. Daniel O'Brien, étudiant en droit, a vu Shortis frapper des enfants sur la rue, puis leur acheter des bonbons ensuite.

Le maître de poste, M. Todd, a toujours été d'opinion que Shortis était fou.

Le maître du havre, M. D. Bowers, dit qu'un jour Shortis, armé d'un carabine, s'est mis à tirer sur un steamer qui entrait au port. Ce témoin ajoute qu'il n'a jamais vu Shortis prendre des liqueurs enivrantes.

Plusieurs dépositions sont alors lues disant que Shortis a paru toqué aux témoins.

M. Thomas Phelan, boucher, dit qu'un jour Shortis est entré à cheval dans son étal et qu'une autre fois il l'a vu se baignant dans une mare d'eau sale et boueuse.

A l'école Shortis n'a pas été, paraît-il, le modèle des élèves.

Le Frère Dunne, des Frères des Ecoles Chrétiennes, dit que Shortis, tant qu'il est resté à l'école, a été pour ses maîtres une source de trouble de toute nature. Le témoin a déclaré que la nouvelle du crime commis par Shortis au Canada ne l'avait nullement surpris et qu'il avait toujours anticipé le plus sombre avenir pour son élève. Un jour Shortis aurait assailli à coups de pierres, un régiment qui passait dans la rue.

Shortis, d'après d'autres témoins, a fait preuve d'une très grande cruauté pour les animaux. Il martyrisait les chiens, les chats, au grand effroi des vieilles filles courroucées.

Dans sa famille, Shortis aurait fait preuve d'excentricité. Ses domestiques l'avaient en sainte trayeur. Une servante dit qu'un jour Shortis a voulu la précipiter en bas des escaliers ; un autre dit qu'il alluma, un jour, un verre rempli de térébentine.

Une autre fois, Shortis aurait essayé de chloroformer un chat Le prisonnier, chez lui, était surnommé "Val, le fou."

MM. Walter Power et James Cronan, employés du chemin de fer Central and Waterford, disent que Shortis lançait sa monture à bride abattue pour essayer de dépasser les trains.

Ce témoignage est le dernier du volumineux dossier.

Mde Shortis est toujours alitée Ses longues nuits d'insomnie l'ont tant fatiguée que sa constitution en a éprouvé un rude choc. La pauvre mère se plaint amèrement de ce qu'elle ne peut être aux côtés de son fils à cette heure suprême.

UN IVROGNE

ATTENTE A SES JOURS AVEC UN CANIF.

Arrestation Pour Ivresse et Troubles Domestiques.

Lynn, 9 oct.—Elisha H. Atwood, un homme en moyens âgé de 58 ans, a tenté de se suicider en s'enfonçant un couteau dans l'abdomen, hier soir, dans une des forêts environnant cette ville.

On ne s'attend pas à sa guérison.

Atwood avait bu comme un Polonais toute la journée, samedi, dimanche, toujours ivre, la police lui mit la main au collet. Il fut remis presqu'aussitôt en liberté, sous caution. Il devait comparaître devant le tribunal de police lundi, mais ne s'y rendit pas.

Le matin, il avait eu une querelle avec son épouse. Il disparut le même jour sans qu'il fut possible de le découvrir.

Enfin, ce matin, l'infortuné fut trouvé baignant dans une mare de sang, dans le bois environnant la rue Lynnfield. Il s'était porté trois coups de couteau dans le bas-ventre, il s'était frappé avec un canif qui fut trouvé près de lui.

On transporta le blessé à l'hôpital où il revint à lui et put parler. Il dit qu'il avait tenté de se suicider mardi soir et était demeuré dans le bois jusqu'à ce matin.

Sa querelle avec sa femme et son arrestation sont la cause de son acte de désespoir.

Le Combat Corbett-Fitzsimmons.

Washington, 9 oct—L'attorney [illegible] pour la seconde fois que le combat de boxe projeté entre Corbett et Fitzsimmons ne pourra être livré dans aucune partie des Etats-Unis, ou sur aucun terrain sur lequel le gouvernement américain a juridiction. Les territoires indiens et les réserves indiennes ne sont pas exclus de cette juridiction.

Voilà ce qui embête pas mal les boxeurs et leurs amis.

Où aller pour se battre?

Voilà la question épineuse qu'ils ne cessent de se poser.

On mande de Dallas (Texas) que Joe Vending, après la conférence des pugilistes, a dit que la rencontre aurait lieu à Hot Springs (Arkansas) à la même date pour le combat à Dallas.

A cette conférence des pugilistes en cette ville, le représentant de Fitzimmons a, au nom de son boxeur, proposé à William A. Brady, le représentant de Corbett, de faire rencontrer les deux hommes privément, dans un endroit quelconque, en présence de quelques hommes seulement, pour un enjeu de $10,000 qui irait au vainqueur, si, en fin de compte, la rencontre ne peut avoir lieu en public.

Cette proposition a créé toute une sensation.

Fitzsimmons, comme on le voit, désire absolument rencontrer Corbett. Le représentant de celui-ci a demandé un délai avant de faire une réponse.

De la Gelee a Nashua.

Nashua, N. H., 9 oct.—Nous avons eu par toute la vallée la première forte gelée de la saison, la nuit dernière.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'ont obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagne d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co. Lowell, Mass.

TROISIEME CONVENTION

Des Canadiens-Francais du New Hampshire.

LE DOCTEUR J. MacDONALD ELU PRESIDENT.

La Question des Ecoles Paroissiales Traitee par Differents Orateurs.

Malgré le temps sombre et pluvieux, la troisième convention d'Etat des Canadiens-français du New-Hampshire, à Concord, était passablement bien représentée.

Au delà de 175 délégués étaient attendus par les trains de mardi avant midi qui arrivaient de toutes les parties de l'Etat et furent escortés au Red Men's Hall, où eut lieu la réception.

Vers midi, M le président Joseph Phaneuf a ouvert la convention par quelques paroles très bien appropriées Puis un comité chargé de reviser les lettres de créance a été nommé comme suit : MM E Lapierre, de Concord, Wm Marcotte, de Manchester, et Joseph Fleury, de Suncock. Ce comité a rendu compte des lettres de créance de 175 délégués de Manchester, Nashua, Concord, Suncook, Franklin Falls, Lebanon, Somersworth, New Market, Pittsfield, Clarmont, Laconia, Dover et autres centres.

Le secrétaire lut alors des lettres de regret au sujet de l'absence de l'abbé Chagnon, de Champlain, N. Y., de M. E. H. Tardivel, de M. J. E. Bernier, de Manchester, et du maire Robinson.

Les membres de la Convention ont procédé ensuite à l'election des officiers avec le résultat suivant : Président, Dr J. W. D. MacDonald de Manchester ; vice-président, Dr Joseph Thériault de Laconia ; secrétaire, Dr E. St Hilaire de Concord ; assistant secrétaire, Dr N. Leduc, de Somersworth ; trésorier, Dr A E Brien de Manchester ; comité de résolutions, Dr S J Girouard, de Manchester, Dr N Sasseville, de Lebanon, C E Dufort de Manchester ; Comité de la presse, J E Marier de l'*Avenir National*, L A Biron de l'ETOILE et A Girardin de *La Presse* de Manchester ; Comité des statistiques, J A Rainville, de Suncook, M W Marcotte, de Manchester et E Lapierre, de Concord.

Alors on passa quelques résolutions de remercie ments en faveur des officiers sortant de charge et la convention a élu M Joseph Phaneuf, de Concord, président honoraire et la séance a été ajournée à 3 h. p. m.

Vers 3 h. 30, le Dr J W D MacDonald, président, a annoncé l'ouverture de la deuxième séance et ajouta que vu l'absence du maire Robinson, qu'il s'agissait d'abord de la question des écoles paroissiales et désigna le Dr Joseph Thériault pour ouvrir le débat sur ce sujet.

Il s'aquitta de sa tache avec habilité, et, parlant de la situation de la population française dans les localités où les écoles paroissiales n'étaient pas établies sur un bon pied, il ajouta qu'il valait mieux envoyer nos enfants aux écoles publiques. Il fut appuyé par M. le Dr A. E. Brien, qui a parlé dans le même sens et avec beaucoup d'àpropos sur ce sujet, ainsi que MM. William Marcotte, E. Lapierre, Dr N. Sasseville, Dr N. Leduc et Joseph Fleury La question suivante fut le rapport du comité des statistiques et a été remis au jour suivant.

Vu l'absence de M E H Tardivel, invité à parler sur ce sujet, la question de la naturalisation a été remise à mercredi.

M P V Labonté, invité à parler de l'alliance nationale, s'acquitta aussi de sa tâche d'une manière très habile et sut appuyer sa thèse ; par de nombreux exemple. Ajoutons aussi que M. William Marcotte, parlant d'une nouvelle organisation nationale, a émis plusieurs idées que nous voudrions voir réaliser pour le plus grand bien de tous nos compatriotes.

En générale mardi, chacun des orateurs a rempli sa tâche d'une manière très pratique et pour être juste, nous devons dire que le Dr J W D MacDonald, comme président, a fait preuve de beaucoup de diplomacie, pendant le cours des discussions qu'il a été appelé à diriger mardi. Enfin la deuxième séance a été ajournée à mercredi, vers 6 P. M.

Les délégués de Manchester étaient : MM. H. Desrosiers, Charles Robitaille, F. Lavoie, F X. Chatel, T. G. Biron, G. Belisle, Joseph Larivière, C. E Duford, William Marcotte, Dr S. J. Girouard, Dr J. W. D. McDonald, L. D. Gamache, Ernest Giroux, J. E. Marier, P. V. Labonté, A. E. Boisvert, A. Girardin, Dominique Allard, E. V. Turcotte, Célestin Lefebvre, Levite Baril, Eugène Quirin, François Lavoie, U. Beaudit et W. G. Buteau.

Le comité d'arrangement était composé comme suit : MM. Louis Phaneuf, président ; C. H. Guilbeault, vice-président ; Dr E St Hilaire, secrétaire ; A. L. Pelissier, trésorier ; B Ouellette, A Belisle, J. E. Leblanc, Charles Boucher et A. Venne.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL

CONFESSION D'UN CRIMINEL

—On se rappelle les neuf arrestations des marchands de la rue St Paul et de leurs complices pour crime d'incendie. Cette affaire connue sous le nom de Boyd Gillies, vient de prendre une nouvelle tournure.

Un des marchands mis sous arrestation, un nommé Richardson, vient de révéler comment il a été amené à commettre son crime.

Réduit à un état voisin de la gêne, ne sachant que faire pour joindre les deux bouts, il fit un jour la connaissance d'un nommé Beiser, qui fut mis au courant de la situation. Ce dernier s'informa si le magasin et les marchandises étaient assurées. Sur ma réponse affirmative, dit Richardson, Beiser fit remarquer qu'il y aurait moyen d'arranger les choses. Il se fit faire une double clef, tout ce qu'il y avait de bon dans la marchandise fut enlevé et on y substitua de vieilles guenilles sans valeur On plaça dans un coin une tasse de plomb remplie de diverses acides et un samedi soir la maison prenait feu. Je reçus de la compagnie d'assurance $2,225, dont je donna $400 à Beiser, comme sa part des dépouilles, et $50 à Ballen, mon commis.

On prétend que Beiser a opéré de la même façon dans les autres incendies qui ont amené les arrestations mentionnées plus haut.

JACQUES CARTIER

—Comme nous l'avons annoncé, les conservateurs se réunissent le 17 pour faire le choix d'un candidat pour le comté de Jacques Cartier. Les libéraux ne veulent pas rester en arrière et ils se sont déjà mis à l'œuvre.

Nous ne sommes pas encore en position d'annoncer quel sera le porte-étendard de M Laurier dans le comté de Jacques Cartier, mais l'opposition paraît résolue à faire une bataille vigoureuse et l'on peut s'attendre à une lutte acharnée de part et d'autre, comme celle qui ont eu lieu dans Vaudreuil, dans Verchères et ailleurs.

—Un moyen habile pour faire revenir une épouse qui s'obstine à demeurer éloignee. Un nommé Ganoro, de Montréal, dont l'épouse était à Boston, alla porter plainte contre celle-ci, l'accusant de lui avoir volé une bague. La femme fut arrêtée à Boston et ramenée à Montréal, où le mari paya les frais et déclara que sa femme ne lui avait jamais rien volé. Ils s'en allèrent bras dessus bras dessous.

NICOLET

DANGER DES VENTOUSES

—Vers midi, M. Z. A. Langlois, tailleur de la localité, se sentant subitement indisposé, eut l'idée de s'appliquer une ventouse sèche sur la poitrine.

Mal lui en prit, car l'alcool contenu dans le verre de l'instrument se déversa sur sa poitrine juste au moment où il y mettait le feu. Il fut enveloppé d'une flamme ardente jusqu'au-dessus de la tête. M. Langlois souffre de douloureuses blessures à la poitrine, au cou et surtout à la main gauche. Il est aussi dépouillé d'une moitié de sa moustache et de sa chevelure que les flammes n'ont pas épargnées.

M. Langlois peut se vanter de l'avoir échappé belle, car ses vêtements avaient aussi pris feu.

ST HYACINTHE

EMBARRAS FINANCIERS

—L'on dit que la manufacture de chaussures bien connue de MM. Seguin, Lalime & Cie, de St Hyacinthe, est actuellement en difficultés financières avec un passif se chiffrant dans les $160,000.

Une assemblée des créanciers aura lieu mercredi, et l'on espère à ce jour en arriver à un arrangement.

Cette importante maison, qui a été d'abord établie à St Jean, a toujours été regardée, depuis 15 ans qu'elle fait affaires par tout le pays, comme des mieux assises dans le monde commercial.

QUEBEC

—George Tessier, sellier à Québec, a été tué par une locomotive sur la voie du Pacifique.

OTTAWA

LE TRAITÉ FRANCO-CANADIEN

—La ratification du traité franco-canadien est maintenant un fait accompli. Le gouverneur-général lancera dans quelques jours une proclamation pour sa mise en vigueur.

—M. Bolton McGrath, arpenteur et inspecteur d'écoles du comté d'Ottawa, descendait en voiture une côte escarpée à Amyon ; il versa et se cassa le cou. Il fut trouvé mort.

—Les subpœnas ont été portés aux témoins de Barkatong dans le procès de Mde Laframboise. Celle-ci est en bonne santé ; ses parents lui portent des friandises L'opinion générale est qu'elle sera acquittée.

Lawrence Rubber Co,

455 RUE ESSEX.

Le meilleur endroit pour acheter des articles en Caoutchouc.

Nous faisons le COMMERCE DE GROS et Comme MARCHANDS D'OCCASIONS nous Pouvons vendre a meilleur marche que les autres parce que nous payons nos marchandises moins, etc. Venez nous voir.

Nous vendons les Bottes en Caoutchouc NEW MARVEL.

Nous attirons aussi votre attention sur le fait que la Botte en Caoutchouc NEW MOULDED, faite par la MARVEL RUBBER CO., est la meilleure Botte au monde. Elle est faite tout d'une pièce en Caoutchouc de Para très pur. Essayez-en une paire et vous serez convaincus. Il y en a pour les hommes et les femmes. Nous avons reduit les prix de 85c a 75c.

Dernieres Modes PARDESSUS D'HOMMES.

Si vous voulez avoir chaud et éviter l'humidité, cet automne, pour un prix minime, venez essayer un de nos Mackintoshes. Nous les vendons très bon marché. Un grand nombre de canadiens de Lawrence peuvent en rendre témoignage.

Mackintoshes pour dames, à une collerette	$3.48.
Collerettes pour dames	3.98.
Mackintoshes à trois collerettes,	3.92.
Mackintoshes pour hommes	4.69.

☞ Tous sont gajantis à l'épreuve de l'eau.

Nous tenons aussi un bel assortiment de Marchandises Doublées en Soie que nous vendons $7.50 et plus. Nous pouvons donner satisfaction à tous ceux qui ont besoin d'un article en Caoutchouc Venez nous voir.

LAWRENCE RUBBER CO,

Isaac Crocker, Gerant

NO. 455 RUE ESSEX 455.

UNE CONQUETE.

Un Dentiste Reprend de Force son Dentier.

Un dentiste de Bridgeport (Connecticut) du nom de Breardslay fit un jour, il y a de cela cinq ans, un dentier à une dame Jenkins, qui habitait Stratford, une ville voisine.

Cette femme, après avoir essayé le dentier, dit au dentiste qu'elle allait le porter quelques jours, et que s'il n'avait besoin au bout de ce temps d'aucune réparation, elle paierait la note.

Le dentiste acquiesça à cette demande qui lui parut toute naturelle, mais il ne put jamais par la suite se faire payer son dentier.

Il y a quelques jours, Mde Jenkins, en promenade à Bridgeport, fit la rencontre du dentiste qui, l'apercevant, alla à elle et lui dit :

—Mon jour, madame, quand allez vous me payer mon dentier? Je vois que vous le portez.

—Oh ! sous peu, répondit Mde Jenkins, avec un sourire forcé Mais vraiment je ne devrais pas vous payer, car votre dentier m'a toujours blessé le palais.

—Est-ce vrai? répliqua le dentiste, s'approchant tout près de la femme, comme pour faire l'examen du dentier.

Mde Jenkins sourit et ouvrit légèrement la bouche. Le dentiste y mit le doigt, puis la main et enleva prestement le dentier.

Cette scène fit accourir des badauds qui faisaient cercle autour des deux personnages.

Le dentiste, fier de sa conquête, mit le dentier dans sa poche et s'éloigna rapidement, tandis que Mde Jenkins mettait un mouchoir sur sa bouche et montait au plus vite dans un tram, penaude et toute confuse.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes C'est le meilleur sur le marché

Quatre Raisons

Pour lesquelles vous devez visiter le

NOUVEAU MAGASIN

Et voir notre belle ligne

d'HABILLEMENTS d'HOMMES d'Automne.

Premierement Nous avons un assortiment considérable et pour cette raison nous pouvons vous donner un meilleur ajustement. Nous avons les grandeurs régulières, pour hommes gros ou grands, dans les différentes fabriques.

Deuxiemement Un magasin bien eclairé. Vous êtes capable de distinguer les couleurs et les patrons et vous pouvez connaître ce que vous désirez aussi dans notre magasin qu'à la maison.

Troisiemement Une grande variéte de patrons dans tous les prix. Tout homme préfère choisir sur cent patrons que sur quelques-uns.

Quatriemement Nouvelles marchandises fraîches, prix très bas, qualité irréprochable.

☞ Avec ces raisons dans votre tête ne pensez vous pas que c'est votre intérêt de venir nous voir avant d'acheter votre habit d'automne ?

Wm. H. Floyd
Chs H. Grover
T. H. Kimball

Wm. H. Floyd & Co.

459 Rue Essex, - Lawrence, Mass.

☞ VICTOR BACHAND, commis canadien.

MITCHELL & &O.,

NOTRE GRANDE OUVERTURE ANNUELLE

AURA LIEU

Jeudi et Vendredi,

Le 3 et 4 OCTOBRE,

A l'ouverture, un des representants d'une des plus importantes maisons de Fourrures de New-York, fera une exhibition spéciale, prendra des commandes et fera des réparages.

Il y aura aussi un representant d'une maison vendant des Manteaux et exhibera les dernieres nouveautes de costumes importes et domestiques. Les dames sont priées d'assister a cette ouverture.

Mitchell & Co.

76 a 82 RUE MERRIMACK

HAVERHILL, MASS.

Commis canadien—M. P. H. Bélodeau.

VETEMENTS D'AUTOMNE.

Notre stock d'Habits d'Automne est maintenant au complet. Nous demandons a nos compatriotes de venir nous rendre visite et nous convaincre des efforts que nous avons faits pour satisfaire le public, en vendant la meilleure qualité de marchandise à des prix les plus bas du marché.

Nos Habillements de $10 et $12 font la rage de nos compétiteurs, Nos Pantalons de $2, $2 50 et $3 sont la consternation de la ville.

N. B.—Nous inaugurerons la semaine prochaine le plus bel assortiment de Corps et Caleçons en laine que vous n'avez jamais vu.

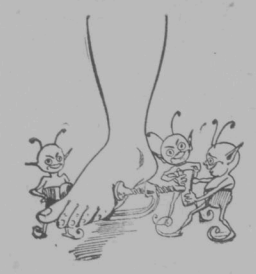
HAMEL & CLOUTIER

405 Rue Essex,

Lawrence, Mass.

Enseigne de la Valise Doree.

Un Pied Gene



Est comme le mal de dents, aucune personne sensible le désire, le public sensible porte une chaussure endre. Des chaussures tendres ne veulent pas dire des chaussures laides. Nous avons des chaussures élegantes et confortables qui tandis qu'elles ont une belle apparence, sont fabriquées d'après les formes du pied.

Voyez notre assortiment de chaussures de Garçons et de Filles pour l'automne et l'hiver Elles sont unies et durables.

Nous faisons cette semaine une spécialité de chaussures de Dames, à $2.00, reduits de $2 50 et $3.00.

Nous devons faire de la place pour notre stock d'automne qui arrive tous les jours.

La balance de nos chaussures tan sera vendue moins que le prix coûtant afin de s'en debarrasser.

☞ Venez examiner ces marchandises avant d'acheter, aussi nos nouvelles lignes de marchandises d'automne.

V. J. HUOT,

437 Rue Essex 437

Lawrence, Mass.

A. CHOQUETTE,

Entrepreneur de Pompes Funebres

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits, Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

Magnifique Corbillard Noir pour les Enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.

Carrosses de premiere classe pour Mariages, Baptêmes et Funérailles.

A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON

Lawrence, Mass

F. X. VOYER,

83 Rue Harbor.

Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche ! Ne Manquez pas Ceci!

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en magasin. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

LES AVANTAGES DURANT LA VIE ! !

3,000 Verges

d'Henrietta Noire,

40 pcs de large, fabriquée par un des plus célèbres manufacturiers d'Allemagne, qualité parfaite ainsi que la couleur et le fini. Chaque pièce a été importée en dedans de 60 jours. Tout dans ces marchandises est de première classe et de fin de siècle. Pour réveiller les affaires nous offrirons pour

Quelques Jours

— A —

50 cts dans la Piastre

Cette offre merite la plus soigneuse consideration de toute Dame qui desire une belle Robe Noire et nous esperons avec confiance que la vente sera rapide, ainsi soyez en temps opportun et procurez-vous le plus grand Bargain que vous n'ayez jamais eu.

A. W. Stearns & Co.,

Le Meilleur Magasin de Nouveautes.

309-311 Rue Essex,

270 Rue Common,

LAWRENCE, MASS.

Employés canadiens :—F. A. Martel, Martin Lanctot, Patrick Murphy, Delles Esther Lacaillade et Joséphine Poirier.

Centres Canadiens.

Lawrence

M. Wm N. Hamel est allé à Lowell jeudi dernier pour affaires importantes.

M. Luc Routhier, de Quebec, est en visite chez son frere le Dr O. Routhier.

Reid & Hughes comme toujour ne sont pas battus pour l'assortiment et les bas priv.

Lisez attentivement l'annonce de A. W. Stearns & Co. Il y a des trésors à epargner pour vous.

M Noé Cartier, autrefois agent du defunt "National," était de passage en cette ville mardi dernier.

Hamel & Cloutier tiennent le haut du pavé dans le commerce de hardes. On nous dit qu'ils se sont surpassés cet automne. Veuillez aller vous en assurer.

On nous dit que Wm. H. Floyd & Co, causent des surprises agréable à ceux qui visitant leur établissement. Les bas prix et le choix considérable de leur stock en est la cause.

Les dames et demoiselles sont cordialement invitées d'aller faire une visite à Mlles Léontine Bourget et Hélianthe Hamel employées chez John T. Golden. Elles seront heureuses de les bien servir.

Biphosphate de chaux des frères Maristes préparée par l'Arsac. Preparation française très efficace dans les affections de la poitrine, du système osseux et des scrofules, recommandée aux enfants et aux personnes d'un tamperament faible et délicat. Aussi sodas les plus purs et les plus délicieux. En vente chez Felix Poisson, encoignure des rues Franklin et Common.

A la dernière assemblee du club de naturalisation on a procédé à l'élection des officiers: Président, Arthur Blanchet; vice-prés, Lucien Levesque, secrétaire, T. DeGrandpré; ass.-sec., Louis Pichette; trésorier, A Theberge; ass.-trés, A D V Bourget; sec-corr., Amée Cloutier; collecteur, Jos Harpin; secrétaire de la naturalisation, Geo C. Doucet. Ce club qui n'est formé que depuis queques semaines compte déja un personnel de 80 membres.

Les électeurs pour la nouvelle charte ont eu un résultat fatal mardi dernier. Sur près de 12000 voteurs il n'y a que 3800 qui ont voté, ce qui prouve que l'animosité n'était pas très soulevée chez les voteurs et que cette ch leur qui caractérise toujours les électeurs en pareil occasion était complètement absente. Aussi les promoteurs de la nouvelle charte ont été désappointés quand ils apprirent que le résultat donnait 1300 pour et 2560 contre.

L'écurie de louage et de vente de chevaux canadiens de MM Chs et Elie Lacaillade, 444 rue Common, contient le plus bel assortiment de voitures et chevaux, hacks pour mariage et pour baptême à meilleur marché de Lawrence, ainsi que voitues doubles et simples, les meilleures de la ville et aux plus bas prix. M. P. Côté, qui a la direction de l'établissement se fera un plaisir de satisfaire tous les canadiens qui viendront l'encourager.

C. & E. LACAILLADE
444 rue Common

La police a enfin réussi à mettre la main sur l'auteur des nombreux incendies depuis quelques semaines. Elle a arrêté dimanche dernier un nommé Foster qui, après après avoir nié les crimes qu'on lui imputait, finit par admettre sa pleine culpabilité. Foster est âgé de 26 ans et demeure avec sa mère sa mère sur la rue Bradford. Il est accusé d'avoir mis le feu à la Blood's machine shop le 17 septembre dernier, au magasin de foin de John Shea le 7 septembre, et à la Hale's bobbin shop le 6 octobre. En cour de police il a plaidé non coupable et a été remis devant les grands jurés sous une caution de $6000.

MM. Morin & Fréchette nos populaires épiciers Nos. 108-111-117 rue Hampshire, offrent au public en général un avantage sans précédent dans leur commerce. Toute personne achetant depuis le montant de 5c. en montant recevra un chèque pour le montant de l'achat et lorsqu'elle aura une somme assez élevée en chèque elle aura le choix sur un grand nombre d'argenteries les plus belles et les plus utiles à l'usage des familles. Pour vous convaincre de la beauté de ces objets, allez jeter un coup d'œil sur la vitrine au No 11 rue Hampshire. Sans contredit, c'est une belle occasion de se procurer un joli article en argent pour rien.

On Demande.

Immédiatement 15 bons menuisiers pour terminer des bâtisses. Ouvrage permanent, s'adresser à M. Vital Robert, 33 Fifth Ave., Pawtucketville.

Club Fremont.

Les Canadiens républicains apprendrons sans doute avec plaisir que le deuxième banquet du Club Frémont aura lieu cette année à Lowell. Le jour fixé est le 31 octobre courant. Tout indique que cette fête aura un succès brillant. Déjà les organisateurs se sont assurés comme orateurs les sommités politiques suivantes: Le Le lieutenant gouverneur Wolcott, le sénateur Hoar, l'ex gouverneur Brackett, le Congressman Knox, l'Hon H. A. Dubuque et autres.

Le menu sera de premier ordre. Il y aura en sus du chant par le fameux Chœur Rossini, ainsi que de la musique par un puissant orchestre. Ceux qui désirent se procurer des billets peuvent s'adresser au trésorier, M. C. Roussin 613 rue Merrimack, Lowell, Mass.; à M. P. Pelletier Salem, Mass.; à M. Lucien Levesque, Lawrence, Mass.; à M J. L. Crépeau, Haverhill, Mass.

Nous espérons que les Canadiens admirateurs du grand parti républicain et aussi nos amis les démocrates assisteront à cette agape nationale qui fera époque dans l'histoire des Canadien de l'Etat du Massachusetts.

COLLERETTES SPECIALE

Au Paris Cloak and Suit Co, No 312 Rue Essex

Si les dames savaient quels bargains nous offrons dans les collerettes cette semaine, nous ne pourrions pas tous les servir. A peu près un quart de ce que les manufacturiers demandaient il y a quelques temps. Ce sont des collerettes doubles en beaver avec bordures larges. Elles sont longues de 22 pouces et 14 pouces. Le prix est de $3 98 Collerettes chaudes pour l'hiver.

Déces.

Alfred Laplante, un de nos concitoyens bien, connu à Lawrence est décédé le 9 octobre à l'âge de 34 ans. Il laisse pour déplorer sa perte, sa femme et une petite fille âgée de 8 ans. Il était le frère de MM. Thomas, Luc, Joseph et William Laplante et le frère de Mesdames Lagassé, Deschênes et de Mde Joseph Laplante de St Germain de Kamouraska. Le défunt a été un des fondateurs de la Bande Canadienne il en a été le directeur et le trésorier. Il était membre honoraire du Cercle Montcalm, membre de la ligue du Sacré Cœur, de l'Union St Joseph, de la Société St Jean-Baptiste et de la Société de St Vincent de Paul.

Lawrence perd en sa personne un de nos compatriotes les mieux respectés et des plus honorables. Nos sincères condoléances à la famille.

M. Azarie Choquette aura la charge des funérailles.

Alice, enfant de M. Philippe Lajoie, est décédée le 2 octobre à l'âge de 4 mois.

Marie Blanche, enfant de M Jos. Roy, est décédée le 5 octobre à l'âge de 2 ans.

Joseph, enfant de M. Louis Parent, est décédé le 6 octobre à l'âge de 2 mois.

M S Dubé avait la charge de ces funérailles,

Un Suicide.

Les restes de l'homme qui ont été trouvés dans la rivière Merrimack, à Haverhill, dimanche, sont ceux de Ed. W. Calkins, de Lowell, un vieillard de 65 ans. Calkins disparut de sa demeure le 30 septembre et on n'en avait pas entendu parler depuis.

Il avait le cerveau quelque peu dérangé, et plusieurs fois avait menacé de se suicider.

Le corps a été reconnu par le fils du défunt.

Salem

Le chœur de l'église St Joseph a commencé ses exercices pour la grande fête de Noël. Tout porte à croire que nous aurons quelque chose d'extraordinaire.

L'ami Frank Pelletier est dans la jubilation depuis vendredi dernier. Il passe à la ronde les cigares aux amis. Cela s'explique on épouse lui a fait cadeau de deux belles jumelles.

Nous apprenons avec plaisir que notre ami, M. Ferdinand Richard, est entré à l'emploi de la maison Almy, Bigelow & Washburn dans le département des chaussures. Nous invitons nos lecteurs et lectrices d'aller lui faire une visite.

Nous avons remarqué avec plaisir que notre concitoyen, M. C. L Désaulniers, bijoutier de la rue Washington, a fait faire d'importantes améliorations à son magasin qui offre aujourd'hui un coup d'œil chic et coquet. M. Désaulniers a fait ces jours derniers de nombreux achats pour le commerce d'automne. Vous êtes assurés de trouver à son établissement tout ce qu'il y a de plus nouveau et de mieux choisi en fait de bijoux, montres, joncs de mariages, etc., aux prix les plus bas de la ville.

Naissance.

En cette ville, le 4 octobre, Mde Frank Pelletier, deux filles, grosses et grasses.

Parrains et marraines, M. et Mde Pierre Pelletier et M. et Mde Philippe Chouinard.

Mariage.

En cette ville, le 7 octobre, M. Charles H. Pepin, unissait sa destinée à celle de Mlle Joséphine Fraser.

Le Révd J. L. Levesque a béni l'union des deux époux.

L'heureux couple a reçu de nombreux cadeaux.

Lundi soir il y a eu grand réception chez le père du marié et mardi soir une autre réception sur la rue Lagrange résidence du nouveau couple.

Nouvelles de la Ville Voisine.

Nashua, N. H., 8 oct— L'ouverture de la "Semaine des Marchand" s'est faite par un temps pluvieux. Cela n'a pas empêché les trains du matin d'amener une foule énorme de visiteurs. On a dû remettre la parade des fermiers au lendemain.

—A J. Lucier, de la maison Doyle & Lucier, a épousé aujourd'hui Mlle C. A. Doucette, de Merrimack, Mass. M. Lucier est l'organiste à l'église St Louis de Gonzague et un compositeur de mérite.

—Ce matin, un nommé Bernard Brennan a tenté de se suicider en sautant dans la rivière Nashua, près de la teinturerie, rue Front. On le retira à temps de la rivière. On croit qu'il n'a pas toute sa raison.

—Joseph L. Cardin a eu les doigts coupés dans la Gregg's Shop, ce matin, par une scie circulaire.

—Les fabriques de chaussures Moody, Esterbrook et Anderson ont été fermées, pour permettre aux employés de voir la grande parade.

Lowell

M. Fisher H. Pearson a envoyé sa lettre d'acceptation de la candidature démocratique au poste de sénateur.

Le lit du canal Hamilton est couvert de madriers, pour faciliter l'écoulement de l'eau. On s'attend à ce que ces madriers aident beaucoup à la force motrice du courant.

Deux jeunes filles, dont l'une est une lowelloise, ont été trouvées mortes dans une fabrique de chaussures à Lynn, en compagnie de deux hommes, samedi soir.

L'alarme sonnée de bonne heure ce matin a été occasionnée par un incendie qui s'était declaré, on ne sait encore par quelle cause, dans la maison d'habitation de notre compatriote, M. Joseph Thibault, sise sur la rue Billerica, près du pont aux six arches.

Quand les pompiers arrivèrent sur les lieux, il était trop tard pour sauver la maison qui fut complètement détruite.

Aussitôt que M. Thibault eût découvert les flammes, il réveilla sa femme et ses deux enfants, encore au lit, et les entraîna, vêtus sommairement, au dehors; puis il courut au prochain avertisseur sonner l'alarme.

Quelques meubles ont pu être sauvés, mais ce fut tout.

La maison incendiée appartenait à M Thibeault qui se trouve à faire une grosse perte, environ $2000.

Bargains Speciaux

Pour le Commerce d'Automne.

Un lot de Bas de Dames en noir et en gris, bien beaux et pesants, de toutes les grandeurs à 25c la paire.

Sous vêtements de dames, en Jersey doublés en laine à 25c chaque, une très bonne valeur.

Bas noirs garantis pour la couleur, doublés en laine, 25c la paire.

Sous vêtements en Jersey, prix régulier 75c, notre prix 50 cents, très beaux et finis en soie.

Caps Bonnettes du dernier goût.

Gants de kid et gants en cachemire de tous les prix.

Gants de kid de $1 et plus garantis.

Notre département de Chapeaux est maintenant au complet, dans tous les styles les plus récents sur le marché du monde, Melle Léontine Bourget et Melle Hélianthe Hamel invitent cordialement toutes leurs amies d'aller les voir et le rassurent de leur montrer de très bas prix, et les styles les meilleurs et les plus nouveaux qui puissent trouver dans Lawrence ou ailleurs.

JOHN T. GOLDEN.

Successur de O. JEAN & Co.,

421 RUE ESSEX,

Lawrence, Mass.

REID & HUGHES,

Le grand magasin de Nouveautes de Lawrence.

Couvertures ! Couvertures ! Couvertures !

Nos efforts tendent a cultiver votre bonne opinion.

Nous savons que le meilleur moyen d'y arriver est de vous donner des marchandises de bonne qualite aux prix les plus bas. Pas de jobs. Pas de vieilleries.

Pas de marchandises salies ou endommagées, mais chaque article dans notre magasin vous est vendu à sa valeur.

Etes vous prêts à acheter vos Couvertures? Venez nous voir, que vous soyez prêts ou non, voyez par vous-mêmes qui vous offre le plus gros assortiment des meilleures Couvertures tout laine et coton et en coton.

Après vous être convaincus sur ce point, demandez les prix et vous verrez que l'endroit préférable est notre magasin Et pou quoi n'en serait il pas ainsi? quel autre magasin de Lawrence a les mêmes avantages que nous pour acheter?

Nous exploitons trois magasins: un à Norwich, un à Waterbury et un à Lawrence. Nous sommes aussi momb es de la Dry Goods Alliance de New York, une association de 12 grands magasins de nouveautes en détail. Nous achetons directement des manufacturires, payant ainsi de 20 à 25 pour cent meilleur marché que si nous achetions des courtiers, comme font les autres; n'est il pas naturel, alors, que nos prix solent dans beaucoup de cas plus bas que ceux des magasins qui achètent en seconde ou même en trosieme main.

NOS ETOFFES A ROBES.

On n'a jamais vu ici d aussi belles Etofies de semblables combinaisons de couleurs; et nos prix ont une surprise. De riches nouveautés, que vous évaluriez naturellement à $1 00 la verge, se vendent ici 50 et 75c. Notre assortiment de pa rons en nouveautes françaises et allemandes sont magnifiques, ne vous imag nez pas que vous ne pouvez les acheter à cause du prix que vous avez souvent payé pour les marchandises de qualité inférieure.

OUVERTURE DE GANTS D'AUTOMNE.

Nous sommes plus que fiers de notre assortiment considérable de toutes les nouveautés en gants de kid pour messieurs, dames et demoiselles. Comme offre spéciale, nous mettons en vente 50 doz de gants en kid glacé, marque Foster, quatre gros boutons en nacre et 5 œillets d'os uni ou brodé. Votre choix à 75c la paire.

Reid & Hughes,

Les Leaders des Prix Populaires.

225 a 235 RUE ESSEX,

Lawrence, Mass.

Commis Canadiens Jos. A. Roy. Evélina Poirier, Lumina Moreau et Eliza Cardinal. Melle Caroline Saint-Laurent.

DEMERS.

QUATRE JURES ANGLAIS FURENT CONTRE LUI.

Les Racontars que Fait le Public.

Montreal, 9 oct.—Les jurés, qui se sont retirés à deux heures et vingt deux minutes pour délibérer, pour signer l'arrêt de vie ou de mort du prisonnier et sont rentrés dans la salle d'audience à cinq heures et vingt minutes et ont declaré au tribunal qu'ils ne pouvaient s'accorder.

Le capitaine Giroux expliqua que l'entente pour en arriver à une décision commune était impossible.

—Bien, dit le juge Wurtele, je vais vous renvoyer à votre salle de délibération pour vous permettre de discuter encore et à six heures je serai dans la salle d'audience pour vous entendre.

C'est ce qui a été fait.

A six heures et quelques minutes, les jurés sont revenus à leurs sièges.

Le moment était solonel.

Toutes les poitrines étaient comprimées, haletantes! Tous les cœurs se sentaient comme en un étau.

Tous les regards se sont tournés et retournés tour à tour vers les jurés et vers le prisonnier.

Demers, qui avait fait solide physionomie depuis le commencement du procès, était blême, livide, écrasé.

On aurait dit une tête de cire.

Le capitaine Giroux et les autres jurés déclarèrent alors successivement sous serment qu'il leur était toujours impossible de s'accorder.

Dès le commencement du procès, l'un des jurés anglais s'est prononcé contre Demers. Les autres cependant, après la preuve de la défense, ne trouvaient plus l'accusé coupable et ils ont persisté dans cette idée jusqu'au discours en anglais du juge Wurtele. C'est alors que trois jurés se sont rangés du côte de leur collègue qui s'était toujours prononcé contre le prisonnier.

De ce moment il devint évident que toute entente était impossible et les délibérations eussent-elles durées toute la nuit, on n'en serait toujours arrivé qu'au même résultat.

Le juge Wurtele a consigné leurs déclarations et les a renvoyés.

M. Desmarais s'est alors levé pour demander que le prisonnier fût admis à caution. Mais le juge lui a répondu qu'il ne pourrait faire droit à sa demande maintenant, car jeudi il fixerait la date d'un nouveau procès, soit pour ce mois-ci, soit pour le mois de novembre. Si ce nouveau procès a lieu dans le présent mois, il sera inutile de demander que le prisonnier soit mis en liberté provisoire, mais si le procès n'a lieu qu'en novembre, il devra prendre en considération toute requête à cet effet.

Demers a repris contenance dès que le jury a déclaré ne pouvoir arriver à une décision commune, et à la clôture de l'audience il s'est retiré en souriant.

Ce n'était vraiment plus le même homme.

Demers n'a prononcé aucune parole.

Du reste, depuis son arrestation, il se contente de répondre "Oui" ou "Non" aux questions qui lui sont posées.

Maintenant on commence à faire courir toute sortes de racontars. On va même jusqu'à dire que la couronne se trouve en possession de nouvelles preuves contre le prisonnier. Il est question d'un lettre qu'une personne bien connue aurait écrite aux autorités. L'individu en question s'offre de faire connaître les faits et gestes de Demers dans la nuit qui a précédé le crime.

La couronne va-t-elle se baser sur des preuves incertaines et qu'on lui offre après une longue enquête alors que la dénonciation pouvait se faire entendre, pour demander un nouveau procès? On semble ne pas le croire. A tout événement, si l'on considere le coût énorme du procès qui vient de se terminer, les contribuables sont bien en droit de demander que le nouveau procès ne soit pas la répétition du premier.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de deurs, découvert apres des années de recherches sclentifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussetures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co Lowell Mass

Propriétaires du Dr. Delisle's Kidney.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition

CLIFFORD'S DEY HOUSE,

2 et 4 Rue Andover

Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.

Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée près une année de l'entrée.

Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Merrimack.

S. M. McCORMICK,

509 RUE ESSEX,

CHAPEAUX ET ARTICLES DE FANTAISIE.

Nous avons un assortiment considérable de

Corsets, Bas et Sous-vetements

que nous vendons meilleur marché qu'aucun magasin de la rue Essex

Venez voir notre stock avant d'aller ailleurs.

Nous avons une employée de langue française.

RÉNOVATEUR DE LA FEMME

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi a faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu a peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,

WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants: — N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants: — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin, Oscar Courteau, Dr J. G. Burque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants: — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES, Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,

523 RUE ESSEX.

EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

D. THEBERGE,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARRON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND

188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servir avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

Allez chez VIGER & CO.,

66 RUE HAMPSHIRE, Lawrence, Mass.

POUR VOS

REMEDES, PRODUITS CHIMIQUES,

Parfums et Articles de Toilette.

Nous faisons une spécialité de l'ajustement des Trousses (ceintures herniaires.)

Prescriptions remplies avec soin.

Nous avons toujours en mains un bel assortiment de livres français.

Le Drame de Valleyfield.

Beauharnois, 9—Ce procès ne sera pas aussi long que celui de Demers. D'ailleurs, ce drame est de beaucoup plus clair. On achève le rapport de la commission rogatoire; puis quelques témoins seront interrogés, et après les plaidories, le verdict sera rendu probablement vendredi ou samedi.

EN GARDE! Le public doit se tenir en garde contre les nombreuses contrefaçons et imitations qui envahissent le marche depuis que les succès du Régulateur de la Santé de la Femme et les Female Plasters du Dr Jos Larivière, pour guérir le **BEAU MAL** sont connus.

Lorsque vous achetez une bouteille de Régulateur ou un de mes "Plasters," vous ne faites pas un essai ni une expérience et vous ne courez aucun risque de dépenser votre argent inutilement, vous êtes sûrs de la guérison.—Demandez et exigez le Régulateur et les "Plasters" du Dr Jos. Larivière. Si on ne les a pas, allez chez un autre pharmacien ou écrivez au propriétaire Dr Jos. Larivière, Manville, R. I.

N. B.—Les Columbian Headache Pills du Dr Jos. Larivière guérissent le mal de tête en quinze minutes. Garanties. Prix 25 Cents.

FEUILLETON DU TRUTH

— LES —

Lendemains du Crime

GRAND ROMAN A SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE

DEUXIEME PARTIE.

LA DOULEUR D'UN PERE.

XI.

(*Suite.*)

Et tout en parlant il lui donnait les soins que necessitait son état. Il avait apporté avec lui, heureusement, des médicaments et des sels, une petite pharmacie sans laquelle il ne sortait jamais quant il allait faire des visites dans ce quartier déshérité où tout manquait généralement

Au bout d'un quart d'heure de soins énergiques, Claire ouvrit les yeux. Elle parut étonnée de voir autour d'elle toutes ces figures qui la dévisageaient curieusement. Elle croyait toujours se débattre dans l'horrible cauchemar où elle s'était trouvée après avoir été chassée de son hôtel Elle ne comprenait pas.

Le médecin! un homme d'une quarantaine d'années, au cou puissant, à la barbe grisonnante, l'air très bienveillant et très bon.

—Eh! bien, mon enfant, ça va mieux?

Claire leva les yeux étonnés, sans répondre, dans une torpeur béante.

—Vous ne souffrez plus?

Elle répondit:

—Non, monsieur.

—Nous vous sauverons, allez! Tout ira bien, mais il faut être prudente. Pourquoi n'êtes-vous pas allée à l'hôpital?

—A l'hôpital? dit Claire.

—Mais oui, c'est ce qu'il y a de mieux dans votre état, au moins on aurait pris soin de vous.

Claire eut un mouvement brusque.

Elle regarda le docteur avec des yeux étrangement écarquillés.

Claire commençait à saisir, à se rendre compte. Ses yeux hagards cherchaient autour d'elle.

Puis tout à coup elle eut un cri terrible.

—Mon enfant, où est mon enfant?

Le médecin chercha à calmer la jeune malade.

—Non, non, reposez-vous, ne vous inquiétez de rien. Je suis là, et je sauverai votre enfant comme je vous ai sauvé vous-même.

En même temps il avait préparé une potion qu'il fit avaler à la jeune fille.

Dès qu'elle l'eut prise celle-ci laissa retomber sa tête sur l'oreiller que l'on avait improvisé pour elle et s'endormit.

XII

Au même instant le commissaire de police, suivi de deux agents, faisait son entrée dans le poste.

Le commissaire s'approcha, examina Claire, demanda des renseignements, mais personne ne put lui en fournir. C'était un boucher de Saint-Ouen, M. Courillon, qui l'avait trouvée et apportée. Qui était-elle? d'où venait-elle? on l'ignorait. Le fonctionnaire avait mis son lorgnon et dévisageait l'un après l'autre les assistants. Il demanda, l'air important:

—Où est-il, le sieur Courillon?

—Il est allé chercher l'enfant.

—Ah! l'enfant n'est pas là?

—Et il vit, l'enfant?

—Nous n'en savons rien.

—Comment?

On raconta au représentant de la loi ce qui s'était passé, que M. Courillon avait entendu des plaintes, s'était approché, qu'il avait cru que la jeune femme était blessée; qu'il ne s'était pas inquiété de l'enfant. L'enfant devait être resté dans le fossé. On était parti le chercher.

—Mais il serait mort de froid s'il est resté là-bas.

—C'est à craindre, dit le médecin.

—La mère n'a pas pu parler?

—Elle était évanouie.

—Et maintenant?

—Maintenant elle dort.

—Il faut la réveiller!

—Pourquoi faire?

—Pour l'interroger.

—Elle repose si bien! Ce serait une cruauté inutile. Vous l'interrogerez plus tard.

—C'est que j'ai autre chose à faire que d'attendre qu'elle s'éveille, murmura le commissaire.

—Pourtant je m'oppose absolument à ce qu'on la réveille dit le médecin. Il y va de la vie du sujet.

—Soit! fit le fonctionnaire, de mauvaise humeur. Attendons!

Il prit un escabeau et s'assit. Les agents se tinrent debout de chaque côté de la porte, les douaniers et les charretiers reprirent leur service. Le médecin veillait Claire qu'il ne quittait pas des yeux. Un silence se fit. Le poste éclairé d'une maigre lumière qui faisait ressembler à des ombres les hommes qui étaient là, avec cette femme pâle qui semblait déjà touchée par la mort, avec un aspect lugubre, saisissant.

Quelques minutes se passèrent, puis on vit au dehors, rayant les ténèbres de zigzags lumineux, la lueur de la lanterne du boucher et de son camarade qui revenaient.

Ils entrèrent la mine désappointée.

—Nous n'avons rien trouvé.

Le commissaire et le médecin eurent un même mouvement de stupeur?

—Et l'enfant?

—Pas plus d'enfant que sur la main!

—Ce n'est pas possible!

—C'est comme je vous le dis.

—Alors on l'a pris.

—Faut croire!

—Nous avons très bien reconnu l'endroit où la jeune femme a été trouvée, dit le compagnon du boucher. — Nous avons regardé attentivement à droite et à gauche. L'enfant ne pouvait pas s'être sauvé, n'est-ce pas?. Rien — Nous avons bien vu l'herbe foulée. M. Courillon s'est parfaitement rappelé que c'était là qu'il avait trouvé la femme étendue.

—Parfaitement, appuya Courillon.

—Et l'enfant n'y est pas? demanda le commissaire.

—Non, monsieur, nous en sommes sûrs.

—On l'a volé, alors, dit le médecin.

—Ou cette malheureuse, fit le représentant de la police, l'aura fait disparaître.

—Oh! pour cela, fit le docteur, je répondrais que non.

—Et pourquoi donc?

—Pour plusieurs raisons, la première c'est que la pauvre enfaut n'avait pas la force nécessaire pour commettre ce crime, et la seconde c'est qu'elle eût été incapable d'en concevoir même la pensée.

—Qu'en savez-vous?

—Ca se lit sur la physionomie, ces choses là!

Le commissaire haussa les épaules avec une sorte de compassion méprisante.

—Pourtant, dit il, l'enfant est quelque part.

—Etes-vous sûr d'abord qu'elle soit accouchée?

—J'en suis persuadé.

—Alors, qu'est devenu l'enfant?

—C'est ce qu'il faut chercher

—Il ne s'est pas envolé, et s'il n'est pas dans le fossé.

—C'est qu'on l'a pris.

Le fonctionnaire regarda l'homme de l'art.

—Pris? dit-il.

—Volé, si vous aimez mieux.

—Qui.

—Je ne vous ne le dirai pas.

—Mais alors, fit le commissaire, prenant un air plus important encore, l'affaire devient plus grave. Il faut absolument que j'interroge la mère et tout de suite, nous n'avons pas de temps à perdre.

—Vous allez pouvoir lui parler, dit le docteur, la voilà qui s'éveille.

En effet, Claire venait d'ouvrir les paupièrres. Elle était bien. Elle ne souffrait plus. Elle sentait une chaleur courir dans ses membres. Le repos bienfaisant l'annéantissait toute. Et elle ne pensait pas. Si le corps était éveillé, l'esprit dormait encore.

Le commissaire ouvrit la bouche pour lui poser quelques questions. Le médecin l'arrêta.

—Laissez-moi lui parler d'abord. Ne l'effrayons pas Son état est grave encore et demande de grands ménagements. Puis elle me répondra mieux à moi qu'elle a déjà vu.

—Soit! fit le fonctionnaire.

Et il s'approcha pour écouter les réponses de la jeune femme.

Le docteur avait pris la main de Claire qu'il caraissait doucement.

—Eh bien! mon enfant, comment allez-vous? Comment vous sentez-vous?

—Bien, monsieur.

—Vous vous rappelez ce qui est arrivé?

—Claire ouvrit de grands yeux qui semblaient chercher. On voyait qu'un travail se faisait en elle, puis tout à coup un frisson la secoua et elle dit:

—Oui, monsieur, oh! oui.

—Vous avez souffert?

—Oh! oui, bien souffert!

—Vous savez que vous êtes mère?

Les yeux de Claire devinrent anxieux et se promenèrent rapidement autour d'elle.

Ce cri lui échappa:

—Mon enfant! Où est mon enfant?

Le médecin regarda le commissaire.

—Est-ce là le cri d'une mère qui a tué son enfant?

Le fonctionnaire eut un geste de défiance.

—Elles sont si comédiennes!

Cependant Claire s'était soulevée à demi, comme pour voir le petit être sorti de son flanc. Il y avait dans ses yeux encore ombrés par la souffrance comme une lueur, une lueur d'amour maternel, cet amour infini qui illumine tout autour de lui. Mais elle n'aperçut que le médecin, le commissaire, des agents, Courillon, l'autre homme, pas d'enfant, et son cœur se serra soudain et c'est avec une expression d'angoisse qu'elle répéta:

—Mon enfant! Où est mon enfant?

On ne répondit pas. Mais le médecin s'approcha et murmura doucement, comme s'il avait cru qu'en parlant bas ses paroles seraient moins cruelles pour Claire.

—Votre enfant. On ne l'a pas trouvé.

Claire se dressa brusquement, comme si elle avait été mue par un ressort.

—Pas touvé?

Et une anxiété telle se lut dans ses yeux, se lut sur sa face que le commissaire en fut frappé et sentit sa méfiance s'évanouir.

Le docteur essaya d'expliquer. Claire n'écoutait plus.

Elle était presque debout sur son lit, toute secouée d'une douleur folle et elle répétait:

—Je veux mon enfant! je veux mon enfant!

—En vain on essayait de la maintenir, tous les hommes qui étaient là; elle leur résistait à tous.

Elle était farouche, indomptable malgré sa faiblesse. Ses yeux avaient des flammes.

Son enfant. Il lui fallait son enfant!

Elle voulait se lever, l'aller chercher seule, et elle le trouverait bien. On ne lui avait pas pris, n'est-ce pas! On ne lui avait pas volé?

Personne ne répondait.

Tout le monde croyait maintenant à ce vol, bien qu'on ne s'expliquât pas dans quel but on avait commis le vol d'un enfant nouveau-né. Mais personne n'admettait plus la culpabilité possible de Claire. Personne ne croyait que la pensée même eût pu venir à cette mère de se séparer de son enfant, de le faire périr. Elle semblait si désespérée!

—On va chercher encore, dit le commissaire. Mes agents vont retourner là-bas. On explorera plus loin.

—Je vais aller avec eux, moi, dit le boucher.

—Oui, allez!

Claire eut un cri de terreur.

—Mais il sera mort!

On ne répondit pas.

Et un sanglot la déchira toute.

—Mon enfant! mon petit enfant!

Elle était retombée sur le lit, toutes ses forces anéanties, incapable de faire un mouvement, presque de parler, la figure inondée de grosses larmes qui trempaient ses joues et ses cheveux

Le médecin la recouchait.

—Tenez-vous tranquille! ne bougez plus! autrement je ne répondrai plus de rien.

Elle le fixait d'un air égaré, sans comprendre, l'intelligence obscurcie par l'immense douleur qui la pénétrait, et on voyait ses lèvres murmurer sans qu'on entendit un son distinct.

—Mon enfant! mon petit enfant!

Puis ellé retomba dans son assoupissement.

Il quitta le lit et alla s'asseoir sur un escabeau près du commissaire. Celui-ci ne disait plus rien. Il avait quitté son regard soupçonneux. La pensée d'un infanticide possible ne le hantait plus, mais il commençait à ne plus comprendre. Pourquoi aurait-on pris l'enfant de cette malheureuse? Qui? dans quel but? Il ne croyait pas à un vol. L'enfant devait être resté là-bas, mort sans doute à cette heure.

Il se tourna vers le médecin.

—Vous ne savez qui elle est?

—Du tout.

—Elle ne vous a pas dit son nom?

—Elle ne m'a pas dit que ce que vous avez entendu.

—Il faudra cependant que je l'interroge.

—Quand elle sera réveillée.

—D'ailleurs, fit le fonctionnaire comme pour se consoler, il faut que j'attende mes agents.

Et il se cala de nouveau sur son siège, sans parler.

Un silence se fit.

Le docteur avait pris la main de la malade qui pendait sur le lit de camp, et il comptait les pulsations de son poignet. Les douaniers n'osaient plus entrer et le service se faisait au dehors, sur le seuil de la porte. De temps en temps de lourdes charrettes franchissaient la barrière et dans le calme de la nuit montaient le cri des essieux et l'écrasement du pavé sous le faix des roues, avec parfois des claquements de fouet, des jurons de charretiers et des ébrouements de chevaux. Des fers de sabots sonnaient. C'étaient tous les bruits que l'on entendait, et ces bruits avaient quelque chose de pénible et de lent, on sentait que c'étaient des accablements et des fatigues qui passaient. Pas de voitures, plus de piétons. Des allées et venues rares d'hommes de service.

Courillon et les agents revinrent. Rien encore. L'enfant avait été volé sûrement. On avait exploré le fossé à plus de deux cents mètres de l'endroit où la femme avait été trouvée. Pas de traces de l'enfant.

Le commissaire s'était levé l'air préoccupé.

—Voilà une singulière histoire, murmura-t il. Il faut absolument que j'interroge cette jeune femme.

Il s'approcha du lit.

Claire avait les yeux ouverts.

—Vous savez, dit-il brusquement, qu'on n'a pas retrouvé votre enfant. On vous l'a pris.

Claire eut un cri.

—O mon Dieu!

C'est tout ce qui put sortir de ses lèvres et dans ses regards se lut une douleur si vive que tout le monde fut ému.

Le fonctionnaire ajouta vivement:

—Nous le retrouverons, soyez tranquille. Les voleurs ne sont pas loin. Mais il faut pour cela que vous m'aidiez. Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Quelqu'un avait-il intérêt à faire disparaître votre enfant?

Claire secoua la tête!

—Personne ne me connaissait. Personne ne s'inquiétait de moi.

—Le père.

—Le père, fit Claire sans comprendre.

—Le père de l'enfant; qui est-il?

—Je l'ai abandanné et il ne sait pas ce que je suis devenue.

—Vous savez qui il est? Vous le connaissez?

Claire inclina la tête.

—Il faut me dire son nom.

Une pâleur envahit la face de la jeune fille.

—Jamais! murmura-t-elle.

—Jamais?

—Jamais.

—Alors, comment voulez-vous que je fasse une enquête? fit le commissaire d'un ton de mauvaise humeur. Et vous, qui êtes-vous? D'où venez vous?

—Je me nomme Claire Monnier.

—Et vous habitez?

La jeune fille donna sa dernière adresse.

—Pourquoi n'êtes-vous pas restée là?

—On m'en a chassée!

—Parce que vous ne payiez pas?

La jeune fille inclina la tête confuse

—Alors, vous n'avez pas le sou? Pas de moyens d'existence?

—Tant que j'ai pu, j'ai travaillé!

—Où?

Claire indiqua la maison où on lui avait donné de l'ouvrage.

Le commissaire prenait des notes.

—Qui diable, murmura-t-il tout en écrivant, avait intérêt à faire disparaître cet enfant? Aviez-vous des ennemis? Quelqu'un vous en voulait-t-il? Vous êtes sûr que ce n'est pas le père?

—Depuis que je suis à Paris, je ne l'ai pas vu

Et la jeune fille, comme sous le coup d'un nouvel accès de désespoir, répéta:

—Ainsi, on m'a volé mon enfant!

—On vous l'a pris, oui.

—Et je ne le verrai pas! Jamais je ne le verrai!

—C'est probable, si vous ne m'aidez pas un peu, que voulez-vous que je fasse? Pas une indication, rien, autant chercher une aiguille dans une botte de foin, et encore, l'aiguille on ne cherche pas à la cacher, tandis que ceux qui ont pris l'enfant vont le serrer soigneusement.

Claire répéta qu'elle ne pouvait pas dire autre chose avec une expression de douleur infinie.

—On m'a pris mon fils, et je ne le verrai pas, jamais! jamais! Oh! pourquoi ne m'a-t-on pas laissé mourir! Mon fils, que je me réjouissais tant de serrer dans mes bras, mon fils dont la seule pensée me soutenait, me faisait vivre, mon fils ou ma fille, car c'est peut-être une fille, et je ne saurai jamais si c'est à une fille ou si c'est à un fils que j'ai donné le jour.

Et la malheureuse sanglotait bruyamment.

—Avant de venir à Paris, dit le commissaire, où étiez-vous?

—Claire inclina la tête et elle ne répondit pas.

—Vous ne voulez pas me le dire?

Mouvement négatif de Claire.

—Vous avez de la famille, peut être, et vous ne voulez pas.

—Je n'ai pas de famille.

—Pas de père, pas de mère?

Silence de Claire.

Le fonctionnaire eut un mouvement de dépit brutal.

—Alors, fit-il, cherche z votre enfant vous-même, si vous ne voulez rien me dire! Je ne m'en mêle pas! Mais prenez garde! On pourrait vous accuser de favoriser les ravisseurs et cela pourrait devenir grave. On ne sait pas si l'enfant vit ou si on ne l'a pas tué. Je vais être obligé de prévenir le parquet et vous pourriez être compromise

Claire éclata en sanglots désordonnés.

Elle ne se rendait pas compte de ce que l'on disait. Elle ne voyait qu'une chose: son enfant disparu, mort peut-être, et elle répéta:

—Mon enfant! mon petit enfant!

Le médecin s'approcha du commissaire:

—Laissez-la pleurer, dit-il, demain peut être elle pourra vous fournir d'autres indications. Elle n'a pas la tête à elle ce soir.

—Soit, fit l'homme de la loi avec un geste des épaules, mais nous allons perdre un temps précieux, et si je ne réussis pas on dira que je suis un imbécile.

Il fit signe à ses agents et sortit avec eux sous le coup d'une colère, après avoir griffonné quelques mots sur son carnet.

Le médecin seul resta auprès de Claire.

L'enfant de Claire ne fut pas retrouvé. L'enquête ouverte par la police ne donna aucun résultat, et nul soupçon n'effleura les ravisseurs, qui étaient déjà loin de St Ouen quand on avait fait les recherches. La mère, conduite à l'hôpital par le médecin qui lui avait donné ses soins, se rétablit lentement, puis elle reprit de misère et de labeur, avait en elle une autre douleur qui ne la quittait plus, qui ne lui laissait pas une minute de repos et qui lui était plus cruelle que tout ce qu'elle avait supporté, c'était le souvenir de son enfant perdu, malheureux peut-être: qu'elle ne verrait sans doute jamais, jamais!

Jamais elle ne saurait s'il était beau, s'il ressemblait à son père, à l'homme qu'elle avait aimé. Jamais elle ne saurait même de quel sexe il était, si elle devait dans ses lamentations appeler un nom de fille ou un nom de garçon. Elle l'aurait baptisé en rêve si elle avait su au moins cela, elle lui aurait donné un nom et il aurait vécu pour elle idéalement, il eût été un être. Elle eût pu parler de lui, mais cette consolation lui était refusée. Elle ignorait même si l'enfant avait vécu. Et pourtant l'idée était en elle qu'il vivait, et quand le temps était froid, les nuits glacées, elle avait des frissons qui secouaient tout son corps,—et elle murmurait:

—Où est mon enfant, mon petit enfant? N'a-t-il pas froid?

Et c'était toujours ainsi. La pensée de son enfant souffrant peut-être ne l'abandonnait jamais, ni le jour, ni la nuit. Oh! ce qu'elle eût donné, non pas seulement pour le voir, mais pour savoir, pour entendre parler de lui! Cette insertitude où elle était lui paraissait plus pénible que tout. Elle l'eût tant aimé son enfant, son petit enfant! Elle eût goûté de telles joies en le voyant vivre près d'elle, lui sourire, qu'en y pensant tout son être se fondait dans une douceur infinie et ses regrets devenaient plus cuisants, plus amers.

Claire avait repris son travail. Elle ourlait à la machine, dans une maison de la rue du Sentier, de grosses toiles qui faisaient saigner quelque fois ses doigts délicats dont l'épiderme s'usait à la longue, dans cet acharné labeur. De plus elle devenait très faible. Elle avait contracté dans la soirée humide passée dans le fossé des fortifications le germe d'une maladie qui ne pardonne pas, la phtisie. Elle n'avait plus d'appétit. Elle toussait beaucoup la nuit, et le sommeil la fuyait, car dès qu'elle était éveillée par une quinte, ses yeux ne se refermaient plus, sa pensée était trop occupée par son fils pour qu'elle pût se rendormir. Son corps amincissait d'une façon effrayante et ses joues se creusaient, fleuries aux pommettes de rougeurs sinistres.

Et pas un sou d'économie, car elle gagnait à peine de quoi manger. Quand elle ne pourrait plus travailler que deviendrait-elle? La malheureuse n'osait pas y songer. Elle habitait, rue Lamartine, un petit cabinet sous les toits, un cabinet humble et glacé où il y avait ni poêle ni cheminée. Elle passa plus d'une année ainsi, le corps miné par le travail et par la maladie, l'âme usée par la douleur de ne pas savoir où était son enfant, puis un jour elle finit par tomber tout à fait. Ses jambes ne pouvaient plus la porter. Elle dut, un matin, à l'heure où elle partait pour son travail, rester sur le grabat qui lui servait de couche, seule, sans aide, sans un être qui s'occupât d'elle.

Alors une angoisse la prit, une terreur sans nom. Elle allait mourir! Mourir là, abandonnée, sans avoir son enfant, sans quelqu'un auprès d'elle qui lui parlât de lui, ou à qui elle pût en parler, délaissée, sans défense contre les affres de la dernière heure. Il lui semblait qu'il y avait des ombres dans ses rideaux, et bien qu'il fit jour elle avait peur.—Quand la nuit viendrait ses os sèchaient —Et s'ajoutant à ses appréhensions, à ces tortures nouvelles, des souffrances physiques intolérables, une toux qui déchirait ses entrailles, faisait résonner ses flancs, rendant douloureuse chaque fibre de son corps. Elle resta près de trois jours et trois nuits ainsi sans rien manger, sans boire autre chose que son eau froide, et sans qu'on montât vers elle, agonissante, à demi morte, le corps et l'âme perdus — Ce n'est que le matin du quatrième jour que la concierge vint frapper à sa porte. — Elle n'était pas seule Un homme l'accompagnait, un homme ayant une physionomie étrange, la barbe toute blanche, la peau tannée comme du vieux cuir, très grand, très maigre, avec des yeux qui brillaient d'un éclat singulier.

En voyant le taudis, le grabat de la malheureuse qui râlait dessus, l'homme avait eu un sursaut singulier, et Claire le regardait avec une stupeur mêlée d'effroi, se demandant, en présence de ce personnage, si elle vivait encore ou si ce n'était pas une face d'un être d'un autre monde qu'elle venait tout à coup d'être mise. La voix de la concierge effaça cette impression.

—Vous vous appelez bien, dit la femme, Claire Monnier?

—Oui madame.

—Eh ce cas, c'est bien vous que l'on cherche. Voici monsieur qui voudrait vous parler.

Et elle se retira.

L'homme s'était avancé. Il avait en marchant des allures d'ombre, il ne faisait aucun bruit, et lorsque Claire curieusement leva les yeux sur lui, il lui sembla que de grosses larmes roulaient entre ses paupières.

Cet homme c'était Anselme.

Pendant près de deux semaines Anselme et ses deux compagnons Judas Marfori et Rigobert étaient restés cachés dans les cavernes de l'île du Diable, n'osant pas sortir le jour, se nourrissant de coquillages et de poissons qu'ils allaient pêcher pendant la nuit, s'affaiblissant et maigrissant d'une effrayante façon, et ressemblant plutôt au bout de quelque temps à trois spectres qu'à trois hommes Judas Marfori surtout était effrayant Son corps était devenu presque transparant, grelottant constamment de froid et de fièvre, car on se rappelle que les malheureux étaient restés presque nus.

Ses yeux étaient enfoncés sous les arcades sourcilières comme au fond d'une caverne, et la tête, avec ses os proéminents, sur lesquels adhérait une peau terreuse, parcheminée, avait l'apparence d'une véritable tête de mort. Le malheureux ne marchait plus, il se traînait péniblement. Il restait parfois des journées entières plongé dans une sorte de demi-sommeil, sans un mouvement, sans un mot, et Anselme et Rigobert le croyaient mort, mais ses yeux s'ouvraient encore et un sourire pâle venait effleurer sa bouche sans lèvres déjà voilée des ombres de la mort. — Dans cet état, Judas Marfori paraissait vivre d'une vie toute intérieure. Ses yeux semblaient voir des visions qui échappaient à ses amis. Il avait des mots, des prédictions qui les frappaient.

XIII

Moi, avait-il dit dès le début, je resterai ici. Mon horoscope l'a prédit. "Si je ne sors pas d'un seulvol, mes ailes ne me porteront pas deux fois."

—Et vous n'y resterai pas seul, dit Rigobert, car nous n'en sortirons pas plus que vous.

Judas secoua la tête.

—Vous, vous sorterez.

—Moi?

—Vous deux, l'or est puissant!

—Si c'est à prix d'or que nous devons sortir, fit Rigobert en retournant ses poches, nous ne risquons rien.

Judas ne répliqua pas.

Il se contenta de répéter d'un ton prophétique, qui fit malgré tout impression sur Rigobert et Anselme et mit en eux une lueur d'espoir.

—Vous sortirez.

Et ils avaient dans le désir de croire à leur délivrance qu'ils se persuadèrent que leur ami disait vrai, et que la certitude de s'échapper un jour ne les abandonna pas, malgré toutes les raisons qu'ils avaient de craindre de périr là!

Le temps passait. Toujours le même.

Des pluies chaudes le jour. De grands frissons froids la nuit qui faisaient claquer les dents et s'entre-choquer les os au fond de la caverne où ils se serraient pour se réchauffer. Rien de nouveau. Aucune lueur. Pas un bâtiment venait en vue de la côte. Une mer autour d'eux, une sollitude inexorable, avec les grisailles au loin de l'île Royale qui ne contenait pour eux que des menaces. Des heures qui avaient des lenteurs de siècle, qui semblaient interminables. Un accablement morne. Un découragement sombre.

L'espoir qui avait soutenu Anselme s'évanouissait; l'espoir de voir Claire, sa fille. Cet espoir, qui était toute la lumière de sa vie, qui s'en allait peu à peu, ne laissait en lui que ténèbres. Pas de nouvelles possibles, et des inquiétudes qui le poignaient, car il croyait maintenant à Judas Marfori, aux lumières qui éclairaient parfois son esprit, aux lueurs qu'il entrevoyait sur les choses futures. Dans le malheur où il était plongé, pouvait-il imaginer quelque chose d'heureux ici-bas? Claire était désespérée comme lui, torturée et crucifiée.

Elle l'appelait, lui, son seul défenseur, et il ne venait pas. Il semblait l'abandonner.—Tel était l'état d'esprit d'Anselme, un grand délaissement de tout. Un lassitude sans borne, une désespérance et comme un hébétement en présence des douleurs de tout genre qui s'étaient succédées sans interruption dans son existence et qui n'avaient pas l'air de vouloir faire trêve, de vouloir le laisser respirer un instant. S'il n'y avait pas eu Claire, le souvenir de Claire, il n'aurait pas essayé de lutter —Au lieu de fuir la mort il l'eût appelée. la vie n'ayant pour lui que des deboires et des amertumes.

Seul des trois compagnons, Rigobert ne pensait pas. il prenait le temps comme Il venait et quand il ne souffrait pas trop de la faim et du froid, quand il avait fait une récolte copieuse de berniques et de palourdes, il était gai.—il était plein de confiance dans la parole de Judas Marfori: "Vous sortiez" et il était persuadé qu'un jour ils sortiraient et qu'on viendrait les pêcher tous les trois sur leurs rochers.

Mais comme ce jour tardait à venir?—Les malheureux n'avaient plus l'aspect d'êtres humains, des spectres qui se mouvaient.

Une soif ardente les dévorait, une soif qu'ils ne pouvaient étancher que lorsqu'il pleuvait. Heureusement ils étaient encore dans la saison des pluies, mais cette saison, qui dure plusieurs mois à la Guyane, allait bientôt se terminer, et alors le soleil cuirait tout, un soleil torride qui viendrait jusqu'au fond des rochers les brûler de sa chaleur. Ils n'y pensaient pas sans frémir, car s'ils n'étaient pas délivrés avant les jours secs, ils étaient perdus, perdus sans rémission.

Un matin, Judas Marfori, se réveillant de l'espece d'engourdissement endolori dans lequel le tenait son état de faiblesse, Judas Marfori dit, les yeux presque éteints déjà:

—Je ne passerai pas cette journée, je sens la mort qui vient.

Anselme et Rigobert réprimèrent un frisson de terreur et s'approchèrent de leur compagnon.

Celui-ci s'adressant à Anselme:

—Tu as été comme moi, dit-il, victime des injustices, des iniquités sociales. Jure moi de ne vivre désormais que pour la vengeance et pour la haine et tu me succéderas?

Anselme tressaillit.

La pensée de sa fille était venue, il se rappela la prophétie mourant: "Perdue par ceux qui avaient mission de la sauver."

Et, étendant la main d'un mouvement spontané, les yeux étincelants d'un feu sinistre, il déclara:

—Je jure de rendre au centuple le mal qu'on aura fait à ma fille et à moi!

—Bien, dit Judas Marfori, voilà comme je t'aime. Rien ne t'arrêtera?

—Rien!

—Aucune pitié? aucun attendrissement?

Rien, répondit Anselme dont tous les muscles étaient tendus à se briser. Tous ceux qui auront fait du mal à mon enfant, tous, tous pleureront des larmes de sang! J'ai trop souffert!

Judas Marfori eut un geste approbatif.

—Pour se venger, poursuivit-il, pour se venger d'une famille, même d'un homme, il faut rester en lutte avec la société.

—Que m'importe, fit Anselme, farouche, ne suis-je pas condamné à la bataille éternelle? Qui me réhabilitera? Si je sors d'ici, je ne pourrai connaître que les ténèbres. Ne faudra-t il pas me cacher le jour et attendre la nuit pour sortir, comme les fauves?

—Il ne te répugne pas, fit Judas, de rester avec les révoltés?

—Je suis un révolté comme eux.

—De me succéder, d'être leur chef?

—Je ferai tout, déclara Anselme, pourvu que je me venge!

—Ils t'aideront!

—Alors, je les bénirai.

Le vieillard s'était levé à demi sur l'espèce de couche où il reposait.

Son regard s'exaltait.

—Tu auras, continua-t-il, un pouvoir immense. Tu commanderas à l'armée du mal. Tout pliera sous ta volonté. Des trésors seront à ta disposition. D'un geste, d'un mot, tu pourras faire trembler les plus puissants. Viens!

Anselme s'approcha encore.

Alors, d'une voix qui s'affaiblissait, Judas Mafori lui donna ses instructions. lui remit les notes qu'il avait prises sur les cachettes restées en France, sur les individus évadés ou libérés qui emplissaient les faubourgs de Paris, traqués par la police, terrés dans les garnis louches et qui tous le connaissaient, qui tous lui obéissaient. Ces hommes allaient désormais devenir les soldats, les serviteurs d'Anselme. Judas Marfori allait lui remettre ses pouvoirs sur eux.

En arrivant à Paris il les convoquerait tout, ferait connaître à tous son autorité et il serait leur chef et leur banquier. Quand ils auraient besoin de secours, de conseils, ils les trouveraient. En revanche, ils le protégeraient et le serviraient dans son œuvre de représailles. Avec ces hommes dévoués, determinés, Anselme pouvait prendre une revanche éclatante, porter haut sa vengeance.

Et Anselme, qui ne vivait plus que pour se venger, fut heureux de se voir investi de cette sorte de royauté du mal. C'était, en effet, un pouvoir immense qu'on lui remettait, et avec ce pouvoir il châtirait tous ceux qui auraient martyrisé Claire, ceux qui l'auraient trompée et qui auraient payé par la trahison et l'ingratitude son dévouement à lui. Maximilien Châteauroux devait être riche, puissant. N'importe! Il pourrait lutter avec lui à armes égales, et s'il était vrai qu'il eût perdu Claire, malheur, cent fois malheur à lui!

Voilà ce que pensait Anselme, ce qu'il voyait dans l'espèce d'héritage que lui transmettait son compagnon d'infortune, la vengeance, une vengeance formidable, terrible.

Il accepta tout, puis quand Judas Marfori eut achevé de lui transmettre ses instructions, il dit, s'adressant aux deux hommes:

—Maintenant, prenez-moi sous les bras et conduisez moi hors d'ici, hors de l'ombre. Je veux mourir au soleil, en pleine lumière, sur la pointe du rocher le plus élevé et, quand mon âme s'en ira, l'étoile du salut se lèvera pour vous!

Ils ne comprirent pas ce que le vieillard voulait dire; mais il lui obéirent et, malgré leur faiblesse, ils parvinrent à se hisser sur une sorte de plateau élevé situé près de la côte. Là, on ne voyait que le ciel et l'eau, deux immensités!

Judas Marfori leva les yeux vers le soleil, le fixa comme l'aigle, puis il dit, se tournant vers ses compagnons:

—Bien, ici la mort peut venir, je la regarderai sans trembler.

Il était effrayant.

Ses flancs résonnaient comme une outre vide.

A chaque mouvement qu'il faisait, on entendait un entre-choquement d'os comme si l'on avait remué un squelette.

Sa barbe blanche l'enveloppait comme un linceul.

—Dès que je serai mort, fit encore d'une voix faible comme un souffle, avant de vous enfuir, avant d'aller vers ceux qui doivent vous sauver, vous prendrez la ceinture qui entoure mon corps et qui est presque entrée dans ma chair, vous l'éventrerez et vous y trouverez de quoi rentrer en France, cent mille francs en billets de banque.

Anselme et Rigobert eurent un tressaillement brusque.

—Cent mille francs?

—Oui, c'est le trésorier du bagne. Vous ne pouvez pas mieux l'employer qu'à sauver deux secondes taires en danger. Vous en disposerez comme il vous plaira. Et maintenant je n'ai plus rien à vous dire — Adieu, laissez-moi mourir en paix!

Et Judas Marfori se tourna du côté du soleil.

Un quart d'heure après il avait cessé de vivre.

A ce moment même un bâtiment, que les rochers avaient jusque-là masqué aux fugitifs, apparut soudain en pleine lumière, tout près de la côte Etait-ce le salut prédit par le mourant? Peut-être. Les deux hommes en conçurent une grande émotion et ils eurent plus de confiance encore dans les paroles dites par leur infortuné compagnon. Le bâtiment portait le pavillon anglais. C'était un navire de commerce. Il longeait doucement la côte, on ne savait dans quel but, car il ne venait pas sûrement relâcher à l'île du Diable, mais il devait apercevoir d'où il était les signaux faits par Anselme et Rigobert.

—Nous n'avons pas une minute à perdre, dit Anselme. Agitez en l'air quelque chose de blanc, pendant que je vais rendre les derniers devoirs à notre malheureux ami.

—N'oubliez pas la ceinture.

—Non, non!

Anselme souleva le corps de Marfori, détacha la ceinture qui entourait les reins, l'ouvrit et y trouva la somme annoncée, puis, portant le cadavre à l'extremité de la falaise, il le précipita dans les flots où il alla s'ensevelir.

Judas Marfori n'était plus.

Anselme était désormais le roi du bagne.

Pendant ce temps on voyait un mouvement se produire sur le bâtiment en vue. Les signaux de Rigobert avaient été aperçus et une chaloupe se détachait pour venir sans doute vers la côte.—Il faisait un temps superbe.—Un soleil cuisant qui inondait tout de ses rayons irradiés. La mer n'avait pas une ride et le ciel était d'une clarte et d'une transparence extrêmes.

Anselme et Rigobert quittèrent les hauteurs et descendirent sur le rivage, attendant le canot libérateur.

Ils n'étaient pas sauvés encore.—On pouvait refuser de les prendre ou ne les prendre que pour les livrer aux autorités françaises. Ils avaient encore mille dangers à courir. N'importe! tout valait mieux que de mourir de faim et de soif sur les rochers arides où Judas Marfori venait de trouver la mort. Leurs forces s'épuisaient à eux aussi. Leurs jambes avaient peine à les porter, et, par moments, ils avaient des vertiges terribles. Il leur semblait que leur crâne était vide. Ils allaient donc tout faire pour sortir de là. Leur espoir était qu'on les fût oublies, que l'administration, les croyant morts avec Poirier, fût enregistré leur décès. Alors, on ne les rechercherait pas et ils retourneraient tranquillement en France et gagneraient Paris, où ils seraient à l'abri. Devant cette perspective Rigobert ne se sentait pas de joie. Il ne pensait plus aux meaux subis, aux fatigues supportées. Rentrer à Paris, revoir les aminches, c'était pour lui le comble de la felicité, le bonheur!

—Quel vizig, s'écria-t-il dans sa joie, quel vizig, ce Judas Marfori! Il avait bien dit que nous sortirions. Ah! la première rasade "vivinoche" que je vais boire, je la boirai à sa santé. — Vivi Marfori!

Et il sautait, gambadait sur la roche, semblant retrouver sa vigueur et sa legèreté d'autrefois.

Anselme était plus grave, bien qu'un espoir gonflât son cœur d'une joie immense, inexprimable.

Il allait revoir Claire!

L'heure était venu peut-être.

Il était riche. Il pouvait tout croire possible.

Sa fille lui serait rendue.

Oh! s'il la trouvait malheureuse, abandonnée comme Judas Marfori le lui avait dit, quelles représailles.

Il avait subi, lui innocent, pour sauver un coupable auquel il ne portait aucun intérêt, il y avait subi le déshonneur, des tortures sans nom, tout ses misères, et ce coupable n'aurait paye la dette contractee envers lui que par l'indifference, l'oubli, l'ingratitude? Claire aurait été par sa faute torturée, perdue? Oh! toutes les fureurs, toutes les coleres du ciel, il les invoquait à cette pensée!

Et pourtant, il ne croyait de la part de Maximilien Châteauroux qu'à un abandon, une negligence. S'il avait su!

Et le canot approchait.

Déjà on distinguait les hommes qui le montaient. On entendit le son de leur voix. On percevait le bruit des rames.

C'etait le salut qui arrivait.

Rigobert était entre dans l'eau pour aller au-devant des libérateurs. Il les appelait du geste et de la voix, bruyant, exuberant, fou!

Il levait les bras en l'air et criait à tue-tête:

—Vive l'Angleterre!

Bientôt la barque fut à portée de la voix. Un homme se dressa à l'extremité du canot et demanda en anglais:

—Qui êtes-vous?

Rigobert fit la grimace.

Il ne comprenait pas l'anglais.

Il se tourna vers Anselme.

—Avez-vous entendu? ils demandent quelque chose.

—Oui, ils demandent qui nous sommes.

—Vous connaissez l'anglais?

—Un

7 A Chase
Cuty Librarian

Abonnez-vous a
L'ETOILE,
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Kent.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. X. Soyons Unis. LOWELL, MASS., VENDREDI 18 OCTOBRE 1895. Soyons Distingues. No 5

N. E. MIVILLE.
Pharmacien ✱ Diplome,
44 RUE HAMPSHIRE,
Lawrence, Mass.

L'Endroit Par xcellenc e
POUR VOUS PROCURER LES
Sodas les plus delicieux de toutes sortes,
Toniques les plus recherches,
Parfums,
Essences,
Savons de Toilette,
Poudres de toutes especes.
Objets de Fantaisie,
Liniment Salsepareille de Miville, &c., &c.
Aux prix les plus modérés.
Prescriptions Remplies avec Soin.
Encouragez un brave compatriote.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'ETE.
DIVISION OUEST.
Commencant le 23 Juin 1895.
Les trains laissent la station sur la rue Central, Lowell.
Pour Boston — A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 15, 4 10, 5 10, 6 20, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 7 25, 8 20 a m; 12 05, 4 15, 5 35, 8 50, p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches 8 20 a m; 12 05, 5 35 et 7 25, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 10, 5 10, 6 20, 7 00, 9 30 (11 25 mercredi et samedi seulement) p m. Dimanches, 8 20 a m; 12 05, 5 35. et 7 50, p m.
Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 10, 6 20 p m.
Pour Exeter et Dover — 8 30, a m; 12 05, 3 40, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 10, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; — Dimanches, 5 35, p m.
Pour Augusta, Bath et Waterville 8 30, a m; 12 05, 4 10, 5 10, p m; Dimanches, 5 35 p m.
Pour Lewiston, 8 30, a m, 12 05, 4 10, 5 10, p m.
Pour Bangor, Belfast, Skowhegan et Rockland—8 30, a m; 12 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 35, p m.
Pour St Johns, N. B. Halifax, N. S., et tous les points à l'est à de Bangor, 6 50, a m; et 5 10 p m.
Montréal et Québec— 6 00, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 35, p m.
Pour Eastport et St John (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m
Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machias port (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 4 10 p m.
DIVISION SUD.
Le et après le 30 Juin 1895 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 40, p. m;
Dimanches, 8 45, a m.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, 7 40, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 45 a m; 12 17, 1 43, ¶3 03, 4 00, 4 10, 4 33, *5 27, *6 24, *7 47, 8 46 p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 6 03 p m.
Pour Woburn — §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, *8 46, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 6 03, p m.
☞ *Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 2 10, 4 15, 5 50, p m.
Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.
☞ Les heures données plus bas sont du Middlesex st Depot.
Pour Ayer junction et autres stations—7 15 a m; 12 03, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 00, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 11 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, Antrim, Bennington et Hillsboro, 2 00, p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord — 7 40, 9 14, 9 45, 10 13 a m, 12 11, 1 00, 1 44, 1 59, 3 43, 5 12, 6 20, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 8 00, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction 9 14, 9 45, a m; 12 11, 1 44, 5 42, ¶8 13 p m.
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 7 40, 9 45 a m, 1 44 p m. Samedi seulement, 3 43 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 59, ¶8 43 p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.
Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 3 43 p. m.
Express de Québec via White River junction—1 44 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.
¶ Tous les jours pour Montréal.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
B. FRANKLIN.
BOSTON & MAINE R. R.
Les Taux les plus bas pour se rendre dans le
Sud et l'Ouest.
Trains rapides tous les jours avec un élégant char-parloir et chars-dortoirs pour
CHICAGO.
La seule ligne, ayant des chars-dortoirs qui se rendent sans changement à St-Paul et Minneapolis, et un seul changement de char jusqu'à
La Cote du Pacifique,
Détails plus particuliers concernant les routes et les taux aux principaux bureaux de Billets.
☞ J. FLANDERS. Agent général des passagers.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

J. E. BENOIT.
206 RUE LOWELL, LAWRENCE
Charbon Franklin . .
Charbon Stove, . . .
Charbon Nut, ...
Charbon Egg, ...
Charbon Broken, . . .
Charbon Cumberland . .
Pin rouge ou blanc, . .
Bois franc, ...
Bouleau, charbon de bois de toutes sortes.
☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

DR G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour sa clientèle canadienne. Dents extraites à l'électricité.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON.
Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO.
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, &c.
Téléphone 11[illegible].

JOHN TOBIN,
Peintre d'Enseignes et de Maisons
—ET MARCHAND DE—
Tapisseries, Moulures, Peintures, Huiles, Vernis, et Vitres.
Aussi ouvrage de maçonnerie de toutes sortes, posage de Briques, hommes d'expérience en tout temps. Tout ouvrage est garanti.
Agent pour Callow Graining Plates et pour le Cooley Chimney Caps.
458 Rue Common,
Residence, 36 Rue Winter,
Lawrence, Mass.

CLIFFORD'S DEY HOUSE,
2 et 4 Rue Andover
Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.
Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.
Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

DERNIER JOUR DE LA CONVENTION

DES CANADIENS - FRANCAIS TENUE A CONCORD.

Discussions sur Plusieurs Sujets Tres Importants.

La troisième séance de la convention des Canadiens-français du New Hampshire tenue à Concord a été ouverte mercredi, à 10 hrs, sous la présidence du Dr J W D MacDonald, de Manchester.

La discussion sur l'Alliance Nationale, déjà traitée, a été reprise par M. J. E. Marier, qui a recommandé avec force arguments l'organisation d'une société de bienfaisance couvrant tout le continent, pour le bien général de nos compatriotes. Cette idée a été très bien accueillie de toute l'assistance et les Drs Thériault, Sasseville et M. Joseph Fleury ont appuyé M. Marier par des arguments aussi choisis que solides.

Ce sujet a attiré l'attention des délégués tout l'avant-midi.

M. H. Ledoux de Nashua parlant de la langue française a été applaudi de tout l'auditoire et nous a donné réellement la mesure de son talent et de ses vues en cette circonstance. Plusieurs autres questions d'importance majeure ont été discutées par les délégués et vinrent ensuite les résolutions des comités comme suit:

Résolu que nous recommendons l'établissement des écoles paroissiales dans tous les centres Canadiens du New Hampshire et des comités organisés pour assister ces écoles et dans le cas où la chose ne serait pas praticable que les enfants soient envoyés aux écoles publiques.

Résolu, que le comité exécutif de la prochaine convention nomme des personnes compétentes pour préparer le recensement de la population française du New Hampshire.

Résolu que des hommes influents dans chaque localité voient à l'organisation de clubs de naturalisation.

Résolu qu'il est de majeure importance pour chaque délégué de prêter son concours pour la formation d'une société générale de bienfaisance sur tout le continent Americain et que les premières démarche soient immédiatement faites pour obtenir cette fin.

Résolu que nous délégués de la troisième convention des Canadiens-français, recommandent un système coopératif concernant la question ouvrière.

Resolu qu'il est du devoir de de chaque Canadien-français de cet Etat d'encourager les journaux français de notre localité, en vue des services qu'ils peuvent nous rendre.

Résolu que pour conserver notre foi parmi la population Canadienne-française qu'il est de la plus grande importance de voir à ce que la langue française soit enseignée et pratiquée.

A 9 heures P. M. la magnifique salle G. A. R. très bien décorée, toute resplandissante de lumière était témoin du grand banquet terminant avec succès la convention d Etat tenu à Concord. Préside par M. E. Lapierre, le banquet a été ouvert aux doux accords de la musique, et s'est terminé par différentes santés auxquelles chaque orateur a répondu par un discours aussi pratique que bien approprié.

C'EST ENCOURAGEANT

Nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui seraient portés à douter de l'avenir de notre race en Amérique ce récit de voyage de Mgr Bégin, de Québec, qui a visité dernièrement plusieurs centres canadiens de la Nouvelle-Angleterre.

Le premier endroit où Monseigneur a séjourné est Manchester, N. H. Il y a visité deux écoles très florissantes, l'une tenue par les Sœurs de Jésus Marie,—un essaim parti de Sillery—l'autre par les Frères du Sacré-Cœur. "Les catholiques, dit Sa Grandeur, ont ici le haut du pavé, parmi les catholiques; c'est la population canadienne qui est la plus importante. A Manchester, on entend parler le français comme à Québec."

Mêmes impressions à Biddeford, où le vénérable voyageur s'est ensuite arrêté. Nous détachons de l'une de ses lettres les lignes suivantes: "J'ai prêché trois fois à Biddeford. Quel splendide auditoire, dans la vaste église canadienne! On se croirait au faubourg St Jean ou à St Roch de Québec. Et quelle attention religieuse dans cette foule recueillie! Ici, tout le monde parle le français; on n'entend presque pas parler anglais dans les rues. La Nouvelle-Angleterre se fait canadienne de plus en plus. Mgr de Portland me faisait remarquer que les vrais Americains n'ont pres que pas de famille.

"J'ai été hier à "Old Orchard Beach". Le fait est que sur le parcours du chemin qui y conduit, on ne voit pas d'enfants; il n'y en a presque nulle part; partout, silence de mort. Du moment qu'on pénètre dans les quartiers canadiens de Saco et de Biddeford (ces deux villes, presque égales en population, ne sont séparées que par une petite rivière), les enfants fourmillent. Et c'est partout la même chose dans les centres canadiens; le contraste avec les familles américaines est frappant et ouvre la porte aux conjectures les plus encourageantes sur l'avenir de notre race dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre"

Le Proces de Shortis.

Beauharnois, 10—L'interprète Cotté termina cette après-midi la traduction du volumineux rapport de la commission rogatoire, qui est allée en Irlande interroger des témoins sur les antécédents du meurtrier de Valleyfield. Ce rapport a paru intéresser très peu les jurés, qui, du reste, n'ont prêté qu'une fort mediocre attention à la lecture, pourtant bien faite, de l'interprète. La défense fera ensuite entendre des témoins qui prouveront les excentricités de Shortis depuis on arrivée au pays. On attend toujours avec impatience les déclarations de mademoiselle Anderson, et celles de son jeune frère, un gamin de seize ans, avec qui Shortis passait le plus souvent ses journées et ses soirées.

Le Dr Ouimet, de Valleyfield, sera entendu comme expert de la Couronne. Il a mangé durant plusieurs mois à la même table que le prisonnier à l'hôtel Windsor, à Valleyfield, et a très bien connu Valentine, "le grand fou," comme on l'appelait. Le Dr Ouimet exprimera l'opinion que l'accusé est méchant, vicieux, d'un caractère brutal et indompté, mais qu'il est responsable de ses actes. Le Dr Lussier, de Valleyfield, exprimera la même opinion, bien que le rapport de la commission rogatoire en ce qui concerne la folie héréditaire dans la famille Shortis, ait eu pour résultat de le rendre moins positif que son confrère. Les médecins experts de la défense, ont soigneusement lu, et relu la preuve produite devant la commission rogatoire.

On s'attend ici à ce qu'ils vont jurer positivement que Shortis est irresponsable de ses actes; la couronne n'épargnera rien pour détruire, en contre-preuve, la portée des déclarations des médecins de la defense. Aux théories des docteurs, elle opposera des faits et des actes qui démontreront l'absolue responsabilité légale et morale du prisonnier.

Le Dr Philémon Laberge, shérif de ce district, sera entendu pour la défense.

Un soir, trois ou quatre mois avant le drame du 2 mars dernier, le shérif se trouvait à Valleyfield, à l'hôtel Windsor, et on lui avait donné une chambre au même étage que celui où logeait Shortis. Vers onze heures du soir, il vit l'accusé assis sur le seuil de sa chambre et cirant ses bottes. Il entra en conversation avec lui, et fut surpris de l'incohérence du langage de Valentine. Le lendemain, le Shérif demanda à M. Langlois, le propriétaire de l'hôtel, quel était le détraqué qui avait couché dans une chambre voisine de la sienne.

"C'est Shortis, le grand fou," avait répondu M. Langlois.

—Sort-il d'une "brosse," avait alors demandé le shérif.

—Eh non! il ne prend pas un verre, avait répliqué M. Langlois.

—Alors, avait riposté le shérif, s'il ne boit pas et s'il ne rêve pas d'une "brosse" monumentale, c'est un fou complet.

La defense veut mettre cette conversation devant le juré, non pas pour la conversation elle-même, mais pour prouver que quatre mois avant le meurtre, le shérif, en causant avec le prisonnier, a eu malgré lui l'impression que c'était un fou ou un homme qui sort d'une "brosse".

M. Narcisse Bruneau, l'huissier audiencier de la cour, ici, est mort à 11 heures, ce matin, à l'âge de 65 ans.

Il était malade depuis quatre mois.

M. Greig, député de Châteauguay à la législature de Québec, était dans la salle d'audience ce matin. En apprenant la mort de M. Bruneau, il a exprimé l'opinion que M. J. U. Bédard, qui est crieur depuis le commencement du procès Shortis, fut nommé permanent à sa place. Afin de donner aux jurés quelques minutes de repos, la cour a su pendre ses séances à midi, pour un quart d'heure.

Shortis en a profité pour distribuer des cigarettes égyptiennes et des cigares que son père lui a apportés d'Irlande, aux reporters anglais. Il s'est aussi plaint, au shérif Laberge, de la chaleur qu'il faisait dans la salle et il a demandé à faire ouvrir les fenêtres.

Madame Shortis n'a pu encore laisser la chambre ce matin.

Elle souffre toujours d'une grande prostration nerveuse. Le Dr Anglin, cependant, espèrent qu'elle pourra venir en cour demain.

———

Enfin on a fini avec la lecture du fameux rapport de la commission d'enquête envoyée en Irlande, rapport dans lequel on raconte les excentricités de Frank Cuthbert Valentine Shortis à Waterford.

A 4.35 heures, hier après-midi, la défense a commencé sa preuve.

Le premier témoin est James Mulcahy, employé du Grand Tronc, à Montréal. Il connait Shortis depuis environ deux ans. La femme du témoin tient maison de pension. Shortis a séjourné cinq mois dans cette maison. Il était bien léger de manières et ne lui inspirait aucune confiance. Shortis avait encombré sa chambre de livres de sport et de catalogues; il montait et descendait les escaliers quatre à quatre et cela ébranlait la maison. Mme Shortis vint une fois voir son fils chez le témoin. Elle le lui a bien recommandé, disant que c'était son seul fils et son unique affection. Shortis ne buvait jamais. Un jour ce dernier a voulu envoyer en Irlande des allumettes par la poste dans une enveloppe.

Transquestionné par M. Macmaster, le témoin dit que Shortis n'était pas désagréable locataire. Sa conduite générale était bonne. Il a été très surpris quand il a connu le crime dont son ancien pensionnaire s'était rendu coupable.

Mde Shortis s'est rendue à l'audience jeudi après midi. La pauvre mère est bien changée. Quant à Shortis, il garde toujours la même attitude.

Edgar Bury, âgé de 22 ans, de Montréal, dit: "J'ai fait la connaissance de Shortis quelques mois après son arrivée dans le pays. Je n'ai pas de parenté avec la famille Shortis. Je suis sorti souvent dans la ville en compagnie du prisonnier et j'ai été dans ces occasions frappé de son caractère enfantin."

Que faisait-il pour vous faire cette impression? demanda M. Greenshields.

"Il crachait sur les habits des passants parce qu'ils étaient bien vêtus," répondit le témoin.

Bury continuant, dit: "Nous avions une soirée chez nous un soir du mois de juin. Le prisonnier était au nombre des invités. Tandis que les autres sont venus en habit de soirée, le prisonnier est arrivé chaussé de souliers de sauvages (mocassins) et son pantalon était attaché avec de la corde.

L'accusé avait l'habitude d'arrêter les hommes de police, prétendant les connaître, et il entrait en conversation avec eux. Chaque fois qu'il passait devant une certaine maison sur la rue Alexandre il sonnait la cloche de cette maison et demandait un verre d'eau. Lorsqu'on lui faisait des remontrances sur sa conduite étrange, il répondait qu'il demandait toujours un verre d'eau dans cette maison. Il était sans précaution avec les armes à feu. Il est venu à la maison du témoin armé de pied en cap.

Question par M. Greenshields—Avait-il une voix criarde avec l'accent anglais?

Est-ce que cela est un signe de folie, demande en souriant M. McMaster.

—Les docteurs décidront ceci! répond M. Greeshields.

M George Rowe, gérant de l'hôtel Cadillac, dit que Shortis faisait de la misère aux servantes et qu'un jour il l'avait traité de fou. Shortis lui dit alors de faire attention parce qu'il était un athlète.

LE GOUVERNEUR GREEHALGE

Dit ce qu'il Pense de l'A. P. A.

Holyoke, 11 oct—Le gouverneur Greenhalge et le lieutenant gouverneur Wolcott ont adressé la parole ce soir à une nombreuse assistance.

Le gouverneur s'est borné à traiter de la question de l'A P A, et à défendre son véto du bill sur la police de Holyoke, paroles qui ont été reçues avec enthousiasme par les démocrates qui étaient présents.

M. Greenhalge dit qu'il refusait de signer à l'A P A, parce qu'il préférait être défait que d'obtenir cent mille de majorité avec les votes de cette société composée de fanatiques.

Le lieutenant gouverneur Wolcott parla aussi très fortement contre la société ténébreuse et ses méthodes louches.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagne d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle No Lowell Mass.

F. SCHNEIDER,
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) **242** Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX

Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.

Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage.
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
Argentereis
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

CANNES ET PARAPLUIES.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA,
MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.

Allez Chez
P. J. DONOVAN & CO.,
Marchands de
BIERES, ✱ VINS ✱ ET ✱ LIQUEURS
De Premier Choix.
En Gros et en Detail.
Seuls agents pour la vente de la "Rhode Island Ale" de de Hanley, la fameuse "Providence Lager Beer", et le "Naumkeag Pure Old Rye Whiskey."
N. B. Nous faisons une spécialité de la livraison a domicile et sollicitons la clientele des familles.
No. 4 Rue Norman et 160 Rue Washington
Porte voisine de la gare, Salem, Mass.

J. J. O'KEEFE & CO.,
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Comms: Charles Montgrief et Claude Deangle.
Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE

Whiskey de
Daniel Webster,
Dix Dollars la caisse
Contenant DOUZE Bouteilles d'une Qarte
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE Prop.
Salem, Mass.

Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes:
Lager Union, $1.00 la caisse; Bass Val Blatz Exort, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse;
Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, prix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Commis: Philias Chartier et Pierre Larivée.

PARIS
Cloak & Suit Co.,-312 Rue Essex.
SAMEDI, - - 3 SPECIALITES,
GILETS, : : : : : : : : $2.98.
Nouveaux, chics et jolis. Pas encore une semaine dans le magasin.
GILETS, : : : : : : : : $3.98.
Excellente qualité de Beaver noir ou bleu De grande tollette et devraient être à $5.
GILETS, : : : : : : : : $4.98.
Assez bons pour n'importe quelle Dame. Jolis — Le nouveau tissu Bouclé, noir ou bleu marine. Larges manches. Haute mode. Superbes, direz-vous, va'ant $6.00, seulement
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

PORTEZ-VOUS UNE TROUSSE? Nous avons un assortiment considérable de Trousses qui comprend les sortes les plus pratiques.
Nos Prix sont bas et nous garantissons l'ajustement parfait, ou l'argent sera remis.
☞ Une chambre est spécialement adaptée pour l'ajustement. Années d'expérience.
Geo. C. KETCHUM, Pharmacien,
297 Rue Essex, — Lawrence, —— Enseigne du Pilon en Cristal.
Magasin ouvert jusqu'à minuit.
FRMD. LORD, Commis canadien.

M. S. DUBE, ✱ Entrepreneur de Pompes Funebres,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cercueils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfants. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
☞ Une visite est respectueusement sollicitée.
88 RUE FRANKLIN, Lawrence, Mass.
M. S. DUBE.

RAILROAD Dning Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere Classe.
Fred C, BROWN
Prop
Ouvert de 6 hrs, A. M. a 11 hrs, P. M.

J. H. Sheridan & Co.
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, WhisKey, Rum, Gin, Brandy, Guiness Porter, Bass & Co. Pale Ale, Jones's Beer.
35 - RUE FRONT - 35
SALEM, MASS.

Publié le Vendredi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.
ABONNEMENT :
Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - 50
Trois mois, - - - - - - - - 25
Le numero, 2 centins.
Rédigé en collaboration.
Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
LEPINE & CIE.
67 rue Market, Lowell, Mass.
Entered at the post office as second class mail matter.
JULES D'AMOUR, agent collecteur
VENDREDI, 18 OCT. 1895.

ENCORE UN ASSIMILATEUR !

L'*Indépendant* parle d'un prêtre irlando-américain, M. l'abbé P. A. McKenna, curé de Marlboro, Mass., qui se serait permis d'attaquer le Canadiens-français dans une récente conférence à Boston. Cet abbé avait passé jusqu aujourd'hui pour un homme tolérant et un ami de la langue française.

Voici les paroles qu on lui prête :

"Maintenant," s'est-il écrié dans une de ses périodes ronflantes, je ne refuserais pas la liberté de parler à des hommes comme M. Ingersoll, parce que Robert "est un *amusant* gamin ;" mais je la refuserais à des hommes qui vivent en ce pays avec leurs idées importées d'Allemagne et de France, relativement à la propriété, à l'éducation," etc.

Il est évident que M. l'abbé McKenna en veut à la langue française et à nos écoles paroissiales qui enseignent notre bel idiome.

Voilà qui démontre une fois de plus qu'une certaine fraction du clergé irlando-américain s'est donné pour mission d'américaniser tous les catholiques qui habitent ce pays, comme il le fait si facilement avec les Irlandais qui perdent non seulement leur langue—la chose a été prouvée—mais leur foi, une apostasie en entraînant ordinairement une autre.

Des paroles comme celles prononcées à Boston par M. l'abbé McKenna, qui préfère donner la liberté de parole à un athée comme Ingersoll qu'à un Canadien-français resté ce que Dieu l'a fait, c'est-à dire un catholique parlant le français, aimant également son pays et sa patrie d'adoption, apprenant l'anglais sans oublier sa langue maternelle, de semblables paroles nous font ouvrir les yeux.

Aujourd'hui nous savons quels sont nos ennemis sur cette terre étrangère, et nous nous proposons bien de ne plus jamais nous laisser duper par ceux qui, se disant nos amis, travaillent sourdement à notre ruine, sans doute parce qu'eux-mêmes croulent dans l'abime de l'anéantissement comme race distincte.

Plus on nous attaquera, comme vient de le faire M. l'abbé McKenna, plus nous opposerons un front solide aux "assimilateurs."

DE NOUVELLES PROMESSES.

Les difficultes religieuses de Danielson paraissent en bonne voie d'être réglées d'une manière équitable, si nous en croyons les nouvelles qui nous parviennent.

Comme nous l'avons déjà annoncé, deux Canadiens de Danielson, MM. Eloi Jetté et Jean Bessette, furent délégués par leurs compatriotes auprès de Sa Grandeur Mgr Tierney, qui les aurait très bien reçus et leur aurait promis d'effectuer aussitôt que possible, dans la desserte de la paroisse, un changement conforme aux désirs des paroissiens canadiens. C'est du moins ce qu'ont rapporté à leurs commettants les deux délégués chargés de cette importante mission.

Il paraîtrait que l'entrevue des délégués avec Mgr Tierney s'est faite en présence du curé de Waterbury, le Rev J. E. Bourret, celui-là même qui a fait au nom de son Ordinaire les promesses que l'on sait au Dr Leclaire, promesses qui n'ont pas été tenues.

Mgr Tierney est de retour de Rome où il a été sans doute pour soumettre au Pape la question canadienne de Danielson ; s'il a changé d'attitude depuis ce voyage, c'est sans doute parce que le St Siège a insisté sur la nécessité du clergé national partout où la chose est possible, comme à Danielson, par exemple.

Rome, siège de la justice, de l'équité, ne pouvait régler la question autrement.

Maintenant, l'on peut bien se demander si Mgr Tierney va enfin remplir ses promesses?

Nos compatriotes de Danielson ont déjà été trompés ; mais cette fois-ci, si les apparences ne sont pas trompeuses, leur cause paraît définitivement gagnée.

Souhaitons que ce soit vrai.

En Route pour l'Amerique

Londres, 16 oct.—Paderewski, le grand pianiste, est parti aujourd'hui pour New York à bord du steamer "Teutonic."

Le Proces de Shortis

L'instruction de la cause de Shortis, s'est continué toute la journée, aux assises criminelles de Beauharnois.

M. McMaster a tranquestionné longuement le frère Dunne, de Waterford, sur la conduite du prisonnier à l'école, sur son apparence physique, sur ses excentricités. Cet examen a donné lieu à de longues dissertations philosophiques ou légales entre le révérend frère, l'avocat de la Couronne et les avocats de la défense.

Le frère Dunne répète que pour lui, il a toujours considéré Shortis comme pauvre d'esprit, avec de faibles et lointaines lueurs. C'est encore son opinion.

Henri Malabar dit qu'en Angleterre il a été gardien de fous pendant de longues années.

A Montréal il a travaillé comme gardien de nuit au Queen's Hôtel. Quand Shortis venait à l'hôtel, il était frappé de ses actes. Il dansait, sautait, se roulait à terre, grimpait les escaliers 4 à 4. Il chantait des choses absurbes et sans suite.

Un soir Shortis lisait dans le salon réservé des dames. Il avait allumé toutes les lampes électriques au nombre de 10 et autant de becs de gaz.

Le témoin voulut en éteindre une partie et lui fit observer que ce luxe de luminaire n'avait pas de bon sens.

Shortis se jeta sur lui. M. Malabar le prit par les poignets et le mit hors du salon malgré sa résistance.

Shortis était sobre. Le témoin savait que le prisonnier sortait toujours avec un revolver.

De nombreuses plaintes ayant été formulées au gérant contre Shortis, l'employé lui a fait des observations et il répondait d'une façon très insolente.

Un jour Shortis braqua son revolver sous le nez d'un pensionnaire.

Shortis se cachait dans les corridors pour faire peur aux filles d'hôtel et les embrasser.

M. McMaster demande au témoin s'il y a au Queen un règlement interdisant aux pensionnaires d'avoir de la lumière et de lire après une heure du matin. M. Malabar répond que ses fonctions de gardien de nuit lui imposaient de veiller à ce que les lumières fussent éteintes dans le salon à une certaine heure et que d'ailleurs si Shortis avait eu le désir d'y rester il n'y eut pas vu d'inconvénients pourvu qu'il se contentât de deux ou trois lampes allumées au lieu d'en vouloir une vingtaine.

L'incident du revolver braqué sur un pensionnaire est revu. Shortis démontait son revolver sur le trottoir devant l'hôtel. Un pensionnaire lui enlève le barillet et Shortis lui met aussitôt le canon sous le nez.

Léon Leduc, chef de police de Valleyfield, est ensuite assermenté.

M. St Pierre veut savoir avant tout si le chef a vu le Dr Lussier depuis vendredi soir. Le chef reconnait être venu samedi en chemin de fer avec le docteur. Il dit que M. Miron est venu le voir à son bureau où il lui a parlé des questions qui lui avaient été posées.

M. Leduc reconnait encore que le Dr Lussier lui a parlé de tout cela, mais *pas directement*. C'était dans le train de ce matin.

Il y avait d'autres personnes présentes, le chef les nomme.

Le Dr Lussier a causé de l'attitude du prisonnier après la tragédie

—Qu'a-t-il dit, demanda M. St Pierre?

—Il a mentionné que Miron avait dit que Shortis dormait dans sa cellule.

M. Leduc dit que M. le Dr Lussier ni personne ne lui a dit de répondre par la négative, et ce dans l'intérêt de la couronne.

Il est arrivé le 2 mars au matin à la station, il était entre 3 et 4 heures du matin. Shortis était en cellule.

Le chef reconnait qu'il est possible que M. Miron lui ait exprimé sa surprise de ce que Shortis dormita.

Lui même reconnait avoir fait la même réflexion de surprise.

Il finit par dire *qu'il lui semble que Shortis dormait.*

Enfin, M. Leduc consent à reconnaître que s'il a été sous l'impression que Shortis dormait, c'est *qu'il devait en effet etre endormi.*

Au sujet du déjeuner, Leduc dit que le prisonnier a bien mangé, mais qu'il a laissé cependant quelque chose.

M. Laurendeau reprend le témoin.

Dans quelle position était le prisonnier quand vous êtes entré dans la cellule?

—La porte est au nord, le banc est à l'ouest, le prisonnier avait la tête au sud, répond le chef.

M. Laurendeau comprend par là que le prisonnier tournait le dos au chef de police.

La transquestion continue au sujet du déjeuner que Shortis a bien mangé, tout en laissant quelque chose. Le chef ne se rappelle pas ce que c'était. Il avait envoyé à l'hôtel Windsor chercher un déjeuner en disant que c'était pour *monsieur* Shortis. Le patron, connaissant la voracité de son pensionnaire, l'a fait en conséquence.

On s'attend à ce que Mme et Mme Shortis soient interrogées comme témoins cet après-midi même.

Le matin, à l'ouverture de la séance M. Robert Mack y demeure sur la rue St Antoine à Montréal, donne son témoignage ; il corrobore en grande partie le témoignage du gardien de nuit, Malabar, sur les excentricités du prisonnier.

Mlle Nellie Anderson, la jeune fille à qui Shortis écrivait des lettres d'amour, est ensuite interrogée.

Mlle Anderson dit qu'elle a fait la connaissance de Shortis trois mois avant la tragédie. Shortis lui rendait visite assez souvent chez son beau-père, M M Guinness qui s'opposait à recevoir le jeune homme. M. Shortis, dit-elle, venait à la maison quelquefois l'après-midi, d'autres fois, le soir. Le témoin dit que son frère "Jack" était très familier avec le prisonnier. Ils sortaient ensemble pour s'exercer à tirer à la cible. J'étais rarement seule avec M. Shortis, quand il venait chez nous. Mon frère demeurait au salon. J'ai trouvé les actes du prisonnier parfois étranges. Il me visait de son revolver, dans les salons, chez mon beau-père. Je croyais que c'était pour rire.

Il craignait toujours d'être vu et me faisait tirer les rideaux, prétextant qu'il entendait des bruits de pas sur le balcon. Il voulait s'assurer de tout par lui-même. Ce soir-là je devais aller rendre visite à une amie, à Melocheville, près de Beauharnois. M Shortis insista pour avoir une voiture couverte pour nous y conduire. Comme j'étais enrhumé, nous n'y sommes pas allés.

Un soir, alors que je revenais du patinoir avec un jeune homme du nom de MacVicar, Shortis, qui marchait quelques pas derrière nous, sortit un revolver et tira quelques coups.

Le soir du meurtre, Shortis est venu chez nous vers sept heures du soir. Il paraissait très excité. Il se plaignait de douleurs à la tête.

—A quelle heure Shortis a-t-il quitté la maison le soir de la tragédie?

—A dix heures moins le quart, répondit Mlle Anderson.

—Votre frère Jack était-il présent à ce moment?

—Oui.

—Shortis est-il revenu à la maison ce même soir?

—Oui, il est revenu quelques minutes plus tard pour avoir une lettre qu'il avait laissée sur la table. Comme la porte était fermée, il frappa à la fenêtre.

Mlle Anderson, dame nte de Shortis, continue son témoignage :

En janvier ou février, elle traversa le fleuve avec Shortis pour aller à St Zotique chez une de ses amies, Shortis habitait l'hôtel Windsor ; elle y allait quelquefois avec lui pour se réchauffer en sortant du rond à patiner. Elle savait que Shortis portait un revolver ; son frère aussi en porte un ; elle n'en porte pas, d'ordinaire. Sa mère n'aimait pas Shortis et ne lui faisait pas bonne mine. Elle ne pense pas que Shortis fût bien intelligent.

M. McMaster lui demande comment il se fait qu'elle le recevait, puisqu'elle lui connaissait toutes sortes de défauts et de mauvaises inclinations?

Mlle Anderson répond qu'en ce moment elle n'avait pas d'autres cavaliers et que, d'ailleurs, elle avait promis à sa mère de le renvoyer. Elle devait le faire quinze jours plus tard.

Alors, demande M. McMaster, pourquoi lui avez vous écrit, le 2 mars, que vous lui seriez toujours fidèle? J'avais, sans doute, changé d'idée à ce moment, répond-elle.

Mlle Anderson fut malade et couchée pendant quinze jours après le crime. Le choc nerveux a été très fort pour elle. Elle a causé souvent du meurtre avec Mlle Leblanc, modiste de Valleyfield, l'une de ses amies ; elle l'a encore vue il y a quelques jours.

Son interrogatoire est terminé. Elle descend, en souriant, de la boîte aux témoins. Mme Shortis lui fait signe de venir s'asseoir près d'elle.

Francis Shortis, 48 ans, éleveur et entrepreneur de bestiaux, de Waterford, Irlande. C'est le père de l'accusé. Il possède 400 arpents de terrain et en exploite plus de 800 en location. Son chiffre d'affaires dépasse un million. Il vaut environ $200,000. M. Shortis dit que son commerce le retient presque tout le jour en dehors de chez lui. C'était sa femme qui s'occupait de l'éducation de leur fils unique. Il a entendu partie des témoignages donnés à la commission d'Irlande et les a entendus relire à la cour.

Le malheureux père éclate en sanglots. Il déclare que, sauf une ou deux fredaines de son fils, il ignorait absolument tous les faits qui lui ont été dévoilés par la suite. Il avait dit à son fils de choisir une carrière et qu'il l'aiderait à n'importe quelle entreprise raisonnable.

Le jeune garçon avait du goût pour la mécanique. Cependant, un jour il lui dit qu'il désirait suivre la même carrière que lui, il n'a jamais pu rien lui apprendre, en fait de commerce ; son moire était nul en affaires. Il a conseillé à sa femme de l'envoyer en Amérique et il lui a ouvert tout le crédit nécessaire à cet effet. C'est la première fois que M. Shortis vient au Canada. Il a vu son fils à plusieurs reprises, mais il n'a jamais voulu lui parler du procès ni du crime. Shortis a été ému, la première fois qu'il l'a revu à son arrivée ; jamais aucune émotion n'a semblé l'animer depuis.

Mme Shortis, mère de l'accusé, entre ensuite en pleurant dans la boîte.

Le prisonnier ne laisse voir aucun signe d'émotion. Madame Shortis dit que son fils unique aura 21 ans le 16 février prochain, le jour de la St Valentin, et que son mari lui a laissé le soin exclusif de son éducation. A la naissance de Shortis, il était un enfant assez gros, mais il avait le teint pâle et jaune.

Il est resté dans cet état jusqu'à l'âge de six mois ; ensuite il a eu une espèce de ramollissement des os des jambes, et n'a pu marcher avant l'âge de deux ans. Valentine n'a parlé distinctement qu'à l'âge de sept à huit ans. A quatre ans, il pouvait à peine articuler quelques mots.

Quand il a eu sept à huit ans, la mère chercha à commencer son éducation, mais il paraissait d'une très pauvre intelligence, et n'a presque rien appris. On l'envoya à l'école primaire à Waterford durant deux ans, mais il apprit très peu là encore. Un peu plus tard, comme son père n'était pas satisfait du peu de progrès fait par Valentine, il entra à l'école des Frères dirigée par le Révd M. Dunne. Après avoir passé deux ans à l'école des frères de Waterford, il est allé au collège de Clonville.

Valentine était d'un tempérament très faible depuis l'âge de deux ou trois ans. Il s'est souvent plaint de terribles maux de tête ; il était exposé à de fréquentes attaques de bronchite.

Un jour, alors que Valentine avait sept ans, il a reçu dans un accident une lourde pierre sur la tête, et s'était infligé une large blessure. Dans son enfance, Shortis était d'un caractère très doux, complaisant, franc, pieux, allait à la messe tous les matins. Quand il a eu douze ans, la mère a constaté que son tempérament commençait à changer. Il devint maussade, colère, effronté et menteur. Le changement s'est accentué de plus en plus jusqu'à l'époque de son départ pour le Canada. Valentine n'avait presque pas de mémoire. Il ne pouvait rien se rappeler au collège de Clonville, il a toujours souffert beaucoup du mal de tête ; on fut obligé de l'amener à la maison, parce qu'il avait en arrière de la tête, un peu au dessus du cou, deux larges plaies, d'où le pus s'échappait en grande quantité. Après avoir été traité par le Dr Ford et voir été guéri, on décida de ne pas le renvoyer au collège. De tous les faits rapportés devant la commission rogatoire, Mde Shortis jure qu'elle n'en connaissait que trois : Quand Valentine a tiré sur une fillette de deux ans ; quand il est allé à cheval sur la voie ferrée et enfin, quand il a tiré du revolver, une autre fois, dans la rue.

Les gens de Waterford protégeaient le jeune homme et gardaient le silence sur ses escapades. Quand Mde Shortis est arrivée à relater les circonstances du départ de Valentine pour le Canada, elle a éclaté en sanglots.

Le prisonnier ne remue pas et ne regarde pas sa mère.

C'est M. A F. Gault qui a câblé à Mde Shortis la terrible nouvelle. Le câblegramme commençait par ces mots : "Votre fils doit être fou." En apprenant la tragédie, elle a reçu un choc nerveux très fort et a été malade au lit durant plusieurs semaines. Quand elle fut rétablie, elle est venue au Canada.

Mme Shortis a dit à Valentine que ses avocats allaient plaider folie et que plusieurs de ses ancêtres ou parents, étaient morts aliénés.

Il ignorait que de ses parents étaient morts fous. Il a protesté contre les plaidoyers de folie, et a déclaré qu'il aimerait mieux mourir plutôt que de savoir que sa mère le croirait fou.

Dans la prison, il a toujours agi comme un enfant. Il parlait de savon, de cosmetique, de parfum, jouait avec les bijoux de sa mère, etc. Dans la prison de Beauharnois, depuis le commencement du procès, Mme Shortis a visité Valentine tous les jours. Il garde la même attitude : il est gai, joyeux, content. C'est, dit la mère en pleurant, une espèce de consolation pour moi de le savoir parfaitement heureux. Il ne réalise pas sa position ; il semble aussi heureux qu'un enfant de cinq ans.

Shortis, pendant le témoignage émouvant de sa mère, n'a pas remué la tête, qu'il tient fixée sur le mur, au-dessus du banc du juge. A la fin du navrant récit de Mme Shortis, cependant, l'emotion l'a gagné, deux larmes ont roulé dans ses yeux, mais n'ont point coulé et il a repris vite sa physionomie impassible. Pendant que juge, avocats et public ne pouvaient s'empêcher de verser un pleur de sympathie pour la mère éplorée, Shortis, en fils dénaturé qu'il est, n'a pas bronché.

Après le témoignage de Mme Shortis, la preuve médicale de la défense a commencé

Le Dr James V. Anglin est le premier entendu. Il est médecin depuis 1887. Il a pris ses degrés à l'université de Queen, à Kingston, et a été en rapport avec trois institutions d'aliénés. Il a été assistant clinicien durant quatre ans à l'asile de Rockwood. Après avoir été gradué, il a été deux ans et demi à l'asile d'aliénés criminels de Pittsburg, dans la Pensylvanie, où il y avait dans le temps 900 malades. Il a résigné sa position à Pittsburg pour devenir assistant surintendant de l'asile de Verdun, position qu'il a occupée durant trois ans.

Le docteur dit, en résumé, que Shortis n'est pas sain d'esprit.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL

TRÈS BIEN !

—Le consul de France a prononcé un fort joli discours, l'autre soir, à l'exposition des Beaux-Arts, à la Kermesse.

Au cours de ses remarques, il a cinglé en termes aussi délicats que spirituels, M. G. A. Nantel, ministre des travaux publics, qui s'était permis, l'autre soir, à Laval, de parler de l'abrutissement de la science en France.

M. Nantel était là quand M. Kleczkowski lui a jeté un maître coup de boutoir et il fallait voir la tête de notre pauvre ministre.

Bravo, M. le consul !

DISPARUE

—Une jeune fille de la rue St André qui devait se marier ces jours ci est disparue mystérieusement.

Sa mère est mourante.

Le contrat de mariage devait se signer hier.

On dit qu'il y a un pharmacien au fond de l'affaire.

MALHEUREUSE FILLE !

—Une jeune fille, âgée de 17 ans, a été arrêtée par la police et logée au poste, hier.

La malheureuse vient de St Jérôme ; elle avait quitté le toit paternel sans le consentement de ses parents et s'était réfugiée dans une maison de prostitution. La police, ayant été avertie du fait, l'a déniché.

Quelques instants passés dans les cellules l'ont fait revenir à de meilleurs sentiments et elle a demandé à retourner chez elle.

La police a communiqué avec le père de la jeune fille et celle-ci est partie aujourd'hui pour St. Jérôme.

QUEBEC

LA BANQUE DU PEUPLE

—Les délégués de Québec ont fait leur rapport sur les affaires de cette banque qui rouvrira ses portes aujourd'hui ou demain. Les déposants n'ont rien à craindre pour le remboursement de leurs dépots.

Après avoir donné sous son véritable jour la position actuelle de la banque, les délégués parlent des trois grandes objections qu'ils avaient à signer la circulaire présentée. La liquidation, disent-ils, devrait être le dernier remède et ce serait causer de grands préjudices au commerce en général que la demander.

Enfin, les délégués conseillent aux déposants de signer le compromis proposé, mais avec une réserve importante.

L'INCIDENT PROULX- AFLAMME

—Le dernier mot n'a pas été écrit au sujet du piquant incident Proulx-Laflamme à Laval.

Preuve, les paragraphes suivants détachés du "Courrier du Canada" :

Mgr Laflamme n'a pas rencontré M. Proulx, à son voyage à Montréal. Mais après avoir fait connaître à qui de droit qu'il était venu pour assister à la séance, en sa qualité de recteur, et qu'il se opposait de dire quelques mots, il a été informé, à sept heures du soir, avant la séance, qu'il ne pourrait adresser la parole et qu'il ne pourrait prendre place sur l'estrade comme recteur, mais qu'on lui avait réservé un siège à côté de Mgr l'archevêque, au premier rang des spectateurs.

C'est après avoir reçu cette information officielle, par l'intermédiaire de M. l'abbé Primeau, curé de Boucherville, que Mgr Laflamme s'est déterminé à ne pas assister à la séance et à s'en revenir à Québec.

Voilà les faits, tels qu'ils se sont passés.

Le "qui de droit" dont il est parle plus haut est Mgr Fabre, vice-chancelier de l'université Laval.

MERRICKVILLE

LAURIER A MERRICKVILLE

—M. Laurier a été l'objet d'une belle démonstration de la part des électeurs de North Leeds et Grenville. Un train spécial est parti de Perth et à Smith's Falls, M. Laurier est monté à bord, en compagnie de MM. McMillan et Dewart. A Merrickville, la foule qui attendait à la gare, se forma en procession et se rendit à l'Agriculture Hall, où des discours furent prononcés par M. Laurier et par d'autres orateurs. M. Laurier traita de la question des écoles du Manitoba, de la question fiscale, l'Acte du Cens Electoral, du système des pensions et enfin des scandales. Sur la question des écoles M. Laurier répéta ses déclarations antérieures et ajouta que si, au lieu de tâtonner et d'hésiter, le gouvernement d'Ottawa s'adressait aux sentiments de justice et d'équitté de la majorité manitobaine, il obtiendrait vite justice pour les catholiques.

FARNHAM

SUICIDE

—Louis Lacaille, un fermier à l'aise de l'Ange Gardien, s'est suicidé en se pendant dans sa grange et en se brisant le crâne à coups de marteau.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette à l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseurs) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie Infaillible ; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix de la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co.
Lowell Mass
Propriétaires du Dr. Delisle's Kidney

TROIS HABILLEMENTS BANNER.

Habillements Ecossais tout laine, foncés et couleurs moyennes.

$10.00 !

Bien faits avec garnitures extra, venez juger par vous-mêmes et vous saurez ou les acheter.

HABILLEMENTS en DIAGONAL WORSTED,
Bleus et Noirs.

$12.00

Un habit pour affaires et de toilette ou pour porter sur la rue, valant $15.

Si les prix vous intéressent nous vous invitons de venir les voir.

Habillements qui ne Changent pas, en Clay Noir

$15.00,

Ne regarderont pas luisants ni ne changeront. Satisfaction garantie. Procurez-vous en un et vous épargnerez de l'argent

Wm. H. Floyd
Chs H. Grover
T. H. Kimball

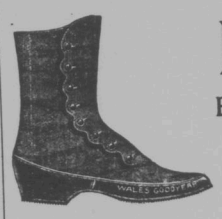
Wm. H. Floyd & Co.

459 Rue Essex, - Lawrence, Mass.

☞ VICTOR BACHAND, commis canadien.

Chaussures en . . Caoutchouc.

N'allez pas les pieds mouillés pour attrapper un rhume qui durera tout l'hiver, mais venez nous voir et nous vous fournirons une paire de



PARDESSUS
BIEN CHAUDS
DOUBLES
EN LAINE.

Nous en avons de toutes les grandeurs pour hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles et enfants. "Une once de précaution vaut une livre de remède."

Nous avons l'assortiment de Chaussures en Caoutchouc le plus considérable et le plus beau qui ait jamais été vu à Lawrence.

L'ASSORTIMENT COMPREND :

BOTTES EN CAOUTCHOUC de tous genres pour tout le monde.
GUETRES EN LAINE et Bottes pour Charretiers.
PARDESSUS pour hommes de chantiers.
PASDESSUS EN CAOUTCHOUC longues et courtes, de toutes grandeurs et largeurs, de tous pieds.

Le PARDESSUS EN CAOUTCHOUC PUR avec talon et semelle épais et bord roulé, est une chaussure de durée. Ils sont faits pour hommes, jeunes gens et jeunes filles.

CHAUSSETTES "ARCTIC."

Pour porter dans vos Bottes en Caoutchouc.

Elles sont excellentes pour porter dans la maison.

Ces Chaussettes sont de toutes grandeurs et sont sans rivales pnur tenir les pieds chauds et secs.

Nous avons aussi des GILETS EN CUIR, EN DUCK, doublés en laine, de toutes façons.

Lawrence Rubber Co,
455 RUE ESSEX.
LAWRENCE, MASS.

MITCHELL & CO.

Nous Ne Cherchons pas de Commerce,

Nous le controlons. Personne n'est sourd à la musique de nos prix.

Etoffes a Robes de Couleurs,

Etoffes à Robes unies tout laine, 46 pcs de large, de toutes couleurs, au bas prix de 29c. la verge.

Bouclé. 40 pcs de large tout laine, à 50c.

Chéviote, 46 pcs de large, des plus récentes nuances, à 75c.

Mélanges Ecossais, valant $1.25, nous les vendons à 75c. la verge.

En Marchandises Noires.

Nous avons un superbe assortiment de tous les prix. Vous pouvez trouver dans notre stock le fameux "Drap Pluette," ces marchandises sont épongées, à l'épreuve de l'eau, 48 pcs de large, à $1 la verge.

Dans les marchandises noires extra, nous avons des Mélanges Allemands à $1.00.

Mitchell & Co.
76 a 82 RUE MERRIMACK,
HAVERHILL, MASS.
Commis canadien.—M. P. H. Bilodeau.

Poursuivis.

Nous admettons que nous nous faisons poursuivre pour vendre des Habillements trop bon marché.

Nous avons decide d'aller a la Cour et de defendre notre Cause.

Il n'est pas nécessaire de vous dire de profiter de cette occasion qui n'arrive qu'une fois dans la vie, parce que tant que cette cause ne sera pas réglée nous allons vendre autant d'Habilleme ts qu'il y en aura.

Nous espérons qu'ils seront tous vendus dans quelques jours.

Le prix de ces Habillements est de

$10.00.

N. B.—Pour les détails de cette cause, lisez la nouvelle sur l'autre page

HAMEL & CLOUTIER
405 Rue Essex.
Lawrence, Mass.
Enseigne de la Valise Doree,

Un Pied Gene

Est comme le mal de dents, aucune personne sensible le désire, le public sensible porte une chaussure tendre. Des chaussures tendres ne veulent pas dire des chaussures laides. Nous avons des chaussures élégantes et confortables qui, tandis qu'elles ont une belle apparence, sont fabriquées d'après les formes du pied.

Voyez notre assortiment de chaussures de Garçons et de Filles pour l'automne et l'hiver. Elles sont unies et durables.

Nous faisons cette semaine une spécialité de chaussures de Dames, à $2.00, réduites de $2 50 et $3.00.

Nous devons faire de la place pour notre stock d'automne qui arrive tous les jours.

La balance de nos chaussures tan sera vendue moins que le prix coûtant afin de s'en débarrasser.

☞ Venez examiner ces marchandises avant d'acheter, aussi nos nouvelles lignes de marchandises d'automne.

V. J. HUOT,
437 Rue Essex 437
Lawrence, Mass.

A. CHOQUETTE,

Entrepreneur de Pompes Funebres

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

Magnifique Corbillard Noir pour les Enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.

Carrosses de premiere classe pour Mariages, Baptêmes et Funérailles.

A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON
Lawrence, Mass

F. X. VOYER,
83 Rue Harbor.
Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche ! Ne Manquez pas Ceci!

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

Voici quelque chose de bon a savoir pour les Acheteurs de

MANTEAUX et de COLLERETTES.

A. W. Stearns & Co sont toujours à la tête dan tout ce qui est de prise, cette fois-ci cela arrive dans les Manteaux et les Collerettes.

Nous avons acheté à grand sacrifice des manufacturiers, ces messieurs étant incapables de rencontrer leurs paiements par défaut d'argent, et ayant en mains un stock immense de costumes des derniers gouts de la saison, ils nous les ont vendus pour argent comptant et à extrêmementbon marché. Ainsi durant le reste du mois, nos pratiques vont avoir l'avantage de ce bargain. C'est justement le commencement de la saison et tout costume est nouveau et du dernier goût sous tous rapports, et sera vendu à des prix qui **Surprendront le Public Prudent.**

Nous vous énumérerons quelques-unes de ces différentes lignes:

Costumes pour $3.98, Valant $6.00.
Costumes pour $8.98, Valant $11.00.
Costumes pour $7.49, Valant $ 0.00.
Costumes pour $9.69, Valant $12.00.
Costumes pour $8.79, Valant $11.50.
Costumes pour $10.49, Valant $13.00.

COLLERETTES EN PELUCHE, Richement Garnies pour $10.49, Valant $13.00.

Maintenant toute valeur est véritable, nous n'en dirons pas davantage, confiants que vous viendrez voir nos marchandises Nous savons quel en sera le résultat.

A.W. Stearns & Co.

309-311 Rue Essex, 270 Rue Common,

LAWRENCE, MASS.

Employés canadiens:—F. A. Martel, Martin Lanctot, Archille Proulx, Patrick Murphy, Delles Esther Lacaillade et Joséphine Poirier.

Centres Canadiens.

Lawrence

H. N Hamel et le Dr V. Mignault étaient de passage à Boston lundi dernier.

Plusieurs de nos compatriotes seront employés cette année comme professeurs dans les écoles du soir.

Wilfrid F. H. Milot est parti pour Taunton lundi dernier pour assister au mariage de son frere le Dr A. F. Milot.

Nous avons la douleur d'apprendre que M. Wellie Hamel, photographe, est assez gravement malade à sa résidece rue Lowell

N'oubliez pas que M. Alfred Martel est toujours chez A. W. Stearns & Co, et sera heureux de rencontrer ses compatriotes pour les servir avec honnêteté et courtoisie.

M. John T. Golden, successeur de Melles O. Jean & Co. entend continuer ce commerce avec succès. Aussi il offre des spécialités qui méritent l'attention de toutes nos lectrices.

Plusieurs de nos compatriotes de Lawrence sont allés à Manchester cette semaine pour assister aux fêtes de la Merchands Week MM. N. E. Miville et Amédée Cloutier en ont aussi profité pour visiter leurs amis de Manchester.

Il ne faut pas l'oublier que notre compatriote, M. Felix Poisson, notre populaire pharmacien, entend faire des affaires sur une grande échelle. Pour les temps froids il s'est procuré une splendide fontaine pour servir le soda et le café chauds. Faites-en l'essai et vous serez enchantés.

Un grand nombre se réunissaient chez M. Louis Fréchette mercredi dernier et lui ont présenté un magnifique fauteuil en peluche M. George Doucet fit un discours bien approprié à la circonstance. Il y a eu un grand nombre de rafraichissements et tous se séparèrent à une heure avancée de la nuit, emportant chacun un agréable souvenir de cette magnifique soirée.

L'écurie de louage et de vente de chevaux canadiens de MM Chs et Elie Lacaillade, 444 rue Common, contient le plus bel assortiment de voitures et chevaux, hacks pour mariage et pour baptême à meilleur marché de Lawrence, ainsi que voitures doubles et simples, les meilleures de la ville et aux plus bas prix. M. P. Côté, qui a la direction de l'établissement se fera un plaisir de satisfaire tous les canadiens qui viendront l'encourager.

C. & E. LACAILLADE,
444 rue Common

Comme toujours, Reid & Hughes offrent cette semaine des spécialités que nous invitons nos lecteurs à lire attentivement.

Nous avons eu une pluie diluvienne samedi et dimanche dernier. Evidemment les cultivateurs n'auront plus à se plaindre de la sécheresse.

En allant voir M. Victor Bachand chez Wm H. Floyd & Co. vous ne ferez point d'erreur, car vous trouverez des "bargains" que vous ne trouverez pas ailleurs.

N'oubliez pas le bal du Club de Naturalisation au City Hall mercredi prochain. Le programme est des mieux remplis et promet beaucoup d'amusements.

Le cinquième bal annuel du Club de Naturalisation aura lieu mercredi le 23 octobre courant au City Hall. On ne saurait trop conseiller aux canadiens d'encourager cette œuvre qui a pour but le progrès et l'avancement des Canadiens.

La naturalisation est active par le temps qui court. Samedi dernier, trois canadiens se faisaient naturaliser et lundi douze sont allés prêter serment en cour. Messieurs les officiers du club méritent de grandes louanges pour leur dévouement à la cause canadienne.

La police a enfin réussi à mettre la main sur l'auteur des nombreux incendies depuis quelques semaines. En effet dimanche dernier un nommé Foster qui, après avoir vu les crimes qu'on lui imputait, finit par admettre sa pleine culpabilité. Foster est âgé de 26 ans et demeure avec sa mère sa mère sur la rue Bradford. Il est accusé d'avoir mis le feu à la Blood's machine shop le 17 septembre dernier, au magasin de foin de John Shea le 7 septembre, et à la Hale's bobbin shop le 6 octobre. En cour de police il a plaidé non coupable et a été remis devant les grands jurés sous une caution de $6000

Belle-Isle & Co.

M Belle Isle vient d'ajouter à son stock de médecines patentées un bel assortiment de livres d'histoires Français et invite ses compatriotes à lui faire une visite, 4 rue Franklin.

ENCORE DES DIFFICULTES

Perspective Orageuse pour une Maison de Confection bien connue

L'AFFAIRE POURRAIT ALLER EN COUR

Les Gens de Boston vont lutter

Les deux cotés de l'histoire — Dans l'intervalle le peuple récolte une riche moisson.

Une cause qui promet d'être intéressante pour les tribunaux à décider est celle d'une grosse maison de confection de Boston contre Hamel & Cloutier, une maison de détail bien annoncée qui fait affaires au No 405 rue Essex.

La maison de Boston, dont le nom est tu au public pour le présent, a vendu dernièrement à Hamel & Cloutier un assortiment considérable de vêtements pour hommes à des prix très bas, et qui, d'après la version de cette maison, ne devaient pas être détaillés pour moins qu'un certain prix. Les manufacturiers menacent maintenant de prendre des procédures pour arrêter la vente de ces vêtements qui, d'après eux, sont vendus meilleur marché que le coût de production et nuisent ainsi à leurs transactions avec d'autres marchands de détail

MM. Hamel & Cloutier, interviewés, font la déclaration suivante:

"Il est vrai que nous avons acheté un lot de vêtements pour hommes en serge cordée épaisse noire et bleue, en Clay noir et en étoffe gris acier, pour lesquels nous avons payé comptant.

"Il est vrai aussi que nous vendons ces vêtements meilleur marché que nous nous y attendions, parce que nous avons acheté l'assortiment entier et voulons l'écouler.

"Nous n'avons fait aucune entente au sujet du prix, et bien que nous vendions ces habillements $10.00, ce qui est moins que le coût de fabrication, nous nous proposons de les vendre à ce prix tant qu'il y en aura."

MM. Hamel & Cloutier ont paru surpris qu'on ait pris des moyens légaux pour leur forcer la main, et disent que non seulement ils vont lutter jusqu'au bout, mais qu'ils vont prendre les moyens de vendre tous les vêtements qui sont dans leur magasin d'ici à quarante-huit heures et donner au public une chance de faire ses provisions pour l'hiver.

Accident Fatal

M. Joseph Michaud, employé chez Carffrey, le marchand de glace, a succombé lundi soir aux suites d'un malheureux accident qui lui est arrivé jeudi dernier en distribuant de la glace à ses pratiques. Il était à descendre de sa voiture lorsque, pour une raison ou pour une autre, il tomba sur le sol et sa tête alla frapper le bord du trottoir.

Le Dr O. Routhier fut appelé et il soupçonna qu'il y avait fracture de la base du crâne, et considerant le cas très grave le Dr Routhier fit appeler les Drs Mignault et Howard en consultation.

Le défunt était un brave concitoyen et jouissait de l'estime de tous ceux qui le connaissaient Il laisse une femme inconsolable ainsi que son père et plusieurs frères et sœurs.

Nos condoléances à la famille.

Déces.

Yvonne, enfant de Philippe Carorette, est décédée, âgée de 7 mois.

M Jos Michaud est décédé le 15 courant à l'âge de 31 ans. Le defunt était membre de la société St Jean-Baptiste.

Ces enterrements étaient sous la charge de M. Jos Coutu de la maison A. Choquette.

Funerailles.

Vendredi dernier, à 9 heures, ont eu lieu à l'église Ste Anne les funérailles du regretté feu Afred Laplante. L'église était drapée de noir comme dans ses plus grands jours de deuil.

Une messe de requiem fut chantée avec diacre et sous-diacre. A l'orgue, le chœur était nombreux et fit d'excellente musique. M. Jos Bernard était l'organiste.

Un nombreux concours de parents et d'amis a accompagné les restes mortels jusqu'au cimetière.

Les sociétés St Jean-Baptiste et St Joseph, dont le défunt faisait partie, assistaient en grand nombre, escortées par un corps de musique militaire auquel le regretté défunt était aussi membre et ex-directeur.

Les porteurs étaient MM. Wm N. Hamel, Amédée Coutier, Felix Poisson, Jos E. Benoit, N. E Miville et T. H. Vincent.

Au cimetiere, la musique rendue par la fanfare donnait un cachet particulier et tout à fait solennel à la cerémonie.

Sans contredit, ces funérailles ont été des plus imposantes que nous ayons eues depuis des années

M. Azarie Choquette avait la charge des pompes funèbres.

Une Greve a Haverhill

Haverhill, 15 Oc.—Vingt filles employées dans la manufacture de chaussures de Tolman, se sont mises en grèves aujourd'hui, à cause d'une réduction dans leurs gages. Depuis la réduction elles perdaient 30 cents environ par jour.

A LA DYNAMITE

Quatre Cambrioleurs font sauter un Coffre-fort

Haverhill, 15 Oct.—Des cambrioleurs ont enfoncé le bureau de poste, la nuit dernière, à Bradford, et ils ont fait sauter le coffre-fort au moyen de la dynamite

Ils se sont enfuis avec $1 20 en monnaie et $40 en timbres-poste.

Ils croyaient évidemment qu'il y avait beucoup plus d'argent que cela dans le coffre fort.

Le bureau de poste est situé sur la principale rue, et les quatre malfaiteurs ont été aperçus par plusieurs personnes des environs. Un jeune homme ouvrit une fenêtre et tira un coup de fusil sur les deux voleurs qui attendaient au dehors, tandis que les deux autres faisaient sauter le coffre-fort a l'intérieur. Mais la balle ne les atteignit pas.

Les deux malfaiteurs se tournèrent vers le jeune homme pour lui conseiller de fermer sa fenêtre et de baisser les rideaux, s'il ne voulait pas être criblé de balles. Il obéit sans murmurer. Plus tard la police fut avertie; mais il était trop tard, les voleurs avaient fui.

LA FEMME NOUVELLE.

Des Demoiselles qui Jouent au Foot Ball.

Lynn, 16 oct.—Les jeunes filles du High School ont fondé un club de foot ball et elles ont lancé un défi aux garçons pour une partie qui sera jouée sous peu.

Nous sommes convaincu que ces demoiselles vont gagner la partie haut la main, ou plutôt haut le pied.

UN PIANO

A Failli etre la Cause d'un Meurtre.

Dover, N. H., 15 oct—Edward T. McMahon, étant ivre, entra aujourd'hui dans le magasin de musique de Lothrop armé d'un revolver et tenta de tuer le propriétaire. Il fut heureusement désarmé avant d'avoir pu tirer.

McMahon fut immédiatement conduit au poste.

Le trouble entre les deux hommes a été causé parce que Mr Lothrop avait enlevé un piano de la demeure de McMahon qui l'avait acheté à la petite semaine et refussit de continuer ses paiements.

EXTRAVAGANT.

Un Commis Arrete Pour Avoir Volé son Patron.

Newport, N. H., 15 oct.—Toute une sensation a été causée en cette ville lundi matin, quand Hollis M. Chase, le premier commis de F. F. Rowell, marchand de provisions, a été arrêté pour avoir volé par intervalle la somme de $200, environ à son patron. Chase volait depuis plusieurs années. Les preuves sont très fortes contre lui. Il a été renvoyé devant le grand jury; il fut remis en liberté sous caution.

Chase jouissait d'une bonne réputation, mais il était très extravagant, vivant plus richement que son salaire le lui permettait. Il a femme et enfants.

Bargains Speciaux

Pour le Commerce d'Automne.

Un lot de Bas de Dames en noir et en gris, bien beaux et pesants, de toutes les grandeurs à 25c la paire.

Sous-vêtements de dames, en Jersey doublés en laine à 25c chaque, une très bonne valeur.

Bas noirs garantis pour la couleur, doublés en laine, 25c la paire

Sous vêtements en Jersey, prix régulier 75c notre prix 50 cents, très beaux et finis en soie.

Caps Bonnettes du dernier goût.

Gants de kid et gants en cachemire de tous les prix.

Gants de kid de $1 et plus garantis.

Notre département de Chapeaux est maintenant au complet dans tous les styles les plus récents sur le marché du monde, Melle Lontine Bourget et Melle Hélianthe Hamel invitent cordialement toutes leurs amies d'aller les voir et le trouveront de leur montrer de très bas prix, et les styles les meilleurs et les plus nouveaux qui puissent trouver dans Lawrence ou ailleurs.

JOHN T. GOLDEN.

Successeur de O. JEAN & Co.,

421 RUE ESSEX

Lawrence, Mass.

SOLDAT CANADIEN

PART A LA HAVANE POUR AIDER AUX REBELLES.

A Soif de Gloire et d'Heroisme.

Boston, Mass., 16 oct—La compagnie C du 9ème Régiment du Massachusetts vient de perdre un de ses membres les plus zélés.

C'est un Canadien-français, M. J. C. Chapleau, qui est parti pour Cuba, ou il va grossir le nombre des rebelles.

M. Chapleau méditait depuis quelque temps son départ pour Cuba.

C'est un jeune homme de 27 ans, à l'allure martiale, qui aime passionnément la science militaire.

Il croit qu'en allant à Cuba il prendra un garde dans l'armée des rebelles et qu'il contribuera à purger l'île de la présence des Espagnols.

Bien qu'encore enfant, en 1885 M. Chapleau fit la campagne du Nord Ouest en qualité de soldat, dans le 65ème bataillon de Montréal.

Il prit part à deux engagements avec les sauvages.

La confiance dans son étoile, et c'est ce qui l'a engagé à aller chercher la gloire sur un sol étranger.

Puisse-t-il ne pas subir le sort de Goulet, qui est tombé criblé de balles sur le champ de bataille de Valenzuéla.

UNE SECHERESSE

Cause Plus d'un Million de Dommages dans l'Ouest.

Cincinnati, Ohio, 16 oct.—A moins que de bonnes pluies ne tombent bientôt dans cette région, y compris une partie de l'Indiana, de l'Ohio, du Kentucky et de la Virginie Ouest, la sécheresse va ruiner des centaines de personnes. Depuis plusieurs semaines il n'est tombé aucune pluie ici et la rivière Ohio n'a plus que deux pieds d'eau.

Dans le sud de l'Ohio, il y a famine d'eau. Dans une quantité de villages de cette région, on ne peut y trouver une goutte d'eau.

Les nouvelles que nous recevons aussi du Kentucky nous apprennent qu'on y souffre beaucoup, à cause du manque d'eau. En certains endroits, les habitants ont vingt milles à parcourir avant de trouver de l'eau.

On calcule que cette sécheresse va causer pour plus d'un million de dollars de dommages.

GROSSE COLLISION.

D'UN TRAIN DE VOYAGEURS ET DE MARCHANDISES.

Trois Employes ont etè Tues. Plusieurs Blesses.

Altoona (Pensylvanie) 16 oct—Ce matin à 6 h. 40, une épouvantable collision s'est produite entre deux trains, l'un de voyageurs et l'autre de marchandises, sur la ligne du Pennsylvania Railroad, à l'extrémité sud de cette ville.

A l'heure ci-dessus mentionnée, un train de marchandises qui avait quitté la voie principale pour faire son approvisionnement d'eau, s'engagea sur une voie d'évitement, puis stoppa pour donner le temps à l'aiguilleur de fermer la voie, vu qu'un train de voyageurs était sur le point d'arriver.

L'aiguilleur n'avait pas eu le temps de fermer la voie d'evitement que le train de voyageurs arrivait à grande vitesse et s'y engageait, pour venir heurter, avec une force terrible, le train de marthandises.

Un brouillard épais enveloppait toute chose, ce qui avait empêché l'aguilleur d'apercevoir le train et de se plus hâter pour intercepter la voie d'évitement.

Les deux locomotives ont été complètement démolies. Le choc a été terrible et tous les voyageurs ont été renversés, presque tous se blessant grièvement.

Un des mécaniciens, J. L Woodring, a été pris entre deux wagons et il a été écrasé à mort Le chauffeur du train de voyageurs a été pris dans les débris de sa locomotive et s'est fait tuer, et le mécanicien de ce même train a reçu des blessures mortelles qui l'ont conduit à l'hôpital où il mourra.

Quatre Preuves de Conviction

Les résultats merveilleux qui obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats Unis, a délivré à l'inventeur, le 10 avril 1881, accompagne d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruation irregulieres ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr D. Delisle

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleur valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition

S. M. McCORMICK,

509 RUE ESSEX,

CHAPEAUX ET ARTICLES DE FANTAISIE.

Nous avons un assortiment considérable de

Corsets, Bas et Sous-vetements

que nous vendons meilleur marché qu'aucun magasin de la rue Essex

Venez voir notre stock avant d'aller ailleurs.

Nous avons une employée de langue française.

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et des expériences réitérées par des experts, réussi à faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu a peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Épuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,

WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants: —N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants: — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin Oscar Courteau, Dr J. G. Burque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants: — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

Nouvcau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES, Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,

523 RUE ESSEX

EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

D. THEBERGE,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARRON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, AILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND

188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servir avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm. FERLAND, 188 RUE LOWELL.

Allez chez VIGER & CO.,

66 RUE HAMPSHIRE, Lawrence, Mass.

POUR VOS

REMEDES, PRODUITS CHIMIQUES,

Parfums et Articles de Toilette.

Nous faisons une spécialité de l'ajustement des Trousses (ceintures herniaires.)

Prescriptions remplies avec soin.

Nous avons toujours en mains un bel assortiment de livres français.

UN CANADIEN.

Louis Plante se Suicide Apres une "Brosse."

Fall River, 16 oct. — Louis Plante, un Canadien-français demeurant au coin des rues Pane et Orange, s'est suicidé cette après-midi en se pendant.

Cet homme avait environ 60 ans, et buvait beaucoup depuis quelque temps. Il laisse une femme et neuf enfants.

EN GARDE! Le public doit se tenir en garde contre les nombreuses contrefaçons et imitations qui envahissent le marché depuis que les succès du Régulateur de la Santé de la Femme et les Female Plasters du Dr Jos Larivière, pour guérir le **BEAU MAL** sont connus.

Lorsque vous achetez une bouteille de Régulateur ou un de mes "Plasters," vous ne faites pas un essai ni une expérience et vous ne courez aucun risque de dépenser votre argent inutilement, vous êtes sûrs de la guérison.—Demandez et exigez le Régulateur et les "Plasters" du Dr Jos. Larivière. Si on ne les a pas, allez chez un autre pharmacien ou écrivez au propriétaire Dr Jos. Larivière, Manville, R. I.

N. B.—Les Columbian Headache Pills du Dr Jos. Larivière guérissent le mal de tête en quinze minutes. Garanties. Prix 25 Cents.

Sous-vetements en Coton pour Dames.

REID & HUGHES,

Le grand magasin de Nouveautes de Lawrence.

AVEZ-VOUS JAMAIS PENSE

Que toutes les fois que nous allons sur le marché pour nous procurer des marchandises et que nous achetons à moins du prix du marché c'est vous qui êtes le plus interessé. Pourquoi? Parce que chaque dollar épargné sur un achat que nous faisons vous en avez le bénéfice.

Exemple: La dernière saison nous avons vendu des Robes de Chambre, 83 cts chacune, à ce prix elles étaient à bon marché. Cette même Robe de Chambre nous vous la vendrons aujourd'hui pour 69 cents.

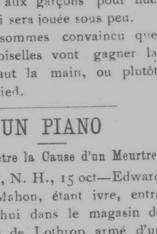
Nous avons placé une commande considérable à bonne heure dans la saison lorsque le Coton était à bas prix, et aujourd'hui vous avez le bénéfice de ce que nous avons épargné sur le prix, regardez les marchandises de nos vitrines et ensuite vous serez convaincus que chaque jour nous travaillons pour votre intérêt aussi bien que pour le nôtre en épargnant votre argent sur chaque article que vous achetez

ARE YOUR FEET RIGHT AND LEFT?

Waukenhose

(Registered Trade Mark.)

Manufactured under United States and Foreign Patents.



Knit right and left to conform to the shape of the foot, thus preventing many discomforts and insuring great durability.

THE UP-TO-DATE STOCKING.

Est-ce que vos Pieds sont Droits et Gauches ?

Tout aussi bien que votre main, ainsi pourquoi vos chaussons ne seraient-ils pas droits et gauches aussi bien que vos chaussures? Certainement toute personne intelligente porte aujourd'hui une chaussure au pied droit qui est pas differente du pied gauche, pour la même raison, elles devront porter des chaussons faits sur le même système.

Nous avons mis dans notre stock une ligne de chaussons "Waukenhose" tricotés droits et gauches pour s'adapter à la forme de votre pied

Messieurs, si vous désirez être confortables, essayez en un paire au même prix des chaussons ordinaires.

Gants de Kid. Nous avons plusieurs centaines de paires de 75c et $1 sur nos comptoirs, un peu endommagés par l'usage. Nous voulons les vendre de suite à **50c. la paire.**

Dans toutes les grandeurs et toutes les nuances. Venez de suite afin d'être les premiers.

Notre Stock Dans tous les départements est presque parfait et chaque article est garanti. Si vous achetez de nous et si votre achat n'est pas satisfaisant, rapportez-le et votre argent vous sera remis sans reproches.

Reid & Hughes,

Les Leaders des Prix Populaires.

225 a 235 RUE ESSEX,

Lawrence, Mass.

Commis Canadiens Jos A. Roy, Evélina Poirier, Lumina Morneau et Eliza Cardinal. Melle Caroline Saint-Laurent.

FEUILLETON
No 12

— LES —

Lendemains du Crime

GRAND ROMAN A SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE

DEUXIEME PARTIE.

LA DOULEUR D'UN PERE.

XIII

(*Suite.*)

—Dame! je ne sais pas, moi. Ca me parait scabreux.

—Je vais déclarer la vérite, dit Anselme.

—Cela vaudra peut-être mieux.

Il cria à la barque:

—Oui, nous sommes des évadés.

Le canot ne bougeait plus. Les rameurs s'étaient arrêtés. On entendait sans doute la fin des pourparlers.

Quand Anselme eut fait sa déclaration, on vit les rameurs se causer entre eux, puis celui qui avait parlé demanda:

—Qu'est-ce que vous voulez?

—Rentrer en France, répondit Anselme.

—Nous allons à New-York.

—Eh! bien, conduisez-nous à New-York.

—Qui nous paiera?

—Nous.

—Vous avez de l'argent?

—Oui.

—Le patron va demander cher, car il y a des risques.

—Nous pouvons payer.

A cette réponse les rames se mirent à battre l'eau et la barque s'avança rapidement.

Anselme fut pris à bord pour qu'il pût s'entendre avec le patron. On fit prix à dix mille francs pour le passage jusqu'à New-York. Cinq mille francs payés tout de suite, et cinq mille en débarquant. Moyennant cette somme on s'engageait à défendre et à protéger les fugitifs contre toute poursuite. Ils devaient passer pour faire partie de l'équipage du bâtiment, qui était un négrier. D'ailleurs le bâtiment lui-même fuyait les parages trop fréquentés. Le marché conclu, on vint prendre Rigobert, qui se voyait déjà en France, à Paris, et qui riait et chantait comme un insensé, criant à chaque coup de rame:

—Vive l'Angleterre! Vive l'Angleterre!

Les deux compagnons arrivèrent à New York sans encombre. Là, ils se reposèrent un peu, s'habillèrent, firent tailler leur barbe, puis, devenus des gentlemen accomplis et n'ayant plus rien en eux qui sentit le forçat, ils prirent passage sur un paquebot à destination du Hâvre. Pour être moins surveillés, ils avaient pris des premières classes, et, comme ils étaient fort bien mis, qu'ils se tenaient parfaitement, aucun soupçon ne s'éleva contre eux. Ils arrivèrent à Paris et se firent conduire dans un des meilleurs hôtels sans avoir attiré sur eux l'attention de la police. Anselme se faisait passer pour un riche Américain, Rigobert était son secrétaire.

A peine arrivé à Paris, Anselme convoqua le ban et l'arrière-ban du bagne, dans un établissement situé au fond de Vaugirard et qui était tenu par un ancien forçat. Il s'était fait reconnaître de ses hommes et avait commencé aussitôt ses recherches pour retrouver Claire. A cette réunion assistait l'homme envoyé autrefois par Anselme à Maximilien Châteauroux, ainsi que le personnage mystérieux qui avait été chez la mère Prudence, le voisin de Claire Monnier, M. H. Marchand. C'était un repris de justice et qui avait relations avec tous les bandits de la capitale.

Quand Anselme eut prononcé le nom de Claire Monnier, l'homme se rappela aussitôt sa petite voisine.

Il dit ce qu'il savait sur elle,—où elle avait loué, travaillé, et c'est grâce à lui qu'on parvint à découvrir la retraite de la fille d'Anselme.

XIV

Donc Anselme était près de Claire. Il la vit si pâle, si faible, mais si jolie pourtant que son cœur se fondit. Il se laissa tomber au pied du lit, et sans avoir pu prononcer un mot, il éclata en sanglots, en sanglots bruyants, désordonnés. C'était elle, sa fille, dans cette détresse, dans cette misère, malade et manquant de tout. Son regard se portait avec un navrant désespoir de la maigre couchette à la toiture lambrissée, aux murs nus, glacés, humides, de la chaise boiteuse à demi éventrée à la petite table de bois blanc soutenant une cuvette ébréchée.

D'un coup d'œil son regard avait embrassé toute cette désolation, et tout son cœur saignait. Pendant ce temps Claire considérait avec un étonnement mêlé d'effroi cet inconnu qu'elle n'avait jamais vu et qui pleurait sur elle.

Elle demanda:

—Qui êtes-vous, monsieur, et que désirez-vous?

Anselme tressaillit, mais au lieu de répondre, il continua à sanglotter. Sa fille! dans cet état! Devait-il la trouver là? Oh! comme ce misérable Châteauroux l'avait trompé! Avoir subi pour lui le bagne, toutes les humiliations, toutes les tortures, toutes les hontes! Et être récompensé ainsi! Retrouver sa fille, laissé à sa garde, mourant de misère et de besoin! Une telle fureur, à ces pensées, s'emparait du malheureux surhumain pour la dominer, pour n'en pas laisser parvenir jusqu'à Claire les éclats.

Enfin il se releva. Il s'arracha à l'espèce de torpeur qui l'engourdissait.

—Avant tout, mon enfant, dit-il, il faut vous tirer de là. Il faut vous soigner, vous sauver. Qu'avez-vous?

—Je ne sais pas, monsieur, répondit Claire de sa voix douce, avec un sourire qui eût fendu un roc.

—Vous ne savez pas? vous n'avez donc pas vu le médecin?

—Non, monsieur.

—Pourquoi?

—Je suis trop pauvre

—Trop pauvre! répéta Anselme, et il eut un geste dont lui seul comprit la signification. Il pensait à Maximilien Châteauroux, qui était riche, à Maximilien. Dévouez-vous! Sacrifiez donc votre vie, votre honneur! pour qu'on laisse râler votre fils sur un grabat quand on est millionnaire. Oh! le misérable! le misérable!

Et Anselme ne savait rien! Il ne savait pas que cette misère, que cette chute était l'œuvre de Maximilien! Oh! quand il allait le savoir!

Il avait ouvert la porte, crié du haut du palier à la concierge de monter, puis, quand la brave femme fut près de lui, il lui commanda, lui bourrant la main de billets de banque, de faire préparer une chambre propre, chaude, pour Claire, du bouillon, des tisanes, et d'envoyer tout de suite chercher un médecin, le meilleur médecin du quartier, puis il revint au chevet de sa fille.

—Maintenant, mon enfant, en attendant que le médecin arrive, en attendant qu'on vous donne des soins, vous allez me raconter tous vos malheurs.

Claire regarda l'homme.

Il paraissait bon affectueux. Il y avait dans son regard une expression qu'elle n'avait jamais vue dans les yeux de personne. C'était comme une lueur pleine de douceur et d'amour.

L'homme était vieux. Il avait la barbe et les cheveux tout blancs. Son visage était parcheminé, tanné. Ses joues osseuses et son teint d'aventurier brûlé par soleil des grandes routes tranchaient avec sa tenue correcte de bourgeois élégant. Les yeux surtout étaient étranges, brûlant sous le renfoncement des paupières d'un feu singulier, où il y avait tantôt une affection immense, tantôt des lueurs terribles, menaçantes et fauves, des lueurs qui sentaient le phosphore et l'enfant.

Quel était cet inconnu?

Que voulait-il?

De son côté, maintenant, Anselme examinait Claire. Il retrouvait sur ce visage émacié par les privations et la maladie, mais joli pourtant, les traits de la femme qu'il avait tant aimée. Des bouffées du passé remontaient à son âme desséchée par tant de tourments et d'épreuves et la rafraîchissaient.

Il revivait. Il lui semblait, près de Claire, que toutes les années farouches, écoulées dans les affres et les hontes du pénitencier, s'effaçaient, disparaissaient. La vue de Claire le rendait bon, lui faisait presque oublier ses terribles vengeances. Il se sentait alangui et radouci. Il oubliait sa mission, la mission de haine léguée par Judas Marfori, et il n'eût plus rien demandé au ciel que de vivre là près de Claire, près de sa fille, dans la douceur de cette affection sereine, caressé par son regard, par sa voix, par ses sourires, par tous les mouvements de sa tête et de ses bras, qu'il trouvait remplis d'un charme et d'une grâce infinis.

Il fut arraché à cette espèce d'extase qui l'anéantissait, engourdissant son être dans une béatitude qu'il n'aurait jamais soupçonnée par un succès de toux déchirant qui s'empara à ce moment de Claire.

La pauvre enfant, les yeux agrandis par l'angoisse, devenue subitement toute pâle, s'était dressée à demi sur son lit et semblait vouloir de ses mains amaigries arracher de sa poitrine le mal qui la labourait, faisant résonner tous ses flancs. Son front s'était mouillé d'une sueur froide, et on sentait qu'elle souffrait terriblement, qu'elle faisait des efforts inouïs pour arrêter cette toux qui la tuait!

Anselme avait pâli.

Une angoisse terrible s'était emparée de lui. Il demanda:

—Il y a longtemps que vous toussez ainsi?

—Un peu plus d'un an, depuis le jour.

Claire s'arrêta.

Elle pensa qu'elle allait dire une chose qu'elle ne devait pas dire. Il n'était pas nécessaire de faire connaître à un inconnu cette honte d'avoir été fille-mère.

Anselme répéta:

—Rien, dit Claire, un accident qui m'est arrivé.

—Un accident?

En voyant que la jeune fille n'avait pas envie de parler, le père, anxieux, ajouta:

—Oh! dites-moi tout! Si vous saviez comme tout ce qui vous concerne m'intéresse, comme.

Lui aussi s'arrêta.

Il ne voulait pas faire connaître qui il était encore, et voilà qu'il allait trahir son secret.

La malade demanda:

—Mais qui êtes vous donc pour vous intéresser à moi!

—Vous le saurez bientôt, mais avant parlez-moi, dites-moi.

—Quoi?

—Ce qui vous est arrivé, comment vous êtes tombée à cette détresse où je vous vois.

—La maladie.

—La maladie?

—Eh! oui, puis le manque de travail.

—Vous ne trouviez pas de travail?

—Comment en aurais-je trouvé, seule, sans protection, avec mon nom?

Anselme tressaillit violemment.

—Avec votre nom?

—Un nom que je n'osais même pas dire, tremblant à chaque instant qu'on ne le connût.

—Le nom de Monnier, fit Anselme très suurpris.

—Mais oui.

—C'est le nom d'un malheureux, d'un fou.

—Le nom d'un forçat, dit Claire, qui enfuit sous ses oreillers sa figure devenue toute rouge de honte.

Auselme s'était levé brusquement.

Le nom d'un forçat!

Ainsi sa fille avait souffert de son ignominie à lui.

Pourtant elle ne portait pas son nom.

Il ne s'expliquait pas ce mystère.

—Mais, dit-il, ce Monnier dont vous êtes fille n'a jamais été au bagne.

—Je ne sais pas, dit Claire. je ne l'ai jamais connu, mais un jour on m'a jeté cette injure à la tête que j'étais fille d'un forçat, et depuis je n'ose plus passer dans les rues, tremblant que ma honte ne soit connue. Je n'ose plus lever la tête, et je souffre sans me plaindre toutes les humiliations, toutes les injures. Je n'ai plus de courage, et je voudrais mourir.

Anselme allait et venait, en proie à une agitation extrême. Il n'avait pas prévu cela! Qui avait pu faire connaître à Claire ce secret, lui jeter cet outrage? Nul ne savait, sauf Maximilien Châteauroux, qu'elle était la fille d'Anselme. C'était donc de Maximilien qu'était venue l'indiscrétion, qu'était venu l'insulte? Etait-ce possible? Etait-ce croyable?

Il se rapprocha du lit de Claire.

—Vous allez me dire, mon enfant, fit-il avec une sorte de frémissement, vous allez me dire qui vous a mis au visage cette honte, au cœur cette humiliation. I faut, il est nécessaire que je sache d'où elle vient.

—Pourquoi?

—Vous le saurez plus tard. Mais, je vous en supplie, ne me cachez rien, rien!

—Je ne parlerai pas, dit Claire, avant de savoir qui vous êtes, ce que vous me voulez et pourquoi vous m'interrogez.

—C'est moi, dit Anselme, qui suis ton père.

—Le fou?

Anselme baissa la tête.

—Le forçat.

Claire eut sur son lit un mouvement effrayé.

—Oh! fit vivement Anselme, ne me condamne pas! ne me regarde pas avec ces yeux où il y a de l'effroi et de l'horreur! Tout à l'heure tu sauras tout, tout à l'heure.

A ce moment la porte s'ouvrit.

La concierge parut.

—Voici le médecin, dit-elle.

Et elle s'effaça pour laisser passer un homme d'une quarantaine d'années portant toute sa barbe, cravaté de blanc, vêtu d'une ample redingote noire.

Un silence s'était fait.

Anselme restait avec son désir de savoir comment sa fille avait appris sa honte, et Claire considérait avec une curiosité mêlée de terreur l'homme qui se disait son père, l'homme qui avait couvert d'opprobre le nom qu'elle portait, le maudit, le damné, le forçat enfin.

Le médecin s'était approché du lit.

—C'est cette pauvre enfant? murmura-t-il en prenant la main de la jeune fille qui pendait hors du lit.

—Oui, monsieur, répondit Anselme, qu'une nouvelle angoisse étreignait, et le silence se fit de nouveau, pendant que le docteur, le doigt sur le pouls de Claire, les yeux sur sa montre, se rendait compte du degré de fièvre de la malade.

Il demanda:

—Il y a longtemps que nous souffrons?

—Mademoiselle est alitée depuis quatre jours, répondit la concierge.

—Oh! mademoiselle était malade depuis longtemps quand elle s'est alitée, dit le docteur.

—En effet, monsieur, fit la malade.

—Vous toussez beaucoup?

—Oui, monsieur, la nuit surtout.

L'homme de l'art se tourna vers la concierge.

—Vous avez une serviette à me donner?

—Oui, monsieur. Vous voulez l'ausculter?

—Oui

—Je vais vous chercher ce qu'il vous faut.

Le docteur alla à Claire.

—Levez-vous un peu, mon enfant.

Et il l'aida lui-même à se mettre sur son séant.

A l'aspect du pauvre corps maigri qui apparut en haut de la chemise, des os des épaules qui pointèrent et des creux qui se dessinèrent autour, Anselme sentit son cœur se serrer. Un feu sombre s'alluma dans ses regards.

Mais il ne dit rien, il attendit.

Claire, en se levant, avait eu un chancellement.

—Oh! oh! fit le médecin, nous sommes faible.

—Oui, monsieur, très faible.

—Il y a quatre jours, dit la concierge qui arrivait avec une serviette qu'elle avait été chercher, il y a quatre jours au moins que mademoiselle n'a rien pris.

—C'est vrai? demanda le docteur.

Claire inclina la tête.

—Vous avez tort, mon enfant. Il ne faut pas se laisser affaiblir ainsi.

—Je n'avais pas faim.

—N'importe! on mange sans faim. On prend du bouillon. N'importe quoi. Il faut alimenter la machine. Comment voulez-vous résister à la maladie si vous laissez le corps s'affaiblir?

Il avait appuyé la serviette donnée par la concierge au dos de la malad, et, l'oreille collée sur la serviette, il écoutait la respiration de Claire.

—Toussez, mon enfant, commanda-t-il.

Une toux sèche, caverneuse, résonna.

Le médecin fit la grimace, pendant que la concierge avait un geste trop significatif.

Anselme semblait impassible.

Il n'avait pas fait un mouvement; ses yeux fixés sur le médecin semblaient vouloir lire sur sa figure le sort de sa fille qui y semblait déjà écrit.

Le docteur écouta un instant, puts il rejeta la serviette et dit:

—Allons, ça va bien!

Un soupir s'échappa de la poitrine d'Anselme en même temps que Claire, épuisée, se laissait retomber sur son oreiller, où elle était prise d'une quinte horrible.

Le médecin s'adressait à la concierge.

—Il ne faut pas que cette jeune fille reste ici. Dans huit jours elle n'y serait plus. Il faut la transporter tout de suite dans une chambre où il y ait du feu, et la faire soigner sérieusement. Ce sera facile, puisque vous m'avez dit qu'il y avait de quoi.

—Oui, ce monsieur m'a donné de l'argent.

Elle désignait Anselme, immobile comme une statue, avec ses yeux qui brûlaient.

—Quel est ce monsieur?

—Je ne sais pas. C'est la première fois que je le vois ici, mais il paraît s'intéresser beaucoup à la jeune fille.

—Alors ce monsieur est peut-être son père.

Le médecin n'écoutait plus.

—Je vais vous donner une ordonnance, fit-il, et c'est vous qui me repondez de ma malade.

—Oui, monsieur, soyez tranquille.

Avant de sortir il se tourna vers Anselme:

—Voulez-vous, monsieur, dit-il, m'accompagner un instant?

Anselme sursauta, arraché brusquement à sa sombre rêverie, puis il répondit:

—Volontiers, monsieur, l'âme tenaillée par une angoisse terrible.

Le docteur se tourna vers Claire.

—Allons, mon enfant, soignez-vous bien. Ecoutez bien madame. Faites tout ce qu'elle vous dira, et tout ira bien!

Claire inclina la tête sans répondre. Elle n'avait plus la force de parler, et le médecin sortit, suivi d'Anselme, dont toutes les fibres étaient glacées.

Sur le carré les deux hommes s'arrêtèrent. La nuit tombait, une tristesse grise entrait par les fenêtres blafardes. Aucun bruit. Quelque chose de lugubre près de cette chambre où la mort planait peut-être. Le docteur paraissait soucieux. Anselme était torturé d'une angoisse indicible, redoutant tout, appréhendant ce que le médecin allait dire, tout bouleversé par l'appel discret qui lui avait été fait. Il n'osait pas parler, interroger. Il avait peur d'apprendre et il brûlait de savoir. Son être défaillait.

Enfin le médecin rompit le silence.

Il jeta sur Anselme un regard qui semblait vouloir fouiller l'âme de l'homme, puis il demanda:

—Vous vous intéressez à cette jeune fille?

Anselme tressaillit. Ses yeux s'allumèrent et un cri faillit sortir de sa bouche.

—Oh! oui, monsieur! je m'y intéresse. Je m'y intéresse comme un père s'intéresse à son enfant qu'il adore.—C'est-à-dire que si elle m'était ravie maintenant.

Il allait dire tout cela d'un jet, emporté par son affection, par la peur de perdre celle qu'il avait retrouvée au prix de ses souffrances surhumaines, mais il pensa qu'il ne saurait rien s'il laissait ainsi parler son cœur, s'il laissait voir son secret. Il se contint donc et répondit d'un ton qu'il s'efforça de rendre calme:

—Oui, monsieur, beaucoup.

—Dans ce cas, fit le docteur, faites-la soigner sérieusement. Enlevez-la de cette chambre au plus vite. Ne négligez rien.

Il demanda, chancelant presque sous l'émotion, sous l'anxiété:

—Son état est donc grave?

—Très grave, déclara nettement le médecin.

Anselme devint pâle comme la mort.

—Allait-il donc la perdre au moment où il la trouvait?

Il bégaya:

—Il n'est pas désespéré?

—Aucun malade n'est désespéré tant qu'il y a de la jeunesse et de la vie, mais cette jeune fille a beaucoup souffert.

—Beaucoup souffert?

Et cela avec un accent si douloureux et plein en même temps de menaces que le médecin le considéra un moment avec surprise, mais Anselme ayant repris aussitôt sa physionomie habituelle, l'homme de l'art poursuivit:

—Cette jeune fille, je le répète, a beaucoup souffert.

—Oh! ma fille! ma pauvre fille!

—Votre fille?

—Eh! oui, puisque ce secret m'est échappé, je suis son père. Mais j'avais des raisons pour ne pas me faire connaître.

—Croyez que je regrette, balbutia le médecin, interdit, et qui cherchait à s'esquiver, très ennuyé, mais je ne savais pas. Je ne pouvais pas savoir.

Il s'apprêtait à descendre l'escalier.

Anselme l'arrêta:

—Vous savez maintenant qui je suis, quel intérêt je porte à la malade que vous venez de voir—Dites-moi donc tout, tout ce qu'elle a,—quel espoir me reste de la sauver,—comment il faut faire pour la disputer à la maladie et à la mort.—Je n'épargnerai rien. J'ai de l'argent. Vous pouvez ordonner ce qui vous semblera bon, les remèdes les plus chers. Mais je ne veux pas qu'elle meure. Je ne le veux pas! Si vous saviez!

Le médecin était remonté.

—Ecoutez, dit-il, je ne veux pas vous tromper, vous leurrer de folles espérances. J'ai peut être été appelé un peu tard.

—Un peu tard? fit Anselme, qui n'avait pas saisi toute la signification cruelle de ce mot terrible.

—Oui, c'est-à-dire qu'il sera peut-être bien difficile maintenant d'enrayer le mal.

—Mais qu'a-t-elle donc? s'écria Anselme d'une voix désespérée.

—Elle est phtisique.

—Phtisique?

—Phtisique au dernier degré.

—Mais alors, fit Anselme effaré, elle est perdue!

Le médecin secoua tristement la tête.

Le malheureux père eut un geste égaré, fou, et un cri s'échappa de sa poitrine oppressée.

—Ma fille va mourir!

—Pas si haut, dit doucement le médecin, il est inutile qu'elle entende.

—C'est vrai, fit le père.

Et il poursuivit:

—Elle va mourir! Elle va m'être enlevée pour toujours! Je ne serais venu que pour la voir agoniser, pour recevoir son dernier soupir.

Il leva le poing en l'air dans un mouvement de défi et de menace et dit:

Malheur! trois fois malheur à ceux qui l'on tuée!

Le médecin le regarda avec une stupeur, ne comprenant pas, puis il lui serra machinalement la main en murmurant:

—Avec des soins, de grands soins, peut-être pourrez-vous prolonger.

Et il s'éloigna précipitamment, ayant hâte de s'arracher aux éclats de cette douleur, de ce désespoir que ses paroles avaient fait naître.

Anselme rentra dans la chambre.

Il était plus pâle que sa fille maintenant, et ses yeux avaient une expression si terrible qu'en le regardant la concierge, qui préparait la tisane de la malade, eut un frisson et se demanda avec terreur:

—Qu'est-ce que c'est que cet homme là?

D'un pas automatique, d'un pas de somnambule, Anselme marcha vers le lit, puis apercevant la femme il dit brusquement:

—Laissez nous!

La concierge se dirigea vers la porte, non sans fixer encore le singulier personnage, puis elle dit en sortant:

—Dès que la chambre sera prête, je viendrai vous prévenir.

—C'est cela, dit Anselme.

Puis quand la porte se fut refermée sur la femme il se jeta d'un air égaré sur le lit de Claire, et prenant sa fille dans ses bras:

—Oh! ma fille! ma fille chérie! s'écria-t-il.

Et les sanglots lui coupèrent la parole.

Claire, qui était assoupie, avait rouvert les yeux.

Elle regarda son père, et elle eut comme une gêne. Elle hésitait à lui rendre ses baisers, ses caresses. L'idée que son père avait commis des fautes, avait été au bagne, la retenait malgré elle.

Anselme le comprit et son cœur se serra.

—Oh! lui dit-il avec un accent plein de tristesse et d'amertume, tu peux m'embrasser, m'appeler ton père et ne pas avoir honte de moi! Je n'ai jamais rien fait de mal. Si j'ai été au bagne, c'est pour un autre.

—Pour un autre! fit Claire.

—Eh! oui, pour un autre dont le père avait sauvé ta mère de la mort, t'avait sauvée toi-même. Tu ne me crois pas?

Il avait vu la jeune fille ouvrir à cette révélation des yeux effarés où il avait cru lire un sentiment d'incrédulité.

Mais Claire dit aussitôt:

—Si, si, mon père, je vous crois. Je ne demande qu'à vous honorer moi, qu'à vous aimer.

Anselme eut un cri.

—Tu m'aimeras?

—Je vous aime déjà.

Tu m'aimes?

—N'êtes vous pas mon père?

—Si, si, je suis ton père, ton père qui n'a jamais été indigne de ton affection, ton père qui s'est immolé pour te voir vivre riche, heureuse, cela valait bien, n'est-ce pas? qu'on te rendit en bien-être, en bonheur, tout ce que je souffrais pour un autre, pour un misérable qui t'a oubliée, qui t'a laissé mourir de misère quand il est riche, lui, car il est toujours riche, n'est-ce pas, M. Maximilien Châteauroux?

Claire ouvrit des yeux hagards

—Maximilien Châteauroux?

—Eh! oui, c'est à lui que je t'ai confiée. C'est pour lui que j'ai souffert la honte, le bagne, toutes les tortures. C'est lui qui est le criminel, le faussaire, qui devait être le forçat.

—Maximilien Châteauroux? répéta Claire qui ne pouvait cacher sa stupeur, sa terreur presque

—Oui, Maximilien Châteauroux! Qu'as-tu? Cela te surprend!

—Maximilien Châteauroux, dit encore Claire. Maximilien Châteauroux faussaire! le père de mon enfant!

Anselme à ce mot se dressa comme un ressort.

Il crut qu'il avait mal entendu. Ses cheveux se hérissaient sur son front, ses yeux lançaient des flammes.

—Le père de ton enfant! s'écria-t-il, c'est lui qui t'a séduite, qui t'a déshonorée, perdue, Maximilien!

—Je l'aimais, bégaya la jeune fille.

—Ah! malheureux! hurla Anselme, qui ne pouvait plus contenir la fureur, la stupeur, l'indignation, l'horreur, tous les sentiments qui s'étaient emparés de lui, à cette révélation inattendue, incroyable, monstrueuse.

Maximilien Châteauroux! c'était lui qui avait perdu l'enfant confiée à ses soins!

Oh! Anselme comprenait tout maintenant, pourquoi il n'avait reçu pendant longtemps que des réponses évasives, mensongères, à ses lettres anxieuses. Il comprenait enfin le sens de la prédiction de Judas Marfori: "Perdue par ceux qui devaient la sauver!"

Eh quoi! il avait tout subi, tout ce qu'un homme peut supporter de plus terrible, l'insomnie, l'outrage, le travail sous le soleil qui brûle, les coups, le cachot, toutes les angoisses, la faim, la soif, toutes les terreurs, quelles journées, et qu'elles nuits! et cela pendant des années! Il avait pour un autre accepté tous les mépris et toutes les hontes. Il était descendu au niveau des êtres les plus bas et les plus dégradés. Il s'était privé de la vue de sa fille, de ses caresses, de toutes les douceurs. Et pendant ce temps l'homme pour qui il avait fait tout ces sacrifices, l'homme qui aurait dû baiser la trace de ses pas, l'homme qui n'avait pas assez de toutes les heures de sa vie pour lui prouver sa reconnaissance, cet homme profitait de son absence pour abuser de sa fille, pour la lui rendre déshonorée, mourante!

Ignominie des ignominies! Le soleil pourrait-il voir, éclairer une semblable ingratitude! la terre la supporter!

Anselme, lui, n'aurait-il jamais osé le concevoir!

Il ne voulait pas laisser voir à sa fille ce qui se passait en lui. Il voulait tout savoir.—Il imposa silence à son indignation, à tous les sentiments de colère et d'horreur qui bouillonnaient enlui, et reprenait la main de Claire:

—Parle, mon enfant, raconte-moi tout!

Et Claire, croyant à son père, dont elle avait vu l'innocence briller dans le regard, éclater aux lueurs de son indignation, Claire qui ne sentait pourtant nulle colère, elle, contre Maximilien Châteauroux, son séducteur, Claire raconta sa vie, les heures heureuses et naïves de la pension, puis les heures enfiévrés de Chartres dans les bras de Maximilien qu'elle aimait.

Pendant qu'elle parlait, Anselme restait immobile et sombre, enfermant en lui on ne savait quelles menaces. Il était effrayant et fatal, et quand le nom de Maximilien frappait son oreille des lueurs passaient sur ses prunelles comme des éclairs sur un ciel tout noir d'orage.

Mais c'est surtout. Lorsque Claire arriva au récit de la scène brutale qui mit fin à ses amours avec Maximilien, lorsqu'elle lui raconta l'irruption de Mme Châteauroux, qui apparut l'injure à la bouche, la traitant de drôlesse et de fille de forçat, c'est à ce moment surtout que se donna cours toute la fureur qui bouillonnait dans l'âme effrayante d'Anselme.

L'homme se leva.

—Ainsi, dit-il, c'est elle, la femme de Maximilien, qui t'a jeté à la face cet outrage: fille de forçat!

—C'est elle.

—Il le lui avait donc dit, lui, ce misérable, que j'étais un forçat, moi ton père; il le lui avait donc dit sans lui apprendre que c'était pour lui que j'étais là-bas, que le coupable, le bandit, le faussaire, celui que la honte et l'ignominie environnaient, c'était lui, lui! Il m'avait traité de forçat devant sa femme, il avait fait connaître à cette femme mon infamie, sans lui révéler que cette infamie était imméritée, sans lui dire que j'étais innocent, que le coupable c'était lui, que j'étais digne de toi, moi, digne de toute ton affection, et de ton respect. Après cette révélation tu m'as eu en horreur. Tu m'as maudit!

—Je vous ai plaint, mon père, fit doucement la jeune fille.

—Tu m'as plaint?

—Je n'avais pas le droit de vous condamner.

—C'était trop déjà que tu m'ais plaint, fit Anselme avec violence.—Je ne méritais la pitié de personne. Je pouvais me glorifier de ce que j'ai fait. Et si Maximilien avait été un autre homme, il m'eût fait passer auprès de sa femme et toi, pour ce que j'étais, pour un martyre digne de toutes les admirations! Au lieu de cela on me traite de forçat! On t'humilie avec mon indignité prétendue! On te souffllette de ma honte. Oh! qui pourrait le croire? Qui pourrait concevoir de pareilles monstruosités?

Il s'arrêta.

Tout son être frissonnait d'orreur.—Des flammes sinistres sortaient de ses prunelles agrandies

Puis lorsque Claire raconta ensuite ses misères, ses fatigues, sa détresse, ses courses infructueuses dans Paris, ses peines dans la misérable chambre de la mère Prudence, son abandon, ses souffrances, ses angoisses jusqu'à la nuit fatale où on la ramassa inanimée dans un fossé des fortifications, près de la porte de Saint-Ouen, quand Claire lui dit tout cela, des larmes brûlantes, amères, coulèrent de ses yeux.

Comme elle avait souffert, son enfant, sa petite enfant que là-bas il croyait heureuse! Et tous jours par le fait de l'homme auquel il avait sacrifié son honneur et sa vie. Oh! les terribles représailles!

Il écoutait tout, notait dans son cœur chaque détail, chaque épreuve, chaque souffrance, pour s'en souvenir plus tard. Il comptait les larmes de Claire pour faire payer au centuple chacune de ces larmes.

Il demanda:

—Et ton enfant?

—Je ne l'ai jamais vu.

—Jamais vu?

—On me l'a volé. Quelqu'un me l'a pris auprès de moi.

La jeune fille joignit les mains.

—O mon père, si tu m'aimes, si tu m'as pardonné les doutes que j'avais conçus, promets-moi, quand je ne serai plus.

Anselme bondit:

—Quand tu ne seras plus?

—Oh! non, je ne me fais pas illusion, va, père, je vais mourir bientôt.

—Mourir, toi!

—Oui, je le sais bien.

Le visage d'Anselme devint farouche, formidable.

—Oh! dit-il, ne meurs pas! ne meurs pas! Si tu mourais, ce serait trop terrible!

Il n'en dit pas davantage, mais on devinait ce qui se passait en lui. Si sa fille mourait, si sa fille lui était enlevée, tuée pour ainsi par Maximilien, oh! alors ce serait effrayant!

Et il se rappelait les paroles du médecin, ses regards. C'était vrai! Claire allait mourir! Il l'avait oublié! Le médecin le lui avait laissé entendre, et elle, elle le sentait elle-même. Mourir? Ne plus la revoir! Et cela par la faute de cet homme! Dieu ne permettrait pas cela, ou s'il le permettait il voulait donc que la terre toute entière fût épouvantée de sa vengeance.

Il dit à Claire:

—Non, tu ne mourras pas! Tu ne peux pas mourir! Je me comprends, moi. Tu ne sais pas de quel pouvoir je dispose, un pouvoir formidable pour le bien ou pour le mal. Que tous ceux qui t'ont fait souffrir fassent des vœux pour que tu guérisses et que ce ne soit pas le mal qui l'emporte!

Il ne parla plus, depuis longtemps la chambre était pleine de ténèbres. Anselme n'avait pas allumé de lumière, pour que sa fille ne s'effrayât pas de ses regards, des frémissements formidables qui par moments secouaient toute sa chaire pâlie et défigurée.

Un silence se fit sinistre et noir.

Claire avait été transportée dans une chambre vaste, confortablement meublée. Elle avait du feu, des remèdes. Le médecin ne la quittait presque plus, et Anselme passait le jour et la nuit à son chevet, la couvant des yeux avec un amour infini et sentant passer en lui des frissons de colère formidable quand il la voyait si pâle, si amaigrie, si affaiblie, et qu'il pensait que ce mal dont sa fille allait peut-être mourir était l'œuvre de Maximilien Châteauroux. Des heures entières il restait au pied du lit de la malade, tenant sa main entre ses mains fiévreuses, lui faisant pour la deuxième, pour la vingtième fois raconter ce qu'elle avait souffert. Malheureusement la pauvre enfant perdait ses forces de jour en jour, presque d'heure en heure. Sa voix n'était plus qu'un souffle. Son teint penait des tons mats et jaunis de cire vierge, et Anselme se sentait mourir de douleur. Il murmurait, en tordant ses bras:

—Je vais la perdre, mon Dieu, je vais la perdre? Je vais la perdre pour toujours, au moment où j'ai tant fait pour la retrouver!

Quand le médecin venait, il s'accrochait à lui, l'invoquant, le suppliant:

—Oh! disait-il, sauvez-là! Tout ce que je possède, tout mon sang, toute ma vie, je vous donnerai tout, qu'elle ne me soit pas ravie, que je la voie encore de longs jours, qu'elle me parle! C'est ma fille, si vous saviez. Ma seule affection, mon seul amour. J'ai vécu loin d'elle, j'arrive, et elle mourrait. Dieu ne permettra pas cela, Dieu ne m'infligera pas cette dernière épreuve.

Et le pauvre homme, à moitié fou, se frappait la poitrine, s'arrachait les cheveux, était secoué d'affreux sanglots.

Le médecin en était touché, et essayait de le consoler et de le calmer un peu.

Tout n'est pas désespéré encore, disait-il.

—L'enfant est jeune, nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir.

Anselme disait alors d'un ton forouche, sans que le docteur pût comprendre à quoi il faisait allusion:

—Ah! qu'elle ne meure pas, qu'elle ne meure pas, ce serait trop terrible?

Les jours passaient, et les nuits, toutes pareilles sans amener d'amélioration, au contraire.

Anselme maigrissait autant que sa fille, rongé par sa douleur, par les fureurs qui le secouraient.

Une nuit, il était seule près d'elle, assis sur un fauteuil au pied du lit, la tête sur ses poings, les yeux fixés et brûlés de larmes ardentes. La garde-malade reposait dans une pièce à côté. Claire, plus blanche que son oreiller et ses draps, somnolait péniblement, la bouche ouverte, les yeux clos. La chambre était éclairée par la lumière douce d'une lampe et la lueur plus rouge d'un feu de bois qui brillait dans la cheminée.

Il faisait chaud et tiède. Toutes les tentures des fenêtres et des portes baissées, ne laissaient pas passer un souffle d'air, et cependant dehors, le vent et la pluie faisaient rage, secouant et battant les persiennes,—ce qui faisait paraître encore l'intérieur plus moelleux, si l'on peut parler ainsi, et plus paisible. Claire qui avait un moment marqué de tout, voyait sa vie s'éteindre dans le bien-être, presque dans le luxe; car Anselme eût sacrifié pour elle, pour la sauver, tout ce qu'il possédait; il eût sans hésité recommencé sa vie de bagne; il eût offert son sang, jusqu'à la dernière goutte, jusqu'à la dernière parcelle toute sa chair. Et c'est à cela qu'il pensait précisément, à son impuissance à guérir Claire dans cette paix et ce silence, quand tout à coup il lui sembla que sa fille l'appelait.

La moribonde, en effet, avait levé doucement la tête, et d'une voix faible comme un souffle tendre, comme un frémissement d'ailes, elle avait murmuré:

—Père!

Anselme s'était dressé d'un bond.

—Tu m'appelles, fille? Tu ne dors plus?

—Non, père.

—Tu as besoin de quelque chose?

—Je voudrais te parler.

—Me parler?

—Oui, mais approche-toi un peu. J suis si faible.

Anselme se pencha sur le lit, mit son oreille à la bouche de sa fille.

—Parle, mon enfant, parle?

—Je voudrais te dire d'abord combien je t'aime.

—Tu m'aimes bien?

—Oh! oui! Je suis bien heureuse de t'avoir connu. Je mourrai plus tranquille.

—Mais j'espère bien, dit Anselme, que tu ne vas pas mourir. Qu'est-ce que je deviendrais, moi? Mourir. Te perdre! Oh! j'aime cent fois mieux mourir moi-même. Je souffrirais trop!

Claire essaya de sourire.

—Précisément, dit-elle, il ne faut pas que tu meures, toi. Et mon enfant, s'il vit, il faudra bien le chercher, s'occuper de lui, et il n'y a que toi.

—Oh je le trouverai bien, va! Ce sera la tâche de ma vie.

Et il y ajouta sourdement, avec une flamme farouche dans les yeux:

—Puis il y a une autre tâche à laquelle je ne faillirai pas non plus: la vengeance! Oh! je te vengerai, je te vengerai terriblement!

De sa main presque déjà faible, de sa main décharnée comme une main de cadavre, Claire l'attira à elle.

—Justement, dit-elle, c'est de cela, père, que je voulais te parler.

—De ma vengeance? Elle sera impitoyable!

—Précisément, père, c'est ce que je ne veux pas.

—Comment?

—Je ne veux pas que tu te venges. Je ne veux pas qu'à cause de moi tu fasses du mal à quelqu'un. Le pardon est si bon quand on va mourir.

Anselme se dressa brusquement.

—Tu es folle ma fille!

—Mon père!

—Demande-moi tout ce que tu voudras, excepté cela! Ma vie brisée, ma vie honteuse, ta vie de larmes à toi, la perte de ton enfant, tu ne veux pas que cela se paie!

La jeune fille est un mouvement de terreur.

—Oh! père! dit-elle vous m'effrayez? Je ne vous avais jamais vu ainsi!

—Mais tu ne sens donc rien, toi? On t'a trahie, perdue. On t'a perdu ton fils, et tu ne veux pas que l'homme qui a fait cela soit puni!

—Je ne sais pas, dit l'enfant toute trem

G. A. Chase City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE,
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. X. Soyons Unis. LOWELL, MASS., VENDREDI 25 OCTOBRE 1895. Soyons Distingues. No 6

N. E. MIVILLE.
Pharmacien ✱ Diplome,
44 RUE HAMPSHIRE,
Lawrence, Mass.

L'Endroit Par Excellence
POUR VOUS PROCURER LES
Sodas les plus delicieux de toutes sortes,
Toniques les plus recherches,
Parfums,
Essences,
Savons de Toilette,
Poudres de toutes especes.
Objets de Fantaisie,
Liniment Salsepareille de Miville, &c., &c.
Aux prix les plus modérés.
Prescriptions Remplies avec Soin.
Encouragez un brave compatriote.

BOSTON & MAINE R R.

ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.
Commencant le 6 Octobre 1895.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 20, 4 02, 5 10, 5 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 30, 7 25, p m

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 05, 5 10, 6 15 7 00, 9 30 p m. Dimanches 8 15 a m; 12 05, 5 30 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 05, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 p m. Dimanches, 8 15 a m; 12 05, 5 30, et 7 20, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 05, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 6 50, 8 30, a m; 12 05, 3 40, 4 55, 5 10, p m; Dimanches, 8 30, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 05, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—6 50, 8 30, a m; 12 05, 4 55, 5 10, p m; — Dimanches, 5 30, p m.

Pour Augusta, Bath et Waterville, 8 30, a m; 12 05, 5 10, p m.

Pour Lewiston, 8 30, a m, 12 05, 4 05, 5 10, p m. Dimanches, 5 30 p m.

Pour Bangor, Belfast, Skowhegan et Rockland—8 30, a m; 5 10, p m; Dimanches, 5 30, p m.

Pour St Jean, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 30, p m.

Pour Easport et St Jean (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machias port (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 6 Oct. 1895, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; *1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 33, p. m;—Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 57 a m; 1 43, ¶3 03, 4 00, 4 33, *5 20, *5 37, 6 24, 7 52 p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 5 55 p m.

Pour Woburn—6 37, §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, 7 m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 5 55, p m.

☞ *Express, § seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Middlesex st Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 47, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord — 7 40, 9 14, 9 45, a m. 12 11, 1 49, 3 43, 5 42, 6 20, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 9 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 p m, 2 00, 6 02, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction 9 14, 9 45, a m; 12 11 (1 49 pour Franklin et Bristol seulement), 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 7 40, a m, 1 49 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 49, ¶8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—12 11 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

¶ Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

H. C. TAFT, Agt général à Lowell.

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS, COPYRIGHTS.
CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has far the largest circulation of any scientific work in the world. $3 a year. Specimen copies sent free.
Building Edition, monthly $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

J. E. BENOIT,
206 RUE LOWELL, Lawrenc
Charbon Franklin . . .
Charbon Stove, . . .
Charbon Nut, ...
Charbon Egg, ...
Charbon Broken, . . .
Charbon Cumberland . .
Pin rouge ou blanc, . .
Bois franc, ...
Bouleau, charbon de bois de toutes sortes.
☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

DR G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour sa clientèle canadienne. Dents extraites à l'électricité.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON.
Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, &c.
Téléphone 114-2.

JOHN TOBIN,
Peintre d'Enseignes et de Maisons
—ET MARCHAND DE—
Tapisseries, Moulures, Peintures, Huiles, Vernis, et Vitres.
Aussi ouvrage de maçonnerie de toutes sortes, posage de Briques, hommes d'expérience en tout temps. Tout ouvrage est garanti.
Agent pour Callow Graining Plates et pour le Cooley Chimney Caps.
458 Rue Common,
Résidence, 36 Rue Winter,
Lawrence, Mass.

CLIFFORD'S DEY HOUSE,
2 et 4 Rue Andover
Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.
Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.
Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Alken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

SUR UNE TOMBE.

Mariage Romantique d'une Femme de Medford.

ELLE EPOUSE SON PREMIER MARI QU'ELLE CROYAIT MORT

Au Dessous d'elle Reposait son Deuxieme Epoux.

Medford, 18 oct—Sur la tombe de son deuxième mari, dans le cimetière d'Oak Grove, ce soir, une femme s'est remariée à son premier mari, John H Jackson, qu'elle avait longtemps cru mort

Le scène, étrange comme elle le fut, ressemble à de la fiction; mais cela n'empêche pas que ce soit la pure vérité.

Un reporter, qui avait eu vent de l'affaire, s'était rendu sur les lieux et il a été témoin de ce mariage romantique.

Une voiture contenant cinq personnes se rendit ce soir, un peu après neuf heures, au cimetière ci-dessus mentionné. Un policeman vit passer la voiture, ceux qu'elle contenait semblaient nerveux, excités. Cependant il n'osa pas les arrêter pour leur demander où ils allaient.

Rendue au cimetière, la voiture se mit à circuler dans les allées, parcourant plusieurs fois les mêmes sentiers, et les hommes regardaient par la portière, comme s'ils cherchaient quelque chose.

Finalement, la voiture s'arrêta près d'un monument funéraire, et on débarqua. Il y avait deux femmes et trois hommes dont deux portaient des "tuyaux" et l'habit de soirée. Le troisième portait un chapeau mou et une longue collerette qui lui descendait jusque sur les talons. C'était un clergyman.

Les deux femmes portaient de longs manteaux dont l'une avait la tête entortillée dans une espèce de turban et l'autre un chapeau Grainsbord avec larges plumes.

Tout ce monde-là s'approcha de la tombe, et la femme au chapeau Grainsbord et l'un des hommes se prirent la main. Le ministre protestant s'approcha alors, se découvrit, prit un petit volume et lut des versets ayant trait au mariage.

Quand la femme leva les bras, on s'aperçut qu'elle portait une robe blanche de nouvelle mariée. Un jonc fut passé pardessus la petite pierre tumulaire surmontant la tombe.

La fiancée, car s'en était une, malgré l'apparence sinistre de l'endroit, était toute souriante, et paraissait être au comble de la joie d'être réunie à son premier mari, après 26 ans de séparation.

C'était sur la tombe du deuxième mari que la cérémonie du mariage avait lieu.

Au moment où les cinq personnes qui venaient de prendre part à la scène étrange que nous venons de rapporter allaient quitter le cimetière, le reporter, qui à quelque distance avait tout vu, s'approcha et les pria de lui donner les noms des nouveaux mariés. Elles refusèrent d'acquiescer à cette demande.

Le reporter—un fin merle—dit alors au nouveau marié que le nom de celui ci était John H. Jackson, qu'il était avocat, qu'il était le premier mari de celle qu'il venait d'épouser pour la deuxième fois, que leur séparation avait duré 26 ans.

—Vous savez tout, s'écrièrent les cinq personnes dans la voiture.

Le reporter se contenta de sourire.

Les vieilles gens de Medford se souviennent de la séparation de ce couple et de la disparition du mari; mais ils ne purent jamais savoir pour quelle raison.

L'épouse a un fils qui a 23 ans et est dans les affaires; on dit qu'il est très prospère.

Après que son premier mari fut resté introuvable durant sept ans, Mde Jackson se trouva à avoir le droit de se remarier, ce qu'elle fit, son premier mari, aux yeux de la loi, passant pour mort.

Le deuxième mari mourut il y a quelque temps. Quelques mois plus tard le premier mari faisait son apparition à Medford, rencontrait son épouse qu'il trouva plus belle que jamais dans sa robe de deuil. De son côté, la veuve ressentit renaître son amour pour celui qu'elle avait autrefois tant aimé, et les deux anciens époux décidèrent de se remarier.

Très romantique, aimant les scènes étranges, émouvantes, la veuve ne voulut consentir à jurer de nouveau amour et fidélité à son ancien mari, au père de son fils, que sur la tombe de son deuxième époux

C'est ce qui a eu lieu.

—On écrit de Hull que Mme Laframboise a été décrétée d'accusation mercredi par les grands jurés. Son procès commencera probablement lundi. Mde Laframboise s'est remise de sa récente maladie.

CET ENLEVEMENT.

Le Jeune Pharmacien Avale une Dose de Poison.

Montréal, 18 oct—Hier après-midi, la jeune fille impliquée dans l'affaire du jeune pharmacien, a pris un mieux sensible et a exprimé le désir d'épouser le marchand, son fiancé.

Vers sept heures, la cérémonie a eu lieu à l'église St Jacques.

Comme le jeune couple sortait de l'église, le pharmacien qui avait été relaché sous caution, s'est précipité à la porte, et prompt comme un éclair, il a saisi le bras de la nouvelle mariée en lui disant: "Evangéline, jure-moi de m'être fidele"

A ce moment, un des trois constables habillés en "civilien," qui surveillaient les allures du Don Juan, s'est aperçu de la chose et s'est mis à le poursuivre, et puis après avoir parcouru une certaine distance, le jeune homme s'arrêta tout à coup et sortit de sa poche quelque chose qu'il avala, et dit aux constables qu'on pouvait maintenant l'arrêter.

Il a été conduit à l'Hôpital Général, où les médecins constatèrent qu'il avait pris du poison.

On lui fit prendre des émétiques et au bout de quelques minutes, il était hors de danger.

Vers onze heures le malheureux était dans une cellule de la caserne No 4, où il a passé la nuit.

On ne croit pas qu'il soit admis encore une fois à caution, et il sera obligé de rester en prison jusqu'à l'ouverture de l'enquête préliminaire, mardi prochain.

(Voir notre Supplément pour le commencument de cette histoire, intulée "Affaire à Sensation.")

M. CHAPLEAU PRESQUE TUE,

On le Releve Sans Connaissance.

Québec, 18 — Le lieutenant-gouverneur Chapleau a bien failli se faire tuer ce matin. Il se rendait en voiture de Spencer Wood à son bureau au parlement, lorsque l'une des guides que tenait le cocher se brisa, les chevaux prirent le mors aux dents et l'équipage passa comme un ouragan sur la Grande Allée et alla heurter un express d'épicier et fut renversé. L'hon. M Chapleau fut relevé sans connaissance. M. Chapleau souffrait de prostration nerveuse et de douleurs aux muscles droits du cou.

Le cocher, Tom Cahill, eut la jambe droite fracturée.

Il a été transporté à l'Hôtel-Dieu.

Le lieutenant gouverneur est parti à midi et demi pour Spencer Wood, en compagnie du Dr Grondin. Il était pâle et nerveux et l'on craint que cet accident n'ait des suites fâcheuses sur la santé délicate du lieutenant gouverneur Chapleau

BATEAU SANGLANT.

Un Séau, des Avirons, une Robe Ensanglantes.

Lawrenceburg, Ind., 18 oct.—Une chaloupe ne contenant personne et qui flottait sur la rivière Ohio, hier, a été ramenée sur le rivage, et on y a trouvé un seau, un col d'homme et des vêtements de femme tachés de sang. Les avirons étaient aussi ensanglantés. Sur la poupe de cette chaloupe était peint le nom de "White Bird," et il était indiqué qu'elle avait été fabriquée à Cincinnati.

La police a appris que des cris de femme venant du milieu de la rivière avaient été entendus mercredi dans la nuit par des personnes passant sur le rivage.

Dans la chaloupe ont été trouvés sous un siège une chaussette de bébé et un jonc de mariage.

La rumeur circule qu'une femme et son enfant ont été assassinés.

Ce qui est étrange, c'est qu'une chaloupe contenant trois femmes, trois hommes et trois barils de bière, partie de Dayton, Ky, n'a pas été revue depuis.

La chaloupe ensanglantée que l'on vient de découvrir est peut-être celle-là?

EST-CE UN MEURTRE?

LES OSSEMENTS D'UNE FEMME DANS UNE HUTTE.

Un Homme Soupçonné d'avoir Commis le Crime.

Woodsville, N. H., 18 oct—A dix milles d'ici, dans le village de Landoff, un Canadien-français, en creusant dans sa cave, y a découvert les ossements d'une femme.

La maison où cette découverte macabre a été faite a été déserte durant plusieurs années.

Il y a de cela un nombre assez considérable d'années cette habitation qui n'est autre chose qu'une hutte appartenait à un nommé Gray, qui vivait à Haverhill et venait y passer quelques jours de temps à autre.

Gray jouissait d'une très mauvaise réputation, et sa hutte servait de rendez-vous pour les voleurs et les ivrognes qui y menaient un train d'enfer.

Un jour Gray et sa femme eurent une querelle violente et ils résolurent de se séparer. Le lendemain Gray emprunta la voiture d'un nommé Jerry Barry, pour transporter, disait il, sa femme à Bath où elle devait prendre le train de la Californie, où elle était décidée d'aller vivre.

Gray ne revint que deux jours plus tard; il était seul, et l'on n'entendit plus jamais parler de sa femme.

Maintenant on suppose que Gray a conduit sa femme dans sa hutte à Landoff, l'y a tuée, puis l'a enterrée dans la cave.

On s'est informé à la gare de Bath, et le chef de gare a déclaré qu'il n'avait pas vendu de billet pour la Californie durant la semaine, même le mois pendant lesquels la femme de Gray a disparu.

Quant à Barry qui avait prêté la voiture, il est prêt à jurer que les boutons de la robe trouvée dans la cave sont ceux portés par Mde Gray le jour de son départ, et que la couleur des cheveux est la même que celle de la chevelure de cette femme.

Les ossements ont été transportés à Woodsville, et le Dr Gibson les morts, puis fit voir aux détectives présents une fracture du crâne faite probablement par quelque instrument tranchant.

La police a appris que Gray demeurait à Colebrock, N. H., où elle va l'arrêter.

L'enquête du coroner va avoir lieu demain.

PROCES SHORTIS

Hugh A. Wilson est appelé par la défense. M. St Pierre lui montre une vignette reconstituant la scène du crime au moment où Shortis lui tira sa première balle. Le jeune Wilson reconnait l'exactitude du dessin. Il explique que le téléphone ne figure pas sur le croquis et que le comptoir de droite s'avançait de 6 pieds plus en dehors.

Le jeune Wilson donne toutes les explications nécessaires à la complète intelligence de la scène reconstituée.

Chas Clarke, surintendant de l'asile de Kingston, a été voir Shortis à la prison de Montréal deux fois dans la journée du 26 juillet. Il a pu se faire une opinion de l'état mental de l'accusé et en fait rapport à la défense.

Objection de M. McMaster. Ce n'est pas en une visite de deux ou trois heures que l'on peut se faire une opinion dans un cas aussi grave.

Cependant M. Greenshields continue son examen.

Ce qui a trappé d'abord le Dr Clark, c'est la complète indifférence de Shortis dans sa prison. Son égoisme lui a semblé très remarquable, ainsi que sa vanité personnelle. Il lui a paru atteint de la manie de la persécution. Les cruautés de Shortis envers les chats, ce dont il semblait très fier, lui montrent que ce dernier n'avait pas de sens moral ni de conscience.

Shortis a raconté qu'un jour il avait voulu incendier un hôtel pendant une convention; une autre fois il mit le feu à des déchets et s'en fut sonner l'alarme. Shortis lui a semblé parfaitement convaincu de son droit de tirer sur son prochain L'ensemble des observations du Dr Clarke est sensiblement le même que celui du Dr Anglin Les faits sont les mêmes sous une autre forme.

"J'ai examiné le prisonnier, continue le Dr Clarke, lorsqu'il était incarcéré ici. Son poulx était en moyenne à 114 et sa température à 100. En examinant ses poumons j'ai constaté deux lésions légères. La respiration était saccadée. Un médecin serait justifiable de supposer qu'il y avait des indices de consomption chez le prisonnier d'après sa condition.'

Croyez-vous qu'il y a aucunes chances de guérison? demanda M. Greenshields.

—Je considère que le prisonnier est incurable, repondit le Dr Clarke.

Questions par le juge Mathieu

—Par imbécile moral, entendez-vous une personne qui ne peut distinguer le bien du mal?

Oui, c'est mon idée, répondit le docteur.

—Alors vous êtes d'opinion que l'accusé est moralement et intellectuellement imbécile?

—Oui.

—Et vous considérez que l'accusé est fou?

—Oui, c'est mon opinion, répondit le docteur.

Interrogé par M. Greenshields, le docteur déclare que Shortis ne simule pas la folie, qu'il s'est bien renseigné sur ce sujet et que ses observations ont été concluantes. L'attitude du prisonnier depuis que son procès est commencé est bien ce qu'il s'attendait qu'elle serait.

M McMaster pose ensuite les questions suivantes au témoin:

—Ne pensez-vous pas que quand Shortis a dit à Lowe et Wilson, "Ne bougez pas ou je vous tue" qu'il était poussé par son intelligence ou par le diable?

—C'était l'état de son esprit, dont il n'avait pas conscience, qui le poussait à parler ainsi, répond le docteur Clarke.

—Dans le cours des événements de la vie si un homme s'retourne et en tue un autre, vous considérez cela un meurtre?

—Bien certainement.

—Ne pensez vous pas que c'était pas mal audacieux de tenir deux hommes immobiles par la frayeur, d'en tuer un troisième et d'interrompre la communication téléphonique?

—C'est une question d'opinion.

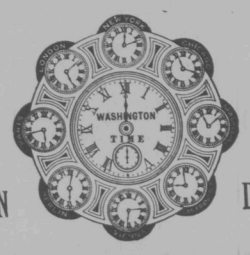
—Que dites-vous de l'attitude de Shortis, plaidant auprès du coffre-fort pour que les deux employés qui s'y étaient réfugiés en sortent; n'est-ce pas ainsi qu'un voleur aurait agi.

—Mais, je le suppose.

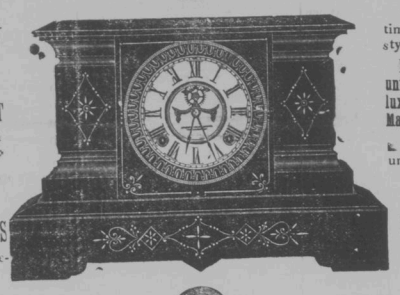
—On annonce d'Ottawa que M. J. J. Curran a été nommé juge en remplacement du juge en chef Johnson. Cette nouvelle n'est pas confirmée.

Tous les jours, et surtout après les gelées d'automne, des pierres se détachent de la falaise à Quebec. Avant hier après-midi, une pierre ne pesant pas moins d'une vingtaine de livres, est tombée rue Sous-le-Cap, juste en arrière du restaurant Montambault. Heureusement que la rue était déserte à ce moment, car nous aurions certainement un accident à enregistrer.

F. SCHNEIDER,
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) 242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX



Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.



Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage.
Joncs de Mariage une spécialite.
Choix sur
1000 HORLOGES,
Argentereis
En grande variété et convenable pour
Present de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider.
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

CANNES ET PARAPLUIES.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.

F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.

Allez chez
P. J. DONOVAN & CO.,
Marchands de
BIERES, ✱ VINS ✱ ET ✱ LIQUEURS
De Premier Choix.
En Gros et en Detail.
Seu's agents pour la vente de la "Rhode Island Ale" de de Hanley, la fameuse "Providence Lager Beer" et le "Naumkeag Pure Old Rye Whiskey."
N. B. Nous faisons une spécialité de la livraison a domicile et sollicitons la clientele des familles.
No. 4 Rue Norman et 160 Rue Washington
Porte voisine de la gare, Salem, Mass.

J. J. O'KEEFE & CO.,
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Comms: Charles Montgrief et Claude Deangle.
Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE

Whiskey de
Daniel Webster,
Dix Dollars la caisse
Contenant DOUZE Bouteilles d'une Quart
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE Prop.
Salem, Mass.

Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes:
Lager Union, $1.00 la caisse; Bass Val Blatz Exort, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse;
Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, prix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Commis: Philias Chartier et Pierre Larivée.

PARIS
Cloak & Suit Co.,-312 Rue Essex.
Une Femme bien Mise
N'a pas besoin d'être mise avec extravagance. Quelques-uns de nos gens les plus habiles font une étude pour trouver les moyens de vêtir parfaitement une femme à un coût de plus en plus modique. Nous avons des ROBES, WRAPS, COLLERETTES, GILETS, FOURRURES—enfin tout.
Aucun marchand de Pelleterie n'a un assortiment plus élégant de Fines Fourrures. Nos Bas Prix sont constamment à remarquer.
Collerettes de choix en Astrakan,
Pleinement 30 pcs de long, 100 pcs de ligne parcourue, large collet et bien doublées d'un bout à l'autre. $6.98, $7.50 et $8.75.
GILETS "TAN."—Chics—Elégant—Jolis. Les devants et la jupe sont doublés en Soie fleurie très riche,
Seulement $9.75.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

PORTEZ-VOUS UNE TROUSSE? Nous avons un assortiment considérable de Trousses qui comprend les sortes les plus pratiques.
Nos Prix sont bas et nous garantissons l'ajustement parfait, ou l'argent sera remis.
☞ Une chambre est spécialement adaptée pour l'ajustement.
Années d'expérience.
Geo. C. KETCHUM, Pharmacien,
297 Rue Essex, — Lawrence, —— Enseigne du Pilon en Cristal.
Magasin ouvert jusqu'à minuit.
FRMD. LORD, Commis canadien.

M. S. DUBE, ✱ Entrepreneur de Pompes Funebres,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cercueils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfante. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
☞ Une visite est respectueusement sollicitée.
88 RUE FRANKLIN, Lawrence, Mass.
M. S. DUBE.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere Classe.
Fred C. BROWN
Prop.

Ouvert de 6 hrs, A. M. a 11 hrs, P. M.
J. H. Sheridan & Co.
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, WhisKey, Rum, Gin, Brandy, Guiness Porter, Bass & Co. Pale Ale, Jones's Beer.
35 - RUE FRONT - 35
SALEM, MASS.

Publié le Vendredi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.
ABONNEMENT :
Un an, ... $1.00
Six mois, ... 50
Trois mois, ... 25
Le numero, 2 centins.
Rédigé en collaboration.
Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
LEPINE & CIE.
67 rue Market, Lowell, Mass.
Entered at the post-office as second class mail matter.

ULES D'AMOUR, agent collecteur

VENDREDI, 25 OCT. 1895.

Les Canadiens de Chicago

Suivant le *Journal*, il y aurait 75,000 Canadiens à Chicago. Sur ce nombre, environ les trois-quarts sont des Canadiens-anglais. Ceci s'explique par la proximité relative de la province d'Ontario.

La population de langue française de Chicago se trouve estimée à 20,000.

Le *Journal* dit qu'il n'y a qu'une ville dans tout le pays qui contienne plus de Canadiens français que Chicago; c'est, dit il, la *petite* ville peu connue comparativement de Fall River, dans l'Est.

Les habitants de Fall River, qui croient habiter une grosse ville, n'aimeront probablement pas ces qualificatifs de *petite* et de *peu connue*. Mais hâtons-nous de dire, comme correctif, que notre confrère de Chicago ajoute que Fall River est le centre le plus important du Massachusetts pour la fabrication des cotonnades. Mais il se trompe quand il prétend que sur une population de 80,000 âmes, Fall River en compte une bonne moitié qui sont Canadiens français.

Comme matière de fait, Fall River a une population de langue française de 24,000 âmes environ.

Le *Journal* oublie de mentionner Lowell qui vient directement après Fall River avec plus de 20,000 Canadiens-français, damant ainsi le pion à Chicago.

Mais revenons à nos compatriotes de la grande métropole de l'Ouest.

"Les Canadiens-français, dit notre confrère de là-bas, commencèrent à immigrer à Chicago il y a près de soixante ans. Probablement une cinquantaine de familles de la province de Québec vinrent aussi loin dans l'Ouest que Chicago en 1837 et l'année suivante, elles s'établirent à l'ouest de la rivière. Après l'arrivée de ces premières familles, l'immigration canadienne-française se ralentit considérablement jusqu'au temps de la guerre civile, qui attira des milliers de Canadiens-français en ce pays. La plupart de ces nouveaux arrivés s'en ôlèrent dans l'armée du Nord. Après la guerre, Chicago attira plusieurs de ces soldats canadiens-français. Ils s'établirent ici, trouvant que la vie y était plus heureuse et la prospérité plus facile à obtenir que dans leur patrie; les lettres qu'ils écrivaient à leurs amis du pays natal en firent venir plusieurs La colonie canadienne-française, après la guerre, progressa rapidement, et elle n'a cessé d'augmenter durant ces trente dernières années."

Il y a quatre églises canadiennes-françaises, desservies par des prêtres de langue française, à Chicago.

Dans l'Illinois on compte 50,000 Canadiens-français. Le comté de Kankakee en compte 30.000, et grâce à leur force numérique dans cette région, nos compatriotes sont reconnus par les partis politiques. Le *Journal* nous apprend que le présent sénateur d'Etat de ce comté est M. Létourneau, un Canadien-français.

PROCES SHORTIS

Un complot pour Assassiner M. Simpson

La couronne a continué sa contre-preuve dans l'affaire Shortis.

M. Wilfrid Langlois, de Valleyfield, fils du propriétaire de l'hôtel Windsor, dit que Shortis se conduisait bien à l'hôtel et dans la rue; il était très poli et se tenait comme tout le monde. Il mangeait comme les autres.

M. Lewis Simpson, gérant de la manufacture de coton à Valleyfield, âgé de 42 ans, a rencontré Shortis pour la première fois en juillet 1894 aux bureaux de MM. Stevenson et Blackader. A cette époque, M. Simpson avait besoin d'un secrétaire particulier et M. Stevenson lui présenta Shortis qui l'engagea.

Shortis lui a toujours très bien fait ses commissions et bien exécuté ses ordres.

En général, il a trouvé le jeune Shortis tout aussi apte que n'importe quel autre débutant, à se mettre au courant des affaires et du travail d'un bureau. Il a remercié Shortis de ses services parce qu'il ne connaissait pas la sténographie.

Quelque temps après, celui ci est revenu lui demander la permission d'étudier le fonctionnement des métiers, et de la filature pour son instruction personnelle.

Shortis vint une autre fois le consulter comme juge de paix, pour lui demander quels étaient les droits des hôteliers au sujet des bagages de leurs pensionnaires

M. Simpson lui expliqua la loi que Shortis discuta avec beaucoup de bon sens. Il a même été surpris qu'il eut, de ce fait, des connaissances aussi complètes.

M. Simpson, comme juge de paix, condamna Shortis un jour à $5.00 d'amende, sur mandat d'arrêt, pour port illégal d'armes à feu Ce fut Shortis qui plaida lui-même sa cause, produisit ses témoins et discuta le montant de l'amende avec beaucoup de bon sens.

Shortis avait été arrêté en sortant de chez les Anderson.

M. Simpson lui avait défendu de fréquenter cette maison. A la suite de cette affaire, M. Simpson consigna l'entrée de la filature à Shortis. Ce dernier lui rendit visite à son bureau, et lui présenta ses excuses, disant qu'il avait oublié sa défense à Mlle Anderson.

M. Simpson lui conseilla très vivement de s'en retourner à Montréal, et dans son opinion, c'était ce qu'il avait de mieux à faire.

M. Simpson, à la prière de Shortis, consentit encore à le laisser rentrer à la filature; mais à la condition qu'il ne remettrait plus les pieds chez Mlle Anderson et observerait les règlements de la manufacture.

Shortis le remercia, et lui en fit la promesse. M. Simpson lui fit observer que ce serait la dernière fois, car il avait déjà assez eu d'ennuis à cause de lui.

La porte de la filature fut définitivement consignée à Shortis.

Un matin de janvier, M. McGinnis se présenta au bureau de M. Simpson et, en arrivant, lui déposa sur sa table quatre revolvers chargés. Il dit à M. Simpson que, de ces quatre revolvers, l'un avait été oublié par Shortis sur le piano de son salon. Il en avait trouvé un autre sous l'oreiller de sa belle fille, Miss Milie Anderson; un autre sous celui du jeune Jack Anderson. Le quatrième lui avait été donné par Shortis.

Après cette entrée en matière, M. McGinnis lui expliqua que Shortis avait formé le plan avec Jack et Milie de tuer M. Simpson, et qu'il lui avait proposé à lui-même de faire partie du complot.

M. McGinnis fit observer que l'on ne massacrait pas ainsi son prochain, même en Amérique. Shortis lui dit qu'il avait la conscience bien timorée, et que c'était une excellente occasion de se débarrasser de M. Simpson qui n'était pas en bons termes avec lui.

Dans le projet, Shortis, pour se créer un alibi, devait venir coucher avec Jack Anderaon, sortir par la fenêtre et, après avoir exécuté M. Simpson, rentrer par la même voie.

Jack Anderson aurait juré le lendemain que Shortis avait passé la nuit avec lui.

M. Simpson, en raison des difficultés qu'il avait avec M. McGinnis, ne voulut pas donner de suite à cette affaire Il se contenta de mettre la police au courant, et de faire surveiller Shortis et M. McGinnis d'une façon spéciale. Shortis fut également avisé, par un détective spécial, que s'il arrivait la moindre mésaventure à M. Simpson, il serait arrêté et accusé.

Malgré cela, Shortis vint voir M. Simpson à son bureau, vers le 15 février, et lui demanda une lettre de recommandation. M. Simpson le mit à la porte en lui disant qu'il avait eu bien trop de bontés pour lui, et qu'il ne voulait plus en entendre parler.

Shortis sortit en disant qu'il était un mal élevé, qu'il n'était pas un gentleman et qu'avant peu, il aurait son tour contre lui. Le 20 février, M. Simpson partit pour Savannah, Georgie. Il revint le 3 mars, rappelé par dépêche à la suite du crime.

Du 15 février à venir à ce jour M. Simpson n'a pas revu Shortis. Il avait accueilli le jeune Irlandais avec sympathie parce qu'il lui avait dit vouloir travailler et se créer une situation. Il avait d'abord fait sur lui une impression favorable, et il était bien disposé à le seconder.

Il le considérait comme un jeune homme de très bonnes manières, et d'un niveau d'éducation certainement supérieur à ce que l'on est habitué à trouver chez les jeunes debutants de son âge.

M. McMaster demande à M. Simpson ce qu'il pense de l'intelligence de Shortis.

M. St Pierre s'objecte aussitôt.

Une longue discussion s'en suit entre les deux hommes de loi. Finalemement la cour s'ajourne à ce matin.

Le témoignage de M. Simpson a produit une profonde impression sur la cour et le jury.

Le témoin suivant entendu est le docteur Desrosiers qui a pris la place de secrétaire privé de M. Simpson après le renvoi de Shortis de la filature. Le témoin a eu peu de chose à dire et n'a fait, en majeure partie, que corrobore le témoignage de M. Simpson.

M. Adrien Desrosiers, a succédé à Shortis comme secrétaire de M. Simpson. Il n'a rien remarqué de travers dans l'ensemble du travail de Shortis, auquel il a souvent eu recours.

M. Godfroy Baudet, maire de Ste Cécile de Valleyfield, connaît Shortis depuis un certain temps. M. Baudet allait quelquefois prendre ses repas à l'hôtel Windsor. Il a mangé à la même table que Shortis. A table et dans la rue. M Baudet n'a jamais rien vu de bien etraordinaire dans la conduite de Shortis. Il ne se rappelle pas l'avoir jamais entendu appeler le grand fou.

M. David Frank Smith, secrétaire du trésorier de la filature de Valleyfield, a connu Shortis dès son arrivée à la filature. Il a tous jours trouvé Shortis poli, convenable, bon garçon même, et causant avec esprit et bon sens. Une quinzaine de jours avant le meurtre, Shortis vint le voir. Il lui parla à peu près en ces termes:

"Vous êtes mon seul ami dans Valleyfield, je viens vous consulter M Simpson veut me faire arrêter parce que M. McGennis lui a dit que je voulais le tuer." Shortis jura que ce n'était pas le cas. C'était par haine et rancune contre M. Simpson et contre lui même que M. McGennis avait dit cela. M. Smith lui répondit qu'il n'avait rien à craindre, et lui conseilla de se conduire comme un homme sérieux et bien élevé

Elie Poirier, constable de Valleyfield, a connu le prisonnier dès l'arrivée de celui ci à Valleyfield. M. Simpson chargea un jour de janvier M. Poirier d'informer Shortis que, s'il ne quittait pas immédiatement Valleyfield, il le ferait arrêter en raison des révélations que lui avait faites M. McGinnis.

M. Poirier a toujours été frappé de la manière de marcher de l'accusé. Il avait toujours le nez en l'air. A part cela, M. Poirier n'a jamais rien remarqué d'excentrique en lui.

Donat Dubuque, barbier qui rasait le meurtrier, John Lowe, déjà entendu. A. Wilson, l'une des victimes de Shortis, le Dr Arthur Gauthier viennent témoigner que Shortis ne leur a jamais semblé être fou.

Pendant l'audience. Shortis fait un signe au grand connétable, qui vient lui parler. Il se plaint qu'une personne qu'il désigne du doigt en se retournant lui a tiré les cheveux. Le grand connétable place un constable derrière Shortis.

LES AMBITIONS TRIFLUVIENNES.

Trois-Rivières est en émoi à propos de la nouvelle annoncée de la démission de l'hon. L. P. Pelletier comme secrétaire provincial pour accepter le portefeuille de l'hon. M. Angers.

On semble dans les cercles conservateurs se préoccuper beaucoup plus du choix de son successeur dans le gouvernement de Québec.

On semble bien déterminé à exiger la nomination de M. Normand, député de cette ville.

Il y a assez d'avocats dans le ministère, disent-ils, il nous faut au moins un homme d'affaires.

Au reste, la région de Trois Rivières prétend avoir droit à ce portefeuille, car quoique M Beaubien représente Nicolet, ou se représente dans cette région, il n'en demeure pas moins à Montréal

—*La Patrie.*

Une traduction littéraire.

Un professeur du collège avait donné à ses élèves une version dans laquelle se trouvait cette phrase si simple: "Cœsar venit in Galliam summà diligentià" (César vint dans la Gaule en toute diligence) En lisant les compositions on trouva la phrase ainsi traduite par un élève: "César ayant la gale vint sur l'impérial de la diligence."

Quelle Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagne d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co. Lowell, Mass

Nouvelles du Canada.

MONTREAL

CETTE AFFAIRE DE SEQUESTRATION

L'enquête au sujet de l'affaire de séquestration d'une jeune fille. il y a quelque temps, devait avoir lieu aujourd'hui; mais, par suite de l'état grave dans lequel se trouve un des principaux témoins, Mme Martin, on a dû remettre la cause à une date ultérieure.

Le docteur Lachapelle, qui a vu la malade, déclare qu'elle ne sera plus en état de se rendre à la cour vant une quinzaine de jours.

De nouveaux témoins, entre autre M. Denault, oncle de la jeune dame, qui a aidé les agents de police dans leurs recherches, seront présents à l'enquête, qui est fixée au 29 courant.

M Desmarais, l'habile défenseur de Demers, est chargé par la famille de la jeune personne qui a été séquestrée, de poursuivre au nom de celui ci L'honorable M Robidoux est chargé de la défense de Talioreti.

LE DIABLE DANS LA CABANE

—François Hanold, domicilié rue St Laurent, est actuellement détenu au poste de police sur l'accusation d'avoir menacé de tuer sa femme qui elle-même est mourante à l'hôpital Général, des suites d'une tentative de suicide.

Un peu après une heure, le constable Pouin fut averti que Hanold était en train de tuer sa femme. Il se rendit à la hâte sur les lieux, et trouva Hanold armé d'un fusil chargé et la femme gisait à demi inconsciente dans un coin. Celle-ci avoua en pleurant qu'elle avait pris du poison, et elle demandait pardon pour elle et pour son mari. Le constable n'avait pas de mandat ne pouvait rien faire. I réussit toutefois à enlever l'arme à Hanold et, après en avoir retiré la charge, il la lui remit, puis il partit pour aller se procurer des mandats d'arrestation contre le couple.

Quand il revint, vers quatre heures, Hanold était sorti, et la femme était sans connaissance à l'endroit même où il l'avait vue à la première visite. La voiture de la patrouille transporta la malade à l'hôpital Général où les médecins découvrirent qu'elle avait absorbé une quantité considérable d'amoniaque et de camphre, mais insuffisante pour causer la mort.

Paquin, en visitant la maison de Hanold, a trouvé le fusil rechargé, et un autre fusil à deux coups également prêt à faire feu.

Après avoir confisqué ces armes, il attendit Hanold qu'il arrêta à son retour et le conduisit à la station de police No. 12.

Il paraît que le trouble s'est élevé entre le mari et la femme au sujet de leur fille, qui est âgée de 18 ans. Hanold buvait, et lorsqu'il était ivre, il devenait violent.

Quant à Mme Hanold, les voisins font son éloge sans restriction. Le couple résidait à Montréal depuis 5 ans. Il venait de France.

QUEBEC

NOUVELLES DIVERSES

—L'extérieur de la nouvelle manufacture Polley est terminée. Elle sera mise en opération au printemps.

—L'hon Frs Langelier est sur le point de se faire construire une résidence sur la Grande Allée.

OTTAWA

LE MONUMENT DE CHATEAUGUAY

—Sir Adolphe Caron prononcera un discours à la cérémonie du dévoilement du monument de Châteauguay, samedi.

ST HYACINTHE

INCENDIE

—Un incendie a détruit de fond en comble une maison et autres bâtiments appartenant à M. Louis Sicotte, du rang S François, non loin de St Hyacinthe. Tout le contenu de ces bâtisses a été consumé. Les pertes sont de quelques mille piastres.

M. Sicotte possède une assurance de mille piastres.

GRANBY

GROSSES PERTES

—Lundi, vers minuit, un incendie s'est déclaré dans le bloc Nicol, rue Main. La bâtisse et son contenu ont été complètement détruits.

Les pertes sont évaluées à $8,000.

Il y a une assurance de $6,200.

La bâtisse était occupée par MM Elkins et Peasley, marchands de meubles; Mde Bourbeau, modiste; Mlles Sheridan, couturières, et M. Alexandre.

LOUISEVILLE

—On est en train de refaire la chaussée de l'ancien moulin de Stanton, sur la grande Rivière du Loup, emportée il y a quelques mois.

Les travaux sont poussés avec vigueur, et d'ici à une quinzaine, MM. Saucier & Cie, de Louiseville, les nouveaux propriétaires du moulin, espèrent reprendre leurs opérations.

MDE LAFRAMBOISE.

SON PROCES POUR MEURTRE EST COMMENCE

Elle aurait Menace de Tuer Mlle Sarah Jones.

Hull, P. Q., 23—Aux assises hier l'affaire de Baskatong a été appelée.

Son honneur le juge Malhiot présidait les débats.

Une foule enorme encombrait l'espace réservé au public dans la salle d'audience.

Aussitôt après l'ouverture, M. le protonotaire Grondain a procédé au choix des petits jurés pour le procès de Mme Laframboise.

Voici leurs noms:

MM Narcisse Lavigne, Owen Cary, James McHughe, François Laroche, Onésime Lavigne, Rowan, J.-B. Hubert, Thomas Proulx, Wm. Lipton, Thomas Proulx, Michel Fournier et Andrew Scobly.

Le choix de ces jurés a été très long; il a duré plus d'une heure. Une trentaine de personne ont été recusées par l'avocat de la défense.

Le substitut du procureur, M. Fleming, a fait ensuite l'appel des témoins qui comparaîtront dans cette cause et au nombre desquels seront MM. Peter Jones, Antoine Asselin, Georges Latulippe, Philomène David, J. B. Robillard, B. Martin, Joseph Laframboise Mme Brigide Latulippe et le docteur Comeau.

M. Fleming parle ensuite aux jurés et leur explique la gravité de la position dans laquelle ils se trouvent placés.

L'accusation, dit-il, est très grave; la prisonnière est accusée d'un autre. Pour qu'il y ait meurtre, dit-il, il faut qu'il y ait mort donnée par une personne possédant ses facultés mentales et qui agit avec préméditation. Or, dit M. Fleming, les témoignages de l'enquête préléminaire disent que Mde Laframboise a menacé à plusieurs reprises de tuer Mlle Jones et spécialement la veille du drame. M. Fleming continue à expliquer aux jurés les circonstances du crime, telles que nous les avons déjà relatées.

PREMIER TEMOIN

Le témoin George Latulippe est assermenté. Il reste à Baskatong depuis sa naissance. Il se rappelle que le vingt-quatre mai dernier, sa sœur de mère, Sarah Jones, a été tuée. Il était parti la veille à la soirée à la recherche des animaux. Il alla chez M. David. Sa sœur était dans la maison quand il est parti. De chez lui à M. David, il y a une distance de quatre lots de terre. Il a entendu crier ce soir-là, chez M. Laframboise. Il a reconnu la voix de Mde Laframboise.

Celle-ci disait: "Je la tuerai", et son mari disait; "Non, tu ne la tueras pas" Cette dispute a duré trois quarts d'heure. Elle a répété ces paroles trois ou quatre fois. Mme David et ses enfants ont aussi entendu ces paroles. Ce soir-là, il avait laissé sa sœur sobre et en bonne santé. Il l'a revue vers 9 1-2 heures du matin qui suivit: elle était morte. Le témoin quand il a revu la défunte le matin, a aperçu du sang sur son visage, sur le plancher et sur le lit.

La veille du meurtre la prisonnière est partie avec son mari et son frère M. Robillard pour sa demeure. Elle semblait ne pas être ivre.

En transquestion, le témoin dit qu'il n'a jamais vu la prisonnière sous l'influence de la boisson. Le témoin n'a pas vu de sang sur les pieds de la défunte quand il l'a revu le matin vers 9½ heures.

Il n'a pas été le premier à voir la défunte. M. Baptiste Martin et sa sœur Brigite Latulippe ont vu le cadavre avant lui.

C'est vers dix heures du soir qu'il a entendu la chicane.

Il ne sait pas si sa sœur est allée coucher chez Laframboise cette nuit-là. Il l'a vue la dernière fois vivante, vers 9 h. 30 du soir.

Mde Laframboise allait quelquefois chez Sarah Jones.

Antoine Asselin, le témoin le plus importants de la couronne, a déclaré que le matin du meurtre, lui et le frère du prisonnier, Baptiste Robillard, passèrent près de la maison où Mlle Jones, la fille qui a été assassinée, vivait toute seule. Asselin dit qu'il a vu Mme Laframboise, une hache dans la main, à la porte même, menaçant de défoncer. L'accusée aurait appelé son frère qui était avec le témoin pour l'aider à tuer Mlle Jones, Asselin et Robillard n'aurait pas prêté attention à ses cris. Le frère de Mme Laframboise, hier après-midi, a corroboré ce témoignage.

UN VOLEUR

S'Enfuit aux Etats-Unis avec une Jeune Fille.

Lynn, 23 oct—Un agent de police de Richmond, P. Q., est arrivé à Lynn aujourd'hui pour ramener au Canada le nommé Fred D Russell, qui s'est sauvé récemment de Kingsey, P. Q., avec un attelage appartenant à son maître. Ce même individu a commis des vols dans le Maine, le New Hampshire et le Massachusetts.

Il a aussi commis une effraction à Québec, ainsi que le vol d'un cheval. Il ne sera pas extradé avant que les tribunaux de ce pays l'aient fait purger quelques fortes sentences.

La jeune fille de Kingsey qui a pris la fuite avec Russell sera probablement remise en liberté, vu qu'elle n'a pas été le complice de son amant dans les nombreux vols qu'il a commis.

Feux de Forets dans l'Ouest

Greenbay, Wis., 23 octobre—cette ville est entourée de feux de forêt. Près de Luxumburg, plusieurs familles ont vu brûler toutes leurs propriétés. Plusieurs pertes de vie sont annoncées dans cette région.

Juction City, Wis, 23 oct.—Le Meadow Valley Village a été complètement détruit par les flammes. Le village de Babcock est aussi menacé de destruction.

St Louis, 23 oct.—Une dépêche au *Chronicle* mande que des feux de forêt désastreux prévalent dans l'ouest du Missouri et l'est du Kansas, depuis quelques jours, à cause d'une sécheresse prolongée.

Ex-Gouverneur Inhume

Boston, 23.—Les funérailles de l'ex-gouverneur Ames, dans l'Unity Church, à North Easton, vendredi après midi, vont être publiques.

Un train spécial quittera la gare du Old Colony, à 1 h. 05 dans l'après midi et des sièges seront mis gratuitement à la disposition de tous ceux qui désireront aller assister aux funérailles.

Nouvelles de Nashua.

—Grande sensation en cette ville. Il n'y aura pas d'écoles du soir parce que la ville est trop pauvre.

—Mlle Eva Bernard est allée demeurer à Orange, N. J.

—Arthur Poulin a accepté le défi de Dan Fargue pour une course en bicycle.

—M. T. Salva et sa nouvelle épouse, de Goucester, Mass, sont en visite chez M. S. F. Martin.

TERRIBLE EXPLOSION

Un Homme Instantanément Tué

LE CHOC A EBRANLE LA VILLE ENTIERE

Deux autres malheureux vont mourir de leurs Blessures

Newburyport, 23 Oct.—Une épouvantable explosion s'est produite cet avant-midi vers les dix heures, dans la chambre du séchage de la fabrique Fibreloid.

Cinq hommes étaient à l'ouvrage dans cette chambre: ce sont W. H. Poor, J. K. P. Reed, James McChaughlin, Henry Chauncey et Charles McVanus.

Ce dernier a été tué instantanément et ses restes furent trouvés ensevelis sous les ruines après l'extinction des flammes. Reed a été tellement brûlé que sa guérison est problématique.

McLaughlin est aussi dans un état critique.

Quant à Chauncey et Poor, quoique grièvement brûlés tous deux, ils en guériront.

La compagnie va perdre environ $5000.

L'explosion brisa toutes les fenêtres dans les environs, causant une perte de plusieurs cents dollars.

La scierie Perkins prit feu au contact de quelques flammèches provenant du foyer de l'incendie.

La compagnie Fibreloid fabriquait des collets et des manchettes imperméables.

L'édifice dans lequel l'explosion s'est produite n'avait qu'un étage, était en brique et comptait 40 pieds de long sur 20 pieds de large avec une pente toiture

Dans la partie de la chambre où la matière explosive a fait explosion, un seul homme était à l'ouvrage et il a été tué instantanément, de sorte qu'on ignore complètement la cause de la catastrophe.

Dans les salles avoisinantes une centaine d'hommes et de femmes étaient à l'ouvrage; quelques uns furent légèrement blessés.

Le choc de l'explosion a été entendu par toute la ville.

C'est la troisième explosion causant de pertes de vie qui se produisent dans cette fabriqae.

Patates Gelees dans la Terre.

Plainfield, (Wisconsin) 23 oct—Environ 400,000 minots de patates sont gelées dans le sol les nuits dernières.

Chaussures en Caoutchouc.

N'allez pas les pieds mouillés pour attrapper un rhume qui durera tout l'hiver, mais venez nous voir et nous vous fournirons une paire de

PARDESSUS
BIEN CHAUDS
DOUBLES
EN LAINE.

Nous en avons de toutes les grandeurs pour hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles et enfants. "Une once de précaution vaut une livre de remède."

Nous avons l'assortiment de Chaussures en Caoutchouc le plus considérable et le plus beau qui ait jamais été vu à Lawrence.

L'ASSORTIMENT COMPREND:

BOTTES EN CAOUTCHOUC de tous genres pour tout le monde.
GUETRES EN LAINE et Bottes pour Charretiers.
PARDESSUS pour hommes de chantiers.
PASDESSUS EN CAOUTCHOUC longues et courtes, de toutes grandeurs et largeurs, de tous pieds.

Le PARDESSUS EN CAOUTCHOUC PUR avec talon et semelle épais et bord roulé, est une chaussure de durée Ils sont faits pour hommes, jeunes gens et jeunes filles.

CHAUSSETTES "ARCTIC."

Pour porter dans vos Bottes en Caoutchouc.

Elles sont excellentes pour porter dans la maison.

Ces Chaussettes sont de toutes grandeurs et sont sans rivales pnur tenir les pieds chauds et secs.

Nous avons aussi des GILETS EN CUIR, EN DUCK, doublés en laine, de toutes façons.

Lawrence Rubber Co,
455 RUE ESSEX.
LAWRENCE, MASS.

MITCHELL & CO.

Invitation Speciale

A Propos de

Couvertes.

Meilleure valeur jamais exhibée pour le prix.

Chaudes comme un tuyau à vapeau et aussi jolies a voir qu'une grille ouverte.

Venez les voir. Couvertes 11-4, valant $4 50, pour $2.98.

Un splendide assortiment de Couvertes depuis 50c. à $10 la paire

A partir de celles qui ne sont pas en laine, à partir de la Couverte étroite à l'extrême grandeur dans le genre, bordure rouge, bleu, œillet et jaune. Chaque couverte est un vrai bargain.

Nous voulons votre clientèle, confiants que vous prendrez notre parole.

Mitchell & Co.
76 a 82 RUE MERRIMACK,
HAVERHILL, MASS.
Commis canadien—M. P. H. Bilodeau.

Poursuivis.

Nous admettons que nous nous taisons poursuivre pour vendre des Habillements trop bon marché.

Nous avons decide d'aller a la Cour et de defendre notre Cause,

Il n'est pas nécessaire de vous dire de profiter de cette occasion qui n'arrive qu'une fois dans la vie, parce que tant que cette cause ne sera pas réglée nous allons vendre autant d'Habillements qu'il y en aura.

Nous espérons qu'ils seront tous vendus dans quelques jours.

Le prix de ces Habillements est de

$10.00.

N. B.—Pour les détails de cette cause, lisez la nouvelle sur l'autre page.

HAMEL & CLOUTIER
405 Rue Essex.
Lawrence, Mass.
Enseigne de la Valise Doree.

Un Pied Gene

Est comme le mal de dents, aucune personne sensible le désire, le public sensible porte une chaussure tendre. Des chaussures tendres ne veulent pas dire des chaussures laides. Nous avons des chaussures élégantes et confortables qui, tandis qu'elles ont une belle apparence. sont fabriquées d'après les formes du pied.

Voyez notre assortiment de chaussures de Garçons et de Filles pour l'automne et l'hiver. Elles sont unies et durables.

Nous faisons cette semaine une spécialité de chaussures de Dames, à $2.00, réduites de $2 50 et $3.00.

Nous devons faire de la place pour notre stock d'automne qui arrive tous les jours.

La balance de nos chaussures tan sera vendue moins que le prix coûtant afin de s'en débarrasser.

☞ Venez examiner ces marchandises avant d'acheter, aussi nos nouvelles lignes de marchandises d'automne.

V. J. HUOT,
437 Rue Essex 437
Lawrence, Mass.

A. CHOQUETTE,
Entrepreneur de Pompes Funebres

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

agnifique Corbillard Noir pour les Enterrements des grandes personnes, et un Blanc our les Enterrements d'enfants.

Carrosses de premiere classe pour Mariages, Baptêmes et Funérailles.

A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON
Lawrence. Mass

F. X. VOYER,
83 Rue Harbor.
Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

A. W. STEARNS & CO.

Offrent les Nouveautes les Plus Riches en

MANTEAUX,
COLLERETTES et
COSTUMES d'ENFANTS

Qui puissent etre trouves en cette ville.

Rubans! ✱ Rubans!

Nous désirons annoncer aux Dames de Lawrence que nous entrons dans une nouvelle entreprise. A l'avenir nous fournirons à toutes nos pratiques tout ce qu'elles désirent dans la ligne des Rubans. Nous avons un stock complet dans toutes les qualités, couleurs et dans l'assortiment et nos prix sont si bas que le comptoir destiné à cet effet sera un centre d'attractions pour les bargains.

——:o:——

Le marché a été soigneusement examiné afin de donner à nos patrons ce qu'il y a de mieux fabriqué. Nos HABITS REDFERN attirent beaucoup l'attention. Ils sont élégamment garnis avec boutons, les plus élégants qui soient fait, doublés en soie unie ou figurée, coutures attachées, tubulées de velours, grandes manches, quelques uns avec collet et velours. Ces costumes sont les plus beaux qui n'aient jamais été offerts à nos pratiques. Il faut que vous les voyiez. Nous n'en avons qu'une certaine quantité

Dans la ligne des MANTEAUX d'ENFANTS, nous sommes assurés de plaire à la mère la plus exigente Chaque costume est fait sur l'honneur et vendu sur son merite. Les styles sont nouveaux, et la façon est d'une espèce supérieure Ces marchandises sont à vendre, confiants que pas une maison ne peut montrer une ligne qui approche la nôtre sous aucun rapport.

On dit que l'on connait un homme par celui qu'il fréquente Ainsi plusieurs Dames sont reconnues par les costumes qu'elles portent. Mais elles peuvent être convaincues qu'en portant un de nos costumes, personne ne contestera le style ou l'ajustement

A. W. Stearns & Co.

Le Magasin de Nouveautes le plus Recommandable.

309-311 Rue Essex,
270 Rue Common,

LAWRENCE, MASS.

Employés canadiens: — F. A. Martel, Martin Lanctot, Archille Proulx, Patrick Murphy, Delles Esther Lacaillade et Joséphine Poirier.

Centres Canadiens.

Lawrence

M. Amédée Cloutier était de passage à Boston lundi dernier.

Un grand nombre d'étrangers etaient dans notre ville dimanche dernier.

Les Dlles Bourget et Hamel se feront toujours un plaisir de servir avec courtoisie les Canadiennes que leur feront une visite au magasin de modes de John T. Golden, 421 rue Essex.

Le commerce semble reprendre son ancien cours depuis quelque temps. Nos marchands canadiens semblent être pleinement satisfaits du résultat des affaires depuis le commencement d'octobre.

Le 5ème bal annuel du Club de Naturalisation a eu lieu mercredi dernier et a donné un résultat sans précédent. MM. les officiers du club méritent beaucoup de louanges pour leurs efforts et leur dévouement.

Tout a été excessivement paisible dimanche dernier en cette ville, à peine y eut il une couple d'arrestations pour ivresse. C'est assez notable quand on voit que plus des deux tiers de la population d'Haverhill étaient ici.

Reid & Hughs, font des merveilles. Leur assortiment de marchandises est des plus considérables.

Le Dr J. A. Lavallée, autrefois de Lawrence et maintenant de Suncook, N. H., était en visite ici mardi dernier.

A. W. Steams & Cie sont les vétérans du commerce de nouveautés. C'est le magasin de confiance par excellence.

Vive Lucien Levesque; le dépositaire des liqueurs les plus pures et les plus succulentes. Allez lui faire une visite. Vous serez servis rubis sur l'ongle.

Au magasin de mode, coin des rues Haverhill et Broadway, vous trouverez les dernières modes en manteaux et chapeaux. Nous avons des commis canadiens.

MM. Achile Baril, Alcide St Louis et Jos Couture sont allés faire une visite à Lowell ces jours derniers; ils étaient les hôtes de M. A. Choquette.

Depuis que la compagnie de la manufacture Arlington a commencé ses travaux pour une nouvelle bâtisse, nombre de citoyens sont à faire construire le larges résidences sur les rues avoisinantes.

MM. Hamel & Cloutier tiendront leur magasin ouver le jeudi soir pour accommoder la clientèle canadienne et donner une chance aux pratiques qui désirent éviter la foule du samedi.

Le Club des Montagnards a chomé la clôture de la saison, à sa maison d'été par un succulent diner au poulet et à l'anguille. Tous les membres étaient présents et l'on s'est amusé à gogo.

Dans les cercles du sport on ne fait que parler de l'événement des courses de mardi dernier. Quelques-uns jettent le blâme sur les juges et d'autres sur le trop grand enthousiasme des assistants.

On a commencé les préparatifs pour une allonge de 200 pieds à la manufacture de coton Arlington. Evidemment, Lawrence est destiné à devenir la métropole du comté d'Essex.

Dans les cas de menstruation irrégulière ou difficile, ne manquez pas de faire usage du Dr Delisle's Kinium Compound qui donne au système la force et la vigueur dont il a besoin. $1.00 la bouteille. En vente chez les pharmaciens.

Il ne faut pas l'oublier que notre compatriote, M. Félix Poisson, notre populaire pharmacien, entend faire des affaires sur une grande échelle. Pour les temps froids il s'est procuré une splendide fontaine pour servir le soda et le café chauds. Faites-en l'essai et vous serez enchantés.

Le Dr J D Delisle, qui a passé un an dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, ainsi que du nez (tel que catarrhe), de la gorge, des oreilles et de la vessie. Bureau, 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover. Consultations, de 2 à 4 et de 7 à 8 h. p. m., tous les jours, excepté le jeudi et le dimanche.

L'écurie de louage et de vente de chevaux canadiens de MM. Chs et Elie Lacaillade, 444 rue Common, contient le plus bel assortiment de voitures et chevaux, hacks pour mariage et pour baptême à meilleur marché de Lawrence, ainsi que voitues doubles et simples, les meilleures de la ville et aux plus bas prix. M. P. Côté, qui a la direction de l'établissement se fera un plaisir de satisfaire tous les canadiens qui viendront l'encourager.

C. & E. LACAILLADE,
444 rue Common.

Le résultat des courses sur l'hippodrome Héroux (riding Park) mardi dernier n'a pas été des plus tentatifs pour les amateurs et les intéressés. A la première course au galop un magnifique cheval se cassa le cou en tombant, pendant que le cavalier qui le montait allait s'aflaisser sur une clôture à 20 pieds de distance. La seconde course fut plus malheureuse que la première: deux chevaux se cassèrent les jambes en tombant, la police dut les tuer et un jeune garçon fut foulé aux pieds par les autres concurrents qui couraient à toute vitesse, et demeura inconscient sur le sol. On dut le transporter à l'hôpital. Le troisième garçon s'en est sauvé avec une fière peur et quelque peu abasourdi par sa chute.

Deces.

Marie, enfant de Louis Bergeron, est décédée le 22 courant, à l'âge de 3 jours.

M. A. Choquette a la charge de l'enterrement.

Marie Adeline, enfant d'Ephraim Bergeron, est décédée le 23 octobre, à l'âge de 2 mois et 11 jours

Mde Edouard Bouchard (née Ostellette) est décédée le 23 octobres à l'âge de 28 ans.

Ces enterrements étaient sous la direction de M. S Dubé.

Complainte de Demers.

Ceux qui désirent se procurer cette complainte la recevront en envoyant six cents en timbre-poste à la Librairie Française, coin des rues Tilden et Moody, Lowell, Mass.

Aux Dames de Lawrence et Haverhill.

A Paris.

On fait les plus beaux chapeaux au monde. C'est Paris qui fait la mode pour le reste de l'univers. Madame P. L. Grégoire sert à se clientes les dernières nouveautés en chapeaux parisiens, et les chapeaux faits à son magasin sont la reproduction des modèles reçues de Paris chaque semaine. Le public sait si bien apprécier l'excellence, la grande supériorité des articles qu'ils doivent rester ouverts tous les soirs afin de remplir toutes les commandes. Tout le monde a pleine et entière satisfaction aux Nos.

318-322 RUE MERRIMACK
Lowell, Mass.

GRAND BANQUET

Du Club Fremont de l'Etat du Massachusetts.

C'est jeudi prochain le 31 octobre qu'a lieu à Lowell cette réunion qui promet d'être des plus grandioses Rien n'a été épargné pour en faire une journée mémorable dans l'histoire des Canadiens Républicains de l'Etat. Les orateurs sont les plus distingués du parti Le menu sera des plus recherchés. Il y aura un splendide orchestre de musique, du chant, etc.

Nous espérons que les Canadiens les plus en vue de chaque centre se feront un devoir d'être présents, afin de démontrer à ceux qui nous entourrent que nous savons bien faire les choses et que nous prenons une part active à la politique de notre beau pays d'adoption.

Canadiens, haut les cœurs! à Lowell, jeudi soir.

ETRANGE

Que de telles elegantes marchandises soient vendues pour si peu d'argent au Paris Cloak & Suit Co.

Quelques-uns de nos gens les plus intelligents font une étude pour voir si plus de style et de qualité qui peuvent entrer dans les vêtement des femmes pour un prix moindre. Vous trouvez cela dans les robes, fourrures, olleretes et manteaux de toutes sortes.

Soit que vous dépensiez $5.00 ou $50.00, vous êtes assurés de la valeur d'une grosse pastre et du meilleur style. Collerettes en Astr chan 30 pouces de long, 100 pouces de contour, vendues 6.98, 7 50 et $8.75.

Jackets Yan justement reçues, riches, élégants. Toute dame les admire. Les devants et les jupes sont doublés en soie riche, le prix est $9.75.

Paris Cloak & Suit Co. Central Building.

Funerailles.

Les funérailles de feu Théophas Michaud ont eu lieu vendredi dernier à l'église Ste Anne, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis. l'Eglise était décorée de draperies de deuil, et le service divin a été célébré avec diacre et sous-diacre par le Rév P. Rémy. M. Bernard touchait l'orgue et le chœur était nombreux.

La société St Jean-Baptiste, dont le regretté défunt était membre, assistait en corps.

M. Jos Couture, de la maison A. Choquette, avait charge de l'enterrement.

— IL Y A DE —

Grands ✱ Marches

D'OFFERTS AU

No. 421 RUE ESSEX.

Un lot de Jackets pour l'automne, valant de $5 à $7, nous vendrons ce lot au bas prix de $1.

Un lot de bons Châles, ordinairement vendus de $4 à $5, nous les vendons pour $1 chacun.

Sous-vêtements, Bas et Gants à des prix qui surprennent notre clientèle Notre assortiment dans les Chapeaux pour Dames est complet et comprend toutes les dernieres modes Nous garantissons que nos prix sont plus bas qu'aucun magasin de Lawrence.

Mlles Léoncine Bourget et Elianth Hamel, invitent leurs amies à venir les voir et elles vous se viront avec courtoisie.

JOH T. GOLDEN.

Successeur de O. JEAN & Co.,

421 RUE ESSEX

Lawrence, Mass.

PAUVRE HOMME!

Sa Femme s'Enfuit avec le Cousin Charles.

UN VIEUX DE 60 ANS COURT APRES SA FEMME DE 25 ANS.

Jolie comme une Gravure, mais un peu Trop Folichonne.

Haverhill, 23 oct—Hiram O. Mansur, un vieux fermier de 60 ans, cherche sa jeune femme de 25 ans de tous côtés, qu'il prétend être "jolie comme une gravure, mais aimant un peu trop le plaisir."

Depuis trois ou quatre semaines, ce vieillard parcourt les villes de la Nouvelle-Angleterre, à la recherche de sa volage épouse qui, jusqu'à présent, a réussi à éviter toute rencontre avec son vieux mari.

Aujourd'hui le vieux Mansur vint à Haverhill, ayant appris que sa femme avait une amie en cette ville, et tout naturellement il supposait que cette femme pouvait lui donner quelques renseignements pour lui aider à découvrir l'envolée.

L'histoire qu'il raconte est la suivante:

"Je demeure à quelques milles seulement de Nashua, N H, où je possède une des meilleures fermes dans l'Etat. Il y a environ deux ans mon épouse mourut, et l'an dernier je demandai une ménagère par la voie des journaux. Une jeune femme disant son nom être Annie Goodwin et venir de Boston, se présenta et j l'engageai.

"Elle était une bonne ménagère, et comme je me sentais un peu seul depuis la mort de ma femme, je lui demandai de m'épouser. Elle y consentit et la cérémonie du mariage eut lieu peu après. Depuis ce temps-là j'ai été dans le trouble tout le temps.

"Elle s'emparait de chaque dollar que je pouvais gagner par la vente de mes produits agricoles; puis un beau jour elle se rendit à Lawrence, où elle prétendait avoir des parents. Je découvris plus tard qu'elle n'avait pas de parents à Lawrence; mais je ne dis rien, et j'attendis. En septembre dernier, ma femme me dit qu'elle s'en allait à l'exposition de Rochester, pour y rencontrer une de ses tantes de Boston. Je consentis, et par le train suivant je me rendis moi aussi à Rochester pour la surveiller, ayant des doutes sur sa fidélité.

"Je la rencontrai dans une des rues de Rochester; elle était en compagnie d'un jeune homme Elle parut fort surprise de me voir; mais se remit bien vite et me présenta son compagnon pour son cousin Charlie.

"Gros bêta que je suis, je ne me doutai de rien, et tous trois nous allâmes prendre le souper dans un restaurant. C'est moi qui payai la note pour les trois. Après avoir bien mangé, ma femme proposa une promenade sur la rue, pour aider à la digestion. Je n'osai pas refuser, étant toujours si bon pour ma femme. Le cousin me paraissait un peu familier avec elle, mais je mettais cela sur le compte de leur parenté. "Nous avons été élevés ensemble," me disait ma femme. Vieux fou que je suis, je la croyais.

"Nous allâmes donc faire une promenade, et au milieu de la foule, je perdis de vue ma femme et son cousin. Je ne les ai pas revus depuis."

Le vieillard a ajouté qu'avant son départ pour Rochester sa femme avait vendu subrepticement deux de ses meilleurs chevaux et pris $55 en billets de banque qu'il conservait dans un tiroir, afin de défrayer les dépenses de son voyage.

—Quand bien même me faudrait-il la chercher durant un an, je ne serai content que lorsque je l'aurai fait arrêter avec son soi disant cousin, afin de leur faire payer tout le mal qu'ils m'ont fait, s'écria le vieux fermier en jurant comme un charretier.

Cependant, il ne put découvrir aucune trace de son infidèle en cette ville et dans la soirée il prit le train de Boston.

Belle-Isle & Co.

M. Belle Isle vient d'ajouter à son stock de médecines patentées un bel assortiment de livres d'histoires Français et invite ses compatriotes à lui faire une visite, 4 rue Franklin.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait d'aeurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les phramaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co.
Lowell Mass.

Propriétaires du Dr Delisle's Kinium Compound

Sur notre Comptoir de Bargain

Cette ✱ Semaine

Vous trouverez des **Tapis de Table** 36 pouces, teints et etampés, Nouveaux Patrons.

12½ 1-2 Cents Chaque.

REID & HUGHES.

Notre Departement de Rideaux.

Supposons que vous avez à choisir de belles . . . .

PORTIERES

Belles et pesantes, en chenille, satin Derby, Damask en soiee, velours ou Tapestry Goblin. Notre département de Rideaux est de toute beauté.

Nos Rideaux en Dentelle.

Attirent l'attention plus que jamais cette saison, beaux patrons sont la règle et vous ne vous fatiguerez pas de les voir.

S'ils étaient si beux ici qu'ils sont à la maison, avec meubles, tapis gruvures et ornements pour cuisine.

Notre Stock tout Ensemble.

Comprend le plus beau choix en Nothingham, Swiss, Dentelle. Poiets Irlandais Poinss d'Esprit. Mousseline, etc. Chaque saison apporte ne nouvelles marchandises et plus faciles à vendre à cause des priz raisonnables.

Notre Vitrine d'Etalage.

Vous donnera une légère idée des beaux Rideaux que vous pouvez acheter à bas prix. Pour un instant les Nouveaux Rideaux Ecossais en Net et effets Brxxelles, prix $1.60 la paire, mais à les voir vous les évaluereriez à beaucoup plus.

Vous aurez besoin sans doute des Rideaux à Points Irlandais, nous les avons pour $3 75 la paire. Il y a 5 ans vous payiez le double.

Quelxue chose tout à fait nouveau en Draperie.

La Shelia.

Effets barrès, croisés, coulsur très riche, seulement 75c la verge.

Si vous avez besoin de quelque chose be beau et d'utile achetez vo porettières en chenille, nuances remarquables, 150 beaux Rideaux en Chenille bonne grandeur, seulement 92c.

Eideaux Sash, ne vous en passez pas seulement 12 1.2c.

Draperie en soie, belle ligne, nuance riche beaux patrons à choisir, 59c à $1 25. Avez-vous de la place pour une gravure? si vous en avez, ne retardez pas, notre choix est immense et tout est réduit.

Departement des Etoffes a Robes.

Quel bel assortiment. Une certaine dame de Lawrence qui a acheté ses Etoffes à Robes à Boston depuis des années, vint à notre comptoir et demanda d'une manière indifférente à voir nos étoffes à robes. Les marchandises lui furent montrées sans aucun trouble. Après quelques instants la dame nous dit qu'elle avait eu une surprise et nous a dit que nos étoffes étaient supérieures. Elle acheta une robe et nous pouvons dire sans crainte que nous avons une pratique dans ce département. Ainsi nous vous invitons à venir voir et vous convaincre.

Reid & Hughes,

Les Leaders des Prix Populaires.

225 a 235 RUE ESSEX,

Lawrence, Mass.

Commis Canadiens Jos. A. Roy, Evélina Poirier, Lumina Morneau et Eliza Cardinal. Melle Caroline Saint-Laurent.

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins specialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi à faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu a peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,
WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants: —, N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants: — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin, Oscar Courteau, Dr J. G. Barque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants: — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

ETRANGE!

UN HOMME QUI OUBLIE SON NOM.

Cela ne l'Empeche pas de Devenir Tres Riche.

Long Prairie, (Minnesota) 23 oct.—M. W. C. Silvernail, qui disparut en 1882, est de retour auprès de sa famille. Il raconte qu'à cette époque il tomba malade et dans sa convalescence il perdit son identité, oublia son passé et même son nom. Après avoir parcouru le pays, ici et là, il s'arrêta à Sepola, I. T., où il amassa une fortune considerable. On le connaissait sous le nom de W. C. Silvey, la seule partie de son nom dont il pouvait se rappeler. Il y a quelques semaines Mme Silvernail présentait une requête au gouvernement, pour une pension. M. Silvernail ayant lu cet article dans un journal, il reconnut le nom comme étant le sien, et tout à coup la mémoire lui revint Il se hâta de venir au Minnesota chercher sa femme et ses enfants qui doivent aller demeurer à Sepola, I. T.

Cette histoire démontre qu'on peut être fou et devenir très riche.

Faillite d'un Pharmacien.

Haverhill, 23 oct—Frank W. Pollard, le propriétaire du Phœnix Drugstore, l'un des plus gros établissements de ce genre dans le comité d'Essex, a déposé aujourd'hui son bilan en faveur de Porber Croy. Le passif est de $8000

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis,

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition

S. M. McCORMICK,

509 RUE ESSEX,

CHAPEAUX ET ARTICLES DE FANTAISIE.

Nous avons un assortiment considérable de

Corsets, Bas et Sous-vetements

que nous vendons meilleur marché qu'aucun magasin de la rue Essex.

Venez voir notre stock avant d'aller ailleurs.

Nous avons une employée de langue française.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES, Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,

523 RUE ESSEX.

EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

D. THEBERGE,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARRON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Wm FERLAND

188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servir avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

Allez chez VIGER & CO.

66 RUE HAMPSHIRE, Lawrence, Mass.

POUR VOS

REMEDES, PRODUITS CHIMIQUES,

Parfums et Articles de Toilette.

Nous faisons une spécialité de l'ajustement des Trousses (cientures herniaires.)

Prescriptions remplies avec soin.

Nous avons toujours en mains un bel assortiment de livres français.

Que Pensez-vous de cela?

Dans le Kentucky, où, pour la première fois, les femmes auront le droit de voter à l'élection de la commission scolaire, en novembre prochain, les négresses se sont fait inscrire en plus grand nombre que les femmes blanches.

En certains endroits, elles sont deux contre une.

EN GARDE! Le public doit se tenir en garde contre les contrefaçons et imitations qui envahissent le marche depuis que le succès du Régulateur de la Santé de la Femme et les Female Plasters du Dr Jos Larivière, pour guérir le **BEAU MAL** sont connus.

Lorsque vous achetez une bouteille de Régulateur ou un de mes "Plasters," vous ne faites pas un essai ni une expérience et vous ne courez aucun risque de dépenser votre argent inutilement, vous êtes sûrs de la guérison,—Demandez et exigez le Régulateur et les "Plasters" du Dr Jos. Larivière. Si on ne les a pas, allez chez un autre pharmacien ou écrivez au propriétaire Dr Jos. Larivière, Manville, R. I.

N. B.—Les Columbian Headache Pills du Dr Jos. Larivière guérissent le mal de tête en quinze minutes. Garanties. Prix 25 Cents.

TROIS HABILLEMENTS BANNER.

Habillements Ecossais tout laine, foncés et couleurs moyennes.

$10.00 !

Bien faits avec garnitures extra, venez juger par vous-mêmes et vous saurez ou les acheter.

HABILLEMENTS en DIAGONAL WORSTED,
Bleus et Noirs.

$12.00

Un habit pour affaires et de toilette ou pour porter sur la rue, valant $15.

Si les prix vous intéressent nous vous invitons de venir les voir.

Habillements qui ne Changent pas, en Clay Noir

$15.00,

Ne regarderont pas luisants ni ne changeront. Satisfaction garantie. Procurez-vous en un et vous épargnerez de l'argent

Wm. H. Floyd
Chs H. Grover
T. H. Kimball

Wm. H. Floyd & Co.

459 Rue Essex, - Lawrence, Mass.

☞ VICTOR BACHAND, commis canadien.

FEUILLETON
No. 13

—— LES ——

Lendemains du Crime

GRAND ROMAN A SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE

DEUXIEME PARTIE.

LA DOULEUR D'UN PERE.

XIV

(*Suite.*)

—Ton esprit ne tressaillira pas? Ton esprit ne soufflera pas la vengeance?

—Si, si, mon père. Vengez mon fils! Mais pas moi, pas moi. J'ai tant besoin de pardon moi-même!

Anselme se jeta sur elle éperduement.

—Oh! toi, s'écria-t-il, tu es un ange de bonté et de miséricorde! Que ne puis-je être comme toi? Cela vaudrait mieux peut-être. Mais tous les tisons de fureur et de la vengeance brûlent dans mon sein! Je ne suis pas un ange moi, je suis un homme. Je suis un révolté et un maudit!

Il y eut un silence.

Claire, épuisée, avait fermé les yeux.

Dehors le vent soufflait avec plus de rage et la pluie à grains serrés battait les fenêtres.

Anselme était resté debout, le front farouche.

Il pensait aux paroles de sa fille.

Pardonner! Est-ce que c'était possible?

Pardonner!

Il eut comme une révolte brusque.

—Non, jamais! jamais! s'écria-t-il.

Il se laissa tomber sur son fauteuil, et de nouveau le calme se fit dans la pièce, et Anselme, brisé de fatigue, Anselme qui ne dormait plus depuis que sa fille était malade, Anselme finit par s'assoupir.

Le malheureux fut réveillé, vers cinq heures du matin, par une espèce de cri inarticulé, de plainte inconsciente, échappée aux lèvres de Claire.

Il se leva en sursaut, pâle comme la mort.

—Ma fille!

Claire eut un regard, un murmure:

—Adieu, père!

—Puis elle resta immobile, les yeux stones.

Anselme poussa un cri terrible.

La garde-malade accourut en jupons, échevelée.

—Quoi donc?

—Ma fille est morte! cria le malheureux père, en montrant Claire, ma fille est morte.

—Morte?

La femme s'approcha, examina le visage, tâta le pouls.

—Oui, dit-elle, tout est fini.

—Fini! s'écria Anselme, on va me la prendre, et je ne la verrai plus!

Et le malheureux, succombant sous le faix de cette douleur trop forte pour lui, s'écroula comme une masse au pied du lit et y resta sans mouvement.

La garde-malade épouvantée se précipita dans l'escalier et appela au secours.

De tous côtés, les portes s'ouvrirent. On monta. La concierge vint offrir son aide. Un médecin qu'on était allé chercher se montra, donna des soins à Anselme, et quand le malheureux, enfin rappelé à lui-même, au sentiment de sa douleur, ouvrit les yeux, la toilette de la chambre était faite. Claire reposait sur son lit arrangé à la hâte, les yeux clos, les cheveux peignés, avec un bouquet de fleurs dans les mains. Son visage était si paisible, si reposé, qu'elle semblait dormir. De chaque côté de sa tête, deux cierges brûlaient doucement, comme deux étoiles vacillantes, dans l'ombre de sa chambre.

A ce spectacle, Anselme comprit tout l'étendue de son malheur. C'était fini, plus rien à entendre, plus rien à espérer.

Sa fille l'avait quitté pour toujours. Il resta un instant à la contempler en silence, repaissant ses yeux pour ainsi dire, de sa vue, de la lumière de sa vision, puis, se tournant vers la concierge:

—Allez me chercher des fleurs, cria-t-il, toutes les fleurs que vous trouverez! Aucune ne sera aussi belle, aussi douce que celle qui vient de partir!

Puis il s'assit et des larmes abondantes ruisselèrent sur ses joues. Tout son cœur fondait.

On le laissa ainsi, personne n'osait lui parler, et c'est en sa présence, mais sans qu'il eût conscience de ce qui se passait, sans qu'il vit quoi que ce soit autour de lui, qu'on couvrit de lilas blancs et de violettes le lit et la chambre de Claire. Une nuée de parfums s'éleva, emportant avec elle l'âme de la morte qui monta au ciel.

L'enterrement de la malheureuse fille eut lieu deux jours après.

Anselme fut seul avec Rigobert et Marchand, et quelques autres débris du bagne à marcher derrière le convoi. Un bon coup de filet pour la police, mais la police n'y songeait guère. Il pleuvait, il faisait froid. Un ciel très sombre rayé par des grains d'eau. Au Père-Lachaise, personne à l'heure où le convoi entra. Les pieds entraient du côté des fosses communes dans la terre grasse qui s'y attachait semblant vouloir retenir les imprudents qui s'aventuraient là. Des arbustes verts, la pluie tombait en larmes. Des larmes ruisselaient sur la pierre des tombes, mais ces larmes étaient moins nombreuses, moins pressées, que celles qui avaient depuis quinze jours mouillé les yeux d'Anselme. Le malheureux faisait mal à voir, chancelait hébété, pâle comme le marbre des monuments; il fallait que ses amis le portassent pour qu'il ne se roulât pas dans la boue. Ses yeux ne pouvaient se détacher du cercueil couvert du voile blanc qui contenait tout ce qu'il aimait. Il était hagard, incapable de penser. Il ne vivait plus, tout son être criait de douleur.

Lorsque les cordes grincèrent avec le bruit sinistre que l'on sait sur le cercueil que l'on descendit en terre, il retrouva seulement une étincelle d'énergie et de vie. Ses yeux eurent une flamme, son corps se raidit. Et, le poing levé dans un geste plein de menace et d'éclairs, il s'écria:

—Dors en paix, tu sera vengée!

Puis ce fut tout, une lueur, il tomba sans forces dans les bras de ses amis et sa colère s'éteignit dans un sanglot, tandis que sur le cercueil de Claire tombaient les pelletées lourdes de terre qui allaient la couvrir à jamais!

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIEME PARTIE.

L'ŒUVRE DE HAINE.

I

Un des coins les plus brillants des environs de Paris, quand les beaux jours commencent, est sans contredit le Point-du-Jour. La situation est charmante. D'un côté le bois de Boulogne, de l'autre, la Seine. Et le voyage est si commode! On peut se rendre au Point-du-Jour par les bateaux-mouches, par les trains, par les fiacres, tous les genres de véhicules. Il y a même des tapissières qui organisent le dimanche et les jours de fêtes un service extraordinaire.

Aussi tout Paris se rend là, tout le Paris qu'on pourrait appeler le Paris moyen: petits bourgeois, employés, tous ceux qui veulent prendre un peu de bon temps, manger une friture ou une matelote en plein air, sans trop dépenser, avec la Seine devant soi, la Seine sillonnée d'embarcations, toute pleine de mouvement et de bruit. Dès que le soleil d'avril se montre, que les brumes se dissipent, le Point-du-Jour reprend son animation. Des foules s'assemblent sur les berges. Les restaurents se remplissent. Les chevaux de bois et les guinguettes en plein vent s'installent et les badauds se multiplient.

Il y a des teneurs de jeux de bonneteau qui débitent au souffle de la Seine leurs boniments propres à séduire les naïfs, des vendeurs de choses invraisemblables qui essaient d'attirer la clientèle à l'aide de lazzis plus rances que leur marchandise. Des hurlements, des cris, des sons de trompettes, des montures de notes échappées des chevaux de bois s'élèvent de tous les côtés, s'éparpillent dans tous les sens et forment un vacarne, un tohu-bohu capables de casser et d'affoler les têtes les plus solides, mais le Parisien, mais l'employé enfermé toute la semaine dans un magasin silencieux aime ce tumulte et ce bruit, et le Point-du-Jour a toujours ses habitués fidèles, qui, au lieu de diminuer, semblent au contraire augmenter d'année en année.

Par une de ces après-midi d'avril les plus ensoleillées, vraie journée de printemps, disait-on, une foule s'était amassée, au Point-du-Jour, autour d'un homme vêtu d'un costume un peu excentrique, casquette, paletot, pantalon à larges carreaux noirs et blancs qui lui donnaient l'air d'un damier, et qui s'époumonnait pour attirer les curieux.

Il avait devant lui, étalés sur un mouchoir, presque des vêtements communs, salopettes bleues, pantalons de coutil et une ou deux pièces entières de cotonnade pour faire des mouchoirs ou des chemises.

Il faisait chaud. L'homme était en plein soleil, et de temps en temps il s'épongeait le front; en même temps il lançait de sa voix la plus aiguë cet appel encourageant:

—Approchez, messieurs, mesdames, approchez! la vue n'en coûte rien! C'est l'habillement complet mis à la portée de tout le monde. Pour trois francs on peut se promener dans les rues sans crainte d'être appréhendé par un Roussin quelconque pour outrage aux bonnes mœurs. Pour trois francs on a un grimpant (pantalon), une limace (chemise). Pour trois francs! Vous vous dites, messieurs et mesdames, c'est pour rien! Comment cet homme fait-il? Il est certain que s'il me fallait cueillir le coton, le filer, le teindre, le tisser, le débiter, le coudre, en faire, en un mot, ces vêtements exquis, qui ont une grâce et une coupe que les plus grands tailleurs envieraient, s'il me fallait faire tout cela moi-même, ce n'est pas trois francs, mais trois mille francs peut-être que je vous demanderais, car il m'aurait fallu trois ans pour les faire. Mais sans travailler moi-même, s'il m'avait fallu acheter l'étoffe, payer les ouvrières qui l'ont coupée et cousue, ce n'est pas encore trois francs que je vous demanderais, mais trente. Je ne pourrais pas à moins de trente francs me séparer de vêtements confectionnés avec cette sollicitude et cette perfection. Je vous vois vous regarder, embarrassés et intrigués. Je lis dans vos yeux, sur vos lèvres cette question: Alors comment fait-il? Ils les vole donc? Oui, messieurs et mesdames, j'aime mieux tout avouer. Ces vêtements.

Il semble regarder avec attention autour de lui, et dit, d'un on confidentiel:

—Il n'y a pas de sergents de ville? Non?

Et il poursuit:

—Eh bien! je vais tout vous dire. Ces vêtements sont des vêtements volés. Volée toute cette cotonnade. Volé, tout ce que j'ai là, ce qui me permet de tout donner pour rien. Tâtez! voyez! c'est pour rien! A trois francs, c'est pour rien! Ce n'est pas la journée de l'ouvrière!

De tous côtés, des mains se tendaient et l'homme s'apprêtait à servir ces acheteurs, quand tout à coup un homme long, maigre, aux yeux fiévreux, vêtu de noir des pieds à la tête sortit de la foule à côté de lui et lui mit la main sur l'épaule.

L'homme tressaillit.

Anselme, murmura-t-il.

—Oui, c'est moi. Viens!

—Où cela?

—J'ai besoin de toi.

Rigobert, car l'homme au boniment n'était autre que Rigobert, une de nos connaissances, Rigobert n'eut pas une hésitation.

—Je vous suis, dit-il, le temps de me débarrasser de ces frasques.

Anselme s'était perdu dans la foule.

Rigobert s'adressa au public:

—Vous avez vu cet homme? cet homme qui vient de me parler? C'est un de mes associés. Il m'a dit que j'abusais de vous, que je vous vendais trop cher, que je vous volais en un mot. Demander trois francs pour des objets qui ne nous coûtent rien, c'est trop, beaucoup trop. Donnez-moi deux francs, et je serai satisfait. Allons, messieurs, mesdames, approchez! Il n'y en aura pas pour tout le monde!

En effet, on se bousculait, on se battait autour du marchand. Les pièces de quarante sous tombaient dru comme grêle.

Et l'on entendait de tous côtés ces réflexions:

—Il faut en effet que ce soit de la marchandise volée!

Et tout le monde s'approchait pour profiter de l'occasion. En un clin d'œil, tout fut vendu. Rigobert était débarrassé de ses frasques, comme il disait, et il allait rejoindre Anselme qui s'était assis devant la porte d'un marchand de vins pour l'attendre.

Le père de Claire ne lui dit que ces mots:

L'œuvre commence. Nous partons pour Chartres.

Et ils s'éloignèrent tous les deux. Ils rentrèrent dans Paris, allèrent à la gare de Montparnasse prendre le premier train qui conduisait à Chartres, et là, ils s'arrêtèrent. Anselme avait besoin de méditer sa vengeance. Le malheureux homme avait terriblement souffert depuis la mort de Claire, si cruellement souffert qu'il avait cru qu'il ne s'en relèverait pas et qu'il irait dans la tombe rejoindre sa fille. Il était resté plus d'un mois sans avoir la force de se lever, de sortir miné par la douleur la plus effroyable qu'il eût eue à subir encore. Puis, peu à peu, l'intelligence lui était revenue, puis les forces, et au fur et à mesure que son cerveau sortait de son engourdissement, commensait à penser, le souvenir de sa mission lui revenait, de sa double mission.

Il avait à retrouver l'enfant de Claire, son petit enfant à lui, un être qu'il pouvait aimer, qui le rattacherait à la vie, et à châtier Maximilien, à le châtier dans sa personne et dans les siens, a lui faire sentir le poids formidable de sa vengeance et de sa haine. Il avait tout pour cela; un régiment dévoué de scélérats sans scrupules, les anciens forçats qui l'avaient reconnu comme leur chef, comme le successeur de Judas Marfori; de l'argent autant qu'il en voulait. Il était puissant et redoutable. Il fallait se dresser dans l'ombre et dans la nuit comme un terrible vengeur. Il frapperait avec plus de soudaineté que la foudre, et autour de Maximilien chacun pleurerait des larmes de sang. Et Claire serait vengée. Et il serait vengé lui-même.

Avant d'entreprendre sa campagne de représailles, pour reconnaître le terrain où sa vengean ce évoluerait, Anselme voulait savoir ce qu'était devenu Maximilien, qu'elle était sa situation actuelle. Par Galuchon, il avait su où il habitait. Par Rigobert, il saurait ce qui se passait chez lui, qu'elle était sa situation d'esprit. Il avait appris par Claire qu'il était marié, qu'il avait des enfants. On pourrait le frapper dans sa femme et dans ses enfants. Anselme chercherait l'endroit sensible. C'est dans ce but qu'il s'était mis à la recherche de Rigobert et l'avait emmené avec lui à Chartres.

Les deux hommes étaient descendus dans l'hôtel où Claire avait été amenée par Maximilien. Rigobert avait laissé à Paris son costume excentrique. Il était vêtu de noir comme Anselme, et ils avaient l'air tous les deux de deux clergymen en voyage. Rigobert, se modelant sur son compagnon, auquel sa barbe et ses cheveux blancs donnaient un air respectable, et qui avait dans le regard une expression d'inexprimable tristesse, Rigobert était grave. C'est à peine si quelques plaisanteries lui échappaient par intervalles, quand il s'oubliait. Un coup d'œil d'Anselme le rappelait à la situation.

Ce fut de nuit, par un clair de lune superbe, le lendemain de l'arrivée à Chartres, qu'Anselme et son compagnon se trouvèrent devant la Gerbaudière. Toute la maison dormait, baignée dans une lumière. Tout respirait la tranquilité et le repos. Maximilien dormait là sans doute, sans remords.

A cette pensée toute la haine d'Anselme se réveilla.

Montrant du doigt à son compagnon la ferme paisible sur laquelle se jouaient les rayons blancs qui lui donnaient un air de paix et de joie, il s'écria:

—La voilà, la maison maudite? la maison dont il ne faut pas qu'il reste une pierre debout! la maison dont les habitants doivent répandre toutes leurs larmes.

Rigobert un peu étonné de cette exclamation, car il ne savait pas pourquoi il était appelé à Chartres, ni ce qu'il aurait à y faire, Rigobert jeta les yeux sur la demeure de Maximilien. Il vit, au clair de la lune, saillir les pelouses toutes vertes déjà, les massifs de fleurs nouvellement semées! Il vit les grilles dorées, les arbres taillés, les allées ombreuses, entourant le jardin et dont un vent léger agitait les ramures grosses de bourgeons et murmura:

—Cristi! c'est bien dommage! J'aurais préféré l'habiter, ça nous aurait remis tout à fait de notre villégiature sur les rochers de l'île du Diable.

Anselme ne répondit pas.

Il pensait.

Tout le passé lui revenait à l'esprit. Il revivait cette matinée terrible où il avait été appréhendé comme ma faiteur, lui qui était innocent et où il refusait de se défendre pour sauver le fils de son maître, de son bienfaiteur. Il revoyait le visage de Maximilien, où se lisait un étonnement immense pour un héroïsme sur lequel il n'aurait pas osé compter, en même temps qu'une supplication muette, ses yeux où s'offrait une reconnaissance infinie. Puis s'étaient les paroles dures des juges, la brutalité des agents, la prison, la honte, les affres de la confrontation devant le père de Maximilien, qu'il avait semblé payer de ses bienfaits en le volant! A tous ces souvenirs cruels, qu'il était surpris à cette heure d'avoir eu la force de supporter, tout son être saignait.

Il avait tout supporté, tout, pour cet homme. C'avait été ensuite la condamnation, la séparation, l'exil, puis le bagne et ses tortures, l'absence de nouvelles de Claire, toutes les inquiétudes et toutes les angoisses. Et le retour! Le retour plus terrible cent fois que tout le reste, le retour marqué par le martyre et la mort de sa fille, de sa fille mourant en appelant son enfent que le malheur et la misère lui avaient pris. Il se rappelait tout cela, et il pensait que tout cela il le devait à l'homme qui habitait là, qui reposait sans doute tranquillement à cette heure à quelques pas de lui, et il cherchait comment il pourrait prendre sa revanche, châtier assez cruellement la misérable!

Pendant qu'Anselme rêvait, Rigobert s'était levé. Il était allé explorer les alentours de la maison, machinalement, par amour de l'art, car Rigobert avait été autrefois un dévaliseur de villas émérite. La banlieue de Paris avait conservé le souvenir de quelques audacieuses expéditions dont il était l'auteur. En quelques instants il eut découvert le fort et le faible de l'habitation, reconnu les côtés par lesquels il serait le plus facile d'y pénétrer. Il ne savait pas ce qu'Anselme méditait, mais Anselme venait du bagne comme lui. Anselme avait par moments dans le regard des lueurs qui l'effrayaient. Il ne pouvait chercher que de mauvais coups à faire, quelque vol fructueux qui enrichirait l'association.

Il revint assez satisfait de son enquête.

—Eh bien, dit-il, ça ne sera pas difficile. L'enfant de l'art.

Anselme leva la tête.

—Qui? qu'est-ce qui ne sera pas difficile.

—De dévaliser cette guimbarde. D'un saut, on est dans le parc. Puis, de là.

—Bon! interrompit le père de Claire. Nous reviendrons demain. Demain je veux la marque comme l'ange exterminateur marquait les Hébreux. Mais la croix que j'y ferai sera noire, et, au lieu d'être un signe de salut, elle sera un signe de destruction et de mort.

Rigobert n'avait pas compris.

Il haussa imperceptiblement les épaules et murmura tout bas:

—Un peu baroque, le patron!

Mais il ne fit aucune observation et suivit tranquillement Anselme, qui s'était levé et qui se mit à tourner autour de la maison avec des allures d'halluciné, comme s'il avait voulu, par ses regards, déjà lui jeter un mauvais sort.

Pendant plusieurs nuits, il revint ainsi, suivi de Rigobert, rôder aux alentours de la Gerbaudière, semblant repaître sa haine de la vue de la maison condamnée. A plusieurs reprises, des domestiques l'avaient aperçu, remarqué, avaient essayé de le poursuivre, mais il avait fui, s'évanouissant dans les ténèbres comme une ombre impalpable. Les serviteurs l'avaient baptisé d'un sob iquet sinistre. Ils l'appelaient entre eux, on le sait, l'Homme de la Nuit. Puis la croix noire mystérieuse qui devait jeter dans l'âme de Maximilien le remords et la terreur s'était montrée sur les murs de la Gerbaudière, présage du malheur et de mort, et, quelques nuits après, on le sait, la Gerbaudière brûlait.

II

Anselme était sur les hauteurs en face, perdu dans l'ombre, pendant que l'incendie pétillait, et que les flammèches emportées par le vent semblaient vouloir aller se perdre dans le ciel. Il avait entendu les cris de détresse, les appels, le tocsin sonnant à Chartres, toutes les angoisses, et son cœur avait tressailli de joie.

Rigobert trouvait ce feu de joie amusant. Il aurait voulu aller se mêler aux gens accourus pour porter secours, essayer de voler: Anselme l'avait retenu près de lui. Et ils n'avaient quitté la place tous les deux qu'au jour levant quand, sous la lumière naissante, une partie de la Gerbaudière ne dressait plus en l'air que des murs calcinés et noirs. L'œuvre de haine était commencée; mais ce n'était là que la première escarmouche et d'autres épreuves étaient réservées à Maximilien.

Pendant les quelques jours où Anselme était resté à rôder autour de le Gerbaudière, il avait observé bien des choses, obtenu bien des renseignements. Il savait que Maximilien était malheureux, jaloux, inquiet de la conduite de sa femme; qu'il se tenait à l'écart des parties de plaisir organisées par Mde Châteauroux. Il avait, à différentes reprises, vu celle-ci partir entourée par son cortège d'amis et dans ce cortège il avait surtout remarqué,—et Rigobert l'avait remarqué comme lui,—un homme qui tranchait sur la banalité des autres, par son visage exotique, par sa tenue, et que Fernande semblait regarder d'une manière particulièrement affectueuse. C'était le comte de Rio. A sa vue Rigobert avait eu un mouvement de surprise très violent et s'était écrié:

—Ce n'est pas possible! je connais cette tête-là!

—Où l'as-tu vue?

—Je n'en sais rien, mais je l'ai vue, je l'ai vue, suis sûr de l'avoir vue.

—Tu sais comment se nomme cet homme?

—Le comte de Rio. Oui, un nom d'emprunt et un titre d'emprunt. Ses yeux, ses sourcils, ses lèvres, ses yeux blancs, ses sourcils touffus, ses lèvres épaisses, cette encolure de taureau, je connais ça, je suis sûr que je connais ça! Mais diable! il a fait peau neuve. Quel chic! On dirait un homme du monde!

Anselme était resté rêveur.

—Ainsi tu le connais?

—J'en mettrais ma main au feu. Mais il y a un homme qui pourra nous fixer complètement.

—Qui donc?

—Celui qui vous a fait retrouver votre fille, M. H. Marchand.

—Il connaît donc tout?

—Tout ce qu'il y a de personnages équivoques et louches dans Paris, tout ce qui craint la lumière, tout ce qui se cache.

—Et tu crois que le comte de Rio se cache?

—Si c'est mon bonhomme, il a mille raisons pour une de se cacher.

—Comment, fit Anselme, qui réfléchissait, peut-il se trouver ici dans cette société!

—Je ne vous le dirai pas. Mais c'est un gaillard! Ah! il la mène joyeuse!

Anselme, sans rien dire à Rigobert, avait noté ce détail, et il espérait bien s'en servir à l'occasion. Si le comte de Rio était véritablement le personnage douteux que croyait Rigobert, il pourrait se servir de lui pour sa vengeance, pour les projets qu'il méditait déjà et qui devaient frapper au cœur Maximilien.

H. Marchand habitait, au moment où nous sommes, un petit hôtel meublé situé boulevard Rochechouart. Il y occupait, au deuxième étage, une chambre assez vaste, tapissée de papier vert d'eau, avec des sièges garnis de velours rouge. Ses fenêtres donnait sur le boulevard Ici, comme à l'hôtel des Trois-Bornes, chez la mère Prudence, H. Marchand n'était guère chez lui la nuit. Il rentrait à l'aube et dormait une partie de la journée. On le croyait contrôleur dans un bal public.

C'était toujours le personnage énigmatique, aux allures équivoques, que nous avons connu, se livrant à des occupations mystérieuses qui appelaient l'ombre et la nuit. Mlle Xavier, la brocanteuse de la rue de Provence, n'avait jamais reparu, et c'est bien chez Marchand qu'elle s'était rendue la dernière fois qu'elle avait quitté son domicile. Mais qui le savait? Personne n'avait pu indiquer à la police cette piste, et depuis longtemps l'affaire était classée. D'ailleurs on connaissait à la préfecture le métier de Mlle Xavier, qui achetait volontiers les objets volés et qui était en rapport avec tous les bandits de haute envergure. On n'avait donc pas été surpris qu'elle eût payé de sa vie l'imprudence de ces fréquentations.

La police était persuadée que la malheureuse marchande était morte assassinée. C'était vrai, et l'assassin n'était autre que H. Marchand, le voisin de Claire. Les bruits entendus par l'infortunée jeune fille dans la nuit terrible où ses os avaient séché de terreur, ces bruits n'étaient pas le fait d'un rêve, d'un horrible cauchemar. Ils étaient réels. Mlle Xavier était venue cette nuit-là dans l'hôtel de la mère Prudence.

Plusieurs années auparavant, la brocanteuse avait eu affaire au personnage. Ils avaient été très intimes. H. Marchand avait ses grandes et ses petites entrées dans le magasin de la rue Provence, et il en avait profité, ne se contentant pas de l'argent qu'il sortirait à la marchande, pour enlever peu à peu tous les objets de valeur qui paraissaient derrière les vitrines. H. Marchand était le dernier que Mlle Xavier eût soupçonné, mais il fallut pourtant, un beau jour, se rendre à l'évidence.

Il y eut une scène terrible: rupture, menaces de dénonciation, à la suite de laquelle H. Marchand fit le mort. Impossible de le retrouver à Paris, et Mlle Xavier l'aimait encore. Ce n'est qu'au bout de quelques années qu'elle finit par oublier le misérable, au moment justement où celui-ci, qui était un peu à la côte, essayait de se rappeler à son souvenir en lui envoyant Claire. La marchande, reprise de son ancienne passion, chercha à renouer avec son indigne amant, mais elle avait vieilli, elle était devenue obèse et H. Marchand ne fit pas attention à ses soupirs. Il ne se rapprocha d'elle que pour l'exploiter de nouveau jusqu'au jour où la malheureuse, commençant à y voir clair, menaça de se fâcher. Il y avait plusieurs jours que Marchand n'était pas revenu chez elle. Il était parti emportant pour quelques milliers de francs de valeurs qu'il devait escompter. Il avait touché l'argent et n'avait pas reparu. Mlle Xavier l'avait attendu deux jours, trois jours, puis, un soir, elle s'était décidée à aller relancer le mandataire infidèle jusque chez lui, dans l'hôtel borgne de la rue de Vaugirard. H. Marchand était absent.

—S'il rentre, avait dit la logeuse, il ne rentrera que fort avant dans la nuit.

—Pouvez vous me donner sa clef? Je vais l'attendre chez lui. Il sait que je dois venir.

La mère Prudence regarda la femme. Celle-ci était mise presque richement. Elle avait l'air fort bien. Elle n'osa pas refuser! elle prit au tableau la clef qu'elle lui tendit.

—Tenez, voilà sa chef, au quatrième, la porte à gauche. Vous avez des allumettes?

—Non, madame.

—Prenez le bougeoire.

Mlle Xavier prit le bougeoire, puis elle s'engagea dans l'escalier étroit, aux marches branlantes, au fur et à mesure qu'elle montait, elle sentait son cœur se serrer, prit d'un appréhension devant l'aspect lugubre, abandonné de la maison. Mais la passion la tenait. Elle continua à monter. Sur les murs terreux, la lueur de la bougie mettait des zigzags lumineux. Pas un bruit. Sous les pas lourds, l'escalier criait.

Au quatrième étage, sur le carré, deux portes, deux portes semblables, barrées d'une serrure. Elle hésita, puis se rappela que c'était celle de gauche qu'on lui avait indiquée. Au-dessus, le toit était presque à jour, et on entendait remuer les tuiles que le vent dérangeait, puis il y avait une trépidation sourde dans les murailles, quand une voiture passait, rapide, sur les pavés de la rue. A part cela, un silence de mort.

La brocanteuse prit la clef, la mit dans la serrure et ouvrit. Sa main tremblait, son cœur battait avec violence. Elle était chez lui! Son regard avide embrassa d'un coup d'œil l'intérieur. Rien de particulier. Un lit de fer, couvertures fanées, une petite table avec un pot à eau et une cuvette, un lambeau de tapis à terre, devant le lit, sur le carreau peint en rouge et verni, puis le long des murs, des pantalons et des paletots défraîchis qui pendaient. Dans un coin, une malle immense. Une chaise au pied du lit. Mlle Xavier prit la chaise, s'y assit, posa le bougeoir sur la table, près d'elle, puis elle attendit.

Une heure se passa, puis deux La brocanteuse, gagnée par le sommeil, avait fini par s'assoupir, la tête appuyée sur le lit, quand la porte s'ouvrit brusquement, sans qu'on eût entendu aucun bruit de pas dans l'escalier, et Marchand parut. Il était un peu pâle, et il y avait une flamme dans ses yeux

Il considéra d'un air narquois et plein de bravade sa visiteuse.

—Ah! ah! dit-il, c'est vous!

La femme se dressa, à moitié endormie encore, puis elle bégaya:

—Vous voilà? Vous ne m'attendiez pas?

—Ma parole d'honneur, fit l'homme très calme, si j'attendais quelqu'un cette nuit, ce n'est fichtre pas vous!

—N'est-ce pas?

Et Mlle Xavier, complètement réveillée cette fois, se leva tout à fait.

H. Marchand jeta son chapeau sur le lit.

—Enfin, dit-il, qu'est-ce que vous me voulez?

—Comment ce que je veux? s'écria la brocanteuse avec un accent d'indignation sincère. Comment ce que je veux? Mais, c'est mon argent donc, que je veux!

—Quel argent?

—L'argent de mes traites.

—Je n'ai pas pu les négocier.

—Menteur!

—Menteur? Si vous croyez que l'on court comme ça après votre signature.

—Ma signature ne vaut pas celle de Rothschild, je le sais, mais elle est honorablement cotée dans le commerce. On sait que j'y fais honneur. Et il n'était pas difficile de faire de l'argent avec le papier que je vous ai remis.

—Parole d'honneur on n'a pas pu on m'a "boulé" partout!

—Menteur!

—Encore?

—Rendez-moi les traites, si vous n'avez pas pu les passer!

—Oui, je vais vous le rendre. Mais il faut que je les retrouve. Et justement, avant hier, j'ai perdu mon portefeuille. Mais elles n'étaient peut-être pas dedans. Je vais chercher.

Et l'homme fit semblant de fouiller l'une après l'autre ses poches de pantalon et de jaquette.

—Mlle Xavier le laissait faire, un sourire gouailleur aux lèvres, puis, quand elle vit qu'il n'arrivait à aucun résultat.

—Ne vous donnez donc pas tant de mal, dit-elle d'un ton ironique. Je sais que vous ne les avez plus, je sais où elles sont.

—Alors ce n'est pas la peine, en effet, de me les laisser chercher, fit tranquillement l'homme.

—Elles sont chez Isaac Martès, qui vous les a escomptées à trois et demie pour cent.

—C'est faux!

—Quatre, peut-être?

—Oui, à quatre. Il n'a pas voulu accepter à moins, le vieux juif. Il y a des risques.

—Quels risques?

—Dame! si vous étiez arrêtée.

—Arrêtée?

—Ca vous prend au nez d'un jour à l'autre, avec le métier que vous faites, et c'est ce que M. Martes m'a parfaitement démontré.

—M. Martès?

—Oui.

—De quoi que ça se mêle?

—De ce qui le regarde, sans doute.

—Un sale usurier!

—Possible!

—Enfin! il vous a donné l'argent?

—Oui, une partie.

—Comment, une partie?

—Il n'était pas en fonds, et il m'a prié d'attendre quelques jours.

—Menteur!

—Parole!

—Je ne vous crois pas. Je ne crois pas un mot de ce que vous me dites. Vous avez touché l'argent, et vous l'avez joué, et vous l'avez perdu!

—Eh bien! oui, là, c'est vrai, êtes-vous contente? Il m'a porté la guigne, votre argent. Ah! j'ai eu de la chance d'y toucher!

—Alors, je suis volée! fit la femme se croisant les bras.

—Pas tant que moi.

—Et vous croyez que ça va se passer ainsi?

—Il faudra bien.

—Je vous dénoncerai!

M. Marchand haussa les épaules.

—Me dénoncer?

—Oui, je vous dénoncerai.

—Et à qui?

—A la police, donc!

—Vous en avez aussi grand'peur que moi!

—Vous le verrez bien.

La femme paraissait résolue, énergique. H. Marchand savait qu'il pouvait, avec quelques compliments, quelques caresses, la ramener à lui. Il dédaigna d'employer ce moyen. Il se leva, devenu grave, et fixant la brocanteuse de ses yeux étincelants:

—Prenez garde! fit-il, d'un ton menaçant, on ne me menace pas deux fois, moi!

—Rendez moi mon argent, voleur!

—Je ne l'ai plus.

—Ainsi, c'est vrai, vous l'avez joué, perdu?

—Puisque je vous l'ai dit!

A! misérable! Et tu crois que je ne vais pas porter plainte? Si, si, aussi vrai que j'existe, je te dénoncerai!

H. Marchand était devenu très pâle soudainement. Toute sa chair frémissait. Il avait dans les mains des contractions nerveuses.

Il répéta encore plus menaçant, plus effrayant que la première fois.

—Prenez garde!

Mlle Xavier eut peur. Elle était seule avec cet homme, capable de tous les crimes, dans une maison qui avait toutes les apparences d'un coupe-gorge. Un silence profond les enveloppait. Elle se leva et se dirigea vers la porte.

L'homme se mit devant elle.

Où allez-vous?

—Je m'en vais donc, puisque vous ne voulez pas me rendre mon argent. Mais demain, pas plus tard que demain, vous entendrez parler de moi!

Et, pour passer, elle bouscula le personnage. Mais celui-ci, furieux, énervé par les menaces, par la peur d'être livré, lui sauta à la gorge, et la serra si rudement, si brusquement que la femme roula à terre en râlant sourdement. H. Marchand essaya de la relever. Elle était molle, sans consistance, morte. Une terreur dressa sur la tête les cheveux de l'homme. Est-ce qu'elle serait morte? Il la prit dans ses bras, la porta sur son lit. La malheureuse avait le visage marbré de plaques rouges. Ses yeux devenaient vitreux, sa langue sortait de sa bouche, tuméfiée, effrayante.

H. Marchand eut un mouvement de terreur et de colère.

—Tonnerre! hurla-t-il, je l'ai tuée!

En effet, la femme ne bougeait plus. Ses yeux restaient fixes. Ses membres tombaient. Plus rien. Elle était morte! Le misérable restait avec ce cadavre chez lui. Et rien de préparé pour le faire disparaître. Qu'allait-il faire? Pendant quelques minutes, il esta hébété, inerte sans pensée, pris par l'appréhension du danger couru. Puis il se mit à marcher rapidement à travers la pièce, en zigzags, comme un fou, sans savoir pourquoi, comme dans un besoin de mouvement. Et il cherchait, comment allait-il se débarrasser? La femme était bien morte. Il n'y avait plus d'espoir. Le corps devenait raide. Allors, il fallait enlever ce corps, l'emporter. Chose dure! Il songea à le dépecer; mais il y aurait du sang. En un clin d'œil la chambre aurait l'air d'une boucherie. Ce n'était pas pratique. Il n'osait pas regarder vers le lit où la femme était étendue, les yeux ouverts, semblant le fixer. Ces yeux l'affolaient. Il avisa la malle dans un coin de la chambre. S'il pouvait y enfouir le cadavre!

Il essaya. Le cadavre était encore chaud, se pliait. Il put le tasser au fond, puis il ferma le couvercle. Il était plus tranquille, plus maître de lui. La morte ne le regardait plus. Mais il fallait emporter la malle; seul il n'y pouvait songer. Il prit son chapeau et sortit. Tout son corps était inondé d'une sueur glacée, d'une sueur d'angoisse. Dehors il se remit un peu. L'air lui fit du bien. Il pensa un moment à fuir, à ne plus revenir vers la maison maudite; mais on retrouverait le cadavre, puis on le chercherait lui, c'était trop dangereux. Il fallait mieux faire disparaître le corps tout à fait.

On chercherait Mlle Xavier, mais nul ne pourrait dire, nul ne pourrait savoir ce qu'elle était devenue. Oui, c'est cela qu'il fallait faire. Enlever la malle, l'emplir de pierres et la jeter à la Seine. Il était trois heures du matin. Il avait le temps. Pas de lune. Un ciel très noir. C'était tout ce qu'il fallait. Il descendit dans la rue, arrêta un fiacre à galerie qui passait, puis se fit conduire chez un de ses amis, de ses complices. En trois mots, il lui expliqua l'affaire. L'autre s'habilla et le suivit. Ils revinrent à l'hôtel des Trois-Bornes, descendirent la malle qu'ils chargèrent sur la voiture et se firent conduire sur le quai, près d'un pont, du côté de Grenelle.

Ils firent semblant de sonner à une porte, payèrent le cocher et restèrent là, avec la malle à terre, comme s'ils attendaient qu'on leur ouvrit; puis, dès que le cocher eût disparu, ils prirent la malle chacun à un bout, allèrent jusqu'au milieu du pont, et là, après s'être assurés que personne ne passait, qu'aucun œil ne les voyait, qu'aucune oreille ne les pouvait entendre, ils balancèrent un instant le funèbre colis, puis le laissèrent tomber dans la Seine où il alla s'enfouir avec un bruit sinistre. L'eau se referma dessus. Un regard anxieux fut jeté à droite et à gauche par les deux hommes. Rien, le silence, les ténèbres. Alors H. Marchand et son compagnon s'éloignèrent chacun de son côté, et à la pointe du jour le meurtrier de Mlle Xavier réglait ce qu'il devait à la mère Prudence, lui apprenait qu'il avait fait enlever sa malle et qu'il était obligé de quitter Paris. Il alla tranquillement se loger dans un autre quartier, attendant les évènements. Par un bonheur inouï, le corps de la brocanteuse ne fut pas découvert, et l'affaire fut classée sans que personne eut songé, sauf Claire, à soupçonner l'ancien locataire de la rue des Trois-Bornes.

Tel était le personnage chez lequel Anselme venait de frapper, et que Rigobert lui avait indiqué comme pouvant lui fournir sur le pseudo-comte de Rio les renseignements dont il avait besoin pour ce qu'il méditait. H. Marchand était au courant, à ce que prétendait Rigobert, des faits et gestes de tous les gredins de Paris et des différents avatars qu'ils pouvaient revêtir. Tous ceux qui avaient eu la main mise au collet par la justice, tous ceux qui avaient été flétris, tous ceux qui avaient connu le bagne, ou la prison, tous avaient été en relations, plus ou moins, avec H. Marchand. Il les rencontrait dans les tripots, soit en haut, so

L. H. Chase City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE,
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. X. Soyons Unis. LOWELL, MASS., VENDREDI 1er NOVEMBRE 1895. Soyons Distingues. No 65

N. E. MIVILLE.
Pharmacien ✱ Diplome,
44 RUE HAMPSHIRE,
Lawrence, Mass.

L'Endroit Par Excellence
POUR VOUS PROCURER LES
Sodas les plus delicieux de toutes sortes,
Toniques les plus recherches,
Parfums,
Essences,
Savons de Toilette,
Poudres de toutes especes.
Objets de Fantaisie,
Liniment Salsepareille de Miville, &c., &c.
Aux prix les plus modérés.
Prescriptions Remplies avec Soin.
Encouragez un brave compatriote.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.

Commencant le 6 Octobre 1895.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 20, 4 05, 5 10, 6 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 30, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 05, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 p m. Dimanches 8 15 a m; 12 05, 5 30 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 05, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 p m. Dimanches, 8 15 a m; 12 05, 5 30, et 7 20, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, 7 m.

Pour Newburyport et Amesbury — 2 05, 2 30, 4 05, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 6 50, 8 30, a m; 2 05, 3 40, 4 55, 5 10, p m; Dimanches, 5 30, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 05, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls Saco et Portland—6 50, 8 30, a m; 12 05, 4 55, 5 10, p m; — Dimanches, 5 30, p m.

Pour Augusta, Bath et Waterville, 8 30, a m; 12 05, 5 10, p m.

Pour Lewiston, 8 30, a m, 12 05, 4 05, 5 10, p m. Dimanches, 5 30 p m.

Pour Bangor, Belfast, Skowhegan et Rockland—8 30, a m; 5 10, p m; Dimanches, 5 30, p m.

Pour St Jean, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 30, p m.

Pour Eastport et St Jean (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machias port (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 6 Oct. 1895, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; *40, ¶3 00, 4 30, ¶5 33, p. m;— Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 57 a m; 1 43, ¶3 03, 4 00, 4 33, *5 20, *5 35, 6 24, 7 52 p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 25, 5 53 p m.

Pour Woburn—6 30, §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 5 53, p m.

☞ *Express, § seulement Northen Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00, a m; 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Middlesex st Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 47, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord — 7 40, 9 14, 9 45, a m. 12 11, 1 49, 3 43, 5 42, 6 20, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 6 02, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction 9 14, 9 45, a m; 12 11 (1 49, pour Franklin et Bristol seulement), 5 42, †8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 7 40, a m, 1 49 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 49, †8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, †8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 8 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—12 11 a m, 8 13 p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

† Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

H. C. TAFT, Agt général à Lowell

PATENTS
CAVEATS TRADE MARKS
COPYRIGHTS.
CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. $3 a year. Specimen copies sent free.
Building Edition, monthly $2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY

N. GUILMET,
351 Ru Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

J. E. BENOIT.
206 RUE LOWELL, Lawrenc
Charbon Franklin . .
Charbon Stove, . . .
Charbon Nut, ...
Charbon Egg, ...
Charbon Broken, . . .
Charbon Cumberland . .
Pin rouge ou blanc, . .
Bois franc, ...
Bouleau, charbon de bois de toutes sortes.
☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

JOHN TOBIN,
Peintre d'Enseignes et de Maisons
—ET MARCHAND DE—
Tapisseries, Moulures, Peintures, Huiles, Vernis, et Vitres.
Aussi ouvrage de maçonnerie de toutes sortes, posage de Briques, hommes d'expérience en tout temps. Tout ouvrage est garanti.
Agent pour Callow Graining Plates et pour le Cooley Chimney Caps.
458 Rue Common,
Résidence, 36 Rue Winter, Lawrence, Mass.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!
Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, &c.
Téléphone 114-2.

CLIFFORD'S DEY HOUSE,
2 et 4 Rue Andover
Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.
Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.
Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour sa clientèle canadienne. Dents extraites à l'électricité.

EN LIBERTE!

Verdict Rendu en Faveur de Mde Laframboise.

LA FIN D'UNE CAUSE QUI RESTERA CELEBRE.

Jusqu'a la Fin, Mme Lafamboise Reste Impassible.

Hull, 25—Voici un résumé de la plaidoirie de M. Foran, le défenseur de la prisonnière:

Vous avez vu cette brave femme, la prisonnière, dans la soirée, lutter contre son propre mari, afin de l'empêcher d'aller chercher de la boisson de nouveau, pour empêcher le scandale dans sa maison. Vous l'avez entendu faire appel aux sentiments humains de son mari, en lui rappelant le dénuement de leurs enfants et le sien propre. J'aime autant que tu me tues, dit-elle, mais tu n'iras pas chercher de boisson encore. Est-ce là l'action d'une femme sans cœur et sans honneur. J'ai peur, reprend-elle. que tu te noies en passant sur le pont, je t'en prie, n'y vas pas!... Le témoin Asselin dit qu'il n'a pas vu Sarah Jones à la maison de Laframboise durant la nuit du 23 au 24 mai. Cependant, le fils de la prisonnière jure qu'elle a couché chez Laframboise. Laframboise jure qu'il a ramené la défunte chez lui, en compagnie d'Asselin qui les suivait, et qui est entré en même temps qu'eux dans la maison de Laframboise...

Le crime a eu lieu entre 4 h 30 a. m. et 10 h. a.m. Qu'est devenu Asselin pendant ce temps? Rien de précis n'est prouvé à ce sujet. Où était Mde Laframboise? Elle vous l'a dit fermement dans son témoignage, et son témoignage est corroboré par les témoins qui l'ont vue ce matin-là. Vous la voyez effarée courir prévenir les voisins, se rendre auprès de la morte, aider à lui rendre les derniers devoirs. Elle aurait bien pu essayer de se sauver si elle avait craint quelque chose. D'immenses forêts entourent Baskatong. Est-elle été coupable, n'aurait-elle pas essayée de se réfugier à l'abri de toute poursuite...

Messieurs du jury, ceci est la 14e fois qu'il m'est donné de défendre des accusés de meurtre. Jamais auparavant l'innocence d'un accusé m'a frappée aussi clairement que dans ce cas. Nous n'avons pas besoin de bourreau à Hull. Je suis convaincu que vous retournerez dans vos familles, ce soir, avec la tranquillité de conscience que tout homme a quand il a accompli son devoir. Et ce devoir, pour vous, est l'acquittement de la prisonnière....

Après le plaidoyer de l'avocat de la Couronne, M. Fleming, le juge commence immédiatement sa charge au jury.

Il explique avec les moindres détails chacun des témoignages. Les jurés sont impassibles. Un silence absolu règne et rien ne fait prévoir l'issue du procès.

Le jury se retire à 6 30 heures. A 6.30 heures, on fait demander aux jurés s'ils rendront leur verdict le soir. Ils font réponse que non. Alors la cour s'ajourne jusqu'à 10 heures, ce matin.

Hull, 25—Vers 10 heures, ce matin, à la réouverture de la cour d'assises, la salle d'audience était remplie de curieux. On attendait avec impatience le verdict qui, selon toute apparence, après l'adresse du juge, ne pouvait manquer d'être prononcé en faveur de l'accusée.

Quand les jurés eurent pris leur place, Mme Laframboise fut ramenée à la barre. Le dénouement imminent du procès, qui devait décider de son sort, ne semblait nullement la préoccuper. Elle conservait sur sa physionomie cet aspect de complète indifférence qui, pendant les débats, ne l'a pas abandonnée un seul instant.

Et quand, à la question traditionnelle, posée par le greffier du tribunal, le chef des jurés répondit: "non coupable," la prisonnière est restée impassible.

A la demande de M. Foran, son avocat, Mde Laframboise a été remise immédiatement en liberté, et elle a été l'objet de vives et nombreuses félicitations.

CHOSES DU CANADA.

Une dépêche très importante de Winnipeg, adressée à un journal de New York, mande que la question scolaire serait sur le point d'être règlée à l'amiable, Mgr Langevin ayant proposé au gouvernement Greenway un compromis qui donnerait satisfaction à la fois aux catholiques et aux protestants. Les termes de ce compromis seraient les suivants: Les écoles catholiques ne recevraient aucun subside gouvernemental; mais, les catholiques, d'un autre côté, ne pourraient être taxés pour le soutien des écoles publiques qui sont en réalité protestantes. Une commission des écoles catholiques serait munie des pouvoirs nécessaires au prélèvement d'une taxe scolaire de tous les catholiques qui enverraient leurs enfants aux écoles séparées.

La dépêche ajoute que M Greenway consentirait à accepter cette proposition.

Personne plus que nous serait heureux de voir cesser les malheureuses difficultés scolaires du Manitoba; mais nous croyons que ce serait une reculade pour nos coreligionnaires manitobains si le compromis dont on parle était accepté.

Au premier abord, il semble assez satisfaisant; mais quand on y regarde de près, on ne peut s'empêcher de trouver que son acceptation par les parties intéressées consacrerait dans le Manitoba le système des écoles publiques protestantes subventionnées par le gouvernement, tandis que les écoles catholiques ne le seraient pas.

Une fois que les protestants auraient gagné ce point, ils renouvelleraient peut-être les difficultés pour en gagner un deuxième, au détriment des écoles catholiques.

Suivant nous, tout compromis, par les catholiques du Manitoba, serait une reculade dangereuse.

PROCES SHORTIS

Il avait des aptitudes pour les affaires

M. James Wright a rencontré Shortis à l'hôtel Windsor à Valleyfield où il avait l'habitude de descendre. Il a fréquemment causé avec lui. Il a toujours considéré Shortis comme un jeune homme intelligent.

Ernest Mathews, gérant de l'hôtel Windsor à St-Jean, P. Q., a été trois ans gérant du Queen's de Montréal.

Il n'a jamais entendu dire que Shortis se fût mal conduit à l'hôtel. Jamais il n'a entendu parler d'excentricités de Shortis, à la salle de bain, en bas, avec son revolver.

Charles Kenrick, de Sherbrooke, a rencontré Shortis au Queen's, au commencement de février dernier. Le témoin a trouvé que Shortis avait l'éducation de tout le monde. Il n'a rien remarqué dans sa conduite ni dans son attitude.

Dr J. A. Demers, coroner du district de Beauharnois, fait l'enquête préliminaire sur la mort de J. Loye et de Maxime Lebœuf. M. Demers, après son enquête finie, s'en fut à la station de police, lire à Shortis son procès verbal. Que vous a-t-il dit, à cet égard, demande M. Laurendeau. Objection de M. St Pierre qui sera décidé plus tard.

Joseph Edward Morrison, pharmacien-chimiste, de Montréal, connaît Shortis depuis 1893. Il lui fut présenté par un de ses parents. Shortis est venu lui faire des visites. Shortis discuta avec beaucoup de bon sens, de la politique en général, et spécialement de la situation de l'Irlande vis-à-vis de l'Angleterre.

Shortis parlait avec bon sens et connaissance. Le témoin tâcha de dissuader Shortis de porter un revolver, disant qu'une bonne paire de poings valait mieux Shortis lui dit que, en Irlande, il avait été obligé de prendre cette habitude pour se défendre et protéger son père, en raison de difficultés qui avaient surgi entre sa famille et les marchands de bestiaux du voisinage.

Thomas Boyd, fils, marchand d'armes, d'articles de chasse et de bicycles à Montréal, dit que la première fois qu'il a été en rapport avec Shortis, c'est à la fin de l'automne 1892. Il a reçu de diverses maisons de bicycles de Birmingham, des lettres et des catalogues; on le priait en même temps de voir le jeune Shortis, qui voulait s'occuper de cette ligne d'affaires. M. Boyd fut voir Shortis; il eut quelques conversations d'affaires avec lui. Le témoin dit que le jeune Shortis parlait en homme sensé qui veut faire du commerce. Il avait l'air de bien connaître sa ligne.

Le jeune McVicar, un ami de Shortis, est interrogé. Il allait souvent chez les Anderson.

M. McMaster demande alors au témoin si trois semaines après le meurtre, il n'a pas vu une lettre de Shortis, dans laquelle il parlait du crime et recommandait au témoin de garder le silence, parce que le silence est d'or.

M. St Pierre s'objecte à la question.

Le juge Mathieu donna droit à M. St Pierre.

Cette importante décision limite de beaucoup la preuve "in rebuttal" de la Couronne. Elle l'empêche de faire entendre M. le gouverneur Vallée et plusieurs autres témoins qui auraient prouvé que, depuis la commission de l'offense, Valentine Shortis a donné des indices évidents d'intelligence. La lettre que la Couronne voulait produire aurait été de la plus haute importance pour la Couronne. Shortis écrivait à son ami, McVicar, une lettre confidentielle dans laquelle il lui disait qu'il était absolument sans inquiétude au sujet de l'issue du procès, car son père avait retenu, pour le défendre, les trois meilleurs avocats criminalistes de Montréal. Il recommandait en même temps à McVicar d'être discret, car, dans des occasions comme celle où il se trouvait placé, le silence était d'or.

Les autres témoins furent M Joseph Tessier, contre-maître à la filature, et le Dr Sutherland. Shortis leur a toujours paru intelligent. Le Dr Sutherland l'a soigné pour un rhume, un mal de rognons, mais jamais pour une affection du cerveau. Il l'a toujours considéré comme un jeune homme d'une brillante éducation et très intelligent; sa conversation était toujours intéressante.

LE DRAME DE BASKATONG

L'Accusee dans la Boite aux Temoins

La prisonnière est appelée Son nom de famille est Emélie Robillard. Elle est âgée de 38 ans. La veille du crime son mari lui a dit de préparer le souper pour lui, Robillard et Marenger. Comme elle préparait le souper, Asselin est arrivé avec une bouteille de boissen. Ils ont réduit cette boisson et l'ont bu, "Mon mari a voulu aller chercher d'autre boisson, alors je lui ai dit: Non, tu n'y iras pas: tu devrais d'abord acheter du linge pour ta femme et tes enfants."

Il y avait à ce moment chez nous, Antoine Asselin, Robillard, son frère, Marenger et son cousin. Après souper, mon mari m'a dit de faire un lit pour que l'on se couche. Antoine Asselin a dit qu'il s'en allait coucher au dépôt parce qu'il n'y avait pas moyen de dormir dans la maison. Il était à peu près minuit. Asselin était couché par terre quand il a dit cela. Il est sorti quelques instants plus tard.

Mon mari est parti de suite et je l'ai suivi pour qu'il n'aille pas chercher de la boisson. Rendu chez Peter Jones, j'ai frappé à la porte. Je ne sais pas qui est venu m'ouvrir. Il n'y avait pas de lumière dans la maison. J'ai allumé une lampe et j'ai vu Asselin couché sous le lit. Je lui ai donné deux coups de pied, en lui disant de sortir de dessous le lit. A ce moment, mon mari est entré. Je lui ai conté l'affaire et il a voulu donner un coup de pied à Asselin, mais il a frappé le poêle. Les deux portes du fourneau sont tombées, et un morceau d'un des parois. J'ai amené Mlle Jones avec nous pour coucher avec nous Mon mari était avec moi. Antoine Asselin est revenu chez nous, en nous suivant, et il grinçait des dents en murmurant des choses que je n'ai pas comprises. Mlle Jones s'est couchée dans mon propre lit. Six enfants étaient dans le même lit, Sarah Jones est partie vers 4 heures pour aller chez elle Antoine Asselin et mon mari l'ont suivie tous deux dans le même chemin. Ceux-ci s'en allaient travailler avant d'aller au dépôt.

Ensuite elle raconte qu'après avoir préparé son déjeuner, elle dit à son mari qu'elle allait aller chercher ses ciseaux chez Mlle Jones. Elle a trouvé la jeune fille morte, étendue sur son lit, du sang sur la joue et la bouche. La porte de la maison était ouverte. Elle courut chez elle dire à son mari ce qu'elle avait vu, et tous deux ils allèrent avertirent les voisins.

La prisonnière parle avec fermeté et sans aucune émotion. Elle est vêtue de noir et porte au cou un fichu blanc.

LES PLAIDOIRIES

L'avocat de la défense, M. Foran, commence son adresse aux jurés. Vous avez vu, dit-il, la prisonnière dans la boîte aux témoins. Cette pauvre enfant, habitant le fond des bois, dont la figure atteste la bonté et la candeur. Vous avez entendu Asselin dire qu'il n'avait pas acheté de boisson, tandis que les autres témoins, présents chez Laframboise, disent qu'il avait une bouteille de "high wine." Des témoins ont dit qu'ils ont entendu dire du dehors à madame Laframboise, qu'elle tuerait Sarah Jones, cependant les témoins dans la maison n'ont rien entendu Asselin est le seul qui dit que madame Laframboise a proféré des menaces contre Sarah Jones.

UN NOUVEL ETAT

Forme de Parties de Plusieurs Etats.

Madison, Wis., 25 oct—Dans une interview, H C. Sloan, de West Superior, un homme très en vue et le représentant du comté de Douglass à la Législature, a déclaré que ses commettants désiraient la formation d'un nouvel Etat en prenant des étendues de terre dans le Minnesota, le Michigan et le Wisconsin Ceci, a t-il ajouté, est considéré un meilleur plan que d'annexer le comté de Douglas, Wis., au Minnesota. La péninsule du Michigan est entièrement séparée du reste de l'Etat, et elle appartient géographiquement et commercialement au nord du Wisconsin. En prenant quelques comtés limitrophes dans le Minnesota et le Michigan, cela formera un état riche et bien peuplé.

Aujourd'hui les gens de Superior se trouvent à 300 milles de leur capitale, et le territoire avoisinant dans le Minnesota se trouve situé similairement.

Dans les cas de menstruation irrégulière ou difficile, ne manquez pas de faire usage du Dr Delisle's Kinium Compound qui donne au système la force et la vigueur dont il a besoin. $1.00 la bouteille. En vente chez les pharmaciens.

F. SCHNEIDER,
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) GRANDE REDUCTION
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) DANS NOS PRIX
Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur 1000 Horloges
A des prix extrême ment bas.
Le pus bel assortiment et le derniere styles de BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur 1000 HORLOGES,
CANNES ET PARAPLUIES.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
Argent reis
En grande variété et convenable pour
Present de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.
F. Schneid r,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass.

Allez chez
P. J. DONOVAN & CO.,
Marchands de
BIERES, ✱ VINS ✱ ET ✱ LIQUEURS
De Premier Choix.
En Gros et en Detail.
Seuls agents pour la vente de la "Rhode Island Ale" de de Hanley, la fameuse "Providence Lager Beer" et le "Naumkeag Pure Old Rye Whiskey."
N. B. Nous faisons une spécialité de la livraison a domicile et sollicitons la clientele des familles.
No. 4 Rue Norman et 160 Rue Washington
Porte voisine de la gare, Salem, Mass.

J. J. O'KEEFE & CO.,
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Commis: Charles Montgrief et Claude Deangle.
Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE

Whiskey de
Daniel Webster,
Dix Dollars la caisse
Contenant DOUZE Bouteilles d'une Quart
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE Prop.

Salem, Mass.
Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes:
Lager Union, $1.00 la caisse; Bass Val Blatz Exort, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse;
Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, prix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Commis: Philias Chartier et Pierre Larivée.

PARIS
Cloak & Suit Co.,-312 Rue Essex.

Sauve. Nous savons que chaque costume vendu ici a sa valeur correcte dans la qualité, correcte dans la façon et convenable pour un service durable. Les prix ne sont raisonnablement pas plus bas qu'ailleurs, très probablement pas aussi bas.
Collerettes en Peluche de Soie,
Ces belles Collerettes sont d'une élégance rafinée spour celles qui les portent. Elles sont élégamment brodées, garnies de la belle fourrure noire Tkibet, deux longueurs de Collerette,
Plus courtes, $9.75.
Plus longues, $13.50.
Ordinairement ces prix valent le double.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

PORTEZ-VOUS UNE TROUSSE? Nous avons un assortiment considérable de Trousses qui comprend les sortes les plus pratiques,
Nos Prix sont bas et nous garantissons l'ajustement parfait ou l'rgent sera remis.
☞ Une chambre est spécialement adaptée pour l'ajustement. Années d'expérience.
Geo. C. KETCHUM, Pharmacien,
297 Rue Essex, — Lawrence, —— Enseigne du Pilon en Cristal.
Magasin ouvert jusqu'à minuit.
FRMD. LORD, Commis canadien.

M. S. DUBE, ✱ Entrepreneur de Pompes Funebres,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cerceuils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfante. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
☞ Une visite est respectueusement sollicitée.
88 RUE FRANKLIN, . Lawrence, Mass.
M. S. DUBE.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere Classe.
Fred C. BROWN
Prop.

Ouvert de 6 hrs. A. M. a 11 hrs, P. M.
J. H. Sheridan & Co.
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, WhisKey, Rum, Gin, Brandy, Guiness Porter, Bass & Co. Pale Ale, Jones's Beer.
35 - RUE FRONT - 35
SALEM, MASS.

Publié le Vendredi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.
ABONNEMENT :
Un an. $1.00
Six mois. 50
Trois mois. 25
Le numero, 2 centins.
Rédigé en collaboration.
Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
LEPINE & CIE.
67 rue Market, Lowell, Mass.
Entered at the post office as second class mail matter.

ULES D'AMOUR, agent collecteur.

VENDREDI, 1er NOV. 1895.

PROJET D'UNION.

Il est évident que les Canadiens-français aux Etats-Unis se trouvent dans l'obligation de défendre leur langue contre les attaques réitérées du clergé irlandais américain américanisant.

Depuis le commencement de l'immigration canadienne-française en ce pays, nous avons été bien souvent, comme peuple distinct, en butte au mauvais procédés d'une notable fraction des prêtres et évêques irlandais.

En 1889, on s'en souvient, le congrès de Baltimore adoptait une résolution répudiant les sociétés nationales comme incompatibles avec l'esprit de l'Eglise catholique, ce qui était absolument faux.

L'Eglise catholique qui est, comme son nom l'idique, universelle, ne reconnait aucune distinction de race, de langue; elle est la mère de tous les catholiques sans exception, qu'ils soient Indiens, Chinois, barbares ou gentils, et elle les aime d'un égal amour. S'il en était autrement, elle serait fausse, car elle commettrait incessamment l'injustice.

Or, le congrès de Baltimore, composé par les autorités irlando-américaines des Etats-Unis, dans sa fameuse resolution contre les sociétés nationales visait, cela va sans dire, celles dont les membres parlent une langue autre que l'anglais, comme le français, l'allemand, etc.

Depuis cette époque jusqu'à ce jour, où l'on voit même un délégué papal ayant pour secrétaire un Irlandais, refuser aux Canadiens un prêtre de leur origine, les américanisateurs à outrance ont poursuivi leur œuvre, dans un but intéressé, tout probablement.

Il serait grand temps que N. S. P. le Pape leur mit un frein, car l'Eglise aux Etat-Unis, par cette conduite déplorable de ses plus hauts dignitaires, fait sans cesse des pertes énormes. Les Canadiens-français ne sont pas les seuls aux Etats-Unis à se défendre contre les idées assimilatrices de l'hierarchie catholique irlandaise: les allemands catholiques sont dans le même cas que nous.

En face du danger commun, et pour rendre la défense plus énergique, on a parlé dans la presse d'une alliance entre tous les catholiques de la République américaine qui s'opposent à se laisser américaniser, c'est-à-dire à cesser de parler leur langue maternelle à l'église, dans leurs foyers.

Le *Wanderer*, un journal catholique allemand de St Paul, parlant sur le même sujet, faisait dernièrement les remarques suivantes, que nous trouvons dans la *Review* de Chicago:

"Les journaux catholiques français parlent en faveur d'une union de tous les catholiques des Etats-Unis qui ne reconnaissent pas l'anglais pour leur idiome national, dans le but de préserver et de defendre leurs langues maternelles respectives; une proposition que la *Review* de Chicago accepta avec joie, et à laquelle nous avons songé plusieurs fois. Puisse ce plan réussir!"

Nous formons le même souhait parce que nous croyons au proverbe "l'Union fait la Force."

C'est à nos compatriotes de l'Ouest, qui se trouvent en contact avec la population allemande, à qui l'initiative dans ce mouvement est réservée, et nous sommes parfaitement convaincu que les Canadiens français de l'Est, comme le peu d'Allemands catholiques que nous comptons parmi nous, les seconderont de toutes leurs forces.

Comme M. l'abbé Chagnon le faisait remarquer dans sa récente lettre adressée à la *Review* et que nous avons reproduite, le nombre de prêtres canadiens-français aux Etats Unis, comparé au chiffre de la population de langue française, est tout à fait restreint, et nous ne comptons pas un évêque de notre race en ce pays.

Nous croyons savoir que les Allemands catholiques ont les mêmes griefs.

Unissons-nous! Unissons-nous pour revendiquer nos droits!

LAURIER.

Le grand chef des libéraux du Canada a terminé sa tournée triomphale à travers Ontario, une province anglaise, où l'on s'est plu à y bâtir le nid qui a vu éclore cet oiseau nocturne: le fanatisme.

Notre distingué compatriote a été partout l'objet d'ovations enthousiastes, de démonstrations sympathiques qui prouvent qu'on ne rencontre pas chez les libéraux d'Ontario de ces fanatiques couleur orange qui haïssent tout homme ayant du sang français dans les veines, quelles que soient ses qualifications.

Jamais les conservateurs d'Ontario n'ont reçu un chef politique de race française comme les libéraux de cette province viennent de recevoir le français Laurier!

Ecoutons maintenant les louanges que sir Olivier Mowat, le vétéran des phalanges rouges d'Ontario, a prodiguées à M. Laurier dans un discours prononcé à Ingersoll, en présence d'une foule énorme d'Anglais:

"C'est pour moi un bonheur de voir la masse des libéraux endosser avec tant d'enthousiasme le choix que leurs chefs ont fait du chef de nous tous.

"Nous savons qu'il ne convoitait pas cette position. Nous savons au contraire qu'il aurait voulu s'y soustraire. Mais les libéraux des autres provinces ont considéré que c'est lui qui était le plus capable de conduire le parti libéral à la victoire et l'ont forcé d'accepter la direction.

"L'élection qui se prépare va donner la chance à mes amis libéraux de prouver au public qu'ils ne se laissent pas influencer par des préjugés de race et de religion.

"Je suis heureux de constater que les libéraux d'Ontario sont disposés à servir sous un homme de Québec quand cet homme est qualifié à commander; heureux de voir que les anglais d'Ontario n'hésitent pas à se rallier à un français quand celui-ci mérite cette confiance; heureux de voir mes amis protestants acclamer un catholique dont nous connaissons tout le dévouement sincère pour son église.

"Je n'en suis pas étonné, car, comme moi, vous savez qu'avec son grand cœur et son esprit large, M. Laurier saura rendre justice, comme premier ministre, aux protestants comme aux catholiques, aux gens d'Ontario comme aux gens de Québec, aux anglais comme aux canadiens-français.

"Du reste, pourquoi le premier ministre du Dominion devrait-il nécessairement être anglais et protestant? Pourquoi devrait-il être pris à Ontario? Tous les loyaux sujets de ce pays ne doivent-ils pas être jugés suivant leur mérite quelles que soient leurs croyances religieuses ou la langue de leur mère?"

Trouvez-nous un chef conservateur de race anglaise pour parler ainsi en pleine province d'Ontario!

ACTUALITES.

C'est mardi prochain, 5 novembre, qu'auront lieu les élections d'Etat.

Les édifices considérables de la Dominion Lime Co. à Sherbrooke, ont été complètement détruits par un incendie. Des milliers de cordes de bois de chauffage et une quantité énorme de bois de construction ont été détruites. Les pertes sont estimées à $50,000. Pas d'assurance.

Les dernières dépêches de France nous apprennent que le cabinet Ribot, en France, vient d'être renversé, comme on s'y attendait depuis la rentrée des Chambres.

Le vote adverse du cabinet a été donné, sur une motion de M Rouanet, député socialiste, condamnant la ligne de conduite suivie par le gouvernement à propos des scandales des chemins de fer du Sud.

Le cabinet Ribot datait du 29 janvier 1895, après l'élection de M. Faure pour succéder à M. Casimir Périer.

"L'Evening Monitor," de Concord, N. H., organe du sénateur Chandler, contient un article de la plume de celui-ci dans lequel il prédit une guerre anglo-américaine. L'article a pour titre "Notre guerre à venir avec l'Angleterre" et se résume ainsi: La guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis est inévitable. Elle provindra du mépris de nos intérêts directs par les Anglais, et aussi de l'ambition de l'Angleterre à se tailler des Etats au détriment des autres nations du monde. Nous la soutiendrons cette guerre, avec la Russie comme alliée européenne. Comme guerre offensive de notre part, cela peut bien ne pas arriver avant 20 ans. Mais comme guerre défensive, elle peut venir bientôt, et sera la bienvenue. Un résultat certain de ce conflit serait la conquête et la possession permanente du Canada par les Etats Unis.

Le village de Beauharnois a été mis en émoi mardi matin, vers 6 heures, lorsque s'est répandue la nouvelle de la mort subite de Madame Duckett, belle-mère de M. L. C. Tassé, N. P., secrétaire trésorier de la municipalité.

Mme Duckett était allée à confesse la veille au soir et devait communier le matin. Vers 6 heures, madame Tassé entendit des plaintes provenant de la chambre de sa mère, et s'étant rendue auprès d'elle, la trouva étendue sur le plancher près de son lit. On fit mander immédiatement le docteur Huot, mais il ne put que constater la mort.

UN MANIAQUE

Epris de Mlle Consuelo Vanderbilt.

Un jeune homme de 25 ans, élégamment vêtu, portant canne et bijoux, a mis tout en émoi le bureau central de police de New York. En proie à une grande surexcitation, il fit irruption dans le département des détectives et demandant à voir le sergent Killilea, il lui présenta sa carte sur laquelle était inscrit: "Sir Oliver de Gyarfres Bart., Lizfaera, Hungary."

Interrogé sur l'objet de sa visite sir Oliver dit en mauvais anglais qu'il était venu à New York solicité par une force surnaturelle dans le but de marier Miss Consuelo Vanderbilt dont on annonçait le mariage au duc de Marlborough. Malheureusement, il est arrivé trop tard empêché qu'il a été par l'esprit du mal et le pouvoir satanique des anarchistes. Ceux ci voulaient l'engager à faire perir Miss Consuelo et tous les convives de la noce au moyen de bombes de dynamite, mais son amour pour Miss Vanderbilt lui interdit un crime aussi odieux. C'est pourquoi il demanda d'être protégé contre les maléfices de ces esprits infernaux.

Sir Oliver continua à dire qu'il était un médium d'une force extraordinaire, bachelier ès arts et ès science, mais qu'il était impuissant à triompher des ennemis invisibles qui l'environnaient.

Après avoir entendu cet étrange récit, le capitaine O'Brien en vint à la conclusion qu'il avait devant lui un toqué et un halluciné. On envoya sir Oliver à Bellerive où il subira un examen médical.

Cet Enlevement.

Ottawa 30—L'enlèvement de Mme Ladouceur par le docteur Simpson fait le sujet de toutes les conversations à St André d'Argenteuil et ici.

Mme Ladouceur a dit à un reporter que son mari la traitait durement et était jaloux de Simpson qui avait toujours été pour elle un ami dévoué.

Le Dr Simpson, de son côté, dit qu'il avait seulement l'intention de placer Mme Ladouceur en sûreté chez des amis, ici, et qu'il devait retourner à St André par le train du matin.

M. Nelson Ladouceur est arrivé à Ottawa par le train de midi et demi, et il s'est rendu immédiatement au poste de police, où il a eu une entrevue avec son épouse infidèle. Celle-ci paraissait se repentir de son étourderie et demandait en grâce à son mari de la ramener sous le toit conjugal.

Le frère du docteur Simpson est arrivé de son côté de Montréal et a eu une longue entrevue avec le prisonnier. Ce dernier dit que s'il est remis en liberté il continuera sa route vers le Missouri où il avait décidé de se fixer.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagne d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle Co, Lowell, Mass.

Entendu sur la rue Elm:

—Vous épousez? lui dit-elle d'un ton gouailleur. Mais, vous n'êtes qu'un enfant!....

—Oui? Alors je peux vous faire arrêter, répond-il.

—Me faire arrêter?...Et pourquoi?

—Pour cruauté envers les enfants!

A ces paroles, la jolie demoiselle eut une syncope.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL

LA LETTRE DE M. MARCHAND

—Voici la lettre que vient d'adresser le chef de l'opposition à Québec, au directeur de la "Patrie."

St Jean, P. Q., 26 oct. 1895.

M. H. Beaugrand,
Directeur de la "Patrie,"
Montréal.

Cher Monsieur,

Je lis ce qui suit dans la "Patrie" de ce soir.

"Il (M. Sauvalle) sera remplacé par M G. E. Langlois, qui a fait ses premières armes dans les bureaux de la "Patrie" et qui rédige encore avec tant de talent et tant d'indépendance, son journal la "Liberté," qui ne craint pas de marcher sur les traces de "l'Avenir" et du "Pays," et de faire sonner la note, la seule bonne et vraie, du parti libéral des anciens jours."

Je présume que dans cet article vous n'entendez pas parler au nom des libéraux de cette province, mais uniquement définir la position qu'individuellement vous vous proposez d'occuper désormais, comme journaliste.

Vous ai-je bien compris?

Votre tout dévoué,
F. G. MARCHAND.

LE SERVICE MERCIER

—A neuf heures mardi matin a eu lieu à l'église des Jésuites, rue Bleury, le service anniversaire de feu l'hon. Honoré Mercier.

Une foule considérable assistait à la cérémonie religieuse pour rendre un dernier tribut d'hommages au grand homme d'Etat dont nous déplorons encore la perte.

Le souvenir de Mercier est encore vivace au sein de nos populations. Pour le prouver il suffisait mardi matin de jeter un coup d'œil sur cette foule pieuse et recueillie venue de toutes les parties de la province pour verser une dernière larme avec une dernière prière sur la tombe de celui qui pendant de nombreuses années fut le champion de la race canadienne française au Canada.

LE PROCES DEMERS

—M. Archambault, substitut du procureur général, à Montréal, a déclaré à un reporter que la couronne n'a pas abandonné sa poursuite contre Demers, et que le procès de ce dernier n'aura probablement lieu qu'au mois de mars prochain.

M. Desmarais, de son côté, ne l'entend pas de cette oreille. Dès les premiers jours de novembre il donnera avis aux avocats de la couronne qu'il entend procéder dans cette affaire au prochain terme des assises.

UNE "JERSEY LILLIE"

—Geo Parent, un jeune homme de bonne famille, qui depuis longtemps cause des chagrins à ses parents, a été arrêté à la demande de son père sur l'accusation suivante: Depuis plusieurs mois l'accusé vivait avec une femme de mauvaises mœurs du prétendu nom de Lillie Longtry, une jolie blonde qui en réalité ressemble à la célèbre actrice anglaise connue sous le nom de la "Jersey Lillie." Parent est accusé d'avoir volé deux manteaux à sa mère et de les avoir donnés à la femme Longtry. Celle-ci a aussi été arrêtée pour récel.

Parent a été condamné à 6 mois de prison et la femme Longtry à 8 mois.

QUEBEC

BELLES PAROLES

—Voici la traduction d'un court passage du dernier discours prononcé par l'hon. M. Laurier dans la province d'Ontario. M. Laurier parle du rôle politique qu'il veut s'efforcer de remplir en Canada:

"C'est l'ambition de ma vie, dit-il, de former une nation. Je ne puis le faire qu'avec ce principe de l'évangile: "Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté." J'ai expliqué la position que j'occupe, j'ai toujours dirigé mes efforts dans cette direction. Ma vie politique peut être courte ou longue, mais qu'elle soit courte ou longue, quand le jour viendra où il me faudra fermer les yeux, qu'il me faudra comparaître devant un autre tribunal, je pourrai rendre le témoignage qu'en toutes choses, privées ou politiques, connues ou non, j'ai travaillé pour atteindre ce but, et s'il m'est donné d'avoir fait disparaître un seul préjugé, même un seul, alors j'aurai le plaisir de constater que me vie n'a pas été inutile. Voilà le but auquel je tends."

BEAUHARNOIS

CETTE NOUVELLE LIGNE

—Le contrat pour la construction du chemin de fer Sud-Ouest, entre Beauharnois et Caughnawaga, qui n'est autre que la continuation du chemin de fer du St Laurent des Adirondacks, a été accordé au prix de $120,000. La longueur de la voie est de treize milles. La compagnie fournira les rails et bâtira elle-même les gares.

OTTAWA

VOL DE GRAND CHEMIN

Madame veuve Scharf, de de Hazeldean, âgée de 60 ans, s'en retournait chez elle samedi soir, revenant du marché, à Ottawa, lorsqu'à un endroit sombre de la route, au centre d'un bois de peupliers, à environ douze milles de distance d'Ottawa, un homme surgit soudain au devant de la voiture et arrêta le cheval. S'adressant ensuite à Mme Scharf emportant sur elle un revolver, il lui commanda de lui remettre son argent. Comme elle refusait, il sauta sur elle et déchira ses vêtements pour trouver l'argent, mais Mme Scharf ne crut pas devoir continuer la lutte plus longtemps et remit au voleur sa bourse qui contenait $22 et quelques cents.

Quelques instants après, un homme arrivait sur la scène de l'attentat et aida Mme Scharf à réparer le désordre de sa toilette et à reprendre ses sens, et la conduisit chez elle, où elle est aujourd'hui bien malade. Elle a fait demander près d'elle sa fille, qui reste à la ville, madame J. McLellan. Mde Scharf dit qu'elle pourrait reconnaître son assaillant si elle le rencontrait. C'est un homme trapu, portant toute sa barbe et mal vêtu.

HOLMES.

Il Rappelle ses Avocats. C'etait un Truc

POUR OBTENIR UN AJOURNEMENT AU LENDEMAIN.

La Mort de Pietzel Causee par du Chloroforme.

Philadelphie, 29—Le deuxième jours du procès de Holmes, cet homme qui est accusé d'avoir assassiné pas moins de 22 personnes, s'est ouvert avec la promesse que la poursuite ferait avancer rapidement les choses pendant la journée.

Le premier témoin a été Jeannette Pietzel, l'une des filles de la victime. Elle reconnut un portrait de son père, fait au crayon il y a deux ans.

Eugène Smith, qui a trouvé le corps, raconte ses visites à la maison de Pietzel et la découverte du cadavre. Il dit avoir fait venir un medecin qui ne put que constater la mort et de ses efforts pour opérer l'indentification.

Le Dr William Scott fut l'autre témoin. Il parla aussi de la découverte du cadavre et de l'autopsie. La mort, suivant lui, a été causée par l'absorption d'une forte dose de chloroforme. Une bouteille de chloroforme a été trouvée par lui dans la chambre de Pietzel. On se rappelle que Holmes a toujours prétendu que Pietzel avait été tué par une explosion.

Le Dr Madden, le coroner, corrobora le témoignage du Dr Scott.

On avait à peine commencé l'audition des témoignages, à la séance du soir, que Holmes se levait et déclarait qu'il avait fait rappeler ses deux avocats Rotan et Shoemaker, qu'il avait renvoyés la veille, en déclarant qu'il ne voulait pas être défendu par eux.

Les deux avocats arrivèrent sur ces entrefaites, et prirent en mains la cause de leur client.

On croit maintenant que Holmes, en renvoyant pour la forme ses avocats, voulait se servir de ce truc pour faire ajourner le procès, ce à quoi il paraissait tenir énormément.

Holmes a passé la nuit derrière dans sa cellule à travailler à sa cause. Il a écrit énormément et n'a pas fermé l'œil un instant, excepté sur le matin. Il n'a dormi qu'une heure. Pendant la journée, c'est lui, en l'absence de ses avocats, qui a transquestionné les témoins.

A l'ouverture de la cour, le procureur du district Graham a annoncé que Mde Howard, supposé être la dernière femme de Holmes, avait eu une entrevue avec le prisonnier le matin même. Ce qui s'est dit à cette entrevue, nul ne le sait, à l'exception de Holmes et de la femme qu'il a déçues au point de s'en faire épouser.

Jeannette Pietzel, la fille de Pietzel, la victime, a une quinzaine d'années, et elle ne parut aucunement impressionnée quand elle vint prêter serment. Holmes lui posa quelques questions, plutôt pour la forme qu'autrement.

Holmes, pendant le procès, s'est plaint de ce qu'on ne lui fournissait pas des livres de loi, pour lui aider à se défendre.

Les connaissances médicales de Holmes lui aidèrent beaucoup pour interroger les Drs Scott et Malden. Ce dernier, questionné par Holmes, s'est contredit. Il ne put dire si le chloroforme avait été injecté avant ou après la mort.

Le dernier témoin a été le Dr Henry Leffman, un expert. On lui demanda s'il croyait que le chloroforme avait été pris par Pietzel lui-même ou s'il lui avait été injectée de force. Holmes s'objecta à cette question; mais le juge la permit. L'expert déclara que d'après la position du corps, il était visible que le chloroforme lui avait été injecté.

A la séance du soir, Williams Moebins, un commis de buvette, vint dire que le samedi précédent le meurtre Pietzel acheta du whisky et qu'il lui avait donné la monnaie de deux billets de $10 chacun. La poursuite tend à démontrer par ce témoignage que Pietzel avait plus d'argent en sa possession que les $2.80 trouvés sur lui, après sa mort.

Un mot sur l'Œuvre Expiatoire

La prière pour les morts est un devoir de justice souvent, de charité toujours. Tout catholique en est convaincu; mais combien par oubli, par négligence, par manque de temps ne prient pas en réalité pour leurs chers défunts! Emu à la pensée de tant d'âmes oubliées dans les flammes du purgatoire, M. le Chanoine Buquet a établi à la Chapelle Montligeon *l'Œuvre Expiatoire pour les ames delaissees.*

Approuvée par plus de 150 églises, elle a été érigée en Archiconférie le 4 décembre 1893 et déclarée Prima Primaria le 19 juin 1895. Elle est dirigée par cinq chapelains qui récitent chaque jour l'office des morts.

Cette œuvre est aujourd'hui répandue dans tout l'univers. La faible cotisation érigée pour avoir part à ses prières et aux mérites des messes qu'elle fait célébrer le met à la portée de tous.

(*1 cent par an ou 1 dollar a perpetuite.*)

Avec ces faibles ressources, l'œuvre a fait célébrer l'année dernière plus de 100,000 fois le Saint Sacrifice de la messe. Cette année ce chiffre sera de beaucoup dépassé. Quelle rosée bienfaisante pour les pauvres âmes délaissées.

Adressez toutes les demandes de renseignements et de cotisations à M. l'abbé Buquet, directeur général de l'Œuvre Expiatoire, Chapelle Montligeon, Orne, France.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

Chaussures en Caoutchouc.

N'allez pas les pieds mouillés pour attrapper un rhume qui durera tout l'hiver, mais venez nous voir et nous vous fournirons une paire de

PARDESSUS
BIEN CHAUDS
DOUBLES
EN LAINE.

Nous en avons de toutes les grandeurs pour hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles et enfants. "Une once de précaution vaut une livre de remède."

Nous avons l'assortiment de Chaussures en Caoutchouc le plus considérable et le plus beau qui ait jamais été vu à Lawrence.

L'ASSORTIMENT COMPREND:

BOTTES EN CAOUTCHOUC de tous genres pour tout le monde.
GUETRES EN LAINE et Bottes pour Charretiers.
PARDESSUS pour hommes de chantiers.
PASDESSUS EN CAOUTCHOUC longues et courtes, de toutes grandeurs et largeurs, de tous pieds.

Le PARDESSUS EN CAOUTCHOUC PUR avec talon et semelle épais et bord roulé, est une chaussure de durée. Ils sont faits pour hommes, jeunes gens et jeunes filles.

CHAUSSETTES "ARCTIC."

Pour porter dans vos Bottes en Caoutchouc.

Elles sont excellentes pour porter dans la maison.

Ces Chaussettes sont de toutes grandeurs et sont sans rivales pnur tenir les pieds chauds et secs.

Nous avons aussi des GILETS EN CUIR, EN DUCK, doublés en laine, de toutes façons.

Lawrence Rubber Co,
455 RUE ESSEX.
LAWRENCE, MASS.

Nous avons une jeune demoiselle canadienne qui sera toujours heureuse de servir la clientèle canadienne.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢
IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

"Sent 5 cts for sample package. Faultless Chemica Company, Baltimore, Md."

S. M. McCORMICK,
509 RUE ESSEX,
CHAPEAUX ET ARTICLES DE FANTAISIE.

Nous avons un assortiment considérable de

Corsets, Bas et Sous-vetements

que nous vendons meilleur marché qu'aucun magasin de la rue Essex.

Venez voir notre stock avant d'aller ailleurs.

Mlle Joséphine Chenard, employée.

MITCHELL & CO.

VENTE D'OCCASION D'ARTICLES DOMESTIQUES.

Attractions - Speciales
En Taies d'Oreillers.

Pourquoi faire vous-mêmes vos Taies d'Oreillers quand vous pouvez les acheter toutes faites pour le prix du coton, ou même moins?

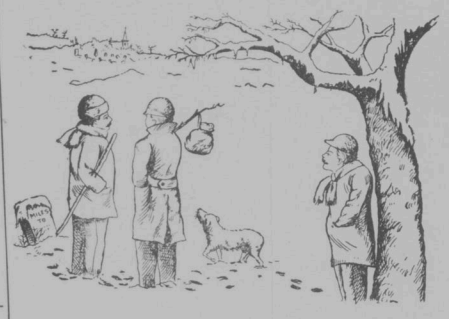
Taies d'Oreillers, 40½ x 36, à 6¼ cts.
Taies d'Oreillers, 42 x 36, ourlet de 3 pcs, à 10 cts.
Taies d'Oreillers, 42 x 36, meilleure qualité, ourlet de 3 pcs, à 12½ cts.
Taies d'Oreillers, 42 x 36, ourlet de 3 pcs, faites du meilleur coton, à 15 cts.
Nous avons aussi des Draps a des bas prix correspondants.

Couvertures,
Valeur Speciale.

Couvertures que nous appelons "Grandfather's Blankets," larges, longues et épaises, bordures magnifiques, un tissu soyeux, une veritable couverture de $5, pour $3 98.

Couvertures de Californie, faites de la laine longue et soyeuse des moutons de la côte du Pacifique, pour $5.

Mitchell & Co.
76 a 82 RUE MERRIMACK,
HAVERHILL, MASS.
Commis canadien—M. P. H. Bilodeau.



Le Temps Froid est Arrive!!

Nous vous demandons de visiter notre Etablissement pour vous convaincre que le stock que nous avons choisi pour cette saison est des qualités les plus élevées à des prix les plus bas, aussi l'assortiment des plus considérables

Quelques-unes de nos Specialites:

Pantalons garantis pure laine pour $2.00,
La meilleure qualite et le plus grand assortiment de Pantalons de $3.00.
Habillements en laine de $6, $7 et $8. Habillements de $10 en noir et autres couleurs qui ne s'achètent pas ailleurs à moins de $15.
N'oubliez pas de demander à voir notre Pardessus d'hiver de $10. Tout le monde est surpris de voir que nous vendons de si bons Pardessus pour $10
Nous avons aussi un stock des plus attrayants de meilleurs Pardessus de $12, $15, $18, $20 et $24 —Notre assortiment de Corps et Caleçons pour hiver est des plus complets.

HAMEL & CLOUTIER
405 Rue Essex.
Lawrence, Mass.
Enseigne de la Valise Doree.

CLAIRS ET DOUX!

Faits de jolis pieds revêtus de nos Souliers qui sont au complet, pour exemple ceux que nous offrone maintenant pour une chansou et pour peu d'argent comptant. Nos ajustements égalent la qualité et les prix sont en proportion. Si uous pouvons vous plaire dans l'ajustement, le prix, le style et la qualité, ce qui existe.

Nous vous vendrons durant les prochains sept jours un lot de Chaussures de Dames, bontonnées, en Kid et vernies (Goodyear Welt) bouts opéra et carrés pour $2.

1 lot de Chaussures d'hommes (Grain Creedmoor et Congress pour $1.50.

Congress d'hommes en cuir breveté et balmoral (il nous reste seulement quelques paires) pour $1.50, reduites de $3.00.

V. J. HUOT,
437 Rue Essex 437
Lawrence, Mass.

A. CHOQUETTE,
Entrepreneur de Pompes Funebres

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

Magnifique Corbillard Noir pour les Enterrements des grandes personnes, et un Blanc our les Enterrements d'enfants.

Carrosses de premiere classe pour Mariages, Baptêmes et Funérailles.

A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON
Lawrence, Mass.

LUCIEN LEVESQUE,
507 Rue Common,

Est l'Endroit par Excellence pour les Meilleurs —
VINS, COGNACS,
LIQUEURS DE TOUTES SORTES,
BIERES, LAGER, &c., &c.

CIGARS UNE SPECIALITE.

☞ Venez encourager un comparriote poli, courtois qui vous servira à la perfection.

☞ M. Lévesque est un compatriote. Il mérite sous tout rapport votre patronage.

Bargains ! ✱ Bargains !

BARGAINS ! BARGAINS !

COUPONS ! COUPONS !

Coupons ! Coupons !

Arrivés aujourd'hui et d'autres arrivent. 3,000 verges de coupons de Flanelle Française ImPrimée, 1 bonne verge de large, devrait rapporter 15 ou 16c la verge, nous allons les vendre rapidement à 8c la verge.

2 000 verges de coupons d'Indienne Hamilton, largeur extra, garanties, couleurs pâles et foncées, 5c la verge,

4,000 verges de Ginghams Lancaster carreautés à tabliers, et Plaids Ecossais pour robes. Ils se vendent vite à 5c la verge.

2 000 verges de Drap Penguin valant 8c, nous le vendons à 5c.

1500 verges de Percale Bleu Indigo, 1 verge de large valant 12½c, nous la vendons à 6c.

2,000 verges de Flanelle tout laine rouge et bleue, 12½c la vg

2 000 verges de Art Denims unis et dessinés valant 25 et 50c la verge, nous les vendons à 17c et plusieurs autres bargains semblables sont dans notre sousbassement.

Nouveau Dept.
Nouveau Dept.
Rubans !
Rubans !

Lorsque vous entrez dans notre magasin de la rue Essex, tournez à gauche et examinez notse Dép. de Rubans et demandez les prix Vous serez surpris.

Manteaux et Costumes arrivent tous les jours des principales manufactures du pays et de l'Europe.

Nos Costumes Redfern sont charmants par le style et le fini. Cherchez où vous pourrez et vous serez obligés par nécessité de revenir ici pour trouver la variété et l'ajustement.

—o—

A. W. Stearns & Co.

309-311 Rue Essex,
270 Rue Common,

LAWRENCE, MASS.

Employés canadiens :—F. A. Martel, Martin Lanctot, Archille Proulx, Patrick Murphy, Delles Esther Lacaillade, Joséphine Poirier

Centres Canadiens.

Lawrence

Gde Félix Perrin et Mlle E Lacaillade étaient de passage à Boston mardi dernier.

M. J. T. Morin, de Marlboro, Mass., était de passage en cette ville ces jours derniers.

L'assemblée bi mensuelle des Forestiers, Cour Lafayette, aura lieu mercredi prochain.

M. Siméon Benoit et sa dame doivent partir vendredi pour retourner à Acton-Vale, Canada.

William H. Hamel, de la maison Hamel & Cloutier, était de passage à Boston mercredi dernier.

MM. Absolon Legault et George Lerangeé de Lowell étaient en visite chez des amis mardi dernier.

M. Lucien Pratte de Waterbury, Conn; était de passage en cette ville mardi dernier pour affaires comme ciales.

Vive Lucien Levesque ; le dépositaire des liqueurs les plus pures et les plus succulentes. Allez lui faire une visite. Vous serez servis rubis sur l'ongle.

Au magasin de mode, coin des rues Haverhill et Broadway, vous trouverez les dernières modes en manteaux et chapeaux. Nous avons des commis canadiens.

Le public sait apprécier les valeurs que MM. Hamel & Cloutier donnent dans leurs habillements et pardessus d'automne. La preuve est que samedi dernier on ne pouvait pas suffir à servir les pratiques.

Avez vous lu la nouvelle histoire intitulée "Le Secret des Orphelins" ? Sinon, achetez-la, car elle est très jolie, au complet, et sera envoyée pour 12 cents. Adressez : Old French Library, 175 Moody St, Lowell, Mass.

Il ne faut pas l'oublier que notre compatriote, M Felix Poisson, notre populaire pharmacien, entend faire des affaires sur une grande échelle. Pour les temps froids il s'est procuré une splendide fontaine pour servir le soda et le café chauds. Faites-en l'essai et vous serez enchantés.

M. Achille Proulx, qui est maintenant à l'emploi de M. A. W. Stearns & Co., remercie les dames canadiennes qui ont bien voulu le visiter à sa nouvelle position et invite toutes les dames de Lawrence à aller le voir. Il leur promet de les servir avec la même courtoisie et honnêteté que par le passé.

W. H. Floyd & Co. offrent cette semaine une spécialité sans précédent à Lawrence.

Reid & Hughes annoncent des choses merveilleuses cette semaine Lisez leur annonce.

En allant chez A. W. Stearn & Co, vous serez sûrs de trouver tout ce qu'il vous faut à très bas prix.

M. John D. Murphy, aubergiste rue Franklin, a été victime d'un vol des plus audacieux, la semaine dernière. Des voleurs qui en apparence connaissaient bien l'endroit et la manière d'ouvrir le coffre fort, pénétrèrent dans l'auberge de bonne heure le matin et s'emparèrent de la somme de 75 dollars que M. Murphy lui-même y avait déposé le soir. M. Murphy ne fut pas peu surpris le lendemain matin de trouver l'argent disparu.

MM. Morin & Fréchette, nos populaires épiciers, Nos. 101-111 117 rue Hampshire, offrent au public en général un avantage sans précédent dans leur commerce. Toute personne achetant depuis le montant de 5c. en montant recevra un chèque pour le montant de l'achat et lorsqu'elle aura une somme assezélevée en chèques elle aura le choix sur un grand nombre d'argenteries les plus belles et les plus utiles à l'usage des familles. Le pain canadien qu'ils fabriquent est unique dans Lawrence. Leur nouvelle voiture destinée à la distribution des marchandises fait l'admiration de tout le monde et est un signe que MM. Morin et Frechette font de belles affaires.

COSTUMES ELEGANTS

Un Lot de Cyclone de Belle Peluche en Soie.

Collerettes. Elle prennent les dames par assaut.

Trois choses doivent attirer votre critique lorsque vous achetez des manteaux : la qualité, le style et le fini. Un costume ou une horloge peuvent paraître corrects à un acheteur peu scrupuleux et n'être pas corrects.

Un bon marché apparent est souvent une véritable extravagance. Mais voici un lot qui a l'étampe du bon marché seulement. C'est la qualité que nous prêtons. Les collerettes sont élégamment brodées, perlées et en peuch de soie, de qualité superieure, avec la belle fourrure Thibet Deux longueurs de collerettes, les courtes sont de $6 75. les longues $13.50 Elles valent le double du prix.

Les bargains ne se bornent pas seulement aux collerettes Presque chaque costume dans notre magasin est à aussi bas prix qu'ailleurs, même beaucoup plus bas. La Paris Cloak & Suit Co, 312 rue Essex.

Belle-Isle & Co.

M. Belle-Isle vient d'ajouter à son stock de médecines patentées un bel assortiment de livres d'histoires Français et invite ses compatriotes à lui faire une visite, 4 rue Franklin.

Hyménée.

Lundi dernier, le 28 courant, M. Napoléon Lambert, d'Haverhill, conduisait à l'autel Mlle Léonine Demers, l'aînée des demoiselles de M. Xavier Demers. Le mariage a eu lieu à 7 heures, à l'église Ste Anne. La bénédiction nuptiale a été donnée par le R. P Portal.

Après l'office on se rendit chez M Lambert où un somptueux repas fut servi. Le soir il y eut réception chez M. Demers, où les heureux époux ont reçu un grand nombre de très jolis cadeaux.

UN PARENT.

ACCIDENT DE CHEMIN DE FER.

Un Serre-Frein a ete Gravement Blesse

Lawrence, 30 oct.—Un train spécial de voyageurs, contenant des officiers du Boston & Maine, a tamponné un train de charbon, près du passage Valpey, dans la banlieue de South Lawrence, cette après-midi.

Trois wagons de charbon ont déraillé ; ils sont tombés au bas d'un remblai de trente pieds de hauteur, et avec eux fut entraîné le serre-frein Murray qui fut grièvement blessé à la tête et en divers endroits du corps.

Les autres hommes d'équipe sautèrent par terre avant la collision et ne furent pas blessés.

Personne sur le train de voyageurs n'a été blessé.

Un malentendu est la cause de cet accident.

Salem

Mde J. E. Leblanc est partie lundi matin pour Québec où elle va assister aux funérailles de sa mère, Mlle Geo Lapointe, décédée subitement.

En cette ville, le 28 octobre, est décédé F. X. Jodoin, meublier, rue Palmer. M. Jodoin était un des citoyens les plus marquants parmi les Canadiens. Nos condoléances.

Magnifique Reception.

Lundi soir, M. et Mde Léon Thibault ont été l'objet d'une réception vraiment princière chez M. Desjardins, père de Mme Thibault. Il y eut chant, musique et danse. Comme membre du "Cercle Social Canadien," M. Thibault eut la visite de ses confrères, les membres du cercle, qui lui présentèrent une jolie adresse et plusieurs magnifiques cadeaux.

On s'est très bien amusé pendant tout le cour de la soirée.

Nous félicitons M. Desjardins, les membres du Cercle Social Canadien et tous ceux qui ont pris part à cette grande réception

Une Fete

Les membres du Cercle Social Canadien de Salem, avec leu excellente manière de faire les choses en temps et lieux, ont célébré avec pompe et dignité le mariage d'un de leurs compagnons M. Joseph Morin.

C'était un spectacle tout a fait ravisant, que cette foule bien mise, réunie dans les magnifiques salle du cercle, partageant l'harmonie d'une musique délicieuse, pendant qu'un membre présentait une magnifique adresse accompagnée de cadeaux pour l'heureux couple

Un orchestre avait été engagé pour la circonstance. Aux sons harmonieux de cette musique tous prirent part à une danse vraiment admirable.

Pendant la danse, un groupe de jeunes gens chantaient accompagnés sur un magnifique piano, dont le cercle avait fait l'acquisition pour la circonstance.

Nous ne pouvons trop féliciter les organisateurs et les membres en général de cette fête grandiose qui fera époque dans les annales de la population canadienne de Salem.

REID & HUGHES,

Le grand magasin de Nouveautes de Lawrence.

Nos Etoffes a Robes

Vous interesseront. Lisez ceci :

Samedi nous mettrons en vente 35 pièces de marchandises de nouveautés pure laine et en soie ; dans les dernières nuances et les plus jolis dessins ; la même qualité de marchandises a toujours été détaillées à $1 et $1 25 la verge.

Notre Prix pour cette ligne 75c. la vg.

Un peu d'expérience vaut une page d'arguments, et épargner pour soi-même est la première loi naturelle.

☞ Sur tous ce que vous achetez dans notre magasin vous épargnez quelque chose, et vous avez l'avantage de choisir dans l'assortiment.

Ne sont-ce pas deux points importants ?

QUI VALENT VOTRE CONSIDERATION

Etes-vous prêts à parler de Couvertes ? Le temps est presque arrivé où vous en aurez besoin et veuillez donner une petite expérience dans le choix d'une paire.

Nous vous garantissons toutes nos Couvertes telles que représentées pour grandeur et la qualité.

Lisez ce qui suit et ensuite comme nous vous l'avons dit pour nos Etoffes à Robes, vous aurez à venir pour les voir et connaitre la véritable valeur.

Couvertes en coton 11 x 4 89 cts la paire, élégantes bordures qui a l'apparence de la laine.

Payez un peu plus et ayez en une paire pour $1.10. Elles sont de 11 x 4 et sont dans les petits magasins pour $1 89.

Pour celles en laine et coton, nous en avons de splendides 11 x 4 avec de magnifiques bordures rouges, œillet et bleue, qui sont aussi désirables que celles de $5. Le défaut est le prix $2 - 98 la paire.

Nous constatons ici positivement que nous avons les meilleures couvertes de $2 tout laine qui ne se sont jamais vendues sur un comptoir. Si vous doutez de notre parole, venez les voir et vous jugerez par vous-mêmes.

Nous avons aussi une ligne complète de Couvertes pure laine de Californie jusqu'à $12 la paire.

—o—

REID & HUGHES.

225 a 235 RUE ESSEX,

Lawrence, Mass.

Commis Canadiens Jos. A. Roy, Evélina Poirier, Lumina Moreau et Eliza Cardinal. Melle Caroline Saint-Laurent.

— IL Y A DE —

Grands ✱ Marches

D'OFFERTS AU

No. 421 RUE ESSEX.

Un lot de Jackets pour l'automne, valant de $5 à $7, nous vendrons ce lot au bas prix de $1

Un lot de bons Châles, ordinairement vendus de $4 à $5, nous les vendons pour $1 chacun.

Sous-vêtements, Bas et Gants à des prix qui surprennent notre clientèle. Notre assortiment dans les Chapeaux pour Dames est complet et comprend toutes les dernieres modes. Nous garantissons que nos prix sont plus bas qu'aucun magasin de Lawrence.

Mlles Léoncine Bourget et Elianthe Hamel, invitent leurs amies à venir les voir et elles vous serviront avec courtoisie.

JOH T. GOLDEN.

Successeur de O. JEAN & Co,,

421 RUE ESSEX

Lawrence, Mass.

IL EST FOU !

Voila ce que l'Avocat de Shortis Prétend.

M. ST PIERRE PARLE PENDANT SIX HEURES.

Deux Jures Tombent Malade et Retardent le Proces.

Beauharnois, 30 oct.—Le public s'écrase dans la salle d'audience. Les dames sont plus nombreuses que jamais

M. H. C. Saint Pierre, C. R., prend la parole. En peu de mots il rappel e aux jurés leurs devoirs. Il leur fait de nouveau observer que dans le monde entier les hommes de loi ont l'œil ouvert sur ce qui se passe à Beauharnois.

M. Saint Pierre reprend alors les faits de la commission rogatoire d'Irlande, dont il tient à faire une analyse complète.

Le fait le plus caractéristique que nous trouvons, dit l'avocat, est certainement l'acte de Shortis chargeant chaque soir une carabine et la mettant à la tête de son lit, puis la déchargeant, le matin, et pourquoi? Pour se défendre, disait-il, contre son père, qui avait de fréquentes attaques de folie. N'est-ce pas là un de ces cas d'illusion dont la présence est l'indice le plus certain de la folie. Que diriez-vous, messieurs, si, un beau matin, vous apprenniez que votre fils agit de la même façon à votre égard? Je vous laisse le soin de répondre, et vous le feriez d'autant mieux que vous savez que plusieurs des ancêtres de Shortis sont morts fous.

M. St Pierre prend Shortis à Montréal. Il le montre crachant dans la rue sur les dames, se présentant à un bal en souliers sauvages et son pantalon attaché avec des ficelles, puis faisant mille excentricités dans les hôtels, dans la rue et chez des particuliers Il le fait voir les jambes nues dans son prétendu bureau d'affaires de la rue des Commissaires.

Mon Dieu, s'écrie l'orateur, que diriez-vous, si, venant à Montréal, au bureau St Pierre, Pélissier et Wilson, avocats, vous étiez reçus par l'un de nous en culotte courte et les pieds nus?

Le témoignage du frère Dunn est passé en revue. M. St Pierre fait remarquer que la défense a fait venir ce dernier d'Irlande pour corroborer sa très importante déclaration devant la commission Le frère Dunn a très nettement établi que le jeune Shortis n'a jamais pu rien apprendre à l'école.

Passant au témoignage de M. Cunningham qui avait reçu des instructions des parents au sujet des besoins financiers de Shortis, le défenseur etablit que les parents voulaient, non pas fournir au jeune homme l'argent nécessaire à satisfaire ses passions et à le laisser vivre dans la paresse, mais subvenir à ses premiers besoins et l'aider, car ils voulaient qu'il travaillât, mais en parents bienveillants et pratiques ils avaient chargé des gens de confiance de voir à ce que leur argent fût bien employé.

Messieurs, j'appelle votre attention sur ce fait, car la couronne viendra vous dire que si Shortis a tué, c'est qu'il avait besoin d'argent pour payer les cinquante dollars qu'il devait pour sa pension à l'hôtel Windsor. Ceci est-il croyable, quand nous savons tous que des amis bienveillants avaient l'œil sur lui et se tenaient à sa disposition. Il est impossible de s'arrêter, même une minute, à l'idée que Shortis ait voulu, de propos délibéré, tuer cinq personnes pour payer cinquante dollars à sa pension, et cela quand son père possède deux cent mille dollars.

M. St Pierre prend le témoignage de Mlle Anderson. L'amour, messieurs, est la plus terrible des passions. On voit souvent l'amour faire perdre la tête aux gens les plus intelligents et les plus sérieux. Comment voulez-vous que Shortis, esprit faible, cerveau dérangé, ait pu résister aux atteintes de la plus redoutable des passions, alors qu'il n'avait personne pour le diriger, le conseiller? Aussi, pauvre barque sans boussole, il a vogué sans pilote au gré d'une mer agitée.

M. St Pierre rappelle alors les hallucinations de Shortis dans ses visites à Mlle Anderson. Ces hallucinations, les experts l'ont établi, sont le signe le plus certain de la folie. M. McGinnis jugeait bien Shortis lorsqu'il s'opposait à ses visites, disant à sa femme qu'il ne voulait pas que sa belle-fille devint la compagne d'un fou

M. St Pierre qui a parlé six heures et souffre d'une forte irritation de poitrine, se tourne vers le juge et demande l'ajournement à demain matin à 10 heures, ce qui est accepté.

Les jurés ont suivi l'argumentation de l'avocat avec le plus grand soin. Le public a observé un silence très remarquable. Quant à Shortis, il a baillé tout le temps. Il est cinq heures.

JURES MALADES

A l'ouverture de la séance, le shérif est venu annoncer que deux des jurés, Théophile Doré et William Cunningham, étaient malades et sous les soins d'un médecin.

Cunningham est le même juré qui s'est trouvé malade au commencement du procès.

Le juge Mathieu a demandé au shérif d'avertir le docteur Brossoit pour qu'il vienne faire rapport sur la maladie des deux jurés.

Entre temps les avocats des deux partis firent leur entrée en cour et après une consultation rapide, il fut convenu de part et d'autre que si les jurés étaient sérieusement indisposés, il serait bon de demander au juge d'ajourner à deux heures. Pendant cette discussion, Théophile Doré, un des malades, s'avança tranquillement et prit un siège dans la banquette des jurés changeant de place avec un autre juré, du nom de Cardinal, afin d'avoir un siège dans la rangée du devant pour s'éloigner des courants d'air. Il était très pâle, mais il se déclara prêt à siéger toute la journée si c'était nécessaire.

A ce moment le Dr Brossoit arriva et informa la cour qu'il venait de terminer un examen de Cunningham et qu'il croyait que le jury pourrait reprendre sa place à deux heures cet après-midi.

Le juge, alors, prononça l'ajournement de la cour.

L'on peut dire que le juge Mathieu ne commencera pas ses deux adresses au jury avant samedi.

En effet, M. St-Pierre finira son plaidoyer cet après-midi ; jeudi sera consacré aux adresses de MM McMaster et Laurendeau, et vendredi est fête légale, jour de la Toussaint.

Mariages

Dimanche dernier, à l'église St Joseph de Salem, M. Léon Thibault, frère de M. Napoléon Thibault, unissait sa destinée à Delle Carina Desjardins, fille ainée de M Cyrias Desjardins.

La bénédiction nuptiale fut donnée par M l'abbé Gadoury, curé de la paroisse.

Nos vœux de bonheur accompagnent les nouveaux époux.

Lundi soir, à 5 heures, M. Joseph Morin conduisait à l'autel Dame veuve Béland. M. l'abbé J. O Gadoury bénit l'union.

Que les deux époux veuillent accepter nos meilleurs souhaits.

A Mme P. L. Gregoire.

Nous devons d'avoir à Lowell un établissement de modes parisiennes. Ses chapeaux et garnitures importés de Paris sont les plus beaux et les plus nouveaux, et vous ne trouvez pas les pareilles en ville, car Mme Grégoire est la seule qui fasse l'importation de modes parisiennes. Prix les plus bas. Satisfaction garantie.

318 322 rue Merrimack.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

CLIFFORD'S DEY HOUSE,

2 et 4 Rue AndoVer

Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.

Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés. Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.

Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

Durant & Rogers,

Montres

—{ ET }—

Bijoux.

☞ Nous achetons la plupart
☞ de nos marchandises directement des manufacturiers et
☞ nous pouvons vous les vendre aux plus bas prix.
☞ Venez nous voir.

Commis canadien — C. A. Goozae.

DURANT & ROGERS,

Au coin des Rues

Central & Middle.

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi à faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu a peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,

WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants : —, N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants : — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin Oscar Courteau, Dr J. G. Burque & Cie., Dr L P. A Dorion, L J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants : — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

F. X. VOYER,

83 Rue Harbor.

Salem, Mass.

Amateurs du Bon Marche ! **Ne Manquez pas Ceci!**

M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.

Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

COMBAT CORBETT.

Fitzsimmons Arrête dans l'Arkansas.

Hot Springs, Ark, 30 Oct.—C'est aujourd'hui le jour fixé pour la rencontre de Corbett et Fitzsimmons. Il est peu probable cependant que le combat puisse avoir lieu.

Le gouverneur Clarke a donné l'ordre à la milice de se tenir prête à marcher au premier signal Il est bien décidé à prendre tous les moyens pour empêcher la rencontre.

Fitzsimmons et son entraîneur ont été arrêtés hier après-midi, et ils furent conduits à Texarkana ; de là on les emmènera à Little Rock pour y subir leur procès.

Demain on pourra dire si le combat a eu lieu.

Le Meurtrier Gauthier

Montréal, 31 Oct.—Azarie Gauthier, le meurtrier de Célina Consigny, continue à donner du trouble à ses gardiens à la prison. Il ne dort pas et est encore devenu très violent.

On commence à croire qu'il est réellement fou.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de leurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible ; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix par la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Dellisle & Co Lowell Mass.

Propriétaires du Dr. Dellisle's Kinin

EN GARDE ! Le public doit se tenir en garde contre les ignobles contrefaçons et imitations qui envahissent le marche depuis que le succès du Régulateur de la Santé de la Femme et les Female Plasters du Dr Jos Larivière, pour guérir le BEAU MAL sont connus

Lorsque vous achetez une bouteille de Régulateur ou un de nos "Plasters," vous ne faites pas un essai si une expérience et vous ne courez aucun risque de dépenser votre argent inutilement, vous êtes sûrs de la guérison,—Demandez et exigez le Régulateur et les "Plasters" du Dr Jos. Larivière. Si on ne les a pas, allez chez un autre pharmacien ou écrivez au propriétaire Dr Jos. Larivière, Manville, R. I.

N. B. -Les Columbian Headache Pills du Dr Jos Larivière guérissent le mal de tête en quinze minutes. Garanties. Prix 25 Cents.

Pas d'Homme Mitoyen,

Pas de troisieme profit.

La Combinaison.

W. H. FLOYD & CO.

Achète tous ses Sous vêtements, bas et toutes ses marchandises directement des manufactures. Par là nous donnons à nos pratiques les profits des jobbers, une chose qui ne peut être faite par ceux qui n'ont qu'un magasin.

EXEMPLE

Sweaters de garçons, tout laine, écarlate, bleu, noir et blanc $1 00, prix régulier $1.50.

Collet de matelot pour garçons, devant en dentelle, pesante extra, Sweaters tout laine $1.50. Sweaters noirs, tout laine pour homme pesanteur extra, double collet, grandeur de 34 à 44, qui ne peuvent être achetés en petits lots des jobbeurs. Notre prix $1.00.

Collet de matelot, pour hommes, devant en dentelle, tout laine, pesanteur extra, en écarlate, bleu, noir et blanc, grandeur de 34 à 44, prix régulier $2.50, notre prix $2. Les meilleurs sweaters, double pesanteur extra, collet double tricotés, dans toutes les nuances et couleurs, $2.50. Prix régulier $3. Sweaters le populaire Turtle Neck, collet double. $4, valant $5.

Ces Sweaters sont manufacturés par les célèbres Adirondack Monomock Knitting Works, sont garantis ou l'argent est remis.

Venez voir et vous serez convaincus.

Wm. H. Floyd
Chs H. Grover
T. H. Kimball

Wm. H. Floyd & Co.

459 Rue Essex, -Lawrence, Mass.

☞ VICTOR BACHAND, commis canadien.

FEUILLETON
No. 14

—— LES ——

Lendemains du Crime

GRAND ROMAN A SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE

TROISIEME PARTIE.

L'ŒUVRE DE HAINE.

II

(*Suite.*)

—Et qu'est-ce qui vous amène? Il y a du nouveau?

—Je viens pour un petit renseignement. Vous connaissez un personnage qui se fait appeler en ce moment le comte de Rio.

Le meurtrier de Mlle Xavier chercha un moment dans son souvenir.

—Le comte de Rio? le comte de Rio? Oui, oui. Attendez donc, je dois connaître ça. Comment est-il?

—Gros nez, grosses lèvres, encolure de taureau, des yeux blancs, la face bronzée et des cheveux superbes.

—Parbleu! fit H. Marchand, si je connais ça? C'est Pomme-de-Terre.

—Pomme-de-Terre?

—Oui, un soubriquet sous lequel il était connu là bas.

—Là-bas? fit Anselme stupéfait.

—Oui, à Cayenne. Il y était en même temps que nous.

—Le comte de Rio?

—Oui, le personnage qui se fait appeler présentement comte de Rio, et qui est comte comme je suis pape. Je vais vous raconter son histoire. Elle est assez curieuse. Ah! c'est un gaillard!

—Rigobert ne s'était donc pas trompé?

—Ah! Rigobert l'a reconnu?

—Oui, et c'est lui qui m'a dit que par vous.

—Par moi, vous saurez tout ce que vous désirez, et d'abord, pourquoi avez-vous besoin de connaître ce comte de Rio?

—Parce que notre homme qui présentement n'a pas seulement le nom mais aussi, le plumage d'un véritable homme du monde, est en train de faire la cour, dans un château de province, où il a été présenté, je ne sais comment, à une personne que je connais.

—Et que vous voulez préserver de ces atteintes?

—Au contraire.

H. Marchand regarda son visiteur. Il ne comprenait pas.

—Oui, poursuivit Anselme, bien loin de protéger contre les obsessions du comte la femme en question, je voudrais voir le comte, l'exciter, le pousser, provoquer un scandale, un enlèvement. Je lui fournirai au besoin de l'argent, s'il en manque. Se mettrai à sa disposition toutes les influences, toutes les forces dont je dispose.

—Vous en voulez donc bien à cette femme? demanda l'ancien locataire de la mère Prudence.

—A elle, non, mais à son mari.

—Savoir. Celui-ci sera peut-être enchanté d'être débarrassé.

—Non, il l'aime, il en est jaloux.

—C'est une vengeance?

—Les yeux d'Anselme étincelèrent.

—Le commencement d'une vengeance, répondit-il.

—Bon, fit H. Marchand, je suis tout à vous. En quoi puis-je vous être utile?

Il s'était approché de la fenêtre, l'avait ouverte. On y voyait le boulevard, à cette heure, tout noir de passants. Les premières lumières des magasins et des bec de gaz s'allumaient. Un grand mouvement dehors. Un murmure sourd et des cris d'enfants qui perçaient ce murmure. Des coups de fouet, des jurons de cochers et des battements de fers de chevaux sur le pavé.

—Ce que j'attends de vous, dit Anselme, c'est d'abord que vous me mettiez au courant des méfaits du comte de Rio, afin d'avoir barre sur lui quand je connaîtrai son passé, puis que vous me disiez où je pourrai le rencontrer.

—Rien de plus facile, ici, si vous le voulez.

—Ici?

—Je n'ai qu'un mot à écrire.

—Vous êtes liés à ce point?

H. Marchand eut un sourire.

—Pas précisément, mais j'ai barre sur lui, comme vous le dites.

—Soit, je le verrai donc ici. Maintenant, qu'est-ce que c'est?

—Je vais vous le dire. Asseyez-vous, ce sera un peu long.

Les deux hommes, en effet, étaient en ce moment debout, regardant machinalement l'animation de ce boulevard Rochechouart, qui est vraiment curieux à ce moment où les ouvriers sortent des ateliers, où les employés remontent de Paris, tous se hâtant vers le dîner. Les premières lumières clignotent dans le jour mourant. Une brume enveloppe les arbres, noie dans une pénombre le sommet des maisons.

Asseyez-vous, répéta H. Marchand en avançant une chaise, et je vais fermer la fenêtre, car on ne s'entend pas.

Il ferma, en effet, et instantanément le bruit extérieur s'éteignit comme s'éteint une lumière sur laquelle on a mis l'éteignoir.

—Vous rappelez vous, commença l'ancien voisin de Claire, un crime qui a fait beaucoup de tapage en Espagne il y a vingt ans? Un crime horrible dénotant une cruauté inouïe? Une malheureuse femme, Assomption Mazarès, avait été trouvée sur les bords de l'Ebre, près de Miranda del Elbro, complètement dépouillée de sa peau.

Anselme frissonna.

—Dépouillée de sa peau?

—Oui. Vous ne vous rappelez pas ce crime? Tous les journaux en ont été pleins pendant quinze jours.

—Non, je ne m'en souviens pas!

—Toute l'Espagne en avait frémi. Surtout quand les rapports des médecins firent connaître les horribles détails. La malheureuse femme, qui était, paraît-il d'une beauté rare, dont le teint en particulier, était un resplendissement, la malheureuse, on en était convaincu, avait été dépouillée vivante.

—Quelle horreur! murmura Anselme dont toutes les chairs s'étaient glacées.

—Les médecins l'ont affirmé.

—Et comment cela avait-il été possible?

—On ne sait pas. On suppose que le misérable avait lié la victime, l'avait baillonnée.

—Et pourquoi ce crime atroce!

—La jalousie, prétend-on.

—Et quel rapport y a-t-il entre ce meutre et le comte de Rio?

—C'est lui le meurtrier.

—Le comte de Rio?

—Oui, jamais on n'a pu acquérir de preuves. Emprisonné deux fois à la suite de dénonciations, deux fois il a été relâché faute de preuves.

—Mais c'est horrible! fit Anselme.

—A qui le dites-vous? Le comte qui, de son vrai nom, se nomme Antonio Pacheco, fut obligé de quitter l'Espagne, tant sa vue, bien qu'on n'eût pas pu démontrer sa culpabilité, faisait horreur à tout le monde. Il vint en France, se fit naturaliser, vécut pendant plusieurs années d'industries louches, jusqu'au jour où il fut pris, faisant partie d'une bande de faux monnayeurs, et envoyé à Cayenne, où je l'ai connu. Il portait le saubriquet de Pomme-de-Terre qu'on lui avait donné à cause de sa tête ronde et de la prédilection qu'il avait pour ce légume. Son temps fini, il est revenu en France, et il paraît qu'il y a été heureux, puisque vous me dites qu'il est devenu comte, qu'il fréquente la belle société et qu'il est mis comme un gentil homme. Combien durera cet avatar nouveau? Où a-t-il pris les ressources nécessaires pour s'établir? Voilà ce que je ne vous dirai pas, car je ne me l'explique pas moi-même; mais ce que je peux vous affirmer, c'est que le personnage n'est pas riche et qu'avec un peu d'or vous en obtiendrez tout ce que vous désirerez. S'il se montrait récalcitrant, laissez tomber dans la conversation le nom d'Assomption et de Pomme-de-Terre, et vous le verrez devenir doux comme un agneau.

Anselme n'en demandait pas davantage. Il se leva. Il lui répugnait bien de se servir, même comme un instrument, d'un personnage aussi méprisable que le comte de Rio, mais le désir de la vengeance l'emporta sur les autres sentiments.

—Et quand, demanda-t-il, pourrais-je voir cet homme?

—Je vous préviendrai. Je vais lui faire parvenir un mot, et lui demander un rendez-vous.

—Bien, et merci.

—En toute circonstance, déclara H. Marchand, vous pouvez compter sur moi. J'étais dévoué corps et âme à Judas Marfori, et comme c'est vous qu'il a jugé digne de lui succéder, c'est pour vous que j'aurai désormais ce dévouement. Il faut savoir, quand on est comme nous, en marge de la société, se soutenir, s'unir et rester soumis à ceux qui commandent.

Les deux hommes se séparèrent et Anselme rentra chez lui tout rêveur. Il ne doutait pas de réussir. Livrer à cet homme, à ce misérable, digne de tous les mépris, assassin, et faussaire, la femme de Maximilien Châteauroux, quelle vengeance! Et cette vengeance arriverait peut-être à l'heure précise où elle devait être la plus cruelle pour le séducteur de Claire, à l'heure où celui-ci commençait à souffrir de la froideur de sa femme, où des angoisses troublaient son sommeil, où la jalousie brûlait son sang, à l'heure où allait se conclure le mariage de sa fille, à l'heure où, enfin, ce scandale ferait le plus de honte autour de la maison marquée de la croix maudite.

C'était un terrible commencement de revanche, mais un commencement seulement, car la haine d'Anselme, devenue plus ardente à l'aspect des souffrances de Claire, ne pouvait être apaisée par aucune douleur, par aucuns désespoirs. La haine d'Anselme était insatiable.

III

Quelques jours après cette aventure, Anselme recevait ce mot laconique: "Venez demain 4 h., H. MARCHAND". Le père de Claire fut exact. Le comte n'était pas arrivé. Il ne devait venir qu'à cinq heures. H. Marchand en profita pour donner à Anselme quelques renseignements complémentaires qu'il s'était procurés sur le personnage. Il y avait près de deux ans que le prétendu comte de Rio battait l'asphalte du boulevard des Italiens.

Il paraissait riche, faisait de grandes dépenses, était beau joueur, tireur émérite, avait le caractère gai, beaucoup de bagout, était farci de récits d'aventures en pays étrangers qu'il racontait avec une verve toute méridionale. Il avait su non seulement se faire accepter du petit noyau de viveurs qu'il fréquentait, mais même s'en faire apprécier. On le considérait comme un boute-en-train, et, si on le plaisantait un peu à cause de son langage qui n'était pas toujours correct, et de ses façons qui étaient un peu communes, on le considérait comme un bon et aimable garçon, et il était admis à toutes les parties avec enthousiasme. On le croyait Espagnol, on le disait riche, et jamais un soupçon sur son honorabilité n'avait effleuré l'esprit de ses amis

C'est dans cette société que le pseudo-gentilhomme avait fait connaissance de Gabriel Vernon, le fiancé de Mlle Châteauroux, qui l'avait un jour emmené avec lui pour chasser à la Gerbaudière.

Malheureusement, pour soutenir son train de maison, pour se maintenir au rang qu'il avait usurpé, il aurait fallu au comte de Rio une fortune régulière, assise, et il n'avait rien que quelques billets de mille francs qu'il arrachait de temps en temps à une pauvre femme que ses yeux blancs, sa forte encolure, le chic avec lequel il portait ses toilettes avaient littéralement affolée. Pour le reste il avait recours aux expédients. Il s'endettait chez ses fournisseurs; il s'endettait à son hôtel, mais cela ne pouvait pas durer, et, à l'heure où nous sommes, le brillant comte de Rio était menacé de disparaître brusquement du boulevard, honni de tous ceux qui l'avaient connu, déshonoré et insolvable, car, pour comble de malchance, sa maîtresse venait de mourir, et cette catastrophe arrêtait brusquement la source de ses malhonnêtes revenus. Poursuivi par ses créanciers, sans ressources, sans argent de poche, le comte de Rio se trouvait littéralement à la côte, et l'heure était propice pour s'emparer de lui et le faire agir selon son bon plaisir. H. Marchand venait d'expliquer tout cela à Anselme quand un coup discret fut frappé à la porte.

—C'est lui, dit l'homme.

Et il alla ouvrir, pendant qu'Anselme, dont la curiosité était vivement surexcitée, restait les yeux avidement fixés sur la porte, attendant l'apparition du restaurateur.

Le comte de Rio entra d'un air délibéré. Il avait été un peu intrigué de la convocation mystérieuse qu'il avait reçue, mais, dans la situation où il se trouvait, aucune aventure ne pouvait être mauvaise pour lui. Tout valait mieux que le "statu quo." Si on l'appelait c'est qu'on avait besoin de lui, et, si on avait besoin de lui, il faudrait le payer. C'était toujours quelque argent à gagner, le moyen de prolonger de quelques jours, de quelques semaines peut-être sa fastueuse existence. Il s'était donc rendu avec empressement à l'appel de l'ancien forçat, qu'il connaissait pour un homme habile, très fertile en combinaisons ingénieuses.

Le boulevardier était splendidement vêtu. Chapeau haut, jaquette noire, cravate claire avec une épingle de prix, pantalon gris, chaîne de montre battant sur un gilet d'une blancheur éblouissante, des bottines vernies, des bagues à tous les doigts, un pardessus noisette sur le bras, une badine à la main, des gants passés dans l'ouverture du gilet, il fit une arrivée brillante qui éblouit Anselme.

—Vous perchez aux cinq cents diacles, mon cher, dit-il à H. Marchand.

—Vous trouvez?

—Le boulevard des Battignolles? C'est au bout du monde?

A ce moment, il aperçut Anselme, parut surpris de voir là cet homme à la mine sombre, tout droit dans l'obscurité de la chambre avec ses yeux qui étincelaient, s'arrêta net et se tourna vers H. Marchand comme pour lui demander quel était cet individu.

L'homme avait compris son mouvement.

—M. Anselme, dit-il, présentant son ami.

—Ce nom ne disait rien au comte qui salua machinalement d'un air indifférent, mais Marchand ayant ajouté:

—Successeur de Judas Marfori.

La physionomie du pseudo-gentil-homme changea brusquement.

Il alla à Anselme, la main tendue avec empressement.

—Vous avez connu Judas Marfori?

—Oui, monsieur.

—Un homme bien étonnant? Et fort!

—Très fort, oui, monsieur.

—Malheureusement il est mort.

—Entre mes bras, me remettant tous ses pouvoirs.

—Je suis enchanté, monsieur, positivement enchanté, murmura le comte, de faire votre connaissance.

Les deux hommes se serrèrent la main.

—C'est lui, dit H. Marchand, désignant Anselme, qui a besoin de vous parler.

—Bien.

—Il a une proposition à vous faire.

—J'étais dévoué corps et âme à Judas Marfori. Je serai dévoué corps et âme à celui qui le remplace.

Depuis qu'Anselme était rendu en France, il avait pu mesurer qu'elle était l'étendue du pouvoir qui lui avait été légué par Judas Marfori. Au nom de Judas Marfori, tous ceux qui avaient touché au bagne par quelque côté, soit qu'ils fussent en communication avec des gens qui revenaient, tous, tous, receleurs, voleurs, bandits de tous genres et de toutes nations, tous s'inclinaient au nom de Judas Marfori.

Anselme était fier de l'espèce de royauté qui lui avait été ainsi conférée; il en était fier et heureux à la fois, car il pourrait ainsi sûrement, à l'aide de tous ces dévouements, mener à bien son œuvre de vengeance.

—Parlez, ajouta le comte. Tout ce qui sera en mon pouvoir de faire, pour vous être agréable, je le ferai.

—Ce que j'ai à vous demander, dit Anselme, ne sera ni difficile, ni pénible, si les renseignements qu'on m'a donnés sont exacts.

—Dites.

—Vous allez quelquefois à la Gerbaudière!

—Souvent, moins pourtant depuis quelques jours, depuis qu'un accident.

—Oui, je sais, depuis l'incendie du château.

—Ah! vous savez?

—Oui. Alors vous êtes bien avec M. Maximilien Châteauroux?

—Très bien.

—Et avec sa femme?

—Au mieux.

—Elle vous aime?

—Sans être fat je puis l'avouer.

—Croyez-vous qu'elle vous aimerait au point de quitter son mari, sa maison, ses enfants!

—Pour me suivre?

—Oui.

—Ah! cela je n'en sais rien. Châteauroux est bien terre à terre. Elle est bien romanesque. Mais il y a les enfants

—Eh bien! dit Anselme, il faut l'amener à abandonner son mari et ses enfants.

—Et à partir avec moi!

—Oui.

—Diable! vous allez bien, vous!

—Est-ce impossible?

—Je ne sais pas. Je n'ai jamais essayé. Nous avons flirté, plaisanté. Je ne crois pas être tout à fait indifférent à Fernande, mais de là à se jeter dans mes bras pour fuir avec moi il y a loin. D'ailleurs je vous avouerai que je n'y tiens pas outre mesure.

—J'y tiens, moi, fit Anselme, sombre.

Le comte eut un sourire.

—Dans ce cas c'est différent, dit-il. Nous essaierons.

—Il ne faut pas essayer. Il faut réussir.

—Et qu'y gagnerai je?

—D'abord la possession d'une femme charmante.

M. de Rio eut une moue dédaigneuse, la moue de l'homme revenu de pareils triomphes, et à qui les femmes ne produisent plus aucune impression.

—Oh! cela!

—De plus, le jour où la nuit où vous m'arriverez ayant dans votre voiture Mme Châteauroux, ce jour ou cette nuit-là, je vous compterai cent mille francs, cent beaux mille francs en billets de banque, avec lesquelles vous pourrez vivre heureux à l'étranger.

A l'énoncé de ce chiffre de cent mille francs, qui lui paraissait fantastique dans la situation désespérée où il se trouvait, le comte de Rio avait eu un sursaut violent.

—Diable! fit-il, cela est plus sérieux.

—Vous consentez?

—Si j'y consens? C'est-à-dire que de gré ou de force il faudra que Fernande

—Cela m'est égal. Employez la violence au besoin, mais réussissez!

—Je réussirai! fit l'ancien forçat enthousiasmé. Je vais me montrer entraînant, irrésistible. Je serai Almaviva, don Juan. Cent mille francs, peste! cent mille francs pour séduire une femme, c'est peut-être la première fois qu'on fait un offre pareille. Vous tenez donc bien à ce que ce pauvre Châteauroux.

—Je veux, dit Anslme, les yeux effrayants, la voix sombre, je veux que Maximilien Châteauroux meure de chagrin!

—Le comte de Rio sentit passer en lui un petit frisson, mais néanmoins il répondit:

—C'est bien. Nous ferons l'impossible.

—Et vous me tiendrez au courant de vos progrès?

—Jour par jour si vous le désirez.

—Oui.

Anselme allait se retirer.

Le comte le retint.

—Encore un mot.

—Parlez!

—Je suis en ce moment terriblement à la côte. Pas un maravédis! On va m'expulser de mon hôtel.

—Anselme sortit de son portefeuille cinq billets de mille francs.

—Voici cinq mille francs.

—Acompte?

—Non, pour vos faux frais. Vous aurez les cent mille francs nets le jour de la réussite.

—Parfait! fit le comte enchanté. Comptez sur moi, et préparez la galette!

—Il tendit la main à H. Marchand, à Anselme et s'éloigna d'un pas de capitan, le chapeau sur l'oreille, fouettant l'air de son élégante badine de jonc.

—Anselme le regarda sortir, puis, pris d'une inquiétude, se tourna vers H. Marchand:

—Croyez-vous, demanda-t-il, qu'il réussisse?

—Parbleu! fit l'homme sans hésiter.

Et Anselme s'éloigna plus rassuré.

IV

Le comte commença sa cour où plutôt la continua, car il l'avait commencée déjà, on le sait, mais alors il la continua tambour battant, avec la volonté de vaincre au plus vite et de toucher la prime promise. Ceci se passait au moment où la tristesse et une espèce de mystérieuse terreur planaient sur la Gerbaudière. L'apparition de la croix noire, suivie de si près par l'incendie qui avait dévoré la moitié des bâtiments, avait effrayé tout le monde, Maximilien plus que personne. Fernande, ne pouvant plus recevoir, s'ennuyait à périr. Son mari, qui sentait peser sur lui quelque surhumaine malédiction, était devenu sombre et morne.

Il ne parlait pas, s'enfermait des journées entières, et la nuit il avait des cauchemars qui le jetaient à bas de son lit avec des cris d'épouvante et des sanglots. Et pourtant, au milieu de ces tristesses, un mariage se préparait, le mariage de Mlle Châteauroux avec Gabriel Vernon. Les préoccupations de ces noces futures étaient les seules distractions de Fernande. Gabriel Vernon venait souvent à la Gerbaudière, mais, devant l'humeur taciturne de son futur beau-père et la nervosité de Fernande, il raccourcissait ses visites. Plus de dîner d'apparat, plus de chasse, plus de parties de pêche. Tous les amis qui mettaient autrefois l'animation à la Gerbaudière avaient fui la maison sans joie et s'étaient dispersés au premier signal du malheur, comme des passereaux au premier coup de feu tiré au milieu d'eux.

Fernande se mourait de tristesse. Dans le parc où elle se promenait seule, sous les feuilles tombantes d'automne, pleines de mélancolie et jaunes, elle était prise tout à coup de crises de larmes. Elle n'aimait plus du tout Maximilien, qu'elle n'avait jamais beaucoup aimé.

Elle sentait grandir en elle contre lui une répugnance qu'augmentait encore son air renfermé plein d'une mélancolie et d'une tristesse qu'elle ne savait à quoi attribuer. Il n'y avait pas jusqu'à la terreur de Maximilien qui n'eût contribué à augmenter la répulsion qui lui causait son mari.

Quel mystère y avait-il donc dans le passé de Maximilien pour que l'apparition de la croix noire eût suffi à l'épouvanter ainsi, à le rendre tel qu'il était, anéanti et écrasé comme s'il eût fléchi sous le poids de quelque lourde faute? Souvent elle l'avait interrogé à ce sujet; jamais il n'avait répondu. Un frisson avait soudain agité ses membres, mais il était resté muet, avait dans les yeux une terreur qu'on ne dévinât ce qui se passait en lui Rien ne l'intéressait, rien ne le distrayait. C'est à peine s'il s'inquiétait du mariage si prochain de sa fille, à peine s'il répondait à son futur gendre quand celui-ci lui parlait. Et malgré tout, malgré cette sorte de torpeur sombre dont il ne pouvait sortir, Maximilien semblait éprouver pour sa femme une recrudescence d'amour ou du moins de jalousie. On eût dit qu'il craignait qu'on ne la lui enlevât. Quand elle était dehors, il devenait fébrile, inquiet. S'il l'avait osé, il l'eût suivie, surveillée. Il n'aurait pas voulu la quitter. Il l'aimait et souffrait de cet amour auquel Fernande ne répondait que par une indifférence hautaine quand ce n'était pas par une aversion qu'elle ne prenait même pas la peine de dissimuler.

Tel était l'état des esprits à la ferme où avaient des rougeurs comme des plumes d'ibis. Il y avait dans l'atmosphère des teintes mauves qui enveloppaient les arbres aux feuilles jaunissantes. Une paix et un calme infinie. Fernande était seule dans le parc, traînant dans la sonnerie des feuilles sèches son pas languissant, l'âme plus triste que jamais, l'esprit plein de défaillances qui lui faisaient souhaiter de mourir, de s'en aller, de se fondre dans cette mélancolie tendre de la nature. Pas de volonté! une inertie qui lui ôtait la force même de faire un mouvement.

Le comte surgit d'un massif derrière lequel il s'était blotti, l'attendant. Elle eut un cri d'effroi d'abord, de stupeur ensuite, puis de joie.

—Vous! fit-elle, vous!

Le comte n'était pas pour elle un indifférent. Dès le premier jour où il lui avait été présenté à la Gerbaudière, elle l'avait remarqué, avait été frappée de l'espèce de beauté exotique, si l'on peut parler ainsi, de la force, de la puissance qui se dégageaient de la vue de l'aventurier. L'homme n'était pas banal,—avec ses lèvres trop grosses, son cou de taureau, ses yeux noirs où dormaient de sombres histoires, son teint bronzé par tous les soleils.—Il lui avait plu tout de suite. Elle avait senti en sa présence un frisson voluptueux qu'elle n'avait jamais éprouvé encore. Elle aimait à se trouver près de lui, et, dans les parties qu'ils avaient faites ensemble, elle avait machinalement, sans s'en rendre compte, recherché sa présence. Tout le monde s'était aperçu de cette préférence, même Maximilien, qui en avait conçu de la jalousie et avait essayé d'éloigner l'homme. Puis les réceptions avaient cessé brusquement. Le comte n'était pas revenu, et les choses en étaient restées là. Mais souvent Fernande pensait au bel Espagnol.

Quand elle le vit ainsi devant elle, dans la sollitude et le silence où elle se trouvait, son cœur se serra étrangement.

Un seul mot était sorti de ses lèvres, un mot où il y avait de Gerbaudière, quand un soir y tomba le comte de Rio, décidé à tout après sa conversation avec Anselme. C'était à cette heure du crépuscule, si alanguissante et si douce surtout en automne. Le couchant était couvert de nuages l'étonnement, de la terreur et de la joie.

—Vous!

—Moi, s'écria le comte, moi qui vous aime, moi qui ne peux me résigner à vivre loin de vous, moi qui pense à vous sans cesse, le jour comme la nuit, moi qui ne rêve, depuis que je vous ai perdu, qu'au bonheur immense, éperdu, de vous revoir!

Il s'était précipité à ses genoux, les cheveux au vent, ses cheveux noirs comme l'Erèbe, crépelés comme des cheveux de nègres, les narines dilatées de volupté, les yeux éclatants de toutes les lueurs de l'amour.

Elle chancelait d'émotion, d'une émotion si puissante qu'elle en serait morte si elle se fût trop prolongée.

—Je vous en prie, murmura-t-elle.

Mais bien qu'elle s'en défendît, elle était heureuse, elle était fière d'être aimée, d'être aimée ainsi, et par lui.

Ses mains le chassaient, ses yeux le retenaient.

—Je vous en supplie, dit-elle encore, partez! Vous allez me perdre. On peut venir nous surprendre.

—Non, fit-il, nous sommes seuls, bien seuls. J'ai tout exploré. J'ai pris toutes les précautions et je ne m'en irai pas sans que vous m'ayez donné un mot d'espoir.

—Un mot d'espoir? fit Fernande effarée.

Sans que vous m'ayez dit que vous ne m'en voulez pas de mon audace, que vous ne m'en voulez pas de vous aimer. Vous êtes si belle!

—Si belle!

—Je n'ai jamais vu de femme ayant votre grâce, votre charme. A Paris vous brilleriez entre toutes les constellations, vous le plus lumineux et le plus resplendissant de tous les astres.

Elle l'écoutait.

Elle buvait ses paroles ardentes, imaginées, où l'exagération espagnole mettait une pointe de nouveauté.

—Est-donc vrai qu'elle était belle ainsi, qu'elle avait eu tort de vivre enfermée là où elle avait vécu, privant le monde de son rayonnement et de sa lumière.

Hernandez poursuivit:

—Vous avez des yeux où se sont donné rendez-vous toutes les flammes, une bouche où semblent nicher tous les baisers, un teint, des cheveux.

—Elle l'arrêta.

—Je vous en supplie de nouveau.

Et elle voulut s'éloigner.

Il lui saisit la main, la pressa, la serra, puis il murmura comme en extase, en l'appuyant sur son cœur:

—Je suis si heureux! C'est une telle joie pour moi, une telle volupté!

Elle ne se défendait plus. Elle défaillait. Elle défaillait doucement, brisée et bien heureuse, dans la brume violâtre qui les enveloppait, quand tout à coup un bruit dans le feuillage les fit tressaillir et s'éloigner.

Un cri d'effroi lui vint.

—Partez, je vous en conjure!

—A une condition, c'est que vous me permettiez de revenir quelquefois vous voir.

—Ici?

—Oui. J'ai besoin de votre vue comme on a besoin d'air. Je vous aime, moi!

—Je ne sais pas libre.

—Qui peut nous surprendre? Je serai là sur votre passage, caché dans les verdures. Si je ne puis pas vous parler, s'il y a près de nous des regards indiscrets, je vous verrai au moins, je vous verrai passer et je m'en irai heureux, avec votre image dans les yeux et dans l'âme.

Elle avait hâte de s'enfuir, de le quitter, sentant qu'elle n'était plus maîtresse d'elle-même. Elle promit.

Je viendrai demain, dit-il, et tous les jours.

—Oui, oui, partez?

Il se releva, lui envoya du bout des doigts des baisers éperdus, puis il disparut à travers les profondeurs du parc, dans l'apothéose rosée du couchant, la laissant anéantie, mourante.

Aimée! elle était aimée! aimée éperduement et par cet homme ardent aux passions fauves comme ses regards.

Quel changement! Quelle sensations étranges, inconnues, se produisaient en elle dans tout son être!

Elle resta longtemps à la même place, immobile, la main sur sa poitrine, comme pour arrêter les battements éperdus de son cœur, —les yeux fixés sur la pointe du parc où sa silhouette s'était perdue dans l'ombre du soir.

A ce moment seulement elle pensa au bruit entendu, au bruit qui avait glacé son sang dans ses veines et qui l'avait fait fuir. Elle se dirigea vers l'endroit où s'était produit ce bruit, pensant trouver son mari qui l'épiait. Rien. C'était un fausse alerte, et elle trouva Maximilien qui l'attendait dans la salle à manger, toujours préoccupé et sombre, et qui ne lui demanda pas même d'où elle venait, pourquoi elle était en retard.

Presque tous les soirs, à la même place, à la même heure, ils se revirent, puis, un soir voyant que Fernande buvait ses paroles, ses regards, énamourée, extasiée, il lui dit brusquement, semblant affolé par une passion qu'il ne pouvait plus contenir:

—Je ne puis plus vivre ainsi. Il faut que nous partions!

Elle le regarda.

Partir? Que voulait-il dire? Est-ce qu'il devenait fou? Partir? Elle avait l'air de ne pas comprendre.

Il poursuivit:

—Oui. Il faut que nous partions, que vous me suiviez, que nous soyons pour la vie l'un à l'autre.

Elle paraissait ne pas saisir encore.

Elle se récria:

—Mais c'est impossible!

M'aimez-vous?

—Vous le savez bien que je vous aime! Pourquoi me torturer? Mais je ne puis sacrifier mon honneur.

—Je vais bien, moi, sacrifier ma vie!

—Votre vie?

—Eh! oui, fit-il avec feu, croyez-vous donc que je vais me résigner à vivre ainsi, sans vous voir?

—Vous me voyez tous les jours.

—Cinq minutes, ici, avec la frayeur à chaque instant d'être surpris. Ce qu'il me faut à moi, ce n'est pas cinq minutes de votre vie, c'est toute votre vie, toute votre âme. Nous serions si heureux!

Elle était devenue toute pâle, toute frémissante. Jamais cette pensée ne lui était venue de quitter les siens pour suivre cet homme, et cependant cette pensée ne l'indignait pas comme elle l'aurait cru, cette pensée ne lui paraissait pas, comme elle l'eût supposé, monstrueuse, impossible. C'est qu'il était là, près d'elle; c'est qu'en lui parlant il l'enveloppait des effluves ardents de ses regards, c'est qu'elle respirait son souffle embrasé, c'est qu'elle se sentait prête à perdre toute raison, devenir folle!

Un combat se livrait en elle, un terrible combat. Cette idée de fuite, de liberté mise en elle devait prendre racine, germer, porter ses fruits. C'est ce que pensa le comte qui s'éloigna sur ces mots, la laissant à ses réflexions.

Pendant trois jours il ne revint pas. Fernande eut peur de ne plus le revoir. Alors elle souffrit toutes les tortures. Elle comprit ce qu'il lui avait dit, qu'il ne pouvait plus vivre sans elle. S'il l'aimait comme elle l'aimait elle-même, elle se rendait compte qu'il préférât mourir que de vivre sans elle. Quand il se présenta à elle, le soir du quatrième jour, il venait, prétendait-il, lui faire ses adieux. Il avait vu à la froideur avec laquelle sa proposition avait été accueillie, qu'il n'avait rien à espérer de Fernande, de son amour, et il partait. Il venait lui faire ses adieux.

Fernande devint pâle comme la mort.

—Vous partez?

—Oui.

—Où allez-vous?

Il eut un geste vague qui signifiait qu'il allait enfouir dans la mort son désespoir.

Elle s'accrocha à lui d'un geste éperdu.

—Je ne veux pas, cria-t-elle, que vous mouriez!

—Et que voulez-vous que je fasse, que je devienne? Vous ne m'aimez pas, et je suis fou. Et votre amour me tue.

—Mais je vous aime, moi!

—Vous!

—Vous ne le voyez donc pas?

—Si vous m'aimiez vous consentiriez à me suivre.

Elle eut une hésitation, la dernière.

Avant de le voir elle luttait encore.

En sa présence toutes ses résistances venaient de tomber.

Si c'était vrai qu'il allait mourir, être perdu pour elle! qu'il lui disait adieu pour toujours!

Elle dit, une résolution subite allumait son regard:

—Eh! bien, oui, je vous suivrai, quoi qu'il arrive, quoi qu'il m'en coûte. Partez!

—Oui, je pars s'écria-t-il. Je pars avec le paradis, avec toutes les joies du ciel dans le cœur. A bientôt!

—A bientôt!

(A CONTINUER.)

PERLEY,

Mouveau Magasin de Nouveautes,

465 Rue Essex,

(Porte voisine de Bicknell Bros.)

Nous avons un grand nombre de Demoiselles canadiennes comme commis qui seront heureuses de servir les pratiques de langue française avec une attention toute particulière.

Cet espace nous permet de vous donner que quelques prix de notre stock immense de marchandises:

100 verges de Soie en rouleau, 5 cts le rouleau.

12 doz. de boutons en agathe blanc pour 2 css.

Couvertes, la paire, 45c, 50c, 62c, 75, 89c à $5.

Lonsdale, 1 verge de large, cambric à la verge, seulement 6¼c.

Soie crochet, la pelote, 6c, 13c, 19 et 25c.

Papier à lettre la lbs., seulement 12c.

Papier par boîte, 9, 15 et 25c.

Meilleur fil Germantow, 13 l'écheveau.

Meilleur fil Saxony, 13c. l'écheveau.

Pelottes en peluche la doz., 10c.

6 papiers d'épingles, seulement 5c.

Une ligne considérable de mouchoirs à 5c, 8c, 10c, 12, 15c, et 25c.

Savons, Parfums, Boutons, Braids, etc.

Coton Willimantic en rouleau, le rouleau seulement 3c.

Serviette en coton, la pièce 3½c.

Corsets la paire 29c, 50c, 59c, 75c, 87c, $1.00, $1.25, $1.50. $1 75 à $3.50.

Bas tout laine de 25c, pour femmes ou hommes, seulement 19c.

Mitaines 10c, 13c, 15c, 19c, 15c et plus.

Toile à table et essuie-mains, Bon Marché.

Bon Gingham, 5c la verge.

Un gros stock de sous vêtements, Rubans, Dentelles et Brosses à Cheveux, Brosses à dent, Boutons et Braids.

—— Aux Plus Bas Prix Possible. ——

Wm FERLAND

188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, l'in Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servir avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

Allez chez VIGER & CO.

66 RUE HAMPSHIRE, Lawince, Mass.

POUR VOS

REMEDES, PRODUITS CHIMIQUES,

Parfums et Articles de Toilette.

Nous faisons une spécialité de l'ajustement des Trousses (cientures herniaires.)

Prescriptions remplies avec soin.

Nous avons toujours en mains un bel assortiment de livres français.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES, Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,

523 RUE ESSEX.

EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

D. THEBERG,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARRON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.

" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

P. A. Chase City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE,
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. X. Soyons Unis. LOWELL, MASS., VENDREDI 8 NOVEMBRE 1895. Soyons Distingues. No 65

Allez chez
P. J. DONOVAN & CO.,
Marchands de
BIERES, ✱ VINS ✱ ET ✱ LIQUEURS
De Premier Choix.
En Gros et en Detail.
Seuls agents pour la vente de la "Rhode Island Ale" de de Hanley, la fameuse "Providence Lager Beer" et le "Naumkeag Pure Old Rye Whiskey."
N. B. Nous faisons une spécialité de la livraison a domicile et sollicitons la clientele des familles.
No. 4 Rue Norman et 160 Rue Washington
Porte voisine de la gare, Salem, Mass.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere lasse.
Fred C. BROWN
Prop.
Ouvert de 6 hrs. A. M. a 11 hrs. P. M.

J. H. Sheridan & Co.
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, WhisKeys, Rum, Gin, Brandy, Guins. Porter, Bass & Co Pale Ale Jones's Beer.
35 - RUE FRONT - 35
SALEM. MASS

J. J. O'KEEFE & CO.,
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Commis : Charles Montgrief et Claude Deangle.

Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE.
Whiskey de
Daniel Webster,
Dix Dollars la caisse
Contenant DOUZE Bouteilles d'une Quart
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE Prop.
Salem, Mass.

Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes,:
Lager Union, $1.00 la caisse ; Bass Val.Blatz Exort, $1.25 la caisse ; Milwaukee, $1.25 la caisse ;
Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, prix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Commis : Philias Chartier et Pierre Larivée.

F. X. VOYER,
83 Rue Harbor.
Salem, Mass.
Amateurs du Bon Marche ! Ne Manquez pas Ceci!
M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.
Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

Demandez des Sas, des Bidons, des Pots à Fleurs, Thermomètres (weather strips) coutellerie de table, lanternes, etc., chez
W. S. Bartlett,
653 - RUE MERRIMACK - 653
Le magasin de fer du haut de la ville.
M. Fortin, Commis canadien.

CLIFFORD'S DEY HOUSE,
2 et 4 Rue Andover
Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.
Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.
Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

ACHAT IMPORTANT !

Tout le Materiel du "National" Vendu a "l'Etoile".

Le 29 octobre dernier, nous sommes devenus les acquéreurs des ateliers du *National*: presse, moteur électrique, plieuse, clicherie, caractères d'imprimerie, coffre-fort, pupitres, etc., etc.

Nos lecteurs savent, sans doute, que l'ancien propriétaire du *National*, M. Benjamin Lenther, avait acheté le *Travailleur*, le *Courrier de Worcester* et *l'Avenir Canadien*, de Manchester, N. H. Ainsi nous sommes devenus les propriétaires du stock de ces trois journaux et du *National*

Tous ces stocks réunis à celui de l'ETOILE nous forment des ateliers les plus complets de la presse canadienne des Etats-Unis, et nous mettent en position de remplir toute commande d'impressions à court délai.

Nous changerons de local la semaine prochaine. Nous en avertirons nos lecteurs en temps opportun.

LES MORTS.

L'Eglise catholique, toujours prévoyante, a consacré un jour au souvenir de ceux qui ne sont plus: ce jour, c'est le deux novembre.

En cette journée marquée par la tristesse, elle étale ses tentures de deuil, toutes ses pompes funèbres; elle invite ses enfants a se rappeler ceux que la mort a fauchés et à faire des prières pour le repos de leurs âmes.

Aujourd'hui, arrêtons-nous un moment et songeons à nos chers défunts; faisons mentir cette parole de Goethe: les morts vont vite!

Qui de nous n'a pas dans le cimetière un de ses parents, un ami bien cher!

Allons prier sur leur tombe, en ce jour terne d'automne, tratnant nos pas lents sur les feuilles jaunies, dans les sentiers désolés qui conduisent à leur dernière demeure.

Tout, dans la nature, nous reporte vers les froides régions du tombeau où nous irons tous.

Disons à ceux qui sont partis: La mort nous a séparés, mais elle n'a pu briser les doux liens immatériels qui attachent nos âmes; vous qui n'êtes plus, nous vous aimons toujours

Et puisque l'Eglise consacre non seulement un jour, mais tout un mois au souvenir de ceux qui nous ont devancés dans l'éternité. aux âmes qui souffrent dans le Purgatoire et nous implorent, donnons-leur avec empressement, avec amour, le secours de nos prières, de nos offrandes et de notre souvenir.

Prions pour elles, si nous voulons qu'elles ne nous oublient pas une fois qu'elles auront franchi les portes d'or du royaume céleste pour se trouver en présence de l'Eternel, le dispensateur de tous biens comme le juge de tous les humains.

N'entendez-vous pas ces voix d'outre-tombe: *miserere mei*!

N'oublions pas nos morts!

LES FLEURS SUR LES CERCUEILS

On met beaucoup de fleurs maintenant sur les tombes. C'est à qui en mettra le plus. L'orgueil s'en mêlant, on ne sait vraiment pas toujours se borner. Il y en a qui seraient capables de se ruiner pour avoir cette satisfaction.

Quant à songer un peu à l'âme du défunt qui a besoin de prières, de messes, etc., on y songe d'autant moins qu'on a plus de fleurs à acheter.

Et l'on sait que les produits des jardins, à la ville, ne se donnent pas pour rien. La moindre fleurette y coûte cher.

Aussi se demande-t on si les autorités religieuses ne feraient pas bien d'enjoindre aux fidèles de cesser cette coutume.

Dans le diocèce de St-Hyacinthe, c'est déjà fait. S. G. Mgr Moreau a envoyé une lettre circulaire à tous les curés de son diocèce, laquelle a été lue au prône dans toutes les églises, demandant à ses ouailles de ne plus mettre de fleurs, de couronnes, etc., sur les cercueils de leurs parents ou amis, soit dans la chambre mortuaire, soit à l'église, à l'exception toutefois des cercueils des jeunes enfants morts n'ayant pas encore atteint l'âge de raison.

Ces fleurs, est-il dit dans cette lettre, ainsi déposées, sont contraires à l'esprit de l'Eglise et tont, avec les sombres tentures du temple, les ornements des autels et les vêtements des ministres, un contraste trop frappant.

Au lieu d'acheter ces fleurs et ces couronnes, qui sont parfois tres dispendieuses, Sa Grandeur recommande de faire dire ou chanter des messes pour les défunts. Ces messes leur seront autrement agréables, autrement utiles que les fleurs déposées sur leurs cercueils, non pas tant, souvent, à cause d'eux-mêmes, mais bien pour plaire aux parents, pour leur faire la cour et satisfaire leur amour-propre.

DURANT COUPABLE

DE MEURTRE AU PREMIER DEGRE.

Les Femmes se sont mises a Pleurer.

San Francisco, Ier nov—Théodore Durant a eté aujourd'hui trouvé coupable d'avoir assassiné Blanche Lamont dans un temple protestant, crime pour lequel il subissait un procès depuis le 22 juillet.

Le jury prit 20 minutes pour préparer son verdict. Comme il ne recommanda pas l'accusé à la clémence de la cour, la punition sera la mort.

Quand le verdict fut prononcé. les hommes dans l'assistance poussèrent des cris d'approbation, battirent frénétiquement des mains, tandis que les femmes se mettaient à pleurer.

Le juge Murphy dit que la sentence sera prononcée vendredi, quand il fixera aussi le jour du procès que Durant subira pour le meurtre de Minnie Williams.

Durant quitta le tribunal aussi flegmatiquement que s'il fut un simple spectateur.

Les avocats de Durant vont en appeler à la Cour Suprême, et une année va probablement s'écouler avant que la décision finale soit obtenue.

On en Rit.

Les cercles politiques sont distraits momentanément par l'incident Beaugrand. Cet incident leur procure une douce gaieté, et cette gaieté donne la mesure exacte des sympathies que le directeur de la "Patrie" s'est attirées avec son ton cassant, ses rages impuissantes, sa manie de mettre toujours ses dollars en avant, et mille autres détails qui faisaient de lui l'homme le plus parfaitement insupportable que l'on puisse imaginer.

On rit à pleine gorge de la gaffe que l'ex-maire de Montréal vient de commettre. Non que cette gaffe ait une portée politique—M. Beaugrand n'a jamais été qu'un importun plein d'importance,—mais à cause du résultat de ce coup de tête.

Les adversaires politiques de M. Laurier ne manqueront pas d'exploiter cet incident à leur profit, s'ils peuvent en tirer quelque chose, mais cela ne les empêchera pas de trouver bouffon et souverainement maladroits les emportements de M. H. Beaugrand.

D'après un certain temps, ceux qui savent tirer des déductions de la lecture d'un journal, constataient que la "Patrie" était devenue tout à fait incolore, tout à fait normande.

Pour un journal libéral, elle n'était guère libérale; mais pour un journal conservateur, elle n'était guère conservatrice.

On sentait le désir de ménager la chèvre et le chou, en prévision d'une vente désirée, la "Patrie" étant trop malade, dans la personne de son directeur, pour se livrer à des luttes un peu ardentes

D'où une accalmie, une insignifiance momentanée permettant de traiter avec n'importe quel parti.

Ce plan n'était pas trop maladroit, mais pour l'exécuter, il aurait fallu un autre homme que M. H. Beaugrand dont la surexcitation nerveuse se manifeste toujours au mauvais moment.

Après le désaveu de M. Laurier, il crut faire un chef-d'œuvre en cassant les vitres et pensa accélérer l'opération en forçant la main aux libéraux qui, dans sa pensée, ne pouvaient se passer du journal à la fondation duquel ils avaient tant contribué.

Par malheur, les vitres cassées par M. H. Beaugrand sont ses propres vitres.

C'est cela qui fait rire les politiciens, qui ne pensent pas assez aux devoirs imposés par la charité chrétienne.—*Le Monde.*

LE DISCOURS DU TRONE

Nous avons publié le texte de la harangue officielle.

Elle ne contient qu'un point saillant, et encore avait-il perdu tout intérêt pour avoir été annoncé longtemps avant de l'avoir mis dans la bouche chef de l'exécutif.

Nous voulons parler de la détermination prise par le gouvernement de rappeler sa loi des taxes.

Depuis que cette loi a été adoptée, l'*Electeur* n'a cessé de prédire ce qui est arrivé.

—Vous verrez, disions nous, le tour que l'on prépare au peuple de cette province.

—On avait juré aux élections de 1896 de ne pas taxer. Le scrutin était à peine fini qu'au lieu de réduire la dépense publique on établissait la taxe directe.

On écorchera le peuple jusqu'à la veille des élections.

—Puis on le débarrassera pour quelquesques mois du fardeau dans l'espoir que ce soulagement passager provoquera la reconnaissance des électeurs. Si l'électorat consent à jouer le rôle de dupes et maintient ces petits tyrans au pouvoir, on lui remettra de nouveau le carcan après les élections.

L'Electeur.

LE MAUVAIS GOUT DES RICHES,

Je serais bien étonné d'apprendre, dit le *Critic*, qu'il y eut un temps où la valeur intrinsèque de n'importe quelle chose fut autant prisée, autant remarquée que de nos jours, parmi les Américains. Les Anglais ont été appelés une nation de boutiquiers; mais vous ne trouvez pas dans les journaux anglais le prix de quoi que ce soit accouplé avec le nom de l'objet en question comme dans les feuilles américaines. Aux Etats-Unis on ne lit jamais la simple nouvelle que M. Smith se propose de faire construire une maison d'habitation quelque part. C'est toujours une "résidence d'un million de dollars," ou un "cottage de $50 000". Même les journaux de société suivent ce plan.

"M. Jones, le multimillionnaire de Chicago, a épousé hier Miss Johnson, une héritière en renom de New York. Il est entendu que le Rev Dr Brown, qui a officié, a reçu $5 000 de rémunération. Chacun des suisses (ushers) portait une épingle de $250, don du nouveau mari, dont le dîner d'adieu en l'honneur de ses amis les célibataires a coûté une petite fortune. Après la réception qui a suivi le mariage, l'heureux couple, ayant embrassé affectueusement ses riches parents, a pris le train de trois heures pour se rendre à Washington et dans le Sud; il rendra probablement visite à la cousine de la nouvelle épouse, qui habite une maison de campagne d'un million de dollars dans le Kentucky. Le yacht à vapeur de M. Jones père, bateau qui ne *vaut* pas moins de $250,000, a été retenu, vu que les nouveaux époux, pendant leur lune de miel, ont l'intention d'aller faire un voyage en Norvège, avant que M. Jones fils revienne prendre la direction de ses énormes affaires L'union des familles Jones et Johnson qui s'est effectuée aujourd'hui est, au point de vue de l'argent. l'un des événements les plus remarquables arrivés en cette saison."

On a dit qu'avant longtemps les lignes qui précèdent seraient le cliché qu'on utiliserait au mariage des gens riches. C'est arrivé!

Les lecteurs d'un des plus grands journaux quotidiens de New York ont été informés, à l'occasion d'un récent mariage que le trousseau de la fiancée avait coûté $40,000, que la somme totale de la valeur des cadeaux qu'elle avait reçus se chiffrait dans les $700,000, et que les noces avaient coûté environ $1,000,000.

A propos du même mariage, un pasteur d'une église presbytérienne de Washington, s'est vu obligé de demander aux journaux de faire cesser la circulation de rapports ridicules concernant sa fortune qu'on grossissait à plaisir; rapports qui tendaient, comme il l'a déclaré, à discréditer même la religion.

Quand le général Sherman est mort, l'un de ses panégyristes fit remarquer qu'au foyer du grand homme, on ne parlait jamais de la richesse de tel ou tel millionnaire. C'était un compliment qu'on ne pourrait faire à beaucoup de gens. Mais Sherman était un soldat, non un sellier.

ACTUALITES.

Une bande de mormons vient d'émigrer au Canada. Que va dire Tardivel?

Les journaux américains imitent leurs confrères français. Le *Times-Herald* de Chicago, comme jadis le *Petit Journal*, de Paris, a organisé une course de voitures automobiles pour le 20 novembre.

Après le départ de Lord Dunraven pour l'Angleterre, la langue anglaise s'est accrue d'un mot nouveau. *Valkyrie* est maintenant un verbe qui signifie s'en aller de mauvaise humeur. Ce n'est pas étonnant que la langue anglaise compte tant de mots.

Il se fait un mouvement parmi les Anglais du Canada pour ériger un monument à sir Donald A. Smith, du vivant de celui-ci.

Le monument consistera en un buste en marbre que l'on placera soit à l'hôpital Victoria, soit à l'université McGill, soit même à l'hôte de ville.

On estime que les langues les plus répandues dans le monde sont les suivantes: le chinois est parlé par plus de 400,000,000 d'individus; l'hindou, par plus de 100,000 000; l'anglais, par environ 100 000 000; le russe, 72,000,000; l'allemand, 60,000,000; 48 000,000; le français, 46,000,000; le japonais, 42 000,000; l'italien, 38 000,000; le turc, 28,000 000.

C'est demain qu'aura lieu l'élection du gouverneur du Massachusetts, celle des dignitaires de l'état, des sénateurs, des députés, etc.

La campagne qui tire à sa fin n'a pas été très émouvementée.

Tous les républicains, de fait tous les électeurs, devraient se rendre aux bureaux de votation pour y exercer leurs prérogatives de citoyens.

Tout annonce une grande victoire républicaine.

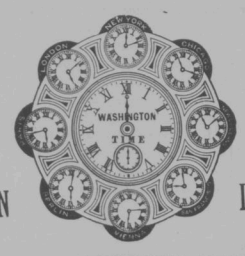
La jolie petite ville de Woonsocket est située dans la limite nord de l'Etat du Rhode Island. Elle compte une population d'environ 25,000 habitants, dont une grande moitié est d'origine française.

Les Canadiens ont fait leur apparition à Woonsocket en 1853. Depuis ce temps, ils se sont accrus en nombre et en importance, et aujourd'hui, Woonsocket est la cité de l'Union où les Canadiens sont les plus populaires et où ils exercent le plus grand ascendent sur les autres nationalités.

Quand on remet en paiement à un marchand un billet de banque des Etats Unis, son premier soin est de l'examiner au grand jour afin de s'assurer que ce papier monnaie contient les deux fils de soie parallèles, ou les filaments bleus et rouges incorporés par un procédé spécial tenu secret dans la pâte du papier.

Les billets de nos banques comme ceux du Dominion sont imprimés sur un papier ordinaire, mais d'une fabrication soignée. En les examinant par transparence il est facile de constater la moindre altération. Cela ne prend pas grand temps, et, surtout lorsqu'il s'agit de changer un billet d'un certain montant, il est prudent de l'examiner avant d'en rembourser le montant.

Durant & Rogers,
Montres
—{ ET }—
Bijoux.
☞ Nous achetons la plupart
☞ de nos marchandises directement des manufacturiers et
☞ nous pouvons vous les vendre aux plus bas prix.
☞ Venez nous voir.
Commis canadien — C. A. Goozae.
DURANT & ROGERS,
Au coin des Rues
Central & Middle.

F. SCHNEIDER,
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) GRANDE REDUCTION

242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) DANS NOS PRIX
Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.

Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage.
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
CANNES ET PARAPLUIES.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPERA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.

Argentereis
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.
F. Schneider,
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass

On fabrique chaque année aux Etats Unis 12 000,000 de chapeaux de soie.

Que d'hommes tous ces chapeaux peuvent rendre heureux!

BOSTON & MAINE R R

30 SEPTEMBRE 1894.

Les trains laissent Haverhill: Pour Newton Junction, Newton, Merrimac, 8 44, a m; 1 10, 4 40, 6 10 p m.

Pour Atkinson, Plaistow et Newton Junction, 8 44 a m, 1 10, 3 40, 4 40, 6 10 p m. Dimanche 7 14 p m.

Pour East Kingston, 8 44 a m, 1 10, 4 40, 6 10 p m. Dimanche 7 14 p m.

Pour Powwow River, 8 44 a m, 1 10, 6 10 p m. Dimanche, 7 14 p m.

Pour Westville, 8 44 a m, 1 10, 3 40, 4 40, 6 10 p m. Dimanche, 7 14 p m.

Pour Exeter, 8 44, 9 27 a m. 1 10, 1 58, 4 40, 5 13, 6 10 p m, Dimanche, 4 44 a. m., 7 14 p m. Retour, laissent Exeter, 6 32, 9 03, 9 25, 11 17 a m, 2 59, 5 56, 6 07 p m. Dimanche, 7 20 a m, 3 30, 6 48.

Pour Dover, 8 44, 9 27 a m. 1 58, 4 40, 5 13, 6 10 p m, Dimanche, 4 44 a. m., 7 15 p m, Retour, laissent Dover 5 45, 8 35, 8 40, 10 30 a m, 2 20, 5 15, 5 20 p m, Dimanche, 6 30 a m, 2 40, 6 02 p. m.

Pour Portland, 9 27 a. m., 1 58, 5 13, 6 10 p. m. Dimanche, 4 44 a. m., 7 14 p. m. Retour, laissent Portaland 7 00, 9 00 a m. 12 40, 3 30, Dimanche, 12 55, 4 15, p m.

Pour North Conway, 9 27 a m, 1 58 p m.

Pour Ward Hill, 7 12, 9 10, 10 45, 11 45 a m, 2 20, 4 00, 6 25, 9 10 p m. Dimanche, 11 45 a m, 12 15, 5 25 p m. Retour, laissent Ward Hill, 7 18, 8 02, 9 30, 10 44, 1 01 a m, 3 31, 6 01, 7 07 p m. Dimanche, 9 22 a m, 1 13, 7 06, 8 33, 8 52 p m.

Pour North Andover, 7 12, 8 10, 9 10, 10 04, 10 45, 11 45, 11 53 a m, 2 20, 4 00, 5 15, 6 25, 6 48, 9 15 p m. Dimanche, 8 00, 11 45 a m, 12 15 4 09, 5 25, 7 26 p m. Retour, laissent North Andover 7 12, 7 55, 8 31, 10 37 a m, 12 55, 3 25, 4 26, 5 55, 7 01, 8 03, 10 45 p m, 12 16 a m. Dimanche, 12 16, 9 16 a m, 1 07, 7 00, 8 25, 8 46 p m.

Pour Groveland et Georgetown 6 10, 7 20, 8 12, 11 00 a m, 1 05 215, 3 55, 5 40, 7 20 p m. Retour, laissent Georgetown, 6 35, 7 42, 8 40, 11 22 a m, 1 35, 2 40, 5 25, 6 05, 7 43 p m. Retour, laissant Groveland 6 42, 7 49, 8 42, 11 29 a m, 1 42, 2 47, 4 32, 6 12, 7 50 p m.

Pour Salem, (via No. Andover et Danvers) 7 12, 8 10, 11 53 a m. Retour, laissent Salem 7 00, 11 30 a m, 4 40, 6 00 p m.

Pour Salem, (via Georgetown et Danvers) 6 10, 7 20 a m, 2 15, 5 40 p m. Retour, laissent Salem, 7 00 a m, 12 40, 3 32, 5 18, 6 50 p. m.

D. J. FLANDERS,
G. P. et T. A

DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour sa clientèle canadienne. Dents extraites à l'électricité.

PARIS
Cloak & Suit Co.,-312 Rue Essex.

Sauve. Nous savons que chaque costume vendu ici a sa valeur correcte dans la qualité, correcte dans la façon et convenable pour un service durable. Les prix ne sont raisonnablement pas plus bas qu'ailleurs, très probablement pas aussi bas.
Collerettes en Peluche de Soie,
Ces belles Collerettes sont d'une élégance rafinéespour celles qui les portent. Elles sont élégamment brodées, plissées et garnies avec la belle fourrure noire Thibet, deux longueurs de Collerette,
Plus courtes, $9.75.
Plus longues, $13.50.
Ordinairement ces prix valent le double.
☞ Employée de langue française : Mlle Léda Morneau.

M. S. DUBE, ✱ Entrepreneur de Pompes Funèbres,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cercueils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfante. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
☞ Une visite est respectueusement sollicitée
88 RUE FRANKLIN, Lawrence, Mass.
M. S. DUBE.

J. E. BENOIT.
206 RUE LOWELL, LAWRENCE
Charbon Franklin . .
Charbon Stove, . . .
Charbon Nut, ...
Charbon Egg, ...
Charbon Broken, . . .
Charbon Cumberland . .
Pin rouge ou blanc, . .
Bois franc, ...
Bouleau, charbon de bois de toutes sortes.
☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

CHARBON ! !
CHARBON ! !
CHARBON !
Bon Marche
Wm KITTRIDGE CO
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, &c.
Téléphone 114-2.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

JOHN TOBIN,
Peintre d'Enseignes et de Maisons
—ET MARCHAND DE—
Tapisseries, Moulures, Peintures, Huiles, Vernis, et Vitres.
Aussi ouvrage de maçonnerie de toutes sortes, posage de Briques, hommes d'expérience en tout temps. Tout ouvrage est garanti.
Agent pour Callow Graining Plates et pour le Cooley Chimney Caps.
458 Rue Common,
Résidence, 36 Rue Winter,
Lawrence, Mass.

Publié le Vendredi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.
ABONNEMENT :
Un an, ... $1.00
Six mois, ... 50
Trois mois, ...25
Le numero, 2 centins.
Rédigé en collaboration.
Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
LEPINE & CIE.,
67 rue Market, Lowell, Mass.
Entered at the post office as second class mail matter.

ULES D'AMOUR, agent collecteur.

VENDREDI, 8 NOV. 1895.

LE TRIOMPHE DE MARDI

Nous serions bien difficile si nous n'étions pas satisfait du résultat de l'élection qui vient de se terminer par une victoire républicaine si éclatante.

En effet, une majorité pour Greenhalge excédant les 65,000 démontre que le peuple du Massachusetts désire la mise en pratique des principes républicains et le grand triomphe de mardi non seulement dans cet Etat, mais par tout le pays est l'avant-coureur de celui qui couronnera la campagne présidentielle de l'année prochaine

Oui, nous serions bien difficile si nous étions mécontent, parce qu'aucun gouverneur, depuis que le Massachusetts existe, n'a été élu à trois termes d'office consécutifs par des majorités aussi fortes que celles reçues par le gouverneur Greenhalge depuis trois ans

Le seul endroit dans tout le pays où les démocrates ont remporté une victoire marquante, c'est dans la ville de New York où le principal article du programme des démocrates "tamanyistes" était la réouverture des buvettes le dimanche. Cependant, les républicains défaits de New York ne méritent pas qu'on sympathise avec eux, car pour obtenir quelques votes, ils ont fait litière des excellents principes de leur parti dans l'Etat. La nouvelle que la prochaine législature de l'Etat de New York sera républicaine nous console de la défaite essuyée dans la métropole.

Puis le succès des phalanges républicaines dans plusieurs autres Etats comme l'Iowa, où les républicains ont obtenu une majorité de plus de 75,000 votes, le Kentucky, le New Jersey, l'Ohio avec ses 83,000 de majorité pour le candidat républicain au poste de gouverneur, ces victoires démontrent clairement que le pays entend remettre le pouvoir à notre parti.

Maintenant, revenons à Lowell et faisons la remarque que Greenhalge, un lowellois, n'a pas reçu ici la majorité que d'autres villes lui ont donnée, à cause de l'apathie des républicains qui sont demeurés chez eux bien tranquilles, au lieu d'aller voter, comme c'était leur devoir de le faire.

Nous avons aussi à déplorer la défaite du sénateur Foss, due, croyons-nous, à un défaut d'organisation très apparent. Les amis de M. Foss ont péché pour des votes là où il n'y en avait pas. C'est une leçon!

M. Pearson, qui remplacera M. Foss au sénat, ne pourra pas faire grand'chose, dans les froides régions de l'opposion où il se trouvera confiné. Il est digne de remarque xue M. Pearson a été élu par exactement la même pluralité que celle que le sénateur Foss a obtenu l'an dernier sur son adversaire, M. Brady. On voit par là qu'il y a à Dowell un élément indépendant dont l'amitié doit être cultivée par les candidats qui désirent être élus—et quel aspirant aux charges publiques qui ne cherche pas à assurer son élection? La difficulté est de trouver les meilleurs moyens de vaincre Souvent un candidat prend l'ombre pour la proie, passez-nous cette figure.

Les Canadiens de Lowell ont voté en grand nombre à cette élection-ci, et si la naturalisation se généralise parmi nous autant que depuis une année, notre élément sera un facteur important avec lequel il faudra compter quand l'heure de la grande lutte présidentielle, en 1896, aura sonné.

Naissance

A Exeter, N. H., le 29 octobre dernier, Mde Félix Vaillancourt, une fille. C'est la septième fille de M. et Mme Vaillancourt. La mère et l'enfant se portent bien.

La Chambre de Commerce de Joliette a sur ses ordres du jour la question d'un chemin de fer électrique depuis Joliette à Lanoraie, pour là se relier avec les bateaux des compagnies de navigation. La Chambre de Commerce espère démontrer la praticabilité de cette entreprise, qui ne sourirait pas à la Compagnie du Pacifique.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

SHORTIS

Il Sera Pendu le 3 Janvier Prochain.

Nous avons annoncé brièvement hier la nouvelle de la condamnation de Shortis, le meurtrier de Valleyfield. Aujourd'hui nous sommes en état de donner des détails complets sur les dernières scènes du terrible drame. Voici:

Beauharnois, Qué. 4—A l'ouverture de la cour, samedi, à 10 heures, la foule était plus nombreuse que jamais.

M. MacMaster, l'avocat de la Couronne, prit la parole

Il réfute les prétentions de la défense et fait voir que les faits de la commission d'Irlande sont ceux d'un enfant gâté, comme beaucoup en accomplissent et n'indiquent en aucune façon ni un dérangement cérébral ni une folie originelle chez l'accusé. Il prend les théories des experts de la défense et démontre qu'elles ne peuvent en aucune façon s'appliquer au jeune Shortis. Il le fait voir se conduisant, à Montréal et à Valleyfield, comme un garçon sensé, qui se rend un compte parfait de ses actes. Abordant la tragédie du 1er mars, il insiste sur le sang-froid, le propos délibéré et la férocité de Shortis s'acharnant sur Wilson. Il rappelle que le criminel a refusé de donner aucun renseignement et de parler à qui que ce soit avant d'avoir consulté un avocat, ce qui démontre une parfaite connaissance de la situation dans laquelle il s'était mis. En un mot, tout dans les actes de l'accusé, prouve qu'il a toujours été dans son bon sens et que s'il a agi sous quelqu'influence c'est sous celle de ses passions. Pour lui, le vol a été le mobile manifeste du crime.

A 3 h. 30, l'avocat de la Couronne termine son réquisitoire en rappelant aux jurés qu'ils ont un devoir à remplir et qu'ils ne doivent pas y faillir. Qu'ils ne s'occupent pas de la sentence, ni de la responsabilité, c'est le juge qui la prononcera et non pas eux. Ils n'ont qu'à décider si oui ou non Shortis est coupable.

A 4 h. 30, l'hon. juge Mathieu parle en anglais. Dans un langage clair et précis, il fait l'exposé complet de la cause et commente les débats avec une très remarquable impartialité.

Le point important que les jurés doivent examiner est le suivant: Au moment de la tragédie de Valleyfield, Shortis était-il capable de distinguer le bien du mal? Le juge dit alors aux jurés: Vous avez à vous poser les trois questions suivantes:

Francis Valentine Cuthbert Shortis a-t-il tué John Loye?

A ce moment était-il sous l'influence d'une maladie mentale le rendant incapable de comprendre la gravité de son acte ou bien s'en rendait-il compte?

Est-il coupable ou non coupable?

Le juge Mathieu a terminé son adresse en anglais à 6 hrs moins un quart, et il a commencé de suite à parler en français.

A 7 h. 30, le juge terminait son adresse française.

Il a demandé alors aux jurés s'ils étaient prêts à rendre le verdict.

Ceux-ci demandent à délibérer. Il est alors décidé que la cour se réunira le dimanche, à 9 heures, pour recevoir le verdict et libérer le jury.

Pendant l'adresse du juge, Shortis était debout, la tête haute, les bras croisés, immobile comme une statue. Il est resté dans cette position après que le juge eut fini, et ses gardiens ont été obligés de le prendre par le bras pour le tirer de sa rêverie.

Dès neuf heures, dimanche matin, la foule encombrait les abords du Palais de Justice.

A 9 h. 15, le juge Mathieu arrive en cour. Le prisonnier est amené, puis le jury rentre dans la salle.

Le président, M. McCarthy, répond au greffier que ses collègues et lui sont d'accord. Le juge Mathieu relit alors aux jurés les trois questions qu'il leur a posées hier soir. Les réponses sont: "Oui" pour la première; "Non" pour la deuxième, et "Oui" pour la dernière.

En conséquence, Françis Valentine Cuthbert Shortis est déclaré coupable d'assassinat sur la personne de John Loye, sans circonstances atténuantes et sans admission de la preuve de folie

Pas un musclat de la figure du prisonnier n'a bougé. Son père, présent, est resté impassible. Il s'attendait au verdict. La foule, très respectueuse, s'écoule silencieusement.

Au moment où l'on emmenait Shortis, le docteur Anglin s'est avancé vers lui et lui a offert quelques consolations.

—Dites donc, docteur, a demandé Shortis qu'avez-vous fait du catalogue de musique que je vous ai prêté.

De hors, les conversations vont leur train. Le verdict est approuvé partout le monde, sans restriction ni commentaires.

A midi, Shortis a dîné comme un homme qui n'a rien mangé depuis huit jours. Il ne fait aucune allusion au verdict. Il se dit seulement très content que le procès soit fini. Il a causé de toutes sortes de choses avec ses gardiens, riant et chantonnant. Il a fait diverses remarques sur les dames qui ont assisté au procès. Il ne semble certainement pas entrevoir la potence qui l'attend.

Un juré a dit, en réponse à une question qui lui était posée, que l'accord n'a été ni long ni difficile.

Ce matin, le juge Mathieu a condamné Shortis à être pendu le 3 janvier prochain, à huit heures du matin.

Quand le juge Mathieu eut prononcé la sentence contre le prisonnier, Shortis, s'adressant à la cour, dit: Je désire remercier Votre Honneur pour la bonté dont vous avez fait preuve envers moi au cours de mon procès et pour les marques de sympathies que j'ai reçues du public depuis quelques jours.

Le prisonnier a été conduit alors à la prison.

MME SHORTIS

On a annoncé à Mme Shortis la terrible nouvelle, hier après midi. La pauvre femme a eu une rechute qui, heureusement, n'aura pas de résultat pour le moment. C'est de peine et de misère qu'on a pu l'empêcher de quitter le lit, et de se rendre en cour entendre la sentence prononcée contre son fils. C'est la première fois que le juge Mathieu est appelé à condamner un homme à mort.

Le docteur Anglin a dit ce matin, qu'il venait de visiter Mme Shortis. Elle est dans un état de surexcitation nerveuse terrible.

VICTOIRE SANS PAREILLE.

LA PLURALITE DE GREENHALGE EXCEDE 65.000

Pearson Defait Foss Par 338 Votes.

GREENHALGE REMPORTE LOWELL PAR 667 VOTES.

L'Ohio, le Kentucky, l'Iowa, le New Jersey, l'Utah sont Republicains.

Les républicains sont de nouveau victorieux sous le commandement de leur chef Frederic T. Greenhalge qui a remporté l'Etat avec une pluralité excédant 65,000.

VOTE PAR TOUT L'ETAT.

Le résultat de l'élection dans la majorité des villes de l'Etat n'a pas causé de surprise. Le vote total pour Greenhalge est de 186,833 contre 189,307 l'an dernier. Le vote pour Williams a été de 121,465 contre 123 930 pour Russell l'an dernier. Cela donne à Greenhalge une pluralité de 65,368 contre 65,377 l'an dernier. Ces chiffres comprennent toutes les villes et tous les villages, sauf Gosnold et deux quartiers dans Brockton.

Ces chiffres démontrent que Greenhalge a obtenu le support complet de son parti, à quelques exceptions près.

LE "TICKET" ELU.

Gouverneur,
*Frederic T. Greenhalge, R. Lowell.
Lieut Gouverneur,
*Roger Wolcott, R. Boston.
Secrétaire,
*William M. Olin, R. Boston.
Trésorier,
*Edward P. Shaw, R. Newburyport.
Auditeur,
*John W. Kimball, R. Fitchburg.
Procureur Général,
*Hosea M Knowlton, R New Bedford.

COUSEILLERS EXÉCUTIFS ELUS.

Dist
1—Nathaniel F. Ryder, R. Middleboro.
2—Benjamin S. Lovell, R. Weymouth.
3—*Francis H. Raymond, R. Somerville.
4—*John H. Sullivan, D. Boston.
5—*B. Frank Southwick, R. Peabody.
6—*John M. Harlow, R. Woburn.
7—*Charles E. Stevens, R. Ware.
8—Charles A. Towne, R. Orange.

*Réélus.

A BOSTON.

Boston a donné à Williams 2501 de pluralité, Greenhalge y ayant obtenu 30,786 votes contre 30,031 l'an dernier et son adversaire 33,287 contre 33,143. C'est un gain pour les républicains à Boston.

LE VOTE DANS LES VILLES.

	1895.		1894	
	Greenhalge.	Williams.	Greenhalge.	Russell.
Westford	205	71	211	78
Dracut	175	95	205	150
Tyngsboro	61	21	64	31
Hyde Park	1067	439	1088	421
Chatham	214	45	184	37
Dedham	666	551	689	412
Nahant	81	65	64	82
Marblehead	772	471	805	581
Abington	678	277	400	213
Danvers	695	271	744	294
Foxboro	369	100	351	115
Bourne	124	35	145	35
Brookline	1237	677	1147	693
Kingston	176	54	182	55
Ipswich	373	89	397	126
Sandwich	176	101	197	78
Lynn	4607	2211	4587	2686
Rochester	68	7	84	8
Achusnet	63	10	90	18
Marion	43	22	83	30
Dartmouth	355	11	217	9
Mattapoiset	120	10	167	14
Fairhavren	245	46	266	47
Westport	240	18	183	15
Billerica	390	251	334	294
Mills	75	36	101	46
Dighton	144	19	172	13
Hudson	416	297	418	278
Wareham	191	87	232	180
Arlington	566	317	590	347
Orleans	104	22	195	25
Cottage City	100	36	91	32
Northboro	178	55	176	45
Plympton	56	27	48	28
Peabody	968	726	950	817
Sherborn	104	53	87	41
Stoughton	514	293	498	361
Avon	204	140	183	144
Warwick	44	24	36	26
Medway	272	159	285	100
Dunstable	58	41	58	24
Hingham	388	1.0	394	125
Braintree	445	202	432	192
Whitman	514	250	491	252
Bridgewater	395	147	355	168
Provincetown	344	63	371	87
N. Andover	305	153	372	212
Mendon	120	39	102	31
Easton	346	354	373	307
Lynnfield	74	16	93	15
Georgetown	272	132	199	95
Petersham	105	54	85	34
Rockland	576	497	506	286
Weston	137	36	111	34
Carlisle	46	13	36	10
Framingham	1013	736	874	690
Bradford	400	159	394	148
Medford	1299	534	1281	599
Newbury	184	37	146	23
Ashburnham	189	83	201	54
Athol	570	266	598	222
Dudley	127	163	140	159
Grafton	373	139	366	125
Harvard	98	52	107	47
Leicester	302	252	315	279
Southbridge	594	534	523	417
Leominster	1082	395	1074	372
Gay Head	17	0	17	0
Webster	40	337	496	339
Medfield	158	68	182	59
Ware	462	506	464	435
Chilmark	27	9	17	9
E. Bridgewater	240	91	257	101
Easthampton	383	185	417	225
Everett	1367	479	1459	590
Fall River	4488	3060	4972	4133
Fitchburg	2094	1181	2122	1017
Gardner	608	489	716	432
Salem	2750	1611	2671	1709
Worcester	6991	380	7637	4290
Haverhill	2347	1145	2197	1160
Lowell	6020	5343	6798	5600
Lawrence	3230	3936	3369	3172

LE COMTÉ DE MIDDLESEX

Comme de coutume, le comté de Middlesex s'est rangé du côté des républicains, chaque "town" ayant donné hier une majorité à Greenhalge et aux candidats républicains au poste de représentant. Le sénateur Burns a été élu, cela va sans dire, n'ayant eu aucune opposition.

Faute d'espace, nous ne donnerons en détail que le vote à Dracut, Billerica, Chelmsford et Tewksbury

BILLERICA

Gouverneur, Greenhalge 267 Williams 131; lieutenant gouverneur, Wolcott 262, Grinnell 130; sénateur, Burns 269, Connolly 128; commissaire, Bigelow 267, Fay 130; shérif, Cushing 278, Simonds 125; représentant, Hosmer 256; Maxwell 61; suffrage, oui 109, non 231.

CHELMSFORD.

Gouverneur, Greenhalge 280, Williams 99, Kendall 26; lieutenant gouverneur Wolcott 282, Grinnell 98, Rogers 19; sénateur, Burns 302, Connolly 91; commissaire, Bigelow 299, Fay 103; shérif, Cushing 301, Simonds 98; représentant, Hosmer 311, perdus 3; suffrage oui 123, non 190.

DRACUT

Gouverneur Greenhalge 175, Williams 95; Kendall 1; lieutenant-gouverneur, Wolcott 175, Grinnell 93 Rogers 1; sénateur, Burns, 171, Connolly 96; commissaire, Bigelow 174, Fay 93; shérif, Cushing 176, Simonds 95; représentant, Hayes 162, Roper 147, Stevens 165, Frye 92, Parker 86, Sherburne 91; suffrage, oui 107, non 136.

TEWKSBURY

Gouverneur Greenhalge 139, Williams 27, Kendall 7; lieutenant-gouverneur, Wolcott 142, Grinnell 23, Rogers 10; sénateur, Burns 145, Connolly 26; commissaire Bigelow 140, Fay 25; shérif, Cushing 143, Simonds 28; représentant, Hosmer 144; suffrage, oui 84; non 97.

LES SENATEURS ELUS

Dans le 2ème district de Worcester, William H. Cook, de Milford, rep., 1er district d'Hampden, E. S. Bradford, rep.; Franklin, Dona Malone, rep.; Berkshire-Hampshire, R. W. Irwin, rep.; Berkhire, George P. Lawrence, rep.; 3ème district de Worcester, Eratus Jones, de Spencer, rep.; 4ème district de Worcester, Joel D. Miller de Leominster, rep.

MOODY AU CONGRES

William H. Moody, républicain, a été élu congressman dans le 6ème district congressionnel par environ 10,000 de majorité contre Harry M. Shepard, démocrate.

VICTOIRES PAR TOUT LE PAYS.

A New York plus de 1000 arrestations ont été faites pour enregistrement illégal. Dans l'Etat de New York, les deux branches de la législature sont républicaines. Dans la ville de New York la presse concède à Tammany une majorité de 20,000. Le vote y a été très considérable. Les derniers rapports indiquent que les républicains ont élu trois sénateurs dans la ville de New York et les démocrates neuf qui sont tous des "Tammany men". En 1893 tous les sénateurs élus à New York étaient démocrates. 1559 districts, en dehors de New York et Brooklyn, ont donné à Palmer, 202,485; King, 128,437, pour secrétaire d'Etat.

L'Hon. Ames J. Cummings, un démocrate "tammanyiste" a été élu congresman pour le 10ème district. Le général John M. Palmer, républicain, a cependant été élu secrétaire d'Etat par 20,000 à 30,000.

DANS LES AUTRES ETATS.

Des élections ont eu lieu hier dans 12 Etats, outre le Massachusetts et New York: ce sont l'Illinois, l'Iowa, le Kansas, le Kentucky, le Maryland, le Mississippi, le Nebraska, le New Jersey, l'Ohio, la Pensylvanie, l'Utah et la Virginie, mais quelques-unes de ces élections furent peu importantes.

Dans l'Iowa, les républicains sont victorieux sur toute la ligne, ayant obtenu le controle de la législature qui choisira un successeur au sénateur fédéral Allison dont le terme expire le 3 mars 1897. Leur candidat pour gouverneur, F. M. Drakey, a entre 75,000 à 80,030 de pluralité.

Dans le Kentucky, Bradley, le candidat républicain au poste de gouverneur, est élu par 10 000 de majorité; mais la législature qui devra choisir un successeur au sénateur federal Blackburn le 3 mars 1897 est encore douteuse.

Dans le Maryland, les deux partis réclament la victoire. Baltimore a donné 10,000 de majorité aux républicains. Lowndes, républicain, a cependant été élu gouverneur; mais la législature sera démocratique. Les buvettes étaient ouvertes, et les désordres ont été fréquents.

Les démocrates sont vainqueurs comme toujours dans le Mississippi par 30,000 à 40,000 de pluralité.

Dans le New Jersey, John W. Griggs, le candidat républicain pour gouverneur, a obtenu une pluralité de 10,000 à 15,000, et la prochaine législature sera en grande partie républicaine.

Dans l'Ohio, Bushnell, républicain, a été élu gouverneur avec 83,000 de majorité et la législature sera presque complètement composée de républicains. C'est une victoire sans pareille.

Dans la Virginie n'ont été élus que les candidats à la législature; pas de gouverneur ni de congressmen. Peu de candidats étaient sur les rangs; les règres ont voté en très petit nombre. La majorité démocratique dans la législature sera presque aussi forte cette année que par le passé. La Virginie est un Etat complètement démocrate.

Dans la Pensylvanie, peu d'intérêt a été porté à cette élection-ci. Les républicains ont élu un juge de la cour des plaidoyers ordinaires, un procureur de district, un régistrateur, un contrôleur de ville, un coroner et un greffier de la cour des sessions semestrielles. Haywood, républicain, a 65,000 de majorité pour trésorier d'Etat.

En somme, la journée reste aux républicains.

Nouvelles du Canada.

MONTREAL

GAUTHIER ET DEMERS

—A l'ouverture de l'audience en cour d'assises, le grand jury a rapporté les "true bills" suivants contre:

Salomon Grose et Joseph Bercovitch, vol.

Onésime Cartier, vol.

François Gascon, tentative d'enlèvement.

Onésime Cartier, accusé de vol, se déclare innocent.

M. Desmarais demande son admission à caution. La cour a fait droit à sa demande.

Salomon Grose et Joseph Bercovitch, accusés de vol, plaident innocents, et leur procès est fixé au 12 novembre. Ils sont admis à caution.

M. Desmarais présente alors une motion au nom de son client Napoléon Demers pour qu'il plaise à la cour de fixer la dite cause au jour le plus proche.

L'avocat de la couronne répond qu'il n'est pas en mesure de procéder. Pour quel motif? Parce qu'il n'a pas eu le temps. Cependant, il fera toutes les diligences possibles pour que l'affaire vienne après le procès de Gauthier.

Pourquoi, objecte M. Desmarais, après le procès de Gauthier; serait ce parce que Gauthier, par la voix de son avocat, demande le renvoi de la cause, tandis que nous, nous sommes prêts et que nous réclamons justice le plus tôt possible.

Le président a pris la motionen délibéré.

QUEBEC

NOTES DE LA SESSION

—M. L. O. David, greffier de la cité de Montreal, est ici pour surveiller le bill de la cité de Montréal.

M. Marchand est revenu ici ce matin.

M. Beaugrand a résolu de se dispenser des services de son correspondant parlementaire en cette ville, à la suite de son différend avec l'hon. M. Marchand

L'élection des présidents des comités a eu lieu ce matin avec le résultat suivant:

Comité des comptes publics, Hon. M. Hackett; chemins de fer, Carbray; ordres permanents, Marion; bills privés, Duplessis.

LE CARNAVAL A QUÉBEC

—Le comité de construction du carnaval a définitivement décidé de construire une immense tour de glace au lieu d'un palais. Elle mesurera au-delà de deux cents pieds et sera érigée à l'endroit de l'ancien palais de glace, lors du dernier carnaval.

OTTAWA

LA RÉPONSE DU MANITOBA

—La législature de la province de Manitoba va être convoquée prochainement pour discuter les termes de la réponse qui doit être faite au dernier arrêté ministériel Cette réponse sera prête pour l'époque de la réunion des chambres fédérales, le 3 janvier prochain.

Un député à la législature manitobaine a déclaré que le gouvernement Greenway a décidé de consulter les représentants du peuple parce que cette question est de celles qui intéressent la province tout entière. Et puis, les élections approchent et le cabinet local a tout intérêt à se ménager la faveur populaire.

Il va de soi que personne, à l'heure actuelle, ne peut dire quels sont les termes de cette réponse. Mais, ceux qui sont bien informés et qui ont l'oreille des ministres, prétendent que sa portée et ses suggestions seront les mêmes que celles de la réponse faite au premier arrêté du cabinet fédéral. C'est-à-dire que rien ne sera fait et que le gouverneur d'Ottawa va se trouver juste aussi avancé que le premier jour. Et, pendant ces temps, nos compatrsotes n'auront rien obtenu.

Voilà le fruit de cinq années et demie de tâtonnements, de reculades et de compromis.

Seigneur? Donnez nous des hommes pour nous gouverner.

SHERBROOKE.

BRULE VIF.

—Un bien triste accident s'est produit à Dudswell Junction. L'enfant, âgé de cinq ans, du chef de gare, M. J. D. Gauthier, s'amusait avec des allumettes quand ses vêtements prirent feu. Quand les parents accoururent, il était déjà trop tard et la figure et le corps du pauvre petit enfant étaient totalement bonisés.

Sent 5 cts for sample package. Faultless Chemical Company, Baltimore, Md.

Chaussures en Caoutchouc.

N'allez pas les pieds mouillés pour attrapper un rhume qui durera tout l'hiver, mais venez nous voir et nous vous fournirons une paire de

PARDESSUS
BIEN CHAUDS
DOUBLES
EN LAINE.

Nous en avons de toutes les grandeurs pour hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles et enfants. "Une once de précaution vaut une livre de remède."

Nous avons l'assortiment de Chaussures en Caoutchouc le plus considérable et le plus beau qui ait jamais été vu à Lawrence.

L'ASSORTIMENT COMPREND:

BOTTES EN CAOUTCHOUC de tous genres pour tout le monde
GUETRES EN LAINE et Bottes pour Charretiers.
PARDESSUS pour hommes de chantiers.
PASDESSUS EN CAOUTCHOUC longues et courtes, de toutes grandeurs et largeurs, de tous pieds.

Le PARDESSUS EN CAOUTCHOUC PUR avec talon et semelle épais et bord roulé, est une chaussure de durée Ils sont faits pour hommes, jeunes gens et jeunes filles.

CHAUSSETTES "ARCTIC."

Pour porter dans vos Bottes en Caoutchouc.

Elles sont excellentes pour porter dans la maison.

Ces Chaussettes sont de toutes grandeurs et sont sans rivales pnur tenir les pieds chauds et secs.

Nous avons aussi des GILETS EN CUIR, EN DUCK, doublés en laine, de toutes façons.

Lawrence Rubber Co,
455 RUE ESSEX.
LAWRENCE, MASS.

Nous avons une jeune demoiselle canadienne qui sera toujours heureuse de servir la clientèle canadienne.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢
IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour et lever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussetures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infalliblie; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint, En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix 75c la bouteilie.

Prepare par Dr. J. D. Deilsie & Co. Lowell Mass.
Propriétaires du Dr. Deilsie's Kidney [illegible]

Lisez l'ETOILE.

MITCHELL & CO.

"Le Jour des Petites choses n'est pas a mepriser"

Notre stock de marchandises diverses pesantes est si large et nous nous souvenons de vous constamment d'un département ensuite démontre que vous pouvez avoir oublié que nous avons un stock considérable de petits articles recommandables de qualité supérieure.

Nous ne sommes pas surpassés, rappelez-vous de cela. Plus bas, lisez quelques prix que nous vous donnons: Gallon de toutes grandeurs, 3c le rouleau. Agraffes DeLong, marchandises correctes, 8c la carte.

Fers à friser, valant 10c, 3c. chaque.

Belles jarretières élastiques, 8c la pièce.

Pegnes de toilette valant 10c, 5 chaque

Belles jarretières pour les côtés valant 25c, 19c

Beaux ciseaux de toutes grandeurs, valant 37c, 25c.

Epingles à cheveux en bel or, valant 25c, 19c la douzaine.

Soie en rouleau, seulement noire. 25c la douzaine.

Meilleur fil en toile, 200 verges, prix régulier 8c, 4c.

Coton en rouleau pour machine, 2c le rouleau.

Laine Germantown, réduite de 16c à 7c l'échevau.

Agraffes pour manteaux, 5c. la douzaine.

Soie Crochet, prix régulier 25c. 15c. le rouleau

Dentelles de corset élastique, deux pour 5c.

Friseurs pour enfants, 10c. le paquet.

Cire à repasser, 4c.

Protecteur de robes Stockinet, 3 paires pour 25c.

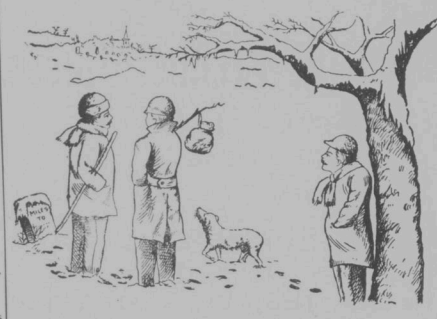
Boucles dorés et en argent, 15c. la paire.

Baleine de corsets, chaque paires garantie, 15.

Epingles Duplex, de toutes grosseurs, 5c la douzaine.

Peignes ronds valant 25c, pour 10c la paire.

Mitchell & Co.
76 a 82 RUE MERRIMACK,
HAVERHILL, MASS.
Commis canadien—M. P. H. Bilodeau.



Le Temps Froid est Arrive ! !

Nous vous demandons de visiter notre Etablissement pour vous convaincre que le stock que nous avons choisi pour cette saison est des qualités les plus élevées à des prix les plus bas, aussi l'assortiment des plus considérables

Quelques-unes de nos Specialites :

Pantalons garantis pure laine pour $2.00,
La meilleure qualite et le plus grand assortiment de Pantalons de $3.00.
Habillements en laine de $6, $7 et $8. Habillements de $10 en noir et autres couleurs qui ne s'achètent pas ailleurs à moins de $15.
N'oubliez pas de demander à voir notre Pardessus d'hiver de $10. Tout le monde est surpris de voir que nous vendons de si bons Pardessus pour $10
Nous avons aussi un stock des plus attrayants de meilleurs Pardessus de $12, $15, $18, $20 et $24 —Notre assortiment de Corps et Caleçons pour hiver est des plus complets.

HAMEL & CLOUTIER
405 Rue Essex.
Lawrence, Mass.
Enseigne de la Valise Doree.

CLAIRS ET DOUX!

Faits de jolis pieds revêtus de nos Souliers qui sont au complet, pour exemple ceux que nous offrone maintenant pour une chansou et pour peu d'argent comptant. Nos ajustements égalent la qualité et les prix sont en proportion. Si uous pouvons vous plaire dans l'ajustement, le prix, le style et la qualité, ce qui existe.

Nous vous vendrons durant les prochains sept jours un lot de Chaussures de Dames, bontonnées, en Kid et vernies (Goodyear Welt) bouts opéra et carrés pour $2.

1 lot de Chaussures d'hommes (Grain Creedmoor) et Congress pour $1.50.

Congress d'hommes en cuir breveté et balmoral (il nous reste seulement quelques paires) pour $1.50, redultes de $3.00.

V. J. HUOT,
437 Rue Essex 437

Vendeurs Silencieux

Voilà ce que sont nos marchandises. Leur Elégance, Beauté, Ajustement, Matériel, Ouvrage, Prix et autres Points parlent haut dans leur Eloquence Silencieuse. Examinez les marchandises ensuite informez-vous des Prix

PARDESSUS et HABILLEMENTS d'HOMMES

$6.50, 10.00, 12.00, 15.00.

Les annonces doivent être jugées par le lecteur et non par les discours. Voilà pourquoi nos annonce produisent de l'effet. Notre réputation par notre Commerce Honnête les influence.

Sous-vetements des Meilleures Fabriques.

Les Prix sont les plus Bas.

Wm. H. Floyd
Chs H. Grover
T. H. Kimball

Wm. H. Floyd & Co.
459 Rue Essex, - Lawrence, Mass.

VICTOR BACHAND, commis canadien.

Sous-vetements d'Hiver et d'Automne

—— ONT FAIT LES ——

Quartiers Generaux

DE LA SAISON AU GRAND ETABLISSEMENT DE DETAIL DE

A. W. Stearns & Co.

Le Public de Lawrence

Trouvera à notre magasin le plus grand assortiment des manufactures en Sous-vêtements de Messieurs, Dames et Enfants.

En Sous-vetements de Messieurs

Nous avons la Laine Naturelle, Camel's Hair, Laine Ecossaise et la Laine Shetland dans toutes les grandeurs. Plusieurs spécialités dans ce département vous paieront à les examiner.

Les Dames Verront

Quelques occasions qui leur plairont dans les Lucerne, Laine Blanche, Mérino, Laine Naturelle, Jersey et marchandises par côtes. Dans ces dernières plusieurs spécialités à 50c, 75c et $1 le costume, elles sont d'ordinaire belles Au si un stock complet de Costumes Combinaison

En Sous-vetements d'Enfants

Vous trouverez tout ce qui est fabriqué en marchandises de Bébés, nous exhibons de superbes choses. Examiner ces marchandises et voyez si vous ne croyez pas qu'ils sont splendides valeurs.

A. W. Stearns & Co.

La Meilleure Maison De Nouveautes,

309-311 Rue Essex, 270 Rue Common,

LAWRENCE, MASS.

Employés canadiens :— F. A. Martel, Martin Lanctot, Archille Proulx, Patrick Murphy, Delles Esther Lacaillade, Joséphine Poirier.

Centres Canadiens.

Lawrence

Lisez attentivement l'annonce de A. W. Stearns & Co.

Reid & Hughes ne sont pas surpassés comme marchands de nouveautés à bas prix.

M. Frank Page, qui souffrait depuis que'que temps d'une maladie des poumons, est convalescent.

M. Eug. Gingras de Québec, Canada, était de passage en cette ville dimanche dernier, en visite chez des amis.

M. Alfred Pouliot s'est fracturé un bras samedi dernier en travaillant sur une voiture. Le docteur Sullivan a pu réduire la fracture.

Le suffrage des femmes n'a pas eu un brillant succès ici. A peine y eut-il 1000 votes en sa faveur, tandis qu'on comptait au delà de 3000 votes contre lui. Evidemment on a compris que la femme était plus utile au foyer que dans les bureaux de votation.

Au cours de son sermon, dimanche dernier, le Révd Père Portal a fortement encouragé l'œuvre de la naturalisation Il prodigua des louanges aux officiers du club qui font tant d'efforts pour l'avancement et le progrès des Canadiens.

Les messieurs suivants sont allés dimanche dernier faire une promenade : Alfred Paradis, Alside St Louis, Alside Lambert, Archile Baril, Louis Paris, John Paris, Wm Laplante, Léo Demers, Louis Bergeron et Jos. Couture.

Il ne faut pas oublier que notre compatriote, M Félix Poisson, notre populaire pharmacien, entend faire des affaires sur une grande échelle. Pour les temps froids il s'est procuré une splendide fontaine pour servir le soda et le café chauds. Faites-en l'essai et vous serez enchantés.

Allez à la Pharmacie Miville, c'est l'endroit par excellence pour vous procurer tout ce qui est utile aux familles en fait de parfums, articles de toilette, savons, trousses, thé de bœuf, soda chaud, etc., etc.

M. J Dubois, de la rue Chandler, employé chez Lacaillade frères, a été victime d'un pénible accident lundi dernier. M. Dubois était à prendre les ordres sur la rue Common lorsqu'en montant en voiture il reçut un violent coup de pied de son cheval qui lui cassa une jambe et le laissa inconscient sur la rue. Le Dr O Routhier fut mandé en toute hâte et prodigua ses soins au malade, qui est assez bien dans les circonstances.

A CHACUN SON DU. La meilleure lotion pour enlever les boutons, les taches de rousseur, "le masque," et toutes les affections de la peau, est invariablement la *Royal Cream*, préparée par Dr J. D. Delisle & Co., Lowell, Mass. 75 cents la bouteille. En vente par tous les pharmaciens.

Les dames et demoiselles de Lawrence et des environs trouveront au nouveau magasin de nouveautés de Perley, 465 rue Essex, un stock extra de bas, gants et de sous-vêtements. Commis de langue française pour vous servir. Lisez l'annonce dans une autre colonne.

Chez Perley on tient toujours en mains un stock considérable et bien choisi de gants de kid. Il fait affaire avec des importateurs, les gants sont tous garantis et il tient toutes les nuances, grandeurs et styles aux plus bas prix de l'Etat. Lisez l'annonce dans une autre colonne.

Le Dr J. D. Delisle, qui a passé un an dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, ainsi que du nez (tel que catarrhe), de la gorge, des oreilles et de la vessie. Bureau, 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover. Consultations, de 2 à 4 et de 7 à 8 h. p. m., tous les jours, excepté le jeudi et le dimanche.

MM. Morin & Fréchette, nos populaires épiciers, Nos. 101-111-117 rue Hampshire, offrent au public en général un avantage sans précédent dans leur commerce. Toute personne achetant depuis le montant de 5c. en montant recevra un chèque pour le montant de l'achat et lorsqu'elle aura une somme assez élevée en chèques elle aura le choix sur un grand nombre d'argenteries les plus belles et les plus utiles à l'usage des familles. Le pain canadien qu'ils fabriquent est unique dans Lawrence. Leur nouvelle voiture destinée à la distribution des marchandises fait l'admiration de tout le monde et est un signe que MM. Morin et Frechette font de belles affaires.

VICTOIRE REPUBLICAINE.

Greenhalge Remporte la Ville.

Brooks a reçu la pluralité, mais il est défait.

Dow et Sargent sont élus représentants ainsi que Flynn et Sullivan.

En examinant le résultat des différents polls on découvre que plusieurs démocrates ont voté pour Greenhalge.

Pluralité de Greenhalge sur Williams, 174.

Déces.

Joseph, enfant de Jean-Baptiste Fredette, le 28 octobre.

Pierre, enfant de Joseph Therrien, le 1er novembre.

Oulnay Torady, à l'âge de 38 ans, le 4 novembre.

Ces enterrements étaient sous la charge de M. Jos Couture, de la maison Choquette.

Eva, enfant de Nap. Mercier, à l'âge de 5 ans, le 24 octobre.

Béatrice, enfant de Percy Leach, à l'âge de 1 mois, le 27 octobre.

M. S. Dubé avait la direction de ces enterrements.

Cercle Jeanne d'Arc.

Voici les officières élues à leur dernière assemblée :

Rose Bourbeau, prés. ; Joséphine Côté, vice-prés ; Délima Tardif, sec ; Marie Louise Hamel, ass.-sec ; Maria Demers, trés ; Evelina Poirier, ass.-trés.

Conseillères : Célina Hamel, Zoé Bourget, Edonilda Poirier, Mathilda Roberge, Marie Morneau.

La société est dans un état très florissant.

Belle-Isle & Co.

M. Belle-Isle vient d'ajouter à son stock de médecines patentées un bel assortiment de livres d'histoires Français et invite ses compatriotes à lui faire une visite, 4 rue Franklin.

Un Chef d'Œuvre.

Les Frères Maristes de cette ville, de Lowell et Lawrence envoient un magnifique témoignage d'estime au T. R. Frère Théophane, supérieur de leur communauté en France, à l'occasion de son cinquantième anniversaire de vie religieuse.

L'auteur de cette œuvre d'art, exposée actuellement dans la vitrine des MM. Miville & Deschênes, est notre artiste bien connu, M. Franck H. Lussier, de cette ville. L'ouvrage fait toujours de grands éloges de ses talents artistiques Ce travail fait sur verre, est en or, couleurs, ombres qui font de l'ensemble un chef-d'œuvre comme il s'en produit rarement, tableau de cinq pieds de haut sur trois de large, photographie du Révd Frère Théophane au centre, et au-dessous est une couronne d'épines qui se change en couronne de roses, image des difficultés que ces dévoués éducateurs de la jeunesse rencontrent pendant leur vie et de la récompense qui les attend. Au-dessus des roses est la photographie de la Ste-Vierge, patronne des Révds Frères Maristes, et au bas une croix à laquelle est attaché une colombe, ce qui indigne que les religieux, de ce côté ci de la mer, attachés à leur devoir, ne peuvent se rendre en personne, pour prendre part aux fêtes jubilaires de leur Frère, le supérieur général de cette congrégation. Au haut nous remarquons aussi la photographie du fondateur de cette communauté en France, qui, du doigt, désigne l'Amérique comme étant le champ où les membres de cette institution répandraient plus tard les bienfaits de l'éducation.

Il y a aussi plusieurs symboles qui signifient les messages adressés à leur supérieur en cette circonstance.

Le tout est un chef-d'œuvre de beauté artistique qui, comme nous l'avons dit, sera envoyé en France au nom des trois maisons plus haut désignées. — L'*Etoile* de Manchester.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qui ont obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagne d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Le SPINDLE Est le meilleur Cigare de **5c** Que vous puissiez acheter. Fabriqué avec du pur Havane. Par **Flood.**

DAISY DANS LES FILETS

Elle etait trop Pressee pour Vendre l'Attelage.

L'ACHETEUR ETAIT LE DETECTIVE LAFLAMME.

La Voiture avait ete Louee a Lawrence Pour Aller a Haverhill.

Une jolie jeune fille aux yeux noirs très profonds attira l'attention d'une foule de personnes hier après midi sur la rue Appleton. Elle conduisait un magnifique attelage qu'elle désirait vendre au plus vite.

Le prix si bas qu'elle demandait fit naître certains soupçons dans l'esprit de quelqu'un qui alla avertir la police.

Les détectives Laflamme et Allen ne tardèrent pas à arriver sur les lieux, et la jeune fille, qui ne les connaissait pas, les prit pour deux hommes qui désiraient achete son attelage. Les détectives s'informèrent du prix demandé. La jeune fille leur répondit qu'elle donnerait le cheval tout attelé pour la modique somme de $40. L'attelage valait au moins trois fois cette somme.

Le détective Laflamme lui déclara alors qu'il désirait, avant de conclure le marché, essayer le cheval, et la jeune fille y consentit.

Le détective monta dans la voiture aux côtés de la jeune fille, prit les guides et dirigea le cheval vers le poste de police.

La jeune fille ne se doutait de rien. Quand le poste de police fut atteint, le détective débarqua et déclara à la jeune fille que pour conclure le marché il l'avait amenée à son bureau.

La jeune fille ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle se trouvait entre les mains de la police, et elle s'écria, regardant en face le détective.

—Vous regretterez cela, vous!

Et elle joua pendant quelque temps le rôle d'une personne à qui l'on fait un tort irréparable. Finalement, elle consentit à s'expliquer et dit : "Mon nom est Daisy Jones, et je suis née à Saco, Me. J'ai 18 ans, mais j'ai quitté la demeure paternelle à 13 ans. Je me rendis d'abord à Manchester où je travaillai dans une manufacture de chaussures. J'ai plus tard obtenu de l'ouvrage dans des fabriques à Haverhill et à Lynn. Depuis quelque temps je demeurais à Haverhill chez une dame Foley, 56, rue Moore.

"Ce matin, continua-t-elle, je louai un attelage à Lawrence, et, comme je n'avais plus d'argent, je tentai de m'en procurer de la manière que vous savez"

Mlle Jones est de taille moyenne, bien mise et d'apparence intelligente.

L'attelage qu'elle désirait vendre avait été loué le matin chez A. N. Bean, de Lawrence, à qui elle lui avait dit vouloir aller se promener à Haverhill, et elle lui avait donné $2 comptant.

L'agent de police Carey, de Lawrence, est retourné en cette ville avec elle hier soir.

A Mme P. L. Gregoire.

Nous devons d'avoir à Lowell un établissement de modes parisiennes Ses chapeaux et garnitures importés de Paris sont les plus beaux et les plus nouveaux, et vous ne trouvez pas les pareilles en ville, car Mme Grégoire est la seule qui fasse l'importation de modes parisiennes. Prix les plus bas. Satisfaction garantie.

318-322 rue Merrimack.

— IL Y A DE —

Grands Marches

D'OFFERTS AU

No. 421 RUE ESSEX.

Un lot de Jackets pour l'automne, valant de $5 à $7, nous vendrons ce lot au bas prix de $1.

Un lot de bons Châles, ordinairement vendus de $4 à $5, nous les vendons pour $1 chacun.

Sous-vêtements, Bas et Gants à des prix qui surprennent notre clientèle. Notre assortiment dans les Chapeaux pour Dames est complet et comprend toutes les dernieres modes. Nous garantissons que nos prix sont plus bas qu'aucun magasin de Lawrence.

Mlles Léoncine Bourget et Elianthe Hamel, invitent leurs amies à venir les voir et elles vous serviront avec courtoisie.

JOH T. GOLDEN.

Successeur de O. JEAN & Co.,

421 RUE ESSEX

Lawrence, Mass.

L'ELECTION

LES DERNIERS RAPPORTS DONNENT A GREENHALGE

Une pluralite de 63.444 qui peut augmenter

Boston, 6 Nov.—On a obtenu ce matin les rapports corrigés de l'élection de mardi. Greenhalge a une pluralité de 63,444, et elle peut atteindre 65,000.

Williams a remporté Boston par 2371, une pertes de 741 votes comparé au vote reçu par Russell en 1864.

Dans le 6e district congressionnel, Moody, le candidat républicain, a une pluralité de 85 78.

Le sénat de 1896 sera composé de 33 républicains et 7 démocrates, la chambre de 184 républicains et 55 démocrates.

Le suffrage féminin a été défait par tout l'Etat par 76,891.

Le gouverneur Greenhalge est parti pour aller prendre un repos bien gagné sous les futaies séculaires des forêts giboyeuses du Maine.

EPOUVANTABLE.

Plus de 30 Personnes tuées sur le coup

UNE EXPLOSION FAIT SAUTER UN EDIFICE.

Un Homme brule vif comme on le secourait.

Détroit, 6 nov.—Trois minutes avant neuf heures, ce matin, une explosion épouvantable s'est produite dans l'édifice du *Journal*, dont la moitié a sauté, causant la mort de plus de trente personnes et en blessant encore un plus grand nombre.

Tous les employés du *Journal* avaient reçu l'ordre de se rendre à leur travail de bonne heure, ce matin, vu qu'une édition spéciale touchant l'élection d'hier devait être publiée. Ces pauvres gens ignoraient qu'ils s'en allaient à la mort!

L'édifice qui a sauté était divisé en deux prties par une épaisse muraille en brique, l'une pour les bureaux de rédaction et les ateliers du *Journal*, l'autre pour la salle des machines, de la livraison et du département de la stéréotypie.

Les autres locataires dans cette dernière partie de l'édifice étaient John Davis, manufacturier d'appareils chimiques, et G. J. Hiller, relieur.

L'explosion se produisit dans la salle des machines, la chaudière ayant sauté.

Dans le temps il y avait une centaine de personnes dans la bâtisse, soit cinquante dans la partie qui a sauté.

La négligence est probablement la cause de la catastrophe ; mais qui est responsable, voilà ce qu'on ne peut dire. Thomas Thompson, le mécanicien, a été grièvement blessé ; il se dit incapable de faire connaître la cause de l'explosion. L'inspecteur McGregor dit qu'il a fait un examen de la chaudière du *Journal* en août dernier et qu'il l'avait trouvée en excellent état

Quelques personnes croient que l'explosion est venue plutôt des salles de Davis, le fabricant de matières chimiques.

Les employés du *Journal* qui se trouvaient dans la partie occupée par les ateliers et les bureaux ont été fortement secoués, comme bien on pense ; quelques-uns furent blessés, et les autres en ont été quittes pour la peur. Tous les rédacteurs, reporters, etc., après la secousse se levèrent et s'élancèrent vers l'ascenseur, car ils se trouvaient au quatrième étage. L'ascenseur avait stoppé et ne fonctionnait plus. Terrifiés, ils coururent vers les escaliers qu'ils descendirent comme une avalanche. Ils ne soufflèrent que rendus dans la rue. Là un spectacle horrible s'offrit à leurs regards. La partie de l'édifice occupée par le département de la livraison n'était plus que des ruines, et des cris, des gémissements, des râles partaient de dessous les débris. Au sommet des décombres on aperçu un homme qui émergeait jusqu'à la ceinture, mais dont la partie inférieure du corps restait prise dans les débris. Il criait pour de l'aide, mais les employés sortis sains et saufs étaient tellement fous de peur qu'ils restaient là comme figés, n'osant pas faire un pas. Finalement ils allèrent vers l'infortuné et tentèrent de le dégager en enlevant les lourdes pièces de bois et de fer qui le retenaient prisonnier. Ils avaient déjà atteint ses genoux lorsqu'une bouffée de fumée s'éleva tout à coup, suivie par des jets de flamme qui en un clin d'œil environnèrent le pauvre homme. Ses sauveteurs cherchèrent encore, dans un suprême effort, à le dégager, mais les flammes les forcèrent à retraiter, et c'est sous leurs yeux que leur infortuné compagnon fut brûlé vif.

Une alarme générale fut sonnée et les pompiers ne tardèrent pas à arriver sur les lieux.

On vit tout à coup le maire Pingree accourir, monter sur une petite élévation et demander d'une voix émue à toutes les personnes présentes de lui aider à secourir les blessés ensevelis sous les débris.

L'œuvre de sauvetage commença aussitôt, tandis que les pompiers luttaient contre les flammes.

Un grand nombre de cadavres et de blessés ont été retirés des ruines.

On ne peut dire le nombre exact des victimes, mais il est probable que les tués vont excéder la trentaine.

Toute la journée, on a enlevé les débris ; à l'heure qu'il est la nuit est tombée et c'est à la clarté des lumières électriques que l'on continue à retirer les corps des ruines.

SHORTIS

Il Saura Mourrir comme un Heros.

Beauharnois, 6—François Valentin Cuthbert Shortis paraît bien résigné à son sort.

"Mes ancêtres ont combattu et sont morts comme des héros ; quand mon tour viendra, je saurai aussi mourrir comme un héros." Oui, le héros du crime!

M. Shortis va s'embarquer incessamment pour l'Irlande. Mme Shortis demeurera ici, chez les Sœurs de la Providence, pour surveiller les intérêts de son fils.

Shortis s'est résigné à accepter sans murmurer les quartiers étroits auxquels on l'a consigné. Il passera là le peu de temps qui lui reste à vivre, à moins que le ministre de la justiue n'intervienne en sa faveur, ce qui ne paraît pas probable. Sa cellule et le corridor qui l'éclaire sont passablement bien meublés. Dans ce dernier endroit se trouve placée une petite table amplement fournie de papeterie. Parmi les objets qu'il a demandés de faire venir de Montréal se trouvent les journaux du dimanche de New York et Chicago, le "Herald", de Montréal, du savon de toilette, des cure-dents, des plumes de différentes espèces, des crayons à dessin, etc.

Il parle du procès, du verdict, et de sa sentence, comme s'il discutait l'affaire la plus insignifiante.

Son père et sa mère lui ont dit adieu. Le père probablement pour la dernière fois.

La scène était des plus touchantes, et quoique le condamné semblait avoir de la pitié pour sa pauvre mère, il n'a pas semblé, pour un instant, comprendre qu'il est l'auteur de ses souffrances. Les derniers adieux ont duré une heure, et les parents sont alors partis pour le couvent où ils se sont retirés depuis le commencement du procès.

HORRIBLE CATASTROPHE.

6 PERSONNES BRULEES VIVES A BROOKLYN.

Charles Ryan, son Epouse et leurs Quatre Filles.

New York, 6 nov—Une famille de six personnes a été brûlée vive dans un logement portant le No 311, rue Van Brunt, à Brooklyn quelques minutes après une heure ce matin.

Les victimes sont Charles Ryan, son épouse et leurs quatre filles, Johanna, âgée de 20 ans ; Sarah, âgée de 17 ; Maggie, âgée de 14 ans ; et Lizzie, âgée de 12 ans.

Cette famille demeurait au quatrième étage d'un gros édifice ; le feu prit au premier et toute issue fut bientôt interceptée. Les flammes se répandirent avec la rapidité de l'éclair.

Les pompiers tentèrent mais inutilement de sauver la famille Ryan.

On ne connaît pas exactement la cause de cet incendie ; mais tout indique qu'une lampe qui a fait explosion a mis le feu.

REID & HUGHES,

Le grand magasin de Nouveautes de Lawrence.

Notre Bargain Special

000000000

Pour cette Semaine.

Notre Comptoir de Bargains sera

Cinquante Doz.

De PROTECTEURS (Shields) de Robes, couverts en beau Stockinet et Nainsook de toutes grandeurs. Vendus tous les jours 12½c, 15c et 20c.

Prix au comptoir des Bargains 9c la paire.

SOIES ! SOIES !

Pour porter la Soie, à l'église et sur la rue, notre assortiment est complet. Cette semaine nous exhibons une ligne spéciale de Taffetas Brocart en dessins petits, moyens et grands, convenables pour le soir et pour aller à l'église. Nous les avons achetées l'été dernier avant la hausse sur les Soies et nous les vendons de 20 à 25 pour cent moins que le prix du marché. Votre choix sur 20 différents patrons.

98 cts la verge.

Venez vous procurer un échantillon et essayez de l'appareiller.

Le prix ailleurs est $1.25.

SOIES INDIA,——

Couleurs unies.— Dans toutes les nuances pour faire des corsages du soir, mais plus convenables pour usage de toilette.

Notre prix 25 cts la verge.

Nous exhibons la Soie Jap pure teinture, 25 pcs, détaillée partout à 50c.

Notre prix 42 cts.

25 pièces de Brocart, toutes de belles nuances, convenables pour Corsages.

Notre prix 75c la verge.

SATINS NOIRS EN BROCART.

La chose correcte pour des occasions de cérémonies, belles à voir, grands dessins. Prix raisonnable,

Seulement $1 et $1.25 la verge.

ETOFFES A ROBES NOIRES.

Rien de plus convenable pour une Dame. Votre garderobe est incomplète si vous n'en avez pas une. Vous pouvez en acheter une cette semaine à un prix incroyable, de fabrique supérieure. Lisez et jugez : Impériale Noire, médaille d'or, garantie pour valant $1.00 la verge, cette semaine

Notre prix 64c la verge.

SPECIALITE POUR CETTE SEMAINE,

ETOFFES A ROBES DE COULEURS.

20 pièce, 45 pcs, Henrietta de couleur, tout laine, bon marché à 50c.

Notre prix cette semaine 44 cts.

REID & HUGHES.

225 a 235 RUE ESSEX,

Lawrence, Mass.

Commis Canadiens Jos. A. Roy, Evélina Poirier, Lumina Morneau et Eliza Cardinal. Melle Caroline Saint-Laurent.

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi a faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins ; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu a peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00 ; demander la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,

WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants : —N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants : — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin, Oscar Courteau, Dr J. G. Burque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants : — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

COUPON DE PRIME

Aux Lecteurs de ce Journal

Détachez ce coupon et remettez-le avec 9 cts en timbres-poste, pour chaque volume désiré, ou 25 cts pour 3 volumes au choix, parmi les ouvrages mentionnés sur ce coupon, au bureau de l'ETOILE, Lowell, Mass., et vous recevrez les numéros demandés franco par la poste dans les huit jours qui suivront votre envoi. Ecrivez votre nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom _____

Adresse _____

Ouvrages désirés : Nos _____

—— LIVRES OFFERTS ——

1 Mon oncle et mon curé
2 L'amoureux de la préfète
3 Martyr de l'amour
4 La roche qui pleure
5 Le remords d'un faussaire
6 Rêves dorés
7 Drame de l'hôtel Woronzoff
8 Les fiançailles de Lorette
9 Le sacrifice d'un fils
10 Le coureur de dot
12 Roman d'une jeune fille pauvre
13 Le roman d'un crime
14 Trahison vaincu par l'amour
15 La Vengeance du fiancé
17 Les deux Jeannes
18 Misérable faussaire
19 Le martyr d'une mère
20 La charmeuse.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis,

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition

S. M. McCORMICK,

509 RUE ESSEX,

CHAPEAUX ET ARTICLES DE FANTAISIE.

Nous avons un assortiment considérable de

Corsets, Bas et Sous-vetements

que nous vendons meilleur marché qu'aucun magasin de la rue Essex.

Venez voir notre stock avant d'aller ailleurs.

Mlle Joséphine Chenard, employée canadienne.

EN GARDE! Le public doit se tenir en garde contre les nombreuses contrefaçons et imitations qui envahissent le marché depuis que les succès du Régulateur de la Santé de la Femme et les Female Plasters du Dr Jos. Larivière, pour guérir le BEAU MAL sont connus.

Lorsque vous achetez une bouteille de Régulateur ou un de mes "Plasters," vous ne faites pas un essai ni une expérience et vous ne courez aucun risque de dépenser votre argent inutilement, vous êtes sûrs de la guérison.—Demandez et exigez le Régulateur et les "Plasters" du Dr Jos. Larivière. Si on ne les a pas, allez chez un autre pharmacien ou écrivez au propriétaire Dr Jos. Larivière, Manville, R. I.

N. B.—Les Columbian Headache Pills du Dr Jos. Larivière guérissent le mal de tête en quinze minutes. Garanties. Prix 25 Cents.

FEUILLETON
N° 15

LES

Lendemains du Crime

GRAND ROMAN A SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE

TROISIEME PARTIE.

LŒUVRE DE HAINE.

IV

(*Suite.*)

Et elle s'éloigna du côté de la maison, pendant que de son côté il disparaissait dans l'ombre du parc.

Le lendemain Anselme était prévenu, et le soir même, présage par Maximilien d'un nouveau malheur, une croix noire s'étalait sur les murs blancs de la Gerbaudière. Elle apparut, dans la lumière rose de l'aurore, plus large que la première fois, plus sombre, plus sinistre, et un effroi mystérieux emplit l'âme du séducteur de Claire et la glaça.

V

La noce avait eu lieu la veille. Marie-Amélie Châteauroux devenue Mme Vernon, était partie avec son mari. Jacques, son frère, qui avait obtenu un congé de quarante huit heures, était rentré à Saint-Cyr. Les autres invités avaient aussi, dès le lendemain matin, quitté la Gerbaudière. Maximilien et Fernande étaient restés seuls, et ils devaient partir aussi, car le séjour de la Gerbaudière était devenu, depuis l'apparition de la croix mençante, insupportable à Maximilien. Toute la journée avait été employée aux préparatifs de ce départ

Maximilien voulait s'éloigner de bonne heure le lendemain. Il lui semblait qu'en fuyant la Gerbaudière il fuyait aussi les tristes pensées qui le rongeaient depuis quelque temps. Après le dîner, sous prétexte de prendre l'air un peu, Fernande sortit dans le parc Le temps était sombre. Tous les domestiques, envoyés pour faire des courses, étaient absents. Maximilien s'était enfermé dans son bureau pour achever de ranger ses papiers. Il n'y avait plus à la maison, en dehors de sa femme et de lui, que la cuisinière occupée à ranger sa vaisselle. D'un pas rapide, Fernande disparut à travers les arbres du parc.

Le comte de Rio se tenait blotti à sa place habituelle, l'attendant.

—C'est vous?

—Oui.

—Tout est prêt?

—Tout.

—Je vous adore!

—Vous me le direz plus tard. Nous n'avons pas une minute à perdre. Vous avez une voiture?

—Oui, un landau.

—Venez!

—Et vos effets?

—Comme nous devons partir demain, j'ai envoyé à la gare ce qui m'était le plus nécessaire. Nous prendrons les colis à la consigne.

—Bien.

Il lui prit la main et ils s'éloignèrent tous les deux. Derrière le parc, une voiture attendait. Ils y montèrent. Les chevaux partirent à fond de train, et une demi-heure après ils étaient à Chartres, à la gare.

Fernande était comme stupéfaite de son coup de folie. Sa chair était glacée. Il y avait des moments où il lui semblait que son cœur se brisait. Pendant le trajet, le comte avait essayé de lui parler de son amour, de lui presser la main; elle l'avait interrompu et s'était dégagée avec un sentiment de malaise et presque d'impatience.

—Plus tard!

Il n'avait pas insisté et le voyage s'était fait dans un silence sombre.

A la gare pour n'être pas reconnue, Fernande avait baissé sur son visage sa violette, une voilette noire très épaisse. Précaution inutile! la gare était déserte à cette heure Il n'y avait qu'un homme vêtu de noir dissimulé dans un coin sombre. Sans quelle sût pourquoi cet homme avait attiré l'attention de Fernande. Son regard étrange l'avait frappée, et elle avait frémi imperceptiblement. Le comte était resté dehors, s'occupant de régler le cocher, de faire décharger les bagages. A la vue de Fernande, l'inconnu s'était détaché de l'ombre.

Il vint droit à la jeune femme et celle-ci, effrayée, fit un mouvement comme pour s'éloigner.

—Restez! dit l'homme, d'un ton si impérieux que Fernande, malgré elle, resta immobile, dominée.

—Monsieur, fit-elle!

—Restez! J'ai à vous parler.

—A moi?

—Oui.

—Vous me connaissez donc?

—Beaucoup, surtout votre mari.

—Mon mari?

Et si vous aviez des regrets de le quitter.

Fernande eut un soubresaut effaré.

—Vous savez donc?

—Tout.

—Mais, monsieur.

Elle voulut reculer encore, aller rejoindre le comte, l'homme l'arrêta de nouveau.

—Un instant.

—Je ne suis pas seule.

—Je sais.

—Le comte.

—Le comte sait ce que j'ai à vous dire.

—Mais encore?

—Écoutez-moi. L'homme que vous quittez.

—Mon mari?

—Maximilien Châteauroux. Maximilien Châteauroux est le dernier des misérables et des lâches.

—Monsieur!

—Laissez-moi finir! En le fuyant, vous fuyez les châtiments qui vont s'appesentir sur lui, les punitions, les vengeances.

—Mon mari est un honnête homme, s'écria Fernande, qui ne voulait pas laisser insulter devant elle l'homme qu'elle trompait. Et vous, qui êtes-vous?

—Vous le saurez tout à l'heure.

Le comte venait d'entrer dans la salle. Il ne parut pas surpris de voir Anselme près de Fernande.

La jeune femme voulut aller à lui, prendre son bras, comme pour fuir cet inconnu dont la présence pesait sur elle comme une obsession.

Mais le comte la repoussa doucement.

—Écoutez monsieur, dit-il.

Et il s'éloigna pour faire enregistrer les bagages.

Fernande resta seule avec l'inconnu dans le coin le plus sombre de la salle.

—Vous rappelez-vous, dit Anselme, car on sait son nom maintenant, vous rappelez-vous qu'un jour à Chartres, vous avez surpris votre mari avec une jeune fille?

Fernande regarda Anselme avec un air de stupeur profonde.

—Oui, dit-elle.

—Vous rappelez-vous que vous avez traité cette jeune fille de fille de forçat?

—En effet. Et c'était vrai; c'était une fille de forçat.

—C'était ma fille, dit Anselme.

Fernande eut un sursaut de frayeur.

—Votre fille?

—Oui.

—Et vous êtes?

—Un forçat. Je sors du bagne.

Fernande eut un nouveau geste d'effroi.

—Je vous fais peur, n'est-ce pas? Et pendant vingt ans vous n'avez pas eu peur de votre mari. Et pourtant le vrai forçat, c'est lui.

—Mon mari?

—C'est pour lui que j'étais au bagne, pour lui que je m'étais fait condamner. J'étais innocent, moi. Le faussaire, c'est lui!

Fernande ne comprenait pas.

Alors, en quelques mots, Anselme lui raconta tout, ses souffrances, ses douleurs, ses angoisses au sujet de sa fille, sur laquelle Maximilien devait veiller.

Mme Châteauroux était atterrée.

Et je porte, murmura-t-elle, le nom de ce misérable! C'est le père de mes enfants! Oh! que j'ai bien fait de le fuir! J'hésitais encore. J'avais des scrupules. Je ne savais pas en entrant dans cette gare, si je n'allais pas laisser là le comte et m'enfuir, rentrer à la Gerbaudière, mais maintenant je ne pourrais plus voir cet homme, vivre sous le même toit que lui!

Elle s'interrompit pour demander:

—Et votre enfant?

—Morte.

—Morte?

—Morte de misère et de chagrin.

Le visage d'Anselme en prononçant ces paroles était devenu si effrayant que Fernande poussa un cri.

Elle comprenait tout, maintenant, la croix noire, les terreurs de Maximilien, le malheur s'appesantissait sur sa maison.

—C'est Dieu, murmura-t-elle, c'est Dieu qui le punit! Pourvu qu'il épargne mes enfants!

A son cri le comte était accouru.

Elle lui saisit brusquement le bras, chancelante, affolée.

—Emmenez-moi, dit-elle, emmenez-moi loin, bien loin!

Et le comte l'entraîna.

Anselme resta seul un instant, plongé, sombre et sinistre, dans l'ombre qui l'enveloppait, puis il sortit lentement de la gare, et dehors il alla s'enfoncer dans la nuit.

C'était fait.

Maximilien n'avait plus de femme. Fernande n'avait plus pour mari que du mépris. Maximilien restait seul à jamais, sans amitié et sans amour.

Il versait des larmes de jalousie et de rage Le scandale, le déshonneur allaient atteindre son nom!

. . . . . .

Il était plus de dix heures quand Maximilien se leva de son fauteuil après avoir fini de rage ses papiers. Les domestiques revenaient un à un, après avoir exécuté les commissions dont on les avait chargés. Maximilien demanda à une des servantes, la femme de chambre de Fernande:

—Madame n'est pas rentrée?

—Madame n'est pas dans sa chambre, non, monsieur.

Le châtelain de la Gerbaudière tira sa montre, puis voyant l'heure murmura à part lui:

—Que fait-elle donc?

Et il sortit dans le parc. Un vent frais s'était élevé, balayant les feuilles sèches des arbres qui sonnaient sur le sable des allées. Le ciel était noir, chargé de nuages dont les volutes rapides se déroulaient sur la clarté pâle de la lune. Il faisait presque froid

Maximilien prit l'allée du milieu et marcha à grandes enjambées, s'attendant à chaque instant à voir paraître la silhouette claire de sa femme. Rien. Pas un bruit, pas une éclaircie, et il arriva à l'extrémité de l'allée.

Sans être inquiète encore il appela à mi-voix:

—Fernande! Fernande! Où es-tu donc?

Pas de réponse.

Il pensa:

—Elle n'est pas dans le parc. Où est-elle allée?

Il savait, en effet, que Fernande était peureuse et ne serait pas allée seule dans les fourrés. Il savait qu'à cette heure, et dans cette obscurité elle n'aurait pas quitté la grande allée. Il s'étonnait même qu'elle eût eu la fantaisie d'aller si tard se promener dans le parc.

Il revint sur ses pas.

De temps en temps, il appelait encore:

—Fernande! Fernande!

Et à chaque appel nouveau, suivi du même silence, sa voix devenait plus rauque, plus anxieuse.

Pourtant il n'était pas très inquiet. Fernande était peut être rentrée à la maison par un autre chemin que celui qu'il avait pris.

Il allait la trouver dans sa chambre occupée à mettre ses papillotes et à se coucher.

Il hâte le pas. Il arrive au bas du perron, tout essoufflé. Pas de lumière à la fenêtre de madame. Cela commençait à devenir étrange. Il regarda sa montre: onze heures!

Il s'élança, grimpa les marches quatre à quatre. Et c'est d'une voix toute émue et toute tremblante qu'il demanda à la femme de chambre:

—Vous n'avez pas vu madame?

—Non, monsieur.

—Où est-elle?

—Je ne sais pas, monsieur.

—Elle ne vous a rien dit?

—Rien. Madame m'avait envoyée chez le jardinier commander des fleurs pour demain. Quand je suis revenue elle n'était pas là.

—Elle m'a dit, fit Maximilien, qu'elle allait se promener dans le parc.

—Et elle n'y est pas?

—Je ne l'ai pas vu. J'ai appelé. Elle pas n'a répondu. D'ailleurs à cette heure.

—Oui à cette heure-là, madame ne se promène pas seule dans le parc.

On entra dans la maison. On parcourut toutes les pièces, on appela. En une seconde tout le monde fut en l'air. Les domestiques couraient effarés. Une inquiétude s'était emparée de tous On croyait à un accident, à un malheur. Madame avait eu peut-être une syncope et était restée évanouie dans le parc. Madame avait beaucoup travaillé depuis quelques jours. Madame s'était surmenée. On prit des lanternes et on se mit à parcourir le parc de tous côtés, criant, appelant, pendant que Maximilien, resté sur le perron, immobile, presque inerte, le cœur serré par l'angoisse, le front tout baigné d'une sueur glacée, attendait un renseignement, un espoir. Rien. Le parc fut battu dans tous les sens Pas de trace de Mme Châteauroux. Qu'est-ce que cela voulait dire? Maximilien n'osait pas plus rien penser ni rien prévoir. Il s'attendait désormais à tous les malheurs, à toutes les catastrophes. Il se rappela l'apparition de la croix noire et il eut un geste de désespoir indéfinissable.

—Ma femme est perdue! On me l'a enlevée!

Qui? Alors il chercha. Il ne trouvait pas. Il demanda. Personne ne savait rien, n'avait rien vu. Dans la chambre de Fernande aucun indice. Maximilien fit atteler, envoya un des domestiques à Chartres Le domestique revint sans rapporter de nouvelles. A la gare une dame très voilée avait pris le train de minuit accompagnée d'un monsieur étranger à la localité. On l'avait vue avant de monter dans le train, causer longuement avec un autre monsieur qu'on ne connaissait pas davantage. Etait-ce Mme Châteauroux? On ne croyait pas. L'employé qui avait donné ces détails connaissait Mme Châteauroux et, ne l'avait pas reconnue

—Et les deux hommes?

—On ne les connaît pas.

—As-tu demandé leur signalement?

—Non, monsieur. Je sais seulement qu'il y en avait un très maigre, vêtu d'une longue redingotte noire. Quand à l'autre l'employé ne l'a pas bien vu. Il était occupé au départ du train.

Maximilien n'eut aucun soupçon. Si sa femme avait été enlevée par violence, le ravisseur n'aurait pas pris le train. Il aurait donc fallu que Fernande fût consentante à l'enlèvement, et cela il ne l'admettait pas. Il ne pouvait pas l'admettre.

L'aurore commençait à poindre, balayant les ténèbres qui rendent l'âme plus fiévreuse, plus inquiète. Mais malgré le jour, Maximilien ne parvenait pas à coordonner ses idées. Son esprit restait effaré, ses yeux hagards. Il ne comprenait pas. Il ne se rendait pas compte du malheur qu'il lui arrivait. Il redoutait tout sans oser rien préciser. Fernande avait-elle été victime d'un accident? Était-elle morte? L'avait-elle quitté de son gré? Avait elle été victime de quelque guet-apens, de quelque rapt odieux? Il l'ignorait Il n'osait plus se prononcer. Il ne savait que croire, que désirer. La douleur, les angoisses, la jalousie, tous les sentiments le tortureraient à la fois. Quand il pensait que Fernande pouvait l'avoir trahi, abandonné, des rages sourdes le prenait, contractaient ses poings, en même temps qu'une souffrance atroce serrait ses tempes.

Il aurait préféré la savoir morte, oui morte, que de rester dans cette incertitude. Il pourrait du moins pleurer sur elle, aller fleurir sa tombe Lui qui avait considéré comme une chose monstrueuse, impossible, cette éventualité, la mort de Fernande, il désirait presque cette mort maintenant comme un malheur moins effroyable que ceux qu'il redoutait; il eût été soulagé d'apprendre que Fernande n'était plus, de voir là devant lui son cadavre, Mais toutes les recherches avaient été inutiles. Les domestique revenaient un à un découragés. Fernande n'était plus dans le parc. Ni morte, ni vivante, elle n'y était pas. Elle était partie.

Il fallait bien maintenant se rendre à l'évidence. Et Maximilien restait atterré, le cœur mordu par toutes les angoisses, par toutes les rages. Fernande l'avait abandonné! Au moment de partir avec lui, pour ce voyage dont il se promettait tant de joie, espérant dans le mouvement et le bruit dissiper ses tristesses, à ce moment-là sa femme le quittait et s'en allait avec un autre, avec un autre qu'elle aimait sans doute, à moins qu'on eût employé la violence pour l'emmener. Mais elle se serait débattue, aurait crié. On aurait entendu ses appels. Non, non, elle avait dû fuir de bon gré avec le misérable ravisseur. Mais qui? Oh! si jamais Maximilien le connaissait celui-là! Avec le jour des renseignements venaient, des détails qui semblaient corroborer toutes les craintes du châtelain de la Gerbaudière.

On avait vu une voiture la veille au soir rôder autour des murs du parc, un grand landeau fermé avec des malles derrière. C'était un paysan qui avait vu cela. Il n'avait pas été surpris, sachant que M Châteauroux et sa femme devaient partir en voyage et croyant que c'étaient eux que cette voiture attendait.

—Plus de doute, hurla Maximilien, elle est partie!

Puis il tomba comme une masse sur un siège qui se trouvait à sa portée, en murmurant:

—Partie! Je suis trahi, déshonoré!

Et il resta longtemps la tête dans ses mains, perdu dans un désespoir sans fin.

Puis se relevant brusquement, il s'écria:

—Je veux la retrouver!

Et il voulut se précipiter hors de la maison. Mais à ce moment un domestique parut sur le seuil, tenant à la main un grand pli cacheté de noir.

—Qu'est-ce que c'est que ça?

—Une lettre qu'on vient de me remettre.

—Qui?

—Un homme qui a disparu aussitôt.

Maximilien prit le pli.

Dans un coin était tracée une croix noire.

Maximilien sentit un frisson passer par tout son corps. Il regardait le papier avec une sorte de terreur folle, les yeux hagards, le tenant loin de lui, comme s'il avaient contenu quelque chose de terrible, de formidable; ses jambes tremblaient tellement qu'on eût dit qu'il allait tomber.

Puis il se décida, mais dès les premières lignes, il poussa un grand cri et tomba à la renverse sans connaissance.

—Voici ce que contenait le papier:

"Votre femme sait qui vous "êtes, ce que vous avez fait. En "proie au plus profond mepris "pour vous, pour vos trahisons "et vos lâchetés, elle s'est enfuie "hier soir de votre maison infâ"me avec un homme qu'elle ai"mait depuis longtemps, le "comte de Rio. Le comte de "Rio est un ancien forçat. Votre "femme le sait. Elle l'a préféré à "vous. Le châtiment vient en"fin. Il s'appesantit sur votre "front. Vous souffrirez au cen"tuple tout ce que vous avez fait "souffrir aux autres."

Pour signature une croix noire.

Quand Maximilien revint à lui il vit près de lui le papier, le ramassa, puis semblant pris d'une terreur indicible, il murmura:

—Je ne resterai pas ici une minute de plus. Je veux partir!

Il se leva et s'enfuit comme un fou, l'air tellement égaré que les domestiques coururent après lui pour l'empêcher de faire un malheur.

VI

Après ce coup terrible, qui en un jour, le vieillit de dix ans, Maximilien voyagea. Il espérait qu'en voyant des pays nouveaux, des terres nouvelles, sa douleur se dissiperait ou du moins deviendrait moins obsédante. C'était à devenir fou! Sa femme partie avec un autre! Sa femme! La mère de ses enfants! La mère de Marie-Amélie et de Jacques! Elle avait tout foulé aux pieds, son honneur, ses devoirs! Elle avait tout oublié, et maintenant elle était dans les bras d'un autre!

A cette pensée terrible, le malheureux mari sentait son esprit s'égarer, toute sa chair frémir de fureur I aimait encore Fernande: il l'aimait toujours, il le sentait bien. Il ne l'avait pas oubliée. Il ne pourrait jamais l'oublier! Ah! les heures cruelles qu'il passa! Un moment il eut la pensée de se mettre à la poursuite des fugitifs, de rejoindre le ravisseur et de le tuer! A quoi bon? Même s'il retrouvait Fernande, il ne ramènerait pas son cœur à lui. Ce n'est plus lui qu'elle aimait, c'est l'autre, l'autre! Et il se représentait le misérable, son visage odieux, son regard fourbe. Ah! que n'avait-il, quand il s'était pour la première fois présenté aux portes de la Gerbaudière, fait fermer sa maison devant lui et fait purifier le chemin par lequel il était venu! Puis sa colère tombait et il n'avait plus le courage d'en vouloir à cet homme qui lui paraissait un instrument de la Providence, et que le destin semblait avoir envoyé chez lui pour le châtier. Pour son esprit affaibli, le ravisseur n'était pas un homme, mais un émissaire de la fatalité, un instrument de la vengeance mystérieuse qui s'appesantissait sur lui, un des doigts de la main terrible qui le punissait. Tout lui venait de ses fautes, de ses crimes, d'Anselme sans doute qui, mort ou vivant, car Maximilien ne savait pas si Anselme vivait ou était mort, d'Anselme qui, mort ou vivant, le poursuivait de sa juste haine! ou de Claire, perdue, abandonnée par lui!

La punition n'était pas digne encore de la trahison commise! Maximilien ne savait pas même quelles représailles pouvaient se hausser à l'énormite de ses fautes! Et c'est pour cela qu'il n'était pas rassuré; qu'il avait peur encore, peur toujours, non pas pour lui maintenant que pouvait-il redouter? En perdant Fernande, n'avait-il pas tout perdu? On ne pouvait plus que le tuer, mais la mort ne serait pas pour lui un supplice nouveau, ce serait une délivrance. C'est pour les siens qu'il tremblait, et quand il implorait, dans ses heures de troubles et d'angoisses, l'être mystérieux dont il subissait les colères, il s'écriait, les genoux sur la terre et les mains convulsivement jointes:

—Venge toi! Punis-moi! Mais moi seul! Épargne les miens qui ne t'on rien fait!

Car ce n'était pas la moins terrible de ses souffrances cette crainte d'apprendre quelque nouveau malheur arrivés à ses enfants. Il leur écrivait tous les jours, et tous les jours il voulait recevoir d'eux des nouvelles. Puis peu à peu, voyant que rien ne survenait, que Jacques continuait paisiblement ses études à Saint-Cyr, que Marie-Amélie vivait heureuse et tranquille avec son mari, il commença à se calmer. Peut-être le vengeur était-il satisfait, allait-il le laisser respirer un peu, se reposer! Il se prit, à la longue, à l'espérer, et son âme se serait tout à fait rassérénée si elle n'avait encore été déchirée par la cuisante blessure qu'y avait faite la trahison de Fernande!

C'est à ce moment que Maximilien, après une année d'absence environ, rentra en France et vint se fixer à Paris. Sa fille était sur le point de devenir mère Le bonheur régnait dans la demeure de Gabriel Vernon. Le dieu de vengeance, peut-être, était à jamais apaisé

En effet, depuis le départ de Mme Châteauroux avec le comte de Rio, Anselme n'avait donné signe de vie. Revenu à Paris, il s'était adonné tout entier aux multiples devoirs que lui imposait sa mission occulte qu'il avait embrassée, s'occupant surtout de secourir et d'aider de ses conseils les malheureux, qui, après avoir commis une faute, cherchaient à rentrer dans le devoir. Il les encourageait, les exhortait. Il était devenu leur providence. Il consacrait à cette œuvre de réparation tout son temps, tous ses soins, tout l'argent dont il pouvait disposer, ce qui ne l'empêchait pas cependant de penser à l'enfant de Claire, à son petit-fils, ou à sa petite-fille qu'il espérait toujours retrouver. Comment? Il l'ignorait. Mais il avait en lui l'idée que ce bonheur lui arriverait un jour.

Pour cela, mais pour cela seulement, il continuait ses relations avec H Marchand, Rigobert et quelques autres chevaux de retour impénitents Il ne pouvait pas d'ailleurs rompre en visière avec les anciens forçats restés criminels, d'abord parce qu'il comptait toujours triompher d'eux, les ramener au bien, ensuite parce qu'il ne devait pas, s'il voulait continuer à remplir sa mission, s'exposer à devenir suspect. Il était donc obligé à des promiscuités, qui lui répugnait instinctivement, mais auxquelles, dans sa situation, il ne pouvait pas se soustraire. Devenu triste, grave, il marchait dans les rues constamment vêtu de noir, les yeux douloureux, avec un pli sinistre au front, portant dans sa tenue et dans son cœur le deuil de sa malheureuse fille, car la pensée de Claire, morte, misérable, abandonnée, appelant son enfant qu'on lui avait volé, cette pensée ne le quittait jamais. Il avait l'air d'oublier, mais il n'oubliait pas, il n'oubliait rien! Il savait que Maximilien souffrait, qu'il souffrait terriblement, car il l'avait vu quittant la Gerbaudière, la figure convulsée par la terreur, le désespoir, toutes les fureurs et toutes les rages, et cette idée le consolait un peu, mettait un peu de baume sur les cruelles déchirures de son cœur et de son âme. Maximilien souffrait! Maximilien voyageait, cherchant à distraire sa douleur, mais portant en lui une blessure qui ne se fermait pas! Sa revanche était-elle assez complète? Etait-il assez vengé? Par moments il le croyait, mais les mânes de Claire n'étaient pas satisfaites.

Souvent, la nuit, sa fille à laquelle il ne cessait de penser, sa fille lui apparaissait Du reste, il ne cessait lui-même de l'évoquer, employant pour cela les formules et les procédés de Judas Maifori. Depuis qu'il avait vu à l'œuvre le mystérieux vieillard, il avait la conviction, partagée par nombre d'esprits supérieurs, qu'on pût à sa fantaisie évoquer l'âme des morts, et il passait des nuits à converser avec Claire ou du moins à se figurer qu'il conversait avec elle.

Il s'imagina même une nuit qu'elle lui avait dit:

—Va à Etampes et là tu apprendras ton devoir!

Et il s'était réveillé se demandant ce qu'il y avait à Etampes, ce que ce nom lui rappelait, et il pensa qu'Etampes était le pays habité par la fille de Maximilien mariée à Gabriel Vernon. Il se passait donc quelque chose d'extraordinaire à Etampes? Anselme partit le matin même; il prit des informations sur Gabriel Vernon et sa femme et apprit que Mde Vernon était sur le point de devenir mère. Était-ce cela qu'on avait voulu lui faire savoir? Anselme, très nerveux, devenu superstitieux à l'extrême, croyait aux voix mystérieuses qu'il s'imaginait entendre, à toutes les hallucinations qu'il avait.

Depuis la mort de sa fille, il avait pris l'habitude de s'endormir lui même magnétiquement, et il vivait autant dans le monde surnaturel que sur la terre. Il ne doutait donc pas qu'il n'eût été envoyé à Etampes pour un but qu'il ne devinait pas encore, mais qui existait, qu'il apprendrait plus tard. On voulait qu'il sût que la fille de Maximilien allait mettre au monde un enfant. Pourquoi? Il ne l'imaginait pas encore, mais il était convaincu que la même voix qu'il avait entendue dans son sommeil la lui dirait. Il resta à Etampes. Il alla rôder la nuit autour de la demeure de Gabriel Vernon où Annette avait aperçu, on s'en souvient, sa silhouette sombre, qui l'avait tant effrayée en lui rappelant l'homme mystérieux de la Gerbaudière, puis il était revenu à Paris, attendant que l'esprit qui lui avait parlé lui indiquât ce qu'il avait à faire.

Le lendemain, il apprenait que Maximilien aussi était revenu à Paris, appelé pour assister au baptême de sa petite-fille Sûrement quelque événement se préparait, car il sentait toute sa haine, un moment apaisée, bouillonner de nouveau à la pensée que Maximilien était prêt de lui, que Maximilien était heureux, peut-être, allait goûter des joies réservées à ceux qui sont sans reproches, la joie d'être grand-père et d'avoir sur ses genoux des bambins qui babillent et vous comblent de baisers et de caresses. C'est pour cela que la voix avait parlé! Claire n'était pas assez vengée. Claire demandait quelques nouvelles représailles.

Anselme se prépara et attendit.

Pendant ce temps Maximilien goûta quelques jours de calme, presque de bonheur, près de sa fille, dans le rayonnement d'amour maternel qui illuminait la maison. Il s'était pris d'affection pour la petite fille, qui avait les yeux bleus et doux de sa mère, un teint qui semblait fait de lis et de roses pétris ensemble. Il aurait voulu rester là toujours, mais il avait peur que sa présence, la présence d'un maudit comme lui ne portât malheur au jeune ménage.

Il rentra à Paris, où il vécut assez tranquille jusqu'au matin où l'apparition de la croix sur la glace de sa cheminée le fit accourir au château de Gabriel Vernon en proie à une surnaturelle terreur.

La vengeance qu'il croyait endormie à jamais, sommeillait seulement; elle se réveillait plus terrible et plus mençante que jamais.

En effet, Anselme avait des ordres maintenant Anselme savait ce qu'il devait faire.

Une nuit il avait eu une hallucination. Claire lui était apparue, tenant dans ses bras un enfant nouveau-né.

Et sa voix avait murmuré:

—Ils sont heureux. Ils ont leur enfant et je pleure le mien!

Anselme avait pensé aussitôt à la fille de Maximilien, à Maximilien lui même, qui devait être si heureux sous les caresses de sa petite fille et il s'était dit:

—C'est ce bonheur que je dois troubler? Claire me l'indique. Ma vengeance n'est pas complète.

Et il s'était remis à l'œuvre.

Pendant que Rigobert, de concert avec Anselme, préparait le rapt de l'enfant, H. Marchand, chargé de mener à bien l'autre partie du plan vengeur, H. Marchand se présentait à Saint-Cyr au moment de la sortie des élèves, allait droit à Jacques Châteauroux, qui ne le connaissait pas, et levant la main sur lui, s'écriait:

—Tiens, lâche, voilà comment un frère outragé se venge!

Et il le souffletta.

Aveuglé par la gifle, ahuri, le jeune homme se précipita sur le misérable.

Il criait:

—Je ne vous connais pas, monsieur, je ne vous connais pas!

Et il aurait fait passer, sans doute, un mauvais quart d'heure à l'émissaire d'Anselme si ses camarades ne s'étaient interposés.

A Continuer.

La population des Etats Unis est estimée en chiffres ronds à 70 millions d'habitants Celle du Canada à 4 millions et demi.

Dans ces chiffres sont compris les nègres et les indiens.

L'immigration étant entravée aux Etats-Unis; une émigration vers l'Europe au contraire, s'accentuant tous les jours d'avantage; les familles du Nord d'Est s'accroissant peu, il est à croire que, l'augmentation phénoménale des annees précédentes ne continuera pas

Mais d'autre part, cette situation devient profitable à la race noire, qui se multiplie constamment, malgré la grande mortalité qui l'atteint. Dans certains Etats du Sud les negres sont déjà en majorité. C'est-là, si on y prend pas garde, un des grands dangers qui menacent l'Union dans son existence.

Trois malfaiteurs ont pénétré avec effraction dans le magasin de M. Joseph Ostigny, à Chambly-Bassin, dans la nuit de mardi, et ont fait sauter le coffre-fort. Accourus au bruit, les propriétaires ont été attaqués à coups de revolver, mais n'ont reçu aucune blessure. Les voleurs se sont enfuis, emportant une cinquantaine de piastres.

A Vendre

Un orgue qui a coûté $200 pour $60, un beau petit piano carré pour $35. Les deux instruments sont en très bon ordre. Adressez vous au professeur A. Mirault, No. 537 rue Moody.

Gants de Kid.

Nous avons ajouté beaucoup de choses à notre stock. Des lignes complètes de Gants de choix, ainsi que plusieurs nouveautés. Notre stock est frais, correct, considérable et d'une variété immense Nos valeurs ne sont pas surpassées dans la Nouvelle-Angleterre, Vous ne courez aucune chance car tous nos nos gants sont garantis.

79c. Gants Foster Lacés et Boutonnés, grandeur 5 1-2, 5 3-4, 6 1-4, 6 1-12, 6 3-4, 7 1-4 et 7 1-2. Tous de toutes nuances et couleurs ainsi qu'un beau stock en noir, Ce gant est de valeur extraordinaire. Ils sont la même chose que ceux vendus et annoncés ailleurs pour $1.

$1 00. Beaux Tants Foster, Lacés et Boutonnés, en vrai kid, mousquetaires et Biaritz, nouvelles nuances, belles molles élastiques, fortes et parfait ajustement, de toutes nuances et noirs, ajustés et garantis valant $1 la paire. Le meilleur donné au monde.

Kid Noir. La plupart des dames réalisent comment il difficile de trouver un kid noir aussi recommandable. Nous sommes des experts à avoir de tels marchandises et nous savons que notre stock soutiendra des témoignages requis et que chaque paire vaut l'argent que nous demandons. Nos gants de 75c, $1, $1.25, $1.50 et $1.75 sont tous ajustés et garantis.

Nous avons des gants de kid en grandeur de 5 1-2 à 1, en couleurs telles que jaune, perle, tan, drabe, sang de bœuf, bleu, marin, aussi cardinal, rouge Anglais, blanc noir, etc, dans le prix de 50c à $2.50 la paire.

PERLEY,

Mouveau Magasin de Nouveautes,

465 Rue Essex,

(Porte voisine de Bicknell Bros.)

Lawrence, Mass.

A. CHOQUETTE,

Entrepreneur de Pompes Funebres

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

Magnifique Corbillard Noir pour les Enterrements des grandes personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.

Carrosses de premiere classe pour Mariages, Baptêmes et Funérailles.

A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON

Lawrence, Mass.

LUCIEN LEVESQUE,

507 Rue Common,

Est l'Endroit par Excellence pour les Meilleurs ——

VINS, COGNACS,

LIQUEURS DE TOUTES SORTES,

BIERES, LAGER, &c., &c.

CIGARS UNE SPECIALITE.

☞ Venez encourager un compatriote poli, courtois qui vous servira à la perfection.

☞ M. Lévesque est un compatriote. Il mérite sous tout rapport votre patronage.

Wm FERLAND

188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servir avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

Allez chez VIGER & CO.

66 RUE HAMPSHIRE, Lawrence, Mass.

POUR VOS

REMEDES, PRODUITS CHIMIQUES,

Parfums et Articles de Toilette.

Nous faisons une spécialité de l'ajustement des Trousses (cientures herniaires.)

Prescriptions remplies avec soin.

Nous avons toujours en mains un bel assortiment de livres français.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES,

Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,

523 RUE ESSEX.

EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

D. THEBERG,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARRON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.

" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

F. A. Chase City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE,
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. X. Soyons Unis. LOWELL, MASS., VENDREDI 15 NOVEMBRE 1895. Soyons Distingues. No 66

Attention! Attention!!

Bretelles a Epaulettes (Shaulder Brace) pour Hommes et Femmes.
Trousses, Proctecteurs, Bas elastiques dans tous les styles et toutes les grandeurs.
☞ Pas de charge extra pour Ajuster.
Outre cela —
Medecines Brevetees
De Toutes Sortes
Parfums, Savons, Essence, Articles de Toilette, &c., &c,
Prescriptions Remplies avec Soin.
N. E. MIVILLE,
COIN DES RUES
Hampshire et Common, – Lawrence Mass.

Allez chez
P. J. DONOVAN & CO.,
Marchands de
BIERES, ✱ VINS ✱ ET ✱ LIQUEURS
De Premier Choix.
En Gros et en Detail.
Seuls agents pour la vente de la "Rhode Island Ale" de de Hanley, la fameuse "Providence Lager Beer' et le "Naumkeag Pure Old Rye Whiskey."
N. B. Nous faisons une spécialité de la livraison a domicile et sollicitons la clientele des familles.
No. 4 Rue Norman et 160 Rue Washington
Porte voisine de la gare, Salem, Mass.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS.
Tout de Premiere Classe.
Fred C. BROWN
Prop.
Ouvert de 6 hrs. A. M. a 11 hrs, P. M.

J. H. Sheridan & Co.
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, WhisKeys, Rum, Gin, Brandy, Guins. Porter, Bass & Co Pale Ale Jones's Beer.
35 - RUE FRONT - 35
SALEM. MASS

J. J. O'KEEFE & CO.,
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Commis : Charles Montgrief et Claude Deangle.

Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE
Whiskey de Daniel Webster,
Dix Dollars la caisse
Contenant DOUZE Bouteilles d'une Quar
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE Prop.
Salem, Mass.

F. X. VOYER,
83 Rue Harbor.
Salem, Mass.
Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!
M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.
Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

TRAGEDIE A LAKEVIEW.

Un Homme aux Prises avec une Bete Feroce.

Toute Fuite etait Devenue Impossible.

UN GARDIEN MANGE TOUT VIVANT PAR UN OURS.

Un Canadien-Francais Frappe sur l'Ours.

Dans le cottage sur le coteau à Lakeview, vis à vis l'entrée principale, gît le cadavre du gardien Walter Billings, qui faisait partie de la police spéciale.

A 2 h. vendredi après-midi, il mourut après une terrible agonie, ayant le corps déchiré, mis en pièces, depuis 9 h 30 du matin L'ours dans la fosse à Mountain Rock a causé cette mort horible.

M. Billings demeurait à Lakeview avec son épouse d'un bout de l'année à l'autre; sa besogne consistait à faire la surveillance de ces lieux et à nourir l'ours.

A neuf heures, hier matin, il partit pour aller porter de la nourriture à la bête sauvage. Il amena avec lui notre compatriote, M. Adophe Langlois, pour lever la trappe à la fosse de l'ours. M. Langlois est le contre-maître d'une équipe d'hommes en train d'ériger une clôture le long de la voie électrique.

La fosse de l'ours se trouve dans les bois, près de Mountain Rock; elle a été construite sur une légere éminence.

Tous ceux qui sont allés à Mountain Rock ont vu cette bête et sa tanière construite à toute épreuve. A côte de la fosse se trouve une hutte de 8 10 et de 7 pieds de hauteur. C'est là que l'ours était nourri; il y pénétrait par une trappe qu'on levait du toit de la hutte.

Touchant à la hutte se trouve une clôture en planche, assez levée et sans couverture, formant un carré. Dans cette clôture a été pratiquée une barrière par laquelle M. Billings entrait pour aller placer la nourriture de l'ours dans la hutte.

Hier avant-midi, Langlois fut chargé par le gardien de monter sur la hutte pour lever la trappe. L'ours se trouvait alors dans sa fosse.

M. Billings ouvrit la barrière, pénétra dans l'enceinte et se dirigea vers la hutte dont la trappe avait été levée pour lui permettre de déposer la nourriture, consistant en du lait et une espèce d'herbage.

Langlois dit qu'il entendit alors le gardien parler à l'ours comme un homme s'adresse à son cheval, et immédiatement il l'entendit crie : "L'ours me tient! Tuez le! Tuez-le!"

Langlois sauta par terre et aperçut alors l'ours qui tenait le gardien par ses vêtements déchirés par les griffes de la bête paraissant furieuse.

D'un bond Billings parvint à se faire lâcher et partit pour sortir de l'enceinte; mais l'ours l'atteignit avant qu'il eût passé par la barrière, et se levant sur ses pattes de derrière, il empoigna le gardien. Alors une lutte terrible s'ensuivit L'homme et la bête se bousculèrent; l'ours étreignant sa victime dont on entendait craquer les os. Langlois entendit un cri aigu, à la fois un cri d'horreur et de souffrance indicible! puis l'homme et la bête roulèrent sur le sol, toujours pressés l'un contre l'autre.

L'ours avait le dessus et il se mit à déchirer sa victime à belles dents. Langlois le vit prendre une gueulée sanglante au côté droit de l'infortuné gardien qui avait perdu connaissance, et du coup ses terribles mâchoires emportèrent un énorme morceau de chair et d'os

Langlois, s'emparant d'un bâton, se mit courageusement à trapper sur la bête féroce, tout en appelant au secours. Finalement, ses cris furent entendus, et plusieurs hommes accoururent; ils s'armèrent à la hâte d'un crochet à glace, d'un manche de hache et d'un madrier et réussirent à blesser l'ours assez grièvement pour l'étourdir et le faire rouler momentanément sur le sol ensanglanté. Sans perdre un instant, ils s'emparèrent du gardien, le retirèrent de l'enceinte et fermèrent la barrière sur l'ours qui s'était relevé menaçant.

Billings fut placé avec précaution dans une voiture et transporté à sa demeure. Avant de quitter Mountain Rock, il reprit assez de sa connaissance pour pouvoir dire; "Tuez cet ours"

On téléphona aux docteurs Gage, Hirlow, Jones et Meigs, qui firent tout en leur pouvoir pour adoucir les souffrances de la victime; mais ils ne purent le sauver la vie.

Les blessures reçues par l'infortuné gardien étaient terribles. Il a eu l'epine dorsale fracturée, plusieurs côtes enfoncées et la chair du côté droit mordue et emportée, laissant un poumon à nu.

M. Billings perdit de nouveau connaissance avant d'arriver chez lui et il resta dans cet état jusqu'à sa mort, sauf quelques instants avant la fin. Il ne souffrait pas du tout quand il mourut.

Après que la victime fut partie, plusieurs hommes se tenant hors de l'enceinte ou sur la hutte, se mirent en frais de tuer l'ours, ce qui ne fut pas facile. Ils frappèrent la bête à coups de bâton, de hache, de barre de fer. Ils la firent saigner en abondance, mais leurs coups ne l'abattaient pas Elle faisait des bonds furieux, poussait des grommèlements terrifiants grinçait des dents d une manière sinistre, cherchait à saisir ceux qui la frappaient Au bout de quelques minutes l enceinte dans laquelle se trouvait la bête féroce était tout ensanglantée.

Deux jeunes gens arrivèrent avec des revolvers qu'ils déchargèrent sur l'ours qui ne s'en occupa pas plus que si c'etait des grains de sel qu'on lui lançait.

Enfin, un nommé Charles Spaulding tira trois balles de carabine, calibre 42, sur la brute et l'acheva.

Cet ours avait tout jeune été capturé il y a cinq ans avec une femelle dans une forêt du Minnesota. Le printemps dernier l'ourse mourut, et l'on croit que le chagrin de se trouver seul ainsi que la chaleur irritante que nous avons de ce temps-ci, plus accablante pour lui, à cause de son épais pelage qui était en train de croître, ont rendu cette bête encore plus féroce que d'habitude.

C'était un animal puissant, pesant plus de 400 livres; ses dents et ses mâchoires ava ent un pouce de longueur

M. Billings était un homme de 43 ans. L'hiver dernier son enfant, une fille, mourut et Mme Billings se trouve maintenant toute seule. La douleur de la pauvre femme fait peine à voir.

Naturalisation

Nous lisons ce qui suit dans l'*Etoile* quotidienne de Lowell:

A la séance spéciale de la cour de police, hier après midi, les suivants ont été naturalisés: Emerile M. Biron, Joseph Chs Boisvert, Alphonse Buteau, Zo'que Chaudonnet, Joseph Cinq-Mars, Philippe Cinq-Mars, George Hamelin, Joseph Houle, Octave Houle, Wilberd Lajoie, Alfred Lambert, Octave Ouillette, Ascade Veuillette, 13 sur 41 qui auraient dû se présenter.

Il est vraiment malheureux qu'après avoir fait les frais de donner des avis au greffier, faire faire des cartes postales et s'être donné le trouble d'en adresser une à chacun des aspirants etudes témoins, les intéressés eux-mêmes ne se rendent pas.

Ils doivent pourtant bien savoir que nous donnons notre temps pour eux non seulement ceux qui s'occupent de les faire naturaliser, mais aussi leurs témoins C'est plus que malheureux, c'est même indigne d'en agir ainsi. Il ne nous reste plus qu'une séance, celle de vendredi le 15 novembre pour les fins de la naturalisation. Que ceux qui ont à cœur leur intérêt et les intérêts de toute notre population, se tiennent donc pour avertis dès ce jour qu'il faut qu'ils se présentent tous ce jour-là, sinon ils perderont la chance de voter aux élections municipales prochaines.

CE QUE PERD LE CANADA.

Ce fléau du Canada, surtout de la province de Québec, l'émigration augmente ses ravages sous l'administration conservatrice, en dépit des vantardises d'une presse intéressée à faire passer notre pays natal pour une contrée prospère.

L'émigration est un mal pour le Canada et un bien pour les Etats Unis, en vertu de ce principe que les avantages d'un pays sont diamétralement opposés à ceux des autres. Qu'une guerre éclate en Europe et l'Amérique en profitera. Tandis que les européens passeront leur temps à se massacrer, nos cultivateurs, nos fabricants, nos artisans s'enrichiront en s'emparant de leurs marchés qu'ils auront dû nécessairement abandonner.

Le Canada engendre des enfants, les élève, leur enseigne un métier ou une profession, puis les voit au moment où ils pourraient lui être utiles et le décompose ce qu'il a fait pour eux C'est une perte sèche.

On a cru qu'en colonisant les terres immenses du Nord Ouest, on détournerait le courant de l'émigration. Cependant, le Manitoba est encore vide: des milliers de colons qui s'y étaient établis ont traversé la frontière pour aller vivre dans les deux Dakotas.

En 1881, la population du Canada entier était de 4 300 000 habitants et dix ans plus tard, en 1891, notre pays natal ne comptait que 4 800,000 âmes, une augmentation de 500 000 âmes seulement. Et dire que pendant ces dix années il est arrivé au Canada pour s'y établir 800 000 émigrants!

Donc, dans ce court espace de temps le Canada a perdu tout l'accroissement naturel de sa population, disons 600,000 âmes, plus 300 000 immigrants, un total de 900,000

Presqu'un million en dix ans!

Nous apprenons qu'il se fait de ce temps-ci un mouvement annexionniste dans la province d'Ontario. Des chiffres comme nous venons d'en publier devraient être un argument très fort en faveur de l'union des deux pays du nord de l'Amerique.

Ce que Veulent les Juifs

A propos de la question juive, la *Terre de France* reproduit un discours prononcé, en 1880, par le grand rabbin John Readclif. Ce discours indique très nettement aux juifs la marche qu'ils doivent suivre

Ce programme a été fidèlement appliqué et l'on peut constater qu'il est à peu près complètement réalisé.

Le discours, qui date de quinze ans, est utile à relire aujourd'hui. Il est tristement instructif et, en nous éclairant sur le passé, nous permet de prévoir l'avenir.

"Lorsque nous serons rendus les uniques possesseurs de tout l'or de la terre, la vraie puissance passera entre nos mains, et alors s'accompliront les promesses qui ont été faites à Abraham.

"L'or, la plus grande puissance de la terre... l'or, qui est la force, la récompense, l'instrument de toute puissance, ce tout que l'homme craint et qu'il désire... voilà le seul mystère, la plus profonde science sur l'esprit qui régit le monde. Voilà l'avenir!

"Dix-huit siècles ont appartenu à nos ennemis; le siècle actuel et les siècles futurs doivent nous appartenir, à nous peuple d'Israël, et nous appartiendront tout entiers.

"Jetons seulement les yeux sur l'état matériel de l'Europe et analysons les ressources que se sont procurées les Israélites depuis le commencement du siècle actuel par le seul fait de la concentration, entre leurs mains, des immenses capitaux dont ils déposent en ce moment. Ainsi, à Paris, Londres, Vienne, Berlin, Amsterdam, Hambourg, Rome, Naples, etc., et chez les Rotschild, partout les Israëlites sont maitres de la situation financière, par la possession de plusieurs milliards, sans compter que, dans chaque localité de second et troisième ordre, ce sont eux encore qui sont les détenteurs des fonds en circulation, et que, partout, sans les fils d'Israël, sans leur influence immédiate, aucune opération financière, aucun travail important ne pourrait s'exécuter.

"Chaque guerre, chaque révolution, chaque ébranlement politique ou religieux rapproche le moment où nous atteindrons le but suprême vers lequel nous tendons.

"Le commerce et la spéculation, deux branches fécondes en bénéfices, ne doivent jamais sortir des mains israélites, et d'abord il faut accaparer le commerce de l'alcool, du beurse, du pain et du vin, car par là nous nous rendrons maîtres absolus de toute l'agriculture et en général de toute l'économie rurale. Nous serons les dispensateurs des grains à tous, mais s'il survenait quelque mécontentement produit par la misère, il nous sera toujours temps d'en rejeter la responsabilité sur les gouvernements.

"Il faut, autant que possible, entretenir le prolétariat, le soumettre à ceux qui ont le maniement de l'argent. Par ce moyen, nous soulèverons les masses quand nous le voudrons. Nous les pousserons aux bouleversements, aux révolutions, et chacune de ces catastrophes avance d'un grand pas nos intérêts intimes, et nous rapproche rapidement de notre unique but: celui de régner sur la terre, comme cela avait été promis à notre père Abraham."

La Robe de Mlle Vanderbilt

Maintenant que Mlle Consuelo Vanderbilt se nomme madame la duchesse de Marlborough, laissez-nous nous énumérer le prix des matériaux qui ont servi à la confection de sa robe de noces:

La robe de la fiancée était tout un poème; elle se composait de satin crême, de tulle, de point d'Angleterre et de dentelle point d'applique. La jupe avait un traîne longue de cinq verges. Le corsage était fermé jusqu'au collet Sur le devant de la robe, il y avait des flots de dentelle, des bouquets et des guirlandes de fleur d'oranger. La traîne était une merveille: bordée et garnie de galons d'argent, elle semblait mettre un demi-cercle de lumière derrière Mlle Vanderbilt. Le voile, de dentelle de Bruxelles, était attaché à une coiffure de fleurs d'oranger.

42 verges de satin à $5	$210.00
42 verges de tafetas à $1 50	63.00
12 verges de dentelles à $75	900.00
18 verges de volants à $200	3 600.00
15 verges de passementerie de perle et d'argent à $60	900.00
Bouquets et guirlandes de fleurs d'oranger	87.35
Voile de dentelles de Bruxelles	380.00
Jupon de soie Pompadour	115.00
Lingerie	210.00
Corset de satin blanc	38 00
Agrafles en or massif	19 00
Jarretières d'or et de soie élastique	9 00
Bas de soie	14.00
Pantoufles de satin blanc avec boucles d'or diamanté	175.00
Total	$6.720 35

Les Anglais.

L'esprit pratique des Anglais se montre jusque dans la façon dont ils entendent l'enseignement supérieur: ils estiment que les jeunes gens âgés de seize ou dix-sept ans doivent déjà lire régulièrement les journaux et se tenir au courant de la politique de leur pays. Lors de la dernière session d'examens, on a distribué aux élèves du collége de Rugby le questionnaire suivant:

I. Décrire les routes orientales et occidentales conduisant en Ecosse. Rendre compte des récents matchs de chemins de fer; 2. Où sont situés Madagascar, Sofia, Cuba et le Congo? Quels événements ont eu lieu récemment dans les pays et les villes susnommés: 3 Que savez vous de Khama, du colonel Servinton, de Nasr Ulla Khan et de Sher Afzul? 4 Qu'est ce qu'un cabinet des ministres, un conseiller secret, un pair ecclésiastique; 5 Qui est ministre de l'intérieur, qui est ministre des affaires étrangères, et qui est ministre des colonies? Quelle est l'attitude politique de MM. Goschen et Long et de lord Lansdowne, dans le cabinet? Sur quel objet portèrent surtout les discussions, lors de la dernière session parlementaire?

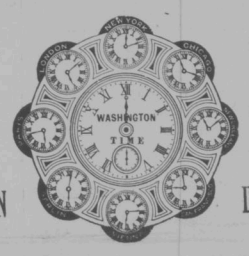
Quelques Preuves de Conviction

Les résultats merveilleux qui ont obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagne d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle & Co. Lowell, Mass.

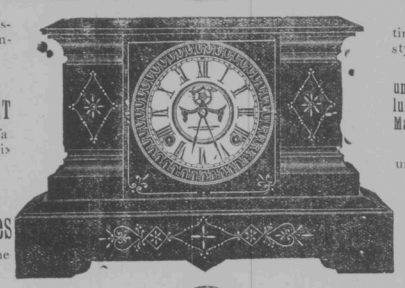
F. SCHNEIDER,

242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) GRANDE REDUCTION



242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS) DANS NOS PRIX

Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.



Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles te Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,

CANNES ET PARAPLUIS.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPERA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheteur.

Argentereis
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST
Commencant le 6 Octobre 1895.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex, Lowell.
Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 02 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 20, 4 05, 5 0 5 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches, 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 30, 7 25, p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 1 50, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 05, 5 10, 6 15 7 00, 9 30 p m. Dimanches 8 15, m; 12 05, 5 50 et 7 25, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 2 05, 2 30, 3 40, 4 05, 5 10, 6 15 7 00, 9 30 p m. Dimanches, 8 15 a m; 12 05, 5 30 et 7 20, p m.
Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 2 05, 2 30, 4 05, 6 15 p m.
Pour Exeter et Dover — 6 50, 8 30, a m; 2 05, 3 40, 4 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 30, p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 05, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—6 50, 8 30, a m; 12 05, 4 05, 5 10, p m; — Dimanches, 5 30, p m.
Pour Augusta, Bath et Waterville, 8 30 a m; 12 05, 5 10, p m.
Pour Lewiston, 8 30 a m, 12 05, 4 05, 5 10, p m. Dimanches, 5 30 p m
Pour Bangor, Belfast, Kowhegan et Rockland—8 30, a m; 5 10, p m; Dimanches, 5 30, p m.
Pour St Jean, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 30, p m.
Pour Eastport et St Jean (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.
Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machias, Seaport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.
DIVISION SUD.
Le et après le 6 Oct. 1895, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m. 12 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 33 p m — Dimanches, 8 45, a m.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 57 a m; 1 43, ¶3 03, 4 03, 4 33, *5 20, *5 35, 6 24, 7 52 p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 51, § 5 33, p m.
Pour Woburn—5 30, §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 5 58, p m.
☞ *Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 10 a m; 15, 5 50, p m.
Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 25, 5 50, p m.
☞ Les heures données plus bas sont du Middlesex st Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 47, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Benlington Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. Dimanches pour Greenfield, 2 00, p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord — 7 40, 9 14, 9 45, a m. 12 11, 1 49, 3 43, 5 12, 6 20, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 00 a m, 8 Nashua seulement, 3 00 p m, 2 00 5 02, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction 9 14, 9 45 a m; 12 11 (1 49 pour Franklin et Bristol seulement), 5 42, ¶8 13 p m.
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 7 40, a m, 1 49 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 49, ¶8 43 p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.
Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m.; 1 43 p. m.
Express de Québec via White River Junction—12 11 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.
¶ Tous les jours pour Montréal.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt général à Lowell.

Paris
Cloak & Suit Co.,-312 Rue Essex.
LAWRENCE, MASS.
Beaux Manteaux et Gilets.
Jamais auparavant nous n'avons eu autant de beaux Manteaux et Gilets. Jamais ils n'ont été aussi élégants. Jamais ils n'ont eu autant de valeur. Est il surprenant que nous fassions le PLUS GROS COMMERCE DE MANTEAUX.
Gilets pour Dames!
Des prix plus bas et de meilleures qualités que vous ne pouvez obtenir ailleurs. Nuances choisies à la mode dans les Drops Covert et les Kerseys, avec col et en velours et le devant biaisé si populaire. Tous sont faits par des tailleurs, parfaits du forme et de fini,
De $4.98 a $13.75.
Si vous ne trouvez dans nos annonces ce que vous désirez, soyez persuadés que nous l'avons si l'article peut être obtenu, et les prix sont les plus bas.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

M. S. DUBE, ✱ Entrepreneur de Pompes Funebres,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cercueils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfante. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
☞ Une visite est respectueusement sollicitée.
88 RUE FRANKLIN, Lawrence, Mass.
M. S. DUBE.

Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes:
Lager Union, $1.00 la caisse; Bass Vali Blatz Exort, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse;
Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, prix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Commis: Philias Chartier et Pierre Larivée.

J. E. BENOIT.
206 RUE LOWELL, Lawrence
Charbon Franklin
Charbon Stove,
Charbon Nut,
Charbon Egg,
Charbon Broken,
Charbon Cumberland
Pin rouge ou blanc,
Bois franc,
Bouleau, charbon de bois de toutes sortes.
☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour sa clientèle canadienne. Dents extraites à l'électricité.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

Publié le Vendredi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.
ABONNEMENT :
Un an. - - - - - - - - - $1.00
Six mois. - - - - - - - - 50
Trois mois. - - - - - - - 25
Le numero, 2 centins.
Rédigé en collaboration.
Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
LEPINE & CIE.
67 rue Market, Lowell, Mass.
Entered at the post-office as second class mail matter.
ULES D'AMOUR, agent collecteur.

VENDREDI, 15 NOV. 1895.

WALLER.

Voici ce qu'une dépêche de Washington nous apprend au sujet de l'espion qui est en prison en France :

"Les amis de M. Waller, l'ex-consul condamne pour espionnage à Madagascar, prétendent que le secretaire d'Etat aurait appris que le gouvernement français serait disposé à gracier Waller pour faire acte de courtoisie à l'egard des Etats-Unis. Toutefois, si les Etats Unis acceptaient cette offre, il leur serait plus possible de demander une indemnité pour l'emprisonnement de Waller, et on ne sait pas si celui-ci serait satisfait de cette solution. Il est probable que de longues négociations seront nécessaires pour terminer l'affaire"

Après l'attitude tenue par les journaux americains relative à la condamnation de Waller, nous croyons que la France ferait un acte de faiblesse en graciant l'ancien consul americain à Madagascar. Cette condescendance ne serait pas considerée comme une courtoisie par les francophobes qui pullulent dans les officines des grands periodiques des Etats Unis, ecrivailleurs illogiques qui vont jusqu'a nier l'existence de la dette de reconnaissance que la Republique americaine doit a la France pour son aide généreux pendant la guerre de l'indépendance.

La liberation de Waller fera de nouveau crier ces ennemis du peuple français et ils tenteront de faire un martyr avec cet espion qui avait mérite d'être fusille, et que par égard pour les Etats-Unis on a épargné On sait comment ces bons procédés on été appréciés ici.

Les francophobes des Etats-Unis, par leurs foules attaques contre la France, ont avarié la cause de Waller qu'ils pretendaient défendre, et comme il est coupable, nous ne voyons pas pourquoi on le gracierait, pour ensuite se faire dire qu'on a eu peur.

ATUALITES.

L'exode des canadiens aux Etats-Unis continue. Il ne se passe pas une semaine sans que vingt ou vingt-cinq familles ne traversent la frontière en passant par Sherbrooke. Ce sont en majeure partie des fermiers des comtés en bas du fleuve qui s'en vont. Ils disent que la récolte a été abondante, mais qui leur est impossible de vendre leurs produits.

Le *World*, de Toronto, se dit en position de pouvoir annoncer que le Gouverneur-général du Canada sera à Rideau Hall d'ici à quinze jours, que la date des six elections partielles sera proclamée incessamment, que les vacances au senat seront remplies sans delai et qu'en toute probabilite les chambres seront en session d'ici à quarante jours.

Le *World* insiste de nouveau sur l'entrée de M. Meridith et de M. Chapleau dans le cabinet d'Ottawa.

Un journal de St Hyacinthe raconte que samedi un cultivateur parti la veille de vingt lieues, est arrivé un bon matin avec l'intention de vendre une charge de bœufs en morceaux et passablement avaries par la pluie Aussitôt installé, il alla trouver les bouchers et leur offrit sa marchandise à un centin la livre. Voyant qu'il ne pouvait réussir à vendre son bœuf à ce bas prix, il s'y prit autrement Il offrit chevaux, voiture, harnais, bœuf, couvertes, etc., le tout à un centin la livre. Tard dans l'apres-midi, il n'avait pas encore pu se débarrasser de son bibelot.

Le conseil législatif de Quebec sera-t-il aboli ?

Les nouvelles qui arrivent de Québec disent que plusieurs députés conservateurs se sont ralliés à M. Cock et que sa proposition a de grandes chances d'être adoptée.

On écrit de Québec que le capitaine Lucien Bouillon, du steamer "Blanche Alma," s'est noyé accidentellement en se rendant à bord. Il est tombé entre le navire et le quai, et dans sa chute il s'est frappé contre la coque du steamer. Quand on l'a repêché il avait expiré. Le defunt demeurait à Matane.

J. A. LEGAULT.

Naquit à Ste Marguerite, comté de Terrebonne, Canada En 1878 il entra au collège de l'Assomption, où il suivit un cours d'études solides pendant huit années Ses aptitudes pour le commerce le decidèrent d'entrer dans une des fortes maisons de bijouteries de Montréal, chez I. H. Dreyfus Après un an d'essai, M. Legault voyant ses grandes dispositions pour cette ligne de commerce, se décida de quitter le Canada pour venir aux Etats-Unis. En 1889 Il se rendit à Lowell où il entra chez Durant & Rogers. Pendant six ans, il s'est toujours distingué comme représentant canadien de cette maison. Après s'être assuré l'estime et la confiance des canadiens et des autres nations, M. Legault s'est décidé cette année de livrer ses talents à son propre commerce. Il est aujourd'hui propriétaire d'un des magnifiques magasins de bijouteries de Lowell. Il a choisi pour son établissement la partie la plus commerciale de la ville. Seuls des hommes d'une grande expérience sont attachés à cette maison. Avec les connaissances et l'esprit d'entreprise qu'il possède, tout fait prévoir un succès et donne à espérer qu'avant longtemps M. Legault era un de nos marchands bien vus de Lowell.

TERRIBLE TRAGEDIE.

UNE JEUNE SERVANTE BLESSEE PAR SON AMANT.

Le Meurtrier est un Jeune Allemand du Nom de Holden,

LA POLICE INCAPABLE DE TROUVER L'ASSASSIN.

Lowell, Mass., 11 novembre—Une épouvantable tragédie s'est déroulée hier après-midi, entre deux à trois heures, sur la rue Nesmith, en cette ville.

Sadie Heslin, une bonne d'enfant, a été blessée de cinq coups de revolver sur le seuil de porte de la demeure de sa maîtresse, Mde Edward L. White, par son amant Henry Holden, un jeune allemand de 25 à 26 ans.

La jeune servante, victime de cet attentat, sortait hier après midi avec l'un des jeunes enfants de sa maîtresse, pour lui faire faire une promenade au grand air. En revenant, elle fit la rencontre de Holden, qui venait du côté de la rue Rogers, et tous deux se rendirent en causant à la demeure White. Rendus au large perron conduisant à la porte de devant, Mary Ross, une autre servante de la famille White, apparut sur le seuil. C'est à ce moment qu'Holden sortit son revolver, et le pointant deliberément sur la bonne, il tira sur elle cinq coups, et les cinq balles atteignirent la malheureuse jeune fille qui tomba à la renverse.

La fille Ross, terrifiée à cette vue, avait retraité à la hâte dans le corridor de la maison, lorsque le jeune Allemand, pas encore satisfait de la sanglante besogne accomplie, lui tira une balle sans l'atteindre, effleurant l'oreille de Sinai Mott, un charpentier qui était a travailler dans le corridor.

Ensuite le meurtrier prit la fuite.

C'est surpenant que l'enfant de Mde White, qui fut témoin de cette scène, étant demeuré sur les degrés du perron, n'ait pas été atteint par les balles.

Inutile d'ajouter que la tragédie s'est déroulée en moins de temps qu'il nous en prend pour la raconter, et que le meurtrier avait à peine pris la faite que tous les gens dans la demeure White et dans tous les environs accouraient sur les lieux, effarés et criant "au meurtre".

Quelques peintres qui étaient à l'ouvrage dans la maison sautèrent dans une voiture et se mirent à la poursuite du meurtrier, mais ils ne purent l'atteindre.

Pendant ce temps-là, la victime était transportée avec mille précautions dans la maison.

La police ne tarda pas à arriver sur les lieux, ainsi que le Dr Richer et l'ambulance. Une injection hypodermique fut administrée à la jeune fille qui reprit [illegible] pouvoir [illegible] comme [illegible]

Voici en [illegible] est Sadie T. Heslin. Henry Holden a tiré sur moi aujourd'hui. Il m'a fréquentée un peu plus de trois mois. Je lui ai écrit dimanche dernier lui annonçant que je ne voulais plus le recevoir. Cette lettre lui fut donnée par mon amie Mary Ross dans la cuisine de Mme White. Je le rencontrai cette après-midi à 2 h 30; il désirait me parler, et comme je refusais, il a tiré sur moi."

Pendant qu'elle murmurait ces paroles, on voyait qu'elle souffrait horriblement. Quelques minutes plus tard elle était transportée à l'hôpital St Jean, où on lui donnait tous les bons soins qu'il fut possible.

LES BLESSURES

Sadie est une jeune fille de 21 ou 22 ans, assez jolie. On la dit une fille adoptive; sa mère s'était présent à Londres. La rumeur croit qu'elle a une sœur à la Farmer municipale

Pas moins de six blessures ont été trouvées par les médecins qui ont examiné l'infortunée jeune fille. Une des balles a passé complètement à travers l'oreille gauche, l'autre a penétré dans la poitrine, une troisième est entrée un peu au dessous de la précédente. La main gauche et le bras gauche, entre le coude et le poignet, sont percés par une balle. Le dernier coup de feu atteignit la jeune fille dans le dos, comme elle se tournait pour s'enfuir; cette balle a pénetré dans la région du foie.

Vu l'état de la blessée, il fut impossible de faire l'extraction des balles.

A minuit, Miss Heslin paraissait un peu reposer, mais sans changement prononcé pour le mieux.

LE PRISONNIER DISPARU.

De suite après la tragédie, la police se mit à rechercher Holden qui fut aperçu par le major Conlin et son épouse jetant son parapluie par dessus par terre, sur la rue Concord, comme il quittait la voie ferrée.

Holden se rendit ensuite dans la boutique du tailleur Barnes, rue Central, et s'enquit, en souriant, de Joe Hennesg, une connaissance qu'il trouva à l'ouvrage. Celui-ci lui demanda pourquoi il ne travaillait pas, et il répondit, avec sang-froid : "Oh, my girl's feeling rather bad."

Ensuite Holden emprunta $2 de son ami et quitta la boutique d'un pas égal, sans la moindre émotion. Naturellement dans le temps, on ne connaissait encore rien du drame dans la boutique de M. Barnes qui ne peut dire si Holden portait un paletôt

A 4 h. 30, cette même après-midi, Holden entrait dans le magasin de chaussures et de réparation tenu par deux allemands, au coin des rues Gorham et Charles. Aux environs se trouvait un policeman qui ne le reconnut pas. Les deux allemands dirent à Holden qu'un garçon venait de leur apprendre qu'un jeune homme avait tué son amante sur la rue Nesmith. A ce moment Holden regarda par la fenêtre et apercevant un agent de police de l'autre côté de la rue, il sortit presqu'aussitôt et s'éloigna. On ne l'a pas revu depuis. Quelques-uns des agents de police croient que le meurtrier se cache quelque part en cette ville, tandis que d'autres pensent qu'il est déjà loin et qu'il va essayer de s'enfuir dans ses vieux pays.

LA DESCRIPTION

Holden parle assez bien l'anglais, quoiqu'il ait un accent étranger. La photographie trouvée chez Freeman démontre qu'il a une bonne apparence; il pèse environ 135 livres, a 5 pieds 8 pouces, cheveux blonds, épaisse moustache

Depuis deux ans il travaillait comme tisseur dans le Middlesex et gagnait de bons gages. Il travaillait régulièrement Hier il ne se montra pas à la fabrique; on lui doit encore $10 en salaires

Il avait sa chambre dans l'édifice Hill, No 27 Tyler. La maîtresse de pension dit qu'il avait un excellent caractère, était tranquille et la payait bien. Elle ignorait ses relations avec Sadie Heslin. Il passa la nuit de dimanche dans la maison, et lundi matin il partit comme d'habitude, comme s'il allait travailler. Elle ne l'a pas revu.

Avant le 4 octobre, Holden prenait sa pension chez Mde Thorne, No. 20 rue Tyler, qui apprit à la police plusieurs faits intéressants.

Holden est arrivé en ce pays il y a trois ans. Après une courte visite chez un oncle à New York il vint demeurer à Lowell.

Le printemps dernier, il retourna en Allemagne pour recueillir un héritage de $1200 à lui laissé par un parent défunt. Il donna une partie de cet argent à sa vieux père, et revint en mai, l'est chez Mde Thorne que il en rencontra pour la première fois sa victime. Sadie Heslin était servante de table dans cette maison de pension Holden l'aima à première vue, et ils devinrent bientôt très intimes. Presque chaque soir ils sortaient ensemble. Finalement, Mde Thorne dit à la jeune fille qu'elle faisait mal de sortir seule avec un homme qu'elle connaissait si peu. La jeune fille, peu de temps après, quittait la maison Thorne pour aller avoir soin des enfants chez Mde White, sur la rue Nesmith.

Mde Thorne dit qu'elle avait bonne opinion de jeune Allemand, qui était poli et payait bien. Cependant, elle crut s'apercevoir qu'il était prompt, et dernièrement il s'était mis à boire. Samedi il était ivre, ainsi que dimanche. Lundi midi il prit son dîner à midi et demie. Il paraissait nerveux. Mde Thorne savait qu'il avait un revolver, le 4 juillet dernier il l'avait fort agacée en le tirant dans les environs

D'AUTRES DETAILS

Mary Ross, l'autre servante de Mde White, témoin de la tragédie, raconte que Holden avait envoyé une lettre de menaces à Sadie Heslin, en réponse à la missive de la jeune fille qui lui donnait son congé.

La police a découvert le pardessus du meurtrier jeté pendant sa fuite; dans les poches, rien d'important ne fut trouvé, sauf quelques lettres de ses parents. Dans sa chambre fut trouvé un livre sur lequel il avait écrit ces mots : "My dear Sadie, My love Sadie."

La police a appris qu'un homme ressemblant à Holden a pris un train à la gare de la rue Middlesex, hier après-midi. Aussitôt la police de toutes les villes environnantes fut avertie.

Il ne tardera probablement pas à être arrêté. A 3 heures, cette nuit, Holden était encore en liberté

Les amis du meurtrier disent qu'il ne doit pas avoir beaucoup d'argent en sa possession, car il a tout gaspillé l'argent de son héritage.

Avant son crime, Holden avait été jouer une partie de billard chez Page, rue Middlesex. Il signa Henri Aiden, qui pourrait bien être son vrai nom.

DERNIERES NOUVELLES

Les détectives ont découvert que Holden avait pris le train de 5 heures pour Fall River et s'était embarqué ensuite pour New York.

Les détectives ont télégraphié à New York et ils ont reçu un télégramme disant que personne répondant au signalement de Holden était débarqué là ce matin. Comme le bateau qui laisse Fall River à 7 h. 30 pour New York arrête à Newport, R. I, on pense qu'il a débarqué à cet endroit

La rumeur nous apprend aussi que l'assassin a été vu dans les chars par le juge Hadley et l'agent de police Bumps, qui étaient dans le train quittant Lowell à 5 heures.

On dit aussi que l'agent de police Bumps avait le signalement de Holden avant de quitter le poste de police.

A midi, on a appris de l'hôpital que Miss Heslin était toujours dans le même état et souffrait beaucoup. Elle eut sa connaissance tout l'avant-midi.

La Vitalite chez les Hommes Retabli

Lorsque la vigueur sexuelle fait défaut chez les jeunes gens ou chez les viel les personnes, elle peut être promptement restaurée et d'une manière permanente. Ceux qui souffrent de la

Varicocele
DE - LA - DEBILITE - NERVEUSE
De Pertes Nocturnes

...ET D'AUTRES MALADIES

qui minent la constitution devraient m'écrire pour me consulter. J'ai fait une étude sérieuse pendant plusieurs années de la faiblesse chez les hommes; le fait est que j'en ai souffert moi-même. Trop timide pour avoir recours à des personnes d'expérience ou des médecins renommés, j'ai fait des recherches sur le sujet et j'ai découvert un remède simple, mais qui donne toujours les meilleurs résultats et je suis aujourd'hui d'un physique naturel et fort, grâce à ce remède.

Je veux que tout le monde, jeunes et vieux, le sachent Je m'intéresse personnellement dans ces cas-là et personne ne doit hésiter à m'écrire, car toutes les correspondances à ce sujet seront strictement confidentielles. J'enverrai la recette de ce remède gratuitement. Ne remettez pas l'affaire à plus tard mais écrivez-moi de suite. Vous bénirez toujours le jour ou vous l'aurez fait. Adressez en mettant ue timbre sous enveloppe.

THOMAS SLATER, Boite 1426
Consignateur du fameux Céléri Kalamazoo,
KALAMAZOO, MICH.

Le SPINDLE Est le meilleur Cigare de **5c**
Que vous puissiez acheter. Fabriqué avec du pur Havane. Par **Flood.**

Mes Dames, "Ecoutez"

LA

Lawrence Rubber Co,

455 RUE ESSEX.

LAWRENCE, MASS.

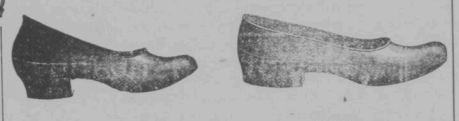
Desire attirer votre attention sur notre bel assortiment de splendide **Atonizers** pour Parfums, en verre coupé et en ouvrage dessiné en or.

Regardez dans notre vitrine et vous en verrez quelques echantillons.

Entrez dans notre magasin et nous vous en montrerons beaucoup plus a des Prix que personne ne peut approcher.

Tous les deux, Dames et Messieurs,

Permettez-nous de vous demander d'essayer le Pur caoutchouc.



Caoutchouc Mawel

Ceux qui l'achèteront n'auront pas à acheter de claques durant l'hiver.

AVEZ-VOUS
UNE PAIRE DE JARRETIERES

Sinon, ne manquez pas l'oceasion.

Nous offrons des Jarretières pour

19c, 50c, 75c ET PLUS.

Respectueusement,

Lawrence Rubber Co.

Nous avons une jeune demoiselle canadienne qui sera toujours heureuse servir la clientèle canadienne.

MITCHELL & CO.

COLLERETTES et JACKETS

Nous avons une belle ligne de ces marchandises en stock.

De fréquentes visites à New York donnent à nos pratiques l'avantage extraordinaire de se procurer les styles les plus nouveaux et les plus beaux patrons. Le Drap de Perse si populaire avec devant carré large est en grande demande. Vous pouvez être assurés que nos styles sont les plus corrects et les plus désirables sur le marché. Nos styles à

10.00, 12,50, 15.00, 17.50 et $20.00

Sont en grande demande et se vendent rapidement.

Des choses à bon marché quand elles sont de pauvres choses coutent beaucoup plus que de bonnes choses. L'économie ne veut pas dire que l'usage de pauvres marchandises parce qu'elles sont à bon marché. Cela signifie l'usage des meilleures articles en sorte d'en avoir le meilleur profit.

Mitchell & Co.

76 a 82 RUE MERRIMACK,
HAVERHILL, MASS.
Commis canadien—M. P. H. Bilodeau.

Votre Sante

Devrait être protégée en vous habillant chaudement. Nous avons en mains ce que vous voulez avoir,

PREMIEREMENT,
De bons Corps et Caleçons en laine que nous vendons de 50c à $2.

DEUXIEMEMENT,
Avec nos Pardessus et Ulsters que nous rendons pour $10 tout le monde sourit de joie en voyant l'économie qu'ils ont fait en achetant de nous.

TROISIEMEMENT,
N'oubliez pas que nous vondons des Pardessus de $6 à $24 qui sont aussi des valeurs extraordinaires.

HAMEL & CLOUTIER,

405 Rue Essx.
Lawrence, Mass.
Enseigne de la Valise Doree.

CLAIRS ET DOUX !

Faits de jolis pieds revêtus de nos Soulliers qui sont au complet, pour exemple ceux que nous offrons maintenant pour une chansou et pour peu d'argent comptant. Nos ajustements égalent la qualité et les prix sont en proportion. Si uous pouvons vous plaire dans l'ajustement, le prix, le style et la qualité, ce qui existe.

Nous vous vendrons durant les prochains sept jours un lot de Chaussures de Dames, bontonnées, en Kid et vernies (Goodyear Welt) bouts opéra et carrés pour $2.

1 lot de Chaussures d'hommes (Grain Creedmoor et Congers pour $1.50.

Congress d'hommes en cuir breveté et balmoral (il nous reste seulement quelques paires) pour $1.50, reduites de $3.00.

V. J. HUOT,

437 Rue Essex 4 37

RALPH A. DAY,

Grande Vente du Stock d'un

Manufacturier d'Echantillons

De COSTUMES a 50c. dans la piastre.

Chaque Manteau est un Bargain fait dans le plus Recent Style et du Meilleur Materiel.

Grande Vente de Collerettes en Fourrures Commencee la Semaine Derniere et se continuera cette Semaine.

Jackets	en Covert	pour Dames	$4.95,	valant $10.00
"	en Drap	"	2.98,	" 5.50
"	"	"	3.98,	" 6.00
"	"	"	4.95,	" 10 00
"	en Bouclé	"	6.95,	" 12.00

Fourrures, Fourrures !

Collerettes Francaises, Coney, 30 pcs. de long. $4.95, valant $7.50
" " " " $7.50, " 10.00
" " " " 10.00, " 15.00
Collerettes en Astrackan, de 30 pcs., $6.95, valant 10.00

Le Nouveau Magasin de Specialites de

RALPH A. DAY, - Central Building,

Porte voisine de l'Opera House, Lawrence, Mass.

Mme A. BELLISLE, commis canadien.

Pardessus d'Hommes, Garcons et Enfants.

Comme un Guide . . .
Sert à indiquer la direction pour arriver à atteindre votre destination à notre annonce et vous rappeler que

ULSTERS d'Hommes, Garcons et Enfants.

Wm H. Floyd & Co,.

Résident au No. 459 Rue Essex et désirent une part de votre commerce. Notre stock est rempli des plus nouveaux styles en

Hardes d'Hommes, Garcons et Enfants,

Du dernier goût, des maisons de gros de Boston et de New York. Nous ne voas donnons pas de conseil, seulement si vous désirez un costume d'hiver, nous vous en-vendrons un à si bas prix que vous apprécierez et découvrirez l'économie d'acheter de

Habillements d'Hommes, Garcons et Enfants.

Wm H. Floyd & Co,
459 RUE ESSEX 459

Sous-vetements d'Hommes, Garcons et Enfauts.

VICTOR BACHAND, commis canadien.

Couvertures, -

CHAUDES, RICHES et ELEGANTES

— CHEZ —

A. W. Stearns & Co.

Nous allons vous parler de Couvertures tout laine pendant quelques minutes.

NOUS SAVONS que nous avons le plus gros assortiment de la ville, et NOUS SAVONS que nos prix sont les plus bas. Cela vous étant assuré, il ne reste pas de raisons pour que vous n'achetiez pas toutes vos Couvertures chez nous

Nous vous montrerons d'abord une Couverture 11 4, tout laine, bleue, rose, avec bordure rouge, à $3.36 la paire.

Couvertures de l'Ouest 11 4 absolument tout laine, valant $5. Notre prix $4.

Couvertures de l'Ouest 11-4. faite de laine magnifique. Cette couverture se vend généralement $7.50 Nous réduisons le prix à $6.

Un lot de Couvertures 12-4 en laine blanche de Saxe, qui se sont toujours vendues $8 et $9 Nous les offrons à $7.50.

Couvertures 13 4, faites de la plus belle laine de Saxe, bordée en Satin de la meilleure qualité. Elles valent partout $12-50. Notre prix, $13

NOTRE ASSORTIMENT DE

Douillettes de Fabrication Domestique

Est plus considérable et plus varié que jamais. Elles sont toutes faites dans notre établissement et les matériaux sont choisis avec soin. Elles ont une demi verge de plus que celle que vous achetez toutes faites. Nous pouvons les recommander sans réserve

A. W. Stearns & Co.

La Meilleure Maison De Nouveautes,

309-311 Rue Essex, 270 Rue Commercial

LAWRENCE, MASS.

Employés canadiens :— F. A. Martel, Martin Lanctôt, Archille Proulx, Patrick Murphy, Delles Esther Lacaillade, Joséphine Poirier.

Pour la Mairie Arthur A. Bailey.

LES AMIS DE L'EX-ECHEVIN POUSSENT SA CANDIDATURE,

SON PROGRAMME SERAIT LA REDUCTION DE TAXES.—SES PARTISANS DISENT POURQUOI IL DEVRAIT ETRE CANDIDAT.—APPEL AUX TRADES UNIONISTS.

Samedi prochain, de 4 heures à 9 du soir, vous serez appelés à choisir un porte-drapeau pour la campagne municipale. Il vous faut comme candidat un démocrate et un homme qui saura gagner des votes, et votre attention est attirée sur le fait que l'ex-échevin Arthur A. Bailey aspire à la candidature à la mairie.

M Bailey s'est montré pour la première fois dans la vie publique en 1889, quand, à part les représentants du quartier trois, il fut le seul démocrate siégeant dans le conseil municipal. Il s'est alors acquis une grande réputation d'habileté et de courage. Les citoyens du quartier quatre se rappellent la lutte qu'il a faite avec succès pour obtenir une école dans le district d'Arlington, malgré l'opposition du maire Mack. Dans sa discussion avec le maire Mack sur la nécessité de cette école, il montra une connaissance des affaires municipales qui étonna son adversaire. Les arguments de M. Bailey se lisent comme une prophétie et sa prédiction qu'avant long temps la ville serait obligée de voter des crédits en comparaison desquels celui qu'il demandait n'était qu'une goutte d'eau dans l'océan, s'est réalisée depuis, et dans cette même localité on a dû construire une immense école, malgré l'opinion du maire Mack que l'école demandée par M. Bailey n'était pas nécessaire.

En 1890, quand il siégea au bureau des échevins, sa connaissance des finances fut si généralement reconnue que le maire Crawford le nomma membre de la commission des finances. Il y travailla jour et nuit à résoudre le problème financier. Le maire Crawford seconda habillement ses efforts, et le résultat fut la réduction de la taxe à $14 80, le point le plus bas qui ait jamais été atteint dans notre histoire municipale

Aux contribuables de cette ville le nom de Arthur A. Bailey est présenté comme celui de l'homme qui, s'il est élu, saura et pourra mettre fin aux extravagances des années passées et qui, tout en adoptant une politique libérale ponr répondre aux besoins de la ville, démontrera que par une surveillance stricte de la part du maire les taxes peuvent être réduites naturellement.

Un démocrate qui peut logiquement arborer sur son drapeau le programme de "moins de taxes" peut emporter la ville d'assaut.

Depuis qu'il a quitté le bureau des échevins, M. Bailey a généreusement consacré son temps et son travail au service de son parti. Il a été membre du comité de ville pendant trois ans, dont trois comme président, et tous ceux qui ont travaillé pour le parti pendant ce temps témoigneront avec plaisir du soin et de l'attention qu'il a donnés à son travail et de l'habileté exécutive dont il a fait preuve

Comme candidat des ouvriers on ne saurait trouver mieux. Depuis qu'il a fini son apprentissage il a toujours été membre de la Boston Typographical Union, jusqu'à ce que l'Union de Lawrence fut fondée, et il s'y fit alors transférer.

Les ouvriers et les Trades Unionists de Lawrence n'ont pas lieu de craindre que l'influence des corporations puisse être exercée sur un homme qui a été un Trade Unionist toute sa vie. En réalité, si les ouvriers de cette ville veulent comme maire un représentant intelligent de leur classe, où pourraient ils en trouver un meilleur que cet ouvrier libéral et ami du progrès qui a prouvé par ses actes, et non par ses paroles, son dévouement à la cause du travail.

En conclusion, il est admis que M Bailey est un homme indépendant, entouré d'aucune clique, n'ayant ni amis à récompenser ni ennemis à punir Il entre dans la lutte sans engagements et sans promesses, et s'il est élu, il entrera en fonctions sans obligation envers qui que ce soit, si ce n'est au parti qui l'aura élu et à la ville dans laquelle il a passé sa vie.—*Ann*

ARTHUR A. BAILEY.

Centres Canadiens.

Lawrence

Mlle V. Mignault et Mlle Felix Poisson étaient de passage à Boston lundi dernier.

M. Jos F. Pinard, de Claremont, N. H., était de passage à Lawrence mardi dernier.

M. Amedée Provost, de Haverhill, Mass., était en visite chez ses amis dimanche dernier.

Mlle Emma Mayrand, de Lowell, et Mlle Gauthier, de Webter, Mass, étaient en visite à Lawrence mercredi.

M. Ernest Dionne autrefois de Lawrence et maintenant commerçant à Nashua, N. H., était en visite ici dimanche dernier.

Mlle Rosa A. Beaudry, de Exeter, N. H., était à Lawrence Mass, dimanche dernier, et visite chez M. et Mme Amédée Gagné et Mme Antoine Coujal.

Vous pouvez acheter pour cette semaine des bas laine et coton de toutes couleurs pour 10 c chez Hamel et Cloutier ; sur 5 caisses il leur en reste que 36 douzaines.

M. Alfred Painchaud, le populaire maître de pension à Salisbury Beach dans la saison d'été, est venu faire une courte visite à ses amis à Lawrence dimanche dernier.

L'officier de police Shenck a été assailli par plusieurs gamins mardi soir lorsqu'il voulut faire l'arrestation de l'un d'eux, un nommé Lynch. Tous se ruèrent sur l'officier qui cependant ne lâcha pas prise et sut conduire son prisonnier en lieu sûr. Lynch a été représenté aux accusés [illegible]

[illegible] l'annonce du grand concert musical qui sera donné mercredi prochain le 20 novembre courant à Haverhill, Mass, à la salle Lafayette par la société Ste Cesile. Nous espérons qu'un grand nombre de canadiens de Lawrence assisteront à ce concert qui sans conteste sera l'événement musical de la saison.

Le Cercle Montcalm est à faire des préparatifs pour tenir un bazar les 25, 26 et 27 courant dans leurs salles et dans celles de la société St-Jean-Baptiste. Le comité chargé de l'organisation est à l'œuvre et tout promet d'être un véritable succès. Le Cercle Montcalm à toujours si bien faire les choses et nous sommes certains que ce bazar va être organisé habillement; afin de donner satisfaction à tous ceux qui le patroniseront. Empressez-vous de vous procurer vos billets afin de ne pas manquer d'assister à ces soirées d'amusements.

L'officier de police Oscar Benoit a été chargé lundi dernier d'aller à Woonsocket, R. I, chercher un jeune enfant du nom de McLean qui avait été laissé aux soins de M. Octave Archambault, fermier de l'endroit, par Mde McLean elle même lorsqu'elle déserta son époux l'an dernier. Le père de l'enfant, Albert McClean, de Lawrence, n'avait pas reçu de nouvelles de son fils jusqu'à ces jours derniers, alors qu'il demanda à la police d'aller quérir son enfant. L'officier Benoit a réussi à emmener l'enfant malgré la forte opposition de ses nouveaux parents.

A 1 45 hrs lundi après-midi Sam T. Chard, le poissonnier bien connnu de Lawrence et des environs s'est suicidé en se tirant un coup de revolver dans la tête un peu au dessus de l'oreille droite. Au moment du crime M. Chard était seul dans son magasin, le commis s'étant absenté pour quelques instants. Un cultivateur de la campagne fut le premier qui entra dans le magasin et il ne fut pas peu surpris de trouver Sam étendu sur sa chaise et tout ruisselant de sang. Le Dr Howe fut mandé en toute hâte et on ne put que constater la mort qui d'après lui a été instantannée. Selon les intimes du défunt tout porte à croire que c'était le mauvais état de ses finances qui l'ont porté à commettre cet acte barbare.

[illegible] demander [illegible] de 9 pieds et 7 pouces qui s'est promené dans nos rues toute la journée mardi dernier et qui enfin s'est décidé à prendre ses quartiers sur la devanture du magasin Hamel & Cloutier. Quelques uns l'ont pris pour un malfaiteur d'autres pour un second Goliath mais ils se font erreur car ce géant a choisi ce site de présence à tout autre pour prouver que comme lui, le magasin populaire Hamel & Cloutier plane au dessus de tous ce qu'il y a eu depuis la chute de notre premier père et que jamais depuis que Lawrence est Lawrence on a vu des gens franchir le seuil d'un magasin avec autant de satisfaction que chez Hamel & Cloutier d'où ils sortent toujours avec d'énormes paquets sur les bras et un agréable sourire sur les lèvres.

Allez à la Pharmacie Miville, c'est l'endroit par excellence pour vous procurer tout ce qui est utile aux familles en fait de parfums, articles de toilette, savons, trousses, thé de bœuf, soda chaud, etc., etc.

Il ne faut pas l'oublier que notre compatriote, M Felix Poisson, notre populaire pharmacien, entend faire des affaires sur une grande échelle. Pour les temps froids il s'est procuré une splendide fontaine pour servir le soda et le café chauds. Faites-en l'essai et vous serez enchantés.

MM. Morin & Fréchette, nos populaires épiciers, Nos. 101-111-117 rue Hampshire, offrent au public en général un avantage sans précédent dans leur commerce. Toute personne achetant depuis le montant de 5c. en montant recevra un chèque pour le montant de l'achat et lorsqu'elle aura une somme assezélevée en chèques elle aura le choix sur un grand nombre d'argenteries les plus belles et les plus utiles à l'usage des familles. Le paia canadien qu'ils fabriquent est unique dans Lawrence. Leur nouvelle voiture destinée à la distribution des marchandises fait l'admiration de tout le monde et est un signe que MM. Morin et Fréchette font de belles affaires.

Soyez tous la !

Nous apprenons avec plaisir que la société Ste Cécile de Haverhill doit avoir un grand concert musical mercredi soir le 20 novembre courant, à la salle Lafayette. Voici le programme des personnages qui prendront part à cette magnifique soirée. M. Alfred DeSève, violoniste de Boston, Mde Nellie Bourgeois Painchaud Soprano, Mlle Gertrude Holyoke French de Boston, Harpiste, Mlle Mildred Murray, déclamatrice de Bradford, enfant de 10 ans. Morceaux de piano pour huit mains, Mlles Emma H Bonin, Sadie Newell, Bernice M Buell et Flora M. Pettee. Tambourine Drill par douze demoiselles de la société. Avec un tel programme d'artistes aussi distingués tout fait prévoir que ce concert sera le grand événement musical de la saison. Nous espérons que toute la population canadienne se fera un plaisir et un devoir d'aller applaudir ces talents de renom. En même temps c'est encourager une œuvre des plus louables et des plns patriotiques. Ainsi que tous soient là afin de trouver par votre présence que vous savez appréciés les mouvements philantrophiques.

Bargains en Sousvetements et Bas.

Corps et Caleçons de dames, en Jersey, de toutes grandeurs, Seulement 25 cents.

Meilleure valeur jamais offerte dans Lawrence.

Corps et Caleçons pour dames, écarlate, tout laine, 75 cts

Un lot de Chemises d'Hommes, rouge mélangé, seulement 50 cts, environ la moitié du prix.

Bas de dames, noirs et gris, tout laine, seulement 25 cts.

Bas noirs pour dames, tout laine. Seulement 19 cts.

Un lot de Corsets réduits de $1 et $1.50 à 50 cents.

Miss Léonine Bourget et Eliante Hamel seront heureuses de voir leurs amies.

JOHN T. GOLDEN

Successeur de O. JEAN & Co.,

421 RUE ESSEX

Lawrence, Mass.

Le Paradis des Femmes.

Le riche assortiment de manteaux, gilets et collerettes à la Paris Cloak & Suit Co., Lawrence, fait les délices de toutes les dames qui l'ont vu.

Jamais il ne s'est vu autant de beaux manteaux et gilets. Jamais ils n'ont été aussi élégants. Jamais ils n'ont eu autant de valeur. Est il étonnant que la Paris Cloak & Suit Co. fasse le plus gros commerce de marteaux? Si vous ne voyez pas ce que vous désirez mentionné dans leur annonces, soyez certaines qu'ils l'ont si l'article peut être obtenu, et aux plus bas prix. Cette maison a sollicité le patronage du public dans les meilleures conditions, offrant les meilleures articles aux plus bas prix, avec garantie que chaque article est absolument tel que représenté.

Belle-Isle & Co.

M. Belle-Isle vient d'ajouter à son stock de médecines patentées un bel assortiment de livres d'histoires Français et invite ses compatriotes à lui faire une visite, 4 rue Franklin.

Déces.

Nous avons la douleur d'apprendre la mort de Mde Lévi Berrard âgée de 68 ans.

Elle appartenait à la Congrégation des Dames de Ste Anne.

Un grand nombre de congréganistes assistaient au service funèbre ainsi qu'un grand nombre de parents et d'amis. Les dépouilles mortelles furent portées en terre par six des fils de la défunte.

Elle laisse pour déplorer sa perte un époux inconsolable ainsi que sept garçons et deux filles.

M S Dubé avait la charge de l'enterrement.

Un Honnete Homme

Cher Redacteur—Informez s'il vous plait vos lecteurs que s'ils m'écrivent confidentiellement, je leur enverrai dans une lettre cachetée, le traitement, que j'ai suivi et qui m'a guéri complètement, restauré ma santé, fortement compromise. J'ai en de longues années de souffrances causées par une faiblesse nerveuse, pertes de nuit, faiblesse et retrécissement des parties sexuelles.

Je n'ai pas l'intention d'extorquer de l'argent à qui que ce soit.

J'ai été victime des escroqueries, des vols des charlatans jusqu'à perdre confiance en l'humanité mais Dieu merci je suis maintenant en bonne santé, fort et vigoureux et désireux de faire connaître à tout le monde le remède souverain qui m'a guéri.

N'ayant rien à vendre ou a envoyer C. O. D., je ne demande pas d'argent. Adressez-vous à James A. Harris, Boîte 600, Debray, Mich.

Notre Vente a Sacrifice Bat Son Plein.

Le magasin est encombré et nous y ajoutons tous les jours de nouvelles marchandises, Venez en réclamer votre part.

Bas ! Bas !

Bas de Dames en cachemire tout laine, couleur noire garanti, un bas de 50c. Pendant cette vente, *37 1-2c la Paire,*

1-2 caisse de bas noirs pour dames, en cachemire noir superfin. Prix de détail 62 1-2c. Pendant cette vente, *48c la Paire*

Bas de laine noire pour dames, qui dureront autant que nos bas de 50c. Nous n'en avons jamais eu d'aussi bons pour moins que 35c. Pendant cette vente. *25c la paire*

1 lot de bas gris pour dames, très épais et doux. Prix, *25c la paire*

Voulez vous pour vos enfants des bas que vous ne devez pas raccommoder tous les jours? Nous avons ce qu'il vous faut: Le "Never Wear Out". Le prix régulier est 25c. Nous en avons de toutes grandeurs, *12 1-2c la paire*

Sous-Vetements pour Dames.

Nous avons acheté d'une manufacture 3 caisses de vestes et caleçons anglais en laine Jersey. Ils ont coûté à la manufacture $4 la douzaine et sont sujets à de légères imperfections, Nous avons réduit le prix à *25c la paire*

C'est assurément la meilleure occasion qui ait jamais été offerte à Lawrence.

1 caisse de vestes et caleçons en poil de chameau, les meilleurs du prix de $1 en ville. Pendant cette vente, *75c chaque*

Nous avons en magasin trop de vestes à manches courtes de belle qualité. C'est pourquoi nous allons faire un grand sacrifice sur les prix. Nos qualités de $1.25 et $1.37 1-2c, pendant cette vente, à *97c chaque*

Sous-Vetements pour Hommes.

Grande sensation dans notre département de sous-vêtements pour hommes. La raison en est dans le temps doux et l'encombrement de marchandises. Vous avez entendu parler de vestes de $1 vendues 84c. et 79c. Avez vous déjà acheté la véritable qualité de $1 pour *59 cent*

C'est ce que nous faisons cette semaine—nous en avons trop et nous en donnons l'avantage à nos clients.

Articles de Toilette.

Witch Hazel,	bouteille de 25c pour 10c.
Poudre à dents de Hood,	bouteille de 25c pour 12 1-2c
Savons Cosmo au lait de beurre,	qualité de 15c pour 7c
Savon Cuticura,	qualité de 20c pour 12 1-2c
Poudres Seidlets,	boîte de 25c pour 10c
Poudre Comfort,	boîte de 25c pour 19c
Poudre Comfort,	boîte de 50c pour 39c
Poudre Falcom [carbolated]	boîte de 20c pour 10c

REID & HUGHES.

225 a 235 RUE ESSEX,

Lawrence, Mass.

Commis Canadiens Jos A. Roy, Evélina Poirier, Lumina Moreau et Elisa Cardinal. Melle Caroline Saint-Laurent.

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi à faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu à peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercice au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,

WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants: — N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants: — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin Oscar Courteau, Dr J. G. Burque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants: — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

UN NOUVEAU PROCES.

De Nouvelles Preuves Auraient ete Decouvertes.

Philadelphie, 13 nov—Les avocats de Holmes ont, aujourd'hui, fait connaître les raisons qu'ils invoquent pour qu'un nouveau proces ait lieu.

La décision du tribunal sera rendue lundi.

Les défenseurs du condamné prétendent que le verdict n'est pas constitutionnel et vu que de nouvelles preuves ont été découvertes, un nouveau procès est nécessaire.

Avez-vous une Faiblesse Sexuelle?

Si oui—Je vous enverrai la recette (franc de port) d'un remède simple qui m'a guéri des résultats d'abus durant ma première jeunesse et des excès sexuels pendant les années suivantes. C'est un remède sûr contre les maladies de nerfs, pertes de nuit, petitesse, faiblesse et retrécissement des organes sexuels, etc., chez le jeune homme ou le vieillard. Ecrivez aujourd'hui, en envoyant un timbre et votre adresse.

THOMAS SLATER, Box 600, Kalamazoo, Mich.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette à l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (roussures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens [illegible] 75 la bouteille.

[illegible] Lowell Mass.

Un Suicide.

Fitchburg, 10 nov.—Nazaire Dame, un Canadier-français employé dans une fabrique, s'est pendu cette après-midi à une porte de sa maison, située rue Circle Il était âgé de 54 ans, sans ouvrage et buvait beaucoup depuis quelque temps.

Sa petite fille, âgée de 7 ans, l'a découvert et c'est son épouse qui a coupé la corde, mais il était trop tard.

Un Maire Canadien

Marlboro, 13 nov —Les nombreux amis de notre populaire ex-représentant, Chas Farreau, travaillent avec beaucoup d'ardeur pour sa nomination à la charge importante de maire de cette ville, et s'il obtient la nomination il sera certainement élu, car tous les Canadiens, sans distinction de parti, voteront en masse pour lui. M. Farreau briguera les suffrages du "ticket" démocratique.

LE NOYE

Ses Parents Arrivent de Nashua.

Montréal, 13 nov—Le coroner McMahon a réussi à établir l'identité du noyé de Vaudreuil. Le défunt était un nommé P. Pelletier et demeurait à Nashua, N. H. Ses parents ont été avertis de ce triste événement et se sont mis aussitôt en route pour le Canada. Ils arriveront ici ce soir.

COUPON DE PRIME

Aux Lecteurs de ce Journal

Détachez ce coupon et remettez-le avec 9 cts en timbres-poste, pour chaque volume désiré, ou 25 cts pour 3 volumes au choix, parmi les ouvrages mentionnés sur ce coupon, au bureau de l'ETOILE, Lowell, Mass., et vous recevrez les numéros demandés franco par la poste dans les huit jours qui suivront votre envoi. Ecrivez votre nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

*Nom*_____

*Adresse*_____

*Ouvrages désirés : Nos*_____

— LIVRES OFFERTS —

1 Mon oncle et mon curé
2 L'amoureux de la préfète
3 Martyr de l'amour
4 La roche qui pleure
5 Le remords d'un faussaire
6 Rêves dorés
7 Drame de l'hôtel Woronzoff
8 Les fiançailles de Lorette
9 Le sacrifice d'un fils
10 Le coureur de dot
12 Roman d'une jeune fille pauvre
13 Le roman d'un crime
14 Trahison vaincu par l'amour
15 La Vengeance du fiancé
17 Les deux Jeannes
18 Misérable faussaire
19 Le martyr d'une mère
20 La charmeuse.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢ IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

Sent 5 cts for sample package. Faultless Chemical Company, Baltimore, Md.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis,

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

S. M. McCORMICK,

509 RUE ESSEX,

CHAPEAUX ET ARTICLES DE FANTAISIE.

Nous avons un assortiment considérable de

Corsets, Bas et Sous-vetements

que nous vendons meilleur marché qu'aucun magasin de la rue Essex

Venez voir notre stock avant d'aller ailleurs.

Mlle Joséphine Chenard, employée canadienne.

CLIFFORD'S DEY HOUSE,

2 et 4 Rue Andover

Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.

Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.

Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Merrimack.

EN GARDE! Le public doit se tenir en garde contre les nombreuses contrefaçons et imitations qui envahissent le marche depuis que les succès du Régulateur de la Santé de la Femme et les Female Plasters du Dr Jos Larivière, pour guérir le BEAU MAL sont connus.

Lorsque vous achetez une bouteille de Régulateur ou un de mes "Plasters," vous ne faites pas un essai ni une expérience et vous ne courez aucun risque de dépenser votre argent inutilement, vous êtes sûrs de la guérison.—Demandez et exigez le Régulateur et les "Plasters" du Dr Jos. Larivière. Si on ne les a pas, allez chez un autre pharmacien ou écrivez au propriétaire Dr Jos. Larivière, Manville, R. I.

N B.—Les Columbian Headache Pills du Dr Jos. Larivière guérissent le mal de tête en quinze minutes. Garanties. Prix 25 Cents.

Montréal, 13 nov—Napoléon Demers est toujours à la prison, le modèle des détenus. Il attend avec anxiété qu'on lui fasse subir un autre procès, parce qu'il est convaincu que son innocence sera proclamée par le tribunal. Ses frères sont allés le voir à la prison hier.

FEUILLETON
N° 16

—— LES ——

Lendemains du Crime

GRAND ROMAN A SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE

TROISIEME PARTIE.

L'ŒUVRE DE HAINE.

VI

Jacques était livide.

La voix s'étranglait dans sa gorge, et il ne savait que balbutier ces mots, prononcés avec une rage indicible.

—Je vous tuerai? monsieur! je vous tuerai!

Et il fallait tous les efforts de ses amis pour le retenir, pour l'empêcher de se jeter sur l'homme et l'étrangler.

Ses yeux sortaient de leurs orbites, sanglants de fureur. Sa bouche écumait.

H Marchand était resté calme Un peu pâle, les bras croisés, il attendait.

Un rassemblement s'était fait Tous les élèves de l'Ecole étaient là réunis autour des deux hommes, ne sachant que croire, que penser.

H. Marchand parlait toujours de sa sœur que Jacques Châteauroux avait, prétendait-il, déshonorée.

Et Jacques que la colère aveuglait, Jacques criait:

—Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai!

Sans savoir même si cet homme n'avait pas raison; il avait sur la conscience plus d'un péché, et il était possible après tout. Mais vainement il cherchait dans sa mémoire de qui, de quelle conquête pouvait prévenir cette esclandre, il ne trouvait pas. Il repassait en son esprit toutes ses bonnes fortunes, et il ne trouvait rien, rien qui pût motiver cette algarade.

Il demeurait stupéfait, abasourdi et considérait son agresseur avec un étonnement profond.

Il dit encore:

—Je vous assure, monsieur, que vous vous trompez. Je ne sais pas ce que vous voulez dire!

—Ce n'est pas vous, demanda H. Marchand, resté calme, correct, qui vous nommez Jacques Châteauroux?

—Si, monsieur.

Donc, je ne me trompe pas!

—Mais dites-moi au moins.

—Quoi?

—Le nom de la personne.

—Le nom de ma sœur? Comme si vous ne le saviez pas pas! Vous vous moquez de moi, jeune homme!

—Je vous assure.

—Vous essayez de vous dérober.

—Moi?

—Et je ne l'aurais pas cru de la part d'un homme qui a l'honneur de porter l'épée.

Jacques Châteauroux sentit une flamme monter à ses yeux.

—Non, monsieur, s'écria-t-il, je ne me dérobe pas. Je suis prêt à vous donner toutes les réparations, mais je voudrais.

—Que je vous dise ce que vous savez aussi bien que moi? Je croyais, quand on m'a dit que j'aurais affaire à un élève de Saint Cyr, qu'il me faudrait moins de paroles. Je vois que je m'étais trompé!

Ces phrases avaient été dites avec un accent d'ironie qui était une nouvelle insulte.

Jacques Châteauroux bondit.

—Je suis à vos ordres, dit-il. Nous nous expliquerons après, si vous pouvez vous expliquer encore!

H. Marchand eut un sourire gouailleur.

—Je n'en doute pas.

—Tant mieux! fit le jeune homme hors de lui, car je vous jure que je ne vous ménagerez pas!

—C'est ce que je demande, répondit le misérable. L'honneur de ma sœur vaut mieux qu'une égratignure.

—Séance tenante, un duel fut arrêté, un duel sérieux, ne devant cesser que lorsque l'un des deux combattants serait hors de combat. La rencontre devait avoir lieu près de là, dans le bois de Chaville, et tout de suite Deux des élèves, témoins de la provocation, servirais de témoins à H Marchand, qui n'avait pas le temps de prévenir deux amis; puis comme des officiers se montraient à la porte de l'école le groupe se dispersa. On devait se retrouver une heure plus tard à un endroit que les saints-cyriens connaissaient. Deux élèves s'étaient chargés de trouver des épées de combat et de les apporter.

Une heure après tout le monde était exact. Le lieu de la rencontre était fixé à l'entrée du bois, dans une sorte de Clairière à découvert, protégée contre les regards curieux par d'épais massifs. Un temps superbe. Les feuilles miroitaient sous le soleil. L'herbe était pleine de cris d'insectes, les arbres de gazouillements d'oiseaux.

A la hâte on tira au sort les armes, l'emplacement. Tout le monde était pressé. Les élèves brûlaient de gagner le train pour aller à Paris, jouir de leur liberté, de leurs vacances. Ja que Châteauroux désirait savoir au plus vite d'où lui venait cette sotte querelle, car l'homme ne lui refuserait sans doute pas une explication quand ils seraient à terre l'un ou l'autre.

En effet, plus le jeune homme cherchait, et moins il trouvait. Aucun nom ne lui venait. La plupart de ses amourettes avaient eu pour héroïnes des jeunes filles faciles Il n'en voyait aucune dont la réputation pût motiver l'intervention d'un frère vengeur.

N'importe il avait été frappé, insulté. Même s'il y avait erreur, si ce n'était pas lui qui fût coupable, si on avait abusé de son nom pour le compromettre, il devait se battre. Il se battrait bravement, et on s'expliquerait après, et il avait tellement à cœur de savoir pourquoi il se battait, que les préparatifs lui semblaient interminables, bien qu'on eût fait le plus de diligence possible.

—Enfin on plaça en face l'un de l'autre les deux adversaires et on leur mit l'épée en mains.

Puis le directeur du combat annonça le mot sacramentel:

—Allez!

Et les deux hommes se précipitèrent l'un sur l'autre, l'éclair aux yeux, deux hommes qu'deux heures auparavant, ne soupçonnaient même pas leur mutuelle existence.

Jacques Châteauroux avait un jeu régulier, élégant, correct, mais H. Marchand était brutal Il avait des dégagés qui partaient comme des coups de foudre. Quand il se tendait, son bras, son corps s'allongeaient terriblement, presque jusqu'à la poitrine de l'adversaire, et à deux reprises si Jacques n'était pas arrivé à temps pour parer les deux coups terribles qui avaient été portés, il aurait été transpercé de part en part. C'est à peine si, lui avait, pu menacer son adversaire. Son épée, fouettée rudement par le fer du gredin, avait vacillé entre ses mains. Pour les témoins, l'issue du combat n'était déjà plus douteuse: H. Marchand semblait avoir des ressorts d'acier. Rien ne le fatiguait. Son souffle n'était pas plus rapide et on ne voyait sur son visage blanc aucune trace d'émotion. Jacques Châteauroux, au contraire, était déjà rouge, essoufflé. Sa poitrine haletait Se sentant fatigué, il voulut hâter l'issue du combat, et sans songer à ne pas se découvrir, sans réfléchir aux conséquences de son imprudence, il se fendit à fond et porta à son adversaire un furieux coup de pointe. H. Marchand, sans broncher détourna l'épée d'un coup si rude que Jacques Châteauroux en chancela; alors le misérable profitant de la seconde où le fils de Maximilien se trouva sans être gardé, fit passer comme une flèche son épée qui jeta un éclair et alla s'enfoncer dans les chairs de Jacques.

Il y eut un cri de douleur du jeune homme, des cris d'effroi de la part des témoins, un jet de sang et Jacques s'affaissa sur le gazon. On le crut mort. Chacun se précipita, ses témoins à lui comme les témoins de son adversaire, qui étaient aussi ses camarades. Il y eut un moment d'affolement indicible. On courait à droite à gauche, sans savoir ce qu'on voulait, ce qu'on cherchait. Un des élèves qui connaissait un peu de médecine s'était chargé d'examiner le blessé, et on attendait son arrêt avec une anxiété qui tenait tous les cœurs serrés, toutes les gorges arides.

Enfin le jeune homme se prononça.

—Il n'est pas mort!

Au même moment Jacques ouvrit les yeux.

Son regard aussitôt chercha autour de lui. Le jeune homme ne s'inquiétait pas de sa blessure, mais de son adversaire. Il murmura:

VII

—Et l'homme?

On regarda.

H. Marchand n'était pas là

Sa disparition parut étrange, pour ne pas dire plus à tout le monde, mais à personne comme à Jacques qui s'écria:

—Il faut courir après, il faut le rejoindre, il faut que je sache!

On se précipita dans le bois. H. Marchand demeura introuvable. Alors on s'occupa uniquement du blessé, qu'on transporta à l'Ecole sur un brancard

Quand ceci se passait, il y avait plusieurs jours déjà qu'Anselme et Rigobet étaient à Etampes, préparant le rapt qu'ils méditaient. Descendus à l'Hôtel du Lion d'Or, ils s'étaient donnés pour des commis voyageurs en engrais et passait leurs temps, prétendaient-ils, à parcourir la campagne environnante, mais la vérité est qu'ils ne quittaient pas les environs du château habité par Gabriel Vernon et sa femme.

Ils savaient que celle-ci était accouchée d'un fille, que cette fille était adorée du père, et de la mère et même du grand père, qu'ils avaient vu chez son gendre. Ils avaient même aperçu l'enfant, un beau chérubin aux yeux bleus, aux cheveux blonds, que la nourrice tenait dans ses bras. Comment s'en emparer? Ce ne serait pas facile, peut-être. La petite était bien gardée. Rigobert avait remarqué qu'on la laissait dormir le jour en plein air, sous un bosquet. On pourrait peut être se glisser dans le parc sans être vu, profiter d'un moment où l'enfant serait seul; ce plan paraissait bien dangereux à Anselme, mais il eut beau réfléchir et chercher, il n'en trouva pas d'autre, et il finit par se décider à l'adopter. Il ne restait plus qu'à le mettre à exécution.

Ce n'était pas facile. La nourrice ne quittait pas l'enfant. Et quand la nourrice par hasard s'absentait, c'était la mère qui accourait, qui restait là, couvant la petite des yeux, la mangeant de caresses et de baisers. Pendant plusieurs jours, les deux hommes vinrent là, à l'heure du sommeil de la petite. Anselme restait à une couple de mètres de la maison, abrité par un bouquet d'arbres, dans une voiture qu'il avait louée et qu'il conduisait lui-même, et Rigobert, qui avait escaladé le mur du parc, se glissait dans les verdures et s'y tenait tapis, sans mouvement, presque sans souffle, guettant un moment favorable.

Or, ce moment n'arrivait pas, et les deux hommes commençaient à désespérer de réussir quand, une après-midi, Anselme, qui se tenait dans sa voiture, attendant, vit son complice bondir à travers champs avec un objet entre les bras. Il eut un tressaillement brusque, saisit les rênes de son cheval, avança la voiture et Rigobert essoufflé, hors de lui, grimpa d'un bond sur le marchepied en criant:

—Au large!

Il tenait l'enfant.

Anselme donna au cheval un coup de fouet qui le fit sauter brusquement et il partit comme une fleche, filant sur la route d'Etampes. Quand on fut en plein bois, les deux hommes regardèrent l'enfant. Anselme trouva qu'il ressemblait à Maximilien et cette constatation augmenta sa rage en même temps que sa joie d'avoir réussi.

—Claire sera donc contente!

Rigobert qui ne pouvait comprendre le sens de cette exclamation, demanda:

—Qu'est-ce que nous allons faire maintenant?

—Tu vas emporter l'enfant à Paris.

—Seul?

—Tout seul.

—Et toi?

—Moi, je rentre à Etampes pour rendre la voiture, détourner les soupçons.

—Et si la gosse piaule?

—Tu lui donneras à boire.

—Avec quoi?

—J'ai du lait dans la voiture.

—Tu pense à tout. C'est égal, je ne me vois pas bien dans mon rôle de bonne d'enfant Sans comprendre qu'on peut me piger en route.

En prenant le train tout de suite, tu peux arriver à Paris avant que l'éveil soit donné, et une fois à Paris.

—Oh! à Paris, je ne crains rien.

—H. Marchand t'a dit?

—Oui, oui, ne crains rien.

La voiture marchait à fond de train, sur la route jaune, tout embrassée de soleil.

Marie-Anne ne s'était pas réveillée. Le mouvement du véhicule la berçait.

Elle était toute rose et toute Blanche, avec des perles de sueur à la racine de ses petits chevaux, soyeux et fins comme de la soie.

Anselme l'admirait.

C'était ainsi, pensait il, que devait être l'enfant de Claire, et à cette idée, à l'idée qu'il ne reverrait peut-être jamais son petit fils ou sa petite fille, des rages froides le prenaient et tout sentiment de pitié s'éteignait en lui.

Il songeait, en regardant l'enfant à la douleur du père et de la mère, à la douleur centuple de Maximilien, et il jouissait de ces douleurs, de sa vengeance. Il offrait l'enfant aux mânes de Claire

On s'approchait d'Etampes.

Déjà la vieille tour dont les ruines dominent la ville profilait à l'horizon, au dessus des verdures sa silhouette sombre, autour de laquelle des corbeaux volaient en nuées.

Anselme arrêta la voiture.

—Je vais te descendre ici, dit-il.

—Bien.

—Et tu vas filer à la gare avec l'enfant.

—Parfait.

—Le train pour Paris ne doit pas tarder à passer.

Rigobert regarda sa montre.

—C'est tout ce qu'il faut. Moi, je vais rentrer tranquillement, et quand on se sera aperçu de la disparition de l'enfant, tu seras déjà loin

Rigobert regarda sa montre

—On venait d'entendre au loin le sifflement du train

—Et le lait dit Anselme

—Donne!

Anselme lui passa une bouteille de lait.

—A demain dit Rigobert.

—A demain, chez nous

Et l'homme disparut avec l'enfant.

Anselme continua sa route vers la ville, tranquillement, presque au pas. Arrivé à l'hôtel du Lion d'Or il dit à l'hôtelier, en lui prenant la bride du cheval:

—J'ai fait de bonnes affaires aujourd'hui.

—Monsieur a placé des marchandises?

—Beaucoup. Aussi, je vais rentrer à Paris pour faire faire les livraisons

—Monsieur part?

—Tout à l'heure.

—Et l'ami de monsieur?

—Il vient de partir pour Orléans, appelé par une dépêche, et je vais, en prenant le train, lui expédier sa valise Donnez-moi ma note le plus tôt possible. Je vais aussi préparer mes affaires.

—Le garçon va vous la monter tout de suite.

—Bien, monsieur.

Anselme gagna précipitamment sa chambre et une demi heure après il quittait l'hôtel et se faisait conduire à la gare. Il prit le train une heure et demie environ après Rigobert et ne remarqua aucun mouvement inusité. Le rapt, sans doute, n'était pas encore connu à Etampes.

Pendant ce temps la désolation régnait dans la maison de Gabriel Vernon, où Maximilien venait d'arriver épouvanté, on le sait, par l'apparition de la croix noire sur la glace de sa cheminée, apparition due, on le devine, à un des hommes d'Anselme, qui avait pénétré à l'aide de fausses clefs dans l'appartement occupé par M. Châteauroux, et cette désolation se doubla encore à la réception du télégramme annonçant le duel et la blessure de Jacques Châteauroux. C'était complet, cette fois. Toutes les douleurs à la fois. Réunis dans une pièce du rez-de-chaussée, Gabriel Vernon, sa femme et Maximilien, abîmés dans un même désespoir, se regardaient d'un air hébété, sans comprendre pourquoi tous ces malheurs tombaient sur eux, d'où venaient à leurs familles toutes ces catastrophes. Gabriel Vernon, surtout, était atterré.

Il examinait alternativement Marie-Amélie et Maximilien et se reppelait des mots qui étaient échappés à la jeune femme, l'homme de la nuit, la croix noire. Il y avait dans le passé de Châteauroux quelque faute, quelque crime dont il subissait avec eux le contre coup? Qui était cet homme de la nuit dont il avait entendu parler, cette croix noire dont l'apparition était un signe de deuil? Il n'avait rien fait, lui. Il n'avait rien à se reprocher. Qui donc était coupable?

Il remarqua à ce moment que Maximilien courbait la tête, semblait résigné, lui, comme s'il avait su d'où venaient ces choses, comme s'il avait eu conscience de mériter ces épouvantables châtiments.

Un grand silence s'était fait.

Dans le parc, les domestiques erraient bouleversés, cherchant. D'autres étaient allés à Etempes au grand galop de leur cheval prévenir la justice, la police. C'était une désolation, un désarroi inouïs. Gabriel Vernon, sa femme, Maximilien, étaient incapables, eux, de faire un mouvement, de reflechir, la tête perdue, l'esprit égaré devant ce malheur trop lourd pour leurs forces.

Ils restaient accablés, sans un mot.

Leur fille volée! Leur fille!

Au bout d'un moment, le père levant la tête:

—Il faut pourtant, dit-il, que nous retrouvions notre fille!

—Si elle ne m'est pas rendue, murmura Marie-Amélie sanglotant, baignée de larmes, j'en mourrai de douleur.

—Pour la retrouver, poursuivit, le père, il faut que nous sachions qui nous l'a prise.

Maximilien tressaillit.

—Il faut, continua M. Vernon, que nous sachions d'où nous vient ce coup, qui nous en veut, qui avait intérêt.

Il se tourna vers son beau-père.

—Vous le savez, vous.

Maximilien eut un sursaut brusque.

—Moi?

—Cet homme de la nuit, cette croix noire.

Le faussaire ne répondit pas.

—Il y a quelqu'un qui vous en veut, qui en veut aux vôtres. Vous le savez, parlez!

—Non, dit Maximilien, dont toute la chair frémissait. Je ne sais rien. Si je savais.

—Cette succession de malheurs qui s'appesantit sur vous, sur nous, ne vient pas toute seule, sans motif.

C'est une vengeance ou un châtiment.

Maximilien bégaya:

—Je ne sais pas. Je ne sais rien.

Mais on voyait en lui, pendant qu'il prononçait ces mots vagues, une telle terreur que Gabriel Vernon en fut frappée

Il eut un visage sévère que Maximilien ne lui avait jamais vu encore.

—Ce n'est pas l'heure, dit-il, de tergiverser, de chercher des faux fuyants. Il faut s'expliquer nettement.

—Nettement?

—Il y va de la vie de ma fille, de ma femme peut être.

Marie-Amélie balbutia au milieu des sanglots qui la suffoquaient:

—Mon enfant! ma pauvre enfant!

Jamais encore Maximilien n'avait été soumis à une pareille épreuve. Mis en demeure de tout avouer, d'avouer que c'était lui qui était la cause de tous les malheurs qui accablaient sa famille, qui avait commis le faux pour lequel Anselme était au bagne, Anselme dont la fille avait été enlevée, comme récompense de ce dévouement, déshonorée, perdue par lui.

Dire tout cela devant son gendre, devant sa fille, il ne le pouvait pas. Il ne le pourrait jamais Ses yeux voyaient trouble, le sang affluait à ses tempes.

Il bégaya presque inconsciemment:

—Je ne sais rien. Je ne sais rien.

Il faut que je sache, dit violemment Gabriel Vernon, qui est cet homme de la nuit qui vous effraie, que signifie cette croix noire dont vous avez parlé avec une sorte de terreur. Il faut tout dire, tout confesser. Voilà ma fille enlevée, votre fils blessé à mort peut-être. Cette succession de catastrophes n'est pas naturelle. Il y a dans votre famille une tête sur laquelle s'appesantissent les châtiments, une tête coupable, une tête maudite. Il faut que nous la connaissions, pour l'exécrer et la maudire à notre tour.

Maximilien ne répondit pas. Il sentait que tout se dérobait sous lui.

Il chancelait, hébété, écrasé.

Marie-Amelie se porta vers son mari, épouvantée de sa violence.

—Mon ami, bégayait elle.

—Il faut qu'il parle, s'écria Gabriel Vernon, en montant Maximilien. Il faut qu'il dise.

—Mon père? C'est lui que tu soupçonnes?

—Et qui veux tu que je soupçonne? Vois ce visage. Est-ce que toutes les terreurs n'y sont sont pas peintes? Vois ces yeux hagards que la crainte du châtiment épouvante. Vois!

Gabriel Vernon allait continuer; mais à ce moment Maximilien poussa un cri rauque. Il porta la main à la gorge comme pour arracher quelque chose qui l'étranglait, qui l'étouffait, puis il s'affaissa comme une masse, les yeux sanglants, la bouche baveuse.

Marie Amélie poussa un cri terrible:

—Mon père! mon père!

Puis, se tournant vers son mari, dans toutes les affres de l'affollement et de la douleur:

—Ah! tu l'as tué! C'est le dernier coup!

Et elle se précipita sur le corps de Maximilien.

Gabriel Vernon resta impassible, farouche, sans pitié, convaincu que Maximilien était la cause de tous les maux qui les accablaient.

VIII

Plus de quinze jours se passèrent sans que Maximilien eût retrouvé l'usage de la raison. Il gisait sur son lit, prostré, anéanti, les yeux vagues. On ne savait pas s'il voyait, s'il entendait, s'il pensait Il restait inerte, sans un mouvement. A plusieurs reprises, son gendre avait de nouveau voulu l'interroger, sa femme l'avait retenu.

—Regarde le! disait-elle.

Et, en effet, en voyant Maximilien ainsi hébété, presque sans vie, le père de Marie-Amélie, dont la grande colère était tombée, se sentait pris d'une sorte de pitié et s'en allait sans oser parler.

Marie-Anne n'avait pas été retrouvée. Le père avait tout fait, tout tenté, jetant l'or par les fenêtres. Il s'était adressé à tous les pouvoirs humains. On avait mis en branle la police, la justice. On avait fait enquêtes sur enquêtes. Rien, aucun indice. La fille de Gabriel Vernon était restée introuvable, et la mère pleurait du soir au matin, les mains tordues dans un désespoir qui faisait mal et qui désolait son mari.

—Si encore, cria-t-elle au milieu de ses larmes, si encore elle était morte! Je saurais qu'elle ne souffre plus, qu'elle est au ciel! Mais elle vit. Où vit elle? Entre les mains de qui est-elle tombée? Est-ce qu'elle n'a pas froid? Est ce qu'elle n'a pas faim? Est-ce qu'elle ne passe pas ses jours et ses nuits à pleurer? Qui l'aimera? Qui la consolera? Qui la caressera? Oh! Dieu! avoir été tant gâtée, et souffrir peut-être toutes les tortures!

Puis les plaintes se terminaient dans une crise suprême, une crise de douleur effrayante.

—Je veux la voir! je veux la voir!

De sa chambre, Maximilien entendait tout cela, ce désespoir, ces plaintes, et toute sa chair tressaillait de douleur.

C'était lui l'auteur de toutes ces tortures, c'était à cause de lui que sa fille se désolait et criait de désespoir.

La maison était lamentable, dans un abandon inouï On sentait que le malheur pesait sur elle. Les domestiques erraient dans les couloirs comme des âmes en peine, sans ordres, Gabriel Vernon et sa femme ne s'occupaient plus de rien. Dans le jardin les fleurs se flétrissaient. On ne prenait plus soin de rien Plus rien n'interessait les désespérés qui vivaient là-dedans. Tout était triste, morne, plein de silence

Les échos de la demeure ne s'éveillaient par intervalles que pour répéter des lamentations et des sanglots. Avec Marie-Anne, il semblait que toute la lumière, toute la clarté, tout le bonheur du ménage avaient disparu. La désolation était partout.

Et Maximilien voyait tout cela, et Maximilien se disait que c'était sa faute.

—Oh! la cruelle vengeance, et comme il était puni!

Cependant, on avait de Jacques de meilleures nouvelles. Le jeune homme n'avait pas été blessé mortellement. La plaie avait commencé à se cicatriser.

On attendait même de jour en jour le convalescent et on avait annoncé son arrivée à son père. Mais, chose étrange, cette nouvelle, au lieu de réjouir Maximilien, de le tirer de sa prostration, cette nouvelle semblait avoir effrayé davantage encore le malheureux. On avait vu dans ses yeux fixes comme une lueur terrifiée.

Tout cela paraissait étrange, inexprimable à Gabriel Vernon et même à Marie Amélie.

Tous les deux brûlaient maintenant d'interroger Maximilien, mais ils n'osaient pas. Il avaient peur de provoquer une crise qui, cette fois, tuerait le malheureux.

Une après-midi, sans avoir annoncé son arrivée, Jacques Châteauroux parut à l'entrée de la demeure en deuil.

En le voyant, Marie-Amélie poussa un cri:

—Jacques?

Sans un mot, son frère lui tendit les bras, et elle s'y jeta en sanglottant, puis elle cria:

—Gabriel, Gabriel, c'est Jacques!

Lui aussi, silencieusement avec des larmes, serra la main de son beau-frère.

Puis on fit entrer le jeune homme et on s'informa. Jacques était guéri. Sa blessure était complètement cicatrisée. Mais il avait été à deux doigts de la mort. Oh! le gredin qui l'avait frappé n'y avait pas été de main-morte.

Puis, Jacques demanda:

—Et ici?

—Ici, rien toujours, fit Marie-Amélie avec un désespoir sombre

—Oui, j'ai su votre malheur. C'est bien étrange.

—Dites que c'est épouvantable! Perdre sa fille! la perdre ainsi!

—Mais comment cela s'est-il fait? Comment? Qui avait intérêt?

—Nous ne savons rien. Depuis ce jour maudit, nous nous perdons dans les conjectures. Nous ne comprenons rien, nous ne voyons rien.

—Et ma fille souffre peut être! fit Marie Amélie d'un air farouche.

—Tout cela est extraordinaire, murmura Jacques. Tous ces malheurs coup sur coup. Puis il demanda:

—Et mon père?

—Il est ici.

Je sais. Comment va-t-il!

—Toujours le même. Il parait inconscient.

—Il pourrait peut-être nous dire, lui.

—Peut-être. C'est pendant que mon mari l'interrogeait qu'il a été frappé de sa crise.

—Pourrais-je le voir?

—Assurément.

—Me reconnaîtra-t-il?

—Je n'en sais rien. Il y a des moments où il ne semble ni voir, ni entendre; puis d'autres où ses yeux s'éclairent d'un feu étrange et il nous tait peur.

Jacques murmura de nouveau:

—Tout cela est bien singulier!

On sentait que lui aussi avait quelque chose à dire, que des détails l'avaient frappé, des détails qui lui avaient paru bizarres, pour ne pas dire davantage, au moment de son duel, dans les circonstances qui l'avaient précédé ou suivi, les causes d'abord, qui étaient fausses, il en était sûr maintenant, puis la disparition si inattendue de son adversaire au moment où il devait donner les explications de son étrange conduite.

Pour Jacques il y avait là comme un complot monté contre lui. Cette espèce de coup-jarret, de condottière à qui il avait eu affaire lui avait été envoyé par quelqu'un qui voulait se venger et le tuer, car il n'était pas probable qu'il agissait pour son propre compte. Pendant sa convalescence, quand il était couché sur son lit de douleur, il avait réfléchi à tout cela, et aujourd'hui sa conviction était faite. On avait voulu l'assassiner. Qui? Il ne savait pas. Il ne se connaissait aucun ennemi. Mais sûrement quelqu'un lui en voulait, quelqu'un avait payé le misérable qui l'avait blessé pour qu'il le tuât. Dans quel but? Jacques ne se l'expliquait pas et ne pouvait pas se l'expliquer.

A Continuer.

DEUX ACCIDENTS.

Lowell, 9 Novembre 1895

Hier soir, vers les 5 heures, Mde Thomas Corcoran était à étendre du linge sur l'edifice Harris, rue Perkins, quand un de ses fils nommé Thomas, âgé de 4 ans, monta pour voir sa mère. L'enfant s'aventura trop près du bord de la couverture et culbuta en bas, d'une hauteur de 4 étages. Il tomba sur la tête.

Le Dr Benj. Benoit, qui fut appelé aussitôt, constata une fracture du crâne.

Le pauvre petit est mort hier soir vers les 9 heures.

Ce matin, à 9 25 heures, Wm. Sullivan, âgé de 14 ans, ramassait du charbon sur le chemin de fer près de la gare de la rue Middlesex, quand il fut frappé par un train express. Il fut ramassé sans connaissance et fut transporté à l'hôpital St Jean où il fut constaté qu'il avait le crâne fracturé. Il est tout probable qu'il va en mourir. Il demeurait avec ses parents sur la rue Howard.

APPRECIATIONS.

Voici ce que le *Boston Herald*, une feuille démocratique, a dit du gouverneur Greenhalge, après sa récente victoire:

"Le vote reçu par le gouverneur Greenhalge lui fait beaucoup d'honneur. Il a été supporté plus généralement par les membres de son parti que ses adversaires l'avaient prédit, et l'appui qui lui est venu des démocrates est aussi à remarquer. Mais nous sommes porté à croire que ses gains les plus impor ants ont été faits parmi les votants indépendants dans tout l'Etat. Un nombre considérable de ceux qui ont supporté John E. Russell l'an dernier ont contribué dans cette élection-ci à grossir la majorité du gouverneur Greenhalge. Il a bien mérité le r aide, et c'est un honneur à la fois pour lui et pour eux. La conscience et le courage ont eu leur juste récompense."

Voilà qui anéantit l'assertion de certains petits journaux démocrates que le gouverneur Greenhalge a été réélu grâce au support des A. P. A.

D'ailleurs, voici ce que nous trouvons dans l'*Opinion Publique*, l'organe des démocrates canadiens de Worcester, au sujet de l'attitude de l'A. P. A., dans la présente campagne:

"On s'attendait à ce que la courageuse dénonciation de l'A P. A., par le gouverneur Greenhalge, aurait pour effet de réduire sa majorité. Les défections des membres de cette association ont été plus que compensées par les adhésions des démocrates qui ont cru devoir tenir compte au candidat républicain de son attitude beaucoup plus digne que celle de la convention qui l'a choisi.

"D'après les apparences ce serait plutôt le candidat démocratique qui aurait souffert des manœuvres de l'A. P. A. et du choc en retour qui en a été la conséquence. D'un autre côté, le vote de Boston indique que, dans la plupart des quartiers, un nombre plus ou moins considerable de démocrates ont voté pour le gouverneur élu. Il en a été de même, jusqu'à un certain point, dans d'autres villes de l'Etat."

Il est évident que les abstentions ont été nombreuses, car le vote total dans tout l'Etat n'a pas été très considérable. Des politiciens qui s'y connaissent prétendent que ce sont les membres de l'A. P. A., en général, qui se sont abstenus de voter, parce que la conduite à leur égard des chefs des deux partis leur a déplu souverainement.

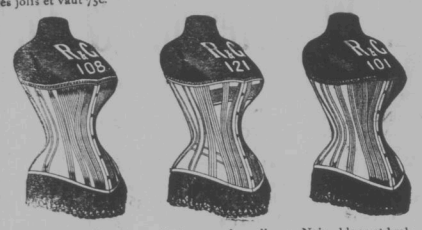
Pauvres Apistes, les voilà réduits à ne pas voter!

PERLEY,

Departement des Corsets.

Notre assortiment contient 60 des marques de Corsets les plus nouvelles et les plus populaires au monde.

Nous en tenons un assortiment immense et varié, dont les marques suivantes sont bien connues: R. & G.; W. C.; Thompson's Glove Fitting: les célèbres Corsets W. B.; Warner Bros; C. B.; J. B.; P. D.; Ball's Kabo; Maud Muller Waists; Ferris Waists! Corsets pour jeunes filles et enfants, Corsets mous, &c. Nous avons les Corsets Abdominaux, les Corsets à buste haut et échancré; les Corsets à hanches étroites, à taille courte, exugue et extra longue. Nous vendons des Corsets de qualité supérieure, de 29c. à $3 50. Corsets de 50c pour 29c. Notre Corset de 50c est très bien fait et très jolis et vaut 75c.



Le prix de ce Corset est $1 25 Il est élégant et des mieux fait.

Il n'y a pas de meilleur Corset à 75 cts.

Noir, blanc et brab. C'est le célèbre Corset R. & G. à $1,00.

☞ Il n'y a pas d'assortiment de Corsets plus complet dans tout le Massachusetts.

PERLEY,

465 Rue Essex,

(Porte voisine de Bicknell Bros.)

Lawrence, Mass.

A. CHOQUETTE,

Entrepreneur de Pompes Funebres

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

Magnifique orbillard Noir pour les Enterrements des grandes Personnes, et un Blanc our les Enterrements d'enfants.

Carrosses de Premiere classe pour Mariages, Baptêmes et Funérailles.

A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON

Lawrence, Mass.

LUCIEN LEVESQUE,

507 Rue Common,

Est l'Endroit par Excellence pour les Meilleurs ——

VINS, COGNACS,

LIQUEURS DE TOUTES SORTES,

BIERES, LAGER, &c., &c.

CIGARS UNE SPECIALITE.

☞ Venez encourager un compatriote poli, courtois qui vous servira à la perfection.

☞ M. Lévesque est un compatriote. Il mérite sous tout rapport votre patronage.

Wm FERLAND

188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servir avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

Allez chez VIGER & CO.

66 RUE HAMPSHIRE, Lawrence, Mass.

POUR VOS

REMEDES, PRODUITS CHIMIQUES,

Parfums et Articles de Toilette.

Nous faisons une spécialité de l'ajustement des Trousses (ceintures herniaires.)

Prescriptions remplies avec soin.

Nous avons toujours en mains un bel assortiment de livres français.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES, Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,

523 RUE ESSEX.

EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

D. THEBERG,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARRON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.

" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

P. A. Chase City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE,
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. X. Soyons Unis. LOWELL, MASS., VENDREDI 22 NOVEMBRE 1895. Soyons Distingues. No 67

Attention! Attention!!

Bretelles a Epaulettes (Shaulder Brace) pour Hommes et Femmes.
Trousses, Proctecteurs, Bas elastiques dans tous les styles et toutes les grandeurs.
☞ Pas de charge extra pour Ajuster.
Outre cela —
Medecines Brevetees
De Toutes Sortes
Parfums, Savons, Essence, Articles de Toilette, &c., &c.
Prescriptions Remplies avec Soin.
N. E. MIVILLE,
COIN DES RUES
Hampshire et Common, – Lawrence Mass.

Allez chez
P. J. DONOVAN & CO.,
Marchands de
BIERES, ✱ VINS ✱ ET ✱ LIQUEURS
De Premier Choix.
En Gros et en Detail.
Seuls agents pour la vente de la "Rhode Island Ale" de de Hanley, la fameuse "Providence Lager Beer" et le "Naumkeag Pure Old Rye Whiskey."
N. B. Nous faisons une spécialité de la livraison a domicile et sollicitons la clientele des familles.
No. 4 Rue Norman et 160 Rue Washington
Porte voisine de la gare, Salem, Mass.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS
Tout de Premiere Classe.
Fred C. BROWN
Prop.
Ouvert de 6 hrs. A. M. a 11 hrs. P. M.

J. H. Sheridan & Co.
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, WhisKeys, Rum, Gin, Brandy, Guins. Porter, Bass & Co Pale Ale Jones's Beer.
35 - RUE FRONT - 35
SALEM, MASS

J. J. O'KEEFE & CO.,
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Commis : Charles Montgrief et Claude Deangle.

Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE de
Whiskey
Daniel Webster,
Dix Dollars la caisse
Contenant DOUZE Bouteilles d'une Quart
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE Prop.
Salem, Mass.

F. X. VOYER,
83 Rue Harbor.
Salem, Mass.
Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci
M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.
Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

LE NOUVEAU CHAMPION.

Peter Maher, le fameux boxeur irlandais, a eu jeudi la distinction d'être reconnu par le monde du sport pour le champion des pugilistes de l'univer. Sa victoire rapide et décisive sur Steve O'Donnell, et le fait que Jim Corbett a annoncé sa détermination de quitter pour toujours l'arène, ont rejeté sur les épaules du jeune Irlandais le fardeau lucratif du championnat enlevé à John L. Sullivan, à la Nouvelle-Orléans, le 7 septemb e 1892.

Nous disons que c'est un fardeau. En effet, un champion doit toujours être sur la brèche et se tenir prêt à lutter contre tout venant. Mais aussi c'est la fortune que le titre apporte avec lui dans ce paradis terrestre des athlètes qu'on appelle les Etats-Unis.

Corbett avait toujours dit qu'il se reposerait sur ses lauriers, et ferait en sorte de demeurer le boxeur qui n'a jamais essuyé de défaites.

Son rêve va s'accomplir s'il persiste à prendre sa retraite, comme on a tout lieu de le croire.

Maintenant, on se demande si Maher va être capable de garder son titre de champion que Corbett lui a octroyé? On se rappelle que ce jeune pugiliste que l'Irlande nous a envoyé a été défait à la Nouvelle-Orléans, en 1892, par Bob Fitzsimmons, dans un assaut de boxe en douze reprises, et Joe Goddard le mettait hors de combat en trois reprises à Coney Island.

Mais on dit que Maher s'est aguerri depuis ce temps là, et l'opinion générale est qu'il va être capable de conserver le titre de champion, s'il ne se présente pas d'autres adversaires que ceux qui sont pr sentement dans le champ clos. Quand Maher s'est mesure avec Fitzsimmons, il était encore un novice dans l'art de la boxe, tandis que son adversaire n'en était pas à ses premières luttes. Avec Goddard, ce ne fut pas du p gilat scientifique comme la chose se pratique g néralement, mais un combat sanglant, sans reglementation, ne consistant qu'en coups donnés et reçus. Goddard était, dans le temps, plus pesa t que Maher et il résista un peu plus longtemps. Ce même Goddard est aujourd'hui une ruine physique.

Maintenant, faisons à grands traits la biographie du nouveau champion.

Peter Maher est né à Tuam, dans le comté de Galway, en Irlande, le 16 mars 1869, et par conséquent il a 26 ans. Alors qu'il était encore tout jeune, il alla vivre à Dublin, et il n'avait pas vingt ans qu'il devenait réputé pour sa force et son endurance. Il faisait de la boxe en amateur, et à Dublin plusieurs professionnels de renom furent par lui vaincus, entre autres Gus Lambert, notre compatriote.

Après une g orieuse série de victoires, Maher, voulant étendre son champ d'action, partit pour New York le 7 octobre 1891. Il était en ce pays depuis à peine deux semaines qu'il battait "Bubble" Davis en deux reprises. Ces autres victoires furent les suivantes: Jim Daly, en une reprise; Jack Fallon, en deux reprises; Jack Smith, en une reprise; Sailor Brown, en une reprise; Joe Godfrey, en une reprise; Mike Monahan, en une reprise; Nat Flood, en quatre reprises; Ike Hay s, en une reprise; Tom Johnson, en une reprise; Nick Burley, en une reprise; George Godfred, en six reprises; Frank Craig, en deux reprises; Bob Marshall, en une reprise, et Steve O'Donnell, en une reprise.

Un tel record démontre que Maher est un grand boxeur. On dit que les coups qu'il porte avec sa droite sont d'une force extraordinaire.

Maher a ramassé de l'argent en faisant partie de troupes théâtrales en ce pays, et il était de passage à Lowell il n'y a pas bien longtemps.

Après son triomphe sur O'Donnell, il a lancé un défi à tous les boxeurs qui auraient des velléités de lui enlever son titre de champion, et celui qu'il aimerait surtout à rencontrer, a-t-il dit, c'est Fitzsimmons, afin de pouvoir prendre sa revanche.

Un grand nombre de sportmen prétendent que Maher ne peut porter le titre de champion avant de l'avoir gagné et avoir prouvé à la satisfaction de tous qu'il est le meilleur boxeur du monde.

Maher se dit prêt à démontrer sa suprémacie.

Accuse de Bigamie.

Une autre affaire à sensation vient encore de se dérouler à Hull, près d'Ottawa (Canada.) Un nommé Camille Dubois a été arrêté pour bigamie et logé au poste de police en attendant son procès qui a lieu aujourd'hui.

Dubois s'est marié à Chicago, voilà dix ans. Après neuf ans de ménage il laissa sa femme et trois enfants pour revenir en Canada. Il est à Hull depuis le mois de mai dernier, et travaillait comme latteur pour M. Leblanc, entrepreneur.

Durant son séjour dans cette dernière ville, il fit la connaissance d'une jeune fille du nom de Amanda Labelle, qui était en service chez M. DeMartigny. Il lui fit la cour pendant un certain temps et finalement mit les bancs à l'église pour son mariage qui devait avoir lieu la semaine dernière. Dans l'intervalle les révérends Pères de Hull se sont informés de Dubois et apprirent que l'individu avait une femme à Chicago.

Jeudi soir de la semaine dernière, Dubois, ayant entendu dire que les pères de Hull savaient quelque chose de l'affaire, fit consentir Mlle Labelle à aller se marier devant un ministre protestant, à Ottawa. Il avait l'intention, dit-on, de fuir de la ville, mais sa deuxième femme tomba malade le lendemain du mariage. Dubois a été arrêté le samedi suivant par le constable Daoust et conduit en prison. La jeune fille Labelle ne connaissait rien de l'affaire et considérait Dubois comme un homme très respectable. Le prisonnier a comparu devant le magistrat et a plaidé coupable.

L'enquête préliminaire dans cette affaire est commencée.

Mlle Labelle a été appelée pour rendre témoignage. Elle dit qu'elle ne savait pas que Dubois fut marié. Elle l'a appris que samedi soir, au presbytère, lorsque le R. P. Lauzon lui a fait lecture de la lettre reçue de Chicago. Le témoin dit que Dubois était un très bon garçon, depuis deux mois qu'elle le connaissait. Elle s'est mariée devant le ministre parce que le père Lauzon ne voulait pas célébrer le mariage sans avoir un certificat.

Le témoin ne demeure à Hull que depuis deux mois. Lorsque Dubois a été arrêté, il a déclaré au constable Daoust qu'il était marié, et ce que la lettre contenait était la vérité.

La cause a été remise au lendemain à la demande du constable Daoust qui veut produire de nouvelles preuves.

COMME FRANC-MACON

Un Prisonnier Demande au Juge d'etre Olement.

Lawrence, 15 nov.—En cour de police aujourd'hui, Edward Olmsted a comparu pour ivresse. Il se mit à parler au juge Stone, et après qu'on lui eût intimé l'ordre de se taire, il s'écria:

"J'en appelle à Votre Honneur, vous pri nt d'être clément à mon égard, vu que je suis un franc maçon." En disant ces paroles, il fit le signal de detresse des francs-maçons.

Le juge Stone, qui est un franc-maçon, comprit parfaitement les motifs d'Olmsted, et défendit au prisonnier de dire un autre mot.

Puis le juge di : "C tte remarque que vous venez de faire devrait vous fair condamner à la prison pour "mépris de cour". Mais comme je doute que vous ayez tout votre esprit, je vais attendre que des médecins se soient prononcés sur votre état mental avant de pro oncer la sentence."

La caution fut fixée à $300.

Olmsted demeure à Lawrence depuis p usieurs années, et il a été maintes fois arrêté en état d'iv esse.

La mort d'un Grand Commercant.

Boston, 15 nov—M. Eben D. Jordan, le chef de la fameuse maison Jordan, Marsh & Co., est mort à sa demeure, No. 46 rue Beacon, ce matin, à 6 h 50, d'une maladie de cœur qui le minait depuis quatre mois. Il fit en vain un voyage en Europe, dans l'espoir de se rétablir. Il était alors si faible qu'il avait beaucoup de peine pour marcher. Les deux derniers jours qu'il a passés sur la terre l'a été dans un état comateux. La fameuse firme de Jordan, Marsh & Co., existe depuis 1851, quand elle commença son commerce de gros. Les associés de M. Jordan, qui vient de mourir, étaient Benj. et Chas L. Marsh. En 1867, tout en continuant le commerce de gros sur la rue Devonshire, et le commerce de détail sur la rue Washington, des changements furent opérés parmi les associés qui devinrent MM. Jordan, Charles Marsh et W. H. O'Brien, M. Benjamin Marsh étant mort peu de temps auparavant des suites d'excès de travail.

Depuis la mort de M. O'Brien, en 1875, les seuls nouveaux associés qu'on trouve dans cette maison fameuse sont James C. et Eben D. Jordan, fils du defunt, ainsi que MM. E. J. Mitton et H. Dumaresq.

Jeu Dangereux.

Fall River, 15 nov. — John Casey, âgé de 25 ans, est mourant chez Mde Hawkins, qui tient une maison de pension sur la 10e rue. Il a une double fracture au crâne, causée par une chute dans l'entrepôt de coton de la Granite. Casey était juché sur un ballot de coton et jouait avec un compagnon de travail. Soudain il perd l'équilibre et va donner de la tête sur le plancher avec le résultat que l'on sait.

Casey est un Lowellois.

DES VOLEURS D'ENFANTS.

On a Retrouve leurs Traces dans la Province de Quebec.

Québec, 15—Une depêche de M. Onésime Blanchette, de Ste-Angèle de Laval, comté de Nicolet, annonce que les bohémiens qui traînent à leur suite une jeune fille sont à Ste-Angèle. Aussitôt leur arrivée, le chef de police Vohl a envoyé un détective pour s'assurer si l'enfant d'une famille riche volé à Boston, n'est pas avec eux. On croit que la j une fille qui les accompagne a été volée.

Pari Cynique

New York, 16 nov.— Le *New-York Recorder* nous apprend qu'aux élections qui viennent d'avoir lieu aux Etats-Unis, deux citoyens de Brooklyn,—un catholique et un protestant—ont fait le par de changer de religion suivant le résultat.

Ce pari n'est pas seulement cyniqu , mais absolument nul. Il est patent, en effet, que ni l'un ni l'autre n'avaient de religion à changer.

SHORTIS

On le Traite comme un Veritable Prince

Beauharnois, Qué., 15—Il n'est peut être pas dans le monde à l'heure présente un prisonnier aussi "heureux" que le "malheureux" Shortis. Il est l'objet d'attentio s délicates de la part de ses gardiens.

On le traite dans sa prison tout comme on traiterait un prince du sang. I a l'usage de deux vastes chambres et d'une chambre de bains. I se fait raser deux fois par semaine, mais conserve toujours son épaisse chevelure.

Il semble vivre dans le meilleur des mondes.

UNE TRAGEDIE.

Un Colporteur Tue ses Enfants et se Suicide.

Phœnixville, Pa., 15—Une horrible tragédie vient de se dérouler dans la demeure de Thomas Elwyn, un colporteur. Vendredi dernier, l'épouse de cet homme quitta sa demeure et ne revint plus. Le mari resta seul avec ses cinq jeunes enfants et perdit courage.

Cette après-midi, quand le fils aîné, un garçon d'une dizaine d'années, revint à la demeure de son père, il découvrit dans un lit les corps de son père, de sa sœur Agnès, âgée de 6 ans, et de son frère Thomas, âgé de 5 ans. Tous avaient la gorge coupée d'une oreille à l'autre. Les enfants étaient morts et le père était à l'agonie.

Le bébé dans le berceau n'avait pas de mal.

Le père buvait beaucoup depuis le départ de sa femme.

ETRANGE ACCIDENT.

Pour lequel la Victime Demande $15,000 de Dommages.

New York, 15 nov —Mme Emeline J. B ker tient une maison de pension en cette ville, et ses chambres sont garnies de lits-meubles qu'on peut fermer à volonté.

Le 17 mai dernier, Mde Edith Fowbrige et son mari, récemment arrivés de San Francisco, vinrent prendre leur pension chez Mme B ker qui leur assigna une chambre. Or, quelques minutes avant dix heures, le soir en question, les pensionnaires de Mde Baker entendirent des cris aigus venant de la chambre des californiens. Mde Baker et son fils allèrent voir, tandis que les corridors étaient remplis de pensionnaires à demi vêtus et conversant tout bas. On put entendre ces mots répétés plusieurs fois: "C'est assurément un meurtre."

La porte de chambre des Californiens fut enfoncée, et de suite Mde Baker s'aperçut qu'aucun meurtre n'avait été commis dans sa maison, à son grand soulagement.

Un accident assez étrange était arrivé aux Californiens. En se couchant, le lit-meuble s'était subitement refermé sur eux, et ils se trouvaient prisonniers.

On les secourut au plus vite. Le mari était légèrement blessé, tandis que son épouse portait de graves contusions qui la retinrent au lit pendant quelque temps et furent la cause qu'elle vient d'intenter à la maîtresse de pension un procès en réclamation de $15,000 de dommages.

L'Affaire Talioreti.

Montréal, 14 nov—L'enquête de la couronne dans la cause de Talioreti et de la famille Mondébard, accusés de conspiration, s'est terminée ce matin, en cour de police, devant le juge Desnoyers.

Les accusés se sont déclarés innocents de l'accusation portée contre eux et la cour a fixé à mardi après midi l'enquête de la défense.

Quant Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats Unis, le brevet que le Gouvernement des Etats-Unis a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr. Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. D. Delisle, Lowell, Mass.

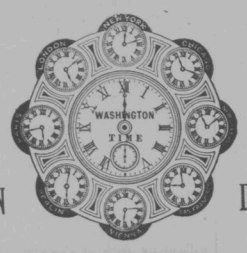
CLIFFORD'S DEY HOUSE,
2 et 4 Rue AndoVer
Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.
Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité. Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites. Aucune marchandise réclamée après une année de l'entrée.
Marchandises reçues chez Mme Berrron, rue Aiken et chez A. G. Pollard & Co., rue Mertimack.

S. M. McCORMICK,
509 RUE ESSEX,
CHAPEAUX ET ARTICLES DE FANTAISIE.
Nous avons un assortiment considerable de
Corsets, Bas et Sous-vetements
que nous vendons meilleur marché qu'aucun magasin de la rue Essex.
Venez voir notre stock avant d'aller ailleurs.
Mlle Josephine Chenard, employée canadienne.

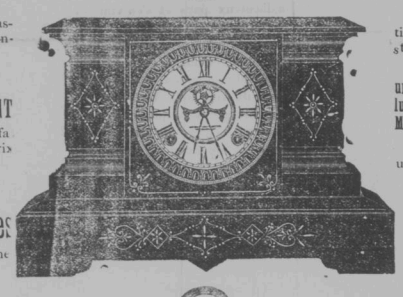
CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON!
Bon Marche
Wm. KITTRIDGE CO
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, &c.
Téléphone 114-2

Dans le Nouveau Magasin de J. D. GRANT,
Horloger Pratique et Bijoutier,
On trouvera les plus gros assortiments de Montres, Joncs, Argenterie qu'il y ait en cette ville. Nouvelles Marchandises qui viennent d'arriver convenables pour cadeaux ou usage personnel.
64 RUE MERRIMACK.

F. SCHNEIDER,
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
GRANDE REDUCTION
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
DANS NOS PRIX



Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.
CANNES ET PARAPLUIS.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPERA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.



Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
Argenteries
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass

BOSTON & MAINE R R

ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.

Commencant le 6 Octobre 1895.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 02 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 20, 4 05, 5 10, 5 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 30, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 05, 5 10, 6 15 7 00, 9 30 p m. Dimanches 8 15, a m; 12 05, 5 30 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 05, 5 10, 6 15 7 00, 9 30 p m. Dimanches, 8 15 a m; 12 05, 5 30 et 7 20, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, m.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 05, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 6 50, 8 30, a m; 2 05, 3 40, 4 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 30, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 05, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—6 50, 8 30, a m; 12 05, 4 05, 5 10, p m; — Dimanches, 5 30, p m.

Pour Augusta, Bath et Waterville, 8 30, a m; 12 05, 5 10, p m.

Pour Lewiston, 8 30, a m, 12 05, 4 05, 5 10, p m. Dimanches, 5 30 p m

Pour Bangor, Belfast, Rockwhegan et Rockland—8 30, a m; 5 10, p m; Dimanches, 5 30, p m.

Pour St Jean, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 30, p m.

Pour Eastport et St Jean (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m.

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machias, Eastport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 6 Oct. 1895, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m, 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 33, p m,— Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 13, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 57 a m; 1 43, ¶3 03, 4 00, 4 33, *5 20, *5 33, 6 24, 7 52 p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 5, 5 53, p m.

Pour Woburn—5 30, §7 01, 7 45, 11 [illegible] m; 1 40, 4 30, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 5 58, p m.

☞ Express, § seulement Northen Depot, ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00 a m; 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 35 a m; 1 20, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Middlesex et Depot.

Pour Acton Junction et autres stations— 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 35 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 47, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m; 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord — 7 40, 9 14, 9 45, a m. 12 11, 1 49, 3 43, 5 42, 6 20, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement, 3 00 a m, 2 00, 5 02, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction 9 14, 9 45, a m; 12 11, (1 49, pour Franklin et Bristol seulement), 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 7 40, a m, 1 49 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 49, ¶8 43 m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, *via* Montréal et Boston Air Line—9 45 a. m.; 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—12 11 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

☞ Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

H. C. TAFT, Agt général à Lowell.

Paris
Cloak & Suit Co.,-312 Rue Essex.
LAWRENCE, MASS.
Un Sous-vetement de Femme
PEUT coûter beaucoup d'argent et paraitre mal — Il peut coûter bon marché et être élégant. Notre but est de donner de bonnes qualités et réduire les prix, —mais quelque soit le prix, vous trouverez les Vêtements élégants. Nous n'amassons pas de marchandises dont personne ne veut, mais les Etoffes les plus nouvelles—toujours à la mode—toujours bonnes, si bas que puisse être le prix.
Collerettes en Lapin Francais,
UNE excellente qualité de Lapin français, 30 pcs de long, avec 100 pcs de tour, très bien fiées et doublées en Satin Rhadame épais, $5 98 Ajoutez-y la moitié du prix montant, et vous aurez le prix régulier de cet article.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

M. S. DUBE, ✱ Entrepreneur de Pompes Funebres,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cercueils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfante. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
☞ Une visite est respectueusement sollicitée.
88 RUE FRANKLIN, Lawrence, Mass.
M. S. DUBE.

Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes:
Lager Union, $1.00 la caisse; Bass Val. Blatz Exort, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse;
Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, rix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Commis: Philias Chartier et Pierre ariv ée.

J. E. BENOIT,
206 RUE LOWELL, Lawrenc
Charbon Franklin . .
Charbon Stove, . . .
Charbon Nut, ...
Charbon Egg, ...
Charbon Broken, . . .
Charbon Cumberland . .
Pin rouge ou blanc, . .
Bois franc, ...
Bouleau, charbon de bois de toutes sortes.
☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour sa clientèle canadienne. Dents extraites à l'électricité.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepare, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

Publié le Vendredi de chaque semain
par
LEPINE & CIE.
ABONNEMENT :
Un an, ... $1.00
Six mois, ... 50
Trois mois, ... 25
Le numero, 2 centins.
Rédigé en collaboration.
Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
LEPINE & CIE.,
67 rue Market, Lowell, Mass.
Entered at the post office as second class mail matter.
ULES D'AMOUR, agent collecteur
VENDREDI, 22 NOV. 1895.

LE LYNCH

Ces jours derniers, à Boston, à la suite d'affreuses exécutions sommaires dans le Sud, qui ont révolté la conscience publique, une assemblée des citoyens était convoquée dans Faneuil Hall, la salle historique, pour organiser un mouvement contre le lynch.

De magnifiques discours ont été prononcés en cette occasion par des personnages distingués qui demandent que les actes de barbarie qui sont commis si fréquemment dans le Sud cessent une bonne fois, car c'est véritablement un déshonneur pour le pays qui se prétend si avancé et qui l'est.

Au dehors, chez les autres peuples, de semblables crimes commis impunément par la foule font au peuple américain une reputation peu enviable. On le fait passer—à tort, si vous voulez, mais cela ne change rien à la question—pour une nation à peine civilisée, où les lois sont dans un état si rudimentaire que les citoyens, pour se protéger contre les pires criminels, doivent se charger eux-mêmes de punir les coupables.

Cette assemblée des adversaires du lynch a eu de suite son écho Mardi soir, dans un temple de Boston, une autre assemblée à laquelle plus de mille personnes ont assisté avait lieu sous les auspices de la Ligue des Nègres.

Il était raisonnable que ceux qui ont le plus à souffrir de la loi du Lynch ne tardassent pas à entrer dans le mouvement. Le président de la Ligue des Nègres a prononcé le premier discours. Il a dit, entre autres choses: "L'assemblée tenue dans Faneuil Hall la semaine dernière a au moins soulevé complètement l'Etat du Texas. Nous croyons que les lynch devraient cesser, et quand le peuple sera suffisamment ému, nous devrons nous lever comme un seul homme, et voir à ce que les Etats-Unis, qui ont le déshonneur depuis quinze ou vingt ans de voir commettre de semblables crimes en leur sein, n'aient plus jamais ce sujet de honte. Quand le fer est chaud, il faut le battre."

Le nord se doit à lui-même de mettre fin au lynch dans le Sud, comme il a fait cesser l'esclavage. Pour atteindre ce but si désirable, des assemblées comme celles de Boston devraient avoir lieu dans toutes les villes de la Nouvelle-Angleterre.

Pietzel est-il Vivant?

Tout une sensation a été causée à la nouvelle que Pietzel, qu'on prétendait avoir été tué par Holmes qui a été condamné pour ce crime, avait été vu à Chicago par le conducteur d'un tramway, un nommé James McNeary.

Cet homme dit qu'il ne peut se tromper, car il a travaillé pendant neuf mois pour Pietzel.

Pietzel a laissé croître sa barbe, et il a dit au conducteur qu'il se déguisait, pour éviter d'être arrêté et subir son procès comme Holmes, pour fraudes au détriment des compagnies d'assurances.

Robert Corbett, un avocat de Fort Worth, Texas, qui a été mêlé à l'affaire Holmes, prétend aussi avoir vu Pietzel, et il dit que si un nouveau procès n'est pas accordé à Holmes, Pietzel va aller se faire identifier devant le gouverneur de la Pensylvanie, quand tous les autres moyens auront fait défaut. Cet avocat prétend aussi connaître l'adresse de Pietzel, qui est à Philadelphie, où il porte le nom de G. D. Hall. Minnie Williams, qu'on prétendait avoir aussi été assassinée par Holmes, serait aussi à Philadelphie, et se ferait appeler Mde E. M. Gardener.

L'affaire Holmes vient de prendre une tournure tout à fait sensationnelle.

Au cours des débats sur une demande au tribunal pour un nouveau procès, l'avocat de Holmes, M. Shoemaker, a été accusé de s'être procuré des témoins en les payant. C'est l'avocat général Graham qui a fait cette grave accusation, et comme preuve à l'appui il a fait comparaître un témoin, une femme qui a déclaré avoir reçu $20 pour apposer son nom à un affidavit préparé par Shoemaker. Ce document n'était autre qu'une déclaration insinuant que Pietzel s'était suicidé.

En entendant l'accusation formulée contre lui, M. Shoemaker a pâli, mais il reprit vite contenance. Plusieurs autres témoins furent entendus, confirmant la preuve contre M. Shoemaker.

L'avocat de Holmes voulut protester, se disant victime des machinations de l'avocat général, mais le juge lui imposa silence, l'avertissant qu'il était bien plus de son intérêt de ne rien dire.

A la conclusion des débats, le juge Arnold s'est adressé à M. Shoemaker et lui dit qu'il était de son devoir, vu la gravité des accusations portées contre lui, de le mettre sous caution pour une somme de $1,500 ou à défaut de l'envoyer en prison.

M. Shoemaker a fourni caution.

La demande de Holmes pour un second procès a été prise en délibéré, mais les juges ne rendront pas leur décision tant que les accusations de parjure portées contre M Shoemaker n'auront pas été prouvées.

UNE REVOLTE.

L'abondance des matières nous a empêché de parler avant aujourd'hui de la révolte, d'ailleurs toute récente, des Irlandais du canton de Lowe, situé en arrière de Hull.

Il y a une quarantaine d'années, un certain nombre de familles irlandaises furent évincées de leur malheureux pays et s'en vinrent, sans un sou, au Canada. Les apôtres de la colonisation d'alors engagèrent ces fils de la Verte Erin à s'établir au milieu des épaisses forêts du haut de la Gatineau, avec l'entente, paraît-il, qu'aucune taxe ne serait prélevée sur leurs terres. Cette entente tacite n'a jamais été ratifiée par la Législature, mais les Irlandais du canton de Lowe ont toujours opposé une vive résistance quand les percepteurs des taxes provinciales sont allés leur rendre visite, armés de leurs papiers timbrés.

Cette année, cependant, le gouvernement est bien décidé à les faire payer coûte que coûte. Un premier détachement d'officiers de la police provinciale de Québec et de huissiers, tous des hommes déterminés ne pesant pas moins de 180 livres et armés jusqu'aux dents, a quitté Hull une de ces nuits dernières pour se rendre dans le fameux canton et y percevoir les taxes dont la somme totale est de $1,500 environ, réparties sur une couple de cents cultivateurs devant en moyenne sept dollars.

Les percepteurs avaient résolu de prendre leurs gens par surprise, au milieu de la nuit, avant qu'ils eussent le temps de déménager leurs mobiliers; mais les Irlandais avaient la puce à l'oreille, et quand les représentants de la loi arrivèrent, les maisons étaient vides de leurs meubles qui avaient été mis dans des cachettes sûres, probablement au fond des bois.

Ne trouvant rien à saisir et craignant d'être attaqués par un nombre beaucoup supérieur à leur effectif, les percepteurs envoyèrent chercher des renforts à Hull. Ils vont tâcher de se procurer l'aide de la milice parce que le procureur général refuse d'envoyer d'autres policiers sur les lieux.

Les récalcitrants sont bien déterminés à faire face jusqu'au bout à la police, et l'on peut s'attendre à de sanglantes bagarres. Heureusement que les jeunes gens de l'endroit sont partis pour les chantiers, ce qui a réduit considérablement le nombre des révoltés.

Tous ces Irlandais sont des gaillards qui aiment autant se battre que manger; ils ont des fusils en quantité, mais leur arme favorite est le bâton. Les femmes ne sont pas moins belliqueuses que les hommes, et elles projettent de jeter de l'eau bouillante à la tête des huissiers.

Comme il n'y a plus rien à saisir dans les maisons, les représentants de la loi vont se trouver dans l'obligation de faire vendre les fermes, (ce qui ne sera pas chose facile, car il est bien probable que ceux qui les achèteront ne pourront les habiter, sans risquer leur peau.

Voici les dernières nouvelles qui nous arrivent d'Ottawa touchant cette révolte:

Le 43ème régiment, fort de 100 hommes, a été dirigé contre les réfractaires.

L'émotion n'a jamais été si forte dans les cercles militaires depuis 1885, l'année de la campagne du Nord-Ouest.

Il était près d'une heure, dimanche, quand des chefs de la milice ont arrêté les dispositions qu'ils devraient prendre pour obéir aux réquisitions qu'ils venaient de recevoir. Le 43ème bataillon des dragons de la princesse Louise et une batterie d'artillerie se mirent en ordre pour prendre le train de lundi matin à 8 heures, pour la vallée de la Gatineau.

Quoique l'heure du départ des troupes ait été tenue secrète, la foule n'en était pas moins très considérable aux abords de la gare. Il y avait plus de mille personnes présentes au moment où les soldats ont quitté la gare Union.

Le train s'est mis en marche au milieu des applaudissements. Le lieutenant-colonel Aylmer commande l'expédition.

Une dépêche de Lowe annonce que les troupes sont arrivées et qu'elles campent sur les bords de la rivière Gatineau.

Elles ont reçu l'ordre de traiter avec la plus grande bienveillance tous les habitants.

A peine ceux-ci ont-ils appris l'arrivée de la troupe qu'ils ont délégué un des leurs pour demander ce qu'ils avaient à faire pour arrêter tous ces frais. Il lui a été fait réponse que si les sommes dues n'étaient pas payées pour le lendemain, les saisies seraient pratiquées le plus promptement possible.

GROS INCENDIE

L'EDIFICE PARKER PASSE AU FEU LA NUIT DERNIERE

Les Pertes Vont Probablement s'Elever a un Quart de Million.

Lowell, Mass., 20 novembre.—A 1.45 heures, la nuit dernière, l'agent de police Martin Maher, qui se trouvait au coin de l'avenue de l'Hôtel de Ville et de la rue Palmer, s'aperçut que le feu avait pris dans l'édifice Parker, une énorme construction, récemment érigée, sur la rue Middle, vis-à-vis les ateliers de l'ETOILE. Le policier courut au plus vite sonner une alarme à l'avertisseur 56. Aussitôt que la cloche d'alarme eût été mise en branle, les flammes sortirent en gros volumes par derrière.

La cause de l'incendie est encore un mystère. Cependant, tout démontre que le feu a pris dans l'arrière-boutique du magasin de liqueurs Pevey, qui occupe le milieu de l'édifice, ou au sous-sol. Les flammes se frayèrent ensuite un passage par l'ascenseur qui leur servait de cheminée, et purent ainsi aller ravager à tous les étages.

Quand les pompiers arrivèrent sur les lieux, l'établissement Pevey était tout en flammes. Les premiers jets d'eau furent lancés par derrière.

La chaleur provenant du foyer de l'incendie était intense et tout autour de l'édifice en flammes il faisait aussi clair qu'en plein jour.

Les vitres tombaient en quantité, et ce qui ajoutait encore au danger dans lequel nos valeureux pompiers se trouvaient, plusieurs fils électriques perdirent leur support et tombèrent sur le sol.

Les pompiers et les agents de police durent reculer, et à ce moment plusieurs barils de boisson chez Pevey firent explosion avec un bruit terrible. Ces explosions furent suivies par une colonne de flammes qui, s'étant frayé un passage à travers le plafond de l'établissement Pevey, vint causer des ravages au deuxième étage.

C'est alors qu'une deuxième alarme dut être sonnée. Il n'était pas encore deux heures qu'une douzaine de lances projetaient des jets d'eau sur le foyer destructeur. Deux nouvelles explosions se produisirent un peu plus tard. Deux ou trois pompiers pénétrèrent dans l'édifice au premier étage, en passant par une fenêtre, mais ils durent retraiter.

Pendant un certain temps on crut que les flammes allaient se propager jusqu'à l'édifice Masonic qui s'élève sur la rue Merrimack, en arrière de l'édifice Parker. Une étroite ruelle seulement sépare les deux édifices; mais grâce aux efforts surhumains des pompiers, le feu ne put atteindre le Masonic Building.

La tour déluge fut utilisée pour la première fois et rendit de grands services.

Heureusement, qu'il n'y avait presque pas de vent, autrement nous aurions probablement une conflagration à relater.

Il était 3 h. 15 quand l'incendie fut finalement sous contrôle.

L'édifice qui est en brique et très solide, est resté debout; les ravages sont en grande partie superficiels.

On croit que les pertes vont atteindre un quart de million.

Les dommages causés à l'édifice sont estimés à $75 000, couverts par les assurances. Pevey chiffre ses pertes à $10 000 et ses assurances ont de $6.000.

L'Appleton avait un entrepôt dans cet édifice pour $100,000 de coton, prêt à être expédié, et cette compagnie en perd une grande partie; toutefois, elle est assurée pour le plein montant.

Les autres pertes sont celles de la Eastern Electric Light Co. et l'établissement de bannetons du Dr Madden, au premier; la fabrique de brosses de Nobes et les bureaux de la Columbia Cash Register Co., au deuxième; l'entrepôt de coton du Tremont & Suffolk ainsi que de l'Appleton au troisième.

L'édifice Parker a coûté $150,000, il est à cinq étages, et est la propriété du colonel Percy Parker. Plusieurs murs devront être démolis, puis reconstruits.

L'ETOILE devait déménager dans cet édifice, mais finalement nous avons plutôt préféré demeurer dans notre ancienne bâtisse et monter d'un étage. Si nous avions suivi notre première idée, nous serions aujourd'hui l'une des victimes de l'incendie de la nuit dernière

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le meilleur sur le marché.

Nouvelles du Canada

MONTREAL

ECRASE

—A St Lambert, un nommé Geo. Selmini, voulant sauter sur la plateforme d'un train de fret en mouvement, manqua d'appui et tomba sur la voie. Tout le train lui passa sur un pied qui fut affreusement écrasé. Ramené à Montréal, on le transporta à l'hôpital Général. Le malheureux se rendait à Boston.

NOUVELLE INVENTION

—On vient d'inventer un mécanisme nouveau pour mettre en mouvement les tramways électriques.

Il s'agit d'un moteur actionné par de l'électricité emmagasinée dans le tramway lui-même et à l'abri des perturbations atmosphériques.

Grâce à cette invention on pourra éviter tous les accidents de même que l'encombrement des rues par les poteaux et fils conducteurs.

VICTIME DE L'ONDE

—A 10 heures et quart, du matin, M. Perron passait vis-à-vis la manufacture de coton à Hochelaga, lorsque, jetant les yeux sur le fleuve, il vit un cadavre flottant au gré des eaux. Quelques hommes de bonne volonté s'étant unis à lui, on repêcha le noyé. Aucune des personnes présentes ne pouvant établir son identité, on transporta le corps à la morgue.

Vers 1 heure et demie M. Thomas Anderson, 161 rue Moreau, est allé réclamé le cadavre comme étant celui de sa mère, Mde Wm Anderson, âgée de 75 ans, et qui demeurait avec lui.

Il dit que Mme Anderson est sortie pour aller assister à la messe qu'elle avait l'habitude d'entendre chaque jour. Son esprit égaré la conduisait souvent au bord du fleuve, où elle croyait voir dans les vaisseaux, ses enfants décédés.

On suppose qu'elle sera allée sur les quais et qu'elle sera tombée à l'eau dans un moment de faiblesse.

QUEBEC

L'AFFAIRE DE $100,000.

—On assure en certain cercle que la poursuite intentée contre Ernest Pacaud pour le montant de $100,000 dans l'affaire de la Baie des Chaleurs, par le gouvernement est la contre-partie de l'affaire du chemin de fer Témiscouata. On espère tranquilliser les bréaux en suscitant des misères à Pacaud.

L'hon. M. Flynn nie qu'on lui ait offert un portefeuille à Ottawa.

CHARLEVOIX

—Le "Courrier" d'hier soir annonce que plusieurs citoyens influents de cette ville ont offert la candidature conservatrice dans Charlevoix, à M. J. G. Prince, avocat de Québec.

OTTAWA

SITUATION EMBROUILLEE

—Les rumeurs vont leur train à Ottawa. Il appert que de nouveaux efforts sont actuellement tentés auprès de M Chapleau pour l'engager à faire partie du cabinet. D'autre part le correspondant du *World* de Toronto, télégraphie qu'il est tout probable que M. Meredith va accepter le portefeuille de ministre de la justice.

Il est aussi question de nommer l'honorable M. Daily, juge, et de donner son portefeuille à sir Chs H. Tupper.

Plus embrouillée que jamais la situation politique à Ottawa.

UNE LOI REMEDIATRICE

—Le sénateur Bernier, de Provencher, Manitoba, est arrivé en cette ville. Il vient aider le gouvernement à préparer un bill rémédiateur qui sera présenté à la prochaine session du parlement.

M. Larivière, M. P., est en route pour Ottawa ainsi que M. Ewart. Tous deux se rendent dans le même but. Le sénateur Bernier dit que le gouvernement l'a fait appeler.

LOWE

ILS CAPITULENT

—L'arrivée des troupes à Lowe a eu pour effet de pacifier les esprits et de les soumettre. Déjà un grand nombre de délinquants ont payé leurs taxes et l'on dit que même les plus récalcitrants sont désireux d'imiter le sage exemple de ceux qui les ont précédé.

Les autorités ont lancé une proclamation accordant une amnistie complète aux rebelles s'ils consentent à s'acquitter de leur dette et à payer les frais de l'expédition dirigée contre eux.

Les RR. PP. Blondin et Foley sont ici dans le but de préparer un réglement satisfaisant de la difficulté. Les plus turbulents se sont radoucis et il est tout probable que les troupes, n'étant plus nécessaires, retourneront à Ottawa.

Les RR. PP. Foley et Blondin ont fait tout en leur possible pour amener les contribuables à payer ce qu'ils devaient au gouvernement et à former un nouveau conseil municipal consciencieux et ferme.

Almanachs 1896.

Almanach Agricole, commercial et historique de J. B. Rolland & fils, 1896, (39e année). Almanach des Familles, de J. B. Rolland & fils, 1896, (19e année.)

1o L'Almanach Agricole, commercial et historique, avec ses nombreux renseignements sur l'administration religieuse et civile du pays, qu'on ne rencontre dans les publications analogues que d'une manière très incomplète, est encore à la hauteur de sa renommée pour l'exactitude et l'utilité.

2o L'Almanach des Familles — Nous n'avons pas à parler du mérite de ce petit opuscule, le succès qu'il a obtenu en dit assez, et nous avons tout lieu de croire que la présente édition avec l'abondance de ses matières à la fois utiles et agréables, lui conservera la place qu'il a su acquérir.

3o Calendrier de la Puissance du Canada, belle et grande feuille, la plus ancienne et la plus complète, donnant seule la liste de tous les membres du Clergé du Canada, occupera encore dignement en 1896, sa place d'honneur au foyer de chaque famille canadienne-française.

Ces trois publications sont en vente chez tous les libraires et les principaux marchands, au prix de 5 centins chacune.

Le Secret des Orphelins

Nous venons de recevoir le 23e numéro (novembre 1895) de "La Bonne Littérature Française." Ce numéro ne laisse rien à désirer et a été fait avec le même soin qui caractérise les numéros précédents de cette publication. Le roman complet est de Charles Deslys et a pour titre "Le Secret des Orphelines." Dans ce récit touchant et dramatique l'auteur nous montre un jeune homme et sa sœur, courageux, travailleurs qu malgré tout leur talent et tous leurs efforts se trouvent dans la misère. Il y a un secret dans leur vie. Une sœur inconnue vient de l'Amérique pour leur rendre fortune et bonheur. Le lecteur est intéressé malgré lui. Outre le Secret des Orphelines, au complet, ce numéro contient la fin d'un article commencé dans les numéros précédents et une partie de la suite de la File du Révolutionnaire ainsi que des articles spéciaux et humoristiques qui complètent un beau volume.

Ce magnifique numéro (Le Secret des Orphelines) sera expédié franco à toute personne qui en fera la demande accompagnée de 10c en argent ou timbres-poste canadiens ou américains: Adressez Leprohon et Leprohon, éditeurs, 25 rue St Gabriel, Montréal, Canada.

Demandez notre dernier catalogue édité en novembre.

Le Plus Gros Homme

On nous a amené dans nos bureaux, dit le "Figaro" de Paris, un véritable phénomène, M. Henri Canon-Berg, qui se flatte d'être "le plus gros homme du monde" et qui l'est certainement.

Originaire de la Suisse, Canon-Berg ne pèse pas moins 575 livres; le développement de sa taille est de 7 pieds et demi et chacune de ses cuisses a plus de 3 pieds de tour.

Malgré cette constitution abolumentphénoménale, Canon-Berg jouit d'une excellente santé et d'une aisance d'estomac qui lui permet d'absorber chaque jour la nourriture de cinq personnes. Il ne peut voyager que dans les fourgons de bagages, les portières les wagons n'étant pas assez larges pour lui livrer passage. "L'homme le plus gros du monde" va certainement défrayer la curiosité parisienne. Il sera en même temps un très curieux sujet d'étude pour les médecins.

Le Résultat le Plus Clair

La réduction des gages, qui a commencé en 1892 et s'est continuée en 1893 et 1894, s'élève environ 20 p. c., d'après de minutieuses recherches. Les pertes actuelles, pour les ouvriers, pendant les 2 ans et demi passés, et causées par ces réductions, sont au moins d'un million de dollars, moyenne de $200 pour chacun des 5 millions d'ouvriers environ $80 par année. L'augmentation de 10 p. c. des gages, de 200 mille ouvriers, couvre environ la moitié de la perte ou $40 par année. Pour les derniers 6 mois depuis avril, la restauration des gages a été de $20. Pour les 200 mille ouvriers, qui ont reçu l'augmentation de 10 p. c., le gain se monte à 4 millions de dollars. Enfin il n'y a que 4 millions, sur un billion de dollars perdus pendant la panique démocratique, qui ont été repris par les ouvriers, et, il n'y a que 20 mille personnes qui ont bénéficié de cette remise; 4 millions 800 mille ouvriers attendent encore pour la remise de la perte de 996 millions.

Voilà l'immunité des bienfaits, que le peuple travailleur des Etats-Unis a reçu comme résultat de la loi "Wilson-Gorman", et il n'a pas l'air de s'en soucier bien fort.—(Du "Cleveland Leader.")

Mesdames, "Ecoutez"
LA
A Lawrence Rubber
455 RUE ESSEX.
LAWRENCE, MASS.

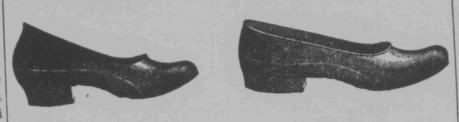
Desire attirer votre attention sur notre bel assortiment de splendide **Atonizers** pour Parfums, en verre coupé et en ouvrage dessiné en or.

Regardez dans notre vitrine et vous en verrez quelques echantillons.

Entrez dans notre magasin et nous vous en montrerons beaucoup plus a des Prix que personne ne peut approcher.

Tous les deux, Dames et Messieurs,

Permettez-nous de vous demander d'essayer le Pur caoutchouc.



Caoutchouc Mawel

Ceux qui l'achèteront n'auront pas à acheter de claques durant l'hiver.

AVEZ-VOUS
UNE PAIRE DE JARRETIERES

Sinon, ne manquez pas l'oceasion.

Nous offrons des Jarretières pour

19c, 50c, 75c ET PLUS.

Respectueusement,

Lawrence Rubber Co.

Nous avons une jeune demoiselle canadienne qui sera toujours heureuse de voir la clientèle canadienne.

Le Proces des Incendiaires

Nos lecteurs se rappellent que des commerçants de Montréal, très en vue dans les cercles commerciaux de la métropole du Canada, ont été arrêtés il y a quelque temps sous la grave accusation d'avoir mis le feu à leurs établissements, pour frauder les compagnies d'assurances.

Lundi après-midi ont commencé les plaidoiries des avocats dans l'affaire Haynes, accusé d'avoir mis le feu à l'établissement de Boyd, Gillies & Co., le 26 mai dernier.

Dans son adresse au jury, M. St Pierre a accusé M. Quinn, avocat de la Couronne, d'avoir promis la clémence de la cour aux complices Jenkins et Clarke si ceux-ci consentaient à incriminer le prisonnier Haynes. M. Quinn a nié le fait et le juge Hall a pris le parti de M. Quinn.

M. Quinn et M. Archambault ont adressé le jury en anglais et en français, et la charge du juge a duré une heure. A 9 heures les jurés se sont retirés et après une délibération de 45 minutes, ils ont rendu un verdict de culpabilité.

Il n'y a pas eu de recommandation à la clémence.

Ensuite M. Crankshaw a présenté une motion pour faire admettre à caution les nommés Beizer, Thomas et Davis, accusés d'incendie criminel.

M. Quinn s'objecta à la motion. "Le crime dont ces gens sont accusés, dit-il, est trop monstrueux pour qu'ils soient mis en liberté. La couronne possède des preuves que les prisonniers formaient partie d'une vaste association qui depuis longtemps, complotait la destruction de la propriété et peut-être contre la vie des citoyens."

Le juge Wurtele a pris la question en délibéré.

De la Neige dans l'Ohio.

Cleveland, 20 nov.—Une tempête de neige, accompagnée d'un grand vent, nous est arrivée du lac Erié à minuit, démontant tellement les ondes de cette immense nappe d'eau que peu de vaisseaux se sont sentis assez fort pour entrer ou sortir des ports.

On croit, cependant, qu'un certain nombre de bateaux ont été surpris par la tempête en plein lac.

Nouvelles de Nashua.

Les funérailles de Mde Ferdinand Moisan ont eu lieu à l'église St Louis de Gonzague hier avant-midi.

Mde Moisan est morte sous l'influence de l'éther administré par un médecin qui devait l'opérer, ce qui a causé toute une sensation en ville.

—Mde Eugène Delorme est décédée à sa demeure, 166½ rue West Pearl, hier après-midi, à l'âge de 32 ans.

Elle laisse un mari, quatre frères, une sœur et sa vieille mère.

Avez-vous une Faiblesse Sexuelle?

Si oui—Je vous enverrai la recette (franc de port) d'un remède simple qui m'a guéri des résultats d'abus durant ma première jeunesse et des excès sexuels pendant les années suivantes. C'est un remède sûr contre les maladies de nerfs, pertes de nuit, petitesse, faiblesse et retrécissement des organes sexuels, etc., chez le jeune homme ou le vieillard. Ecrivez aujourd'hui, en envoyant un timbre et votre adresse.

THOMAS SLATER, Box 599, Kalamazoo, Mich.

IL PEND SA MAITRESSE

Un Crime Abominable commis par un Ivrogne

Chicago, 21 nov.—Dans la maison portant le No 18, rue South Clark, de bonne heure ce matin Charles Moe prit une corde dont il se servit pour pendre sa maîtresse, Annie Anderson, à un bec de gaz, pendant le sommeil de l'infortunée.

Moe passa la corde pardessus le bec de gaz, puis il fit à l'autre bout un nœud coulant, dans lequel il passa la tête de sa maîtresse endormie sur le lit tout près. Ensuite il tira violemment sur la corde, et la malheureuse femme, arrachée violemment de sa couche, se trouva pendue.

Moe attacha alors le bout de la corde qu'il tenait dans sa main au pied du lit, puis surveilla les convusions de sa victime qui râlait, la langue sortie, les yeux hors de leurs orbites, la face tuméfiée, horrible à voir.

Quand les derniers spasmes cessèrent d'agiter le corps de la femme, le misérable se jeta sur le lit et s'endormit profondément, comme une bête féroce.

Il a été arrêté un peu plus tard.

C'était sa deuxième tentative de meurtre sur sa maîtresse, la première ayant eu lieu il y a trois semaines, parce qu'elle ne lui gagnait pas assez d'argent pour le tenir tout le temps en état d'ivresse.

Le SPINDLE Est le meilleur Cigare de 5c
Que vous puissiez acheter. Fabriqué avec du pur Havane. Par Flood.

MITCHELL & CO.,
Dept. des Toiles,
Toile de Gotham,

Pour vous assurer du bon temps pour votre diadon de l'Action de Grâces, vous devriez acheter vos Damasks en pure toile de Mitchell Co. dont le stock est immense et à des prix corrects.

Un assortiment complet de sets de table tous deux ourlets et frangés avec bords unis, blancs et de couleurs.

Une belle ligne de Damasé blanchi, 72 pcs de large, beaux patrons avec serviettes pour appareiller, $1, 1 25, 1 50, 1 75 et $2 la vg.

Toile table blanchie 72 pc. Serviettes pour appareiller, grandeur 5 8, 3 4, à75 et 89c.

10 Doz. de Nappes de table blanches et avec franges, belle toile, 8 12 $1 79.

100 Doz. de Serviettes 5 8, 3 4, meilleure valeur jamais exhibée, beaux patrons et Damask Double.

Toile à table blanchie, 72 pcs, qualité pesanteur extra, 99c.

Damask blanchi pesanteur extra, 50c. la verge.

Toile à table non blanchie, de 25c à 75.

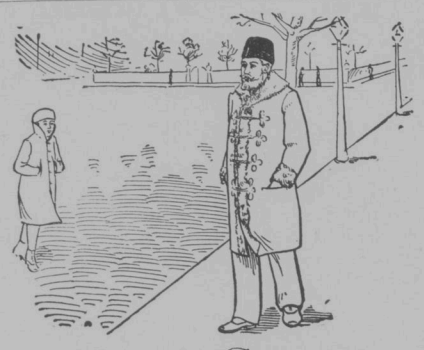
Le plus grand assortiment de Draps "5 O'clock Tea" et Douglass avec franges.

Bargains Speciaux

1 caisse de Percale, 36 pcs, vendue ordinairement 12 1-2c. pour 5 cts.

2 caisses de Ginghams de courte longueur, vendu ordinairement 10c. pur 5c.

Mitchell & Co.
76 a 82 RUE MERRIMACK,
HAVERHILL, MASS.
Commis canadien—M. P. H. Bilodeau.



Votre Sante

Devrait être protégée en vous habillant chaudement. Nous avons en mains ce que vous voulez avoir,

PREMIEREMENT,

De bons Corps et Caleçons en laine que nous vendons de 50c à $2.

DEUXIEMEMENT,

Avec nos Pardessus et Ulsters que nous rendons pour $10 tout le monde sourit de joie en voyant l'économie qu'ils ont fait en achetant de nous.

TROISIEMEMENT,

N'oubliez pas que nous vondons des Pardessus de $6 à $24 qui sont aussi des valeurs extraordinaires.

HAMEL & CLOUTIER,
405 Rue Essx.
Lawrence, Mass.
Enseigne de la Valise Doree.

CLAIRS ET DOUX!

Faits de jolis pieds revêtus de nos Souliers qui sont au complet, pour exemple ceux que nous offrons maintenant pour une chansou et pour peu d'argent comptant. Nos ajustements égalent la qualité et les prix sont en proportion. Si nous pouvons vous plaire dans l'ajustement, le prix, le style et la qualité, ce qui existe.

Nous vous vendrons durant les prochains sept jours un lot de Chaussures de Dames, bontonnées, en Kid et vernies (Goodyear Welt) bouts opéra et carrés pour $2.

1 lot de Chaussures d'hommes (Grain Creedmoor) et Congress pour $1 50.

Congrès d'hommes en cuir breveté et balmoral (il nous reste seulement quelques paires) pour $1.50, réduites de $3 00.

V. J. HUOT,
437 Rue Essex 437

Pardessus d'Hommes, Garcons et Enfants.

Comme un Guide . . . Sert à indiquer la direction pour arriver à atteindre votre destination à notre annonce et vous rappeler que

ULSTERS d'Hommes, Garcons et Enfants.

Wm H. Floyd & Co,.

Résident au No. 459 Rue Essex et désirent une part de votre commerce. Notre stock est rempli des plus nouveaux styles en

Hardes d'Hommes, Garcons et Enfants,

Du dernier goût, des maisons de gros de Boston et de New York. Nous ne vous donnons pas de conseil, seuleument si vous désirez un costume d'hiver, nous vous en vendrons un à si bas prix que vous apprécierez et découvrirez l'économie d'acheter de . . . . . .

Habillements d'Hommes, Garcons et Enfants.

Wm H. Floyd & Co, 459 RUE ESSEX 459

Sous-vetements d'Hommes, Garcons et Enfants.

VICTOR BACHAND, commis canadien.

Si nos Plans ne nous Trompent pas nous Serons tous Millionnaires,

Mais quelques fois les pertes sont pu ement pour un bén fice. C'est le cas sur ce point, les manufacturiers ent réussi dans les

Etoffes a Robes d'Hiver

Il s'ensuit que les grands b rgains que nous offrons à nos amis, spécialement dans la partie des

MARCHANDISES NOIRES.

Quelques-unes des spécialités dans ces marchandises sont :

Le Matériel pour la Beauté,

La Teinture pour la Perfection.

Le Tissu pour le Style.

Le Fini pour l'Effet.

Pas une verge d'aucune sorte de ces marchandises attirera l'att ntion la plus soignée et ne manquera pas d'augmenter votre opinion sur elle-même. Elles sont exhibée dans l'endr it le plus éclairé du magasin, en effet les prix sont si bas que ça requiert une lumière superieure pour les discerner, nous pouvons le faire d'une telle importance à votre gousset que vous ne pouvez manquer de faire une visite à notre magasin.

En Nouv autes Stylish.

I y a eu tant de changement sur les Crépons et Effets à Crépons D s effets que vous reconnaîtrez comme vos vieux amis, nous disons souvent qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, cependant il y en a Venez voir ce que c'est.

A.W. Stearns & Co.

La Meilleure Maison

De Nouvautes,

LAWRENCE, MASS

Employés canadiens :— F. A. Martel, Martin Lanctot, Archille Proulx, Patrick Murphy, Delles Esther Lacaillade, Joséhine Poirier

Centres Canadiens.

Lawrence

Vivent A.W.Stearns & Co.,c'est la maison des bonnes occasions.

Le Dr Joseph Roy et sa dame, de Brunswick, Me., sont en visite ici.

L'assemblée des forest ers, cour Lafayette, aura lieu mercredi prochain.

Le Dr V. Mignault a obtenu la nomination comme commissaire d'école dans le quartier 4

Reid & Hughes offrent cette semaine des bargains exceptionels. Lisez s. v. p. leur annonce dans une autre colonne

M. L. Routhier, accompagné de sa dame, de Boston, étaient en visite ces jours derniers chez son frère le Dr Routhier.

M. L. O. Brunelle, représentant de la maison Cushing Olmsted & Snow,était de passage à Lawrence lundi dernier.

Nous avons eu une pluie d'automne dimanche dernier ; pas un visiteur ne s'est montré et on ne voyait aux fenêtres que les figures anxieuses de quelques jeunes filles.

C'est entendu, comme tout le monde y va chez Wm. H. Foy, & Co. C'est l'endroit par excellence pour acheter vos hardes, articles de toilette à bon marché.

MM. Viger & Co., pharmaciens, viennent de recevoir un superbe assortiment de parfums de toutes sortes et des meilleures qualités qu'ils vendront de 45 à 75c la bouteille.

Un grand nombre de Canadiens sont allés à Haverhill mercredi dernier assister au concert donné par le célèbre violoniste Alfred DeSeve. Tous sont revenus enchantés de leur soirée.

Si les cent trente-deux voteurs canadiens du Quartier Quatre voulaient se donner la main pour élire A. D. V. Bourget à l'échevinage et Geo C. Doucet au conseil de ville, nous pourrions crier victoire en toute sûreté.

Allez à la Pharmacie Miville, c'est l'endroit par excellence pou vous procurer tout ce qui est utile aux familles en fait de parfums, articles de toilette, savons, trousses, thé de bœuf, soda chaud, etc., etc.

Trois jeunes gamins se sont avisés dimanche dernier d'aller enlever le plomb sur la toiture du magnifique "Block" que les Delles Jean sont à faire construire sur la rue Valley. On informa la police lundi matin et Oscar Benoit qu'on ne joue pas toujours facilement et qui d'ailleurs est un limier de première classe n'eut pas de peine à pincer les jeunes voleurs et à retrouver les objets volés. Tous les trois se sont avoués coupables et ont promis en versant d'abondantes larmes de n'y plus retourner. Ils en ont été quittes pour les frais sans comparaître en cour.

Il ne faut pas l'oublier que notre compatriote, M Félix Poisson, notre populaire pharmacien, entend faire des affaires sur une grande échelle. Pour les temps froids il s'est procuré une splendide fontaine pour servir le soda et le café chauds. Faites-en l'essai et vous serez enchantés.

Toutes les familles qui désirent avoir un calendrier ecclésiastique de la puissance du Canada pour l'année 1896 peuvent s'adresser à la pharmacie de M. Miville. Ce monsieur s'en est procuré plusieurs centaines qu'il donnera avec plaisir à toutes ses pratiques. Il a aussi les bons almanachs de familles, agricoles, commerciaux et historiques.

C'est dans votre intérêt d'aller acheter vos costumes à 50c dans la piastre chez Ralph A. Day porte, voisine de l'Opéra. Il a le plus bel assortiment de la ville en fait de Manteaux, Collerettes, Jackets, Fourures, etc. Mde A. Belle-Isle sera heureuse de vous servir avec courtoisie et honnêteté.

A CHACUN SON DU La meilleure lotion pour enlever les boutons, les taches de rousseur, "le masque," et toutes les affections de la peau, est invariablement le *Royal Cream*, préparée par Dr J D Delisle & Co., Lowell, Mass. 75 cents la bouteille. En vente par tous les pharmaciens.

MM. Morin & Fréchette, nos populaires épiciers, Nos. 101 111 117 rue Hampshire, offrent au public en général un avantage sans précédent dans leur commerce. Toute personne achetant depuis le montant de 5c. en montant recevra un chèque pour le montant de l'achat et lorsqu'elle aura une somme assez élevée en chèques elle aura le choix sur un grand nombre d'argenteries les plus belles et les plus utiles à l'usage des familles. Le pain canadien qu'ils fabriquent est unique dans Lawrence. Leur nouvelle voiture destinée à la distribution des marchandises fait l'admiration de tout le monde et est un signe que MM Morin et Frechette font de belles affaires.

Aime V. D. Bourget.

Inutile de faire l'éloge de M. Bourget, sa participation aux œuvres nationales a prouvé dans toutes circonstances qu'il a le respect de toutes ses connaissances sans égard à leur opinion politique. C'est un canadien dévoué qui a largement contribué à l'avancement et au progrès de Lawrence, principalement en faveur de la classe ouvrière.

Toujours il a pris une part active à tous les mouvements de Lawrence et de l'Etat et tous les canadiens doivent être orgueilleux d'avoir aujourd'hui un des leurs qui saura les représenter dignement. M. Bourget a été conseiller dans le quartier quatre en 1892 sur le comité des rues et autres comités importants, charge qu'il a remplie avec perfection. Ses constituents furent tellement satisfaits de ce qu'il avait fait au Conseil qu'ils lui donnèrent la nomination comme échevin à la fin de l'année ; quoiqu'il ne fut pas élu il eut le plus grand nombre de votes de son parti.

En 1893 il fut un candidat démocrate contre le Dr Geo. W. Dow, un des plus forts candidats républicains jamais mis en nomination. M. Bourget fut défait mais il eut un vote flatteur. Il est aujourd'hui en affaire pour lui-même et est très populaire. Il est membre de la Société St Jean-Baptiste, du Cercle Montcalm, Rose Standish Colony, Pilgrim Fathers, Cour Lafayette A. O. F. of A., sec.-financier du Club de Naturalisation C. F., membre honoraire de la Company F., trésorier de l'Union des Barbiers.

Tout indique que M. Bourget sera un fort candidat.

Communiqué.

Mariage.

Ces jours derniers, M. Uldéric Ouellette, fils de M. Auguste Ouellette, a conduit à l'autel Mlle Lea Dumont Un diner somptueux a été pris chez le père du marié et dans la soirée il y a eu grande réception où assistait un grand nombre de parents et d'amis.

L'heureux couple a reçu de nombreux cadeaux.

Nos meilleurs souhaits aux nouveaux mariés. Le R. P. Postal a béni l'union de M. et Mde Ouellette.

Naturalisation

Voici la liste des canadiens qui se sont fait naturaliser cette année :

J-Bte Fordette, Arsène Lamontagne, Désiré Théberge, Cyrille Marcoux, J.-Bte Langevin, Geo. Lévesque, Jos Michaud, J.-Bte Goudrault, Albert Blanchet, Alcide Lavallée, Dr L. A. Maynard, Jos Hamel, Aug. Trudel, Onésime Roy, Edouard Caron, H. Beliveau, Frs Beaulieu, Jos Roy, Jos Côté, Geo. Lagassé, Elie Ouellet, Prime Morency, Omer Perreault, Narc. Marquis, Alex Boisjoli, H. Blanchet, Nap. Langevin, Alcide St Louis, Jos Courteau et Gédéon Varhon.

Comme nous le voyons par la liste ci-dessous le Club de Naturalisation n'a pas été inactif cette année. Nous en félicitons cordialement messieurs les officiers et particulièrement le secrétaire du club M. Geo. C. Doucet le travailleur infatigable pour la cause canadienne.

Aussi nous sommes heureux de constater que tous les Canadiens sans distinction de parti lui ont témoigné leur reconnaissance en lui donnant la nomination lundi dernier nommé conseiller dans le quartier 4 par une majorité qui leur fait honneur à tous.

Belle-Isle & Co.

M. Belle-Isle vient d'ajouter à son stock de médecines patentées un bel assortiment de livres d'histoires Français et invite ses compatriotes à lui faire une visite 4, rue Franklin.

Le Dr J. D. Delisle, qui a passé un an dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, ainsi que du nez (tel que catarrhe), de la gorge, des oreilles et de la vessie. Bureau, 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover. Consultations, de 2 à 4 et de 7 à 8 h. p. m., tous les jours, excepté le jeudi et le dimanche.

Azarie Gauthier.

On écrit de Montréal :

Gaurhier est amené à la barre, il semble un peu plus calme, cependant, il est escorté par quatre gardiens.

M. St Jean demande que les témoins de la couronne se retirent. La cour répond que l'on n'entre pas maintenant dans le fond du procès et que dès lors il n'y a pas lieu à faire droit à cette requête.

M. Archambault explique aux jurés provisoires le texte de loi et pendant ces explications, Gauthier reste la tête penchée sur son épaule droite et sans mouvement.

Le premier témoin est M. Vallée. Il a l'accusé en sa garde depuis le 31 juillet dernier, sous l'accusation de meurtre.

Quand Gauthier a quitté la prison hier matin, il était tranquille et il n'a fait de bruit que lorsqu'il est arrivé dans la boîte, mais dès qu'il a vu le gouverneur il s'est calmé. Il a bu, mangé et même fumé comme d'habitude. Il se calmait dès qu'il voyait le gouverneur.

Le témoin dit qu'il pense que Gauthier a fait hier une scène pour le public

M. St Jean dit qu'un homme comme M. Vallée devrait savoir que dans sa condition il ne devrait pas faire d'insinuation de cette nature.

MM. Archambault et St Jean se livrent à une peite lutte qui ne manque pas de piquant.

Selon M. Valiée, l'accusé n'est devenu violent que depuis la visite de M. Durocher, mais il n'a jamai été réellement fou.

Au défenseur, le témoin répond que Gauthier ne s'est pas tout à fait conduit comme un p isonnier ordinaire, lui a donné les conseils que l'on donne à un bon chrétien et il lui a conseillé de voir le prêtre.

Le prisonnier n'a été délié depuis 15 jours qu'hier matin sur l'ordre de la cour. Le jour il était attaché les mains derrière le dos et la nuit il était lié ur son lit.

Joseph Jobin, garde de prison, a vu le prisonnier hier dans la chambre des grands jurés ; il était un peu excité, cependant il a bu et mangé comme d'habitude.

Le gardien a vu l'accusé plusieurs fois et il n'a jamais eu de difficultés avec lui. Il ne peut pas dire qu'il est fou.

D. Combien étiez-vous hier pour le garder. En aviez-vous peur. Pourquoi de lui avirz vous pas donné de fourchettes.

R Nous étions cinq ; je n'en ai pas eu peur. Je ne lui ai pas donné de fourchettes de crainte qu'il s'en serve contre nous. A part cela, je n'en ai pas eu peur.

Le témoin croit que l'accusé sait ce qu'il fait.

William Bold connait Gauthier depuis son entrée à la prison, il l'a accompagné hier à la cour et il ne le croit pas assez insensé pour ne pas savoir ce qu'il fait.

A part la scène de violence qu'il a fait hier, Gauthier serait resté tranquille avec ses gardiens.

La Necessité de la Naturalisation.

Pour démontrer une fois de plus la nécessité de la naturalisation, laissez-nous vous mettre sous les yeux, lecteurs, deux exemples des plus frappants. Voici :

Une dépêche de Dover (New Hampshire) nous apprenait hier que l'agent de police Thomas Marcotte, qui fait partie du département de la police depuis deux ans, avait été accusé de ne pas être un citoyen américain, et ses ennemis font tout en leur possible pour lui faire perdre sa position. On prétend que Marcotte est né au Canada et qu'il n'a jamais obtenu ses lettres de naturalisation.

De son côté notre compatriote dit qu'il est né à Lebanon, dans l'Etat du New Hampshire, et il est parti pour son village natal afin d'obtenir ses preuves. Une enquête va avoir lieu à ce sujet.

Nous trouvons notre deuxième exemple dans l'*Indépendant*, sous la signature de M. l'avocat Dubuque. L'article est intitulé "Robert Desty, célèbre juriste franco-américain." Voici des extraits qui vous intéresseront :

"Je viens d'apprendre, en lisant une revue bibliographique de droit : *Case and Comment*, publiée à Rochester, N. Y., que le célèbre juriste américain connu sous le nom de Robert Desty n'était ni plus ni moins qu'un Canadien-français. Il est fort regrettable qu'il ait troqué un beau nom français pour un autre à la forme anglo-américaine ; mais si l'on considère qu'il est né le 17 février 1827, au Canada,—la revue à laquelle j'emprunte les détails qui vont suivre ne dit pas à quel endroit,—qu'il a immigré aux Etats-Unis en bas âge, et que son instruction a été anglaise dès le début, qu'il y avait alors peu, sinon point de Canadiens où il résidait, que ses instituteurs ont probablement abrégé ou altéré son nom, ce sont autant de circonstances atténuantes ; mais elles ne constituent pas, toutefois, à mes yeux, une excuse justifiable.

"Robert Daillebout d'Estimauville de Beaumachal, connu sous le nom de Robert Desty, est né le 17 février 1827, au Canada, et décédé à Rochester, N. Y., le 27 septembre 1895. Comme on le voit, son nom Desty est composé des deux premières syllabes de *d'Estimauville*. Le sujet de cette esquisse avait signé son vrai nom français à un document qui lui permettait de toucher des droits successifs ; c'est par là que l'on a connu son origine.

"Il étudia le droit dans la ville de New York ; il fut instituteur plus tard dans la Pensylvanie ; il participa à la guerre du Mexique, et lors de la *fièvre de l'or*, en 1849-50, il se dirigea vers la Californie.

"Lorsqu'il était encore à San Francisco, il fut élu sénateur de l'Etat pour les comtés unis de San Francisco et San Mateo. On contesta son élection sous le prétexte qu'il avait négligé de se faire naturaliser avant son élection. Il prétendit qu'il était citoyen quand même, vu qu'il était domicilié en Californie avant la création de cet Etat, et que sa mère avait épousé un citoyen de l'Etat, après sa majorité. On ne tint pas compte de ces prétentions et on refusa l'admission au sénat, un événement qui lui causa beaucoup de chagrin, dit son biographe, et le dégoûta de la politique au point qu'il ne cessa d'y faire allusion jusqu'à sa mort. Ceci démontre, une fois de plus, la nécessité de la naturalisation aussitôt que possible, si l'on veut éviter des inconvénients regrettables plus tard."

Un Honnete Homme

Cher Rédacteur—Informez, s'il vous plait, vos lecteurs que s'ils m'écrivent confidentiellement, je leur enverrai dans une lettre cachetée, le traitement, que j'ai suivi et qui m'a guéri complètement retouré ma santé, fortement compromise. J'ai eu de longues années de souffrance causées par une faiblesse nerveuse, pertes de nuit, faiblesse et retrécissement des parties sexuelles.

Je n'ai pas l'intention d'extorquer de l'argent à qui que ce soit

J'ai été victime de escroqueries, des vols des charlatans jusqu'a perdre confiance en l'humanité, mais Dieu merci, je suis maintenant en bonne santé fort et vigoureux et désireux de faire connaître à tout le monde le remède souverain qui m'a guéri.

N'avant rien à vendre ou à envoyer C. O. D je ne demande pas d'argent

Adressez-vous à James A. Harris Boîte 599, Debray, Mich.

SALE AFFAIRE

UN NOMME RALPH COMMET UN CRIME MONSTUEUX

Il est ensuite arrêté pour voies de Faits sur son Epouse, une Canadienne.

Fall River, 22 nov.—Un Irlandais nommé John Ralph, marié à une Canadienne nommée Hébert, est actuellement aux prises avec la justice pour voies de fait sur sa femme et tentative de viol sur la personne de sa belle-sœur Emilie Hébert.

Ces jours derniers Ralph qui travaillait à la fabrique chôma une journée et resta à la maison avec Emilie qui gardait les deux enfants de Mme Ralph et celui d'une autre de ses sœurs.

Il sortit avant midi et revint vers deux heures un peu ivre. Il avait apporté du whiskey avec lui. Il en fit prendre un peu à Emilie qui ne voulait pas parce qu'elle n'aimait pas cela.

Pendant qu'elle amusait l'enfant il la saisit et lui en fit avaler un autre verre malgré elle.

Il envoya au magasin la petite fille d'une voisine qui était dans la maison, avec sa petite fille à lui âgée de trois ans environ. Ensuite il ferma tous les rideaux et sa belle-sœur ne fournissait pas à les relever après lui.

Finalement la jeune fille se sentant malade et mise en état d'ivresse par les liqueurs qu'il lui avait fait prendre passa dans une chambre et il alla la rejoindre. Là il tenta vainement de la violer, pendant que la petite fillle qu'il avait envoyée au magasin criait au dehors pour se faire ouvrir la porte fermée a clef.

Furieux de n'avoir pu réussir il alla ouvrir la porte et lança les petites dans la cuisine et sortit.

Lorsque Mme Ralph arriva, elle vit sa sœur toute en pleurs et malade.

Ralph arriva sur ces entrefaites, comme un furieux, et il dit à Emilie de se taire. Mme Ralph, se doutant de quelque chose, voulu parler, mais son mari la frappa en lui disant de "ficher le camp" s elle n'était pas contente.

Le résultat de cette affaire a été l'arrestation de Ralph qui est en prison.

La famille de Ralph demeure sur la rue Harrison.

Reid & Hughes,

Rien de Semblable De Savoir Comment Acheter.

UN MOT D'AVIS —Veillez toujours sur le magasin qui tient le plus gros assortiment de marchandises aux plus bas prix et c'est le magasin où vous devez acheter. Notre magasin est l'endroit. Il n'y a pas à en douter, nous surpassons tout ce qu'il y a dans Lawrence et depuis des années nos affaires ont augmenté, nos prix ont poussées

Voici une bonne nouvelle pour vous Cette semaine nous mettons en vente 150 Patrons d'Etoffes à Robes en belles Nouveautés Françaises à un prix qui rendra les affaires intéressantes sur notre comptoir. Ces patrons mesurent 7 ¾ et 8 verges et le prix est

$3 79 le Patron.

Nous pouvons dire que ce bargain vous convaincra que Reid & Hughes est l'endroit pour acheter vos Etoffes à Robes.

Bargain No. 2.—50 pièces d'Etoffes à Robes tout laine en Nouveautés Françaises et Allemandes, à votre prix elles seraient à 75 et $1 00,

Notre Prix 50 cts.

Aussi une autre offre merveilleuse vous attend : 50 Douz de Damask en pure toile de cabarets à thé, en drap, avec de beaux dessins Notre prix

12 1-2 cts chacun.

Sous-vetements de Dames.

Nous nous sommes procuré 3 caisses de Corps et Caleçons, doublés en lainage anglais Jersey Ils coûtent aux manufacturiers $4 la Doz (avec de légères imperfections)

Notre Prix 25 cts chacun

Une caisse de Corps et Caleçons de Dames, en Camis H , meilleure qualité de $1 en ville,

Notre Prix 75 cts chacun

Nous avons un bel assortiment de Corps à manches courtes. Nous faisons un grand sacrifice dans notre stock de Corps à manches courtes. Ceux de $1 25 et $1 37½ Pendant cette vente

97 cts chacun.

Sous-vetements d'Hommes.

Une sensation dans ce Dépt. Nous avons un surplus dans notre stock, vous avez lu dans les journaux des Corps de $1 se vendant 84 et 79 . Venez acheter ceux de $1 pour

59 cts.

Voici ce que nous faisons cette semaine à cause du surplus que nous avons, venez de suite, n'attendez pas au 1er Janvier.

Sacs Boston pour l'Achat dans les Magasins.

10, 11 et 12 pcs, faits de première qualité de Drap, fond et poignée en cuir.

42 cts.

Articles de Toilette.

Voici une courte liste de ces objets :

Witch Hazel pur, 25 cts la bouteille pour 10 cts.
Poudre à Dents de Hood, 25c pour 12½c.
Savon Cosmo Buttermilk, qualité de 15c pour 7 cts.
Savon Cuticuria, qualité de 20c pour 12½c
Poudre Seidletz, qualité de 25c pour 10c.
Poudre Confort, qualité de 25c pour 19c.
Poudre Confort, qualité de 50c pour 39c
Poudre Carbolisée Falcom, qualité de 20c pour 10c.

REID & HUGHES.

225 a 235 RUE ESSEX,

Lawrence, Mass.

Commis Canadiens Jos A. Roy, Evélina Poirier, Lumina Morneau et Eliza Cardinal. Melle Caroline Saint-Laurent.

Vente Spéciale DE CHAPEAUX

Pour cette semaine,

Nous avons justement mis en vente un lot de CHAPEAUX Garnis des styles les plus récents et une bonne qualité de Feutre, tel que nous en aurons le prix sera

$1.98.

Venez immédiatement si vous en avez besoin, ils ne dureront pas longtemps à ce prix.

JOHN T. GOLDEN,

Successeur de O. JEAN & Co,

421 RUE ESSEX

Lawrence, Mass.

Melles Léoncine Bourget et Eupanthe Hamel invitent leurs amies à aller les voir et elles les serviront avec courtoisie.

GUERIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements

LE

Douleurs d'estomac et de reins irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation et Chute de la matrice, dérangement provenant de cette maladie, appelée

BEAU MAI

Le Seul Remede Infaillible

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins de premier ordre, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail d'expériences réitérées par des experts, réussi à faire un des différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus-puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur

Contre Toutes les Maladies

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres remèdes du genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus sur un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premières doses, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu a peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le Rénovateur. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille le guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, commandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes de vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,

WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants : — N E Miville, F. Poisson, Viger & Co., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants : — Alfred Smith & Cie, H. C. Tuttle, Oscar Courteau, Dr J. G. Burque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L J Smotte

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants : — P L. N Gaudette & Cie, Dr G P Roulier.

Ralph est natif de Richmond, Canada.

IL NE PAIERA PAS.

EREVETT SE SUICIDE POUR VOLER SA FEMME.

Elle l'Avait Poursuivi en Divorce

New York, 21 nov—Willism Erevett, de cette ville, s'est suicidé ce matin, dans la maison de son frère George, sur l'avenue Linden, à Jersey City,

Sa femme l'avait poursuivi en divorce, et les tribunaux avait condamné le mari à payer $7 par semaine à sa femme, en attendant la fin du procès.

Everett jura, devant quelques amis, que jamais il n'obéirait à cette injonction. Il ne trouva pas d'autre moyen pour se libérer que de se tuer.

C'était un mécanicien, dans les usines de cuivre Manhattan, en cette ville, et il gagnait un bon salaire ; mai il prétendait que si sa femme l'aimait assez peu pour le poursuivre, elle n'avait pas besoin de compter sur son argent pour vivre. L'ordre de la cour le mit dans une grande colère.

Hier soir, il alla rendre visite à son frère Charles qui demeure à Jersey City. Son frère lui dit que tout ce qu'il avait à faire, c'était de payer une pension à sa femme ou être mis en prison pour "mépris de cour." Erevett déclara qu'il n'obéirait pas à cet ordre de la cour : "Je me tuerai plutôt" s'est-il écrié !

Erevett sortit et emprunta un fusil d'un buvetier de ses amis, sous prétexte d'aller à la chasse ; puis il retourna à la demeure de son frère et dit à l'épouse de celui-ci qu'il allait chasser et qu'il lui apporterait du gibier.

Quelques minutes plus tard, Mde Erevett entendit une détonation, et regardant dehors, elle aperçut son beau-frère étendu dans une mare de sang sur le perron. Il s'était tiré une balle dans le ventre, pour tenir sa promesse de ne pas fournir une pension de $7 à sa femme.

Un Lowellois President.

Boston, 21—Le "Home Market Club" a donné son banquet annuel dans le Music Hall ce soir. Le président Charles A. Stott, de Lowell, dans ses remarques démontra quel était le but du Home Market Club, qui n'est pas un club de société, mais plutôt une association d'affaires, organisée dans le but de protéger les industries américaines et de posséder un bureau d'informations sur toutes les questions touchant le tarif.

Le Résultat des Caucus

Lecteurs, qu'en dites-vous?

Nous avions choisi plusieurs candidats, l'enthousiasme paraissait régner, nous avions reçu des promesses d'aide, tout paraissait, comme on dit, marcher sur des roulettes. Les caucus arrivent, un grand nombre de votants canadiens ne s'y rendent pas pour appuyer ceux qu'ils avaient choisis et le résultat est que seul parmi les nôtres l'avocat Rivet a été choisi candidat au conseil.

MM. T. Vigeant et E. A. Leclaire pour conseillers, et M. h. David, jr, pour syndic des pauvres sont restés sur le carreau par la très grande faute des Canadiens qui n'ont pas assisté aux caucus comme ils aurraient dû le faire.

C'est vraiment honteux, disons-le carrément, de voir des Canadiens qui ont fait les démarches nécessaires pour devenir citoyens américains, et qui, chaque fois que l'occasion s'en présente, manquent l'occasion de jouir des prérogatives que ce beau titre confère.

Ensuite, ces gens-là viendront se plaindre en larmoyant que les Canadiens n'ont pas leur part du patronage municipal, qu'ils ne sont pas suffisamment représentés dans le gouvernement municipal !

Cessez vos jérémiades, apathiques que vous êtes, vous qui choisissez des candidats et n'avez pas assez d'honneur et de dignité pour les supporter au sein des caucus ! Ne venez plus nous corner les oreilles avec vos sornettes ! Vous n'êtes bon qu'à parler, mais quand il s'agit d'agir ! bernique ! on ne vous trouve plus.

Pensons-y un instant : dans le Quartier Sept, les votants canadiens sont au nombre de 450, et sur ce nombre 70 seulement ont assisté au caucus hier soir.

Un sixième, tout au plus !

Ne toe-pas découragé après les avertissements réitérés et en gros caractères que nous avons donnés?

Franchement nous n'en revenons pas. C'est inouï.

Mais qu'est-ce qu'il faudrait donc faire pour que les Canadiens assistent aux caucus comme le font les votants américains, irlandais, etc?

Ceux qui pourront résoudre ce problème sont priés de nous en faire part. Quant à nous, nous reconnaissons volontiers que nous en sommes incapable.

Après les travaux ardus que l'Union F[illegible] a imposé ou [illegible] grand nombre des [illegible] tat des caucus d'hier [illegible] fait pour décourager

Si par l'esprit [illegible] ignorés [illegible] tis politiques [illegible] dire : *mea culpa*

Honneur [illegible] qui ont fait [illegible] assistant aux caucus [illegible] l'or à faire [illegible] canadiens !

Honte aux autres [illegible] diens qui ont été [illegible] et anti-patriotes pour ne pas venir hier soir voter en faveur des hommes compatriotes qu'ils avaient eux-mêmes choisis pour être candidats !

Trouvé Mort dans son lit

Patrick Donohue a été trouvé mort dans son lit jeudi matin, dans la demeure de M Owen Queenan, 530 rue Lawrence

Le Dr Irish dit que cette mort soudaine a été causée par une maladie de cœur.

Le défunt demeurait chez M. Queenan, mais il avait femme et enfants à la ferme de la ville ; il était séparé de sa famille depuis quelque temps.

COUPON DE PRIME

Aux Lecteurs de ce Journal

Détachez ce coupon et remettez le avec 9 cts en timbres-poste pour chaque volume désiré, ou 25 cts pour 3 volumes au choix parmi les ouvrages mentionnés sur ce coupon, au bureau de l'ÉTOILE, ou bien M[illegible] et vous recevrez les numéros demandés franco par la poste dans [illegible] qui suivront votre envoi. Ecrivez votre nom et [illegible] grez les ouvrages désirés par numéros [illegible]

Nom _____

Adresse _____

Ouvrages demandés N° [illegible]

LIVRES OFFERTS

1 Mme [illegible]
Lamer [illegible] fées
3 Martyre d'amour [illegible]
4 La cloche qui pleure [illegible]
5 Le [illegible] de la famille [illegible]
6 Rêve doré [illegible]
7 Drame de l'hôtel Worcoff [illegible]
8 Le fils [illegible] Lorett [illegible]
9 Le sacrifice d'un fils [illegible]

VAL CREAM

[illegible] toilette

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de [illegible]

Est un coupeur [illegible] première classe de longue [illegible] une coupe de choix.

Il a toujours en [illegible] dernières nouveautés d'Etoffes [illegible] Habillements. Pantalons [illegible] ordres sur ce qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter [illegible] à venir voir [illegible]

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition

FEUILLETON
No 17

—— LES ——

Lendemains du Crime

GRAND ROMAN A SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE

TROISIEME PARTIE.

L'ŒUVRE DE HAINE.

IX

(*Suite.*)

Mais au moment où cette idée le frappait, entrait en lui, il apprenait le malheur qui venait d'atteindre sa sœur et son beau-frère, le vol de leur enfant. Il vit aussitôt une corrélation entre le guet-apens dont il avait failli être victime et le rapt qui jetait la désolation chez sa sœur et son beau-frère, et cela ne fit que le convaincre qu'ils avaient affaire tous, tous les Châteauroux, à un ennemi puissant et mystérieux qui avait à exercer contre eux de terribles représailles. Et comme ils n'avaient, eux, personnellement, jamais fait de mal à personne, c'était certes contre un autre Châteauroux, contre leur père peut-être, que ces vengeances s'exerçaient, et l'attitude de Maximilien depuis quelque temps était bien faite pour donner quelque créance à ces soupçons. Aussi Jacques, comme les autres, avait hâte de voir son père, et il redoutait en même temps de se trouver en sa présence. Il avait peur de ce qu'il allait apprendre. Il fallait que ce fut bien terrible pour motiver de pareils châtiments.

Jacques venait d'avoir vingt-deux ans. C'était un garçon d'assez haute taille, bien découplé, de visage agréable. Ce qu'on appelle un joli garçon. Il avait de petites moustaches. brunes qui rehaussaient sa physionomie et lui donnaient une apparence audacieuse et provocante. Mais c'était le meilleur camarade du monde, le plus doux, et tout le monde l'aimait à Saint-Cyr. Il était intelligent, d'un caractère gai et ouvert.

Sa sœur qui l'aimait beaucoup, le regardait avec une sorte de curiosité affectueuse. Elle le trouvait pâli, avec une expression sombre qu'elle ne lui connaissait pas.

—Ainsi, dit-elle, ta blessure était grave?

—Pendant plusieurs jours on l'a cru mortelle. Il paraît que la jeunesse, la force de ma constitution. Tu sais ce que disent les médecins en pareil cas.

—Mais à propos de quoi, ce duel demanda Gabriel Vernon. Une querelle?

—Je n'en sais rien.

—Comment?

—Un homme me guettait à la sortie de l'Ecole, un homme que je ne connais pas, que je n'ai jamais vu, j'en suis sûr. Il m'a accusé d'avoir perdu sa sœur, de l'avoir déshonorée. "Et cela c'est faux, j'en suis sûr, c'est faux!" fit Jacques avec énergie.

—Il se trompait peut-être, dit Gabriel.

—Il se trompait sûrement en m'accusant de cette faute, mais il ne se trompait pas en me provoquant, car c'est bien moi qu'il visait. Il a cherché ce prétexte.

—Vous croyez?

—Ah! j'en suis sûr. Ce n'était qu'un prétexte, un prétexte grossier, maladroit.

—Pourquoi!

—Pour me tuer.

—Te tuer! fit Marie-Amélie avec un cri d'épouvante.

—Oui, me tuer. Cet homme avait reçu par quelqu'un mission de me tuer. C'était ma mort qu'on voulait.

—Mais qui?

—Je ne sais pas. Je ne me connais pas d'ennemis.

—On voulait te punir, comme on nous a puni nous-mêmes, murmura Marie-Amélie. Le nom des Châteauroux est maudit.

—Mais à votre place, dit Gabriel Vernon, je me serais défendu. J'aurais demander des explications Je ne me serais pas battu.

Il m'avait frappé, insulté devant tous mes camarades, devant toute l'école. Il me gouaillait de mes tervigersations. Il semblait insinuer que j'avais peur. Alors j'ai accepté de me battre d'abord, de me battre tout de suite, quitte à apprendre ensuite pourquoi je me battais.

—Et l'avez-vous appris?

—Non.

—Non?

—Quand j'ai ouvert les yeux, quand j'ai repris connaissance et pu me préocuper de l'homme, le misérable avait disparu.

—Disparu?

—Oui, sans que mes témoins, occupés à me donner des soins, s'en soient aperçus. On s'est mis à sa poursuite, on l'a cherché partout. Rien! Nous nous battions dans le bois Cerville; il a disparu dans les profondeurs du bois.

—Voilà qui est étrange, murmura Gabriel Vernon.

—Vous voyez bien que j'avais raison C'était un coup monté. Cet homme m'avait été dépêché par quelqu'un pour m'assassiner! Par qui? Voilà ce que je ne sais pas, ce que je me tue à chercher et que je ne saurais peut être jamais. Je n'ai pas séduit de jeune fille Cet homme n'était pas le frère justicier qu'il s'est dit être. Il me cherchait querelle pour se défaire de moi sans craindre les poursuites de la justice.

—Vous vous êtes battus à l'épée?

—Oui.

—Il était fort?

—Plus que fort, fatal, ses yeux, son fer, son jeu, tout me paralysait. Ce n'était plus un adversaire. C'était un assassin.

Marie-Amélie et Gabriel Vernon eurent un tressaillement profond et un silence se fit, un silence profond, sinistre, sur lequel planaient toutes les terreurs et tous les mystères.

C'est au milieu de ce silence que la porte s'ouvrit tout à coup et que Maximilien apparut à demi vêtu, pâle comme un spectre, hagard, les cheveux dressés d'horreur sur le front.

—J'ai tout entendu, dit-il. C'est vrai on a voulu t'assassiner Jacques. Il est temps que je parle. C'est par moi que vous souffrez tous, et il faut que vous sachiez pourquoi et par qui vous souffrez.

Et ayant dit ces mots, le malheureux se laissa tomber sur un siège comme accablé sous le poix du fatal secret qu'il portait dans son sein et qui semblait l'écraser, lui paraissant plus formidable encore au moment où il allait le laisser enfin échapper, devant son fils, devant sa fille, devant tous les siens.

IX

Il se fit un long silence. Tous regardaient Maximilien que ces quinze jours écoulés semblaient avoir vieilli de quinze ans.

—Oui, dit-il, c'est moi qui suis coupable, c'est à moi qu'on en veut. C'est pour moi que vous souffrez tous. Je suis un misérable, pardon, pardon!

Il s'était jeté aux pieds de son fils et de sa fille et frappait le sol de son front, comme s'il eût voulut s'abîmer dans la poussière, en sanglottant bruyamment.

Jacques et Marie-Amélie essayèrent de le relever.

—Mon père!

Il se dégagea de leurs bras brusquement.

—Non, non, c'est à genoux que je dois rester, à genoux que je dois faire ma pénible confession

—Nous ne souffrirons pas, mon père, murmura Jacques.

—Si, si, laissez! Je ne m'humilierai jamais assez! Vous avez entendu parler du vol commis autrefois chez mon père, ce vol qui a été un des plus grands chagrins de mon pauvre père et qui l'a fait mourir?

—Oui, dit Jacques qui se souvenait. On m'a raconté cette histoire.

—Je me le rappelle aussi, fit Marie-Amélie Un employé, nommé Anselme, avait commis un faux.

—Cet employé, s'écria violemment Maximilien, cet employé était innocent? Le coupable, celui qui avait commis ce faux, c'est moi, c'est moi seul.

—Vous, mon père?

—Moi. J'avais joué, j'avais perdu. Il me fallait de l'argent à tout prix. Un de mes amis, celui qui m'a perdu, avait trouvé ce moyen de me tirer d'embarras, c'est lui qui a fait le faux. C'est Anselme qui a été chargé d'aller toucher le faux chèque. C'est Anselme qu'on a accusé. C'est Anselme qu'on a arrêté.

—Et il s'est laisser condamner?

—Mon père lui avait autrefois sauvé la vie, à lui et aux siens; il savait que mon père mourrait de douleur s'il apprenait ma faute, et il a gardé le silence.

—Il a été condamné à vingt ans de travaux forcés?

—Oui.

—Et vous croyez que c'est lui?

—Je ne sais pas si c'est lui. Je ne sais pas s'il vit encore ou s'il n'a pas chargé quelqu'un de sa vengeance, mais c'est sa main qui me frappe, qui nous frappe tous. Je le devine. Je le sens.

—Il vous en veut de l'avoir laissé condamner?

Maximilien ne répondit pas.

Il était arrivé à l'endroit le plus pénible de sa confession, et son cœur se révoltait en présence de la monstruosité de sa faute.

Il murmura d'une voix à peine perceptible:

—Je ne vous ai pas tout dit. Anselme avait une fille. En partant il me l'avait confiée. Cette fille a grandi, est devenue jolie, et moi qui aurait dû la servir à genoux, qui aurait dû ne jamais lever les yeux sur elle, moi, je l'ai perdue. Je suis le dernier des gueux, le dernier des misérables!

Il n'y eut, autour de Maximilien, pas un geste, pas un mot. Chacun était atterré. Un silence sombre, un silence de mort.

—Oui, poursuivit Maximilien, voilà ce que j'ai fait moi, moi! Voilà comment j'ai payé l'héroïque dévouement de son père Peut-être cette malheureuse est-elle morte de honte et de misère. Et je n'ai revu ni elle, ni mon enfant. Je ne me suis inquiété de rien

Oh! je mérite toutes les douleurs, toutes les représailles, tous les châtiments, mais je croyais qu'on vous aurait épargnés, vous, mes enfants, qui êtes innocents! C'est en vous qu'on me punit. C'est en vous qu'on me frappe et qu'on me fait souffrir. Oh! le destin est impitoyable!

Maximilien cessa de parler. De grosses larmes ruisselaient sur ses joues et tombaient jusqu'à terre.

Le malheureux paraissait anéanti, tout enveloppé de honte. Quelle expiation!

Ses enfants, son gendre le regardaient sans oser rien dire. Ils n'osaient ni essayer de le consoler, ni le maudire.

C'était leur père, et ils le voyaient si malheureux! Une horreur régnait dans la pièce, autour de Maximilien, une horreur qui éloignait de lui ses enfants.

Et lui sentait cette horreur qu'il inspirait. Il s'en rendait compte. Il voyait qu'on ne lui avait pas pardonné, qu'on ne l'absolvait pas, qu'on ne l'absoudrait jamais.

Il se leva brusquement, le front bas, les yeux comme voilés de ténèbres et de honte, et murmura:

—Je n'ai plus qu'à mourir! Peut-être, quand je serai mort, se lassera-t-on de vous frapper.

—Et que voulez-vous, dit Marie-Amélie, qu'on nous fasse maintenant! On nous a pris notre enfant!

—C'est vrai.

—On a essayé de me tuer! dit Jacques.

—On peut réussir une autre fois. Laissez-moi expier, laissez-moi mourir!

Il se dirigea vers la porte.

—On le retint.

—Mon père, fit Jacques.

—Je ne puis plus, cria le malheureux hors de lui, je ne puis plus supporter le souvenir de ma trahison, de mes forfaits! Il faut que je meure!

—Non, mon père, dit Jacques, il faut que vous viviez.

—Que je vive?

—Nous connaissons notre ennemi maintenant. Nous allons lutter, nous défendre.

—Nous défendre!

—Et pourquoi pas? Anselme est un homme?

—Non, ce n'est plus un homme. Je ne sais pas d'abord s'il vit. C'est une force, une puissance, une malédiction. Il frappe comme si c'était Dieu lui-même qui frapperait sans qu'on le voie, sans qu'on le devine, sans qu'on puisse parer ses coups. Il tombe comme la foudre et disparaît comme un météore. Il est fait de ténèbres et se fond dans la nuit sans qu'on puisse retrouver ses traces.

—Fantasmagorie! dit Jacques, je vais me mettre à sa recherche, moi, je vais le guetter.

Et il faudra qu'il me rende ma niece et qu'il me livre le misérable coupe-jarret qui a essayé de me tuer.

—Mon enfant, mon enfant, s'écria Maximilien avec une terreur folle, une terreur indicible dans les yeux, mon enfant, si tu ne m'aimes encore un peu, si tu m'as pas tout à fait maudit, ne parle pas ainsi. Laisse cet homme, ne cherche pas à te mesurer avec lui! Tu y laisseras ta vie! Et je vous aime, moi. Vous êtes tout ce que j'aime, et je ne veux pas vous perdre!

—Je ne crains rien, dit Jacques. Je n'ai rien fait de mal, moi? Ma sœur n'a rien fait. Je veux retrouver cet homme et lui demander compte de ses crimes!

—Jacques a raison, fit Gabriel Vernon, et je l'aiderai, moi; et nous verrons bien!

—Mon ami. supplia Marie-Amélie.

—Laisse-nous, dit le mari. Nous sommes des hommes, et ce n'est pas un homme qui nous fera peur! Ah! si nous avions su plus tôt à quel ennemi nous avions affaire!

Il se tourna vers Maximilien.

—Vous savez où le trouver cet homme? Vous le connaissez?

—Je ne sais pas s'il vit ou s'il est mort, murmura le misérable.

—Ce sont des mots, cela. Il vit. Il est sorti de Cayenne et c'est lui qui se venge!—Il se venge sur des innocents. Malheur, ah! malheur à lui!

Maximilien leva les bras au Ciel!

—Mes maux ne sont pas finis! murmura-t-il. Je vais trembler maintenant pour d'autres malheurs!

Gabriel Vernon haussa les épaules. Jacques eut un geste de menace et de défi:

Marie-Amélie tourna vers eux ses yeux mouillés de larmes, puis joignant les mains dans un geste de prière:

—Sauvez mon enfant, s'écria-t-elle, rendez-la moi?

—Oui, dit Jacques, nous te la rendrons!

Et il sortit, suivi de Gabriel Vernon.

Maximilien resta un instant silencieux, l'air plus sombre que jamais, puis prenant une résolution brusque, il murmura:

—Je sais, moi, ce qu'il me reste à faire!

Et il sortit, sans que Marie-Amélie, absorbée par sa douleur, eût fait un geste pour le retenir.

. . . . . .

Le soir de ce même jour, vers dix heures. Maximilien, rentré à Paris, errait sur les berges de la Seine, aussi pâle, aussi décharné qu'un spectre, avec dans les yeux une flamme sinistre. Il marchait au hazard, pour marcher, pour se donner du mouvement, l'esprit plein des pensées les plus désespérées et les plus sombres. Il était pour les siens un objet d'exécration et d'horreur. Jamais on ne lui pardonnerait ses fautes, ses lâchetés, ses crimes! Sa fille l'avait laissé partir sans s'inquiéter de lui et il n'avait plus osé rester dans la maison de Gabriel Vernon, dans cette maison où la désolation régnait par sa faute, supporter les regards de ses enfants et de son gendre.

Il était parti machinalement à pied, sans savoir où il allait, et la route qu'il avait prise l'avait conduit à Etampes; là il s'était dirigé inconsciemment du côté de la gare, et, dans la gare, il avait eu l'idée de rentrer à Paris. A Paris, il se perdrait dans la confusion des autres. Il pourrait disparaître sans que personne fit attention à lui, car il voulait délivrer les siens de sa présence, détourner d'eux les malédictions qui passaient sur lui. Lui, mort, peut-être ne s'attaquerait-on pas à eux, peut-être les laisserait-on vivre en paix.

Sorti de la gare, il avait suivi le quai un instant, puis voyant que le quai était désert devant le jardin des Plantes, et que personne ne pouvait l'observer, il était descendu sur la berge, et il la suivait le long de la Halle-aux-Vins à travers les rangées de tonneaux et de barriques qui l'encombraient. Le ciel était sombre, chargé de nuages qui roulaient lugubrement sur la clarté pâle de la lune et des étoiles. Un vent violent soufflait, échevelant les arbres grêles à demi dépouillés de feuilles qui bordent les quais. Au loin, le murmure sourd, incessant de Paris, dont les milliers de lumières brillaient comme autant de lucioles sur le fond noir de l'horizon. Les eaux jaunes, tumultueuses de la Seine gonflée par les pluies, avait sous l'ouragan de petites vagues qui s'éclairaient aux lueurs des reverbères et avaient des reflets comme des écailles d'or.

Pas un passant, la sollitude, le silence. Seul le passage à intervalles assez séparés de camions venant de la gare ou s'y rendant de fiacre sonnant la ferraille, de lourds omnibus tintinnabulant sur les pavés indiquait qu'on ne se trouvait pas dans un désert, mais dans une ville, dont le mouvement n'était pas tout à fait éteint. Mais ces bruits arrivaient aux oreilles de Maximilien, qui avait déjà un pied dans la mort, comme lointains, comme étouffés, bien qu'ils s'élevassent à vingt pas de lui.

Rien ne le distrayait. Il suivait son chemin, chancelant et morne, la tête basse, courbé sous le poids de la malédiction de tous les siens, les yeux fixés sur le fleuve, une sueur d'angoisse à la racine des cheveux.

Il fallait mourir! Il en avait pris la résolution énergique, implacable. Il ne voyait pas d'autre remède à sa situation, d'autre manière de mettre fin à ses maux et à ceux de ses enfants.

Il allait mourir! Dans quelques minutes il se laisserait glisser doucement, sans fracas et sans bruit dans cette eau qui roulait devant lui, qui semblait vouloir l'accrocher en passant, l'inviter, l'attirer. Il y disparaîtrait, et quelques minutes après il n'y aurait plus rien de lui. La pensée s'éteindrait dans son crâne. Sa bouche resterait ouverte sans paroles. Ses yeux sans lumière, et son corps, rigide, glacé, se dissoudre dans l'eau, froide comme lui. C'était horrible! Près d'approcher du bord, il recula d'instinct. Cet anéantissement de tout son être le révoltait, dans cette humidité, dans ce silence, loin de toute paix et de toute consolation. Il se cramponnait encore à la vie, à sa misérable vie faite de terreurs et de douleurs.

A cette minute suprême, tout le passé lui revenait. Sa légèreté, son étourderie d'autrefois, sa faute qui lui avait été si fatale.—Pui il pensa à sa femme qui n'avait plus pour lui que de l'horreur et du mépris, à sa femme qui l'oubliait dans les bras d'un autre, à Claire partie il ne savait où, malheureuse et déshonorée par lui, à ses enfants désespérés et maudits, il n'hésita plus. C'était trop! trop de souffrances pour un homme!

Il fixa une dernière fois la Seine comme pour se mesurer avec elle, comme pour la braver, puis il s'approcha résolu.

Mais à ce moment même une main se mit sur son épaule, une main nerveuse, dure, qui semblait de fer.

C'était la main d'un homme qui depuis un moment l'observait, le suivait pas à pas, et qu'il n'avait pas aperçu, trop absorbé par ses pensées cruelles pour voir autour de lui.

Il se retourna brusquement à ce contact, et à la clarté blafarde de la lune, qui venait précisément de monter entre deux nuages, sa face glabe de pierrot enfariné, il vit un homme de haute taille, aux yeux flamboyants, au visage amaigri, presque livide, et un cri s'échappa de ses lèvres, un cri effrayant qui n'avait rien d'humain.

—L'homme de la nuit!

Puis aussitôt, avec plus de terreur encore.

—Anselme!

—Ah! ah! ricana l'homme, tu m'as reconnu!

Il lui prit la main et l'entraîna loin de l'eau au pied du mur du quai.

Maximilien se laissait faire, hébété, chancelant d'effroi, se croyant mort déjà et tombé entre le grifles aiguës des démons qui dans son imagination exaltée par la fièvre, le guettaient depuis longtemps.

X

Anselme ne lâchait pas son ennemi. Ses os entraient dans sa chair tellement il le serrait, et Maximilien eût crié de douleur, si la douleur physique eût pu le faire souffrir encore dans l'état d'annéantissement où l'avaient plongé ses douleurs morales.

—Oui, dit-il, je suis Anselme, Anselme le déshonoré, Anselme le forçat, qui a subi pour toi toutes les hontes, toutes les tortures. —Qu'as-tu fait de ma fille?

Maximilien leva la tête. Un tremblement convulsif agitait ses membres.

—Elle m'a quitté, bégaya-t-il.

—Elle t'a quitté?

—Elle m'a quitté, et je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

—Elle est morte, dit Anselme.

—Morte! s'écria Maximilien avec un sursaut effaré.

—Morte dans mes bras. morte de misère et de douleur, pleurant son enfant, le tien, qu'on lui avait pris.

Maximilien sursauta de nouveau.

—On lui a pris son enfant?

—Eh! oui.

—Qui?

—Est-ce qu'on sait? Elle a été malade dehors, dans un fossé des fortifications où on l'a trouvée mourante. L'enfant avait disparu. Et c'est de ça qu'elle est morte, la malheureuse sans soins dans le froid et l'humidité de la nuit, avec le désespoir de ne pouvoir jamais embrasser son enfant.

Maximilien leva les bras au ciel.

—Mon Dieu! mon Dieu!

—Il est bien temps de se lamenter maintenant qu'elle n'est plus! Ainsi voilà comment tu m'as payé de mon dévouement, continua Anselme avec une expression d'amertume et de douleur intraduisible. Pendant que là-bas, sous le soleil qui cuisait mes os, le boulet au pied, les fers aux mains, je travaillais à travers les marécages pestilentiels, toi, ici, riche, heureux, honoré, toi le coupable, toi le faussaire tu profitais de mon absence pour séduire ma fille, la violer peut-être, et l'abandonner ensuite.

Il eut une explosion formidable.

—Misérable!

Et sous lui, à ses pieds, sur le pavé du quai, il courba Maximilien et l'écrasa.

Celui-ci bégaya, la terreur dans les mœlles.

—Grâce!

—Non, non, hurla Anselme, pas de grâce. Ma fille est morte! Son enfant n'est plus peut-être. Rien ne peut plus se réparer. Il est trop tard pour que je pardonne!

—Ce n'est pas ma faute, dit Maximilien, il y a eu comme une fatalité, Claire m'aimait.

—Elle t'aimait?

—Oui, elle me l'a laissé voir. Elle me l'a dit. J'avais été bon pour elle, et je n'ai pas eu le courage.

Anselme leva le poing.

—Malheureux!

—Oui, poursuivit Maximilien, j'ai été coupable. J'aurais dû lutter, moi. J'aurais dû résister. J'ai été faible. J'ai été lâche. Mais j'aurais réparé ma faute, et Claire aurait été heureuse.

—Déshonoré! clama Anselme.

—Je lui aurais fait une existence paisible, dans l'abondance et dans le luxe, si le sort ne s'était pas mis contre nous—Ma femme était jalouse. Ma femme m'avait suivi. Elle nous surprit.

—Oui, dit Anselme, et elle jeta à ma fille cette injure. cette injure qui a fait monter la rougeur de la honte à sa face, qui l'a fait fuir et qui l'a tuée: fille de forçat!.. Fille de forçat, ma fille!..la fille d'Anselme,—et c'est la femme de Maximilien qui la traitait ainsi! Et tu as entendu cela, tu n'as pas bondi, et ton âme révoltée n'a pas crié: Anselme est innocent!..la fille de forçat, c'est ma fille, ca le forçat c'est moi!

Maximilien courba la tête sans répondre.

—Non, tu n'as pas dit cela, tu n'as pas eu cette loyauté, ce courage; et tu as laissé partir ma fille seule, avec cette honte pesant sur elle, cette honte de ce croire la fille d'un forçat. Tu as laissé maudire pour elle le nom de son père, de son père innocent.—Tu lui a laissé croire que tous les malheurs qui s'abattaient sur elle, toutes ses souffrances, lui venaient de moi, étaient le châtiment de ma faute! Au lieu de bénir mon nom, de m'implorer, de tendre la main vers moi dans ses heures d'abandon et de désespoir, elle cherchait à m'oublier, elle me reprochait ses maux.

J'étais pour elle le damné, le misérable! Voilà ce que tu as fait, toi le coupable, me sachant innocent, tu m'as laissé mépriser par ma fille!

Maximilien se jeta à terre, frappa le pavé de son front.

—Oui, murmura-t il, oui, je suis un misérable! Je mérite tous les châtiments. Frappe-moi! Punis-moi! Mais épargne mes enfants qui ne t'ont rien fait!

—Et ma fille, que t'avait-elle fait; et moi qui ne t'avait fait que du bien! moi qui ai tout souffert pour toi! pour épargner une douleur à ton père! Et l'enfant de ma fille!

—Ainsi c'est toi qui nous a frappés?

—C'est moi! c'est moi qui ai mis le feu chez toi! C'est moi qui ai appris à ta femme qui tu étais, qui ai fourni à son amant l'argent pour l'enlever. C'est moi qui ai fait voler l'enfant de ta fille. C'est moi qui ai fait provoquer ton fils. C'est par moi que tu souffres, que vous souffrez tous. C'est par moi que vous pleurez!

—C'est toi qui nous a prit notre enfant?

—C'est moi.

—Ah je vais te dénoncer, tu sais, puisque je connais maintenant l'auteur du forfait.

—Dénonce-moi, et c'est son arrêt de mort que tu prononceras. Avant qu'une main m'ait touché, ta petite fille aura vécu.

—Misérable!

Je me venge.

—Mais tu dois être satisfait maintenant. Nous sommes assez cruellement punis, eux surtout, qui ne t'ont rien fait. Tu es vengé, terriblement vengé!

—Pas encore. Tant que je n'aurai pas retrouvé l'enfant de Claire, je pousuivrai contre toi et les tiens mon œuvre de vengeance et de haine!

—Et si je meurs? car j'allais mourir quand tu m'as arrêté.

—Ce sont les tiens qui supporteront le poids de tes fautes. Mais je ne veux pas que tu meurs. C'est pour t'empêcher de mourir que je t'ai suivi. Mort, tu ne souffrirais plus, et je veux que tu expies! C'est par tes souffrances seules que tu pourras un jour détourner ma colère de la tête de ceux qui te sont chers Rends moi mon petit fils qui est un fils, et je te rendrai la fille de ta fille! Et vivant tu peux réparer le mal qui a été fait aux tiens. En mourant tu laisses retomber sur eux seuls tout le poids du châtiment!

Il se fit un silence. Maintenant sur le quai, plus de voiture passant, plus de camions, plus d'omnibus. Les deux hommes étaient seuls dans la nuit, avec le vent qui soufflait et les enveloppait de ses tourbillons, éparpillant leurs vêtements et leurs cheveux, qu'il semblait vouloir arracher de leur chair. Et devant eux, à leurs pieds, le Seine roulait ses vagues devenues tumultueuses, emportant pêle-mêle des morceaux d'ombre et des étoiles, des vagues sombres et des vagues lumineuses. Le ronflement sourd de Paris s'éteignait peu à peu. Paris s'endormait.

Maximilien restait courbé, n'osant plus lever les yeux sur l'homme. Il était comme écrasé sous le fardeau de sa trahison, sous la responsabilité terrible qui pesait sur lui.

Une nouvelle surtout l'avait annéanti. Claire était morte! Claire qui avait été un moment la joie et la lumière de sa vie.

Et devant lui passait le paysage ensoleillé des environs de Chartres, quand il la conduisait, toute rose et toute fraîche, avec ses yeux bleues qui riaient, ses cheveux qui semblaient éclatants comme les rayons du soleil eux-mêmes. Tout chantait alors autour de lui

A Continuer.

La Vitalite chez les Hommes Retabli

Lorsque la vigueur sexuelle fait défaut chez les jeunes gens ou chez les vieilles personnes, elle peut être promptement restaurée et d'une manière permanente. Ceux qui souffrent de la

Varicocele
DE - LA - DEBILITE - NERVEUSE
De Pertes Nocturnes

...ET D'AUTRES MALADIES qui minent la constitution devraient m'écrire pour me consulter. J'ai fait une étude sérieuse pendant plusieurs années de la faiblesse chez les hommes; le fait est que j'en ai souffert moi-même. Trop timide pour avoir recours à des personnes d'expérience ou des médecins renommés, j'ai fait des recherches sur le sujet et j'ai découvert un remède simple, mais qui donne toujours les meilleurs résultats et je suis aujourd'hui d'un physique naturel et fort, grâce à ce remède.

Je veux que tout le monde, jeunes et vieux, le sachent Je m'intéresse personnellement dans ces cas-là et personne ne doit hésiter à m'écrire, car toutes les correspondances à ce sujet seront strictement confidentielles. J'enverrai la recette de ce remède gratuitement. Ne remettez pas l'affaire à plus tard mais écrivez moi de suite. Vous bénirez toujours le jour où vous l'aurez fait. Adressez en mettant ce timbre sous enveloppe.

THOMAS SLATER, Boite 1426
Consignateur du fameux Céléri Kalamazoo,
KALAMAZOO, MICH.

Durant & Rogers,

Montres

—{ ET }—

Bijoux.

☞ Nous achetons la plupart
☞ de nos marchandises directe-
☞ ment des manufacturiers et
☞ nous pouvons vous les ven-
☞ dre aux plus bas prix.
☞ Venez nous voir.

Commis canadien — C. A. Goozae.

DURANT & ROGERS,
Au coin des Rues
Central & Middle.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢
IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

Sent 5 cts for sample package. Faultless Chemical Company, Baltimore, Md.

GANTS DE KID.

Nous venons de faire une grosse addition à notre magasin. Gros assortiment des meilleurs Gants, et beaucoup de nouveautés. L'assortiment est frais, désirable et très varié. La valeurs que nous offrons ne sont pas surpassées dans la Nouvelle-Angleterre. Vous n'aurez pas de risques, car tous nos Gants sont garantis.

79c. Gants Foster lacés et à boutons. grandeurs 5 1 2, 5 3 4, 6 1 4, 6 1 2 6 3 4, 7, 7 1 4 et 7 1 2. Toutes les couleurs et nuances, et bon assortiment de Gants noirs. Ce Gant est d'une valeur extraordinaire: c'est le même qui se vend ailleurs tout $1.00.

$1.00 Beaux Gants Foster, lacés et à boutons, Mousquetaires et Biaritz, nouvelles nuances, mous, élastiques, de forme parfaite, toutes nuances et noirs, garantis; seulement $1 la paire. C'est le meilleur Gant à un dollar au monde.

Gants Noirs La plupart des Dames savent comme il est difficile de trouver de bons Gants de Kid noir. Nous sommes des experts en cette matière et nous savons que nos Gants peuvent soutenir l'épreuve et qu'une paire vaut l'argent que nous en demandons. Nos Gants de Kid noir à 79c, $1, 1.25, 1.50 et $1 75 sont tous garantis.

Nous avons des Gants de Kid dans les grandeurs de 5½ à 8, magnifiques couleurs telles que jaune, perle, tan, drab, sang de bœuf, bleu marin, acier, cardinal, rouge anglais, blanc, noir, &c., et les prix varient de 50c à $2 50 la paire.

PERLEY,
465 Rue Essex,
(Porte voisine de Bicknell Bros.)
Lawrence, Mass.

A. CHOQUETTE,
Entrepreneur de Pompes Funebres

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

Magnifique Corbillard Noir Pour les Enterrements des grandes Personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.

Carrosses de Premiere classe pour Mariages, Baptêmes et Funérailles.

A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON
Lawrence. Mass.

LUCIEN LEVESQUE
507 Rue Common,

Est l'Endroit par Excellence pour les Meilleurs ——
VINS, COGNACS,
LIQUEURS DE TOUTES SORTES,
BIERES, LAGER, &c., &c.
CIGARS UNE SPECIALITE.

☞ Venez encourager un compatriote poli, courtois qui vous servira à la perfection.

☞ M. Lévesque est un compatriote. Il mérite sous tout rapport votre patronage.

Wm FERLAND
188 RUE LOW LL, Lawrence.

Vû que je suis debutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un **ESCOMPTE LIBERAL** à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servira avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

Allez chez VIGER & CO.
66 RUE HAMPSHIRE, Lawrence, Mass.
POUR VOS
REMEDES, PRODUITS CHIMIQUES,
Parfums et Articles de Toilette.

Nous faisons une spécialité de l'ajustement des Trousses (ceintures herniaires.)

Prescriptions remplies avec soin.

Nous avons toujours en mains un bel assortiment de livres français.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES, Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,
523 RUE ESSEX,
EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

D. THEBERG,
164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de
BOIS et de CHARRON
DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

F. A. Chase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE,
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. X. Soyons Unis. LOWELL, MASS., VENDREDI 29 NOVEMBRE 1895. Soyons Distingues. No 77

Attention! Attention!!

Fretelles a Epaulettes (Shaulder Brace) cur Hommes et Femmes.
Trousses, Proctecteurs, Bas elastiques dans tous les styles et toutes les grandeurs.
☞ Pas de charge extra pour Ajustage.
Outre cela —
Medecines Brevetees
De Toutes Sortes
Parfums, Savons, Essence, Articles de Toilette, &c., &c.
Prescriptions Remplies avec Soin.
N. E. MIVILLE,
COIN DES RUES
Hampshire et Common, – Lawrence Mass.

Allez chez
P. J. DONOVAN & CO.,
Marchands de
BIERES, VINS ET LIQUEURS
De Premier Choix.
En Gros et en Detail.
Seuls agents pour la vente de la "Rhode Island Ale" de de Hanley, la fameuse "Providence Lager Beer" et le "Naumkeag Pure Old Rye Whiskey."
N. B. Nous faisons une sécialité de la livraison a domicile et sollicitons la clientele des familles.
No. 4 Rue Norman et 160 Rue Washington
Porte voisine de la gare, Salem, Mass.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS
Tout de Premiere Classe.
Fred C. BROWN
Prop.
Ouvert de 6 hrs. A. M. a 11 hrs. P. M.

J. H. Sheridan & Co.
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, WhisKeys, Rum, Gin, Brandy, Guins. Porter, Bass & Co Pale Ale Jones's Beer.
35 - RUE FRONT - 35
SALEM, MASS

J. J. O'KEEFE & CO.
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Commis : Charles Montgrief et Claude Deangle.

Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE de
Whiskey
Daniel Webster,
Dix Dollars la caisse
Contenant DOUZE Bouteilles d'une Quart
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE Prop.
Salem, Mass.

F. X. VOYER,
83 Rue Harbor.
Salem, Mass.
Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!
M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décide de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.
Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

L'Avenir du Canada

Courage, cultivateurs canadiens! Vous êtes maintenants forcés d'abandonner vos terres que vous avez tant de fois arrosées de vos sueurs, sur lesquelles, comme vos prédécesseurs, au moyen d'un pénible labeur et d'une économie forcée, vous aviez l'espoir de passer vos vieux jours, avec vos enfants, dans la paix et le bonheur, mais des renards torys et orangistes, sans tête ni queues, sont venus infester votre pays et dévorent chaque année de plus en plus vos récoltes avant maturité et tout ce qui leur tombe sous les pattes. Courage, cep t, braves Canadiens! Votre exil ne sera pas de longue durée. M. Laurier une fois au pouvoir chassera ces bêtes toujours affamées, à coups de fusils bien dirigés, je vous en réponds. C'est lui qui opérera votre émancipation. Le jour approche où les liens de plus en plus faibles qui unissent le Canada à l'Angleterre se rompront, soit violemment, par le fait d'une guerre extérieure, soit pacifiquement par un consentement mutuel. De part et d'autre, instruit par l'expérience, on avance prudemment dans cette voie et les hommes d'Etat de l'Angleterre ne se font plus, à ce sujet, aucune illusion. Ils savent que l'Acte Constitutif de 1867 n'a plus laissé entre l'Angleterre et sa colonie qu'un lien nominal. L'organisation d'un parlement, d'un ministère responsable à consacré virtuellement l'indépendance politique du Canada. Le droit d'administrer les revenus publics, de voter et de percevoir les droits de douane, d'assurer le service de la dette nationale, a inauguré l'indépendance commerciale et cimenté l'union des provinces par la communauté d'intérêts. Bien que le titre officiel du ministère soit encore celui de "Conseil Privé" de la Reine, ses membres ne sont responsables que vis-à-vis du parlement canadien. Ils sont pris dans les rangs de la majorité, gouvernant avec elle et se retirant devant un vote hostile. En théorie, ils sont nommés par le gouverneur-général; dans la pratique, le vote de ce dernier se borne à confier au chef de la majorité, la mission de constituer un ministère et de choisir lui-même ses collègues. Le gouverneur général, délégué de la Reine, n'a en réalité d'autres attributitions que celle de veiller à la libre administration de la coloni, de convoquer le parlement et d'assurer l'exécution de ses voter.

Le Canada, pays agricole et forestier, exporte surtout les produits de son sol. Le chiffre d'exportation s'élève plus ou moins à 400 millions de dollars, dont 140 pour les céréales et 100 pour les bois bruts ou débités. Les animaux, le beurre, le fromage, les fourrures représentent une valeur de 70 millions et pêcheries de 26. La part afférente aux manufactures ne dépassait pas autrefois 27 millions. L'Angleterre et les Etats-Unis ont été les principaux marchés d'importation et absorbaient l'une 210, les autres environs 200 millions de produits canadiens. Il résulte des statistiques que le commerce du Canada avec l'Angleterre s'est élevé en 1885 à 415 millions, mais il en résulte aussi que la balance commerciale constituait le Canada débiteur de 35 millions aux Etats-Unis. Je reconnais volontiers que l'écart entre les chiffres de l'importation et de l'exportation est loin de fournir un critérium absolu et qu'il y a lieu de tenir compte d'autres éléments qui ne sont pas représentés dans les droits de douane. Je retiens seulement l'importance et l'accroissement des échanges qui ont été déjà faits entre le Canada et les Etats-Unis, importance qui s'affirme dans le domaine des faits politiques. Les hommes d'Etat anglais se rendent compte des changements que le temps apporte et de ceux qu'il prépare. Le bon sens pratique de leur race les met en garde contre les suggestions d'une vanité puérile, et quand une question s'impose à eux, ils ont recours, pour la résoudre, aux saines notions du possible et du vrai. Ce ne sont pas les problèmes qui manquent. La Russie en Europe, la Russie et les Indes en Asie, le Canada en Amérique, l'Australie dans l'Océan, leur en offrent et des plus graves.—Etant données les velléités d'indépendance du Canada, le relâchement des liens avec la métropole, le voisinage des Etats-Unis, les tendances de la politique annexionniste et les intérêts commerciaux qui pourraient exister entre la colonie anglaise et la république américaine. Quelle sera la solution!

F. X. DAVID.

Azarie Gauthier.

On écrit de Montréal:

Le Dr Villeneuve a dit hier après-midi, dans son témoignage, qu'il avait examiné Gauthier une dizaine de fois. Dès les premiers jours de son incarcération, le prisonnier s'est prêté à ses investigations; mais, plus tard, il a refusé de répondre à ses questions. Le Dr trouve que l'attitude de Gauthier ne ressemble à celle d'aucun aliéné, et il croit, en résumé, que le malheureux simule la folie.

Interrogé par M. St Jean, il ajoute que certains aliénés ont a manie de simuler un genre de folie qui n'est pas la leur.

M. Trarieux, l'éminent médecin aliéniste français, a écrit que le meilleur moyen de se rendre compte de l'état mental d'un individu est de l'observer dans un asile d'aliénés, et le témoin partage cette opinion. Mais il persiste dans sa première déclaration: il n'a remarqué aucun signe de faiblesse intellectuelle chez l'accusé.

Après ce témoignagne, a commencé l'audition des témoins de la défense.

M. Médéric Lamontagne raconte comme quoi une nuit, à la prison, Gauthier a été trouvé gisant sur le plancher, dans sa cellule, ayant autour du cou une corde qu'il avait confectionnée en se servant de son couvrepied, et qui était attachée à la porte, à trois pieds du sol.

M. Lamontagne, qui a coupé la corde, ajoute que le prisonnier râlait et qu'il lui a dit: "Il vaut mieux se pendre ainsi que d'être pendu en public."

Le chef de police Hughes a parlé à Gauthier vingt minutes après le crime. Il croit que le prisonnier n'était pas en possession de toutes ses facultés mentales.

M. l'abbé Dubuc a rendu visite au prisonnier deux fois par semaine et l'a toujours considéré comme fou. Il ne peut, cependant, dire si, oui ou non, l'accusé simulait la folie. Les réponses de Gauthier ont toujours été incohérentes.

Le R. P. Moloche a souvent parlé à l'accusé, mais n'a pu en obtenir aucune réponse. Il ne peut se prononcer sur l'état mental.

M. Aristide Durocher, marchand de la rue Centre, qui a eu un entretien particulier avec le prisonnier, à la prison, vers la fin d'octobre, jure qu'il ne lui a jamais confié de feindre la folie. Le but de sa visite était d'obtenir des renseignements utiles à la défense. Il connaît Gauthier depuis onze ans. Lors de sa visite, l'accusé n'a pas voulu répondre à aucune de ses questions.

Le docteur Félix Labelle a vu le prisonnier la veille du meurtre. Son client était nerveux et agité. Le témoin a conseillé Mde Gauthier de faire surveiller son fils. Il pense que le malheureux n'était pas sain d'esprit.

Avant l'audience, Gauthier était dans la boîte; il a vu quelqu'un sortir et il a voulu suivre.

Un gardien dû le saisir et le forcer à s'asseoir sur le banc des prévenus. Il a l'air très inquiet, regarde autour de lui et dès que la porte s'ouvre, il se dirige vers elle, et le gardien Pratte est obligé de le retenir. Il parle très à voix basse, il est vrai, mais il gesticule assez pour qu'on le menace de lui remettre les menottes.

L'audience commence à dix heures et quart par le témoignage de M. G. E. Pratte, gardien à la prison.

Il a toujours vu Gauthier aussi insensé qu'aujourd hui. En entrant à la prison, il a dit: "Je suis bien content, tout va être fini, je vais être pendu demain matin."

Le témoin a trouvé que l'accusé devenait de plus en plus nerveux, mais il ne sait pas s'il a voulu s'empoisonner et s'il a été soigné pour lui faire renvoyer du savon qu'il aurait avalé. Gauthier a voulu lui donner un coup de tête, mais il n'a pas réussi.

On lui a souvent mis les menottes, car il voulait frapper et cela depuis cinq ou six semaines.

Pendant cette déposition, l'accusé semble indifférent; il se tourne et parle aux gardiens et il fait certains mouvements nerveux.

Quinze jours environ après l'entrée de Gauthier à l'hôpital, trois femmes sont venues et Gauthier a déclaré que c'était pour l'amour d'elles qu'il était là et il a voulu frapper l'une de ces dames.

A certains moments, le gardien a remarqué un tremblement général chez le prisonnier, et même avant la visite de M. Durocher.

Enfin, d'après le témoin, le plus souvent Gauthier ne se rend pas compte de ce qu'il fait et de ce qu'il voit.

Louis Lespérance, charretier, a vu le prisonnier attaché à une colonne, c'était le 2 ou le 3 d'octobre. Il a essayé de converser avec l'accusé, mais il n'a pu rien en obtenir.

La seconde fois que le témoin a vu l'accusé, celui-ci l'a quitté sans rien dire et est remonté à l'hôpital.

Cependant, le témoin se rappelle qu'un jour l'accusé lui a dit en parlant d'une construction dans la cour de la prison: "Voilà ma potence."

Edgar L'Espérance, voiturier de Longueuil, a connu Gauthier et il l'a trouvé bien changé. C'est d'ailleurs le même témoignage que le précédent.

Dès lors, Gauthier semblait ne pas avoir son bon sens.

M. Leblanc a vu Gauthier avec les deux témoins précédents.

C'est le beau-frère de l'accusé et il n'a pas pu en avoir de réponses au moment de l'enquête ni plus tard. Il l'a cependant entendu dire qu'on lui montait un échafaud.

—Etait-il nerveux à l'enquête?

—Oui, car il a même pris les carnets des reporters pour les déchirer.

P. Sabourin, journaliste, a trouvé que Gauthier ne semblait pas plus sensé qu'il l'est aujourd'hui; il a signalé sourire sur les lèvres sa déclaration de non coupable.

M. Jean Debrigny a vu le prisonnier pendant sept semaines à la prison, il n'a jamais pu en obtenir de réponse sérieuse; il a même essayé de voir s'il simulait la folie.

Le témoin rapporte que si les gardiens n'ont guère affaire dans la salle, en revanche Gauthier était sous la surveillance d'un prévenu qui était loin d'être doux avec lui.

D'après le témoin, la folie chez l'accusé ne serait pas venue subitement, au contraire, elle aurait suivi une marche lente ascendante et il ne peut croire à la simulation.

Cette déposition a produit la plus vive impression.

M. St Jean raconte ensuite comment il a eu quelques entrevues avec l'accusé et il n'a jamais été plus heureux au point de vue des réponses que les témoins précédents, et c'est en désespoir d'avoir des renseignements pour la défense que l'avocat a cessé de le voir à la prison.

M. St Jean raconte ensuite comment il a eu quelques entrevues avec l'accusé et il n'a jamais été plus hèureux au point de vue des réponses que les témoins précédents, et c'est en désespoir d'avoir des renseignements pour la défense que l'avocat a cessé de la voir à la prison.

L'un et l'autre ont d'abord cru qu'il simulait la folie, mais ils pensent le contraire aujourd'hui et s'il y a des exceptions, on peut affirmer qu'il est difficile de simuler la folie de façon à tromper tout le monde.

Le Dr Hackett, médecin à Montréal a vu un homme qui ressemble à l'accusé venir qui demander des remèdes pour une maladie qu'il n'avait pas et dès lors l lui a donné une potion calmante.

Les plaidoiries commencent à 2 heures.

Un Enfant de Lowell.

Une dépêche nous apprend la grande nouvelle que M. l'abbé O'Connell, de Boston, vient d'être choisi par la Propagande pour être le nouveau recteur du collège américain à Rome. Cette nomination a maintenant besoin pour être valide de la sanction papale.

De suite un reporter—toujours de l'avant, ces reporters—s'est rendu auprès de M. l'abbé O'Connell pour s'informer au sujet de cette nomination, et voici ce que le saint prêtre lui a répondu: "Je n'ai pas eu connaissance de cette nouvelle, et réellement je ne suis pas disposé à la croire véridique."

Cependant, M. l'abbé O'Connell a admis qu'il savait que depuis quelque temps son nom était l'un des trois envoyés à Rome par les archevêques américains qui sont chargés, comme on sait, de faire le choix d'un nouveau recteur.

Le reporter, un être infatigable, s'est rendu, au sortir de son entrevue avec l'abbé O'Connell, chez le chancelier de l'archidiocèse, l'abbé Nagle, qui lui a dit: "Je n'ai pas encore entendu parler de la chose, mais je suis porté à croire que la nouvelle est vraie. Si l'abbé O'Connell a été nommé, on ne pouvait faire un meilleur choix. La position de recteur du collège américain à Rome est l'une de celles qui demandent beaucoup de tact, de science et d'habileté exécutive. Le recteur a la direction des jeunes ecclésiastiques américains, généralement une quarantaine, qui sont à Rome pour compléter leurs études."

Une chose que tout le monde ne sait pas, c'est que M. l'abbé William H. O'Connell, qui, d'après les apparences, vient d'être promu à une si haute position, est un enfant de Lowell. En effet, il est né en cette ville le 8 décembre 1859, et il a puisé sa première éducation dans nos écoles publiques. Après avoir été gradué en 1876, il entra au collège St Charles, dans le Maryland, et termina avec les plus grands honneurs ses études collégiales à Boston, en 1880. Puis il alla se perfectionner dans les sciences sacrées au collège américain à Rome, où il occupa le poste honorifique de préfet. Parmi ses professeurs dans la Ville Eternelle se trouvait Mgr Satolli, le délégué papal. M. l'abbé O'Connell fut ordonné prêtre le 8 juin 1884, puis il revint aux Etats-Unis, où il remplaça pendant deux ans le curé de Medford qui était malade. Il alla desservir la paroisse St Joseph de Boston en 1886, et on lui donna la charge de l'Ecole du dimanche.

C'est un homme d'apparence distinguée, d'abord facile, brillant en conversation, et il passe pour l'un des meilleurs prédicateurs de l'archidiocèse de Boston.

Il s'intéresse profondément aux questions éducationnelles et économiques, et c'est un musicien consommé, ayant composé plusieurs messes très prisées.

Pour démontrer que ce n'est pas un orateur ordinaire, mentionnons le fait que ce fut lui qui eut l'honneur d'être appelé à faire une conférence devant les étudiants du Harvard faisant partie du Club Catholique. Cette conférence a été suivie par une série d'autres "lectures" qui ont été tellement admirées que l'éloquent conférencier a été prié d'en donner de nouvelles l'an prochain.

La nomination de M. l'abbé O'Connell à la haute position de recteur du collège américain à Rome est un honneur, non seulement pour le titulaire lui-même, mais pour la ville de Lowell qui le compte pour l'un de ses enfants.

Il l'Echappe Belle.

Lévis, 23—Depuis que la compagnie de la traverse a enlevé ses pontons pour réparer les quais pour l'hiver, plusieurs accidents sont survenus.

Le dernier est arrivé samedi soir vers les 6.30 heures à M. Emile Gelly, avocat, de cette ville. Comme il revenait de Québec, pour prendre le bateau qui traverse à Lévis, croyant que le ponton était encore à sa place, il descendit en courant pour se mettre à l'abri de la pluie torrentielle qui tombait dans le moment. Mais malheureusement, dans l'obscurité qui régnait, il ne remarqua pas que le ponton avait été enlevé et par conséquent alla se précipiter dans le fleuve. Heureusement que M. Gelly est un nageur émérite, car il se serait infailliblement noyé.

C'est M. Cédras Fortier, étudiant en médecine à Lévis, qui a retiré M. Gelly de la dangereuse position où il était.

Dumas est-il Mort.

Paris, 25 nov—A une heure, cette nuit, la rumeur circulait que Alexandre Dumas fils, le fameux écrivain, était décédé à minuit. Cette nouvelle n'a pas encore été confirmée; mais il est connu que M. Dumas était dans un état précaire.

Avez-vous une Faiblesse Sexuelle?
Si oui—Je vous enverrai la recette (franc de port) d'un remède simple qui m'a guéri des résultats d'abus durant ma première jeunesse et des excès sexuels pendant les années suivantes. C'est un remède sûr contre les maladies de nerfs, pertes de nuit, petitesse, faiblesse et retrécissement des organes sexuels, e c., chez le jeune homme ou le vieillard. Ecrivez aujourd'hui, en envoyant un timbre et votre adresse.
THOMAS SLATER, Box 1426, Kalamazoo, Mich.

S. M. McCORMICK,
509 RUE ESSEX,
CHAPEAUX ET ARTICLES DE FANTAISIE.
Nous avons un assortiment considérable de
Corsets, Bas et Sous-vetements
que nous vendons meilleur marché qu'aucun magasin de la rue Essex
Venez voir notre stock avant d'aller ailleurs.
Mlle Joséphine Chenard, employée canadienne.

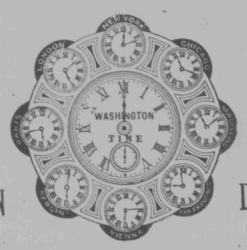
DR G. C. BATES,
DENTISTE.
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour sa clientèle canadienne. Dents extraites à l'électricité.

BOSTON & MAINE R R.
ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST.
Commencant le 6 Octobre 1895.
Les trains laissent la station sur la rue Middlesex Lowell.
Pour Boston—A 6 50, 8 15, 9 25, 10 02 m; 12 05, 12 45, 2 20, 3 20, 4 05, 5 00, 5 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 30, 7 25, p m.
Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 12 15, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 05, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 p m. Dimanches 8 15, a m; 12 05, 5 00 et 7 25, p m.
Pour Haverhill — 8 30, 9 25, 12 m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 05, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 p m. Dimanches, 8 15 a m; 12 05, 5 00 et 7 20, p m.
Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, 6 15 p m.
Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 05, 6 15 p m.
Pour Exeter et Dover — 6 50, 8 30, a m; 12 05, 3 40, 4 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 00 p m.
Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 05, p m.
Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Sanford et Portland—6 50, 8 30, a m; 12 05, 4 05, 5 10, p m; — Dimanches, 5 30, p m.
Pour Augusta, Bath et Waterville, 8 30, a m; 12 05, 5 10, p m.
Pour Lewiston, 8 30, a m, 12 05, 4 05, 5 10, p m. Dimanches, 5 30 p m
Pour Bangor, Belfast, Bowhegan et Rockland—8 30, a m; 5 10, p m; Dimanches, 5 30, p m.
Pour St Jean, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec—8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 30 p m.
Pour Eastport et St Jean (par bateau) lundis et vendredi à 12 05 p m.
Pour Calais, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machias, Portland (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

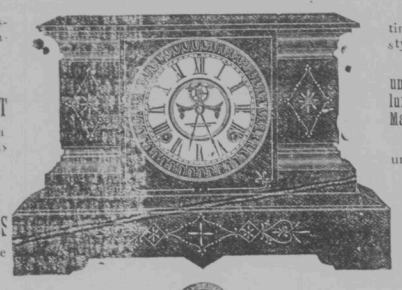
DIVISION SUD.
Et après le 6 Oct. 1895, les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *10 40, 11, a m, 12 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 33, p m,—Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:
Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, ‡7 01, §7 13, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *10 50, 11 03, 11 57 a m; 12 43, ¶3 03, 4 03, 4 33, *5 20, *5 3, 6 24, 7 52 p m; — Dimanches, 7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 55, 5 55 p m.
Pour Woburn—*5 33, §7 01, 7 45, 11 a m; 1 40, 4 30, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 5 53, p m.
☞ *Express, § seulement Northern Depot, ¶ Via Bedford.
Pour Lawrence — 6 30, 10 00 a m; 1 15, 5 50, p m.
Pour Salem et autres Stations—§7 38 a m; 1 15, 5 50, p m.
☞ Les heures données plus bas sont du Middlesex et Depot.
Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m, Dimanches, 8 45 p m.
Pour Amherst, Milford et Wilton—9 45 a m; 1 47, 3 43, 5 42 p m, Dimanches, 2 00 p m.
Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 45 a m et 3 43 p m — Dimanches pour Greenfield, 2 00, p m.
Pour Nashua, Manchester et Concord — 7 40, 9 14, 9 45, a m, 12 11, 1 49, 3 43, 5 14, 6 00, 8 13, 8 43 p m; Dimanches, 9 45 a m, à Nashua seulement, 3 00 p m, 2 00, 6 02, 8 13, 8 43, p m.
Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction 9 45, a m 12 11 (1 49 pour Franklin et Bristol seulement), 3 42, ¶8 13, p m.
Pour Warner, Bradford, Sunapee, Claremont et Windsor (N H) Claremont Junction — 7 40, a m, 1 49 p m.
Pour St Johnsbury et Lyndonville, à White River — 9 45 a m; 1 49, ¶8 43 p m.
Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, par la ligne du Central Vermont—9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.
Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air Line—9 45 a. m.; 3 43 p. m.
Express de Québec via White River Junction—12 11 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.
¶ Vous les jours pour Montréal.
D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.
H. C. TAFT, Agt général à Lowell.

F. SCHNEIDER,
242 Rue Essex (Bâtisse Saunders.)
242 Rue Esse (Bâtisse Saunders.)
GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX



Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement reduits.
Choix sur 1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.



Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur 1000 HORLOGES,

CANNES ET PARAPLUIES.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPERA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheteur.

Argenteries
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass

Paris Cloak and Suit Co, 312 Rue Essex
Ne portez pas des Echantillons De manteaux des Fabricants.
NOTRE expérience acquise en voyageant pendant un certain nombre d'années comme représentant de l'une des plus grosses fabriques, nous a appris que c'était peu sage d'acheter des manteaux ayant servi d'échantillons quel qu'en soit le prix. Savez-vous ce que sont ces manteaux? Ce sont des échantillons de modes que le commis voyageur emporte dans sa valise d'une ville à l'autre durant ses voyages qui durent quatre mois par année. Ces manteaux sont essayés peut-être une douzaine de fois dans chaque ville de quelque importance des Etat-Unis. Dans quel état peuvent-ils être à la fin de la saison quand ils sont vendus au marchand qui consent à les acheter—a un prix quelconque? "De seconde-main," dites-vous, et vous avez raison. Quelle sera la condition de nos propres manteaux après quatre ou cinq mois d'usage? C'est chic. Si vous désirez des vêtements de seconde-main, les magasins de bric-à-brac vous en offrent. Notre expérience nous a appris de ne jamais acheter de manteaux ayant servi d'échantillons. Ils sont chers quel qu'en soit le prix. Même 50 cents dans la piastre est trop pour eux. Quandvous achetez un manteau, vous en désirez un qui soit neuf, non un manteau essayé par des centaines de personnes.
Collerettes en Seal de Laine.
La meilleure qualité—A collet et bordure en Martre—longueur extra, 30 pouces de long et 100 pouces de ligne parcourue. Elégants en tout et partout, finies aussi bien que les collerettes les plus chères—seulement **$24.75** cette semaine. D'autres magasins du bon marché demandent $30 à 35 pour de semblables qualités.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.
LAWRENCE, MASS.

M. S. DUB, Entrepreneur de Pompes Funebres,
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cerceuils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfante. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
☞ Une visite est respectueusement sollicitée.
88 RUE FRANKIN, Lawrence, Mass.
M. S. DUBE.

Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes:
Lager Union, $1.00 la caisse; Bass Val Blatz Exort, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse;
Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, Prix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Commis: Philias Chartier et Pierre arivée.

J. E. BENOIT.
206 RUE LOWELL, Lawrence
Charbon Franklin . . .
Charbon Stove, . . .
Charbon Nut, ...
Charbon Egg, ...
Charbon Broken, . . .
Charbon Cumberland . .
Pin rouge ou blanc, . .
Bois franc, ...
Bouleau, charbon de bois de toutes sortes.
☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

Le SPINDLE Est le meilleur Cigare de 5c
Que vous puissiez acheter. Fabriqué avec du pur Havane. Par Flood.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes, De Bois sec prepar, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, Marchandises en canistres, &c
Donnez-lui votre encouragement.

Publié le Vendredi de chaque semain
par
LEPINE & CIE.
ABONNEMENT :
Un an, - - - - - - - - - $1.00
Six mois, - - - - - - - - 50
Trois mois, - - - - - - - -25
Le numero, 2 centins.
Rédigé en collaboration.
Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
LEPINE & CIE.,
67 rue Market, Lowell, Mass
Entered at the post office as second class mail matter.

CLES D'AMOUR, agent collecteur

VENDREDI, 29 NOV. 1895.

Au Fil de la Plume.

La mort d'Alexandre Dumas va donner à Emile Zola une autre chance d'être rejeté par l'Académie Française.

Un grand constructeur de Chicago a entrepris de transporter à une grande distance toute une église, sans même endommager le plâtre des murs.

La plus grosse pompe à incendie du monde est celle qui vient d'être construite à Londres, Angleterre; elle peut lancer de 1800 à 2000 gallons d'eau par minute, et elle pèse trois tonnes et demie.

Il y a un homme de Bath (Maine) qui a déposé pour $750 de dix cents dans une banque, la semaine dernière. Cet homme avait pris l'habitude de mettre de côté tous les dix cents qui lui tombaient dans les mains.

Un typographe de Boston a composé 70,000 ems en sept heures dans un récent concours à Chicago, ce qui remplit une dizaine de colonnes d'un des grands journaux américains, disons le "Boston Globe." Il y a une quinzaine d'années, quand un bon compositeur ne dépassait rarement les 1000 ems dans une heure, on se serait permis de bien rire de celui qui aurait prédit une telle dextérité chez les typos.

C'est agréable d'acheter un dindon pour le jour d'actions de grâce; mais c'est encore plus agréable d'en acheter deux... un pour soi et l'autre pour quelque pauvre famille incapable de s'en procurer même la moitié d'un.

Quoique notre température change souvent sans crier gare, nous sommes exempts d'ouragans, de "blizzard" et de "sizzards," un autre genre de tempête, qui détruisent si souvent les récoltes dans l'Ouest.

Les agriculteurs de l'Ouest ont dû être surpris d'apprendre que le Massachusetts avait obtenu une médaille d'or à l'exposition d'Atlanta pour son exhibition de produits agricoles, eux qui ont toujours cru que seule l'industrie était florissante dans le Bay State.

OU NOUS EN SOMMES.

Un citoyen en vue de Lowell a reçu, ces jours derniers, une lettre d'un personnage distingué qui travaille depuis nombre d'années pour l'avancement moral et social des Canadiens immigrés, la conservation de notre belle langue française parmi les races anglaises, la diffusion de l'idée française. Cette lettre contient une foule de choses intéressantes touchant la nationalité canadienne française, mais comme elle est strictement confidentielle, nous ne la publierons pas. Cependant, nous pouvons donner un aperçu de son contenu, tout en tenant caché le nom de l'auteur, afin de ne pas entrer dans le domaine des personnalités.

Le signataire de cette missive si intéressante constate, à son grand regret, que dans un grand nombre de centres l'assimilation des Canadiens-français se fait très rapidement. En patriote qu'il est, il en ressent un profond chagrin.

Nous n'avons aucune raison de croire que notre correspondant est un pessimiste qui voit tout en noir, et qu'il est toujours prêt à désespérer de l'avenir de la race française aux Etats-Unis. Non, car plus loin dans sa lettre, il se dit nullement découragé et bien décidé à continuer le combat. Cependant, il se plaint amèrement de nos conventions nationales qui ne donnent pas les résultats qu'on est en droit d'en attendre.

C'est justement ce que nous avons dit bien des fois; mais nous avons prêché dans le désert, puis qu'on vient à Concord, N. H d'avoir une convention qui n'a donné, si nous sommes bien informé, aucun résultat pratique. On y a beaucoup péroré, dit des choses qu'on aurait probablement mieux fait de tenir secrètes, puis des résolutions admirables ont été adoptées pour rester probablement jusqu'à la fin du monde dans le domaine purement théorique; ensuite, les délégués s'en sont retournés satisfaits et convaincus d'avoir accompli de grandes choses pour le bien de leurs compatriotes.

Et c'est après ces conventions qu'une voix autorisée vient nous dire que l'assimilation des nôtres se fait très rapidement en certains endroits.

Nous sommes plutôt optimiste que toute autre chose, et nous avons une foi robuste dans la conservation de notre langue, grâce à nos institutions, à notre patriotisme, à notre conservatisme, et à la vitalité de nos familles lesquelles, cependant, dans l'air ambiant des villes américaines semblent en perdre un peu sous ce rapport. Néanmoins, il est bien malheureux qu'en certains lieux nous en perdions au lieu d'en gagner. Il faut avancer toujours, ne jamais s'arrêter, sinon on reculera. Il est tout à fait déplorable que l'accroissement rapide de notre population par l'immigration et la qualité prolifique de nos familles disparaisse en grande partie dans les flots de l'américanisation.

Notre correspondant prétend que si nos conventions nationales avaient été tenues sur d'autres bases plus efficaces, nous avions sous la main le plus puissant moyen de conservation de notre langue.

Il y a cette alliance franco-allemande qui pourrait nous aider beaucoup. Notre correspondant en parle. Il dit: "J'espère que l'été prochain nous pourrons avoir une réunion des deux nationalités et conclure une alliance défensive fort profitable."

Espérons, pour le plus grand bien de notre nationalité, afin de mieux résister encore à la guerre d'assimilation que nous fait une certaine fraction du clergé irlando-américain, que les allemands catholiques et les Canadiens serreront leurs rangs pour opposer à l'ennemi commun un front compact.

La lettre qui nous a été gracieusement passée contient d'autres points saillants qui pourraient bien faire le sujet d'un autre article; aujourd'hui, l'espace que nous avons à notre disposition ne nous permet pas de poursuivre.

Nous en avons assez dit pour que l'on sache où nous en sommes, Canadiens des Etats-Unis.

LA JOURNEE DE HUIT HEURES.

"Huit heures d'ouvrage," tel sera le cri de ralliement en 1896 que pousseront les unions des ouvriers en bâtiment, de Boston, comme les charpentiers, les décorateurs, etc., qui n'ont pas encore obtenu une journée ouvrable plus courte.

Cela a été décidé à une récente assemblée qui a eu lieu dans le Wells Memorial Building, à laquelle ont assisté en grand nombre de délégués des unions intéressées.

Les corps de métier qui vont prendre part à ce mouvement sont les charpentiers, les peintres en bâtiment, les décorateurs, les poseurs de toitures, de corniches, les tailleurs de pierres, les marbriers décorateurs et quelques autres de moindre importance.

Une tentative énergique pour mettre en vigueur le système des huit heures d'ouvrage va être faite. Dabord des essais pacifiques seront faits et s'ils ne donnent pas le résultat désiré, on recourra aux grands moyens.

Au cours de la discussion, il a été déclaré que les maçons en brique, les plâtriers, les plombiers et plusieurs autres corps de métier avaient obtenu depuis déjà plusieurs années la journée de huit heures, et qu'en justice les patrons devraient généraliser cet avantage accordé à quelques-uns.

Les ajusteurs d'appareils à vapeur, par une grève très bien dirigée, et surtout bien terminée, commenceront le 1er mai prochain à travailler sur le plan de huit heures par jour.

Il a donc été décidé, à l'assemblée dont nous donnons ici un compte rendu succinct, de commencer immédiatement les démarches nécessaires pour forcer les entrepreneurs en bâtiment d'acquiescer à la demande des ouvriers qui ne sont pas encore favorisés d'une journée de huit heures.

Ce qui se fait à Boston aura probablement son contre-coup dans les autres villes de l'Etat, et peut-être le jour n'est-il pas éloigné où huit heures d'ouvrage pour les braves gens qui nous construisent des maisons seront considérées une bonne journée de travail.

L'ouvrier, ayant plus de loisir, aura le temps, s'il le veut, tout en se reposant, d'élever son niveau intellectuel et moral, en s'instruisant lui même par la lecture des bons journaux, des excellentes revues dont on compte un si grand nombre en ce pays et surtout en visitant les bibliothèques publiques, les salles de lecture qui font l'ornement des villes américaines même de troisième ordre, ce que Montréal avec ses 300,000 habitants n'a pas encore.

L'Affaire Talioreti.

On écrit de Montréal:

La défense dans la cause de Victor Talioreti et al, accusés de conspiration a continué à faire entendre ses temoins ce matin, en cour de police.

M. Exhumer Emile Mondéhard, père, est entendu. Il connait Mlle Lefebvre depuis plusieurs années. Le 14 octobre dernier elle est allée chez lui accompagnée de Mlle Héloïse Mondéhard. Celle-ci a demandé au témoin de faire rester Mlle Lefebvre chez lui pendant quelques jours, car elle désirait se soustraire à ses parents qui voulaient lui faire épouser M. Martin.

Le témoin ajoute: "Je ne me suis pas objecté à cela, car je savais que Mlle Lefebvre était en âge et que si elle demeurait chez moi c'était de son plein gré. Je connais Talioreti depuis quelques années aussi Je savais que Talioreti était en amour avec Mlle Lefebvre. Lorsque je suis arrivé de mon travail le soir, Mme Mondéhard m'a dit que Mlle Evangeline Lefebvre était en haut avec Mlle Hoïse Mondéhard et Victor Talioreti.

Je suis allé les voir. Talioreti est descendu quelques instants après, mais non Mlle Lefebvre, car il y avait des étrangers chez nous et elle craignait d'être vue. Dans la soirée Mlle Lefebvre s'est assise à la croisée et elle disait en parlant de M. Martin: Il doit être arrivé chez moi avec son gâteau de noce, il va être bien désappointé de ne pas me trouver là.

En réponse à M. Robidoux, le témoin dit que Mlle Lefebvre avait juré fidélité à Talioreti et lui avait dit: "Si tu t'aperçois que je ne te suis pas fidèle tue-moi." De plus Mlle Lefebvre aurait demandé à M Mondéhard de lui servir de père à ses noces avec Talioreti.

Le mariage de Mlle Lefebvre avec M. Talioreti devait avoir lieu le jeudi, Talioreti devait lui donner $15,000 et lui monter une jolie maison.

Victime de l'Intemperanc

Ware, 25 nov.—Joseph Gaudette, âgé de 21 ans, un employé de la Gilbert Company, s'est noyé dans la rivière Ware, à Gilbertville, vers les 10 heures hier soir.

Lui et Fred Pontbriant, aussi de Gilbertville, louèrent une voiture et vinrent en cette ville où ils s'enivrèrent, et en s'en retournant ils s'endormirent dans la voiture Or, le cheval, au lieu de suivre le grand chemin, monta sur la voie longeant la rivière et alla se jeter dans l'eau profonde.

Pontbriant, un bon nageur, put se sauver, mais son compagnon se noya, ainsi que le cheval.

ARRETE POUR FAUX.

La Mauvaise Conduite Finit Toujours Mal.

Winnipeg, 26 nov.—Un ex-employé de la compagnie du Pacifique, nommé Joseph H. Fortier, alias J. H. Ford, a été condamné ce matin, par le juge Dugas à 23 mois d'emprisonnement pour faux Fortier, qui appartient à une famille des plus respectables, avait été à l'emploi de la compagnie pendant un certain temps à la gare de St Philippe, comté de Laprairie. Pendant quelques voyages à Montréal, dans le courant de l'été dernier, il fit la connaissance d'une femme qui fut la cause de son malheur. Oubliant ses devoirs d'époux et de père de famille, Fortier s'enfuit vers le 1er septembre dernier avec son amoureuse. Environ deux mois après cela, Mde Fortier avait été obligée de faire arrêter son mari, l'accusant de refuser de pourvoir à son soutien ainsi qu'à celui de sa jeune famille L'accusé avait alors été obligé de fournir un cautionnement assurant sa bonne conduite pour douze mois à venir.

La plainte maintenant déposée contre lui, comporte que le dit Joseph H Fortier a forgé la signature de M. G. Savage, chef de la gare de St Philippe, sur deux requisitions pour des billets de première classe, entre St Philippe et Paynesville, Minnesota.

Le plaignant est M. J Hill Shearing, auditeur des reçus de passagers. Le montant des deux passages, aller et retour, est de $160

Fortier a été arrêté à Winnipeg par le détective Gutman, de l'agence Pinkerton, de Chicago.

POUR SAUVER SA MERE

Une Jeune Fle de 14 Ans Tire sur son Pere.

Farrytown, N. Y., 26 nov.—William Mathers, un propriétaire d'hôtel à Archville, a été mortellement blessé de coups de revolver tirés sur lui hier soir par sa jeune fille âgée de 14 ans.

Durant une querelle, Mathers, qui était ivre, tenta de tuer sa femme avec une hache. La fille, voyant que sa mère était en danger de perdre la vie, saisit un revolver et tira quatre coups sur son père. Une des balles a pénétré dans le côté, rasant le cœur.

La jeune fille n'a pas encore été arrêtée. On raconte que Mathers et sa femme ont déjà eu de fréquentes querelles, et que le brutal mari a menacé plus d'une fois de tuer la compagne de sa vie.

Dumas n'est pas encore Mort.

Paris, 26 nov.—La nouvelle de la mort d'Alexandre Dumas fils était prématurée. Son état, toutefois, est précaire. Il éprouve beaucoup de difficulté à respirer. Cependant, vu sa constitution très vigoureuse, ses médecins ont l'espoir de prolonger ses jours.

CRIME HORRIBLE

Un Pere Suffoque ses Enfants avec du Gaz

Il Leur Parle Pendant qu'il les Asphyxie Tranquillement

Ensuite le Miserable se loge une Balle dans la Tete.

Brooklynn, N. Y., 25 nov.—Après avoir assassiné ses deux jeunes enfants en les mettant dans une grande boîte, puis en les asphyxiant avec du gaz, Herman Hattenhorst, âgé de 35 ans, un maître de boxe, s'est suicidé en se logeant une balle dans la tempe droite.

Aucune cause autre que l'aberration mentale amenée par des tracas d'argent est donnée comme explication de ce drame horrible.

Les cadavres ont été découverts cette nuit à 12 h. 30, par une patrouille, dans les salles qui servaient à Hattenhorst pour donner ses leçons de boxe, au deuxième étage du No. 1295 Broadway.

Hattenhorst demeurait avec son épouse et ses deux petites filles, Viola, 6 ans, et Hazel, 2½ ans, sur la Green Avenue, et la paix paraissait régner dans ce ménage.

Le père, après son dîner hier, dit à son épouse qu'il allait emmener ses deux petites filles faire une promenade sur le boulevard. La mère habilla ses enfants le mieux qu'elle put, et quelques minutes après midi et demie, elles partaient avec leur père. Combien longtemps elles marchèrent, nul ne le sait. Le soir, quand l'heure du souper sonna, la mère, ne voyant pas revenir ses enfants, fut prise d'une grande inquiétude, et à minuit, n'y pouvant plus tenir, elle arrêta un agent de police en compagnie duquel elle se rendit aux salles de boxe de son mari, où le cadavre de Hattenhorst fut trouvé étendu près d'une large boîte au milieu de la pièce principale Dans la boîte furent découverts les deux cadavres des enfants. L'extrémité d'un conduit à gaz avait été placé dans la boîte, et l'autre bout était fixé à un bec de gaz.

On suppose que le misérable père resta près de la boîte, parlant à ses enfants, jusqu'à ce qu'elles eurent perdu connaissance. Après s'être assuré que ses petites filles étaient bien mortes, il enleva le couvercle de la boîte, puis se flamba la cervelle.

La boîte en question servait à Hattenhorst pour mettre ses bâtons et ses gants de boxe.

Quand Mde Hattenhorst aperçut les cadavres de ses enfants, elle eut une violente crise de nerf.

Nouvelles du Canada

MONTREAL

D'IMMENSES TRAVAUX EN PERSPECTIVE.

Il y aura beaucoup d'activité sur la voie du Pacifique Canadien l'an prochain, car il est arrêté maintenant qu'on remplacera les travaux temporaires sur toute la ligne par des travaux permanents. Toute la voie sera renouvelée d'un océan à l'autre, en commençant par la rive nord du lac Supérieur. La compagnie fait aussi des préparatifs pour doubler sa voie ferrée depuis Sudbury jusqu'à Carleton Junction, un parcours de 295 milles, et de Winnipeg à Port Arthur jusqu'à Winnipeg. Tous les nouveaux ponts et autres constructions de ce genre sont faits de telle façon à s'adapter à une double voie.

LE DANGER DES CONSERVES

Philomène Delanne, épouse de Célestin Roger, de la Montréal Steam Laundry, est morte hier après-midi, au No 157 rue Cadieux, Mile End.

Samedi elle était allée chercher du saumon pour son souper et elle et son mari mangèrent le contenu de la boîte.

Dans la soirée le mari fut pris de violentes coliques qui amenèrent des vomissements, qui l'ont peut-être sauvé. Mais sa femme qui d'abord avait peu souffert, se trouva très mal dans la nuit. La maladie a fait des progrès si rapides qu'elle est morte hier vers 5 heures.

Ses lèvres étaient devenues noires.

Serait-on en présence d'un empoisonnement accidentel. C'est ce que l'enquête du coroner et l'autopsie du cadavre vont révéler.

La victime laisse quatre enfants en bas âge.

QUEBEC

FATAL ACCIDENT

—O. Rousseau, un ouvrier, passait devant la manufacture de M. Félix Gourdeau, lorsqu'une dalle en fer se détacha de la bâtisse et le frappa à la tête. Rousseau est à l'agonie.

SCANDALE A QUEBEC

—Un vieux galant vient de disparaître d'ici avec une jeune femme de cette ville. Cette jeune personne passait pour la nièce du vieux, qui lui payait sa pension à ce titre.

OU SONT-ILS?

—La police est toujours aux trousses des bohémiens suspects qui sont passés récemment par ici, mais n'a pu encore retrouver leurs traces.

Mme Leonard, de Boston, dont la petite fille pourrait bien se trouver au milieu de cette troupe, attend toujours avec anxiété des nouvelles de son enfant.

MARBIE,

L'ELECTION DE CHARLEVOIX

—M. Charles Angers, avocat de ce village, a définitivement accepté la candidature du parti libéral.

Il est possible qu'il soit élu par acclamation, car il est universellement estimé dans notre comté.

C'est un avocat de talent et le plus riche propriétaire de tout Charlevoix. Il compte autant d'amis parmi les conservateurs que parmi les libéraux.

VALLEYFIELD

NOMINATION

—M. Louis J. Papineau, avocat, a été nommé recorder à Valleyfield.

Vu la mort subite de M. Louis Rainville, M. Henri Laurier a été nommé protonotaire par intérim, de la cour supérieure, greffier de la couronne, de la paix, et de la cour de circuit, pour le district d'Arthabaska.

ARTHABASKAVILLE,

TROUVE GELE

—Un mendiant bien connu du public arthabaskain et des environs, J.-Bte St Cyr, mieux connu sous le nom de "P'tit Jean St Cyr" a rencontré, vendredi dernier, à Victoriaville, une mort bien triste.

M. Louis Beaudet, de Victoriaville, se rendait à sa grange lorsqu'il aperçut, à demi recouverte de neige, une forme humaine.

M. Beaudet constata aussitôt que c'était le cadavre de Jean St Cyr.

L'infortuné était parti mercredi matin d'Arthabaskaville pour mendier, et n'avait pas été revu ici depuis.

Avant son départ, il s'était rendu au presbytère en bras de chemise et le chapelet à la main, et avait demandé à se confesser; faveur qui lui fut accordée.

St Cyr était sujet à des attaques d'épilepsie.

HULL

IL PAIE LES POTS CASSES

—Le canton de Lowe, comté d'Ottawa, possède enfin un conseil municipal. Ce sont MM. James Sullivan, Thomas McDonald, Wm McCrank, Edward McSheffray, Patrick Gannon, John Smith et John Skillen, qui viennent d'être nommés conseillers pour cette municipalité, par le lieutenant-gouverneur de Québec.

Tout est bien qui finit bien. Seulement le canton de Lowe paie les pots cassés. Sa petite révolte lui coûte $6,000.

LA CAUSE CELEBRE.

Le Juge Archibald Dissident; il Accorde $10,000 au "Canada-Revue."

Montréal, 25 nov.—Le "Canada Revue" a perdu son procès contre Mgr Fabre. Les juges Tait et Taschereau, catholiques, ont confirmé le jugement de première instance contre le journal condamné.

En terminant, le juge Archibald a déclaré que, vu que la demanderesse avait été ruinée par les actes du défendeur, et ce sans forme de loi, elle doit être dommagée des torts qu'elle a subis, lesquels dommages le juge Archibald évalue à $10,000.

M. Horace St Louis se leva aussitôt pour présenter une motion au tribunal, afin d'en appeler au Conseil Privé du jugement qui vient d'être rendu par la Cour de Révision.

La motion a été accordée.

La foule se dispersa ensuite, en faisant les commentaires d'usage.

AZARIE GAUTHIER

Il est Devenu Doux Comme un Mouton.

Montréal, 25 nov.—Depuis la décision des jurés dans la cause de Azarie Gauthier, ce dernier est doux comme un agneau, disent les gardes de la prison. Il n'est plus nécessaire de lui passer les camisoles de force ou de lui enchaîner les mains. On le surveille continuellement cependant.

Demers est bien portant et attend son procès avec confiance.

Vrai Preuves de Conviction

Les résultats merveilleux que obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats Unis, le brevet de la Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagne d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr Belisle's Kinium Compound est le seul remede garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvrete du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruation irregulieres ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. O. Belisle, Lowell, Mass.

Mesdames, "Ecoutez"
LA .
A Lawrence Rubber
455 RUE ESSEX.
LAWRENCE, MASS.

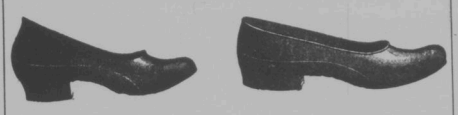
Desire attirer votre attention sur notre bel assortiment de splendide **Atomizers** pour Parfums, en verre coupé et en ouvrage dessiné en or.

Regardez dans notre vitrine et vous en verrez quelques echantillons.

Entrez dans notre magasin et nous vous en montrerons beaucoup plus a des Prix que personne ne peut approcher.

Tous les deux, Dames et Messieurs

Permettez-nous de vous demander d'essayer le Pur caoutchouc.



Caoutchouc ✻ Mawel

Ceux qui l'achèteront n'auront pas à acheter de claques durant l'hiver.

AVEZ-VOUS
UNE PAIRE DE JARRETIERES

Sinon, ne manquez pas l'occasion.

Nous offrons des Jarretières pour

19c, 50c, 75c ET PLUS.

Respectueusement,

Lawrence Rubber Co.

Nous avons une jeune demoiselle canadienne qui sera toujours heureuse de servir la clientèle canadienne.

De ci de la.

—Des syndicats formés en Angleterre viennent d'acquérir toutes les principales industries dans la Colombie Anglaise: Chemins de fer, service de navigation, tramway, éclairage, pêcheries, limites à bois, fabriques, etc.

Les prix payés sont énormes.

Ce sera plus que jamais à l'avenir une Colombie Anglaise.

L'idée émise par la chambre de commerce de Joliette, de la construction d'un chemin de fer électrique entre Joliette et le fleuve St-Laurent, a déjà fait des progrès. Les hommes de commerce et les gens d'affaires de Joliette se sont mis en communication avec la Compagnie du Richelieu, et la question est soumise à une étude sérieuse.

—M. P. E. McConville, maire de Joliette et président de la Chambre de Commerce, a reçu jeudi dernier, une lettre du président de la Compagnie du Pacifique en réponse à une communication de cette chambre; par cette lettre, la compagnie informe que dans l'année 1896 elle fera certainement construire une gare digne de l'importance de la ville de Joliette.

M. l'abbé Labelle, curé d'Aylmer, a été, samedi matin, trouvé coupable d'injures verbales contre M. Robert A Conroy, de Deschênes, et syndic du comté d'Ottawa. Il a été condamné à $2 d'amende et $2 de frais. La sentence a été rendue dans la cour supérieure de Hull, par le juge Gill, de Montréal. Voici succintement les faits de la cause. L'accusé ayant rencontré le plaignant à la gare du chemin de fer d'Aylmer, lui aurait reproché d'avoir fait baptiser l'enfant d'un de ses parents, par un ministre protestant, contrairement aux désirs de la mère.

Une belle et touchante cérémonie a eu lieu à l'église St Pierre de Montréal dans la chapelle de la congrégation des hommes. Un jeune homme du nom de Thomas Ducharme, électricien, âgé de 24 ans, a reçu des mains du R. P. Perreault, le sacrement du baptême, qui l'a fait enfant de l'Eglise catholique.

Le parrain était M. François Côté et la marraine Mde Côté.

Le nouveau baptisé a reçu ensuite pour la première fois la sainte Eucharistie.

Ce matin, M. Ducharme a été uni par les liens sacrés du mariage à Mlle Côté, fille de qui l'ont accompagné hier aux fonds baptismaux. Le R. P. Perrault a eu le bonheur de présider à ces trois importantes cérémonies religieuses.

Un Honnete Homme

Cher Rédacteur—Informez-s'il vous plait, vos lecteurs que s'ils m'écrivent confidentiellement, je leur enverrai dans une lettre cachetée, le traitement, que j'ai suivi et qui m'a guéri complètement, retauré ma santé, fortement compromise. J'ai eu de longues années de souffrances causées par une faiblesse nerveuse, pertes de nuit, faible se et rétrécissement des parties sexuelles.

Je n'ai pas l'intention d'extorquer de l'argent à qui que ce soit.

J'ai été victime des escroqueries, des vols des charlatans jusqu'à perdre confiance en l'humanité, mais Dieu merci, je suis maintenant en bonne santé fort et vigoureux et désireux de faire connaître à tout le monde le remède souverain qui m'a guéri.

N'ayant rien à vendre ou à envoyer C. O. D., je ne demande pas d'argent.

Adressez-vous à James A. Harris Boîte 599, Debray, Mich.

Belle-Isle & Co.

M Belle-Isle vient d'ajouter à son stock de médecines patentées un bel assortiment de livres d'histoires Françaises et invite ses compatriotes à lui faire une visite, 4, rue Franklin.

Durant & Rogers,
Montres
— ET —
Bijoux.
Nous achetons la plupart de nos marchandises directement des manufacturiers et nous pouvons vous les vendre aux plus bas prix.
Venez nous voir.
DURANT & ROGERS,
Au coin des Rues
Central & Middle.

JOHN TOBIN,
Peintre d'Enseignes et de Maisons
—ET MARCHAND DE—
Tapisseries, Moulures, Peintures, Huiles, Vernis, et Vitres.
Aussi ouvrage de maçonnerie de toutes sortes, posage de Briques, hommes d'expérience en tout temps Tout ouvrage est garanti.
Agent pour Callow Graining Plates et pour le Cooley Chimney Caps.
48 Rue Common,
Résidence, 36 Rue Winter,
Lawrence, Mass.

MITCHELL & CO.,
Dept. des Toiles,
Toile de Gotham,

Pour vous assurer du bon temps pour votre dindon de Thanksgiving, vous devriez acheter vos Damask en pure toile de Mitchell Co, dont le stock est immense et à des prix corrects.

Un assortiment complet de sets de table tous deux ourlets et franges avec bords unis, blancs et de couleurs.

Une belle ligne de Damasa blanchi, 72 pces de large, beaux patrons avec serviettes pour appareiller, $1, 1.25, 1.50, 1.75 et $2 la vg

Toile à table blanchie 72 pce. Serviettes pour appareiller, grandeur 5/8, 3/4, 5/8 et 89c.

10 Doz. de Nappes de table blanchies et avec franges, belle toile, 8/12 $1.79

100 Doz. de Serviette 5/8, 3/4, meilleure valeur jamais exhibée, eaux-sortons et Damask Double.

Toile à table blanchie, 72 pce, qualité pesanteur extra, 99c.

Damask blanchi pesanteur extra, 50c. la verge.

Toile à table non blanchie, de 25c à 75

Le plus grand assortiment de Draps "5 O'clock Tea" et Douglass avec franges.

Bargains Speciaux

1 caisse de Percale, 36 pce, vendue ordinairement 12 1-2c. pour 5 cts.

2 caisses de Ginghams de courte longueur, vendu ordinairement 10c. pur 5c.

Mitchell & Co.
76 a 82 RUE MERRIMACK,
HAVERHILL, MASS.
Commis canadien:—M. P. H. Bilodeau.

DANGEREUX !

N'allez pas vous exposer au danger en cherchant une place pour acheter des meilleures marchandises que nous vendons à notre magasin.

Bargain Speciale pour les Fetes.

Pardessus tout en laine pour $8, noirs et bleus. Nous garantissons que ce pardessus est la même chose que celui de nos compétiteurs annoncent pour $10.

Reefers pour petits garçons à $3.

Pardessus en Kersey, tout laine, de toute couleur pour $10. qui font la merveille de tout le monde.

Ulster depuis $6 à $22. Demandez à voir notre ulster de $10.

HAMEL & CLOUTIER,
405 Rue Essx.
Lawrence, Mass.
Enseigne de la Valise Doree.

CLAIRS ET DOUX !

Faits de jolis pieds revêtus de nos Souliers qui sont au complet, pour exemple ceux que nous offrons maintenant pour une chanson et pour peu d'argent comptant. Nos ajustements égalent la qualité et les prix sont en proportion. Si nous pouvons vous plaire dans l'ajustement, le prix, le style et la qualité, ce qui existe.

Nous vous vendrons durant les prochains sept jours un lot de Chaussures de Dames, bontonnées, en Kid et vernies (Goodyear Welt) bouts opéra et carrés pour $2.

1 lot de Chaussures d'hommes (Grain Creedmoor) et Congres pour $1.50.

Congress d'hommes en cuir breveté et balmoral il nous reste seulement quelques paires) pour $1.50, valeurs de $3.00.

V. J. HUOT,
437 Rue Essex 437

Vous Pouvez Epargnez . . .
$5 en 5 Minutes
En Achetant un de nos
Pardessus d'Hiver de $15
Faits a votre Gout

Long ou court.
Gros ou Petit.
Double en Clay ou Italien.
Couture unie ou ourlee

Il y a epargne dans ce Pardessus.

W. H. FLOYD,
C. H. GROVER,
F. H. KIMBALL

W. H. FLOYD & CO.
459 Rue Essex.
VICTOR BACHAND, commis canadien.

On dit qu'il n'y a Rien de Nouveau sous le Soleil,

Mais l'esprit de l'homme est constamment occupé à trouver de nouvelles idées pour se vêtir. Par là nous avons le génie de milliers qui donnent constamment au monde les résultats d'étude et de recherches, Ce qui nous est parvenu dernièrement est bien simple mais bien logique. Nous référons à notre

'Porte-Monnaie Cano'

(BREVETE.)

☞ Nous sommes les seuls agents à Lawrence Nous avons une ligne complète de ces bourses utiles et désirables, de tous les prix depuis 25 cts à $3 75 Avis à ceux qui se servent de Porte-monnaies de les examiner.

Manteaux et Collerettes.

Nous sommes prêts à intéresser ceux qui désirent des Manteaux et des Collerette às bonne composition Vu la saison défavorable depuis quelques semaines, notre stock a été réduit de

10 à 25 par cent

Sans égard au prix et au style. Confiants que le public saura apprécier ce que c'est qu'une bonne chose. Nous avons placé des ordres considérables dans des maisons de New York et de Philadelphie pour une commande importante de Manteaux qui nous être offerts à des prix extrêmement bas. Nous les attendons à chaque instant, et aussitôt reçus nous aurons de la musique dans cette spécialité d'affaires.

☞ Sans égard à vos préférences si vous regardez à ☞ votre porte-monnaie, n'oubliez pas de venir nous faire ☞ une visite avant de faire votre choix.

A. W. Stearns & Co.,

La Meilleure Maison de Marchandises Seches

309-311 Rue Essex, : 270 Rue Common.

LAWRENCE, MASS

Employés canadiens :— F. A. Martel, Martin Lanctôt, Achille Proulx, Patrick Murphy, Delles Esther Lacaillade, Joséphine Poirier.

Centres Canadiens.

Lawrence

M. et Mme Felix Poisson étaient de passage à Boston lundi dernier.

Si vous êtes troublé de maux de tête, faites usage des poudres Abbott en vente chez Belle-Isle & Co.

Pour vos parfums, articles de toilette, remèdes patentés, allez chez Belle-Isle & Cie, 47 rue Franklin ;

M. Amédée Cloutier, de la maison Hamel & Cloutier, était de passage à Boston lundi pour affaires commerciales.

Pourquoi payer un prix élevé pour vos chaussures de toutes sortes? En allant chez J. C. Martel, 51 rue Prescott, vous trouverez tout ce qu'il vous faut aux plus bas prix de la ville.

Un jeune homme du nom de Jos Haffman s'est fait prendre la main dans une machine au Pacific Mill mardi dernier et a été obligé de se faire amputer deux doigts à l'hôpital.

Les veillées longues sont commencées et rien ne peut nous distraire autant qu'un beau et bon livre d'histoire que vous trouverez chez Belle-Isle & Cie.

Le Dr J. E. Bergeron, le célèbre spécialiste de Montréal, Can., est arrivé à Lawrence lundi dernier pour affaires professionnelles. Le docteur Bergeron a l'intention d'établir un dépôt à Lawrence pour la vente de ses nombreux remèdes.

Il ne faut pas l'oublier que notre compatriote, M Felix Poisson, notre populaire pharmacien, entend faire des affaires sur une grande échelle. Pour les temps froids il s'est procuré une splendide fontaine pour servir le soda et le café chauds. Faites-en l'essai et vous serez enchantés.

Toutes les familles qui désirent avoir un calendrier ecclésiastique de la puissance du Canada pour l'année 1896 peuvent s'adresser à la pharmacie de M. Miville. Ce monsieur s'en est procuré plusieurs centaines qu'il donnera avec plaisir à toutes ses pratiques. Il a aussi les bons almanachs de familles, agricoles, commerciaux et historiques.

Nous avons eu une chaleur écrasante mardi dernier. Partout sur les rues on voyait les fenêtres ouvertes comme dans les beaux mois de l'été. A 4 h. p. m., le thermomètre marquait 80 degrés. C'est plus beau que l'an dernier quand on sait qu'à pareille date il y avait de la neige et de la glace sur la rivière Merrimack.

L'annonce de Perley touchant des bas à bon marché sur notre 4ème page mérite que vous la lisiez. Il consacre beaucoup d'espace à ces marchandises, leur stock est immense et ont des demoiselles canadiennes dans ce département. C'est une bonne place pour acheter des bas.

Partout on ne parle que de l'élection de M. Aimé D. V. Bourget comme échevin dans le quartier quatre. Le plus grand enthousiasme règne parmi les amis de l'ex-conseiller et tous s'attendent à une victoire sans précédent.

M. Victor Gingras, ex-pompier, a eu la nomination par acclamation comme conseiller dans le quartier cinq. M. Gingras est le vétéran des canadiens-français de cette ville et a pris part, comme soldat, à la guerre de 1860. Nous espérons que M. Gingras saura comme jadis conduire la lutte pour pouvoir triompher de ses adversaires.

Le Dr J. D. Delisle, qui a passé un an dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, ainsi que du nez (tel que catarrhe), de la gorge, des oreilles et de la vessie Bureau, 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover. Consultations, de 2 à 4 et de 7 à 8 h. p. m. tous les jours, excepté le jeudi et le dimanche.

Voici les fêtes commencées. C'est le temps de vous acheter des douceurs d'occasions tels que bonbons, gâteaux et tout ce qui se vend chez les confiseurs. N'hésitez pas un seul instant pour choisir l'endroit de faire vos achats. Nous avons ici à Lawrence deux compatriotes, MM. Morin et Fréchette, qui ne sont pas surpassés dans ce commerce. Aussi ils tiennent toujours à leur magasin le plus beau choix de viandes, dindes, volailles, poulets et épiceries de toutes sortes au plus bas prix de la ville. Encouragez deux braves compatriotes.

Mariage Fashionable.

A Lowell, le 28 courant, au presbytère des RR. PP. Oblats, M. George Bricaut de cette ville, a uni sa destinée à celle de Mlle Eugénie Courville, de Lowell, Mass. Le nouveau couple aura sa résidence sur Broadway.

A CHACUN SON DU La meilleure lotion pour enlever les boutons, les taches de rousseur, "le masque," et toutes les affections de la peau, est invariablement le *Royal Cream*, préparée par Dr J. D. Delisle & Co, Lowell, Mass. 75 cents la bouteille. En vente par tous les pharmaciens.

UNE MERE

FAIT ARRETER SON FILS POUR S'ETRE MARIE ILLEGALEMENT

Un Etrange Procès se Déroule Devant le Tribunal de Police

Lawrence, 25 nov.—Un procès qui s'est déroulé en cour de police de cette ville aujourd'hui a intéressé beaucoup la population des deux villes de Lawrence et Lowell.

Timothy Rourke, de cette dernière ville, s'avoua coupable d'avoir trompé le greffier de la ville, M. Kimball, en faisant une application pour un permis de mariage.

Dans son témoignage, il dit: "Je me suis marié il y a eu une semaine demain, et j'avoue maintenant que je n'ai que 20 ans, quoique j'aie dit au greffier que j'étais majeur et que je demeurais à Lawrence. Mais vous ne me blâmerez pas. Je n'ai jamais vu mon père de ma vie, et avant l'âge de huit ans je n'avais jamais vu ma mère.

"Je travaille dans le Middlesex et je donnais jusqu'à mon mariage $5 par semaine à ma mère. Il y a quelques semaines je lui dis que je désirais me marier. Elle y consentit, puis avoir en avoir causé avec mon beau-père, elle refusa."

Tout en racontant cette histoire, le jeune homme pleurait.

Ensuite Mde Catherine Kelley, la mère du jeune homme, vint dire son histoire, avec de grands gestes: "Le père de l'accusé était mon deuxième mari. Quelques années après mon mariage avec M. Rourke, nous traversâmes en Irlande et je laissai les enfants sous les soins d'une dame Murray, puis je revins à Lowell, laissant mon mari en Europe. Il y a quelques années j'appris qu'il était mort, de sorte que je convolai en troisièmes noces, cette fois avec un M. Kelley

"La raison pour laquelle je m'objecte à ce mariage, c'est parce que mon fils n'est pas assez âgé."

Comme on le voit, c'est la mère qui avait fait arrêter son fils pour s'être marié illégalement.

La jeune épouse, mariée depuis six jours seulement, vint aussi rendre témoignage en ces termes: "Je suis âgée de 20 ans. J'ai connu mon mari plusieurs années avant mon mariage. Sa mère lui donna son consentement, puis le lui refusa. Je ne trouve pas que ces agissements sont corrects."

La mère voulait faire annuler le mariage, mais le juge condamna le jeune homme à $25 d'amende pour avoir menti au greffier de la ville.

Voilà comment cet étrange procès s'est terminé.

Une Récompense.

Lawrence, 26 nov—Frank Masson, de cette ville, a reçu une médaille en argent de la Humane Society pour le récompenser d'un acte d'héroïsme. Ce brave compatriote a, au péril de sa vie, sauvé deux filles qui étaient en train de se noyer, l'été dernier, à Salisbury Beach.

L'ex-sénateur Bradley, d'Andover, a reçu une médaille en bronze pour avoir aidé au sauvetage.

Deces.

Paul Michaud est décédé le 24 novembre, rue Valley. Les funérailles ont eu lieu mardi dernier à l'église Ste Anne.

M. Jos Couture, de la maison Choquette, avait la charge de l'enterrement.

Joseph, enfant de Joseph Chrétien, le 21 novembre, à l'âge de 7 mois.

Ernest, enfant d'Ernest Charest, le 20 novembre, à l'âge de 9 mois.

M. S. Dubé avait la charge de ces deux enterraments.

Ne l'Oubliez pas.

C'est lundi à 1 heure P. M., le 2 décembre que devra se terminer le concours de thé et café chez M. O. J. Poitras. Voici les prix qui sont offerts:

1er prix, 1 moulin à coudre, $65.00.

2ème prix, un moulin à laver, $6.00.

3ème prix, un baril de fleur de première qualité.

4ème prix, 1-2 baril de fleur de première qualité.

5 prix, un sac de fleur de première qualité.

Venez tous féliciter les vainqueurs Ce sera intéressant.

Le Bazar

Le bazar du Cercle Montcalm a eu lieu lundi dernier et s'est prolongé jusqu'à jeudi soir, vu le grand nombre des objets qui restait encore à tirer au sort et le désir des jeunes gens de pouvoir passer le "Thanksgiving day" ensemble et s'amuser comme on l'avait fait les trois jours précédents.

Le résultat du bazar a été des plus satisfaisants comparativement aux années précédentes, grâce aux efforts inouïs du président du cercle, M. H. N Hamel et ses officiers du comité, qui sacrifièrent leur temps quatre jours pour pouvoir donner à tous le plaisir et les amusements qu'ils avaient lieu d'espérer. Nous remercions cordialement tous ceux qui ont participé au succès du bazar et particulièrement Miles les "comtesses" qui n'ont cessé jusqu'à la dernière minute de travailler pour le succès de leur cause. L'héroïne n'est pas encore connue, mais nous savons que la lutte a été des plus enthousiastes et que les "contestantes" se suivent de près.

GERALD.

Avez-vous une Faiblesse Sexuelle?

Si oui—Je vous enverrai la recette (franc de port) d'un remède simple qui m'a guéri des résultats d'abus durant ma première jeunesse et des excès sexuels pendant les années suivantes. C'est un remède sûr contre les maladies de nerfs, pertes de nuit, petitesse, faiblesse et retrécissement des organes sexuels, etc., chez le jeune homme ou le vieillard. Ecrivez aujourd'hui, en envoyant un timbre et votre adresse.

THOMAS SLATER, Box 1426, Kalamazoo, Mich.

GROSSE AVALANCHE DE VALEURS

La Paris Cloak & Suit Co. offre cette semaine les plus grandes attractions

Le plus long établissement et le meilleur magasin de collerettes et manteaux en cette ville offre les occasions sans pareilles suivantes: Collerettes en seal de laine de la meilleure qualité, bordée en martre et collet de même fourrure. 30 pouces de long ce qui est une longueur extraordinaire, et 100 pouces de ligne parcourue. Ces collerettes sont confectionnées aussi également et aussi joliment que toutes celles dont le prix est plus élevé. Elles sont élégantes sous tous les rapports. La collerette la plus riche que nous ayons vue à ce prix. $24 75 pour cette semaine. D'autres magasins qui prétendent vendre à bon marché demandent $30 et $35 pour des semblables qualités La Paris Cloak & Suit Co, 312, rue Essex, Lawrence.

LA CONSOMPTION GUERIE.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consomption, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement les Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité je enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instruction pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 820 Powers Block, Rochester, N. Y

Lowell

White Bros & Co., les fabricants de cuir, présentent cette année un dindon pour la Thanksgiving à tous leurs employés, comme ils en ont l'habitude.

L'ami Louis C'ément est tout rayonnant. Un nouveau pensionnaire lui est arrivé lundi dernier. Tout indique qu'il sera un "jolly boy" comme le populaire et unique Louis.

UNE AUTRE

VENTE DE FLEURS

POUR

SAMEDI.

Nous nous sommes procurés un autre lot de fleurs en pot de M. Wingate le fleuriste et samedi nous mettrons en vente diverses variétés, valant de 75 à $1.25,

A 42C chaque.

PLATS.

De toutes grandeurs pour la Viande ou les Dindes, prix régulier 35c. Prix spécial 21c.

BOLS.

En granit blanc 1 quarte, prix régulier 8c. Notre prix 5 .

Voila le temps Froid Arrive.

Nous sommes heureux et vous aussi d'apprendre les avantages que vous aurez, tout de marchandises en mains il faut qu'elles soient vendues

PROFITS SACRIFIES.

Avez-vous besoin d'une paire de Couvertes chaudes? nous vous donnerons une chance d'en avoir à bas prix

COUVERTES! COUVERTES!

320 Couvertes Simples

16c Chaque.

Elles sont en coton léger et souvent employées pour les draps. Deux couvertes spéciales pour $5.00 Elles ne sont pas surpassées pour l'argent, elles sont en laine de Californie, douces comme du satin, bien bordées de toutes couleurs et des plus durables.

Nos couvertes de $2 95 sont en laine. Ce que nous faisons toujours nous vous donnerons pour votre argent

60 Paires de 10 4 grises ou blanches, le prix est 79c partout. Notre prix 49c.

40 paires de qualité supérieure qui valent 89. Notre prix 71c

11 paisse de 12 4 la plus grand grandeur faite que nous vendrons $1.29. Insurpassable sur le marché.

COUVERTES, COTON ET LAINE.

11 4 qui regardent comme tout laine. Prix régulier $3.25. Nous en avons un surplus. Notre prix $2 82.

En désir vous une meilleur? le prix était $3.75 Notre prix $2 95.

DEPARTEMENT DES FOURNITURES DE MAISON.

Réduction considérable.

ASSIETTES.

150 doz. en porcelaine T. & R. Bootes Royal, 4 différentes grandeurs, prix régulier de 65c à 95c. Notre prix 61c chaque.

TASSES ET SOUCOUPES.

200 doz. forme St Dennis, de manufacture française, le prix de chaque 12c. Notre prix 7c.

REID & HUGHES.

225 a 235 RUE ESSEX,

Lawrence, Mass.

Commis Canadiens Jos A. Roy, Evelina Poirier, Lumina Morneau et Eliza Cardinal. Melle Caroline Saint-Laurent.

Vente Spéciale DE CHAPEAUX

Pour cette semaine,

Nous avons justement mis en vente un lot de CHAPEAUX Garnis des styles les plus récents et une bonne qualité de Feutre, tant que nous en aurons le prix sera

$1.98.

Venez immédiatement si vous en avez besoin, ils ne dureront pas longtemps à ce prix

JOHN T. GOLDEN,

Successeur de O. JEAN & Co.

421 RUE ESSEX

Lawrence, Mass.

Melles Léoncine Bourget et Eléanthe Hamel invitent leurs amies à aller les voir et elles les serviront avec courtoisie.

La police n'a pas trouvé de traces des trois malfaiteurs qui ont fait sauter le coffre-fort de Cawley, marchand de charbon, dimanche dans la nuit, pas plus qu'elle n'a découvert la retraite de Henry Holden, l'assaillant de Miss Heslin.

Une demoiselle Agnès Manseau a gagné la montre d'or dans le récent concours du bazar de la Ligne du Sacré Cœur, à Nashua. Elle réalisa $261.65. M. Joseph Salvail obtint aussi une montre en or pour avoir vendu le plus grand nombre de billets.

A une assemblée des commissaires de police, hier soir, deux agents de police ont été réprimandés pour négligence de leurs devoirs, et l'un pour avoir fumé pendant qu'il était de quart et avoir parlé à un supérieur d'une manière peu respectueuse.

Arthur W. Sherman et Patrick F. Harrahan qui ont été nommés candidats démocratiques au conseil dans le Quartier Trois ont décliné, et leurs places seront remplies par le comité exécutif du Comité de Ville, agissant de concert avec les officiers des caucus.

Hier après midi, le R.P. O'Brien a béni l'union de Mlle Susan McSorley avec M. John Cosgrove. Mlle Minnie McSorley et M Charles Cosgrove, la sœur et le frère des nouveaux époux, ont servi de témoins. M. et Mme Cosgrove demeureront sur la rue Walpole, à Boston.

Une Difficulte.

La société d'hommes de loi Russell & Russell, de Boston, ont préparé les documents pour obtenir des tribunaux un bref d'injonction et de mandamus défendant au maire Courtney de signer le contrat accordé par la commission de la voirie à la Groton Bridge Company pour les travaux en fer du nouveau pont de la rue Moody.

La demanderesse est la Edgemoor Bridge Company, de Wilmington, (Del.) qui allègue que sa soumission est la plus basse, étant de $100 moins haute que celle de la Groton Company.

Mariage d'un Confrere.

Lundi soir, à cinq heures, a été célébré, à l'église Ste Anne de Fall River le mariage de M. Godefroy de Tonnancour, rédacteur en chef de "l'Indépendant", avec Mlle Anna D'Avignon, de la même ville.

Nous souhaitons à notre charmant confrère et à sa onde épouse beaucoup de bonheur et de prospérité.

FATAL ACCIDENT.

Un Chauffeur se fait Ecraser par un Train.

John Moran, un chauffeur à l'emploi du Boston & Maine, a été victime d'un fatal accident, à 4 h. 20, hier après-midi, à l'entrepôt de fret du Old Colony.

Il était descendu de sa locomotive et n'apercevant pas un train de voyageurs arrivant sur une autre voie, il s'y était aventuré. Il fut frappé par le train qui lui écrasa le pied gauche et lui fractura le crâne.

L'infortuné chauffeur fut transporté à l'hôpital St Jean où il est mort vers les sept heures, le même soir.

C'était un homme de 35 ans environ, marié, qui demeurait sur la rue Gorham.

Toujours Reublicain.

Le conseiller Howard, qui a été nommé candidat au conseil par les démocrates du Quartier Un, se dit toujours républicain, et en conséquence il a refusé cette nomination.

ROYAL CREAM

Seul article de toilette à l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousselures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie Infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et éclaire le teint. En vente chez les Pharmaciens Canadiens des Etats Unis. Prix de la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co Lowell Mass

Propriétaires du Dr. Delisle's Kidney Cure.

LEON XIII.

Nous avons aujourd'hui la bonne fortune de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs des exraits d'un admirable discours, aussi parfait de forme que de fond, prononcé par un avocat distingué de Montréal, M. Wilfrid Larose, dont la plume alerte et savante a déjà créé plusieurs œuvres remarquables qu'on trouve disséminées dans les colonnes de nos grands confrères montréalais.

C'est à l'occasion du'ne récente bénédiction de cloches à St Henri de Montréal, que M. Larose a prononcé ce brillant discours, en portant un toast à Léon XIII.

Si notre espace nous le permettait, nous reproduirions certainement en entier ce superbe morceau.

Nous citons:

Génie fécondé par la foi, non moins sensible aux gémissements de la terre qu'aux harmonieuses inspirations du ciel, ce pape nous apparaît comme le plus admirable point de ralliement entre l'homme et son divin auteur.

Tout en proclamant les belles conquêtes de l'intelligence sur la matière, le progrès moderne pouvait, par réaction, nous asservir à celle-ci, soit qu'il eût borné notre "credo" à nos découvertes, soit qu'il eût fait jaillir de la matière seule les jouissances de l'être humain ou bouleversé les peuples par la passion d'un idéal aussi dangereux par l'éclat de sa nouveauté que par la séduction de ses mensonges. Or, en épurant ce progrès, en le proportionnant à la capacité de notre charpente, en mariant l'étincelle divine à l'étincelle électrique, Léon XIII a réconcilié l'homme avec l'homme, la religion avec la liberté, la science avec la foi, la créature avec son créateur, le bonheur de l'une avec la gloire de l'autre.

A un grand siècle il fallait un grand pape. Or la Providence avait marqué dans le débile enfant de Carpineto le futur géant de son siècle.

"Lumen in cœlo!" Ah! c'est de lui qu'on pourra dire en toute vérité, qu'il fut la lumière parmi la lumière et que quiconque l'a suivi n'a point marché dans les ténèbres. Loin de rabaisser la chrétienté au-dessous d'elle-même en cherchant à la conduire par la crainte des anathèmes et des gibets, il l'élève jusqu'à lui par l'onction de sa parole, la douceur de ses regards, l'incomparable charme de son accueil. Au cœur, il ne demande pas de se racornir, mais de se dilater pour mieux aimer Dieu et le prochain. A la raison, il ne prescrit point de se fermer, mais au contraire, de s'ouvrir toute grande à la rosée de l'infinie vérité, afin de mieux comprendre ce qu'elle aura cru et de mieux croire à ce qu'elle aura compris.

Elève à Viterbe, au collège romain ou à l'académie des jeunes nobles; délégat à Bénévent ou à Spolète; évêque à Pérouse, cardinal ou pontife à Rome, Léon XIII—c'est son plus bel éloge—est toujours resté semblable à lui-même. Philanthrope, il pleure sur les maux de la société humaine, il en recherche les causes et les remèdes. Diplomate, il fait tomber les armes des mains de la protestante Allemagne, règle la question agraire en Irlande et efface du coup les haines jurées par l'Angleterre au Saint-Siège, depuis les jours de Palmerston. A sa prière, la Suisse révoque l'exil des évêques et ses lois anticatholiques touchant les écoles primaires, pendant que la Russie accorde à la Pologne la réouverture de ses temples avec la réhabilitation de ses prêtres. Puis, dans un suprême effort, son génie achève de grouper les sympathies des puissances temporelles autour du trône de St Pierre, par la consécration officielle du gouvernement de la France.

Oui! c'est ce prince dépouillé de ses états, sans armée, sans suite, c'est ce modeste vieillard, c'est ce serviteur des serviteurs c'est lui qui réunit sous son sceptre mystique les rois de toute la terre avec l'innombrable multitude de leurs sujets.

***

Hélas! faut-il se l'avouer, cet astre aura bientôt fourni sa carrière! Ce père aura dit l'éternel adieu à sa famille éplorée; sa forme même sous la nelle il apparaissait aux regards des foules si avides de le contempler, se sera évanouie jusqu'à se confondre avec les atômes que le vent emporte dans sa course. Mais il revivra dans la mémoire des civilisations, sous des traits encore plus augustes que ceux qui composent les figures périssables de ce monde, ornées qu'elles soient des dons de de la nature.

Pareil à l'arbre des Saints Livres et par l'effet de ses grandes œuvres, il renaîtra, pour ainsi dire, de sa cendre avec plus de sève et de vigueur que jamais, "car cet arbre n'est point sans espérance, Quoiqu'on le rase, il ne laisse pas de reverdir et ses branches poussent de nouveau. Quand sa racine serait vieillie dans la terre, quand son tronc serait mort dans la poussière, il se recouvrira de feuilles comme aux jours de sa première jeunesse" pour continuer d'abriter sous son bienfaisant ombrage les voyageurs qui passent par ce monde pour se rendre dans les mystérieuses régions de l'éternité.

Je porte donc ce toast à Léon XIII, la plus noble illustration du siècle le plus fécond en grands hommes et en grandes choses.

Election Annuelle

Payez votre contribution annuelle le ou avant le 1er décembre, afin d'avoir le droit de voter aux prochaines élections annuelles des officiers de l'Union qui auront lieu MARDI le 3 décembre, à 7 h. 30 du soir, dans la grande salle de l'Union St Joseph, 265 rue Dutton.

En cette occasion, le trésorier, M. Alfred Leblanc, où le sous-trésorier, M. William Parthenais, recevront les souscriptions en aucun temps à leur place d'affaires respective, le premier rue Davidson, le second rue Merrimack.

Le bureau de l'Union maintenant dans la bâtisse de l'Union St Joseph, 265, rue Dutton, sera aussi ouvert à cette fin mercredi et samedi soir de 7 à 9 heures.

Afin que tous les membres de l'Union soient bien au courant de nos règlements au sujet de nos élections, voici les clauses principales de l'article IV des Règlements concernant les officiers et leur élection.

Clause 2me. Les officiers de l'Union, (au nombre de vingt-trois) et les membres du Comité de Ville, (au nombre de cent quatre.) seront élus à la première assemblée générale régulière du mois de décembre (qui sera mardi le 3 décembre au soir) de chaque année, au scrutin secret et suivant les principes adoptés à la fondation de l'Union.

Clause 3ème. Tout candidat à une charge quelconque d'officier de l'Union, du Comité de Ville, ou du Gouvernement-Modèle, devra être naturalisé, électeur, membre depuis six mois et en règle avec l'Union.

Ainsi que tous veulent bien prendre note de ces avis et s'y conformer.

Le travail qui a été fait cette année par l'Union, le bien immense que cette importante organisation est appelée à faire dans l'avenir, devraient encourager tous ses membres, même tous les canadiens de Lowell à y appartenir.

N'oubliez pas que l'élection présidentielle aura lieu l'année prochaine, si donc vous voulez y prendre part joignez l'Union Franco-Américaine.

A. BOURBONNIERE,
Secrétaire.

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi à faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu à peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,

WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants: — N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants: — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin Oscar Courteau, Dr J. G. Birque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants: — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P Roulier.

COUPON DE PRIME

Aux Lecteurs de ce Journal

Détachez ce coupon et remettez le avec 9 cts en timbres-poste pour chaque volume désiré, ou 25 cts pour 3 volumes au choix, parmi les ouvrages mentionnés sur ce coupon, au bureau de l'ETOILE, Lowell, Mass., et vous recevrez les numéros demandés franco par la poste dans les huit jours qui suivront votre envoi. Ecrivez votre nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom _____

Adresse _____

Ouvrages désirés : Nos _____

LIVRES OFFERTS

1 Mon oncle et mon curé	10 Le coureur de dot
3 L'amoureux de la prefete	12 Roman d'une jeune fille pauvre
3 Martyr de l'amour	13 Le roman d'un crime
4 La roche qui pleure	14 Trahison vaincu par l'amour
5 Le remords d'un faussaire	15 La Vengeance du fiancé
6 Rêves dorés	17 Les deux Jeannes
7 Drame de l'hôtel Woronzoff	18 Misérable faussaire
8 Les fiançailles de Lorette	19 Le martyr d'une mère
9 Le sacrifice d'un fils	20 La charmeuse.

A Louer ou a Vendre.

Une bonne boulangerie bien montée à Wilton, N. H., la seule de la place. Ce serait aussi une bonne place pour une épicerie, car il n'y en a pas. C'est une bonne occasion pour quelqu'un qui désire entrer en affaires

Pour information, s'adresser à A. HAMILTON, No 96 rue Prince.

Lowell, Mass.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour aluster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

FEUILLETON
N° 19

—— LES ——

Lendemains du Crime

GRAND ROMAN A SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE

TROISIEME PARTIE

L'ŒUVRE DE HAINE.

X

(*Suite*)

Dans le blé doré, les quelicots mettaient des notes éclatantes, et les bleuets ouvraient leurs yeux d'azur. Les allouettes se levaient des sillons avec des airs de joie, fusant vers le ciel, puis s'arrêtaient et planiaient dans l'azur, avec leurs ailes grises papillonnantes qu'allumaient de soleil! Tout lui semblait radieux et beau. Son âme s'épanouissait. Son cœur était plein d'amour. A côté de lui Claire frissonnait, semblant heureuse. aussi.

Et tout cela devait finir. Cet amour était maudit comme il était lui-même. Et Claire avait payé de sa vie ses heures de joie! Claire n'était plus! Ses beaux yeux s'étaient fermés pour toujours. Et tout cela pour lui, à cause de lui.

Il fit un mouvement vers le fleuve.

Mais Anselme de nouveau lui mit la main sur l'épaule.

—Où vas-tu?

—Mourir...

—Mourir?

—Je ne puis pas supporter plus longtemps le poids de mes remords...

—Et moi, dit Anselme, je veux que tu vives! Je t'ordonne de vivre.

—Et que tente-je sur la terre?

—Tu souffriras!

En disant ces mots Anselme avait dirigé vers Maximilien son doigt décharné qui semblait chargé de malédictions et de menaces

Le misérable courba la tête.

—Je vivrai, murmura-t-il... Mais un jour tu nous rendras notre petite-fille.

—Quand j'aurai retrouvé l'enfant de Claire, sur Dieu qui m'entend...Je jure!..

Maximilien allait demander d'autres explications.. supplier qu'on ne fit pas souffrir l'enfant.. Anselme avait déjà disparu.. Il s'était pour ainsi dire fondu dans la nuit, et cela d'une façon si étrange, si extraordinaire, que Maximilien restait sur la berge ébahi, ne sachant pas encore, dans l'état d'engourdissement d'esprit où il était, s'il avait eu affaire à un homme ou à un fantôme.

Il se remit un peu..reprit ses sens..chassa les brumes qui emplissaient son cerveau, pensa qu'Anselme vivait..qu'il connaissait maintenant son ennemi, que c'était un homme, qu'il pourrait lutter avec lui face à face; et il ne songea plus à mourir, mais à se défendre, et plein d'un courage et d'une énergie dont il ne se serait plus cru capable, il remonta sur le quai et se dirigea à pas rapides vers l'intérieur de Paris.

Oui, il fallait vivre, pour réparer le mal qu'il avait fait.. Vivre pour l'enfant!

XI

Rigobert, portant l'enfant de Marie-Amélie et de Gabriel Vernon, était arrivé à Paris sans ombre.. Dans le train, la petite avait un peu crié, mais l'homme ne s'était pas démonté. Il avait expliqué à ses voisins qu'il l'emportait en nourrice, mais que, dame, il n'était pas fait au métier de bonne d'enfant; il avait hâte d'en être débarrassé. Il essayait, avec sa figure cocasse, de parler au petit être, de le faire rire, mais l'enfant semblait avoir peur de lui et ne faisait que pleurer davantage.

—C'est drôle, murmurait Rigobert, ma tête ne lui revient pas.

Et il disposait philosophiquement la petite à côté de lui, sans plus s'en préoccuper, pendant que les femmes qui étaient dans le compartiment s'employaient à l'amuser et à la consoler..Tout le monde la trouvait jolie, avec ses yeux bleus, ses petites boucles blondes qui commençaient à friser sous le bonnet.

Pendant tout le voyage, on s'intéressa à elle. On s'informa des parents et Rigobert inventa une histoire. Les parents prétendus habitaient un château près d'Orléans. Ils avaient beaucoup d'autres enfants, et la grand'mère qui demeurait à Paris avait voulu se charger de la petite. Il était domestique chez les parents et on lui avait donné la mission de conduire l'enfant. La nourrice devait venir avec lui, mais elle était tombée malade.

Il avait dû partir seule, car on attendait l'enfant à la gare, mais ce qu'il serait content, par exemple, quand il serait arrivé, ce n'est rien de le dire.

Rigobert avait l'air gai bon enfant, pas méchant. Il amusait le wagon par ses facéties et personne n'eût même l'idée de mettre son récit en doute. Du reste, il paraissait fort attentif, fort empressé.. Dès que l'enfant ouvrait les yeux ou commençait à crier, il dodelinait la bouteille de lait et essayait de lui en faire boire quelques gorgées. Mais il était fort maladroit, le lait se répandait sur le tablier et le noir ici improvisé était de rire.

—Décidément, disait-il, il me faudrait un apprentissage.

Alors quelque vieille l'aidait, soulevait la tête de la petite.

—Voici, faisait-elle en lui montrant comment il faut s'y prendre.

—C'est vrai, la petite mère, vous avez raison, mais quand on ne sait pas...

—Vous n'avez pas d'enfants vous?

—Non, ma femme est trop paresseuse, mais je crois cependant qu'elle travaille dans la partie.

—Comment cela?

—Je vous ai dit qu'elle était indisposée et je crois que cette indisposition nous présage quelque chose.

—Voyez-vous le gaillard?..Et vous serez enchanté, je parie?

—Pour dire vrai, je ne serai pas ennuyé. Un premier enfant, on est toujours content.

—Ce n'est qu'au vingtième, du moins que c'est.

—Oui, au vingtième on commence à réfléchir, quand on n'a pas réfléchi avant.

Tout en bavardant de la sorte, on approchait. Le train s'arrêtait pour le contrôle des billets.

Rigobert arrangea les vêtements de la petite Marie-Anne, serra sa bouteille de lait, remercia les femmes qui l'avaient aidé et se disposa à quitter un des premiers le compartiment.

En effet lès que le train fut en gare, il sauta à terre, se fraya un passage à coups de coudre à travers l'encombrement de la porte de sortie, puis, quand il fut dehors, il héla un fiacre...

—Faubourg Montmartre, 136, cria-t-il au cocher, et vite! J'ai un nourrisson dans les bras et mon lait se tarit.

L'homme éclata de rire.

—As pas peur, bourgeois, Cocotte va brûler le pavé.

Il grimpa vivement sur son siège, enveloppa sa bête de coups de fouet et le véhicule disparut à travers les rues populeuses qui entourent la gare d'Orléans. Il faisait grand jour encore. Rigobert se sentait maintenant plus à l'aise. Plus de regards curieux fixés sur lui, plus de mensonges à faire, plus de contrainte. Il déposa l'enfant sur la banquette à côté de lui, et comme elle ouvrait la bouche pour crier, il lui dit:

—Ah! tu sais, tu ne vas pas continuer à m'ennuyer... C'était bon dans le train de faire des "magnes".

Il secoua la petite deux ou trois fois, et comme, au lieu de se taire, elle criait davantage, il la déposa dans son coin.

—Et puis, tu sais, après tout, si tu veux défiler tes airs d'opéra vas-y! Je ne veux pas t'en empêcher.

Et il se mit à regarder par la portière, sans plus s'occuper de l'enfant. Les maisons défilaient. Les rues succédaient aux rues.. comme l'avait dit le cocher, Cocotte brûlait le pavé.

Rigobert fouilla dans sa poche, rassembla dans ses mains quelques pincées de tabac et se mit à faire une cigarette.

Marie-Anne pleurait toujours, mais le bruit de ses sanglots était étouffé par le bruit de la rue, le fracas des voitures et Rigobert n'en était même pas impatienté.

De temps en temps, il se tournait vers l'enfant pour dire:

—Gueule, gueule, ma petite, quand tu seras lasse, tu t'arrêteras.

—Oh! si Marie-Amélie avait vu cela! si elle avait entendu crier ainsi son enfant, le petit chérubin tant choyé, dont une larme mettait chez Gabriel Vernon la maison en révolution! Si elle avait pensé qu'elle serait ainsi délaissée, rudoyée, quel redoublement de sanglots et de désespoir!

Rigobert avait trotté sur son pantalon une allumette et allumé la cigarette qu'il venait de confectionner. Il tirait avec bonheur des bouffées rapides, bien décidé à oublier tout souci. Il se congratulait lui-même de la réussite de l'opération.

—Pour une affaire bien menée, se disait-il, voilà une affaire bien menée. Dans un quart d'heure, tout sera fini.. et nous, nu connu je t'embrouille. Quelle noce j'vais me payer ce soir!..

Le fiacre venait de traverser la place du Châtelet et de s'engager dans la rue des Halles. Encore quelques minutes et il serait à destination... Rigobert, la cigarette à la bouche, restait à la portière, dévisageant les passants d'un air gouailleur, content de lui, l'esprit aussi tranquille, aussi joyeux que s'il venait d'accomplir quelque brillante action.

Les Halles, la rue Montmartre, puis la traversée du boulevard et on fait dans le faubourg.

Le cocher se pencha.

—C'est bien le 136?

—Oui

Et le véhicule s'arrêta bientôt devant une grande maison à six étages, dont le rez-de-chaussée était occupé d'un côté par un marchand de vins, de l'autre par un pharmacien. Au premier, un dentiste, dont le nom s'étalait sur un balcon en lettres dorées, hautes de deux mètres; au second une sage femme, Mme Hortense, accoucheuse, prenant des pensionnaires.

Rigobert sauta à bas du fiacre, paya le cocher, auquel il donna un copieux pourboire.

—Tu boiras un coup à ma santé, mon vieux.

—Je n'y manquerai pas, bourgeois, soyez tranquille. Si tous les clients étaient comme vous le métier serait meilleur qu'il n'est.

Puis Rigobert se pencha dans la voiture, prit sur ses bras Marie-Amélie, qui avait fini par s'endormir, et s'engagea dans la maison dont il grimpa l'escalier quatre à quatre.

Arrivé au deuxième, il sonna vivement.

—Mme Hortense?

—C'est ici.

—Elle est chez elle?

—Oui, entrez.

Rigobert entra dans une antichambre dont le parquet était couvert d'un tapis très épais, avec de lourdes portières tombant derrière la porte.

—Par ici, dit la bonne qui l'avait introduit, en ouvrant devant lui la porte d'un petit salon, couvert d'un tapis épais comme l'antichambre, avec les fenêtres et les portes masquées de lourdes tentures.

Rigobert entra.

Un grand silence et comme un air de mystère partout.

Bien qu'il ne se troublât pas facilement, il ne pouvait se défendre d'être un peu impressionné.

Le regard de la servante, un regard impénétrateur, un peu ironique, passait sur lui, le rendait comme tout de mal à l'aise.

Son fardeau l'embarrassait.

Il avait jeté dans la cheminée un bout de cigarette et quitté son air gouailleur, la moue de voyou narquois et cynique qu'il avait d'ordinaire aux lèvres.

La bonne demanda:

—Que faut-il annoncer?

—Vous direz que je viens de la part de M. H. Marchand

—Bien, monsieur.

Et la servante glissa sur le tapis, fondit pour ainsi dire sous les portières, sans que son regard lourd se fût arrêté.

Quand elle fut sortie, Rigobert se secoua un peu.

—Où diable suis-je ici? murmura-t-il.

Et il se mit à examiner la pièce, après avoir déposé sur un fauteuil l'enfant qu'il portait dans ses bras.

Rien de particulier..Une pièce très banale avec des meubles massif, sans style. Il n'y avait de remarquable que le silence qui l'emplissait, car les bruits de la rue venaient mourir aux pieds de la fenêtre... On ne percevait qu'un bourdonnement sourd qui secouait les murs et rendait plus saisissante encore le calme de l'étrange demeure.

Sans que Rigobert s'en fût aperçu une porte s'était ouverte, et dans les tentures d'un rouge sombre une grande femme vêtue d'un peignoir clair, encore belle, malgré ses quarante ans sonnés, venait d'apparaître, haute et droite comme une statue.. Une chevelure noire superbe... un front souverain.. de grands yeux vifs et pleins de flammes.. Une tenue hautaine.

Malgré lui, tout impressionné, Rigobert salua profondément.

—C'est vous, dit la femme, qui venez de la part de M. Marchand?

—Oui, madame.

—Vous avez l'enfant?

—Oui?

Il montra la petite sur le canapé.

—Une fille?

—Oui, madame.

—Bien, dit la femme.

Puis prenant dans son corsage deux billets de banque de cent francs:

—Voici pour vous, dit-elle.

Rigobert s'en empara vivement, tout ébloui d'une pareille générosité.

—Pour moi?

—Oui.

—Pour moi seul?

—Oui.

—Merci, alors!

Puis revenant sur ses pas:

—Que faut-il faire?

—Rien. Partir.

—Partir?

—Partir et oublier que vous êtes venu.

—Parfaitement... C'est entendu.

Il salua jusqu'à terre...et s'éloigna à reculons, tout interloqué.

Dans l'escalier il n'était pas encore remis.

En voilà une aventure, réfléchit-il, mince alors! Deux cents balles!

Ce n'est que dehors qu'il retrouvera tout à fait sa présence d'esprit.

—Et moi qui voulais faire la noce! dit-il tout haut. Ah! la rosse!

Et il s'éloigna rapidement, la main sur sa poche, de peur de voir s'envoler ses deux billets.

—Rigobert parti, Mme Hortense avait prêté sur le fauteuil la petite fille que le coquin avait abandonnée Elle l'avait contemplée un instant, l'air tout attendri.

—Elle est charmante, avait-elle murmuré.

Puis se dirigeant vers une porte dont elle avait soulevé la portière, elle dit à quelqu'un qu'on ne voyait pas:

—Venez!

Un homme en ressortit très grand, très pâle, vêtu de noir des pieds à la tête, une barbe en pointe.... Une lueur étrange dans le regard.

Il demanda aussitôt:

—Vous avez l'enfant?

Mme Hortense lui sourit la petite.

—Elle est superbe! murmura-t-il.

—Oui, elle est très jolie!

Il sortit son portefeuille, en tira une liasse de billets de mille francs.

—Voici vos dix mille francs, dit-il, puis il s'éloigna rapidement, sans saluer, emportant l'enfant dans ses bras.

Dehors, un coupé attendait, un coupé, sans armes, sans chiffre... attelé d'un cheval noir vigoureux que le cocher avait pris à temps au milieu de l'allée et vivement des véhicules de tous genres qui sillonnent la rue.

L'homme y entra avec l'enfant, et aussi tôt, avant que le cocher eût reçu un ordre, l'équipage se dirigea vers la rue du Château et, dans l'encombrement de la foule il fut perdu... La nuit tombait et des lumiè es s'allumaient partout, comme des étoiles.

XII

Depuis deux jours la neige n'avait cessé de tomber.. Toute la campagne est blanche, les arbres, les maisons, les champs..et cette uniformité de ton donne au paysage une impression de solitude et d'abandon..Bien qu'on soit au milieu du jour, le ciel est d'un gris opaque noyé, noyé dès pointes blanches de la neige qui tombe; il se confond avec les tons fondus et ternes de l'horizon et donne une lumière indécise, sans clarté, empreinte d'une mélancolie et d'une tristesse inoubliables. Pas un passant sur les routes, pas un animal dans les prairies, pas un travailleur dans les jardins et les champs.

Nous sommes en Bretagne, dans un pays à demi perdu, éloigné des villes et des bourgs, auprès d'un gros hameau dont les toits de chaume pointus, tout couverts de neige ressemblent à des pains de sucre perçant de leur blancheur les gris illes environnantes. A deux cents mètres de ce hameau, dans un ravin abrité du vent par deux haies épaisses, est un campement misérable de bohémiens et de coureurs de route. La charrette ayant perdu une de ses roues dans l'ornière s'est arrêtée là et on s'est arrangé pour y vivre jusqu'à ce que le mauvais temps soit passé et jusqu'à ce qu'on ait pu faire raccommoder le véhicule...

Autour de la charrette on a étendu des toiles aux couleurs passées, à demi déchirées, lamentables On a creusé les tas pour construire une apparence de cheminée dans laquelle flamment quelques morceaux de bois vert. Un cheval étique, les pattes entravées, paît à quelques pas, chassant la neige avec ses museaux pour brouter quelques brins d'herbes ou quelques feuilles demi sèches échappées à l'hiver.

Devant le feu un chien jaune, aussi maigre que le cheval, est accroupi, le poil hérissé, les dents découvertes dans un grondement prêt à sortir au moindre bruit... Tout sent la désolation, la misère, la faim. La voiture est close et on entend à l'intérieur des bruits de voix mêlés à des cris d'enfant..Puis la porte s'ouvre brusquement, et une tête d'homme paraît, furieuse, les yeux hors de l'orbite.

—Sale chien de temps continue, grommela l'homme, nous allons tous crever ici?

Et il descend d'un air maussade les marches de la charrette.

Un autre homme le suivit en disant:

—La neige toujours?

—Toujours!

Puis une femme se montra, un enfant sur les bras, la tête enveloppée d'un foulard déchiré et crasseux.

—Et comme si nous n'avions pas assez de nous à nourrir, dit-elle, il fallait nous charger de cette bouche inutile!..

Et elle montra l'enfant qu'elle tenait sur les bras.

L'homme sortit le premier de la guinbarde, haussa les épaules et répondit catégoriquement:

—Tu nous embêtes. Tu as toujours la même antienne à répéter.

—Possible, répond la femme, mais puisque tu t'es chargé du gosse, tu le conserveras si tu veux, moi j'y renonce!

Et en même temps elle dépose d'un geste brusque sur les marches de la voiture l'enfant qu'elle tenait et qui se mit à pleurer.

—Sale bête! murmura Tête-d'Ours, car c'était lui.

—Donnez le moi, à moi, dit Pois-de-Senteur, l'associé de Tête-d'Ours, je le nourrirai.

—Et avec quoi?

—Avec du lait, parbleu!

Et de l'argent pour en acheter?

—Je me charge de trouver du lait sans argent.

—A votre aise? murmura la femme..Mais moi, je ne m'en occupe plus..

Et elle alla prendre un fusil sur l'épaule et souliers tout humides de neige.

Pois-de-Senteur prit l'enfant, Malle Fortif, la fille de la malheureuse Claire, et se mit à la promener en la dandinant sur ses bras comme une nourrice et tout en la consolant, il la contemplait avec deux yeux où il y avait de l'admiration et un commencement d'amitié..

—Comme elle est jolie! murmura-t-il.

Malgré le froid, le fant était toute rose... Des grains légers de neige s'était accrochés à ses boucles blondes qu'ils saupoudraient d'une poussière endiamantée..

Il la montra à Tête-d'Ours.

Celui-ci eut un mouvement d'épaules indifférent.

Il pensait à autre chose.. aux embarras de sa situation.. aux difficultés du sol.. aux duretés de la température.. Pas un rou.. Depuis le départ de Paris, ils erraient, donnant des représentations dans les villages et les bourgs qu'ils traversaient, mais le temps était rude les paysans se terraient et il n'y avait le soir, autour des quinquets fumeux qui les allumaient sur les places et qui éparpillaient à ous les vents leur fumée noire et nauséabonde, que les gamins sans argent..et, quand ils faisaient la quête, c'est à peine si quelques pièces de bronze venaient de loin en loin tomber sur le tapis usé, loqueteux, qu'ils étaient devant eux.. c'était la misère, le désespoir.

La femme grommelait en montrant la fille de Claire.

—C'est cette maudite qui nous vaut tout cela!

Elle détestait l'enfant, et elle l'aurait maltraitée, mais yeux les hommes, plus compatissants ne s'y étaient opposés.

Tête-d'Ours défendait la petite, non pas par bonté d'âme, mais parce qu'il espérait la faire travailler plus tard, quand il serait trop vieux pour travailler lui-même... Elle le nourrirait à son tour, lui qui l'aurait nourri... Il est vrai, si cette détresse continuait, qu'il l'aurait nourrie bien mal.

Pois-de-Senteur, qu'il était tout de suite pris d'amitié pour l'enfant. Dès le premier jours, il l'avait promenée, dorlotée, amusée..C'était le seul qui l'embrassât, et il ne fallait pas s'aviser de la maltraiter devant lui. L'enfant était le sujet de querelle constantes entre Belle de Nuit, la compagne de Tête-d'Ours, et leur associé. Belle-de-Nuit et Pois-de-Senteur ne s'aimaient pas, et il fallait souvent Tête-d'Ours, pour rétablir l'harmonie entre sa femme et son ami, montrât ses gros poings. Alors tout se taisait, tout rentrait dans l'ordre.

Jusque-là, on avait vécu à peu près.. On avait eu du pain.. Mais le pain même commençait à manquer, et on se trouvait perdu, par le froid et par la neige dans un coin retiré du Morbihan, avec la voiture à demi défoncée, un cheval moribond, pas d'argent. Le pays n'offrait aucune ressource. D'ailleurs toutes les récoltes étaient rentrées, les fruits et les légumes.. une populace de pêcheurs aux mœurs, presque aussi misérables par ces temps rudes que les pauvres aventuriers.

Rien à tendre.. un décourgement morne qui se traduisait sur les lèvres de Tête-d'Ours par ces mots:

—Bah! crever ici ou ailleurs!

Et on attendait... quoi!.. la fin.. la mort.. On avait plus le courage de lutter... les orages, le vent criant la faim. La femme ne s'habituait pas. Elle restait les journées entières dépeignée, salie par les fumées de bois vert qui lui venaient à la face quand elle se chauffait, couverte d'un amas de guenilles constamment humides et sous lesquelles elle grelottait.

Pois-de-Senteur était plus maigre que jamais. Ses flancs étaient creux et battaient comme ceux du cheval. Son nez était allongé, et avec ses yeux chassieux et pleurards il était lamentable et grotesque tout à la fois. Il eut fait rire et pleurer. Au bout de ses jambes grêles comme des échalas sur lesquelles se ridait un pantalon finissant en loques, ses pieds, chaussés de vieilles chaussures trop grandes, avaient des dimensions formidables, des dimensions de caricature. Il restait accroupi et courbé, comme s'il avait cette penchant il donnerait mois de pitié à la misère et au froid..Tête-d'Ours seul se tenait droit encore. Le malheur n'avait pas plié ses reins solides, courbé sa vaste carrure et pourtant il était aussi vieux, aussi démoralisé que les autres, mais son désespoir se hallait en phrases furieuses, en accès de rage.. il grognait et grondait

Jusque là la neige avait tombé lentement, flocon à flocon, se tassant doucement sur la terre durcie. Pas un souffle de vent.. pas un frémissement de branches agitant les branchages des haies chargés d'un ourlet blanc. Un calme et un silence profond partout..On n'entendait même pas, tant il était faible, le bruissement de la mer, légère comme un frôlement d'étoffe. Le ciel s'éclairait uniforme, sans nuée aucune Une paix immense..

Ce n'est que vers le soir, quand à l'horizon se montra une large bande couleur de sang indiquant que le soleil n'était pas éteint et qu'il allait disparaître sans s'être montré..ce n'est qu'à ce moment qu'on vit tout à coup dans le ciel comme une éclaircie. Au coucher les nuages prirent un gris brillant de perle. Le grains de neige, au lieu de rayer un à un l'horizon, commencèrent à tourbillonner, à rouler, semblant se chercher et se poursuivre. Les branches des arbres secouées laissèrent tomber des traînées de neige tout au loin, contre les rochers de la côte, on entendait un bruit semblable à des détonations sourdes de canon La mer rappelait son voisinage..et le vent se levait Un frisson glacé courut dans le chemin creux où s'abritaient les bohémiens.

A Continuer.

AZARIE GAUTHIER

SERA INTERNE A L'ASILE DE LA LONGUE-POINTE.

Le Jury Trouve qu'il est Insane.

Montréal, 23 nov—L'audience d'hier après-midi s'est terminée comme les derniers témoignages le faisaient prévoir. Gauthier, reconnu fou par le jury, c'est-à-dire incapable de suivre son procès dans l'état d'esprit où il se trouve actuellement, sera enfermé à la Longue-Pointe.

Les plaidoiries des avocats de la défense et de la Couronne, ainsi que le résumé du juge Wurtele, n'ont pas duré moins de 2 h. 30, mais la délibération du jury n'a été affaire que de quelques secondes.

L'honorable juge Wurtele, dans son discours aux jurés, a tenu à leur rappeler les doutes qu'il a ressentis sur l'état d'esprit de l'accusé lorsque Gauthier a été amené à la barre.

Si Gauthier n'est pas fou, avant peu, dans des conditions plus favorables pour une enquête où il va se trouver, il sera possible de s'en rendre compte et de le renvoyer devant le jury.

S'il est fou et s'il reste fou, la société, que dirige les lois de l'humanité avant tout, ne pouvait le frapper; il est préférable de le voir à la Longue-Pointe que d'en faire un gibier de potence.

NORMANDEAU EN FUITE

AVEC MILLE DOLLARS DE SES AMIS.

Il s'Amusait et ses Connaissances Payaient.

Fitchburg, 22 nov—Joseph E. Normandeau, qui habitait cette ville depuis quelque temps, est parti sans tambour ni trompette, avec mille dollars appartenant à ses amis.

Le Dr P. Duquet, qui tient une pharmacie sur la rue Water, perd $600, Denis Leclaire, Jérémie Richard et Zotique Collette une somme moindre. Et il y en a d'autres!

Ce matin Normandeau était encore en cette ville; mais il apprit que la police le cherchait, et il disparut sans laisser de traces. On le croit rendu loin. La police de plusieurs autres villes a été avertie.

Normandeau demeurait en cette ville depuis environ un an, étant venu ici pour être à l'emploi de Balwin Bros. courtiers, en qualité de télégraphiste. Quand ses patrons faillirent, Normandeau se trouva sans emploi.

Un jour il alla trouver le Dr Duquet et ses autres victimes pour leur faire accroire qu'il était encore au service de courtiers (brokers) et qu'il était en état, s'ils voulaient avancer les fonds, de leur faire réaliser de fortes sommes d'argent. Le Dr Duquet et les autres consentirent à tenter quelques coups d'argent, par l'intermédiaire de Normandeau qui alla plusieurs fois en excursion avec ses dupes. Invariablement, les amis de Normandeau payaient les dépenses.

Et le coup d'argent ne se faisant pas vite, le Dr Duquet se décida hier à aller demander à Normandeau de lui remettre l'argent qu'il lui avait mis entre les mains pour spéculer.

Normandeau répondit qu'il allait aller aux bureaux de ses patrons et qu'il reviendrait bientôt avec l'argent. Un peu plus tard, en effet, Normandeau faisait son apparition et racontait au Dr Duquet, en singeant l'homme désolé, que la compagnie dont il avait acheté des actions au nom du Dr Duquet et de plusieurs autres avait failli.

Cependant, ce n'est qu'aujourd'hui que le docteur et les autres apprirent le vilain tour que Normandeau leur avait joué. Jamais le fin matois n'avait acheté d'actions dans une compagnie quelconque, et même il n'était pas au service d'aucun courtier depuis plusieurs mois.

Normandeau a escamoté ainsi environ $1000 à ses amis. C'est un homme marié et père de trois jeunes enfants qu'il a laissés dans la misère et le déshonneur.

Restera au Penitencier

Ottawa, 21.—John H. Hooper restera au pénitencier pour y purger sa condamnation à 25 ans de travaux forcés. Le ministre de la justice et le gouverneur-général ont refusé d'intervenir après avoir examiné tous les documents dans cette affaire.

L'ancien détective Naegelé, qui a été condamné à 10 ans de pénitencier, sera libérer à la Noël. Par sa bonne conduite Naegelé a gagné trois ans.

La Vitalite chez les Hommes Retabli

Lorsque la vigueur sexuelle faiblit, de faut chez les jeunes gens ou chez les viel les personnes, elle peut être promptement restaurée et d'une manière permanente. Ceux qui souffrent de la

Varicocele

DE - LA - DEBILITE - NERVEUSE

De Pertes Nocturnes

...ET D'AUTRES MALADIES qui minent la constitution devraient m'écrire pour me consulter. J'ai fait une étude sérieuse pendant plusieurs années de la faiblesse chez les hommes; le fait est que j'en ai souffert moi même. Trop timide pour avoir recours à des personne d'expérience ou des médecins renommés, j'ai fait des recherches sur le sujet et j'ai découvert un remède simple, mais qui donne toujours les meilleurs résultats et je suis aujourd'hui d'un physique naturel et fort, grâce à ce remède.

Je veux que tout le monde, jeunes et vieux, le sachent Je m'intéresse personnellement dans ces cas-là et personne ne doit hésiter à m'écrire, car toutes les correspondances à ce sujet seront strictement confidentielles. Jenverrai la recette de ce remède gratuitement. Ne remettez pas l'affaire à plus tard mais écrivez moi de suite. Vous bénirez toujours le jour ou vous l'aurez fait. Adressez en mettant ue timbre sous enveloppe.

THOMAS SLATER, Boite 1426
Consignateur du fameux Celéri Kalamazoo,
KALAMAZOO, MICH.

DONT BE WOOZY

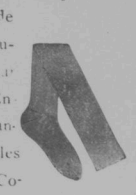
CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢
IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

Sent 5 cts for sample package. Faultless Chemical Company, Baltimore, Md.

Dept. des Bas de la Maison Perley.



Nous avons une grande variété de Bas tout nouveaux et Désirables pour Dames, Hommes et Enfants, et de grands quantités, tous les points, et les qualités suivantes: en Coton, Merino, Taison et Laine. Nous les offrons aux

PLUS BAS PRIX

Et servons nos Pratiques le mieux que nous pouvons.

19c Bas noirs en Laine, hausse élastique, pied sans couture régulièrement à 25c pour 19. 3 paires pour 50c.

Bas sans couture en Mélange Oxford, à 25c, avec hausse parfaite, pour Dames, seulement 19c.

Chaussons noirs en laine, pour Hommes, régulièrement 25c, bonne pesanteur, doux, élastiques et avec oreilles et talons en merino, pour seulement 19c 3 paire pour 50c.

Bas noirs en Tricot Anglaise, doubles talons et orteils, pour Dames, 19c la paire.

12 1-2c Nous avons de grandes valeurs dans les Bas noirs sans couture, pour Dames. Chaussures en cachemire gris, pour Hommes; bas noirs pour Enfants; bas pesants, côtés, gris ou noirs, pour Dames; haussons Shaker, pesants, pour Hommes, etc, à 12 1 2c.

25c Bas en fine laine noire, hausse parfaite, coutures fines, élastiques, pour Dames, vendus pour 25c

Bas en Laine noire pesante, pour Dames, pied sans couture et hausse parfaite, pour 25c.

Bas en Laine noire pesante et côtés, pied sans couture, pour Dames, à 25c

Bas en cachemire noir, large hausse, pour Dames, à 25c.

Chaussons en Laine Shaker et en cachemire, noirs et de couleurs, pour hommes.

Assortiments Complets de Bas

à 5c 10c 12 1 2c, 15c, 17c 19c, 25c, 33c, 38c, 50c à $2.50 la paire.

CHEZ

PERLEY,

465 Rue Essex,

(Porte voisine de Bicknell Bros.)

Lawrence, Mass.

A. CHOQUETTE.

Entrepreneur de Pompes Funebres

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

Magnifique orbillard Noir Pour les Enterrements des grandes Personnes, et un Blanc our les Enterrements d'enfants.

arrosses de Premiere classe pour Mariages, Baumes et Funérailles.

A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON

Lawrence, Mass

LUCIEN LEVESQUE

507 Rue Common,

Est l'Endroit par Excellence pour les Meilleurs

VINS, COGNACS,
LIQUEURS DE TOUTES SORTES,
BIERES, LAGER, &c. &c.

CIGARS UNE SPECIALITE.

☞ Venez encourager un comparriote poli, courtois qui vous servira à la perfection.

☞ M. Lévesque est un compatriote. Il mérite sous tout rapport votre patronage.

Wm FERLAND

188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un ESCOMPTE LIBERAL à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servira avec honnêteté.

N. B.—M Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm. FERLAND, 188 RUE LOWELL

Allez chez VIGER & CO.

66 RUE HAMPSHIRE, Lawrence, Mass.

POUR VOS

REMEDES, PRODUITS CHIMIQUES,

arfums et Articles de Toilette.

Nous faisons une spécialité de l'ajustement des Trousses (cientures herniaires.)

Prescriptions remplies avec soin.

Nous avons toujours en mains un bel assortiment de livres français.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES,
Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co..

523 RUE ESSEX

EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

D. THEBERG,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARRON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

F. A. Chase City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE,
— LE PLUS GRAND —
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

TOUS IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressez-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. X. Soyons Unis. LOWELL, MASS., VENDREDI 6 DECEMBRE 1895. Soyons Distingues. No 78

Attention! Attention!!

Bretelles a Epaulettes (Shaulder Brace) our Hommes et Femmes.
Trousses, Proctecteurs, Bas elastiques dans tous les styles et toutes les grandeurs.
☞ Pas de charge extra pour Ajuste.
Outre cela —

Medecines Brevetees
De Toutes Sortes
Parfums, Savons, Essence, Articles de Toilette, &c., &c.
Prescriptions Remplies avec Soin.

N. E. MIVILLE,
COIN DES RUES
Hampshire et Common, – Lawrence Mass.

Allez chez
P. J. DONOVAN & CO.,
Marchands de
BIERES, VINS ET LIQUEURS
De Premier Choix.
En Gros et en Detail.
Seuls agents pour la vente de la "Rhode Island Ale" de de Hanley, la fameuse "Providence Lager Beer" et le "Naumkeag Pure Old Rye Whiskey."
N. B. Nous faisons une spécialité de la livraison a domicile et sollicitons la clientele des familles.
No. 4 Rue Norman et 160 Rue Washington
Porte voisine de la gare, Salem, Mass.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS
Tout de Premiere Classe.
Fred C. BROWN
Prop.
Ouvert de 6 hrs. A. M. a 11 hrs, P. M.

J. H. Sheridan & Co.
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, Whiskeys, Rum, Gin, Brandy, Guins, Porter, Bass & Co Pale Ale Jones's Beer.
35 - RUE FRONT - 35
SALEM, MASS

J. J. O'KEEFE & CO.
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Commis: Charles Montgrief et Claude Deangle.
Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE

Whiskey de Daniel Webster,
Dix Dollars la caisse
Contenant DOUZE Bouteilles d'une Quart
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE Prop.
Salem, Mass.

F. X. VOYER,
83 Rue Harbor.
Salem, Mass.
Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!
M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il en reste. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.
Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

INDEPENDANCE DU CANADA

Suite de "l'Avenir du Canada"

Le maintien du statu quo entre l'Angleterre et le Canada n'est plus possible. Il est évident que cette colonie a été trop souvent sacrifiée aux intérêts de la métropole. Preuve encore: L'éternelle question des pêcheries, source inépuisable de difficultés entre le Canada et les Etats-Unis, subsiste toujours, bien qu'en apparence réglée par la commission d'Halifax. Moyennant le paiement d'une modique somme d'environ six millions de dollars, les Etats-Unis ont acquis pour douze ans le droit de pêche sur les côtes du Canada, à la condition de ne l'exercer qu'à 3 milles du rivage. Cette clause d'une exécution difficile, provoque des conflits qui, tous récemment encore, dégénéraient en luttes à main armée entre les pêcheurs rivaux. Loin de s'améliorer, la situation est devenue plus grave.

A cette difficulté s'en joignent d'autres. Une ligne de frontières aussi arbitraire qu'imaginaire, sauf le cours du Saint-Laurent, sépare sur une longueur de plusieurs centaines de milles les deux Etats, coupant par le milieu les lacs Ontario, Erié, Huron et le lac Supérieur. La contrebande est facile dans ces solitudes et le tarif élevé des Etats-Unis lui offre l'attrait d'une prime considérable. En 1860 on avait mis en avant l'idée d'étendre à l'Amérique du Nord tout entière la pratique du Zollverein allemand. On ne rêvait rien moins qu'une vaste union commerciale et douanière qui embrasserait le Mexique, les Etats-Unis et le Canada, de l'Océan Arctique à la mer des Antilles, de l'Atlantique au Pacifique. Ce plan gigantesque était impraticable en raison même de son étendue. Il se heurtait à d'insurmontables difficultés de races et de climats et ne tenait aucun compte des exigences particulières de chacune. On vit cela quelques années après quand le vote du tarif Morrill précipita la rupture de l'union. On reconnut alors combien il était difficile de concilier des intérêts divergents et d'appliquer au nord et au sud un régime commercial commun. Et condamné depuis, ce projet a été repris par le cabinet de Washington. Laissant de côté le Mexique, dont la situation géographique et politique se prêterait difficilement à une pareille combinaison. Les hommes d'Etat américains estiment que cette solution mettrait un terme aux difficultés présentes et répondrait mieux qu'un traité aux exigences économiques des deux pays.

A l'ombre du tarif protectionniste adopté par les Etats-Unis, le Canada, disaient-ils, pourraient développer ses manufactures et la liberté commerciale absolue entre les deux pays supprimerait les barrières artificielles qui les séparent et nuisent à leur progrès.

S'en tiendrait-on là et la force des choses n'amènerait-elle pas l'annexion de la colonie anglaise?

Je laisse maintenant cette question à résoudre par des gens plus habiles que moi. Quant à moi, je crois que l'annexion du Canada aux Etats-Unis est pour le moment même impossible. D'abord cette annexion doublerait l'étendue des Etats-Unis, y introduirait un élément nouveau, huit Etats qui en déplaceraient certainement la majorité dans le Congrès. Et le parti républicain, au pouvoir, saurait-il envisager avec indifférence ce résultat? N'est-il pas tout probable que ces nouveaux venus donneraient leur voix au parti démocratique et sympathiseraient avec le Sud, auquel les unirait une communauté d'origine, de tendances et de traditions aristocratiques?

La questiion est grave, elle explique les hésitations des Etats-Unis et le projet de Zollverein qui ajournerait, tout en la laissant passible, une annexion ultérieure. Au Canada, on ne va pas au delà d'une union commerciale au moyen d'un traité de réciprocité.

Le Cabinet de Washington préfère l'union douanière au Zollverein. S'il se refuse à rouvrir les négociations sur une autre base, cette dernière s'imposera probablement.

Donc, pas d'annexion aux Etats-Unis; l'indépendance pour le Canada.

Nombre d'experts sérieux se demandent aujourd'hui combien de temps durera cet immense édifice de la puissance anglaise et si les craquements qui se font entendre ne sont pas des avertissements dont il importe de tenir compte.

Gouverner l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, le Canada et l'Australie, l'empire des Indes et ses centaines de millions d'Hindous et de mahométans, soutenir la Turquie, occuper l'Egypte, contenir la Chine, faire face à la Russie, maintenir sa prépondérance navale sur toutes les mers, sa suprématie commerciale sous tous les climats; sa tâche est certainement trop lourde, aussi la superbe Angleterre commence à chanceler au sommet de sa grandeur. Elle admet comme inévitable et se prépare à voir s'accomplir, au premier coup de canon qu'elle tirera contre une puissance étrangère, la déclaration de l'indépendance du Canada."

F. X. DAVID.

Nota—Nous prions nos correspondants de n'écrire que sur un côté du papier, sinon nous jetterons leurs écrits au panier.

ALEXANDRE DUMAS

Sa mort Causee par une Hemorragie Cerebrale

Paris, 28.—M. Alexandre Dumas, le célèbre litterateur et dramaturge français, vient de mourir.

L'état de M. Alexandre Dumas s'était beaucoup aggravé depuis mardi et hier matin il respirait avec beaucoup de difficultés et les inhalations d'oxigène seules, lui donnaient un peu de soulagement.

C'est une hémorragie cérébrale compliquée de meningite qui a emporté l'illustre malade. La mort est venue paisiblement hier soir, à 7.45 heures.

C'était le plus jeune des fils d'Alexandre Dumas et il n'a pas été moins célèbre que son père dont il n'a pris le nom qu'à l'âge de 17 ans, après la publication d'un ouvrage en vers qui plut à l'auteur de ses jours. Sa mère était une couturière très jolie, mais d'humble origine qui entretint des relations illégitimes avec Alexandre Dumas père. C'est de cette liaison que naquit le fameux auteur de "La Dame aux Camélias," l'un des membres de l'Académie Française et de la Légion d'Honneur, dont la mort vient d'interrompre une carrière des plus brillantes.

Au Fil de la Plume.

Le 54e Congrès s'ouvrira lundi prochain.

Parmi ses 365 membres, il s'en trouvera 167 nouveaux,—soit 47 pour cent,—qui n'ont jamais siégé dans son enceinte jusqu'à ce soir.

Cette semaine, M. l'abbé Charles Dauray, de Woonsocket (Rhode-Island), célèbre son jubilé sacerdotal. Il y a vingt-cinq ans qu'il travaille à la vigne du Seigneur, et depuis vingt ans il vit au milieu des Canadiens de Woonsocket.

On écrit de Montréal:

L'hon. M. Chapleau est ici. Il nie avoir fait aucune réserve dans son refus d'entrer dans le gouvernement Bowell.

Il n'a pas seulement refusé pour le moment, mais il a nettement déclaré qu'il n'entrerait jamais dans un gouvernement Bowell.

La rumeur annoncée par "l'Evénement," il y a quelques jours, que le club Cartier-Macdonald de Québec avait l'intention d'organiser une démonstration publique en l'honneur de l'hon. A. R. Angers, est confirmée.

Les membres de ce club profiteront du passage de l'hon, M. Angers, à Québec, prochainement, pour faire en son honneur une grande démonstration à laquelle tous les conservateurs de la veille capitale et des environs seront invités à prendre part.

Le sénateur Landry, M. Belleau et autres amis de M. Angers seront de la fête.

Que va dire sir A. P.?

M. Laurier avait cinquante-quatre ans le 20. A cette occasion, le *St Jean Globe* a publié sur le distingué chef libéral un article élogieux dont nous traduisons les quelques paragraphes que voici:

"Il n'y a pas un seul homme dans la vie publique au Canada qui soit aujourd'hui plus en évidence que M. Laurier.

Il a eu à lutter dans sa propre province contre le préjugé qu'il était trop libéral. Dans les autres provinces, il a eu à lutter contre le préjuge, qui existe dans certains esprits, qu'un Canadien-français n'est pas aussi canadien qu'un canadien d'origine anglaise.

"Ces préjugés mal fondés, comme tous les préjugés lents à disparaître, se sont cependant effacés devant les preuves éloquentes de caractère honorable, de vertus privées, de patriotisme intransigeant que M. Laurier a constamment données. Et aujourd'hui, le peuple du Canada est disposé à la considérer plus que tout autre comme le chef capable de diriger l'opinion publique et les affaires de l'Etat sur des données et des lignes qui ne peuvent que mener à d'excellents résultats pour le pays.

Gallot, le roi des marcheurs, "le mangeur de kilometres," le "Juif-Errant moderne," comme l'appelle le 'Petit Parisien," et dont tous les journaux ont parlé avec enthousiasme, le célèbre Gallot vient de faire appel au gouvernement canadien pour l'obtention d'un vaste terrain qui serait consacré à l'élection d'un immense vélodrome.

Gallot, qui est sans contredit le plus fort marcheur du monde, a l'intention de vivre désormais au Canada, où il a habité longtemps.

Le fameux marcheur nous arrivera vers le mois de juin prochain, car il veut exécuter en 1896, ici même, une marche monstre sans exemple dans l'histoire du sport.

Gallot fera soixante jours de marche continue, à Montréal, fusil sur l'épaule et sac au dos.

Gallot est né à Paris, le 30 avril 1863, boulevard Pigalle.

Dès son jeune âge il quitta le toit paternel pour venir en Amérique.

Il passa quelque temps successivement à Paterson, Buffalo, Niagara-Falls, Windsor, Détroit, Chicago et Saint-Louis. Puis il se mit en route pour Winnipeg.

Gallot fut attaché à la rédaction du *Manitoba*, du *Courrier de l'Illinois*, du *Quotidien* et du *Travailleur* de Worcester.

CONDAMNE A MORT.

HOLMES RECOIT SA TERRIBLE SENTENCE SANS BRONCHER.

La Date de l'Execution sera Fixee par le Gouverneur.

Philadelphie, 30 nov.—Les tribunaux ont refusé d'accorder un nouveau procès à H. H. Holmes, qui a été aussitôt condamné à mort pour le meurtre de Benjamin F. Pietzel.

Holmes a reçu la terrible sentence sans broncher, et quand le juge Arnold prononça ces affreuses paroles "La décision du tribunal est que vous soyez pendu par le cou jusqu'à ce que la mort s'ensuive," l'air de suprême indifférence ne quitta pas les traits du fameux meurtrier.

Holmes fut ensuite reconduit à la prison du comté, et il sera surveillé jour et nuit.

La date de l'exécution sera fixée par le gouverneur Hastings.

On croit que Holmes va en appeler à la Cour Suprême.

La 54eme Session.

Washington, 1er déc—La 54ème session du Congrès va être ouverte demain à midi. Dans le sénat il y a 29 membres qui devront prêter serment. La liste comprend 16 nouveaux membres.

Le congrès recevra probablement le message présidentiel demain.

Le sénateur Hill est malade et il est dans le Sud.

Quatre Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux que nombreux et milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Unis, les Etats Unis, le brevet du Gouvernement des Etats-Unis, délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves la conviction que le Dr. Delbée's Kirium Compound est un remède garanti infaillible dans tous les cas de debilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, les nerfs affaiblissement du système nerveux, etc., etc. Il est spécialement garanti dans les cas de faiblesse générale chez la femme, telles que menstruation irrégulière ou difficiles, et fleur blanche. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Preparé par le Dr. D. Delbée, Lowell, Mass.

A Louer ou a Vendre.

Une bonne boulangerie bien montée à Wilton, N. H., la seule de la place. Ce serait aussi une bonne place pour une épicerie, car il n'y en a pas. C'est une bonne occasion pour quelqu'un qui désire entrer en affaires

Pour information, s'adresser à A. HAMILTON, No 96 rue Prince. Lowell, Mass.

DR. S PATENAUDE,
Bureau et résidence,
Coin des Rues Merrimack et Cabot
Heures de Consultation:
De 8 à 9.30 hrs. A. M., 12 à 2 et 7 à 9 P. M.
Cloche électrique à sa chambre à coucher.

HORRIBLE

Une muraille de Pierre de 400 pieds de Hauteur

S'EBOULE ET ECRASE UNE VINGTAINE DE MINEURS

Onze sont morts et neuf autres blessés Grièvement.

Brewster, N. Y., 29 nov.—Il y a dix-neuf ans, il est tombé cinq tonnes de roc dans le puits de la mine de Tilley Foster, tuant six mineurs et en rendant trois autres infirmes pour la vie. A partir de cette époque jusqu'aujourd'hui, le parois de 400 pieds de hauteur s'élevant du fond du puits a été inspecté chaque jour.

Si on découvrait quelques crevasses ou autres indices de danger, on faisait cesser immédiatement les travaux au-dessous, jusqu'à ce que les quartiers de roc menaçant de s'écrouler eussent dégringolé.

Ces précautions externes qu'on prenait sans cesse ont prévenu de nombreuses catastrophes.

Cette après-midi environ une trentaine d'hommes étaient à l'ouvrage dans la mine, cassant du minerai et chargeant des wagons.

Vers trois heures et demie, le parois nord-ouest en entier, contenant plus de 100 tonnes de roc, s'est écroulé subitement sans le moindre avertissement, tuant pas moins de onze hommes et infligeant des blessures graves à plus de neuf autres infortunés mineurs.

William Aspell et quatre autres coururent et se sauvèrent. Cinq Italiens ont aussi réussi à remonter à la surface sains et saufs.

Ensuite on se mit à l'œuvre pour secourir les blessés. On descendit dans l'ascenseur, et en jetant un regard sur les débris, on aperçut Patrick H. Murtha, un mineur, luttant énergiquement pour se dégager, ayant une partie du corps pris entre d'énormes quartiers de roc qui lui broyèrent les chairs. Les sauveteurs réussirent, avec l'aide de trois Italiens qui étaient descendus par un autre ascenseur, de retirer le pauvre Martha de l'amas de débris qui le tenaient prisonnier. Il fut monté à la surface, puis porté tendrement à sa demeure où il mourut une demi-heure plus tard.

Comme l'ascenseur descendait une deuxième fois dans la mine, de nouveaux quartiers de roc s'écroulèrent, et l'on rapporte que l'un des trois Italiens dont il est parlé plus haut fut tué par une lourde pierre qui lui écrasa le crane.

Au deuxième voyage Patrick H. Kelley et James McGuinn, deux blessés, furent ramenés à la surface et transportés chez eux; ils sont grièvement blessés tous deux.

Des pics avaient été emportés dans la mine, et les sauveteurs demeurés au fond du puits se mirent à l'œuvre courageusement pour déblayer, afin de secourir les autres blessés et dégager en même temps les cadavres.

Le sauvetage s'opéra sans accident.

De fortes pluies avaient ouvert des crevasses en plusieurs endroits et 200 tonnes de roc, à un moment donné, sont tombées sur la tête des infortunés mineurs, avec le résultat décrit plus haut.

SHORTIS

Il est Toujours Aussi Indifférent.

Beauharnois, 29 nov—Le shérif du comté de Beauharnois M. Laberge, dit que Shortis, le condamné à mort actuellement détenu dans la prison de Beauharnois, est toujours aussi calme et aussi indifférent depuis qu'il a commis son crime. Le condamné mange bien, dort bien et plaisante avec les gardes chargés de le surveiller depuis que la sentence de mort a été prononcée contre lui. Parfois, le prisonnier fait allusion à la date du 3 janvier, mais jamais avec crainte, et plutôt en plaisantant. Le shérif nie la rumeur qu'une pétition contre la commutation de la sentence ait été signée par des habitants de Valleyfield ou qu'une autre pétition ait été présentée à ceux-ci par la défense.

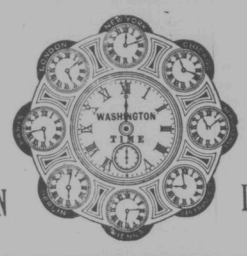
On a demandé à M. Montpetit, géolier, s'il croyait Shortis réellement fou; il a répondu: "C'est un être incompréhensible. Il me fait l'effet d'un enfant dans un salon, qui, insouciaux du lendemain, s'amuserait avec les jouets qu'on lui mettrait entre les mains."

Madame Shortis a obtenu la permission d'ici à quelque temps d'occuper des appartements à la prison, afin de se trouver plus rapprochée de son fils. Elle le visite souvent. Elle s'est rendue à Montréal hier pour consulter ses avocats; elle semble conserver encore un peu d'espoir dans la clémence du gouvernement.

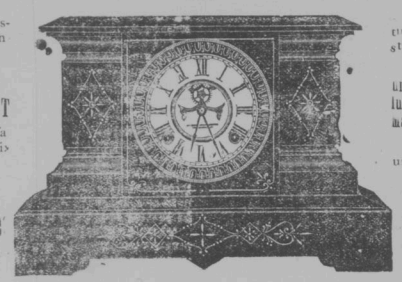
F. SCHNEIDER,

242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) 242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)

GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX



Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur 1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.



Choix sur 1000 HORLOGES,

CANNES ET PARAPLUIES.
A l'enseigne d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPERA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheteur.

Argenteries
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin
☞ Satisfaction garantie.

F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.

F Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders, Lawrence, Mass

BOSTON & MAINE R R
ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST
Commencant le 6 Octobre 1895

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex Lowell.

Pour Boston — A 6 50, 8 15, 9 25, 10 05 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 20, 4 05, 5 10, 5 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches 8 15, 9 a m; 12 05, 4 15, 5 30, 7 25, p m.

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 10 05, 11 a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 05, 5 10, 6 15, 5 7 00, 9 30 p m. Dimanches 8 15, 9 a m; 12 05, 5 30 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, 11 a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 05, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 p m. Dimanches, 8 15 a m; 12 05, 5 30 et 7 20 p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, 6 15.

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 05, 6 15, p m.

Pour Exeter et Dover — 6 50, 8 30, 11 a m; 12 05, 3 40, 4 15, 5 10, p m; Dimanches, 7 30, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, 11 a m; 12 05, 4 05, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Sacco et Portland—6 50, 8 30, 11 a m; 12 05, 4 15, 5 10, p m; — Dimanches, 7 30, p m.

Pour Augusta, Bath et Waterville, 11 a m; 12 05, 5 10, p m.

Pour Lewiston, 8 30 a m, 12 05, 4 15, 5 10, p m. Dimanches, 5 30 p m.

Pour Bangor, Belfast, Dover et Foxcroft et Rockland—8 30, a m; 5 10, p m. Dimanches, 5 30, p m.

Pour St Jean, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec—8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas au delà de Lowell) Dimanches 5 30 p m.

Pour Eastport et St Jean (par bateaux unis et vendredi à 12 05 p m

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick Bar Harbor, Jonesport et Machias, Port (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Et après le 6 Oct. 1895 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, 7 15, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m; 12 10, ¶2 00, 4 30, ¶5 13, p m — Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 34, ¶6 53, 7 11, ¶7 18, ¶7 21, ¶7 45, *8 57, 9 03, ¶9 20, 11 07, 11 57 a m; 12 03, ¶3 03, 4 00, 4 33, *5 20, 5 33, 6 14, 7 51 p m; — Dimanches, ¶7 18, ¶7 27, 8 45, *9 16, a m; 5 55, p m.

Pour Woburn — 3 15, ¶7 01, 7 45, 11 10, 4 30, p m; — Dimanches, 8 45, a m; ¶4 20, 5 55, p m.

*Express. ¶ Seulement Northern Boston. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00 a m; 1 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—¶7 33, 11 15, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas pour le Middlesex et Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations — 7 15 a m; 12 00, 5 00, 5 47, p m. Dimanches, 7 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton — 9 a m; 1 47, 3 45, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 12 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord — 7 40, 9 14, 9 45, a m, 12 11, 1 49, 3 43, 5 12, 6 05, 8 13, 8 43 p m; Dimanches, 10 00 a m, 7 Nashua seulement, 3 10, p m, 2 00, 8 12, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon White River Junction 9 14, 9 45, 12 11 (1 49 pour Franklin et Bristol seulement), 3 43, 8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 7 40, a m, 1 49 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville via Wells River — 9 45 a m; 1 49, 8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont — 9 45 a. m.; 12 11, *8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air Line—9 45 a. m.; 1 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction — 12 11 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

Tous les jours pour Montréal.

O J FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets

H. C. TAFT, Agt général à Lowell.

Paris
Cloak and Suit Co, 312 Rue Essex

Manteaux pour Dames et Filles.
De toutes sortes d'Habit Collerette, Jackets pour tous les goûts. Styles corrects étoffes aussi et les prix les plus bas qui puissent être trouvés pour la qualité.

JACKETS BOUCLE
75 Jackets faits sur commande—Bleus et Noirs du dernier goût avec collet haut et devant Shield, valant $10 50. Pour cette semaine $6.98

HABITS KERSEY
Juste 25 Jackets unis et noirs les plus nouveaux et les plus riches styles seraient bon marché à $15 00. Notre prix $9.75

COLLERETTES FRANCAISES EN LAPIN
Pas une femme ne peut les voir sans en être enchantées. Fourure extra 30 pouces de largeur avec un contour de 100 pouces $5.98

☞ Envoyez de la ligne fr...

M. S. DUB, ✱ ...ntrep... d... ompes Funebre
86 & 8...
Telephone ...
Personne et un blanc pour ...
...rage Ouvert à toutes les heures du ...
☞ Une visite est respectueusement sollicitée
88 RUE FRANKIN, Lawrence, ...
M S. DUB...

Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes:
Lager Union, $1.00 la caisse; Bass Val Blatz Exort, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse;
Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, Prix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
...rtier et Pierre arivée.

J. E. BENOIT,
206 RUE LOWELL, Lawrence
Charbon Franklin . .
Charbon Stove, . . .
Charbon Nut, ...
Charbon Egg, ...
Charbon Broken, . . .
Charbon Cumberland . .
Pin rouge ou blanc, . .
Bois franc, ...
Bouleau, charbon de bois de toutes sortes.
☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

DR G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Ass'stant Canadien-français pour sa clientèle canadienne. Dents extraites à l'electricité.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepar, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, marchandises en canistres, &c.
Donnez-lui votre encouragement.

Publié le Vendredi de chaque semain
par
LEPINE & CIE.
ABONNEMENT :
Un an, ... $1.00
Six mois, ... 50
Trois mois, ... 25
Le numero, 2 centins.
Rédigé en collaboration.
Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
LEPINE & CIE.
67 rue Market, Lowell, Mass.
Entered at the post office as second class mail matter.

ULES D'AMOUR, agent collecteur

VENDREDI, 6 DEC. 1895.

UN SUJET D'AMERTUME.

A l'assemblée de l'Union Franco-Américaine, dimanche dernier, un des orateurs, M. Francq, a profité de l'occasion pour faire un plaidoyer en faveur de la langue française qu'on oublie hélas ! de parler dans certains foyers canadiens.

Il n'y a pas bien longtemps, nous avions occasion de publier des extraits d'une lettre écrite par un membre du clergé canadien-français qui a, dans maintes circonstances, fait preuve de patriotisme ; dans cette missive il était dit que l'assimilation des nôtres se faisait très rapidement dans certains centres. Il est donc opportun que nous entreprenions une nouvelle campagne en faveur de la langue française, et M. Francq a eu certainement raison d'aborder ce sujet dans son improvisation de dimanche.

Nous avons, nous aussi, remarqué avec regret que dans certaines familles canadiennes de Lowell on ne parle pour ainsi dire plus le français. Cette belle langue que les Américains quelque peu instruits se font une obligation d'apprendre, qu'ils vont, à grands frais, étudier même en France, cette langue qui est celle de la diplomatie européenne tant elle est claire, nette, harmonieuse et complète, paraît être un sujet de honte pour quelques-uns des nôtres qui prouvent, par leur manie de toujours parler l'anglais, quand la chose n'est pas nécessaire, qu'ils ne sont pas intellectuellement, en état de conserver le plus bel héritage que leur a laissé leurs pères.

Rougir des siens, de sa vieille mère, de son vieux père parce qu'ils ne savent s'exprimer qu'en français, quelle bassesse du cœur !

Et pourtant l'on voit cela, à Lowell ! C'est l'exception, il est vrai ; mais il y en a encore trop de ces Canadiens qui cherchent à étaler leur ignorance crasse en travaillant de toutes leurs forces à oublier le langage qui le premier a frappé délicieusement leurs oreilles, quand leur mère—ô l'amour d'une mère que nul n'oublie !—trouvait dans son cœur des mots caressants dictés par sa tendresse maternelle.

C'est un sujet d'amertume pour nos frères du Canada, lorsqu'ils viennent nous rendre visite, de découvrir que quelques-uns d'entre nous pincent le bec, dédaigneux, lorsqu'ils leur adressent la parole en français.

—Ca, c'est un arriéré, ce Canadien du Canada, semblent-ils dire

Pauvres individus, la moquerie des races qui nous entourent, quel mal ne faites-vous pas à votre nationalité et à vous-mêmes ?

Mais regardez donc nos principaux citoyens, nos hommes d'affaires en vue, nos gens de profession ! Est-ce qu'ils ne parlent pas français quand l'occasion s'en présente ? Cela ne les empêche pas de réussir, au contraire

Ce qui nous console, c'est que nos Canadiens les plus distingués, tout en cherchant à se rendre maître de la langue anglaise le plus possible, ne bannissent pas le français de leurs foyers.

Ce ne sont que quelques pédants peu éclairés qui croient se rehausser en commettant une apostasie nationale.

Que nos compatriotes apprennent la langue officielle de ce pays, cela est tout naturel et obligatoire, et nous les encourageons toujours fortement à le faire ; mais il ne s'ensuit pas qu'on doive cesser, à la maison ou entre Canadiens, de parler français.

JOURNAUX ANGLO-FRANCAIS.

Nous déplorions que le français était oublié dans quelques-unes de nos familles canadiennes de Lowell. Aujourd'hui nous avons un autre grief à formuler. Cette fois-ci, c'est certaine confrères qui méritent d'être blâmés.

Savez-vous, lecteurs, que nous avons maintenant, aux Etats Unis, des journaux rédigés en partie double, c'est-à-dire des journaux anglo-français ; une colonne est en langue française, l'autre dans l'idiome de John Bull.

Et ce sont des journalistes canadiens-français, des hommes qui ne manquent jamais l'occasion de protester de leur dévouement à la cause française, aux plus chers intérêts de leurs nationaux, ce sont ces grands patriotes en paroles, non en actions, qui, au lieu de chercher à faire conserver à notre population demeurant au milieu de races hétérogènes le goût de la lecture française, font précisément tout le contraire !

Ces confrères, nous le croyons sincèrement, n'accomplissent pas leur mission qui est de toujours lutter pour la conservation de notre langue et notre caractère distinctif.

C'est l'amour du lucre, c'est cette propension à encenser sans cesse le dieu Mammon qui poussent ces journalistes à aider les "américanisateurs" dans leur œuvre de démolition.

Un journal est français ou anglais : il ne peut être les deux à la fois. D'ailleurs en quoi consiste la partie anglaise de ces journaux bilingues ? A des découpures, à des clichés des feuilles américaines. Le lecteur de ces jounaux bizarres découvrira tôt ou tard qu'on ne lui sert que du réchauffé et finira, quand il aura l'esprit tourné complètement à l'anglaise, par ne lire que les journaux américains. Et le journaliste bilingue, à moitié français, se trouvera le perdant, à moins qu'il ne publie des éditions purement anglaises. Dans les deux cas il se sera mis le doigt dans l'œil, et aura causé beaucoup de mal à sa nationalité

Le Message du Président.

Le message du président Cleveland, au 54e congrès qui s'est assemblé lundi, a été lu mardi. Dans ce message, le président, après avoir attiré l'attention des membres du congrès sur les rapports des chefs des différents départements, parle des relations américaines avec les pouvoirs étrangers et fait un rapport des problèmes financiers qui confrontent la nation.

Le président fait mention du règlement de la dispute à propos des limites des missions entre la République Argentine et le Brézil, pour lequel on a demandé son arbitrage, à la guerre entre la Chine et le Japon et, de l'action du gouvernement en cette affaire ; des massacres des chrétiens en Chine et continue à parler du cas de l'ex-consul Waller, qui a été condamné par une cour martiale française, à un long terme d'emprisonnement sur l'accusation d'avoir donné des informations aux Hovas à Madagascar.

La Revue Nationale.

Sommaire du numéro de décembre 1895 :

La Finance, théorie du dépôt, par M Edmond J Barbeau.

Les Sociétés de Bienfaisance, (1ère partie), par M L G Robillard.

Le port de Montréal, par M J Germano.

La Reine bicyclette, fantaisie, par M Camille Derouet.

Une tragédie sous les tropiques, (souvenir de Panama) par M. Léon Famelart.

Course de tauraux, par M Ch des Ecorres.

Violetta, nouvelle, par M Alexandre Girard.

Le Vieux Château ou le Château de Ramesay, (1ere partie,) par M A N Montpetit.

Les femmes dans la politique, par M Gabriel Marchand.

Souvenirs d'Afrique, combat de Chellala, par un Ancien légionnaire.

Au Monument National, par M L I Boivin, président du Conseil des Arts et Manufactures de la Province de Québec.

Chronique de l'étranger, par M J D Chartrand.

Duo, pour violon seul, sans accompagnement, par M Oscar Martel.

Modes et Monde, par Françoise.

Illustrations : Portraits et dessins dans le texte et hors texte.

Pourquoi pas un Suicide.

Sous ce titre, un correspondant de la *Patrie*, le Dr C., écrit des choses fort intéressantes touchant la tragédie de St Henri. Nous donnons les principaux passages de cet article :

La prochaine reprise du procès Demers, qui a si fortement intrigué l'opinion publique, il y a à peine quelques semaines, par l'ensemble des choses mystérieuses qui entouraient le drame déjà célèbre de St Henri, soulève de nouveau la curiosité générale.

Pourtant, parmi toutes ces choses mystérieuses, rien ne me paraît plus mystérieux dans ce procès que l'obstination de la défense et du public à rejeter toute théorie de suicide et à ne voir que du meurtre dans cette triste affaire,

Pour accepter une autre version que celle du suicide il devient nécessaire de rejeter le témoignage de ce laitier et des trois membres de la famille Bergeron qui, tous quatre, jurent avoir vu Mme Demers après le départ de son mari.

Donc, en homme raisonnable, je ne m'objecte nullement à accepter comme vrais les témoignages de la famille Bergeron, mais en même temps je soutiens qu'alors le suicide seul devient possible et probable, tandis qu'un meurtre est inexplicable.

Voyons.

Mde Demers était vivante à midi et vingt minutes ; à une heure moins dix, elle était égorgée. Est-il raisonnablement, expliquable qu'un assassin ait pu pendant ces quelques minutes, au milieu des allées et venues des voisins, pénétre dans la maison, arracher la fameuse robe bleue de Mde Demers pour lui substituer une robe de nuit, l étendre malgré elle sur le parquet, lui mettre un oreiller sous la tête, puis l'égorger sauvagement, sans qu'on entende un cri, ni un bruit quelconque, et sans qu'il y ait une entaille ou une goutte de sang sur les mains de la victime !

Il n'y a qu'un mot pour expliquer vraisemblablement ce concours de circonstances : le consentement complet de la victime.

Maintenant suivez bien l'enchainement que nous offre le caractère de Mde Demers, ce tempérament morne, bizarre, d'hypocondriaque si porté au suicide suivant la médecine légale ; cet oreiller placé si froidement sous la tête—comme dans le cas de De Gonzague à l'ile Ste Hélène ; cette absence absolue de bruit et de mouvements ; ce sang répandu nulle part, pas même sur ses propres mains, ce qui aurait dû infailliblement arriver dans ces mouvements si instinctivement naturels de résistance et de préservation personnelle qui persistent en dépit de la perte de connaissance, en dépit même des doses massives de chloroforme dans n'importe quelle opération.

Non, tout ça n'a du bon sens qu'en invoquant le consentement absolu de Mde Demers, c'est-à-dire le suicide.

Mais je sens venir l'objection, qui est considérable, il est vrai : l'absence du couteau.

Si l'on avait trouvé un couteau à côté du cadavre, aurait-on pensé, un seul instant, un seul, à une autre chose qu'un suicide ? Jamais. Si bien, que même, en l'absence du couteau, on y a cru pendant quelques heures.

Alors, pourquoi—car l'on peut procéder qu'à l'aide de suppositions répétées dans cette affaire-là.—ce couteau n'aurait-il pas été enlevé par la main inconsciente d'un enfant pour le perdre quelque part ensuite dans un coin quelconque.

La porte de service de la maison est ouverte, un enfant s'introduit, il croit simplement que la femme dort, il s'empare d'instinct de ce couteau qui est là à sa portée par terre, tout père de famille connait cet instinct des enfants,—il l'emporte pour l'égarer innocemment cinq minutes après.

Y a-t-il quelque chose qui manque de sens commun dans ceci ? Au contraire, n'est-ce pa absolument possible et probable ?

Dans tous les cas, c'est infiniment plus naturel et probable que la supposition d'un meurtre de midi et vingt à une heure moins dix dans les circonstances que j'ai relatées, et infiniment plus naturel et probable que l'idée de faire mentir quatre témoins impartiaux et désintéressés pour leur substituer votre propre témoignage, afin de faire retomber la tragédie sur les épaules de Demers.

Nouvelles du Canada

MONTREAL

SHORTIS EVADE

—On disait, mardi matin, et on se répétait à l'envi une grosse nouvelle à sensation : Shortis, l'assassin, le condamné à mort, s'était évadé de la prison de Beauharnois, profitant d'un moment d'inattention de ses gardiens, était disparu, et toutes les recherches faites pour le retrouver n'avaient donné aucun résultat.

Nous nous sommes empressés de nous renseigner à bonne source, à Beauharnois même, et, de la bouche du shérif Laberge, nous avons appris que Shortis n'avait pas bougé de sa cellule où, d'ailleurs, n'ayant nullement l'air de songer à s'évader : "Il est tranquille gai, même, a ajouté M. Laberge, et sa garde est des plus faciles."

Ou sa mort prochaine ne l'émeut en aucune façon, ou il espère avec confiance que le ministre de la justice lui fera grâce.

La mère du condamné est actuellement à Beauharnois, et elle rend souvent visite à son fils à la prison.

QUEBEC

ILLUSION QUI S'ENVOLE

—Le passage de l'hon M. Masson à Ottawa a donné naissance à la rumeur de son entrée dans le cabinet ; mais le correspondant de l'"Electeur" dit que M. Masson est un partisan de M. Angers et qu'il refusera le portefeuille abandonné par ce dernier.

UNE MORT ETRANGE

—La mort de Brulotte, l'homme qui a été trouvé presque gelé, à deux milles de la ville, dimanche matin, fait le sujet des conversations ici. Brulotte a quitté sa maison, rue Sauvageau, samedi, en compagnie de quelques jeunes gens. Ils sont entrés dans plusieurs buvettes et ont pris plusieurs verres de liqueurs. Dimanche matin un homme qui venait à la ville par le chemin de St Charles, a découvert, à peu de distance du Queen's Hotel, un homme gisant dans un fossé, gelé. Le malheureux avait le corps raide ; mais il respirait encore ; ses pieds étaient nus et gelés ainsi que ses mains. Un des voisins de Brulotte dit que vers trois heures du matin, il a vu quelques jeunes gens ramenant le cheval de celui-ci à sa résidence. L'un d'eux criait : "Laisse-le aller ; nous allons être pris." Le défunt avait une piastre et 40 cents quand il est parti de chez lui ; mais quand on l'a trouvé il n'avait plus que trois cents. Le coroner a ordonné l'arrestation des jeunes gens qui accompagnaient Brulotte.

A L'AGONIE

—Mlle Juliette, fille de l'hon juge Routhier, a été administrée et on ne croit pas qu'elle passe la journée.

NICOLET

VOL SACRILEGE

Des voleurs encore inconnus ont enlevé de l'église de Nicolet des ornements en or et en argent, dons du cardinal Rampolla, valant $500.

Le grand connétable Bissonnette a été appelé à Nicolet, mais n'a pu retrouver la trace des voleurs.

NORWOOD Ont

UN DESESPERE

—John Jones, un jeune fermier de 27 ans, du canton d'Asphodel, à quatre milles environ d'ici, s'est suicidé en se pendant à une poutre dans une grange.

C'est à la suite de déceptions d'amour que le malheureux a résolu de mettre fin à ses jours.

WINNIPEG

HORRIBLE ACCIDENT

—Trois enfants âgés de un à quatre ans ont été brûlés vifs en l'absence de leur mère, Mlle Gaël, à Gladstone.

TORONTO.

LE COMMANDANT BOOTH

—Le procès pour diffamation de caractère intenté par le révérend J. G de Barrett, ex brigadier de l'armée du salut contre le commandant Hébert Booth, est commencé, hier, en cette ville. Le procès se déroulera devant un jury.

Le révérend réclame $5,000 de dommages.

ST MARTIN,

DERAILLEMENT

—Un des trucks du char dortoir Atlantique du train qui emmenait la députation de Montréal à Québec a déraillé près de St Martin Junction. L'accident a causé une légère secousse et un retard de trois heures au train. Parmi les passagers se trouvaient le vice-président de la compagnie, M. Shaughnessy, MM. Préfontaine, Savignac, l'honorable M. Morris et plusieurs autres.

Le train n'a pu repartir que vers 2 30 heures a. m. On croit cependant que la députation arrivera à temps pour assister à la réunion du comité des bills privés.

JOSEPH CHABOT

Enterré dans le Cimetiere Catholique.

Marlboro, 3 déc.—La décision de M. l'abbé J. C. Caisse, curé de la paroisse Ste-Marie, que le corps de Joseph Chabot ne pouvait être enterré dans le cimetière catholique, parce que le défunt appartenait à la société condamnée par l'Eglise, les Chevaliers de Pythias, n'a pas été mise en vigueur. Les restes de M. Chabot ont été inhumés en terre sainte.

Le service a eu lieu dans l'église Sainte-Marie, cet avant-midi. M. l'abbé Caisse a chanté une grand'messe de requiem. Les porteurs des coins du poêle étaient William Muir, Edouard Précourt, Joseph Dubois, David Harpin, Joseph Précourt et Elie Vigeant.

Les Chevaliers de Pythias, qui étaient présents en grand nombre, avaient déposé sur la tombe de magnifiques fleurs, comme le Club Dramatique dont le défunt faisait partie. Une délégation du Club Montcalm assista aussi aux funérailles.

A Louer ou a Vendre.

Une bonne boulangerie bien montée à Wilton, N. H., la seule de la place. Ce serait aussi une bonne place pour une épicerie, car il n'y en a pas. C'est une bonne occasion pour quelqu'un qui désire entrer en affaires

Pour information, s'adresser à A. HAMILTON, No 96 rue Prince. Lowell, Mass.

Qu'a t-il Preuves de Conviction.

Les résultats merveilleux qu'on obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats Unis, le bref que le Gouvernement des Etats-Unis, a délivré à l'inventeur, le 30 avril 1881, accompagne d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr Delisle's Kinium Compound est l'seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc, etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propres à la femme, telles que menstruation irrégulieres ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr. J. Delisle, Lowell, Mass.

ELECTION DES OFFICIERS

DE L'UNION FRANCO-AMERICAINE DE LOWELL.

M. Turcotte est Elu President Par Acclamation.

Comme on l'avait annoncé, l'Union Franco-Américaine, cette magnifique organisation dont le succès futur paraît de plus en plus assuré, a eu mardi l'élection annuelle de ses officiers pour la prochaine année, dans la salle St Joseph, rue Dutton.

Le lieu de réunion n'a pas tardé à se remplir de Canadiens qui ont à cœur les intérêts de leur nationalité. Plus de 300 membres ont élu les nouveaux officiers. Ces élections l'ont toutes été par acclamation, ce qui est une preuve que la bonne entente, la plus parfaite union n'a cessé de régner pendant cette belle assemblée.

La meilleure classe des Canadiens de Lowell était largement représentée ; on y voyait de nos hommes de profession, de nos commerçants en vue, etc. La cause canadienne, quand ces messieurs s'en occupent activement, se trouve entre bonnes mains.

Plusieurs membres ont profité de cette occasion, pour payer leurs contributions, pour la prochaine année. Qu'est-ce qu'un dollar en considération du bien que l'Union fait à notre nationalité en cette ville ?

Notre population, qui est patriote, comprend cela et chaque jour, d'ici à quelque temps, les contributions vont assurément affluer dans la caisse de l'Union, pour le plus grand bien de nous tous.

En l'absence de M. le président Chalifoux, c'est M. L. P. Turcotte qui, en sa qualité de vice-président, a occupé le fauteuil présidentiel ; comme à l'ordinaire, il a fait preuve de beaucoup de tact et d'habileté.

On a commencé sans retard l'élection des nouveaux officiers dont voici la liste : Président, M. L. P. Turcotte ; 1er vice-président, M. Louis V. Poulin ; 2ème vice-président, M. Clovis Bélanger ; 3ème vice-président, M. Gustave Francq ; 4ème vice-président, M. Emile Gill ; secrétaire, M. Avila Bourbonnière ; assistant-secrétaire, M. Elzéar Lamoureux ; trésorier, M. Alfred Leblanc ; assistant-trésorier, M. Wm A. Parthenais ; sec.-corr., M. Aimé Gauthier ; auditeurs, MM. J. W. Paradis, David A. Parthenais ; directeurs, MM. Hilaire Dozois, William Boulianne, J. B. Savard, Camille Roussin, George Gendreau, Chas H. Boisvert, Francis P. Rivet, A. B. Desroches, Jos A. Plante ; huissiers, MM. Laurent Audette et A. L. Fecteau.

Chaque officier élu fut escorté sur l'estrade où, en quelques mots, il remercia les membres de la société de la confiance qu'ils reposaient en lui et protesta de son dévouement pour la cause de l'Union. Chacun s'en est retiré à son honneur.

Nous ne pouvons, cela se conçoit, donner un compte rendu de tous les discours qui ont été prononcés en cette circonstance. D'ailleurs, la plupart des officiers élus se sont bornés à exprimer leurs remerciements en quelques mots. M. Turcotte, qui a présidé, eut l'occasion de parler plus au long, et comme ses remarques furent fort intéressantes, nous en donnons un résumé.

M. le président, en ouvrant l'assemblée, a remercié les membres de s'être rendus en aussi grand nombre et a ajouté que l'Union était bien décidée à continuer travaux si bien commencées ; de plus qu'au sein de cette organisation toute politique était éliminée, que tous les membres étaient égaux, placés sur un même pied, et que tout ce que les promoteurs désiraient, c'était l'union de tous les Canadiens pour travailler tous ensemble dans un même but : la naturalisation. "Par conséquent, pour demeurer unis il faut la coopération de tous. Nous voulons avec nous les autorités religieuses qui, par le passé, lors de la fondation de cette belle organisation, ont tant fait pour le succès de ce mouvement. Nous voulons l'union de tous les Canadiens sans aucune distinction de parti, sinon partout, au moins au sein de l'Union Franco-Américaine. Ceux qui s'intéressent à la cause canadienne-française répondront, nous l'espérons, à l'appel de l'Union dans les rangs de laquelle ils vont s'empresser, s'ils ne l'ont pas déjà fait, de s'enrôler en grand nombre. Travaillons tous ensemble, pour améliorer le sort des Canadiens de la ville de Lowell, où nous avons des institutions qui nous sont si chères."

De généreuses contributions ont été faites par M. L. P. Turcotte et Alfred Leblanc, dans l'intérêt de la naturalisation, puis l'assemblée s'est ajournée au 15 décembre, quand le Gouvernement-Modèle fera à son tour ses élections.

LAWRENCE * RUBBER * CO.

MANUFACTURIERS ET MARCHANDS
De Toutes Sortes de Marchandises en Caoutchouc.
QUARTIERS GENERAUX POUR
Les Bottes et Claques Chaudes, pour Hommes, Femmes et Enfants.

Bottes en Caoutchouc,
Meilleures Botte d'Hommes, $3 00 — Bonnes Bottes d'Hommes, $2 50. Bonnes Bottes d'Hommes, pas les meilleures, $2.00. Bottes de Dames, en Caoutchouc, $1.50 — Bottes de Demoiselles, en Caoutchouc, $1.25 —Bottes d'Enfants, en Caoutchouc, $1 00.
Nous avons aussi un assortiment complet de Bottes qui vont aux hanches, pour Hommes et Garçons. Bottes pour les sportmen, Bottes Kang pour les tempêtes et Bottes Zéphir, Arctic Socks pour porter en dedans des Bottes, 15 à 25 cts la paire.

Arctics (Pardessus) avec boucles, pour Hommes $1 00
Arctics pour Hommes, en Beaver, $1 25, les meilleurs, $1.50.
Pardessus d'Hommes pour les vendeurs de bois, $1.00 et $1 25 avec une boucle, $1 50 deux boucles, $1 75. Botte en Feutre, $1.
Toutes sortes de Bottes les vendeurs de bois.
Grandes Guêtres, de 75 cts à $1.50.

THE STORM SLIPPER. TRADE MARK.

200 Paires de Claques de Dames, pour les tempêtes, 37 cts la paire.

Lawrence Rubber Co.
455 RUE ESSEX 455.
Nous avons une Demoiselle Canadienne qui sera toujours heureuse de servir la clientèle canadienne.

LES ELECTIONS D'HIER.

LES DEUX-TIERS SONT DES VICTOIRES REPUBLICAINES.

L'A. P. A. Battu a Plate Couture a Somerville.

Boston, 3 déc.—Sur les 32 villes de l'Etat, vingt ont eu leurs élections municipales aujourd'hui, y compris North Adams, qui pour la première fois a eu une élection comme cité, élisant l'Hon. A. C. Houghton comme son premier maire.

Dans plusieurs villes, comme Somerville, Brockton, Gloucester, Lynn, Waltham, Quincy et Fitchburg, l'A. P. A., a fait lourdement sentir son influence.

Somerville, qui depuis une couple d'années avait une administration entachée d'aucun esprit de parti, a été pris par surprise cette année par l'A. P. A. qui a nommé Davis candidat républicain à la mairie. Les républicains libéraux n'aimèrent pas la chose et ils mirent sur les rangs Albion A. Perry, un candidat anti-apaiste, qui a été élu avec le support des démocrates, par 69 votes de majorité. La majorité des membres du gouvernement municipal est républicaine. Licence, oui, 1854 ; non, 4708.

Le capitaine Charles Williamson, républicain, a été élu maire de Brockton par 446 de pluralité. Le gouvernement de la ville est républicain. Licence, oui 2487 ; non, 3285.

Fall River a réélu le maire Greene, républicain, par une bonne majorité et s'est prononcé en faveur des licences.

A. Fitchburg, le candidat de l'A. P. A. à la mairie a été défait par un candidat indépendant, ou plutôt de ceux qui étaient en faveur des licences. Les A. P. A. avaient fait la lutte contre les licences, et sur ce point ils ont été victorieux.

A Quincy, les A. P. A. ont été défaits et cette ville, s'est prononcée contre les licences.

HAVERHILL.

Le résultat de l'élection a été le suivant : pour maire Benjamin F. Bricknall (dém.) avec 354 de pluralité ; échevins, 2 démocrates, 5 républicains, conseillers, 10 républicains, 2 démocrates. La ville s'est prononcée en faveur des licences. L'an dernier aucune licence n'avait été accordée à Haverhill

MARLBORO

Marlboro a élu Bartlett (rép) pour maire et les républicains ont capturé le conseil de ville pour la première fois dans l'histoire de la ville. Les démocrates sont, cependant, en majorité dans le bureau des échevins, ce qui assure une administration non-partisane. Les électeurs ont voté en faveur des licences par une bonne majorité.

A Holyoke, J. J. Curran (dém) a été élu maire par une majorité de 1199. L'A. P. A ne s'est pas montré dans cette élection. La majorité s'est prononcée en faveur des licences. Le bureau des échevins est démocrate, et le conseil composé de 15 démocrates, 5 républicains et 1 socialiste.

UNE FEMME RICHE

QUITTE SA FAMILLE ET S'ENFUIT AVEC UN JEUNE HOMME.

Elle a Emporté $40,000 en Argent et $50 000 de Bijoux

Boston, 4 déc.—Toute la haute société de cette ville a été jetée dans la consternation, aujourd'hui, à la nouvelle que Mde F. L. Higginson, l'épouse d'un riche banquier, avait été enlevée par James W. Smith, un jeune avocat distingué de Salem, âgé de 28 ans seulement.

Mde Higginson est une femme de 40 ans, qu'on dit d'une beauté éclatante. Elle a emporté avec elle $40,000 en argent et $50,000 de bijoux. Elle est la mère de trois enfants dont l'aînée est une fille âgée de 18 ans, et qui était à la veille de faire ses débuts dans le monde.

L'intimité de l'avocat Smith et de Mde Higginson durait depuis une couple d'années et était le sujet de commentaires peu flatteurs.

Le couple s'est d'abord rendu à New York, puis a pris passage sur un steamer pour l'Europe.

Un Honnete Homme

Cher Rédacteur—Informez-s'il vous plaît, vos lecteurs que s'ils m'écrivent confidentiellement, je leur enverra dans une lettre cachetée, le traitement, que j'ai suivi et qui m'a guéri complètement me rendant ma santé, fortement compromise. J'ai eu de longues années de souffrances causées par une faiblesse nerveuse, pertes de nuit, faiblesse et rétrécissement des parties sexuelles.

Je n'ai pas l'intention d'extorquer de l'argent à qui que ce soit.

J'ai été victime des escroqueries, des vols des charlatans jusqu'à perdre confiance en l'humanité, mais Dieu merci, je suis maintenant en bonne santé fort et vigoureux et désireux de faire connaître à tout le monde le remède souverain qui m'a guéri.

N'ayant rien à vendre ou à envoyer C. O. D, je ne demande pas d'argent

Adressez-vous à James A. Harris, Boîte 599, Delray, Mich.

MITCHELL & CO.,

Marchandises Chaudes pour les Temps Froids !

Costumes.

Jamais dans notre histoire nous avons été capable de montrer un tel assortiment d'Habits aussi fashionables, de Collerettes en fourrure et en Drap, et de Costumes d'Enfants comme dans le moment.

Le temps chaud jusqu'à présent nous a permis d'acheter ces marchandises à un si bas prix et nous sommes en en état de donner des prix très bas.

Couvertes et Confortables.

Un assortiment élégant de Couvertes et de couleurs de toutes les sortes et de tous les prix, depuis 50c à $10 la paire, bords rouges, œillet et jaune Les meilleures qualités sont chaudes, douces et laineuses

Confortables.

De toutes sortes et de tous les prix depuis 98c à $3 40
La sorte de $3 50 en Couvre-pieds, couverts en beau sateen et sont justement ce que le nom indique.

Sous-vetements.

Une grande variété pour Dames, Demoiselles et Enfants, comprenant les célèbres Costumes Union, Ypsilanti Venez les voir
☞ Nous sommes conduits par la loi des ventes rapides et des petits profits

Mitchell & Co.
76 a 82 RUE MERRIMACK,
HAVERHILL, MASS.
Commis canadien—M. P. H. Bilodeau.

DANGEREUX !

N'allez pas vous exposer au danger en cherchant une place pour acheter des meilleures marchandises que nous vendons à notre magasin.

Bargain Speciale pour les Fetes.

Pardessus tout en laine pour $8, noirs et bleus. Nous garantissons que ce pardessus est la même chose que celui de nos compétiteurs annoncent pour $10.

Reefers pour petits garçons à $3.

Pardessus en Kersey, tout laine, de toute couleur pour $10, qui font la merveille de tout le monde.

Ulster depuis $6 à $22. Demandez à voir notre ulster de $10.

HAMEL & CLOUTIER,
405 Rue Essx.
Lawrence, Mass.
Enseigne de la Valise Doree.

CLAIRS ET DOUX !

Faits de jolis pieds revêtus de nos Souliers qui sont au complet, pour exemple ceux que nous offrons maintenant pour une chanson et pour peu d'argent comptant. Nos ajustements égalent la qualité et les prix sont en proportion. Si nous pouvons vous plaire dans l'ajustement, le prix, le style et la qualité, ce qui existe

Nous vous vendrons durant les prochains sept jours un lot de Chaussures de Dames, bontonnées, en Kid et vernies (Goodyear Welt) bouts opéra et carrés pour $2.

1 lot de Chaussures d'hommes (Grain Creedmoor) et Congress pour $1 50.

Congress d'hommes en cuir breveté et balmoral (il nous reste seulement quelques paires) pour $1.50, rubbers de $3 00.

V. J. HUOT,
437 Rue Essex 437

L'habit Qu'ils Aiment.

Nous avons le meilleur Habit de la ville ou de toute autre ville, fait de manière à vous plaire en aucune façon, Grand ou Court, Gros ou Etroit, doublées en Clay ou Italien, coutures ourlées.

$15 00
TANT QUE NOUS EN AURONS.

Venez voir et en essayer un. Aucun trouble.

L'argent Remis si vous ne l'aimez pas.

W. H. FLOYD,
C. H. GROYER,
T. H. KIMBALL

W. H. FLOYD & CO.
459 Rue Essex.

☞ VICTOR BACHAND, commis canadien

Couvertes !

Couvertes !

Voyez notre Etalage dans notre

Vitrine de la Rue Common. . . .

Votre a tention est appelée sur les trois lignes suivantes dans notre Dépt. de Couvertes Elles ne sont pas des sp cialités, mais choisies dans les dermi rs goûts. Les autres lignes sont aussi intéressantes.

PREMIER ITEM :

Couvertes en Laine Blanche, 11-4,

Bordées en couleurs variées, extra belles, à

$3.00 la paire.

DEUXIEME ITEM :

Couvertes en Laine Blanche Ohio, 11-4,

Bordures en couleurs de Citron, O illet, Bleue et Rouge,

$3.39 la paire.

TROISIEME ITEM :

Couvertes en Toison Blanche 11-4,

Bordures en Oeillet, Bleue, Rouge et Jaune, à

$3.75 la paire.

COUVERTES a WRAPPER,

Une ligne Speciale a $2.75,

Grande grandeur et variét de couleur.

☞ Nous d sirons informer nos amis que nous avons une grande vari té de TAPIS DE BRUXELLE dans le Soubassement. Un v ritable Bargain. La vente a été remarquable Ce sont des chant llons de commis voyageurs. Une grande varité à choisir

A. W. Stearns & Co.,

La Meilleure Maison de Marchandises Seches

309-311 Rue Fssex, : 270 Rue Common

LAWRENCE, MASS.

Employés canadiens :— F. A. Mariel, Martin Lancto, Achille Proulx, Patrick Murphy, Del'es Esther Lacaillade, Josephine Poirier.

Centres Canadiens.

Lawrence

L'assemblée des Forestiers aux Lafayette aura lieu ven redi prochain.

Lisez attentivement l'annonce de A. W. Stearns & Co. C'est intéressant au plus haut degré pour vos goussets.

Le Dr Victor Mignault a été réélu commissaire d'école avec une majorité de pris de 200 votes sur son adversaire le Révd W. E. Gibbs.

Leonard surnommé "le roi" n'a pas fait preuve de prévoyance et de sagesse en essayant de fonder un royaume démocrate dans une ville républicaine.

M. William Marcotte, marchand de hardes faites à Manchester, N. H. était de passage en cette ville mercredi dernier en visite chez MM. Hamel & Cloutier.

Pour votre charbon, bois de toutes sortes, allez voir M. Jos E. Benoit. C'est l'endroit pour acheter à bon marché et tous seront bien servis.

Parmi les contestants au bazar du Cercle Montcalm la semaine dernière c'est Mlle Corinne Guillemette qui a remporté la montre en or après avoir présenté au president la jolie somme de $109.70. Mlle Léa Bélanger est arrivée au second lieu avec $38.70. Nos meilleures félicitations à ces jeunes demoiselles.

Il ne faut pas l'oublier que notre compatriote, M Felix Poisson, notre populaire pharmacien entend faire des affaires sur une grande échelle. Pour les temps froids il s'est procuré une splendide fontaine pour servir le soda et le café chauds. Faites-en l'essai et vous serez enchanté.

Toutes les familles qui désirent avoir un calendrier ecclésiastique de la puissance du Canada pour l'année 1896 peuvent s'adresser à la pharmacie de M. Miville. Ce monsieur s'en est procuré plusieurs centaines qu'il donnera avec plaisir à toutes ses pratiques. Il a aussi les bons almanachs de familles, agricoles, commerciaux et historiques.

Voici les fêtes commencées. C'est le temps de vous acheter les douceurs d'occasions tels que bonbons, gâteaux et tout ce qui se vend chez les confiseurs. N'hésitez pas un seul instant pour choisir l'endroit de faire vos achats. Nous avons ici à Lawrence deux compatriotes, MM. Morin et Fréchette, qui ne sont pas surpassés dans ce commerce. Aussi ils tiennent toujours à leur magasin le plus beau choix de viandes, dindes, volailles, poulets et épiceries de toutes sortes au plus bas prix de la ville. Encouragez deux braves compatriotes.

Le Dr R G Janson Lapalme est à se faire construire un immense "bloc" sur la rue Chandler dans la "swamp".

Il y a quelque chose d'attrayant tous les soirs dans les vitrines de Hamel & Cloutier. Allez voir vous aurez une jolie surprise.

La Lawrence Rubber Co. offre cette semaine des avantages immenses dans les marchandises en caoutchouc de toutes sortes. Attention à leur annonce.

L'ami William Hamel est en liesse, une grosse fille est venue lui souhaiter bonjour lundi matin Vu les circonstances tout porte à croire que comme son brave papa elle sera une franche républicaine.

Le policeman Oscar Benoit, de la rue Hampshire, a transporté sa résidence dans un de ses nouveaux "cottage" au coin des rues Bailey et Foster. M. Benoit demeurait dans le Quartier Quatre depuis quatorze ans.

Napoléon Levasseur, un jeune bambin, a assailli brutalement lundi dernier un nommé Jos Raymond et lui a cassé deux dents. Traduit en cour par le policeman Oscar Benoit et plaida coupable et son cas fut remis à lundi prochain

Les dames canadiennes de Lawrence et des environs trouveront que le magasin de marchandises sèches de Perley, porte voisine de Bicknell Bros, est l'endroit par excellente pour acheter. La variété est considérable, le stock est fra is et tout à un seul prix pour toutes les pratiques. Il y a des employés de langue française dans tous les départements. Lisez l'annonce sur la quatrième page

Lundi dernier, le 2 décembre, a eu lieu la première assemblée de la Garde Lafayette, une nouvelle association canadienne dans les cercles de la jeunesse. Quarante membres étaient présents et de suite on procéda à l'élection des officiers qui donna le résultat suivant : Président, Amédé Gendron ; vice-président, Henri Caron ; secrétaire, Cléophas Caron ; trésorier, Arthur Grandpré ; secrétaire-trésorier Chas Caron ; secrétaire-correspondant, Henri Monty. Nous félicitons cordialement les nouveaux membres de la Garge Lafayette et leurs souhaitons plein succès.

A CHACUN SON DU La meilleure lotion pour enlever les boutons, les taches de rousseur, "le masque," et toutes les affection de la peau, est invariablement l *Royal Cream*, préparée par D J. D Delisle & Co, Lowell, Mass. 75 cents la bouteille. E vente par tous les pharmaciens.

TRIOMPHE REPUBLICAIN

Georges S. Junkins élu Maire

SUR SIX ECHEVINS ELUS CINQ SONT REPUBLICAINS

M. Aime D. V. Bourget Defait par 14 Votes.

Les élections de mardi dernier ont été favorables au parti républicain sur presque toute la ligne, à Lawrence.

M. George S. Junkins, le candidat républicain, a été réélu maire par une majorité de 865 votes sur son adversaire, M. Leonard, le candidat démocrate.

Sur les six échevins élus cinq sont républicains.

Quartier 1—Edoua d H. Humphrey, (Rép.)

Quartier 2—George H. Goldsmith, (Rép.)

Quartier 3—A. Herbert Robinson, (Rép.)

Quartier 4—J P. Blandin, (Rép.)

Quartier 5—William H. Howarth, (Dém.)

Quartier 6—John Haigh (Rép.)

Notre compatriote, M. A. D. V. Bourget, qui était candidat à l'échevinage sur le bulletin démocratique pour le Quartier Quatre en dépit du support unanime à quelques rares exceptions près des votants de notre nationalité, a été defait par 14 votes. M. George Doucet, candidat au poste de conseiller dans le Quartier Deux, n'a été défait que par cinq votes.

M. le Dr Victor Mignault qui se présentait pour un deuxième terme au poste de commissaire d'école dans le Quartier Quatre, a été élu par une majorité de 220 votes sur les 18 conseillers, 11 sont républicains et 7 sont démocrates.

Comme on peut le voir, les républicains vont avoir le contrôle du gouvernement de vill l'an prochain, ayant un maire républicain et une majorité républicaine dans les deux branches du gouvernement.

Le parti républicain avait entrepris la lutte cet automne avec bon espoir de remporter une victoire, mais personne, pas même les plus fervents, ne s'attendaient à une victoire aussi éclatante. Naturellement, comme républicains, nous sommes fiers du succès remporté par le parti, mais comme canadiens nous sommes peinés de la défaite de M. Aimé D. V. Bourget, candidat à l'échevinage dans le Quartier Quatre, ainsi que de celle de M. George Doucet. Ces messiers ont fait une belle lutte et le support qu'ils ont reçu le jour de la votation dans les circonstances, est une preuve de leur popularité. Quant à M. J. Gingras, qui se présentait sur le billet démocrate pour conseiller dans le Quartier Cinq, qui est un quartier républicain par une forte majorité, il n'a jamais été supposé pour un instant qu'il serait élu et personne n'a été surpris de sa défaite. Le Dr Victor Mignault, qui a été élu commissaire d'école dans le Quartier Quatre, est un de nos Canadiens les plus en vue de Lawrence. Quoiqu'il soit démocrate, nous sommes convaincus qu'il a eu le support de tous les votants de notre nationalité dans son quartier et nous le félicitons de son succès.

Noces d'Or a Lawrence

Jeudi le 28 novembre avait lieu à Lawrence, l'imposante cérémonie de la célébration des noces d'or de M. Joseph et Florence Fradette, âgés respectivement de 70 et 72 ans.

La fête commença d'abord par une grand'messe chantée par le Rév. Père Janisson. Notre distingué organiste M. Joseph Bernard, tenait l'orgue et des solos appropriés à la circonstance furent admirablement rendus par MM. Isidore et J.-Bte Fradette.

C'était un spectacle touchant que de voir ce respectable vieillard et sa vertueuse campagne courbés sous le poids des ans, agenouillés au pied de l'autel, remerçiant la divine Providence pour toutes les faveurs reçues pendant un demi-siècle d'une existence passée en faisant le bien.

Entourés de tous leurs enfants et petits-enfants, escortés par un nombreux groupe d'amis sincères, M. et Mde Fradette étaient au comble de la joie et du bonheur ; de temps à autre on pouvait distinguer une larme scintillant sur le bord de leurs paupières. Ces larmes en disaient plus que tout un poème.

La meese terminée, l'on se rendit à la résidence de M. Fradette, rue Haverhill, où un somptueux diner attendait les convives ; c'est alors que commencèrent les félicitations et les bons souhaits aux vieux époux. Les bons mots, les fines reparties voire même les calembourgs se mirent a pleuvoir de toutes parts, l'on but a la santé des nouveaux mariés et le gateau de noces si beau et si bon fut sacrifié sans pitié. Pour un moment l'on aurait pu se croire à St Ours, rivière Richelieu, où M. Fradette compte encore un grand nombre d'amis et qu'il quitta en 1880 pour venir s'établir à Lawrence.

Comme témoignage d'estime et d'effection M. et Mde Fradette reçurent un grand nombre de cadeaux entr'autres : Un magnifique tapis et une bourse contenant vingt-cinq dollars en or, de M. et Mde Isidore Fradette ; une lampe de salon, de M. et Mde Jean-Baptiste Fradette ; un fauteuil, de M. Philias et Dlle Fradette ; un huilier en argent de M. et Mde Philippe Jalbert ; une magnifique pendule de salon, par M. et Mde Dr V. Mignault ; un plateau en argent, Mde et Dlle J. Bourbeau ; un pot et cabaret en argent des Delles Auger ; un cadre de M. et Mde Jean Landry ; une cuillère en argent de M. et Mde Emmanuel Lord ; un sucrier en argent de M. et Mde Jos Beauregard, de Haverhill, etc., etc.

Le gâteau de noces fut donné par Mlles Marie et Lucie Fradette.

En somme la fête a été un succès complet et si les vœux de leurs amis sont exaucés M. et Mde Fradette vivront encore assez longtemps pour célébrer leurs noces de diamant.

UN AMI.

Belle-Isle & Co.

M. Belle-Isle vient d'ajouter à son stock de médecines patentées un bel assortiment de livres d'histoire Français et invite ses compatriotes à lui faire une visite, rue Franklin.

Une Bonne Nouvel'e.

Il y aura une grande excursion en chemin de fer au pays natal le 23 décembre prochain. Pour informations s'adresser à Viger & Co., 67 rue Hampshire. Noubliez pas de regarder l'annonce dans un futur numéro.

UNE EXCELLENTE VALEUR.

La Paris Cloak & Suit Co., Offre cette Semaine la Meilleure Valeur dans les Collerettes en Fourrures Jamais Exhibées dans Lawrence.

La maison bien connue pour les manteaux, collerettes et costumes offre cette semaines des bargains exceptionnels de collerettes en seal de qualité supérieure en marte avec collet, 30 pcs de long, 100 pcs de contour. Ces collerettes sont faites avec élégance et son irréprochables.

Celles de $24.75 sont insurpassables Les autres magasins les vendent $30 et $35 pour la même qualité.

Allez au Paris Cloak & Suit Co.

Le Dr J. D. Delisle, qui a passé un an dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, ainsi que du nez (tel que catarrhe), de la gorge, des oreilles et de la vessie. Bureau, 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover. Consultations, de 2 à 4 et de 7 à 8 h. p. m., tous les jours, excepté le jeudi et le dimanche.

Vente Spéciale DE CHAPEAUX

Pour cette semaine,

Nous avons justement mis en vente un lot de CHAPEAUX Garnis des styles les plus récents et une bonne qualité de Feutre, tant que nous en aurons le prix sera

$1.98.

Venez immédiatement si vous en avez besoin, ils ne dureront pas longtemps à ce prix

JOHN T. GOLDEN,

Successeur de O. JEAN & Co,

421 RUE ESSEX

Lawrence, Mass.

Melles Léoncine Bourget et Elianthe Hamel invitent leurs amies à aller les voir et elles les serviront avec courtoisie.

Deces.

Mme Edouard Godaire (née Welsh) est décédée le 3 courant à l'âge de 38 ans. Son service a été chanté mercredi matin à l'église Ste Anne et les restes mortels ont été envoyés à Sherbrooke, P. Q., pour l'inhumation.

M S Dubé avait la charge des funérailles.

Salem

Votez oui ! sur la question des licences.

Il nous fait plaisir de constater que notre populaire compatriote M. C. L Desaulniers bijoutier de la rue Washington a fait de belles améliorations à son magasin et que son stock est des plus complets. Les messieurs et dames qui désirent faire des cadeaux de Noël et du jour de l'an trouveront en lui un compatriote qui les servira avec honnêteté et courtoisie. Son assortiment de montres, jones de mariage, bagues, pendants d'oreille, épingles etc., est du dernier gout. Encouragez un compatriote.

Tout le monde le dit, c'est le maire actuel, l'hon James Turner qui sera réélu pour un troisième terme. Nous espérons que tous les Canadiens, surtout ceux de la classe ouvrière, se feront un devoir de voter pour celui qui s'est toujours montré l'ami et le soutien du peuple dans les justes demandes qu'il a exigées. Ainsi que comme un seul homme que tous supportent le distingué maire Turner pour un autre terme, car le vote canadien aura un grand jeu pour lui assurer un éclatant triomphe

Lisez le bulletin de votation jusqu'au bout et vous y trouverez le vote important des licences. Votez oui !

Dans l'élection municipale qui va avoir lieu au commencement de la semaine prochaine nous conseillons à nos compatriotes de voter en faveur des licences comme un seul homme. C'est dans l'intérêt de tous, et la preuve vient de se faire sentir mardi dernier. Sur 20 élections qui ont eu lieu, 12 villes ont voté en faveur des licences. Une ville qui n'a pas de licence perd énormement dans son commerce. Les taxes tout naturellement augmentent en perdant le revenu du taux de ces licences et c'est le peuple qui en souffre et tous les contribuables. Compatriote de Salem, votez en masse pour le progrès et l'avancement de votre belle ville et vous n'aurez pas à le regretter.

Une maison Entreprenante

C'est seulement à une vue rétrospective que nous pouvons comprendre les résultats d'une série d'années d'une augmentation toujours croissante dans notre entreprise en affaires. Depuis 20 années la maison de nouveautés de Mitchell & Co. de Haverhill, a vendu plus de marchandises cette année (à deux exceptions) que l'année précédente. Durant ce temps la capacité du magasin a augmenté 4 fois, les ventes 7 fois. En 1876 la maison employait deux commis ajourd'hui il y en a 36 derrière nos comptoirs.

Outre ces départements de vente, cette maison a toujours un assortiment de robes et de manteaux fashionables où elle emploie 30 femmes durant la saison d'affaires. Elle a pris dernièrement un loyer de 10 ans de deux magasins qu'elle occupe maintenant, plus que cela elle a loué en arrière un édifice en brique occupée comme buanderie avec le privilège de prolonger le magasin jusqu'au devant de la rivière. Avec cette avantage le premier plancher aura 50 pieds sur 145 outre notre département de manteaux.

Avec toute cette espace le soubassement compris nous aurons le plus grand magasin de nouveautés de Haverhill. Tout sera renouvellé et remodélé les départements renouvellés et mis à neuf.

L'ouvrage étant commencé tard dans la saison le tout sera complété vers le milieu de l'hiver. Une partie de la nouvelle addition sera faite pour les fêtes par un grand étalage jamais exhibé par nous. l'ouverture du printemps sera ce qu'il y a des mieux sur le marché.

Notre devise a toujour été d'avoir les meilleures qualités de marchandises pour l'avantage de nos pratiques.

Nous quelques jours nous annoncerons nos marchandises des fêtes où les prix parleront. Tenez l'œil ouvert pour notre annonce.

Lowell

Pourquoi payer un prix élevé pour vos chaussures de toutes sortes? En allant chez J. C. Martel, 51 rue Prescott, vous trouverez tout ce qu'il vous faut aux plus bas prix de la ville.

M. Pierre Léon Gadoury, de Ste Elizabeth, P. Q., est en promenade pour une huitaine de jours chez son ami M. Chs H. Boisvert.

Vers les onze heures, hier, un incendie s'est déclaré dans la cuisine d'une maison de la rue Fayette causé par un poèle. Peu de dommages.

Hier soir, Michael Keefe, un vieillard qui est préposé à la barriere vis-à-vis la Machine Shop, a été frappé par une locomotive et a été assez grièvement blessé. Il fut transporté chez lui sur la rue Fletcher.

J. Frank Puffer, qui a décidé de faire la lutte comme candidat démocratique au poste de syndic des pauvres dans le Quartier Six quand il eut appris la renommination de Charles H. Kimball par les républicains, a été rejeté hors du parti républicain par le Comité de Ville, mardi.

Reid & Hughes,

Le Gros Magasin de Marchandises Seches

DE LAWRENCE

Marchandises Japonaises

POUR LES FETES,

Importees directement par nous.

Ce qui veut dire une épargne sur chaque article que vous achetez.

Par le moyen de nos rapports avec les grosses Maisons de New-York, comprenant de grandes maisons de détail, nous pouvons acheter directement des Marchandises Japonaises et vous épargner 33 par cent sur les prix demandés par les jobbers. Ainsi, c'est pour la raison que nous vendons chaque article aux prix du détail pour moins que les autres magasins ont à payer.

Nous vous invitons d'assister a notre

GRANDE OUVERTURE

—DE—

Nouveautes Japonaises,

Vendredi matin le 6 Dec.

DANS NOTRE DEPARTEMENT DE EN BAS.

Aussi de venir voir notre grand étalage de Marchandises pour les Fêtes, Argenteries de première qualité, Lampes de Salon et de Banquet, Décorations Françaises, Allemandes et Anglaises du dernier goût, et notre importation de Mouchoirs de Jupon pour Dames et Messieurs, tout en soie aux mêmes prix que ceux en toile.

Mouchoirs en Soie.

100 doz. pour Dames, avec initiales faites à la main, 12 1-2c chacun. volant 21c

75 doz de Mouchoirs de Dames, avec initiales et bien brodés. Notre prix spécial, 25c, valant 39c

150 doz. pour Messieurs, tout en soie. Notre prix, 25c, valant 50c. Nous avons les meilleures qualités en pure soie Japonaise avec initiales, pour 50c, valant et vendus pour 75c.

Foulards pour Dames et Messieurs, unis et en Bocade, 69c à $2 50 chaque.

Parapluies de Soie.

Notre assortiment pour Nöel 1895 est très magnifique et très considerable, impossible à trouver dans Lawrence. Vous pouvez choisir sur des centaines à très bas prix. Nous vous promettons satisfaction.

L'ouverture de notre Belle Grotte, pour la vente des Poupées, Joujoux, etc., sera annoncée sous peu. Ayez les yeux ouverts.

REID & HUGHES.

225 a 235 RUE ESSEX,

Lawrence, Mass.

Commis Canadiens Jos A. Roy, Evélina Poirier, Lumina Monera et Eliza Cardinal. Melle Caroline Saint-Laurent.

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi à faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu a peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,

WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants : — N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants : — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin Oscar Courteau, Dr J. G. Burque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants : — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

Avez-vous une Faiblesse Sexuelle?

Si oui—Je vous enverrai la recette (franc de port) d'un remède simple qui m'a guéri des résultats d'abus durant ma première jeunesse et des excès sexuels pendant les années suivantes. C'est un remède sûr contre les maladies de nerfs, pertes de nuit, pollitesse, faiblesse et retrécissement des organes sexuels, etc., chez le jeune homme ou le vieillard. Ecrivez aujourd'hui, en envoyant un timbre et votre adresse.

THOMAS SLATER, Box 1426, Kalamazoo, Mich.

LA CONSOMPTION GUERIE.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consomption, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et tous les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité je verrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instruction pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal

W. A. NOYES, 820 Power Block, Rochester, N. Y

ROYAL CREAM

Seul article de toilette a l'extrait de fleurs, découvert apres des années de recherches scientifiques très sérieuses pour enlever positivement, les Boutons, les taches de rousseurs (rousseures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres colorations de la peau. Son action positive garantie Infaillible; elle rend la peau douce et lisse, et rajeunit l'éclat. En vente chez les pharmaciens Canadiens des Etats-Unis. Prix $1 la bouteille.

Préparée par Dr. J. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Spécialités du Dr. Delisle, Rue Hanover, Boston.

Elle Prend du Mieux

Miss Sadie Heslin a tellement pris du mieux à l'hôpital St Jean qu'elle est maintenant capable de passer chaque jour quatre heures assise.

UN SUICIDE.

UN JEUNE HOMME BIEN MIS SE JETTE DANS UN CANAL.

Saute la Cloture vis-a-vis la Gare de la rue Merrimack.

Hier après-midi, quelques minutes avant quatre heures, quelques personnes qui se trouvaient dans les environs de la gare de la rue Merrimack ont aperçu tout à coup un jeune homme bien mis traversant la rue en courant, pour aller se jeter dans le canal. En un clin d'œil, le malheureux sauta la clôture, puis dans l'eau profonde, remplie de remous en cet endroit. Il ne surnagea pas un seul instant, pénétrant dans l'eau comme une masse de plomb. Son chapeau flotta et fut recouvré peu après par un jeune garçon.

Pendant quelque temps, personne ne put apprendre le nom du jeune homme disparu dans le canal ni la cause de cet acte de désespoir.

Une foule énorme se rassemblas sur les lieux, tandis que les reporters cherchaient de tous côtés dans l'espoir de découvrir l'identité de l'infortuné jeune homme. Les reporters réussirent enfin à apprendre que celui qui s'était suicidé se nommait Michael Bowen, et l'un de ses amis raconta ce qui suit : Bowen était employé dans une fabrique et demeurait dans la corporation du Tremont Depuis quelques semaines il avait la fièvre et tombait de temps à autre dans le délire. Hier, se sentant un peu mieux, il alla faire une promenade à pied avec un ami, mais c'était plus qu'il ne pouvait suporter. Or, le délire a dû le reprendre, et en passant vis-à-vis le canal, il a profité du moment que son compagnon ne le surveillait pas pour s'enfuir et aller se noyer."

Une autre personnea raconté que Bowen avait été induit à prendre un verre de boisson mais il était trop faible, et l'effet l'a rejeté dans le délire avec le résultat qu'on sait.

Bowen a trois sœurs qui habitent cette ville.

Molloy, l'entrepreneur de pompes funèbres, a cherché en vain le cadavre jusqu'à dix heures, hier soir.

AZARIE GAUTHIER.

Le Sherif Recoit les Ordres du Lieutenant-Gouverneur.

Montréal, 4 déc—Le shérif a reçu ce matin les parchemins requis pour faire transférer Azarie Gauthier, le meurtrier de Célina Consigny, qui a été déclaré irresponsable de ses actes au dernier terme de la cour d'assises, à l'asile de la Longue-Pointe.

M. Franchère, le député-shérif, a écrit aujourd'hui au gouverneur Vallée pour que ce dernier libère son prisonnier et il a donné les ordres nécessaires aux sœurs de la Longue-Pointe de le recevoir.

Le Proces Demers.

Montréal, 4 déc.—Le greffier de la couronne, M. L. W. Sicotte, est revenu de Québec, ce matin

Comme on le sait, M Sicotte était descendu à la capitale spécialement pour avoir une entrevue avec le procureur-général au sujet du nouveau procès de Demers et des affaires de bureau.

Il est définitivement règlé que Demers subira son nouveau procès le 9 courant.

Il n'y aura certainement pas d'autres procès avant celui-ci.

Comme les journaux l'ont annoncé, les témoins de la défense seront assignés par la couronne et aux frais de cette dernière.

COUPON DE PRIME

Aux Lecteurs de ce Journal

Détachez ce coupon et remettez le avec 9 cts en timbres-poste, pour chaque volume désiré, ou 25 cts pour 3 volumes au choix parmi les ouvrages mentionnés sur ce coupon, au bureau de l'ETOILE, Lowell, Mass., et vous recevrez les numéros demandés franco par la poste dans les huit jours qui suivront votre envoi. Ecrivez votre nom et adresse tres lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom _____

Adresse _____

Ouvrages désirés : Nos _____

LIVRES OFFERTS

1 Mon oncle et mon curé
2 L'amoureux de la préfète
3 Martyr de l'amour
4 La roche qui pleure
5 Le remords d'un faussaire
6 Rêves dorés
7 Drame de l'hôtel Woronzoff
8 Les fiançailles de Lorette
9 Le sacrifice d'un fils
10 Le coureur de dot
12 Roman d'une jeune fille pauvre
13 Le roman d'un crime
14 Trahison vaincu par l'amour
15 La Vengeance du fiancé
17 Les deux Jeannes
18 Misérable faussaire
19 Le martyr d'une mère
20 La charmeuse.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

JOHN TOBIN,

Peintre d'Enseignes et de Maisons

—ET MARCHAND DE—

Tapisseries, Moulures, Peintures, Huiles, Vernis, et Vitres.

Aussi ouvrage de maçonnerie de toutes sortes, posage de Briques, hommes d'expérience en tout temps. Tout ouvrage est garanti.

Agent pour Callow Graining Plates et pour le Cooley Chimney Caps.

48 Rue Common,

Résidence, 36 Rue Winter, Lawrence, Mass.

Joseph Michaud,

371 Rue Hampshire,

COUR A BOIS

Et Charbon de toutes sortes

Aux plus bas prix, livrés à domicile à court délai.

Bureau :

124 Rue Valley.

☞ Encouragez un Compatriote.

FEUILLETON
N° 19

— LES —

Lendemains du Crime

GRAND ROMAN A SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE

TROISIEME PARTIE.

L'ŒUVRE DE HAINE.

XII

(*Suite.*)

—Allons, bon, grommela Tête-d'Ours.. Voilà la tempête maintenant. Il ne nous manquait plus que cela.

Belle-de-Nuit dressa la tête, effarée, une angoisse dans l'âme.

—La tempête.. Jésus Maria.. Nous sommes perdus!

Au même instant, comme s'il avait senti, lui aussi, l'approche de l'orage, le cheval apocalyptique, monté sur un talus pour attrapper des branchages, s'arrêta tout à coup, les naseaux au vent, dressés sur ses jambes entravées et se mit à hennir. Le chien hurla à la mort.

Un coup de vent éparpilla les tisons du maigre feu allumé dans la cheminée improvisée, et Pois-de-Senteur, tassant ses vêtements sur ses membres grêles, balbutia:

—Bon Dieu de bon Dieu qu'il fait froid!

Il tenait toujours sur ses bras la fille de Claire, sur laquelle il se couchait pour mieux la garantir.

Après cette première déclaration d'hostilité de l'orage, il y eut un arrêt.. Le vent sembla ces er brusquement, mais il resurgit dans l'atmosphère comme une menace.. Le couchant s'assombrissait et devenait sinistre.

Tête-d'Ours profita de l'accalmie pour faire descendre le cheval dans le ravin et courir le chien dont les hurlements l'agaçaient. Il lui envoya dans les flancs un coup de pied brutal et le fit coucher sous la voiture.

Il n'avait pas achevé qu'une rafale venue on ne savait d'où s'engouffra dans le chemin, une de ces rafales terribles, irrésistibles comme il s'en produit dans le voisinage de la mer. D'un coup, elle emporta tout, les toits, les bûches du foyer.. elle acheva de renverser la voiture qui ne tenait plus que par un miracle d'équilibre. Les arbres entrechoqués faisaient entendre des grincements et au milieu du fracas général on entendait s'élever des cris effrayés d'enfants. C'était l'enfant de Tête-d'Ours et de Belle-de Nuit, le malheureux infirme, resté dans la voiture, et qui avait roulé à travers les débris.

La femme eut un cri:

—Mon enfant!

Et elle se précipita au secours du petit être.

Tête-d'Ours ne bougea pas, ne dit rien, écrasé par ce nouveau malheur Pois-de-Senteur serra plus fort contre lui, dans ses vêtements, l'enfant de Claire.

Le campement des misérables était devenu lugubre.

Le chien jaune avait bondi en avant éperdu, aboyant à tous les bruits qui l'enveloppaient, car dans la nature maintenant tout semblait déchaîné.. tout se plaignait et hurlait. La mer, démontée, avait au loin des mugissements formidables. On eût dit que tous les arbres allaient se briser et que les rochers, convulsés, s'apprêtaient à rouler les uns sur les autres.

Le cheval, pris de peur, était en avant au hasard, et on entendait dans le bruit régulier le fer broyant de ses entraves.

Les bohémiens se regardaient.. Ils étaient mornes, abattus, morts.

Cette fois, c'était la fin.

Belle-de-Nuit faisait sauter sur ses bras son enfant qu'elle ne parvenait pas à consoler.

La fille de Claire criait.

—Jesus, Marie, Joseph; murmura la femme en se signant, qu'allons-nous devenir?

La tempête ne cessait pas. De nuages de neige, soulevés par le vent, roulaient dans le ravin. Les débris du campement s'éparpillaient autour des malheureux emportés par l'ouragan sans qu'aucune force pût s'y opposer.

Le chien et le cheval n'obéissaient plus. Aucune menace, aucun appel ne pouvait les faire revenir. Où allait-on? Tout trépidait et menaçait dans la campagne sinistre. Le vent se glissait sous les vêtements, glaçant les os.

—Oh! cette fois, grommela Tête d'Ours, il n'y a pas à dire, il faut bien crever!

Il sembla se résigner et monta sur le talus, où le vent fit rage dans ses vêtements et ses cheveux épars.

Pois-de-Senteur, transi de terreur et de froid, eut aux lèvres cette prière:

—Mon Dieu, sauvez l'enfant!

Puis il s'abandonna, sans force comme sans courage.

Belle-de Nuit se roulait sur le sol, hurlant comme une chienne, son enfant enfoui dans ses guenilles.

C'est dans cet état que les ténèbres venues tout à coup s'abattirent sur la terre et enveloppèrent les infortunés.

FIN DE LA TROISIEME PARTIE.

QUATRIEME PARTIE.

DONNANT, DONNANT.

I

A l'époque où se passe notre récit, sur une des falaises les plus élevées et les plus sauvages qui dominent la mer de Bretagne, presque à l'embouchure de la Loire, à Préfailles, s'élevait une construction bizarre, aujourd'hui disparue, moitié château-fort, moitié villa, qu'on appelait dans le pays le château du Diable ou la maison hantée, et qui se nommait en réalité le Kerr Joënnic, Kerr signifiant en breton: maison de plaisance, villa bâtie sur le sommet de rochers sombres, lavée par les eaux de la mer et du ciel, dressés à pic sur l'Océan qui venait se briser en grondant, il profilait sur un ciel presque constamment nuageux et gris deux tourelles grêles, couvertes d'ardoises. Il était entouré d'une ceinture de murailles verdies par la pluie, très élevées et hérissées de pointes de fer et d'artichauts du côté de la terre, plus basses, montant et s'abaissant suivant les accidents du terrain, du côté de la mer. — Là, pas besoin de défenses artificielles. Les rochers étaient inaccessibles. Dans cette demeure rébarbative semblant faite pour les légendes et que les populations superstitieuses peuplaient de visions et de fantômes, l'hiver par les nuits sombres où l'Océan hurle, vivaient un vieillard et une jeune fille, sa fille. Le vieillard, vigoureux et vert encore, aux traits rudes, aux épaules carrées, ancien marchand saunier de Nantes, avait fait bâtir ce château étrange après la mort de sa femme Joënnic Kersabiou, qu'il avait épousée par amour et dans le souvenir de laquelle il vivait. Et il était venu s'enterrer tout vivant sur cette pointe de terre, entourée d'eau de tous côtés, dans le fracas incessant des vents et des flots.

Il demeurait des journées entières solitaire et sombre, les yeux fixés sur l'horizon infini, semblant voir sans cesse devant lui la divine vision de la femme disparue.

Après une existence rude, passée dans le travail et le tracas des affaires, sans plaisir et sans distraction d'aucune sorte, il avait entrevu tout à coup, à l'heure où l'homme songe à se reposer, une vision divine, Joënnic Kersabiou. Vingt ans à peine, une figure de madone, avec des yeux bleus qui étaient toujours tristes comme s'ils avaient eu la prescience de leur courte destinée, elle avait des cheveux rayonnants qui avaient le ton doux et pâle de la paille mûrissante.

Le saunier Yvon Kernadec avait été pris pour elle d'une de ces passions exclusives qui s'emparent sur le tard des cœurs longtemps fermés à l'amour, et bien qu'elle fût sans fortune et qu'il passât, lui, pour "remuer les millions", il l'avait épousée sans hésiter.

Ils avaient vécu un an heureux, puis elle était morte des suites de ses couches, lui laissant une fille sur laquelle Yvon Kernadec devait reporter toute la tendresse, toutes les adorations qu'il avait dans l'âme

Ne pouvant plus demeurer aux lieux où avait vécu celle qu'il avait tant aimée, il avait liquidé sa maison de commerce, fait rentrer son argent et était venu s'enfouir avec sa fille dans la villa Joënnic.

Il y avait à l'heure où nous sommes, près de quinze ans qu'il y vivait. Sa fille, qui s'appelait Joënnic comme sa mère, était le portrait vivant de celle-ci. Elle avait dix-sept ans. Comme sa mère, elle avait une chevelure soyeuse et dorée, de grands yeux mélancoliques, un teint d'un éclat extraordinaire. Le père la voyait grandir et se développer sous ses yeux comme une fleur rare, et il était jaloux même des regards que l'on jetait sur elle. Aussi la tenait-il constamment enfermée avec lui, dans sa sombre demeure que nous avons décrite et qu'elle ne franchissait que pour aller, le dimanche, avec son père, entendre la messe dans la petite chapelle de Préfailles ou dans l'église de la Plaine.

Mais dans ces sorties la jeune fille avait toujours le visage couvert d'une voilette épaisse, et on ne pouvait admirer d'elle que sa taille gracieuse et souple et le rayonnement de ses cheveux qui formaient autour de son front comme une auréole et lui donnaient l'apparence, avec sa démarche modeste et timide, d'une gracieuse image de missel.—La pauvre enfant, élevée uniquement par son père, ne savait rien de la vie, avait encore à son âge des ignorances et des naïvetés d'enfant de dix ans.

Elle n'avait jamais parlé à personne qu'à son père, à un vieux domestique et à une vieille bonne qu'ils avaient. Malgré cette réclusion, la situation de la jeune fille n'était pas sans exciter dans le pays des jalousies et des commentaires. On ne connaissait par le chiffre exact de la fortune du père, mais on savait pertinemment qu'elle devait dépasser plusieurs millions, et on disait en voyant passer Joënnic:

—En voilà une qui ne sera pas en peine un jour de trouver un mari.

Ou bien encore.

—C. lui qui l'épousera, celle-là, ne sera pas malheureux.

A cette époque, Préfailles n'était pas fréquenté comme il l'est aujourd'hui par les baigneurs qui y accourent l'été pas milliers, attirés par la grande pureté de l'air chargé d'émanations salines et par source ferrugineuse qui sort de ces rochers couleur de rouille et qui donne des forces aux tempéraments épuisés et anémiés. Il n'y venait guère à la saison des bains, que quelques familles des environs de Nantes, de Couëron, de Machecoul. L'existence singulière de Joënnic et de son père n'était donc guère connue que des gens du pays, et personne ne s'était encore avisé parmi eux de songer à la jeune fille. Ils la voyaient d'ailleurs trop bien surveillée et on avait une peur superstitieuse à Préfailles du vieil Yvon Kernadec, le gardien féroce et jaloux de ce trésor.

Quant à vouloir pénétrer dans le château, il n'y fallait pas songer. Jamais le sombre manoir ne s'était ouvert à un visiteur ou à un ami.

Les fournisseurs n'avaient jamais dépassé la loge où couchait le vieux domestique servant à la fois de concierge et de jardinier. Rien de ce qui se passait à l'intérieur de la Joënnic ne filtrait à travers les portes closes, et c'est le mystère dont on s'y entourait qui avait donné cours aux légendes qui se répandaient dans le pays et qui l'avaient fait baptiser des sobriquets sous lesquels elle était surtout connue de Château-du-Diable et de Maison-Hantée Pour plus de sûreté, pour que Joënnic ne pût correspondre même par signes avec le dehors, ses fenêtres donnaient sur la mer, au-dessus des rochers à pic, et, quand elle regardait au dehors, elle avait devant elle l'immense solitude de la mer et sous elle les profondeurs vertigineuses de l'abîme.

Sur ces entrefaites et bien avant que la saison fut commencée, dans les premiers jours de mai, par un temps splendide, ciel d'azur et mer d'émeraude, arrivait à Préfailles un Parisien d'une quarantaine d'années, que les médecins envoyaient là pour se refaire. Il se nommait Hector Sichel de Mauvrat, était de haute race, allié aux Sichel de Maulévrier, aux Vouvray, aux baron d'Erncy. Mais il y avait longtemps déjà qu'il ne voyait plus cette parenté, qui l'avait renié

Ayant perdu de bonne heure son père et sa mère, il vivait isolé, indépendant et libre. A trente ans, il avait dépensé jusqu'au dernier sou l'héritage laissé par ses parents et depuis il vivait on ne savait comment, d'expédients et de hasards.—Il jouait dans les cercles, il jouait à la Bourse, il jouait aux courses, il était affilié à deux ou trois affaires financières plus ou moins correctes, avait des hauts et des bas, mais par des miracles d'énergie il était parvenu jusqu'à cette heure à se maintenir et à ne pas choir tout à fait. Mais, comme un équilibriste sur sa corde raide, il était obligé d'être toujours sur l'œil, les nerfs tendus, de ne rien livrer au hasard, et à ce jeu on s'épuise vite.

Il arrivait à Préfailles anémié jusqu'aux moelles, las, vidé, ayant dans les poches toute sa fortune quelques billets de mille francs, la dernière et suprême saignée faite aux amis et aux compagnons de plaisir, ses sources de gains épuisées, car la veine s'en était allée avec la santé. Il était trop nerveux pour jouer avec calme, et il attrappait des culottes formidables. Les affaires auxquelles il était intéressé avaient sombré dans une tourmente, et c'était miracle qu'il n'eût pas été compromis. Donc, il ne lui restait plus rien, plus une espérance. Tout était à recommencer.

Sur le boulevard, son prestige d'homme heureux, de veinard, avait disparu quand on l'avait vu languissant, attristé, et pâle, avec des soubresauts nerveux qui attestaient un déséquilibrement moral et physique.—On le sentait s'en aller, sombrer, et on n'aime pas ceux qui tombent. Au lieu de leur tendre la main on se détourne d'eux et on les laisse s'enfoncer, quand on n'aide pas à leur effondrement par quelque méchanceté et quelque calomnie.—Hector savait tout cela. Il ne se faisait pas d'illusion sur le sort qui l'attendait. Déjà il avait saisi sur ses lèvres de ses amis des murmures précurseurs de la chute finale, tels que: "Ce pauvre Sichel est à la côte. Mauvrat s'en va."

Alors, ne voulant pas finir au milieu des risées du boulevard, il était aller trouver un médecin de ses amis, lui avait expliqué sa situation, lui avait parlé de la surexcitation de ses nerfs, des tristesses qui l'accablaient par moments, des insomnies qu'il avait de ce désenchantement enfin qu'il ne savait à quoi attribuer, qu'il croyait ne pouvoir jamais surmonter et qui lui mettait par moments le revolver aux tempes.

Le docteur, un vieux praticien habitué aux maladies de Paris, l'écoutait d'un air souriant, puis lui mettant la main sur l'épaule:

—Vingt années de boulevard qui commencent à se faire sentir. Il est temps d'enrayer et de se mettre au vert.

—Au vert?

—D'aller à la campagne se reposer un peu, respirer le grand air.

—Mais, docteur, s'écria le boulevardier, j'y vais tous les ans.

—Où? à Dieppe? à Trouville? à la saison des courses, et vous passez vos journées et vos nuits au Casino, bâtiment par la fièvre du jeu. Ce n'est plus de la villégiature, cela, mon ami, c'est la vie de Paris dans un autre décor, voilà tout. Non, ce qu'il vous faut, c'est un endroit où on ne joue pas, où vous ne verrez aucune connaissance, où vous vous promènerez seul, dans l'air salin, livré à vos pensées.

—Mais je vais mourir d'ennui!

Le médecin secoua la tête.

—Ne croyez donc pas cela!

—Un changement si brusque!

—C'est ce qu'il faut, un changement complet. Ah! si vous pouviez vous marier!

Hector Sichel de Mauvrat fit sur son fauteuil un bond formidable.

—Me marier?

—Dame! ce ne serait peut-être pas si bête.

—Et avec qui, mon Dieu?

—Avec une jolie petite femme qui vous soignerait, qui vous dorloterait.

—Mais je ne suis plus qu'une vieille ruine, docteur.

—Au bout de dix mois de sage-se, vous serez parfait.

—Et puis, pas le sou.

—Avec votre nom on peut trouver une dot.

—Non, non, dans ma situation, un mariage c'est de la féerie!

—Une féerie qui ne surprend pas personne. Mais nous avons le temps d'en parler. Pour l'instant, ce qu'il faut, c'est vous guérir. Vous allez partir demain.

—Demain?

Demain matin, je ne vous accorde pas un jour de grâce. Il fait beau. Il commence à faire chaud.

—Et où vais-je aller?

—A Préfailles.

—A Préfailles? Où diable est-ce cela?

—En Bretagne, près de l'embouchure de la Loire Une langue de terre entourée d'eau de tous côtés. Il y a une source ferrugineuse dont vous irez prendre deux verres à jeun chaque matin et dont vous boirez l'eau ensuite avec votre vin, pendant vos repas. Vous vous lèverez de bonne heure, vous marcherez beaucoup, le pays est superbe, un peu sauvage, des collines, des rochers, des ajoncs et des bruyères, on ne s'ennuie pas quand on a un peu de poésie et de rêverie dans l'âme.

—Ah! voilà! Mais je n'en ai pas du tout, moi, de poésie, ni de rêverie.

—Ça vous viendra.

—J'en doute.

—Enfin je ne vois pas d'autre remède. Même si vous devez périr d'ennui, ce qui est problématique, il faut aller, là-bas, car ici vous périrez sûrement de consomption, et ce ne sera pas long.

Là-dessus, il se leva pour congédier son client, car le cabinet à côté s'emplissait de consultants.

—C'est bien, dit Hector de Mauvrat, je partirai.

—Et dès demain, vous savez.

—Dès demain.

Les deux hommes se serrèrent la main, et Hector rentra chez lui pour faire ses préparatifs

Voilà pourquoi le boulevardier Hector Sichel de Mauvrat, passablement désemparé comme fortune et comme santé, arriva à Préfailles par un beau jour de mai.

Bien qu'il eût la quarantaine passée, il était encore très droit, avec la taille élégante et cambrée.

Il était très grand avait haute mine, le visage osseux et pâle, coupé par une fine moustache encore très noire, mais ses cheveux noirs aussi, commençaient à s'argenter aux tempes.

Il avait dû être fort beau, et il était encore fort séduisant, avec quelque chose dans la physionomie de désenchanté et de narquois. Son menton, qu'une mouche allongeait encore, était pointu, ses yeux brillants, et il ressemblait un peu, avec la pâleur de ses joues et l'expression satanique de son regard, aux portraits que l'on a tracés de Méphistophélès. le tentateur de Faust, le conseiller pervers qui causa la chute de Marguerite.

Dès son arrivée à Préfailles, Hector de Mauvat, comme on le lui avait recommandé, se mit à parcourir le pays et ne tarda pas à remarquer l'étrange et rèbarbative construction qui abritait Yvon Kernadec et sa fille. Pendant toute une après-midi il tourna autour, étonné et curieux, sans y avoir aperçu âme qui vive, sans savoir si la maison était habitée ou déserte.—Pourtant il avait vu des fenêtres ouvertes et il avait entendu derrière les murs des grondements de chiens. Il rentra à Préfailles très intrigué et s'informa auprès de la personne qui lui louait la petite villa qu'il habitait.

—Ah! oui, fit celle-ci, vous voulez parler du château du Diable.

Hector de Mauvrat eut un sursaut de stupeur.

—Le château du Diable?

—C'est ainsi qu'on l'appelle ici.

—Et pourquoi, grand Dieu! C'est vrai nous sommes en Bretagne, je l'oubliais.

—Il paraît, dit sérieusement la femme, que l'on entend l'hiver des sonneries de chaines

—Quelle idée!

—On le dit, moi, je n'ai jamais rien entendu. Il est vrai que je ne m'aventure guère par là pendant la nuit.

C'est inhabité! demanda Hector.

Pas du tout.

Et qui diable habite là?

Un vieux millionnaire, le père Yvon Kernadec, un vieux dur-à-cuir qui ne donnerait pas une bouchée ne pain à un pauvre.

—Il a des chiens?

—Des chiens énormes qui vous avaleraient les curieux d'une bouchée, car jamais personne n'entre dans le château.

—Les chiens doivent être enchaînés, et c'est le bruit les chaînes des chiens qu'on a entendu.

—Possible encore. — Toujours est-il que personne ne sait ce qui se passe là-dedans. Le vieux y vit avec sa fille.

—Il a une fille?

—Une fille de dix-sept ans environ. En voilà une qui sera un beau parti!—On ne connaît pas la fortune du père, et ça ne dépense rien.

—Elle est jolie? demanda Hector.

—On ne sait pas.

—Comment, on ne sait pas?

—Non, car personne ne peut dire qu'il l'ait vue.

—Elle ne sort donc jamais?

—Le dimanche, pour aller à la messe.

—Alors on peut la voir?

—Impossible! Elle a toujours la figure voilée.

—Et pourquoi?

—On ne sait pas, des idées du vieux. On dit qu'il est un peu baroque.

—Elle doit bien s'amuser cette pauvre demoiselle.

—On dit qu'elle se "périt" de tristesse et d'ennui. Elle a des cheveux superbes, car on a vu ses cheveux. On dirait des fils d'or.

—Tiens, tiens, murmura Hector de Mauvrat intéressé, il faudra que je la voie.

—Vous n'avez qu'à aller à la messe dimanche. Justement le vicaire vient dire la messe dans la chapelle. Elle sera sûrement, toujours avec son père.

—Bon, dit Hector, je la verrai

Pour la première fois peut-être un intérêt autre que celui du jeu se glissait dans l'esprit du boulevardier. Il y avait là un mystère qui l'intriguait, le sobriquet donné à la maison, les légendes qui couraient sur elle et sur ceux qui l'habitaient. Cela n'était pas banal, cela sentait sa Bretagne à plein nez, et Sichel de Mauvrat en rêva.

—Le docteur a raison, pensa-t-il. Il n'y a pas dans la vie que des abattages à huit ou neuf, et on peut quelquefois trouver des distractions en pleine campagne et en pleine solitude.

II

Hector de Mauvrat attendit le dimanche avec une impatience dont il ne se serait pas cru capable. Il était violemment intrigué et ne s'ennuyait pas.—Ce qui lui semblait absolument extraordinaire. De plus, le grand air et un sommeil régulier la nuit avaient ranimé ses forces. Il se sentait plus vaillant, plus dispos. On eût dit qu'il avait déjà repris une nouvelle vie.

Le jour désiré arriva, un jour suyerbe, éclairé de soleil et d'azur. La mer était d'un calme et d'une limpidité extrême et à travers les grilles des villas on voyait les jacinthes et les tulipes s'épanouir. Un air très doux, presque chaud. Des bouquets de verdure, tamarins, genêts d'Espagne, figuiers, passaient au-dessus des murs comme des panaches, les panaches verts du printemps

Hector était tout étonné de remarquer tout cela, d'y prendre plaisir, lui qui avait été jusqu'ici si indifférent pour tout ce qui n'était pas le boulevard, qui ne croyait ni à la nature ni à ses merveilles, et qui avait coutume de hausser dédaigneusement les épaules quand on lui parlait de quelque paysage admirable. Le fond du décor gracieux qu'il avait sous les yeux était formé par la mer aux vagues mobiles et vertes que frangeaient par moments, comme un ourlet argenté, une broderie étincelante d'écume. Une paix profonde, qui semblait infinie, entre les deux immensités d'émeraude et d'azur.

De très bonne heure Hector s'était levé. Il avait même fait une toilette plus soignée, et il avait hâte d'entendre les premiers tintements de la cloche annonçant la messe. Il avait ciré ses moustaches, mis une rose à sa boutonnière, et certainement on n'avait pas encore vu à Préfailles, même au moment de la saison, un gentleman d'autant d'élégance et de séduction. Sa pâleur, la teinte bistrée qui cernait ses yeux contribuaient à lui donner un air de distinction alanguie et fatiguée qui achevait de le rendre absolument remarquable. Il avait des pieds et des mains d'une petitesse extrême. Le regard était audacieux, presque cynique, sans douceur aucune, un regard d'aventurier et de corsaire. On sentait que l'homme qui avait ces yeux là ne devait jamais être embarrassé de préjugés, devait aller de l'avant coûte que coûte, et les femmes, surtout les jeunes fille, adorent ces regards de conquérant et de vainqueur.

La messe sonna. De tous les coins du pays, leurs habitants endimanchés, les hommes avec leurs blouses neuves de calicot gros bleu, les femmes avec leurs coiffes noires, se dirigèrent vers la petite chapelle bâtie au sommet d'un terre-plein que couvrent de hautes herbes marines pointues et dures comme des sabres et qui ont au revers des reflets bleus d'acier. Hector de Mauvrat se trouvait au premier rang des fidèles, assez embarrassé de son personnage et de la contenance à prendre, car il y avait près de trente ans qu'il n'avait mis le pied dans une église, n'allant jamais, par principe, aux enterrements et surtout aux mariages qu'il déclarait la plus triste encore des deux cérémonies.

Il est tout étonné lui-même de se voir là, parmi ce peuple de dévots qui s'agenouille, se signe et prie, quand il reste, lui, debout, les lèvres immobiles, le regard fixé vers la porte d'entrée qu'il ne perd pas de vue une minute. Une curiosité intense le retient, il veut voir cette jeune fille dont on lui a parlé, il veut voir cet homme extraordinaire qui s'est constitué son gardien ou plutôt son geôlier. Toute cette histoire qui a un parfum d'un autre âge a surexcité au plus haut point sa curiosité. Qu'espère-t-il? Que veut-il! Il ne le sait pas lui-même, rien sans doute. Il n'a pas de but Un désir, une préoccupation de désœuvré.

L'idée d'un amour possible, d'un mariage, ne lui est pas venue. Qui voudrait de lui comme époux? dans quelle famille serait-il admis? Lui marie! Il verrait plutôt la mer se tarir et le ciel tomber. Il serait le premier à rire de cette idée et à en faire des gorges chaudes si elle pouvait venir à quelqu'un. Non, il veut voir tout simplement. Mais l'heure s'écoule et personne ne paraît. Ne viendra-t-elle donc pas?

Au moment même où dans son esprit se formule cette crainte, un mouvement se produit à la porte de l'église.

Il retourne la tête, il regarde.

Un homme paraît, court, carré, sanguin, un chapeau mou sur la tête, vêtu d'une veste brune, ses traits épais, de gros doigts courts qu'il aperçoit quand l'arrivant enlève sa coiffure, et près de lui, une silhouette grêle, d'une grâce infinie, vêtue de vêtements sombres, le visage voilé, avec ça et là des boucles de cheveux qui passent et mettent sur l'étoffe noire comme des taches d'or.

Ce sont eux.

Hector, imperceptiblement, a fait un pas en avant, s'est placé sur le chemin qu'ils doivent suivre.

On n'aperçoit du visage de la jeune fille que les yeux modestement baissés, mais qui s'ouvrent à la vue d'Hector et dans lesquels brille une lueur de surprise à l'aspect de l'élégant cavalier pas encore entrevu.

Chose étrange! le cœur du boulevardier bat à coups précipités. Il se sent tout petit, et tout naïf, avec des hébétements de collégien, en présence de cette jeune fille dont il n'a pas encore vu les traits, et il va se placer derrière elle, comme attiré par une force irrésistible, et, quand elle s'agenouille et se penche pour prier, ses yeux aperçoivent la présence d'un cou adorable, une nuque divine d'une blancheur de lait, d'où partent des torsades épaisses de cheveux éblouissants.

A Continuer.

La Vitalite chez les Hommes Rétabli

Lorsque la vigueur sexuelle fait défaut chez les jeunes gens ou chez les vieilles personnes, elle peut être promptement restaurée et d'une manière permanente. Ceux qui souffrent de la

Varicocele

DE - LA - DEBILITE - NERVEUSE

De Pertes Nocturnes

...ET D'AUTRES MALADIES qui minent la constitution devraient m'écrire pour me consulter. J'ai fait une étude sérieuse pendant plusieurs années de la faiblesse chez les hommes; le fait est que j'en ai souffert moi-même. Trop timide pour avoir recours à des personnes d'expérience ou des médecins renommés, j'ai fait des recherches sur le sujet et j'ai découvert un remède simple, mais qui donne toujours les meilleurs résultats et je suis aujourd'hui d'un physique naturel et fort, grâce à ce remède.

Je veux que tout le monde, jeunes et vieux, le sachent Je m'intéresse personnellement dans ces cas-là et personne ne doit hésiter à m'écrire, car toutes les correspondances à ce sujet seront strictement confidentielles. J'enverrai la recette de ce remède gratuitement. Ne remettez pas l'affaire à plus tard mais écrivez moi de suite. Vous bénirez toujours le jour où vous l'aurez fait. Adressez en mettant ue timbre sous enveloppe.

THOMAS SLATER, Boite 1426
Consignateur du fameux Général Kalamazoo.

KALAMAZOO, MICH

Durant & Rogers,

Montres

— ET —

Bijoux.

☞ Nous achetons la plupart
☞ de nos marchandises directe-
☞ ment des manufacturiers et
☞ nous pouvons vous les ven-
☞ dre aux plus bas prix.
☞ Venez nous voir.

DURANT & ROGERS,

Au coin des Rues

Central & Middle.

CLIFFORD'S DEY HOUSE,

2 et 4 Rue Andover

Ouvert tous les soirs, le mercredi excepté jusqu'à 9 hrs.

Habits, Pantalons et Vestes teints et nettoyés Robes de Dames, Sacques et Châles teints et nettoyés. Rubans et Dentelle teints de la meilleure manière. Nettoyage de Tapis une spécialité Couvertes nettoyées sans détérioration. Robes de Dames refaites Aucune marchandise réclamée près une année de l'entrée.

Marchandises reçues chez Mme Bergeron, rue Aiken et chez A. G. Pillard & Co, rue Mortimack.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢ IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

S. M. McCORMICK,

509 RUE ESSEX,

CHAPEAUX ET ARTICLES DE FANTAISIE.

Nous avons un assortiment considérable de

orsets, Bas et Sous-vetements

que nous vendons meilleur marché qu'aucun magasin de la rue Essex

Venez voir notre stock avant d'aller ailleurs.

Mme Joséphine Chenard, employée canadienne.

Sent 5 cts for sample package. Faultless Chemical Company, Baltimore.

LES PRIX CHEZ

PERLEY,

Le Magasin de Marchandises Seches,

465 Rue Essex,

(Porte voisine de Bicknell Bros.)

Lawrence, Mass.

Crash de 18 pcs, seulement 2 1-2 cts la verge.
Spécialités dans les toiles à table, à 25, 29, 38 et 50 cts
Toiles à table blanchies et non blanchies, aussi en Damask de Turquie Rouge pour 21 cts.
Nous avons une Toile en Damask avec de beaux bords qui vaut 35 cts.
Flanelles Blanches Shaker, à 3 1 2c, 5c, 6 1-4c, 8c, 10c et 12 1 2c la verge.
Soie de Chine de toutes couleurs, seulement 29c la verge
Belle Doublure Cambric, seulement 5c la verge.
Une ligne complète de Garnitures de Robes aux plus bas prix.
Chaussons en laine noire à 12 1-2c la paire, insurpassables.
Mitaines en laine noire, à 10, 12 1-2, 15, 17, 19 et 25 cts.
Boîtes à lettres, à 9, 11, 15, 20 et 25 cts.
Fil-Wilhimatic en roulau, seulement 3 cts.
12 doz. de Boutons blancs, seulement 2 cts.
Un stock considérable de Chaussons d'Hiver et de Sous-vêtements.

☞ Des employées canadiennes vous se viront avec politesse.

A. CHOQUETTE.

Entrepreneur de Pompes Funebres

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.

Magnifique corbillard Noir Pour les Enterrements des grandes Personnes, et un Blanc our les Enterrements d'enfants.

Carrosses de Premiere classe pour Mariages, Baptêmes et Funérailles.

A. CHOQUETTE, - 317 RUE COMMON

Lawrence, Mass

LUCIEN LEVESQUE

507 Rue Common,

Est l'Endroit par Excellence pour les Meilleurs —

VINS, COGNACS,
LIQUEURS DE TOUTES SORTES,
BIERES, LAGER, &c, &c.

CIGARS UNE SPECIALITE

☞ Venez encourager un compatriote poli, courtois qui vous servira à la perfection.

☞ M. Lévesque est un compatriote. Il mérite sous tout rapport votre patronage.

Wm FERLAND

188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis débutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un ESCOMPTE LIBERAL à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entrepreneur compétiteur qui vous servira avec honnêteté.

N. B.—M Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm. FERLAND. 188 RUE LOWELL.

Allez chez VIGER & CO.

66 RUE HAMPSHIRE, Lawrence, Mass.

POUR VOS

REMEDES, PRODUITS CHIMIQUES,

parfums et Articles de Toilette.

Nous faisons une spécialité de l'ajustement des Trousses (ceintures herniaires.)

Prescriptions remplies avec soin.

Nous avons toujours en mains un bel assortiment de livres français.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES,
Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,

523 RUE ESSEX

EDOUARD COURTEMANCHE, Propriétaire.

D. THEBERG,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARRON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

F. A. Chase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE,
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. X. Soyons Unis. LOWELL, MASS., VENDREDI 13 DECEMBRE 1895. Soyons Distingues. No 79

Attention! Attention!!

Bret elles a Epaulettes (Shaulder.Brace) our Hommes et Femmes.
Trousses, Proctecteurs, Bas elastiques dans tous les styles et toutes les grandeurs.
☞ Pas de charge extra pour Ajuste.
Outre cela —
Medecines Brevetees
De Toutes Sortes
Parfums. Savons, Essence, Articles de Toilette. &c., &c.
Prescriptions Remplies avec Soin.
N. E. MIVILLE,
COIN DES RUES
Hampshire et Common, – Lawrence Mass.

Allez chez
P. J. DONOVAN & CO.,
Marchands de
BIERES, VINS ET LIQUEURS
De Premier Choix.
En Gros et en Detail.
Seu's agents pour la vente de la "Rhode Island Ale" de de Hanley, la fameuse "Providence Lager Beer' et le "Naumkeag Pure Old Rye Whiskey."
N. B. Nous faisons une spécialité de la livraison a domicile et sollicitons la clientele des familles.
No. 4 Ru Norman t 160 Ru Washington
Porte voisine de la gare, Salem, Mass.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS
Tout de Premiere Classe.
Fred C. BROWN
Prop.
Ouvert de 6 hrs. A. M. a 11 hrs. P. M.

J. H. Sheridan & Co.
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, Whiskys, Rum, Gin, Brandy, Guins. Porter, Bass & Co Pale Ale Jones's Beer.
35 - RUE FRONT - 35
SALEM, MASS

J. J. O'KEEFE & CO.
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Commis : Charles Montgrief et Claude Deangle.
Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE

Whiskey de
Daniel Webster,
Dix Dollars la caisse
Contenant DOUZE Bouteilles d'une Quart
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE Prop.
Salem, Mass.

F. X. VOYER,
83 Rue Harbor.
Salem, Mass.
Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!
M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a decidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.
Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

Encore Trompe

L'*Indépendant* nous apprend que les Canadiens de Danielson ont été encore trompés, dit-on :

"Les Canadiens de cette localité avaient été odieusement trompés une première fois.

"Survint l'agitation de l'été dernier, alors que l'Ordinaire leur promit, pour les apaiser, de leur donner avant peu *un curé d'origine franco-canadienne*.

"Or, qu'est-il arrivé?

"Forcé de s'exécuter, par Mgr Satolli, qui ne peut méconnaître ce qu'il a lui-même dit devant des auditoires italiens, Mgr Tierney l'a fait avec une mauvaise grâce qui ne sied pas à un prince de l'Eglise.

"Les Canadiens voulaient un curé franco-canadien pour entendre parler le français à l'église. Ce fut là leur plus solide argument auprès de Mgr Satolli. Eh bien, Mgr Tierney va faire en sorte que le français sera parlé dans l'église de Danielson, mais par un prêtre étranger aux us et coutumes des Canadiens immigrés.

"C'est ainsi qu'il vient de transférer le curé Preston à Thompsonville et de le remplacer par le révérend Père Soquet, de la Salette.

"Encore un affront à la population franco-américaine de Danielson!

"Encore une promesse honteusement violée!"

Immigration Chinoise.

On demande: Ne pourrait-on pas empêcher l'immigration chinoise en Amérique? Non. Mais pourquoi? Parce que les chinois ont pour eux le droit et les traités. Mais les chinois vivent de peu, n'ont pas de famille à soutenir, se contentent d'un salaire infime. Leur vêtement est des plus simples, ils ne consument que du riz, du poisson salé et du thé; ils font tout venir de leur pays. Cent chinois se logent dans un espace qui suffirait à peine à dix blancs; et non seulement ils n'ajoutent rien à la fortune publique, mais ainsi que le constatent les statistiques, ils appauvrissent notre pays. Dans l'espace de 25 ans, de 1853 à 1878, ils ont expédié à destination de la Chine, la somme énorme de 180 millions de dollars, sans compter ce qu'ils avaient pu emporter sur eux, en numéraire, ceux en cours de voyage. Ils ont un genre de vie et des habitudes telles que leur présence sur notre sol est un danger permanent à tous égards. Leur malpropreté est extrême et leurs habitations sont des foyers d'épidémie. Leurs coutumes, leurs mœurs, leurs institutions sont tout l'opposé des nôtres. Ils haïssent ce que nous aimons, méprisent ce que nous admirons, pratiquent comme vertus ou tolèrent comme nécessités ce que nous condamnons. Ils avilissent la femme; pour eux le serment n'existe pas; ils sont sans honneur, sans religion, sans foi. Courbés depuis des siècles sous le joug d'un despotisme écrasant, ils sont incapables de devenir citoyens libres dans un pays libre. Loin de se considérer inférieurs à nous, ils nous traitent de barbares et affichent un profond dédain pour notre civilisation. Leur insupportable orgueil prétend faire remonter la leur à une époque bien intérieure à la venue du Christ. Ils exaltent Confucius et convertissent ses maximes en lois. Cantonnés dans leurs préjugés, dédaigneux des idées nouvelles, ils forment une masse compacte inaccessible à toute influence. En eux tout diffère de nous, la couleur, les traits, le costume, le langage, les mœurs, la religion. Deux races aussi distinctes, séparées par des barrières infranchissables, peuvent-elles vivre côte à côte sur le même sol et sous le même gouvernement? Si l'union entr'elles est possible, l'une des deux dominera, l'autre pliera. Laquelle? Le nombre est la force et la force est le droit. Les chinois nous arrivent poussés par un irrésistible courant, et répondent qu'ils ont pour eux le droit et les traités. Ils disent la vérité, la voici :

En 1840 l'Angleterre, dans son indignation *vertueuse*, sommait le Céleste Empire d'ouvrir ses portes à l'opium des Indes, aux cotonnades de Manchester et au christianisme et revendiquait hautement les droits de commerce et de libre circulation. En 1842, les Etats-Unis réclamaient et obtenaient par la force, les mêmes privilèges. En 1858, l'Angleterre et la France coalisées achevaient de briser la résistance qu'opposaient encore les Mandarins et la Cour Impériale et dictaient à Pékin même un nouveau traité qui consacrait la liberté absolue des communications, le droit sans contrôle d'entrée et de sortie. En 1868, le Cabinet de Washington, négociant à nouveau, obtenait de la Chine l'engagement de n'apporter aucun obstacle à la libre entrée des Américains et garantissait, en échange aux Chinois, sur son sol, le traitement de la nation la plus favorisée. Ainsi, vous voyez qu'il n'est pas bien facile pour le moment, d'empêcher l'immigration chinoise en Amérique. Les effrayantes proportions que l'émigration chinoise est appelée à prendre exigent cependant l'attention de nos hommes d'Etat. Une race homogène, comptant près de 400 millions d'êtres humains, s'agite et se débat dans un espace insuffisant. Sa brèche est ouverte: les Chinois affluent sur un sol nouveau, riche et comparativement désert. Ils sont aventureux, patients dans les difficultés, tenaces et laborieux. Ce flot d'émigration dans sa course vers l'est, a atteint ses limites naturelles; il reflue vers le Pacifique, et, comme une marée montante, emporte et rompt les digues. Il pourrait bien devenir à bref délai plus menaçant pour la République Américaine que ne le fut la question de l'esclavage, attendu que l'immigration des noirs n'était pas volontaire et cessait avec la suppression de la traite, tandis que les émigrants chinois affluent et qu'il est impossible de dire quand ce mouvement s'arrêtera.

F. X. DAVID.

UNE SENSATION.

Une Scene Terrible dans le Bureau d'un Médecin.

LE Dr DESMARAIS FAIT ARRETER M. ET Mme BOUVIER.

L'Accusation etait celle de Tentative de Chantage.

Three Rivers (Mass.,) 5 déc.— Toute une sensation a été causée en cette vil'e par l'arrestation de Mme George Bouvier et de son mari, sous l'accusation d'avoir tenté de faire chanter le Dr Joseph Desmarais, c'est-à-dire d'avoir cherché, au moyen de menaces, de lui arracher de l'argent.

Mme Bouvier raconte qu'il y a quelque temps elle s'est rendue chez le Dr Desmarais pour se faire arracher une dent. Comme il n'y a pas de dentistes à Three Rivers, les médecins arrachent les dents.

Mme Bouvier emmena avec elle sa petite fille âgée de 2½ ans. Elle trouva le docteur chez lui. Une fois dans la chaise aux opérations, le Dr Desmarais fit une injection de quelque substance dans sa gensive, pour l'engourdir. Son assistant arriva sur ces entrefaites et écrivit quelque chose sur un papier qu'il tendit au docteur.

Les deux hommes se retirèrent aussitôt dans la pièce du fond, et un instant plus tard le Dr Desmarais revenait avec ses instruments. Pour une raison qu'elle ne semble pas capable de bien expliquer, Mme Bouvier craignait le docteur. Elle dit qu'il se plaça un peu en arrière d'elle, et mit son bras autour de sa tête. Il lui dit alors de rester bien tranquille, qu'il ne lui ferait pas bien mal.

Comme il mettait l'instrument dans la bouche de Mde Bouvier, celle-ci dit qu'elle ressentait une sensation comme si un certain liquide en petite quantité lui était versée dans la bouche. La dent fut extraite, et de suite elle ressentit un engourdissement dans les bras. Une certaine saveur dans la bouche la convainquit qu'elle avait été droguée. Cependant, elle ne perdit pas connaissance, et fixant le Dr Desmarais, elle vit sur sa figure un regard qui lui fit peur. Elle lui demanda ce qu'il lui avait donné, et sans attendre de réponse, elle sauta à bas de la chaise en poussant des cris stridents. Comme elle faisait mine de vouloir s'élancer par la fenêtre, elle fut retenue par le Dr Desmarais et son assistant. Une servante qui fut appelée, reçut l'ordre d'amener l'enfant dans une autre pièce.

Mde Bouvier demanda aussitôt que son enfant lui fut ramené et qu'on lui permit de s'en aller. On refusa, vu l'état dans laquelle elle se trouvait. Elle se mit de nouveau à crier, mais personne ne vint à son secours. Elle fit des efforts désespérés pour atteindre la porte ou la fenêtre, mais elle ne le put, les deux hommes la tenant fermement.

A la fin on la fit asseoir, et l'assistant du docteur alla chercher un verre d'eau. Comme Mde Bouvier refusai de boire, le Dr Desmarais lui jeta de l'eau à la figure.

On voulut la faire reconduire chez elle en voiture, mais elle refusa. Quand elle fut un peu remise, elle partit avec son enfant, et se sentant très faible, elle aperçut un M. Grise qu'elle connaissait: il était en voiture, et elle le supplia de la conduir echez elle, ce qu'il fit.

Le mari, qui était à l'ouvrage dans une fabrique, fut mandé, et Mde Bouvier lui assura que le Dr Desmarais avait eu l'intention de lui faire subir les derniers outrages.

Le mari, en colère, alla chez le Dr Desmarais et il aurait dit qu'à moins que son silence ne fut acheté, il allait causer du trouble au docteur.

De là l'arrestation du mari et de sa femme.

Mardi dernier, le Dr Desmarais s'est rendu à Boston et il est revenu mercredi soir. A son retour, il apprit que pendant son absence on avait fait circuler la rumeur qu'il s'était sauvé avec sa servante. Le docteur est veuf, et tient maison. Le Dr Giguère, son assistant, demeure avec lui. La servante resta à la maison en l'absence du docteur.

DERNIERES NOUVELLES

M. et Mde Bouvier ont comparu en cour et ont plaidé non-coupable. Il ne fut pas prouvé qu'ils avaient menacé le Dr Desmarais et ils furent acquittés.

Le juge déclara qu'il lui semblait que le Dr Desmarais n'avait pas été plus violent qu'il était nécessaire dans un cas semblable, mais que les accusés avaient le droit de demander une indemnité, s'ils croyaient avoir subi des torts.

Le Samedi.

Journal hebdomadaire illustré humoristique, littéraire et social, 20 pages de matière à lire, 4 pages de musique inédite, chaque semaine—Chronique des Modes, par "Françoise'—Littérature—Poésies—bons mots Crime d'Orgères, par Louis Létang—Devinettes—Problèmes d'Echecs et Jeux d'Esprit avec primes spéciales. Casse Tête Chinois, avec prime, espèces, $2 50, chaque semaine. Un numéro spécimen adressé franco sur demande. En vente dans tous les dépôts de journaux. Abonnement: un an, $2.50; six mois, $1 25. Strictement payable d'avance.

POIRIER, BESSETTE & CIE, 516, rue Craig, Montréal.

La Revue Canadienne.

Nous voyons par les tables contenues dans le numéro de décembre de la *Revue Canadienne* que, dans le cours de sa 31e année, cette excellente publication a donné 31 gravures artistiques, 23 portraits, 98 gravures d'illustrations.

Parmi les artistes dont la *Revue Canadienne* a reproduit et étudié les œuvres, nous remarquons les noms célèbres de Paul Delaroche, Gustave Doré, Michel Ange, Murillo, Raphaël et d'une vingtaine de grands maîtres.

La table des matières avec noms d'auteurs fait voir que la *Revue Canadienne* porte toujours bien son nom. On y voit en effet les noms de tous nos principaux écrivains: Phamphile Lemay, Dom Paul Benoit, le Révd P. J. Carrier L. A. Prud'homme, A. B. Routhier, J. Royal, l'abbé G. Bourassa, l'abbé N. Degagné N E. Dionne, Paul V. Charland, Alphonse Leclaire et une foule d'autres.

MM. Beauchemin & Fils propriétaires administrateurs de la *Revue Canadienne*, annoncent à leurs abonnés que l'encouragement qu'ils ont reçu du public ami des lettres, leur permet de réduire le prix d'abonnement de $2.50 à $2.00

A ce prix réduit, la 32e année de la Revue sera plus élégante et plus intéressante que toutes celles qui l'ont précédée.

C'est un beau succès bien mérité.

Toutes nos félicitations.

Au Fil de la Plume.

L'on rapporte qu'Alexandre Dumas a laissé une fortune de 3,000,000 de francs ($600,000).

Une dépêche de Winnipeg mande que la législature de Manitoba va être convoquée pour la fin de janvier.

Le "Courrier de l'Illinois,' 'publié à Chicago, vient d'atteindre sa 28e année d'existence. C'est un bel âge! Nos plus sincères félicitations et encouragements.

C'est curieux comme, le père Bowell éprouve des difficultés à remplacer MM. Angers et Curran?

Généralement c'est à qui se fera choisir comme ministre. Il n'y a pas de poste plus recherché.

Aujourd'hui, c'est à qui n'acceptera pas.

N'est-ce pas une preuve que nos adversaires eux-mêmes ont perdu tout espoir de sauver la barque ministérielle?—"L'Electeur".

Le juge Desnoyers a condamné, à une amende de $100 et deux mois de prison, ou un autre mois si l'amende n'était pas payée dans le temps voulu, un nommé Aurélien Beau, de la paroisse St Bruno, P. Q. pour avoir été trouvé en possession d'un distillateur formant partie d'un alambic.

Le nommé Beau, paraît-il, a donné depuis le commencement de l'année beaucoup de troubles aux officiers de l'accise, et ce n'est que dernièrement qu'on a pu le pincer. L'arrestation du prisonnier, ainsi que la saisie de la partie de l'alambic en question et une certaine quantité de whisky de contrebande ont été saisis par l'officier Brabant de l'accise, et le détective Cinq-Mars.

Le Rvd M. Hogue, curé de Sweetbury, Que., a quitté cette paroisse pour aller prendre possession de la cure de West Shefford. Avant son départ ses paroissiens lui présentèrent une adresse remplie des expressions de leurs sentiments d'affection et de regret, et l'accompagnèrent d'une jolie offrande. Son successeur, M. Laurence, a pris possession de la cure de Sweetsburg, dimanche dernier.

Le *Citizen* journal conservateur, d'Ottawa, attaque le gouvernement Taillon pour son achat du livre de M. Tardivel "Pour la Patrie." Le journal dit que si les sentiments du gouvernement doivent être jugés par ce livre idiot, mais dangereux, le plus tôt ce gouvernement sera renversé, le mieux ce sera.

Une dépêche de Baltimore annonce que dimanche, le 5 janvier, est la date choisie pour la cérémonie de l'élévation de Mgr Satolli au rang de cardinal. La fête sera grandiose et imposante. Des représentants de toutes les parties des Etats-Unis et du Canada seront présents à la cérémonie.

C'est avec un véritable chagrin que nous avons appris le deuil cruel qui vient de frapper M. Ed H. Laliberté, notaire et député du comté de Lotbinière à la législature.

Son épouse est morte à 7 heures jeudi soir, à sa résidence à Warwick, comté d'Arthabaska.

Elle a succombé à une maladie qui la tenait clouée à son lit depuis 6 mois. Elle était âgée de 47 ans.

On écrit d'Ottawa: Trois familles ont failli périr par le gaz, ce matin. Ces familles dont les noms sont Dionne, Poirier et Thibault ont leurs logements rue Boiton.

Un tuyau de gaz fendu avait laissé échapper une quantité du fluide mortel qui remplit les logements des trois familles en peu de temps. De bonne heure, ce matin, les occupants de ces maisons furent pris de vomissements. Des médecins, que l'on fit mander découvrirent la cause du mal et la fuite. Personne n'est mort, mais on considère cela comme un effet miraculeux.

Le duc de Westminster possède pour 60 millions de dollars en propriétés à Londres.

Il y a dix-huit Américaines qui portent le titre de princesse par mariage.

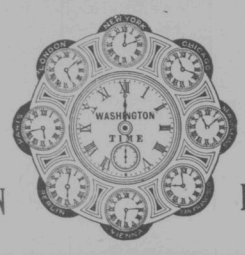
On estime que 46 millions de dollars sur les 346 millions de "Greenbacks" on été détruits et ne seront jamais presentés pour être payés. C'est un joli profit pour Uncle Sam.

La corporation de Mayence se prépare à célébrer avec pompe le 500me anniversaire de Jean Gutenberg, inventeur de l'imprimerie. La célébration aura lieu en 1897, quoiqu'on ne soit pas certain s'il est né en 1397 ou dans les trois années subséquentes.

Au "Casino" No. 613 rue Merrimack le liqueurs et boissons les plus pures à l'usage des familles.

Joseph Michaud,
371 Rue Hampshire,
COUR A BOIS
Et Charbon de toutes sortes
Aux plus bas prix, livrés à domicile à court délai.
Bureau:
124 Rue Valley.
☞ Encouragez un Compatriote.

F. SCHNEIDER,
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) 242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX



Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.

Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,

CANNES ET PARAPLUIES.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.

Argenteries
En grande variété et convenable pour
Presents de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.
F Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass

BOSTON & MAINE R R

ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST
Commencant le 6 Octobre 1895.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 03 p m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 20, 4 05, 5 10 5 15 7, 9 30. p m; — Dimanche, 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 30, 7 25, p m

Pour Lawrence — 8 30, 9 25, 11 25, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 05, 5 06 5 15 7 00, 9 30 p m. Dimanches 8 15, a m; 12 05, 5 50 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 05, 5 10, 6 15 7 00, 9 30 p m. Dimanches, 8 15 a m; 12 05, 5 00 et 5 20, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, p m

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 05, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 6 50, 8 30, a m; 12 05, 3 40, 4 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 30, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 05, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—6 50, 8 30, a m; 12 05, 4 15, 5 10, p m; — Dimanches, 5 30, p m.

Pour Augusta, Bath et Waterville, 8 30 a m; 12 05, 5 10, p m.

Pour Lewiston, 8 30 a m, 12 05, 4 05, 5 10, p m. Dimanches, 5 30 p m

Pour Bangor, Belfast, Newport et Rockland—8 30, a m; 5 10 p m. Dimanches, 5 30, p m.

Pour St Jean, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec—8 30, a m; 5 10, p m (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 30 p m.

Pour Easport et St Jean (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machias, Eastport (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Et après le 6 Oct. 1895 les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, 7 05, *8 00, ¶9 00, ¶9 40, 11, a m; 12 40, 4 30, ¶5 13, p m — Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 34, ¶6 53, 7 01, ¶7 18, ¶7 27, *7 48, *8 57, 9 03, 9 50 11 03, 11 57 a m; 12 ¶3 03, 4 00, 4 33, *5 20, 5 33, 6 24 7 52 p m; — Dimanches *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; ¶5 5 55 p m.

Woburn—5 33, ¶7 01, 7 45, 11 a m; 1 40, 4 30, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 5 53, p m.

*Express, § seulement Northern Depot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 33, 10 00 a m; 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—7 33 a m; 1 25, 5 50, p m.

☞ Les heures données plus bas sont du Middlesex st Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m. Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 42 a m; 1 47, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord — 7 40, 9 14, 9 45, a m, 12 11 1 49, 3 43, 5 42, 6 20, 8 13, 8 4 p. m.; Dimanches, 10 09 a m. à Nashua seulement, 3 00 p m, 2 00, 5 02, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon à White River Junction 9 14, 9 45, a m; 12 11 (1 49 pour Franklin et Bristol seulement), 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 7 40, a m, 1 49 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville à Wells River—9 45 a m; 1 42, ¶8 4 m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St Albans via la ligne du Central Vermont 9 45 a. m.; 12 11, ¶8 13 p. m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air Line—9 45 a. m 1 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—12 11 a m, 8 13, p m tous les jours, excepté le Dimanche.

¶ Tous les jours pour Montréal.

D J PLANDERS, Agt gén. de Passagers et Billets

H. C. TAFT, Agt général à Lowell.

Paris
Cloak and Suit Co, 312 Rue Essex
Lawrence, Mass.
LA SENSATION DE LA SAISON
Nous avons toujours donné à nos pratiques des Bargains Remarquables mais ceux que nous offrons maintenant dans les
MANTEAUX ET FOURRURES
sont incomparables, supérieurs à tout ce qui s'est jamais vu en cette ville.
DANS LE MOMENT,
nous nous trouvons avec un plus gros stock de MANTEAUX et de FOURRURES qui nous devons avoir. Il faut qu'il soit vendu de suite. Il y a un moyen rapide. Couper les prix. Et nous l'avons fait généreusement.
PLUSIEURS DAMES ONT
retardé de se procurer un manteau d'hiver en saison du temps chaud. Cette vente offre un avantage sans pareil de se procurer un Manteau ou une Collerette à un tiers de la valeur et pour plusieurs raisons- moins que les prix réguliers. Il n'y a pas un manteau ou une fourrure désirable qui ne pourra rencontrer votre approbation.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

M. S. DUBE, Entrepreneur de Pompes Funebres
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cercueils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfante. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
☞ Une visite est respectueusement sollicitée.
86 RUE FRANKIN, Lawrence, Mass
M. S. DUBE.

Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes:
Lager Union, $1.00 la caisse; Bass Val Blatz Exort, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse;
Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, Prix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Chartier et Pierre Larivée.

J. E. BENOIT,
206 RUE LOWELL, Lawrence
Charbon Franklin . . .
Charbon Stove, . . .
Charbon Nut, ...
Charbon Egg, ...
Charbon Broken, . . .
Charbon Cumberland . .
Pin rouge ou blanc, . .
Bois franc, ...
Bouleau, charbon de bois de toutes sortes.
☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

DR G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour sa clientèle canadienne. Dents extraites à l'électricité.

N. GUILMET,
351 Rue Common.
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepar, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, marchandises en canistres, &c
Donnez-lui votre encouragement.

Publié le Vendredi de chaque semaine
par
LEPINE & CIE.
ABONNEMENT :
Un an, ... $1.00
Six mois, ... 50
Trois mois, ... 25
Le numero, 2 centins.
Rédigé en collaboration.
Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
LEPINE & CIE.
67 rue Market, Lowell, Mass
Entered at the post office as second class mail matter.

ULES D'AMOUR, agent collecteur

VENDREDI, 13 DEC. 1895.

La Question de Danielson.

Nous avons publié une partie de l'article de l'*Indépendant*, dans lequel les autorités diocésaines desquelles relève la paroisse de Danielson sont violemment attaquées pour n'avoir pas accordé un curé canadien-français à nos compatriotes de là-bas, comme elles l'avaient promis, paraît-il.

L'*Opinion Publique* se dit satisfait de la manière dont cette épineuse question a été réglée. Ses remarques sont à lire :

"Nous ne pouvons partager le pessimisme de certain confrère en ce qui concerne la récente décision de Mgr Tierney relativement à la desserte des Canadiens de Danielson. Ceux-ci demandaient un curé franco-canadien, on leur donne un curé français. La différence n'est pas énorme.

"Sans doute, un Canadien-français se serait trouvé plus à l'aise, plus chez lui dans cette paroisse canadienne. Pour bien comprendre ses ouailles, il n'aurait pas eu besoin d'étudier leurs instincts, leurs tendances spéciales. Etant de la famille, il serait entré de plein pied dans leurs affections, il aurait su ménager leurs susceptibilités et aurait connu d'avance les meilleurs moyens de les conduire dans la bonne voie.

"Naturellement, à notre point de vue, il eut été préférable de profiter de cette occasion pour augmenter le nombre des prêtres canadiens occupant des cures dans ce diocèse où l'élément franco-canadien est si considérable, et nous comprenons que la nouvelle nomination n'ait pas excité chez nos compatriotes de Danielson autant d'enthousiasme qu'ils en auraient éprouvé si on leur eut accordé tout ce qu'ils demandaient.

"Reste à savoir si cette nomination est définitive, et si Mgr Tierney n'a pas voulu confier provisoirement la desserte de Danielson à un père de la Salette en attendant qu'il ait à sa disposition un prêtre franco-canadien appartenant au clergé séculier et disposé à accepter la succession du Rév. M Preston.

"A Fitchburg, où leur arrivée avait fait naître quelque appréhensions, les Rév. Pères de la Salette ont su conquérir la confiance de leurs ouailles canadiennes-françaises, ce qui est d'un bon augure pour les Canadiens de Danielson.

"Lorsqu'ils se rappellent le peu de succès de leur démarche auprès de Mgr Satolli, nos compatriotes de Danielson doivent se féliciter du succès relatif qu'ils viennent d'obtenir. C'est un point de gagné, c'est un acheminement vers le succès définitif et il nous semble qu'il y a lieu de se réjouir au lieu de s'attrister".

Nous sommes de l'avis de notre confrère de Worcester. Les Canadiens de Danielson, pour le présent, doivent être satisfaits de l'heureux résultat qu'ils ont obtenu et nous les en félicitons.

LE ROI DOLLAR.

La *Revue britannique* nous transmet, dans ses notes sur la vie américaine, une bien amusante nouvelle. On s'inquiète, au pays des dollars, du courant d'émigration qui se manifeste de plus en plus parmi les riches héritiers des Etats-Unis. L'or des milliardaires du Nouveau-Monde est drainé par l'aristocratie européenne, qui envoie ses rejetons faire fortune, grâce à leurs titres et à leurs blasons, dans la haute société de Newport. Ils y ont chaque été des succès mondains, séduisant les plus jolies petites misses, les plus richement dotées surtout, et s'en retournent dans la vieille Europe mariés et plus chargés de butin que les galions de Vigo.

C'est une perte sèche de quelques millions par an dont les économistes yankees demeurent inconsolables. A quoi bon, en effet envoyer au dehors tant de saloirs, de *corned beef*, de margarine, de machines agricoles, de blé et de cuirs, si les capitaux si pénibiement rassemblés doivent à leur tour franchir l'Océan pour aller, sous forme de tribut matrimonial remplir les caisses des gens à particule que la rigueur des temps a dépouillés de leurs apanages dans le vieux Monde.

Ne venons-nous pas, entr'autres, de voir Mlle Consuelo Vanderbilt épouser Charles Spencer, neuvième duc de Marlborough. Or, l'on sait aux Etats-Unis que la "Jolie Japonaise",—c'est le nom familier que porte la jeune fiancée,—ne représente pas moins de 200 millions donnés par l'Amérique à l'Angleterre. Elle en apporte cent dans son tablier, sans compter les rogations de la corbeille, et en recevra cent autres à la mort de ses parents.

Les MacKinley jettent à ce propos les hauts cris. Ils n'ignorent pas que le duc de Marlborough est le filleul du prince de Galles et que la nouvelle duchesse en vertu de privilèges spéciaux conférés aux Marlborough par les anciens rois d'Angleterre, aura, avec ses entrées particulières au palais royal, le droit d'embrasser la reine d'Angleterre sur les deux joues, tandis que les plus nobles dames ne sont admises qu'à de simples baisemains. Mais ces privautés compensent-elle la brèche de 200 millions faite à la fortune nationale? De plus, le père et l'oncle du fiancé ont, eux aussi, épousé des Américaines qui sont venues redorer leurs blasons défraichis. Que toutes les anciennes familles d'Europe soient aussi habiles à tirer les marrons du feu dans la cuisine du mariage, et il ne resterait plus que le bien maigres reliefs aux fils de la jeune Amérique.

.·.

Pour comble, nous dit l'écrivain de la *Revue*, le jeune couple ne sera pas le seul à dépenser en Europe les millions amassés par le commodore Vanderbilt, le fondateur de cette dynastie de milliardaires, car M. W. K. Vanderbilt, le père de la fiancée, va s'installer à Paris, il y a transporté ses écuries de courses dans le haras qu'il vient d'acheter au fils d'un grand raffineur. W. K. Vanderbilt, que ses compatriotes ont surnommé *Wild Willie*, le "gai William," préfère la vie de Paris à celle de New York. C'est évidemment l'abomination de la désolation. Aussi les Catons d'ici exhalent-ils les plaintes amères.

Ils remarquent avec tristesse que les jeunes filles, séduites par les manières affectées des étrangers, prennent en dégoût la vie simple et sérieuse des Etats-Unis et préfèrent épouser des pantins qui n'ont d'autre talent que de faire la cour aux femmes et de leur promettre une vie de plaisirs, que de se marier à des Américains sobres, bien doués pour les affaires, et se dévouer à leur intérieur et à leurs enfants". Quelques-uns se livrent à ce sujet à de sombres prophéties : "Allez, s'écrient-ils races de parvenus et de nouveaux riches! Allez jeter vos filles aux pieds de ces Européens corrompus, qui les prendront, elles et votre argent américain, avec un sourire ; ils tâcheront par la suite de vous rendre vos enfants et de garder vos dollars!"

Quelles lamentations feront-ils entendre, les pauvres, lorsque Mlle Rockefeller, la fille du *Roi de l'Huile*, se décidera, elle aussi, à choisir un fiancé parmi les prétendants européens qui pullulent dans la société de Newport Son père, sans se gêner, lui donnera 500 millions de dot. A qui la manche? A qui la dot sans précédent du demi-milliard? Ils seront légion, les solliciteurs. Quelque souverain, pour le coup, se mettra sur les rangs, désireux d'ajouter cet appoint sur sa liste civile.

L'argent n'est-il pas, après tout, le vrai roi de nos jours? La plutocratie n'at-elle pas envahi les vides laissés par l'aristocratie défaillante? Pas tout à fait cependant, puisque ceux ou celles qui détiennent l'argent sont à leur tour conquis, chose qui horripile certains de nos confrères d'Amérique.

Ils constatent avec peine l'attrait que l'Europe exerce sur les américains enrichis. Ceux-ci, leur fortune faite, n'ont plus qu'un rêve qu'il se hâtent de réaliser. Ils entreprennent de coûteux voyages en Europe, où souvent ils finissent par se fixer.

Voici, à ce propos, une statistique récente dont les données sont assez curieuses Pour la campagne de juillet 1894 à juillet 1895, on évalue à environ cent mille le nombre des voyageurs de première et de seconde classe qui sont allés des Etats-Unis en Europe Comme presque tous les transatlantiques appartiennent à des Compagnies européennes, c'est de ce côté de l'eau que reste le prix du passage aller et retour, fixé, en moyenne, à 1,000 francs.

Les dépenses de chaque voyageur en Europe pouvant être évaluées à 4,000 frs.—ce qui n'a rien d'exagéré,—la totalité de l'argent que les Américains laissent annuellement en Europe se chiffre à quelque chose comme un demi-milliard!

Ce tribut payé périodiquement à la vieille Europe exaspère les chauvins d'Amérique non moins que les mariages internationaux dont nous venons de parler. Et ils cherchent par quels moyens extraordinaires ils parviendront à empêcher de tels exodes.

C'est vraiment trop de souci. Les pays grands producteurs d'argent ont les mœurs qu'ils se font et aucun bill McKinley n'y pourra remédier. Il est même fort moral que S M. le roi Dollar subisse quelques-unes de ces humiliations qui n'ont pas épargné les autres royautés.—*Le Courrier.*

Annonces Matrimoniales.

Parlant sur ce sujet, Jean Badreux, dans le *Monde*, écrit :

"Trop souvent l'on cède à une manie où la vanité tient la plus large place, et l'on s'empresse, inconsidérément, de porter à la connaissance de tous, même de ceux que cela n'intéresse pas, que l'insignifiante Mlle A. épousera un jour ou l'autre l'inconnu M. Z.

"Qu'est ce que cela peut bien faire au public. Pensent-ils, les modestes qui passent dans la vie, ignorés et heureux, que leur obscurité se dissipera parce qu'ils auront, moyannant finances, fait publier dans les journaux que M. Zotique Chose est sur le point de s'envoler avec Mlle Euphémie Machin?

"Pas le moins du monde. La seule réflexion qu'ils inspireront, si par hasard ils en inspirent une, c'est qu'on les prendra pour des sots qui veulent singer les personnages connus.

"On peut être un parfait ouvrier, un brave bourgeois, un marchand modèle ou un grand propriétaire sans avoir forcé l'attention publique. Et dans ces conditions, le petit cercle d'amis que ces gens-là possèdent, sans cesser de les estimer ne manquera pas de rire de leur manie des grandeurs.

"Il en est autrement des gens haut placés, des familles puissantes, de ceux qui, appartenant aux professions libérales, ont fix dès longtemps l'attention de leurs concitoyens par leurs parents, leurs mérites, leur fortune, ou simplement par un nom illustre. Ceux-là sont populaires à un titre quelconque, et ils appartiennent au public qui n'est jamais indifférent à leurs actes, à leurs bonheurs ou à leurs malheurs."

Jean Badreux, comme on le voit, n'est pas un démocrate, au contraire. Au lieu de chercher à faire disparaître le plus possible les distinctions, les préférences, les privilèges de caste ; au lieu de niveler les rangs, de rapprocher autant que faire se peut les hommes entre eux, Jean Badreux nie aux uns des satisfactions qu'il trouve tout naturel d'accorder aux autres Nous sommes trop imbu des idées démocratiques, trop partisan les "droits égaux" pour approuver l'intéressant chroniqueur.

Tout est relatif ici-bas. Il faut être bien puissant, bien riche, pour ne pas voir, au dessus de soi, des personnes encore plus considérables, dans une position sociale plus élevée. D'un autre côté, un homme a beau occuper une situation infime, il trouvera toujours des gens au dess us de lui. Or, un homme qu'un personnage titré ne voudra même pas daigner saluer pourra être une personne importante parmi une certaine classe. Un homme de métier, doué de bon sens et très lié avec les travailleurs, jouira peut-être au milieu d'eux de plus de popularité qu'un savant qui aura fait bénéficier l'humanité de ses heureuses découvertes.

Il s'ensuit que l'annonce d'un mariage entre petites gens pourra intéresser un aussi grand nombre de lecteurs de journal, sinon plus, que celle d'un professionnel, d'un homme de la haute gomme.

D'ailleurs, les classes riches sont les moins nombreuses, et un journal populaire qui voudrait tirer du grand au point de n'écrire que pour elles serait entaché de partialité et perdrait assurément de la vogue.

L'argent du pauvre homme qui paie régulièrement son abonnement a la même valeur que celui du millionnaire, et celui ci n'a pas plus de droit à la considération de l'éditeur que celui-là.

Que dirait-on d'un marchand qui ferait la grimace sur une pratique parce qu'elle appartiendrait à la classe ouvrière, pour n'avoir du respect qu'envers sa clientèle aisée? Il passerait d'abord pour un malappris, puis pour un commerçant peu soucieux de ses propres intérêts

On entend souvent crier: Les professions libérales sont encombrées! Fils de cultivateurs, restez aux champs : cultiver la terre est une noble occupation!

Tous s'efforce le plus possible le creuser un abime profond entre les hommes de peine, entre ceux qui travaillent manuellement et ceux qui ont puisé au collège les moyens de gagner leur vie, souvent très difficilement.

Le journaliste qui comprend bien son devoir, dans un pays comme le nôtre où le travail est honoré, respecté, élevé à un rang digne les grands services qu'il rend à l'humanité, ne doit pas faire de préférés, ce qui froisse toujours et a pour conséquence inévitable de pousser trop de jeunes gens à embrasser les carrières libérales où un grand nômbre sont voués à végéter, tandis qu'ils pourraient fort bien réussir dans d'autres voies.

La Campagne Liberale

Les succès des assemblées de M. Laurier et de ses amis deviennent une chose assurée.

Samedi soir, à Ste Anne de Bellevue, malgré que la chose n'avait pas été beaucoup annoncée, plus de mille personnes, accourues de tous les points du comté de Jacques-Cartier, étaient venues entendre le grand chef et l'éminent orateur libéral et acclamer son digne représentant, M. Napoléon Charbonneau.

Dès six heures, samedi après-midi, une foule nombreuse, composée tant de conservateurs que de libéraux se pressait à la gare de Ste Anne pour accueillir à bras ouverts l'hon. M. Wilfrid Laurier, le candidat M. Napoléon Charbonneau et leur nombreux amis de Montréal.

M. le maire J. L. Michaud fit les frais de réception au chef de l'opposition, au candidat et aux orateurs invités et une procession aux flambeaux ainsi qu'un corps de musique les escortèrent tous au village.

Lorsque M. Laurier, M. Napoléon Charbonneau et les orateurs et amis qui les accompagnaient firent leur entrée sur l'estrade, M. George Kent entonna la chanson suivante :

LAURIER SERA PREMIER.

Wilfrid Laurier s'avance
Ecrions-nous en chœur
Il vient par sa présence
Ranimer notre ardeur.

REFRAIN.

Laurier, Laurier,
Laurier va triompher.
Laurier, Laurier,
Laurier sera premier.

Amis, prenons courage.
Regardons Charbonneau,
Vous savez c'est un ange
Il tient notre drapeau.
Ref. : Laurier, etc.

Il nous faut un triomphe
Qui n'a pas son égal.
Il appartient sans honte
Au parti libéral.
Ref. : Laurier, etc.

Le cœur plein d'espérance,
Luttons avec Laurier
Nous le ferons je pense
Du pays le Premier.
Ref. : Laurier, etc.

COURTNEY REELU.

Son Record Endosse par 1471 de Pluralite.

Six Republicains Elus Echevins. Contre Trois Democrates.

LE CONSEIL: DIX-HUIT REPUBLICAIN ET NEUF DEMOCRATES.

M. Alfred Leblanc, Desmarais, Hurtubise et Cordeau ont été Battus.

Lowell, Mass., 11 décembre — Une autre élection municipale est terminée, et le résultat est que la majorité des votants a décidé pour la deuxième fois, assurément la dernière, que Joseph Miller ne peut être maire de Lowell.

Le temps n'est pas encore venu pour nous de faire des commentaires sur le résultat ; nous attendrons que la fumée de la bataille se soit dissipée complètement. Cependant, nous ne pouvons nous empêcher de déclarer carrément, que Miller a été défait par son propre parti, qui a fait la bêtise de l'accepter comme candidat, puis l'a défait le jour de la votation.

C'est une leçon, et il faut espérer qu'elle sera salutaire.

Le maire Courtney peut remercier les républicains de la victoire qu'il a remportée hier.

Naturellement, nous sommes peiné de la défaite essuyée par notre candidat à l'échevinage. M. Alfred Leblanc a obtenu une bonne partie des votes de ses compatriotes, mais il n'a pas été appuyé par l'autre fraction du parti républicain, comme il en avait reçu l'assurance.

Au lieu d'être démocratiques, le nouveau commissariat scolaire et le nouveau bureau des syndics des pauvres sont composés de six républicains contre trois démocrates. La population a voté en faveur des licences par une majorité de 1412

Il y a un an, M. Courtney recevait 6868 votes et M. Miller 6340. Hier 6976 scrutins furent jetés dans les urnes électorales pour le premier et 5505 pour le dernier, donnant au maire Courtney une majorité de 1471 votes.

Cette diminution fait l'étonnement de beaucoup de républicains, qui s'attendaient cette année à un vote républicain plus considérable que l'an dernier, vu que des membres de ce parti qui avaient voté contre Miller en 1894, se sont cette automne déclarés en sa faveur.

Dans le Quartier Sept, notre compatriote, M. Philippe Desmarais, qui était le candidat démocratique au poste de syndic des pauvres, a été défait, n'ayant reçu que 663 votes, tandis que Courtney, dans le même quartier, a obtenu 685 votes et Miller 759. On remarquera que dans ce quartier qui est un château fort canadien Miller a obtenu la majorité des votes

Dans le Quartier Un, M. Hurtubise, candidat démocratique au conseil, a été battu ; il a obtenu 531 votes ; tandis que Courtney en obtenait 1621 dans le même quartier et Miller 655.

Dans le Quartier Six, M. Cordeau, aussi candidat démocratique au conseil, a perdu son élection, n'ayant obtenu que 635 votes tandis que Courtney, dans le même quartier, recevait 725 votes et Miller 663.

M. Rivet, républicain, dans le Quartier Sept, a été réélu conseiller avec un gros vote.

Nous donnons ci-dessous les candidats élus à la mairie et à l'échevinage.

Maire.
WILLIAM F COURTNEY.

Echevins.
CHARLES E HOWE, R.
JEREMIAH CROWLEY, D.
FRANK B DOW, D.
F J FLEMINGS, R.
JOHN H MCALVIN, R.
GEORGE H TRYDER, R.
EDWARD M TUCKE, D.
JOHN C. WILSON, R.

Nouvelles du Canada

MONTREAL

AZARIE GAUTHIER

—Nous avons essayé d'avoir quelques renseignements sur l'état de Azarie Gauthier. Le Dr Villeneuve déclare qu'il est impossible quant à présent de donner quelque chose de sérieux. Les médecins légistes se livrent à un examen méticuleux et sont bien décidés à ne rien dire avant la fin de leurs travaux.

Sans que l'on ait eu à constater les scènes disgracieuses de sauvagerie auxquelles il se livrait à la prison, Gauthier, d'après ce que nous avons cru comprendre, paraît satisfait de sa situation ; cependant, après quelques réponses intelligentes, il recommence à divaguer ou à vouloir fuir.

LE JURY DANS L'AFFAIRE DEMERS.

=Voici les noms des douze jurés qui sont assermentés dans le procès Demers :

MM. Jacques Proulx, Joseph Groulx, Elie Noël, Napoléon Morel, Fabien Terrien, Placide Crepeau, Théodule Dumont, Etienne Prieur, Albert Themens, Hormisdas Madurette, J. Bte Lafond, Hyacinthe Meloche.

La liste des trente jurés anglais a été épuisée et les jurés le jugement sont tous des canadiens-français.

SHERBROOKE

UNE BOUCHERIE

—L'on mande de Mégantic que certains chasseurs américains ont entrepris de dépeupler les forêts de tout le gibier qui peut se montrer à leur vue. Ce n'est plus un amusement que ces Nemrods se paient, c'est un massacre organisé au grand préjudice de notre pays.

L'on rapporte que, il y a quelque temps, des chasseurs américains ont abattu dans l'espace de deux semaines au delà de 600 cerfs, caribous et autres, et qu'ils les ont expédiés sur les marchés de New York et d'Angleterre.

Une telle boucherie n'est pas tolérable, pas plus que la destruction du petit poisson. Il est du reste contraire à la loi d'expédier des produits de chasse en dehors du Canada et il devient urgent de ne plus laisser la loi lettre-morte, sinon nos forêts seront dépeuplées avant peu.

OTTAWA

ENTREVUE DE MDE SHORTIS

—Mde Shortis et son avocat, M. Foster, ont eu une entrevue avec le ministre de la justice à propos de l'affaire Shortis.

Le dossier de cette affaire n'a pas encore été envoyé devant le conseil des ministres.

TORONTO.

POPULARITE

- L'autre jour dans une école en Angleterre, le professeur demande à ses élèves quel était le saint patron de l'Angleterre.

Tous ensemble ils répondirent aussitôt : "M. Gladstone."

Cela nous remet en mémoire un incident du même genre qui s'est produit dans une école d'Ontario.

"Qui a découvert Ontario? demande le professeur à un des élèves.

"Sir Oliver Mowat" répond aussitôt celui-ci.

LA POLITIQUE

—L'*Evénement* affirme que dans une conversation avec un conseiller législatif, sir Mackenzie Bowell a déclaré qu'il ne se présentera devant les chambres qu'avec un cabinet complet.

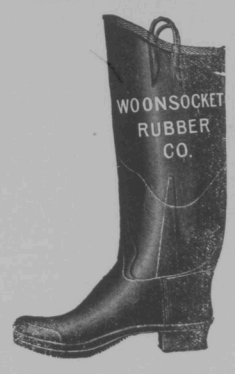
Notre confrère dit qu'on attend toujours la réponse de M. Pelletier, et que c'est pour cela que le bref d'élection pour Charlevoix n'est pas encore émis. Cette élection aura lieu vers le 15 janvier. Pourquoi si tard? L'*Evenement* nous l'explique ainsi :

Le gouvernement en serait venu à cette décision, afin de permettre au nouveau ministre de briguer avec succès les suffrages des électeurs de ce comté A cette époque, le discours du trône aura annoncé la législation réparatrice, et il est même probable que cette loi sera alors devant la Chambre, de sorte qu'on n'aura plus de doute sur la bonne foi du gouvernement, et les électeurs de Charlevoix, en constatant que le gouvernement fédéral reste fidèle à ses promesses et qu'il rend justice aux catholiques du Manitoba, n'auront plus, de ce chef, aucune raison de s'opposer au candidat du gouvernement.

De son côté, un journal de Charlevoix, laisse entendre qu'il n'y aura pas dans ce comté d'élection partielle....sir Adolphe se chargeant de le représenter durant la prochaine session.

LAWRENCE RUBBER CO.

MANUFACTURIERS ET MARCHANDS
De Toutes Sortes de Marchandises en Caoutchouc.
QUARTIERS GENERAUX POUR
Les Bottes et claques haudes, pour Hommes, Femmes et Enfants.



Bottes en Caoutchouc,
Meilleures Bottes d'Hommes, $3 00. — Bonnes Bottes d'Hommes, $2 50
Bonnes Bottes d'Hommes, pas les meilleures, $2.00.
Bottes de Dames, en Caoutchouc, $1.50 — Bottes de Demoiselles, en Caoutchouc, $1.25 —Bottes d'Enfants, en Caoutchouc, $1 00.
Nous avons aussi un assortiment complet de Bottes qui vont aux hanches, pour Hommes et Garçons. Bottes pour les sportmen, Bottes King pour les tempêtes et Bottes Zépnir, Arctic Socks pour porter en dedans des Bottes, 15 à 25 cts la paire.

Arctics (Pardessus) avec boucles, pour Hommes, $1 00
Arctics pour Hommes, en Beaver, $1 25, les meilleurs $1.50.
Pardessus d'Hommes pour les vendeurs de bois, $1.00 et $1 25 avec une boucle, $1 50 deux boucles, $1 75. Botte en Feutre, $1.
Toutes sortes de Bottes les vendeurs de bois.
Grandes Guêtres, de 75 cts à $1.50.

THE STORM SLIPPER. TRADE MARK.

100 Paires de Claques de Dames, pour les tempêtes, 37 cts la paire.

Lawrence Rubber Co.

455 RUE ESSEX 455.
Nous avons une Demoiselle Canadienne qui sera toujours heureuse de servir la clientèle canadienne.

—La ville de Toronto n'a décidément rien de commun avec les vierges folles que le maître surprit sans huile dans leurs lampes : elle se prépare déjà à bien recevoir le prince de Galles qu'elle attend en 1897 et qui n'a pas encore été consulté.

Avez-vous une Faiblesse Sexuelle?

Si oui—Je vous enverrai la recette franche (port) d'un remède simple qui m'a guéri des résultats d'abus durant ma première jeunesse et des excès sexuels pendant les années suivantes C'est un remède sûr contre le maladies de nerfs, pertes de nuit, petitesse, faiblesse et retrécissement des organes sexuels, etc., chez le jeune homme ou le vieillard. Ecrivez aujourd'hui, en envoyant un timbre et votre adresse
THOMAS SLATER, Box 1426, Kalamazoo, Mich.

UNE CONSOMPTION GUERIE.

Un vieux médecin retraité, ayant reçu du vieux monde la simple vérité pour la guérison rapide et permanente de la Consomption, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et tous les Affections graves Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement les Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables facultés curatives dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal
W. A Noyes 820 Power Block, Rochester, N. Y

Fittsburg a ete Choisi.

Chicago, 11 déc.—Pittsburg a été choisi pour être le lieu où se tiendra la convention nationale des prohibitionnistes, l'an prochain. Deux ballottages ont été pris par le comité chargé de cette matière, et au premier tour du scrutin Boston a eu un vote.

LES REPUBLICAINS

Eminence, Ky, 11 déc—Trente coups de feu ont été tirés sur un train chargé de républicains venant de Louiseville, en cet endroit, hier soir, comme ils s'en revenaient de l'inauguration du gouverneur Bradley.

Les coups partaient du dehors, dans les ténèbres. Toutes les fenêtres du dernier wagon du train furent brisées. Il y avait plusieurs dames dans le wagon, et l'excitation était à son comble, comme bien on pense.

Aux premiers coups, tout le monde dans le train s'étendit sur le plancher, pour éviter d'être atteint par les balles. La fusillade continua rapidement.

Durant & Rogers

Montres

—{ ET }—

Bijoux.

Nous achetons la plupart de nos marchandises directement des manufacturiers et nous pouvons vous les vendre aux plus bas prix.
Venez nous voir.

DURANT & ROGERS,
Au coin des Rues
Central & Middle.

L'un des hommes dans le train se fit entailler la chair par un morceau de vitre qui l'atteignit au cou.

C'est en cet endroit que le gouverneur Bradley fit cesser le débat public avec le général Hardin, à cause des désordres causés par les démocrates.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette à l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très sérieuses, pour enlever positivement les Boutons, les taches de rousseurs (rousseurs) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens des Etats-Unis. Prix 75c la bouteille.
Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.
Propriétaire du Dr. Delisle's Kinium Compound.

Le Dr J D. Delisle, qui a passé un an dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, ainsi que du nez (tel que catarrhe), de la gorge, des oreilles et de la vessie. Bureau, 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover. Consultations, de 2 à 4 et de 7 à 8 h. p. m., tous les jours, excepté le jeudi et le dimanche.

A CHACUN SON DU. La meilleure lotion pour enlever les boutons, les taches de rousseur, "le masque," et toutes les affections de la peau, est invariablement la *Royal Cream*, préparée par Dr J. D. Delisle & Co., Lowell, Mass. 75 cents la bouteille. En vente par tous les pharmaciens.

MITCHELL & CO.,

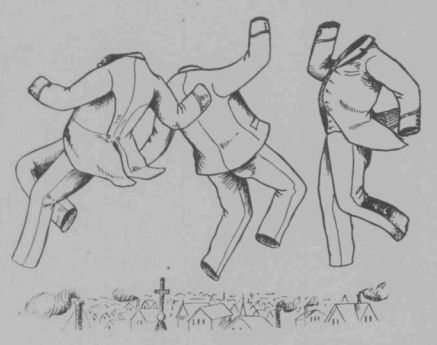
Grandes Attractions
Pour la Saison des Fetes.

Nouvelles Marchandises et Nouveaux Départements. Grand étalage de Livres, Marchandises en Celluloid, Articles de Fantaisies, Bijouteries, Mouchoirs, Parapluies, Marchandises en Worsted, Manteaux, Collerettes et Mackintoshes, Toiles, Couvertes, Confortables, Machines à coudre.

POUR ETRE DONNE

250 Beaux Calendriers représentant les vues du Lac Kezar, par un artiste de Boston, avec des vers par notre poète Whittier.
Ces calendriers coûtent $100, argent comptant et seront donnés à nos patrons, un à chaque famille.
Si vous êtes une pratique et n'en avez pas reçus demandez-en un.

Mitchell & Co.
76 a 82 RUE MERRIMACK,
HAVERHILL, MASS.
Commis canadien —M. P. H. Bilodeau.



Les Fetes Approchent!

Vous ne serez pas joyeux tant que vous n'aurez pas vu notre assortiment de mercerie pour Noël qui est un des plus complets, à des prix les plus bas.

Aussi, quels plus beaux cadeaux de Noël ne pouvez vous pas faire à votre mari, votre père, à votre frère, à votre amant, que de lui acheter un beau Pardessus tel que nous vendons à notre magasin.

Nos Pardessus en laine pour jeunes gens, à $3 00 fera un beau cadeau pour votre fils.

HAMEL & CLOUTIER,
405 Rue Essex.
Lawrence, Mass.
Enseigne de la Valise Doree.

CLAIRS ET DOUX!

Faits de jolis pieds revêtus de nos Souliers qui sont au complet, pour exemple ceux que nous offrons maintenant pour une chansou et pour peu d'argent comptant. Nos ajustements égalent la qualité et les prix sont en proportion. Si nous pouvons vous plaire dans l'ajustement, le prix, le style et la qualité, ce qui existe
Nous vous vendrons durant les prochains sept jours un lot de Chaussures de Dames, bontonnées, en Kid et vernies (Goodyear Welt) bouts opéra et carrés pour $2.
Un lot de Chaussures d'hommes (Grain Creedmoor) et Congress pour $1 50.
Congres d'hommes en cuir breveté et balmoral (il nous reste seulement quelques paires) pour $1.50, réduites de $3 00.

V. J. HUOT,
437 Rue Essex 437

SUGGESTION
POUR NOEL

Mesdames, vous avez toujours des difficultés à trouver des presents convenables pour votre mari.
Maintenant voyez si la liste d'articles suivante peut vous aider, et vous trouverez certainement quelque chose que chaque homme peut se servir et sait apprécier.

Nous avons un assortiment choisi de Cravates
Un homme en a jamais trop.
Mouchoirs en Soie,
Très utiles et convenables.
Gilets pour Fumeurs,
Elégants et confortables.
Mackintoshes
Un présent des plus désirables.
Gants
Tout homme porte des gants.
Chemises
De goût
Sweaters
Votre garçon apprécierait celà.
Bijouteries
Les nouveaux boutons pour poignets, est un beau présent.
Parapluies
Toujours serviables.

Si vous ne trouvez rien dans cette liste que vous aimez. Venez dans notre magasin et avec notre assistance, nous pourrons certainement trouver quelque chose d'acceptable pour un présent de Noël pour n'importe quel homme, et soyez-vous que tout ce que nous avons est neuf et propre.
Pas de marchandises que nous avons eu de trop vieux pour le Noël précédent

Wm H. Floyd & Co.
459 RUE ESSEX.
VICTOR BACHAND, commis canadien.

Beaute, Elegance et Economie !

Trois points importants pour toute Dame, ces points sont dans le Dépt. des Manteaux. Le temps est passé où l'on portait un vieux Manteau, aujourd hui il faut maintenir notre orgueuil et notre respect. Vous pourriez hésiter sur la question des dépenses mais avec nous cette question la a atteint son min mum, il n'y a rien à craindre Notre immense stock DOIT SE VENDRE et le principal motif est les bas prix Il y a deux chemins pour être extravagants. L'un est de payer trop cher pour un article et l'autre est de ne pas payer assez. Nos prix arrivent au point de la qualité e de l'économie. Tout notre stock est des dernieres productions et du dern er g ût. Nous ne pouvons enumérer nos prix tout au long, mais n us pouvons dire qu'ils sont aussi bas qn'il est possible de les avoir. Consultez vos in érêts et notre plaisir en faisant une visite dans nos salons de anteaux.

N'avez-vous Jamais Réfléchi ?

La grande différence qui existe dans nos beaux dessins désirables et les con eptions exc pt onnelles Japonaises C'est int ressant à considerer le travail surprenant d'une personne qui travaille pour 7 et 8c par jour, ce qui f it que nous pouvons vendre ces marchandises pour le tiers des prix sur l s marchandises americaines ou européennes. Nous avons fait cett ann e une inauguration importante de not e c stume ordinaire en ajoutant à notre stock une ligne de marchandises Japonaises qui rivalisent avec qui que ce s t dans l Etat. Ca consiste en Va sselle de dessin et de forme inimaginables Quelque ch se d'é l g nts pour Noël. Ecrans de cheminée, Dessus d oreillers, Nappes, Draperies, et une foule d'articles trop long à mentionner. Venez au plus vit examiner n tre unique assortiment. En exh bition au second plancher sur la rue Common.

A. W. Stearns & Co.

La Meilleure Maison de Marchandises Seches

309-311 Rue Essex, : 270 Rue Common,

LAWRENCE, MASS.

Employés canadiens : — F. A. Martel, Martin Lanctot, Achille Proulx, Patrick Morphy, Delles Esther Lacaillade, Joséphine Poirier.

Centres Canadiens.

Lawrence

M. L. O. Brunelle, de Boston, était en visite ici dimanche.

M. J. A. Roberge, de Montréal, était de passage à Lawrence mardi.

Mde Victor Bachand est en promenade chez ses parents à Fitchburg pour trois semaines.

Nous avons la douleur d'apprendre que M. Félix Poisson est gravement malade.

Voulez-vous vous renforcir, faites usage du vin préparé à l'extrait de bœuf et de fer de Belle-Isle & Cie., 47 Franklin St.

La grippe a fait son apparition depuis quelques jours, plusieurs sont atteints de cette terrible maladie.

Huit nouveaux aspirants ont été admis membres du Cercle Montcalm, dimanche dernier, ce qui porte le nombre à près de cinquante membres.

M. Victor Bachand sera toujours heureux de servir ses compatriotes chez Floyd & Co. On est toujours satisfait quand on achète de cette maison.

Le Rév P. O'Reilly, curé de l'église Ste Marie et actuellement en Terre Sainte a écrit de Jérusalem au Rév P. Fleming, vicaire à Ste Marie, qu'il serait de retour ici à Noël.

Pour les fêtes du Nos, les messieurs Hamel & Cloutier ont reçu un assortiment extraordinaire de présents utiles, tels que foulards, cravates, gants, bretelles, parapluies, etc., etc.

Les demoiselles du Cercle Jeanne d'Arc sont à préparer une pièce dramatique pour nous donner une jolie soirée vers le 15 de janvier. Nous espérons que comme par le passé elles sauront conduire les choses à bonne fin.

On mande de Manchester, N. H., qu'une violente secousse de tremblement de terre s'est faite sentir dans toute les partie nord de cette ville. En plusieurs endroits les vitres furent brisées et les édifices violemment secoués sur leurs bases.

Les fêtes de Noël et de Jour de l'An approchent aussi nos populaires épiciers, MM. Morin et Fréchette, sont à se préparer en conséquence pour donner satisfaction à leur clientèle dans ces jours de fêtes. Leur magasin d'épiceries ne laissera rien à dérirer, à leur boulangerie et pâtisseries, la clientèle canadienne trouvera ce qu'il y a de mieux en fait de pâtisseries et de confiseries de toutes sortes. Comme tout le monde le sait leurs prix sont toujours réduits et leurs marchandises de première classe. Ne manquez pas de leur faire visite.

Un procès qui promet de faire sensation est celui intenté à John Shea accusé d'avoir volé depuis trois ans des sacs de laine au Philipp & Canard's Mill. Shea a été convaincu d'avoir volé à toutes les semaines plusieurs voyages de laine qu'il expédiait ensuite à Boston. Il a pu fournir une caution personnelle de $7,500 pour comparaitre au prochain terme de la cour criminelle en janvier, à Salem Mass.

Toutes les familles qui désirent avoir un calendrier ecclésiastique de la puissance du Canada pour l'année 1896 peuvent s'adresser à la pharmacie de M. Miville. Ce monsieur s'en est procuré plusieurs centaines qu'il donnera avec plaisir à toutes ses pratiques. Il a aussi les bons almanachs de familles, agricoles, commerciaux et historiques.

Il ne faut pas l'oublier que notre compatriote, M Félix Poisson, notre populaire pharmacien, entend faire des affaires sur un grande échelle. Pour les temps froids il s'est procuré une splendide fontaine pour servir le soda et le café chauds. Faites-en l'essai et vous serez enchantés.

A la dernière assemblée régulière du Cercle Montcalm, M. Philippe Cloutier a proposé huit nouveaux membres, secondé par M. Ed Bégin. Tous ont été admis ; ce sont MM. H. Girard, A. Brunette, A. Touchette, Geo Blanchette, F. Lord, A. Mercier, A. Beaumont et H. Bernard.

Les officiers de police nous ont demandé d'avertir tous les propriétaires et les locataires de voir à ce que leurs trottoirs soient en bon ordre. La police a des ordres sévères à faire exécuter à ce sujet et elle ne tient pas à s'amuser à parlementer.

Tout n'est pas rose dans le métier de policeman. Mardi dernier, Oscar Benoit, s'étant emparé de deux individus qui s'étaient permis de faire du tapage sur la rue, a été frappé à la figure par l'un d'eux, mais ce ne fut pas assez pour lui faire lâcher prise. Au contraire il empoigna ses deux prisonniers et leur fit si beau jeu qu'ils devinrent doux comme des agneaux. Mercredi matin en cour de police ils ont été condamnés à six mois de prison.

M. O. J. Poitras, le populaire épicier de la rue Franklin a fait l'caquisition d'un magnifique sleigh fin de siècle, unique en son genre et qu'il nous a montré dimanche dernier. C'est une riche voiture sur ressorts trainée par deux chevaux, pouvant contenir six personnes et pourvue de chasse neige. De plus on peut y ajouter un "top" en cas de mauvais temps. Il n'y aurait plus qu'à y installer un petit poêle a kerosene pour nous rappeler les omnibus du bon vieux temps.

Le Dr Omer Routhier a été élu médecin des Forestiers cour Lafayette par au-dela de 25 votes sur son adversaire le Dr V. Migneault.

Il n'y a rien qui guérit le mal de tête comme la poudre Albott. Lorsque vous aurez mal à la tête demandez cette poudre et n'en accepter pas d'autres. En vente chez N. E. Miville, Viger & Co., Belle-Isle & Co. et F. Poisson.

Il y aura un "smoking party" au Cercle Montcalm mercredi prochain. Tous les membres sont priés d'être présents. Il y aura jeu de cartes et de billards, partie de boxes, chant, déclamations, discours, etc.

Les dames et demoiselles canadiennes sont invitées d'aller faire une visite aux demoiselles Bourget et Hamel chez John T. Golden, successeur des demoiselles O. Jean & Co. Elles sont assurées d'être servies avec honnêteté et courtoisie.

Nous aurons une élection partielle dans le quartier deux dans les premiers jours de janvier, le décompte des bulletins ayant donné le même nombre de votes aux deux candidats. A. J. McCarthy et D. W. McCarthy.

L'élection des officiers pour les Forestiers ! Cour Lafayette, a eu lieu mercredi soir, et a donné le résultat suivant : Chef ranger, Geo. C. Doucet réélu ; ass.-chef Ranger Martial G. Gagné ; sec. trés., V. J. Huot, réélu : sec. trés., Félix Poisson réélu ; sec. correspondant, M. Pichette ; médecin de la société D. O. Routhier ; syndic, senior, S. Viger.

M. Achille Mercier a été victime d'un bien pénible accident la semaine dernière. Pendant qu'il était à hacher de la viande dans un moulin mu par l'électricité il s'est fait prendre la main droite dans les rouleaux du moulin et a eu les trois premiers doigts affreusement mutilés. On a dû le transporter à l'hôpital où le Dr Sargeant lui a fait l'amputation des doigts.

La Sensation de la Saison.

Nous avons toujours donné à nos pratiques des bargains remarquables, mais ceux que nous offrons maintenant dans les manteaux et fourrures sont incomparables supérieurs à tout ce qui s'est jamais vu en cette ville. Dans le moment, nous nous trouvons avec un plus gros stock de manteaux et de fourrures que nous devrions avoir. Il faut qu'il soit vendu de suite. Il y a un moyen rapide. Couper les prix. Et nous l'avons fait généreusement. Plusieurs dames ont retardé de se procurer un manteau d'hiver en saison du temps chaud. Cette vente offre un avantage sans pareil de se procurer un manteau ou une collerette à un tiers de la valeur et pour plusieurs raisons moins que les prix réguliers. Il n'y a pas un manteau ou une fourrvre désirable qui ne pourra rencontrer votre approbation. La Paris Cloak & Suit Co., 312 Essex street.

Chapeaux Chapeaux.

Grande réduction dans nos prix cette semaine, la plus bel assortiment et la dernière mode. Nous donnons des chapeaux de $5.00, 6.00 et 7.00 pour 2.98, $3.87 et $4.97. Aussi réduction dans les articles de fantaisie considérable de corsets, bas et sous-vêtements. Venez voir notre stock avant d'aller ailleurs.

Joséphine Chénard, commis français.

S. M. McCormick, 509 Essex St., Lawrence, Mass.

Avis.

MM. Hamel & Cloutier donnent avis que toute carte pour montre donnée après l'achat de $75 se terminera le 25 décembre 1895. Tous ceux dont leur carte ne sera pas remplie pourront suivre les conditions imprimées sur leur carte.

Durant & Rogers.

Peuvent vous procurer de l'argent pour vos présents des fêtes : Montres, chaines, jonc, couteaux, fourchettes, cueillers, canifs, etc., à très bas prix. Durant & Rogers, coin des rues Central et Middle.

Lowell.

Pourquoi payer un prix élevé pour vos chaussures de toutes sortes? En allant chez J. C. Martel, 51 rue Prescott, vous trouverez tout ce qu'il vous faut aux plus bas prix de la ville.

Le Lowell & Suburban Road a essayé l'un de ses wagons vestibules hier soir sur sa ligne de North Chelmsord. Ces voitures sont très longues, et les sièges sont sur le travers, avec un passage au centre, comme ceux des wagons des chemins à vapeur. Ces wagons sont chauffés à l'électricité.

Grande assemblée des Canadiens-français de Lowell, dimanche après midi, à 2 heures, dans la salle de l'Union St Joseph, rue Dutton.

Six Degres.

Quand le mercure descend à six degrés en bas de zéro, comme la nuit dernière, on peut dire qu'il fait froid sans risquer de passer pour frileux.

La "vague froide" qui passe sur nous de ce temps-ci n'avait pas encore atteint un degré si bas. Le thermomètre a commencé sa descente vers le milieu de l'après-midi hier.

M. Boisvert Blesse.

Ces jours derniers, M. Chs H. Boisvert, de la Lilley Avenue, a été victime d'un sérieux accident qui va lui faire garder la chambre une quinzaine de jours. Dans la cour en arrière de sa maison, il fut renversé et traîné par son cheval qui prit l'épouvante avant d'avoir été complètement dételé.

M. Boisvert reçut plusieurs graves contusions en divers endroits du corps. Depuis ce temps-là il a un bras en écharpe, et la chair d'une jambe lacérée et déchirée.

Société St Jean-Baptiste.

Hier, cette belle société a eu ses élections annuelles, qui ont donné le résultat suivant :

N.H. Roy, réélu président ; J.E. Venne, vice-président ; P.A. Gagné, 2e vice-président ; W. Bouthillette, secrétaire-archiviste ; Henry Chaput, assistant sec.-arch. ; J. W. Alexander, secrétaire financier ; Alfred Naud, assistant sec. fin. ; J.J.E. Bellemare, secrétaire correspondant ; H. Dozois, trésorier ; J. St Hilaire, le com-ord. ; C. Beauchemin, 2e com-ord ; Joseph Desrosiers, sergent d'armes ; H. Bourgeault et J. W. Turcotte, auditeurs ; Dr L. V. Rochette, médecin.

Chaque élection a soulevé des applaudissements.

Il fut annoncé que le juge Hadley avait rendu jugement dans la cause de Caisse vs la société, en faveur de la société.

M. H. Dozois, délégué de la société au comité des finances pour ériger un monument au Rev Père Garin, a rapporté que les choses progressaient.

Ce qu'en dit Miller.

Hier matin, le candidat défait, M. Jos Miller, a été rencontré à son magasin de grains, rue Market, par un reporter qui l'a fait causer.

Les bureaux de M. Miller étaient remplis de ses amis qui ne ménageaient pas le parti républicain pour avoir causé la défaite du candidat républicain à la mairie.

Entre autres choses, M. Miller a dit : "Tout ce que je sais maintenant, c'est le résultat général ; je n'ai pas lu tous les rapports, pour faire des comparaisons, et je ne puis dire où j'ai été lâché par les républicains. Cependant, je puis dire que, personnellement, je m'en fiche. Je ne suis qu'un, et si le parti républicain peut se permettre de se faire battre pour le plaisir de me voir défait, je puis endurer cela.

"J'ai travaillé pour tous les candidats républicains ; si tous en avaient fait autant, le résultat aurait été différent."

Quelqu'un suggéra que le Bureau des Echevins était démocratique, parce que les candidats républicains qui ont eu le plus gros vote, auraient été appuyé par les démocrates, et ces hommes allaient peut-être se laisser mener par le parti démocrate.

M. Miller prétendit que la chose était vraie et que Bob Crowley allait être réélu surintendant des rues. Ensuite il dit : "Le maire Courtney n'est pas un homme d'affaires. Il peut être un bon avocat, mais par son administration des affaires publiques il a démontré qu'il ne connaisait rien dans les affaires. Moi, si j'eusse été maire pendant les six mois du "deadlock," j'aurais diminué les dépenses de la ville de moitié, et je puis vous dire qu'il n'y aurait pas eu 900 hommes à l'ouvrage dans le département de la voirie. Peut-être y en aurait-il eu 400 ou 500. Et ils auraient eu plus d'ouvrage à faire que présentement. J'aurais pu être élu cette année, si j'avais voulu accepter certaines propositions. Mais je n'ai pas voulu me lier d'aucune manière. En ce qui concerne l'élection d'hier, je puis dire que je n'ai pas dépensé un sou pour être élu."

Fred George, élu conseiller pour le Quartier Huit, entra en ce moment, et dit : "Nous n'avons pas encore enterré la hache de guerre."

M. Miller voudrait-il faire une troisième tentative?

QUINCY ELU.

Il a une pluralité de 4.500 votes.

Boston, 10 déc.—Josiah Quincy, candidat démocratique, a été élu maire de Boston ; son adversaire était Edwin U. Curtis, le présent maire. La lutte a été très chaude.

Bargains pour les Fetes ! !

Tout ce qu'il y a dans le magasin est réduit, car nous ne voulons pas avoir en mains un seul Chapeau après Noel. Nous les avons marqués à des prix excessivement bas. Une ligne complète de Nouveautés pour les Fêtes, comprenant toutes les Nouveautés pour Noel 1895

Gants et Boîtes de Mouchoirs garnis en celluloid avec de la soie de toutes couleurs, 50c, prix regulier 75c.

Dessus d'oreiller, Oreillers de Sofa et toutes espèces d'ouvrage d'art.

Mouchoirs prix régulier 25c, brodés dans le dernier goût à 12 1-2 cents.

Soie Japonette, grande initiale avec ouvrage en soie, prix ordinaire 25c

Rappellez-vous la vente de chapeaux à moitié prix.

JOHN T. GOLDEN,

Successeur de O. JEAN & Co.

421 RUE ESSEX

Lawrence, Mass.

Mlles Léoncine Bourget et Elianthe Hamel invitent leurs amies à aller les voir et elles les serviront avec courtoisie.

Boston est retourné du côté démocratique, avec 4500 de majorité pour Quincy, contre une pluralité de 2557 votes pour Curtis en 1894.

Trois arrestations pour avoir voté illégalement ont été opérées. L'un des trois hommes qui ont été arrêtés, n'a pas seulement tenté de voter sous un nom d'emprunt, mais il avait en sa possession un bulletin officiel, quoiqu'il n'en eut pas reçu de l'officier du "precinct". Les commissaires du scrutin veulent maintenant savoir d'où vient ce bulletin.

Josiah Quincy a été élu pour un terme de deux ans, grâce à la nouvelle charte que la ville de Boston s'est donnée.

Le bureau des échevins sera composé de 7 démocrates et de 5 républicains, un gain démocratique de 2. Le conseil consistera en 46 démocrates, 29 républicains, un gain démocratique de 3.

CAMBRIDGE.

Le maire Bancroft a été réélu par une forte majorité. Cette ville qui est sans licence depuis neuf ans, a célébré sa 10ème victoire annuelle hier contre le trafic licencié des spiritueux en donnant une majorité de 1503 contre les licences, ce qui est plus que le double de sa majorité l'an dernier.

EVERETT.

John D. Henderson (non-partisan) a vaincu John S. Cate, un autre candidat indépendant. Le gouvernement de la ville est aussi indépendant. Licences : Oui, 619 ; non, 1770.

BEVERLEY.

Ici la campagne a été la plus chaude dans l'histoire de cette ville. Ce ne fut pas une lutte entre partis, mais entre personnalités. La lutte pour la mairie a été particulièrement ardente. Le capt Chas H. Odell a gagné avec la faible majorité de 94 votes.

La ville s'est prononcée contre les licences.

SALEM.

Le résultat de l'élection municipale est le triomphe éclatant du maire Turner, qui a obtenu 506 de majorité. Cette ville avait donné 115 votes pour les licences l'an dernier et cette année 1000. Il est probable que l'appui reçu par M. Meek par l'A. P. A. a aidé considérablement à sa défaite.

NEWBURYPORT.

Andrew R. Curtis, démocrata été élu maire avec la faible majorité de 54 votes ; son adversaire était Orrin J. Gurney, républicain, qui brigualt une réélection après quatre années d'office.

Il y a cinq échevins républicains d'élus et un démocrate ; le conseil est républicain.

La ville s'est prononcée en faveur des licences.

MEDFORD.

Les trois échevins élus sont républicains. Le conseil : 12 républicains, 3 indépendants. Contre les licences,

Reid & Hughes,

Le Gros Magasin de Marchandises Seches

DE LAWRENCE.

Noel est le plus beau jour de l'année. Nous nous permetterons d'en profiter en vous offrant

Un STOCK CONSIDERABLE

DE PRESENTS UTILES pour les Fetes.

☞ Nous commencerons cette semaine à vous offrir des Bargains Spéciaux qui conviennent pour les Fêtes à

PRIX SPECIAUX.

NOTRE VENTE SPECIALE

Sera pour ces jours-ci en

MOUCHOIRS pour Dames et Messieurs, votre choix à

5c. chacun.

Vingt quatre magasins sous le même toit. Nous vous invitons à visiter ces différents départements afin de découvrir des présents utiles et convenables pour les Fêtes. Jamais dans l'histoire de Lawrence de Cadeaux aussi superbes n'ont été offerts et dans tous les cas nous garantissons nos prix les plus bas. Un véritable département pour les livres vendu pour le tiers et la moitié du prix ordinaire. Chaque livre depuis $6.00 le volume, pour les enfants à 5c chaque. Un échantillon des dernieres Nouveautés de livres pour '95

Edition Speciale pour les Fetes.

DE L'ABBE CONSTANTIN.

Avec 36 illustrations par Madaline Lemaire, prises d'une éditio de 25,000 bien imprimée et reliée.

Notre prix 29 cts.

TROIS NOUVEAUX LIVRES par Pansy, prix $1.15 chacun.

5 Livres, 5 volumes dans une boîte, $3.00.

"Deux Petits Pilgrims Progress, The Jungle Book, The New Joungle Book," $1.15.

"Beside the Bonnie Brier Bush in the day of Auld Lang Syne" 98 cts chaque.

"The Master," $1.37.

BELLE EDITION ILLUSTREE.

"Bicket, Faust," $1.75 chaque.

"The Princess Lousa", prix 98c.

"The Chronicles of Count Antonio", prix $1.15.

"The Century Cook Book", prix $1.50.

"M. Lincoln Cook Book", prix $1.37.

"Miss Parloa's Cook Book", prix 89c.

"Universal Cook Book", prix 67c.

"Every Day Cook Book", prix 25c.

Departement de Papeteries,

500 Rouleaux de Papier Crepe de Dennison, qualité extra vendus partout à 30c. le rouleau Une belle ligne à choisir 19c le rouleau.

REID & HUGHES.

225 a 235 RUE ESSEX,

Lawrence, Mass.

Commis Canadiens Jos A. Roy, Evelina Poirier, Lumina Moneau et Eliza Cardinal. Melle Caroline Saint-Laurent.

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi à faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu a peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "Rénovateur de la Femme" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,

WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants : — N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants : — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin Oscar Courteau, Dr J. G. Burque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants : — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

LYNN.

Les républicains ont été victorieux. Leur candidat Eugène Bessom a été élu par 1152 de majorité, contre Asa Newhall, démocrate. Contre les licences par 87 votes.

WORCESTER.

Sprague, indépendant, a été élu maire par 1000 de majorité. La ville est en faveur des licences par 2300.

DRAME DE ST HENRI

INSPECTION DU THEATRE DU CRIME

Une Lettre Importante communiquée au Detective Cullen.

Montréal, 11 déc.—Les jurés se sont rendus sur les lieux du crime, ce matin, à 9 heures et demie pour visiter la maison Deguise et ses attenants. Les avocats de la couronne et de la défense y assistaient, ainsi que le grand connétable Bissonnette.

Le premier témoin entendu est M. Beaudry, arpenteur, qui a été chargé de dresser les plans de la maison où a eu lieu le drame du 13 juin et un plan général des maisons avoisinantes.

Nous ne reviendrons pas sur cette déposition que nos lecteurs connaissent.

Disons que l'affaire ne semble plus exciter autant la curiosité publique, il n'y a presque personne dans la salle.

Le détective Cullen a reçu ce matin une lettre du chef de police de Saint-Albans, lui déclarant qu'un nommé James Scott avait à son emploi une femme du nom de Rose Délima Bélanger qui dit connaître beaucoup de choses à propos du meurtre de St Henri. Cette femme aurait quitté Montréal à la demande de Napoléon Demers, quelques jours avant le meurtre. Le détective Cullen a remis la lettre en question entre les mains des représentants de la couronne.

Après M. Beaudry est venue Mlle Rose Alma Sauvé.

Le témoin répète sa première déposition. Elle a été deux fois à la maison du crime et n'apporte aucun élément nouveau de preuve. Son interrogatoire a d'ailleurs marché avec rapidité. Il est vrai qu'elle reviendra comme témoin de la défense.

UN JUGE

Detroit, Mich., 11 dec—Aujourd'hui, le recorder J. Blair Simpson, accusé d'avoir outragé Maud Wentland, une fillette de 14 ans, a comparu devant les tribunaux pour répondre de son crime. Il s'est dit innocent, mais fut renvoyé devant le grand jury pour y subir son procès. La caution a été fixée à $5000.

Ce juge est aussi accusé d'avoir commis plusieurs autres crimes de ce genre, entre autres sur la personne d'Anna Howlett qui raconte avoir lutté énergiquement pour sauver son honneur. Elle a dû garder le lit pendant une couple de semaines, après l'attentat.

UN "CRANK"

Lawrence, 11 déc.—Un homme signant "I. P. F. Hill", a écrit au trésorier de la ville, M. Davis, pour réclamer le prix de la vente du terrain sur lequel s'élève l'Hôtel de Ville. Ce toqué s'imagine que ce terrain lui appartient, et il veut avoir $1500, soit $500 par année depuis trois ans. Sa lettre est datée de Biddeford, Me.

Le terrain sur lequel s'élève l'Hôtel de Ville fut donné à Lawrence par le Club Essex.

Demers et sa Fille.

Une scène touchante a eu lieu, hier après-midi, à la prison. La petite de Napoléon Demers, âgée de cinq ans, est allée voir son père. L'entrevue a été des plus attendrissantes. Les autorités de la prison ont permis à Demers de voir son enfant dans une chambre privée, afin d'épargner à la pauvre enfant la vue d'une cellule ou d'un cachot.

Demers et sa petite fille se sont embrassés tendrement et en partant l'enfant a dit à son père : "Au revoir papa : je te reverrai au Jour de l'An"

Les gardes, qui ont été témoins de cette entrevue, disaient ce matin que Demers avait été très affecté de cette visite.

Un Honnete Homme

Cher Rédacteur—Informez-s'il vous plait, vos lecteurs que s'ils m'écrivent confidentiellement, je leur enverrai dans une lettre cachetée, le traitement, que j'ai suivi et qui m'a guéri complètement, retauré ma santé, fortement compromise. J'ai eu de longues années de souffrances causées par une faiblesse nerveuse, pertes de nuit, faiblesse et retrécissement des parties sexuelles.

Je n'ai pas l'intention d'extorquer de l'argent à qui que ce soit.

J'ai été victime des escroqueries, des vols des charlatans jusqu'à perdre confiance en l'humanité, mais Dieu merci, je suis maintenant en bonne santé fort et vigoureux et désireux de faire connaître à tout le monde le remède souverain qui m'a guéri

N'avant rien à vendre ou à envoyer C. O. D., je ne demande pas d'argent. Adressez-vous à James A. Harris, Boite 599, Delray, Mich.

COUPON DE PRIME

Aux Lecteurs de ce Journal

Détachez ce coupon et remettez le avec 9 cts en timbres-poste pour chaque volume désiré, ou 25 cts pour 3 volumes au choix parmi les ouvrages mentionnés sur ce coupon, au bureau de l'ETOILE, Lowell, Mass., et vous recevrez les numéros demandés franco par la poste dans les huit jours qui suivront votre envoi. Ecrivez votre nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom _____

Adresse _____

Ouvrages désirés : Nos _____

LIVRES OFFERTS

1 Mon oncle et mon curé
2 L'anniversaire de la prêtée
3 Martyr de l'amour
4 La roche qui pleure
5 Les remords d'un faussaire
6 Rêves dorés
7 Drame de l'hôtel Woronzoff
8 Les fiançailles de Lorette
9 Le sacrifice d'un fils
10 Le coureur de dot
12 Roman d'une jeune fille pauvre
13 Le roman d'un crime
14 Trahison vaincu par l'amour
15 La Vengeance du fiancé
17 Les deux Jeannes
18 Misérable faussaire
19 Le martyr d'une mère
20 La charmeuse.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 5ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour aiuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

Arthur M. Bertrand,

Tailleur,

24 Rue Middle,

Nous avons reçu toutes les nouveautés dans les marchandises de printemps et d'été, et tous ceux qui aiment à avoir un bel habillement bien fait, sont invités à venir nous faire une visite.

NOTRE Ouvrage est de Premiere Classe et nos PRIX Raisonnables

Quatre Preuves de Conviction,

Les resultats merveilleux qu'ont obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis à délivré à l'inventeur, le 30 avril 1889, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc., etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propre à la femme, telles que Menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr J. D. Delisle & Co., Lowell, Mass

FEUILLETON
N° 20

— LES —

Lendemains du Crime

GRAND ROMAN A SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE

QUATRIEME PARTIE.

DONNANT DONNANT.

II

(*Suite*)

Il n'y a pas en douter, cette jeune fille est jolie, admirable. La nuque seule vaut la peine qu'on l'adore. Jamais encore Hector n'a vu pareille blancheur, pareille grâce. Et la taille lui apparaît exquise sous le manteau, à chaque mouvement fait par la jeune fille. Il est fou. S'il ne se contenait, il baiserait le bas de cette robe qu'il voit de temps en temps remuer devant lui avec des ondulations harmonieuses qui l'attirent.

Jamais encore il n'a ressenti pareille impression. Est-ce le décor qui produit cela? Un décor rustique tout plein de pureté? Est-ce la disposition particulière de son esprit? mais il se sent devenu un tout autre homme et il ne cherche même pas à combattre cette émotion étrange qui le tient haletant et dont il eût été le premier à rire sur le boulevard. Deviendrait-il amoureux, se laisserait-il prendre tout de suite du premier coup, par le charme qui émane de cette petite qu'il n'a pas encore vue? Ce n'est pas possible, il rêve; son imagination est restée frappée par ce qu'on lui a dit d'elle et de son père, et c'est pour cela qu'il est ainsi. Il essaie de se secouer, de se remettre. Peine perdue! La vision ne le quittait plus, et jusqu'au dimanche suivant, il ne vivra plus, possédé par le désir de la revoir.

Il sort de l'église tout étourdi, et, comme il a frôlé les vêtements de la jeune fille, le père lui jette un regard qui lui paraît tout sanglant et qui le fait frémir.

Si Hector de Mauvrat avait pu courtiser tranquillement la jeune fille qu'il a entrevue, peut-être au bout de deux jours n'y eût-il plus pensé. Mais là tout est contre lui. Le château où est Joënnic paraît inaccessible. Personne ne lui en ouvrira les portes. Nul rapprochement n'est possible entre le père farouche, isolé, et lui. Aucun espoir, rien. Et pourtant il s'en tête, et c'est peut-être pour cela même qu'il s'entête. Il ne manque plus la messe un dimanche. Toutes ses journées, il les passe autour du château. La nuit il y vient rôder encore, mais aucune lumière n'y brille jamais. Toutes les fenêtres donnant vers la terre sont closes et noires. Une maison aveugle sans un regard d'espérance. Oh! il ne s'ennuie plus, pas une minute. Cette passion le tient tout entier. Il se retrempe et il se refait. Les chaleurs viennent, Juin s'annonce superbe.

Alors Hector, désespérant de jamais entrevoir de la terre celle qui occupe maintenant toutes ses pensée, sil va à Pornic, loue une barque de pêche qu'il ramène avec lui, embauche deux marins, et le jour et la nuit, quand la mer le permet, croise devant les rochers sur lesquels s'élève sur Kerr Joënnic. Le jour, il fait semblant de pêcher. La nuit il va respirer la fraîcheur. C'est du moins le prétexte qu'il donne pour les marins; mais ses yeux, le jour comme la nuit, ne quittent pas les fenêtres du château, dont les volets sur la mer ne sont pas clos.

Souvent il a vu briller, la nuit, passant par la fenêtre ouverte, une lueur douce comme une étoile. Est-ce elle que cette lueur éclaire?

Il a vu même parfois passer dans la baie lumineuse une ombre, une ombre vaporeuse et légère, son ombre sans doute, sa silhouette exquise et charmante. Oh? s'il pouvait communiquer aves elle! S'il pouvait lui faire savoir qu'il est là, attendant son apparition avec des battements de cœur qu'il avait toujours ignorés et rien lui semblait invraisemblable, quand il en lisait dans les romans l'analyse. Mais elle ne peut se douter de rien. Elle est si loin probablement de penser à lui! Elle va, elle vient dans les pièces sans s'inquiéter de cet adorateur silencieux qui se consume à ses pieds et dont elle ne soupçonne même pas l'existence.

Au pied de la masse énorme de rochers qui sert de base au château est une petite baie couverte de sable fin, accessible par mer seulement et qui se découvre à marée basse. Il s'y fait amener par ses marins et il reste des heures entières rêvant, se figurant, bien qu'il puisse à peine, au-dessus de l'extrémité des rochers, apercevoir les girouettes du château, qu'il est plus près d'elle. On vient le chercher quand la marée commence à monter. Dans le pays on commence à trouver ses allures bizarres, mais personne ne soupçonne sa passion.

Cependant, le temps se passe, l'été arrive, et avec l'été vont venir les baigneurs. Hector voudrait avant l'envahissement faire savoir au moins qu'il est là, qu'il existe. Il a appris le maniement des rames, et maintenant quand la mer est belle, il se hasarde seule devant le château. Il est ainsi plus libre et il reste des heures immobile, avec une lumière à l'avant de la barque, une lumière qui brille dans la nuit et qui doit attirer l'attention sur elle. Or, depuis quelques soirs il a remarqué que l'orsque sa lumière en paraissant mettait sur les flots calmes une traînée de feu, une des fenêtres du château s'éclairait aussi, une fenêtre s'ouvrait et une ombre blanche se montrait.

Est-ce un simple hasard, une curieuse coïncidence? Il le crut d'abord, mais bientôt il commença à espérer que c'était avec intention qu'on se faisait voir, qu'on l'avait remarqué et qu'on était intrigué par l'apparition régulière, aux mêmes heures, de cette lueur qui se balançait dans la nuit pendant des heures entières.

Un soir il se rapprocha. Il s'enhardit même, la nuit étant très claire, à faire un signe à la vision. La fenêtre se ferma aussitôt — On était là. On l'avait vu. On le guettait, et c'était elle qui le guettait. Cette nuit-là, Hector de Mauvrat revint à terre littéralement transporté. On eût dit qu'il avait des ailes. Il ne touchait pas au sol, et il riait tout seul de cette singulière et si intense émotion qui s'était emparée de lui.

— Oh! si on me voyait là-bas, pensait-il, à Paris, au cercle, au boulevard. Quelles gorges chaudes! Me voici aussi fou qu'un amoureux de seize ans! Et je n'ai pas encore vu celle que j'aime! Est-ce que je l'aime même? Je n'en sais rien. Ah! quelle cure je fais? Il fallait que je fusse bien malade, car je me ramollis, positivement. je me ramollis!

Il essayait ainsi de se plaisanter lui-même, de se reprendre, mais le lendemain, à la même heure, on pouvait le voir, mollement bercé par la vague, devant le château du Diable, les yeux guettant une vision qui lui semblait venir plutôt du ciel que de la terre.

Depuis longtemps déjà Joënnic avait remarqué un barque venant se poster presque chaque jour, presque chaque soir, devant ses fenêtres, où elle restait des heures, même des nuits entières. L'éloignement l'avait empêchée de distinguer qui la montait. Elle y avait vu d'abord trois hommes, trois ombres, des pêcheurs sans doute, et elle n'y avait pas pris garde. Puis il n'y avait eu plus qu'un homme, et il ne pêchait pas, celui-là. On ne pouvait pas s'y tromper. Il restait des heures immobile, les yeux fixés sur les fenêtres du château, qui est-ce? Que voulait-il? Joënnic ne pouvait s'informer à personne.

Parmi les gens étrangers du pays, elle avait distingué un homme dont la physionomie l'avait frappée, dont les regards même l'avaient à plusieurs reprises troublée sans qu'elle s'expliquât pourquoi. Etait-ce cet homme qui stationnait sous ses fenêtres? Et était-ce pour elle qu'il y stationnait? La-jeune fille se sentait tout émue à cette pensée. Elle était donc aimée? Il y avait donc quelqu'un qui songeait à l'arracher à sa réclusion, à son esclavage? Oh! comme elle l'aimerait celui-là! Elle l'aimerait comme un libérateur, comme un sauveur. Elle lui rendrait au centuple son affection Mais son père? Son père le laisserait-il jamais approcher d'elle? Elle ne l'espérait pas. Il faudrait à cet audacieux beaucoup de courage, de persévérance, beaucoup d'amour.

Et serait-elle jamais assez aimée pour qu'on tentât de surmonter tous les obstacles qui la séparait du reste du monde? La jeune fille, attristée, n'osait s'arrêter à ces illusions. Et pourtant un homme pensait à elle. Un homme était là, elle n'en pouvait douter, l'esprit constamment plein de sa pensée, un homme qui semblait prêt à tout oser pour se rapprocher d'elle. Et cet homme, était-ce l'étranger que Joënnic avait vu? La jeune fille le désirait sans se l'avouer, car cet homme avait déjà fait sur elle une impression, et si elle apprenait jamais qu'il s'occupait d'elle, qu'il pensait à elle, il lui semblait qu'elle serait trop heureuse.

Dans cette espérance, elle guettait la barque maintenant, car Hector de Mauvrat guettait la lumière de la fenêtre.

Un même feu latent brûlait dans le cœur de la jeune fille et le cœur du boulevardier. Il ne fallait plus qu'une étincelle pour rapprocher les deux flammes et en faire le foyer d'un même incendie.

Cette étincelle se produisit un dimanche à l'église.

Joënnic, avait, exprès ou par mégarde, laissé tomber son livre de messe, et Hector, qui était derriere elle, ne perdant aucun de ses mouvements, aucune des ondulations de sa nuque éblouissante et divine, Hector se précipita pour le ramasser en même temps qu'elle se baissait elle-même. Il y eut deux regards, deux éclairs.

Les deux doigts se touchèrent et un même frissonnement parcourut les deux corps.

Pour Joënnic, il n'y avait plus de doute. L'homme de la barque était cet inconnu silencieux qui se tenait à côté d'elle le dimanche, immobile comme son ombre. Elle avait reconnu cela au tressaillement de ses doigts.

Pour Hector, la jeune fille l'avait remarqué, pensait à lui. Il ne lui était plus indifférent. Il avait senti cela à l'émoi de sa hair.

Dès lors, les irrésolutions cessèrent et l'amoureux entra dans la période d'action.

III

Hector de Mauvrat était parvenu un dimanche à faire passer à Joënnic Kernadec un billet où il lui dévoilait l'état de son âme, essayait de lui dépeindre son amour et lui affirmait qu'il était décidé à lui consacrer désormais toutes ses pensées, toute sa vie. Il lui apprenait que c'était lui qu'elle voyait constamment, par les nuits claires, guetter d'en bas, sur sa barque, son apparition divine, et la jeune fille avait ressenti, à la lecture de ces lignes, une impression telle, si douce et si violente à la fois, qu'elle avait failli s'évanouir.

Donc, on pensait à elle! Quelqu'un songeait à la délivrer, et c'était lui. Elle n'en voyait pas plus long, elle. on l'aimait, et on allait l'épouser, et elle ne serait plus prisonnière; elle ne serait plus sous l'étroite surveillance du farouche geôlier qu'était son père. Mais comment allait s'y prendre, pour demander sa main, Hector de Mauvrat? Comment serait-il accueilli? Elle n'osait pas y songer. Mal, très mal, elle n'en doutait pas, et la défiance du père deviendrait il plus soupçonneuse, plus jalouse encore. Et si le gentilhomme allait se rebuter devant l'accueil qui lui serait faite, renoncer à une entreprise qui lui semblerait trop difficile! La pauvre Joënnic tremblant en y pensant, sentait toute sa chair se glacer de frayeur.

Mais Hector ne songeait pas à faire au père une demande officiel. Il savait trop bien qu'il serait repoussé. Il pensait d'abord à conquérir la jeune fille et, la conquête faite, il faudrait bien que le père la sanctionnât. Il était déjà assuré du silence sinon de la complicité entière de l'enfant.

C'était un grand pas de fait, et, s'il pouvait se rapprocher de la jeune fille, il ne doutait pas qu'il ne réussit tout à fait, et fort rapidement. C'est l'éternelle histoire des filles trop bien gardées.

Mais comment arriver jusqu'à elle? C'est à cela qu'à partir de ce moment rêva exclusivement Hector de Mauvrat. Le mariage avec une jeune fille pure et naïve, comme une madone, plusieurs fois millionnaire, était pour le Parisien usé, blasé, ruiné, une fin trop lumineuse, trop éblouissante, pour qu'il ne tentât pas tout, même l'impossible, pour y arriver. Il reparaîtrait à Paris plus élégant que jamais, ayant au bras une jeune femme que tous admireraient, que tous lui envieraient certainement, car la petite Bretonne devait être très jolie. Quel succès et quel triomphe! L'amour d'Hector de Mauvrat, on le voit, n'était pas pur, sans alliage, comme celui de Joënnic. Il s'y trouvait un mélange d'intérêt et d'amour propre aussi puissant que lui, mais qui ne contribuait qu'à le rendre plus solide et plus fort, qu'à augmenter encore, à centupler même le désir de la réussite.

Donc, il fallait réussir, à tout prix il le fallait il ne restait plus à Hector de Mauvrat que cette planche de salut.

Pénétrer du côté de la terre dans le château, avec les chiens grondants dans la cour, le vieux domestique veillant au seuil de l'entrée, il n'y fallait pas songer, non plus qu'il ne fallait pas songer à franchir les murailles qui le défendaient. Du côté de la mer seul la sombre demeure était accessible si l'on pouvait réussir à gravir les rochers presque à pic qui lui servaient de base. Hector avait fait autrefois beaucoup de gymnastique. Il s'était fait applaudir dans un cirque d'amateurs pour son agilité et sa souplesse. S'il pouvait parvenir à planter au sommet des rochers une corde à nœuds solides qu'il dissimulerait dans des anfractuosités de la roche, il ne doutait pas qu'il ne parvint facilement, ses forces étaient revenues, à se hisser en haut.

Là il se trouvait presque sous les fenêtres de la jeune fille. Un mur peu élevé à franchir, un balcon à atteindre et il serait près d'elle. Il pourrait repaître ses yeux de sa vue, charmer son oreille du son harmonieux de sa voix. Ils pourraient se faire part de leur amour, de leurs projets. C'était cela qu'il fallait. Il n'y avait pas d'autres choses à chercher. Hector acheta une corde solide, la prépara et, un dimanche, pendant que la jeune fille et son père était à la messe, il songea au risque de se rompre cent fois les os, la crête des rochers sur laquelle s'élevait le château, parvint à trouver un endroit pour fixer sa corde et il s'éloigna après l'avoir laissé se dérouler dans le vide, caché à tous les yeux par les roseaux, les hautes herbes et les mousses qui tapissaient les rochers.

La corde venait tomber sur la petite baie de sable fin située entre les rochers, sur laquelle Hector se faisait conduire autrefois, qui se découvrait à la marée basse, et où il avait passé tant d'heures à rêver.

Maintenant, il ne rêvait plus, il agirait. Cette nuit même, il grimperait au pied du château, il pourrait parler à Joënnic, boire à ses pieds la lumière de ses yeux! Quel chemin parcouru depuis son départ de Paris! Il ne se reconnaissait plus lui-même, dans ce rôle d'amoureux de romance, de Roméo énamouré qu'il croyait réservé aux seuls opéras.

Pendant qu'il fixait la corde qui devait lui servir à se rapprocher de la bien-aimée, il se demandait si c'était bien lui qui était là, s'il avait encore son bon sens et n'était pas subitement retombé en enfance. Non, c'était son cœur qui était jeune, qui était resté fermé jusque-là, et qui s'épanouissait tout à coup, au grand air, sous les splendeurs éternelles de la nature. Il vivait une autre vie depuis qu'il était là. Il avait dans les veines d'autre sang. Il avait craint de mourir d'ennui et jamais la vie ne lui avait semblé pus occupée et plus pleine. Il fallait autrefois, pour le distraire, les heures fiévreuses du jeu; et depuis huit jours l'idée de cette corde à fixer au sommet des rochers n'avait pas cessé une minute de remplir son esprit. Il n'y avait donc pas dans la vie que le jeu et les plaisirs violents et pimentés du boulevard?

C'était la première fois, depuis qu'Hector de Mauvrat s'était montré à Préfailles, que Joënnic Kernadec n'avait pas aperçu le gentilhomme près d'elle à l'église. Etait-il donc parti? Avait-il désespéré avant de rien entreprendre? Le cœur de la jeune fille s'était serré horriblement. Toute la lumière qui éclairait sa vie depuis le billet reçu s'était éteinte. Il faisait noir maintenant autour d'elle. Les ténèbres l'enveloppaient, étaient plus sombres qu'elles ne l'avaient jamais été. Pendant toute la messe la pauvre enfant était restée anxieuse, le corps frémissant, à chaque bruit, à chaque entrée de quelque nouveau fidèle. Elle espérait toujours le voir, et toujours son attente était déçue. Etait-ce donc un espoir éteint? N'avait-elle pas entrevu un instant la liberté et l'amour que pour les voir s'évanouir aussitôt? Des larmes venaient aux yeux de la jeune enfant, et elle se sentait triste jusqu'a la mort.

Quant il lui fallut, la messe finie, se lever pour suivre son père, il lui sembla que ses jambes ne pourraient plus la porter. Elle chancelait. D'un dernier regard plein d'angoisse, elle embrassa l'église, les environs. Rien. Hector de Mauvrat ne paraissait pas.

Yvon Kernadec remarqua son trouble.

Il dit, en lui prenant le bras:

—Q'as-tu ma fille? Es-tu souffrante?

Joënnic fit un effort pour se remettre.

—Non, mon père.

—Qu'attends-tu, alors?

En effet, la jeune fille semblait ne pouvoir pas se décider à s'éloigner. On eut dit que ses pieds étaient collés au pavé de l'église.

Elle répondit:

—Rien, mon père.

—Eh! bien, viens.

Elle suivit son père, les yeux en arrière, d'un pas mourant.

. . . . . .

Yvon Kernadec avait coutume de se coucher de bonne heure. C'était un grand mangeur et un grand buveur. Il avait les digestions difficiles et, aussitôt après son dîner, il s'endormait lourdement, sur un banc du jardin, quelquefois, ou dans un fauteuil d'osier et qu'il affectionnait particulièrement. Mais quand Joënnic voyait ses yeux commencer à se fermer, elle le forçait à se lever.

—Va te coucher, père, disait-elle. Tu seras mieux dans ton lit qu'à dormir en plein air

Quelquefois, Yvon Kernadec obéissait, quand il n'était pas encore trop appesanti par le sommeil. Il se mettait péniblement debout, et, d'un pas lent et lourd, il gagnait sa chambre, se déshabillait à la hâte et se laissait tomber sur un lit et s'endormait aussitôt, et alors la tempête pouvait souffler, le château s'écrouler pierre par pierre, le canon tonner sous les fenêtres, rien n'était capable, rien, de le tirer du pesant sommeil dans lequel il était plongé.

Le dimanche soir, Joënnic, qui avait cru voir dans l'après-midi la barque d'Hector de Mauvrat croiser devant le château et qui s'était assuré ainsi qu'on ne l'oubliait pas, Joënnic qui attendait elle ne savait quoi, sans doute un signal de son amoureux, Joënnic avait plus hâte que jamais d'éloigner son père.

Il faisait un temps très doux, presque chaud encore, malgré la brise du soir, et le vieil Yvon s'était jeté sur son fauteuil d'osier qui avait gémi sous son poids. Il paraissait ce soir là particulièrement béat. Il avait dîné avec grand appétit. Sa face large était outrageusement colorée. et pour respirer plus à l'aise il avait ouvert le col de sa chemise, et il s'étalait paresseusement dans la chaleur douce de la digestion.

Joënnic accourut.

—Tu vas t'endormir, père.

—Eh! bien, après?

—Tu auras froid.

—Ce soir?

—Le vent commence à fraîchir

—Tu es folle!

—Je t'assure qu'il n'est pas sain de s'endormir

—Je ne dors par d'abord. Laisse-moi respirer un peu.

—Je veux bien moi, mais dans cinq minutes tu dormiras.

—Tu verras que non.

—Je parierais que si.

—Soit! Laisse-moi tranquille.

Joënnic n'osa pas insister davantage. Elle s'assit à côté de son père, les yeux tournés du côté de Pr failles.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'elle regardait, qu'elle vit sur la mer une lumière scintiller comme une étoile.

Elle la reconnut aussitôt. C'était sa lumière, la lumière d'amour.

Elle n'était pas oubliée. On l'aimait toujours.

Alors une inquiétude la prit.

Et elle se tourna vers son père.

Elle le vit le visage en l'air, la bouche ouverte, les paupières luttant contre le sommeil envahissant.

—Tu vois, père.

Quoi? fit le gros homme en se redressant bru-quement.

—Tu dors déjà.

—C'est vrai.

—Tu feras mieux d'aller te coucher. Tu attrapperas du mal ici. Tu es de mauvaise humeur, ensuite, quand on te réveille.

Yvon se mit lourdement sur ses jambes.

—Tu as peut-être raison, murmura-t-il. Et toi, que vas-tu faire?

—Me coucher aussi.

—C'est cela. Allons nous coucher! Nous serons mieux dans notre lit.

Et le vieillard se dirigea vers sa chambre, ouvrant comme celle de Joënnic du côté de la mer, mais dans l'aile gauche du château, tandis que les appartements de la jeune fille occupaient l'aile droite.

Joënnic conduisit son père jusqu'au seuil de la chambre, puis revint sur le balcon.

La lumière avait quitté les eaux de Préfailles et s'avançaient doucement vers le château.

Joënnic ne s'était pas trompée cette lumière était bien celle de la barque de l'amoureux.

La jeune fille passa dans sa chambre, alluma une lumière et ouvrit la fenêtre, puis elle s'accouda. les yeux fixés sur l'étoile, le corps agité de frissons glacés.

Un ciel d'une pureté extrême, tout bleu, avec des myriades d'étoiles se perdant dans les profondeurs insondables de l'azur.

La mer était si calme que c'est à peine si on entendait le murmure de ses vagues légères venant mourir doucement sur les cailloux du rivage.

Un silence profond, une paix infinie.

Pas d'autre lumière sur les flots que celle d'Hector.

Le regard de Joënnic se perdait dans l'immensité infinie de la mer et des cieux.

La lumière avançait toujours plus rapidement maintenant, comme si son ardeur eût été arrivée par l'apparition de l'autre lumière à la fenêtre de Joënnic.

Les deux lumières semblaient se regarder et se parler comme les deux yeux vivants de l'espace.

Depuis longtemps Yvon Kernadec devait dormir.

Joënnic était seul, libre, pouvant se livrer à tous ses rêves, suivre avec ses battements de cœur précipités les mouvements de l'étoile.

Celle-ci se rapprochait toujours.

Elle venait vers la lumière de Joënnic, comme appelée, comme attirée par elle.

Et Joënnic maintenant distinguait la barque, une ombre noire, l'ombre d'Hector.

Oh! que n'eût-elle pas donné pour avoir des ailes, pour pouvoir d'un coup d'ailes rapides se transporter vers le bien-aimé!

Mais il n'y fallait pas songer. Elle verrait de loin la lumière de la barque, puis tout disparaissait, tout s'éteindrait, tout s'évanouirait au matin comme un songe

Tout à coup cependant Joënnic à un tressaillement bizarre. Que se passe-t-il en bas? Que va tenter l'amoureux?

La barque a disparu sous les rochers. Joënnic ne voit plus la lumière. Elle ne voit plus rien, n'entend plus rien.

Un grand silence, troublé par des cris lointains de grillons, le frémissement de la brise dans les touffes légères des tamarins.

Plus de barque, plus de lumière, plus rien, l'immensité silencieuse et vide.

Joënnic ne comprend plus, son cœur s'est serré étrangement. Que sont devenus, l'homme, la barque, la lumière si subitement disparus? Elle redoute elle ne sait quoi, un malheur peut-être!

Puis, soudain, son oreille se tend, ses yeux s'écarquillent, les battements de son cœur deviennent plus violents.

Elle a entendu elle ne sait quoi d'étrange, un froissement inexplicable et violent de roseaux qui sont comme la chevelure verte des rochers, le roulement de pierre se détachant et tombant avec un bruit mat sur le sable sourd Quest-ce que cela veut dire? Que se passe-t-il?

Elle s'est penchée anxieuse.

Et aussitôt un cri lui échappe, un cri de stupeur et d'effroi.

Une tête-d'homme vient d'apparaître à la pointe extrême des rochers, qu'elle dépasse.

Et une voix dit, émue, oppressée, à peine perceptible:

—N'ayez pas peur, c'est moi!

IV

Joënnic a levé les bras au ciel.

—Lui!

Et elle reste interdite, sans mouvement, sans vie, incapable de dire un mot, de se défendre.

Hector est déjà près d'elle. Il l'a saisie, enlevée dans ses bras.

Il est ivre, il est fou!

—Enfin! murmure-t-il. Me voici près de vous. Je vous vois. Je vous tiens. Je puis vous parler!

A la lueur de la lumière qui éclaire la chambre il la contemple, et un cri lui échappe un cri d'admiration et d'extase.

—Comme vous êtes belle!

Il la trouve, en effet, plus belle encore qu'il ne se l'était imaginé, plus céleste si on peut parler ainsi.

Elle ne dit rien.

Elle ne trouva pas un mot, pas un cri.

Son cœur bat si violemment qu'il lui semble que sa vie s'en va. Elle est terrifiée et heureuse à la fois, oui, bien heureuse!

Elle aussi elle peut le regarder, et elle le trouve élégant et beau avec son air audacieux et crâne, ses yeux qui brûlent, allumés de tous les feux, de la passion, car il aime à cette heure, il aime véritablement, lui qui ne savait pas ce que c'était qu'aimer!

Il aime de toutes les forces vives de son être cette créature, si jolie, si gracieuse, si pure qu'elle paraît pour lui appartenir au ciel plus qu'à la terre.

Il se sent chargé, transformé. Un feu étrange consume tout son être.

Ce cri lui échappe.

—Je vous aime! Je t'aime!

Et il se recule un peu pour mieux l'adorer.

—Oui, murmura-t-il, vous êtes belle, bien belle!

Puis il se tait.

Lui, aussi, il est si ému qu'il ne peut pas parler, les mots ne lui viennent pas.

Enfin Joënnic s'est reaise un peu. Elle se rend compte des dangers qu'ils courent tous les deux. Elle pense à son père.

Elle joint les mains.

Elle conjure.

—Partez? dit-elle.

—Partir?

—Oui, il faut partir.

—Partir maintenant que je suis parvenu jusqu'à vous au prix de quels efforts, au prix de quels périls, vous ne le saurez jamais. Partir sans vous avoir dit tout ce que mon cœur contient d'amour, tout ce que mon esprit rêve de bonheur!

—Il le faut. Mon père peut s'éveiller, nous surprendre.

—Qu'il vienne! s'écrie Hector. Je me jette à ses pieds.

Joënnic eut un mouvement de terreur.

—Je serais perdue, murmura-t-elle.

Hector poursuivit sans l'entendre:

—Je me jetterai à ses pieds. Je le supplierai de me permettre de vous consacrer le reste de ma vie. Je lui dirai qui je suis, ce que j'éprouve. Je lui dirai que je ne puis vivre sans vous, maintenant que je vous ai vue.

—Il n'écouta rien.

—Pourquoi?

—Il ne veut pas que je le quitte.

—Pourtant vous vous marierez?

—Jamais tant qu'il vivra.

—Pourquoi?

—Je ne sais pas

—Mais il n'a pas le droit de séquestrer ainsi, de fermer votre cœur à tout sentiment, à tout amour.

Il a juré, et combien de fois! que s'il surprenait un homme près de moi, il me tuerait et tuerait cet homme.

—Oh! oh!

—Et il est capable de le faire Il le ferait. Je vous en supplie, partez!

Les yeux d'Hector étincelèrent dans la nuit.

—Si vous ne craignez que pour moi, dit-il, je reste.

—Je crains pour vous et pour moi.

—Je vous défendrai.

—Quand vous ne serez plus là.

—Si vous m'aimiez, si je le savais que vous pensez à moi, je ne vous quitterais plus. Je veillerais de loin sur vous.

—Non, non, c'est impossible.

Hector lui prit la main.

—M'aimez-vous?

La jeune fille ne répondit pas.

Elle courbe la tête et une rougeur violente empoupre sa joue,

—Ah! si je ne vous étais pas indifférent, si je pouvais espérer qu'en travaillant à mon bonheur, je travaillerais au vôtre.

—Que feriez-vous?

—Je vous délivrerais, moi. Je vous délivrerais de cette tyrannie.

—Et comment?

—Je vous enporterais. Mon bras est fort, mon pied est sûr. Nous nous envolerions tous les deux à travers l'azur, par le chemin que j'ai pris. Ma barque est en bas qui attend nous y monterions.

JOHN TOBIN,
Peintre d'Enseignes et de Maisons
—ET MARCHAND DE—
Tapisseries, Stoumas, Peinture, Huiles, Vernis, et Vitres.
Aussi ouvrage de nettoyage de toutes sortes, passage de Briques. hommes d'expérience en tout temps. Tout ouvrage est garanti.
Agent pour Callow Graining Plates et pour le Cooley Chimney Caps.
48 Rue Common,
Rendez-vous, 36 Rue Winter, Lawrence, Mass.

S. M. McCORMICK,
509 RUE ESSEX,
CHAPEAUX ET ARTICLES DE FANTAISIE.
Nous avons un assortiment considérable de
corsets, Bas et Sous-vetements
que nous vendons meilleur marché qu'aucun magasin de la rue Essex
Venez voir notre stock avant d'aller ailleurs.
Mme Josephine Chouard, employée expérimentée.

La Vitalité chez les Hommes Rétabli
Lorsque la vigueur sexuelle fait défaut chez les jeunes gens ou chez les vieilles personnes, elle peut être promptement restaurée d'une manière permanente. Ceux qui souffrent de la
Varicocèle
DE-LA-DEBILITE-NERVEUSE
De Pertes Nocturnes
...ET D'AUTRES MALADIES qui minent la constitution devraient m'écrire pour me consulter. J'ai fait une étude sérieuse pendant plusieurs années de la faiblesse chez les hommes; le fait est que j'en ai souffert moi-même. Trop timide pour avoir recours à des personnes d'expérience ou des médecins renommés, j'ai fait des recherches sur le sujet et j'ai découvert un remède simple, mais qui donne toujours les meilleurs résultats et je suis aujourd'hui d'un physique naturel et fort, grâce à ce remède.
Je veux que tout le monde, jeunes et vieux, le sachent. Je m'intéresse personnellement dans ces cas là et personne ne doit hésiter à m'écrire, car toutes les correspondances à ce sujet seront strictement confidentielles. J'enverrai la recette de ce remède gratuitement. Ne remettez pas l'affaire à plus tard mais écrivez moi de suite. Vous bénirez toujours le jour où vous l'aurez fait. Adressez en mettant le timbre sous enveloppe.
THOMAS SLATER Boite 1426
Consignateur du fameux Cure Kalamazoo.
KALAMAZOO, MICH.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5c
IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5c FOR SAMPLE PACKAGE

Sent 5 cts for sample package. Faultless Chemcia Company, Baltimore, Md.

VENTE A SACRIFICE
D'Habits
En Drap et en Fourrures pour Dames
Du stock de Cutler, Reubin & Co. que nous vendrons cette semaine a moins du tiers du premier prix. Venez vous procurer les Bargains suivants:

Lot No. 1.
15 Habits de Dames, en Melton, grandes grandeurs, bien garnis et du dernier style, Prix de Cutler, Reubin & Co $16 — Notre prix $4 98

Lot No. 2.
6 Habits de Dames, en Beaver, garnitures en martre, Prix de Cutler, Reubin & Co. $19 — Notre prix $6 93

Lot No. 3.
3 Habits de Dames, en Beaver, Prix de Cutler, Reubin & Co $25 — Notre prix $7.98.

Lot No. 4.
5 Habits de Dames, en Beaver garnis en Renard gris. Prix de Cutler Reubin & Co $6 50 — Notre prix seulement $1 98.

Lot No. 5.
2 Habits de Dames, en Drap Noir garnis en Fourrures Noires. Prix de Cutler, Reubin & Co. $7.50 — Notre prix $2 49

Lot No. 6.
5 Habits d'Enfants, Bruns et Gris, Prix de Cutler Reubin & Co. $5 50 — Notre prix $1 98.

Lot No. 7.
8 Habits de Demoiselles, en Drap pesant Prix de Cutler, Reubin & Co. $5 00 — Notre prix $1.69
D'autres articles trop long à énumérer.

Lot No. 8.
10 Collerettes en Lapin noir, Prix de Cutler, Reubin & Co. $5 00 — Notre prix $1.67.

Lot No. 9.
10 Collerettes de Dames, en Astrakan Noir. Prix de Cutler, Reubin & Co. $12,50 — Notre prix $4 98.
2 Collerettes en Astrakan Noir. Prix de Cutler, Reubin & Co $70. Notre prix seulement $6.98

Lot No. 10.
4 Colliers en Seal Electrique. Prix de Cutler, Reubin & Co, $15 — Notre prix $5.98
5 Collerettes en Lapin Noir. Prix de Cutler, Reubin & Co. $17 — Notre prix $5 50.

Perley,
465 Rue Essex,
(Porte voisine de Bicknell Bros.)
Lawrence, Mass.
Des employées canadiennes vous serviront avec politesse.

A. CHOQUETTE.
Entrepreneur de Pompes Funebres
Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits Décors mortuaires.
Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville.
Signifique orbillard Noir Pour les Enterrements des grandes Personnes, et un Blanc our les Enterrements d'enfants.
Carrosses de Premiere Cclasse our Mariages, Baumes et Funérailles.
A. CHOQUTTEE, — 317 RUE COMMON
Lawrence, Mass.

LUCIEN LEVESQUE
507 Rue Common,
Est l'Endroit par Excellence pour les Meilleurs —
VINS, COGNACS,
LIQUEURS DE TOUTES SORTES,
BIERES, LAGER, &c, &c.
CIGARS UNE SPECIALITE.
Venez encourager un compatriote poli, courtois qui vous servira à la perfection.
M. Levesque est un compatriote. Il mérite sous tout rapport votre patronage.

Wm FERLAND
188 RUE LOWELL, Lawrence.
Vû que je suis debutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je veut argent comptant je donnerai un ESCOMPTE LIBERAL à tout acheteur.
Encourager cet entreprenart compatriote qui vous servira avec honnêteté
N. B — M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place
Wm. FERLAND, 188 RUE LOWELL.

Allez chez VIGER & CO.
66 RUE HAMPSHIRE, Lawrence, Mass.
POUR VOS
REMEDES, PRODUITS CHIMIQUES,
parfums et Articles de Toilette.
Nous faisons une specialité de l'ajustement des Trousses (ceintures herniaires.)
Prescriptions remplies avec soin.
Nous avons toujours en mains un bel assortiment de livres français.

Nouveau Magasin.
M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de
THE, CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES,
Et Beurre de Creme de Premier Choix,
Au No. 523 Rue Essex.
Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.
Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achetera une livre de The, Café ou Poudre à Pâte.
Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.
The China & Japan Tea Co.,
523 RUE ESSEX,
EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

D THEBERGE,
164 Rue Valley, Lawrence.
A toujours en mains un splendide assortiment de
BOIS et de CHARRON
DE TOUTES SORTES.
Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.
Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3 00 la corde.
FOIN, AILLE, & etc
Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

F. A. Chase
City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE,
LE PLUS GRAND
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressez-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. X. Soyons Unis. LOWELL, MASS., VENDREDI 20 DECEMBRE 1895. Soyons Distingues. No 80

Attention! Attention!!

Bretelles a Epaulettes (Shaulder Brace) our Hommes et Femmes.
Trousses, Proctecteurs, Bas elastiques dans tous les styles et toutes les grandeurs.
☞ Pas de charge extra pour Ajuste.
Outre cela ——
Medecines Brevetees
De Toutes Sortes
Parfums, Savons, Essence, Articles de Toilette. &c., &c.
Prescriptions Remplies avec Soin.
N. E. MIVILLE,
COIN DES RUES
Hampshire et Common, – Lawrence Mass.

Allez chez
P. J. DONOVAN & CO.,
Marchands de
BIERES, VINS ET LIQUEURS
De Premier Choix.
En Gros et en Detail.
Seuls agents pour la vente de la "Rhode Island Ale" de de Hanley, la fameuse "Providence Lager Beer" et le "Naumkeag Pure Old Rye Whiskey."
N. B. Nous faisons une spécialité de la livraison a domicile et sollicitons la clientele des familles.
No. 4 Rue Norman et 160 Rue Washington
Porte voisine de la gare, Salem, Mass.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS
Tout de Premiere Classe.
Fred C. BROWN
Prop.
Ouvert de 6 hrs. A. M. a 11 hrs, P. M.

J. H. Sheridan & Co.
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, Whiskeys, Rum, Gin, Brandy, Guins. Porter, Bass & Co Pale Ale Jones's Beer.
35 - RUE FRONT - 35
SALEM MASS

J. J. O'KEEFE & CO.
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Commis: Charles Montgrief et Claude Deangle.
Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE

Whiskey de Daniel Webster,
Dix Dollars la caisse
Contenant DOUZE Bouteilles d'une Quart
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE Prop.
Salem, Mass.

F. X. VOYER,
83 Rue Harbor.
Salem, Mass.
Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!
M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.
Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

La Richesse des Nations.

Les Etats-Unis sont le plus riche pays du monde, si on en croit M. François, l'éminent statisticien français, dit le *World*, de New York.

M. François a fait des recherches approfondies touchant la richesse de dix-neuf des principales nations du globe.

Le sans-le-sou va sans doute trouver que c'est intéressant d'apprendre que ce statisticien estime la richesse des Etats-Unis à 313.-000,000,000 francs, ou, comptant cinq francs pour un dollar, presque $63,000,000,000

L'Angleterre vient ensuite avec 265,000,000 fr., et la France au troisième rang avec 225,000,000,-000.

La fortune de l'Allemagne est considérablement moindre, seulement 161,000,000,000, et l'empire russe, quoique beaucoup plus vaste, est bien plus pauvre, car sa fortune nationale n'atteint que 12,000,000,000.

Il est bon, cependant, de faire remarquer que la France a la richesse per capita la plus élevée, c'est-à-dire que dans notre vieille mère-patrie la moyenne de la fortune de chaque habitant, si tous les biens étaient divisés également, serait plus élevée que partout ailleurs sur la surface, du globe, de sorte que la France se trouve, effectivement, le plus riche pays proportionnellement au chiffre de sa population.

Trois pays possèdent plus de 50 billions, mais moins de 100,000,000,000: ce sont l'Autriche-Hongrie avec 82,000,000,000; l'Espagne, 63,000,000,000; et l'Italie, 54,000,000,000.

La fortune des onze autres pays varie entre 3 et 34 billions de francs.

Les statistiques ci-dessus valent la peine qu'on les conserve pour servir dans les discussions.

LE PROCES DEMERS.

Montréal, 12 déc.—Hier après midi, une émotion facile à comprendre a été causée en cour d'assises, par une faiblesse subite de Mlle Sauvé qui continuait son témoignage commencé le matin. Vers trois heures, elle attendait la fin d'une discussion engagée entre les avocats de la couronne et de la défense, quand tout à coup on voit le témoin agiter les bras et chanceler. Le grand connétable Bissonnette se porta à son secours et transporta la jeune fille dans la chambre des jurés,

Le docteur Villeneuve, qui était présent en cour lui prodigua ses soins, puis on fit conduire Mlle Sauvé chez elle en voiture.

Le docteur Villeneuve a constaté que la jeune fille souffrait d'une faiblesse, suite des fièvres typhoïdes. Elle avait été malade pendant quelques jours, mais croyait être assez forte pour comparaître, mais ses forces l'ont trahi.

Après que l'excitation causée par ce te scène se fut calmée, on commença l'interrogatoire de Mde Nantel, la blanchisseuse, qui est considérée comme le témoin le plus important de la couronne, puisque c'est elle qui, la première, a découvert le cadavre. Elle répète le même témoignage qu'elle a déjà donné trois fois, lors de l'enquête du coroner, de l'enquête préliminaire et du premier procès.

Vers cinq heures la cour s'est ajournée à ce matin.

On a continué à transquestionner Mde Nantel, ce matin, mais sa déposition ne révèle absolument rien de nouveau.

Mlle Sauvé, qui est revenue de son indisposition, succède à Mde Nantel et on reprend le ré-examen au point où il avait été interrompu hier après midi. Le seul fait nouveau est que, entre la première visite du témoin et la découverte du cadavre, une jeune fille, élève de Mlle Boucher, appelée Marguerite Lebœuf, s'est rendue au logis de Demers et a frappé à la porte, mais n'a reçu aucune réponse. Mlle Lebœuf, qui demeure à "la Batoche," d'après le témoin, sera assignée comme témoin. En voilà donc un nouveau témoin!

M. Bissonnette, grand connétable, identifie les effets produits en cette cause comme exhibits. La fameuse robe bleue est du nombre.

M. le curé Décary, de St Henri, succède à M. Bissonnette. Comme les témoins précédents sa déposition ne diffère guère de celle donnée au procès de septembre.

Pour avoir lance un Œuf Gate.

New York, 13 déc—Louis Silverman, qui a lancé un œuf gâté à la figure d'Ahlwart, tandis que ce dernier était à faire un discours, a comparu en cour de police et son procès a été remis à plus tard, sous une caution de $500.

LE PRIX DE LA PEAU.

DIX DOLLARS EN ONT PAYÉ QUARANTE POUCES.

Une Jeune Fille, pour sauver ses parents, s'etait Presentee.

Providence, R. I., 14 déc.—Le Dr Chs Smith, de cette ville, avait dernièrement sous ses soins une personne affligée d'une terrible maladie qui nécessitait une opération. Il s'agissait d'enlever au patient quarante pouces carrés de peau sur l'estomac, et greffer à leur place la chair saine enlevée ordinairement à la cuisse du patient. Mais le malade était trop faible pour subir cette double opération; et le médecin dut aller chercher de la chair ailleurs, pour remplacer celle qu'il avait prise sur l'estomac du malade.

Quelques vagabonds, que le Dr Smith interrogea à ce sujet, refusèrent de se laisser peler, moyennant rémunération. De guerre lasse, le chirurgien dut ressortir à la réclame dans un journal; il fit donc publier l'annonce suivante:

"On demande un homme ou une femme, ou un garçon sans emploi. Dix dollars pour un jour de service. S'adresser au Dr Smith, place de la Cathédrale."

Cette annonce fit accourir chez le médecin plus de cinquante désœuvrés, et la plupart, apprenant ce dont il s'agissait, s'en retournèrent désappointés et maugréant. Un pauvre diable, une véritable ruine physique et morale qui n'avait pas un maravedis au monde, aurait consenti à se faire peler pour $10, mais le médecin le refusa, à cause du délabrement de sa santé.

Une jolie jeune fille, âgée d'une vingtaine d'année, se présenta ensuite. Elle raconta, les larmes dans la voix, que sa famille était dans la plus affreuse misère, et que pour les sauver elle pouvait tout faire. Le docteur la refus aussi parce qu'elle pouvait prendre froid en s'en retournant chez elle après l'opération et mourir.

Finalement, un "tramp" robuste, en excellente santé se présenta, fut accepté, pelé après avoir été mis sous l'influence de l'éther; puis les dix dollars lui furent remis. Il s'en retourna heureux et content, et à la porte, rencontrant quelques autres vagabonds accourant accepter les propositions du docteur, il leur cria narquoisement: "Il est trop tard; c'est moi qui ai vendu ma peau"

ELLE A DU NERF.

Une Jeune Fille Empoigne un Voleur par ses Habits.

Oliphant, (Pen) 13 déc—Agnès Martin est une jeune fille de 17 ans qui a de la bravoure et du nerf Mercredi dans la nuit, elle faillit faire prisonnier un cambrioleur qui, à la faveur des ténèbres, s'était introduit dans sa chambre à coucher.

Avant de se mettre au lit, elle avait mis sa montre en or et autres objets de prix dans un écrin sur son bureau de toilette. Vers minuit, elle fut éveillée en sursaut par un bruit insolite: c'était sa montre qui venait de tomber sur le plancher.

La jeune fille ne tarda pas à apercevoir un voleur se baissant pour ramasser la montre qu'il avait laissé échapper, et sautant à bas de son lit, elle saisit le malfaiteur par un pan de son habit au moment où il allait s'enfuir.

La jeune fille, tout en tenant fermement le pan d'habit du voleur, se mit à appeler au secours de toute la force de ses poumons. Le malfaiteur réussit à se jeter par la fenêtre, et resta là suspendu entre le ciel et la terre, la jeune fille ne voulant pas lâcher prise.

Le vêtement, qui était loin d'être neuf, quitta tout à coup son propriétaire, et le voleur tomba sur le sol sans se blesser; il ne tarda pas à disparaître dans l'obscurité, après avoir laissé tomber la montre près de la maison, où elle fut trouvée le lendemain matin.

Mlle Martin conserve, en souvenir de cette action héroïque, la partie du gilet du voleur qui lui était restée dans les mains.

IL EN AVAIT DEUX

FRANCK SMITH A VEOU UN MOIS AVEC LA PREMIERE.

La Deuxieme fut sa Prisonniere Jusqu'a ce qu'elle fut Malade.

West Islip, L. I., 13 déc—Joséphine Shaw, qui n'a pas encore vingt ans, a été jusqu'à hier prisonnière dans un petit cottage, situé dans une partie peu habitée de cette localité.

Son géolier était Frank Smith, un jeune homme d'a peu près son âge.

Smith épousait en semptembre dernier Miss Bertha Bunton, la fille aînée d'un entrepreneur en bâtiments bien connu de Babylon. Le nouveau couple trouva que la vie conjugale n'était pas celle qu'il avait rêvé et les querelles devinrent très fréquentes dans le jeune ménage.

Un jour les nouveaux époux se chicanèrent tellement fort au sujet d'un piano que Smith avait acheté pour sa tendre moitié qu'ils résolurent de se séparer. La chose se passait un mois après leur mariage.

Le jeune homme, devenu libre, fit la cour à Miss Shaw, qu'il avait connu avant son mariage, et quelques semaines plus tard il louait un cottage, celui dont nous parlons plus haut, et y installait sa dulcinée en qualité de maîtresse.

Smith ne tarda pas à devenir jaloux comme un pigeon, et craignant, s'il laissait la porte de la cage ouverte, de trouver, un de ces jours, son oiseau envolé, il prit l'habitude, chaque fois qu'il sortait, de renfermer la jeune fille dans sa chambre à coucher, en ayant bien soin de fermer la porte à clef.

Ordinairement, son ouvrage le retenait dehors toute la journée, et Miss Shaw passait tout ce temps-là prisonnière dans sa chambre.

Chaque jour il la battait aussi avec un fouet de cheval, pour lui ôter l'idée de s'enfuir, disait-il.

La jeune fille, qui est une personne très frêle et peureuse, n'osa pas désobéir à son seigneur et maître; elle demeura ainsi prisonnière des jours et des semaines, dans des terreurs continuelles, et n'osant pas tenter de s'evader.

Smith perdit un jour son emploi, et devint de plus en plus féroce. A force de se faire maltraiter, la jeune fille tomba dangereusement malade, et pendant plusieurs jours elle fut entre la vie et la mort.

Finalement, Smith consentit à faire venir un médecin qui apprenant ce qui s'était passé, s'empressa de faire transporter l'infortunée jeune fille chez ses parents, qui ne s'étaient pas beaucoup occupés de son sort depuis son escapade avec Smith.

Cette jeune fille avait été adoptée par la famille du capitaine Sylveste Udall, des gens très riches.

Smith, après le départ de sa prisonnière, eut des remords, et il tenta de se suicider en absorbant un poison; mais la drogue n'eut pas l'effet désiré: après quelques jours de maladie; il se rétablit.

Plusieurs personnes croient que Smith est fou, vu que sa mère est dans un asile d'aliénés.

Petites Nouvelles.

A minuit vingt-cinq minutes, lundi, les citoyens de St Jérôme, P. Q., ont été éveillés par un fort bourdonnement qui imitait parfaitement le bruit d'un train lancé à toute vitesse. Les gens, surpris, se sont demandés ce que signifiait ce phénomène; mais bientôt on s'aperçut que c'était bel et bien un tremblement de terre La secousse a duré près de trois minutes.

—On écrit de Montréal:

Le froid que nous avons depuis quelques jours a eu pour résultat de faire prendre la glace en plusieurs endroits. En face de la ville, vis-à-vis Hochelaga, la glace est prise, et tout fait croire que d'ici à deux ou trois jours, nous aurons le pont de glace.

On a commencé aujourd'hui à traverser entre Boucherville et la Longue-Pointe.

A Berthier, à Sorel, à Lanoraie, etc., on a traversé sur la glace depuis lundi dernier

A Longueil, 22 degrés de froid et à Pembroke 30.

—On écrit d'Ottawa:

Le Conseil Privé est encore en délibéré sur l'affaire Shortis. En Irlande, on porte un grand intérêt à cette affaire; le 19 novembre dernier, à une assemblée du Tipperary Board of Guardians, le député Merrick a proposé une motion de sympathie à l'adresse de Valentine Shortis. On le croit généralement fou, dans la Verte Erin. A certains endroits même on a commencé à faire signer des requêtes qui seront présentées au gouverneur-général du Canada, afin que la sentence soit commuée.

Vingt Tombes Vides.

Topeka, 13 déc—M. Cuthbert, un citoyen respectable, rapporte que 30 tombes ont été exhumées dans les cimetières protestants et catholiques de Rochester et vingt d'entre elles ont été trouvées vides.

Tous les étudiants du collège médical sont partis, de crainte que la foule ne se porte à des actes violents contre ceux qui sont accusés d'avoir volé les corps.

Le gouverneur Morrill a offert une récompense de $300 à ceux qui s'empareront de la personne des coupables.

LES REINES DE FIN DU SIECLE

Les femme:
Il n'y a que ça,
Tant que la terre durera,
Tant que la terre tournera.

Que de choses envelopées dans ces brin-brins, ces fichus, ces dentelles, ces je ne sais-quoi, dont les femmes aiment tant à se parer. Que de mystères, d'affections, de douleurs, de joies, d'amertumes, de haines, de colères se trouvent cachés, par une toilette éblouissante relevée de diamants resplendissants. Oh! femme, si l'on pouvait scrutiner votre cœur, le découvrir, le mettre à nu, combien d'excuses seraient données pour le cacher aux yeux des curieux. Et encore avec tous vos défauts (si vous en possédez) l'on ne peut rien faire sans vous. Anéantissez-vous et le monde s'écroule et la terre s'arrête... Vous êtes indispensables, Mesdames, et vous avez le droit d'en être orgueilleuses.

Comme mères, sœurs, bonnes amies et épouses, vous êtes les astres lumineux de ce siècle.

Oh! les mères, qui ne se souvient de leurs tendresses, de leurs amours, de leurs prévenances, de leurs sollicitudes, de leurs chagrins, de leurs nuits d'insomnie passées près du berceau de leur tout. Que de soins, pour les moindres souhaits, souvent devinés du propriétaire de ce berceau. Oh! oui, c'est avec juste raison que l'on peut s'écriery il n'y a qu'une mère!

Les sœurs, nom charmant, c'est un anneau de la chaîne de famille, frères et sœurs, que de secrets confiés de part-et-d'autre, que de réprimandes reçues à tort, que de joies partagées et des pleurs essuyés. Que de fois ne sont-elles pas appelées à offrir des consolations et à cicatriser des plaies de cœur, ou à servir d'intermédiaires et de rapprochement entre deux natures adverses.

Les bonnes amies. Chut! Chut!! qu'en dira-t-on? Elles sont toutes les mêmes. Barbares d'hommes, dites vous. Oh! non, pas du tout. L'on écrit par expérience. Si la mémoire pouvait être trompeuse et menteuse, l'on pourrait peut-être douter, mais, mille pardons, l'on se souvient Entendez-vous le frou-frou de cette soie, si merveilleusement portée, ce sont elles, elles arrivent d'un pas léger, pleines de jeunesse et resplendissantes de beauté, le sourire aux lèvres et les yeux étincelants. Tout cela est pour vous ou pour un autre. L'on ne sait pas. Enigme qu'ne se déroule que devant monsieur le maire, et qui, maintes fois, ne se déroule pas du tout. L'on fait tout pour elles, des bouquets, des bonbons, des cadeaux, des promenades, les théâtres, les bals et enfin tous leurs désirs sont des ordres, l'on est inséparables, les timbres-poste s'en ressentent, l'on va même jusqu'à commander son habit de noces, mais c-r-a-c.... l'on apprend que c'était pour le plaisir. et puis l'on est congédié par un vous êtes bien bon monsieur, l'on vous enverra ce qui vous appartient. Les épouses. Oh! oh!! tout doit être en règle. Il faut marcher la ligne droite. Des affaires à la maison, et vice-versa. Pas de tromperies, pas de subterfuges, l'on vous connaît, messieurs. Mais, en fin de compte, toujours souriantes (il y a des exceptions) prêtes à faire l'impossible pour plaire à leurs maris, faisant les honneurs de nos chez-nous avec grâce et dignité, sachant se plier à toutes les exigences de la vie matrimoniale et surpassant Job en patience et dévouement, elles sont nos compagnes, partageant les joies et les douleurs, les bonnes fortunes et les revers. Elles savent comment nous prendre. Oh! oui, (sans exceptions) elles tiennent leur chez-soi dans l'ordre le plus parfait et tout y est étincelant de propreté.

En général, les femmes sont nées pour la politique. Réponses évasives, demi-mots, phrases inachevées, dénouements imprévus, elles paraissent des mystères impossibles à sonder.

Elles occupent, à l'avantage, tous les emplois, elles se distinguent par leurs bonnes manières et politesse, elles sont *téléphoniques* et *électriques* jusqu'à l'extrême et surchargées d'accomplissements.

C'est pourquoi elles sont les reines de ce siècle avancé.

Eve nous fit maudire, mais Marie nous sauva.

GEO. MANOTTE.

JOHN TOBIN,
Peintre d'Enseignes et de Maisons
—ET MARCHAND DE—
Tapisseries, Moulures, Peintures, Huiles, Vernis, et Vitres
Aussi ouvrage de maçonnerie de toutes sortes, posage de Briques, hommes d'expérience en tout temps. Tout ouvrage est garanti.
Agent pour Callow Graining Plates et pour le Cooley Chimney Caps.
48 Rue Common,
Residence, 36 Rue Winter, Lawrence, Mass.

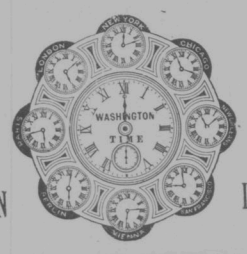
Joseph Michaud,
371 Rue Hampshire,
COUR A BOIS
Et Charbon de toutes sortes
Aux plus bas prix, livrés à domicile à court délai.
Bureau:
124 Rue Valley.
☞ Encouragez un Compatriote.

Durant & Rogers
Montres
—{ ET }—
Bijoux.
☞ Nous achetons la plupart
☞ de nos marchandises directe-
☞ ment des manufacturiers et
☞ nous pouvons vous les ven-
☞ dre aux plus bas prix.
☞ Venez nous voir.
DURANT & ROGERS,
Au coin des Rues
Central & Middle.

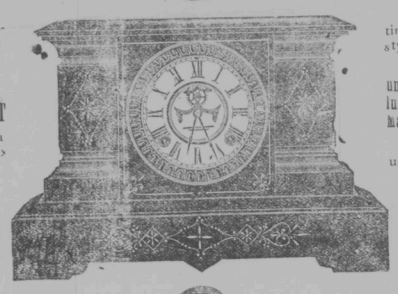
CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON.
Bon Marche
Wm. KITTRIDGE CO
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond,
Bois scié et fendu ou de longueur. Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, &c.
Téléphone 114.

Le SPINDLE Est le meilleur Cigare de **5c**
Que vous puissiez acheter. Fabriqué avec du pur Havane. Par **Flood.**

F. SCHNEIDER,
242 Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.) **242** Rue Essex (BÂTISSE SAUNDERS.)
GRANDE REDUCTION DANS NOS PRIX



Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloge
A des prix extrêmement bas.



Le plus bel assortiment et le derniers styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage
Joncs de Mariage une specialite.
Choix sur
1000 HORLOGES,
Argenteries
En grande variété et convenable pour
Present de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass

CANNES ET PARAPLUIES.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPBRA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.

Paris
Cloak and Suit Co, 312 Rue Essex
Lawrence, Mass.
Il ne vient plus ici.
Le temps froid nous tient — Est venu pour rester et avec lui est arrivée l'opportunité d'acheter des
Gileti, Collerettes et Manteaux, pour Dames et Demoiselles, à des Prix Merveilleusement Réduits.
Idée splendide! Supposez, Madame que vous réussissez le cœur d'une Dame en lui offrant un cadeau consistant en une Belle Collerette ou un Gilet chaud — Les offres surprenant seront peu, s'il est acheté d'nous.
Le Prix de chaque Vêtement dans le Magasin est Réduit.
Par exemple nous avons six . . . . . .
Collerettes Elégantes en Seal Electrique
30, 33 et 36 pouces de long—quelques unes sont unies, l'autres sont bordées d'un vison marbre, à riche collet de martre, et pour les gourmets pour ces Collerettes élégantes $33 $35, $37 50 $40, $45 et $50 Prix actuel vente les prix ont été réduits à
$25 $27 50 et $30.
Réductions similaires sur toutes les autres, ...
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

M. S. DUBE, Entrepreneur de Pompes Funebres
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cercueils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfants. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
☞ Une visite est respectueusement sollicitée.
8 RUE FRANLKIN, Lawrence, Mass
M. S. DUBE.

Pelletier & Chouinard,
Offrent les Specialites Suivantes:
Lager Union, $1.00 la caisse; Bass Val Blatz Exort, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse;
Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.
1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, Prix $2.25.
☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.
33 Rue Perkins, Salem, Mass.
Chartier et Pierre Larivée.

J. E. BENOIT,
206 RUE LOWELL, Lawrence
Charbon Franklin . .
Charbon Stove, . . .
Charbon Nut, ...
Charbon Egg, ...
Charbon Broken, . . .
Charbon Cumberland . .
Pin rouge ou blanc, . .
Bois franc, ...
Bouleau, charbon de bois de toutes sortes.
☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

DR G. C. BATES,
DENTISTE,
ANGLE DES RUES MIDDLESEX & ELLIOTT.
Assistant Canadien-français pour sa clientèle canadienne. Dents extraites l'électricité.

N. GUILMET,
351 Rue Common
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepar, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, marchandises en canistres, &c
Donnez-lui votre encouragement.

Publié tous les Vendredis chaque semaine

LEPINE & CIE.

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an. $1.00
Six mois. 50
Trois mois. 25

Le numero, 2 centins.

Rédigé en collaboration.

Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à

LEPINE & CIE.

67 rue Market, Lowell, Mass.

Entered at the post office as second class mail matter.

UTES D'AMOUR, agent collecteur

VENDREDI, 20 DEC. 1895.

Pas de Reculade.

Washington, 17 déc.—Aujourd'hui le président Cleveland a fait parvenir au congrès toute la correspondance avec le Vénézuéla qui a des difficultés avec l'Angleterre, et un message significatif, dans lequel Cleveland dit qu'il faut que le pays voie à mettre la doctrine Monroe en vigueur. Tout le monde connait la doctrine Monroe qui veut que les Etats-Unis ne permettent pas à aucun pays européen de se mêler des affaires de n'importe quelle contrée d'Amérique.

Le président suggère qu'une commission soit nommée par le congrès avec l'ordre de faire des investigations touchant le Vénézuéla et de faire un rapport au plus tôt. Puis ce sera le devoir des Etats-Unis de mettre coûte que coûte en vigueur la loi Monroe contre l'Angleterre, s'il y a lieu.

Santa Claus s'est procuré un assortiment complet de bijouteries, argenteries, montres, chaines, etc., chez M. F. Ricard. L'assortiment est encore complet et les prix sont les plus bas de la ville.

DIFFEREND AVEC L'ANGLETERRE

Notre confrère de l'*Opinion Publique* parlait récemment des chauvins dont le nombre est assez considérable en ce pays. Il avouait franchement que l'affaire Waller dont on se souvient avait mis "le gouvernement en peu noble posture." Puis parlant du Vénézuéla, il disait :

"En ce qui concerne le Vénézuéla, le président nous fait l'effet de s'être laissé entraîner trop loin à la remorque des *jingoists*. Il est toujours dangereux de poser un ultimatum. Une reculade humiliante ou la guerre avec l'Angleterre : telle semble l'alternative qui va résulter de la mise en demeure contenue dans le message présidentiel."

Nous enregistrons cet aveu de notre confrère démocratique, maintenant que le président Cleveland vient d'adresser au congrès un message demandant la mise en vigueur de la doctrine Monroe contre l'Angleterre, au sujet du Vénézuela qui a des démêlés avec la Guyane, une possession anglaise, relativement à une délimitation de frontière.

Mais, nous demandera-t-on, qu'est-ce que cette doctrine Monroe dont vous parlez tant? C'est ni plus ni moins, le droit que s'arrogent les Etats-Unis d'empêcher les pays d'Europe d'acquérir des colonies en Amérique. Ce droit paraîtra peut-être excessif; mais il a été trouvé nécessaire pour sauvegarder l'avenir de ce pays, car l'établissement de colonies européennes en Amérique pourrait devenir un danger pour les institutions de ce pays. D'ailleurs, voici les propres termes du président Monroe dans son message du 2 décembre 1823.

"Nous devons à notre bonne foi, aux relations amicales qui existent entre les Etat-Unis et les puissances européennes, de déclarer que nous considérons toute tentative de leur part d'étendre leur système à quelque partie de cet hémisphère comme dangereuse pour notre tranquillité et pour notre sûreté. En ce qui concerne les colonies et les dépendances actuelles des puissances européennes, nous ne sommes pas intervenus et nous n'interviendrons pas dans leurs affaires.

"Mais quant aux pays qui ont proclamé leur affranchissement, qui l'ont maintenu, et dont nous avons reconnu l'indépendance après de mûres réflexions, et d'après les principes de la justice, nous ne pourrions envisager l'intervention d'un pouvoir européen quelconque, dans le but de les opprimer ou de contrôler en aucune manière leur destinée, que comme la manifestation de dispositions hostiles envers les Etats-Unis."

Maintenant que l'on sait ce qu'est cette doctrine, on comprendra toute l'importance du récent message présidentiel. Tout ce que demandent les Etats-Unis, c'est que le litige soit soumis à un arbitrage. Si l'Angleterre refuse, les Etats-Unis devront prendre les armes pour mettre en vigueur la doctrine Monroe. C'est pourquoi le congrès a voté en faveur d'une loi autorisant le président de nommer une commission chargée de faire des investigations touchant le présent litige. Aussitôt un autre projet de loi a été soumis pour que cent millions de dollars, tirés du trésor, servent à augmenter les forces militaires du pays, en cas de guerre.

Demain nous entrerons plus avant dans ce sujet tout d'actualité.

Tres Fort au Pistolet.

MONOLOGUE COMIQUE EN PROSE

(L'artiste entre en tenant un as de pique à la main.—Accent Gascon.)

Péchère! vous êtes étonnés de me voir arriver avec cet as de pique, eh bien! je vais aller chercher un revolver, je tirerai six balles dessus et j'en ferai un sept de pique, il suffit pour cela qu'une personne dans la salle ait la bonté de tenir cette carte à la main pendant que je tirerai. Oh! il n'y a pas de danger, je suis très fort au pistolet, les armes c'est ma toquade, à moi, les uns aiment le vin de Suresnes, les autres aiment les femmes maigres, les artistes surtout aiment les femmes maigres, parce qu'ils ont l'habitude des planches, moi, j'aime les armes. Tenez, vous ne savez peut-être pas pourquoi j'ai appris à tirer? je vais vous le dire : c'est pour me venger de l'amant de ma femme. Un jour, en rentrant chez moi, je trouve un cuirassier aux genoux de ma femme, au lieu de s'excuser, il me flanque son pied où on ne porte généralement pas de lunettes, alors la moutarde me prend, la colère me monte au nez, v'lli v'lan! je reçois une paire de gifles et je rentre me coucher. La nuit je n'ai pas dormi. Le lendemain, le cuirassier m'envoie ses témoins que je ne lui avais pas demandés, et nous allons sur le terrain; il me vise, son pistolet rate; moi, je le vise tranquillement, et je le tue raide.. l'honneur était satisfait, et depuis nous sommes devenus une paire d'amis... Voilà comment j'ai appris à manier l'arme à feu... Je suis très fort... Ma force tient à ce que je me suis longtemps exercé avec un fusil à vent : je le chargeais avec des haricots, seulement j'y ai renoncé parce que je craignais les explosions; mais j'ai gardé une retonnaissance éternelle au haricot. Le haricot! n'est-ce pas un ami? n'est-ce pas une compagnie dans les heures de solitude? quand vous êtes seul, taciturne, quand le silence vous pèse, le haricot se fait entendre pour vous dire tout bas : "Je suis là, moi, tu n'es pas seul!" et aussitôt vous étouffez un soupir qui vous oppressait. Mais je reviens à mon as de pique.. je suis très fort, vous verrez, et je me propose d'écrire une brochure sur le duel au pistolet. Vous ignorez, je parie, que le duel au pistolet remonte au père Adam, qui avait deux fils,—Abel et Caïn, —qui ne pouvaient pas se sentir; ils mangeaient et buvaient sans desserrer les dents; par jalousie de femme, ils se battirent au pistolet; c'est même à ce propos que le Seigneur, croyant que Caïn avait tué sa bonne amie, lui demanda : "Caïn, *où est ta belle?..*" Vous pouvez voir ce tableau au Louvre, il a six mètres de long et douze mètres de large; la première fois que je l'ai vu, j'avais seize ans.. ça m'a bien émotionné... j'ai beaucoup pleuré... j'ai beaucoup pleuré parce qu'il m'est dégringolé sur la tête... Mais je reviens à mon as de pique... si quelqu'un veut me le tenir à la main, je vais chercher mon pistolet et je tirerai du fond de la scène... vous verrez, je suis très fort... Y a-t-il un amateur dans la salle? Vous, monsieur? non?... eh bien! j'en suis enchanté, car je vais vous dire la vérité... Je ne suis pas venu ici pour taper dans l'as de pique, mais pour vous faire rire un moment, et si j'y ai réussi, mesdames et messieurs, à vous de me le prouver en tapant dans vos mains.

Un Confrere Outrancier.

Seul de tous les journaux franco-américains, l'*Indépendant*, de Fall River, n'est pas satisfait, mais pas du tout, du résultat de l'agitation religieuse faite par nos compatriotes de Danielson (Connecticut) qui ont obtenu un curé français, le R. P. Soquet, en remplacement de M. l'abbé Preston, un Irlandais.

Notre confrère, qui est très entier dans ses opinions, s'écrie :

"Et il se trouve des journalistes franco-américains pour approuver la décision de Mgr Tierney, qui ne rend pas justice entière aux Canadiens de Danielson!

"Mais, de quel bois sont-il donc faits?

"Veulent-ils perpétuer aux Etats-Unis la politique de soumission traditionnelle qui a causé tant de mal à nos frères du Canada?

"La presse franco-américaine était unanime à réclamer justice pour les Canadiens de Danielson, il y a à peine trois mois.

"Les droits de ces derniers sont aujourd'hui ce qu'ils étaient naguère; mais la plupart de nos confrères acceptent avec empressement un compromis humiliant. L'un d'eux va même jusqu'à parler de *l'heureux résultat* obtenu par les Canadiens de Danielson!"

L'*Indépendant* se laisse évidemment emporter un peu trop loin par son zèle.

Les Canadiens de Danielson ont obtenu, en somme, ce qu'ils désiraient : un curé dont la langue maternelle est le français. Nous ne voyons pas une assez grande différence entre un prêtre français et un prêtre canadien-français pour pousser nos compatriotes de Danielson à faire de nouveau de l'agitation.

La paroisse canadienne de Lowell a eu à sa tête pendant de nombreuses années un prêtre français, le R. P. Garin, dont la mort a causé de si vifs regrets parmi nous, et jamais nous n'avons eu à nous plaindre de ce choix fait par les autorités religieuses.

Pourquoi n'en serait-il pas ainsi à Danielson, sous la direction du R. P. Soquet?

L'*Indépendant* nous fait songer à un créancier à qui un débiteur devrait cinq cents dollars et qui, après avoir tenté vainement de se faire payer pendant un nombre incalculable de mois, ferait la grimace, au moment de poursuivre en justice, (ce qui occasionne toujours des frais considérables, du trouble, des pertes de temps,) sur quatre cent quatre-vingt-dix-neuf dollars et quatre-vingts sous que son débiteur viendrait lui porter, en exigeant une quittance pour le plein montant de sa dette.

Les Canadiens de Danielson sont, en désespoir de cause, sur le point de porter la question à Rome, lorsque leur évêque leur donne un curé français, offrant toutes les garanties de préservation de leur langue, de leurs coutumes et de leur religion.

Nous ne voyons pas de *compromis humiliant* en acceptant ce résultat que nous trouvons *heureux*, dans les circonstances.

D'ailleurs, avant de continuer la polémique sur ce sujet, il serait bon de consulter les Canadiens de Danielson et savoir ce qu'ils en pensent. Après tout, s'ils étaient eux-mêmes satisfaits, nous ne voyons pas quelle raison aurait l'*Indépendant* de pousser ainsi les choses à leurs extrêmes limites car nos compatriotes de là-bas doivent savoir, pour le moins aussi bien que nous, à quoi s'en tenir sur la question.

Aventure Plaisante.

Voici l'histoire assez comique que Françoise nous raconte dans sa dernière chronique :

Une aventure plaisante est arrivée dans l'édifice de la New York Life l'autre jour :

Une jeune dame a pris l'ascenseur pour aller au bureau de son mari. Juste à ce moment, celui-ci descendait par un autre et apercevant sa femme qui montait, il se mit en devoir d'aller la rejoindre.

Pendant ce temps, madame X... ayant trouvé la porte du bureau fermée était immédiatement descendue. Rendue en bas, quelqu'un lui dit :

—Votre mari vient de monter. Je crois qu'il vous cherche.

Vite, madame X... s'empresse de reprendre le prochain ascenseur.

La grande cage électrique n'avait pas plutôt commencé son ascension que le mari arrivait en bas dans une autre. Il regarde autour de lui et demande au préposé du troisième ascenseur :

—Avez-vous vu ma femme ici?

—Oui, monsieur, répondit l'autre, elle vient de monter.

Le mari reprit donc un autre ascenseur; il venait à peine de disparaître que sa femme descendait par un deuxième.

—Votre mari est monté vous rejoindre, dit le préposé de l'ascenseur.

—Ma femme est-elle descendue? s'informa-t-il.

—Oui, lui répondit-on.

—C'est bien, je vais l'attendre ici.

Il attendit cinq minutes, et comme les hommes, vous le savez, n'ont guère de patience, il s'impatienta et remonta

D'un autre côté, sa femme, ne le voyant pas venir, conclut qu'il était parti pour tout de bon et redescendit sur le premier palier comme il venait de le quitter.

On l'informa du fait.

—Je vais l'attendre dit-elle, en commençant à arpenter le corridor de long en large.

Finalement, elle se décida à l'aller le rejoindre en haut, mais elle n'avait pas plutôt disparu que M. X. sortait d'un autre ascenseur.

—Votre femme est remontée, lui dit quelqu'un.

Le mari marmotta un juron et partit pour s'en aller. A la porte, hésita, changea d'avis et prit l'ascenseur qui montait.

Sa femme descendait au même moment.

Quand on l'eut informé que son mari venait de remonter, elle partit pour l'aller le retrouver.

Hélas! il redescendait pour la cinquième fois.

—Je veux que le diable m'emporte si je remonte encore une fois, dit-il enragé, je vais l'attendre ici, et il s'assit sur les marches de l'escalier. Une demi-heure plus tard, il était encore là tandis que sa femme, également animée de la même intention, l'attendait en haut à la porte de son bureau.

—J'espère qu'ils se rencontreront dans le ciel, me dit l'ami fa-cétieux qui m'a raconté ce trait

LE DRAME DE St-HENRI.

La Couronne n'abandonnera pas la Poursuite.

Montréal, 16 déc.—La rumeur s'est répandue samedi après-midi dans les couloirs du palais de justice que la couronne avait abandonné la poursuite dans l'affaire de Demers. Tel n'était pas le cas, cependant. Un reporter du "Monde" a interrogé M. J. L. Archambault à ce sujet. Le substitut du procureur-général a déclaré que la couronne entendait continuer le procès et il ne peut comprendre ce qui a donné naissance à un canard pareil.

A dix heures et demie, ce matin, le juge Wurtele est monté sur le banc et l'on a procédé à l'interrogatoire de M. Massy, chef de police de St Henri. Celui-ci répète en substance le témoignage qu'il a donné au cours du premier procès.

M. Desmarais soumet le témoin à un long ré-examen. M. Massy dit que le jour du meurtre à son arrivée à la maison de la défunte, il a rencontré le vieillard Deguise qui paraissait très excité. Il lui a demandé s'il avait vu Mde Demers dans le cours de la journée. M. Deguise a répondu : "Oui je l'ai vue ce matin sur la plate-forme en arrière. Elle était en jaquette." Le vieillard a aussi ajouté que Mlle Sauvé avait vu un homme dans la chambre de Mme Demers quelques heures auparavant. Le témoin est alors allé interroger Mlle Sauvé qui lui a dit le contraire.

Comme à bien d'autres témoins, la mémoire fait défaut à M. Massy. Il ne se rappelle plus maintenant nombre de faits que M. Desmarais prétend essentiels à la défense.

L'interrogatoire de M. Massy a duré jusqu'à une heure.

Nouvelles du Canada

MONTREAL

REPRIS DE JUSTICE

—Les détectives Trempe, Campeau et Guertin ont arrêté John Rielly et Bénoi Archambault pour vol d'une quantité de bois à la compagnie du Pacifique.

* C'est la deuxième affaire de ce genre dont se rendent coupables les accusés.

Rielly et Archambault, en effet, ont été arrêtés en 1892. Rielly fut condamné au pénitencier, mais Archambault réussit à quitter le pays

Rielly vient de sortir du bagne. Ayant rencontré Archambault, ils résolurent d'aller voler la compagnie de nouveau. Cette fois-ci, les deux coquins ont été pincés.

Ils ont comparu devant le juge Dugas et se sont déclarés innocents. Leurs procès a été remis à plus tard.

QUEBEC

FECONDITE

—L'épouse de M. Jos Lepire, cocher, de St Roch, Québec, a donné naissance à trois filles parfaitement constituées. La mère et les enfants se portent bien.

BOUCHERVILLE

SUR UN GLACON

—Un cultivateur établi dans l'une des îles situées en face de Boucherville vient d'être le héros d'une aventure qui aurait pu lui être fatale, mais qui, fort heureusement, ne lui a causé qu'un peu de frayeur et un bon rhume. M Pierre Vinet, le cultivateur en question, s'est engagé sur la glace du chenal Souligny, en face de Boucherville, avec sa voiture, pour venir au village. Arrivé dans le milieu du chenal, la glace s'est rompue à quelque distance, de chaque côté de sa voiture, et il se trouva dans l'impossibilité d'avancer ou de reculer. Le glaçon qui le portait avec sa voiture fut entraîné par le courant du côté du village. Des habitants de Boucherville, voyant le danger que courait M. Vinet, mirent des chaloupes à l'eau pour aller à son secours. Mais, après une promenade de deux milles environ, le courant poussa le glaçon vers le rivage où il s'échoua. M. Vinet put alors quitter, sans le secours de personne, le glaçon sur lequel il venait de faire, bien à contre cœur, une excursion des plus dangereuses. Après avoir quitté le glaçon, M. Vinet a rencontré quelques-unes de ses connaissances qui avaient suivi sa promenade sur l'eau; ceux-ci l'ont félicité d'avoir échappé à un grand danger et l'aventure a été tournée en plaisanterie.

WINNIPEG

CONFLAGRATION

—Un terrible incendie a jeté la consternation dans Winnipeg, hier. C'est le plus considérable qu'on y ait jamais vu.

Le bloc Cauchon, immense bâtisse commerciale sur la Grande rue, a été la proie des flammes.

Les pertes sont évaluées à $50,000.

Jusqu'à présent on a constaté la mort de deux personnes : le major Morrice, député sergent d'armes à la législature; Mde Morrice, sa femme, dont le corps n'a pu être trouvé.

Il y a trois blessés : M. et Mde Baby et Dlle Carter.

A sept heures du matin, on vit des flammes sortir des fenêtres de la bâtisse. En un instant la scène se fit terrible.

Les habitants couraient de tous côtés et se précipitaient vers les fenêtres, garnies de doubles-châssis.

La brigade du feu arriva promptement sur le théâtre du sinistre. Mais ce ne fut qu'après deux heures d'un travail acharné que les pompiers purent se rendent maîtres du feu.

On ne tarda pas à reconnaître que plusieurs personnes manquaient à l'appel.

Les recherches faites ont permis de retrouver le corps de M. Morrice, qui est mort suffoqué.

Les restes de Mde Morrice n'ont pas encore été découverts.

M. et Mde Baby se sont gravement blessés en sautant par les fenêtres.

Il y avait 70 logements dans la partie brûlée et tout y a été consumé.

Plusieurs locataires manquent à l'appel et l'on craint pour leur sort.

Les dégâts matériels causés par cet incendie dépasseront $70,000.

KINGSTON

BAPTISEE A 110 ANS

—Une bien curieuse cérémonie a eu lieu ces jours-ci à Kingston

Le curé de l'église catholique de St Georges, le Rev Beamish, a baptisé la plus vieille personne qui ait probablement jamais reçu le sacrement de baptême.

Mde Orr, pensionnaire d'un asile connu sous le nom de House of Industry, et âgée, affirme-t-on, de cent dix ans. Mde Orr avait bien été baptisée peu après sa naissance, en 1785, mais une irrégularité avait été commise dans la cérémonie, et la centenaire, qui est obligée de garder le lit depuis quelque temps, tenait à être baptisée regulièrement avant de mourir.

DES VOLEURS.

NEUF ARRESTATIONS EN UN SEUL JOUR, TOUTES DES FEMMES BIEN MISES.

La Police a Commence sa Guerre aux Kleptoniaques.

Boston, 17 déc—Hier, la police a inauguré sa guerre qu'elle fait tous les ans, aux approches de Noël, aux voleuses dans les magasins, par neuf arrestations. Les vols s'élevaient de 39 cents à $18.

Mde Amélia F Hammond, 64 ans, une veuve, a été pris sur le fait dans un magasin de la rue Tremont; elle était à prendre des fuseaux de coton et autre objets. En se rendant au poste, elle dit qu'elle ne savait pas pourquoi elle avait volé, n'y ayant jamais pensé et ayant de l'argent plein sa poche.

A midi, une jolie brunette, très grande, d'apparence distinguée, aux yeux noirs profonds et très belle de figure, arriva au poste entre deux agents de police, et s'écria : "Je ne voulais pas voler, le diable m'a tenté, et je n'ai pu m'en empêcher." Elle était mise comme une princesse, et c'était son premier vol; elle avait pris une demi-douzaine d'articles, entre autres, un sac, une paire de bas, une bouteille de parfum.

Edith Clifford, jolie, portant la chaine d'or, une cantatrice dans un théâtre, a été poussée au vol par une compagne; elle prit des épingles, un petit miroir, du galon, le tout se chiffrait à 62 cents. Comme elle n'avait que quelques sous, elle ne pnt payer $15 d'amende et fut envoyée en prison. Elle se mit à pleurer en disant : "Je devais aller chanter à 2 heures cette après-midi, maintenant, je vais perdre ma place."

Une femme, âgée de 26 ans environ, paraissant très instruite et très distinguée, a été surprise dérobant quelque chose dans un magasin de nouveautés. Elle tenta de s'enfuir en courant dans la rue, mais un policeman l'arrêta. Au poste elle faillit perdre connaissance deux fois.

LE PROCES DEMERS.

On Entend un Nouveau Temoin.

Montréal, 18 dec.—L'affluence semble un peu plus considérable qu'à l'ordinaire.

M. Edouard Massé, de Ludington, dans l'Etat du Michigan, est le premier témoin entendu

M. Massé est un nouveau témoin pour la Couronne. Il est le frère de Mme Demers, la victime de la tragédie du 13 juin dernier. Il demeure aux Etats-Unis depuis nombre d'années. Il a vu la défunte pour la dernière fois, voilà 4 ans.

M. Archambault demande au témoin s'il avait eu connaissance de difficultés entre les deux époux, et s'il sait que M. Demers avait fait des menaces à sa femme.

M. Desmarais s'objecte à cette question, alléguant que dans un procès de meurtre, des faits qui se sont passés voilà quatre ans ne peuvent pas faire partie de la preuve, et que cette preuve est illégale. Il allègue en plus que la défense n'est pas préparée à rencontrer cette preuve. M. Archambault soutient le contraire.

Le juge Wuturle se retire dans son cabinet pour étudier la question. Après une demi-heure d'absence, le juge reprend son siège et déclare que cette preuve ne peut être admise à présent.

On continue l'interrogatoire du témoin. Il n'a appris la mort horrible de sa sœur que par le fait qu'un ami lui a prêté un journal contenant la nouvelle. Aucun de ses parents ne lu a appris la nouvelle.

En transquestion, le témoin déclare qu'il est venu donner sa déposition volontairement. C'est par un malentendu qu'il n'est pas venu au premier procès.

M. Silas Carpenter, agent de sûreté provincial, succède à M. Massé. C'est lui qui a accompagné le chef Massy à St Charles. Il était présent lors de l'entrevue avec le prisonnier.

Le témoin répète son témoignage donné aux enquêtes précédentes. Rien de nouveau ne transpire.

SANS CONNAISSANCE

Boston, 17 déc—Quatre personnes ont été trouvées sans connaissance dans la boulangerie de David Kasauoff, sur la Harrison avenue, hier matin, vers les 10 h. 30.

Une fuite de gaz les avait asphyxiées. Les victimes sont Mde Bessie Kasauoff, 45 ans, a mère du propriétaire de l'établissement; Herman Proof, 40 ans; Paul Cheresky, 35 ans; Max Carbarow, 35 ans.

Depuis plusieurs jours les employés trouvaient qu'une odeur de gaz assez prononcée était répandue dans la boulangerie, et le propriétaire écrivit à la compagnie, lui demandant d'envoyer quelqu'un pour réparer les conduits.

Dimanche les boulangers se mirent à l'ouvrage à midi, pour travailler jusqu'à lundi midi.

De bonne heure, lundi matin, l'un des hommes se sentit étourdi et se coucha, bientôt les autres employés en firent autant,

Durant l'avant-midi, Mde Kasauoff arriva à la boulangerie, et voyant les hommes endormis, ne les éveilla pas, pensant qu'ils devaient être bien fatigués après une nuit de travail. Elle ne remarqua pas que la pièce était remplie de gaz. Un peu plus tard elle perdait à son tour connaissance.

Max Kasauoff, le propriétaire, arriva vers 10 h. 30, et s'apercevant de l'accident, alla quérir du secours.

Un médecin fut appelé aussitôt, et les victimes de cet étrange accident furent transportées à leur demeure. Mde Kasauoff est en danger, les autres sont en voie de guérison.

Une Bonne Taille.

Manchester, N. H., 18 déc—Le congressman Sulloway, de cette ville, est l'un des hommes les plus grands du congrès; il mesure 6 pieds et 6 pouces.

Un Honnete Homme

Cher Rédacteur—Informez-s'il vous plait, vos lecteurs que s'ils m'écrivent confidentiellement, je leur enverra dans une lettre cachetée, le traitement, que j'ai suivi et qui m'a guéri complètement, restauré ma santé, fortement compromise. J'ai eu de longues années de souffrances causées par une faiblesse nerveuse, pertes de nuit, faiblesse et retrécissement des parties sexuelles.

Je n'ai pas l'intention d'extorquer de l'argent à qui que ce soit.

J'ai été victime d'escroqueries, des vols des charlatans jusqu'à perdre confiance en l'humanité, mais Dieu merci, je suis maintenant en bonne santé, fort et vigoureux et désireux de faire connaître à tout le monde le remède nouveau qui m'a guéri

N'ayant rien à vendre ou à vendre C. O. D., je ne demande pas d'argent

Adressez-vous à James A. Harris, Boite 599 Delray, Mich.

LA CONSOMPTION GUERIE.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Iles des Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison radicale et permanente de la Consomption, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal

W. A. Noyes, 820 Power Block, Rochester, N. Y.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette ayant obtenu deux diplômes d'honneur, récemment après des années de recherches scientifiques très sérieuses, pour enlever positivement les Boutons, les taches de rousseurs (rousseures) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie inoffensive; elle rend la peau douce et lisse et clarifie le teint. En vente chez les pharmaciens des Etats-Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Propriétaire du Dr. Delisle's Kinum Compound.

LAWRENCE RUBBER CO.

MANUFACTURIERS ET MARCHANDS
De Toutes Sortes de Marchandises en Caoutchouc.
QUARTIERS GENERAUX POUR
es Bottes et claques haudes, pour Hommes, Femmes et Enfants.

Bottes en Caoutchouc,

Meilleures Bottes d'Hommes, $3 00 — Bonnes Bottes d'Hommes, $2 50
Bonnes Bottes d'Hommes, pas les meilleures, $2.00.
Bottes de Dames, en Caoutchouc, $1.50 — Bottes de Demoiselles, en Caoutchouc, $1.25 —Bottes d'Enfants, en Coutchouc, $1 00.
Nous avons aussi un assortiment complet de Bottes qui vont aux hanches, pour Hommes et Garçons. Bottes pour les sportmen, Bottes King pour les tempêtes et Bottes Zéphir, Arctic Socks pour porter en dedans des Bottes, 15 à 25 cts la paire.

Arcties (Pardessus) avec boucles, pour Hommes. $1.00
Arctics pour Hommes, en Beaver, $1 25, les meilleurs. $1.50.
Pardessus d'Hommes pour les vendeurs de bois. $1.00 et $1.25 avec une boucle, $1 50 deux boucles, $1 75. Botte en Feutre, $1.
Toutes sortes de Bottes les vendeurs de bois.
Grandes Guêtres, de 75 cts à $1.50.

THE STORM SLIPPER. TRADE MARK.

100 Paires de Claques de Dames, pour les tempêtes, 37 cts la paire.

Lawrence Rubber Co.

455 RUE ESSEX 455.

Nous avons une Demoiselle Canadienne qui sera toujours heureuse de servir la clientèle canadienne.

MITCHELL & CO.,

Grandes Attractions
Pour la Saison des Fetes.

Nouvelles Marchandises et Nouveaux Departements. Grand étalage de Livres, Marchandises en Celluloid, Articles de Fantaisies, Bijouteries, Mouchoirs, Parapluies, Marchandises en Worsted, Manteaux, Collerettes et Mackintoshes, Toiles, Couvertes, Confortables, Machines à coudre.

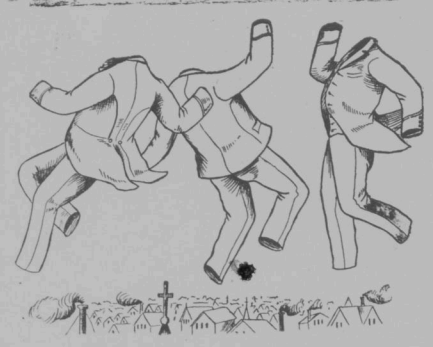
POUR ETRE DONNE

2500 Beaux Calendriers représentant les vues du Lac Kenozia, par un artiste de Boston, avec des vers par notre poète Whittier.

Ces calendriers coûtent $100, argent comptant et seront donnés à nos patrons, un à chaque famille.

Si vous êtes une pratique et n'en avez pas reçus demandez-en un.

Mitchell & Co.
76 a 82 RUE MERRIMACK,
HAVERHILL, MASS.
Commis canadien—M. P. H. Bilodeau.



Les Fetes Approchent!

Vous ne serez pas joyeux tant que vous n'aurez pas vu notre assortiment de mercerie pour Noël qui est un des plus complets, à des prix les plus bas.

Aussi, quels plus beaux cadeaux de Noël ne pouvez vous pas faire à votre mari, à votre père, à votre frère, à votre amant, que de lui acheter un beau Pardessus tel que nous vendons à notre magasin.

Nos Pardessus en laine pour jeunes gens, à $2 00 fera un beau cadeau pour votre fils.

HAMEL & CLOUTIER,
405 Rue Essex.
Lawrence, Mass.
Enseigne de la Valise Doree.

CLAIRS ET DOUX!

Faits de jolis pieds revêtus de nos Souliers qui sont au complet, pour exemple ceux que nous offrons maintenant pour une chansonette pour peu d'argent comptant. Nos ajustements égalent la qualité et les prix sont en proportion. Si nous pouvons vous plaire dans l'ajustement, le prix, le style et la qualité, ce qui existe

Nous vous vendrons durant les prochains sept jours un lot de Chaussures de Dames, bontonnées, en Kid et vernies (Goodyear Welt) bouts opéra et carrés pour $2.

1 lot de Chaussures d'hommes (Grain Creedmoor et Congers pour $1.50.
Congress d'hommes en cuir breveté et balmoral (il nous reste seulement 8 paires) pour $1.50, rabattus de $3 00.

V. J. HUOT,
437 Rue Essex 437

SUGGESTION POUR NOEL

Mesdames, vous avez toujours des difficultés à trouver des presents convenables pour votre mari.

Maintenant voyez si la liste d'articles suivante peut vous aider, et vous trouverez certainement quelque chose que chaque homme peut se servir et saurait apprécier.

Nous avons un assortiment choisi d CravateS
Un homme en a jamais trop.
Mouchoirs en Soie,
Très utiles et convenables.
Gilets pour Fumeurs,
Elégants et confortables.
Mackintoshes
Un présent des plus désirables.
Gants
Tout homme porte des gants.
Chemses
De goût
Sweaters
Votre garçon apprécierait celà.
Bijouteries
Les nouveaux boutons pour poignets, est un beau présent.
Parapluies
Toujours serviables.

Si vous ne trouvez rien dans cette liste que vous aimiez. Venez dans notre magasin et avec notre assistance, nous pourrons certainement trouver quelque chose d'acceptable pour un présent de Noël pour n'importe quel homme, et souvenez-vous que tout ce que nous avons est neuf et propre.

Pas de marchandises que nous avons eu de trop à un jour de Noël précédent

Wm H. Floyd & Co.
459 RUE ESSEX.
VICTOR BACHAND, commis canadien.

Beaute ! Elegance ! et Economie !

Trois points importants pour toute Dame, ces points sont dans le Dépt des Manteaux. Le temps est passé où l'on portait un vieux Manteau, aujourd'hui il faut maintenir notre orgueil et notre respect. Vous pourriez hésiter sur la question des dépenses mais avec nous cette question-là a atteint son minimum, il n'y a rien à craindre. Notre immense stock DOIT SE VENDRE et le principal motif est les bas prix Il y a deux chemins pour être extravagants. L'un est de payer trop cher pour un article et l'autre est de ne pas payer assez Nos prix arrivent au point de la qualité et de l'économie Tout notre stock est des dernières productions et du dernier goût. Nous ne pouvons énumérer nos prix tout au long, mais nous pouvons dire qu'ils sont aussi bas qu'il est possible de les avoir. Consultez vos intérêts et e notre plaisir en faisant une visite dans nos salons de Manteaux.

N'avez-vous Jamais Réfléchi ?

La grande difference qui existe dans nos beaux dessins désirables et les conceptions exceptionnelles Ja o s ses C'est intéressant s onsid rer le travail surprenant d une pers one qui travaille pour 7 et 8 cts par jour, ce qui fait que nous p uvons vendre ces marchan ises pour le tiers des prix sur les marchandises am ricaines et euro éen nes Nous avons fait c tte ann e inauguration importante de notre coutume ordinaire en ajoutant à notre stock une ligne de marchandises Japonaises qui rivalisent avec qui que ce soit dans l'Etat. Ca consiste en Vaisselle de dessin et de forme immaginable. Quelque chose d'élégant pour Noël Ecrans de cheminée, Dessus d'Oreillers, Nappes, Draperies, e une foule d'articl s t op long à mentionner. Venez au plus vite examiner no're unique assortiment, Exhibition au second plancher sur la rue Common.

A. W. Stearns & Co..

La Meillere Maison de Marchandises Seches

309-311 Rue Essex, - 270 Rue Common.

LAWRENCE, MASS

Employés canadiens: — F. A. Martel, Martin Lanctot, Achille Proulx, Patrick Murphy, Delles Esther Lacaillade, Joseph ne Poirier.

Centres Canadiens.

Lawrence

M. Jos Voyer, barbier est allé passer une semaine à New York.

M. Alphonse Bellel le informe ses amis qu'il a transporté sa résidence au No. 85 rue Cross.

L'assemblée des Forestiers Cour Lafayette aura lieu mercredi prochain, jour de Noël.

Les nombreux amis de M. Félix Poisson apprendront avec plaisir qu'il a pris un mieux sensible depuis quelques jours.

Voulez-vous vous renforcir, faites usage du vin préparé à l'extrait de bœuf et de fer de Belle-Isle & Co., 47 Franklin St.

Grâce aux bons soins du Dr Omer Routhier, M. Jos Dubois, qui s'est fait casser une jambe par son cheval il y a près de six semaines, pourra reprendre sous peu son ouvrage chez Lacaillade frères.

Depuis vendredi dernier les patineurs s'en donneurs à cœur joie. En effet, la rivière Merrimack et la Stephen's pond, présentent un véritable miroir que nous voyons tous les soirs sillonné en tous sens par ande-là de cinq cents couples.

Les docteurs Rodrigue et A Mignault de Lowell sont venus faire une excursion de pêche vendredi dernier et ont tendu leurs lignes au lac Lanouette. Bien qu'ils n'avaient pas la fameuse seine de St Pierre ils ont fait une quasi miraculeuse. Le brochet et l'achigan sont à foison dans le lac paraît-il.

Mlle Constance Bossé qui a été été retenue chez elle depuis plusieurs semaines par les fièvres typhoïdes est en bonne vie de convalescence et pourra reprendre son ouvrage, chez M. Stearns, dans quelques jours.

Nous apprenons que les élèves du collège Ste Anne préparent une grande soirée dramatique pour le 29 courant. Tout le monde sait qu'ils font bien les choses. C'est par conséquent une bonne occasion de vous recréer que vous aurez encore avant la fin de la présente année. Nous donnerons le programme de cette intéressante soirée dans notre prochain numéro.

Les fêtes de Noël et de Jour de l'An approchent aussi nos populaires épiciers, MM. Morin et Fréchette, sont à se préparer en conséquence pour donner satisfaction à leur clientèle dans ces jours de fêtes. Leur magasin d'épiceries ne laissera rien à dérirer, à leur boulangerie et pâtisseries, la clientèle canadienne trouvera ce qu'il y a de mieux en fait de pâtisseries et de confiseries de toutes sortes. Comme tout le monde le sait leurs prix sont toujours réduits et leurs marchandises de première classe. Ne manquez pas de leur faire visite.

Une figure bourgeonnée n'est pas faite pour plaire. Si vous voulez être agréable au beau sexe, faites disparaître ces boutons par l'usage de la *Royal Cream*. Les pharmaciens seront heureux de vous en procurer une bouteille, pour la bagatelle de 75 cents.

On mande de Salisbury Beach que la mer a fait une balayade complète de tous les jolies cottages situés sur ses côtes. Plusieurs ont été repoussés sur le rivage et d'autres ont été entraînés avec les eaux. La Quebec House a été renversée et enchaînée par les habitants. On annonce que le pillage de tous les ustensiles, argenteries et articles de cuisines a été fasuit. une grande échelle par les voleurs

Le DrJ. D. Delisle, qui a passé un an dans les principaux hôpitaux de Paris, a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, ainsi que du nez (tel que catarrhe), de la gorge, des oreilles et de la vessie. Bureau, 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover. Consultations. de 2 à 4 et de 7 à 8 h. p m., tous les jours, excepté le jeudi et le dimanche.

UNE SPLENDIDE.

Les Messieurs pourront offrir un Cadeau aux Dames.

Tout vêtement dans ce gros stock est réduit. Les dollars ont un merveilleux pouvoir, ici. Nous allons tout simplement illustrer notre grande réduction par un exemple. Nous avons six riches collerettes et Seal électrique ; elles ont 30,33, et 36 pouces de long ; quelques-unes sont en Seal uni, d'autres à bord en vrai Martre et à collet en riche Martre. Vu nos bas prix ces collerettes ont été vendues à $33, $35, $37.50, $40, $45 et $50, mais pendant cette vente elles ont été réduites à $25, $27.50 et $30.

Cet item est un exemple des réductions faites dans tout notre magasin Paris Cloak & Suit Co., 212, rue Essex.

Déces.

Malvina, enfant de de M. Belone Dubé, est décédée le 17 courant à l'âge de 1 an.

Joseph, enfant de M. Alfred Bernier, est décédé le 16 courant à l'âge de 4 mois.

Joseph, enfant de M. Samuel Bédard est décédé le 17 courant à l'âge de 5 mois.

M. Jos Roy s'est fait couper un pouce lundi dernier dans une machine à tourner le bois.

Ces enterrements étaient la direction de M. S. Dubé.

Chapeaux Chapeaux.

Grande réduction dans nos prix cette semaine, la plus bel assortiment et la dernière mode. Nous donnons des chapeaux de $5.00, 6.00 et 7.00 pour 2.98, $3.87 et $4.97. Aussi réduction dans les articles de fantaisie considérable de corsets, bas et sous-vêtements. Venez voir notre stock avant d'aller ailleurs.

Joséphine Chénard, commis français.

S. M. McCormick, 509 Essex St., Lawrence, Mass.

Election d'Officiers.

Quincy, Mass., 16 décembre 1895.

Election des officiers de la société St Jean-Baqtiste de Bienfaisance :

Président, Adalbert Simon ; 1er vice-président, Napoléon Reed ; 2e vice-prés., John Dextras ; sec.-arch., Emile Badot ; ass.-sec.-arch., Eugène Marchand ; sec. corr., Chs D. Leclair ; sec.-trés., Narcisse Leclair ; commissaire ordonnateur Charles J. Leclair ; comité de visite, Wm Bouleau, Joseph Dufour, Narcisse Reed, Napoléon Reed, Joseph Landry ; comité des finances, Charles D. Leclair, Louis Bernier, Auguste Rouleau ; comité d'enquête, Onésime Rouleau, Louis Bouchard, John Dextras. Médecin, Thomas J. Dion.

CHARLES D LECLAIR,
Sec.-corr

Pour vos Cadeaux

De Noel et du Jour de l'An

Parmi toutes les maisons qui annoncent avec nous nous conseillons à nos lecteurs et lectrices de visiter les maisons suivantes :

Reid & Hughes cette semaine se sont surpassés. Les vitrines sont de toute beauté et méritent d'être vues. Ce magasin contient des milliers d'articles de fantaisies des plus convenables pour les cadeaux.

A. W. Stearns & Co les vétérans du commerce de nouveautés ont sans contredit le stock le plus considérable de la ville. Tout ce que vous pouvez trouver d utile dans les familles ils l'ont en mains.

John T. Golden, successeur des demoiselles O. Jean & Cie, n'a pas terni l'excellente réputation de ce magasin qui aujourd'hui est mieux assorti que jamais en chapeaux, articles de toutes sortes pour les dames. Mlles Leotine Bourget et Elianthe Hamel soront heureuses de servir la clientèle canadienne.

Perley, le magasin populaire pour toutes espèces d'articles de toilette, tels que : Gants, foulards, mouchoirs, etc, n'est pas surpassé dans Lawrence pour le choix et les bas prix.

Dans les hardes faites, chapeaux, etc., Hamel & Cloutier n'ont pas besoin de réclame. Ils sont reconnus pour prendre le *cake*.

Le populairs magasin de chaussures de V J Huot est toujours achalandé, la raison est bien simple : il a le plus bel assortiment de la ville et ses prix sont les plus bas.

La populaire pharmacie de Miville se distingue de plus en plus. Les splendides articles de fantaisie qui emplissent ses vitrines ainsi que son magasin sont les objets les plus chic que nous ayions vus depuis longtemps et sont les mieux appropriés pour faire des cadeaux.

Pour vos habillements, pardessus, articles de toilette, il est difficile d'égaler W. H. Floyd & Co, ce nouveau magasin cause toute nne sensation. Allez voir M. Victor Bachand il vous fera des surprises.

Viger & Co, comme toujours, sont la générosité même, non contents d'offrir leurs marchandises aux plus bas prix, ils donnent cette année gratuitement un superbe calendrier pour l'année 1896 Avis aux amateurs.

Pour acheter vos manteaux et collerettes nous ne connaissons pas d'endroit aussi avantageux que le Paris Cloak & Suit Co. Allez faire une visite à Mlle Léda Morneau, elle vous rendra heureuse.

Désirez-vour des joalleries, argenteries, montres, joncs de mariage, horloges, pendules de des milliers d'articles de prix? l'endroit est tout trouvé C'est au plus grand magasin du comté d'Essex chez F Schneider Ne l'oubliez pas.

Une autre maison qui mérite notre confiance si vous avez besoin de prescriptitions avec soin, si vous avez besoin d'excellents parfums, savons de toilette et des millions de beaux articles pour cadeaux, est notre populaire compatriote Félix Poisson pharmacien. Si vous avez besoin de vous sucrer le bec acheter des bonbons, gâteaux qui fondent dans la bouche *all aboard* chez Morin et Fréchette.

The last but not the last. Il vous faut aller chez L. Levesque. Au jour de Noël, sans vins ni liqueurs c'est triste et lamentable. N'allez pas l'oublier. Ses prix sont les plus bas.

Avis.

MM. Hamel & Cloutier donnent avis que toute carte pour montre donnée après l'achat de $75 se terminera le 25 décembre 1895. Tous ceux dont leur carte ne sera pas remplie pourront suivre les conditions imprimées sur leur carte.

Salem.

Allez voir notre populaire bijoutier, C. L. Desaliniers, rue Washington en face du dépôt, pour vos cadeaux de Noël et du Jour de l'An. Son assortiment de montres, bijoux, joncs de mariage, lunettes, etc., est des mieux choisis et du dernier goût. Ses prix ne sont pas égalés dans Salem.

Tout le monde est enthousiasmé de la victoire glorieuse du maire Turner ; mais il est pénible de constater qu'il n'y aura pas de licences l'an prochain. C'est une grande perte pour la ville.

Lowell.

Pourquoi payer un prix élevé pour vos chaussures de toutes sortes? En allant chez J. C. Martel, 51 rue Prescott, vous trouverez tout ce qu'il vous faut aux plus bas prix de la ville.

Le soir du 26 décembre auront lieu les caucus pour élire un nouveau comité de ville démocratique. Il y aura deux factions en présence, et l'on s'attend à une chaude contestation.

L'ambulance a transporté Frank Burnett. un employé dans le Tremout, à l'hôpital des corporations, mardi avant-midi. Il s'était fait écraser un talon entre un ascenseur et une porte,

Un jeune homme tomba du haut mal sur la rue Merrimack, en face du magasin de fruits de Kilpatrick mercredi. On le transporta dans le magasin, et il ne reprit ses sens que longtemps après. Il fut ensuite conduit chez lui en voiture. On rapporta que le jeune homme avait passé plusieurs nuits à veiller le corps d'un ami décédé, et que c'était trop pour ses nerfs et son état de santé,

Prets Pour la Guerre.

On nous apprend que le major C. Roussin, de la Garde Salaberry, a écrit au président Cleveland pour lui offrir les services d'un régiment de soldats canadiens, en cas de guerre avec l'Angleterre. M. Roussin travaille à l'organisation de son régiment. Le Dr Hénotte en sera le chirurgien et M. John Vincent le premier-lieutenant.

L'ETOILE, qui veut encourager le patriotisme, offre au plus brave la carabine de Ben que nous avons en notre possession.

Ceux qui désirent s'enrôler sont priés de passer au Casino d'ici au 1er janvier.

Cour Samuel de Champlain.

Hier soir a eu lieu l'élection des nouveaux officiers, comme suit :

Chef ranger, J. B. Frémeau ; sous chef ranger, J. J. E. Bellemare ; trésorier, Paul Vigeant ; sec.-fin., Arthur Boulais ; R. S., J. B. Hurtubise ; S. W., L. P. Brault ; J. W., Joseph Boudreau ; S. B, Hubert Grégoire ; J. B., Philip Bourk ; directeur, Wilbert Bouthilette ; médecin, Dr Lamoureux.

LE JUGE HADLEY

asse d'Entendre Parler de l'Irlande.

Hier, en cour de police, a comparu Michael Shea, accusé de voies de fait sur la personne de John Furlong, dans leur maison de pension où ces deux hommes s'étaient mis à parler de l'Irlande, ce qui avait causé la querelle. L'un avait appelé l'autre un papiste, et celui-ci,—Michael de son petit nom—avait ressenti le besoin de jouer du poing.

—Remettez le prisonnier en liberté, dit Son Honneur. Je suis lassé de tout ce bavardage au sujet de l'Irlande. Pourquoi ne parlent-ils pas de l'Amérique ou bien de la ville de Lowell?

Pour Menaces.

Thomas Dunlavey, un frère du lieutenant de police de ce nom, a été arrêté mercredi pour avoir menacé sa femme.

Il était très ivre, presque sur le point d'avoir le délire. Il demeure sur la rue Plain, et hier il dit à sa femme qu'il allait la tuer. Elle eut si peur qu'elle le fit arrêter.

Shortis.

Beauharnois, 17 déc.—Shortis, le sinistre héros du drame de Valleyfield, se able très à son aise en prison. Il mange et boit de bon appétit et dort comme un innocent. Souvent même, on doit le réveiller vers 9 heures et demie du matin. L'approche du jour de son exécution ne semble nullement le troubler, et il n'en parle jamais.

Son père doit revenir prochainement, dit-on, pour présenter aux autorités, à Ottawa, un grand nombre de pétitions demandant la grâce du condamné à mort.

Bargains pour les Fetes ! !

Tout ce qu,il y a dans le magasin est réduit, car nous ne voulons pas avoir en mains un seul Chapeau après Noel. Nous les avons marqués à des prix excessivement bas. Une ligne complète de Nouveautés pour les Fêtes, comprenant toutes les Nouveautés pour Noel 1895.

Gants et Boîtes de Mouchoirs garnis en celluloid avec de la soie de toutes couleurs, à 50c, prix régulier 75c.

Dessus d'oreiller, Oreillers de Sofa et toutes espèces d'ouvrage d'art.

Mouchoirs prix régulier 25c, brodés dans le dernier goût à 12 1-2 cents.

Soie Japonette, grande initiale avec ouvrage en soie, prix ordinaire 25c

Rappellez-vous la vente de chapeaux à moitié prix.

JOHN T. GOLDEN,

Successeur de O. JEAN & Co.

421 RUE ESSEX

Lawrence, Mass.

Melles Léoncine Bourget et Elianthe Hamel invitent leurs amies à aller les voir et elles les serviront avec courtoisie.

LE DIFFEREND.

Les Journaux Francais disent que l'Angleterre est dans un Dil mme.

DEPUIS NAPOLEON AUCUN POUVOIR N'A ETE AUSSI OSE.

En Angleterre, la Presse n'aime pas le Message Presidentiel.

Paris, 18 déc—M. Lucien Millevoye, un ancien membre de la Chambre des Duputés, dans un article publié dans *La Patrie*, dit : "Le message du président a porté un coup plus terrible à l'orgueil britannique qu'il n'en avait reçu depuis un siècle. Le prestige anglais va diminuer dans toutes les parties du monde. L'Angleterre devra se lancer dans une aventure ultra-formidable ou faire la courbette devant l'ultimatum énergique de l'Américain.

"Depuis les jours où Napoléon a menacé d'envahir l'Angleterre, aucun chef d'Etat n'a osé se servir vis-à-vis de l'Angleterre d'un langage aussi ferme que celui de M. Cleveland. La Grande-Bretage se trouve dans un dilemme. La soumission équivaut à une humiliation et la résistance à une guerre, à un duel implacable contre toute l'énergie, toutes les forces morales et matérielles que l'Amérique a à sa disposition, y compris les Irlandais que le gouvernement inique de l'Angleterre a exilés dans le nouveau monde.

"L'Europe n'interviendra pas. Elle ne se souciera pas de braver une coalision américaine causée par une attaque faite au détriment de ses plus chers intérêts. Le temps est passé quand la diplomacie anglaise séduisait la moitié du monde et intimidait le reste. L'Angleterre ne peut compter sur aucune aide."

LE JOURNAL DES DEBATS.

Cette feuille, qui reflète les vues du ministère, dit que le langage dont s'est servi le président Cleveland n'est pas absolument pondéré et met les Etats-Unis dans l'alternative de faire la guerre à l'Angleterre ou de battre en retraite ignominieusement après la bravade d'hier. Le *Journal des Débats* conteste aux Etats-Unis le droit d'intervenir dans la dispute du Vénézuéla.

UNE AUTRE OPINION.

La Liberté dit : "Les gens d'une même race sont habitués à se servir d'un langage très fort sans se battre. Sans aucun doute ce différend va se régler pacifiquement. Si Lord Salisbury relevait le gant lancé d'une manière très arrogante, l'Angleterre serait capable d'organiser en quelques heures une expédition militaire, tandis que les Etats-Unis ne sont pas prêts. Cette complication fait réfléchir sur les désavantages de l'expansion coloniale."

LA PRESSE ANGLAISE.

Londres, 18 déc.—Naturellement, les anglais n'aiment pas le message du président Cleveland.

Le *Guardian* dit :

"Nous regrettons profondément le ton du message de M. Cleveland. Un grave combat va maintenant avoir lieu entre les modérés et les extrémistes en Amérique, dont le résultat aura le plus grand effet sur la paix du monde. Le gouvernement britannique, qui reflète l'opinion publique de ce pays, ne fera que son devoir s'il donne la main aux amis de la paix aux Etats-Unis en évitant toute manifestation d'animosité.

Ld *Sheffield Telegraph* fait remarquer que les Etats-Unis n'ont ni armée, ni marine valant la peine d'en parler, et que le message du président est ridicule. Il ajoute : "Cependant, si réellement les Etats-Unis désirent la guerre, la Grande-Bretagne ne pourra pas faire autrement que d'accepter le défi. On ne nous fera pas peur avec des menaces,"

La *Pall Mall Gazet* e croit que le message du président des Etats Unis n'est rien autre chose qu'un document électoral, pour assurer à M. Cleveland l'honneur d'une troisième élection, ce qui serait sans précédent.

LA PRESSE ALLEMANDE

En général, la presse d'Allemagne se prononce contre la doctrine Monroe et le message présidentiel ; elle dit que M. Cleveland a parlé de la sorte parce que le temps des élections présidentielles est proche.

LA PRESSE DU CANADA.

Au Canada, les journaux anglais condamnent le message de M. Cleveland, et parlent en faveur de l'Angleterre. Ils disent qu'en cas de guerre entre les deux pays, le Canada se rangera du côté de la Grange-Bretagne. Les journaux français ne se sont pas encore prononcés.

AUX ETATS-UNIS.

Les journaux des Etats-Uniset,on pourrait dire, le peuple entier sont d'accord pour louanger le message présidentiel. Le gouverneur Greenhalge a approuvé sans hésitation l'attitude prise par le président Cleveland. "Je crois, a-t-il dit, que la population entière du Massachusetts va cordialement appuyer le gouvernement sur la question vénézuélienne."

Les gouverneurs du Nevada, de l'Oregon, du Mississipi, de la Georgie, du Vermont, de la Virginie, de l'Indiana et autres ont écrit au président Cleveland pour lui annoncer qu'ils l'approuvaient.

PREPARATIFS DE GUERRE.

De l'Argent sera Vote pour Augmenter l'effectif de l'Armee Americaine

Washington, 18 déc—Grout, du Vermont, a présenté un projet de loi pour que $100,000,000 soient affectés à la défense des ports de mer et des frontières canadiennes.

M. Chandler, républicain du New Hampshire, a aussi présenté un projet de loi autorisant le président d'augmenter les forces militaires du pays en achetant 1,000,000 de carabines d'infanterie, 1000 canons de campagne et 5000 pesants canons de forteresse, cent millions de dollars devant être affectés à cet usage.

St Louis, 18 déc—A une assemblée des officiers et des soldats du 1er régiment d'infanterie, hier soir, il a été décidé d'envoyer un message à M. Cleveland pour lui déclarer qu'au premier appel, le pays pouvait compter sur eux. Ils sont au nombre de 1000.

Lexington, Ky., 18 déc—Le capt W. H. Polh, qui est en frais des faire des recrues a écrit au président : J'ai des recrues pour former un régiment, et je suis prêt à répondre a l'appel, en cas de guerre avec l'Angleterre."

Reid & Hughes,

Le Gros Magasin de Marchandises Seches

DE LAWRENCE.

Noel est le plus beau jour de l'année. Nous nous permettons d'en profiter en vous offrant

Un STOCK CONSIDERABLE

DE PRESENTS UTILES pour les Fetes.

☞ Nous commencerons cette semaine à vous offrir des Bargains Spéciaux qui conviennent pour les Fêtes à

PRIX SPECIAUX.

NOTRE VENTE SPECIALE

Sera pour ces jours-ci en

MOUCHOIRS pour Dames et Messieurs, votre choix à

5c. chacun.

Vingt quatre magasins sous le même toit. Nous vous invitons à visiter ces différents départements afin de découvrir des présents utiles et convenables pour les Fêtes. Jamais dans l'histoire de Lawrence de Cadeaux aussi superbes n'ont été offerts et dans tous les cas nous garantissons nos prix les plus bas. Un véritable département pour les livres vendu pour le tiers et la moitié du prix ordinaire. Chaque livre depuis $6 00 le volume, pour les enfants à 5c chaque. Un échantillon des dernières Nouveautés de livres pour '95

Edition Speciale pour les Fetes.

DE L'ABBE CONSTANTIN.

Avec 36 illustrations par Madaline Lemaire, prises d'une éditio de 25 000 bien imprimée et reliée.

Notre prix 29 cts.

TROIS NOUVEAUX LIVRES par Pansy pr x $1.15 chacun.

5 Livres, 5 volumes dans une boîte, $3 00.

"Deux Petits Pilgrims Progress, The Jungle Book, The New Jungle Book," $1.15.

"Beside the Bonnie Brier Bush in the day of Auld Lang Syne" 98 cts chaque.

"The Master," $1 37.

BELLE EDITION ILLUSTREE.

"Bicket, Faust," $1 75 chaque.

"The Princess Lousa", prix 98c.

"The Chronicles of Count Antonio", pr x $1.15

"The entu y Cook Book", pr x $1.50

"M. Lincoln Cook Book", pr x $1 37

"Miss Parloa's Cook Book", prix 89c.

"Universal Cook Book", prix 67c.

"Every Day Cook Book", prix 25c.

Departement de Papeteries,

500 Rouleaux de Papier Crepe de Dennison, qualité extra vendus partout à 30c le rouleau Une belle ligne à choisir 19c le rouleau.

REID & HUGHES.

225 a 235 RUE ESSEX,

Lawrence, Mass.

Commis Canadiens Jos A. Roy Evélina Poirier, Lumina Moneau et Eliza Cardinal. Melle Caroline Saint-Laurent.

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi a faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu a peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la "*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,

WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants : —N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants : — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin Oscar Courteau, Dr J. G Burque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants : — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

COUPON DE PRIME

Aux Lecteurs de ce Journal

Détachez ce coupon et remettez le avec 9 cts en timbres-poste pour chaque volume désiré, ou 25 cts pour 3 volumes au choix, parmi les ouvrages mentionnés sur ce coupon, au bureau de l'ETOILE, Lowell, Mass., et vous recevrez les numéros demandés franco par la poste dans les huit jours qui suivront votre envoi. Ecrivez votre nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom _____

Adresse _____

Ouvrages désirés : Nos _____

LIVRES OFFERTS

1 Mon oncle et mon curé
2 L'amoureux de la préfete
3 Martyr de l'amour
4 La roche qui pleure
5 Le remords d'un faussaire
6 Rêves dorés
7 Drame de l'hôtel Woronzoff
8 Les fiançailles de Lorette
9 Le sacrifice d'un fils
10 Le coureur de dot
12 Roman d'une jeune fille pauvre
13 Le roman d'un crime
14 Trahison vaincu par l'amour
15 La Vengeance du fiancé
17 Les deux Jeannes
18 Misérable faussaire
19 Le martyr d'une mère
20 La charmeuse.

Avez-vous une Faiblesse Sexuelle ?

Si oui—Je vous enverrai la recette franco (port) d'un remède simple qui m'a guéri des résultats d'abus durant ma première jeunesse et des excès sexuels pendant les années suivantes. C'est un remède sûr contre les maladies de nerfs, pertes de nuit, petitesse, faiblesse et retrécissement des organes sexuels, etc., chez le jeune homme ou le vieillard. Ecrivez aujourd'hui, en envoyant un timbre et votre adresse.

THOMAS SLATER, Box 1426, Kalamazoo, Mich.

UNE SENSATION.

Montréal, 17 déc—Toute une sensation a été causée dans les cercles politiques par une dépêche envoyée au "Globe" de Toronto par son correspondant montréalais, dans laquelle il est dit qu'il serait à peu près certain que Mgr Fabre allait lancer une lettre invitant les électeurs de Jacques-Cartier et de Montréal-Centre à appuyer le candidat du gouvernement sur l'affaire des écoles. On se rappelle que M. Descarries, après avoir accepté la candidature, s'est rendu à Lachine, et c'est le curé de l'endroit et le chanoine Bruchési qui l'ont reçu à la gare. Quelques jours auparavant sir Wm Hingston avait rendu visite aux autorités ecclésiastiques. Tous ces faits et le froid qui existerait entre M. Charbonneau, le candidat libéral dans Jacques-Cartier, et M. le chanoine Bruchési, parce qu'il a été l'avocat du Dr Lamarche dans le procès Lamarche vs Bruchési, font dire au "Globe" que Mgr Fabre va intervenir.

Ajoutons qu'on est aussitôt allé aux informations, et que cette rumeur du "Globe" n'a pas été confirmée.

La 'Patrie' dit à ce sujet :

"Nous ne pouvons ajouter foi aux rumeurs dont parle le "Globe" et nous ne pouvons croire un instant que l'archevêque de Montréal ait même eu les intentions que lui prête cette dépêche.

"La religion doit être au-dessus des mesquines querelles de parti.

"D'ailleurs, comment Mgr Fabre pourrait-il donner officiellement son appui à un gouvernement que M. Angers a dû quitter?

"Et puis, l'archevêque de Montréal a bien d'autres choses à faire qu'à s'occuper de politique, et nous espérons qu'il fera démentir ces faux bruits qui ne font que créer du malaise chez les catholiques."

Remerciements.

M. Larose dont le fils a été enterré ce matin nous prie de remercier cordialement en son nom toutes les personnes qui ont sympathisé avec lui et sa famille dans leur malheur, ainsi que ceux qui ont pris une part quelconque aux funérailles.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, $3.00 a year; $1.50 six months. Address, MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

Le SPINDLE Est le meilleur Cigare de **5c**

Que vous puissiez acheter. Fabriqu avec du pur Havane. Par **Flood**

FEUILLETON
N° 21

— LES —

Lendemains du Crime

GRAND ROMAN A SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE

QUATRIEME PARTIE.

DONNANT DONNANT.

IV

(*Suite.*)

Joënnic eut un frémissement mais elle dit aussitôt:

—Je ne puis pas quitter mon père. Il en mourrait.

—Ce ne serait un moyen, le moyen. Nous nous marierions, et, quand nous serions mariés, votre père, j'en suis sûr, vous pardonnerait.

—Jamais! Je sortirais d'ici avec sa malédiction sur ma tête.

—Puis, pour cela, dit tristement Hector, il faudrait que vous m'aimiez. Il faudrait que votre amour fût non pas égal au mien, ce n'est pas possible, mais y répondît un peu. Mais vous ne m'aimez pas, vous. Que vous importent les souffrances de cet étranger qui s'est trouvé sur votre chemin, de cet étranger qui ne voit plus que vous, pour qui vous êtes toute la lumière, tout le rayonnement de la vie!

Elle murmura d'une voix à peine perceptible, avec un accent de douloureuse ironie!

—Je ne vous aime pas? Vous osez.

Il sursauta violemment.

Un cri de joie vint à ses lèvres.

—Vous m'aimez!

Joënnic inclina la tête.

—Vous le voyez donc pas?

—Vous m'aimez! J'ai ce bonheur? Je n'osais pas le croire! Oh! maintenant je puis tout, je suis fort! Je vous sauverai et nous serons heureux.

—Oui, dit la jeune fille, je vous aime. Cet aveu m'oppressait, cet aveu m'étouffait, et il me semble que je suis plus heureuse, que je respire mieux maintenant que je l'ai fait. Je vous aime tel que vous êtes. Ne vous en êtes-vous pas aperçu encore? Ne vous en êtes-vous pas aperçu au tremblement qui s'empare de moi quand je vous vois? N'avez vous pas remarqué cette lumière qui brille à ma fenêtre lorsque la lueur de votre barque s'allume sur les flots.

—Si, si, mais je me refusais à l'espérer.

—C'est pour vous que cette lumière veille. C'est pour vous indiquerque votre cœur n'est pas seul à battre.

Hector la saisit dans ses bras avec des transports éperdus.

—O ange! murmura-t-il

Elle se dégagea vivement.

—Et maintenant dit-elle, maintenant que vous avez mon secret partez!

—Oui, je vais partir, mais à une condition. Je reviendrai demain.

—Demain?

—Demain à la même heure. Ne pourrais je que serrer le bout de vos doigts, je serai heureux. J'emporterai pour la nuit et la journée ma provision de bonheur.

—Vous allez de nouveau courir des dangers?

—Cela m'aguerrira.

—Et s'il vous arrivait malheur?

—Ne craignez rien.

—Je ne m'en consolerais jamais.

—Vous m'aimez donc bien?

—Maintenant, s'écria-t-il, je suis heureux, je ne redoute plus rien. Le ciel est pur! Il y'n a plus pour moi sur la terre que de la joie et de la lumière! Jamais je n'ai ressenti encore cela? Je n'aurais jamais supporté qu'on pût le ressentir. Quand je lisais dans les livres des tirades amoureuses, enflammées, exaltées, je haussais les épaules et m'écriais: Quelle comédie! Maintenant je suis plus exalté, plus fou, que n'importe quel héros de roman! Je vous aime! Je suis prêt à donner pour vous mon sang, ma vie Rien n'existe plus sur la terre en dehors de vous. Je n'aurai plu-d'autre soleil que vos yeux, d'autre aurore que votre sourire. Vous êtes ma divinité, mon paradis, ma lumière!

Joënic écoutait, transportée, ravie, ces paroles ardentes, embarassées, qu'on ne lui avait jamais dites encore.

Elle buvait cet amour, liqueur enivrante, à laquelle ses lèvres n'avaient pas touché encore, et elle s'en grisait.

Elle restait extasiée, mourante.

Elle eut pourtant la force de dire:

—Partez! partez! Je vous en supplie!

Il n'osa pas résister.

Il la voyait pâmée, la tête penchée comme un fleur délicate qu'un soleil trop chaud a brûlée.

Il déposa sur ses lèvres un dernier baiser, puis, enjambant le balcon:

—Oui, je pars, dit-il. Mais demain, demain à la même heure, je serai là.—Si je ne puis pas vous parler, je vous verrai. J'admirerai la plus belle merveille que Dieu ait faite.

Il disparut.

Penchée sur le balcon, oppressée, à demi-morte, Joënnic le suivit du regard avec un sentiment d'angoisse inexprimable.

Elle le vit parvenir au sommet du mur, disparaître un moment, reparaître ensuite à la cime des rochers, puis disparaître cette fois tout à fait.

Une lueur tranquille et douce éclairait toutes choses, hérissant la mer d'écailles d'argent.

Pas un bruit.

Le calme absolu des bords de la mer, quand l'atmosphère n'a pas de brise et que les flots ne remuent pas et qui semble plus grand là que partout ailleurs.

Le père de Joënnic n'avait pas bougé, n'avait rien vu. Sa fenêtre était restée close.

Dans le silence, un frôlement de roseaux, la chute de quelque pierre ou de quelque morceau de terre détachés sans doute par les pieds d'Hector.

L'anxiété de Joënnic augmenta à ces bruits.

Elle leva les bras au ciel et murmura cette courte prière:

—Mon Dieu! protégez-le!

Mais elle ne ferma sa fenêtre et ne cessa de regarder et d'écouter lorsqu'elle eut vu la barque se détacher des rochers, gagner le large et aller se perdre, se dirigeant vers Préfailles, dans l'espèce de brume rayonnante qui tombait sur la mer.

Joënnic était rentrée dans sa chambre, avait refermé sa fenêtre; mais elle ne songeait ni à éteindre sa lumière, ni à se coucher. Jamais elle n'avait été si troublée, si émue. Elle était heureuse et elle souffrait C'était donc l'amour cela? C'était douloureux et exquis tout à la fois. Elle le revoyait. Elle le revoyait penché sur elle, avec sa face pâle, ses yeux ardents, ses cheveux en désordre, dans tout le désarroi de l'escalade et du rapt.

Pourquoi ne l'avait-elle pas suivi! Tout son cœur allait à lui. Comment avait elle eu le courage de résister, de le repousser, de le faire partir? Elle ne se l'expliquait pas à cette heure, à cette heure où elle regrettait tant de ne plus le voir près d'elle. Le reverrait elle? Il y avait des moments où elle n'osait plus l'espérer.

Elle cherchait à s'expliquer comment il était parvenu jusqu'à elle, et elle n'y arrivait pas, tant cela lui semblait impossible. Il avait parlé de dangers. Allait-il donc être obligé de courir les mêmes dangers pour la revoir? Et s'il allait lui arriver malheur? Elle l'aimait maintenant. Elle l'aimait entièrement. Tout disparaissait pour elle, il n'y avait plus sur terre qu'une tête, qu'une vie à laquelle elle tint, sa tête, sa vie. C'était l'amour, cela, le véritable amour. Elle ressentait pour lui de la soumission et de l'admiration. Il lui semblait puissant et fort. C'était un homme et elle n'était qu'une enfant.

Elle aurait été heureuse de lui obéir, de le servir comme une esclave; elle sentait qu'elle n'aurait pas le courage de lui résister. Un mot, une prière, et elle tomberait à ses pieds, il suffirait d'un geste, d'un regard. En pensant à lui, tout son être se fondait dans une douceur infinie.

Il faisait jour déjà quand Joënnic éteignit sa lumière et essaya de s'endormir.

Hector de Mauvrat s'était laissé glisser le long de la corde et avait regagné sa barque.

Et tout en ramant il pensait; il pensait a cet amour étrange qui lui était entré dans l'âme et qui le tenait maintenant tout entier. Cet amour avait été pour lui la résurrection et la vie. Il se sentait rajeuni et fort, ayant au cœur des émotions qu'il n'avait jamais éprouvées et qu'il ne se croyait pas susceptible d'éprouver.

Quand la petite Bretonne lui avait avoué en rougissant qu'elle l'aimait, il avait été pris d'une joie inconnue. On l'aimait Il n'était donc pas fini encore? Il n'était donc pas mort?

Puis il pensa à Paris, à son retour parmi les amis qui l'avaient vu partir usé, ruiné, et dans les yeux desquelles il y avait vu un définitif adieu. Il allait reparaître, revenir à Paris plus brillant que jamais, marié à une femme jolie, jeune, riche, car pour Hector l'intérêt s'ajoutait à l'amour. Quelle surprise mêlée de jalousie pour ses amis! Quel triomphe pour lui!

Malgré ce que lui avait dit Joënnic des dispositions hostiles de son père, Hector ne doutait pas, maintenant qu'il était sûr de l'appui de la jeune fille, qu'il ne parvînt à triompher des résistances du vieux. Il se traça dès maintenant un plan de conduite. Il allait essayer de pénétrer près du vieillard. Il lui demanderait officiellement la main de sa fille, puis, s'il refusait ou de le voir ou de se montrer favorable à ses projets, il agirait près de Joënnic, et l'enlèverait au besoin pour forcer le père à donner son consentement, pour réparer le mal fait, pour éviter tout scandale.

Mais il fallait à tout prix qu'Hector épousât Joënnic. Là était pour lui la réhabilitation et le salut.

Hector laissât passer quelques jours sans revoir Joënnic, comme il le lui avait promis, de façon à mettre l'inquiétude, l'angoisse même dans l'âme de la jeune fille et d'y enfoncer plus profondément son amour, puis, une après-midi, ganté, une fleur à la boutonnière, il se présenta à la grille de Kerr Joënnic.

A son coup de sonnette des aboiements bruyants éclatèrent; la cour se remplit de grondements.

Hector vit à travers les barreaux de fer onduler des dos frémissants de chiens, puis la porte s'ouvrit et un homme parut, un homme sans âge bien défini, la face rugueuse, la tête couverte de cheveux rudes, l'œil sournois, la bouche large.

Il repoussa les chiens qui essayaient de sortir avec lui, et sans lâcher la porte, après avoir jeté sur Hector un regard plein de surprise et de défiance il demanda:

—Qu'est-ce qu'il vous faut, monsieur!

Hector prit son air le plus aimable.

—Je désirerais, dit-il, parler à M. Yvon Kernadec.

—Il n'y est pas, fit l'homme de sa voix la plus rébarbative.

—Il est sorti?

—Non.

—Alors?

—Il n'est pas sorti, mais il n'y est pas tout de même.

—Je puis revenir.

—C'est inutile.

—Pourquoi donc?

—Parce qu'il ne vous recevra pas d'avantage.

—Mais il ne sait pas, murmura Hector.

—Il n'a pas besoin de savoir.

Et l'homme allait refermer la porte, pendant que les chiens recommençaient à grogner.

Hector le retint.

—Passez lui au moins ma carte.

—A quoi bon? il ne vous connait pas, n'est-ce pas?

—Non, mais j'ai un besoin urgent de lui parler.

—Lui n'a besoin de parler à personne. Bonsoir!

Et de nouveau le domestique poussa la porte.

Hector le retint encore.

Il avait sorti de sa poche un louis de vingt francs,

Il le montra et commençait à dire.

—Ceci est pour vous.

Mais la porte se ferma brusquement, et il se trouva dehors, avec sa carte et son louis à la main, ses frais de toilette restés inutiles.

—Diable! murmura-t-il, la maison est gardée. Comment faire pour y pénétrer?

Il attendit que le domestique sortît pour une commission, et, l'ayant vu se diriger vers Préfailles, il renouvela sa tentative. Mais la porte ne s'ouvrit pas, et les aboiements seuls des chiens répondirent à ses coups de sonnette réitérés. Pas de Joënnic.

La demeure semblait vide, morte. Hector désespéra de réussir. Il s'en retourna tout attristé et un peu honteux vers Préfailles. En chemin il croisa le domestique qui rentrait à Kerr Joënnic. Il lui sembla que l'homme le regardait d'un air particulièrement narquois. Il eut un moment l'idée de l'appeler, de courir après lui, d'essayer de l'amadouer, de le gagner. Il n'osa pas. A quoi bon? Et il examina l'homme qui s'éloignait lentement, tranquillement, avec il ne savait quoi d'ironique et de moqueur dans ses attitudes, dans sa démarche. Ah! qu'il lui eut de bon cœur envoyé quelque chose quelque part! Mais il se contint et continua sa route.

A Préfailles, il prit des renseignements sur Yvon Kernadec et sur son domestique Celui-ci se nommait Pennaïk, le père Pennaïk, comme on l'appelait à Préfailles. On l'avait toujours connu au service de M. Kernadec. Un dur-à-cuir comme son maître, aussi sournois que lui, ne parlant jamais à personne. Quand il venait faire ses achats à Préfailles, il choisissait lui-même l'article qu'il désirait le tournait, le retournait sans un mot, sans dire ni bonjour ni bonsoir. S'il ne convenait pas il le reposait à l'endroit où il l'avait pris. S'il lui plaisait, au contraire, ses dents se desserraient pour dire:

—Combien?

On lui disait un prix.

Il ne marchandait pas, mais il déposait sur le comptoir la somme que l'objet lui semblait valoir, et, si on n'acceptait pas, il reprenait son argent et s'en allait. Jamais on n'avait pu lui arracher du ventre d'autre parole que ce mot: Combien? C'était à croire qu'il ne connaissait pas d'autre mot français ou qu'il ne pouvait pas en prononcer d'autre.

Hector était fixé. Il n'y avait rien à faire avec cet homme, rien à tenter sur ce côté.

Il s'en remit au hasard et guetta hors de chez lui Yvon Kernadec.

Un jour, c'était le troisième depuis sa tentative, il l'aperçut assis sur la pointe d'un rocher avec leux gros chiens couchés à ses pieds.

Il se dirigea vers lui, mais dès que le père de Joënnic l'aperçut, il se leva et continua sa route, ses molosses gambadant autour de lui.

Hector se mit à sa poursuite, puis quand il fut à quelques pas:

—Monsieur, dit-il, monsieur!

Yvon Kernadec tourna la tête, vit Hector, fit un signe à ses chiens et sans répondre rebroussa chemin.

V.

Hector Continua:

—Monsieur!

Le breton d'un ton brusque:

—C'est à moi que vous parlez, monsieur?

—Oui monsieur.

—Que désirez-vous?

—Je suis allé pour vous voir chez vous.

—Ah! c'est vous?

—Oui monsieur. Je désirais vous entretenir.

—De quoi? Je ne vous connais pas, moi.

—Je me nomme Hector Sichel de Mauvrat.

Yvon Kernadec eut un geste, un regard qui signifiait: après? Qu'est-ce que cela me fait?

Et il continua sa route.

Hector s'attacha à ses pas.

—Il faudra pourtant, fit-il, que vous m'écoutiez J'ai vu mademoiselle votre fille.

L'homme s'arrêta net.

Un frémissement passa par tout son corps.

Ses yeux étincelèrent.

—Ma fille? dit-il. Vous l'avez vu? Où donc?

—Mais dame, répondit Hector un peu interloqué, à l'église, le dimanche, et j'ai été frappé.

Yvon Kernadec lui jeta un regard indéfinissable, un regard chargé de dédain, de mépris et de crainte tout à la fois.

—Ah! je comprends, fit-il, un coureur de dot!

Et toisant des pieds à la tête Hector de Mauvrat, qui frissonna, il s'éloigna rapidement suivi de ses chiens qui sautaient après lui.

L'amoureux de Joënnic resta à la même place, interdit, une fureur dans les moelles.

Ah! vieil Arabe! murmura-t-il, tu m'insultes et tu me défies. Nous verrons bien!

Le soir même il était sous les fenêtres de Joënnic. Le temps était mauvais; et vent soufflait avec violence et de gros nuages roulaient sous le ciel, voilant par intermittences l'éclat de la lune. Il y avait au pied des rochers de sourds grondements, car la mer venait s'y briser avec furie. Rien n'avait arrêté Hector. De loin, Joënnic avait vu la lueur de sa barque s'allumer dans la tourmente, et son cœur avait tressailli. Est-ce qu'il ne l'avait pas oublié? Elle vit, au milieu des hurlements des vents et des vagues, sa silhouette sombre se dresser sur les rochers, et se elle signa tant elle était émue.

Il avançait rapidement. Escalader la muraille avait été un jeu pour lui, et en quelques secondes il fut au pied du balcon.

Elle tendit vers lui ses mains.

—C'est vous?

—C'est moi. Vous croyiez peut-être que je vous avais oubliée. Je n'ai pas cessé de m'occuper de vous, de penser à vous, et je viens voir si vous m'aimez.

Elle murmura éperdue:

—Si je vous aime!

Il était près d'elle maintenant

Il avait pris ses mains, les avait posées sur ses lèvres et il les dévorait de baisers. Elle ne se défendait pas. Elle n'en avait ni la force, ni le courage, ni la pensée.

Son âme tout entière défaillait.

Elle ne songeait plus à son père, au danger qu'elle courait d'être entendue, surpris.

Elle ne voyait rien, ne pensait rien.

Il était là! Cette idée seule hantait son esprit.

Il s'était haussé jusqu'à elle.

Elle sentait son souffle, elle le buvait.

Une folie la pénétrait.

Lui aussi, il ne pensait plus à rien, à rien autre chose que son amour, aussi ému, aussi transporté qu'elle.

Il la saisit dans ses bras.

—Si vous m'aimez, s'écria-t-il, si vous m'aimez comme vous me l'avez dit, si vous m'aimez comme je vous aime, nous allons partir,

Elle se récria, une épouvante dans toute la chair.

—Partir?

—Partir ce soir, cette nuit, avec moi Ma barque attend en bas. Je vous prends dans mes bras.

Elle ne répondait pas, toute transie d'une si violente émotion qu'il lui semblait qu'elle allait mourir.

Partir avec lui, dans ses bras? Est-ce que c'était possible? Et son père? Et le monde? Et tout? Quelle résolution grave et inattendue!

S'en aller avec cet inconnu, livrer sa vie à tous les hasards.

Mais il l'aimait, et elle l'aimait.

C'était la liberté, le bonheur, l'amour.

Il soupira.

—Vous ne me répondez pas? Vous refusez? Vous ne m'aimez donc pas? C'était donc un mensonge cet amour? Et moi qui y avait cru! Moi qui avait tout préparé, qui avait échafaudé sur lu mon avenir, mon bonheur.

Elle bégaya:

—Mon père.

—Votre père est intraitable. Jamais nous n'obtiendrons rien de votre père.

—Vous l'avez donc vu?

—Oui.

—Vous lui avez parlé?

—Oui. J'ai tout voulu tenter avant d'en arriver aux extrémités où nous sommes réduits, pour qu'on n'ait rien à nous reprocher, pour montrer que nous avions tout fait, il a refusé même de m'entendre. Quand j'ai voulu parler de vous, il m'a fui comme on fuirait un malfaiteur et un pestiféré. Vous êtes jeune. La vie vous sourit Vous avez droit à l'amour, au bonheur Pourquoi votre père ne veut-il pas que vous aimiez?

—Il m'aime, lui. Il a peur que je le quitte.

—Je ne puis cependant pas vivre sans vous voir! s'écria Hector de Mauvrat, et si vous restez près de lui, je ne vous reverrai plus.

Joënnic s'était remise un peu. Elle se rendait compte maintenant de toute la gravité de la situation, des conséquences que pouvait avoir le pas décisif qu'on lui demandait de faire.

Elle restait silencieuse.

Cette phrase lui vint aux lèvres:

—Je ne puis pas l'abandonner.

Hector eut un mouvement de dépit et de colère.

—C'est bien, dit-il, je sais ce qu'il me reste à faire.

Elle pâlit.

Tous ses membres tremblaient.

Elle avait peur de comprendre.

—J'ai juré, poursuivit l'amoureux, de ne ne pas rentrer seul dans ma barque, de ne pas descendre d'ici vivant J'aime mieux mourir que vivre sans vous, et si je m'écrase en bas, j'aurai le bonheur, du moins, de mourir à vos pieds!

Un frémissement glacé parcourut le corps de la jeune fille.

—Mourir! balbutia-t-elle, vous voulez mourir!

—Que voulez-vous que je fasse? La vie sans vous, sans votre amour, me serait maintenant trop pénible. Pourquoi vous ai je connue?

—Nous pouvons attendre, dit Joënnic.

—Quoi?

—Que l'humeur de mon père se calme, que je devienne libre.

Hector eut un sourire amer.

—Malheureusement, murmura-t-il, je ne suis plus à un âge où l'on attend. Je n'ai pas vingt ans. Je puis encore avoir quelques années de bonheur, si vous m'aimez. Après, ce sera fini!

Joënnic se tordit les bras dans un accès de désespoir.

—Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-elle; puis elle ajouta:

—Pourtant je ne puis pas. Mon père en mourra de douleur. Il m'aime. Il m'a élevée.

Il se conduit plutôt en geôlier qu'en père. Il n'y a qu'une décision violente qui peut nous sauver tous les deux. Quand vous serez dehors, quand il connaîtra notre amour, il nous pardonnera.

—Jamais, dit Joëannic, il ne nous pardonnera.

—Qui sait? Il se rendra compte lui-même des torts qu'il a eus. C'est le seul moyen de triompher de sa résistence. De moi vous n'avez rien à craindre. Mon amour est fait d'adoration et de respect et, jusqu'à ce que nous soyons mariés, vous vivrez en dehors de chez moi dans une maison où je vous conduirai.

Elle ne l'écoutait pas Pouvait-elle se préoccuper de tous ces détails! Une seule chose l'inquiétait. partir?

—Oh! si vous m'aimiez, fit Hector, si vous m'aimiez véritablement nous serions loin déjà!

Joëanic murmura:

—Si je pouvais mourir!

—Si vous pouviez mourir!

—J'aimerais mieux mourir que de causer à mon père cette douleur. Et ma vie est si triste. Je ne sais que faire, à quoi me résoudre Oui je voudrais mourir.

—Peut-être, dit Hector, votre souhait sera-t-il exaucé! Pour nous éloigner, pour fuir dans les conditions où je vous propose, nous avons mille chances de mort à courir. N'entendez-vous pas le vent qui hurle, les flots qui grondent? Le ciel, la mer, tout est de ténèbres. La tempête peut nous briser contre les rochers pendant la descente, la mer nous engloutir quand nous serons dans notre barque fragile. Mon amour était si impatient que j'ai tout bravé. Si vous voulez mourir, vous! au moins nous mourrons ensemble et peut-être dans l'autre vie ne serons-nous pas séparés.

A ce moment, autour d'eux, tout était noir, tout était plein de fracas et de hurlements. La lune s'était voilée. Il y avait, en effet, mille dangers à courir.

Hector la saisit dans ses bras.

—Venez! Si le ciel nous sauve, c'est qu'il bénit notre amour!

Joënnic ne résista plus

Elle était superstitieuse. Cette idée de remettre son sort entre les mains de la destinée la frappa. De plus, elle ne pouvait pas se résigner à ne plus revoir Hector Elle l'aimait!

A demi-morte, le cœur défaillant, elle s'abandonna.

—Faites de moi, dit-elle, ce qu'il vous plaira. Je suis à vous.

Il la prit et l'emporta. Tous les deux franchirent le mur, arrivèrent au sommet du rocher, puis Hector saisit d'une main la jeune fille dont le poids lui semblait doux et léger, de l'autre la corde, et ils commencèrent à descendre dans le tumulte formidable que formaient les mugissements des vents et des flots.

Ils étaient suspendus sur l'abîme, descendant lentement, quand tout à coup Joënnic poussa un cri perçant.

Au-dessus d'elle, dans une éclaircie de nuages, aux rayons pâles d'une lune blafarde, elle venait d'apercevoir la face formidable, terrible de son père.

—Ah! maudits! hurla celui-ci.

A son tour Hector leva les yeux et vit au-dessus de la corde, dans les mains de l'homme, étinceler la lame d'acier d'une hachette.

Il eut un cri d'angoisse.

—Nous sommes perdus!

Et il ferma les yeux.

Joënnic était évanouie.

VI.

Quand Maximilien rentra chez lui après la terrible entrevue qu'il avait eue avec Anselme, le jour se levait.

Il trouva dans son appartement Jacques qui l'attendait.

Le jeune homme se précipita au-devant de lui.

—Ah! vous voilà enfin? Je me mourrais d'inquiétude. Ma sœur m'a dit comment vous l'avez quitte dans quel état de désespoir.

—Et tu craignais, n'est-ce pas, qu'il ne m'arrivât malheur?

—Je craignais, tout, murmura Jacques.

—J'étais parti, en effet, dit le vieillard, avec la résolution de ne survivre à ma honte.

—Vous vouliez me tuer?

—Oui.

Ah! j'avais donc bien raison de craindre! s'écria Jacques. Mais je ne vous abandonnerai plus. Je ne vous quitte plus?

—Tu n'as plus rien à redouter, dit Maximilien. Mes résolutions sont changées. Je veux vivre maintenant. Je veux lutter. Je connais mon ennemi, notre ennemi. Je l'ai vu.

Jacques tressaillit.

—Vous l'avez vu?

—Oui.

—Où l'avez-vous vu?

—Au moment où j'allais me jeter dans la Seine, il m'a mis la main sur l'épaule et m'a retenu.

Jacques regarda son père.

Il voyait au malheureux un visage tellement bouleversé, des yeux si hagards qu'il crut qu'il divaguait.

Il demanda:

—Qu'avez-vous vu mon père?

—Cet homme, cet homme qui nous poursuit, l'homme de la nuit.

Le jeune homme secoua la tête d'un air découragé.

—Toujours sa folie, dit-il,

Mais Maximilien poursuivit sans remarquer son geste:

—Anselme.

—Oui.

Jacques eut un sursaut brusque.

—Anselme?

—Oui.

—L'ancien forçat, celui?

—Oui, celui qui a subi pour moi toutes les douleurs et toutes les hontes.

—Vous l'avez vu?

—Oui.

Il vit donc?

—Il vit.

—Il est libre?

—Il est évadé. Il est puissant,

—Il habite Paris!

—Je ne sais pas, mais c'est bien lui. Je l'ai reconnu.

Il vous a parlé?

—Oui.

Et il a avoué?

—Tout Il se venge!

Il vous a avoué que c'était lui qui avait incendié la Gerbandière!

—Lui qui a aidé au rapt de ta mère, qui t'a dépêché le coupe-jarret qui a failli te tuer, qui a fait enlever l'enfant de ta sœur

—Il vous a avoué tout cela?

—Tout.

—Et vous l'avez laissé partir? Vous ne l'avez pas saisi à la gorge?

—Quand j'ai repris mes sens, quand j'ai pu me rendre compte, il avait disparu. On eût dit qu'il avait fondu dans la nuit.

—Oh! mais, s'écria Jacques, je le retrouverai, moi! Il ne me fera pas peur. Je le retrouverai, puisqu'il vit, puisqu'il est à Paris...et il faudra bien!

—Ce qu'il faut retrouver, dit Maximilien, c'est l'enfant.

—Quel enfant?

—L'enfant de Claire, mon enfant.

—Claire a un enfant?

—Un enfant qu'on lui a volé. Quand nous aurons retrouvé cet enfant, Anselme nous rendra l'enfant de Marie-Amélie. Il me l'a juré. Puis, c'est mon enfant à moi. Je ne puis pas l'abandonner. Je veux le voir!

A Continuer.

20 Degres de Froid.

Concord, N. H., 13 décembre — Le thermomètre a enregistré 20 degrés en bas de zéro à 6 heures, ce matin.

UN PRETRE

SE FAIT VOLER UNE MONTRE ET SA MONNAIE DE POCHE.

Les Voleurs Attendirent qu'il eut Fini ses Devotions.

Pittsburg, 13 déc—M. l'abbé Keller, qui est de retour depuis quelque temps des missions de l'Amérique du Sud, s'est fait voler après ses dévotions du matin, dans le presbytère de l'abbé Wischer, curé de la paroisse St Joseph.

Les voleurs entrèrent dans la pièce où M. l'abbé Keller était agenouillé, et ils attendirent dans l'ombre qu'il eût terminé ses prières. L'abbé allait se lever, lorsque les malfaiteurs pointèrent sur lui leurs revolvers chargés et se firent remettre la montre et la monnaie de poche du prêtre, parmi laquelle se trouvaient quelques pièces rares, datant de 300 ans, et qui avaient été trouvées dans l'Amérique Méridionale.

Ensuite les malfaiteurs menacèrent l'abbé Keller de le tuer sans merci s'il appelait au secours, et ils purent s'enfuir sans laisser de traces.

Le Prince de Galles Blesse.

Londres, 13 déc—Le Prince de Galles a été victime d'un accident de chasse, dans les bois de Buckingshire. Quelques grains de plomb lui sont entrés dans l'œil droit.

Un médecin fut appelé et il extraya les grains de plomb. Le Prince de Galles est retourné à Londres. On ne croit pas que cet accident ait des suites sérieuses.

La Vitalité chez les Hommes Rétabli

Lorsque la vigueur sexuelle fait défaut chez les jeunes gens ou chez les vieilles personnes, elle peut être promptement restaurée et d'une manière permanente. Ceux qui souffrent de la

Varicocle,

DE - LA - DEBILITE - NERVEUSE

De Pertes Nocturnes

...ET D'AUTRES MALADIES qui minent la constitution devraient m'écrire pour me consulter. J'ai fait une étude sérieuse pendant plusieurs années de la faiblesse chez les hommes; le fait est que j'en ai souffert moi même. Trop timide pour avoir recours à des personne d'expérience ou des médecins renommés, j'ai fait des recherches sur le sujet et j'ai découvert un remède simple, mais qui donne toujours les meilleurs résultats et je suis aujourd'hui d'une physique naturel et fort, grâce à ce remède.

Je veux que tout le monde, jeunes et vieux, le sachent Je m'intéresse personnellement dans ces cas là et personne ne doit hésiter à m'écrire, car toutes les correspondances à ce sujet seront strictement confidentielles. J'enverrai la recette de ce remède gratuitement Ne remettez pas l'affaire à plus tard mais écrivez moi de suite. Vous bénirez toujours le jour où vous l'aurez fait. Adressez en mettant une timbre sous enveloppe.

THOMAS SLATER Boite 1417
Consignateur du fameux Cédri Kalamazoo,

KALAMAZOO, MICH.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢ IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

Sent 5 cts for sample package. Faultless Chemcia Company, Baltimore, -M.

Cadeaux Utiles pour NOEL

— CHEZ —

Perley.

Nous avons reçu des fabricants un gros stock de

GANTS ET MITAINES EN KID DOUBLES,

Pour Dames, Hommes et Enfants.

MITAINES EN KID, pour Dames, doublées en Laine et Haussée en fourrure.
75c $1.00 $1.25 $1.50 et $1.75

MITAINES MOCHA, pour Dames, doublées en laine,
Seulement 75 cts.

GANTS DE KID, pour Garçons, Doublés en fourrure, tous les points
50 cts et plus.

GANTS DE KID pour Dames, pour ou sans la main haussée en fourrure, avec point, noirs à rosés et
$1.00, $1.25, $1.50 et $1.75.

MITAINES MOCHA et en KID pour Enfants, doublées en laine en hausse en fourrure, tous les points.
50c. et 75c.

GANTS de KID pour Hommes, doublés en laine,
50c, 59c, 75c, $1, $1.25 et $1.50

GANTS de KID pour Hommes, pas doublé, pour la rue,
89c et $1.25

NOTA — Les Gants décrits plus haut sont tous des marchandises taillées sur table et par conséquent fera toujours parfaitement.

Perley,

465 Rue Essex,

(Porte voisine de Bicknell Bros.)

Lawrence, Mass.

☞ Des employées canadiennes vous serviront avec politesse.

A. CHOQUETTE.

Entrepreneur de Pompes Funebres

Tient toujours un assortiment complet de Cercueils, Habits Décors mortuaires.

Tout ouvrage qui lui est confié est fait avec la plus grande attention, aux plus bas prix de la ville

Magnifique corbillard Noir Pour les Enterrements des grandes Personnes, et un Blanc pour les Enterrements d'enfants.

Carrosses de Premiere Cclasse our Mariages, Baumes et Funérailles.

A. CHOQUTTEE, - 317 RUE COMMON

Lawrence, Mass

LUCIEN LEVESQUE

507 Rue Common,

Est l'Endroit par Excellence pour les Meilleurs —
VINS, COGNACS,
LIQUEURS DE TOUTES SORTES,
BIERES, LAGER, &c, &c.

CIGARS UNE SPECIALITE.

☞ Venez encourager un compatriote poli, courtois qui vous servira à la perfection.

☞ M. Lévesque est un compatriote. Il mérite sous tout rapport votre patronage.

Wm FERLAND

188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis debutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je veux largement compter je donnerai un ESCOMPTE LIBERAL à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entrepreneur compétitif qui vous servira avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court delai. N'oubliez pas la place

Wm. FERLAND, 188 RUE LOWELL.

Allez chez VIGER & CO.

66 RUE HAMPSHIRE, Lawrence, Mass.

POUR VOS

REMEDES, PRODUITS CHIMIQUES,

parfums et Articles de Toilette.

Nous faisons une spécialité de l'ajustement des Trousses (ceintures herniaires.)

Prescriptions remplies avec soin.

Nous avons toujours en mains un bel assortiment de livres français.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES,
Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co.,

523 RUE ESSEX.

EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

D THEBERGE,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARRON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

City Library

Abonnez-vous a
L'ETOILE,
—LE PLUS GRAND—
JOURNAL FRANCAIS DE L'ETAT.
$1.00 par annee, 6 mois, 50c.

L'ETOILE

POUR IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES,
ANGLAISES OU FRANCAISES
Adressz-vous au No. 67 Rue Market.
Ateliers, LEPINE & CIE.

VOL. X. Soyons Unis. LOWELL, MASS., VENDREDI 27 DECEMBRE 1895. Soyons Distingues. No 81

Attention! Attention!!
Bretelles a Epaulettes (Shaulder Brace) our Hommes et Femmes.
Trousses, Proctecteurs, Bas elastiques dans tous les styles et toutes les grandeurs.
☞ Pas de charge extra pour Ajuste.
Outre cela —
Medecines Brevetees
De Toutes Sortes
Parfums, Savons, Essence, Articles de Toilette. &c., &c,
Prescriptions Remplies avec Soin.
N. E. MIVILLE,
COIN DES RUES
Hampshire et Common, - Lawrence Mass.

Allez chez
P. J. DONOVAN & CO.,
Marchands de
BIERES ✱ VINS ✱ ET ✱ LIQUEURS
De Premier Choix.
En Gros et en Detail.
Seuls agents pour la vente de la "Rhode Island Ale" de de Hanley, la fameuse "Providence Lager Beer' et le "Naumkeag Pure Old Rye Whiskey."
N. B. Nous faisons une sécialité de la livraison a domicile et sollicitons la clientele des familles.
No. 4 Rue Norman et 160 Rue Washington
Porte voisine de la gare, Salem, Mass.

RAILROAD Dining Room,
195 Rue Washington,
SALEM, MASS
Tout de Premiere Classe.
Fred C. BROWN
Prop.
Ouvert de 6 hrs, A. M. a 11 hrs, P. M.

J. H. Sheridan & Co.
MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL DE
Vins, Liqueurs, WhisKeys, Rum, Gin, Brandy, Guins. Porter, Bass & Co Pale, Ale Jones's Beer.
35 - RUE FRONT - 35
SALEM, MASS

J. J. O'KEEFE & CO.
66 Rue Lafayette Salem, Mass
Manufacturiers de
Soda et Toniques de Toutes Sortes.
Bons Whiskies et Vins en Gros.
Embouteilleurs de Stock Ale, Lager et Cidre.
Magnifique "Bar-room" attenant à l'établissement
Commis: Charles Montgrief et Claude Deangle.
Essayez Notre NONPAREIL GINGER ALE

Whiskey de
Daniel Webster,
Dix Dollars la caisse
Contenant DOUZE Bouteilles d'une Quart
$1.00 la Quart.
T. A. DEVINE Prop.
Salem, Mass.

F. X. VOYER,
83 Rue Harbor.
Salem, Mass.
Amateurs du Bon Marche! Ne Manquez pas Ceci!
M. Voyer ayant constaté qu'il a un surplus de Chaussures d'hiver, a décidé de vendre à moins que le prix coûtant tout ce qu'il a en mains. Hâtez-vous, les premiers venus, les premiers servis.
Son but est de faire de la place pour les marchandises du Printemps.

Il Faudra Savoir Lire et Ecrire.

Comme nous l'annoncions hier, M. Lodge, sénateur du Massachusetts, a présenté au sénat de Washington un projet de loi pour restreindre l'immigration, en refusant aux personnes illettrées le droit d'entrer en ce pays.

Si cette loi reçoit la sanction des législateurs, tout immigrant ne sachant ni lire ni écrire se verra refuser le privilège de venir s'abritter à l'ombre du drapeau américain.

Il ne s'agit pas ici de la connaissance de l'anglais, mais d'une langue quelconque.

Dans la Chambre, plusieurs représentants ont aussi soumis des amendements aux lois de l'immigration, afin que les Etats-Unis ne servent plus de réceptacle à la lie des autres pays, aux gens de mauvaise réputation, aux anarchistes, etc.

On ne peut blâmer nos législateurs de chercher à restreindre l'immigration, ce qui est devenu absolument nécessaire pour assurer la prospérité, la paix du peuple américain.

Maintenant que dans la Nouvelle-Angleterre surtout la densité de la population s'est considérablement accrue, il y a plus de friction, la lutte pour la subsistance est plus rude; par conséquent, le terrain s'y trouve plus propice pour semer les faux principes, les idées subversives qui ont été la cause de tant de désastres en Europe.

Nous avons tous intérêt, nous qui habitons les Etats-Unis, à ce que ce pays ne soit pas infesté de misérables, de sacripants, de criminels de toute espèce échappés aux bagnes des autres contrées. Plus nos prisons regorgent de détenus, plus nos taxes sont lourdes, plus nos gardiens de la paix, nos détectives doivent être nombreux, plus il est commis de crimes.

Personne ne peut contester qu'il faille opposer à l'entrée libre en ce pays des vauriens d'Europe une barrière infranchissable.

Mais, nous dira-t-on, un homme qui ne sait ni lire ni écrire peut être un homme très honorable, menant une vie très exemplaire.

Cela est parfaitement vrai, mais cette personne illettrée ne peut, malgré toutes ses qualités morales, faire un citoyen américain, pour la bonne raison que, pour obtenir ses lettres de naturalisation, il faut au moins être capable de lire en anglais la constitution des Etats-Unis. A plus forte raison un étranger ne sachant ni lire ni écrire sa langue maternelle, se trouve condamné, s'il vient habiter ce pays, au rôle peu enviable de membre inutile, puisqu'il ne peut espérer obtenir droit de vote et pouvoir prendre part aux affaires publiques. C'est dans l'intérêt des Etats-Unis, partant de sa population entière, de ne compter que le moins possible de ces gens-là.

A quoi servirait, nous vous le demandons, d'avoir un système d'écoles gratuites et obligatoires, si l'on permet à des bandes d'illétrés de tous les pays du monde d'envahir ce pays, et de rester nécessairement, au milieu de la population indigène, des éléments étrangers sans patriotisme et terriblement apathiques touchant les intérêts généraux de la nation.

Comme franco-américain, nous dirons que le projet de loi de M. Lodge, s'il est voté, nous permettra d'espérer que le niveau de l'immigration canadienne sera plus élevé, de sorte que notre nationalité, comptant moins d'ignorants, verra son prestige augmenter.

Le Canada gardera ceux des nôtres auxquels il n'aura pas voulu enseigner au moins à lire et à écrire, pour le plus grand bien des Canadiens des Etats-Unis.

Aurons-nous la Guerre?

Un confrère dit que si la guerre est déclarée avec l'Angleterre, ce sera au Canada où se frapperont les premiers coups. Et il ajoute:

"Il est probable que les Canadiens, ne se sentant point de force à lutter contre les puissantes armées que pourrait mettre en campagne l'Oncle Sam, saisiraient l'occasion pour proclamer leur indépendance. Sinon le Canada aurait à subir toutes les horreurs d'un conflit sanglant. Il serait obligé d'appeler sous les armes tous les hommes en âge de servir. Tandis qu'aux Etats-Unis aucun étranger ne serait forcé à prendre les armes—les enfants du sol seraient appelés d'abord.

"La guerre est loin d'être une chose décidée. Et dans le cas où elle surviendrait, eh bien! s'il nous faut absolument se battre, autant vaudra prendre la défense des Etats-Unis qui nous ont reçus à bras ouverts que de prendre la défense de l'Angleterre—qui n'a jamais été après tout qu'une marâtre pour nous."

FITZSIMMONS-MAHER

Le Premier a Depose de l'Argent, l'Autre en Fera Autant.

New York, 20 déc—Joe Vendig, l'associé de Dan Stuart pour faire les préparatifs d'un combat de boxe entre Bob Fitzsimmons et Peter Maher, qui doit avoir lieu à El Paso, (Mexique) le 14 février, pour une bourse de $10,000, est venu aux bureaux de la "Police Gazette", ce matin, et il a tendu à Richard K. Fox un chèque de $1000, reçu de Dan Stuart pour garantir que Bob Fitzsimons sera dans l'arène le jour fixé pour le combat.

John J. Quinn, le gérant de Peter Maher, a été averti, a télégraphié qu'il arrivera en cette ville jeudi prochain avec $1000 qu'il déposera pour Maher.

Le jeune champion irlandais est le favori des parieurs.

La France avec nous.

Paris, 20 déc.—Le *Gil Blas* publie une interview avec H. Vignaud, le secrétaire en chef de l'ambassade française en Amérique. M. Vignaud exprime le regret que de ce la presse française a fait l'erreur de déduire des déductions fantastiques du message de M. Cleveland. Il ne croit pas que la France, dont les intérêts sont partout opposés à ceux de l'Angleterre, puisse être en faveur de ce dernier pays, vu surtout que la France n'a jamais fait nulle part de l'opposition aux Etats-Unis. Suivant lui, il n'y a aucun doute qu'en cas de guerre la France profitera de l'occasion, pour régler les questions touchant l'Egypte et le Siam, tandis que la Russie fera progresser ses intérêts dans l'Inde, au détriment de l'Angleterre.

UNE CATASTROPHE.

VINGT-NEUF INFORTUNES MINEURS PERDENT LA VIE.

Du Gaz fait Explosion et Cause un Eboulement.

Chattanoago, 21 déc. Vingt-neuf mineurs ont perdu la vie hier dans la mine Nelson, près de Dayton. La catastrophe a été causée par une explosion des gaz accumulés dans les puits, ce qui a produit un éboulement qui a enseveli un grand nombre de personnes.

Un certain nombre de mineurs se trouvèrent pris dans un lieu sans issue et périrent. On les entendait crier, appeler au ours, et au bord de la mine leur femmes et leurs enfants réunis se lamentaient et se tiraient aux cheveux

Le spectacle était bien triste.

Quelques heures plus tard, les sauveteurs étaient parvenus à se frayer un passage à travers les débris et vingt-neuf cadavres furent ramenés à la surface.

On rapporte que c'est un inspecteur de la mine nommé Yon Hainkins, qui mit le feu au gaz accidentellement en faisant sa tournée.

Envahira le Canada.

Chicago, 20 dé — Le général Wesley Merritt, parlant de la probabilité d'une guerre avec l'Angleterre, a dit: "Mon opinion est que nous devions prendre l'initiative, envahir le Canada, et faire de ce pays le siège de la guerre. La prise immédiate du canal Welland, pour le conserver ou le détruire, nous rendrait maîtres des grands lacs. Il n'y a rien à craindre du Canada; aucune invasion de notre pays ne serait tentée de ce côté-là. Nous pourrons envahir le Canada avec une armée beaucoup plus forte que toutes les troupes que l'Angleterre pourrait y réunir, tout en ne laissant pas nos côtes sans protection."

DES CRIARDS

Vont Faire la lutte contre les Etats-Unis.

Montréal, 20 déc—A une représentation au collège McGill, hier soir, le professeur Shaw, le directeur du collège Méthodiste a exprimé l'espoir que les élèves seront prêts à résister à l'invasion des troupes des Etats-Unis. Les élèves montèrent sur leur chaises et se mirent à crier jusqu'à ce qu'ils fussent enroués.

The Review, un journal allemand de Chicago, trouve que l'ETOILE a eu raison de censurer certains journaux franco-américains publiés dans les deux langues Il ajoute que la presse allemande compte aussi de ces journaux bilingues et que c'est une abomination.

VOTE UNANIME

En Faveur de la Loi nommant une Commission.

LE PRESIDENT CLEVELAND ENVOIE UN AUTRE MESSAGE.

La Reserve d'Or Continue a Decroitre d'une Maniere Alarmante.

Washington, 20 déc—Le Sénat des Etats-Unis, par un vote unanime, sans qu'une seule voix s'élevât pour s'opposer à son adoption, a sanctionné la loi, déjà votée par la Chambre, donnant au président le pouvoir de nommer une commission chargée de déterminer quelles doivent être les frontières du Vénézuela et de la Guyane anglaise.

Ce vote a ajouté une autre page mémorable à l'histoire du Congrès. Ce fut une journée de grands discours prononcés par de grands orateurs.

Les galeries étaient bondées de spectateurs.

Les sénateurs Sherman, Teller, Mills, Lodge, Platt, Turpie, Chandler, White, Caffrey, Call et Stewart, représentant les trois partis politiques de nos jours, ont pris la parole. Tous ces discours ont été en faveur de l'attitude prise par le président Cleveland et de la nécessité de faire respecter la doctrine Monroe. Toutefois, le sénateur Sherman, ce vétéran de la politique, a recommandé d'apporter de la modération et des précautions.

UN AUTRE MESSAGE

Le président Cleveland a fait parvenir au Congrès un autre message, attirant l'attention des législateurs sur la situation financière du pays et recommandant au congrès de ne pas ajourner avant d'avoir fait un effort pour rétablir la confiance. Il a fait remarquer que la réserve de l'or, qui doit être de cent millions, était baissée à $79,000,0000, qu'environ $16,000,000 avaient été retirés pendant le mois qui a précédé la date de son message et que d'autres retraits d'or étaient prédits pour se produire dans un avenir rapproché. Il ajoute: "Cet état de choses est causé par une appréhension et une timidité peu ordinaires dans les cercles commerciaux. Nous sommes au milieu d'une autre saison de perplexité causée par nos opérations financières dangereuses et folles. Il en sera certainement toujours ainsi tant que notre système financier n'aura pas été amendé."

M. Cleveland rassure ensuite les esprits en disant qu'il n'y a aucun doute de la parfaite solvabilité de ce pays; mais il est nécessaire d'empêcher le public de faire des pertes, et le seul remède à apporter, c'est de changer complètement notre système financier.

M. Cleveland ne spécifie pas quels sont les changements.

Le Sénat, après la lecture de ce message, s'est ajourné au lendemain.

MILLE MILLES A L'HEURE!

De Montreal a San Francisco en une Heure.

Le génie américain ne doute de rien!

Un inventeur des Etats-Unis est actuellement à chercher le moyen de pouvoir voyager par chemin de fer à une rapidité de MILLE MILLES A L'HEURE.

De prime abord, cela saute aux yeux. Autant vaudrait essayer de décou rir la fameuse pierre philosophale, ou encore de résoudre l'insondable et l'insolvable problème du mouvement perpétuel!

Et, cependant, notre inventeur américain a reçu l'entière approbation du grand Edison quant, du moins, au principe théorique qui fait la base de son entreprise gigantesque, appelée à révolutionner tous les systèmes de locomotion.

MILLE MILLES A L'HEURE! c'est-à-dire plus de seize milles à la minute, plus de sept arpents à la seconde: tel est le résultat, chimérique pour le commun des mortels, auquel veut arriver ce citoyen de New York qui n'y va pas de main morte dans le domaine des inventions.

Mille milles à l heure! mais c'est partir de Montréal le matin, descendre à San Francisco, voir à ses affaires et avoir encore assez de temps à sa disposition pour arriver tôt pour le dîner.

Si jamais un tel projet était mis à exécution, Alaska deviendrait certainement une des villégiatures à la mode. L'homme d'affaires pourrait s'y rendre le samedi après-midi, passer le dimanche au sein de sa famille sur les côtés du Pacifique, et avoir le train prêt pour revenir à son bureau le lundi matin, à dix heures!

Voici le principe sur lequel s'appuie notre inventeur américain; il est des plus simple et tous nous en avons déjà constaté la vérité, sans toutefois y chercher aucune application.

Etant donné un plan qui se meut avec une certaine rapidité, si l'on y superpose un train en repos, naturellement ce dernier n'aura que la vitesse initiale du plan; mais, si ce train est aussi en mouvement, il aura la vitesse initiale plus sa propre vitesse.

Ainsi, si le plan se meut à une vitesse de cent milles à l'heure et si le train qu'il porte est lancé aussi, dans la même direction, à une vitesse de cent milles à l'heure, il devient évident que le train acquierra une rapidité de deux cents milles à l'heure.

Maintenant, au lieu d'un seul plan, mettez-en deux, trois, quatre, etc., et ce sera autant de cent milles que vous aurez à ajouter à une vitesse initiale.

Et voila!

M. Edison, et ce n'est pas peu dire, a admis toute la justesse de ce principe. Avouant que son application était remplie de difficultés presque insurmontables, il n'a pas semblé désespérer du jour où l'on pourrait réaliser un projet aussi gigantesque qui bouleverserait du coup le monde des chemins de fer.

Les employés du Pacifique Canadien ont appris hier avec plaisir que leurs salaires seraient augmentés de 15 pour cent après le 1er Janvier 1896.

On se souvient qu'une diminution de 15 pour cent a été faite il y a quelque temps et qu'à la même époque le salaire de sir W. Van Horne a été réduit à $49,000.

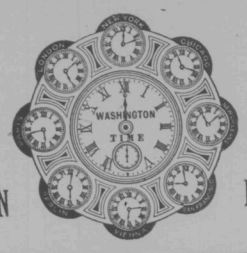
JOHN TOBIN,
Peintre d'Enseignes et de Maisons
—ET MARCHAND DE—
Tapisseries, Moulures, Peintures, Huiles, Vernis, et Vitres.
Aussi ouvrage de maçonnerie de toutes sortes, posage de Briques, hommes d'expérience en tout temps. Tout ouvrage est garanti.
Agent pour Callow Graining Plates et pour le Cooley Chimney Caps.
48 Rue Common,
Résidence, 36 Rue Winter, Lawrence, Mass.

Joseph Michaud,
371 Rue Hampshire,
COUR A BOIS
Et Charbon de toutes sortes
Aux plus bas prix, livrés à domicile à court délai
Bureau:
124 Rue Valley.
☞ Encouragez un Compatriote.

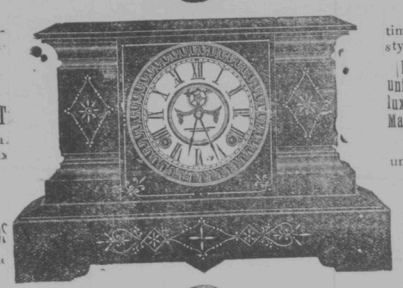
Durant & Rogres
Montres
—{ ET }—
Bijoux.
☞ Nous achetons la plupart
☞ de nos marchandises directe-
☞ ment des manufacturiers et
☞ nous pouvons vous les ven-
☞ dre aux plus bas prix.
☞ Venez nous voir.
DURANT & ROGERS
Au coin des Rues
Central & Middle.

CHARBON!!
CHARBON!!
CHARBON.
Bon Marche
Wm. KITTRIDGE, CO
Bureau, 38 rue Middle,
Cour, au pied de la rue Pond.
Bois scié et fendu ou de longueur, Charbon de Bois, Ciment, Foin en balles, &c.
Téléphone 114-2

F. SCHNEIDER,
242 Rue Essex
(BÂTISSE SAUNDERS.)
GRANDE REDUCTION



242
Rue Essex
(BÂTISSE SAUNDERS.)
DANS NOS PRIX
Vous trouverez l'assortiment le plus considérable de
MONTRES D'OR ET D'ARGENT
Des plus récentes fabrications à des prix grandement réduits.
Choix sur
1000 Horloges
A des prix extrêmement bas.



Le pus bel assortiment et le derniere styles de
BIJOUTERIES, JONCS unis en OR, Joncs de luxe pour Fiancailles et Mariage
Joncs de Mariage une spécialité.
Choix sur
1000 HORLOGES,
Argenteries
En grande variété et convenable pour
Present de Noces,
Montres, Horloges et Bijouteries réparées avec soin.
☞ Satisfaction garantie.
F Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders. Lawrence, Mass

CANNES ET PARAPLUIES.
A Pommeau d'or.
JUMELLES, LUNETTES D'OPERA, MONOCLES ET LORGNONS,
D'une qualité extra et adaptés particulièrement à la vue de l'acheter.
F. Schneider
242 RUE ESSEX,
Bâtisse Saunders.

Paris
Cloak and Suit Co, 312 Rue Essex
Lawrence, Mass.
Veritables Bargains
De Noël.

Prix sous toutes les circonstances, les plus bas.
Les qualités et l'assortiment sont de critiques
Nous avons découvert en mémoire de nos Jackets que nous en avons plus dans les hauts prix que nous devrions avoir si tard dans la saison.
Tous sont de superbes Jackets, la véritable sorte en style élégant et à des bas prix attrayants.
40 Magnifiques Jackets, aussi beaux qu'une femme puisse désirer. Valeur réguière de $19 à $35, en beaux Chéviots, Drap, Bouclé, Beaver, Kersey, Chinchilla et Montagnac,
Marqués pour les Fêtes de $12.53 à $20.
☞ Employée de langue française: Mlle Léda Morneau.

M. S. DUBE ✱ Entrepreneur de Pompes Funebres
86 & 88 RUE FRANKLIN,
Lawrence, Mass.
Tient toujours un assortiment complet d'Habits pour les grandes personnes et les enfants. Cercueils et "Caskets" aux plus bas prix que vous trouverez ailleurs; aussi Corbillard noir pour les grandes personnes et un blanc pour enfante. Hack pour Baptêmes et Mariage. Ouvert à toutes les heures du jour et de la nuit.
☞ Une visite est respectueusement sollicitée.
8 RUE FRANKLIN, Lawrence, Mass.
M. S. DUBE.

BOSTON & MAINE R R

ARRANGEMENT D'HIVER.
DIVISION OUEST
Commencant le 6 Octobre 1895.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex, Lowell.

Pour Boston— A 6 50, 8 15, 9 25, 10 50 a m; 12 05, 12 45, 2 30, 3 20, 4 05, 5 10 5 15, 7, 9 30, p m; — Dimanches 8 15, a m; 12 05, 4 15, 5 30, 7 25, p m.

Pour Lawrence — — 8 30, 9 25, 10 50, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 05, 5 10, 6 15, 7 00, 9 30 p m. Dimanches 8 15, a m; 12 05, 5 30 et 7 25, p m.

Pour Haverhill — 8 30, 9 25, a m; 12 05, 2 30, 3 40, 4 05, 5 10, 6 15 7 00, 9 30 p m. Dimanches, 8 15 a m; 12 05, 5 30, et 7 20, p m.

Pour Salem et Lynn — 12 05, 5 10, m

Pour Newburyport et Amesbury — 12 05, 2 30, 4 05, 6 15 p m.

Pour Exeter et Dover — 6 50, 8 30, a m; 2 05, 3 40, 4 05, 5 10, p m; Dimanches, 5 30, p m.

Pour Rochester et Alton Bay—8 30, a m; 12 05, 4 05, p m.

Pour Somersworth, N. H., Salmon Falls, Saco et Portland—6 50, 8 30, a m; 12 05, 4 05, 5 10, p m; — Dimanches, 5 30, p m.

Pour Augusta, Bath et Waterville, 8 30, a m; 12 05, 5 10, p m.

Pour Lewiston, 8 30, a m, 12 05, 4 05, 5 10, p m. Dimanches, 5 30 p m

Pour Bangor, Belfast, Skowhegan et Rockland—8 30, a m; 5 10, p m Dimanches, 5 30, p m.

Pour St Jean, N. B, Halifax, N. S., Montréal et Québec— 8 30, a m; 5 10, p m. (Le train de 5 10 ne marche pas le samedi) Dimanches 5 30, p m.

Pour Easport et St Jean (par bateaux) lundis et vendredi à 12 05 p m

Pour Castine, Deer Isle, Sedgwick et Bar Harbor, Jonesport et Machias, port (via steamer Frank Jones à Rockland) mardi et vendredi à 5 10 p m.

DIVISION SUD.

Le et après le 6 Oct. 1895. les trains laisseront la station sur la rue Merrimack de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 45, 6 30, ¶6 50, *7 45, *8 50, ¶9 00, *9 40, 11, a m, 1 40, ¶3 00, 4 30, ¶5 33, p. m;— Dimanches, 8 45, a m.

Les trains laissent la station sur la rue Middlesex de Lowell comme suit:

Pour Boston — 5 48, 6 34, ¶6 53, §7 01, §7 18, §7 27, *7 48, *8 57, 9 03, *9 50, 11 03, 11 57 a m; 1 43, ¶3 03, 4 00, 4 33, *5 20, *5 35, 6 24, 7 52 p m; — Dimanches, *7 18, *7 27, 8 45, *9 16, a m; §4 15, 5 5 p m.

Pour Woburn—6 30, §7 01, 7 45, 11, a m; 1 40, 4 30, p m; Dimanches, 8 45, a m; §4 25, 5 58, p m.

☞ *Express. § seulement Northen Denot. ¶ Via Bedford.

Pour Lawrence — 6 30, 10 00 a m; 15, 5 50, p m.

Pour Salem et autres Stations—§7 38 m; 1 25, 5 50, p m

☞ Les heures données plus bas sont du Middlesex st Depot.

Pour Ayer Junction et autres stations—7 15 a m; 12 00, 5 00 et 5 47 p m; Dimanches, 2 15 p m.

Pour Amherst, Milford et Wilton—9 14 a m; 1 47, 3 43, 5 42 p m; Dimanches, 2 00 p m.

Pour Greenfield, Peterboro, Bennington, Hillsboro et Keene — 9 14 a m et 3 43 p m. — Dimanches pour Greenfield, 2 00, p m.

Pour Nashua, Manchester et Concord — 7 40, 9 14, 9 45, a m. 12 11 1 49, 3 43, 5 42, 6 20, 8 13, 8 43 p. m.; Dimanches, 10 09 a m, à Nashua seulement. 3 00 a m, 2 00 6 02, 8 13, 8 43, p m.

Pour Penacook, Franklin, Lebanon et White River Junction 9 14, 9 45, a m; 12 11, (1 49, pour Franklin et Bristol seulement), 5 42, ¶8 13 p m.

Pour Warner, Bradford, Sunapee, Newport (N H) Claremont et Claremont Junction — 7 40, a m, 1 49 p m.

Pour St Johnsbury et Lyndonville, via Wells River—9 45 a m; 1 49, ¶8 43 p m.

Pour Montpelier, Montréal, Essex Junction, Burlington et St-Albans, via la ligne du Central Vermont—9 45 a m; 1 12 11, ¶8 13 p m.

Pour Montréal et Québec, via Montréal et Boston Air line—9 45 a. m; 1 43 p. m.

Express de Québec via White River Junction—12 11 a m, 8 13, p m, tous les jours, excepté le Dimanche.

¶ Tous les jours pour Montréal.

D. J. FLANDERS, Agt gén. des Passagers et Billets.

H. C TAFT, Agt général à Lowell.

On se rappelle que le "Globe" de Toronto a prétendu que Mgr Fabre devait lancer un mandement avant l'élection de Montréal-Centre et de Jacques-Cartier. Cette nouvelle a été démentie. *La Patrie* dit qu'elle n'a pas oublié le mandement de 1891 et celui de Verchères, et elle ajoutait: "Mais cette fois, à cause des circonstances difficiles que le pays traverse et des évenements qui sont survenus, nous n'avons pas cru à la possibilité de ce mandement et nous avons pris la peine de le dire."

A. Goudreau, résidant rue Hicks, à New Bedford, père de huit enfants, a été traduit en cour de police sous l'accusation d'avoir outragé Léonie Ouellette, fillette de 15 ans, nièce de Mme Goudreau.

L'accusé a été déclaré probablement coupable et renvoyé en cour criminelle. Il sera jugé en février prochain, et, en attendant devra fournir un cautionnement de $10,000 ou demeurer en prison.

La jeune fille victime de cet attentat est venue en Canada il y a quelques années, et a depuis demeuré dans la famille Goudreau.

L'accusé a juré en cour ne se rappeler de rien, car il était sous l'influence de la boisson, assure-t-il.

DR G. C. BATES,
DENTISTE
ANGLE DES RUES
MIDDLESEX & ELLIOTT.
Ass'stant Canadien-français pour sa clientèle canadienne. Dents extraites l'electricité.

N. GUILMET,
351 Rue Common
A l'honneur d'informer le public canadien qu'il tient constamment un magnifique stock de
Charbon de toutes sortes,
De Bois sec prepar, &c.,
Comme il vend argent comptant, il donnera un
Escompte Liberal
A tout acheteur.
Il tient aussi un assortiment d'Epiceries et de Provisions de premiere classe, Viandes, Légumes, marchandises en canistres, &c
Donnez-lui votre encouragement.

J. E. BENOIT,
206 RUE LOWELL, Lawrence
Charbon Franklin . . .
Charbon Stove, . . .
Charbon Nut, ...
Charbon Egg, ...
Charbon Broken, . . .
Charbon Cumberland . .
Pin rouge ou blanc, . .
Bois franc, ...
Bouleau, charbon de bois de toutes sortes.
☞ Plus de crédit, 25c. d'escompte pour argent comptant.
Nous avons en stock du (Kindling wood) qui allume le poêle comme par l'électricité.

Publié le Vendredi de chaque semain
par
LEPINE & CIE.
ABONNEMENT :
Un an, ... $1.00
Six mois, ... 50
Trois mois, ... 25
Le numero, 2 centins.
Rédigé en collaboration.
Toutes correspondances ou communications doivent être adressées à
LEPINE & CIE.
67 rue Market, Lowell, ass.
Entered at the post-office as second class mail matter.

ULES D'AMOUR, agent collecteur

VENDREDI, 27 DEC. 1895.

L'INDEPENDANCE.

Il est certain que le siège de la prochaine guerre avec l'Angleterre, si jamais ce malheur arrive, sera au Canada. L'*Electeur* le croit aussi : il dit :

"Une guerre, en effet, serait terrible pour nous. C'est sur notre dos que l'on se battrait virtuellement.

"Quel désastre ce serait pour le Canada !"

C'est le sort des colonies de souffrir des querelles des grands pays qui les tiennent sous leur domination.

Quel atout dans le jeu des partisans de l'indépendance que le présent imbroglio ! Si le Canada était un pays libre, il pourrait observer une prudente neutralité quand les Etats-Unis auraient des démêlés avec la Grande-Bretagne

Ayant enfin brisé les liens qui le tiennent sous le joug anglais, le Canada pourrait conclure une union commerciale avec le pays voisin, comme en 1854, quand son commerce avec les Etats-Unis qui s'élevait à peine à vingt millions par an augmenta tellement sous le traité de réciprocité qu'en 1866 il se chiffrait à 84 millions.

La prospérité régnait alors au Canada ; la génération actuelle en a gardé l'heureux souvenir Plus d'un modeste village canadien, sous cette impulsion énergique, se convertit rapidement en ville opulente, et les campagnes étaient heureuses, florissantes.

Hélas ! cette période de bien-être général prit fin subitement au lendemain de la guerre de sécession quand le traité de réciprocité fut abrogé parce que le Canada avait donné refuge sur son territoire à des personnages qui avaient pris les armes contre l'Union américaine, ce qui avait fort déplu au gouvernement de Washington.

Certains ultra-loyaux du Canada, qui prêchent le *statu quo* parce qu'ils y trouvent leur profit, prétendent que si le Canada devenait indépendant, les Etats-Unis l'engloberaient.

Nous ne le croyons pas. La République américaine est assez vaste pour pouvoir facilement se passer du Canada sans en souffrir. Une union commerciale entre ces deux pays, laquelle leur serait profitable à tous deux, resserrairent leurs liens d'amitié.

D'ailleurs, ne voyons-nous pas de nos jours le Mexique, avec une population sept fois plus petite que celle des Etats-Unis, vivre en paix avec son puissant voisin. Puis le Canada n'est pas obligé de rester stationnaire. Il a d'immenses ressources naturelles, comme un sol très fertile et très vaste, des pouvoirs d'eau magnifiques, de superbes forêts, des trésors miniers en abondance qui attireraient certainement des hordes nombreuses d'émigrants, s'il n'était pas écrasé sous un régime colonial néfaste. En vingt ans il pourrait tripler ou quadrupler sa population, sa richesse nationale, et devenir une puissance qu'on n'englobe pas facilement.

Le chiffre de la population d'un pays n'est pas, croyons-nous, un obstacle à la déclaration de son indépendance.

Quand les treize colonies américaines se sont révoltées contre l'Angleterre, elles ne comptaient que 3,000,000 d'habitants.

En Europe, la Suède avec ses 4,800,000 d'habitants est indépendante. Il en est ainsi du Portugal avec 4,500,000 ; la Suisse avec 3,000,000 ; la Saxe, 3,000,000 ; le Danemark, 2,200,000 ; la Belgique, 2,000,000.

Et les républiques de l'Amérique du Sud ! Elles ne sont pas populeuses, allez. Le Vénézuela lui-même, dont la chicane avec l'Angleterre va peut-être nous mettre en guerre, n'a que trois millions d'habitants, et il est libre !

Il est certain que si le Canada avait le droit de faire ses traités de commerce à son unique avantage, il serait en droit d'espérer les merveilleux développements qu'ont fait des treize colonies émancipées l'un des plus puissants pays du monde.

Aujourd'hui, le Canada, comme nation américaine, a intérêt à ce que la doctrine Monroe soit respectée ; mais en sa qualité de colonie anglaise, il lui faudrait travailler à détruire cette doctrine par la force des armes, si la guerre qu'on appréhende était déclarée.

En fin de compte, il serait le perdant, car il subirait une invasion, et il est un fait avéré, c'est que le Canada n'a que de très faibles moyens de défense, ses armements étant dans un pitoyable état.

Un Canon Sans Pareil.

Pendant que circulent des rumeurs de guerre, apprenons aux lecteurs de l'ÉTOILE qui se demandent quel serait le sort des Etats-Unis s'ils se mesuraient avec l'Angleterre, que le gouvernement américain vient de faire l'acquisition du canon qu'on peu considéré le plus rapide inventé par Maxim. Il est arrivé à New York, jeudi dernier, sur le "Majestic" de Liverpool et fut expédié immédiatement à Washington. Il est sous les charges de W. Broderick-Cloete, représentant de la compagnie Maxim. Le canon a un peu plus de 4 pieds de longueur et pèse 127 livres. Les inventeurs garantissent sa capacité pour tirer 600 rondes à la minute, ou dix coups par seconde, il est destiné à la marine et devra être essayé avant d'être accepté.

D'après M. Broderick-Cloete, aucun autre pays du monde ne possède un canon de la même grosseur, qui peut causer autant de dommages en aussi peu de temps, que le nouvel arrivé. On le décrit comme automatique, et consiste en un canon, enveloppé par un réservoir à l'eau et le mécanisme requis. Il fonctionne entièrement d'une manière automatique, et est chargé au moyen d'une ceinture. Un seul homme suffit pour le manœuvrer, et il emploie toute son attention à le pointe. Il est principalement approprié pour se défendre contre les torpilleurs à grande vitesse. Comme il est construit pour l'usage de la poudre sans fumée, le point d'attaque est toujours en vue, ce qui permet au canonnier de frapper n'importe quel objet en mouvement à une longue distance, sans se servir des lunettes d'approche.

Son calibre est assez gros pour permettre l'usage des projectiles assez pesants pour pénétrer les côtés du vaisseau qui ne sont pas protégés fortement et pour une charge meurtrière, donnant ainsi l'avantage de se défendre contre les vaisseaux qui viendraient au secours des vaisseaux attaqués.

Le canon est assez léger, qu'en tirant d'un mouvement rapide sur un objet, il peut être traîné aisément. L'épaule gauche du tireur étant solidement appuyée contre la pièce, avec sa main droite sur la poignée du pistolet, il contrôle entièrement les mouvements du canon. La vitesse du projectile sera de 1200 pieds à la seconde.

Les Forces Respectives.

Si nous ne sommes pas pour nous battre demain, il n'est pourtant pas sans intérêt de connaître nos forces respectives.

Nous avons au Canada 1,937 hommes de cavalerie, 1,440 d'artillerie de campagne, 2,342 d'artillerie de garnison, 243 ingénieurs et 31,388 d'infanterie, soit en tout, 37,400.

Cela comprend tous ceux qui revêtent le costume militaire pendant douze jours chaque année.

En forçant cependant tous ceux qui sont âgés de 18 ans et plus à prendre les armes, comme l'autorisent les clauses 10 et 11 de notre acte de milice, nous pouvons former une armée de 800,000.

L'Angleterre a une armée régulière de 200,000 disséminée dans toutes ses possessions.

Elle peut cependant, par son acte de milice, enrôler 572,000 recrues, ce qui porterait son armée à 772,000.

A l'heure qu'il est, l'Angleterre ne saurait disposer de plus de 70.000 hommes de troupes régulières et de 40,000 volontaires, le reste de son armée étant engagé ailleurs.

De leur côté, les Etats-Unis ont une armée régulière de 25,000 et une milice bien organisée—comme le 8me et le 9me—de 106,000 hommes.

Ils peluvent en outre, par leur acte de milice, appeler sous les armes, dans 48 heures, trois millions de recrues.

De tout ce monde là, il n'y en a pas un, malgré ses bravades, qui se soucie de servir de chair à canon.

Aussi espérons-nous que Lord Salisbury et M Grover Cleveland régleront entre eux ce différend.

—L'*Electeur*.

Mort Tragique.

Montréal, 23 déc—La nouvelle qu'un meurtre venait d'être commis dans la partie Ouest de cette ville s'est répandue comme une traînée de poudre, hier matin, par les rues de Montréal. On racontait qu'un cocher du nom de J. B. Madore avait trouvé la mort dans des circonstances toutâfait étranges.

Entre une heure et demie et deux heures du matin, le constable McKeown, qui était de service à l'encoignure des rues St Etienne et Wellington, entendit plusieurs cris de "Au meurtre, au secours." Il crut d'abord que le gardien de nuit de la Dominion Coal Co., venait d'être attaqué par des voleurs. Il reconnut bientôt son erreur quand, après avoir traversé la cour de la compagnie, il trouva le gardien à son poste. Celui-ci lui raconta avoir entendu, lui-même, des cris paraissant venir de l'Est. McKeown partit dans cette direction et arriva juste à temps à la rue des Commissaires pour entendre un dernier cri de désespoir et voir une forme humaine disparaître sous la glace qui recouvrait le canal à cet endroit. A quelque distance du canal, il aperçut un cheval attelé à un carrosse sur la rue des Communes. La porte de la voiture du côté du canal avait été enlevée, et tout indiquait qu'il y avait eu entre deux ou plusieurs personnes un combat désespéré.

Cheval et voiture furent conduits par l'officier au poste de police de la Pointe St Charles. L'attelage fut reconnu là comme celui qu'on avait vu passer en face du poste de police quelques minutes auparavant et conduisant trois hommes ivres qui chantaient et poussaient des cris de toutes sortes.

A deux heures et demie, hier après-midi, le corps a été repêché par MM. Jacob Morris et Napoléon Dufour et reconnu immédiatement comme étant celui de J. B. Madore, cocher à l'emploi d'un M. Prévost.

Madore avait été vu vivant pour la dernière fois à la résidence de son gendre à l'en oignure des rues Payette et des Seigneurs.

Le constable McKeown est d'opinion que l'affaire peut s'expliquer de deux manières Madore a été jeté dans le canal par des gens qu'il conduisait ou bien, ceux ci étant descendus de voiture, ont pris leurs jambes à leur cou pour ne pas payer le jehu et c'est alors que ce dernier s'étant mis à leur poursuite est tombé dans le canal Il croit encore qu'il y sous la glace un autre cadavre à l'endroit même où Madore a été retrouvé.

Le coroner MacMahon tiendra une enquête sur le corps du défunt.

Madore était l'un des cochers les plus anciens de Montréal. C'était un homme sobre et rangé. Il était âgé de 61 ans. Il laisse une femme et une nombreuse famille.

UN HOMME

Qui ne Doute de Rien Ecrit a Son Honneur le Maire

Le maire Courtney a reçu hier une lettre d'une homme de Hartford (Connecticut) qu'il n'a jamais connu, mais parce qu'il est démocrate, il croit pouvoir tout obtenir de Son Honneur.

Succinctement, l'auteur de la lettre en question dit qu'il se trouve sans emploi et que le maire Courtney serait bien bon de lui chercher une position comme garçon de ferme. En attendant que la place soit trouvée, il supplie Son Honneur de faire insérer dans les journaux de Lowell une réclame pour faire connaître au public qu'un garçon de ferme s'engagerait à bon marché.

Puis il remercie par anticipation le maire Courtney de son trouble, et termine sa lettre typique par ces lignes : "Je suis bien content que vous avez été élu maire de Lowell. Je vous souhaite du succès, M Courtney. Puissiez vous être longtemps en office. Je suis né à Boston de parents irlandais (on s'en doutait), et j'y ai des parents, ainsi que dans les environs, qui sont tous de bons démocrates."

Dans un post scriptum, l'individu de Hartford demande que tous les éditeurs lui envoient un exemplaire du numéro dans lequel devra paraître la réclame que le maire, croit-il, va faire insérer en sa faveur.

C'est à peu près tout ce qu'il demande, étant rendu au bout de son papier.

Voilà un homme qui ne doute de rien

LES CANADIENS

S'Occupent de la Défense de leurs Frontières

Montréal, 23 déc.—Le Canada commence à s'occuper plus sérieusement que dès le commencement de la défense de ses frontières en cas de guerre avec les Etats-Unis. Le 59ème bataillon, composé exclusivement d'Ecossais, a cablé à lord Salisbury : "Ne perdez pas le sommeil au sujet de la défense de cette partie-ci de la frontière canadienne. Nous triplions notre effectif si la guerre était déclarée."

Le *Star* de cette ville offre d'équipper un régiment et de pourvoir à la subsistance des familles de ses recrues pendant toute la durée de la guerre

Ce journal dit que le peuple du Canada prétend que le message présidentiel n'est qu'un engin électoral, sans aucune importance internationale.

L'ANGLETERRE SE FORTIFIE.

Port Townsend, Wash., 23 déc—Quoique la guerre avec l'Angleterre soit peu probable, il est un fait que l'on ne peut nier, c'est que la Grande-Bretagne est engagée à la construction rapide de fortifications modernes à Esquimalt, une station navale sur la côte du Pacifique près de Victoria, le terminus de trois chemins de fer traversant le continent.

Le gouvernement anglais va dépenser plus de 4 millions de dollars pour fortifier cette place

Nouvelles du Canada

MONTRAEL

M. BOUSQUET EN FUITE

—Un mandat d'arrestation a été émis contre M. Bousquet, ex-caissier de la Banque du Peuple. M. Bousquet n'a pu être trouvé en ville, on le dit en fuite.

UNE BAGARRE

—Les Salutistes ont fait des leurs encore, un de ces soirs derniers, à leur succursale de la rue St Laurent. Ils étaient à entonner des cantiques quand un jeune homme, un curieux, fatigué de ces chants et dégoûté du spectacle voulut sortir de la salle. La sentinelle lui intima l'ordre de rester jusqu'à la fin de la cérémonie, ce que ne voulait pas le jeune individu qui fut rudoyé et roué de coups de bâton par son interlocuteur.

L'attention du public étant attirée par ce désordre, bientôt une bagarre en règle commença et une dizaine de salutistes se joignant à l'agresseur firent main basse sur le pauvre intrus qui ne fut pas longtemps à soutenir l'assaut.

Le malheureux jeune homme fut jeté à moitié mort dans la rue.

Ce ne fut plus alors qu'un sauve qui peut général au milieu duquel plusieurs femmes s'évanouirent.

On nous rapporte que ce n'est pas le premier incident du genre qui a lieu à cette salle de l'Armée du Salut. La police devrait y voir et prévenir des désordres aussi grettables.

TOUTE MEDAILLE A SON REVERS

—M. Descarries, le candidat conservateur dans Jacques-Cartier, à l'assemblée de St Laurent, samedi après-midi, a voulu créer toute une sensation en accusant M. Geoffrion de lui avoir offert le montant de $100 pour l'engager à voter en faveur d'une certaine législation soumise à la chambre de Québec.

Il croyait faire un coup de théâtre et en effet, conservateurs comme libéraux ont été étonnés d'entendre cette déclaration solennelle.

Mais il paraît que M. Descarries n'a pas raconté la chose dans tous ses détails, ou plutôt, ainsi que nous le déclarait, ce matin, l'un des intéressés s'est fourré dans un guêpier dont il ne pourra sortir à son avantage, ni à celui d'un autre candidat conservateur dans une élection qui se fait maintenant.

NOTES POLITIQUES

—On nous assure que M. Angers a écrit à un conservateur marquant d'Ottawa qu'il devenait de plus en plus convaincu que le gouvernement Bowell serait battu avant les élections et que c'est l'honorable M. Laurier qui fera les prochaines élections générales.

Il se confirme que si M. Bowell fait présenter aux Chambres, par l'hon. M. Foster, même une demi mesure, l'hon. M. Haggart démissionnera et proposera une motion de non confiance qui rallierait toute la députation de l'Ouest.

Les "Nouvelles" s'occupent comme nous de l'influence de la potence sur la politique bleue.

"Shortis pendu, disent-elles, c'est l'élection assurée de M. J. G. H. Bergeron, l'orateur suppléant.

"Shortis gracié, c'est la mort—électorale—du député de Beauharnois au fédéral- si les affirmations de la "Minerve" signifient quelque chose.

"On dit que la corde du pendu porte bonheur. Si le bonheur—électoral—de M. Bergeron tient à un bout de corde de pendu, il pourrait peut-être bien recourir encore une fois à celle de Riel, qui a été pour lui un véritable talisman politique. Il est vrai que depuis dix ans, elle a eu le temps de s'éventer et qu'elle n'est plus guère solide."

—Encore un homme pour qui la vie était un fardeau.

John Smith, 60 ans, qui pensionnait chez Mme Campbell, No 51 rue St Antoine, a été trouvé pendu dans sa chambre, vers huit heures, ce matin.

A six heures, Smith s'était levé et avait fait une promenade dans la direction de la rue Craig. A sept heures il remontait dans sa chambre. Rien dans son apparence ne trahissait le sinistre projet qu'il devait mettre à exécution.

Une heure plus tard, John Seed, autre pensionnaire de la maison, trouvait Smith pendu dans sa chambre.

Le malheureux se débattait dans les spasmes de l'agonie. Il avait, pour s'enlever la vie, attaché une corde à un carreau qui se trouve au-dessus de la porte et s'était passé un nœud coulant autour du cou.

Personne ne peut expliquer ce qui a pu pousser le malheureux au suicide. Il n'était à Montréal que depuis août dernier et ne travaillait pas. Il paraissait vivre heureux et payait régulièrement sa pension

Dans les poches du défunt, on a trouvé une lettre de la femme de Smith, qui demeure à Glasgow, Ecosse. Dans cette lettre, Mme Smith raconte à son mari qu'elle revient d'une promenade à Edimbourgh et qu'elle vit très bien.

LE PROCES DEMERS

—On a entendu samedi matin le témoignage de M. Alex. Ouellette, menuisier, de St Henri, qui était présent chez Mme Poirier, lors de l'entrevue de cette dernière avec M. Demers.

C'est un ancien témoin et son témoignage n'est qu'une répétition de celui donné au premier procès.

Mme Vigeant, tante de la victime, succède à M. Ouellette.

La cause se continue.

NOMINATIONS

—Par décision de Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal, ont été nommés :

M. l'abbé Nap Morin, curé de la nouvelle paroisse de St Edouard de Montréal.

M. l'abbé J T Proulx, vicaire à St Joseph de Montréal.

M. l'abbé J O Cabana, vicaire à St Louis de France.

UN ORPHELIN RECUEILLI

—Un jeune garçon de 15 ans, Joseph Gagnon, est depuis quelques jours au poste de police No. 2.

Les hommes du poste ont pris soin de lui, car le jeune Gagnon qui arrive de Québec n'a aucun parent ici et aucun moyen de subsistance

Il raconte qu'il a à Québec un frère et une sœur plus jeunes que lui. Son père et sa mère sont morts Il a travaillé pendant quelque temps pour un citoyen de l'ancienne capitale, mais il y a quelques semaines, les affaires n'allant pas, on lui dit de se chercher de l'ouvrage ailleurs.

Il partit alors pour Montréal et fit le trajet à pied entre Québec et Trois-Rivières. Là, une personne charitable lui donna quelqu'argent et il put se rendre ici par un train du Pacifique. Le capitaine Beauchemin est à lui chercher une place. Il est convaincu que le jeune Gagnon est un honnête garçon qui ne désire que du travail.

O FBSO

PAUVRES OUVRIERS

—"Pour ma part, dit un ouvrier québecois, depuis le mois de mars, ça été pire que jamais, mes compagnons et moi, avons gagné en moyenne $3.50 par semaine. Comment voulez-vous qu'un père de famille divise ce petit salaire pour dépenses suivantes, savoir : $1 pour le loyer ; $1 pour le pain ; $1 pour la viande ; $1 pour le beurre et les légumes, 3 cts de bois en été et 60 cts en hiver, sans compter les petites choses qui sont nécessaires à la maison. En outre de cela, il y a encore les écoles, la dîme, les soins médicaux et quelque fois un enterrement, les taxes et l'assurance.

UN ACTE DE CANAILLERIE.

—Un ouvrier de la cité, domicilié au faubourg Saint Jean, étant parti en promenade chez des amis de la campagne pour quelques jours, n'a pas été peu surpris d'apprendre à son retour que, durant son absence, un rusé matois—entre parenthèse un intime de la famille,—est allé visiter sa femme de sa part, et lui a annoncé que l'absent, toujbé malade chez ses hôtes, implorait l'assistance de son épouse, afin de revenir au foyer.

La naïve femme vida sa bourse dans les mains de l'étranger qu'elle croyait de bonne foi envoyé par son mari et elle attendit avec anxiété le retour du malade, qui aujourd'hui cherche l'auteur de mystification.

Ceci nous rappelle un tour du même genre dont fut victime une femme de St Roch,

Son mari avait été condamné à quelques années de pénitencier pour vol qualifié. Un bon jour un étranger se présente chez elle, soi-disant de la part de l'exilé. Il lui dit que son mari avait obtenu sa grâce et qu'il lui demandait de lui envoyer quelqu'argent et un habilement pour revenir.

Pas incrédule, la naïve bonne femme pris l'habit de noce de son vieux, retira $100 à la barque et les confia au prétendu messager.

Va sans dire qu'elle n'en a jamais depuis entendu parler.

Elle s'était tout simplement laissé leurrer par un compagnon de bagne, dont le temps de détention venait de finir, qui avait imaginé ce moyen pour se remplumer.

EMPOISONNEMENT.

UN CAS SINGULIER A WESTMOUNT.

M. et Mde Brown et leur Servante Trouvés sans Connaissance.

Montréal, 23 oct—Un singulier cas d'empoisonnement s'est présenté à Westmount, samedi.

Vendredi soir, M. Brown, employé de la compagnie du Vermont Central, et Mde Brown, recevaient la visite d'un nommé J. Corbett et d'un M. Smith. Après la veillée, vers dix heures et demie, on servit des rafraîchissements, et les visiteurs partirent après les avoir partagés.

Samedi, des voisins, qui s'adressèrent chez M. Brown, 426 rue Elm, ne reçurent aucune réponse, bien qu'il fut onze heures de l'avant-midi Etonnés de ce fait, ils avertirent la police, et le chef Harrison s'y rendit aussitôt. Après avoir enfoncé la porte, il trouva M. et Mde Brown sans connaissance dans leur lit, et la servante, dans le même état, dans la chambre voisine.

Les docteurs Perrigo, Hutchinson et Masson furent appelés sur le champ. La servante fut transportée à l'Hôpital Général de l'ouest où les soins la firent bientôt revenir à elle Elle est à présent hors de danger. Les soins administrés à M. et à Mme Brown ont eu le même succès.

On a cru d'abord que les trois malades avaient été asphyxiés par le gaz, mais cette hypothèse s'est trouvée inadmissible. On suppose que tous trois auraient mangé des mets qui les auraient accidentellement empoisonnés.

Aux dernières nouvelles, les trois malades étaient presque complétement rétablis.

Le Procès Demers

Montréal, 20 déc—Rien de nouveau n'a été révélé à la séance de cet avant-midi.

On a entendu le témoignage du Dr Archambault, de St Henri, comme médecin expert. Il corrobore le témoignage du Dr Fafard entendu hier. D'après lui, il doit s'être écoulé au moins six heures depuis le moment du crime et la découverte du cadavre.

On a aussi entendu les témoignages de M. Lucien Boucher, hôtelier de St Henri, ainsi que de Mde Poméla Dupont et Mde Blain, toutes deux aussi de St Henri. Ces trois témoins ayant comparu plusieurs fois déjà et comme leurs versions sont bien connues du public, nous nous abstiendrons de les répéter.

Au Fil de la Plume.

Il y a aux Etats-Unis dix millions d'hommes capables de porter les armes.

On écrit de Lewiston :

Il paraîtrait que l'affaire de l'ex-collecteur des taxes, M. J. E. Gagné, va se terminer pour le mieux. Il a fourni un cautionnement de $5000 pour assurer sa présence au prochain terme de la cour. Ses cautions sont MM. Ulric Dionne, Leuda Dionne et Joachim Bélanger.

On cite un fait indiquant une des causes qui auraient fait perdre à M. Gagné une partie de son argent. Un citoyen, très versé dans les intérêts de l'éducation à Lewiston, serait venu à l'hôtel de ville pour payer ses taxes, qui, entre parenthèse, se chiffraient dans les hauts montants.

Il offrit de payer les intérêts, mais M. Gagné ayant été mal informé ou pour toute autre raison, lui dit : "Mais nous ne collectons pas l'intérêts cette année." Plusieurs faits de ce genre suffisent pour créer à M. Gagné un déficit considérable parce qu'on lui a certainement fait payer les intérêts. L'explication en vaut la peine.

ASSEMBLEE TUMULTUEUSE

Une Foule Excitee Crie aux Orateurs : "A la Porte ! a la Porte !"

New York, 23 déc.—Aux salles de la Cooper Union, ce soir, a eu lieu une grande assemblée pour protester contre le message du président Cleveland, au sujet de l'imbroglio vénézuélien.

L'assemblée a été tumultueuse. La masse des auditeurs étaient en faveur de Cleveland et de la guerre, tandis que les orateurs, représentant les gros financiers en risque de perdre leurs biens, parlaient contre le message et ce qui pourrait en résulter.

A un moment donné, la foule se mit à crier : "Mettez-les dehors !"

Un Honnete Homme

Cher Rédacteur—Informez, s'il vous plaît, vos lecteurs que s'ils m'écrivent confidentiellement, je leur enverra dans une lettre cachetée, le traitement, que j'ai suivi et qui m'a guéri complètement, retauré ma santé, fortement compromise, J'ai eu de longues années de souffrances causés par une faiblesse nerveuse, pertes de nuit, faible se et rétrécissement des parties sexuelles.

Je n'ai pas l'intention d'extorquer de l'argent à qui que ce soit.

J'ai été victime de escroqueries des vols des charlatans jusqu'a perdre confiance en l'humanité, mais Dieu merci, je suis maintenant en bonne santé fort et vigour ux et désireux de faire connaître à tout le monde le remède souverain qui m'a guéri

N'ayant rien à vendre ou à envoyer C. O. D, je ne demande pas d'argent

Adressez-vous à James A. Harris, Boîte 599 Delray, Mich.

LA CONSOMPTION GUERIE.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu du missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consomption, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement les Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité je enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. Noyes, 820 Power Block, Rochester, N. Y.

LAWRENCE RUBBER CO.

MANUFACTURIERS ET MARCHANDS
De Toutes Sortes de Marchandises en Caoutchouc.
QUARTIERS GENERAUX POUR
Les Bottes et claques haudes, pour Hommes, Femmes et Enfants.

Bottes en Caoutchouc,

Meilleures Bottes d'Hommes, $3.00. — Bonnes Bottes d'Hommes, $2.50. Bonnes Bottes d'Hommes, pas les meilleures, $2.00. Bottes de Dames, en Caoutchouc, $1.50. — Bottes de Demoiselles, en Caoutchouc, $1.25 —Bottes d'Enfants, en Coutchouc, $1.00.

Nous avons aussi un assortiment complet de Bottes qui vont aux hanches, pour Hommes et Garçons. Bottes pour les sportmen, Bottes King pour les tempêtes et Bottes Zéphir, Arctic Socks pour porter en dedans des Bottes, 15 à 25 cts la paire.

Arctics (Pardessus) avec boucles, pour Hommes $1.00
Arctics pour Hommes, en Beaver, $1.25, les meilleurs, $1.50.
Pardessus d'Hommes pour les vendeurs de bois, $1.00 et $1.25 ; avec une boucle, $1.5 deux boucles, $1.75. Botte en Feutre, $1.
Toutes sortes de Bottes les vendeurs de bois.
Grandes Guêtres, de 75 cts à $1.50.

THE STORM SLIPPER. TRADE MARK.

200 Paires de Claques de Dames, pour les tempêtes, 37 cts la paire.

Lawrence Rubber Co.

455 RUE ESSEX 455.

Nous avons une Demoiselle Canadienne qui sera toujours heureuse de servir la clientèle canadienne.

MITCHELL & CO.,

Grandes Attractions
Pour la Saison des Fetes.

Nouvelles Marchandises et Nouveaux Départements Grand étalage de Livres, Marchandises en Celluloïd, Articles de Fantaisies, Bijouteries, Mouchoirs, Parapluies, Marchandises en Worsted, Manteaux, Collerettes et Mackintoshes, Toiles, Couvertes, Confortables, Machines à coudre.

POUR ETRE DONNE

2500 Beaux Calendriers représentant les vues du Lac Kenozia, par un artiste de Boston, avec des vers par notre poète Whittier.

Ces calendriers coûtent $100, argent comptant et seront donnés à nos patrons, un à chaque famille.

Si vous êtes une pratique et n'en avez pas reçus demandez-en un.

Mitchell & Co.
76 a 82 RUE MERRIMACK,
HAVERHILL, MASS.
Commis canadien —M. P. H. Bilodeau.

Préparez-vous
POUR LES
Fetes du Jour de l'An !

Notre assortiment est encore assez complet quoique pour la Fête de Noël nous en avons vendu tant que les gens en ont désirés.

Nous avons en main de beaux Foulards ! Cravates ! Bretelles ! Cants ! &c., &c.

N'oubliez pas la place,

HAMEL & CLOUTIER,
405 Rue Essex.
Lawrence, Mass.
Enseigne de la Valise Doree.

CLAIRS ET DOUX !

Faits de jolis pieds revêtus de nos Souliers qui sont au complet, pour exemple ceux que nous offrons maintenant pour une chanson et pour peu d'argent comptant. Nos ajustements égalent la qualité et les prix sont en proportion. Si vous pouvons vous plaire dans l'ajustement, le prix, le style et la qualité, ce qui existe.

Nous vous vendrons durant les prochains sept jours un lot de Chaussures de Dames, bontonnées, en Kid et vernies (Goodyear Welt) bouts opéra et carrés pour $2.

Un lot de Chaussures d'hommes (Grain Credmor) et Congres pour $1.50.

Congres d'hommes en cuir breveté et balmoral (il nous reste seulement quelques paires) pour $1.50, réduites de $3.00.

V. J. HUOT,
437 Rue Essex 437

SUGGESTION
POUR NOEL

Mesdames, vous avez des jours des difficultés à trouver des presents convenables pour votre mari.

Maintenant voyez la liste d'articles suivante peut vous aider, et vous trouverez certainement quelque chose que chaque homme peut se servir et soit apprécier.

Nous avons un assortiment choisi de Cravates
Un homme en a jamais trop.

Mouchoirs en Soie,
Très utiles et convenables.

Gilets pour Fumeurs,
Elégants et confortables.

Mackintoshes
Un présent des plus désirables.

Gants
Tout homme porte des gants.

Chemses
De goût

Sweaters
Votre garçon apprécierait cela.

Bijouteries
Les nouveaux boutons pour poignets, est un beau présent.

Parapluies
Toujours serviables.

Si vous ne trouvez rien dans cette liste que vous aimez. Venez dans notre magasin et avec notre assistance, nous pourrions certainement trouver quelque chose d'acceptable pour un présent de Noël pour n'importe qui homme, et souvenez-vous que tout ce que nous avons est neuf et propre.

Pas de marchandises que nous avons eu de trop s'un jour de Noël précédent

Wm H. Floyd & Co.
459 RUE ESSEX.
VICTOR BACHAND, commis canadien.

Centres Canadiens.

Lawrence

M. Amédée Cloutier était de passage à Boston, mardi dernier.

M. Michel Lacaillade est en promenade chez son gendre, M. Félix Poisson.

M. et Mde Luc Routhier, de Boston, sont en visite pour quelques jours chez M. C. D. O. Routhier, de la rue Franklin.

M. Omérile Talbot, commis chez M. Bolduc, est parti la semaine dernière pour Montréal, pour assister à l'ordination de son frère au séminaire St Sulpice.

"Le Mousse," un drame en trois actes, sera joué au collège canadien, le 29 décembre. Ce sera une soirée très intéressante.

Plusieurs employés de la ville commencent à gémir sur le sort qui les attend dès la première semaine de janvier au remaniement du conseil municipal.

Le Club Rochambault d'Haverhill a envoyé un défi au Club de Naturalisation de cette ville pour une soirée de whist. Il va sans dire qu'on a accepté et qu'on s'attend à leur causer une surprise.

Compatriotes, n'oubliez pas la grande soirée dramatique et musicale, offerte au T. R. Père J. M. Portal, à l'occasion de sa fête, le dimanche 29 décembre, au collège Sainte-Anne.

Pour les parfums, essences, savons, articles de toilet et rien de supérieure à la pharmacie Miville. C'est à cet endroit que vous trouverez tout ce qui est utile à l'usage des familles.

Dépêchez-vous si vous voulez bien passer les fêtes. Allez voir l'ami Lucien Levesque pour vos vins, bieres, liqueurs; il a en main ce qu'il y a de mieux et aux plus bas prix de la ville.

Une figure bourgeonnée n'est pas faite pour plaire. Si vous voulez être agréable au beau sexe, faites disparaitre ces boutons par l'usage de la *Royal Cream*. Les pharmaciens seront heureux de vous en procurer une bouteille, pour la bagatelle de 75 cents.

M. Ths H. Munay, autrefois cocher pour la patrouille, est décédé mardi dernier à l'asile des aliénés à Denvers. Ses funérailles ont eu lieu vendredi à l'église Ste Marie. Enteadu sur la rue: 'Green Christmass makes fat cemetery." Selon l'américain on devient donc herbivore après la mort.

Tout un émoi a été causé en cette ville dimanche dernier à la rumeur qu'un homme avait été assassiné près d'Andover, par trois bandits. La police, avertie par téléphone, se rendit immédiatement sur les lieux et constata heureusement qu'il n'y avait pas eu meurtre mais simple bagarre dans laquelle le plus faible naturellement avait succombé, un des assaillants a été arrêté.

Le Dr J. D. Delisle, qui a passé un an dans les hôpitaux de Paris, étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, ainsi que du nez (tel que catarhe), de la gorge, des oreilles et de la vessie. Bureau, 537 rue Merrimack, coin de la rue Hanover. Consultations, de 2 à 4 et de 7 à 8 h. p. m., tous les jours, excepté le jeudi et le dimanche.

Il ne faut pas oublier que notre compatriote, M. Félix Poisson, notre populaire pharmacien entend faire des affaires sur une grande échelle. Pour les temps froids il s'est procuré une splendide fontaine pour servir le sodas et le café chauds. Faites-en l'essai et vous serez enchantés.

Les fêtes de Noël et de Jour de l'An approchent aussi nos populaires épiciers, MM. Morin et Fréchette, sont à se préparer en conséquence pour donner satisfaction à leur clientèle dans ces jours de fêtes. Leur magasin d'épiceries ne laissera rien à dérirer, à leur boulangerie et pâtisseries, la clientèle canadienne trouvera ce qu'il y a de mieux en fait de pâtisseries et de confiseries de toutes sortes. Comme tout le monde le sait leurs prix sont toujours réduits et leurs marchandises de première classe. Ne manquez pas de leur faire visite.

Le Rév. Père O'Reilly, curé de l'église Ste Marie, est arrivé de Rome mardi dernier. Au delà de vingt mille personnes sont allées à la gare saluer l'arrivée de l'illustre pasteur. La rue Essex était bondée de spectateurs, prenant près d'une heure la circulation est devenue tout à fait impossible. Toutes les sociétés irlandaises précédées par divers corps de musique ont conduit le Rév. Père au City Hall où M. Derowney lui a lu une magnifique adresse au nom de ses paroissiens. Le Rév. Père a répondu en des termes émus et a raconté brièvement ses principales impressions de voyage.

L'assemblée semi-annuelle du Cercle Montcalm a eu lieu dimanche dernier et a donné le résultat suivant: Président, M. Amédée Cloutier; 1er vice-président, O. J. Poitras; 2ème vice-président, Alph Latulippe; secrétaire, E. H Bégin; assistant-secrétaire, J.-Bte Belleisle; trésorier, Chs. Benoit; collecteur, P. Cloutier; secrétaire-correspondant, V. J. Huot; directeur, W. N. Hamel; assistant directeur, A. D. V. Bourget; commissaires-ordonnateurs, Jos Bouras sa et Jos Benoit. Fait assez remarquable, tous les officiers ont été élus par acclamation, ce qui ne s'était pas encore vu dans les annales du Cercle. Après l'élection des officiers, on procéda au ballottage de trois nouveaux membres, MM. A. Belle-Isle et W. Laplante.

Paris Cloak and Suit Co.

Prix pour toutes les circonstances, les plus bas. Les qualités et l'assortiment hors de critique. Nous avons découvert en faisant un mémoire de nos Jackets que nous en avons plus dans les hauts prix que nous devrions avoir si tard dans la saison. Tous sont de superbes Jackets. La véritable sorte en style élégant à des bas prix attrayants. 40 magnifiques Jackets les plus beaux qu'une femme puisse désirer. Valeurs régulières de $19 à $35, en beaux Cheviots, Draps Bouclé, Beaver, Kerseys, Chinchillas et Montagnacs. Marqués pour les fêtes de $12.50 à $20.00.

L'épouse de M. Geo Levesque, née Sirois, est décédée à l'âge de 25 ans.

Sœur St Dominique du couvent Ste Anne est décédée le 23, à l'âge de 55 ans. Son service funèbre a été chanté jeudi matin à l'église Ste Anne, au milieu d'un grand nombre de fidèles.

Eva Homais est décédée à l'âge de 2 mois.

M. S. Dubé avait la charge de ces enterrements.

"LE MOUSSE"

Drame en trois actes et des plus intéressants, sera représenté dimanche prochain, à 7 30 heures p. m. par les Elèves du Collège Ste Anne, à l'occasion de la fête du R. P. Portal. Nous espérons que nos compatriotes d Lawrence ne manqueront pas une si bonne occasion de se récréer en participant à une œuvre paroissiale, car nous apprenons que les eleves du College entendent affecter le bénéfice de cette soirée à l'achat d'un magnifique tapis pour le chœur de l'Eglise Ste Anne.

Voici le programme de la soirée:

PERSONNAGES.

Paul Laroche, jeune orphelin, A. Marier
Mr Berthaud, planteur, W. Hénault
Mr Vincent, id, A. Marchand
Mr Henri, lieut. de vaisseau, A. Paré
Mr Balandier, maitre de danse, A. Laplante
Lagarcette, quartier-maitre, G. Bérubé
Julien, mousse, son neveu, A. Morency
L'Escarbot, douanier, W. Benoit
Un juge, J. Gosselin
Esturgeon, Parisien, Bouget — matelots — O. Fluet, A. Lacaillade, L. Chabot
Un domestique, E. Faucher
Matelots, Domestiques, Esclaves.

1o. La Saint-Jean, chant de fête, Battman.
2o. Adresse au R. P. Portal.
3o. O happy day.
4o. The Man next door.
5o. Faust, chœur des soldats, de Gounod
6o Tableau.
7o. Premier Acte du 'Mousse'.
8o. L'homme aux grands pieds. Scène comique, par Arthur Paré.
9o. Tableau.
10o. Deuxième Acte du 'Mousse',
11o. Blanc-Bec et Noireau, Scène comique, par E. Vaudreuil et Arthur Pérusse.
12o. Tableau.
13o. Troisième Acte du 'Mousse'.

Le piano sera tenu par M. Jos Bernard.

L'orchestre sera dirigé par M. C. Marier.

Salem.

Allez voir notre populaire bijoutier, C. L. Desaulniers, rue Washington en face du dépôt, pour vos cadeaux de Noël et du Jour de l'An. Son assortiment de montres, bijoux, joncs de mariage, lunettes, etc., est des mieux choisis et du dernier goût. Ses prix ne sont pas égalés dans Salem.

Lowell.

Nous avons eu le plaisir ce matin d'avoir la visite à nos bureaux de M. le Dr Lagacé, de Nashua, N.H.

Mlle Emélie Z. Dupont, qui était à Worcester depuis quelque temps, est venue passer les fêtes chez sa sœur, Mde Médéric Moreau.

Quarante vagabonds ont passé la nuit dernière dans le sous-sol du poste de police, sur la dure. C'était encore préférable qu'à la belle étoile.

M. Roch P. Sansouci, un jeune homme populaire de Worcester, Mass., est en promenade pour quelques jours dans la famille de notre patron, M. Maxime Lépine.

Pourquoi payer un prix élevé pour vos chaussures de toutes sortes? En allant chez J. C. Martel, 51 rue Prescott, vous trouverez tout ce qu'il vous faut aux plus bas prix de la ville.

Mlle Ida M. Brault et M. Andrew G. Rodger ont été mariés hier soir, au No. 234, rue Hale, par le Rév J. M. Greene, D. D. Mlle Lillian M. Brault et M. Alexander Grieg fils ont été les témoins au mariage. Une magnifique récept on a suivi la cérémonie.

Mlle Alexina Côté, qui était au couvent Ste Anne de Marlboro, Mass., est venue passer ses vacances de Noël dans sa famille. Nous lui souhaitons beaucoup de plaisir.

Mde Majorique Godbout de cette ville et Mlle Rosa Godbout, de Haverhill, Mass., sont parties lundi dernier pour Sherbrooke, P. Q. Leur promenade durera deux à trois semaines. Nous leur souhaitons un heureux voyage.

Les aspirants à la position de directeur musical dans les écoles publiques de cette ville sont nombreux. Un salaire de $1250 est attaché à cette position. Une assemblée de la commission scolaire aura lieu lundi soir, à laquelle un démocrate sera probablement choisi, puis à la première réunion de la nouvelle commission en janvier, un répnblicain aura alors l'avantage.

Les Ivrognes de No 1.

Il y avait plus d'une douzaine de pochards en cour de police, hier. Ces gaillards-là n'avaient pas attendu le jour de Noël pour célébrer, mais s'étaient imbibés dès la veille. Assez chanceux, le juge a fait grâce à neuf d'entre eux; trois autres ont été condamnés à l'amende, et deux autres sont allés passer le Jour de l'An en prison.

TENTATIVE D'INCENDIE.

Un Paquet de Guenilles Allumees Trouve dans une Epicerie

Un incendie, probablement d'origine incendiaire, a fait accourir les pompiers sur la Lilley avenue, hier soir, vers 9 h. 15.

Sur le plancher d'une épicerie, près de la Lakeview avenue, un paquet de guenilles avait été allumé, puis jeté non loin d'un baril d'huile.

Heureusement que les flammes n'eurent pas le temps de se communiquer à l'huile, car l'épicerie et peut-être tout l'édifice aurait été la proie des flammes.

Aucun dommage n'a été causé.

On croit qu'une personne a ouvert la fenêtre de cette épicerie et a jeté à l'intérieur des guenilles allumées.

Avez-vous une Faiblesse Sexuelle?

Si oui—Je vous enverrai la recette (franco de port) d'un remède simple qui m'a guéri des résultats d'abus durant ma première jeunesse et des excès sexuels pendant les années suivantes. C'est un remède sûr contre les maladies de nerfs, pertes de nuit, petitesse, faiblesse et rétrécissement des organes sexuels, etc., chez le jeune homme ou le vieillard. Ecrivez aujourd'hui, en envoyant un timbre et votre adresse

THOMAS SLATER, Box 1426, Kalamazoo, Mich.

DANS LA RIVIERE.

LA PETITE FILLE D'UN BARBIER CANADIEN SE NOIE.

Un Jeune Garcon la Ramene sur le Rivage, mais il etait trop Tard.

Rose David, la petite fille âgée de 7 ans d'un barbier établi au No 33 Lakeview avenue, s'est noyée hier après-midi, entre 2 et 3 heures, dans la rivière Merrimack, à peu de distance du pont de la rue Bridge.

La petite victime était à jouer avec d'autres enfants sur le mur de revêtement longeant la rivière et ayant huit pieds de hauteur, quand, tout à coup, s'étant aventurée très près du bord, elle perdit l'équilibre et tomba dans l'eau.

Les cris des enfants firent accourir plusieurs personnes et John Hamsbury, un garçon de 17 ans, se jeta à l'eau et réussit à ramener la petite fille sur le rivage. On remonta la petite Rose sur le mur de revêtement et on la roula dans un baril vide, pour lui faire renvoyer l'eau qu'elle avait bue. C'est le moyen le plus absurde, le plus inefficace qu'on puisse employer pour secourir quelqu'un qui a failli se noyer.

La petite fille qui avait, au dire de quelques-uns, donné des signes de vie, ne remua plus après avoir été ainsi roulée. On vit alors qu'elle était bien morte, et le corps fut transporté à la demeure des parents dont la douleur est facile à concevoir.

Dans des cas semblables, au lieu de rouler la victime, comme on l'a fait hier, on doit ressortir à la respiration artificielle, car ce qui tue, c'est l'asphyxie. Quant à l'eau absorbée, une fois la respiration rétablie elle trouve bien elle-même sa voie naturelle pour s'échapper.

Certaines personnes racontent que la petite Rose David, en jouant avec d'autre enfantss, a reçu une poussée qui l'a jetée à la rivière.

Il est bien difficile de savoir s c'est vrai.

Durant & Rogers.

Peuvent vous procurer de l'argent pour vos présents des fêtes: Montres, chaines, jonc, couteaux, fourchettes, cueillers, canifs, etc., à très bas prix. Durant & Rogers, coin des rues Central et Middle.

MAUVAISE RENCONTRE

UN EMPLOYE DE HOOD AUX PRISES AVEC DES MALFAITEURS

Il Recoit une Balle dans une Main, Echange de Coups de Feu

Alonzo Potter, l'un des employés de confiance de C. I. Hood, gardien de nuit sur la ferme du grand fabricant de remèdes, à Tewksbury, a eu une aventure vers les deux heures, mardi matin.

Il était à faire une de ses tournées régulières et il avait justement quitté une des granges lorsqu'il aperçut tout à coup deux individus, à mine rébarbative, qui s'approchaient de lui. L'un d'eux, un gaillard à taille de hercule, se jeta sur M. Potter, qui n'étant assurément pas assez fort pour lutter avantageusement contre son adversaire, fut renversé sur le sol, et le malfaiteur, sortant un revolver de sa poche, le pointa vers l'employé.

Celui-ci continua quand même à lutter contre son puissant assaillant, tandis que l'autre vagabond se tenait à l'écart et paraissait immensément jouir à la vue du combat des deux hommes.

Pendant la lutte, le pistolet partit accidentellement et la balle pénétra dans l'une des mains de M. Potter. Le sang se mit à couler abondamment. Les malfaiteurs, à cette vue, eurent peur et se sauvèrent le plus vite possible.

M. Potter se releva et s'aperçut de suite que sa blessure n'était pas grave. S'emparant de son revolver, il tira trois coups sur les vagabonds, mais sans les atteindre.

Un des employés sur la ferme entendit les détonations et accourut sur les lieux.

M. Potter alla immédiatement faire panser sa blessure chez le Dr Pillsbury.

On ignore complètement le but de la visite des deux malfaiteurs sur la ferme de C. I. Hood. On croit, cependant, qu'ils avaient l'intention de s'emparer d'un cheval, et qu'ils ignoraient que la ferme fut gardée nuit et jour.

ROYAL CREAM.

Seul article de toilette à l'extrait de fleurs, découvert après des années de recherches scientifiques très coûteuses, pour enlever positivement les Boutons, les taches de rousseurs (rousseurs) le masque chez les femmes (taches jaunes à la figure) et toutes autres décolorations de la peau. Son action est positive garantie infaillible; elle rend la peau douce et lisse et éclaircit le teint. En vente chez les pharmaciens des Etats-Unis. Prix 75c la bouteille.

Préparé par Dr. J. D. Delisle & Co., Lowell, Mass.

Propriétaire du Dr. Delisle's Kinium Compound.

La Fete de Noel.

La fête de Noël a été célébrée cette année dans nos églises canadiennes avec un éclat qui ne laisse rien à désirer. On se serait cru dans une de nos bonnes vieilles paroisses du Canada, où Noël est la fête principale de l'année.

A St Jean-Baptiste, la crèche de l'Enfant Jésus était décorée avec une noble simplicité. Le R P. Amyot officiait, assisté des RR. PP. Marion et Forget-Despâtis comme diacre et sous-diacre. Le prédicateur du jour était le R. P. Lavoie, curé de l'église du Sacré-Cœur. Le programme que nous avons publié mardi a été exécuté dans la perfection, sous la direction de M. E. J. Pinault, Mlle A. Alexander accompagnait à l'orgue.

Le chœur de St Jean-Baptiste a déjà fait ses preuves et s'est montré à la hauteur de la circonstance. A la messe et aux vêpres il a rendu avec un entrain digne d'éloges tous les morceaux inscrits au programme et tout le monde s'accorde à dire que la fête de Noël a été plus belle encore, cette année, que par le passé.

A St Joseph, on a décidément tranché dans le grand. La crèche était ce que nous avons vu de mieux dans le genre. L'étable de Bethléem était représentée avec un fini presque impossible à décrire. Les anges placés au sommet de l'édifice présenta ent un spectacle ravissant. De l'autre côté de l'abside, on avait dressé une montagne, d'où les bergers sont venus adorer l'Enfant Jésus en chantant des cantiques. L'effet était splendide. Au bas chœur les enfants de l'école et du collège ont aussi chanté des cantiques avec un succès qui a soulevé l'admiration de toute l'assistance.

Le R. P. Lamothe officiait, assisté de RR. PP. Frigon et Paquet comme diacre et sous-diacre. Le R. P. Forget a prêché le sermon du jour. Nous respectons trop sa modestie pour lui décerner publiquement les éloges qu'il mérite.

Le chœur Saint Joseph s'est vraiment surpassé. M. David, le nouveau directeur, a fait des merveilles, surtout si l'on considère le peu de temps à sa disposition. Si nous avions voix au chapitre, nous nous permettrions d'exprimer le vœu que tous les efforts possibles soit faits pour garder M. David à la tête de ce chœur. Ce serait une sûre garantie de succès pour la musique à l'église Saint Joseph. En somme la fête de Noël dans nos églises canadiennes a été la plus belle dans Lowell et efface toutes les célébrations du passé. On ne pourra pas dire que nous rétrogradons.

Fumez le cigare *Old Hundred* de W. H. I. Hayes. C'est le **meilleur sur le marché.**

Bargains pour les Fetes!!

Tout ce qu'il y a dans le magasin est réduit, car nous voulons pas avoir en mains un seul Chapeau après Noel. Nous les avons marqués à des prix excessivement bas. Une ligne complète de Nouveautés pour les Fêtes, comprenant toutes les Nouveautés pour Noel 1895

Gants et Boîtes de Mouchoirs garnis en celluloid avec de la soie de toutes couleurs, à 50c, prix régulier 75c.

Dessus d'oreiller, Oreillers de Sofa et toutes espèces d'ouvrage d'art.

Mouchoir prix régulier 25c, brodés dans le dernier goût à 12 1-2 cents.

Soie Japonette, grande initiale avec ouvrage en soie, prix ordinaire 25c

Rappellez-vous la vente de chapeaux à moitié prix.

JOHN T. GOLDEN,

Successeur de O. JEAN & Co.

421 RUE ESSEX

Lawrence, Mass.

Mlles Léoncine Bourget et Elianthe Hamel invitent leurs amies à aller les voir et elles les serviront avec courtoisie.

SHORTIS.

SERA-T-IL OUI OU NON PENDU.

On croit que la peine de mort sera Commuee.

Ottawa, 24 déc.—Le gouvernement a décidé de considérer la requête Shortis à une réunion du Cabinet aujourd'hui. Il n'y a jamais eu une si forte pression sur le Département de la Justice pour commuer une peine capitale.

On avait représenté au ministre que la question de la folie de Shortis avait été soumise au jury, et malgré cela, celui-ci avait rendu un verdic de culpabilité. Mais, d'un autre côté, il y a les dépositions assermentées des experts médicaux qui déclarent que le prisonnier, Valentine Shortis, n'est pas responsable de ses actes.

Ces points, ainsi que plusieurs autres, ont tous été pris en considération par le ministre de la Justice, sir Hibbert Tupper, et il est dit, de bonne source, que le ministre de la justice est en faveur de la commutation de la peine de mort en emprisonnement pour la vie.

La cause de ce meurtrier a été présentée au ministre par M. George G. Foster, de Montréal, qui représente Mme Shortis et c'est probablement plus attribuable à ses efforts qu'on en soit arrivé à une telle décision, plus qu'aux pétitions et aux dépositions assermentées d'Irlande.

Quoique la décision du cabinet ne sera formelle et officielle que ce soir, cependant le résultat du vote en conseil, toujours pris en ces cas, est assez bien présumé en faveur de la commutation de la sentence.

LE PROCES DEMERS.

La Defense Commence sa Preuve.

Montréal, 23 déc—La Couronne a terminé sa preuve, ce matin, dans l'affaire Demers; le dernier témoin entendu est M. Jos Cyr, de St Sauveur, Québec, frère de Mme Poirier. Il est un nouveau témoin pour la Couronne, mais ne dit absolument rien de nouveau. Il assistait à l'entrevue de Demers avec Mme Poirier, le dimanche après le meurtre, mais il ne connait rien de ce qui s'y est passé.

M. Desmarais commence ensuite la preuve de la défense. On fait l'appel des témoins à décharge, mais la plupart manquent à l'appel.

On procède alors à l'audition des témoignages de Sylva Roy, qui a conduit Demers à St Charles; Mme Emma Martel, épouse de Sylva Roy et l'ex-échevin Bumbray, qui a employé Demers pendant quatre ans. Tous ces témoins donnent un excellent caractère au prisonnier et répète les mêmes témoignages donnés au procès précédent.

Le Dr Jos. U. Lalonde, de Ste Cunégonde a donné ses soins au prisonnier, le 25 avril dernier, pour un pouce que celui-ci s'était écrasé en travaillant. L'ongle avait été enlevé et la blessure saignait abondamment.

La cause se continue.

Reid & Hughes,

Le Gros Magasin de Marchandises Seches DE LAWRENCE.

Chaque Article de Noel

Qui est Reste dans notre Magasin

JEUDI

Sera vendu sans égard aux prix Coûtant.

Il est dans notre habitude de ne jamais garder un joujou, une poupée, ou aucun article de Noël qui peut se vendre à prix quelconque. De sorte que si vous avez oublié un ami, maintenant est votre chance. C'est une matière d'ancienne importance pour nous, quel que soit le prix que nous pouvons avoir pour ces marchandises de Noël, notre désir est de sortir ces articles de notre Magasin.

Venez Maintenant,

Car vous n'aurez jamais une chance pareille

REID & HUGHES.

225 a 235 RUE ESSEX,

Lawrence, Mass.

Commis Canadiens Jos A. Roy, Evélina Poirier, Lumina Monpas et Elize Carlingal, Mlle Caroline Saint Laurent

EN ANGLETERRE.

Ce que dit la "Pall Mall Gazette" de nos Relations.

Londres, 23 déc—Aujourd'hui la Pall Mall Gazette publie un article au sujet des relations entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis dans lequel nous lisons: "Nous sommes encore les amis des Américains, et à mesure que l'excitation diminuera, le bon sens reprendra le dessus."

D'autres feuilles envisagent la situation avec calme, et prient leurs lecteurs de ne pas se laisser entraîner à des mouvements belliqueux, et de ne pas entretenir des idées de guerre.

La "Gazette" de Londres va jusqu'à dire: "On devrait reconnaître que les Américains ont un attachement profond pour la doctrine Monroe, et que la raison est beaucoup de leur côté."

On voit par là que l'opinion publique en Angleterre est contre une guerre avec les Etats-Unis.

ETRANGE.

UNE FILLE INCAPABLE DE REMUER DEPUIS PLUSIEURS JOURS.

Newburyport, 23 déc—Il y a eu une semaine hier, Miss Mary Ryan tomba malade dans un tramway, au moment où elle s'en revenait chez elle, et depuis ce temps-là elle n'a pas repris connaissance, quoique plusieurs médecins aient fait pour elle tout ce que la science leur indiquait.

On dirait qu'elle est en catalepsie; elle respire bruyamment, quoiqu'elle soit incapable de remuer, de faire le moindre signe.

Tous les médecins de cette ville et des environs s'occupent de ce cas étrange. Chacun exprime son opinion et donne une cause à ce phénomène. On croit généralement que c'est le résultat d'un choc nerveux.

Quatre Preuves de Conviction.

Les resultats merveilleux qu'ont obtenus les milliers de personnes qui en ont fait usage, l'approbation de ce fameux remède par les principaux médecins des Universités des Etats-Unis à délivré à l'inventeur, le 30 avril 1889, accompagné d'une lettre de félicitation, l'augmentation de ses demandes, sont quatre preuves de conviction que le Dr Delisle's Kinium Compound est le seul remède garanti infaillible dans tous les cas de débilité générale, pauvreté du sang, épuisement par le travail, manque d'appétit, manque de sommeil, langueur, affaiblissement du système nerveux, etc., etc. Il est également sans rival et garanti infaillible pour les maladies propre à la femme, telles que Menstruations irrégulières ou difficiles, et fleurs blanches. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Prix $1.00 la bouteille.

Préparé par le Dr J. D. Delisle & Co., Lowell, Mass

Le Proces Demers.

Montréal, 14 déc — Le procès Demers marche rondement. Ce matin on a entendu le témoignage de M. Desormeau, qu'on avait été obligé d'interrompre hier après-midi, à cause d'une indisposition subite du témoin. Mde Boisseau, Mde Carrière, M. Deguise et Mde Chartrand donnent aussi leur déposition. Rien de nouveau ne transpire.

La cause se continue.

La Guerre Coute Cher.

New York, 21 déc—M. Chauncey M. Depew disait ce matin:

"La guerre qui n'est pas encore commencée a déjà coûté un billion de piastres, par la dépression des valeurs, et elle n'a duré que trois jours. J'ai rencontré l'homme qui possède la plus grande partie du bas fond du Vénézuela, qui est l'objet de la dispute et il m'a offert de me le vendre pour $25,000."

LA QUESTION SCOLAIRE

De Nouvelles Elections au Manitoba en Janvier.

Winnipeg, Man, 23 déc.—Les chambres provinciales ont été renvoyées et de nouvelles élections ont été annoncées pour le 15 janvier. La lutte se fera entièrement sur la question des écoles.

GUÉRIT

La Dyspepsie, Débilité générale, Faiblesse, Manque d'appetit, Épuisement causé par le travail des fabriques, ou du ménage, Maux de tête, Vomissements.

LE

Douleurs d'estomac et des reins, Règles irrégulières, pénibles, et douloureuses, Pertes blanches, Enflammation, Ulcération et Chute de la matrice, ou tout autre dérangement provenant de cette terrible maladie, appelée.

BEAU MAL

Le Seul Remede Infaillible.

Les différents ingrédients qui composent ce remède, sont employés depuis nombre d'années, dans les principaux hôpitaux, et par les médecins spécialistes du monde entier, et nous n'avons que le mérite d'avoir, après un travail long et dispendieux, et d'expériences réitérées par des experts, réussi à faire une heureuse combinaison de ces différents remèdes que nous offrons sous le nom de "Rénovateur de la femme" aux personnes affligées de cette terrible maladie, le Beau-Mal.

C'est le plus puissant tonique de la matrice, et aussi le meilleur remède connu,

Contre Toutes les Maladies Intimes

de la jeune fille et de la femme mariée, comme l'attestent d'ailleurs les certificats des médecins qui l'ont employé, dans les hôpitaux, ou dans leur pratique privée.

Ce remède étant plus concentré, plus fort, que les autres préparations du même genre, et la dose étant de moitié moins; Une Bouteille de Rénovateur dure deux fois autant que les autres.

Cette préparation diffère de toutes les autres, en ce qu'elle agit beaucoup plus vite, un mieux sensible se fait sentir dès les premières doses. Les maux de tête et de cœur dûs aux dérangements de la matrice, disparaissent complètement dès les premiers jours, l'appétit et les forces reviennent, les douleurs de l'abdomen et des reins disparaissent peu à peu.

DE LA JEUNE FILLE.

Pour preuve nous citerons le cas d'une dame, qui, après avoir souffert des douleurs atroces à ses périodes, et ce, pendant sept ou huit ans, après s'être mise sous les soins de trois des meilleurs médecins Américains de Waterbury, qui étaient forcé de lui faire des injections hypodermiques de morphine pour la soulager, se décida sur les conseils du Docteur J. S. Chagnon, à prendre le RÉNOVATEUR. Après 10 doses seulement de ce merveilleux remède les douleurs disparurent complètement, et une Bouteille la guérit entièrement.

C'est aussi un tonique puissant pour les hommes, comme pour les femmes, très recommandé, pour la Dyspepsie, mauvaise Digestion, Faiblesse d'estomac, Epuisement causé, soit par le travail des manufactures, ou du ménage, et pour les personnes, dont la vie sédentaire ne leur permettent pas l'exercise au grand air.

ET DE LA FEMME MARIÉE.

Des personnes, qui, épuisées par le travail, n'ayant aucun appétit, et d'une extrême maigreur, se sont complètement rétablies avec deux Bouteilles du Rénovateur, et certifient avoir engraissé de six à huit livres dès le premier mois.

Nous recommandons ce remède surtout aux personnes, qui ont fait usage d'autres remèdes sans aucun résultat satisfaisant, quelleque soit la gravité de leur cas, et leur garantissons un mieux sensible dès la première Bouteille.

En vente dans les principales Pharmacies, $1.00 la Bouteille, ou 6 Bouteilles pour $5.00; demandez la '*bouteille bleue*" de Pratte.

Pour toute information adressez,

LUCIEN PRATTE, Proprietaire,

WATERBURY, CONN.

En vente à Lawrence, chez les Pharmaciens suivants: —N. E. Miville, F. Poisson, Viger & Cie., Belle-Isle & Cie.

En vente à Haverhill, chez les Pharmaciens suivants: — Alfred Smith & Cie., H. C. Toupin Oscar Courteau, Dr J. G. Barque & Cie., Dr L. P. A. Dorion, L. J. Sinotte.

En vente à Salem, Mass., chez les Pharmaciens suivants: — P. L. N. Gaudette & Cie, Dr G. P. Roulier.

COUPON DE PRIME

Aux Lecteurs de ce Journal

Détachez ce coupon et remettez-le avec 9 cts en timbres-poste, pour chaque volume désiré, ou 25 cts pour 3 volumes au choix, parmi les ouvrages mentionnés sur ce coupon, au bureau de l'ETOILE, Lowell, Mass., et vous recevrez les numéros demandés franco par la poste dans les huit jours qui suivront votre envoi. Ecrivez votre nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom _____

Adresse _____

Ouvrages désirés: Nos _____

LIVRES OFFERTS

1 Mon oncle et mon curé
2 L'amoureux de la préfète
3 Martyr de l'amour
4 La roche qui pleure
5 Le remords d'un faussaire
6 Rêves dorés
7 Drame de l'hôtel Woronzoff
8 Les fiançailles de Lorette
9 Le sacrifice d'un fils
10 Le coureur de dot
12 Roman d'une jeune fille pauvre
13 Le roman d'un crime
14 Trahison vaincu par l'amour
15 La Vengeance du fiancé
17 Les deux Jeannes
18 Misérable faussaire
19 Le martyr d'une mère
20 La charmeuse.

C. C, RABBITT & SON,

Opticiens d'Fxperience

DE MANCHESTER.

Font une spécialité de "l'Astigmatisme."

Sont spécialistes dans toutes les erreurs de Réfraction et d'Accomodation, les ouvrages difficiles et "l'Astigmatisme." Ils ont une variété de montures en n'importe quel métal qu'on peut désirer: en or, en argent, en aluminum, acier bleu, bronze et nickelé, en allège R yal, en écaille, &c. y compris des lunettes et des glaces, sans montures. Vous ne pouvez donner à un ami aucun présent du Jour de l'An plus utile, qui durera plus longtemps qu'une paire de lunettes ou lorgnons. L'importance d'avoir une monture qui fait à la figure ne peut être trop appreciée.

Leur variété de Dos de Nez est presque sans fin, comprenant tous les styles faits par l'American Optical Company du monde. Ceci permet d'avoir chaque fois une monture qui fait bien à la figure, de manière à ce que les verres viennent en ligne avec l'axe optique de l'œil, ce qui donne plus de confort à celui qui porte ces lunettes que n'importe quelle autre sorte.

Ne remettez pas à plus tard une affaire aussi importante que votre vue, mais si votre tête ou vos yeux vous troublent, occupez vous en de suite à leurs Salons d'Optique,

407 Rue Essex.

On ne charge rien pour consultation et diagnostique.

Louis Alexander,

Tailleur Importateur,

65 Rue Central.

Autrefois de la 3ème Ave, New York

Est un coupeur pratique de 1ère classe de longue expérience pour une coupe de choix.

Il a toujours en stock les dernières nouveautés d'Etoffes pour Habillements, Pantalons et Pardessus qu'il fait sur commande dans le dernier style. Tout Costume est garanti pour ajuster à la perfection et satisfaction vous est promise chaque fois. Son but est de plaire si bien afin de vous inviter à revenir et à en avertir vos amis.

Vous aurez la meilleure valeur pour votre argent. Allez lui faire une visite, on parle le français.

Les marchandises d'Automne et d'Hiver sont maintenant en exhibition.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, $3.00 a year; $1.50 six months. Address, MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

Le SPINDLE

Est le meilleur Cigare de 5c Que vous puissiez acheter. Fabriqué

FEUILLETON
Nr. 22

—— LES ——

Lendemains du Crime

GRANDROMANJA SENSATION

PAR JULES DE GASTYNE

QUATRIEME PARTIE.

DONNANT DONNANT.

VI.

(*Suite.*)

—Mais comment le retrouver? fit Jacques.

—Je ne sais pas.

—Nous n'avons aucun indice.

—Aucun. Mais j'y consacrerai ma fortune, les jours qui me restent à vivre.

—Je vous aiderai, mon père. Gabriel aussi nous aidera. Mais si je retrouve Anselme avant, il faudra bien qu'il nous rendre notre petite Marie-Anne!

—Pas d'imprudence! N'oublie pas que lui seul sait où elle est, que la vie de la pauvre petite est entre ses mains! Et il a tant souffert, qu'il est tout naturel qu'il se venge.

—Qu'il punisse ceux qui lui ont fait du mal! Mais qu'il choisisse pour assouvir sa haine d'innocentes victimes.

—Il a voulu me frapper, moi en frappant tout ce qui m'est cher!

—N'importe! fit Jacques, que le misérable ne tombe jamais sous ma main!

Maximilien ne répondit pas.

Il ne pouvait pas blâmer la colère, l'indignation de son fils; mais quand il songeait à ce qu'il avait fait, aux maux qu'il avait causés, il n'avait pas le courage de condamner Anselme. La vie d'Anselme brisée. Claire morte, son enfant disparu, tout cela par sa faute, par sa seule faute à lui. Quels châtiments ne méritaient pas tous ces malheurs! Et Maximilien courbait la tête, n'osant pas en vouloir à Anselme et le maudire. Il ne songeait qu'à réparer une partie du mal qu'il lui avait fait en lui rendant l'enfant de Claire, qui était son enfant à lui, et c'est à cette tâche que le vieillard consacrera désormais toute sa fortune, toutes les forces de son intelligence.

Mais où était à cette heure la pauvre petite que nous avons vue, en Bretagne, entre les bras de Pois-de-Senteur, criant de faim et de froid sous la neige qui tombait? Dieu seul peut-être le savait?

Quand Anselme eut quitté Maximilien, il goûta pendant quelques secondes la seule joie qu'il eut eue depuis sa longue série de malheurs, la joie du triomphe et de la vengeance enfin satisfaite. Il l'avait vu si malheureux qu'il en avait eu presque pitié! Oh! oui, qu'il put lui rendre l'enfant de Claire et il pardonnait. Il oublierait tout! Mais il ne pouvait pas se faire à cette pensée que l'enfant de sa fille était malheureux peut-être, qu'il vivait sans affection, dans la misère et le malheur. Cette idée empoisonnait ses jours et ses nuits. Il avait tout fait, lui, pour retrouver son enfant. Il avait employé toutes les relations, toutes les connaissances, toutes les ressources dont il disposait, et tout était resté sans résultat.

Aucun des gredins sur lesquelles il exerçait une sorte de royauté et qu'il n'avait mis dans la confiance, n'avait pu lui indiquer un indice, bien qu'ils fussent en communication avec tout ce qu'il y avait d'irrégulier et de louche dans la capitale. Mais à ce moment, Tête-d'Ours et ses compagnons voyageaient. Quand nous les avons retrouvés en Bretagne, ils étaient absents de Paris depuis le rapt de la fille de Claire et venaient de parcourir tout le Midi et le centre de la France. Aucune trace à Paris de l'enfant. Maximilien serait-il plus heureux dans ses recherches? Anselme n'osait pas l'espérer. Mais ils seraient deux du moins. Maximilien emploirait d'autres moyens, d'autres influences, se servirait d'un autre méthode d'investigations. Et qui sait? Peut être Maximilien serait-il heureux où il avait été, lui, malheureux! Il seraient deux du moins à chercher, et un rayon d'espoir, un rayon bien pâle entra dans l'âme d'Anselme.

L'ancien forçat habitait entre Asnières et Courbevoie un petit pavillon isolée, où il vivait avec un vieux jardinier, sorti depuis longtemps de Cayenne et dans lequel il avait la plus grande confiance. En quittant Maximilien Maximilien sur la berge de la Halle aux vins, il se dirigea vers la gare Saint-Lazare et il erra autour en attendant le départ du premier train pour Asnières. Il voulait rentrer chez lui, car il était absent depuis plusieurs jours et il craignait qu'on lui eût envoyé quelque message urgent. Puis il avait besoin de se reposer un peu, de rester chez lui quelques jours sans sortir, il était brisé.

De plus, il voulait voir Rigobert, à qui il avait donné rendez-vous chez lui, pour savoir de lui ce qu'était devenu l'enfant qu'il lui avait confiée, car il avait besoin, surtout maintenant, de ne pas perdre l'enfant de vue, s'il était obligé un jour, jour trois fois heureux! de tenir la promesse qu'il avait faite à Maximilien de lui rendre l'enfant de sa fille en échange de l'enfant de Claire. Or, il ne savait rien de ce qui s'était passé depuis le départ de Rigobert d'Etampes. Il ignorait comment le voyage s'était effectué, s'il ne s'était pas produit d'incident.

Pour l'enfant, il était convenu que Rigobert devait la remettre entre les mains d'une femme qu'avait trouvée H. Marchand, Mme Hortense, accoucheuse, qui avait bien voulu s'en charger. Mais il ne connaissait pas cette femme. Il ne savait pas si Rigobert avait accompli sa mission, et une inquiétude la tenait à ce sujet, surtout maintenant, après l'engagement qu'il avait pris vis-à-vis de Maximilien. Il avait hâte de voir Rigobert ou H. Marchand, et de savoir à quoi s'en tenir sur le sort de la petite confiée à leurs soins.

Deux jours se passèrent pour Anselme sans nouvelle d'aucune sorte. Il avait télégraphié à H. Marchand, et à Rigobert. Pas de réponse. Il commençait à trouver ce silence étrange. Il n'était pas allé à la recherche des deux hommes, car il était revenu un peu souffrant de son voyage, mais le matin du troisième jour, n'y tenant plus, il s'habillait pour aller à Paris, quand une voix avinée, passant par sa fenêtre ouverte, arriva jusqu'à lui. Il avait reconnu la voix de Rigobert. Rigobert arrivant en chantant, sans se presser

Anselme courut à la porte.

—Ah! c'est toi, enfin!

Rigobert porta la main à sa casquette.

—Salut la compagnie!

Anselme l'examinait avec stupeur.

L'homme paraissait hébété. Il avait la figure violacée. Il était ivre!

—Dieu me pardonne! fit Anselme avec dégoût, il est ivre!

Rigobert poussa la porte du petit lardin en criant à tue-tête:

—Vive la rousse!

Anselme eut un mouvement d'effroi.

—Entre, malheureux, dit-il vivement, entre et tais-toi!

Il saisit Rigobert par le bras et l'entraina vivement à l'intérieur de la maison.

L'autre se laissait faire.

Il ricanait sottement, incapable d'une idée, n'ayant pas l'air de comprendre ce qu'on lui disait.

En le voyant entrer, le compagnon d'Anselme avait haussé les épaules d'un air de compassion et de mépris, et il suivait l'homme du regard, appuyé sur sa bêche.

Anselme avait fait entrer Rigobert dans la maison, fermé la porte derrière lui, et l'ayant poussé sur un siège, où il se laissa choir comme une masse, il lui dit brusquement:

—Maintenant, explique-toi!

Rigobert le regarda les yeux hagards.

Il leva les bras en l'air et commença:

—Vive!

Anselme l'arrêta.

—Imbécile! murmura-t-il.

Puis le secoua violemment:

—Voyons, remets-toi et réponds-moi! Pourquoi n'es tu pas venu plus tô, quand tu as reçu ma dépêche?

Rigobert ouvrit de grands yeux ahuris.

—La dépêche?

—Oui, tu ne comprends pas?

—Si.

—Tu n'as pas reçu une dépêche de moi?

—Tu n'étais donc pas dans ton garni habituel?

—Je ne suis pas rentré depuis trois jours.

—Mes compliments! Ainsi, c'est par hasard que tu viens aujourd'hui?

—Par hasard?

—Mais oui. Ce n'est pas parce que je t'ai appelé?

C'est parce que je désirais vous voir.

Il saisit Anselme dans ses bras, pris soudain d'un attendrissement de pochard:

Je vous aime, moi!

L'ancien caissier se dégagea vivement.

—C'est bon.

—Vous avez en moi un ami, un bon ami, un franc ami.

—Bien, bien. Réponds-moi Qu'as-tu fait de l'enfant?

Rigobert ouvrit des yeux énormes. Il paraissait ne pas comprendre.

—L'enfant?

—Oui, la petite fille que je t'ai remise à Etampes? Tu ne te souviens pas?

—Ah! oui.

—Qu'en as-tu fait?

Rigobert eut un ricanement imbécile.

—Ce que j'en ai fait?

—Oui. Qu'en-as tu fait?

—Je l'ai oublié.

—Oublié! répéta Anselme, stupéfait.

—On m'a donné deux cents francs pour que je l'oublie, alors je l'ai oublié.

Anselme eut un frémissement violent.

Sa face avait pâli. Ses yeux lançaient des flammes.

Il alla à sa table, prit un révolver, et se dirigeant sur Rigobert.

—Prends garde, cria-t-il, ne me pousse pas à bout! Ne te moque pas de moi, ou je te brûle la cervelle comme à un chien!

Rigobert avait bondi sur ses pieds, dégrisé.

Les mains en avant pour se protéger, il fuyait au fond de la pièce en gémissant.

—Ne tirez pas! ne tirez pas?

—Réponds alors! dit Anselme. Ne me conte plus de sornettes! J'ai besoin de savoir où est la petite, ce que tu en as fait!

Rigobert ne riait plus.

Son ivresse s'en allait.

Ses yeux épouvantés, fixaient le revolver braqué sur lui.

—Oui, oui, dit-il, je vais répondre, mais j'ai dit la vérité?

—Quelle vérité?

—J'ai porté l'enfant à cette dame.

—Quelle dame?

—La dame de M. Marchand, Mme Hortense, fauboug Montmartre.

—Bien.

—Une bien belle femme, très grande.

—Après, cria Anselme impatienté.

—Elle l'a prise, et alors elle m'a remis deux cents francs.

—Deux cents francs!

—Deux cents francs pour que j'oublie.

—Pour que tu oublies quoi?

—Que je lui avais apporté la petite. Alors, comme j'étais bien payé, j'ai oublié

—Ivrogne! murmura Anselme furieux. C'est avec ces deux cents francs que tu t'es grisé!

—Oui, j'ai tout bu! Les deux cents francs ont filé. Plus un radis! Les toiles se touchent, ajouta-t-il en retournant ses poches d'un air navré.

—Tu n'as plus le sou, et c'est pour cela que tu viens, dit Anselme. Sais-tu au moins ce qu'on a fait de l'enfant?

—Non, je ne sais pas.

—Cette dame devait-elle le garder?

—Je ne sais pas.

—Marchand le sait, au moins!

—Je ne sais pas.

Anselme eut un geste d'énervement et d'impatience.

—Ecoute. dit-il à l'homme. Tu vas retourner à Paris.

—Bien.

—Tu me comprend, à présent, n'est-ce pas?

—Oui. Très bien.

—Tu vas aller chez Mme Hortense, chez Marchand. Je lui ai télégraphié, à lui aussi, lui aussi ne m'a pas répondu, se serait-il grisé comme toi?

—Je ne sais pas.

—Il faut que tu ailles chez lui, que tu le voies Il faut que je sache ce qu'on a fait de l'enfant. As-tu compris?

—Parfaitement.

—Va alors, va vite, tu n'auras pas un sou avant de m'avoir donné ce renseignement. As-tu de quoi prendre le train au moins?

—Non, je suis venu à pied.

—Voici vingt sous et ne t'amuse pas!

Je cours.

Et Rigobert s'élança vers la porte.

Sur le seuil, saisi par le grand air, il trébucha, et si Anselme ne l'avait retenu, il allait se briser le crâne sur le perron.

L'ancien caissier eut un geste dédaigneux.

—Animal! murmura-t-il.

Rigobert avait repris son aplomb Il franchit le jardin et s'engagea dans la rue.

Anselme le suivit un instant du regard et le vit se diriger vers la gare d'un pas encore mal assuré, et chantant à tue-tête:

—Vive le vin! le jeu, les belles.

Anselme rentra chez lui et referma sa porte. Il n'était pas gai, lui. Il n'avait pas envi de chanter. Une sombre tristesse avait depuis le rapt d'Etampes, envahi son âme. Jusque là il avait jour de sa vengeance. La douleur de Maximilien lui avait causé de la joie. Cette dernière manifestation de sa haine ne lui avait, au contraire, rapporté que des regrets et des remards. Avait il le droit de frapper des innocents? Il en doutait maintenant. Il avait peur d'être allé trop loin. Il avait cru obéir aux mânes de Claire. Mais l'enfant n'avait rien fait. Les enfants de Maximilien n'étaient pas responsables de l'ingratitude et de la trahison de leur père. Il était mécontent de lui, il avait peur. Il craignait il ne savait quelle douleur nouvelle, quelle chute, quelle effondrement. Les réponses idiotes de Rigobert l'avait énervé. S'il était arrivé malheur à la fille de Gabriel Vernon, il ne s'en consolerait Jamais. Il eût voulu revoir cette enfant et, peut-être, dans les disposition d'esprit où il se trouvait, l'eût-il rendue sans conditions au père et à la mère. Mais qu'était-elle devenue? Il tremblait qu'on ne pût pas le lui dire, et il attendit l'arrivée de Rigobert avec une anxiété, une fièvre qu'il avait rarement connues.

Or, il était nuit noire quand Rigobert reparut enfin Il avait passé la journée toute entisre à Paris. Il n'était plus ivre. Il tombait de défaillance et de fatigue.

Anselme était allé au devant de lui. Il l'entraîna aussitôt dans la maison.

—Eh! bien?

—Rien, répondit Rigobert.

Comment rien?

—Je n'ai vu ni Mde Hortense, ni M. Marchand.

—Comment cela? fit Anselme pris d'une inquiétude extrême.

—Je vais vous le dire, mais donnez-moi d'abord quelque chose à manger. Je n'ai pas mangé depuis hier soir, et je ne pourrais pas parler. Je meurs de soif aussi

Anselme appela son jardinier.

—Sers à dîner à l'ami, dit-il.

Et il emmena Rigobert dans la salle à manger.

VII.

En arrivant à Paris par la gare Saint-Lazare, Rigobert s'était rendu d'abord chez H. Marchand, boulevard Rochechouard. Le concierge auquel il s'était adressé à travers l'ouverture pratiquée dans la loge lui avait répondu que M. Marchand n'était pas rentré depuis deux jours.

—Il est à Paris?

Le concierge eut un geste d'ignorance.

—Je ne sais pas. Il m'a rien dit. Nous sommes mêmes un peu inquiets.

Rigobert se gratta l'oreille d'un air ennuyé.

—Alors, vous ne pouvez pas me dire quand il rentrera, si j'ai des chances de le voir ajourd'hui?

—Nous ne savons rien, répondit le concierge, disposée à fermer son vasistas.

—Je reviendrai tout à l'heure, fit Rigobert, j'ai absolument besoin.

—Si vous voulez, dit le pipelet, et il poussa le carreau.

Rigobert s'éloigna, descendit dans Paris, se dirigea vers le faubourg Montmartre. Il alla tâcher de voir Mme Hortense. Comme il connaissait l'étage où demeurait l'accoucheuse, il monta directement sans s'adresser au concierge, et sonna. La même servante qu'il avait déjà vu, quand il apportait l'enfant de Marie-Amélie, vint lui ouvrir. Elle le dévisagea impertinemment.

—Vous voulez, monsieur?

—Je désirerais parler à Mme Hortense.

—Mme Hortense n'est pas là Elle est sortie, et vous savez peut-être bien, vous, où elle est.

Rigobert eut un sursaut.

—Moi?

—Dame! c est depuis que vous êtes venu ici, vous et votre ami.

—Quel ami?

—Ce M. Marchand.

—M. Marchand? Vous l'avez vu?

—Mais non, nous ne l'avons pas vue, ni madame non plus, nous ne l'avons pas vue.

—Comment?

—Voilà deux jours qu'elle n'est pas rentrée, et vous pensez si ça fait bien pour la clientèle.

—Pas rentrée? fit Rigobert stupéfait.

—Depuis deux jours elle n'a pas paru ici. Elle sera partie avec ce monsieur Marchand. Si ce n'est pas honteux, une femme de son âge! dans une si belle position Vous ne savez pas où il habite ce M. Marchand?

—Si, je viens de chez lui

—Eh! bien?

—Il n'a pas reparu à son domicile depuis deux jours.

—Vous voyez bien, s'écria la servante, en levant le bras au ciel. Il sont partis ensemble! C'est honteux! Et leurs affaires! Ca ne pense à rien ce monde-là! Madame qui a des clientes qui attendent! Et où sont-ils allés? Qui sait quand ils rentreront?

Rigobert ne pouvait donner aucun renseignement. Il ne pouvait rien apprendre Il n'avait plus qu'à s'éloigner C'est ce qu'il fit Il salua et sortit. Il erra dans Paris jusqu'au soir, puis il retourna chez H. Marchand et chez Mde Hortense. Pas de nouvelles. Il prit le parti de revenir à Asnières Il n'avait pas mangé depuis la veille. Il mourait de faim. Quand il se fut restauré un peu il raconta à Anselme son expédition et le résultat négatif qu'elle avait eu.

Anselme était stupéfait et inquiet tout à la fois.

—Qu'est-ce que cela signifie? murmura-t-il.

—Je ne sais pas, dit Rigobert Personne ne sait ce qu'ils sont devenus.

—Et ce n'est que par eux que je puis savoir où est l'enfant?

—Assurément, car moi, je n'en sais pas plus que ce que je vous ai dit. J'ai remis la petite à Mde Hortense. Elle m'a donné deux cents francs de pourboire, et je suis parti.

Anselme resta un moment silencieux, absorbé par ses pensées. Il savait H. Marchand capable de toutes les infamies et de tous les crimes. Nature fourbe, pleine de dessous, dont on ne connaissait jamais les sentiments. Impossible d'avoir en lui la moindre confiance. Qu'avait-il fait de la petite? Qu'avait manigancé avec sa complice? Anselme regrettait à cette heure d'avoir chargé cet homme du soin de garder l'enfant. L'énormité du pourboire donné à Rigobert pour qu'il oubliât le nom de la personne à qui il remettait l'enfant le surprenait et l'effrayait en

—Voici de l'argent. Attends Marchand deux jours encore s'il le faut, ne quitte pas sa porte, mais il faut que tu me l'amènes et que je lui parle!

—C'est entendu. S'il reparaît je le happe au passage.

Et ne te grise pas surtout. C'est très important.

—Vous pouvez compter sur moi.

Et Rigobert partit, laissant Anselme à ses angoisses. La nuit se passa, puis le jour suivant. Rigobert n'avait pas donné signe de vie. Anselme ne tenait plus en place, ne sachant que penser ni que croire. Dix fois il fut sur le point de partir lui-même pour Paris. Mais il craignait de se croiser en route avec Rigobert, puis il pensait que si Rigobert ne revenait pas, c'est qu'il n'avait rien de nouveau à lui apprendre.

Et il était près de minuit, et Anselme allait se coucher, quand un coup de sonnette violent se fit entendre.

Anselme ouvrit la fenêtre et cria:

—C'est toi?

—C'est moi, répondit la voix de Rigobert.

—Seul?

—Seul.

—Et pas de nouveau?

—Si, si, beaucoup de nouveau. Ouvrez!

—Anselme courut à la porte, fit entrer Rigobert, et celui-ci se laissa tomber sur un siège, essoufflé, effaré, avec une terreur dans les yeux.

—Quelle affaire! murmura-t-il. Quelle affaire!

Et il frappait ses cuisses d'un air hébété.

—Mais quoi donc? fit Anselme hors de lui. Parles, tu me fais mourir.

—Vous ne reverrez plus jamais MmeHortense. Je ne la verrai plus.

—Pourquoi donc?

—Elle est morte.

—Morte?

—Elle a été asassinée.

—Assassinée!

—Les journaux du soir sont pleins de détails. On a retrouvé le cadavre dans une cave, une histoire effroyable.

Anselme avait senti une lueur froide mouiller son front.

—Et Marchand?

—Je ne l'ai pas vu. Il n'a pas reparu. On dit que c'est lui qui a fait le coup. On le cherche Toute la police est en danse. J'ai vu la rousse entrer chez lui. Quelle affaire!

Anselme passait ses mains sur son front d'un air égaré. Ah! le gredin! Comment savoir maintenant ce qu'on avait fait de l'enfant? On ne le saurait jamais. Et si Maximilien retrouvait la fille de Claire. La situation était terrible.

Rigobert le regardait aller et venir dans un état d'agitation extrême, très surpris, car il ne pouvait pas deviner ce qui se passait en lui Il crut que c'était la nouvelle du crime qui l'émotionnait ainsi.

Il lui tendit des journaux qu'il avait.

—Tenez, lisez! Vous verrez.

Anselme prit les feuilles et les parcourut. Un fait divers des plus macabres. Des tonneliers, en voulant mettre du vin en bouteilles chez un marchand de vin du boulevard Rochechouart, avaient découvert, en enlevant des tonneaux vides, un cadavre de femme entièrement nu, auquel la tête avait été enlevée. Sur le sol, au mur, des traces de sang indiquaient le chemin que l'assassin avait parcouru. Immédiatement la police fut sur pied. La découverte avait eu lieu vers six heures du soir. Deux heures après on savait que le cadavre était celui d'une sage-femme de la rue du Faubourg-Montmartre, nommée Mde Hortense, et dont la disparition avait été signalée; et les soupçons se portèrent chez un locataire voisin du marchand de vins, chez qui le corps avait été trouvé, et qui depuis plus de deux jours aussi avait disparu de son domicile. Cet homme qui se faisait appeler H. Marchand, un nom d'emprunt sans doute, avait été autrefois en relations avec Mde Hortense. On l'avait tout récemment vu chez elle. Et Mde Hortense avait été également vue chez lui. On ne savait pas ce qu'il était devenu. Il avait eu le temps, probablement, de passer la frontière.

—C'est bien cela! murmura Anselme qui voyait à chaque mot son espoir diminuer davantage Mde Hortense est morte. Où retrouver H. Marchand? Je ne saurai rien. Je ne pourrai rien savoir! ajouta-t-il en se tordant les mains. Quel malheur j'ai eu d'employer cet homme! Mais qui pouvait se douter. Qui pouvait prévoir?

Un fier gueux! murmura Rigobert. Et on prétend que ce n'est pas la première femme qu'il arrange de cette façon. Il y a une histoire de brocanteuse de la rue de Provence qui est revenue sur l'eau. Vous verrez, demain, dans les journaux. J'ai causé avec un reporter qui était venu chez le marchand de vins prendre des renseignements.

Anselme ne répondit pas. Que lui importait tout le reste? Il ne songeait qu'aux difficultés, à l'impossibilité même où il était maintenant de savoir ce qu'était devenue l'enfant de la fille de Maximilien.

—S'il est pris, dit Rigobert, qui suivait sa pensée, son compte est bon.

Et s'adressant à Anselme:

—Croyez-vous, demanda-t-il, qu'on le prenne?

—Je n'en sais rien, mais je le souhaite?

—Oh! il est malin! il leur échappera encore!

Anselme ne dit plus rien. Il était sombre absorbé dans ses pensées, qui étaient sinistres.

Quel coup le frappait!

Quel coup inattendu!

Il voyait plus loin, lui, que ce que voyait la foule, un crime banal. Il y voyait un châtiment de destin.

C'était la providence qui le frappait.

Il était allé trop loin! il n'avait pas le droit d'enlever cette enfant. Et la fille de Claire souffrirait de ce rapt.

Quelle torture! si plus tard Maximilien se présentait à lui ayant découvert l'enfant de Claire, son enfant à lui, et refusait de lui montre même avant qu'il ne lui eut rendu sa petite fille.

Et il ne pouvait rien dire. Il ne savait pas ce qu'on avait fait de l'enfant. Il avait fait un serment, il ne pourrait pas le tenir! A son tour, il devrait courber le front devant Maximilien, et l'implorer, l'implorer pour lui demander à voir l'enfant de Claire.

Au lieu d'être le vengeur hautain, impétueux, il serait le chatié humble et repentant.

A cette heure, il se voyait plus bas, plus malheureux que Maximilien. Il avait poussé trop loin sa fureur. Il n'aurait pas dû punir des innocents!

Voilà ce qu'il pensait, ce qu'il disait. La mort de Mme Hortense, la disparition de H. Marchand, c'était le coup de foudre qui réveillait sa conscience, endormie dans la haine et le besoin de vengeance qui le tenaient depuis qu'il était sorti du bagne, depuis qu'il avait appris la trahison dont Claire avait été victime les souffrances qu'elle avait endurées.

VIII

Chez Mde Hortense, le jour même où Rigobert avait apporté l'enfant de Marie-Amélie Vernon, fille de Maximilien, un homme s'était montré, pâle, mince, de haute taille, vêtu de noir. Cet homme, dont nous n'avons pas dit le nom, était Hector de Mauvrat.

Depuis près de deux ans au moment où ceci se passe, Hector était le mari de Joënnic. Surpris par Yvon Kernadec, ainsi que nous l'avons vu, pendant qu'ils étaient encore suspedus sur l'abîme, les deux amoureux étaient restés atterrés. Joënnic, plus impressionnable, s'était évanouie, et Hector n'avait pu se défendre, en voyant, à la clarté de la lune, étinceler une hache dans la main d'Yvon, de pousser ce cri de détresse et d'effroi:

—Nous sommes perdus!

Puis un craquement s'était fait entendre, et avant que le ravisseur eût pu se reconnaître il s'était senti précipité, avec celle qu'il aimait, dans le vide béant, pendant que sur le roc, au-dessus-d'eux, grimaçait la tête du vieux Breton, prise d'un effrayant rictus produit par la fureur et la folie toute à la fois, une tête sinistre de monstre et de démon.

Et sa voix rauque hurlait dans la nuit, dominant le bruit du vent et des vagues.

—Mourez donc, maudits, mourez! C'es dans la mort que vous vous aimerez!

Hector était tombé, ayant dans l'esprit cette épouvantable vision, dans l'oreille ces cris de rage et de haine.

En bas, la mer soulevée venait briser ses lames furibondes au pied des rochers, et des gerbes d'eau et d'écume partaient en l'air comme des fusées et retombaient ensuite avec bruit inondant tout autour d'elles. Les cavernes creusées dans le roc étaient pleines de grondements et de tumulte. On eût dit une démence, les flots et les vents semblaient pris d'une folie. Les rochers avaient le vertige. Tout craquait et se plaignait. Le bateau d'Hector, amarée près de là, dansait comme une coquille, avec des plaintes et des cris qui semblaient provenir d'une âme humaine.

Hector et Joënnic avaient roulé sur le sable, pêle-mêle, sur le sable déjà saturé d'eau, et ils y restaient sans mouvement. Joënnic toujours évanonie et Hector tout étourdi de la chute, ne sachant pas si Joënnic n'était pas morte, si lui-même n'était pas brisé. La mer montait, ses vagues venaient jusqu'à eux et les couvraient de de fraicheur et d'écume, et il ne bougeait pas, il ne pouvait pas bouger. Tout son corps était endolori, ses reins surtout et ses jambes.

A Continuer.

PARMI LES FINANCIERS.

New York, 20 déc—Beaucoup d'émoi, aujourd'hui, dans Wall Street; on dirait une panique.

Avant l'ouverture de la Bourse, il fut annoncé que $3,400,000 en or seraient envoyés hors du pays, et plus tard une exportation de $600,000 fut annoncée. Ces envois de numéraire et la nouvelle reçue de Londres par le cable que les valeurs américaines avaient changées de mains, en grande quantité à des prix dérisoires, a jeté la pertubation sur le marché.

Ce sont les rumeurs de guerre qui sont la cause de ce malaise général dans les cercles financiers.

L'argent a été prêté tard cette après-midi à 75 et 80 pour cent.

Juste avant la fermeture de la Bourse, les galeries étaient bondées de spectateurs. On n'a jamais vu un tel émoi à la Bourse L'excitation était si grande que les vendeurs se battaient presque pour atteindre les acheteurs, qui étaient considérablement en minorité.

Au sujet de la situation, Frederick D. Tappan, le président de la Galatin National Bank, a dit que les banques de New York étaient présentement en état de faire face à toutes les demandes. Il ajouta que leur réserve s'élevait à $20,000,0000, et qu'il n'y avait aucune cause d'alarme.

Addison Commack a dit: "Le marché est dans un très mauvais état, et la situation est telle que tout homme sérieux doit avoir l'œil sur ce qu'il possède, s'il ne veut pas le perdre."

On rapporte plusieurs grosses faillites.

Le comité national républicain s'est réuni à New York ces jours derniers. La convention nationale républicaine aura lieu à St Louis au mois de juin prochain.

La Vitalite chez les Hommes Retabli

Lorsque la vigueur sexuelle fait défaut chez les jeunes gens ou chez les vieillards les personnes, elle peut être promptement restaurée et d'une manière permanente. Ceux qui souffrent de la

Varicocle.

DE-LA-DEBILITE-NERVEUSE

De Pertes Nocturnes

...ET D'AUTRES MALADIES qui minent la constitution devraient m'écrire pour me consulter. J'ai fait une étude sérieuse pendant plusieurs années de la faiblesse chez les hommes; le fait est que j'en ai souffert moi-même. Trop timide pour avoir recours à des personne d'expérience ou des médecins renommés, j'ai fait des recherches sur le sujet et j'ai découvert un remède simple, mais qui donne toujours les meilleurs résultats et je suis aujourd'hui d'un phy ique naturel et fort, grâce à ce remède.

Je veux que tout le monde, jeunes et vieux, le sachent Je m'intéresse personnellement dans ces cas-là et personne ne doit hésiter à m'écrire, car toutes les correspondances à ce sujet seront strictement confidentielles. J'enverrai la recette de ce remède gratuitement Ne remettez pas l'affaire à plus tard mais écrivez-moi de suite. Vous bénirez toujours le jour ou vous l'aurez fait. Adressez en mettant ue timbre sous enveloppe.

THOMAS SLATER, Boite 1426
Consignateur du fameux Général Kalamazoo.

KALAMAZOO, MICH.

DONT BE WOOZY

CHEW THE GUM THATS ROUND

FAULTLESS PEPSIN CHIPS

10 CHIPS 5¢ IF YOUR DEALER DONT KEEP THEM, SEND 5¢ FOR SAMPLE PACKAGE

Sent 5 cts for sample package. Faultless Chemcia Company, Baltimore, Md.

Perley.

Foulards,

Nous avons le Meilleur Stock de Foulards en Cachemire et en Soie de la ville. Suberbes Cadeaux.

Mouchoirs,

Pour tout le monde, à 3c, 5c, 8c, 10c, 12½c, 15c, 17c, 19c, 25c, 29c, 33c 40c, 53c, 58c, 62c à $3 50 chacun.

Pelottes a Epingles, en Satin,

De toutes couleurs, à très bon marché.

Gants,

Une ligne complète de Gants en Kid doublés ou non doublés pour Hommes, Femmes et Enfants Présents convenables.

GANTS EN KID.

Nous avons un magnifique immense assortiment de Gants de Kid Un de meilleurs articles pour Cadeaux. Voyez notre vitrine et visitez notre magasin.

Une ligne considérable de Parapluies, Brosses en Celluloid, Miroirs, Peignes, Cabarets, Savons et Boites blanches et de couleurs pour Parfums, Articles de Toilette, Joujoux, Articles en Bisque, Bourses et Sacs à emplettes

Perley,

465 Rue Essex,

(Porte voisine de Bicknell Bros.)

Lawrence, Mass.

☞ Des employées canadiennes vous servront avec politesse.

LUCIEN LEVESQUE

507 Rue Common,

Est l'Endroit par Excellence pour les Meilleurs —— VINS, COGNACS, LIQUEURS DE TOUTES SORTES, BIERES, LAGER, &c, &c.

CIGARS UNE SPECIALITE.

☞ Venez encourager un compatriote poli, courtois qui vous servira à la perfection.

☞ M. Lévesque est un compatriote. Il mérite sous tout rapport votre patronage.

Wm FERLAND

188 RUE LOWELL, Lawrence.

Vû que je suis debutant dans le commerce de Charbon de toutes sortes, Bois sec préparé, Kindling, Slabs, vieux Bois, Bois Franc de toutes sortes, Pin Rouge et Blanc. Comme je vend argent comptant je donnerai un ESCOMPTE LIBERAL à tout acheteur.

☞ Encouragez cet entreprenant compatriote qui vous servira avec honnêteté.

N. B.—M. Ferland tient des Expresses et Voitures pour déménagement, et tout ouvrage sera fait à court délai. N'oubliez pas la place

Wm, FERLAND, 188 RUE LOWELL.

Allez chez VIGER & CO.

66 RUE HAMPSHIRE, Lawrence, Mass.

POUR VOS

REMEDES, PRODUITS CHIMIQUES,

arf ums et Articles de Toilette.

Nous faisons une spécialité de l'ajustement des Trousses (cientures herniaires.)

Prescriptions remplies avec soin.

Nous avons toujours en mains un bel assortiment de livres français.

Nouveau Magasin.

M. E. COURTEMANCHE, depuis six ans avec la maison populaire de COURTEMANCHE & BERNARDIN, ouvrira un nouveau magasin de

THE CAFE, VAISSELLE, CRISTAL, ARGENTERIES ET FERBLANTERIES, Et Beurre de Creme de Premier Choix,

Au No. 523 Rue Essex.

Une visite vous convaincra que M. Courtemanche a le stock le plus complet et le mieux choisi de la ville.

Nous donnerons GRATIS un Magnifique Présent à toute personne qui achètera une livre de Thé, Café ou Poudre à Pâte.

Samedi le premier juin, jour de l'ouverture, Café servi gratis.

The China & Japan Tea Co..

523 RUE ESSEX

EDOUARD COURTEMANCHE, Proprietaire.

D. THEBERGE,

164 Rue Valley, Lawrence.

A toujours en mains un splendide assortiment de

BOIS et de CHARRON

DE TOUTES SORTES.

Aux prix les plus bas de la ville pour ARGENT COMPTANT.

Un gros lot de Rondins de Bois Franc, $4.00 la corde.
" " Pin, $3.00 la corde.

FOIN, PAILLE, & etc

Briques dures et molles que nous vendons à des prix spéciaux pour du Spot cash. Venez nous faire une visite et vous n'achèterez jamais ailleurs.

Pelletier & Chouinard,

Offrent les Specialites Suivantes:

Lager Union, $1.00 la caisse; Bass Val Blatz Exort, $1.25 la caisse; Milwaukee, $1.25 la caisse;

Stock Ale Boston Beer, $1.30 en bouteille d'une quarte a la Doz.

1-4 de Baril de Biere livrée a domicile sans charge extra, Prix $2.25.

☞ Ces prix ne sont pas surpassés. Ainsi encouragez des compatriotes.

33 Rue Perkins, Salem, Mass.

Chartier et Pierre Larivée.

De plus, il voulait voir Rigobert, à qui il avait donné rendez-vous chez lui, pour savoir de lui ce qu'était devenu l'enfant qu'il lui avait confiée, car il avait besoin, surtout maintenant, de ne

francs pour que je l'oublie, alors je l'ai oublié.

Anselme eut un frémissement violent.

Sa face avait pâli. Ses yeux lançaient des flammes.

Il alla à sa table, prit un révol-

Rigobert reparut enfin Il avait passé la journée toute entisre à Paris. Il n'était plus ivre. Il tombait de défaillance et de fatigue.

Anselme était allé au devant de

n'avoir chargé cet homme du soin de garder l'enfant. L'énormité du pourboire donné à Rigobert pour qu'il oubliât le nom de la personne à qui il remettait l'enfant le surprenait et l'effrayait en

vins prendre des renseignements.

Anselme ne répondit pas. Que lui importait tout le reste? Il ne songeait qu'aux difficultés, à l'impossibilité même où il était main-

PARMI LES FINANCIERS.

New York, 20 déc—Beaucoup d'émoi, aujourd'hui, dans Wall Street; on dirait une panique.

Sent 5 cts for sample package. Faultless Chemcia Company, Baltimore, Md.

des compatriotes.

33 Rue Perkins, Salem, Mass.

Chartier et Fierre Larivée.

L ETOILE

LOWELL MASS

JAN 1894

DEC 1895

END OF REEL

PLEASE REWIND

GRAPHIC MICROFILM OF NEW ENGLAND